UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

UMR CNRS 7324 CITERES – Équipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Matthieu ADAM

soutenue le : **14 juin 2016**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline : Aménagement de l'espace et urbanisme

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

THÈSE dirigée par :

M. MARTOUZET Denis	Professeur, université François - Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. DUMONT Marc	Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies
Mme DUARTE Paulette	Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

---

JURY :

M. DI MÉO Guy	Professeur émérite, université Michel de Montaigne, Bordeaux III
Mme DUARTE Paulette	Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble
M. DUMONT Marc	Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies
M. LAFFONT Georges-Henry	Professeur associé, école d'architecture de Saint-Étienne
M. MARTOUZET Denis	Professeur, université François - Rabelais de Tours
M. TOZZI Pascal	Maître de conférences HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Remerciements

Il est question dans cette thèse de l'inextricabilité de l'individuel et du social dans la production de connaissances. Ce travail ne fait pas exception et je remercie chaleureusement celles et ceux qui ont participé à lui donner corps :

Georges-Henry Laffont, qui m'a donné le goût de la recherche d'abord, m'a mené à la thèse et à Tours ensuite, a co-encadré cette thèse enfin.

Denis Martouzet, qui a dirigé cette thèse avec attention, disponibilité, rigueur et bienveillance.

Guy Di Méo, Paulette Duarte, Marc Dumont et Pascal Tozzi qui me font l'honneur de participer au jury de cette thèse.

Celles et ceux qui à Lyon, Nantes et Paris ont répondu à mes demandes parfois insistantes de rencontre, m'ont consacré de quelques minutes à quelques heures, et sont les auteurs du corpus de discours sur lequel s'appuie cette thèse.

Nicolas Ben Kemoun, Carole Bijou, Marion Boulestreau, Félix Beauvais, Nina Cossais, Raphaëlle Cormerais-Thomin, Annabelle Michelin, Nicolas Vassal et Cyril Vernay qui ont attentivement relu les épreuves de ce travail.

Gilles Lepape, qui m'a formé à l'utilisation des méthodes et des outils de statistique textuelle.

Cloé Perol, qui m'a prodigué d'utiles conseils en analyse de discours.

Sarah Ghaffari, qui m'a, il y a près de dix ans, entraîné sur la voie des sciences sociales et de la pensée critique.

Cécilia Gutel, Laura Seguin, Matthieu Alaime, Elsa Coslado, Samira Échahid, Mathieu Gigot et Ludovic Lepeltier-Kutasi, avec qui j'ai partagé le bureau 251 de la MSH pendant mes années de thèse.

Les autres habitué·e·s des lieux qui ont rendu cette période agréable : Cyro Almeida, Alejandra Andrade-Charvet, Nathalie Audas, François Bertrand, Cyril Blondel, Mathieu Bonnefond, Maud Bouillon, Jean-Philippe Corbellini, Adèle Debray, Benoît Feildel, Edith Gaillard, Mathilde Gralepois, Laure Jaquet, Muriel Hourlier, Pascale Le Halper, Daniel Morleghem, Fabien Pousset, Sandrine Prunier, Alain Ravaz, Elsa Richard, Vincent Riffonneau, Lydia Seabra, Monique Segura, Marie-Madeleine Talon, Julien Teyteau, Florence Troin et Adeline Vioux.

Félix Beauvais, Marion Boulestreau, Olivier Godefroy, Robin le Noan et Alexis Monteil qui m'ont assuré (notamment) d'un toit durant mes périodes de terrain.

L'ADEME et la Région Centre Val-de-Loire qui en cofinançant cette thèse m'ont permis de travailler dans de bonnes conditions.

Résumé

La production de l'espace urbain vise à la fois l'établissement d'une réalité matérielle, et la transmission de valeurs. Celle-ci s'effectue à travers les réalisations matérielles, et la diffusion de discours théoriques et pratiques sur la ville et l'espace. Chaque époque se caractérise par son mode de spatialisation qui reflète l'idéologie dominante et influence les représentations des acteurs, parmi lesquels ses concepteurs et ses habitants. La production contemporaine de l'urbain est ainsi marquée par le néolibéralisme. Cela se traduit par deux phénomènes, d'une part, la marchandisation des espaces au service des intérêts des villes, en concurrence à l'échelle mondiale, et le processus de métropolisation qui concentre les valeurs dans, et autour, des plus grosses d'entre elles. Cela se traduit, d'autre part, par la diffusion généralisée de certains mots d'ordre. Les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation et la mixité sociale. Ce contexte et ces mots d'ordre introduisent des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production de l'urbain. Quatre sont principalement identifiées : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet, et sa concrétisation dans des opérations au temps limité et cadré ; le décalage entre les valeurs associées au développement urbain durable, et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction à la participation, et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée, et une urbanisation socialement sélective.

Bien que concepteurs et habitants identifient ces contradictions, et tiennent des discours critiques vis-à-vis de cette production, peu de conflictualité, sinon pas, émerge et en résulte. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ou au conflit, ces contradictions occupent une autre fonction, l'objectif de ce travail est de la mettre à jour, de l'interroger et de l'expliquer. Il en découle le jeu d'hypothèses suivant. La première est que cette fonction est d'ordre relationnelle, la deuxième est qu'il est possible de la rendre intelligible par l'étude dialectique, des représentations des deux groupes sociaux, de projets emblématiques, et la troisième est que celles-ci sont accessibles par les discours. À partir de ces hypothèses, et d'un positionnement critique sont développées les approches épistémologique, théorique, et méthodologique de la thèse. Elle s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. Ces choix conduisent à modéliser le projet urbain comme un dispositif de médiation des représentations des concepteurs et des habitants. Puis, ils définissent les conditions qui rendent possible le fait à la saisie par les discours. Aussi, la méthode inhérente au travail est double : des visites libres et des entretiens semi directifs ; le couplage d'outils d'analyse de discours, et de contenu.

L'examen des propos, recueillis auprès des acteurs des projets d'écoquartiers de Bottière-Chénaie (Nantes), et de Confluence (Lyon), montre que les contradictions mises en évidence sont intégrées au mode de production. Ainsi, elles n'occupent, non pas une fonction oppositionnelle mais mobilisationelle puisqu'elles participent, par différentes logiques, à enrôler concepteurs et habitants, consolidant ainsi la production contemporaine de l'urbain.

Sommaire

Remerciements ..... **I**

Résumé ..... **III**

Sommaire ..... **V**

Introduction générale **1**

Chapitre 1. Une approche constructivo-structuraliste des rapports à l'espace urbain **21**

1. Comprendre les réalités de différents groupes sociaux 23

2. L'espace urbain, produit et producteur de faits sociaux 38

Transition I **55**

Chapitre 2. Les rapports à l'espace urbain, phénomènes de représentations **59**

1. Les représentations, des clefs d'appréhension du réel 61

2. Les représentations de l'espace urbain 99

Transition II **123**

Chapitre 3. Le projet urbain, mode de production et dispositif de médiation des représentations de l'urbain contemporain **127**

1. La production de l'urbain à l'ère du projet 129

2. Le projet urbain, dispositif de médiation et fenêtre d'observation des représentations. 161

Transition III **175**

Chapitre 4. La production de la ville au début du XXIe siècle : idéologie(s), mots d'ordre et emblèmes **179**

1. Métropolisation et urbanisme durable 181

2. Les écoquartiers, emblèmes de la ville contemporaine 201

Transition IV **219**

Chapitre 5. Saisir les représentations à travers les discours portés sur des projets emblématiques **223**

1. Les discours, vecteurs et révélateurs des représentations des acteurs 225

2. Récolter des discours sur l'urbain 236

3. « Faire parler » les discours pour saisir les représentations 248

4. Bottière-Chénaie et Confluence, deux projets contemporains emblématiques 264

Transition V **297**

Chapitre 6. Entre adhésion et rejet, l'univers de représentations de la ville contemporaine **303**

1. Les concepteurs et les mots d'ordre de la production urbaine, un rapport équivoque .. 305

2. Habiter la ville en train de se faire : représentations, opportunités et stratégies 342

Transition VI **381**

Chapitre 7. Enrôlement et intégration des contradictions : l'efficacité de la production de l'urbain durable **387**

1. La mise en œuvre des mots d'ordre : norme, attendus comportementaux et disculpation 389

2. L'enrôlement des acteurs dans une production sans contradiction ni conflit 435

Conclusion générale **471**

Bibliographie **495**

Table des illustrations **527**

Table des matières **529**

Annexes au format PDF

Annexe 1. Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Bottière-Chénaie
Annexe 2. Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Confluence
Annexe 3. Retranscriptions des rencontres avec les habitants de Bottière-Chénaie
Annexe 4. Retranscriptions des rencontres avec les habitants de Confluence

Introduction générale

> *« Je trouve un peu excessive l'aversion du public actuel contre tout ce qui s'appelle polémique ou paraît l'être. On semble oublier combien de questions importantes n'ont pu être éclaircies que grâce aux contradicteurs, et que les hommes ne seraient d'accord sur quoi que ce fût s'ils ne s'étaient querellés sur rien. « Querelle », c'est en effet le terme dont se sert la bienséance pour stigmatiser toute discussion. Et se quereller est devenu si inconvenant que l'on a moins honte de médire ou haïr que de poursuivre une querelle.* »[1]

La querelle, ou la conflictualité pour employer un terme plus contemporain, est une manifestation des rapports humains temporellement et socialement variable. Selon les époques, elle prend des formes différentes : elle est plus ou moins tolérée, considérée comme normale ou même valorisée. En fonction de son sujet et des acteurs qui la portent, elle est se fait plus ou moins vive (Doise et Moscovici 1984). Les observations et réflexions à l'origine de cette thèse invitent à penser que, pour ce qui est de la production contemporaine de l'urbain, la situation est assez proche de celle décrite il y a deux siècles et demi par l'écrivain et critique Gotthold Ephraim Lessing, à savoir celle d'une controverse très faible. Ce constat découle de l'identification de deux phénomènes concomitants qui provient, d'une part, de l'enquête sur laquelle s'appuie ce travail et des nombreuses discussions que nous avons pu avoir avec ceux qui conçoivent, pensent ou habitent l'espace urbain, dans le cadre d'autres travaux de recherche[2] ou parce qu'ils sont nos proches ainsi que, d'autre part, sur l'analyse de la littérature scientifique récente. Le premier phénomène est la faiblesse de la conflictualité entre acteurs de la production de l'urbain, particulièrement celle qui implique les concepteurs et les habitants, malgré le fait qu'ils instruisent de diverses manières la critique de certains de ses mots d'ordre – le projet, le développement durable, la participation ou encore la mixité sociale – et identifient les contradictions que ceux-ci induisent. Le second phénomène est le peu d'écho à ces critiques dans les travaux de recherche sur le sujet qui sont, de manière assez homogène, porteurs d'une attitude favorable vis-à-vis de ces mots d'ordre[3]. Ceci limite à la fois la possibilité de controverse, ici le débat scientifique, et surtout marque un faible engagement dans la mise en évidence et l'explication des faiblesses, angles morts, faux-semblants ou contradictions entre rhétorique et pragmatique de la production contemporaine de l'urbain. Les motifs à l'origine de cette thèse sont, d'une part, la curiosité suscitée par l'importance de la critique dans les expressions des acteurs dans un contexte de faible conflictualité et, d'autre part, le regret de ne trouver que peu d'analyses scientifiques des aspects observés par, sur et *via* le terrain. Ces motifs ont dessiné l'objectif de cette thèse : caractériser, à partir d'un positionnement critique, les contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production de l'urbain contemporain.

---

[1] Gotthold Ephraïm Lessing, *Comment les anciens représentaient la mort* (1769), cité par Sylvie Lindeperg dans *La voie des images* (2013 : 17).

[2] Pour l'essentiel notre travail de master, portant sur les représentations de la densité des acteurs d'un projet de renouvellement urbain à Lyon (2010), et le projet de recherche *Urbaffect* (en cours) dont l'objectif est de construire une évaluation affective des lieux de vie urbains.

[3] Ce constat est documenté au cours du mémoire.

Les contradictions de la production contemporaine de l'urbain

La production de l'urbain vise conjointement l'établissement d'une réalité matérielle et la transmission de valeurs (Martouzet 2002a). Celles-ci varient dans le temps et chaque période se caractérise par son mode de spatialisation (Shields 1991), c'est-à-dire la manière dont les valeurs dominantes et l'organisation sociale de la période s'ancrent dans l'espace et sont alors transmises à travers les représentations que se font les individus de l'espace produit. Comme l'écrit Henri Lefebvre, « *la structure sociale figure dans la ville, s'y rend sensible, y signifie un ordre. Inversement, la ville est un morceau de l'ensemble social ; elle révèle, parce qu'elle les contient et les incorpore dans la matière sensible, les institutions, les idéologies* » (2005 : 67 (1974)). Cette transmission de valeurs s'effectue par les réalisations matérielles et la diffusion de discours théoriques et pratiques (experts et commerciaux par exemple). Elle est particulièrement visible lorsqu'il y a transformation de l'espace. C'est pourquoi l'analyse d'opérations emblématiques permet d'éclairer comment l'idéologie dominante d'une époque influence la production de l'urbain ainsi que les villes et espaces urbains eux-mêmes.

L'idéologie dominante actuelle est le néolibéralisme (Geuens 2010), ou capitalisme néolibéral, qui prône l'économie de marché étendue à toutes les sphères de l'activité humaine au nom de la liberté individuelle et de l'efficacité économique (Amin *et al.* 2006 ; Bihr 2011). Le néolibéralisme se distingue des stades précédents du capitalisme essentiellement par l'accroissement de la flexibilité, le renouvellement des habitudes de consommation et l'amplification de la mobilité géographique (Harvey 1991). Cette idéologie peut être qualifiée de dominante pour deux raisons. D'abord parce que, étant intimement liée à la mondialisation, elle se retrouve aujourd'hui – à de rares exceptions près – mise en œuvre sous toutes les latitudes (Amin *et al.* 2006). Ensuite parce que cette présence généralisée contribue à rendre son caractère idéologique difficilement perceptible alors qu'elle s'est imposée dans les sphères économiques, politiques et médiatiques sans que ses fondements, sa généalogie ou sa doctrine ne soient explicites ni explicités (Bihr 2011 ; Geuens 2010). Pour autant, cela ne signifie pas que sa critique ne soit pas instruite. Celle-ci porte principalement sur l'accroissement des inégalités, le recul du politique et la concentration du pouvoir décisionnel dans les mains des détenteurs du capital, le renforcement de l'individualisme ainsi que le pillage et la destruction des ressources environnementales (de Lagasnerie 2013). Pour comprendre l'époque et ses particularités dans un domaine donné – ici la production de l'urbain –, il faut à la fois décrypter son idéologie, sa critique et, comme l'ont montré Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999), le rapport de la première à la seconde.

Les implications du néolibéralisme étudiées dans cette thèse sont celles qui influencent le champ de l'urbanisme que l'on peut définir, de façon assez consensuelle, comme l'ensemble des éléments de connaissance théorique et pratique relevant de la modification intentionnelle des espaces habités (Devisme 2003b). La production de l'espace contemporain se caractérise premièrement par un phénomène commun aux autres domaines productifs, c'est-à-dire la marchandisation des espaces au service des intérêts des villes qui sont mises en concurrence à l'échelle mondiale. Dans ce contexte, la métropolisation – c'est-à-dire la concentration des capitaux économiques et humains dans et autour des plus grandes villes – est le processus macroscopique qui permet d'éclairer la manière dont l'économie néolibérale se spatialise (Di Méo 2010). Deuxièmement, cette production se caractérise par la généralisation d'un certain nombre de mots d'ordre qui s'imposent aux villes souhaitant se positionner dans la compétition interurbaine (Harvey 2008). Ces mots d'ordre découlent, d'une part, de la

généralisation du modèle managérial qui se traduit dans la production de l'urbain par l'hégémonie du projet comme déclinaison procédurale et productive du néolibéralisme (Boutinet 2005) et, d'autre part, de l'intégration du développement durable dans l'idéologie dominante et de sa dimension spatiale et urbaine dans la pratique ordinaire de l'urbanisme (Bonard et Matthey 2010). Nous employons le terme « mots d'ordre » pour souligner l'injonction à les mettre en œuvre, pour inclure leurs aspects rhétoriques et pragmatiques, et pour décrire leurs caractéristiques et ce qui les lie entre eux. Par exemple, la mixité sociale est un mot d'ordre lié au développement urbain durable alors que l'insertion des particularités locales ou la participation sont des mots d'ordre qui découlent notamment à la fois de celui-ci et du projet urbain.

La métropolisation est « *l'expression la plus spectaculaire de l'urbanisation contemporaine – une "prégnance" qui reconfigure en profondeur les sociétés, les espaces, les modes de vie* » (Lussault 2011 : 10). C'est un processus de transformation à la fois fonctionnel, morphologique et social des très grandes villes qui se caractérise par la concentration de flux et de valeurs dans et autour des plus importantes d'entre elles (Harvey 2004). La métropolisation place le gouvernance des villes dans un registre entrepreneurial avec la multiplication des initiatives – projets architecturaux et urbains d'envergure et grands évènements en tête – dans le but de se doter des conditions les plus favorables pour attirer les investisseurs, les entreprises, les touristes et *in fine* des habitants issus des classes moyennes intellectuelles et travaillant dans les industries innovantes et créatives (Florida 2002). Dans cette compétition, les élus sont devenus les représentants d'espaces à vendre et un nouvel urbanisme s'instaure suivant une logique de compétition et de positionnement étrangement proche de celle des parcs à thèmes (Berdet 2013) : simuler, contrefaire, imiter, reproduire ce qui a fait le succès d'autres territoires. Ceci provoque à la fois une forte standardisation des projets urbains et le fait que dans ce jeu les architectes deviennent des sortes de metteurs en scène de tendances au service des édiles, et les édifices qu'ils produisent ne sont plus que « *panneaux publicitaires en forme de musées, de buildings (…) quand ce n'est pas tout un quartier transformé en Disneyland* » (Garnier 2011 : 161). Quant aux urbanistes et aménageurs, ils troquent rééquilibrage territorial et soin particulier au traitement des problématiques sociales contre équilibre des comptes, relationnel entre investisseurs et clients, et fabrique de récits sur l'urbanisme (Adam et Laffont 2014). Outre ces aspects, la métropolisation marque une évolution de ce qui situe les villes dans l'économie globale. Leur place dépend désormais essentiellement de leur position dans les réseaux de flux d'information, de capitaux et de personnes (Ghorra-Gobin 2010), qui façonnent leur capacité à être concurrentielles pour de nouveaux investisseurs et désirables pour les populations ciblées. Il s'agit là d'une face de la métropolisation, celle d'espaces valorisés, « mis en marché », dont les populations sont choyées par les collectivités. Elle côtoie une autre face, opposable, qui se caractérise, elle, par des phénomènes de fragmentation des espaces, c'est-à-dire à la fois leur spécialisation (en continuité du zonage) et l'amplification de la ségrégation sociale (Lacour 2008). Ceci se traduit par la dichotomie entre le dynamisme des espaces choisis comme vitrines économiques et la dégradation de ceux qui sont délaissés, à moins qu'ils ne soient destinés à de nouveaux usages, dont leur gentrification par des populations plus aisées.

L'un des principaux outils des villes dans leurs stratégies de métropolisation est la réalisation de projets urbains. Cet outil occupe, dans la production de l'urbain, différents statuts, entre rhétorique et pragmatique. « *Figure emblématique de notre modernité* » (Boutinet 2005 : 6 (1990)), le projet caractérise de façon positive, voire enthousiaste, une manière de faire, fabriquer ou produire les objets qui accorde la primauté aux enjeux qualitatifs et fait preuve de davantage de souplesse que les modèles hérités du fordisme. Pour ce qui est de la production de l'urbain,

l'urbanisme par projets a succédé à l'urbanisme de plan (Tomas 1998). Il s'en distingue, selon ses promoteurs, par le fait que le processus devient prioritaire sur le résultat ou du moins aussi important que lui, ce en vertu d'une gouvernance souhaitée ouverte qui implique tous les acteurs de l'urbain, c'est-à-dire non seulement les acteurs traditionnels mais aussi les entreprises privées et les destinataires, et enfin par le fait qu'il s'inscrit dans une pensée de l'existant tenant compte du contexte dans lequel il est élaboré. Plus précisément, et en allant à l'essentiel, parmi les caractéristiques mises en avant dans ces discours, le projet serait évolutif et porterait sur le temps long. Contrairement au projet architectural, le projet urbain aurait un horizon infini, son but ne serait pas d'arriver à une œuvre finale mais d'engager un processus incluant l'héritage du passé et proposant un futur ouvert aux changements (Verdier 2009). Le projet s'adapterait aux aléas politiques, techniques ou économiques, aux résultats des négociations entre les acteurs. Ce qui traduirait sa flexibilité et son dépassement des contraintes pour n'aspirer qu'au bon déroulement du processus. Concrètement, le régime du partenariat avec le privé est la règle (Verhage et Linossier 2009) et les destinataires ne sont que marginalement intégrés à la conception de leurs futurs espaces de vie. De plus, le projet est pris dans un jeu contraint entre conformité et singularité qui le rend souvent pragmatiquement imperméable au contexte malgré des discours vantant l'intégration des spécificités locales. En outre, les projets urbains sont avant tout des produits finis élaborés et réalisés en étapes et échéances finies. Ceci introduit les premières contradictions entre rhétorique et pragmatique de la production de l'urbain. Ajoutons que la rhétorique a pris avec le projet une importance croissante, celui-ci étant « *discours et action indissociablement* » (Rosemberg 2000 : 69). Ces discours s'apparentant de plus en plus à du *storytelling*, certains auteurs commencent même à parler d'« urbanisme fictionnel » (Gwiazdzinski 2015 ; Matthey 2014). La pratique de l'urbanisme évolue aux yeux des architectes, des aménageurs et des urbanistes eux-mêmes, pour qui elle passe d'une activité de fabrication avant tout technique à une activité centrée sur la production d'images, d'idées, de représentations (Mager et Matthey 2015).

Au cœur des discours sur les projets, le développement urbain durable est désormais le terme central. Ce mot d'ordre est la déclinaison spatiale du développement durable, qui met en tension les préoccupations sociales, environnementales et économiques – souvent nommées « trois piliers » - des sociétés avec l'objectif de les équilibrer. Ce qui se traduit, selon François Mancebo (2008), par le fait de ne pas externaliser les effets environnementaux, de cesser de penser l'efficacité économique à court terme, de défendre l'équité des solutions mises en œuvre et de tenir compte du contexte spatial. Des mots d'ordre apparentés sont déclinés selon les différents piliers du développement urbain durable. Ils portent sur les aspects environnementaux – essentiellement axés sur la protection de la biodiversité, la réduction des consommations énergétiques et le recours à des énergies renouvelables, la limitation de la place de l'automobile ou encore la gestion des déchets – les aspects sociaux – mixité sociale et participation habitante surtout – et marginalement les aspects économiques à travers les questions de la consommation et des circuits courts. Le développement urbain durable est issu des mouvements sociaux urbains des années 1960 et 1970, étudiés notamment par Henri Lefebvre (2009 (1968)) et Manuel Castells (1973), et qui étaient porteurs d'une double critique : environnementale et politique. S'ils prennent effectivement naissance dans un climat général de « *green discontent* » (Barbier et Larrue 2011), ils ne sont pourtant pas uniquement écologistes. Contemporains d'autres mouvements sociaux, ils sont empreints d'une critique sociale et politique plus profonde : celle de la délégation du pouvoir et du savoir, au fondement de l'action publique moderne. C'est aussi en leur sein que prennent naissance le discours participatif ainsi que la critique des conditions d'habitat réservées aux classes populaires et de

la ségrégation spatiale. Dénonçant la planification rationnelle et technique d'après-guerre et sa tendance à évacuer les dimensions sociales et environnementales des enjeux urbains ainsi qu'à empêcher la mise en discussion des choix, et critiquant largement l'État sur fond de revendication de l'autonomie des individus, ces contestations ont aussi influencé l'histoire de la notion de projet (Boltanski et Chiapello 1999). D'une genèse commune, critique et contestataire, préoccupations écologistes et demandes de participation et de lutte contre la ségrégation spatiale ont fait l'objet d'une institutionnalisation progressive. Traduits en projet, en démocratie participative, en mixité sociale et en développement durable, ils ont intégré l'idéologie dominante[1] et sont désormais des mots d'ordre incontournables[2] de la production contemporaine de l'urbain[3]. Les porteurs de projets ne peuvent faire autrement que de s'en réclamer, de tenter de les mettre en œuvre et d'afficher la mise en conformité de leurs projets avec eux. Toute ville désireuse de tenir son rang dans la compétition interurbaine doit désormais adopter les outils et les dispositifs lui permettant de revendiquer sa durabilité. Les agendas 21, les politiques de développement des transports en commun ou dits « doux » et les projets d'écoquartiers jouent par exemple ce rôle. Poussés par des politiques nationales (prix et label EcoQuartier, lois Grenelle) et européennes (Concerto), ils sont aujourd'hui des dispositifs-phares de cet affichage et des outils pour imposer la durabilité. Les nouveaux projets qui ne sont plus qualifiés, d'une manière ou d'une autre, d'écoquartier deviennent minoritaires. Ce terme, qui désigne concrètement des projets dans lesquels est mis en œuvre un ensemble de solutions techniques et esthétiques (de l'isolation vers l'extérieur aux panneaux solaires ou à la création d'espaces de biodiversité en passant par la limitation de la place de l'automobile en surface) et où le pilier social est en réalité faible tant dans sa composante « mixité » que « participation », est désormais employé – ni plus ni moins – que comme synonyme de « quartiers » des années 2000 et 2010 (Boutaud 2009). Ils sont les réalisations emblématiques de la production contemporaine de l'urbain Dès lors il nous semble que le durable est le mot d'ordre le plus représentatif de la production contemporaine de l'urbain, et les valeurs, principes et solutions techniques qu'il véhicule. C'est pourquoi le titre de cette thèse est *La production de l'urbain durable*. Quant au sous-titre, *l'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions*, il fait référence à la fois aux résultats de la thèse, aux acteurs auxquels nous nous intéressons et à l'objet de cette recherche : les contradictions.

La brève exposition des mots d'ordre de la production de l'urbain – que nous développons dans la suite de la thèse – amène à mettre en vis-à-vis des contenus pratiques et discursifs et à constater les décalages qui s'instaurent. Ces décalages soulignent des incohérences entre la

[1] L'idéologie se définit comme un système de valeurs hiérarchisées permettant de générer des représentations qui lui sont plus ou moins conformes dans le but de légitimer une forme d'organisation du pouvoir. Cette définition est développée dans le deuxième chapitre (partie 1.2.4.).

[2] Il aurait été possible de discerner d'autres mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain, notamment en procédant de sorte à ce que ce soient les acteurs interrogés qui les identifient. Nous avons décidé de concentrer notre recherche sur ces quatre-là pour deux raisons. La première est que nous constatons qu'ils sont omniprésents dans les discours institutionnels et politiques sur l'urbain, qu'ils sont liés à l'idéologie néolibérale (cf. chapitres 3 et 4) et qu'ils sont sources de contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production de l'urbain. La seconde raison est que nous considérons les mots d'ordre liés à l'économie de projet et des stratégies de métropolisation (attractivité, rayonnement, image, etc.) comme faisant partie du contexte de cette production et que c'est alors à ce titre que nous les étudions (cf. chapitre 3 et 4).

[3] Par convention, nous considérons au long de ce mémoire les expressions « production contemporaine de l'urbain », « production de l'urbain contemporain » et « urbanisme contemporain » comme équivalentes.

rhétorique et la pragmatique de la production de l'urbain. Ces contradictions découlent notamment de la non-congruence entre ce qui est prôné et ce qui est bel et bien réalisé. Pour orienter ce travail, nous nous intéressons plus spécifiquement à quatre exemples à nos yeux symptomatiques des contradictions qui traversent les traductions discursives et matérielles de la production l'urbain de ce début de XXIe siècle.

> Premièrement : la rhétorique du projet présente la production de la ville contemporaine comme se projetant dans un horizon infini, incorporant harmonieusement des temporalités multiples et rompant avec une logique descendante et linéaire (Boutinet 2005). En pratique, c'est le présentisme techno-économique et la succession de phases déterminées dès l'entame qui dominent.
> Deuxièmement : la rhétorique de la mixité sociale insiste sur le mélange comme valeur, la richesse de la diversité et pose l'égalité d'accès aux services de la ville comme essentielle (Schnapper 2005 ; Tissot 2011). En pratique, les projets urbains des années 2010 sont pour la plupart très sélectifs socialement et l'urbanisme actuel peut être qualifié « de dépossession » (Harvey 2011) ou « d'exclusion » (Sassen 2014).
> Troisièmement : l'impératif participatif et de gouvernance ouverte des projets appelle à une nécessaire implication des habitants dans la fabrication et la gestion de leurs espaces de vie (Blondiaux 2007). Or, en pratique, la conception de la ville demeure une activité descendante (Tapie-Grime *et al.* 2007).
> Quatrièmement : le développement durable urbain prône la remise en cause du productivisme basée sur le « court-termisme » économique, l'équivalence des enjeux environnementaux et économiques, puis le contextualisme voire le localisme (Emelianoff 2007). En pratique, l'urbanisme durable est surtout centré sur le développement de technologies dites vertes, la production est largement dominée par les enjeux économiques et les projets sont fortement standardisés (Gaillard et Matthey 2011a).

La production contemporaine de l'urbain semble donc se caractériser par des contradictions entre les valeurs que ses discours prônent et celles que ses pratiques instaurent. Ceci n'est pas un constat original, Henri Lefebvre (2005 (1974)) pointait déjà dans *La production de l'espace* les contradictions du modernisme et Jean-Pierre Boutinet (2005) propose de considérer le projet comme la gestion de l'écart entre les contradictions qui se font perpétuellement jour dans la production des espaces. Plus généralement, l'identification de ces contradictions rejoint l'idée développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980) selon laquelle le capitalisme, comme système économique, idéologique et politique, est schizophrénique, c'est-à-dire à la fois très cohérent et très contradictoire.
Outre la mise en évidence de ces contradictions, l'objectif de cette thèse est d'en comprendre la fonction dans la production de l'urbain et d'en expliquer le sens. Nous souhaitons expliquer pourquoi ces contradictions – pourtant constatées et nourrissant largement les critiques des acteurs vis-à-vis de leurs réalisations ou de leurs espaces de vie – ne provoquent ni d'inflexion ou de modification de la production cherchant une mise en cohérence, ni de mobilisations oppositionnelles de la part de concepteurs ou d'habitants. La principale explication qui s'offre à nous, formulée par des observateurs de la ville aux statuts variés – scientifiques, journalistes ou praticiens – réduit ces contradictions à un écart entre un discours publicitaire, qualifié de *greenwashing* lorsqu'il concerne le développement urbain durable, s'appuyant sur des valeurs sans volonté de les mettre en œuvre, et une pragmatique du projet uniquement liée à des

considérations économiques et financières. Si cette explication recèle une part de vrai tant la communication prend une place importante dans les projets urbains (Matthey 2014), elle ne nous convainc pas, et ce pour trois raisons. D'abord parce que le marketing n'est pas extérieur à la production des objets contemporains, du dernier téléphone d'une firme américaine aux projets urbains que sont, par exemple, Lyon Confluence et Bottière-Chénaie, en passant par un lieu d'accueil culturel ou une nouvelle formation universitaire, celui-ci en est une des composantes centrales. Le marketing ne vient pas avant ou après mais avec la production de l'urbain, ce qui empêche de considérer en même temps que rhétorique et pragmatique n'auraient aucun rapport. Ensuite, parce qu'il n'est pas possible de dire que rien ne change : le projet urbain, le développement urbain durable dans leurs différentes dimensions, comme la participation ou la mixité sociale influencent les manières de travailler, les enjeux priorisés et la matérialité des réalisations. Ceci conduit à présumer que les mots d'ordre ne sont pas que des slogans sans effets. Enfin, parce que l'omniprésence actuelle des notions de projet et de développement durable ne rend pas crédible le fait qu'il ne s'agisse que de discours promotionnels, même s'il apparaît assez clair que cette omniprésence est rendue possible par des effets d'opportunité qui intéressent certains acteurs à leur mise en œuvre.
Lorsque les contradictions que nous pointons transparaissent dans des travaux scientifiques sur l'urbain contemporain, c'est souvent pour questionner leur origines ou leurs possibilités de résolution dans une perspective, par exemple, favorable à l'avènement d'une « véritable » durabilité[1]. Pour nous, il ne s'agit en aucun cas de chercher à les résoudre mais bien de les considérer comme intrinsèques à la production de l'urbain et de les étudier alors pour comprendre et expliquer la fonction qu'elles jouent au sein de celle-ci. La proposition exploratoire que nous formulons est que les contradictions occupent une fonction dans la production. Cette proposition est amenée par la considération que les contradictions n'ont pas disparu malgré l'institutionnalisation des mots d'ordre, tandis qu'à l'inverse ceux-ci sont pérennes malgré les contradictions, tout comme le processus productif lui-même. L'hypothèse que nous formulons est que cette pérennité n'est possible que parce que les contradictions ont une utilité dans le processus productif. L'objectif de la thèse n'est donc pas tant de mettre en évidence un simple décalage entre faire et dire, un décalage toujours présent quel que soit le champ investi (Ricoeur 1986), mais d'étudier ce que révèle ce décalage et en quoi ce dernier contribue à bloquer ou à faciliter la production de l'urbain.

Un positionnement critique

Le travail d'état de l'art effectué sur les mots d'ordre de la production de l'urbain nous a conduit à constater que la critique scientifique est beaucoup plus limitée que celle instruite par les acteurs eux-mêmes. La vision qui domine les écrits des sciences sociales est accompagnatrice et bienveillante vis-à-vis des mots d'ordre de l'urbanisme contemporain. Cela se traduit par une quantité de travaux enthousiastes, voire exégétiques, vis-à-vis par exemple de la gestion de projet, de la démocratie participative ou du développement urbain durable. Cette vision transparaît aussi à travers une perméabilité aux discours institutionnels, professionnels et publicitaires sur ces sujets, ce que l'on peut discerner par l'emploi d'un vocabulaire empreint d'une vision postmoderne ou néolibérale et empruntée au lexique du management. Par exemple, les termes de fabrique, de fabrication ou de construction de l'urbain ont supplanté celui de production comme une forme d'accréditation du caractère

[1] Nous revenons sur cet aspect dans le quatrième chapitre (partie 1.2.3.).

souple et ouvert des projets (Verdier 2009) alors même que la manière de faire la ville n'a jamais été aussi proche d'une production industrialisée d'objets similaires, certes personnalisables, et dictée par des impératifs financiers et gestionnaires, comme peuvent l'être de nombreux autres produits manufacturés (Bourdin 2001). Il en résulte des projets urbains et architecturaux destinés à des clientèles ciblées qui sont tout à la fois standardisés et personnalisés mais aussi normés et markettés (Berdet 2013). Il nous semble que la forme même de l'urbain contemporain et sa production justifie la nécessité d'une recherche urbaine critique.

Nous rejoignons globalement Laurent Devisme lorsqu'il témoigne de son « *inquiétude d'une disparition progressive de la critique des radars de la recherche urbaine* » (2015). D'une part, cette disparition découle d'un aspect propre à la recherche urbaine qui se caractérise souvent par une forte empathie des chercheurs à l'égard des tenants de la production de l'urbain et d'une perméabilité aux contenus de leurs discours[1]. D'autre part, elle est la conséquence d'un fait remarqué notamment par Bernard Lahire (2012) : les sciences sociales sont actuellement traversées par un processus d'hyperspécialisation et d'injonction à l'empirisme qui limite l'appréhension globale des phénomènes en valorisant les descriptions minutieuses au détriment des montées en généralité, ce qui complique la mise en contexte qui rend possible la critique. Il nous semble toutefois, comme le soulignent par exemple et Julie-Anne Boudreau et Luca Pattaroni (2011), que cette faiblesse de la critique connaît en France quelques sursauts récents et enthousiasmants. En témoigne notamment la publication ces dernières années – notamment grâce au travail des éditions *Les prairies ordinaire*[2] – de traductions d'ouvrages et d'articles de références signés par des géographes, des sociologiques ou des anthropologues se rattachant aux *critical urban studies*[3]. En ce qui concerne les auteurs francophones, des revues comme *Articulo* ou *Espaces et sociétés* ou des maisons d'éditions comme *La Découverte*[4] et *Agone*[5] ont récemment publié ou réédité des dossiers et des ouvrages faisant la part belle à des lectures critiques de l'urbanisation contemporaine ou de l'histoire des villes. Ces travaux récents, dossiers, articles et ouvrages, témoignent d'une volonté de proposer une alternative à la montée en puissance, amplifiée par l'évolution du modèle économique de la recherche française, d'une conception des sciences humaines et sociales comme accompagnatrices et bienveillantes vis-à-vis de l'État, des institutions, des entreprises, des acteurs dominants et plus généralement du système économique et idéologique dominant. La recherche urbaine critique, essentiellement concentrée en France pendant les deux dernières décennies sur l'étude de terrains dits « exotiques »[6], terrains à propos les critiques semblent plus légitimes ou sont en tous cas plus faciles à entendre et à défendre[7], réinvestit le champ de l'analyse de

[1] Cf. chapitre 3, partie 1.1.4.

[2] Notamment *Paradis infernaux : les villes hallucinées du néo-capitalisme* (Davis et Monk 2008), *Géographie de la domination* (Harvey 2008) ou le recueil d'articles commentés *Villes contestées : pour une géographie critique de l'urbain* (Gintrac et Giroud 2014).

[3] La traduction des travaux dits de « géographie ou d'anthropologie radicales » ont par ailleurs remis en lumière et sous un jour favorable les apports des travaux des intellectuels français que sont Henri Lefebvre et Michel Foucault.

[4] Notamment *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale* (Clerval 2013) et *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville–marchandise* (Berdet 2013).

[5] Par exemple *Une violence éminemment contemporaine* (Garnier 2010) ou la réédition en français de *La cité à travers l'histoire* (Mumford 2011).

[6] Afrique, Moyen-Orient, Amérique du Sud essentiellement.

[7] Il s'agit là d'un constat parallèle à celui effectué par les anthropologues (Cunin et Hernandez 2007) qui travaillent désormais en grande partie sur des terrains dits « endotiques » (Le Roulley 2015). Un constat qui ne contient aucun

l'urbanisation des villes européennes et hexagonales. Des villes au sein desquelles l'idée d'exotisme est d'ailleurs en quelque sorte présente à travers le caractère fermé et « insulaire » des réalisations architecturales contemporaines (Bégout 2013). Ajoutons, enfin, en ce qui concerne l'entrée du développement durable dans la production de l'urbain, dont il est abondamment question dans cette thèse, que les travaux se plaçant dans une perspective critique se sont longtemps fait attendre[1]. S'ils restent aujourd'hui minoritaires par rapport à la masse de productions enthousiastes ou accompagnatrices, ils sont un peu plus visibles depuis quelques années avec une multiplication d'articles (Bonard et Matthey 2010 ; Boutaud 2009 ; Navez-Bouchanine 2007 ; Tozzi 2013)[2], la publication de la thèse de Vincent Renauld (2012) ou de *Nouvelles idéologies urbaines. Dictionnaire critique de la ville mobile, verte et sûre* (Reigner et al. 2013) ou encore l'organisation d'un colloque intitulé *Sociologie des approches critiques du développement et de la ville durables* à Paris en février 2012[3]. Même si, particulièrement en ce qui concerne le développement urbain durable, la recherche urbaine critique reste fragmentaire, les différentes publications et initiatives évoquées ici participent d'un réinvestissement de la pensée critique dans l'analyse des espaces habités[4]. Un mouvement que nous saluons et auquel nous comptons modestement participer par ce travail de thèse.

Nous considérons, à la manière d'Henri Lefebvre (2005 (1974)), que l'attitude critique est une condition *sine qua non* des sciences sociales (lui ne parlait que de la sociologie) et plus généralement de la pensée, et qu'elle doit viser à éclairer les faits et les phénomènes complexes. Cette revendication d'une analyse critique des faits sociaux observés – ici la production contemporaine de l'urbain – se double de celle d'asseoir la validité de nos propos sur des bases empiriques solides. Ce qui conduit à l'intrication de la théorie, de la modélisation du monde social et de la méthodologie avec pour guides les principes de diversité, de récurrence, de refus d'un univers donné de faits et de questionnement systématique de tout ce qui semble sortir de la logique d'un ordre trop définitif. Ceci nous amène à nous interroger sur les contradictions de la production de l'urbain contemporain est la conviction qu'il y a davantage à apprendre à propos des faits sociaux dans ce qu'ils recèlent en apparence d'illogique, d'incohérent, de désordonné ou de contradictoire, que dans ce qui semble s'enchaîner logiquement ou linéairement. À l'opposé d'un paradigme de la simplicité qui met de côté voire « *chasse le désordre* » (Morin 2005 : 79), cette conviction nous entraîne vers le paradigme de la complexité qui cherche à comprendre et expliquer les systèmes en acceptant « *la tragédie de la pensée condamnée à affronter des contradictions sans jamais pouvoir les liquider* » (ibid. : 128). Considérée dans sa complexité, l'appréhension d'une situation comme contradictoire est largement fonction de l'échelle à laquelle on l'observe. Ce qui nous apparaît tel à une échelle microscopique peut ne plus l'être à une échelle macroscopique, ou inversement. D'où la nécessité d'aborder notre problématique en analysant simultanément différents niveaux, ce

jugement la qualité du contenu des travaux de géographie ou de sociologie urbaine s'intéressant par exemple à l'urbanisation du Maghreb ou du Moyen-Orient.

[1] Nous pensons qu'il s'agit d'une illustration marquante des difficultés rencontrées par la pensée critique en raison de l'intégration dans le système de production néolibéral des éléments critiques issues des mouvements sociaux des années 1960 et 1970 (Boltanski 2009 ; Boltanski et Chiapello 1999).

[2] Nous ne prenons ici que quelques exemples à nos yeux inspirants. Le chapitre 4 de la thèse donne à voir un état de l'art bien plus complet sur la question.

[3] Organisé par Jérôme Boissonade, Katja Hackenberg et Gérard Baudin, chercheurs de l'UMR LAVUE.

[4] En quelque sorte en miroir des travaux d'Edward Soja qui proposait à la fin des années 1980 de (ré)intégrer l'espace dans la théorie critique (Soja 2011 (1989)).

qui implique d'éclairer nos questionnements à la fois par des apports pratiques et d'autres conceptuels et de ne fermer *a priori* la porte à aucun apport. Cette position se traduit dans l'éclectisme des références qui alimentent cette recherche.
Aux plans épistémologique et théorique, nos inspirations sont puisées chez des sociologues tels Pierre Bourdieu ou Luc Boltanski mais aussi dans les travaux de la sociologie de la complexité d'Edgar Morin ou Jean-Louis Le Moigne et dans les écrits de philosophes questionnant – avec des clefs variées – les questions d'idéologie, de discours et d'action, particulièrement les travaux d'auteurs aussi différents que peuvent l'être Paul Ricoeur et Herbert Marcuse. En ce qui concerne la question de l'espace urbain et de sa production, ce travail adopte une lecture qui s'engage, tout en la questionnant, dans la voie ouverte d'abord par Henri Lefebvre puis par des géographes et sociologues anglo-saxons d'orientation marxiste tels David Harvey, Edward Soja ou Rob Shields. Cette thèse s'est aussi largement nourrie des travaux de géographie sociale qui abordent à la fois la problématique des représentations de l'espace, de son aménagement et de ses liens avec les faits sociaux et l'idéologie générale. Nommons ici Guy Di Méo, Michel Lussault ou Bernard Debarbieux. Enfin, au plan descriptif et empirique, les questions plus spécifiques liées aux mots d'ordres de la production contemporaine de l'urbain ont été alimentées par une lecture des différents protagonistes – par exemple Cyria Emelianoff, Vincent Renauld ou Laurent Matthey – du débat scientifique actuel, que leurs postures soient critiques ou non.

Comprendre et expliquer les contradictions à travers les représentations des acteurs

L'angle de ce travail découle de l'idée que pour comprendre, d'abord, et expliquer, ensuite, ce que l'idéologie dominante de ce début de XXI^e^ siècle – le néolibéralisme et son pendant spatial qu'est le développement urbain durable – fait de, ou à, la ville, il est nécessaire de saisir comment ses acteurs, au premier des rangs desquels ceux qui la conçoivent et ceux qui l'habitent, la pensent. Dans *De la critique* (2009), Luc Boltanski esquisse les traits d'une critique sociale s'appuyant sur l'étude des situations à travers les explications qu'en donnent leurs acteurs, lesquels se fondent sur leur idéologie, leurs valeurs et leurs représentations[1]. C'est dans cette voie que nous nous engageons, tout en nous appuyant sur des outils conceptuels différents de ceux de sa sociologie pragmatique. Aussi, cette thèse propose une analyse de la production contemporaine des espaces urbains en l'approchant par les représentations de certains de ses acteurs.

Dans cette recherche, le statut des représentations est celui d'outil conceptuel d'accès au réel. Ceci suit le positionnement épistémologique que nous adoptons : celui du « *constructivisme structuraliste* » (Bourdieu 1987) qui permet d'envisager à la fois le rôle de l'individu dans la construction des connaissances et l'influence des structures sociales, économiques et physiques sur leur capacité à le faire. Ce positionnement conduit à définir la réalité comme une construction sociale influencée par les conditions réelles d'existence des individus et des groupes sociaux et qui ne leur est accessible que par leurs schèmes de perception, eux-mêmes conditionnés par les structures sociales. Ceci signifie qu'il y a bien un réel objectif mais que, pour le chercheur, il n'est accessible qu'à travers les observations et interprétations – autrement dit les représentations – des acteurs (Giddens 2012 (1988)).

[1] Luc Boltanski parle respectivement de système d'équivalence (lesquels sont actifs dans des « cités »), de grandeurs (ou de principes, le terme « valeurs » est parfois employé) et de représentations.

Nous définissons dans cette thèse les représentations[1] comme des constructions, idéelles ou investies dans des objets, issues de l'activité psychologique et sociale à travers laquelle un individu ou un groupe appréhende le réel en le reconstituant et en lui associant des sens. Si nous pensons que la posture constructivo-structuraliste adaptée pour élaborer le cadre théorique de notre travail et que les représentations sont un outil conceptuel particulièrement approprié pour analyser les relations des individus et des groupes sociaux à l'espace urbain, c'est parce qu'il s'agit d'un objet trop complexe pour qu'il puisse être appréhendé sans leur intermédiaire et qu'elles servent à guider les discours et les actions. Concepteurs comme habitants se comportent sur, dans et avec l'espace en fonction des représentations qu'ils construisent de lui (Staszak 2003). Celles-ci ne sont pas des constructions autonomes mais s'insèrent dans une pensée sociale plus vaste qui les voit influencer les attitudes et les opinions et être elles-mêmes conditionnées par des valeurs et des systèmes de valeurs hiérarchisés, les idéologies (Gamby-Mas *et al.* 2012). En ce sens, les représentations font le lien entre l'individuel et le social (Moscovici 2003 (1989) ; Ricoeur 1986). De plus, elles sont un enjeu entre les groupes sociaux dont elles participent à façonner l'existence en leur permettant de s'unifier autour d'une même appréhension de la réalité d'un côté, de se singulariser des autres groupes de l'autre (Moliner *et al.* 2002). Cet aspect renforce la pertinence d'un tel outil puisqu'au-delà de visions plus ou moins individuelles ou sociales du réel matériel, elles permettent de donner des clefs de compréhension et d'explication des faits et objets sociaux. Ceci est plus encore adapté dans le cas d'objets qui, comme les projets en cours de réalisation ou le mode production de l'urbain, sont dynamiques, c'est-à-dire évoluent ainsi que leurs acteurs en même temps que nous les étudions. Comme l'écrit Serge Moscovici, l'un des précurseurs de la notion, « *la nécessité de faire de la représentation une passerelle entre le monde individuel et le monde social, de l'associer ensuite à la perspective d'une société qui change, motive la modification en question. Il s'agit de comprendre, non plus la tradition mais l'innovation, non plus une vie sociale déjà faite mais une vie sociale en train de se faire* » (2003 : 99).
Cette entrée par les représentations se prolonge par le fait de dire que l'espace a du sens, des significations. Comme résultat d'un processus de production, il n'est pas un objet neutre, ni dans la manière dont il est conçu, ni dans ce qu'il transmet symboliquement et en termes de pratiques. Conjointement idéel et matériel, l'espace est produit et producteur de faits sociaux (Lefebvre 2005). Il est actif dans sa propre production : quotidiennement construit par les rapports économiques et sociaux, il les détermine en retour. Ceci revient à adopter l'idée selon laquelle l'espace est intrinsèquement relationnel (Lévy et Lussault 2003) : il est à la fois le support et le résultat de pratiques et de représentations, médiation interindividuelle de celles-ci et expression de la culture, de l'idéologie dominante et des rapports sociaux de l'époque où il est produit (Shields 1991). Ceci nous invite à nous intéresser aux relations qui se lient sur, dans, par et avec lui. À partir de ce point de départ et de l'approche constructivo-structuraliste, nous postulons que l'espace n'est pas une abstraction mais qu'il n'est est accessible aux individus qu'à travers leurs représentations et à nous, en tant que chercheur, à travers celles des acteurs que nous interrogeons.

Considérant que « *l'interaction entre les conditions d'usage et de production de l'espace nécessite de les analyser simultanément* » (Semmoud 2007 : 37), nous fondons notre approche

[1] L'utilisation des représentations comme outil conceptuel d'accès aux sens des contradictions étudiées conduit ce travail à intégrer les propositions théoriques de l'école française de psychologie sociale, organisée autour des apports centraux de Serge Moscovici, Denise Jodelet, Pascal Moliner, Jean-Claude Abric ou encore Willem Doise.

méthodologique sur la confrontation des représentations d'une partie des destinateurs et destinataires de projets urbains emblématiques de la production contemporaine. Nous empruntons ce vocabulaire à Jean-Yves Toussaint et Monique Zimmermann (2001) qui distinguent deux catégories d'acteurs de l'urbain : les acteurs traditionnels d'une part – élus, conseillers, fonctionnaires et concepteurs – qualifiés de « destinateurs », et les nouveaux acteurs introduits par la généralisation de la production par projet : médiateurs (des démarches de concertation), représentants des destinataires (associations, conseils de quartiers) et destinataires. Cette distinction a l'avantage de permettre de considérer les récepteurs des projets comme acteurs de la production de l'urbain. Nous adaptons ce vocabulaire aux catégories que nous formons. Nous qualifions de destinateurs tous ceux qui sont investis dans l'élaboration des projets, parce qu'ils en sont les commanditaires ou les concepteurs : élus, conseillers, fonctionnaires, promoteurs, bailleurs sociaux, financeurs et investisseurs privés, aménageurs, architectes, urbanistes, paysagistes, ingénieurs et autres experts. La catégorie de destinateurs étudiée dans cette thèse est plus spécifiquement celle des concepteurs. Elle intègre tous les membres de la liste précédente à l'exception des élus, de leurs conseillers et des investisseurs. Nous ne nous intéressons par ailleurs qu'aux experts investis dans la conception dans des fonctions d'assistance à la maîtrise d'ouvrage ou d'œuvre, et aux représentants des promoteurs et des bailleurs jouant un rôle dans la conception des projets, c'est-à-dire les chargés de mission responsables d'opérations spécifiques. Nous qualifions de destinataires les individus qui réceptionnent les projets en y logeant, y travaillant, s'y promenant ou encore y faisant du tourisme. Nous nous intéressons uniquement à ceux que nous qualifions d'habitants, c'est-à-dire les usagers quotidiens de l'espace : ceux qui y possèdent ou y louent un logement et ceux qui y travaillent quotidiennement.
La méthode d'enquête consiste à collecter les discours des concepteurs et des habitants de deux projets urbains emblématiques pour en extraire leurs représentations de l'urbain contemporain et de sa production. L'idée de demander aux acteurs de s'exprimer sur des projets particuliers provient du fait que ces deux groupes se rencontrent rarement et que leurs représentations demeurent souvent mobilisées dans des sphères sociales distinctes. Ces projets sont envisagés en tant que dispositifs de médiation des représentations de leurs acteurs, c'est-à-dire des dispositifs permettant de concentrer l'expression de représentations disparates autour d'un même objet, en l'occurrence un espace urbain en transformation. Nous inspirant de la triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre (2005), nous modélisons le projet urbain comme la mise en relation de trois espaces qui s'influencent mutuellement : l'espace conçu (celui des représentations des concepteurs), l'espace réalisé (considéré comme inaccessible) et l'espace reçu (celui des représentations habitantes). Nous nous focalisons sur l'espace conçu et l'espace reçu afin de comprendre comment ces représentations de l'urbain se construisent et s'influencent mutuellement afin d'appréhender en quoi, et surtout pourquoi, elles ne se rejoignent pas, ce qui introduit l'idée d'un éventuel décalage.

L'idée selon laquelle il y aurait un décalage entre le contenu façonné par les concepteurs dans les projets urbains et la demande sociale exprimée, autrement dit entre les représentations des habitants et celles des concepteurs de ce qu'est un « bon » espace urbain ou un espace urbain qualitatif, et que ce décalage serait révélateur des contradictions est au cœur de l'approche méthodologique qui guide ce travail. Ces contradictions opposent la rhétorique et la pragmatique de cette production, dont les concepteurs constituent une partie des émetteurs et les habitants une partie des récepteurs. Les premiers sont, parmi d'autres, ceux qui produisent ces contradictions quand les seconds sont ceux qui en font l'expérience concrète et

quotidienne. D'une part, et conséquemment au fait de nous situer dans une approche constructivo-structuraliste et de penser l'espace comme relationnel, ceci nous conduit à poser l'hypothèse que, si les contradictions remplissent une fonction dans la production de l'urbain, celle-ci est d'ordre relationnel. Le terme relationnel signifie ici que l'espace assure les rapports entre acteurs, mais aussi qu'il est un actant (Lévy et Lussault 2003) comme, par ailleurs, sa production ou l'idéologie qui l'influence. Nous retenons la possibilité que les relations entre acteurs parcourent un gradient allant – sans jamais atteindre ces deux pôles – de l'accord parfait à l'opposition totale. D'autre part, ceci nous conduit à postuler que les représentations des concepteurs et des habitants sont l'une des clefs de compréhension et d'explication de ces contradictions et que cette clef se situe précisément dans le décalage entre elles.

La définition des contradictions de la production de l'urbain comme objet de recherche ainsi que les positionnements esquissés nous amènent à clarifier les hypothèses de notre travail.

> **Première hypothèse :** les contradictions entre rhétorique et pragmatique occupent une fonction dans la production de l'urbain contemporain et celle-ci est d'ordre relationnel.
>
> **Deuxième hypothèse :** cette fonction relationnelle peut être saisie par l'étude du décalage entre les représentations de l'urbain contemporain et de sa production que construisent et utilisent ses concepteurs et ses habitants.
>
> **Troisième hypothèse :** les discours portés sur des projets urbains particuliers et emblématiques par leurs concepteurs et leurs habitants rendent ces représentations accessibles.

Destinées à guider notre recherche – depuis les premières explorations théoriques et méthodologiques jusqu'à l'analyse de l'enquête de terrain – ces trois hypothèses sont imbriquées. La validité de la première dépend de la validité de la deuxième qui elle-même dépend de celle de la troisième. Pour les vérifier, ou au contraire les infirmer, nous nous appuyons conjointement sur un double matériau. Le premier est la littérature scientifique qui nous permet non seulement de construire le positionnement théorique esquissé dans cette introduction mais aussi de définir plus finement les mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain et les contradictions qu'ils soulèvent. Le second est constitué d'un corpus de discours recueillis auprès des concepteurs et des habitants des écoquartiers de Bottière-Chénaie et de Confluence. Ces deux projets sont jugés emblématiques pour deux raisons. D'une part, ils sont partie intégrante des stratégies métropolitaines des agglomérations nantaise et lyonnaise. Médiatisés et souhaités exemplaires, ils jouent un rôle dans la quête de rayonnement et d'attractivité de Nantes et de Lyon aux échelles nationale et internationale. Pensés pour séduire une clientèle ciblée, ils répondent à un besoin de logements à destination des classes moyennes. D'autre part, y sont mis en œuvre les mots d'ordre de l'urbain que nous étudions, l'accent étant particulièrement mis sur le développement urbain durable dans ses différentes dimensions. Produits d'une même époque, ils diffèrent néanmoins par leur programmation sociologique et fonctionnelle. Le projet nantais est un projet assez monofonctionnel – mêlant quelques commerces et équipements de proximité à un parc de logements – accueillant surtout des jeunes couples de cadres et d'employés, pour partie locataires du secteur privé ou social et pour beaucoup primo-accédants. Le projet lyonnais, lui, accueille plusieurs milliers d'emplois dans le tertiaire ainsi que des commerces

et des équipements à vocation métropolitaine, ses logements sont surtout occupés par des locataires du secteur privé aisés, souvent cadres ou exerçant des professions libérales.
Réalisée entre mars 2012 et mars 2013 sur ces deux projets partiellement livrés et habités, l'enquête a permis de rencontrer des concepteurs et des habitants encore impliqués dans une dynamique de projection. Leurs discours sont recueillis grâce à une méthode adaptée à chacun des deux groupes sociaux identifiés et ayant la confrontation pour principe. Cette méthode consiste d'abord à recueillir les discours habitants en trois temps. Le premier – une visite libre du projet – confronte les habitants à l'espace réalisé pour déclencher la mobilisation *in situ* de représentations. Le deuxième – la description de leur parcours résidentiel – les conduit à puiser dans leur mémoire et leurs idéaux. Le troisième – un entretien semi-directif abordant différentes questions relatives au projet en particulier et à la production de l'urbain en général – approfondit avec les enquêtés les pistes ouvertes lors des deux premiers temps. Les premiers résultats issus de ces rencontres sont ensuite utilisés lors d'entretiens semi-directifs avec les concepteurs. L'objectif est de confronter ces derniers aux discours des habitants afin de les amener à réagir et à se positionner sur les problèmes que ceux-ci posent.

C'est le traitement conjoint de ce corpus grâce à des outils d'analyse de contenu et d'analyse de discours (plus particulièrement des statistiques textuelles) qui permet l'interprétation et, tout d'abord, de mettre en évidence les représentations des acteurs, puis leurs intérêts, leurs motivations, leurs valeurs, leur idéologie et la manière dont ils les mobilisent pour prendre position et agir. Il est alors possible de comprendre le sens qu'ils accordent aux contradictions qu'ils identifient et d'expliquer la fonction qu'elles occupent dans la production contemporaine de l'urbain.

Structure de la thèse

L'architecture conceptuelle de la thèse peut être synthétisée de la façon suivante. Les contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production contemporaine de l'urbain en sont l'objet d'étude, l'objectif étant d'en déterminer les fonctions. Le contexte d'émergence de cet objet d'étude est la production, définie par son idéologie, ses caractéristiques et ses mots d'ordre – plus particulièrement le projet, la participation, la mixité sociale et le développement durable. Les représentations sont le méta-concept sur lequel repose ce travail. C'est *via* leur prisme, dans une approche constructivo-structuraliste, que les contradictions identifiées sont analysées. Enfin, les discours sont l'outil méthodologique qui permet de collecter puis d'analyser ces représentations.

Ce rapport se compose de sept chapitres liés par six transitions qui resituent régulièrement le contenu des chapitres dans le propos global de la thèse. L'ordre dans lequel est présenté ce travail est conventionnel puisqu'à la théorie (premier et deuxième chapitres) succède une proposition de modélisation et un état de l'art sur l'idéologie, les mots d'ordre et les emblèmes de la production contemporaine de l'urbain (troisième et quatrième) puis la présentation de la méthodologie et des terrains d'études (cinquième) et, enfin, deux chapitres qui exposent les résultats de la thèse (sixième et septième). À l'exception du chapitre 5, tous fonctionnent deux à deux puisque les chapitres 1 et 2, 3 et 4 et 6 et 7 forment des couples tant au plan thématique qu'à celui de leur statut dans la thèse. Ces associations se retrouvent aussi dans les deux premiers couples (1 et 2 ; 3 et 4) au plan de l'organisation interne des chapitres. Elles nous conduisent à proposer une alternative à la table des matières retenue (cf. figure 1.). Cette

suggestion s'appuie sur le fait que les premières parties des chapitres 1 et 2 abordent les enjeux épistémologiques et théoriques d'un point de vue général alors que les secondes parties portent spécifiquement sur leur dimension spatiale et qu'il est possible, sans que cela ne nuise à la compréhension, de modifier l'ordre de lecture en enchaînant les premières parties puis les secondes. De façon similaire, les premières parties les chapitres 3 et 4 portent sur l'état de l'art des questions abordées alors que les secondes se focalisent sur leur traitement spécifique dans la thèse et il est possible de les lire dans un autre ordre.

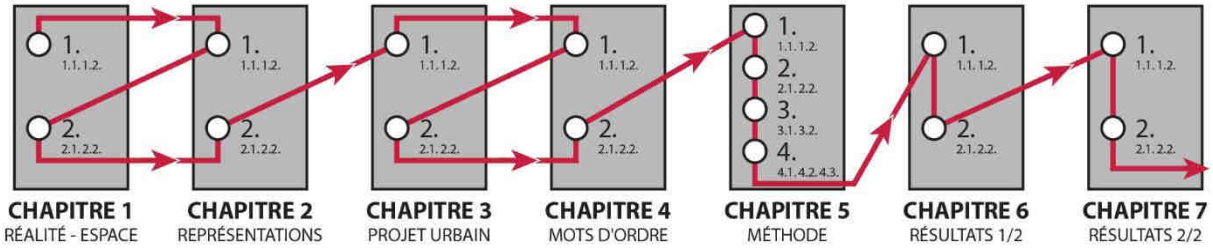


Figure 1. Proposition de table des matières alternative

Revenons à la linéarité imposée par l'écriture pour détailler tout d'abord le contenu des premier et deuxième chapitres. Ils définissent l'épistémologie qui borne la validité des résultats de ce travail et l'outil conceptuel qui permet de les construire.
Le chapitre 1 explicite l'approche constructivo-structuraliste et introduit comment nous appréhendons l'espace. Sa première partie développe un positionnement clair vis-à-vis de la réalité, considérée comme une construction sociale ordonnée à la fois par les élaborations mentales individuelles et par les conditions objectives d'existence des individus et des groupes sociaux. La seconde partie s'attache à appliquer cette approche à l'espace, ce qui nous conduit à considérer qu'il est un objet à la fois matériel et idéel intrinsèquement relationnel, c'est-à-dire simultanément produit et producteur de faits sociaux.
Le deuxième chapitre présente et justifie l'emploi de l'outil conceptuel sont les représentations. La première définit les multiples dimensions de ce concept. Nous y développons son aspect à la fois individuel et social, ses différences avec les concepts d'image et de mythe, ses rôles, ses conditions d'émergence et mécanismes de construction, sa structuration interne et enfin sa place dans une modélisation de la pensée sociale incluant les notions d'opinion, d'attitude, de valeur et d'idéologie. La seconde partie se focalise sur les représentations de l'espace. Nous explicitons leurs liens avec l'espace matériel, pourquoi la ville peut être considérée comme un espace de représentations, comment elles sont un enjeu de la production contemporaine de l'urbain et du travail de conception et le rôle qu'elles jouent dans les choix résidentiels.

Les troisième et quatrième chapitres s'appliquent à caractériser la production contemporaine de l'urbain dans son idéologie, ses mots d'ordre, son mode productif et ses réalisations ainsi que la manière dont nous proposons de l'appréhender par les représentations de ses acteurs. Si le troisième chapitre est centré sur le projet urbain et les différents statuts qu'il occupe dans la thèse, le quatrième chapitre documente l'idéologie, le contexte et les autres mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain. Ces deux chapitres s'organisent selon une même logique : à des premières parties qui présentent l'état de l'art et les enjeux scientifiques sur ces questions, succèdent des secondes qui fondent la manière de questionner ces enjeux dans notre travail. Cela prend, dans le chapitre 3, la forme d'une modélisation du projet urbain comme dispositif de médiation des représentations et, dans le chapitre 4, celle du resserrement du

questionnement des mots d'ordre sur des espaces comparables à nos terrains d'études. À l'image de ce que nous proposons pour les chapitres 1 et 2, une lecture alternative peut prendre la forme d'un enchaînement consécutif des deux premières parties puis des deux secondes.
La première partie du chapitre 3 est consacrée au projet comme mode de production de la ville contemporaine et aux projets urbains comme ses résultats. Après une explication de l'emploi du terme « production », nous caractérisons le projet urbain à travers la genèse de la notion, les éléments de définition qui font consensus dans la littérature scientifique et ceux qui prêtent au débat et, enfin, nous montrons comment il est à la fois pragmatique et rhétorique. Revenant ensuite sur la marchandisation de l'urbain et la quête du capital symbolique dont les projets sont des outils clefs, nous dressons un portrait des projets urbains français des années 2000-2010 avant d'expliquer comment, malgré la promesse d'implication des destinataires que la notion de projet contient, l'urbanisme demeure une pratique descendante. La deuxième partie aborde le projet urbain, cette fois avec le statut d'objet d'étude particulier, comme un dispositif de médiation des représentations de ses acteurs et comme un moment d'observation de celles-ci. Nous présentons d'abord comment nous modélisons le projet urbain comme un dispositif concentrant les représentations des concepteurs et des habitants autour d'une référence commune, en nous inspirant de la triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre (2005 (1974)) et de l'idée de récursivité des effets sur les causes (Morin et Le Moigne 1999). Considérer le projet comme un moment d'observation nous conduit à interroger la manière dont les temporalités des projets étudiés et celles de la thèse se croisent et ce que cela implique au plan des représentations qu'ils nous permettent de mettre en évidence.
Le chapitre 4 s'intéresse aux formes que prend l'idéologie néolibérale lorsqu'elle se spatialise en intégrant les critiques écologistes et sociales à travers le développement urbain durable. Dans une première partie, nous expliquons que la métropolisation est le principal mode de spatialisation du néolibéralisme et qu'elle se traduit à la fois par une concentration des capitaux et des hommes dans les plus grandes villes et par l'amplification des phénomènes de ségrégation sociale. Cette ségrégation survient alors que la mixité sociale est au cœur des valeurs prônées par le développement urbain durable dont nous montrons comment il s'est progressivement intégré au néolibéralisme jusqu'à pouvoir être aujourd'hui qualifié d'idéologie dominante de la production de l'urbain. La deuxième partie du chapitre se focalise sur la traduction en projets urbains particuliers du développement urbain durable : les écoquartiers. Nous revenons sur le rôle qu'ils jouent dans les stratégies de rayonnement et d'attractivité des agglomérations, détaillons leurs propriétés matérielles et décryptons comment l'ode aux particularités locales, dont les discours institutionnels et publicitaires sur ces projets sont porteurs, rencontre une production fortement standardisée.

Le cinquième chapitre est le point d'articulation de la thèse. Il définit les moyens méthodologiques employés et conduit à la partie empirique de la thèse, c'est-à-dire l'énonciation des résultats fondés sur l'interprétation du produit de l'enquête de terrain. L'objectif de ce chapitre est d'expliciter comment nos prises de positions épistémologiques et conceptuelles ainsi que notre problématique et nos hypothèses se traduisent en une méthode d'enquête à la fois pertinente au regard des objectifs de la thèse et pragmatiquement – c'est-à-dire temporellement et matériellement – réalisable. La première partie expose la possibilité de saisir les représentations des acteurs à partir des discours qu'ils portent sur des projets emblématiques de la production de l'urbain. Sont questionnés les moyens d'extraire les représentations des discours et la nature de ceux-ci lorsqu'ils sont collectés par des méthodes semi-directives. La deuxième partie expose ces méthodes qui sont, d'une part, des entretiens

semi-directifs avec les concepteurs et, d'autre part, l'enchaînement d'une visite libre du projet et d'un entretien avec les habitants. L'enjeu est de rendre compte des moyens mis en œuvre pour faire produire des discours suffisamment riches et diversifiés pour apporter des éléments de réponse à notre problématique. La troisième partie décrit les outils employés pour objectiver notre interprétation du corpus récolté. Sont présentées les méthodes d'analyse de discours et d'analyse de contenu que nous utilisons et la manière dont elles s'intriquent et se complètent. La quatrième et dernière partie présente Bottière-Chénaie et Confluence, les deux projets sur lesquels s'appuie la partie empirique ce travail. Elle s'arrête d'abord sur le choix de ces terrains d'études, détaille ensuite les raisons pour lesquelles nous les considérons comme emblématiques de la production contemporaine de l'urbain, comment ils s'intègrent dans les stratégies des agglomérations nantaise et lyonnaise, puis les spécificités qui les distinguent et, enfin, présente les panels d'enquêtés rencontrés.

Les sixième et septième chapitres fonctionnent de concert pour dégager l'état des lieux et pour exposer les enseignements de l'enquête conduite en 2012 et 2013, leur interprétation au prisme de la théorie mobilisée, et *in fine* les résultats de la thèse. Les éléments issus de l'exploration des terrains d'études y occupent une place centrale puisque, d'un point de vue formel, ces deux chapitres alternent verbatim et interprétation de celui-ci et que, sur le fond, ils sont dédiés à l'analyse des discours issus des rencontres avec les concepteurs et les habitants de Bottière-Chénaie et Confluence. Il y a en quelque sorte une montée en puissance analytique au fil de ces chapitres qui partent d'une exposition commentée des résultats bruts dans le chapitre 6 pour aboutir progressivement au propos central de la thèse dans la seconde et dernière partie du chapitre 7 qui, avant la conclusion générale, synthétise et formalise les résultats de la thèse. L'ordre de lecture proposé par la table des matières paraît ici difficilement contournable puisque le septième chapitre est à la fois une poursuite, un développement et un approfondissement des éléments brossés dans le sixième ainsi qu'une prise de hauteur par rapport à la problématique de ce travail.
Le sixième chapitre est consacré à la mise en évidence de l'univers de représentations de l'urbain contemporain. La première partie est consacrée à l'interprétation du discours des concepteurs. Elle montre comment ceux-ci appréhendent l'actualité du mode de production à la fois dans son idéologie, ses mots d'ordre, ses résultats, son processus et le rôle qu'ils y jouent. La seconde partie s'intéresse à la manière dont les habitants se représentent leurs espaces de vie, l'idéologie et les mots d'ordre de la production, et finalement eux-mêmes à travers leurs choix résidentiels et leur image. Ce chapitre montre que concepteurs et habitants partagent un univers de représentations proche, marqué par la définition de l'urbain contemporain comme un produit technologique, vert, esthétiquement divers et socialement mixte.
Le septième chapitre est, lui, consacré à l'identification des modalités de mobilisation par les acteurs des mots d'ordre et des contradictions de l'urbain contemporain pour justifier leurs prises de position et leurs actions. La première partie montre comment ils participent au caractère normatif du développement urbain durable en traduisant leurs représentations en attendus comportementaux et comment l'identification à, et la diffusion de, la norme leur sert à la fois à se distinguer et à se disculper d'une sélection sociale difficile à assumer. La seconde partie met en évidence l'évacuation de la conflictualité dans les échanges entre habitants et concepteurs, puis les modalités de l'enrôlement des acteurs et l'intégration des contradictions étudiées dans le mode productif. Ce chapitre met en exergue le fait que la fonction des contradictions est mobilisationelle et qu'elles participent à consolider la production de l'urbain en lui liant ses acteurs grâce à différentes logiques d'enrôlement.

Plutôt que la traditionnelle forme de chapitres ouverts par une introduction et fermés par une conclusion, nous avons préféré introduire des transitions entre chacun des chapitres. Elles se substituent à la fois à la conclusion du premier et l'introduction du suivant avec l'objectif de renforcer l'enchaînement et de rendre plus explicite la structure du manuscrit. Cette solution permet de synthétiser les avancées de chaque chapitre et de replacer régulièrement les nouveaux éléments apportés et ceux à suivre dans la globalité du propos de la thèse.

Ce travail s'achève sur une synthèse de l'ensemble de la démarche de recherche. Statuant sur la validité de nos hypothèses, la conclusion propose une relecture des apports théoriques et méthodologiques de la thèse et met en évidence les résultats les plus significatifs et les questionnements qu'ils alimentent à leur tour.

Chapitre 1.

Une approche constructivo-structuraliste des rapports à l'espace urbain

1. Comprendre les réalités de différents groupes sociaux

Avant d'engager un travail théorique et empirique, exposer nos choix épistémologiques permet de rendre apparents les cadres qui permettent de penser notre objet de recherche, d'expliciter notre inscription théorique, d'élaborer une méthode d'enquête et de fixer les conditions de validité de nos résultats. Cet objectif nécessite, dans un premier temps, d'adopter un positionnement clair vis-à-vis de la réalité avant de développer, dans un second temps, une pensée de l'espace cohérente avec les ambitions de ce travail. Nous choisissons de considérer que la réalité est une construction mentale, adoptant pour étayer cela une partie de la posture constructiviste, qui fait de chaque individu un acteur de sa réalité (partie 1.1.1.) et qui affirme que celle-ci n'existe pour lui que telle qu'elle lui apparaît (partie 1.1.2.). Faire des représentations l'outil central d'accès au monde de ce travail de thèse conduit à concevoir que cette construction est sociale et qu'elle est aussi conditionnée par des conditions objectives d'existence des individus et des groupes sociaux, postulant qu'il existe aussi une structuration sociale des représentations et actions individuelles et collectives (partie 1.2.1.). Nous nous inscrivons dans une approche constructivo-structuraliste, car celle-ci permet à la fois de prendre pour objet d'étude les représentations de l'espace et de voir ce qui distingue les deux populations, concepteurs et habitants, auxquelles nous nous intéressons (parties 1.2.2. et 1.2.3.). Cette approche intègre, dans une même conceptualisation de la réalité, à la fois ses variations interindividuelles et intergroupales et les récurrences qui la structurent socialement.

1.1. La réalité est une construction sociale

1.1.1. La posture constructiviste : la réalité n'existe que telle qu'elle nous apparaît

Prendre comme objet de recherche les représentations d'un projet urbain, d'une ville ou encore de tout autre espace urbain, invite à adopter une position claire vis-à-vis de la réalité : loin d'être un « donné » univoque, elle est une construction. Influencés par l'étude des représentations en psychologie sociale (Jodelet 2003a (1989) ; Moliner 1996) et en psychologie environnementale (Moser et Weiss 2003), ainsi que par la géographie des représentations (Bailly, Benoit, *et al.* 1995 ; Cosgrove 1998 (1984) ; Gumuchian 1991a), nos travaux s'inscrivent en première approche dans une perspective constructiviste. Contrairement à l'épistémologie réaliste qui a pour fondement l'affirmation de l'existence de réalités extérieures à l'acteur, autrement dit de « donnés » sur lesquels porterait la connaissance (le réalisme social (Durkheim 1988 (1894)) par exemple) ; l'épistémologie constructiviste pose comme principe que l'acteur est partie prenante de l'élaboration de la réalité, c'est pourquoi celle-ci est un « construit », un produit de l'esprit humain. Cette épistémologie est l'héritière de la philosophie kantienne[1], qui développe l'idée selon laquelle la connaissance de la réalité n'est accessible aux hommes qu'à travers ce qu'ils en perçoivent, autrement dit par ce qui leur apparaît *via* les filtres de leur corps et de leur esprit (Kant 2012 (1781)). Une idée qu'on retrouve un peu plus tard chez Arthur Schopenhauer selon qui notre connaissance du monde n'existe que comme représentation, celle-ci étant pour lui subjective et individuelle et empêchant les

[1] Tout comme la théorie des représentations telle que formulée par les psychologues sociaux puis reprises par les sociologues et les géographes (cf. chapitre 2).

hommes de voir le monde tel qu'il est [1] (Schopenhauer 2014 (1819)). Le fondement de l'approche constructiviste est que, s'il y a bien un substrat physique, concret, matériel à l'existence humaine, l'action sociale « *est élaborée par des acteurs dotés de conscience, du langage et d'un ensemble de connaissances collectives* » (Giddens 2012 : 402 (1984))[2]. Cette épistémologie se positionne dans le paradigme compréhensif selon lequel « *il n'existe pas une réalité objective donnée, mais plusieurs réalités de sens construites par différents acteurs et coexistantes en même temps, aussi vraies les unes que les autres* » (Mucchielli 2000 : 42). On peut retenir une définition minimale du réel comme « *le monde tel que la connaissance le construit* » (Ruby 2003a : 774), la connaissance étant ici comprise à la fois comme le fruit de l'activité scientifique et plus généralement comme le produit de l'action consistant à appréhender le réel.

Il ne s'agit pas de nier l'existence du réel tant que nous ne l'avons pas construit (ceci serait la position du constructivisme radical ontologique (Le Moigne 2012)). Nous désirons plutôt nous élever contre la posture réaliste en soutenant que ce réel, si tant est qu'il existe, ne nous est pas accessible puisque nous ne pouvons le rencontrer sans, justement être contraint de le construire en un processus sans fin. Parallèlement, l'approche constructiviste a aussi pour intérêt de mettre l'accent sur les aspects subjectifs du rapport au monde. Le réalisme ne considère lui comme scientifiquement valables, ou même étudiables, que les aspects expérimentalement vérifiables, ou plutôt, depuis les travaux de Karl Popper – qui parle de « connaissance objective » – seulement ceux qui ne sont pas réfutables (Popper 2009 (1972)). Le constructivisme, en revanche, intègre la subjectivité dans le champ des objets scientifiquement observables. Plutôt que de s'appuyer sur des critères de vérité pour établir des résultats comme le fait le réalisme, l'approche constructiviste propose de construire des objets de connaissances inscrits dans leur propre processus constitutif.

L'hypothèse initiale du constructivisme est, selon Ernst von Glaserfeld, le fait que toute construction mentale, partant toute activité cognitive, s'effectue dans « *le monde empirique d'une conscience dirigée vers un but* » (von Glaserfeld 1988 : 35), ce but étant propre à chaque individu[3]. Le constructivisme suggère que derrière les constructions que les individus se font de la réalité il y a une intentionnalité, soit un propre à notre thèse : l'individu est considéré comme un acteur intentionnel et stratégique [4]. L'enjeu primordial de la connaissance est alors de comprendre comment la réalité se construit à travers les expériences, et non d'établir ou d'infirmer la véracité de telle ou telle réalité. En ce sens, le constructivisme rejoint la position hégélienne selon laquelle le faux est un moment du vrai (Hegel 1993 (1807)). Dans la logique du paradigme compréhensif, déterminer si quelque chose est vrai ou faux n'est ni un objectif scientifique à poursuivre ni, surtout, un but réalisable puisqu'il n'existe par définition aucun critère de véracité ou même de réfutabilité absolue. L'approche constructiviste remet en cause l'existence d'objets qui se trouveraient hors du champ de notre expérience et considère que cette expérience est nécessairement individuelle. Elle permet de penser la diversité des sens ou des significations qui peuvent être donnés à une situation, et considère que les partager est

[1] C'est-à-dire, selon Arthur Schopenhauer, le fruit de la « Volonté », concept inspiré de la philosophe asiatique et relativement comparable à l'idée de destinée collective.

[2] La pensée d'Anthony Giddens n'est pas à proprement parler constructiviste. Comme détaillé dans les lignes qui suivent il a beaucoup travaillé sur la structuration de la société et le dépassement des antagonismes « classiques » de la sociologie : construction/structure, micro/macro et individu/société.

[3] Conception que l'on retrouve dans les travaux géographiques d'inspiration constructiviste et phénoménologique (Berque 2000 ; Hoyaux 2006 ; notamment).

[4] S'il s'agit d'un positionnement assez fort tant il peut être débattu, il est assez habituel puisqu'irriguant la majorité des courants sociologiques développés au cours du vingtième siècle (Boltanski 2009 ; Hamel 2000).

à nouveau construire une réalité singulière. Que l'on parle de la réalité comme d'une « *construction* » en sociologie (Berger et Luckmann 2006), ou comme d'une « *invention* » dans la psychologie de l'école de Palo Alto (Watzlawick 1988 (1981)), le constat est le même : la réalité n'est qu'une fiction arbitraire et il en existe autant qu'il y a d'acteurs pour (se) les jouer. Charge au chercheur de faire apparaître ce qui les rapproche ou les distingue.

L'approche constructiviste a inspiré de nombreux courants au sein des sciences sociales[1]. En ce qui concerne les études plus spécifiquement liées à l'espace, elle a essentiellement donné lieu à des recherches sur l'appréhension de l'espace matériel (le monde physique étant considéré comme un objet qu'il s'agirait pour l'humain de construire mentalement pour le rendre réel) et sa production, mais aussi sur la construction d'espaces immatériels, qu'il s'agisse d'images mentales ou de représentations abstraites ou visuelles du monde physique[2] (Bailly, Baumont, *et al.* 1995). L'épistémologie constructiviste guide largement la géographie des représentations mais on peut aussi considérer que les travaux sur la production de l'espace (les analyses marxistes d'Henri Lefebvre en tête) s'inscrivent en partie dans cette perspective même s'ils admettent l'existence de structures[3]. Dans son ouvrage précurseur, *La construction du réel chez l'enfant* (1973 (1937)), Jean Piaget a établi la nature constructiviste du rapport des hommes, en l'occurrence des enfants, à leur environnement. Il a développé l'idée qu'en même temps qu'ils construisent le monde, les enfants se construisent eux-mêmes et que cette construction connaît différentes périodes et stades lors desquels intelligence et connaissance de l'espace évoluent conjointement, conquérant des frontières de plus en plus étendues[4]. L'idée du développement par stade de la connaissance du réel a ensuite été développée, en géographie et pour l'âge adulte, par Yi-Fu Tuan aux États-Unis (1990 (1973), 2006 (1977)) et Armand Frémont en France (1999 (1976)). À la suite de ces premiers travaux, la géographie sociale et la géographie culturelle (Claval 2012 (1997) ; Duncan *et al.* 2004 ; Frémont *et al.* 1984) ont insisté sur l'absence de « donnés » géographiques universels, et affirmé le caractère relatif de toute construction géographique individuelle ou collective en tant qu'elle est située dans le temps et l'espace, mais aussi dans une culture ou les conditions économiques et sociales de sa construction. Alors que la recherche en sciences sociales reprend en considération l'individu, lui redonnant, notamment en géographie depuis le « *tournant actoriel* » des années 1990, une place comme acteur (Lussault 2007), l'approche constructiviste s'affirme comme nécessaire pour contrer l'idée de réalités géographiques données. L'approche constructiviste insiste sur l'expérience cognitive constructive des objets de connaissance et le caractère individuel de cette expérience : elle amène à se focaliser sur les actions, leurs logiques ainsi que la rationalité des acteurs.

---

[1] Citons pour les plus notables le courant du constructivisme social en sociologie (Berger et Luckmann 2006 (1966) ; Latour et Woolgar 2005 (1979)) et les courants du socioconstructivisme (Doise et Mugny 1981) et du constructivisme radical (travaux de l'Ecole de Palo Alto cités précédemment) en psychologie. Plus récemment, de nombreux travaux d'aménagement de l'espace (Bailleul 2009 ; Feildel 2010) ou de sciences de l'information et de la communication (Gavillet 2004 ; Mucchielli 2000) s'inscrivent dans des approches constructivistes.

[2] Cartes, schémas, chorèmes.

[3] Et de superstructures dans le cas des travaux s'inscrivant dans une perspective marxiste ou marxienne.

[4] Jean Piaget distingue précisément quatre périodes divisées elles-mêmes en certain nombre de stades (Piaget 1973). La première est la période de « *l'intelligence sensorimotrice* », elle s'étend de 0 à 2 ans. La seconde, qui dure de 2 à 6 ans, est celle de « *l'intelligence préopératoire* ». La troisième, de 6 à 10 ans, elle celle de « *l'intelligence opératoire* » ou des « *opérations concrètes* ». Enfin, la quatrième, de 10 à 16 ans, est celle des « *opérations formelles* ». Durant toutes ces périodes, l'intelligence de l'enfant et sa connaissance du réel se construisent mutuellement. Nous revenons sur ces aspects dans la partie 2.1. du chapitre 2 de la thèse.

1.1.2. Des interprétations multiples du réel matériel

Dans une perspective analytique, considérer que la réalité est une construction revient à la fois à accepter que le chercheur doive se contenter de récolter différentes visions d'un même objet ou d'une même idée et que c'est par leur recoupement qu'il est capable d'en établir une interprétation à prétention sociale, elle-même tributaire des moyens méthodologiques employés pour la construire. En un sens, s'inscrire dans une approche constructiviste revient à se prévaloir de la séparation entre les savoirs et connaissances ordinaires (dits subjectifs par les réalistes) et ceux qui seraient scientifiques (dits objectifs). Si l'on accepte que l'intelligence humaine est constructiviste par nature (Piaget 1973 (1937)), on reconnaît que la recherche – qui produit des connaissances par énoncés et remises en cause successifs (Bachelard 2013 (1934)) – n'est pas une activité singulière de la cognition ordinaire et participe des mêmes mécanismes et de la construction des objets sur lesquels elle se penche (Boudon 1986). Opter pour une approche constructiviste, c'est aussi oublier la prétention à une forme d'objectivité absolue en conservant la possibilité de l'objectivation mais en affirmant que les réalités doivent être étudiées telles qu'elles se présentent à nous, c'est-à-dire avec le vocabulaire – construction sociale par excellence – qui sert à les désigner (Sansot 2009 (1992)). Certains auteurs dénoncent cette posture qu'ils qualifient de « *relativisme nihiliste* » (Boghossian 2006). Edgar Morin répond à cette critique en défendant la multiplicité des approches contre les certitudes sur les fondements de la connaissance. Ainsi peut-on surmonter « *le fond du nihilisme contemporain (…) en disant que s'il n'existe pas de fondement de certitude à partir duquel on puisse développer une connaissance vraie, alors on peut développer une connaissance comme une symphonie. On ne peut pas parler de la connaissance comme d'une architecture avec une pierre de base sur laquelle on construirait une connaissance vraie, mais on peut lancer des thèmes qui vont s'entre-nouer d'eux-mêmes* » (Morin 2002 : 25). Ajoutons que s'inspirer du constructivisme ne signifie pas pour nous oublier la rigueur scientifique ou le principe fondateur de neutralité axiologique (Weber 2002 (1919)), mais de considérer ces deux aspects de la démarche de recherche comme des obligations faites au chercheur d'objectiver les cadres de la connaissance qu'il produit. Si poussée à son paroxysme la pensée constructiviste suggère notre incapacité à objectiver ces cadres, défendre la scientificité d'une telle approche est envisageable en accordant une place importante à la nécessaire réflexivité de la pratique de recherche.

Retenir le paradigme constructiviste c'est en effet, pour reprendre les termes de Michel Foucault, accepter « *l'équivoque de la réalité et de la fiction* » ou « *de la constatation et de la fabrication* » (Foucault 2001 : 864 (1984)), voire affirmer la nature fictionnelle de la réalité et nier la possibilité d'une objectivité purement objectale et matérialiste pour lui substituer la reconnaissance du fait que toute connaissance se fabrique. Le but du chercheur n'est alors plus de tendre vers l'établissement d'un savoir objectif, voire, réel mais bien de prendre du recul sur les moyens qu'il utilise pour façonner des connaissances en se méfiant des dogmes et des influences trop marquées[1]. Ici se pose la défense de la vocation critique des sciences sociales, critique comprise comme l'activité analytique menée avec la volonté de s'extraire de la vie quotidienne pour mieux la décrire et l'évaluer dans une perspective globale – on parle même de « *méta-critique* » (Boltanski 2009) – et non dans son sens ordinaire de jugement moral.

[1] Cette remarque peut évidemment être étendue à d'autres domaines que celui de la recherche. Au premier rang de ceux-ci, nous pouvons citer l'aménagement et l'urbanisme qui comme nous l'évoquons dans ce travail parie trop souvent sur la neutralité des outils et des techniques et prend trop rarement le temps de s'interroger sur la nature, notamment idéologique, de ce qu'il produit et de comment il le produit (Dupuy 1978).

Dans le cas d'une ou de réalité(s) spatiale(s), il n'est nullement question de nier la réalité de l'espace en tant que support, amorce ou produit des pratiques sociales. Il s'agit plutôt d'affirmer que les constructions de la réalité des individus et des groupes (leurs représentations), pour abstraites qu'elles puissent être[1], participent de cette réalité en tant qu'elles la configurent et, dans une certaine mesure, l'instaurent (Lussault 2007). Plus généralement, les représentations intègrent la réalité sociale ou matérielle. Comme l'écrit Paul Watzlawick, « *une idée, pour peu qu'on s'y accroche avec une conviction suffisante, qu'on la caresse et la berce avec soin, finira par produire sa propre réalité* » (Watzlawick 2009 : 54 (1983)). Nous distinguons ici espace matériel et espace mental avec comme unique prétention de pouvoir atteindre le second par l'analyse du premier car ils s'intègrent l'un l'autre et sont tous deux des espaces réels. Les actions sur l'espace matériel, qu'elles soient sa conception et sa réalisation ou les multiples agencements à la marge que réalisent les usagers, intègrent l'espace mental : elles sont motivées par les valeurs et les idéologies attribuées à l'espace par ceux qui agissent sur lui (Jaquet 2014 ; Martouzet 2002b). Il y a, par exemple, dans le choix des fonctions, de l'emplacement ou de l'architecture d'un bâtiment divers déterminants symboliques plus ou moins conscients. Autant qu'il est vecteur de représentations, l'espace matériel est enjeu de représentations (cf. chapitre 2, partie 2). Symétriquement, l'espace mental est intrinsèquement lié à l'espace matériel (cf. partie 2 de ce chapitre) : les formes, les matériaux, les ambiances ou les temporalités influencent le rapport que l'on entretient avec un lieu et les représentations que l'on s'en fait. L'approche constructiviste conduit à considérer qu'il est illusoire de prétendre accéder directement à l'espace matériel et qu'il faut plutôt se concentrer sur les différentes manières dont il est appréhendé et/ou construit, c'est-à-dire sur l'espace mental ou plutôt sur les différents espaces construits par les individus et les groupes. Cet apriori incite à interroger la construction sociale de l'espace en termes d'intersubjectivité, plutôt que de simple objectivité, et à proposer sa saisie par les représentations. Si pour des raisons analytiques ou méthodologiques nous distinguons l'espace représenté de ceux qui le (ou se le) représentent, adopter une approche constructiviste nous permet de considérer l'espace matériel comme un média/support de réalités différentes qu'il influence et qui l'influencent. Admettre que l'on ne peut accéder à l'espace qu'à travers les représentations qu'en ont différents individus, c'est accepter qu'on ne peut penser l'espace que dans l'interaction et que séparer une éventuelle réalité du monde physique des réalités des individus qui l'habitent est une entreprise illusoire. Pour reprendre les mots de Martin Heidegger, c'est considérer que l'homme et l'espace ne forment qu'un : « *nous parlons de l'homme et de l'espace, ce qui sonne comme si l'homme se trouvait d'un côté et l'espace de l'autre* » (1980 : 186). Cette approche revient à accepter le jeu de la « double herméneutique » qu'Anthony Giddens (2012 (1984)) attribue aux sciences sociales : ce que nous observons et interprétons est une réalité que les acteurs que nous étudions ont déjà transformé par l'observation et l'interprétation.

1.2. Contre le relativisme, le constructivisme structuraliste

1.2.1. Penser les conditions matérielles de construction de la réalité

La manière dont Anthony Giddens aborde la construction des savoirs scientifiques nous amène à mettre en saillance, pour nous en prémunir, les risques de flou et de paradoxe que

[1] Comme nous l'explicitons dans le chapitre 2, les représentations sont des modes particuliers d'appréhension du réel et elles ne sont pas strictement mentales mais s'incarnent dans les discours et les objets matériels.

soulèvent ces premières considérations. Si les représentations sont les constructions que les individus et les groupes se font du réel (cf. chapitre 2), leur étude ne se confond pas avec le constructivisme qui est avant tout une approche. Une approche selon laquelle le chercheur (et tous les autres individus) n'a pas accès au réel mais seulement à des représentations du réel. Le constructiviste doit considérer les représentations qu'il analyse comme des constructions qu'il (se) fait de celles-ci. En ce sens, le constructivisme est un mode de lecture sans cesse relancé de niveaux toujours emboîtés (Boghossian 2006). Il apparaît donc difficile de défendre l'étude des représentations dans un cadre strictement constructiviste puisque nous serions contraint de choisir entre deux positions intenables. La première serait de nous contenter d'exposer des représentations (construites par nous) de représentations. Ceci soulève un paradoxe tant il est facile de réfuter le propos selon lequel « il n'y a pas de vérité absolue » (cette proposition n'étant alors pas vraie elle-même)[1]. La seconde position serait de considérer que tous les acteurs, notamment les habitants et concepteurs dont nous étudions les actions, seraient des constructivistes, sauf nous. Cette bifurcation entre savoirs pratiques (les représentations) et savoirs théoriques reviendrait à adopter une position de supériorité, voire d'omniscience, fort problématique et de plus peu constructiviste.

Ces deux positions nous obligent à approfondir les conditions d'une objectivation de ce que nous pouvons observer. Nous ne définissons pas ici l'objectivité comme ce qui est universellement valable (Kant 2012) mais plutôt comme ce qui fait consensus au sein d'une communauté (ici scientifique) parce qu'établi en suivant si ce ne sont des règles strictes, du moins une certaine rigueur et une démarche d'objectivation du savoir et des moyens de sa production (Bachelard 1970). Soit une définition qui permet, d'une part, de reconnaître le caractère construit de l'objectivité et, d'autre part, son aspect collectif, on parlera volontiers d'intersubjectivité, afin de mettre en exergue l'aspect fondamental du processus de l'objectivation. « *C'est l'objectivation qui domine l'objectivité ; l'objectivité n'est que le produit d'une objectivation correcte* » (Bachelard 1970 : 61). C'est alors le cadre théorique dans lequel nous inscrivons ce travail qu'il faut énoncer.

Pour pouvoir objectiver nos observations et voir apparaître notre objet d'étude, il ne suffit pas d'affirmer que différentes réalités coexistent, cohabitent et s'influencent. Il faut aussi postuler que ces réalités diffèrent parce qu'elles sont construites différemment par des groupes d'individus qui partagent (même partiellement) des goûts, des schémas conceptuels, des valeurs et des intérêts mais aussi des positions sociales et des conditions matérielles d'existence. En l'occurrence, notre objet d'étude repose sur la distinction de deux types d'acteurs participant de manière singulière à la construction du réel spatial : les concepteurs d'espace d'un côté, les récepteurs de ces mêmes espaces de l'autre. Une approche strictement constructiviste pourrait nous amener à postuler la liberté totale de chaque acteur dans la construction de sa réalité ou à positionner *a priori* sur un même plan ces deux populations pour nous concentrer sur des approches individuelles[2] refusant tout déterminisme. Certains tenants

[1] On retrouve des paradoxes de ce type dans de nombreuses réflexions sur la pensée sociale. C'est par exemple le cas du paradoxe de Mannheim à propos de l'idéologie que Paul Ricoeur résume de la façon suivante : « *le paradoxe réside dans l'impossibilité d'appliquer le concept d'idéologie à lui-même. En d'autres termes, si tout ce que nous disons est biaisé, si tout ce que nous disons représente des intérêts que nous ne connaissons pas, comment avoir une théorie de l'idéologie qui ne soit pas elle-même idéologique ? La réflexion du concept d'idéologie sur lui-même est la source de ce paradoxe* » (Ricoeur 1997 : 26).

[2] Cette remise en cause amène à réfléchir sur la distinction entre représentations individuelles et sociales et, plus généralement, à ce qui fait qu'un ensemble d'acteurs constituent un groupe social et formulent ou adhèrent à une pensée commune (cf. chapitre 2). Elle n'exclue pas en revanche d'enquêter grâce à des entretiens individuels selon

du constructivisme défendent le fait qu'il serait une pensée libératrice, en opposition à un structuralisme qui enfermerait les individus dans un déterminisme empêchant tout acte libre et individuellement autonome (Le Moigne 2012 ; Watzlawick 1988)[1].
La liberté de l'acteur dans sa construction du réel, souvent postulée par les constructivistes, ne nous semble toutefois pas une entrée pertinente, ou suffisamment féconde, dans notre réflexion sur la conception de la réalité. Que les acteurs soient différents ne signifie en rien qu'ils sont libres : ils sont simplement déterminés différemment par un contexte différent et par la représentation distincte qu'ils se font du contexte[2], et on peut mettre en cause le fait que leurs décisions soient bien le fruit de leur liberté individuelle (Sfez 1992). De plus, savoir qu'un objet social est une construction n'a rien de particulièrement libérateur pour les individus s'ils sont dans l'incapacité d'agir sur cet objet. Nous rejoignons Muriel Rosemberg lorsqu'elle écrit que postuler « *la liberté humaine, non comme objet de réflexion à opposer au déterminisme spatial, mais comme postulat fondant l'équivalence des savoirs, abolit la portée sociale du savoir géographique* » (2007 : 74). Sans nier la portée de la réflexion philosophique déterminisme/liberté, il nous semble que les individus évoluent sur un gradient de liberté et qu'ils sont libres à des degrés divers en fonction de la portion de temps ou d'espace observée. C'est ce que suggère Herbert Marcuse en écrivant que « *le critère d'un choix libre ne peut jamais être absolu, mais il n'est pas non plus tout à fait relatif. Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves. (…) Et si l'individu renouvelle spontanément ses besoins imposés, cela ne veut pas dire qu'il soit autonome, cela prouve seulement que les contrôles sont efficaces* » (2012 : 29 (1968)). Dès lors, on peut penser les rapports entre déterminismes sociaux, économiques ou culturels, et liberté non seulement en termes antagonistes mais aussi dans leur complémentarité en matière de compréhension et d'explication des faits sociaux. Nous pensons qu'il en va de même pour la dialectique entre constructivisme et structuralisme ou individus et société.

Pourtant, pour éprouver nos hypothèses, adopter une posture purement constructiviste et individualiste pourrait apparaître plutôt logique : puisque les individus construisent leurs représentations *via* leurs expériences et interactions et qu'ils ne sont pas interchangeables, pourquoi chercher à faire émerger des traits communs à ces groupes restreints plutôt que de les envisager sous un angle strictement individuel ? Nous pensons qu'il s'agit là d'un écueil à éviter puisque qu'il conduirait notre étude à un subjectivisme suspect et, surtout, l'affaiblirait en termes de portée collective voire sociale, qui est pourtant la vocation première des sciences sociales. De plus, ce serait nous priver de clefs de compréhension conséquentes des réalités que nous souhaitons mettre au jour. Les représentations des acteurs n'ont pas en effet pour

---

le principe de l'individualisme méthodologique, ce dans la mesure où il permet d'étudier des comportements collectifs mais aussi, grâce à la redondance, de mettre en lumière les structures sociales et les conditions matérielles d'existence. Cette approche, intrinsèquement liée au paradigme compréhensif est par exemple celle qui sous-tend divers travaux récents sur le rapport affectif à l'urbain (Audas 2011 ; Feildel 2010).

[1] La critique du structuralisme est à la fois instruite sur le plan scientifique dans le sens où l'étude des structures, des récurrences et des déterminismes ne permet pas de voir finement les mécanismes de construction individuelles et collectives et sur le plan idéologique. C'est particulièrement l'idée des déterminismes sociaux qui est attaquée comme enfermante, aliénante ou décourageante puisque réduisant le parcours des individus à une sorte de destinée ne leur accordant qu'une faible liberté dans l'orientation de leur existence (Le Moigne 2012). À l'inverse, une critique du constructivisme qui reconnaît qu'il révèle la contingence de pratiques sociales considérées à tort comme fondées en nature (par exemple la domination masculine), souligne qu'il ne serait valable que pour les individus dominants et qu'il empêcherait les individus dominés de penser la réalité matérielle de leur aliénation en catégorisant toute l'action sociale comme construite, subjective et agissable par tous (Boghossian 2006).

[2] Mais aussi de leurs conditions d'existence et des objectifs des acteurs (les leurs comme ceux des autres).

uniques sources leurs expériences individuelles. Elles sont aussi le fruit du cadre social dans lequel ils vivent, de leurs groupes d'appartenance, de leur position au sein de ces groupes, de leurs conditions (économiques et pratiques) de vie. Les représentations sont en partie composées de ce qu'on peut qualifier de « savoirs communs » (Jodelet 1984). Il nous faut donc compléter l'entrée par le constructivisme pour faire le lien entre l'individu et la société. Ceci suppose de postuler que le monde social possède des paramètres structurels qui s'imposent au moins en partie aux individus qui le composent. Il s'agit de considérer que les divergences de représentations que nous souhaitons dégager et réfléchir existent parce que celles-ci ne sont pas construites de la même manière par tous les individus qui représentent et ceci pour deux raisons. La première est que ces représentations sont formées notamment à partir de leurs expériences ou schèmes de perception individuels. La seconde est qu'elles sont conditionnées par leur appartenance à un milieu social, du fait qu'ils occupent un statut ou un autre, ou, plus globalement, du fait de l'organisation générale de la société (cf. chapitre 2). Soutenir cette double condition représentationnelle, c'est reconnaître que les représentations sont en grande partie sociales[1] et peuvent se définir comme« *des principes générateurs de prises de position, liés à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports* » (Doise 1985 : 245).

Si, par exemple, la réalité d'un quartier n'est pas la même pour celui qui a dessiné l'un des bâtiments que pour celui qui y possède un logement, c'est parce que les représentations de ces acteurs ne se situent pas sur un plan d'équivalence. En l'occurrence, nous postulons que concepteurs et habitants sont deux groupes d'acteurs occupant des positions inégales, les premiers ayant davantage de pouvoir que les seconds dans le processus de construction du réel parce que leurs représentations sont dominantes (Lefebvre 2005 (1974)) puisque performatives, quand celles des seconds sont essentiellement descriptives et évaluatives (Mondada 2000). D'autre part, leurs représentations dépendent de leur milieu social, des statuts que la société leur confère généralement et spécifiquement vis-à-vis de l'espace (les professionnels ont souvent un statut plus élevé). Nous postulons qu'une position considérant l'équivalence des savoirs, qu'ils soient théoriques ou pratiques, nous priverait d'une part importante de la compréhension du monde que nous pouvons apporter, et notamment celle des enjeux et des mécanismes de pouvoir qui se traduisent à travers l'espace.
Ce postulat amène à considérer qu'il existe des structures sociales conditionnant au moins en partie les actions des individus. À partir de la position constructiviste selon laquelle les acteurs construisent le monde, Pierre Bourdieu a développée l'idée selon laquelle les individus construisent des structures qui, une fois constituées, conditionnent leurs possibilités d'action, et donc la manière dont ils peuvent construire ou faire évoluer les structures. Considérée de la sorte, la dialectique entre individu et société renvoie à l'existence d'influences extérieures qui conditionnent la construction de la réalité des acteurs ne peuvent se penser qu'en interaction, c'est-à-dire moins comme des sujets individuels que comme des êtres sociétaux. Ces influences

[1] Nous qualifions de « social » tout objet ou fait qui relève de la vie des hommes en société. La société est entendue comme « *un groupement d'êtres humains en relation(s), doté d'organisation et d'institutions* » (Lussault 2003a : 851). Le terme permet de distinguer ce qui relève de l'individuel, c'est-à-dire tout ce qui est relatif à l'individu en tant que plus petite unité de la société – de ce qui renvoie « *à l'organisation et au fonctionnement des agrégats d'individus* » (ibid.). Si nous utilisons parfois les deux termes comme synonymes dans ce manuscrit, il faut en toute rigueur distinguer aussi « social » de « collectif ». Le second se limite à la description de faits étendus ou récurrents, alors que le premier y ajoute la notion de régularité et d'organisation. Si tout fait social est collectif, la réciproque n'est pas nécessairement vraie (un fait collectif peut par exemple relever de la biologie ou du hasard).

extérieures sont ce que Pierre Bourdieu nomme des conditions sociales d'existence (ou structures objectives : appartenance à un groupe social, position de dominant ou de dominé dans ce groupe, situation économique, etc.). Elles s'ajustent avec les schèmes de perception, d'évaluation et de classement pour permettre aux individus de se comporter en société. Pour penser le lien entre l'individu et la société, Pierre Bourdieu propose le concept d'*habitus* qu'il présente comme un « *système de dispositions durables et transposables, structures structurées disposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptés à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre* » (Bourdieu 1980 : 88). Si ce concept n'a pas été inventé par Pierre Bourdieu (on retrouve déjà une idée voisine, l'« *habitude* », chez Aristote), il l'a développé et en a fait la pierre angulaire de sa réflexion sur le lien entre structures et constructions sociales (Cailly 2003). Notons ici, que l'*habitus* est un concept explicatif, une grille de lecture, des interactions sociales. Comme l'a écrit Raymond Boudon, il est postulé et son existence n'a jamais été démontrée : tout fonctionne comme s'il y avait des *habitus* mais rien ne prouve leur existence ou ne décrit comment ils fonctionnent (Boudon 2004 (1984)). Il n'en demeure pas moins que l'*habitus* permet de dépasser l'antagonisme entre le structuralisme, qui laisse peu de place aux acteurs sociaux dans son analyse, et le constructivisme, jugé trop subjectiviste par Pierre Bourdieu, qui, en donnant toute la place à l'expérience immédiate et au vécu, limite sa capacité à décrire les régularités (structures) du monde social. L'*habitus* est une proposition visant à rejoindre ces deux positions. Tout en reconnaissant que l'acteur a une place centrale dans la construction de sa réalité, de son « monde vécu », ce concept fait la part belle à l'idée qu'il existe des « *structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes* » (Bourdieu 1980 : 88).

Plus précisément, l'*habitus* désigne le mécanisme d'intériorisation des structures sociales qui « agit » l'acteur ou, pour le dire autrement, qui oriente son action. L'*habitus* dépend tout à la fois des caractères propres à chaque individu et de ceux des différents groupes sociaux dans lesquels ils vivent. Fonctionnant comme un système d'intériorisation des structures sociales, l'*habitus* permet de penser le lien entre l'individu et le groupe. Il « *est ce principe générateur et unificateur qui retraduit les caractéristiques intrinsèques et relationnelles d'une position en un style de vie unitaire, c'est-à-dire un ensemble unitaire de choix de personnes, de biens, de pratiques.* » (Bourdieu 1996 : 23). La fonction structurante de l'*habitus*, c'est-à-dire sa capacité à unifier les pratiques, peut aussi se lire comme une fonction différenciante : si l'*habitus* unit les membres d'un même groupe ou d'une même classe, il participe aussi à ce que celui-ci ou celle-ci se distingue (Bourdieu 1979). Le concept d'*habitus* est particulièrement éclairant pour penser les écarts et les différences qui existent en termes de pratiques et de représentations entre des populations puisque « c*omme les positions dont ils sont le produit, les habitus sont différenciés, mais ils sont aussi différenciants.* (…) *Les habitus sont des principes générateurs de pratiques distinctes et distinctives – ce que mange l'ouvrier et surtout sa manière de le manger, le sport qu'il pratique et sa manière de le pratiquer, les opinions politiques qui sont les siennes et la manière de les exprimer diffèrent systématiquement des consommations ou des activités correspondantes au patron d'industrie ; mais ce sont aussi des schèmes classificatoires, des principes de vision et de division, des goûts différents* » (Bourdieu 1996 : 23)[1]. Le concept d'*habitus* nous est à la fois utile pour voir l'existence des deux

[1] Pierre Bourdieu ne mobilise le concept de représentation sociale mais s'en s'inspirer, en tous cas de manière explicite, des travaux de psychologie sociale qui lui ont donné une consistance théorique (Jodelet 2003a (1989) ; Moscovici 1976). Pourtant, on retrouve dans ce développement sur l'habitus, un des rôles centraux des représentations pour les individus et les groupes qui les élaborent (cf. chapitre 2) : faire exister une cohérence interne au groupe (fonction unifiante) en même temps qu'une spécificité externe (fonction différenciante).

groupes sociaux que nous étudions, mais aussi pour comprendre pourquoi, en quoi, et comment, ils se singularisent et justifient qu'on les observe et les confronte. Mobiliser ce concept dans une étude sur ce qui sépare les représentations d'un même objet de différents groupes sociaux semble assez évident, puisque l'*habitus* est intrinsèquement lié à une conception de la société comme un espace social structuré en termes de classes sociales ou, *a minima* de groupes sociaux, qui se distinguent et pour certains s'opposent. L'une des visées opérationnelles du concept est d'associer à chaque classe un *habitus* spécifique afin d'observer ce qui le distingue des autres classes. Ainsi, « *à chaque classe de positions correspond une classe d'habitus (ou de goûts) produits par les conditionnements sociaux associés à la condition correspondante et par l'intermédiaire de ces habitus et leurs capacités génératives, un ensemble systématique de biens et de propriétés, unis entre eux par une affinité de style* » (Bourdieu 1996 : 23).
Le pendant extériorisé des structures intériorisées de l'*habitus* est le champ. Il est à concevoir comme un espace social métaphorique, une sphère sociale autonome. Chaque champ est marqué par l'exercice d'un rapport de force entre dominants et dominés qui luttent pour conforter ou changer ce rapport (en y imposant leurs valeurs). La position des individus dans le champ est déterminée par les capitaux (économiques, sociaux, culturels, spécifiques au champ) qu'ils possèdent (Bourdieu 1979). Dans le cas qui nous occupe, nous nous intéressons à certains champs spécifiques dont celui des professionnels de la ville ou, plus spécifiquement encore, celui des architectes. Nous désirons notamment observer les formes de capitalisation spécifique de ces champs (pour les architectes, la renommée des bâtiments produits en est une par exemple) et donc la notion de capital symbolique. Celle-ci est définie par Pierre Bourdieu comme « *n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception, des principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est-à-dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré* » (Bourdieu 1996 : 161). Cette notion met, selon nous, en avant la spécificité des champs occupés par les individus que nous interrogeons. De plus, la notion de capital symbolique peut aussi s'appliquer à des institutions[1] et des groupes sociaux et pas seulement à des individus. Cela permet de considérer sous cet angle des oppositions entre groupes plus ou moins organisés, mais aussi entre agglomérations dans le cadre de la compétition interurbaine (Harvey 2008) (cf. chapitre 3). Somme toute, la notion de champ permet, avec celle d'*habitus*, de dégager les particularités des groupes, et la manière dont les valeurs (*in fine* les représentations et les pratiques) se hiérarchisent en leur sein et permettent aux individus de se distinguer dans la conformité (c'est-à-dire de se spécifier dans le groupe tout en se conformant à ses valeurs dominantes).

1.2.2. Une conception récursive de la construction du monde social

Habitus et champs sont aussi des propositions conceptuelles permettant de dépasser l'antagonisme entre sociologie structuraliste et sociologie constructiviste[2], ce en mettant en avant l'activité des individus dans la production de leurs conditions réelles d'existence et le poids de celles-ci dans l'appréhension de leur réalité. Anthony Giddens poursuit aussi cet

[1] Pierre Bourdieu l'étend notamment à l'État.
[2] C'est d'ailleurs la raison essentielle qui amène leur mobilisation à ce stade de la thèse. Ces propositions permettent d'introduire progressivement la suite de ce travail dans laquelle elles sont peu employées.

objectif lorsqu'il développe sa théorie de la structuration[1]. Le but de cette théorie est de redéfinir la notion de structure afin de la rendre compatible, de manière opératoire, avec l'existence de constructions individuelles et subjectives, pour décrire les caractéristiques des actions sociales, particulièrement celles qui régissent les comportements collectifs et sociaux (Giddens 2012). La structure est à comprendre selon lui, non comme une force ou une matière empirique conditionnant matériellement les actions, mais comme un concept désignant les « *règles et ressources engagées de façon récursive dans l'action sociale* » (Giddens 2012 : 41). Autrement dit, la structure est à la fois engendrée par l'inertie de la société elle-même et par celle de son organisation (des routines, des institutions, des traditions), par la nature matérielle du monde et par des constructions individuelles qui viennent renouveler ces deux propriétés du monde réel (idée de récursivité). Les individus ne sont donc pas des agents déterminés par des contraintes « mécaniques », encore moins des composantes passives de la société, mais bien de véritables acteurs de la production et de la reproduction de la structure sociale.
La notion de récursivité que mobilise Anthony Giddens est l'un des fondements de la théorie de la complexité formulée par Edgar Morin (2002, 2005 (1990)). La théorie de la complexité n'a pas pour objectif de proposer une définition du réel, mais plutôt de réfléchir aux angles adaptés pour l'étudier. Edgar Morin considère que nous procédons en permanence – dans nos rapports au monde en tant qu'individus mais aussi dans nos travaux de recherche – à des simplifications. C'est le cas de tous les modèles et, en ce sens, les approches constructiviste et structuraliste sont simplificatrices. Edgar Morin propose de considérer la complexité comme *« un tissu* (*complexus* : *ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple* » (2005 : 21). L'idée est que prendre conscience par son truchement que la réalité de ce tissu ne peut se réduire à chacun des fils, pas plus qu'on ne peut considérer uniquement leur ensemble sans s'intéresser aux mécanismes qui lient les différents fils entre eux. En d'autres termes, le tout est à la fois plus que la somme des parties (il acquiert de nouvelles propriétés en les agrégeant) et moins que la somme des parties (par le mélange des parties, le tout perd certaines de leurs qualités). La connaissance du tout ne permet pas de connaître les parties, pas plus que l'inverse. Appliquée à notre questionnement, la théorie de la complexité conduit à refuser à la fois de ne regarder la société et les groupes sociaux que comme des « tout » déterminant totalement les représentations des individus qui les composent ou, inversement, de les considérer comme constitués d'individus aux représentations strictement individuelles. Edgar Morin insiste sur la nécessité de refuser le découpage du réel en domaines imperméables et sur celle de remettre en cause les causalités strictement linéaires. Alors que le paradigme de la simplicité s'appuie sur la disjonction et la réduction, il propose de recourir à la distinction, à la conjonction ou à l'implication. Autrement dit, ne plus se contenter d'aller de la cause à l'effet mais s'intéresser à la manière dont l'effet agit sur la cause et d'accepter *« la tragédie de la pensée condamnée à affronter des contradictions sans jamais pouvoir les liquider »* (Morin 2005 : 128). Nous pensons que cette idée accrédite la proposition constructivo-structuraliste en permettant de penser les influences réciproques (la récursivité) des constructions des individus et des structures sociales[2]. Ceci nous amène à dire

[1] On peut dire qu'en quelque sorte Anthony Giddens et Pierre Bourdieu développent deux pensées proches mais se situent sur un gradient variable entre l'importance accordée aux structures sociales et celle accordée aux actions et constructions individuelles dans la constitution de la réalité, le premier se trouvant plus proche de l'action et le second plus porté sur les structures.
[2] C'est aussi dans ce sens que nous mobilisons la complexité pour modéliser la manière dont le projet urbain est une médiation entre les représentations des acteurs que nous étudions (cf. chapitre 3).

qu'il existe une boucle de récursivité permanente entre ces deux niveaux : les individus élaborent les structures sociales qui conditionnent leurs actions, et *vice versa*.
Mais revenons à la pensée d'Anthony Giddens pour qui l'enjeu est de mettre en avant la manière dont les « propriétés structurelles » de la réalité sont produites par la conscience des acteurs. Il distingue la conscience discursive, que les acteurs formulent et construisent intentionnellement dans l'interaction, de la conscience pratique qui « *est tout ce que les acteurs connaissent de façon tacite, tout ce qu'ils savent faire dans la vie sociale, sans pour autant pouvoir l'exprimer directement de façon discursive* » [1] (Giddens 2012 : 33). Les représentations des individus et des groupes sociaux sont présentes dans ces deux consciences, à la fois dans ce qui est considéré tacitement comme vrai ou réel[2], et dans ce qui est utilisé dans les discours, notamment par l'entremise du vocabulaire. Selon Anthony Giddens, c'est la conscience pratique qui est la plus importante dans la structuration de la société, ce compte tenu du poids des routines et des répétitions dans l'ancrage social des structures, qui deviennent ainsi évidentes et donc bien réelles aux yeux des individus. On retrouve là un des aspects des mécanismes de reconnaissance et de méconnaissance qui, selon Pierre Bourdieu (1979, 1996), permettent l'institution des phénomènes de domination et l'établissement de la structure sociale par le passage d'un certain nombre de construits sociaux (idéologies et valeurs mais aussi hiérarchies et institutions) dans le domaine de l'évidence ou du « bon sens ».
Les pensées d'Anthony Giddens et Pierre Bourdieu se distinguent, puisque le second considère que la force de l'évidence sort les structures de la conscience des individus (en tous cas de l'explicite), ce qui rend difficile leur remise en cause, alors que le premier considère que les individus ont conscience de ces structures, ce qui leur permet d'agir même s'ils ne sont pas capables de les formuler de façon discursive. Quand Pierre Bourdieu considère que les règles du jeu fixées par les structures sociales sont hors du savoir (effet de méconnaissance), et qu'il n'est pas nécessaire de les connaître pour « jouer », Anthony Giddens avance lui qu'il s'agit simplement de deux catégories de savoir différentes : « *tout acteur social a un haut niveau de connaissances auxquelles il fait appel dans la production et la reproduction d'actions sociales quotidiennes, mais la grande partie de ce savoir est pratique plutôt que théorique* » (Giddens 2012 : 71). Les groupes sociaux se distinguent donc selon lui par le fait qu'ils ne développent pas les mêmes consciences, ce en vertu des savoirs théoriques et pratiques – dont les représentations – qu'ils construisent. La pensée d'Anthony Giddens rejoint ainsi celle de Pierre Bourdieu, puisqu'on peut considérer que ces savoirs participent à situer les individus et les groupes dans la société et, notamment, dans la hiérarchie des champs sociaux.

Les savoirs – théoriques et pratiques – définis par Anthony Giddens sont, comme les *habitus*, unifiants, différenciés mais aussi différenciants[3]. Ces deux concepts, ainsi que celle de champs, nous permettent de mieux comprendre ce qui structure les groupes sociaux que nous étudions. Il ne s'agit pas ici, contrairement aux travaux de Pierre Bourdieu, de décrire ce qui distingue

[1] On peut questionner le fait qu'il s'agisse d'actes conscients, alors que la définition donnée peut amener à considérer qu'il s'agit justement d'actions inconscientes (Hamel 2000 ; Nizet 2007). L'opposition, dans laquelle nous serions bien en peine de prendre position, entre la pensée de Pierre Bourdieu et celle d'Anthony Giddens (puisque ce sont essentiellement celles-ci qui nous intéressent ici) se porte sans doute plus justement sur la question de l'intentionnalité. Là où Anthony Giddens considère qu'une action peut être à la fois consciente (pratique) et non-intentionnelle, Pierre Bourdieu exclue du domaine de la conscience les actions non-intentionnelles qu'il associe au fait que les acteurs sont agis par les structures sociales.
[2] Les représentations sont d'ailleurs qualifiées de savoirs pratiques (cf. chapitre 2, partie 1.1.1.).
[3] Comme le sont les représentations sociales (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.).

les différentes classes sociales, mais de nous intéresser aux référents partagés et singuliers de groupes sociaux plus restreints mais aussi plus divers[1]. Nous employons le vocable « groupe social » pour définir les deux groupes d'acteurs auprès desquels nous enquêtons, considérant que chacun d'eux forme « *un ensemble d'individus interagissant les uns avec les autres et placés dans une position commune vis-à-vis d'un objet social* » (Moliner *et al.* 2002 : 21). La position commune est le fondement qui nous amène à définir ces deux groupes. Pour commune et partagée qu'elle soit, cette position admet des variations : la position d'un locataire n'est pas à proprement parler la même que celle d'un propriétaire tout comme celle d'un architecte n'est pas identique à celle d'un urbaniste travaillant pour une collectivité territoriale. Ces variations affinent la partition sans la rendre caduque. C'est pourquoi nous retenons comme proposition initiale le fait que la position commune des habitants vis-à-vis de l'objet projet urbain (comme produit) est celle de récepteurs de l'espace , quand la position des concepteurs est celle de créateurs du projet, c'est-à-dire celle d'individus dont les représentations et les actes conditionnent directement l'existence et les propriétés de l'espace étudié[2]. Quant aux relations entre individus, elles sont, dans le cas qui nous occupe, au sein du groupe des concepteurs, imposées par le processus du projet urbain, et, dans celui des habitants, garanties, même si cette garantie est minimale, par la coprésence (Jacques Lévy 2003a).

Admettre l'existence de structures qui « agissent » sur les acteurs tandis que ceux-ci, par leur action de (re)construction/(re)signification permanente du réel, les modifient continuellement, revient à injecter une dose de structuralisme dans l'approche constructiviste. Pierre Bourdieu suggère de baptiser cette épistémologie « *constructivisme structuraliste* » ou « *structuralisme constructiviste* » (Bourdieu 1987 : 147). Cette proposition marque la volonté de se démarquer de la relation d'opposition entre constructivisme et structuralisme, mais aussi entre approches individuelles et sociales, subjectives et objectives, ou encore, comme nous le développons dans les lignes qui suivent, entre approche compréhensive et approche explicative. Inscrire l'étude des représentations dans une perspective constructivo-structuraliste, c'est aussi souligner qu'elle doit prioritairement se penser sous l'angle des représentations sociales, plutôt que sous celui de représentations strictement individuelles[3]. Cette affirmation est pertinente lorsque les objets de questionnement sont des phénomènes spatiaux, cas spécifique dans lequel cette posture « *est justifié[e] tantôt par le fait que l'espace géographique est essentiellement composé d'œuvres collectives, tantôt par le fait que les représentations et les actions sont déterminées et conditionnées par des schémas ou des processus collectifs* » (Debarbieux 2004 : 208). Il nous semble

[1] En s'appuyant sur une définition minimale faisant de l'homogénéité du groupe social le socle de l'existence de la classe et distinguant des ensembles d'individus partageant des intérêts communs essentiellement économiques et culturels (prolétariat, petite bourgeoisie, bourgeoisie), il est clair que nos échantillons ne rencontrent pas exactement la notion de classe. Même s'ils peuvent être globalement qualifiés de socialement homogènes (cf. chapitre 5), les deux groupes que nous définissons regroupent des individus de classes sociales différentes. Sans qu'ils soient pour autant représentatifs des différentes strates constitutives de la société française, les individus auprès desquels nous avons enquêté sont de différentes origines et occupent des statuts sociaux disparates : ce qui les unit est ici un statut commun vis-à-vis de nos terrains d'étude.

[2] Conception et réception de l'espace sont considérées ici comme deux processus actifs (le récepteur est aussi un acteur participant à la construction de la réalité de l'espace) qui se distinguent notamment par leur inscription temporelle dans le projet : les concepteurs interviennent avant la réalisation matérielle puis l'accompagnent, les habitants interviennent une fois l'opération réalisée (au stade où elle devient « habitable ») et durant le reste de son cycle de vie.

[3] Si tant est que la distinction entre ces deux formes de représentations ait lieu d'être. Nous revenons en détail sur ce sujet dans la partie 1.1.2. du chapitre 2 de la thèse.

nécessaire de questionner l'interdétermination des constructions individuelles et sociales du réel (cf. chapitre 2, partie 1.1.2.). Nous choisissons de nous employer à saisir les représentations en considérant que si les individus qui les construisent sont des acteurs doués d'une intentionnalité, d'un libre arbitre, d'une intériorité subjective et d'une capacité stratégique, ils agissent aussi dans un monde dont les structures (conditions réelles d'existence, interactions sociales, *habitus*, champs sociaux, idéologies) les influencent même s'ils participent à les construire et à les faire évoluer. Il s'agit là, comme le remarque Denise Jodelet, d'une évolution générale des travaux s'intéressant aux représentations et particulièrement ceux des psychologues sociaux : « *la manière dont l'individu a été conceptualisé dans son rapport à la société a changé. Le rapport individu/société initialement formulé en termes d'opposition, entre acteur ou agent et système social ou structure, a évolué dans un sens qui rapproche, dans leur acception, les notions d'acteur et d'agent, et les fait rejoindre la notion de sujet* » (Jodelet 2008 : 32).

Tout nous en inscrivant dans cette approche, et bien que Pierre Bourdieu utilise le terme « agent » afin de signifier que les individus sont autant « agis » (de l'extérieur (champ) et de l'intérieur (*habitus*)) qu'ils n'agissent librement et, alors que Denise Jodelet utilise celui de « sujet », nous conservons le terme « acteur », d'ailleurs utilisé par Anthony Giddens[1], qui correspond mieux à notre volonté de démêler différentes constructions du réel, quand bien même celles-ci sont conditionnées par des structures extérieures aux individus. Par ce terme, nous insistons aussi sur le fait que cette approche permet l'intégration de la subjectivité des individus à l'analyse de pratiques et de pensées sociales. Nous considérons, à la manière d'Hannah Arendt, que la structure matérielle et sociale, c'est-à-dire les conditions d'existence des acteurs et des groupes sociaux, modèle l'expérience subjective, c'est-à-dire que « *l'influence de la réalité du monde sur l'existence humaine est ressentie, reçue comme force de conditionnement* » (Arendt 1994 : 43 (1958)). De fait, la subjectivité des individus ne peut être considérée comme purement libre. Elle s'élabore et évolue, historiquement, dans ses formes et ses figures, sous la contrainte de ces conditions mais aussi des institutions politiques, religieuses, culturelles, techniques. Ainsi, la subjectivité est « *massivement contrôlée par des dispositifs de pouvoir et de savoir qui mettent les innovations techniques, scientifiques et artistiques, au service des figures les plus rétrogrades de la socialité* » même si « *d'autres modalités de production subjective – celles-là processuelles et singularisantes – sont concevables* » (Guattari 1986 : 18).

S'interroger sur l'épistémologie et sur la conception de la réalité à retenir pour conduire notre recherche et proposer de l'appréhender à travers les représentations nous permet de « *saisir à la fois ce qui est institué, sans oublier qu'il s'agit seulement de la résultante, à un moment donné du temps, de la lutte pour faire exister ou « inexister » ce qui existe, et les représentations, énoncés performatifs qui prétendent à faire advenir ce qu'ils énoncent, restituer à la fois les structures objectives et le rapport à ces structures, à commencer par la prétention à les transformer, c'est se donner le moyen de rendre raison plus complètement de la "réalité", donc de comprendre et de prévoir plus exactement les potentialités qu'elle enferme ou, plus précisément, les chances qu'elle offre objectivement aux différentes prétentions subjectives* » (Bourdieu 2001 : 288). Cela posé, il nous faut maintenant détailler le lien entre idéologie et représentations sociales et individuelles (cf. chapitre 2), ce qui renforce aussi la nécessité d'étudier conjointement et dans un même mouvement la réalité sous l'angle de la construction que (s'en) font les acteurs et des structures qui les orientent.

[1] En tous cas dans la traduction française de l'ouvrage que nous avons consulté.

1.2.3. Comprendre ou expliquer ? La voie médiane de l'explication compréhensive

Approcher l'objet « ville » ou « urbain » à travers les représentations d'un espace spécifique par deux groupes d'acteurs différents est rendu possible par la manière même dont celles-ci se construisent. C'est l'interaction qui est la base de leur formulation par les individus et de leur transmission dans, et entre, les groupes sociaux. Une interaction qui est comprise, d'une part, comme l'expérience directe de l'espace matériel ou de la conduite d'un projet puis, d'autre part et surtout, comme l'interaction, voire la confrontation, des représentations des membres d'un groupe et de celles de l'autre à travers la communication directe ou indirecte (cf. chapitre 2, partie 1.2.2.). Le projet, l'espace en phase de réalisation ou de réception, est ici pensé comme une médiation entre deux visions du monde, deux réalités. Nous ne faisons, en quelque sorte, le détour par le projet urbain que parce qu'il est utile pour cristalliser l'expression relative à des représentations diverses sur un support *a priori* commun (cf. chapitre 3). L'objectif de la thèse est donc en premier lieu d'établir un modèle de compréhension du sens que les acteurs accordent, dans un cas, aux espaces qu'ils sont chargés de concevoir, dans l'autre à leurs espaces de vie quotidiens. Mais, énoncé ainsi, cet objectif serait de faible envergure puisque se contentant de prétendre saisir des subjectivités sans les confronter et, surtout, sans expliquer les logiques sur lesquelles elles reposent et la manière dont elles s'influencent ou entrent en contradiction. En effet, si la démarche compréhensive permet au chercheur de s'approcher au plus près du sens que les acteurs qu'il étudie accordent aux choses, aux actes ou aux discours, elle le prive de la recherche des causes qui les motivent. Nous retrouvons l'opposition entre les objectifs que sont « comprendre » et « expliquer ». La compréhension se définit comme une « p*osition épistémologique et posture de recherche consistant à saisir le sens d'un phénomène sociétal par une démarche d'empathie à l'égard des individus et des groupes qui le produisent et le vivent* » (Di Méo et Lussault 2003 : 190). L'explication se comprend comme *« la démarche cognitive qui vise à répondre à la question "Pourquoi ?" »* (Jacques Lévy 2003b : 355)[1]. Cette opposition a longtemps marqué les différences entre les sciences dites humaines ou sociales et celles qui sont dites dures, mais aussi entre approche constructiviste (à tendance compréhensive) et structuraliste (à tendance explicative). Elle prend naissance dans la volonté de marquer la spécificité des « sciences de l'homme », dont l'objectif serait de comprendre les mécanismes propres à l'homme dans une perspective empathique et réfléchissante, alors que les « sciences de la nature » désiraient elles expliquer les mécanismes, forcément d'un autre ordre, à l'aide de procédés différents (Feuerhahn 2005).

Cette différenciation est discutable puisqu'on peut considérer qu'il s'agit, dans les deux cas, avant tout de descriptions. Souvent, les sciences dures ne disent pas pourquoi (une pierre tombe, par exemple), mais comment (à quelle vitesse, avec quelle accélération… dire que la cause est la gravitation ne revient qu'à poser une étiquette sur un phénomène dont on ne sait pas le pourquoi). Derrière cette opposition se dessine la critique d'une posture compréhensive qui pourrait sembler scientifiquement (rigoureusement) moins ambitieuse. Wolf Feuerhahn défend l'idée que Max Weber, précurseur du constructivisme, est souvent présenté à tort comme un défenseur de l'opposition entre compréhension et explication alors qu'en réalité il ne les oppose pas mais les lie par un lien de causalité et considère que, dès lors qu'on peut « *imputer des motivations à une action* », on peut parler d' « *explication compréhensive* »

[1] Nous faisons ici le choix de retenir deux définitions issues du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault 2003), considérant que si elles ne font pas nécessairement l'unanimité dans le débat scientifique elles offrent une vision cohérente des différences entre les deux notions.

(Feuerhahn 2005 : 40). Jacques Lévy propose aussi de dépasser cette opposition, considérant que la compréhension est une ressource pour la démarche explicative et que celle-ci ne doit pas se comprendre dans une perspective où la causalité serait strictement mécanique : « *si l'on comprend comment les opérateurs agissent, on sera en mesure de proposer des explications plus pertinentes et plus reproductibles* » (Jacques Lévy 2003b : 355). En d'autres termes, il y a, entre comprendre et expliquer, la possibilité de rechercher des traits communs entre les différents éléments compris (qui n'expliquent peut-être rien mais qui préparent l'explication des invariants, des récurrences, des corrélations…). Dans une logique de dépassement de l'antagonisme historique entre la logique compréhensive du constructivisme et la logique explicative du structuralisme, nous proposons d'engager nos travaux dans la voie médiane de l'explication compréhensive. Par l'utilisation de ce vocable, nous souhaitons à la fois affirmer notre attachement à une culture scientifique plurielle et notre choix d'inscrire nos travaux dans l'épistémologie du constructivisme structuraliste. Notre objectif est ainsi de comprendre, en les approchant au plus près, les réalités d'un même espace en transformation pour ceux qui le conçoivent et pour ceux qui le reçoivent afin d'expliquer pourquoi et comment elles diffèrent, s'influencent et se confrontent, et comment elles éclairent les contradictions étudiées. Ceci implique, dans un premier temps, d'être capable d'asseoir théoriquement la notion d'espace de façon à ce qu'il puisse être appréhendé comme un objet d'enjeux entre groupes sociaux dans le fonctionnement quotidien d'une société à une période donnée.

2. L'espace urbain, produit et producteur de faits sociaux

L'espace est historiquement un objet conceptuel problématique (Pradeau 1996) et il est souvent tentant, comme ont pu le faire de nombreux courants géographiques, d'omettre de le définir et de déplacer la question vers d'autres sujets connexes (la production, le système, la perception, le politique). C'est à partir de ce constat qu' Edward Soja en appela à un *spatial turn*[1] (2011 (1989)) visant à réintégrer l'espace au cœur des recherches sur l'espace (cet énoncé n'est pas la lapalissade qu'il peut sembler être de prime abord). Soit une idée qui l'incite à dépasser des conceptions jugées réductrices de l'espace, en y intégrant à la fois ses caractères subjectifs et objectifs, concrets et abstraits, matériels et imaginaires (Soja 1996).
Si nous nous inspirons de cette pensée de l'espace comme un objet complexe aux dimensions multiples et imbriquées, nous devons reconnaître que le traiter « latéralement » est en partie ce que nous faisons en proposant de l'aborder à travers le prisme de ses représentations. Nous n'avons d'ailleurs pas la prétention de traiter des débats sur la notion de manière globale ou d'en produire une synthèse exhaustive et équilibrée. Nous nous appuyons plutôt sur les écrits de ceux qui en font une question centrale de leur travail afin d'atteindre un triple objectif. Tout d'abord nous devons prendre position par rapport à un concept d'espace afin qu'il s'articule de façon pertinente avec notre conception de la réalité et, bien sûr, avec notre question de recherche (parties 2.1.1 et 2.1.2). Ensuite, nous devons préciser de quoi nous parlons lorsque nous utilisons le terme d'espace et devons justifier pourquoi nous le choisissons plutôt qu'un autre dans une constellation de mots voisins – en significations comme en utilisations – qui regroupe et parfois distingue plus particulièrement dans la littérature récente ceux d'espace et de territoire (partie 2.2.1.). Enfin, nous devons définir l'espace afin de pouvoir qualifier les espaces auxquels nous intéressons, et plus particulièrement l'espace urbain au début du XXI[e] siècle (partie 2.2.2.).

[1] Littéralement : tournant spatial.

2.1. L'espace, un objet intrinsèquement relationnel[1]

2.1.1. Une dimension de la société entre matérialité et idéalité

Jacques Lévy et Michel Lussault proposent deux définitions élémentaires et complémentaires de l'espace, la première étant préalable à la seconde. L'espace est « *A. Une des dimensions de la société, correspondant à l'ensemble des relations que la distance établit entre différentes réalités* » et « *B. [un] objet social défini par sa dimension spatiale. Un espace se caractérise au minimum par trois attributs : la métrique, l'échelle, la substance. Une réalité spatiale est souvent hybride, à la fois matérielle, immatérielle et idéelle* » (Lévy et Lussault 2003 : 325). À partir de ce point de départ, ils se donnent pour ambition de définir l'espace comme une composante fondamentale et multidimensionnelle de la société, ambition qui est plus largement celle des géographes et de tous ceux qui font de l'espace le cœur de leur questionnement intellectuel ou scientifique. C'est classiquement à partir de là que nous commençons notre exploration du concept.

Différents courants philosophiques et géographiques ont théorisé l'espace et la relation des hommes à celui-ci[2]. Les lignes de fracture entre les différentes pensées de l'espace se situent essentiellement autour des couples positionnel/relationnel et absolu/relatif, comme le résume le tableau suivant.

	positionnel	**relationnel**
absolu	De Platon à Newton, « géographie classique »	Berkeley, « géographie culturelle »
relatif	Descartes, « analyse spatiale »	Leibniz, « géographie, science sociale de l'espace »

Tableau 1. La catégorie d'espace : quatre approches (Lévy et Lussault 2003 : 327)

Le premier couple, qui distingue la manière de concevoir les liens entre objets spatiaux, oppose une conception définissant les positions comme indépendantes de la nature des objets mais définies par leurs caractéristiques (masse, forme) à une conception posant comme centrale la relation entre des opérateurs spatiaux en fonction de leurs logiques (précises ou indéterminées). Le second couple distingue un espace, substrat intangible qui existe indépendamment des réalités qui s'y développent (l'espace est le contenant d'objets contenus), d'un espace dont l'existence dépend des objets qui s'y trouvent (les objets font l'espace qui est inextricablement contenant et contenu). Alors que la géographie culturelle, par exemple, s'appuyait sur une approche absolue-relationnelle, Jacques Lévy et Michel Lussault considèrent l'approche relative-relationnelle comme préférable. Nous rejoignons cette définition, qui s'accorde à la fois avec notre conception de la réalité et avec notre ambition de voir dans l'espace un vecteur capital et incontournable des faits sociaux sans pour autant que ceux-ci ne s'y réduisent. Nous rejoignons tout particulièrement ces auteurs lorsqu'ils écrivent que « *l'espace donc existe, mais pas exclusivement* » (Lévy et Lussault 2003 : 329). Ils déclinent

[1] Nous préférons ici le terme de « relationnel » à celui d'« interactionnel » fortement connoté et associé à la sociologie du même nom (Goffman 1973, 1974 ; Joseph 1998) ou la sociolinguistique (Gumperz 1989 ; Nossik 2011). Précisons que nous utilisons ce terme dans le sens où l'entendent Michel Lussault et Jacques Lévy et non comme les sociologues du courant relationnel (Barjoit 1992 ; Laflamme 1995 ; Vautier 2008).

[2] Nous renvoyons ici à la lecture du chapitre de Jacques Lévy et Michel Lussault (2003) qui détaillent bien plus que nous ne le faisons les différentes pensées philosophiques de l'espace et les noms de ceux qui les ont incarnées.

deux propositions de ce constat. La première est que, en tant qu'il est relationnel, l'espace existe, considérant une existence complexe qui n'est ni une illusion ni un objet réductible à sa matérialité observable. La seconde est que l'espace n'est pas un objet autonome dont on pourrait comprendre et expliquer l'organisation et l'évolution en ne s'intéressant qu'à lui. En d'autres termes, si l'espace est un enjeu pour les groupes sociaux que nous définissons, donc un enjeu social, il ne saurait être l'entrée exclusive pour saisir ce qui se joue entre ces deux groupes et il nous faut intégrer des clefs non-spatiales pour être en capacité de le faire.

Consécutivement à cet énoncé, Jacques Lévy et Michel Lussault pensent la société comme « multidimensionnelle », c'est-à-dire articulant différentes dimensions : économique, sociologique, politique, individuelle, temporelle et, bien sûr, spatiale. La dimension spatiale joue un rôle capital dans la vie des acteurs qui se confrontent à des problématiques de distance entre objets sociaux et qui développent, en fonction des autres dimensions, « *des stratégies, des actes, des idéologies, des technologies, des savoirs* » (Lévy et Lussault 2003 : 330). Les acteurs ne se contentent pas d'agir en des points de l'étendue, mais procèdent à des agencements spatiaux contextuels et évolutifs. Cette définition rejoint celle, minimale, d' Antoine Bailly et Robert Ferras (2004) pour qui l'espace est à la fois un produit et une dimension des sociétés et caractérise, pour cette raison, la nature des relations établies humaines dans l'étendue terrestre. Ceux qui produisent la ville, par exemple, ne posent pas des objets en des positions de l'espace mais le réagencent en le modifiant et en le complétant de nouveaux éléments de différentes dimensions. Plus généralement, la proposition de considérer la société comme multidimensionnelle amène à considérer qu'il n'existe ni objet uniquement spatial ni objet social sans dimension spatiale. Il est de plus possible de définir comme espace ou ayant une dimension spatiale tout objet matériel ayant une métrique, une échelle et une substance. « *L'échelle définit la taille de l'espace, la métrique la manière de mesurer la distance au sein de l'espace concerné, la substance, la dimension non spatiale des objets spatiaux, c'est-à-dire ce que nous avons désigné en tant que présence de toutes les autres dimensions dans l'espace* » (Lévy et Lussault 2003 : 332). Ces trois attributs sont des construits individuels et sociaux[1] : l'espace étant relatif et relationnel, ils peuvent être qualifiés d'intrinsèques et contextuels. Cette approche permet à la fois de parler de l'espace comme d'un concept général et de considérer qu'il existe divers types d'espace spécifiques[2] caractérisables notamment géographiquement et historiquement à partir de ces trois attributs et qui éclairent sur la société qui les a produits. Ces espaces entretiennent entre eux des relations spatiales qui peuvent être de trois types : l'interface horizontale, la cospatialité verticale et l'emboîtement interscalaire (ibid.).
Il faut maintenant, à la suite de cette définition, se donner les moyens de caractériser les rapports des acteurs sociaux avec l'espace. Michel Lussault propose de qualifier ce rapport de « *spatialité des individus, c'est-à-dire leurs divers arts, compétences, instruments, capacités à maîtriser, au jour le jour, l'épreuve spatiale à laquelle personne, jamais, ne saurait, ne pourrait et souvent ne voudrait se soustraire* » (Lussault 2009 : 18). Associée à l'idée de dimension spatiale des faits sociaux, la notion de spatialité nous permet de dire que les acteurs dont nous étudions les actions n'agissent pas sur ou dans mais bien avec l'espace (Stock 2004), des espaces qui sont inextricablement faits de composantes matérielles et idéelles. Cette conception de nos rapports

[1] La question de la distinction qu'il convient, ou non, d'effectuer entre constructions individuelles et sociales de la réalité est posée dans la partie 1.1.2. du chapitre 2 de la thèse.
[2] Jacques Lévy et Michel Lussault définissent le chorotype comme l'espace minimal alors que les géotypes sont des situations correspondant à un certain type d'attributs et de relation. Par exemple, Jacques Lévy définit la ville comme un « *géotype de substance sociétale fondé sur la coprésence* » (Jacques Lévy 2003c : 988).

à l'espace place la spatialité comme condition centrale de l'existence humaine, suite par exemple à ce qu'ont pu écrire Martin Heidegger (1980), Gaston Bachelard (2012 (1957)) ou Georges Pérec (2000 (1974)). Pour le premier, l'homme *est* autant qu'il *habite*. Pour le deuxième, les espaces que l'homme habite l'expriment autant qu'ils le constituent. Pour le troisième, l'homme est spatial en tant que la spatialité[1] est la condition centrale de son existence.

L'espace n'est donc pas qu'une abstraction mais aussi matérialité, bien que celle-ci ne nous soit accessible qu'à travers les représentations que nous en construisons[2]. Nous considérons qu'un objet spatial se constitue de composantes matérielles et immatérielles et que son existence se définit dans les dialogues et tensions dynamiques entre ces deux sphères. Reconnaître cela « *permet de réfuter à la fois la réduction matérialiste et la connaissance tronquée de l'espace qu'elle soutient, et la dérive du pur idéalisme, tout aussi préjudiciable au plan scientifique, et de mettre en place une analyse qui prenne en compte le jeu interactif des deux sphères* » (Lévy et Lussault 2003 : 331). En tant que construction, plus précisément en tant que production (Lefebvre 2005)[3], l'espace porte – dans ses formes, dans ses agencements, dans les interactions entre les objets qui le composent – le sens que ses producteurs y ont projeté. Il est non pas trace de leurs valeurs et de leurs intérêts mais bien fruit de ceux-ci (Berque 2015). Que les individus ou les groupes soient ou non conscients de cette opération, il participe à la socialisation de ces valeurs et à leur traduction dans la vie quotidienne en s'imposant dans les pratiques et dans les représentations (Di Méo 1990). Considérant, à la manière de Paul Ricoeur (1997), que toute action humaine, individuelle ou collective, est symboliquement médiée, nous avançons que l'espace matériel n'est pas réductible à une projection physique de l'espace mental de ses producteurs. Il est un composant opérant du monde social et, une fois produit, il conditionne toute pensée et action future (Martouzet 2013). Guy Di Méo considère que si l'espace ne se réduit pas à sa matérialité, il est avant tout cette matérialité. Non seulement l'espace ne peut se concevoir exclusivement à sa matérialité mais c'est de plus elle qui le rend existant aux individus et est le support de leurs échanges. « *Ce n'est en définitive que par la médiation de la matérialité, de ces pôles "extérieurs" de notre perception, que la communication avec les autres nous devient possible* » (Di Méo 1990 : 361). Cette communication, au-delà des représentations qu'en construisent individus et groupes, fait de nous « *les témoins d'un seul monde* » matériel (ibid.). On retrouve une idée voisine chez David Harvey pour qui l'espace matériel est à la fois support des pratiques et des représentations sociales, média interindividuel de celles-ci, puis expression du rapport au temps des sociétés et des individus à travers ses évolutions et à travers les stratégies des individus pour prendre en compte la distance (Harvey 2008).
La pensée d'Henri Lefebvre est proche puisqu'il affirme qu'il faut penser l'espace à partir de sa substance matérielle, faute de quoi il serait une « *abstraction vide* » (2005 : 20 (1974)), alors que le caractère politique de l'espace provient du fait que son organisation commande aux corps en conditionnant jusqu'aux gestes qui peuvent ou non y être effectués. Pour souligner l'idée que l'espace est à la fois fait de composantes matérielles et idéelles, Henri Lefebvre utilise

[1] Terme que Georges Pérec n'emploie pas mais qui correspond bien à ce qu'il écrit sur le rapport individu/monde.
[2] Même si nous n'employons pas ce vocabulaire, nous rejoignons Antoine Bailly lorsqu'il propose de penser l'espace matériel comme étant « *chargé de valeurs économiques, sociales et mentales* » (1995 : 27) par les acteurs qui luttent pour rendre leurs représentations et leurs pratiques dominantes. Selon cette acception, un lieu, plus petite entité composant l'espace, « *n'est rien en lui-même* » et « *ne prend de sens que par rapport aux sociétés qui ont créé son histoire et forgent son avenir* » (ibid.). C'est à partir du moment où il est investi de significations que l'espace existe pour les individus et les groupes sociaux qui agissent avec lui.
[3] Nous revenons au chapitre 3 (partie 1.1.) sur la spécificité de la production de l'espace et l'usage de ce vocable.

le terme d'« espace social », l'opposant à un espace universel donné ou abstrait. Il pose l'espace comme « *une réalité sociale, c'est-à-dire un ensemble de relations et de formes* » (ibid. : 138) et suggère d'utiliser le terme au pluriel, considérant qu'il « *n'y a pas un espace social, mais plusieurs espaces sociaux, et même une multiplicité indéfinie dont le terme "espace social" dénote l'ensemble non-dénombrable* » (ibid. : 103). Si nous ne qualifions pas le terme d'espace, nous pensons, comme Henri Lefebvre, qu'il est important de se prémunir d'une conception trop abstraite tout autant que d'une partition trop importante[1].

Si « *l'homme n'échappe jamais au rapport à la dimension physique de l'espace* » (Lévy et Lussault 2003 : 331), son rapport à l'espace matériel est lui un processus cognitif, culturel et social. « *Consubstantiellement à sa dimension matérielle, l'espace est doté d'une dimension idéelle, qui ne se révèle nullement plus "légère" ou "superstructurelle" que celle de la matérialité* » (ibid.). Autrement dit, tout espace et toute composante (ou catégorie descriptive) de l'espace produit – forme urbaine, topographie, bâtiment, activité humaine – sont des objets hybrides au sein desquels il n'est pas possible de séparer dimensions matérielles et idéelles. Comme écrit précédemment, l'espace est à la fois contenant et contenu des actions humaines. Il est « *un ensemble de ressources et de contraintes, matérielles, immatérielles, idéelles, de tailles variées qui tout à la fois entourent l'acteur individuel et que celui-ci incorpore, sous la forme de schèmes mentaux, de systèmes, d'idées, de normes, de prescriptions, de répertoires de pratiques* » (Lussault 2009 : 26-27). Note objectif d'étudier les représentations d'une ville ou d'un quartier est alors de saisir par leur truchement comment la dimension immatérielle permet aux acteurs d'appréhender le monde social dans sa matérialité, ce qui implique que l'espace serait à la fois produit de constructions individuelles et sociales tout comme producteur de réalités individuelles et sociales (Lefebvre 2005).
Définir l'espace ainsi, c'est reconnaître que « *la matérialité n'est jamais suffisante, à elle seule, à donner à une configuration physique des réalités et une signification individuelle et sociale* » (Lussault 2009 : 63). Le sens ne se constitue que lorsque s'établit, par la perception ou la communication, un lien entre la matière et les idées (cf. chapitre 2). Nous pouvons dire qu'un acteur connaît un espace lorsqu'il lui associe du sens et est capable de l'appréhender, c'est-à-dire d'associer des significations aux objets qui le composent et de les lier entre eux afin de pouvoir se positionner vis-à-vis de lui physiquement (s'y situer, s'y mouvoir) et mentalement (le représenter, le décrire, l'évaluer, se l'approprier) (Paulet 2002 ; Tuan 2006). Henri Raymond a montré la correspondance entre les caractéristiques matérielles d'un espace et les pratiques sociales qui s'y développent (Raymond 1984). Selon lui, cette correspondance s'appuie sur deux mécanismes. Premièrement, il y a la commutation, c'est-à-dire le passage de pratiques sociales dans l'organisation spatiale. Deuxièmement, il y a la transmutation, qui consiste à faire évoluer une organisation spatiale pour la faire correspondre à des pratiques sociales. La transmutation est ainsi davantage une action par laquelle l'usage va conditionner l'évolution de l'espace alors que la commutation procède à l'inverse. Si la transmutation s'inscrit sur le temps long, la commutation est en effet à l'œuvre sur le temps limité du projet urbain (cf. chapitre 3, partie 2.2.). On peut la définir comme la traduction d'un besoin énoncé explicitement par un commanditaire ou projeté comme étant celui des destinataires, en une solution spatiale. Elle est directement à l'œuvre dans le processus de conception architecturale

[1] Comme le synthétise Sylvain Sangla, la pensée lefebvrienne de l'espace conduit à se fixer comme objectif non la poursuite d'une « *science absolue de l'espace ou de science de l'espace absolu, mais l'étude des différents espaces locaux, de leurs productions et de leurs articulations* » (2010 : 158).

et urbanistique. Les deux processus, qu'ils soient actifs dans la phase de conception (la commutation) ou de réception à long terme (transmutation), relèvent du « faire avec » l'espace.

2.1.2. L'espace, actant et enjeu des rapports sociaux

Lorsqu'ils font avec l'espace, les acteurs le façonnent et le définissent à leur image en ceci qu'ils cherchent à y « *inventer, énoncer, diffuser, imager les idéologies, mythes, imaginaires, connaissances scientifiques, expertises qui expliquent les agencements matériels, en donnent les clefs interprétatives, selon le système de références sur lequel chaque "système discursif" s'appuie* » (Lussault 2009 : 43). Ces « systèmes discursifs », que l'on peut aussi qualifier de registres d'explication ou de justification, diffèrent en fonction des groupes sociaux même s'ils s'influencent et s'interpénètrent. C'est d'ailleurs de leurs différences, postulons-nous, que naît le décalage entre les représentations de l'espace des groupes sociaux. C'est pourquoi c'est à travers eux que nous proposons de comprendre les idéologies, motivations et intérêts qui conduisent les individus et les groupes à formuler leurs représentations (cf. chapitre 2 et chapitre 5).

A partir de l'idée qu'un espace ne peut être considéré comme passif, Michel Lussault propose de penser le champ spatial en distinguant les opérateurs spatiaux selon qu'ils sont humains – on parlera d'acteurs (le terme regroupant ici autant les individus que les groupes sociaux) – ou non humains – on parlera d'actants[1]. L'idée est que les actants interagissent avec les acteurs par l'entremise de l'espace. Le champ spatial se compose d'acteurs et d'actants matériels et immatériels. Les actants matériels sont ceux qui se composent de matière mise en forme : ils vont de la particule à la galaxie, en passant par ce qui forme tous les espaces privés et publics qui composent nos villes. Les actants immatériels participent eux aux savoirs collectifs sur l'espace, ils peuvent par exemple être des « *grands principes, des concepts (Dieu, l'égalité, l'équité, le progrès, mais aussi le tissu territorial continu, le périurbain, le rural ou encore des abstractions personnifiées comme le paysan, le citadin, le flâneur, etc.)* » (Lussault 2009 : 54). Les potentialités d'action de ces actants sont plus ou moins importantes en fonction des circonstances sociales et historiques. En ce sens et parce qu'elles servent à se situer, à s'identifie, à agir (cf. chapitre 2), les représentations sociales peuvent être considérées comme des actants. Elles font en tout cas partie de l'« imaginaire géographique » (Debarbieux 2003a), autre terme permettant d'insister sur l'importance des significations mentales individuelles et sociales dans l'organisation des pratiques spatiales. L'imaginaire développé par les acteurs dépend directement de la position qu'ils occupent dans la société et de leurs intérêts, en ce sens l'imaginaire n'est pas « hasardeux » mais relève d'une intentionnalité (Sartre 1967). L'espace est le sujet d'un grand nombre d'« illusions » qui correspondent, pour Pierre Sansot (1997 (1973)), aux significations que les acteurs veulent bien lui accorder. Il donne les exemples d'« illusions » géométriques, administratives, fonctionnalistes, psychosociologiques, qui correspondent à ce que nous nommons des représentations (cf. chapitre 2).
Considérer que l'espace est relationnel c'est poser la prééminence des facteurs sociaux dans sa production comme dans sa réception. Dans la continuité de ce que nous avons écrit dans la première partie de ce chapitre, et avant de distinguer représentations individuelles et sociales, nous soulignons qu'étudier l'espace n'a de sens que dans une perspective sociale puisque « *pas plus qu'un phénomène social ne peut se réduire à une somme d'actes individuels, notre rapport à l'espace ne relève pas de notre seule fantaisie perceptive* » (Di Méo 1990 : 360). Ceci ne signifie pas

[1] Michel Lussault considère par exemple les institutions comme des actants hybrides humains-non humains.

nier aux individus toute capacité d'autonomie dans la construction de leurs rapports à l'espace. C'est plutôt affirmer que ce rapport individuel, qu'il prenne naissance dans un parcours de vie, un ensemble de convictions ou un psychisme singulier, se fait toujours au sein d'un substrat social tributaire d'espaces de vie qui sont des productions sociales.
Guy Di Méo pose cette conception comme une critique d'approches géographiques n'appréhendant les rapports que de manière individuelle voire individualiste. C'est le cas de certains travaux sur l'espace vécu inspirés de ceux d'Armand Frémont mais aussi de certaines approches se réclamant de la phénoménologie, qui analysent les rapports des hommes à leurs espaces de vie essentiellement à travers le prisme de leurs sentiments, sensations et pulsions. Ces approches font l'impasse sur deux aspects fondamentaux des rapports homme/espace. Premièrement, elles négligent le fait que « *la nature humaine inclut beaucoup d'universalité et que les comportements de l'homme n'échappent pas à une bonne dose de rationalité collective, même si leur traduction en pratiques admet une très large variété de formes* » (Di Méo 1990 : 367). Deuxièmement, elles oublient que « *l'espace géographique est avant tout le fruit des rapports sociaux de production confrontés à la nature* » (ibid.). S'intéresser aux rapports de production permet ainsi d'une part d'intégrer dans notre appréhension de l'espace le fait que les représentations que les individus s'en font sont le fruit d'un processus psychologique et social (cf. chapitre 2) et, d'autre part, le fait que l'espace et les objets qui le composent sont actifs.

Lier l'étude de l'espace et celle des rapports de production conduit rapidement à se pencher sur l'ouvrage d'Henri Lefebvre, *La production de l'espace* (2005 (1974)). Si ce livre est souvent considéré par les chercheurs contemporains comme « à part » et limité à quelques considérations sur la seule question de la production, elle-même souvent déconsidérée par ceux qui travaillent sur la ville contemporaine et préfèrent parler de fabrique ou de construction[1], nous pensons que ses apports à la conceptualisation de l'espace sont d'une grande actualité et méritent qu'on leur accorde une certaine importance, comme l'ont fait par ailleurs certains géographes anglo-saxons (Harvey 2011 ; Shields 1991 ; Soja 2011 (1989)). Le fait de parler de production renforce l'idée selon laquelle l'espace n'est pas un donné ou une réalité passive mais bien un produit social où matériel et immatériel sont inextricablement liés (Lefebvre 2005). Ce sont les objets qui composent l'espace. Il n'y a pas de substrat préalable, une sorte d'éther, un contenant dans lequel les objets seraient positionnés et ceux-ci sont définissables par les relations qu'ils entretiennent entre eux et non par leurs seules positions relatives. De là découle que l'espace est aussi (en complément de son statut de construit) un actant : il peut faire agir. Il facilite, incite, parfois oblige ou empêche : il a une influence, tant par ce qui le compose que par la structure, l'organisation et l'évolution de cette composition (Lussault 2007). Pensé à travers les rapports sociaux qui se déploient *sur*, *dans* et avec *lui*, l'espace a la particularité d'être actif dans sa propre production : quotidiennement construit par les rapports économiques et sociaux, il les détermine à nouveau activement. Etudier l'espace permet donc d'observer les enjeux de la société qui le produit.
La manière dont Henri Lefebvre pense l'espace résonne largement avec nos préoccupations et avec les écrits des autres auteurs mobilisés. Il insiste sur le caractère éminemment politique de l'espace au sens où il est le produit des sociétés, chacune produisant son espace mais surtout parce que c'est par la médiation de l'espace, c'est-à-dire à travers son épreuve tant matérielle qu'idéelle, que se confrontent les valeurs des individus et des groupes sociaux. L'espace est

[1] Nous expliquons dans la partie 1.1.1. du chapitre 3 de la thèse pourquoi nous pensons qu'il est pertinent de manipuler la notion de production de l'espace pour comprendre et expliquer la ville contemporaine.

un produit social qui conditionne et est conditionné conjointement par la pensée (les représentations) et l'action (les pratiques). Il insiste fortement sur le lien entre pratiques sociales et organisation spatiale. Il propose à cet effet une approche globale de l'espace, ce qu'Edward Soja traduit plus tard dans la théorie du *thirdspace*[1] avec pour objectif de dépasser la dichotomie pensée/action et matériel/immatériel en suggérant qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui relève de la matérialité ou de l'imaginaire d'un espace, ce tant ces dimensions s'intriquent dans l'expérience ou la pratique (Soja 1996). Edward Soja comme Henri Lefebvre insistent fortement sur le lien entre pratiques sociales et organisation spatiale. Nous pourrions résumer l'idée centrale de la sorte : chaque société se caractérise par un ensemble de pratiques (parmi lesquelles la production de l'espace) auxquelles correspondent des types d'espace, réciproquement à chaque type d'espace correspond un ensemble de pratiques, lequel est caractéristique d'une société. Pour autant, il n'y a pas de correspondance mécanique ou systématique entre pratiques et espaces puisque les pratiques et modes de production sont en perpétuelle évolution. C'est pourquoi, dit Henri Lefebvre, l'espace est spécifique : il « *n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits : il enveloppe les choses produites. Il résulte d'une suite et d'un ensemble d'opérations, et ne peut se réduire à un simple objet. Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit* » (Lefebvre 2005 : 88-89).
Ceci nous amène à mobiliser la conceptualisation d'Henri Lefebvre qu'est la triplicité de l'espace[2]. Il propose de partitionner, à des fins analytiques, le processus de production de l'espace en trois niveaux. Ces trois niveaux sont les représentations de l'espace ou « *espace conçu* », les pratiques spatiales ou « *espace vécu* » et l'espace de représentations ou « *espace reçu* ». Le schéma ci-dessous synthétise cette triplicité[3].

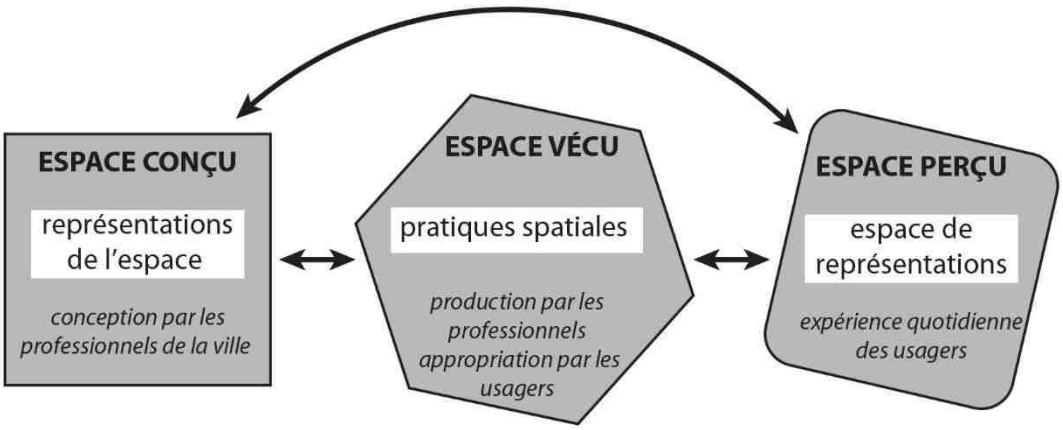


Figure 2. Triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre (réalisation personnelle)

Le premier niveau est celui des représentations mentales des professionnels de la ville, architectes et urbanistes, puis des « savants » (scientifiques, philosophes). Cet « espace conçu » est « *l'espace dominant dans une société* » (Lefebvre 2005 : 48) car il est celui des individus dominants dans les rapports de production et car il conditionne directement l'espace matériel. Le deuxième niveau est celui des pratiques sociales, qui ont une influence sur la matérialité de

[1] Littéralement tiers-espace.
[2] Nous développons dans la partie 2.1.3 du chapitre 2 de la thèse la manière dont la triplicité de l'espace enrichit la réflexion sur les représentations de la ville et nous exposons dans la partie 2.1.1. du chapitre 3 les points communs et les divergences entre cette modélisation et celle que nous développons dans le cadre de la thèse.
[3] Les flèches symbolisent la relation dialectique entre les espaces ; les formes différenciées des cadres symbolisent leurs différences.

l'espace. L'« espace vécu » est celui de la production et de la reproduction, c'est l'espace des pratiques à travers lesquelles les individus et les groupes formulent l'espace en le produisant et/ou en se l'appropriant. C'est le niveau où se rendent manifestes « *la compétence et la performance spatiales propres à chaque membre de cette société* » (ibid.). Le troisième niveau enfin est celui de la concrétude idéelle, perceptive et symbolique de la vie quotidienne des habitants. L'« espace perçu » regroupe dans un ensemble simplificateur (Henri Lefebvre ne précise pas les différentes composantes idéelles de l'espace) tous les aspects symboliques de l'expérience de l'espace des habitants ou usagers. *A contrario* de l'espace conçu, c'est originalement un espace maîtrisé, dominé, que les usagers modifient par l'imagination, l'appropriation et l'utilisation symbolique d'objets matériels. Les différents aspects de la vie sociale, peuvent être « rangés » dans l'un ou l'autre de ces niveaux ou bien les cumuler. Par exemple l'urbanisme se situe à la fois dans l'« espace conçu » et dans l'« espace vécu », puisqu'il passe de l'activité de projection ou de réflexion sur l'espace à advenir à sa matérialisation pratique.

La triplicité de l'espace ne doit pas être comprise et utilisée de manière catégorique et directe, mais comme une (dé)construction dialectique des interactions sociales qui se produisent lorsque les individus et les groupes font avec l'espace. Elle doit être maniée avec précautions, faute de quoi « *elle introduirait vite des dissociations, alors qu'il s'agit au contraire de restituer l'unité productive* » (Lefebvre 2005 : 53). Henri Lefebvre insiste sur le fait qu'elle ne peut être féconde que si elle sert à saisir « *du concret* » (ibid. : 50) et à montrer comment les idéologies interviennent « *dans l'espace social, dans sa production, pour y prendre corps* » (ibid. : 55). La triplicité de l'espace permet ainsi l'étude des contradictions et décalages qui traversent les espaces en prenant en compte l'intrication des réalités sociales et spatiales des différents acteurs et en mettant en avant les liens entre choix théoriques, politiques et matériels.

Cette conception exclut l'espace comme une image ou un décor et le présente avant tout comme le produit et le producteur de faits et d'objets sociaux. Partant, l'individu n'est pas un spectateur passif de l'espace mais bien un acteur de celui-ci, quand bien même ses possibilités et son influence sont plus ou moins grandes. « *Un "être humain" n'a pas devant lui, autour de lui, l'espace social – celui de sa société – comme un tableau, comme un spectacle ou un miroir. Il sait qu'il a un espace et qu'il est dans cet espace. Il n'a pas seulement une vision, une contemplation, un spectacle; il agit, il se situe dans l'espace, partie prenante* » (Lefebvre 2005 : 339). Bien sûr, l'influence et l'investissement des individus, des groupes sociaux ou des classes sociales dépendent de leur position dans la hiérarchie sociale et dans l'organisation du mode productif, mais aussi des intérêts qu'ils défendent. Henri Lefebvre présente à cet effet l'espace comme intrinsèquement conflictuel, permettant ainsi d'observer les luttes entre les individus et les groupes qui le prennent pour enjeu. Michel Lussault (2009) considère lui que l'intervention sur l'espace est intrinsèquement politique, de la même manière que les luttes politiques sont pour la plupart intrinsèquement spatiales. Pour Henri Lefebvre, la production d'espaces spécifiques est l'aboutissement auquel tendent ceux qui souhaitent imposer leur vision du monde ou ceux qui comptent renverser la vision dominante. Ainsi, « *les idées, représentations, valeurs, qui ne parviennent pas à s'inscrire dans l'espace en engendrant (produisant) une morphologie appropriée se dessèchent en signes, se résolvent en récits abstraits, se changent en fantasmes. L'investissement spatial, la production de l'espace, ce n'est pas un incident de parcours, mais une question de vie ou de mort* » (Lefebvre 2005 : 478-479)[1].

[1] Pour Henri Lefebvre, les slogans de mai 1968, comme « changer la vie » ou « changer de société » sont restés des slogans car il n'y a pas eu de production d'un espace associé. Ce qui explique selon lui les échecs des expériences

Penser l'espace comme intrinsèquement relationnel et/ou conflictuel, et donc comme un enjeu pour les individus et les groupes sociaux, permet de rompre avec les dichotomies social/spatial, espace/acteurs et individu/société, puis de proposer d'appréhender les espaces à travers toutes leurs dimensions.

2.2. Espace et territoire, deux concepts en concurrence

Si le concept de triplicité est utilisé par les sociologues et les philosophes (Sangla 2010), les géographes et les aménageurs lui ont opposé et ont largement développé la dualité espace/territoire (Martin 2006). C'est autour du territoire que se sont concentrés la plupart des développements récents même si les travaux de Jacques Lévy et Michel Lussault ont remis quelque peu la notion d'espace sur le devant de la scène géographique et que certains Anglo-saxons n'ont jamais cessé de mobiliser *space* pour décrire des phénomènes similaires. Les recherches sur les représentations de l'espace se sont particulièrement positionnées autour des notions de territoire, de territorialité et de territorialisation dans la continuité des travaux fondateurs de Claude Raffestin (1986) et d'Hervé Gumuchian (1991) et des orientations suivies par Guy Di Méo (1998a) ou Bernard Debarbieux et Martin Vanier (2002). Bien que nous conservions le terme d'espace en mobilisant le concept de spatialisation (cf. 2.2.2.), les travaux portant sur le territoire ont aussi nourri notre réflexion. Si le questionnement autour des significations de ces deux termes n'est pas une préoccupation première de ce travail, il s'agit là toutefois d'un débat dont nous ne pouvons ignorer l'existence. C'est pourquoi nous nous y attardons ici quelque peu afin de justifier pourquoi et comment nous manions la notion de représentations en empruntant une bonne part de sa conceptualisation et de son application aux problèmes spatiaux à des auteurs qui l'associent à celle de territoire.

2.2.1. Apports conceptuels de la notion de territoire

Les points communs entre les notions d'espace et de territoire sont nombreux. Au premier rang de ceux-ci figurent leurs foisonnantes et divergentes utilisations (Soja 2011 (1989)). N'ayant ici prétention à en dresser un historique exhaustif, nous nous concentrons sur celles qui alimentent notre travail ainsi que nos doutes sur la pertinence qu'il y a à substituer le terme de territoire à celui d'espace pour répondre aux objectifs que nous poursuivons.

L'une des premières utilisations de territoire, relève Jacques Lévy (2003d), le définissait comme synonyme ou quasi synonyme d'« espace », afin d'insister sur son incarnation dans une réalité sociale et historique et non seulement dans l'abstraction géographique. Hervé Gumuchian, pour qui les processus de territorialisation et de représentation vont toujours de pair, propose de substituer le concept de territoire à celui d'espace afin d'intégrer davantage de social dans l'étude du spatial. Il écrit que « *renoncer au terme "d'espace" pour retenir celui de "territoire", c'est admettre implicitement que les valeurs sociales jouent un rôle premier dans l'analyse du processus cognitif, en particulier, dans toute lecture d'une étendue terrestre quelconque* » (Gumuchian 1991 : 18). Cette volonté de reconsidérer les aspects sociaux accompagne un autre fondement du développement des travaux sur le territoire : le souhait de différencier le

de vie communautaires du début des années 1970 est le fait qu'elles se sont cantonnées à des espaces préexistants parfois modifiés à la marge.

concept du réel, « *l'espace exprimant l'unité initiale du monde et les territoires traduisant sa diversité humaine et sociale* » (Di Méo 1998a : 110). L'utilisation du terme « territoire » met en avant une réalité spatiale appréhendée dans une perspective sociale et politique. Ce qui amène Jacques Lévy à retenir une définition topographique du territoire, c'est-à-dire celle qui en fait un « *espace contrôlé-borné* » et permet essentiellement d'insister sur les concepts d'identification, d'appropriation ou encore de contrôle politique (et de territorialisation des politiques). Présenté de cette manière, « *le territoire serait un espace disposant, d'une manière ou d'une autre, d'un attribut de possession ou d'identification* », autrement dit, il « *deviendrait la composante identitaire, voire idéelle, de n'importe quel espace* » (Jacques Lévy 2003d : 908).

L'enjeu de l'identité sociale est au cœur de la théorisation de la notion de territoire, qui fait de l'appropriation d'un espace topographique ou géographique un élément de la construction de la représentation identitaire des groupes. L'appropriation est conçue ici comme dépassant la sphère individuelle pour devenir sociale (Humain-Lamoure 2007) et pouvant être aussi bien concrète (évolution matérielle de l'espace, propriété privée) qu'abstraite (représentations, imaginaire) (Raffestin 1986). Le fait de se reconnaître comme appartenant à un ou plusieurs groupes sociaux cohérents, c'est-à-dire de partager un ensemble de valeurs, de pratiques et d'intérêts ou objectifs sociaux, serait renforcé par l'appropriation sociale d'un territoire commun (une ville, une région, un quartier). On désigne par le vocable de territorialité les rapports d'un acteur ou d'un groupe social à « son » territoire. Pensé ainsi, le territoire est avant tout un ensemble de représentations sociales incorporant les caractéristiques matérielles de l'espace dans le champ de la symbolique sociale et individuelle. Si les réflexions sur le territoire sont liées à celles sur les représentations (Gumuchian 1991), la plupart des auteurs s'entendent pour dire que le territoire ne se limite pas à sa représentation, mais qu'il a une double nature symbolique et matérielle et que c'est en cela qu'il structure les actions sociales (Debarbieux 2003b ; Di Méo 1998a ; Vanier 2009). Bernard Debarbieux le définit comme un « *agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité* » (Debarbieux 2003b : 910). Il précise que la matérialité est constitutive de la représentation d'un territoire. Nous retrouvons ici une préoccupation identique à celle énoncée dans notre définition de l'espace : être en capacité d'observer et de penser les liens entre matérialité et idéalité de la dimension spatiale de la société. Selon Guy Di Méo (1998a), le territoire participe conjointement de trois ordres distinctifs : celui de la matérialité, celui de la psyché individuelle et celui des représentations sociales, collectives et culturelles.

Un territoire est un espace qui peut être nommé, délimité[1], défini par son identité, les activités qui s'y déploient et les groupes qui le contrôlent. Sa production – évolutive sur le temps long et collective – est dépendante de logiques politiques et économiques. La notion de territoire a été développée pour intégrer conjointement les représentations que fabriquent ceux qui l'habitent et celles que formulent ceux qui le conçoivent ou le produisent. « *Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique (sociale donc) de l'espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité* » (Di Méo 1998a : 107). Il est alors imprégné des valeurs des groupes qui le façonnent matériellement et idéellement et l'imprègnent en retour. En tant que tel, « *il participe toujours d'une vision du monde et d'une représentation auto-référencée et identitaire du groupe qui la construit* » (Debarbieux 2003b : 912). Le groupe se distingue notamment par le territoire qu'il

[1] Ce qui ne signifie pas qu'il doive se caractériser comme étant une aire ou par sa continuité, il peut être fait de réseaux (archipels) ou encore composé de réseaux (voies) (Debarbieux et Vanier 2002).

s'approprie et les représentations qu'il en fabrique et qu'il diffuse, celles-ci étant à la fois unifiantes et différenciantes[1]. La connaissance scientifique d'un territoire passe alors par l'étude des représentations des membres du groupe. Cette idée entre en résonnance avec notre problématique et notre méthode d'enquête (cf. chapitre 5). Toutefois, si les groupes sociaux que nous étudions s'identifient plus ou moins fortement comme groupes, cette affirmation n'est pas systématiquement liée à l'appropriation d'un territoire. En effet, si les concepteurs se reconnaissent comme des professionnels de la ville, des architectes, des urbanistes, ils ne sont pas spécifiquement « les concepteurs de Confluence ou de Bottière-Chénaie »[2]. Dans ce cas, comme dans de nombreux autres, le groupe qui façonne matériellement le territoire et celui qui l'habite ne sont pas les mêmes.
Ce qui n'empêche pas le premier de ces groupes (les concepteurs), et c'est là un aspect important de la notion de territoire, de raisonner en ces termes. Le territoire a deux aspects : le premier, qui nous intéresse plus particulièrement, est celui d'espace socialisé, le second est sa définition politico-juridique. Cette définition politico-juridique est, dans ses grandes lignes, l'héritière des théories de l'État et de la période de constitution des États-Nations les plus stables et centralisés (Badie 1995). Elle s'appuie sur des limites établies clairement sur le plan administratif autant que sur une certaine vision de la continuité et de l'unité. Le territoire est aujourd'hui un enjeu clef des politiques publiques. Politiciens, fonctionnaires, promoteurs et concepteurs se revendiquent d'un territoire, parlent de territorialisation ou encore assument le terme de marketing territorial (Bailleul 2009). Le territoire est ainsi devenu un vocable privilégié de l'action publique ; il faut le valoriser, améliorer son image, le vendre. « *La figuration et l'argumentation apparaissent dès lors comme des étapes décisives de la production de territoires nouveaux* » (Debarbieux et Vanier 2002 : 20). La construction de l'image des territoires est aujourd'hui un véritable enjeu dans l'objectif politique de leur garantir une cohérence interne et une compétitivité externe dans le cadre de la compétition qui se joue entre eux (cf. chapitres 3 et 4). Dans leur communication et dans leurs actions, les destinateurs de la ville font appel à des références montrant leur engagement dans une certaine forme de modernité (et leur correspondance aux valeurs de l'air du temps), autant qu'à une histoire et à une identité propres (c'est le rôle alloué aux aspects culturels et patrimoniaux de l'urbanisme) (Mons 1992). Des préoccupations qui conduisent directement à poser la question de l'instrumentalisation politique des notions de territoires et d'identité (Mandon 2001). Le fait que territoire soit le mode de désignation de l'espace d'action par les élus et les professionnels est une justification au fait de préférer son emploi à celui d'espace. Cela pose la question du lien entre le territoire juridique, politique et économique de la production et le territoire habité et approprié de ceux qui l'habitent.

Ceci conduit à faire la critique de la notion de territoire. Un exercice auquel se sont attelés certains auteurs, partant de l'idée que la critique de l'espace comme un terme polysémique, abstrait et idéologique qui a motivé bon nombre de développements théoriques sur la notion de territoire peut aujourd'hui être appliqué à celui-ci. Jean-Yves Martin (2006) considère que le concept de territoire n'est ni plus ni moins flou ou englobant que celui d'espace et que la dualité espace/territoire n'empêche pas les confusions entre les deux termes souvent employés

[1] On retrouve ici une caractéristique de l'*habitus* et plus généralement des représentations sociales (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.).
[2] Dans les entretiens, les groupes auxquels s'apparentent les enquêtés sont ceux de professionnels de la ville ou de concepteurs dans un sens large, celui de confrères d'une même profession (architecte, paysagiste, urbaniste) mais pas spécifiquement d'un groupe travaillant – plus ou moins en commun – sur un espace donné.

comme presque synonymes. Régis Keerle pense qu'il est « *tout au moins un objet autant chargé d'idéologie que l'espace" qu'il a souvent remplacé dans le discours géographique* » (2006 : 23). Enfin, la critique adressée au territoire par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre (2002, 2005) est d'être une notion qui, à partir de l'intention d'éviter toute réification, y aboutit finalement. Parlant d'« *hégémonie du territoire* » (2002), ils considèrent que l'emploi généralisé tant en sciences sociales qu'en politique ou dans l'action publique des termes de territoire, territorialisation ou territorialité, rend la notion difficilement opératoire et trop poreuse aux discours des élus et des professionnels de l'aménagement[1].
Cet emploi conduit, selon ces auteurs, à nier la complexité des situations concrètes, à placer sur le même plan l'appropriation et l'instrumentalisation de l'identité par le politique et l'appropriation par les habitants, ce qui aboutit finalement à cantonner la notion au domaine de l'idéel. L'emploi généralisé de la notion de territoire et du vocabulaire qui l'accompagne (patrimoine, espace public, identité) nourrirait « *des "rhétoriques holistes", ces discours idéologiques sur le "collectif" et le "bien commun" qui masquent les inégalités sociales, les conflits d'intérêts et les rapports de pouvoir qui traversent les collectivités humaines. Le succès de la notion de territoire est significatif de cette tendance récurrente en géographie, et bien au-delà, à tenir des discours globalisants sur la société en raisonnant à partir de catégories géographiques qui nient ou même négligent la complexité et le caractère dynamique et conflictuel des rapports à l'espace* » (Ripoll et Veschambre 2005 : 13). Si cette réflexion nous semble valable et que nous rejoignons la critique portant sur l'évacuation de la conflictualité dans les travaux portant sur la production contemporaine de l'espace, nous pensons – en référence notamment aux propos de Régis Keerle et à notre conception de la notion d'idéologie (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.) – que le procès en idéologie peut (encore) être tout autant attenté à la notion d'espace. De même, le procès en simplification dépend de la définition employée et de la rigueur du travail davantage que du concept étudié. La réponse proposée par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre est de réinvestir les termes d'espace et, surtout, d'appropriation de l'espace avec l'objectif de réinjecter les dimensions conflictuelles dans l'étude de sa production, en distinguant notamment les modes d'appropriation en fonction des groupes et des statuts sociaux des acteurs.

2.2.2. À propos de la spatialisation

Considérant que, telles que définies précédemment, les notions d'espace et de territoire sont à bien des égards deux modes de désignation distincts de la dimension spatiale de la société et qu'elles permettent toutes les deux d'envisager dans un cadre cohérent la mise en œuvre de notre recherche, nous acceptons qu'il y a dans le choix de conserver le terme d'espace une part d'arbitraire. Un arbitraire que nous devons toutefois expliquer. Comme le souligne Jacques Lévy (2003d), la recherche du terme parfait entre, par exemple, lieu, espace ou territoire, est illusoire puisque chaque biais qu'elle renferme en soulève un autre. Aussi, prenons nous ici une décision sans la prétendre supérieure à l'autre (voire aux autres) option(s) possible(s). Elle présente, à nos yeux, l'avantage d'être simple – l'espace tel que nous l'avons défini offre une certaine souplesse – et cohérente avec les objectifs que nous poursuivons. Nous conservons le terme d'espace, considérant que « *parler d'espace, c'est évoquer le régime de visibilité des substances sociétales* » (Lévy et Lussault 2003 : 331) et que ce vocable renvoie à ce qui nous intéresse prioritairement dans l'étude de l'espace urbain, c'est-à-dire la possibilité d'observer les réalités

[1] Il s'agit d'une critique voisine de ce qu'elles nous formulons à l'égard d'un autre vocabulaire hégémonique de l'action publique : celui de projet (cf. Chapitre 3, partie 1.1.4.).

sociales qu'il cristallise et rend visibles. Aussi retenons-nous une acception intrinsèquement sociale de l'espace, tout en sachant, d'une part, que l'enjeu central demeure d'être capable de mettre en avant les faits sociaux qui nous intéressent et, d'autre part, que le terme qui permet de situer le périmètre d'intervention et l'échelle d'observation s'efface derrière le sens qu'on lui associe et ce qu'il permet de mettre en saillance. Enfin, cette décision est cohérente avec les théories que mobilisées : l'approche relationnelle de l'espace, la triplicité de l'espace et les références sociologiques (première partie de ce chapitre), psychosociologiques (chapitre 2) ou issues de la géographie critique anglo-saxonne (ci-dessous et chapitres 3 et 4). Cette décision nous impose de pouvoir nommer le processus de construction sociale matérielle et idéelle de l'espace en général et d'espaces en particulier, ainsi que de pouvoir dénommer ceux-ci. La notion de spatialisation nous est alors très utile.

Des géographes anglo-saxons (Harvey 2010 ; Shields 1991 ; Soja 2011 (1989)), se rattachant aux *urban studies* et s'inspirant des travaux d'Henri Lefebvre et Michel Foucault[1], utilisent le terme d'espace (*space*) dans une acception qui recoupe largement ce que nous venons de décrire sous le vocable de territoire[2]. David Harvey et Rob Shields y adjoignent le terme de spatialisation (*spatialisation*), parfois accompagné du qualificatif « sociale ». C'est surtout le second qui a théorisé le concept. La spatialisation se définit comme le processus à travers lequel les activités et phénomènes sociaux prennent des formes spatiales, matérielles et symboliques. Pour comprendre cette double utilisation, il faut noter que le terme « espace » est à la fois employé comme objet d'étude général (l'espace) et pour désigner des objets particuliers (un espace). Dans ce second cas, « *¨un espace˝ signifie une aire limitée : un site, une zone ou un lieu caractérisé par des activités sociales spécifiques, par une identité donnée culturellement (un nom) et par une image* » (Shields 1991 : 30)[3]. La spatialisation intègre l'imbrication des échelons, considérant que toute réflexion ou action sur un espace particulier implique ou a une influence sur l'espace en général. Si elle résout pas toutes les difficultés causées par l'étendue du champ sémantique ouvert avec l'utilisation du terme espace (Soja 2011), la spatialisation permet de le penser en dépassant sa simple considération comme substance matérielle et géographique en affirmant sa nature intrinsèquement relationnelle. Le terme sert à « *désigner la construction sociale de l'espace en cours au niveau de l'imaginaire social (mythologies collectives, présupposés) ainsi qu'à celui des interventions d'aménagement (par exemple sur l'environnement bâti). Ce terme nous permet de nommer un objet d'étude qui englobe à la fois la logique culturelle de l'espace, son expression et élaboration à travers le langage et des actions plus concrètes, de même que les constructions et arrangements institutionnels* » (Shields 1991 : 31). L'objectif de Rob Shields et de David Harvey est de relier des objets habituellement séparés (par exemple les logiques de constructions institutionnelles et langagières) pour monter leurs interconnexions et coordinations. Nous partageons l'ambition de ces auteurs, qui visent explicitement le dépassement des antagonismes entre structuralisme et constructivisme[4] en insistant sur la manière dont les

[1] Rob Shields utilise le terme de spatialisation pour traduire l'utilisation très générale du terme « espace » par le premier et l'emprunte au second, lequel, précise-t-il, l'a utilisé à quelques reprises sans toutefois le théoriser.

[2] Il ne s'agit pas d'une question linguistique où un terme serait utilisé pour un autre, mais bien d'un choix, les termes de territoire et de *territory* ayant connu une évolution parallèle dans les géographies francophone et anglophone (Debarbieux 1999).

[3] Tous les extraits de l'ouvrage Rob Shields sont traduits par nos soins.

[4] Rob Shields propose par exemple de substituer le terme de « formations » (traduction littérale) à celui de structures, afin d'affirmer sa compatibilité avec une pensée de la construction individuelle et sociale de la réalité.

conditions réelles d'existence spatiale, le poids des structures sociales et institutionnelles, puis les constructions sociales de représentations de l'espace s'influencent de manière récursive.
Le terme recouvre de plus une dimension historique au sens où la spatialisation permet de distinguer l'espace et la manière dont il est construit à un moment, à un endroit ou par un groupe, une société ou une culture particulière. Rob Shields dresse un parallèle explicite avec l'*habitus* en avançant l'idée que la spatialisation est à la fois unifiante et différenciante (entre villes, groupes sociaux et société)[1]. Imposer son mode de spatialisation, autrement dit sa conception de l'espace, est un des moyens des systèmes hégémoniques pour s'imposer à tous. La spatialisation permet de lire les valeurs dominantes d'une période et les ruptures dans la manière d'aménager l'espace et la ville en particulier (Mumford 2011). Confrontée à l'espace urbain, la réflexion sur la spatialisation rejoint celles sur la notion de territoire pour affirmer l'importance des identités et de leurs composantes géographiques dans la médiation entre les faits sociaux et les phénomènes spatiaux (Di Méo 1998a). Le processus d'identification « *constitue la base de l'élaboration de la spatialisation car elle permet de différencier deux parties d'un espace ainsi que les lieux les uns des autres (une certaine ville est identifiée par la montagne au milieu et est donc différente de celle qui compte sept collines)*[2]*. Ce processus d'identification, de division et de différenciation assure une fonction sociale. Les personnes sont identifiées en fonction de leur appartenance présumée à leur lieu d'origine* » (Shields 1991 : 48). Nous pouvons ajouter que les personnes s'identifient elles-mêmes à des espaces et que la spatialisation permet à la fois de penser la désignation mais aussi l'appropriation et la distinction par l'espace. En cela, ces travaux anglophones sur l'espace se croisent avec des travaux francophones pour affirmer le caractère intrinsèquement relationnel de l'espace (Lussault 2009 ; Rosemberg 2000).
Les modes de spatialisation sont virtuels, mais ils se manifestent matériellement dans les discours, les grilles de lecture à travers lesquels les enjeux sont interprétés et les actions que conduisent les individus et les groupes. « *La spatialisation se rend visible dans les sujets de conversation dans lesquels l'image des lieux et des territoires*[3] *sont souvent cités et commentés (discours sur l'espace par exemple). C'est un moyen d'exprimer des idées – une abréviation intellectuelle*[4] *par laquelle des métaphores et des images peuvent transmettre un ensemble complexe d'associations sans que le locuteur n'ait à réfléchir profondément ou à spécifier exactement quelles associations ou images il ou elle manipule* » (Shields 1991 : 46). Cet aspect est ce qui rend possible de penser la récursivité entre espaces mentaux et espaces matériels mais aussi d'étudier les modes de spatialisation et à travers eux l'espace, en l'occurrence l'espace urbain en train de se faire. L'étude du mode de spatialisation d'une époque, d'un groupe social et des acteurs qui le composent ou d'une institution permet de lire les valeurs qui y sont dominantes mais aussi la manière dont elles évoluent. D'un côté, figer un mode de spatialisation est un objectif d'un système ou d'un régime pour affirmer son hégémonie. De l'autre, les modes changent perpétuellement puisqu'ils dépendent et reflètent les actualisations en cours au sein des groupes sociaux (Harvey 2010). Le concept spatialisation insiste à la fois sur la manière dont les valeurs et les significations sociales se fixent dans les espaces et la manière dont elles évoluent avec lui. La spatialisation permet donc de penser comment les représentations, les images ou les mythologies des espaces impulsées par les institutions, les concepteurs d'espace et leurs

[1] Si on peut probablement considérer que toute action ou pensée sociale est *in fine* différenciante et unifiante, défendre cette idée que ce soit par la spatialisation, l'*habitus* ou les représentations, souligne une volonté de situer les rapports sociaux entre groupes comme centraux dans le fonctionnement de la société.
[2] Références à Montréal et Rome, reprises à plusieurs reprises dans le travail de Rob Shields.
[3] Le terme employé est *regions*.
[4] Le terme original est *intelectual shorthand*, littéralement « sténographie intellectuelle ».

récepteurs modifient la réalité spatiale en ayant un impact matériel, économique, social ou institutionnel. Ce concept permet aussi de penser la manière dont la définition, l'identification ou l'identité d'un espace en particulier résonne avec un ensemble bien plus large de croyances. Rob Shields donne les exemples de la crédibilité d'une découverte scientifique, renforcée par le fait qu'elle serait produite dans une ville (Oxford) ou une université prestigieuse (Harvard, Yale), de la fiabilité d'un produit (les montres suisses, la qualité allemande) ou de sa qualité gustative (un vin de Bordeaux). D'où l'importance pour les villes en recherche de capital symbolique (Harvey 2008) de maîtriser leur identité et l'enjeu de la production de représentations dans la conception de l'espace urbain (cf. chapitre 2, partie 2.2.3.).
Mobilisé par quelques auteurs francophones (Dris 2005 ; Keerle 2010), sans qu'ils ne réfèrent explicitement aux auteurs sur lesquels nous nous appuyons, le concept de spatialisation nous semble bien correspondre à notre projet scientifique et nous permet à la fois de penser des dimensions comme l'appropriation ou la construction de représentations et de conserver le terme d'espace, qui correspond à la fois à ce que nous comptons décrire et aux références que nous mobilisons pour conceptualiser le rapport au monde (Lefebvre 2005 ; Lussault 2009). Nous pensons que la spatialisation est un concept opérant pour penser les réalités que nous souhaitons comprendre et que l'on peut considérer que « *l'espace urbain ne peut être ni un simple support des pratiques ni un simple produit. Il est une des formes d'expression de la société dans toute sa complexité. En tant que forme spatiale où se rencontrent et s'entremêlent différentes stratégies du social, la ville nécessite une réflexion ancrée dans la pluralité du vécu quotidien. Les formes urbaines traduisent des représentations contrastées marquées par l'interférence des modèles sociaux et architecturaux* » (Dris 2005 : 87). Nous nous emparons du concept de spatialisation et du vocable d'espace, considérant qu'il est possible de parler de l'espace en général et de catégoriser des espaces (Backouche *et al.* 2011), donc de parler de types d'espaces (ou d'espèces d'espaces pour reprendre les mots de Georges Perec (2000 (1974))) à la fois matériels et idéels – l'espace urbain, la ville – et d'espaces en particulier : Nantes, Confluence, mon quartier, ma rue, chez moi, mon appartement.

La possibilité d'identifier des types d'espaces étant établie, nous pouvons maintenant cerner les caractéristiques du type de ceux que nous étudions. Notre projet est de porter un regard analytique sur la ville contemporaine à travers des réalisations particulières et emblématiques. Avant de nous intéresser à leurs caractéristiques (cf. chapitre 4), voici quelques éléments de définition qui nous permettent d'identifier les espaces que nous étudions comme urbains et d'éclaircir notre usage du terme ville.
Le terme d'espace urbain – tout comme celui de ville – bien qu'il soit énormément utilisé en géographie comme en sociologie, n'est que rarement défini et a peu théorisé. On peut tout d'abord le caractériser de manière élémentaire comme un « *système sociétal regroupant l'ensemble des géotypes caractérisé par le couplage spécifique de la densité et de la diversité* » (Lussault 2003b : 949). La diversité est une mesure de l'hétérogénéité relative de l'aire considérée ; la densité est celle de la quantité de population, de bâti et d'activités sur cette même aire[1]. L'urbain regroupe, en les articulant, toutes les dimensions de la société décrites précédemment : spatiale, sociale, individuelle, temporelle, économique. En retenant que la ville est caractéristique de l'espace urbain, on peut en donner la définition suivante : « *une ville est une configuration fondée sur la complexité spatiale, c'est-à-dire sur l'association entre densité et diversité ; cette configuration est sociétale. Elle réunit et organise des réalités sociales suffisamment*

[1] Le terme de densité est très polysémique (Adam 2013a). Nous en retenons ici une définition très englobante.

consistantes et interactives pour que l'on puisse considérer réunis les attributs d'une société "complète", par opposition à d'autres agrégats sociaux non sociétaux, tels que des individus, des entreprises ou des institutions pris séparément » (Haegel et Lévy 1997 : 39). Cette complexité réunie en une même aire découle, comme l'a montré David Harvey (2010) de la concentration des capitaux économiques, sociaux, culturels et des forces décisionnaires et productives dans les villes.

Cette définition est relative et la suivre implique de considérer que l'urbain n'a de sens qu'opposé à un non-urbain moins dense et moins divers. Pourtant, à l'ancienne opposition ville/campagne ou urbain/rural, certains auteurs opposent l'idée que l'urbain est devenu au cours du XXe siècle illimité et généralisé, planétaire, (Choay 1994 ; Lussault 2009 ; Paquot *et al.* 2000)[1]. L'urbain se caractérise par sa complexité opérationnelle et son évolution perpétuelle (Lussault 2009). Une complexité, introduite par la notion de diversité qui est organisée, la figure du réseau, pensée dynamiquement, étant à ce titre caractéristique (Laffont 2015). Les figures « traditionnelles » du centre ou de proximité laissent aujourd'hui leur place à celles de multicentralité (Lussault 2007), d'accessibilité et de connectivité (Hénaff 2008).

Cela dit et alors que la production de la ville n'a cessé de se standardiser mondialement (Berdet 2013)[2], peut-on conclure que l'espace urbain est uniforme ? Si chaque organisation urbaine particulière peut être considérée comme une expression de l'urbain (Michel Lussault (2003b) parle de sous-système du système urbain), il n'est pas – pour des raisons historiques et de localisation, qui font que tout ensemble urbain répond aussi à ses logiques propres – possible de conclure à un urbain universellement homogène. La configuration dimensionnelle de la société que proposent Jacques Lévy et Michel Lussault permet d'identifier la manière dont une société se structure. De fait, « *son ordre n'est pas stable dans l'histoire et sous toutes les latitudes* » (2003 : 331). Le contenu des dimensions tout comme leur organisation et la nature de leurs interactions sont spécifiques et singularisent les moments historiques et les parties du globe examinés. Les lectures par la spatialisation, ou par le territoire, conduisent aux mêmes conclusions. À chaque société correspond une configuration spatiale.

L'espace urbain et son mode de production se renouvellent continuellement. L'histoire de l'urbanisme se constitue moins par enchaînement de ruptures successives que par le renouvellement progressif des configurations discursives et matérielles de sa production et des territoires qu'elle engendre (Choay 1965 ; Mumford 2011 ; Tomas 2003). Les espaces urbains contemporains sont les fruits de l'héritage des modes de production précédents et des renouvellements récents dont ils portent les valeurs. En conséquence, et malgré la standardisation de la production de la ville contemporaine, chaque espace urbain témoigne à la fois de l'idéologie dominante (qui s'incarne dans les productions matérielles) de son l'époque de sa production et des particularités topographiques, sociales, historiques ou politiques desquelles il émerge. Étudier un espace urbain particulier permet ainsi de voir à la fois cette idéologie et les représentations de ceux qui le conçoivent et l'habitent.

[1] On trouve les prémices d'une idée similaire dans les écrits d'Henri Lefebvre pour qui l'industrialisation du XIXe et du début du XXe a progressivement rendu possible le fait que « *la société et la vie urbaine pénètrent les campagnes. Une telle façon de vivre comporte des systèmes d'objets et des systèmes de valeurs* » (Lefebvre 2009 : 20).

[2] Nous revenons sur les raisons de cette standardisation dans les chapitres 3 et 4 de la thèse.

Transition I

Proposer de comprendre et d'expliquer les contradictions de la production contemporaine de l'urbain à travers les représentations de ses concepteurs et de ses habitants suppose de définir celles-ci au-delà de simples visions du monde et, préalablement, de poser le cadre théorique qui permette de penser, d'une part, les rapports qu'entretiennent les acteurs avec l'espace et d'autre part leur statut dans le cadre de la thèse. Positionner ce travail dans une approche constructivo-structuraliste et penser l'espace comme intrinsèquement relationnel, ainsi que nous l'avons fait dans le premier chapitre ouvre à la fois vers la conceptualisation de la notion de représentations et établit une première trame pour l'interprétation de nos observations.

Une approche constructivo-structuraliste pour penser les rapports des acteurs à l'espace urbain

Du constructivisme, nous retenons deux aspects essentiels : le statut accordé aux individus, à savoir celui d'acteurs intentionnels et stratégiques, c'est-à-dire dirigeant leurs actions et discours vers des buts qu'ils se fixent ; la place de l'expérience cognitive individuelle dans la construction des savoirs et des connaissances. Ces deux aspects permettent de penser la diversité des interprétations de l'espace réel et suggèrent que nous ne pouvons y accéder qu'à travers les différentes interprétations que les acteurs nous donnent à voir, interprétations elles-mêmes empreintes de leurs valeurs, motivations et intérêts (cf. chapitre 1, partie 1.1.2.). En outre, cette posture est traduite dans la modélisation du projet urbain que nous proposons en considérant l'espace réalisé comme inaccessible et en concentrant l'investigation empirique sur l'espace conçu et l'espace reçu (cf. chapitre 3, partie 2.1.).
La façon dont nous problématisons ces contradictions implique de pouvoir comprendre et nommer ce qui singularise et unifie les deux groupes sociaux que nous identifions, autrement dit leurs conditions matérielles d'existence et leur systèmes d'interprétation, mais aussi de concevoir la manière dont leurs représentations s'influencent réciproquement. Ceci nous conduit, en nous inspirant des travaux de Pierre Bourdieu (1980) et ceux d'Anthony Giddens (2012 (1984)) ainsi que de la sociologie de la complexité (Morin 2005), vers une épistémologie permettant de penser la structuration du monde social et la construction récursive de celui-ci par les acteurs qui l'influence en retour (cf. chapitre 1, partie 1.2.1.). Ce cadre épistémologique pose qu'il existe des structures sociales conditionnant actions et prises de position individuelles, lesquelles sont actives dans l'élaboration de ces structures, et donc du réel (cf. chapitre 1, partie 1.2.2.). Un des intérêts de la notion de représentations dans cette perspective, est précisément qu'en tant que savoirs pratiques, elles jouent un rôle de régulateur des rapports sociaux en unifiant et différenciant les groupes.
Souhaitant à la fois expliquer le « pourquoi » des contradictions que nous identifions tout en les approchant à travers le « comment » les acteurs les appréhendent, nous engageons ce travail dans la voie de l'explication compréhensive (cf. chapitre 1, partie 2.1.3) en affirmant que la construction de leurs représentations est à la fois liée à leurs intentions et stratégies individuelles et l'influence qu'ont sur eux les structures sociales que sont notamment leurs groupes sociaux d'appartenance, les champs sociaux dans lesquels ils évoluent mais aussi les idéologies, structures qu'ils participent à construire.

Ces représentations sont alimentées par des expériences, des communications et des savoirs qui sont extérieurs au seul rapport à l'espace des acteurs. Ceci implique de penser l'espace

comme une des dimensions du social (Lussault 2007) qui n'est pas autonome des autres (économiques, politiques, idéologiques), et qu'il faut intégrer ces autres dimensions lorsque l'on ambitionne de comprendre et d'expliquer sa production, ou, puisque c'est l'objet de ce travail, les contradictions de celles-ci (cf. chapitre 1, partie 2.1.2.). Dire cela et reconnaître que l'espace est un enjeu pour les groupes sociaux que nous identifions c'est définir l'espace comme avant tout relationnel selon la définition qu'en donnent Jacques Lévy et Michel Lussault (2003) ou Denis Martouzet (2013). C'est alors affirmer la prépondérance des facteurs sociaux dans la production de l'espace, ce qui se retrouve dans notre manière de définir les représentations comme indissociablement individuelles et sociales (cf. chapitre 2, partie 1.1.2.). Penser l'espace comme étant à la fois le fruit de constructions symboliques et matérielles des individus et des groupes sociaux et qu'il les influence conduit à le définir consubstantiellement produit et producteur de faits sociaux (cf. chapitre 1, partie 2.1.2.). C'est là un des fondements de la pensée de l'espace d'Henri Lefebvre (Lefebvre 2005 (1974)), celle qui l'a conduit à développer l'idée de triplicité, c'est-à-dire son découpage à des fins analytiques et dialectiques en trois niveaux que sont l'espace conçu, l'espace perçu et l'espace vécu. Une proposition dont nous nous inspirons à la fois pour définir la ville comme un enjeu de représentations (cf. chapitre 2, partie 2.1.) et pour modéliser le projet comme dispositif de médiations de ces représentations (cf. chapitre 3, partie 2.1.).
La triplicité de l'espace est l'entrée que nous choisissons pour penser l'intrication des caractéristiques matérielles, symboliques, sociales ou encore politiques et théoriques dans la production des espaces qui nous intéressent et mettre en avant notre choix de les aborder d'abord par le social et le politique. Une ambition qui est proche de celles des géographes qui ont développé la notion de territoire afin notamment d'en explorer les représentations (Debarbieux et Vanier 2002 ; Gumuchian 1991 ; Di Méo 1998a) et dont les travaux nourrissent nos réflexions. Un vocabulaire que, toutefois, nous ne retenons pas et n'employons que rarement dans le reste de la thèse, préférant conserver le terme d'espace en envisageant de penser son appropriation, les stratégies de ces acteurs et la conflictualité ou non conflictualité qui s'y joue entre les acteurs (cf. chapitre 1, partie 2.2.1.). Ainsi, nous proposons d'investir la notion de spatialisation (Shields 1991) pour définir la construction sociale, symbolique, discursive et matérielle de l'espace (cf. chapitre 1, partie 2.2.2.). Cette notion présente un double intérêt pour notre travail. Le premier est de permettre de penser l'existence de l'espace comme objet de discussion théorique et l'existence d'espaces particuliers emboîtés – par exemple les métropoles nantaise et lyonnaise ou les aires des projets étudiés comme les divers espaces, de la chambre au parc qui les composent – et d'insister, à travers l'idée de mode de spatialisation, sur l'importance de l'espace dans la transmission de l'idéologie dominante d'une époque et donc de valeurs et de représentations.

De l'épistémologie à l'outil conceptuel, introduction aux représentations

Le positionnement constructivo-structuraliste combiné à notre approche de l'espace conduit à nous arrêter sur ce que sont ces représentations, comment elles se composent, s'agencent, se construisent et quels rôles elles jouent alors pour les individus qui les manipulent.

La notion de représentation est fortement présente dans les travaux de recherche en sciences sociales, de toutes disciplines, ce depuis que Serge Moscovici et ses élèves l'ont progressivement théorisée. Dans une définition générale, le psychologue social Stéphane Ehrlich résume ce qu'est une représentation pour ceux qui en usent et suggère ce qui fait à la

fois l'intérêt de cette notion pour l'étude des objets et des faits sociaux et le piège qu'elle représente si on la traite à la légère. Selon lui, « *la représentation est comme la météorologie. Délicatement éthérée, elle est source d'espérance inquiète et de quelques satisfactions. Elle rend des services sans être véritablement fiable. On entrevoit vaguement comment elle se construit. On ne voit pas du tout comment elle fonctione. Et on est presque certain qu'elle existe vraiment* » (Ehrlich 1985 : 229). Présentée ainsi, la notion de représentation a cela de séduisant qu'elle semble s'appliquer à tous les sujets et permet notamment aux scientifiques de se distancier des acteurs dont ils étudient les discours et les actions et poser l'existence parallèle des différentes réalités ou « visions du monde ». Se limiter au premier aspect c'est se priver de la richesse de la notion[1]. Prendre en compte le second en s'impliquant dans une démarche questionnant globalement la réalité comme nous le faisons suppose de fouiller la notion sous peine de ne l'approcher que superficiellement. Comme le remarquent Willem Doise et Augusto Palmonari, « *la pluralité d'approches de la notion et la pluralité de significations qu'elles véhiculent en font un instrument de travail difficile à manier* » (2001 : 83). Utiliser la notion de représentation dans un travail scientifique n'est pertinent que si elle est définie précisément et si on s'intéresse aux mécanismes sur lesquels elle s'appuie et aux processus auxquels elle participe.
Le deuxième chapitre est intégralement consacré à l'exploration de la notion de représentations d'un point de vue général d'abord, spécifiquement appliqué aux études urbaines et à notre problématique ensuite. De l'ensemble des travaux portant sur les représentations, deux écoles ont nourries nos réflexions. La première est celle qui a théorisé la notion, celle de la psychologie sociale, la seconde est celle qui l'a étendue à l'étude de l'espace, celle de la géographie des représentations, elle-même composante de la géographie sociale. Si la seconde semble davantage en prise directe avec nos travaux, elle a la faiblesse de s'être souvent approprié la notion hâtivement (Keerle 2006) et de rester un peu trop vague sur ses implications conceptuelles et méthodologiques (la question des représentations graphiques, la carte – outil géographique par excellence – en premier lieu, est traitée avec davantage de soin). C'est là le sens de la critique qu'adresse Régis Keerle aux géographes qui « *ignorent la notion de représentation sociale au sens d'objet d'étude susceptible d'une investigation menée à l'aide des méthodes employées par la psychologie sociale* » (Keerle 2006 : 20). Ce commentaire n'est bien entendu pas valable pour tous les auteurs.

Ainsi, nous nous appuyons dans la première partie du chapitre 2, dédiée à la définition de la représentation comme clef d'appréhension du réel, essentiellement sur des travaux de psychologie sociale et de sociologie, étendant évidemment nos lectures aux analyses géographiques dans la seconde partie du chapitre, consacrée, elle, aux représentations de l'espace. Ces deux parties découlent d'un même objectif : être suffisamment complet pour ne pas réduire les représentations à d'éphémères visions et leur étude à un aspect purement individuel ou psychologique ou au contraire à un aspect purement social ou sociologique.

[1] Et c'est pourtant là un usage très répandu, bien que facile et superficiel, du vocable de représentation. Certains auteurs (surtout issus des disciplines qui se sont appropriées la notion après sa formalisation par la psychologie sociale) ne le mobilisent que pour se prémunir du reproche qui pourrait leur être fait de prendre les discours, notamment les discours communs ou considérés comme profanes, au pied de la lettre (utiliser le terme de représentation est alors une manière « facile » d'affirmer que l'on a pris du recul), ou pour placer sur un plan des discours ou des connaissances sur un objet ou un fait sans plus s'interroger sur la nature de ce plan.

Chapitre 2.

Les rapports à l'espace urbain, phénomènes de représentations

1. Les représentations, des clefs d'appréhension du réel

Cerner la notion de représentation implique, d'abord, d'être capable d'en faire émerger une définition complète et synthétisant les aspects fondamentaux que sont le fait qu'elle soit produit et processus, psychologique et sociale, puis savoir pratique destiné à orienter les conduites *a priori* et les usages *a posteriori* (partie 1.1.1.). Cela conduit, ensuite, à interroger et remettre en cause la nature des différences et des relations entre deux conceptions souvent distinguées : les représentations individuelles et les représentations sociales (partie 1.1.2.). Cette dernière ambition nous amène à nous interroger sur les rôles que jouent les représentations pour les individus et les groupes qui les mobilisent, c'est-à-dire comment elles peuvent rendre le réel intelligible et comment elles participent de l'existence même des groupes sociaux et de leur régulation, pour finalement rendre la réalité praticable (partie 1.1.3). Cela induit, enfin, de distinguer clairement cette notion des idées voisines avec lesquelles elle est parfois confondue, sciemment ou non, que sont l'image et le mythe (partie 1.1.4.).
Ces quatre étapes posent les éléments de définition qui nous permettent de questionner la structure interne des représentations et les conditions de leur élaboration concrète. Ceci signifie discuter des conditions d'émergence des représentations, c'est-à-dire des caractéristiques des objets et du contexte social qui rendent à la fois leur construction nécessaire et possible (partie 1.2.1.). Est ensuite interrogée la manière dont s'élaborent les représentations dans la vie quotidienne des individus et des groupes, c'est-à-dire la manière dont appropriation, perception et communication permettent leur formulation et leur partage (partie 1.2.2.). Puis, les différentes théories qui éclairent la structure des représentations sont exposées (partie 1.2.3.). Enfin, les représentations participent à l'organisation du monde social, elles ne sont ni isolées ni autonomes dans la pensée sociale (laquelle comprend aussi les opinions, les attitudes, les valeurs et les idéologies). Il est donc utile de nous intéresser à l'organisation de celle-ci et particulièrement, dans le cadre de ce travail, aux liens entre idéologies et représentations (partie 1.2.4.).

1.1. Définitions et fonctions

1.1.1. Éléments de définition et de cadrage

Si la grande majorité des références que nous mobilisons dans ce chapitre ont été écrites entre 1980 et 2010 (exception faite des ouvrages de référence de Serge Moscovici, publiés en 1961, 1968 et 1973), la genèse de la notion de représentation nous pousse à revenir plus loin dans l'histoire des sciences sociales. Si l'on peut, par exemple, retrouver l'idée d'une réalité qui dépend de là où on la regarde dans l'allégorie de la caverne de Platon, c'est Emmanuel Kant qui, le premier, a formalisé l'idée que la connaissance de la réalité ultime nous est impossible et que nous devons nous contenter de la considérer telle qu'elle nous apparaît (Kant 2012 (1781)). La notion, telle que nous la mobilisons aujourd'hui, a émergé au tournant du XX^{e} siècle, alors que la sociologie en était à ses prémices. Si elle a été mobilisée et discutée par Max

Weber et Georg Simmel[1], Serge Moscovici[2] attribue sa paternité à Émile Durkheim[3]. Georg Simmel fait essentiellement des représentations un opérateur servant à garantir l'autorité et l'unité des institutions (État, églises, partis), rapprochant la notion de celle d'idéologie (nous montrons dans la partie 1.2.4. de ce chapitre en quoi ces deux notions diffèrent). Max Weber, qui s'inspire explicitement de Georg Simmel, les définit par leur dimension pratique et en fait le cadre de référence et le vecteur de l'action des individus. Émile Durkheim s'intéresse essentiellement à ce qu'il nomme « *représentation collective* », celle-ci regroupant pour lui « *une vaste classe de formes mentales (sciences, religions, mythes, espace, temps), d'opinions et de savoirs sans distinction* » (Moscovici 2003 : 82 (1989)). Pour lui, représentations collectives et individuelles s'opposent clairement. Les premières s'inscrivent dans un large partage, confinant parfois à l'hégémonie. Elles s'appuient sur une lente construction collective et se caractérisent par une certaine permanence voire fixité. *A contrario*, les secondes sont très variables d'un individu à l'autre, se transmettent difficilement, et sont éphémères. Il ouvre dès la genèse de la notion un débat sur cette séparation/opposition et ses contours (cf. partie 1.1.2. de ce chapitre). Ce débat a été réactivé par Jean Piaget (1973 (1937)), qui approfondit la notion de représentations, et l'étude de ses mécanismes psychologiques et sociologiques, en s'intéressant à l'appréhension du réel par les enfants. Il a notamment remis en cause le présupposé d'Émile Durkheim quant à la stabilité des représentations collectives. Selon Jean Piaget, celles-ci influencent les représentations individuelles, qui se transforment avec les rapports que l'acteur entretient avec le groupe social dans lequel il évolue. C'est finalement à partir des années 1960, sous l'impulsion de Serge Moscovici (1976 (1961)) et de ses élèves, que la notion de représentations s'installe réellement dans le champ des sciences sociales et particulièrement en psychologie sociale, dans un courant de cette discipline qualifié de « *post-expérimental* » (Giust-Desprairies 2004). Le vocabulaire de « représentations sociales » s'ancre alors progressivement, il succède à l'expression « représentations collectives » utilisée jusque-là.

Notre exploration de la notion de représentations s'appuie sur les écrits de ces psycho-sociologues ainsi que sur ceux des nombreux sociologues et géographes qui s'en sont inspirés. Cette exploration commence par l'examen des nombreuses tentatives de définition dont regorge la littérature. Plus que les représentations individuelles, ce sont les représentations sociales qui ont constitué le cœur de la plupart des travaux de théorisation des représentations.

Le plus petit dénominateur commun de toutes les définitions du concept de représentation sociale est qu'il désigne à la fois le processus et le produit[4] d'une construction psychologique et sociale du réel. Pour ne prendre que deux exemples, Denise Jodelet écrit qu'elles sont « *à la fois comme le produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité* » (2003b : 54 (1989)), quand Jean-Claude Abric les définit comme « *le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique* » (1987 : 64).

[1] Max Weber aborde la notion dans *Economie et société* (2003 (1921)), Georg Simmel s'y intéresse notamment dans *La religion* (1998 (1906)).

[2] Serge Moscovici est l'auteur d'un historique complet et commenté de la notion de représentation (Moscovici 2003).

[3] Émile Durkheim convoque la notion dans *Les règles de la méthode sociologique* (1988 (1895)) et prolonge sa réflexion avec la publication de *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (2003 (1912)).

[4] Certains auteurs, comme Claudine Herzlich ou Serge Moscovici préfèrent le terme de « *contenu* » à celui de produit (Herzlich 1973 ; Moscovici 1976). Nous utilisons ces deux termes indifféremment.

La notion repose sur deux couples : elle est contenue et processus[1], elle est psychologique et sociale. Si le premier aspect entraîne assez peu de débats, le second est la source d'une polysémie apparente de la notion de représentation. Celle-ci est essentiellement due aux « *différents découpages de la réalité étudiée dans des orientations disciplinaires spécifiques* » (Giust-Desprairies 2004 : 231), c'est-à-dire surtout le fait de considérer que c'est le social qui précède le psychologique ou l'inverse[2].

Dans un groupe social spécifique, la représentation d'un objet « *correspond à un ensemble d'informations et de croyances relatives à cet objet. Ces informations, ces croyances sont le fruit d'expériences individuelles et d'échanges interindivuels. Ces éléments vont être mobilisés chaque fois qu'il s'agira de parler de l'objet et de tenir à son égard une conduite précise car ils constituent une base de connaissance* » (Moliner 1996 : 13). Cette base de connaissance oriente les différents champs de l'action humaine, que ceux-ci soient linguistiques, comportementaux ou matériels[3]. La particularité de cette base de connaissance est que, contrairement par exemple au savoir scientifique, elle n'est pas le fruit d'un travail d'expertise fondé sur une exploration méthodique et systématique du réel en général et de l'objet représenté en particulier. La représentation s'appuie plutôt sur « *un corpus de connaissances fondé par des traditions partagées et enrichi par des milliers d'observations, d'expériences, sanctionnées par la pratique* » (Hewstone et Moscovici 1984 : 542). On peut alors dire que la représentation est un « *savoir pratique* » (Jodelet 2003b), ce qui l'oppose *de facto* au savoir scientifique ou en tout cas aux prétentions de celui-ci (Moliner 1996)[4]. La représentation sociale est en effet considérée de manière générale et consensuelle comme « *une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. Egalement désigné comme "savoir de sens commun", "savoir naïf", "naturel", cette forme de connaissance est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique* » (Jodelet 2003b : 53). Les termes « naïf » ou « naturel » peuvent apparaître péjoratifs, surtout lorsqu'on les oppose à un savoir scientifique. De fait, ils trahissent une propension rarement assumée à hiérarchiser les formes de savoir et à placer le savoir scientifique en haut de la hiérarchie. Cependant, ces termes ne signifient pas que les représentations soient fausses ou invalides : il s'agit simplement « *d'une connaissance "autre" que celle de la science mais qui est adaptée à, et corroborée par, l'action sur le monde* » (Jodelet 2003b : 63)[5].

---

[1] Dépendamment de leurs objets de recherche, certains auteurs n'emploient le terme de représentation que pour désigner le produit ou, plus rarement, le processus. Le premier cas est celui que l'on retrouve le plus souvent dans les travaux de géographie et de sociologie mobilisant le concept.

[2] Il s'agit là d'un débat sur lequel nous nous positionnons dans la partie 1.1.2. de ce chapitre.

[3] Souvent négligée par les psychologues sociaux, l'inscription des représentations dans les dispositifs matériels résultant de l'action humaine est fortement mobilisée par ceux qui étudient l'espace et son aménagement.

[4] Comme nous l'écrivons dans le premier chapitre et sans toutefois sombrer dans le relativisme le plus complet, nous pensons que la frontière entre savoir scientifique et savoir commun ou pratique n'est pas aussi nette que l'assurent nombres d'auteurs, parmi lesquels la plupart des théoriciens des représentations. Nous rejoignons en cela les positions de Raymond Boudon (Boudon 1986). Il est toutefois tout à fait clair que les processus de construction des représentations et des savoirs scientifiques sont différents et que ces deux types de connaissances divergent radicalement sur le plan de l'administration de la preuve.

[5] Cela pose la question des spécificités des représentations comme forme de savoir. Celles-ci résident notamment dans la forme d'élaboration de la connaissance, spécialement dans la manière dont la construction d'une représentation peut être « *déclenchée, facilitée ou au contraire inhibée par des variables sociales* » (Joule 1989 : 21). Nous y revenons dans la partie 1.1.3. de chapitre. Ces spécificités résident aussi, comme nous le présentons dans les lignes qui suivent, dans le fait qu'elle ne sont pas considérés par ceux qui les utilisent comme un forme de savoir sur le réel, mais comme le réel lui-même (contrairement au savoir scientifique qui, parce qu'il explicite (ou, en tous cas, devrait le faire de manière systématique) ses conditions de construction, témoigne du fait qu'il est une forme de savoir singulière).

Comme la validité d'un savoir scientifique ne peut s'évaluer qu'à l'aune de ses conditions de production (état du savoir, méthodologie, rigueur, commanditaire), la représentation ne peut être considérée comme un phénomène autonome qui serait compréhensible et analysable en faisant abstraction de la réalité de l'objet représenté et du contexte dans lequel elle émerge. Elle est le produit « *de la réalité de l'objet, de la subjectivité de celui qui la véhicule et du système social dans lequel s'inscrit la relation sujet-objet* » (Abric 1987 : 65). Autrement dit, la représentation est « *une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet* » (Jodelet 2003b : 59), comme le résume la figure 3. Notons ici que plus les objets (idéels ou matériels) sont complexes, plus ils nécessitent d'être « simplifiés » pour être appréhendables, et plus la construction de représentations associées est foisonnante. « *Les représentations se développent à propos d'objets complexes, dont il est impossible d'avoir une vision globale* » (Moliner 1996 : 15). Par exemple, des représentations sont absolument nécessaires aux individus pour appréhender les notions de ville ou de liberté alors que, quand bien même ces objets peuvent être associés à un certain imaginaire ou une certaine symbolique, une table ou une assiette sont plus facilement « maîtrisables ».

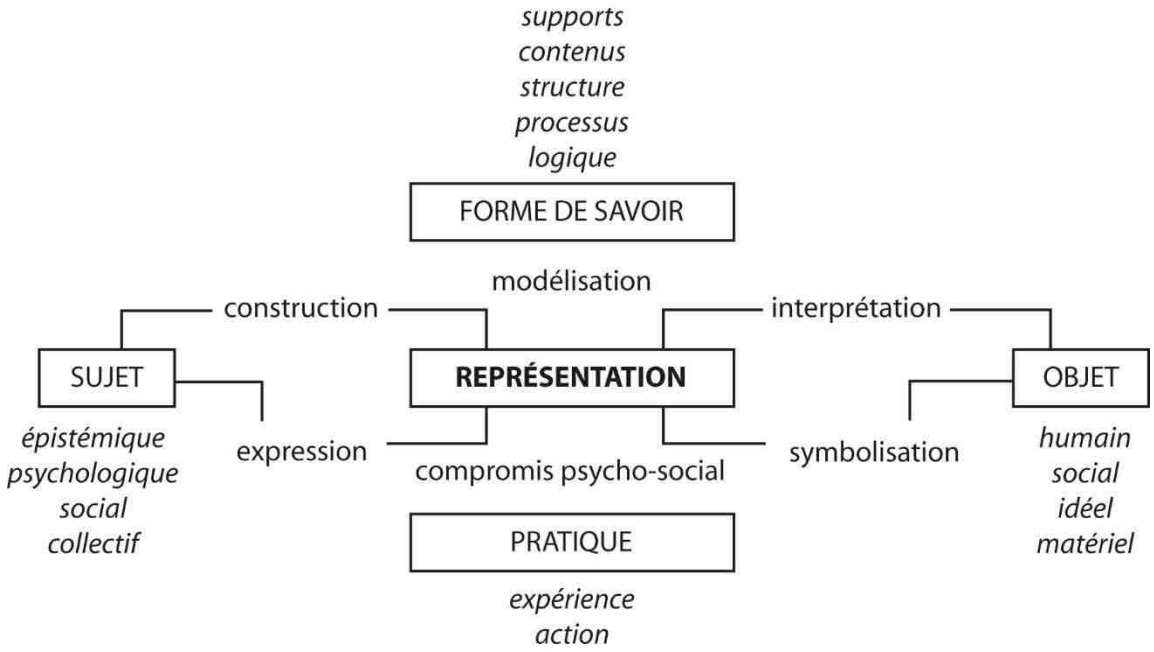


Figure 3. La représentation, savoir pratique reliant un sujet à un objet (d'après Jodelet 2003b : 60)

Si le scientifique doit distinguer clairement les représentations d'un objet et cet objet, pour les individus qui les utilisent les représentations se confondent avec le réel (l'objet auquel elles se réfèrent). Ainsi, « *la représentation mentale, comme la représentation picturale, théâtrale ou politique, donne à voir [un] objet, en tient lieu, est à sa place ; elle le rend présent quand il est lointain ou absent* » (Jodelet 2003b : 54). Pour l'individu, elle est une restitution du réel : elle le recouvre. Selon Jacqueline Barus-Michel (2000), cet aspect est même intrinsèque à la fonction de base des représentations : en recouvrant le réel, elles le masquent mais elles le rendent surtout significatif et praticable. Le processus se poursuivant, ce masque fait oublier son origine et s'en écarte progressivement. Loin d'être des reflets fidèles du réel, les représentations « *créent de l'idéal* » et « *s'éloignent du logique* » (Moscovici 2003 : 82). Elles s'appuient sur l'expérience du réel, celle de l'objet de représentation auquel elles réfèrent toujours, dans leur processus de formation. Mais, « *une fois formées, elles acquièrent une certaine autonomie, se combinent et se transforment selon des règles qui leur seraient propres. Au-delà s'y mêle un germe de "délire" qui les*

éloigne de la voie suivie par la raison » (ibid.). L'autonomie dont parle Serge Moscovici provient directement du fait, qu'en tant que contenu d'une réflexion, elles reflètent l'expression, la créativité et l'autonomie des acteurs. Il ne faut pas perdre de vue le fait que la représentation n'est pas neutre (Herzlich 1973), elle est avant toute chose le fruit de l'activité de construction des acteurs qui représentent. Elle est conditionnée par leurs fantasmes, leur motivations, leurs intérêts[1] et se trouve en décalage avec son (objet) référent. Outre le fait que la représentation est « *une reconstitution de l'objet expressive du sujet* » (Jodelet 2003b : 69), ce décalage est également « *dû à l'intervention spécifiante des valeurs et codes collectifs, des implications personnelles et des engagements sociaux des individus* » (ibid.). Ce décalage a, selon Denise Jodelet, trois types d'effets sur le contenu des représentations. Ces effets – on pourrait dans certains cas parler d'arrangements avec la réalité – Denise Jodelet les nomme distorsions, supplémentations et défalcations. La distorsion se caractérise par le fait que « *tous les attributs de l'objet représenté sont présents mais accentués ou minorés de façon spécifique* » (Jodelet 2003b : 70). Cet effet se caractérise par des mécanismes de réduction, voire d'inversion, des aspects considérés comme négatifs de l'objet (inversement les aspects considérés comme positifs sont majorés). La supplémentation consiste « *à conférer à l'objet représenté des attributs, des connotations qui ne lui appartiennent pas en propre* » (ibid.). Des significations[2] aux connotations positives seront, par exemple, associées aux objets dans lesquels l'individu ou le groupe est investi. À l'inverse, la défalcation « *consiste en la suppression d'attributs appartenant à l'objet* » (Jodelet 2003b : 71). Ce mécanisme, qui est à l'œuvre dans toute simplification, est particulièrement appliqué aux objets investis négativement. Comme le remarque Denise Jodelet, il est souvent la résultante « *de l'effet répressif des normes sociales* » (ibid.).

Pour conclure cette première exploration de la notion de représentation, et avant d'en détailler les caractéristiques, nous retenons pour toute notre thèse la définition synthétique suivante : une représentation est une construction, idéelle ou investie dans des objets, issue de l'activité psychologique et sociale à travers laquelle un individu ou un groupe appréhende le réel en le reconstituant et en lui associant des sens. C'est un savoir pratique destiné à orienter les actions des individus, qu'il s'agisse de leurs communications, leurs comportements ou leurs réalisations.

1.1.2. Représentations individuelles et sociales : différences, similitudes, liens

Le débat scientifique sur l'opposition entre représentations individuelles et représentations collectives ou sociales conduit à nous pencher sur ce qui distingue ou rassemble ces deux faces du concept. Interroger les relations entre représentations sociales et représentations individuelles revient, principalement, à questionner le statut accordé au producteur de

[1] Qualifiant les représentations « *d'actes de perception et d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance, où les agents investissent leurs intérêts et leurs présupposés* » (Bourdieu 2001 : 282), Pierre Bourdieu donne un sens politique à la notion en sortant les représentations de leur relative neutralité. Les représentations d'un individu ou d'un groupe ne sont pas simplement les fruits de la manière dont le réel lui apparaît ou dont il est « conditionné » socialement pour le voir apparaître, mais aussi de leurs intérêts, autrement dit de la manière dont il souhaite le voir apparaître.

[2] Notons ici que nous distinguons le sens de la signification. La signification est ce que désigne un mot tel qu'il est communément admis (ce que désigne « objectivement » le mot). Un terme peut avoir plusieurs significations. Le sens recouvre un ensemble plus large : c'est l'ensemble des attributs que l'on (acteur ou groupe social) y met : connotations, dénotations, etc. Un objet peut être désigné par plusieurs termes et donc investi de plusieurs sens (Bulot 2001). Cette distinction, que nous empruntons à Thierry Bulot, n'est pas effectuée par tous les auteurs cités dans ce chapitre et les suivants.

représentations. La « triangulation » objet-représentation-sujet proposée par Denise Jodelet (2003) sur laquelle nous appuyons notre définition considère avec attention la place accordée aux acteurs. Dans la littérature, on retrouve essentiellement deux manières de formuler ce questionnement. La première consiste à essayer de cerner ce qui relève de la variation individuelle d'une représentation sociale. On tente d'y distinguer ce qu'on pourrait nommer des « représentations sociales individualisées », ou comment les individus s'approprient les représentations sociales. La seconde effectue la démarche inverse, c'est-à-dire s'interroge sur ce qui est collectif ou social dans les représentations individuelles. On cherche somme toute à déterminer ainsi ce qui relève de la représentation socialement partagée parmi la somme des matériaux (discours, comportements) produits par les acteurs membres d'un même groupe social. Un consensus émerge autour du fait qu'il est difficile de séparer ce qui, dans une représentation, est (ou serait) individuel ou social, les deux aspects s'intriquant en permanence (Harré 2003). Ce qui implique de creuser la question.

Il y a d'abord l'approche des partisans d'une distinction claire entre les deux notions. Certains auteurs hiérarchisent les représentations individuelles et sociales à partir du nombre d'individus qui se les approprient et aux modes d'élaboration qui les distingueraient. Les premières seraient construites et utilisées par un seul individu, alors que les secondes seraient la part sous-jacente des représentations communes au sein du groupe social. Pour les partisans de cette seconde posture, les représentations individuelles seraient « *le produit d'un itinéraire de vie, d'une vision du monde singulière, d'un être-au-monde tel que l'étudient les phénoménologues* » (Debarbieux 2003c : 791). Les représentations sociales seraient elles « *des formes de connaissances ordinaire, socialement élaborées et partagées, à visée pratique, notamment dans la maîtrise de l'environnement et l'adoption d'attitudes et de comportements collectifs* » (ibid.). La séparation entre ces deux types de savoir se ferait donc autour d'une distinction sur l'origine des constructions mentales. Il y aurait, d'un côté, les représentations individuelles, qui seraient d'origine « *psychique* » [1], et de l'autre, les représentations sociales d'origine « *idéologique* » (Giust-Desprairies 2004). Cette classification nie l'intrication des aspects psychiques et sociaux lors de la formation des représentations. Ainsi, le parcours personnel et psychique des individus pourrait s'effectuer hors de toute influence sociale, alors qu'un savoir partagé le serait de façon uniforme. Cette classification nous semble trop simplificatrice et pratiquement inapplicable puisque, une fois celles-ci formées, il est bien difficile de trier différentes représentations en fonction de leur origine supposée. Elle est, le plus souvent, employée par des chercheurs soucieux de ne pas « sur-interpréter » en inférant des propriétés collectives et ne considérant les expressions recueillies que comme strictement individuelles ou, au contraire, ne souhaitant se concentrer que sur le « cas général » sans s'encombrer des variations individuelles.

Si nous nous en distancions, ces approches ont tout de même quelque intérêt dont celui de mettre en exergue la difficulté à dire ce que seraient « le social », « l'individuel », et les relations entre ces deux niveaux. Selon Rom Harré, la principale faiblesse du vocable « représentations sociales » repose davantage sur le terme « sociales » que sur celui de « représentations », qui est assez bien défini[2]. Il écrit que « *le concept de "social" pour traduire le terme « collectif » de*

[1] Le terme psychique définit ici le bagage unique de chaque individu, c'est-à-dire la synthèse d'une part de son histoire et de situation présente au moment où émerge la représentation et d'autre part de son activité mentale (au sens chimique, neuronale).

[2] Cette question, déjà abordée brièvement dans le chapitre 1 (partie 1.2.1.), est commune à de nombreuses notions auxquelles on accole, souvent sans le peser, le qualificatif « social ».

Durkheim ne renvoie à rien d'autre, du moins comme la théorie l'a développé jusqu'à maintenant, qu'à un agrégat de gens, liés par la simple similitude de leurs croyances. Un tel groupe est une entité taxonomique créée par un spécialiste des sciences humaines en vue d'appliquer un concept. Les groupes réels sont des ensembles de personnes qui sont constitués en véritables collectifs par leurs relations internes » (Harré 2003 : 149). Si le constat est juste, et qu'il est difficile d'adopter une position tranchée dans le débat autour de la question centrale de la définition du social, il nous semble que la construction de catégories d'analyse *a posteriori* fait partie intégrante de la pratique scientifique et n'en remet pas en cause la validité.

En outre, dans le cas d'une étude empirique des représentations, ce développement soulève un paradoxe : si un objet existe comme représentation d'un groupe social, mais que ce groupe est aussi constitutif de cette représentation, comment identifier le groupe qui permettra de faire émerger des représentations par définition dépendantes mais aussi constitutives de la composition du groupe qui les formule ? Il semble nécessaire de fixer *a priori* un des deux aspects, ce que nous faisons dans le cadre de cette thèse[1]. Il est alors possible de dire qu'une représentation sociale est la construction d'une réalité collective propre à un groupe social déterminé, à condition de définir ce que l'on entend par groupe social. Comme introduit dans le premier chapitre (partie 1.2.2.), nous choisissons de retenir la définition de Pascal Moliner et ses collègues pour qui un groupe social est « *un ensemble d'individus interagissant les uns avec les autres et placés dans une position commune vis-à-vis d'un objet social* » (Moliner *et al.* 2002 : 21). Ce choix n'évacue pas l'aspect social de l'étude puisque l'existence de représentations partagées d'un même objet serait la preuve que les acteurs qui les formulent se reconnaissent au moins en partie comme un groupe (Abric 1994a ; Mannoni 2012). Considérant cela, on comprend que les représentations sociales ne sont pas réductibles à la seule somme de représentations individuelles et que considérer que le caractère social d'une représentation tiendrait avant tout à sa distribution chez plusieurs individus est un raccourci naïf. Si cette distribution est bien nécessaire, l'aspect social de la représentation suppose « *un processus d'adhésion et de participation qui la rapproche de la croyance* » (Moliner 1996 : 66). On ne peut pas dire « *que l'on partage une même idée, une même représentation, comme on partage un même sort* » (ibid.). Si elle est nécessairement partagée par les membres d'un groupe social, cela n'en fait pas un élément forcément uniforme ou consensuel. Ainsi, « *les consensus que l'on rencontre à propos des éléments d'une représentation donnée dépendent à la fois de l'homogénéité du groupe et de la position des individus par rapport à l'objet de représentation. De telle sorte que le caractère consensuel d'une représentation est généralement partiel, localisé à certains éléments de cette dernière* » (Moliner *et al.* 2002 : 13). Il y a toujours une composante individuelle dans l'élaboration, l'appropriation et la mobilisation d'une représentation sociale. C'est pourquoi on peut définir la représentation individuelle comme une « *structure construite, produite et imaginée par l'individu et néanmoins intelligible pour la collectivité en tant que représentation imprégnée d'informations et d'apprentissages sociaux* » (Di Méo 1994 : 257). Il y a une composante sociale dans toute représentation individuelle. La plupart des auteurs s'accordent pour dire que la réflexion sur ce qui différencie représentations individuelles et représentations sociales ne doit pas conduire à conclure à une opposition stricte, mais plutôt à proposer des pistes de réflexions pour penser leur complémentarité.

[1] Définissant *a priori* les groupes dans lesquels nous sélectionnons les individus répondant à notre enquête (habitants et concepteurs) pour étudier leurs représentations plutôt que de les construire *a posteriori* en étudiant les représentations spécifiques d'individus sélectionnés de manière aléatoire. Chaque enquêté appartenant à différents groupes sociaux, nous nous intéressons évidemment aussi *a posteriori* aux multiples groupes d'appartenance des individus que nous sélectionnons car ils se trouvent dans nos groupes *a priori* (cf. chapitres 6 et 7).

La définition de la représentation individuelle proposée par Guy Di Méo introduit une seconde approche du rapport entre représentations sociales et individuelles qui considère les premières comme substrat des secondes. Le premier à avoir développé cette position est Serge Moscovici. Selon lui, l'opposition stricte entre représentations individuelles et collectives est exagérée (il considère essentiellement l'opposition décrite par Émile Durkheim) et l'écart entre éléments individuels et éléments collectifs doit être relativisé (Moscovici 1976). Pour Serge Moscovici, les représentations sociales sont à l'origine des représentations individuelles, qui s'en écartent plus ou moins en fonction des activités mentales de chacun. Dans un groupe social, une représentation partagée donnera lieu à autant de variantes individuelles ou d'interprétations personnelles qu'il y a d'individus. Comme l'écrivent Willem Doise et Augusto Palmonari, « *on ne peut pas éliminer de la notion de représentation sociale les références aux multiples processus individuels, interindividuels, intergroupes et idéologiques qui entrent en résonance les uns avec les autres et dont les dynamiques d'ensemble aboutissent à des réalités vivantes que sont en dernière instance les représentations sociales* » (2001 : 83). Dans cette perspective, il est possible de considérer la notion de représentation comme « *une passerelle entre le monde individuel et le monde social* » (Moscovici 2003 : 99). Pour Serge Moscovici, le lien qui unit représentations individuelles et représentations sociales se trouve essentiellement dans le processus de formation de ces dernières. Comme nous le détaillons dans la partie 1.2.1 de ce chapitre, une grande part de ce processus se déroule durant la communication entre individus et c'est elle « *qui permet aux sentiments et aux individus de converger, de sorte que quelque chose d'individuel peut devenir social, ou vice versa* » (ibid.). Distinguer de cette manière les deux notions nous amène à considérer que, si les représentations peuvent être qualifiées de sociales, c'est moins en raison de leurs supports (individuels ou collectifs) que de leur mode d'élaboration.

C'est ce que soutient Denise Jodelet lorsqu'elle insiste sur le fait que les représentations d'un groupe social intègrent les subjectivités des acteurs qui le composent, autant que les représentations individuelles intègrent celles du groupe social. Selon elle, la question de la place de l'acteur demeure un point faible de l'approche théorique des représentations sociales, faute d'une réflexion systématique sur la question (Jodelet 2008). Dressant le constat d'un retour de l'individu[1] dans les sciences sociales, Denise Jodelet suggère une piste pour sa réintégration dans la théorie des représentations. Apparentée à la posture constructivo-structuraliste que nous adoptons, cette piste consiste à considérer que l'acteur « *ne serait pas un individu isolé dans son monde de vie, mais serait authentiquement social ; un sujet qui intériorise, s'approprie les représentations tout en intervenant dans leur construction* » (Jodelet 2008 : 27). Ce que Denise Jodelet défend n'est pas un déplacement de l'étude des représentations sociales vers celles des représentations individuelles[2], mais une intégration de la notion de subjectivité dans leur étude, se rapprochant ainsi par exemple des travaux de Pierre Bourdieu sur l'*habitus* (Bourdieu 1979)[3]. Selon Denise Jodelet, « *reconnaître l'existence d'un sujet n'implique pas pour autant de supposer chez lui un état de solipsisme* » (2008 : 35). Pour appuyer sa proposition

[1] Il d'agit d'un constat dressé parallèlement par de nombreux auteurs de disciplines différentes (Lussault 2007, par exemple).

[2] Cette tendance est assez largement répandue depuis une dizaine d'années, certains chercheurs, constatant la montée de l'individualisme dans la société, défendent l'idée qu'il faut suivre cette logique pour continuer à l'analyser correctement (Bourdin 2004, par exemple). Certains (Genestier 2001, notamment) affirment en substance que les représentations sociales disparaissent progressivement pour laisser place aux représentations atomisées d'individus autocentrés.

[3] Comme l'*habitus*, le terme d'intégration utilisé par Denise Jodelet réfère au processus d'intériorisation, celui par lequel les normes et les valeurs sociales sont intégrées dans le système cognitif des individus.

d'intégration, elle suggère de considérer les représentations comme appartenant à trois sphères : la subjectivité, l'intersubjectivité et la transsubjectivité[1].

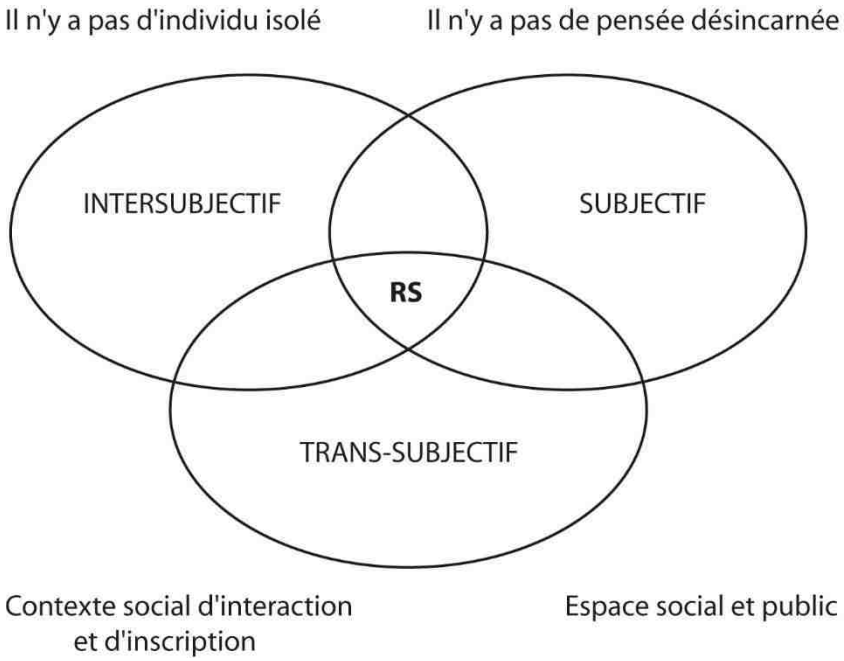


Figure 4. Les trois sphères d'appartenance des représentations sociales (d'après Jodelet 2008 : 36)

Les mentions situées dans les angles de la figure 4 rappellent que les sujets ne sont pas conçus comme des individus isolés, mais « *comme des acteurs sociaux actifs, concernés par les différents aspects de la vie quotidienne qui se développe dans un contexte social d'interaction et d'inscription* » (Jodelet 2008 : 37). Le terme « inscription » est employé ici pour définir la nature des rapports entre les individus et le contexte social dans lequel ils vivent, c'est-à-dire à la fois leur participation à un réseau d'interactions avec d'autres individus (membres des groupes sociaux auxquels ils appartiennent mais aussi d'autres groupes) et leur place dans la structure sociale (position dans les groupes sociaux, contexte de vie, espace social et public).

La sphère de la subjectivité renvoie à l'activité de construction de représentations de l'individu à travers ses expériences et ses réflexions propres, c'est-à-dire à des situations strictement individuelles. Il est considéré que les représentations qui en découlent reposent tout de même sur un substrat social (Moscovici 1976), qu'il soit le conditionnement des individus par les interactions préalables avec d'autres membres du groupe social, ou simplement le fait que le monde qu'ils expérimentent est issu d'un long processus collectif de production d'objets idéels et matériels. La sphère de l'intersubjectivité correspond, elle, « *aux situations qui, dans un contexte donné, contribuent à l'établissement de représentations élaborées dans l'interaction entre les sujets, pointant en particulier les élaborations négociées et établies en commun par la communication verbale directe* » (Jodelet 2008 : 39). C'est ce type de situations qui est le plus souvent étudié par les psychologues s'intéressant aux représentations sociales puisqu'elles permettent leur collecte « directe » (cf. chapitre 5, partie 1.). Dans ces situations, la construction de représentations permet aux individus de partager des significations communes et négociées

[1] Le terme fait ici référence aux travaux de Raymond Boudon sur ce qu'il qualifiait de « *raisons transsubjectivement valides* » (Boudon 1995 : 31) de s'approprier des croyances et de les partager collectivement. Au centre de ces raisons, il y a le fait que les croyances fassent sens pour l'ensemble des acteurs concernés et qu'ils les considèrent comme attestées empiriquement, logiquement ou moralement.

autour d'un objet social. Enfin, la sphère de la transsubjectivité est constituée des « *éléments qui traversent le niveau tant subjectif qu'intersubjectif. Leur échelle domine aussi bien les individus et les groupes que les contextes d'interaction, les productions discursives et les échanges verbaux* » (ibid.). Elle renvoie à tout ce qui est partagé, au-delà du cadre des interactions, par tous les membres d'un groupe social, qu'ils soient en contact direct ou non.
Ce partage – Denise Jodelet parle de « communalité » – a diverses origines. Premièrement, il peut être issu du « *patrimoine de ressources fournies, pour l'interprétation du monde, par l'appareil culturel* » (ibid.). Deuxièmement, il peut provenir des espaces où évoluent les individus (espace social, espace public) et « *où circulent des représentations provenant de sources diverses : la diffusion par les moyens de communication de masse, les cadres imposés par les fonctionnements institutionnels, les hégémonies idéologiques, etcetera* » (Jodelet 2008 : 40). Si les représentations peuvent être ainsi passerelle entre le social et l'individuel, c'est parce qu'elles sont le fruit d'interactions entre individus et groupes, mais aussi parce qu'elles sont constitutives de l'existence du groupe lui-même, notamment de l'adhésion de ses membres à une vision commune de la réalité[1]. Il n'y a pas rupture, mais continuum, entre l'identité des individus et celle du groupe qu'ils composent (Di Méo 2007).

Les représentations sociales étant le fruit d'une élaboration psychologique et sociale et n'étant pas accessibles directement, c'est par la collecte de représentations *a priori* individuelles puis par leur croisement que l'on peut décrypter ce qui, dans l'expression d'un individu, correspond à des représentations sociales, et notamment aux représentations dominantes de la société ou du groupe au sein duquel il vit. Cela étant, comment pouvons-nous affirmer qu'une représentation est sociale ? La récurrence de représentations similaires ou consensuelles est l'un des éléments permettant ce *distinguo*, mais elle suppose quelques précautions d'usage. Ainsi, « *on peut supposer que la vision commune au groupe réside dans les quelques opinions consensuelles, tandis que les expériences individuelles s'expriment dans la variabilité d'opinions* » (Moliner *et al.* 2002 : 22). Cette supposition suggère notre capacité à saisir ce qui relève du social. En revanche, elle ne permet pas de penser la diversité des discours individuels, quand bien même ils s'inscrivent dans une logique commune. Il faut formuler à cet effet trois suppositions supplémentaires pour compléter la première. « *Il faut tout d'abord admettre que les consensus qui vont se réaliser dans un groupe ne résultent pas simplement de convergences individuelles et aléatoires, mais sont déterminés par des facteurs communs à tous les individus. Il faut ensuite supposer que les opinions les plus consensuelles sont dotées de qualités particulières et qu'elles permettent notamment de définir l'objet de représentation. Enfin il faut supposer que les opinions les plus consensuelles ne peuvent pas entrer en contradiction avec les autres opinions et croyances de la représentation* (ibid.). Etudier les représentations sociales en s'appuyant sur le recueil et le croisement de discours individuels[2], c'est-à-dire traduire empiriquement la théorie des représentations présentée dans ce chapitre, nous amène à conférer à ces quatre suppositions le statut de postulats, attendu qu'elles nous sont nécessaires et que ce n'est pas l'objectif de cette réflexion que de les prouver.

Conformément au positionnement constructivo-structuraliste que nous adoptons, de même qu'aux principes de la sociologie de la complexité et ses apports sur l'influence des effets sur les causes et *vice versa*, nous avançons qu'il faut tenir compte du fait que les représentations

[1] C'est là l'un des rôles des représentations, comme nous l'expliquons dans la partie 1.1.3. de ce chapitre.
[2] Le chapitre 5 de ce manuscrit, consacré à la méthodologie mise en œuvre, revient en détail sur le sujet.

des acteurs influencent celles du groupe social auxquels ils appartiennent, tout comme celles du groupe conditionnent les leurs. Nous considèrerons en effet que « *la représentation, en tant que savoir partagé, est élaborée par l'individu à l'aide de schèmes de la pensée sociale, est intégrée dans son système de valeurs dépendant de son histoire, de ses expériences antérieures, du contexte social* » (Haas 2006 : 12). Réduire l'étude des représentations à un aspect purement individuel ou psychologique ou à un aspect purement social ou sociologique – autrement dit refuser de considérer la complexité des systèmes explicatifs et l'articulation entre eux – serait préjudiciable. Il est tout aussi impossible d'envisager un individu dont les représentations seraient autonomes car cela reviendrait à le penser en dehors de tout cadre social, que des représentations sociales qui ne seraient pas nourries par la mise en commun de représentations individuelles. Bien qu'il se focalise prioritairement sur les représentations sociales (pour les raisons énoncées dans le chapitre 1), notre travail prend en compte la subjectivité des individus et la variabilité de leurs expressions.

1.1.3. Rôles informatif, régulateur et opératoire

Comme annoncé dès l'entrée en matière de ce chapitre, les représentations sont une forme de savoir à vocation pratique puisqu'elles sont construites pour guider les actions des individus[1]. Ce rôle, que l'on qualifiera d'opératoire, découle des deux premiers rôles des représentations. Le premier est un rôle informatif : en reconstituant le réel, elles permettent l'appréhension et l'interprétation du monde. Le second est un rôle régulateur : les représentations règlent les rapports sociaux au sein des groupes et entre eux. Ces rôles[2] s'appuient sur trois processus. Le premier, qui rend possible les deux autres, est la catégorisation : elle consiste en l'association à un objet de dimensions descriptives permettant aux individus de le joindre à d'autres dans une catégorie afin d'ordonner leur environnement en classes d'objets de représentations comparables. Le deuxième est l'objectivation : c'est le processus qui conduit la représentation à se substituer, pour les individus, à l'objet réel alors que des propriétés lui sont allouées ou enlevées en fonction de sa catégorisation. Le troisième est l'ancrage : c'est le processus par lequel les individus qui appréhendent un nouvel objet insèrent celui-ci dans une pensée sociale organisée constituée lors des deux processus précédents. Le schéma suivant (figure 5.) illustre comment ces trois processus s'agencent afin de permettre aux représentations d'assurer leurs rôles et *in fine* permettre aux individus d'agir.

[1] Ce qui ne signifie pas que l'acquisition du savoir précède l'action, les représentations sont une forme d'expérience (Tuan 2006) et l'acquisition et l'action se font plus ou moins simultanément (autrement dit les représentations sont actualisées simultanément à chaque expérience nouvelle elle-même conditionnée par les représentations préexistantes, et ainsi de suite).

[2] Nous faisons le choix de suivre ici le découpage en trois rôles proposé par Serge Moscovici, Denise Jodelet et Pascal Moliner (entre autres). Il existe d'autres découpages théoriques comme par exemple celui de Jean-Claude Abric qui distingue les rôles « *de savoir* » (ce que nous nommons informatif), « *identitaire* » (ce que nous nommons régulateur), « *d'orientation* » et « *justificateur* » (rôles que nous regroupons sous le terme « opératoire » ne distinguant pas les actions physiques (orientation) des actions de discours (justification)) (Abric 1994a).

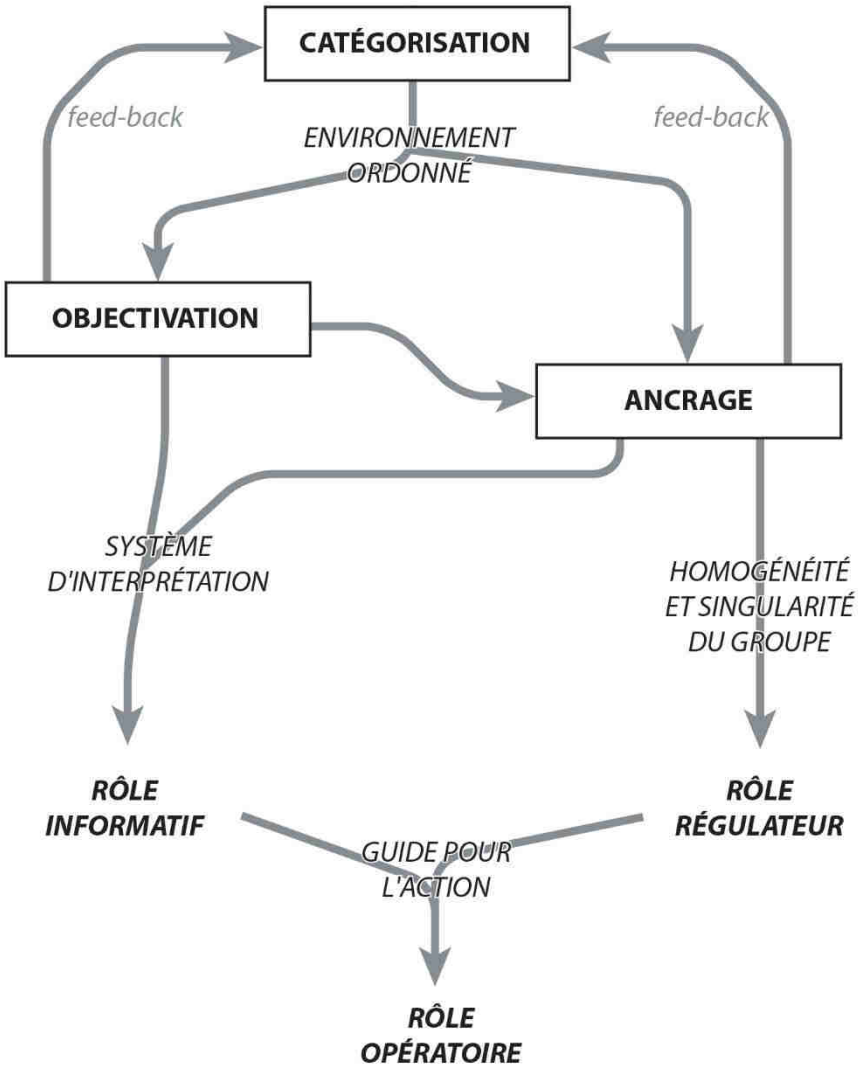


Figure 5. Les rôles des représentations (réalisation personnelle)

Si nous avons besoin de reconstruire le réel auquel nous sommes confrontés, c'est avant tout parce qu'il est trop complexe pour que nous puissions l'appréhender directement. Pourtant, « *nous avons toujours besoin de savoir à quoi nous en tenir avec le monde qui nous entoure. Il faut bien s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'il pose* » (Jodelet 2003b : 47). C'est pourquoi nous élaborons des représentations, qui permettant de rendre « *la réalité physique et sociale intelligible* » (Moscovici 1976 : 27). Elles s'établissent comme la réalité commune à un ou plusieurs groupes sociaux, c'est-à-dire qu'elles permettent à chaque individu de « *maîtriser l'environnement et de se l'approprier en fonction d'éléments symboliques propres à son ou ses groupes d'appartenance* » (Roussiau et Bonardi 2001 : 19). Une fois élaborées, les représentations agissent comme un ensemble d'instruments d'appréhension des objets, qu'ils soient, par exemple, des personnes, des idées, des situations ou des espaces. Elles fournissent aux individus et aux groupes des systèmes d'explication, d'assimilation, de comparaison, de classement. Elles leur donnent des cadres, des repères, des balises : en d'autres termes, elles leur permettent de disposer d'un système de connaissances à propos d'un objet donné. Ce système permet d'anticiper sur des situations nouvelles, qu'il permet de faire entrer dans un cadre connu (Giust-Desprairies 2004) et de faire des prévisions : c'est l'un des aspects qui les rend opératoires. Les représentations fournissent

aux individus « *des notions prêtes à l'emploi et un système de relations entre ces notions permettant l'interprétation, l'explication et la prédiction* » (Moliner 1996 : 14). En ce sens, certains auteurs considèrent que les représentations font, pour les individus, office de théorie de l'environnement social (Harré 2003 ; Moliner 1996).

Cette dernière théorie s'appuie elle aussi sur différents processus. Le premier d'entre eux est la catégorisation (Abric 1994a). Une catégorie peut synthétiquement être définie comme un ensemble de dimensions descriptives : « *un objet appartiendra à la catégorie lorsque ses caractéristiques correspondront aux dimensions descriptives et qu'elles se situeront dans les limites de variation acceptées* » (Moliner 1996 : 15). Par exemple, pour la plupart des individus, Lyon et Nantes sont des villes, les caractères de catégorisation étant notamment l'urbanité et la coprésence[1] dont les dimensions peuvent varier. Le processus de catégorisation remplit essentiellement cinq fonctions. Premièrement, il permet « *de réduire la complexité de notre environnement* » (ibid.) : les catégories permettent aux individus d'appréhender un grand nombre d'information en les regroupant (synthèse). La catégorie ville peut, par exemple, contenir de nombreux éléments (Paris, Lyon, Nantes, Besançon, Boston, Montréal, Istanbul…). Deuxièmement, il facilite « *l'identification et la reconnaissance d'objets inconnus* » (ibid.) : si un objet est associé à une catégorie qui existe pour l'individu, celui-ci lui attribue les caractéristiques propres à cette catégorie ou, inversement, il classe un nouvel objet dans une catégorie car les caractéristiques de celui-ci l'en rapprochent. La catégorie ville permettra, par exemple, d'appréhender le nouvel objet Tours. Troisièmement, « *il facilite aussi l'intégration des apprentissages* » : lorsque quelque chose est appris à propos d'un objet, la nouvelle caractéristique est associée à tous les éléments de la dite catégorie. Par exemple, si l'on apprend que Lyon est polluée, c'est toute la catégorie ville qui sera associée à cette caractéristique. Quatrièmement, la catégorisation contribue « *à l'orientation des conduites* » (ibid.) : le comportement à adopter vis-à-vis des objets est défini en fonction des caractéristiques de celle-ci et s'applique à tous les objets. Si une des caractéristiques de la ville pour un individu est d'être un espace dangereux, cet individu aura tendance à éviter Nantes ou Lyon. Cinquièmement, et c'est là une fonction qui synthétise les quatre premières, le mécanisme de catégorisation « *ordonne notre environnement* » (Moliner 1996 : 16) : il est pour les individus un outil pour classer les informations de natures diverses qui lui parviennent en permanence. Une des conséquences de la catégorisation est d'amener les individus à évacuer les propriétés de l'objet qui ne font pas partie des propriétés élémentaires de la catégorie dans laquelle ils les rangent ou lui attribuent des propriétés qu'il n'a pas forcément (Roussiau et Bonardi 2001). La fonction de catégorisation se déroule en fait en deux niveaux lorsqu'un individu se trouve face à un objet. Le premier niveau consiste à « ranger » l'objet dans la bonne catégorie, le bon corpus de connaissances. Une fois que l'objet est reconnu comme appartenant à une catégorie, celle-ci fournit des clefs pour l'appréhender et agir en conséquence et facilite donc la compréhension mutuelle entre individus. Par ailleurs, le mécanisme de catégorisation joue un rôle important dans la dynamique des rapports sociaux : les différences entre les catégories et les caractéristiques qui leur sont associées par des individus ou des groupes participent à la régulation des interactions (Mannoni 2012). Les acteurs appartenant à un même groupe social se trouvent ainsi unifiés par l'emploi des mêmes catégories (nommées de la même manière et

[1] Nous reprenons ici la définition de la ville donnée par Jacques Lévy (2003c). Si celle-ci ne saurait être appropriée totalement par tout à chacun, notamment à cause de la spécificité du vocabulaire employé, elle correspond néanmoins à des éléments communément utilisés lorsque le terme est employé dans la le langage courant.

associées aux mêmes dimensions descriptives), lesquelles peuvent aussi permettre au groupe de se différencier des autres. Imposer son système de catégories peut, par exemple, être un objectif pour un groupe souhaitant étendre son influence.
La catégorisation d'un objet dépend des informations contextuelles dont disposent les individus. Celles-ci peuvent rendre plus ou moins remarquables certains aspects d'un objet, conditionnant alors la pertinence apparente d'une catégorie ou d'une autre. Une catégorie va par ailleurs être d'autant plus facilement attribuée à un nouvel objet qu'elle est d'usage courant pour l'individu qui le découvre. Enfin, la catégorisation se caractérise par « *un effet d'accentuation subjective qui aboutit à une maximisation des similitudes perçues entre objets classés dans la même catégorie (effet d'assimilation) et à une maximisation des différences perçues entre objets classés dans des catégories différentes (effet de contraste)* » (Moliner 1996 : 19). On peut citer l'exemple des objets considérés comme « urbains » *versus* ceux dits « ruraux ». L'individu qui considère qu'un lieu où résident 5 000 habitants est un lieu urbain arguera de ses similarités avec des lieux de ce type (densité, services, activités, paysage), alors que celui qui le classera dans la catégorie « lieux ruraux » mettra en avant les propriétés inverses (faible desserte des transports en commun, présence de végétation, culture dite de « village »).

Le processus de catégorisation repose sur quatre mécanismes cognitifs (Moscovici 1976) qui conduisent les individus à être capables d'ordonner leur environnement, c'est-à-dire à la fois de classer les objets dans la catégorie adaptée et de faire en sorte que celle-ci leur fournisse des clefs d'interprétation afin de l'appréhender. Ces quatre mécanismes sont le « *formalisme spontané* », le « *dualisme causal* », le « *primat de la conclusion* » et « *le recours à l'analogie* ». Le schéma suivant synthétise le processus.

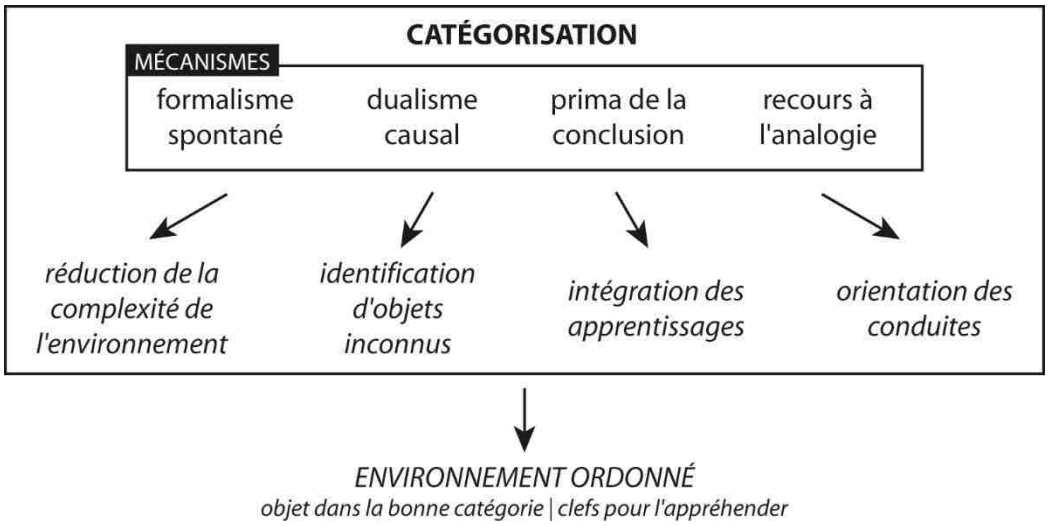


Figure 6. Synthèse du processus de catégorisation (réalisation personnelle)

La catégorisation est essentiellement un acte de discours : les individus « rangent » les objets en leur associant une étiquette linguistique. Ce mécanisme est ce que Serge Moscovici nomme « *le formalisme spontané* » (Moscovici 1976) des représentations. Le vocable de « *formalisme spontané* » décrit le fait que les représentations permettent une communication simple, économe, grâce à l'utilisation de clichés ou de formules préconstruites, lesquelles renvoient à

des concepts partagés qu'il n'est plus besoin de définir ou d'expliciter[1]. On peut prendre l'exemple de la formule, employée tant par les citadins que par les professionnels de l'urbain, de la « *ville à taille humaine* » (Mainet 2011). Le second mécanisme décrit par Serge Moscovici[2] est le « *dualisme causal* », c'est-à-dire le fait que deux logiques d'établissement des liens de causalité entre éléments coexistent. La première est qu'il ne peut y avoir causalité que si la cause précède l'effet (on retrouve cette logique dans la construction du savoir scientifique). La seconde est simplement une logique d'association ou de corrélation : la coexistence de deux éléments est interprétée comme un lien de causalité entre eux. Cette propension à établir des liens de cause à effet fait dire à certains auteurs que nous agissons quotidiennement comme des « *causalistes* » (Moliner 1996). Le « *dualisme causal* » fournit aux individus des clefs d'explication des phénomènes qu'ils observent. C'est, par exemple, le lien établi par certains urbanistes entre les formes de l'urbanisme moderne et la délinquance qui règnerait dans les quartiers de grands ensembles[3]. Le troisième mécanisme, qui conduit à la catégorisation, est le « *primat de la conclusion* » : alors que le raisonnement scientifique part d'un questionnement et d'une hypothèse avant d'aboutir à une conclusion par l'application d'un protocole, les représentations posent la conclusion dès le début[4]. Si le raisonnement scientifique va le plus souvent peser les éléments qui contredisent ses hypothèses autant que ceux qui les valident, les représentations donnent le prima à la stratégie de confirmation, les hypothèses ayant davantage un statut de postulats qu'il convient éventuellement de justifier. Concrètement, ce mécanisme sert aux individus et aux groupes à forger rapidement (donc pour eux efficacement) une opinion sur des objets variés avant de construire un discours d'argumentation et d'affirmation. Le quatrième mécanisme repéré par Serge Moscovici est le recours systématique à l'analogie entre objets. Ce mécanisme renforce la catégorisation : il permet de construire des catégories facilement et de relier différentes catégories. Le principe d'analogie fonctionne par agrégations de proche en proche et par généralisation. C'est ce procédé qui est, par exemple, à l'œuvre lorsque des habitants interrogés associent concepteurs d'espace et représentants politiques parce que « *c'est pareil, c'est la mairie, c'est eux qui décident* ».

Ces quatre mécanismes conduisent à considérer que ce qui distingue les représentations du savoir scientifique est le processus d'objectivation (Doise et Palmonari 2001). Un processus simple, schématisé graphiquement à la figure 7.

---

[1] Nous retrouvons ici l'idée « *d'abréviation intellectuelle* » développée par Rob Shields (1991) à propos des dénominations des espaces (cf. chapitre 1, partie 2.2.2.).

[2] Dans son ouvrage fondateur, *La psychanalyse, son image et son public* (publié initialement en 1961, nous avons lu une réédition de 1976), que nous citons à de multiples reprises dans ce chapitre, Serge Moscovici utilise indifféremment le terme de « *représentations* » et celui de « *pensée naturelle* ». Les passages sur lesquels nous nous appuyons sont essentiellement écrits en utilisant ce terme. Nous ne le reprenons pas, d'abord par mesure de simplification, ensuite parce qu'il a progressivement disparu des écrits sur les représentations, à commencer par ceux de Serge Moscovici lui-même.

[3] L'emploi de « les » est ici volontaire, afin d'illustrer le mécanisme de généralisation produit par le processus de catégorisation.

[4] Il s'agit là d'une vision « idéalisée » et contestable du raisonnement scientifique, lequel se trouve souvent être en grande partie causaliste. Soit parce qu'il part d'un intuition (qu'Henri Lefebvre qualifie d'« *intuition brusque du chercheur* » (Lefebvre 1992)) qu'il va chercher à démontrer, soit parce qu'il répond à une question dont les termes de la conclusion sont plus ou moins inclus dans la formulation (par exemple lorsque cette question est une commande formulée par un commanditaire intéressée par la validation scientifique de la réponse attendue). Plus généralement, la séparation entre production du savoir scientifique et du savoir commun n'est pas si différente que ce propos le laisse croire (cf. chapitre 1, partie 1.1.2.).

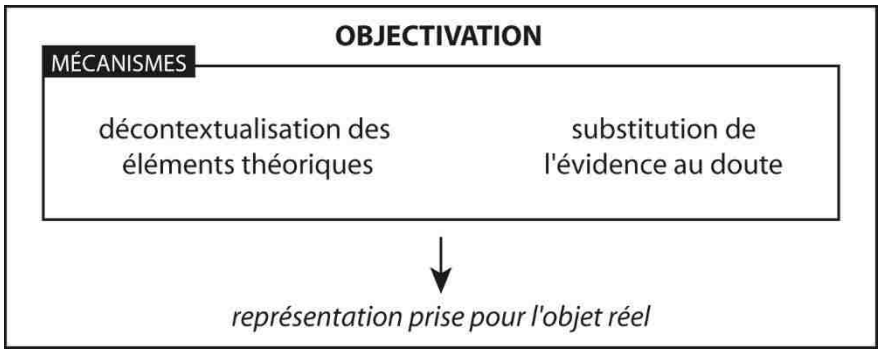


Figure 7. Synthèse du processus d'objectivation (réalisation personnelle)

Le processus d'objectivation se caractérise « *par la sélection, la décontextualisation des éléments théoriques et la formation d'un "noyau figuratif"* » (Giust-Desprairies 2004 : 232)[1], autrement dit par « *la substitution du connu par le perçu* » (Moliner 1996 : 24). C'est l'objectivation qui rend les représentations opérationnelles pour les individus et les groupes. En effet, « *en fournissant des clés d'interprétation accessibles, en substituant l'évidence au doute [les représentations[2]] donnent aux individus un instrument de compréhension et d'action extrêmement efficace puisque consensuel* » (ibid.). Parce qu'elles sont consensuelles (au sein du groupe social) et évidentes, les représentations dépassent leur rôle d'appréhension du réel pour l'intégrer pleinement et devenir « *un facteur constitutif de la réalité sociale, de même que les particules et les champs invisibles sont un facteur constitutif de la réalité physique* » (Hewstone et Moscovici 1984 : 566). Ainsi, « *les idées ne sont plus perçues comme les produits de l'activité intellectuelle de certains esprits, mais comme les reflets de quelque chose existant à l'extérieur* » (Moscovici 1976 : 109). Les représentations apparaissent comme des connaissances irréfutables. C'est ce qui en fait pour les individus des guides appropriés pour l'action.

Le second rôle des représentations, celui de régulateur des rapports sociaux, provient tout d'abord du fait que, en tant que phénomène cognitif psychologique et social, elles « *engagent l'appartenance sociale des individus avec les implications affectives et normatives, avec les intériorisations d'expériences, de pratiques, de modèles de conduites et de pensée, socialement inculqués ou transmis dans la communication sociale, qui y sont liés* » (Jodelet 2003b : 53). Les représentations agissent comme une légitimation du sens commun et de l'appartenance du groupe : c'est autant parce que l'on fait partie d'un groupe social que l'on partage ses représentations, que parce que l'on partage ses représentations que l'on fait partie de ce groupe. Si le groupe élabore une représentation d'un objet social, c'est parce que la maîtrise de celui-ci constitue un enjeu pour lui. Celle-ci constitue, par définition, un aspect central des interactions sociales. Alors, « *en médiatisant le rapport des individus à l'objet, elle va organiser et réguler les interactions que cet objet suscite* » (Moliner 1996 : 27).
Pour appréhender un objet social, le groupe l'intègre dans les catégories de savoir qu'il a précédemment élaborées. Il s'agit là du processus d'« *ancrage* » (Moscovici 1976), qui est étroitement associé à celui d'objectivation. L'ancrage désigne « *les modalités d'insertion dans une pensée sociale constituée. L'interprétation de la réalité vise l'inscription sociale des individus, remplissant ainsi une fonction d'intégration. L'enjeu est d'introduire le nouveau dans un cadre de*

[1] La partie 1.2.3. de ce chapitre est consacrée à l'exposition de la théorie du noyau figuratif, principale approche théorique de la structuration des représentations.
[2] Le terme employé dans le texte original comme un synonyme de représentation sociale est « *connaissance naïve* » (utilisé comme synonyme par Pascal Moliner).

référence connu, de rendre l'étrange familier » (Giust-Desprairies 2004 : 232). La figure 8 synthétise ce processus.

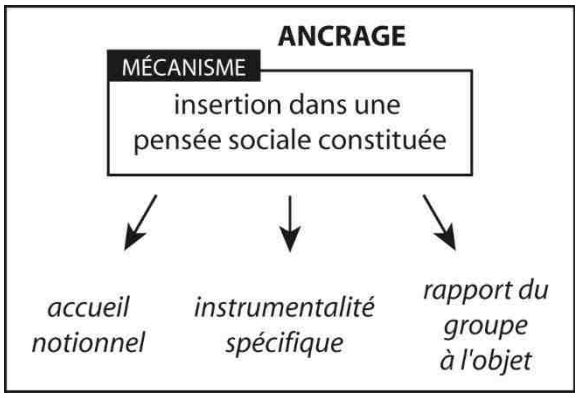


Figure 8. Synthèse du processus d'ancrage (réalisation personnelle)

Lors du processus d'ancrage, l'enjeu est pour les individus de rapprocher un nouvel objet complexe d'une catégorie qui leur est familière afin de le rendre accessible, ce que Denise Jodelet décrit comme l'inscription de la représentation dans un système « *d'accueil notionnel, un déjà-là-pensé* » (Jodelet 2003b : 56). Le processus d'ancrage met en œuvre les mécanismes de catégorisation, de formalisme spontané (étiquetage linguistique) et de causalisme (dualisme causal). C'est ce processus qui est à l'œuvre lorsque des personnes que nous interrogeons associent le relativement flou « développement durable » aux catégories plus familières de l'écologie, des normes de construction, ou de la publicité. C'est là un premier aspect du processus d'ancrage. Le deuxième est « *une instrumentalité particulière* » (Moliner 1996 : 29) qui conditionne la manière dont les individus vont interpréter et comprendre l'objet en l'insérant dans son environnement social. C'est le mécanisme qui, par rapprochements, va conduire les individus à situer le nouvel objet dans un champ ou un autre et permettre à la représentation de devenir un instrument d'interprétation et de compréhension. Par exemple, rapprocher le développement durable des normes de construction, c'est le situer dans le champ du règlementaire et du normatif et l'interpréter comme d'autres objets de ce champ (règlementations sur l'accessibilité ou les incendies). Alors, « *en inscrivant, dès son origine, la représentation dans un réseau de significations spécifiques, orientant par la même son instrumentalité, le processus d'ancrage va donc déterminer les relations du groupe à l'objet* » (ibid.).

Les reconstitutions du réel proposées par les représentations sociales ne sont pas neutres. Si les individus qui en usent sont persuadés de leur impartialité (puisqu'ils les prennent pour la réel), le fait que certains aspects en soient écartés et que d'autres leur soient ajoutés leur confère une certaine orientation. De fait, elles se conforment plus ou moins aux intérêts et motivations de ceux qui les formulent. Le rôle de la représentation comme ciment du groupe social est donc renforcé par le processus d'ancrage. L'efficacité des représentations et leur rôle de régulateur des rapports sociaux sont consolidés dans le groupe, puisque l'ancrage vient définir son rapport à l'objet, et en dehors de celui-ci car cette insertion sera spécifique à chaque groupe social. C'est là le troisième aspect du processus d'ancrage : les différences entre les représentations d'un même objet dans des groupes sociaux distincts jouent un rôle important dans les rapports entre ces groupes (Clémence 2003). Nous pouvons prendre l'exemple des oppositions entre pro-loups et anti-loups relatées par Michel Lussault (2009) : les deux groupes se distinguent par la représentation réciproque d'un parc naturel régional comme un espace de loisir et de préservation, d'une part, comme un espace productif, de l'autre. Ces

représentations leur fournissent des clefs pour se positionner et agir et unifient de ce fait les groupes en leur sein autant qu'elles cristallisent les différences entre eux.
Représenter, pour les acteurs, c'est aussi, le plus souvent, se représenter dans son environnement social (groupe social, société dans son ensemble) (Giust-Desprairies 2004)[1]. Les représentations influencent ainsi l'identité des groupes et leur cohésion sociale. L'identité du groupe dépend « *de l'identité psychosociale des individus qui le composent* » (Moliner 1996 : 41), qui dépend, elle, à la fois de facteurs psychologiques et des facteurs sociaux. Parce que les représentations jouent un rôle dans la construction des identités individuelles, elles renforcent la conscience des acteurs qu'ils forment un groupe social, donc l'identité de celui-ci, c'est-à-dire à la fois ce qui le rend cohérent en interne et le singularise par rapport à l'extérieur. L'enjeu social de l'élaboration d'une représentation est « *de fonder l'identité des individus par rapport à cet objet et d'assurer ainsi la survie du groupe en tant qu'entité spécifique* » (ibid.). Une fois l'identité du groupe fondée, les représentations servent à la maintenir, autrement dit à assurer la cohésion sociale du groupe. Les représentations renforcent le sentiment d'appartenance des individus au groupe social, en même temps que leur sentiment de singularité. C'est là le fondement du principe de distinction (Bourdieu 1979). Les représentations permettent de choisir ou de légitimer une conduite à adopter et « *dans les interactions entre groupes. Notamment lorsque ces interactions se nouent autour d'objets sociaux* » (Moliner *et al.* 2002 : 13). Cela nous amène à considérer que les représentations ont, outre un rôle informatif et un rôle opératoire, un troisième rôle : celui de systèmes de régulation des rapports sociaux. C'est ce que résume Pascal Moliner : « *puisqu'elles médiatisent nos relations aux objets, elles vont réguler ces relations. Puisqu'elles concernent des objets se situant au cœur de l'interaction sociale, elles vont réguler cette interaction. Puisqu'elles nous servent d'instrument de compréhension de l'environnement social, elles vont réguler enfin nos modes d'analyses et d'interprétation de cet environnement* » (Moliner 1996 : 32). Selon Paul Ricœur, les représentations font le lien entre l'individu et le social dans le sens où leur rôle est avant tout de permettre aux individus de faire groupe et de légitimer l'existence du collectif. Il écrit qu'« *au plan de l'action individuelle, un agent peut prendre de la distance par rapport à ses raisons d'agir et les coordonner à un ordre symbolique représenté pour lui-même à l'écart de l'action. Mais c'est surtout au plan collectif que cet écart de la représentation est le plus manifeste. A ce plan, les représentations sont principalement des systèmes de justification et de légitimation, soit de l'ordre établi, soit d'un ordre susceptible de le remplacer* » (Ricoeur 1986 : 273). Comme nous le montrons par la suite (cf. partie 1.2.4. de ce chapitre), cette acception des représentations les lie fortement à la notion d'idéologie. Plus généralement, ces énoncés renforcent la double nature de processus et de produit des représentations introduite au début de ce chapitre (partie 1.1.1.), en soulignant comment la construction du système de connaissances pour l'action occupe dans la vie des groupes sociaux une fonction importante, comme le système lui-même (et subséquemment la manière dont il est mobilisé dans l'action).

Des rôles informatif et régulateur des représentations découlent leur rôle opératoire. Parce qu'elles contribuent « *à assurer le traitement de l'ensemble des informations sociales* », elles « *constituent un guide indispensable à l'élaboration de conduites et de comportements spécifiques* » (Ehrlich 1985 : 227). C'est pourquoi il faut considérer les représentations comme une forme de

[1] On retrouve ici une idée mise en avant par Erving Goffman (1973), Celui-ci emploie d'ailleurs le terme de représentation pour désigner la manière dont les acteurs se présentent aux autres (particulièrement aux membres de leur groupe social). La signification du terme est assez éloignée de celui présenté dans ces lignes et se rapproche davantage de l'idée de représentation théâtrale, même si on pourrait établir des ponts entre les deux notions (appel à une conception du réel partagée, à des clichés, des formules toutes-faites, etc.).

savoir pratique. Outre le fait qu'il pose clairement l'opposition au savoir scientifique, le terme « pratique »[1] se réfère, comme l'écrit Denise Jodelet, « *à l'expérience à partir de laquelle il est produit, aux cadres et conditions dans lesquels il l'est, et surtout au fait que la représentation sert à agir sur le monde et autrui. Ce qui débouche sur ses fonctions et son efficacité sociales* » (2003b : 61). Paul Ricoeur, qui utilise le terme de raisonnement pratique plutôt que de savoir pratique[2], le définit comme n'ayant pas seulement une visée pratique et stratégique, mais aussi comme un raisonnement sur les fins. Selon lui, le raisonnement pratique « *coordonne une composante psychologique, à savoir la préférence raisonnée ; une composante logique, l'argumentation qui arbitre entre deux revendications perçues l'une comme défaut, l'autre comme excès, pour aboutir à ce qu'Aristote appelle une médiété [un juste milieu] ; une composante axiologique, la norme ou la règle morale, et enfin le goût, ou le coup d'œil éthique, qui personnalise la norme* » (Ricoeur 1986 : 274). Cette définition souligne le fait que le savoir pratique n'est pas un mode de connaissance individuel relevant uniquement de l'ajustement de l'individu entre ses préférences et ses goûts. Il s'agit plutôt d'une construction où l'individu décide des fins et des moyens de ses actions à partir de ses intentions et du contexte social (idéologies, valeurs, représentations, normes). Du modèle simplifié du réel que sont les représentations au comportement, il y a quelques étapes, dépendant des intentions et capacités à agir des individus, comme le résume le schéma d'Antoine Bailly (ce qu'il nomme « *contraintes culturelles, sociales et économiques* » sont les caractéristiques que nous associons au rôle de régulation des rapports sociaux)[3].

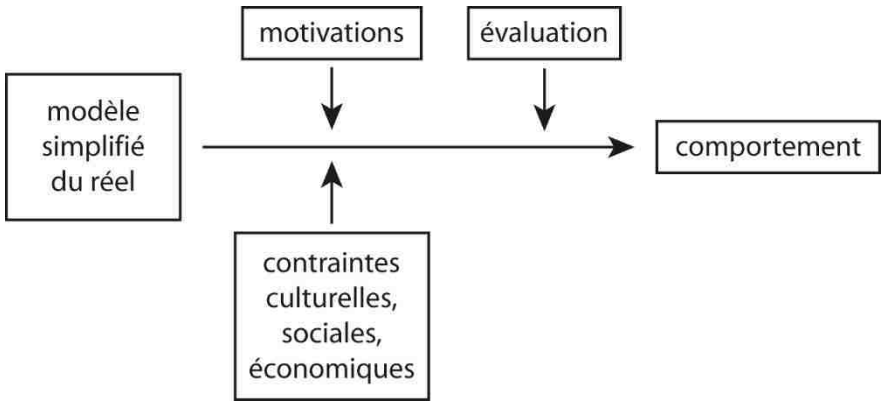


Figure 9. Des représentations au comportement (d'après Bailly 1974 : 215)

Les représentations ne servent pas à reconstituer le réel simplement pour le décrire et pour régler les interactions dans et entre les groupes sociaux, mais elles sont guidées par un objectif majeur : être capable de prendre position vis-à-vis de ces objets et d'agir en conséquence. Comme le résume Willem Doise, les représentations sont « *des principes générateurs de prises de position liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports* » (Doise 1985 : 245).

[1] « Pratique » ne doit pas ici être confondu avec « empirique ». Le savoir empirique, s'il se fonde sur l'expérience s'appuie sur la rigueur de l'exploration, du protocole expérimental et de l'administration de la preuve, trois caractéristiques qui ne sont, on l'a vu, pas l'apanage des représentations.

[2] Certains auteurs utilisent d'autres termes à l'acception proche. Muriel Rosemberg, par exemple, parle des représentations comme d'un « *savoir en usage* » (Rosemberg 2007 : 73).

[3] Les flèches indiquent une évolution chronologique (flèche horizontale) et l'entrée en jeu des différents processus (flèches verticales). Il s'agit d'une vision schématique et on pourrait discuter de l'effectivité de la succession des différentes étapes, laquelle est plus probablement variable d'une situation à l'autre. De plus, il faudrait en toute rigueur ajouter une flèche indiquant la rétroaction entre le comportement et la construction de représentations.

1.1.4. Représentation, mythe, image ?

Les notions « voisines » de celle de représentation sont nombreuses. Certaines ont été, ou sont toujours, employées comme de stricts synonymes : « pensée naturelle » ou « pensée naïve » par exemple. Couramment employés dans la littérature, notamment géographique, l'image et le mythe doivent être clairement distingués de la représentation pour comprendre comment nous employons « image » et pourquoi nous n'utilisons pas « mythe »[1].

On distingue essentiellement trois approches de la notion d'image : celle pour qui en fait un synonyme de représentation, celle qui s'attache à son seul l'aspect visuel et qui la différencie ainsi de la représentation tout en admettant les liens entre les deux notions, celle enfin qui fait de l'image un contenu spécifique non visuel : l'image d'une personne ou d'un objet.
Une première option consiste à employer les termes d'« image » et de « représentation » indifféremment. Elle amène à définir, en plan très large, l'image comme un « *système de signes médiatisant une relation de l'individu-acteur au monde* » (Lussault 2003c : 485). Pareil énoncé pourrait aussi désigner la représentation. Il en va de même de la précision suivante: « *une telle approche fait de l'image un système langagier (pas exclusivement discursif, ni textuel) investi dans les moindres actions des individus et qui rend sensible la relation pratique de l'individu à son « environnement » extérieur* » (ibid. : 489). Pareille conception fait de représentation et image des synonymes. Il s'agit d'une première approche que l'on retrouve assez souvent en géographie (Rosemberg 2000, par exemple), le terme « image » étant parfois accompagné du qualificatif « mentale ». Nous choisissons de ne pas suivre cette approche, jugée trop généraliste.
La deuxième manière de considérer l'image est plus spécifique, suivie par certains auteurs s'intéressant à l'espace, elle conserve le lien avec la vue. Hervé Gumuchian établit ainsi un *distinguo* entre image visuelle mentale et image mentale. La première serait une reproduction figurative d'une certaine réalité : les objets statiques. La seconde, si elle demeure figurative, tenterait de reproduire des processus et serait « *fragmentaire d'une part, floue et imprécise d'une autre* » (Gumuchian 1991 : 29). L'image mentale aurait comme support l'expérience directe du monde réel, mais aussi l'imaginaire et l'inconscient. Pour cet auteur, « *la notion d'image mentale est plus large que la notion d'image visuelle mentale* » (ibid.) et serait l'un des processus intervenant dans la construction des représentations[2], qui désigneraient « *une activité plus complexe de symbolisation du réel* » (ibid. : 67). L'image mentale est ici utilisée dans un sens proche de celui de représentation, comme chez Michel Lussault (2003c). Considérant que les représentations peuvent prendre une forme idéelle ou concrète, Bernard Debarbieux pousse la distinction entre image et représentation plus loin : « *de façon plus restrictive que beaucoup d'autres auteurs, [il réserve] le terme « image » pour une catégorie particulière de produits de la représentation : ceux qui dans ce processus réfèrent à ce premier ordre du réel sur le mode figuratif* » (Debarbieux 2004 : 199). Cependant, le lien qu'il établit entre image et représentation ne se limite pas à faire de la première une sous-catégorie spécifique de la seconde. Pour lui, « *l'image perçue n'est donc pas*

[1] Nous référons peu à ces deux notions (un peu plus à celle d'image telle que nous la définissons ci-dessous) et employons peu ce vocabulaire, mais empruntons des éléments à des travaux qui s'appuient sur elles et ne pouvons feindre d'ignorer leur existence dans les champs scientifiques qui nourrissent cette thèse, c'est pourquoi cette partie est à la fois brève et nécessaire.
[2] Hervé Gumuchian, qui s'intéresse essentiellement aux représentations des espaces urbains, considère que la construction des représentations s'effectue par deux modes de construction symboliques : l'élaboration d'images mentales d'une part, les processus verbaux d'autre part. Cette conception nous semble à la fois réductrice et trop laconique (nous revenons sur l'élaboration des représentations dans la partie suivante de ce chapitre).

qu'une facette de la représentation », elle est « *indissociable d'un tout qui la conditionne* » (Debarbieux 2004 : 205). L'ensemble des représentations des individus conditionne leur appréhension du monde et il est très difficile de concevoir une image, née de la perception directe d'une situation, qui ne soit pas influencée par des représentations, ou d'autres images, existant préalablement. La question des représentations figuratives n'étant pas centrale dans notre travail, nous ne retenons pas non plus ce type d'utilisation du terme « image ».
La troisième approche de l'image, qui en fait aussi une notion distincte de celle de représentation, est l'utilisation du terme (plus précisément celui d'image sociale) pour qualifier les informations que les individus décident de rendre apparentes à ceux à qui ils s'adressent. Le terme est alors utilisé dans un sens proche du terme commun, par exemple « chercher à donner bonne image de soi » ou de sa ville, son quartier. On se rapproche ainsi davantage d'une approche sociologique qui, contrairement à l'approche géographique, fait abstraction de l'association entre image et vue. Lorsqu'il bâtit ou tente de bâtir son image, l'acteur social doit à la fois maîtriser les informations qu'il diffuse mais aussi « *les systèmes d'interprétation mis en œuvre par ses interlocuteurs* » (Moliner 1996 : 6), autrement dit leurs représentations de ce qu'il projette. Contrairement à la représentation, l'image est ici pensée comme un pur contenu, le processus d'élaboration de l'image étant distinct en ceci que le processus de représentation est alors orienté par les intentions de l'acteur vis-à-vis de l'objet auquel il s'applique. Le terme est plus particulièrement employé pour décrire les stratégies des acteurs pour valoriser ou, au contraire, pour dévaluer l'image d'un objet donné, ce en s'appuyant sur les représentations préexistantes du groupe social. Cette approche est utilisée à la fois dans les recherches sur l'image des lieux (Lacaze 2004, par exemple) et dans les travaux de sociologie et de psychologie portant sur l'identité des individus et des groupes (Avanza et Laferté 2005, par exemple). C'est cette définition que nous employons dans la suite de cette thèse, par exemple lorsqu'il y est question des stratégies et opportunités de valorisation individuelle ou de distinction sociale des habitants (chapitre 6, partie 2.2.).

Si la notion d'image a été employée dans des sens variables (la brève présentation que nous en faisons ci-dessus, fort lacunaire, permet malgré tout d'en rendre compte), celle de mythe est, dans la communauté scientifique francophone, essentiellement associé au nom de Roland Barthes. La définition qu'il en propose a, depuis *Mythologies* (1970 (1953)), été utilisée par de nombreux auteurs, son acception reste passablement phénoménologique (Husserl 1993). Le mythe peut se définir comme un « *système de représentations collectives prenant souvent l'aspect d'un récit, qui met en ordre les connaissances et les expériences des membres d'un groupe et instaure un rapport de celui-ci au monde* » (Debarbieux 2003d : 647). Le mythe se distingue de la représentation, dont on peut considérer qu'il est une forme singulière, par son caractère strictement social et le fait qu'il agrège différentes croyances par le récit. En ce sens la représentation est « *l'unité de base des mythes* » (Martouzet 2013 : 11). Les rôles que joue le mythe sont les mêmes que ceux des représentations. Selon Raymond Barthes, les mythes, qu'ils concernent une pratique (le catch), un évènement (l'inondation de Paris), un produit (la nouvelle Citroën) ou encore une figure humaine (l'usager de la grève), sont des constructions qui ont une visée simplificatrice (rendant le monde praticable) et une visée d'ordonnancement du monde dans une perspective idéologique (en l'occurrence celle de l'idéologie dominante du moment pour le groupe social étudié[1]), que le mythe vient justifier, en la rendant

[1] Dans *Mythologies*, le groupe social est très vaste puisqu'il s'agit de la société française (du moins parisienne si l'on considère d'où écrit l'auteur et les angles d'attaque retenus) des années 1950 dans son entier

« évidente », « naturelle »[1]. En « *passant de l'histoire à la nature, le mythe fait une économie : il abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité de l'essence, il supprime toute dialectique, toute remontée au-delà du visible immédiat, il organise un monde sans contradiction parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse : les choses ont l'air de signifier toutes seules* » (Barthes 1970 : 231). Comme les représentations qui le composent, le mythe est historicisé et contextuel. La notion de mythe est le plus souvent utilisée pour désigner des conceptions que l'on sait éloignées de la réalité ou en tous cas de la réalité telle qu'établie par le savoir scientifique[2] (Barus-Michel 2000). C'est l'exemple du quartier pour le groupe social des urbanistes. Certains auteurs le considèrent comme un mythe, parce qu'il demeure une référence active et fortement mobilisée à la fois dans les discours et les réalisations (Authier *et al.* 2007 ; Lussault 2000), alors que son existence a scientifiquement été mise en doute (Ascher 1998a). Le mythe sert à donner une force ou un caractère structurant aux objets qu'il décrit grâce à la force du récit, mais aussi parce qu'il est porteur d'une éthique sous-jacente (Martouzet 2013), une leçon ou idée pédagogique qui sert à orienter l'action en fonction d'un but moral, tout en se prémunissant de ses conséquences. Par exemple, le mythe du quartier réfère à une représentation largement partagée du quartier comme actualisation urbaine du village, c'est-à-dire une entité de base souhaitée et souhaitable où la sociabilité se développerait facilement et harmonieusement (Authier *et al.* 2007). On retrouve ici la spécificité du mythe décrite plus tôt : c'est parce qu'il correspond à un ensemble de représentations partagées par un groupe social que l'objet acquiert à ses yeux une importance significative et devient un moyen d'appréhension du réel et d'action sur celui-ci, avant de se traduire *in fine* dans le monde matériel.

1.2. Emergence, construction, structuration et place dans la pensée sociale

La première partie de ce chapitre a permis de cerner la notion de représentation et de dresser un certain nombre de constats, mais a aussi fait émerger les questionnements qui leur sont associés. Quatre doivent selon nous être particulièrement abordés :

- Tous les objets ne nécessitent pas de représentations pour être appréhendés. Quand avons-nous besoin des représentations ? Autrement dit, quelles sont les conditions d'émergence des représentations ? (partie 1.2.1.)
- Les représentations sont le fruit des processus psychologiques et sociaux que sont la catégorisation, l'objectivation et l'ancrage. Comment se réalisent concrètement ces processus ? C'est-à-dire, comment sont élaborées les représentations dans le quotidien des individus ? (partie 1.2.2.)
- Les rôles descriptif, régulateur et opératoire des représentations suggèrent qu'elles soient organisées de telle sorte que ces rôles soient efficaces. Cela étant, quelle est la structuration interne des représentations ? (partie 1.2.3.)
- Les représentations participent à l'ordonnancement de l'environnement social. Quelle place occupent-elles dans l'organisation de la société et de ses formes de pouvoir ? En d'autres termes, quel est le lien entre idéologie et représentations ? (partie 1.2.4.)

[1] Il s'agit là d'une caractéristique centrale de l'idéologie comme nous l'expliquons dans la partie 1.2.4. de ce chapitre.
[2] Cette dimension distingue les travaux qui s'intéressent aux mythes de ceux qui se penchent sur les représentations, les seconds refusant le plus souvent de comparer les savoirs scientifiques (qui seraient considérés vrais voire réels) aux savoirs communs pour distinguer en eux ce qui relèveraient du vrai ou du faux.

1.2.1. Conditions d'émergence

Avant de d'étoffer notre connaissance des conditions concrètes d'élaboration des représentations, revenons dans un premier temps sur les conditions qui rendent leur émergence à la fois essentielle pour les individus et possible.
Selon Pascal Moliner, trois conditions sont préalables à l'émergence d'une représentation. La première est « *la dispersion de l'information concernant l'objet de représentation* » (1996 : 34). C'est-à-dire le fait que, pour différentes raisons – complexité de l'objet, barrière sociales –, les individus sont dans l'incapacité d'identifier et d'accéder aux informations nécessaires à la bonne connaissance d'un objet social. Cette incapacité conduit les acteurs à rechercher les informations ailleurs que dans l'objet lui-même (transmission directe), le plus souvent dans l'interaction avec d'autres membres de son groupe social (transmission indirecte). Ce qui entraîne la circulation de connaissances incertaines et l'émergence progressive de représentations (Moscovici 1976). La deuxième condition découle de « *la position spécifique du groupe social vis-à-vis de l'objet de représentation* » (Moliner, op. cit.) c'est-à-dire des motivations et intérêts du groupe vis-à-vis de l'objet. Cette position conduit le groupe à privilégier certains aspects de l'objet et à en négliger d'autres ; on parle d'un phénomène de « focalisation ». Ce phénomène rend difficile aux individus l'accès à une vision globale de l'objet social : elle est à la fois simplificatrice et orientée. La troisième condition est « *la nécessité que les individus ressentiraient de développer des conduites et des discours cohérents à propos d'un objet qu'ils connaissent mal* » (ibid.). Pour pouvoir communiquer, se positionner et agir sur un objet mal connu, les individus doivent réduire au maximum les incertitudes vis-à-vis de celui-ci. Ils doivent être capables de l'inclure dans un système connu[1], pour stabiliser les connaissances qu'ils en ont, et de réaliser cette opération efficacement, c'est-à-dire dans un court laps de temps (parfois quasiment instantanément). Cette troisième condition favorise l'émergence de représentations individuelles conformes à celles dominantes dans le groupe. En résumé, les acteurs élaborent des représentations d'un objet lorsque les informations dont ils peuvent disposer directement à son propos sont lacunaires, lorsqu'ils ont, à travers les intérêts et motivations de leur groupe social, une implication spécifique vis-à-vis de celui-ci et lorsqu'ils doivent se positionner par rapport à lui.
Ces conditions posent problème car, assez générales, elles peuvent facilement s'appliquer à n'importe quel objet social. Elles sont donc sont nécessaires mais pas suffisantes : s'il n'y a phénomène de représentation que lorsque ces conditions sont réunies, il faut y ajouter d'autres préalables relatifs aux notions d'objet, d'enjeu, de dynamique sociale et d'orthodoxie.
Le premier préalable est qu'« *il n'y a pas de représentation sans objet* » (Jodelet 2003b : 56). Cette affirmation signifie qu'il ne faut pas négliger l'existence du contraire, c'est-à-dire l'existence d'objets sans représentations ou, du moins, ne provoquant par l'émergence de représentations (parce qu'ils sont facilement appréhendables sans leur support). Outre leur complexité (qui engendre la dispersion des informations), le point commun des objets phénomènes de représentations est d'être des « *objets dont la maîtrise notionnelle ou pratique constitue un enjeu pour les divers groupes sociaux qu'ils concernent* » (Moliner 1996 : 37). C'est là le deuxième préalable. Si la complexité est une propriété de l'objet, la question de l'enjeu est une propriété du groupe ou, plutôt, de l'insertion sociale de l'objet. Le troisième préalable, s'il peut lui aussi sembler évident, est l'existence d'un groupe social. Nous ne revenons pas ici sur la définition

[1] Nous retrouvons ici les différents mécanismes d'inférence qui composent les processus de catégorisation et d'ancrage (cf. partie 1.1.3.).

du groupe social (cf. partie 1.1.2.), mais notons qu'il est possible d'envisager deux situations d'émergence d'une représentation au sein d'un groupe social : celle où l'élaboration de la représentation participe à la formation du groupe, et celle où elle découle de l'existence préalable du groupe. Dans le premier cas, la situation peut être qualifiée de « *structurelle* » (Moliner 1996 : 38) : l'existence du groupe est intimement liée à l'objet de représentations. Les représentations vont jouer leur rôle de régulateur en participant à façonner l'identité du groupe social. Les habitants de nos terrains d'étude sont dans ce cas : ils forment un groupe parce que, confrontés à un objet de fort enjeu – le projet urbain –, ils ont besoin de construire la configuration qui leur permet de l'appréhender et de s'y comporter. Sans le quartier et les enjeux partagés qu'ils y associent, ils n'auraient pas eu besoin d'élaborer des représentations et de former un groupe social. Dans le second cas, la situation peut être qualifiée de « *conjoncturelle* » (ibid.) : c'est lorsqu'un groupe préexistant est confronté à un objet nouveau, à l'évolution d'un objet, ou est dans la nécessité d'agir sur cet objet, qu'émergent des représentations. Les représentations jouent là encore un rôle de régulateur, mais cette fois en venant jouer sur la cohésion du groupe : en définissant les positions acceptables, elles permettent aux acteurs qui y adhèrent d'affirmer leur appartenance au groupe et donc renforcent celui-ci. Les concepteurs de nos terrains d'étude sont en partie[1] dans ce cas-là : le groupe social des professionnels de la ville se reconnaît déjà comme tel et s'appuie sur un certain nombre de représentations constituées qu'il fait évoluer lorsque certains de ses membres sont chargés de concevoir un nouveau projet. Le quatrième préalable, enfin, est que le groupe ne soit « *pas soumis à une instance de régulation et de contrôle définissant un système orthodoxe* » (Moliner 1996 : 48) : il n'y a pas d'émergence de nouvelles représentations lorsqu'un système de représentations légitime et hégémonique s'impose au groupe et aux individus qui le composent. Un tel système s'impose parce qu'il est porté par une instance de contrôle et de régulation qui peut prendre des formes diverses : institution, autorité morale ou intellectuelle, discours médiatique. Ce système de représentations, qui n'est pas à construire mais à s'approprier (cf. partie 1.2.2.), peut être une règlementation ou une loi, ou encore un mythe (mais pas, contrairement à ce qu'écrivent certains auteurs une idéologie ou un système de savoir scientifique[2]). Pour qu'émergent de nouvelles représentations, celles-ci doivent pouvoir s'autonomiser : si les explications données par le système de représentations orthodoxe suffisent à appréhender le réel, il n'est nul besoin d'en générer de nouvelles.
Pour conclure, il y a émergence de nouvelles représentations quand un groupe social a besoin de développer un comportement ou un discours cohérent et correspondant à ses intérêts vis-à-vis d'un nouvel objet complexe qui constitue un enjeu, dont les sources d'informations directes sont dispersées ou inaccessibles, et pour lequel aucune instance de régulation ne lui impose un système de représentations orthodoxe.

1.2.2. Mécanismes de construction

Qu'elle puisse être qualifiée de sociale ou d'individuelle, une représentation est, par définition, issue d'un mode de construction qui repose à la fois sur une élaboration psychique, cognitive,

[1] La situation est aussi en partie structurelle : ils forment un groupe plus restreint en étant chargé de concevoir ensemble un projet urbain.
[2] Les systèmes idéologiques ou scientifiques ne sont pas des systèmes de représentations, encore moins des systèmes orthodoxes de représentations. Comme nous le montrons dans la partie 1.2.4 de ce chapitre, ils fixent un cadre orthodoxe (c'est-à-dire un nombre fini de valeurs) permettant, *via* leur appropriation par les individus, de générer des représentations qui y sont conformes.

et sur les interactions au sein du groupe social. C'est par la mise en commun des expériences et connaissances des membres du groupe que la représentation émerge (Jodelet 2006 ; Tuan 2006). Dans les groupes, cette mise en commun « *favorise l'émergence de consensus en même temps qu'elle confère une validité sociale aux diverses opinions, informations et croyances* » puisque « *rien n'apparaît plus vrai et légitime que ce qui est partagé par le plus grand nombre* » (Moliner *et al.* 2002 : 13). L'idée spécifique de la notion de représentation est ainsi le fait qu'elle est construite collectivement. C'est pourquoi elle permet de définir le consensus au sein des groupes sociaux, même si certains individus peuvent être plus moteurs que d'autres dans le son élaboration. C'est là une différence fondamentale avec la théorie scientifique ou la plupart des différentes formes de récit que l'on peut attribuer à un ou des auteur(s) particulier(s), même s'il(s) est (sont) parfois difficile(s) à identifier. La représentation n'est l'œuvre d'aucun auteur nommément identifiable ; elle est engendré par un mécanisme intrinsèquement social dont les processus centraux sont l'objectivation et l'ancrage (Moscovici 1976), tels que nous les avons définis précédemment (cf. partie 1.1.3.). Ces mécanismes se réalisent lorsqu'ils sont activés dans les différentes expériences qui motivent l'élaboration de représentations. Celles-ci prennent essentiellement trois formes : l'appropriation de matrices de connaissances constituées (mythe, idéologie, système scientifique), l'expérience de la matérialité du réel (perception) et les interactions directes entre individus (communication directe et indirecte).

La première forme de construction concrète des représentations est ce qu'on peut qualifier de mécanisme d'adhésion et d'appropriation. Il s'agit du cas où les individus « héritent » d'une matrice de connaissances précédemment élaborée qui guide la manière dont ils construisent leurs représentations (Abric 1994a). C'est le cas des mythes, qui sont des systèmes de représentations « prêts à l'emploi » ou des idéologies et systèmes de savoirs religieux et scientifiques qui agissent eux comme des générateurs de connaissances conformes aux valeurs qu'ils promeuvent (cf. partie 1.2.4 de ce chapitre). Même dans ce cas, les individus sont parties prenantes de l'élaboration des représentations qui deviennent les leurs : ils ne sont pas des récepteurs passifs, mais s'inscrivent plutôt dans une démarche d'adhésion et d'appropriation active. Ils vont élaborer des représentations conformes au système hérité et les intégrer dans leur propre système cognitif et participer à leur évolution, par la confrontation de celles-ci avec leurs représentations préexistantes, mais aussi dans l'interaction avec les autres membres du groupe. Même dans ce cas, il y a une activité d'élaboration et celle-ci est sociale.

La deuxième manière d'élaborer concrètement des représentations est de se confronter à la réalité matérielle et d'en tirer des enseignements : c'est le mécanisme de perception. La perception est ici comprise comme « *l'activité à la fois sensorielle et cognitive par laquelle l'individu constitue sa représentation intérieure du monde de son expérience* » (Di Méo 2003a : 701). Cette définition ne précise pas qu'elle s'insère parmi les autres activités que nous décrivons dans ces lignes ; elle est valable à la condition de lui adjoindre trois précisions. La première est que la réalité matérielle ne décrit pas uniquement l'environnement physique, mais aussi les rapports, y compris communicationnels, entre les objets naturels ou anthropiques et les hommes ; la deuxième est que l'activité perceptive n'est pas le mode exclusif d'élaboration des représentations ; la troisième est que la perception, en tant qu'interaction avec l'environnement et les autres individus, est aussi une activité sociale (par l'encodage et le décodage des informations que chacun perçoit). Alors seulement, il est possible de considérer que « *l'interaction du sujet avec le réel est essentielle puisque c'est dans cette interaction que le sujet forme et éprouve ses représentations… en même temps que celles-ci sont responsables de la manière dont*

il agit et dont il règle son action » (Vergnaud 1985 : 246). La perception doit se concevoir comme une activité d'interprétation du réel, elle intègre dans son processus des éléments sensoriels, l'appréhension physique de la réalité matérielle, et des éléments cognitifs, l'interprétation des sensations par les individus (celles-ci s'appuyant sur les représentations préexistantes de l'individu). Le mécanisme en œuvre ici est essentiellement celui de l'analogie (cf. 1.1.3), qui permet aux individus d'extrapoler leurs expériences et les connaissances qu'elles leur procurent afin d'élargir le champ des connaissances issues d'une expérience ponctuelle. Ces connaissances peuvent être partagées avec d'autres membres du groupes qui peuvent se les approprier et les accréditer comme vraies sur le fondement de la perception d'autrui. De cette synthèse, et de son partage avec d'autres individus, émergent des représentations. La perception est un processus particulièrement actif lors de l'élaboration des représentations de l'espace (Tuan 1990) et c'est pourquoi nous la mobilisons dans la méthodologie que nous mettons en œuvre (cf. partie 2. de ce chapitre et chapitre 5).

La troisième manière de construire concrètement des représentations est celle qui joue le rôle le plus important dans leur élaboration, puisque c'est elle qui articule les aspects psychologiques et sociaux du processus représentatif : l'interaction entre individus, le plus souvent sous la forme de communication. En effet, « *la communication joue un rôle fondamental dans les échanges et les interactions qui concourent à l'institution d'un univers consensuel* » (Jodelet 2003b : 63). Pierre Moscovici distingue trois niveaux d'incidence de la communication sur la formation des représentations (Moscovici 1976). Premièrement, elle est active dans la part cognitive individuelle du processus d'élaboration des représentations. Elle s'effectue essentiellement par la sémantisation du réel à travers le processus de catégorisation, et implique une communication directe avec d'autres individus du groupe ou, *a minima*, l'emploi d'un vocabulaire commun. Deuxièmement, elle est active dans les processus d'objectivation et d'ancrage : l'agencement des connaissances et l'utilité sociale qui leur est conférée n'existent que parce que les individus échangent entre eux et se mettent d'accord sur ce qu'il faut retenir. Troisièmement, la communication conditionne l'influence des représentations sur les comportements : elle intervient directement sur la formation des attitudes et opinions qui guident les discours et les actions (Kalampalikis 2003). C'est essentiellement par la communication que ces éléments circulent au sein du groupe social, mais aussi vers l'extérieur[1]. En pratique, la communication est le vecteur de transmission du langage, lui-même vecteur de représentations (Harré 2003)[2]. C'est grâce à elle que vont s'établir les consensus autour des éléments partagés qui vont composer le cœur d'une représentation.

Synthétiquement, les représentations sont le fruit de trois processus interactionnels qui activent les mécanismes de catégorisation, d'objectivation et d'ancrage : l'appropriation, la perception et la communication. Loin d'être parallèles, ces trois processus s'alimentent dans une permanente recomposition des représentations des individus. Par exemple, les représentations de la ville des architectes des années 1960 étaient conjointement influencées par le modernisme et l'appropriation qu'ils s'en faisaient, par leurs expériences pratiques lors de la réalisation des grands ensembles et, surtout, par les échanges qu'ils avaient entre eux mais aussi – directement ou indirectement – avec le reste de la société à ce sujet.

[1] Denise Jodelet distingue sur ce point les opinions qui se diffusent, les attitudes qui se propagent et les clichés et stéréotypes qui circulent grâce à la propagande (Jodelet 2003b).
[2] Nous reviendrons en détail sur cet aspect dans le chapitre 5 de ce manuscrit.

1.2.3. Logiques de structuration

Les rôles des représentations, ainsi que leurs formes de construction, suggèrent que si elles sont un ensemble de connaissances propres à un objet social, il ne s'agit pas d'une collection éparse d'éléments cognitifs mais d'un « *corpus organisé* » (Moscovici 1976 : 26). Comme nous avons déjà pu le montrer en nous intéressant aux processus de catégorisation et d'ancrage, « *les éléments qui constituent une représentation sociale entretiennent entre eux des relations. Plus exactement, cela signifie que les individus s'accordent à établir des relations entre ces divers éléments. Telle opinion est considérée comme équivalente à telle autre, telle croyance est incompatible avec telle information, etc.* » (Moliner *et al.* 2002 : 13). Fruit des processus d'élaboration, cette organisation s'applique aux contenus des représentations. L'idée qu'elles sont des systèmes ou des structures de connaissances remonte aux origines de la notion. Cette idée n'a longtemps reposé que sur une intuition qui, si elle s'est avérée juste, était assez vague puisqu'elle ne précisait ni la nature des éléments qui composaient ces structures, ni les relations possibles entre eux. Cette idée a pris définitivement un sens scientifique lorsque Jean-Claude Abric a formulé la théorie du noyau (Abric 1987)[1], puis quand celle-ci a été validée expérimentalement (Flament 2003). Mais, avant de nous pencher sur cette théorie, il nous faut considérer les composantes qui constituent le contenu des représentations et les formes élémentaires de leur organisation.

Commençons par la nature de ces composantes. Serge Moscovici en distingue trois : les informations, les champs et les attitudes (Moscovici 1976). Les informations sont l'ensemble des connaissances sur l'objet dont dispose l'individu. Le champ est l'organisation de ces connaissances. L'attitude est l'état d'esprit ou l'orientation des individus vis-à-vis de l'objet. Elle remplit essentiellement une fonction évaluative. Il s'agit d'un « *ensemble à trois composantes, une composante affective (sentiments favorables/défavorables), une composante cognitive (jugement, croyances, savoirs) et une composante conative (tendances d'actions)* » (de Montmollin 2003 : 134). L'attitude que les individus adoptent vis-à-vis d'un objet est la conséquence de la mobilisation qu'ils font de cognitions positives ou négatives (l'attitude sera plus ou moins favorable ou défavorable). C'est un état relativement stable d'une situation à une autre, qui définit en quelque sorte les tendances émotionnelles, cognitives et d'action des individus. Si la proposition de Serge Moscovici présente l'avantage de permettre de comparer différentes représentations et de suggérer l'idée de structure à travers le champ, elle a une faiblesse importante. L'attitude, si elle est capitale dans nombre de cas (permettant notamment une prise de position efficace), n'a pas toujours du sens (Pascal Moliner (1996), par exemple, s'interroge sur le sens qu'il y a à prendre position favorablement ou défavorablement sur des objets comme l'intelligence ou la maladie[2]). Suivant Claude Flament, certains proposent de prendre comme unité de base des représentations les « *cognitions* » relatives à un objet (Flament 1994). Les cognitions sont des connaissances élémentaires vis-à-vis de l'objet, elles rejoignent les « *informations* » de Serge Moscovici. La différence est essentiellement d'ordre sémantique : la cognition met davantage en avant l'activité des individus dans l'acquisition de connaissances alors que l'information renvoie davantage à une réception passive. Ces

[1] L'idée de noyau, qualifié de « *noyau figuratif* » est présente dès 1961 dans les écrits de Serge Moscovici (1976) même si elle ne sera théorisée qu'en 1976 par Jean-Claude Abric dans sa thèse.

[2] Tout en rejoignant ce qu'écrit Pascal Moliner, nous notons qu'il s'agit là d'un questionnement de type rationnel sur quelque chose qui relève davantage de l'affectif ou du cognitif. Ce qui soulève une question encore plus vaste à laquelle nous ne prétendons pas répondre : les actions et les prises de position des hommes ont-elles toujours du sens ?

cognitions proviennent des trois formes de construction présentées précédemment : la réception de connaissances préétablies, la perception et la communication (cf. partie 1.2.2.). Elles se présentent, grâce au processus d'objectivation, comme des évidences pour les individus. Or, l'approche de Claude Flament ne considère pas les attitudes de manière spécifique, elles sont simplement conçues, à l'instar par exemple des croyances, comme des formes particulières de cognitions. La question centrale est, pour lui, de savoir comment ces cognitions s'agencent pour structurer les représentations. Le mot structure est ici employé pour désigner un « *ensemble d'éléments tel que tout changement qualitatif d'un élément entraîne automatiquement le changement qualitatif de tous les autres éléments* » (Flament 2001 : 58).
Parmi les mécanismes que nous avons précédemment décrits, la catégorisation (cf. 1.1.3) est probablement celui qui sous-entend le plus l'existence d'une structure ou d'un système d'organisation des informations. L'activité de catégorisation suppose en effet l'emploi de structures à même d'organiser des cognitions *a priori* disparates (Roussiau et Bonardi 2001). De nombreux travaux (Abric 1987, 1994a ; Flament 1994 ; Joule 1989 ; Moliner 1996 ; Rateau 1995) ont essayé de distinguer les formes élémentaires de structuration des cognitions. Pascal Moliner propose d'en retenir trois grandes familles : les stéréotypes, les catégories et prototypes, et les scripts (cf. figure 10). Ces familles définissent autant les formes de contenu que composent les cognitions que la manière dont elles peuvent être utilisées par les individus.

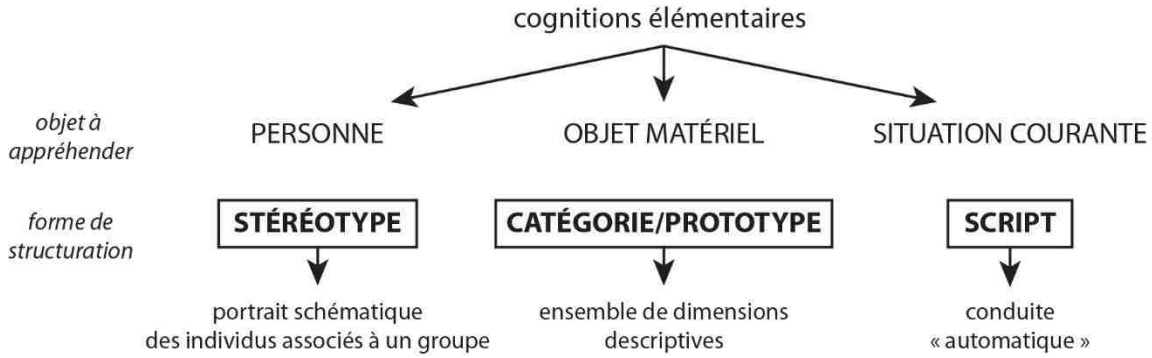


Figure 10. Les trois types de structures des cognitions selon Pascal Moliner (réalisation personnelle)

Les stéréotypes sont « *l'ensemble des caractéristiques que les membres d'un groupe social s'attribuent systématiquement à eux-mêmes (auto-stéréotype) ou attribuent aux membres d'un autre groupe (hétéro-stéréotype)* » (Moliner 1996 : 55). Les stéréotypes s'appliquent essentiellement à des individus ou des groupes de personnes en raison de leur appartenance, réelle ou supposée, à une catégorie : il est particulièrement actif dans les rapports entre groupes sociaux et est un marqueur d'altérité. Ils organisent les cognitions relatives aux personnes comme des portraits schématiques qui permettent de tirer des conclusions vis-à-vis de celles-ci.
Les catégories réfèrent directement au processus de catégorisation : elles structurent les cognitions comme un ensemble de dimensions descriptives relatives à un groupe d'objets considérés comme équivalents (Flament 1994). Elles sont des structures cognitives qui permettent d'organiser l'information vis-à-vis d'un objet. Les prototypes sont les objets qui correspondent le mieux aux dimensions de la catégorie : ils en sont les modèles ou idéaltypes. « *Au contraire de la notion de stéréotype, qui suppose une uniformité des membres d'une même catégorie (les Noirs sont superstitieux), la notion de prototype implique une différenciation* » (Moliner 1996 : 56). C'est parce que la catégorie admet des variations dans les dimensions que certains objets apparaissent ainsi plus représentatifs (ou typiques) et d'autres moins. Par exemple, si la ville est une catégorie qui regroupe et associe différentes dimensions (densité,

diversité, activité), New York ou Paris peuvent en être les prototypes (on retrouve aussi dans la littérature et utilisé comme synonyme le terme « archétypes »).
Les scripts sont les structures de cognitions directement destinées à orienter les conduites courantes. Ils mettent en œuvre ce que Claude Flament appelle l'aspect prescripteur des cognitions, c'est-à-dire « *le lien fondamental entre la cognition et les conduites censées y correspondre* » (Flament 1994 : 39). Les scripts organisent les cognitions comme des séquences cohérentes « *d'évènements attendus par l'individu et impliquant lui-même comme participant et comme observateur* » (Moliner 1996 : 57). Ils structurent certaines cognitions (en l'occurrence des actions ponctuelles) en les décomposant en un enchaînement chronologique d'évènements. Ce qui détermine la conduite est alors moins le contenu de la requête que sa correspondance à une structure connue. Ainsi, « *dans des situations demandant peu d'efforts, les individus se contenteraient donc de vérifier la conformité d'une succession d'évènements attendus pour adopter une conduite elle-même jugée conforme* » (Moliner 1996 : 58). Les scripts garantissent aux individus une action « efficace », économe en analyse, dans des situations courantes en leur permettant une sorte d'automatisation de leurs conduites.
Les stéréotypes, les catégories et les prototypes, tout comme les scripts, sont donc des structures organisant des cognitions élémentaires en différents schémas à visée opératoire. Ces structures simplificatrices répondent à l'exigence d'efficacité des représentations en suivant le principe d'économie cognitive : elles limitent la quantité et la complexité des analyses nécessaires à l'adoption d'un comportement. Ces structures cognitives ne sont néanmoins pas suffisantes pour conceptualiser complètement l'organisation des représentations : nous avons pour cela besoin d'une théorie permettant de décrire non seulement l'agencement des cognitions pour les individus mais aussi la structure interne des représentations.

Ce besoin nous conduit à la théorie du noyau. La proposition antérieure de « *noyau figuratif* » de Serge Moscovici (1976) posait celui-ci comme une base stable d'informations autour de laquelle se construirait la représentation. La théorie du noyau central (Abric 1987, 1994a) ajoute que certaines cognitions, que Jean-Claude Abric nomme « *éléments centraux* », se regroupent au sein du noyau central. Pour cet auteur, les représentations sont organisées autour et par cette structure interne à la représentation. La théorie du noyau central s'appuie sur l'idée que « *dans toute pensée sociale, un certain nombre de croyances collectivement engendrées et historiquement déterminées, ne peuvent être remises en question car elles sont les fondements des modes de vie et qu'elles organisent l'identité et la pérennité d'un groupe social* » (Abric 1994a : 23). Selon cette théorie, les cognitions constituent un double système composé du noyau central et de la périphérie, deux sous-systèmes hiérarchisés (Rateau 1995) qui assurent des fonctions complémentaires[1] (cf. figure 11).

[1] Il est clair, pour tous les auteurs auxquels nous nous référons, qu'il s'agit d'une modélisation nécessairement schématique, la répartition des cognitions pouvant aussi bien et sans que cela soit totalement incompatible avec la théorie du noyau s'envisager sur un gradient allant des plus ou moins centrales. Plus généralement, il y a de toute façon un certain flou entre le noyau et la périphérie.

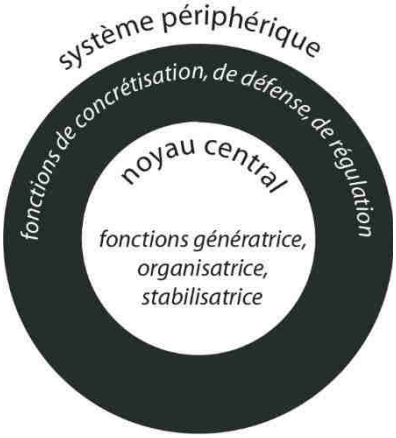


Figure 11. Organisation des cognitions d'après la théorie du noyau central (réalisation personnelle)

Le noyau central assure à la fois une fonction génératrice de sens, une fonction organisatrice et une fonction stabilisatrice. La fonction génératrice désigne le fait que le noyau central est « *l'élément par lequel se crée, ou se transforme, la signification des autres éléments constitutifs de la représentation* » (Abric 1994a : 22). Le noyau a aussi une fonction organisatrice car il « *détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation* » (ibid.). Enfin, le noyau est « *l'élément unificateur et stabilisateur de la représentation* » (ibid.), c'est la fonction stabilisatrice. Les cognitions périphériques se situent elles autour et à l'interface du noyau central et de « *la situation concrète dans laquelle s'élabore ou fonctionne la représentation* » (Abric 1994a : 25). Elles sont en relation directe avec le noyau qui détermine leur présence, leur sens, leur valeur et leur fonction. Le système périphérique remplit les fonctions de concrétisation, de défense et de régulation. La fonction de concrétisation pourrait aussi être dite de contextualisation car elle insiste sur le fait que les cognitions périphériques dépendent fortement du contexte, de la situation concrète. Ces cognitions permettent « *son habillage en des termes concrets, immédiatement compréhensibles et transmissibles* » (ibid.). En intégrant des éléments directement issus de la situation concrète, elles actualisent la représentation à l'œuvre en prenant en compte le vécu des individus.

Le système périphérique remplit ainsi une fonction de défense de la représentation : en intégrant les transformations que lui imposent les individus en situation, il permet au noyau central d'assurer sa fonction stabilisatrice, de résister au changement (sa « *non remise en question* » pour reprendre les mots de Jean-Claude Abric). Cette résistance est relative car les représentations évoluent perpétuellement (Flament 1994, 2003 ; Paulet 2002) et c'est aussi valable sur un terme plus ou moins long pour le noyau central. Parce qu'elles sont « *plus souples que les éléments centraux* » (Abric 1994a : 25), les cognitions du système périphérique assurent l'évolution, l'aspect mouvant des représentations. Les évolutions liées au contexte, à la transformation de celui-ci ou l'arrivée de nouvelles évolutions, intègrent le système périphérique avant de toucher progressivement le noyau central. Les structures cognitives présentées précédemment – stéréotypes, catégories et prototypes, scripts – décrivent les différentes organisations possibles des cognitions périphériques qui assurent les fonctions opératoires des représentations, en vertu d'une « *grille de décryptage* » de la réalité (Flament 2003). Ainsi, « *si le noyau structurant peut se comprendre comme la partie abstraite de la représentation, le système périphérique doit être entendu comme la partie concrète et opérationnelle* » (Moliner 1996 : 61). En outre, la théorie du noyau propose un modèle permettant d'en intégrer les composantes sociales et individuelles. Le noyau a une origine essentiellement sociale, lié

« *aux conditions historiques, sociologiques* », il est « *directement associé aux valeurs, aux normes* » (Abric 1994a : 28) alors que le système périphérique est lui élaboré « *de façon plus individualisée et contextualisée… et permet une adaptation, une différenciation en fonction du vécu, une intégration des expériences quotidiennes* » (ibid.). Si le noyau est la partie abstraite des représentations, le système périphérique en est la partie apparente ou concrète. C'est essentiellement lui qui est accessible empiriquement dans le cadre d'une enquête. C'est la multiplication des sources et l'analyse des redondances ou des réfutations [1] qui permet d'accéder au noyau central (Abric 1994b, 2003 ; Moliner *et al*. 2002). Comme l'explique Pascal Moliner, toute personne ayant fait l'expérience de l'enquête de terrain a pu vivre une illustration concrète de l'organisation en double système des représentations.

> Qui est allé « *sur le terrain, enregistrer les discours, observer les pratiques, aura sans doute été frappé par la diversité et l'homogénéité des corpus recueillis. Chaque individu nous rapporte une histoire différente, avec des mots différents et une logique différente. Dans le même temps, toutes ces histoires se ressemblent, tous ces mots se rejoignent, toutes ces logiques se retrouvent. Le sentiment d'homogénéité s'explique aisément si l'on songe que ce corpus est organisé par des cognitions communes au groupe social, les cognitions centrales. Le sentiment de la diversité se comprend quand on se réfère aux spécificités du système périphérique. (…) Ce sont ces schémas complexes que le chercheur voit à l'œuvre. Ils sont tous différents, mais aussi tous semblables car structurés par un même noyau* » (Moliner 1996 : 96-97).

Cependant, pratiquement et sauf à mettre en œuvre des méthodes quantitatives à grande échelle, il est difficile de conclure sur la structuration précise d'une représentation et d'associer avec certitude tel élément recueilli à son noyau ou tel autre à sa périphérie[2]. De plus, lorsqu'ils perçoivent ou conversent, les individus n'ont accès qu'aux traductions concrètes des notions abstraites du noyau, c'est-à-dire aux cognitions du système périphérique (Rateau 1995). Par exemple, la richesse d'une personne est rarement visible sous forme brute (de l'argent), mais davantage à partir d'indicateurs verbaux (ce qu'elle dit) ou observables (ses biens). De même, les valeurs qui ont présidé à la conception d'un bâtiment ou d'un projet urbain sont accessibles à travers les discours de leurs destinateurs ou par l'observation de leur traduction matérielle, et non directement. Pour les acteurs de ces situations, comme pour les chercheurs qui les étudient, cet accès n'est possible que par le croisement des informations et leur interprétation.

Pascal Moliner propose une modélisation bidimensionnelle de la théorie du noyau central pour considérer à la fois la dimension descriptive et la dimension évaluative des représentations. Ainsi, « *lorsque les individus mettent en œuvre des structures cognitives dépendantes d'une représentation sociale (stéréotypes, scripts, etc.), c'est bien sûr pour interpréter l'environnement social, mais c'est aussi pour en faire une évaluation* » (Moliner 1996 : 80). Cette approche permet de réintégrer l'attitude dans le champ de la structuration des représentations.

---

[1] Si c'est le principe confirmatoire de la redondance qui est le plus souvent employé, particulièrement dans les enquêtes qualitatives comme la nôtre, la seule façon d'identifier le noyau avec certitude est de procéder par étude des réfutations. La plupart des auteurs s'accordent pour dire que le noyau central ne peut être identité qu'en creux et qu'il ne comprend que les cognitions que les individus ne peuvent réfuter (par exemple, dans le travail de Pascal Moliner sur les représentations de ce qu'est une entreprise en bonne santé, aucun individu n'a dissocié cette idée de celle de profit, le profit fait donc partie du noyau central de la représentation (Moliner 1996)). C'est aussi de cette manière que la théorie du noyau central a été empiriquement validée (Abric 1987).

[2] Comme l'écrit Denise Jodelet, étudier, comme nous le faisons, des contenus représentatifs à partir de leur saisie dans des supports (discours, dispositifs matériels, pratiques), c'est travailler sur des contenus objectivés, ce qui permet « *de ne pas grever la recherche de débats que l'empirie ne peut trancher* » (Jodelet 2003b : 71). L'organisation des représentations est de toute façon une (re)construction du chercheur.

Les cognitions descriptives informent les individus sur la nature des objets, elles leur permettent d'activer le processus de catégorisation et de mobiliser une représentation adaptée. Elles définissent les objets de représentation. Les cognitions évaluatives permettent elles aux individus de se positionner vis-à-vis de la qualité des objets, de porter un jugement. En ce sens, « *elles constituent les normes sur lesquelles se fondent les activités d'évaluation* » (Moliner 1996 : 82). Les cognitions évaluatives sont aussi des cognitions descriptives (l'inverse n'étant pas vrai) puisque, « *s'il est possible de décrire sans évaluer, il paraît difficile d'évaluer sans décrire* » (ibid. : 89). Ce qui les différencie des cognitions descriptives est qu'elles sont investies d'une certaine valeur par les individus, ce qui leur permet de juger et de hiérarchiser. Cette double dimension des cognitions est à la fois présente dans le noyau central et dans le système périphérique. Elle prend un sens différent dans chacun de ces sous-systèmes, définissant alors quatre champs.

	Pôle descriptif	**Pôle évaluatif**
Noyau central	définitions	normes
Système périphérique	descriptions	attentes

Tableau 2. Le modèle bidimensionnel des représentations sociales (d'après Moliner 1996 : 97)

Le champ des définitions regroupe, au sein du noyau central, les cognitions « *qui permettront de préciser, aux yeux des individus, les objets qui relèvent de la représentation* » (Moliner 1996 : 98). Ce sont les cognitions qui posent les dimensions des catégories. Par exemple : une ville regroupe un grand nombre d'habitants (coprésence) dans une forme urbaine dense (densité) et donne accès à une grande quantité de services, de personnes et d'activités (diversité). Le champ des normes regroupe les cognitions du noyau central « *investies d'une valeur positive ou négative aux yeux des individus. Ces cognitions jouent le rôle de normes par rapport auxquelles il devient possible de produire des évaluations normatives* » (ibid.). Elles permettent aux individus d'évaluer et de classer les formes d'apparition des objets : normales ou anormales, bonnes ou mauvaises, légitimes ou non. Par exemple : « une ville normale regroupe plusieurs dizaines de milliers de personnes », « une bonne ville n'est pas trop dense » (Adam 2013a)[1]. Le champ des descriptions agence les cognitions du système périphérique en structures ou en schémas. « *L'organisation de ces structures et leur signification aux yeux des individus dépendent des cognitions centrales qui les déterminent* » (ibid.). Elles sont conditionnelles et contextuelles, variant d'un individu, d'un contexte et d'un moment à l'autre. Elles rendent efficace la représentation en permettant le processus de catégorisation. Par exemple : « je croise de nombreux piétons dans les rues de Paris, il y a donc beaucoup d'habitants et une certaine densité, c'est pourquoi Paris est une ville ». Enfin, le champ des attentes est le pendant du champ des normes dans le système périphérique : il regroupe des cognitions « *insérées dans les structures cognitives du champ descriptif, mais investies, aux yeux des individus, d'une valeur particulière* » (Moliner 1996 : 99). Cette valeur dépend de la valeur des cognitions du noyau central dont elles dépendent. Ce champ correspond « *aux désirs et aux craintes du groupe social à l'égard de l'objet de représentation. Ces désirs et ces craintes vont jouer le rôle de critères d'évaluation attitudinelle de l'objet* » (ibid.). Les cognitions du champ des attentes permettent de se positionner individuellement positivement (attraction) ou négativement (rejet) par rapport à l'objet de représentations. Pour filer l'exemple : « Paris m'attire parce qu'il y a beaucoup d'habitants, elle correspond à ce que je considère être une ville normale, en revanche elle est trop dense par rapport à ce que j'ai défini comme bon et donc me repousse ».

[1] Les exemples donnés ici sont fictifs bien qu'inspirés d'enquêtes réelles.

Le modèle bidimensionnel fournit une modélisation simple des représentations qui peut facilement évoluer vers une grille d'interprétation permettant d'extraire les représentations d'un matériau brut (cf. chapitre 5, partie 3.). Outre son caractère didactique, cette modélisation a aussi pour avantage d'être elle-même facilement représentable visuellement – comme le montre la figure 12 – et donc d'être aisément mémorisable et communicable.

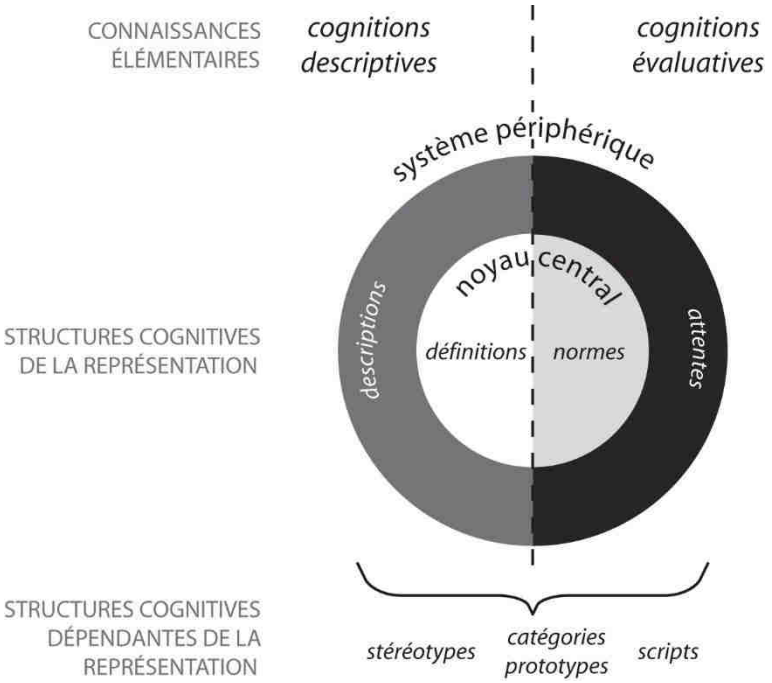


Figure 12. Synthèse de la structure des représentations (réalisation personnelle)

1.2.4. Idéologie et place dans la pensée sociale

En plus de l'organisation interne des représentations, il est nécessaire d'expliquer comment elles s'intègrent dans la pensée sociale et comment celle-ci s'organise. L'idéologie en est le premier niveau (Flament 2001 ; Gamby-Mas *et al.* 2012 ; Ricoeur 1997) car c'est elle qui fixe le cadre permettant de générer les représentations et qui façonne l'organisation des groupes sociaux et du méta-système social (institutions, appartenances de groupe, insertions sociales, valeurs, etc.). L'idéologie est un terme couramment utilisé mais sur lequel on s'arrête rarement alors qu'il est pourtant utilisé trop facilement ou à mauvais escient (Feertchack et Gamby-Mas 2009 ; Keerle 2006). C'est pourquoi nous devons tout d'abord bien cerner cette notion.

Commençons par évacuer quelques idées trompeuses. La première est que l'idéologie ne serait qu'un ensemble de croyances irrationnelles. Cette acception n'est utile que pour rationnaliser une conception du monde, donc la dire vraie pour ainsi discréditer les autres, sans autre forme de procès (Ricoeur 1997). Les auteurs spécialistes du sujet, quelles que soient leurs divergences par ailleurs, soutiennent tous que l'idéologie appartient au domaine du rationnel[1] car elle est construite, organisée, systémique (Ansart 1977 ; Boudon 1986 ; Ricoeur 1997).

[1] Dans la mesure où une forme de connaissance, particulièrement lorsqu'elle est intrinsèquement relationnelle comme c'est le cas de l'idéologie, peut être considérée comme rationnelle. Nous rejoignons ici les réflexions de Simon Laflamme (1995) sur le fait qu'elle s'inscrive plutôt sur un gradient intégrant émotion et raison.

Une seconde idée trompeuse est que l'idéologie serait par essence porteuse d'idées fausses et qu'il serait par conséquent souhaitable d'en préserver la société. Pour Raymond Boudon, « *les idéologies sont des doctrines plus ou moins cohérentes, combinant à dose variable des propositions prescriptives et des propositions descriptives* » (Boudon 1986 : 86). Il fait de ces « *propositions* » les composantes de base de l'idéologie et considère que celle-ci existe parce qu'elles ou leurs combinaisons sont fausses ou non plausibles. Le rôle d'une idéologie serait donc selon lui d'accréditer comme vraies des idées fausses. Nous refusons cette conception pour deux raisons. La première est que nous ne souhaitons pas adopter une logique prétextant distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux (ou, suivant la distinction de Raymond Boudon, ce qui est vrai de ce qui est idéologique). Comme écrit dans le premier chapitre, nous considérons qu'une vision du monde doit être étudiée comme telle et non à l'aune de son adéquation avec une hypothétique réalité ou vérité. De plus, considérer que l'idéologie se caractériserait avant tout par sa non-congruence avec la réalité (donc par sa fausseté) c'est oublier que « *les individus comme les groupes se rapportent à leurs propres vies et à la réalité sociale sur un mode qui n'est pas seulement celui de la participation sans distance, mais précisément sur celui de la non-congruence. (…) Il me semble que c'est à tel point vrai que l'imagination sociale est constitutive de la réalité sociale* » (Ricoeur 1997 : 20). En d'autres termes, l'idéologie, comme les représentations, fait partie de la réalité et il est illusoire de chercher à la définir par rapport à celle-ci ou de l'approcher en tentant d'y distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai. La seconde raison est que cet argument d'autorité conduit à considérer qu'il faut combattre les idéologies, quelles qu'elles soient parce qu'elles seraient trompeuses et nocives, mais surtout qu'il serait possible de rompre avec elles et de vivre hors d'elles[1]. Nous souhaitons ici nous démarquer clairement de la pensée qui proclame la fin des idéologies et qui voudrait voir les instances et objets contemporains comme des dispositifs neutres. Comme l'écrit Christian Ruby, « *croire possible (et souhaitable) une fin des idéologies* » relève d'une profonde méconnaissance du concept et sa confusion plus ou moins volontaire avec l'idée de « *propagande trompeuse* » (Ruby 2003b : 482) et donc de doctrine. Non seulement les idéologies n'ont pas disparu[2] mais il est encore possible de les nommer et d'en comprendre les valeurs et les fondements et, de là, son influence. C'est à cet exercice que nous nous livrons lorsque nous identifions le néolibéralisme comme l'idéologie dominante actuelle (Bihr 2011 ; Harvey 2014 ; de Lagasnerie 2013), que nous identifions ses valeurs et la manière dont elles se déclinent dans la production de l'urbain à travers la notion de projet pour ce qui est de l'organisation (cf. chapitre 3), ou comment elle se traduit en processus de métropolisation et de recherche d'attractivité notamment grâce au développement durable pour ce qui est de la matérialisation (cf. chapitre 4).

Enfin, il nous faut évacuer l'idée selon laquelle une idéologie serait un système de représentations prêt à être assimilé par les individus. Si cette définition a pu être défendue ou l'est encore par certains auteurs[3], elle est erronée. Nous considérons, comme Eliséo Véron,

[1] La lecture de l'ouvrage de Raymond Boudon met à mal cette possibilité, puisqu'il argumente à partir d'exemples à propos desquels il prétend démontrer la fausseté du raisonnement idéologique en établissant ce qui serait la vérité, sans préciser comment il s'assure de celle-ci et alors qu'il est peut lui être reproché de présenter comme vrai un discours idéologique (par exemple lorsqu'il écrit que « *libérer l'entreprise, c'est défendre l'emploi* » (1986 : 60)).

[2] L'idée de fin des idéologies, encore défendue par un certain nombre de chercheurs et d'intellectuels plus ou moins médiatiques, découle de l'idée de « *fin de l'histoire* ». Cette idée a été développée par le philosophe et économiste américain Francis Fukuyama selon qui la fin de la guerre froide marquait l'avènement de la démocratie libérale comme unique horizon politique et idéologique (thèse développée dans un ouvrage intitulé *La fin de l'histoire et le dernier homme* publié aux États-Unis en 1989 et traduit en français en 1992).

[3] C'est le cas d'un certain nombre d'auteurs qui, malgré la qualité intrinsèque de leurs écrits sur d'autres aspects, procèdent là à un raccourci hâtif. Citons par exemple Hervé Gumuchian pour qui « *privilégier le sens de l'espace*

qu'une « *idéologie n'est pas un ensemble d'éléments (représentations, concepts, idées…) qui ont été produits dans la société : elle est [plutôt] un ensemble de règles de production* » (1973 : 53). Selon cet auteur, si une idéologie était faite de représentations, elle désignerait un ensemble fini de messages qu'il serait possible d'identifier, alors que « *l'ensemble des messages identifiables comme appartenant à un système idéologique donné, comme l'ensemble de phrases que l'on peut produire dans une langue donnée, est infini* » (ibid.). Eliséo Véron résume là une idée partagée aujourd'hui par la plupart des auteurs : l'idéologie n'est pas un système fini de représentations mais « *un répertoire générateur* » (Gamby-Mas *et al.* 2012 : 322), c'est-à-dire un système fini de règles permettant de générer une quantité infinie de représentations. Paul Ricoeur considère que « *là où il y a des êtres humains, on ne peut rencontrer de mode d'existence non symbolique et moins encore d'action non symbolique* » (Ricoeur 1997 : 31). Ceci vient du fait que « *nous n'avons pas de système génétique d'information pour le comportement humain* » (ibid.) et, qu'en conséquence, nous avons besoin de construire un système, qu'il nomme culturel, pour l'interpréter et le guider. Dès lors, toute action est guidée par des cadres destinés à organiser les processus sociaux et psychologiques. L'idéologie fait partie de ces cadres dont Paul Ricoeur compare la fonction à celle des codes génétiques vis-à-vis des processus organiques. En tant que matrice génératrice, l'idéologie joue un rôle fondamental dans l'existence sociale des individus et des groupes. Autrement dit, une idéologie est une matrice de connaissances (comme le sont aussi les systèmes de pensées scientifiques ou religieux) : elle fixe le cadre qu'il convient de suivre et permet l'élaboration de représentations variables entrant dans celui-ci. C'est à travers cette élaboration que les individus adhèrent à une idéologie et se l'approprient. L'idéologie constitue donc un cadre d'interprétation collectif et orthodoxe.

Conçue comme un répertoire générateur de représentations, l'idéologie est composée de valeurs, normes et croyances générales. Nous employons ici le terme valeurs selon l'acception commune utilisée en sociologie et psychologie sociale c'est-à-dire comme des objectifs ou des fins individuellement et socialement préférables. Plus précisément, on entend par valeurs *« ce qui est bien, beau ou juste dans une société donnée ou dans une de ses parties »*, les valeurs « *apparaissent organisées en système, hiérarchisées à l'intérieur d'un même ensemble social, et variables dans l'espace et le temps, donc socialement construites* » (Guédez 2003 : 974). Les valeurs définissent la « *vérité morale* » : ce qui est considéré comme bon et juste au sein d'un groupe social (Ansart 1977). Contrairement aux représentations qui admettent des variations interinviduelles, les valeurs sont strictement collectives (Moliner *et al.* 2002). Il convient pour les acteurs de s'y conformer puisque s'y soustraire serait se rendre coupable d'une acte immoral et honteux (ibid.). C'est la hiérarchisation de ces valeurs qui permet aux individus de prendre position lorsqu'ils ont à choisir entre différentes options. Les valeurs sont ancrées dans le noyau central des représentations (Flament 2001 ; Gamby-Mas *et al.* 2012). Cette hiérarchisation des valeurs est conditionnée par les intérêts, besoins et contraintes des groupes en situation, le besoin fondamental étant l'assise de la légitimité des formes d'organisation du pouvoir qui s'impose aux groupes (Ansart 1977 ; Ricoeur 1997).
L'idéologie est de fait inséparable de l'organisation du pouvoir. Sa fonction principale est d'organiser les groupes sociaux, c'est-à-dire les formes d'organisation du pouvoir en leur sein, et les pratiques de leurs membres. L'idéologie est « *un concept destiné à approcher les systèmes*

renvoie à l'idéologie : celle-ci sera entendue comme un système d'idées, un ensemble structuré de représentations, de valeurs, de croyances » (1991 : 58). Définie ainsi en rassemblant indistinctement représentations et valeurs, l'idéologie perd selon nous fortement son intérêt pour la description et la compréhension de la pensée sociale et de ses mécanismes.

d'idées et de comportements qui structurent un groupe social, assurent sa cohésion et sa reproduction par des valeurs orientant ses actions » (Ruby 2003b : 481). Pierre Ansart propose même le terme de « *représentation idéologique* », qui désigne « *à grands traits le sens véritable des actions collectives, dresse le modèle de la société légitime et de son organisation, indique simultanément les détenteurs légitimes de l'autorité, les fins que doit se proposer la communauté et les moyens d'y parvenir* » (1977 : 36). Cette définition insiste sur la spécificité des représentations formées à partir d'une idéologie. Elle met de plus en évidence les rapports étroits entre idéologie, représentations du pouvoir et de ses intérêts et accréditation de leur légitimité. Ceci introduit la fonction de ces représentations : en occultant son origine (celles de systèmes de connaissances pensées dans un objectif d'organisation particulière de la société), elles objectivent, voire naturalisent, la vision du monde créée par et pour une forme d'organisation du pouvoir. Selon Pierre Ansart, « *le propre de l'idéologie, est de construire un double raisonnement d'invalidation et de validation des systèmes du pouvoir. Le discours démontre le caractère illégitime et inférieur de toutes les autres possibilités historiques ou, à tout le moins, l'inadéquation de tout autre modèle par la situation présente. Ce faisant, il doit désigner et fournir les interprétations nécessaires à la condamnation des autres formes de pouvoirs* » (ibid. : 43)[1].

Les représentations élaborées à partir d'une idéologie portent en elles cette double nécessité. Elles sont à forte teneur évaluative, permettant aux individus de trancher entre le vrai ou le légitime (c'est-à-dire conforme à l'idéologie et à ses valeurs) et le faux ou l'illégitime (non conforme). En déterminant ses valeurs et en les hiérarchisant, l'idéologie fixe les buts légitimes de l'action et joue donc un rôle opératoire évident. L'idéologie agit notamment comme un système de contrôle au sein des groupes en fournissant un fondement objectif à l'organisation des pouvoirs. En effet « *toute idéologie tend ultimement à légitimer un système d'autorité* » (Ricoeur 1997 : 37), c'est là son principal rôle social. Ce rôle exclut de fait de la penser comme diffuse, à la différence par exemple, d'un certain nombre de représentations. Au contraire, elle est concentrée dans le politique, là où se jouent notamment les questions de pouvoir et de domination. Ainsi, « *le rôle de l'idéologie est de rendre possible une politique autonome en procurant les concepts d'autorité nécessaires qui la rendent sensée* » (ibid. : 32). S'appuyant sur la conception wébérienne des formes de légitimité[2], Paul Ricoeur considère que l'idéologie est nécessaire aux corps gouvernants pour juguler les différenciations qui peuvent apparaître entre lui et le reste du groupe, notamment en ce qu'elle permet d'imposer autrement l'ordre qu'en s'appuyant uniquement sur la force. C'est là le principe même de l'exercice de l'autorité d'un système politique : il « *exige non seulement notre soumission physique, mais notre consentement et notre coopération* (…) *il veut aussi que son pouvoir soit fondé parce que son autorité est légitime* » (ibid.)[3]. Le rôle de l'idéologie est de justifier l'existence et la domination d'une forme

[1] Le couple validation/invalidation n'est pas une spécificité de la pensée de Pierre Ansart mais se retrouve dans la plupart des travaux de définition de l'idéologie (Bourdieu et Boltanski 2008 ; Ricoeur 1997 ; Véron 1973).

[2] Max Weber (2003 (1922)) considère que l'autorité découle de la légitimité, dont il distingue trois types : traditionnelle, charismatique et rationnelle légale. Cette typologie est souvent considérée comme obsolète pour l'analyse des situations contemporaine. Mattei Dogan (2010), par exemple, considère que seule la légitimité rationnelle légale se maintient tout en évoluant alors que les deux autres types ne correspondent plus à grand-chose dans le contexte actuel. Selon lui, les processus de légitimation et de délégitimation (voire de défiance) des formes d'organisation du pouvoir sont aujourd'hui surtout influencés par les actions et les prises de positions des élites.

[3] On retrouve ici ce que Pierre Bourdieu nomme le principe de « reconnaissance », c'est-à-dire le fait que les dominés reconnaissent la légitimité de l'organisation du pouvoir et de la supériorité des dominants. C'est là un des principes fondateurs du concept de domination, le second étant le principe de « méconnaissance » (fait que les dominés ignorent les ressorts sur lesquels se fondent leur domination).

d'organisation du pouvoir en fournissant un code d'interprétation de la réalité intégrant ses intérêts dans l'identité commune du groupe social.
Évidemment, l'influence de l'idéologie, en tant que génératrice de représentations, s'étend bien au-delà des frontières de la sphère politique. L'idéologie a « *une existence matérielle* » (Althusser 1970 : 41) qui s'incarne aussi dans les actions et les réalisations matérielles[1]. Et c'est parce qu'elle se retrouve intégrée dans les représentations de très nombreux objets sociaux qu'elle assure cette fonction sans être qualifiée d'idéologique ou comme serviteurs des seuls intérêts d'une forme d'organisation du pouvoir. Les individus n'adhèrent dès lors que plus facilement à cette organisation et élaborent des représentations conformes qui renforcent sa légitimité. Cette adhésion est le fruit d'un travail cognitif de chaque individu dont le but est de permettre « *au sujet de faire sien le discours collectif et de s'engager affectivement dans le jeu des introjections et des projections collectives* » (Giust-Desprairies 2004 : 240). L'adhésion à une idéologie se caractérise par une appropriation qui masque son caractère idéologique.

Contrairement aux représentations qui sont des élaborations collectives, les idéologies ont des auteurs. Ce qui ne signifie pas qu'ils doivent les assumer comme telles. Il est difficile de décrire un objet comme une production idéologique sans créer de polémique. Le caractère idéologique d'une idée, d'un discours ou d'un projet est le plus souvent dénié par ceux qui en sont les auteurs ou seulement les porteurs, les défenseurs. C'est là une des propriétés de l'idéologie[2]. En effet, « *elle n'est jamais assumée en première personne ; c'est toujours l'idéologie de quelqu'un d'autre. Même lorsqu'on l'entend en un sens faible, l'idéologie est quand même le tort de l'autre. Personne ne se reconnaît jamais comme pris dans l'idéologie* » (Ricoeur 1997 : 19)[3]. De fait, il est très difficile d'associer un ou plusieurs noms à une idéologie. Il y a bien sûr des références incontournables (Karl Marx pour le communisme, Adam Smith pour le capitalisme, Friedrich Hayek et Milton Friedman pour le néolibéralisme) mais, particulièrement lorsqu'une idéologie est active et dominante, ses auteurs sont nombreux et anonymes (du moins très difficilement identifiables pour les non-spécialistes de l'idéologie en question) : « *l'idéologie n'est affectée d'aucun nom propre (…) son sujet est tout simplement le "on", das Man* » (Ricoeur 1997 : 35). En outre, la négation de l'origine de l'idéologie s'accompagne de « *la négation des références sociologiques et historiques* », ce qui lui donne « *une apparence de vérité universelle et intemporelle* » (Giust-Desprairies 2004 : 248). De plus, parce qu'elle sert à défendre et diffuser les intérêts d'un groupe social, toute idéologie a par définition vocation à devenir hégémonique (Bourdieu et Boltanski 2008 ; Ricoeur 1997). Lorsque la forme d'organisation du pouvoir qu'elle sert devient dominante, l'idéologie devient elle-même dominante. Elle s'impose alors socialement comme une évidence légitime et sa nature idéologique est masquée par la force incontestable de l'évidence, ce qui pousse à la méconnaissance des mécanismes qui l'instituent (Bourdieu et Boltanski 2008).
L'idéologie se caractérise aussi par sa stabilité, les cognitions qui lui sont associés se trouvant dans le noyau central des représentations (cf. partie 1.2.3.). Dimitri Gamby-Mas et ses

[1] Dans la perspective marxiste de l'analyse de Louis Althusser, les idéologies sont des superstructures que l'on retrouve à l'œuvre dans la reproduction des rapports de production.
[2] Ce constat est selon nous globalement valable pour toutes les idéologies, mais plus particulièrement dans le cas de l'idéologie dominante (cf. lignes qui suivent), puisqu'il arrive que des individus et des groupes se revendiquent ouvertement d'une idéologie minoritaire (par exemple aujourd'hui du communisme ou de l'anarchisme).
[3] Pour Paul Ricoeur, c'est là une différence fondamentale entre idéologie et utopie : « *les utopies sont plaidées par leurs auteurs mêmes, et elles constituent même un genre littéraire spécifique. (…) Les utopies sont assumées par leurs auteurs tandis que les idéologies sont récusées par les leurs* » (Ricoeur 1997 : 19).

coauteurs (2012) considèrent que la pensée sociale possède trois axes de stabilité : au premier niveau serait l'idéologie, plus stable que les représentations auxquelles elle sert de fondement, elles-mêmes plus stables que les attitudes auxquelles elles donnent de la cohérence. L'idéologie « *procure ses ressources de base à la pensée sociale, et constitue une instance intégrative de ses différentes manifestations (représentations sociales, attitudes et opinions) particulièrement stable dans le temps* » (Gamby-Mas *et al.* 2012 : 322). La modification d'une idéologie implique d'importantes modifications de l'environnement et des rapports sociaux – elles sont nécessaires pour faire évoluer les valeurs – et nécessite de longues années voire des générations. L'idéologie est un gage de stabilité de la pensée sociale et, au-delà, de l'environnement social et de la société dans son ensemble. La figure 13 synthétise la hiérarchie entre les différents niveaux de la pensée sociale.

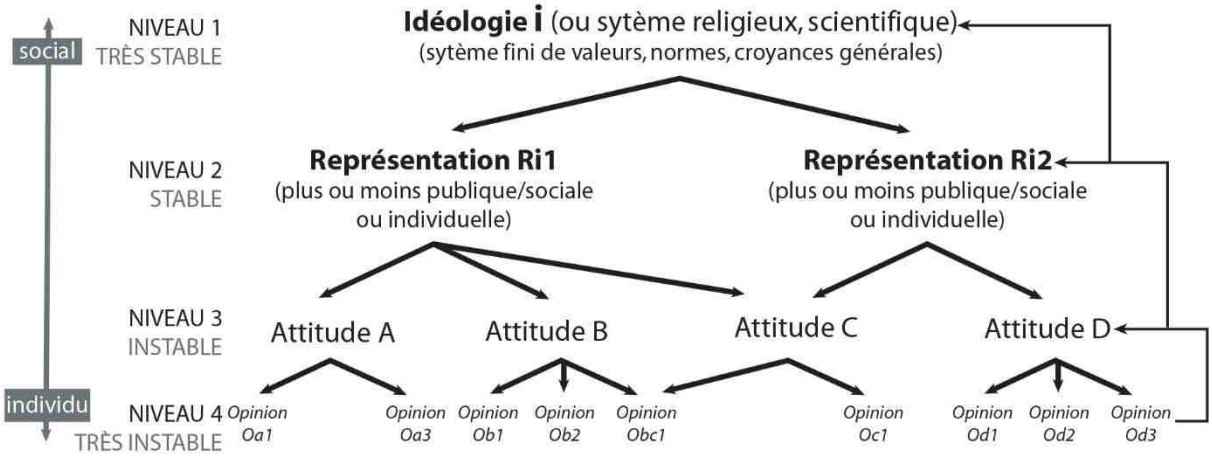


Figure 13. Niveaux de la pensée sociale et relations entre ces niveaux (réalisation personnelle)

Cette modélisation de la pensée sociale conduit à avancer que toutes les représentations voient le jour « *dans le cadre d'une idéologie* » (Bailly 1995 : 27). Qu'elles soient portées par des discours, traduites dans des pratiques ou ancrées dans des objets, les représentations s'appuient sur « *l'idéologie au sens où elle[s] porte[nt] les traces que les niveaux du fonctionnement social laissent dans les discours sociaux* » (Giust-Desprairies 2004 : 236). Telle que nous l'avons définie, l'idéologie implique que s'il existe à l'évidence des représentations dont l'objectif n'est pas de défendre une vision du monde liée à une forme d'organisation du pouvoir et qui ne sont pas « purement » idéologiques, elle occupe une place dans la pensée sociale qui fait qu'elle se retrouve nécessairement dans les représentations des individus qui vivent dans une société donnée. Ceci est valable pour les individus qui adhèrent à l'idéologie dominante (aujourd'hui le capitalisme néolibéral et ses déclinaisons spécifiques (cf. chapitre 4)), mais aussi pour ceux qui s'y opposent et qui se revendiquent d'une autre idéologie. En effet, il est important de dire ici qu'il n'est pas nécessaire d'être convaincu par une idée, d'adhérer à une valeur ou d'être partisan d'une idéologie, pour que celles-ci imprègnent les représentations : « *de même que les gens savent ou sentent que les annonces publicitaires, les plates-formes politiques ne sont pas nécessairement vraies ou justes et ils continuent pourtant de les écouter et de les lire, ils vont même jusqu'à se laisser guider par elles, de même ils acceptent les valeurs traditionnelles et ils en font une part de leur matériel mental* » (Marcuse 2012 : 82 (1964)).

En conclusion, l'idéologie est dans le cadre de cette thèse définie comme un système fini de valeurs hiérarchisées permettant de générer une quantité infinie de représentations lui étant plus ou moins conformes, dans le but de légitimer une forme d'organisation du pouvoir.

2. Les représentations de l'espace urbain

La première partie de ce chapitre a permis de définir les caractéristiques des représentations, et celles des objets de représentations. L'espace urbain en est assurément un : il remplit toutes les conditions qui amènent les individus et les groupes sociaux à élaborer des représentations pour l'appréhender. Premièrement, il est un objet éminemment complexe, en perpétuelle évolution et composé d'une quantité infinie d'objets matériels et immatériels de natures et de dimensions variables et en interaction permanente (Ascher 1995). Les sources d'informations directes sont dispersées et difficilement accessibles pour les individus et l'espace urbain doit alors être recomposé pour être appréhendable et praticable (quelle que soit la manière dont il pratiqué). Deuxièmement, il est un enjeu pour de nombreux groupes sociaux qui l'habitent, la conçoivent, la construisent ou la gouvernent, ainsi que dans les interactions entre eux (par exemple dans la confrontation quotidienne entre groupes pour la maîtrise de portions de l'espace urbain et leurs évolutions (Harvey 2011)). Comme ces groupes ont besoin de développer un comportement et un discours cohérents, qui correspondent à leurs intérêts vis-à-vis de certains espaces urbains et de l'urbain en général, ils élaborent des représentations qui participent à la régulation des rapports sociaux *dans* et *entre* les groupes. Troisièmement, aucune instance de régulation n'impose un système de représentations orthodoxe de l'espace urbain (Morisset et Breton 2011). En revanche, comme il est un enjeu fort pour l'organisation de la société et pour toutes formes de pouvoir, il est le produit d'expressions idéologiques successives. Quatrièmement, les trois processus d'élaboration des représentations – adhésion/appropriation, perception et communication – sont actifs et se combinent dans la construction du rapport à l'urbain des individus et des groupes (Lussault 2007).
Ainsi, « *la signification est un problème difficile dans une ville* » (Lynch 2001 : 10) et ses représentations jouent un rôle majeur dans la constitution même de la réalité urbaine. Ce qui nous conduit à détailler les spécificités du processus d'élaboration et du contenu des représentations de l'espace urbain (partie 2.1.). Nous abordons cette spécificité en nous intéressant, dans un premier temps, à la spécificité des représentations de l'espace (partie 2.1.1.), avant de questionner, dans un second temps, la constitution de représentations de l'espace urbain par la perception (partie 2.1.2.), puis d'interroger, dans un troisième temps, les enjeux qui font de la ville un produit et un producteur de représentations (partie 2.1.3.). La deuxième partie de ce chapitre (2.2.) s'intéresse à la mobilisation des représentations dans les processus que sont la conception et la réception de la ville. Elle questionne la notion d'idéologie spatiale et les liens qui l'unissent avec les représentations de l'espace (partie 2.2.1.), l'idée que le travail de conception de l'espace est aujourd'hui un travail d'élaboration et de communication de représentations (partie 2.2.2.), le fait que la production de représentations est un enjeu important de la production contemporaine de l'urbain (partie 2.2.3.) et, enfin, les liens entre représentations de son espace de vie et représentations de soi (partie 2.2.4.).

2.1. Représentations de l'espace et espace matériel

2.1.1. Représentations spatiales ou représentations de l'espace ?

Des travaux qui ont largement documenté la question des représentations de l'espace sont ceux de la géographie des représentations. S'ils ont été pour nous les premiers guides vers la notion de représentation et demeurent pour nombre d'entre eux des références théoriques

essentielles, nous retrouvons souvent dans l'utilisation de la notion pour décrire l'espace une méprise commune dont il faut nous prémunir (en sus de celle mentionnée dans la transition I). Elle consiste à considérer, comme par exemple Muriel Rosemberg, que l'étude des représentations « *pour elles-mêmes est du ressort de la psychosociologie* » (2007 : 74) et qu'elle n'apporterait rien à la compréhension des phénomènes spatiaux. Elle n'enrichirait le savoir géographique que par l'étude du décalage d'une représentation avec son objet référent qui « *pourrait être riche d'enseignements, aidant à comprendre les raisons de l'irrationalité de choix spatiaux, permettant d'éclairer les situations de rejet d'un aménagement* » (ibid.). Cette erreur repose, comme le signale Régis Keerle (2006) et comme détaillé précédemment, sur une maîtrise souvent approximative de la notion de représentation. Celle-ci conduit à deux erreurs. La première est de considérer qu'il est possible de comparer une représentation à son objet référent, c'est-à-dire à la réalité, alors même que celle-ci ne nous apparaît que par le truchement de la représentation (en tous cas est-ce le positionnement théorique qui autorise, autant qu'il justifie, l'usage de la notion). La seconde est de considérer que les représentations sont du domaine de l'irrationnel alors que, comme les valeurs ou l'idéologie, elles se situent – de par leur mode d'élaboration et leur usage par les individus et les groupes – toujours sur un gradient entre rationalité et irrationalité (Laflamme 1995 ; Martouzet 2002b) – les classer dans une catégorie ou une autre relève donc essentiellement du positionnement du chercheur. Ces deux erreurs courantes (mais pas systématiques) ne remettent toutefois pas en cause les réflexions des géographes sur les représentations de l'espace ni le caractère central de la notion pour l'étude des espaces habités.
Selon Jean-Pierre Paulet (2002), l'analyse des représentations n'est pas une simple branche de la géographie, elle en est l'essence même. Nous défendons la généralisation de ces propos aux études urbaines auxquelles nous nous rattachons. Quels que soient les espaces urbains ou les actions dans, et sur, ceux-ci, que nous étudions, nous devons « *tenir compte de la façon dont les hommes "voient" leur environnement. L'action des sociétés ne peut se concevoir qu'en fonction de cette représentation subjective, partiale, imagée, chargée de significations culturelles* » (Paulet 2002 : 2). C'est parce que nous projetons ce que nous sommes sur l'environnement, que nous accordons des sens variables aux espaces et que nos actions s'expliquent par les représentations qui les guident, que toute réflexion sur la ville, en tant qu'espace anthropologique, doit intégrer les grilles de lecture et les filtres à travers lesquels elle est produite et habitée. Il faut préalablement éclairer la spécificité des représentations de l'espace.

L'espace est un sujet d'interrogation présent dès les premiers travaux de psychologie sociale sur les représentations. Le pionnier de l'étude des représentations de l'espace est Jean Piaget (1973 (1937)) qui en fait un élément central de l'élaboration mentale du réel. Il est l'un des premiers à affirmer que l'espace est une création de l'intelligence, fruit de ce qu'il appelle « *désubjectivation ou consolidation spatiale* », soit le processus par lequel le très jeune enfant structure progressivement, par l'action, son rapport à l'étendue et se rend capable de se situer dans l'espace. C'est Jean Piaget aussi qui, le premier, établit une distinction claire entre perception et représentation, distinction avec laquelle la plupart des auteurs s'accordent aujourd'hui. Cette distinction est que la perception est l'acte instantané d'accès à des objets physiques immédiatement présents, *via* nos systèmes sensoriels et neuronaux, alors que la représentation est un acte purement cognitif et à plus long terme de reconstruction du réel, c'est-à-dire de mise en mémoire de certaines caractéristiques des objets qui permettent de les interpréter et de les juger même lorsqu'ils sont absents. Le lien entre perception et représentation est que la première est l'un des processus permettant l'élaboration de la

seconde, particulièrement actif dans l'appréhension de l'espace (cf. 1.2.1.). Jean Piaget, qui s'intéresse à la genèse de structures logiques fondamentales chez le jeune enfant, distingue ainsi « *l'espace pratique* » de « *l'espace représenté* ». Le premier ne concerne que le très jeune enfant et se définit comme l'espace dans lequel il se déplace et n'interagit qu'à travers la perception immédiate. Le second est ce qui est appris, l'apprentissage étant permis par l'action et le mouvement (on retrouve ici le lien inextricable entre mouvement et perception notamment établi par la phénoménologie (Merleau-Ponty 1945)) et, ensuite, imaginé et conservé en mémoire pour permettre à l'individu plus âgé d'appréhender l'espace matériel en étant capable d'anticiper ou de reproduire des comportements préétablis[1]. Il propose de considérer que les enfants connaissent différents « *stades* » de développement équivalant à des niveaux successifs de traitement d'informations spatiales de plus en plus complexes.

Le géographe Armand Frémont a étendu l'approche par « stades » de Jean Piaget à l'enfant, puis à l'homme adulte et au vieillard, insistant encore plus fortement sur l'influence conjointe du temps et des expériences sur l'élaboration du sens. Il a proposé la notion « *d'espace vécu* » (1999 (1976)) comme prise en compte simultanée des pratiques et des perceptions de l'espace[2]. L'espace vécu intègre davantage le social que l'espace représenté de Jean Piaget. Pour Armand Frémont, l'influence du groupe est de plus en plus forte à mesure que l'individu avance dans la vie (il s'intéresse aux « *ruptures* » sociales comme l'entrée et le retrait dans le monde du travail, le mariage, le service militaire, l'affaiblissement des capacités physiques). Il affirme que, lors de l'enfance, l'espace vécu s'agrandit rapidement[3], que cette croissance continue mais se ralentit à l'âge adulte et, qu'enfin, la vieillesse est l'âge où l'espace vécu se rétrécit inéluctablement. Il s'agit là d'une proposition fonctionnaliste, remise en cause depuis (Gumuchian 1991, notamment) – on préfère aujourd'hui parler de continuum propre à chaque individu – mais dont l'un des principaux intérêts est de mettre en avant les liens qui unissent les représentations de l'espace, les expériences et les temps de la vie.

L'espace représenté de Jean Piaget et l'espace vécu d'Armand Frémont se rattachent à un certain type de représentations : les représentations spatiales[4]. Celles-ci se « *singularisent par les objets et processus sur lesquels elles portent : localisation, différenciation, limites, continuums spatiaux, distances, connexions, interactions localisées* » (Debarbieux 2003c : 791). L'exemple le plus connu d'étude des représentations spatiales est sans doute le travail de Kevin Lynch (2001 (1960)) à propos de ce qu'il qualifiait d' « *image de la ville* ». Si celui-ci précisait qu'une « *image de l'environnement peut s'analyser à travers trois composantes : identité, structure et signification* » (Lynch 2001 : 9), son travail porte essentiellement sur la structure. La structure est entendue comme l'ensemble des composantes des reconstitutions mentales de l'espace matériel – voies, nœuds, limites, points de repères – et, plus généralement, comme l'organisation spatiale de l'espace et ses interprétations individuelles et collectives : étendue, contours et limites,

---

[1] La notion de « *script* » (cf. partie 1.2.3.), développée plus tardivement, n'est pas présente dans les écrits de Jean Piaget mais décrit le même mécanisme.

[2] Armand Frémont utilise le terme de « *perception de l'espace* » dans une acception très proche de celle que nous associons à représentation.

[3] Armand Frémont s'inspire ici de la modélisation des « *coquilles de l'homme* » d'Abraham Moles et Elisabeth Rohmer qui proposent de considérer les espaces habités comme s'emboîtant en échelles concentriques, du « *corps propre* » au « *vaste monde* » en passant par le quartier ou la ville. Selon ces auteurs, « *l'homme se perçoit alors comme un être isolé, situé dans son environnement, cet Umwelt de von Uexküll, qu'il saisit instinctivement comme un système perspectif de propriétés réparties intuitivement en zones qui s'éloignent peu à peu de lui comme point de référence, et dont il vit une typologie : nous les appellerons les coquilles de l'homme* » (Moles et Rohmer 1972 : 41).

[4] Certains auteurs utilisent le terme de représentations spatiales dans une signification plus large que celle développée ici, l'utilisant comme synonyme de représentations sociales de l'espace (Rosemberg 2007, par exemple).

frontières, dimensions, espaces ouverts ou fermés, publics ou privés, hauts lieux. Les représentations spatiales constituent une large part des représentations étudiées en géographie (André 1998 ; Paulet 2002, notamment), comme en psychologie environnementale (Moser et Weiss 2003 ; Ramadier 2003, par exemple), ou dans les travaux sur les ambiances architecturales et urbaines (Chelkoff 2004 ; Thibaud 2007a). Ces travaux reposent sur l'idée que « *les représentations spatiales médiatisent [la] relation entre l'espace physique et l'individu afin que ce dernier puisse s'approprier l'espace comme un espace d'actions* » (Ramadier 2003 : 178). Comme on le comprend à la lecture des définitions qu'en donnent Bernard Debarbieux et Thierry Ramadier, les représentations spatiales ne sont pas, ou en tous cas pas seulement[1], celles que nous étudions. Notre approche des espaces urbains est plus globale et sociale que celle des représentations spatiales. Leurs études se concentrent en particulier sur l'objectif « *de mieux comprendre quels peuvent être les points de repère des individus lors de leurs déplacements* » (Ramadier 2003 : 179) et, plus généralement, sur l'analyse des reconstituions mentales de l'espace matériel (Debarbieux 2003c). Elles n'intègrent pas directement, comme nous le souhaitons, ses conditions de production ou ses éléments symboliques (même si la matérialité de l'espace est aussi constitutive de ces éléments de sa représentation), pas plus qu'elles ne considèrent l'espace comme étant aussi un concept, une idée abstraite. Les représentations spatiales prennent peu en compte la construction collective et discursive des représentations de l'espace, se concentrant sur son appréhension concrète. Enfin, elles se s'intéressent essentiellement à l'identification et à la structuration perceptive des espaces et assez peu à leur sens, alors que c'est d'abord celui-ci qui nous interpelle. Ces premiers éléments permettent néanmoins de poser des bases en matière d'appréhension de l'espace et, surtout, de valider l'idée selon laquelle l'espace ne peut être décrypté qu'en termes de sens, puisque les logiques de son organisation ne peuvent pas être appréhendées « objectivement », au premier degré.

Si les représentations sont le pendant de la réalité, l'espace représenté est celui de l'espace réel, c'est-à-dire « *une construction individuelle et collective, en relation certes directe avec l'espace de vie (avec la diversité et l'intensité des pratiques spatiales) mais où intervient également l'imaginaire, le rêve* » (Gumuchian 1991 : 67). Ce qu'Hervé Gumuchian pointe comme étant la dimension du rêve et de l'imaginaire renforce la pertinence de la mobilisation de la notion de représentations pour l'étude de la conception et de la réception de l'espace urbain. Loin d'être strictement logiques et de refléter fidèlement l'expérience du réel, elles révèlent l'idéal, le souhaité, le fantasmé (cf. partie 1.1.1.), autant d'éléments constitutifs des attentes que les individus construisent vis-à-vis de leurs espaces de vie ou des espaces qu'ils sont chargés de définir et concevoir. Dès lors, pour appréhender correctement les espaces que nous étudions, nous devons comprendre les représentations qui les structurent et donner des clefs d'explication sur les facteurs qui influencent la manière dont les individus les ont construites.
Approcher les espaces à travers les représentations, c'est insister sur l'aspect intrinsèquement relationnel de l'espace (cf. chapitre 1, partie 2.1.) et admettre que « *le sens des lieux dépend des pratiques sociales et des vécus psychologiques* » soit qu'un « *lieu, quel qu'il soit n'est rien pris en lui-même ; il est porteur de sens par ses relations avec d'autres lieux, d'autres hommes* » (Bailly et Béguin 2005 : 61). Ceci posé, reste la question de la distinction, en tous cas de l'emploi, des notions de représentations individuelles ou sociales. Certains auteurs, comme Antoine Bailly et Hubert Béguin (2005), estiment que les représentations de l'espace doivent être abordées prioritairement à travers leur variabilité individuelle. Il s'agit là d'une position, valorisant les

[1] Puisque nous les prenons de fait en compte et que notre méthodologie les fait ressortir (cf. chapitre 5).

singularités par rapport aux régularités ou aux récurrences, que nous ne partageons pas. D'abord, parce que, comme nous l'avons développé précédemment, séparer représentations individuelles et sociales est illusoire, ensuite parce c'est ce le social qui est capital lorsque l'on travaille sur des objets spatiaux. Rechercher ce qui est social dans les représentations des acteurs que nous étudions est « *justifié tantôt par le fait que l'espace géographique est essentiellement composé d'œuvres collectives, tantôt par le fait que les représentations et les actions sont déterminées et conditionnées par des schémas ou des processus collectifs* » (Debarbieux 2004 : 208).
Comme développé dans la partie 1.1.2. de ce chapitre, cette orientation n'empêche nullement d'intégrer la variabilité individuelle des rapports à l'espace. Un même espace ou une même pratique « *peuvent avoir une valeur symbolique à la fois par la convention sociale ou politique qui lui confère ce statut et par la résonance affective qu'il a pour chaque personne qui l'adopte comme tel, souvent à son insu* » (Debarbieux 2004 : 209). Si l'étude des représentations de l'espace pour leurs seules variations individuelles a peu d'intérêt compte tenu des objectifs de cette thèse, nier ces dernières pour un espace particulier est impossible. Cela reviendrait à omettre que le rapport à l'espace de chaque individu se construit non seulement par l'appropriation de certaines images, mythes ou idéologies et dans la communication avec d'autres individus, mais aussi dans l'expérience physique de celui-ci (Tuan 2006), donc dans sa perception. Cela conduirait aussi à conclure que l'espace ne saurait être un sujet d'enjeux et de controverses entre acteurs individuels, ce qui serait erroné à la fois pour ses destinateurs et ses destinataires. Les débats qui apparaissent systématiquement lors de la modification (par exemple par un projet) de l'espace urbain sont une illustration du fait que, si des représentations partagées peuvent émerger à l'issue d'interactions entre acteurs originellement étrangers les uns aux autres, elles ne préexistent pas forcément (Bailleul 2009).
Afin de bien différencier les représentations que nous étudions des représentations spatiales telles qu'ici définies, nous préférons parler de représentations de l'espace. C'est notamment le terme employé par Henri Lefebvre (2005 (1974)), même si celui-ci le définit assez vaguement comme des conceptions intellectuelles de l'espace, et les limite à celles des scientifiques, philosophes, urbanistes ou architectes (cf. chapitre 1, partie 2.1.2.), alors que nous l'étendons à la totalité des acteurs sociaux (« non-experts »). Nous définissons les représentations de l'espace (parfois simplement qualifiées de représentations) pour la suite de cette thèse de la façon suivante : une représentation de l'espace est une construction, idéelle et/ou investie dans des objets, issue de l'activité psychologique et sociale à travers laquelle un individu ou un groupe appréhende l'espace réel, dans sa matérialité comme dans sa symbolique, en le reconstituant et en lui associant des sens. Cette représentation sert à orienter les actions – communications, comportements ou réalisations – dans, sur ou avec l'espace.

La principale limite de l'approche de l'espace par les représentations est que « *chercher à comprendre comment les faits sont vécus c'est seulement chercher à se représenter la représentation qu'autrui se fait des choses* » (Rosemberg 2007 : 73). Selon cette logique, tous les travaux sur les représentations porteraient en eux-mêmes leur invalidité et vouloir étudier différentes constructions de la réalité serait tout aussi illusoire que de prétendre étudier cette dernière comme vérifiable, tangible et unique. Il nous semble qu'il est possible de répondre à cette critique et de nous prémunir contre cette difficulté, de deux façons. La première est de prendre garde à ne jamais confondre les représentations d'un objet avec cet objet. Si les résultats que nous sommes en mesure de collecter et d'analyser sont des composantes de l'urbain contemporain, elles ne sont pas l'urbain contemporain. Nous multiplierions notre échantillon que nous ne nous en approcherions pas davantage. D'où l'importance de nous tenir

rigoureusement au positionnement constructivo-structuraliste énoncé dans le premier chapitre. Nous devons manier avec précaution les notions de représentativité et de diversité des points de vue : elles ne permettant pas de décrire la réalité mais bien de rendre raison d'un maximum de points de vue. Des points de vue qu'il s'agit, pour leur donner du sens comme pour en tirer des enseignements, de « *confronter comme ils le sont dans la réalité, non pour les relativiser, en laissant jouer à l'infini le jeu des images croisées, mais, tout au contraire, pour faire apparaître, par le simple effet de la juxtaposition, ce qui résulte de l'affrontement des visions du monde différentes ou antagonistes* » (Bourdieu 1993 : 9).
A cette réponse s'oppose une nouvelle difficulté : celle de ne pas succomber aux charmes du relativisme total, lequel pousserait à considérer que tout est représentation de représentation, et ainsi de suite, et que, donc, rien n'est scientifiquement étudiable (cf. chapitre 1, partie 1.1.2.). Ce qui nous amène à la seconde manière de nous prémunir contre la limite identifiée par Muriel Rosemberg : il nous faut toujours différencier clairement la réalité vécue des individus, celui des représentations, de l'analyse que nous en produisons. Le niveau de l'analyse est celui de la mise en perspective dialectique des différentes représentations collectées (cf. chapitre 3). Une mise en perspective qui n'est pas relativisme ou subjectivisme mais fondée « *dans la réalité même du monde social et [qui] contribue à expliquer une grande part de ce qui advient dans ce monde, et, en particulier, nombre des souffrances nées de la collision des intérêts, des dispositions et des styles de vie différents que favorise la cohabitation, notamment au lieu de résidence ou au lieu de travail, de gens différant sous tous ces rapports* » (Bourdieu 1993 : 10). L'intérêt que nous portons aux décalages de représentations des individus composant les deux groupes sociaux que nous distinguons (concepteurs et habitants) provient autant des constructions qu'ils révèlent que du fait qu'ils donnent à voir la structuration actuelle de la société et de l'espace urbain.

2.1.2. De l'espace matériel aux représentations de l'espace urbain

Notre parti pris est que l'espace réel n'est véritablement accessible aux individus qu'à travers le filtre des représentations qu'ils s'en font. Ceci n'implique pas que l'espace ne soit que pure abstraction ou construction théorique (cf. chapitre 1, partie 2.1.). C'est plutôt qu'un individu « *n'a pas devant lui, autour de lui, l'espace social - celui de sa société - comme un tableau, comme un spectacle ou un miroir. Il sait qu'il a un espace et qu'il est dans cet espace. Il n'a pas seulement une vision, une contemplation, un spectacle ; il agit, il se situe dans l'espace, partie prenante* » (Lefebvre 2005 (1974) : 339). Pour les individus qui l'habitent autant que pour ceux qui le fabriquent (qui peuvent d'ailleurs être les mêmes), l'espace n'est pas un enjeu théorique, mais bien un ensemble d'enjeux concrets, tout aussi bien sociaux que physiques.
L'espace matériel existe et façonne l'expérience en commandant, appelant ou proscrivant des gestes, des trajectoires ou des directions, c'est-à-dire en prescrivant les conduites du corps (Berthoz 2010 ; Lefebvre 2005 ; Tuan 1990). Il est donc nécessaire de penser le rapport entre espace matériel et représentations de l'espace. Si les processus d'appropriation et de communication sont communs à toutes les représentations (cf. partie 1.2.2.), nous revenons ici brièvement sur ce qui est spécifique[1] aux objets matériels et parmi eux l'espace : la perception. L'appréhension de l'espace matériel est un processus actif de réception et d'analyse d'informations se déroulant en trois étapes (Bailly 1977). La première est la sensation, c'est-à-

[1] L'idée de spécificité est ici comprise dans une acception large ; à l'évidence, l'espace n'est pas le seul objet dont elle est un mode d'appréhension privilégié. Nous utilisons ici le terme pour décrire le fait que certains objets ne peuvent être perçus. C'est par exemple le cas des idées.

dire la réception directe par l'individu des composantes matérielles de l'environnement. Cette confrontation se fait à travers les flux d'informations que sont les *stimuli* physiques. Les informations envoyées par un milieu urbain sont la lumière, le son, la matière tactile, la température, les mouvements de l'air, l'odeur. Il est généralement considéré que l'arôme est une information non pertinente dans le rapport à l'espace urbain, même s'il a assurément une composante spatiale (ne serait-ce que par les variations géographiques culinaires (Pitte 2001)) puisque, contrairement aux autres sens, il ne permet pas de se guider.

Le flux brut d'informations passe ensuite par les filtres sensoriels : il est rendu accessible aux individus par les quatre modalités perceptives actives dans l'appréhension de l'espace – soit la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher (le goût est à nouveau non pertinent, la vue étant le sens dominant (Augoyard 1991 ; Tuan 2006))[1]. C'est l'étape de la perception, lors de laquelle s'effectue une sélection des informations : « *du fait de ses possibilité limitées, l'individu ne perçoit que partiellement et partialement le monde réel* » (Bailly 1977 : 29). Cette sélection définit la perception comme l'activité d'interprétation des objets avec lesquels les individus sont en contact direct et par laquelle ils leur associent du sens (Di Méo 2003a). La perception, qui participe à la formation des représentations, est à la fois déterminée par les capteurs sensoriels des individus et par leur « équipement » social et culturel[2]. Il n'y a pas d'odeur ou de vue qui soient directement accessibles aux individus, leur décodage implique qu'elles incorporent des caractères sociaux, culturels, économiques, mais aussi psychologiques, notamment parce qu'il passe par la verbalisation (Thomas 2007). C'est cette même verbalisation qui permet le passage de l'échelle individuelle à l'échelle sociale, puisque c'est elle qui rend possible la mémorisation et le partage des sens[3]. La troisième étape est celle de la représentation à proprement parler (Antoine Bailly parle de la formation d'un modèle simplifié du réel, soit le processus d'ancrage de la représentation tel que défini dans la première partie de ce chapitre), fait justement largement appel à la mémoire. Comme l'écrit Augustin Berque à propos du paysage, on peut dire que l'espace réel « *convoque et active simultanément – quoique en proportions variables suivant la circonstance – la mémoire de toutes nos expériences antérieures, non seulement celles, directes, de notre vie individuelle, mais celles, indirectes, qui nous ont été inculquées par notre culture – c'est-à-dire l'expérience d'une société -, ainsi que celles qui, biologiquement, sont engrammées dans notre appareil sensoriel – autrement dit, l'expérience de l'espèce humaine* » (1995 : 32). Aussi, si les représentations permettent de rendre mentalement présent un objet en son absence, la présence d'un objet représenté déclenche en retour la mobilisation de représentations

[1] Cette division sur la base des cinq sens est aujourd'hui considéré comme erronée et l'accent est davantage mis sur l'intersensorialité, même si les connaissances à ce sujet sont encore lacunaires (Couic 2000 ; Thibaud 2007a).

[2] Ce que Jans Robert Jauss qualifie d'« *horizons d'attentes* » dans un ouvrage consacré à la réception des œuvres littéraires (1978). Les individus auraient, selon lui, des prédispositions à la réception des œuvres qui formuleraient le cheminement du contenu « brut » vers le contenu interprété. C'est ce qui conduit David Howes, par exemple, à considérer que les sens ne sont pas les fruits du seul corps mais sont aussi culturels, sociaux, politiques (2005).

[3] C'est l'une des raisons de la prédominance de la vue sur les autres sens dans la perception de l'espace. La facilité d'une modalité sensorielle à être partagée dépend surtout de deux critères. Le premier est la qualité (acuité) et l'homogénéité du capteur sensoriel au sein d'une population. Notre vue est globalement de meilleure qualité que notre odorat mais, surtout, elle est plutôt homogène dans la population humaine, quand l'odorat est très variable (Balez 2000). Le second critère est la qualité (précision) et la quantité de vocabulaire disponibles pour décrire une situation sensorielle. Dire, par exemple, qu'une pièce est tapissée d'un papier à motifs floraux rouges et jaunes, est bien plus précis et plus largement compréhensible que d'expliquer que l'odeur de cette pièce rappelle celle de chez sa grand-mère (selon Lucile Grésillon (2010), à Paris seules deux odeurs font références communes : celle du métro et celle de l'hôpital, leur description restant très imprécise). Ces deux critères sont liés : c'est parce que notre vue est plus « performante » que notre odorat que nous avons développé un vocabulaire plus riche pour la décrire.

associées[1]. La formation sociale de la représentation passe par l'interaction avec d'autres individus et en dernier stade l'information subit une transformation en passant le filtre de la communication. La figure 14 synthétise le processus de réception d'un espace matériel (Antoine Bailly l'a réalisé pour décrire le processus de représentation des paysages).

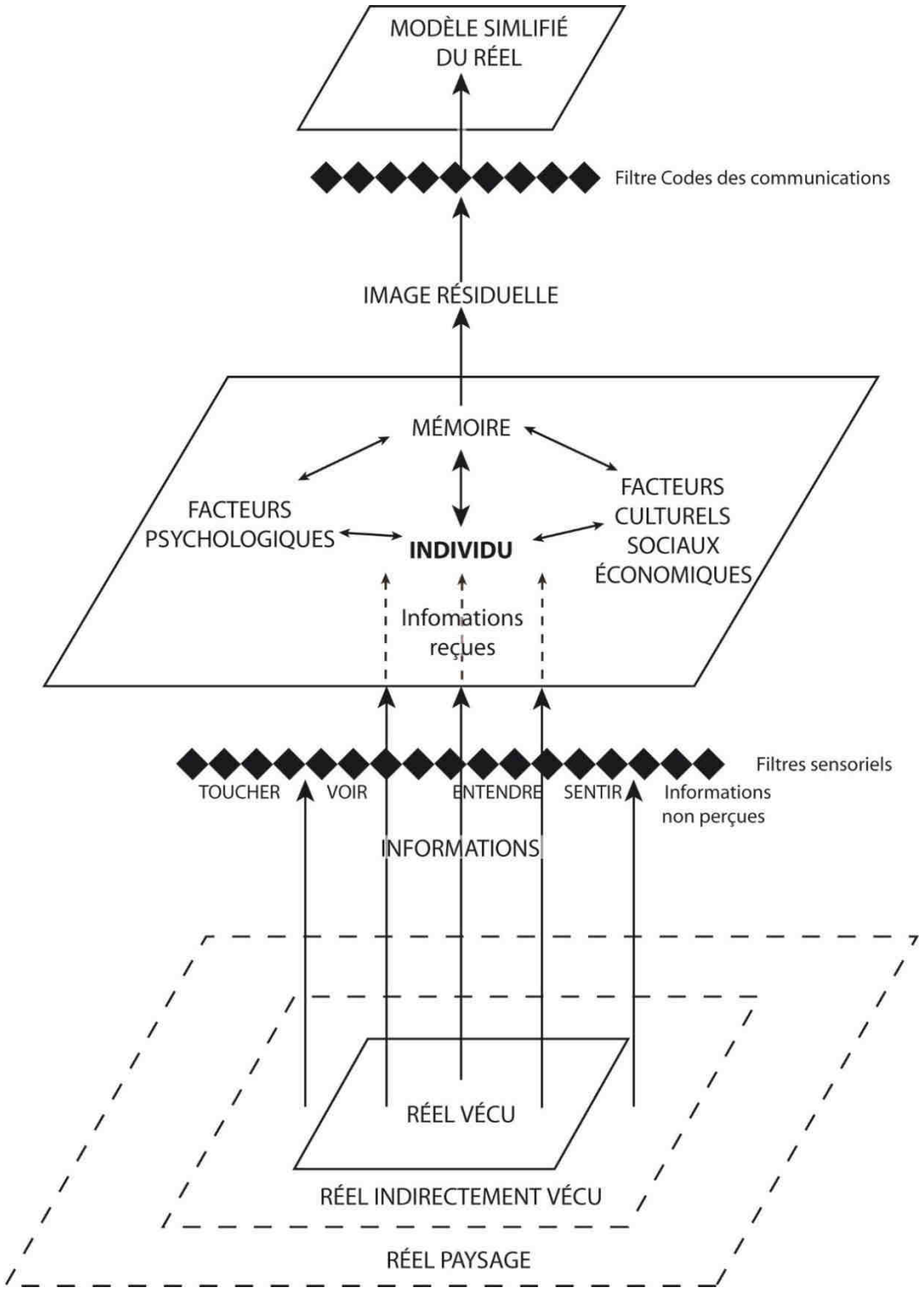


Figure 14. De l'espace réel à la représentation de l'espace (d'après Bailly 1977 : 31)

[1] C'est un mécanisme auquel nous faisons appel pour récolter les représentations des habitants (cf. chapitre 5).

La description du mécanisme de perception met en avant notre relation sensible et formelle à l'espace. Une relation qui est « *une construction réciproque entre la forme bâtie et la forme perçue, (…) une circulation dynamique ou générative entre le donné et le configuré, le senti et l'agi, le perceptible et le représentable* » (Augoyard 2004 : 27). Cette relation mêle les propriétés physiques de l'espace matériel aux cognitions sociales et psychologiques des individus ; elle se présente comme un entremêlement complexe de ses caractéristiques de natures différentes. Nous pouvons dire que « *ni les caractéristiques des individus, ni celles du milieu physique, ne peuvent expliquer séparément les représentations spatiales car c'est à la jonction de ces deux entités qu'elles sont générées* » (Ramadier 2003 : 179). C'est d'ailleurs l'aspect sensible qui fait la spécificité des représentations de l'espace au sein de la catégorie représentation telle que nous l'avons définie (cf. partie 1.1.3.). Si, tel que précédemment avancé, les représentations ont toujours vis-à-vis des objets auxquels elles se rapportent une visée pratique, l'approche spatiale insiste sur la manière dont elles permettent aussi d'introduire l'idée d'un rapport sensible au monde. Ainsi, « *le processus de représentation est constitutif de la relation, à la fois sensible et pratique, que les hommes établissent avec le monde qui les environne* » (Debarbieux 2004 : 200). C'est pourquoi l'essentiel des travaux utilisant la notion de représentation pour comprendre l'organisation de l'espace et les rapports sociaux qui s'y déploient la mobilisent. Ceci permet d'insister sur la subjectivité des acteurs, mais aussi la corporéité de notre rapport au monde. Si cette caractéristique semble assez illusoire pour comprendre la représentation d'un concept ou d'une idée (la démocratie par exemple), elle est essentielle pour ce qui concerne l'espace urbain (Paquot 2006).

2.1.3. La ville, enjeu de représentations

Nous pouvons dire que la ville est indissociable de ses représentations (Morisset et Breton 2011), à bien des égards et, comme nous l'avons fait dans la première partie de ce chapitre, elle peut d'ailleurs être considérée comme étant elle-même une représentation. Des représentations qui se construisent notamment dans l'interaction directe avec l'espace matériel et qui sont nécessaires au déploiement d'actions *dans*, *sur* ou *à propos de* la ville.

La ville peut être considérée, comme le fait Raymond Ledrut (1973), comme un « *espace de signes* » donnés à déchiffrer par ses différents usagers (quel que soit leur rapport avec elle), dont il souligne la variété des interprétations et ses conséquences sur les pratiques qui s'y déploient. Si nous nous intéressons aussi prioritairement à la conception et à la réception de la ville, de nombreuses autres modalités du rapport à l'urbain agissent sur son appréhension collective. La ville est le fruit d'une construction sociale s'appuyant, outre les expériences individuelles, sur les représentations formulées et diffusées tant dans les communications officielles de ses destinateurs (Bailleul 2009 ; Rosemberg 2000) que dans les discours politiques (Baudin et Genestier 2002) et dans la presse (Davis 2006) ou dans des formes d'expression artistiques comme le cinéma (Laffont 2014 ; Martouzet et Laffont 2010), la littérature (Madoeuf et Cattedra 2012), la bande dessinée (Laffont 2011) ou encore la photographie (Amorim 2002). Ces différents supports, qui se présentent souvent comme des traductions se réclamant ou non de l'objectivité, ne sont pas des éléments strictement référentiels (factuels) mais interprétatifs et performatifs puisqu'ils visent à engendrer des changements (transformations de l'espace, évolutions des rapports à l'espace, modifications de l'image d'une ville). Il en est ainsi car les représentations de la ville diffusées dans les communications de toutes natures ne sont pas simplement des reflets plus ou moins déformés de celle-ci, elles en sont constitutives.

Le lien entre représentations et production de l'espace est ainsi fort direct : elles participent, y compris celles qui s'écartent de l'idéologie dominante, à formuler les aspirations d'une société en termes d'organisation de l'espace donc, finalement, les réalisations des architectes et urbanistes. C'est ce qu'Augustin Berque qualifie de « *motivation* », c'est-à-dire ce « *qui fait qu'une certaine société aménage son milieu dans un certain sens, et que les individus appartenant à cette société en perçoivent le sens, le reconnaissent et l'apprécient* » (Berque 1995 : 33). On peut ici prendre l'exemple de l'évolution des représentations de ce que doit être une « bonne » ville, ou une « ville » de qualité, et de la manière dont il faut la produire, qui en une cinquantaine d'années a fait basculer la production de l'urbain d'un urbanisme de plan à un urbanisme de projet (cf. chapitre 3). La même tendance a poussé la « *motivation* » de la société du soutien à la construction massive de quartiers de grands ensembles, à celui à leur démolition ou lourde rénovation dans de vastes plans de renouvellement urbain (Adam 2013a). Telle que présentée par Augustin Berque, cette « *motivation* » semble généralement partagée et fait délibérément l'impasse sur les oppositions, conflits et clivages qui se jouent à travers l'enjeu de la production de l'espace. Pour filer l'exemple, l'érection des grands ensembles ne s'est pas faite sans qu'une certaine contradiction soit émise (Dufaux *et al.* 2003), tout comme les projets de l'Agence nationale de la rénovation urbaine (ANRU) actuels ne se font pas sans essuyer quelques critiques (Epstein 2013). Avant de revenir sur ces oppositions, arrêtons-nous d'abord sur les clivages qui existent en termes de représentations de l'espace et de l'espace urbain en particulier. Notons que si l'étude des représentations des usagers de l'espace urbain est bien présente dans la littérature scientifique, ceux-ci ne sont que rarement considérés, ou pris en compte, en tous cas de façon centrale, par ses concepteurs (Couic 2000). Il existe pourtant un clivage important entre ces deux groupes sociaux, un clivage qui implique deux manières totalement différentes de concevoir l'espace lui-même : « *d'un côté l'espace est plutôt fonctionnel et de l'autre côté il est plutôt vécu c'est-à-dire investi par une expérience sensori-motrice, tactile, visuelle, affective et sociale* » (Fischer 1997 : 31).

Il y a bien différentes conceptions de l'espace qui peuvent être qualifiées de fictions et qui divergent, plus ou moins sensiblement, pour chaque acteur et groupe d'acteurs. Michel Lussault en considère deux, qui sous-tendent deux manières de le représenter. Il y a, d'une part, celle de ceux qu'il appelle les « opérateurs institutionnels » et celle des usagers, de l'autre (Lussault 2009). Les premiers, dans lesquels il inclut aussi bien les représentants des pouvoirs publics que ceux des intérêts privés ou de la conception des espaces, ont tendance à « *se réfugier dans un discours très formel fondé sur la primauté de la rationalité instrumentale de l'ingénierie territoriale et sur l'invocation d'intérêts généraux abstraits, déliés de toute référence véritable au territoire* » (Lussault 2009 : 71). Ils trahissent par ce discours le fait qu'ils « *supposent que l'on peut arriver à trouver un mode d'analyse et de qualification standardisé de tout espace d'action* » (ibid.). L'espace serait représenté comme une étendue générique qui pourrait être modifiée en des termes plus ou moins déterministes, à travers des processus de diagnostic et de conception de projets plus ou moins reproductibles. À l'inverse, les usagers « *tendent à considérer cet espace d'action comme leur espace de vie ; ils l'éprouvent moins comme une étendue sur laquelle on pose des objets que comme un système de relations et de liens entre des réalités emplacées et distantes – placées parce que distantes, distantes parce que placées, irréductibles entre elles, non superposables* » (ibid. : 72). Il y a, d'un côté, un espace positionnel et, de l'autre, un espace relationnel. Le premier est composé de représentations issues de savoirs essentiellement théoriques, ou en tous cas exogènes (celui acquis dans d'autres projets catégorisés comme proches, par exemple). Le second est élaboré à partir de représentations issues de l'expérience et du partage

d'expériences. Or, entre ces deux espaces, « *il ne peut y avoir que hiatus* » (ibid.). Ce hiatus est notamment à l'origine du décalage que nous étudions (qui tire aussi ses origines des intérêts divergents des groupes sociaux étudiés, de leurs cultures (dans une signification large), entre autres).

Ce décalage est directement entretenu par l'espace lui-même, en tant qu'il permet l'existence et la coexistence des rapports sociaux. Nous pouvons ici nous référer à nouveau aux écrits d'Henri Lefebvre sur la triplicité de l'espace (cf. chapitre 1) et à la distinction qu'il introduit entre les représentations de l'espace (« *espace conçu* »), les pratiques spatiales (« *espace vécu* ») et l'espace de représentations (« *espace perçu* »). Précisons que nous nous intéressons spécifiquement au premier et au dernier niveaux, considérant qu'ils sont tous deux des représentations de l'espace, mais que ces représentations sont le fruit du travail cognitif et social d'individus insérés dans des groupes sociaux distincts et que le second niveau (l'« espace vécu ») nous est inaccessible[1]. Comme nous le relations précédemment, il existe des décalages, voire des disjonctions, entre ces trois niveaux. Mais il existe aussi entre eux une certaine continuité, voire une certaine « harmonie » (Lefebvre 2005). Henry Lefebvre cite à ce propos l'exemple de l'espace américain des années 1920 antérieur à la crise de 1929[2], qui voyait un large partage, dans la population générale comme chez les destinateurs d'espaces, d'une conception fonctionnaliste de l'espace, mais aussi d'une vision de la grandeur et du prestige de l'Amérique, de la liberté individuelle incarnée par l'automobile ou encore d'une certaine esthétique de la modernité. Une conception qui était appuyée par la construction de vastes banlieues résidentielles pour les classes moyennes en parallèle à celle d'immeubles à l'importance aussi symbolique que matérielle, ainsi que par l'accession et l'usage de plus en plus massifs de l'automobile. Ici s'illustre la diffusion d'une idéologie, celle d'un capitalisme conquérant après la Première Guerre mondiale, dans les représentations des individus et des groupes sociaux comme dans une forme d'urbanisation (Harvey 2010). Ceci faisait dire à Henri Lefebvre que « *ce qu'on nomme "idéologie" n'acquiert de consistance qu'en intervenant dans l'espace social, dans sa production, pour y prendre corps* » (Lefebvre 2005 : 55). Une consistance qui s'acquiert grâce à la diffusion de représentations conformes chez les concepteurs comme chez les habitants, et ce à travers le processus de production de la ville (cf. chapitre 3, partie 1.1.1.).

2.2. Les représentations dans la conception et la réception de l'urbain

C'est le fait que les représentations des concepteurs (et plus généralement des destinateurs) et des usagers de l'espace soient à la fois en continuité et en décalage qui nous conduit à considérer qu'elles sont une clef d'entrée privilégiée pour comprendre les phénomènes urbains. Selon Augustin Berque les représentations de phénomènes spatiaux concernent « *autant l'action de la société sur l'environnement, c'est-à-dire les aménagements auxquels elle procède pour adapter son environnement à ses besoins. Ceux-ci, en effet, sont conditionnés par des représentations collectives. Et à leur tour, ces aménagements, qui sont une transformation physiques de la réalité, conditionnent la manière dont celle-ci apparait aux acteurs sociaux. Dans aucune société, en effet, le regard n'est indépendant de ce que l'on fait, ni de la manière dont on le fait ; non plus que*

[1] Nous revenons lors du chapitre 3 sur ce qui distingue notre approche, et particulièrement notre modélisation de l'espace en projet, de celle d'Henri Lefebvre.

[2] Les deux autres exemples notables utilisés par Henri Lefebvre sont ceux d'Athènes dans l'antiquité et de la Toscane pendant la Renaissance.

l'inverse » (Berque 1995 : 15-16). Comprendre et expliquer la production de la ville contemporaine ne peut se donc faire qu'en collectant et en analysant les représentations qui président à sa conception et à sa réception.

Toutefois, comme l'écrit Muriel Rosemberg, « *toutes les représentations ne se "valent" pas, c'est-à-dire ne renseignent pas également sur la connaissance ni même sur la perception de l'espace* » (Rosemberg 2007 : 75). Deux raisons appuient cette idée. La première est celle certaines représentations « *peuvent n'être que des lieux communs* » (ibid.) ; elles font partie du réel, donc à la fois de la production et de la pratique de l'espace, mais elles ne nécessitent pas de déployer une enquête spécifique pour être connues et étudiées, puisqu'elles apparaissent immanquablement dans tous les témoignages. La seconde est que toutes les représentations ne se valent pas, c'est parce que certaines sont dominantes (Lefebvre 2005). Celles des destinateurs priment ainsi sur celles des usagers et influencent davantage la production de l'espace et les configurations de l'espace réel. Si cette partition est aujourd'hui remise en cause par les discours vantant l'implication des habitants dans la conception et la gestion de l'espace, elle nous semble encore d'actualité[1]. C'est pourquoi il est nécessaire définir les représentations qui nous intéressent et particulièrement la manière dont elles alimentent la production de la ville contemporaine et dont elles nous informent sur celle-ci.
Tout d'abord, et puisque nous avons défini les représentations comme en partie générées à partir des systèmes hiérarchisés de valeurs que sont les idéologies, cela implique de nous interroger sur les rapports entre idéologie et espace (partie 2.2.1.). Ensuite, comme nous l'avons déjà abordé et comme nous le précisons dans les pages qui suivent, la conception est une action de représentations (partie 2.2.2.). Les représentations des concepteurs d'un espace influencent directement sa production (à travers l'activité de conception mais aussi de réalisation). Mais la production de représentations est aussi un des objectifs de l'urbanisme contemporain qui joue fortement sur l'image, le discours et la symbolique (partie 2.2.3.). Cela pose la question de leur réception et permet de penser le processus de circulation des représentations de la ville, ainsi que leur impact sur la réalité sociale dans son entier (2.2.4.).

2.2.1. Représentations de l'espace et idéologie

Faire percoler une idéologie du domaine de la pensée sociale vers celui des pratiques spatiales est assurément l'un des rôles joués par le processus de circulation des représentations. L'étudier nous permet de remonter aux valeurs qui orientent l'action sur l'espace (Martouzet 2002b) et donc à l'idéologie qui la domine (cf. partie 1.2.4.) et à celles qui s'y confrontent éventuellement. L'espace n'est-il pas un terrain de luttes idéologiques ? Antoine Bailly ne le définit-il pas comme une « *portion de la surface terrestre où des hommes d'idéologies différentes cherchent à imposer leurs représentations et leurs pratiques* » précisant que « *chaque espace est alors chargé de valeurs économiques, sociales et mentales* » (1995 : 27) ?

La perspective d'Antoine Bailly reste à notre sens tout à fait actuelle. Si, comme l'affirment nombre de travaux récents, la production contemporaine de l'urbain s'écarte largement du suivi et de règles ou de modèles préétablis, plus ou moins dogmatiques et appliqués à des échelles plus ou moins vastes (doctrines, théories surplombantes, etc.), pour s'apparenter davantage à des bricolages et arrangements entre ses différents acteurs (Chalas 1998 ;

[1] Nous développons ce propos dans la partie 1.2.3. du chapitre 3.

Toussaint 2003)[1], elle ne se fait pas hors de toute idéologie. Il en est ainsi tout d'abord parce que, comme nous le montrons dans le chapitre 3, la fabrication de la ville par projet est, elle aussi, un choix idéologique. Ensuite parce que l'urbanité de la ville contemporaine, comme les formes qui l'ont précédées, « *ne se réduit pas à ses dimensions matérielles et fonctionnelles et intègre les réalités de sociétés immatérielles (idéologies, normes, valeurs collectives et individuelles, etc.)* » (Lussault 2003d : 966). En ce sens, les projets urbains actuels, même s'ils n'ont pas pour seule vocation d'être des porte-étendards idéologiques[2], reflètent et véhiculent des représentations donc des valeurs et des idéologies.

Pourtant, nombreux sont les travaux sur les représentations et l'aménagement de l'espace qui peinent à se positionner sur la place de l'idéologie dans la construction des représentations de l'espace (Keerle 2006). Certains l'ignorent totalement, faisant des représentations des conceptions sociales sans intégrer l'idéologie dans le social (Chalas 2002 ; Debarbieux et Vanier 2002 ; Paulet 2002). D'autres évoquent la question (Fourny et Micoud 2002 ; Haegel et Lévy 1997 ; Gumuchian 1991 ; Rochefort 1985), souvent implicitement ou de façon minimale. On retrouve dans ces travaux un consensus autour de l'idée d'inclusion[3] des représentations dans les idéologies. En outre, un flou persiste sur le caractère social de la construction des idéologies spatiales et leur rapport avec les images et représentations, elles-mêmes étant souvent mal distinguées. Ceci s'explique, selon nous, par une appréhension implicite des notions de représentation et d'idéologie, celles-ci étant comprises dans des acceptations trop limitatives. Par exemple, Hervé Gumuchian écrit que « *parler d'idéologie spatiale, c'est admettre que le géographe est sans cesse confronté à une sémantisation de ses objets ; en matière d'aménagement, par exemple, les pouvoirs publiques et économiques lorsqu'ils interviennent sur l'espace fonctionnent comme des manipulateurs sociaux. Ils s'efforcent de convertir l'étendue en signes, ils codifient alors l'espace-support. Par ce processus, le pouvoir participe activement à la création de sens ; il impose sa vision spécifique du monde* » (1991 : 58). Si nous partageons en grande partie ce constat, nous remarquons qu'il oublie différents aspects de ce qu'est une idéologie. D'abord, le fait qu'elle est le plus souvent déniée par ceux qui la répandent, le caractère idéologique de leur action n'étant ni forcément volontaire ni même apparent à leurs yeux (Ricoeur 1997; Ansart 1977). Parler de « manipulateurs » ou du fait de « s'efforcer » est, à tout le moins, excessif. Ensuite, parce que même si l'idéologie s'incarne bien dans les réalisations spatiales, elle est avant tout sociale et est, en conséquence, aussi présente dans les moyens d'actions, ce qui décrit donc mal la manière dont une « *idéologie se spatialise* » (Keerle 2006 : 20), oubliant toute la part symbolique et discursive de l'aménagement urbain. Néanmoins, ces travaux ont l'avantage de poser le fait que l'idéologie spatiale est une composante de l'idéologie générale[4] et qu'elle engendre des représentations variables.

---

[1] Ce sur quoi nous revenons dans les chapitres 3 et 4 de la thèse.

[2] Dans certain cas on pourrait même considérer que la vocation idéologique est très faible. En revanche, les écoquartiers que nous étudions ont en partie ce rôle-là puisqu'ils sont pensés pour faire la preuve du développement durable ou du moins de la capacité d'une agglomération à le rendre opérationnel.

[3] En toute rigueur, et comme nous avons défini l'idéologie (cf. partie 1.2.4.), on ne peut d'ailleurs pas dire que les représentations sont incluses dans les valeurs ou dans l'idéologie plus justement que les secondes fournissent un cadre générateur aux premières. Idéologies, valeurs et représentations ne sont pas de la nature ni au même niveau de la pensée sociale ; elles sont des notions qui se déclinent et se conditionnent réciproquement davantage qu'elles ne s'emboîtent (ou ne s'incluent).

[4] Les idéologies spatiales, si elles peuvent être identifiées en tant que telles, par exemple le modernisme, ne sont pas strictement autonomes et découlent d'une idéologie plus large. Le modernisme peut être appréhendé comme la dimension spatiale du fordisme alors que le postmodernisme et (comme nous le définirons dans le chapitre 4) le développement urbain durable sont des dimensions spatiales du néolibéralisme.

Les dispositifs techniques ou sociotechniques, les programmes d'occupation, les montages financiers et économiques, les solutions urbanistiques, les choix esthétiques ou d'organisation spatiale ne sont pas des objets neutres : ils découlent autant qu'ils formulent une vision ou une organisation du monde, une idéologie. Comme écrit précédemment (cf. partie 1.2.4. de ce chapitre), l'idéologie est destinée à orienter les actions des groupes sociaux et des individus qui en sont membres. Elle joue donc un rôle important dans la structuration du groupe social, assurant sa cohésion et sa reproduction par l'énoncé de ses valeurs communes. Elle est un lien important entre les constructions individuelles de la réalité et les structures qui encadrent le fonctionnement des groupes ; c'est en ce sens qu'elle fait système. Enfin, une idéologie n'est pas un système d'idées strictement mental ou social ; elle trouve une incarnation dans les actions et les réalisations matérielles. Nous pouvons ainsi lire les actions sur l'espace ou l'espace lui-même comme des productions idéologiques, sinon comme des manifestations de la mise en œuvre d'une idéologie. On parlera d'idéologie spatiale (Gilbert 1986) comme participant de l'idéologie générale. L'idéologie spatiale peut se définir comme « *un système d'idées et de jugements, organisé et autonome, qui sert à décrire, à expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité dans l'espace* » (Gilbert 1986 : 60). Elle sert de référentiel pour justifier ou sélectionner certains dispositifs – sociaux, techniques et sociotechniques – en vertu de leur correspondance à ses valeurs[1].
En 1985, Renée Rochefort se demandait « *si dans la représentation des lieux, les idéologies sociales et politiques peuvent jouer un rôle* » (1985 : 106). Nous répondons par l'affirmative. D'abord parce que, comme écrit précédemment, les représentations sont toujours *a minima* influencées par une idéologie. Ensuite, parce que si le choix des objectifs est clairement idéologique (Ricoeur 1997) et facilement identifiable comme tel, celui des moyens ne l'est pas moins, même si son caractère idéologique est souvent masqué derrière l'apparente neutralité des outils, techniques et technologies (Illich 1973 ; Marcuse 2012 (1964)), ainsi que par la présentation des moyens, procédures et méthodes, ici ceux de l'urbanisme contemporain, comme le fruit d'arbitrages pragmatiques (Chalas 1998). De fait, tout choix programmatique ou technique, autrement dit toute activité de conception ou de réalisation d'un espace, a des implications directes sur l'espace en devenir puisqu'il participe à la diffusion d'une certaine hiérarchisation de valeurs et à la formulation de représentations qui lui sont conformes.

2.2.2. Concevoir : travailler sur, à partir de, et avec les représentations

Si l'idéologie et les représentations des concepteurs se retrouvent dans l'espace réalisé, c'est parce qu'elles s'y incarnent matériellement, mais d'abord parce qu'elles s'intègrent pleinement dans l'activité de conception (on retrouve ici le rôle d'orientation de la *praxis* joué par les représentations (cf. 1.1.3.)). Ceci nous conduit à interroger la place des représentations dans le travail de conception de l'espace. Une interrogation qui porte à la fois sur la manière dont les représentations influencent ce travail dans son processus et ses réalisations, dont elles sont le cœur même à travers l'activité de projection et, enfin, dont elles sont un objectif puisqu'il a pour objectif de les produire.

Avant d'aller plus loin, nous définissons la conception d'un espace comme l'activité collective destinée à créer un nouvel espace (un objet spatial matériel, symbolique et social) ou à en faire évoluer un de façon significative. Elle répond à un besoin plus ou moins défini formulé par un

[1] Nous montrons dans le chapitre 4 que le développement urbain durable correspond tout à fait à cette définition.

commanditaire et, de façon plus lointaine, par la société (Adam et Martouzet 2015). La conception d'un espace peut s'étendre sur une période plus ou moins longue et être divisée en les conceptions successives ou simultanées d'objets spatiaux à différentes échelles. Par exemple, la conception d'un quartier implique la conception de son plan masse, de chacun des bâtiments et espaces publics le composant puis, par exemple, des pièces des bâtiments, mais aussi de son intégration dans la ville, l'agglomération, la région. La conception peut se décomposer en un certain nombre de phases encadrées par des procédures. Par exemple, l'organisation du marché de l'architecture en France impose une conception qui passe par différents stades allant de la sélection des participants au concours à la remise du plan validé par les différents acteurs (commanditaire, maîtrise d'ouvrage, assistants à maîtrise d'ouvrage (économiste, spécialiste des fluides, conseiller en développement durable)). Il en va de même pour un projet d'urbanisme. Le tableau 3 synthétise un exemple du découpage[1] de la conception d'un projet et particulièrement en différentes étapes.

1. Diagnostic	2. Intentions	3. Esquisse	4. Etude de faisabilité	5. Avant-projet	6. Permis de construire et consultation des entreprises	7. Travaux	8. Réception	9. Vie du projet

Tableau 3. Etapes d'un projet d'urbanisme (réalisation personnelle inspirée de Lardon et Piveteau 2005 ; Toussaint 2003 ; Verdier 2009)

D'un point de vue général, on peut découper la conception en un certain nombre de phases (variables selon les auteurs[2]). Nous avons retenu le modèle de Pahl et Beitz, tel que synthétisé par Jean-Pierre Micaëlli et Joëlle Forest (2003), qui nous semble assez bien adapté à la description de la conception d'un espace, même si le vocabulaire employé renvoie fortement au monde de l'industrie et est assez inhabituel en urbanisme. Ce modèle décompose la conception en quatre phases. La première, qualifiée de fonctionnelle, est celle du choix des fonctions que doit remplir l'objet[3]. La deuxième, conceptuelle, précise les principes et concepts qui vont être utilisés pour répondre aux exigences fonctionnelles. La troisième, appelée physico-morphologique, sert à sélectionner les éléments matériels nécessaires à la mise en œuvre des concepts. La quatrième, dite de définition, sert à définir avec précision et détails les pièces qui seront produites et assemblées ainsi que leur mode de production. Plus les projets sont complexes et incorporent différents échelons, moins l'enchaînement linéaire de ces phases reflète la réalité : celles-ci peuvent s'inverser, se superposer, s'intercaler.

Si la conception est un travail de représentations c'est d'abord parce qu'il nécessite que les concepteurs s'appuient sur une certaine vision du monde. Comme l'écrit Denis Martouzet, être aménageur-urbaniste suppose de faire siennes « *un certain nombre de croyances* » (2002b : 169)[4]. Ces croyances sous-tendent la pratique de conception de l'espace urbain. Il en

[1] Ce découpage est à l'évidence discutable et un autre pourrait être tout aussi valable. Il reprend – sans rentrer dans cette question spécifique les étapes des concours de conception (APS, APD, DCE).

[2] Auteurs le plus souvent spécialistes de la conception et de produits industriels.

[3] Il faut ici entendre fonctions au sens d'objectifs. Il ne s'agit pas pour nous de décrire l'urbanisme comme étant par essence fonctionnaliste.

[4] Le terme « *croyance* » est employé ici pour désigner « *un savoir absolu qui n'a pas besoin de preuves* » (Martouzet 2002b : 170). Un sens qui sans être strictement synonyme de ce que nous désignons ici comme

identifie quatre. La première est « *la croyance dans un déterminisme tiède* » (Martouzet 2002b : 170). L'aménageur-urbaniste doit à la fois refuser tout déterminisme absolu et l'absence de déterminisme. Dans le premier cas, son travail n'aurait pas de sens puisqu'il serait intégralement déterminé par des causes extérieures et préexistantes[1]. L'absence de déterminisme empêcherait elle toute espérance en la réalisation des résultats attendus de son action sur l'espace. Un déterminisme tiède permet lui aux concepteurs d'espace de croire à la fois en leur liberté d'action et en leur capacité à atteindre les objectifs visés.
La deuxième est « *la croyance dans la causalité* » (Martouzet 2002b : 171). L'aménageur-urbaniste a besoin de la causalité pour expliquer l'émergence de phénomènes[2] car cela lui permet d'être sûr de sa capacité à remonter d'un phénomène à une partie de ses causes et aux leviers qui lui permettent d'agir sur celui-ci. Cette causalité lui permet aussi de penser qu'en agissant sur les causes il peut résoudre le problème qui se pose. Les représentations sont donc mobilisées ici car elles permettent aux acteurs d'agir en « causalistes » (Moliner 1996).
La troisième est « *la croyance dans la possibilité du changement (…) même face à des tendances lourdes, qu'elles soient économiques, culturelles, sociales ou géographiques* » (Martouzet 2002b : 172). Le fatalisme est interdit à l'aménageur-urbaniste, puisque celui-ci ne l'autoriserait qu'à agir à la marge (localement ou ponctuellement). Cette croyance en la causalité implique le refus qu'une ou des causes d'une situation ne puissent rendre caduque toute possibilité de modification de cette situation. Nous retrouvons ici l'idée selon laquelle le rapport des acteurs et des groupes sociaux aux contraintes extérieures qui s'imposent à eux dans leurs différentes actions, se fait essentiellement à travers le filtre des représentations (Giust-Desprairies 2004), qui leur permettent de rendre le monde conforme à leurs intérêts et motivations.
Enfin, la quatrième est « *la croyance dans le progrès* » (Martouzet 2002b : 174). Cette croyance complète les précédentes en ajoutant que le changement permette une amélioration de la situation et l'évaluation objective de celle-ci. Cette croyance suggère « *la possibilité d'une situation meilleure ainsi que la possibilité d'existence de critères d'évaluation et la possibilité de connaître ces critères* » (ibid.). Cette connaissance apparaît assez improbable étant donné les contraintes (notamment de temps ou financières) qui s'exercent sur l'activité des professionnels de la ville. La croyance en le progrès suggère aussi qu'une action sur un espace donné permet une amélioration générale (sociale) à une échelle plus vaste. Est exclue par cette croyance la possibilité que des conséquences positives à l'échelle traitée aient des conséquences négatives ailleurs (phénomènes d'externalisation[3]). Ces quatre croyances déterminent largement les conceptions de la société, de l'espace, du changement et de l'action des concepteurs d'espace et donc les représentations qu'ils injectent dans l'espace réalisé à travers leur travail.

---

représentation nous permet de reprendre les croyances listées comme autant de représentations ou d'ensembles de représentations. Nous pensons aussi que le partage de ces croyances peut être étendu à tous ceux que nous désignons comme concepteurs.

[1] Considérant que l'action d'aménager l'espace a « *pour finalité le changement comme moyen d'amélioration* » (Martouzet 2002b : 171).

[2] Comme le remarque par exemple Serge Moscovici (1976) ou bien avant lui David Hume (1999 (1748)), la croyance en la causalité est une généralité de l'intelligence humaine, bien au-delà de la pratique de l'urbanisme.

[3] Le développement urbain durable a introduit l'idée d'externalisation (des conséquences environnementales et sociales des actions) dans les discours sur l'aménagement urbain sans pour autant amener un renversement de cette croyance (Navez-Bouchanine 2007).

Ce qui précède nous conduit à lister, de manière non exhaustive, les raisons qui « imposent » aux concepteurs d'espace de mobiliser ou d'injecter des représentations dans leur activité comme dans leurs réalisations :

- La conception de l'espace consiste pour une grande part en une anticipation d'un futur souhaité (Jaquet 2013), c'est-à-dire la projection dans une situation réelle par essence incertaine.
- La conception de l'espace est *de facto* une activité collective et relationnelle (Hatchuel 1998) dans laquelle la communication, vecteur fondamental des représentations, joue un rôle important. Plus un projet est complexe ou plus il mobilise d'acteurs et plus il se nourrit de représentations variées.
- La conception de l'espace s'appuie le plus souvent sur l'identification des besoins et désirs des futurs usagers (Gumuchian 1991). Lorsqu'ils ne sont pas consultés, les concepteurs ne peuvent s'appuyer que sur leurs propres représentations de ces besoins. Lorsqu'ils sont consultés, le filtre communicationnel est actif lorsque les futurs usagers leur confient leurs représentations de leurs usages, envies et besoins.
- La conception de l'espace est une activité pluridisciplinaire qui implique l'intégration de savoirs de natures disparates, lesquels se présentent souvent comme « *une collection de savoirs étanches* » (Augoyard 1998 : 71). Il s'agit d'une activité complexe qui nécessite le passage par des représentations pour « simplifier » ou « réduire » le réel et le rendre communicable, voire praticable.
- Ces savoirs sont souvent manipulés par des « experts », autrement dit des acteurs aux compétences diverses (Segaud 2012), maniant des concepts et un vocabulaire différents, et dont la transmission est essentiellement assurée par le partage et l'élaboration de représentations communes permettant leur « traduction » puis leur appropriation.
- Dans un certain nombre de domaines, les concepteurs ne disposent d'aucun savoir qu'ils peuvent considérer comme « sûr » (par exemple scientifique) et doivent donc construire des savoirs pratiques.
- Lorsqu'ils disposent de références – pratiques ou théoriques – elles sont porteuses de représentations et leur accès n'est parfois possible qu'à travers celles-ci (par exemple pour les références pratiques, un autre projet d'urbanisme ou une autre réalisation architecturale).
- La production de l'espace, donc sa conception, a en partie pour objectif la production de représentations (cf. partie 2.2.3.).

Si ces différentes motivations de l'élaboration ou de la mobilisation de représentations dans la conception de l'espace n'appellent pas toutes d'amples et égales explications, elles réclament cependant quelques approfondissements et commentaires supplémentaires.

Rappelons d'abord que la conception de l'espace, comme l'action urbanistique en général, est une action collective et que, conséquemment, elle s'inscrit, comme son interprétation, dans un contexte cognitif social, c'est-à-dire symbolique et normatif. Ces deux aspects se retrouvent à la fois dans les délibérations sur les objectifs (fins) à atteindre et dans celles qui concernent les moyens à mettre en œuvre, c'est-à-dire dans toutes les phases de la conception. En effet, « *il n'y a pas d'emprise matérielle sans prise symbolique* » (Rosemberg 2000 : 3). Toute action sur l'espace peut être qualifiée de « *symboliquement médiée* » (Ricoeur 1997 : 337), c'est-à-dire qu'elle est à la fois motivée et modelée par les représentations que les acteurs se font de l'espace. Ces représentations se retrouvent en premier lieu dans l'intention qu'ils formulent

pour l'espace. Cette intention est fortement conditionnée par leurs convictions sociales et spatiales. Des convictions qu'ils se forgent à travers le processus qui les rend « compétents » à concevoir et reconnus comme tels, c'est-à-dire leur formation et la reconnaissance sociale de la valeur de leur formation, ainsi que leurs expériences successives (Segaud 2012). Chacune de leurs convictions « *se fonde – se nourrit de, est justifiée par – sur une connaissance interprétée de l'espace, interprétée puisqu'elle est liée à l'action. C'est un savoir pensé en termes opératoires, et qui se présente comme le résultat d'un tri sélectif dans le donné des connaissances. Ces connaissances par ailleurs sont comme tout savoir, assimilées, passées par le filtre des représentations* » (Rosemberg 2000 : 16). Ce sont ces convictions qui les amènent à choisir parmi les divers possibles qu'ils envisagent. Leurs représentations deviennent dès lors actives et ils les mobilisent en fonction de leur stratégie, des contraintes (financières, organisationnelles, humaines, matérielles) avec lesquelles ils doivent composer et de leur projection de l'espace à venir.

La conception de l'espace s'élabore en effet à partir d'une projection de l'état futur de l'espace (qui est aussi une projection dans le futur d'un état). Celui-ci n'est pas accessible par définition et nécessite la mobilisation de représentations pour être mentalement élaboré. C'est d'ailleurs l'une des fonctions des représentations que de permettre aux individus de se projeter ainsi dans l'avenir. Bien plus qu'une illusoire tentative de reflet fidèle de la réalité, les représentations sont : « *un mélange de projection et de prémonition, de rêve et d'utopie, et peut-être même de contre-utopie. Autrement dit, on ne représente jamais vraiment ce que l'on est, non seulement parce que l'exercice est impossible, mais aussi parce que la représentation répond au moins autant à un souci de réalisme qu'à un souci de dessiner un avenir vers lequel on tend ou, à l'inverse, à exorciser des craintes qui nous tenaillent* » (Debarbieux et Vanier 2002 : 18). Les représentations viennent ainsi réduire, ou du moins tenter de réduire, la forte incertitude intrinsèque à l'activité de conception. Elles permettent aux acteurs impliqués de décider des objectifs à poursuivre et de la nature des actions à entreprendre dans ce but (les fins et les moyens). La pertinence de ces objectifs et de ces actions n'est pas vérifiable en amont et les concepteurs d'espace ont dès lors besoin à la fois de se représenter l'espace dans son état futur et de valider leur projection. « *La posture des acteurs ne tient pas à modéliser de manière scientifique les conséquences de leurs choix, mais bien à déterminer, avec toutes les limites que cela comporte, ce qui est souhaitable dans un contexte donné* » (Bailleul 2009 : 291).

Les représentations des concepteurs sont à l'œuvre lorsqu'ils tâchent d'identifier les attentes ou préférences des futurs usagers. Ceci est particulièrement nécessaire alors que s'est développée, depuis la fin des années 1990, une stratégie souvent qualifiée « d'identitaire » qui conduit « *à la production d'un espace conforme aux représentations du groupe social dont on veut afficher l'appartenance, un espace qui se caractérisera bien entendu par de l'homogénéité sociale et des fonctionnalités adaptées mais aussi par l'affichage de signes de l'existence d'un territoire* » (Fourny et Micoud 2002 : 37). Les concepteurs sont ainsi invités à imaginer la population future et ses goûts. Ceci se traduit de manière récurrente, d'une part, par une forme de généralisation par les architectes et urbanistes de leurs aspirations comme étant représentatives et majoritaires (Garnier 2010). Les espaces conçus s'inspirent donc largement des représentations des concepteurs d'espace et leur propre groupe social d'appartenance, c'est-à-dire celui de la petite bourgeoisie intellectuelle (ibid.). D'autre part, cela se traduit par la projection d'un certain nombre de visions, par ces mêmes concepteurs, que l'on peut qualifier de clichés sur certains espaces et populations. Un exemple est celui des grands ensembles qualifiés de « ghettos », tandis que leur population est vue comme individualiste, ce qui conduit à mobiliser l'outil de l'imaginaire urbanistique qu'est le « seuil de mixité » (Duarte 2000).

Rappelons enfin que toutes les représentations de la ville ne se « valent » pas. Si c'est le cas lorsqu'on s'intéresse à l'influence des représentations des concepteurs et des habitants, c'est aussi le cas plus spécifiquement dans l'activité de conception. Celle-ci implique en effet de répondre à des décideurs (politiques, économiques et administratifs) qui, en tant que commanditaires du projet, attendent des réalisations correspondant à leur représentations de ce que doit être un « bon espace » ou un « espace de qualité ». Les convaincre par divers moyens de la pertinence d'une solution fait partie du travail de conception et « *la figuration et l'argumentation apparaissent dès lors comme des étapes décisives de la production de territoires nouveaux* » (Debarbieux et Vanier 2002 : 20). C'est particulièrement le cas lors des phases de sélection des équipes de conception et lors de la validation des projets et cela implique souvent pour les concepteurs de se conformer aux aspirations des décideurs. Les représentations, de ces derniers « *priment (…) quant au devenir de l'espace en question. Ces représentations spatiales dominantes ont un atout évident : elles ont, plus que d'autres, des chances de connaître une traduction spatiale effective* » (Gumuchian 1991 : 96). Leurs représentations influent donc particulièrement sur la définition des objectifs du cahier des charges confié aux promoteurs, urbanistes ou architectes pour la réalisation d'un projet. Des objectifs parmi lesquels figure explicitement, depuis quelques décennies, le fait de produire des représentations.

2.2.3. La production de représentations, un enjeu essentiel de l'urbain contemporain

Les acteurs institutionnels ont aujourd'hui compris « *les effets des représentations sur la perception d'un territoire. Ainsi, une des tendances des stratégies urbaines des pouvoirs locaux sera d'agir sur la transformation simultanée des images et de la morphologie socio-spatiale* » (Semmoud 2007 : 30). Les destinateurs s'inscrivent dans une démarche volontaire de production de l'espace *dans* et *par* ses représentations. Cette démarche, même si elle n'a pas toujours été aussi explicite, n'est pas spécifique à la production contemporaine de l'urbain. On peut affirmer, même s'il s'agit là d'une relecture avec un schème de compréhension contemporain, que cet objectif est intrinsèque à l'édification des villes. Elles ont en effet toujours été mises en scène, essentiellement pour montrer la puissance et le rayonnement de leurs gouvernants, ce à travers leur organisation spatiale, la construction de monuments ou celle de structures militaires, ou encore l'organisation de manifestations (Mumford 2011 (1961)).
Ce qui change depuis quelques décennies et l'avènement généralisé du marketing urbain (Rosemberg 2000) est que, parmi les différents modes et objets d'intervention urbanistiques, la production de représentations, en plus de s'intégrer dans la plupart des pratiques, « *forme un champ autonome, une intervention que l'on pourrait qualifier de"culturelle"* », qui donne à l'espace aménagé une existence « *par le discours et fait de l'aménagement non plus une finalité, mais une opportunité pour un discours d'existence* » (Fourny et Micoud 2002 : 37)[1]. La production de représentations est ainsi aujourd'hui une des dimensions essentielles de l'action urbanistique et il nous semble que toute étude d'un espace aménagé doit, *a minima*, les intégrer. Ces représentations sont à la fois les résultantes de l'intégration des représentations des concepteurs dans les espaces produits et celles de leurs choix, ainsi que de celles de leurs commanditaires, notamment en matière d'image sociale. De fait, raconter la ville n'est plus exceptionnel, mais fait désormais partie de la conception urbaine ordinaire. Le *storytelling* est

[1] Ou, comme l'écrit Muriel Rosemberg, « *la production discursive des villes (…) coïncide avec la production d'espace ou, du moins, l'intention de produire de l'espace* » (2000 : 115). Nous revenons sur les liens entre discours et production de l'espace au chapitre 3 de la thèse puis sur le discours comme matériau pour saisir les représentations au chapitre 5.

en effet aujourd'hui un impératif de la quasi-totalité des politiques publiques (Berut 2010 ; Salmon 2008) et particulièrement de la production de l'espace (Devisme 2015 ; Mager et Matthey 2015). La production de la ville s'accompagne « *d'une opération de fondation qui en fait une idée collective* » et le projet urbain « *institue la ville, à travers le débat et dans le développement progressif d'un récit et d'une iconographie de la ville désirée* » (Fourny et Micoud 2002 : 39). On comprend bien ici en quoi la ville est un vecteur de diffusion, à travers sa réalisation matérielle et les discours qui l'accompagnent, des valeurs et donc de l'idéologie du moment.

La production de représentations passe beaucoup par la diffusion de discours autour des projets, à travers différents supports (écrits dédiés, apparition dans la presse, développement actuel des sites web associés aux projets). Elle passe aussi, même si on se trouve plus ici dans le domaine de l'implicite, par la structuration de l'espace matériel.
La production de représentations joue un rôle important dans l'apparition et le développement d'espaces et de modes de vies spécifiques puis de représentations associées. Un des rôles des concepteurs est de concevoir des espaces qui orientent les représentations de leurs usagers ou, du moins, qu'ils estiment favorables au développement de ces représentions. Ce mécanisme est souvent inconscient et c'est donc plus ou moins incidemment que les concepteurs participent à conditionner les représentations des futurs habitants. Pour remplir ce rôle, les concepteurs (plus généralement tous les destinateurs, particulièrement les élus et les investisseurs) mettent en place des stratégies de structuration des espaces de vie futurs. Hervé Gumuchian (1991) en identifie quatre : la prescription, la séduction ou prescription implicite, la suggestion et le laisser-faire. La prescription est la stratégie qui conditionne, par le dessin du plan de l'espace global, les comportements et les représentations futures des usagers. Il prend pour illustration le fait de « *rénover un îlot urbain en construisant selon un plan circulaire, les logements ouvrant sur une petite place intérieur accueillante et plantée d'arbres avec un kiosque pour lieu de rassemblement central* » (Gumuchian 1991 : 71). La séduction est le fait d'inciter les usagers à adopter certains comportements, en favorisant certains usages plutôt que d'autres (toutefois permis) par des interventions matérielles ou médiatiques au sens plus ou moins implicite. Hervé Gumuchian cite les dispositifs d'orientation des parcours dans les centres commerciaux (pour le plan matériel) et celui des supports médiatiques de promotions des opérations qui accompagnent l'établissement de comportements futurs par la diffusion de représentations (ibid.). La suggestion consiste à organiser l'espace à partir de besoins préalablement identifiés et alors fortement incités. Hervé Gumuchian parle à cet égard du campus universitaire qui « *suggère tout autant qu'il impose des pratiques spatiales par la disposition des divers bâtiments, par la localisation des espaces de loisirs, par la configuration des espaces verts…* » et par « *l'homogénéité des groupes d'usagers* » (ibid.), usages qui ont d'autant plus de chances de se déployer que les populations concernées sont homogènes. Enfin, la permission ou le laisser-faire sont la conception des espaces comme ouverts à différentes pratiques et appropriation ; « *l'espace construit proposé s'offre comme vide de sens ; à chacun par l'inscription de parcours et de cheminements spécifiques de lui donner sens, de lui affecter des significations* » (ibid. : 72). Hervé Gumuchian illustre son propos à partir de l'exemple de certains grands parcs urbains. Cette quatrième stratégie, si elle est effectivement pensée comme telle par les concepteurs d'espace (nous y revenons ultérieurement avec nos entretiens), est paradoxale puisqu'il s'agit, par définition, d'un laisser-faire choisi, délimité, contraint.
Il manque selon nous à cette liste la coercition qui, en interdisant par des dispositifs matériels, règlementaires, ou parfois symboliques et moraux, certains usages, diffuse à son tour un certain nombre de représentations (conformes ou non à l'idéologie qui préside à

l'établissement des dispositifs). Prenons les exemples matériel de la fermeture des espaces, de l'empêchement de la pratique du skate ou de la présence de SDF dans le cadre des politiques actuelles de prévention situationnelle (Donzelot 2008), règlementaire des listes d'interdits installés de plus en plus souvent à l'entrée des parcs publics (consommation d'alcool, présence d'animaux, diffusion du musique) et moral de la mise à la vue de tous ou sous le regard de caméras de vidéosurveillance d'un espace public (limitant les pratiques non conformes à la norme sociale, l'espace participant conséquemment à la fabrication de la déviance (Bétin *et al*. 2013)). Nous pensons aussi qu'il faut préciser que ces stratégies ne sont que des logiques que les concepteurs utilisent le plus souvent de manière hybride et souvent sans en avoir totalement conscience. Cette liste de stratégies permet de mettre en avant le fait que la construction de représentations se réalise aussi à travers la production matérielle de la ville.

Lest actuelles de communication ou de marketing territorial sont est utilisées pour mettre en avant les intentions sur lesquelles se fonde le projet : les destinateurs de la ville (dont les concepteurs) s'en servent expliciter le sens de leur projet. En tous cas est-ce ainsi qu'ils les présentent et la communication est utilisée pour tenter de contrôler les représentations à venir et pour maîtriser au mieux les intentions qui doivent être publicisées et celles qu'il est préférable de ne pas trop ébruiter. Cette volonté de maîtrise repose sur l'idée des destinateurs selon laquelle il faut accompagner la venue de l'espace construit car « *par sa matérialité et son immédiateté, [il] risque de fausser la compréhension du projet, qui veut agir sur les hommes par l'espace, qui veut produire de la ville. L'espace, redoublé par le discours, devient le signe du renouveau de la ville, le signal d'une dynamique endogène. Le discours serait en quelque sorte le médiateur entre le projet-produit et le projet-processus* » (Rosemberg 2000 : 120). Les messages diffusés différent en fonction du public ciblé. Cela passe « *largement par des interventions qui redéfinissent les contours de l'identité d'un quartier : on parle de "nouveau visage" » mettant en œuvre une conception de la valeur urbaine passant par sa composante affective, sensible* » (Bailleul 2009 : 118). Les projets urbains, tels que ceux que nous étudions (cf. chapitre 3), sont en général saisis comme des occasions pour revaloriser un espace en le « mettant en scène » (Avitabile 2005). L'activité de conception intègre alors la production de discours, ce qui est une évolution significative du métier d'aménageur-urbaniste liée à la généralisation du mode projet (Rosemberg 2000). Cette mise en discours et en scène de la ville et de sa production amène les concepteurs à focaliser leur travail sur les valeurs urbanistiques (Jaquet 2014) que sont par exemple la centralité, l'identité et le lien, l'accessibilité, sur les modes de vies, sur la qualité formelle de l'espace – espaces publics et bâtiments – et sur la renommée de ceux qui en signent les plans ou encore sur les pratiques à travers les questions d'ambiance, de sécurité, d'équipement (services, loisirs, commerces) et de cadre de vie. En ce sens, on peut dire que la conception de l'espace tente de faire sien l'enjeu philosophique de l'habiter (Paquot 2007), qu'il traduit en interrogations sur les modes des modes de vie (Bourdin et Masboungi 2004).
Cette intégration de l'habiter est sous-tendue par une conception normative de celui-ci, même si elle n'est pas explicitement décrite. Les représentations médiatisées lors de la conception d'un projet urbain tiennent en effet « *bien souvent lieu de quasi mode d'emploi de l'espace futur. Elles donnent à voir, et par là-même instituent, la projection d'une configuration, mais aussi d'un mode d'appropriation de l'espace futur* » (Bailleul 2009 : 306). L'objectif est de penser dès la conception la future réception à travers le filtre représentationnel. La communication des projets urbains poursuit deux objectifs associés. Le premier est de diffuser une idée précise de l'espace à venir et du mode d'habiter qui s'y développera. Le second est de provoquer l'identification des récepteurs à cette idée. Il faut à cet égard moduler au diapason les représentations pour

s'assurer du développement d'attitudes et d'opinions favorables aux solutions urbanistiques proposées. S'il s'agit d'influencer la pensée sociale à différents niveaux (cf. partie 1.2.4.), la conception s'appuie peu sur des éléments théoriques et se manifeste essentiellement comme une médiatisation « *favorisant un jugement de type esthétique et projectif* » (ibid.).
Finalement, cette intégration normative de l'habiter se caractérise par la diffusion de représentations et la conception d'espaces devant correspondre à celles des publics ciblés, investisseurs ou futurs usagers. Les destinateurs de la production de l'espace, ayant bien assimilé le lien unissant identité des individus et des groupes sociaux, identité de l'espace et rapports à celui-ci, l'utilisent comme un outil politique au service de leurs projets et de leur idéologie (Di Méo 2007). C'est largement sur ces aspects identitaires que se joue la compétition interurbaine actuelle (cf. chapitre 4) et on assiste, dans ce contexte, à « *la montée en puissance d'identités territoriales belliqueuses et conflictuelles* » (Di Méo 2007 : 91). On retrouve logiquement la promotion des valeurs urbanistiques dominantes (le développement durable, le patrimoine, la qualité architecturale, la qualité de vie ; cf. chapitre 3 et 4.) et « *l'effacement des aspects estimés handicapants comme le caractère populaire de la structure sociale* » (Semmoud 2007 : 30).
Les technologies et outils contemporains, notamment ceux de l'imagerie numérique, permettent d'introduire la production de représentations très en amont dans la conception et la publicisation des projets et de rendre ce travail plus opérant et efficace, même s'il suscite aussi de nombreuses réticences (Bailleul 2009). Bien sûr, ces outils ont tendance à renforcer la part de la modalité visuelle dans la production contemporaine de l'urbain, « *la perception des images des espaces en projet ne réside pas seulement dans ce qui est visible, mais aussi dans les références (à des valeurs, des croyances ou des idéologies) que l'individu peut construire à partir de l'interprétation de ce qu'il perçoit* » (Bailleul 2009 : 128). Nous voyons dans ce constat à la fois une confirmation de ce que nous avançons sur la conception de la matérialité des espaces et une validation de l'objectif premier de la production de représentations à travers la réalisation et la commercialisation de la ville, soit la diffusion de l'idéologie de ses destinateurs. Outre le fait de donner une bonne image d'un espace futur, et comme nous le montrons au chapitre 3, la communication sur les projets a aussi pour objectif de renforcer la légitimité de l'autorité politique ainsi que du modèle productif lui-même et de ses différents acteurs. Même si cet objectif est le plus souvent implicite, l'enjeu de cette idéologie et de ses valeurs s'étend largement au-delà de la question urbaine et doit se comprendre dans une démarche plus générale. Citons l'exemple des projets urbains contemporains qui, particulièrement lorsqu'ils sont étiquetés « écoquartier », apparaissent comme porte-étendards du développement urbain durable, lui-même inclus dans le néolibéralisme (cf. chapitre 4). Les outils employés, qu'ils se présentent sous des formes matérielles, économiques ou marketing, informatives, éducatives voire ludiques usent de divers moteurs pour amener les usagers à modifier leurs pratiques et *in fine* leurs représentations et leur valeurs (Laffont et Adam 2014).

2.2.4. Représenter la ville et s'y représenter, ou le choix de l'espace résidentiel

Si les concepteurs portent un intérêt certain à l'image des espaces qu'ils conçoivent, il en va de même pour les habitants. Pour les citadins, élaborer des représentations de la ville ou de portions de celle-ci, c'est notamment se saisir de son image pour prendre position. C'est-à-dire pour évaluer la qualité ou la désirabilité d'un lieu, autrement dit pour développer une opinion (cf. 1.2.4.), mais aussi occuper une place sur l'espace terrestre et, de cette manière, prendre position socialement en se s'appropriant de l'image d'un lieu pour que celle-ci rejaillisse sur soi et témoigne de sa place dans la hiérarchie sociale (Avanza et Laferté 2005 ; Lussault 2009).

La part des représentations dans le choix d'une localisation résidentielle ou professionnelle, autrement dit la question du sens « d'être là » (Feildel 2010 ; Laffont *et al.* 2015 ; Martouzet *et al.* 2012), doit être investiguée alors que, pour un nombre croissant d'urbains, l'accès aux ressources économiques, informationnelles, culturelles ou encore d'accessibilité ou de mobilité, est de plus en plus contraint (Sassen 2014). Comme l'écrit Muriel Rosemberg, « q*uelle part joue l'imaginaire spatial dans l'espace vécu d'un sans-abri ? Ce qu'il connaît de la ville ne se résume assurément pas à des géosymboles, et la valeur qu'il attribue aux lieux qu'il "fréquente" est d'abord une valeur de survie* » et finalement « *la quête de sens n'est pas la même pour tous* » (2007 : 72). À l'évidence, toutes les représentations ne se « valent » pas et les structures sociales (cf. chapitre 1) contraignent les individus. Une des contraintes qui s'exercent plus particulièrement si l'on s'intéresse à l'espace est celle de l'échelle à laquelle les individus sont en mesure de donner des suites concrètes à leur imaginaire : il leur est le plus souvent impossible d'agir, en tous cas matériellement, sur leur quartier ou leur ville, et la « liberté de choix » se limite souvent à l'espace domestique (ibid.).
Toutefois, ces contraintes, si elles pointent les différences entre individus en fonction de leur place dans la hiérarchie sociale, sont, elles aussi, une composante représentationnelle (que les individus participent à reproduire (Bourdieu 1979)) et remettent en cause l'idée d'individus agissant en librement, elles n'annihilent pas pour autant la possibilité du choix et ni celle de l'élaboration mentale du réel. Définir, comme nous le faisons (cf. chapitre 1), l'espace comme un construit social, c'est admettre que le sens de l'espace n'est pas uniquement celui qui lui est accordé par ses destinateurs mais qu'il est aussi celui que lui confèrent ceux qui l'habitent. Ceci nous amène à considérer que, même si la logique déterministe et les phénomènes d'aliénation expliquent largement la position que les individus occupent sur l'espace terrestre, leurs espaces de vie résultent aussi des choix qu'ils effectuent (Laffont et Martouzet 2015). Ces choix sont conscients ou inconscients et orientés par des représentations et contraints par des conditions matérielles d'existence ; ils sont susceptibles d'évoluer.

Lorsqu'ils élaborent des représentations de leurs espaces de vie, les individus se trouvent très rarement dans une démarche de conception d'un espace futur ou de programmation d'une évolution de l'existant (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). En revanche, ils sont quasiment en permanence dans une posture d'interprétation et d'évaluation des informations qui leur parviennent. Par exemple, un choix résidentiel procède d'abord de l'appréhension d'un espace à divers échelons puis son évaluation relativement à des attentes et références (Amerigo et Aragonès 1997). Cette évaluation est associée à l'image de l'immeuble, du quartier, de l'arrondissement ou de la ville elle-même, c'est-à-dire de l'espace résidentiel de référence, et à comment cette image peut influencer la représentation de soi et celle de son groupe social. Élaborer des représentations de la ville ou d'une portion de celle-ci, c'est notamment se représenter dans la ville et plus globalement dans le groupe, la société, la hiérarchie sociale[1]. Les espaces urbains ont ainsi une forte valeur d'identification parce qu'ils inscrivent les individus dans les échanges sociaux localisés, l'expérience de l'espace se faisant d'abord par soi et pour soi en une sorte d'« effet miroir ». L'espace de vie vaut « *surtout et d'abord en tant que signe de la distinction sociale, comme "marque" parmi d'autres* » (Fourny et Micoud 2002 : 36). Cette dimension est ancienne, les exemples des beaux quartiers ou de la distinction sociale de

[1] Plus généralement que dans le cas de la question du choix résidentiel, les représentations de l'autre jouent un rôle important dans la construction des représentations de soi (Jodelet 2005).

certaines communes d'une même agglomération (Neuilly-sur-Seine et Saint-Denis en Île-de-France par exemple) en attestent. Elle se décline à différentes échelles – englobant la résidence dans l'espace de référence (quartier, commune) – et est fortement mobilisée par les habitants pour justifier d'un choix résidentiel ou valoriser leur lieu de vie (Raymond 2001).

L'aspect représentationnel de la mobilisation des caractéristiques de l'espace d'habitation est aujourd'hui d'autant plus visible qu'elle n'est pas systématiquement associée à des relations sociales au sein de cet espace. L'exemple le plus parlant est sans doute celui du quartier, toujours fortement mobilisé dans les discours des habitants pour se valoriser socialement et pour décrire leur vie quotidienne alors que les socialités auxquelles ils font appel (de type « village » ou « communauté ») n'ont plus qu'une faible existence (Authier *et al.* 2007 ; Lussault 2000). Les rapports que les habitants entretiennent avec leur quartier dépendent fortement des « *représentations que les individus, en fonction de leurs caractéristiques sociales et de leur histoire, se font de leur quartier et le cas échéant de son évolution, aux manières d'habiter des autres habitants qui résident à proximité de leur domicile et aux représentations que les individus ont de ces autres habitants et de leurs manières d'habiter* » (Authier 2008 : 3). L'élaboration de représentations de l'espace urbain par les individus s'inscrit notamment dans des stratégies identitaires ou en tous cas de distinction sociale. Ces stratégies opèrent « *essentiellement par l'instrumentalisation de l'image sociale véhiculée par la localisation : il ne s'agit pas tant de s'insérer dans un groupe social localisé et de chercher à adhérer à un collectif en en étant proche géographiquement, mais plutôt de manifester une position sociale ou un "style" de vie, à travers l'attribut de l'appartenance territoriale* » (Fourny et Micoud 2002 : 37). Plus généralement, le rapport que les individus entretiennent à un espace urbain, particulièrement quand celui-ci est en projet et réclame de s'y projeter (Bailleul 2009), est lié à la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes et à leur disposition plus ou moins grande à s'identifier à l'espace. L'attitude vis-à-vis d'un espace donné se formule par le fait d'être capable de le délimiter spatialement et socialement (Adam 2014), c'est-à-dire de distinguer un dedans d'un dehors, un « nous » d'un « eux ». Nous retrouvons ici le processus de catégorisation (cf. partie 1.1.3. de ce chapitre), c'est-à-dire que l'ancrage d'un nouvel espace dans ces catégories est l'une des modalités de son appréhension. Elle permet aux individus d'interpréter et d'évaluer celui-ci, bien au-delà de ses seuls aspects explicites ou visibles. S'identifier à l'espace c'est à la fois le rendre matériellement désirable et se reconnaître comme faisant partie d'un groupe social spatialement reconnaissable, c'est-à-dire partager une certaine identité spatiale autrement dit la dimension spatiale de l'identité du groupe d'appartenance (Di Méo 2007).

Les propriétés urbanistiques, esthétiques, sociales, ou encore historiques de l'espace de référence sont alors interprétées comme un indice des valeurs du groupe social auquel l'acteur revendique appartenir, et c'est en ce sens qu'elles influencent ses représentations. En ce sens, l'espace résidentiel de référence a « *essentiellement la valeur symbolique et la valeur d'usage d'un objet de consommation qui tout à la fois augmente la fonctionnalité du lieu de résidence – et manifeste une position sociale* » (Fourny et Micoud 2002 : 39). À l'ère de la ville-produit (cf. chapitre 3, partie 1.2.1.), acheter ou louer un bien c'est en grande partie adhérer à un discours, un récit, des signes, et son environnement (Avanza et Laferté 2005 ; Rosemberg 2000). Les usagers de l'espace sont donc à la fois des récepteurs, relais puis producteurs de ces messages, ce qui renforce l'idée selon laquelle il n'y a pas d'équivalence des savoirs, y compris des savoirs spatiaux (Rosemberg 2007). Un quartier, par exemple, est aussi ceux qui s'en revendiquent, l'incarnent, ces derniers faisant leur les représentations et valeurs lui sont conférés : tel est « branché et cosmopolite », tel est « bourgeois et calme ».

Transition II

La littérature sur laquelle nous nous appuyons documente le fait que conception et réception de l'espace sont deux activités qui s'appuient sur des représentations et les construisent, et le fait que celles-ci ont une influence directe sur les conditions sociales et matérielles d'existence des acteurs. Par conséquent, nous considérons les habitants – et non les seuls concepteurs – comme des acteurs de la production de l'urbain. Ceci découle du positionnement constructivo-structuraliste de ce travail qui le guide vers une modélisation, une méthodologie et une interprétation permettant l'exploitation du plein potentiel des représentations comme outil conceptuel pour saisir les contradictions de la production de l'urbain

Utiliser la théorie psychosociale des représentations pour la recherche urbaine

Le point de départ de la définition de cet outil conceptuel sont les dénominateurs commun des différentes acceptions données à la notion de représentations par les psychologues sociaux (Abric 1987 ; Jodelet 2003b ; Moliner 1996 ; Moscovici 2003). D'une part, le fait de poser les représentations comme un savoir pratique permettant aux individus de comprendre le réel et d'agir sur lui ; d'autre part, la nature des représentations qui sont, tant dans leur construction que dans leur utilisation, à la fois psychologiques et sociales, individuelles et collectives (cf. chapitre 2, partie 1.1.1.). Suivant à la fois certains psychologues sociaux – ici plus particulièrement Denise Jodelet (2008) et Pascal Moliner (1996 ; 2002) –, le positionnement constructivo-structuraliste de ce travail ainsi que l'idée de récursivité l'alimentant, nous considérons que la distinction entre des représentations qui seraient individuelles et d'autres qui seraient sociales est une chimère tant ces deux aspects sont entrelacés. Ainsi, les représentations des acteurs influencent celles du groupe social qui les conditionnent en retour (cf. chapitre 2, partie 1.1.2.). Une intrication qui se retrouve dans les rôles triples (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.) que prennent les représentations pour les individus et les groupes qui les construisent et les utilisent : informatif (interpréter le réel), régulateur des rapports sociaux (unifier et différencier les groupes) et, puisqu'il découle des deux premiers, opératoire (permettre et guider l'action). Si les représentations sont une passerelle entre l'individuel et le social (Moscovici 2003), c'est parce qu'elles sont le fruit d'interactions entre individus et entre groupes mais, aussi, parce qu'elles sont constitutives de l'existence du groupe lui-même et notamment de l'adhésion de ses membres à une vision commune de la réalité qu'il peuvent ensuite faire valoir pour se différencier des autres ou essayer de leur imposer, dans une logique de distinction (Bourdieu 1979). Dans la suite de la thèse, nous montrons comment ces trois rôles sont observables à partir des discours des acteurs.

Les représentations sont nécessaires pour appréhender les objets lorsque ceux-ci sont complexes, qu'ils constituent un enjeu pour le groupe social et que les indications qui les informent sont dispersées ou inaccessibles et non imposées par un système de représentations orthodoxe (cf. chapitre 2, partie 1.2.1.). Elles émergent alors grâce à trois processus intriqués qui sont : l'appropriation de matrices de connaissances (particulièrement les idéologies), la perception du réel et la communication interindividuelle directe ou indirecte (cf. chapitre 2, partie 1.2.2.). Si la part respective de ces processus dans l'élaboration d'une représentation particulière est difficilement évaluable, la perception et la communication peuvent en revanche être sollicitées dans le cadre d'une enquête. Il est alors possible de déceler dans les discours recueillis les structures qui les organisent comme celles qui en dépendent (cf. chapitre

5, partie 3.1.). Nous nous appuyons ici sur la théorie du noyau central et plus particulièrement sur le modèle bidimensionnel proposé par Pascal Moliner (1996). Celui-ci établit que les cognitions élémentaires se répartissent entre un pôle descriptif et un pôle évaluatif et s'organisent en un centre, le noyau, et une périphérie (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.). Les cognitions centrales, abstraites, sont au fondement des représentations qu'elles unifient, organisent et stabilisent alors que les cognitions périphériques sont celles qui sont directement apparentes et varient entre les individus. Selon Pascal Moliner, c'est dans le noyau que se trouvent les définitions et les normes qui conditionnent les descriptions et les attentes. La multiplicité des rencontres avec des acteurs dans le cadre de l'enquête a notamment pour objectif de voir émerger le noyau des représentations à partir de discours à la fois très divers et homogènes (en fonction de l'échelle à laquelle on les observe). Cette organisation en normes/attentes et définitions/descriptions se retrouve dans les structures de cognitions dépendantes des représentations qui permettent aux personnes d'agir efficacement vis-à-vis d'objets (prototypes), d'individus (stéréotypes) ou de situations courantes (scripts). L'analyse des discours des concepteurs et des habitants fait apparaître l'utilisation de ces trois structures. Pour la conduire correctement, il faut ajouter un dernier élément à ce portrait : la place des représentations parmi les différents niveaux de la pensée sociale (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). La schématisation que nous retenons la structure en quatre paliers (Gamby-Mas *et al.* 2012), du plus social au plus individuel et du plus stable ou plus instable, c'est-à-dire des valeurs intrinsèquement sociales et évoluant seulement sur le long terme aux opinions individuelles très instables. Les attitudes sont considérées comme le troisième niveau, conditionné par le deuxième, celui des représentations, elles-mêmes conditionnées par les valeurs. Ceci permet de faire le lien avec l'idéologie (Ansart 1977 ; Ricoeur 1997) définie comme un système fini de valeurs hiérarchisées permettant de générer une quantité infinie de représentations lui étant plus ou moins conformes dans le but de légitimer une forme d'organisation du pouvoir. Cette définition permet de penser le lien entre les représentations des acteurs que nous interrogeons et les valeurs de l'idéologie néolibérale dans ses différentes dimensions (cf. chapitres 3 et 4).

Nous définissons les représentations de l'espace comme les constructions, idéelles et/ou investies dans des objets, issues de l'activité psychologique et sociale à travers laquelle un individu ou un groupe appréhende l'espace réel, dans sa matérialité comme dans sa symbolique, en le reconstituant et en lui associant des sens (cf. chapitre 2, partie 1.2.1.). Elles servent à orienter les actions – communications, comportements ou réalisations – dans, sur ou avec l'espace. Les représentations de l'espace sont influencées par les valeurs, les motivations et les intérêts des acteurs mais aussi par la position qu'ils occupent vis-à-vis de l'espace et les références qu'ils utilisent pour ancrer leurs connaissances et leurs pratiques de l'espace (cf. chapitre 2, partie 1.2.2.). Les représentations des concepteurs et des habitants reflètent donc la structuration de la société, le rapport que les acteurs entretiennent avec sa dimension spatiale et finalement son mode de spatialisation (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).
Le décalage que nous étudions entre les représentations des habitants et celles des concepteurs découle du fait qu'elles sont à la fois conditionnées par ce contexte commun, particulièrement dans sa dimension idéologique (cf. chapitre 2, partie 2.2.1.), mais également différentes dans leur construction. Celle-ci est pour les concepteurs en partie issue de leurs expériences professionnelles et de leur formation tandis que celle des habitants est largement conditionnée par leurs expériences résidentielles (Segaud 2012). Outre le fait qu'elle permette de remonter la pensée sociale vers les valeurs et plus particulièrement celles du néolibéralisme, l'entrée par les représentations est pertinente puisque la réception comme la conception de l'espace

nécessitent l'élaboration de représentations. La conception de l'urbain – définie comme l'activité collective destinée à créer un nouvel espace (donc un objet spatial matériel, symbolique et social) ou à en faire évoluer un de façon significative – dépend des représentations de ses acteurs dans la détermination de ses fins et de ses moyens (cf. chapitre 2, partie 2.2.2.), c'est-à-dire dans le cas de ce travail de thèse, dans la définition de la forme, matérielle et symbolique, du projet comme résultat et dans l'organisation du projet comme processus. Dans les deux cas, les représentations sont nécessaires parce que la communication est centrale dans l'activité de conception et parce qu'elles viennent réduire l'incertitude intrinsèque à la projection d'un espace futur. Au-delà, la production de représentations est un objectif de plus en plus central de l'action urbanistique (Matthey 2014). Ceci se traduit à la fois dans le modelage des espaces futurs et de leurs usages –par la prescription, la séduction (ou prescription implicite), la suggestion, le laisser-faire ou la coercition – et dans la mise en discours et en scène de l'action (cf. chapitre 2, partie 2.2.3.). L'attention portée à la production de représentations conditionne les réalisations et l'appréhension qu'en ont les habitants. Les discours comme la matérialité des espaces influencent la manière dont ceux-ci se projettent à la fois dans l'urbain et plus largement dans la société (cf. chapitre 2, partie 2.2.4.). Leurs représentations conditionnent alors les stratégies résidentielles qu'ils mettent en œuvre par exemple parce qu'ils adhèrent à une certaine vision de la contemporanéité, ou parce qu'ils sont en recherche de distinction sociale.

De l'outil conceptuel à la modalisation de la situation d'observation : à propos du projet urbain

Les éléments théoriques mis en exergue dans le chapitre 2 conduisent à affirmer que l'étude des représentations des habitants et des concepteurs d'un espace urbain, particulièrement quand cet espace est en cours de transformation, renseigne sur l'identité sociale de ses acteurs et plus largement sur leurs rapports à la société. En admettant, comme nous le faisons (cf. chapitre 1, partie 2.2.2.), que la relation entre identité spatiale et vie sociale – c'est-à-dire notamment ses aspects politiques, idéologiques et relationnels – est importante, « *l'on peut s'attendre à ce que le rapport à l'espace informe sur la réalité plus vaste de l'identité sociale globale, et spécialement politique, des individus* » (Haegel et Lévy 1997 : 35). Ce qui permet de saisir à travers les représentations de l'espace urbain, les congruences comme les décalages voire les clivages que cette dialectique révèle dans les aspirations sociétales et idéologiques des individus et des groupes sociaux étudiés mais aussi la manière dont ils composent avec l'espace en s'appropriant ou en « faisant avec » les positions dominantes, ou pour justifier ou promouvoir les leurs. Ce développement est la première étape de validation des deuxième et troisième hypothèses qui guident ce travail (cf. introduction générale) et qui suggèrent le fait qu'il est possible de comprendre et d'expliquer les contradictions de la production de l'urbain à travers les représentations des concepteurs et des habitants saisies par leur discours sur des projets emblématiques.

Le projet, le plus souvent qualifié d'urbain[1], est assurément le terme clef de la pratique urbanistique contemporaine. Nous le définirons en première approche comme une « *procédure*

[1] Nous différencions le projet urbain comme mode contemporain de la production de la ville s'opposant à partir de sa dimension processuelle à la production de plan ou de programme (cf. chapitre 3, parties 1.1.2. à 1.1.4.), du projet d'urbanisme, terme général désignant une « *action par projet dans le domaine de la pratique urbanistique intégrant une vision complémentairement opératoire et processuelle* » (Jaquet 2014 : 6).

stratégique, pragmatique et contextuelle de fabrication intentionnelle de l'urbain qui tend à se substituer à la planification standard[1] *– téléologique, théorique et universelle* » (Devisme 2003a : 747). Avec le projet urbain, c'est une manière de produire la ville qui s'impose, des valeurs qui s'infusent et *in fine* des réalisations symboliques et matérielles qui s'opèrent (partie 1.), assurant le passage de l'espace conçu vers l'espace reçu.

Dans cette thèse, le projet occupe différents statuts : objet d'étude (théorique), mode (de production), produit de ce mode (cas particulier et réalisation matérielle) et moment (d'observation des représentations). Au-delà de notre travail, cette variété de statuts est une caractéristique même du projet qui explique un certain nombre de situations paradoxales et une part du flou qui entoure la notion. Cette multiplicité nous permet de modéliser le projet comme un dispositif de médiation entre les représentations de ceux qui l'élaborent et ceux qui le reçoivent (partie 2.). Pensé comme tel, il est l'occasion de les mettre en évidence et de saisir comment elles s'y confrontent et s'influencent. On peut alors envisager comment des projets urbains – le glissement vers le pluriel nous faisant passer de l'objet de réflexion théorique aux cas d'études pratiques – sont à la fois les lieux et les moments d'observation de ces représentations, lesquelles qualifient en retour à la fois ces projet particuliers et le projet au singulier comme moyen et mode de production.

[1] Il y a bien évolution du type de planification et non opposition du projet à la planification. Par exemple, les projets que nous étudions sont construits selon des procédures de type ZAC (Zone d'Aménagement Concertée) lesquelles respectent le PLU (Plan Local d'Urbanisme) qui respecte le SCoT (Schéma de Cohérence Territoriale)… on fait avec le projet de la planification.

Chapitre 3.

Le projet urbain, mode de production et dispositif de médiation des représentations de l'urbain contemporain

1. La production de l'urbain à l'ère du projet

Marqueur emblématique du « *nouvel esprit du capitalisme* » (Boltanski et Chiapello 1999), le projet est l'outil de management néolibéral par excellence. En urbanisme, c'est notamment à travers lui qu'est devenue dominante la vision de villes se positionnant comme des entreprises manageant leurs espaces et commercialisant des projets-produits sur un marché concurrentiel (partie 1.2.1.). C'est à partir de cette perspective que l'on peut caractériser ce que « produire la ville » à l'ère du projet signifie en termes d'implication des acteurs (partie 1.2.3.) et dresser une typologie des objets aujourd'hui produits sous ce vocable (partie 1.2.2.). Il est préalablement nécessaire de connaître le contexte qui a rendu aisée sa genèse et possible son hégémonie. Ou comment, et surtout pourquoi, l'urbanisme de projet a remplacé l'urbanisme de plan en quelques décennies (partie 1.1.2.). Il est alors possible de voir apparaître, dans la littérature scientifique qui accompagne l'émergence puis l'établissement de la notion, quelques éléments de définition (parties 1.1.3. et 1.1.4.). Mais revenons d'abord sur la notion même de production de l'espace en général et de l'espace urbain en particulier (partie 1.1.1.).

1.1. Genèse, principes et rhétorique du projet urbain

1.1.1. Sur la production de l'espace urbain

Pourquoi parler de production de l'espace ? En première approche, « *ce vocable exprime l'idée que l'espace géographique, en tant que réalité terrestre et que sa représentation psycho-sociale, ne constitue pas un donné naturel, mais, comme le temps, une réalisation collective des sociétés* » (Di Méo 2003b : 746). Cette première définition établit que la production de l'espace ne se réduit pas à sa construction matérielle ni au processus économique de la fabrication de biens mais s'élabore dans une dynamique sociale et idéelle. S'intéresser à la production de l'espace, c'est affirmer que celui-ci n'est pas une réalité passive, un donné, mais bien un produit collectif reflétant les valeurs et les représentations de ceux qui le façonnent (cf. chapitre 1, partie 2.). La question de la production de l'espace ne se limite donc pas seulement à des enjeux matériels ou économiques. Et c'est bien l'espace considéré comme « *un agencement et non les objets qui l'agencent [qui] constitue une production spécifique* » (Jacques Lévy 2003e : 746).

Le champ de la recherche sur la production de l'espace a été en grande partie défriché par Henri Lefebvre (2005 (1974)). Celui-ci décrivait l'espace de son époque comme aliéné par le mode de production capitaliste bureaucratique et l'impossibilité pour les usagers de maîtriser les propriétés de leurs propres espaces (2009 (1968)). Si la manière d'aménager l'espace a considérablement changé depuis les années 1970[1], la réflexion sur la production de l'espace, et particulièrement de la ville, et son lien avec le capitalisme marchand, demeure une référence. Si elle mérite d'être confrontée avec des évolutions récentes, elle permet à tout le moins de bien poser les cadres d'une réflexion sur la ville en train de se faire.

Revenons tout d'abord sur le double sens du terme « production ». Pour Henri Lefebvre, qui reprend cette distinction de Karl Marx, la production a un sens étroit et un sens large. Le sens étroit est celui de la production matérielle des biens et des marchandises. Le sens large inclut la production d'idées, de croyances et de symboles, soit « *la production de l'être humain par lui-*

[1]Sans nous pencher plus avant sur la forme contemporaine de la production de la ville qu'est le projet urbain, notons que les écrits d'Henri Lefebvre datent de l'« avant-décentralisation » et considèrent un aménagement du territoire et un urbanisme français plus fortement marqués du sceau de l'État qu'ils ne le sont aujourd'hui.

même » (1972 : 34). Dans son sens étroit, la production de l'espace se concentre sur ses aspects matériels car l'espace est une marchandise produite puis consommée ; on peut parler d'une vision économiste de l'espace. Dans son sens large, il s'agit de la production de l'espace social, à son tour producteur de faits sociaux. Ces deux acceptions vont de pair selon Henri Lefebvre, l'espace ne pouvant être pensé qu'à travers les rapports sociaux et ceux-ci ne se déployant pas « d*ans un espace préexistant vide et neutre, ou seulement déterminé géographiquement* » (2005 : 93). L'espace a donc cette particularité d'être actif dans sa propre production : quotidiennement construit par les rapports économiques et sociaux, il les détermine à nouveau activement.
Si nous souscrivons à l'idée que l'espace est à la fois produit et producteur, nous pensons qu'il ne s'agit pas là d'une de ses spécificités mais que ce raisonnement doit être étendu à tout objet issu d'une production humaine. C'est là l'un des fondements de la pensée complexe (Morin 2005 ; Morin et Le Moigne 1999) introduite au chapitre 1 et qui souligne l'importance de penser l'action (ou la rétroaction) des effets sur les causes. Il n'y aurait donc sur ce point pas de spécificité de l'espace. Cependant, le raisonnement d'Henri Lefebvre reste tout à fait adapté à notre propos sur l'espace et l'aménagement est probablement le domaine de la production humaine où cette conceptualisation rencontre la réalité de la manière la plus flagrante. L'espace révèle les enjeux et le mode de spatialisation (cf. chapitre 1, partie 2.2.2.) de la société qui le produit, puis le mode de production qui l'engendre. Il y a bien rétroaction des effets (l'espace produit) sur la cause (la production de l'espace). Penser l'espace urbain comme produit-producteur renforce selon nous l'utilité de la notion de production de l'espace pour penser la ville en train de se faire et, comme nous le développons lors de ce chapitre, de comprendre les spécificités de son mode actuel, le projet urbain.

Pour Henri Lefebvre, l'espace réel est celui de la pratique sociale, autrement dit l'espace en train de se faire. Il s'agit pour le comprendre de dépasser la simple description de l'espace et de montrer comment il est produit, ce à partir des rapports sociaux que l'espace cache autant qu'il révèle (Lussault 2009). Au-delà des considérations sur le processus actuel de production, le mode projet, il convient de mettre en exergue la spécificité de l'activité de production de l'espace. Si la ville contemporaine est essentiellement conçue selon une logique marchande, soit comme un bien de consommation répondant à la loi de l'offre et de la demande (Harvey 2010), l'espace n'est pas un produit de consommation comme un autre. « *L'espace n'est pas produit comme un kilo de sucre... L'espace est un rapport social inhérent aux rapports de propriété et aux forces productives. Produit qui se consomme, il est aussi moyen de production. Il ne peut se séparer ni des forces productives, des techniques et du savoir, ni de la division du travail social qui le modèle, ni de la nature, ni de l'État et des superstructures* » (Lefebvre 2005 : 102). En tant que construction sociale, l'espace ne peut donc être appréhendé comme un produit banal, car il n'est pas uniquement le réceptacle des activités humaines mais en est aussi la condition d'existence puisque, qu'il s'agisse d'activités de production ou simplement de relations sociales, celles-ci ont inexorablement une composante spatiale (cf. chapitre 1, partie 2.).
Le terme de production est parfois considéré comme daté (Di Méo 2003b), référant implicitement à une analyse marxiste de la société aujourd'hui peu en vogue ; c'est pourquoi certains auteurs lui préfèrent les termes « construction » (Lussault 2007) ou « fabrication » (Toussaint et Zimmermann 2001). Nous le conservons néanmoins pour trois raisons. La première est une considération pratique sur la clarté de nos écrits qui suppose de réserver certains termes – particulièrement ceux qui sont centraux – à des utilisations spécifiques. Nous employons le terme de construction pour parler du processus de constitution de la réalité par les individus et les groupes sociaux (leurs représentations). La constitution de la ville en tant

qu'espace matériel et idéel par ses acteurs étant un processus différent, nous employons le terme de production. La seconde raison est liée à la domination actuelle de la ville comme un produit (Berdet 2013 ; Soja 1996) conçu et mis en œuvre dans une logique marchande et commerciale[1] : si la ville est produite, il nous semble logique de travailler alors sur son processus de production. La troisième raison est liée au concept même de production : nous considérons que l'action d'aménagement de l'espace est avant tout une action de production, c'est-à-dire une modification intentionnelle d'un espace correspondant à un objectif final (en ce sens elle est téléologique) fixé par un ou des commanditaire(s) qui y recherche une plus-value et réalisé par l'enchaînement d'étapes et de procédures. Ainsi, « *derrière toute opération urbaine il y a toujours un ouvrage à définir et à réaliser, des compétences à mobiliser, des contraintes à gérer, des finalités à définir, des objectifs à atteindre. C'est en ce sens que nous parlons de dimension productive* » (Arab 2001 : 57). Réutiliser le terme de production participe d'une tentative de réponse aux « *théories sur le projet urbain [qui] rejoignent celles de la gouvernance pour désigner le projet comme une logique de coproduction de la ville* » (ibid.) mais qui, à trop insister sur les bienfaits du « co », « *évacuent la dimension productive qui caractérise nécessairement l'aménagement urbain* » (ibid.). La production est en quelque sorte un impensé actuel des études urbaines qui sont « *essentiellement centrées sur la formulation et la mise en œuvre des politiques urbaines à l'échelle de la ville ou de l'agglomération* » (ibid. : 61). Elles se concentrent ainsi sur l'étude du système d'acteurs qui préside à ces politiques et font le plus souvent l'impasse sur les autres aspects de la production de la ville, que sont sa réalisation, sa gestion et sa conception.

Les travaux de conceptualisation de la production de l'espace d'Henri Lefebvre semblent offrir un cadre adapté à l'analyse de la ville contemporaine. Il est toutefois nécessaire d'élargir la conception lefebvrienne de l'espace. Pour cet auteur, comme pour la plupart des intellectuels marxistes[2], l'espace se résume au résultat des rapports de production. Autrement dit, ce sont les structures de production qui instaurent et conditionnent l'espace matériel et l'espace social. C'est ici que transparaît, selon nous, la principale faiblesse de cette approche qui, poussée à son paroxysme, tend à faire de l'espace en tant que tel un objet d'étude secondaire. Si Henri Lefebvre établit l'existence d'une boucle rétroactive entre l'espace et sa production et fait de l'espace un produit pas comme les autres dans *La production de l'espace* – après s'être intéressé à son habitation[3] et aux possibilités de son appropriation dans *Le droit à la ville* (2009 (1968)) et *La révolution urbaine* (1970) – il détermine tellement l'espace en fonction de sa production qu'il finit parfois par en faire un objet abstrait plus ou moins exclu de ce qu'il observe. Nous défendons pour notre part l'idée que, pour étudier l'espace, on ne peut se contenter d'en décrire le mode de production et que, inversement, celui-ci ne peut s'étudier qu'en observant, depuis le bas, les espaces produits. Même si notre travail est centré sur la production de l'espace, il nous semble aussi important d'étudier l'espace pour lui-même, ce qui conduit à l'approcher sous d'autres angles, notamment celui de sa réception.

---

[1] Nous revenons plus en détail sur cet aspect dans la partie 1.2.1. de ce chapitre.

[2] La plupart des auteurs contemporains s'accordent sur les « *lacunes géographiques du marxisme* » (Claval 2007 : 49) ou sur l'idée que la « *théorie marxiste a longtemps délaissé la dimension spatiale des pratiques sociales* » (Garnier 1980 : 267). C'est d'ailleurs un enjeu de travaux sur la postmodernité ou le matérialisme (particulièrement ceux de David Harvey et d'Edward Soja) que de « spatialiser » certains concepts marxistes. Bien que l'espace soit au cœur de son travail et qu'il n'appartienne pas à l'orthodoxie marxiste qu'il critiquait (Sangla 2010), Henri Lefebvre développe une approche avant tout sociologique qui fait de l'espace un support, certes incontournable, des rapports sociaux. On peut par exemple lire dans *La production de l'espace* les lignes suivantes : « *les rapports sociaux, abstractions concrètes, n'ont d'existence réelle que dans et par l'espace. Leur support est spatial* » (2005 : 465).

[3] Largement liée dans son analyse avec l'industrialisation et les rapports de production.

Pour Henri Lefebvre, la ville réelle s'oppose à la ville idéale, celle du « *droit à la ville* » (Lefebvre 2009 (1968)). Quand la seconde serait une valeur d'usage hors marché, la première est, comme reflet de la société capitaliste qui l'engendre, une marchandise, un produit. La ville est à la fois le fruit des rapports sociaux et des rapports de production et une de leurs conditions d'existence. La production de l'espace consiste aussi en la récupération par ceux qui le produisent des aspirations de ceux à qui ils le destinent. La connaissance des mécanismes et de la structuration de la production de l'urbain n'est donc pas suffisante pour la saisir dans son entier : autrement dit, elle ne saurait être décrite par une stricte observation des organisations. C'est pourquoi nous devons penser les rapports qu'entretiennent les producteurs avec l'objet de leur action et interroger les registres de représentations qu'ils incorporent dans leur production autant que celle-ci les influencent.
Dans la continuité des travaux d'Henri Lefebvre, la production et la consommation de l'espace sont encore questionnées sous différents angles. Si les travaux les plus nombreux portent sur la gestion managériale de la ville à travers le mode de production par projets, certains chercheurs tentent de théoriser l'évolution de la production de l'espace en tant qu'elle est inséparable des enjeux et des luttes politiques ainsi que des rapports de production capitalistes extérieurs à la production même de l'espace (Davis et Monk 2008 ; Harvey 2010 ; Shields 1991). Nous nous intéressons à la manière dont l'évolution du capitalisme s'incarne dans l'espace, à la fois dans le mode de production et dans l'espace produit. Nous considérons en cela à la manière d'Augustin Berque que « *les sociétés aménagent leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font, et [que] réciproquement elles l'interprètent en fonction de l'aménagement qu'elles en font* » (1995 : 15), autrement dit que l'espace révèle autant la vision du monde de la société qui le produit que l'inverse (Shields 1991). L'étude de l'espace, et des représentations qu'en ont ses concepteurs et récepteurs, est inenvisageable sans considérer les conditions de sa production. Cette perspective nous conduit à tenter de répondre à la question suivante : comment l'espace urbain est-il aujourd'hui produit ?

1.1.2. De l'aménagement du territoire au management des territoires

Une réponse à cette question est que l'espace urbain est désormais produit par projets. Avant de nous demander ce que cela signifie pratiquement, arrêtons-nous sur la genèse de la notion de projet. Elle émerge dans le domaine de l'urbanisme au début des années 1970[1], soit à la fin du « règne » de la planification fonctionnaliste et de la ville moderne (Tomas 1998) et peu avant la mise en œuvre des premières politiques de décentralisation. Auparavant, l'aménagement du territoire était une prérogative de l'État, qui l'exerçait grâce à une ingénierie publique répartie entre les services centraux et déconcentrés du ministère de l'équipement. À l'échelon urbain, essentiellement communal, le responsable de l'urbanisme était le préfet. La répartition des prises de décision s'effectuait selon une logique d'échelle. Les grandes décisions d'aménagement (grandes infrastructures de transport, grands aménagements agricoles et hydrauliques, grands aménagements touristiques du littoral) étaient prises par l'administration centrale tandis que les projets d'urbanisme locaux, l'établissement des plans et programmes (d'occupation des sols, de construction) en tête, relevaient du ressort des

[1] François Tomas identifie la première apparition de la notion de projet urbain comme l'œuvre des responsables politiques de Bologne (Italie) aux alentours de 1965 lorsqu'ils décidèrent de lancer un projet de revalorisation du centre ancien de la ville en rompant avec le fonctionnalisme. Il note qu'il « *a fallu attendre le début des années 1970 pour que d'autres responsables s'en inspirent vraiment* » (1998 : 16). La notion de projet sera de plus en plus mobilisée jusqu'à son usage généralisé à partir des années 1990.

services déconcentrés de l'État (directions départementales de l'équipement, préfectures). Les lois Deferre entamèrent entre 1981 et 1983 la mise en œuvre du processus de décentralisation des compétences en matière d'aménagement. Parallèlement, la critique du fonctionnalisme et de l'universalisme du mouvement moderne prenait de plus en plus d'ampleur. La notion de projet put dès lors commencer à conquérir le champ de l'urbanisme.

En urbanisme, l'avènement généralisé du terme « projet » – essentiellement accolé à celui d'« urbain » mais aussi parfois à celui « de ville », « d'agglomération », « de territoire », voire, plus rarement encore, de « quartier » – possède deux origines distinctes mais imbriquées dans leur cheminement idéologique. Il s'agit, d'une part, de la contestation de l'urbanisme planificateur d'État, considéré trop centralisé et autoritaire et, d'autre part, de la « *diffusion internationale d'une culture néo-libérale* » (Gaudin et Novarina 1997 : 9) et de son pendant organisationnel : la démarche managériale du projet. On peut résumer l'évolution de l'urbanisme depuis les années 1980 par la formule suivante : nous sommes progressivement passés de l'aménagement du territoire au management des territoires[1]. Le projet urbain est le fruit de l'opposition aux politiques de planification traditionnelle et de la généralisation de la gestion managériale et de ses orientations, c'est-à-dire de l'évolution socio-politique qui a abouti à faire du projet l'emblème organisationnel de la modernité contemporaine que l'on retrouve dans toutes les sphères de l'activité humaine (Boutinet 2005).

Considérons d'abord cette seconde origine. Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999) ont montré comment l'organisation traditionnelle hiérarchique des forces du capitalisme, largement inspirée du fordisme, a progressivement basculé, à partir des années 1980[2], vers une organisation par projets s'appuyant sur un fonctionnement en réseau, devenue aujourd'hui le principal registre d'action de toutes les organisations productrices. La structuration de la production urbaine suit elle aussi cette voie comme en témoigne l'emploi généralisé du terme « projet ». Si le projet a remplacé le terme de « hiérarchie » dans la gestion d'entreprises (ibid.), il a pris en aménagement de l'espace la place du « plan » ou de la « programmation », amenant ses valeurs et son mode d'organisation (Bourdin et Masboungi 2004 ; Tomas 2003). Des valeurs – marqueurs de la victoire du capitalisme libéral sur les idéologies économiques et politiques concurrentes (Audier 2012 ; de Lagasnerie 2013) – sur lesquelles nous développons dans ce chapitre, expliquant leurs implications sur la manière dont on produit la ville aujourd'hui.

Le projet urbain a une première origine, liée à celle que nous venons de décrire. Il prend naissance dans les volontés affichées de rompre avec un État aménageur considéré hors-sol, trop centralisé et normatif, autoritaire et peu partageur. Ces volontés trouvent notamment leur origine dans les luttes sociales des années 1960 et 1970[3] et les revendications d'autonomie des individus, qui se traduisaient par la contestation de la légitimité de l'État et de ses actions (Boltanski et Chiapello 1999)[4]. Ces critiques de l'action et des acteurs de l'aménagement du

[1] Notons que faire du management ou de la gestion de projet n'est pas la seule manière de « faire du projet » en urbanisme même si cette tendance gestionnaire est aujourd'hui très présente.

[2] Le vocable « projet urbain » ne date pas de la fin des années1970 ou du début des années 1980, mais c'est à ce moment-là qu'il commence à être employé sous l'acception que l'on en retient habituellement aujourd'hui. Précédemment le terme était essentiellement employé par urbanistes et architectes comme un synonyme de composition urbaine : « *l'histoire récente de l'urbanisme révèle la diffusion d'un langage autour du projet en rupture avec le sens traditionnel de cette notion qui associe projet et dessin, projet et forme urbaine et architecturale* » (Arab 2001 : 57).

[3] Comme d'autres mots d'ordre de la production de l'urbain contemporain, notamment la participation (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.) et le développement durable (cf. chapitre 4, partie 1.2.1.).

[4] Ces critiques de l'État rencontrent celle de l'idéologie néolibérale, bien que ces contestations ne s'y rattachaient pas initialement et émanaient souvent d'individus et de mouvements critiques à l'égard du capitalisme.

territoire et ces aspirations à des modes de faire plus partagés et démocratiques, Manuel Castells (1973) et Henri Lefebvre (2009 (1968)) les observaient déjà dans les mouvements urbains qu'ils étudiaient[1]. Au-delà de ces contestations sociales, était reproché explicitement à la planification étatique, par différents acteurs issus de la société civile ou spécialistes de la ville, d'être un mode d'action descendant faisant l'impasse sur deux aspects présentés comme essentiels de l'aménagement de l'espace : la prise en compte de la parole et des aspirations des habitants ainsi que la spécificité des espaces à aménager.

Outre le fait d'être liée aux mouvements sociaux des années 1960 et 1970, la notion de projet se développe aussi alors que les processus de décentralisation sont en cours[2] et accordent une place accrue aux communes, lesquelles demandent de nouveaux outils pour organiser leur urbanisation. Le passage progressif du plan au projet s'accompagne d'un processus de renouvellement des modes de faire. Les nouvelles méthodes employées s'adaptent à l'évolution des terrains d'exercice de prédilection des aménageurs, elles suivent les politiques d'aménagement urbain et territorial successives. Après la reconstruction et la réorganisation des villes et des campagnes dans l'après-guerre, et après la construction des banlieues dans les années 1950 et 1970, les années 1980 ont vu la généralisation du projet dans un contexte où s'il s'agissait avant tout de répondre à l'urbanisation et au développement économique des villes et des agglomérations. Parallèlement, alors que la planification était l'œuvre de fonctionnaires – aménageurs et urbanistes, techniciens, économistes ou juristes – spécialisés dans l'application de directives et de procédures normatives, le projet urbain s'accompagne de la volonté d'impliquer davantage d'acteurs et de substituer au suivi rigoureux de la procédure l'adaptation aux spécificités du territoire. On disait alors qu'on allait passer de l'aménagement du territoire à l'aménagement des territoires, signifiant par ce pluriel la volonté de rompre avec les procédures standardisées, identiques dans tout l'Hexagone. Le projet était l'outil qui devait permettre le passage d'un urbanisme autoritaire vers un urbanisme collectif ou négocié entre les différentes parties prenantes[3]. L'avènement du terme de projet, en urbanisme comme dans d'autres champs d'application, devait aller de pair avec la naissance d'une nouvelle culture professionnelle (Tomas 1998) et s'inscrire dans une dynamique, évidente aux yeux de ses promoteurs, de progrès (Boutinet 2005).

Comme toute tentative de renouvellement des pratiques, le projet urbain n'est pas issu du néant mais de l'évolution historique[4] des modes de production de l'espace. « *Dans la pratique qui avait précédé tout effort de conceptualisation, il apparut très vite que c'était par opposition aux principes de la Charte d'Athènes et en se replaçant dans la continuité d'une histoire que s'affirmaient un certain nombre de caractéristiques* » (Tomas 1998 : 20). Fruit d'une volonté de rupture, le projet s'inscrit ainsi dans la continuité de différentes évolutions des processus de planification en intégrant des éléments hérités des recompositions successives des modes de faire.

[1] Dans les années 1960, le *Civil rights movement* et le mouvement *Students for a democratic society* constituent les premiers exemples, suivront de nombreux mouvement bien connus.

[2] Projet et décentralisation ne sont pas strictement concomitants : la notion de projet émerge dans les années 1970 (Boutinet 2005), la décentralisation n'arrive qu'une dizaine d'années plus tard mais c'est elle qui permet au projet de prendre, en urbanisme, l'ampleur qu'on lui connaît aujourd'hui.

[3] Ce que nous pourrions aussi résumer par le passage du gouvernement (l'exercice du pouvoir par l'État en tant que tel) à la gouvernance (l'exercice du pouvoir, dans une perspective décentrée, par une ensemble plus large regroupant l'État et des acteurs publics et privés (entreprises, représentants importants de la société civile)).

[4] La position d'une évolution sur un gradient entre rupture et continuité dépend essentiellement de l'échelle temporelle à laquelle on observe les choses.

1.1.3. Éléments de définition du projet urbain

Avant toute tentative de définition précise, constatons, comme le fait Nadia Arab, que « *si la réflexion sur le projet urbain occupe une place de premier rang dans le champ de l'urbanisme, un examen des travaux souligne à quel point l'importance prise par la notion n'a d'égale que son ambiguïté* » (2001 : 58). Dans les faits, les usages renvoient à des champs variés de l'action sur l'espace – comprenant aussi bien le développement économique que l'organisation des réseaux de transports, les problématiques d'habitat ou l'aménagement des espaces publics – s'appuyant sur différentes procédures. De même, « *les principes d'aménagement qu'il mobilise sont variés (allant du développement de l'espace urbain, au renouvellement de la ville sur elle-même)* » (Bailleul 2009 : 19). Cette ambigüité est difficile à lever parce que la littérature scientifique aborde avec une distance plus ou moins grande les discours diffusés par les acteurs institutionnels de l'urbanisme. Il est en revanche possible de faire émerger clairement deux manières d'aborder la question. La première privilégie l'entrée du « projet » comme évolution généralisée des processus productifs et prend la production de la ville comme exemple de cette évolution. La seconde se focalise sur les changements introduits en urbanisme par la généralisation du « mode projet » et s'intéresse davantage aux questions urbaines et aux nouveaux enjeux de la production de l'espace urbain. C'est à partir de travaux se rattachant à chacune de ces deux approches[1] que nous explicitons ce que parler de projet urbain signifie.

Considérons d'abord comment le terme « projet urbain » est manié dans les discours politiques, techniques et scientifiques. Nadia Arab relève quatre acceptions différentes. La première, qui est aussi la plus ancienne, est celle que lui associent les ingénieurs et les architectes : le projet urbain comme « *la représentation graphique d'un état projeté* » (2001 : 59). Cette première acception réfère à un « *un espace de savoirs structurés autour des morphologies urbaines, des conventions architecturales et de l'ingénierie technique* » (ibid.). La seconde acception, stratégique et théorique, envisage le projet comme « *l'activité de se projeter dans l'avenir pour élaborer des objectifs destinés à orienter les activités humaines* » (ibid.). Le qualificatif « urbain », même si Nadia Arab ne le précise pas, viendrait qualifier la spécificité spatiale de cette anticipation stratégique. La troisième définition présente le projet comme l'opposé du plan, « *représentatif d'une action ajustée à une vision prévisible de l'avenir* » (ibid.). On voit ici la volonté d'intégrer l'imprévu dans les modes d'action, une volonté fortement revendiquée par les adeptes du « tout projet » même si, comme nous le montrons par la suite, cette posture relève le plus souvent de la rhétorique (chapitre 3, partie 2.2.1.). La quatrième acception, enfin, résulte de l'observation empirique de l'emploi du terme dans les politiques d'aménagement où le projet est mobilisé comme « *une catégorie spécifique d'intervention généralement associée au thème du renouvellement urbain* » (ibid.). Outre qu'elles montrent la variabilité dans l'usage du terme, ces quatre acceptions mettent en avant l'origine critique du succès du projet urbain qui, « *fondamentalement, contient l'idée que l'action urbaine doit désormais s'appréhender dans sa pluralité et sa diversité. Elle doit, dès lors, adopter comme posture d'action le dialogue ou la "mise en projet"* » (ibid.). Cette volonté de rupture avec les modes de faire précédents est l'une des raisons du succès du projet urbain, mais elle n'explique pas à elle seule son omniprésence. Une omniprésence sur laquelle il convient de s'arrêter quelque peu.

[1] La place que nous accordons à ces deux approches n'est pas égale. Bien que la première, héritée des sciences de gestion, permette de dresser quelques constats, les références sur lesquels nous appuyons notre propos se situent davantage dans la seconde catégorie qui aborde davantage la spécificité des objets spatiaux et de l'urbanisme.

Toutes les sphères de l'activité humaine, spécialement celle des activités productives, seraient aujourd'hui gouvernées aux rythmes du projet (Boltanski et Chiapello 1999 ; Boutinet 2005). La production de l'espace en général et de la ville en particulier ne fait pas exception. Lorsqu'il est question de transformation des espaces habités, le terme sature les discours, que ceux-ci soient produits par des acteurs institutionnels, industriels ou scientifiques. Comme le souligne avec ironie Jacques Rey, « *toute intervention sur la ville est aujourd'hui qualifiée de projet urbain. On estampille ainsi la moindre architecture de bord de rue, fût-elle indifférente au lieu de son installation, le plan d'occupation des sols de la moindre commune, fût-il un simple jeu réglementaire, le schéma directeur de toute agglomération fût-il ignorant des formes de son territoire ou de toute velléité de composition urbaine* » (1998 : 35). Ce foisonnement dans les usages du terme ainsi que son omniprésence dans les sphères politique, économique et institutionnelle ont poussé ces vingt dernières années à la multiplication des travaux de recherche sur le projet[1]. Si « *une grande majorité des recherches s'est attaquée aux projets en tant qu'unités d'analyse plutôt qu'au projet en tant qu'objet d'analyse* » (Pinson 2004 : 200) – ce qui est par ailleurs notre cas – certaines éclairent largement les spécificités de ce nouvel impératif et explicitent les raisons de son succès. Elles permettent de dissiper quelque peu la polysémie du terme en discutant des sens qu'il peut prendre mais aussi des questions posées par ses traductions concrètes. Selon Laurent Devisme, si « *le terme de projet (« urbain », « de ville ») est depuis les années 1980 un passe-partout de l'action territoriale, urbanistique ou architecturale en temps de marketing urbain* » (2003a : 747), c'est parce qu'il est un vecteur efficace de la production d'objets « *à la fois idéels et matériels* » (ibid.) correspondant parfaitement aux « *grands courants de valeurs des années 1990, puis jouant davantage sur des registres culturel, patrimonial ou environnemental* » (ibid.).

Pour tenir compte à la fois de cette omniprésence et de la variété d'utilisation du terme, un point de départ est de définir le projet urbain « *comme manière contemporaine d'intervenir sur la ville (…) non sur sa totalité mais sur ces fragments* » (Rey 1998 : 35). Synthétique, cette première définition souligne à la fois l'hégémonie actuelle de ce mode d'action et l'une de ses spécificités. Elle suppose cependant de le questionner plus en profondeur en se penchant sur ces « *grands courants de valeurs* » dont parle Laurent Devisme et dont le projet est à la fois un fruit et un vecteur de diffusion. On retrouve ces courants dans les caractéristiques centrales qui font du projet urbain un mode de faire singulier. Si les différents auteurs que nous mobilisons ne s'entendent pas toujours sur leur dénomination ni sur leur portée, ces grandes caractéristiques sont l'objet d'un relatif consensus quant à leur participation à la spécificité du projet. Elles sont au nombre de trois[2], que nous listons ici avant de les détailler :

- Avec le projet urbain, le processus de production est placé, pour les concepteurs, à égalité avec le résultat, voire prioritaire sur celui-ci.
- Le projet prône une gouvernance dite « ouverte » impliquant tous les acteurs d'un espace (secteur public et privé, destinataires, etc.).
- Le projet s'inscrit dans une pensée de l'existant tenant compte du contexte dans lequel il est élaboré et des contraintes qui y sont associées.

Énoncées de la sorte, ces différentes caractéristiques portent sur le projet un regard éminemment favorable.

[1] Sans prétendre à une illusoire exhaustivité, ce chapitre présente un aperçu de la variété de ces travaux.

[2] On peut leur ajouter deux autres qui découlent en partie des trois premières :
- Le projet se contient lui-même à travers le récit sur le projet contenu dans le projet.
- Le projet se déborde lui-même puisqu'il est apte à capter et intégrer l'imprévu.
Ces deux caractéristiques sont traitées dans la suite de la thèse (les parties 1.1.4 et 2.2.1. et chapitres 6 et 7)).

La première des évolutions, voire des ruptures, proposées par le projet avec les modes de faire précédents est le déplacement du centre de l'attention du résultat escompté vers la méthode employée. Le projet est présenté par ses promoteurs « *comme une méthode d'élaboration plus que comme une conception nouvelle de la ville* » (Tomas 1998 : 20). Cette méthode consacre « *un glissement de l'intérêt porté par le projet, de l'objet spatial projeté comme finalité vers le processus d'action* » (Jaquet 2013 : 39). Ce qui compte pour les concepteurs est moins le résultat matériel du projet que les conditions et le déroulement de sa réalisation. Il s'agit là d'un retournement des priorités voire d'une « *révolution managériale (…) analogue à ce qu'avait vécu la production industrielle avec le juste-à-temps ou la qualité totale* » (Garel 2011 : 9). S'il valorise la qualité de la réalisation, le projet urbain n'est pas une procédure technique. Médiatique et organisationnel, il est un instrument pour gouverner permettant à la fois de faire évoluer les modes de faire et la structure de l'action collective, notamment les rapports entre les différents acteurs en présence. En urbanisme, le centrage de l'action publique sur le processus modifie et redéfinie les manières de travailler et des fonctions et métiers des différents acteurs « traditionnels » qui doivent développer des compétences nouvelles introduites sous les vocables de « *conduite de projet* », de « *portage* » ou de « *pilotage* » (Arab 2004). Là où l'aménagement du territoire se traduisait avant tout par la mise en application d'orientations définissant ce que la ville devait être, le management des territoires que caractérise le projet produit un milieu urbain pensé comme la résultante de modalités d'action sur l'espace, celles-ci étant l'enjeu de réflexion prioritaire. Le projet urbain implique la multiplication des études (Prévot et Leclercq 2010) et des expertises (Bourdin 2001) qui servent de base à la régulation des interactions. Ces expertises concernent toutes les phases du projet : « *commande, conception, montage financier et juridique, programme, organisation opérationnelle, concertation et consultation* » (ibid. : 156). L'un des objectifs du projet est d'associer les acteurs qui les portent. En effet, ce que certains nomment la « *mise en projet des acteurs* » (Claude 2000 : 74) implique la reconnaissance du fait que la production de la ville est une action collective et que les objectifs d'un projet urbain sont « *d'abord de formuler des finalités, d'associer les associations comme le monde économique, de construire de la coopération entre des acteurs pour les amener à travailler ensemble* » (ibid.).

Cette volonté affichée de mettre en place une gouvernance ouverte reposant sur des décisions négociées est la deuxième grande caractéristique du projet urbain. L'objectif est d'associer tous les acteurs d'un territoire – élus, partenaires publics ou privés, et habitants – dans un contexte marqué par la décentralisation, où leur nombre a augmenté et où l'implication d'un nouvel acteur, les « destinataires », est devenu un impératif (Pinson 2000a). Le projet se présente donc comme une approche moins figée que la planification ayant court précédemment, « *plus ouverte aux transformations et aux débats* » (Ingallina 2010 : 3). Cette démarche, souvent qualifiée de « partagée » ou de « négociée », fait du projet urbain un espace de communication et de débat sur l'action publique en cours (Zepf 2004). Le projet s'appuie sur la communication entre acteurs autant qu'il s'intègre dans les stratégies de communication visant à la valorisation de leurs espaces d'action. Comme l'écrit Hélène Bailleul, « *cette forme de communication met en scène les acteurs publics, valorise les politiques qu'ils mènent et joue sur le registre de l'évènementiel et du spectaculaire. Cette communication territoriale suit à la fois une logique de valorisation vers les acteurs extérieurs (entrepreneurs, touristes, investisseurs)* » (2009 : 7).

Nous retrouvons ici la logique consistant à concentrer, grâce au projet, le travail, l'attention et les investissements d'un grand nombre d'acteurs publics et privés. Cette gouvernance ouverte veut répondre le mieux possible aux deux injonctions contradictoires posées par les processus de décentralisation : augmenter l'attractivité et la concurrence entre les territoires tout en garantissant en leur sein une cohérence accrue. Des acteurs qui prennent une place croissante

dans la production de l'urbain, la catégorie qui s'affirme le plus nettement est celle des acteurs privés et, parmi eux, les grandes entreprises de BTP et de promotion immobilière. Jusqu'alors cantonnés à des tâches de réalisation, ils prennent – grâce au tournant néolibéral que marque le projet et à la réduction de la force de l'ingénierie publique lié au processus de décentralisation – une place plus conséquente dans la conception des nouveaux espaces. Le projet urbain favorise en effet la mise en place de relations privilégiées entre élus, cadres du secteur public et entreprises (Harvey 2010). Des relations privilégiées qui s'établissent dans le cadre flou (et informel) d'un urbanisme « négocié ». Et dans le but d'éviter que ces relations n'aboutissent à la mise en œuvre de politiques n'ayant pour seule finalité que le bénéfice des élites qui les conçoivent, « *les modèles du management de projet posent la participation de la société civile comme principe* » (Bailleul 2009 : 40). Parmi les revendications dont est issu le projet urbain, l'implication de tous les acteurs marque une nette rupture avec la planification traditionnelle. Au centralisme descendant de celle-ci, le projet urbain ferait succéder une logique ascendante et une ouverture démocratique. Avec le projet, les destinataires seraient invités à s'asseoir autour de la table pour les débats, négociations et décisions concernant leurs espaces de vie futurs. Ils y rejoindraient les « acteurs traditionnels » de la production de la ville. Certains auteurs vont jusqu'à soutenir que l'implication de l'ensemble des acteurs dans le projet est une condition *sine qua non* de sa réalisation (Thomassian 2009 ; Verdier 2009).

La troisième caractéristique majeure du projet urbain est la prise en compte du contexte, ce qui marque une rupture par rapport à la prétention universelle du modernisme. Le projet défend à la fois une approche globalisante en rupture avec les démarches sectorielles, en faisant travailler ensemble un maximum d'acteurs, et une approche spécifique puisque territorialisée et donc en rupture avec une gouvernance centralisée et une vision universaliste. Le projet urbain, héritier du projet architectural, exprime « *à travers des formes, des objets, des aménagements* », « *des valeurs politiques, une stratégie pour la ville, ainsi qu'une identité ou, du moins, une symbolique commune* » (Bourdin 2001 : 156). Il s'agit pour les concepteurs de revendiquer l'intégration des particularités locales dans leurs réalisations. Le projet incorpore une double contrainte de conformité et de distinction : conformité parce que le projet se doit de correspondre à un certain nombre de standards pour affirmer sa contemporanéité, distinction car l'un des objectifs principaux des porteurs de projet est bien de se mettre en avant, eux et leur espace d'action. Dit autrement, « *le projet se trouve, de façon générale, pris dans la double exigence de flexibilité générique et de spécificité. Il en va ainsi du projet urbain qui est censé être celui d'une ville particulière (comme on parle du projet d'une personne) dont il permettrait même d'affirmer l'identité et qui clame simultanément une nécessité universelle d'adaptation au Monde, une veille par rapport aux possibles opportunités de développement* » (Devisme 2003a : 747).

Cependant, si le projet urbain rompt avec l'ambition universaliste dans sa mise en œuvre, son idéologie est, elle, universelle : le projet se retrouve partout, à toutes les échelles de décision et de réalisation. Plus encore que sur l'idée relativement vague de contexte, le projet s'appuie sur une pensée de l'existant : « *la démarche de projet dans le domaine des politiques urbaines consiste à mettre systématiquement en rapport, à faire dialoguer un état existant du territoire, ses traces héritées et ses ressources, d'une part, et les objectifs de l'action publique, d'autre part* » (Pinson 2004 : 202). Là où la démarche de la programmation traditionnelle tentait de maîtriser ou de dépasser les contraintes pour tendre vers un objectif donné, le projet relève de la logique inverse : il se caractérise par l'adaptation de l'objectif aux contraintes préalablement diagnostiquées sans nécessairement chercher à agir sur celles-ci. Ainsi, « *le projet se rend flexible au contexte jusqu'à en devenir, pour certains, opportuniste* » (Jaquet 2013 : 39). Cette flexibilité souhaitée découle directement du fait que, idéologiquement, le projet urbain témoigne d'un « *refus catégorique du*

déterminisme » (ibid.) et s'inscrit conséquemment dans une logique constructiviste qui s'appuie sur la croyance en la capacité des acteurs à agir tout en acceptant une certaine part d'incertitude. Si cette croyance, en modifiant l'espace, sur le devenir de la société pour le bénéfice de l'intérêt général est historiquement intrinsèque aux métiers de l'urbanisme (Martouzet 2002b), l'acceptation de l'imprévisible et l'abandon d'une part de maîtrise sont tout à fait contemporains du projet. Le projet urbain « *ne peut offrir une définition stricte de son objectif et garantir sa réalisation* » en raison du « *contexte incertain propre à notre postmodernité mais également à l'action même de projeter* » (Jaquet 2013 : 39).

Ces trois grandes caractéristiques impliquent, au final, que le projet influence la production de la ville à deux égards : le premier concerne le producteur (notamment le concepteur), le second le produit, soit le résultat du projet. Le projet introduit pour le producteur « *un rapport fortement et ouvertement subjectivé à l'action, de telle façon que la question de son intentionnalité et de sa motivation paraisse pleinement légitime et qu'à ce titre, elle requiert toutes les attentions* » (Genestier 2001 : 101). Quant à l'impact du projet sur le produit, il se matérialise surtout par la « *prévalence aujourd'hui accordée aux critères qualitatifs et symboliques sur les critères quantitatifs ou fonctionnels* » (ibid.).

Il convient, dans notre tentative de définition du projet urbain, de ne pas oublier sa finalité qui, spatiale, en fait la singularité. Nous définissons donc le projet urbain comme un modèle d'action plaçant le processus au cœur de son intention, s'inscrivant dans une démarche négociée et s'appuyant sur une pensée du contexte existant, qui vise à produire, *via* des anticipations socio-spatiales, des espaces habités en se focalisant non seulement sur leur organisation matérielle mais aussi, et surtout, sur leur composante idéelle. Le projet urbain s'inscrit dans une stratégie territoriale visant la mise en cohérence des divers projets d'une même ville ou agglomération tout en s'accommodant des différentes opportunités et contraintes amenant ses concepteurs à s'adapter et rompant avec l'idée d'un déroulement et d'une logique purement linéaires. Cette tentative de définition est emprunte d'un présupposé éminemment favorable : le succès du projet serait la conséquence de son volontarisme en termes d'exigences de qualité des résultats, de démocratisation des modalités de décision et de prise en compte à un degré élevé du contexte des réalisations. L'observation de situations concrètes et la lecture de travaux critiques modèrent cet enthousiasme (Adam 2015 ; Adam, Laffont, *et al.* 2015 ; Adam et Laffont 2014) et posent la question suivante : et si le projet urbain ne rénovait essentiellement l'urbanisme non dans ses pratiques mais dans ses discours[1] ?

1.1.4. La mise en récit de l'action sur l'espace : le projet comme rhétorique

Selon Philippe Genestier, « *on constate un certain suivisme des analystes et des chercheurs à l'égard des politiques et des architectes médiatiques. Ainsi, les propos des observateurs qui s'attellent à décortiquer "la démarche de projet" et "l'action stratégique" sont souvent de nature exégétique. Ils prennent au sérieux et crédibilisent ce qui est pour une part un théâtre d'ombres à vocation idéologique et à usage électoral* » (2011 : 111). Pour facile qu'elle soit, cette critique a le mérite de pointer le fait que les caractéristiques du projet que nous avons décrites précédemment sont souvent le fruit d'une interprétation marquée d'une grande empathie pour les porteurs de projets, et donc fortement perméable à leurs discours. Dès lors, elles participent – en enjolivant la notion ou en accréditant comme véritables un certain nombre de ses promesses théoriques – à la construction du projet urbain moins comme une réalité que comme un élément du récit officiel

[1] Discours dans le projet (sur un projet particulier) d'une part mais surtout discours sur le projet (comme notion).

sur la ville contemporaine et sa production. À bien des égards, le projet urbain peut être considéré comme un élément de rhétorique, une idéologie[1] voire un mythe. Il n'est d'ailleurs pas à exclure que ce soit là la façon la plus rationnelle de le considérer. Si le terme « projet » est devenu aussi aisément hégémonique, c'est parce qu'il est partie intégrante du récit contemporain sur la production de l'espace urbain. Il facilite l'implication de ses acteurs en formulant l'argumentaire qui légitime leur action tout en proposant une manière de concevoir l'avenir. Outre la rhétorique sur le projet comme concept et mode de production, il y a aussi une rhétorique propre au projet comme moyen de production, et une part importante de l'activité de projet urbain consiste en la mise en scène du projet lui-même (Avitabile 2005).

Ce n'est pas parce que le projet est avant tout une figure rhétorique que son influence sur la manière dont la ville est réellement produite doit être contestée. Au contraire, le projet comme vocabulaire permet de mobiliser ses acteurs. Pour cela, il joue sur au moins deux aspects *a priori* contradictoires. Premièrement, en affirmant l'acception des contraintes structurelles et le refus d'agir sur celles-ci, « *les expressions "démarche de projet" ou "conduite à projet" enregistrent le brouillage de nos représentations du futur et entérinent une vision dubitative de l'avenir, corrélative d'une conception opportuniste et subjectiviste de l'action* » (Genestier 2001 : 110). Deuxièmement, « *à l'inverse, loin du scepticisme et du relativisme postmodemes, le discours du projet, surtout s'il est dit "grand", permet de renouer avec une posture avant-gardiste, énergique, mobilisatrice* » (ibid.). Le projet permet ainsi la promotion du modèle dominant de l'action urbaine contemporaine : des actions permettant de mobiliser un maximum d'acteurs autour d'objectifs potentiellement ambitieux formellement, mais renonçant à discuter structurellement le modèle productif et le champ de ses résultats envisageables. Il combine l'affirmation enthousiaste voire péremptoire d'une volonté d'action politique inscrite dans un contexte renouvelé et étendu à un nombre croissant d'acteurs et la réduction de cette ambition à un échelon modeste qui en affaiblit nécessairement la portée novatrice : celui du local ou du fragment d'espace.
Par ailleurs, cette rhétorique permet un large consensus car le projet urbain se présente comme « *œcuménique* » (Genestier 2001) car il rend possible l'expression de représentations variées de l'action publique et de sa projection dans l'avenir. S'y retrouvent de façon simultanée et en général imbriquées les grandes visions suivantes. D'abord la vision conservatrice, « *représentation de l'avenir indexée sur le passé et sa continuité* » (ibid. : 113), qui apparaît essentiellement à travers l'importance de la thématique patrimoniale. Ensuite, la vision libérale, « *représentation indexée sur la vitalité des acteurs présents* » (ibid.), qui transparaît dans les discours sur la négociation, la gouvernance ou le partenariat. Enfin, la vision « socialiste », « *une représentation indexée sur les promesses de justice sociale obtenues grâce au progrès* » (ibid.) essentiellement caractérisée par les discours sur la mixité sociale ou le vivre-ensemble et par la poursuite de la satisfaction d'un intérêt général jamais précisément défini. Ces trois visions, dont les deux premières sont sans doute les plus visibles, se conjuguent et permettent de regrouper largement en faisant le consensus autour d'un vocabulaire dont les implications idéologiques sont finalement peu discutées. Le projet bénéficie d'un *a priori* favorable (Boutinet 2005) et de la force de l'évidence de son association avec une action présentée comme nécessaire et s'inscrivant dans ce qu'on pourrait appeler le « sens du progrès ».

Le projet urbain incarne les valeurs de l'urbanisme contemporain et fédère l'ensemble de ses acteurs tel un récit s'organisant « *autour de points forts qui instituent autant de possibles : unité,*

[1] Plus précisément une composante d'une idéologie plus large.

équité, solidarité, centralité, sécurité, proximité, accessibilité aux services, démocratie locale, identité, intercommunalité, citoyenneté, développement durable. Ces notions sont au fondement d'une croyance supposée partagée par tous, qui unit les acteurs dans une projection dans l'avenir » (Ratouis et Segaud 2000 : 17). Ce récit contient d'ailleurs son lot de contradictions. D'un côté, il présente le projet urbain comme s'extrayant des repères chronologiques, historiques et politiques pour vivre selon son propre rythme et acquérir une sorte d'autonomie permettant une dilution des responsabilités qui arrange bien les élus et les professionnels de l'urbanisme qui ne veulent plus les assumer seuls (Prévot et Leclercq 2010). De l'autre les projets récents multiplient les appels aux grands noms de l'urbanisme et de l'architecture qui « *deviennent alors cautions de ces projets qui sont devenus autant des projets de gouvernance que des projets d'urbanisme* » (Prévot et Leclercq 2010 : 286) et ôtent toute autonomie à des projets qui deviennent leurs œuvres, leur responsabilité, même si celle-ci est très diffuse.



Figure 15. Publicité pour un bâtiment de Jean Nouvel à Confluence[1]

La rhétorique du projet est utile pour afficher un certain volontarisme à un moment où la légitimité et la volonté du politique sont fortement mises en doute et que l'individualisme des acteurs, concepteurs comme récepteurs, est très fort. Alors que persiste « *un climat de scepticisme ou de réticence a priori envers l'investissement public* » (Genestier 2001 : 103), le projet urbain est de plus en plus utilisé car cette notion apparaît « *à la fois mobilisatrice, démocratique, soucieuse des forces locales et porteuse d'une ambition collective* » (ibid.). Le projet prend des consonances messianiques en renouvelant la croyance en une conception constructiviste de l'action publique (Genestier 2001) et en l'idéologie spatialiste (Prévot et Leclercq 2010) qui prévaut chez les urbanistes. Synthétiquement, « *il permet ainsi à une position d'autorité de tenter de se réassurer, à une puissance d'organisation collective et de guidage du devenir de tenter de continuer à exister* » (Genestier 2001 : 103). En véhiculant des discours sur l'espace du projet, son histoire ou son identité, et bien sûr son avenir, il conduit à diffuser des représentations parfois contradictoires. Selon Philippe Genestier, la « *vogue* » dont bénéficie le terme « projet » provient du fait qu'il est porteur de deux logiques connotatives que l'on peut considérer opposées : d'un côté une connotation volontariste orientée vers un idéal élevé, de l'autre une logique horizontale aux ambitions modestes. La première serait la persistance d'une

[1] Ici dans la forme du site web du projet, elle a par exemple été diffusée dans TGV Magazine et sert de bâche de protection sur les échafaudages du chantier.

connotation « *activiste [et] moderniste* (…) *constructiviste et historiciste* » qui associerait le terme « *aux notions d'"utopie", d'"adhésion", d'"enthousiasme"* », ce qui le ferait désigner « *un regard orienté vers ailleurs, vers le haut, vers le ciel de l'idéal* » (2001 : 110). La seconde ferait « *valoir à la fois une logique d'interaction, de transaction, d'action procédurale dans un climat d'incertitudes qui inciterait les acteurs à la modération, à la modestie des ambitions, à la prudence, voire à la méfiance et à la pusillanimité* » (ibid.). Le projet recueillerait un certain succès du fait de l'association au sein même de son nom de ces deux logiques. C'est cette association qui permettrait de contourner « *une réaction instinctive de réticence face au changement* » rationalisée « *en faisant usage du principe de précaution ou bien en invoquant les intérêts environnementaux locaux* » (ibid.) caractérisée selon Philippe Genestier par les réactions systématiques des associations de riverains ou d'usagers mais aussi par la référence perpétuelle au patrimoine. Pour conclure, l'utilité du projet pour les élus ou concepteurs, qui ont la responsabilité de la production de la ville, trouverait son utilité dans son ambiguïté, autrement dit dans le fait « *qu'il serait porteur d'une ambivalence entre la référence aux valeurs héroïques traditionnelles, qui permettent de sortir du banal et de la répétition du même, et la référence aux valeurs marchandes et libérales, de l'entreprise gouvernée par l'intérêt des acteurs y participant* » (ibid.).

La rhétorique du projet urbain consiste à en faire l'apologie en lui associant un certain nombre de qualités ou de caractéristiques éminemment positives, quand bien même elles relèvent davantage du vœu pieux que du constat empirique. Parmi ces caractéristiques, certaines sont particulièrement marquantes. Nous nous attardons ici brièvement sur elles avant de les questionner plus en détail dans les paragraphes et chapitres suivants. Philippe Verdier (2009), par exemple, dresse la liste de ce qu'il considère être les cinq caractéristiques majeures du projet urbain. Premièrement, le projet urbain serait évolutif et porterait sur le temps long. Deuxièmement, il intègrerait plusieurs échelles. Troisièmement, il serait « *unique et local dans un monde globalisé* ». Quatrièmement, il serait construit à partir des aspirations des habitants. Cinquièmement, le projet urbain serait, par essence, « *fonctionnel, durable et faisable* ». Si sa liste recoupe en grande en partie celle que nous avons retenue dans notre tentative de définition, elle le dépasse pour dresser un portrait relativement représentatif des discours officiels sur le projet. Ceux-ci dépeignent en effet le projet urbain comme une sorte de graal organisationnel garantissant à la fois un processus démocratique et apaisé et des réalisations de qualité, elles-mêmes garanties par le caractère vertueux du processus. Nous développons davantage trois de ces caractéristiques qui illustrent comment certaines des contradictions sur lesquelles nous travaillons sont traitées dans la littérature qui promeut la rhétorique du projet.

Selon Philippe Verdier, la première caractéristique du projet est, disions-nous, d'être évolutif et de porter sur le temps long. Contrairement au projet architectural ou à l'opération d'urbanisme, le projet urbain aurait ainsi un horizon infini et son but ne serait pas d'arriver à une œuvre finale mais bien d'engager un processus capable d'inclure l'héritage du passé et de proposer « *un "futur souple", ouvert aux changements* » (Verdier 2009 : 170). Le projet urbain serait dès lors capable d'adaptation aux aléas politiques, techniques ou économiques et aux résultats des négociations entre les différents acteurs. Cet aspect infini du projet est un élément clef de la rhétorique du projet car il témoignerait de son ouverture, de sa flexibilité et de son dépassement des contraintes économiques et politiques classiques pour ne viser que le bon déroulement du processus. Pourtant, concrètement, les projets se déroulent sur des temps finis, fixés à l'avance, et divisés en étapes temporellement souvent strictement définies (Lardon et Piveteau 2005). Les concepteurs se trouvent tiraillés entre le temps court de l'action immédiate et le temps long du projet de territoire (Zepf 2011). Les figures clefs du projet sont

de fait l'échéancier des étapes ou phases, les dates d'inauguration des réalisations puis d'achèvement du projet dans son entier (Tsiomis 2007). Les structures chargées de les porter[1] sont même souvent créées pour une durée déterminée avant d'être démantelées au terme du processus. L'ouvrage de Philippe Verdier est d'ailleurs symptomatique de cette contradiction puisqu'après avoir énoncé cette propriété du projet urbain, il consacre un chapitre entier à la description de ses étapes successives.

La deuxième caractéristique du projet, selon Philippe Verdier, est qu'il serait « *unique et local dans un monde globalisé* » distinct de « *la ville-produit interchangeable* » (2009 : 171). On retrouve ici l'idée que le projet urbain accorderait une place conséquente au contexte et serait conçu en s'inspirant de l'espace où il trouve place, de son histoire et de son identité. Si l'un des enjeux du projet est effectivement l'intégration des particularités locales dans sa conception, ce dans l'objectif de lui permettre de se distinguer et d'attirer l'attention sur lui et sur ces concepteurs, il s'agit souvent d'une contextualisation purement discursive dont les traductions matérielles, en dehors des plaquettes de communication, sont assez faibles. La densité des discours sur la spécificité et l'unicité du projet n'empêche *de facto* en rien que ceux-ci soient matériellement très similaires – les projets des années 2000 ou 2010 sont aussi proches les uns des autres que ne l'étaient les grands ensembles des années 1970 (Boutaud 2009) – et produits en s'appuyant sur des procédures ou des « bonnes pratiques » identiques et généralisées (Devisme *et al.* 2007). Les discours et les manières d'intégrer matériellement des éléments du contexte (éléments patrimoniaux, architecturaux, paysagers) sont eux aussi tout à fait standardisés[2]. L'importance du contexte peut être considérée à bien des égards comme un élément de récit autour du projet plutôt que comme un élément pragmatiquement observable.

La troisième caractéristique est la capacité du projet urbain à absorber et traduire les aspirations des habitants. Selon Philippe Verdier, « *le projet urbain permet aux Hommes "d'habiter en poètes" dans des lieux qu'ils puissent s'approprier* » (2009 : 171). On retrouve ici l'idée d'un urbanisme pensé *avec* et *par* la totalité des acteurs de la ville parmi lesquels les habitants, destinataires des futurs projets. Cette prise de position, partagée par un certain nombre d'auteurs comme nous le signalions précédemment, relève selon nous davantage de la croyance ou de l'invocation que de l'observation, tant quantités de projets atteignent leur terme sans que ne soient, par exemple, impliqués les destinataires[3]. Nous revenons plus en détail sur cet aspect dans la seconde partie de cette sous-section et les constats dressés sur nos terrains d'études dans les chapitres 5 (partie 4.2.) et 7 (partie 2.1.). D'ailleurs, même si Philippe Verdier ne le mentionne pas explicitement, on comprend à le lire que cette participation serait encadrée pour s'assurer que les propositions habitantes soient conformes dans leurs formes comme dans leurs contenus, aux attentes des concepteurs et commanditaires, et que le projet s'inscrive presque mécaniquement dans une dynamique de progrès sans que celui-ci ne soit plus défini. En effet, « *les aspirations innovantes et porteuses d'avenir sont privilégiées, par rapport*

[1] Dans le cas, courant, où est créée une société publique (le plus souvent sous forme de SPLA (sociétés publiques locales d'aménagement) dans le but unique de porter un projet donné. C'est le cas à Lyon, avec la SPLA Lyon Confluence, ou encore, pour prendre un autre exemple connu, à Nantes pour l'aménagement de l'Île-de-Nantes avec la SAMOA (société d'aménagement de la métropole ouest atlantique).

[2] Les aspects qui poussent à cette standardisation sont abordés dans la partie 2.2. du chapitre 4.

[3] C'est le cas de Bottière-Chénaie et Confluence. Cette confiance accordée *a priori* au projet et à la sincérité des porteurs de projet lorsqu'ils affirment vouloir impliquer les destinataires est très répandue dans les productions scientifiques actuelles. En témoigne la quantité de travaux visant à établir une liste des « freins » à la participation en cherchant ceux-ci quasiment exclusivement dans les attitudes des destinataires vis-à-vis des processus dits de démocratie participative et plus rarement dans la bonne volonté des porteurs de projets à les mettre en place.

aux attentes "conservatrices" » (ibid.). Outre qu'elle permet d'exclure les propositions habitantes qui seraient dérangeantes, décrédibilisées car « *conservatrices* »[1], cette seconde assertion peut être qualifiée de messianique, annonçant sans précaution l'appartenance des décisions découlant du processus de projet urbain au camp du progrès.

1.2. Le projet en pratique(s) : produire l'urbain au début du XXIe siècle

1.2.1. La ville comme produit et la recherche du capital symbolique

La notion de progrès est un élément fort de la rhétorique du projet, quel qu'en soit le domaine d'application (Boutinet 2005). Le progrès est ici compris comme le mouvement en avant de la société, que ce soit généralement ou dans un domaine spécifique. Comme mouvement, le progrès est relatif et correspond dans une société donnée à ce qui est considéré comme une amélioration (qualitative ou quantitative) de l'existant. Autrement dit, la manière dont une société définit le progrès dépend de son idéologie dominante. En l'occurrence, la vision du progrès dont témoigne le projet en tant que mode de production de la ville contemporaine est conforme au néolibéralisme (Brenner et Theodore 2002), elle correspond dans le cas qui nous intéresse à la diffusion du mode de gestion managérial au-delà du champ de l'entreprise. Celui-ci serait gage d'efficacité économique (amélioration quantitative) et d'une meilleure qualité des produits (amélioration qualitative). Instrument de gouvernance néolibéral, le projet introduit un véritable bouleversement idéologique dans la programmation urbaine en changeant radicalement l'ordre des priorités. Avec le projet urbain, l'accent n'est plus « *mis sur les contraintes juridiques opposées aux interventions des acteurs privés, notamment économiques, mais sur la valorisation des atouts, des avantages comparatifs de la ville, tout ce qui peut favoriser l'implantation des entreprises et de leurs cadres* » (Pinson 2004 : 204). Le projet doit servir la recherche d'attractivité des collectivités. Le marketing territorial n'est ainsi ni un à-côté du projet ni un aspect secondaire de celui-ci : il en est à la fois un aspect central et un objectif (Bailleul 2009). C'est en partie le marketing qui amène les projets urbains à intégrer les nouvelles préoccupations, réelles ou supposées, des acteurs économiques et populations cibles : « *réévaluées comme facteur de compétitivité des villes* » (Pinson 2004 : 204), ces préoccupations (qualité de vie, protection de l'environnement, mixité sociale, implication des habitants, activités culturelles par exemple) orientent fortement l'action. Pour résumer, la caractéristique principale du projet « *est le décentrement des enjeux proprement spatiaux de la planification urbaine au profit de l'enjeu de la mobilisation des forces sociales et des ressources locales autour d'un projet de développement économique* » (ibid.). En d'autres termes, le projet, lorsqu'il déplace les enjeux du résultat vers le processus concourt à imposer la conception de la ville contemporaine comme « *produit* » (Devisme 2003b) ou comme « *marchandise* » (Berdet 2013). Plus précisément, la vision qui s'impose est celle d'espaces urbains pensés comme des produits commercialisables au service d'une organisation, la ville, pensée elle comme une entreprise.

En urbanisme comme dans d'autres champs, l'intervention des pouvoirs publics évolue alors que ceux-ci sont parfois considérés « *contreproductifs par rapport au projet de croissance du*

[1] Les guillemets que met Philippe Verdier à l'expression « conservatrice » entretiennent le flou autour de cette notion. Reste qu'elle montre bien une tendance forte chez les aménageurs : si eux seraient systématiquement – comme naturellement – dans le camp du « bien », celui des progressistes et des partisans de l'intérêt général, les contestations de leurs projets émaneraient le plus souvent de tendances conservatrices et individualistes trop présentes dans de populations incapables d'en saisir le bien-fondé.

marché » (Healey 1997 : 15). Pour exister dans ce contexte, les collectivités se rapprochent de plus en plus des entreprises privées. Ce qui justifie ce rapprochement est d'abord le fait que « *la ville apparaît comme un lieu favorable au maintien ou à la création d'emplois et d'entreprises* » (Ingallina 2010 : 15). Les entreprises sont perçues comme « *des acteurs essentiels non seulement de la croissance économique, mais encore du développement urbain* » et le « *recours à la notion de projet urbain, en substitution de celle de plan, indique l'effort pour rendre plus attractive une ville vis-à-vis des entreprises susceptibles de s'y implanter* » (ibid.). Mais l'influence qu'exerce le monde de l'entreprise sur celui de l'urbanisme ne se limite pas à des enjeux de développement économique. Elle a aussi des conséquences sur la manière dont la ville est produite. Il en est ainsi car les entreprises sont « *aussi porteuses d'un modèle de gestion qu'on tend à appliquer à la ville* » (ibid.). Le projet urbain est dès lors un outil qui permet d'imposer une gestion orientée vers l'efficacité économique. Alors que les problématiques sociales, posées comme centrales par la planification traditionnelle, sont reléguées au second plan, « *la figure traditionnelle du maire cède le pas à celle du maire-manager qui gère sa ville comme une entreprise* » (ibid.)[1]. De la même façon, celle de l'aménageur défendant une vision du monde disparaît progressivement au profit de celle de l'urbaniste-gestionnaire, avant tout chargé d'équilibrer des comptes et de garantir les bonnes relations entre public et privé. En effet, la logique de partenariat avec le privé est l'un des fondements du projet urbain (Verhage et Linossier 2009), et « *le discours urbanistique dominant insiste sur la convergence des intérêts. Le "bien commun durable" passerait ainsi par le bien des investisseurs qui, grâce à la magie des incitations d'un marché bien cadré trouveraient leur intérêt à faire "de la qualité urbaine pour tous"* » (Bonard et Matthey 2010). Le projet, et plus encore son hégémonie, peut être considéré comme l'un des éléments qui participe à l'effacement progressif des logiques de classes, et plus encore de lutte de classes, dans la ville contemporaine : en proclamant « tous partenaires », les promoteurs du projet urbain annoncent aussi qu'il n'y a plus « *nulle opposition entre logique privée et logique publique, nul affrontement entre promoteurs et habitants, ni entre propriétaires et locataires* » (ibid.).

C'est à travers les lois du marché et grâce aux vertus de la négociation que tous ces acteurs sont censés être capables de s'entendre et de faire converger leurs intérêts[2]. Cette évolution de la production de l'urbain n'est aujourd'hui plus uniquement dictée par des motivations idéologiques mais aussi par l'influence de l'idéologie néolibérale sur d'autres aspects. Au premier rang de ceux-ci, il y a la diminution des subsides publics dont bénéficient les collectivités territoriales pour investir. Non seulement l'action urbaine élargit aujourd'hui son système d'acteurs et promeut les partenariats avec les investisseurs privés pour être considérée comme légitime, parce que cela correspond à l'idéologie dominante actuelle, mais elle agit aussi de la sorte car elle n'a économiquement plus le choix. En effet, « *le désengagement de l'État, la crise des finances publiques et les conditions du marché financier imposent le recours à l'investissement privé pour financer les opérations* » (Arab 2001 : 68)[3]. Dès lors, le partenariat

[1] Il existe un débat sur la période réelle d'apparition de cette expression. Certains chercheurs, comme Patrizia Ingallina, l'associent clairement à la généralisation de la notion de projet alors que pour d'autres elle est antérieure. Nous ne saurions trancher et nous conterons de reprendre ici les propos d'Alain Bourdin à ce sujet : « *On a beaucoup dit que la décentralisation donnait naissance à la figure du maire entrepreneur. Il faut rappeler que le terme était déjà employé bien avant la décentralisation et qu'il correspond à une figure un peu mythique mais fortement valorisée : celle de l'élu animateur qui conduit sa ville comme on guide un troupeau. Cette figure si différente de celle du maire régulateur qui domine dans d'autres pays, dépasse largement les clivages politiques* » (2001 : 156).

[2] Nous montrons dans le chapitre 7 (partie 2.2.2.) comment le fait que les intérêts des concepteurs et des habitants semblent à leurs yeux se confondre avec ceux des commanditaires participe à leur enrôlement.

[3] Cette constatation valable en 2001 nous semble l'être encore plus en 2016.

public-privé n'est plus seulement perçu comme un atout mais aussi comme une condition à l'action. C'est pourquoi, avant d'entreprendre un projet, les acteurs s'assurent d'abord de l'attractivité dudit territoire de projet pour les clients finaux que sont les usagers mais surtout pour les intermédiaires que sont les investisseurs et les entreprises de promotion. Ces derniers prennent d'ailleurs une place plus en plus conséquente dans la production de la ville. Leur influence est grande dans l'évolution des processus comme des produits.
Sous couvert de participation de tous les acteurs, se cache souvent une négociation qui se déroule « *entre deux catégories principales : les entrepreneurs et les "riches"* » (Ingallina 2010 : 18). Soit deux groupes sociaux « *fortement légitimes… conformément aux impératifs propres des acteurs solvables, c'est-à-dire ceux qui ont les moyens d'imposer leurs intérêts dans la négociation initiale et dans les renégociations permanentes* » (ibid.). Quelle place reste-t-il alors aux usagers ordinaires ? Penser la ville comme un produit implique les usagers comme des clients, ou des consommateurs (Douglas Lowes 2005) qui cherchent eux aussi à faire valoir leurs intérêts. Ils sont supposés se comporter en parfaits *homo economicus* visant à satisfaire au mieux leurs besoins et leurs désirs en fonction d'une rationalité essentiellement dictée par des considérations économiques[1]. Il s'agit là d'un basculement idéologique non négligeable. Tandis que « *la production de la ville jusqu'alors centralisée, technocratique faisait appel à l'idéologie de « l'intérêt général » et de la rationalisation des besoins* », elle intègre, à l'ère du projet urbain, « *les concepts de différence, de liberté de choix, comprendre et maîtriser le rôle de l'image avec l'arrivée du marketing, jouer sur le matériel et l'immatériel, intégrer le culturel et même le sensuel* » (Rey 1998 : 43). Cette évolution qui accompagne le mécanisme d'individuation[2] pousse les usagers à revendiquer un espace urbain de plus en plus adapté et spécifique. Selon Alain Bourdin, il s'agit là d'une grande tendance d'évolutions des comportements, surtout de ceux des classes moyennes. Des classes moyennes qui sont par ailleurs la clientèle cible de la plupart des projets urbains actuels. Ces tendances se caractérisent « *essentiellement par le triomphe du choix permanent (et de l'hyper choix"), par la différenciation et la personnalisation toujours plus forte des produits et des demandes, par l'organisation du mode de vie autour de la mobilité et par le primat accordé à l'utilisation de services sur la possession d'objets* » (Bourdin 2001 : 160). Une fois encore, c'est vers la retranscription ou l'adaptation des solutions issues du monde de l'entreprise que les collectivités se tournent pour répondre à cette nouvelle demande.

Image de marque, attractivité, compétitivité, qualité ou management ne sont plus des termes réservés aux seuls produits de l'activité industrielle ou au secteur de la consommation courante : ils sont désormais des référents de la production de la ville. La gestion par projet et l'influence des entreprises privées dans le processus de production ont importé la conception managériale dans le mode de fabrication de l'urbain (Devisme 2003b). La convergence des intérêts privés et publics, notamment sous la forme de partenariats, est désormais la base du discours et des pratiques urbanistiques : « *l'accent n'est donc plus mis sur les contraintes juridiques opposées aux interventions des acteurs privés, notamment économiques, mais sur la valorisation des atouts, des avantages comparatifs de la ville, tout ce qui peut favoriser l'implantation des entreprises et de leurs cadres* » (Pinson 2004 : 204). Il s'agit de faire des opérations d'urbanisme, comme des projets de ville ou d'agglomération, des objets valorisables, séduisants pour les populations

[1] Habitants qui se considèrent eux-mêmes plus ou moins de la sorte (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.).
[2] Au-delà d'être le produit de ce que la société lui permet d'être, l'individu est doué d'une certaine capacité à se distinguer, cela à ses propres yeux comme à ceux d'autrui et de la société. Chaque individu peut donc être – et se dire – différent, relativement à une norme. C'est ce que Danilo Martucelli (2001) appelle l'individuation.

cibles mais surtout pour les acteurs économiques. Outils au service de la compétitivité urbaine des villes dans la désormais fameuse « *concurrence interurbaine* » (Le Galès 1993), les projets urbains ont, rappelons-le, pour objectif premier d'attirer des capitaux (Arab 2001), ce tant économiques que sociaux et symboliques.

Procédant par analogie avec le fonctionnement entrepreneurial, David Harvey (2008) défend la thèse selon laquelle l'objectif des villes est de se constituer des rentes de monopoles, c'est-à-dire de se placer en position de niche sur le « marché », ce afin de se préserver de la concurrence et d'attirer populations clefs et investisseurs. Cet objectif explique certains traits du mode de production actuel de la ville. Pour se positionner dans une économie marchandisée et concurrentielle, les villes doivent se distinguer et conséquemment innover ou *a minima* faire la preuve de leur unicité. L'enjeu principal de la production contemporaine de l'urbain est dès lors pour les villes de se constituer un capital symbolique.

Prenant l'exemple de Bilbao – qui a fortement augmenté son capital symbolique et son rayonnement national et international grâce à la construction du musée Guggenheim signé Frank Gehry en 1997 (les grandes institutions financières internationales se sont bousculées pour financer le projet) – David Harvey explique comment pour les villes « *tout le problème est d'élever leur degré de capital symbolique et d'accroître leurs marques de distinction afin de mieux asseoir leur prétention à l'unicité, source de rentes de monopole. L'essor des transports et des communications, la réduction de toutes les barrières commerciales ayant entraîné un déclin général des autres pouvoirs de monopole, la lutte pour le capital symbolique collectif a gagné en importance comme base des rentes de monopole* » (2008 : 45). Mise en valeur des aménités et spécificités locales, patrimonialisation, réalisations spectaculaires, projets urbains ambitieux, attention au cadre de vie, appel à des architectes ou des artistes renommés, sont autant de recettes récurrentes des villes en quête de capital symbolique[1].

Nos deux terrains d'études sont des projets centraux dans les stratégies de métropolisation des agglomérations nantaise et lyonnaise (cf. chapitre 5, partie 4.2.) où ces recettes sont mises en œuvre. À Bottière-Chénaie sont conservés des éléments du patrimoine maraîcher (châteaux d'eau, jardins collectifs), À Confluence, ce sont quelques éléments du patrimoine industrialo-portuaire qui sont muséifiés (grues de levage, rails de transport, anciens entrepôts rénovés et réhabilités en bâtiments tertiaire ou à vocation culturelle). Le projet nantais a reçu le « prix de l'art urbain » en 2011, tandis que les responsables lyonnais ont imposé l'intervention d'artistes sur les façades des bâtiments de bureaux et de commerces situés au Sud du projet et de nombreux grands noms de l'architecture ont signé des bâtiments. Dans les deux cas, la qualité de vie, qui serait assurée par les vastes espaces publics, la présence de commerces, et l'organisation d'évènements, fait partie du langage de la communication sur le projet.

[1] Nous pensons que le développement durable, du moins l'affichage de sa bonne volonté en matière de durabilité a intégré cette liste. Nous développerons plus largement cette idée dans le chapitre suivant.



Des traces de la mémoire agricole et maraîchère

1• La valorisation de la mémoire du site

L'espace de 35 hectares sur lequel sera construit le futur quartier Bottière-Chénaie est riche de mémoire. Une mémoire agricole, maraîchère qui a laissé de nombreuses traces tangibles : anciennes fermes, mais aussi chemins ruraux, vieux murs, puits ou réservoirs. Le PLU de Nantes prévoit de protéger le patrimoine bâti remarquable et le petit patrimoine, témoins du passé des lieux. Sur cette base, le plan de composition du quartier Bottière-Chénaie a été conçu en reprenant la trame foncière existante. Cette démarche permet de respecter les tracés ruraux et s'accorde avec une meilleure insertion du projet dans le site.

Le quai Rambaud

L'héritage industriel conjugué au présent

Désormais lieu de déambulation et de douceur de vivre, le port Rambaud garde la trace de son passé industriel riche. Un patrimoine réinterprété aux couleurs de la modernité et de l'art contemporain.

Un lieu réapproprié

Un pont-grue figé pour l'éternité renseigne le passant : construit dans les années vingt, le port Rambaud a connu une activité de commerce fluvio-maritime. D'abord essentielle au développement de Lyon et à celui de son marché gare, elle a, peu à peu, décliné au profit du chemin de fer et de l'autoroute. Fermé en 1995, le lieu revit aujourd'hui tout en rendant justice à son passé.

Garder l'esprit des lieux

Car les produits industriels, le sucre, le sel, les denrées coloniales, le vin, les céréales ont laissé des traces pérennes. Ainsi, tout au long des 3,8 hectares déployés le long de la Saône, un patrimoine transfiguré côtoie les constructions nouvelles. L'ancien entrepôt des sucres, devenu en 2001 la Sucrière, accueille la Biennale d'Art Contemporain. Le pavillon des Douanes est désormais dédié à l'art et la communication, tandis que le restaurant «La rue Le Bec» s'installe sous les arches de l'ancien entrepôt des Salins du midi. La découverte du port Rambaud par la promenade de Saône donne tout au long du parcours le sentiment d'un héritage revivifié. Il offre au curieux un espace de déambulation unique en son genre.

Les Clés

Les espaces ouverts au public :

– Les restaurants « La Rue Le Bec » et le Do Mo
– Les galeries d'art Olivier Houg et Varney-Carron
– La Sucrière

Figure 16. Exemples de mise en avant du patrimoine dans des brochures de communication sur Bottière-Chénaie (gauche) et Confluence (droite)[1]

La logique de marché implique que tout espace ou portion d'espace soit identifiable, l'identification par mise en valeur de ses traits uniques étant une condition *sine qua non* d'une bonne commercialisation. Et malheur aux perdants : « *pour les communes et les quartiers, la quête d'identité physique et culturelle, réelle et imaginaire, devient le facteur déterminant de leur devenir, ne serait-ce que pour attirer habitants et entreprises. Les sites réputés banalisés, considérés comme informes, les non-lieux deviennent progressivement le réceptacle de ceux qui ne peuvent aller ailleurs, ou qui sont partout refusés que ce soient les populations, les productions ou les infrastructures polluantes* » (Rey 1998 : 43). Concernant des domaines divers, les opérations d'envergure que sont les projets urbains sont de bonnes occasions de vanter les atouts d'un espace mais aussi, et c'est très important aux yeux des investisseurs, les capacités des acteurs à agir.

1.2.2. Typologies des projets urbains français des années 2000-2010

Si les projets urbains actuels se caractérisent par la recherche d'une certaine spécificité leur permettant de se distinguer sur les scènes régionales, nationales ou internationales, ils partagent nombre de caractéristiques. Emergent alors des tendances et il est possible d'établir des typologies des réalisations qui voient le jour sous l'appellation « projets urbains ».

Tout d'abord notons que les projets urbains se déclinent à différentes échelons et impliquent donc des réflexions sur leur emboîtement. Ces réflexions sont un héritage conjoint de l'évolution vers une logique similaire à celle des entreprises privées et des traductions successives des différentes politiques de décentralisation. Celles-ci ont modifié le jeu d'acteurs

[1] Sources : brochures « Un exemple de quartier durable : Bottière-Chénaie », *Nantes Aménagement*, 2009 et « Bienvenue à la Confluence », *SPLA Lyon Confluence*, 2010.

en profitant de l'affaiblissement de l'influence de l'État et de son ingénierie et en créant les intercommunalités, nouvel acteur majeur de l'aménagement. Elles ont surtout posé l'injonction qui s'impose désormais à tous les territoires : conjuguer compétitivité externe et cohérence interne (Tronguoy 2011). Les projets urbains sont des tentatives opérationnelles de réponse à ces deux enjeux : ils permettent à la fois de briller en se démarquant et de renforcer l'identité du territoire et la coopération de ses acteurs. Les projets urbains vont se décliner à différentes échelles, du lotissement ou quartier à l'agglomération en passant par la commune. Patrizia Ingallina propose de distinguer les projets urbains complexes, les projets urbains locaux et les projets urbains globaux comme le synthétise le schéma ci-dessous.

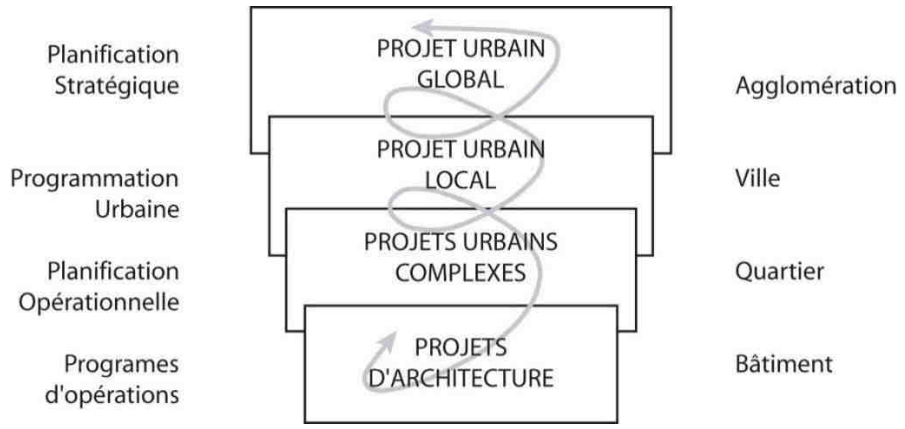


Figure 17. L'emboîtement des activités de planification[1] (Ingallina 2010 : 37)

Les projets urbains concernent des espaces de taille très variables. Dans une certaine mesure, les opérations que Patrizia Ignalina qualifie de projets d'architecture sont déjà des projets urbains ou plus justement des projets qui concernent l'urbain puisque, par leur présence, les bâtiments qui en découlent influencent le reste de la ville. On peut considérer que la ville se fait de façon continue par les petites actions que sont les projets d'architecture ou ceux d'aménagement ou de réaménagement d'espaces publics ou de portions d'espaces publics (Toussaint 2003). C'est particulièrement le cas pour les bâtiments emblématiques que sont les stades, musées ou autres espaces culturels, les sièges des institutions publiques ou de grandes entreprises mais aussi les grands centres commerciaux dont la construction au cœur des villes, et non plus seulement en périphérie, est aujourd'hui un véritable phénomène de mode (Berdet 2013). Nous pouvons ici prendre les exemples du « pôle de commerce et de loisirs Confluence », du musée des Confluences ou de l'hôtel de la Région Rhône-Alpes. Les projets urbains complexes, qui relèvent de la planification opérationnelle, et auxquels nous nous intéressons particulièrement, sont à la fois les opérations de réhabilitation, de restructuration ou de création de quartiers d'habitation ou d'activités plurifonctionnelles. Lorsqu'ils incluent des logements, ce qui est le plus souvent le cas dans les projets récents, leur échelle varie de quelques dizaines à plusieurs milliers de logements, et intègrent à des degrés variés des activités de commerce et de services. Les projets urbains locaux, relevant de la programmation urbaine, sont ceux qui prennent pour objet la restructuration de la ville ou d'une partie

[1] Cette schématisation est contestable puisqu'elle est par définition… schématique et simplificatrice. Par exemple, on peut discuter de la distinction entre global et local et entre complexe et local en s'interrogeant sur les raisons qui l'amènent à classer les projets à l'échelon de la ville dans le local et non dans le global ou pourquoi ceux à l'échelon du quartier ne sont pas dans la catégorie « local ». Cette schématisation a selon nous surtout l'avantage d'insister sur les emboîtements et de proposer une catégorisation permettant de différencier nommément les projets.

conséquente de la ville à travers, par exemple, la réalisation d'infrastructures et l'élaboration des grandes orientations à l'échelle communale. Enfin, les projets urbains globaux, ou la planification stratégique, ont pour objet de garantir la cohérence interne à l'échelle de l'agglomération en proposant une vision prospective et des intentions d'aménagement à long terme. La plupart des projets répondent à des logiques multi-échelles. Par exemple, un projet urbain complexe dont le mode d'action consiste en la création d'un quartier sur une friche industrielle, comme celui de Lyon Confluence, s'inscrit dans la stratégie supra-communale de rayonnement international du Grand Lyon. Il s'intègre dans un projet urbain global et il est aussi partie prenante du projet urbain local, puisqu'il conduit à une restructuration de la ville de Lyon, en faisant évoluer ses équilibres en termes de localisation de populations et d'activités. Nous employons dans la suite de ce document le terme « projet urbain » pour qualifier des projets urbains complexes, tout en considérant qu'ils s'insèrent dans un emboîtement et une déclinaison plus large.

Établir une typologie des projets urbains actuellement en cours de réalisation permet de mettre en lumière les tendances, plus ou moins généralisées, de l'urbanisme contemporain. La première tendance a, justement, trait à la question de l'échelle des projets. Comme le note Alain Bourdin, « *bien que le béton armé ait mauvaise presse et que l'on insiste plus volontiers sur les dimensions soft de la ville, la logique des grandes opérations triomphe plus que jamais* » (2001 : 51). Par grande opération sont ici désignées des opérations à l'échelle de milliers de logements ou de mètre carrés de bureaux. Les projets urbains emblématiques sur lesquels s'appuient les métropoles françaises pour communiquer sont tous de ce type (Toubal 2013). Nous pouvons citer par exemple les projets Paris Rive Gauche, Euralille 1 et 2, Grand Cœur à Montpellier, ou De Bonne à Grenoble ou encore nos deux terrains d'études. Tous ces projets ont en commun de revendiquer une pluralité des fonctions, de s'appuyer sur des opérations immobilières de grande taille[1] et d'avoir été conçus, plan masse comme bâtiments, par des « noms », plus ou moins connus, de l'architecture contemporaine (Prévot et Leclercq 2010). Les raisons de cette inclination pour les grandes opérations ne résideraient pas, comme on pourrait le penser *a priori*, dans les économies d'échelle qu'elles permettraient de réaliser par rapport à la multiplication d'opérations plus modestes, celles-ci étant somme toute minimes (Bourdin 2001). Il faudrait plutôt les chercher dans la capacité de mobilisation des investisseurs, « *d'autant plus forte que, dans un système d'information qui reste centralisé, on communique beaucoup plus facilement sur un grand projet que sur un ensemble de petits projets* » (Bourdin 2001 : 152). Travailler sur un grand projet médiatique permet d'agréger et d'associer plus facilement des partenaires privés, mais aussi les différentes communes d'une agglomération, qu'il est alors relativement facile de convaincre de l'intérêt de collaborer. L'idée d'un grand projet à l'échelle supra-communale répond à un enjeu de coopération des communes dans la poursuite du double objectif de cohérence et de compétitivité des agglomérations (Bouinot et Bermis 1995).
La deuxième grande tendance, qui concerne aussi nos terrains d'études, est que l'urbanisme contemporain a davantage pour objet la restructuration, le renouvellement ou encore la régénération (Chaline 1999) que la création de nouveaux espaces. Une formule, courante dans les argumentaires des projets ou dans les écrits institutionnels, résume cette aspiration : « *faire*

[1] A Bottière-Chénaie comme à Confluence les projets architecturaux d'habitat comptent entre 55 et 200 logements et quelques centaines de mètres carrés de commerces pour ceux qui en intègrent en pied de porte. Les projets de tertiaire lyonnais (il n'y en pas à Nantes) comptent 3500 et 10000m² de bureaux.

la ville sur elle-même ». Amplifiés par la nécessité de se revendiquer du développement durable, les discours vantent les vertus de la densité ou de la compacité du tissu urbain et la nécessité de lutter contre l'étalement urbain (Adam 2013a). Pendant que le développement des quartiers pavillonnaires se poursuit dans des zones situées de plus en plus loin des pôles urbains, les villes tentent de privilégier trois types d'interventions.

Le premier type, qualifié de rénovation urbaine est le développement de quartiers existants (Donzelot 2012) : il s'agit d'intervenir globalement sur des quartiers habités où ont été identifiés des dysfonctionnements sociaux et spatiaux. Ces projets, portés par des politiques nationales successives, associent actions spatiales à travers la transformation de l'habitat (transformations plus ou moins en profondeur, allant de modifications cosmétiques au remplacement pur et simple des anciennes réalisations par des formes plus contemporaines) et actions sociales sur divers sujets dits « sensibles », au premier rang desquels l'emploi, l'éducation et la sécurité. Ces projets touchent essentiellement les quartiers d'habitat social issus de la vague de construction de grands ensembles des années 1955 à 1970. L'objectif affiché est d'améliorer le cadre de vie des habitants. Il est aussi, même si cela est moins ouvertement revendiqué, de modifier sa composition sociale (généralement au nom de la « mixité sociale » (Houard 2012)) et d'améliorer l'image dégradée des lieux.

Le deuxième type d'aménagement en vogue est l'urbanisation de quartiers périurbains. Ces quartiers sont des lieux de fort enjeu pour les agglomérations puisqu'ils renferment de grandes réserves de foncier entre la ville-centre et les communes périphériques. Cette production, qui consomme beaucoup d'espace, prolonge la logique du *zoning* tout en y associant la notion de mixité fonctionnelle et en s'inscrivant dans les dents creuses ou les délaissés plutôt que dans de nouveaux développements. Les promoteurs immobiliers y ont fait évoluer formellement leurs productions vers des modèles plus collectifs sur des parcelles plus réduites (ce que l'on nomme habitat intermédiaire), mais ces productions, qui demeurent encore aujourd'hui encore la référence en matière d'habitat, conservent la logique pavillonnaire.

Le troisième type de projets, au centre de ce travail, est celui des reconversions de friches urbaines. Ces friches, qu'elles soient industrielles, maraîchères, portuaires ou militaires, offrent un potentiel foncier et, plus généralement, de développement bienvenu pour les villes (Verhage 2009). Ceci est particulièrement le cas lorsqu'elles sont situées à proximité du centre-ville. Leur aménagement correspond à la réaffirmation de la nécessité de produire une ville dense s'appuyant sur des morphologies qualifiés d'« urbaines » inspirées des centres villes traditionnels et nourries par le rejet conjoint des grands ensembles et des périphéries pavillonnaires (Tomas 2003). De plus, ces friches urbaines s'associent facilement avec la logique de grandes opérations. Il est difficile d'imaginer y intervenir par petites touches, et on assiste souvent à la réalisation de projets occupant l'intégralité de la surface disponible. Ces projets ont la capacité d'attirer facilement des investisseurs et ils occupent une place centrale dans les stratégies des agglomérations. Ils offrent en effet à la fois des possibilités d'opérations d'ampleur bénéficiant au rayonnement national ou international de l'agglomération, et répondent à des enjeux pragmatiques, comme le besoin de mètres carrés pour des usages résidentiels, commerciaux ou de services (Verhage 2009). C'est alors sans surprise que ces projets sont les plus médiatisés, à l'image des projets de l'Île Seguin à Boulogne-Billancourt, de Lyon Confluence ou de l'Île-de-Nantes.

La quatrième grande tendance des projets urbains actuels est la place conséquente accordée aux traitements des espaces et des équipements publics et à la composition urbaine. Cette tendance est directement liée à l'opposition à une planification technique centrée sur l'obtention de résultats quantitatifs et au primat accordé aux objectifs qualitatifs

(Genestier 2001). Les acteurs privés ont la responsabilité de la conception et de la réalisation de l'essentiel du cadre bâti, que celui-ci soit destiné à accueillir logements, commerces, ou bureaux. La composition urbaine et l'agencement des espaces publics restent les prérogatives, certes négociées avec les autres acteurs, des collectivités (et des maîtres d'œuvre qu'elles choisissent). L'attention accordée à ces deux aspects est un moyen pour celles-ci d'affirmer publiquement le rôle déterminant qu'elles continuent à jouer, ainsi que le volontarisme de leurs actions.
De plus, comme précisé précédemment, la cohérence interne est perçue comme un enjeu majeur. Celui-ci se décline à différentes échelles. Pour une municipalité, garantir l'aspect qualitatif de ses espaces publics par l'adoption d'un mobilier urbain ou d'une signalétique uniforme est un moyen de répondre à cet enjeu. Le cas de la ville de Lyon est à ce titre exemplaire, avec le réaménagement à la fin des années 1980 et au début des années 1990 des espaces centraux que sont les places des Célestins, de la Bourse et des Terreaux (Tomas 2003). Les projets d'embellissement de l'espace public se multiplient. Ils sont souvent associés à l'évolution des infrastructures de transport ou à la piétonisation des centres villes. Le retour plus ou moins récent du tramway sur le devant de la scène et son redéveloppement dans de nombreuses métropoles françaises (de Montpellier à Paris en passant par Tours ou Reims pour ce que l'on peut qualifier de seconde vague, après celle du milieu des années 1980 à Nantes, Grenoble et Strasbourg) s'inscrit dans cette logique et les projets s'accompagnent systématiquement de nombreux réaménagements des espaces publics (Hamman 2011a). À l'échelle du projet, c'est la maîtrise de la composition urbaine par le plan masse qui assure cet objectif (Toubal 2013). Etre attentif à ces deux aspects est, en outre, perçu comme un atout dans la logique de distinction ou de compétitivité externe des agglomérations. La réalisation encore une fois par de grands noms de l'architecture d'équipements emblématiques – musées, sièges d'institutions, salles de sport – ou d'opérations autour d'objets spécifiques le plus souvent commerciaux s'inscrit elle aussi dans cette logique de composition urbaine et de valorisation par les réalisations remarquables. Dans la première catégorie, les exemples français les plus symptomatiques sont sans doute à rechercher du côté des réalisations de l'architecte-star Jean Nouvel, dont nous pouvons citer le palais de justice de Nantes, l'hôtel de ville de Montpellier ou encore la salle des congrès Vinci à Tours. Dans la seconde, citons Bercy-Village ou le centre commercial Odysseum à Montpellier.

Alors que le projet urbain vante les mérites de la spécificité et de la contextualisation des projets, la récurrence des mêmes types de réalisations nous amène à nous interroger sur l'hypothèse d'une production de l'urbain qui serait tout autant standardisée (Bédard et Breux 2011 ; Bégout 2013). Nous l'avons dit, l'idéologie du projet est universelle et les processus mis en œuvre se ressemblent de plus en plus, quels que soient le domaine de production ou la localisation géographique. En ce qui concerne la ville, la tendance au standard est flagrante et quiconque a parcouru à pied les rues nouvellement pavées de projets récents ou simplement feuilleté les pages des dépliants publicitaires accompagnant tel ou tel projet aura ressenti une étrange impression de déjà-vu, autant visuel que discursif, tant les réalisations et les discours marketing se ressemblent d'un projet à l'autre (Gaillard et Matthey 2011b). L'architecture employée alimente cette impression : elle est similaire quels que soient le projet, sa fonction et sa position sur une carte du monde. Cette dichotomie entre revendication des particularités locales dans les discours et uniformité internationale des propositions est ce que Hans Ibelings nomme le « *supermodernisme* » (2003). Le marketing insiste, dans la continuité de la rhétorique du projet, sur la prise en compte du territoire et des

particularités locales. Or, cette revendication fait systématiquement appel à un même vocabulaire et aux mêmes thématiques (sont mobilisées le territoire, le patrimoine, l'histoire et la géographie du site, cf. partie 1.2.1.), puis elle s'appuie sur des solutions matérielles à la fois relativement marginales et surtout standardisées. Nous pouvons ici reprendre l'exemple précédent du recours systématique à un patrimoine muséifié se traduisant, dans le cas des reconversions de friches, par la conservation d'éléments du patrimoine industriel, portuaire ou maraîcher (soit comme autant de traces du passé intégrées dans le design des nouveaux espaces publics (grues, châteaux d'eau, rails), soit reconvertis en équipements culturels (halles, hangars ou silos transformés en musées ou salles de concerts).

Le premier élément à prendre en compte lorsqu'on cherche à comprendre les ressorts de pareille standardisation de l'urbain contemporain est sans aucun doute les conditions économiques de sa production. Ces conditions se sont considérablement tendues lors des deux dernières décennies, de sorte que les agences qui sont chargées de concevoir les projets urbains (qui sont souvent les mêmes d'une ville à l'autre) ont vu leur rémunération, et conséquemment leur temps, de travail baisser au fur à mesure que les exigences augmentaient (Prévot et Leclercq 2010). Contraintes financièrement et temporellement, celles-ci seraient plus facilement tentées de recourir à des solutions éprouvées, voire à des copier/coller purs et simples. Ce constat doit toutefois être modulé en fonction des projets et particulièrement de leur échelle. S'il semble tout à fait valable en ce qui concerne les projets à faibles budgets – comme par exemple la réalisation de lotissements ou de plans locaux d'urbanisme dans de petites communes –, il est sans doute bien moins exact en ce qui concerne les grands projets médiatiques pour lesquels les villes continuent d'investir des sommes conséquentes parce qu'elles ont sans cesse besoin de se distinguer (cf. partie 2.1.1.).
Le deuxième élément se trouve dans la manière dont la ville est produite. Malgré des discours volontaristes à propos du territoire ou du local, on observe la généralisation d'un certain nombre de pratiques identiques. Ceci est lié la place croissante des experts dans la production de la ville et à la généralisation de leurs outils, notamment les normes et les indicateurs (Borraz 2004 ; Jégou *et al.* 2002). La validation de la qualité des produits urbains et architecturaux par les démarches d'évaluation normative est très avantageuse pour l'organisation investie dans un processus de conception puisqu'elle lui permet à la fois de légitimer ses choix et ses actions, d'améliorer sa réputation et d'accroître son attractivité pour les investisseurs et les usagers (Delpeuch 2008)[1]. Nous retrouvons ici l'influence de la loi du marché de la ville sur le contenu de la production (Bégout 2013 ; Berdet 2013).
La « typification » des objets urbains est une demande parallèle à la tendance à la personnalisation, une demande qui émane à la fois des investisseurs et des usagers (Bourdin 2001). Les premiers cherchent avant tout à être sûrs de leur retour sur investissement et préfèrent des produits typifiés, plus rassurants. Cette tendance se retrouve fortement dans les choix des promoteurs et le caractère normatif qu'ils imposent aux logements qu'ils produisent (tailles des appartements, matériaux). Les seconds lisent la ville « *à travers des catégories stéréotypées et partiellement désocialisées (Paris/banlieue/province - ville/campagne, grandes catégories opposées à ma propre définition de mon espace proche ou de mon itinéraire urbain)* » (Bourdin 2001 : 162) et exercent sur les destinateurs une double demande de spécificité et de stéréotypie. La revendication de la qualité, quelle que soit la manière dont elle est qualifiée (de

[1] L'entrée du développement durable dans la production de l'urbain est un exemple flagrant de constat et nous revenons en détail sur cette standardisation dans une partie dédiée (chapitre 4, partie 2.2.).

construction, environnementale), vient renforcer cette normativité en accentuant l'attractivité des labels et des certifications, et conséquemment de leur utilisation.
À cette demande s'ajoute l'exposition médiatique de certains projets qui participent à la circulation de solutions techniques – urbanistiques, architecturales ou organisationnelles – à l'échelle internationale. Comme nous l'écrivions précédemment, les villes, et particulièrement les métropoles (cf. chapitre 4, partie 1.1.), sont confrontées à un impératif de distinction que ce soit par des spécificités locales ou l'originalité de leurs projets. Le « marché de l'urbain » n'est cependant pas uniquement structuré par cette recherche ; les projets doivent aussi répondre à l'exigence de commercialisation, qui demande de se conformer aux standards de qualité et à l'adaptation des propositions à la demande des consommateurs, notamment en termes de niveau de services ou de correspondance avec les habitudes : les propositions trop originales risquent de ne pas « rencontrer » le marché. Il s'agit donc de rechercher le bon équilibre entre distinction et conformité. Les villes font face au même dilemme : « *approcher de la commercialisation pure au point de perdre les marques de distinction qui sous-entendent les rentes de métropole, ou construire des marques de distinction si singulières qu'elles sont difficiles à exploiter* » (Harvey 2008 : 51). On assiste alors à des tentatives de reproduction des succès vus ailleurs et intégrant à la marge quelques particularités contextuelles. L'exposition médiatique joue un rôle et, dans un contexte de concurrence accrue, « *beaucoup de grands élus et de technocrates locaux accordent une importance qui va jusqu'à la fascination aux grandes opérations emblématiques et à la reproduction de quelques grands modèles français et étrangers, sans cesse présentés et représentés dans la presse spécialisée* » (Bourdin 2001 : 158). Ces « grands modèles » deviennent dès lors les étalons de « ce qu'il faut faire » et participent largement à la diffusion de principes qui deviennent vite les nouveaux standards. En outre, l'utilisation de plus en plus conséquente de représentations graphiques, souvent tridimensionnelles, et leur place croissante dans le processus de production comme de médiatisation, s'accompagne d'une uniformisation de ces images. Celle-ci est notamment due au fait qu'elles sont produites par les mêmes agences spécialisées à partir des mêmes logiciels (Bailleul 2009). Il s'ensuit que l'espace en projet serait désormais « *un objet "aspatial" et atemporel* » (Bailleul 2009 : 222).
En 1974, Henri Lefebvre constatait l'uniformité des espaces urbains alors produits : « *ces espaces répétitifs sortent de gestes répétitifs (ceux des travailleurs) et de dispositifs à la fois répétés et à répétition : les machines, bulldozers, bétonneuses, grues, marteaux-piqueurs, etc. Ces espaces sont-ils échangeables parce qu'homologues ? Sont-ils homogènes pour pouvoir s'échanger, s'acheter et se vendre, n'ayant entre eux que des différences appréciables en argent, donc quantifiables (volumes, distances) ? La répétition règne. Un tel espace peut-il encore se dire « œuvre » ? Sans conteste, c'est un produit, au sens le plus rigoureux : répétable, résultat d'actes répétitifs* » (2005 : 91). Et d'insister dans les pages suivantes sur l'utilisation par les urbanistes et les architectes d'artifices esthétiques, processus qu'il nomme « visualisation », pour feindre la diversité et masquer la répétition de leur production. Ses propos décrivaient les fruits de l'urbanisme de plans en cours dans les années 1960 et 1970. L'universalité était revendiquée par les modernes et ce constat était, somme toute, une conséquence attendue du mode de production de l'époque. Ce constat, pourtant, marque par son actualité à l'heure des « métropoles post-modernes » (Douglas Lowes 2005), et de ce que Fredric Jameson (2007) nomme « *l'appétit photographique* » de l'architecture de la postmodernité, c'est-à-dire l'hyper-différenciation esthétique des façades de bâtiments conçus avant tout pour qu'il soit possible d'en faire de belles photos et par ailleurs fortement standardisés, un phénomène que relève aussi Hans Ibelings (2003). De quoi s'interroger sur la réalisation des promesses de contextualisation géographique et culturelle du projet urbain.

1.2.3. L'urbanisme, une pratique qui demeure descendante

Une des promesses du projet urbain est d'en finir avec un processus de production (et de conception) de l'espace qui demeure entre les seules mains de professionnels tous puissants et de permettre à davantage d'acteurs de participer aux décisions. Au premier rang de ces nouveaux acteurs investis dans le processus, se trouveraient les destinataires du projet (Thomassian 2009 ; Verdier 2009), ce grâce aux procédures de participation[1]. Là où le modernisme était ouvertement un urbanisme « *autoritaire et radical* » (Semmoud 2007), l'urbanisme contemporain et sa gestion managériale se veulent plus « *soft* » (ibid.), davantage tournés vers une compréhension du territoire et de ses usagers. En cela, la gestion de projet marquerait le passage d'un modèle hiérarchique à un modèle négocié (Novarina 2000). L'apparition de la participation comme outil et injonction (Pratchett 1999) est aussi liée à la crise générale de la représentation politique (Albert Lévy 2003), à la critique de la centralisation, à une demande plus grande de démocratie locale et de démocratie de proximité. Cette tendance est, de plus, renforcée par la généralisation des politiques de développement durable. Dans une sorte de cercle vertueux, le développement durable serait l'occasion de renforcer l'inclusion des citoyens en urbanisme (Berke 2002), et la participation un instrument de mise en œuvre de l'urbanisme durable (Gariépy et Gauthier 2009), comme un moyen de canaliser les contestations habitantes dans la construction d'un projet commun (Fauchard et Mocellin 2012). Poussé par une critique politique et une demande populaire, le projet serait porteur d'un « *impératif délibératif* » (Blondiaux et Sintomer 2002) qui s'impose dans tous les champs de l'urbanisme contemporain[2]. À travers des dispositifs variés de participation, les habitants sont amenés à prendre part au débat, ce qui, selon les promoteurs du projet, contribuerait à mettre fin à l'aspect descendant de la production de la ville. Si le développement des démarches dites de « démocratie participative » est incontestable, le fait qu'elles conduisent à un urbanisme moins descendant est un constat que nous ne partageons pas. Nous rejoignons plutôt les rangs de celles et ceux qui pensent que la participation est un bon moyen de « *domestiquer* » (Neveu 2011) d'éventuels mouvements sociaux et contestations habitantes ou citoyennes, et que l'objectif des démarches mises en œuvre est, le plus souvent, celui d'être des formes attestataires de l'ordre établi (Albert Lévy 2003).

Nous considérons que la pratique du projet urbain reste sur l'essentiel de sa chaîne une pratique descendante (Adam, Laffont, *et al.* 2015). Il s'agit là d'une prise de position que nous étayons dans les lignes qui suivent. Il serait possible de défendre la position inverse, mais nous tenons à inscrire nos travaux dans une perspective ouvertement critique à l'égard des récits officiels sur la « mise en participation » de la conception et la production de l'urbain. Cette prise de position s'appuie à la fois sur la littérature scientifique, comme nous l'évoquons dans ce chapitre, mais aussi sur de réflexions nées alors que nous travaillions dans l'urbanisme opérationnel et de constats dressés sur nos terrains d'étude, à la fois par l'observation des

[1] Nous définissons la participation comme « *le processus qui consiste à associer plusieurs acteurs d'un projet ou d'une action publique* » (Salamon 2008 : 11). Elle se décompose en plusieurs niveaux, indépendants les uns des autres ou complémentaires. L'information consiste en une simple information ascendante ou descendante sans échange ou négociation. La consultation revient à prendre l'avis de la population sans possibilité de négociation ni de débat sur le projet. La concertation correspond au troisième niveau où le débat s'exerce. Elle implique au préalable l'information et la consultation. Enfin, la codécision est le partage de la décision avec la population. Elle englobe les niveaux précédents dans le cadre d'une élaboration partagée du projet ou de la décision publique.

[2] Certains, ne redoutant manifestement pas de faire usage de formules excessives, vont jusqu'à parler de « *tyrannie participative* » (Cooke et Kothari 2001).

procédures de démocratie participative et grâce aux échanges avec les habitants et les concepteurs impliqués (cf. chapitre 7, partie 2.1.).

Que ce soit dans la sphère scientifique ou opérationnelle, un consensus fort se dégage sur l'idée selon laquelle « *lorsqu'il y a de vraies logiques de participation ou, du moins, d'inclusion des habitants dans la mise en œuvre des projets, cela permet d'enrichir le projet et réduire ses décalages avec la demande sociale* » (Semmoud 2007 : 121). L'une des trois hypothèses qui guide ce travail (cf. introduction générale) ayant précisément pour objectif de mettre en évidence les raisons de ce décalage, il nous paraît nécessaire de questionner l'ampleur effective de la participation dans l'urbanisme contemporain. La communication autour des projets a beau se faire l'écho d'une participation citoyenne supposée être sans cesse plus ambitieuse, l'urbanisme reste un champ dans lequel le pouvoir est très inégalement réparti[1] et où les récepteurs en sont quasiment dépourvus. Avancer que la réalité d'un espace peut être lue comme une construction collective ne doit pas être confondu avec le fait de dire qu'elle est une conception collective, et encore moins une production égalitaire. Les discours sur le mode projet et son fonctionnement théoriquement peu hiérarchique masquent très mal une inégalité de fait entre les destinateurs d'espaces et leurs destinataires. Les seconds n'ont quasiment pas voix au chapitre dans le modelage de l'espace matériel. Tous au plus sont-ils épisodiquement consultés pour connaître leurs préférences. Si l'émergence des notions de participation ou de démocratie de proximité peut paraître de prime abord comme l'avènement d' « *une vision égalitariste* » (Tapie-Grime *et al.* 2007 : 110), la remise en cause du pouvoir des élus et des techniciens des collectivités demeure très faible, et la pyramide hiérarchique n'est pas ébranlée : « *rien ne bouge dans la structure politique, la position verticale n'est pas remise en cause. Les élus dominent la pyramide politique et le dispositif participatif leur permet de bénéficier soit d'un effet feed-back soit d'un espace de test des réactions de la base* » (ibid. : 106). D'une certaine manière, la négociation annoncée a bien lieu dans les projets urbains mais elle s'apparente le plus souvent à ce que certains auteurs qualifient de « *marchandage* » (Novarina 2000 ; Thomassian 2009) dont les destinataires des projets sont exclus. Ce marchandage « *repose sur des coalitions d'acteurs économiques et politiques qui s'associent pour la réalisation d'opérations urbaines en vue d'en retirer mutuellement des gains. Dans un souci d'efficacité, la scène de la négociation est réservée exclusivement à ces deux catégories d'acteurs. Ainsi, l'implication de la population à la conception des projets est limitée et les procédures de consultation jugées inutiles car elles reviennent à demander un avis à des personnes non directement impliquées dans les projets* » (Thomassian 2009 : 186).

La prise en compte de la parole habitante dans les projets d'urbanisme est pourtant un impératif légal en France. La loi Bouchardeau[2] a instauré en 1983 l'obligation pour les collectivités de mener des enquêtes publiques pour toute création, révision ou modification du plan d'occupation des sols (POS). Depuis la loi d'aménagement de 1985[3], les collectivités ont également obligation de consulter la population pour toute ouverture de zone à urbaniser (zone NA), projet de zone d'aménagement concertée (ZAC[4]) et plus généralement tout projet

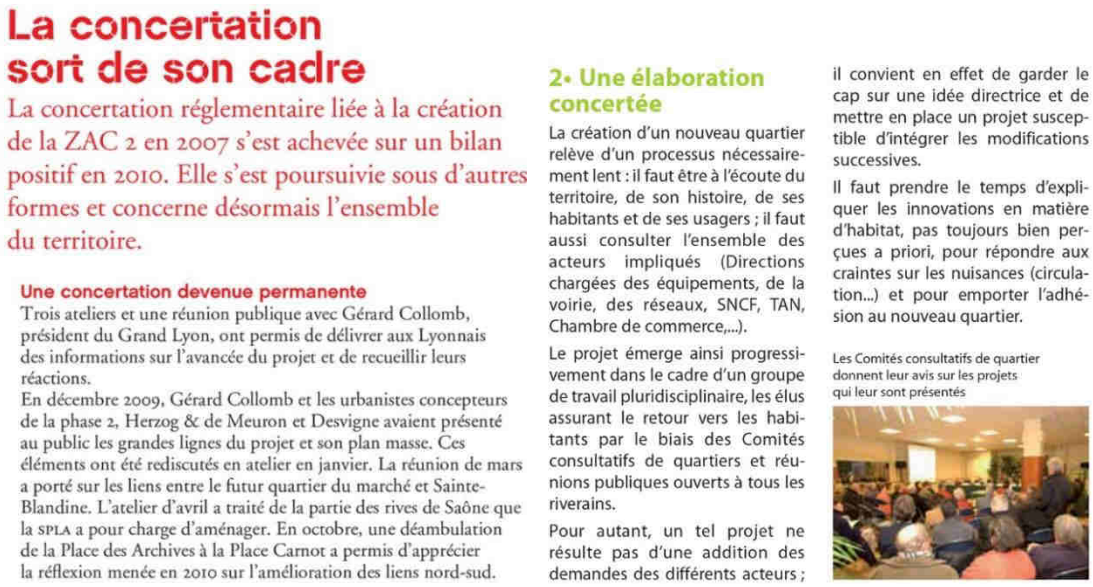
[1] L'inégalité dans la répartition du pouvoir est inhérente au pouvoir lui-même. Selon la théorie de l'acteur stratégique, par exemple, le pouvoir est toujours inégalement réparti, ce qui signifie par ailleurs qu'il est aussi toujours partagé (Crozier et Friedberg 1977). L'analyse d'un système d'acteurs vise alors à déterminer les modalités de ce partage et les gradients de répartition du pouvoir entre les différents acteurs impliqués.

[2] Loi n°83-630 du 12 juillet 1983 relative à la démocratisation des enquêtes publiques et à la protection de l'environnement.

[3] Loi n° 85-729 du 18 juillet 1985 relative à la définition et à la mise en œuvre de principes d'aménagement.

[4] La ZAC est aujourd'hui la forme d'opération publique d'aménagement de l'espace urbain à laquelle les collectivités ont très majoritairement recours pour réaliser des projets urbains complexes.

de modification du cadre de vie. Lors du remplacement des POS par les plans locaux d'urbanisme (PLU) en 2000 par la loi Solidarité et Renouvellement Urbain (SRU)[1], l'obligation de concertation a été étendue à l'élaboration de ceux-ci et des schémas de cohérence territoriale (SCoT). Enfin, la loi relative à la démocratie de proximité de 2002[2] a imposé aux villes de plus de 80 000 habitants de créer des conseils de quartiers. En plus du cadre législatif, nombre de villes ont créé leurs propres chartes de participation (c'est le cas à Nantes et à Lyon). Tout semble donc en place pour que la participation des citoyens se réalise et que notre premier constat devienne caduc. Or, si l'inscription dans la loi est une chose, l'inscription dans les pratiques en est une autre et la participation reste souvent un outil de communication, la proclamation de sa réalisation relevant essentiellement de l'effet d'annonce. La plupart des élus se contentent de mettre en œuvre les prérogatives légales de manière minimaliste, illustrant ici la différence entre lois et esprit des lois.



La concertation sort de son cadre

La concertation réglementaire liée à la création de la ZAC 2 en 2007 s'est achevée sur un bilan positif en 2010. Elle s'est poursuivie sous d'autres formes et concerne désormais l'ensemble du territoire.

Une concertation devenue permanente

Trois ateliers et une réunion publique avec Gérard Collomb, président du Grand Lyon, ont permis de délivrer aux Lyonnais des informations sur l'avancée du projet et de recueillir leurs réactions.
En décembre 2009, Gérard Collomb et les urbanistes concepteurs de la phase 2, Herzog & de Meuron et Desvigne avaient présenté au public les grandes lignes du projet et son plan masse. Ces éléments ont été rediscutés en atelier en janvier. La réunion de mars a porté sur les liens entre le futur quartier du marché et Sainte-Blandine. L'atelier d'avril a traité de la partie des rives de Saône que la SPLA a pour charge d'aménager. En octobre, une déambulation de la Place des Archives à la Place Carnot a permis d'apprécier la réflexion menée en 2010 sur l'amélioration des liens nord-sud.

2• Une élaboration concertée

La création d'un nouveau quartier relève d'un processus nécessairement lent : il faut être à l'écoute du territoire, de son histoire, de ses habitants et de ses usagers ; il faut aussi consulter l'ensemble des acteurs impliqués (Directions chargées des équipements, de la voirie, des réseaux, SNCF, TAN, Chambre de commerce,...).

Le projet émerge ainsi progressivement dans le cadre d'un groupe de travail pluridisciplinaire, les élus assurant le retour vers les habitants par le biais des Comités consultatifs de quartiers et réunions publiques ouverts à tous les riverains.

Pour autant, un tel projet ne résulte pas d'une addition des demandes des différents acteurs ; il convient en effet de garder le cap sur une idée directrice et de mettre en place un projet susceptible d'intégrer les modifications successives.

Il faut prendre le temps d'expliquer les innovations en matière d'habitat, pas toujours bien perçues a priori, pour répondre aux craintes sur les nuisances (circulation...) et pour emporter l'adhésion au nouveau quartier.

Les Comités consultatifs de quartier donnent leur avis sur les projets qui leur sont présentés

Figure 18. Exemples de communication autour de la concertation dans des brochures sur Confluence (gauche) et Bottière-Chénaie (droite) [3]

À bien des égards la participation demeure une pratique performative (Tapie-Grime *et al.* 2007) puisque l'attention est souvent essentiellement portée sur la communication autour de la participation – l'important étant de montrer que l'on fait participer – plutôt que sur les processus de participation. La loi n'impose en réalité que de concerter, sans préciser comment, ni à quel degré, la parole citoyenne doit être prise en compte (la seule obligation réglementaire est qu'elle se déroule « *pendant toute la durée de l'élaboration du projet* »[4]). Aussi les démarches sont-elles très dépendantes de la volonté politique et des professionnels locaux, et l'implication des habitants dans le processus de conception est à la fois très diverse et souvent réduite à la portion congrue. S'il est désormais courant que ceux-ci aient leur mot à dire sur quelques choix esthétiques (de la couleur du mobilier au nom des rues), ou que l'on s'appuie sur les réunions de participation pour légitimer tel ou tel choix urbanistique, parler de co-construction ou de

[1] Loi n° 2000-1208 du 13 décembre 2000 relative à la solidarité et au renouvellement urbains.
[2] Loi n° 2002-276 du 27 février 2002 relative à la démocratie de proximité.
[3] Sources : brochures « Rapport d'activité 2010 », *SPLA Lyon Confluence*, 2011 et « Un exemple de quartier durable : Bottière-Chénaie », *Nantes Aménagement*, 2009.
[4] Article L. 300-2 du code de l'urbanisme.

co-production est, à de rares exceptions près, très excessif. On ne retrouve par exemple pas d'habitants dans les jurys de concours désignant maîtres d'œuvre et d'ouvrage ou dans les commissions chargées de décider de la programmation de l'habitat, des espaces publics ou des commerces. Le contenu de ce qui peut être soumis à participation du public reste le plus souvent circonscrit, somme toute, à de « *petites choses* » (Bertheleu et Neveu 2006).

Un premier obstacle à la participation des habitants dans la production de la ville contemporaine provient du fait qu'elle se présente aujourd'hui avant tout, comme dégagé précédemment, comme un produit commercial, fabriqué par des entreprises (promoteurs) à destination de clients. L'organisation du modèle productif incite les entreprises à proposer des projets clefs-en-main, où tout est pensé, calculé et fait avant que les acquéreurs ne soient connus. Ceux-ci, qu'ils soient de futurs habitants ou des investisseurs motivés par des raisons financières, l'appréhendent aussi souvent comme un produit commercial et cherchent avant tout à s'assurer de la pertinence de leur investissement et, pour ceux qui habitent, à maximiser leur « satisfaction » d'usage (Amerigo et Aragonès 1997). Ce qui se caractérise par le constat de sa qualité en situation achevée et sa correspondance aux normes du moment. Les entreprises maîtrisent en général la totalité du processus de fabrication. Cela leur permet de s'assurer de la qualité apparente de leurs produits (Power et Parfect 1997), préalable à une « bonne vente ». Cette volonté de mainmise se double du fait qu'une participation habitante importante est « coûteuse » temporellement (Blondiaux 2007), et entre en contradiction avec les logiques du marché et des entreprises. Le système productif de la ville devient lui-même un frein à l'implication des habitants. Mais les entreprises ne sont pas les seuls acteurs intéressés par la livraison de produits clefs-en-main. C'est aussi le cas des élus, à qui ils servent de témoignage de la réalité et de l'efficacité de leur action. Présenter des projets achevés, qui plus est si cela est fait rapidement, permet par exemple de marquer une étape, une fin, ou encore un mandat. C'est ce que Guy Di Méo appelle le « symptôme inauguratif »[1].

Cette appétence pour les projets livrés clefs-en-main n'est qu'un des aspects qui caractérise la conditionnalité de la participation au bon vouloir d'élus, de commanditaires, mais aussi de concepteurs, souvent réticents à abandonner une partie de leur pouvoir (cf. chapitre 7, partie 2.1.). En outre, ceux-ci n'hésitent parfois pas à instrumentaliser la participation pour légitimer leurs décisions en les faisant avaliser de façon apparemment démocratique : « *la participation est surtout conçue comme une aide à la décision et à la construction de l'acceptabilité sociale des projets* » (Rémi Lefebvre 2007 : 207). Si la participation est autant mise en avant dans la communication politique, c'est moins par conviction que pour tenter de contrer un sentiment de défiance dont les élus font l'objet, et donc pour satisfaire à « l'impératif participatif » (Lefebvre 2007). Rémi Lefebvre conclut que « *la complexité de l'expérience démocratique est de plus en plus incorporée par les élus. Dans ce contexte, la promotion de la démocratie de « proximité » ou de la démocratie participative procède plus d'une stratégie corporatiste que d'un acte de foi démocratique : il faut restaurer la confiance et une légitimité érodée* » (ibid.).

Des freins au développement d'une participation plus conséquente peuvent être identifiés. Tout d'abord, les détenteurs du pouvoir d'aménager se montrent assez rétifs au fait d'ouvrir un espace de contestation de leurs décisions, ce que les dispositifs de participation ne manquent pas d'être (Rui 2006) même si la conflictualité y est limitée (cf. chapitre 7, partie 2.1.). Élus, maîtres d'ouvrage ou maîtres d'œuvre souhaitent rarement rendre possible l'expression d'opinions divergentes, celles-ci exprimant à la fois publiquement une remise en cause de leur

[1] Intervention lors du colloque *La participation habitante dans la mise en durabilité urbaine : discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve.* Bordeaux, le 27 novembre 2014.

pouvoir, de leurs décisions, et de leurs compétences organisationnelles. S'ils se plient à l'impératif participatif, ils « *aspirent à des séances calmes et sereines dès lors qu'elles permettent de donner une image de maîtrise et d'efficacité là où le brouhaha et l'expression publique des désaccords renvoient à une inaptitude organisationnelle* » (Rui 2006 : 81). De plus, la participation est, comme noté précédemment, souvent instrumentalisée par ceux qui la mettent en place qui y voient davantage une occasion d'appuyer leur légitimité[1] et de communiquer sur leurs actions plutôt que d'en débattre pour les faire évoluer (Lefebvre 2007). La multiplication des réunions publiques et des séances de concertation n'est pas forcément synonyme d'une participation accrue et souvent « *les habitants ne savent pas ce que deviennent leurs remarques et propositions. Les réunions publiques parfois organisées sous le nom d'atelier de participation s'apparentent alors plutôt à des lieux de communication ou de consultation* » (Zetlaoui-Léger 2004 : 104).

Cette faible prise en compte de la parole habitante tranche souvent fortement avec le contenu de la communication autour des projets et l'affichage massif de cette même participation. C'est par exemple le cas de nos deux terrains d'études où une communication importante sur cet aspect côtoie une concertation réduite pour l'essentiel à de l'information (cf. chapitre 5, partie 4.2.). La mise en œuvre, pour faible qu'elle soit, de dispositifs de participation, peut d'ailleurs être lue comme un atout dans la recherche d'attractivité des villes. La démarche de projet implique pour ceux qui les portent d'être en capacité d'attirer, si ce n'est de séduire, des partenaires économiques nombreux. Instrumentalisée, la participation peut être un moyen efficace pour s'assurer de l'adhésion des habitants et des acteurs locaux, une adhésion qui est « *activement recherchée car elle devient une ressource pour convaincre d'éventuels partenaires extérieurs de la pertinence des actions engagées* » (Novarina 2000 : 56). Idée consensuelle, la démocratisation des pratiques (c'est ainsi que les dispositifs de participation sont revendiqués) s'inscrit parfaitement dans les politiques des villes en quête d'une image favorable. De plus, elle rassure les investisseurs sur sa capacité à éviter, à canaliser ou à « domestiquer » (Neveu 2011) d'éventuelles contestations des projets par les riverains ou usagers.

Les habitants se rendent souvent compte de cette instrumentalisation et le décalage entre ambitions affichées et prise en compte réelle de leur parole est perçu comme une forme de démagogie (Adam, Laffont, *et al.* 2015). Cette opinion est d'autant plus aiguë que la distinction entre dispositifs de participation, communication des collectivités ou institutions publiques, et marketing des acteurs privés ne relève pas toujours de l'évidence pour les habitants (Bailleul 2009). Cette confusion est parfois entretenue à dessein par des destinateurs soucieux de faire passer des démarches qui relèvent de la simple consultation, voire de l'information ou de la communication, pour des processus participatifs. Le décalage entre décideurs et citoyens apparaît aussi sur un autre plan : les dispositifs de participation sont souvent l'occasion pour les premiers de démontrer leur compétence, faisant apparaître celle des seconds comme absente ou, en tous cas, inférieure. Aussi, « *plutôt que de permettre un rapprochement des décideurs et des citoyens, la mise en discussion publique des projets permettrait surtout de mesurer le fossé et la défiance qui sépare les deux mondes* » (Rui 2006, 2006 : 83). Conséquemment, même si l'affichage dit le contraire, les citoyens ou habitants ne se voient finalement « *pas accorder, la plupart du temps, un rôle égal à celui des acteurs du projet* » (Bailleul 2009 : 173).

En pratique, et à l'exception des quelques concessions accordées aux citoyens dans le cadre obligatoire des procédures de concertation ou dans des instances comme les conseils de quartier et autres conseils de vie locale aux responsabilités très limitées (Bertheleu et

[1] Certains auteurs identifient d'ailleurs l'émergence d'une nouvelle forme de légitimité politique qu'ils nomment « *légitimité participative* » (Tapie-Grime *et al.* 2007).

Neveu 2006), le pouvoir[1] demeure essentiellement dans les mains des professionnels de la ville ou des décideurs politiques et économiques. Dans le meilleur des cas, ceux-ci concèdent aux citoyens l'intégration dans les projets de certains de leurs désidératas portant sur des éléments non structurants. Les décisions importantes (la décision d'aménager telle ou telle zone par exemple) ne sont, elles, presque jamais discutées avec les futurs usagers (Monbeig 2007). Et lorsqu'ils acceptent de partager une partie de leur pouvoir, ce sont eux encore qui décident des éléments ouverts à la discussion et des cadres de la discussion. En plus de ne concerner le plus souvent que des « petites choses », les dispositifs de participation sont le plus souvent ouverts, c'est-à-dire basés sur la spontanéité et le volontariat des participants, ce qui conduit directement à des biais de sélection dus au fait qu'il faille se sentir spontanément « compétent » à participer à ces arènes (Tapie-Grime *et al.* 2007). Souvent, la participation n'intervient pas en amont des décisions importantes, mais les accompagne de plus ou moins près. Cette participation tardive ne peut promettre une construction collective du projet, de ses principes et valeurs, mais n'être que réactive à des solutions mises en œuvre par les destinateurs.

L'institutionnalisation des dispositifs de participation est essentiellement « *un mouvement descendant, par lequel les pouvoirs publics octroieraient un droit de participation au public* » (Fourniau 2006 : 241). Ces dispositifs « *relèvent davantage d'une mise en scène de la démocratisation que d'une véritable démocratisation du processus décisionnel* » (Oblet 2005 : 246). La multiplication des travaux universitaires visant à questionner ou à améliorer ces processus est un indicateur de ce constat : s'il existe un consensus important sur la participation comme valeur, celle-ci est encore très faible dans les faits. Synthétiquement, on peut dire que « *les acteurs habitants, en comparaison avec les autres types d'acteurs, ne sont que peu impliqués dans la conception et la mise en œuvre des projets urbains* » (Bailleul 2009 : 158). Dans une certaine mesure, le « *nouvel esprit de la démocratie* » (Blondiaux 2007) qu'est censée incarner la participation est le pendant politique du « *nouvel esprit du capitalisme* » (Boltanski et Chiapello 1999) : comme le projet, il rénove les formes, souvent superficiellement, pour mieux poursuivre la logique de fond.

Notre propos n'est pas de dire que les habitants ou les riverains devraient ou non être davantage investis dans les processus de conception de leurs espaces de vie, mais de constater qu'ils ne le sont aujourd'hui que marginalement, malgré les discours. En d'autres termes, et malgré le fait que l'idée de transversalité de la prise de la décision soit une valeur du projet urbain, la conception des espaces reste le domaine d'un petit nombre d'individus dominants qui imposent leurs représentations de ce qui est bon ou souhaitable aux futurs usagers des espaces qu'ils commanditent ou conçoivent. Quand bien même la suprématie de l'objectif de « bien commun » ou l'idée de supériorité des intérêts collectifs sur les intérêts individuels sont des valeurs essentielles pour qui pratique l'aménagement ou l'urbanisme (Martouzet 2002b), celles-ci reposent sur l'idée de la compétence de certains acteurs à déterminer pour les autres ce qui sera bon pour eux. Les arrangements à la marge de l'organisation matérielle des espaces par leurs habitants sont, certes, des phénomènes intéressants mais ils ne s'exercent que dans un cadre très limité qui interdit, dès lors, de considérer les habitants comme d'éventuels concepteurs d'espace (ce qui n'empêche nullement qu'ils soient investis d'une autre manière dans sa production (cf. chapitre 7)). Ceci vient à la fois justifier la différenciation stricte que nous faisons entre les deux groupes sociaux auxquels nous nous intéressons, et pointer la nécessité de porter attention aux fonctions des représentations étudiées.

[1] Pouvoir qu'on peut définir de manière minimale comme la capacité d'un individu, d'un groupe ou d'une institution à agir sur une situation afin d'en modifier le contenu ou le devenir. Ici le pouvoir est la capacité à agir sur l'organisation matérielle et symbolique de l'espace.

2. Le projet urbain, dispositif de médiation et fenêtre d'observation des représentations

Le projet urbain se généralise dans un contexte qu'il participe à formuler : celui d'une mutation des enjeux urbains et d'une recomposition du système d'acteurs. Comme nous l'avons montré précédemment, ce contexte est fortement marqué par une transformation des représentations de l'action sur l'espace. En ce sens, le projet urbain est porteur d'une reformulation des représentations des responsables de la production urbaine. Ces représentations influencent aussi les projets urbains comme réalisations particulières. Les projets urbains peuvent être considérés comme des phénomènes de représentation à double titre. D'abord, parce qu'en tant que produits de la forme dominante de la production de l'urbain contemporaine, ils véhiculent des représentations sur la production de la ville. Ensuite, parce que leur réalisation matérielle et symbolique influence, autant qu'elle en est le fruit, les représentations de la ville. L'urbain contemporain est à la fois le fruit d'une lente construction collective de ce que la « bonne » ville ou l'urbain « de qualité » doit être et les prémices de ce que cette construction sera dans un avenir plus ou moins lointain. Cette construction se fait parallèlement dans différentes sphères de la société, notamment parmi les concepteurs d'espace et parmi la population non experte, celle qui constitue la plus grande part des habitants des futurs projets. Ces deux groupes se rencontrent rarement réellement et leurs représentations demeurent souvent employées dans des champs distincts. Chaque projet urbain particulier est l'occasion de les mobiliser autour d'une référence commune (partie 2.1.1.). Aussi, l'observation de projets particuliers peut-elle nous renseigner sur les représentations de l'urbain des concepteurs et des habitants en les fixant, en un instant *t*, sur un espace unique et des problématiques communes, à défaut d'être toujours partagées dans les mêmes termes (jugées d'une même importance ou associées aux mêmes enjeux et valeurs), ce qui éclaire alors la manière dont ces deux populations appréhendent les contradictions que nous identifions. À condition de poser le projet urbain comme un dispositif de médiation de ces représentations (partie 2.1.2.), et de bien peser ce qu'on observe, quand et comment on l'observe : c'est là l'objectif des paragraphes suivants et de la modélisation qu'ils introduisent (partie 2.1.3.)[1].

Considérer le projet urbain comme un dispositif de médiation des représentations de l'urbain et traduire cette modélisation par une étude empirique requiert de penser la manière dont la question des temporalités et des dynamiques influence la modélisation et son opérationnalité. Premièrement, cela implique de prendre la mesure des multiples temporalités, variées et parfois contradictoires, mises en tension par la médiation du projet urbain (partie 2.2.1.). Nous en identifions principalement quatre. Les trois premières ont trait à notre objet d'études : ce sont celles, individuelles, des acteurs, celles du « fait social » urbain, et celles qui sont propres au projet urbain lui-même (logiques économiques et procédurales). La quatrième est la nôtre, celle de l'observateur. Deuxièmement, concevoir le projet urbain comme un dispositif qui rend les représentations observables, c'est aussi l'appréhender comme une séquence d'observation : le moment *t* où figer les représentations des acteurs afin de les confronter (partie 2.2.2.). En l'occurrence, notre proposition est de confronter à ce moment-là les représentations d'acteurs (les concepteurs et les habitants) qui n'interviennent pas simultanément sur le projet. Ces deux aspects conditionnent le choix des terrains d'étude et celui du moment auquel les observer. Ces choix résultent de considérations théoriques et d'impératifs pratiques, que nous

[1] Le terme de modélisation est hautement polysémique. Nous l'employons pour qualifier la structure de postulats et la schématisation associée nous servant à penser le projet comme dispositif de médiatisation des représentations.

expliquons dans cette section afin d'en peser les implications sur les résultats que nous pouvons produire. L'objectif est de répondre à la question suivante : pour remplir les objectifs de notre travail de recherche, quand devons-nous observer les espaces en transformation, quelle temporalité choisir pour étudier les projets urbains qui nous intéressent ?

2.1. Médiatiser les représentations de la ville grâce à des projets urbains particuliers

2.1.1. La production de l'espace, entre traduction et construction de représentations

Le projet urbain[1] est assurément un objet complexe (Boutinet 2005) au sens où la sociologie de la complexité l'entend (Morin et Le Moigne 1999), premièrement par la nature de sa démarche telle que décrite précédemment, deuxièmement à cause de son objet d'attention : l'espace urbain. Prendre la mesure de celui-ci (que l'on soit concepteur ou récepteur) implique d'être capable d'assimiler quantité d'informations hétérogènes, qu'elles soient matérielles ou symboliques, spatiales ou sociales. Cette complexité provient du fait que les systèmes urbains « *articulent des échelles de territoire (échelles de l'intimité, de la proximité, de la ville, du monde) et qualifient à la fois l'être-ensemble et l'ipséification ou encore la collectivité et l'individuation* » (Salignon et Younès 1998 : 176). C'est cette complexité, associée soit à la transformation d'une situation initiale, soit à la production de nouvelles réalités et à la nécessité de se construire de nouveaux repères, qui provoque une activation des représentations de ceux qui le fréquentent comme de ceux qui le conçoivent. Ces acteurs doivent mobiliser leurs représentations pour savoir à quoi s'en tenir avec la nouvelle configuration socio-spatiale : l'appréhension de celle-ci s'appuie sur les représentations des individus autant qu'elle les actualise en suggérant une nouvelle référence. En l'occurrence, et nous y revenons dans les paragraphes suivants, l'intérêt du projet urbain pour l'étude des représentations de la ville est qu'il marque une référence commune, même si abordée diversement, pour ses différents acteurs.

Parler de production de la ville contemporaine nous amène à scinder, à des fins analytiques, le processus spatial en plusieurs niveaux inter-reliés et correspondant aux différentes réalités que nous envisageons observer. Nous proposons de distinguer trois niveaux incluant des représentations distinctes. Tout d'abord il y a l'espace conçu, soit l'espace des concepteurs (urbanistes, architectes, aménageurs, paysagistes, chargés de mission des promoteurs et bailleurs sociaux) et de leurs représentations, celles-ci étant largement liées à l'ordre imposé par les rapports de productions. Cet espace conçu est l'espace dominant au sens où les représentations qui ont conduit à son élaboration percolent, à travers le processus de production, jusqu'aux individus qui vont en faire usage. Il y a, ensuite, l'espace réalisé, matériel et directement tributaire du mode de production au sens pratique du terme. Nous le considérons comme inaccessible en tant que tel et comme un élément de médiation entre le premier et le troisième niveau. Ce dernier est l'espace reçu, autrement dit l'espace appréhendé par les usagers tel qu'ils le décrivent en confrontant leurs propres représentations aux traductions symboliques et matérielles de l'espace conçu. Si l'on considère l'espace comme un produit, c'est le stade où celui-ci est consommé. Notre ambition est de comprendre comment ce dernier niveau se confronte au premier.

[1] Nous emploierons à partir de maintenant le terme « projet urbain » pour décrire le résultat de l'activité de projet, résultat compris comme l'ensemble des productions matérielles et symboliques d'une opération particulière.

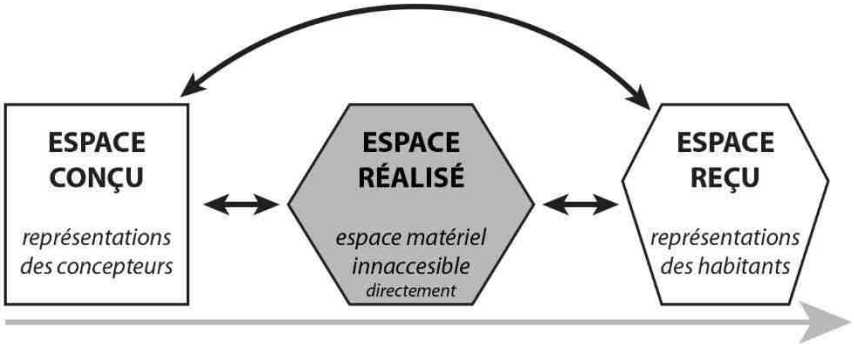


Figure 19. Espaces conçu, réalisé et reçu[1]

La modélisation que nous proposons s'inspire de la « *triplicité de l'espace* » d'Henri Lefebvre (2005) présentée dans les chapitres précédents (chapitre 1, parties 2.1.2. et 2.2.2. ; chapitre 2, partie 2.1.3.). Notre espace conçu correspond assez largement à son espace conçu (« *représentations de l'espace* »), notre espace réalisé à son « espace vécu » (« *pratiques spatiales* ») et notre espace reçu à son « espace perçu » (« *espaces de représentation* »). Notre modélisation se distingue sur plusieurs points. Premièrement, par une tentative de lever, pour les besoins de la conceptualisation, un certain nombre de flous que nous identifions dans sa modélisation. Pour Henri Lefebvre, l'activité de conception de la ville se retrouve à cheval entre espaces conçu et vécu, de même pour l'activité de réception (entre espace vécu et perçu). Nous choisissons d'englober ces activités dans des espaces spécifiques et de limiter l'espace vécu à sa réalisation matérielle (cette matérialité comprenant aussi l'organisation de la cité et les aspects symboliques inclus dans les formes spatiales). Ceci nous amène aussi à considérer que le second niveau, que nous nommons espace réalisé, n'est pas l'unique domaine des pratiques (sauf à considérer que les pratiques sont purement matérielles). Par exemple, Henri Lefebvre envisage la conception architecturale comme une activité cumulative des espaces conçu et vécu alors que nous la plaçons uniquement dans le premier espace défini, considérant que les informations tirées de la pratique spatiale intègrent le champ des représentations des concepteurs. Deuxièmement, et consécutivement à cette première différence, nous nous distinguons d'Henri Lefebvre par l'emploi que nous faisons d'un vocabulaire qui nous semble plus en adéquation avec la manière dont nous définissons certains concepts. Le terme « espace vécu » est évacué en raison de la simplification que nous venons d'expliquer. De même, nous utilisons le terme d'espace reçu plutôt que celui « d'espace perçu » car, dans l'acception que nous retenons de la notion de perception (cf. chapitre 2, parties 1.2.2. et 2.1.2.), le terme « perçu » serait à la fois trop restrictif et décrirait mal ce que nous étudions. La troisième différence est que nous nous intéressons uniquement aux représentations, ce qui n'est pas le cas d'Henri Lefebvre. Ceci pose deux distinctions majeures avec ses travaux : le fait de considérer l'espace réalisé (« espace vécu ») comme inaccessible, et le fait de placer espace conçu et espace reçu sur un même plan théorique (sans ignorer qu'ils ne sont pas équivalents dans leurs implications sur l'espace réalisé), ce qui n'est pas le cas chez Henri Lefebvre.
Précisons encore que, comme la modélisation d'Henri Lefebvre, notre proposition et les schémas qui l'accompagnent sont non pertinents si les niveaux définis sont appréhendés de manière rigide comme des « cases » qui se succèderaient sans lien entre elles. La modélisation que nous proposons n'est utile et pertinente que si les trois niveaux, et particulièrement les

[1] La flèche grise symbolise l'évolution temporelle, les autres flèches symbolisent les influences des différents niveaux les uns sur les autres.

deux sur lesquels nous concentrons notre attention, sont considérés dans leurs interactions dialectiques. Henri Lefebvre avait éprouvé le besoin d'énoncer une mise en garde de ce type, écrivant que « *la triplicité : perçu-conçu-vécu (spatialement : pratique de l'espace-représentation de l'espace-espaces de représentation) perd sa portée si on lui attribue le statut d'un "modèle" abstrait. Ou bien elle saisit du concret (et non de l'"immédiat") ou bien elle n'a qu'une importance restreinte, celle d'une médiation idéologique parmi beaucoup d'autres* » (2005 : 50). Dans les travaux ayant portés sur l'œuvre d'Henri Lefebvre ou s'en étant réclamés, cette mise en garde a souvent été oubliée. Sylvain Sangla, auteur d'une thèse sur ce sujet, considère que « *le manque de dialectique dans la compréhension des idées et dans l'application des méthodes a été à l'origine de nombreux contresens de lecture des textes lefebvriens* » (2010 : 152).

Afin que cette dialectique apparaisse clairement, il faut la détailler. Nous considérons que ces différents niveaux se confrontent puisque les représentations des individus se construisent conjointement par leurs perceptions et leurs interactions (cf. chapitre 2, partie 1.2.2.). Ceci implique de considérer le projet et l'espace urbains comme des dispositifs de médiation, c'est-à-dire des éléments de transmission entre les représentations des concepteurs et celles des récepteurs, deux types de représentations qui s'influencent mutuellement par l'entremise du projet autant qu'elles en conditionnent l'existence. Cette façon de considérer le jeu entre le projet urbain et les représentations des acteurs qu'il concerne est sous-tendue par un espace matériel un espace mental non pensés comme parallèles mais comme intégrés l'un à l'autre (cf. chapitre 1, partie 2.1.1.). Ceci nous conduit à considérer que « *toute action sur l'espace est (…) motivée par les valeurs symboliques qu'on attribue à l'espace : l'emplacement du bâti, sa forme, l'usage auquel on le destine, sont aussi déterminés par les significations qu'on veut donner, qu'on donne sans le savoir, à l'espace ainsi créé* » (Rosemberg 2000 : 3). L'espace matériel ne se contente pas de conditionner des valeurs d'usages mais il influence aussi des valeurs symboliques, donc les représentations de l'espace et des enjeux de la production de l'espace. Réciproquement, « *les représentations mentales sont modelées par l'espace produit : l'organisation de l'espace, les formes spatiales, influencent les rapports des hommes aux lieux. Les représentations héritées de l'espace réagissent sur l'espace : elles induisent un comportement qui guide inconsciemment la production nouvelle d'espace, interdisant éventuellement que l'espace nouveau soit conforme aux intentions des acteurs. L'espace réel produit un espace mental qui guide l'action sur l'espace réel, l'espace mental donne du sens à l'action sur le réel* » (ibid.). Les représentations des concepteurs et des habitants s'influencent mutuellement par l'entremise de l'espace et des actions sur l'espace autrement dit du projet urbain (cf. partie 1.1.3.). Le projet urbain est aussi l'occasion d'une communication directe et indirecte entre acteurs. Cette communication est celle qui a lieu entre les différents destinateurs, mais aussi avec les habitants à travers le marketing urbain, les relations directes informelles et, malgré toutes les réserves qu'il convient d'émettre à ce sujet, lors des procédures de concertation ou de participation (cf. partie 2.1.3.).
Toutes les représentations auxquelles nous nous intéressons n'ont pas une influence égale sur la conduite du projet, sa conception, sa réalisation ou encore sa réception et son appropriation. Une des questions qui se pose pour chaque type d'entre elles lorsqu'on propose de les mettre en regard est la suivante : quel est son rôle dans la production de l'espace ?

2.1.2. Le projet urbain, dispositif de médiation des représentations

La réponse à la question du ou des rôle(s) des représentations dans les projets urbains est loin d'être évidente. Il n'est assurément pas suffisant de répondre que les représentations des

concepteurs seraient les seules actives dans cette production et que celles des récepteurs ne seraient destinées qu'à guider leur « bonne réception ». Si les représentations des concepteurs sont logiquement très influentes dans le processus de production, elles ne se concrétisent pas directement sur l'espace matériel, mais passent à travers un véritable processus de traduction[1] lors duquel elles doivent composer à la fois avec les réalités matérielles de l'espace à aménager, les contraintes imposées par les logiques économiques ou institutionnelles et l'influence des représentations d'autres acteurs, notamment celles des destinataires du projet (Adam 2013b ; Adam et Laffont 2014). Le projet urbain naît du résultat de la rencontre de ces différentes représentations, autant qu'il les façonne à son tour. En un mot : il les médiatise. C'est pourquoi nous proposons ici de considérer le projet urbain comme un dispositif de médiation entre les représentations de ses concepteurs et de ses habitants.

Nous ne sommes pas le premier à proposer de considérer le projet urbain comme un dispositif de médiation puisque nous empruntons notamment cette idée, et ce vocable, à Bernard Salignon et Chris Younès (1998)[2]. Tout en explicitant ce qu'ils entendent par « médiation », ceux-ci suggèrent quelques thèmes et clefs d'interprétation du projet urbain : « *il articule toujours en architecture le fini et l'infini, la différence et la répétition, le temps et l'espace, la symbolicité et la corporéité, l'imaginaire et la réalité, l'un et le multiple. Tout projet urbain médiatise la façon qu'il a de coordonner dialectiquement une histoire passée avec ce où va la ville et ave ce vers quoi aspirent, tendent, les habitants. Trop souvent les projets déclinent et distribuent sur la scène de l'urbain une réalité plus économique et financière qu'un véritable sens d'une éthique de la rencontre* » (Salignon et Younès 1998 : 177). Cette proposition formule une synthèse des différents éléments précédemment présentés qui équivaut à la fois à la forme théorique d'un projet idéal, et à celle pratique des projets contemporains. Si l'intégration conjointe de ces différents éléments est l'un des aspects qui permet de considérer le projet comme médiatisant les représentations, il faut cependant interroger plus amplement ce que cette proposition entraîne.

Tout d'abord, en suivant cette approche, le projet urbain est étudié globalement, c'est-à-dire à la fois comme processus et comme résultat, qu'il soit la réalisation matérielle du quartier ou la communication autour de celui-ci. Le projet est aussi approché partiellement puisqu'il n'est pas question de l'envisager sous l'angle de ce qu'il serait vraiment mais uniquement à travers ce que ses acteurs en disent. Le projet est ce qui nous permet à la fois de concentrer leurs représentations, de les conduire à les mobiliser et de les observer. Ce qui ne signifie pas qu'il est un dispositif neutre puisqu'il les influence aussi.

Pour Jean-Pierre Boutinet, le projet architectural (on peut aisément étendre cette considération au projet urbain), peut « *être considéré comme le paradigme de tout projet (…) parce qu'il illustre de façon caractéristique la double relation que son auteur entretient avec l'objet, relation avec un objet réel, donné à travers l'ensemble des contraintes matérielles et symboliques qui sont dès le départ imposées, relation avec un objet mental à façonner par un travail d'imagination et d'intuition sans cesse à reprendre* » (2005 : 189-190). Selon lui, le projet s'établit dans le compromis qui vise l'intégration conjointe de l'objet réel et de l'objet mental. Alors, « *ce compromis, cette nouvelle forme, vont*

[1] Au sens de la traduction défini par Michel Callon (1986), c'est-à-dire le processus par lequel un objet ou une idée subit une suite de transformations successives, sous l'influence de différents actants, le conduisant à prendre une forme si ce n'est définitive, du moins stabilisée.

[2] L'emploi du terme « *médiation* » pour décrire ce type de mécanisme est présent chez Pierre Bourdieu, qui écrit dans un chapitre intitulé *Effets de lieux* de l'ouvrage *La misère du monde* : « *plus généralement, les sourdes injonctions et les rappels à l'ordre silencieux des structures de l'espace physique approprié sont une des médiations à travers lesquelles les structures sociales se convertissent progressivement en structures mentales et en système de préférences* » (1993 : 163).

caractériser la projection spatiale à laquelle il faut adjoindre une projection temporelle matérialisée dans les différentes étapes de la planification jusqu'à la phase terminale de l'objet achevé. C'est en ce sens que la pratique architecturale consiste dans le passage de l'espace du projet à l'espace de l'objet » (ibid. : 190). La réalisation fait partie intégrante du projet et c'est sa confrontation avec la projection initiale, premier objet mental, qui permettrait de comprendre précisément le déroulement du travail de conception. Cette proposition demeure malheureusement dans la sphère des constructions théoriques et nous devons à confronter les concepteurs, et non la conception, à leurs réalisations pour mieux comprendre ce qui, pour eux, était enjeu dans le projet qui y a conduit. De la même manière, la construction des représentations des individus commence bien avant leur rencontre « physique » avec l'espace matériel, mais nous ne sommes pas en mesure de la saisir dans son historicité. C'est pourquoi la modélisation que nous construisons ici rompt avec ces aspirations pour mieux s'appliquer à l'étude de situations pratiques.

Les représentations que nous étudions sont, pour l'essentiel, autonomes vis-à-vis du projet puisqu'elles lui préexistent et, même si le projet peut influencer leur évolution, elles existeraient sans lui. Notre objectif est donc d'étudier les représentations de la ville au sens large, davantage que celles des projets étudiés en particulier. Le projet est en quelque sorte un prétexte, mieux un vecteur, pour appréhender les représentations de l'urbain, comme de sa production, et à travers elles en comprendre les contradictions. Les représentations de l'espace et de la ville sont abordées de manière générale, sans effectuer de hiérarchisation ou de sectorisation *a priori*. Par exemple, nous n'opérons pas de distinguo entre formes matérielles et organisation sociale de l'urbain, considérant que les champs sont multiples et interdépendants. Les représentations sont pour ceux qui les mobilisent des réductions de la réalité permettant de l'analyser efficacement et de s'y comporter de manière adéquate (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). Pour cette raison il nous semble important d'essayer ne pas contraindre leur recueil par des réductions supplémentaires apportées par l'observateur ou, du moins, d'être en mesure de les objectiver et de les analyser.

Les représentations sont dynamiques (cf. chapitre 2, parties 2.1.3. et 2.1.4.). Nous pouvons donc dire qu'elles ont une trajectoire constituée de leurs évolutions successives pour un individu ainsi que de sa posture vis-à-vis de l'objet de représentations. Cette trajectoire est *a priori* inconnue même si nous pouvons accéder à certains des éléments qui l'ont influencée ou la conditionnent encore. Que ce soit dans le parcours résidentiel des habitants, ou parmi les projets auxquels ils ont participé et leur formation pour les concepteurs, certains éléments constituent des références dans la construction de leurs représentations. Par référence, nous entendons des expériences ou des objets qui cristallisent des représentations et participent à les formaliser et les accréditer comme « vraies ». Ces références viennent les nourrir et influencer leurs trajectoires, tout comme les situations d'interaction, même si celles-ci sont des pistes d'investigation difficilement opérationnelles tant il semble illusoire de prétendre en relever l'historique de manière exhaustive.

Les représentations des concepteurs et des habitants suivent des trajectoires qui sont, pour l'essentiel, parallèles même si elles peuvent se rejoindre en certains points. C'est le cas lorsque des représentations sont suffisamment « fortes » pour être partagées par toutes les composantes de la société, ou lorsqu'un groupe influence suffisamment l'autre pour lui imposer sa vision du monde. Le projet urbain n'amène pas nécessairement ces trajectoires à se croiser, il peut même dans certains cas les faire dévier dans des directions différentes, en revanche il marque une référence commune. Cette référence n'unifie pas les trajectoires mais nous offre la possibilité de les observer et de les confronter. À ce titre, le projet en tant que processus n'est envisagé qu'à travers les représentations qu'en ont les acteurs interrogés.

L'essentiel des représentations étudiées ont une existence autonome de celle des projets urbains sur lesquels se fondent nos observations mais, sans leur médiation, elles demeurent dans des sphères isolées de la vie sociale et sont mobilisées dans des contextes et sur des supports trop différents pour qu'il soit possible de les observer et de les mettre en rapport.

2.1.3. Modéliser le projet urbain pour saisir les représentations

L'objectif de notre modélisation est de penser la confrontation des représentations de groupes sociaux identifiés : concepteurs du projet d'un côté, habitants de l'autre[1]. Ces deux groupes sociaux font parties d'un groupe social plus large, la société française en ce début de XXIe siècle. De fait, ils baignent dans un ensemble de représentations communes et partagent des valeurs et de références. Chaque groupe partage aussi des représentations préexistantes au projet. D'un côté, il y a celles du groupe socioprofessionnel des professionnels de la ville, ici essentiellement des architectes et des urbanistes, influencés, entre autres par leur formation, par le contexte socio-économique d'exercice de leur profession, par les courants de pensée en vogue ou encore par des origines sociales et des orientations idéologiques relativement homogènes (Champy 2001). De l'autre, il y a les représentations des habitants, groupe plus ou moins socialement homogène selon les projets (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.), que l'on peut supposer relativement proches parce qu'elles sont en partie la cause de leur présence.
Comme dispositif de médiation des représentations, le projet urbain assure une mise en relation, ou du moins en présence, des représentations des concepteurs et des habitants. Il joue donc un rôle dans l'influence que celles-ci ont mutuellement l'une sur l'autre. Hélène Bailleul résume ce processus en s'intéressant à la réception habitante : « *du point de vue des habitants l'image mentale des acteurs n'est observable qu'une fois filtrée, modifiée, réduite par un média (discours, support graphique, etc.). Le projet n'est jamais dévoilé dans toute la complexité de son contenu. (...) La présentation d'images de l'espace en projet est un indice du travail de conception et non une formulation exhaustive de son contenu, ce dernier étant voué à évoluer* » (2009 : 296). Le pendant de cette considération sur la réception est le fait que les concepteurs n'ont jamais vraiment accès à la manière dont leurs projets sont reçus et ils ne peuvent qu'en produire une interprétation, une projection. Comme tout dispositif de médiation, le projet urbain ne fait pas que transmettre des informations d'un récepteur vers un émetteur et vice-versa, il applique aussi des « filtres » sur ces informations et influence leur compréhension et les conséquences qui en découlent[2].
Dès lors, le projet va avoir une double influence sur ces représentations. Premièrement, par son organisation et les choix collectivement retenus lors de la phase de sa conception, il va faire évoluer les représentations des concepteurs. Interviennent ici la spécificité du projet et l'influence du groupe et de son travail collectif sur les représentations de ses membres. Le projet va ainsi provoquer la mise à l'agenda de certaines thématiques qui seront autant d'objets de représentations, leur formalisation selon certains termes, les renouveler ou les faire évoluer, voire va conduire à en générer de nouvelles. La conception d'un projet, et plus généralement l'aménagement ou l'urbanisme, sont des actes intentionnels et les représentations de l'espace et de la société influencent cette intentionnalité. Les représentations des concepteurs orientent leurs intentions, elles se nourrissent de leurs valeurs, croyances, connaissances et

[1] La définition du groupe social et les raisons qui nous permettent de considérer que les concepteurs et les habitants forment des groupes sociaux distincts est développée dans la partie 1.2.2. du chapitre 1.
[2] Par analogie avec le vocabulaire linguistique, on peut dire qu'il s'agit là d'un processus de codage et de décodage de messages dont le projet urbain est le vecteur.

interprétations de l'espace urbain, en général, et de celui du projet sur lequel ils travaillent, en particulier. Ces intentions reposent largement sur leurs connaissances techniques ou scientifiques et leurs compétences, héritées à la fois de leur formation initiale et de leurs expériences de projet successives (Martouzet 2002b ; Segaud 2012). Comme toutes les formes de savoir, ces connaissances sont passées par le filtre des représentations. C'est lorsqu'elles rencontrent les stratégies des acteurs que les représentations commencent à formuler les contours du projet. En ce sens, et parce qu'en tant que moyen de production il comprend une projection, le projet est « *une représentation active, c'est-à-dire une représentation qui contient une décision d'action* » (Rosemberg 2000 : 16). Si on retient l'idée du projet comme la construction d'une nouvelle référence (ou nouvelle expression d'un référentiel existant) qui vient concrétiser la représentation et l'accréditer comme vraie, le travail de conception à la fois individuel et collectif, en lien avec les autres acteurs du projet, influence directement les représentations individuelles et celles du groupe social. Nous avons là une première boucle de rétroaction (Morin et Le Moigne 1999), illustrée dans la figure 20.

Deuxièmement, les concepteurs vont venir projeter les futurs usages des lieux qu'ils fabriquent et en quelque sorte se mettre à la place des usagers ou chercher à évaluer et qualifier leurs représentations. Ils vont, par projection ou retour direct, faire évoluer leurs représentations en intégrant ce qu'ils pensent être celles des (futurs) habitants (et parmi elles, leurs attentes), soit pour s'y adapter soit pour tenter de les contourner ou de les faire évoluer par l'entremise du projet. Cette évolution des représentations va influencer le projet et venir modifier à la fois la nature des interactions qu'ont les concepteurs entre eux mais aussi avec les habitants et les choix techniques et sociotechniques qu'ils vont faire[1]. C'est la seconde boucle de rétroaction.

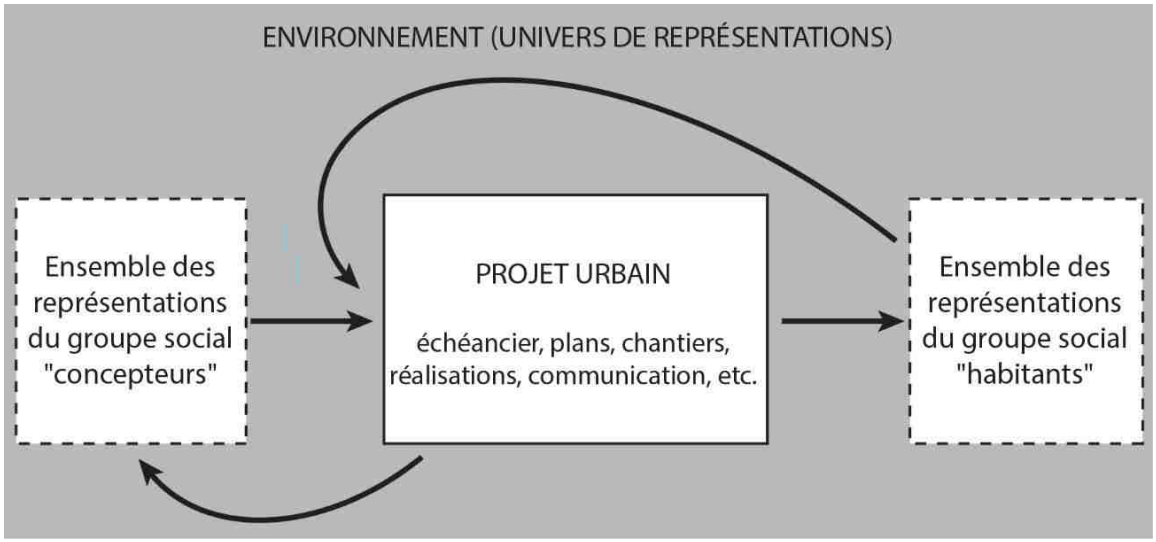


Figure 20. Le projet urbain comme dispositif de médiations des représentations[2]

[1] Nous pourrions ajouter que l'évolution, ou ne serait-ce que la formulation, des représentations des deux groupes sociaux agit ou rétroagit sur l'environnement même si ce n'est que très marginalement étant donné l'échelle des projets étudiés. Si cette assertion a pour intérêt de souligner les différentes temporalités en jeu dans un projet urbain, autrement dit la manière dont le temps du projet se déborde lui-même pour reconditionner son environnement à long terme, elle est cependant trop diffuse pour être vérifiable en dehors du cercle d'attraction du projet (habitants de la ville, riverains, professionnels de la ville extérieurs au projet) et elle dépasse, dans ce qu'elle implique en matière d'enquête, largement le cadre de ce travail.

[2] Les flèches symbolisent les influences des différents niveaux les uns sur les autres, le cadre en pointillés des représentations des acteurs symbolise leur intégration dans l'univers de représentation plus large de la société.

Revenons sur l'influence de la généralisation de la gestion par projets sur le travail des concepteurs, leurs représentations et la manière dont ils s'emparent des représentations des destinataires des projets. Selon Nora Semmoud, le projet urbain introduit une évolution vers une transversalité accrue des pratiques professionnelles et une prise en compte augmentée de la complexité technique et organisationnelle de la ville. « *Les professionnels sont aujourd'hui contraints d'envisager l'articulation de leur champ avec plusieurs politiques (transport, habitat, emploi, etc.) et plusieurs domaines (social, économique, etc.). Même si certains d'entre eux restent persuadés de leur pouvoir exclusif sur l'espace et considèrent qu'ils sont les « chefs d'orchestre » de toute opération d'urbanisme, les professionnels, en général, admettent d'acteurs divers et les pratiques transversales dans la pratique du projet* » (2007 : 151). Si le processus évolue nettement par rapport à la programmation traditionnelle, le projet n'introduit pas une évolution radicale des représentations et des manières de fonctionner des concepteurs d'espace : « *les changements observés affectent essentiellement la démarche, sans conduire les professionnels de l'aménagement à rompre fondamentalement leur enfermement dans la culture techniciste ou artistique qui fait de l'usage un « angle mort ». Leurs pratiques traduisent alors, tantôt une fascination récurrente pour la mode, tantôt des frilosités notamment à travers le fétichisme du patrimoine bâti* » (ibid.). La promesse du projet de garantir l'incorporation des désirs ou inspirations des habitants est souvent oubliée par les concepteurs et ce sont leurs représentations qui prennent très largement le dessus. « *Les maîtres d'œuvre (architectes, paysagistes et ingénieurs) peuvent parfaitement s'écarter de la cohérence d'ensemble défini par le projet d'aménagement global – même s'il a été l'objet d'un laborieux consensus – pour finalement répercuter dans leurs réalisations les logiques des maîtres d'ouvrage et projeter leurs propres représentations de l'espace. Dès lors, se manifestent l'autonomie et le pouvoir des concepteurs ainsi que la violence symbolique de leurs œuvres* » (Semmoud 2007 : 101). Ceci ne signifie pas pour autant que les habitants soient les acteurs impuissants d'une réception nécessairement attestataire de ces « *œuvres* ». *In fine*, ce sont eux qui, à travers le développement d'une large gamme de phénomènes allant de l'appropriation au rejet le plus total des contenus des projets, viennent faire de celui-ci un espace habité qu'ils peuvent ensuite – comme d'autres acteurs – évaluer sur un gradient allant de la réussite totale à l'échec complet.

Les changements opérés dans la pratique urbanistique par la généralisation du projet « *affectent essentiellement la démarche, sans conduire les professionnels de l'aménagement à rompre fondamentalement leur enfermement dans la culture techniciste ou artistique qui fait de l'usage un"angle mort". Leurs pratiques traduisent alors, tantôt une fascination récurrente pour la mode, tantôt des frilosités notamment à travers le fétichisme du patrimoine bâti* » (Semmoud 2007 : 151). Considérer l'usage comme un « angle mort » sur lequel ils ne peuvent pas, ou en tous cas difficilement, agir et auquel on accorde peu d'importance dans la conception conduit à cantonner le renouvellement de l'action « *aux dimensions formelles et instrumentales* » (ibid. : 144) de la pratique urbanistique. Conséquemment la conviction des concepteurs selon laquelle « *l'espace conçu s'amalgame à celui vécu et perçu par les individus* » (ibid.) demeure intacte et leur volonté d'anticiper la réception future pour l'incorporer dans leur projection reste souvent limitée[1]. Leurs réalisations « *finissent par se confronter dans l'espace à celles des usagers qui par leurs appropriations vont alors"reconfigurer" et ajuster tant bien que mal l'espace produit, à leur attentes* » (ibid.). Ces ajustements sont d'ampleur variable. Les tentatives d'ajustement matériels sont, par exemple, dans les projets que nous étudions, fortement contraintes par le droit, d'une part, et par des règles d'usage d'autre part (règlements intérieurs), et ce sont le plus souvent essentiellement les représentations et les pratiques qui s'adaptent.

[1] Les résultats de notre enquête ne disent pas l'inverse (cf. chapitre 6, parties 1.1.2. et 2.1.3.).

2.2. Quand observer les espaces en transformation ?

2.2.1. Comprendre les temporalités du projet urbain

Comme nous venons de le voir, l'enjeu des temporalités croise de multiples façons celui du projet urbain. D'abord parce que le projet se conçoit par étapes, ce qui implique de considérer la dynamique de leur enchaînement. Ensuite parce que l'activité de projet est avant tout projection dans le futur, anticipation, ce même si elle s'appuie sur l'héritage des expériences précédentes. Puis, parce qu'il implique un grand nombre d'acteurs, le projet urbain se conçoit en tenant compte de contraintes temporelles individuelles, techniques, politiques ou sociales multiples. Enfin parce que la réflexion sur la temporalité, et sur l'horizon infini qui serait celui du projet est partie de la rhétorique du projet urbain et de la manière dont il reformule la pensée de l'action (cf. partie 1.1.4.). Comme le résume Nora Semmoud, « *la vision simpliste de la temporalité du projet, correspondant à une chronologie linéaire avec un début et une fin, laisse progressivement place à l'idée de mécanismes complexes et permanents* » (2007 : 151).

Le projet est intrinsèquement lié à la capacité de penser « *le temps où l'on est en le dialectisant avec le passé et le futur* » (Salignon et Younès 1998 : 176). Le projet urbain est de fait « *cet espace de rassemblement qui noue, depuis les Grecs, le temps du présent et l'espace à-venir* » (ibid.) tout en s'appuyant sur le passé de la ville dont il prolonge et modifie l'existence. Le projet s'inscrirait dans une sorte de souplesse permettant de modifier au présent un espace hérité du passé et dont la recomposition est l'intention que l'on tente de traduire dans un futur à l'horizon infini et aux contours évolutifs. Plus pragmatiquement, le rapport au projet urbain s'inscrit en permanence dans une pensée de l'à-venir (Pinson 2000a). Le projet est même anticipation par définition (cf. partie 1.1.3.). Cette anticipation est explicite chez les concepteurs, puisqu'ils sont chargés de projeter un futur spatial et ses conséquences sociales. L'anticipation est ici encore de type rationnel ou déterministe, bien que la conduite de projet introduise une part croissante de flou. Elle est en revanche implicite, mais tout aussi présente, chez des récepteurs de l'espace en projet qui eux aussi s'approprient un objet dynamique, en perpétuelle évolution.
Selon Jean-Pierre Boutinet, si l'aménagement passe par des réalisations techniques, il ne s'agirait pas là de fins mais de moyens et la reproduction de l'activité de réalisation, constitutive de l'activité de projet urbain, ne serait jamais terminée : « *l'aménagement n'est donc pas, contrairement aux apparences (…), centré sur des objets à intégrer dans un site, mais sur une activité collective de maîtrise progressive d'un espace donné pour le domestiquer, le rendre habitable* » (2005 : 103). L'urbanisme implique alors de disqualifier « *tout ce qui est de l'ordre du ponctuel et de l'immédiat* » (ibid.) pour considérer le temps comme une étendue, un horizon indéterminé et ce malgré l'existence d'étapes et de délais. Selon cette acception, les cas où l'urbanisme se disqualifierait sont multiples. Concrètement, les projets urbains connaissent le plus souvent un terme tout à fait réel. La fin officielle du projet est en général annoncée dès ses prémices, et même si elle connait souvent une évolution, un glissement vers une date plus tardive, par ses acteurs, et notamment ses concepteurs qui la considèrent comme telle. Parce qu'ils se sont lancés dans un autre projet, se sont fixés d'autres objectifs, et projetés dans de nouveaux horizons temporels, ils se désintéressent pour la plupart du projet une fois sa réalisation achevée. Ce qui correspond souvent au fait qu'ils ne soient plus rémunérés pour le faire.
Si l'espace continue d'évoluer sous des formes diverses, par touches plus ou moins importantes, ces évolutions sont généralement pensées et réalisées par d'autres, parfois avec

un lien très distendu avec le projet original[1]. Peut-on encore considérer ces concepteurs comme s'inscrivant dans le projet ? Les projets urbains que nous étudions, Bottière-Chénaie et Confluence, aujourd'hui à la pointe de l'air du temps (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.) – et s'inscrivant, surtout dans le cas du projet lyonnais, dans une dynamique de renouvellement urbain – ne manqueront pas d'être à nouveaux rénovés, et ainsi de suite. S'inscriront-ils encore dans ce même projet ? Ces rénovations à venir seront-elles des étapes de l'horizon infini du projet ? Il est sans doute possible de répondre par l'affirmative à ces interrogations. Mais il est difficile de considérer que l'idée selon laquelle les projets s'inscrivent dans un horizon infini autrement que comme une conception théorique. L'opérationnalité de cet aspect du projet est limitée. Si la modélisation que nous proposons reflète, par son aspect récursif, le caractère infini du processus, notre volonté de la traduire empiriquement nous amène à considérer des projets urbains qui ont un début, une fin, et des étapes intermédiaires clairement définies.

Ces différentes étapes peuvent être énumérées. Lauren Andres (2011) parle d'un « *temps de projection et de conception* » (correspondant à notre espace conçu) suivi d'un « *temps de réalisation* » (notre espace réalisé) puis d'un « *temps d'appropriation* ». Plus proche de la pratique de conception, nous avons identifié neuf étapes (cf. chapitre 2, partie 2.2.2.) : diagnostic, intentions, esquisse, étude de faisabilité, avant-projet, permis de construire et consultation des entreprises, travaux, réception, vie du projet. La complexité du projet urbain nous amène à refuser de les considérer comme se succédant en toute linéarité. Ces étapes se superposent, s'influencent, se conditionnent – notamment *via* les représentations – dans un tissage qui fait toute la richesse et l'intérêt de l'observation des projets urbains (Toubal 2013). Considérant les étapes clefs que sont la conception (ou l'activité de projection est la plus forte), l'exécution (la réalisation matérielle) de l'espace conçu, et la réception, c'est-à-dire l'appréhension du résultat achevé du processus par ses destinataires, nous pouvons dire que le projet englobe ces trois moments, qui sont parfois consécutifs et parfois concomitants. Pour cette raison, le projet est le moment idéal pour accéder aux différentes représentations de la ville que nous souhaitons étudier : même si le trait est peut-être un peu gros, on peut dire qu'il les rassemble.

Sont-elles pour autant toutes visibles, ou pour le dire autrement, audibles ? Jean-Pierre Boutinet décrit le projet comme étant le siège d'une « *polyphonie de temporalités* » (2005 : 362). Le passé se trouve dans le diagnostic des situations, mais aussi, de manière croissante, dans les discours et le marketing autour des projets. Le présent est là par les situations et les opportunités qu'il offre aux acteurs du projet. Le futur enfin est convoqué lorsque les acteurs projettent et anticipent des scénarios d'avenir. Ajoutons qu'il y a autant, si ce n'est plus de temporalités, du moins d'interprétations, qu'il y a d'actants (Adam, Morleghem, *et al.* 2015 ; Laffont 2015). Chaque acteur possède sa trajectoire personnelle, chaque groupe social son histoire et sa vision de l'avenir, chaque représentation son évolution, chaque objet matériel son héritage et son potentiel de transformation, etc. Se mélangent lors des différentes étapes du projet des temporalités personnelles, politiques, économiques, culturelles. Ces temporalités sont parfois en concurrence et leur arbitrage devrait faire partie de l'activité de projet. « *Se mettre en projet, c'est simultanément convoquer ces différentes temporalités de la mémoire, de l'anticipation et du momentané ; c'est aussi prendre suffisamment de recul par rapport à chacune d'entre elles* » (ibid.). Cependant, leur prise en compte est rare et cet énoncé demeure le plus souvent dans le domaine de l'incantation. Cette polyphonie des temporalités se trouve dès lors réduite « *à l'une ou l'autre forme de monochronie exclusive* » (ibid.). Que cette monochronie soit harmonieuse peut être considéré comme un objectif des conducteurs de projets.

[1] Les entretiens avec les concepteurs sont très explicites à cet égard (cf. chapitre 6, partie 1.1.).

Cette « *monochronie exclusive* » est le résultat d'un rapport de forces, non pas entre les différentes temporalités elles-mêmes, mais entre les actants auxquels elles se rapportent. On peut considérer qu'elles varient selon les époques (Elias 1996). Quand l'époque moderne voyait le triomphe des temporalités affirmatives et d'une conception linéaire du temps, notre époque postmoderne est dominée par l'instant présent et la complexité des temporalités non-linéaires (Poirier 2014). Si un découpage courant des étapes du projet urbain (Toussaint 2003 ; Verdier 2009) sépare les étapes du diagnostic et de la projection (ou anticipation), celles-ci se retrouvent en réalité souvent concomitantes, parallèles et pressées en raison des contraintes pratiques, le plus souvent d'ordre économique, qui font que les échéances des projets, fixées par les commanditaires, sont souvent très rapprochés et bousculent les calendriers théoriques. « *À travers les étapes incontournables du diagnostic, de l'élaboration, de la réalisation et de l'évaluation d'un projet, nous nous trouvons en présence d'une conduite à projet médiate, utilisant pour parvenir à ses fins la médiation de ces différents intermédiaires, destinés dans les environnements postmodernes à cohabiter sur un mode contradictoire et marquées du sceau de l'immédiateté* » (Boutinet 2005 : 370). En urbanisme, le court-termisme et la nécessité de « sortir » rapidement des projets (dans les limites du mandat de l'édile en responsabilité, dans les délais toujours plus serrés des maîtrises d'ouvrage) deviennent obsessionnels. Le présent se trouve hypertrophié et s'impose comme la temporalité dominante. Conception, réalisation et réception cohabitent dans un même ensemble temporel dominé par le règne de l'immédiateté.

2.2.2. Le dilemme du choix de l'instant d'observation d'un objet dynamique

C'est cette monochronie qui rend concevable la confrontation que nous proposons de faire. Nous devons peser les implications de cette assertion sur notre travail empirique. Dans notre modélisation, le temps du projet, entendu comme l'étendue temporelle commençant au lancement du projet et se terminant à son achèvement, est conçu comme une séquence d'observation potentielle. Idéalement, nous serions en mesure de saisir les instantanés de représentations aux différentes étapes du projet et leur évolution entre ces étapes, tout au long de sa réalisation. En raison de la difficulté pratique à observer ces représentations sur la totalité du projet urbain, de ses prémices à son achèvement voire à sa destruction, cette séquence d'observation est en réalité plus contrainte et il serait plus approprié de parler d'instant d'observation. Un instant qu'il convient de déterminer en tenant compte de la multiplicité des temporalités traversant les projets particuliers que nous étudions.

L'opérationnalité de notre proposition de recherche découle *in fine* de la satisfaction de deux objectifs. Le premier est la faisabilité de notre étude. Pouvons-nous trouver des terrains d'étude permettant de répondre à la question que nous posons dans le temps imparti à cette thèse ? Le second est la validité scientifique des réponses que nous pouvons apporter à la question posée. Comment les éventuelles contradictions ou incompatibilités des temporalités et dynamiques de nos terrains d'étude conditionnent-elles la nature et la validité de nos résultats ? Ces deux objectifs questionnent les temporalités en jeu. Celles-ci sont, *a minima*, les suivantes : celles du projet (étapes ou phases, délais et objectifs), celles des acteurs du projet (trajectoires, projections et histoires des concepteurs et des habitants), celle plus générale de la production de la ville (histoire urbaine, courants)[1]. À cette liste, ajoutons nos propres

[1] Nous pourrions poursuivre cette liste en y ajoutant des temporalités concernant des sphères de plus en plus larges (l'évolution de la société par exemple), mais nous sortirions des limites de « l'observable » dans ce travail de thèse.

contraintes temporelles qui résultent des règles et normes du système universitaire, de la viabilité scientifique de notre travail et de considérations économiques ou personnelles.
Si le projet incorpore une polyphonie de temporalités parfois contradictoires, les représentations sont, par essence, des constructions fluctuantes, variables, en perpétuelle recomposition, en un mot : dynamiques (cf. chapitre 2, parties 1.2.3.). En toute rigueur, il n'est alors possible de prétendre saisir autre chose qu'un instantané. Le fait de figer des instantanés est une réduction de la réalité. Cependant, l'évolution des représentations est un phénomène relativement progressif : la représentation d'un objet ne change pas radicalement dans un laps de temps très court, de même en ce qui concerne l'attitude vis-à-vis de cet objet, seule l'opinion est très instable (cf. chapitre 2, parties 1.2.4.). Les représentations que nous observons ont pour l'essentiel une validité temporelle relativement longue. De même qu'une photo peut contenir du flou ou du bruit, une représentation saisie à un instant donné contient une part de son évolution. Dès lors se pose la question du moment d'observation opportun : pour répondre à la problématique de la thèse, à quel moment devons-nous observer les projets urbains qui nous intéressent ? Autrement dit, à quel stade de leur avancement devons-nous choisir les terrains d'études et quelles sont les conséquences scientifiques de ce choix ?
Notre objectif est de dresser les contours de la réduction de la réalité correspondant au choix du moment opportun d'observation des projets urbains. Ceci doit passer par la description de l'évolution de ceux-ci au cours de leur cycle de production. S'inspirant des travaux de Christophe Midler (2012 (1993)) sur la gestion de projet, Nadia Arab propose de décrire le projet comme l'articulation de deux processus : « *un processus d'exploration et d'acquisition d'informations qui permet d'accumuler une connaissance qui réduit l'incertitude sur le projet et un processus d'action qui réduit l'étendue des marges de manœuvre sur le projet au fur et à mesure que des choix sont opérés* » (2001 : 65). Plus le projet approche de sa fin, plus les marges de manœuvre de ses acteurs pour agir sur le résultat final sont minces et plus celui-ci s'approche d'une conception déterministe. Le schéma ci-après résume cette dynamique : d'un premier stade où la capacité d'action est grande (on peut « tout faire ») mais où les informations que l'on possède pour guider l'action sont peu nombreuses (on « ne sait rien »), on passe progressivement à un stade où la quantité d'informations devient conséquente mais finit par « écraser » la capacité d'action et contraindre fortement les choix envisageables.

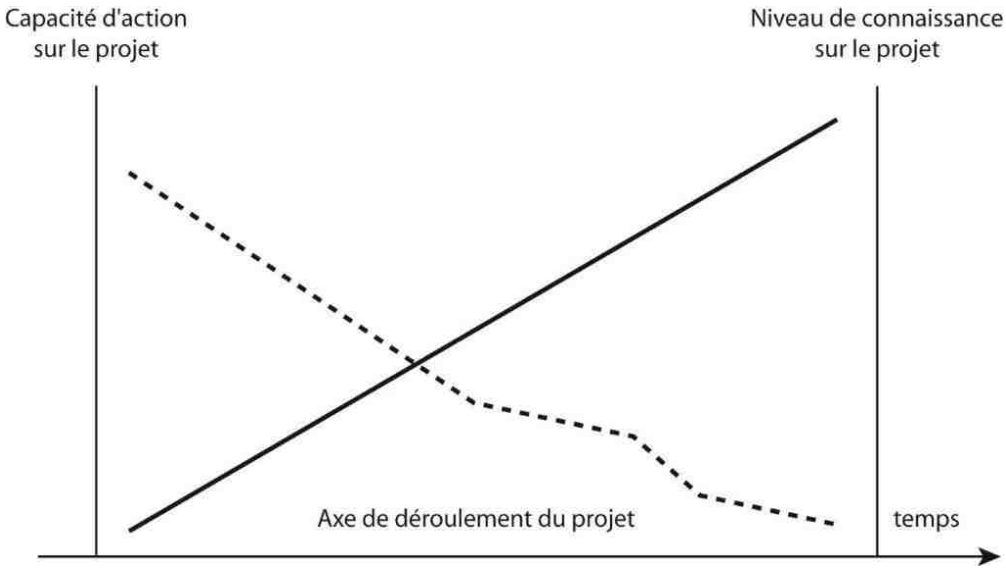


Figure 21. La dynamique de l'activité de projet (Midler 2012 : 102)

Considérant cette proposition comme valable et que le champ des possibles diminue aussi parce que le projet a avancé et a rendu impossibles des possibles antérieurs (Toubal 2013), on peut s'interroger sur les représentations qui sont mobilisées lors des différentes phases. Si les représentations de la ville en général, par exemple de ce que doit être un environnement urbain de qualité, restent relativement stables sur la durée du processus, les représentations associées au projet varient elles de la même manière que la dynamique décrite. Au fur et à mesure que le processus avance, les représentations des potentialités du territoire et des enjeux du projet s'affinent et prennent une ampleur plus large grâce à l'ajout successif de connaissances et de savoirs. Parallèlement, les représentations de ce que devra être le résultat du projet urbain, la projection de la réalisation, deviennent de plus en plus précises et déterministes, voire concrètes, et donc moins sujettes au flou, au « délire », au « fantasme », composantes essentielles des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.1.1.), d'autant plus intéressantes que celles qui nous occupent sont à un niveau d'abstraction, celui de la production de la ville, plus vaste que les projets particuliers étudiés. Le moment opportun pour questionner ces représentations est celui qui offre le meilleur compromis entre une idée très vague du projet et de son contexte, et une détermination trop grande, qui les rapprocherait et les enfermerait dans des considérations trop concrètes. L'objectif empirique est alors d'observer les projets particuliers sur une séquence permettant de saisir cet entre-deux.
Ici entrent en jeu les contraintes opérationnelles de la thèse, soit la nécessité de travailler sur des projets urbains encore en cours de production et pour lesquels concepteurs et habitants sont accessibles. L'instant d'observation correspond à une sorte de mi-temps des projets étudiés. Il ne s'agit pas de ce qu'on pourrait qualifier de « mi-projet mathématique[1] » mais plutôt du moment le plus adapté pour réaliser nos objectifs. Mi-temps car il se situe entre le début et la fin du projet et qu'il permet de recueillir des paroles au moment où une partie du projet est déjà réalisée et habitée mais où celui-ci n'est pas figé, ce qui laisse une part importante à l'activité de projection. Cet instant est à la fois suffisamment tardif pour que les représentations habitantes soient mobilisables et suffisamment hâtif pour que celles des concepteurs ne soient pas trop altérées par une relecture très tardive. En l'occurrence, comme nous le détaillons dans le chapitre dédié (chapitre 5, partie 4.1.1.) nos terrains d'étude ont été observés à un moment particulier de leur cycle vie : celui de l'achèvement d'une première phase et de lancement d'une seconde, instant propice aux projections dans l'avenir autant qu'aux premiers bilans sur le passé proche. Nous n'avons en donc pas choisi quand observer nos terrains mais c'est plutôt le choix de ceux-ci qui a été dicté par la possibilité de les étudier à un instant pertinent pour éprouver les hypothèses de notre problématique. Ce choix découle largement de la domination de la temporalité chrono-technique des opérateurs du projet, qui va de sa conception à sa réalisation.

[1] Ce que pourrait être, décrite de manière caricaturale, une date choisie parce qu'équidistante de la date de début du projet et de sa date de fin.

Transition III

Une singularité de ce travail de recherche est le choix d'analyser la production contemporaine de l'urbain à travers les seules représentations de certains de ses acteurs. Ceci se traduit à la fois dans la modélisation du projet comme dispositif de médiation et dans le fait que l'enquête empirique se concentre exclusivement sur les discours des habitants et des concepteurs (cf. chapitre 5). Toutefois, la compréhension et l'explication des différents mots d'ordre, à partir de la littérature scientifique et en référence aux caractéristiques observées à Nantes et à Lyon, s'avère néanmoins nécessaire pour décrire le contexte idéologique, organisationnel et matériel dans lequel émergent les contradictions de la production de l'urbain[1].

Comprendre et observer la production contemporaine de l'urbain

Omniprésent dans toutes les sphères productives (Boltanski et Chiapello 1999 ; Boutinet 2005), terme clef de la pratique urbanistique contemporaine, le projet, urbain, a progressivement succédé au plan comme mode de gouvernement de la production de l'urbain (cf. chapitre 3, partie 1.1.2.). Selon les défenseurs de la notion, les trois principales caractéristiques qui distinguent l'urbanisme de projet de l'urbanisme de plan sont : l'inversion des priorités pour ses concepteurs pour lesquels le processus prend le pas sur le résultat avec la volonté d'une souplesse accrue ; une gouvernance impliquant des acteurs plus nombreux et plus divers, particulièrement les entreprises privés et les destinataires ; et enfin une prise en compte accrue du contexte, culturel, historique, social, d'élaboration (cf. chapitre 3, partie 1.1.3.). La conséquence sur les espaces produits est une attention portée davantage sur les aspects qualitatifs, symboliques et discursifs que sur les aspects quantitatifs et fonctionnels (Genestier 2001). Souhaité volontariste, ouvert aux changements et contextuel, le projet mêle rhétorique et pragmatique. Une grande part de l'activité, le projet consiste en la mise en scène et en récit de la production de l'urbain (cf. chapitre 3, partie 1.1.4.). À bien des égards, les caractéristiques résumées ci-dessus font d'ailleurs partie de sa rhétorique davantage que de sa pragmatique.

Si les discours, la communication et le marketing prennent une aussi grande place dans les projets, c'est parce qu'ils servent aux collectivités à accroître leur capital symbolique (Harvey 2008) et ainsi se placer au mieux dans la compétition interurbaine en attirant investisseurs et populations cibles (cf. chapitre 3, partie 1.2.1.). La généralisation de l'urbanisme par projet participe ainsi à la logique d'amplification de la marchandisation de l'urbain[2] et à la convergence des intérêts privés et publics souhaités par des destinateurs qui placent attractivité et rayonnement au sommet des priorités. Une production dans laquelle les destinataires, populations ciblées et entreprises, sont considérés comme des clients qu'il faut séduire par les symboles et les discours – sur les thèmes de la qualité de vie, de l'innovation ou encore de l'exemplarité voire de l'unicité – afin de capter leur capital, économique cette

[1] Nous conservons le terme de production (cf. chapitre 3, partie 1.1.1.) à la fois pour insister sur la construction sociale et idéelle de l'espace, pour refléter la domination de la ville comme produit et pour affirmer une filiation avec les travaux d'Henri Lefebvre.

[2] Ce qui résonne avec les propos de Luc Boltanski et Ève Chiapello dans la postface à la seconde édition du *Nouvel esprit du capitalisme* lorsqu'ils expliquent que la cité par projets « *laisse irrésolus un grand nombre de problèmes soulevés par la critique du capitalisme quand elle ne les aggrave pas. En particulier elle ne permet pas d'engager des actions destinés à limiter l'extension de la marchandisation* » (2011 : 712).

fois. Concrètement, l'analyse des projets des années 2000 et 2010 montre l'existence de trois grandes tendances (cf. chapitre 3, projet 1.2.2.) auxquelles correspondent Confluence et Bottière-Chénaie, les terrains d'études de ce travail (cf. chapitre 5, partie 4.) :

- Des opérations de grande ampleur (milliers de logements, dizaines de milliers de mètres carrés de bureaux) faisant appel à de grands noms de l'architecture ;
- Le renouvellement d'espaces en friches (industrielle, agricole) dans une logique visant à « faire la ville sur elle-même » ;
- L'attention à la composition urbaine et aux traitement des espaces et équipements publics.

Outre ces grandes tendances, il est remarquable – tant au plan formel qu'au plan des discours médiatiques qui les accompagnent – que les projets urbains contemporains soient relativement uniformes. Une uniformité qui s'explique par la volonté des destinateurs de l'urbain d'afficher la conformité de leurs réalisations aux normes de l'époque, par l'application des mêmes « bonnes pratiques », par le respect des impératifs économiques dictés par le marché de l'immobilier mais aussi par l'aspiration des acquéreurs à la qualité garantie de produits typifiés. Cette standardisation des projets entre en contradiction avec l'aspiration à l'unicité et à la contextualisation dont est porteuse la rhétorique du projet. Une deuxième contradiction de la production contemporaine mise en évidence est celle entre l'injonction à la participation dont sont porteurs projet, développement urbain durable et la pragmatique d'une conception de l'espace qui demeure une pratique descendante (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). Dans les faits, la participation est souvent instrumentalisée par les destinateurs qui en font un outil de renforcement de leur légitimité et elle demeure pour l'essentiel cantonnée au stade de l'information ou de la concertation sur de « petites choses ». L'implication des habitants dans les décisions sur la forme ou l'organisation de leurs espaces de vie reste à la marge et si les représentations des concepteurs peuvent être considérés comme performatives, cette remarque ne vaut pas pour celles des habitants qui sont surtout descriptives.

Outre les statuts d'objet d'étude (théorique), de mode de production et de produit de ce mode, le projet urbain occupe, dans notre travail, un quatrième statut particulier : celui de dispositif de médiation des représentations des concepteurs et des habitants (cf. chapitre 3, partie 2.2.1.). Nous inspirant de la triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre (2005 (1974)), à la fois dans sa manière de scinder l'espace à des fins analytiques et dans l'importance qu'il accorde à utiliser ce découpage dans une perspective dialectique, nous proposons de modéliser le projet urbain comme la mise en relation de trois espaces. L'espace conçu est celui des représentations des concepteurs, l'espace réalisé[1] celui de la réalité matérielle et symbolique du projet, et l'espace reçu celui des représentations des habitants. Cette modélisation permet d'insister sur les liens qui existent entre ces représentations en introduisant le fait qu'elles s'influencent mutuellement par l'entremise du projet, à la fois dans sa dimension matérielle et dans la communication directe ou indirecte qu'il provoque entre les acteurs. La modélisation proposée inclut des boucles de rétroaction entre espaces conçu et reçu qui mettent en avant notre conception récursive de la construction des représentations (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). Cette modélisation permet de considérer les projets particuliers que sont Confluence et Bottière-Chénaie comme des dispositifs permettant de concentrer et de faire exprimer les

[1] Conformément à notre positionnement constructivo-structuraliste et au fait de poser l'espace comme relationnel (cf. chapitre 1), nous considérons l'espace réalisé comme inaccessible mais mettant en relation les représentations des deux groupes sociaux que nous étudions (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.).

représentations de l'urbain contemporain et de sa production autour d'objets particuliers qui permettent leur confrontation alors qu'elles se trouvent d'ordinaire dans des sphères distinctes de la vie sociale.
Ceci conduit à discuter du moment adéquat pour observer les représentations en tenant compte ,d'une part, de celles du projet lui-même ainsi que de celles des acteurs, d'autre part, de celles de l'observation, c'est-à-dire, dans le cadre de cette thèse, les nôtres (cf. chapitre 3, partie 2.2.1.). Cette réflexion sur les temporalités du projet nous conduit à mettre en avant le fait que la rhétorique de l'horizon infini et de la polychronie du projet (Boutinet 2005) est contredite par la pragmatique de projets monochrones, pressés par le court-termisme et menés en suivant des échéanciers de temps finis fixés par les commanditaires. Concrètement, cela se traduit par le fait qu'une fois le travail pour lequel ils ont été payés est réalisé, une partie des concepteurs quitte le projet alors qu'au moment où ils le conçoivent les habitants ne le connaissent pas encore. Ceci conduit à considérer la temporalité des projets étudiés comme une modalité centrale dans la détermination de terrains d'études conformes à nos objectifs (cf. chapitre 3, partie 2.2.2.). En l'occurrence, le critère principal est le fait qu'au moment de l'enquête, les terrains soient à la fois déjà habités et en cours de réalisation pour conserver la possibilité d'interroger des concepteurs encore impliqués ou ayant cessés de l'être peu de temps avant l'enquête et *a minima* intéressés par leur évolution.

Du projet urbain aux projets urbains emblématiques : enjeux et mots d'ordre

Le chapitre 3 pointe, d'une part, la contradiction entre l'injonction participative et la (très) faible implication des habitants dans la conception et la gestion de leurs espaces de vie et, d'autre part, le décalage entre la rhétorique d'un projet s'inscrivant dans un horizon infini et une pragmatique dictée par les étapes et échéances du présentisme technico-économique de la production urbaine à l'ère néolibérale. Interroger les temporalités du projet est à la fois un préalable à la mise en œuvre d'une méthode de recherche (cf. chapitre 5) et une première étape vers le fait de désigner la ville produite en ce début de XXI^{e} comme le produit d'une époque identifiable par l'idéologie qui la domine et les mots d'ordre qui la traverse. Ceci conduit dans le chapitre 4 à en questionner le mode de spatialisation néolibérale qu'est la métropolisation, l'idéologie dominante de la production de l'urbain qu'est le développement urbain durable et la traduction de ses mots d'ordre – portant sur les dimensions sociales et environnementales – en des projets servant aussi les stratégies métropolitaines des agglomérations : les écoquartiers.

C'est à partir de l'analyse de ces différents aspects que le chapitre 4 met en exergue deux contradictions. La première se situe entre la rhétorique de la mixité sociale et la pragmatique de la ségrégation spatiale notamment renforcée par la métropolisation. La seconde oppose les ambitions en matière de protection de l'environnement, de prise en compte des spécificités locales ou de vision économique à long terme du développement durable et la production de projets standardisés essentiellement guidés par des impératifs économiques à plus court terme. Notre ambition est de mettre en évidence la fonction de ces contradictions. Pour ce faire, il apparaît essentiel de connaître finement leur origine, ce qui implique de s'intéresser à leur contexte d'apparition et aux mots d'ordre qui les introduisent à travers des entrées à la fois historiques, théoriques et pratiques. Ensuite, c'est sur cette base que le quatrième chapitre de la thèse aborde les faces économique, urbanistique et sociologique du processus de métropolisation en questionnant à la fois ce que cela implique dans la matérialisation de

l'urbanisation et dans les stratégies que mettent en œuvre les agglomérations pour exister dans la concurrence interurbaine (partie 1.1.). Ce sont aussi ces entrées qui nous conduisent à montrer comment depuis des origines contestataires, le développement urbain durable s'est progressivement intégré dans le capitalisme jusqu'à être une déclinaison spatiale du néolibéralisme et comment ont alors succédé à l'autogestion, à la redistribution des richesses et à la contestation du productivisme les mots d'ordre de participation, de mixité sociale et de gestion technologique des nuisances (partie 1.2.). Ceci nous conduit, toujours avec les entrées historiques, théoriques et pratiques, à mettre en évidence les propriétés des projets emblématiques de la production contemporaine de l'urbain que sont les écoquartiers (partie 2.1.). Des projets aujourd'hui standardisés à la fois dans leurs propriétés matérielles et dans la communication qui les entourent (cf. partie 2.2.) et qui sont, comme l'idéologie qui les inspire, progressivement sortis de la marge des expériences militantes pour entrer dans le quotidien de l'urbain à l'ère néolibérale.

Chapitre 4.

La production de la ville au début du XXIe siècle : idéologie(s), mots d'ordre et emblèmes

1. Métropolisation et urbanisme durable

Le capitalisme néolibéral, considéré comme idéologie dominante, connaît des variations géographiques dans sa concrétisation matérielle et idéelle (Denord 2001), des évolutions temporelles (il n'est plus le même aujourd'hui qu'en 1980) et des déclinaisons dans les différentes dimensions de la société. Nous nous intéressons à celles qui concernent directement la ville contemporaine, en tous cas à celles qui sont incontournables dans la caractérisation de ses particularités. La marchandisation de l'espace urbain, la mise en concurrence des territoires et la quête du capital symbolique tels que nous les avons décrits au chapitre 3 en sont les aspects les plus immédiatement visibles. Le projet urbain et la généralisation du modèle managérial dans la production de la ville en sont la déclinaison procédurale. Le développement durable se dessine progressivement comme sa déclinaison sociale et environnementale. Prenant ses origines dans les mouvements contestataires des années 1960 et 1970, il a connu une institutionnalisation progressive (partie 1.2.1.). Il participe aujourd'hui de l'idéologie dominante et c'est particulièrement le cas de sa déclinaison spatiale, le développement urbain durable (partie 1.2.2.). Il conserve toutefois encore une connotation transformatrice, voire contestataire du capitalisme, et c'est pourquoi la question de la manière dont il faut l'appréhender se pose (partie 1.2.3.).
Enfin, et c'est ce point qui retient d'abord notre attention, la métropolisation est le processus macroscopique qui permet – avant de nous focaliser sur l'échelle réduite du projet urbain ou du quartier – d'éclairer la manière dont le néolibéralisme se spatialise (Guieysse et Rebour 2014). Nous explorons à cet effet en premier lieu le processus de métropolisation à travers ses caractéristiques économiques, géographiques et sociologiques (partie 1.1.1.). Nous questionnons ensuite la manière dont les villes travaillent à l'amplification de leur métropolisation pour prendre place dans la compétition interurbaine (partie 1.1.2.).

1.1. La métropolisation, mode de spatialisation néolibéral

1.1.1. Concentrer les capitaux et les flux dans des espaces hétérogènes et ségrégués

La métropolisation est la principale traduction spatiale du passage du fordisme au post-fordisme, c'est-à-dire d'une économie dominée par la production de biens à une économie dominée par les services (Veltz 2014 (1996)). Et on peut ajouter que c'est « *le triomphe planétaire progressif du néolibéralisme* » qui a engendré « *l'ère de la métropolisation universelle* » (Di Méo 2010 : 23-24) et que celle-ci en témoigne en retour.

Le terme de métropolisation est une extension de celui de métropole qui signifie, étymologiquement, ville-mère. Le terme a d'abord été employé, dans une approche démographique, « *pour désigner la capitale économique d'un État*[1]. *Puis pour désigner une grande agglomération urbaine, soit de 100 000 habitants, ou de 200 000 habitants, et maintenant d'un million d'habitants* » (Bassand 1997 : 36). Si certains auteurs se questionnent encore sur le seuil à partir duquel on peut, ou non, qualifier une grande ville de métropole, l'apport de cette réflexion en matière de compréhension des dynamiques de l'urbain contemporain est assez faible. L'idée

[1] Comme le remarque Cynthia Ghorra-Gobin (2010), le terme « métropole » est, en France, particulièrement lié à l'État, ce à travers l'expression « France métropolitaine » puis à travers la figure des métropoles d'équilibre (où est déjà présente l'idée de réseau).

d'une définition démographique est peu opérante puisqu'à la fois simplificatrice et trompeuse. Le regroupement d'un grand nombre de personnes dans, ou autour, d'une même ville n'est pas synonyme de métropolisation. Ainsi, « *autour des villes petites et moyennes (jusqu'à des agglomérations de l'ordre de 200 000 ou 300 000 habitants en Europe et en Amérique, comptant de 500 000 à 1 million d'habitants de l'Inde à la Chine), l'installation récente et invasive de nouveaux résidants ne traduit pas, à première vue, un phénomène de métropolisation. Indirectement pourtant, même dans le cas de ces entités urbaines encore modestes, l'influence métropolitaine ne fait souvent guère de doute* » (Di Méo 2010 : 25). Les métropoles sont à la fois assez diverses en taille, en morphologie et dans leur historicité, mais elles se rejoignent dans une dynamique tendue vers la croissance en termes d'économie, de démographie et d'influence politique (Puissant et Lacour 1999). Le véritable enjeu scientifique se situe dans l'appréhension de la métropolisation en tant que processus ou paradigme (Ghorra-Gobin 2010), afin de saisir – pour ce qui nous concerne – comment il conditionne les objectifs et les stratégies de Lyon et de Nantes, des villes qui s'inscrivent explicitement dans ce processus.

La métropolisation peut se définir comme un processus de transformation à la fois fonctionnel, morphologique et social des très grandes villes, qui se caractérise par la concentration de valeurs dans et autour des plus importantes d'entre elles. Si l'on définit l'urbanisation comme un phénomène de concentration du capital dans les villes (Harvey 2004), la métropolisation se singularise par le fait que « *le poids des plus grandes agglomérations se renforce dans tous les pays développés* » (Leroy 2000 : 79)[1]. La métropolisation ne remplace pas l'urbanisation sous ses différentes formes (périurbanisation, suburbanisation), mais s'y additionne (Bassand 1997) et la renouvelle. Elle en est en quelque sorte l'étape la plus avancée. Elle peut être lue comme un processus découlant de la conjonction récursive de deux phénomènes : la concentration des capitaux et des activités, d'une part, celle des hommes, de l'autre. Les métropoles concentrent les fonctions dites « supérieures » (Leroy 2000), c'est-à-dire à la fois les fonctions de commandement politique et économique et les activités à forte valeur ajoutée qui se trouvent essentiellement dans le domaine tertiaire (plus particulièrement lorsqu'il est innovant), et, enfin, les emplois et les services (publics et culturels notamment). Cette concentration rend ces villes attractives pour les populations, ce qui produit le second phénomène, avec dans les pays développés la concentration des classes sociales supérieures dans les centralités des métropoles. En tant que mode de spatialisation néolibérale, la métropolisation est mise en œuvre par et pour le groupe social qui tire le mieux parti de la mondialisation, c'est-à-dire « *une nouvelle classe sociale issue des technologies de l'information* » (Di Méo 2010 : 34), que l'on peut qualifier de classe moyenne ou de petite bourgeoisie intellectuelle (Garnier 2010) voire, même si ces termes font débat, de « classe créative » (Florida 2002) ou de « bobos » (Bourdin 2001). Possédant un capital économique, social et culturel élevé, elle est omniprésente dans la conception de l'urbain et dans ses espaces les plus valorisés et contribue par ses actions à rendre les métropoles encore plus attractives pour les individus lui appartenant. Ce second phénomène vient à son tour amplifier le premier, et ainsi de suite.

Mais la métropolisation n'est pas « *seulement l'affermissement du poids démographique et économique du sommet de la hiérarchie (les métropoles)* » (Leroy 2000 : 80). Nombreux sont les

[1] Précisons que, si nous nous intéressons uniquement aux pays développés puisque notre étude se situe dans le cadre français, le processus de métropolisation ne se limite pas à ceux-ci contrairement à ce que suggère Stéphane Leroy. Il s'agit d'un phénomène mondialisé qui touche aussi les pays en voie de développement, même si les conséquences ne sont pas les mêmes que dans les pays développés (Ferrier 2002) et qu'on observe – parallèlement à la domination des métropoles sur le reste des espaces urbanisés (ou non) – la perpétuation de la domination des puissants sur les faibles, c'est-à-dire des métropoles du Nord sur celles du Sud (Di Méo 2010).

auteurs qui suggèrent que cette définition est trop limitative et qu'il faut mettre en avant le fait que le processus de métropolisation se caractérise, autant qu'il est entraîné, par la mise en réseau des grandes agglomérations, avec l'idée que la connectivité devient prioritaire sur la proximité dans les relations économiques (Ascher 1998b ; Bassand 1997). À la suite du travail de Manuel Castells sur la société de l'information (1998), de nombreux auteurs s'accordent pour dire qu'avec la mondialisation néolibérale le capitalisme s'est affranchi des frontières nationales pour substituer « l'espace des flux » à « l'espace des lieux ». François Ascher (1995) insiste sur le fait que l'échelle nationale perd de son sens et que, désormais, les villes, particulièrement les plus grandes, s'inscrivent dans des flux et des réseaux internationaux. On retrouve ici une idée semblable à celle de Michel Bassand pour qui « *les métropoles exercent une centralité mondiale* » (Bassand 1997 : XIV). Il nous semble toutefois que d'être intégrées dans des réseaux internationaux ne fait pas de toutes les métropoles des métropoles mondiales (ou mégalopoles) ; c'est pourquoi il est plus pertinent de se concentrer sur la métropolisation et de différencier les villes selon qu'elles sont engagées ou non dans ce processus.

Cette évolution entraîne une mutation de la place des villes dans le processus économique global : celle-ci dépend désormais davantage de leur position dans un réseau mondial que dans un espace topographique local. La métropolisation inclut dans un même processus « *des mécanismes de concentration spatiale et de polarisation spatiale liés à l'intensification des flux de la globalisation* » (Ghorra-Gobin 2010 : 27). En d'autres termes, la concentration de valeurs dans les grandes agglomérations passe surtout par l'accumulation de flux variés rendue possible par l'avènement de la société de l'information. Celle-ci repose à la fois sur le progrès technologique (accentuation des possibilités de déplacement et de communication) et sur la globalisation de l'économie, ce qui modifie la division internationale du travail (Castells 1998). L'objectif est d'être dans les bons réseaux et d'y jouer un rôle significatif. Autrement dit, ce qui compte est « *la capacité [des métropoles] à constituer des regroupements productifs localisés comme pôles d'innovation dans le réseau global* » (Castells 1998 : 443). Le poids des métropoles dans l'économie mondiale se mesure au fait que leur influence est perceptible sur la quasi-totalité de la planète. Les rapports qu'elles entretiennent avec leur espace environnant évoluent puisqu'elles sont moins dépendantes de ce qui se joue à l'échelle locale et s'inscrivent dans une dynamique mondiale : « *la croissance des pôles semble se nourrir de la relation horizontale avec d'autres pôles plus que des relations verticales traditionnelles avec les arrière-pays* » (Veltz 2014 : 16). On assiste au déploiement de « réseaux » (Castells 1998), d'une « armature » (Bassand 1997), ou encore d'une « entité unique et virtuelle (toile) » (Di Méo 2010) à l'échelle mondiale qui lie les métropoles entre elles. Ce lien est « *le "rouage" fondamental de la globalisation ou mondialisation. Participer à cette armature est un atout considérable pour la métropole et la société qui l'englobe* » (Bassand 1997 : XIV).

Les grandes villes qui s'intègrent dans ces réseaux sont celles qui concentrent les fonctions et les équipements majeurs indispensables à l'économie mondialisée. Les métropoles se distinguent ainsi des autres agglomérations par la « supériorité » qualitative de leurs fonctions. Celle-ci leur permet d'exister dans les réseaux internationaux en s'appuyant sur le fait qu'elles bénéficient d'infrastructures significatives dans les flux à l'échelle mondiale (aéroports, grandes gares, hubs). Elles se distinguent aussi par le fait que c'est en leur sein que se génèrent et se contrôlent les échanges, là que s'organise l'information, là surtout que se dessinent et se mettent en place les innovations : en résumé c'est là que se situent les entreprises qui comptent dans l'économie mondialisée. La conséquence est que les institutions de gouvernement métropolitain collaborent avec les entreprises situées dans leur périmètre d'intervention avec qui elles partagent des intérêts communs. Cela se traduit aussi par

l'inclusion dans les métropoles de ce qui était précédemment considéré comme l'arrière-pays des grande villes : « *la métropolisation n'est donc pas un simple phénomène de croissance des grandes agglomérations. C'est un processus qui fait rentrer dans l'aire de fonctionnement quotidien de ces grandes agglomérations, des villes et des villages de plus en plus éloignés et qui engendre des morphologies urbaines de types nouveaux* » (Ascher 1998b : 18). La métropolisation a donc deux faces (Leroy 2000) : celle « extensive », à travers laquelle se trouvent regroupées dans une même dynamique l'ensemble des fonctions d'une aire urbaine, et celle « intensive », qui fait de son centre fonctionnel – qui est le plus souvent la ville-centre – le cœur de ses flux et des fonctions décisionnelles et de l'attention politique et économique.

Par conséquent, les métropoles connaissent des mutations fonctionnelles qui provoquent des évolutions morphologiques et sociales. Comme nous l'avons sous-entendu précédemment, la métropolisation est indissociable de l'étalement urbain « *qui implique le redéploiement des populations, activités, équipements des villes sur leur territoire environnant et sur de nombreuses autres communes, donnant ainsi naissance à de agglomérations urbaines très diverses* » (Bassand 1997 : XIV). Au-delà, c'est principalement la production d'un tissu urbain morphologiquement et socialement hétérogène qui marque la spécificité du processus de métropolisation. François Ascher[1] a mis en avant le fait que la vie des habitants des grandes villes s'organise entre les différents espaces qui les composent et que ceux-ci sont « *profondément hétérogènes et pas nécessairement contigus* » (1995 : 34). Il souligne l'existence d'une fragmentation métropolitaine se traduisant par l'alternance d'aires périphériques et de centralités (primaires ou secondaires) aux fonctions, à la typologie bâtie (formes urbaines, densités), et à la composition sociale variées.
Cette fragmentation, amplifiée par la métropolisation, se matérialise à la fois par la spécialisation des espaces, en continuité du *zoning*, et par la ségrégation sociale (Bassand 1997). Il s'agit là de deux mécanismes fortement imbriqués. Que ce soit pour leur assigner une résidence dans un espace défavorisé, ou, au contraire, très valorisé, « *les systèmes sociaux métropolitains constituent aussi d'implacables machines à trier et à canaliser les individus* » (Di Méo 2010 : 27). L'habitat favorisé comme les activités de commandement et à forte valeur ajoutée se concentrent dans les centralités principales, tandis que les fonctions moins valorisées, industries, commerces de masse, loisirs, habitat défavorisé, sont repoussés dans les périphéries (même s'il en demeure des vestiges dans les premiers cercles de banlieuisation). La métropolisation génère des inégalités sociales qui se traduisent spatialement par la généralisation d'un urbanisme, que l'on peut qualifier « de dépossession » (Harvey 2011), ou « d'exclusion » (Sassen 2014), qui formule un processus de polarisation sociale. La métropolisation se traduit par une dichotomie entre le dynamisme de certains espaces, choisis comme vitrines de l'innovation, et le délaissement de ceux dont le potentiel est évalué négativement par les décideurs politiques et les investisseurs.
La ségrégation socio-spatiale liée à la métropolisation – Claude Lacour (2008) parle de « métroségrégation » – n'est pas uniquement entraînée par l'enchérissement des espaces les mieux valorisés, ceux qui sont situés dans les centralités, qui provoque la gentrification des quartiers populaires et entraîne leurs habitants de plus en plus loin des centralités

[1] En 1995, François Ascher propose de renouveler le vocabulaire en laissant le terme de métropoles aux grandes villes héritées de la révolution industrielle et d'utiliser celui de « métapoles » (et de « métapolisation ») pour désigner les évolutions qu'elles subissent à la fin du XXe siècle en raison du développement des mobilités et des technologies de l'information et de la communication (Ascher 1995). Si le vocable proposé n'a pas été très repris, sa réflexion a permis d'insister sur l'importance de certains phénomènes dans l'organisation spatiale contemporaine.

(Clerval 2013). Elle est aussi une des conséquences de la montée de l'individualisme[1] et de l'individuation (Ascher 1995 ; Martucelli 2001). Cette montée conduit les habitants les plus aisés à rechercher des lieux de vie correspondant à des représentations et des modes de vie plus spécifiques ou personnalisés, à partir de critères non seulement économiques mais aussi, voire surtout, sociaux et culturels. Ceci s'accompagne de logiques de repli des populations les plus aisées dans un entre-soi vécu comme confortable et protecteur (Bassand 1997). Le partage des avantages est loin d'être une conséquence de la métropolisation, malgré l'importance de la valeur « mélange » dans les discours politiques des tenants de la mixité sociale (Collet 2015 ; Schnapper 2005). Certaines catégories, ou groupes, d'habitants participent autant que les acteurs économiques ou les pouvoir publics à mettre en œuvre « *une puissante machine ségrégative* » (Di Méo 2010 : 29) et à développer un sorte d'idéal de l'enclave urbaine (ibid.)[2]. Ce qui n'est pas sans relever d'un certain paradoxe puisque « *le néo-libéralisme qui contribue à produire la métropolisation et ses formes résidentielles, engendre avec elles des systèmes réglementaires coercitifs, assez peu libéraux* » (ibid. : 34)[3]. Socialement et matériellement, la métropolisation se présente comme un processus généralisé de spatialisation inégalitaire.

1.1.2. Attirer les capitaux et les hommes pour exister dans la compétition interurbaine

Le caractère généralisé de la métropolisation alimente le débat – initié par Françoise Choay (1994) et François Ascher (1995) – sur la disparition des villes au profit d'aires ou de régions totalement urbanisées au sein desquelles les habitants se déplaceraient au gré de leurs activités (logement, travail, consommation). Une contribution intéressante à ce débat – centrée sur la problématique voisine de la proximité – est celle de Saskia Sassen (1996). Par le terme de « ville globale », elle traduit l'idée de concentration, qu'elle qualifie de monopolistique, par les grandes villes des fonctions décisionnelles mais, surtout, des activités les plus génératrices de profits et d'innovation (industrie des services, de l'information et de la communication, finance). L'une des idées fortes de sa thèse est que le développement des technologies de l'information et de la communication, qui rendent possible l'hypermobilité du capital et des individus (des classes dominantes), n'a pas fait disparaître l'importance de la proximité. Saskia Sassen[4] explique que cette proximité demeure essentielle dans la prise de décision politique comme économique et est perçue comme nécessaire dans le contexte du développement de ces technologies. En d'autres termes, la globalisation de l'économie, sa décentralisation, et sa dématérialisation, renforcent le besoin d'une coordination centralisée et gérée par des décideurs en contact immédiat. Ceci renforce le pouvoir d'attraction des plus grandes villes.
Selon Guy Di Méo, les rapports entre métropoles, fondés sur les flux, sont à la fois plus souples et plus denses. C'est parce que « *la quasi-totalité des couches sociales des populations du monde*

[1] L'individualisme est compris ici comme la tendance des individus à prendre des décisions et agir en accordant la primauté à leurs intérêts personnels (plutôt que ceux de leurs groupes sociaux d'appartenance ou de la société).
[2] Si ce phénomène est clairement amplifié dans le contexte néolibéral, il est plus ancien. Voici par exemple ce qu'écrit Henri Lefebvre en 1968 dans *Le droit à la ville* : « *Les quartiers résidentiels, à leur manière, sont des ghettos; les gens de haut standing par les revenus ou le pouvoir en viennent à s'isoler eux-mêmes dans des ghettos de la richesse* » (2009 : 99). Il considère qu'il s'agit là d'une traduction spatiale des stratégies de classes : « *socialement et politiquement, les stratégies de classes (inconscientes ou conscientes) visent la ségrégation* » (ibid.). Il précise ensuite sa pensée en expliquant que la machine ségrégative se fait essentiellement aux dépens de la classe ouvrière qui se retrouve « *expulsée de la ville traditionnelle, privée de la vie urbaine actuelle ou possible* » (2009 : 106).
[3] Un paradoxe qui dépend largement de l'échelon auquel on l'analyse puisque le phénomène peut être vu comme l'exercice de grandes libertés dans un cadre très défini.
[4] Un constat partagé, notamment, par Pierre Veltz (2014 (1996)).

dépendent de ces flux [que] les centres émetteurs des métropoles qui les diffusent s'affirment plus omnipotents que jamais » (Di Méo 2010 : 24). Le regroupement spatial demeure donc un facteur important. Il se caractérise par la concentration de certains types d'activités dans certaines métropoles ou, plus localement, dans certains espaces de celles-ci, « *en raison des opportunités de rencontres informelles entre individus relevant d'entreprises ou encore d'institutions différentes mais appartenant toutes au même secteur industriel* » (Ghorra-Gobin 2010 : 29). Même si cela peut sembler paradoxal, les métropoles, dont l'importance dans l'échiquier économique est renforcée par l'importance des flux de capitaux et de donnés, « fixent » les fonctions et les décideurs. Le processus de métropolisation renforce ainsi certains espaces (les métropoles) aux dépens d'autres et n'évacue pas totalement la dimension topographique. Plus généralement, si elle rend la localisation géographique moins déterminante qu'elle n'a pu l'être dans la bonne marche de l'économie de marché, la métropolisation n'élude pas la question de l'appropriation de l'espace. Les métropoles et les espaces qui les composent ne sont pas rendus indifférents ou interchangeables, ni pour ceux qui les conçoivent, ni pour ceux qui les habitent (Puissant et Lacour 1999). D'abord parce qu'ils dictent toujours leurs conditions matérielles d'existence, leurs travail, logement, accès aux services et consommations (Veltz 2014). Ensuite parce qu'ils sont particulièrement présents dans leurs représentations, à travers la rhétorique du projet, de l'identité ou du « local » pour les premiers, à travers l'attachement ou l'ancrage dans une ville, un arrondissement, un quartier pour les seconds. « *En réalité, les logiques globales de réseau profitent, plus qu'elles ne pâtissent, des tyrannies d'une proximité nécessaire aux populations les plus fragiles (solidarité). Ces effets de proximité ne se bornent pas aux sphères de l'habiter, ils servent aussi le développement des activités les plus prestigieuses et les plus stratégiques de production, de finance et de recherche* » (Di Méo 2010 : 29). C'est à partir de ce constat que les métropoles travaillent à déployer des arguments pour se distinguer des autres, en mettant leurs atouts en avant.

Les formes politiques, économiques et spatiales de la métropolisation découlent directement de la nécessité d'adaptation des États et des échelons de gouvernement inférieurs aux impératifs de la mondialisation. Alors que le rôle de la distance topographique s'estompe dans une grande part des échanges économiques, les grandes villes en « *demeurent plus que jamais les principaux capteurs et redistributeurs* » (Leroy 2000 : 79). Elles agissent pour gagner, conserver, ou améliorer leur compétitivité dans la compétition interurbaine (ou « inter-métropolitaine »), ce afin d'attirer des capitaux (Négrier 2005). Dans une économie mondiale ouverte, les villes sont en concurrence pour attirer des investissements. Les stratégies qu'elles mettent en œuvre cherchent à faire correspondre ce qu'elles offrent aux besoins et aux attentes des acteurs économiques. C'est pour s'adapter à ces attentes que la gouvernance des villes s'est placée sur le registre entrepreneurial (Hall et Hubbard 1996), ce qui s'est notamment traduit par la multiplication du recours aux grands projets et évènements (Lallement 2007). Toutes les villes se donnent les mêmes objectifs et affichent les mêmes priorités : se doter des conditions les plus favorables pour séduire les investisseurs, les entreprises, les touristes et au final l'incontournable « classe créative » (Florida 2002). Ce phénomène est amplifié dans les métropoles qui mettent au point des stratégies pour se distinguer sur la scène internationale et gagner le capital symbolique qui entraînera l'arrivée du capital économique.
Cette concurrence n'est pas un phénomène récent (Le Galès 1993) et ne concerne pas que les grandes villes, mais renforce leur place parce qu'elle impose une exigence de rationalité et d'efficacité des gouvernements locaux – donc de la carte politique et administrative (Négrier 2005) – alors que les frontières et les distances sont négligées par l'économie

mondialisée[1]. Dans la compétition entre métropoles, la hiérarchie s'établit aujourd'hui au niveau international[2]. Bien sûr, la compétition est avant tout économique et les classements auxquels élus et fonctionnaires se réfèrent sont pour la plupart construits à partir d'indicateurs économiques et financiers (Leroy 2000 ; Levratto et Torrès 2010). Pour briller dans ces classements, les métropoles s'appuient à la fois sur des mutations fonctionnelles, morphologiques et politiques, ce grâce à la définition de stratégies en termes d'image et de populations cibles. C'est en ce sens que la métropolisation est avant tout un processus : il s'agit pour ceux qui gouvernent les grandes agglomérations de les « métropoliser ». Tous aspirent au statut de métropole, ou en tous cas au fait de « grossir », parce que cela est synonyme de concentration de pouvoir et de capitaux, donc de compétitivité. Ce qui distingue une ville ayant réussi son processus de métropolisation est sa capacité à accéder et à se positionner sur la scène internationale (Leroy 2000 ; Payre 2013), un accès et un positionnement afférents à sa capacité à se distinguer par ses innovations.



Figure 22. Affiche de l'exposition « Lyon l'internationale ! »[3] (2013) (source : Ville de Lyon)

Si les entreprises, particulièrement les multinationales, détiennent un pouvoir de plus en plus fort, les acteurs publics conservent un rôle décisif dans l'aménagement de l'espace ; dès lors « *les États (et les villes) doivent entrer dans l'arène de la concurrence internationale et conduire leurs politiques de manière à améliorer la compétitivité (de leurs entreprises) et la qualité des facteurs*

[1] Plus justement alors que le sens qu'on leur accordait précédemment évolue vers une forme de virtualité dans le cadre de la circulation de biens, des informations et de capitaux (formalités et procédures administratives et taxes pour les frontières, coûts de transport ou de transmission pour les distances).

[2] C'est-à-dire, pour les métropoles françaises, à l'échelle européenne d'abord, mondiale ensuite. Lorsque les concepteurs que nous avons interrogés évoquent cette compétition, c'est d'abord par rapport à d'autres métropoles européennes qu'ils situent Lyon et Nantes.

[3] Cette exposition était présentée « *dans le cadre d'une opération sur le rayonnement international et la capacité d'innovation de la Ville de Lyon* » (Archives-Lyon.fr) qui s'est tenue du 15 mai au 31 octobre 2013. L'affiche est formée de symboles métropolitains lyonnais (hôtel de ville, opéra, *skyline* de la Part-Dieu, fontaine de la place des Terreaux, aéroport, gare) dont quatre sont des bâtiments du quartier Confluence (siège de la Région Rhône-Alpes, Cube Orange et Cube Vert, la Sucrière) et de leur ombre composée, elle, de bâtiments symbolisant des métropoles mondiales (New York, Sydney, Londres, Dubaï)

productifs de leurs territoires » (Castells 1998 : 118). Le rôle de l'État évolue vers le fait d'aider ses métropoles à être compétitives dans l'espace des flux. D'une part, ceci passe par le fait de réaliser des « *investissements publics permettant de renforcer ses infrastructures sociale (scolarité, enseignement, recherche) et technique (axes routiers, aéroports, réseaux divers)* » (Ghorra-Gobin 2010 : 30). D'autre part, ce nouveau rôle conduit l'État, notamment en France, à permettre aux acteurs territoriaux – particulièrement ceux des grandes villes – d'acquérir des pouvoirs supplémentaires dans le cadre des politiques successives de décentralisation (Tronguoy 2011). La métropolisation se traduit donc par une double dynamique : alors que l'échelle de circulation des flux et de la compétition économique est désormais mondiale, les acteurs impliqués sont, eux, plus petits que ne le sont les États. La compétition se joue à un niveau à la fois supérieur et inférieur à ces mêmes États.
Ayant intégré les pratiques du secteur privé (cf. chapitre 3, partie 1.1.3.), les collectivités territoriales développent des stratégies s'appuyant sur la réalisation de symboles métropolitains qui prennent la forme de grands projets architecturaux et urbains, sur l'organisation de grands évènements, et sur le déploiement d'une communication massive. Dans un contexte de standardisation de la production de l'urbain, où « *la "ville (métropole) générique" gagne du terrain (…) dans l'ordre des représentations, de l'idéel et des symboles, l'originalité des lieux et des villes perdure* » (Di Méo 2010 : 27). Dans la compétition qu'elles se livrent, les métropoles sont en quête perpétuelle de capital symbolique (cf. chapitre 3, partie 1.2.1.), quête qui passe par la mobilisation, voire l'instrumentalisation, de référents appartenant à la fois à la conformité (aux valeurs de l'idéologie dominante), et à la distinction. Elles agissent en tentant de valoriser leurs avantages compétitifs (ceux qui sont déjà là) et de s'internationaliser – au sens d'afficher leur conformité aux valeurs qui dominent actuellement dans les discours sur la ville contemporaine et sa production.

1.2. La généralisation du développement urbain durable

1.2.1. De quoi le développement urbain durable est-il le nom ?

Parmi ces valeurs se retrouvent celles qui sont associées à l'innovation, au management, à la culture et à l'art, ou encore à la démocratie participative et, c'est l'objet de cette partie, au développement durable. Comme les notions de projet et de métropolisation, la généalogie de cette notion est intimement liée au néolibéralisme même si, à la différence de celles-là, elle était, à ses origines du moins, pensée pour subvertir l'idéologie capitaliste. Instrumentalisé dès ses prémisses (cf. ci-après), le développement durable se trouve désormais intégré au néolibéralisme dont il peut être considéré comme la déclinaison environnementale et sociale.
Le développement durable s'est imposé mondialement comme un objectif politique et social à atteindre (Offner et Pourchez 2007), de sorte que l'on peut dire que la ville est aujourd'hui produite dans un contexte d'injonction(s)[1] au développement durable (Hamman 2014). Cette

[1] Nous suggérons ici la possibilité de l'usage du pluriel pour signifier que ce qu'on peut qualifier d'injonction (au singulier) provient d'émetteurs différents. Parmi ceux-ci figurent les pouvoirs publics sous diverses formes nationales (ADEME, Ministère de l'Environnement, Caisse des Dépôts et Consignations) ou internationales (GIEC, programmes ou conférences émanant de l'Union Européenne ou des Nations Unies), des associations, ONG aux groupements plus ou moins militants (Fédération Nicolas Hulot, WWF), des entreprises tirant partie du développement de technologie ou de services qualifiés de durables ou participant à l'économie verte (Barbier 2012), des médias, des individus… C'est cette diversité et l'omniprésence du développement durable dans tous les domaines sociaux, politiques ou économiques qui conduit à parler d'injonction(s).

injonction s'inscrit dans une large redéfinition des rapports que les sociétés entretiennent avec le risque et l'incertitude (Ascher 2001). Elle pose comme impérieuse la nécessité de maîtriser l'avenir et se décline en autant de programmes et de politiques qui permettent de définir collectivement et *a priori* les objectifs du développement durable (Navez-Bouchanine 2007). Cette injonction se concrétise sous forme de règles de conduite et de réalisations matérielles, qui incitent les individus à déployer un ensemble de pratiques qui seraient plus vertueuses (Renauld 2012). Pour être désirable ou aimable, essentiellement afin de se vendre, la ville doit désormais s'afficher durable (Charmes et Souami 2009). De sorte que « *la médiatisation des projets urbains durables prend des allures de course de vitesse entre agglomérations* » (Devisme *et al.* 2009 : 89). Avant de nous intéresser à ces réalisations et aux pratiques qui s'y déploient à travers les projets urbains identifiés comme des écoquartiers (partie 2 de ce chapitre), penchons-nous d'abord sur ces valeurs (ou vertus ?) et leur intégration progressive à l'idéologie dominante et à la norme quotidienne de la production de la ville.

Le développement durable se présente comme un ensemble de valeurs incontournables sur la scène politique contemporaine. Permettant des représentations variées à partir de ces valeurs, il fournit un cadre de référence pour l'action visant théoriquement à inscrire « *la sphère des activités humaines dans un espace-temps élargi, celui de la planète considérée dans son devenir* » (Emelianoff *et al.* 2003 : 249). Rapporté à l'urbanisme, ce cadre se manifeste surtout par le renouvellement du vocabulaire avec des mots clefs comme « biodiversité », « changement climatique », « performance énergétique », « mixité sociale » ou « vivre-ensemble ». Ce vocabulaire performatif a vocation à s'appliquer à toutes les échelles spatiales, du logement à la planète entière. Le développement urbain durable est présenté comme ayant une portée planétaire et multiscalaire, ainsi que le proclame le slogan « *penser global, agir local* »[1].
Pour qualifier cet ensemble de valeurs – le développement durable et son versant urbain - ses promoteurs emploient le terme d'utopie (Emelianoff et Stegassy 2010 ; Mancebo 2008 ; Villalba 2009). Cette conception utopique introduit l'idée qu'il serait de l'ordre du changement ou de la volonté de changement des sociétés occidentales vers une conception plus vertueuse et respectueuse de l'habitabilité du monde. Une utopie – aujourd'hui largement partagée et parfois qualifiée de « politiquement correcte » (Morvan 2000) – qu'il s'agit pour les destinateurs de la ville de mettre en œuvre pour transformer fondamentalement les modes de vie et organisations humaines actuelles. Si nous expliquons dans la partie suivante (1.2.2.) pourquoi nous pensons qu'il ne s'agit pas d'une utopie mais plutôt d'une idéologie ou de la déclinaison d'une idéologie (en l'occurrence le néolibéralisme), explorons plus avant cette proposition, considérant qu'elle s'explique par l'histoire du développement durable et qu'elle éclaire le développement des recherches et l'état de l'art sur la question (1.2.3).
Le développement durable, tel que généralement présenté, est, avant toute autre considération, un concept synthétique. Il propose la synthèse, selon les formulations, de l'économie, du social et de l'environnement ou du développement économique, de l'équité sociale et de la préservation de l'environnement, ou encore, troisième formulation, la synthèse non du triplet ainsi formé mais des intersections de ces trois éléments pris deux à deux : l'équitable, le vivable et le viable (Mancebo 2008). Ce qu'il importe ici de noter est le caractère synthétique du concept, qui lui confère à la fois sa valeur singulière, et en même temps sa difficulté d'application pratique, s'éloignant de sa valeur première : présenté de cette façon le

[1] Formule dont la paternité est le plus souvent attribuée à René Dubos lors du Sommet de la Terre de Stockholm (1972).

développement durable fixe un cap, un but. Cette synthèse, qui semble inatteignable dès que l'acteur, le groupe social ou la société veut l'appliquer concrètement, est celle d'une utopie : elle vise à composer une cité idéale (Redeker 2003 ; Ricoeur 1997). Définie de la sorte, la quête de la durabilité s'apparente à une quête de changement de l'ordre établi, donc à une utopie à laquelle qui engage chacun et tous, qui est pensée, portée et organisée dans un but de transformation, de remise en cause des fondements de l'autorité et du fonctionnement du système politique en place (Ricoeur 1997) et porteuse de l'espoir en ce changement (Deléage 2008). Mais cette définition résiste-t-elle à un questionnement pratique et historique ?

Les prémices du développement durable sont souvent associées à *Notre avenir à tous*, l'ouvrage de Gro Harlem Bruntland (1987), plus connu sous le nom de rapport Brundtland, qui propose une première définition, maintes fois reprise depuis : « *un mode de développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre les capacités des générations futures à répondre aux leurs* ». Le développement durable est en fait directement l'héritier d'un courant de pensée plus ancien, celui de l'écologie politique, qui s'est développé à partir de la fin des années 1960 (Mancebo 2008). Une écologie politique formée originalement de mouvements épars influencés par le pacifisme, l'anarchisme, le tiers-mondisme, l'anti-industrialisme ou le féminisme (Desguerriers *et al.* 2012). Les origines du développement durable sont à chercher dans la contestation du productivisme par les mouvements sociaux de cette période, à la fois en raison de la destruction de l'environnement qu'il induit et des inégalités sociales qu'il génère. Dès ses prémices, la question de l'habitat est centrale, caractérisée par un lien très fort avec les communautés militantes de l'époque (Mancebo 2008). Les mouvements de l'écologie politique, qui se positionnent à la fois en rupture avec le capitalisme et avec les régimes communistes, militent pour l'autogestion, la redistribution des richesses, ou la sortie du nucléaire. Le projet politique, anticapitaliste, antiproductiviste et autogestionnaire, est utopique dans le sens où il vise à modifier radicalement l'organisation de la société en changeant le système de valeurs (Ricoeur 1997).

Quelques figures et dates marquent cette période à l'échelle mondiale et nationale, avec notamment la publication en 1972 de *The Limits to Growth*, ouvrage fondateur du Club de Rome[1] et la candidature de René Dumont aux élections présidentielles françaises de 1974. Ces deux événements illustrent comment, dès son émergence dans la sphère militante, le développement durable et ses problématiques – protection de l'environnement et lutte contre le réchauffement climatique en tête – se sont rapidement institutionnalisés jusqu'à leur intégration totale actuelle. Dès 1972, l'ONU organise le premier Sommet de la Terre[2], à Stockholm, avec l'objectif explicite de réfléchir aux moyens de répandre le développement durable mondialement. À partir des années 1980, le développement durable entre progressivement dans la sphère médiatique et politique « classique ». C'est encore l'ONU qui crée la Commission mondiale sur l'environnement et le développement (CMED) en 1983, puis le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) en 1988.

[1] Le Club de Rome rassemble depuis sa fondation en 1968 des intellectuels et des scientifiques mais aussi des hauts fonctionnaires et des industriels. Le Club de Rome est à l'origine des notions de développement durable et d'empreinte écologique. Ses réflexions et travaux portent essentiellement sur les thématiques environnementales mais il travaille aussi, par exemple, sur la gouvernance d'Internet ou sur des thématiques comme l'éducation ou les inégalités (cf. http://www.clubofrome.org/). Soutenu financièrement à la fois par des collectivités territoriales (essentiellement suisses, autrichiennes et allemandes), des institutions bancaires et des fondations, il s'affiche actuellement derrière le slogan « *Change the story, change the future - A living economy for a living earth* ».

[2] Quatre autres ont suivi, tous les 10 ans : Nairobi en 1982, Rio en 1992, Johannesburg en 2002 et Rio (+20) en 2012.

Commandé par la CMED, le rapport Bruntland est déjà beaucoup moins « radical » que ne pouvaient l'être les écrits précédents : il ne prône plus, de quelque façon que ce soit, la rupture avec le capitalisme. Sur le plan de l'habitat, l'institutionnalisation attendra un peu plus longtemps avec la perduration d'expériences communautaires plus ou moins ambitieuses. Le dernier épisode de ce type est sans doute l'installation de plusieurs centaines de militants écologistes dans la friche militaire de Vauban, à Fribourg-en-Brisgau, à partir de 1992. S'en suit une institutionnalisation progressive du projet. En 1996, la mairie lance une opération de renouvellement de l'ancienne caserne, en s'appuyant sur les principes du développement durable (notamment la co-construction), pour construire ce qui devient plus tard l'écoquartier de référence en Europe (Gaillard et Matthey 2011a). À l'image de cette expérience, les années 1990 sont celles du passage dans la norme politique. Les sommets, les conférences et les accords internationaux se multiplient : Sommet de la Terre à Rio en 1992, première conférence des villes durables à Aalborg en 1994 (charte du même nom la même année), protocole de Kyoto en 1997. C'est à partir du milieu de cette période que vont émerger les premiers écoquartiers dans les villes du Nord de l'Europe (cf. partie 2 de ce chapitre). Les années 2000 sont celles de l'intégration du développement durable dans le fonctionnement normal de l'économie. Le flou des contours du développement durable, ainsi que son absence de prescription sur les moyens, l'ont progressivement rendu hégémonique puisque permettant à tous, entreprises, ONG, hommes politiques, de s'y retrouver (Hamman 2011b). Ses aspects trop contestataires de l'économie capitaliste se sont progressivement effacés et le pilier économique a gagné du poids, aux dépens des piliers social et environnemental. L'institutionnalisation est totale puisqu'il est désormais intégré systématiquement à l'action publique et à la loi.

En matière d'urbanisme, si c'est la Charte d'Aalborg qui fait figure de texte de référence en matière d'expression des orientations générales (Emelianoff 2007), cela s'est d'abord caractérisé en France par l'instauration en 2000, *via* la loi SRU, par la présence d'un document, nommé Projet d'Aménagement et de Développement Durable (PADD), au sein des documents de planification que sont les PLU et les SCoT. En 2009, c'est la loi Grenelle 1 qui introduit le terme d'écoquartier dans la loi française et qui incite les villes à en ériger avant 2012. L'État lance deux concours ÉcoQuartier en 2009 et 2011 puis transforme cette politique en labellisation à partir de 2012. Parallèlement, cela s'est matérialisé dans le domaine de construction par l'introduction des réglementations thermiques (RT) successives (en 2000, 2005 puis 2012) dans une logique d'exigence croissante des performances.

Cette intégration progressive dans la norme et la règle a, selon François Mancebo (2008 : 38), conduit le développement durable, sous sa forme actuelle, à se concentrer autour de cinq grands principes :

> « *- ne pas externaliser les effets environnementaux de nos actions ;*
> *- ne pas limiter les critères d'efficacité économique à la seule rentabilité à court terme ;*
> *- ne pas imposer des modèles dogmatiques afin que les politiques proposées soient culturellement acceptables ;*
> *- veiller à l'équité des solutions proposées puisque, pour que le développement soit pérenne, il convient que chacun y trouve son compte d'une manière ou d'une autre ;*
> *- prendre en compte hétérogénéité spatiale et territoire, car les mêmes activités ont des impacts environnementaux, économiques et sociaux différents selon leur localisation.* »

On voit, à travers ces cinq grands principes, que la prétention utopique du développement durable s'est quelque peu émoussée en abandonnant la remise en cause des valeurs de

l'économie de marché et de la démocratie représentative mais en proposant de les rendre plus performantes écologiquement et socialement, ce en s'appuyant sur les valeurs d'équité et de viabilité ou d'acceptabilité. Le développement durable s'est ainsi progressivement rapproché de l'idéologie néolibérale. Comme elle, il est présent dans la plupart des sphères de l'action et en premier lieu dans celle de la production de la ville. Nous distinguons les expressions « ville durable », qui est l'horizon que le développement durable se fixe en matière d'urbanisme et sur laquelle nous ne travaillons pas ; et « développement urbain durable » qui désigne à la fois le versant spatial du développement durable et les politiques qui le mettent concrètement en œuvre (Emelianoff *et al.* 2003). Ce dernier se donne toujours à la fois pour objectif de revoir le fonctionnement démocratique des villes, leur équilibre social et leur intégration dans l'environnement (réconciliation de la ville et la nature, lutte contre le réchauffement climatique et les pollutions). Cependant, la participation s'est progressivement substituée à l'autogestion, la mixité sociale au projet de redistribution des richesses, et l'économie verte – fondée sur la production d'énergie renouvelable et de technologies économes ou de traitement des nuisances – à la contestation du productivisme.

Le développement urbain durable fait aujourd'hui partie de ce que certains qualifient de « *nouvelle doxa* » (Cassaigne 2009) de la production contemporaine de l'urbain. Il diffuse un discours global qui ne se limite pas à l'appel à la protection de l'environnement, à la lutte contre le réchauffement climatique et à la mise en œuvre de technologies dites « vertes ». Il participe aussi d'une injonction à la participation (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.) et à la fabrication d'une ville socialement et fonctionnellement mixte[1]. Ce qui caractérise la production de la ville à l'ère du durable est donc un syncrétisme normatif, intégrant dans une même rhétorique des notions qui se complètent mutuellement : le local, le développement économique, l'identité, la démocratie participative, la mixité sociale, la qualité de vie, le bien-être, l'écologie, la sécurité. Un syncrétisme qui se caractérise par la fusion de mots d'ordre ou doctrines variés autour du projet politique et économique néolibéral. La participation (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.), la mixité sociale (Clerval 2013), les aménités paysagères (Viel *et al.* 2012), ou encore la qualité de vie (Tobelem-Zanin 1997), sont autant de nouveaux mots d'ordre pour les collectivités territoriales en quête d'excellence sur la scène nationale ou internationale.
Ces mots d'ordre orientent la conception des projets – le plus souvent dans une perspective techniciste (Renauld 2012), encore qu'ils s'adressent aussi directement à leurs futurs usagers avec une forte dimension morale. Le développement urbain durable – que Vincent Renauld (2012) et Pascal Tozzi associent à une idéologie néo-hygiéniste – diffuse en effet « *des attendus comportementaux* », c'est-à-dire des « *prescriptions visant à transformer les habitants d'écoquartiers en "écocitoyens", avec des mises en ordres et des mises à distance afférentes, tant morales que sociales* » (Tozzi 2013 : 106). Les discours des destinateurs valorisent des modes de vie « citoyens », « responsables » ou « vertueux » (les deux premiers termes étant souvent associés aux préfixe « éco »). Des modes de vie qu'ils opposent à ceux qui seraient « irresponsables » ou « égoïstes ». De nouveaux métiers se développent même pour éduquer les habitants, véritables « *éducateurs en savoir-faire et savoir-vivre* » (Renauld 2012 : 252) qui sont chargés de « *résoudre ce problème posé par les usages sociaux aux acteurs économiques* » (ibid.). Pascal Tozzi explique qu'il « *s'agit, en creux ou de façon explicite, de dénoncer les pratiques sociales*

[1] Citons, par exemple, la *Notice explicative du dossier de candidature au concours ÉcoQuartier 2008/2009* qui contient des conseils à l'orientation des politiques comprenant un volet « *pilier social et sociétal* » reposant sur deux points : l'« *organisation de la gouvernance* » et « *organiser la mixité sociale et fonctionnelle de l'écoquartier* ».

jugées "dangereuses", "perverses", "polluantes", "agressives", ou "inciviques", c'est-à-dire "non conformes" aux relations sociales et écologiques que prône la part d'idéologie néo-hygiéniste traversant le discours ambiant de la durabilité urbaine » (Tozzi 2013 : 106). À l'inverse, les pratiques conformes au développement durable sont, elles, valorisées et promues : le « bon » citoyen « *doit participer activement aux processus démocratiques locaux, aux activités conviviales et solidaires du quartier, choisir les matériaux et plantes selon des critères stricts, trier et composter ses déchets, économiser l'énergie et l'eau potable tout en réutilisant celle de pluie, manger bio, local et équilibré, occuper les espaces verts* » (ibid. : 107). On retrouve ici le double raisonnement d'invalidation et de validation qui caractérise l'idéologie selon Pierre Ansart (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.), ce qui renforce notre propos selon lequel le développement durable doit être abordé aujourd'hui non comme une utopie mais bien comme une idéologie. Les attendus comportementaux qui accompagnent la mise en œuvre du développement urbain durable ont avant tout pour objectif non pas de « *fabriquer des objets selon les usages, mais de renouveler une offre en nouveautés techniques exigée par le système économique de production* » (Renauld 2012 : 253). L'auteur suggère même qu'à la figure de l'homme moderne du capitalisme fordiste a aujourd'hui succédé celle de l'« homme durable » du capitalisme néolibéral, comme elle « *encastrée dans [son] système économique contemporain et dominant* » (Renauld 2012 : 261).

1.2.2. Le développement urbain durable, idéologie dominante de la production contemporaine de l'urbain

Comment se traduit la généralisation du développement durable dans la production de l'urbain ? Cyria Emelianoff et ses collègues (2003) identifient trois principales caractéristiques des politiques de développement durable. Premièrement, le développement durable serait victime de la facilité qu'il y a à en détourner le sens à des fins de « *marketing, [de] langue de bois, [d'] opportunisme, [d'] ingérence* » (Emelianoff *et al.* 2003 : 250). Deuxièmement, parce que le développement durable « *n'empêche pas l'aggravation des problèmes écologiques et sociaux* » (ibid.) mais s'accompagne d'une sensibilisation renforçant une forme d'impuissance collective, il nourrirait « *un profond scepticisme sur [son] caractère opératoire* » (ibid.). Troisièmement, son intégration à la *doxa*, après être passé par une phase de rejet très forte, s'accompagne d'un affaiblissement de la portée de la notion. Elle a « *rejoint le monde des évidences et vérités consensuelles, sans que ses implications soient acceptées ni même souvent pesées. Le développement durable a ainsi transité dans les consciences d'une zone de non-lieu (utopie, etc.) à une situation d'ubiquité qui désamorce son potentiel de mise en question* » (ibid.)[1]. Tout en admettant que le portrait ici dressé est pertinent, il est possible de retourner le propos et de considérer que ces caractéristiques ne sont pas les faiblesses du développement durable mais ses forces. Ne sont-elles pas celles qui lui ont permis d'acquérir une importance dans la sphère politique que ses origines contestataires et utopiques ne laissaient pas forcément présager ? La malléabilité de la notion de développement durable ne peut-elle pas être considérée comme une des raisons majeures de son succès, voire la condition même qui permet sa diffusion dans les discours et les pratiques (Hamman 2011b) ? Parce qu'elle s'accommode facilement des utilisations qu'on veut bien en faire, ne permet-elle pas aux acteurs qui s'en saisissent de s'en revendiquer et de se l'approprier pour qualifier leurs pratiques ?
Selon cette perspective, le développement durable qualifie davantage un continuum de valeurs dont il s'agit de se réclamer pour montrer son « exemplarité » et sa conformité. Dans

[1] Idée que nous retrouvons dans les entretiens réalisés avec les concepteurs sous la formule de « *bon sens* ».

sa mise en pratique, il se présente pour les destinateurs des projets urbains comme un concept performatif : dire que l'on fait du développement durable, c'est déjà en faire. En ce qui concerne l'urbanisme, le développement urbain durable ne propose pas de modèle[1] précis pour faire la ville, comme peuvaient l'être, par exemple, les grands ensembles, l'haussmannien ou les cités jardins. Il se présente davantage comme un système de valeurs, une norme (Gaillard et Matthey 2011b), qu'il s'agit de traduire matériellement. Ce n'est toutefois pas parce que la notion est malléable, et que le développement durable peut être lu comme « *le succès du flou* » (Hamman et Blanc 2009 : 20), que ses traductions concrètes sont diversifiées. Renforcés par la circulation de *packages* technologiques, ce que l'on nomme souvent « bonnes pratiques » (Devisme *et al.* 2007 ; Navez-Bouchanine 2007), les projets d'aménagement portant le sceau du durable se traduisent par l'application de procédés de conception et de fabrication standardisés, l'emploi d'outils identiques (ZAC, SEM, SPLA[2]) et d'instruments normatifs (chartes, démarches, labels et autres instruments d'évaluation essentiellement environnementaux et techniques) (Hamman et Blanc 2009). Ainsi étiquetés, ces projets se présentent comme les produits d'une période dès à présent identifiable : les projets urbains des années 2000 et 2010 ne sont pas moins comparables entre eux que les lotissements pavillonnaires des années 1980-1990 ou les grands ensembles des années 1950-60 ; ils sont les figures de la production contemporaine de la ville.

Si l'idée du développement urbain durable comme utopie est toujours présente dans les discours institutionnels, politiques et marketing, et qu'elle imprègne ceux des premiers habitants des espaces qualifiés de durable (Emelianoff et Stegassy 2010), ainsi qu'un certain nombre d'écrits scientifiques, il nous faut l'interroger à l'aune du contexte de production de ces mêmes espaces. En effet, s'ils « prêchent » pour un meilleur avenir, ces espaces émergent dans un contexte très concret qui est marqué par la compétition interurbaine et la nécessité d'attirer des capitaux sur les projets (voir partie 1.1. de ce chapitre). L'enjeu, pour ceux qui les produisent, est à la fois de se distinguer par leur excellence et de se conformer aux exigences d'exemplarité et de conformité aux valeurs de cette modernité vertueuse. C'est là un moyen d'acquérir du capital symbolique et d'attirer des investisseurs. Le développement durable et ses traductions urbanistiques – à la fois matérielles et discursives – sont essentiellement la démonstration de la capacité des élus et des concepteurs à ancrer leurs réalisations dans l'idéologie dominante du jeune XXIe siècle. Nous employons ici le terme d'idéologie en l'opposant à celui d'utopie à la manière de Paul Ricoeur (1997) selon qui, rappelons-le, on peut

[1] Selon la définition de Françoise Choay, le modèle se caractérise par son exemplarité et sa reproductibilité (Choay 1996 (1980)).

[2] Une ZAC, zone d'aménagement concertée, est la procédure publique d'aménagement de l'espace urbain la plus couramment employée, les règles d'urbanisme qui s'y appliquent sont définis dans le plan local d'urbanisme (PLU). Bottière-Chénaie et Confluence sont des ZAC. Une SEM est une société d'économie mixte, en l'occurrence nous nous intéressons à celles chargées par les collectivités d'aménager leur territoire. Une partie d'entre elles se transforment aujourd'hui en SPL, société publique locale. Une SPL, par exemple une SPLA (société publique locale d'aménagement) a un capital 100% public. L'aménageur de Bottière-Chénaie, Nantes Métropole Aménagement, est une SPL chargée de l'aménagement de la plupart des projets de l'agglomération nantaise (la SPL a pris le relai de la SEM Nantes Aménagement). Ce type de structure a été rendu possible en 2006 essentiellement pour éviter les obligations de mise en concurrence qui s'appliquent aux SEM (Delaunay *et al.* 2011). En urbanisme, cela permet notamment aux collectivités de mettre en place des structures dédiées à un projet particulier. Aménageur de Confluence, la SPLA Lyon Confluence a été élaborée sur ce principe (elle a en fait succédé à une SEM du même nom (cf. partie 3 de ce chapitre)) tout comme par exemple la SAMOA, SPLA chargée de l'aménagement de l'Île-de-Nantes. L'utilisation quasi-systématique des outils pris ici comme exemples témoigne de l'importance qu'accordent les villes et les agglomérations aux projets étiquetés comme durables.

définir utopie et idéologie comme deux systèmes de valeurs hiérarchisées permettant de générer une quantité infinie de représentations dans le but de légitimer une vision du monde (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). Ce qui distingue utopie et idéologie, écrit-il, est principalement le fait que l'utopie vise à changer l'organisation du pouvoir et la hiérarchie des valeurs en place tandis que l'idéologie sert à les renforcer. L'utopie a une dimension subversive. Tel que nous l'étudions, c'est-à-dire après une trentaine d'années d'évolution, le développement durable ne remet pas en cause le capitalisme (néolibéral) et ses nuisances (qu'il semble dénoncer) mais participe à lui donner une nouvelle légitimité sur les plans environnementaux et sociaux. Le développement durable est passé de l'utopie à l'idéologie.

Même si, comme l'affirment certains travaux récents, la fabrique de la ville contemporaine s'écarte largement du suivi de règles ou de modèle préétablis et plus ou moins dogmatiques pour s'apparenter davantage à des bricolages et arrangements entre ses différents acteurs (Chalas 1998 ; Toussaint 2003), elle ne se fait pas hors de l'idéologie. D'abord, parce que la manière dont elle est produite, le processus de projet est le fruit de l'idéologie néolibérale (cf. chapitre 3). Ensuite, et c'est ce qui nous intéresse, parce que le contenu des projets urbains eux-mêmes, à la fois dans leurs dimensions techniques, matérielles ou fonctionnelles et dans leurs aspects symboliques et communicationnels, est lui aussi porteur d'idéologie. Rappelons ici que nous avons aussi défini l'idéologie spatiale comme le référentiel permettant de justifier ou de sélectionner certains dispositifs sociaux, techniques et sociotechniques en vertu de leur correspondance aux valeurs de l'idéologie générale (cf. chapitre 2, partie 2.2.1). Les dispositifs techniques ou sociotechniques, les programmes d'occupation, les montages financiers et économiques, les solutions urbanistiques, les choix esthétiques ou d'organisation spatiale ne sont pas des objets neutres : ils découlent, autant qu'ils la formulent, d'une vision du monde. En l'occurrence le développement urbain durable sert de référentiel permettant de justifier ou de sélectionner certains dispositifs sociaux, de gouvernance, techniques et sociotechniques en vertu de leur correspondance aux valeurs durabilistes (Hamman et Blanc 2009). Il en va ainsi de la prépondérance des espaces verts dans les écoquartiers, du choix des technologies employées ou de la poursuite d'objectifs de mixité sociale (cf. partie 2 de ce chapitre).

La question n'est pas (ou plus) de savoir si le développement durable est soluble dans le capitalisme (Zuindeau 2006). Le développement durable est non seulement devenu compatible avec le néolibéralisme (Meadowcroft 2000), il s'y est intégré (Couret *et al.* 2005). Ceci qui conduit certains auteurs à évoquer les solutions mises en place face aux divers problèmes évoqués plutôt comme de la « *durabilité faible* » (Mancebo 2008 ; Salomon Cavin et Bourg 2010). Ceci n'est pas, selon nous, dû à un affaiblissement de la notion ou son dévoiement par le marché comme on peut le lire de manière plus ou moins explicite (André-Lamat *et al.* 2010 ; Rudolf 2008 ; Zuindeau 2006). Cette idée de dévoiement suggère que le développement durable, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, a été détourné et qu'il en existerait une version « dans la bonne voie » ou « sincère ». Ceci nous semble contraire à la genèse historique de la notion et relever d'une confusion entre le développement durable et la contestation écologiste de l'idéologie capitaliste. Ce qui s'est produit relève plutôt de son intégration progressive dans une idéologie plus large – le néolibéralisme – laquelle est inséparable des conditions de sa présence généralisée dans toutes les sphères de la société. Luc Boltanski et Ève Chiapello expliquent que l'une des forces du capitalisme est, outre son actuelle hégémonie idéologique qui se présente comme naturelle, le fait qu'il est capable d'intégrer les critiques qui lui sont adressées pour en tirer bénéfice (Boltanski et Chiapello 1999). Il s'agit là d'une idée déjà présente chez Herbert Marcuse pour qui le capitalisme – qu'il qualifie alors d'industriel avancé (on dirait aujourd'hui postfordiste) –

excelle dans sa capacité d'« *assimilation des forces et des intérêts oppositionnels dans un système auquel ils s'opposaient dans les étapes antérieures du capitalisme* » (2012 : 7 (1968)). Nous disons que le développement durable actuel est le fruit de l'intégration dans le capitalisme néolibéral des critiques formulées à son égard par les différents courants écologistes. En ce qui concerne la production de l'urbain, on peut le voir « *comme un discours descendant et à consensus mou entre le développement urbain durable des Agendas 21 locaux impliquant de nouvelles formes de planifications urbaines intégrées et la vision économiste libérale qui réduit la ville durable à la ville économe, surtout en investissements publics* » (Couret *et al.* 2005 : 47).

Le développement urbain durable est dans « l'air du temps »[1]. Pas plus que le néolibéralisme n'est en rupture avec les formes de capitalisme l'ayant précédé (Bihr 2011), cet air ne rompt avec les manières précédentes de produire la ville. « *Comme la ville qu'elle produit, qu'elle traduit ou qu'elle justifie, l'idéologie se transforme alors souvent sans mourir, même lorsqu'une part de ses conceptions s'épuise. Cette souplesse et cette faculté d'adaptation confèrent à l'idéologie sa cohérence, au sens de capacité à être une matrice constante d'idées nouvelles, à varier selon les circonstances et donc à durer* » (Tozzi 2013 : 98). Dans cette perspective, le développement urbain durable est autant une introduction de problèmes nouveaux ou nouvellement reconnus (le changement climatique par exemple) qu'une évolution dans la continuité des modes de faire précédents. Comme précisé au premier chapitre, chaque période formule différemment les impératifs qui guident la production de son espace, son mode de spatialisation, son idéologie. Ainsi, « *la ville classique devait être "belle" (en respectant les notions de convenance et de bienséance), la ville moderne devait être "radieuse" (suivant le slogan de Le Corbusier), la ville contemporaine doit être "durable"* » (Monin *et al.* 2002 : 7). Que l'on considère, par exemple, que le développement urbain durable renverse les principes du modernisme (Emelianoff 2004) ou au contraire se contente d'en restaurer modestement certains paradigmes (Bonard et Matthey 2010), le constat est le même : la production contemporaine de l'urbain doit se comprendre dans la continuité historique des formes qui l'ont précédé.

Si le développement durable met à l'agenda de l'urbanisme contemporain un certain nombre d'enjeux, il s'appuie, en les faisant parfois évoluer, sur des outils, des dispositifs ou des références hérités des reconfigurations et des structures économiques et sociales préexistantes (Frerot 2006). C'est pourquoi nous ne considérons pas le développement urbain durable au regard des théories qui le sous-tendent, mais comme il se définit dans sa mise en œuvre quotidienne. Pour les urbanistes et les aménageurs, « *le développement urbain durable fait désormais fonction de norme. On s'y réfère sans y penser, on cherche à inscrire sa pratique comme naturellement conforme* » (Gaillard et Matthey 2011b : 122). Cet « allant-de-soi » témoigne du fait que le développement urbain durable est l'idéologie dominante de la production contemporaine de l'urbain. Nous employons le terme d'« *idéologie dominante* » pour deux raisons (Bourdieu et Boltanski 2008 (1976)). Premièrement, parce que le développement durable – et sa déclinaison spatiale et urbaine – s'impose socialement comme une évidence légitime[2]. Deuxièmement, parce que sa nature idéologique est masquée par la force incontestable de cette évidence, ce qui pousse à la méconnaissance des mécanismes qui

[1] Nous empruntons l'expression d'« air du temps » à une série de conférences sur le développement urbain durable organisée à l'Ecole d'Architecture de Nantes et coordonnée par Chérif Hanna et Georges-Henry Laffont. Elle désigne l'ensemble des paradigmes dominants d'une époque parmi lesquelles l'idéologie mais aussi les phénomènes de mode ou les tendances dans différents domaines (ici l'architecture, l'urbanisme et la gouvernance des villes).

[2] Légitimité en grande partie fondée sur l'évidence reconnue des limites environnementales et sociales du mode de vie néolibéral et la scientificité supposée de son évaluation.

l'instituent : l'idéologie est en quelque sorte « absorbée » par la réalité (Marcuse 2012). Il ne s'agit nullement d'en nier les spécificités par rapport aux formes précédentes, mais de la repositionner comme telle, et non comme cas exceptionnel ou objectif qu'il conviendrait d'atteindre à tout prix. Reconnaître cela, c'est aussi reconnaître qu'en plan large le développement durable est une composante d'une idéologie plus vaste, celle du néolibéralisme, et qu'en plan plus serré le terme écoquartier est désormais employé comme synonyme de ZAC à vocation d'habitat ou plurifonctionnelle du début du XXIe siècle. Si dans les discours de leurs promoteurs ils restent des territoires de l'exceptionnel, leur destin est de se fondre dans la masse de la production urbaine pour n'apparaître bientôt que comme des « quartiers » des années 2000 et 2010 (Boutaud 2009).

1.2.3. Le développement urbain durable, un objet scientifique

Il est possible d'aborder le développement urbain durable de diverses manières, la littérature regorgeant de positionnements différents et, pour certains, contradictoires. Sans prétendre les lister de manière exhaustive, nous proposons de présenter et de commenter ceux que l'on croise le plus souvent dans la recherche en sciences sociales actuelle ; ceci afin de poser explicitement les bases de l'angle d'approche que nous avons choisie. Dans les recherches sur le développement urbain durable – nous considérons ici une littérature essentiellement francophone et appartenant aux disciplines de l'aménagement, de la géographie, de la sociologie et des sciences politiques (marginalement de l'économie et de la gestion) – nous distinguons deux postures principales, clairement distinctes même si non exclusives. La première, s'appuyant sur une conception théorique, se donne pour projet d'aider à l'avènement de la ville durable pour renouveler l'action dans le sens de pratiques plus environnementalement et socialement performantes. La seconde, fondée sur l'approche empirique constatant la diversité des pratiques et des discours de ceux qui s'en réclament, définit le développement durable comme un système de valeurs d'ores et déjà ancré dans la norme qu'il s'agirait d'analyser pour comprendre les idées qu'il diffuse et la manière dont il se matérialise dans le champ des politiques urbaines. Si c'est clairement dans cette seconde optique que nous nous inscrivons, les deux doivent être décryptées afin d'argumenter ce positionnement.

Intéressons-nous d'abord à la première. Un certain nombre de travaux plus ou moins récents portent sur l'élaboration de scénarios et la proposition de solutions pour faire la ville durable (Cluzet 2007 ; Da Cunha 2005a ; Emelianoff 2001 ; Emelianoff et Stegassy 2010). Ces travaux reposent sur un paradigme que nous ne partageons pas : celui de faire de la ville durable, et du développement urbain durable, un objectif scientifique[1]. La discussion ne concerne plus sa nature et ce qu'il implique dans les politiques publiques et leur mise en œuvre, mais la façon dont il convient de l'atteindre. Ces travaux portent un jugement de valeur éminemment favorable sur un concept dont la définition même fait débat (Maillefert *et al.* 2010). Ils font du chercheur un technicien au service d'un projet politique qui ne dit plus, en tous cas plus clairement, son nom. Au-delà de la critique portant sur ces travaux en particulier, il nous semble qu'il convient de nous méfier de l'*a priori* favorable dont jouit le développement durable dans une bonne partie de la communauté scientifique. Nous voyons là une marque du caractère hégémonique de cette idéologie dans toutes les sphères de la

[1] Ce qui ne nous empêche pas en revanche de le considérer comme un objet scientifique.

société. Cette tendance est particulièrement marquée dans les disciplines se penchant sur l'espace ou les territoires où il est désormais un mot clef systématiquement présent dans les appels à projets[1]. Même si ce n'est pas là l'unique raison de sa popularité et de sa scientifisation[2], ce financement participe en partie à façonner les postulats qui sous-tendent les études qui le présentent, sans le questionner, comme un objectif (souhaitable, voire impératif) à atteindre. Les articles, projets de recherche et ouvrages se donnant pour but de donner des « recettes » pour produire ou évaluer la ville durable sont l'un des aspects les plus immédiatement visibles de ce phénomène.
Un autre témoignage de cette hégémonie sont les analyses de ces politiques qui les présentent avec un *a priori* éminemment favorable. Nous pouvons donner comme exemple le nombre de travaux ôtant, sans interroger le terme, son caractère idéologique au développement durable. Ces travaux témoignent de sa place dans l'idéologie dominante du moment. Le propre de celle-ci est d'être la plus répandue dans la conscience collective mais, surtout, de ne pas se présenter comme telle et de n'être donc pas pensée comme telle par ceux qui y souscrivent (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). De ce fait, le développement durable apparaît trop souvent comme un concept vidé de son substrat idéologique. Parfois, le vocabulaire employé trahit de manière flagrante la confusion entre analyse scientifique de politiques publiques et jugement moral où les chercheurs expriment leurs propres aspirations vers un développement durable présenté schématiquement comme le bien commun. On peut ainsi lire des articles vantant la « *démarche vertueuse* » du développement urbain durable ou l' « *exemplarité* » d'écoquartiers présentés comme des « *laboratoires prometteurs de la ville de demain* », voire même l' « *engagement* » de certains élus ou acteurs de l'aménagement du territoire ou encore décriant des propositions plus radicales parce que « *l'urgence impose le pragmatisme* »[3].

Si le développement durable ne peut être un objectif scientifique, il est assurément, en raison de son caractère désormais incontournable sur les scènes politiques, sociales et économiques, un enjeu pour la science, pour les sciences sociales et celles de l'action en particulier (Mathieu et Guermond 2005). Il nous faut interroger sur ce qu'il implique en terme de valeurs et ce qu'il introduit comme continuités et ruptures dans le mode de production de l'urbain.
Certains auteurs orientent le débat vers les définitions possibles de la durabilité et ses déclinaisons opérationnelles, comparant ce que le développement durable prétend être d'un point de vue théorique et la manière dont il se traduit concrètement en urbanisme. L'enjeu serait de qualifier la durabilité des pratiques mises en œuvre dans le cadre de politiques publiques. Leur démarche est de mettre en rapport les pratiques constatées avec les conceptions sous-jacentes du développement durable qu'elles mettent en jeu[4]. Ces travaux

[1] Un rapide coup d'œil aux appels à projet de recherche régionaux ou coordonnés par certains financeurs publics (par exemple le PUCA) ou aux projets sélectionnés par l'ANR permet de se rendre compte de l'omniprésence du développement durable dans les recherches scientifiques. La récurrence des colloques, journées d'études ou séminaires en est une autre manifestation. Le co-financement de notre thèse par l'ADEME en est un témoignage plus modeste mais nous impliquant directement dans cette omniprésence.
[2] Nous empruntons le terme de scientifisation, c'est-à-dire la transformation en termes scientifiques d'un objet ou concept politique, à Jürgen Habermas, auteur d'un essai intitulé *Scientifisation de la politique et opinion publique* (Habermas 1990 (1973)).
[3] Ces expressions, rigoureusement retranscrites, récurrentes dans leur forme comme dans leur fond, ne sont volontairement pas référencées, le but n'étant en aucun cas de produire une critique *ad hominem* mais de décrire un phénomène général observable dans différents travaux.
[4] Démarche qui confronte les chercheurs aux mêmes difficultés conceptuelles que celle consistant à mettre en rapport l'action et l'intention (cf. chapitre 5, partie 1.).

opposent généralement deux visions de la durabilité, que celle-ci soit qualifiée de « faible » ou de « forte » (Mancebo 2007b, 2008 ; Neumayer 2003) ou de « technologique » ou « intégrée » (Salomon Cavin et Bourg 2010). Ces productions, si elles ne confondent pas le développement durable avec un concept scientifique, sont en général écrites avec un *a priori* favorable aux démarches les plus ambitieuses sur le plan environnemental (durabilité forte) et portent souvent une vision de ce que devrait être un « bon » développement durable. Ces approches posent comme principe le fait que, parmi les politiques affichées comme durables, certaines le sont plus que d'autres, voire que certaines ne le sont pas du tout. Cela suppose de retenir *a priori* une définition de ce que serait « vraiment » le développement durable. Nous ne souscrivons pas à cette démarche, considérant que la définition à géométrie (relativement) variable est une caractéristique même de la notion (Couret *et al.* 2005 ; Maillefert *et al.* 2010) et que, dès lors, notre objectif ne peut être de vérifier la durabilité de telle ou telle pratique, mais bien d'analyser comment différents acteurs se la représentent et agissent.

D'autres auteurs proposent de distinguer, parmi les projets affichés comme durables, ceux qui respecteraient les principes ou les valeurs du développement durable, de ceux qui les remettraient en cause et seraient baptisés de la sorte de manière abusive par leurs promoteurs (Lévy 2010 ; Rudolf 2008). Ces auteurs donnent le primat aux acceptions théoriques tirées des textes de référence (rapport Bruntland, charte d'Aalborg[1]) sur les acceptions « empiriques » saisies en observant les réalisations. Nous pensons que travailler sur la production de la ville actuelle nous impose un regard différent : il faut analyser les politiques de développement urbain durable pour ce qu'elles sont en tant que résultats d'une action sur l'espace plutôt qu'à l'aune de ce qu'elles prétendent être ou devraient être. Cette posture consiste à évacuer la problématique de l'évaluation des politiques publiques de nos travaux. Il s'agit, pour nous, non pas de juger ces politiques (en tant qu'elles seraient conformes à l'idéologie durabiliste par exemple), mais bien de comprendre ce que sont les projets que nous étudions.

Dans la même perspective, les écrits identifiant les discours et actions qui relèveraient ou non du *greenwashing* (ou éco-blanchiment) ou dénonçant l'aspect marketing de certaines politiques, étiquetées « vertes » ou durables, sont tout aussi éloignés de notre projet scientifique. Considérer que le terme développement durable est employé dans certains cas de manière détournée, dévoyée ou mensongère reviendrait à admettre qu'il y a une bonne manière de l'utiliser, un « vrai développement durable » ou une définition univoque de la notion. Cela nous amènerait à nier son flou et à en figer une définition qui distinguerait des pratiques durables selon des critères objectivables. Nous ne nions pas le phénomène, il est déjà établi que certaines entreprises ou collectivités usent de leurs talents en termes de marketing pour améliorer leur image en profitant du gain de notoriété et l'image favorable que garantissent l'affichage de pratiques respectueuses de l'environnement (Cordelier et Breduillieard 2014 ; Pascual Espuny 2008). Cependant, selon notre définition faisant du développement durable une composante de l'idéologie dominante, ces pratiques sont parties intégrantes de son avènement généralisé. Notre objectif n'est pas de juger si l'affichage développement durable est justifié ou non par des pratiques de diverses natures (environnementales, sociales), mais de comprendre comment ces pratiques sont pensées, expliquées et justifiées par ceux qui les mettent en œuvre comme par ceux qui les reçoivent dans une démarche qu'ils revendiquent, ou non, comme étant du développement durable. En d'autres termes, nous ne cherchons pas

[1] Charte adoptée lors de la conférence européenne sur les villes durables à Aalborg (Danemark) le 27 mai 1994, elle dresse une liste de 14 principes au service du développement urbain durable. Elle est parfois considérée comme l'équivalent de la Charte d'Athènes (1933) pour le modernisme (Emelianoff 2004).

à savoir si tel ou tel choix urbanistique serait faiblement ou fortement durable ou pourrait même être qualifié de *greenwashing*, mais à comprendre les significations que ses concepteurs et ses récepteurs lui associent.

Là où certains travaux proposent des scénarios pour rendre la ville plus durable, d'autres décryptent le développement urbain durable à travers ce qu'il produit en pratiques. Ces analyses, qui s'appuient sur des réalisations, et non sur des énoncés de principes, permettent d'avancer quelques premières pistes sur la manière dont ce référentiel pour l'action trouve une concrétude. Déplorant un désengagement politique risquant d'affaiblir la portée posée comme positive du développement durable, Cyria Emelianoff explique comment les politiques qui s'en réclament ne traitent que faiblement des enjeux planétaires fondamentaux à l'origine du développement urbain durable. Celui-ci ne serait pas mis en œuvre dans le but de limiter la consommation de ressources ou d'en améliorer le partage dans une perspective globale, mais d'abord parce qu'il apparaît aux yeux des élus comme des professionnels de la ville comme un facteur d'attractivité ou un argument de vente pour leur projet. Selon elle, « *une majorité d'élus considère plutôt le développement durable comme un outil de marketing territorial. La qualité écologique, qu'elle s'attache à un produit ou à un territoire, est un critère de compétitivité qui monte en puissance* » et « *le risque paraît sérieux de s'en tenir à ce que l'on croit maîtriser, au plus petit dénominateur commun, à l'objet de consensus, à savoir la qualité en tant qu'attractivité* » (Emelianoff 2007 : 17). Sans nous prononcer sur l'efficacité de l'affichage de la durabilité dans la recherche d'attractivité, nous ne pouvons que constater qu'il est en tous cas en bonne place, comme par ailleurs le patrimoine ou le paysage (Harvey 2008), dans les outils actuels des villes en recherche de capital symbolique. On assiste à un véritable « *enrôlement de l'environnement dans les stratégies de compétitivité urbaine* » (Béal *et al.* 2011 : 95), lequel se traduit par une diffusion généralisée du développement urbain durable et « *des modalités de fabrique néolibérale de la ville* » (ibid.). On peut dire que l'urbanisme durable révèle, autant qu'il découle de, la mise en concurrences des villes à l'échelle nationale et internationale. La mise en durabilité de la ville est un atout qui s'ajoute, ou, mieux, s'associe à d'autres – mise en scène de l'identité des lieux, du patrimoine, position dans les réseaux ferrés, routiers et aéroportuaires internationaux, connectivité, adaptation à l'économie numérique, animation et innovation artistique (Vivant 2007) – dans les stratégies de promotion des villes. Le développement urbain durable peut « *venir refonder une stratégie urbaine ou bien conforter un projet de ville y compris dans la volonté non dissimulée de capter des cadres dont les élus pensent (à plus ou moins juste titre) qu'ils sont particulièrement sensibles aux problématiques environnementales* » (Devisme *et al.* 2009 : 88).

Outre le fait de savoir si l'usage marketing du développement durable est une mésutilisation, comme le suggère Cyria Emelianoff, ou simplement un des aspects de son opérationnalisation, l'un des aspects qui fait débat dans la définition du développement durable est la question de sa capacité à renouveler les pratiques de fabrication de la ville. Certains adhèrent à cette idée, à condition d'appliquer strictement les principes théoriques de l'idéologie durabiliste, ce qui conduirait à un « *tournant urbanistique* » (Emelianoff 2007) ou à un « *nouvel urbanisme* » (Da Cunha 2005b). Le plus souvent, ces réflexions s'appuient sur l'opposition des principes énoncés par les dispositifs opérationnels dits de développement durable (chartes, référentiels, labels, quartiers pilotes) à ceux des modèles urbanistiques précédents (le modernisme sert souvent de référence négative). Le développement urbain durable est présenté comme en rupture avec les principes des modes de faire précédents, qu'il permettrait de dépasser, au moins théoriquement, pour arriver à l'horizon de la ville durable. D'autres au contraire

n'hésitent pas à qualifier le développement durable de « *leurre méthodologique* » (Navez-Bouchanine 2007) simple et rassurant mais ne renouvelant que faiblement les cadres de l'action : il ne serait en ce sens guère plus que l'appellation contemporaine de la production capitaliste de la ville, renouvelant davantage celle-ci dans les discours autour de l'action que dans l'action elle-même (Mathieu et Guermond 2005). « *Au-delà du jugement sur son caractère "nouveau" et parce que, dans l'idéologie dominante, le développement durable est précisément associé à l'idée du progrès politique, ne faut-il pas se demander s'il s'agit d'un énième avatar du discours politique sur le changement des politiques publiques incluant tous les problèmes qui n'ont toujours pas trouvé de solutions (la gestion de l'eau, des déchets ménagers, de l'accroissement des mobilités spatiales et de l'automobile, la politique énergétique, les espaces verts…) ? Ne s'agit-il donc pas d'un habillage des politiques non résolues sous les pseudo-habits neufs d'une prise de conscience mondiale, d'un recyclage des anciens objectifs et des pratiques politiques donnant l'illusion de la conciliation entre pauvreté, développement du libéralisme économique et préservation des ressources renouvelables et de la biodiversité ?* » (Mathieu et Guermond 2005 : 15). Cette seconde manière de présenter les choses ne s'appuie pas sur la même définition du développement durable que la première: il n'est pas pris ici comme un horizon politique prospectif lié à un certain nombre de principes, mais à partir d'un certain nombre de pratiques s'en réclamant explicitement. Ces deux définitions correspondent à des projets scientifiques différents. Notre ambition de saisir des représentations de la ville en train de se faire nous conduit à retenir la seconde. Nous considérons donc le développement durable tel qu'il s'est imposé dans la conduite des politiques et des actions sur l'espace, c'est-à-dire comme la forme néolibérale d'une rhétorique environnementaliste (Bosc 2003) ne remettant pas en cause le fonctionnement du système économique et pouvant s'affirmer sans gêner comme une « *évidence de l'action publique locale dans un contexte de promotion national et international* » (Hamman et Blanc 2009 : 89).

2. Les écoquartiers, emblèmes de la ville contemporaine

Les écoquartiers, poussés notamment par des politiques nationales (prix EcoQuartier, lois Grenelle) et européennes (Concerto), sont aujourd'hui des dispositifs-phares de la mise en œuvre du développement urbain durable. « *À la croisée de ces injonctions physiques, environnementales mais aussi socio-comportementales, les écoquartiers sont souvent présentés comme des contributions emblématiques à la ville durable, porteuses d'une nouvelle appréhension/expérimentation de l'espace urbain avec son discours axiologique-normatif de la durabilité* » (Tozzi 2013 : 98). Les écoquartiers seraient – dans toute leur variabilité – des démonstrateurs de la faisabilité pratique du développement urbain durable.

Nous précisons dans un premier temps, de la même manière que nous l'avons fait avec le développement durable, l'histoire des écoquartiers et le passage progressif d'expériences ponctuelles et exceptionnelles des formes ordinaires de la production de l'urbain (partie 2.1.1.). Nous expliquons ensuite comment la conjonction du processus de métropolisation et de généralisation du développement urbain durable conduisent les collectivités à réinvestir – à travers leurs projets urbains – l'échelle du quartier (partie 2.1.2.). Puis nous montrons le fait que ceci s'inscrit dans la mise en avant des spécificités locales des projets alors même que les discours qui les entourent et les solutions matérielles qui s'y déploient sont fortement standardisés (partie 2.2.1.). Ce qui nous conduit enfin à identifier la production de symboles métropolitains et l'importance de l'évaluation des projets comme clefs d'explication de l'uniformatisation des projets d'écoquartiers (partie 2.2.1.).

2.1. Symboles métropolitains et retour du quartier

2.1.1. Les écoquartiers, de l'exception à l'ordinaire

S'ils se multiplient dans les villes et occupent une place de choix dans leur communication, la définition de ces objets urbains reste pour le moins floue, du moins encore en construction (Boutaud 2009 ; Gaillard et Matthey 2011b). Le constat est proche de celui établi par Florence Rudolf sur l'expression de ville durable qui « *tout comme le développement durable (…) s'impose avec une évidence d'autant plus déroutante que l'assemblage des termes qui la constitue est obscur, voire ambivalent dans ses significations* » (2008 : 63). Si cette flexibilité du vocabulaire peut être vue comme une des modalités du succès de ces notions, puisqu'il est d'autant plus facile de s'en réclamer qu'elles ne sont ni moralement discutables ni trop contraignantes, ce flottement du vocabulaire est plus problématique dans une perspective scientifique. Afin d'éviter toute confusion, nous posons dès ces premières lignes quelques précisions sur l'emploi du vocable « écoquartier » ou « quartier durable »[1] et l'acception de ces deux termes.

Taoufik Souami (2009) identifie quatre périodes dans la construction des écoquartiers actuels. Les années 1980 sont celles des « proto-quartiers », quand des éco-villages de communautés militantes se transforment en quartiers. Ils regroupent en général quelques bâtiments (parfois quelques dizaines), le plus souvent à la périphérie des villes ou en zones rurales. Les années 1990 sont celles des « prototypes » de quartiers durables, où des évènements exceptionnels servent de « prétextes » à la réalisation de projets phares (exposition universelle à Hanovre (écoquartier de Kronsberg) ou exposition Bo01 à Malmö (écoquartier éponyme), par exemple). Ces écoquartiers servent de démonstrateurs[2] et de vitrines pour les collectivités, grâce à des financements sortant eux aussi de l'ordinaire de la production de la ville (subventions locales, régionales, nationales et européennes exceptionnelles). C'est à ce moment-là qu'émergent les quartiers les plus célèbres médiatiquement, ceux que nous nommons les premières « mecques » des écoquartiers (cf. partie 2.2.2.) : Kronsberg, Bo01, Vauban (Fribourg) ou encore BedZed (Londres) et Vesterbro (Copenhague). La fin des années 1990 est celle des « quartiers type », c'est-à-dire des projets dont le mode de production n'est plus exceptionnel, mais celui des projets habituels des collectivités et des promoteurs privés qui les portent. Ces écoquartiers émergent le plus souvent en même temps que les politiques de développement durable locales. Encore essentiellement situés dans les pays d'Europe du Nord, ils vont inspirer les réalisations suivantes en imposant « *les performances environnementales (…) comme les premiers identifiants de ce modèle de développement urbain durable* » (Souami 2009 : 27).
Enfin, dans les années 2000 se développent les premiers écoquartiers français[3]. Ils marquent la généralisation des principes déployés dans les « écoquartiers types » (Boutaud 2009). Ces

[1] Nous employons ces deux termes comme synonymes, constatant que le terme écoquartier s'est imposé dans les écrits médiatiques et scientifiques probablement essentiellement en raison d'une hypothèse formulée par Benoît Boutaud : « *mieux taillé pour la communication que quartier durable et parce qu'il est plébiscité par une majorité, [écoquartier] est potentiellement en mesure de s'enraciner profondément dans la langue française* » (2009).

[2] Comme l'écrit Vincent Renauld, « *ces projets se constituent en laboratoires expérimentaux pour des innovations techniques qui s'inscrivent dans les préceptes dominants du développement durable* » (2012 : 29). Ces innovations techniques, aujourd'hui courantes, sont par exemple l'isolation par l'extérieur, les toitures végétalisées, l'eau chaude solaire ou encore les zones dédiées à la préservation de la biodiversité dans l'espace public.

[3] Comme la plupart des auteurs ayant travaillé sur les écoquartiers avant 2010, Taoufik Souami décrit essentiellement la situation des écoquartiers du Nord de l'Europe.

projets ne relèvent plus – dans leur contenu et leur mode de production – de l'exceptionnel mais traduisent l'intégration généralisée des préceptes du développement urbain durable dans la production ordinaire de la ville. Seule la communication sur ces projets demeure assez exceptionnelle dans son ampleur et dans ses discours qui font, eux, appel à l'exemplarité et l'extraordinaireté des réalisations (Béal *et al.* 2011). Est aussi exceptionnelle l'implication des pouvoirs publics dans leur élaboration (à travers les outils évoqués précédemment), qui est supérieure à ce qu'on retrouve dans la plupart des aménagements et qui caractérise un fort soutien à l'introduction du développement durable dans des projets avant tout marchands (ibid.). D'un point de vue légal, en France, même si elle précise que « *l'État encouragera la réalisation par les collectivités territoriales d'opérations exemplaires d'aménagement durable des territoires. Il mettra en œuvre un plan d'action pour inciter les collectivités territoriales, notamment celles qui disposent d'un programme significatif de l'habitat, à réaliser des écoquartiers avant 2012, en fournissant à ces collectivités des référentiels et une assistance technique pour la conception et la réalisation des projets* »[1], c'est la loi Grenelle 1 qui entérine la place des écoquartiers dans la production ordinaire de la ville. Les concours ÉcoQuartier, en 2009 et 2011, puis le label éponyme en 2012, confirment ensuite cette dynamique.

Précisons que si, tant dans la communication autour des projets que dans la littérature scientifique, l'appellation « quartier durable » ou « écoquartier » est employée pour décrire quantité de réalisations variées (Lévy 2010), les projets que nous étudions et dont il est question lorsque nous utilisons ces termes sont issus d'initiatives de type *top down* par opposition à d'autres issus d'initiatives citoyennes, dits *bottom up* (Gaillard et Matthey 2011b)). Ces projets sont, en première approche, des mises en œuvre à une échelle relativement restreinte de politiques de développement urbain durable. Précisons que nous concentrons notre analyse sur des projets situés en milieu urbain, sans ignorer que des projets en zone rurale ou périurbaine sont qualifiés ainsi par leurs promoteurs ou certains acteurs institutionnels (Ministère de l'environnement par exemple). Chacun des projets que nous étudions peut se définir comme « *un espace bâti nouveau ou reconverti d'une ville, dans ou à proximité d'un centre urbain dense, de l'échelle d'un quartier, ayant pour vocation d'appliquer, de préserver et de développer sur le temps long l'ensemble des principes environnementaux, sociaux et économiques de développement durable qui ont gouvernés à sa conception* » (Boutaud 2009). Ajoutons que le plus souvent les écoquartiers se définissent à la fois positivement comme projets urbains engageant les collectivités vers le développement durable et négativement comme ce qu'ils ne doivent pas être aux yeux de leurs destinateurs. Ils apparaissent ainsi comme des projets construits en opposition aux figures répulsives que constituent l'urbanisme pavillonnaire des espaces périurbains, d'une part, et l'urbanisme moderne, de l'autre. Au premier, est reproché sa faible qualité paysagère, l'espace qu'il consomme, son homogénéité sociale et l'individualisme qu'il favoriserait en plaçant l'automobile au cœur du mode de vie de ses habitants (Magri 2008). Au second, est reproché son universalisme et l'aspect générique et déconnecté des particularités locales et, surtout, ce que sont socialement devenus les grands ensembles, c'est-à-dire des espaces dévalorisés perçus comme des ghettos (Duarte 2000). Selon leurs promoteurs, les écoquartiers permettraient « *de limiter l'étalement urbain, de développer une culture participative et de favoriser une expérimentation – in situ et in vivo – de différents dispositifs éco-techniques susceptibles d'être, par la suite, généralisés à la ville entière* » (Bonard et

[1] Article 7 de la loi n° 2009-967 du 3 août 2009 de programmation relative à la mise en œuvre du Grenelle de l'environnement (1).

Matthey 2010). Si nous pouvons encore nous prononcer à cet effet, nous constatons que les préceptes du développement durable sont désormais intégrés dans le mode de production dominant (et ordinaire) de la ville. De sorte que les projets qui ne sont plus qualifiés, fussent implicitement, d'écoquartier (ou, *a minima*, de durables), tendent à devenir minoritaires.

« *Nouveau modèle urbanistique appelé à refléter une modernité responsable* » (Devisme *et al.* 2009 : 87), l'écoquartier aurait vocation à servir d'exemple de ce que serait une conception urbaine « vertueuse ». Quelle vertu, quelle modernité et quelle responsabilité prônent alors les écoquartiers ? Et, à la suite : comment ces ambitions sont-elles pensées et matérialisées ?
Les écoquartiers émergent dans un contexte de compétition interurbaine qui renforce le poids de la communication dans les stratégies des villes (cf. partie 1.1.). La communication contemporaine se conjuguant en vert (Pascual Espuny 2008), elles promeuvent logiquement leurs projets d'écoquartiers. « *Communiquer sur son projet d'éco-quartier est une obligation, cela s'apprend même. Les publicistes en panne d'idées, les politiques en mal d'image comme les acteurs sincères ont saisi l'occasion* » (Boutaud 2009). Le marketing est une modalité importante de la création des écoquartiers. Communiquer est d'ailleurs comme un impératif mentionné dans les différentes chartes d'aménagement durable, ce qui caractérise comment le développement urbain durable participe de « *l'entrepreneurialisme urbain* » qui vise la constitution ou la consolidation « *de marques de distinction et de capital symbolique collectif* » (Harvey 2008 : 48).

Si la multiplication des projets en France peut se lire comme la manifestation d'une volonté politique davantage respectueuse de l'environnement et du social (Emelianoff 2007), nous estimons que, dans une certaine mesure, c'est la volonté de suivre la tendance, à des fins politiques et de marketing urbain, qui pousse à leur multiplication et à la recherche de modèles, bonnes pratiques ou exemples à reproduire. Faire des écoquartiers des étendards de l'idéologie du développement urbain durable et mettre en avant ceux qui seraient les plus réussis est un objectif de l'appel à projet du Ministère de l'environnement, comme en attestent les propos de Benoît Apparu proclamant les résultats de l'édition 2011 : « *cette dynamique nous invite à prolonger l'ambition pour demain, en continuant à encourager et valoriser les projets des collectivités en matière de développement urbain durable, en "garantissant" la qualité des projets auprès du grand public, et en rendant plus accessibles et plus visibles les projets d'EcoQuartiers les plus emblématiques* ». Dans cette optique, le qualificatif « durable » agrège des valeurs fixant un cap pour l'avenir et un ensemble en constante évolution de pratiques immédiatement accessibles à une échelle modeste sur les plans temporel et spatial.

2.1.2. Le quartier, échelle d'action et d'attraction à l'ère de la métropolisation et du développement durable

Pour les promoteurs du développement urbain durable, le quartier serait l'échelle idéale pour faire émerger, pour expérimenter et pour s'approprier le développement urbain durable (Héland 2008). Profitant de la généralisation de ces politiques, et du processus de métropolisation[1], le quartier redevient une échelle privilégiée de la mise en œuvre de projets

[1] Dont les écoquartiers ne sont pas les seules formes d'urbanisation. Ils sont, dans le cas des grandes villes françaises la forme privilégiée d'aménagement de quartiers résidentiels et plurifonctionnels dans les zones centrales et péricentrales. Parmi les autres formes marquantes, on retrouve le développement de quartiers d'affaires (la Part-Dieu à Lyon) et de zones tournées vers les activités culturelles et de loisirs (le quartier de la création sur l'Île-de-Nantes). Ces fonctions se cumulent parfois comme c'est le cas à Confluence.

urbains. Qualifié aujourd'hui d'éco ou de durable, le quartier aurait les dimensions optimales pour concrétiser des avancées économiques, environnementales et sociales : circuits courts, mobilité dite « douce », démocratie participative et réseaux de sociabilité s'y développeraient facilement[1]. Le quartier dont l'existence en tant qu'échelle habitée était mise en doute scientifiquement (Ascher 1998a), le quartier qui était devenu en France médiatiquement synonyme de « cités de grands ensembles » et de leurs maux indéfinissables (Baudin et Genestier 2002 ; Estèbe 2004)… Placé sous les auspices de la durabilité depuis le début des années 2000, le quartier est à nouveau considéré favorablement dans les politiques publiques.

En effet, alors que le quartier avait été déclaré mort (Ascher 1998a), il revit à la fois dans les débats scientifiques (Authier *et al.* 2007) et dans son utilisation comme outil et échelle pour l'action. Après avoir repris du service avec les différentes politiques de la ville depuis le développement social des quartiers (DSQ) du milieu des années 1980 à la rénovation urbaine ANRU des années 2000 et 2010, le quartier est désormais l'échelle privilégiée de déploiement des politiques de développement urbain durable locales et nationales (Boutaud 2009). Pourtant, du terme quartier il faut dire la polysémie : au-delà des différentes tentatives de définition scientifique, son sens commun ne recouvre pas une réalité unique mais des acceptions qui varient selon le rapport que l'on entretient avec lui (Authier *et al.* 2007). Cela dit, dans le cas de cette réflexion, et sans que sa définition n'en soit pour autant univoque, le quartier fait écho pour les concepteurs d'écoquartiers à une échelle de projet. Ceux-ci en partagent un certain nombre de représentations influencées par le travail qu'ils y effectuent collectivement et par leur culture professionnelle. Le quartier a donc une nouvelle réalité urbanistique, à la fois dans les discours qui entourent les projets et dans les représentations de ceux qui les portent. De là à dire que les écoquartiers reconfigurent la notion de quartier ?

Certains auteurs soutiennent cette idée (Da Cunha 2011 ; Souami 2009). Antonio Da Cunha écrit par exemple que « *l'idée d'écoquartier reconduit et renouvelle la notion de quartier en tant qu'entité sociospatiale, circonscrite mais ouverte, envisagée comme le point fixe à partir duquel se structurent les mobilités et les multiples réseaux de sociabilité, du proche au lointain. Cette idée signale l'hypothèse de l'émergence d'un régime de l'habiter où le quartier est considéré* (…) *comme un cadre de vie de qualité, un lieu de civilité investi de significations positives, résistant aux éventuelles épreuves de la coprésence et favorisant aussi l'exercice de la démocratie participative* (Da Cunha 2011 : 195). Nombre de sociologues et de géographes s'accordent encore pour dire que le quartier « *semble disparaître comme échelle intermédiaire de pratiques entre un voisinage structuré en fonction de logiques d'étroite proximité et l'agglomération entière, siège de parcours et de réseaux* » (Humain-Lamoure 2007 : 43). Il reste que, sous l'effet du processus de métropolisation (cf. 1.1.) et de la mobilité généralisée, celui-ci retrouverait, grâce aux écoquartiers et aux vertus du développement durable, une nouvelle actualité à la fois pour les destinateurs de l'urbain et pour ceux qui le vivent quotidiennement. La multiplication des écoquartiers actualiserait même la puissante mythologie spatiale que Michel Lussault prête au quartier (Lussault 2000). Le quartier ne mobilise-t-il pas un jeu de représentations construites et en construction (Adam 2014), celles-ci étant par essence dynamiques (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.), selon des

[1] Un rapide coup d'œil sur les documents de communication de différents projets suffit pour voir apparaître ces arguments. Nous les retrouvons aussi lors des entretiens que nous avons pu réaliser avec les concepteurs de Bottière-Chénaie dans le cadre de cette recherche qui vise à confronter les représentations des concepteurs et des habitants d'un même quartier. L'ambition de cet article étant de se concentrer sur la méthodologie employée pour faire apparaître les représentations habitantes, nous ne développerons ici pas plus cet aspect de notre travail qui fera l'objet de prochaines publications.

logiques propres à lui et aux individus et groupes sociaux qui l'habitent ? Considérant que les représentations sont « *dotées d'une existence propre, mais qui réfèrent toujours à un autre objet ou à un autre phénomène relevant d'un autre ordre de réalité* » (Debarbieux 2004 : 199), il s'agit de bien distinguer l'objet de notre étude – les représentations du quartier – et l'objet de ces représentations – le quartier lui-même. Ceci suggère une double interrogation préliminaire : qu'est-ce qu'un quartier ? Et qui sont ceux qui l'habitent ?

Qu'est-ce donc qu'un quartier ? Aménageurs, géographes et sociologues se heurtent depuis des décennies à sa difficile définition, celles qui en sont données étant pour la plupart relativement vagues (Lussault 2000). Il nous semble utile de proposer quelques éléments de cadrage sur la relation qui unit les habitants à cet espace ainsi que sur la manière dont celui-ci se singularise au sein de l'environnement plus vaste où il s'inscrit. Comme nous travaillons à l'échelle du projet et que celui-ci s'inscrit d'abord à l'échelle du quartier, nous ne pouvons faire l'économie d'une saisie assez fine de ce qu'il est et/ou évoque.
Les définitions usuelles lui confèrent une unité et une individualité formelles (Imbert 1987, notamment), sociales (individus socialement proches) ou fonctionnelles, celles-ci dépendant autant du contexte d'établissement du quartier que de son identité réelle ou supposée. Michel Lussault considère que l'homogénéité paysagère d'un ensemble de bâtiments et d'espaces publics est davantage une preuve de la standardisation de la production de l'urbain à un moment donné que de l'existence réelle d'un quartier (Lussault 2000). Toutefois, il nous semble que la particularité de nos cas d'étude – des espaces neufs caractérisés par des formes urbaines et une architecture relativement homogènes qui les singularisent dans les environnements au sein desquels ils s'insèrent (cf. chapitre 5, partie 4.2.) – nous empêche d'exclure a priori l'influence du caractère paysager dans la définition vécue du quartier (cf. chapitre 6, partie 2.1.). Il nous semble en effet plutôt qu'un « *quartier peut d'abord être identifié à partir de caractéristiques physiques qui en font une portion d'espace plus ou moins individualisée et repérable au sein de la ville (…) Quand la netteté des contours se conjugue avec une originalité architecturale aisément perceptible et la présence de divers monuments ou équipements locaux, l'identité du quartier s'impose avec plus de force aux citadins et leur fournit des repères non seulement pour nommer le lieu mais aussi pour qualifier ce qui s'y fait voire ceux qui y vivent* » (Grafmeyer 2007 : 22). Si cette configuration matérielle nous permet d'envisager une définition partagée du quartier comme espace vécu, cela ne veut pas dire que celui-ci ne recouvre pas une réalité univoque. Le quartier consiste davantage en une représentation, une géographie personnelle construite par les individus qui le fréquentent, ce en fonction de leurs connaissances et expériences passées et présentes (Guérin-Pace 2007). Étudier ces représentations en situation implique de nous concentrer sur ceux qui habitent le quartier. Ce qui vient rappeler ici la nécessité de la définition de l'espace comme intrinsèquement relationnel (cf. chapitre 1, partie 2.1.).

Or, quels rapports entretiennent les habitants que nous questionnons avec leur quartier ? A rebours de l'idée de la « fin du quartier », certains auteurs (Dind *et al.* 2007 ; Guérin-Pace 2007 ; Héland 2008 ; Semmoud 2007) pointent le statut qu'il conserve dans l'imaginaire individuel et collectif de ceux qui le pratiquent. Si sa place dans l'organisation de la vie quotidienne peut ne plus être centrale, le quartier reste un espace de référence pour ses habitants. C'est peut-être justement parce que son importance se réduirait dans une ville de flux où l'espace de la vie quotidienne s'étend et se détend que le quartier jouit d'une force symbolique sans commune mesure avec cet usage réel. Le quartier garde « *une place importante aux yeux des individus parce qu'il répond à leurs besoins d'ancrage et de proximité. Ils expriment aujourd'hui chez le citoyen*

ordinaire le pendant symétrique de l'éclatement de ses mobilités » (Semmoud 2007 : 168). Si le quartier semble aujourd'hui aussi important, c'est parce qu'il répond à un certain nombre d'attentes et qu'en filigrane de celles-ci se trouvent les représentations d'un espace qui n'a pas disparu. François Ascher nuance en 2008 les propos écrits dix ans plus tôt sur la fin des quartiers : « *bien que le quartier soit beaucoup moins le territoire des relations sociales, il reste pour les habitants un support d'identification collective ; et ce d'autant plus qu'étant choisi, il peut être l'expression de la recherche d'un entre-soi de certains groupes sociaux* » (2008 : 122).
C'est l'une des raisons qui amène des chercheurs travaillant à la mise en durabilité de la ville à considérer le quartier comme un échelon *ad hoc* pour atteindre cet objectif (Bochet 2005 ; Dind *et al.* 2007 ; Héland 2008). Comme l'écrivent Jean-Philippe Dind et ses collègues, « *malgré la relative perte de sens du quartier comme lieu de vie pour les citadins à l'ère de l'hypermobilité, cet échelon de la structure urbaine conserve un rôle identitaire, demeure un espace vécu et maîtrisé par ses usagers, et reste un espace de pratiques sociales. Le quartier nous paraît donc un niveau pertinent d'aménagement et les projets menés à cette échelle constituent de ce fait un levier majeur vers la durabilité urbaine* » (2007 : 49). Pour notre travail, la question du quartier a même d'autant plus de sens qu'il n'a pas de réalité matérielle et est avant tout un objet de représentations. On comprend ainsi mieux comment la métropolisation et le développement urbain durable concourent à redonner de l'importance à l'échelle du quartier à la fois comme échelle d'action et d'attraction des populations. Or, à quoi ressemblent ces nouveaux quartiers ?

2.2. Les écoquartiers, entre injonction au local et urbanisme standardisé

Si nous sommes capables de donner une définition relativement précise de l'écoquartier, ce n'est pas toujours, comme nous l'avons écrit au début de cette partie, le cas des élus, des urbanistes ou des architectes. Ceci provoque deux réactions : la tentation pour les concepteurs de qualifier d'écoquartier tout projet quel qu'en soit le contenu d'une part, puis d'autre part leur difficulté à appréhender ce que doivent être ces objets. Ils cherchent sur quoi fonder leur conception et s'appuient sur les références validées par les institutions publiques ou opérationnelles qui leur sont accessibles. Celles-ci sont principalement de deux natures : les prix, certifications et labels (Hamman et Blanc 2009), ou les opérations, pour la plupart situées dans le Nord de l'Europe, décrites comme exemplaires (Souami 2009)[1].
Prix, labellisations et certifications dictent les objectifs à atteindre tout en proposant en quelque sorte des « modes d'emploi » ou « marches à suivre » pour réaliser un écoquartier. Leurs lauréats partagent tous en effet les caractéristiques permettant de les obtenir. L'association systématique de certains projets emblématiques au concept d'écoquartier tend de plus à faire de ceux-ci des modèles dont il s'agit de s'inspirer pour « bien faire ». Ces deux processus uniformisent les manières de faire et l'urbain produit.
Parallèlement, les discours officiels portés sur les écoquartiers et sur la ville durable (de la Charte d'Aalborg aux plaquettes de présentation des projets) formulent une injonction à centrer l'action sur les particularités et enjeux locaux. Intégrer les particularités du territoire dans les principes de conception, tenir compte des aspirations des habitants en les faisant participer (cf. chapitre 3) et utiliser des ressources issues d'un périmètre restreint se présentent comme des caractères impératifs de tout écoquartier. Cette injonction au local apparaît en contradiction flagrante avec la standardisation des projets : « *alors qu'ils sont censés symboliser et nourrir les spécificités de la ville dans laquelle ils s'inscrivent, on constate de plus en plus de*

[1] Les concours EcoQuartier, notamment, ont depuis participé à faire apparaître des « mecques » françaises.

similitudes entre les grands projets urbains de nos diverses sociétés » (Bédard et Breux 2011 : 135). Nous d'explorons ici cette contradiction en nous appuyant, en plus de travaux scientifiques, sur la littérature produite par des acteurs institutionnels[1].

2.2.1. Des discours et des propriétés matérielles similaires

Un élément se dégage dans la communication sur les projets comme dans les productions institutionnelles : la promotion systématique de la composante locale. En sus de slogans vantant la qualité de vie offerte par l'environnement immédiat, cette injonction au local s'énonce essentiellement selon trois modalités. On insiste sur l'insertion des particularités géographiques et historiques dans les principes d'aménagement et les solutions techniques et architecturales ou dans l'inscription du projet dans son territoire ; c'est ici la revendication d'identité qui prime. L'importance de procédures dites de « démocratie participative » est un autre aspect de cette injonction au local, chaque projet se flattant d'intégrer à un degré élevé les désidératas de ses habitants. Enfin, l'importance du local apparaît *via* la revendication de l'utilisation de ressources issues d'un périmètre restreint, que ce soit dans la construction des espaces publics et des bâtiments ou dans la consommation des habitants.

Les institutions jouent un grand rôle dans la diffusion de cette injonction au local. Le Ministère de l'environnement énonce les caractères que doit intégrer un écoquartier. Parmi eux figure l'objectif de « *s'intégrer dans la ville existante et le territoire qui l'entoure* », qui est d'ailleurs le seul à être développé longuement : « *un ÉcoQuartier doit aussi s'adapter aux caractéristiques de son territoire. L'ÉcoQuartier a donc la particularité de s'appuyer sur les ressources locales, qu'elles soient paysagères, humaines ou environnementales* »[2]. Démarches d'aménagement durable répandues, l'AEU® (ADEME) et la HQE²R (CSTB) insistent sur la nécessité de territorialiser les politiques et les projets. L'AEU® pointe dans les exigences du développement durable une « *spatialisation des politiques environnementales* » (ADEME 2006 : 21) s'appuyant sur les caractéristiques du territoire de projet et ses enjeux géographiques et environnementaux. Tout en donnant en exemple les grandes références européennes, la HQE²R précise qu'« *un point clé du projet HQE²R est de concilier les préoccupations des habitants avec les principes globaux de développement durable : "Penser globalement et agir localement"* » (Charlot-Valdieu et Outrequin 2004 : 6).
On trouve les mêmes types de développements dans les documents de communication des projets. Quand Bottière-Chénaie est « *un nouveau quartier bien inséré dans son environnement* » qui « *[valorise] la mémoire du site* »[3], Confluence met en avant des « *matériaux locaux et durables* », une « *alimentation locale et durable* » ainsi qu'une « *culture et [un] patrimoine local* »[4]. Au sein des projets, on remarque aussi la volonté de symboliser explicitement l'ancrage local des projets à travers la conservation et la muséification d'éléments de patrimoine– industrialo-portuaire à Confluence, militaire à Bonne (Grenoble), maraîcher à Bottière-Chénaie – comme pour signifier à tous que les projets ne sont pas hors-sol mais bien arrimés à un territoire et à son histoire (cf. chapitre 3, partie 1.2.2.). Cette mise en scène de la territorialisation des projets, qui en fait des objets uniques, se manifeste, elle aussi, de manière uniforme.

[1] Publications ADEME et du Ministère de l'environnement, communication des collectivités, chartes.
[2] *Dossier de Presse EcoQuartiers*, 2011, p. 6.
[3] Nantes Aménagement, *Un exemple de quartier durable, Bottière-Chénaie*, 2011.
[4] *Le journal de la Confluence*, n°2, 2011-2012.

Pour ceux qui les portent, ces particularités s'inscrivent dans la logique de développement durable qui préside aux destinées des projets. Nous retrouvons ici un précepte de la Charte d'Aalborg qui précise que « *chaque ville étant différente, c'est à chacune qu'il appartient de trouver son propre chemin de parvenir à la durabilité* »[1]. Cette affirmation de la nécessité d'adapter des enjeux planétaires à un contexte particulier est un véritable leitmotiv des partisans du développement durable qui rejoint et renforce une caractéristique qui est aussi celle du projet urbain (cf. chapitre 3, partie 1.1.3.). Pour « bien faire », il faut à la fois montrer sa capacité à intégrer les solutions permettant de répondre aux enjeux globaux et les traduire en respectant les particularités locales. Si les discours ne doivent pas être confondus avec l'action, ils révèlent les représentations de leurs auteurs et commanditaires, tout en étant des modalités à part entière de l'action urbaine. En l'occurrence, l'injonction au local des écrits sur les écoquartiers révèle à la fois les ambitions actualisées de leurs producteurs et un caractère imposé qu'il s'agit de revendiquer pour légitimer la durabilité de son opération.

Pourtant, les projets se ressemblent dans leurs solutions techniques, architecturales et processuelles et dans leur communication, au point que l'observateur des réalisations récentes a parfois l'impression de peiner à différencier les projets. Le développement urbain durable se diffuse à l'échelon du quartier à partir d'un certain nombre de mots d'ordre correspondant aux prescriptions environnementales et sociales et que l'on retrouve dans tous les projets.
Certains aspects sont particulièrement révélateurs de cette uniformisation. Il y a d'abord la traduction urbanistique de certains grands enjeux du développement durable. Premiers de ceux-ci, la protection de l'environnement et la lutte contre le réchauffement climatique se déclinent en principes urbanistiques plus ou moins généralisés. Tendant à s'institutionnaliser, ils s'ajoutent aux principes issus de la notion de projet et de la métropolisation : « *une position centrale dans l'agglomération, une ouverture sur le reste de la ville, une échelle suffisante pour être qualifiée de quartier, une identité palpable, une réduction de la place de l'automobile, une efficacité énergétique notable, une mixité sociale et fonctionnelle, une éco-conception, etc.* » (Boutaud 2009). La volonté affichée de tenir compte des enjeux environnementaux – réchauffement climatique, réduction des consommations énergétiques et des gaz à effets de serre en tête – se traduit par la mise en œuvre de solutions matérielles similaires. Un regard sur les premières réalisations françaises (Bonne, Confluence, Clichy-Batignolles, Bottière-Chénaie, etc.) permet de constater cette homogénéité et d'énumérer les caractères similaires : isolation par l'extérieur, réseau de chaleur, îlots aux cœurs végétalisés, toits couverts de panneaux solaires ou végétalisés, eau apparente (noues, darses, bassins), façades parées de bois ou de bardages colorés, densité de construction conséquente, réduction de la place de l'automobile (au moins dans l'espace public). Le plus souvent, « *la composante "environnementale" de l'éco-quartier se réduit à une forme circonscrite de modernisation écologique qui, centrée sur elle-même, est inattentive aux transformations écologiques plus profondes qui seraient nécessaires* » (Bonard et Matthey 2010). Urbanistiquement, les écoquartiers reprennent les principes du *new urbanism* (Dupuis 2011), c'est-à-dire le retour à une morphologie urbaine traditionnelle caractérisée par un habitat resserré en front de rue, densifié et composé en îlot. Architecturalement, les réalisations sont de type « supermoderne » (Ibelings 2003), reprenant une architecture mondialisée qui se concentre sur les façades – à la fois minimalistes et démonstratives, qui découlent et s'adaptent à la fois aux nouvelles possibilités technologiques (isolation par l'extérieur, découpe industrielle du métal, panneaux solaires, bardages et peintures diversifiés) et à la forte demande d'image des élus – plutôt que

[1] Charte d'Aalborg, 1994, p.3.

sur les espaces intérieurs, extrêmement formatés dans le cas de logements, commerces et bureaux. Projets emblématiques de la production de la ville contemporaine, les écoquartiers sont « *caractérisés par la concentration de méthodes et de dispositifs écologiques, souvent déployés selon un "package" technique relativement similaire* » (Souami 2009). Ces dispositifs confirment l'orientation technocentré du développement urbain durable (Renauld 2012) et dessinent le modèle esthétique et technique de l'écoquartier, dans une logique de généralisation de « *bonnes pratiques* », comprises comme « *des critères essentiellement matériels* » qui « *travaillent alors comme des systèmes de normalisation, voire de standardisation* » (Devisme *et al.* 2007 : 18).
Par ailleurs, la conjonction de l'urbanisme durable et de l'urbanisme sécuritaire ou coercitif vise à « *réduire l'occupation par les populations démunies et/ou en errance* » (Tozzi 2013 : 106). Le déploiement de la prévention situationnelle semble indissociable de la production de la ville contemporaine (Benbouzid 2010 ; Garnier 2012). Héritée du courant nord-américain du *crime prevention through environmental design* (Ellin 1997), la prévention situationnelle – qui mobilise désormais les acteurs publics et crée de nouvelles professions d'assistance à maîtrise d'ouvrage sur cet aspect (Benbouzid 2010) – énonce un certain nombre de principes qui doivent, par l'organisation spatiale de l'espace, le rendre « défendable » c'est-à-dire prévenir les actes de délinquance et d'incivilité. Ces principes s'appuient sur quelques concepts : visibilité, ouverture, accessibilité, fermeture, surveillance. Le but est d'abord, dans les espaces publics, « *de faciliter l'intervention des forces de l'ordre, les patrouilles et les bouclages policiers, la surveillance généralisée, y compris par la population elle-même* » (Garnier 2012 : 22), ensuite de sécuriser les espaces privés en les rendant les plus inaccessibles possible. On retrouve dans les écoquartiers les techniques désormais classiques que sont la fermeture des espaces privées par des grilles et des dictaphones, l'ouverture des espaces publics à la vue de tous et accessibles rapidement pour les forces de l'ordre, la suppression des bancs ou la modification du mobilier urbain pour qu'il rende la station couchée impossible ou désagréable, l'évitement des recoins, la vidéo-surveillance, les interdictions concernant les espaces publics (consommation d'alcool, présence de chiens), des patrouilles pour repousser mendiants ou prostituées, etc.
Cet urbanisme sécuritaire résonne avec la composante « ordre public » du néohygiénisme. Le développement urbain durable offre ainsi de nouvelles solutions techniques et possibilités de justification à la prévention situationnelle. Dans les écoquartiers elle prend aussi la forme de dispositifs en apparence moins évidemment répressifs : « *la végétalisation aérée et claire permet autant de "dégagements visuels" qui éliminent les endroits cachés et les "lieux pièges". La fréquentation des lieux publics, les activités socialisantes et le sentiment d'appartenance au quartier deviennent les supports d'une "surveillance naturelle", tandis que la mixité des usagers et l'animation urbaine ressortent en "facteurs dissuasifs et sécurisants". Le "contrôle naturel des accès" par les techniques architecturales et paysagères se transforme en arme dissuasive limitant l'accès aux cibles potentielles", etc.* » (Tozzi 2013 : 106). Si l'animation et le sentiment d'appartenance ne trouvent pas toujours une traduction concrète dans les projets réalisés, l'intention est bien là : appliquer les principes de la sécurisation de l'espace tout en s'assurant de son acceptabilité sociale.
Une autre caractéristique généralisée est la faible présence du pilier social du développement durable, avec « *deux grands champs particulièrement déficients : la production et la pérennisation de la mixité sociale ; l'implication de la population dans la constitution et la gestion du quartier* » (Bonard et Matthey, 2010). Malgré un affichage assez large, la participation se réduit la plupart du temps à de l'information ayant pour objectif principal le renouvellement des formes de légitimité du pouvoir des élus et des aménageurs (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). La majorité des opérations fait la part belle aux avancées technologiques et laisse de côté l'approche sociale de l'urbanisme, pourtant liée au projet politique de l'écoquartier. Si la mixité sociale fait partie du

« package » de solutions valorisées dans la communication, elle se limite le plus souvent au respect des 20% de logements sociaux imposés par la loi SRU ou à leur léger dépassement. Les écoquartiers sont en général socialement sélectifs (Béal *et al.* 2011 ; Renauld 2012 ; Schaeffer *et al.* 2010 ; Theys et Emelianoff 2001). Ils participent à la ségrégation socio-spatiale engendrée par la production néolibérale de la ville (cf. partie 1.1.1.). Ces projets sont des vecteurs socialement acceptables d'une gentrification masquée par un argumentaire environnemental et l'affichage d'ambitions en matière sociale qui restent le plus souvent lettre morte ; de sorte qu'il est possible d'évoquer l'idée d'une « *éco-gentrification* » (Béal *et al.* 2011). Plus encore, les écoquartiers conduisent parfois à la mise en place d'un « néo communautarisme » – celui d'une bourgeoisie et d'une petite bourgeoisie sensibles aux valeurs du développement durable – qui renforce l'individualisme notamment à travers la désignation des « bons et mauvais élèves » des comportements éco-citoyens (Béal *et al.* 2011 ; Talpin 2006 ; Tozzi 2013). Enfin, même les projets plus accessibles socialement se posent en « *vitrines technologiques* » (Theys et Emelianoff 2001 : 129). De fait, les projets illustrent la domination d'une vision technocentrée du développement urbain durable et son inscription n'inverse en rien la logique ségrégative de la métropolisation (Thévoz et Schaeffer 2007). En ce sens, comme sur le plan environnemental, les écoquartiers « *relèvent d'une pensée du minuscule qui, désormais consciente des pesanteurs politiques et économiques de la "réalité", aspire à un réformisme lent et ponctuel* » (Bonard et Matthey 2010). Aussi, leur entrée dans la production ordinaire de la ville ne s'est accompagnée ni d'une évolution en matière d'homogénéité sociale et ni de l'implication des habitants dans l'aménagement de leurs espaces de vie (Adam, Laffont, *et al.* 2015).

Enfin, nous observons un formatage des discours autour des écoquartiers. Quand Confluence serait « *l'extension d'un centre-ville durable* », « *un quartier qui offre plus de nature aux urbains* » et un « *patrimoine subtilement revisité* » pour aboutir à une « *haute qualité urbaine* »[1], Bottière-Chénaie est présenté comme un « *parc paysager proche du centre de Nantes* », « *poumon vert de la métropole* » qui peut « *s'appuyer sur l'histoire et les potentialités d'un site* » pour être « u*n nouveau quartier pour une nouvelle qualité de vie* »[2]. Les documents de communication véhiculent, outre l'injonction au local évoquée précédemment, des messages consensuels similaires. Ils sont développés avec les mêmes champs lexicaux (qualité de vie, nature, vivre ensemble) et visent à la fois à vanter la qualité des projets et à inciter les habitants à adopter le comportement éco-citoyens. Ils utilisent aussi des codes graphiques proches (couleurs vives, dessins d'oiseaux, de fleurs, de vélos…). Enfin, ils contiennent le plus souvent des références aux quartiers emblématiques du Nord de l'Europe et, de plus en plus, aux grandes références françaises.



Figure 23. Logo du projet Bottière-Chénaie (source : Nantes Métropole Aménagement)

Le constat de Françoise Navez-Bouchanine sur le développement urbain durable s'applique selon nous aux écoquartiers, avec la généralisation de « *"packages" méthodologiques et d'indications*

[1] Extraits de : SPLA Lyon Confluence, *Lyon Confluence, l'extension d'un centre-ville durable*, 2011

[2] Extraits de documents produits par Nantes Aménagement : *Nantes Bottière-Chénaie, des idées neuves pour vivre à Nantes*, 2009 ; *Programme de commercialisation*, 2011 ; *Un exemple de quartier durable, Bottière-Chénaie*, 2011.

pratiques […] *qui constituent une sorte de chemin à suivre, présenté de manière simple, rassurante* » (2007 : 102) et qui prennent peu en compte les réalités sociales, politiques et spatiales locales. Ceci conduit à une faible visibilité de la composante locale. La contradiction avec l'injonction au local est flagrante même si, avant tout formulée par les discours officiels et la communication autour des projets, elle délivre un message assez uniforme sur ce que faire local veut dire. De ce fait, elle perd une partie de sa consistance, d'autant qu'elle est difficilement vérifiable dans un contexte où la promotion de politiques de durabilité se caractérise, particulièrement dans l'urbanisme, par le développement d'instruments d'évaluation, de mesure et d'objectivation des performances, des méthodes et des contenus.

2.2.2. Évaluation et symboles, des clefs d'explication de la standardisation des projets

Dans le cadre des écoquartiers, ces instruments sont nombreux, de natures différentes (labellisation, certification, prix) et appliqués à des échelles diverses (du logement à l'agglomération). Cependant, ces démarches partagent des caractères qui justifient de les considérer comme un ensemble. Chacune s'appuie sur un référentiel répondant à la définition suivante : « *[le référentiel] surpasse le dispositif réglementaire en vigueur ; sa mise en forme relève d'un processus de codification et de sélection des informations à retenir ; il a une fonction de partage d'information dans la mesure où il rend public un ensemble de caractéristiques précises à respecter ; il a un rôle d'assurance dans la mesure où il garantit que le service, dès lors qu'il se conforme au référentiel, est apte à remplir la fonction pour lequel il a été conçu* » (Borraz 2004 : 124). Autrement dit, ces référentiels d'évaluation descendent directement des référentiels pour l'action que sont les valeurs et les représentations (cf. chapitre 2.), en l'occurrence celle de l'idéologie du développement urbain durable. Cette inclination évaluative et normative illustre l'intrication du développement durable et du management par projet dans le néolibéralisme.

Les logiques qui amènent à convoiter un prix, un label ou une certification sont au moins de deux natures : il y a d'un côté la garantie d'un bénéfice économique direct – subventions (programme Concerto par exemple) ou exonérations d'impôts ou de taxes (certification BBC) – et de l'autre l'attrait d'un bénéfice indirect, consécutif à un gain de notoriété et d'image (prix ou label EcoQuartier). L'objectif n'est pas ici d'interroger les différences entre les effets de ces deux logiques mais de montrer comment elles favorisent « *la diffusion de solutions dont l'adoption n'est pas obligatoire* » ((Delpeuch 2008 : 12) mais intéressée. Cet intérêt est le plus souvent économique mais aussi, et sans que ces deux approches ne soient exclusives, idéologiques. Les référentiels « *ne sont pas des dispositifs neutres, ils produisent des effets spécifiques indépendants des objectifs poursuivis et qui structurent, selon leur logique propre, l'action publique* » (Lascoumes et Le Galès 2004 : 29). Cette logique propre est directement tributaire des orientations idéologiques qui président à leur élaboration et qui les façonnent en retour.
La mesure systématique de la performance du développement urbain durable a notamment pour conséquence de l'orienter vers certaines directions. « *Signe de l'attention portée à la mesure des opérations menées, des secteurs d'intervention du développement durable sont priorisés par rapport à d'autres en fonction des possibilités plus ou moins aisées de disposer d'indicateurs* » (Hamman et Blanc 2009 : 147). Les indicateurs participent à la fois à sélectionner des priorités et à façonner la traduction concrète du développement urbain durable. Outils d'aide à la décision, ces référentiels imposent des indicateurs correspondant aux normes dominantes. Les acteurs doivent afficher la mise en conformité de leurs projets avec celles-ci, ce qui est plus aisé si elle est garantie par des critères reconnus et quantifiables comme c'est le cas lorsqu'il y a

labellisation ou certification. Cette démarche est avantageuse pour les collectivités territoriales et les promoteurs immobiliers car elle leur permet à la fois de légitimer leurs choix et leurs actions, d'améliorer leur réputation et d'accroître l'attractivité de leurs productions pour les investisseurs et les usagers (Delpeuch 2008). Par exemple, l'affichage d'un prix de l'appel à projets 2009 du Ministère de l'environnement, de certifications HQE ou BBC des habitations ou de la participation au programme Concerto (rappelée par des écriteaux placés à l'entrée des bâtiments) participe à affirmer l'excellence de Confluence dans ce domaine porteur et à améliorer son attractivité, pour les habitants propriétaires et les investisseurs, à qui elle assure des performances reconnues qui justifient et sécurisent un investissement conséquent.



Figure 24. Ecriteau Concerto au pied d'un immeuble de Confluence

Les démarches de certification ou de labellisation fondent leurs évaluations sur des référentiels qui multiplient les indicateurs sans toujours les hiérarchiser, ce qui « *affaiblit leur pertinence face à la singularité de chaque opération évaluée* » (Debarre *et al.* 1999 : 118). Par exemple, la HQE²R se décline en 6 principes, 5 objectifs, 21 cibles et 51 indicateurs (Charlot-Valdieu et Outrequin 2004) et l'AEU® se décompose en 100 objectifs (ADEME 2006). Même si les institutions qui les portent insistent sur la nécessité de territorialiser les objectifs, le problème des concepteurs est simple : pour que leurs projets obtiennent une certification, un label ou un prix, ils doivent adopter les solutions satisfaisant un maximum d'indicateurs. On observe alors une standardisation des solutions techniques et urbanistiques. Le point commun des différentes démarches est d'entériner le choix d'une vision technique centrée sur la satisfaction de critères mesurables qui entretient le culte de la performance et surtout de son affichage. Si les aspects économiques sont très présents dans cette approche, les aspects sociaux ne sont pas valorisés par les référentiels et ne sont « *pas versés dans le contenu convenu du modèle de développement urbain durable* » (Souami 2009 : 28). L'approche qui s'impose est donc celle d'une ville durable réduite « *à l'affichage d'une performance thermique et carbone des bâtiments, aux infrastructures de transport mises à disposition des usagers, aux installations de traitement des déchets et de recyclage, etc.* » (Salomon Cavin et Bourg 2010 : 130). Cette approche technocentrée n'est pas sans poser problème lors de la réception des projets par les habitants (Renauld 2012).

Les certifications et labellisations mises en œuvre dans les écoquartiers concernent surtout le cadre bâti et sont principalement axées sur la consommation d'énergie[1]. Cette focalisation sur l'échelle du bâtiment découle essentiellement du fait que ces démarches sont plus simples à mettre en œuvre puisque centrées sur un petit nombre d'objectifs techniquement maîtrisés (consommation énergétique, écoconception) et qu'elles bénéficient d'avantages économiques (exonérations d'impôts) et d'injonctions légales (évolution de la règlementation thermique) à les mettre en œuvre. À l'échelle du quartier, cinq démarches se distinguent en France : le concours puis le label ÉcoQuartier, l'approche environnementale de l'urbanisme (AEU®), la démarche HQE²R, le programme Concerto et WWF One Planet Living (dont Confluence est le premier exemple français). Ce dernier est d'ailleurs révélateur de l'importance de l'image dans la logique qui conduit à suivre un référentiel. L'image de l'ONG WWF est facilement exploitable pour une collectivité, ce qui est une incitation forte à suivre les dix principes qu'elle impose. En adoptant la vision du WWF, centrée sur un développement durable mesuré par l'empreinte écologique, Lyon Confluence a pu s'offrir l'affichage de 1600 pandas en papier mâché lors de l'inauguration de 660 logements (le 14 octobre 2010).



Figure 25. Les 1600 pandas en papier mâché de Confluence (source : SPLA Lyon Confluence)

Le programme Concerto n'est pas basé sur le strict suivi d'un référentiel normatif mais participe au même titre que les démarches de ce type (par exemple la HQE²R) à façonner le profil normatif d'un écoquartier centré sur les solutions technologiques, en l'occurrence sur la maîtrise de l'énergie. La volonté de produire des modèles est d'ailleurs un objectif affiché : « *il est prévu que les projets CONCERTO fournissent des modèles, basés sur des expériences de terrain, en matière d'offre et de demande énergétique* »[2]. Au-delà de simples recommandations sur la question énergétique, le programme prône bien une vision de l'urbanisme que les agglomérations (en France : Ajaccio, Grenoble, Lyon, Nantes) désirant à la fois afficher le label et profiter des subsides de l'Union Européenne, doivent adopter et participer à diffuser. De manière

[1] Dans une logique d'inflation des exigences, le standard est désormais en France la certification BBC, après les stades THPE et HQE.

[2] *Initiative Concerto* [En ligne] www.holistic-ne.ch/fileadmin/user_upload/resources/Expo09_concerto.pdf (consulté le 2 juin 2012)

similaire, Le Club National ÉcoQuartier, regroupant des collectivités ayant fait acte de candidature aux appels à projets du Ministère, se donne pour mission de « *favoriser la mise en réseau et le partage de bonnes pratiques via des conférences-visites ouvertes à tous* »[1]. L'objectif affiché est celui de produire des outils méthodologiques, sous la forme de guides de bonnes pratiques, et, implicitement, de participer à leur généralisation. C'est d'ailleurs l'objectif de la mise en réseau de collectivités ou de professionnels : définir, sélectionner, diffuser et entériner les bonnes pratiques à travers des groupes de réflexions, séminaires, guides ou voyages d'étude (Arab 2007). Les produits de cette mise en réseaux peuvent dans un certain nombre de cas conduire à une uniformisation des modes de faire et des contenus des projets urbains.
Par ailleurs, il faut aussi compter avec les référentiels locaux. Pour la plupart, ils relaient une même vision de l'écoquartier centrée sur la technique et l'évaluation de la performance. Le référentiel AURA (Améliorer l'Urbanisme par un Référentiel d'Aménagement) de la ville de Montpellier gratifie par exemple chaque projet d'un score allant de 0 à 1000 points, évalué à partir de 30 indicateurs de durabilité. Le référentiel d'aménagement durable de la Ville de Rennes entend lui « mesurer le développement durable » des ZAC en s'appuyant sur 65 indicateurs chiffrés. Cette vision technocentrée de l'urbanisme durable s'impose car la conception sociale du progrès (cf. chapitre 3, partie 1.2.1.) lie celui-ci à la technologie et parce que, en plus d'être relativement faciles à mettre en œuvre et socialement acceptables, les solutions techniques offrent de nombreux avantages pour les collectivités : elles sont visibles, mesurables par des indicateurs simples, et validées par des référentiels reconnus permettant de signifier l'engagement « radical » de celles-ci vers le consensuel développement durable. La promotion des performances environnementales est, pour les collectivités, un puissant levier de communication et de valorisation de leurs initiatives (Souami 2009).

Toutefois, le recours à des référentiels normatifs n'explique pas totalement la standardisation du développement urbain durable : il faut aussi compter avec les grandes références et la circulation des « bonnes pratiques » qu'elles inspirent. Lorsqu'on les interroge (à Nantes, Lyon ou ailleurs) sur ce qu'est un écoquartier, concepteurs et élus peinent à définir ce dont ils parlent. Pourtant, tous « *veulent de cette "chose urbaine" aux désignations multiples (…) Quand on leur demande de quoi il s'agit, ils peinent à répondre et pointent du doigt le Nord. Des exemples allemands, hollandais ou suédois parlent pour eux* » (Souami 2009 : 10). Certains quartiers (Vauban, BedZed, Kronsberg, la Caserne de Bonne, etc.) se sont imposés comme des « mecques » de l'urbanisme durable[2] qui suffiraient à définir le modèle naissant de l'écoquartier et à en être les étalons. Or, comment s'imposent-elles dans les discours, représentations et productions des acteurs des projets urbains ? Quelle image de l'écoquartier-type diffusent-elles ? Nous proposons ici une réflexion sur le rôle de l'exemple dans la transmission et la construction du modèle « écoquartier », puis dans la standardisation des opérations. Des multiples descriptions et références aux « mecques », on retient l'évocation de leur exemplarité et la mise en avant des caractéristiques les plus aisément reproductibles (de la place de l'automobile aux objectifs de consommation énergétique). Des exemplarité et reproductibilité qui définissent, selon Françoise Choay (1996), les caractéristiques du modèle. On retient aussi la convocation du vocabulaire de l'innovation pour présenter un choix urbanistique ou technique (omniprésence des technologies vertes) en mettant en avant sa contemporanéité. Comme le relève Nadia Arab, cette invocation simultanée de l'exemplarité et de l'innovation formule un

[1] *Dossier de Presse ÉcoQuartiers*, 2011, p. 8.
[2] Un terme que nous empruntons à Alice Le Roy qui parle de « *mecques de l'écoconstruction* » (2010).

paradoxe puisqu'« *innover équivaut à introduire une rupture avec les modèles connus, les représentations dominantes et les savoirs établis et éprouvés* » (Arab 2007 : 39).
Les « mecques » et leurs solutions circulent essentiellement à travers trois canaux : la presse spécialisée (*Le Moniteur*, *Traits Urbains*), les institutions publiques (CSTB, ADEME, les CAUE, ARENE) et les associations et réseaux de professionnels (Energy Cities, eco-quartiers.fr, VAD[1], etc.). La presse spécialisée a, depuis la fin des années 1990, diffusé les références en publiant des articles sur les écoquartiers emblématiques. Certains ouvrages rédigés par des scientifiques participent aussi à cette diffusion. Citons *Villes rêvées, villes durables ?* (Charmes et Souami 2009), *Voyage dans l'Europe des villes durables* (Lefèvre 2008) ou *Les pionniers de la ville durable : récits d'acteurs, portraits de villes en Europe* (Emelianoff et Stegassy 2010). Entre présentations générales des sites et descriptions détaillées de leurs particularités, nul professionnel du secteur n'a pu passer à côté des « mecques » et de leurs caractéristiques.
Un travail similaire a médiatisé les premiers exemples français avec la publication d'articles, de dossiers sur certains projets ou des palmarès des appels à projet ÉcoQuartier. Par les voyages d'études, les CAUE et les agences d'urbanisme ont aussi permis de faire connaître ces « mecques ». Les séminaires et publications tirés de ces voyages mais aussi ceux organisés par des institutions comme l'IAU-IdF ou l'ARENE-IdF ont participé à associer ces projets et leurs solutions au concept d'écoquartier. Par exemple, un séminaire organisé par l'ARENE-IdF et le CAUE 91 proposait aux professionnels d'analyser les écoquartiers célèbres présentés « *comme des vitrines (dont l'Ile-de-France manque cruellement), ces quartiers affichent l'exemplarité d'un savoir-faire en matière d'écotechnologies « lowtech/lowcost » et suivent des processus de recomposition de l'urbain qui déclinent simultanément les dimensions environnementales, économiques et sociales du développement durable* »[2]. Autre exemple, la démarche HQE²R, un document à visée opérationnelle, fait la part belle aux grandes références en présentant les quartiers de Kronsberg, Vauban, Augustenbrog et Hedebygade (Charlot-Valdieu et Outrequin 2004). Enfin, le rôle joué par les associations de professionnels est proche : par leurs activités (voyages d'études, séminaires, publications) elles ont participé à la diffusion des solutions ayant cours dans les « mecques » et à faire d'elles les étalons d'un modèle naissant.
Le voyage d'étude tient une part singulière dans la circulation des solutions. Qui dit « mecques » dit pèlerinages et « *la tournée des écoquartiers du Nord* » (Devisme *et al.* 2009 : 89) est devenue un passage obligé. Des cars, affrétés par des institutions ou des associations de professionnels, permettent à de nombreux groupes de professionnels de découvrir ces sites étalons. Ces voyages répondent à trois logiques d'action complémentaires. Comme le détaille Nadia Arab, ils permettent de : « *découvrir ce qui existe ailleurs et « dénicher » des concepts originaux.* (…) *valider ou invalider des hypothèses de programme.* (…) *comprendre les modes de fonctionnement des équipements et évaluer leur faisabilité dans le contexte local* » (2007 : 41). Dans le cas des écoquartiers, les voyages sont un vecteur privilégié de circulation tant il s'agit d'une pratique généralisée et concernant un nombre limité de destinations emblématiques. Elus et concepteurs rapportent de leur voyage une conception de l'écoquartier influencée par celle des « mecques », important certains caractères, souvent parmi les plus visibles (esthétiques et techniques pour la plupart, les transferts de processus existant aussi).

[1] Ville et Aménagement Durable : association de professionnels rhônalpins dont nous avons assisté à des réunions avant (nous travaillions pour un bureau d'études membre de l'association) et pendant cette thèse (La SPLA Lyon Confluence ainsi que les assistances à maîtrise d'ouvrage développement durable et programmation du projet dont nous avons interrogés les responsables dans le cadre de la thèse sont des membres actifs de cette association).
[2] http://www.areneidf.org/medias/publications/Quartiers_durables_en_E.pdf (consulté le 2 juin 2012)

« Mecque » parmi les « mecques », la ville de Fribourg et ses deux écoquartiers (Vauban et Riesefeld) a longtemps été une destination incontournable et demeure une valeur sûre. Des activités économiques s'y sont développées grâce à cette attractivité, l'entreprise Freiburg Futour, par exemple, organise séminaires et formations à destination des professionnels de l'aménagement et de la construction. À une échelle plus vaste, certains organismes se sont fait une spécialité de la diffusion des bonnes pratiques de la ville durable et de l'organisation de voyages d'études. Citons l'association de villes Energy Cities qui propose des voyages et met à disposition quantité de fiches de synthèse présentant les qualités des sites visités. Parmi les destinations prisées figurent en bonne place les « mecques » européennes mais aussi les projets qui s'affirment comme les références nationales. S'opère un renouvellement des sites montrés en exemples. Aux « mecques » européennes succèdent des « mecques » françaises, elles-mêmes en partie inspirées des premières et récompensées par des prix d'excellence. La ZAC de Bonne, grand prix ÉcoQuartier en 2009, objet d'une AEU® et bénéficiaire d'un financement Concerto, s'est imposée comme la référence hexagonale et est devenue une destination courue. Energy Cities y organise des visites depuis 2008, VAD l'a fait visiter à ses membres en mars 2010 et nombre de CAUE et d'agences d'urbanisme y ont emmené leurs employés. Bottière-Chénaie et Confluence connaissent des manifestations similaires, ce qui fait dire à certains habitants qu'ils ont l'impression de vivre dans un zoo ou une vitrine (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.). On voit ici l'influence du facteur temporel dans les processus de transferts de bonnes pratiques. Alors que les concepteurs des premiers écoquartiers français, pour la plupart désignés comme tels tardivement, ont pu importer quelques solutions des grands exemples européens, les concepteurs des opérations actuelles s'inspirent des « mecques » hexagonales. La succession des projets montrés en exemple participe de ce que l'on pourrait qualifier de construction itérative du modèle ou de la recette pour faire un « bon » écoquartier.

Ce qui « *gêne dans la rhétorique des éco-quartiers* », écrivent Yves Bonard et Laurent Matthey, « *c'est cette propension à produire de la ville à partir de recettes, de généraliser le cas modélisé. Ce qui interpelle, c'est ce glissement sémantique, procédant de l'homophonie, qui consiste à faire d'espaces qui témoignent (les différents éco-quartiers européens), des espaces-témoins (des modèles à l'échelle 1/1 d'un lieu de vie, comme il y a des appartements-témoins qui permettent d'anticiper ce qu'on aura comme qualité de vie dans tous les appartements d'un bâtiment)* » (2010). Pour les concepteurs, il est tentant de reproduire une solution investie de la légitimité associée à sa réussite affichée dans des situations plus ou moins similaires. Cette solution est alors facilement « *décrite comme adéquate, rationnelle, désirable et nécessaire dans la mesure où elle ressemble aux solutions qui ont été retenues dans les pays étrangers désignés comme les plus performants* » (Delpeuch 2008 : 14). En l'occurrence, la légitimité des solutions développées dans les écoquartiers du Nord de l'Europe est d'autant plus grande que l'image de ces pays en termes d'écologie n'est plus à construire. De plus, la notoriété de Vauban, par exemple, dépasse aujourd'hui largement le cercle des professionnels de l'urbain (Mancebo 2009)[1]. Cette reconnaissance, liée à une médiatisation large, justifie d'autant plus pour les acteurs la référence à ces exemples. On observe ici la logique générale de la circulation des modèles que décrit Daniel Pinson (2010) : plus le rayonnement du modèle gagne des cercles élargis, plus son influence et sa valeur d'exemple s'institue, et inversement. Dans les plaquettes de communication ou les publications institutionnelles, photographies et références aux quartiers emblématiques illustrent le chemin à suivre dans de nombreux

[1] Nombre des habitants que nous interrogeons à Lyon et à Nantes évoquent ces écoquartiers du Nord de l'Europe qu'ils qualifient souvent de « vrais écoquartiers » (cf. chapitre 6, partie 2.1.3.).

domaines[1] : de la densité à la gestion des eaux pluviales, en passant par la diversité, la mixité ou la participation des habitants. Ces exemples définissent un écoquartier « idéal » et imposent une vision de l'urbanisme durable centrée sur les technologies dites vertes.
Le façonnage des projets par les référentiels et par la reprise de solutions éprouvées au sein des « mecques » ne sont pas deux logiques contradictoires de construction de ce que doit être un écoquartier ; mieux : elles s'influencent et se renforcent l'une l'autre. La direction vers laquelle les référentiels orientent les projets qui s'y conforment est influencée par le modèle de l'écoquartier montré par les « mecques ». Simultanément, les nouvelles figures de l'urbanisme durable s'imposent grâce au suivi de démarches de référence et à la reconnaissance qu'elles en tirent. Etalons du genre, les grandes références européennes puis hexagonales ont finalement rendu certaines solutions impératives pour tout projet se revendiquant durable. Il s'ensuit que ces solutions sont devenues de véritables « *normes d'étiquette* » (Elster 1995 : 142) auxquelles il faut se conformer pour légitimer son appellation d'écoquartier.

Si l'on place la fabrique des écoquartiers dans une perspective historique, doit-on s'étonner de leur standardisation progressive ? Si les rhétoriques évoluent, le local du durable remplaçant par exemple dans les discours l'universel du moderne, les mécanismes de production de la ville ne changent eux jamais radicalement (Choay 1996). Dès lors, il semble logique que les écoquartiers se ressemblent, comme les grands ensembles ou les boulevards haussmanniens avant eux. Les mécanismes qui provoquent cette standardisation évoluent toutefois, se fondant désormais davantage sur la puissance démonstrative de l'exemple, ou la recherche d'attractivité, que sur une théorie forte. C'est ainsi que s'impose la manière néolibérale et durable de produire la ville : l'inscription dans les canons de l'idéologie dominante apparaît d'abord comme un mode d'action rassurant puisque gage d'une maîtrise technique et processuelle et d'une efficacité politique et économique supérieure à l'innovation permanente ou à la remise en cause de la norme (Navez-Bouchanine 2007). Dans cette perspective, le fait que les écoquartiers soient progressivement devenus des standards de la production de l'urbain fait partie de leur destin politique. Encore présentés par la communication des collectivités comme des laboratoires ou des opérations exceptionnelles à vocation d'exemplarité, ils jouent aujourd'hui sur deux tableaux. Sans être exactement dans le cadre d'une contrainte paradoxale (Watzlawick *et al.* 2000 (1975)), les acteurs impliqués se confrontent à la difficulté d'effectuer des choix dans un espace contraint, délimité : d'un côté il leur faut se distinguer pour exister et mettre en avant leur projet et ses spécificités, de l'autre il leur faut se conformer à un cahier des charges (plus ou moins explicite ou implicite), sans quoi justement ils n'obtiennent pas les prix d'excellence qui leur permettent de briller.

Le développement urbain durable s'installe – à travers les projets d'écoquartiers – dans l'ordinaire de la production de la ville accompagné par la mesure et l'affichage systématiques de la performance et en imposant, par l'exemple ou l'incitation, des modes de faire et vivre normatifs. Ne peut-on alors pas considérer que le développement urbain durable formule – à l'adresse des concepteurs et des habitants– un appel à une conformité qualifiée de vertueuse et responsable qui a d'abord pour objectif leur enrôlement dans le bon fonctionnement de la ville néolibérale ?

[1] Par exemple, la plaquette *Éco-quartiers. Pour qui ? Pourquoi ? Comment ?* de la Communauté Urbaine de Strasbourg (2010) s'appuie sur Riesefeld, Vauban (Freiburg), Bo01 (Malmö) ou Vesterbro (Copenhague) pour évoquer tous les enjeux que doit aborder un écoquartier.

Transition IV

Notre ambition est de comprendre et d'expliquer la fonction que jouent les contradictions de la production contemporaine de l'urbain par l'étude des représentations de ses concepteurs et de ses habitants, elles-mêmes saisies à travers les discours qu'ils portent sur des projets emblématiques. Outre un travail de conceptualisation de la notion de représentation et du rôle qu'elles jouent dans les actions et prises de position de ces acteurs (cf. chapitres 2 et 3), cette ambition implique la construction d'une méthode adaptée de recueil et d'analyse des discours (cf. chapitre 5). Préalablement, et bien que l'entrée que nous proposons soit uniquement celle des représentations et non de critères de descriptions que l'on pourrait qualifier d'objectifs, cette ambition réclame une bonne connaissance du contexte et particulièrement des mots d'ordre de l'urbanisme contemporain. Le troisième chapitre a permis de documenter le projet urbain et la participation et le quatrième chapitre a exposé l'influence de la métropolisation et du développement urbain durable sur les espaces urbains et leur production.

Les écoquartiers, outils au service des stratégies métropolitaines

La métropolisation, mode de spatialisation caractéristique du néolibéralisme, se définit comme un processus mondialisé dans lequel s'engagent les plus grandes villes et qui se caractérise par la concentration dans et autour d'elles des capitaux économiques et humains (cf. chapitre 4, partie 1.1.1.). Ce processus a des conséquences sur leur organisation fonctionnelle, morphologique et sociale. Au plan fonctionnel, les activités économiques à forte valeur ajoutée et les fonctions de commandement se regroupent dans les villes centres dotées des infrastructures de transport et de communication qui leur permettent de se positionner dans les réseaux d'échange à l'échelle mondiale (Ghorra-Gobin 2010). Au plan morphologique, la fragmentation est le caractère le plus marquant (Bassand 1997) de ce processus puisque les activités à faible valeur ajoutée se concentrent dans les périphéries et qu'on assiste alors à une forme de zoning. Au plan social, le pendant de cette fragmentation est la ségrégation sociale (Di Méo 2010) qui voit les espaces les plus valorisés, parfois d'anciens quartiers populaires progressivement gentrifiés, accueillir la petite et la moyenne bourgeoisie intellectuelle, le groupe social pour qui et par qui la métropolisation est mise en œuvre quand d'autres espaces, jugés sans potentiel, sont délaissés et leurs populations avec eux. Alors que les flux prennent une importance capitale dans l'organisation de l'économie mondialisée, la concentration spatiale des activités les plus valorisées se trouve renforcée et, avec elles, celles des populations de cadres, de « créatifs » ou d'entrepreneurs (cf. chapitre 4, partie 1.1.2.). Ce sont ces populations que les villes cherchent à attirer en travaillant sur leur image pour se distinguer des concurrentes.

Parmi les mots d'ordre mis en avant par les gestionnaires des villes pour attirer les populations ciblées, le développement durable occupe une bonne place dans la liste de ceux qui sont les plus mobilisés à la fois comme facteur de distinction et de conformité à l'idéologie dominante (cf. chapitre 4, partie 1.2.1.). Héritier des mouvements sociaux et écologistes des années 1960 et 1970, le développement durable est passé de l'utopie à l'idéologie en s'intégrant au capitalisme dont l'une des forces est de se renforcer par l'intégration des critiques qui lui étaient précédemment adressées (Boltanski et Chiapello 1999). C'est pourquoi nous considérons le développement urbain durable comme une déclinaison de l'idéologie

néolibérale et comme l'idéologie dominante de la production contemporaine de l'urbain (cf. chapitre 4, partie 1.2.2.). Il se décline en différents mots d'ordre pratiques et normatifs. Sur le plan environnemental, sont prônées : la réduction des consommations énergétiques liées au logement (isolation) et au transport (usage de la voiture individuelle) ; la diminution des impacts sur l'environnement liés aux déchets (tri) ; une certaine forme d'introduction de la nature en ville à travers la végétation et la création d'espaces dédiés à la biodiversité. Sur le plan social, les mots d'ordre sont la mixité sociale et la participation des habitants à la conception et à la gestion des espaces. Nous approchons alors le développement urbain durable non comme un but à atteindre ou comme un grille de lecture permettant de juger ce qui serait, ou non, durable mais comme un système de valeurs qui influencent les représentations des acteurs de la production de l'urbain (cf. chapitre 4, partie 1.2.3.). Ce qui nous intéresse est précisément de comprendre et d'expliquer comme les acteurs se le représentent à travers les discours qui le portent et les pratiques qu'il sous-tend mais aussi de saisir s'ils y adhèrent ou non et s'ils identifient les contradictions que celui-ci introduit dans la production de l'urbain.

Suivant la modélisation du projet urbain comme dispositif de représentations (cf. chapitre 3, partie 2.1.) et à partir de l'idée de faire s'exprimer les concepteurs et habitants à propos de projets emblématiques, nous nous intéressons plus particulièrement aux projets qui cumulent les caractéristiques que sont l'inclusion dans une stratégie de métropolisation et la mise en œuvre des mots d'ordre du développement urbain durable. C'est le cas d'une partie des écoquartiers français conçus et réalisés dans les années 2000 et 2010. Cette démarche nous conduit à nous intéresser spécifiquement à ces projets qui ont aussi la particularité de redonner une certaine importance au quartier comme échelle d'action urbanistique et outil des politiques d'attractivité (cf. chapitre 4, partie 2.1.2.). Comme le développement urbain durable a intégré l'idéologie dominante, les écoquartiers, projets qui mettent en œuvre ses principes, sont passés en deux décennies du statut d'expériences exceptionnelles à celui de produits ordinaires de la production de l'urbain (cf. chapitre 4, partie 2.1.1.). Seule l'ampleur de la communication qui les entoure relève encore de l'exceptionnel, indice que le marketing urbain est une des sources de motivation à leur réalisation. Outre cet aspect communicationnel, la principale voie d'entrée du développement durable dans la production de l'urbain consiste en les référentiels normatifs que sont les prix, labellisations et certifications (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.). En l'absence d'un modèle urbanistique de l'écoquartier (Gaillard et Matthey 2011b), ce sont ces référentiels essentiellement techniques qui édictent les principes à suivre et suggèrent les solutions à mettre en œuvre en vertu de leur bonnes performances vis-à-vis des indicateurs sélectionnés. L'autre source d'inspiration des destinateurs des projets sont les solutions mises en œuvre dans les « Mecques » de l'urbanisme durable, c'est-à-dire les quartiers d'Europe du Nord ou français pris en exemple dans la littérature professionnelle comme dans la presse généraliste (du quartier Vauban à Fribourg à la Caserne de Bonne à Grenoble). Cumulés aux impératifs économiques imposés par les aménageurs et les promoteurs, ces deux « guides » conduisent à une forte standardisation en contradiction avec l'injonction au local que contient le développement urbain durable et qui, touchant tous les plans (cf. chapitre 4, partie 2.2.1.), peut se condenser en :

- Des solutions environnementales et énergétiques faisant une grande place à l'innovation technologique – isolation par l'extérieur, végétalisation, énergies renouvelables, densité, limitation de la place de l'automobile (Souami 2009) ;

- Des formes urbaines et architecturales répondant aux principes *du new urbanism* et architecture « supermoderne » (Ibelings 2003) – façades très distinctives grâce à la multiplication des possibilités en termes de bardage, éléments de patrimoine muséifiés ;
- Des aspects sociaux caractérisés par des « manques » (Bonard et Matthey 2010) – homogénéité sociale et faible implication des habitants dans la conception et la gestion des projets ;
- Une communication massive – affichage des performances, diffusion d'attendus comportementaux et promotions des modes de vie sains (Tozzi 2013).

Ces éléments, que nous retrouvons au sein de nos terrains d'études (cf. chapitre 5, partie 4.) dessinent le portrait de l'urbain durable et de la manière dont il est produit.

L'intégration des mots d'ordre liés au développement urbain durable dans le contexte de la métropolisation est porteuse de contradictions entre rhétorique et pragmatique. Nous en identifions deux qui se mêlent à celles liées au projet (cf. transition III). La première oppose mixité sociale prônée et ségrégation spatiale effective. La seconde confronte la poursuite affichée d'objectifs de réduction des impacts environnementaux et la prise en compte des spécificités locales à la réalisation de projets standardisés, dont le cahier des charges est essentiellement dicté par des facteurs économiques. Ces deux contradictions composent la moitié de celles que nous étudions. Rappelons que s'y ajoutent, d'une part, la contradiction entre injonction participative et pratique descendante de l'urbanisme et, d'autre part, celle entre l'horizon théorique infini du projet et une production temporellement bornée.

De la caractérisation des contradictions à leur étude par les représentations

Ces quatre contradictions caractérisent en quelque sorte les angles morts entre la rhétorique et la pragmatique de la production de l'urbain à l'ère néolibérale. Si l'on se réfère à la modélisation du projet urbain que nous proposons (cf. chapitre 3, partie 2.1.), l'on peut suggérer qu'en tant qu'elles font partie de l'espace réalisé, ces contradictions – au même titre que les valeurs et les mots d'ordre du néolibéralisme – influencent les espace conçu et reçu c'est-à-dire les représentations des acteurs. Cependant, il ne suffit pas d'affirmer que ces aspects se retrouvent dans les représentations des concepteurs et habitants des projets que nous étudions pour comprendre ce qui se joue dans les espaces de la ville contemporaine : il faut être capable de mettre en évidence ces représentations pour analyser comment elles les intègrent, les interprètent, leur résistent. Pour les saisir, nous proposons de nous appuyer sur un matériau qui permet de mettre au jour les conceptions individuelles et sociales du réel : des discours collectés dans l'optique spécifique de nos travaux. Le point de départ est l'idée selon laquelle le discours participe « *à la production d'espaces. Parfois, il précède l'apparition de nouveaux espaces ; le plus souvent, il l'accompagne. Dans tous les cas de figure, il est présent* » (Gumuchian 1991 : 72). Plus généralement, nous affirmons ici toute l'importance des discours dans la construction des représentations propres ou communes aux deux groupes étudiés, suivant Paul Ricoeur pour qui toute expérience humaine a originalement une condition discursive car langagière et interactionnelle (1986). Dans le cinquième chapitre, avant de décrire notre méthode de recueil de ces discours (partie 2), la manière dont nous les avons analysés (partie 3) et enfin sur quels terrains nous avons réalisé notre enquête (partie 4), nous devons montrer en quoi le discours est l'outil adapté pour accéder aux représentations qui nous intéressent et questionner ce que nous disent les individus qui participent à celle-ci (partie 1.).

Chapitre 5.

Saisir les représentations à travers les discours portés sur des projets emblématiques

1. Les discours, vecteurs et révélateurs des représentations des acteurs

Les discours ne sont pas des objets neutres. Ils sont conditionnés, autant qu'ils conditionnent, et donc permettent de saisir les représentations des locuteurs, les valeurs et les idéologies qui les imprègnent. De plus, ils sont contextuels c'est-à-dire situés tant spatialement, temporellement que socialement. Ils révèlent à la fois les circonstances de leur production par les locuteurs (humeur, type de discours), leur appartenance à un ou des groupes sociaux (existence de groupes à laquelle ils participent) et une part de leur manière d'appréhender et d'organiser la réalité de leur expérience. C'est pourquoi, il est judicieux d'envisager les discours comme un outil fécond pour accéder aux représentations. Ce choix implique, dans un premier temps, de préciser comment les discours collectés sont considérés dans le cadre de l'enquête et d'expliciter leur lien avec les représentations des individus qui les tiennent.

1.1. Les discours sur l'urbain, construction d'un outil de recherche

1.1.1. Des vecteurs et témoins des représentations

Ce qui incite à chercher le bon outil pour saisir les représentations est qu'elles « *ne sont pas données à voir au chercheur de façon première et évidente ; elles sont à reconstruire comme objet ultérieur d'analyse* » (Gumuchian 1991 : 65). Différents matériaux peuvent servir à les faire apparaître puisqu'elles circulent dans les discours, sont véhiculées par les messages et images médiatiques ou se matérialisent dans les objets matériels. Cette omniprésence amène Denise Jodelet à affirmer que l'observation des représentations est « *chose aisée* » (2003b : 58). Aisance ne signifie toutefois pas évidence, aussi maintenant qu'a été défini que nous cherchons et au moyen de quel cadre théorique et conceptuel, il faut préciser comment nous y parvenons.

Cartes mentales et études iconographiques sont souvent privilégiées dans l'étude des représentations spatiales (Ramadier 2003). Telles que nous définissons les représentations de l'espace (cf. chapitre 2, partie 2.1.1.), le discours est le plus adapté à leur étude, ce dès les prémisses de la notion (Moscovici 1976) et plus encore depuis le développement des méthodes et outils d'analyse du matériel lexical (Clémence 2003 ; Kalampalikis 2003). Ceci implique de distinguer clairement représentations et discours afin d'éviter toute confusion. Ainsi, un discours « *est lui-même un comportement, souvent un comportement de répétition autant que de communication, un comportement qui doit être compris à partir des croyances et des intentions qui le sous-tendent ; il n'est pas à lui-même sa propre explication* » (Sperber 2003 : 138). Sortis de leur contexte de production, une même phrase, une même expression ou un même mot peuvent évoquer une représentation radicalement différente de la réalité. C'est ce contexte qui caractérise les représentations. C'est seulement à condition d'en avoir une connaissance fine que l'on peut inférer du sens aux discours étudiés. L'étude des représentations se conçoit si et seulement si elle articule analyse de discours et de contenu (cf. partie 3), prise en considération de l'environnement, des rapports sociaux et de la réalité sur dont parlent les enquêtés, et enfin de la manière dont il leur est demandé de produire ces discours (cf. partie 2).
La métaphore de l'espace comme discours, ou comme ayant un discours, a souvent été filée. On pense au parallèle établi entre ville et langage par Roland Barthes, qui écrivait que « *la cité est un discours, et ce discours est véritablement langage : la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement en l'habitant, en la parcourant, en la regardant* »

(1985 : 265). Il s'agit dans cette thèse de lier discours et espace dans une perspective plus pragmatique que symbolique. Le discours est à cet effet entendu dans son acception la plus simple, soit comme le « *résultat de l'activité langagière d'un acteur* » (Mondada 2003 : 264), produit dans l'action et dans l'interaction (même le monologue n'existe pas *ex nihilo* et n'est pas a-social). Si nous accordons une grande importance aux discours, aux discours sur l'espace en particulier, c'est que nous adhérons à l'idée que le discours configure le réel (Ricoeur 1986 ; notamment). Nous affirmons qu'il faut reconnaître l'importance des discours sur l'espace puisqu'ils jouent un rôle dans la construction des représentations et des actions de ceux qui le pensent, le dessinent ou le fabriquent, d'un côté, et de ceux qui l'habitent, de l'autre. Discourir à propos de l'espace est une action qui ne consiste pas seulement à traduire l'espace matériel en un espace mental communicable en s'appuyant sur des référents extérieurs préexistants et partagés mais, aussi, tout en reflétant les grilles de lectures et les représentations des individus et des groupes sociaux, à qualifier l'espace et à lui donner du sens (Mondada 2003).

La possibilité de considérer le discours comme outil de recherche découle du fait qu'il est un système fini de signes linguistiques (de Saussure 1995 (1916)) permettant l'expression et l'émergence de représentations signifiantes (extralinguistiques) qui ne semblent pas, elles, finies[1]. Ce qui en fait pour certains chercheurs un objet d'étude spécifique et pour nous un outil de compréhension du fait social qu'est la production de l'urbain. Ainsi « *passer par les manifestations langagières permet d'accéder à la sphère du sens qui se transmet entre les acteurs, du moins à une partie de ce sens* » (Rumpala 2008). Les significations que portent le discours se trouvent à la fois dans ce qui est dit volontairement et dans ce qui est transmis par les formes elles-mêmes (Kalampalikis 2003). Ces formes, que ce soit le vocabulaire ou la syntaxe[2], ne sont ni vierges ni neutres mais elles aussi porteuses de sens (Harré 2003 (1989)). Tout discours est produit dans l'interaction, ce qui signifie qu'il doit être questionné en interrogeant la nature et le contexte de celle-ci (cf. partie 2 de ce chapitre). Si le discours configure le monde, c'est d'abord parce qu'il est ancré, lors de son énonciation, dans un contexte social. Cela implique – c'est en tous cas la posture qui sous-tend notre travail[3] – qu'il ne puisse être interprété de façon décontextualisée. En ce sens le discours est dit « *indexical* » (Mondada 2003 : 264). De plus, un discours n'est jamais isolé ; il fait partie « *de réseaux de discours le mettant en relation avec d'autres, lui assurant une robustesse qui lui vient de sa circulation dans de nombreux contextes d'énonciation, d'intertextes, de formations discursives lui conférant une acceptabilité et une vérité dans une communauté de pratique donnée* » (ibid.) À condition d'être resitué dans le temps et l'espace, ainsi qu'en tenant compte des rapports entretenus par les différents interlocuteurs, le discours peut être analysé à la fois à travers les informations qu'il porte et par ce qu'il en dit en lui-même. En regard, les représentations sont le fruit des trois processus interactionnels imbriqués que sont l'appropriation, la perception et la communication (cf. chapitre 2, partie 1.2.2.), ce dernier processus étant particulièrement ce qui les rend sociales. C'est pourquoi l'étude de la communication par les discours est un outil privilégié pour saisir les représentations et particulièrement celles de l'espace puisque le langage est « *le processus privilégié par lequel les sociétés sémantisent leur environnement et communiquent à son sujet* » (Debarbieux 2004 : 205).

[1] Celles-ci sont théoriquement infinies mais, comme énoncé dans le chapitre 2, elles sont conditionnées par un ensemble de facteurs liés aux conditions d'existence sociale des individus et des groupes, aux idéologies, etc.

[2] La syntaxe est en réalité un révélateur tout aussi pertinent, bien que plus difficilement accessible particulièrement pour le non linguiste que nous sommes.

[3] Des chercheurs en littérature ou en linguistique étudient le texte par le texte, comme un produit fini, la posture que nous présentons ici n'est pas la seule tenable mais la seule adaptée à nos objectifs.

Si, dans notre perspective constructivo-structuraliste, les discours sont pertinents pour l'étude croisée des représentations de deux groupes sociaux, c'est qu'ils participent, d'une part, directement de la construction du réel des individus, ils leur servent à conceptualiser le monde – l'utilisation d'un lexique plutôt que d'un autre éclairant ce phénomène puisque les mots employés sont à la fois porteurs de significations explicites et de valeurs et références implicites – et, d'autre part, parce que les discours informent sur le rapport de force s'exerçant dans et en dehors d'un groupe social. Assigner des mots aux objets et aux idées sert à qualifier et à ordonner le réel (processus de catégorisation, cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). L'analyse de discours nous permet conjointement de faire apparaître les schèmes de perception, d'évaluation et de classification des individus et de les positionner dans l'espace social. « *La reproduction d'un ordre social quelconque tolère fort bien de multiples décalages entre les schèmes classificatoires propres aux différentes positions qui s'y inscrivent, mais elle implique aussi que certains de ces schèmes soient l'objet d'un accord suffisamment général pour faire tenir l'ordre dans le registre symbolique* » (Depaule et Topalov 1996). Le cas le plus éloquent de cet accord général, plus ou moins consenti, sont les langues nationales, seules légitimes dans les sociétés « modernes ».

Les groupes sociaux se distinguent par les modalités discursives qu'ils mettent en œuvre, parfois dans un objectif explicite de distinction, le plus souvent implicitement. Dès lors, il s'agit de prendre conscience que « *tous les discours structurent la ville selon des régimes d'intelligibilité particuliers* » (Mondada 2000 : 39). Le discours du locataire d'un logement social ne structure certes pas la ville de la même manière que celui d'un élu, d'un urbaniste, d'un investisseur ou d'un chercheur. Le discours expert se différencie du discours habitant parce qu'il est le fruit d'une habitude à « dire » l'espace, il est mâtiné d'une culture de l'espace travaillé par une formation longue, un impératif d'image lié au déroulement du projet et une culture professionnelle unifiante (Champy 2010). Toutefois, tant dans l'interaction pratique des individus que dans leur analyse, les discours des concepteurs et des habitants sont différents mais aussi mutuellement compréhensibles ; c'est ce qui rend possible leur confrontation.

Enfin, si les régimes d'intelligibilité sont différents, la portée de tous les discours est, elle aussi, très variable. Ils « *ne sont pas équivalents en termes de visibilité, de reproductibilité ou d'effectivité sur le terrain. Certaines voix seront reprises, soutenues, commentées, objectivées, amplifiées quand d'autres seront oubliées, étouffées, etc.* » (ibid.). Les discours ont un « *pouvoir symbolique* » qui dépend grandement de la place des individus qui le portent dans l'espace social (Bourdieu 2001). Soit une idée qui rejoint largement la performativité, présentée antérieurement, des représentations des individus et des groupes sociaux, et dans le contexte de la production urbaine, la domination de l'espace conçu sur l'espace reçu (cf. chapitre 3, partie 2.1.1.). Cette perspective souligne tout l'intérêt qu'il y a à confronter, *via* la collecte et le croisement de leurs discours, les représentations d'individus occupant des positions différentes, symétriques voire opposées, vis-à-vis d'un même objet.

Si la manipulation du visuel (plans, dessins, photographies) est l'outil original et spécifique de la pratique urbanistique et architecturale (Segaud 2012), l'introduction puis la généralisation de la production de la ville par projet (cf. chapitre 3, partie 1.1.2.), qui est « *discours et action indissociablement* » (Rosemberg 2000 : 69)[1], a renforcé la prise de conscience des concepteurs que la production de discours est partie intégrante de leur pratique professionnelle (Lussault 1996). Ils en sont devenus d'éminents spécialistes. La place centrale qu'occupent discours et récits dans la production contemporaine de l'urbain conduit certains auteurs à

[1] La distinction faite ici par Muriel Rosemberg entre discours et action peut d'ailleurs être remise en cause si on part du principe que les discours, comme les représentations, servent à agir.

penser qu'elle évolue vers un « *urbanisme fictionnel* » où la production d'un récit sur l'espace devient plus important que sa transformation (Gwiazdzinski 2015 ; Matthey 2014).
Alors que leur production est devenue un impératif pour certaines professions, l'analyse de discours prend, depuis l'avènement notamment du poststructuralisme, une part croissante dans les sciences sociales. Certains auteurs parlent même d'un « *tournant linguistique* » (Mondada 2003), qui ferait passer les discours du statut de ressource pour l'enquêteur (pour construire son interprétation et *in fine* son propre discours) à celui d'objet d'analyse qu'il s'agirait de décrire, et d'interpréter avec l'objectif de cerner comment il contribue au jeu organisationnel des acteurs. Prendre le tournant linguistique, c'est considérer que les auteurs des discours sont capables de véhiculer et de maîtriser le sens qu'ils donnent à la réalité. Cela signifie que le discours peut à la fois être révélateur et masquant. Le chercheur qui se donne comme objectif de révéler ces significations doit interroger dans les discours qu'il recueille la place et le statut de la sincérité et de la mauvaise foi (cf. partie 1.2.).

1.1.2. Une conception interactionnelle de l'enquête

Inférer des représentations à partir d'un matériau composé de discours recueillis dans le cadre d'entretiens semi-directifs ou de visites (cf. partie 2 de ce chapitre) suppose de faire nôtres quatre postulats méthodologiques. Le premier est « *la capacité de l'acteur à communiquer ses représentations qui ne sont pas toujours aisées à verbaliser* » (Bongrand et Laborier 2005 : 98), et sa volonté de le faire (au moins l'absence de volonté contraire). Le deuxième est la capacité du chercheur à les comprendre et à les interpréter. Le troisième est la pertinence de la méthode de recueil employée pour les faire émerger. Le quatrième postulat, enfin, est que les acteurs interrogés, qu'ils soient concepteurs du projet ou habitants du quartier, sont compétents pour les produire. Ici, la compétence « *désigne la reconnaissance de l'aptitude de l'individu à la fois à énoncer verbalement l'espace, à le représenter graphiquement, à y exercer des actions, bref à le produire* » (Segaud 2012 : 40). Considérer que les acteurs sont compétents ne signifie pas qu'ils le soient de manière égale. La compétence est « *partagée mais elle ne signifie pas la même chose selon qu'elle appartient au concepteur ou à l'usager* » (ibid.). Les architectes, les paysagistes, les urbanistes ont reçu des formations spécifiques et accumulé des expériences qui les rendent capables de manier, avec plus ou moins d'aisance, les outils et les mots qui permettent de lire, de projeter et de dessiner l'espace. S'ils n'ont pas nécessairement la même technicité, les habitants sont aussi des acteurs compétents, capables de lire et de juger leurs espaces de vie.
Reconnaître cette compétence aux habitants ou aux concepteurs conduit à penser que nous pouvons saisir au moins une partie de leurs schémas d'appréhension du réel. Les différences de compétence discursive énoncées introduisent l'idée que « faire parler » les concepteurs des projets est plus simple, même s'il faut nous prémunir des discours formatés et reconstruits. Avec les habitants, la difficulté se situe plutôt dans le fait de les placer dans les conditions qui leur permettent de s'exprimer sans difficultés (cf. partie 2 de ce chapitre).
La récolte de notre matériau repose alors sur une conception de l'enquête comme évènement interactionnel. Celle-ci se situe à l'opposé d'une conception représentationaliste qui conçoit le discours comme « *un véhicule neutre et transparent dont la fonction est la transmission des informations* » et qui « *implique le plus souvent une intentionnalité communicative du locuteur et le partage d'un code comme condition du bon fonctionnement du discours* »[1] (Mondada 2001 : 198).

[1] Si le terme « représentationnel » peut laisser penser à une parenté par la notion de représentation, il n'est pas employé dans ce sens en linguistique.

Nous lui préférons une conception interactionnelle et praxéologique du discours « *comme constitutivement lié aux situations où il apparaît, comme émergeant au fil d'un travail de négociation, de construction interactive, d'élaboration collective, comme s'ordonnant de façon endogène au cours de son accomplissement pratique* » (ibid.). Dans cette conception, les objets de discours sont considérés non pas comme donnés à l'avance, mais comme élaborés dans une co-construction impliquant l'enquêté et l'enquêteur (donc leurs stratégies et intentions) ainsi que, dans notre cas, le terrain matériel d'étude : la conception interactionnelle entend et considère le discours comme un processus dynamique. Cette approche est intrinsèquement liée à la posture de recherche proposée : si l'espace est considéré comme un objet dynamique que les différents acteurs reconfigurent en permanence, alors les représentations de l'espace sont un processus dynamique de construction du réel et il est nécessaire de chercher à les cerner grâce à une méthode s'ajustant dynamiquement à leur contexte d'énonciation.

Affirmant la compétence langagière des locuteurs, et se concentrant sur l'espace architectural, Henri Raymond a été l'un des premiers à employer des méthodes issues de la linguistique pour analyser des entretiens semi-directifs sur des objets spatiaux[1]. Souhaitant conceptualiser la relation entre usage et fabrication de l'architecture, il a défini la notion de « *commutation* » comme le système permettant de passer du lexique des usagers, celui de la commande, à celui des architectes, celui du projet, soit du symbolique et social au spatial et au technique. À partir d'études sur des maisons individuelles et des immeubles collectifs, il a montré comment un même mot, « appartement » ou « maison » par exemple, résonne différemment selon que l'on soit architecte ou commanditaire (Raymond 1984). Un terme en apparence partagé, mais aux significations divergentes pour ceux qui l'emploient, est une source récurrente de méprises entre acteurs, ce qui illustre à nouveau la nécessité d'analyser le discours en contexte.
Lorsque le locuteur parle du quartier ou de la ville qu'il habite, ou du projet urbain qu'il conçoit, il configure toujours l'espace en un discours (que l'on peut qualifier d'« *espace énonciatif* » (Bulot 2001)) qui est à la fois profondément imprégné de ses représentations, de son rôle dans la ville, de ses usages et de sa propre histoire sociale. Il s'appuie sur les structures linguistiques préexistantes, qui font elles-mêmes partie de l'espace dont il parle. Pour le linguiste Thierry Bulot, les discours sur la ville sont « *le produit de la confrontation entre les lieux, entre les discours tenus sur ces lieux (leur valeur sociale), et entre les pratiques langagières et linguistiques attribuées à chacun de ses lieux* » (2001 : 10). Les discours, comme les espaces qu'ils décrivent et évaluent, sont fortement marqués par l'altérité et témoignent alors des rapports de force et de pouvoir à l'œuvre entre les groupes. Ils reflètent leurs représentations, et sont à la fois unifiants (pour le groupe) et différenciants (par rapport aux autres).
Ce qui différencie les lexiques évolue avec le passage progressif de termes ou d'expressions du lexique d'un groupe social à celui d'un autre. Jean-Charles Depaule et Christian Topalov (1996) ont comparé, dans une perspective historique et culturelle, le vocabulaire bureaucratique, ou jargon (ils parlent aussi de nomenclature), et le vocabulaire ordinaire. Ils montrent comment le jargon qualifiant l'espace circule des sphères bureaucratiques étatiques vers les usagers ordinaires et est aussi réemployé par les spécialistes de la ville (concepteurs, techniciens, universitaires). À partir de sources orales et écrites, ils décrivent ce qu'ils appellent l'« *aventure des mots* », soit la manière dont les mots passent d'un contexte d'utilisation à un

[1] Henri Raymond a développé la méthode ARO (pour analyse des relations et oppositions) qui permet de dépouiller des entretiens semi-directifs dans l'optique de déceler les oppositions entre termes spatiaux et symboliques afin de saisir l'articulation entre social, spatial et esthétique, dans le langage courant (Raymond 2001).

autre, et comment ce déplacement introduit progressivement, dans une perspective historique, un glissement de sens. En focalisant leurs investigations sur deux lexiques, ceux qui « *appréhendent la ville en tant qu'entité (désignations génériques ou classificatoires des villes)* » et ceux qui « *nomment les territoires qui composent la ville (en particulier les unités prenant place entre la sphère domestique et la ville dans son ensemble)* » (ibid.), ils observent les migrations de termes entre groupes de locuteurs et leur changement de sens ou de forme. Jean-Charles Depaule et Christian Topalov montrent comment ces deux lexiques spécifiques remplissent le même rôle pour ceux qui les emploient. Ils leur permettent de conférer une intelligibilité à la ville dans leurs pratiques quotidiennes tout en révélant des valeurs et des usages différents. Même si les citadins reprennent progressivement les terminologies officielles standardisées, ils en modifient le sens, en plus de les transformer par la force du changement de contexte. Notons que l'on retrouve déjà pareil constat dans les travaux de Pierre Sansot (1997 (1973)).
Dans l'ouvrage *Décrire la ville* (2000), Lorenza Mondada s'appuie sur des études empiriques afin de démontrer l'impossibilité de comprendre un discours sans saisir ses conditions de production. L'auteur s'attarde sur des descriptions de l'espace de natures variées (littéraires, scientifiques et interactionnelles (entretiens)). À partir d'exemples, notamment ceux du « *ghetto* » et du « *quartier* » – pour lesquels elle montre comment le sens d'un même terme varie en fonction des locuteurs, mais aussi pour un même locuteur, puis en fonction des contextes voire au cours de l'énonciation d'un même discours –, Lorenza Mondada montre que les mots ne sont pas des traducteurs neutres d'une réalité « donnée », mais qu'ils participent à la construire et parfois même l'instaurent. On saisit bien ici en quoi les discours sur l'espace ou la ville donnent à voir les représentations de ceux qui les formulent. À condition toutefois de prendre conscience que les individus définissent les termes qu'ils emploient en fonction du contexte dans lequel ils se situent. Ce contexte est évolutif et dépend largement de la manière dont l'enquêteur l'oriente : il convient pour interpréter correctement les discours de faire un effort de réflexivité et de questionner les procédures de recueil et d'analyse employées.
D'autres auteurs comparent les lexiques spatiaux ou urbains de différentes cultures et langues (El Himer 2001) ou de différents champs lexicaux dans une même langue (Jumel 2004). Par exemple, s'intéressant aux systèmes de désignation, Philippe Bonnin compare la manière de nommer les lieux et les personnes en japonais et en français. L'auteur montre comment la langue japonaise, qui fonctionne de façon radicalement différente du français, inclut l'espace dans la manière même de parler des individus (un verbe d'action peut par exemple changer en fonction d'où l'action se déroule). À travers des descriptions détaillées des termes employés pour décrire l'espace (plus particulièrement l'espace domestique et ses variantes en fonction qu'il est « chez soi », « chez l'autre » ou « dehors »), Philippe Bonnin défend l'idée que le japonais n'établit pas un lien « métaphorique » entre individus et lieux mais bien un lien matériel quand bien même celui-ci est ténu, un constat également dressé par Augustin Berque (1995). La thèse de Philippe Bonnin est que « *dans la langue déjà réside l'espace* », autrement dit « *parler est une manière d'habiter* » (2002 : 245). Les hommes, dit-il, construisent par et en fonction des langues les cadres dont ils ont besoin pour maîtriser et conceptualiser l'espace. La ville est l'espace où ce phénomène est le plus visible : de nouveaux termes s'y développent qui s'imposent progressivement pendant que d'autres disparaissent graduellement des usages (Calvet 1994). Comme le remarque Louis-Jean Calvet, la ville est à la fois un espace de brassage, de création et d'unification du langage et des discours.

Ce très succinct état de l'art des études des discours sur l'espace rend compte d'un accord général sur la capacité des discours, et particulièrement de leur composante lexicale, à révéler

les représentations des locuteurs et la variabilité relative de celles-ci en fonction de leurs groupes sociaux d'appartenance. Plutôt qu'une étude de type linguistique (pure analyse de discours) dont la focale serait les termes employés pour décrire tel ou tel espace délimité, notre projet, grâce à son association à une analyse de discours plus conceptuelle, est de nous intéresser aux discours pour ce qu'ils nous signalent des représentations extérieures au champ balisé de nos terrains d'étude mais que ceux-ci rendent accessibles (cf. chapitre 3, partie 2.1.). C'est parce qu'ils réfèrent à des domaines de connaissance extérieurs par analogies, comparaisons ou références, révélant l'ancrage psychologique et social des individus (Moliner *et al.* 2002), que les discours sont le matériau approprié pour notre thèse. Notre objectif est moins de constater que le lexique employé par les architectes et les habitants n'est pas le même pour désigner tel ou tel élément architectural (et d'établir quel est le « *commutateur* » permettant de passer de l'un à l'autre, pour reprendre le terme d'Henri Raymond) que de comprendre en quoi ce vocabulaire nous informe sur le régime de spatialisation de la société (cf. chapitre 1, partie 2.2.2.). Se dessine alors le projet d'analyser des discours oraux sur l'espace pour faire émerger ce qui rassemble, distingue et oppose les deux groupes sociaux dans leur appréhension générale de l'espace et donc les valeurs qu'ils lui attribuent et, de là, la manière dont ces deux groupes sociaux font la ville contemporaine, de sa conception à son habitation.

1.2. Le rapport aux enquêtés : que nous disent « vraiment » nos interlocuteurs ?

1.2.1. Production de discours et intentionnalité

Les discours oraux sont un outil *ad hoc* pour saisir les représentations, parce que toute description est déjà évaluation ou justification. Même lorsque les enquêtés pensent réaliser une description objective d'un objet ou d'un fait, ils se livrent à un exercice où s'exprime leur jugement[1]. On peut observer dans ces descriptions des phénomènes de post-rationalisation (Martouzet 2014) et surtout de justification de la description faite ou de la position adoptée. On retrouve donc ici le primat de la conclusion sur les prémisses (Moliner *et al.* 2002 ; Moscovici 1976) qui conduit la plupart des locuteurs à construire leur discours à partir de la réponse qu'ils donnent à un problème avec l'objectif de la rendre cohérente. Ceci conduit les enquêtés à mobiliser des connaissances extérieures à l'objet lui-même, voire à jouer avec l'enquêteur et avec les éléments de leur récit. Il est conséquemment nécessaire de qualifier les discours que nous étudions et de nous questionner sur ce qui en fait la particularité. L'enjeu est de savoir comment nous pouvons, et devons, nous fier à ce que les enquêtés nous disent.

Notre matériau est proche d'une collection de récits de vie (Augoyard 2001 ; Bourdieu 1986) : les enquêtés ont été interrogés, pour les habitants sur leur vécu d'un espace, leur évaluation de celui-ci et leur parcours résidentiel et pour les concepteurs sur leurs intentions à l'origine d'un projet, l'évaluation rétrospective qu'ils en font ou leur pratiques professionnelles[2] (cf. partie 2), De ces récits de vie, il faut mentionner le caractère artificiel car ils sont des reconstructions *a posteriori* de la réalité par les enquêtés. Le récit « *propose des événements qui, sans être tous et toujours déroulés dans leur stricte succession chronologique (quiconque a recueilli des histoires de vie sait que les enquêtes perdent constamment le fil de la stricte succession calendaire), tendent ou prétendent à s'organiser en séquences intelligibles* » (Bourdieu 1986 : 69). Selon Pierre

[1] Nous retrouvons ici les deux pôles, descriptif et évaluatif, des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).
[2] Non que les concepteurs n'aient pas de parcours résidentiel et que celui n'influence pas leur

Bourdieu, l'enquêteur et l'enquêté partagent le même intérêt à accepter « *le postulat du sens de l'expérience racontée* » (ibid.). D'abord, parce qu'avoir confiance en ce que raconte l'enquêté est le fondement même de la démarche de l'enquêteur. Sans le postulat que tout ou partie du récit s'inspire de la volonté de rendre fidèlement compte de la réalité, l'intérêt de celui-ci devient nul. Ensuite si cette réorganisation relit ou masque en partie la réalité à laquelle elle réfère, elle la rend à la fois plus intelligible et logique (Ricoeur 1991), donc plus simple à analyser et à comprendre. Surtout, elle opère un filtre de transformation qui n'est autre qu'une partie du processus de représentation du réel. Autrement dit, elle qualifie la nature de ce que l'enquête produit. Pierre Bourdieu résume ainsi la particularité du récit de vie et sa nécessaire partialité : « *cette inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins, trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation, porte à accepter cette création artificielle de sens* » (1986 : 69).
La question centrale dans l'évaluation du sens produit dans le contexte particulier de l'entretien est celle de l'intention de l'acteur. D'un point de vue théorique et objectiviste, il faudrait être capable de la saisir parfaitement pour pouvoir prétendre analyser correctement ce qui est dit et pourquoi cela est dit. Seulement, affirmer que les éléments présentés dans un discours d'enquêté le sont en fonction d'une intention globale, comme s'il y avait une intention particulière derrière chaque phrase ou chaque mot, ne présage ni de celle-ci, ni surtout des moyens de l'appréhender et de la façon dont l'intention doit être considérée.

Cette intention est au cœur du constructivisme, dont l'un des postulats est que toute action est la conséquence d'une intentionnalité (von Glaserfeld 1988). Outre cette épistémologie, la question de l'intention ou de la volonté des acteurs est présente dans toutes les pensées qui placent l'action de l'individu au cœur de leurs préoccupations (Laflamme 1995). Elle est plus particulièrement un des concepts fondamentaux de la phénoménologie (Husserl 1993) et de l'existentialisme (Sartre 2011 (1943))[1]. Nous souscrivons à l'idée que l'intention est à l'origine de l'action et qu'il est théoriquement nécessaire de connaître la première pour pouvoir comprendre la seconde. La question qui se pose dans une démarche scientifique est dès lors la suivante : comment accéder, après la réalisation d'une action, à l'intention précédant cette action ? Autrement dit, comment peut-on affirmer avec certitude ou de manière probable que c'est une intention ou une autre qui a poussé une personne à faire ou dire telle ou telle chose ? En un sens, la question de l'opérationnalité du concept d'intentionnalité en sciences sociales est toute entière contenue dans celle de notre capacité à en administrer la preuve.
Comme nous l'avons dégagé précédemment, le discours ne doit en aucun cas être considéré comme sa propre explication, donc il n'est pas un accès direct aux représentations. Pour le comprendre correctement, il faut rapporter tout discours à ses conditions de production, aux intentions du locuteur mais aussi à ses croyances et son idéologie. Le chercheur, pour accéder à ces conditions de production, est le plus souvent contraint à passer par le discours, soit l'outil d'étude lui-même. On comprend alors que le risque de confusion est important. De plus, nous avons tous plus ou moins conscience que le « *langage nous échappe toujours en partie et, parce que*

[1] En dehors des sphères philosophiques ou scientifiques, notons que l'intentionnalité est une notion importante en droit français où elle est reconnue comme une circonstance aggravante en cas de crime ou de délit. Le droit ne répond pas à la question de l'administration de la preuve de l'intentionnalité mais l'intègre dans l'échelle des sanctions. Il existe dans le droit français la notion d' « intention de nuire » et celui-ci condamne plus lourdement les crimes « prémédités » ou reconnus comme « volontaires ».

nous savons cela, nous mettons systématiquement en œuvre, de façon plus ou moins efficace, des stratégies de réduction du sens que prend, au-delà de celui que l'on voudrait strictement conférer à nos dires, ce que nous disons » (Martouzet 2014 : 163). Ceci est particulièrement sensible en situation d'enquête. Certaines questions relatives à ce que nous disent les personnes auprès de qui nous enquêtons s'imposent : quand nous disent-elles la vérité ? Quand nous mentent-elles ? Quand sont-elles de bonne, ou au contraire, de mauvaise foi ?

Pour saisir les intentions, les anthropologues (Sperber 2003 (1989)) proposent une solution difficilement adaptable à notre travail : rendre l'interprétation[1] des discours scientifiquement possible par une observation prolongée du contexte de production et la confrontation d'une somme de matériaux de natures différentes. Étant difficilement en mesure de consacrer une étude au long court à nos terrains (cf. partie 4.1. de ce chapitre) à nos terrains, tout comme d'entretenir des relations suffisamment privilégiées avec nos interlocuteurs pour pouvoir prétendre connaître leurs intentions, ne serait-ce que vis-à-vis des projets étudiés ou d'associer de manière certaine des intentions à des actes ou à des discours, ceci introduit nombre de doutes sur notre capacité à objectiver le cadre de cette interprétation. Quel que soit le contexte, l'interprétation pose toujours les mêmes questions : comment peut-on administrer la preuve que l'intention attribuée à un acteur est bien la sienne et comment peut-on être sûr de ne pas mal- ou sur-interpréter ? Dans notre cas, être « contraint » à interpréter revient à refuser toute prétention à dire objectivement les intentions à l'origine des discours ainsi qu'à reconnaître que toute analyse de discours ne peut se produire qu'à partir de cadres nécessairement subjectifs. Toutefois, il est possible de poser des jalons pour objectiver et délimiter ces cadres.

1.2.2. En finir avec la mauvaise foi : croire en nos interlocuteurs comme ils croient en eux

Une action ne révèle rien des intentions qui la sous-tendent, en tous cas rien avec certitude. Une même action peut avoir pour origine des intentions différentes voire divergentes. Réciproquement, une intention, si nous avions le moyen de la saisir, ne révèle rien d'une action à venir puisqu'à une même intention peuvent correspondre différentes manières de la mettre en œuvre (ou, au contraire, de ne pas la mettre en œuvre). En d'autres termes, le couple action/intention permet certes un découpage conceptuel séduisant du réel en action, mais son opérationnalité scientifique est faible, à défaut de mettre en place un processus de suivi très long et détaillé. En revanche, en se limitant à l'analyse des discours, il est possible de dégager quelques postures problématiques et de nous positionner sur la manière de les considérer.

Selon Erving Goffman, lorsque l'individu est dans une situation d'interaction, il se comporte comme un acteur en représentation[2]. Il peut ainsi adopter plusieurs attitudes vis-à-vis du jeu qu'il joue et de son rapport à ce qu'il suppose être la réalité. Ce postulat est le même que celui de Pierre Bourdieu (1986), pour qui il est nécessaire pour l'interaction que les différents protagonistes postulent réciproquement que leur interlocuteur désire leur dire la vérité, en tous cas qu'il soit sincère au moment où il s'exprime dans sa volonté de dire la vérité (il s'agit là de la vérité après l'action et après l'intention, il est tout à fait possible d'être sincère et de changer de vérité). Les attitudes que peut adopter l'acteur sont les suivantes : « *l'acteur peut être complètement pris par son propre jeu ; il peut être sincèrement convaincu que l'impression de réalité qu'il produit est la réalité même.* (…) *Mais l'acteur peut aussi ne pas être dupe de son propre jeu.* (…)

[1] Dan Sperber définit l'interprétation comme « *la représentation d'une représentation par une autre en vertu d'une similarité de contenu* » (Sperber 2003 : 136)

[2] Le terme représentation est ici utilisé dans son acception théâtrale et non dans le sens précédemment défini.

Quand l'acteur ne croit pas en son propre jeu, on parlera alors de cynisme par opposition à la « sincérité » qu'on réservera aux acteurs qui croient à l'impression produite par leur propre représentation » (Goffman 1973 : 25). Les différentes attitudes proposées par Erving Goffman, sincérité et cynisme, s'intègrent dans la réflexion sur l'intentionnalité de l'action : l'acteur sincère tiendrait un discours fidèle à son intention quand le cynique aurait comme intention de duper son interlocuteur. Selon Erving Goffman, un acteur n'est jamais que cynique ou que sincère, il y a un continuum entre ces deux pôles et il est possible de le parcourir dans les deux sens.

Ce qu'Erving Goffman nomme cynisme, Jean-Paul Sartre l'appelle mensonge. Refusant notamment de considérer l'inconscient freudien, il propose aussi de distinguer le mensonge de ce qu'il nomme « *mauvaise foi* ». Pour lui, la mauvaise foi n'est pas le mensonge, elle est « *mensonge à soi* » (2011 : 82 (1943)). Il y a ainsi mensonge lorsque le menteur est complètement conscient de l'existence de la vérité qu'il maquille. Pour mentir, il faut savoir que l'on ment, l'idéal du menteur est donc le cynisme. Inversement, « *on ne ment pas sur ce qu'on ignore, on ne ment pas lorsqu'on répand une erreur dont on est soi-même dupe, on ne ment pas lorsqu'on se trompe* » (ibid.). Pour Jean-Paul Sartre, le mensonge est un projet, le menteur construit son mensonge et s'il assure à tous qu'il dit la vérité, ou tente de faire passer son mensonge pour vrai, c'est pour mieux mener à bien son entreprise. Toutefois, il arrive que le menteur soit lui-même victime de son propre mensonge et qu'il s'en persuade à moitié. La mauvaise foi diffère alors du mensonge. Elle est « *mensonge à soi* » dans le sens où le dupeur et le dupé sont la même personne : « *certes, pour celui qui pratique la mauvaise foi, il s'agit bien de masquer une vérité déplaisante ou de présenter comme une vérité une erreur plaisante. La mauvaise foi a donc en apparence la structure du mensonge. Seulement, ce qui change tout, c'est que dans la mauvaise foi, c'est à moi-même que je masque la vérité. Ainsi la dualité du trompeur et du trompé n'existe pas* » (ibid. : 83).

Contrairement au mensonge, la mauvaise foi ne suppose aucune intention malveillante ou cynique. Selon Jean-Paul Sartre, elle est une fuite dont la transcendance et la facticité sont les instruments de base. Dès lors, il définit en première lecture la sincérité comme une antithèse de la mauvaise foi. Puis, s'attelant à démolir la possibilité de la sincérité comme état afin de la définir comme un but, un idéal à atteindre, hors de la réalité humaine, Jean-Paul Sartre s'emploie à décrire l'impossibilité de la sincérité en ce qu'elle exige « *d'être ce qu'on est* » (ibid. : 97), ce qui induit que l'on ne l'est pas originellement et que, par conséquent, on doit le devenir. Aussi, cela implique que « *la structure originelle du "n'être pas ce qu'on est"* » rende « *impossible tout devenir vers l'être soi ou "être ce qu'on est"* ». Pour Jean-Paul Sartre, l'idéal de sincérité est donc une « *tâche impossible à remplir et dont le sens est en contradiction avec la nature de [la] conscience* » (ibid.). Ceci, dit-il, est valable pour la sincérité présente. La sincérité dans le passé, qui dernière consisterait en le fait de reconnaître avoir eu tel ou tel comportement ou attention, est possible puisque « *dans sa chute au passé, l'être de l'homme se constitue comme un être en soi* » (ibid. : 100). Il conclut que sincérité et mauvaise foi n'ont pas des buts différents et qu'elles sont dépendantes, la seconde étant hautement plus probable que la première : « *la mauvaise foi n'est possible que parce que la sincérité est consciente de manquer son but par nature* » (ibid. : 101).

Jean-Paul Sartre souligne qu'il est très difficile de déceler la mauvaise foi. Le seul cas où elle se fait évidente est celui où elle nous apparaît et apparaît à l'enquêté lui-même au cours d'un entretien qui le conduit à se rendre compte de ses propres contradictions. Ce qui compte « *n'est pas tant le possible jugement de valeur de l'autre, de l'enquêteur, ni la culpabilisation qui s'ensuivrait, que le regard de l'enquêté sur lui-même* » (Martouzet 2014 : 164) et la stratégie de justification que cela l'amène à déployer. Ces situations sont particulièrement intéressantes dans l'étude du rapport des individus à la réalité. Elles soulignent à nouveau que la question de la mauvaise foi ne se place pas sur le plan du rapport à l'autre (ici l'enquêteur), mais bien du rapport à soi.

Cela dit, nous avançons qu'il n'est pas forcément utile, dans notre projet, de déceler la mauvaise foi des acteurs. Une représentation détectable dans un discours de « mauvaise foi » aurait, pour nous, le même statut qu'une représentation issue d'un discours de « bonne foi » : elle serait la véritable lecture du réel de celui qui la construit et nous la communique. Que l'individu soit sincère ou de mauvaise foi n'a que très peu d'influence sur la nature du discours qu'il peut tenir et sur notre manière d'en tirer des informations. Qu'il soit sincère ou qu'il nous dupe en se dupant lui-même, son discours révèle tout autant son schéma de conceptualisation du réel. Notre objectif n'est pas de saisir ce qui relève du réel, mais bien du rapport entretenu par les enquêtés avec le réel, à travers leurs représentations. Cette perspective met en évidence que ce n'est pas la vérité qui est intéressante mais de savoir pourquoi ce qui est dit est dit ; pour quoi et par quoi la personne s'est « sentie obligée » de dire ce qu'elle a dit.

De plus, la représentation que l'enquêté a de la situation d'enquête conditionne sa présentation de soi ou « *sa production de soi* » (Bourdieu 1986 : 71) et donc le discours qu'il va « produire » en entretien. Cela tient d'abord au fait que le discours tenu lors de l'enquête est reconstruction et que conséquemment « *il y a un jeu (au sens où l'on dit qu'il y a du jeu dans une mécanique mais aussi par le fait que le locuteur joue) que le locuteur utilise, volontairement ou non, consciemment ou non, pour ne pas tout dire, de façon à donner une certaine image de soi à l'enquêteur, de façon à lui plaire, lui faire plaisir en donnant les bonnes réponses…* » (Martouzet 2014 : 164). Lors de l'échange, ce jeu remet en cause le rapport de l'enquêté à la réalité et la manière dont il la reconstruit conjointement avec l'enquêteur dans des termes qu'il ne maîtrise pas forcément. Selon Pierre Bourdieu, plus l'enquête est de type « policière » et éloignée d'une conversation privée, plus le récit de vie tend à se rapprocher du modèle officiel, c'est-à-dire de ce que la personne suppose qu'on attend qu'elle dise. C'est ce que les psychologues sociaux appellent utiliser sa clairvoyance, terme qui désigne la connaissance de la norme sociale (Py et Somat 1991)[1].
Dans le cadre de l'enquête, les enquêtés clairvoyants peuvent avoir tendance à se conformer à la norme sociale pour donner une bonne image d'eux. Certains peuvent ainsi être de mauvaise foi, mais aussi aller jusqu'à mentir, pour mieux se conformer à ce qu'ils supposent que l'enquêteur attend d'eux. Dans l'échange, les acteurs ont tendance à se comporter au plus près de ce que leur impose leur rôle social soit l'« *actualisation des droits et des devoirs attachés à un statut donné* » (Goffman 1973 : 24). Ce comportement, qui s'appuie selon Erving Goffman sur deux principes, conduit dans la situation d'entretien à l'expression de propos fortement conditionnés par les statuts sociaux des enquêtés et marqués par leur rapport à la société, à ses normes et donc à ses représentations. Ces deux principes sont les suivants : « *la société est fondée sur le principe selon lequel toute personne possédant certaines caractéristiques sociales est moralement en droit d'attendre de ses partenaires qu'ils l'estiment et la traitent de façon correspondante* » et par conséquent « *si quelqu'un prétend, implicitement ou explicitement, posséder certaines caractéristiques sociales, on exige de lui qu'il soit réellement ce qu'il prétend être* » (ibid. : 21).
Par ailleurs, la perception du caractère intrusif ou impressionnant de l'enquête varie selon les individus, ce en fonction de leur proximité avec le milieu universitaire, de leur capacité à parler d'eux, d'aspects culturels et, bien sûr, de la thématique abordée. Dans tous les cas, le caractère exceptionnel de la situation d'enquête, doublé de la représentation générale de l'enquêteur/chercheur, conduit les enquêtés à se conformer plus ou moins à ce qu'ils projettent comme

[1] Il n'y a pas de lien entre clairvoyance et conformité, on peut être clairvoyant sans se conformer et inversement. L'exemple le plus évident est sans doute celui du curriculum vitae ou de la lettre de motivation qui poussent les candidats clairvoyants à mettre en avant des qualités qu'ils ne s'associent pas pour valoriser leur candidature.

devant être leurs réactions « normales ». Si ce constat serait une faiblesse dans une recherche dont la perspective première serait l'explication détaillée des comportements individuels, il peut être considéré comme un atout dans un travail sur les représentations – particulièrement dans leur dimension sociale. Ces reconstructions *a posteriori*, ces « *justifications* » (Boltanski et Thévenot 1991), visant à se rapprocher d'une projection du modèle attendu, produisent en effet en quelque sorte une montée en société, en collectif, du propos qui donne alors à voir des représentations que l'on peut qualifier de « sociales » car postulées comme partagées par les enquêtés. Si l'« *illusion biographique* » décrit le fait que les discours recueillis par l'enquête s'écartent de la description fidèle des vécus et des réflexions individuelles, elle décrit aussi un rapprochement avec ce que les enquêtés se représentent comme les valeurs, les attendus ou les normes de la société ou de leur groupe social, et nous renseigne alors sur ceux-ci.
Enfin, tout discours produit lors d'un entretien « *nécessite indubitablement la remémoration et la mobilisation d'éléments de natures diverses (souvenirs mais aussi modes argumentatifs)* » (Martouzet 2014 : 162). Parce qu'il arrive « *après la bataille* » (Bongrand et Laborier 2005 : 98), le discours recueilli peut être considéré comme assez fragile. Si, selon Jean-Paul Sartre, la nature rétrospective de la méthode de collecte est une qualité puisqu'elle permettrait aux acteurs d'être sincères, elle les incite aussi à procéder à des réinterprétations, des rationalisations et des reconstructions de sens *a posteriori*, renforçant « *l'illusion biographique* » (Bourdieu 1986). En outre, appuyer notre analyse sur des discours recueillis ponctuellement repose implicitement sur l'hypothèse, très discutable, de la cohérence temporelle de l'acteur (Ricoeur 1991). Dans la situation de visite comme dans celle de l'entretien, « *le présent du discours et le passé (avec d'autres éléments) contenus dans le discours sont inextricables : le passé, en tant qu'il est relaté à autrui (voire à soi-même) n'a de sens que dans le présent du discours qui lui-même ne peut s'expliquer que par le passé en tant qu'il a valeur explicative du présent* » (Martouzet 2014 : 163). Si l'on considère que l'acteur est pluriel (Lahire 2006), à la fois dans le passé et dans le présent, rien ne garantit qu'une représentation attribuée lors d'une situation d'entretien demeure valable dans une autre situation, même si celle-ci est temporellement proche. « *L'exemple du hiatus entre les pratiques observées et les discours tenus par un agent témoigne de ce que des acteurs peuvent sincèrement croire en (et discourir sur) des valeurs ou normes tout en agissant et/ou discourant suivant d'autres dans des situations différentes* » (Bongrand et Laborier 2005 : 101). Il est donc nécessaire de traiter les discours et les représentations sans leur accorder un crédit sans faille.

Nous considérons que les discours recueillis sont des témoignages instantanés. C'est parce que nous explicitons et objectivons les conditions de leur production (partie 2) et de leur analyse (partie 3) qu'ils nous permettent de tirer des conclusions. Ici se pose la nécessité de multiplier les interlocuteurs au sein d'un même groupe social afin d'éviter les effets de loupe. Si c'est « *probablement dans les discours individuels que les représentations sociales nous sont le plus accessibles, car c'est là qu'elles jouent pleinement leur rôle* » (Moliner *et al.* 2002 : 25), et que le travail d'enquête doit commencer par leur récolte, c'est bien par le croisement et la multiplication des sources considérés compétentes que nous sommes en mesure de solidifier nos constatations.

2. Récolter des discours sur l'urbain

Retenant la possibilité d'accéder aux représentations à travers les discours sur l'espace, la compétence des acteurs à les produire et la nécessité de multiplier les rencontres individuelles, nous mettons en œuvre une méthode de recueil en deux étapes (cf. figure 26). Premièrement,

la rencontre des habitants, sous forme de visites libres suivies d'entretiens semi-directifs. Deuxièmement, celle des concepteurs, sous forme d'entretiens semi-directifs.
Le choix cet enchaînement découle de la prise en compte de deux aspects. Le premier est la traduction de la logique de confrontation, dès l'étape de l'enquête, entre les représentations des deux groupes étudiés (partie 2.2.). Nous avons d'abord organisé une confrontation des habitants à l'espace matériel et aux discours institutionnels, publicitaires et médiatiques sur les projets[1]. Nous avons ensuite organisé une confrontation des concepteurs aux premiers éléments issus des discours des habitants, afin, d'une part, de les amener à réagir, à se positionner, et d'autre part, à éviter que ces entretiens ne se résument à la collection de discours convenus, préparés ou promotionnels. Le second aspect est la différence entre le groupe des concepteurs – habitué à produire des discours sur l'espace et pour qui il est donc plus facile de répondre à notre sollicitation, et le groupe des habitants – pour qui cet exercice est inhabituel et perçu comme difficile[2]. Si l'entretien « classique » est adapté à la collecte des discours des concepteurs (partie 2.2.2.), celui des habitants nécessite une enquête spécifique afin de les mettre en confiance et de leur permettre de s'appuyer sur des éléments matériels (parties 2.1.1 et 2.1.2.) et discursifs (partie 2.2.1.) tangibles pour construire leur propos.

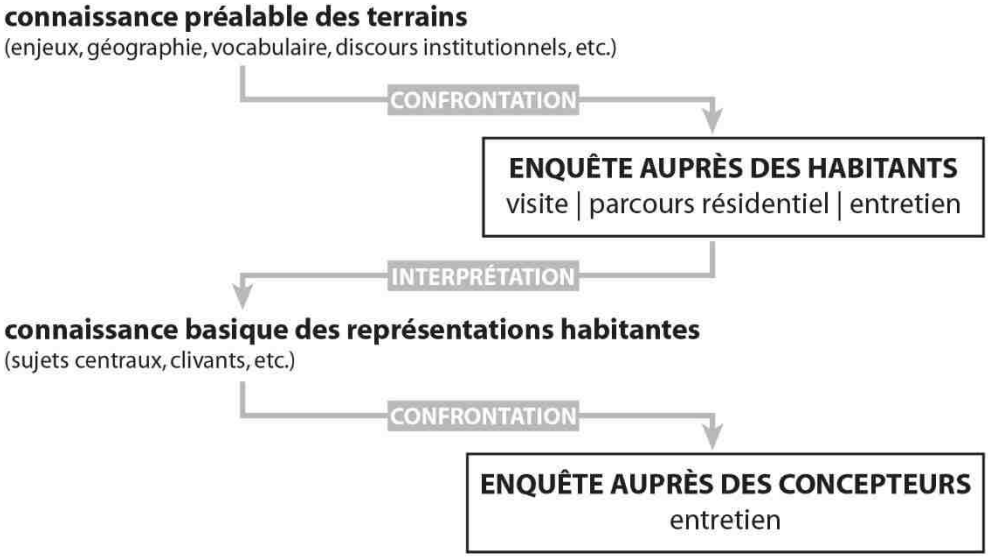


Figure 26. Synthèse de la méthode d'enquête

2.1. La marche comme embrayeur des discours habitants

2.1.1. Faire oraliser les perceptions pour atteindre les représentations

Nous parcourons le quartier avec certains de ses habitants lors de visites libres[3] dont ils décident de tous les paramètres : trajectoires, lieux traversés, durée, distance, thèmes abordés.

[1] La connaissance de ces discours – que nous n'analysons pas spécifiquement – découle d'une étape d'appréhension du contenu politique et urbanistique par l'exploration des terrains d'études, de la littérature scientifique sur eux et des divers supports de communication (publicités pour les projets et les opérations immobilières, articles de presse).
[2] Lors de la prise de contacts avec les futurs enquêtés (cf. partie 4.3. de ce chapitre), l'expression d'une crainte sur la capacité à s'exprimer est revenue sous la forme d'un refus ou d'une acceptation de rencontre assortis d'une phrase comme « *je ne vois vraiment pas ce que je vais bien pouvoir vous dire* ».
[3] Ce terme souligne la liberté qu'ont les habitants dans le choix des paramètres des visites.

La méthode répond à trois objectifs : elle permet de saisir les dimensions de l'espace vécu (Adam 2013b, 2014), elle provoque des réactivations sensibles déclenchant la mobilisation de représentations *in situ*, enfin elle place les enquêtés en situation de réflexion sur leur expérience d'un environnement, sur lequel ils prennent habituellement peu le temps de disserter, puisque, quotidien pour eux, il fait partie de ce qui est normal, voire banal, de ce sur quoi on ne s'interroge plus ou pas (Levitte 2010). Nous recueillons finalement un matériau double constitué de propos libres sur l'espace étudié et de la carte du trajet parcouru.

Les figures littéraires du flâneur (Baudelaire 2010 (1863) ; Benjamin 1997 (1934)) ou de la dérive (Debord 1956), puis certaines méthodes d'enquête, comme celle des itinéraires (Petiteau 2010 ; Petiteau et Pasquier 2001) ou du parcours commenté (Thibaud 2001, 2003), le montrent avec brio : pour saisir le sens des espaces, il s'agit d'être avec eux dans un rapport dynamique, de les parcourir, de les mettre en marche. Nous inscrivant dans cette filiation, nous proposons d'exploiter la déambulation et le sens que les habitants donnent à cette mobilité à micro-échelle comme révélateur de leur relation à l'espace. En demandant aux habitants de Bottière-Chénaie et de Confluence de nous faire visiter leur quartier, nous les amenons à traduire en récits et en tracés, trajets ou itinéraires, leurs représentations de leurs espaces de vie quotidiens.
Les représentations sont autant un produit qu'un processus (cf. chapitre 2, partie 1.1.1.). Pour atteindre l'aspect du produit, il est nécessaire de mobiliser le processus qui le précède. Pour saisir les représentations d'un espace, un détour est fait par la perception et sa verbalisation (cf. chapitre 2, partie 2.1.2.). Lorsque les enquêtés nous confient leur perception, leur évaluation de l'espace perçu et des éléments de justification de cette évaluation, nous pouvons accéder aux références, modèles et représentations qu'ils utilisent pour appréhender/signifier l'espace et s'y comporter. À l'image de la méthode des cartes mentales (Ramadier 2003) ou de celle de l'entretien (Abric 1994b), l'étude empirique des représentations suppose généralement l'absence de l'objet de représentation. La particularité de notre méthode est, à l'inverse, d'amener les individus à s'y confronter physiquement : l'objectif de la visite est de provoquer une réactivation (Chalas 2000) des représentations que nous cherchons à atteindre.
La perception étant liée au mouvement, notre méthode consiste à « forcer » celle-ci en faisant parcourir le quartier à pied par l'enquêté. La méthode fait appel à l'expérience sensible, sensorielle et signifiante, de l'environnement urbain qui met en avant l'activité de l'acteur percevant dans son rapport au monde, et dans notre capacité à comprendre celui-ci à travers la force descriptive et démonstrative de son expérience *in situ* (Tuan 2006 (1976)). Elle se distingue des travaux usant de méthodes proches, qui cherchent le plus souvent à saisir la seule part sensorielle de la relation à l'espace à travers l'appel à la perception – alors que nous nous intéressons uniquement à la part signifiante. Contrairement aux études portant sur l'intersensorialité (Couic 2000) ou sur une modalité perceptive spécifique (comme l'ouïe (Amphoux 1993) ou l'odorat (Grésillon 2010)), nous ne nous intéressons guère à la source du stimulus ou à la dominance de tel ou tel sens sur les autres (la domination de la vue sur les autres modalités perceptives dans l'appréhension de l'espace étant établie (Augoyard 1991 ; Tuan 2006)), mais à ce qu'elle provoque chez l'acteur percevant, ou, plus précisément, aux constructions mentales qu'elle l'amène à évoquer plus ou moins explicitement.
Nous rejoignons la position de David Howes (2005) pour qui les sens et leurs décodages ne sont pas les fruits du seul corps mais sont aussi culturels, sociaux, politiques. Nous utilisons le cheminement piéton au sein de l'espace en projet comme un outil de collecte de données dans lequel l'activité de l'enquêté est centrale car « *marcher ne se réduit pas à un simple déplacement d'un point à un autre, cela consiste aussi à détecter des informations de son entourage,*

configurer l'espace parcouru, moduler son attention selon les circonstances, recadrer continuellement le paysage de la rue, mettre ses sens en éveil ou en veilleuse. Autant de façons de dire le caractère actif de la marche quant à la configuration sensible de la rue » (Thibaud 2007b : 112). Au-delà des discours, les trajectoires empruntées, les lieux traversés ou au contraire évités, les arrêts et les pauses sont autant d'indices sur la manière dont les individus configurent et donnent sens, plus ou moins volontairement, à l'espace parcouru[1].

Nos visites s'inspirent de deux méthodes : celle des parcours commentés – théorisée par Jean-Paul Thibaud (2001) et développée par les travaux sur les ambiances urbaines(Mosser 2008 ; Tixier 2004) – et de celle des itinéraires développée par Jean-Yves Petiteau (2010, 2012).

La méthode des parcours commenté « *a pour objectif d'obtenir des comptes rendus de perception en mouvement. Trois activités sont donc sollicitées simultanément : marcher, percevoir et décrire* » (Thibaud 2001 : 81). Le principe est de faire parcourir à un panel d'individus le même espace : un bâtiment, une rue ou plusieurs, parfois un quartier. L'échelle du parcours est volontairement limitée, ceci afin de garantir la capacité de concentration des enquêtés sur la consigne précise qui leur est donnée. Les distances parcourues sont rarement supérieures à quelques centaines de mètres quand le temps de l'expérience n'excède pas dix ou vingt minutes. Cet espace est plus ou moins balisé par l'enquêteur, la plupart des études employant la méthode imposent assez strictement le trajet (une rue, dans un sens donné, par exemple). L'attention est portée sur le sensoriel et l'organisation matérielle de l'espace (la méthode se double parfois d'une approche physique par la mesure des propriétés bioclimatiques des lieux). Les personnes sont invitées à décrire ce qu'elles sentent et ressentent durant le parcours. La principale restitution est une « *traversée polyglotte* » (ibid.) soit l'assemblage géolocalisé des propos jugés les plus pertinents pour l'analyse des modalités sensorielles. L'objectif premier est la saisie de la perception, et dans un second temps seulement, des représentations.

La méthode des itinéraires s'intéresse, elle, d'abord aux représentations à travers les histoires de vies des personnes interrogées. Le principe est d'inviter les individus à guider le chercheur dans leurs espaces de vie quotidiens, qu'ils soient ceux, par exemple, dans lesquels ils logent ou travaillent. Le trajet est totalement libre et le récit confère à cette méthode une forte composante biographique. L'itinéraire dure quelques heures, jusqu'à une voire deux journées, en plusieurs séquences successives. Il n'y a pas ici de thématique particulière. Le terme « itinéraire » est employé pour qualifier l'entrelacement entre un parcours dans l'espace et le récit du parcours de vie. Un photographe accompagne enquêteur et enquêté pour documenter visuellement la visite et l'échange. La principale restitution est « *proche du roman-photo, où la parole exacte de l'interviewé est chronologiquement découpée en articulation avec chaque photographie* » (Petiteau et Pasquier 2001 : 65-66). Le statut du discours est, avec les itinéraires, très proche de celui que nous lui accordons : « *on suppose que la parole de quelqu'un, si elle interroge ses propres références, est une analyse en tant que telle dont la valeur et la cohérence ont autant de pouvoir et d'intérêt que celles de n'importe quel spécialiste* » (ibid. : 63). Le statut accordé au discours reflète assez bien la philosophie globale de cette méthode, dont le but est moins de mettre des hypothèses à l'épreuve, que de faire « parler » celui-ci à la fois plus largement et plus librement. Dans ce protocole, « *le parcours n'est donc pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre : c'est en même temps un déplacement sur son univers de référence. De ce point de vue, le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace de cette journée particulière, et*

[1] Si nous avons réfléchi à ce que ces aspects révèlent du rapport des habitants au quartier et consacré un article à ce sujet (Adam 2014), cet aspect n'est pas exploité dans la thèse qui se concentre sur les discours et ne traite pas des représentations spatiales (cf. chapitre 2, partie 2.1.1.) que renseignent ces éléments.

celui du récit métaphorique. L'interviewé nous livre en situation une histoire au présent et la mise en scène de cette journée particulière confère à son récit la portée d'une parabole » (Petiteau 2010 : 48). Quand l'expérience du parcours commenté est faite pour être reproduite dans des conditions proches avec chaque individu du panel, celle des itinéraires est conçue comme unique et non reproductible. Il ne s'agit pas à l'origine de rechercher des congruences ou une montée en généralité, même si la répétition de la méthode dans des espaces identiques (Petiteau 2012) ou avec une même population (Petiteau 2010) conduit à des descriptions collectives.

Outre retenir la proposition du « *sensible comme embrayeur de parole* » (Thibaud 2001 : 83), les méthodes du parcours commenté et des itinéraires partagent l'idée d'un renoncement à une position de surplomb, pour défendre une description ordinaire et engagée de l'espace. L'expérience y est centrale et impérativement partagée entre l'enquêteur et l'enquêté dans une sorte de triptyque relationnel enquêté-espace-enquêteur (si l'enquêteur tente de s'effacer, c'est parce qu'il est là que la visite a lieu et à lui que s'adresse le discours).

Concrètement, nos visites se déroulent de la façon suivante : le point de départ est proposé par l'enquêté (il s'agit le plus souvent de son domicile ou de son lieu de travail, parfois d'un espace public ou d'un café). Il est invité à « faire visiter son quartier » – sans plus de précisions sur celui-ci. En revanche, sont mentionnées la liberté totale dans la définition de la visite (trajet, longueur, durée), ainsi que la possibilité de s'arrêter, de faire demi-tour, d'échanger avec d'éventuels passants. L'enquêté est invité à évoquer ce qu'il perçoit durant le parcours, à décrire les espaces traversés, ce qu'ils lui inspirent, comment il les évalue, s'il les apprécie ou non, etc. Nous faisons ainsi appel aux pôles descriptifs et évaluatifs des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.). L'enquêteur n'intervient durant la visite que de manière minimale, lorsqu'il est nécessaire de relancer l'enquêté, restant dans un rôle d'auditeur passif et bienveillant. Les propos sont enregistrés par un dictaphone équipé d'un micro-cravate et le cheminement est mémorisé par un GPS (qui ne sert ici qu'à nous éviter de prendre des notes afin de rester concentré sur les propos pour relancer l'échange de manière opportune).

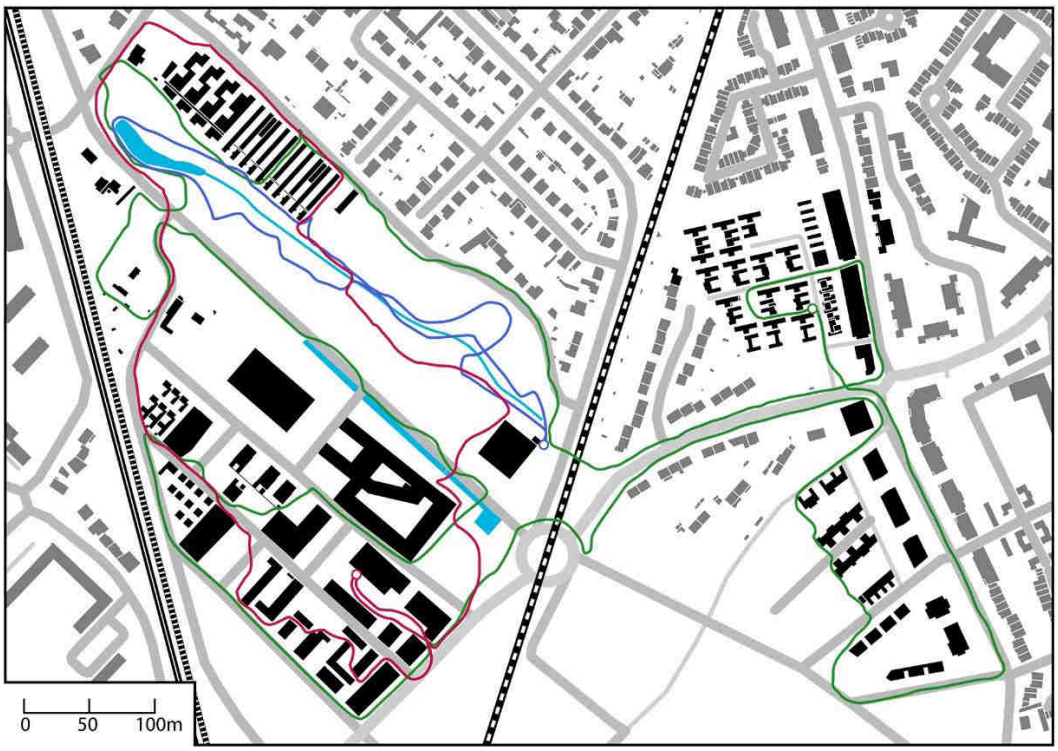


Figure 27. Trois traces GPS de visites à Bottière-Chénaie (fond de carte : Open Street Map)

Nous empruntons à la méthode des parcours commentés, la relative brièveté[1], le principe de reproductibilité (vingt-deux visites sur chaque site), et les trois postulats méthodologiques sur lesquels elle se fonde. Le premier est la nécessité de saisir la représentation dans son contexte. Le deuxième est l'impossibilité de dissocier perception et mouvement : on retrouve ici le lien établi par la phénoménologie (Merleau-Ponty 1945) entre le « sentir » et le « se mouvoir ». Le troisième est la possibilité d'appréhender ce qui est perçu par ce qui en est décrit, ce qui peut être verbalisé : c'est ce qui distingue le « sentir » du « percevoir ». Nos visites sont inspirées des itinéraires par leur caractère libre et par l'idée de convoquer de manière involontaire, du moins implicite, la mémoire des enquêtés. La visite, par la confrontation à l'espace matériel, est l'occasion de réactiver les représentations des habitants, réactivation qui se traduit aussi par l'intentionnalité relative au trajet réalisé. Nous sollicitons à la fois leur capacité à prendre des décisions immédiates – sur la direction à prendre ou les commentaires à effectuer – et leur mémoire – pour juger et référencer leurs propos. Ainsi, celui qui fait visiter « *choisit, comme un metteur en scène, le paysage où il situe la parole et construit son récit. Il confronte au présent les fragments de sa mémoire qui interrogent in situ le paysage comme le contexte de cette mémoire. La marche joue alors avec la parole un rapport complémentaire et indissociable dans des situations où le dire et le sens ne sont pas clairement apparents* » (Petiteau 2010 : 49). Nos visites sollicitent une large gamme d'échelles temporelles d'actions et de réflexions. Quand la mémoire inscrit les représentations dans le temps long, la perception déclenchée par la marche ramène notre guide à l'immédiateté et à l'élaboration permanente de ses représentations, tout en réactivant des représentations préexistantes. Ainsi, « *les phénomènes d'appropriation de l'espace sont pétris des représentations que les individus se font des lieux. Ils se traduisent alors selon une simultanéité entre leurs usages et le système de significations, d'images et de symboles qu'ils accrochent à l'espace* » (Semmoud 2007 : 222). C'est cette simultanéité que nous mettons à l'épreuve lorsque nous invitons les enquêtés à nous faire visiter leur quartier. Notre demande met en tension l'espace approprié : la visite sollicite d'abord la représentation constituée de l'espace « quartier » pour *a minima* proposer une première orientation, avant de venir, à divers degrés, la nourrir en y apportant des éléments nouveaux durant sa réalisation. Nous pouvons conséquemment définir nos visites comme une méthode de réactivation *in situ* des représentations qui permet de figer un instantané de représentations, lequel contient sa part de flou et de bruit.

2.1.2. Atteindre les représentations sociales par l'expression individuelle : les visites comme passerelles

La visite place l'enquêté dans une situation active vis-à-vis de son environnement quotidien. Il ne réalise pas dans ce cadre une simple description ou ne se contente de commenter des sujets proposés par l'enquêteur. La visite le force à reprendre possession de l'espace et à en mobiliser physiquement et mentalement ses représentations. Sa première démarche est de se positionner sur ce que faire visiter signifie et, à travers cela, de choisir quel espace il veut donner à voir. Circuler dans le quartier permet de décrire et d'évaluer celui-ci spatialement mais aussi de se saisir des « prises » offertes par les lieux (Gibson 1979) qui le composent pour disserter sur un aspect ou un autre, ou pour déterminer la direction à suivre pour la suite de la visite. Le choix de traverser ou de s'arrêter dans un lieu plutôt que dans un autre, le passage systématique de la visite dans certains lieux emblématiques ou la récurrence des thématiques

[1] Même si les visites sont plus longues que la plupart des parcours ; à Nantes elles durent en moyenne 40 minutes pour 1820 mètres parcourus, 49 minutes pour 2560 mètres à Lyon.

abordées à un endroit précis, révèlent cette logique et nous laissent entrevoir l'existence de ces prises matérielles et symboliques. Les enquêtés abandonnent en partie le rôle de guides, d'observateurs experts, chargés de dispenser leur savoir sur les lieux, pour entrer dans un régime plus incluant, et découvrir avec nous ce que l'espace de leur vie quotidienne raconte de celle-ci et de leurs rapports au quartier, à la ville, à l'espace (Pérec 2000 (1974)).

Les visites sont aussi le fruit de la volonté, consciente ou non, des enquêtés de nous transmettre leurs connaissances et réflexions sur leur quartier ou plus généralement sur la ville ou la vie urbaine. En pratique, ils se saisissent de la demande que nous leur adressons et modèlent leur visite de sorte qu'elle comporte des passages au sein des lieux qui peuvent servir de support à leurs différents propos. Toutefois, le rapport est souvent inversé, et c'est parce qu'ils empruntent un certain trajet, qu'ils passent dans certains lieux, que les enquêtés en arrivent à produire un discours complet sur leur quartier. Un rapport dialectique s'instaure entre le trajet proposé, l'enchaînement de lieux traversés où l'on s'arrête ou non, et le discours tenu au long de celui-ci. Si la structure générale des tracés découle de la volonté de se rendre dans un certain nombre de lieux pour pouvoir les commenter, la réalité matérielle des lieux impose certaines contraintes aux trajets qui se traduisent par des propos non anticipés. C'est là où réside tout l'intérêt de cette méthode et la matérialisation de son caractère involontaire.

Les visites nous permettent aussi d'appréhender le degré de connaissance que les enquêtés ont du projet, du moins celui qu'ils estiment en avoir. Pour ceux qui sont bien informés ou se considèrent comme tels, la visite est l'occasion de témoigner de leurs connaissances. Certains enquêtés parlent, par exemple, de la mixité sociale au cours de la visite lorsqu'ils passent devant certains bâtiments, montrant qu'ils les identifient clairement des logements sociaux et qu'ils maîtrisent les enjeux qui s'y rapportent. D'autres nomment systématiquement les différents bâtiments par le nom de leur programme immobilier, (dé)montrant leur intérêt pour le projet urbain et son évolution. Nous retrouvons pareille démonstration de connaissances, pas forcément avérées, dans les différents lieux se prêtant à l'apport de précisions techniques. Ainsi recueillons-nous de nombreuses justifications, souvent fantaisistes, de la présence d'éoliennes dans le parc de Bottière-Chénaie ou quantité d'explications sur le fonctionnement des systèmes de récupération des eaux de pluie ou de chauffage collectif (à Confluence). Pouvoir ainsi distiller ces informations permet à la fois aux habitants de nourrir leur discours, d'éviter d'inconfortables silences et de se valoriser vis-à-vis de l'enquêteur. Cela les conduit à orienter la visite de sorte que le trajet emprunté leur permette d'afficher leurs connaissances. C'est là un effet classique de la situation d'enquête : l'enquêté cherche à la fois à apparaître sous un jour favorable aux yeux de l'enquêteur, à lui démontrer sa maîtrise du sujet, et à lui être utile en lui apportant des informations qu'il projette être attendues (Becker 2002). Ces deux aspects se superposent à la spécificité de notre demande lorsque les enquêtés décident des paramètres de la visite qu'ils nous proposent.

Il en est ainsi car les habitants hésitent continuellement entre faire visiter le quartier dans le sens d'en montrer ce qu'il a de plus banal – de plus commun pour soi puisqu'inscrit dans une routine – et pour ce qu'il a de plus valorisant – de plus présentable, de lieux considérés comme remarquables car agréables, fonctionnels ou esthétiques mais aussi pour les thématiques qu'ils permettent d'aborder. Ce double jeu définit autant l'espace étudié que ce que le fait nos demandes de visites enjoignent aux enquêtés de nous livrer des représentations individuelles, celles de l'espace pratiqué, et des parts de l'image sociale du quartier, celles de l'espace qu'il faut montrer. Les habitants ne répondent ainsi pas strictement à la question « qu'est-ce que votre quartier ? » mais nous proposent leur interprétation personnelle de ce qu'ils imaginent être la réponse à la question « qu'est-ce que le quartier dans lequel vous vivez ? ».

C'est moins quarante-deux espaces appropriés individuellement, que les tracés et les discours collectés racontent, mais plutôt quarante-deux interprétations de l'image collective de l'espace qui est donné à voir, compris dans une imbrication d'échelons allant du logement au vaste monde. Parce qu'elles convoquent à la fois de l'intime et du social, ces visites permettent de comprendre les jeux d'échelles et de représentations qui traversent les rapports à l'espace urbain. En même temps qu'elles révèlent les dimensions et la structure du quartier, les visites nous éclairent sur les rapports que les habitants entretiennent avec lui, qu'ils soient affectifs (attachement, fierté, rejet (Martouzet 2007)) ou fonctionnels (usages, pratiques, modes de vie (Bourdin et Masboungi 2004)). Tout l'intérêt de la méthode des visites est là : la lecture qu'elle nous propose s'inscrit sur ces deux plans pour nous apporter une vision ontologique globale.

Le principal intérêt de cette méthode pour notre travail est que les discours tenus par les habitants lors des visites s'émancipent largement de la description de l'espace parcouru, pour la mêler au récit de vie de l'habitant, à l'expression de son rapport à la ville ou de son inscription sociale. Les propos collectés lors de la visite suivent différentes logiques discursives. Les descriptions alternent différentes échelles spatiales et d'abstraction, prennent différentes formes (constatation, qualification, précision, énumération), et se mêlent indissociablement à des explications (plus ou moins établies, avérées ou claires) et à des évaluations (esthétiques, fonctionnelles, morales) qui relèvent à la fois de l'appréhension des propriétés matérielles et symboliques de l'espace et de l'auto-observation. Nous retrouvons là les différents pôles qui forment et révèlent les représentations (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).
Loin d'engendrer uniquement des commentaires sur les projets particuliers étudiés, les visites provoquent aussi une montée en généralité sans que celle-ci ne soit explicitement demandée (Adam 2014). Les visites permettent de récolter des discours extrêmement riches à propos des projets, de la ville, de la société. Ces discours présentent l'avantage d'être peu influencés par les propres représentations de l'enquêteur puisque, grâce à son relatif effacement, les enquêtés dialoguent principalement avec eux-mêmes en s'appuyant sur l'espace et sur les prises évoquées. Les discours que nous recueillons (donc les représentations qu'ils révèlent) sont, intrinsèquement et inextricablement, liés aux caractéristiques matérielles et symboliques de l'espace, et à celles, individuelles et sociales, des individus qui le reçoivent.

2.2. Confronter concepteurs et habitants dès l'expression de leurs discours

2.2.1. Compléter les visites pour complexifier les discours

Si les visites sont l'élément le plus original de notre approche méthodologique, elles n'en sont que la première étape. Pour traduire empiriquement notre modélisation et la théorie mobilisée, nous intégrons le principe de confrontation dès l'enquête en introduisant explicitement les mots d'ordre de l'urbanisme contemporain (projet, développement durable, participation, mixité) et en sollicitant habitants et concepteurs pour qu'ils nous livrent des éléments de compréhension de la façon dont ils ont élaboré leurs représentations (processus d'objectivation et d'ancrage (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.)). Cela se traduit par notre conduite des entretiens semi-directifs qui suivent la visite avec les habitants et ceux réalisés avec les concepteurs. Cela se traduit aussi par l'organisation générale de l'enquête qui fait succéder le recueil des discours des concepteurs à celui des habitants afin de confronter les premiers à des éléments issus des rencontres avec les seconds. La réflexion sur les enjeux temporels de la méthode dépasse la seule détermination de l'instant d'observation (cf. chapitre 3, partie 2.2. ; partie 4.1. de ce

chapitre). Nous procédons à cet égard à un renversement dans l'organisation chronologique de l'enquête. Prenant acte du retard irréductible que nous avons sur la formation des représentations des acteurs et de la nécessité de les activer pour les collecter, nous avons conçu l'enquête en deux temps. Alors que les concepteurs interviennent sur le projet avant les récepteurs, il nous a semblé judicieux de ne pas calquer l'enquête sur cette chronologie. Après avoir confronté les habitants à l'espace matériel, nous avons confronté les concepteurs à leurs retours afin qu'ils réagissent, se positionnent, dépassent les discours reconstruits « habituels » et nous livrent leurs propres représentations des projets (cf. partie 2.2.2.).

Les visites avec des habitants sont complétées par des entretiens semi-directifs immédiatement consécutifs lors desquels nous les invitons d'abord à décrire leur parcours résidentiel puis à revenir sur leur appréhension et leurs pratiques du quartier, ainsi que sur leurs rapports à l'urbain et aux mots d'ordre de sa production. Si le parcours résidentiel n'est pas ce que nous étudions prioritairement et n'occupe qu'une place limitée dans l'analyse, il répond à deux objectifs. Le premier est d'informer l'enquêteur en vue de l'analyse en lui donnant des pistes de compréhension de la construction des représentations des habitants de ce qu'est un « bon » espace, et d'éclairer les pôles extrêmes de ce qui est pour eux un espace de qualité ou, au contraire, un espace détestable. Nous replaçons ainsi les enquêtés dans leur trajectoire spatiale et sociale. Le second objectif, le plus important, est de confronter les enquêtés à leur passé pour leur rendre explicites les références qu'ils mobilisent pour se positionner. Les représentations se construisent en une sorte de trajectoire qui procède par l'accumulation, l'intégration et la relecture/réécriture progressive par l'enquêté de ses expériences successives (cf. chapitres 2 et 3). Nous considérons à cet égard que l'enquêté interviewé est le résultat de la rencontre de sa trajectoire (succession des situations passées ainsi que leurs influences sur la situation actuelle) et de sa situation actuelle (ensemble des éléments formant son milieu de vie) (Thibault *et al*. 2008), et qu'il mobilise les ressources à sa disposition pour se représenter l'espace. Quand la visite donne à l'enquêté l'espace matériel comme ressource pour activer ses représentations, le parcours résidentiel fait appel à ses expériences et à sa réflexivité (Martouzet 2014).
Le parcours résidentiel procède, comme la visite, à une réactivation des représentations qui permet de rendre en partie visibles les processus d'ancrage et d'objectivation (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). Ensuite, une fois activées par la visite et la narration du parcours résidentiel, les représentations de la ville ou de la société sont plus facilement mobilisables lors du dernier temps, un entretien semi-directif. Outre qu'elles introduisent une situation de confiance avec l'enquêté, ces deux parties nous permettent de savoir comment l'amener à nous confier ce qui nous intéresse et, inversement, elles lui facilitent l'accès à des éléments de réponse ou de prolongement d'idées esquissées lors de la visite, mais souvent fragiles en raison de la fugacité de l'expérience (il est possible pour nous de les faire développer et pour lui de les consolider). L'entretien semi-directif, qui conclut la rencontre, s'ouvre sur une discussion autour du vécu du quartier et du jugement de celui-ci. Nous utilisons les notes prises lors de la visite ou le parcours résidentiel pour cibler les éléments à creuser, parce qu'ils semblent porteurs et ont été esquissés sans être aboutis. Il se poursuit par un panorama des mots d'ordre de l'urbanisme contemporain. Si c'est bien là l'objectif de ce troisième temps, les questions du rapport à l'espace, à la ville, à la société ou à l'idéologie, ne sont jamais approchées frontalement, mais toujours en poussant la discussion sur le cas du projet ou de l'espace de vie, tout en ne freinant jamais les tentatives de montée en généralité effectuées par les habitants eux-mêmes. Une grille d'entretien indicative (cf. tableau 4) guide cette dernière étape.

parcours résidentiel	pouvez-vous décrire chronologiquement les différents lieux dans lesquels vous avez vécu ? (ville, quartier, logement)
attentes / motivations	quelles étaient vos attentes lorsque vous êtes venus vivre ici ?
	pourquoi avez-vous loué/acheté un appartement ici ?
jugement	comment évaluez-vous le quartier aujourd'hui ? (matériellement, pratiquement, socialement)
connaissance du projet	pouvez-vous me parler des objectifs du projet ?
	que savez-vous du travail des concepteurs ici ?
pratiques	fréquentez-vous les commerces/services/espaces publics du quartier ?
	avez-vous modifié des pratiques en venant vivre ici ? lesquelles ? pourquoi ?
dogmes	que pensez-vous du développement durable/mixité sociale/sécurisation des espaces ?
information / marketing	vous considérez-vous bien informés ?
	que pensez-vous de la communication/marketing autour du quartier ?
vie sociale / participation	comment trouvez-vous votre vie sociale ici ?
	avez-vous participé aux réunions participatives/ de concertation ?
renseignements	âge / implication dans la vie associative du quartier / montant du loyer ou de l'investissement / type de l'appartement / activité / date d'arrivée dans le quartier

Tableau 4. Thématiques et exemples de questions élémentaires abordées avec les habitants

Les discours recueillis l'ont été suivant la même structure en trois parties – visite, parcours résidentiel, entretien semi-directif[1] –, leur contenu et leur déroulement pouvant varier d'un individu à l'autre, s'adaptant à chaque interlocuteur en cherchant le bon moyen de l'amener à livrer ses représentations. Cette variabilité se traduit par celle de la durée des rencontres. Cette durée est toujours conséquente[2], à la fois en raison de la structure en trois temps et de notre volonté d'aborder largement la question des représentations de la ville. Celle-ci conduit à considérer le cheminement intellectuel des enquêtés et leurs digressions comme nécessaires à la richesse des discours recueillis, même si les parties que nous exploitons scientifiquement représentent une proportion parfois faible de la totalité du matériau.

2.2.2. Mobiliser les discours des habitants pour saisir ceux des concepteurs

Cette faible proportion est similaire pour les entretiens avec les concepteurs, lesquels s'appuient sur une logique comparable, à l'exception de la visite du projet. Ce choix ne découle pas de la non-pertinence d'une méthode similaire à celle mise en œuvre avec les habitants mais

[1] En toute rigueur, les discours de trois enquêtés n'ont pas été collectés ainsi. HN13 a rejoint la discussion lorsque nous sommes venu à son domicile pour échanger avec HN12, son compagnon, à l'issue de la visite. Ses propos ayant été nourris et distincts de ceux d'HN12, nous l'avons « l'enregistrée » comme une enquêtée supplémentaire. HL12 était seul pour tenir son commerce et n'a pu nous faire visiter Confluence. Un projet que nous avons visité avec HL4, mais après les deux premières parties afin de respecter le temps de sieste de son nouveau-né.

[2] La durée moyenne de la rencontre enregistrée est de 2h23min à Nantes (d'1h18min à 3h42min) et de 2h27min à Lyon (d'1h10min à 3h25min). Ajoutons que, même si nous n'incluons pas ces pratiques dans la méthode, nous avons cherché à mieux connaître les habitants en les fréquentant hors du strict cadre de ce travail. Nous avons ainsi participé à la fête des voisins de Bottière-Chénaie en juin 2012, à celle de Confluence en mai 2013, assisté à l'inauguration du « pôle de commerces et de loisirs » de Confluence avec certains en avril 2012, ou encore organisé un débat avec eux suite à une conférence à l'École d'Architecture de Nantes en décembre 2013.

du fait qu'elle est pratiquement impossible à réaliser[1]. De plus, les concepteurs sont plus habitués à verbaliser leurs rapports à l'espace et à parler de la ville (cf. partie 1), ce qui rend la confrontation à l'espace physique moins nécessaire pour stimuler le discours. À l'inverse, cela impose d'être très vigilant sur le discours reconstruit qu'ils nous proposent avec souvent une manière de communiquer sur leur projet identique à celles qu'ils auraient avec un journaliste ou un potentiel client. Une vigilance dont nous nous sommes assuré grâce à l'organisation de l'entretien et l'injection, explicite ou non, de retours habitants et d'alternance entre l'adhésion et l'opposition au contenu de leurs discours, donc à leurs valeurs et représentations.

Exposés à une brève analyse, les discours collectés auprès des habitants permettent d'établir quelques premiers constats et d'avoir une idée de leurs représentations du projet urbain, de ses concepteurs et de leur action ou de leurs rapports à l'espace urbain. Plus particulièrement, elle amène à envisager des points probables de divergences, voire de désaccords. La rencontre avec les concepteurs prend la forme d'un entretien semi-directif où nous les faisons réagir sur les représentations des habitants et leur demandons de nous parler librement de leur travail, des opérations dont ils avaient la charge, du projet dans son entier, et de leur conception de la production de la ville. En évoquant par exemple les discours des habitants sur la place de la nature en ville, l'aménagement du quartier, ou la mixité sociale, nous amenons les concepteurs à réagir et à se positionner à la fois par rapport aux dogmes de l'urbanisme contemporain et face aux représentations habitantes puis, *in fine*, à nous dévoiler les leurs sur un certains nombres de points clefs. Ce principe méthodologique, que nous qualifions de récursif, vise l'énoncé d'évaluations réciproques, ainsi qu'une mise en relation indirecte des différents acteurs, puisque les concepteurs réagissent aux propos des habitants que nous rapportons, alors que les ceux-ci réagissent aux discours officiels autour des projets.
Ce séquençage de la méthode a deux limites. Premièrement, en prenant la temporalité du projet pour centrale, il amène à négliger celle des acteurs et ne correspond pas, pour eux, à l'instant d'observation souhaité (cf. chapitre 3, partie 2.2.2.). Les enquêtés rejoignent le projet (ou le quittent) à des instants différents, si bien qu'il faudrait idéalement prendre en compte la spécificité de leurs trajectoires individuelles. Deuxièmement, ce choix feint de considérer que les projets urbains sont simples et uniformes, alors qu'ils sont foncièrement complexes et protéiformes. Par exemple, les projets urbains incorporent des projets d'architecture. L'instant étudié, du point de vue urbain, équivaut souvent pour les architectes à ce qui est déjà de l'« après-projet », tandis que pour nombre de ses futurs habitants, il n'existe pas encore ou se situe dans leur « avant-projet ». Si cette constatation renforce l'aspect chimérique de l'instant d'observation idéal (Adam 2015), elle n'empêche pas les enquêtés d'avoir des représentations du projet global. Dans tous les cas de figure, les représentations collectées sont des relectures *a posteriori* opérées par les acteurs interrogés. Ce sont des justifications davantage que des explications (cf. partie 1 de ce chapitre). Cela ne remet donc pas en cause l'objectif de notre travail, voire même le renforce, puisque le but n'est pas d'identifier ce qui serait la réalité objective des projets mais bien de cerner plus largement les représentations dont les acteurs usent pour l'appréhender. Ce séquençage apparaît donc pertinent pour répondre aux objectifs

[1] D'une part, parce que les concepteurs sont souvent peu disponibles temporellement et, d'autre part, parce que la majorité d'entre eux ne travaillent pas dans les villes concernées (la majorité des entretiens ont eu lieu dans des agences parisiennes). Toutefois, nous avons visité une partie de Bottière-Chénaie avec le paysagiste du projet (CN2) et une partie de Confluence avec un AMO en scénographie urbaine (CL15). Nous avons aussi participé à deux visites officielles de Confluence, l'une en 2010 avant le début de cette thèse (et avec de nombreux concepteurs, dont certains interrogés pour ce travail), l'autre en 2012 avec la chargée de communication « grand public » du projet.

de ce travail en raison de la relative stabilité temporelle des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). Ainsi, si nous n'observons que des instantanés, leur évolution générale est progressive et, relativement à la durée de l'enquête, étendue dans le temps.

Les entretiens semi-directifs avec les concepteurs débutent par une discussion autour de leur parcours professionnel et de leur philosophie de l'urbain et/ou de l'architecture (référents positifs et négatifs notamment). Comme le parcours résidentiel des habitants, cette partie sert à la fois à éclairer l'analyse postérieure et à activer les processus d'ancrage et d'objectivation des représentations afin qu'elles apparaissent plus facilement dans la suite de la discussion. Comme avec les habitants, l'objectif est de collecter des discours sur la ville contemporaine, sa production et son idéologie dominante. Cela se réalise en deux temps. Latéralement d'abord, à travers l'appel à description/évaluation du projet[1]. Frontalement ensuite, en amenant explicitement la discussion sur ces sujets, soit en les avançant *via* des questions que nous formulons, soit en soumettant aux concepteurs les résultats préliminaires obtenus avec les habitants. En fonction du contexte, nous les relançons, notamment pour mieux faire ressortir leur adhésion aux valeurs et les représentations qui transparaissent dans leur discours, afin de les amener à poursuivre un énoncé ou, au contraire, afin de les inciter à questionner ou défendre davantage leurs discours. Ces prises de positions, contextuelles et subjectives, sont difficilement explicables sorties de ce cadre ; elles renforcent en tous cas l'idée d'un entretien comme évènement interactionnel coproduit par l'enquêté et l'enquêteur (cf. partie 1. de ce chapitre). Une seconde grille indicative (cf. tableau 5) a servi de guide à ces entretiens.

parcours et philosophie	quel est votre parcours d'architecte/urbaniste/paysagiste/promoteur ?
	comment décririez-vous l'urbanisme/architecture que vous pratiquez ?
	quelles valeurs défendez-vous par vos réalisations ?
leur projet (pour les architectes / promoteurs)	quelle était la commande à laquelle vous avez répondu ?
	pouvez-vous me décrire votre projet et ce que vous avez cherché à réaliser ?
	comment jugez-vous votre projet à son stade actuel ?
le projet urbain	pouvez-vous me parler de votre projet dans le projet urbain ?
	que pensez-vous du projet urbain ?
	pouvez-vous me parler de votre travail avec les autres acteurs du projet ?
production de la ville contemporaine	quel regard portez-vous sur la ville actuelle et la manière dont on la fait ?
	que pensez-vous du développement durable/mixité sociale/sécurisation des espaces ?
retours habitants	expression de positions majoritaires chez les habitants (sur le développement durable, la participation, la place de la voiture, la mixité sociale…) et demande de réaction
renseignements	période de travail sur le projet, expérience dans le milieu professionnel, taille de la structure

Tableau 5. Thématiques et exemples de questions élémentaires abordées avec les concepteurs

Cette méthode d'enquête, comme d'ailleurs la littérature que nous mobilisons, nous apparaît inextricablement liée à la problématique et aux résultats de cette thèse. C'est en effet sa mise en œuvre qui a nous a révélé « ce que le terrain avait à dire » et nous a conduit à affiner la question de recherche puis à réorienter nos lectures, et ainsi de suite. Ce qui, outre toute considération pragmatique sur le déroulement de notre travail, traduit dans la pratique de la

[1] Le projet urbain et/ou de bâtiment dans le cas des architectes ou des chargés d'opération des promoteurs/bailleurs.

recherche notre volonté de rompre avec la simplification de la causalité linéaire et de considérer dans nos réflexions – de théorie en empirie, et inversement –la rétroaction des effets sur les causes que la linéarité, impérative, de l'écriture vient parfois masquer.

3. « Faire parler » les discours pour saisir les représentations

Une fois notre corpus de discours collecté[1], il nous faut procéder à son dépouillement et à son exploitation. La méthode employée dans ce but entremêle, comme déjà introduit, outils d'analyse de contenu et de discours. Le terme d'analyse de contenu désigne la méthode qui consiste au dépouillement qualitatif des entretiens (retranscrits intégralement) selon des critères définis grâce à des clefs de découpage et d'appréhension regroupées dans une grille. Le terme d'analyse de discours correspond à la méthode, elle aussi qualitative, qui s'appuie sur l'interprétation de la forme des propos pour saisir leur fond. Cette seconde méthode s'appuie sur l'utilisation de la statistique textuelle. Si une approche statistique « *ne peut aucunement substituer à l'intuition du chercheur ni la finesse herméneutique issue de l'analyse de contenu classique, ni le travail d'interprétation nécessaire à toute réflexion dans les sciences du social* » (Kalampalikis 2003 : 151), elle permet une vision plus globale du corpus et fait émerger des éléments de discussion qui viennent appuyer l'analyse de contenu.
L'interprétation du matériau se fait par la multiplication des allers-retours entre les deux types d'analyse utilisées (partie 3.1.1.). Celle de contenu s'appuie sur une grille construite à partir de la théorie des représentations (partie 3.1.2.). Celle de discours fait appel à la statistique – quatre outils mathématiques sont employés (partie 3.2.2.) – pour confirmer certains résultats issus de l'analyse de contenu (partie 3.2.1.) et pour suggérer de nouvelles pistes d'interprétation.

3.1. Intriquer analyse de contenu et analyse de discours

3.1.1. Allier approches connotative et dénotative

Au plan de l'exposition des résultats (chapitres 6 et 7) – principalement sous forme d'extraits d'entretiens commentés – l'analyse de contenu est privilégiée car c'est elle qui conduit à l'extraction du sens des discours collectés, à leur interprétation comme représentations et, *in fine*, à leur communication aux lecteurs. Cependant, en pratique, ce travail s'est constitué de constants allers-retours entre ces deux méthodes. Un travail qu'il est difficile de présenter et de définir comme un enchaînement systématique ou comme l'unique moyen pour parvenir à nos fins. Il n'y a en effet pas de voie unique et définitive pour faire émerger d'un corpus de discours les représentations qu'il révèle (Moliner *et al.* 2002). L'enjeu est avant tout d'exposer et de décrypter les principes de celle que l'on suit afin d'objectiver le cadre interprétatif adopté.

Ces principes sont l'utilisation conjointe d'une approche connotative, l'analyse de contenu, et d'une approche dénotative, l'analyse de discours (cf. figure 28). Nous empruntons les termes de dénotation et de connotation à la linguistique, qui les oppose. Le premier réfère au signifié, le second renvoie au signifiant. L'approche dénotative consiste en l'étude systématique des apparitions des termes, considérés dans leur sens littéral, alors que l'approche connotative est un travail d'interprétation qui vise à associer des éléments de significations à ce sens littéral. La dénotation se définit aisément puisqu'elle est immédiatement accessible : dans sa forme la

[1] Le panel d'enquêtés est présenté dans la partie 4.3. de ce chapitre.

plus primaire, elle se limite au décompte des formes composant le texte étudié[1]. Définir la connotation est plus difficile puisque, pour un mot comme pour une expression, c'est avant tout le contexte qui l'éclaire. Elle relève donc plus d'un « bricolage » (Becker 2002) rendu explicite et solidifié par la systématisation d'outils d'aide à l'interprétation.
L'analyse de contenu est à la fois précise et globale puisqu'elle procède conjointement de la saisie du sens général du discours de chaque enquêté et de l'interprétation plus fine des extraits pour accéder à la diversité des représentations. Les connotations successives dans des extraits liés à un même enjeu ou à une même thématique conduisent à mettre en exergue les différences, les écarts et les récurrences de significations. Ce sont ces récurrences qui rendent visibles, à partir de discours individuels[2], la part sociale des représentations (cf. partie 3.1.2.)
L'analyse de discours la renforce, d'une part, en ouvrant des pistes de recherche par le dégagement des polarités et de la structure des discours (elle est antérieure à l'analyse de contenu : phase exploratoire) puis, d'autre part, par la solidification des résultats (elle est postérieure : phase confirmatoire). Cette linéarité heuristique se transforme en récursivité puisque la phase confirmatoire suggère aussi de nouvelles pistes qui appellent un retour à l'analyse de contenu, et ainsi de suite. Nous procédons par tamisages successifs, ce qui affine, nuance et solidifie nos constatations. Notre méthode tire sa solidité moins de chacune des méthodes séparément, que de leur association pour mieux faire apparaître le réseau complexe des représentations.

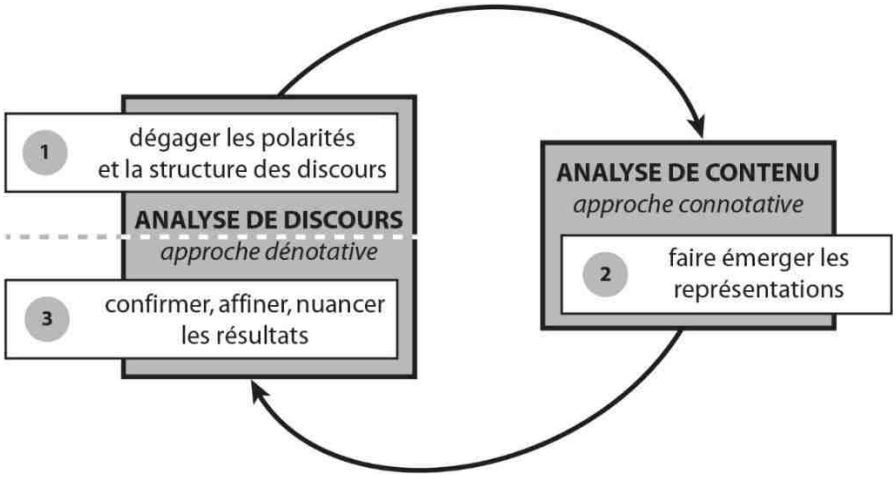


Figure 28. Synthèse de l'exploitation du corpus

Telles que nous les manipulons, il n'y a pas d'opposition stricte entre dénotation et connotation. La première n'a d'intérêt que parce qu'elle s'accompagne d'une association du sens au produit de la stricte dénotation lexicale, quand la seconde acquiert une rigueur scientifique par la récurrence des significations. Les deux ont pour unique but de nourrir l'interprétation. La méthode n'est ni rigide, ni unilinéaire : ses étapes se chevauchent pour se nourrir mutuellement. Les liens établis dans la pratique entre analyse de discours et de contenu sont à la fois plus variés et plus complexes que cet énoncé le suggère.

[1] Les outils statistiques que nous employons, tout en demeurant dans une logique dénotative, vont bien au-delà d'un simple dénombrement des formes lexicales (cf. 3.2.).
[2] Nous nous appuyons sur les postulats méthodologiques formulés par Pascal Moliner, Patrick Rateau et Valérie Cohen-Scali (2002) à propos de l'établissement du caractère social d'une représentation à partir de la récurrence de l'expression de représentations similaires ou consensuelles (cf. chapitre 2, partie 1.1.2.).

3.1.2. La quête du sens, de la théorie des représentations à l'analyse du contenu des discours

L'approche connotative cherche à mettre en saillance les sens que les individus associent aux aspects matériels et symboliques des espaces en projet et, de là, à « remonter » des discours individuels aux représentations. Pourtant, il est difficile de la définir en dressant, par exemple, une liste exhaustive des mécanismes cognitifs et culturels qui nous conduisent à interpréter un ensemble de propos de telle ou telle façon, ou à identifier comment nos propres représentations interfèrent dans cette interprétation. Une telle entreprise s'apparenterait à ouvrir la boîte de pandore des biais analytiques, avec pour point de départ la confusion entre outil et objet (cf. partie 1 de ce chapitre). Nous pouvons, en revanche, décrire les cadres de cette interprétation grâce à une grille d'analyse de contenu.

L'objectif de cette grille est d'obtenir une vision synthétique du contenu des discours sur une thématique particulière, en se référant à la théorie des représentations pour leur associer des connotations. La thématisation est le premier critère de dépouillement connotatif du corpus. Ici, les thématiques sont les mots d'ordre de la production de l'urbain contemporain tels qu'identifiés dans les chapitres 3 et 4 (projet, développement durable, mixité sociale, etc.), et déclinés selon des modalités théoriques et pratiques. Par exemple, la thématique générale qu'est le développement durable est déclinée en les thèmes suivants : place de la voiture, pratiques qualifiées de durable par les habitants, rapport aux normes environnementales des concepteurs, etc. Ces sous-thématiques sont apparues lors des rencontres puis durant la retranscription. L'ampleur du corpus (1550 pages de retranscriptions) justifie l'utilisation du logiciel Sonal[1]. Grâce à lui, les entretiens sont intégralement thématisés. Ceci nous permet à la fois de produire des synthèses incluant l'intégralité des extraits rattachés à une thématique, de conserver les propos étudiés dans le contexte global de la rencontre, puis de faire apparaître la structuration thématique des discours. La figure 29 donne un aperçu de l'interface.

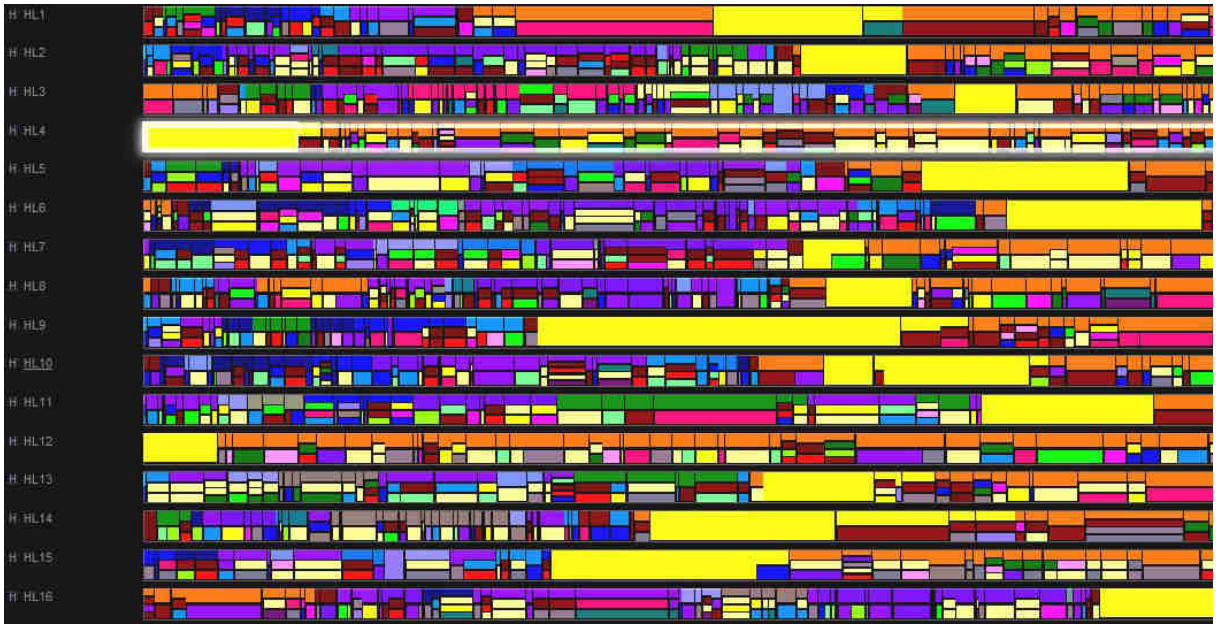


Figure 29. Capture d'écran de Sonal (toutes les thématiques sont affichées)

[1] Un logiciel libre développé par le sociologue Alex Alber.

Pas plus que dans le cas de l'analyse de discours, le logiciel ne nous apparaît comme une solution miracle. Mais eu égard à la taille du corpus, il est un appui technique appréciable. En effet, Sonal permet une thématisation manuelle[1] des entretiens particulièrement efficace grâce à son interface visuelle. La figure 29 illustre la visualisation graphique qu'il propose. Chaque ligne correspond à la retranscription du discours d'un enquêté. Chaque couleur correspond à une thématique (par exemple les parties en jaune correspondent aux parcours résidentiels) et nous en utilisons 45[2]. Toutes sont communes aux deux catégories d'acteurs et aux deux terrains d'études, même si toutes ne sont pas systématiquement employées. Le logiciel rend possible l'association de plusieurs thématiques à un extrait mais aussi d'évaluer l'intérêt d'un extrait (gradient d'étoiles attribuées de 1 à 5) afin de hiérarchiser les extraits entre eux et d'accéder ensuite plus aisément aux données considérées comme les plus intéressantes. Un simple clic permet d'accéder à une partie du discours ciblée sans qu'elle ne soit extraite de son contexte. La figure 30 montre elle comment il est possible, outre les synthèses de tous les extraits liés à une thématique, de ne faire apparaître que certaines thématiques. Ici, à titre d'illustration, nous présentons les thématiques « mixité sociale » (rose), « image du projet » (beige) et « rapport ville-nature » (vert) pour constater si elles sont, ou non, souvent associées.



Figure 30. Capture d'écran de Sonal, thématiques « mixité sociale », « image du projet » et « rapport ville/nature »

Une fois le traitement thématique réalisé, c'est-à-dire une fois chaque thématique de la production contemporaine de l'urbain liée de diverses façons aux extraits du corpus qui le documentent, il est possible de « faire parler » les discours. Pour ce faire, nous nous appuyons sur la théorie des représentations, à partir de laquelle nous « évaluons » les extraits de discours vis-à-vis d'un certain nombre de variables informant les représentations (de l'urbain contemporain et de sa production) auxquelles ils réfèrent. Nous faisons appel aux rôles des

[1] « Manuelle » s'oppose ici à « automatisée » : c'est le chercheur qui thématise les extraits, non le logiciel.

[2] Nous ne les listons pas ici, ce nombre est celui qui a permis d'en avoir la quantité nécessaire pour thématiser judicieusement (relativement à nos objectifs) notre corpus. 67 « thématiques » supplémentaires sont utilisées non comme associations de sens lors mais pour marquer visuellement si le propos est tenu durant le parcours résidentiel (jaune), l'entretien semi-directif (orange) ou dans un espace ou un autre durant la visite (couleurs diverses).

représentations (chapitre 2, partie 1.1.3.), à la structuration des représentions en prototypes, scripts et stéréotypes et à partir de la théorie du noyau central (*idem*, partie 1.2.3.) ainsi qu'aux niveaux de la pensée sociale (*idem*, partie 1.2.4.). Le tableau 6 montre la grille employée.
Nous nous intéressons premièrement aux trois rôles des représentations : informatif, régulateur des rapports sociaux et opératoire.

- L'entrée par l'information part directement de la thématisation et est approchée ici essentiellement pour ce qu'elle dit des processus d'objectivation et d'ancrage. C'est-à-dire, à ce qu'on peut saisir de l'ensemble de représentations dans lequel s'intègre(nt) celle(s) qui émergent de l'extrait. Ceci conduit à questionner la place de l'extrait dans l'ensemble du témoignage recueilli.
- L'entrée par la régulation vise d'abord à voir si, et comment, l'extrait nous informe sur la manière dont les individus se positionnent dans leurs groupes sociaux d'appartenances (au-delà des deux groupes définis par nos soins). Puis, par la récurrence des extraits, elle pointe comment ceux-ci se positionnent les uns par rapport aux autres, tout en se singularisant par le partage de représentations communes unifiantes (phénomène de distinction).
- L'entrée par l'action se limite ici à évaluer la performativité de la représentation. À travers le discours général de l'enquêté, nous distinguons ce qui relève de la posture et ce qui conduit à l'action (ici comprise comme ce que l'enquêté dit faire), en insistant sur la question de la cohérence et de l'incohérence entre discours et mise en actes.

Plus généralement que sur l'aspect souligné ici, la cohérence du discours des individus est un des critères d'intérêt lors de la phase de thématisation (hiérarchisation) et d'interprétation, puisqu'elle est révélatrice de la structure de la pensée et éclaire les reconstructions contextuelles auxquelles procèdent les enquêtés.
Deuxièmement, nous nous intéressons aux structures cognitives dépendantes des représentations. Repérer ces structures – les prototypes, les stéréotypes et les scripts – permet de comprendre comment les acteurs se servent des représentations pour prendre position ou agir. Nous distinguons si les représentations que nous mettons en avant fournissent aux acteurs, une description aisée pour juger si un objet est représentatif de sa catégorie ou non (prototypes), un portrait-type d'un groupe social pour se positionner en commun ou en altérité (stéréotypes), ou un comportement adapté dans une situation donnée (scripts).
Nous nous intéressons troisièmement à la structuration des représentations à partir de la théorie du noyau central. L'objectif de reconstruire précisément la structure des représentations n'est ni celui de ce travail, ni atteignable avec notre matériau et notre méthode. Mais, nous intéresser à la structuration amène à intégrer et distinguer les pôles descriptif et évaluatif des représentations et leur découpage en cognitions périphériques ou centrales. Manié avec précaution, cet aspect permet de catégoriser des extraits afin de le documenter, en distinguant d'un côté les descriptions et les définitions, de l'autre les attentes et les normes.
Quatrièmement, nous nous intéressons à la structure générale de la pensée sociale. L'idée ici est de remonter progressivement en généralité et en stabilité. À partir de l'opinion qui est immédiatement accessible mais très instable, la démarche consiste à inférer une attitude puis une représentation, et enfin éventuellement, une valeur. Cette montée en généralité nous invite à questionner l'extrait étudié dans une perspective de plus en plus large : pour lui-même d'abord, en fonction de son contexte d'énonciation immédiat ensuite, et ainsi de suite jusqu'à considérer l'extrait relativement à l'ensemble du corpus. C'est le principe confirmatoire de la redondance qui sert à solidifier la compréhension et l'explication de la représentation. Les éléments issus de l'analyse du discours sont alors un complément particulièrement riche.

			extrait thématisé
rôle des représentations	rôle informatif	*objectivation/ancrage*	
	rôle régulateur des rapports sociaux	*singularisation* *unification*	
	rôle opératoire	*cohérence discours/actions*	
structures dépendant des représentations	objets	*prototypes*	
	individus et groupes	*stéréotypes*	
	pratiques	*scripts*	
structuration des représentations	système périphérique	*descriptions*	
		attentes	
	noyau central	*définitions*	
		normes	
niveaux de la pensée sociale	opinion		
	attitude		
	représentation		
	valeur		

Tableau 6. Grille d'analyse de contenu

Dans la pratique, la grille du tableau 6 est davantage un outil d'aide à l'interprétation employé pour objectiver nos interprétations qu'un tamis systématiquement appliqué. C'est le croisement de ces différentes entrées qui fait l'intérêt de cette grille et conduit à la production de résultats rigoureux. Ces entrées se complètent et se recoupent pour former des clefs de compréhension de ce que notre corpus montre des représentations (celles des habitants et celles des concepteurs), en prenant soin de bien les distinguer des discours.

3.2. Les outils de l'analyse de discours : de la forme au fond

3.2.1. Des outils statistiques au service de l'interprétation

La plupart des études sur les représentations réalisées par des psychologues reposent sur deux procédés méthodologiques : l'analyse statistique à partir de questionnaires ou l'analyse de discours plus moins variés (Moliner *et al.* 2002). Au fur et à mesure que se sont développés les outils logiciels d'analyse textuelle et que le tournant linguistique, précédemment évoqué, a gagné les sciences sociales (Mondada 2003), le matériel discursif a pris une place de plus en plus conséquente jusqu'à être « *considéré comme une via regia pour l'étude de [la] dynamique psychosociale des représentations* » (Kalampalikis 2003 : 148). Pour traiter des corpus diversifiés et volumineux, les psychologues sociaux ont progressivement sélectionné ou développé les outils statistiques adaptés à leurs besoins et les logiciels correspondants[1]. Dans leur esprit comme dans le nôtre, la statistique textuelle (sous forme de lexicométrie ou de lexicographie) ne conduit pas à une analyse quantitative mais épaule l'analyse qualitative. Notre objectif en y ayant recours n'est pas de produire une interprétation purement langagière mais plutôt de cerner les significations à partir de la dénotation des formes du discours. Cette dénotation et les outils utilisés dépassent le simple dénombrement des formes pour mettre en avant le jeu

[1] C'est le cas d'Iramuteq – le logiciel que nous utilisons, qui est développé par Pierre Ratinaud et son équipe du LERASS (Toulouse 3), des psychosociologues spécialistes de l'analyse qualitative des discours politiques – ou d'ALCESTE – développé par Max Reinert dont les travaux récents portent sur l'analyse des écrits psychanalytiques.

plus complexe des proximités et oppositions des formes dans l'emploi qu'en font les individus. Déclinée à partir du corpus général et de sous-corpus – expression d'un unique enquêté ou d'un groupe identifié – et d'outils statistiques complémentaires (présentés dans les pages suivantes), cette approche nous permet de nous concentrer sur la structure et le contexte de l'énonciation, ce à travers la mise en saillance des semblances et divergences entre locuteurs et catégories de locuteurs. Complémentaire de l'interprétation connotative, l'analyse de discours ouvre de nouvelles pistes de réflexions pour l'analyse de contenu et en conforte les résultats.

L'utilisation d'un logiciel statistique à cette fin n'implique pas une confiance aveugle en l'outil informatique. Un premier biais constaté dans les écrits scientifiques est la limitation des statistiques à des fins essentiellement « cosmétiques », la lexicographie étant souvent utilisée dans le seul but des produire des illustrations qui cassent l'apparence rébarbative du texte[1]. Un second biais est l'influence de l'usage des statistiques sur la manière de penser et de communiquer, cet usage suggérant une objectivité voire une scientificité factices – la présence de chiffres a ceci de rassurant, qu'elle rapproche en apparence les sciences sociales des sciences dites exactes (Feldman 2001) –, alors que les choix des méthodes et de leurs paramètres introduisent une large part de subjectivité et d'aléatoire, laquelle est évidemment renforcée par la lecture qui est faite des résultats des calculs effectués (Reinert 2001). Nous nous efforçons d'éviter ces deux écueils en faisant un usage fort circonstancié des statistiques dans l'énoncé de nos résultats (chapitres 6 et 7), ainsi qu'en explicitant dès maintenant les fondements et présupposés théoriques sur lesquels ils s'appuient.

La première qualité des statistiques textuelles est de permettre de travailler sur un corpus complet plutôt que de raisonner à partir d'extraits sélectionnés grâce à une grille d'analyse. À la vision fine de l'analyse de contenu, elles ajoutent une approche globale : « *la statistique textuelle permet d'objectiver et de synthétiser ces informations qualitatives pour faire émerger une représentation commune et diverse à la fois* » (Garnier et Guérin-Pace, 2010 : 9). Les outils d'analyse de discours que nous utilisons ont été conçus en suivant des principes de linguistique et de psychologie sociale fondés sur une approche comparative. Leur principal intérêt est qu'ils synthétisent « *le contenu des entretiens en faisant émerger des thématiques et de les comparer selon les caractéristiques sociales et démographiques des répondants (âge, sexe, milieu social, profession, région, etc.)* » (ibid.). Ces comparaisons mettent en évidence ce qui rassemble une catégorie de répondants et ce qui distingue les catégories entre elles. Aussi, cela nous permet de dégager des pistes de travail pour l'analyse de contenu à partir de la double caractéristique d'unification et de différenciation des représentations (rôle régulateur).

Nous utilisons ici quatre outils statistiques : l'analyse de spécificité du vocabulaire, l'analyse factorielle (AFC), la classification hiérarchique descendante (méthode ALCESTE) et les arbres de similitudes. Ces quatre outils sont appliqués à notre corpus grâce au logiciel Iramuteq[2] qui est particulièrement adapté à l'étude de corpus issus d'entretiens semi-directifs ou de longs discours. Avant d'utiliser ces outils, il faut procéder à un certain nombre d'aménagements et de calculs préalables. Tous les outils de statistique textuelle s'appuient en effet préalablement

[1] Le recours à des « nuages de mots » – graphiques où la police des mots est proportionnelle à leur nombre d'occurrences mais qui ne disent rien de leur contexte d'utilisation et dont l'intérêt scientifique est quasi nul – pour illustrer des thèses ou des articles est probablement le phénomène le plus visible de cette tendance.

[2] Iramuteq signifie « Interface de R pour les Analyses Multidimensionnelles de Textes et de Questionnaires ». Ce logiciel libre s'appuie sur le moteur statistique R (moteur le plus utilisé mondialement).

sur le dénombrement des formes, et il est nécessaire de procéder à un formatage particulier permettant au logiciel de dresser un profil statistique du corpus.
Outre une mise en forme spécifique, le logiciel trie et simplifie le corpus pour le rendre exploitable. Il est d'abord découpé en segments de texte (unité de contexte[1]). Ce découpage est aléatoire et défini par un nombre de mots, en l'occurrence de douze ou de quatorze pour nos analyses[2]. Ce choix aléatoire provient de la réflexion linguistique selon laquelle le découpage des discours en phrases – définies par leur bornage par des signes de ponctuation – ne rencontre la réalité de l'expression du sens ni à l'écrit (où il n'est que formalisme), ni à l'oral (où il ne rencontre que très rarement la réalité de l'énonciation), et encore moins lorsque des énoncés oraux sont retranscrits à l'écrit (Lebart et Salem 1994 ; Reinert 1993).
Le logiciel procède ensuite à une lemmatisation, c'est-à-dire au regroupement autour d'une unique forme canonique, dite racine (Lebart et Salem 1994)[3], des mots d'une même famille[4]. Cette forme canonique rassemble les diverses formes que peut prendre un même terme : nom, adjectif, verbe (conjugué ou non), singulier ou pluriel, etc. L'objectif de cette simplification est de privilégier une vue d'ensemble sur le corpus, même si les formes particulières restent en permanence accessibles dans leur contexte d'énonciation (le logiciel permet de référer aux différentes formes, grâce à un concordancier, à l'exemple de celui présenté dans la figure 31)[5].

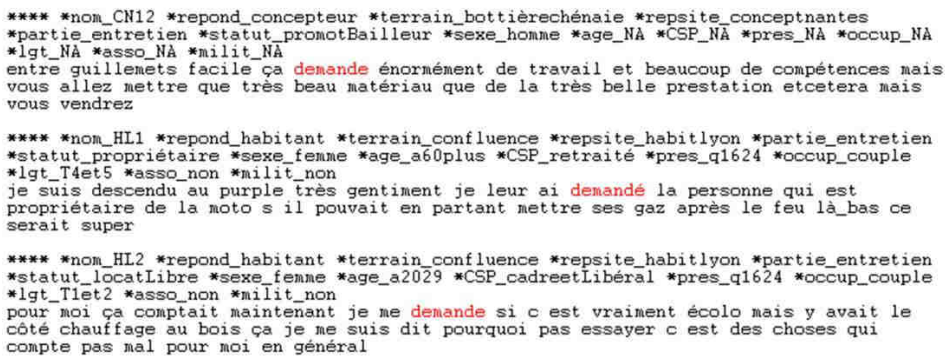


Figure 31. Aperçu du concordancier du lemme « demander » sur Iramuteq

Enfin, le logiciel sépare ce qu'il considère être des formes actives, c'est-à-dire des formes lexicales auxquelles on peut directement accorder du sens, des formes supplémentaires (auxiliaires, prépositions, pronoms). Les hapax, formes qui n'apparaissent qu'une fois, ne sont

[1] La méthode de découpage des textes employée par Iramuteq est celle développé par Max Reinert (1993, 2001) pour la méthode et le logiciel ALCESTE.
[2] Chiffres proposés par défaut sur Iramuteq, ils découlent de différentes évaluations théoriques. En l'occurrence, pour ce qui est de calculs de classification, le calcul est effectué avec deux découpages correspondant à des unités de contexte des deux longueurs et seuls sont exposés les résultats concordants.
[3] Iramuteq procède à une lemmatisation automatique qui peut être amendée par le chercheur en modifiant le dictionnaire utilisé lors de l'opération (en y ajoutant ou enlevant des formes associées à une racine). Nous nous sommes limités à cette lemmatisation automatique, à la fois compatible et suffisante pour atteindre nos objectifs.
[4] Le logiciel dispose pour cela d'un dictionnaire qui considère aussi des expressions (par exemple « c'est-à-dire » ne compte que pour une occurrence), comme toutes les autres fonctions, tout est paramétrable.
[5] Lors de la mise en forme du corpus, les simplifications excessives et qui pourraient induire des contresens doivent être anticipées. Par exemple, il peut être pertinent de distinguer le terme « avions » (avoir conjugué) du terme « avions » (aéroplanes) dont le sens n'a aucun rapport, on peut signifier cela dès la saisie du corpus par exemple en remplaçant le second au singulier et au pluriel par « avion_ ». Nous avons par exemple noté tous les noms de lieux contenant le terme « saint » ou « sainte » sans tiret entre celui-ci et le nom (le tiret étant considéré comme un sécateur, il est évacué par le logiciel), afin de distinguer les lieux et d'éviter une surreprésentation absurde du lemme « saint » (ex : « Sainte-Blandine » devient « SainteBlandine »).

pas prises en compte dans les calculs statistiques, car considérées comme non-représentatives et faussant donc l'analyse.
Ces modifications faites, le logiciel peut construire des tableaux lexicaux à partir duquel il va effectuer des calculs de statistiques et de probabilités multivariées. L'opération se fait en deux étapes. La première est la construction du tableau lexical entier, dit « disjonctif complet », construit selon une logique absence/présence, et composé de 0 et de 1[1]. Les lignes correspondent aux unités de contexte (segments de texte) et les colonnes aux lemmes du lexique construit à partir du corpus (totalité des lemmes considérés, en l'occurrence les formes actives). Il s'agit d'un tableau qualifié « d'hyper creux » (Garnier et Guérin-Pace 2010) puisqu'il est essentiellement composé de 0 (environ 95% du contenu des colonnes).

	lemmes						
unité de contexte	aimer	quartier	calme	BottièreChénaie	ville	bien	cher
J'aime mon quartier parce qu'il est calme	1	1	1	0	0	0	0
BottièreChénaie, c'est un quartier calme	0	1	1	1	0	0	0
La ville me plaît bien mais pas mon appart	0	0	0	0	1	1	0
Le défaut du quartier c'est que c'est assez cher	0	1	0	0	0	0	1

Tableau 7. Tableau lexical entier (extraits fictifs)

Le tableau lexical entier permet surtout de « *repérer les cooccurrences des mots dans les réponses ou dans les parties de textes. Si l'on veut relier le vocabulaire du corpus avec les caractéristiques des locuteurs, il est nécessaire de recourir à un tableau lexical abrégé* » (Garnier et Guérin-Pace 2010 : 17). Le tableau lexical abrégé contient lui les contingences qui résultent du croisement entre les lemmes présents dans le lexique du corpus et les variables choisies pour l'analyse multivariée (terrain d'étude, caractéristiques des individus). Ce tableau juxtapose donc le tableau lexical entier et les variables à analyser, il est ici important de faire en sorte que le nombre d'individus correspondant aux valeurs des variables soit équivalent afin d'éviter les variables « vides » (ou « quasi-vides »), lesquelles prendraient une importance disproportionnée dans les calculs[2]. À partir du moment où ces deux tableaux lexicaux sont construits, il n'est plus pour le logiciel question de texte mais d'opérations mathématiques « classiques ».

3.2.2. Quatre méthodes complémentaires

L'utilisation de quatre méthodes différentes vise à renforcer la logique de notre démarche méthodologique générale. Elle repose sur l'idée que c'est la multiplication des méthodes, et la complémentarité dans leurs usages qui permettent d'affiner et de solidifier l'interprétation en cumulant « *une vision plus globale et plus homogène de notre matériel (linguistique, grammaire,*

[1] 1 correspondant à la présence, 0 à l'absence du lemme dans l'unité de contexte considérée.
[2] C'est pourquoi nous avons par exemple formulées des catégories d'âge n'allant pas de 20 à 30 ans puis de 30 à 40 ans mais plutôt de 18 à 32, puis de de 33 à 41 ans, afin que ces deux valeurs de variables « contiennent » un nombre d'individus comparables. Si notre analyse prend peu en compte ce type de facteurs, il est plus pertinent dans ce cas de « partir du terrain » pour former des catégories d'analyse, plutôt que de « plaquer » des catégories qui apparaîtraient comme davantage rationnelles depuis une position extérieure.

sémantique, thématique), [ainsi que] une subtilité et une finesse du détail qui ne sont pas forcément visibles "à l'œil nu" » (Kalampalikis 2003 : 149). Les paragraphes suivants introduisent les outils que nous employons. L'objectif n'est pas de détailler les calculs effectués, ou d'expliquer les lois statistiques et probabilistes sur lesquelles ils reposent[1], mais de présenter leurs logiques mathématiques afin d'expliciter ce qu'elles mettent en évidence, et comment on peut lire et interpréter les résultats bruts qu'elles fournissent à partir des différents sous-corpus utilisés.

La spécificité du lexique

L'étude de la spécificité du lexique restitue les mots typiques employés par une sous-population donnée ou dans une partition du corpus. Elle permet de repérer une différenciation d'utilisation du vocabulaire entre groupes[2] en fonction de caractéristiques que l'on peut choisir (terrain, âge, catégorie socioprofessionnelle). « *Il s'agit ici de repérer des différenciations d'utilisation de vocabulaire entre différentes partitions du corpus. Concrètement, le corpus est découpé selon les modalités d'une variable que l'on choisit (exemple : âge, diplôme, etc.). Le vocabulaire de chacun des sous-corpus ainsi formé est comparé au vocabulaire d'ensemble afin de repérer les mots éventuellement sur ou sous représentés* » (Garnier et Guérin-Pace, 2010 : 26).
Le principe mathématique consiste à calculer un indice de spécificité du vocabulaire pour effectuer des comparaisons entre formes lexicales et portions du corpus. On compare l'indice d'apparition d'une forme sur une portion du corpus (par exemple : les discours des concepteurs, les discours sur le projet lyonnais, les discours des habitants de Bottière-Chénaie) et celui d'apparition de la même forme sur le corpus total. Si le terme apparaît statistiquement plus souvent que ce qu'il devrait si les formes étaient équi-réparties sur tout le corpus, il a un indice positif et il est dit spécifique. Dans le cas contraire, c'est son absence qui est spécifique et l'indice est négatif, il est dit sous-spécifique. Un terme non spécifique a un indice nul ou proche de zéro ; plus le terme est spécifique plus l'indice est élevé, jusqu'à l'infini. Il existe différentes lois de calcul de la spécificité d'un terme. En l'occurrence, nous utilisons la loi de répartition définie par Pierre Lafon (1980) qui est, depuis son élaboration, la plus utilisée en statistique textuelle[3]. Précisons qu'il ne s'agit pas d'une approche « fréquentiste » qui considèrerait l'équi-répartition comme moyenne et théorique (et quantifierait l'écart à cette répartition théorique). L'approche est dite « probabiliste » car elle s'appuie sur la loi de répartition hypergéométrique, qui calcule des probabilités combinatoires pour produire une estimation de la forme choisie dans la partition du corpus étudiée[4]. En résumé, cette méthode permet de voir apparaître les termes qu'il était peu ou très peu prévisible (probable) de retrouver aussi fréquemment, ou au contraire aussi peu dans les portions du corpus étudiées. Elle permet de constater les proximités et oppositions entre catégories de répondants, comme l'illustre le tableau 8.

[1] Nous suggérons aux lecteurs qui souhaitent approfondir ces questions de se reporter aux articles sur lesquels nous nous appuyons ainsi qu'aux guides d'utilisation du logiciel Iramuteq.
[2] Mathématiquement applicable sur le discours d'un individu, elle n'a que peu d'intérêt à cette échelle.
[3] La loi hypergéométrique définie par Pierre Lafon est, pour ne citer que ceux-ci, utilisée par les logiciels Lexico, Spad, Alceste ou Sonal. Iramuteq permet aussi de choisir une loi de répartition selon la loi du Chi2.
[4] « *Plus précisément, il s'agit de calculer la probabilité qu'en tirant t mots dans un texte qui contient un total de T mots, on trouve k fois un mot qui se trouve en tout f fois dans le corpus* » (Albert 2014). Le calcul est différent si la forme à laquelle on s'intéresse est sur-représentée, ou au contraire sous-représentée. L'indice de spécificité de Lafon évalue la probabilité qu'un mot apparaisse au moins *k* fois dans la portion étudiée (il additionne les probabilités p=k, k+1, k+2…).

lemme	concepteurs de Confluence	concepteurs de Bottière-Chénaie	habitants de Confluence	habitants de Bottière-Chénaie
échelle	infini	8,3	-20,1	-14,4
fabriquer	3,6	11,1	-7,7	-6,4
immeuble	-5,4	-7,2	infini	-6,7
tramway	-9,2	-9,1	-0,5	infini

Tableau 8. Exemples d'indices de spécificité par type de répondant (corpus total)

Pour ne prendre qu'un exemple dans le tableau 8, nous pouvons voir que le mot « tramway » (ici comptabilisé avec le diminutif « tram ») est sur-représentatif dans les discours des habitants de Bottière-Chénaie alors qu'il est sous-représentatif dans les discours de tous les concepteurs, et non-représentatif dans ceux des habitants de Confluence. Une interprétation possible est de dire que ce moyen de transport est davantage au cœur des usages des habitants du projet nantais que de ceux du projet lyonnais, mais aussi qu'il est en est beaucoup question lors des rencontres parce que la ligne de tramway marque à Nantes la limite avec le quartier limitrophe de Bottière. La sous-représentation de ce vocabulaire chez les concepteurs peut indiquer à la fois une préoccupation secondaire, mais aussi des discussions davantage centrées, sur la catégorie, et avec le vocabulaire plus large de « transports en commun ».

L'analyse factorielle des correspondances (AFC)

Effectuer une AFC permet de structurer l'ensemble des « mots » du corpus en fonction de leur répartition dans des segments de textes (unités de contexte) et par rapport aux variables choisies pour l'analyse [1]. Schématiquement, l'AFC procède à une hiérarchisation des dépendances entre lignes et colonnes du tableau lexical abrégé. Plus la contingence entre lignes et colonnes est haute, plus l'indice de correspondance sera élevé. À partir du tableau lexical abrégé, l'AFC produit des graphes[2] – les plans factoriels – mettant en avant la répartition des valeurs (ici les lemmes) par rapport aux variables. L'un de ces plans positionne les variables (statut, classe d'âge, CSP, etc.), aidant et objectivant l'interprétation en permettant, par exemple, d'associer un type de répondant à un lexique.
Les plans factoriels sont des graphes à deux axes, chacun gradué en fonction des écarts pondérés entre les groupes de termes proches et les variables choisies. Les termes affichés sont ceux qui sont les plus spécifiques à une variable. Plus deux termes ont un contexte d'utilisation similaire, plus ils sont proches sur le graphe. Inversement, plus le contexte est différent et plus ils sont éloignés. Les axes du plan factoriel sont gradués selon un indice d'écart de contingence (la contingence étant la présence dans des unités de contextes associés à des variables identiques). Cette visualisation permet de montrer « *la proximité des mots, les oppositions, les tendances, impossibles à discerner directement sur un grand tableau lexical* » (Garnier et Guérin-Pace 2010 : 19). L'AFC structure le lexique non pas en fonction de sa linéarité chronologique dans l'expression du discours, mais en lien avec le contexte linguistique d'utilisation et les caractéristiques des locuteurs. Elle permet de voir les cooccurrences de termes et de les associer

[1] Une AFC ne peut s'effectuer sans choix de variable. Il faut au minimum une variable ayant deux valeurs différentes possibles. Dans le cas qui nous préoccupe, ceci ne pose pas de problème puisqu'il y a au moins le caractère discriminant du terrain d'étude sur lequel a été conduit l'entretien.
[2] Ces graphes sont construits à partir des tableaux de contingence (ou tableaux croisés de cooccurrence), tableaux qu'il est impossible d'interpréter tant ils sont vastes et donc inexploitables « à l'œil nu ».

à des variables, donc à la manière dont se caractérisent l'expression des individus et/ou des groupes sociaux. Cela permet d'interpréter des tendances, des contextes d'utilisation, et surtout de visualiser les lexiques et les thèmes qui s'opposent (cf. figure 32). Pour interpréter correctement la proximité entre deux formes sur un plan factoriel, il est important d'avoir une bonne connaissance qualitative du corpus, et d'effectuer des allers-retours entre AFC et concordancier, afin de porter une grande attention au contexte d'utilisation des formes. Coupler l'AFC au calcul de l'indice de spécificité du lexique permet aussi d'affiner l'analyse. Nous utilisons surtout L'AFC comme aide à l'interprétation des classes obtenues lors de la réalisation d'une classification hiérarchique descendante.

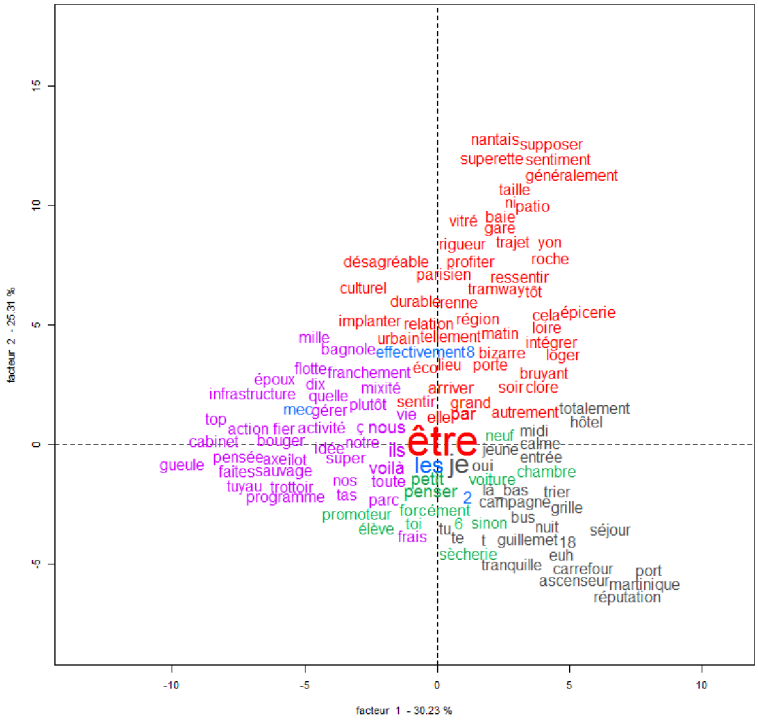


Figure 32. AFC du corpus « habitants de Bottière-Chénaie » par la variable « statut habitant »

La figure 32 montre la répartition sur le plan factoriel des discours des habitants de Bottière-Chénaie en fonction de leur « statut ». En bleu, les personnes travaillant sur le quartier, en violet celles étant propriétaires et travaillant sur le quartier, en vert les propriétaires, en rouge les locataires du secteur libre, en gris les locataires de secteur social. Une interprétation basique possible est de dire que les enquêtés travaillant et propriétaires sont les plus préoccupés par l'accessibilité (« *infrastructure, axe, trottoir, bagnole…* »), tandis que les locataires du secteur social sont sensibles à l'ambiance et l'image du quartier (« *réputation, tranquille, calme, nuit…* »).

La classification hiérarchique descendante (CHD)

Les méthodes de classification hiérarchique ont pour objectif de structurer un ensemble d'éléments (ici le corpus ou une de ses portions), à partir de sa description par des variables en une hiérarchie de classes partiellement emboîtées (Lebart et Salem 1994). Appliquées à l'analyse de discours, ces méthodes « *permettent de représenter des proximités entre les éléments d'un tableau lexical entier (…) par des regroupements en classes* » (Garnier et Guérin-Pace 2010 : 24).

La méthode utilisée dans le cadre de notre thèse est dite descendante. Elle a été développée par Max Reinert pour s'appliquer à l'analyse de corpus textuels importants et homogènes. Cette méthode ne part plus des variables associées au locuteur, ou à un groupe de locuteurs, mais du discours brut pour essayer d'en dégager la logique, l'organisation, la structure. L'objectif de cette méthode n'est pas « *le calcul du sens, mais l'organisation topique du discours* » (Kalampalikis 2003 : 151) en faisant émerger des « mondes lexicaux » (Reinert 1993), définis comme des « traces sémiotiques », inscrites dans la matérialité du texte indépendamment de toute interprétation. La classification préconisée est purement qualitative, dans le sens où c'est seulement l'activité interprétative du chercheur qui donne du sens à ce que le calcul suggère. Ce qui fait l'intérêt des classes formées par la CHD, c'est à la fois le sens que l'on va pouvoir donner à leur autonomie et celui qu'on va associer à leurs liens (leur emboîtement). La division du discours en classes repose sur le postulat que le comportement verbal des locuteurs s'appuie sur un schéma latent d'associations topiques (elles-mêmes reflétant leurs représentations), et que l'on peut le discerner à travers les mondes lexicaux et la cooccurrence des mots « pleins », plus fortement porteurs de sens pour les locuteurs (Reinert 2001).

Cette classification s'appuie sur un calcul de spécification et de hiérarchisation des classes itératif. Le corpus (ou la partition sur laquelle on applique la méthode) est dans un premier temps considéré comme ne formant qu'une classe. Chaque étape consiste à sa division en deux classes. À partir d'une première distribution des fragments en deux classes les plus différenciées possible - au niveau de leur vocabulaire spécifique –, la plus grande d'entre elles se voit redistribuée à nouveau jusqu'à ce qu'elle se divise en deux, et ainsi de suite jusqu'à un seuil de représentativité (pourcentage du nombre de formes actives composant une classe) fixé (par qui manipule le logiciel. Ce calcul, qui s'appuie sur une décomposition statistique fondée sur le test du Khi2[1], cherche à former les classes les plus différentes possibles en termes de vocabulaire. Cette double opération de distribution/classification se poursuit jusqu'à obtenir un nombre stable de classes.

L'objectif de cette classification descendante hiérarchique est la répartition des énoncés en classes marquées par le contraste de leur vocabulaire. Chaque classe contient alors un « monde lexical ». Le résultat du calcul est le plus souvent donné sous la forme d'un schéma des classes, un dendrogramme, qui montre l'emboîtement des classes les unes par rapport aux autres, et donc leurs oppositions comme leurs proximités dans la structure du discours.

Le logiciel fournit aussi une AFC (cf. figure 33) et une analyse de spécificité lexicale associée à chaque classe, mais aussi une liste de segments de texte les plus représentatifs. C'est la lecture du vocabulaire spécifique et de l'AFC des classes et des unités textuelles représentatives remises en contexte qui permet de saisir le contenu d'une classe, d'en tirer un regard nouveau sur le corpus, puis d'en solidifier l'interprétation. Cette méthode est particulièrement adaptée à l'étude des représentations sociales à partir de discours collectés à cette fin (Kalampalikis 2003). L'idée de classe rejoint en effet la théorie de psychologie sociale des « fonds associatifs », c'est-à-dire les termes associés à un stimulus verbal par les locuteurs de manière quasi-automatique. Leur analyse systématique permet, grâce aux liaisons réalisées par un locuteur entre différents objets ou termes dans le cas d'un discours, de faire apparaître la structure des significations. Ces liaisons constituent un schème du comportement verbal que l'on peut retrouver grâce au découpage en classes du discours.

[1] Le test du Khi2 est un test statistique qui évalue l'indépendance entre deux variables aléatoire.

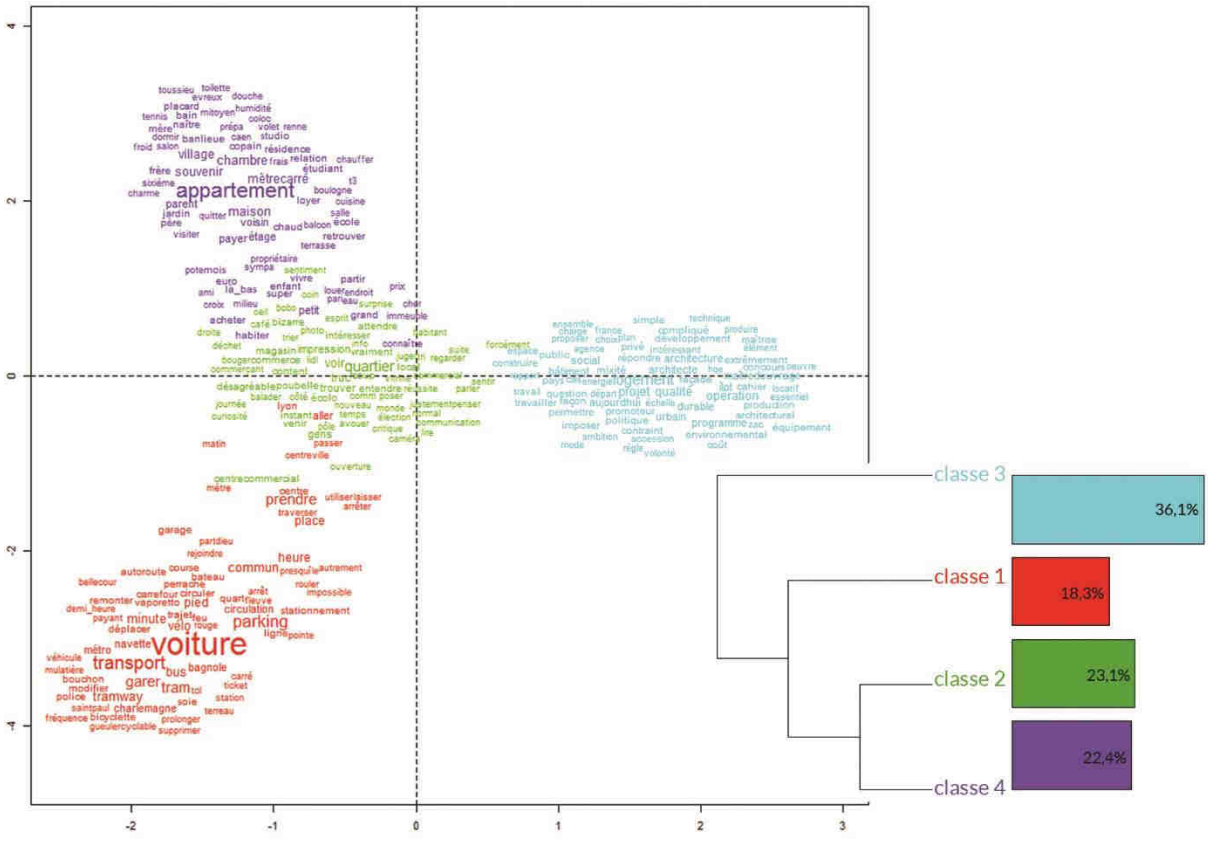


Figure 33. Dendrogramme du corpus « concepteurs de Confluence » et AFC associée

La figure 33 illustre la manière dont l'AFC permet de voir les quatre mondes lexicaux autour desquels se structurent les discours de concepteurs de Confluence. On peut se livrer à l'exercice de dénomination des classes pour saisir les thématiques autour desquelles se polarisent les discours de ces concepteurs. La classe 1 est celle du lexique de la mobilité, la classe 2 est celle de l'image du projet et de ses habitants, la classe 3 est celle du travail de conception et plus généralement du projet, tandis que la classe 4 est celle de l'architecture avec une large place pour le logement.

L'analyse des similitudes

Enfin, l'analyse des similitudes – mise au point par Claude Parent – poursuit un objectif proche de celui de la classification hiérarchique descendante dont elle est une variante (Vergès et Bouriche 2001). Cherchant la mise en évidence des proximités et oppositions entre lexiques et thématiques, son but est d'insister sur les correspondances et régularités, considérées comme le point faible des calculs de spécificité, d'AFC et de classification, qui toutes trois soulignent essentiellement les oppositions mais ne mettent pas les proximités en exergue (Marchand et Ratinaud 2012).

L'analyse de similitudes s'appuie sur le calcul et la représentation d'arbres de cooccurrences. Pascal Marchand et Pierre Ratinaud résument l'objectif de l'analyse des similitudes (ADS) de la manière suivante : « *étudier la proximité et les relations entre les éléments d'un ensemble, sous forme d'arbres maximum : le nombre de liens entre deux items évoluant comme le carré du nombre de sommets, l'ADS cherche à réduire le nombre de ces liens pour aboutir à un graphe connexe et sans cycle* » (2012 : 688). La théorie mathématique qui fonde cette méthode est la théorie des

graphes, classiquement utilisée dans l'étude statistique de représentations sociales. Dans l'étude des sciences sociales par le vocabulaire, et avant que Pierre Ratinaud ne commence à développer le logiciel Iramuteq et ne rende cet outil facilement accessible, tout en travaillant sur la qualité de la visualisation des résultats, la théorie des graphes a été employée par Claude Flament et Michel-Louis Rouquette (2003) qui synthétisent par le schéma suivant les bases mathématiques de l'analyse des similitudes.

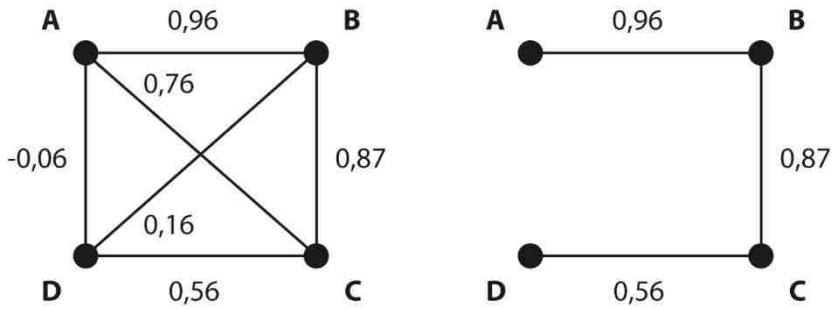


Figure 34. Exemple de calcul de l'arbre maximum des similitudes (d'après Flament et Rouquette 2003 : 88)

Dans la figure 34, l'arbre de gauche est construit à partir de tous les liens qu'il est possible d'établir entre chacun des quatre items (le nombre représenté sur les arrêtes est un indice de cooccurrence des deux items dans une même unité de contexte, plus il est élevé plus la cooccurrence est probable). À partir du premier arbre, l'objectif mathématique est d'évoluer vers l'arbre de droite, qualifié de « sans cycle » ou d'« arbre maximum ». Cet arbre s'obtient en sélectionnant les arrêtes les plus fortes de l'arbre de base[1]. De ce fait, c'est l'arbre le plus simple car il contient le moins de branches et est dès lors le plus facile à lire. C'est aussi, et surtout, l'arbre est plus fécond en termes de sens puisque c'est celui qui donne les informations essentielles sur les liens entre les quatre items considérés.

Pierre Ratinaud a largement travaillé sur la visualisation des résultats, et Iramuteq réalise des arbres reprenant la structure complète d'un corpus ou d'une partie d'un corpus de manière très efficace. À partir de chaque forme (en fonction de sa présence dans le corpus, on sélectionne un seuil minimal à partir duquel une forme est incluse dans le calcul des arbres maximum (par exemple 50 occurrences)), la démarche présentée ci-dessus est reproduite. En commençant par la forme la plus représentée et celles qui lui sont fortement cooccurrentes, l'idée est de procéder de manière récursive en s'intéressant aux formes qui sont de moins en moins proches, avec une idée de distance croissante entre leurs différentes utilisations. Ces arbres (cf. figure 35) représentent par l'épaisseur et la longueur du trait l'importance des liens entre deux formes, et présentent grâce à la taille de la police l'ordre de grandeur du nombre d'occurrence d'une forme (et éventuellement par des halos le vocabulaire employé dans un contexte similaire). Les analyses de similitudes permettent de montrer, en un seul graphique, à la fois les éléments communs (généralement absents des recherches de spécificités, analyses des correspondances ou classifications lexicales), mais également les éléments différenciés en fonction de variables liées au corpus.

[1] Comme le schématisent Pascal Marchand et Pierre Ratinaud (ibid.) à partir de cet exemple, la logique mathématique est la suivante : « *on considère la¨clique¨ ABCA et on élimine le lien le plus faible (entre A et C). On considère ensuite la¨clique¨ BCDB et on élimine le lien le plus faible (entre B et D). Et ainsi de suite pour toutes les ¨cliques¨ possibles* ».

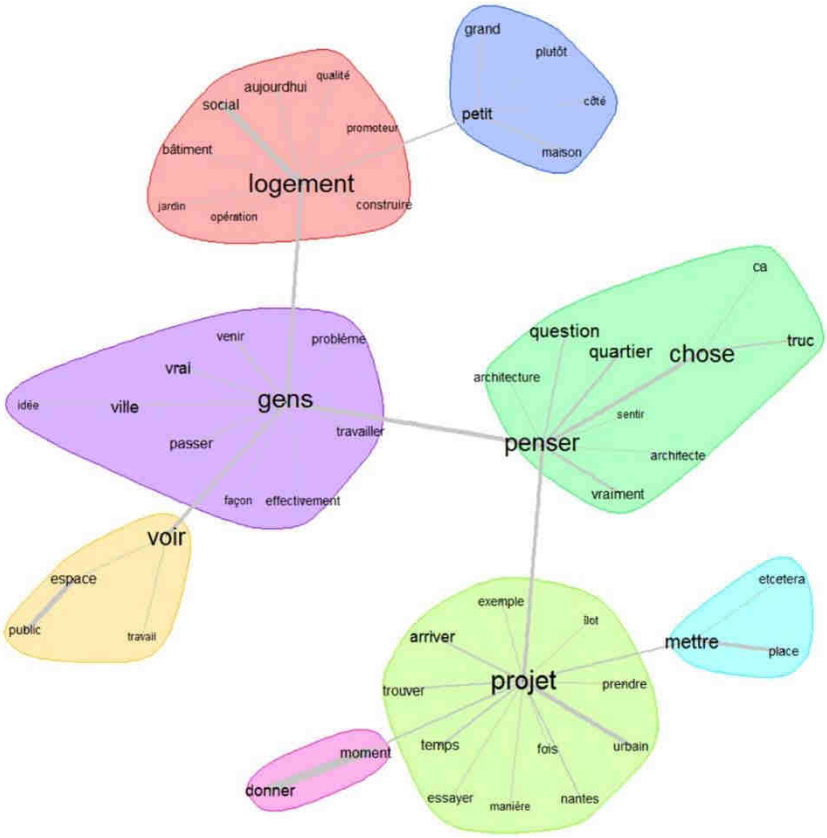


Figure 35. Graphe de similitudes du corpus « concepteurs de Bottière-Chénaie »

Le graphe de similitudes ci-dessus montre les grands pôles qui structurent les discours des concepteurs de Bottière-Chénaie. Ces pôles rencontrent les grands enjeux pratiques de la conception de l'espace, avec au cœur des discours le vocabulaire lié au projet, à la réflexion sur la conception et aux échelles de réalisation[1].

À la suite de la réalisation d'un graphe de similitudes ou d'une classification, le calcul de la spécificité du vocabulaire sur les sommets qui attirent l'attention permet d'associer l'approche par la structure du discours et l'approche par les variables. Cette opération est indissociable d'un retour vers le corpus complet lui-même, autrement dit vers l'analyse de contenu. Considérant que le langage n'est pas la simple mise en mots de représentations existantes mais qu'il participe à les configurer (cf. partie 1. de ce chapitre), on peut accéder aux pôles et aux réseaux de représentations. Plus généralement, ce chapitre illustre la démarche que nous suivons, à savoir les allers-retours perpétuels entre méthodes pour affiner ce qui débute souvent par une intuition[2] et évolue progressivement vers une compréhension plus complexe et plus fine de ce que « nous disent » les discours collectées. Appliquées au corpus recueilli et aux multiples découpages que nous lui faisons « subir », ces étapes – successives ou concomitantes – concourent finalement à atteindre l'objectif suivant : aller au-delà des simples impressions sémantiques, pour saisir les schémas de significations qui sous-tendent les pratiques discursives des enquêtés, et donnent matière à voir, comprendre et expliquer les représentations.

[1] Une interprétation détaillée de ce graphe et sa comparaison avec le graphe de similitudes du corpus des discours recueillis auprès des concepteurs de Confluence est présente dans la partie 1.1.1. du chapitre 6.
[2] Elle-même issue du travail d'enquête et de retranscription des échanges.

4. Bottière-Chénaie et Confluence, deux projets contemporains emblématiques

De la description des tendances dominantes dans la production de la ville contemporaine (chapitres 3 et 4) et de la volonté de mettre en œuvre une enquête fondée sur la méthode décrite dans les trois premières parties de ce chapitre, découle la question du choix de terrains adéquats pour mener celle-ci à bien et éprouver les hypothèses de notre problématique. Quel sont les caractéristiques du terrain d'étude idéal ? Premièrement, il est emblématique de la production contemporaine de l'urbain, c'est-à-dire qu'il est un projet qui s'inscrive dans la stratégie de métropolisation d'une ville, et qu'il soit présenté comme écoquartier ou quartier durable. Deuxièmement, il est empiriquement étudiable dans le temps de la thèse, c'est-à-dire qu'il est géographiquement accessible, et surtout qu'il est à la fois encore en phase de conception et occupé par ses premiers habitants. Ce sont ces caractéristiques qui ont amené choisir de réaliser notre enquête à Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon)[1].
De manière à bien expliquer ce qui nous a incité à les sélectionner, nous précisons tout d'abord sur le principal discriminant qui nous a amené à les sélectionner parmi la diversité des écoquartiers français, soit le rapport entre les temporalités des projets et celles de la thèse (partie 4.1.1.). Nous montrons ensuite pourquoi les deux projets choisis peuvent être considérés comme emblématiques de la production contemporaine de l'urbain (partie 4.1.2.), avant de développer quelque peu ce qui distingue le projet nantais (partie 4.2.1.) du projet lyonnais (partie 4.2.2.). Enfin, nous précisons les modalités qui ont conduit à former les panels d'enquêtés (partie 4.3.1.) avant de les détailler (partie 4.3.2.).

4.1. Des objectifs d'enquête partagés

4.1.1. Concilier les temporalités des projets et de l'observation

La première contrainte empirique pour notre sélection s'énonçait de la façon suivante : les projets devaient, dans le temps de la thèse, être à la fois en partie livrés, pour qu'il soit possible d'interroger des habitants, et être aussi toujours en cours de conception, pour que nous puissions nous entretenir avec des concepteurs encore impliqués dans un processus de projet. L'instant d'observation doit donc correspondre à une sorte de mi-temps des projets étudiés (cf. partie 2.2. du chapitre 3). Nos terrains d'étude ont par conséquent été observés à un moment particulier de leur cycle vie : celui de l'achèvement d'une première phase et du lancement de la seconde, instant propice aux projections dans l'avenir autant qu'aux premiers bilans. Nous n'avons donc pas choisi à quel moment observer nos terrains, ce choix a plutôt été dicté par la possibilité de les étudier à un instant pertinent pour notre problématique. Ce choix découle largement de la domination de la temporalité chrono-technique des opérateurs du projet (Adam 2015), qui va de sa conception à sa réalisation.

En dehors de cette dimension temporelle, les caractéristiques qui ont présidé au choix de nos terrains d'étude – caractère emblématique, insertion dans le projet de rayonnement territorial

[1] Sauf mention contraire, les photos présentées dans les pages qui suivent (dont les quatre planches de photos présentes dans les partie 4.2.1. et 4.2.2.) ont été prises par nos soins au moment de l'enquête de terrain (mars 2012 – mars 2013). La cartographie réalisée est aussi datée de cette période pour permettre de situer correctement la situation au moment de ce travail d'enquête.

et de métropolisation, développement durable à l'échelle du quartier – ouvraient un certain nombre de possibilités en Europe. Or, ils devaient être facilement et économiquement accessibles afin de passer du temps « sur le terrain », ce qui réduisait d'emblée notre champ d'action au territoire français. Par ailleurs, le choix final devait aussi remplir un objectif de bonne connaissance des contextes politiques, culturels et urbanistiques locaux[1]. C'est toutefois la contrainte temporelle qui a été la plus déterminante. S'il était aisé de dresser une liste de projets emblématiques de la production contemporaine, nombre d'entre auraient permis d'interroger leurs concepteurs mais pas de confronter leurs discours à ceux des habitants (n'étant pas encore habités). Le nombre de terrains potentiels se réduisait au moment de mener l'enquête – c'est-à-dire, pour ce qui consiste strictement en la rencontre des enquêtés, de mars 2012 à mars 2013 – à quelques grands projets de référence en France. On peut ici citer les projets de la Caserne De Bonne à Grenoble, la Courrouze à Rennes ; Clichy Batignolles à Paris ; les Rives de la Haute Deûle à Lille ; Ginko à Bordeaux ou encore la ZAC de Cergy. Bottière-Chénaie et Confluence étaient aussi dans cette liste. À la période ciblée, ces projets nantais et lyonnais étaient habités depuis respectivement quatre et deux ans et leur conception rentrait dans une seconde phase avec l'aménagement de nouveaux périmètres (Sud du quartier à Nantes, Est à Lyon). Le tableau suivant synthétise les principales échéances des deux projets.

	Bottière-Chénaie	**Confluence**
foncier disponible	2000	1996
premières esquisses	1999 (projet Desormeaux)	1998 (projet Melot, Bohigas et Mosbach)
lancement du projet	2002 (projet Pranlas-Descours et Bruel-Delmar)	2003 (projet Grether et Devignes) 2010 (projet Herzog et de Meuron et Devignes)
premiers chantiers	2005	2005
premiers équipements livrés	2007	2008
premiers logements livrés	2008	2010
premiers chantiers de la seconde phase	2013	2013
achèvement première phase	2014	2014
premières livraisons de la seconde phase	2014	2017 (objectif)
achèvement du projet (objectif)	2018	2025 (?)
enquête	2012-2013	2012-2013

Tableau 9. Échéancier des projets (sources : Nantes Métropole Aménagement, SPLA Lyon Confluence)

Au moment de l'enquête, environ 800 logements étaient occupés sur chacun des sites et, si l'activité professionnelle se résumait à quelques dizaines de personnes à Nantes, plusieurs milliers de Lyonnais travaillaient quotidiennement à Confluence. Nous avons rencontré 22 habitants[2] (un nombre expliqué dans la partie 4.3. de ce chapitre) sur chaque site en cherchant à garantir la diversité des profils des individus composant ce panel. L'une des variables de

[1] Des études à Nantes et un emploi à Lyon nous ont permis d'avoir une bonne connaissance de ces deux villes.

[2] Le terme « habitant » est utilisé dans un sens large, incluant les personnes logeant sur le quartier comme celles y travaillant.

cette diversité est la durée de présence sur les lieux qui s'étend selon les individus de quelques semaines à plusieurs années. Nous avons aussi rencontré 12 concepteurs[1] à Nantes et 15 à Lyon (cf. partie 4.3.). Ces derniers étaient diversement investis dans les projets. Certains les suivaient depuis leur genèse et se projetaient dans la suite du processus : c'était le cas de la plupart des urbanistes rencontrés ainsi que des chargés de mission des assistances à maîtrise d'ouvrage. D'autres, avaient cessé de le suivre et ne s'y intéressaient plus que de loin ou ponctuellement : ce groupe se composait pour l'essentiel d'urbanistes ayant changé de projet, de société d'aménagement ou de service. Certains, enfin, achevaient leur mission et ne jetaient sur le projet global qu'un œil distancié : c'était le cas de la majorité des architectes rencontrés. Les discours recueillis dépendent fortement du mode d'investissement temporel dans le projet, par exemple la étant logiquement davantage présente chez les concepteurs encore investis.

4.1.2. Deux projets emblématiques

Avant la dimension temporelle, notre premier objectif était d'étudier des projets emblématiques de la production contemporaine de l'urbain. L'intérêt que nous portons à Bottière-Chénaie et Lyon Confluence découle de trois raisons principales.

La première est que ces deux projets sont parties prenantes des stratégies métropolitaines de leurs agglomérations : rayonnement aux échelons nationaux et internationaux d'abord, besoin en logements à destination des classes moyennes ensuite. La première caractéristique est très prégnante à Lyon, la seconde davantage à Nantes. Les deux villes assument largement leur stratégie de métropolisation, laquelle peut être considérée comme réussie puisqu'elle bénéficient d'un rayonnement international croissant, ainsi que d'un dynamisme économique et démographique, le second se caractérisant par la concentration croissante de cadres (Authier *et al.* 2010 ; Masson *et al.* 2013). Ces stratégies se caractérisent par la place importante accordée aux projets d'urbanisme dans l'« assaut » de la scène nationale et internationale[2] (et, à Nantes comme à Lyon, aux évènements et institutions culturels (cf. partie 3.2)). Ceci se traduit notamment par une grande implication des collectivités dans les politiques d'urbanisme. Parmi leurs caractéristiques communes, ces deux projets ont la particularité d'avoir pour maîtrise d'ouvrage urbaine des aménageurs à capital 100% public[3]. Cela permet aux villes d'avoir la mainmise sur les grands choix d'aménagement, même si le partenariat entre intérêts publics et privés est la règle à Nantes (Devisme *et al.* 2009) comme à Lyon (Verhage et Linossier 2009). Concrètement, la conception des programmes se fait en concertation entre les acteurs privés et publics alors qu'à l'échelle des bâtiments et des espaces publics, la maîtrise d'ouvrage et la réalisation sont confiées à des entreprises privées.

La seconde raison est que ces deux villes ont fait du développement durable un atout dans leur stratégie d'attractivité, et que ces deux projets en sont d'une certaine manière les porte-étendards. Des porte-étendards qui ont obtenu une reconnaissance nationale officielle. Bottière-Chénaie et Confluence ont ainsi été récipiendaires d'un prix lors du premier concours

[1] Là encore, le terme est utilisé dans une acception large puisque nous l'employons pour désigner urbanistes (aménageur et collectivité), paysagistes, architectes, promoteurs et bailleurs.

[2] Nous empruntons cette formule à Renaud Payre (2013) qui qualifie ainsi la stratégie lyonnaise de rayonnement international.

[3] Ce qui n'est pas le cas de tous les projets, par exemple l'aménageur de Ginko est Bouygues Immobilier.

national ÉcoQuartier organisé en 2009 par le Ministère de l'environnement[1]. Le concours a décerné 26 prix parmi les 160 dossiers présentés (en 2011 plus de 400 dossiers ont été déposés). Les deux projets que nous avons sélectionnés ont tous deux reçu le « Prix national écoquartier de la densité et des formes urbaines »[2]. Ces prix leur ont permis d'obtenir une attention importante dans les médias grand public comme spécialisés, ainsi que des professionnels de l'aménagement. Les deux projets ont donc joué un rôle important dans la stratégie de communication sur le développement durable des collectivités. À Nantes, Bottière-Chénaie était un élément important de la candidature, couronnée de succès, de la ville pour être « Capitale verte européenne » en 2013. À Lyon, Confluence est l'aiguillon des politiques de durabilité urbaine, qui se traduisent par l'élaboration d'une charte écoquartier locale, d'un label municipal « Ville équitable et durable », par la quantité de communication sur le programme Concerto, ou les actions en partenariat avec le WWF. Les deux projets ont aussi en commun la multiplicité de leurs acteurs publics et privés, ce même si le projet lyonnais multiplie les assistances à maîtrise d'ouvrage (AMO) dans la conception urbaine, là où les décideurs nantais sont assez dubitatifs et privilégient une équipe de conception plus resserrée.

Ces deux projets sont aussi des écoquartiers neufs réalisés sur d'anciennes friches, industrialo-portuaire à Lyon et maraîchère à Nantes. Ils sont tous deux plurifonctionnels, même si Bottière-Chénaie a l'habitat pour vocation essentielle quand Confluence comprend une large proportion de commerces et d'immeubles de bureaux ainsi que de bâtiments publics d'ampleur (hôtel du conseil régional de Rhône-Alpes, salle de spectacle, musée). Les mots d'ordre mis en avant dans la communication officielle – mixité sociale, caractère « urbain », qualité de vie, etc. – sont très similaires (cf. partie 2.2. de ce chapitre). Quant aux formes urbaines et architecturales, sur lesquelles nous revenons plus en détail dans la partie suivante, elles sont respectivement inspirées du *new urbanism* (Dupuis 2011) et du « supermodernisme » (Ibelings 2003). Toutefois, leur aspect démonstratif n'est pas comparable puisque la présence de « gestes » architecturaux exécutés par de grandes signatures était un objectif premier à Lyon et secondaire à Nantes. Eu égard au degré d'avancement des projets, les retours de notre enquête concernent la totalité du quartier à Nantes mais seulement la phase 1 de Confluence. Le tableau 10 synthétise les principales informations descriptives des deux projets.

		Bottière-Chénaie	**Confluence phase 1**
métropole	**ville-centre**	300 000 habitants	505 000 habitants
	aire urbaine	885 000 habitants	2 190 000 habitants
	1999 - 2011	+ 1,1% par an	+ 1% par an
acteurs opérationnels	**commanditaire**	Nantes Métropole	Grand Lyon
	aménageur	Nantes Métropole Aménagement (SPL)	SPLA Lyon Confluence
	commanditaires construction	Ville promoteurs et bailleurs sociaux	Conseil Général Conseil Régional promoteurs et bailleurs sociaux

[1] Baptisé Ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement Durable et de l'Aménagement du Territoire (MEEDDAT) en 2009, il se nomme Ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie (MEDDE) en 2016.

[2] Les autres prix thématiques concernaient la sobriété énergétique, la biodiversité et la nature en ville, les déchets, la mobilité et l'écoconstruction.

contexte urbain	**type**	quartier neuf sur friche maraîchère	quartier neuf sur friche industrialo-portuaire
	localisation	périphérie Nord-Est de Nantes 4,5 km du centre-ville	Sud de la Presqu'Île de Lyon 3,1 km du centre-ville
	superficie	35 hectares	41 hectares (phase 1) + 35 hectares (phase 2) sur un site de 170 hectares
	desserte	2 arrêts de tramway bus dont une ligne à haut niveau de service	2 arrêts de tramway navette bus électrique métro à 900m
programme public	**principaux espaces publics**	parc arboré (et ruisseau) place centrale (marché) jardins partagés aires de jeux	parc en cœur d'îlot berges de la Saône darse et quais de celle-ci place nautique
	équipements publics	groupe scolaire, EPHAD, foyer de jeunes travailleurs, maison de quartier, médiathèque, gymnase	bureau de poste, groupe scolaire, hôtel de Région, musée, salle d'exposition et de concerts
programme privé	**logements**	2400 logements (35% social[1], 25% accession intermédiaire)[2]	1800 logements (20% social, 15% accession intermédiaire)
	commerces	5500m² SHON	99000m² SHON
	activités	12000m² SHON	138000m² SHON

Tableau 10. Comparaison des deux projets (sources : INSEE, Nantes Métropole Aménagement, SPLA Lyon Confluence)

Enfin ces projets sont aussi exemplaires au plan processuel, puisqu'ils présentent des formes très classiques de participation, au point de se résumer en réalité à de la consultation, voire à de l'information des habitants (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). Pourtant, celles-ci font l'objet, particulièrement à Lyon, d'une communication importante. On peut déjà ici voir l'un des effets de l'injonction participative généralisée, déclinée en « métropole participative » à Nantes et « charte de la participation » à Lyon. À Bottière-Chénaie, la consultation s'est déroulée sous forme de réunions et enquêtes publiques, et a donné lieu à un comité consultatif de quartier. À Confluence, l'accent a été mis sur l'information, la communication et la médiatisation du projet *via* des expositions, un lieu permanent d'information (la « Maison de la Confluence »), des visites de terrains, des micros-trottoirs, des vidéos et un site internet dédié (« La Confluence on en discute », aujourd'hui hors ligne). Si la SPLA Lyon Confluence a choisi de s'en tenir à des outils classiques de « consultation », elle innove en matière de communication en regroupant ses multiples outils sous l'appellation « concertation ». Le terme a aussi été copieusement utilisé pour qualifier la démarche mise en place pour la seconde phase du projet (à partir de 2011) visant à organiser en commissions thématiques le travail des différents partenaires du projet.

[1] Foyer de jeunes travailleurs (FJT : 114 logements), résidence service (16 logements) et résidence pour jeunes travailleurs handicapés (REVE : 18 logements) compris.

[2] Objectifs (présentés comme des résultats dans les documents de communication) : comme nous l'expliquons dans la partie 3.2., ces parts, notamment celle des logements en accession intermédiaire, sont en réalité inférieures.

Produits d'une même époque, ces deux écoquartiers partagent donc de nombreux points communs qui permettent de saisir à la fois les enjeux globaux de la production de l'urbain, et particulièrement la mise en pratique de son idéologie, mais aussi des différences liées à leur définition et aux particularités locales qui permettent d'amener une subtilité plus importante dans l'analyse. Ce sont ces différences entre la vitrine métropolitaine qu'est Confluence et le projet plus modeste qu'est Bottière-Chénaie (le rôle de vitrine métropolitaine est à Nantes surtout celui du projet de l'Île (Beaulieu), même si Bottière-Chénaie occupe une place particulière dans la stratégie de rayonnement nantaise) qui justifient de les étudier parallèlement. Alors qu'une contradiction existe entre injonction au local et urbanisme standardisé, ces deux projets permettent de mettre en rapport le processus de production, qui touche toutes les villes, avec les différences contextuelles, stratégiques et politiques qui demeurent, voire se renforcent, dans l'actuel contexte de mondialisation et de concurrence (renforcement par volonté de différenciation notamment).

4.2. Urbanisme standardisé et enjeux locaux

4.2.1. Bottière-Chénaie, un projet stratégique dans la politique d'attractivité de Nantes

À Nantes, comme dans toutes les villes (cf. chapitre 4, partie 1.1.), l'objectif de la municipalité est d'attirer des entreprises et leurs cadres. Les politiques mises en œuvre en ce sens semblent fonctionner puisqu'entre 1999 et 2011 leur nombre est passé de 21800 à 34300 selon l'INSEE (soit de 18,2% à 23,9% de la population active, les ouvriers étant 16,3% à Nantes (contre 12% à Lyon)[1]). Le dynamisme de Nantes repose avant tout sur une croissance des emplois, elle-même liée au fait que la ville a su profiter du fait de n'être « qu'à » deux heures de TGV pour « *attirer plusieurs grandes entreprises qui ont ainsi délocalisé une partie de leurs activités* » (Masson *et al.* 2013 : 6). Une dynamique que la ville entretient en faisant de l'architecture et de la culture deux axes clefs des politiques de la municipalité et de l'agglomération. La stratégie de recherche d'attractivité de Nantes est, depuis près de trente ans, de se positionner sur les thématiques de la qualité de vie et des politiques sociales et culturelles (Masson *et al.* 2013).
La ville tente de gommer progressivement les témoignages jugés négatifs de son histoire, celle d'une ville ouvrière et industrielle, d'une part, celle d'une ville de la grande bourgeoisie commerçante et industrielle, d'autre part. Pour ce faire, elle mise sur ses actions et sa communication en matière de culture (Folles journées, compagnie Royal de Luxe) et d'urbanisme (première ville à réintroduire le tramway, projets de Madeleine-Champs-de-Mars et de l'Île-de-Nantes). C'est en continuité de ces politiques que Nantes a fait en sorte de se distinguer par ses performances en matière de développement durable. Avant d'être nominée *Capitale verte européenne* en 2013, et ainsi de bénéficier d'un éclairage médiatique international, Nantes avait largement investi la question des transports dits « doux » ou « propres », avec une réflexion de longue date sur les transports en commun et la place de la voiture en ville, puis plus récente sur le vélo, et surtout l'investissement des valeurs du développement durable dans tous ses projets urbains récents. Pour la mairie de Nantes, il s'agit à Bottière-Chénaie comme sur d'autres projets, dont la rénovation du quartier du Pré-Gauchet ou l'Île-de-Nantes, de « *faire la preuve de l'urbanisme durable* » (Barthel 2009). Ces projets sont conçus comme autant de témoignages de son savoir-faire et de son excellence, et sont inclus dans la politique d'attractivité de la ville.

[1] Les moyennes nationales sont de 15,3% de cadres et de 22,7% d'ouvriers dans la population active en 2011.

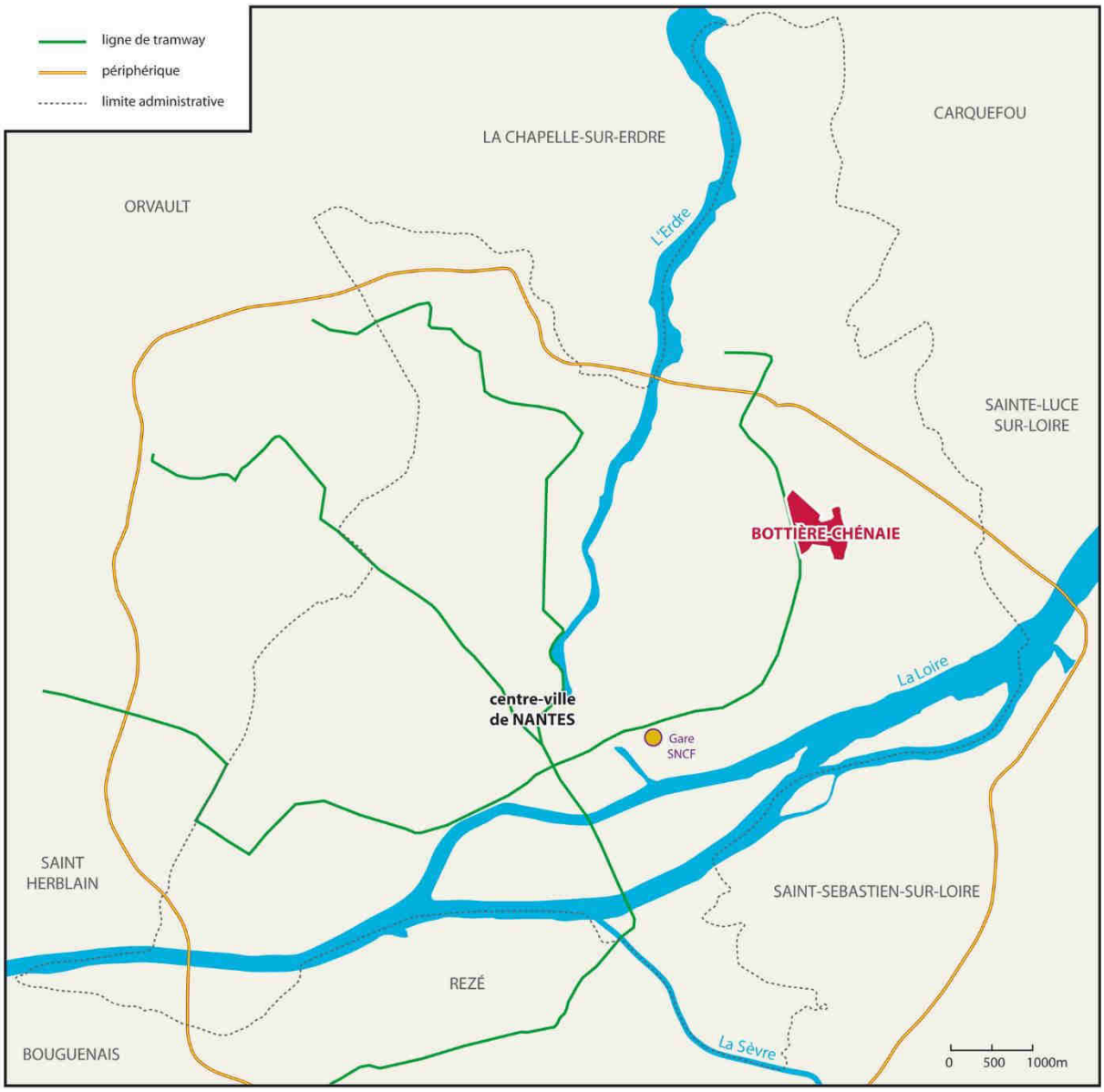


Figure 36. Carte de situation de Bottière-Chénaie (fond de carte : IGN)

L'écoquartier de Bottière-Chénaie joue un rôle particulier dans la poursuite de cet objectif. Construit sur d'anciennes tenues maraîchères (encore exploitées à la fin des années 1990) à la périphérie Est de la ville de Nantes. Situé à 4,5km du centre-ville de Nantes (cf. figure 36), il est desservi par la ligne de tramway n°1 (arrêts Souillarderie et Pin Sec) ainsi que par les lignes de bus 11 et 12 et la ligne à haut niveau de service C7 (depuis 2012).

La conception urbaine du quartier a été réalisée par l'architecte Jean-Pierre Pranlas-Descours et l'atelier de paysages Bruel-Delmar. La ligne directrice de l'aménagement se résume par un slogan du projet : « *faire un nouveau morceau de ville* ». La friche sur laquelle s'inscrit le projet se situe entre les grands ensembles de la Bottière à l'Ouest et les lotissements pavillonnaires de Chénaie à l'Est, le centre du Vieux-Doulon au Sud-Est et le collège-lycée de la Colinière situé dans le parc éponyme au Sud[1]. Le site est traversé par une voie ferrée très peu utilisée et par

[1] Parc largement évoqué dans *La Forme d'une ville* (1985), ouvrage dans lequel Julien Gracq dresse le portrait urbain du Nantes dans lequel il a vécu. Le groupe scolaire de Bottière-Chénaie se nomme Julien Gracq pour cette raison.

la route de Sainte-Luce, un axe majeur de circulation (18 000 véhicules/jour). Ses frontières Ouest et Nord sont matériellement très marquées puisque constituées par une double voie ferrée – celle du tramway et celle du tram-train – et n'autorise que deux points de passage.



Figure 37. Lignes de tramway et de tram-train entre Bottière-Chénaie et Bottière (janvier 2015)

Le site d'origine est très fragmenté. L'objectif affiché était d'insérer le projet comme un élément qui assure le lien entre les espaces existants. Deux axes de travail ont été privilégiés. Le premier a été de retrouver la topographie du site en faisant réapparaître le ruisseau des Goards qui avait été busé du temps des activités maraîchères. Le second a été de concevoir les formes urbaines comme une transition entre les barres de Bottière et les pavillons de Chénaie ou de Doulon. Jean-Pierre Pranlas-Descours a « mélangé » les typologies et imposé aux concepteurs des programmes immobiliers des îlots composés au Sud (à l'Est dans un cas) d'une barre reprenant (en plus large) la typologie des barres de Bottière (12 mètres de large qui deviennent 16, R+5) et au Nord (à l'Ouest dans un cas) de maisons individuelles denses devant rappeler le pavillonnaire voisin. Trois îlots situés à l'Est du quartier font exception et se composent de programmes d'habitat intermédiaire. Les îlots résidentiels sont largement fermés, parfois traversés par d'étroits cheminements baptisés venelles (cf. figure 38). Afin de laisser de la place au généreux espace public qu'est le parc des Goards, a été fait le choix d'une densité forte dans les îlots de logements. L'ensemble est conforme aux standards architecturaux et urbanistiques du moment : densité[1], rapport à la rue, supermodernisme, matériaux de façades variés, etc.



Figure 38. Logements collectifs (à droite) et individuels (à gauche) à Bottière-Chénaie

[1] Outre la question du développement durable, il s'agit là d'un choix urbanistique à l'échelle de Nantes : « *les ZAC nantaises sont conçues dans un esprit de densité pour "faire ville"* » (Devisme *et al.* 2009 : 145).

À partir d'un programme initial de 1600 logements livrés entre 2008 et 2015, l'ampleur du projet a progressivement augmenté pour atteindre l'objectif de 2400 logements à l'horizon 2018. Le programme d'habitat comprend une large proportion de social (35% en incluant tous les types) et réserve 25% de ceux-ci aux acheteurs bénéficiant des dispositifs nationaux et locaux d'accession aidée à la propriété (voir ci-après). Les 40% restant ont été achetés par quelques propriétaires occupants, mais sont majoritairement en locatif libre après des achats à travers des dispositifs de défiscalisation de type loi Scellier. Le programme d'habitat comprend, en outre, un foyer de jeunes travailleurs (114 logements), une résidence-services (16 logements) et un établissement pour personnes âgées dépendantes (80 lits).



Figure 39. Plan de Bottière-Chénaie en 2013 (fond de carte : Open Street Map)

Outre l'habitat, la programmation comprend l'implantation de 5500m² de commerces et d'un marché les mercredis après-midi. Ces commerces (boulangerie, supermarché, pharmacie, banque, opticien, tabac-presse) se situent autour de la route de Sainte-Luce et de la place du Commandant Cousteau qui accueille aussi le marché. Les équipements publics sont un

gymnase, une maison de quartier/centre de loisirs, une crèche (associative), et surtout un groupe scolaire (quinze classes dont une adaptée à un public handicapé) et une médiathèque. Ces deux derniers équipements ont la particularité d'avoir étés, pour la médiathèque, le premier bâtiment livré (en 2007), et pour le groupe scolaire, d'avoir étés ouverts dès l'arrivée des premiers habitants. La stratégie de Nantes Métropole de déployer ces équipements avant ou en même temps que la réalisation des logements, témoigne de l'intérêt porté à la réussite de ce quartier phare dans la communication de la ville, et de la manière dont elle réfléchit sa stratégie pour attirer des jeunes couples (de cadres) avec ou sans enfants (voir ci-après).

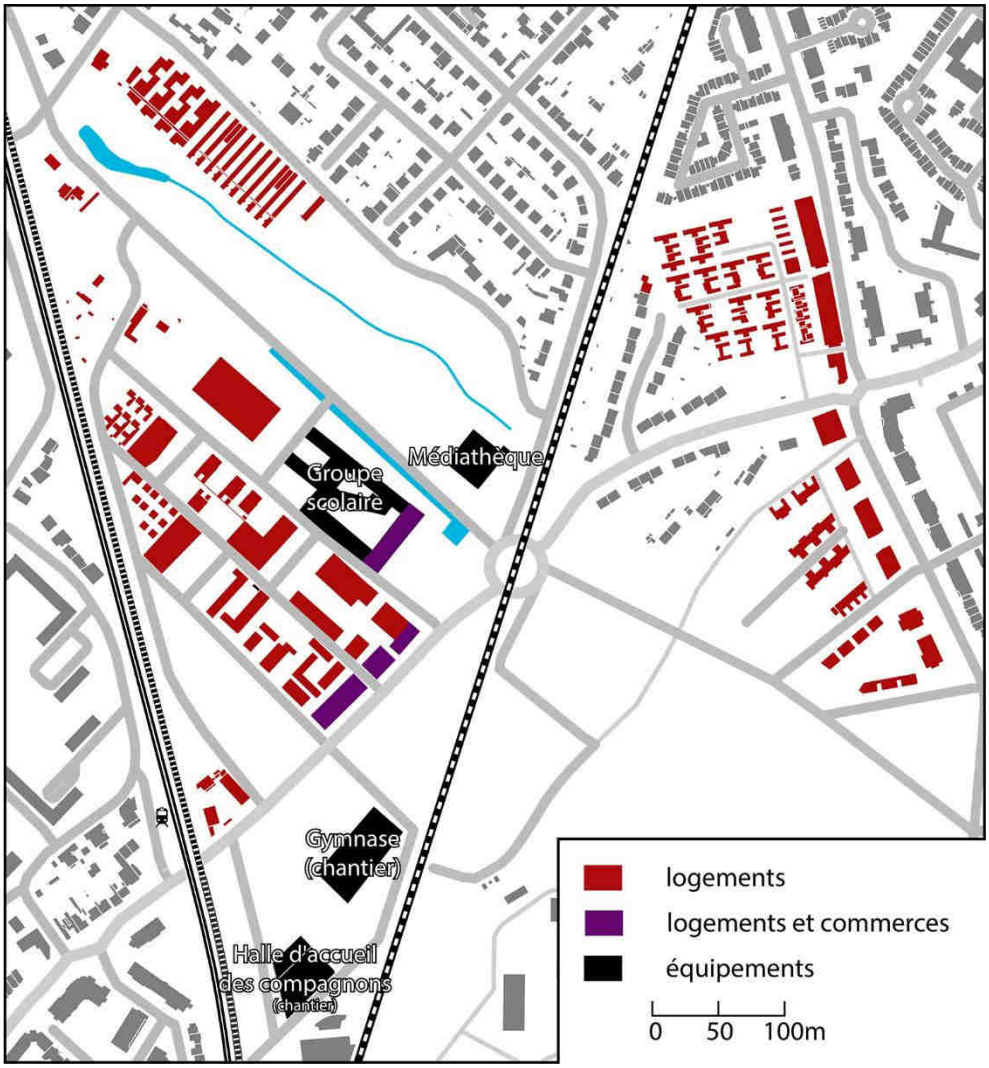


Figure 40. Plan d'occupation de Bottière-Chénaie en 2013 (fond de carte : Open Street Map)

Enfin, comme dans tous les écoquartiers, une attention particulière a été portée à l'aménagement des espaces publics. L'atelier Bruel-Delmar, en charge de ces espaces, a décidé de conserver les jardins « partagés » (ex jardins ouvriers) déjà présents et d'en créer d'autres (de taille plus modeste), de réaliser de nombreuses petites zones de jeux, de planter des arbres fruitiers à disposition des habitants dans les rues et de réaliser un grand parc autour du ruisseau des Goards. Ce parc se compose d'une vaste prairie fleurie, de divers cheminements, d'aménagements « ensauvagés » des bords du ruisseau et de « zones de biodiversité » (non entretenues). Quelques éoliennes puisent l'eau pour irriguer le ruisseau s'il est trop asséché. On retrouve aussi des noues paysagères chargées d'évacuer les eaux de pluie dans les rues.



Place du commandant Cousteau (à droite le groupe scolaire (et logements), à gauche le FJT (et logements)



Route de Sainte-Luce (plus gros axe du quartier 18000 véhicules/jour)



Jardin privatif (Résidence des Arts)



« Venelle » surélevée (R+1)



« Venelle » au niveau du sol



Logements individuels



Immeuble de logements



Immeuble de logements

Figure 41. Vues de Bottière-Chénaie (planche 1/2)



Axe secondaire (rue René Dumont), « noue paysagère »



Aire de jeux publique



Place au sein d'un ensemble piétonnisé qui regroupe 168 logements au Nord-Est de la ZAC



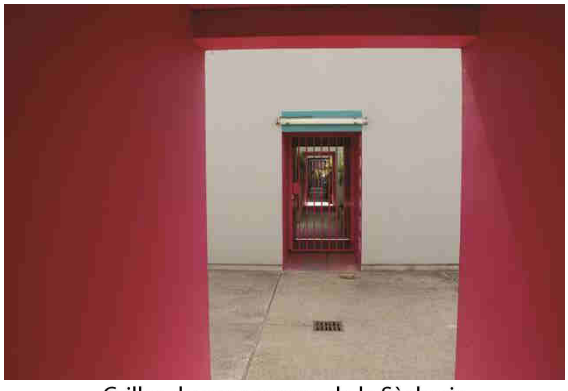
Parc et ruisseau des Goards



Parc et ruisseau des Goards



Pont au-dessus du ruisseau. À droite les logements sociaux expérimentaux de la Sècherie



Grilles du programme de la Sècherie



Passage du tramway à la limite avec Bottière

Figure 42. Vues de Bottière-Chénaie (planche 2/2)

Ces éoliennes comme les noues ou les zones ensauvagées sont présentes dans la plupart des écoquartiers (cf. chapitre 4, partie 2.2.1.). Si ces technologies font partie du quotidien des habitants, elles étaient toujours lors de notre enquête, deux ans après celle de Vincent Renauld (2012), sources d'incompréhension (surtout vis-à-vis des espaces peu entretenus et de la présence incommodante d'éphémères et de moustiques en raison de l'eau en surface). Les bâtiments n'ont pas bénéficié d'un traitement technologique aussi poussé que pour d'autres projets de la même époque, dont Confluence. Ils se contentent de respecter les réglementations thermiques en vigueur (2005 puis 2012) et, pour certains, d'afficher le label BBC. Il s'agit d'un choix fondé sur le refus de ce que les responsables du projet appellent « la quincaillerie écologique »[1].
Toutefois, le modèle esthétique durable s'impose aussi à Bottière-Chénaie à travers la présence de panneaux solaires thermiques ou voltaïques, puis de bardages et d'huisseries en bois. S'y ajoutent le vocabulaire et les solutions employés pour mettre en avant une identité locale « artisanale » et « maraîchère ». Toute aussi standardisée, cette politique se traduit ici par l'emploi du terme venelle pour qualifier les passages au sein des îlots, soit un terme ancien synonyme de ruelle et plus précisément de celles où se trouvaient les artisans (le terme est aussi employé à Confluence), et par la conservation de certains éléments du patrimoine maraîcher (mûrs, châteaux d'eau) voire ouvrier (jardins potagers[2]) ou les multiples clins d'œil, virant parfois au pastiche, réalisés sur les constructions (plexiglas ondulé pour rappeler les baraquements des maraîchers, béton imprimé rappelant les murs en pierre qui séparaient les parcelles).

En ce qui concerne les maîtrises d'ouvrage des projets de bâtiment, on retrouve les bailleurs locaux (Nantes Habitat et la Nantaise d'Habitation) ainsi qu'un mélange de promoteurs d'envergure régionale (CIF Coopérative, Atréalis, Logi Ouest, Espacil) et nationales (Bouygues Immobilier, Kaufman & Broad, Bouwfonds Marignan), les premiers étant les plus représentés. Il en de même pour l'architecture où les agences locales (In Situ, Block, Garo-Boixel, Valéry Joncheray) côtoient des agences travaillant à l'échelon national ou international (Atelier Nord-Sud, Sophie Delhay, Barthélémy-Griño, Pierre Gautier, Claus en Kaan). Si certains des architectes qui sont intervenus jouissent d'une certaine notoriété, il n'y a pas eu, contrairement à Confluence, une recherche particulière de « grands noms ». Notons que le fait de mobiliser des agences et des promoteurs locaux fait partie de la politique nantaise en termes de gestion des projets d'urbanisme, identique en cela sur les différentes ZAC de l'agglomération.

Pour la ville des Nantes, ces réalisations poursuivent deux buts qui s'inscrivent dans sa stratégie de métropolisation. Le premier est de lui assurer un gain en capital symbolique à travers son exemplarité en matière de développement urbain durable. Le second est de lui permettre d'attirer des couples de jeunes cadres en leur proposant des logements intéressants. C'est un objectif explicite du projet Bottière-Chénaie et plus généralement de la politique d'habitat de la Ville de Nantes, laquelle doit gérer l'afflux de nouveaux arrivants et souhaite qu'une grande part puisse vivre au sein de la ville-centre. Cette politique se traduit à Bottière-

[1] Cette expression a été employée en entretien à la fois par le directeur de l'urbanisme de Nantes Métropole, l'architecte en chef de la ZAC et le chargé d'opération de Nantes Métropole Aménagement
[2] Notons qu'ils sont rebaptisés « partagés » ou parfois « familiaux », ce qui est une forme de folklorisation du patrimoine ouvrier qui évacue le terme pour conserver une image d'Epinal valorisable (Collet 2015 ; Pinçon et Pinçon-Charlot 2013).

Chénaie par le fait de donner à ces populations, généralement de classe moyenne, les services auxquels elles aspirent dès leur arrivée (volontarisme en matière d'équipement (particulièrement l'école), d'implantation des commerces et de transport), et par l'importante part de logements réservée au dispositif nantais d'accession aidée.

Ce mécanisme s'adresse aux foyers qui ont des revenus trop élevés pour bénéficier de dispositifs d'accession aidée nationaux et il ne s'applique qu'à des logements neufs[1]. Il impose en retour aux habitants de s'engager à demeurer sept ans dans le logement acquis de la sorte. Comme le remarquent Pierre-Arnaud Barthel et Célia Dèbre (2010), l'objectif de mixité (les auteurs parlent de « *mixité à la nantaise* ») que fixent les élus consiste d'abord à avoir une mixité de produits de logement à destination des locataires du secteur libre, des primo-accédants et des propriétaires-occupants. Ce dispositif est selon eux la clef de voûte du développement d'une mixité d'occupation, comprise à l'échelle de l'opération, et incluse dans le cahier des charges destiné aux promoteurs immobiliers (dans le cadre des projets où la collectivité est impliquée). Cet objectif se mêle dans la commande à « *des enjeux forts en matière de qualité architecturale, environnementale et d'usage* » (Barthel et Dèbre 2010 : 76).

Le dispositif prend la forme d'un prix de vente des logements limité, négocié avec les promoteurs en échange de droits à construire (achat et droits) cédés à prix réduit par la commune. Comme en témoignent les acteurs rencontrés à Nantes, la limitation des prix de vente est largement utilisée par les promoteurs comme argument, lorsqu'ils négocient (à la baisse) le prix des terrains constructibles (le discours déployé avançant des doutes sur la faisabilité économique des opérations). En réalité, et malgré une entente cordiale pour faire baisser les tarifs du foncier, les promoteurs se sont, notent Pierre-Arnaud Barthel et Célia Dèbre, battus pour construire à Bottière-Chénaie et ont souvent, une fois sélectionnés, négocié les tarifs de vente à la hausse, ou baissé la part de logement abordable dans leurs programmes. À cela s'ajoutent des effets de démarcation spatiale entre les primo-accédants selon qu'ils bénéficient ou non du dispositif d'aide. Les premiers ont vu les prestations de leurs logements rognées (matériaux, isolation, équipements), illustrant par la pratique la réflexion de Laurent Devisme et ses coauteurs pour qui « *à Nantes comme ailleurs, la réalisation d'un écoquartier bute sur la difficulté pratique de lier le social et la qualité environnementale. Il est bien sûr plus facile de faire un écoquartier ciblé sur les populations aisées…* » (Devisme *et al.* 2009 : 97). De fait, Bottière-Chénaie a été, lors des premières livraisons, largement marqué par des malfaçons dans les constructions. De plus, les logements « abordables » sont souvent situés par les promoteurs aux endroits les moins bien « placés » de leurs réalisations (exposés au trafic routier ou aux nuisances sonores). Ces effets de démarcation sont acceptés, voire souhaités, par les bailleurs qui trouvent cela plus pratique pour des questions de gestion quotidienne de leur parc.

De fait, les objectifs de mixité des projets urbains concernés ont été en pratique limités en raison de « *principes de réalité et autres réflexes ségrégatifs* » (Barthel et Dèbre 2010 : 86). Finalement, les projets réalisés sont « *habités ni par les ménages riches ni par les très pauvres. Ultime paradoxe, ces opérations sont des "mixages entre plusieurs éléments" peut-être pas très différents d'un point de vue social* » (ibid. : 90). La volonté de mixité affichée se heurte ici de plein fouet au processus de la production contemporaine de l'urbain et à la large part qu'elle accorde aux intérêts privés (cf. chapitre 3). De plus, si l'on se penche sur elle à une échelle plus large que celle de l'opération, la question de la mixité sociale éclaire différemment le processus métropolitain en cours : Bottière-Chénaie est habité par des populations plus aisées que les

[1] Ce sont les promoteurs qui sont chargés de déposer et de défendre les dossiers de leurs clients devant les commissions.

espaces qui le jouxtent (quartiers de Doulon et de Bottière) et peut apparaître comme une première étape de la gentrification de la périphérie Est de la ville, laquelle est déjà en cours le long de la ligne de tramway (Masson *et al.* 2013). Philippe Masson et ses coauteurs montrent que les quartiers pavillonnaires des ouvriers et employés nantais ont fait, et font encore, l'objet d'un processus de gentrification qui participe à la raréfaction des classes populaires dans Nantes même. La publicité faite par la collectivité de la mixité sociale de Bottière-Chénaie masque la réalité d'un quartier homogène socialement, ce qui est probablement souhaité mais difficile à assumer publiquement pour les élus et les concepteurs (cf. chapitre 7, partie 2.1.)

4.2.2. Confluence, la vitrine métropolitaine lyonnaise

Un phénomène identique est observable à Confluence. Alors que la communication de la municipalité et de l'aménageur vante la mixité sociale[1], qui s'intéresse à cet espace entre Rhône et Saône depuis plusieurs années sait que le projet – situé à proximité immédiate du quartier pauvre de Sainte-Blandine et la gare de Perrache – a déjà largement modifié et continue de le faire la sociologie des lieux. Si cette ambition n'est jamais assumée ouvertement, il faut bien constater que l'aménagement d'un projet largement élitiste (Bethemont 2007) dans ce contexte, ainsi que sa desserte par le tramway (ligne 1), s'accompagne de la gentrification du Sud de la Presqu'Île dans son ensemble et des environs du projet en particulier. Pour une ville revendiquant sa place en tant que métropole mondiale et européenne[2], et cherchant à se distinguer par ses projets urbains (Boino 2009 ; Payre 2013), la possibilité de bénéficier d'un foncier de 150 hectares de friche portuaire, industrielle et logistique disponible (l'activité du port Rambaud s'est arrêtée définitivement en 1996) en son cœur ne pouvait qu'être séduisante.

Le projet Confluence s'étend jusqu'au point où la Saône se jette dans le Rhône, là où se dresse désormais le Musée des Confluences. L'espace du projet s'achève avec le territoire administratif de la ville de Lyon, et s'ouvre vers la vallée du Rhône qui devient immédiatement le « couloir de la Chimie »[3]. À l'Ouest, l'espace est borné naturellement par la Saône et les balmes de la commune de Sainte-Foy-lès-Lyon. À l'Est, c'est le Rhône, ou plutôt l'autoroute A7, qui emprunte le quai rectiligne tracé par l'ingénieur Antoine Michel Perrache en 1766 (dans le but de déplacer le confluent vers le Sud) qui fixe la limite du site. Au Nord, il touche le quartier ouvrier de Sainte-Blandine puis un peu plus haut la gare de Perrache. Inaugurée en 1857, celle-ci se dresse comme une barrière coupant la Presqu'Île en deux : à travers les voies de chemin de fer qui sont au niveau du sol, d'une part, et les différents niveaux de la gare, d'autre part.

[1] Elle est parfois même revendiquée sur un ton que l'on peut qualifier de caricatural, qui la symbolise dans les vidéos et images en 3D de présentations du projet par la présence de personés âgées, handicapées ou de couleur au milieu d'une majorité de jeunes se distinguant essentiellement par leur tenue comme le remarque Isabelle Grudet : « *on y voit des touristes (un plan à la main et cherchant leur chemin), des habitants (en tenue décontractée) et des professionnels (en tenue plus stricte)* » (2010 : 116).

[2] La ville communique largement sur sa place dans divers classements internationaux (cf. communiqué de presse faisant le bilan de l'attractivité de la ville en 2014 :
http://www.onlylyon.org/content/media/document.php?id_document=3957&id_format=1).

[3] Zone située sur plusieurs communes immédiatement au Sud de Lyon, surnommée ainsi car elle compte une grande concentration d'usines de l'industrie chimique (certaines usines étant classées Seveso 2).



Figure 43. Passage du tramway sous les voûtes de la gare Perrache en 2011 (à gauche) et gare dans les années 1970 (à droite)[1]

Cette séparation, caractérisée par les voûtes qui supportent l'édifice, était à l'origine volontaire : elle devait marquer la limite entre la partie résidentielle et bourgeoise et la partie industrielle et portuaire de Lyon (où était aussi située la prison). Depuis cette période, les couches successives d'infrastructures qui s'y sont rajoutées – autoroute A7, accès routiers, gare routière, lignes de tramway – n'ont fait qu'amplifier cet aspect en la rendant difficilement franchissable. Ceci a eu pour effet de donner une image très négative du quartier de Perrache et de Sainte-Blandine, baptisé, plus ou moins affectueusement, « derrière les voûtes » (en fonction du côté duquel vivent ceux qui prononcent l'expression). De fait, le quartier de Sainte-Blandine est encore l'un des plus pauvres de la ville de Lyon et le Sud de la Presqu'Île, même si le projet Confluence en a évacué une grande partie, a encore la réputation d'être un quartier de trafics et particulièrement de prostitution. Une réputation que le projet s'applique à gommer[2]. Comme l'illustre la figure 44, L'espace du projet est relativement enclavé, même si un pont l'ouvre depuis 2014 vers le reste de Lyon (en l'occurrence le quartier Gerland), et qu'il est desservi par le tramway (ligne 1, arrêts Hôtel de Région-Montrochet et Sainte-Blandine), par une navette de bus électrique (S1) et épisodiquement par la navette fluviale gérée par le centre commercial (le « vaporetto »).

[1] Sources : respectivement https://69hereweare.wordpress.com/2011/02/20/urban-walk-about-perrache/ et http://www.vanupied.com/lyon/monument-lyon/gare-de-perrache-a-lyon-confluence.html

[2] Nous revenons sur la manière dont cet aspect du projet est pensé, et plus ou moins assumé, à la fois par les concepteurs et les habitants dans la partie 1.2. du chapitre 7.

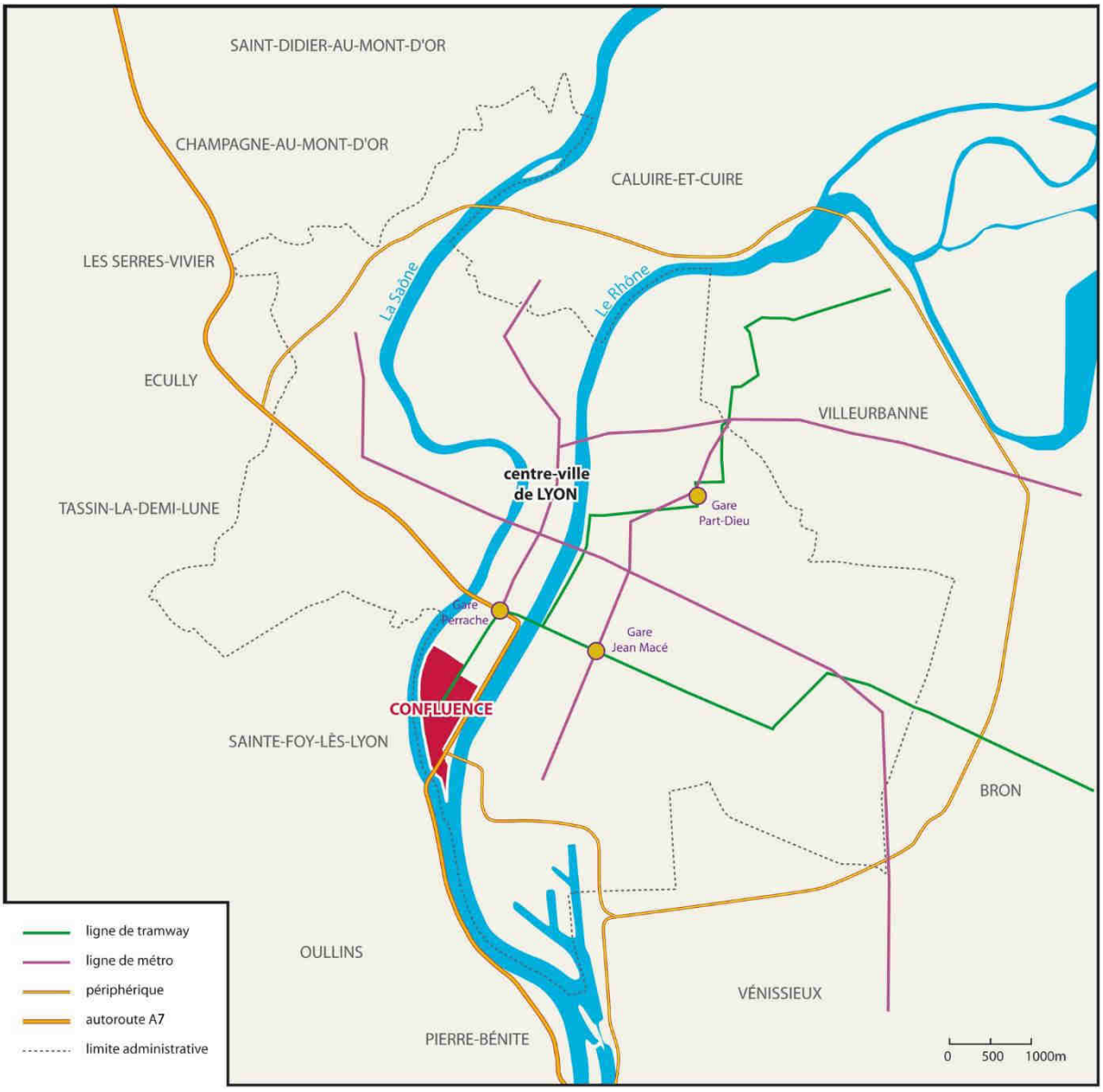


Figure 44. Carte de situation de Confluence (fond de carte : IGN)

Le projet, dont les premières esquisses ont été réalisées à la demande de Raymond Barre – l'aménagement du Confluent était inscrit en 1995 à son programme de campagne – a mis du temps à se concrétiser. Il en a été ainsi parce que le maire de l'époque avait décidé d'inscrire l'aménagement du confluent sur le temps long, et surtout parce qu'une partie du foncier de cet ancien site industriel, propriété de VNF (Voies Navigables de France), d'EDF et de la SNCF, n'était pas disponible, enfin parce que le site, extrêmement pollué, nécessitait de gros travaux avant d'être aménageable. Une « mission Confluence » fut créée au sein du Grand Lyon en 1997. Elle lança un concours international qui portait déjà en lui la volonté de distinction grâce à la présence de grands noms au « casting ». Le projet gagnant, rendu public en 1998, était signé par les architectes Thierry Melot, Oriol Bohigas et Catherine Mosbach. La SEM (Société d'Economie Mixte) Lyon Confluence fut créée en 1999 avec pour mission de le mettre en œuvre. Jugeant que le premier projet – qui faisait de la possibilité de détruire la barrière de Perrache et de faire disparaître l'emprise de l'autoroute une condition *sine qua non* de sa réalisation – était peu crédible, mais aussi trop définitif et pas assez innovant. Celui-ci fut vite remisé et le soin de faire des propositions d'aménagement fut confié en 2000 aux cabinets

parisiens de François Grether (urbanisme) et de Michel Desvigne (paysagiste). Tous deux avaient aussi déjà une certaine reconnaissance professionnelle et médiatique, le second ayant été nommé Grand Prix de l'Urbanisme en 2003, quand le premier profitera notamment de l'exposition médiatique de Confluence pour obtenir la même distinction en 2012. Leur projet – qui retient l'hypothèse de « faire avec » les infrastructures existantes que sont l'autoroute, la gare de Perrache et les voies de chemin de fer – propose un phasage des opérations et s'attaque à une première tranche située à l'Ouest du site, c'est-à-dire sur les 41 hectares qui s'étendent du Cours Charlemagne aux berges de la Saône. C'est l'arrivée de Gérard Collomb à la mairie et à la présidence de la communauté d'agglomération (métropole depuis le 1er janvier 2015) en 2001 qui a accéléré la mise en route du projet. Ce dernier a choisi de faire du quartier à venir un symbole de son, puis de ses, mandats (il a été réélu pour la troisième fois en 2014). C'est lui qui a aussi imposé l'idée d'organiser le projet autour d'un centre commercial (devenu le « pôle de commerce et de loisirs »). Le plan de la première phase a finalement vu le jour en 2003, en même temps que la création de la ZAC. En 2010, la réflexion sur la seconde phase est entamée avec une nouvelle équipe toujours composé de l'atelier de Michel Desvigne, cette fois associé au célèbre cabinet d'architecture suisse Herzog et de Meuron[1].

Le projet de François Grether et Michel Desvigne fait de l'aménagement paysager des lieux, de la mixité fonctionnelle et de la diversité architecturale, ses premières priorités. L'intervention d'un bureau d'études en tant qu'assistance à maîtrise développement durable dès 2002, puis l'inscription au programme Concerto en 2004, a donné rapidement au projet une importante composante durable et fixé des exigences élevées en matière de densité, de traitement des espaces publics (perméabilité à l'eau) et de consommations énergétiques. C'est cette orientation qui a abouti à l'obtention du prix ÉcoQuartier en 2009 et à la labellisation WWF One Planet Living en 2010. Enfin, la communication occupe une place centrale dans le projet, ce qui se caractérise par son abondance et sa diversité[2], mais aussi par la présence du chargé de communication parmi les membres de l'équipe de direction de la SPLA. Comme l'explique Isabelle Grudet, qui a étudié le marketing du projet, « *au moment de la deuxième partie de la consultation sur les îlots A, B et C en 2005, la question de la communication, importante depuis la création de la Sem (1999), est devenue prioritaire* » (Grudet 2010 : 118).

[1] Si nos interlocuteurs font référence à cette seconde phase dans les entretiens, notamment pour la comparer à la première (et émettre un jugement sur celle-ci), sa conception et plus encore sa réalisation n'étaient pas assez avancées au moment de notre enquête (elles sont loin d'être abouties au moment de la rédaction de cette thèse) pour que nous puissions l'intégrer vraiment dans notre analyse. Nous ne la présentons pas ici (à quelques exceptions près).

[2] Les trois tomes de la série de nouvelles et de photographies baptisée « La Confluence : mémoire en mutation », ou l'exposition « Lyon confluence : laboratoire de renaissance » organisée à la Cité de l'Architecture à Paris en décembre 2011 et janvier 2012 sont probablement les meilleurs exemples d'une communication visant elle-même une forme d'innovation et d'excellence. Cette communication se décline aussi par la présence sur les lieux d'une exposition dépassant largement la « bulle de vente » habituelle, par l'organisation de visites du site et d'évènement sur celui-ci, et l'édition d'un journal. Elle marque aussi son succès par le nombre de publications, dans la presse spécialisée ou non, d'articles sur le quartier, le musée, le centre commercial ou l'architecture.

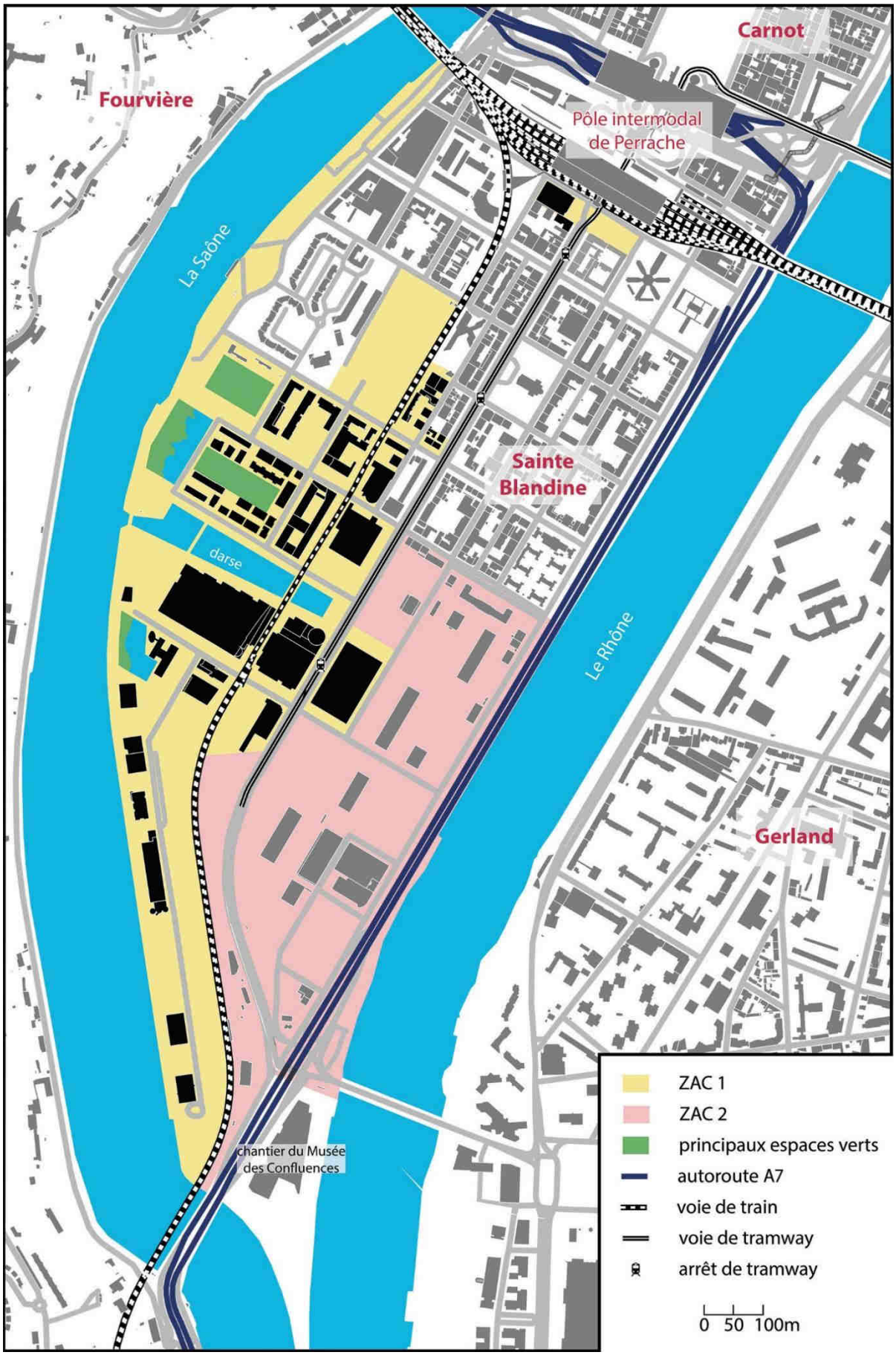


Figure 45. Plan de Confluence en 2013 (fond de carte : Open Street Map)

Outre un programme d'habitat qui mêle logements de standing, accession à la propriété et logements sociaux, l'écoquartier se caractérise par une grande variété d'activités. Le Grand Lyon, qui porte le projet, n'est pas la seule collectivité qui a cherché à bénéficier de l'exposition des lieux. Le Conseil Régional de Rhône-Alpes y a installé son hôtel de Région et le Conseil Général du Rhône a entrepris d'y édifier le Musée des Confluences. Ce projet, à l'architecture déconstructiviste signée Coop Himmelblau, a défrayé la chronique médiatique de la décennie passée en raison de la durée de son chantier et du rapport de un à quatre entre son coût prévu et effectif[1]. Il a longtemps été considéré comme un fardeau par la SPLA et le Grand Lyon qui, sans en être responsables, devaient faire avec une image négative associé au nom Confluence (longtemps, le musée, pourtant en chantier, n'a pas été représenté sur les plans du quartier). Le musée a finalement intégré le giron de la métropole du Grand Lyon au 1er janvier 2015.

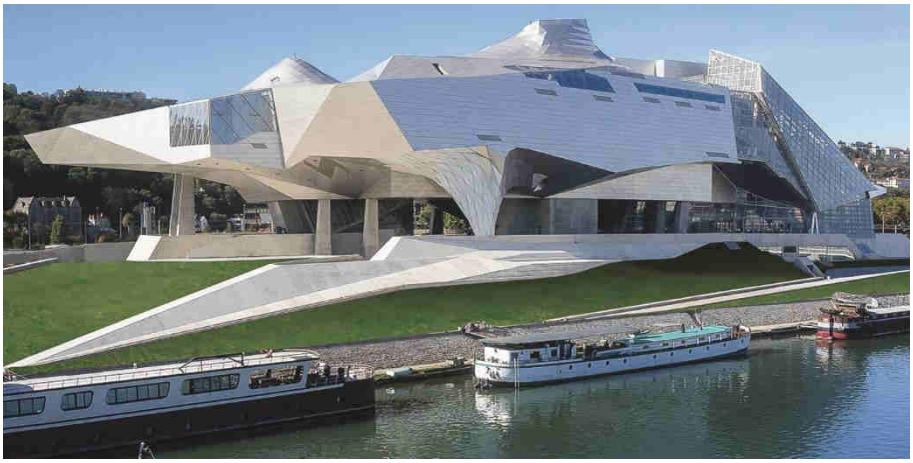


Figure 46. Le musée des Confluences (2014)[2]

En ce qui concerne les activités privées, on trouve tout d'abord de nombreux bureaux dont les sièges régionaux et nationaux de grosses entreprises (voir ci-après). L'objectif affiché par le Grand Lyon est 30 000 emplois sur le site lorsque le projet sera achevé. Les commerces sont aussi une grande part de l'activité de Confluence. En premier lieu, vient le « pôle de commerces et de loisirs » et ses 53 000m² de surface de vente. Conçu sur le modèle du *mall* nord-américain (Berdet 2013), il comprend un supermarché, une centaine de boutiques, un *foodcourt* (12 restaurants) ainsi qu'un cinéma de 14 salles, une ludothèque, une salle de sport et un hôtel de 150 chambres. La présentation se veut haut de gamme (« *le shopping quatre étoiles* » dit le slogan) et la plupart des marques présentes correspondant à ce positionnement (de Apple à Hollister, même si on y retrouve aussi un McDonald et un Subway). S'y ajoutent des commerces en pied de porte dans les rues de la partie résidentielle, dont un bureau de poste, une boulangerie et un supermarché bio. Des restaurants, bars et boîtes de nuit, plus ou moins luxueux, complètent le programme commercial. Enfin, outre le musée des Confluences, la Sucrière sert à la fois de salle d'exposition et de concerts.

[1] Alors que le permis de construire a été validé en 2003, le chantier n'a été achevé et inauguré qu'en décembre 2014 (en l'absence remarquée de représentants du Gouvernement, malgré la grande ambition du lieu à l'échelle française et européenne), après de nombreux problèmes techniques (surtout au niveau des fondations, situées dans une zone alluviale instable) qui ont entraîné le passage d'un budget initial de 61 millions à un coût final de 267 millions d'euros (source : http://www.capital.fr/a-la-une/actualites/les-chiffres-delirants-du-musee-des-confluences-de-lyon-747892).

[2] Source : http://www.huffingtonpost.fr/2014/12/19/musee-des-confluences-lyon-polemiques_n_6341420.html

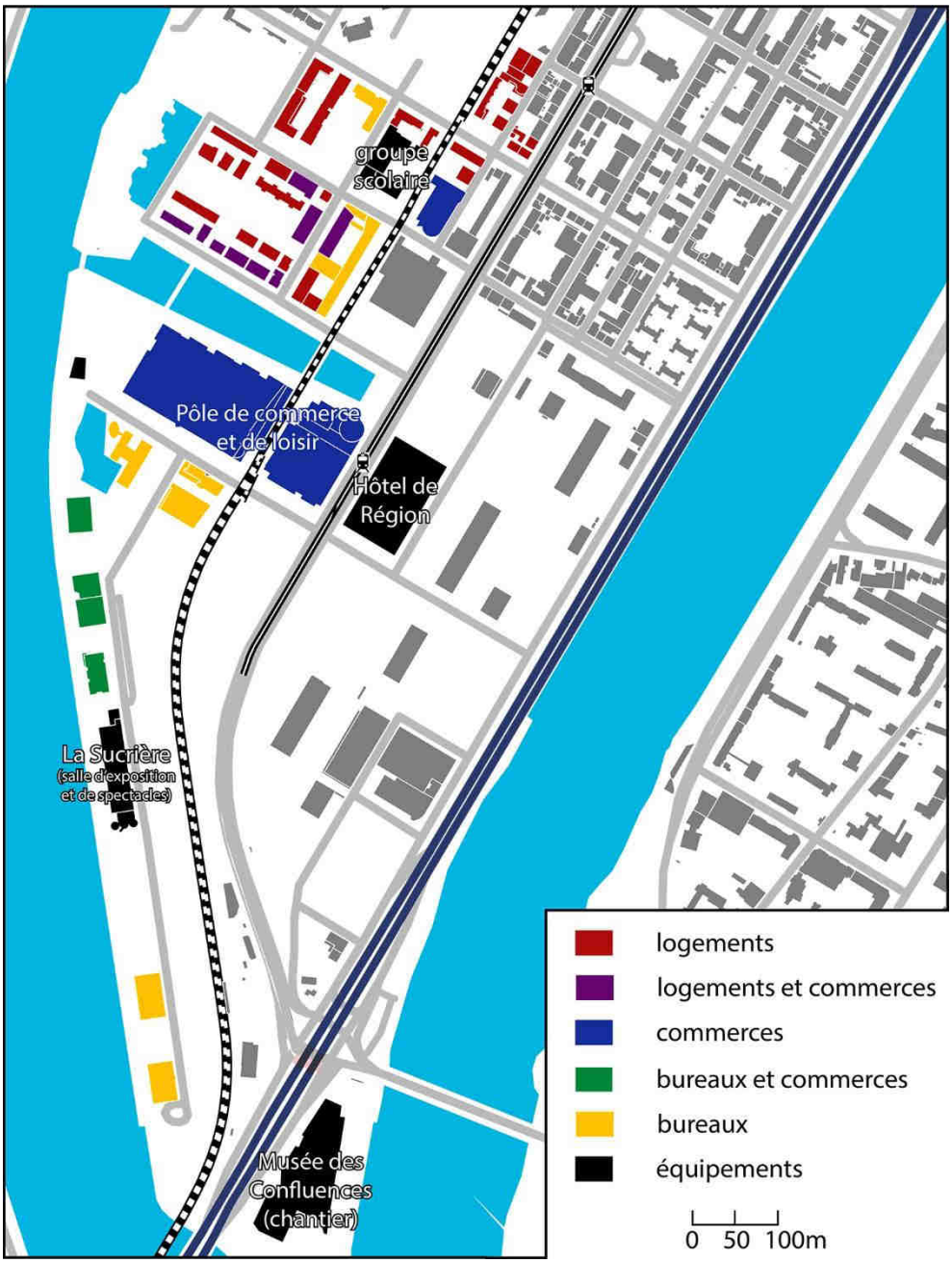


Figure 47. Plan d'occupation fonctionnelle de Confluence en 2013 (fond de carte : Open Street Map)

Formellement, le projet se partage en deux zones qui s'organisent au Sud et au Nord de la place nautique, espace central de quatre hectares, qui accueille une « darse »[1] perpendiculaire à la Saône. La première est un « parc » parsemé de « pavillons » (ils hébergent surtout des entreprises, quelques magasins ou restaurants et des espaces d'exposition et de concerts) qui longe, depuis le confluent, les berges de la Saône. C'est là que se trouvent la plupart des « gestes » architecturaux souhaités par le programme, comme le Cube Orange ou la réhabilitation de la Sucrière. La place nautique se trouve au Nord de cette zone, elle est bordée par l'imposant « pôle de commerces et de loisirs » et l'hôtel de Région. Au Nord de la darse,

[1] Le terme « darse », qui désigne à l'origine un bassin destiné à accueillir des cargos dans les ports industriels, est une des multiples références (avec celui de venelle, comme à Nantes) au passé des lieux.

on retrouve les immeubles de logements, qui comprennent aussi quelques espaces de bureaux et des commerces en pied de porte. La densité de construction y est très forte, avec l'ambition affichée de se calquer sur la morphologie traditionnelle des immeubles lyonnais (R+7 et R+8) et de garantir un maximum de place aux espaces publics. La diversité des propositions architecturales faisait partie du cahier des charges réalisé par François Grether. Cette volonté s'est traduite de manière procédurale sur les trois premiers îlots (660 logements en tout) avec l'organisation d'un concours associant un promoteur à cinq architectes chargés de concevoir chacun l'un des bâtiments de l'îlot. Comme à Bottière-Chénaie, et même s'il est plus « gesticulant »[1], l'ensemble correspond aux standards du moment (densité, rapport à la rue, supermodernisme, matériaux de façades variés).

En ce qui concerne les maîtrises d'ouvrage des projets de bâtiment, on retrouve les bailleurs locaux (OPAC du Rhône, Rhône Saône Habitat, Grand Lyon Habitat), quelques promoteurs régionaux (SCIC Habitat, Groupe Cardinal), et surtout les grands groupes immobiliers nationaux (Bouwfonds Marignan, Nexity, Bouygues Immobilier, Vinci Immobilier, ING Real Estate, BNP Paribas Immobilier, Unibail), largement majoritaires dans le nombre des réalisations. Il en va de même pour la maîtrise d'œuvre avec la participation de quelques agences locales (Rue Royale, AAMCO, Hervé Vincent)[2] , qui côtoient de plus ou moins grandes agences travaillant à l'échelon national ou international (Tania Concko, Combarel-Marrec, Pierre Gautier, Integral Lipsky + Rollet, Jean-Paul Viguier, Emmanuelle Colboc). La politique de rayonnement repose à la fois sur le caractère spectaculaire des réalisations et sur la renommée de leurs concepteurs. Nombre d'architectes en vue sont venus réaliser « leur » bâtiment sur la ZAC : Christian de Portzamparc, Jean Nouvel, Jakob et Mac Farlane (deux fois), Ruddy Ricciotti, Jean-Michel Wilmotte, MVRDV - Winy Maas ou encore Coop Himmelblau. Contrairement à Bottière-Chénaie, la conception de tous les espaces publics n'a pas été réalisée par le paysagiste de la ZAC, mais une partie a été confiée aux agences locales Axe Saône, Georges Descombes et Atelier Ruelle.

[1] Terme employé en entretien à de multiples reprises par les architectes pour qualifier l'architecture du quartier. Il désigne, pour eux, une architecture à l'esthétique à la fois trop démonstrative et manquant de sobriété, voire vulgaire.

[2] Lorsque nous les avons interrogé, les architectes locaux nous ont confié avoir le sentiment de jouer les « faire-valoir » ou la « caution locale » dans un projet à l'ambition résolument internationale.



Façades sur la « darse » (logements et commerces)



Quai de la « darse »



Franchissement ferré de la « darse »



Rue Denuzière, vue sur le « monolithe »



Vue intérieure du « monolithe »



« Venelle » entre immeubles de logements

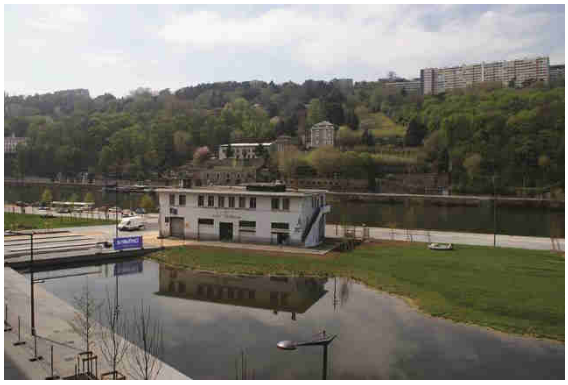


Jardin (public) d'Erevan et immeubles de logements

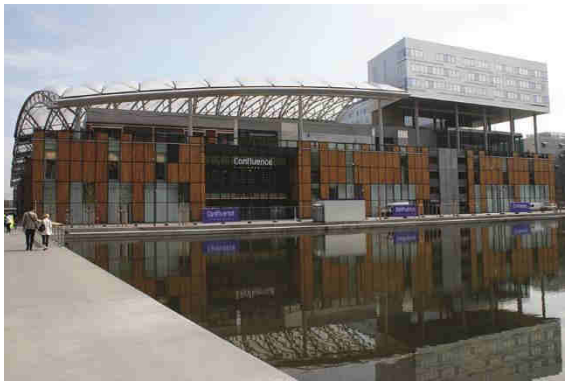


Zones humides artificielles en bord de Saône

Figure 48. Vues de Confluence (planche 1/2)



Zone humide, « capitainerie » et vue sur les balmes



« Pôle de loisirs et de de commerces », vu de l'Ouest



Intérieur du « pôle de loisirs et de commerces »



Salle d'exposition et de spectacles « la Sucrière » sur le quai de la Saône



« Cube Orange » (bureaux et commerces) et grue de levage sur le quai de la Saône



Siège du journal « Le Progrès »



Siège d'Eiffage



Hôtel de la Région Rhône-Alpes

Figure 49. Vues de Confluence (planche 2/2)

L'attention aux formes architecturales est caractéristique de l'image donnée à Confluence, avec deux idées phares : celle de l'expérience esthétique et celle du « vivre ensemble ». Isabelle Grudet remarque que le modèle d'urbanité prônée par la communication du projet, au-delà de son caractère urbain, s'appuie sur « *les mêmes thèmes que celles des années 1970 vantant la vie dans les villes nouvelles (mise en avant de l'espace, des loisirs, de lieux destinés aux enfants)* » (2010 : 116). Outre cet aspect, le développement de l'image de Confluence s'inscrit directement dans la stratégie de métropolisation de Lyon. Dans celle-ci, ce projet joue un rôle particulier (comme la Cité Internationale avant lui). Alors que la ville recherche à être identifiée sur la scène internationale depuis des décennies (Payre 2013) et se compare en permanence aux villes européennes concurrentes[1], elle cherche à se défaire d'une image jugée par certains élus et investisseurs comme conservatrice ou poussiéreuse, soit celle d'une ville bourgeoise et froide, du théâtre de Guignol, de la gastronomie traditionnelle, etc. L'objectif de cette « *ville mondiale en formation* » (Authier *et al.* 2010 : 8) est d'être moderne, dynamique, originale et innovante.

C'est depuis les années 1970 que l'internationalisation de Lyon est présentée comme un enjeu fort, à la fois dans les positionnements des élus et des industriels locaux, puis du milieu universitaire (Payre 2013). Au plan urbain, cela s'est d'abord traduit par l'installation du métro (ligne A, B, C en 1973, D en 1991), puis par l'inauguration en 1975 de l'aéroport de Satolas (renommé Saint-Exupéry en 2000) et ses évolutions successives (doublement de la capacité en 1992, gare TGV en 1994). Puis sont venus le renouvellement et le développement progressif du quartier de la Part-Dieu autour de la gare TGV éponyme inaugurée en 1983 (tour « crayon » en 1977, développement du centre commercial, quartier d'affaires encore en développement, nouvelles tours des années 2000 et 2010) et la construction de la Cité Internationale signée par Renzo Piano (1998-2006). Outre l'écoquartier de Confluence qui est à l'expression la plus récente de cette politique, on peut actuellement compter avec la Grand Stade (parfois nommé OL Land, inauguré le 9 janvier 2016), la rénovation des quartiers de Gerland et de Carré-de-Soie, et la poursuite du développement du quartier de la Part-Dieu et de sa *skyline*.

De fait, l'image de Lyon est en train de changer et sa population évolue aussi. Comme le montrent Jean-Yves Authier *et al*. (2010), la population actuelle de la ville est jeune et fortement diplômée. En 2011, selon l'INSEE, la ville de Lyon comptait 72 250 cadres, soit une proportion de 28,8% des actifs (à comparer aux 19% de l'aire urbaine lyonnaise, aux 23,9% à Nantes et aux 15,3% en France). Selon ces auteurs, Lyon n'est pas loin de réussir son pari de devenir une ville mondiale qui attire notamment la « classe créative », la technoscience et la communication jouant un rôle significatif dans sa bonne santé de l'économie (ibid.). Confluence est l'un des symboles de cette réussite puisque de nombreuses entreprises travaillant dans des secteurs clefs y ont implanté leurs sièges régionaux ou nationaux. Citons en exemple les groupes de presse et de communication GL Events, Euronews, Le Progrès et Espace Group, les entreprises de promotion ou de construction Eiffage, Groupe Cardinal ou Qpark ou les multinationales GDF Suez et Banque de France. S'y ajoutent les bureaux de nombreuses petites entreprises travaillant dans la communication, les nouvelles technologies, le design et la culture.

Si Lyon est en passe de devenir une ville de cadres supérieurs, elle demeure largement peuplée de professions intermédiaires et d'employés ainsi que de populations étrangères et immigrées. Une grande bonne partie des quartiers populaires ont été et sont progressivement gentrifiés (ibid.)[2]. La métropolisation de Lyon produit un effet de ségrégation spatiale qui se traduit par

[1] Ce discours, nous ont dit en entretien les urbanistes du Grand Lyon, est quotidien en interne.

[2] L'exemple le plus significatif est le quartier de la Croix Rousse (Collet 2015) mais cela commence à être le cas de la Guillotière et bien sûr de Sainte-Blandine.

l'expulsion des plus pauvres de plus en plus loin de la ville-centre. Comparativement à Bottière-Chénaie, qui est majoritairement peuplé de propriétaires-habitants, Confluence est essentiellement habité par des locataires (la plupart des logements ont été vendus grâce à des dispositifs de défiscalisation de type Scellier) et la population, eu égard aux tarifs de location et de vente pratiqués, largement au-dessus de la moyenne lyonnaise[1], y est plus aisée et tout aussi socialement homogène. À proximité de Confluence, la gentrification prend des formes diverses : l'augmentation de la cote du quartier (les annonces immobilières de Sainte-Blandine mentionnent désormais le nom de « quartier Confluence »), la valorisation de biens jusqu'ici très bon marché (notamment par la rénovation énergétique), l'évacuation de la prison en périphérie (à Corbas), et enfin l'expulsion des prostituées de plus en plus loin du centre.
Les destinateurs de Confluence jouent d'ailleurs fortement sur le renversement de l'image négative du port (industrie, prostitution, pauvreté) en une image positive (loisirs, patrimoine, paysage). Le réaménagement ou la « reconquête » des abords des cours d'eau est un phénomène urbain qui prend naissance aux États-Unis dans les années 1970 et qui consiste à faire des anciennes zones portuaires et fluviales de nouveaux lieux de références, voire des symboles urbains (Comby 2013). On le retrouve dans de nombreuses métropoles du Nord de l'Europe et dans les grandes villes françaises (à l'exemple du projet de l'Île-de-Nantes). La reconquête du Rhône et de la Saône a débuté à Lyon au début des années 2000 et Confluence – espace dont les possibilités en matière d'aménagement font depuis longtemps rêver élus et urbanistes (Bethemont 2007) – y participe. Le cas lyonnais illustre plus généralement comment cette réappropriation des rives et des friches industrialo-portuaires s'accompagne d'une démarche de « *renaturation urbaine [qui] met au premier plan les eaux de surface, souhaitant transformer l'image d'une ville industrielle en ville du développement durable* » (Comby 2013 : 31). Ces deux aspects se complètent dans des démarches de marketing territorial qui se fondent sur l'appel conjoint à une modernité renouvelée – le développement durable – et à un passé instrumentalisé – l'industrie portuaire ramenée à quelques artefacts muséifiés.
À Lyon, cela se traduit par la conservation de l'ancienne capitainerie, des grues de chargement, d'une partie des rails qui servaient à transporter les marchandises le long des quais, par la transformation d'une usine en salle d'expositions et de spectacles (La Sucrière) ou encore par la matérialisation d'une image fantasmée du port à travers la réalisation d'une marina dans la darse. Cet aspect se double de l'organisation très régulière d'animations dont les plus notables sont la Biennale de la danse et le festival annuel des Nuits Sonores. On assiste à « *l'exposition médiatique d'une Lyon festive et postmoderne* » (Comby 2013 : 39), qui s'appuie sur de grands évènements et leur généralisation dans un sorte de « spectacle permanent » (Harvey 1991), et qui se caractérise par la mise en scène des grands projets urbains à travers la mise en avant de leurs composantes « loisirs », « culture » (pour la plupart marchands) et « durable ».

4.3. De la méthode pensée à la méthode appliquée

La méthode d'enquête établie, et les deux terrains d'études connus, l'étape permettant d'appliquer la première aux seconds nécessite la composition d'un panel d'enquêtés auprès de qui recueillir les discours. Cette composition dépend à la fois d'objectifs théoriques et

[1] Les évaluations sont difficiles à trouver (la plupart émanent de sites liés à des agences immobilières) et leur fiabilité impossible à évaluer. Néanmoins, toutes concordent sur cet aspect. Donnons l'exemple d'un article de *Rue89Lyon* (http://www.rue89lyon.fr/2013/04/30/chic-malfame-fantome-et-hype-confluence-est-letrange-quartier-de-lyon) qui situait en 2013 à 4500€/m² le prix de vente moyen des logements à Confluence, contre 3700€ à l'échelle de la ville. À Bottière-Chénaie les prix de vente oscillent entre 2700 et 3000€/m² (source : Nantes Métropole Aménagement).

d'éléments aléatoires liés à la pratique de terrain dans ce qu'elle a de plus empirique : la quête des enquêtés. Une quête capitale puisque la validité des résultats de ce travail découle du fait que les discours analysés sont produits par des individus compétents. Cela implique à la fois la présence de certains types d'acteurs incontournables, la taille de l'échantillon et, surtout, le reflet par sa diversité de la variété des groupes étudiés.

4.3.1. La constitution du panel, entre objectifs théoriques et contraintes pratiques

Au plan théorique, la composition du panel d'enquêtés répond à deux impératifs intrinsèquement liés. Le premier est celui de la multiplicité des points de vue individuels pour répondre à l'objectif d'accéder aux représentations sociales recherchées, ce selon les postulats définis antérieurement à partir des travaux de Pascal Moliner (cf. partie 1.1.2 du chapitre 2). Ces postulats rattachent notre méthode au courant de l'individualisme méthodologique. Ils valident la possibilité d'entrer dans le social à travers la collecte de discours individuels, lesquels doivent être suffisamment nombreux pour pouvoir traquer la récurrence. Nous avons défini la taille du panel à partir des principes de redondance, de diversité et d'équilibre entre les deux terrains d'étude. Ceci nous a conduit à réaliser soixante-dix entretiens[1], répartis en vingt-deux rencontres avec des habitants sur chacun des deux terrains ainsi que des entretiens avec douze concepteurs à Nantes et quinze à Lyon[2]. Le terme « habitant » doit se comprendre dans une acception large, synonyme d'usager quotidien de l'espace, et comprenant non seulement les personnes ayant un logement sur les lieux, mais aussi celles qui y travaillent (considérant qu'elles « habitent » aussi l'espace). Le terme « concepteur » a aussi une acception large, puisqu'il incorpore tous les acteurs impliqués dans le processus de conception de l'espace, tel que nous l'avons défini au chapitre 2 (partie 2.2.2.), c'est-à-dire les acteurs des maîtrise d'œuvre et d'ouvrage aux échelles de l'urbain et du bâtiment[3].
Le second impératif est celui de la diversité des statuts, profils sociologiques, durée de l'implication dans le projet (période de travail pour les concepteurs, de présence pour les habitants) et parcours (résidentiel et professionnel) des individus interrogés. Cet impératif de diversité ne doit pas être confondu avec un impératif de représentativité. Dans le cas d'une étude qualitative comme la nôtre, l'idée de représentativité n'a pas beaucoup de sens, parce que le panel est de petite taille et qu'il ne s'agit pas de dresser des comparaisons entre catégories de populations, mais plutôt de dégager des tendances dans le fond de l'expression, et des représentations d'un groupe social[4]. En revanche, il est capital de s'entretenir avec des personnes reflétant la diversité des profils des groupes sociaux étudiés, ce afin d'éviter l'écueil d'une expression limitée à celle d'une catégorie majoritaire d'acteurs (par exemple les locataires du marché libre à Confluence), et celui de divergences qui seraient rendues invisibles. Apparaît ici l'ambition d'intégrer dans un même élan les récurrences et les spécificités des représentations, même si ce sont avant tout les premières qui nous intéressent. Pour autant, nos panels veulent refléter les différences entre les deux terrains, avec une population à la fois plus aisée (et majoritairement locataire) à Confluence qu'à Bottière-

[1] La somme des entretiens annoncée ensuite donne soixante-et-onze ; En pratique il y en a un de moins, une architecte rentre à la fois dans la composition de panel de concepteurs à Nantes et à Lyon.
[2] D'un point de vue quantitatif, cela signifie 150 heures d'enregistrement pour environ 1550 retranscriptions.
[3] Même s'ils ne rentrent pas dans cette définition, nous avons pris des contacts avec les destinateurs que sont les élus en charge de l'urbanisme à Nantes et à Lyon, sans réussir à obtenir qu'ils nous accordent un entretien.
[4] De plus, si nous aurions pu dresser une liste complète des concepteurs impliqués dans les projets, il aurait été très difficile de construire pareille base de données en ce qui concerne les concepteurs.

Chénaie, et un plus grand nombre d'acteurs impliqués dans la maitrise d'ouvrage urbaine du projet lyonnais. Nous avons constitué un panel varié à la fois en termes de caractères sociologiques (genre, âge, catégorie socio-professionnelle ou composition familiale pour les habitants), de statuts (d'habitation ou d'intervention sur le projet), de temps de présence sur les lieux, de période de travail sur le projet, ou encore de parcours résidentiel ou professionnel.

Au plan empirique, la composition de nos panels dépend largement de notre capacité à avoir accès aux acteurs, autrement dit de leur disponibilité et de notre faculté à entrer en contact avec eux et à les convaincre de nous consacrer du temps. Les méthodes employées et les difficultés rencontrées diffèrent selon que l'on s'intéresse aux concepteurs ou aux habitants.
Si les premiers sont nommément facilement identifiables, ils sont aussi peu nombreux et donc difficilement « remplaçables », d'où la nécessité de réussir à les rencontrer afin de ne pas compromettre l'intérêt et la validité de nos résultats. Il n'existe par exemple qu'un AMO développement durable impliqué dans le projet Confluence (à l'échelle urbaine) ou qu'un seul architecte en chef de la ZAC de Bottière-Chénaie. En revanche, les architectes sont nombreux à être intervenus sur chacun des projets. Tout comme les chargés d'opération des promoteurs et bailleurs sociaux, acteurs que nous avons eu le plus de mal à rencontrer, n'obtenant qu'un entretien avec un bailleur (à Confluence) et un avec un promoteur (à Bottière-Chénaie), cela malgré de très nombreuses tentatives (appels téléphoniques et mails). À l'exception de cette faiblesse, sur laquelle nous revenons dans la conclusion de la thèse, nos panels (cf. tableaux 11 à 14) reflètent bien la diversité des acteurs impliqués dans ces deux projets[1].
Les habitants, s'ils sont beaucoup plus nombreux – chacun de nos terrains d'études comptait plusieurs centaines de logements et de dizaines d'emplois (centaines à Confluence) au moment de l'enquête (de mars 2012 à mars 2013) – ne constituent pas pour autant un panel diversifié de façon plus évidente. D'abord, parce qu'il fallait les convaincre de nous consacrer du temps, de la légitimité de leur parole et de leur capacité à nous faire visiter leur espace de vue. Ensuite, parce que ces aspects contiennent des biais de sélection sociologique qu'il nous fallait éviter (surconcentration de personnes ayant du temps et un capital social et culturel élevé (Beaud et Weber 2010)). Enfin, contrairement aux concepteurs, les habitants ne sont pas nommément identifiés, il faut donc trouver le moyen d'entrer en contact avec eux. Nous avons procédé en deux temps. Dans le premier, au lancement de notre enquête, nous avons distribué cinq-cents courriers dans les boîtes aux lettres de chacun des quartiers (mille au total), lequel présentait brièvement les modalités de l'enquête et invitait à y participer, en donnant nos coordonnées. Cette distribution a été l'occasion de fixer des rendez-vous en croisant directement des personnes dans les entrées de leurs immeubles[2] ou sur leurs lieux de travail ainsi que par retours directs des lecteurs de notre courrier (environ trente réponses). Dans un second temps, une fois notre panel prenant forme, nous avons procédé de proche en proche (stratégie « boule de neige ») en demandant des contacts aux personnes rencontrées afin de diversifier celui-ci (nous avons par exemple eu du mal à rencontrer des propriétaires habitants à Confluence).

[1] La diversité est aussi celle de la performativité des discours, qui dépend de la place des enquêtés dans les organigrammes des projets et dans celui (métaphorique) du groupe social des professionnels de l'urbain. Par exemple, le discours de CL1, architecte en chef de Confluence et urbaniste reconnu, a assurément davantage d'influence sur la production de la vile que celui de CN8, jeune architecte dont l'agence peine à démarrer. Pour saisir le profil, voire le portrait, des concepteurs enquêtés, nous invitons nos lecteurs à compléter la lecture de la partie 4.3.2. par celle des premières parties des entretiens (annexes 1 et 2) où les concepteurs narrent leur parcours.
[2] Expérience qui nous aussi permis de constater les difficultés d'accès aux boîtes aux lettres dans les immeubles fermés des deux projets.

4.3.2. Composition des groupes d'enquêtés

Dans les tableaux présentés ci-après et dans la suite de la thèse, nous avons anonymisé totalement le panel. Le format d'anonymisation se lit de la façon suivante : C pour concepteur, H pour habitant, N pour Nantes, L pour Lyon. Le numéro associé est aléatoire pour les habitants (il dépend strictement de l'ordre chronologique dans lequel ont été rencontrées les personnes). En revanche, il suit la logique suivante chez les concepteurs : d'abord l'architecte en chef de la ZAC (1), puis le paysagiste ou son chargé de mission (2), ensuite les responsables de la maîtrise d'ouvrage urbaine, puis les assistances à maîtrise d'ouvrage (à Lyon, il n'y en a pas à Nantes), puis les architectes et enfin les chargés de mission en maîtrise d'ouvrage bâtiment (bailleur à Lyon, promoteur privé à Nantes). CLN9, architecte, a la particularité d'avoir conçu un projet de bâtiment dans chacun des deux sites.

À Bottière-Chénaie, trois populations, relativement homogènes socialement se côtoient[1] : des locataires en logement social, des accédants à la propriété (en majorité des primo-accédants) et des locataires en marché libre Nous retrouvons ces trois populations dans notre panel puisque, outre cinq personnes travaillant mais ne vivant pas sur le quartier, nous avons interrogé huit propriétaires (dont sept primo-accédants et trois personnes logeant et travaillant sur le quartier, un dans son cabinet, un à domicile (aide-maternel) et une en télétravail), trois locataires et six locataires du secteur social (incluant une personne vivant au FJT).

	genre	âge (ans)	statut	loyer (€)	achat (€)	appt.	activité	vie associative locale	présence (mois)
HN1	F	59	locataire social	650		T3	sans (AAH[2])	non	46
HN2	F	72	propriétaire		200000	T4	retraitée (ex femme au foyer)	oui	16
HN3	H	43	locataire	800		T4	fonctionnaire territorial	non	11
HN4	F	42	locataire	800		T4	ingénieure	non	11
HN5	H	35	travail				animateur socio-éducatif	oui	24
HN6	H	71	locataire	850		T5	retraité (ex démographe)	oui	10
HN7	H	31	locataire social	500		T3	chauffeur-livreur	non	30
HN8	F	22	locataire social	400		T3	coiffeuse	non	4
HN9	F	31	propriétaire		183000	T3	ingénieure d'étude	non	3
HN10	F	40	travail	3800			commerçante	oui	17
HN11	H	39	travail				assistant de conservation	non	57
HN12	H	35	propriétaire		208000	T4	aide maternel	non	50

[1] Aucune statistique n'existe sur la population du projet, ce sont les informations recueillies sur le terrain qui permettent de dresser ce constat.

[2] Bénéficiaire de l'allocation adulte handicapé.

HN13	F	42	propriétaire		208000	T4	conseillère d'orientation	oui	50
HN14	H	43	propriétaire et travail		250000	T5	praticien médical	oui	34
HN15	F	38	propriétaire et travail		250000	T5	ingénieure	oui	34
HN16	F	50	locataire social	400		T3	sans (AAH)	non	39
HN17	H	27	propriétaire		195000	T3	ingénieur	non	7
HN18	H	43	travail		200000		commerçant	oui	31
HN19	H	32	propriétaire et travail		173500	T3	aide maternel	non	6
HN20	H	25	locataire social (FJT)	400		T1	sans (demandeur d'emploi)	non	3
HN21	F	44	locataire social	380		T3	agent d'accueil	non	9
HN22	F	38	travail	2000	118000		pharmacien	oui	7

Tableau 11. Panel d'habitants rencontrés à Bottière-Chénaie

À Confluence, l'origine sociale des habitants peut aussi être qualifiée d'homogène. Ceci tient à deux facteurs principaux : les tarifs pratiqués à la vente et la location, d'une part, le fait que les propriétaires habitants sont peu nombreux, d'autre part[1]. Se côtoient une large proportion de locataires, quelques propriétaires occupants et quelques locataires du secteur social[2]. Autre différence avec Bottière-Chénaie, Confluence accueille de nombreux emplois dans le tertiaire. La plupart des habitants appartiennent à la classe moyenne intellectuelle et on peut retrouver la composition décrite ici dans la composition de notre panel qui compte, outre quatre personnes travaillant mais ne vivant pas sur le quartier (deux commerçants et deux personnes travaillant dans le tertiaire), quatre propriétaires (contrairement à Bottière-Chénaie, aucun primo-accédant), dix locataires (dont trois travaillent aussi sur les lieux, deux dans le tertiaire dont une en télétravail et un dans le commerce) et trois locataires du secteur social.

	genre	âge (ans)	statut	loyer (€)	achat (€)	appt.	activité	vie associative locale	présence (mois)
HL1	F	73	propriétaire		600000	T4	retraitée (ex femme au foyer)	non	18
HL2	F	23	locataire	840		T2	chargée d'études marketing	non	21
HL3	H	22	locataire	600		T2	étudiant	oui	23

[1] Comme à Bottière-Chénaie, il n'existe pas de statistiques sur les premiers occupants. Le recoupement des informations livrées par les urbanistes de la SPLA et du Grand Lyon, d'une part, par les habitants, d'autre part, conduit à conclure que la majorité des appartements ont été achetés par des investisseurs souhaitant bénéficier de diverses politiques de défiscalisation et qu'ils sont conséquemment loués selon les modalités définies dans ces politiques (loyers plafonnés (très haut cependant) dans les premières années après l'achat pour la plupart).

[2] À l'exception d'un bâtiment géré par Habitat et Humanisme, et comme nous l'a expliqué CL14 qui est chargé d'opération chez un bailleur social, la majorité des logements sociaux de Confluence entrent dans la catégorie PLS, c'est-à-dire la catégorie la plus onéreuse pour les locataires.

HL4	F	28	locataire	760		T2	sans (mère au foyer)	non	12
HL5	F	43	locataire social	700		T4	sans (demandeuse d'emploi)	non	17
HL6	H	36	locataire et travail	960		T3	ingénieur	non	21
HL7	F	20	locataire	550		T1	étudiante	non	12
HL8	H	64	locataire	830		T3	retraité (ex chef d'entreprise)	non	8
HL9	F	51	locataire social	1000		T4	assistance sociale	non	20
HL10	F	59	locataire	750		T2	directrice financière	non	31
HL11	F	42	locataire et travail	1620		T4	consultante développement économique	non	7
HL12	H	38	locataire et travail	800 (appt.) + 2000		T2	commerçant	non	12
HL13	F	35	locataire social	650		T3	attachée territoriale	non	19
HL14	H	73	propriétaire		600000	T4	retraité (ex chef d'entreprise)	non	19
HL15	F	31	travail	1000	60000		commerçante	non	17
HL16	H	44	propriétaire		400000	T4	sans (rentier)	non	29
HL17	H	51	locataire	970		T4	policier (ferroviaire)	non	10
HL18	H	57	propriétaire		500000	T4	retraité (ex diplomate)	non	8
HL19	F	32	travail				commerçante	non	5
HL20	H	26	locataire	730		T2	ingénieur	non	8
HL21	H	57	travail				agent de promotion	non	41
HL22	F	27	travail				chargée de communication	non	21

Tableau 12. Panel d'habitants rencontrés à Confluence

La composition du panel de concepteurs interrogés à Nantes reflète l'organisation du projet à l'échelle urbaine telle que souhaitée par la communauté urbaine, et par la maîtrise d'ouvrage : une petite équipe resserrée sans assistance à maîtrise d'ouvrage thématique, un choix explicite revendiqué et présenté comme une critique de l'expertise (cf. entretiens avec CN3 et CN4). Malgré nos relances multiples, parfois appuyées par les architectes responsables des opérations, nous n'avons pas réussi à obtenir d'entretien avec un seul chargé de mission d'un bailleur social. Toutefois, CN12, chargé de mission chez un promoteur, était responsable d'un programme incorporant une petite part de logements sociaux (en vente en état d'achèvement (VEFA)) au sein d'une majorité de logements destinés à la vente. Ajoutons que CN6 et CN7 sont associés, que nous avons rencontré CN3 à deux reprises – une fois seul et une fois lors de notre rencontre avec CN2, quand il nous a rejoint en cours de discussion – de même que CN8 rencontrée deux fois seule à son agence parisienne à quelques semaines d'écart.

		rôle sur le projet	période
maîtrise d'œuvre urbaine	**CN1**	architecte en chef de la ZAC	depuis 2003
	CN2	paysagiste de la ZAC	depuis 2003
maîtrise d'ouvrage urbaine	**CN3**	directeur de l'aménagement, communauté urbaine	depuis 2001
	CN4	chargé de mission, Nantes Métropole Aménagement	depuis 2009
maîtrise d'ouvrage bâtiment	**CN12**	chargé d'opération, promoteur	2007-2012
maîtrise d'œuvre bâtiment	**CN5**	architecte	2005-2012
	CN6	architecte	2006-2010
	CN7	architecte	2006-2010
	CN8	architecte	2003-2008
	CLN9	architecte	2005-2009
	CN10	architecte	2005-2012
	CN11	architecte	2003-2008

Tableau 13. Panel de concepteurs de Bottière-Chénaie

À Confluence, l'expertise des assistances à maîtrise d'ouvrage est vue comme une plus-value, et la SPLA Lyon Confluence – maîtrise d'ouvrage urbaine – s'appuie sur nombre d'entre elles. On retrouve logiquement davantage d'AMO dans le panel (outre celles rencontrées, chargées de la scénographie urbaine[1], de la programmation et du développement durable, on peut compter un AMO prévention situationnelle et un AMO énergie). Contrairement à Nantes où un seul chargé de mission assure le suivi du projet Bottière-Chénaie pour l'aménageur, la SPLA emploie une petite dizaine de personnes : tandis que le directeur de l'urbanisme suit directement le projet nantais, l'indépendance de la société est forte par rapport aux services municipaux même s'ils sont nombreux à suivre le sujet. Ces deux paramètres se retrouvent dans la constitution du panel. Malgré nos efforts répétés et appuyés par d'autres acteurs du projet (parmi lesquels notre ancien employeur), nous n'avons pu rencontrer qu'une chargée de mission de la SPLA, laquelle a participé au projet dès son démarrage. Au Grand Lyon, les chargés de mission sur le projet Confluence changent souvent et se partagent parmi deux services (urbanisme territorial et direction de l'aménagement). Nous avons rencontré les chargés de mission de ces deux services au démarrage du projet[2] et la chargée de mission actuelle à la direction de l'aménagement. Alors qu'à Nantes nous n'avons pas réussi à rencontrer de chargé de mission travaillant chez un bailleur social, à Lyon nous n'avons rencontré que ce dernier, malgré de nombreuses relances[3]. Ces deux professions se rejoignant aujourd'hui largement dans la pratique quotidienne, nous avons finalement abandonné cette

[1] Notons que la particularité de CL15 est d'être assez inclassable dans notre panel. Initialement rencontré dans le panel « habitants » en tant que personne travaillant sur les lieux, nous avons constaté lors de l'entretien qu'outre diriger sa société de communication située à Confluence, il avait aussi assuré le rôle de maîtrise d'ouvrage sur le bâtiment dans laquelle son agence est installée, et d'assistant à maîtrise d'ouvrage scénographie urbaine sur la partie Sud du projet (pavillons le long de la Saône).

[2] L'un deux ayant depuis évolué vers la direction des relations internationales et étant en charge de « vendre » le territoire à l'étranger, ce qui, compte-tenu du contexte apporte un éclairage intéressant.

[3] On nous a plusieurs fois expliqué que les personnes en charge des projets concernées avaient changé d'emploi. Ayant réussi à prendre des contacts, nous ne sommes jamais arrivé au stade de l'entretien.

quête. Enfin nous avons rencontré deux architectes lyonnais et trois travaillant dans des agences parisiennes dont l'une (CLN9) ayant, rappelons-le, également travaillé à Bottière-Chénaie.

		rôle sur le projet	période
maîtrise d'œuvre urbaine	**CL1**	architecte en chef de la ZAC phase 1	2000-2010
	CL2	chargée de mission, paysagiste phase 1	2000-2005
maîtrise d'ouvrage urbaine	**CL3**	chargé d'opération, communauté urbaine (urbanisme territorial) aujourd'hui au service des relations internationales	1998-2002
	CL4	chargée d'opération, communauté urbaine (direction de l'aménagement)	depuis 2011
	CL5	chargée d'opération communauté urbaine (direction de l'aménagement)	1998-2004
	CL6	chargée de mission SPLA Confluence	depuis 1998
assistance à maîtrise d'ouvrage urbaine	**CL7**	AMO développement durable	depuis 2002
	CL8	AMO programmation urbaine	depuis 2002
	CL15	AMO scénographie urbaine (partie Port Rambaud), maîtrise d'ouvrage bâtiment pour son entreprise	depuis 2006
maîtrise d'ouvrage bâtiment	**CL14**	chargé d'opération, bailleur social	2007-2012
maîtrise d'œuvre bâtiment	**CLN9**	architecte	2004-2010
	CL10	architecte	2006-2013
	CL11	architecte	2003-2010
	CL12	architecte (deux programmes)	2007-2014
	CL13	architecte	2004-2009

Tableau 14. Panel de concepteurs de Confluence

Alors que les habitants rencontrés à Lyon sont pour l'essentiel locataires du marché libre, le panel nantais est plus équilibré avec davantage de propriétaires et de locataires du secteur social, ce qui reflète la sociologie de chaque projet. De manière similaire, les profils des concepteurs traduisent le fait que l'équipe de conception de Bottière-Chénaie est plus petite et a peu évolué entre les débuts du projet et le moment de l'enquête, quand celle de Confluence a à la fois davantage varié et fait appel à de nombreux experts (AMO). Les quatre panels reflètent conjointement la diversité des acteurs impliqués dans chaque projet, comme les similitudes et différences entre les deux terrains, ce qui a permis de récolter un corpus de discours permettant à la fois de saisir la question générale de la production contemporaine de l'urbain, et de distinguer les projets dans ce processus général.

Transition V

La constitution des panels d'enquêtés est à la fois un élément capital, puisque c'est du contenu de leurs discours que dépendent les résultats de cette recherche, et l'un des aspects les plus aléatoires, ou les moins maîtrisables, de l'enquête de terrain. Si nous pensons que la diversité et la relative représentativité des personnes rencontrées garantissent la validité des conclusions de la thèse, ceci renforce l'importance de définir et d'objectiver les autres paramètres dont dépend la scientificité de ce travail. C'est pourquoi – avant de basculer dans vers l'exploitation du corpus de discours recueilli et l'exposition des résultats (chapitre 6 et 7) – nous revenons dans les lignes qui suivent sur ce qui nous permet de passer des discours aux représentations à la fois au plan théorique, au plan de leur recueil et à celui de leur analyse.

Saisir les représentations des acteurs de Bottière-Chénaie et Confluence par leurs discours

La troisième des hypothèses qui soutiennent ce travail pose l'idée qu'il est possible d'accéder aux représentations des acteurs à travers les discours qu'ils portent sur les projets. À partir de la théorie des représentations (cf. chapitre 2) et de travaux portant spécifiquement sur l'action qui consiste à discourir sur l'espace, il est possible de poser que cette hypothèse est valide si :

- les discours ne sont pas des vecteurs neutres d'information mais participent à la construction de la réalité des acteurs (cf. chapitre 5, partie 1.1.1.).
- les acteurs sont « compétents » pour les produire, c'est-à-dire qu'ils sont capables de traduire en discours le sens qu'ils donnent à la réalité (Mondada 2003 ; Segaud 2012).
- il est possible inférer des représentations à partir d'un corpus de discours collecté par une méthode d'enquête de type semi-directive (cf. chapitre 5, partie 1.1.2.).

Il est faut d'abord effectuer une distinction claire entre l'objet (les représentations) et l'outil (le discours) employé pour y accéder. Ceci conduit à reconnaître qu'il est nécessaire de passer par le stade de l'interprétation (Rumpala 2008). Ensuite, il faut d'instrumenter notre interprétation pour qu'elle permette de voir les représentations, c'est-à-dire nous saisir du fait que les discours réfèrent à des domaines de connaissances et de références qui révèlent l'ancrage social et psychologique des individus (Moliner *et al.* 2002). Cette instrumentation s'appuie sur l'analyse conjointe des formes (le vocabulaire) et du contenu du discours. Nous pouvons ainsi comprendre ce qui distingue, voire oppose, ou au contraire rassemble, les représentations de différents groupes sociaux, ici ceux des habitants et concepteurs des projets.

Ces éléments reposent sur le fait qu'outre le fait d'être capable de verbaliser leur rapport à l'espace, les individus auprès de qui nous enquêtons ont la volonté de le faire. Si nous avons défini les acteurs comme intentionnels et stratégiques (cf. chapitre 1, partie 1.1.1.), cette position se questionne dans le cadre particulier de l'enquête (cf. chapitre 5, partie 1.2.1.). Il est difficile, voire impossible, de statuer à partir d'un discours avec certitude sur l'intention qui a précédé. D'abord, parce que plusieurs intentions peuvent conduire à un même discours, et inversement. Ensuite, parce que le langage n'est jamais totalement maîtrisé par le locuteur et qu'il lui échappe toujours au moins un peu. L'interprétation est donc la seule clef possible, ce qui amène à poser les cadres qui permettent l'objectivation des interprétations dont nous livrons les conclusions dans les chapitres 6 et 7. Nous décidons de suivre Jean-Paul Sartre (2011 (1943)) qui la mauvaise foi comme étant l'œuvre d'un dupeur qui se dupe lui-même. Pour notre thèse, que l'enquêté soit de bonne ou de mauvaise foi est alors sans conséquence puisque dans les deux cas ce qu'il dit témoigne de son rapport « véritable » au réel (cf. chapitre 5, partie

1.2.2.). Ce qui nous intéresse est de comprendre et d'expliquer pourquoi nos interlocuteurs nous tiennent plutôt un discours qu'un autre et notamment pourquoi ils se sentent « obligés » de dire certaines choses, c'est-à-dire de justifier *a posteriori* leurs actions ou leurs prises de position de telle ou telle manière.

Pour atteindre cet objectif, notre méthode d'enquête prend une forme différente selon que nous interrogeons les habitants ou les concepteurs. Concrètement, nous confrontons d'abord physiquement les habitants à l'espace réalisé lors de visites libres avant de confronter les concepteurs aux premiers résultats issus de ces visites. Lors de celles-ci, les habitants nous font librement visiter « leur quartier » (cf. chapitre 5, partie 2.1.1.). Cette méthode agit comme une réactivation sensible des représentations qu'ils mobilisent, reconstruisent et *in fine* nous confient. Ils nous livrent ainsi des interprétations de l'image du projet comme de leur propre image, de l'espace urbain, etc. (cf. chapitre 5, partie 2.1.2.). La rencontre avec se double d'un entretien semi-directif immédiatement consécutif lors duquel nous les invitons à nous conter leur parcours résidentiel et à revenir sur certains éléments ayant trait à leur appréhension et leur pratique du quartier (cf. chapitre 5, partie 2.2.1.). Ce second temps nous donne à voir des éléments d'ancrage de leurs représentations et nous permet de saisir leur positionnement vis-à-vis des mots d'ordre et des contradictions de la production contemporaine de l'urbain.
La phase de rencontre des habitants permet d'établir de premiers constats et d'avoir une idée relativement précise de leurs représentations du quartier, du projet urbain mais aussi de ses concepteurs et de leur action. La rencontre avec ces derniers vient ensuite (cf. chapitre 5, partie 2.2.2.). Elle prend la forme d'un entretien semi-directif plus classique qui débute par une demande de narration du parcours professionnel. Cette introduction est suivie d'un échange où nous injectons explicitement dans la conversation les premiers résultats obtenus avec les habitants afin de pousser les concepteurs à se positionner. Le reste de l'entretien suit une grille indicative qui interroge les mots d'ordre de la production ainsi que ses contradictions.

Le principe de récursivité, qui traverse ce travail de part en part, n'est pas seulement traduit dans l'organisation de l'enquête de terrain, il se retrouve aussi dans l'utilisation conjointe d'outils d'analyse de contenu et d'analyse de discours pour guider l'interprétation des propos recueillis (cf. chapitre 5, partie 3.1.1.). Ces outils sont complémentaires puisque permettant de combiner la vision globale du matériau brut, à travers une approche dénotative de ses formes, et une finesse interprétative permettant de mettre en exergue les reconstructions du réel auxquelles se livrent les acteurs, grâce à l'approche connotative des significations et finalement du sens. Ce couplage récursif permet, par tamisages successifs, de voir ce qui, dans les discours collectés, découle de représentations plus ou moins partagées dans les groupes sociaux étudiés. Cette évaluation, appliquée à des extraits thématiques de notre corpus, se fait à travers le prisme de la théorie des représentations (cf. chapitre 2), traduite en une grille d'interprétation répondant à un double objectif d'objectivation de l'interprétation et de passage du discours brut aux représentations (cf. chapitre 5, partie 3.1.2.). Pour ce faire, elle est construite en quatre parties permettant chacune de distinguer des aspects particuliers :

- les niveaux de la pensée sociale, dans une logique d'abstraction croissante : opinions, attitudes, représentations, valeurs et idéologies ;
- les rôles des représentations : informatif, régulateur des rapports sociaux, opératoire ;
- les structures dépendant des représentations : prototypes, scripts, stéréotypes ;
- la structuration des représentations selon la théorie du noyau central : couples normes/attentes et définitions/descriptions.

Ces différents niveaux de lecture sont des clefs d'interprétation. Elles permettent, tout d'abord, de mettre en évidence les rapports que les concepteurs et les habitants entretiennent avec les projets de Bottière-Chénaie et Confluence à partir de différentes entrées, de la matérialité des bâtiments à l'image des locataires du secteur social, en passant par les comportements qualifiés de durables. Puis, elles permettent de saisir les rapports de ces acteurs aux mots d'ordre de la production de l'urbain et aux contradictions qu'ils introduisent.
L'analyse de discours complète cette grille en ouvrant de nouvelles pistes interprétatives et en solidifiant – grâce à une approche non plus d'extraits du corpus mais globale – celles ouvertes par l'analyse de contenu (cf. chapitre 5, partie 3.2.1.). Les quatre outils statistiques employés – spécificité du vocabulaire, analyse factorielle, classification hiérarchique descendante et graphes de similitudes – sont des appuis mathématiques à l'analyse qualitative. L'objectif poursuivi est de saisir le sens à partir de la dénotation des termes employés, ce au-delà de la simple impression sémantique (cf. chapitre 5, partie 3.2.2.). Le recours à plusieurs outils s'inscrit dans la logique qui commande ce travail, soit la solidification de l'interprétation par la multiplication et le croisement de sources et de méthodes complémentaires.

La méthode décrite dans les trois premières parties du cinquième chapitre a été mise en œuvre à Bottière-Chénaie et à Confluence entre mars 2012 et mars 2013. Deux logiques ont guidé le choix de ces projets comme terrains d'études. La première est la correspondance de leurs temporalités avec celle de la thèse (cf. chapitre 3, partie 2.2.). L'enjeu clef a été de pouvoir interroger des concepteurs encore investis et des habitants déjà présents. En l'occurrence, ces acteurs ont été interrogés à une période charnière des projets : la finalisation d'une première phase et le lancement d'une deuxième (cf. chapitre 5, partie 4.1.1.). La seconde logique est que les projets devaient être emblématiques de la production contemporaine de l'urbain, en reprendre tous les mots d'ordre (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.). Les deux principaux critères ont été, d'une part, l'intégration de Bottière-Chénaie et de Confluence dans les stratégies de métropolisation nantaise et lyonnaise[1] – ils sont importants dans leur recherche de capital symbolique et dans leur production de logements pour les classes moyennes – et, d'autre part, le fait que ces deux projets sont des écoquartiers qui déclinent, en reprenant les standards du genre, les principes et les valeurs du développement urbain durable (protection de l'environnement, mixité sociale, participation). Ces deux aspects donnent aux discours récoltés, et aux représentations que nous en extrayons, une portée plus large permettant de discuter de la production de l'urbain et de ses contradictions (cf. chapitres 6 et 7).
Ces deux projets se distinguent sur différents aspects, ce qui enrichit le regard. Une différence importante se situe à la fois dans le type d'occupation des lieux et la sociologie de la population visée qui peut dans les deux cas être qualifiée d'homogène, même si la mixité sociale y est mise en avant. Le projet nantais (cf. chapitre 5, partie 4.2.1.), essentiellement résidentiel, est destiné à des jeunes couples d'employés ou de cadres. Le projet lyonnais (cf. chapitre 5, partie 4.2.2.), qui intègre davantage de commerces, d'équipements culturels et surtout d'immeubles dédiés au tertiaire, s'adresse à une population plus aisée et essentiellement locataire. Confluence est destiné à être un démonstrateur de l'excellence de Lyon (un rôle joué à Nantes non par Bottière-Chénaie mais par l'Île-de-Nantes), ce qui se caractérise par l'organisation régulière de grands évènements et une place importante accordé aux « gestes » architecturaux signés par

[1] Une métropolisation que l'on peut qualifier de « réussie » puisque Lyon comme Nantes voient leurs populations évoluer avec notamment une croissance importante de la part des cadres et particulièrement de ceux travaillant dans les industries dites innovantes (Authier *et al.* 2010 ; Masson *et al.* 2013).

des architectes renommés. Les projets diffèrent aussi dans les rôles joués par ceux qui les ont conçus. Si dans les deux cas, la collectivité est très présente dans les prises de décision, à Lyon c'est un structure indépendante qui est chargé de l'aménagement (la SPLA Lyon Confluence) alors qu'à Nantes c'est l'aménageur habituel de la communauté d'agglomération qui en est chargé. À Confluence, il est fait appel à de nombreux experts intervenant en tant qu'assistance à maîtrise d'ouvrage (développement durable, programmation, scénographie urbaine) alors qu'ils sont absents à Bottière-Chénaie. Ces différences se retrouvent dans la composition des panels d'enquêtés rencontrés sur les deux terrains (cf. chapitre 5, partie 4.3.1. et 4.3.2.) ainsi que dans les discours des acteurs analysés dans les chapitres suivants.

Organisation des résultats

Avant le stade de validation empirique de notre troisième hypothèse, le cinquième chapitre a permis de franchir une première étape qui, en fixant les conditions de production et d'interprétation des discours, ouvre la voie vers l'exploitation du corpus. Les résultats de cette exploitation sont exposés dans le sixième et le septième chapitre.

Ces deux chapitres sont construits selon une même logique, celle de l'exemplification : des thématiques et des mécanismes sont discutés à la fois pour leur intérêt propre et parce qu'ils sont des exemples qui éclairent plus évidemment que d'autres la construction, le contenu et l'usage des représentations. Ces chapitres fonctionnent alors selon une logique en deux étapes, la première étant davantage active dans le sixième chapitre et la seconde dans la septième. La première étape vise à comprendre les représentations des acteurs dans leur contenu d'abord et, ensuite, à expliquer en partie[1] le processus de construction. La seconde étape est un exercice d'interprétation visant à expliquer comment ces représentations servent aux acteurs à se positionner et à agir dans le champ du discours d'une part, de l'action matérielle d'autre part. Le choix de l'exemplification – donc de la non-exhaustivité des thématiques traitées[2] – découle à la fois de la nécessité de sélectionner les éléments les plus pertinents et éclairants pour la problématique et d'un intérêt porté d'avantage sur la compréhension et l'explication générale des processus que sur l'analyse hyper spécialisée de petits faits. Les chapitres 6 et 7 prennent alors la forme d'une alternance entre extraits de discours des acteurs et commentaires interprétatifs. Sans toutefois remettre en cause la pertinence de cette manière académique de présenter les choses, ce choix amène quelques commentaires sur la place et les fonctions que l'on peut accorder au verbatim dans un écrit scientifique.
Le travail d'interprétation, de compréhension et d'explication qui aboutit au contenu de cette thèse peut se définir comme global. Il est – à partir des méthodes présentées dans le chapitre 5, d'une connaissance générale de la production de l'urbain (cf. chapitres 3 et 4) et de l'empirique des terrains d'étude – le produit d'une « incubation » sur le moyen terme (la durée de la thèse). En ce sens il ne se résume pas à un décryptage – à l'aide des outils d'analyse de contenu et de discours – des citations commentées présentes dans les chapitres qui suivent. Comme tout, ce travail d'interprétation est à la fois plus que la somme de ces parties, dans le sens où il les dépasse en termes de profondeur, de complexité et d'intérêt pour la quête du

[1] Même si la logique est bien l'explication compréhensive, l'explication est toujours partielle – dans le cadre de ce travail – puisqu'elle se focalise sur certains facteurs explicatifs (rapports à l'espace, idéologie dominante, etc.)
[2] Le chapitre 6 se veut néanmoins plus exhaustif que le chapitre 7 en explorant de manière globale l'univers de représentations de la ville contemporaine pour ses concepteurs et ses habitants.

sens (Rumpala 2008), et moins que cette somme puisqu'il est aussi moins précis que l'analyse de courtes citations[1]. En ce sens, si sa présentation, souhaitée la plus juste possible, en strates consécutives relève d'une reconstruction nécessaire à sa traduction dans l'organisation linéaire de ce mémoire, elle s'accompagne aussi de son enrichissement par la présentation et le commentaire précis d'une partie des discours qui ont permis son émergence. Dans une recherche de brièveté, ce sont souvent les extraits jugés les plus démonstratifs – c'est-à-dire qui « collent le mieux » au propos ou exposent en quelques lignes une idée partagée – qui sont exposés – quand bien même ce ne sont pas ceux qui donnent le mieux à comprendre l'importance d'une idée ou la manière dont elle est construite, une compréhension qui est le plus souvent liée à une vision plus globale du discours. De plus, sortis du contexte de leur énonciation, ces extraits perdent une partie de leur force démonstrative même si la redondance de citations permet de mettre en avant les régularités. C'est au fond toute la question de l'administration de la preuve qui est en jeu. Avant tout, la rigueur d'un travail scientifique ne réside pas dans sa présentation mais dans la manière dont les résultats ont été construits. C'est pourquoi nous pensons que si l'administration de la preuve se situe dans la connaissance et l'analyse systématique du terrain et notamment, dans le cas de ce travail, des discours des acteurs, les extraits du verbatim, dans les chapitres qui suivent, jouent avant tout un rôle de documentation voire d'illustration du propos[2].

Ainsi, verbatim, tableaux et graphiques sont davantage présents dans le sixième chapitre puisqu'avant de les confronter (chapitre 7), il présente consécutivement l'interprétation des discours des concepteurs (partie 1.) et des habitants (partie 2.) de Bottière-Chénaie et de Confluence. L'enjeu est d'abord de faire apparaître ces représentations, d'ensuite comprendre comment elles s'articulent avec les diverses attitudes et opinions qui en découlent, l'idéologie à laquelle elles réfèrent d'autre part, d'enfin s'interroger sur leurs rôles pour les individus et le groupe qui les élaborent et les manipulent. Avec l'objectif de dégager l'univers de représentations de l'urbain contemporain, est ainsi analysée l'appréhension par les acteurs interrogés de l'idéologie, des mots d'ordre et des espaces produits.

[1] Nous faisons ici explicitement référence aux travaux d'Edgar Morin sur le complexus (2005).
[2] Pareille réflexion concerne aussi les éléments d'analyse de discours présentés, qui occupent une fonction similaire.

Chapitre 6.

Entre adhésion et rejet, l'univers de représentations de la ville contemporaine

1. Les concepteurs et les mots d'ordre de la production urbaine, un rapport équivoque

Cette première partie se concentre sur la mise en saillance des représentations les plus remarquables – partagées par les concepteurs – de la ville contemporaine et de sa production. Plus particulièrement, elle se focalise sur la manière dont le développement urbain durable, les règles et les moyens techniques de sa mise en pratique, la notion de projet et la place des usagers sont envisagés. Il ne s'agit là seulement d'un choix d'exemplification des processus rencontrés. Entamer la restitution des résultats de notre enquête par une discussion sur le développement urbain durable[1] et le projet permet de comprendre le cœur de l'univers de représentations des concepteurs. Ces deux aspects appellent, d'une part, des positionnements vis-à-vis de déclinaisons pratiques et, d'autre part, résonnent avec des considérations théoriques qui relèvent du domaine des convictions donc des valeurs et des idéologies. Il est alors possible de voir les représentations partagées derrière des attitudes et des opinions souvent contradictoires.
D'abord, nous abordons la forme des discours et leur rapport à l'air du temps[2] (partie 1.1.1.). Nous constatons la grande homogénéité des discours et leur faible ancrage dans la spécificité des projets, ce malgré une forte revendication du « local ». Ensuite (partie 1.1.2), nous montrons comment l'appréhension de la notion de projets et le rapport des concepteurs aux futurs usagers de leurs réalisations reflète une vision postmoderne (Harvey 1991 ; Jameson 2007). Nous nous penchons alors (partie 1.2.1.) sur le rapport équivoque – entre rejet et adhésion – que les concepteurs entretiennent avec l'injonction au développement urbain durable et exposons l'éventail des réactions, oppositions ou adaptations à cette injonction. Puis (partie 1.2.2.), nous questionnons les représentations que la généralisation du durable dans la pratique quotidienne de l'urbanisme et de l'architecture – qui se fait essentiellement par la règle et de la technique – influence, c'est-à-dire comment la production est largement appréhendée comme technocratique. Enfin (partie 1.2.3.), nous nous intéressons à l'une des représentations centrales que partagent les concepteurs interrogés : celle d'un travail sous contraintes qui nuit à la qualité des projets comme à leur liberté d'action.

1.1. L'homogénéité d'une vision postmoderne

1.1.1. Des discours uniformes et a-locaux traversés par l'air du temps

Avant de rentrer dans l'analyse des représentations des concepteurs, il est nécessaire de documenter les discours collectés sur lesquels l'analyse s'appuie. Les outils d'analyse de discours (cf. chapitre 5, partie 3.2.2.) sont particulièrement utiles pour les décrire globalement, c'est-à-dire pour identifier à la fois leurs formes (vocabulaire) et leur structuration. Dans une logique de réduction récursive des corpus analysés[3], cette première étape permet de faire

[1] L'expression « développement urbain durable », définie dans le chapitre 4 (partie 1.2.1.) comme désignant à la fois le versant spatial du développement durable et les politiques qui le mettent concrètement en œuvre, est strictement un vocabulaire descriptif, propre aux commentaires et à l'interprétation que nous faisons des discours des acteurs. Elle n'est jamais employée par eux (aucune occurrence dans nos entretiens) et c'est nous qui regroupons les propos qui s'y rapportent sous cette « étiquette ».
[2] L'expression « air du temps » est définie dans le chapitre 4 (partie 1.2.2.).
[3] Du corpus global, qui regroupe la totalité des entretiens retranscrits à ceux qui ne contiennent « que » les discours des concepteurs de Bottière-Chénaie ou Confluence.

apparaître et d'interpréter à la fois la diversité du vocabulaire employé et l'organisation thématique des discours. Si le premier élément donne un indice de la variabilité des représentations, le second renseigne sur les thématiques qui focalisent l'attention des concepteurs donc sur les grands enjeux auxquels il faut nous intéresser pour interpréter correctement leurs discours.

La première étape consiste à décrypter le corpus total à partir de l'étude de la spécificité du vocabulaire employé par les acteurs interrogés puis à partir de l'interprétation des résultats d'un calcul de classification hiérarchique descendante (CHD).

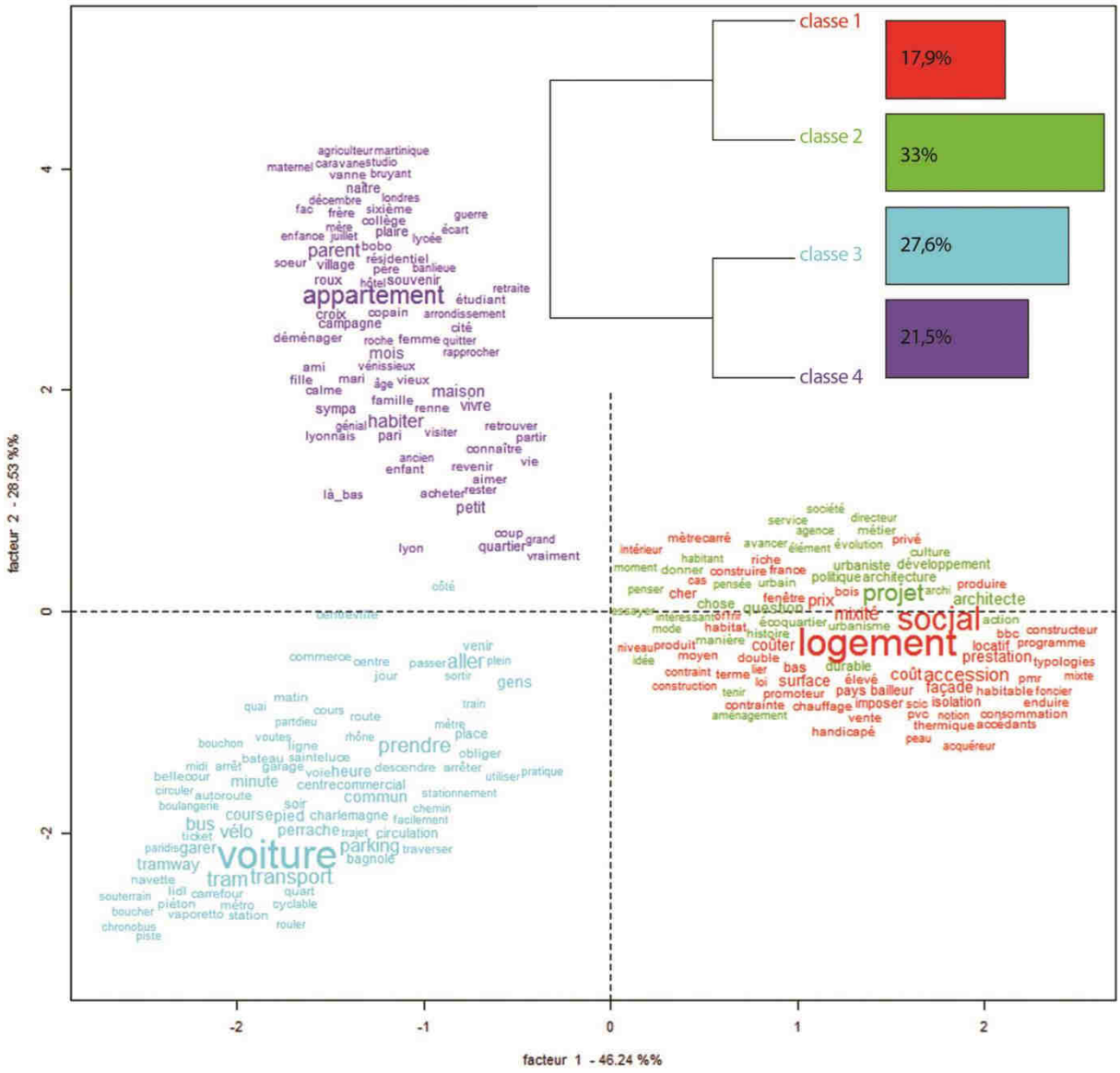


Figure 50. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus total

La CHD effectuée sur la totalité des discours collectés[1] distingue quatre classes réparties sur deux branches[2]. L'étude des AFC et du vocabulaire spécifique associé permet d'interpréter ces

[1] De type « CHD double sur segments de texte » avec des segments de texte à comparer de 12 et 14 mots (le logiciel ne conservant que les éléments communs des deux calculs).

[2] La partie 3.2.2. du chapitre 5 explique comment lire ce type de graphique.

classes. Les deux branches principales distinguent sans ambiguïté les discours des concepteurs (classes 1 et 2) de ceux des habitants (classe 3 et 4). Si ce calcul sur le corpus total ne permet pas d'évaluer finement la structuration des discours des groupes sociaux étudiés – laquelle est révélée à partir de corpus plus restreints –, il permet en revanche de rendre compte de la structuration relative des discours des enquêtés.
Le principal enseignement concerne ici l'homogénéité des discours. Elle est bien plus élevée chez les concepteurs que chez les habitants. Les classes 1 et 2 peuvent être respectivement intitulées « produit » (le vocabulaire correspond davantage aux enjeux pratiques du projet, notamment sur le logement) et « processus » (manière de faire la ville, travail de conception et réflexions sur celui-ci)[1]. Les classes 1 et 2 sont fortement imbriquées et surtout beaucoup plus homogènes que ne le sont les classes 3 et 4 (ce qui se caractérise par leur compacité sur le plan factoriel). Notons qu'alors que l'AFC révèle des différences entre les discours des habitants de Nantes et ceux de Lyon malgré des thèmes de prédilection communs (mobilité, services, etc.), la distinction sur la variable du site est difficile à établir pour les concepteurs à l'échelle du corpus global[2]. Ceci souligne une première fois que les discours des concepteurs sont plus homogènes que ceux des habitants et surtout que, contrairement à ceux-ci, ils ne se distinguent que très faiblement en fonction du contexte local.

Pour affiner la lecture de ces premiers constats, il est nécessaire de nous concentrer sur l'interprétation de corpus plus réduits. Nous analysons d'abord celui qui regroupe les discours de tous les concepteurs. Le premier calcul réalisé est celui du vocabulaire spécifique avec comme variable discriminante le projet sur lequel les concepteurs travaillent. Ce calcul montre que la plupart des termes fortement spécifiques à chaque terrain sont des éléments de pure description : la toponymie et les noms propres en composent une large proportion. Le vocabulaire relatif à des éléments de problématisation des enjeux locaux discrimine les expressions des concepteurs lyonnais et nantais dans une mesure moindre (davantage présent dans les discours des concepteurs de Bottière-Chénaie cependant). Ceci est une première confirmation de l'homogénéité des discours des concepteurs et un indice supplémentaire de celle de leurs représentations.
Le tableau 15 présente les termes les plus spécifiques pour chaque groupe, ce qui illustre ce fort aspect toponymique et descriptif. À propos de Bottière-Chénaie, quelques termes reflètent la gamme de vocabulaire ou les tics de langage de certains concepteurs (« quoi, mec, gens, bagnole ») et, de manière sporadique, les problématiques spécifiques (« abordable » réfère à la politique d'aide à l'accession ; « maison » qualifie les formes urbaines limitrophes et la réalisation d'habitat intermédiaire). Dans les discours des concepteurs de Confluence, les termes renvoyant à des problématiques locales sont plus rares (« niveau » renvoie à la fois au standing du projet et aux différents étages des immeubles lyonnais, « très » peut être interprété comme reflétant le caractère superlatif d'un projet à la vocation démonstrative). Dans les deux

[1] La classe 3 essentiellement à la « pratique de l'espace » (s'y retrouve notamment le contenu des discours tenus durant la visite). La classe 4 est davantage celle de « la réflexion des habitants sur leur rapport à l'espace » (elle inclut à la fois le jugement sur l'espace de vie actuel et l'ancrage de celui-ci dans le récit de vie des enquêtés).
[2] Notons par ailleurs que les termes « ici », « là-bas » et « côté » (le plus souvent utilisé dans l'expression « à côté ») sont des termes sous-représentés dans les discours des concepteurs des deux sites (et inversement fortement spécifiques des discours habitants). Si cette constations renforce l'idée d'une faible différenciation géographiques, elle doit toutefois être considérée avec précaution puisque, contrairement aux rencontres avec les concepteurs, l'enquête avec les habitants est réalisée sur site et comprend une visite qui renforce l'usage de ces précisions géographiques.

cas, ce sont les éléments toponymiques (« Lyon, quai, ruisseau ») ou descriptifs d'éléments de programmation (« parc, deux, loggia ») qui dominent.

Concepteurs de Confluence	Saône (infini), Lyon (infini), Confluence (infini), darse (13,9), SPLA (12,5), autoroute (12,2), loisir (11,7), CL1[1] (10,9), Perrache (10,3), port (10,1), quai (9,8), SEM (9,3), Lyon Confluence (8,9), très (8,6), Presqu'Île (8,4), parc (8,4), CL2 (7,9), Rhône (7,8), niveau (7,6), Ville de Lyon (7,6), Collomb (7,6), premier (7,3), Part-Dieu (7,1)
Concepteurs de Bottière-Chénaie	Nantes (infini), maison (infini), Bottière (infini), Deux (15,9), Bottière-Chénaie (14,3), ruisseau (13,6), pièce (13,5), quoi (12,2), mec (11,2), jardin (10,7), collectif (10,2), gens (10), abordable (8,7), bagnole (8,5), CN1 (8,4), loggia (8), médiathèque (7,3)

Tableau 15. Termes à l'indice de spécificité supérieur à 7 dans le corpus « tous les concepteurs »[2]

La réalisation d'un calcul de CHD[3] sur ce même corpus renforce l'idée d'un discours globalement homogène et très peu dépendant du projet considéré. Les mondes lexicaux qui composent les cinq classes proposées sont ainsi assez fortement imbriqués et les divergences ne croisent que très faiblement la variable qu'est le terrain d'étude (cf. figure 51).

[1] Avant traitement statistiques, les entretiens ont été anonymisés en suivant les mêmes codes que ce manuscrit.
[2] Le choix de l'indice minimal de recensement est ici arbitraire, un résultat similaire est constatable avec des indices de spécificité relativement hauts (au-dessus de 5) puis tend à s'atténuer.
[3] Calcul de type « CHD double sur segments de texte » avec des segments de texte à comparer de 12 et 14 mots.

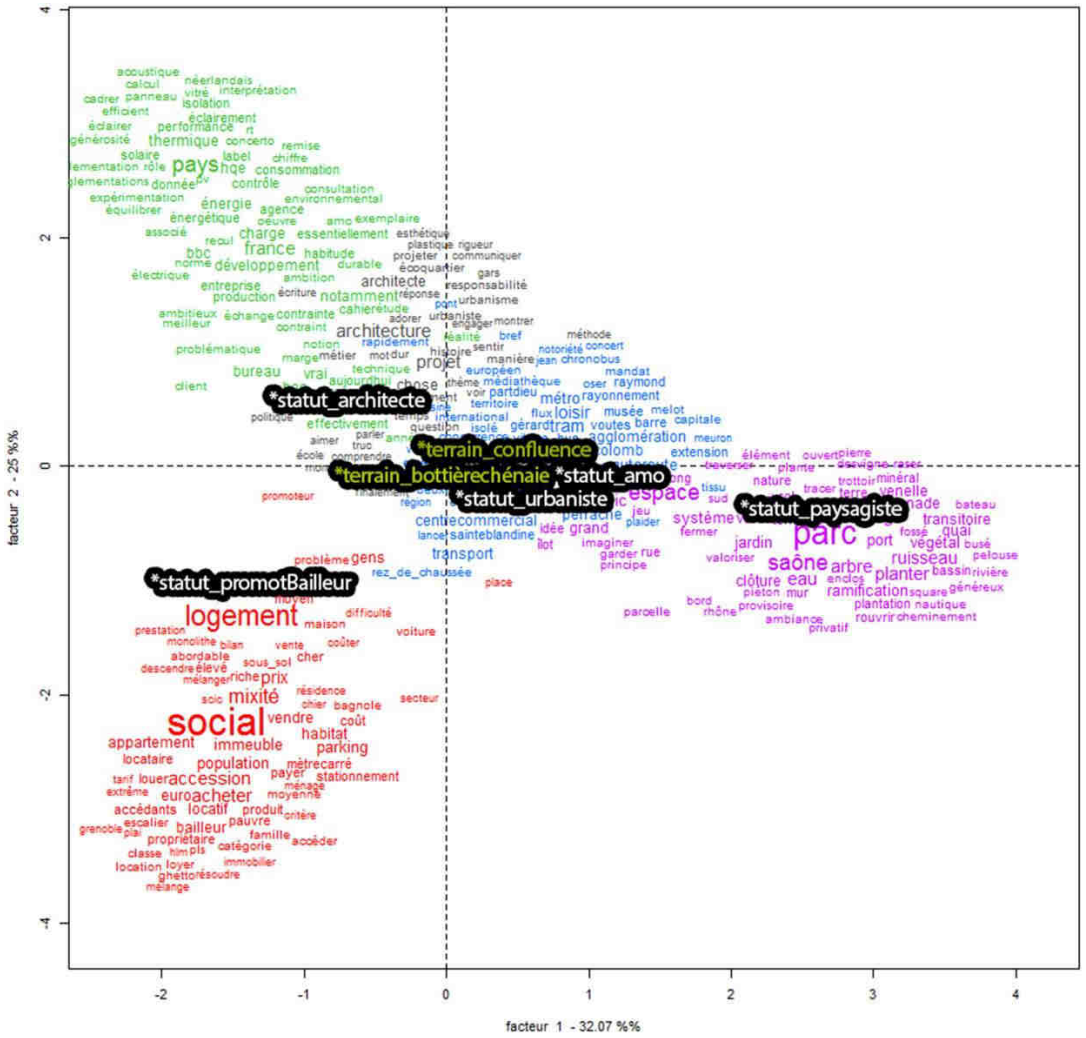


Figure 51. AFC de la classification sur le corpus « tous les concepteurs », superposition des formes et des variables

La variable du terrain d'étude est donc faiblement discriminante. En revanche, les classes sont fortement corrélées à la profession des enquêtés (« statut » dans le codage du corpus). L'AFC dédiée permet d'observer que les urbanistes se retrouvent, avec les AMO, au centre du plan factoriel qui distingue des mondes lexicaux caractéristiques des architectes, des promoteurs et bailleurs et des paysagistes. Nous voyons que c'est la structuration du modèle productif – les paysagistes s'exprimant par exemple davantage sur l'espace public et la biodiversité et les architectes sur le cadre bâti – et les référents professionnels qui conditionnent les discours des concepteurs, tandis que le contexte géographique ne les influence que faiblement. Ce premier constat s'explique notamment par l'homogénéité du groupe social des concepteurs et par le partage d'une culture commune – donc d'un vocabulaire professionnel. L'uniformité des discours des concepteurs semble traduire l'intégration par ces professionnels de la production de la ville de représentations uniformes, à l'image de cette production (cf. chapitre 4).

Réduisant encore l'ampleur du corpus afin d'affiner la connaissance de l'organisation des discours, nous avons calculé les arbres de similitudes des corpus regroupant les propos des concepteurs de Bottière-Chénaie et de Confluence (cf. figures 52 et 53). L'interprétation des graphes confirme la faible distinction des discours des concepteurs en fonction du terrain d'études et montre plus subtilement à la fois ce qui les rapproche et ce qui les différencie.

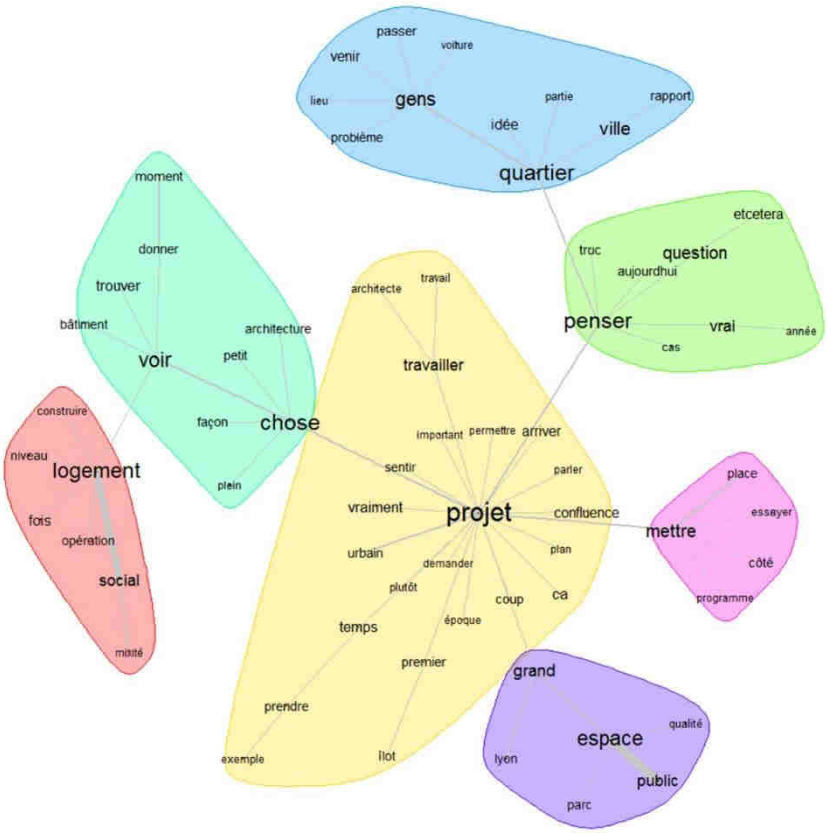


Figure 52. Arbre de similitudes du corpus des concepteurs de Confluence

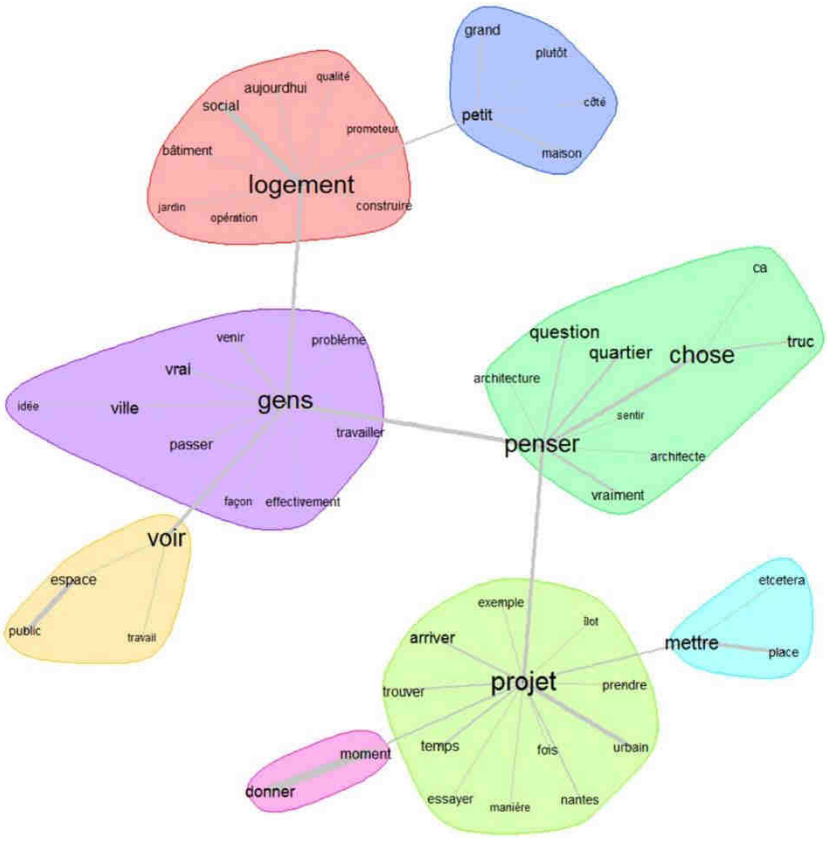


Figure 53. Arbre de similitudes du corpus des concepteurs de Bottière-Chénaie

La lecture des arbres de similitudes[1] fait émerger les pôles principaux autour desquels s'organisent les discours des concepteurs ainsi que les liens qui les lient entre eux. Les graphes mettent en évidence une organisation voisine autour de pôles de discours fortement similaires. Sans surprise, ces pôles rencontrent les grands enjeux pratiques de la conception de l'espace avec au cœur des discours le vocabulaire lié au projet, à la réflexion sur la conception et aux échelles de réalisation. La similarité des formes qui composent ces pôles confirme, elle aussi, la faible distinction entre les discours des concepteurs des deux terrains d'études. Cependant, les arbres de similitudes font aussi ressortir les différences entre ces deux sites. Si celles-ci ne sont pas majeures, elles reflètent le contenu des projets et surtout les manières dont ils sont pensés par leurs acteurs.

À Confluence (figure 52) c'est la question du projet – plus généralement du travail de conception – qui occupe la place centrale. Le terme de projet est ici associé à la fois à la question théorique et générale de la production de l'urbain et au projet urbain particulier dont il est question, deux sujets abordés ensemble alors que Confluence est pris comme sujet pour monter en généralité. C'est autour de la question du projet que s'organisent les discours des concepteurs, avec essentiellement trois pôles secondaires correspondant aux échelles d'emboîtement du projet : la question architecturale (concentrée sur les aspects visuels et le logement), celle de l'espace public (autour de la question du traitement qualitatif des espaces), celle du quartier et de son insertion dans la ville enfin (dont l'enjeu de l'accessibilité et de la mobilité vers et au sein du projet). L'enjeu de l'usage, lié à cette dernière question, est périphérique alors qu'il occupe une place plus centrale dans les discours des concepteurs de Bottière-Chénaie. Notons que, dans les deux cas, c'est le terme « gens » qui s'impose, plutôt, par exemple, que celui d'« habitants » pour qualifier les usagers de l'espace, une information qui n'est pas anodine dans l'objectif de comprendre le rapport que les concepteurs entretiennent à ceux-ci (cf. partie 1.1.2. de ce chapitre).

À Bottière-Chénaie (figure 53), le terme projet, tout en étant un pôle important, est moins central. Les discours s'organisent autour de vocabulaires liés au logement, à l'usage, à la réflexion sur la production de la ville. Cette dernière question est distincte du projet, lequel organise surtout les discours autour du cas spécifique de Bottière-Chénaie. Ceci correspond à une intrication moins forte qu'à Lyon des discours particuliers et généraux sur la question. Il est difficile d'établir l'origine de cette différence. Nous suggérons qu'elle découle du caractère exemplifiant de la production actuelle, davantage présent dans les discours des concepteurs de Confluence, et plus propice à une montée en généralité. Plutôt qu'à des représentations différentes, ces polarités variables correspondent assez largement à ce qui distingue les caractéristiques matérielles et organisationnelles des deux projets, ainsi que la composition du panel d'enquêtés (cf. chapitre 5, partie 4.3.1.). Nous pensons que le nombre d'acteurs impliqués ou le montage opérationnel plus complexe[2] à Lyon conduisent la question du projet à occuper une place plus conséquente dans les discours des concepteurs. À l'inverse, l'enjeu de la production de logement à destination d'une population ciblée peut expliquer le fait que les questions du logement et de l'usage organisent davantage les discours sur le projet nantais. Notons enfin que, à l'exception de la gestion de projet, les questions idéologiques ne participent *a priori* pas à la structuration des discours des concepteurs, ce malgré leur orientation volontaire vers les mots d'ordre de la production de l'urbain lors de l'entretien.

[1] La couleur des halos est aléatoire et n'apporte donc aucune information utile pour l'interprétation.

[2] Ce qui se caractérise notamment par l'appel à de nombreux AMO et le regroupement de cinq architectes par îlot sur la première phase du projet (cf. chapitre 5, partie 4.2.2.).

Les formes associées au développement durable, à la participation ou à la mixité sociale n'apparaissent ainsi pas comme des pôles des discours des concepteurs. Pourtant largement abordés lors des entretiens, ces enjeux apparaissent transversaux, c'est-à-dire se retrouvant dans les différents points évoqués, et non spécifiques à l'une ou l'autre des thématiques abordées. Ceci souligne l'omniprésence des mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain et leur entrée dans une forme de normalité, ils ne se traduisent alors pas (ou plus) en une thématique spécifique. Par exemple, le développement durable est souvent évoqué par les concepteurs lorsqu'ils parlent des contraintes normatives, elles-mêmes le plus souvent mises en avant lorsque ce sont les conditions propres au travail de conception qui sont abordées (cf. partie 1.2. de ce chapitre).

L'homogénéité des discours – et donc leur caractère a-local – mise en évidence grâce aux outils lexicographiques conforte l'impression ressentie lors de la réalisation des entretiens puis au cours de leur retranscription. Cependant, elle semble en première approche entrer en contradiction avec la revendication de la prise en compte des spécificités des espaces aménagés qui traverse les discours recueillis. À Lyon comme à Nantes, les concepteurs responsables de l'échelle urbaine témoignent de leur volonté de traiter les enjeux contemporains en prêtant une attention aigue au contexte local dans ses dimensions spatiales, temporelles et sociales.

> *On va créer… potentiellement on se doit de créer dans un lieu comme celui-ci quelque chose qui va être indissociable de la future image de Lyon en tant que métropole internationale. (…) Donc on travaille l'idée dans les pôles des industries créatives, le marketing des industries créatives. Mais on fait pas une bête traduction des idées marketing, on le met vraiment en liaison avec le tissu local, les formes qui doivent porter ça, l'idée de la ville durable, l'idée aussi d'une continuité par rapport à l'histoire du quartier. (CL8)*

> *C'est-à-dire que là on fait un grand parc et là on construit, ici on construit des îlots qui occupent d'une manière extrêmement forte le territoire. C'est là où la programmation réinterroge le site et l'histoire du site. Elle le réinvente d'une certaine manière, elle le conduit dans une espèce de renouvellement et une reformulation par rapport à ce qui était au départ un terrain agricole, c'est-à-dire un terrain maraîcher en l'occurrence. Donc y a ce double processus qui est lié à cette idée de reconnaissance des conditions du site, du territoire, et après une reformulation par la reprogrammation et par la programmation de l'habitat. (CN1)*

> *Donc y a un projet qui s'inscrit dans une sorte d'histoire et de géographie dite paysagère et qui propose ensuite une qualité de forme urbaine et d'architecture et d'usages. (CN4)*

Les architectes ne disent pas autre chose lorsqu'ils décrivent leur travail de conception. Il s'agirait, selon eux, de s'appuyer sur les particularités locales pour s'inspirer et marquer à la fois matériellement et symboliquement l'intégration – par le clin d'œil (les termes les plus souvent employés sont ceux d'« *écho* » ou de « *résonnance* »), la relecture voire la correction – de leurs productions dans ce qu'ils identifient comme l'identité ou les caractéristiques de l'espace préexistantes à leur intervention. Il s'agit aussi de revendiquer la prise en compte de la multiplicité et de l'emboîtement des échelles d'intervention.

> *On fait une architecture… En fait chaque fois c'est des situations où on se retrouve avec des singularités, que ça soit géographiques, politiques, urbaines, économiques, donc notre travail c'est de faire une synthèse de ces différents composants et de ces représentations du paysage pour proposer une proposition architecturale. Donc on est chaque fois dans des situations qu'on espère singulières et inédites. (CL11)*

La ville existe en fait déjà et elle est le résultat d'un long processus historique de stratification et on doit essayer de la comprendre, l'observer, la voir, et une fois qu'on a pu faire ça on essaye de construire intelligemment avec. (…) Le bâtiment qu'on a fait d'ailleurs je pense en partie prolonge cette idée-là. Les murs matricés sont des évocations des murs de pierre qui existaient avant dans les jardins maraichers, ce sont des évocations, ce sont pas des… (CN6)

On a beau pas être urbaniste ni paysagiste, je me sens tellement et architecte et paysagiste et urbaniste. C'est des choses qui me semblent absolument pas dissociables, parce que je pense que l'âme du projet vient évidemment de la capacité qu'on a à lire un site et de servir de tout ce qui fonctionne, de tout ce qui marche, tout ce qui est beau, et corriger modestement pour faire que tout ce qui va pas aille un peu mieux, ou aille carrément mieux. Donc y a une lecture du site qui est pour moi un élément fondamental. (CL10)

La façon dont on conçoit nos projets… en fait on les conçoit en même temps avec le programme et en même temps en résonance avec le site et souvent l'histoire du site. (…) Et puis toute la relecture du passé pas agricole mais de culture maraîchère du site, parce que c'est un ancien site maraîcher. On l'a pris en compte à travers pour les logements de grandes serres verticales, une serre pédagogique sur le toit du groupe scolaire, l'écriture des façades végétalisées et puis l'ensemble de réécriture de cette grande façade sur mail qui fabrique un signal qui se décline dans le vert réséda qui est utilisé dans les hangars agricoles et puis le rouge tuile, le blanc et le gris ardoise, qui est une sorte d'abstraction, si on peut parler comme ça, des petits quartiers Chénaie à côté, constitués de petites maisons des années 1950 en tuiles mécaniques et en toiture ardoises. (CN11)

Il peut sembler ironique de constater qu'un des exemples les plus explicites de l'uniformité a-locale des discours se situe précisément dans l'éloge des particularités locales – architecturales, historiques et géographiques – des espaces aménagés. Cela traduit surtout la forte intégration de cet élément dans la représentation partagée de ce qu'est un espace urbain souhaitable. La récurrence – dans des termes proches – de l'appel conjoint à des éléments d'innovation ou de contemporanéité communs à l'échelle mondiale, d'une part, et d'identité ou d'histoire locales, d'autre part, révèle l'univers notionnel dans lequel les concepteurs ancrent leurs représentations. Apparaissent ici des éléments qui identifient une intégration forte d'un des principes du postmodernisme, à savoir la conjugaison du caractère novateur ou innovant et de l'adaptation aux particularités – historiques, géographiques, culturelles ou sociales – de l'espace considéré (Harvey 1991 ; Ibelings 2003 ; Jameson 2007). Cette idée, renforcée par l'intégration du développement durable (cf. chapitre 4, partie 2.2.), correspond à la volonté de retourner la vision universaliste du modernisme. Ces représentations partagées prennent à la fois leur source dans le contexte de la conception de l'espace, où l'urbanisme de projet succède à l'aménagement de plan (cf. chapitre 3, partie 1.1.2.) et dans les enseignements reçus lors de leurs études par les architectes. Ceux-ci confient en effet, lors de la partie de l'entretien dédiée à leur parcours professionnel, des références héritées de professeurs plutôt antimodernes. De plus, comme on pourra le constater dans la suite de ce chapitre (partie 1.2.), l'émergence de ces représentations correspond au partage par les concepteurs interrogés de références négatives communes, parmi lesquelles celles de l'architecture et de l'urbanisme modernes sont unanimement partagées. Elle coïncide plus largement à l'importance du thème de l'identité dans les discours politiques et médiatiques (Castells 1999).

Outre leur homogénéité, ces discours traduisent une forte imprégnation des représentations des concepteurs par l'idéologie dominante ou, plus subtilement, l'air du temps. Une imprégnation qui est un sujet de questionnement des concepteurs à propos de leur travail et

qui est explicitement évoquée à de nombreuses reprises dans les entretiens. L'idée générale est celle d'une conception de l'espace fortement influencée par le moment auquel elle se réalise.

> *Moi je pense qu'il y a une question d'époque, on est dans une époque de grande diversité des cultures, des goûts, etcetera, il y a pas de raison que l'architecture y échappe. On n'est pas dans une époque royale, impériale, de culture tout à fait homogénéisée. Donc ça exprime la diversité de l'époque. (…) Y a des effets qui tiennent aux modes de construction, qui sont quand même les mêmes, qui sont répétitifs, y a des effets de mode aussi qui font que tout ça n'est pas si cacophonique que ça. Oui. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est la production, c'est ce qu'on sait faire aujourd'hui. (CL1)*

> *C'est quelque chose qui s'inscrit dans une dynamique de société et donc l'architecture c'est sans doute la mise en œuvre d'inspiration de notre époque. On peut quand même avoir un regard critique, ou distancié, ou régionalement activiste par rapport à ça. Mais de toute façon on se situe avant tout par rapport à un environnement culturel de l'époque. Je crois que quand je parle de contexte, peut-être que l'élément fondateur, plus encore que la géographie, c'est le temps, c'est l'époque, c'est ce que notre société produit comme réflexion. (CL11)*

> *Également de manière très générale on peut dire que c'est très en lien avec les politiques du temps. On a des périodes on sera très orienté sur comme aujourd'hui par exemple l'environnement, y avait une époque on était très orienté sur les déplacements. Donc y a une influence de la politique générale, de la politique nationale, quand je dis générale c'est pas que locale. C'est en fonction des politiques qui sont mises en place que les réflexions sur l'aménagement de la ville sont orientées. (CL5)*

Cette conscience commune ressort clairement des discours des concepteurs. Par exemple, le calcul des indices de spécificité du vocabulaire du corpus total (cf. tableau 16) révèle que la forme « aujourd'hui » est très fortement représentative des discours des concepteurs[1]. Ce terme, issu d'un vocabulaire commun et dont on ne peut faire l'hypothèse qu'il relève d'un vocabulaire professionnel, est essentiellement utilisé lors de descriptions des cadres de la production de la ville.

formes	Concepteurs Lyon	Concepteurs Nantes	Habitants Lyon	Habitants Nantes	nombre d'occurrences
aujourd'hui	infini	infini	-22,3	-25,5	406

Tableau 16. Indices de spécificité de la forme « aujourd'hui » dans le corpus total

Si l'air du temps imprègne bien les représentations des concepteurs, les attitudes que ces derniers adoptent vis-à-vis de ce qui est appréhendé comme incontournable est assez variable. L'adhésion totale est assez rare, même si certains concepteurs font de cette correspondance un objectif même de leur travail avec la volonté d'actualiser les référents urbains afin de les rendre concordants avec leur ère.

> *On est dans la Presqu'île, donc on est en plein dans Lyon mais on n'est pas dans le Lyon traditionnel, ça c'est clair, on est rentré dans notre siècle quoi. C'est le Lyon du vingt-et-unième siècle, c'est tout, c'est aussi bête que ça. (CL15)*

[1] Nous avons envisagé le calcul sur des expressions voisines (« à notre époque », « en ce moment », « de nos jours », « actuellement ») pour confirmer ou infirmer le résultat suggéré par la sur-représentativité d'« aujourd'hui ». Toutefois, le très faible nombre d'occurrences de ces expressions (allant de nul à 29 (« actuellement »)) enlève toute pertinence à l'usage des statistiques qui donnent un poids très fort aux éléments marginaux.

D'autres décrivent l'air du temps comme une fatalité avec laquelle il faut composer et l'évaluent positivement lorsqu'elle est gage d'adéquation avec les attentes des habitants et gage du succès apparent du projet.

> *C'est pas inintéressant et que la vocation globale est plutôt autour du loisir et de la culture. (…) Ça a un côté un peu mode, un peu dans l'air du temps, mais c'est pas grave, c'est pas gênant, c'est assez sympa. La preuve, c'est que ça marche bien, y a plein de gens qui s'y baladent, y a plein de gens qui le font visiter, y a beaucoup de gens qui souhaitent y travailler. Donc c'est un succès on peut dire de ce point de vue-là. (CL12)*

D'autres ont une attitude défavorable et adoptent une posture critique. Le vocabulaire de « mode » qualifie alors péjorativement cette influence. Cette attitude entraîne le plus souvent la critique du poids des mots d'ordre de la production contemporaine sur le travail de conception ainsi que celle du contenu éphémère de ces mots d'ordre qui, comme toute « mode », seraient amenés à se démoder.

> *Et on peut pas aller jusqu'au bout du truc, parce qu'après on est dans l'air du temps, y a pas de pérennité, ouais c'est joli mais c'est à la mode, c'est que de la mode. Et après ce sera autre chose…. Donc faut essayer de s'inscrire dans autre chose, même si forcément on est influencé par l'air du temps, faut pas se mentir. (CN5)*

La question des temporalités de la production de la ville (Tomas 2003) est aussi une préoccupation des concepteurs. En plan large, et quelle que soit l'attitude adoptée vis-à-vis de son influence, la représentation générale de la production de l'urbain apparaît largement influencée par l'époque, elle-même considérée surtout pour son statut de stade ponctuel dans la succession de tendances. Cette première exploration souligne que, au-delà de l'homogénéité des discours et de la conformation des représentations aux mots d'ordre des politiques d'urbanisation de ce début de XXI^{e} siècle qu'ils révèlent, ces phénomènes sont explicites pour les concepteurs qui n'hésitent pas à les critiquer.

1.1.2. Quand les concepteurs se représentent le projet et ses usagers

Ces premiers éléments dévoilent qu'à partir de représentations communes, les attitudes et les opinions varient d'un acteur à l'autre mais aussi qu'elles sont fluctuantes chez un même individu[1]. Ils montrent aussi que la question du rapport aux mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain est plus subtile qu'une simple adhésion ou conformation. Parmi ces morts d'ordre, celui de projet figure en bonne place (cf. chapitre 3) et c'est logiquement que nous le retrouvons très présent dans les discours recueillis. Comme nous avons pu le lire sur les arbres de similitudes, c'est autour de ce terme que les propos enregistrés s'organisent ; en tous cas il est un des pôles centraux des discours des concepteurs. Ceci nous amène aux significations qui lui sont associées, avant de revenir sur la manière dont est projeté l'espace futur, et particulièrement la manière dont il doit répondre aux attentes des futurs usagers.

Comme montré au chapitre 3, le projet peut avoir plusieurs statuts dans la production de l'urbain. Dans les discours des concepteurs, deux statuts lui sont essentiellement conférés, souvent de manière indistincte. D'abord celui de produit : le terme « projet » est alors plus ou

[1] Ce qui est conforme à la théorie des niveaux de la pensée sociale détaillée au chapitre 2 (partie 1.2.4.).

moins employé comme un synonyme d'opération ou de réalisation et désigne strictement l'objet du travail de conception. Ensuite celui de processus : ce sont les discours relatifs à cette seconde acception qui sont les plus révélateurs des représentations. Les idées contenues dans les discours sont proches de la rhétorique du projet déployée par les promoteurs de la notion (cf. chapitre 3, parties 1.1.3 et 1.1.4.). Elles alimentent la contradiction identifiée avec la pragmatique du projet. Nous retrouvons en effet l'idée d'un projet devant s'inscrire d'abord comme un horizon et porter sur le temps long, ceci en contradiction avec la pratique d'un urbanisme temporellement borné par les échéances fixées par les commanditaires et notamment influencées par le renouvellement des mandats.

> *La commande c'était de développer le projet. Moi j'ai eu pas mal d'échanges avec Raymond Barre à l'époque, en lui disant « voilà le projet c'est un certain nombre d'orientations qui sont déjà là. (...) C'est le rayonnement qui compte et ça le projet d'avant le disait déjà, on y souscrit. Mais vous [la mission Confluence du Grand Lyon[1]] nous demandez de mettre en œuvre le projet, c'est pas forcément mettre en œuvre le détail du plan. Le projet, c'est pas le plan. Le projet moi je souscris entièrement, le plan non. Parce qu'il a trop d'incohérence. Donc le plan va évoluer, le plan va changer, mais le plan c'est pas le projet » (...) Et on avait convenu que c'était une démarche de longue haleine, que ce qui était intéressant c'était le projet en train de se faire plutôt que le projet terminé, que c'était pas une opération immobilière, que c'était la ville qui écrit son futur et c'est ça qui est intéressant pour, comme il disait, toute les forces vives lyonnaises, qu'elles puissent s'engouffrer dedans et trouver leur place dans une vision de l'avenir. (CL1)*

Le témoignage que livre CL1, relatif au démarrage du projet Confluence, le conduit à regretter la transformation de cette vision prospective en un travail de réalisation encouragé par la volonté de Gérard Collomb[2] de voir le projet se matérialiser dans le temps de son premier mandat. Ce propos, décrivant un projet-processus, irrigue les discours de tous les concepteurs – même s'il est davantage présent chez les concepteurs en charge de l'urbanisme que chez les architectes. Il s'inscrit dans un idéal de la longue durée et de la souplesse de l'action. Il côtoie des discours présentant le projet comme potentiellement porteur d'une implication accrue des différents concepteurs mais le plus souvent réduit à une superposition d'objets autonomes déclinant les règles d'urbanisme proposées dans les cahiers des charges et brillant surtout par leur autonomie formelle (cf. partie 1.2.3. de ce chapitre).

> *C'est-à-dire que la fabrication du projet un moment donné va être aussi importante que grosso modo les principes mis en place dans le projet. Moyennant quoi, nous, dans le projet, fondamentalement, on ne fait jamais de perspectives… si, on a dû faire trois perspectives au début, super abstraites, extrêmement dures, complètement rébarbatives. (…) C'est-à-dire que le projet c'est un processus et il faut, un moment donné, que des architectes s'inscrivent dans ce processus des maîtres d'ouvrage, et puis le redéveloppent. C'est-à-dire le redéveloppent… y en qui sont extrêmement passifs quoi, qui d'une certaine manière vont pas développer le processus en tant que tel, le laissent comme il est et ne s'inscrivent pas dedans. Et souvent… y a un certain nombre d'architectes qui sont assez passifs par rapport à ce processus. Ils ne sont à la fois pas dans le respect de la règle, parce qu'il n'y a pas vraiment de règle, mais dans une certaine forme de déploiement de la règle. Et ça, on le trouve pas toujours. Et puis, la deuxième chose, c'est que la question, c'est souvent aussi que chez les architectes y a une tendance à l'autonomie. (CN1)*

[1] Structure interne au Grand Lyon qui a précédé la création de la SEM Lyon Confluence (ensuite devenue SPLA).
[2] Successeur de Raymond Barre comme maire de Lyon (cf. chapitre 5, partie 4).

La revendication de l'absence de règle et de la priorité du processus sur les résultats correspondent largement à une opposition aux principes fortement prescriptifs du modernisme. Elle est, pour les concepteurs qui formulent ces propos, une manière de mettre en avant le fait qu'ils ont effectué un travail critique sur ce type de fonctionnement et sont passés à autre chose. Le paysagiste du projet nantais défend même l'idée que cette pensée du long terme est intrinsèque à la pratique de sa discipline et regrette, dans cet élan, que la plupart des opérations d'urbanisme soient trop figées dans le temps et l'espace.

> *C'est l'idée de dire qu'au fond les villes ne se fabriquent pas en un seul morceau, les formes bastides c'est assez rare… Donc ça veut dire que c'est des projets qui sont relativement fermés quand même et y a pas beaucoup d'évolution possible quoi. Et ça je pense que c'est un des travers principaux du montage d'opérations à la française. C'est une question de méthode et de projet qui vient moi je pense directement d'un confrère paysagiste qui s'appelait Le Nôtre et je pense que ça, Alphand et Hausmann, Prost, etcetera, à Paris, c'est toute la culture de cette histoire-là en réalité. Enfin bon, c'est une analyse personnelle. Donc nous, ce qu'on essaye de faire, c'est pour ça peut-être que les paysagistes sont plus investis dans ce genre d'histoires maintenant, c'est parce que, de par la nature du paysage au fond, on est plus habitué à fabriquer des processus que des objets finis. (CN2)*

Ce qui se dessine autour de la notion de projet est un refus de ce qui est perçu comme un certain conservatisme, autrement dit l'idée d'un urbanisme figé, de plan, fondé sur l'application de règles et de principes stricts.

> *C'est des questions de culture. De culture politique, de culture économique, d'histoire aussi propre à la ville, d'histoire propre à la France. Voilà : rationalisme, tendance à la judiciarisation de cette société, emprise du discours juridique… j'ai rien contre les juristes mais ils devraient nous donner des outils utiles aux projets qu'on construit. C'est trouver le bon outil juridique pour mettre en pratique une idée que l'ensemble de la collectivité souhaiterait, alors que ça intervient plutôt aujourd'hui dans l'évolution de nos sociétés comme au contraire un discours d'autocensure permanente. (CL8)*

La représentation qui sous-tend cette idée est celle d'une ville inachevée, ouverte au changement, dont le mode de production adapté serait le projet en tant que processus. Alors qu'est intégrée la représentation du projet évolutif s'appuyant sur le passé pour construire un futur souple et la prévalence de l'horizon de réalisation sur la réalisation elle-même, les réactions collectées contiennent le regret d'un décalage entre le projet rhétorique – processus – et le projet pragmatique – essentiellement limité à la réalisation de produits (cf. chapitre 3, partie 1.1.1.). En effet, à l'exemple de ceux tenus par CN1 et CL8, les discours sur le projet comme processus portent la marque d'une aspiration et d'un décalage avec ce qui est produit. Surtout, ce décalage est manifeste si l'on place ce type de propos en parallèle de la critique formulée par les mêmes acteurs sur la standardisation des espaces, qu'ils associent aux contraintes économiques imposées notamment par les promoteurs et la sur-concentration du travail architectural sur les façades pour mieux vendre (cf. partie 1.2.3.).

La seconde idée associée au projet, et qui correspond largement aux définitions théoriques et scientifiques de la notion (cf. chapitre 3, partie 1.1.3.), est celle d'un mode d'organisation à la gouvernance ouverte associant des acteurs nombreux et divers. Cette idée est à la fois présente à l'échelle générale, pour décrire une production de la ville qui se complexifie à mesure que les acteurs changent, et à l'échelle particulière pour justifier la non prise en compte de certains paramètres ou le non traitement de certains aspects de la problématique de l'espace conçu.

> *Se projeter à la place de l'usager, nous on peut le faire sur des éléments comme ça assez ténus mais qui intéressent la qualité des choses. Mais c'est avant qu'on doit s'en préoccuper, au niveau de la programmation qu'on doit s'occuper de la demande correcte des usages. Donc ça nous échappe beaucoup, ça questionne beaucoup l'urbaniste et le maître d'ouvrage. Il me semble que dans toute la chaîne de production du logement, y a l'urbain qui doit garantir une certaine qualité de vie, la conception du plan masse est essentielle… Et nous, au moment où on arrive, la conception de l'usager se situe à un autre niveau. (…) Quand on dit la prise en compte de l'usager, on pourrait penser que l'architecte dans son projet va répondre de façon complète et globale à la problématique de l'usager. Non, c'est pas vrai, on est qu'une petite partie de la réponse. (CL13)*

Ici introduite comme exemple de la manière dont les concepteurs se servent de la complexité annoncée du projet pour minimiser leur influence sur celui-ci, la question de la place accordée aux habitants et la manière dont les concepteurs les intègrent dans leur projet est capitale pour comprendre ce qui se joue dans la médiation du projet entre les représentations des deux groupes sociaux considérés (cf. chapitre 1, partie 1.2.1.). Le portrait des représentations ne se limite pas à celles qu'inspirent le processus productif et il ne saurait être complet si l'impasse était faite sur la manière dont les habitants sont envisagés par ceux qui conçoivent leurs espaces de vie. Comme l'annonce l'extrait d'entretien avec CL13, nos entretiens font ressortir chez les concepteurs un net refus de projeter les futurs habitants et leurs usages, ou encore de se mettre à la place des usagers à venir. Ces déclarations de refus ou d'inconsidération, comme les justifications associées, renseignent sur les représentations que se font les concepteurs de leur métier et, plus généralement, de la manière dont ils se figurent leur rôle social.
L'une des premières idées avancées pour justifier cette non-projection se situe dans le refus du modernisme et de son caractère à la fois universaliste et comportementaliste. La projection est associée à la fois à une action d'orientation fonctionnaliste et à une vision uniforme d'un homme dont il faudrait faire le bonheur, y compris contre son gré. Outre le modernisme, c'est aussi en quelque sorte la conception spatialiste de l'aménagement qui est mise en cause. Mise en cause seulement, pensons-nous, puisqu'il ne s'agit pas ici d'orienter les comportements sociaux par l'organisation de l'espace matériel, mais de faire en sorte qu'ils s'installent « librement » en fonction des potentialités offertes. Ici s'amorce la vision d'un homme libre de ses choix et en capacité de s'approprier son espace comme justification d'une non-projection.

> *Je pense que notre rôle d'urbanistes est bien sûr d'abord d'être à l'écoute, mais d'organiser, de contribuer, parce qu'on est jamais qu'un des acteurs parmi d'autres, de contribuer à l'organisation de l'espace urbain avec le souci de le rendre praticable par les uns et les autres, par tout le monde, mais on planifie pas la vie des gens. Je veux dire, il y a une pudeur, y a un moment où le public, la société, s'empare des lieux, s'en sert à sa façon, met des clôtures là où on pensait qu'il y en aurait pas. C'est normal, je suis pas dans l'optique corbuséenne de l'homme nouveau et je lui apporterais pas sa bouteille de lait tous les matins avant sa gymnastique ou après sa gymnastique. Donc on n'est pas… enfin moi je suis pas du tout dans une attitude d'agir sur les comportements mais de permettre, d'offrir, offrir c'est un peu hypocrite, mais de réunir des conditions qui permettent les usages dont on ne sait pas la limite d'ailleurs, qui ne sont pas que fonctionnalistes quoi. Donc après les gens s'en emparent, viennent, viennent pas. (CL1)*

Dans la continuité du rejet des préceptes du modernisme, une autre justification avancée consiste en le refus de catégoriser les usagers en fonction de leurs origines sociales. La motivation est à chercher du côté de la revendication égalitaire. Ainsi, la représentation de la

projection est associée à l'idée de traitement distinct des différentes catégories de population, option qui est refusée alors que l'adhésion à la valeur mélange et à l'idée de mixité est forte[1].

> *On ne peut pas la [la place de l'usager] projeter, en fait on le connait pas. C'est très compliqué de projeter. Enfin je dis ça un peu en boutade mais, pour moi, c'est pas très différent en termes d'architecture, en termes de conception, de savoir qu'on fabrique du logement pour de l'accession, pour du locatif social, ou pour des opérations de renouvellement urbain. C'est toujours des logements, donc les qualités sont les mêmes. Les mêmes en termes d'usages, de ventilation du logement, d'éclairement d'un logement, de comment aujourd'hui on peut offrir suffisamment de générosité dans un logement, quel est le plus qu'on peut apporter aujourd'hui dans un logement au-delà de sa fonction de base ? (CLN9)*

> *Nous on dit tout le temps ça, on fait du logement pour les promoteurs et on fait du logement pour les sociétés d'HLM et nous on ne fait pas la différence. Nous on dit que les gens habitent de la même façon qu'ils soient pauvres ou qu'ils soient riches. (…) Mais de toute façon je m'en fous. Après c'est pas mon problème. (CN7)*

Le refus de projeter les futurs usagers se heurte donc à un écueil : les logements et les bureaux – comme du reste les espaces publics ou les équipements – sont bien projetés en fonction d'un usage programmé. Le plus souvent, la programmation des usages se fait par le cahier des charges et est donc laissée aux commanditaires et maîtrises d'ouvrage. Et, comme le suggère CLN9, la réponse à cette programmation découle de considérations techniques et architecturales « maitrisées », c'est-à-dire uniquement issues de représentations, plus ou moins partagées par les concepteurs, de ce qu'est un espace « de qualité ». Le refus de projeter les futurs habitants fonctionne pour les concepteurs comme une justification à l'acceptation de la standardisation de leur production (cf. chapitre 4 et partie 1.2.3. de ce chapitre).
La critique d'une décision sur la forme des espaces (ici le logement) laissée aux acteurs économiques et la critique de la projection des habitants dans des modèles côtoient parfois la troisième raison avancée pour justifier le refus de projeter : la nécessité de faire confiance aux habitants dans leurs capacités à s'approprier les espaces.

> *Mais sauf que quand on dit en général « les gens ont besoin de ça », qui nous dit ça ? C'est pas les gens, c'est les promoteurs. Et les promoteurs nous disent « ils ont besoin de ça » et « ça », c'est le logement qui existe depuis 40 ans, qui coûte tel prix et qui répond à telles normes, voilà. Ça, pour moi, ça n'a aucune valeur. Après ce que tu dis c'est « bah oui mais c'est qui les gens ? ». Parce que moi quand on me dit « mais vous savez les gens », je dis « attendez, moi aussi je suis un gens et je pense pas ça, ma voisine non plus, donc faut arrêter ». Et les gens souvent, si on parle comme ça, n'imaginent pas la vie qu'ils pourraient s'offrir. Ils ne s'offrent pas le droit, ils ne se donnent pas cette liberté là, parce qu'ils n'ont pas eu la chance de faire des études, la chance d'être cultivés, la chance d'avoir la confiance suffisante en eux, enfin tu vois… Donc moi j'ai juste confiance en tous, y compris en ceux qui sont empêtrés dans des réflexes de vie. Je pense que même ces gens-là, si on peut dire ces gens-là, tout le monde est capable d'intelligence par rapport à sa propre vie et d'invention. (CN8)*

Derrière cette promotion de l'appropriation, voire de l'invention habitante de l'espace, il y a la croyance en la valeur « liberté » – une croyance nécessaire à la pratique de l'urbanisme selon Denis Martouzet (2002b) – et son transfert vers la représentation d'habitants libres de choisir où ils vivent et comment ils occupent l'espace. Il y aussi la représentation de l'espace comme

[1] Cette proposition est explicitée dans les lignes suivantes et traitée sous un autre angle dans la partie 1.2. du chapitre 7.

une étendue matérielle vierge qu'il serait possible de modeler selon ses motivations. C'est encore ici le concepteur qui sert d'autoréférence en projetant son propre rapport à l'espace sur un habitant théorique, capable et désireux de s'approprier l'espace. Cet auto-référencement est d'ailleurs mis en exergue par certains enquêtés qui affirment leur incapacité à décrire ce qu'ils considèrent être un bon espace en dehors de leurs propres goûts. Reste donc la représentation partagée qu'un « bon » espace doit être ouvert à l'appropriation.

> *Donc c'est surtout pas figer l'usage mais faire en sorte que le choix laisse la place à l'usage. Ça c'est pas simple, parce que quand on va demander ça aux concepteurs je sais même pas s'ils sont capables de répondre. C'est très compliqué ça j'ai l'impression pour beaucoup de concepteurs… Et puis parce que certains ont une culture du formel qui est encore très pointue. Desvigne en fait partie, quand tu regardes son plan masse, il est hyper formel, il est esthétique, il est pas usage du tout. Et là, on va re-consulter les concepteurs pour que ça se réinterroge tout ça, c'est pas simple. (…) C'est pousser la réflexion pour que finalement on se mette à la place de celui qui vit dedans sans trop contraindre l'espace, parce que sinon après ça va à l'envers. Voilà, après moi j'ai pas du tout de règle. Je saurais pas te dire ce que c'est qu'un bon espace, ceux que j'aime bien c'est ceux où je suis bien moi. (CL7)*

> *En fait, le futur usager on le projette pas parce qu'on le connaît pas. En fait, on propose un espace qui a des potentiels et après le futur usager l'utilise comme il le veut. C'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait des possibles dans les espaces et après l'espace devient quelque chose en dehors de nous. Mais on projette pas l'usager dans un espace. On n'a pas le droit, parce qu'on n'est pas le futur usager. Donc on essaye de dessiner les espaces les plus justes possibles, avec de la lumière, avec des qualités et avec des possibles. (…) Donc nous on s'arrête vraiment à la qualité de ce qu'on peut produire en termes de matière, de lumière, de relations au site. (CN11)*

Plus critique encore, CL4, urbaniste du Grand Lyon, considère que sur le projet Confluence le fait de s'interroger sur les besoins, les motivations ou les envies des habitants étaient secondaires et que, dès lors, ceux-ci étaient limités à une fonction de récepteurs passifs de la vitrine métropolitaine lyonnaise.

> *On n'a pas tellement réfléchi aux besoins des gens qui viennent habiter sur ce quartier-là, c'était l'envie de faire un grand coup de pub pour la ville de Lyon. Ça, c'est mon côté critique aussi. Mais du coup, effectivement, les remontées des gens on les écoute pas trop, on veut pas être embêté avec ça. Ils essayent d'impulser une dynamique de projet urbain, on parle de concertation, d'exemplarité, mais finalement les gens ce qu'ils font remonter, leurs besoins, « bah ils sont qu'à suivre hein, là on est dans un grand projet urbain, on n'est pas n'importe où quoi ». J'ai l'impression que c'est traité comme ça. (…). Ils [les habitants] sont un peu instrumentalisés du coup, c'est le sentiment que j'ai eu en lisant tous ces articles dithyrambiques sur l'arrivée des premiers habitants à la Confluence, « enfin », « ça prend forme », etcetera. Je me disais « mais les pauvres gens qui arrivent là, qui se font prendre comme ça dans une comm' terrible, ça doit être assez particulier ». (CL4)*

De fait, les concepteurs, particulièrement les architectes, projettent bien de futurs usages, une future occupation de l'espace, mais ils le font par défaut en se concentrant sur les dimensions matérielles de l'espace. Même si elles sont rares, certaines parties des entretiens permettent de voir apparaître l'usage qui est projeté, souvent parce qu'il est appréhendé comme négatif. Par exemple, de nombreux discours contiennent les traces explicites de réflexions sur la forme de l'espace dans le but d'empêcher certains usages. Comme dans l'exemple ci-dessous, ces usages sont souvent ceux qui pourraient nuire au caractère photogénique des bâtiments, c'est-à-dire, par ricochets, à l'image du concepteur.

> *Donc on a fait ça comme ça. Après nous, là où on est intervenu, c'est qu'on voulait absolument que ces figures-là, urbaines, soient comme des enclos, c'est-à-dire qu'ils sont cernés de murs, il y a une espèce de continuité entre le volume construit et le mur qui va enclore le jardin privatif par exemple. On tenait absolument à cette continuité là, de manière à éviter l'écueil des petites palissades pas terribles de jardins. Donc le mur est toujours un mur construit, un mur urbain, un mur maçonné. (CN6)*

Finalement, l'usager que les concepteurs disent se refuser à projeter occupe pourtant bien les lieux. Cela dit, si ses attentes ou besoins sont bien définis, c'est-à-dire, d'une manière ou d'une autre, projetés, ceux-ci sont ceux de la figure relativement indistincte du client, qu'il soit propriétaire occupant, locataire du marché libre ou du secteur social, personne travaillant sur place ou simple visiteur de passage. Soit un destinataire-type répondant à un usage simpliste déterminé par les bailleurs ou les promoteurs essentiellement en fonction de considérations économiques. C'est un destinataire qui a toute latitude dans l'appropriation de l'espace si celle-ci reste dans les limites du règlement (de copropriété ou de l'espace public) ou plus simplement dans une conception du « bon » comportement. Les rares fois où les habitants sont considérés autrement que comme des clients ayant vocation à s'approprier ce qui leur est « offert » se profilent lorsque, justement, ils se l'approprient, mais d'une manière non souhaitée. Ils sont vite considérés comme de « mauvais élèves », par exemple s'ils ne se plient pas aux « bonnes pratiques » du développement durable (cf. chapitre 7, partie 1.1.2.) ou s'ils sont vus comme perturbateurs ou râleurs dans le cadre des procédures de participation (cf. chapitre 7, partie 2.1.1.). Ce regard négatif se retrouve aussi dans les questionnements sur le devenir du projet, questionnements que certains concepteurs refusent.

> *Non. Non, parce que… La première raison, c'est que c'est fini pour nous, donc on n'a pas de rapports directs. Après, ce qui est compliqué c'est que les qualités ne sont jamais complètement neutres, donc elles génèrent aussi un certain nombre de contraintes. Donc à quel moment ces qualités, ce qui est important, sera pas dévalué ? À quel moment les qualités proposées sont réellement significatives ? C'est très compliqué d'avoir des retours qui ne soient pas simplement un peu épidermiques. C'est pour ça qu'il y a des chercheurs je suppose [rires]. (CL11)*

> *Après, effectivement, nous pour prendre des photos on préfère que ce soit clean. Et puis tout le monde préfère que ce soit clean et ça énerve tout le monde voir un gadjo sortir avec sa vieille BMW kitée du parking en faisant un dérapage. Donc c'est pas l'image qui est souhaitée mais en même temps c'est une réalité du quartier donc autant qu'elle s'affiche. Politiquement, on n'aimerait sans doute pas voir ça mais si elle est là elle est là. Nous à la rigueur en fait c'est même plus notre problème. Y a un moment où on donne les clefs du bâtiment et puis terminé. On va pas se poser des questions de l'ordre de la morale par rapport aux futurs habitants du bâtiment. On évacue les questions morales sinon on devient fou. (CN11)*

Dans la plupart des discours, l'usager demeure un client dont les attentes et les besoins sont formulés et formatés par et pour les promoteurs. Nous observons là un paradoxe supplémentaire dans les discours des concepteurs : le refus de projeter, pourtant pensé sur des bases antimodernes, se traduit par l'acceptation *de facto* de la standardisation des espaces, soit un défaut typiquement associé au modernisme.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule référence négative à laquelle font appel les concepteurs dans les discours qu'ils nous livrent. Lorsqu'ils évoquent les principes du développement urbain durable, architectes et urbanistes font régulièrement appel à deux références négatives : l'habitat pavillonnaire d'une part, l'urbanisme moderne d'autre part (cf. chapitre 4, partie 2.1.1.). L'on peut d'ailleurs considérer qu'une partie de l'adhésion des urbanistes et des

architectes au projet de la ville durable vient du fait qu'elle se présente comme un retournement de ces deux figures repoussoirs. Et si la revendication de l'insertion des particularités du territoire dans la conception des bâtiments et des espaces publics se construit comme un contre-pied de l'urbanisme moderne, c'est aussi largement le cas de la mixité sociale. L'emploi du terme « *ghetto* » est ainsi courant chez les professionnels de la ville comme le remarque Paulette Duarte (2000) pour qui ce terme est caractéristique de l'univers de représentations associé aux grands ensembles. Il y est afférent à celui du « *destroy* », de « *l'hétéroclite* » et du « *vide social* » (ibid.). Ce terme est caractéristique de ce que les concepteurs se représentent comme un état d'esprit et un mode de vie particulier, soit ceux d'habitants qui seraient, plus qu'ailleurs, individualistes, non mobilisés et non mobilisables. Ce qui est un premier indice d'une représentation stéréotypique des habitants issus des classes populaires[1].

> *Mais si on se contraint pas à faire de la mixité, qu'on fait des quartiers en disant « voilà, là on va mettre tous les HLM », on a vu ce que ça a donné, c'est parfait, ça fait des ghettos (…) La mixité, je pense que ça permet aussi à tout le monde, aussi bien aux gens qu'on catalogue comme étant logement sociaux d'être tirés un peu vers le haut en voyant comment fonctionnent les autres, mais aussi aux gens qui habitent à côté de se dire que les logements sociaux c'est pas forcément que ce que je décrivais de façon un petit peu trash tout à l'heure. (CN8)*

> *C'est vrai que j'ai toujours été là-dedans, de dire « faisons de la mixité sociale dès qu'on peut ». Mais c'est pas à la Duchère qu'il faut en faire. Enfin si, il faut en faire aussi, amener d'autres populations, du coup là c'est amener des populations un peu plus riches, enfin qui sont moyennes, qui justement peuvent accéder mais qui n'ont pas les moyens d'accéder au centre-ville. Est-ce que c'est de la vraie mixité ça ? Oui, en quelque sorte c'en est mais… (CL3)*

> *Bah c'est une nécessité. Je pense que… je sais pas la mixité est une bonne chose mais en tous cas la ghettoïsation certainement pas. Donc si on veut pas de ghettos, bah il faut penser mixité, à moins qu'on ait d'autres choses à proposer. En tous cas on sait que les ghettos marchent pas. Maintenant la mixité peut prendre beaucoup de formes différentes. Mais c'est vraiment une nécessité, c'est une réflexion qui appartient aux urbanistes, aux politiques, aux architectes, aux bailleurs sociaux, aux financiers qui financent la ville, etcetera. Y a un chantier là. (CL11)*

Face au constat de l'échec de quartiers monofonctionnels et socialement homogènes, la mixité serait une évidence, une valeur et une norme à laquelle il ne serait pas possible de s'opposer. Lorsque, lors des entretiens, nous interrogions les concepteurs sur les bienfaits de la mixité sociale ou que nous soulevions ses zones d'ombre, il nous était souvent renvoyé de l'incompréhension ou l'impossibilité de se positionner contre. La mixité est présentée comme dépassant la simple référence à loi SRU ; les concepteurs y mêlent la nécessité d'une mixité fonctionnelle et elle est défendue comme un caractère intrinsèque à l'urbain, avec parfois la référence, connotée positivement, à la ville traditionnelle ou à l'habitat haussmannien.

> *Bah on peut pas être contre. On peut pas être contre, on a horreur des quartiers… (…) Moi j'aimais bien la mixité sociale verticale comme les logements haussmanniens, c'est ça qui fait la ville. (…) Moi j'ai dû mal à penser qu'on puisse être contre la mixité sociale, pour moi c'est tellement un truc évident… (CN7)*

[1] Rappelons que nous avons défini les stéréotypes comme des portraits schématiques que les acteurs membres d'un groupe social attribuent aux membres réels ou supposés d'un groupe social qui peut être le leur (auto-stéréotype) ou un autre (hétéro-stéréotype) (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).

Ce qui est important, c'est l'idée de mixité… en fait faudrait changer les mots, parce que tout le monde se trompe tu vois. Moi, ce qui m'importe c'est que dans un même immeuble il puisse y avoir des gens venus de milieux sociaux, culturels, ethniques, confessionnels, enfin tout, qui soient différents. Qu'ils puissent y avoir deux voisins de cultures différentes qui se parlent. Comment dire ? La ville c'est l'autre. C'est plus cette idée-là, c'est qu'on est pas dans l'entre soi mais on vit avec l'autre, les autres, dans toute leur complexité, toute leur diversité. Et effectivement la catégorie sociale ne fait pas l'autre, c'est pas le seul critère de différence, c'est pour ça que je suis critique par rapport à l'idée de mixité sociale. La mixité sociale c'est un des critères de mixité parmi tout ce qu'on pourrait lister. (CN8)

Et pareil, c'est très difficile, c'est même beaucoup plus difficile de mettre des riches chez les pauvres que de mettre des pauvres chez les riches. Et pourtant ce serait un peu normal qu'il y ait un minimum de mixité. Le problème c'est laquelle on fait et comment les gens se rencontrent. Ça, c'est aussi des dispositifs sociaux qui sont mis en place, soit des sociaux publics, centres sociaux, etcetera, soit par des associations, des structures privés. Ça, ça dépend de la mobilisation des gens, parce qu'après c'est comment faire vivre une ville où les gens se rencontrent. Le sujet il est plutôt là que de construire, mais est-ce que les habitants se rencontrent ? (CL5)

Dans une ville, pourquoi il faut faire de la mixité ? [rires] Bah, parce que et ça a été montré depuis les années 1960, quand on essaye de faire des quartiers pas bien mixtes ça marche pas bien. Vous avez remarqué non ? [rires] On en revient quand même… Et je trouve que c'est plutôt sain de tendre vers des objectifs de mixité d'usages et de population et de métiers, enfin de métiers dans le sens habitat, équipements et bureaux. C'est de la ville qui fonctionne. C'est de la ville qui fonctionne humainement, hein. (…) Donc on tend vers le maximum d'humanité et de partage et ça, ça ne se passe que si on arrive à maîtriser le mieux possible et ça minimise les tensions, parce que les gens se connaissent, ils arrivent à se connaître et ils ont plus peur les uns des autres. Ça fonctionne comme ça. (CL6)

Coexiste avec cette attitude favorable une attitude défavorable qui est formulée non pas vis-à-vis des valeurs « mélange » ou « égalité »[1] ou des représentations de la mixité comme un assemblage supposé harmonieux ou nécessaire de personnes[2], mais vis-à-vis de sa revendication dans les projets, qui est perçue comme incantatoire ou trompeuse. Nous voyons apparaître la critique de projets qui, malgré l'affichage de la mixité, sont plutôt socialement homogènes, appelant l'idée qu'il faudrait aller « plus loin » ou qu'on ne saurait se contenter de l'indicateur du pourcentage de logements sociaux pour réellement produire de la mixité. Nous voyons ici poindre les critiques de l'affichage et du recours aux indicateurs (dont le pourcentage de logements sociaux), une forme de critique que l'on retrouve, comme nous le décrivons dans la partie suivante (1.2.), à propos du la production de la ville en général.

En fait le problème c'est que je pense que la mixité sociale faut que ce soit un truc à petites doses. (…) Je veux dire, un moment donné, de toute façon c'est des pauvres que vous mettez ensemble. Parce que même les gens qui ont acheté, qui sont propriétaires dans le truc, c'est de primo-accédants, c'est des gens qui en fait sont juste au-dessus, et encore même pas, c'est les mêmes que ceux qui pourraient habiter dans les HLM. C'est les mêmes, donc c'est pas de la mixité sociale. (CN5)

Maintenant la mixité peut prendre beaucoup de formes différentes. Mais c'est vraiment une nécessité, c'est une réflexion qui appartient aux urbanistes, aux politiques, aux architectes, aux bailleurs sociaux,

[1] Rappelons que nous avons défini les valeurs comme des objectifs ou des fins individuellement et socialement préférables qui permettent de générer des représentations qui leur sont conformes (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.).
[2] À qui elle serait bénéfique puisque garante d'un meilleur fonctionnement social, voire d'ascension culturelle et sociale.

> *aux financiers qui financent la ville, etcetera. Y a un chantier là. (…) De toute façon c'est jamais assez fort et assez bien fait. Là-dessus les clivages sont tels qu'il faut être volontaire, résolu, créatif, pour apporter des vraies solutions. Voilà, y a du travail à la fois de réflexion et aussi très concret pour mettre ces valeurs en place. (CL11)*

À l'instar de l'intégration des particularités locales, la mixité sociale se présente comme une tentative de ne pas reproduire les erreurs du passé sur l'enjeu du mélange de population, avec les grands ensembles comme démonstration de ce qu'il ne faut pas faire. Cette mixité est, à Confluence et à Bottière-Chénaie, toute relative (cf. chapitre 5, partie 4.2.), ce que critiquent certains concepteurs qui tous adhèrent à l'idée que le mélange est nécessaire. L'idée exprimée est généralement celle que la proximité spatiale entraîne la mixité sociale et que la fréquentation de classes sociales différentes est bénéfique à tous. Il s'agit à la fois de la poursuite de l'idéologie spatialiste et d'une vision assez brutale des classes populaires qui auraient besoin des classes supérieures pour mieux vivre. Plus généralement, on observe un discours qui fait essentiellement appel à des valeurs comme la solidarité ou l'égalité et qui, comme nous le développons par la suite (cf. chapitre 7, partie 1.2.), s'accommode très bien de la réalisation de projets destinés essentiellement aux classes moyennes, finalement peu mixtes, voire socialement excluants, et incluant très peu de pauvres.
Par ailleurs, nous constatons, comme Paulette Duarte (2000), que les architectes et les urbanistes interrogés partagent la représentation stéréotypique de futurs habitants comme des êtres individualistes faisant passer leur confort avant l'intérêt général et adoptant une posture de rejet de la valeur mélange et, à l'inverse, d'adhésion à celle de l'entre soi. De fait, ils projettent la mixité sociale comme source probable de frictions et proposent des pistes pour adapter le projet et « gérer » la mixité afin de limiter confrontations et conflits.

> *Voilà pourquoi on essaye de faire quelque chose de raisonnable. C'est-à-dire que pour réussir cette mixité, il faut justement éviter cette confrontation. Donc la chose à ne pas faire, on est tous arrivés à cette conclusion-là, c'est de mettre du social mélangé dans la même cage d'escalier avec du logement libre. Quand on parle de mixité, eh bien dans un immeuble il y a peut-être une montée qui est en logement social avec ses propres locaux d'ordures ménagères, locaux communs, etcetera, où là c'est réglé par un bailleur avec un règlement intérieur, qui sait faire un peu gendarme à un moment et donner les règles, ou d'avoir les services qui permettent de compenser derrière d'éventuelles incivilités. (CL8)*

> *Après c'est vrai que commercialement c'est toujours un peu compliqué, parce que les gens ont ces clichés dans le tête, donc avant de leur faire sortir faut avoir rencontré des gens qui vivent dans des logements sociaux et se rendre compte que c'est monsieur et madame tout le monde, parce que 70% de la population peut prétendre à y habiter. Ou alors 70% de la population française sont des alcooliques drogués. Donc après c'est pour ça que moi j'y suis plutôt favorable, je trouve que c'est bien. Mais, par contre, ce que je souhaiterais, c'est que ce soit plus disséminé encore, qu'on identifie moins. (CN12)*

> *[Les promoteurs] avaient très peur. Ça, ils aiment pas être mélangés. Parce que quelqu'un qui va acheter en accession n'a pas envie d'être mélangé avec du logement social. Donc là, le fait que de toute façon ils voulaient chacun leur entrée, le jardin est commun mais il n'est pas accessible. Ni d'un côté ni de l'autre ils ne voulaient pas. Les parkings ça a été intenable, ils voulaient deux entrées. Heureusement, Confluence a dit « c'est comme ça et c'est pas autrement » et donc il faut qu'ils passent… je sais plus lequel passe dans le couloir de l'autre pour rentrer chez lui, ils ont un parking commun mais ça a été… C'est chacun chez soi ! (CL12)*

Mais, entre nous, quand vous achetez un logement 5000 euros le mètre carré et quand le même bâtiment y a du logement social… un acquéreur qui achète à 5000 euros du mètre carré, il se dira « le jour où je revends ça va poser problème ». Le fond du problème c'est aussi ça, y a ce genre de choses. Tout ça il faut le prendre en compte et il faut faire en sorte que ça fonctionne dans le temps. C'est des réactions… Je vous dis ça, parce que nous on achète pas mal en VEFA et on a parfois acheté soit des cages complètes dans une même copro et c'est pas rare qu'on reproche au promoteur d'avoir vendu une cage en logement social. Je pense à un exemple très précis où y avait des accédants qui étaient furieux et qui voulaient intenter un procès parce qu'on leur avait pas dit… Donc on arrive parfois à des extrêmes. (CL14)

Et pour moi, le meilleur intégrateur de mixité sociale c'est que chacun arrive à trouver une place qui lui convienne dans une ville idéale. C'est-à-dire qu'il faut que tout le monde puisse trouver une offre de logements qui corresponde à ses moyens, bien sûr, quand on peut payer un loyer bon marché ou quand on peut payer un achat de patrimoine déjà on subit, parce que dans un cas on a la possibilité de se constituer du patrimoine, dans l'autre on l'a pas mais pour autant on a quand même le droit d'habiter dans un quartier sympa, agréable et bien desservi, etcetera. Pour moi, elle est déjà là la mixité sociale. Maintenant, qu'on dise que les gens viennent pas là pour voir des cas sociaux, je suis pas sûre que ça soit vraiment la problématique. La problématique c'est que les cas sociaux c'est des êtres humains et ils ont le droit d'avoir un logement agréable, ils ont le droit d'avoir un boulot et ils ont le droit d'évoluer socialement. Les problématiques elles sont là surtout. (CLN9)

Nous retrouvons ici leur vision négative des habitants perçus comme nécessairement réticents au mot d'ordre de mixité et incapables d'admettre la nécessité de la valeur « mélange ». D'où, selon les concepteurs, la nécessité de communiquer sur le sujet et de réaliser des logements les plus diffus et intégrés possibles au cadre bâti du quartier, voire d'éduquer les habitants des logements sociaux pour que les frictions soient les moins fréquentes possibles. La mixité est réduite dans leurs discours à un aspect assez théorique, qui tente d'exclure la question de la conflictualité et qui correspond assez largement à la représentation abstraite de l'habitant que l'on refuse de projeter bien qu'on le projette finalement, notamment en lui associant un rejet de la valeur « mélange »[1].

Ce qui précède illustre selon nous que c'est l'idéologie néolibérale qui génère les représentations à travers la figure postmoderne qu'est la réduction des habitants à une figure abstraite à laquelle on « offre » des propriétés matérielles. Logiquement, la revendication d'une faible prise en compte de l'habitant futur dans la réflexion préalable rejoint aussi assez largement les ambitions des projets étudiés, c'est-à-dire celles de projets destinés à améliorer l'attractivité de la ville et non prioritairement à loger, même si c'est un objectif central à Nantes. Plus profondément, ce refus de se mettre à la place des habitants et de s'investir au-delà de schémas préexistants dans la programmation (notamment celle du logement) revient à laisser cet aspect – malgré la critique qui est formulée à ce sujet (cf. partie 1.2.3. à venir) – aux seuls maîtres d'ouvrages (promoteurs et bailleurs à l'échelle du bâtiment). Ceci, tel qu'illustré dans la partie suivante, rejoint la dénonciation du logement réduit à sa seule qualité de marchandise – que celle-ci soit produite par un bailleur social ou un promoteur – et celle des contraintes fortes qui pèsent sur la production de l'urbain. Soit deux représentations partagées qui permettent aux concepteurs de se dédouaner d'une part de leur responsabilité à ce sujet.

[1] Ceci ne rencontre pas ce que nous disent les habitants de Bottière-Chénaie et de Confluence (cf. partie 2.2.2. de ce chapitre).

1.2. La contrainte comme justification d'une production standardisée et photographique[1]

1.2.1. Un rapport équivoque au développement urbain durable

L'interrogation des rapports à la production contemporaine de l'urbain amène directement à questionner les rapports que les concepteurs de Bottière-Chénaie et Confluence entretiennent avec ses mots d'ordre. Nous ciblons dans un premier temps celui du développement urbain durable afin d'appréhender la manière dont il est reçu par ceux qui sont chargés de les traduire en projets et réalisations concrètes.

Le poids du discours dans l'activité de conception de l'espace (cf. chapitre 5, partie 1) et plus généralement dans sa production (cf. chapitre 3, partie 1.1.) a l'avantage pour l'enquêteur de faciliter la manifestation des opinions puisque leur formulation – induite par la nécessité pour les concepteurs de se positionner, notamment, lors de débats entre professionnels – est préalable à l'entretien. Les vocables de « développement durable », de « ville durable » ou d' « écoquartier » – qu'ils soient avancés par nous ou directement employés par les enquêtés – génèrent une expression foisonnante. C'est le plus souvent sous une forme mêlant réquisitoire et plaidoirie que cela se traduit. La première idée récurrente dégagée de notre corpus est celle du développement durable comme n'étant qu'un concept « à la mode », se réduisant à de l'« affichage » et qu'il conviendrait désormais d'intégrer à tout projet.

> *Je pense que c'est beaucoup d'affichage. Chaque période a son truc comme ça où un moment y a des lieux qu'on peut aménager et on les labélise en disant « voilà c'est un écoquartier » et les maires arrivent avec ça, c'est politiquement correct. Mais si en fouillant on avait trouvé du pétrole, c'est sûr que là on n'aurait pas fait un écoquartier, on aurait pris la nappe de pétrole et ç'aurait fait de l'économie quoi. (CN1)*

> *Le développement durable c'est un peu la pensée unique. C'est très paradoxal, c'est un peu bon… c'est la vertu quoi. D'abord c'est assis sur de bons sentiments, donc on peut pas être contre le développement durable. À partir du moment où il y a une difficulté à avoir une pensée alternative c'est pas très bon quoi. C'est vrai que critiquer le développement durable c'est tout de suite très polémique, alors qu'on est en train de créer une pensée autour de notre rapport à l'environnement et là-dessus il y a beaucoup de chose à dire. On est dans une approche extrêmement technicienne, très stéréotypée. Il faut absolument que les débats soient beaucoup plus ouverts que ce qu'il y a actuellement. D'abord la préoccupation énergétique prend une ampleur démesurée et c'est compliqué, ça peut coûter très cher pour des retours sur investissements énergétiques qui ne sont pas forcément extrêmement bons. Et tout est développement durable actuellement, donc on ne fait que du développement durable. (CL11)*

> *Bah [écoquartier] c'est un terme à la mode pour qualifier une opération d'aménagement qui fait des efforts en matière de développement durable. Pour faire très flou c'est ça. [rires] (…) C'est revenir au bon sens d'avant hein. Mais c'est de la comm' sur une nouvelle façon de faire de l'urbanisme aujourd'hui. C'est tartiner du développement durable sur tout ce qu'on fait, même si c'est pas très innovant ni très méritant d'ailleurs. (CL4)*

[1] Nous utilisons l'expression « production photographique » en nous inspirant de celle d'« architecture photographique », c'est-à-dire, selon Fredric Jameson (2007), une architecture avant tout destinée à être photographiée puis exposée sur papier glacé qu'à être vécue ou habitée. Sans employer le même terme, Hans Ibelings (2003) développe une idée similaire.

L'idée de « mérite », même si elle rarement formulée en utilisant ce terme, est, elle aussi, assez répandue, reflétant l'idée largement partagée par les concepteurs des deux projets d'une dichotomie entre, d'une part, un développement urbain durable « vrai » ou « sincère » et, d'autre part, celle d'un affaiblissement de la notion par son incorporation dans l'ordinaire de la production de la ville. À l'idée de « mérite », qui renvoie à des exigences de résultats ou de performances conformes aux prototypes[1] de la catégorie « urbain durable » pour justifier d'une appellation, s'oppose celle de « marketing » où l'appellation ne serait justifiée par aucun élément tangible et serait un simple outil commercial. Les concepteurs pointent le fait que n'importe quel projet puisse s'appeler écoquartier ou quartier durable et que, en conséquence, cela ne signifie pas (ou plus) grand-chose. Dans ce contexte, l'affichage du développement durable serait avant tout une nécessité pour vendre les projets et le terme « écoquartier » un synonyme de « projet urbain ».

> *Y a l'agenda 21 aussi, qui est arrivé un peu plus tard, en 2006. C'est à partir de là d'ailleurs qu'on va parler d'écoquartier. Mais moi j'avais déjà conçu le projet, c'était déjà un écoquartier d'ailleurs quelque part. Enfin on s'en fout, on sait pas ce que c'est un écoquartier… ce qu'on fait c'est un quartier en fait. On s'en fout de faire un écoquartier. Non mais c'est vrai que ça a aucun sens, ça c'est de la comm' ça. C'est de la comm'. On est d'accord ? (CN3)*

> *Moi si vous voulez j'ai commencé à faire des projets y a vingt ans et puis ils sont tous devenus écoquartiers quoi. D'ailleurs on a eu… voilà celui-là a été EcoQuartier du ministère pour la densité et les formes urbaines, celui à Lille c'était pour la gestion de l'eau et ainsi de suite. (…) Grosso modo l'écoquartier c'est un terme estampillé, politiquement correct, pour dire « on fait des projets », c'est-à-dire « sur ce territoire là, on fait un projet ». Avant c'était un projet machin, maintenant un projet urbain on appelle ça un écoquartier, parce qu'il faut lui donner une dénomination qui le fait exister, l'identifier. Mais après quand vous voyez le bouquin qu'a produit le ministère y a un ou deux ans sur tous les écoquartiers sélectionnés, c'est pathétique parce que vous voyez des lotissements pommés dans la Creuse et on va mettre écoquartier parce qu'ils ont fait un système de ramassage des poubelles. (CN1)*

> *C'est un mot à la mode. On adore ça. (…) On s'est rendu compte jusqu'au ministère de l'environnement ou de l'écologie, on peut l'appeler comme on veut, y a dix ans on s'est rendu compte qu'on avait beaucoup de retard par rapport aux pays voisins, du Nord. (…) Tout le monde allait à Freiburg voir le quartier Vauban, à Malmö voir je sais pas quoi, en Angleterre à BedZed, etcetera. Et nous, on avait rien de comparable donc on s'est d'abord approprié le vocabulaire, comme souvent, on a beaucoup parlé de développement durable, d'écoquartier, etcetera. D'abord beaucoup de mots, c'est assez français, on commence par s'attaquer au sujet avec beaucoup de vocabulaire. (CL1)*

Au-delà de la critique du vocabulaire, il y a, chez certains concepteurs, une méfiance affichée vis-à-vis d'une efficacité auto-proclamée de technologies de fabrication importées des modèles du Nord de l'Europe (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.), technologies qui nuiraient à certaines qualités – sociales, urbanistiques ou architecturales – des projets.

> *On n'utilise pas de moyens concrets pour atteindre les objectifs écologiques et sociaux, c'est-à-dire qu'on n'utilise pas une quincaillerie écologique. Là, je vous ai pas parlé d'orientation des bâtiments, de panneaux photovoltaïques, de double flux, on s'en fout de tout ça. D'abord pourquoi ? Parce qu'on veut être écolo et social et qu'on ne peut pas utiliser des moyens que nous n'avons pas pour y arriver, tout simplement.*

[1] Rappelons que nous avons défini les prototypes comme les objets qui correspondent le mieux aux dimensions de la catégorie et en sont les plus représentatifs (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).

> *C'est-à-dire que quand on va à Fribourg, qu'on va BedZed, qu'on va dans pas mal de quartiers écolos comme ça c'est souvent bien habité quand même… (CN3)*

> *Mais c'est pas la technologie… si tu veux c'est les ayatollahs du développement durable, ça c'est insupportable parce que c'est complètement con. Et sous cette espèce d'alibi permanent du développement durable d'aujourd'hui, l'énergie passive, le machin, tout ce que tu veux, on est prêt à faire n'importe quoi sur le plan esthétique. Donc c'est ça où je dis qu'on se plante. On se plante pas complètement, mais sur le plan esthétique on se plante. T'as qu'à voir l'immeuble d'Eiffage. L'immeuble d'Eiffage c'est rien, c'est pas de l'architecture ! T'as vu la merde de truc qu'ils ont mis sur le toit ? Attends, comme si ce machin ça allait produire de l'électricité. (CL15)*

Plus fondamentalement, s'exprime une certaine lassitude à l'endroit d'un discours qui se répète sans cesse et qui, à force, apparaît consensuel et lisse. Certains dénoncent le dessin d'une ville propre, nette, sans accroc, certes « responsable », mais fade. Une vision opposée à la référence partagée de la ville comme lieu de diversité, de rencontres, de frottements.

> *En ce moment ça m'énerve ces histoires d'écoquartier. Je n'en peux plus de cette idée d'une ville confortable, saine. C'est une idée de la ville où tout est beau, propre, rangé, aimable. La ville c'est pas ça ! Une ville, c'est un lieu d'expression, un lieu de contact, d'action. Je te mets un peu tout en vrac, mais en ce moment je le vis comme ça et je suis confrontée à des programmes d'urbanisme où il y a tout un vocabulaire que je ne supporte pas. Et je le supporte pas parce que c'est un vocabulaire qui est une espèce de poudre aux yeux dans l'idée d'une ville qui serait confortable. (...) C'est les voies douces, une ville aérée, saine… Enfin je me suis dit que j'allais faire un glossaire, je vais peut-être le faire, je sais pas. (…) Et en fait si on développe une ville à partir du cahier de charges durable on a juste une ville de joyeux endormis… (CN8)*

La transcription d'expressions critiques ne saurait certes résumer ou dûment représenter le contenu des représentations des concepteurs. Les discours collectés reflètent un rapport ambivalent entre le rejet du vocabulaire et l'adhésion aux valeurs du développement durable. Dans ces discours, ce rapport apparaît régulièrement dans l'affirmation d'une volonté de remplacer le vocabulaire pour lui suppléer des termes – dont les contours ne sont pas forcément plus nets – moins immédiatement identifiés comme appartenant à l'air du temps ou plus proches du vocabulaire professionnel usuel. Le terme « qualité » est par exemple utilisé (particulièrement à Nantes), et non défini en tant que tel, il est associé à différents qualificatifs (urbaine, environnementale ou architecturale), ce qui permet de marquer la reconnaissance des enjeux associés au développement urbain durable (rapport à la nature, biodiversité, densité, diversité) tout en conservant la dimension critique du propos.

> *Un écoquartier je sais pas ce que ça veut dire. Je pense qu'il faut construire des projets d'une autre manière au vingt-et-unième siècle, selon les objectifs que j'ai déterminés tout à l'heure, proche de la nature, des équipements, etcetera, pour qu'effectivement il y ait une qualité de vie en ville qui soit vraiment excellente même dans la densité. Voilà, une qualité de mise en œuvre aussi, une qualité architecturale. (CN3)*

> *Donc qu'est-ce que c'est que l'écoquartier ? Moi je crois que c'est cette association de la densité, de la qualité d'usage des logements et la qualité des espaces publics et la question de la nature en ville, cette association bâti/nature. C'est d'abord ça. (CN4)*

Ces postures rejoignent les expressions qui consistent à se méfier du vocabulaire et des outils (normatifs) du développement durable tout en avançant le fait que sa généralisation participe

à une dynamique allant « dans le bon sens » ou renouant avec ce qui est présenté comme un certain « bon sens ».

> *Alors sur Confluence y a quand même cette volonté de… Ils ont signé avec WWF une charte, ça c'est un bon label quand même. C'est un écoquartier classe, WWF s'ils viennent là c'est que franchement c'est du sérieux ! [rires] Alors dans le contenu, à part dire qu'on va faire un peu de nature en ville et qu'il faut protéger les espèces animales et végétales présentes, j'ai jamais compris en quoi c'était si extraordinaire. Bon y a quand même le parti pris sur les déplacements. On n'affiche pas partout cette volonté de refuser la bagnole aussi clairement. (CL4)*

> *Après si vraiment on veut entrer dans le cœur du sujet, ces nouvelles formes de penser l'urbain, ou peut-être penser la ville, qui voudraient qu'on fasse plus attention à l'eau, peut-être moins de place à la voiture, plus de place aux piétons, que… Après je sais pas s'il faut qu'il y ait du vert dedans à tout prix, c'est pas parce qu'on est vert qu'on est écolo quoi, le greenwashing ça va… C'est pas parce qu'on va implanter plein d'arbres et faire des parcs que c'est bien quoi. (…) Moi je pense qu'un écoquartier aujourd'hui c'est un morceau de ville, ça doit être un morceau de ville mais c'est pas un écoquartier, c'est un quartier. (CN5)*

> *Et tout à coup le développement durable arrive avec des tas de notions qui pour nous ne sont pas du tout nouvelles. Nous on considère que les architectes défendent le développement durable, enfin les architectes de manière générale mais aussi certaines tendances de pensée particulières. On a défendu ça, la question de l'orientation, le bon sens sur l'orientation, mais c'est l'histoire de l'architecture qui nous le montre. Et tout d'un coup on fait de la mousse avec les orientations, maintenant on en finit pas, alors que nous on faisait ça. (CN7)*

Nous lisons la critique récurrente de tout ce qui est explicitement associé au développement durable comme une tentative de distanciation ou de déresponsabilisation vis-à-vis de l'espace produit mais aussi des discours officiels autour de celui-ci. Cette critique est l'occasion pour les concepteurs de distinguer au cours de l'entretien ce qu'ils souhaitent mettre en avant comme étant ce qu'ils pensent « vraiment » de ce que la *doxa* (leur) impose. Elle leur permet une certaine disculpation des effets identifiés comme négatifs de la production à laquelle ils participent (cf. chapitre 7, partie 2.2.1.). Ceci conduit à poser deux questions. Premièrement, si parmi les concepteurs aucun ne croit réellement au développement durable (même si par ailleurs tous adhèrent à l'essentiel des valeurs qu'il prône), pourquoi tous s'en réclament-ils ? Deuxièmement, si ce n'est que de l'affichage, qui en est responsable puisque tous communiquent sur le sujet et participent ainsi à la diffusion généralisée d'un même message ? Il faut comprendre que la mise en accusation du développement durable est toute relative. Il s'agit davantage d'une appréciation négative de la part croissante prise, d'une part, par la technique (cf. partie 1.2.2.) et, d'autre part, par la communication, tout particulièrement du marketing durabiliste, dans les projets. Discours institutionnels et publicitaires sont eux-mêmes à la fois décriés et considérés comme pouvant être mis à profit pour amener les commanditaires à s'engager réellement en faveur des valeurs prônées, considérées comme positives.

> *Tu sais, dans ces trips d'indicateurs insupportables… [WWF One Planet Living] c'est pour moi une démarche intéressante dans le sens où y a 10 thèmes, voilà c'est très simple, très simple d'approche, des mots que tout le monde est capable de comprendre, ce qui du coup permet de libérer le vocabulaire de tous ces indicateurs, de tous ces objectifs qu'il y a que nous qu'on comprend en tant qu'experts. Tu vois, y a ça aussi derrière cette volonté pour nous d'amener cette démarche-là. Alors après, que ça puisse être*

> *intéressant politiquement, là-dessus, c'est normal et moi ça me gêne pas tant que derrière nous on peut faire ce qu'on veut et aller le plus loin possible. (CL7)*

> *Donc je pense qu'il y a un contexte aujourd'hui un peu de panique vis-à-vis des tournures que prennent les successions de crises environnementales, énergétiques, et c'est des préoccupations permanentes. Je pense que maintenant les gens vivent avec ça et que les architectes et les urbanistes apportent des réponses, permettent de changer justement un peu, de faire évoluer les habitudes. Les gens sont en attente de ça et je pense que les promoteurs qui l'ont compris arrivent à bien travailler maintenant. C'est-à-dire que l'image un peu d'un retour à la qualité de vie, savoir bien vivre ensemble, tous ces thèmes-là, sont des préoccupations du grand public. Donc les commerçants ont choisi cette voie là ou ont disparu. (CN10)*

Ces discours laissent le plus souvent transparaître une ambivalence entre, d'une part, l'adhésion aux valeurs du développement urbain durable ou aux solutions mises en œuvre (économies d'énergie, densité, espaces naturalisés) et, d'autre part, la dénonciation du caractère lénifiant des discours sur le sujet, qui se limiteraient à une stricte communication publicitaire pleine de bons sentiments. Les fondements de cette critique se trouvent à la fois dans la réprobation de la spectacularisation de l'époque (cf. partie 1.2.2.), dans une mise en cause de la prise de pouvoir de la communication et du marketing – et de leurs experts et représentants – dans la production de la ville jusqu'alors chasse gardée des « hommes de l'art » (urbanistes et architectes), et enfin dans une manière commune à la plupart des concepteurs de se mettre personnellement en avant à travers la figure du précurseur ou de l'avant-gardiste. Ceci rejoint l'idée que le développement durable est de l'ordre du progrès et du changement souhaitable auquel il faut participer, même s'il n'est plus synonyme d'innovation.

> *Nous, en terme de motivation sur la qualité du projet, ce qu'on nous demande, c'est extrêmement motivant, on est tous là pour à chaque fois essayer de tirer vers le haut. Et après l'ambition politique est aussi cohérente avec ce que nous on propose. En fait… comment dire… c'est plutôt nous, aménageur, qui à l'origine portons les choses et tirons toute la qualité du projet vers le haut, on le présente de cette façon-là et du coup l'ambition politique est cohérente avec ce qu'on a présenté et porté. Et je pense que c'est plutôt dans ce sens. Et après ça devient un outil pour le politique de communication et son projet politique pour l'image du reste de la ville mais, au départ, le niveau de l'ambition sur l'ensemble des sujets de cette opération il émane d'ici. (CL6)*

Lassitude vis-à-vis du discours global et adhésion aux valeurs prônées sont les deux faces d'une même attitude envers la production de l'urbain contemporain. Une attitude qui rejoint la volonté partagée de se distinguer formellement dans les réalisations matérielles tout en dénonçant la « gesticulation » de l'architecture actuelle (cf. partie 1.2.2.). La critique de principes entrés dans l'ordinaire est aussi une occasion de se distinguer en se présentant comme avant-gardiste. Cette critique de l'air du temps permet – particulièrement dans le cadre normatif de l'entretien (cf. chapitre 5, partie 1.2.) – aux enquêtés de se (re)présenter comme à la fois conscients des enjeux de l'époque et distanciés par rapport à l'idéologie dominante. Cette stratégie de distinction individuelle s'apparente à la critique d'une dynamique sociétale à laquelle il est davantage reproché sa forme – massive, généraliste, lassante – que son contenu, c'est-à-dire des valeurs auxquelles il convient parallèlement de revendiquer son adhésion.
Le constat est que, malgré une attitude généralement négative à l'égard des discours sur le développement durable, les valeurs et les représentations de leur mise en œuvre sont largement intégrés puis mobilisés lors des entretiens. Les concepteurs s'accordent ainsi à défendre les valeurs consensuelles que sont l'intégration des enjeux environnementaux et

sociaux dans la production de l'urbain, tout en manifestant un scepticisme général vis-à-vis de l'injonction qui leur est faite de concevoir leurs projets dans un cadre perçu comme de l'affichage ne renouvelant finalement qu'assez peu la structure de la production de la ville qui, elle, reste dictée par un ensemble de contraintes politiques, techniques et économiques.

1.2.2. La critique d'une production jugée technocratique

La question des contraintes qui pèsent sur le travail de conception occupe une place importante dans les propos recueillis. Elle est particulièrement active lorsqu'est abordée la question de l'intégration accrue des problématiques environnementales dans la pratique. La représentation qui se dégage est celle du développement durable comme injonction – appuyée sur des outils et objectifs opérationnels – à laquelle il faut se plier. Les concepteurs évoquent en effet le façonnage de leurs projets par les référentiels techniques mais aussi la hausse continue des exigences et des réalisations sur cet aspect.

Cela correspond à l'intégration du développement durable dans l'ordinaire par les prismes de la technique et de l'évolution de la règlementation. Une entrée qui a, de l'avis de tous les concepteurs interrogés, permis l'amélioration qualitative des réalisations à travers la hausse progressive des exigences. Une hausse qui a aussi favorisé l'acculturation des différents acteurs de la production de la ville.

> *A l'époque où les îlots A, B, C sont sortis, on était en anticipation totale de la RT de l'époque. Là ça avait un sens. Mais ça fait beaucoup couler d'encre et il a fallu des grosses subventions européennes pour que ça rentre dans le budget des promoteurs. Donc ça avait à la limite un sens de désigner ça comme un écoquartier, parce que ça se distinguait vraiment de ce qu'on appliquait en normes techniques dans d'autres quartiers. Aujourd'hui, avec la RT 2012, on fait des écoquartiers partout j'ai l'impression. (CL4).*

> *En mettant des cahiers des charges environnementaux très élevés en 2004, ils trouvaient que c'était extrêmement contraignant et que la HQE c'était que des surcoûts. Ils ont absolument pas communiqué dessus pour vendre les appartements alors qu'aujourd'hui évidemment tout ce qui est développement durable c'est ce qui est mis en premier. Mais en 2005-2006 c'était la croix et la bannière pour réussir à les faire avancer. (…) Et depuis la conscience des politiques et des citoyens a un peu changé, donc aujourd'hui être développement durable c'est devenu plus normal mais à l'époque c'était un vrai combat. (CL6).*

L'importance des outils de mise en œuvre du développement urbain durable que sont les référentiels, les certifications ou les normes (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.), nous incite à interroger le rapport que les concepteurs entretiennent avec eux. Comme introduit dans la partie précédente, ce rapport est ambivalent puisqu'il mêle à la fois une reconnaissance de la nécessité de ces outils et des valeurs qu'ils portent et une profonde réticence vis-à-vis de ce qui est perçu comme une contrainte. L'idée générale est qu'ils permettent d'aller dans « le bon sens » en imposant de se concentrer sur des questions qui font consensus. Ils remettraient au cœur du débat des questions comme celles de l'orientation des logements, de la consommation d'espace ou la densité de construction. Cette logique reflète la reconnaissance d'une fonction productive qualitative de ces outils. S'ils sont pour partie vus d'un bon œil par les concepteurs, c'est parce qu'ils s'imposent à tous les acteurs de la production de la ville, particulièrement aux commanditaires et aux promoteurs, permettant d'exiger des moyens pour les mettre en œuvre, ce qui améliorerait la qualité générale des productions. L'intérêt des règles et

référentiels est reconnu comme permettant une production plus qualitative et moins dictée par les seuls objectifs marchands.

> *Et du coup, le point positif c'est que les communes qui ont d'autres objectifs que le développement durable mais qui se disent « pour l'image de la ville, on veut avoir le label ÉcoQuartier » et donc qui s'obligent, qui se forcent à faire quelques efforts pour construire dans leur ville des quartiers un peu plus qualitatifs. (CL2)*

> *Les règles c'est bien. Pour nous, ça c'est bien quand le politique dit « on va pousser ». Mais ça c'est des arbitrages économiques en fait, les architectes, nous, on compte les points. Quand on peut faire un chauffage différent ou qu'on nous impose des BBC, nous on est content parce que quelque part dans le sens technique du terme, dans le sens chauffage, épaisseur du logement, ça change pas l'architecture. (CN6)*

Nous retrouvons ici l'idée salon laquelle, dans une période où une grande part de l'aménagement de l'espace est réalisée par des entreprises privées, ce sont les collectivités qui défendent la qualité des réalisations, mais aussi les enjeux sociétaux (législation sur l'accessibilité, règles environnementales) contre la seule logique de rentabilité. Au-delà, les concepteurs considèrent que les référentiels techniques employés permettent d'orienter le regard sur certains aspects jugés intéressants, voire qui renforcent la qualité des projets.

> *Je pense que l'intérêt c'est la dynamique que ça implique dans le projet. C'est-à-dire qu'il y a une série de points, de cibles à atteindre, de choses très définies. Ça va donner un sens dans le développement du projet. (…) C'est des contraintes et c'est du travail en plus. Et c'est parfois bête. Mais y aussi un travail de la lecture de cette norme. Tout n'est pas toujours bête. L'accessibilité handicapés, on peut pas botter en touche, c'est un fait de société. La société a décidé que… donc on y va. (CN10)*

> *Ça nous a sans doute permis de faire attention à certaines choses comme l'implantation des bâtiments, l'installation de protection solaire, d'isolation. Après, quand on n'est pas complètement débile, on oriente bien les bâtiments et puis voilà. On n'est pas des fous de cette histoire du développement durable. (…) Après on réduit la manière dont on… la question du chauffage et de l'isolation il faut la prendre en compte évidemment. Donc ça a permis de prendre conscience de certaines aberrations qui ont été produites dans les années 1980 ou 1990. Nous, ça nous traumatise pas plus que ça. Après, ce qui est de l'ordre du BBC ça permet aussi aux fournisseurs de laine de verre d'en vendre plus. (CN11)*

Mais le sentiment dominant vis-à-vis de ces démarches est une réticence face à ce qui se présente comme des contraintes supplémentaires qui complexifient l'activité et limitent la liberté du concepteur. La prise en compte des problématiques environnementales, par exemple à travers les questions de l'isolation ou de l'éclairement, est souvent vue comme un ajout aux déjà très contraignantes normes d'accessibilité handicapés ou d'incendie. L'idée générale est que, dans un contexte où les budgets sont serrés, le suivi de ces impératifs coûte cher et encadre fortement la pratique architecturale, ce qui impose de faire des choix au détriment d'autres aspects du travail de conception, comme la réflexion sur la qualité des volumes, les matériaux employés, l'aspect recherché de l'architecture ou la place de l'habitant.

> *Donc nous ce que ça induit…Une plus grande complexité dans le montage des opérations. Un plus grand nombre d'interlocuteurs encore, c'est à dire des bureaux thermiques, avant y avait une note thermique et voilà, maintenant chaque fois qu'on bouge notre projet il faut revoir le thermicien et qu'il refasse ses calculs. (CN12)*

Un architecte quand il fait un bâtiment, pour du travail ou des habitations, a priori son boulot c'est de créer le truc le plus agréable possible pour les gens qui vont vivre dedans ou travailler dedans. Si il fait que du rationnel, c'est-à-dire « il faut une fenêtre de tel format », « il faut une pièce qui fasse tant de mètres carrés parce que dans tant de mètres carrés on met tant de personnes » et après les ouvertures, la lumière, tout ça, on raisonne technique, mesure, hauteur, largeur, luminosité, etcetera. (…) Et là, c'est ça qui fait qu'on marche sur la tête. Parce que théoriquement, un architecte, s'il était bon, sa première préoccupation c'est l'homme ou la femme qui vont être dedans… (CL15)

À travers cette critique des normes, labels et certifications, nous voyons aussi poindre une critique de la place que prennent la technique et ses représentants, les ingénieurs et les techniciens, dans le processus de conception. L'avènement du développement urbain durable s'est largement traduit par la multiplication des processus d'évaluation (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.). Cette évaluation s'appuie généralement sur la compétence de bureaux d'études techniques, agissant en qualité d'assistance à maîtrise d'ouvrage, et de sociétés de certification dont l'outil de travail principal est l'indicateur, la plupart du temps chiffré.

Et du coup, notre bon sens est contrebalancé par des vérifications, des tableaux logiciels… « Il fait clair dans votre pièce ? On va faire le facteur lumière jour pour voir s'il fait clair », et puis « non il fait pas clair dans votre pièce », « si, je vous assure qu'il fait clair, ça fait 25 ans que je fais ce métier, je ne dessine pas une pièce où il fait pas clair », « bah non, le facteur lumière jour est pas bon », « madame, j'ai fait la maquette, je peux vous montrer la maquette, il est bon », « oui mais mon logiciel prend pas en compte la réflexion pour cette paroi », « oui mais madame la lumière c'est exactement par là qu'elle est passée ». Donc voici exactement l'espèce de truc bizarre dans lequel on est. Avec parfois des gens extrêmement compétents qui sont là pour vérifier et avec qui c'est un vrai plaisir de discuter, je suis pas en train de dire qu'on sait tout, loin de là. Mais la situation maintenant quand on construit est plus compliquée, on nous demande beaucoup plus d'objectifs à atteindre qu'avant. (CL10)

L'expertise passe par le chiffre, c'est ça la vacherie. C'est-à-dire qu'aujourd'hui la dimension de notre travail qui est une sorte de pensée un peu sensible, un peu empirique… (…) Donc c'est une pensée absurde et je pense qu'on retourne vers une période où on va retrouver les conflits entre les ingénieurs et les architectes sur les expertises chiffrées et puis une pensée un peu plus poétique des choses. (CN6)

C'est un peu la difficulté de notre métier, on est de plus en plus entourés par des compétences nouvelles qui nous bouffent un peu. C'est peut-être dans ce sens-là que les archis réagissent sur leur liberté, ça en fait partie aussi. On est de plus en plus entourés par des tas de compétences techniques et normatives, qui nous enserrent un peu dans des carcans. C'est le cas des AMO HQE, des bureaux de contrôle, des certificateurs en tous genres, le Cerqual, le Qualitel, machin… (CL12)

Ce que disent les concepteurs, c'est que la mesure systématique de la performance des projets a pour conséquence de les orienter vers certaines directions, dictées par les indicateurs (cf. chapitre 4, partie 2.2.). La légitimité de ces indicateurs, dont le sens n'est pas toujours simple à appréhender, est contestée. Ce qui conduit les concepteurs à dénoncer une technocratisation de la production, considérée comme inepte par la plupart d'entre eux, particulièrement parce qu'ils l'interprètent comme une remise en cause de leur expérience ou de leur savoir-faire.

Avec la massification du discours sur le développement durable qui est récupéré par les politiques, c'est qu'aujourd'hui vous avez toute une kyrielle d'experts qui interviennent directement dans la conception ou la prescription, notamment du logement mais pas uniquement. (…) Comme si nous architectes on découvrait ou on avait à découvrir qu'il fallait qu'un logement soit correctement éclairé… (CN5)

> *Y a pas d'AMO. Là, y a un aménageur, Nantes Métropole Aménagement, on a travaillé avec eux… c'est le troisième chargé d'opération là. (…) Non, y a pas d'AMO. Ça sert à rien. C'est comme dans tous ces trucs où maintenant on va faire venir un spécialiste pour chaque machin… quand arrivent les spécialistes, c'est cinq ou six mois de perdus, les spécialistes ne disent jamais rien de spécial quoi [rires]. L'idée c'est que tu payes un spécialiste pour te dire des généralités. (…) Avec trois personnes on arrive à faire une ville, y a pas besoin de cinquante-six AMO ! (CN1)*

> *Donc on va introduire du qualitatif qui corrige les indicateurs et ça peut pas être des dogmes. Mais c'est toute l'ambigüité des démarches de qualité environnementale. C'est que, depuis la création de l'association HQE, ça s'est défini comme ça quand même… Ça avait l'avantage de mettre tout le monde autour de la table mais, en même temps, c'était sur la culture de l'ingénieur, plus exactement l'ingénierie française et son rationalisme qui est toujours de découper la réalité en rondelles. Donc on est parti sur les démarches qualité de l'industrie, dans un dispositif purement technique qui au bout d'un moment devient un attirail encombrant pour la pensée et qui n'aide pas à traiter de la vie et du qualitatif, de la qualité d'usage, la qualité de vie, la qualité du cadre de vie, avec tous ses aspects, sa poésie, ses sensations, etcetera. (CL8)*

La mise en œuvre du développement durable à travers des procédures essentiellement techniques est considérée comme renforçant la place de l'ingénierie dans les projets au détriment de celles de l'architecture ou de la programmation urbaine. Ceci est vécu comme une remise en cause de l'expérience et du savoir-faire « traditionnel » des architectes et des urbanistes et comme une complexification superflue des projets. Finalement, la plupart des concepteurs regrettent qu'une vision technocratique prenne le pas sur les aspects sensibles ou humains de la conception de l'espace.

1.2.3. Contraintes et standardisation : entre impératifs économiques et normatifs et architecture photographique

La question de la contrainte et de la standardisation de la production de la ville occupe une large place dans les discours récoltés. Elle dépasse de loin la mise en œuvre du seul développement urbain durable. Elle traverse tous les discours des concepteurs, et particulièrement ceux qui portent sur la multiplication des règles et référentiels, les conditions économiques de production et le contenu même de leurs réalisations. S'intéresser aux liens tissés entre ces deux aspects – contraintes et standardisation –, et surtout aux justifications données par les concepteurs, informe sur la manière dont leurs représentations décrivent et évaluent le monde qu'ils participent à produire.

Les urbanistes, qui se confrontent plus quotidiennement et plus directement aux décisions politiques prises par les élus des métropoles, relatent l'importance des questions d'attractivité et de rayonnement à l'échelle internationale qui motivent la réalisation des projets et, plus encore, la communication qui les entoure.

> *Moi, je suis aux relations internationales aujourd'hui, je sais de quoi il en retourne. C'est qu'on essaye de se positionner comme métropole européenne, du coup faut faire mieux que d'autres villes à côté. Faut mieux faire que les autres villes européennes. Donc on a des spots comme ça, des quartiers qu'on va booster à fond pour leur donner une marque. Alors on va dire le quartier vitrine de Confluence et puis Part-Dieu. (CL3)*

> *Alors y a peut-être l'histoire de la concurrence entre villes européennes. Nous, on nous rabat les oreilles ici qu'on est dans la même concurrence, qu'on est dans le top 15. La ville de Lyon est concurrente de*

Barcelone, de Zurich ou je ne sais qui… (…) La direction générale est à fond là-dessus ici. On travaille pour le top 15, pour le rayonnement de l'agglomération lyonnaise, le positionnement. « Lyon, ville européenne », il faut que… voilà, on travaille pour le classement de Lyon. Je force un peu le trait mais, ouais, vraiment. Faut aller sur le site intranet du Grand Lyon, où y a un discours comme ça. Même tous les vœux portés par la direction générale sont orientés là-dessus. « Lyon c'est pas n'importe quelle ville française, faut briller ». (CL4)

Quand le ministère a lancé cet appel à projet on a considéré qu'on était dans le sujet (…) Sachant qu'il y a toujours une envie, une sorte d'envie de faire valoir, et Nantes est experte pour ça. (…) C'était un des éléments importants du dossier Nantes capitale verte européenne 2013. Donc c'est un objectif politique d'affichage, je crois que c'est ça essentiellement. (…) très vite, quand quelque chose marche, on l'insère dans toute cette politique d'attractivité (CN4).

La quête d'attractivité ou de capital symbolique (cf. chapitre 3, partie 1.2.1.) conduit les métropoles à concevoir des stratégies de marketing territorial élaborées (cf. chapitre 4, partie 1.1.2.). Ce marketing porte essentiellement sur des notions de valeurs, particulièrement la contemporanéité, le bien-être, la qualité de vie, ou le développement durable sur ses piliers environnementaux et sociaux. L'efficacité de ce type de politiques repose sur la réalisation, au moins partielle, de ce qui est publicisé, et à ce titre les réalisations doivent idéalement être au diapason de ce qui est annoncé. La volonté d'exemplarité et de rayonnement des projets se traduit par une hausse des exigences dans les domaines mis en avant, ici l'architecture, le développement durable mais aussi les questions de participation et de mixité sociale.

C'était vraiment un choix, fallait être très moderne, très contemporain, et de la vraie… de la grande architecture. Et en même temps on avait cette contrainte environnementale, que du coup on a rajouté, assez élevée au sens du programme européen Concerto qui est venu en plus de notre cahier des charges, qui était déjà exigeant au sens des aspects énergétiques, des aspects de confort, etcetera, mais qu'on a durci en matière d'énergie renouvelable avec la question du bois, le photovoltaïque, etcetera. Et c'était surtout la première consultation à l'échelle de l'agglo avec autant de contraintes et des groupements promoteurs, enfin opérateurs, architectes et bureaux d'études environnementaux. (CL7)

Cette hausse des exigences, et parfois des budgets (cf. partie 1.2.1.), côtoie dans les discours recueillis le constat unanimement partagé d'une production – urbaine, paysagère et architecturale – extrêmement standardisée.

Mais y a un truc qui me perturbe, à chaque fois que je me déplace d'ailleurs, que ce soit Nantes ou Marseille ou n'importe où, plus ça va plus ça me perturbe, c'est qu'on fait partout la même chose. Ça c'est une vraie constante notamment dans les procédures de ZAC. On fait la même architecture, le même espace urbain, quel que soit l'endroit où on est, parce qu'il faut faire dans le cadre de l'écoquartier et de la démarche machin. (CL7)

C'est-à-dire qu'avec Christian de Portzamparc[1] qui a lancé cette ville du troisième type, où la ville est un mélange de bas et hauts, c'est un chaos, etcetera, c'est devenu la mode. Et aujourd'hui, même si je pense qu'il y a des choses bien dans cette réflexion, évidemment, mais aujourd'hui c'est la règle qui s'applique dans toutes les ZAC. Et Bottière-Chénaie c'est pareil, c'est un jeu de un immeuble collectif avec une

[1] Référence à l'idée d'une ville contemporaine qui doit être chaotique, c'est-à-dire très diverse architecturalement, composée d'objets autonomes. Cette idée, associée par Christian de Portzamparc à celle d'îlot ouvert, souvent attribuée originalement à Rem Koolhaas, est aujourd'hui reprise par de nombreux urbanistes et architectes parmi lesquels les deux architectes en chef de ZAC étudiées (CL1 et CN1).

association d'intermédiaires, ça fait des ruptures d'échelles, etcetera. Pourquoi pas, sur le plan de l'usage c'est bien, y a des logiques, mais quand même c'est la mode aujourd'hui partout. (CN7)

Par rapport au choix architectural qui est le choix catalogue qu'on trouve partout sur n'importe quelle revue d'archi, on l'ouvre au hasard les yeux fermés on tombe sur ce genre d'architecture. Et je me suis dit « quel dommage d'avoir banalisé ce quartier avec ces architectures qu'on trouve partout », en porte-à-faux, des boîtes qui rentrent, qui sortent, des trucs… (…) Et on a tellement utilisé… je sais pas, c'est comme le quartier Masséna dans le treizième arrondissement à Paris, c'est pareil, la conception de Portzamparc est vachement bien, il a imaginé des îlots ouverts, et puis après au niveau architectural y a une concurrence de choix de façades, colorées ou pas colorées, avec tel matériau ou pas, mais à chaque fois c'est toujours les mêmes trucs. (CL2)

C'est qu'aujourd'hui on va à Lille, on va à Marseille, on va à Nantes, on va à Lyon, on a des bâtiments qui ont à peu près tous les mêmes formes. C'est des boîtes avec de la couleur, pas de couleur… (…) Enfin d'abord un y a de la mode, clairement c'est comme sur tout, sur le vêtement, tout ce qui est design y a toujours de la mode, on voit bien les bâtiments des années 1970, ils sont très remarquables, on les reconnait tout de suite, l'haussmannien y a même pas besoin de le dire… Et en fait on s'aperçoit qu'il y a un système de modes aussi dans l'architecture. De la mode qui est aussi induite par de la technique et donc parfois c'est vrai que c'est plus simple de construire comme ça. (CN12)

Mais l'homogénéité n'est pas la seule caractéristique de la ville contemporaine. Les discours des concepteurs reflètent aussi la convergence de ce processus avec celui de l'appel à une architecture distinctive, particulièrement sur le plan visuel. Ils évoquent la production standardisée de projets où l'architecture photographique aurait la part belle.

Ben ça dépend du Moniteur de quelle année on parle. Parce que si on regarde bien le Moniteur, toutes les pages sont toutes les mêmes mais elles changent à peu près chaque année ou tous les deux ans. On voit bien les phénomènes de modes, donc ils ont beau essayer de se distinguer en fait ils font tous la même chose au même moment. Vous avez remarqué ? Il suffit de regarder le Moniteur par période. Et donc même s'ils sont innovants un moment donné… (…) C'est-à-dire que la façade voilà, elle est travaillée, elle est qualitative, parce que c'est ce qu'on voit. Mais entre les premiers dessins, les premiers plans, avec des appartements très innovants aussi, des duplex, des trucs imbriqués, des grands volumes… et au fur et à mesure les promoteurs tirent un peu partout et ça se détricote et on tombe sur des cellules de vie assez lambda. (CL6)

Voilà, et y a un certain nombre de villes qui sont comme ça, et là dans le phénomène presque caricatural puisqu'il est excessif du projet de Portzamparc, où y a beaucoup d'argent, c'est-à-dire que là les architectes ont de l'argent pour construire, en fait ça procède par soustraction. (…) J'ai tendance à dire que c'est un peu un quartier Batimat, parce qu'il y a tous les matériaux qui sont là mais surtout les bâtiments font des soustractions de sens par rapport aux bâtiments qui viennent après. Et ça, c'est un vrai processus qui est très difficile à tenir dans l'architecture contemporaine parce qu'il y a effectivement cet élément qu'on a du mal à contrôler… (CN1)

Ça fait vraiment un quartier artificiel, une collection de bâtiments comme on voit dans toutes les villes européennes. Du coup on est plus vraiment à Lyon. Voilà on est dans archiland, je sais pas comment on appelle ça, architown ? European architown, un truc comme ça. (CL3)

On fait une architecture plutôt simple et rationnelle, pas trop m'as-tu-vu, pas spectaculaire, même s'il y a toujours une préoccupation plastique dans notre travail mais on ne fait pas une architecture particulièrement spectaculaire. Ce qui peut poser des problèmes d'ailleurs dans la société d'aujourd'hui

parce qu'on aime bien, et les élus en tout premier lieu aiment bien le spectacle. J'ai l'air de les dénigrer, ils sont pas tous comme ça mais souvent il y a des effets faciles en architecture qui peuvent séduire. (CN6)

D'après les concepteurs interrogés, le travail de conception se concentre de plus en plus sur la forme et sur l'aspect extérieur des espaces. Nous retrouvons là ce qui se produit actuellement dans tous les domaines productifs, soit une standardisation générale de la production accompagnée de la personnalisation variée des marchandises. Cette idée transparaît dans leurs propos lorsqu'ils identifient à la fois l'homogénéité de la production et une recherche de différenciation par le travail esthétique (façades essentiellement). Nous identifions la représentation d'une production de la ville dominée par la logique économique de promoteurs cherchant à réaliser des profits les plus importants possibles, donc à construire pour un budget minimal. Cette représentation génère majoritairement une attitude défavorable, faite à la fois de critique de la réduction de l'espace à un produit comme un autre et de déconsidération de la profession d'architecte ou d'urbaniste, dont le poids dans la production effective de la ville est vu par ces acteurs comme se restreignant au profit des acteurs économiques et techniques.

Je prends l'exemple de la contrainte normative sur les handicapés, par exemple, qui est totalement légitime par ailleurs, on peut pas vraiment la contester mais faudrait trouver des manières de faire différentes. Ça conduit aujourd'hui quand on cumule la contrainte normative, le renchérissement des coûts de construction liés à la qualité environnementale plus le renchérissement des coûts de foncier qui sont inhérents à ce type de sites en centre-ville ça fait qu'on propose des logements de plus en plus petits, y a une grande chambre dans les logements et un séjour qui rapetisse de plus en plus. C'est là où, à mon avis, il y a un problème, parce qu'à budget égal le produit qu'on propose est de plus en plus petit et, forcément, ça finit par jouer sur la façon de vivre et de la qualité de vie. (CL12)

La représentation qui ressort est celle d'une architecture réduite – par la force conjointe des objectifs de réduction des dépenses et de développement de l'image de la cité, du bâtiment ou de l'entreprise (promoteurs ou ville en fonction de l'échelle considérée) – à un travail sur la façade. La conception de l'intérieur, particulièrement s'il s'agit de logement, se limite à la compilation de différentes règles, notamment celles relatives aux impératifs économiques des promoteurs (travail sur des « cellules » standard) et aux différentes règlementations et référentiels, c'est-à-dire intégrant essentiellement les enjeux de l'énergie, du handicap et de la sécurité incendie. Pour les concepteurs rencontrés, la juxtaposition de règles conduit à une limitation de la capacité d'action, et pousse les architectes à s'investir dans le dessin des façades, soit là où leurs marges de manœuvre sont les plus grandes puisque la conception d'objets formellement remarquables est encouragée par la quête de rayonnement et d'attractivité qui pousse au recours à une architecture « photographique ».

On fait pas que des façades mais effectivement la mise au point des plans est devenue très contrainte et donc ça réduit très fortement les possibilités d'intervenir. Maintenant ça se fait au regard des contraintes de superficie, etcetera, parce que si vous avez une PMR à gérer dans 50m² et si vous en avez une à gérer dans 100m² c'est pas du tout la même problématique. Et donc qui définit la surface des logements ? C'est pas la PMR… Je pense qu'il faut pas être trop, je dois être d'un naturel très optimiste mais je veux pas être trop déprimée sur ces sujets-là, en tous cas ça doit pas empêcher d'être créatif. Mais c'est vrai, ça correspond à une réalité. (CLN9)

> *On a des marges de manœuvre très limitées. Ce qui fait qu'on modifie à la marge les volumes mais qu'en gros on dessine des plans à l'intérieur des volumes et on dessine des façades, ce qui est relativement désagréable. (CN11)*

> *La façade, oui beaucoup parce que la façade a repris beaucoup d'importance d'abord parce que beaucoup de villes sont demandeuses d'images architecturales. On demande à la ville d'être attrayante, vivante, belle, etcetera. Et puis avec la problématique environnementale, les problématiques se sont cristallisées sur l'interface intérieur-extérieur. (CL11)*

L'idée d'une production de l'urbain qui se concentre sur les aspects photographiques de l'architecture côtoie celle qu'elle se réduirait à la construction d'une collection de bâtiments – parfois qualifiés d' « objets » ou de « gestes » architecturaux – juxtaposés plutôt qu'à des réalisations fondées sur une véritable composition urbaine.

> *Donc c'est pas simplement effectivement un système de découpage d'îlots, j'insiste beaucoup là-dessus, parce que je pense que la misère des architectes et des projets urbains français aujourd'hui c'est un peu ça. C'est-à-dire qu'on fait ça, on tire des îlots, après on fait un parc parce qu'il faut faire un parc de toute manière et puis après y a monsieur Bouygues qui fait machin, y a Eiffage, y a truc, et puis on remplit les cases et en fait tout ça refait un système traditionnel. C'est Boulogne-Billancourt quoi, c'est un projet qui a plein de très belles architectures prises individuellement mais qui est fondamentalement consternant comme système urbain. (CN1)*

> *Et dans ce projet de Confluence, il y a la question qui est vraiment une question importante aujourd'hui, c'est que comme il y a beaucoup d'architectes qui démissionnent sur la qualité intérieure du logement, avec en plus de ça ce système normatif qui rend difficile ce travail sur le logement, y a un espèce de déplacement de l'énergie de la conception architecturale sur l'enveloppe et la façade, qui donc induit un travail architectural gesticulant pour essayer de sortir une façade qui vous raconte ça et ça, « ah ça je sais que personne ne l'a fait donc je suis sur la bonne voie, c'est ça qu'il faut que je fasse ». (CL10)*

Parmi les composantes de la production de la ville, celle qui est considérée par les concepteurs comme la plus standardisée est celle du logement. Le terme employé de manière récurrente pour l'évoquer est celui de produit, à quoi le logement se réduirait désormais. Ce qui est ici discuté est l'imposition par les commanditaires de règles de production touchant à la fois la superficie des pièces imposée et les moyens financiers, limités, pour y arriver. Soit autant de règles commerciales prescrites par les promoteurs ou les bailleurs, qui s'ajoutent aux règles imposées par l'État et aux référentiels de certification ou de labellisation imposés par les maîtrises d'ouvrage urbaine.

> *En ce qui concerne le logement, les principes de production sont extrêmement cadrés puisque le logement est une réflexion extrêmement formatée qui a échappé, partiellement en tous cas, aux architectes pour devenir un produit technocratique. Une chambre doit faire maximum 12m², on doit répondre à un certain nombre de règles sur l'hygiène, l'accueil des personnes à mobilité réduite, sur la qualité environnementale, etcetera. Donc tout ça fait que quand on croise tout ça avec la solvabilité des ménages on arrive à des produits extrêmement stéréotypés. (CL11)*

Cette considération n'oppose toutefois pas les professions, puisque les chargés de mission des maîtrises d'ouvrage bâtiment s'accordent sur ce point avec les architectes et les urbanistes, comme en témoignent les propos suivants, issus d'un entretien avec un promoteur à Nantes.

> *Et alors la difficulté qu'on a par ailleurs c'est que, comme nous on est une entreprise commerciale, comme tout entreprise, faut quand même qu'on arrive à vivre. Donc il faut arriver à satisfaire à la fois les règles d'urbanisme, qui sont de plus en plus contraignantes, les règles normatives sur toutes les règles style thermique, handicapés, etcetera, qui s'adressent à nous. (…) On prend ça, on agite, et à la fin il faut qu'on sorte un projet. Un projet qui à la fois va plaire aux clients, parce qu'il faut pas oublier qu'on a quand même une notion, entre guillemets, commerciale, il faut quand même qu'on puisse vendre nos produits. (CN12)*

Si la plupart des architectes défendent leur travail tout en critiquant, en employant souvent l'expression d'« architecture gesticulante », les réalisations de leurs confrères ou concurrents, ils reconnaissent leur implication active dans la production d'une architecture dans laquelle la façade prend une place importante. Ils reconnaissent également que la réduction des marges de manœuvre dans la production des logements est un corolaire immédiat des choix effectués.

> *Et puis en même temps, on ne nie pas que ça doit avoir un côté expressionniste, quand je dis expressionniste je veux dire que ça doit avoir une image forte. C'est pas forcément des choses neutres qu'on veut produire. Dans la ville tout n'est pas pareil, tout ne doit pas se ressembler. (…) La façade, ça raconte ce qui se passe dans un logement, on colle pas une façade sur un bâtiment quoi, la façade raconte ce qui se passe à l'intérieur, elle doit faire ça… les gens qui disent qu'on ne peut faire que la façade, ils se gourent, parce qu'effectivement ils auront pas assez d'argent pour travailler. Parce qu'à un moment donné ça va être que des choix subjectifs, du bleu, pourquoi du bleu ? Du vert, pourquoi du vert ? Du fer, pourquoi du fer ? C'est que des trucs… et on va te dessiner des détails chichiteux sur plein de trucs qui vont coûter une fortune et à la fin, effectivement, on pourra pas se battre sur le logement, gratter un petit mètre carré par ci par là, parce qu'on aura foutu tout son pognon dans la façade. C'est dommage, voilà. (CN5)*

L'interprétation des discours recueillis confirme que les représentations de la ville contemporaine sont liées aux représentations de ses conditions de production, elles-mêmes intimement associées aux représentations de soi de chacun des acteurs. Ceci nous amène à envisager une définition plus fine du groupe social d'appartenance, dont les frontières sont ici visibles à travers l'affirmation des concepteurs d'être les seuls « hommes de l'art » (architectes, paysagistes et urbanistes). Un groupe dont sont exclus les ingénieurs et les économistes considérés, eux, comme des agents de la technocratisation de la production de l'urbain. Si ces reproches sont nombreux, les concepteurs ont tous une haute estime de leur profession considérée comme « noble », « grave » ou « capitale ». L'idée d'un métier reposant sur la compétence ou l'expérience, mais aussi la sensibilité affichée à la forme et à une certaine liberté formelle, s'oppose à la scientificité contestée de l'indicateur ou à la rigueur considérée comme rigide et réductrice de la règle. Cette opposition joue parfaitement un rôle d'unification et de différenciation au sein du groupe. Il est sur ce point intéressant de constater que la responsable du bureau d'étude qui intervient en tant qu'AMO développement durable de Confluence, seule ingénieure interrogée, revendique justement un travail d'acculturation des autres concepteurs afin qu'ils comprennent (et acceptent) le sens des indicateurs utilisés : on assiste bien là à une opposition de représentations.

> *On essaye de le partager… Ça c'est important aussi de faire ça en acculturant l'ensemble des acteurs. Par exemple, la question de la biodiversité qui est un thème en ville où c'est juste pas simple, quand on a abordé ces questions-là typiquement j'ai dit « on va donner des objectifs mais moi, avant de donner mes objectifs, d'indicateurs, de machin, de trucs, je veux partager pourquoi je donne ces enjeux et pourquoi cet enjeu-là est majeur ». Et pour ça, lors d'une des réunions de coordination générale où t'as tous les*

> *acteurs, on a fait un power point simple en expliquant ce qu'est la biodiversité pour qu'on ait la même culture du projet. (CL7)*

Si la représentation d'une production sous contraintes techniques et économiques est partagée, l'attitude et les opinions varient vis-à-vis de la complexification et la technicisation de la pratique. L'attitude générale est plutôt défavorable vis-à-vis du contexte productif, jugé comme trop fortement soumis à la logique marchande et technique. Celle-ci influencerait négativement la qualité des réalisations et rendrait les concepteurs plus susceptibles aux effets de mode, surtout pour les aspects esthétiques de leur travail. Les opinions varient, y compris au sein d'un même entretien, recouvrant essentiellement deux positions, relatives à la situation occupée par l'acteur dans le processus productif. L'évaluation positive de la contrainte qui s'applique aux autres acteurs côtoie ainsi la dénonciation de contraintes qui, appliquées à soi, nuiraient au bon exercice de la profession et à la liberté d'agir, une liberté elle-même critiquée par certains concepteurs pour qui elle se limiterait à une volonté égocentrique d'expression. Au fond, si le fait de suivre la mode est reproché aux autres concepteurs, c'est parce qu'il serait dévalorisant d'accepter de se soumettre à ses impératifs économiques et sa superficialité.

> *Mais du coup, dans ce travail architectural aujourd'hui, j'ai un peu de nostalgie, parce qu'il y a quand même pas mal de personnes qui quittent un peu le sens profond de la question qui est posée pour continuer de faire de la soi-disant image nouvelle, matériau nouveau, innovation… « J'innove, je veux faire un truc qu'on a pas encore fait et comme ça on va peut-être parler de moi ». Et donc cette temporalité de la mode qui arrive en architecture m'affole beaucoup, parce que ça me dérange absolument pas pour les vêtements avec le changement des saisons mais c'est pour moi exactement contradictoire avec le sens philosophique de l'architecture, qui est support de mémoire. (…) C'est un métier très grave le métier d'architecte et je suis pas du tout une protestante aigrie ou quoi que ce soit sur la vie, je suis plutôt quelqu'un d'extrêmement gaie et optimiste, mais je ne supporte pas la réaction un peu cynique qu'il peut y avoir dans une façon de répondre à la question architecturale. (CL10)*

Cette critique de l'architecture photographique répond aussi à une logique de distinction individuelle dans le cadre de l'entretien. Dénoncer la « gesticulation » ou le « narcissisme » de la réalisation d'un autre concepteur permet en effet de se positionner comme garant d'un travail de qualité et ayant la hauteur de vue nécessaire à l'exercice de la profession, loin de la légèreté ou du cynisme reproché à d'autres. Sans surprise, quand on passe d'un entretien à un autre, le concepteur critiquant peut devenir le critiqué, sur des fondements pourtant similaires.

> *Le truc qui est juste devant nous par exemple, ce truc là, je peux pas comprendre. Le truc avec les machins en tôle rouillée là, je peux pas comprendre, moi ça me dépasse. C'est de la gesticulation, pour le coup c'est complètement gratuit. Après, je pense que le jardin au centre est assez beau, faut reconnaître ça, c'est luxuriant, y a des bambous dans tous les sens et tout donc ça doit être assez bien vécu. Mais voilà, y a des trucs gratuits complètement, y a ces ailettes en fluo rose sur la façade, ça me dépasse, ça ne sert strictement à rien, on peut pas… (CN5)*

> *Et sur Confluence il y a donc cette gesticulation, que je trouve absolument horripilante, qui évidemment finit par donner des choses plastiques certaines, y en a qui est en inox, un autre qui est bleu marine, un troisième qui vous sort un espèce de plongeoir au-dessus de la darse, qui fait tout de suite référence à « moi je suis plus riche que les autres et je vous emmerde tous ». Ça m'horripile, je trouve que… Ce qui m'impressionne beaucoup à Confluence, c'est que je n'ai de cesse en me baladant là-bas de me dire « ça ressemble à la ville qu'on me montrait petite fille comme la ville de demain ». (CL10)*

La critique des phénomènes de mode est indissociable de la dénonciation de la technocratisation de la production de l'espace. Elle touche au fondement d'une représentation unanimement partagée : celle de la fabrication de l'espace habitable comme noble, tendue vers l'intérêt général et incomparable à la production d'objets usuels. Ce qui est critiqué en creux est la réduction de l'espace urbain au statut de produit ou de marchandise ni plus ni moins spécifique que n'importe quel produit industriel, c'est-à-dire standardisé, d'une part, et personnalisable, de l'autre. Logiquement, cela correspond aussi au refus de l'abaissement du statut de l'architecte ou de l'urbaniste à celui de simple agent de production chargé de mettre en œuvre des solutions décidées par d'autres (maîtrises d'ouvrages urbaines, promoteurs, communicants). Une situation qui est logiquement rejetée par les concepteurs en même temps qu'ils estiment ne pas avoir de prise sur elle.

> *On est en présence de moyens, d'économie, de systèmes de productions qui sont extrêmement structurés et qui nous dépassent pour bon nombre largement. C'est les modes de financement de la ville, c'est la politique de la ville, ce sont des moyens très puissants. En même temps ça n'empêche pas que là-dessus, même en travaillant sur des registres partagés comme ça, extrêmement large, les propositions peuvent être très très différentes. (CL11)*

Se côtoient deux représentations aux origines idéologiques contradictoires. La première est celle de la position qu'occuperaient les pouvoirs publics, seuls capables de réguler les excès du marché, soit une idée d'inspiration keynésienne qui se retrouve logiquement dans les discours de professionnels culturellement attachés à l'idée d'intérêt général (Martouzet 2002b). Cette représentation transparaît lorsque sont reconnues à la règle des vertus en matière de qualité de la production ou de prise en compte des enjeux sociaux et environnementaux. La seconde représentation correspond à la défense d'une conception libérale de la liberté du concepteur réduite à la possibilité de l'expression individuelle. Une acception du rôle du concepteur que l'on peut aussi rattacher à la vision postmoderne de l'architecte comme artiste ayant pour vocation de nous extraire de la banalité quotidienne, des impératifs économiques et de la pesanteur de la technique (Harvey 1991 ; Jameson 2007). Nous retrouvons ici le refus d'inclure les futurs usagers de l'espace dans la conception pour envisager cette dernière comme une activité artistique, ce qui « *ne fait que refléter une position artistique dans le champ de l'architecture qui participe à des tactiques de distinction de certaines élites intellectuelles, pouvant se résumer dans la suprématie du "paraître sur l'être"* » (Pinson 2000b : 184). Cette idée transparaît lorsqu'est regrettée l'impossibilité de s'affranchir des cadres règlementaires et techniques de la production de l'urbain. Plus généralement, la représentation d'une production qui amène le travail de conception à se concentrer sur les aspects photographiques permet aux différents acteurs de se distancier de la voie globalement suivie, afin de réduire leur part de responsabilité dans ce qui est fait. Le rôle de cette représentation dans laquelle la contrainte est centrale permet ainsi aux concepteurs d'être plus à l'aise avec le contenu d'une ville qu'ils contribuent à façonner en demeurant sceptiques vis-à-vis de ses principes et solutions (cf. chapitre 7, partie 1.2.). Outre un rôle informatif et de régulation des rapports sociaux, cette représentation remplit son rôle opératoire en permettant la mise en cohérence du discours et de l'action.

2. Habiter la ville en train de se faire : représentations, opportunités et stratégies

L'univers de représentations des concepteurs découle avant tout de leur appréhension du contexte de production de l'urbain avec, au premier plan, la question de la contrainte et des déclinaisons matérielles et idéologiques de l'air du temps, un phénomène particulièrement visible dans l'importance dans leurs discours de propos sur le processus de projet ou les normes et règles. Ces aspects sont quasiment absents des discours des habitants, du moins explicitement (partie 2.1.1.). Ce qui ne signifie pas qu'ils ne construisent pas de représentations du modèle productif. L'air du temps et les mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain conditionnent les rapports qu'ils entretiennent avec leurs espaces de vie quotidienne (partie 2.1.2.) et leurs représentations de la ville contemporaine, qu'ils élaborent et font évoluer à partir des propriétés matérielles et symboliques qu'ils prêtent aux projets (partie 2.1.3). Hors du registre des considérations sur le mode de production, la question de l'espace en cours de transformation et des contraintes qui s'imposent aux acteurs se déplace ici sur le choix résidentiel (partie 2.2.1.). Ce choix, plus ou moins libre, et sa correspondance à des attentes ne se situent pas que sur le plan pratique ou environnemental mais comportent aussi des préoccupations en matière de mixité sociale (partie 2.2.2.). Ce choix conduit les habitants à élaborer d'une part des stratégies de négociation avec l'espace (partie 2.2.3) et d'autre part à se saisir des opportunités de distinction et de valorisation individuelle que celui-ci leur offre (partie 2.2.4.). À la manière des discours des concepteurs, les propos retranscrits depuis les rencontres avec les habitants révèlent – à partir d'opinions et d'attitudes variées – un univers de représentations de la ville contemporaine d'ores et déjà constitué et apparemment cohérent.

2.1. Des attitudes variées autour de représentations partagées

2.1.1. À Nantes et Lyon, des discours qui font écho à ceux des concepteurs

Comme annoncé dans la partie 1.1.1. de ce chapitre, les discours des habitants sont *a priori* moins homogènes que ceux des concepteurs. Ceci s'explique, d'une part, par la plus grande diversité sociale, socio-professionnelle et de parcours des enquêtés. D'autre part, une clef d'explication est que leurs discours sont davantage calqués sur les propriétés du site ainsi que sur leur parcours de vie puisqu'ils sont structurés par la rencontre en trois temps que sont la visite, le parcours résidentiel et l'entretien (cf. chapitre 5, partie 2.1.).

Les figures 54 et 55 (pages suivantes) montrent l'organisation des mondes lexicaux des habitants de Bottière-Chénaie puis de Confluence, grâce la réalisation d'un calcul de classification hiérarchique descendante (CHD) sur chacun de ces corpus. Leur décryptage met en évidence la structuration des discours dans ce qu'elle a de commun, mais aussi de singulier, sur chacun des deux terrains investigués. En nous livrant à un exercice de dénomination des classes, nous constatons que nous retrouvons les mêmes thématiques, en des termes similaires, mais qu'elles ne revêtent pas la même importance (en volume de l'expression) sur les deux terrains, tout comme elles ne s'y structurent pas de la même manière (entremêlement, association et opposition). Les commentaires qui suivent formulent à la fois un portrait synthétique des discours des habitants sur leurs espaces et introduisent à l'exploration des représentations relatives que nous effectuons dans les parties suivantes.

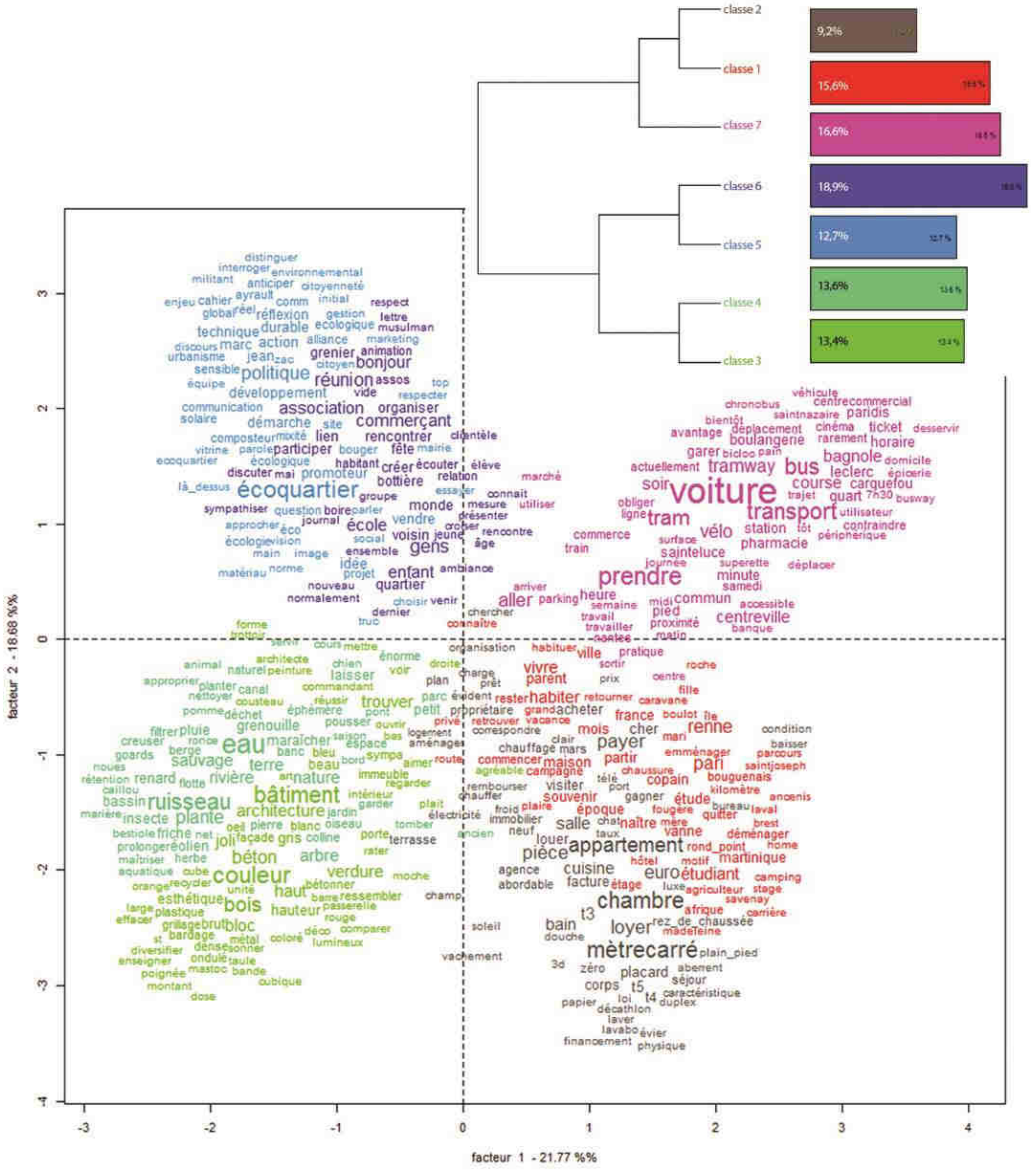


Figure 54. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus « habitants de Bottière-Chénaie »

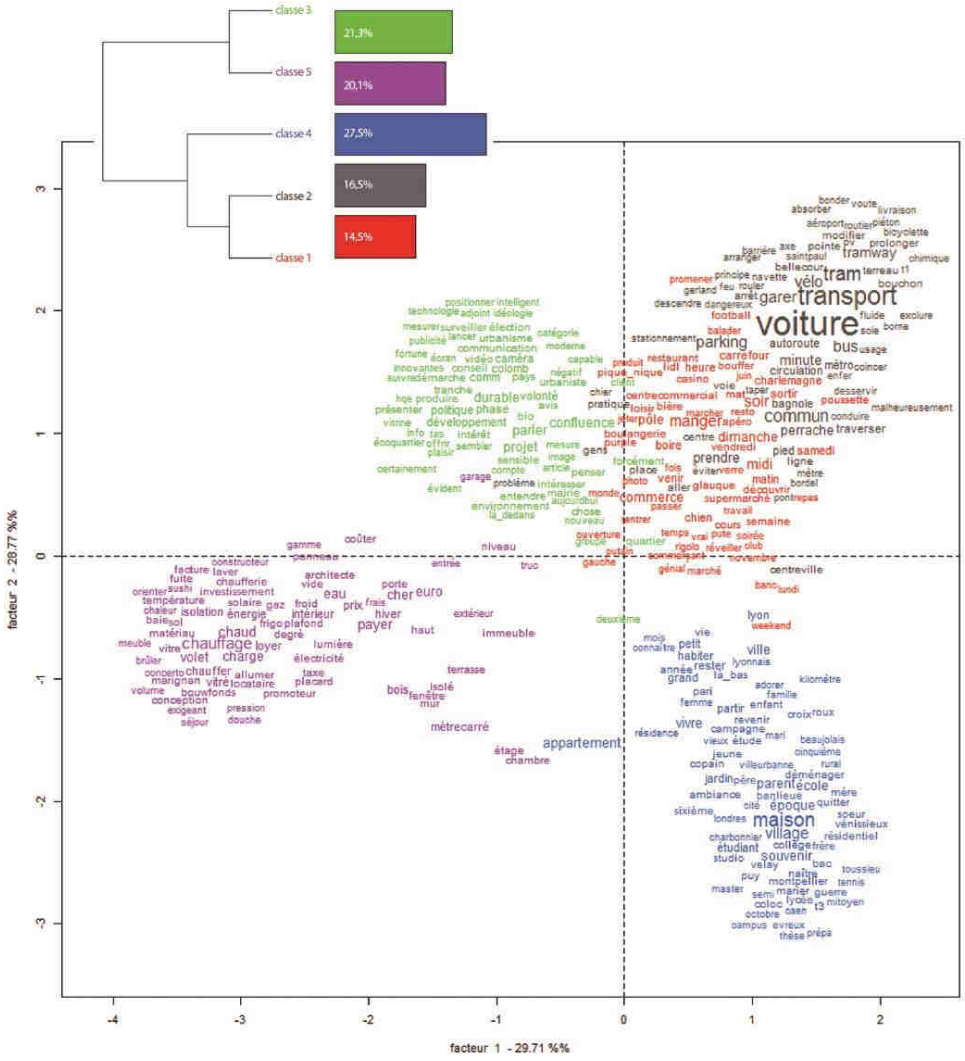


Figure 55. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus « habitants de Confluence »

Le calcul de CHD met en évidence cinq classes à Confluence et sept à Bottière-Chénaie. Afin de mettre en avant ce qui les rassemble comme ce qui les distingue, nous proposons dans le tableau 17 une dénomination de ces mondes lexicaux.

Bottière-Chénaie	Confluence
Classe 1 (rouge) : parcours résidentiel	Classe 4 (bleu) : parcours résidentiel
Classe 2 (gris) : choix résidentiel (motivations, logement, démarche) et économie	Classe 5 (violet) : choix résidentiel (motivations, logement, démarche) et économie
Classe 3 (vert clair) : architecture	
Classe 4 (vert foncé) : paysage et espaces verts	
Classe 5 (bleu clair) : politique globale et locale, idéologie	Classe 3 (vert) : projet et politique, idéologie
Classe 6 (bleu foncé) : vie quotidienne du quartier (usages et pratiques)	Classe 1 (rouge) : vie quotidienne dans le quartier (usages et pratiques)
Classe 7 (rose) : vie quotidienne dans l'agglomération, mobilité	Classe 2 (gris) : vie quotidienne dans l'agglomération, mobilité

Tableau 17. Dénomination des mondes lexicaux des discours des habitants de Nantes et de Lyon

Nous pouvons constater, premièrement, l'existence d'un « pôle » – composé des classes 3 et 4 de la CHD des discours des habitants de Bottière-Chénaie – absent du calcul similaire fait sur le corpus des habitants de Confluence : celui de la description matérielle et esthétique de l'architecture et du paysage. Non que ces questions soient absentes des discours des Lyonnais interrogés, mais plutôt parce qu'elles sont abordées conjointement à d'autres problématiques et, de ce fait, somme toute « diluées » tout au long des propos. L'étude du vocabulaire spécifique des classes déterminées par la CHD souligne la présence d'un monde lexical employé lors de descriptions architecturales et paysagères dans les classes 1, 3 à 5 du corpus. Nous pouvons expliquer ce constat par l'importance des aspects esthétiques dans le projet lyonnais et les discours institutionnels et politiques autour du projet et, par conséquent, un « étalement » de cette problématique sur la durée de l'entretien. À Nantes, les discours de ce type se retrouvent essentiellement dans le contenu des visites et interfèrent moins – dans l'esprit des enquêtés du moins – avec les enjeux politiques, idéologiques ou de choix résidentiel. Nous montrons cependant dans la suite de ce chapitre que le contenu des discours « esthétiques » est très proche d'un terrain d'étude à l'autre.

Deuxièmement, en nous penchant sur les proximités entre les mondes lexicaux présents dans les discours tenus sur chaque terrain, nous pouvons voir que les logiques d'imbrication, et donc d'organisation, du discours ne sont pas les mêmes. Fortement influencées par le contexte du projet, elles le reflètent en retour. Nous observons que pour les habitants de Confluence, le monde lexical de la vie quotidienne dans le quartier (classe 1) – qui réfère à la pratique des commerces, des espaces publics, aux loisirs immédiatement accessibles – est imbriqué avec celui de la vie quotidienne à l'échelle plus vaste de l'agglomération, marqué essentiellement par le vocabulaire de la mobilité et la toponymie des autres lieux d'attraction (classe 2). À Nantes, en revanche, cette question est isolée, constituant un monde lexical à part (classe 7) et opposé sur le plan factoriel à la description statique de l'architecture et des espaces publics (classes 3 et 4). Le monde lexical de la vie quotidienne du quartier (classe 6) est ici imbriqué avec le questionnement idéologique (classe 5). Un questionnement idéologique aussi largement présent à Lyon (classe 3 ; 21,3% des discours) mais abordé de manière plus spécifique. S'il n'est pas absent dans les discours des habitants de Bottière-Chénaie (puisqu'intégré aux discussions sur le choix résidentiel), notons que l'enjeu économique se distingue à Confluence comme un ensemble de discours à part.

Ces jeux d'imbrication révèlent une appréhension différente des enquêtés à la fois de la vie quotidienne et de l'espace en projet. Le croisement des questions idéologiques, politiques et de vie quotidienne à Nantes reflète en effet une implication plus grande d'un certain nombre d'habitants dans la vie sociale de l'espace et ses implications politiques[1]. Alors qu'à Lyon la vie quotidienne se limite, dans les discours, davantage à une gestion individuelle des stratégies de déplacements et d'usages commerciaux. En outre, la vie quotidienne s'insère dans une réflexion plus large sur les espaces pratiqués à l'échelle de l'agglomération (d'où l'imbrication des mondes lexicaux de la vie quotidienne du quartier et de celle dans l'agglomération, alors qu'à Nantes ils sont clairement distincts). Enfin, le monde lexical correspondant aux enjeux économiques et aux motivations à venir vivre dans le projet prend une place spécifique dans les discours collectés à Lyon (classe 5, 20,2% de l'ensemble des discours). À Nantes, il est intégré dans l'enjeu du choix résidentiel, lui-même proche du parcours résidentiel (classes 1 et 2). Cette différence signale en quelque sorte la manière dont les habitants de Confluence se

[1] Nous discutons cette question au chapitre 7 (partie 2.1.) montrant qu'une implication supérieure dans la vie quotidienne du quartier ne conduit pas à une montée en politique ou en conflictualité supérieure.

représentent à la fois la spécificité de leur espace de vie et la spécificité de leur choix, lequel est séparé dans les discours des enjeux économiques, tandis qu'à Nantes ces deux aspects sont fortement imbriqués[1]. Ces quelques constats soulignent qu'il y a bien une différenciation entre les discours tenus par les habitants selon qu'ils vivent à Lyon ou à Nantes. Mais ils montrent aussi que cette différenciation se fait davantage sur le plan de l'organisation du discours – suivant assez largement les grandes lignes des projets urbains (population attirée et préoccupations économiques, part de l'image ou de l'architecture dans les objectifs) – que sur le plan du fond des propos.

Une certaine proportion des discours collectés auprès des habitants consiste en des descriptions fonctionnelles, sur l'accessibilité des projets, les commerces fréquentés ou encore les aspects pratiques et confortables du logement. Outre ces descriptions (et les évaluations qui les accompagnent), les « portraits esthétiques » occupent une place importante dans les discours recueillis, particulièrement lorsque sont abordés le parcours résidentiel, le choix résidentiel et le jugement du quartier. Cela s'explique par le fait que la visite se prête à la description de l'espace immédiat, mais surtout par l'importance prise par l'image dans la production de l'espace urbain (Berdet 2013)[2]. Logiquement, cet aspect se retrouve aussi dans la réception de l'espace urbain. Avant de montrer dans la suite de ce chapitre l'importance de l'esthétique dans l'identification de la ville contemporaine comme technologique et verte (partie 2.1.3.), notons que la première expression dans les discours des habitants signale la diversité architecturale comme témoignage de la contemporanéité des projets.

> *On aime ou on n'aime pas mais architecturalement parlant y a quand même une certaine recherche. Et comme ils ont fait appel à un certain nombre d'architectes, chacun a mis sa touche, sa patte. Y a de tout quoi, c'est différent, c'est bien. Ça fait pas monobloc quoi, monostyle. (HL8)*

> *Et puis j'adore parce qu'il y en a pas un qui se ressemble donc ça c'est pas mal aussi. Je trouve ça très intelligent, audacieux non ? Comme projet, de mettre cinq ou six architectes différents je trouve ça… (HL5)*

> *Je ne sais pas, c'est… pour moi c'est une vision d'avenir. C'est des logements qui sont très différents les uns des autres, mais neufs, et pour moi le neuf c'est vraiment important. Ils sont pensés, conçus pour être dans le même quartier. C'est tout un quartier qui sort de terre quoi. C'est vraiment… oui, c'est novateur quoi. Et c'est plutôt une réussite. J'aime bien, ils sont tous différents, bon les petits logements en bois là… bon ça fait rien ça fait de la variété (HN1)*

Pour certains, la diversité est vue comme un aspect positif comparativement à l'uniformité de la référence repoussoir (partagée avec les concepteurs) que sont les grands ensembles.

> *Après, je trouve que j'aime bien la diversité, je trouve ça magnifique. Cet immeuble c'est pas le même qu'à côté et c'est agréable au moins. Parce que si on devait tout avoir uniformisé, après ça fait tout de suite cité, ça fait ghetto, ça fait plus petit quartier… (…) Moi, je pense que je suis content d'avoir un truc qui est un peu disparate quoi, disparate dans les formes, disparate dans les couleurs, moi je trouve que justement c'est ce qui fait le phénomène un peu vivant. Pas de monotonie, voilà quoi. Et puis ça casse un peu les vieux quartiers de derrière, ça fait pas de mal. (HL17)*

[1] Cette question est traitée en détail dans la partie 2.2.1. de ce chapitre.

[2] Plus généralement dans la société que certains auteurs qualifient, s'inspirant plus ou moins directement des écrits de Guy Debord sur la société du spectacle (1992 (1967)), de « société de l'image » (Faccioli 2007 ; Jameson 2007).

D'autres adoptent une attitude plus défavorable, regrettant une absence d'harmonie, sans toutefois remettre en cause l'association entre innovation, contemporanéité et diversité.

> *L'architecture, bah du coup une impression de gros échec, de… on a l'impression vraiment que les architectes se sont fait plaisir en essayant des choses un peu innovantes, en faisant plaisir à leurs fournisseurs, enfin à leurs façadiers, qui avaient des restes de propositions innovantes qu'ils avaient pu recaler nulle part. Voilà, y a quand même un peu l'impression du fourre-tout où tout le monde a essayé de recaler son truc, y a aucune harmonie. Au niveau architectural, autant j'ai apprécié l'innovation et le culot qu'ils ont pu avoir autant c'est vrai que le rendu final est quand même pas très harmonieux et pas agréable au regard, je trouve que sur le regard d'ensemble c'est pas beau. (HL13)*

> *Je sais pas si on peut dire que c'est original… moderne oui. Original par certains types de bâtiments mais en fait je trouve ça trop disparate du coup, trop… c'est pas que tout devrait se ressembler mais ils auraient dû peut-être avoir un fil conducteur, parce qu'effectivement on passe vraiment du tout au tout. (HN22)*

> *Ce que je disais c'est qu'il y a pas d'unité quoi, y a ça, après y a les trucs avec des paravents rouges là, qui donnent de la couleur complètement différente. Là ça fait plus éco-construction avec le bois. C'est un peu bizarre le patchwork qu'il y a un peu, on a du mal à se situer et à comprendre peut-être. Où est-ce qu'ils veulent en venir ? Parce que je trouve ça très différent les uns des autres. C'est vrai qu'on sait pas… un moment on se dit « tiens ça fait un peu futuriste », après y a des moments où c'est bizarre, où ça fait un peu cage, le bleu, là ça fait un peu plus éco-construction avec le bois, l'effet bois. (HN4)*

Les descriptions esthétiques – essentiellement en rapport à l'architecture des bâtiments et plus rarement aux paysages – sur lesquelles nous revenons dans la suite de ce chapitre sont plus chargées en significations que ne le seraient de simples jugements de goût. Par exemple, nous voyons apparaître à la fois la question de l'esthétique du développement durable, l'association de références esthétiques avec des problématiques sociales (le « ghetto ») ou les possibilités de valorisation offertes par l'exceptionnalité ou la nouveauté (cf. partie 2.2.3.). Nous nous trouvons en quelque sorte face à la réaction des habitants vis-à-vis du caractère photographique de la production contemporaine de l'urbain. Ce qui illustre l'importance de l'aspect esthétique dans l'appréhension des objets – et particulièrement de l'architecture – par rapport à d'autres aspects comme celui de la praticité par exemple (Bailleul 2009 ; Jameson 2007). La diversité architecturale, qu'elle soit accueillie avec une attitude favorable ou non, est un marqueur assez fort de la représentation de la production de la ville contemporaine par ses habitants. Elle s'accompagne aussi de quelques propos sur la personnalité prêtée aux architectes et sur la liberté qu'ils auraient eue lors de la conception de leurs projets.

> *Après ça devient plus gris mais là c'est assez coloré. Dans le quartier, j'ai l'impression que chaque architecte a dû suivre son inspiration parce que c'est très varié tout ce qu'il y a comme bâtiments. (HN2)*

> *Ils ont fumé de l'herbe et ils ont décidé de faire le quartier. « Tu sais, des gros blocs de métal avec plein de trous comme ça, c'est plein d'avenir ! En plus, ils seront pas attachés et quand y aura du vent ils vont voler partout ! » Je crois qu'ils sont pas venus sur place : ils voulaient faire des choses un peu différentes mais ils ont pas pensé le côté pratique. (HL16)*

> *Après, on aime ou on n'aime pas, je pense que c'est très particulier, chacun s'est éclaté sur son propre bâtiment mais du coup ça manque un peu d'harmonie, donc je suis pas hyper fan. (…) Ouais non… On sent bien le délire de chacun. Ils se sont fait très plaisir, c'est pas tous les jours à mon avis qu'ils peuvent faire des immeubles comme ça. (HL19)*

La représentation des habitants qui se dégage est celle d'architectes vus comme des artistes autonomes (voire égocentriques) ayant fait « ce qu'ils voulaient » pour les projets étudiés. Se croisent ici la mise en accusation d'une forme de narcissisme et d'une absence de « bon sens » qui se traduirait par un certain nombre d'impensés et de malfaçons, un « bon sens » pourtant revendiqué par les concepteurs (cf. partie 1.2.2.). Cette représentation de l'architecte recoupe assez largement celle des qu'ont les concepteurs d'eux-mêmes, bien que pour eux elle soit de l'ordre de l'aspiration alors que pour les habitants elle est considérée comme un fait acquis. Dans les deux cas, une représentation proche se traduit néanmoins par une diversité d'attitudes et d'opinions. Les extraits cités donnent aussi à voir une part des représentations que se font les habitants de la conception de leurs espaces de vie, à savoir un travail qui se concentre surtout sur la création graphique à l'échelle du bâtiment. Ce jugement s'explique notamment par leur méconnaissance du système d'acteurs (pour la plupart des habitants, les seuls acteurs de la production de l'urbain identifiés sont les architectes, les élus et les commerciaux des agences ou des promoteurs immobiliers). Ceci renforce *de facto* l'importance de l'esthétique dans la représentation partagée de projets qui se donnent avant tout à voir.

2.1.2. Entre adhésion et critique

Lorsque nous invitons les habitants à évaluer leurs espaces de vie, nous les conduisons implicitement à nous donner à voir leurs attitudes vis-à-vis de ceux-ci, à la fois sur le plan formel des réalisations et sur ce qu'elles évoquent pour eux au plan idéel ou symbolique. Les attitudes adoptées sont pour l'essentiel favorables puisque cette inclination positive est celle qui permet le mieux aux habitants de valoriser la pertinence de leurs choix, donc de se valoriser aux yeux de l'enquêteur et à leurs propres yeux. Néanmoins, des attitudes négatives sont aussi exposées, parfois comme gage explicite d'un esprit critique vis-à-vis de la société, de son quartier, de ses propres choix. Comme nous le montrons dans la suite de cette section, une attitude défavorable ou apparemment négative vis-à-vis du développement durable est courante chez les habitants.

Intéressons-nous d'abord aux témoignages d'attitudes favorables. Outre ceux qui révèlent une adhésion morale aux valeurs associées à certains aspects des projets (la mixité sociale, la réduction de la place de l'automobile), nous pouvons dire que les discours qui affirment une attitude favorable vis-à-vis des prétentions durabilistes des projets s'appuient essentiellement sur trois ressorts. Le premier correspond à la satisfaction pratique des besoins par le logement, le deuxième à l'ancrage des représentations des projets dans un ensemble de références postmodernes proches de celles des concepteurs sur le diptyque histoire/innovation[1] et le troisième à l'attirance pour une ville souhaitée technologique et verte (cf. partie 2.1.3.).
Commençons par le premier ressort. Il s'agit pour l'essentiel d'une approche positive du développement urbain durable parce qu'il est considéré – en même temps que la nouveauté (soit le caractère à la fois neuf et innovant des logements) à laquelle il est associé – comme à l'origine du confort des logements.

> *Sinon ce que j'apprécie dans ce quartier c'est les appartements, des appartements isolés, insonorisés, c'est-à-dire que cet hiver on n'a pas mis de chauffage ou un radiateur et on arrivait à avoir 19, 19 et demi, voilà*

[1] Innovation que l'on retrouve largement mobilisée dans les discours de distinction des enquêtés pour qui il est valorisant de s'inclure dans une démarche de changement (cf. partie 2.2.3.).

quoi. Donc on est chauffé gaz granules de bois et solaire pour l'eau chaude, donc financièrement c'est intéressant et puis psychologiquement je me dis aussi qu'on consomme moins que la moyenne, c'est très très bien. (HL9)

Oui, ça nous intéressait. Ça, un des avantages aussi c'est qu'au niveau isolation c'est absolument remarquable. On est très bien chauffé pour très peu cher. L'été quand il fait chaud, on est plein Sud là, donc quand le soleil donne on le prend en plein dans la poire et là si on ferme correctement l'appartement reste très frais. Au niveau isolation, c'est parfait. Au niveau thermique, là il faut que je regarde les charges de plus près parce que je me suis planté, mais l'eau chaude apparemment serait pas très chère parce qu'il y a beaucoup de panneaux photovoltaïque, la chaudière est en énergie renouvelable, c'est-à-dire en billes de bois. Non, je crois que de ce côté-là c'est très très intéressant. (HL14)

La question du confort est à la fois pour les habitants une preuve qui atteste de la justesse de leur décision de louer ou d'acheter un bien, un marqueur des conséquences tangibles de la mise en œuvre du développement durable, et conséquemment une des premières étapes de ce que nous nommons leur enrôlement dans la production de l'urbain (cf. chapitre 7). Le confort est par exemple employé comme un élément de justification du fait de l'investissement économique consenti pour habiter là.

C'est-à-dire que c'est la première fois que j'ai ça moi ! C'est le luxe ! T'as pas besoin tout le temps de baisser le chauffage. C'est super pratique et surtout moi je me suis rendue compte que comme c'est des nouveaux appartements c'est hyper bien isolé, donc tu mets pas de chauffage mais t'as pas froid. Ça c'est les nouvelles constructions qui veulent ça. Donc je pense qu'il valait mieux mettre un petit peu plus d'argent. (HN9)

Après l'appartement est super confortable, il est extrêmement cher, 763 euros avec les charges, pour 50m² T2. Par contre voilà : chauffage au sol, hyper bien isolé, un peu trop, en été il fait très chaud par contre, il est difficile à refroidir, mais voilà au moins… C'est vrai que la Croix-Rousse je m'y sentais bien, j'étais bien dans mon appart, il était chaleureux et tout, mais n'empêche qu'à la fin j'en avais marre du manque de confort, de greloter tout l'hiver chez moi, ici je suis bien. J'aime bien la chaleur, donc même s'il fait chaud en été, je préfère avoir chaud en été qu'avoir froid tout l'hiver. Quand je suis chez moi en tous cas j'aime bien qu'il fasse chaud. (HL4)

Ces quatre extraits à propos du confort des logements illustrent[1] comment les premiers éléments d'adhésion dont les habitants témoignent se situent sur le plan de la satisfaction de leurs attentes en tant que clients. Il s'agit le plus souvent d'un préalable avant l'expression d'une satisfaction ou d'une adhésion portant davantage sur des aspects symboliques, idéologiques ou politiques.

La première entrée vers ce type de considérations est souvent un commentaire esthétique lors de la visite qui, comme la plupart des descriptions, donne à voir à l'enquêteur des éléments d'évaluation et de jugement. Lorsque nous recherchons les éléments des projets qui bénéficient majoritairement d'opinions positives et d'une attitude favorable, les exemples les plus évidents sont les traces de l'ancienne vocation de l'espace conservées dans chacun des projets, comme plus généralement dans la majorité des projets actuels (cf. chapitre 3, partie 1.2.2.). Ce qui correspond au deuxième ressort des attitudes favorables identifiées précédemment. L'idée qui se dégage est qu'il est important de conserver des traces de la mémoire des lieux.

[1] La question de la localisation géographique ou celle de la qualité des services ou des commerces sont d'autres exemples qui conduisent au même constat.

Ils veulent aussi garder des traces des maraîchers ici. L'entrée là-bas avec les deux poteaux, je crois qu'ils veulent garder ça aussi… On conserve des petites touches, je trouve ça sympa à la fois. Garder l'histoire des lieux c'est important… (HN12)

C'est pour garder le souvenir de la destination des terrains avant. La ville de Nantes fait pas mal ça, parce que sur l'Île-de-Nantes, toute la partie qui étaient autrefois les chantiers navals donc qui maintenant sont fermés, ils ont gardé les anciennes cales, enfin ils ont gardé un certain nombre de choses pour un peu garder la mémoire de la vie industrielle qu'il y avait avant. Donc pareil… (HN2)

Et ça fait référence a pas mal de choses qui nous semblent importantes en fait, parce que même si on veut un écoquartier… même si on veut vivre dans un endroit sympa, même tout fait à neuf mais on s'attache à des valeurs d'histoire quand même à un moment. Et on aime bien savoir. (HN14)

Là j'aime bien le principe, c'est tout bête, des rails. Ça me rappelle un peu… j'étais déjà venue quand j'étais plus petite et je me rappelle qu'il y avait les docks et il me semble qu'il y avait des wagons. Enfin c'était un peu laissé à l'abandon, mais je me rappelle qu'il y avait des wagons dans ce coin-là donc c'est marrant de voir les rails maintenant. Je sais qu'il y a un wagon aussi qui est resté. Je sais pas si on va passer, non il est un peu plus loin. Aussi ce qui est amusant c'est qu'il était tout tagué et qu'ils l'ont repeint [rires]. Bon c'est sympa mais… Je crois qu'ils ont laissé les vitres taguées et ils ont repeint l'extérieur en laissant les vitres comme elles étaient avant, c'est marrant. (…) J'aime bien aussi le fait qu'ils aient gardé, alors je sais pas comment ça s'appelle, les sortes de grues en fer. (HL2)

Alors là on arrive au quartier des restaurants branchés. C'est bien qu'ils aient gardé le portique je trouve, ça fait un peu insolite au milieu de ces bâtiments mais en même temps c'est la mémoire du quartier. (HL8)

Ces expressions mettent en évidence des attitudes favorables à la conservation d'éléments patrimoniaux. Des attitudes qui sont aussi régulièrement révélées à travers des formules empruntant des propos aux discours institutionnels sur le sujet et des formules qui mêlent appel à des éléments d'histoire valorisés et mise en avant de la capacité d'innovation

Ce que je trouve très intéressant par contre c'est au niveau des puits, on en a vu un tout à l'heure, les anciens puits. Garder de l'ancien, garder pour pas oublier justement la vraie nature du quartier. Plutôt que de vouloir faire des trucs qui ressemblent à quelque chose là on y va. Mieux vaut garder des petites touches voilà, avec les petits jardins qui apportent quelque chose, chacun peut cultiver son petit potager. (…) C'est ça, on revient un peu dans de l'ancien au final, dans des trucs qui étaient des petites rues de village, c'était un petit peu comme ça et on revient sur de l'ancien. Et surtout, on voit que, au niveau du ruisseau par exemple, qui a été couvert un moment, on revient sur des choses qui étaient existantes et qui marchaient bien. Donc c'est assez marrant ce côté retour vers le passé. Tout en allant en avant. (HN17)

C'était ça où le raser et faire autre chose bien sûr, mais peut-être que pour eux c'était plus intéressant de garder certaines choses, comme il y a une vieille grue ou un vieux pont, la partie métallique que l'on voit là et qui servait à décharger des bateaux, ils ont gardé aussi un vieux wagon parce qu'il y avait un aménagement de rails qui permettaient aussi de décharger… Donc il faut garder un petit peu du passé, parce qu'on fait pas table rase, il faut avoir de la mémoire, et en même temps investir pour le futur donc il y a toujours un équilibre à trouver. (HL18)

La mise en avant de la double référence positive au patrimoine et à l'innovation fait écho aux dires des concepteurs lorsqu'ils affirment travailler à la résonance de leurs réalisations avec les potentialités géographiques et historiques de l'espace à aménager (cf. partie 1.1.1. de ce chapitre). Le patrimoine – ramené à de petites touches symboliques de l'histoire des lieux – est

évalué positivement d'autant plus s'il s'insère dans une démarche dite innovante. Ceci rejoint ce qu'écrivait Françoise Choay à propos du patrimoine devenu une sorte de valeur qui sert à la fois de miroir narcissique et de référence rassurante sur la capacité des sociétés à produire des espaces (Choay 1999 (1992)). L'accueil notionnel qui permet l'ancrage des représentations est bien préexistant et largement répandu dans la société en général et dans le groupe social des habitants en particulier. Nous interprétons cela comme une représentation partagée par les habitants et les concepteurs et qui correspond largement à la rhétorique sur les temporalités du projet urbain (cf. chapitre 3, partie 1.1.4.). Les discours sur l'innovation sont souvent associés à la fierté d'être dans une ville qui « va dans le bon sens » et, plus généralement, à des commentaires flatteurs à propos de la ville et de la politique municipale.
Les quartiers étudiés jouent un rôle important dans les stratégies de leurs agglomérations respectives et sont par conséquent très médiatisés (cf. chapitre 5, partie 4.1.). Pour les habitants, ils sont indissociables de l'action de l'agglomération ou de la ville, et les attitudes favorables vis-à-vis des projets se trouvent en quelque sorte transférées sur ces collectivités et leurs stratégies. Ce phénomène est plus ou moins explicite. Il prend soit la forme de la revendication claire d'une attitude favorable envers les élus et leurs décisions soit, c'est plus souvent le cas, une forme indirecte avec la reprise d'éléments de la communication institutionnelle. En l'occurrence, nous retrouvons souvent des éléments forts sur la modernisation de la ville, l'importance d'en rénover l'image ou même la mention de l'idée de compétition interurbaine.

> *Et puis donc, l'autre partie que j'adore c'est la partie où je fais une ballade en footing le matin, jusqu'au bout là-bas, où y a une confrontation entre ce qui était avant, c'est-à-dire les trucs dégueulasses par terre, la Saône qui est complètement naturelle et puis les bâtiments qui ont été faits, le Progrès et le bâtiment de Macfarlane, complètement impossible que moi j'hallucine qu'il y ait un truc comme ça à Lyon. Parce que Lyon, j'y ai vécu toute mon enfance c'est hyper poussiéreux et là non… C'est pour ça que je suis venu ici aussi, ça crée un truc complètement nouveau pour Lyon quoi... (HL11)*

> *Mais par contre, je trouve que la ville de Nantes fait quand même des efforts par rapport à d'autres villes par rapport au transport. Le tramway a été amené dans les années 1980 alors que tout le monde avait considéré que « c'est fini le tramway, ça existera plus jamais » et maintenant tout le monde revient là-dessus. Donc je pense que, quand même, y a par rapport aux autres villes de France, à Nantes y a quelque chose d'assez novateur entre guillemets. Même si je trouve que c'est pas assez par rapport à ce qu'on peut trouver dans les autres villes dans d'autres pays d'Europe. En France on est en retard, voilà ce que je dis, et à Nantes on est en avance par rapport à la France. (HN17)*

> *Et puis je pense qu'à Lyon ça manquait d'un truc. Lyon c'était trop vieilles pierres, avec des tuiles et tout. Ça manquait d'audace. Moi, j'ai pas mal de copains archis qui font de l'architecture moderne et je vois qu'à Lyon qu'est-ce qu'on se faisait suer… Enfin j'aime bien l'idée patrimoine de l'UNESCO mais bon, allez voir à Barcelone, je me disais « pourquoi ça pousse et ici il y a rien ? », là au moins je suis servie. Non mais c'est vrai, ça sort un peu du carcan même si c'est très policé. C'est vrai que je reconnais que c'est un peu une vitrine mais bon… (HL9)*

L'expression de la satisfaction ou de l'adhésion aux politiques menées par la ville ou l'emploi d'arguments et de vocabulaire issus de la communication autour des projets traduisent plusieurs choses. La première est l'efficacité de cette communication pour ceux qui la reçoivent et qui en sont les destinataires. La deuxième – particulièrement active lorsqu'il est question d'innovation ou d'image de la ville – est le potentiel de distinction qu'offrent ces projets médiatisés et pensés comme des démonstrateurs à leurs habitants. La troisième, enfin,

caractérise la proximité des représentations de certains habitants avec celles des concepteurs. Ceci s'explique aussi par la proximité sociale de ces deux groupes. Particulièrement à Confluence, même si pour une bonne part c'est le cas à Bottière-Chénaie, la population qui habite les lieux est issue du même milieu que celle qui les conçoit. Habitants et concepteurs y sont représentatifs de ce qu'on nomme les classes moyennes supérieures ou la petite et moyenne bourgeoisie intellectuelle. Puisqu'ils partagent les mêmes valeurs et vivent dans des groupes sociaux proches, il est peu surprenant que leurs représentations se ressemblent à défaut d'être similaires. Notons que ceci ne se caractérise pas par l'équivalence des attitudes.

À l'opposé de cette posture d'adhésion, il y a celle du rejet ou de la critique[1]. Les critiques se concentrent sur les discours institutionnels. Nous y retrouvons une appréciation du développement durable proche de celle exprimée par les concepteurs, soit celle d'un terme qui serait galvaudé car avant tout utilisé à des fins promotionnelles. Davantage qu'une critique du marketing urbain, les habitants décrivent une distorsion entre l'affichage de certain nombre d'ambitions, particulièrement sur le plan environnemental, et une réalité nettement moins aboutie. Nombreux sont ceux qui doutent que le quartier soit aussi durable que le préfixe « éco » l'insinue ou qui se réfèrent, explicitement ou implicitement, à l'idée de *greenwashing*.

> *Le greenwashing ici ? C'est dire que tous les bâtiments ils sont HQE. Bon d'accord, mais tu vas n'importe où dans Lyon c'est HQE dans le neuf. Même tu vas n'importe où, dans n'importe quelle ville en France, c'est HQE quoi. (…) Je vais te dire à quoi je pensais vraiment : quand tu vois des bâtiments qui sont intégralement recouverts de surface métallique, quand tu connais l'impact, le bilan carbone, le coût énergétique de la production des métaux aujourd'hui, et l'impact environnemental et la super filière où tout le monde s'épanouit socialement là-dedans, hum… en France comme dans les pays producteurs, il est où le côté durable ? Ça, pour moi c'est du greenwashing, dire « je fais du développement durable » et avoir des surfaces comme ça intégralement métalliques. Je me dis franchement : il a fallu les produire, il faudra les recycler un jour, c'est fabriqué dans des pays où les mecs ils ont un euro par jour pour vivre… (HL6)*

> *C'est joli de faire ça sur le papier, mais il y a un petit côté un peu folklorique. Y a vraiment un côté comm'… Enfin nous on a trouvé que c'est vraiment une action marketing et que derrière y avait pas beaucoup d'action qui allait dans le sens… après voilà, encore une fois, la réponse qu'ils nous font régulièrement c'est « c'est aussi aux habitants de s'investir ». Ouais, c'est vrai, mais bon on a aussi acheté, même si le mètre carré n'était pas aussi cher que sur le reste de Nantes, on a quand même acheté un appartement assez cher et on paye quand même des impôts locaux en conséquence donc c'est vrai que je trouve que… bah ouais ça manque d'aboutissement. (HN15)*

La critique de ce développement urbain durable qui ne serait que de l'affichage ou de la communication ne s'accompagne que très rarement d'une mise en cause de la légitimité de la notion ou de la contestation des valeurs prônées, elle passe plutôt par la comparaison du discours et de la pratique. Le décalage constaté par les habitants se retrouve surtout dans leur dénonciation, incompréhension ou regret de l'inadéquation entre les solutions mises en œuvre et l'étiquette « durable » apposée.
À Nantes, les critiques des habitants portent surtout sur les dispositifs environnementaux et énergétiques. Des jugements que l'on retrouve à Lyon avec en plus une idée de décalage entre les ambitions de produire un écoquartier et le caractère haut de gamme ou « de standing » du

[1] Le rejet est très rarement explicite, contrairement à la critique. Car rejeter ce que l'on habite est difficile puisque dévalorisant. Il est encore plus difficile de la confier à un tiers dans le cadre d'une enquête (Martouzet *et al.* 2012).

projet. Les critiques sur l'adéquation entre durabilité annoncée et durabilité réelle de Bottière-Chénaie se positionnent ainsi essentiellement sur le plan de la disjonction entre ambitions environnementales et réalisations, avec comme principaux exemples l'aménagement de terres maraîchères de bonne qualité, les ratés dans la gestion des ordures à l'arrivée des premiers habitants[1], l'absence de composteur collectif[2], l'aspect bétonné des rues et des constructions ou encore l'installation systématique de radiateurs électriques dans les logements.

> *C'est vrai que quand on connaît ce qu'était le quartier à l'origine on se pose des questions, c'est toujours dommage de détruire des surfaces agricoles. Moi, c'est mon problème dans mon travail, parce que je suis obligé pour construire des zones d'activités d'acheter des terrains agricoles et d'en changer la destination. Ce qui est toujours un vrai problème écologique, voire humain, c'est vrai qu'ici c'est complètement artificialisé donc vaut mieux collecter les eaux pluviales, parce que sinon je vois pas où elles iraient… (HN3)*

> *On a un système de chauffage électrique, pareil écoquartier ça fait un peu rire. Je sais pas mais je pense que tout le monde est comme ça… Par exemple, on paye pas l'eau, c'est dans les charges, alors ça c'est pas non plus… nous, c'est pas grave, on fait gaffe c'est dans notre état d'esprit, mais c'est bizarre… Enfin, dans un écoquartier voilà, la question de l'eau est pas gérée… Les ordures pas du tout, l'eau non plus, l'électricité bah c'est électrique… (…) Le chauffage électrique, c'est un peu bizarre. (HN4)*

> *En revanche le chauffage électrique comme mode écologique de chauffage, j'ai quelques doutes… Mais peut-être, je ne sais pas, ça me parait un peu étonnant, mais c'est pas… faut l'étudier de près, je suis pas fermé, ça dépend comment c'est fait, c'est vrai que le chauffage électrique permet un réglage très fin et une réponse très rapide donc il est possible qu'à la fin on s'y retrouve. Mais sinon transformer du pétrole en électricité, voire pire, du nucléaire, bah c'est quand même pas très satisfaisant… (HN6)*

> *En même temps 100% écolo ce sera pas mal. Là on y est pas à 100%, ça c'est sûr. Parce que déjà c'est tout électrique ici, donc je sais pas mais peut-être qu'ils auraient pu mettre autre chose, je trouve que c'est pas 100% écolo. Malgré le fait qu'il y ait pas mal de trucs biens. (HN7)*

> *Pour moi, un écoquartier c'est pas compatible du tout avec du béton déjà. C'est un truc que je comprends pas. Pour les structures de base, je veux bien, je suis pas architecte, je connais pas toutes ces normes là et ces machins, mais y a quelque chose qui me laisse perplexe là-dedans. J'ai un peu de mal avec ça. (HN11)*

> *On avait des grille-pains à la place de chauffage, les gens se sont retrouvés avec des factures monstrueuses… enfin c'était pas du tout isolé, on touchait les murs ils étaient froids enfin c'était… Donc c'est pour ça, au tout départ quand on nous a parlé d'écoquartier… euh, pfou… ah bon ? On s'est demandé vraiment s'ils savaient de quoi ils parlaient. (HN12)*

Les discours collectés sur les deux terrains d'études se distinguent par le fait qu'à Lyon s'ajoute à l'incompréhension et à la dénonciation de la mise en œuvre de l'ambition de durabilité celle d'une contradiction entre les ambitions affichées en matière environnementale et sociale et le caractère résolument haut de gamme, branché et socialement sélectif du projet. Ces deux caractéristiques de Confluence sont décrites comme incohérentes par certains habitants. Plus généralement que sur la question de son inadéquation avec le développement durable, le

[1] Cette situation, liée à un problème technique d'installation de containers enterrés, a entraîné des tensions autour de la question des poubelles, lesquelles prenaient de la place dans l'espace public alors que dans certains immeubles aucun espace pour les stocker n'avait été prévu.

[2] Nous revenons plus en détail sur cet aspect de la critique dans la partie 2.1.2. du chapitre 7.

caractère haut de gamme du projet est parfois critiqué en lui-même, essentiellement parce qu'il est vu comme « clinquant » ou « bling bling ».

> *Parce que le quartier se veut original, dans ses constructions, dans la perception qu'ils en donnent, c'était une commande politique importante donc on s'attendait à voir des choses un peu innovantes. Et là ça se présente comme luxueux, ça l'est pas, ça se présente comme loisir et ça l'est pas et ça se présente comme ouvert vers l'extérieur et ça l'est pas tant que ça. (…) Du coup l'axe qui se prend, c'est plus du tout écoquartier et c'est très quartier chic, voilà. Ça a changé les raisons de l'attraction et j'arrive pas à savoir à quel moment ça s'est fait. (HL13)*

> *Je ne suis jamais allé dans les restaurants ni visiter la Sucrière. Les restaurants sont censés être haut-de-gamme. Mais y a cher et haut de gamme… ici c'est cher. Apparemment, le Bec tout le monde est un peu déçu. C'est comme le Purple, j'ai mangé là une fois, bon c'est bien mais très cher quoi, heureusement c'est pas écrit chic sur les assiettes, « mangez chic ! » [rires]. Tu vois, c'est un peu artificiel. C'est comme si on avait cherché des règles pour être haut-de-gamme sans trop savoir ce que c'est… mais ça marche, parce que les gens ils connaissaient pas trop ce que ça doit être non plus. Donc tout de suite « café chic » ça veut dire que c'est un café chic ! (HL16)*

> *Mais c'est le problème de l'écoconstruction aujourd'hui, pour l'instant ça vend juste du rêve quoi. C'est pas encore tip top. Parce que c'est hyper cher et c'est pas l'image je trouve de ce que les gens attendent. Et ça c'est un exemple de plus je trouve, encore vendre un truc éco machin, du coup c'est quasiment inaccessible pour certaines personnes et en plus c'est pas si durable que ça… (HL19)*

> *Mais après y a des trucs, le côté durable et tout moi je suis totalement pour. L'Hôtel de Région qui arrive à s'alimenter à je ne sais combien de pourcents en énergie je trouve ça positif. Des choses comme ça je trouve ça positif, mais que les deux soient forcément mélangées, le côté luxe et le côté durable bah non… Ça va pas de pair pour moi, enfin c'est pas obligé que les deux soient mélangés. (…) Et du coup ça c'est complètement à l'opposé du côté durable que je me fais, enfin du côté écologique que je me fais. (HL22)*

Une expression qui revient de manière récurrente dans les discours des habitants des deux terrains d'études est l'idée d'exagération, selon laquelle ce qui est présenté dans les prospectus de communication serait trop beau par rapport à ce qui est réalisé ou n'y correspondrait pas. Cette expression ne reflète pas à une attitude défavorable vis-à-vis du développement durable lui-même mais plutôt vis-à-vis de son omniprésence dans le discours, jugée peu en adéquation avec les effets constatés de cette politique. Est mise en avant une matérialisation réduite à quelques touches écologiques et mettant de côté les perspectives humaines ou sociales. Cela est valable sur de nombreux aspects du projet, qu'ils soient directement relatifs à la question du durable mais aussi à celle de la qualité des commerces ou encore des logements.

> *Ouais, qui est un peu superfétatoire comme on dit ! [rires] Je trouve que c'est un mot qui va bien avec ce qu'on en fait. C'est-à-dire que c'est très vitrine… Donc voilà c'est cette disparité là, c'est ce que j'appelle moi la vitrine… (…) c'est la marge qui fait la différence entre le projet initial et le résultat quoi. C'est-à-dire qu'à un moment on oublie les objectifs humains et on se concentre sur des objectifs qui sont plus politiques et c'est ça qui est regrettable (HN11).*
> *Je vais pas trop aux restaurants qui sont un peu plus bas. Je les ai testés, tous, ils sont chers et pas spécialement… cher ça me pose pas de problème quand la qualité est au rendez-vous mais là ils sont chers point [rires]. (…) Donc là les commerces pour l'instant je suis juste allée dans un truc qui s'appelle la Vie Claire, des produits bio. Et j'ai essayé le restaurant Purple, mais c'est très cher pour un truc tendance mais c'est pareil… C'est tendance, c'est joli, la déco est bien mais bon… c'est un peu surfait. (HL10)*

Dans les extraits cités nous notons un mélange d'hésitation et de méconnaissance des enjeux ayant présidé à l'élaboration politique, urbanistique et architecturale du projet et de volonté de mettre en avant une certaine connaissance ou maîtrise des « véritables » enjeux ou de ce qui serait « vraiment » du développement durable ou un « vrai » écoquartier. Nous voyons en cela qu'il existe une certaine idée de ce qu'est l'urbain contemporain – *a minima* : diversifié, confortable, innovant et patrimonial, durable – et que cette vision contient des éléments qui permettent de la considérer comme une représentation, c'est-à-dire, en nous référant à la théorie du noyau central (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.), à la fois des attentes et des normes pour permettre la description et l'évaluation. Dans un premier temps, nous avançons que deux représentations coexistent, celle de ce que le projet devrait être, et celle de ce que le projet est (ou est devenu une fois réalisé). La critique apparaît lorsque ces deux représentations entrent en contradiction, c'est-à-dire, du point de vue de la théorie des représentations, lorsque les processus d'objectivation et d'ancrage se heurtent à la difficulté à faire entrer l'espace de vie dans la catégorie qui lui a été pré-attribuée (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). Les deux représentations qui se confrontent ne sont pas exactement celle de la réalité matérielle des lieux d'un côté et celle de ce qui est montré ou vendu de l'autre. Il s'agit plutôt de la confrontation de la représentation de ce que devrait être le quartier s'il correspondait à l'idée d'écoquartier proposée par la communication officielle et de ce qu'il est, au final, matériellement. Difficile de parler de publicité mensongère, dans la mesure où les discours officiels autour du projet n'ont jamais essayé de vendre un écrin de verdure, ni prétendu qu'il n'y aurait que des technologies de chauffage alternatives ou des bâtiments techniquement très performants. En revanche, en utilisant le terme d'écoquartier, ces producteurs de discours renvoient directement à cette représentation, en fait le prototype (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.) de la catégorie écoquartier, et expriment des attentes que le projet ne comble pas. Ce qui nous conduit à penser que, si ce n'est la ville contemporaine en son entier, la notion d'écoquartier jouit déjà d'une représentation sociale. Utiliser ce terme revient donc à sous-entendre que va être réalisé un projet qui correspondra aux différentes dimensions associées au prototype. C'est quand et parce que la catégorisation ne fonctionne pas et qu'apparaît l'idée de décalage.

2.1.3. Une ville contemporaine technologique et « verte »

À travers des attitudes différentes vis-à-vis du développement urbain durable, nous voyons poindre un univers de représentations partagé des deux écoquartiers étudiés et, au-delà, de l'urbain contemporain dont ils sont emblématiques. S'il existe des différences dans les justifications apportées par les habitants, selon qu'ils habitent Bottière-Chénaie ou Confluence (cf. partie 2.2.2.), ou dans les critiques qu'ils émettent – elles aussi liées aux spécificités des projets (cf. partie 2.1.1.) –, l'analyse des discours colligés montre la récurrence d'éléments qui indiquent qu'il existe d'ores et déjà une représentation des espaces de la production contemporaine de l'urbain. Outre qu'elle joue un rôle de distinction et de différenciation du groupe des habitants (cf. partie 2.2.2), cette représentation leur permet de se positionner vis-à-vis de l'appartenance, ou non, de leurs lieux de vie à la catégorie « écoquartier », car elle s'appuie sur un accueil notionnel garanti par le partage de références communes. Celles-ci vont de l'image des grands ensembles à celle des écoquartiers des pays du Nord en passant par des réminiscences de l'idéal pavillonnaire et une représentation déjà constituée du développement durable, lui-même plus ou moins assimilé à l'écologie, elle-même associée à l'idée de nature. L'élaboration et l'accréditation de cette représentation, ainsi que l'évaluation de la correspondance de l'espace de vie au prototype de l'écoquartier, se fondent surtout sur

des caractères visibles et observables, particulièrement les technologies dites vertes et la présence – souvent qualifiée de « naturelle » – d'eau, de végétation et d'animaux.

La plupart des arguments employés par les habitants lorsque nous les incitons à se positionner vis-à-vis de leurs espaces de vie consistent à les comparer à d'autres. Ces « autres » espaces sont pour l'essentiel ceux où ils ont vécu. Ils servent de références pour évaluer l'actuel comme une progression ou une régression. Ces références sont mobilisées lorsqu'ils justifient leur « choix » d'habiter nos terrains d'étude (partie 2.2.2. de ce chapitre). Ce sont aussi des espaces non habités ou fréquentés dont la représentation est avant tout acquise par la communication, qu'elle soit directe ou médiatique (cf. chapitre 2, parties 1.2.2. et 2.1.2.). Ceux-là sont mobilisés lorsqu'est évoqué lors des entretiens –lorsque nous sollicitons les enquêtés explicitement à ce sujet ou lorsqu'ils l'emploient spontanément – le mot « écoquartier ». Apparaissent alors des références plus ou moins floues aux écoquartiers du Nord de l'Europe, et plus généralement aux politiques qui seraient appliquées dans ces pays. Des références qui servent à désigner, *a contrario* de Bottière-Chénaie ou de Confluence, ce que seraient de « vrais » écoquartiers.

> *Je dirais un peu plus de vert. Même au niveau des matériaux utilisés je pensais qu'il y aurait plus de voilà… Enfin j'avais vu des écoquartiers qui avaient des toits végétaux, des trucs comme ça. Ici c'est pas ça. (…) Bah je trouvais ça joli. C'est joli comme quartier. L'architecture est assez sympa. Voilà, je dirais pas que c'est un écoquartier, c'est un beau quartier, c'est vrai, mais pour moi c'est pas un écoquartier. Mais y a des vrais écoquartiers en Allemagne je crois. Fribourg c'est ça ? (HL12)*

> *L'écoquartier ici n'est pas pour moi un écoquartier comme il aurait pu l'être en Suède, en Norvège ou au Danemark. L'écoquartier là-bas c'est un écoquartier beaucoup plus… Je pense qu'il y a pas du tout d'accès voitures, ici y a encore l'accès quand même à la voiture. (…) Plus de voiture du tout je pense. Enfin plus de voiture à essence je pense. Pour moi la voiture électrique, ça peut être… Je pense qu'on peut pas limiter les déplacements, enfin limiter les déplacements extérieurs, vers le centre-ville on peut complètement les supprimer. Les vélos, etcetera, tu vas à Amsterdam y a plein de vélos partout, ici t'as pas un vélo, y a les trucs pour que tu puisses attacher ton vélo avec un petit cadenas et y a pas un vélo… (…) Après faut pas se voiler la face, je pense que les gens comprennent les choses, on sait bien qu'on est pas forcément… Le terme écoquartier, certes c'est écoquartier, mais pour avoir justement voyagé à l'extérieur je sais bien qu'il y a un côté complètement comm'. C'est pas la vision d'un écoquartier comme on pourrait avoir. (HN17)*

> *Et bien en fait ils tablent sur les deux au début. Et au final ils tablent beaucoup plus aujourd'hui sur le haut-de-gamme que sur l'écolo. En tous cas c'est comme ça que je le vois aujourd'hui. Mais ceci dit, c'est déjà l'impression que ça m'avait fait quand j'étais arrivée ici. C'était en cours de construction et quand on a vu tout ce béton… on s'est dit c'est pas possible. Enfin pour moi un écoquartier c'est ce qui se fait… c'est beaucoup plus ce qu'on voit en Allemagne ou aux Pays-Bas, où là pour le coup on a des murs végétalisés, des petites coursives, des jardins partagés, enfin… Bah c'est pas ça ! (HL13)*

L'image médiatique des projets des pays du Nord fournit aux habitants une référence pour se positionner vis-à-vis du décalage potentiel entre la matérialité de leurs espaces de vie et les ambitions présidant à leur réalisation. La plupart des enquêtés disent ignorer ces ambitions, ce qui est souvent regretté. Ceci illustre la faible connaissance des conditions de la production de l'urbain, ce dans des projets où l'information et la participation – plus généralement l'investissement des habitants – sont, pourtant, sinon présentes, du moins prônées.

> *Alors juste ce qu'on voit au niveau d'un écoquartier… c'est vrai que quand on regarde les reportages sur les écoquartiers en Allemagne, ça a l'air quand même plus ambitieux. Alors je suis pas allé voir, mais*

dans tous les reportages, j'en ai pas vu des milliers, mais des trucs avec des murs végétaux… je trouve ça va plus loin, le tri des déchets c'est organisé différemment, enfin c'est plus poussé. Là, c'est « vous avez des contraintes, tac, vous vous démerdez ! », on se fait pas trop chier faut que ça le fasse comme ça, après chacun fait ce qu'il veut… Ça n'a pas été jusque dans la vie du quartier, ça s'est arrêté sur des cahiers des charges du bâti et le reste c'est advienne ce que pourra… Ou alors c'est aux habitants… Et là y a des habitants qui ont envie alors peut-être que ça va impulser autre chose. (HN5)

Mais quand on voit par exemple certains pays de l'Est travailler sur des trucs comme ça, eux ils l'ont déjà depuis longtemps. La question est : quand arrive une idée de faire un écoquartier ? Et ça c'est une question à laquelle personne répond, j'ai pas trouvé quelqu'un pour me répondre. Comment on gère une idée pareille ? Un écoquartier ? Qu'est-ce qu'on fait ? Où on va chercher les idées ? C'est quoi le cahier des charges ? Qui réfléchit à quoi ? Et comment on s'y prend ? J'ai pas de réponse à ça. Les habitants, ils aimeraient bien avoir des réponses comme ça, même plus que les habitants, en général tous ceux qui sont plus ou moins concernés par l'écologie, le respect de l'environnement, les énergies renouvelables… Et puis c'est un peu dans l'air du temps, être écolo c'est cool, mais non c'est pas cool. C'est politiquement correct. Alors que quand on veut bien on y arrive… (HN14)

L'idée commune est proche des discours politiques et médiatiques : il faudrait s'inspirer des pays du Nord (cf. chapitre 4, partie 2.1.) qui seraient en avance en matière de développement durable. Ces références floues – les noms sont exceptionnellement cités, les qualités précises de ces espaces sont rarement mentionnées – participent à la construction d'une certaine esthétique du développement urbain durable qui définit les caractéristiques du prototype de l'écoquartier : le recours à des technologies qualifiées de vertes, une végétation conséquente, l'utilisation du bois, etc. Le plus souvent, les discours expriment une adhésion aux principes portés par l'image générale associée au développement urbain durable. Certains dispositifs techniques servent alors d'éléments de référence pour évaluer ou justifier du caractère durable (ou non) du projet. Cela découle à la fois des principes mis en œuvre dans ces projets et de l'association de l'idée de progrès, et donc de nouveauté, à celle d'innovation technologique (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.). De manière récurrente, les discours traduisent une sorte de technophilie, amplifiée dans le cadre de l'entretien par le fait que décrire précisément les dispositifs permet de valoriser ses connaissances, donc de se valoriser comme participant au progrès (cf. partie 2.2.4.). Nous observons des attitudes favorables, soulignant ce qui est considéré réussi, ou défavorables, lorsqu'est pointé ce qui « ne va pas assez loin » sur le plan technologique par rapport à ce qu'il est possible de faire actuellement (ce qui traduit des attentes vis-à-vis d'une technicité des réalisations souvent déçues par un vécu plus commun).

Et puis je me suis rendu compte que bon… y avait un petit effort de fait sur l'isolation, parce qu'on doit être en HQE ici, mais par contre y avait la contrainte de double peau alors chacun l'a fait à sa sauce… mais l'économique a repris le pas sur la volonté. Après, pour moi, c'était aussi un truc très vert un écoquartier et puis après j'ai vu que la densité était aussi presque plus importante, ce qui se comprend aussi pour qu'on utilise moins d'espace. Pareil, j'avais une image d'écoquartier plus avec des matériaux comme le bois ou la pierre brute, des trucs comme ça. Et puis c'est vrai que le béton je me suis toujours demandé pourquoi autant quoi. (HN5)

Quand on voit le centre commercial Beaulieu, où ils sont capables de mettre tout le toit en photovoltaïque, on ne l'a pas pensé ici ? C'est pas normal, c'est pas de l'écoquartier ça ! Après, moi je connais pas tous les tenants et aboutissants de ce qu'on peut récupérer, la flotte ok ça peut récupérer pour arroser, pour remplir des bassins mais on peut peut-être en faire autre chose… Est-ce que ça peut pas être utilisé pour les chasses d'eau ? Je pense qu'il y a encore plein de choses à faire pour faire vraiment un grand et bel écoquartier ! (HN18)

Et par rapport à des choses précises, enfin par rapport à l'écoquartier, enfin l'image de l'écoquartier… on s'attendait à des panneaux solaires, on nous a plus ou moins dit qu'il y en aurait, on nous a plus moins dit aussi que comme c'était des toits plats y aurait peut-être, peut-être c'était du conditionnel, des toits végétalisés, ce qu'il n'y a pas non plus. Donc le seul bâtiment avec des panneaux solaires c'est le bâtiment en fait des jeunes travailleurs où y a des panneaux solaires en haut et dans lequel l'eau est chauffée par ces panneaux. Nous on s'attendait tous à avoir ça, des composteurs, donc composteur de quartier, mais on s'attendait à avoir un truc déjà prévu d'avance. (…) Avec une autosuffisance pour certaines choses, avec un système électrique enterré et pas un système ouvert. J'ai vraiment une vision d'un quartier parfait… enfin parfait… idéal, qui serait beaucoup plus pointu que ça ne l'est maintenant. (HN14)

Normalement pour moi c'était avec cette histoire de chauffage, respecter un peu l'environnement, déjà. Donc un peu moins d'électricité et plus de… Honnêtement, le système du bois j'ai rien compris, je sais qu'on est chauffé au bois mais je ne sais toujours pas comment ça marche. Par contre, les panneaux solaires ça m'avait vraiment attirée, donc on est monté sur le toit un jour avant que le toit soit fermé, donc on pouvait y accéder à l'époque et on voyait tous les panneaux solaires et ça montrait bien comment ça fonctionne, enfin je connaissais déjà le principe chez mes parents. Et je trouvais que c'était intéressant de se passer des centrales nucléaires, donc ça m'a un peu interpelé et du coup ça m'a attiré. (HL2)

Alors ce que me disait mon propriétaire et ce qui est assez étonnant, c'est qu'en fait sur l'échelle d'énergie, je sais pas comment ça s'appelle, c'est le classement énergétique A, B, C, D, E, l'immeuble, enfin l'appartement donc j'imagine tout l'immeuble, est classé en D, ce qui est pas beaucoup, enfin ce qui est une mauvaise note, alors que c'est des immeubles qui sont tous haute qualité environnementale. Bon, ça doit correspondre à une charte bien spécifique, je sais pas tellement laquelle, et en fait il me disait que ce classement est pas fait du tout en fonction du mode de construction du bâtiment mais c'est un ratio surface et fenêtres quoi, donc ridicule, le truc débile qui sert à rien. (HL4)

La représentation à la fois technique et esthétique apparaît le plus souvent quand les habitants doivent combler un vide d'information ou de connaissance sur ce qui est mis en œuvre dans le projet. La représentation joue alors pleinement un rôle informatif (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.) en permettant aux enquêtés de reconstituer le réel, d'appréhender et d'interpréter leur situation afin de se positionner. La question de la présence de technologies de production d'énergie est omniprésente dans la tentative de démonstration du caractère durable des lieux à laquelle se livrent certains habitants, particulièrement dans le cadre de la visite où il semble important de les repérer et de les mentionner. Par exemple, le panneau solaire – qu'il soit thermique ou voltaïque – et l'éolienne jouent pleinement leurs rôles de marqueurs.

J'avoue que je sais même pas exactement comment ça fonctionne. J'avais lu quelques papiers de doc sur le chauffage et tout ça, qu'il recycle… je sais. Bref, j'ai pas compris grand-chose. Enfin, je suis pas vraiment impliquée on va dire. Mais je sais pas, je vois des panneaux solaires, des trucs comme ça, je me dis que c'est bien d'un côté, on construit un peu de moderne autant que ce soit actuel et que ça réponde à certaines contraintes. Mais c'est pas un truc qui me touche plus que ça. Après, j'imagine que tous les espaces verts qu'ils ont fait c'est aussi une façon de mettre en avant le truc écolo, naturel. (HL7)

Alors ça c'est des éoliennes. C'est parce que le quartier est un écoquartier, alors c'est un peu symbolique… Elles servent à remonter de l'eau de la nappe phréatique pour la mettre dans le canal à côté, justement pour éviter qu'il ne se dessèche et pour faire couler l'eau. Comme c'est un écoquartier, y a plein de… derrière ce qu'on appelle des ganivelles à Nantes, y a plein de ronces, plein de broussailles et tout, le but c'est de laisser des insectes et des oiseaux… (…) Mais ils ne mettent pas dessus. Faudrait qu'il y ait une pancarte pour expliquer pourquoi c'est laissé comme ça, parce que ceux qui habitent à côté disent que c'est mal entretenu, faut toujours expliquer quand on veut faire quelque chose qui n'est pas évident. (HN2)

Ces dispositifs techniques sont des symboles de la durabilité des projets. D'après la théorie des représentations, ces symboles permettent de classer l'objet dans sa catégorie, ici par exemple celle d'écoquartier. Si la caractéristique est présente, alors il est possible de considérer que le projet appartient à la catégorie précitée ; dans le cas contraire, il en est exclu et, puisqu'il a été désigné ainsi, il y a contradiction entre le discours institutionnel et la représentation. Ce que nous dégageons dans les discours collectés est de l'ordre de la réfutation qui est le processus qui permet au mieux de saisir la structuration de la représentation (cf. chapitre 2, partie 2.1.3.). C'est en partie sur ce mode que sont présentées certaines attentes non satisfaites à Bottière-Chénaie, alors qu'à Confluence des aspects comparables sont plutôt salués.

> *Parce que moi je pensais que les constructions étaient plus basées sur l'écologie. Pour nous c'était juste naturel qu'il y ait un toit végétal. On n'a même pas été suffisamment en détail dans le descriptif de l'appartement. Pour nous c'était même dans l'appartement forcément mais peut-être dans la gestion de l'écoquartier, pour nous c'était naturel qu'il y avait des récupérateurs d'eau, pas forcément chez nous mais à un endroit où on pouvait récupérer l'eau pour tout le monde et arroser nos jardins, qu'il y avait des composteurs et on a même pas compris qu'il fallait qu'on ait cette démarche là. (HN15)*

> *Pour moi c'est pas tellement… Je concevais pas ça comme ça quand je m'y suis installé, je voyais un peu plus de verdure. Voilà ça reste quand même relativement sauvage ici et on entend qu'il y a vraiment la nature quoi. Ce qu'ils avaient décrit dans leur brochure on le retrouve là et on le retrouve pas de l'autre côté. Malgré tous leurs bâtiments qui restent quand même relativement modernes là je trouve ça bien. Là, ce côté-là. (…) Pareil, sur le principe les jardins ouvriers c'est vraiment sympa. Enfin de compte ce qu'il nous manque dans le pseudo écoquartier ou on est c'est un manque de verdure. C'est vraiment le point principal. C'est trop bétonné quoi, ils ont vraiment trop bétonné le truc. (HN18)*

> *Après ce qui m'a plu aussi c'est qu'il y ait beaucoup d'eau. Alors je sais pas si ça compte dans l'écoquartier mais pour moi le fait qu'il y ait un quartier certes très moderne mais qui garde le côté nature et vraiment que ce soit même intégré. Là c'est pas séparé : on a de l'herbe qui arrive jusqu'en bas de chez nous avec le parc, on a la place nautique qui rentre dans le quartier. (HL2)*

> *Moi [avant la finalisation du pôle de commerces] je détestais ça, le bois, la frisette, ça me faisait peur, et cette façon de travailler sur l'isolation extérieure en bois, je trouve que ça rend le bois noble et je me dis maintenant que le jour où je construis une baraque c'est isolation extérieure au bois, c'est vraiment top. C'est vraiment top cet assemblage des matériaux : là on a du bois, là on a je sais pas trop quoi, c'est du zinc si je dis pas de bêtises, tout ce mixage… (…) Ces jardins aquatiques, on en a plusieurs tout le long et ils sont très sympas parce que ça ramène de la nature, là on n'a pas de cygnes, on a que des canards mais y a beaucoup de gens qui viennent avec les chiens, promener leurs chiens, les chiens qui nagent et tout. (HL3)*

Parmi les expressions récurrentes dans les évaluations très positives de la présence du végétal, nous trouvons « la ville à la campagne » et, plus généralement, les termes de « sauvage » et de « campagne ». À Nantes, il est fait référence à la présence du ruisseau des Goards et des zones peu entretenues qui l'accompagnent, ainsi qu'aux jardins familiaux qui le bordent ; à Lyon sont cités les espaces verts, les zones humides et la proximité de la Saône et de ses balmes.

> *Je pense que ça va évoluer mais là, en plein centre-ville dans une grosse ville, t'as pas des chemins comme ça. Et puis même, là c'est tout sauvage, les abords sont… moi la Saône c'est vraiment le truc que j'adore dans ce quartier, d'une certaine façon c'est un peu maladroit comme ça mais c'est de la vraie nature. La Saône, c'est pas comme un parc, même si Desvigne j'aime bien son travail et tout… la nature est juste là*

> *et d'ailleurs elle est dangereuse aussi. Voilà, je trouve que ça a bien marché, le prolongement se fait bien, c'est pas trop artificiel, y a la colline en face, elle est quand même très sauvage. (HL11)*

> *Là, du coup moi j'ai l'impression d'être à la campagne. Oui, parce que du coup c'est pas trop travaillé non plus donc la végétation pousse comme elle veut et en même je trouve ça très reposant. Ça c'est bien, ça y a pas de problèmes. Ça fait effectivement entre écologie et… ouais nature et écologie au milieu des bâtiments. Heureusement qu'il y a ça ! Pour faire un peu d'oxygène, parce que c'est vrai qu'il y a quand même énormément de bâtiments quoi. (…). Et puis ça c'est vrai que ça fait campagne parce que du coup j'ai vu des lapins, moi j'aime bien. (HN22)*

> *Les petits étangs là, on trouve ça très plaisant, apaisant, campagnard, on a vraiment l'impression de pas être à Lyon. Moi j'ai vécu trente-trois ans à Paris, je retournerai plus jamais à Paris. À mon avis, c'est étudié pour, pour faire un peu nature. Moi je trouve ça très sympa, franchement. L'autre jour, je passais, y avait des canards qui venaient manger dans la main des gens, c'est vachement sympa à voir. C'est bien conçu, c'est calme. Ici y a des coins de verdure, dans la continuité du parc de Gerland y a un peu des points de verdure quoi. Alors que plus on va se rapprocher de chez nous, moins y en a. Nous on est vraiment à la limite de Confluence. On est vraiment à la limite et on est bien. (HL17)*

> *Pour être tout à fait honnête, avec ma femme on était sur deux logiques totalement différentes. Elle aime la ville et moi j'aime la campagne. Donc il fallait qu'on trouve quelque chose qui nous permette de dire « nous sommes à la ville tout en étant à la campagne », et ça c'est pas facile. (HL18)*

Derrière l'attitude favorable vis-à-vis de l'idée de « campagne à la ville » (ou *vice versa*), nous retrouvons des idées, sinon des manières de les verbaliser, très proches des discours de l'idéal pavillonnaire, adaptés ici à des projets urbains situés moins en périphéries et intégrant l'idée de nature par de grands espaces publics plutôt que par des jardins individuels. Cette référence constante s'explique par la proximité sociologique des habitants des terrains étudiés avec ceux du pavillonnaire (classes moyennes plus ou moins aisées, accédants à la propriété). Plus généralement, l'attraction pour le « naturel » ou la végétation est une aspiration majoritaire chez les habitants de l'urbain contemporain (Blanc 2008) et l'idée de naturalité est une composante importante de la représentation du développement urbain durable (Blanc *et al.* 2008 ; Rudolf 2008). Notons que l'attitude positive qu'entretiennent les habitants avec l'idée de nature est parfois contrariée par l'expérience quotidienne des espaces « naturalisés » que sont les plans d'eau et ruisseaux. Loin d'évacuer la nature de la représentation de ce qui est « nécessaire » dans l'urbain contemporain, la présence d'insectes provoquée par ces dispositifs ou la distance entre une idée de « propreté » associée à la ville et l'aspect peu ordonné de petits espaces considérés comme « naturels » voire « sauvages » modère l'attitude favorable.

> *Mais, voilà, je suis assez mitigée sur cette idée d'écoquartier, après je trouve ça très bien que les immeubles par contre soient construits dans cette idée de préserver l'environnement et effectivement d'éviter le gaspillage énergétique. Ça je trouve ça super important, qu'aujourd'hui on construise en réfléchissant à ce qu'on construit. Après ce qui a été déjà fait on fait avec, parce qu'on va pas détruire tout ce qu'on a fait, mais je trouve ça super important qu'on construise en pensant à l'avenir. Après voilà, pour ce qui est du potager, du machin, je suis un peu dubitative. (…) Alors par contre après, on a des bestioles dès qu'il fait chaud, dès qu'il fait chaud on a plein d'éphémères, ces petites bêtes là. Plus il fait beau et plus il y en a et alors dès qu'il fait chaud j'en ai plein partout sur mon plafond parce que, je ne sais pas, elles doivent aimer le blanc. (HL4)*

> *Ils ont creusé et après ils nous ont dit « on va laisser ça comme », c'est ce qu'on nous a dit « on va laisser ça sauvage » et puis bon, nous, « sauvage ?, non, niet, pas sauvage faut que ce soit nettoyé quoi »… Pour nous sauvage c'est crade. C'est pas crade, c'est juste voilà, ils nous avaient pas dit que ça allait être planté avec des plantes spécifiques qui allaient faire en sorte que ça égaye à la fois et qu'en plus ça serve de filtre naturel. Dans ces cas-là, on aurait peut-être pas grogné dès le début si on nous avait expliqué en nous montrant un exemple, une photo, un plan, en nous disant « ben voilà ça va être planté comme ça », un petit dessin, même pas forcément un dessin super pointu. (HN14)*

Au-delà des strictes questions de technique, d'esthétique et de naturalité, se dégage celle des comportements associés, qui permet de faire entrer dans la catégorie « durable » à la fois l'espace et les individus qui l'habitent. Ainsi, les pratiques – de consommation, d'usage de l'automobile, de tri des déchets – font partie intégrante d'un univers de représentations qui ne se limite pas à l'appréciation de l'espace[1].

> *Mais sur le côté écologique, oui c'est plus ce côté biodiversité qu'ils ont essayé de rétablir. Après encore une fois y a des choses qui auraient pu être encore mieux pensées (…) Et encore une fois la gestion des déchets, de la construction jusqu'après, jusqu'aux habitants et comment gérer les déchets dans ce quartier. Ça je trouve que c'est pas génial. Après, y a des AMAP, y a des gens qui vont vraiment aux AMAP, y a le marché, les gens font attention à ce qu'ils mangent. Alors c'est pas tout le monde mais voilà ça tire vers là donc ça c'est quand même plutôt… voilà une consommation raisonnée, ça va dans ce sens-là quand même. (HN15)*

> *Bah pour moi c'est l'écoquartier, c'est le truc où y a des espaces verts, y a des produits bio… C'est pas du tout ça qui m'a attiré, enfin si les espaces verts mais moi les produits bio je suis beaucoup plus mesuré en tant qu'ingénieur agro, c'est pas du lobbying mais y a des trucs bien et des trucs moins bien dans le bio, même pour l'environnement et pour la santé des gens surtout. Mais voilà, c'est quelques bâtiments à énergie positive, c'est quelques bâtiments qu'ont quand même deux trois panneaux solaires sur le toit, c'est des trucs ouverts, lumineux, la verdure autour, pas de voiture. (HL6)*

Comme pour les concepteurs, il se dégage une variété d'opinions – orientées par des attitudes favorables ou non vis-à-vis des caractéristiques associées à la ville contemporaine – qui concourt à l'existence d'un univers habitant de représentations. Celles-ci sont influencées à la fois par l'image médiatique qui associe développement durable et pays du Nord de l'Europe, par l'association de cette idéologie – plus généralement de l'idée de progrès – à l'innovation technologique et, enfin, par une confusion (médiatiquement entretenue, notamment dans la communication autour des projets étudiés) entre écologie et développement durable et entre écologie et naturalité. Une confusion qui renforce l'aspiration socialement construite à la proximité de la nature, parfois qualifiée de campagne. La plupart des éléments de ces représentations s'appuie sur des aspects visibles pour confirmer des aspects symboliques, ce qui rejoint l'idée d'un fonctionnement causaliste des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). Les aspects esthétiques et techniques ont l'avantage d'être matériellement constatables, c'est-à-dire d'accréditer concrètement pour les acteurs l'appartenance ou non d'un objet à une catégorie de représentations (objectivation et ancrage (cf. chapitre 2, idem.)). C'est pourquoi ils intègrent plus rapidement la représentation que des notions plus abstraites, comme par exemple la mixité sociale. Ajoutons que, si les attitudes des habitants varient et se distinguent

[1] La place de ces pratiques dans l'enrôlement des habitants dans la production de l'urbain est discuté au chapitre 7 (partie 1.1.).

de celles des concepteurs[1], leurs représentations de l'esthétique de la ville contemporaine sont largement communes. Les discours des deux groupes associent la production actuelle à une nature essentiellement résumée à la végétation, à une architecture à l'expression diversifiée ou encore à la place conséquente des technologies dites durables ou vertes.

2.2. Vivre dans un écoquartier : entre opportunités, négociations et distinctions

2.2.1. Venir habiter à Confluence, trouver un logement à Bottière-Chénaie

La mise en évidence d'un univers de représentations commun aux habitants nous amène à interroger les logiques qui les ont conduits à venir s'établir dans les espaces étudiés, ce afin de mieux saisir la portée et les limites de ce groupe. La question qui se pose à nous est la suivante : quels sont les liens entre ces représentations et le choix résidentiel ? Avant de nous intéresser aux stratégies de mise en conformité des représentations avec la réalité vécue (partie 2.2.2), puis aux possibilités de distinction offertes par le fait de compter parmi les premiers habitants de ces projets emblématiques (partie 2.2.3.), nous interrogeons les motivations exprimées par les enquêtés lorsque nous leur demandons de nous expliquer comment et pourquoi ils sont venus habiter Confluence ou Bottière-Chénaie[2]. Ce que nous cherchons sont les justifications de ce choix résidentiel. S'il s'agit d'une question épineuse (Amerigo et Aragonès 1997)[3], elle permet cependant de déterminer comment les habitants ils se représentent leur trajectoire individuelle, leur espace de vie quotidienne, puis le croisement de ces deux aspects[4].
Deux tendances se dégagent d'emblée : mettre en avant une opportunité d'achat ou de location, d'une part, plutôt valoriser un choix ou une attirance, de l'autre. La première tendance transparaît surtout dans les propos des habitants de Bottière-Chénaie, tandis que la seconde est essentiellement présente dans les discours de ceux de Confluence.
À Nantes, les témoignages qui font appel au vocabulaire de l'attirance ou de la séduction concernent davantage la ville, globalement plébiscitée, plutôt que le projet de Bottière-Chénaie. Les explications sur les conditions de l'achat ou de la location dans le quartier réfèrent en effet davantage à des enjeux pratiques ou pragmatiques qui oscillent entre objectifs de localisation, besoins en termes de surface ou de logement et conditions économiques d'accession à la propriété ou à la location. Bottière-Chénaie apparaît alors comme une « bonne opportunité », entre un choix voulu rationnel et un compromis dont il faut se satisfaire.

> *J'ai eu du mal à trouver sur Nantes, parce que j'avais un certain nombre de critères et c'est la seule où j'ai trouvé un logement qui correspondait aux critères que j'avais. Voilà, je voulais être près du tram, je voulais que ce soit soit de plain-pied, soit avec un ascenseur parce que je me dis que plus tard si je marche pas bien j'ai intérêt à ce que ce soit accessible. Et puis je voulais que ce soit un chauffage individuel. (…) Je suis pas venue pour être dans le quartier, je suis venue pour être à Nantes. J'aime beaucoup Nantes, je*

[1] La présence de bois en façade bénéficie par exemple d'une attitude essentiellement favorable chez les habitants alors que les concepteurs ont une attitude défavorable car ils l'associent à une norme ou un effet de mode.
[2] Nous nous intéressons ici prioritairement aux habitants qui logent sur place ou qui y ont implanté leur activité (les discours des salariés occupant un emploi localisé sur nos terrains d'études n'apportent ici que peu d'éléments).
[3] La question du choix est proche celle de la liberté d'action de l'individu vis-à-vis des structures sociales qui le déterminent (cf. chapitre 1, partie 2.1.1.). Son évaluation ne peut être au mieux qu'un placement sur un gradient allant du choix totalement libre à l'absence de choix totalement contrainte par des paramètres extérieurs (Sfez 1992).
[4] Rejoignant l'idée de l'individu en situation proposée par Benoît Feildel (2010) qui le définit comme la rencontre au moment de l'enquête d'une trajectoire de vie individuelle et de la trajectoire sociale et spatiale de l'espace.

trouve que c'est très vivant. J'ai cherché à l'Île-de-Nantes, parce que c'était le quartier de la création, mais c'était mal relié côté tram et puis j'ai pas trouvé ou en tous cas c'était construit trop tard. (HN2)

Moi j'ai un peu hésité à venir ici. On devait visiter des appartements, on en avait trouvé un à côté de Graslin, très calme, cher, aussi cher mais plus petit avec un parc à coté, superbe… il avait quand même un énorme avantage, c'était qu'il était beaucoup plus central qu'ici. Parce qu'ici on se sent quand même déjà loin de la ville. (…) On cherchait… on est allé voir pas mal d'agences et on cherchait un… c'était sur les caractéristiques physiques de l'appartement, on cherchait un lieu de vie assez important et à proximité de la gare. (…) Et donc ici on a visité deux appartements et on a choisi celui-ci parce qu'il était au rez-de-chaussée et qu'il était un peu mieux conçu que l'autre. Mais c'était pas le grand enthousiasme non plus, on s'est posé la question… (HN3)

Le vocabulaire du choix apparaît essentiellement dans les discours lorsqu'est décrite la manière dont les habitants ont eu à arbitrer entre habiter là ou ailleurs. Ce choix est présenté davantage comme une opportunité correspondant à des impondérables (économiques, professionnels, familiaux) que comme un souhait délibéré. Le bien loué, ou acheté, a été « trouvé » après évaluation de sa correspondance relative aux critères de recherche.

Alors le choix de la maison, en fait ici c'est par rapport à ce que je vous ai dit tout à l'heure, on voulait être à Nantes pour pouvoir bénéficier du train tous les deux et on voulait rester sur Nantes, quand même rester en ville et être proche de la ligne 1 qui va à la gare en tram. En fait, c'était ça les conditions de choix du logement, qu'on puisse arriver à la gare rapidement sans faire de changement de ligne et être en ville si possible. Et en fait, par rapport à ce qu'on a visité, ce qu'on nous a proposé, parce qu'on est passé par les agences, c'est celui-là qui nous a intéressé parce qu'il était de plain-pied, qu'il y a un petit jardin, et c'était lumineux. C'est vrai qu'en arrivant c'était sympa parce que c'était un peu vert. C'était le choix d'ici, voilà pourquoi. (…) Donc c'est pour ça qu'on s'est rabattu sur celui-là quand on l'a eu, parce qu'on était très déçus avec l'autre. Le fait que ce soit neuf, que ce soit propre a joué. (HN4)

Déjà c'était le prix, après lui il adorait ce quartier, il voulait habiter là, moi j'ai plus suivi hein, je suis une femme... Et puis d'être propriétaire, faire ce qu'on veut… Enfin voilà, d'avoir un chez moi… (…) Et puis bon, ça tombait bien, on voulait un T3, on voulait cette superficie-là, toutes les conditions étaient réunies aussi. C'est une opportunité, et puis on n'était pas non plus pressés par le temps, on n'était pas dans l'urgence, on avait un appartement, là cet appartement on l'a trouvé mais on aurait pu rester encore trois ans locataires si c'était pas ça, ça nous n'aurait pas dérangé et puis on aimait bien notre appartement. Après, en effet, on a eu l'opportunité de cet achat-là, c'est pas pour le quartier mais ça tombait bien parce que les taux d'intérêt étaient bas. Et puis toutes les conditions étaient réunies, y avait aussi la situation personnelle, on voulait avoir un enfant, on s'était pacsé donc ça tombait bien, tout tombait bien. (HN9)

Pour d'autres habitants – notamment ceux qui peuvent bénéficier du dispositif d'accession à la propriété de Nantes Métropole (cf. chapitre 5, partie 4.2.1.) – le choix résidentiel correspond à une stratégie plus élaborée. S'il est fait mention dans les discours d'arguments soulignant la part du souhait dans leur choix – marquant ainsi une volonté explicite de témoigner à la fois de leur satisfaction vis-à-vis du quartier et de se poser comme ne subissant pas les contraintes économiques mais en tirant profit –, ce sont majoritairement des critères économiques qui sont mis en avant et contextualisés (par comparaison avec d'autres possibilités).

On a commencé à s'y intéresser, on connaissait déjà le programme et on savait qu'on avait de grosses limites. Donc on voyait pas comment on allait pouvoir acheter sur Nantes, ou alors quelque chose dans un sale état… et on avait vraiment plus envie de vivre dans l'humidité et le froid, c'était quelque chose qui commençait vraiment à nous taper sur le système. Et en plus de ça, il y avait l'objectif de pas être trop

loin du centre-ville quoi. Mais on voyait pas comment on allait rendre tout ceci possible. Et là : coup de bol ! Tout est arrivé ! [rires] Ça nous a sauvés ! Et c'est vrai qu'il y avait ces petites maisons, donc au départ pas du tout emballé par l'idée d'être dans un côté lotissement… Mais au final ça avait un design, ça avait une architecture, un peu changeante quoi, pas trop gentil mémère. Donc ça nous plaisait. Et avec le prix ! (HN19)

HN13[1] : Parce qu'en fait au début on s'était dit, si on peut, si on a les moyens, plutôt maison, donc voilà… Et du coup, quand ils nous ont présenté ce truc-là, il y avait des maisons un peu de ce type-là mais qui nous plaisaient moins et puis bon… Financièrement, on pensait pas être capables de pouvoir acheter une maison comme ça… Et puis on est tombé juste au bon moment avec des aides, des prêts aidés, des machins, des primo-accédants, les trucs comme ça… qui nous ont permis… Parce que c'est Nantes Métropole. On a eu pas mal d'aides, beaucoup beaucoup d'aides, on a eu un prêt de Nantes Métropole de 4 000€. Euh… c'est pas un prêt c'est un don. Hein, par exemple. C'est un don qui nous a quasiment permis de payer le notaire. Plein de petites choses comme ça… Maintenant, nous on s'est dit… On a pour obligation de rester sept ans sur ce logement, sinon on est obligé de rembourser un certain nombre de choses…
HN12 : Et puis on a eu la TVA à 5,5 au lieu de 19,6 donc…
HN13 : 40 000€ moins cher que le marché ! Donc ça nous a couté 208 pour 93m²… de maison ! (…) Et sachant qu'en tant que primo… enfin pour les gens de salaires comme nous, moyens. Enfin la classe moyenne, ce qu'on dit, c'est ce qu'on est… honnêtement je pense, les primo-accédants, je pense qu'il faut viser le neuf même si on préfère l'ancien. Financièrement parlant. Donc du neuf, actuellement si on veut rester sur Nantes y avait que deux quartiers à l'époque, c'était Beaulieu et ici… (…)
HN12 : Et puis là on peut, on s'est dit… A priori, enfin sauf malfaçons mais ça sera au promoteur que ça incombera, on est a priori dix ans plus ou moins tranquille quoi, enfin sur la construction elle-même. Donc c'est un petit pari sur l'avenir, voilà… Et puis le quartier nous plaisait de toute façon…

Cette stratégie assumée émane d'une représentation de soi comme un individu rationnel, capable d'opérer des choix pertinents vis-à-vis des contraintes – pratiques ou économiques – qui déterminent en grande partie l'achat ou la location du bien (Martouzet *et al.* 2012). Cette logique stratégique tranche avec la plupart des discours recueillis à Lyon qui mettent eux davantage en avant la liberté de céder à des envies ou à une première impression, parfois à travers l'idée de « coup de foudre » (Daignan et Goulet 2012). Plus généralement, ils mobilisent fortement le champ lexical du désir pour justifier leur présence sur les lieux et leur adhésion au projet et à l'image de Confluence.

Ce qui nous a poussés, c'est qu'on a eu un coup de foudre. On est venu un jour par curiosité et on s'est emballé, immédiatement on a acheté. Donc… regardez ça, je trouve que c'est quand même assez exceptionnel, les couleurs, l'architecture, on n'a plus l'impression d'être à Lyon. Je veux pas… vous allez trouver que c'est prétentieux mais moi j'ai l'impression d'être à New-York, j'ai pas vécu à New-York mais l'idée que j'en ai c'est un peu ça aussi… (HL1)

D'un côté, moi j'étais vraiment attirée par ce quartier, par le cadre de vie en fait : l'architecture est belle, les locaux, tout ou est neuf, y a de la nature partout. (…)Ça a de la gueule on va dire, ça envoie ! C'est vraiment ça. Ça revient à l'aspect vitrine mais je trouve que ça envoie en fait. Moi qui suis pas dans ce milieu et tout, je sors de ma campagne, je viens m'installer à Lyon et on me propose un quartier comme ça, je suis impressionnée et je me dis que je veux tenter l'expérience quoi. (HL7)

Et je me suis dit « bon », j'ai regardé ça, j'étais totalement bluffé, mais il faisait pas un temps aussi pourri que maintenant, d'avoir le soleil qui se reflète notamment sur ces immeubles avec le revêtement en

[1] L'échange entre HN12 et HN13 est ici tronqué afin de limiter sa longueur.

> *aluminium c'est quand même sympa. (…) Moi franchement, j'irais pas jusqu'à dire que je suis tombé amoureux mais pas loin, franchement c'est juste joli. (…) Je me suis dit « bordel de merde mais ils ont vraiment essayé de faire quelque chose, waouh c'est juste chouette, moi j'aimerais bien habiter dans un quartier comme ça » et finalement… je cherchais un travail à l'étranger finalement j'ai trouvé à Lyon. (…) Et je me suis « bon ben c'est hors de question, je veux soit la Cité Internationale soit ici » et j'ai trouvé ici. J'ai un peu galéré hein, je vais pas vous mentir, mais j'ai trouvé ici. (HL20)*

Notons que, contrairement à Nantes où ce sont les échelles du logement et de l'agglomération qui font référence dans les justifications des habitants, à Lyon l'échelle du projet urbain – souvent qualifié de quartier – est largement mobilisée. La volonté exprimée est celle de venir vivre à Confluence, souvent en affirmant une relative indifférence à l'appartement. Nous retrouvons de telles justifications dans une grande part des récits de choix résidentiel, qu'ils émanent par exemple de propriétaires (ci-après l'exemple de HL18) ou de locataires sociaux (ci-après l'exemple de HL13).

> *Donc nous on avait demandé le deuxième, parce que moi je voulais venir à Confluence parce que je trouvais ça chouette. Tout en se disant que jamais on aurait une place à Confluence, parce que là pour le coup fallait vraiment du piston, parce que du HLM à Confluence, on s'attendait vraiment à ce que ce soit très très demandé… Et puis en fait, on a eu l'accord pour cet appart ici avant que les immeubles soient terminés. Et vraiment jusqu'à la fin j'avoue que je n'y ai pas cru. J'avais envie de venir là. Pour moi, pour le coup, ça avait été super bien vendu : le grand projet de l'agglo. Moi je voulais y être, je voulais voir ces architectures, je voulais vivre au milieu de ces architectures innovantes, au milieu d'un écoquartier, à proximité du centre-ville et avec tous les bienfaits de la campagne, voilà : tout… (HL13)*

> *Le vendeur nous a dit « écoutez c'est fini, tout est déjà vendu », c'était parti comme ça. J'ai posé la question de routine « il vous reste rien ? », il dit « c'est pas qu'il reste mais il vient de se libérer un, c'est celui-ci. (…) Regardez-le », c'était des maquettes, « si ça vous intéresse, voilà ce que je peux vous offrir ». C'était une maquette, il y avait une table qui peut-être faisait dix mètres carrés et là-dessus il y avait des maquettes et c'était vraiment le plan de masse, on voyait les parties aquatiques, les parties vertes, les bâtiments… on voyait bien les bâtiments. Il nous a montré, il avait une baguette, et au bout de la baguette il a dit « voilà ce sera cet appartement-là, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Donc on a dit oui, de toute façon il n'en restait qu'un, c'était ça ou rien, et en plus c'était celui-ci qui me plaisait en soi parce qu'il donnait sur la Saône. (HL18)*

L'affirmation d'un choix résidentiel découlant de la volonté de venir vivre à Confluence contraste avec l'exposition d'un choix sous contraintes économiques à Bottière-Chénaie. Les habitants du projet lyonnais se présentent (ce qui suggère qu'ils se représentent de la sorte) comme des individus libres de s'installer où ils le souhaitent et de suivre leurs envies. Quand la question du coût à l'achat ou du montant des loyers est abordée, il est fait mention des tarifs élevés pratiqués. Ceux-ci sont justifiés par les habitants, qui se disent parfois heureux de consentir un effort financier pour vivre dans le quartier ou l'appartement de leurs désirs[1].

> *Et au début je cherchais sur Sainte-Foy, parce que je cherchais avec des espaces verts à cause du chien, et pendant que je visitais, j'ai vu une annonce un jour à cette adresse-là (…) et à chaque fois que je venais je passais devant et je me disais « putain elle est trop belle cette résidence avec les balcons traversants*

[1] Alors que le montant du loyer ou de l'achat, jugé élevé, est présenté comme une somme justifiée par le fait d'habiter dans le quartier souhaité, celui de la taxe d'habitation est jugé excessif et décrié par tous les habitants qui l'évoquent. Il ressort des discours des habitants l'idée que les sommes données aux promoteurs ou investisseurs propriétaires des logements sont plus légitimes que celles consacrées à l'acquittement de l'impôt local.

etcetera » donc j'ai foncé et j'ai pris l'appart. L'appart m'a plu, vous avez vu : y a le balcon, c'est lumineux, tout ce qu'il me fallait. Et y a des espaces verts. C'est vrai que, par rapport au tarif, je pensais pas pouvoir habiter direct dans le quartier et puis en fait ça va… (HL6)

Bon, y a des endroits plus chers et moins chers mais c'est pas si général, tu vois c'est pas comme le sixième ici où le sixième c'est X euros du mètre carré, le troisième c'est Y, voilà c'est évident parce qu'il y a une classification qui fait un peu la société. Au point où, tu vois, je me plains des impôts, « bah pourquoi tu habites là ? », « parce que j'ai envie d'habiter là », tu vois, c'est pas un droit, on choisit de vivre où on veut. Tu acceptes qu'il y a des choses obligatoires mais t'es pas obligé d'être content. (HL16)

On a visité onze apparts et au début, quand on est rentré dans celui-là en fait, il était un peu hors budget, on s'est dit « bon, on va le voir, de toute façon ce sera toujours sympa de voir un bel appartement », donc on va le voir, et dès qu'on est rentré en fait on a eu un choc, le truc de malade. (…) Du coup, on l'a pris quand même, même s'il était un peu plus cher. D'abord parce que moi je bosse de chez moi et donc c'était génial, c'est le plus beau bureau que j'ai jamais eu quoi, en plus je peux passer une partie en frais, et puis en fait on a complètement craqué quoi… On s'est dit que « aller on se le paye ! » et en même temps je trouvais que ça nous tirait vers le haut, parce que moi je suis à mon compte et comme l'autre « travailler plus pour gagner plus » c'est pas mon truc, mais en même temps de se dire « ouais, ça m'oblige un peu à bosser plus parce que je suis contente de me payer ça en fait ». Je suis contente de mettre de l'argent là-dedans. (HL11)

Pour éprouver l'idée d'une variation dans les représentations du choix résidentiel, nous avons calculé les indices de spécificité du vocabulaire de certains verbes (cf. tableau 19) : « venir » et « trouver », mais aussi des verbes à connotation méliorative comme « aimer », « attirer » ou « adorer » [1] et le pendant précédant « trouver » qu'est « chercher ». Ce calcul confirme la dichotomie entre Confluence où l'on « vient » et Bottière-Chénaie où l'on « trouve ».

formes	Concepteurs Lyon	Concepteurs Nantes	Habitants Lyon	Habitants Nantes	nombre d'occurrences
venir	-11,7	-14,8	infini	1,2	1596
trouver	-26,7	-26,9	7,2	infini	2155
aimer	-21,7	-14,9	16	4,1	891
attirer	-0,9	-5	6,1	-1	102
adorer	-6,5	-4,6	5,9	0,9	120
chercher	-3,8	-4,8	-1	11,9	289

Tableau 18. Indices de spécificité de certains verbes sur le corpus général[2]

Le calcul des indices de spécificité des formes « trouver » et « venir » confirme ce qu'illustrent les extraits cités précédemment. « Venir » est ainsi très spécifique aux discours tenus par les habitants de Confluence et réciproquement « trouver » dans les discours enregistrés à Bottière-Chénaie. Ce résultat est d'autant plus fort qu'il est obtenu sur des formes représentées par un grand nombre d'occurrences et qu'il s'agit d'un vocabulaire que l'on peut qualifier de banal, c'est-à-dire non lié à une profession ou un groupe social spécifique. La forme « chercher », qui voisine « trouver » dans les descriptions du choix du logement est surreprésentée à Nantes.

[1] Les verbes choisis pour le calcul l'ont été car ils sont quotidiens/banals, font partie du champ lexical de l'affectif (Feildel 2010) et dépassent les 100 occurrences dans le corpus, ce qui rend pertinent le calcul statistique.

[2] Les calculs de spécificité du vocabulaire sont effectués sur le corpus global plutôt que sur un corpus regroupant les seuls habitants parce qu'ils ne rendraient pas compte du poids relatif de chaque terrain.

Les verbes exprimant des rapports de type affectif sont, eux, surreprésentés dans les discours des habitants de Confluence. Ce constat renforce l'idée que les habitants de ces deux projets se représentent leur choix résidentiel de manière différente, c'est-à-dire comme une solution à une recherche de logement à Nantes et comme la satisfaction d'une envie à Lyon.
Deux paramètres peuvent expliquer le fait que l'on « vienne » à Confluence et que l'on « trouve » à Bottière-Chénaie. Le premier est la composition sociale des panels. La population, composée notamment de primo-accédants de Bottière-Chénaie, répond ainsi à une logique d'acquisition où la stratégie résidentielle se joue largement sur le plan économique. De son côté, Confluence est essentiellement habité par des locataires capables de payer un loyer élevé et se représentant eux-mêmes comme plus « libres » puisque moins contraints au plan financier, ce qui laisse davantage de place à l'expression du goût. Le second paramètre explicatif est l'image que renvoie le quartier aux habitants qui le rejoignent. Alors que Bottière-Chénaie est vu comme un espace résidentiel neuf, original mais comparable à d'autres projets nantais[1] ou « en concurrence » avec des logements situés dans le tissu ancien ou traditionnel, Confluence est vu comme un espace exceptionnel, en avance, unique, mais aussi comme un espace clivant (nombreux sont les habitants qui parlent des critiques des médias ou de leurs proches) auquel il convient de marquer, dans le cadre de l'entretien en tous cas, son attachement. De fait, lorsque les habitants évoquent leur choix de s'y installer, il n'est que très rarement mentionné d'autres possibilités quand bien même il est assez improbable que celles-ci n'aient pas existé (nous remarquons quelques références à la Cité Internationale). Nous identifions souvent dans les discours des habitants de Confluence la représentation, correspondant à la vision néolibérale, d'eux-mêmes comme des individus faisant des choix totalement libres et dont les actions découlent avant tout de la traduction pratique d'aspirations individuelles, le paramètre économique étant relégué au rang de contrainte secondaire. Cette représentation se distingue, tout en lui faisant écho, de la représentation des habitants de Nantes se comportant davantage en *homo economicus*, c'est-à-dire raisonnant stratégiquement pour opérer des choix rationnels sur un marché concurrentiel.

2.2.2. Choix résidentiel et altérité : à propos de la mixité sociale

Comprendre la manière dont les individus se représentent eux-mêmes en tant qu'habitants d'un espace donné implique aussi de réfléchir sur comment ils se représentent leurs voisins dans ce qu'ils ont de proche ou de différent (sociologiquement, économiquement, générationnellement). Il s'agit ici de dépasser ce qui rassemble les habitants en un groupe social (chapitre 1, partie 1.2.) pour mieux appréhender la diversité du groupe. Notre interrogation porte – comme précédemment avec les concepteurs (partie 1.1.2. de ce chapitre) – sur le mot d'ordre de la production contemporaine de l'urbain qu'est la mixité, pendant social du développement durable. Comme nous l'avons fait avec les concepteurs, cette partie porte sur les représentations de la mixité sociale et sur le rapport à la valeur « mélange ».
Elle introduit en quelque sorte la partie 1.2. du chapitre 7 qui porte sur la manière dont ces représentations sont mobilisées dans la production de rapports sociaux normatifs et exclusifs. Le constat ici fait est le même que pour les concepteurs : les attitudes vis-à-vis de la mixité sociale sont essentiellement favorables. Ceci témoigne, d'une part, d'une adhésion majoritaire aux valeurs d'« égalité » et de « mélange » et, d'autre part, de l'intégration de la mixité dans

[1] Les habitants font référence au projet d'écoquartier de Saint-Joseph de Porterie (à quelques kilomètres) ou à certaines parties du projet de réaménagement de l'Île-de-Nantes.

l'ensemble de représentations partagées de l'urbain contemporain. Cette représentation définit, tout en maintenant un certain flou, la mixité comme un mélange générationnel, social et ethnique plus ou moins palpable dans les projets et qui se caractérise à la fois par la présence de logements sociaux et par la visibilité de la présence de personnes d'origines (au sens large) diverses. Cette adhésion se fait aussi par le rejet de la référence négative, partagée avec les concepteurs, des grands ensembles qui sont parfois qualifiés de la même manière que par ces derniers de « *ghettos* ».

> *Quelque chose de vert ! C'était quelque chose de plus vert que ça. Écoquartier, dans mon esprit, c'était effectivement le côté mixité sociale qui était sympa, la philosophie des gens de se dire « voilà on n'est pas que des bourgeois, on n'est pas que des pauvres, on n'est pas que des moyens », voilà c'était le mélange de tous ces gens, ça ça me plaisait bien. Et puis après, c'était le côté éco, éco écologie pour moi. (HN18)*

> *Bah oui, moi je pense que c'est un problème de mettre tous les logements sociaux au même endroit, tous les riches d'un autre côté, tous les moyens d'un autre, faut se mélanger un peu sinon pour moi les problèmes ils viennent de là. Si personne se mélange on va avoir de gros problèmes. (HL19)*

> *Et puis, du fait que ce soit pas que des familles qui sont dans le quartier, des jeunes aussi qui commencent à bosser, je trouve que c'est vraiment… c'est bien réfléchi d'avoir mélangé ces différentes populations. Ici y a aussi beaucoup de personnes âgées aussi, donc c'est vraiment plaisant de pas être dans un ghetto et de pas se retrouver avec des gens de la même catégorie socioprofessionnelle… Enfin ça je trouve ça fort agréable. (HN15)*

> *C'est vrai que tous les appartements qui donnent sur ce côté-là ont une situation vraiment privilégiée. Par contre, ils ont un peu appuyé au niveau du prix. Moi je suis locataire mais les prix au mètre carré là ils ont vu un peu grand, c'est entre 5 000 et 6 000 euros le mètre carré, alors… Mais ils ont quand même mis des logements sociaux. Je vois l'immeuble qui est en face du mien, il y a l'association qui s'appelle Habitat et Humanisme donc c'est une association qui cherche à provoquer de la mixité dans les immeubles. Ils ont commencé dans des quartiers un peu chics de Lyon, il y a pas mal d'années, pour faire un peu de mélange social dans les immeubles et ils en ont fait ici aussi, c'est bien. (HL8)*

Les habitants critiquent les quotas qui leur donnent l'impression de se retrouver réduit à leur statut social ou d'être regardés par leurs voisins comme étant – en raison de leur situation de locataire, de locataire social ou de propriétaire – « pauvres » ou « riches ».

> *Moi, ce que je peux dire c'est que j'ai vécu dans des endroits différents où j'ai été entouré par des gens qui avaient toutes conditions sociales donc personnellement ça ne gêne pas du tout, c'est comme ça sort je veux dire. La qualité de l'être humain n'est pas liée à son statut social, donc on peut avoir des gens qui sont dans un niveau pyramidal, dans la pyramide sociale, très bas mais tout à fait agréables au quotidien et méritant la peine et d'autres, qui sont tout à fait en haut, et qui sont imbuvables quoi, donc tout existe. Moi j'ai aucun problème, mon voisin c'est mon voisin. (HL18)*

> *Mixité sociale, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un quota. Donc nous on fait partie des quotas de je ne sais pas quoi. C'est pas seulement le quota de HLM, on fait partie du but politique. Ça va au-delà de ça. Quotas de logements sociaux, de primo-accédants, d'investissement… y a des quotas là-dedans, c'est contrôlé, c'est très carré. Donc on fait partie des cases aussi. C'est vrai que quand il y a des gens qui en ont discuté avec moi, des logements sociaux, parce que c'est comme ça qu'on les appelle, les gens me disent « ouais mais nous on n'aime pas être dans des cases » mais je leur dit « vous croyez que nous on l'est pas ? Bien sûr qu'on est dans les cases. Quelle idée vous vous êtes fait de nous quand vous nous regardez de vos fenêtres ? Nous, on a un jardin et tout ça, on est des gens pétés de thunes ? Et parce qu'on est pétés*

de thunes on a un petit jardin… ». Et on fait partie donc… et du même coup on a cet esprit de case. On est nous-mêmes dans des cases… J'arrive pas à nommer les autres, donc je vois pas pourquoi je me nommerais moi mais ouais… des cases obligatoires, voilà, on nous a mis là comme si… pour calmer les gens ou pour je sais pas. (HN14)

Nous observons tout d'abord vis-à-vis de la mixité sociale le même type d'attitudes que vis-à-vis du développement urbain durable. La première est une attitude favorable cherchant à établir la preuve de cette mixité dans des composantes observables.

Pas trop mal ouais. Je trouve que… Moi je suis homosexuel, on est en couple ici. À côté y a des gens qui sont musulmans qui sont habillés traditionnel, j'ai une famille à côté avec une maman qui élève seule ses enfants, donc on voit bien qu'il y a une vision assez ensembliste de ce qui se passe. Et les gens se disent bonjour et se côtoient. Après, je vais pas non plus chez eux parce qu'on se connait pas encore assez mais je pense que ça va venir. Et puis on voit bien que les gens se parlent, chose que j'avais beaucoup moins là où j'étais avant. (HN17)

La seconde est une attitude défavorable exprimant le regret que la représentation d'une mixité sociale enrichissante ne rencontre pas un vécu où la mixité serait perceptible alors que les discours institutionnels autour des projets en font la promotion.

Moi je suis d'accord avec l'idéalisme tout le monde est mélangé, tout le monde est égal, moi je suis tout à fait d'accord avec ça veut pas dire que tout le monde est pareil. Tu vois tout le monde est égal mais tout le monde est pas pareil. Les gens ils font des choses différentes. Donc est-ce que mettre tout le monde dans un bâtiment, dans un quartier avec des enjeux politiques ça va mélanger les gens ? Bah non. (HL16)

Concrètement, enfin si j'ai bien compris, y a un quartier qui se veut un peu jeune, urbain, bobo, actif, d'un côté et là, le quartier qui était là-bas, qui était traditionnellement un quartier populaire avec des immigrés et en fait ce qui est marrant c'est quand on va au tramway, on voit les deux populations qui n'arrivent pas par la même entrée, y a ceux qui viennent d'ici qui arrivent par là et les autres qui viennent de l'autre côté et en fait j'ai pas l'impression que ça mélange tellement. C'est un peu… j'ai l'impression que les deux populations vivent un peu l'une à côté de l'autre. Et le fait qu'on soit fermé, clôt, avec digicodes et tout ça, c'est pas digicodes d'ailleurs c'est un système de reconnaissance de badge, ça fait un peu, ouais compound, un peu ouais monde un petit peu fermé quoi. (…) De l'autre côté, c'est vraiment le quartier beaucoup plus populaire avec les gens qui arrivent par derrière et qui se rencontrent uniquement sur le quai quoi, y a pas cette mixité sociale qu'on dit… (HN3)

Cette appréciation négative s'accompagne parfois du témoignage de marques de rejet ou de tensions perceptibles autour de cet enjeu. Certains reprochent à d'autres habitants de ne pas jouer le jeu de la mixité alors que les projets affichent explicitement cet objectif.

Donc j'aime bien ce côté mixité sociale du quartier. Même si concrètement je suis pas sûr que les gens se mélangent si facilement que ça… Je sais que l'arrivée des logements sociaux dans ma rue, René Dumont, a créé beaucoup d'émoi dans les immeubles environnants à cause de nuisances sonores, nuisances des poubelles apparemment, parce que comme ils avaient pas encore leur propre système d'évacuation des déchets, ils avaient leurs poubelles qui jonchaient un peu partout dans le quartier… Et puis bon les enfants qui crient, et machin, les gens qui mettent leurs draps à sécher au balcon… (HN19)

J'avoue n'avoir pas compris pourquoi il y a tant de personnes âgées qui ont investi ces lieux alors que c'est vendu comme un quartier, un écoquartier, un truc durable, un truc où il y a vraiment une grande mixité. Ça se voit de partout sur les affiches, c'est vivre en commun et tout, avec un objectif de mettre en

> *commun un peu, enfin faire vivre différents types de personnes au même endroit. Je trouve ça ballot pour eux, je parle de propriétaires hein, de gens qu'ont en gros les meilleurs apparts de la première tranche, enfin même de tout parce que la vue sur la place nautique j'ai même pas envie de regarder le prix… c'est ballot quoi parce qu'il y a plein d'endroits un peu plus à l'Ouest pour ces gens-là, qui sont pas en centre-ville, le Neuilly lyonnais quoi, ou un truc équivalent. Sainte-Foy, etcetera, ça c'est des bons quartiers bien calmes, bien propres, tranquilles, ça a presque été pensé pour ces personnes-là. Mais non…(HL20)*

S'il y a bien des propos qui rapportent l'idée d'une mixité générant des tensions, ceux-ci sont pour l'essentiel portés sur la réaction d'autres habitants. À une ou deux exceptions près, le rejet de la mixité n'est jamais revendiqué en propre. Dans les discours, ce sont toujours d'autres habitants à qui cela pose problème et chacun se justifie de son adhésion à la valeur « mélange ». Cependant, il semble que cette critique des comportements des « autres » est une manière de faire passer un message, même s'il n'est pas assumé dans le cadre de l'enquête. Notons qu'à l'image de l'extrait des propos de HL20 cité ci-dessus, ces reproches sont à leur manière aussi une classification entre « bons » et « mauvais » habitants (nous y revenons dans les parties 1.2. et 2.1. du chapitre 7). Nous voyons – sans que nous ne puissions trancher – deux explications au fait que l'adhésion à la valeur « mélange » soit apparemment si marquée et que sa critique soit uniquement menée à travers la mobilisation de personnes à qui l'on s'oppose. La première est la composition du panel d'enquêtés qui serait surtout composé de personnes fortement convaincues par l'idée de mixité sociale, notamment parce qu'elle est associée à des valeurs humanistes ou progressistes (Collet 2015, Tissot 2011). La seconde est plutôt celle de l'illusion biographique (Bourdieu 1986) et de ce que les psychologues sociaux appellent la clairvoyance[1] (Py et Somat 1991) : les enquêtés auraient alors une bonne connaissance de la norme sociale (ici « la mixité est une bonne chose ») et témoigneraient en ce sens dans le cadre de l'entretien afin de se valoriser auprès de l'enquêteur.
Plus généralement, et comme pour la dimension environnementale du développement durable, les attitudes essentiellement favorables à la mixité sociale correspondent à la nécessité pour les habitants de justifier d'une adhésion à une vision qui se veut « progressiste » (Tissot 2011) : celle d'une vie urbaine valorisant à la fois la protection de l'environnement et la diversité sociale et qui rejoint ce que nous avons qualifié de développement urbain durable comme idéologie dominante (cf. chapitre 4, partie 1.2.). Cette adhésion suggère aussi le caractère socialement normatif des mots d'ordre de l'urbanisme actuel et particulièrement du développement durable dans toutes ses dimensions (cf. chapitre 7, partie 1.1.). Nous montrons dans la partie 2.1. du prochain chapitre (7) que derrière une adhésion à la valeur de mélange et une attitude positive vis-à-vis de l'idée de mixité sociale, se cachent en réalité une évolution des rapports de différenciation et de hiérarchisation sociale.

2.2.3. « Faire avec », la négociation comme modalité du rapport à l'espace

Il se dégage de notre corpus diverses manières de justifier sa présence ou de se valoriser en entretien qui correspondent à autant d'attitudes vis-à-vis des projets, lesquelles renseignent

[1] La clairvoyance se définit comme la connaissance de la norme sociale (sans corrélation entre clairvoyance et adhésion à la norme). Dans le cas présent, on peut imaginer un individu clairvoyant mais n'adhérant pas à la norme nous dire adhérer à la mixité sociale pour se valoriser, un autre clairvoyant et adhérant et à la norme faire la même réponse (répondant par conviction, tout en sachant que la réponse est valorisée) ou l'expression de pareille opinion par un individu non clairvoyant mais adhérant à la norme, sans percevoir que celle-ci la valorise. Didier Laugaa et Grégoire Le Campion (2015) ont montré que les habitants des écoquartiers sont plus clairvoyants que la moyenne et qu'ils savent très bien se servir de la norme pour se valoriser socialement (ou se mettre en avant lors de l'enquête).

sur les représentations des espaces étudiés que s'en font leurs habitants ainsi que sur la façon dont ils appréhendent la manière dont les individus extérieurs se les représentent. Cependant, nous n'avons pas constaté de corrélation directe entre les motifs énoncés du choix résidentiel – que l'on se le représente comme une opportunité économique ou comme l'exercice de sa liberté d'installation –, l'implication plus ou moins forte dans la vie du quartier, la réflexion sur la manière de négocier avec cet espace ou encore la façon de se saisir (discursivement) des propriétés du projet pour se distinguer ou se valoriser. Avant d'examiner plus finement la question de la valorisation (partie 2.2.4.), puis celle de l'enrôlement des habitants dans la production de l'urbain (chapitre 7), il faut d'abord noter qu'à Nantes comme à Lyon, la présentation du projet comme un écoquartier a été un argument de vente décisif pour très peu d'enquêtés. Pour la plupart, il a été un paramètre peu déterminant, voire en partie ignoré[1].

> *Non, j'en connais pas plus, je suis tout à fait innocent par rapport au sujet. J'ai pas fait un choix délibéré d'habiter dans un écoquartier. J'ai vu que le quartier se prévalait d'être éco. Ça m'a plutôt plu mais j'ai pas fait cette recherche en fonction de ça. Ça faisait pas partie des priorités que j'avais établies. Mes priorités de vie personnelles sont d'essayer d'avoir un impact minimal sur l'environnement mais c'est tout, c'est un choix personnel… (HN3)*

> *J'avoue que je sais même pas exactement comment ça fonctionne. J'avais lu quelques papiers de doc sur le chauffage et tout ça, qu'il recycle… je sais. Bref j'ai pas compris grand-chose. Enfin je suis pas vraiment impliquée on va dire. Mais je sais pas, je vois des panneaux solaires, des trucs comme ça, je me dis que c'est bien d'un côté, on construit un peu de moderne autant que ce soit actuel et que ça réponde à certaines contraintes. Mais c'est pas un truc qui me touche plus que ça. Après j'imagine que tous les espaces verts qu'ils ont fait c'est aussi une façon de mettre en avant le truc écolo, naturel. (HL8)*

La question du développement urbain durable appert être une motivation allant de pair avec le choix d'un logement qui s'inscrit dans un parcours résidentiel dépendant de paramètres n'ayant que peu de rapports avec cette considération idéologique (cf. partie 2.1.1.). Les manières de la prendre en compte varient certes en fonction des convictions des individus et de leur manière de négocier avec les propriétés matérielles et symboliques de ces espaces. Pour autant, rejeter le discours officiel ne signifie pas que l'on se sent mal dans le quartier ou que l'on regrette d'être venu y habiter. Il faut ainsi distinguer le rapport entretenu avec l'espace en tant que tel du discours qui s'y rapporte. Autrement dit, certains disent aimer leur quartier, le trouver agréable à vivre et en être satisfaits pour une multitude de raisons tout en rejetant fortement le récit officiel qui en est fait. Nous pouvons même avancer que ceux qui ne placent aucune attente dans les ambitions en matière de développement durable sont plus élogieux vis-à-vis de leurs espaces de vie, puisqu'ils ne les analysent ni ne les évaluent à l'aune de ce qu'ils devraient être mais en fonction de ce qu'ils en retirent, et donc sans se préoccuper de la correspondance avec les valeurs affichées par le projet. L'équivoque est le mot qui caractérise le mieux les rapports qu'entretiennent les habitants à leurs espaces de vie et le fait que leurs attitudes puissent être favorables ou défavorables en fonction des aspects considérés.

> *Ceci dit… je ne sais pas ce que vous en ressortez parce que d'un côté je suis enthousiaste parce que j'y vis très bien, de l'autre côté je suis un peu râleuse parce qu'il y a beaucoup de choses qui me conviennent pas et c'est vrai que c'est difficile de faire un bilan. C'est ambivalent en fait. (HL12)*

[1] Sur chacun des terrains, une ou deux personne(s) l'ignore(nt) même complètement, malgré la quantité de communication sur ce thème.

Cette opposition entre le jugement porté par le discours sur l'espace et l'espace lui-même nous apprend que les habitants sont rarement strictement dans une posture ou une autre. Pour l'essentiel, ils « font avec » (cf. chapitre 1, partie 2.1.) les propriétés matérielles et symboliques de ces espaces, négociant avec celles-ci et les valeurs qui leur sont prêtées (Martouzet 2002b). Prenons comme exemple l'idée que le quartier ne serait pas aussi durable que ce que la communication suggère. La négociation à laquelle se livrent les habitants qui partagent cette idée va consister à tenter de faire se rapprocher l'image du quartier tel qu'il devrait être et le quartier tel qu'il est perçu. Cette posture poursuit l'objectif de réduire le décalage, c'est-à-dire la dissonance cognitive (Watzlawick *et al.* 2000) entre ces deux représentations pour augmenter la satisfaction résidentielle. Nous distinguons dans notre corpus deux types de stratégies qui illustrent comment la réception de l'espace (pratiqué, vécu) est inséparable de l'accueil réservé au discours sur l'espace (de projets) ainsi qu'à ceux qui le portent.

La première est une stratégie individuelle qui consiste à prendre ses distances vis-à-vis du discours pour évoquer le quartier sans se soucier du fait qu'il soit présenté ou non comme durable. Les habitants qui suivent cette stratégie agissent sur leur prise en compte du discours officiel pour altérer le décalage entre celui-ci et l'espace tel qu'il est perçu. Certains avancent ainsi que, même si leur matérialisation ne sont pas aussi abouties qu'elles pourraient l'être, les ambitions affichées ont tout de même pour conséquence une attention prêtée à l'aménagement du quartier supérieure à ce qu'elle serait dans un projet moins médiatisé. Les habitants qui suivent cette stratégie défendent l'idée que l'affichage de grandes ambitions – en matière de développement durable ou non – rassurent sur la qualité du projet, le sérieux des entreprises investies, le respect des derniers standards ou normes en vigueur, en un mot que le projet est moderne et bien mené, et que concepteurs et élus ont décidé de « prendre soin » des habitants (Laffont *et al.* 2015). Leur stratégie consiste à construire une représentation des ambitions affichées qui les réduit à des considérations pragmatiques, réalisables et *in fine* constatables.

> *Est-ce que ça change quelque chose maintenant ? Non, juste dans le sens où ça me rassure, où je me dis qu'il va pas y avoir n'importe quoi de fait. Voilà, c'est juste ça… mais après ça change rien du tout (HN10).*

> *Personnellement, tout ça ça me faisait penser que c'était un projet plutôt bien pensé. Et le fait que la Mairie soit derrière, pour moi, ça limite beaucoup la prise de risque, parce que la Mairie a intérêt, pas seulement pour ce bâtiment, a intérêt à avoir un grand centre de vie à la Confluence, qui soit viable. Le fait que le Conseil Général vienne là, le fait qu'ils aient attiré beaucoup d'investisseurs privés pour bâtir, le fait que ce soit la première tranche… ils peuvent pas trop rater la première parce qu'après ça saura pour la deuxième. (…) Donc c'était faire confiance et en même temps c'était penser que c'était la Mairie, donc pas un intérêt privé mais un intérêt public qui soit derrière, et la Mairie avait intérêt à réussir cette opération pour la publicité que ça fait, et pour finir. Parce que la Confluence ça ne fait que commencer là, donc si elle veut que tout se fasse bien et que la perception finale soit positive, elle ne peut pas se permettre de rater au moins le début. (HL17)*

> *Tout ça quand même, au niveau esthétique, ça a quand même été hyper soigné, cohérent et ouais… c'est vrai que c'est stylé je trouve, y a quand même une volonté de faire les choses correctement, je pense que c'est quand même du mobilier qui doit avoir son coût… Ou alors ils ont très bien pensé le design. Mais en tous cas ça a été finalisé quoi, ils nous ont pas mis un truc à l'arrache… (…) Tu vois le parc, c'est quand même phénoménal… bon, peut-être qu'à l'échelle d'un grand projet urbain comme ça c'est pas un investissement énorme pour une ville, je sais pas trop mais je trouve ça agréable et réussi… Et quand je vois le prix qu'il faut mettre soi-même pour planter son jardin avec quelques arbustes, c'est un coût ! (HN19)*

Alors on a la chance que ce quartier qui est l'œuvre et l'aboutissement de notre maire actuel, Collomb, est très choyé au niveau entretien propreté. Il y a des équipes de balayage qui passent deux, trois, quatre fois par jour. Ça, c'est un privilège qu'on doit au maire. (…) Je sais que c'est le bâton de maréchal de notre maire qui y attache beaucoup d'importance donc il en prend soin et il veille particulièrement à l'évolution de ce quartier. (HL14)

La seconde stratégie est totalement inverse et consiste à se servir du discours officiel et de celui des concepteurs pour agir ou tenter d'agir sur l'espace. Plus qu'un rejet de l'espace tel qu'il est, s'opère pour eux la construction d'une opposition à ceux qui sont considérés responsables du décalage perçu entre communication et réalité : la municipalité, l'aménageur, les promoteurs, etc. Cette stratégie va, contrairement à la première, être collective et s'élaborer contre ceux qui ont la responsabilité de ce qui a été fait ; la responsabilité de l'aménagement de l'espace, d'une part, celle du contenu des discours officiels, d'autre part. Nous retrouvons ici l'opposition classique entre gouvernants et gouvernés. La stratégie du groupe des habitants consiste à tenter de se servir du contenu du discours officiel pour faire pression sur le contenu du projet ; on peut donc commencer à parler d'enrôlement (cf. chapitre 7, partie 2.2.1.).

Mais faut se battre, faut se battre contre eux en plus, alors qu'ils ont déjà une logique d'écoquartier donc ils devraient plus nous aider qu'autre chose. (…) Je reste sur l'idée que c'est un écoquartier… et même si ç'en n'est pas vraiment un, je ferai tout pour que ça le devienne. Donc pour moi, j'ai déjà inclus l'idée que c'était un écoquartier, c'est déjà un écoquartier… à nous de faire en sorte que nos actions puissent étayer le fait qu'on appelle ça un écoquartier. Et je pense qu'on peut être aidé par la ville et tout ça… (HN14)

Oui, quand on gratte le vernis c'est plus léger ouais. (…) Mais c'est vrai que dans l'idée de se mettre des moyens… Après, là y a 2013 capitale verte, moi je compte bien profiter de… parce qu'ils veulent mettre en lumière ce qui se fait de bien au niveau de l'environnement, enfin au niveau du développement durable sur Nantes, donc ce serait le moment de profiter… On va essayer en tous cas de profiter de l'occasion pour qu'il y ait des choses qui s'enclenchent plus facilement, plus rapidement du moins. (HN5)

Ceci dit ça fait aussi partie de ce que je vais reprocher au quartier, il a pas d'identité, il va peut-être s'en forger une… mais apparemment pas avec les gens qui y vivent, puisqu'on ne nous interpelle pas pour le faire vivre et qu'il y a aucune cohérence dans comment on le présente, dans l'identité qu'on lui donne, dans ce en quoi le reconnaît. On pourrait dire aux gens « voilà c'est un écoquartier, machin » et on se positionnerait à partir de ça, on en est aussi capables je pense. Mais dans la mesure où on ne nous dit pas ce qu'est censé être ce quartier, comment on se positionne nous par accord ou désaccord ? C'est ça le truc, on ne peut pas être en accord ni en désaccord. (HL12)

Après, moi je le dis franchement je suis un irréductible gaulois donc moi ce qui m'amuse dans ces cas-là, enfin ce qui m'amuse… ce que je trouve intéressant dans ces cas-là, c'est que en attendant y a une brèche qui est ouverte donc… Moi ce que j'espère c'est que ces éco-citoyens, entre guillemets, qui doivent bien se gausser qu'on puisse les imaginer comme ça, aient justement cette finesse de se dire à un moment « ah ouais d'accord, donc si j'habite un écoquartier, je suis un écocitoyen, ouais d'accord » et d'utiliser le discours politique pour retourner l'affaire et dire « dans ces cas-là, on a des besoins, dans ces cas là on veut pousser le projet un peu plus loin, dans ces cas là ça servait à rien de nous faire des jardins familiaux si vous nous mettez pas ça en place » et on avance. Donc à la limite, au-delà du constat même qu'effectivement là on est dans un véritable projet de vitrine, est-ce qu'on peut pas justement se servir de cette avancée-là, aussi minime soit-elle, pour mettre le pied à l'étrier et enfourcher la bête et se dire « bah, poussons, assumez maintenant ! », dire aux politiques « assumez jusqu'au bout, c'est un écoquartier, OK, et ben on y va ! ». (HN11)

L'idée centrale est qu'une fois que des ambitions, notamment en matière de développement durable, ont été affichées et communiquées, elles engagent les responsables, particulièrement les responsables politiques. Ces derniers seraient alors dans l'obligation de s'y tenir, faute de quoi ils perdraient toute légitimité à se réclamer du développement durable. Pour les habitants, l'enjeu du rapport de force est donc de mettre politiques et techniciens face à ce qui est selon eux une incohérence, pour les enjoindre à la faire disparaître ou, du moins, à la réduire. L'objectif est de rapprocher l'espace tel qu'il est perçu de la représentation de ce qu'il devrait être. Ceci reflète à la fois une croyance forte en l'importance de la parole donnée et en la capacité d'agir des pouvoirs publics, puis en une certaine vision du citoyen comme ayant un réel rôle à jouer dans la cité[1].

2.2.4. Habiter la ville contemporaine : valorisation individuelle et distinction sociale

Cette idée d'implication de l'habitant dans le bon fonctionnement du quartier ou dans sa mise en conformité avec les principes du développement durable est à la fois un marqueur d'appartenance – on se représente comme partie prenante de l'urbain en train d'advenir – et une manière de se valoriser individuellement et de se distinguer socialement en signifiant que l'on fait partie de l'innovation qui est à l'œuvre dans le projet. Cette idée est particulièrement sensible chez les personnes qui constituent une figure habitante[2] des écoquartiers : celle du « pionnier ». Ce sont les habitants eux-mêmes qui utilisent ce terme pour désigner (le plus souvent s'auto-désigner) ceux qui sont arrivés les premiers mais surtout ceux qui sont censés avoir les convictions les plus conformes à l'idéologie durabiliste et qui adhèrent le plus explicitement au contenu des projets. Ce vocabulaire fait d'ailleurs écho à celui qui est employé dans la sphère médiatique[3] lorsqu'il est question des premiers habitants de la ville durable.

> *Au départ, c'est ces bâtiments-là qui ont été les premiers construits dans le projet là. Après sont venus les bâtiments privés de l'autre côté et puis maintenant il y a un autre immeuble qui se construit là. Pour la rue quoi, mais autrement y en a plein évidemment de l'autre côté. Mais donc on a été les premiers donc ça, enfin pour moi c'était un petit peu comme si on était des pionniers quoi. De la… pionniers du projet, euh… (HN1)*

> *HN12 : Oui, mais après tout le monde fait partie du quartier… Tout le monde doit le faire vivre aussi. Après, tout le monde s'engage ou pas mais tout le monde doit être informé a minima.*
> *HN13 : Alors, peut-être que les nouveaux habitants penseront différemment parce qu'il y a plus de choses de fait, mais nous en tant que pionniers…*
> *HN12 : Pourtant on était vraiment les premiers, y avait rien d'autre donc…*

> *On est à la Confluence, le nouveau quartier à la mode de Lyon. (…) On vient pour le nom, pour l'image, pour la marque, pour la marque Confluence. Et quand on a un truc comme ça, on est trop content d'inviter les gens et de dire « venez voir j'habite à la Confluence ». On est fier d'habiter à la Confluence donc c'est en ça que c'est le quartier à la mode et que c'est entre guillemets bobo. On est quelques-uns comme ça à*

[1] Nous questionnons la représentation que les habitants se font de leur propre rôle dans la partie 2.1. du chapitre 7.
[2] Nous n'employons pas ici le terme de figure dans le sens d'une interprétation scientifique de figure idéal-typique (Audas 2011) mais dans un sens commun plus ou moins synonyme de « personnage marquant » pour nommer la manière dont les enquêtés s'auto-désignent.
[3] On le retrouve aussi sous la plume de certains chercheurs mais elles ne désignent pas seulement les habitants mais aussi (et surtout) les élus et professionnels de la ville (Emelianoff et Stegassy 2010) voir les écoquartiers eux-mêmes (Bonard et Matthey 2010 ; Charmes et Souami 2009).

aimer le quartier, à aimer l'image qu'il renvoie et à être des pionniers, mais bon c'est une part qui est minime, c'est pour ça qu'on peut pas dire que c'est un quartier bobo en tant que tel parce que je pense que si on disait aux mecs qui sont dans les logements sociaux en face ils comprendraient pas. Mais moi en tout état de cause, oui, je suis un bobo en devenir à la Confluence. (HL3)

Et puis moi j'étais très contente d'être un pionnier, moi ça me plaisait vraiment de me dire ça. J'ai gardé toute la documentation de tout ce qui se fait depuis le début dans le quartier, toutes les brochures que j'ai récupérées, j'ai gardé tout ça. Voilà, je trouve que c'est une chance. (…) Mais c'est vrai qu'il faut… Pour moi, comme je trouve que c'est une chance d'être ici et que je pourrais pas être propriétaire, j'aurais pas les moyens à 6 000 € le mètre carré, c'est inimaginable donc bon… (HL9)

De ce côté-là, c'est beaucoup de location. On nous a dit que c'était 80% d'habitants propriétaires. Mais non, c'est plutôt 80% de locataires, ce qui change les choses, ça fait des problèmes dans les parties communes, des choses comme ça. Nous on connait les voisins, y avait un esprit pionnier au début, avec les deux trois familles qui habitaient dans le chantier, on avait les mêmes problèmes avec Nexity, on se mettait ensemble… donc on a gardé un peu ce noyau-là mais les nouveaux qui arrivent on voit pas. (HL16)

Le mot « pionnier » introduit la notion de conquête, ici à la fois spatiale et idéologique, et l'idée d'action sur l'espace, le pionnier se plaçant dans une démarche active (Martouzet 2013). Il éclaire les logiques d'adhésion et de distinction en mettant en évidence qu'il ne s'agit pas seulement de faire siennes les valeurs du développement durable ou du projet urbain, mais aussi d'adhérer et de montrer qu'on adhère à une certaine vision de la contemporanéité. Il y a derrière cette figure un aspect « en être » – participer au mouvement – qui témoigne d'une certaine recherche de distinction. Le pionnier se distingue à la fois de ceux qui n'ont pas fait le choix de venir vivre dans un quartier dit durable et de ceux qui y vivent sans adhérer plus que cela à ses valeurs. Pour les habitants qui utilisent ce terme, le pionnier serait celui qui correspond au stéréotype du « bon citoyen », respectueux des valeurs et impliqué dans leur diffusion (cf. chapitre 7, partie 1.1.2.). Il y a dans cette posture une forte composante morale, l'idée qu'il y aurait les « bons » habitants, dont les valeurs et les pratiques seraient en cohérence avec le projet du développement durable, et les « mauvais » qui, soit parce qu'ils ne s'en préoccupent pas soit parce qu'ils les critiquent, seraient en contradiction avec ces valeurs. La diffusion du caractère moral du développement durable n'est donc pas uniquement le fait des destinateurs des projets mais est bien au cœur du déploiement de cette idéologie.
Se présenter (et se représenter) comme « pionnier » est l'opportunité[1] de distinction et de valorisation individuelles (à la fois dans le cadre de l'entretien et en dehors) la plus aisément identifiable dans les discours des habitants. Elle n'est pas la seule. S'il est difficile d'en dégager une liste exhaustive et juste – tant il est rare qu'un individu ne se saisisse que d'une seule des modalités et qu'elles ne s'imbriquent pas dans les discours –, elles suivent plusieurs logiques. Se saisir d'une opportunité de valorisation ou de distinction peut ainsi alternativement consister à se mettre en avant par la qualité de ses goûts ou de ses choix, par l'originalité matérielle de son espace de vie ou par sa participation à l'innovation spatiale et sociale en cours. Dans tous les cas colligés, la réaction de l'autre – qu'il soit proche parent, riverain ou visiteur – qui est escompté est la reconnaissance de la justesse des choix effectués, la curiosité

[1] Nous préférons ici arbitrairement le terme d'opportunité de distinction à celui de stratégie, considérant que si les habitants font le choix intentionnel de se saisir, ou non, des éléments symboliques ou matériels de leurs espaces de vie qui leur permettent de se valoriser ils n'en sont pas à l'origine. Il s'agit donc d'une action stratégique et intentionnelle fondée sur la capacité des individus à se saisir de ce que l'espace leur offre.

voire l'admiration de l'espace ou encore l'envie ou la jalousie vis-à-vis de l'image de l'espace ainsi projetée (cf. chapitre 2, partie 1.1.4.). Est attendu de cette réaction qu'elle soit *in fine* transférée vers l'individu, à la fois par une valorisation de sa propre image et par le bénéfice de celle que lui procure son appartenance au groupe social des habitants, lui aussi valorisé.

Une façon de se valoriser procède par la montée en généralité des motifs d'une adhésion individuelle aux caractéristiques du projet. L'idée centrale est que le fait d'habiter là est – ou puisse être – interprété par autrui comme un témoignage du bon goût de l'enquêté et de sa capacité à effectuer de bons choix. Dans les témoignages récoltés, cela prend le plus souvent la forme de comparaisons de la représentation du projet à celles d'autres espaces connotés négativement. Ces espaces sont soit des espaces fréquentés antérieurement et présentés dans le parcours résidentiel (ci-après la banlieue pavillonnaire nantaise), soit des espaces voisins (ici le grand ensemble voisin) ou encore, plus généralement, le prototype des formes d'urbanisme et d'architecture (ici le pavillonnaire et les grands ensembles).

> *Ouais, moi je suis très fan de tout ce qui est architecture un peu décalée. Parce que voilà, la dernière chose dans laquelle j'aurais voulu vivre, le dernier lieu où j'aurais voulu vivre, c'était dans les pavillons Phoenix, voilà tous les trucs… Moi, je préfère les partis pris un peu osés, voire un peu ratés tu vois, mais des fois ce qui rate c'est des fois ce qui réussit dans le temps parce que ça marque les esprits, au moins quelque chose qui ne laisse pas indifférent… et qui soit pas fait pour plaire à papa, maman et leurs enfants, les gens qu'ont pas de goût… et tu vois, je voulais pas les trucs tous lisses avec des murs crème, des petits trucs cucu… (HN19)*

> *Et puis y a aussi un contraste entre les cités qui sont juste derrière et celles-là qui sont juste neuves quoi. Ça fait un contraste assez incroyable. En fait on dirait qu'ici ça fait très très chic entre guillemets. C'est le ressenti que j'ai eu de tous mes amis qui sont passés me voir. Ils m'ont dit que ça faisait très propre, très classe. Je sais que moi quand je me ballade des fois derrière, ça fait un peu moins propre que ces bâtiments-là en fait. Ça fait vraiment un grand décalage. (…) Si j'habitais en face je me dirais « bah ouais je préfèrerais habiter là-bas ». On rend les gens envieux sans le vouloir et après y en a qui le font exprès bien sûr… Mais, oui, des fois on rend les gens envieux et de loin on donne l'impression que les choses ne sont pas vraiment accessibles alors qu'elles le sont et c'est un peu dommage. (HN20)*

Cette comparaison conduit les enquêtés à se représenter comme vivant dans un endroit qui se démarque et qui, ce faisant, leur permet de se démarquer. Ils font appel à la fois aux propriétés matérielles qui spécifient le projet comme original ou novateur et à la médiatisation autour de celui-ci qui permet de se valoriser comme « la personne qui habite là » sans que, par exemple, les proches n'aient à en faire la visite. Cette opportunité de valorisation semble indépendante du jugement porté sur le projet, une attitude défavorable vis-à-vis d'un aspect (esthétique ou symbolique notamment) n'empêchant en effet nullement de mobiliser cet aspect lorsqu'il s'agit de faire remarquer l'originalité de l'espace.

> *Déjà, c'est la couleur des appartements, c'est pas tous les jours qu'on voit des couleurs comme ça dans les appartements je pense. C'est aussi l'eau qui traverse dans le quartier, c'est aussi la partie éco qu'ils ont mis là-bas pour les déchets, ça aussi ça fait se démarquer un peu le quartier. (…) Là, j'aime bien les façades comme ça, pas celui qui a brûlé mais ces trucs je trouve ça sympa. En fait quand je suis arrivée ici je me suis un peu dit « Georges Orwell, 1984 », un truc un peu futuriste. En plus, quand je suis arrivée y avait vraiment pas beaucoup de gens, c'était un peu une ville fantôme, c'était bizarre. Donc je trouve ça… enfin ça interpelle, c'est pas commun, ça me plaît bien. Celui-là aussi qui est tordu j'aime bien. (HL7)*

> *Moi, personnellement, c'est vrai que je trouve ça plutôt sympa parce que c'est original, de toute façon ça existe nulle part ailleurs à Lyon donc c'est vraiment… vraiment spécifique. (…) Donc voilà un petit port de plaisance à Lyon c'est quand même exceptionnel, y aura peut-être des pêcheurs ou des choses comme ça. (…) Donc c'était vraiment Confluence, Confluence dans les journaux, de partout, d'ailleurs c'est passé à la télé parce que c'est un peu particulier le centre commercial comme il a été fait, notamment le dessus, c'est tout des leds et donc la nuit c'est super beau, on voit ça nulle part ailleurs, ça change un peu… (…) Je trouve vraiment le quartier vraiment sympa. Sympa au niveau de c'est quelque chose qui change de ce qu'on connait. (HL15)*

Outre les références à la presse, le fait que Confluence et Bottière-Chénaie se démarquent de l'urbain « classique » ou « habituel » est essentiellement justifié par les habitants par les caractéristiques esthétiques et technologiques de ces projets qui en font des espaces où l'innovation se déroulerait. Ce caractère novateur est largement mis en avant lorsque les habitants évoquent les opportunités de distinction que leur offrent ces deux espaces. L'idée, ici, est qu'habiter un espace de l'innovation c'est participer à celle-ci, ce qui rejaillirait de sitôt sur l'image des individus impliqués. C'est se présenter et se représenter comme innovant soi-même, donc s'inscrire dans la dynamique positive du progrès.

> *Euh… Je ne sais pas, c'est… pour moi c'est une vision d'avenir. C'est des logements qui sont très différents les uns des autres, mais neufs, et pour moi le neuf c'est vraiment important. Ils sont pensés, conçus pour être dans le même quartier. C'est tout un quartier qui sort de terre quoi. C'est vraiment… oui, c'est novateur quoi. Et c'est plutôt une réussite. J'aime bien, ils sont tous différents, bon les petits logements en bois là… bon ça fait rien, ça fait de la variété. On aime plus ou moins les choses mais voilà c'est des essais, je trouve ça plutôt réussi, ouais. (HN1)*

> *Je le trouve intéressant et je trouve intéressant de voir comment ça a été fait et de pouvoir en suivre l'évolution, comment ça va vivre. Je trouve que c'est intéressant parce qu'il y a quand même des solutions originales oui, probablement. Du point de vue des urbanistes je pense que c'est quand même un peu innovant. (HN6)*

> *C'était bêtement d'être dans le nouveau quartier de l'agglo, y avait aussi un peu de ça, faut le dire… c'était d'être en centre-ville et le sentiment de participer à quelque chose. J'avais aussi ce sentiment-là de participer au renouveau de la ville. Mais vraiment, j'avais ce sentiment que bon voilà, on a toutes les constructions très bourgeoises et très centre-ville et très tradition lyonnaise, la bourgeoisie chrétienne comme elle se veut et qui entretient très bien le centre-ville. Et ici le sentiment de vraiment rentrer dans un projet, un projet de territoire, voilà de faire partie du projet de territoire, avec le développement d'un quartier qui va encore grandir sur les quinze prochaines années. Et de se dire qu'on allait être dans les premiers immeubles qui se feraient, qu'on s'inscrirait dans une vraie démarche de projet durable, ce qui est quand même assez nouveau sur des constructions même au niveau national, voilà y avait toutes ces choses-là où on avait l'impression d'être un peu… on participait de l'innovation. (HL13)*

Bottière-Chénaie et Confluence étaient des projets en cours de réalisation au moment de notre enquête[1]. Outre le fait d'être partie prenante de l'innovation ou de la rénovation de l'image de la ville, ils offraient aux habitants une situation qui pour la plupart d'entre eux inédite : être les premiers habitants d'espaces en cours de transformation. Une situation qui, aux yeux de certains, rendait plus explicite encore leur inscription dans une dynamique, un mouvement. Cette caractéristique est souvent mobilisée dans leurs discours comme preuve du dynamisme

[1] Ils le sont toujours (cf. chapitre 5, partie 4.1.).

économique de la ville ou de l'innovation en cours. Certains habitants revendiquent leur appartenance à cette dynamique ou se réjouissent de l'évolution quotidienne dont ils sont les témoins privilégiés, ce qui les valorise en retour puisqu'ils se représentent, et sont représentés, comme des acteurs du progrès de leur ville d'abord, progrès de la société ensuite.

> *Et bien j'aime beaucoup. C'est ça que j'apprécie… Le changement c'est maintenant [rires]. Non, mais c'est ça, j'aime beaucoup le changement en fait, je trouve que c'est pas mal, y a quelque chose. Chaque jour en fait ça évolue, on n'est pas dans un quartier où tout est fait. (…) Je me vois vraiment comme étant dans un projet. Je pense que ça va se développer après dans le futur, aujourd'hui on est un petit peu la phase test entre guillemets pour voir comment ça se passe. C'est important, je pense qu'il faut aussi des gens qui testent, des cobayes. Je suis un cobaye. Non, on va pas dire ça, mais moi ça m'intéressait un peu de venir voir comment ça allait se passer, expérimenter. J'aime bien voir un peu comment ça fonctionne. Je pense que je me serais peut-être un peu fait chier dans un quartier commun. Là au moins y a des trucs qui se passent, ça bouge. (HN17)*

> *Donc j'adore ça, ce chantier, c'est tellement un signe de vie, en même temps la technique est monstrueuse, ils utilisent des techniques pas possibles pour construire les bâtiments, j'adore. Et c'est une forme de vie, dans un quartier comme ça, on dirait que tout est déjà fait et à côté il y a une espèce de vie. C'est rare, dans une ville il y a pas tant de vie que ça finalement, tant de changements tous les jours, on a l'impression que c'est en accéléré qu'on voit le film. Ça par exemple ça me plait ! Ça donne une impression de vie, de dynamisme, même de prospérité économique d'une certaine façon. Parce qu'on se dit « voilà, on parle de la crise tout le temps » et là tu regardes les panneaux solaires, t'essayes de calculer le prix du panneau solaire, y en a déjà pour… y a quand même de l'investissement quoi, y a de l'argent qui se met là-dedans ! (HL11)*

> *L'ambition de Lyon, depuis des années et des années, ça a toujours été de devenir une ville internationale. Et en France, y a Paris et c'est tout. Y a vraiment la notion de décentraliser et bon Marseille est en chute libre, Lille et Toulouse et Bordeaux ils essaient de pousser mais, moi comme je vois les choses, c'est Lyon qui va émerger comme étant la deuxième ville de France et ce projet ce sera un petit peu « ah ouais Lyon c'est la ville où il y a le nouveau quartier et tout ». (…) Mais ouais, à mon avis c'est vraiment mettre Lyon sur une carte au niveau international pour attirer plein de monde. Voilà, ils veulent lancer l'effet boule de neige comme ça, c'est un des moyens qu'ils ont je pense. Et à chaque fois qu'on parle de Lyon pour donner un exemple, hop on donne l'exemple Confluence. Voilà, c'est pas faux. Et en même temps ça fait plaisir. (HL20)*

L'importante place de l'image dans les projets, décriée lorsqu'elle est considérée comme de l'affichage en décalage avec la réalité des réalisations (cf. parties 2.1.2 et 2.2.3), est ici appréciée favorablement puisqu'elle permet d'en bénéficier et de se distinguer comme faisant partie d'un projet en vue. La quantité de visiteurs – professionnels, journalistes ou touristes – qui photographient ou commentent les bâtiments ou le quartier conduit parfois les habitants à dire qu'ils se sentent comme « *au zoo* » (HN1) ou uniquement là pour « *peupler la vitrine* » (HL13). *A contrario*, elle est souvent jugée positivement car elle est aussi le signe de l'exceptionnalité ou de l'originalité (espérée ou projetée) de l'espace et donc vue comme un potentiel de valorisation. Il est ainsi gratifiant de trouver « banal » ou « quotidien » un espace apparemment exceptionnel pour d'autres, particulièrement si ces « autres » sont considérés comme ayant un jugement aiguisé parce qu'ils sont journalistes ou professionnels de la ville.

> *Comme moi je suis très disponible, je reçois, chaque fois que j'ai une demande comme la vôtre, je reçois. Y a FR3 qui est venu, des gens de l'école d'architecture, enfin bon… j'ai vu plusieurs personnes. C'est*

considéré, alors je sais pas où hein, mais comme un quartier pilote, qui est à visiter. Tous les, enfin surtout le vendredi, y a des gens qui viennent en groupes, presque comme des Japonais, avec l'appareil-photo, visiter. Ça a cette réputation-là, l'écoquartier, le quartier pilote, l'architecture nouvelle. Sauf que les gens qui y habitent ne sont pas… non, pour eux c'est un petit peu un quartier ordinaire quoi. (HN1)

C'est un peu bizarre quand même. C'est vrai qu'en fait y a tout le temps du monde qui vient, c'est comme si en fait tu es dérangé dans ton intimité ou un truc comme ça. Peut-être que c'est aussi sympa, ça permet de voir que voilà c'est un quartier intéressant, ça attire quand même des gens. Y a un certain nombre de choses qui rentrent en jeu sur ça. Ça fait un peu bizarre en même temps, parce que voilà c'est comme ça, quand le quartier attire des gens, t'es obligé d'accepter ça et de vivre ça. Mais je trouve qu'aussi c'est sympa, y a pas de mal à ça, c'est bien. C'est intéressant. (HN7)

Moi je vois ça comme ça, quand on voit quelque chose de beau, qu'on trouve original on le prend en photo. C'est plutôt flatteur. Moi quand j'ai vu pour la première fois le bâtiment orange je l'ai pris en photo. C'est original quoi. Voilà, c'est normal. (HL12)

Donc pour moi la vitrine ne me gêne pas parce que c'est tout anonyme, les gens qui passent je trouve qu'ils ont bien de la chance de circuler dans mon quartier, parce que c'est le plus beau de Lyon. Voilà ce que je trouve, je trouve qu'ils ont bien de la chance… Alors, vitrine par rapport au fait que c'est connu. Moi ça ne me gêne pas du tout parce que c'est une promotion d'un quartier exceptionnel, différent de tout dans Lyon, admirablement bien conçu donc moi je trouve que les gens ont bien raison de venir avec tous les appareils, tout… Ça ne me gêne pas. Au contraire, ça me montre que finalement j'ai bien choisi. (HL1)

De la même manière, une image supposément négative de l'espace de vie, comme peut l'être la critique du positionnement haut de gamme de Confluence ou de son aspect « bling bling » par la population de Lyon, peut être retournée par ceux qui l'habitent, particulièrement s'ils ne se reconnaissent pas, ou pas totalement, dans cette image. L'image de quartier bourgeois de Confluence peut ainsi devenir flatteuse lorsqu'elle permet à certains enquêtés de se positionner comme ceux qui ont réussi à intégrer le quartier sans être bourgeois[1].

Mais ce qui est marrant dans ce quartier c'est que tout le monde connaît plus ou moins le principe à Lyon donc du coup tout le monde est demandeur, « alors c'est comment Confluence ? », on se sent toujours obligé d'en parler. Ça, là-dessus c'est un peu… en même temps on en parle mais on parle un peu que de soi du coup au bout d'un moment c'est un peu saoulant et puis c'est tout le temps la même question. Les gens sont vachement… je sais pas comment dire, ils sentent qu'il y a un truc derrière justement un peu trop… Enfin moi dans les gens que je connais, ils sont un peu plus critiques qu'émerveillés. Ils sont « ah mais tu vis dans un quartier de bourges. Ça te fait rien ? », c'est un peu ça les discours qui revient très souvent. (…) Après je vais pas dire que je suis mal, c'est sympa de vivre ici, y a pas de soucis. (HL2)

Donc ouais y a beaucoup de comm' et j'en suis très contente, c'est très bien fait et ça participe de la vie du quartier et de la construction du quartier en fait. Le regard que peuvent avoir les autres dessus en fait, y a plein de comm', si bien qu'il y a plein de gens qui viennent ici avec leurs appareils photos, tout le monde pose des questions, ça faut partie des choses que j'aime bien. (…) Moi ça me plaît. Je suis super fière à chaque fois que j'en ai l'occasion de faire venir des gens, je suis super contente de dire « regardez comme c'est chouette », je suis super fière ouais. (…) Donc c'est bling bling dans le sens où pour moi c'est quand même des produits de luxe, y a beaucoup d'argent qui a été investi, par le privé, par le public,

[1] Le terme est ici utilisé dans un sens commun. Sociologiquement parlant (Bosc 2008), il n'y a probablement aucun bourgeois parmi les habitants de Bottière-Chénaie (nous n'en avons rencontré aucun) et ils sont peu nombreux à Confluence (nous avons rencontré deux personnes appartenant à la grande bourgeoisie lyonnaise).

> *y a eu toutes les phases en amont, énormes, avec ce que ça a accouche mais je veux dire ça aussi ça fait partie du fait que c'ait été bien fait. (…) C''est un projet complexe et je suis très contente d'habiter là, j'en suis très fière. (HL11)*

> *Je trouve que ça change de tout ce qu'on a vu. C'est énormément critiqué, énormément pris en photo, t'as des gens du monde entier qui viennent ici, c'est incroyable. Ça fait quinze mois que j'habite là et chaque fois que je regarde par la fenêtre je vois des gens qui photographient de tous les côtés, donc y a quelque chose de nouveau qui intéresse. Ça fait cobaye. Moi j'apprécie, j'apprécie parce que je trouve qu'il y a quand même une idée qui ressort et qui n'est pas vue donc ça c'est intéressant. (…) Donc franchement c'est The quartier quoi, The quartier de Lyon. Et puis tu dis aux gens « t'habites où », « à la Confluence », « wouahou, comment t'as fait ? ». Tu vois, ils sont déjà très au fait, le quartier est très prisé. (HL5)*

Au-delà des opportunités de valorisation et de distinction qu'offrent Confluence et Bottière-Chénaie à leurs habitants, ces extraits révèlent l'importance de la représentation de soi dans le processus de représentation de l'urbain (et *vice versa*). Représenter les espaces étudiés, et plus généralement l'urbain contemporain, c'est en bonne partie pour les habitants interrogés se représenter dans la ville comme membre de leurs groupes sociaux d'appartenance ainsi que se représenter dans la hiérarchie sociale (cf. chapitre2, partie 2.2.4). Se poser comme participant au mouvement, à l'innovation, à la contemporanéité et revendiquer ces valeurs est une manière pour eux de s'identifier comme membre d'un groupe ayant une appartenance spatiale. Habiter Bottière-Chénaie ou Confluence est ainsi un signe de distinction socio-spatiale[1] qui se décline aussi à l'échelle de la ville, puisque cela signifie aussi habiter Nantes ou Lyon, avec tout ce que cela peut véhiculer, notamment lorsque cela est fortement associé – comme c'est le cas ici – aux politiques de métropolisation en cours.

D'une certaine manière, c'est se positionner comme un « gagnant » au regard des politiques actuelles. Ce que ces opportunités de valorisation et de distinction montrent, à travers l'attention portée sur les espaces considérés et leurs habitants par d'autres individus et groupes, c'est la manière dont les habitants interrogés pensent leur espace en le délimitant spatialement mais surtout en se définissant comme un « nous » vu par un « eux ». Les représentations que se font les habitants des propriétés des projets, que celles-ci soient urbanistiques, architecturales ou sociales, et surtout le fait qu'elles sont largement partagées, ne témoignent pas seulement de l'univers des représentations de la ville contemporaine mais de l'appartenance de la plupart des acteurs à un groupe social qui se différencie des autres tout en s'unifiant lui-même au-delà de la seule coprésence. Il en est ainsi car ces représentions intègrent les espaces considérés (cf. chapitre 2, partie 2.2.4.) : les images de Confluence et Bottière-Chénaie découlent aussi de ce que leurs habitants en font, et donc de la manière dont ils se les représentent et des valeurs qu'ils lui confèrent. C'est pourquoi ces deux projets correspondent bien à des espaces reçus (cf. chapitre 3, partie 2.1.), qui sont des emblématiques qu'ils sont d'une contemporanéité (désirée ou opportuniste), esthétiquement diverse, « verte », technologique et mixte. De manière générale, les représentations des habitants interrogés jouent à la fois leurs rôles informatif, de régulation des rapports sociaux et *in fine* opératoires puisque l'espace reçu est mis en cohérence avec les aspirations des habitants.

[1] Un signe parmi d'autres puisque, comme démontré au chapitre 7, cela ne signifie pas que le groupe soit homogène.

Transition VI

Nous avons exploité dans le chapitre 6 les discours collectés à Bottière-Chénaie et à Confluence afin de faire apparaître la variété et le commun des représentations des enquêtés. Ce travail dessine un premier portrait de l'univers de représentations de l'urbain contemporain. Cet univers est largement commun aux deux groupes sociaux des habitants et des concepteurs. Il conduit à constater que le décalage entre espace conçu et espace reçu n'est pas aussi important que suggéré par la deuxième hypothèse sur laquelle s'appuie la thèse. Ce portrait montre aussi que les contradictions étudiées apparaissent dans les discours – dans lesquels la place de la critique est conséquente – et sont largement identifiés par les enquêtés. Après un bilan des représentations identifiées dans le chapitre 6, cette transition aborde ces premiers résultats.

Des discours aux représentations, diversité et similitudes entre espace conçu et espace reçu

Nous avons tout d'abord montré que les discours des concepteurs de Confluence et Bottière-Chénaie sont uniformes, ce malgré leur défense de l'intégration des spécificités locales dans les projets (cf. partie 1.1.1.). Leurs représentations sont profusément imprégnées par l'air du temps, particulièrement par une inspiration postmoderne[1]. Parmi celles-ci : le processus du projet considéré comme prioritaire sur son contenu et ayant un horizon infini ; le refus de projeter les futurs usagers pour laisser place à leur appropriation en tant que clients ; la mixité comme particulièrement bénéfique aux locataires du secteur social ; l'architecte comme auteur-artiste. Ces représentations attestent de l'omniprésence idéologique du néolibéralisme et de ses déclinaisons postmodernes et durables (cf. partie 1.1.2.). Les entretiens révèlent que les concepteurs des deux projets adhèrent aux valeurs du développement urbain, ce malgré des attitudes souvent défavorables vis-à-vis de l'injonction à concevoir « durable » et de l'entrée du durable dans la production de l'urbain essentiellement à travers la technique, la règlementation et le marketing (cf. partie 1.2.1.). Outre la question du durable, les attitudes des concepteurs sont largement défavorables vis-à-vis de la mesure de la performance, même si certains saluent ce qui leur semble favoriser une amélioration qualitative des réalisations.
Ces éléments révèlent une représentation de la ville contemporaine comme technologique et de sa production comme technocratique (cf. partie 1.2.2.), marquée par la place croissante de l'ingénierie au détriment des professions « traditionnelles » de la conception de l'urbain (architectes, urbanistes, paysagistes)[2]. Les concepteurs entretiennent un rapport équivoque au développement urbain durable avec, d'un côté, une adhésion à ses valeurs et, de l'autre, une critique des contraintes qu'il impose et de la remise en cause qu'il introduit. L'injonction au développement durable est la première explication de la place centrale qu'occupe la contrainte dans les représentations que se font les concepteurs de la production de l'urbain. La seconde est la pression économique exercée notamment par les promoteurs privés (cf. partie 1.2.3.). Ces deux facteurs expliquent à leurs yeux la standardisation de la production et pourquoi la pratique de l'architecture se concentre beaucoup sur la conception de façades distinctives, contribuant ainsi à la production d'une architecture photographique.

---

[1] Le postmodernisme est ici compris dans une acception élémentaire, soit l'opposition aux propriétés associées au modernisme : homogénéité sociale, universalisme, projection des usagers pour faire leur bonheur contre leur gré.
[2] Notre travail conduit à penser que la représentation que se font les concepteurs du développement urbain durable correspond toujours assez largement à celle qu'identifiaient Jacques Theys et Cyria Emelianoff en 2001, soit une « *nouvelle version, plus évangélique que les autres, du discours technocratique* » (2001 : 130).

Nous avons ensuite montré que les discours des habitants sont plus divers que ceux des concepteurs, ce qui reflète des représentations plus variées (cf. partie 2.1.1.). Cette variété s'explique par l'absence d'une culture (ici professionnelle) unifiante, par une plus grande influence des propriétés des deux projets[1], par les différences dans la composition sociologique de leur population, et par la rencontre de ces deux aspects[2]. Celle-ci est particulièrement visible dans les justifications que les habitants donnent à leur présence sur les projets, qui diffèrent entre le fait de « venir » à Confluence et de « trouver un logement » à Bottière-Chénaie (cf. partie 2.2.1.). Cependant, dans les deux cas, les habitants se représentent comme des clients rationnels faisant des choix économiques judicieux et/ou comme des individus libres de se laisser séduire. Si la diversité des représentations des habitants semble importante c'est surtout parce que nous la comparons à l'uniformité relative de celles des concepteurs. La récurrence d'idées similaires dans leurs expressions est grande et il s'en dégage une unité qui permet de tirer des enseignements. D'abord, les représentations des habitants de Bottière-Chénaie et de Confluence font fortement écho à celles des concepteurs. La part de l'esthétique dans leurs descriptions et la mise en avant de la diversité architecturale constituent les fondements de leur interprétation de l'architecture photographique. Elle s'accompagne de la représentation des architectes comme travaillant dans une grande liberté formelle, ce qui renvoie à la représentation de ceux-ci comme auteurs-artistes. L'attitude favorable vis-à-vis des éléments de patrimoine valorisés dans les deux projets renvoie à la représentation postmoderne de l'importance des particularités locales. Comme les concepteurs, les habitants mobilisent simultanément patrimoine à conserver et innovation. De même, ils adhèrent largement aux valeurs du développement durable, au plan social comme au plan environnemental, tout en ayant des attitudes variables, souvent défavorables, vis-à-vis de sa mise en œuvre, abondamment critiquée (cf. partie 2.1.2.). La critique habitante est axée sur le fait que cette mise en œuvre n'irait pas assez loin ou qu'il s'agirait avant tout de *greenwashing*. Cela introduit la représentation largement partagée d'une ville contemporaine technologique, mixte et verte (cf. parties 2.1.3. et 2.2.2.). C'est ainsi que les habitants évaluent la correspondance des projets avec ce qu'ils se représentent comme étant le prototype de l'écoquartier, regroupant toutes ces caractéristiques (cf. partie 2.2.3). Cette évaluation, souvent négative, n'empêche nullement les habitants de se valoriser par le fait que leur espace de vie est vu par leurs proches, leurs voisins ou les visiteurs des projets, comme moderne ou innovant (cf. partie 2.2.4.).

Ce bilan confirme la pertinence des méthodes de recueil et d'analyse du matériau pour accéder aux représentations des acteurs. Cela conduit, moyennant les conditions de mise en œuvre définies dans le chapitre 5, à valider la troisième hypothèse sur laquelle s'appuie ce travail[3]. Les discours des concepteurs et des habitants permettent en effet de voir émerger un certain nombre de représentations partagées à la fois dans et entre ces groupes (voir ci-après). Ils sont à la fois suffisamment riches pour qu'il soit possible d'en extraire des informations subtiles et complètes et suffisamment centrés sur un petit nombre de problématiques pour que leur

[1] Des projets qui sont pour les habitants la principale, voire l'unique, référence à la ville contemporaine et donc objectivés comme tels, alors que les concepteurs ont plus tendance à les inclure dans une perspective générale.

[2] Nous faisons ici surtout référence à la différence entre les jeunes cadres primo-accédants de Bottière-Chénaie, dont l'objectif est de s'installer plus ou moins longuement, et les locataires aisés de Lyon pour qui Confluence est davantage un espace de passage, avec l'idée de faire l'expérience d'habiter dans « le » projet de Lyon. Ces objectifs distincts se traduisent dans les discours et en expliquent en partie la variété.

[3] Hypothèse énoncée de la façon suivante dans l'introduction : les discours portés sur des projets urbains particuliers et emblématiques par leurs concepteurs et leurs habitants rendent [leurs] représentations accessibles.

redondance confirme des tendances propres aux deux groupes sociaux. Les méthodes d'analyse de discours et de contenu s'enrichissent mutuellement pour permettre de voir, à partir du matériau brut, les différents niveaux de la pensée sociale que sont les opinions, les attitudes, les représentations et les valeurs des enquêtés. On peut constater comment des attitudes différentes peuvent référer à des représentations proches lesquelles découlent de valeurs communes. Les rôles descriptif, régulateur et opératoire des représentations sont mis en évidence et l'interprétation de leurs structures affine l'analyse, ce qui permet de dresser un portait des représentations de la ville contemporaine.

Des représentations conformes à l'idéologie dominante et en faible décalage

En resserrant le propos autour des représentations de l'urbain contemporain et en confrontant celles des habitants à celles des concepteurs, nous pouvons dire qu'elles se font écho et se compilent pour former un univers de représentations qui n'est celui d'aucun des deux groupes sociaux mais qui les regroupe et s'inscrit potentiellement dans une échelle plus large encore. Il nous semble que ce portrait établi par nos interlocuteurs est celui de la ville contemporaine. Pour ce faire, ils s'appuient sur cinq éléments de définition développés dans le chapitre précédent. Nous les énumérons dans les lignes suivantes sans que l'ordre ne soit significatif de leur importance, cette appréciation étant variable en fonction des acteurs.

- Le premier élément de définition est le caractère technologique : il apparaît aux concepteurs comme une traduction plus ou moins imposées d'impératifs en matière d'économies d'énergie ou d'outils de conception ; les habitants le voient comme un caractère distinctif de ces espaces à la fois aux plans de l'esthétique, de l'innovation et de la performance (énergétique notamment)[1].
- Le deuxième élément est l'aspect « vert »[2] : il est pour les habitants quasiment toujours assorti d'une attitude favorable et fait partie de ce qui est associé automatiquement au développement durable ; les concepteurs partagent cette représentations mais ont vis-à-vis d'elle une attitude souvent défavorable, leurs discours traduisant un regret de cette association, parfois qualifiée de « cliché » (même s'ils s'y conforment assez largement).
- Le troisième élément est la diversité esthétique des façades : pour les concepteurs, elle fait écho à ce qu'ils qualifient parfois de « gesticulation » à laquelle ils participent néanmoins ; pour les habitants, c'est le trait qui marque la contemporanéité et la durabilité des espaces au plan visuel et esthétique ; pour tous, cette diversité est associé à l'importance de mettre en avant l'identité des espaces par la conservation de traces patrimonialisées ou leur évocation dans les projets architecturaux.
- Le quatrième élément est le caractère de mixité : l'essentiel des enquêtés, concepteurs et habitants, adhèrent massivement à la valeur « mélange » et défendent – sans que sa définition ne leur apparaisse clairement – la mixité comme un caractère important de l'urbain contemporain, avec les grands ensembles comme figure repoussoir[3].
- Le cinquième élément est l'urbain considéré comme produit : les concepteurs s'y résolvent en refusant de projeter les futurs usagers, alors vus comme des clients à qui

[1] Comme nous le montrons au chapitre 7 (partie 1.1.), l'aspect technologique est associé aux normes et référentiels par les concepteurs mais aussi par les habitants qui y voient un aspect rassurant sur la qualité de la production.
[2] C'est-à-dire conforme à l'esthétique associée au développement durable : bois, végétation, zones humides, etc.
[3] Un phénomène qui est plus évident chez les concepteurs mais aussi présent chez les habitants.

il ne reste qu'à s'approprier le produit et dont ils se désintéressent plus ou moins une fois celui-ci livré ; les habitants se représentent comme des clients capables de se positionner sur le marché de l'immobilier, en faisant un choix le plus rationnel possible ou en laissant libre cours à leurs envies.

Nous référant à la théorie du noyau central, nous considérons que ces cinq éléments constituent les caractéristiques fondamentales de la représentation de l'urbain contemporain, qu'elle contribue à définir et à normer (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.). Cette représentation est celle de l'urbain contemporain comme un produit technologique, « vert », esthétiquement divers, et socialement mixte. Ces caractéristiques partagées réfèrent à un petit nombre de valeurs qui sont conformes au néolibéralisme et à sa déclinaison durable (cf. chapitre 4, partie 1.2) : la liberté, la protection de l'environnement par des solutions technologiques, une mixité plus morale que factuelle, le progrès par l'innovation. Cette représentation, commune aux habitants et aux concepteurs, suggère que le décalage entre leurs représentations, posé comme une hypothèse éclairante sur le rôle des contradictions, est en réalité limité.

Avant de conclure à une absence de décalage entre l'appréhension de l'urbain des habitants et celle des concepteurs, il nous faut affiner quelque peu cette remarque. Si ces décalages existent, ils ne portent pas sur les cognitions qui forment ces représentations ou les valeurs dont elles découlent mais ils proviennent essentiellement de la différence de position qu'ils occupent vis-à-vis de l'espace réalisé (cf. chapitre 3, partie 2.1.). L'espace conçu est davantage influencé par le mode de production. Les contraintes et l'idée d'une production technocratique en sont les composantes les plus notables. Inversement, l'espace reçu est influencé par leurs propres usages ou ceux des autres destinataires de l'espace, ainsi que par les échanges qu'ils ont entre eux ou avec leurs proches. Ces aspects, les concepteurs n'y sont pas confrontés, ce qui explique la présence dans les représentations d'éléments inédits comme le confort des réalisations ou l'image des projets. Nous identifions aussi des variations autour de l'idée d'innovation. Si elle imprègne les représentations des concepteurs comme des habitants, elle n'est pas mobilisée à propos des mêmes aspects. Pour les habitants, l'innovation se situe essentiellement dans l'espace réalisé alors que, pour les concepteurs, cet espace se rattache à des techniques employées ou à une architecture réalisée habituelles, l'innovation se situant plutôt dans la manière de travailler. Ceci s'explique par un décalage temporel dans le cycle de l'innovation, laquelle parvient d'abord aux destinateurs, parmi lesquels les concepteurs, qui la mettent en œuvre, puis devient accessible à ses destinataires finaux, ici les habitants, à un moment où, pour les concepteurs, cette même innovation est déjà du domaine de l'habituel ou de l'usuel[1]. Enfin, l'exemple le plus flagrant d'un décalage découlant essentiellement d'une différence de position vis-à-vis de l'objet de représentation est probablement celui du développement urbain durable dans sa dimension environnementale. À de rares exceptions près, tous les acteurs adhèrent aux valeurs du développement durable mais ils sont très nombreux à être critiques vis-à-vis de son application concrète dans la production de l'urbain. La critique se porte sur deux aspects, presque philosophiquement inverses, qui ne mettent pas pour autant concepteurs et habitants en décalage. Les premiers critiquent le poids des contraintes environnementales et du caractère technocratique auquel elles participent. On peut interpréter leurs propos comme un regret du fait qu'en matière d'environnement les prescriptions vont « trop loin » (par exemple par rapport à l'architecture ou au social). Les seconds critiquent la

[1] Ceci reflète le caractère vertical de la production de l'urbain même si le projet est sensé la rendre horizontale (cf. chapitre 3, partie 1.).

non-adéquation entre durabilité prônée et durabilité réalisée, ce que l'on peut interpréter comme un regret du fait qu'en matière d'environnement cela n'aille « pas assez loin ». Il est difficile dans ces conditions de parler de décalages puisque l'objet représenté n'est pas le même, car d'un côté il s'agit de la production comme processus, de l'autre de son produit (même si cette dichotomie n'est pas aussi clairement établie par les enquêtés). Surtout, ces décalages n'apportent que peu d'éléments susceptibles de nous aider à répondre à la problématique de ce travail.

Au-delà de ces exemples, nous constatons que le décalage que nous pensions observer sur le « fond », voire sur les valeurs, se trouve au niveau des attitudes et des opinions et donc pas directement sur les clefs d'appréhension de l'espace. L'interprétation que nous faisons du corpus montre qu'à partir de positions différentes vis-à-vis de l'objet de représentations, ces dernières sont largement communes et réfèrent à des valeurs identiques, particulièrement celles du néolibéralisme dans ses différentes dimensions. Ceci conduit à invalider partiellement la deuxième hypothèse[1] de ce travail. Le décalage étant plus réduit qu'anticipé, en tous cas pour ce qui est des concepteurs et des habitants rencontrés durant l'enquête, ce n'est pas son étude qui peut conduire à saisir la fonction des contradictions identifiées.

Critique(s), contradiction(s), conflictualité(s) et enrôlement des acteurs

Cette invalidation est partielle : elle remet en cause l'idée que l'étude du décalage soit la plus instructive mais pas celle que la fonction des contradictions puisse être comprise et expliquée par l'étude des représentations. En effet, le chapitre 6 a été l'occasion de montrer comment ces contradictions sont apparentes dans les discours et les représentations des concepteurs et des habitants. Nous avons déjà identifié des éléments relatifs aux différentes contradictions identifiées, à l'exception de celle entre pratique descendante de l'urbanisme et injonction participative, que nous traitons au chapitre 7. De plus, les nombreux extraits présentés au chapitre 6 soulignent l'importance du propos critique – témoin d'opinions négatives, d'attitudes défavorables, et plus profondément de représentations dont le pôle évaluatif tend vers le négatif – dans les discours tenus par les acteurs des deux groupes sociaux. Habitants et concepteurs expriment des critiques envers la production contemporaine de l'urbain et c'est à travers elles qu'ils exposent leurs interprétations des contradictions que nous étudions, ce qui conduit à nous y intéresser particulièrement.

Le chapitre 6 a aussi montré que les acteurs mobilisent certaines représentations, d'une part, pour comprendre les contradictions et, d'autre part, pour les résoudre (de leur point de vue). Prenons ici l'exemple de la représentation d'une production de l'urbain fortement contrainte que partagent les concepteurs. Elle leur sert notamment à se dédouaner de leur(s) responsabilité(s) dans la production d'aspects de la ville contemporaine qu'ils critiquent le plus fortement (standardisation, sélection sociale). De leur point de vue, la contradiction est résolue puisqu'ils n'en sont pas responsables, ce qui leur permet de poursuivre leur action sans la remettre en question. Pour ce qui est des habitants, prenons l'exemple de l'évaluation négative qu'ils font de la mise en œuvre du développement durable dans les projets. Elle

[1] Hypothèse énoncée de la façon suivante dans l'introduction : [la] fonction relationnelle [des contradictions de la production de l'urbain] peut être saisie par l'étude du décalage entre les représentations de l'urbain contemporain et de sa production que construisent et utilisent ses concepteurs et ses habitants.

conduit certains d'entre eux à identifier un décalage entre l'espace qu'ils habitent et l'espace qu'ils souhaitent habiter et, alors, à agir afin de réduire ce décalage (modification de leurs représentations, action sur l'espace (cf. chapitre 6, partie 2.2.3.)). La contradiction est ici motivation pour s'impliquer. Ces deux exemples illustrent comment l'étude des représentations éclaire les fonctions des contradictions et confirment que, même si l'hypothèse est invalidée dans sa formulation initiale, les représentations sont un outil pertinent pour comprendre et expliquer la fonction des contradictions

Les trois principaux constats établis ici – le faible décalage entre les représentations des habitants et des concepteurs, l'importance des discours critiques, l'esquisse d'une fonction pratique des contradictions – orientent l'approfondissement de l'analyse vers les manières dont les représentations sont utilisées par les enquêtés et la place qu'occupe la conflictualité dans la production contemporaine de l'urbain. Alors que le chapitre 6 a été principalement consacré au rôle informatif des représentations, le chapitre 7 porte plus particulièrement sur leurs rôles opératoire et régulateur des rapports sociaux et sur l'imbrication de ces deux rôles. La première partie expose la manière dont les mots d'ordre au cœur des contradictions étudiées sont traduits en injonctions normatives répercutées par un certain nombre d'acteurs en attendus comportementaux à l'adresse de ceux qui ne se conforment pas à la norme. Nous montrons notamment comment ces mots d'ordre servent aux acteurs à assumer plus facilement certaines contradictions, particulièrement celle entre l'adhésion affichée à la valeur « mélange » et la sélectivité sociale effective des projets. La seconde partie porte d'abord sur la manière dont la conflictualité est évacuée des interactions entre concepteurs (plus largement destinateurs) et habitants dans la production des projets étudiés. Puis, nous dressons un bilan de ces deux chapitres qui explique comment les contradictions de la production de l'urbain participent, avec ses mots d'ordre, à y enrôler les concepteurs et les habitants et comment les contradictions, comme les critiques, se retrouvent alors intégrées au processus productif qui apparaît ainsi très efficace puisque s'appuyant aussi sur les éléments qui devraient lui être oppositionnels.

Chapitre 7.

Enrôlement et intégration des contradictions : l'efficacité de la production de l'urbain durable

1. La mise en œuvre des mots d'ordre : norme, attendus comportementaux et disculpation

Pour identifier la fonction des contradictions de la production de l'urbain, il faut comprendre et expliquer les rôles joués par les mots d'ordre qui les engendrent et qu'elles mettent en tension. Nous nous intéressons dans cette première partie au développement urbain durable dans ses déclinaisons environnementales et sociales, ainsi qu'à la manière dont elles se croisent. Nous approfondissons ici les réflexions, entamées au chapitre 6, sur sa réception et surtout sur son appropriation. Plus précisément, nous interrogeons les manières dont les représentations dévoilées précédemment sont utilisées par les acteurs dans leurs discours et dans leurs actions, soit comment elles remplissent leurs rôles descriptif, régulateur et opératoire (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.). Alors que nous considérons le développement urbain durable comme une part de l'idéologie dominante (cf. chapitre 4, partie 1.2.), il est ici conçu dans une dimension heuristique, en tant que moyen de compréhension, d'explication et de justification des comportements individuels et sociaux.

Nous examinons à cette effet comment les représentations du durable sont traduites en manières de faire et de (se) justifier par les concepteurs et les habitants lorsqu'ils se trouvent dans des situations mettant en jeu des intérêts et des valeurs plus ou moins contradictoires.

Les situations, phénomènes et logiques que nous évoquons dans les lignes suivantes appellent la mobilisation de ces représentations pour des raisons et des finalités variées qui peuvent être éthiques, techniques, sociales ou politiques. Au-delà d'un recensement et d'une classification de cette multiplicité d'usages et de traductions « en pratiques » de la durabilité, c'est sur la base des nombreuses tensions qui caractérisent ces manières de voir, comprendre, mobiliser et opérationnaliser le durable (cf. chapitre 4, partie 1.2.1.) que nous cherchons à éclairer les pratiques, leurs implications mais aussi leurs conséquences.

Tout d'abord, nous questionnons le statut du durable pour les acteurs étudiés, entre norme et théorie pratique (partie 1.1.1.). Nous mettons ensuite en évidence la manière dont ces aspects sont traduits par certains acteurs sous forme d'attendus comportementaux adressés aux habitants, comment ils sont reçus par ceux à qui ils s'adressent, puis comment le récit collectif qui en émerge peut être qualifié de peu ouvert (partie 1.1.2.). Puis, nous revenons sur la contradiction, qui s'exprime au sein de nos terrains d'études, entre mixité sociale prônée et sélection sociale réalisée, en montrant comment les acteurs s'arrangent avec ce problème difficile à assumer (partie 1.2.1.). Enfin, nous montrons comment le développement urbain durable, traduit en attendus comportementaux, est mis à profit par certains acteurs pour se disculper de cette sélection (partie 1.2.2.).

1.1. L'urbain contemporain, un diffuseur normatif des valeurs dominantes

1.1.1. Le durable comme norme et théorie pratique

Comme démontré au chapitre 6, le qualificatif « durable » agrège, dans les discours des concepteurs et des habitants, à la fois des valeurs qui participent plus ou moins à fixer un cap idéologique et un ensemble de solutions sociotechniques ou de pratiques immédiatement accessibles. Notre enquête montre qu'en deçà de la représentation partagée d'une ville contemporaine diverse, mixte, technologique et verte (cf. transition VI), le développement durable se résume, pour les acteurs interrogés, à l'écologique dont il devient plus ou moins le

synonyme[1]. Dans leur quotidien, les pratiques durables renvoient en effet essentiellement à des solutions pratiques (isolation du logement, économies d'énergie, tri des déchets, limitation de l'usage de l'automobile, consommation dite responsable), même si elles ne sont pas complètement déconnectées des champs sociaux et économiques. Dans les discours colligés à propos de Bottière-Chénaie et de Confluence – que nous analysons ici ensemble en prenant soin de signaler ce qui les distingue –, le statut de ce que l'adjectif « durable » qualifie s'avère très flottant pour les enquêtés, qu'ils soient concepteurs ou habitants. L'analyse des justifications souligne que la dimension normative de ce modèle d'action est bien présente dans les représentations des enquêtés, mais qu'elle s'accompagne aussi de dimensions d'ordres différents – particulièrement le technique chez les concepteurs et le domestique chez les habitants. Ceci montre que le développement durable sert aussi de théorie pratique, de savoir approprié dans de la vie quotidienne, c'est-à-dire de représentations en actes.

Les concepteurs interrogés partagent la représentation d'une production de la ville dictée par des contraintes normatives (cf. chapitre 6, partie 1.2.3.). Cette représentation relève en partie d'une dénonciation de la dimension normative de la production en général et plus particulièrement du développement durable, qui est essentiellement appréhendé à travers les outils technocratiques d'évaluation. Si la normativité de la technique et des référentiels de labellisation ou de certification est particulièrement présente dans les discours des concepteurs, nous la retrouvons aussi dans ceux des habitants. La conformité, ou en tous cas l'affichage de la conformité, avec les dernières normes ou certifications en vigueur est partie intégrante de leurs représentations des espaces contemporains, avec comme première préoccupation la maîtrise des consommations énergétiques du bâtiment ou du logement. Cette conformité affichée permet aux habitants de juger de la correspondance aux standards contemporains et, ainsi, de catégoriser une construction comme étant, ou non, « à jour ». Certifications ou de labellisations se présentent à la fois comme une garantie d'économies, plus ou moins rapides, et comme un élément rassurant sur la qualité du logement, même si la réalité de la performance affichée est parfois mise en doute et que les démarches sous-jacentes sont le plus souvent inconnues.

> *Alors je suis pas en BBC parce que le démarrage du projet a été commencé bien avant, donc je suis pas en BBC, mais par contre j'ai pu bénéficier au niveau des impôts, au niveau des intérêts d'emprunts, 40% je crois la première année des intérêts des emprunts sont déduits des impôts et ainsi de suite. Donc y a quand même une sorte de récompense pour avoir construit dans l'écoquartier. On a un label, en fait l'habitat a un label, je sais plus comment ça s'appelle, HQE environnement et qualité je sais pas quoi. J'ai eu un petit papier que je peux vous montrer. (HN17)*

> *L'écoquartier, ça reste vague encore je trouve comme terme. C'est comme les normes là, HQE, BBC, nous on est en HQE… haute qualité environnementale… mais après, qu'est-ce que ça entraîne vraiment ? C'est un peu, un peu flou, je trouve. On met un peu tout ce qu'on veut derrière… BBC c'est pareil… enfin. J'ai des amis qui ont acheté à Sainte Luce une maison BBC, c'était en novembre, et en décembre quand y a eu la tempête un matin ils ont retrouvé leur cheminé au bas de leur porte donc… (HN12)*

> *Bah j'ai envie de dire c'est un quartier où la notion d'utilisation des ressources a été prise en compte avec les, comment ils appellent ça ? Les labels HQE ou BBE, BBC. Qu'ils essayent vraiment de…. Enfin, on*

[1] Cette tendance est entretenue par les usages institutionnels et commerciaux récurrents des préfixes « éco » (comme dans écoquartier) ou « bio » (pour l'alimentation ou les matériaux de construction) qui renforcent cette orientation.

> *le voit avec les panneaux solaires juste à côté quoi, ils en foutent de partout, ils mettent des chaufferies centralisées, que ce soit au bois ou trucs comme ça, pour essayer de consommer moins. Ils forcent certains trucs, genre ils empêchent de monter la température, si t'aime bien vivre dans un appart à vingt-neuf degrés en plein hiver, bah tu pourras pas, c'est bloqué. (HL20).*

Le plafonnement de la température de chauffage est une illustration de la manière dont les technologies employées au nom du développement durable formulent un « *mode d'existence* » qui doit « *soumettre* » les habitants (Renauld 2012 : 36), ce en les contraignant à mettre en œuvre des usages conformes à la conception technocratique du développement durable. Revenons vers les concepteurs, nous pouvons dire que lorsqu'appréhendée par eux, la norme comprend logiquement une représentation des usages, même si celle-ci est déniée (cf. chapitre 6, partie 1.1.2.). Dans les discours recueillis, elle fait surtout l'objet de questionnements quant à la mise en adéquation entre exigences de qualité et un certain « bon sens ». Cela se structure particulièrement autour de deux volets : l'image d'eux-mêmes et l'équilibre de l'opération. L'image d'eux-mêmes renvoie à un défaut de prise en compte, jusqu'à aujourd'hui, des aspects associés à l'injonction de durabilité.

> *Dans la question environnementale, y a beaucoup de questions qui nous reviennent à nous, architectes, par la loi, la règle, la norme, etcetera, alors que c'est des questions qu'on a toujours intégrées. L'orientation par rapport au soleil, le problème du bruit, le problème de l'eau, du sol, et tout, j'ai l'impression d'avoir toujours travaillé avec ça. Là, ça revient de façon très normative. (CL10)*

Cette image d'eux-mêmes montre que les concepteurs perçoivent leurs compétences et savoir-faire comme délégitimés par la norme, ce qui rejoint la critique qu'ils font – quasiment unanimement – de la production contemporaine comme technocratique (cf. chapitre 6, partie 1.2.1.).
Le second volet est lié aux équilibres financiers inhérents à toute opération d'urbanisme, que viennent complexifier les règlementations, perçues comme devenant de plus en plus contraignantes dans la production de la ville (idem). Même si les concepteurs reconnaissent qu'elles produisent des effets, elles sont souvent critiquées dans leur logique même.

> *Le problème c'est la superposition des choses, vous avez là Habitat et Environnement, vous avez le Qualitel, je sais pas pourquoi mais c'est un truc qu'on traîne depuis des années, vous avez le problème de l'accessibilité PMR[1], qu'est-ce qu'il y a encore comme autre truc qui vient là-dessus ? Plus le code de l'urbanisme, plus les histoires d'avis techniques des procédés, et en fait quand vous mettez tout ça ensemble y a des choses qui s'enclenchent plus quoi, parce que chaque norme se fait dans son coin et qu'elles se recoupent pas. (CN5)*

> *Ce serait justement essayer de faire sortir le plus rapidement possible de la rigidité. C'est-à-dire avoir une conception beaucoup plus souple et ouverte. Parce que les données nous arrivent à vitesse grand V, l'interaction des normes, des règlementations. La manière dont la société ingurgite tous ces risques, ces crises, ces peurs, et les traduit en normes et en règlementation… Je pense qu'on a besoin d'énormément de réactivité, donc de souplesse, donc justement d'intelligence. Je pense que la conception doit évoluer dans ce sens-là, le sens de la souplesse et de l'ouverture. Alors qu'on a l'impression que ça se ferme autour de règlementations et de normes. Et je pense qu'il faut trouver le juste milieu entre la normalisation à outrance et un peu le n'importe quoi. (CN10)*

[1] Personnes à mobilité réduite.

> *Il y a des croisements de demandes qui sont souvent très contradictoires et très peu hiérarchisées. D'une part, y a tous les principes normatifs, ce qui a tendance à générer des surcoûts sur la production du bâtiment, après il peut y avoir des singularités locales, parce que politiquement on souhaite qu'on fasse des quartiers verts, des écoquartiers, là –dessus y a un peu une hystérie avec des choses très singulières qui se voudraient emblématiques, (…) Ce que ça change c'est les moyens et la normalisation. C'est-à-dire que finalement le problème c'est qu'au lieu d'être dans une pensée dynamique en disant « voilà les objectifs qu'il faut atteindre », on nous donne les moyens avec lesquels il faut travailler. Donc on est relativement peu créatifs par rapport à… on essaye plutôt de travailler avec des règles, comment optimiser ces règles, plutôt que d'essayer de les rendre plus performantes. En même temps, ça donne un certain nombre de résultats. C'est-à-dire qu'il y a dix ans personne ne parlait de ces problèmes, maintenant on en parle plus, tant mieux. (…) Maintenant, ça fait partie de toute la méthode de production parce que le politique l'a mis en coupe réglée. Oui, le marché, le mode de production, les habitudes. Tout le monde en a fait un peu son affaire et a simplifié le système. (CL11).*

Ressort ainsi, dans les discours de certains concepteurs l'idée que la généralisation du développement durable *via* la norme conduirait à un affaiblissement de sa portée. Son entrée dans le mode ordinaire de production de l'urbain se caractériserait ainsi par sa réduction à quelques aspects techniques, c'est-à-dire par l'affaiblissement du potentiel de renouvellement dont il était initialement porteur (cf. chapitre 4, partie 2.1.1.). Ceci souligne l'ambivalence du rapport des concepteurs à la norme, leur critique côtoyant une vision positive de ladite norme, qui permettrait de faire évoluer les modes de faire chez des concepteurs qui se jugent eux-mêmes comme ayant du mal à évoluer.

> *La question du développement durable a mis un coin dans des procédures habituelles, où toutes les habitudes de tout le monde se sont retrouvées un peu chamboulées. Donc y a ceux qui aimeraient bien que ce coin… en fait ils essayent de le lisser et de le faire re-rentrer dans leurs habitudes. C'est con mais on met un peu sous la carpette, on fait rentrer ça dans des normes, dans des machins, dans des trucs, et voilà ça redevient une routine. (…) Faut pas rajouter de couches sur la norme. On est déjà emmerdé par toutes les normes, les machins, si en plus on se dit qu'on se met une norme du développement durable, c'est couillon. Bien sûr il y a de ça parce que c'est un levier au départ, forcément pour améliorer les choses, toutes les normes qui sont mises en place c'est des leviers pour faire bouger les choses. Comme ça emmerde tout le monde, tout le monde gueule, parce qu'il faut faire bouger les lignes et que dès qu'il faut bouger ça fait chier. J'ai tendance à parler un peu crûment mais dès qu'il faut bouger c'est embêtant. (CN5)*

À l'échelle individuelle, la mise en tension de l'imposition d'une norme et de « bonnes pratiques » se traduit en une sorte d'auto-persuasion des concepteurs vis-à-vis de leurs comportements. Cela se traduit parfois par des discours où la dénonciation de la norme se mêle à la reconnaissance de ces apports, ce dans un exercice compliqué d'auto-analyse où le concepteur tente de s'auto-persuader du bien-fondé de la norme.

> *Ça nous oblige à concevoir les choses de façon totalement différente, bien sûr. Mais c'est positif, ça remet en cause, ça oblige à réfléchir sur certains objectifs. Nous, en tant qu'architectes, on fait pas des calculs de thermique et de machins, des trucs que les bureaux d'études font. Mais du coup ça nous oblige à revenir à des questions un peu basique sur des choses assez essentielles comme l'orientation, des choses comme ça, qu'on avait tendance à oublier depuis de nombreuses années, c'est vrai, on ne s'en souciait vraiment plus, sur l'éclairement, la conception des façades… Donc on revient à des fondamentaux qui sont intéressants et qu'on avait oubliés. Donc moi, parfois les bureaux d'études me cassent les pieds sur des choses très très concrètes, des thermiciens qui me disent « surtout ne dépassez pas 17% d'espace vitré », c'est un peu gavant ça mais ça nous ramène au fondement de la conception. Si on se focalise sur l'imposition on le vit souvent mal et c'est souvent con. Il faut aller voir ce qu'il y a derrière, si c'est justifié*

ou si c'est con. Il faut garder un libre arbitre… Alors libre arbitre c'est facile à dire, s'il faut respecter la norme on est obligé de le faire. Mais y a souvent une justification qui est pas tout à fait idiote. (CL14)

Les règlementations et les référentiels de certification et de labellisation sont l'aspect le plus immédiatement visible de la dimension normative du développement durable. Cependant, ce sont probablement les aspects moins immédiats qui révèlent le plus fondamentalement le processus à l'œuvre, et particulièrement celui qui conduit concepteurs et habitants à diffuser des attendus comportementaux (cf. partie 1.1.2.) et à participer à la propagation de ce caractère normatif. En ce qui concerne les concepteurs, se pose notamment la question de la diffusion de modes de vie plus « vertueux » (Tozzi 2013) et des moyens de cette diffusion. Cela passe souvent par une communication conséquente et le recours à des partenaires à l'image positive. C'est le cas à Lyon où la labellisation du projet par le WWF est aussi l'occasion de bénéficier de l'image positive de cette ONG pour diffuser des messages aux habitants[1]. Ceci s'ajoute aux différents dispositifs existants sur nos deux terrains d'études, comme dans la plupart des écoquartiers récents : guides ou livrets d'accueil, réunions publiques, expositions.

Y a une convention entre le Grand Lyon, le WWF et la SPLA Lyon Confluence sur un plan d'action durabilité et un label qui nous sera donné dans cinq ans sous réserve d'une évaluation et des actions qu'on aura mis en place. Mais en échange on a, nous, identifié avec eux, avec WWF, les thèmes sur lesquels ils sont susceptibles de nous apporter leurs savoirs et leur savoir-faire, leur apport, et notamment tout ce lien avec tout ce qui est écocitoyenneté, les habitants, les outils qu'ils utilisent au quotidien, enfin voilà la partie plutôt lien avec le quartier. Et c'est comme ça que, quand on a accueilli les habitants là, y a eu une présentation du quartier, y avait un interlocuteur chez WWF, l'ALE[2] qui est venue, enfin y a une vraie… à chaque fois qu'une résidence est livrée y a un accueil des habitants. Y a un livret d'accueil et puis on a des réunions d'organisées, là y avait un forum organisé avec les pandas qui sont venus. (CL7)

Ce que met en avant CL7 – sans plus en dire sur ce qu'entend le WWF par « citoyenneté » ou sur le contenu du livret d'accueil destiné aux habitants[3] – est de l'ordre de l'éducation des habitants au développement durable. Aucun des enquêtés, que ce soit à Nantes ou à Lyon, ne nous a fait de retour sur ces initiatives, la plupart nous ayant même confié qu'ils n'en avaient pas eu connaissance. Sans préjuger de l'efficacité de ce type de stratégie, la volonté des concepteurs d'agir sur les valeurs, les représentations et les comportements est ici manifeste. Nous rejoignons là ce à quoi renvoie l'idée de norme à l'échelle individuelle des destinataires, soit une construction sociale qui s'impose aux individus (Martouzet 2002b). Cette définition est aussi valable chez les habitants, pour qui cela se caractérise par la représentation que les projets s'accompagnent de l'imposition d'une règle de vie à laquelle il faut se conformer.

Eh, bah, c'est un endroit où la municipalité mais également tous les gens qui y habitent, enfin tout du moins c'est un souhait, que les gens qui y habitent fassent attention à ce qu'ils consomment comme

[1] Nous développons ici une nouvelle analyse à partir de l'exemple de la labellisation WWF, déjà décryptée sous d'autres angles dans le quatrième chapitre (parties 1.2.1. et 2.2.2.).

[2] Agences locales de l'énergie, structures départementales financées par l'ADEME.

[3] Au moment de l'enquête, il prenait place dans un sac qui comprenait aussi un exemplaire du dernier numéro du journal du projet, un plan du réseau de transport en commun lyonnais, un plan des circulations cycliste, piétonne et en transport en commun du deuxième arrondissement (intitulé *Confluence sans ma voiture*), une liste des commerces de proximité, un guide de bonnes pratiques pour la gestion de l'eau, de l'électricité et des déchets, un lot d'ampoules basse consommation, un éphéméride WWF et un calendrier de la périodicité de récolte et de consommation des fruits et légumes.

produits, à trier les papiers, à ne pas utiliser de pesticides, à mettre des produits de jardin naturels. Voilà, c'est ça pour moi d'abord, l'écoquartier. (HN1)

Le cas de HN1 illustre bien le fait que, d'une conformation positive, vécue comme volontaire aux principes prônés, le passage s'effectue rapidement vers l'implication dans l'imposition de la norme et, conjointement, la condamnation (morale) de ceux qui ne la respectent pas.

De toute façon, ici il y a des gens qui s'en foutent. Des locataires je veux dire. Y a des locataires qui… Moi, quand je suis arrivée, c'était important dans le fait que je vienne là, mais y a des gens qui s'en foutent complètement. Bon, on leur a trouvé un appartement ici, tant mieux, mais ils étaient pas au début. (…). Tandis que nous, au début, on était très concernés, motivés… Sauf qu'il en reste plus beaucoup du début. Et puis même dans ceux du début, il y avait des gens à qui ça importait et d'autres à qui ça n'importait pas. Donc, par exemple, on nous dit « pas de… », dans les locaux-poubelles, « pas de carton » ou alors dans des sacs quoi mais les cartons de déménagement, pas de poussettes, pas de choses comme ça, « allez à la déchèterie ». Sauf que ça n'a jamais été respecté. Les gens ne font pas leur le projet de quartier. (HN1)

Ce qui nous intéresse n'est pas de produire nous-même une évaluation des actions des habitants ou des concepteurs, mais d'identifier la manière dont ceux-ci procèdent en évaluant, d'une part, leurs actions et, d'autre part, celles des autres.
Lorsque le regard se porte sur soi, les aspects normatifs sont parfois mobilisés en guise de revendication. C'est à travers la norme que les habitants considèrent et évaluent leurs pratiques. La catégorie du durable apparaît bien comme une norme, construite socialement et politiquement, que l'épreuve de l'entretien les conduit à utiliser comme étalon.
Pour ceux qui ne la respectent pas, l'existence de cette norme fonctionne aussi comme une injonction à adopter des codes, voire un mode de vie. Elle est vécue comme une remise en cause. Cela ne les empêche pas forcément de témoigner – lors de l'entretien – de leur non-respect. En revanche, l'entretien oblige en quelque sorte les enquêtés à se positionner par rapport à la norme, ce qui les conduit à afficher une certaine volonté de s'y conformer en mentionnant qu'ils y sont sensible et qu'ils pourraient facilement l'adopter.

Oui, mais après… Alors y a toute cette difficulté parce que c'est toujours ce qu'ils posaient comme question « est-ce que vous faîtes le tri sélectif ? ». Voilà, « tu sais, c'est aussi ta part citoyenne à ce niveau-là ». Personnellement je le fais pas, j'ai pas encore cette culture, peut-être qu'en habitant à la campagne… Personnellement je suis plus dans quelque chose de plus… j'ai pas encore pris tous les codes encore.
MA : C'est pas spécialement important pour toi…
J'y suis ni attachée ni détachée je dirais. Je sais pas encore. Donc je peux pas vraiment te répondre. D'abord je fais pas la démarche donc c'est difficile. T'as ceux qui la font naturellement, t'as ceux qui y sont sensibles, moi j'y suis sensible mais sans faire la démarche alors je m'abstiens de le commenter puisque je suis pas encore dans cette démarche. (HL5)

Dans les discours des concepteurs et des habitants, le durable est mobilisé comme norme pour évaluer les actions, se positionner par rapport à cette norme, mais aussi pour la critiquer. Une critique qui prend parfois la forme de remarques sur le fait que la norme serait injuste, d'autres fois qu'elle apporterait plus de contraintes que d'avantages ou de qualités aux projets.
Cette observation montre, d'abord, que la norme est intégrée aux représentations de la production de l'urbain, puis qu'elle s'impose aux habitants comme une catégorie permettant d'évaluer les individus. Il est possible de distinguer ceux qui se conforment à la norme et ceux qui ne s'y conforment pas : par exemple, ceux qui partagent les valeurs du développement

durable et ceux qui ne les partagent pas, les « bons citoyens » et les « mauvais élèves » (cf. partie 1.1.2.)[1]. Ceux-là se trouvent plus ou moins contraints de justifier de leurs pratiques et révèlent tout le caractère normatif dans ce qu'il peut avoir de coercitif, ici à la fois sur le plan des valeurs et sur celui de leur mise en œuvre.

En parallèle du domaine normatif, dans les discours des acteurs et plus particulièrement des habitants, le durable est également associé à un ensemble de connaissances acquises, plutôt bien défini et partagé par les enquêtés. Il s'agit de connaissances construites à partir de l'intériorisation de la norme et en fonction du contexte quotidien. Nous appelons ces connaissances théorie pratique[2]. Nous ne traitons ici que des habitants, considérant qu'en ce qui concerne les concepteurs, la question de pareille théorie pratique rejoint essentiellement celle de la technique et du savoir-faire déjà abordés[3].
En ce qui concerne les habitants, les éléments cités à cet effet sont plutôt disparates. Toutefois, les personnes ont – au moins au moment de la rencontre – l'intuition que ceux-ci relevaient du domaine du durable. L'analyse des discours montre qu'au-delà de l'adhésion à de grandes valeurs plus ou moins rangées ou associées dans la catégorie « développement durable », la notion renvoie à une multitude de connaissances du quotidien. Ces connaissances sont définies par leur correspondance aux valeurs du développement durable et participent réciproquement à définir ces valeurs. Ces connaissances sont pour les habitants des « allant de soi » ou des bonnes pratiques : l'alimentation, les circuits courts, les déchets, le recyclage, les économies d'énergie et d'eau, la qualité du bâti et de son isolation, le jardin vivrier, le commerce équitable, le sport et l'entretien du corps, la réduction de l'usage de l'automobile et l'augmentation de celui des modes « doux », le traitement des pollutions.

> *Mais là j'ai dit que voilà, depuis j'ai pas essayé de chercher une voiture parce que j'en ai pas vraiment besoin quoi. Parce que là je suis à portée carrément du tram, souvent à n'importe quelle heure tu peux prendre le tram ou le bus ou n'importe quoi, ça c'est l'avantage d'habiter ici aussi. (…) Moi, pour moi ça a pas changé grand-chose, parce que le tri là où j'habitais avant j'avais ça aussi. (…) Ça a pas changé grand-chose. Quand il faut trier les trucs, il faut trier. (HN7)*

> *Et c'est vrai que les gens font pas le lien. L'écologie c'est l'habitation, l'agriculture, la voiture, le traitement des déchets… et parfois c'est dur. Je veux dire, l'AMAP c'est pas tous les jours évidents. Voilà quoi. On s'améliore d'année en année… Et si tout le monde faisait des efforts à sa mesure, il s'agit pas de sacrifices. Des efforts. C'est pas la même chose mais ça serait mieux quand même. (HN13)*

> *Le côté durable je le fais aussi chez moi en éteignant les lumières, en évitant de tirer la chasse d'eau toutes les deux secondes ou des trucs comme ça quoi… en arrêtant le robinet quand je me brosse les dents ou des trucs dans ce genre mais enfin c'est aussi par un côté économique que je le fais, y a ça aussi. (HL22)*

> *On s'y est converti. Mon mari va au travail à pied depuis 2007. Moi je m'y suis mis en 2009 ou 2008. Voilà, à trier, à dire aux gamins de pas faire couler l'eau quand ils se lavent les dents. Tous ces petits*

[1] Rappelons que nous ne sommes pas celui qui effectue cette classification en distribuant les bons ou les mauvais points mais que ce sont les habitants qui procèdent ainsi envers d'autres comme envers eux-mêmes.
[2] Ceci renvoie aux expressions « pensée pratique » et « savoir pratique » qui insistent sur le fait que les représentations fonctionnent aussi comme des guides pour l'action (cf. chapitre 2, partie 1.1.1.).
[3] Ceci renvoie les éléments mis en avant dans le chapitre 6 (partie 1.2.) qui portent sur l'idée de compétence et de « bon sens » (Martouzet *et al.* 2012) que les concepteurs mettent en avant, en l'opposant justement à la norme qu'ils considèrent comme s'imposant à eux par la force des contraintes techniques, légales et économiques.

gestes quoi. Essayer d'acheter des trucs plus près. (…) J'aimerais pouvoir acheter bio plus mais c'est quand même cher, malgré tout c'est quand même pas à la portée de toutes les bourses donc y a des trucs bio que j'achète mais bon pas tout, des trucs comme les œufs, le lait. Donc je vois ça, l'écoquartier c'est ça, pas prendre sa bagnole, j'ai un abonnement à la Maison-de-la-Danse, plutôt que de me faire chier à tourner là-bas pour se garer j'y vais en tramway, même si je prends deux tramways je veux dire… (…) Je me suis mis au tri du verre, au tri des cartons, dès que la ville de Lyon a fait des bacs différenciés. Voilà, j'ai l'impression que je passe ma vie à descendre des cartons, des machins. Parce qu'on peut pas acheter des trucs en vrac, c'est pas vendu comme ça. (HL9)

La diversité des éléments cités par les enquêtés montre que la catégorie du durable, à la fois dans et au-delà de son aspect normatif (comme l'illustre l'idée de « conversion »), a une consistance pratique et entre dans la vie quotidienne. Ces connaissances correspondent à ce que nous avons défini comme des scripts, c'est-à-dire des structures de cognitions directement destinées à orienter les conduites courantes (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.). L'association de ces connaissances pratiques au développement durable dans le cadre des entretiens ne signifie pas qu'elles soient valorisées. Toutes ces petites actions, qui ont fait l'objet ou non d'un effort (Martouzet *et al.* 2012) pour être mises en œuvre (nombre de ces actions ont été apprises depuis l'enfance), sont associées à une logique du petit geste qui, pour de nombreux enquêtés, n'est pas à la hauteur des enjeux planétaires.

Et je sais que de toute façon l'écologie ça se fait pas, c'est un peu extrémiste, mais pour moi ça se fait dans un quartier, ça se fait individuellement chez soi. Donc je trouvais très bien d'en profiter, de faire vivre un peu ce côté-là, pour le coup le chauffage je trouve que c'est vraiment quelque chose d'important et là-dessus ça m'a intéressé. Après que le quartier soit écolo ou non c'est pas ça qui va changer mes habitudes et c'est pas ça qui va changer la planète. (HL2).

Moi j'ai envie de dire, j'aurais un ressenti peut-être plus valorisant, je serais peut-être content, fier ou j'apprécierais le fait d'habiter dans un quartier où je ressentirais que mon activité d'habitant a peu d'impact sur l'environnement et en fait j'ai pas du tout ce sentiment là parce que j'ai aucune preuve que c'est le cas. À part le fait, si, mais là c'est un choix personnel, c'est aucunement la ville qui l'a fait, c'est que je prends pas ma voiture. Mais ça c'est un choix. (HN3)

Au-delà d'être considéré comme insuffisant au regard de l'ampleur de la problématique du développement durable, ce type de « petits gestes », ces savoirs pratiques du quotidien ne sont pas fixés. Le durable des petits gestes est parfois déconsidéré parce qu'il n'est pas réalisé par conviction, mais par habitude ou pour d'autres raisons que des raisons d'ordre écologique. Ce durable en pratique est mêlé à d'autres notions telles que celle du bien-être, de la qualité de vie, des économies, de l'efficacité, de l'équité dans un sens faible du « donnant-donnant ».

J'y suis très sensible. C'est une chose à laquelle je fais très attention personnellement. Mais moi je suis très terre-à-terre, c'est pas pour faire bien que je fais de l'écologie, c'est pour être efficace. (…) Le chauffage est extrêmement bien fait et coûte pas très cher. Je sais pas si c'est la façon dont il est réparti mais il coûte pas très cher. Et j'ai rien à faire, j'ai pas à le gérer donc ça c'est super. (HL10).

Ben pour moi, un écoquartier ça correspond au concept… c'est la déclinaison en matière d'habitat du concept de développement durable. Donc pour moi ça doit être tout compris, social, économique et environnemental. Et donc une notion globale. Ok je veux bien qu'ils avancent le côté mixité sociale sur lequel après moi j'ai des doutes… Par contre, ne pas intégrer le transport, sur ce que je vous disais le fait qu'il y ait pas de Bicloo, que la gestion des déchets soit quasi-défaillante. Le développement durable c'est

> *pas quelques actions disparates, c'est vraiment un concept global et tout se tient. On peut pas négliger une chose parce qu'on n'a pas envie quoi. Donc pour moi ça peut pas être qualifié d'écoquartier. On peut pas… tout doit être relié quoi, on peut pas négliger une dimension. (HN3)*

Dans les discours des habitants, énumération de ses « bonnes pratiques » et critique d'une mise en œuvre du développement durable qui ne serait pas assez poussée vont souvent de pair. Cette association se retrouve particulièrement chez ceux qui, comme HN3, estiment avoir une bonne connaissance de ce qu'est le durable (et pour qui l'entretien est une occasion de faire la démonstration de cette connaissance). Cela met en évidence la manière dont les deux faces de la mobilisation par les habitants des représentations du développement durable que sont la norme et la théorie pratique, se dépassent et se contiennent réciproquement. D'un côté, le durable comme théorie pratique est bien plus vaste que le durable dans sa dimension normative. Ce à quoi réfère cette dimension est trop important pour être applicable dans la pratique, parce qu'il s'agit de valeurs dont la traduction pratique réfère à des phénomènes mondialisés, au premier rang desquels le changement climatique, qui se traduisent, pour les enquêtés, en une incapacité de maîtrise. D'un autre côté, la théorie pratique est en même temps plus vaste du point de vue des comportements qui sont reliés au durable de manière plus ou moins intuitive, mais aussi plus réduite que la norme, puisque celle-ci préconise des changements de comportement qui ne sont pas déclinables, ou effectifs, dans la pratique quotidienne des habitants. Ces deux faces s'entretiennent mutuellement. La norme conduit à essayer de s'y conformer ou, au moins, de la respecter et la théorie pratique donne les clefs pour cela. Ces clefs s'avèrent toujours plus ou moins insatisfaisantes, ce qui contribue à rappeler perpétuellement l'exigence normative.
Les listes d'actions et de « petits gestes » établies par les habitants sont entrecoupées d'explications sur ce qui les a motivées *a priori* ou sur les réflexions qu'elles ont provoquées *a posteriori*. Ces listes amènent parfois les enquêtés à procéder à un exercice d'auto-évaluation de leur conformité et leurs marges de progression.

> *J'ai pris un bac à compost. C'était un peu remboursé par la ville, donc la ville fait aussi l'effort et pousse un peu, ce qui est pas mal. Je pense que c'est quand même à noter, parce que c'est pas quelque chose qui doit se faire partout. J'ai fait ça. J'utilise beaucoup plus aussi de produits écologiques, style éco vert, tout ça. Je pense qu'on a une approche aussi un peu différente, ça nous amène à une réflexion derrière. Toute la construction m'a aussi amené à une réflexion que j'aurais pas forcément eue. Economiser l'eau, etcetera, les ampoules… c'est des trucs un peu cons aussi. C'est vraiment très débile, faut le dire, très basique. Après, je continue de prendre l'avion etcetera, donc j'ai aussi derrière un comportement… Mais à un moment on peut pas non plus être sur tous les terrains, c'est difficile. (HN17)*

Il y a ainsi au plan individuel l'expression d'une contradiction entre rhétorique (du côté de la norme) et praxis (du côté des pratiques). Comme la norme technique est associée à son évaluation, la norme comportementale donne lieu à évaluation même si les indicateurs retenus sont implicites et variables pour un même individu ou d'une situation à l'autre. De la même manière, ces indicateurs permettent aux acteurs – vis-à-vis d'eux-mêmes ou d'autres acteurs – d'évaluer un niveau, d'établir un classement des pratiques et des individus par ordre de conformité et permettent de juger de leur évolution. La norme engage à agir pour s'en rapprocher[1]. Les acteurs, habitants ou concepteurs, poursuivent tous plus ou moins l'objectif de résoudre cette contradiction et c'est ce qui les incite à agir. Cet objectif les lie au

[1] Sauf à occuper, voire s'en satisfaire ou le revendiquer, un statut de déviant.

développement durable, comme idéologie, et à la production de l'urbain, comme un des terrains de sa concrétisation.
La plupart des habitants cités dans cette section font partie de ceux qui adhèrent aux valeurs du développement durable, même s'ils sont critiques vis-à-vis de sa mise en œuvre. Comme montré au chapitre 6, si cette adhésion est largement répandue parmi les enquêtés, elle n'est cependant pas généralisée. La question qui se pose alors est celle du lien entre adhésion à l'idéologie et mise en pratiques. En d'autres termes, est-il nécessaire d'adhérer à l'idéologie pour la traduire en pratiques ? Ou, nous autorisant une métaphore religieuse, est-il nécessaire de croire pour pratiquer ?
Ce qui est ici questionné est le statut du développement durable dans les motivations ou, du moins, les justifications des acteurs à agir. Il s'agit, comme esquissé précédemment, de déceler si des pratiques ont été faites par souci d'un durable intériorisé ou si elles ont été faites, originellement, pour d'autres raisons[1]. Nous considérons qu'une action renvoie au durable si c'est celui-ci qui exprime le mieux la justification de la pratique interrogée elle-même (pratique entendue ici dans un sens extensif, incluant ses causes, ses motifs et ses conséquences). L'idée de justification renvoie à deux cas. Dans le premier, le durable sert de valeur en tant qu'il est pensé comme tel par l'enquêté. Le durable renvoie dans ce cas à la clairvoyance (cf. chapitre 6, partie 2.2.2.) des enquêtés et à leur volonté de révéler leurs motivations en rendant explicite (pour l'enquêteur) leur correspondance à la norme. Dans ce cas, il n'est que (dé)monstration, communication ou encore, de manière plus ou moins assumée, tentative de manipulation de l'enquêteur. Dans le second cas, le durable a, aux yeux de l'enquêté, valeur d'action (sans qu'il soit pour lui question de chercher à se justifier). Celui-ci ne renvoie pas à autrui ou à la société et n'a donc pas de fonction de (dé)monstration.

L'analyse des discours recueillis nous permet d'ordonner les actions réalisées dans deux catégories : respectueuse des et/ou conforme aux valeurs du développement durable. Une action conforme (Kant 1988 (1785)), comme une action respectueuse, est celle qui répond aux critères du durable (limiter telle ou telle conséquence jugée négative sur le plan environnemental, social, économique). La différence entre les deux réside dans le mécanisme de délibération qui, dans un cadre donné défini par l'objectif poursuivi, a présidé à la mise en œuvre de cette action. Une action est ainsi conforme au développement durable si elle répond, dans sa mise en œuvre, aux critères propres au développement durable sans que sa motivation ne soit à rechercher dans une adhésion à ces valeurs. Par exemple, un individu qui prend les transports en commun plutôt que sa voiture pour des raisons liées à son porte-monnaie fait une action conforme au durable. En revanche, s'il prend les transports en commun pour réduire les émissions de gaz nocifs, il sera respectueux du durable.
Cet écart entre les raisons pour lesquelles les personnes ont une pratique et la manière dont cette pratique peut être, après coup, ou dans un autre contexte, identifiée et valorisée comme durable, est significatif de cette dimension justificative du durable qui émerge dans l'analyse des entretiens. Ainsi, s'établit un dialogue intéressant entre les raisons premières de la pratique et la valorisation potentielle qu'elle pourrait apporter une fois identifiée comme durable (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.).

[1] Ceci renvoie à la question de l'intention préalable au discours ou à l'action. Comme nous l'avons énoncé au chapitre 5 (partie 1.2.), celle-ci est impossible à identifier formellement à partir des seuls discours, ce qui implique à la fois de recourir à l'interprétation et de considérer ce qui est dit comme des éléments de justification et non d'explication.

> *Ecolo-riche je trouve que ça catégorise bien. C'est ça. Ça empêche pas, on peut être écolo et riche, ça existe je pense. Je pense que ça correspond bien à l'idée. Après c'est que je vous disais, je sais pas si tout le monde est vraiment écolo dans les faits, dans le respect de l'environnement, dans les gestes quotidiens. C'est un peu écolo de façade peut-être aussi. (…) Après, je suis pas dans le quotidien des gens, dans leur appartement. Mais bon, je pense qu'il y a pas mal de gens qui viennent aussi ici parce que ça fait bien de dire « voilà je suis écolo, je suis dans un quartier écolo, c'est bon, ça c'est fait »… (HL2)*

Il n'empêche que la pratique durable qui ne serait pas voulue comme telle existe et pose la question des conditions de son existence, c'est-à-dire de ce qui peut motiver cette pratique. Les deux principales motivations que pointe notre enquête sont celles du confort et de l'économie.

> *Éco ça veut dire que tout est géré, on fait très attention, ça a été diminué je pense au niveau des adaptateurs de lumière, au niveau des chauffages, on a des thermostats tu vois. Franchement ça baisse les prix énormément, les prix des notes hein. Au niveau des notes, c'est énorme, j'ai été surprise parce que sur 170 euros de charges par mois ils m'en ont remboursé 140, j'ai trouvé ça énorme, y a quand même une sacrée différence. Et c'est pas nous c'est tout l'immeuble ! (HL5)*

Ce qui distingue actions conformes et actions respectueuses est la « volonté » des acteurs de respecter le durable. Une volonté qui soit préalable à l'action, et non la simple conformité qui prend corps dans l'action elle-même. Les motivations peuvent être de toutes sortes : agir par respect du devoir ou bien agir par plaisir, par souci économique, pour valoriser son image auprès des autres ou de soi-même, etc. Selon Emmanuel Kant (1988 (1785)), seule la motivation qu'est le respect du devoir a « une valeur morale ». Ce qui signifie qu'il est nécessaire, pour connaître le statut que donne l'individu au durable, de faire une séparation entre les mobiles du devoir et les mobiles des inclinations. Cela dit, il ne s'agit pas ici de chercher à connaître ou à évaluer la « valeur morale », au sens kantien, mais de savoir si le durable correspond à un principe d'action qui, en deçà de la pureté kantienne, permettrait de fixer des critères d'évaluation de la place qu'il occupe dans les représentations et les pratiques des enquêtés.
Par conséquent, parce que les pratiques que nous analysons sont ancrées dans des contextes particuliers, et parce que nous n'avons pas accès avec certitude aux intentions et motivations des enquêtés (cf. chapitre 5, partie 1.2.), une approche pratique de distinction entre actions conformes et actions respectueuses du développement durable consiste à faire des secondes des cas particuliers des premières (en réintroduisant la possibilité de calcul *a posteriori*). Les actions respectueuses sont celles qui, conformes au durable, pourront être supposées faites « malgré tout », c'est à dire malgré toutes les bonnes raisons et qui auraient pu amener l'acteur à agir autrement. Les actions respectueuses sont celles qui sont effectuées alors que leurs conséquences contreviennent potentiellement à d'autres intérêts (pratiques, économiques) des acteurs. Les actions simplement conformes, qui ne sont pas respectueuses du développement durable, seront celles qui auront été justifiées, dans les discours, par une ou plusieurs bonnes raisons qui ne relèvent pas du respect du durable.
Nous pouvons prendre pour exemple d'action respectueuse, celle de cette habitante qui, contrairement à la plupart des locataires de son immeuble, consacre 50€ par mois pour louer une place de parking afin de participer à l'effacement de la voiture à Bottière-Chénaie[1].

[1] En accord avec nos réflexions sur la bonne et la mauvaise foi (cf. chapitre 5, partie 1.2.) et avec les limites qu'Emmanuel Kant (1988) pose à sa propre réflexion, il est toujours possible de douter de ce que nous dit cette habitante et d'imaginer par exemple qu'elle engage cette dépense simplement pour mettre sa voiture à l'abri des intempéries.

> *Il n'est pas très rempli. On peut d'ailleurs, on va ressortir par là, on va arriver tout devant. Il n'est pas très rempli parce qu'il coûte 50€ par mois et que les locataires, comme ici c'est HLM, bon, les 50€ pour des gens en HLM c'est beaucoup. Donc beaucoup ne le prennent pas, comme ils sont pas obligés et bon, c'est ce qui fait aussi qu'il y a trop de voitures dehors et ça, ça correspondait pas au plan initial des concepteurs du projet. Parce que c'est un… ça se veut un quartier où la voiture est mise un peu de côté quoi. (HN1)*

Nous identifions la même logique, même si l'action n'est pas toujours claire, dans les propos d'autres habitants qui expliquent soutenir les destinateurs des projets dans leur démarche ou tolérer des aspects qu'ils vivent au quotidien comme négatifs (place de la voiture, nuisances animales, confort) des projets pour des raisons d'adhésion idéologique.

> *Non mais c'est vrai… ça me paraît pas inintéressant, y a un parti pris éco donc on veut rejeter la bagnole. La difficulté c'est qu'on sait pas encore le faire. Mais faudra bien qu'on y arrive. Ce choc là, il va se produire à un moment ou à un autre, y a un moment où on va basculer. On sera bien obligé… même en calculant moi je me dirai « bon avoir une bagnole ça me coûte tant par an, pour ce que j'en fais, j'arrête ». Mais l'intention est louable. On est dans une période transitoire de ce point de vue-là, c'est sûr que la bagnole va finir par… enfin la bagnole individuelle des années soixante-dix va probablement évoluer vers autre chose. Mais combien de temps ça va prendre ? Ça c'est pas les urbanistes qui le déclenchent, ils le savent pas plus que d'autres. (HN6)*

> *Si, il y a eu l'année dernière des éphémères. C'est des insectes, une invasion d'insectes, qui a nécessité qu'on mette tous. Enfin si on voulait, on a mis des grilles, des moustiquaires. Ils nous ont dit que les éphémères arrivaient dans les nouveaux quartiers où il n'y a pas de pesticides donc la nature reprend un peu ses droits. Donc, bon, si c'est pour la bonne cause on accepte mieux, en tous cas moi. (HN1)*

Les jugements portés sur les autres – qu'ils soient voisins de palier, autres habitants du projet ou encore ceux d'un quartier limitrophe – occupent une place importante dans les discours recueillis. S'ils se font sur la base de pratiques observées, projetées ou imaginées, c'est bien la conformité ou le respect de la norme (intériorisée) qui sont évalués. Pas davantage que nous, ces acteurs n'ont les moyens d'accéder aux motivations qui poussent les autres à agir ou à prendre position. Le raisonnement causaliste qui alimente les représentations (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.) n'amène pas les acteurs à raisonner par réfutation, comme nous le suggérons avec l'idée d'actions « malgré tout », et c'est plutôt leur référentiel individuel qui sert à positionner le curseur. Ceux qui se représentent eux-mêmes comme agissant en raison de motivations conformes projettent que les autres font de même, et réciproquement pour ceux qui se représentent respectueux des valeurs du développement durable. Dans les deux cas, cela leur sert à la fois à reconnaître et à classer ceux qui agissent de la même manière et ceux qui agissent différemment – ramené à l'aspect normatif, ceux qui « agissent bien » et ceux qui « agissent mal » – et de se représenter de manière valorisante, par exemple parce qu'ils estiment avoir un positionnement moral (respectueux) ou rationnel (conforme), en tous cas plus moral ou plus rationnel que celui des autres. Ce qui permet de définir ou renforcer l'appartenance à un groupe social plus ou moins identifié.

> *Donc je sais pas si c'est lié à l'architecture mais en tous cas le fait que les gens aient la même sensibilité et qu'ils se retrouvent dans un écoquartier je pense que la mayonnaise monte quoi. (HN15)*

À travers la normativité qu'elle diffuse et la théorie pratique qu'y développent les habitants, nous voyons ici comment le développement urbain durable, partant la production

contemporaine de l'urbain, étend ses mots d'ordre au-delà de la mise en œuvre technique et technologique de solutions standardisées pour influencer sa réception. Les éléments les plus récurrents de la théorie pratique – attention aux consommations énergétiques domestiques, réduction de l'utilisation de l'automobile, tri des déchets, attention à l'origine et au mode de production des produits consommés – sont le pendant des aspects urbanistiques et architecturaux normatifs et ils se présentent comme des attentes des destinataires. Comme ces aspects, ils imprègnent les représentations de la ville contemporaine qui – en plus d'être verte, mixte, diverse et technologique – est aussi habitée par des individus aux pratiques respectueuses ou conformes.

1.1.2. Le groupe social habitant redéfini par les attendus comportementaux et l'image

Le caractère normatif et les éléments de théorie pratique sont deux dimensions de la mobilisation, dans l'action et le discours, des représentations des concepteurs et des habitants. Elles illustrent le fait que les représentations ne sont pas uniquement des guides d'orientation individuels, mais qu'elles occupent une fonction dans la régulation des rapports *dans* et *entre* les groupes sociaux. Cette fonction les rassemble dans ce que nous qualifions d'attendus comportementaux, c'est-à-dire des éléments de théorie pratique édictés en principes d'action auxquels il convient de répondre pour témoigner, si ce n'est de son respect pour, au moins de sa conformité à, la norme. L'expression « attendus comportementaux » est utilisée par Pascal Tozzi (2013) pour qualifier les prescriptions comportementales présentes dans les dossiers de candidature aux concours ÉcoQuartier. Nous l'employons pour qualifier celles qui prévalent au sein des discours des acteurs, en référence aux attentes du modèle bidimensionnel de la théorie du noyau, qui décrit le pôle évaluatif des représentations comme composé des normes en son centre et des attentes dans sa périphérie (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).
Par la diffusion d'attendus comportementaux, les acteurs participent à la transmission des valeurs du développement durable. La logique consiste à désigner les bons et les mauvais comportements et à étendre les jugements portés aux acteurs, qui se trouvent catégorisés comme « *bons citoyens* » ou « *mauvais élèves* », au regard du tri des déchets, de l'utilisation de la voiture ou encore de la participation (cf. partie 2.1.1). Nous empruntons cette double formule à Julien Talpin (2006), qui décrit comment, dans le cadre des dispositifs participatifs, les habitants qui veulent être écoutés sont contraints de « *jouer les bons citoyens* » pour voir leur parole considérée comme légitime. Ce qui implique de se conformer aux codes[1] qui définissent le comportement attendu par les élus et les professionnels de l'urbain dans ces procédures. Ceux qui ne jouent pas le jeu sont considérés comme de « *mauvais élèves* » individualistes ou râleurs, n'ayant pas leur place dans ces instances. Dans le cas présent, ces « *bons citoyens* » sont ceux dont les pratiques concordent avec celles qui sont valorisées et promues, parce qu'elles sont conformes au développement durable. Ils correspondent plus ou moins aux idéaux-types de « *l'écocitoyen* » identifié par Pascal Tozzi (2013) ou de « *l'homme durable* » décrit par Vincent Renauld (2012). Si cela ne témoigne pas directement de la performativité de la norme, nous pouvons toutefois avancer, suite à notre enquête, que la production de l'urbain contemporain est un diffuseur normatif efficace, puisque qu'elle assure le passage de l'idéologie et de ses principes de mise en œuvre des destinateurs vers les destinataires. Un objectif qui est peu explicite dans les discours des concepteurs, même s'il transparaît parfois.

[1] Dans le cas étudié par Julien Talpin, ces codes sont surtout ceux de la prise de parole en public, notamment caractérisée par son absence de conflictualité (cf. partie 2.1.1.).

> *On voit bien que les pratiques des gens qui habitent ce territoire sont pas tout à fait encore en phase avec les comportements qu'on attend. Comment on gère ça ? Et bien je crois qu'on gère pas. C'est-à-dire que je crois que les élus l'entendent mais c'est comme si on voulait pas, qu'il y avait un peu un déni quoi. En disant « mais de toute façon on invente la ville de demain, faut changer les comportements ». C'est aussi pour ça qu'on vend un écoquartier sur Confluence je pense, c'est aussi pour dire « de toute façon on vous avait prévenus, nous c'est l'ambition qu'on veut donner à ce site », objectivement on pourra pas faire comme si le site était aussi praticable en voiture que d'autres quartiers centraux de Lyon, on a pas les moyens ni l'espace pour faire les voiries ou en tous cas c'est pas le choix qui a été fait. (CL4)*

> *Donc je pense que la ville a fait sa part de travail pour préparer les gens à habiter différemment. Donc les gens qui ont une expérience d'habitat individuel classique auront du mal parce qu'ils ont des schémas en tête qui sont difficiles à dégommer. (…) Donc tu peux tout à fait vivre normalement à Bottière, et peut-être même plus intelligemment parce que tu es plus facilement connecté au cœur de la ville de Nantes, avec le tram tu peux être en 20 minutes à la gare ou au centre de Nantes, la même chose en voiture c'est plus long. (…) Les gens s'en rendent compte d'eux-mêmes. Après, est-ce que c'est comme ça que la culture s'ancre ? Par la contrainte et le refus de mode de vie contraignant tu finis par désirer un peu autre chose. (CN10)*

Les attendus comportementaux diffusés par les acteurs ne distinguent pas respect et conformité à la norme. Tous incitent *a minima* à la seconde catégorie, tout en étant argumentés comme relevant de la première. Ces attendus sont visibles dans les discours soit lorsque les enquêtés présentent certains comportements comme des principes, soit, plus souvent, lorsqu'ils dénoncent des comportements contrevenant à ces attendus et évalués comme non conformes. Ces attendus sont aussi visibles lorsque certains enquêtés relatent les réactions qu'ils ont constatées dans des situations où ils ont été identifiés par d'autres comme ne se comportant pas de façon conforme. Ces réactions sont souvent interprétées comme des moyens de leur faire sentir qu'ils sont en « décalage » avec le projet. Ceci introduit l'idée qu'à un univers de représentations largement partagé se mêle un récit collectif spécifique aux espaces étudiés et qu'il est peu ouvert. Ce récit se rapporte à l'expérience collective de la population qui s'approprie le plus et/ou le mieux les projets en se saisissant notamment des éléments de programmation. La conséquence de la faible ouverture de ce récit est de faire sentir aux personnes ne correspondant pas sociologiquement, ou en termes d'aspirations, à la population ciblée par les destinateurs qu'elles ne sont pas à leur place.
Intéressons-nous d'abord aux habitants. Nous avons déjà montré (chapitre 6, partie 2.2.3.) que certains d'entre eux font en sorte de faire correspondre leurs attentes vis-à-vis du projet avec leurs représentations de celui-ci tel qu'il se présente concrètement à eux. Cette mise en correspondance se traduit par des discours volontaristes qui insistent sur la nécessité de l'investissement habitant mais surtout sur l'importance des actions, pratiques et comportements dans la réussite de l'entreprise « écoquartier ».

> *Maintenant, à nous de faire bouger les choses, parce qu'on a aussi notre responsabilité là-dedans. Même si on n'est pas concerté, même si on nous demande pas notre avis, ça veut pas dire qu'on doit pas le donner. Un moment donné, faut peut-être se sortir les doigts du derrière, et je reste poli sur ce coup-là, et de faire en sorte que ce qu'on désire, ce qu'on cherche on aille le chercher. C'est ce que je dis à tout le monde, je dis « mais arrêtez de vous plaindre quoi, allez chercher ce que vous voulez ». (HN14)*

Derrière les propos des habitants qui se sentent engagés, il y a l'idée que l'écoquartier n'est pas simplement un enjeu de services ou de logements. Pour eux, l'enjeu se trouve aussi dans le mode de vie ou la « culture » (cf. partie 1.2.2.) ainsi que dans les comportements des

habitants qui participent, et ces éléments participent tous trois au caractère durable ou non du projet.

> *Moi l'image que j'en ai c'est un quartier qui fait d'une part attention au moment de sa construction à toute l'approche environnementale, aussi bien au niveau de ses matériaux, aussi de la gestion dans le futur de comment utiliser par exemple les eaux de pluie, etcetera. Donc toute cette approche au niveau de la construction. Après on va être au niveau des personnes, de l'utilisation qu'elles font de ce quartier : éviter les déplacements au maximum, enfin les déplacements par voiture, etcetera, utiliser au maximum le vélo, avec la proximité des commerces, proximité des espaces publics et puis après peut-être aussi au niveau de la gestion des déchets, la collecte des déchets, le tri, etcetera. (HN17)*

Cette idée est rarement explicite dans les discours des habitants. En revanche, malgré le fait que les concepteurs affirment massivement leur refus de projeter les usagers (cf. chapitre 6, partie 1.1.2.), certains d'entre eux parlent explicitement de participer, par leurs réalisations, à la propagation d'un mode de vie ou de pratiques (voir ci-après). L'affirmation d'une volonté de s'impliquer dans cette propagation est plus rare chez les habitants, pour qui cette conséquence de leur positionnement est le plus souvent implicite. Néanmoins, comme HN17, HN11 explique qu'il associe le fait d'habiter un écoquartier (dans son cas parce qu'il y travaille) à une manière de se comporter et à des valeurs, tout en identifiant que c'est précisément la représentation que cherchent à diffuser les destinateurs du projet.

> *Après, je pense que c'est des quartiers qui nécessitent pas simplement… enfin l'écologie à mon sens c'est pas simplement l'environnement, c'est aussi quelque chose qui se passe sur la solidarité ou sur une organisation, une certaine prise de conscience collective aussi. (…) Ça vaut pour une prise de conscience citoyenne. C'est-à-dire que ça soit au niveau de la solidarité, autour du collectif, du fait que là on est dans un collectif quelque part aussi, on peut prendre conscience de ça, on peut se dire « on fait partie d'un collectif »… ou pas ! A mon sens, au lieu de vouloir faire une sorte de carrefour, on peut au contraire si on veut créer quelque chose autour de ça, en faire un collectif, quelque chose qui au contraire ait son identité. Cette prise de conscience citoyenne elle vaut pour le social, elle vaut pour l'environnemental… pour moi c'est ça, ça va avec l'éducation populaire et ça va avec des choses qui sont pas très à la mode en ce moment. C'est-à-dire faire des gens des sujets. Voilà. Et pourtant c'est un peu ce qu'on vend quand on vend du quartier comme ça. On vend de la mixité sociale, on vend du bien-vivre, on vend… On nous vend une certaine moralité quelque part aussi. Moralité au sens… pas de la morale mais au sens « on est des gens responsables », sauf qu'il suffit pas d'habiter dans un bâtiment HQE pour être responsable. Je peux habiter dans un bâtiment HQE et balancer mes ordures par la fenêtre. (HN11)*

Si l'affirmation de l'intention de participer à modifier les comportements, voire le mode de vie, est rare, les expressions qui permettent de voir apparaître les attendus comportementaux sont précisément celles qui témoignent de la disjonction entre le fait d'habiter dans un écoquartier et de ne pas se comporter conformément aux valeurs du développement durable. L'exemple pris dans les lignes qui suivent, permettant de développer le propos sur un même thème à la fois pour les habitants et les concepteurs, est celui de l'usage de l'automobile dans les projets. Les destinateurs de Bottière-Chénaie et Confluence ont en commun le fait d'avoir décidé – avec l'objectif de marquer un engagement vers la limitation de l'usage de l'automobile – de réduire considérablement la place de la voiture dans l'espace public (cf. chapitre 5, partie 4.2.). Des parkings souterrains sont présents sous tous les îlots, tandis que la place dévolue au stationnement en surface est réduite. Toutefois, parce que de nombreux habitants, notamment les locataires du secteur social, ne louent pas de place dans les souterrains et préfèrent se garer gratuitement dans les rues, parce que le taux de motorisation est plus élevé que dans les

prévisions des concepteurs, et parce que les visiteurs viennent souvent en voiture, la situation dans les deux projets est appréhendée par concepteurs et habitants comme problématique. Dans leurs discours, ceci se traduit par la dénonciation récurrente de mauvais comportements.

> *Ce qui peut des fois être un peu agaçant parce que les gens ont tendance à se garer. Cet accès, en fait c'est un accès pompier, donc ok les gens peuvent l'utiliser pour le déménagement ça c'est complètement compréhensible puisque c'est complètement assez lourd, mais les gens ont tendance du coup à rentrer dans les petites venelles avec leurs voitures, juste des voitures où y a trois cartons dedans, pour vider trois cartons ou deux petites courses… [Nous avançons au sein de l'îlot et passons à côté d'une famille qui semble déménager.] Voilà, on y est ! On y est complètement. Et du coup, je trouve que la logique en fait… Les gens je pense qu'ils sont venus ici parce que justement y avait pas les voitures et ils font tout le contraire. Alors ils disent « oui mais là j'en ai besoin parce que je dois déménager », mais je pense que c'est pas fait pour et du coup ça abîme tout. Les voitures passent sur tous les trucs alors que c'est pas fait pour. Vous voyez, l'arbre a été shooté par une voiture à cet endroit-là, ça se voit plus trop mais il était complètement penché quoi. C'est un petit peu dommage. Là y a pas de cohérence quoi. Je comprends quand y a eu les déménagements avec les gros camions, on les met là un peu et on essaye de sortir mais là, vous voyez, pour une petite valise comme ça c'est pas cohérent. (HN17)*

Si les habitants ne se qualifient pas eux-mêmes de « bons citoyens », c'est en revanche le plus souvent la posture dans laquelle ils se représentent. Cette posture se caractérise par le fait qu'ils se considèrent comme les garants des bons comportements et, plus généralement, comme ceux de l'intérêt général. Inversement, au jugement réservé aux « mauvais élèves » s'ajoute, en plus du reproche originel de ne pas se conformer à la norme, celui de faire preuve d'individualisme. Considérés comme revendicatifs, les « mauvais élèves » sont présentés comme ceux qui « râlent » ou qui « se plaignent » (par exemple des freins mis à leurs mauvais comportements) et, donc, ceux qui « agacent ».

> *Mais tu verras, même d'ici, ils se garent sur l'herbe, ils se garent partout. Donc pour moi c'est un peu problématique, on a acheté, on avait parlé de ça. Je me souviens on avait fait un dîner de chantier avec beaucoup de gens qui ont acheté. La plupart je crois que c'était des investisseurs qui venaient d'un peu partout pour faire une visite et ils se plaignaient tous qu'il y avait pas assez de places de parking. Et moi je disais « bah non, on sait ça, c'est pas nouveau, on l'a dit dès le début : ça va être un truc qui privilégie le piéton » et t'as quand même le réflexe des gens c'est « mais il faut mettre des parkings là ». Je crois que le niveau souhait de l'environnement, pas éco mais juste l'environnement, un bon environnement, pour moi y a pas de voitures quoi autour de ta maison. Mais je suis seul comme ça. Je croise toujours les voisins qui se plaignent tout le temps qu'ils n'ont pas le droit de rentrer la voiture chez eux, comme si c'est un droit tu vois, un droit humain. Surtout quand c'est prévu, on dit « ici y a pas beaucoup de place pour la voiture ». (HL16)*

Certains habitants proposent des solutions pour pousser à l'évolution des comportements et n'hésitent pas à suggérer de s'appuyer sur la coercition comme moteur.

> *Donc le reproche qui est fait au quartier c'est vraiment ça, c'est le stationnement, mais y a un moment où faut que les mecs évoluent dans leurs comportements, on est plus en 1970, l'essence ça va pas aller en s'arrangeant, on est en ville, y a quand même d'autres modes de déplacement que la voiture… C'est affligeant, les types sont dans une logique où c'est du tout bagnole, on est en ville quoi ! On peut pas vouloir la bagnole à tout prix tout le temps. (…) On peut pas porter atteinte à la liberté individuelle des gens, on ne peut qu'essayer de les convaincre. (…) Faisons des péages urbains à la limite, sanctionnons entre guillemets par le fric. (HL3)*

Dans les argumentaires des enquêtés défendant la limitation de la place de l'automobile et reprochant leur non-conformité aux « mauvais élèves », nous identifions trois ressorts principaux qui reflètent, à travers ce qui est jugé comme adéquat pour convaincre, des représentations d'une vision de l'urbain futur. Le premier est l'inéluctabilité de la disparition de la voiture des centres villes. Les argumentaires sont imprégnés par la valorisation que procure le fait de participer à l'innovation en cours (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.) et le fait de renvoyer les réfractaires au rang de « passéistes » aux idées dépassées. Le deuxième ressort est la référence à d'autres espaces – quartiers, villes, pays – pris comme accréditation du réalisme de ce qui est envisagé. La logique comparative est ici plus ou moins la même que lorsque les écoquartiers des pays du Nord de l'Europe sont pris comme exemples de ce que devraient être les projets (cf. chapitre 6, partie 2.1.3.)[1]. Enfin, le troisième ressort est l'auto-référencement, c'est-à-dire le témoignage de ses propres pratiques (ou, souvent, d'un possible de ses propres pratiques) généralisées à tous.

> *Donc oui, bien sûr qu'ils se plaignent tous. Et en plus ils alignent encore. La police là, ils ont pas tardé, c'était encore en chantier qu'ils avaient déjà installé les parkings et qu'ils venaient travailler. (…) C'est aussi possible, faut aussi que les gens acceptent ça. Ça viendra. Mais ça viendra si on laisse les désagréments. (…) Pas coercitives, mais si on laisse pas de place de stationnement au moins les gens vont arrêter de venir en voiture, enfin il me semble. Moi je dis ça c'est parce qu'on a une place de parking… on bosse tous les deux en voiture, on a deux voitures… Donc au-delà des critères… mon mari, il cherche des places, en l'occurrence c'est moi qui ai la place de parking donc c'est lui qui tourne un peu pour trouver la place… donc voilà, c'est sûr que nous on a deux voitures pour le ménage. Mais y a quand même la volonté pour moi de trouver un boulot pas loin du quartier et de lâcher la voiture. J'ai pas plus de positionnement… Oui y a un problème, mais en même temps ça m'arrange bien qu'il y ait un problème parce que j'ai pas envie qu'il y ait plus de circulation. C'est égoïste. (HL13)*

> *Moi je dis ils parient sur l'avenir. On s'en fout si ça marche dans l'immédiat ou pas, la voiture de toute façon va dégager de la Presqu'île dans les années à venir. Moi j'aime pas la voiture. (…) En ville, pour moi les transports en commun ça me suffit. Y a plus de transports en commun ? Et bien je marche, après tout j'ai deux jambes et voilà mes aînés pendant des millénaires ils ont fait ça, voilà ils avaient pas de scooter. (…) C'est ça habiter au centre-ville d'une ville aussi, à Paris ils font comment les gens ? Je pense pas qu'ils aient deux places de parking, ou alors ils ont deux voitures… Mais voilà c'est la vie. (…) Oui, je comprends pourquoi ça fait chier du monde, oui, mais après moi j'ai pas envie de voitures dans mon quartier. (HL20)*

> *Nous, on a qu'une voiture, on n'a pas besoin d'en avoir deux, mon mari ne conduit pas en plus et on pourrait pas. Et ceux qui ont deux voitures alors là qu'ils se démerdent. Voilà, on peut aussi… C'est vrai qu'il y a des conjoints qui travaillent tous les deux de leur côté mais bon on va pas pleurer, si on a les moyens d'avoir deux voitures je pense qu'on peut avoir un garage… (HL9)*

Les habitants qui diffusent les attendus comportementaux mettent en œuvre un double mécanisme de validation des « bons » comportements – qui sont généralement présentés comme étant les leurs, même si certains identifient des bons comportements qu'ils ne mettent pas en œuvre – et d'invalidation des « mauvais ». De façon similaire, les concepteurs se réfèrent à leurs « bons » comportements pour reprocher les leurs aux « mauvais élèves ». La diffusion des attendus comportementaux se fait de manière quasi-systématique à partir d'un auto-référencement. C'est la représentation de soi comme ayant le bon comportement qui fait

[1] Des pays qui servent aussi de référence en matière de gestion de l'automobile.

foi. Surtout, dans le cas des concepteurs comme dans celui des habitants, cette autoréférence est décontextualisée [1]. Les potentiels éléments de compréhension ou d'explication des « mauvais » comportements ne sont pas considérés, qu'ils soient socio-professionnels, économiques ou encore géographiques. Et quand les acteurs parlent de leurs (propres) éventuels mauvais comportements, ils les présentent comme étant destinés à ne plus avoir cours dans un futur proche. Enfin, les enquêtés procèdent à une généralisation qui associe leurs représentations des bons comportements à l'intérêt général. C'est la valeur cardinale qui justifie un attendu comportemental ou le fait de reprocher son comportement à tel ou tel. L'intérêt général est en quelque sorte la valeur qui subsume toutes les autres (Martouzet 2002b) et rend légitimes les jugements portés sur des individus au motif de leurs comportements. Dans le cas qui nous occupe, intérêt général et développement durable sont à divers degrés confondus avec la mise en avant à la fois de la protection de l'environnement, de l'égalité d'accès à l'habitat ou de l'implication de tous dans la conception de l'urbain.
Les concepteurs procèdent comme les habitants en mêlant auto-référencement et décontextualisation dans la promotion des comportements valorisés et la dénonciation de ceux qu'ils leur sont opposés. Par exemple, certains architectes dont l'agence est située à Paris prennent leurs pratiques pour référence pour justifier leur incompréhension des réticences des habitants de Lyon ou de Nantes à laisser de côté leur voiture et à circuler à pied ou en transport en commun.

> *Mais après y a des thèmes qui sont assez… voilà, le thème de la voiture est assez volontariste, peut-être même plus si on commençait maintenant, on a essayé de virer toutes les voitures des rues pour mettre des poches de stationnement paysagères et puis le taux de stationnement est assez faible en disant « attendez les gars, vous avez deux stations de tramway ». D'ailleurs je pense que ça fonctionne, même si plus ou moins les gens prennent leur voiture et ont deux ou trois voitures, parce qu'au final tout le monde prend pas le tramway pour aller bosser (…) Si le mec du supermarché est suffisamment intelligent pour faire la livraison gratuite comme ça se passe en ville, les gens viendront facilement acheter et même le type qui habite au bout ici… C'est vrai qu'il viendra pas avec son caddie, il va avoir le problème, mais si la superette est suffisamment intelligente pour livrer comme dans un quartier parisien, moi je fais mes courses comme ça, à Paris c'est comme ça, les gens viendront à pied… (CN1)*

> *C'est horrible cette histoire de voiture. Faudrait plus de bagnoles. Non mais quand tu penses à ça, tous les immeubles d'habitation sont à la dimension des voitures, pas des habitants. Donc c'est pour ça que moi je milite pour qu'il y ait plus de bagnoles, tu vois, pour que la construction soit décolérée de la question de la voiture. Parce que ça la libère d'une autre contrainte, parce que ce que tu dis là avec les parkings c'est juste infernal. Je suis pour l'idée que peut-être si la voiture devient vraiment un problème… moi, j'ai pas de bagnole et pourtant j'enseigne à Nantes, j'ai un chantier à Lille… je fais tout à vélo, au pire je prends un taxi ou je loue une bagnole quand je pars en vacances. Mais si on continue de laisser la place pour la bagnole, y aura toujours des bagnoles aussi. Moi je serais un peu dure avec ça, j'ai envie de dire merde à la bagnole. (CN8)*

Pareille décontextualisation se traduit dans les discours des acteurs par la dureté du jugement porté. Le « mauvais » comportement n'est quasiment jamais associé à des explications, voire à des « circonstances atténuantes ». Il est toujours considéré comme le fruit d'une volonté de ne pas faire, ou de ne pas se conformer aux valeurs du développement urbain durable. Alors que les enquêtés portent différents jugements sur leurs « bons » (et « mauvais ») comportements

[1] Ceci correspond au mécanisme de décontextualisation du processus d'objectivation des représentations (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.).

sont parfois explicitement présentés comme motivés par des raisons pratiques ou économiques, les « mauvais » comportements des autres sont systématiquement évalués comme des pratiques irrespectueuses et non, seulement, non-conformes. Les discours enjoignent les « mauvais élèves » à assumer leurs responsabilités, c'est-à-dire les conséquences de leur choix résidentiel (phénomène amplifié lorsqu'ils sont perçus comme « revendicatifs »). Sont ainsi mis en avant le fait de vivre en ville ou la qualité des services associés comme preuves de la mauvaise volonté des individus qui se comportent de manière non-conforme.

> *Le parking en fait, quand on regarde bien, on trouve toujours des places pour se garer, mais après la question c'est est-ce qu'on veut se garer en bas de chez soi ? Ça c'est un vrai problème. On habite en ville, avec des atouts et des contraintes. (CN3)*

> *Ils sont gonflés quand même parce qu'ils ont quand même un tramway efficace. Moi j'y vais en tramway ou en vélo, donc il faut pas exagérer. En plus, le tramway va être bouclé avec Gerland maintenant, de l'autre côté avec Oullins. Ça va pas être mal quand même. Effectivement ce sera pas en ligne directe mais y a pire comme desserte. Il faut peut-être du temps simplement. (CL3)*

L'objectif de faire évoluer les pratiques et les représentations est assumé de façon explicite par certains concepteurs. Rappelons à cet effet un constat du chapitre 6 (partie 1.1.2.) : les concepteurs projettent les habitants comme effectuant des choix en clients libres désireux de s'approprier l'espace mais aussi comme des individualistes faisant passer leurs intérêts propres avant l'intérêt général. C'est à partir de ces représentations, complétées par la projection d'une forme de conservatisme qui caractériserait les habitants, que s'envisage pour les concepteurs la possibilité de participer à une évolution sociale, rendue nécessaire, justement, par l'intérêt général et à laquelle il faudrait pousser, voire contraindre, les individus qui y seraient rétifs et qui n'auraient pas conscience de ce dont ils jouissent.

> *Parce qu'il faut faire évoluer les pratiques. C'est-à-dire que si vous faîtes ce que veulent les gens ce sera deux places de parking par personne avec la deuxième voiture jamais utilisée qui sera là en permanence… donc y a un moment. Et puis, quand on est en plein centre-ville cette réflexion sur la voiture… moi ça fait 20 ans que j'ai pas de voiture, j'habite en plein centre-ville, j'en ai pas besoin. Quand j'en ai besoin professionnellement j'en loue une et à un niveau personnel pareil, j'ai pas besoin d'avoir une voiture à plein temps. (…) Faut qu'il y ait un moment où faut les forcer. Si… mais là y a aucune évolution possible, la logique de la voiture est terrible, c'est une appropriation et il faut que la voiture soit sous soi, on ne peut pas la mettre à 200 mètres. Donc ça se vendra pas, c'est encore pareil, si la place de stationnement n'est pas associée directement et s'il y a des étrangers qui peuvent pénétrer dans le parking. Donc là, on est dans un rapport psychanalytique du rapport du propriétaire à sa voiture. (CL12)*

> *Le principe c'est de diminuer la place la bagnole, c'est de limiter la présence de la voiture. Ça c'est le principe du quartier. Après les gens s'ils ont pas leur bagnole dans leur salon ils sont malheureux. Surtout qu'en plus on peut pas dire qu'ils sont pas desservis par les transports en commun. (CN5)*

L'effet cumulé de la décontextualisation, de l'évaluation positive des qualités de l'espace conçu – mais aussi de l'interaction avec les habitants, vécue comme se jouant surtout sur le mode de la récrimination (cf. partie 2.1.) – entraîne, d'une part, un transfert de l'évaluation de la pratique vers son auteur et, d'autre part, l'utilisation d'un stéréotype[1] étendu à tous les

[1] Rappelons que les stéréotypes sont des portraits schématiques que les acteurs attribuent aux membres réels ou supposés d'un groupe social, le leur (auto-stéréotype) ou un autre (hétéro-stéréotype) (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.).

habitants. Leurs comportements, souvent non-conformes, sont considérés comme ceux de « mauvais élèves » faisant preuve d'individualisme et/ou de conservatisme. Cette idée transparaît aussi dans les discours de certains habitants, le plus souvent à travers l'évocation de la difficulté de faire évoluer les habitudes. Difficulté qui conduit certains à s'interroger dans le même temps sur l'efficacité des solutions coercitives mises en œuvre.

> *En même temps j'en sais rien, je sais pas du tout, je sais pas comment il faudrait faire pour que les gens changent leurs habitudes, changent leurs pratiques, je sais pas du tout… Je sais pas, ils ont peut-être pas trouvé la solution encore. Mais de forcer les gens à faire les choses… moi, par exemple, si tu me forces à faire un truc je vais aller dans le sens contraire et je vais bien te montrer que ça va me faire chier. Du coup, j'aurais plutôt tendance à être dans ce mode de fonctionnement. Forcer les gens je pense que c'est pas une bonne chose, mais effectivement au bout d'un moment si t'as tout essayé pour changer les choses, voilà quoi faut bien sauter le pas. Donc y a du pour et du contre des deux côtés, je vois pas la solution idéale. À part mettre des vélos à disposition de tout le monde. Ou inventer la voiture électrique et puis basta quoi, au moins t'es tranquille. C'est une question délicate je pense, et pour les gens qui habitent et pour les gens qui font tout ça, qui créent le futur mode de vie des gens. (HL22)*

> *HN20 : Après, y a beaucoup de personnes qui mettent la voiture à l'extérieur et qui vont en ville sans voiture. Je connais des gens qui font comme ça. Ils sont soucieux de l'écologie, de l'impact de la pollution sur le climat en fait…. mais y en a d'autres qui s'en foutent totalement. Et c'est plutôt ces gens qui s'en foutent et qui font comme bon leur semble.*
> *MA : Tu crois que le fait que ce soit un écoquartier est incitatif sur ce point ?*
> *HN20 : Pour celui qui se préoccupe de l'écologie oui, mais pour celui qui s'en fout et qui est là pour être là et pour avoir un logement ça changera rien. À moins qu'il s'intéresse aux choses et qu'il prenne conscience, mais généralement quand tu as l'habitude de faire quelque chose c'est difficile de changer.*

Individualisme et conservatisme renforcent pour les acteurs – concepteurs comme habitants qui s'impliquent dans la diffusion des attendus comportementaux et se (re)présentent comme progressistes (cf. chapitre 6, partie 2.2.2.) – la nécessité d'éduquer les « mauvais élèves ». Cette éducation est rendue d'autant plus nécessaire que l'efficacité des mesures matérielles mises en œuvre en faveur du développement durable est perçue comme limitée, voire inadaptée (voir ci-dessus et chapitre 6, partie 2.2.). Cette volonté est particulièrement explicite dans les discours des habitants. S'ils se font discrets à propos de la réduction de la place de l'automobile (voire les extraits précédents des discours de HN14 ou HL16), l'attendu comportemental du tri des déchets est, par exemple, directement associé à la nécessité de sensibiliser, voire de former, les habitants aux comportements conformes.

> *HN13 : Après, en faire tout le temps pour les autres c'est compliqué et c'est pénible. Les gens qui mettent tous leurs cartons n'importe comment, etcetera. À part l'exception qui n'a pas de voiture mais qui restera l'exception, pour qui c'est compliqué le transport dans les déchèteries… Bah nous, on fait une fois de temps en temps. On n'a laissé aucun carton, on a tout emmené à la déchèterie… (…) Moi je trouve que voilà, un peu de citoyenneté… y avait une déchèterie à proximité. À part bon voilà, on avait une voisine c'était compliqué, OK, mais elle avait pas de voiture. Mais c'est pas non plus monsieur tout le monde qui n'a pas de voiture. (…)*
> *HN12 : On avait sensibilisé une voisine parce qu'au début elle mettait tout en même temps, les gros encombrants et tout ça. Et une fois, on lui a expliqué comme « tu sais le problème c'est quand y a une personne qui vient récupérer tout ce qui est encombrants, et bien c'est réparti sur les charges ». Et du coup, elle faisait attention…*
> *HN13 : Encore une histoire d'argent. Mais bon… Nous on est content finalement.*

> *Et effectivement, les gens ne sont pas du tout sensibilisés et bêtement, la poubelle de tri est tout de suite en rentrant à droite et les gens jettent leurs sacs dedans et ça ils savent pas faire le tri. Et c'est aussi… c'est culturel, mais c'est aussi parce que c'est des gens qui viennent pas du tout de là et qui ont pas été sensibilisé sur des quartiers plutôt populaires. Mais ça s'apprend et je suis sûre qu'ils seraient tous réceptifs à ça. Mais personne se donne le mal de leur dire « vous êtes dans un écoquartier » et du coup je l'avais dit à l'agence de comm', comme on bosse avec eux je m'étais permise de lui dire « faîtes quelque chose quoi » et elle me dit « ouais, mais on n'est pas en politique de la ville, on fait ça ici c'est pas entendable », c'est triste mais ils mettent pas les moyens là-dedans, et du coup c'est aussi pour ça… (HL13)*

À l'image des attendus comportementaux formulés par rapport à la gestion des locaux-poubelles, ceux liés au développement durable s'ajoutent à d'autres mots d'ordre prescriptifs de l'habitat collectif, tels les rappels du règlement de copropriété, par exemple, sur ce qui est autorisé ou non dans les espaces extérieurs.

> *Moi, je passe ma vie à mettre des cartons, du verre, là pour les descendre, je fais gaffe à ça… Peut-être qu'il faudrait un apprentissage de tout ça. Et puis c'est vrai que des fois je me dis « c'est vrai que les voisins d'au-dessus ils foutent leurs draps là, attends on n'est pas chez mémé », moi mon linge je le mets là, je pourrais le mettre sur la terrasse mais je trouve que ça se fait pas. C'est vrai que quand on voit les appartements en face… mais je veux dire faut expliquer aux gens aussi, c'est pas inné. (HL9)*

Cette accumulation de mots d'ordre prescriptifs est parfois vue comme contradictoire dans des projets où la responsabilité et l'implication des habitants sont prônées par les discours institutionnels.

> *On infantilise les gens, on les déresponsabilise. On a jardin mais pas le droit d'étendre, les gens ont pas le droit de mettre ça sur leurs balcons, faut pas que ça se voit quoi. Faut pas que ça se voit, c'est toujours l'esthétique… C'est pour ça que je dis que ça fait zone ici, ça fait « j'ai mon appartement ». Je pense qu'il y a beaucoup de propriétaires, je sais pas quelle est la proportion propriétaire locataire mais… C'est aussi pour ça qu'éco-durable ça fait bizarre quoi… Nous, ce qu'on aurait attendu c'est effectivement d'avoir un bac pour les ordures, des choses comme ça quoi, le verre, sur l'eau… le vélo, y a rien, y a pas de vélos dispo. (HN4)*

HN4 fait partie des rares enquêtés qui critiquent explicitement ces aspects normatifs. Elle ne se pose cependant pas en « mauvais élève », témoignant plutôt d'une forme de lassitude par rapport au contrôle social auquel il se confronte au sein de sa résidence. Se revendiquer « mauvais élève » est une posture rare parmi les enquêtés. Aucun des membres du panel ne se (re)présente vraiment ainsi. Certains témoignent de leur non-respect de nombre d'attendus comportementaux, voire de leur refus de certains aspects normatifs, mais il s'agit rarement d'un positionnement totalement ou frontalement oppositionnel. Comme nous avons pu le mettre en évidence précédemment[1], ce qui s'approche le plus d'une posture de « mauvais élève » se retrouve la plupart du temps chez des habitants qui se sentent, en partie au moins, en marge (au sein) des projets ou plutôt en marge des discours les plus répandus. Révéler des pratiques non conformes ou un refus de la norme est une manière, dans le cadre de l'enquête, de témoigner d'un rejet du projet pour des raisons personnelles ou de signaler une adhésion à une partie des mots d'ordre du projet en même temps qu'une mise à distance de la totalité et de ses habitants.

[1] Voir, par exemple, la citation de CL5 dans la partie 1.1.1. de ce chapitre

HL8 se trouve dans la seconde situation. Il adhère à l'aspect « standing » de Confluence, où il loue un appartement qui lui sert de pied à terre à Lyon, mais rejette assez largement le caractère durable du quartier et notamment les discours au sujet de l'automobile.

> *Sur la voiture c'est idéologique ! Bien sûr, c'est clair. Alors ça bon, on ménage les écolos pour ça mais effectivement le fait de faire tous les lignes de bus, en ville ça va encore, mais les arrêts de bus étaient toujours des décrochements par rapport à l'axe de circulation, on a mis des arrêts de bus maintenant en pleine voie, de façon à ce que lorsque le bus s'arrêtent tout le monde s'arrêtent derrière. Vous voyez le délire ? C'est pour faire comprendre aux gens qui restent coincés derrière que s'ils prenaient le bus ils iraient aussi vite. C'est bien gentil mais les gens prennent pas plus le bus pour autant, ça emmerde tout le monde et au niveau pollution c'est pire que tout, parce que les gens qui sont dans les bouchons ils consomment plus et ils dégagent plus de CO2 et ça dure plus longtemps… (HL8)*

HN9 entretient un rapport de rejet avec Bottière-Chénaie, où elle acheté un logement avec son ami dans un projet de vie commune qui n'a pas abouti.

> *Et [le tri des déchets] je le faisais avant, c'est ça qui est hallucinant mais quand t'as pas… ça c'est les Français, quand t'as pas tout à portée de main tu fais pas l'effort. Donc non, et puis je te dis mes convictions écolos… bah j'en ai pas quoi ! Et encore moins depuis que je suis ici. Mais j'assume, c'est pas grave, parce que maintenant c'est un gros mot de dire ça. Et puis je pense que quand je vois ce qu'il y a dans la poubelle… Quand j'ai acheté ma cuisine, j'avais de très gros cartons et je me disais que j'allais quand même pas les mettre dans la poubelle là… mais quand tu vois ce qu'il y a dedans. J'aime bien regarder les poubelles des fois par curiosité, c'est très révélateur, quand tu vois ce qu'il y a dans les poubelles tu te dis qu'en fait t'es pas la dernière… (HN9)*

Si les expressions témoignant d'une non-conformité sont peu nombreuses, elles émanent de systématiquement d'enquêtés qui se sentent plus ou moins en décalage avec le contenu des projets. Pour la plupart, le profil de ces habitants se trouve en dehors de celui des populations ciblées par les destinateurs des projets. Ces habitants se sentent décalés par rapport à la communication autour des projets et par rapport aux usages qui s'y développent, mais aussi par rapport à l'image du projet et des habitants[1]. L'analyse des discours des habitants met en évidence le fait que, à Bottière-Chénaie comme à Confluence, l'image des projets, à la fois mise en avant par les destinateurs du projet et reformulée par la population ciblée, facilite l'appropriation des projets par cette même population, tout en la rendant difficile pour ceux qui se trouvent en marge. Ce constat montre le rôle de l'image dans l'appropriation des projets ainsi que celui qu'elle joue dans la composition des groupes sociaux.

À partir de représentations largement partagées et de valeurs amplement admises, les habitants à qui les projets sont destinés et qui se trouvent être ceux à qui ils correspondent le mieux – ici les classes moyennes et moyennes supérieures de Bottière-Chénaie et de Confluence – développent un univers de représentations plus restreint et propre à chaque projet, ce pour solidifier leur appropriation tout en s'assurant de la conformité des autres habitants. L'univers de représentations de l'urbain contemporain décrit précédemment (chapitre 6 et transition VI), et que les attendus comportementaux contribuent à répandre, se cumule à des représentations plus spécifiques. Celles-ci correspondent aux éléments mis en avant par les habitants, ainsi que par les destinateurs, pour valoriser l'image des projets. Ces

[1] Pour rappel, nous considérons l'image comme l'usage de représentations préexistantes pour valoriser ou, au contraire, dévaluer l'image d'un objet donné (cf. chapitre 2, partie 1.1.4.).

deux partitions d'imaginaire collectif se croisent, de sorte qu'elles se superposent dans l'esprit des habitants. En construction perpétuelle, les images de Confluence et celle de Bottière-Chénaie empruntent à la fois à l'univers de représentations de la ville contemporaine et à une expérience commune du projet, marquée par des éléments forts comme des dates ou des périodes clefs (évènements, inaugurations, chantiers), l'image médiatique des projets, ou encore le récit collectif qui se construit lors d'échanges plus ou moins directs entre habitants socialement proches.

Cela dit, l'image de chaque projet est singulière, notamment parce qu'elle est façonnée par des populations particulières qui n'ont pas les mêmes motivations à habiter les projets (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.). À Bottière-Chénaie, l'image de la population correspond à celle de jeunes couples, le plus souvent ayant de jeunes enfants, issus des classes moyennes et accédant à la propriété. Une population qui, regroupée autour de l'école, s'approprie le projet parce qu'elle se sent en correspondance avec ce qui s'y déroule. Cette image est aussi connue et témoignée par des habitants qui ne rentrent pas dans cette catégorie (pour la plupart parce qu'ils sont plus âgés ou plus jeunes ou parce qu'ils ne sont pas propriétaires) ou qui s'en sentent exclus. Elle laisse apparaître une forme de sélection des habitants, selon qu'ils ressentent ou non le fait d'y correspondre et que, alors, ils estiment ou non que le projet est fait pour eux.
Nous regroupons ici, d'un côté, des extraits de discours de ceux à qui le projet est destiné (ici deux propriétaires (HN13 et HN14) et une commerçante qui ne loge pas là, mais a inscrit ses enfants à l'école de Bottière-Chénaie (HN22)) et qui sont les plus impliqués dans la diffusion d'attendus comportementaux et, de l'autre, ceux d'habitants qui se sentent à la fois en marge au plan sociologique et de la vie de quartier qui s'installe, ainsi qu'au plan des attendus diffusés. Les premiers voient dans le fait qu'ils mènent une vie agréable sur le projet une preuve de sa réussite, qu'ils associent aux représentations qu'ils partagent du développement durable, de la mixité ou encore d'un « vivre-ensemble réussi ».

> *Je dirais pas que tout tourne autour de l'école mais presque… C'est le poumon un peu de la vie… C'est l'avenir [rires]. (…) surtout les enfants grandissant et puis même nous, là on se pose pas de question, une voiture pour deux, les transports en commun, tous les services à proximité, que ce soit de loisirs ou autre… tout est à côté. Après c'est un choix. Voilà, c'est notre choix. (…) Je trouve que c'est une chance d'être dans un quartier qui se crée. C'est pas toujours facile à vivre mais c'est une chance… (HN13)*

> *Donc l'école a été un point principal d'activation des travaux et surtout encore le point central de la cohésion avec les habitants. Sans l'école je pense pas qu'il y aurait autant de choses faites ici, de pensées, de personnes motivées pour faire des associations, des trucs dans ce genre-là. Ça ce serait pas fait du tout, on aurait fait autrement, ou pas du tout. (HN14)*

> *Je pense que Nantes est dans une politique de garder les gens au plus près. Pendant tout un moment c'est vrai qu'on entendait qu'on était en pénurie de logements sur Nantes. Les gens qui viennent là sont effectivement la population qui pourrait… y a un mélange mais la population qui pourrait acheter effectivement à 25 kilomètres de Nantes pour avoir un bien à eux, avec des prix certainement étudiés pour les garder ici. Je pense que le quartier veut mélanger justement ce côté famille, entité de quartier avec tout ce dont il y a besoin, avec un mélange justement de côtés très agréables comme le truc d'eau là. Et effectivement, je trouve que c'est attrayant pour des gens qui aiment la ville et qui ont envie d'avoir un cadre agréable. Ça, c'est plutôt bien réussi. (…) Mais on se sent faisant partie d'un quartier. (HN22)*

En miroir des discours vantant la réussite des projets, il y a ceux des habitants qui se trouvent en décalage à la fois avec le projet et avec ce premier groupe d'habitants. Parmi ceux-ci, nous retrouvons HN9, mais aussi HN2 qui est retraitée ainsi que HN3, locataire un peu plus âgé que ceux ciblés par les destinateurs du projet et qui, du fait de son emploi éloigné de Nantes (La-Roche-sur-Yon), vit peu dans le quartier, ou encore HN20, locataire du foyer de jeunes travailleurs qui est sceptique sur l'intérêt de la mixité sociale au sein du quartier. Ces enquêtés ont en commun une adhésion aux valeurs du développement durable et un profond scepticisme sur les aspects de mixité ou de « vivre-ensemble ».

> *Autrement, quand il fait beau des fois je me promène le long du petit ruisseau là. Mais j'ai pas de raison de le faire, les gens qui ont leurs enfants les emmènent se promener mais moi j'ai pas de raison de le faire. (…) Si [des voisins] j'en connais parce qu'on est au conseil syndical de la copropriété ensemble mais autrement je les connaitrais pas quoi, on n'a pas l'occasion… Si, le jour de l'AG des copropriétaires mais c'est tout. (…) Ça je le vois bien mais je suis pas concernée. C'est pour ça que j'ai certainement pas la même vue sur le quartier que ceux qui ont des enfants et qui doivent en rencontrer d'autres en allant chercher leurs enfants à l'école. (HN2)*

> *Moi, je le ressens comme un quartier de passage quoi… pour tout le monde. J'ai pas le sentiment qu'il y ait une véritable, en dehors de moi hein, une véritable vie de quartier quoi. Peut-être… des fois j'entends des conversations sur la place là mais j'ai pas véritablement l'impression qu'il y ait de vraies relations interpersonnelles entre les gens. (…) Tout ça pour dire qu'on reste sur un modèle du quartier un peu périphérique dans lequel les gens prennent leur voiture pour aller ailleurs et s'investissent pas tellement dans le quartier, enfin c'est l'impression que j'ai. (HN3)*

> *J'attends rien de ce quartier. Tu vois, j'aurais pu, je voulais d'ailleurs y aller, y a eu une soirée de quartier à la maison juste à côté, les gens faisaient du porte-à-porte et j'ai trouvé d'ailleurs que c'était une bonne initiative. J'ai dit oui et puis en fait je me suis dit « je vais y aller toute seule ». Y a ça aussi, quand t'es toute seule, je pense que j'aurais été avec mon copain on aurait pu y aller. Mais c'est le jeu aussi… est-ce que t'as forcément envie de t'ouvrir et d'aller à ce genre de trucs ? Quand t'es seule, pfff… J'ai pas assumé ça quoi mais c'était en effet une bonne initiative. (…) Mais non, là y a rien qui me motiverait tu vois, y a pas de moteur en fait. (HN9)*

> *Est-ce que ça fonctionne ? Pas beaucoup je trouve. Ça fonctionne mais pas autant que ça. Moi, je vois pas autant de mélange entre les personnes. De toute façon on le voit quand il y a des animations ici : c'est toujours les mêmes qu'on retrouve. Rien que là tu vois, pourtant c'est des jeunes donc normalement les jeunes devraient plus se mélanger, mais c'est toujours les mêmes qu'on voit. Je veux pas faire de clichés non plus mais les noirs trainent avec les noirs, les arabes trainent avec les arabes et les blancs trainent avec les blancs… voilà, y a pas de mélange, tu vois. Je vois pas trop la différence, pour moi c'est toujours la même chose, c'est pas parce qu'on vit côte à côte qu'on se fréquente. C'est comme dans l'ascenseur, c'est pas parce qu'on vit dans le même immeuble qu'on se dit bonjour. (HN20)*

Outre les discours dans lesquels le fait de ne pas se reconnaître dans cette image apparaît, la différenciation entre ces deux groupes apparaît aussi dans les rapports que les enquêtés entretiennent avec les discours institutionnels. Ils sont largement appropriés par ceux qui font leur l'image proposée par ces discours institutionnels, qui en reprennent parfois le vocabulaire et qui, surtout, témoignent abondamment de leur connaissance durant la rencontre. En revanche, ces discours sont parfois totalement étrangers à des personnes qui vivent en dehors de la vie collective du quartier et qui sont loin de la cible principale. La mise en vis-à-vis d'extraits de discours de HN16 et HN17 – respectivement sans emploi locataire du secteur

social de cinquante ans habitant Bottière-Chénaie depuis trente-neuf mois et ingénieur accédant à la propriété de vingt-sept ans présent sur le quartier depuis sept mois – éclaire les extrêmes du rapport entretenu avec le projet[1].

> *HN16 : Ça fait du bien un peu, c'est vrai que ça détend, je regarde le ruisseau, les cascades, tout ça, j'aime bien ça. Et ça fait promener pas mal de gens. On dirait un petit bout de campagne quand même, pas beaucoup mais un peu quand même, j'aime bien. Oh, y a des petits canards en plus ! Ils sont beaux hein ! (…) Souvent on passe par là, on fait des petits tours et on revient chez nous. J'aime bien me promener par là, c'est joli. C'est dommage qu'ils aient pas entretenu le petit ruisseau parce que ce serait joli autrement. (…)*
> *MA : Vous avait-on dit que vous veniez dans un écoquartier ?*
> *HN16 : Non.*
> *MA : Je suis le premier à vous le dire ?*
> *HN16 : Oui. Vous voyez c'est la première fois qu'on me le dit, j'étais pas au courant du tout que c'était un écoquartier. Je sais pas du tout ce que c'est.*
> *MA : Si on vous l'avait dit, aurait-ce été un argument favorable pour vous faire venir ici ?*
> *HN16 : Non, je m'en fiche carrément. Rien à faire.*

> *Là, y a aussi les éoliennes, qui servent en fait à pomper de l'eau qui doit circuler ici ou qui est dans la nappe phréatique, je sais pas du tout, et qui sert en fait à alimenter les petits jardins collectifs. Et ça donne aussi un petit côté… Alors tout le monde se pose la question à chaque fois « mais qu'est-ce que c'est que ça ? à quoi ça sert ? » et c'est assez marrant quoi. La première idée qu'ont les gens, c'est un gadget, une œuvre d'art et non ça a un côté utile, c'est pas anodin. (HN17)*

À Confluence, l'image est surtout véhiculée par les habitants – propriétaires et locataires – aisés qui adhèrent au double positionnement, haut de gamme et durable, du projet et sont « venus » volontairement vivre là (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.), notamment par recherche de distinction (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.). Ceux qui se sentent en décalage sont pour la plupart des locataires moins aisés, arrivés là par opportunité ou motivés essentiellement par l'affichage durable. Les habitants lyonnais qui se sentent en décalage par rapport à l'image émergente adhèrent aux valeurs prônées par le développement durable et sont très critiques sur leur mise en œuvre, particulièrement sur le plan social, et leur adéquation avec le côté haut de gamme du quartier. Les discours de ces enquêtés prennent ici la forme de dénonciations d'aspects concrets, qui les conduisent à se sentir à part, ou celle de récits d'expériences vécues comme des témoignages explicites de rejet, qui conduisent à ressentir le jugement sur ses pratiques et à se sentir délégitimé dans son espace de vie quotidien.
Les quatre extraits suivants montrent à la fois la variété des discours et le fait qu'un sentiment de « ne pas être à sa place » est assez présent à Confluence (bien plus qu'à Bottière-Chénaie) chez certains habitants qui s'appuient sur le stéréotype de qui sont les habitants « à leur place », un stéréotype entretenu par ceux-ci.

> *Par exemple, ils ont ouvert un supermarché bio en bas de chez nous, ça m'a carrément saoulé parce qu'ils avaient mis « prochainement un supermarché », je me suis dit « c'est sympa une supérette » et toujours pareil c'est un supermarché uniquement bio où un œuf coûte cinq euros quoi. Et les bobos ils adorent… [rires] Bon après on dira peut-être que suis bobo d'habiter là mais… [rires] Après, je pense que l'ensemble est cohérent pour moi, y a rien qui surprend, à la fois dans les lieux, la façon de l'organiser, les nouveaux*

[1] Ces deux extraits sont des retranscriptions de discours enregistrés durant la visite au même endroit dans le parc de Bottière-Chénaie.

espaces commerciaux, tout correspond à peu près mais voilà ça me correspond peut-être pas à moi. (…) C'est un peu le coin des bobos qui veulent faire écolo. Et bon, c'est plutôt réussi sur le papier, ça doit leur plaire. C'est pas forcément… ça dépend de la personne avec qui je parle… mais c'est pas forcément un lieu de beaucoup de rencontres, de découvertes, de mixité. On se sent très bien si on est bobo ici je pense. [rires] Écolo-riche, je trouve que ça catégorise bien. (…) C'est marrant parce que je me rappelle une fois j'étais venue là avec des amis, on avait pris un gros McDo et on s'était affalé sur un banc là-bas, on était six, sept, et les gens nous regardaient d'un œil pas du tout… « Et ils sont là pourquoi ? ». C'est marrant quoi, alors que j'étais en bas de chez moi. (…) Je suis pas parano mais je pense qu'on peut facilement se sentir jugé. (…) On sent qu'on était dans le moule en fait. C'est presque une question de moule, on n'est pas dans le moule bobo, c'est amusant. (HL2)

On va se poser chez moi parce qu'un bar sympa ici c'est pas encore vraiment d'actualité. Y a juste un bar là le long du canal, le Purple, mais c'est pareil, c'est un truc très chic. Si c'est pour payer cinq euros le demi… Et c'est ce qu'est dommage, c'est qu'ils attirent une clientèle assez chic et qu'ils prennent pas soin des autres qui viennent par ici. Tous les Lyonnais sont venus ici pour voir ce que c'était, je pense qu'ils auraient apprécié de trouver un petit bar tranquille avec une terrasse pour se poser. (…) Mais les gens qui sont venus ici ils s'attendaient je pense à un truc calme. Ils s'attendaient je pense aussi à ne vivre qu'entre eux et c'est pas franchement le cas, parce qu'il y a des logements sociaux, moi je suis une jeune, le type à côté, il est assez jeune, y a des colocs dans les immeubles en face et tout… donc peut-être que les gens ça les gêne un petit peu cet aspect-là. Je sais que moi par exemple on me ferme la porte au nez quand j'arrive en bas de mon immeuble, parce que les gens pensent pas que j'habite ici en fait. Souvent on m'a fermé la porte et je suis obligée de refaire le code et « bonjour ». Ça c'est clair, plusieurs fois on m'a fermé la porte au nez. (…) Je pense qu'il faut être au clair avec ce qu'on recherche. Là, l'objectif c'est d'attirer une certaine population et moi ouais je le vois plus comme un truc de bonne conscience on va garder quelques logements pour faire des logements sociaux et puis voilà. Mais je pense que justement au final c'est pas bien pensé parce que l'esprit global du quartier reste quand même assez huppé et ces gens-là je pense que c'est comme moi, ils se retrouvent pas forcément dans ce quartier parce qu'il y a pas de commerces de proximité, y a pas de lieu de vie vraiment enfin voilà… (HL7)

Et donc à mon avis dans tout ce quartier… moi j'adore vivre ici, vraiment. Nous on était sur Vénissieux, c'était un quartier beaucoup plus vert où on était, avec fontaines, machin… Ici on a des transports en commun, on est à vingt minutes en poussette avec le petit de Bellecour, moi je me régale d'habiter là, vraiment… Mais il manque juste cette cohérence, j'ai un peu l'impression d'être en marge de plein de choses… Je me sens en marge dans mon immeuble, en marge dans mon quartier, je me retrouve pas dans tout ça… (…) Mais très clairement on a l'impression qu'on est là que pour justifier l'architecture. Non mais c'est vrai, les habitants ne sont là que pour justifier l'architecture. Parce qu'à la limite on pourrait presque se passer de nous, y a suffisamment de gens qui viennent visiter, voilà… On laisserait habiter deux trois apparts et deux trois bureaux et ça conviendrait aussi bien… (HL13)

C'est ça l'impression que j'ai eu de ce quartier là en fait, que je me sentais pas la cible de ce quartier, tu vois, que je me sentais pas concernée par ça. Parce que moi c'est pas ce que j'aime. Mais après je vois plein de gens qui se sentent concernés par ça, tu vois des gens qui cadrent avec le quartier, avec le centre commercial par exemple. (…) Et là je trouve que c'est exactement la même chose, quand je te dis que ça a pas d'âme c'est que, bah ouais, la surface c'est du bling bling, on a posé des trucs, on a bien lissé la surface pour que de partout dans le monde ils en parlent… C'est pas dans le monde mais en tous cas pour que de partout ils en parlent et tout. Mais après concrètement le cœur de ça je trouve que… enfin y a rien qui se dégage de ça quoi. Pour moi en tous cas c'est ça. Après, pour d'autres gens ça va être trop beau, ça va être trop bien. Mais par moi et c'est en ça que je dis que je me sens pas concernée par ce quartier, enfin par ce machin qu'ils nous ont posé là. (HL22)

À Confluence comme à Bottière-Chénaie, l'univers de représentations que nous avons décrit (cf. transition VI) intègre aussi des représentations de la manière dont il faut se comporter. Diffusées sous forme d'attendus comportementaux, elles correspondent à la déclinaison normative du développement durable (sur la consommation, les déchets, la voiture). Ces mots d'ordre sont d'autant plus mal accueillis par les individus qui ne s'y conforment pas ou dénoncent leur caractère prescriptif ou normatif, qu'ils les associent à l'image en construction des projets et de leur population. Cette image correspond à Lyon à la vision d'un certain standing des immeubles ou des commerces et d'une population relativement aisée et sensible aux problématiques sociales et environnementales. À Nantes, cette image est celle d'une forme de vie collective organisée sur un mode associatif et d'une population de jeunes actifs soucieux d'écologie. La diffusion des attendus comportementaux fonctionne comme une manière d'appuyer et de consolider ces images. Elle répond à un double mécanisme d'adhésion aux valeurs et de distinction ou de recomposition du groupe social. La question de l'image montre ici l'efficacité du mode de production, puisque l'univers de représentations est essentiellement porté par les populations auxquelles les projets sont destinés et que, de ce fait, il implique des habitants dans sa diffusion. Cela marque l'efficacité du processus de diffusion des valeurs dominantes par la production de l'urbain, puisque les messages ne sont pas uniquement passés de manière descendante par les destinateurs, mais sont aussi relayés et reformulés par une partie des destinataires.

Vincent Renauld montre comment le développement urbain durable s'impose dans la production de l'urbain en formulant une somme d'exigences en matière d'usages. Il s'explique cela par le fait que les usages sociaux considérés par les concepteurs comme problématiques sont ceux qui leur posent le plus de problèmes. Il écrit que « *ce ne sont pas les usages économiques qui posent problème aux acteurs qui fabriquent les écoquartiers mais les usages sociaux des travailleurs et habitants au regard des comportements vitaux escomptés par les cycles techniques des innovations écologiques*[1] » (2012 : 252). Pour Vincent Renauld, ce décalage entre comportements habitants et comportements attendus de leur part par les concepteurs est nuisible aux cycles des techniques et c'est précisément la raison qui pousse au développement de stratégies, plus ou moins affirmées, d'éducation et de pédagogie pour les corriger. Elles prennent dans le cas le plus abouti la forme d'intervention des « *éducateurs en savoir-faire et savoir-vivre* » (ibid. : 253), le plus souvent de livrets d'accueil ou de pressions diffuses exercées par les concepteurs et les commanditaires lorsqu'ils sont en contact avec des habitants (lors de réunions publiques par exemple). L'objectif est de « *soumettre les travailleurs et habitants aux exigences économiques de production et de fonctionnement des innovations écologiques* » (ibid.). Nous retrouvons sur nos terrains cette variété de démarches (plus affirmées à Confluence qu'à Bottière-Chénaie[2]). Vincent Renauld ne mentionne pas le rôle que jouent les habitants dans cette diffusion d'attendus comportementaux. Nous constatons qu'ils sont également actifs, sur des thématiques particulières, allant du tri de déchets aux choix de consommation en passant par l'usage de la voiture, ce qu'appuient les discours recueillis qui témoignent d'une vision des choses ou d'actions mises en œuvre d'un côté, et de pressions vécues de l'autre.

Dans le cas de l'implication des concepteurs, comme dans celui des habitants les plus impliqués, ce qui est en jeu est la conformation des habitants aux comportements qui sont

[1] Par cycles techniques, il appelle « *le mode d'existence des objets exigé par les logiques économiques de production et de fonctionnement. Ce mode d'existence assure la rentabilité financière, la capitalisation de savoir-faire, l'image sociale ou encore la performance énergétique nécessaires à la vie économique des organisations* » (Renauld 2012 : 252).

[2] Terrain d'études qui était aussi celui de Vincent Renauld.

attendus d'eux. Comme le note Vincent Renauld sur la seule question de la technique, l'objectif de cette mise en conformité est de « *renouveler une offre en nouveautés techniques exigée par le système économique de production. La durabilité permet donc de renouveler une offre en innovations techniques nécessaire au fonctionnement de l'économie capitaliste* » (2012 : 253). Il nous semble que ceci est valable plus généralement au sein des espaces que nous étudions, puisque ceux-ci ont aussi pour vocation de provoquer une sélection sociale d'individus conformes à l'expression d'une contemporanéité renouvelée, elle-même conforme aux valeurs du néolibéralisme (cf. chapitres 4 et 5, transition VI). Les habitants concernés correspondent largement au public ciblé dans les stratégies de métropolisations des villes, c'est-à-dire, et cela se retrouve dans les variations entre les positions des différents enquêtés : des personnes issues des classes moyennes, employés et plus volontiers cadres, pour la plupart relativement jeunes et adhérant globalement aux valeurs néolibérales et à leurs déclinaisons durabilistes (cf. chapitre 4, partie 1.). Les mots d'ordre de la production contemporaine – au premier rang desquels le développement durable, envisagé comme norme et comme théorie pratique (cf. partie 1.1.1.) – servent ici de système de justification de la situation spatiale des groupes sociaux (re)définis ou non par leur respect ou leur conformité au contenu de l'injonction normative.

Le fait que des habitants jouent eux-mêmes – par adhésion aux valeurs du développement durable, par correspondance du projet à leurs aspirations, ou parce que cela les valorise individuellement – le rôle d'éducateurs, c'est-à-dire de diffuseurs et de juges des « bons » comportements, témoigne d'une mécanique d'enrôlement efficace (cf. partie 2.2.1.) et donc de l'efficacité du mode de production. Au-delà de quelques témoignages épars, nous n'avons pas d'éléments pour affirmer l'ampleur que prend la pression exercée par ces habitants. Nous ne pouvons pas non plus affirmer si elle se traduit concrètement, chez ceux qui sont ciblés comme de « mauvais élèves », par des changements de comportements, par l'affirmation de ceux-ci dans une posture d'opposition, ou encore par une certaine forme de renoncement. De ce qui transparaît dans les discours recueillis, c'est cette dernière forme qui semble s'imposer. Les expressions employées traduisent en effet plutôt une tendance des individus à se sentir en décalage, à part, ou « pas à leur place », et à évoquer l'idée de ne pas rester là longtemps, ou celle de leurs difficultés à se projeter à moyen ou long terme au sein de ces espaces. Ce renoncement peut être interprété comme l'un des objectifs poursuivis dans ce qui prend la forme d'une sélection des habitants en vertu de leur correspondance à ces attendus normatifs. Il y a en tous cas une délégitimation dans les projets de la place des habitants qui n'agissent pas conformément, ou respectueusement, aux valeurs du développement durable. L'implication des habitants dans la conception des espaces, pourtant vantée, et qui sous-entend l'adaptation de l'espace conçu aux attentes de ceux-ci, laisse place à des systèmes de mise en conformité des habitants et de leurs représentations avec l'espace réalisé.

1.2. La justification de la sélection sociale par les mots d'ordre de la production de l'urbain

1.2.1. Un processus ségrégatif difficile à assumer

La question de la définition des groupes sociaux est à mettre en rapport avec les mots d'ordre de la production de l'urbain. Quand bien même les projets urbains actuels, et particulièrement les écoquartiers, sont avant tout conçus pour les classes moyennes et sont inaccessibles aux plus fragiles socialement et économiquement (cf. chapitre 4, partie 2.2.1.), un de ces mots d'ordre est la mixité sociale. Dans le même temps, les processus de métropolisation auxquels

participent ces projets se traduisent par des formes variées de ségrégation sociale. Confluence et Bottière-Chénaie ne font pas exception. Leurs destinateurs affirment l'enjeu central de la mixité sociale – par des quotas de logements sociaux, des dispositifs d'aide à l'accession et une stratégie de communication importante à ce sujet – mais ils sont cependant, d'une part, socialement homogènes – essentiellement habités par des habitants issus des classes moyennes, et plus particulièrement des classes moyennes intellectuelles et supérieures (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.) – et, d'autre part, la présence de ces projets n'est pas étrangère aux processus de gentrification qui touchent progressivement les quartiers limitrophes.
Nous nous intéressons à cette contradiction en deux temps. Le premier (partie 1.2.1.) – qui s'appuie principalement sur l'exemple de Confluence – est consacré à la difficulté que rencontrent concepteurs et habitants à assumer la manière dont ces projets témoignent de la dynamique ségrégative de la métropolisation. À Nantes comme à Lyon, les acteurs s'arrangent plus ou moins difficilement pour réussir à assumer cette contradiction. Le second temps (partie 1.2.2.) – qui s'appuie sur les deux terrains – porte sur la manière dont les mots d'ordre de la production contemporaine sont mobilisés par les acteurs pour se disculper de cette sélection qu'ils assument mal ou qu'ils ne désirent pas.

Rappelons d'abord que si homogénéité et sélection sociale sont deux points communs à nos terrains, la situation est contrastée entre eux (cf. chapitre 5, partie 4.). À Bottière-Chénaie, entre des locataires de logements sociaux relativement onéreux, des locataires du marché libre et une population d'accédants à la propriété composée en partie de primo-accédants bénéficiant de politiques locales ou nationales d'aide à l'accession, Les résidents appartiennent à la classe moyenne occupant essentiellement des professions d'employés ou de cadres (avec quelques cadres supérieurs). À Confluence, la population est beaucoup plus aisée. Et si elle comprend aussi des locataires de logements sociaux onéreux (PLS[1] pour la plupart), les propriétaires habitants (parmi lesquels des primo-accédant bénéficiant parfois d'aides) sont peu nombreux et la population est composée majoritairement de locataires du marché libre, appartenant pour la plupart à la classe moyenne supérieure (cadres supérieurs et dirigeants, professions libérales). Le fait que la mixité sociale est un axe fort de la communication des deux projets et qu'elle se présente comme un enjeu central des politiques nantaises et lyonnaises, en écho aux considérations nationales, traduit encore une fois un décalage entre rhétorique et pragmatique.

Comme d'autres mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain, la définition du terme « mixité » n'est pas claire pour les acteurs interrogés[2]. Leurs représentations leur sont donc particulièrement nécessaires pour appréhender cette notion. Comme démontré au chapitre 6 (parties 1.1.2. et 2.2.2.), l'idée de mixité sociale jouit d'un accueil favorable chez les concepteurs comme chez les habitants. Cet accueil s'appuie notamment sur le rejet des grands ensembles et l'adhésion des acteurs aux valeurs « mélange » ou « égalité ». Les quelques attitudes défavorables vis-à-vis de l'idée de mixité ne découlent pas d'une réelle opposition

[1] En France, trois types de logements en locatif social se distinguent par le type de prêt qui les finance, par les plafonds de revenus qui conditionnent leur obtention et par les loyers exigés. Ils sont nommés d'après le type de prêt. On distingue le prêt locatif aidé d'intégration (PLAI), prêt locatif à usage social (PLUS) et prêt locatif social (PLS). Les plafonds varient en fonction de la zone géographique (Île-de-France ou non), à Nantes et Lyon, ils sont par exemple pour un appartement type 3 occupé par deux personnes sans personne à charge seule de 16 112 € (PLAI), 26 851 € (PLUS) et 34 906 € (PLS). Source : Service-Public.fr, mai 2015.

[2] Comme nous l'avons écrit à propos du développement durable, c'est là une des clefs du succès des mots d'ordre de la production de l'urbain dans les discours institutionnels et politiques (cf. chapitre 4, partie 1.2.2.)

aux valeurs sous-jacentes, mais réfèrent essentiellement au caractère normatif de sa mise en œuvre, dans les discours des concepteurs, et au regret des conséquences des solutions mises en œuvre, dans ceux des habitants. Lorsqu'on les interroge sur les manques en matière sociale ou de mixité, les concepteurs, peu à l'aise avec la différence entre la rhétorique et la pratique, esquivent souvent le sujet de la composition sociale de la population en le déplaçant vers d'autres questions, par exemple celles de la qualité des espaces publics, des typologies de logements ou encore celle plus théorique des modes d'habitation d'un espace.

> *Alors bon, la mixité c'est pareil, on a fait beaucoup avec le mot mais ça recouvre une réalité importante. Pas seulement le niveau de revenu, la mixité fonctionnelle, la mixité sociale, la vie urbaine la plus intense c'est celle-là, c'est la vie où y a pas ces regroupements qui se font et qu'on peut pas empêcher complètement. (…) A Lyon Confluence, c'est pas à travers l'habitat… y a une part sociale réelle mais c'est pas massif. Je pense qu'il y a une part sociale qui est pas négligeable qui est celle de la générosité des espaces ouverts, des espaces publics, qui sont en centre-ville, qui s'adressent à l'agglomération entière. Et je crois que c'est important que les villes dans leur centre aient aussi un devenir, un futur, et que d'une certaine façon on contrebalance les extensions territoriales à très longue distance, etcetera. Bon, y a des équipements qui s'adressent à l'ensemble des catégories sociales, les espaces publics s'adressent à tout le monde donc y a un côté brassage social certain. C'est pas un projet en pointe sur les questions sociales. Peut-être qu'il est encore temps… (CL1)*

> *Quand vous prenez l'exemple de Paris, vous avez pas de mixité sociale, vous avez des quartiers plus ou moins riches et des quartiers plus ou moins populaires. Vous avez d'ailleurs de moins en moins de quartiers populaires. Malgré tout ça reste la même ville, malgré tout il y a un réseau de transports à Paris qui est quand même assez phénoménal… bon qui est à l'échelle de la population parisienne mais pose pas mal de problèmes… mais ça veut dire qu'effectivement aujourd'hui les lieux de mixité sociale c'est les lieux où les gens vont. Donc c'est les transports, c'est les espaces publics. La mixité sociale est avant tout sur l'espace public, après effectivement faut arriver à des équilibrages ou effectivement qu'on n'ait pas des quartiers qui deviennent monofonctionnels en termes d'habitation ou en termes de bureaux parce que ni l'un ni l'autre n'est intéressant. (CLN9)*

> *Et la question c'est vraiment, même s'il y a des services qui sont offerts, qu'il y a une école, une médiathèque, y aura bientôt un centre commercial, enfin y a les éléments… qu'est-ce que ça veut dire d'habiter un territoire et pourquoi on habite à cet endroit-là ? Voilà. Et par rapport à cette question-là, la réponse c'est de dire qu'à la fois le projet porte l'idée de la rencontre, de la manière de mixer un territoire d'une certaine manière. Mais pas de mixité dans quelque chose qui est une espèce de saupoudrage vert, verdâtre, qui nous envahit, mais en disant que c'est dans l'offre typologique, dans la manière d'associer des typologies qu'on répond à une question territoriale directement. C'est vraiment dire qu'habiter un territoire c'est un moment donné s'interroger sur la programmation typologique de l'habitat. (CN3)*

Pour d'autres concepteurs, l'investissement par les projets urbains des secteurs populaires de la ville – que sont l'Est nantais et le Sud de la presqu'île lyonnaise – contient en lui-même la promesse d'une certaine mixité. Une mixité qu'ils proposent de concevoir à une échelle plus vaste que celle de l'emprise du projet.

> *Oui mais d'un autre côté y a aussi un pourcentage de logements sociaux important. C'est aussi la garantie de garder une population mixte… Et moi je trouve ça rassurant à partir du moment où on continue… faudra pas non plus qu'il y ait deux populations, faut après trouver une population intermédiaire entre le logement social et le logement très cher. Mais au sens large, entre le Sud de la Confluence et Perrache y a pas de produits entre le logement social et le logement un peu haut-de-gamme. Moi je pense que c'était bien aussi que ce quartier attire une population qui a des moyens. (CL14)*

> *Le quartier objectivement il aurait fallu qu'on n'ait pas du tout de logement social pour rééquilibrer le quartier. Tu vois. En théorie il aurait même fallu qu'il y ait rien. Parce que Sainte-Blandine qui est là concentre 80% du logement social de tout le deuxième arrondissement. Donc c'est même à l'envers si tu veux. Et bien évidemment qu'on peut pas ne pas amener du logement social dans le neuf. (CL7)*

Le quota de logements sociaux est la mesure « légale » de la mixité[1]. De fait, et comme le terme demeure assez flou, il en est aussi plus ou moins la définition pour les concepteurs. Il imprègne leurs représentations jusqu'à en être pour certains synonyme. Cependant, certains concepteurs dépassent cette définition en mettant en avant le fait qu'il y a plusieurs types de logements sociaux et que, en tant que tel, le pourcentage seul ne dit rien de la composition sociale de ceux qui habitent un espace. Ainsi, le chargé de mission d'un bailleur lyonnais reconnaît que l'avantage d'un projet comme Confluence se situe, pour son employeur avant tout dans le fait de pouvoir y ouvrir un maximum de logements de type PLS, c'est-à-dire de pouvoir louer plus cher et donc de limiter la mixité.

> *Et on sait aujourd'hui qu'on n'a pas de problème pour louer des logements situés sur un certain nombre de zones dont évidemment Confluence. Donc ça c'est la première chose, la situation. (…) Le PLS c'est un produit un petit peu particulier. Aujourd'hui c'est vrai que ça marche bien, c'est quelque chose qui se loue bien en centre-ville, parce qu'il y a quand même un loyer qui est un peu plus élevé et en plus on touche peu de population. C'est vraiment une frange de population qu'est peu importante donc il faut trouver le client et c'est pas évident. On sait par contre que quand on construit en plein centre de Grenoble, ou en plein centre de Lyon, on peut mixer et mettre du PLS. (CL14)*

Dans les discours cités précédemment, nous retrouvons l'idée selon laquelle l'implantation de projets habités par des personnes issues des classes moyennes serait aussi bénéfique aux habitants des classes populaires. Par exemple, pour reprendre les termes employés par CN8 cités au chapitre 6, cela « *tirerait vers le haut* » ceux qui louent ou possèdent des logements dans les quartiers limitrophes. Un argument qui est aussi déployé par certains habitants.

> *Au début ça s'est fait avec une sorte de recul craintif, mais je pense que maintenant ils ont accepté et je pense qu'en fait ils vont en être les principaux bénéficiaires, ça va tirer leur quartier vers le haut et eux ils auront rien à faire, juste à être là. Ils vont voir des populations moins, peut-être pas forcément moins issues de l'immigration mais plus de jeunes cadres dynamiques, peut-être plus de jeunes familles surtout parce que quand je voyais l'ancien quartier, j'avais l'impression de voir une maison de retraite, le bâtiment va s'effondrer tout seul, aidez le ! (…) Pendant des années et des années, vivre de l'autre côté de Perrache, socialement tu te suicidais, c'était « oups », tu t'écartes. Ils ont des groupes de soutien, tu sais « bonjour je m'appelle David, j'habite derrière les voûtes », « argh, bonjour David, c'est pas trop dur ? » (HL20)*

Cette idée de « tirer vers le haut » les habitants qui en auraient besoin s'accompagne parfois de l'illustration, stéréotypique, de ce que seraient les habitants issus des classes populaires qui seraient compatibles avec une mixité harmonieuse.

> *La socio c'est vraiment intéressant sur le quartier parce que Collomb joue vraiment la carte de la mixité sociale. (…) j'en parlais encore ce matin avec quelqu'un qui est venu vivre dans le quartier pour ça. Il était à Rillieux, ce monsieur est noir, ses enfants sont noirs, « à Rillieux », il disait, « dans le classe il y a*

[1] Il n'y a, en toute rigueur, aucune définition légale de la mixité sociale et donc encore moins de mesure légale. Mais les 20% de logements imposés (sur le territoire des communes) par la loi SRU sont l'outil légal destiné à imposer une certaine mixité.

que des noirs, la moitié parle pas français ». Lui ça le gênait, c'est pas forcément une recherche de mixité mais il veut que ses enfants soient tirés vers le haut, qu'il y ait une mixité et puis être contraint de mettre ses enfants dans le privé c'est quand même catastrophique, et du coup là ils arrivent et ils sont venus ici justement pour ça, ce qu'ils cherchaient c'est une mixité. C'est pas des noirs racistes anti-noirs mais ils veulent quand même que leurs enfants soient mixés et apparemment à Rillieux c'est pas possible, c'est vraiment unifié… (HL3)

Je sais pas, je pense qu'on aurait pu se sentir complètement coupé du monde. En plus on a un loyer hyper élevé. Je le ressens quand même ceci dit, parce qu'après on parlera dans mon parcours résidentiel, que nous on vient de Paris, donc on a un consentement à payer qui est monstrueux. Si bien qu'en même temps on a un produit génial comme appartement mais, je veux dire, les lyonnais ça les emmerde qu'on paye si cher des apparts comme ça, ils disent que ça va faire monter les prix de l'immobilier. En même temps, c'est pas les mêmes produits donc on compare pas des choses comparables, mais on a un gros consentement à payer, on aurait pu se retrouver, ça a failli arriver d'ailleurs, dans un espèce de ghetto complètement aseptisé alors que là on a Quai des Ludes, le café là, c'est un vieux du coin, la Poste c'est là, voilà… ça c'est bien, ça ça me plait, c'est une des raisons pour laquelle j'aime bien ce quartier. Après je sais pas ce qu'il va se construire… mais ça y est, notre accroche est faite, tout en étant dans un truc clean et tout je pense qu'on sera quand même pas complètement coupés du monde, qu'on aura encore accès à la vraie vie… (…) Et nous, on est venu ici justement parce qu'il y avait de l'espace public et parce que dans le jardin on pensait rencontrer le gosse des HLM, la bonne-femme avec son voile, nous on a aucune… dans notre quotidien, si c'est pas avec les jeux pour gamins, on parlera jamais à une arabe avec son voile sur la tête. Et on est venu aussi ici pour ça. Si on voulait jamais voir d'arabe avec le truc sur la tête, on va en face… donc je trouve que ça fait partie de l'espace public ici qui marche bien, qui me plaît bien… (HL11)

J'ai plutôt un bon niveau de vie, j'aurais pu habiter, avoir un appartement plus petit mais plus… dans un quartier plus chic mais j'avais pas envie de me retrouver avec que des gens… j'avais pas envie de me retrouver dans un quartier bobo… J'avais pas envie de ça, j'avais envie d'être avec monsieur-tout-le-monde et qu'on parle pas du salaire de l'un ou de l'autre. Pour moi c'était vraiment important. Et puis ouais ; cette richesse culturelle que chacun apporte en disant « toi tu parles quelle langue, toi tu parles quelle langue ? » et c'est juste… Ça crée quelques tensions mais ça fonctionne aussi. La voisine à qui j'ai fait salut tout à l'heure elle s'appelle Fatima et chaque fois qu'il y a une fête elle fait « c'est moi qui fait le thé à la menthe comme d'hab » et c'est juste naturel. À la fête des voisins l'année dernière elle nous avait fait un couscous, j'avais dit « mais ça se fait pas normalement à une fête des voisins, on n'a pas ce qu'il faut pour manger », « bah tu fais comme chez nous tu manges avec les doigts » et c'est tout le monde, à chaque fois à la fête des voisins. (HN15)

Ces extraits des discours de HL3, HL11 et HN15 sur la mixité dessinent celle qui est souhaitée par une bonne part des habitants rencontrés à Lyon et à Nantes. Il s'agit pour eux d'une mixité « cosmétique », c'est-à-dire visuellement perceptible mais qui ne se fait plus sentir lorsque l'on entre dans son appartement. Elle est valorisante puisqu'elle serait la preuve d'une ouverture d'esprit ; toutefois, elle n'engage pas trop parce qu'elle se fonde sur le partage de cette même vision par l'individu représenté comme le « facteur de mixité » ainsi que son acceptation de sa juste place comme dominé dans cette structuration socio-économique (l'extrait des propos de HL3 est le plus explicite à cet égard). Parce que les positions dans la mise en scène de la mixité poursuivie par les projets investigués sont bien établies, elle n'entraîne pas de remise en cause, n'introduit aucun comportement problématique, et limite les frictions et les tensions.

Cela posé, l'interprétation des discours collectés nous amène au constat suivant : dans ces quartiers destinés aux classes moyennes, les représentations dont témoignent les discours tenus par les acteurs sont assez proches, qu'ils soient concepteurs ou habitants. Elles se rejoignent en effet sur les représentations négatives des quartiers populaires et des logements

sociaux, ainsi que sur celles de leurs habitants. Nous retrouvons donc ici la manifestation de stéréotypes concernant les habitants des quartiers populaires et des logements sociaux (cf. chapitre 2, partie 2.2.3.).
Que les discours politiques sur la mixité sociale puissent cacher des politiques de gentrification (Clerval 2013 ; Garnier 2010) ou que cela puisse être le cas dans les quartiers limitrophes de Sainte-Blandine à Lyon, de Chénaie, de Bottière ou de Doulon à Nantes[1], est une idée qui semble fort éloignée des considérations de la plupart des acteurs interrogés. Pourtant, comme le relate CN3, une partie de la stratégie à Nantes (une stratégie identique a été employée à Lyon) a été de travailler au changement d'image d'une zone bien plus large que la seule emprise du projet, ce afin d'attirer les promoteurs et les nouveaux habitants (plus aisés) dans un Est de la ville populaire et à l'image négative pour cette raison.

> *Après, il faut savoir que quand on a commencé ce projet… on est dans les quartiers Est de Nantes, à côté d'une ZUS donc, c'était mal vu cet endroit-là. Les promoteurs voulaient pas y aller au départ, faut bien comprendre ça quand même. Donc la comm' elle était surtout externe au départ, c'était changer le regard qu'on a sur un site. (...). Donc ça a été tout un travail par des évènements culturels de changer le regard sur un site. Et puis peu à peu comme ça, de fil en aiguille, on fait sa pelote, c'est ça l'image… et on change l'image des lieux. (…) Du coup ça a changé l'image et peu à peu le quartier est devenu attractif et du coup maintenant tout le monde veut y aller. Et du coup ça change l'image du grand quartier de Doulon-Bottière. Comme c'est au cœur, comme c'est le cœur urbain. Ça c'est quand même très positif. (CN3)*

La question de la gentrification des quartiers voisins n'est pas la seule posée par la contradiction entre la mixité affichée et la sélection observée. Cependant, cette question illustre bien comment des arguments variés – allant de l'image de ces espaces en projet parmi la population de la ville à l'esthétique des bâtiments – et véhiculant des représentations très négatives de ces quartiers populaires, sont mobilisés pour justifier l'évolution de l'espace et de sa population. Ceci se passe sans que, pour autant, ces arguments ne soient considérés par ceux qui les expriment comme contraires à l'idée de mixité ou assimilés à une forme de rejet de la valeur « mélange ». Ces discours sont, comme le montre les citations suivantes, davantage présents à Confluence – où le décalage entre le projet et l'espace où il s'installe rend les choses beaucoup plus explicites et difficiles à nier ou écarter du regard – qu'à Bottière-Chénaie. Toutefois, la logique est comparable dans les deux projets.

> *Oui même si elle était probablement méritée pendant plusieurs années, mais c'est une image dont il va falloir au bout d'un moment se détacher. Moi j'essaie de ne plus dire derrière les voûtes. C'est pour ça que ce concept de Confluence, c'est ici Confluence mais ça a été étendu, entre autres, par les agents immobiliers qui s'emmerdent plus maintenant, quand ils ont un appart à vendre même vers Perrache, ils mettent « secteur Confluence », en dessous de la voûte c'est Confluence. (…) et des élus, par exemple Roland Bernard est très militant, au conseil d'arrondissement il veut plus qu'on utilise l'expression « derrière les voûtes », c'est plus « derrière les voûtes », c'est Perrache-Confluence et lui il insiste sur ça. (HL3)*

> *Et non, de Perrache à tout au fond c'était moche, c'était horrible, c'était que des vieux immeubles désaffectés, des entrepôts de je sais pas quoi, et c'était juste déprimant de chez déprimant. Heureusement il y avait l'hôpital de Brousse qu'était derrière pour donner un repère mais à part ça c'était juste nul. Et*

[1] Ce qui est déjà le cas à Lyon (cf. chapitre 4, partie 2.2.2.) et prévisible à Nantes (dans les deux cas les causes sont évidemment multiples et non uniquement dues à l'influence de ces projets). Plus généralement, les deux villes vivent actuellement un phénomène – politiquement souhaité et encouragé – de gentrification, notamment marqué par l'augmentation rapide du nombre de cadres (cf. chapitre 4, parties 2.2.1. pour Nantes, 2.2.2. pour Lyon).

> *à chaque fois que je repasse ici, on voit des trains qui passent de temps en temps, des trains de marchandises ou des TER, on se dit « waouh mais c'est incroyable, c'est gens-là ils ont de jolies vues », ils passent le soir, vous avez sans doute déjà vu le soir, c'est vachement joli. (HL20)*

L'ambivalence du rapport à la mixité sociale des habitants de Confluence transparaît dans une expression qui revient à plusieurs : « *il n'y avait rien* ». Elle est employée par seize habitants enquêtés sur vingt-deux[1] et dans onze[2] cas elle est intégrée à la description de l'espace où est érigé le projet, c'est-à-dire le Sud de la presqu'île lyonnaise ou, plus précisément, à la fois le périmètre de la ZAC et le quartier de Sainte-Blandine. Nous citons ici quelques exemples de l'emploi de cette expression.

> *Et un jour on avait un samedi sans programme et on commençait à parler du quartier de la Confluence, qui était un quartier où y avait rien, c'était encore de la friche mais ils en parlaient beaucoup. (HL14)*

> *Ça fait bizarre de voir à quel point ça se développe, parce que quand moi je suis arrivée sur Lyon y avait rien du tout ici. Donc c'est assez impressionnant de ce point de vue là je trouve. (HL7)*

> *Ils ont voulu casser l'image du marché-gare et l'image de ce que c'était avant, pour faire un centre commercial et des appartements pour que les gens puissent y vivre. Parce qu'avant personne vivait ici, à part Cours Charlemagne, c' était le néant, y avait rien ! Et puis une très mauvaise image, bien sûr. C'était le quartier à putes ! (HL21)*

> *Dans un premier temps c'était l'espace Confluence, c'était le concept de la Confluence qui était vendu. Où on disait « c'est un espace que la Mairie veut réhabiliter » et qui représente finalement… C'est vrai que c'était une bonne taille de terrain sur lequel il n'y avait rien, sauf le marché-gare je veux dire, mais il n'y avait rien pour représenter la ville réellement. (HL18)*

> *Y avait rien avant : c'était les putes et le quartier arabe et tout ça. C'est vrai qu'il y en a quelques-uns [des Lyonnais] avec qui je discutais super récemment, quand ils arrivent là et qu'ils voient tout ce qui a été créé et tout et qu'ils commencent à se balader là, ils hallucinent. Ça prendra un peu de temps quoi. (HL6)*

> *Avant c'est vrai qu'on était un peu le quartier pauvre de Lyon quoi. Et puis bon en termes d'architecture on a quand même une partie côté Rhône qu'on peut considérer entre vieillotte et moyenne et une partie côté Saône où voilà, c'est le top du top, c'est les dernières évolutions en termes d'économie d'énergie, de matériaux et d'esthétisme aussi. (…) Je connaissais bien le quartier pour avoir travaillé un peu ici. Je le connaissais bien, moi ce que j'y voyais c'était surtout la prostitution à l'époque qui proliférait, ici, à partir de cette rue là jusqu'au Pont Pasteur là-bas, c'était rempli de camionnettes, c'était hallucinant quoi. Pas forcément mal famé mais vieillot. Y avait rien, y avait pas de jeunesse, y avait pas le tram à l'époque quand moi j'ai connu le quartier ici. Après c'est vrai que quand le tram est arrivé ça commençait déjà un peu plus à vivre. (HL17)*

Cette expression est selon nous fort révélatrice de la manière dont les habitants se représentent l'espace avant le projet et se représentent eux-mêmes. L'expression « *il n'y avait rien* » décrit ainsi un espace vierge et résonne avec le stéréotype du « *pionnier* » (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.). Ce vocabulaire n'est certes pas utilisé dans les mêmes circonstances, mais la représentation qui l'anime est bien celle d'individus participant à une forme de conquête – ici spatiale et sociale,

[1] Seuls HL3, HL10, HL11, HL12, HL13 et HL15 ne l'emploient pas.
[2] A l'exception des emplois faits par HL4, HL8, HL9 et HL22.

tandis que, dans le cas du pionnier, elle est principalement idéologique – du Sud populaire de la presqu'île lyonnaise. Cette représentation correspond à l'image diffusée par la communication sur le projet[1] et, plus largement, à celle que se fait une grande part des Lyonnais, pour qui « derrière les voûtes » était plus ou moins un *no man's land*.
Il est intéressant de constater que, le plus souvent, cette expression est immédiatement contredite par la description de « ce qu'il y avait avant ». Cette opération révèle la considération accordée par les habitants à ce et, surtout à ceux, qui étaient là « avant ». Dans la plupart des cas, les prostituées ou les populations d'origine immigrée et, plus généralement, la dizaine de milliers de personnes habitant le quartier, sont réduites à n'être que des éléments d'un environnement vierge, sinon à conquérir. Dès lors, elles ne sont pas intégrées aux évaluations de l'impact social du projet et à la question de la mixité sociale. Ce qui explique que la contradiction n'est alors pas remarquée. Pareille représentation de l'espace du projet joue ici un double rôle puisqu'elle permet à la fois aux habitants de se valoriser comme « conquérants » et de ne pas se retrouver face à la contradiction qui est de participer à un mécanisme de gentrification, d'un côté, et de défendre les valeurs de la mixité, de l'autre.
Cette expression, ou une autre qui serait similaire, n'apparaît pas dans les discours des enquêtés nantais, attendu que cela ne signifie pas, à notre avis, que les représentations des habitants soient si différentes. Comme à Lyon, les discours des habitants de Bottière-Chénaie participent à propager l'idée que l'aménagement des projets neufs bénéficie aux quartiers populaires limitrophes. Certains insistent même sur la nécessité de les faire évoluer, par exemple en les rénovant, pour qu'ils correspondent davantage à l'image positive de la ville contemporaine (cf. transition VI). Il y a ici à la fois la représentation négative des quartiers populaires et une opportunité de distinction par comparaison : développer et diffuser des représentations négatives des quartiers voisins, c'est aussi, par effet miroir, valoriser son espace de vie (et donc soi).

> *C'est qu'il y a vraiment deux quartiers, l'ancien quartier, je sais plus le nom, je crois que c'est Bottière, du coup des blocs, y a juste un petit couloir pour y accéder. Ça donne l'impression qu'on a voulu vraiment différencier les deux. (…) Alors est-ce qu'il aurait pas été intéressant de garder la structure mais aussi d'aller, alors je pense que ça va être fait, mais d'aller restructurer le quartier existant en détruisant quelques blocs et en faisant aussi un peu des nouvelles constructions ? Je pense qu'on a peut-être un peu délaissé ce quartier là, pour justement favoriser ce quartier ci. Donner une image positive en restant ici mais je pense que quand on traverse c'est pas forcément… c'est pas la même image quoi. (…) Et l'image qu'on renvoie aux populations en face « oui, nous on a les moyens », enfin « on peut faire quelque chose ici mais vous on vous oublie un peu ». Et puis ça se mélange pas… Enfin ça se mélange pas, moi je vais pas traverser, je vais pas aller de l'autre côté, j'ai pas de raison. (…) Par contre, de l'autre côté ils ont tout gardé, toutes les habitations et justement, au contraire, je trouve que les gens ont revalorisé leurs maisons en mettant de la peinture, en voulant donner un peu un coup de neuf à leurs maisons. Je pense que ça a été peut-être bénéfique aussi pour eux d'avoir un nouveau quartier qui se construit autour. Je pense que la valeur immobilière a certainement dû aussi augmenter pour eux. (HN17)*

[1] La communication évoque la « *mutation* » ou « *le renouveau* » du quartier mais recourt abondamment à des phrases, employées comme slogans dans les plaquettes comme sur les affiches qui recouvrent les barrières de chantier, qui font table rase de l'existant et développent un lexique de l'extension et de la conquête. Exemples : « *Une conquête en 4 étapes pour le sud de la presqu'île* », « *Extension du centre-ville* », « *Prolongement d'un centre-ville durable* », « *La ville s'étend et intègre de nouvelles fonctionnalités* », « *La reconquête du Sud* », « *Naissance d'un quartier durable* », « *Lyon s'agrandit* », « *D'un marécage inhospitalier à un quartier durable* » (Sources : brochures de la SPLA Lyon Confluence, *Confluence, un cœur de ville sort de terre* (2007), *De mémoire de presqu'île* (2002), *Naissance d'un quartier durable* (2010), *Journal de la Confluence n°3* (2010)).

> *Après ce que je trouve chiant dans ce quartier, je trouve, et ça depuis la première fois que je suis venu, c'est derrière, c'est un peu le quartier craignos, enfin dit comme craignos parce que bah les gens avec des difficultés sociales étaient concentrés là ou des gens qu'ont pas trop de thunes. Et du coup y a cette barre-là [le tramway] qui sépare les deux quartiers et, même si ça s'appelle Bottière-Chénaie, on voit bien deux espaces quoi : Chénaie et Bottière. Donc après je sais pas si c'était faisable, mais ç'aurait peut-être été bien, parce qu'on peut pas reloger tous les gens, de péter l'autre côté parce que c'est moche… (HN5)*

Le quartier de Sainte-Blandine, encore l'un des quartiers les plus pauvres de Lyon au moment de notre enquête, avait mauvaise réputation (cf. chapitre 4, partie 4.2.2.). Une réputation de quartier où se déroulent les trafics et où s'exerce la prostitution que le projet s'applique à gommer. Un gommage dont les conséquences sociales sont difficiles à assumer pour les concepteurs, même si certains reconnaissent, à demi-mot, que la mixité participe aussi de l'affichage politique du projet.

> *Parce que ça a toujours été un quartier un peu à l'écart. Mais moi ce que j'entendais c'était « on change l'image de derrière les voûtes pour raccrocher ce quartier au centre-ville ». Et du coup j'ai jamais entendu, mais peut-être que j'étais naïf, je l'ai pas compris comme ça, j'ai jamais entendu « on change un quartier populaire en un quartier haut-de gamme ». J'ai jamais entendu ce truc-là. Mais peut-être que c'est la volonté de certaines personnes mais honnêtement je crois pas. (CL3)*

> *Et c'est vrai qu'il y avait un portage politique très fort ses dernières années, y a eu une délibération du Grand Lyon en 2006 là-dessus où on a imposé 25% ou plus de logements sociaux dans tous les projets. Donc la Presqu'île pouvait pas y déroger, ne serait-ce que pour la cohérence de la politique de l'agglomération. Et je crois que ça a été accepté comme tel, mais effectivement ils s'en seraient bien passés. Mais bon ça permet aussi d'avoir une comm' intéressante pour les Lyonnais en disant « vous voyez bien que c'est vraiment un quartier pour tous et pas un quartier de riches ». C'est un quartier qui est censé avoir organisé une diversité de produits logements pour permettre des parcours résidentiels, etc. Et c'est de l'affichage, je pense, oui » (…) Bah on n'assume pas. [rires] Moi, je pense que vu le coût, faut le financer quand même ce projet, c'est des millions d'euros publics. Donc c'est une façon de justifier ce projet par rapport à tous les grands lyonnais. C'est dire « là on va faire un projet super beau, un écoquartier, la ville de demain, mais rassurez-vous c'est un quartier pour tout le monde, vous pourrez venir faire vos courses et vous balader et puis y a aussi des logements sociaux ». C'est aussi pour justifier l'investissement. Pourquoi ils n'assument pas la gentrification ? C'est parce que tous les contribuables du Grand Lyon habitent pas tous en Presqu'île. (CL4)*

Cette recherche d'image par la mixité (ou de mixité par l'image) s'appuie sur la représentation qu'ont les destinateurs des projets des cadres qu'ils veulent attirer, présumés sensibles à l'idée (comme à celle de développement durable (cf. chapitre 4, partie 1.2.3.)). En outre, une partie des concepteurs est convaincue que le fait d'habiter un écoquartier est un choix lié à l'adhésion aux discours sur le projet (ce que notre enquête met en doute (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.)), même s'ils estiment que les pratiques ne sont pas toujours au diapason. Comme l'explique CL8 à propos de Confluence, l'objectif pour les concepteurs consiste à répondre aux besoins identifiés de distinction sociale, ce qui passe aussi par le fait d'habiter dans un quartier mixte.

> *Elle est importante la recherche d'image, par la forme urbaine, par l'architecture, le raccrochement du programme. Quand on fait le choix de venir habiter la Confluence, on fait un choix identitaire, forcément. Ça renvoie à un mode de vie, un mode vie qu'on aime afficher, qui est pas forcément celui qu'on pratique mais voilà qu'on aime afficher. Donc on y va parce que c'est un quartier prestigieux. Pour qu'il soit prestigieux, c'est d'abord parce qu'il y a des équipements et des espaces un peu inusités, qu'il y a pas*

> *ailleurs, des éléments qui représentent la modernité du moment, des éléments d'un quartier de qualité environnementale, on dit pas écoquartier mais ça a une image de qualité environnementale[1]. Donc on est un peu pionnier, on est exemplaire, entre guillemets tout ça, on est aussi dans une certaine dynamique de réussite sociale. Donc l'image est importante pour ça parce que ceux qui viennent là choisissent ce territoire là, ça les conforte dans ce qu'ils sont, dans ce qu'ils veulent être, dans ce dont ils veulent faire partie. Donc c'est là où il faut veiller à ce qu'il y ait pas de dérapages, c'est-à-dire que ce soit pas un quartier de bobos friqués, un quartier qui serait réservé uniquement aux enfants de la bourgeoisie. C'est un peu lapidaire évidemment dans le propos mais ça donne quelques images sur qui a les moyens d'acheter ça. Il faut pas que ce soit… et l'idée de la mixité sociale est une idée qui est très acceptée comme valeur positive donc il faut qu'elle existe en tant que telle. (CL8)*

À Nantes, l'architecte en chef de la ZAC reconnaît aussi que, outre répondre à une problématique de logement des classes moyennes dans la ville intramuros, la mixité sociale est injectée dans la stratégie de valorisation économique de l'espace, au-delà des limites du projet, c'est-à-dire d'augmentation de la valeur des logements et des prix du foncier alentour. Ce qui, à terme, devrait se traduire par une évolution de la population, mais qui sert pour l'instant surtout à s'assurer de l'adhésion des riverains – propriétaires – au projet.

> *Et du coup, ces baraques-là qui étaient assez moches, assez dégradées[2], les mecs ont commencé à les rénover, maintenant y a une jaune, une rouge, ils ont un super parc et les mecs ils ont fait bingo avec le fric là. Leur maison a pris une valorisation assez considérable donc on les entend plus ceux-là, à mon avis ils ont augmenté de 30 ou 40% la valeur de leur maison. Donc en fait aménager et amener une mixité ici c'est, à mon avis, c'est une valorisation économique pour le territoire. (CN1)*

À Nantes, d'après les habitants interrogés, les relations avec ceux des zones voisines sont soit inexistantes, soit bonnes. Des tensions existent en revanche entre habitants du projet et elles se focalisent parfois sur la différence de statut entre locataires du secteur social et occupants – propriétaires ou locataires – d'immeubles privés. Il en va de même à Lyon. Dans les deux cas, lorsque le constat d'une mixité qui génère des tensions est évoqué, celui-ci est porté au crédit des habitants par les concepteurs, parfois avec la décharge d'un conditionnement social, notamment celui des propriétaires qui seraient individualistes et ne souhaiteraient pas se mélanger à d'autres populations. Comme lorsqu'est abordée la question de la limitation de la place de l'automobile (cf. partie 1.1.2.), les concepteurs se posent de façon systématique en défenseurs de l'intérêt général. Ce dernier est ici confondu avec la mixité sociale, même si la formulation des propos laisse peu de doutes quant aux rapports de certains concepteurs aux habitants les plus modestes ou considérés comme tels car vivant en logements sociaux.

> *Ouais, [la mixité] est vachement stigmatisée aujourd'hui et puis c'est super dur parce que les gens sont extrêmement arrogants, ça c'est impressionnant. Y a une revendication de « voilà, j'ai du fric, j'achète donc c'est bon », « j'ai du fric, je loue, donc ça suffit maintenant, je suis maître d'une certaine situation », c'est assez terrible ça. Et c'est pour ça aussi que j'alloue autant d'importance à ces espaces qui permettent une convivialité, à cette relation de voisins de s'établir, à cet échange, cet adoucissement, ouais*

[1] Les destinateurs de Confluence ont utilisé le terme écoquartier – particulièrement dans la communication autour du projet – environ jusqu'en 2010 (le projet a été primé au concours national 2009) et la labellisation par le WWF. Il s'agit là, selon nous, d'une marque de distinction souhaitée au moment où ce vocabulaire a commencé à se banaliser et que le nombre de villes revendiquant « leur » écoquartier, ou ayant vu un de leur projet primé, est devenu important. La communication sur l'aspect durable du projet est, depuis, concentrée sur la labellisation WWF. Les termes les plus couramment employés sont « centre-ville durable » ou « cœur de ville durable »

[2] Il parle ici des pavillons des années 1950 à 1980 du quartier limitrophe de Chénaie.

cet échange, ce lien, ce lien que la société nous empêche de plus en plus. On est de plus en plus tendu avec son voisin parce qu'on est serré les uns sur les autres, on est dans des rythmes tendus, y a le bruit… ça fait chier quoi, je comprends mais en même temps ça doit mener vers l'échange. (CL10)

Maintenant, qu'on dise que les gens viennent pas là pour voir des cas sociaux, je suis pas sûre que ça soit vraiment la problématique. La problématique c'est que les cas sociaux c'est des êtres humains et ils ont le droit d'avoir un logement agréable, ils ont le droit d'avoir un boulot et ils ont le droit d'évoluer socialement. Les problématiques, elles sont là surtout. Non mais aujourd'hui on est dans une période très particulière, où on est plutôt en recul social, on est depuis une trentaine d'années, mais plus précisément depuis 4 ans, dans ce qu'on appelle vulgairement la crise donc ça favorise plutôt les notions de repli et de recul social que de développement social. Or, le développement social c'est le seul intérêt de la collectivité et du groupement, c'est-à-dire qu'effectivement… (CLN9)

Si cette vision négative n'est pas sans trouver de résonance dans les discours des habitants, elle est cependant nettement moins marquée que se le représentent certains concepteurs. C'est ici davantage le discours des promoteurs – qui projettent une réception négative de la mixité et militent auprès des aménageurs pour éviter les opérations mixtes, parce qu'ils ne seraient pas « capables de les vendre[1] » – qui imprègne les représentations des concepteurs. Dans la plupart des situations racontées, la contradiction entre mixité prônée et sélection effective ne met pas en doute la posture du concepteur comme garant de l'intérêt général. Pourtant, lorsqu'elle se fait trop criante, cette position devient difficile à tenir et certains concepteurs ont tendance à évacuer le fait qu'ils puissent avoir quelque responsabilité, disant ne pas s'en être rendu compte ou en la reportant sur d'autres acteurs[2].

Donc ce quartier de Sainte-Blandine ou de Perrache était un peu exclu mais qui est intéressant parce qu'il y avait 6000 habitants, 6000 emplois environ, donc un quartier assez équilibré et assez vivant. Et moi j'ai demandé dès le début qu'il soit dans le projet (…) j'ai pas réussi à convaincre, vous voyez ça arrive. Il y avait des mutations immobilières, des ventes de terrains constructibles dans le quartier, faites par les Hospices de Lyon donc quand même une structure publique donc les élus n'ont pas voulu préempter, sur lesquels ils n'ont pas voulu agir directement. Ils auraient pu négocier avec les Hospices sur les programmes, les choix d'architectes, etc. ils ont laissé faire le marché. (CL1)

Et c'était un peu glauque de partout parce qu'il y avait rien. C'était à l'abandon quasiment partout et ce quartier avait besoin de redynamisation et en même temps on imaginait bien que si on le rattachait à la ville il risquait de respirer un peu plus. Effectivement il s'est passé une chose, c'est que c'est devenu tellement haut-de-gamme de l'autre côté… Moi je pense que j'avais jamais imaginé que ce serait à ce niveau-là, je le voyais beaucoup plus simple comme quartier. (CL3)

À quel point il a été souhaité ? Je ne pense pas que lorsqu'on a fait tout le projet on a imaginé « on va faire qu'un commerce bling bling et qu'un quartier de riches ». C'est exactement l'inverse qu'on a projeté. Ça s'est fait… je pense qu'il y a un effet boule de neige, c'est-à-dire que certains ont commencé à arriver… Mais dans la conception on a toujours porté un projet mixte dans le sens mixte à tous les niveaux de mixité : sociale, de commerces, enfin de types de commerces, de types d'usages, de types de logements… Ça, c'est quelque chose que l'on porte depuis le début. Après, une fois que l'on vend à un promoteur un programme dans lequel on lui impose la quantité de logements sociaux, la quantité de logements libres,

[1] Voir à ce sujet les entretiens avec CN4 et CL12.

[2] Les architectes ou les paysagistes ont peu de prise sur les décisions relatives à la mixité des programmes et même s'ils tiennent des propos similaires, les extraits d'entretien qui illustrent ce cas sont issus d'entretiens avec l'architecte en chef de Confluence, un urbaniste du Grand Lyon et une chargée de mission de la SPLA.

les surfaces et le type de… pas le type de commerces mais après on fait des études de programmation de commerces pour orienter… (…) Nous, on maîtrise pas à qui il va vendre le restaurant ou les surface de vente en questions. Et cette espèce d'image un peu haut-de-gamme elle s'est construite je pense un peu au fur et à mesure. (CL6)

La gentrification des quartiers limitrophes et la sélection sociale au sein des projets sont des aspects difficiles à assumer pour les concepteurs, qui sont, comme montré au chapitre 6, porteurs de valeurs – l'égalité ou le mélange – *a priori* opposées à ces phénomènes et elles-mêmes subsumées par l'intérêt général. Gentrification et sélection sociale s'opposent aussi aux valeurs majoritairement défendues par les habitants, même s'ils peuvent trouver un certain confort dans l'entre-soi. Plus généralement, la représentation partagée par tous les acteurs est celle d'une ville contemporaine technologique, diverse, verte et… mixte (cf. transition VI). Les discours des habitants reflètent ainsi des représentations des classes et des quartiers populaires proches de celles des concepteurs. La mixité mise en avant par tous est donc plutôt une attitude morale générale favorable à certaines valeurs qu'un souhait d'un nouveau type de peuplement. Elle ressemble à la « diversité » (surtout raciale) défendue par la bourgeoisie progressiste de Boston décrite par Sylvie Tissot, soit « *un bien commun qui serait favorable à tous sans impliquer une redistribution des places et des rapports de pouvoir* » (2011 : 140). Les stratégies (conscientes ou non) employées pour régler la contradiction qui se pose sont logiquement proches dans les deux groupes sociaux. Dans cette première partie, nous en identifions trois :

- Concernant essentiellement les concepteurs, la première consiste à se déclarer non responsable de ce qui se produit. Cette stratégie est en fait générale puisque les deux autres visent aussi plus ou moins à se disculper de sa responsabilité dans l'existence de la contradiction. La stratégie que nous identifions spécifiquement comme telle est celle où cette démarche est explicite dans les discours des concepteurs qui, en général, se dédouanent en même temps qu'ils désignent d'autres acteurs comme responsables. La contradiction certes persiste, mais elle pose peu problème puisqu'elle n'implique pas l'acteur en tant que responsable.
- La deuxième, commune aux habitants et aux concepteurs, consiste à ne pas voir la contradiction en ne regardant pas sa partie gênante (la sélection et l'exclusion produites). Le ressort principal employé est le jeu sur l'échelon d'appréhension. Nous observons deux mécanismes inverses au plan de l'échelle, mais identiques au plan du fond. L'un consiste à borner l'analyse aux limites de la ZAC, afin de ne pas voir la gentrification progressive des quartiers limitrophes, et à accréditer l'idée que le projet est mixte sur la base de son quota de logements sociaux (sans questionner la catégorie de ceux-ci). L'autre consiste à élargir le champ à l'espace environnant pour justifier de la non-mixité du projet, laquelle est rendue acceptable dans une perspective plus large. Une fois rendue inapparente, la contradiction ne pose logiquement plus de problème.
- La troisième, commune aussi aux habitants et aux concepteurs, consiste à déplacer la problématique en rattachant la question de la mixité sociale à un autre champ que celui de la composition sociale des habitants du projet. Ce déplacement peut, par exemple, se faire vers une catégorie plus large de mixité, en lui associant par exemple la mixité fonctionnelle, ou vers la question de l'usage, en localisant la mixité sociale non dans l'habitat mais dans les espaces publics ou les transports collectifs. Une fois ce déplacement effectué, la contradiction ne se pose plus puisqu'il n'y a – par exemple – pas de contradictions entre un projet sélectif socialement et le fait que ce projet intègre une mixité fonctionnelle importante (Confluence en est un exemple).

Une quatrième stratégie est proche de la troisième ici décrite, dans sa logique plus que dans les argumentaires auxquels elle fait appel, soit celle qui consiste à déplacer les motifs de la sélection sociale de critères socioéconomiques vers un autre type d'évaluation et de hiérarchisation. Cette quatrième stratégie, qui prend différentes formes, est très active sur nos terrains d'études et contribue largement à l'explication de l'intégration des contradictions dans le modèle productif (cf. partie 2.2.2.). C'est pourquoi nous lui consacrons la partie suivante.

1.2.2. Le développement durable, nouveau motif de sélection sociale

Nous intéressons dans ici plus précisément à la manière dont les acteurs se saisissent des mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain pour se disculper du double phénomène de sélection et d'exclusion sociales. Plutôt qu'au phénomène de gentrification, nous réfléchissons sur la manière dont la sélection sociale peut être légitimée au sein même des projets. La partie 1.1.2. de ce chapitre 7 a expliqué comment la norme sociale puis les attendus sociaux et comportementaux amènent les plus impliqués des habitants à distinguer les « bons citoyens » des « mauvais élèves ». Elle a aussi démontré comment l'image du quartier amène une partie d'entre eux à ne pas s'y sentir à leur place et entraîne dès lors une différenciation de groupes sociaux sur la base des valeurs partagées ou non de la production contemporaine de l'urbain. Certains éléments laissent penser que cette différenciation se fait entre la population ciblée par les projets et ceux qui, sociologiquement, en font moins partie. Nous poursuivons ici cette idée, en explorant la manière dont cette différenciation sur la base de valeurs nouvelles se superpose à une différenciation sociale plus « classique » entre classes moyennes et classes populaires, et comment cette mécanique est aussi employée par les concepteurs. Ceci est mis en saillance à partir de l'analyse des justifications auxquelles font appel habitants comme concepteurs. Nous nous questionnons alors pourquoi ils s'appuient sur les valeurs du développement durable et comment cela produit un déplacement des motifs de la différenciation de l'enjeu socio-économique vers celui de la conformité à ces valeurs ou aux attendus sociaux développées à partir de celles-ci.
Un commentaire s'impose sur la forme des lignes qui suivent. Les constats que nous faisons et les analyses que nous proposons proviennent d'une interprétation globale des discours des acteurs, saisis dans l'entièreté des propos tenus pendant nos échanges. Les négociations avec soi-même, par lesquelles chacun décide d'adopter une position ou une autre vis-à-vis d'un point péniblement assumé, sont difficilement avouables à un tiers dans le cadre d'une enquête. C'est pourquoi, moins encore que dans l'exposition et l'analyse précédentes des résultats de terrains, aucun verbatim n'illustre précisément ce que nous souhaitons mettre en exergue. Nous avons néanmoins essayé d'illustrer le mieux possible ces constats.

Parmi les stratégies présentées dans la partie précédente, celle qui consiste à déplacer le problème vers d'autres champs d'investigation n'est pas la seule à croiser cette logique de justification. La stratégie qui consiste à se déclarer non responsable de cette contradiction se retrouve un peu dans toutes les problématiques. Elle s'associe parfois avec l'idée que résume l'expression « on ne peut pas tout faire » et avec celle sous-jacente qu'il faudrait choisir entre mixité sociale et d'autres impératifs. Certains concepteurs avancent l'idée que le choix du développement durable ou de l'image du quartier, aurait été fait par d'autres, ce qui les disculpe de toute responsabilité tout en permettant de défendre ce qui est fait, par exemple en trouvant logique ou légitime qu'un projet soit socialement sélectif. Cette disculpation a lieu même si l'utilisation du développement durable à des fins de justification de la gentrification

du quartier limitrophe est parfois identifiée dans les intentions des élus. C'est par exemple ainsi qu'une urbaniste du Grand Lyon interprète le projet de rénovation énergétique de Sainte-Blandine en parallèle de la construction de l'écoquartier.

> *Vu les prix de sortie ça semble évident[1]. Mais en même temps on est sur le deuxième arrondissement, on est sur la centralité de Lyon, toute la Presqu'île est très chère, donc je pense que dans l'esprit des élus y a une espèce de cohérence. C'est pas idiot que ça sorte cher, parce qu'on n'est pas n'importe où quand même… Et puis à la limite, je dirais que ce qui est assez flagrant c'est le discours qu'ils portent sur Sainte-Blandine, « ah oui mais là ça va faire un peu tache », alors on va financer un grand programme d'éco-rénovation qui sera là aussi exemplaire, on l'espère duplicable sur tout le parc ancien, pour éviter que ça fasse trop tache quoi. (CL4)*

> *Mais ça, ça me choque pas du tout. Qu'on veuille faire une ville attractive donc forcément qui est chère, ça me semble… Ça c'est le côté naturel du marché, entre guillemets, sur des secteurs qui ont une forte image, qu'on essaye de vendre comme des secteurs plein de qualités, etcetera, machin… Donc du coup ça me parait juste de dire qu'on va faire de la mixité sociale et qu'on va aussi y mettre… Enfin ce que vous dîtes, le fait que c'est un quartier de riche, est contrebalancé par le fait qu'il y ait de la mixité sociale. Du coup y a pas de problème pour moi, ça ne pose aucun problème ça. (CL13)*

Pour certains acteurs, le fait que les logements à vendre ou à louer, comme d'ailleurs les espaces de bureaux ou de commerces, sélectionnent par leurs prix une population socialement homogène issue des classes moyennes, n'est pas un problème puisqu'ils sont exemplaires par ailleurs, par exemple sur le confort comme l'illustre l'extrait suivant, issu de l'entretien avec la responsable de l'assistance à maîtrise d'ouvrage développement durable.

> *MA : Tu vas loin sur le plan environnemental mais tout est-il traité avec le même égard ? Je pense au volet social…*
> *Bah c'est toujours pareil. Moi j'arrive pas à opposer les deux. Pour moi tout ce qu'on fait nous, à un moment donné ça a un lien avec le social. Si on parle de confort, on parle bien des gens. Donc tu peux pas dire que le social est pas pris en compte… (CL7)*

Mais plus sûrement que dans une forme affirmative qui vient justifier une sélectivité difficile à assumer, les quelques expressions reflétant une utilisation des valeurs du développement durable pour se disculper de la sélection sociale à l'œuvre se trouvent dans les propos qui associent des comportements contraires aux attendus. Ces propos sont formulés à la fois par les concepteurs et une partie des habitants (cf. partie 1.1.2.) et sont adressés, plus ou moins spécifiquement, aux habitants du secteur social des deux projets.
Nous constatons, premièrement, que pour les habitants des deux projets, ce qui témoigne de la mixité, ou de la différenciation sociale, se situe essentiellement dans les comportements des habitants ou dans leurs conséquences observables. C'est là ni plus ni moins que des questions d'*habitus* de groupes (cf. chapitre 1, partie 1.2.1.) qui se confrontent, avec une unification du groupe autour d'un partage de codes, et inversement une différenciation qui se fait avec ceux identifiés comme ne partageant pas les mêmes codes. Dans le contexte des projets étudiés, ce sont des griefs relatifs à certains problèmes récurrents qui reviennent dans les rares

[1] CL4 parle des coûts de revient (évalués au mètre carré) des bâtiments. Ils sont élevés à Confluence essentiellement en raison des impératifs du cahier des charges urbain (efficacité énergétique et absence de la voiture en surface (compensée par la construction de parkings souterrains) essentiellement) et de la volonté d'image qui enchérit les coûts de production à cause des techniques employées en façade.

expressions (recueillies à Confluence auprès d'habitants propriétaires) qui regrettent ouvertement une mixité certes faible, mais déjà trop importante.

> *On est allé beaucoup trop vite. On a installé des gens d'un milieu social un peu bas si vous voulez, qui n'étaient pas du tout préparés à s'installer ici. Donc ils n'ont vu que les avantages mais pas les inconvénients et pas les obligations que ça entraînait. (…) Et là, c'est vrai qu'on est quand même brouillés par la présence de ces gens qui eux ne veulent pas en convenir, qui veulent rester sur leurs habitudes de vivre et puis qui ne pèsent pas du tout les avantages qu'on leur a donné. Parce qu'on leur a donné, ils louent ça pour rien du tout. (…) C'est un foutoire innommable. Ils profitent de tout, ils piquent les ampoules sur les paliers pour les installer chez eux, enfin vous voyez, des trucs minables quoi. Je reconnais que j'en suis gêné. Ça me gêne. Là c'est l'hiver donc ils sont calfeutrés mais l'été vous voyez les étendages, les fauteuils, les canapés qui sont installés sur leurs terrasses, ils fument, ils boivent, ils font de la musique… Je trouve ça très gênant. (..) Ça a été assez bien respecté par les gens de l'immeuble, bien qu'il y ait des reproches à faire de côté-là, mais les gens de l'immeuble d'en face, je sais pas ce qu'ils ont, s'ils ont un local-poubelle ou comment c'est organisé… Bref les types d'en face avaient trouvé plus pratique de venir poser leurs déchets, pas dans le local-poubelle mais devant l'entrée de l'immeuble, en vrac comme ça. Et un jour il y a un type qui a pas sa langue dans sa poche, qui habite l'immeuble, qui leur a fait le reproche. Ils étaient deux à déposer les poubelles, alors y a le copain qui dit à celui d'à-côté « de toute façon tu t'en fais pas, là c'est l'immeuble des riches », vous voyez déjà on était classé. (HL14)*

> *Mais moi je vous dis, il faut que l'intelligence fasse qu'on s'adapte et puis c'est tout. Vous allez me dire « adaptez-vous aux poubelles, adaptez-vous à leurs terrasses », c'est dommage, l'immeuble est joli… Mais « adaptez-vous » c'est ce que je fais, donc je ferme mes volets. Bah oui, c'est dommage hein. Alors éduquer ces gens-là pour qu'ils aient des jolies terrasses, bah oui, mettre des fleurs, les aider à mettre des fleurs, s'ils n'ont pas l'argent, les aider, moi je veux bien, leur apprendre à ranger… Je vous assure mais c'est horrible, vous regarderez. Alors c'est un peu mieux qu'avant mais l'été c'est… (HL1)*

Si ces discours, bien plus virulents que ceux de la plupart des acteurs rencontrés, ne disent rien des pratiques de ceux qui les tiennent, les enquêtés qui y sont associés témoignent d'expériences où la mixité prônée se confronte effectivement à un refus manifeste[1] (et qui rejoignent les ressentis mis en avant par les habitants confrontés à des regards hostiles en raison de leurs comportements jugés non conformes ; partie 1.1.2.).

> *Le repas de quartier ça a été un désastre l'année dernière, y avait trois pelés et un tondu. Il faisait un temps de chien, ça a pas été annoncé. On a voulu se rapprocher de gens-là mais c'était dans leur allée, ils étaient entre eux, on a bien compris qu'on mélangeait les torchons et les serviettes. C'était des copropriétaires sur la darse là. Voilà… (…) Ce jour-là ah bah ouais. On était avec des gens des HLM d'en face. Bon… qu'ils s'étouffent avec leur pâté-en-croute là-bas ! [rires] (…) Mais bon voilà, quand on a essayé de dire « voilà on fait ça ensemble », c'était pas bien vu, on l'a bien senti. (HL9)*

Les difficultés et les tensions dont témoignent les habitants sont prises en compte *a priori* par les concepteurs. Ils mettent en avant le fait que les différences – et ce qui génère des tensions – entre locataires du secteur social et propriétaires se situent justement sur la différence de statut d'occupant et sur les pratiques, plutôt que sur les origines sociales des personnes qui sont, particulièrement à Bottière-Chénaie, finalement assez proches entre des locataires d'un secteur social onéreux et des accédants à la propriété.

[1] HL9 loue un appartement à tarif modéré via le 1% logement de son employeur.

> *Ouais, je sais pas comment ça marche la mixité sociale. On se rend compte que c'est pas évident en tous cas. Parce que quand on fait un îlot social ici, alors qu'on a fait un an avant des îlots d'accession abordable à côté, la cohabitation n'est pas si simple… Je crois que quelque part, quand on regarde les profils professionnels des accédants à la propriété c'est vraiment des classes moyennes quoi, c'est des employés… Donc c'est des gens quelque part qui ne sont pas très éloignés en termes d'origine sociale de cette catégorie qui occupe le logement social et auxquels on les confronte de nouveau en implantant des programmes comme ça, qui ne sont pas toujours des programmes sur lesquels les modes de vie sont hyper faciles, avec des grandes familles, etcetera. Donc les rapports de négociation, de stationnement notamment sur l'espace public, des choses comme ça, sont un peu hard. (CN4)*

La confrontation à des pratiques sociales inhérentes à la présence de locataires du secteur social serait donc la principale source des petites tensions qui se font jour. La représentation qui prédomine ici est celle de ces locataires comme ayant des comportements non conformes à l'aspiration des classes moyennes que l'on cherche à attirer – quand bien même ces locataires appartiennent aux mêmes couches de la société – mais aussi celle de la promesse d'une ascension sociale par la propriété qui n'est pas tenue, parce qu'on contraindrait les primo-accédants à rester au contact d'un logement social dont ils cherchent justement à s'éloigner.
En creux se trouve une explication des différences qu'observent habitants et concepteurs dans le comportement des locataires sociaux et des autres habitants, particulièrement dans leur respect ou non-respect des règles collectives par rapport au tri des déchets, à l'automobile ou encore à l'utilisation des balcons à des fin de stockage. Cette explication se trouve dans l'intérêt, essentiellement pécuniaire, porté par des propriétaires et plus encore des primo-accédants, au fait que le quartier « vive bien », ou en tous cas ait l'image d'un quartier qui « vit bien ». Cette explication est notamment formulée par un habitant de Bottière-Chénaie[1] ou sous-entendue par un autre à propos des commerces qui y sont implantés.

> *Alors la question que se posent pas mal de gens ici. Enfin dans le patio où j'habite c'est beaucoup des primo-accédants, pas que, mais beaucoup des primo-accédants, y a aussi des plus âgés mais enfin disons qu'il y a une proportion importante de primo-accédants. Donc ils sont jeunes, ils ont un enfant, deux enfants, qui sont encore des petits pitchouns, pour certains qui sont déjà à l'école. Et la question qui se pose c'est « il faut absolument que ce quartier arrive à vivre bien pour rentabiliser notre accession à la propriété » pour laquelle ils ont dû se saigner pas mal, j'imagine, et donc ils ont un souci très fort d'aller vers un quartier qui devienne bien vivant, qui tourne pas mal… Parce que c'est vrai que c'est toujours un peu terrifiant de se retrouver dans un truc qui peut… enfin d'avoir acheté quelque chose dans un ensemble qui va mal tourner. (HN6)*

> *Et puis y a aussi une envie forcément de venir dans ces commerces qui sont dans le quartier, de les faire un petit peu fonctionner pour donner justement une dynamique au quartier et pour le faire vivre. Parce que forcément ça va attirer d'autres commerces et ça amène justement de la vie dans le quartier. On le voit aussi justement avec le marché le mercredi soir, les gens commencent à venir, ça commence aussi à… parce que c'est quand même un quartier qui n'existait pas avant donc il faut réussir à crée quelque chose et c'est là où c'est intéressant. (HN17)*

Certains enquêtés associent clairement les habitants des logements sociaux au non-respect des attendus évoqués précédemment ou, inversement, à l'image des « HLM », ce qui dans les deux cas les amène à entretenir une représentation dévalorisante des locataires du secteur social et participe à déplacer les justifications de la sélection sociale vers des aspects comportementaux.

[1] Elle est aussi évoquée par des habitants ayant bénéficié des prêts à l'accession de Nantes Métropole.

Ouais, j'aime bien, bon pas tout. Par exemple je trouve qu'il est plutôt raté celui-là, en verre, parce qu'en fait on voit tout le bazar chez les gens, il est complètement transparent et nous comme on habite en face on donne sur eux. Et ça me rappelle un peu les balcons des HLM, vous savez les gens entassent tout sur le balcon, je trouve ça super moche et eux comme c'est tout transparent on voit tout à l'intérieur et donc c'est pas joli. J'aime pas. (HL11)

Donc ils savent faire… mais c'est vrai que c'est beaucoup plus tape-à-l'œil et, voilà, c'est autre chose. Et du coup ça fait plus quartier bobo que quartier écolo… Il y a un gros côté affichage. Alors qu'à côté de ça, nous… je sais pas si c'est aussi pour ça que vous avez cherché à nous rencontrer, mais on est sur des apparts sociaux, alors sociaux un peu plus, mais sociaux quand même. Et moi je le vois dans le voisinage, les gens très clairement ils savent même pas faire du tri. Voilà, ils ont été posés eux-aussi dans un écoquartier parce qu'il fallait faire le vingt-pour-cent de logements sociaux. Et la plupart c'est ça, c'est des gens qui n'ont même pas la conscience de où ils vivent. Et à qui on n'explique pas parce qu'on s'en moque, ils sont là juste parce qu'il fallait faire du vingt-pour-cent… (HL13)

Nous retrouvons dans le discours de HL13, attachée territoriale qui vit dans un logement social de Confluence[1], un thème de distinction classique entre les habitants qui auraient choisi consciemment d'y vivre et ceux qui y seraient arrivés par hasard. La première catégorie serait celle des locataires du marché libre et des propriétaires, la seconde celle des locataires du secteur social. La représentation dominante est que les premiers seraient plus à même de perpétuer les bons comportements, parce que – à travers leur choix résidentiel – ils auraient exprimé leur adhésion, même relative, aux valeurs du développement durable et aux modes de vie associés. Les seconds, parce qu'ils se seraient vu attribuer un logement sans avoir choisi le quartier, n'auraient que faire, par exemple, du tri des déchets.
Cette représentation se retrouve aussi chez les habitants qui associent aux locataires du secteur social les « mauvais » comportements tels qu'une mauvaise gestion des déchets et un non-respect des règles de matière de stationnement.

Ça dépend de ce qu'on appelle de la mixité sociale. Ça peut fonctionner mais quand tout le monde est respectueux des choses. Je m'explique… C'est-à-dire que moi ce qui me dépasse c'est que je pense qu'on est capable de tous vivre ensemble quels que soient les milieux dont on vient, quelles que soient nos religions, quelle que soit notre couleur de peau, on peut tous vivre ensemble je pense mais si tout le monde est respectueux et que tout le monde y met du sien. (…) Quand on voit des gens qui laissent leurs poubelles traîner dehors avec leurs sacs poubelles et qu'ils font même pas l'effort d'aller le mettre dans une poubelle, voilà c'est… La cohabitation elle se fait pas au bout d'un moment. Et après on raisonne tout de suite « ah bah c'est tel type de personne, c'est tel », alors que c'est peut-être pas ça… tous les clichés reviennent très vite, mais c'est peut-être aussi bien monsieur tout le monde qui a sa petite cravate et qui se dit « putain personne va me voir, je laisse mon sac poubelle ici » mais les clichés vont venir très vite, « c'est les arabes, c'est les ceux-ci, c'est les ceux-là ». Et ça peut créer des tensions. Donc je pense que pour qu'il y ait une mixité sociale il faut qu'il y ait un respect de tout le monde… (HN18)

C'est un des gros points faibles de ce quartier, c'est le stationnement et les poubelles, c'est les deux gros points en fait. (…) Donc là les poubelles, c'est le côté immergé de l'iceberg, le gros, gros problème qu'est provoqué par le fait que les containers enterrés sont pas actifs et donc c'est crado quoi. (…) Et c'est ça la mixité, ça fait partie, générationnelle et pas forcément que de cultures, on pense toujours cultures et origines alors que voilà c'est beaucoup plus loin de ça… Comme on a pu en parler avant vraiment la culture, c'est-à-dire aussi la façon de vivre, c'est-à-dire pas forcément la culture d'origine mais aussi la

[1] Et qui de ce fait est elle-même la preuve de la présence de locataires du secteur social attirés par l'image du quartier et son affichage comme écoquartier.

culture de vie. Et pas la culture sociale non plus, c'est juste qu'on peut être du même niveau social mais avoir une vie complètement différente, avoir plus ou moins des goûts pour l'écologie ou pas… (…)
Et donc on nous dit « mais si vous avez des places ! », ouais mais les gens n'y vont pas ! Bien sûr on a des parkings souterrains mais les gens ne les mettent pas, ils les mettent dehors les voitures, forcément. Y a une discipline, c'est à eux, c'est pas à nous habitants de sensibiliser les autres habitants à faire comme nous on fait, c'est-à-dire… (…) Il faudra, à mon avis, une intervention musclée de la police, pour régler le problème en une seule fois, et ça j'arrête pas de leur dire ça, « vous dîtes que vous manquez de pognon ? Prenez-le ! Verbalisez toutes les bagnoles, vous allez voir, vous allez remplir les caisses et solutionner le problème assez rapidement ! ». Les gens, avoir une prune de trente ou trente-cinq euros, avec un loyer d'un parking à quarante-cinq par mois, ils vont faire leur choix tous seuls, y aura même pas besoin de les pousser. (…) Parce que les gens c'est comme on disait, c'est vraiment la mixité culturelle, et non pas sociale, même si c'est le but de cet écoquartier d'avoir une mixité sociale, moi je dis que c'est une mixité culturelle et que même des gens qui vivaient dans des maisons en campagne ayant décidé de prendre un appartement ici ou d'acheter une maison de ville ici, ils ont les mêmes réactions qu'avant, chez eux : ils prennent leur voiture alors qu'ils pourraient prendre le tram. (HN14)

Ce dernier extrait est probablement le plus parlant puisqu'il illustre le passage d'une logique de différenciation appuyée sur des justifications socio-économiques à une différenciation d'ordre culturel. Cette dernière différenciation se fait à partir de l'adhésion ou non aux valeurs du développement durable, ou, plus simplement, puisqu'il n'est pas utile d'adhérer à une idéologie pour la mettre en pratique ou participer à la diffuser (Ricoeur 1997), à la mise en conformité avec un certain nombre de comportements respectueux de ces valeurs (cf. partie 1.1.1.). La faible considération pour les aspects socioéconomiques se trouve, d'une part, dans la revendication d'une forme d'égalité fondée sur un partage d'idées et, d'autre part, dans un appel à la sanction pécuniaire énoncé sans contextualisation aucune (par exemple en donnant les raisons qui poussent certains habitants à ne pas louer de place ou à ne louer qu'une place pour deux voitures). L'idée de mixité « culturelle » évoquée par HN14 se trouve également illustrée dans la dernière partie de cet extrait, qui montre la manière dont la différence est pensée à partir d'un aspect comportemental lui-même rapidement étendu à toute une catégorie de population qui se trouve stéréotypée.

Si les « mauvais » comportements – au sens durabiliste – associés par les habitants aux locataires du secteur social sont essentiellement la mauvaise application du tri des déchets et le stationnement à l'extérieur, la problématique qui se pose aux concepteurs, dans les deux écoquartiers, est surtout celle de l'usage de la voiture. À Nantes comme à Lyon, le choix est fait, suivant les préceptes du développement urbain durable, de gommer au maximum la présence de l'automobile en extérieur et de la cantonner dans les parkings souterrains.

Y a une espèce d'évidence d'usage. Quand il faut descendre une bagnole au sous-sol déjà c'est moins évident, on descend dans le noir, dans le truc… C'est la question du parking sous-sol qui fait ça aussi, indépendamment du fait que dans le locatif les gens ne louent pas parce qu'ils ont pas les moyens et donc, forcément, mettent leur bagnole sur l'espace public. Ça c'est une vraie difficulté, moi je suis pas certain qu'il y ait beaucoup de réponses là-dessus, sauf à foutre des bagnoles partout effectivement mais on se retrouve avec des espaces publics couverts de bagnoles quoi. (CN6)

Et souvent sur le logement social on nous demande moins alors que c'est pas vrai. Donc celles qui sont dans la rue sont souvent celles des mecs du logement social. Et ceux du logement social en plus des fois ne prennent pas le parking, parce qu'ils ne peuvent pas se le payer, parce que c'est cher. Et donc ils laissent le parking dans la rue. (CL12)

> *Comme ça c'est mieux accepté, quand on a un gros paquet d'un seul coup, évidemment y a… en plus c'est au cœur du système avec des questions de stationnement. Parce que le problème du logement social c'est qu'on essaye qu'il soit au moins aussi bien construit que le reste, en général on y arrive, on met au moins autant les moyens même, parfois plus, par contre le problème c'est que les locataires n'ont pas les moyen de louer des places de parking sous-terrain. Elles sont trop chères, elles sont à 45 € par mois, c'est trop cher pour un locataire de logement social. Et qu'est-ce qui se passe ? Nous on a évalué la chose : 80% des places sont vides. Donc les bagnoles sont en surface. Or nous on est dans un écoquartier, on contraint quand même un peu, même si vous avez vu qu'il y a quand même une place par logement en sous-sol plus quand même des places en surface, on n'est pas tout à fait… (CN3)*

Même si la question économique est pointée, l'association entre habitat social et problématique de stationnement se transforme assez rapidement en adéquation entre habitants de logement social et non-respect des valeurs du développement durable. La problématique du stationnement en extérieur est régulièrement pointée par les concepteurs comme un des gros échecs des projets étudiés sur cet aspect. Ils mettent alors en avant la responsabilité de cette catégorie d'habitants. Plus généralement, les représentations – des catégories plus ou moins associées à des « mauvais élèves » et des « habitants des logements sociaux » ainsi que de leur modes de vie – qui transparaissent à travers des discours des acteurs comportent une forte composante morale qui suggère qu'il s'agit d'une population qu'il faudrait aider à adopter de nouveaux comportements, éduquer ou rappeler à l'ordre. L'aspect normatif du développement durable et les attendus comportementaux qu'il engendre se conjuguent ici avec la reproduction « traditionnelle » des rôles sociaux pour engager les concepteurs et une partie des habitants dans une logique d'encadrement.

Nous observons un mécanisme de déplacement des motifs de la sélection et de l'exclusion sociale des critères socio-économiques associés aux individus vers des critères de respect ou de conformité aux valeurs, aux principes et aux attendus associés au développement durable. Les groupes ainsi délimités ne sont pas fondamentalement différents de ceux de la hiérarchisation sociale traditionnelle. Les « mauvais élèves » du développement durable sont, plus ou moins, les mêmes individus que les « mauvais élèves » de l'économie de marché – ici essentiellement représentés par les habitants des logements sociaux – tandis que les « bons citoyens » le sont aussi pour la plupart dans les champs économique, social et culturel. Ce qui change est moins la composition des groupes que les modalités de mobilisation, ou d'enrôlement (cf. partie 2.2.1.), des acteurs dans le processus ségrégatif. Nous identifions trois logiques distinctes et complémentaires – qui s'hybrident chez la plupart des acteurs – entraînant la situation observée. Elles amènent toutes les trois à la mobilisation de certaines valeurs ou de certains principes d'action associés au développement durable comme justifications plus ou moins explicites ou implicites d'une forme diffuse de sélection, de différenciation et d'exclusion sociales.

- La première logique, que nous qualifions de « naïve », est celle d'acteurs qui, défendant les valeurs du développement durable, ne se rendent pas compte des implications de leurs discours et de leurs représentations en termes d'exclusion sociale. C'est involontairement et inconsciemment qu'ils participent à la légitimation de la sélection qui s'opère.
- La deuxième logique, que nous qualifions de « hiérarchisante », est similaire à la première à ceci près que les acteurs qui la mettent en œuvre sont conscients de ses implications et les assument parce qu'ils jugent que le développement durable – dans

sa composante environnementale – est prioritaire à la mixité sociale et qu'il doit lui être privilégié lorsque l'on ne peut pas « tout faire ».
- La troisième logique, que nous qualifions d' « excluante », est celle d'acteurs recherchant justement une différenciation sociale et un entre-soi et qui, parce qu'ils sont clairvoyants (Py et Somat 1991), mobilisent à leur profit les valeurs de l'idéologie dominante pour rendre leurs aspirations moins apparentes et surtout socialement plus acceptables.

Les logiques « naïve » et « hiérarchisante » sont les plus répandues, la première chez les habitants, la seconde chez les concepteurs. La logique « excluante » ne concerne elle que les habitants. Jamais explicite dans leurs discours, elle est assez difficilement détectable mais il nous semble qu'elle occupe une certaine place. Dans les trois cas, le développement durable sert aux acteurs – concepteurs comme habitants – à se disculper d'un phénomène, la ségrégation spatiale, qui contrevient aux valeurs auxquelles ils semblent adhérer (cf. chapitre 6, parties 1.1.2. et 2.2.2.). Il sert à résoudre la contradiction entre mixité sociale prônée et urbanisme d'exclusion en rendant les acteurs « à l'aise » avec leurs choix et leurs actions.

2. L'enrôlement des acteurs dans une production sans contradiction ni conflit

La mixité sociale est l'une des promesses souvent déçues du développement urbain durable. Il en est une autre qui l'accompagne fréquemment dans les griefs faits aux écoquartiers : l'implication des habitants dans la conception et la gestion de leurs espaces de vie (cf. chapitre 4, partie 2.2.1.). Elle nourrit la contradiction entre l'injonction participative et une production contemporaine qui demeure très descendante, la conception et la gestion des projets restant entre les mains des commanditaires et des concepteurs (cf. chapitre 3, partie 2.1.3.). Nous réfléchissons dans la partie 2.1. de ce chapitre 7 sur la participation habitante, intéressante pour notre travail parce que les procédures proposées par les responsables des projets (participation « d'élevage » (Mermet 2007)), comme les mobilisations lancées de manière plus ou moins spontanées par les habitants (participation « sauvage » (ibid.)), offrent aux habitants les principales scènes où ils peuvent venir s'exprimer, et donc potentiellement porter la contradiction ou la critique face aux responsables politiques et aux concepteurs. Nous n'avons assisté à aucune réunion publique ou autre procédure « d'élevage » (partie 1.1.1.), pas plus qu'à des moments de mobilisation « sauvage » (partie 1.1.2.). Ce qui se passe dans ces deux cas nous a été relaté par les discours des enquêtés. C'est à travers les représentations que ces discours révèlent que nous nous y intéressons, ayant pour objectif premier de comprendre ce qu'elles montrent des rapports entretenus par les acteurs avec les enjeux politiques de leur situation et, plus encore, avec la question de la conflictualité dans ces rapports.

La partie 2.2. recoupe les enseignements de toutes les parties des chapitres 6 et 7. En passant les phénomènes mis en évidence au travers d'un dernier tamis, cette dernière partie montre, d'une part, les logiques qui conduisent concepteurs et habitants à s'enrôler dans la production contemporaine de l'urbain (partie 2.2.1.), d'autre part, la place qu'occupent les contradictions dans ces logiques (partie 2.2.2.). Nous montrons que non seulement ces contradictions ne freinent pas la production, mais qu'elles la consolident en lui liant les acteurs sur la base de ce qui leur apparaît comme des choix libres et volontaires, puisqu'elles rendent – à leurs yeux – les intérêts des concepteurs et des habitants concordants avec ceux de la production.

2.1. Un refus de la conflictualité

2.1.1. L'évacuation du politique dans les procédures institutionnelles de participation

La conception de la ville – comme plus généralement l'essentiel de sa production – demeure le fait de pratiques descendantes (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.), et les dispositifs de participation mis en œuvre à Confluence et à Bottière-Chénaie sont de formes très classiques, c'est-à-dire limités à de la consultation et de l'information malgré la communication qui les entoure (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.). Ce constat ne dit rien de la manière dont l'implication des habitants est vécue par les acteurs de nos terrains d'études ; c'est l'objet de cette partie que de nous éclairer à ce sujet. Les dispositifs procéduraux, disions-nous, sont hérités des mouvements sociaux des années 1960 et 1970 qui marquaient une aspiration à « repolitiser » les politiques urbaines. Or, il ne reste de cet héritage que la filiation historique (Neveu 2011) et procédurale du point de vue des pratiques délibératives (Le Mazier 2014), ce qui ne nous renseigne pas sur les aspirations en matière de politisation des concepteurs et surtout des habitants de nos terrains d'études. Ces procédures relèvent de ce qu'on peut qualifier de participation « d'élevage » (Mermet 2007), dans le sens où ce sont des démarches descendantes (*top down)* émanant des collectivités et des aménageurs cherchant à appliquer ainsi des directives légales sur la participation (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.). Ceci renvoie à un pendant « sauvage » (ibid.) qui correspond aux mobilisations ascendantes (*bottom up*) engagées par les habitants. Dans les pages qui suivent, l'analyse ne se circonscrit pas aux seules procédures institutionnalisées mais englobe également les tentatives spontanées d'habitants se mobilisant pour « prendre part » à la définition de l'urbain et de ses usages. La prise de parole voire l'action des habitants-usagers sur les projets peut soit être souhaitée et organisée par les concepteurs, soit subie et, autant que possible, canalisée par ces derniers.

A Bottière-Chénaie comme à Confluence, on retrouve des démarches de ces deux types même si elles sont, dans les deux cas, assez « timides ». Ce qui nous intéresse ici est moins de qualifier leur influence sur le projet réel, ou de les évaluer dans l'absolu ou relativement par rapport à d'autres, que de comprendre – à nouveau – comment les acteurs se les représentent et se représentent à travers elles. Nous voulons ainsi saisir comment ces représentations nous renseignent sur les aspirations des acteurs à politiser la question de la production contemporaine de l'urbain. L'objectif est ici de comprendre de quelle manière la contradiction entre, d'une part, une implication des habitants prônée et, d'autre part, une production où elle est faible, est éclairée par les regards que portent sur elle les principaux intéressés.
Nous nous intéressons à la conflictualité introduite par ces démarches et, conséquemment, à la politisation. La politisation est ici entendue comme la conjonction d'une montée en généralité des enjeux et d'une montée en conflictualité des rapports (Duchesne et Haegel 2001). La montée en généralité consiste à « *s'extraire de la situation immédiate* » (Boltanski 1990 : 74) pour se référer à l'intérêt général. La montée en conflictualité suppose l'appréhension et la reconnaissance de clivages sur un enjeu engageant des choix de société. Parler de politisation implique que les clivages dont il est question soient plus profonds que de simples oppositions d'opinions ou d'attitudes et que, en cela, ils engagent davantage des questions de « visions du monde » pensées en des termes concurrentiels – c'est-à-dire impliquant des différences d'intérêts et de motivations – donc des représentations, des valeurs, des idéologies (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). Nous considérons que les discours se politisent lorsqu'ils énoncent l'incompatibilité entre des « visions du monde », suggérant par là un

rapport de force nécessaire pour défendre une alternative plutôt qu'une autre. C'est à partir de cette définition que nous cherchons dans les discours des acteurs des indices de politisation. Ces deux indicateurs de politisation – montée en généralité et montée en conflictualité – nous permettent d'évaluer en quoi les conceptions des pratiques contemporaines de participation contiennent un potentiel critique et oppositionnel, et comment il est susceptible de porter les contradictions que nous identifions sur la scène politique.

Comme nous l'avons esquissé dans le chapitre 5 (partie 4.1.2.), les sujets mis en débat dans les procédures de participation à Bottière-Chénaie et à Confluence n'ont jamais été les grands principes d'aménagement, définis en amont par les concepteurs, mais des « petites choses ». Par exemple, à Nantes, les habitants ont été invités à donner leur avis sur l'organisation matérielle d'une aire de jeu sur une parcelle encore vierge sans avoir voix au chapitre sur ce choix d'aménagement, alors que certains suggéraient la possibilité d'y déployer d'autres occupations. À Lyon, lors de la première phase du projet, les réunions publiques ont surtout vu se succéder les présentations de projets architecturaux pendant que l'expression habitante était canalisée vers un site web[1] ouvert à toutes les thématiques, mais peu alimenté et sans expression contradictoire (par exemple des concepteurs ou responsables du projet). Les ambitions des concepteurs des projets vis-à-vis des dispositifs mis en place ne sont d'ailleurs pas toujours autres. Si certains ne cachent pas leur agacement vis-à-vis de l'impératif participatif et célèbrent l'importance de la stabilité politique pour « faire du projet », d'autres regrettent que la participation n'ait été qu'un objectif très secondaire des projets.

> *En attendant, on a presque triplé la population et les mecs votent toujours à 70%. Les mecs ils sont pas cons, ils voient bien ce qu'il fait. Et ça, la stabilité politique, c'est la condition première pour faire des projets. C'est le paradoxe, c'est-à-dire que d'un côté on va introduire de la démocratie, de la concertation avec les habitants, etcetera, et en réalité pour faire des projets comme ça il faut qu'il y ait un pouvoir stable et une volonté politique souvent pas très démocratique. (CN2)*

> *Je le regrette mais j'ai l'impression que les élus voulaient vraiment attirer, faire parler de ce territoire, donc attirer les groupes de presse, mettre l'accent sur des domaines d'activité autour de l'innovation, la com.… et tout a été construit là-dessus. On n'a pas tellement réfléchi aux besoins des gens qui viennent habiter sur ce quartier-là, c'était l'envie de faire un grand coup de pub pour la ville de Lyon. Ça c'est mon côté critique aussi. Mais du coup effectivement, les remontées des gens on les écoute pas trop, on veut pas être embêté avec ça. Ils essayant d'impulser une dynamique de projet urbain, on parle de concertation, d'exemplarité, mais finalement les gens ce qu'ils font remonter, leurs besoins, « bah ils ont qu'à suivre hein, là on est dans un grand projet urbain, on n'est pas n'importe où quoi ». J'ai l'impression que c'est traité comme ça. (CL4)*

À Nantes et à Lyon, l'information est effectivement avant tout tournée vers l'extérieur sous forme de communication, si bien que les habitants ont des difficultés à y accéder, ce que certains regrettent.

> *Et donc voilà, ils communiquent beaucoup sur ce qu'ils essayent de tester, dans des revues plutôt professionnelles, ça passe dans le journal des maires des trucs comme ça, ils disent « ouais c'est génial, on tente des trucs et tout » et t'as le côté plus politique et le côté architecture urbaine mais du côté du grand public ils ont fait quoi comme comm' ? Moi j'habite ici, franchement si mon père m'envoyait pas les articles… Comme je m'y intéresse pas spécialement, j'aurais pas vu tout ça, etcetera. Si c'est vraiment ce*

[1] www.laconfluenceonendiscute.fr : le site est hors ligne depuis 2012.

> *qu'ils ont tenté de faire, pourquoi y a pas un petit livret d'accueil du quartier, un petit message qui te dit « on essaye de faire… ». Parce que, pour le coup, tu commences à te demander ce qu'ils ont essayé de faire. (…) Dans le quartier ils communiquent pas. Ils bombardent vers l'extérieur, c'est la vitrine, faut que ça claque ! T'as vu ce qu'on fait ? (HL6)*

> *Alors, y a aussi, ils distribuent des journaux de quartier, des machins comme ça… Mais je ne sais pas pourquoi, à plusieurs reprises quand j'allais voir l'équipe de quartier, ils me disaient « vous avez vu le Zest ? », le Zest c'est le petit journal de quartier. Et non, on le recevait pas dans les boîtes aux lettres, ils devaient le distribuer dans les boîtes aux lettres et bon on le recevait pas… Le Zest j'allais le chercher à la mairie. Donc si on veut des informations, il faut… Voilà moi je prends tout ce que je trouve donc partout où je vais et où y a des trucs je les prends. Mais, euh… je crois qu'il faut, enfin si on va pas les chercher on est ici comme si on était… oui à Port-Boyer[1] ou ailleurs… Y a pas assez de choses qui sont envoyées vers les habitants. (HN1)*

Nous notons chez les habitants une certaine confusion entre information et participation. Ce qui ne signifie pas qu'il y ait toujours regret de l'absence de participation, certains estimant que le fait de s'informer est, déjà, une forme d'implication assez forte (il n'y a pas de désir de participation chez tous les habitants). Plus fondamentalement, les discussions sont cantonnées à des questions de proximité (signalétique, sens de circulation, autorisation ou non des chiens dans les espaces verts, gestion des poubelles, avec des éléments parfois conflictuels comme nous l'avons montré précédemment). Ce cantonnement découle de la volonté des destinateurs des projets de ne pas mettre les décisions fondamentales en débat, mais aussi des prises de positions des habitants, qui concentrent leurs questions et critiques sur des aspects concrets et immédiats. Ces deux origines s'alimentent l'une l'autre sans qu'il soit possible de les distinguer. Au sein des deux projets étudiés, l'accent mis sur la communication a conduit à créer des « petits lieux » de démocratie (Bertheleu et Neveu 2006), qui n'invitent pas à la montée en généralité. Les discours rapportés corroborent les observations d'Éric Blondiaux pour qui « *les instances participatives existantes assignent le plus souvent les habitants à l'échelle du quartier et cantonnent la discussion à l'environnement immédiat, aux crottes de chien et autres problèmes de voirie ou d'incivilités* » (2005 : 132). Dans les deux cas, la participation habitante n'est pas intervenue en amont des décisions importantes mais les a accompagnées ou, le plus souvent, suivies de près. Par exemple, le directeur de l'aménagement de Nantes Métropole décrit une conception par étape où la discussion avec les destinataires succède à la réalisation.

> *Une fois qu'on a dit ça, on prétend pas construire un paradis, c'est pas le sujet. Surtout que pour qu'un projet urbain prenne pied il faut du temps. Le temps est important. Y a le temps de la conception, le temps de la construction, et actuellement depuis 4 à 5 ans on commence à travailler avec les habitants. Y avait rien au départ, à part 2 ou 3 fermes qu'on a conservées, y avait pas grand-chose, donc maintenant on commence à travailler avec les habitants. (CN3)*

Cette participation tardive ne pouvait pas permettre de « rendre discutable[s] » (Barthe 2002), et donc révisables, les principes et valeurs du projet nantais. Elle n'a été que réactive face à des solutions proposées par les concepteurs puis entérinées par cette modalité de participation. Les habitants conviés aux réunions publiques en sont conscients et ne manquent pas de le faire remarquer (sans d'ailleurs que ceux qui nous ont fait ces remarques ne cessent de se rendre à des réunions qu'ils jugent pourtant plus ou moins inutiles).

[1] Quartier de grands ensembles nantais.

Je crois qu'il faut aller au-devant de l'info. Je trouve que pour un quartier en construction on promet monts et merveilles, enfin un plus de participation sur la vie de quartier, ce genre de choses mais… là je sais qu'on est convié à une réunion pour la construction de ce qui va se faire à côté mais a priori d'après ce que j'ai compris le projet il est plié quoi… C'est plus une information descendante. Moi à l'époque, à la Sècherie, j'en avais parlé à [CN4], il m'avait dit « non, ce sont les gens des allées du parc qui décideront » mais de fait ce que j'ai compris ce que c'est déjà décidé. Et nous, a priori, on n'est pas forcément d'accord. On nous a dit que ce serait à nous de créer mais j'ai l'impression que c'est déjà décidé. Bon, dans la mesure du possible j'irai à la réunion mais… Voilà quoi. (HN13)

C'est la frustration qu'on a clairement. De se dire « et nous on a le droit de faire quelque chose ? ». Le 11 mai, on a une réunion pour le jardin partagé qui doit se faire sur l'îlot numéro 13 donc sur les allées du parc. Donc normalement c'est un jardin partagé. Donc une personne du FJT a déjà eu une réunion avec l'architecte et il dit « on aura douze ou treize parcelles de jardins normaux et on mettra un jardin collectif vraiment et les gens ils planteront des poireaux, des carottes, machin. Oui, oui, on consultera les habitants » et là, en fait, y a un voisin qui me renvoie l'email où on a eu l'information qu'il y avait douze ou treize parcelles indépendantes et il me dit « mais ça sert à quoi la réunion du 11 ? on aura le droit de dire notre mot ? ». Et l'architecte, il a dit « ça », ce sera « ça », on le sait. Donc on essaie de voir dans le quartier et d'avoir le maximum de personnes à cette réunion pour dire « c'est bon ça suffit vos bêtises quoi ! C'est bien ce que vous avez pensé, franchement vous avez de très bonnes idées, mais on n'a pas le droit de dire comment on vit, comment on a envie de vivre dans ce quartier ? ». Et c'est comme ça pour tout. (HN15)

Les concepteurs témoignent eux généralement d'une grande distance vis-à-vis de cette injonction participative, venant entraver et ralentir la menée du projet.

Franchement moi j'arrive pas à comprendre, quand tu vois le nombre de personnes qu'il faut appeler, le nombre de réunions qu'il faut faire pour faire 10m² de rue tu deviens fou. (CL15)

Certains arguent même de la difficulté à trouver le bon interlocuteur pour expliquer leur réticence à consulter.

Y a tellement de… Enfin dans une ville, qui consulter ? Le voisin, le riverain ? Déjà on consulte nous les voisins quand on a notre projet pour leur présenter, par courtoisie, par politesse, ce qu'on va faire à côté de chez eux, adapter éventuellement le projet par rapport à leurs contraintes et des choses qui leur déplairaient. Voilà, après on peut pas… (CN12)

D'autres encore s'inquiètent de la place que tentent de prendre, dans les dispositifs de participation, des individus perçus comme des minorités individualistes et vindicatives.

Je pense pas qu'on ait été à un moment complètement défaillant au point que les gens se trompent en venant acheter ici. Je ne pense pas. Et puis surtout quand on relativise, ça correspond à combien de personnes ? On parle finalement encore d'une minorité de gens. Comme d'habitude en fait, on focalise sur des minorités alors que… (CL6)

Quand je vois dans ces réunions là où… tous les gens qui ont des choses à demander euh… Bon, j'ai l'impression, parfois, pas tous, parce qu'on a des interlocuteurs, il y a certains interlocuteurs qui en ont marre quoi, que les gens réclament sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt… (…) Y a des gens qui s'en foutent de qui est à côté, qui est d'un côté ou de l'autre, eux ils vivent leur vie et ils en ont rien à foutre des autres. Je crois qu'y a des ambitions et puis y a le fait que les gens, les humains, ils sont accessibles ou non à une certaine parole, ils sont égoïstes ou moins égoïstes… Y a pas que les pouvoirs publics quoi, les gens eux-

mêmes sont pas respectueux des autres… ils vivent leur vie et puis c'est tout quoi, ils ont des œillères… (CN1)

Du point de vue des modalités procédurales, la participation est effectivement fondée sur la spontanéité et le volontariat, ce qui conduit directement à des biais de sélection du fait de se sentir spontanément « compétent » à participer à ces arènes. Ainsi, ce sont essentiellement des individus politisés qui sont venus dans ces instances, et leurs interventions ont été davantage interprétées comme des « perturbations » aux yeux des concepteurs, comme de certains habitants moins habitués à la prise de parole publique.

Mais pour autant, je pense qu'il fallait bien que les gens aient conscience qu'on n'allait pas d'un coup sous prétexte qu'il y a, je sais pas, une dizaine ou peut-être une vingtaine de personnes qui sont contre un élément de programme, changer la donne et finalement pénaliser tous les autres habitants en ne mettant pas de jeux sous prétexte que certains sont pas d'accord. Donc je pense qu'après ça a été certainement perçu comme « de toute façon on nous écoute pas », j'imagine. (CL6)

La réunion de quartier où c'était normalement pour expliquer tout ce qui allait se faire, on ne pouvait pas parler, y avait rien à faire, y avait ceux qui râlaient contre les logements sociaux, surtout à cause des poubelles, et de l'autre côté ceux qui étaient sur les éphémères. On nous donnait la parole on pouvait rien dire parce qu'ils coupaient tout de suite… Les éphémères c'est vrai qu'on a été quand même envahi mais enfin… (HN2)

J'ai été voir rien que pour rigoler, j'ai pas été déçu. Ils veulent mettre trois pauvres structures pour enfants, ils veulent essayer de faire quelque chose d'original… le pauvre urbaniste, il était à deux doigts de se pendre, il avait un tel mur en face de lui c'était pas possible pour lui. Mais le pire c'est qu'en plus je suis d'accord avec lui… (HL20)

Moi j'ai halluciné quand j'ai vu certaines critiques… enfin y a des gens qui n'ont envie que de critiquer quoi, ils vont démolir un projet… enfin c'est quand même quelque chose de très complexe. Je crois que les gens ont pas conscience des priorités ou des difficultés, enfin ça demande quand même une ingénierie incroyable de mettre en place un tel programme et ils vont te le démolir en deux secondes juste à cause d'un passage clouté… (HN19)

Les participants les plus revendicatifs sont perçus comme des râleurs excessifs et égoïstes. De la même manière qu'avec le développement durable, se dessine ainsi une vision normative de ce que participer signifie, c'est-à-dire débattre (ou plus justement discuter) entre des « bons citoyens » (Talpin 2006) participant de manière « constructive » aux échanges avec les responsables politiques et techniques. Réciproquement se dessine le portrait des « mauvais élèves » qui ne seraient là que pour protester et défendre leurs propres intérêts. Un portrait que corroborent parfois les habitants vus comme des râleurs par les autres mais aussi par eux-mêmes. C'est par exemple ce dont témoigne une habitante de Bottière-Chénaie qui regrette d'avoir été contrainte d'instaurer une forme de conflictualité qualifiée péjorativement de « grogne » qu'elle ne souhaitait pas être son mode d'investissement.

C'est vrai que ce serait plus intelligent de travailler en intelligence, c'est-à-dire, de dire « bon voilà, à ce jour qu'est-ce qu'il vous manque sur le quartier et comment on peut vous aider ? », ce serait du bonheur quoi. On aurait des grognons, on serait certainement les premiers à être des grognons mais ce serait dans une démarche positive. Se dire « voilà, ok, on n'a pas pensé au composteur, on avance ». (HN15)

Nous n'avons collecté aucun témoignage de personne se positionnant de manière plus ou moins marquée comme un « mauvais élève » de la participation. Les individus – qui, au vu des positions prises et de la forme des propos qu'ils nous décrivent, seraient sans doute classés par d'autres dans cette catégorie – ont plutôt tendance à regretter de s'être retrouvés dans ces situations (à l'image d'HN15). En revanche, parmi les justifications avancées par ceux qui ne participent pas, nous notons l'intégration de la contrainte normative. Elle conduit certains à affirmer regretter de ne pas s'investir et qui peut parfois les pousser à se critiquer eux-mêmes. Elle incite d'autres à dire que les choses leur vont bien comme cela, c'est-à-dire qu'ils ne ressentent pas le besoin de s'investir dans l'organisation de leur espace de vie.

> *Et c'est là que ça me pose problème, c'est là que ça vit pas comme je voudrais que ça vive. C'est là où je suis déçue de l'expérimentation. Et en même temps je suis un peu comme tout le monde, je donne pas les moyens que ça vive. Je me suis pas investie plus dans le conseil de quartier, j'ai aussi mes horaires, j'ai aussi plein de choses qui font que je suis pas suffisamment impliquée et je crée pas non plus un conseil de quartier ici, mais bon… (HL13)*

> *Non mais c'est vrai je pourrais m'intéresser de plus près à ce qui passe. Mais vous voyez moi je suis un peu pour les formules toutes faites, toutes préparées, tout cuit. Comme pour les vacances, j'aime bien les vacances où tout est organisé, y a pas à retenir des trucs de part et d'autre, vous êtes pris en charge, vous vous laissez aller, moi ça me convient… (HL14)*

Comme forme d'implication des habitants, la participation sélectionne ses acteurs – ce que regrettent certains concepteurs, plus particulièrement les porteurs de projets (Blondiaux 2005) – en valorisant des savoir-faire et savoir-être coopératifs : capacités d'écoute de l'autre, d'expression, d'argumentation une capacité à changer de préférences si les arguments adverses sont convaincants[1]. Si certains jouent les « bons citoyens », le mode conflictuel semble faire partie des modes non acceptables dans ces arènes. Dans les scènes ouvertes par les procédures « d'élevage », les contenus soumis à débat ainsi que la manière dont se conçoit le public invité à participer révèlent un évitement du politique, ce au sens de montée en généralité et surtout en conflictualité.

2.1.2. Une timide expression critique et politique dans les mobilisations spontanées

Cela étant, les mobilisations habitantes « sauvages » sont-elles – dans le cadre des projets que nous étudions et malgré leur faible ampleur – gages d'une politisation supérieure des débats entre aménageurs et habitants ? *A priori*, dans le cadre de mobilisations « sauvages », les habitants peuvent choisir de monter en généralité et en conflictualité puisqu'ils formulent eux-mêmes les contenus de leurs revendications et décident de leurs modes d'action. À Nantes comme à Lyon, certains habitants cherchent à porter leur voix en dehors des cadres institués afin d'interpeller les concepteurs dans le but d'influencer ou de modifier certains de leurs choix. Si à Confluence ces initiatives sont peu nombreuses et portent essentiellement sur des revendications ponctuelles liées à des conflits d'usage (ouverture des espaces publics le soir, installation de jeux pour enfants), la gamme d'initiatives est plus large à Bottière-Chénaie.

[1] Comme l'observe Laura Seguin (2013), on assiste généralement dans le cadre de ces procédures à des débats policés. Pour être entendue, la parole des citoyens doit en quelque sorte entrer dans l'espace de la « police » qui définit des « modes du dire » (terme qu'elle emprunte à Jacques Rancière) acceptables, et d'autres non acceptables.

Émanant souvent des mêmes habitants (regroupés de manière informelle autour d'individus moteurs ou plus officiellement autour d'associations de parents d'élèves[1] ou de commerçants), ces revendications sont essentiellement des demandes de modifications correctives d'éléments du projet. En 2009, les premières demandes ont concerné les réponses à apporter aux malfaçons dans les constructions. Des réclamations diverses ont suivi : mauvais phasage du chantier, risques associés pour les personnes en raison de l'état des chaussées ou de la présence d'engins et de déchets (les enfants servant à la fois d'illustration de l'importance du risque et comme argument pour pousser les pouvoirs publics à agir), faible nombre de places de stationnement destinées aux commerces ou à la médiathèque, absence de boîte aux lettres de la Poste ou encore absence de composteur collectif. Les modes d'action sont eux aussi diversifiés : interpellation des concepteurs et élus lors de réunions publiques ou de visites officielles, présence au Conseil Municipal, échanges de courriers, multiplication des messages sur le site de la mairie, communiqués de presse. Du côté des concepteurs, la réception de ces revendications habitantes est empreinte de sentiments contrastés. D'une part, elles sont perçues comme une remise en cause du projet et comme une soustraction partielle de pouvoir qui ne sont pas toujours bien vécues (CN4, le chargé de mission de l'aménageur, parle de « *révolte des habitants* »[2]). De l'autre, elles sont considérées comme légitimes mais difficiles à gérer, et appellent à une nécessaire évolution du métier.

> *D'abord, parce que le niveau socio-économique des habitants augmente dans le quartier. C'est vrai que dans les milieux populaires on était moins emmerdé. Faut dire ce qui est, dans les quartiers bourgeois on est plus emmerdé, c'est vrai. Et, d'autre part, parce qu'arrive à la retraite sans doute la génération post-soixante-huitarde qui a un certain usage de la contestation et une certaine défiance vis-à-vis du savoir des experts et des politiques. Et donc là c'est pas gagné d'avance. Avec les papis dans le temps, c'était pas compliqué, j'étais ingénieur j'avais raison. Maintenant pas du tout, parce que le mec qui est en face de moi il va être aussi ingénieur, il va être expert en quelque chose, c'est ça aussi… (CN3)*

Ce propos témoigne des reconfigurations des modalités d'intervention des « citoyens » dans l'espace public. Une partie d'entre eux mobilise des savoirs, compétences et formes d'expertise qui accentuent leur force et leur légitimité. Parmi la diversité des « savoirs citoyens » (Deboulet et Nez 2013) mobilisables, ceux acquis au cours des études et des expériences professionnelles sont effectivement proches de ceux des aménageurs. Le brouillage des frontières entre « experts » et « profanes » de l'urbanisme complexifie le travail des experts « certifiés ». Face à ces classes moyennes et supérieures au capital culturel élevé, ils ne disposent plus du monopole du savoir, alors que, comme en témoigne CN3, face aux classes populaires des quartiers d'habitat social, ils conservent une position de supériorité. La mobilisation de savoirs et de savoir-faire acquis lors d'expériences professionnelles ou associatives complexifie aussi le positionnement des professionnels du politique et de l'urbanisme. Élus, administrateurs,

[1] Si cette association n'a pas vocation première d'organiser des mobilisations habitantes sur des sujets variés et extérieurs au milieu scolaire, elle, du fait de la sociologie du quartier (cf. chapitre 5, partie 4.2.1.) et de son rôle centrale en termes de sociabilité un espace d'organisation important (au moment de la réalisation de notre enquête).

[2] À propos des réactions négatives des premiers habitants arrivés à Bottière-Chénaie qui se sont confrontés à un projet très en retard et de nombreuses et importantes malfaçons (certains ont ensuite été dédommagés de plusieurs dizaines de milliers d'euros par les promoteurs). Extrait plus long : « *Mais le problème essentiel, quand moi j'ai repris l'opération, c'était vraiment ce problème interne, ce problème de révolte des habitants face aux conditions dans lesquelles ils arrivaient. Et ensuite très vite en fait le projet a trouvé sa… Enfin la qualité du projet s'est exprimée avec la livraison de ce ruisseau rouvert et de ce par cette… finalement ça a fait oublier cette proximité ou cette image de Bottière* » (CN4). Notons que cet extrait témoigne aussi de la volonté d'effacer l'image négative de la ZUP limitrophe de Bottière.

promoteurs et concepteurs ne sont pas les seuls à disposer de compétences en matière politique et à connaître les arcanes administratifs, et doivent composer avec des habitants « compétents » dont certains œuvrent à une montée en généralité et en conflictualité.
Que ce soit dans les procédures de participation « d'élevage » ou dans les mobilisations habitantes, se pose ce que Loïc Blondiaux nomme « *le dilemme de l'échelle* » (2005 : 132), soit le défi de se départir d'une parole individualisée, défendant des intérêts privés, pour tendre vers l'intérêt général. Nous avons vu que le contenu même de ce qui est soumis à discussion au sein des instances participatives n'encourage pas toujours les habitants à résoudre ce dilemme. Les mobilisations collectives sont également suspectées de ne pas se préoccuper de l'intérêt général, mais plutôt des intérêts particuliers d'habitants se révoltant contre une atteinte à leur cadre et à leur qualité de vie (cette suspicion est celle qui conduit nombre de mobilisations à être désignées par l'expression *Nimby*[1]). La stratégie consiste à transformer ce qui relève *a priori* de la défense d'intérêts particuliers en questions d'intérêt général, et de tenter d'instaurer un rapport de force pour faire valoir la cause défendue. Sur cet aspect, nos deux terrains offrent des situations contrastées, qui varient selon le statut d'occupation des habitants (locataires ou propriétaires (cf. chapitre 5, partie 4.2.1.)) et leur degré d'engagement dans la vie locale.
À Nantes, la volonté de toucher un public de primo-accédants à la propriété que l'on souhaite fixer dans le quartier a une influence certaine sur la manière dont les concepteurs envisagent la participation habitante : elle n'est pas seulement un enjeu de communication mais doit créer les cadres d'une implication locale des habitants. Parallèlement, ces primo-accédants, qui souhaitent soit s'installer dans le quartier à long terme, soit valoriser leur bien dans la perspective d'une revente future[2], sont directement intéressés par les enjeux d'aménagement liés au quartier. Leur motivation, au départ essentiellement pécuniaire (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.), s'accompagne de stratégies individuelles qu'il convient de (se) justifier sous des atours plus flatteurs, notamment par la montée en généralité, et de transformer en cause collective (voir les extraits d'entretiens avec HN6 et HN17 présentés dans la partie 1.1.2. de ce chapitre). C'est dans cette optique que les valeurs du développement durable, mises en avant dans les discours politiques et commerciaux sur le quartier, sont mobilisées pour légitimer les revendications habitantes. Les habitants sont avantage enclins à se mobiliser collectivement pour défendre ces valeurs, allant parfois jusqu'à créer des situations qu'ils identifient comme conflictuelles. L'exemple le plus significatif à Bottière-Chénaie est la mobilisation pour obtenir un composteur collectif. Entamée par les habitants dès 2010, celle-ci a finalement été couronnée de succès en mars 2014. Cette demande était justifiée en vertu de l'écologie et du partage, deux principes que les habitants présentaient comme ceux du développement durable.

> *Par contre, on s'est toujours dit « mais pourquoi ils nous ont pas fait un composteur ? », des choses comme ça. Parce qu'effectivement, on avait un ressenti à un peu vert quand même du quartier, mais j'aurais jamais dit que c'était un écoquartier. (…) On est dans un quartier où je pense qu'ils auraient pu trouver un endroit ou mettre un compost. (HN4)*

[1] *Not in my backyard*.
[2] Aucun enquêté ne nous a confié ouvertement cette motivation, elle a le plus souvent été sous-entendue ou, comme c'est le cas de la citation présenté dans la partie 1.2.1 de ce chapitre issue de la discussion avec HL6, été décrite pour parler de l'autre, par un exemple un voisin (c'est aussi le cas de la discussion avec HN12 et HN13, primo-accédants qui nous ont même détaillé les mécanismes économiques). La stratégie consiste à rester les sept ans obligatoires pour pouvoir bénéficier d'un prêt à 0% national ou local avant de revendre en effectuant un plus-value liée à la fois aux économies faites grâce aux prêts et autres aides (environ 40 000€ sur 248 000 de coût total pour l'exemple de HN12 et HN13) et à l'augmentation espérée des prix du fonciers dans l'intervalle.

> *Et par rapport à des choses précises, enfin par rapport à l'écoquartier, enfin l'image de l'écoquartier… on s'attendait à des panneaux solaires, on nous a plus ou moins dit qu'il y en aurait, on nous a plus ou moins dit aussi que, comme c'était des toîts plats, y aurait peut-être, peut-être c'était du conditionnel, des toits végétalisés, ce qu'il n'y a pas non plus. (…) Nous, on s'attendait tous à avoir ça, des composteurs, donc composteur de quartier, mais on s'attendait à avoir un truc déjà prévu d'avance (…) C'est quoi la logique là-dedans ? Pas de composteur ? La logique, pour moi, elle est carrément décalée, elle est pas du tout là. (HN14)*

Cette demande s'est longtemps heurtée aux aménageurs et à leur volonté de se conformer à la politique municipale qui consiste à distribuer des composteurs individuels.

> *Dans le grand parc en fait j'essaye d'y implanter un concepteur de quartier. Au départ, on nous a dit « mais vous pouvez avoir des petits composteurs individuels », je dis « ouais mais c'est quoi l'intérêt, individuel on va inviter les voisins à… non », le quartier par contre il va y avoir un brassage et ça c'est plutôt sympa. Et finalement ils sont en train d'en discuter en ce moment. (HN14)*

Des habitants ont mené des actions destinées à interpeler les responsables de l'aménagement, concepteurs et élus (souvent mal identifiés – cf. chapitre 6, partie 2.1.1.). Appels téléphoniques, lettres, prises de paroles lors de réunions d'information, prises à partie des élus lors de visites, « lobbying » au sein du conseil de quartier, ont mis les concepteurs face aux contradictions de l'affichage « éco » et « participatif » du quartier et à leur refus de mettre en place une gestion collective des équipements dits écologiques[1]. Cette question a occupé des nombreuses discussions et cristallisé le décalage de représentations entre habitants et concepteurs sur le projet, le développement durable ou la répartition du pouvoir. Elle a aussi été l'occasion d'une « mise en collectif » des habitants et a compté dans la construction de leur rapport au projet. Cet investissement dans la vie du quartier va-t-il cependant jusqu'à une prise en main effective de l'aménagement ? Comme l'exprimait une habitante : « o*n aurait très bien pu prendre quatre planches et le construire dans le parc !* »[2]. Oui, mais « on » ne l'a pas fait, et le passé employé par cette habitante alors que la « bataille » n'était pas encore gagnée traduisait clairement le fait qu' « on » ne le ferait jamais. Dans un quartier de classes moyennes comme Bottière-Chénaie, la manière dont se construit le politique est résumée dans cette situation : on s'associe entre habitants, on pense le conflit, on le porte face aux techniciens et aux élus, mais on reste toujours dans le cadre d'une démocratie délégative. De même, lorsqu'ils se sont rendus au conseil municipal pour protester contre les travaux qui n'avançaient pas[3] les habitants ont considéré leur action comme virulente voire radicale, alors qu'ils continuaient pourtant à jouer le jeu de la concertation dans les cadres fixés par les destinateurs du projet. Et quand l'idée de sortir des cadres en prenant eux-mêmes en charge la construction d'un modeste composteur leur vient, ils se censurent, et finalement valident le principe de délégation de l'action d'aménagement.

---

[1] Le cas du composteur illustre ainsi l'une des stratégies de négociation avec l'espace (cf. chapitre 6, partie 2.2.3.).

[2] Propos recueillis lors de la table ronde suivant une conférence donnée à l'école d'architecture de Nantes en décembre 2013 et regroupant des habitants du quartier pour une discussion à propos de celui-ci (Adam 2013c).

[3] En 2009, de nombreux projets de logement ont été stoppés. À Nantes, des habitants, dont un certain nombre de commerçants, ont dénoncé la mauvaise gestion du chantier par l'aménageur et la municipalité qui les plaçait dans une situation difficile (problèmes de sécurité et d'insalubrité). Extrait : « *On a déjà mené des actions qui n'ont pas été bien vues, intervenir en plein conseil municipal auprès de Jean-Marc Ayrault… on s'est fait allumer la tête, c'est la première fois qu'il voyait ça. Mais parce qu'on estimait que les travaux de la place n'avançait pas à l'époque, etcetera… "ouais y avait d'autres moyens que d'agir comme ça", "votre action est politique"… évidemment. C'est là où ça me sidère parce que, je le redis, je suis plus à gauche et je continuerai mais bon y avait rien de politique à tout ça, nous tout ce qu'on voulait c'était que ça avance et que ça prenne forme* » (HN18).

À Confluence, les logements sont majoritairement la propriété d'investisseurs désireux de bénéficier de l'image du quartier pour faire une bonne opération financière et les habitants sont surtout des locataires dont la durée de résidence est moindre (cf. chapitre 5, partie 4.2.2.). Dès lors, leur investissement dans le quartier n'est une priorité ni pour le Grand Lyon, ni pour l'aménageur, ni pour ces habitants. L'implication de ces derniers est effectivement moindre – c'est-à-dire très faible – dans les espaces de concertation officiels, et les mobilisations spontanées sont quasiment inexistantes. Nous avons cependant relevé un cas intéressant de mobilisation de faible ampleur contre la réalisation d'un espace de jeux pour enfants dans le jardin situé au cœur d'un îlot. Certains habitants arguaient de nuisances sonores et de fréquentations futures peu en adéquation avec les logements, qualifiés de « standing », qu'ils avaient achetés ou qu'ils louaient. À l'origine de cette mobilisation, quelques propriétaires d'appartements ont envoyé des lettres à la SPLA Lyon Confluence et à la mairie du deuxième arrondissement avant de faire circuler une pétition[1] destinée à l'aménageur et au conseil municipal (de l'arrondissement). Le jeu politique s'organise selon des modalités différentes de celles constatées à Nantes. Si c'est bien l'aménageur qui est à l'origine de l'installation des jeux pour enfants, sa position dans le débat public est essentiellement celle d'un arbitre extérieur aux joutes que se livrent différents groupes d'habitants, même s'il a fini par organiser une réunion à leur demande. Lorsque le cas est abordé lors de nos entretiens avec les habitants, les propos sont virulents, renvoyant dos-à-dos des catégories de populations qui s'opposent, au moins dans les discours : les jeunes familles et leurs enfants issus des classes moyennes vues comme génératrices de nuisances d'un côté, les personnes plus âgées et/ou plus aisées, propriétaires des appartements de luxe perçues comme intolérantes et méprisantes de l'autre.

> *Là, on a un projet d'aire de jeux pour enfants qui suscite la polémique parce qu'apparemment il y a des gens qui aiment pas le bruit ou pas les enfants, ou les deux, ce qui est en somme assez stupide, mais bon voilà, à terme normalement là on aura une aire de jeu si tout va bien. (HL3)*

> *Là ils pensent même mettre des jeux d'enfants et les riverains sont pas trop d'accord. Moi, je suis d'accord qu'ils en mettent pas. Je suis d'accord parce que c'est pareil, là où c'est le plus intéressant ici c'est cette paisibilité. Donc il faut quand même ménager, comme dirait l'autre, la chèvre et le chou, mettre les jeux un tout petit peu en décalé tu vois, de façon à ce que dans l'îlot central ce soit calme, parce que c'est quand même ça qui fait du cachet aussi pour moi. Ce silence qu'on a le soir, pas un bruit de voiture, ouais… T'ouvres les fenêtres, le matin t'entends les oiseaux. Pour moi c'est ce qu'il y a de plus important. (HL5)*

> *Peut-être que l'été, effectivement, avec le jardin public là… l'autre jour j'ai vu dans le journal qu'il y avait une réunion parce qu'ils voulaient mettre des aires de jeux d'enfants sur le terrain-là et du coup des pétitions et tout ce qui s'en suit. Les gens disent « mais il y a déjà une aire de jeux qui est juste devant le bâtiment pôle enfance ». Ils veulent pas les chiens et ils veulent pas les enfants. Les chiens, je comprends un petit peu, mais maintenant les gens supportent plus les chiens que les enfants souvent. Dans un magasin, vaut mieux rentrer avec un chien qu'avec un enfant, vous avez moins de regards réprobateurs des commerçants [rires]. (HL9)*

> *Franchement, je ne sais pas, mais franchement on peut pas dire que c'est pas calme, quand je pense au mec qui va gueuler en disant qu'on les avait escroqués, c'était peut-être pas ce terme là mais c'était tellement violent qu'on était trois copines à cette réunion et le lendemain, on s'appelle, on avait pas réussi*

[1] Une pétition dont nous ne connaissons pas l'ampleur, les chiffres donnés par les habitants et l'aménageur allant de quelques dizaines à quelques centaines de signataires (les personnes occupant les logements étaient à cette période entre deux et trois mille).

> *à s'endormir avant trois heures du mat' tellement en fait c'était violent les attaques des gens contre les propriétaires de chiens, les gosses, c'était vraiment l'idée « on est pour les enfants, on est pour les enfants… mais pas ici ! ». C'était tellement caricatural, « on adore les gosses mais pas chez nous ». (HL11)*

> *« Mais non, les jeunes, au contraire, ils vont utiliser ce truc pour eux, ils vont changer l'utilisation » [rires] « ils vont vendre de la drogue dans les cabanes », oh là, oh là doucement ! J'avoue n'avoir pas compris pourquoi il y a tant de personnes âgées qui ont investi ces lieux, alors que c'est vendu comme un quartier, un écoquartier, un truc durable, un truc où il y a vraiment une grande mixité, ça se voit de partout sur les affiches, c'est vivre en commun et tout, avec un objectif de mettre en commun un peu, enfin faire vivre différents types de personnes au même endroit. Je trouve ça ballot pour eux, je parle de propriétaires hein, de gens qu'ont en gros les meilleurs apparts de la première tranche, enfin même de tout parce que la vue sur la place nautique j'ai même pas envie de regarder le prix… c'est ballot quoi, parce qu'il y a plein d'endroits un peu plus à l'Ouest pour ces gens-là, qui sont pas en centre-ville, le Neuilly lyonnais quoi ou un truc équivalent. Sainte-Foy, etcetera, ça c'est des bons quartiers bien calmes, bien propres, tranquilles, ça a presque été pensé pour ces personnes-là. Mais non… (HL20)*

Cette situation découle notamment des messages contradictoires passés par les différents acteurs du projet. Là où l'aménageur vante la mixité sociale et la convivialité de la vie de quartier, les promoteurs et agents immobiliers vendent du calme, du standing et de l'entre-soi. Les habitants ont souvent du mal à distinguer ces acteurs et se les représentent comme un ensemble relativement indistinct. À Lyon comme à Nantes, les habitants s'adressent par conséquent régulièrement à des acteurs non compétents sur les sujets qu'ils abordent, ce essentiellement par manque de repères. Les concepteurs jouent d'ailleurs sur ce flou pour se renvoyer la balle et diluer, voire se détacher de leurs responsabilités. De fait, la construction d'un véritable rapport de force ne se réalise pas et les revendications restent hors du champ politique. Elles sont évacuées à la fois par les habitants, qui ne les y font jamais rentrer, et par la chargée de mission de l'aménageur[1] lyonnais qui se saisit de ces faiblesses pour évoquer la « caricature » ou la « crédulité » de ceux qui se plaignent et camper sur sa position.

> *Ah mais la caricature, nous on en a eu des courriers signés ici. Donc, comment dire, c'est difficile de rester sans tomber dans la caricature puisqu'en fait ces gens-là nous écrivent et ils se tirent une balle dans le pied en fait, il suffit de lire leurs courriers. À part expliquer qu'ils ne supportent rien, on n'arrive pas à comprendre le contenu du courrier. Les jeux étaient prévus dès le début pour nous dans la conception du parc. (…) Et puis il y a vraiment un doute qui s'est installé quand y a pas mal de riverains qui sont… parce que tout le monde a déboulé à la maison de la Confluence, y a eu une pétition, ils sont allés à la mairie du Deux[2], ils ont monté une pétition contre les jeux. (…) Donc pendant ce temps-là nous on continuait à avancer, je veux dire on bloque pas tout quand même, et donc après on a fait une séance de concertation… enfin une réunion d'information plutôt on va dire, pour justement présenter ça, elle a été extrêmement violente, on a expliqué que nous on continuait notre construction d'espace public que « oui ces éléments-là étaient prévus », qu'on les fait et qu'on peut adapter certaines choses. (CL6)*

Les discours tenus demeurent du domaine de la revendication individuelle même s'il existe de fortes similitudes au sein de groupes sociaux homogènes. Si leurs membres identifient bien le groupe social tenant les positions « adverses », ils ne cherchent jamais en revanche à construire un discours collectif et des actions communes. Est-ce là la manifestation d'un mécanisme d'individuation (Ascher 1995 ; Martucelli 2001) qui condamne toute tentative

[1] Au moment de la réalisation de nos entretiens, aucun autre concepteur interrogé n'avait eu vent de cette situation.
[2] Deuxième arrondissement de Lyon.

d'action collective sur le projet ? L'identification d'adversaires ou de « camps » qui s'opposent est certes une étape essentielle de la « *conflictualisation* » (Duchesne et Haegel 2001) mais, si celle-ci ne s'accompagne pas d'une montée en généralité, le débat peine à être légitime (politique) et porté dans l'espace public. Cette difficulté s'explique également par la spécificité des projets que nous étudions : neufs et peuplés de populations venant essentiellement d'autres quartiers de la ville ou d'autres villes, ils sont (encore) sans véritable ancrage local. Il n'y existe ni tradition politique ni histoire associative, et les relations de voisinage restent à construire. Finalement, les critiques peinent à s'extraire des sphères individuelles, ne rencontrant pas de relais dans l'environnement immédiat.

L'extension du débat public dans l'aménagement, qui introduit le citoyen (habitant et usager) dans le processus de décision, prétend assurer une réappropriation par les habitants de la définition de leurs espaces de vie (logement et espace public). Or, il ressort de notre enquête qu'à Confluence et à Bottière-Chénaie, il n'existe pas de réelles ambitions de questionner la distribution des rôles entre décideurs, aménageurs et habitants. Nous pouvons dire que la rupture avec un urbanisme moderne, autoritaire et centralisé, n'a pas totalement eu lieu. Sans portée politique, sans volonté de transformation de la société, gagnée par l'air du temps gestionnaire (cf. chapitre 3, parties 1.1.3. et 1.2.1.), la production contemporaine de l'urbain, censée être participative et impliquer les habitants, est essentiellement attestataire. Et même lorsqu'élus et aménageurs accordent une légitimité aux habitants, celle-ci repose davantage sur la reconnaissance de leur expertise technique croissante en matière d'urbanisme que sur celle de leur rôle politique. Existe en outre l'idée de participer à la formation de cette expertise.

> *C'est vrai qu'après, justement sur Saint-Joseph-de-Porterie[1], on a initié des ateliers parce qu'il y avait des difficultés pour faire passer le projet dans le centre bourg. Donc j'ai utilisé un médiateur qui est l'ARDEPA, c'est une association qui fait de la pédagogie en termes d'architecture, ils font des balades urbaines, des choses comme ça. Et donc comme ça on a baladé les habitants à travers Vertou, Rezé, Nantes, pour leur montrer d'autres projets et leur faire comprendre justement la réalité des projets contemporains, la diversité des architectures. Et du coup, en élevant des personnes je dirais vers le haut, en les formant quelque part, ils ont mieux compris les attendus du projet et on a mieux travaillé ensemble. (CN3)*

> *Donc dans des réunions publiques ouvertes à tous le soir mais dans lesquelles on faisait bien passer le message que la participation régulière à ces réunions était une garantie de qualité, de manière à ce que les gens qui sont là acquièrent une véritable expertise, soient véritablement avertis, soient relais d'opinion et que, donc, l'ensemble de leurs critiques et de leurs suggestions puissent avoir une valeur opérationnelle, soient pertinentes, etcetera. (…) Ça aussi ça fait partie du processus de concertation. La concertation c'est pas seulement des expositions, des réunions publiques et des ateliers ouverts à la Maison de la Confluence[2], c'est aussi des groupes de travail et de réflexion avec un certain nombre d'acteurs choisis. Et puis c'est un travail je dirais de pédagogie. C'est pas le bon mot parce que pédagogie ça veut dire qu'on enseigne… mais, en tous cas, on met sur la table les sujets sans se les interdire au fur et à mesure des opportunités avec l'ensemble des acteurs concernés. (CL8)*

Ces extraits illustrent une conception de la participation qui prévaut bien au-delà de nos terrains d'étude. Dans cette vision, certains habitants, plus ou moins sélectionnés et érigés en experts, deviennent des acteurs d'aide à la décision, contribuant – probablement malgré eux –

[1] Projet d'écoquartier nantais situé à deux kilomètres de Bottière-Chénaie, d'ampleur comparable et entamé plus récemment (premiers chantiers en 2011), il est aussi réalisé sous l'égide de Nantes Métropole Aménagement.
[2] Cet extrait illustre aussi la confusion faite par les concepteurs entre information, consultation et concertation.

à une nouvelle forme d'assise de la légitimité du contenu du projet, et à travers eux des décideurs politiques et économiques (Tapie-Grime et al. 2007). Le fait que certains deviennent même de véritables « professionnels » spécialistes de la vie politique locale (Nez 2015) conduit à un émoussement de la parole critique. Situer la participation des habitants dans des enjeux d'expertise et non de choix politiques apparait être un facteur important qui explique l'évacuation du débat contradictoire entre visions de la ville et entre visions du monde.

2.2. Enrôlement des acteurs et intégration des contradictions

2.2.1. Logiques d'implication des concepteurs et des habitants dans le processus productif

Les différents mécanismes décrits dans les chapitres 6 et 7 – des stratégies de valorisation individuelle des habitants à celle de dédouanement des concepteurs (cf. tableau de synthèse, ci-après) – relèvent pour l'essentiel d'un même processus d'implication dans la diffusion, sous formes de représentations, d'attentes ou de normes, des valeurs dominantes de la production de l'urbain et, plus largement, de l'idéologie néolibérale. Nous proposons de qualifier d'enrôlement ce processus d'implication des concepteurs et des habitants dans la production contemporaine de l'urbain. Nous utilisons ici le terme d'enrôlement dans un sens proche de son sens littéral qui signifie affectation d'un rôle, considérant que cette affectation peut être volontaire ou non[1]. Comme en témoignent déjà les actions et les prises de positions décrites précédemment, les habitants comme les concepteurs occupent des rôles dans la bonne marche de la production contemporaine de l'urbain. Ces rôles peuvent être dans ce contexte prescrits (socialement préétablis) ou acquis (gagnés par suite d'une certaine implication). C'est le caractère acquis qui nous intéresse tout particulièrement puisqu'il découle et témoigne des représentations construites par les groupes dans leurs rapports à l'urbain, à l'espace et à l'idéologie de l'époque. Plus profondément, ce qui nous intéresse est moins la nature de ces rôles – présentée dans les paragraphes précédents – que les logiques de mobilisation à l'œuvre et la manière dont elles reposent sur l'intégration des contradictions. Nous utilisons donc le terme d'enrôlement, décliné en logiques d'enrôlement à la fois structurelles et conjoncturelles.

Au-delà de son sens commun, l'enrôlement n'est pas un terme vierge en sciences sociales, il est en particulier employé par les sociologues de la traduction (théorie de l'acteur-réseau). C'est Michel Callon (1986) qui, le premier théorise, l'enrôlement. Sa définition requiert la compréhension du processus d'intéressement, dont il est une forme réussie. L'intéressement désigne « *l'ensemble des actions par lesquelles une entité (…) s'efforce d'imposer et de stabiliser l'identité des autres acteurs qu'elle a définis dans sa problématisation. Toutes ces actions prennent corps dans des dispositifs* » (ibid. : 185). Les « entités » sont ici tous les actants humains ou non humains (organisations, institutions, abstractions, objets, espaces[2]) ; les « actions » regroupent à la fois les actes physiques ou matériels et les actes de discours. Pensés ainsi et considérés du point de vue de l'entité « idéologie néolibérale », les projets urbains que nous étudions sont des dispositifs d'intéressement qui visent à stabiliser les identités des acteurs impliqués (dont

[1] Entre l'acteur qui se voit affecter un rôle sans qu'il ait été impliqué dans cette affectation et l'acteur qui s'auto-affecte un rôle parce qu'il a le statut qui lui permet de le faire, il existe un gradient de situation où la part de la volonté est plus ou moins élevée. Le rôle est toujours social, il est inenvisageable qu'un individu s'affecte lui-même un rôle en contradiction avec la prescription sociale (rôles traditionnels par exemple) ou sans l'accord des autres membres de son groupe s'il n'a pas un statut suffisamment élevé pour pouvoir en faire fi.

[2] Voir la partie 2.1.2. du chapitre 1 sur l'espace comme actant.

les concepteurs et les habitants) dans l'intérêt de sa pérennisation et de sa perpétuation. Tel que défini par Michel Callon, l'intéressement est le lien qui existe entre des unités et leur permet de fixer momentanément leur identité. Le processus d'intéressement est un processus durant lequel les entités intéressées modifient ou voient évoluer leur identité et leur position dans les liens sociaux (Michel Callon parle de l'évolution de la « *géométrie* »). Il se caractérise par la construction de systèmes d'associations et d'alliances entre actants, mais aussi de formes de savoir (Biémar et al. 2008), notamment de représentations. Aucun dispositif, aussi contraignant soit-il, ou aucune argumentation, aussi convaincante soit-elle, ne sont assurés du succès : « *le dispositif d'intéressement ne débouche pas forcément sur l'alliance* » (Callon 1986 : 189). L'enrôlement est à cet égard considéré comme un investissement réussi. Il désigne « *le mécanisme par lequel un rôle est défini et attribué à un acteur qui l'accepte* » (ibid.). Si l'acceptation du rôle est une caractéristique importante de l'enrôlement, elle n'est, en revanche, pas nécessairement volontaire ou consciente. Le processus d'enrôlement n'est pas extérieur au reste de l'organisation sociale, il n'implique ni n'exclut les rôles préétablis (ibid.). Dans une large mesure, les rôles joués par les concepteurs et les habitants rencontrés apparaissent fixés par leurs positions respectives vis-à-vis du projet et dans la hiérarchie sociale.

Il faut noter que l'enrôlement, en particulier « *l'enrôlement des gens ordinaires* » (Clarke et Vannini 2013), est une des nouvelles stratégies de gouvernement du social et qu'il se retrouve désormais explicitement dans les nouvelles procédures de démocratie participative (Clarke et Vannini 2013 ; Monbeig 2007). L'idée est que, outre apporter la légitimité de décisions adossées sur une assise populaire, « *les gens ordinaires apportent et créent de la valeur au sein du processus de gouvernement du social* » (Clarke et Vannini 2013 : 169) tout en limitant l'aspect politique du gouvernement, ce qui rejoint notre analyse sur l'évacuation du politique dans nos terrains d'études (cf. partie 2.1.). Selon John Clarke et Laurent Vannini, « *gouverner sans faire de politique est probablement une ambition gouvernementale* » (2013 : 167), mais elle peine le plus souvent à se réaliser, faute de capacité à intéresser et donc à enrôler. Cet attrait pour l'enrôlement repose selon ces auteurs surtout sur la représentation qu'ont les politiciens de ces « *gens ordinaires* ». Ils sont vus comme des individus ayant une « *posture présumée a-politique* » et surtout ayant des capacités « *à véhiculer des valeurs, des connaissances et de nombreuses autres ressources inaccessibles à l'État* » (ibid.). Les formes d'enrôlement mises en œuvre passent surtout, sous l'égide des élus et des professionnels, par la sélection et la légitimation des acteurs identifiés comme pertinents (Pasquier et Weisbein 2007), ce qui se rapproche de la « professionnalisation » de certains habitants mise en évidence par Héloïse Nez (2015). Ce ne sont toutefois pas à ces mécanismes que nous faisons ici référence puisque nous nous intéressons en priorité à ce qu'on pourrait qualifier d'enrôlements « spontanés », l'idée de spontanéité ne signifiant pas qu'ils sont exempts de pressions extérieures aux volontés individuelles, mais plutôt qu'ils n'émanent d'aucune programmation institutionnelle.

Identifier le rôle joué par tel ou tel acteur ne suffit pas à comprendre et expliquer une situation sociale. Il faut aussi, voire surtout, être capable de saisir les logiques d'enrôlement à l'œuvre dans l'attribution des rôles : « *décrire l'enrôlement c'est donc décrire l'ensemble des négociations multilatérales, des coups de force ou des ruses qui accompagnent l'intéressement et lui permettent d'aboutir* » (Callon 1986 : 190). Ces mécanismes, qui se concluent par la définition et la distribution des rôles, sont des formes différentes de « *négociations multilatérales au cours desquelles l'identité des acteurs est testée* » (ibid.). Comme l'écrivent Henri Amblard et ses collègues (2005), occuper un rôle c'est trouver de l'intérêt et du sens à l'élaboration et au fonctionnement du réseau dans lequel on s'insère. Les négociations portent sur la construction collective du sens (représentations) conformément aux intérêts des acteurs. Enrôler, dans

l'acception retenue par les sociologues de la traduction, c'est définir et attribuer des rôles (et l'exécution de fonctions et de tâches précises associées à ces rôles) à des acteurs qui trouvent un intérêt à jouer leurs rôles dans le réseau ainsi qu'à la constitution et au renforcement du réseau. Dans le cadre de l'enrôlement, les rôles sont construits « *par les acteurs dans une sorte de division des tâches qui permet de consolider le réseau et d'enraciner… ceux qui se lient à lui* » (Amblard *et al*. 2005 : 164). Pour renforcer le réseau, l'enrôlement suppose l'acceptation par les acteurs du rôle qu'ils jouent. Une acceptation qui peut être provoquée par des logiques d'enrôlement variées, par exemple dans le cas traité par Michel Callon (la domestication des coquilles Saint-Jacques) : « *violence physique, séduction, transaction, consentement sans discussion* » (1986 : 193).

Il reste que la sociologie de la traduction est épistémologiquement assez éloignée des fondements théoriques sur lesquels est bâtie cette thèse. Outre le fait qu'il s'agisse d'une sociologie constructiviste, elle repose – dans la lignée des travaux précurseurs de Michel Callon et Bruno Latour (Akrich *et al*. 2006) – sur l'idée que le monde social doit être pensé, non pas à partir des groupes sociaux, de leurs manières de voir le monde, d'être en rapport ou de leurs antagonismes, mais à partir de réseaux conceptualisés comme des méta-organisations rassemblant des actants humains et non-humains mis en intermédiaires les uns avec les autres (Callon *et al*. 2001). Si ceci nous empêche pas de nous inspirer de la façon dont l'enrôlement a été conceptualisé, cela nécessite d'en redéfinir les contours pour que la notion corresponde à la fois aux résultats que nous souhaitons évoquer et analyser sous ce vocable et qu'elle s'ajuste à notre travail, fondé sur une épistémologie dans laquelle les groupes sociaux, leurs visions du monde et les rapports qu'ils entretiennent entre eux sont centraux (cf. chapitres 1 et 2).

Nous proposons donc une définition de l'enrôlement plus adaptée à la description des phénomènes observés et documentés dans les pages qui précèdent.
Enrôler c'est affecter aux acteurs, avec leur assentiment, un rôle précis qui les rend actifs et essentiels dans un processus[1]. Ce qui signifie que :

- l'enrôlement est une forme de mobilisation qui implique les différents acteurs dans des actions – d'ordre matériel ou immatériel – de consolidation du processus ;
- pour les acteurs impliqués, l'enrôlement donne du sens et de l'intérêt au processus et à ses résultats[2] ;
- l'enrôlement de différents acteurs dans des rôles similaires est susceptible de renforcer l'identité du groupe social s'ils sont issus du même ou d'en faire émerger un nouveau[3].

En conséquence, l'enrôlement consolide avant tout le processus parce qu'il lui lie les acteurs en rendant à leurs yeux leurs intérêts concordants avec ses résultats[4].

Intéressé par la compréhension du sens et de l'intérêt qui conduit les acteurs de nos terrains d'études à être enrôlés, il nous est possible de dégager et d'analyser différentes logiques d'enrôlement à l'œuvre dans les mécanismes et représentations que notre enquête rend apparents. Ces logiques peuvent être d'ordre différent et surtout n'expliquent jamais seules l'enrôlement d'un individu. Il s'agit là en quelque sorte de figures idéal-typiques de

[1] Ici le processus de production de l'urbain et, au-delà, du social.
[2] C'est-à-dire à la production de l'urbain telle qu'elle se fait et au-delà à leur travail sur (pour les concepteurs) ou leur présence dans (pour les habitants) l'espace considéré.
[3] Ce qui participe logiquement à la formation de représentations, nous retrouvons ici la différence entre groupes sociaux formés dans des situations structurelles ou conjoncturelles (cf. chapitre 2, partie 1.2.1.).
[4] Ici concordants aussi avec la visée à plus large échelle et plus long terme de l'idéologie néolibérale.

l'enrôlement. En situation réelle, ces figures s'imbriquent et se mélangent comme le montrent l'analyse des situations présentées dans les chapitres 6 et 7 (cf. tableau 19). La liste que nous dressons regroupe les logiques qui ont cours sur nos terrains d'étude, elle pourrait être développée et enrichie par l'étude d'autres situations.

Les logiques identifiées à partir de l'interprétation des discours des concepteurs et des habitants de Bottière-Chénaie et de Confluence sont au nombre de sept. Il s'agit des logiques d'adhésion, d'opposition, de transaction, de consentement, de mise en conformité, de disculpation et de distinction. Ces sept logiques d'enrôlement sont détaillées ci-après, puis par la suite employées pour caractériser différentes situations constatées sur nos terrains.

L'adhésion. L'enrôlement procède de l'approbation de tout ou partie des solutions et des valeurs mises en œuvre ou prônées par un processus ou l'idéologie qui le sous-tend, ou plutôt l'idée que les acteurs s'en font. Les acteurs sont enrôlés parce qu'ils s'engagent – consciemment ou non – dans la défense et la promotion de ces solutions et de ces valeurs ainsi que dans la réprobation de ceux qui ne les appliquent pas ou les rejettent. L'enrôlement dans le processus leur apparaît comme un investissement logique ou comme une manière de faire valoir leurs positions.

La transaction. La transaction peut se définir comme la « *relation sociale entre deux opérateurs consistant à échanger un objet, matériel ou immatériel, contre un autre objet* » (Jacques Lévy 2003f : 935). L'enrôlement procède ici d'un mécanisme d'échange entre, d'une part, le bénéfice d'un processus et, d'autre part, l'implication dans sa perpétuation ou sa consolidation. Dans l'utilisation que nous faisons de ce terme, la transaction décrit un mécanisme relativement similaire à celui d'un échange commercial : les acteurs sont enrôlés dans le processus parce qu'ils en retirent une satisfaction matérielle et/ou économique.

Le consentement. Le consentement est employé pour qualifier les deux façons de répondre favorablement à des injonctions normatives, c'est-à-dire en adoptant des conduites soit respectueuses soit conformes. L'enrôlement procède ici d'une acceptation de la contrainte à laquelle les acteurs doivent se plier faute de quoi ils seraient considérés comme déviants (si la norme est seulement morale) ou comme délinquants (si la norme est aussi règle légale). Les acteurs sont enrôlés car ils consentent au respect ou à la conformation à la norme soit parce qu'ils l'ont intégrée dans leur système cognitif soit parce qu'ils se prémunissent contre son caractère coercitif.

La mise en conformité. L'enrôlement procède ici d'une volonté de correction de ce qui apparaît aux acteurs comme des incohérences du processus ou des décalages entre le processus tels que les acteurs souhaiteraient qu'il soit et tels qu'ils l'appréhendent. La mise en conformité découle d'une adhésion aux valeurs mais aussi d'une non-adhésion à ce qui est mis en œuvre (en tous cas d'une adhésion non totale puisqu'il y a nécessité de correction). Les acteurs sont enrôlés parce qu'ils s'impliquent pour mettre en conformité le processus et ses résultats avec ce qu'ils pensent qu'ils doivent être.

La disculpation. (Se) disculper signifie justifier quelqu'un (qui peut être soi-même) d'une faute qui lui est imputée, la faute pouvant être matérielle ou morale. L'enrôlement découle ici du fait que des arguments de l'ordre des valeurs, voire de l'idéologie, justifient la mobilisation des individus dans un processus malgré le fait qu'ils aient, à l'origine, un désaccord de valeurs et une attitude défavorable vis-à-vis de ce processus. La disculpation est rendue possible parce que le processus intègre indissociablement arguments reflétant des valeurs auxquelles les acteurs adhèrent et caractères qu'ils rejettent. Les acteurs sont enrôlés parce que ces arguments les disculpent de leur implication, difficile à assumer, dans la mise en œuvre du processus qu'ils réprouvent.

La distinction. Se distinguer c'est ajuster ses actions (comportements et discours) entre singularité et conformité, autrement dit se différencier des autres acteurs tout en se conformant aux codes sociaux les plus en cours à des fins de valorisation individuelle dans et en dehors de son groupe social (Bourdieu 1979). L'enrôlement par distinction est rendu possible par le fait que le processus et son résultat jouissent d'une image socialement flatteuse, image dont peuvent profiter les acteurs en même temps qu'ils l'alimentent eux-mêmes. Les acteurs sont enrôlés parce que le processus leur est bénéfique en termes d'image voire de statut et qu'ils sont donc intéressés à sa réussite.
À ces six premières logiques, nous en ajoutons une septième dont le statut est particulier : **l'opposition.** Il s'agit plutôt d'une forme de non-enrôlement dans le sens où les acteurs enrôlés de la sorte ne le sont pas volontairement mais plutôt par défaut, parce qu'ils servent de contre-modèle à ceux qui sont enrôlés par adhésion. Même si elle tient une place à part, cette logique est particulièrement révélatrice de la notion de contradiction et utile pour réfléchir à ce propos. L'opposition est une logique proche de celle de l'adhésion, mais inversée. L'enrôlement procède de la désapprobation de tout ou partie des solutions et des valeurs mises en œuvre ou prônées par un processus ou l'idéologie qui le sous-tend, ou plutôt de l'idée que les acteurs s'en font. Les acteurs sont enrôlés parce qu'ils s'engagent – consciemment ou non – dans la revendication de leur non-acceptation ou de leur non-adhésion aux valeurs dominantes. L'enrôlement dans le processus se fait par la négative dans un rapport dialectique avec ceux qui sont enrôlés de manière positive (adhésion). Pour ces derniers, ils servent de faire-valoir permettant de renforcer leur position en accréditant à leurs yeux la nécessité de leurs actions.

Ces logiques sont le plus souvent imbriquées. L'enrôlement par consentement est par exemple souvent complémentaire d'autres logiques : on peut consentir soit parce qu'on y trouve un intérêt économique (transaction), soit parce qu'on adhère au contenu normatif (adhésion). Nous voulons comprendre comment la plupart[1] des acteurs que nous avons rencontrés – concepteurs et habitants – se retrouvent enrôlés dans la production contemporaine de l'urbain. Une production qu'ils accueillent pourtant avec des attitudes souvent défavorables, des expressions critiques, voire une opposition claire entre les valeurs auxquelles ils adhèrent de prime abord et celles que ses produits reflètent. Ces oppositions rencontrent généralement les contradictions que nous avons décrites dès la formulation de la problématique et durant toute la thèse. Notre analyse montre en effet comment ces contradictions non seulement ne s'opposent ou ne freinent en rien l'efficacité du processus productif, mais au contraire le renforcent parce qu'elles entraînent la construction de représentations intégratrices qui facilitent l'enrôlement des acteurs (cf. partie 2.3.2. de ce chapitre). Pour démontrer cela, nous analysons huit phénomènes observés sur nos terrains d'études et documentés dans les chapitres 6 et 7. Le tableau 19 synthétise pour chacun de ces phénomènes[2] la ou les logique(s)

[1] Tous les acteurs ne sont pas enrôlés, plus précisément certains habitants ne le sont pas. Si l'opposition est une logique d'enrôlement négative et en général non souhaitée, des habitants – qui témoignent d'une non-implication ou d'un désintérêt, par exemple pour la vie de l'espace, du projet, pour la production de l'espace ou pour ses enjeux idéologiques – peuvent être considérés comme n'étant enrôlés d'aucune manière. Ces personnes sont rares dans notre panel, notamment parce que répondre à notre demande de rencontre est déjà une forme d'implication et donc une action susceptible d'être davantage réalisée par des acteurs enrôlés, participant alors de leur mobilisation. Nous pouvons néanmoins considérer que HN8, HN16, HL19 et HL21 ne sont pas enrôlés. Notons qu'à Bottière-Chénaie, ce sont deux locataires du secteur social dont les logements sont situés à la périphérie de la zone aménagé au moment des entretiens (habitat individuel dense), alors qu'à Confluence ce sont deux salariées qui travaillent là.
[2] Chaque phénomène est désigné par une lettre pour faciliter la lecture conjointe ce de tableau de synthèse et des explications détaillées qui le suivent.

d'enrôlement à l'œuvre, les acteurs impliqués (concepteurs et/ou habitants) et les contradictions qui participent à l'enrôlement. Il faut lire avec précaution les éléments de ce tableau puisqu'il n'est pas à exclure que les phénomènes, les logiques et les contradictions en jeu puissent être associés autrement par d'autres acteurs (que nous n'avons pas rencontrés).

phénomène observé	logiques d'enrôlement
A. représentations des habitants (A1) et du projet (A2) influencées par le postmodernisme (chapitre 6, partie 1.1.)	**type(s) d'enrôlement :** A1 : disculpation (et adhésion, consentement) ; A2 : mise en conformité (et adhésion) **acteurs impliqués :** concepteurs **contradictions en jeu :** horizon infini du projet *vs* étapes prédéfinies ; implication des habitants *vs* urbanisme descendant
B. représentation d'une production sous contraintes technocratiques (chapitre 6, partie 1.2.)	**type(s) d'enrôlement :** disculpation, adhésion (et distinction) **acteurs impliqués :** concepteurs **contradictions en jeu :** développement durable *vs* impératifs économiques ; particularités locales *vs* standardisation
C. adhésion aux valeurs du développement durable et critique de sa mise en œuvre (chapitre 6, parties 2.1. et 2.2.)	**type(s) d'enrôlement :** mise en conformité **acteurs impliqués :** habitants **contradictions en jeu :** développement durable *vs* impératifs économiques
D. valorisation par l'habitation d'un espace contemporain (chapitre 6, partie 2.2.)	**type(s) d'enrôlement :** distinction **acteurs impliqués :** habitants **contradictions en jeu :** mixité sociale *vs* urbanisme d'exclusion
E. conformité ou respect des injonctions normatives (chapitre 7, partie 1.1.)	**type(s) d'enrôlement :** consentement (et adhésion ou transaction) **acteurs impliqués :** concepteurs et habitants **contradictions en jeu :** développement durable *vs* impératifs économiques
F. diffusion d'attendus comportementaux et image « peu accueillante » (chapitre 7, partie 1.1.)	**type(s) d'enrôlement :** distinction, adhésion (*vs* opposition), mise en conformité **acteurs impliqués :** concepteurs et habitants **contradictions en jeu :** mixité sociale *vs* urbanisme d'exclusion
G. mobilisation des mots d'ordre pour se dédouaner d'actions ou postures difficilement assumées (chapitre 7, partie 1.2.)	**type(s) d'enrôlement :** disculpation **acteurs impliqués :** concepteurs et habitants **contradictions en jeu :** mixité sociale *vs* urbanisme d'exclusion ; développement durable *vs* contraintes économiques
H. évacuation de la conflictualité et du politique (chapitre 7, partie 2.1.)	**type(s) d'enrôlement :** consentement **acteurs impliqués :** concepteurs et habitants **contradictions en jeu :** implication des habitants *vs* urbanisme descendant

Tableau 19. Synthèse des logiques des phénomènes observées et des logiques d'enrôlement relatives des habitants et des concepteurs

Nous nous intéressons dans la suite essentiellement aux logiques d'enrôlement qui ne découlent pas de rôles prescrits, c'est-à-dire des rôles mêmes que sous-entendent le fait d'être un concepteur ou un habitant. Ces rôles sont en grande partie liés à une logique d'enrôlement

par transaction puisque ces acteurs se trouvent soit dans une position de clients (d'un bien à louer ou à vendre), soit de vendeurs (d'un service). Les explications suivantes s'orientent davantage vers les autres processus d'enrôlement, c'est-à-dire vers ceux qui peuvent sembler de primer abord moins évidents, ce dans la mesure où la transaction ne nous apparaît pas suffisante pour mobiliser les acteurs dans la perpétuation d'un mode productif dont ils sont tous plus ou moins critiques.

A. Le phénomène qui consiste pour les concepteurs à partager des représentations des habitants (*A1*) comme du projet urbain (*A2*) correspondant aux valeurs du postmodernisme est décrit dans la partie 1.1. du chapitre 6. Comme nous l'avons démontré, la plupart des enquêtés adhèrent à des valeurs que l'on peut qualifier de postmodernes et leurs représentations y sont donc conformes. C'est ainsi qu'architectes et urbanistes se défendent de vouloir projeter les futurs usagers des espaces qu'ils conçoivent et se représentent le projet comme un processus ayant un horizon infini.
A1. Refuser de projeter les futurs usagers et ne les concevoir alors que comme des clients indéfinis permet aux concepteurs (ici essentiellement les urbanistes et les architectes) de se déresponsabiliser des formes d'espaces de vie actuellement produites qu'ils dénoncent comme standardisées. Par ce refus de projeter les usagers, ils caractérisent leur choix de laisser le champ libre aux promoteurs (à travers les cahiers des charges, fortement standardisés, qu'ils élaborent) comme principaux décideurs des propriétés des futurs espaces (logements, espaces publics). C'est au nom de l'implication des habitants dans la production de leurs espaces de vie – ici mise en avant sous la forme de possibilités d'appropriation souhaitées les plus grandes possibles – que la programmation de ces espaces est laissée aux seuls maîtres d'ouvrage (promoteurs, bailleurs, collectivités). La contradiction entre implication des habitants et pratique descendante de l'urbanisme est utilisée par les concepteurs qui emploient sa première partie, rhétorique, comme mode argumentatif pour finalement justifier la pratique de la seconde. Architectes, urbanistes et aménageurs s'enrôlent dans une production qu'ils critiquent en niant leurs responsabilités dans ses propriétés. La logique d'enrôlement est ici essentiellement la disculpation. L'on peut y adjoindre les logiques d'adhésion, puisque celle-ci semble réelle par rapport au postmodernisme, et des logiques de consentement, puisque *de facto* ils respectent (tout en la critiquant) la normativité de la production.
A2. Se représenter le projet urbain comme un processus s'inscrivant dans un avenir souple tout en témoignant dans le même entretien de problématiques de délais, d'échéances voire de pénalités de retard ou, plus souvent encore, de temps disponible, questionne directement la contradiction entre la théorie d'un projet s'inscrivant sur le temps (très) long et la pratique d'un projet à visée essentiellement à court terme et conditionnée par les échéances fixées à l'avance par le commanditaire. Pourtant, la saisie du projet par les concepteurs eux-mêmes intrique sans problèmes apparents, avec naturel, cette « double face » du projet. Le fait que la pragmatique du projet soit elle aussi acte de discours (cf. chapitre 3, partie 1.1.4. et chapitre 7, partie 2.3.2.) – le projet se contient et se raconte lui-même – participe au « règlement[1] » de cette contradiction. Cette situation paradoxale produit le projet, le rend possible et producteur de sens. Un projet est ainsi prévu pour être réalisé, réceptionné et inauguré. En tant que produit fini, il n'est pas parfait, ce qui est su, et la rhétorique du projet infini permet de relativiser les

[1] Le terme de règlement (plus généralement le verbe « régler ») est employé pour désigner le fait qu'il y a, pour certain acteurs, résolution d'une contradiction, de sorte qu'elle ne leur apparaît plus comme telle même si, fondamentalement, elle ne disparaît pas.

imperfections ainsi que d'envisager leur réduction, voire leur disparition. L'amélioration étant toujours possible, elle permet l'acceptation de la qualité toute relative du projet, qui peut potentiellement être mis en conformité avec les attentes. La contradiction est alors le principal moteur de l'enrôlement qui répond à une logique de mise en conformité mais aussi d'adhésion (aux valeurs néolibérales de type postmodernes).

B. Comme nous l'avons démontré au chapitre 6 (partie 1.2.), les concepteurs se représentent la production contemporaine comme façonnée par des contraintes d'ordre technocratique. Il s'agit là d'une situation qu'ils dénoncent quasiment de façon unanime[1] car elle à la fois considérée comme participant à la standardisation de la production de logements et comme remettant en cause l'expérience et le savoir-faire des professions « traditionnelles » de la production de la ville (au profit, notamment, des ingénieurs). La contradiction entre développement urbain durable et production dictée par des impératifs de rentabilité économiques est ici réglée par les concepteurs qui les associent à des contraintes technocratiques. Ces contraintes conjointes sont ce qui justifie à leurs yeux le développement d'une architecture photographique qu'ils critiquent tout en s'y associant. Seule leur adhésion aux valeurs du développement durable rend à leurs yeux légitimes les directives technocratiques (démarches, certifications, labels) qui s'y rattachent. Cette adhésion est un motif d'enrôlement dans la production malgré la dénonciation de son fonctionnement. De plus, être obligé de s'adapter aux contraintes critiquées sert de justification à leur implication dans la production d'espaces considérés comme peu durables et se caractérisant par la diversité des expressions extérieures. Les concepteurs se dédouanent ainsi en grande partie de leur responsabilité dans la production d'espaces – particulièrement les logements – standardisés alors même qu'ils adhèrent à la vision postmoderne d'un urbanisme s'appuyant sur les particularités géographiques, historiques et culturelles locales (chapitre 6, partie 1.1.1.). La contradiction entre éloge des particularités locales et standardisation de la production est mobilisée en utilisant la première partie pour se disculper de la seconde. La logique d'enrôlement est ici la disculpation. Il y a aussi dans la participation à la production d'une architecture photographique, même difficilement assumée, une part d'enrôlement par la distinction offert par la possibilité de rendre son expression visible aux yeux de tous.

C. Comme nous l'avons décrit dans les parties 1.1. et 1.2. du chapitre 6, les habitants adhèrent aux valeurs du développement durable et ont le plus souvent des attitudes favorables vis-à-vis des représentations qu'ils se font de son application à la ville contemporaine qu'ils se représentent comme diversifiée, verte et technologique. Les attentes fondées sur la base de cette représentation partagée se confrontent à la représentation de ce que sont leurs espaces de vie étiquetés comme durables. Les habitants rencontrés qui adhèrent aux valeurs du développement durable se représentent alors les solutions mises en œuvre comme insuffisantes. Cette insuffisance est associée à l'idée d'un décalage. Un décalage que certains se représentent comme réductible et développent alors des stratégies pour le réduire. L'une consiste à faire évoluer les représentations de l'espace tel qu'il devrait être pour le faire correspondre avec l'espace reçu. L'autre consiste à modifier l'espace reçu pour le faire correspondre, par son amélioration, aux représentations de l'espace tel qu'il devrait être. La

[1] La critique est portée par tous les architectes, les paysagistes et les bailleurs/promoteurs interrogés, ainsi que par la plupart des urbanistes. CL7, intervenue à Confluence comme assistance à maîtrise d'ouvrage développement durable, ne rejoint pas cette position, pas plus que CL6, chargée de mission de la SPLA Lyon Confluence.

contradiction entre ode au développement durable et production dictée par des impératifs économiques joue ici un rôle central : les habitants se la représentent comme un décalage et certains s'enrôlent pour tenter de le résorber. La logique d'enrôlement alors à l'œuvre est la mise en conformité, elle-même amenée par une logique d'adhésion.

D. Les habitants de Bottière-Chénaie et de Confluence se saisissent de l'image favorable de leurs espaces de vie – symboles d'une certaine modernité renouvelée, parce qu'ils sont médiatisés, parce qu'ils sont vus par leurs proches comme synonymes de réussite sociale ou de participation à l'innovation – comme autant d'opportunités de se valoriser par rapport à leurs connaissances, aux riverains des espaces limitrophes, aux autres habitants de Nantes ou de Lyon ou encore aux visiteurs. Comme nous l'avons démontré au chapitre 6 (partie 1.2.4.), ces opportunités de valorisation caractérisent la manière dont les habitants se représentent leurs espaces de vie en les délimitant spatialement et surtout en se représentant comme un « nous » vu par un « eux ». Ce qui apparaît être en contradiction avec leur adhésion à la valeur de mélange associée à la mixité sociale. Cette contradiction est réglée lorsque que la mixité supposée des espaces est utilisée comme argument de différenciation, revendiquer son adhésion devenant une marque de singularité sociale associée à une forme de progressisme ou d'humanisme valorisant. Cette contradiction ne joue cependant *a priori* pas un rôle très important en matière d'enrôlement des habitants dans ce qui est l'archétype de la logique de distinction : valorisés par l'image de leurs espaces de vie, les habitants s'enrôlent parce qu'ils ont intérêt à ce que celle-ci se maintienne et qu'ils font, par exemple, la promotion du projet ou s'assurent que personne n'en détériore l'image (cf. chapitre 7, partie 1.1.2.).

E. Comme nous l'avons montré au chapitre 7 (partie 1.1.1.), la production contemporaine de l'urbain possède une forte dimension normative qui s'incarne particulièrement dans les discours et les pratiques liés au développement durable. Ce caractère normatif résulte du règlement de la contradiction entre injonction au développement durable et production dictée par des impératifs économiques. Ce règlement procède à la fois de l'intégration du développement durable dans le modèle économique *via* le marketing territorial et à la faveur de la voie technico-légale (règlementations et certifications techniques). Cette dimension normative se caractérise chez les concepteurs et chez les habitants de différentes manières. Chez les premiers, cela se traduit, d'une part, par un mauvaise image d'eux-mêmes renvoyant à un défaut de prise en compte et, d'autre part, par un arbitrage entre les contraintes supplémentaires que représentent cette norme et les conséquences positives qu'elle aurait sur la qualité de la production. Leurs conduites sont surtout conformes – lorsque les normes sont suivies parce qu'elles sont des impératifs du mode de production, c'est-à-dire que le travail de concepteur peut difficilement se faire sans s'y conformer – et, moins souvent, respectueuses lorsqu'ils répondent aux injonctions normatives parce qu'ils adhèrent à leur contenu. Chez les habitants, la dimension normative s'incarne surtout dans la promotion d'un ensemble de pratiques. Certains les réalisent volontairement (au nom d'une éthique, de principes), on parle alors de pratiques respectueuses, tandis que d'autres puisent les motivations dans d'autres champs (économique, pragmatique, confortable), on parle alors de pratiques conformes. Dans les deux cas, nous retrouvons le même duo de motivations qui se traduit par une implication dans la production des formes matérielles et idéelles de l'urbain contemporain. Les pratiques respectueuses conduisent à un enrôlement dans la production de l'urbain par consentement, auquel se mêle une part d'adhésion. Les pratiques conformes relèvent aussi d'une logique de consentement, cette fois surtout liée à une logique de transaction.

F. Certains habitants et concepteurs diffusent, consciemment ou non, une injonction à se comporter en « bon citoyen », ou plus généralement à adopter les codes sociaux du quartier. Ceci, tel que démontré au chapitre 7 (partie 1.1.2.) découle du fond normatif de la production contemporaine de l'urbain et se caractérise aussi par une image « peu accueillante », c'est-à-dire rapidement excluante pour ceux qui ne s'y retrouvent pas et qui sont, le plus souvent, les habitants qui ne font pas partie du cœur de cible des projets. Ces habitants intègrent à leurs représentations ce que leur expérience leur renvoie, c'est-à-dire une image de la ville contemporaine avec laquelle ils se sentent en décalage. Les logiques d'enrôlement sont dans ce cas particulièrement variées et imbriquées. Les habitants considérés comme de mauvais élèves ou qui sont « ciblés » par ceux qui diffusent les attendus comportementaux, tout comme les habitants qui ressentent le fait de ne pas être à leur place parce que les représentations communes ne correspondent pas aux leurs[1], sont enrôlés dans une logique d'opposition. Un enrôlement qui est parfois volontaire – lié à un souci de distinction par le refus de l'imaginaire majoritaire – mais qui est le plus souvent involontaire et le fruit de la dynamique sociale en cours. L'objectif des acteurs enrôlés positivement est de faire consentir ces « opposants » à la conformité, mais ce n'est pas – du moins pas de manière centrale – la logique qui conduit à leur enrôlement. Il y a d'abord, comme pour le phénomène d'adhésion aux valeurs du développement durable et de critique de sa mise en œuvre (cas C), une logique de mise en conformité entraînée par la possibilité de résolution de la contradiction entre développement durable et production dictée par des impératifs économiques. Cette logique découle la plupart du temps d'une logique préalable d'adhésion aux valeurs et aux solutions mises en œuvre (la diminution de la place de la voiture par exemple). Ces deux logiques sont à l'œuvre dans l'enrôlement des concepteurs comme des habitants. Elle s'associe chez les habitants parfois à une troisième logique : celle de la distinction. Diffuser des attendus comportementaux ou partager les représentations les plus répandues est aussi une façon de se mettre en avant par son savoir et ses bonnes pratiques. La contradiction entre valorisation de la mixité sociale et urbanisme d'exclusion joue ici un rôle important, la différenciation sociale et la logique ségrégative se déplaçant de critères socio-économiques vers des critères comportementaux.

G. Comme nous l'avons démontré et maintes fois rappelé, la plupart des enquêtés adhèrent aux valeurs du développement durable et, plus spécifiquement, à celles de la mixité sociale (cf. chapitre 6, parties 1.1.2. et 2.2.3.). Il y a une contradiction entre cette adhésion et leurs pratiques qui consistent, en tant que concepteurs, à élaborer des projets socialement sélectifs ou, en tant qu'habitants, à fréquenter des espaces socialement homogènes. On pourrait s'attendre à ce que les acteurs relèvent le hiatus entraîné par une pratique contrevenant aux valeurs prônées. Pourtant, ils jouent pour la plupart un rôle dans la reproduction de la différenciation sociale à partir des valeurs renouvelées que sont celles de la mixité et du durable. Pour la plupart d'entre eux, il n'est pas acceptable d'asseoir cette différenciation sur des justifications socio-économiques (niveau de revenus, habitat dans un logement social, origine ethnique). En revanche, elle devient légitime lorsqu'elle se justifie par le non-respect d'attendus comportementaux associés au développement durable[2] (chapitre 7, partie 2.1.).
Le décalage en matière de valeurs prônées et mises en œuvre est évacué par la possibilité d'arguer – pour se justifier – de l'impossibilité de répondre à tous les objectifs de la production

[1] Mais aussi parce qu'ils ne se retrouvent à part des actions et des représentations du groupe social à qui l'espace s'adresse essentiellement ou qu'ils se confrontent à des regards désapprobateurs.
[2] Par exemple le tri des déchets ou la faible utilisation de la voiture.

contemporaine de l'urbain. La contradiction est réduite au rang de paradoxe – c'est-à-dire qu'elle n'est que d'ordre langagier –, la mixité pouvant se voir attribuer de manière opportune des significations changeantes. Ce qui permet, d'un côté, de dénoncer la ségrégation urbaine et, de l'autre, de justifier la sélectivité sociale d'un espace sans que cela ne pose de problème. C'est cette contradiction qui garantit l'efficacité du système productif puisqu'elle permet aux concepteurs comme aux habitants de (se) justifier leur participation à la production d'un aspect qu'ils jugent pourtant négativement puisqu'il ne correspond ni à leurs aspirations en termes de valeurs ni à l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Sans les arguments internes au modèle productif que leur fournit la contradiction, ils n'assumeraient pas cette implication (en tous cas pas de manière aussi évidente). La logique d'enrôlement est ici la disculpation.

H. Comme nous l'avons exposé dans la partie 2.2. de ce chapitre, les dispositifs de participation « d'élevage » comme les mobilisations habitantes « sauvages » conduisent à Bottière-Chénaie et à Confluence, et malgré des situations contrastées entre ces deux terrains, à une même quasi-absence de politisation des enjeux. Celle-ci découle à la fois du contenu des débats, de l'absence de prise sur les décisions importantes ou encore de la volonté conjointe des élus et des concepteurs, mais aussi d'une partie des habitants, de contenir les débats dans une sphère policée. La conflictualité entre habitants et concepteurs est faible et le plus souvent très faible (même si les situations sont parfois vécues comme conflictuelles). La montée en généralité est globalement limitée. Finalement, c'est le politique qui est évacué des interactions entre les deux groupes sociaux. Les critiques des habitants ne dépassent que très rarement les « petites questions » de l'ajustement quotidien des dispositifs sociotechniques. Quant à la critique émise par les concepteurs vis-à-vis d'une injonction participative chronophage qui les priverait d'un peu de leur pouvoir (malgré leur vision plutôt positive de l'implication des habitants), son ampleur se trouve considérablement réduite par le fait que leurs compétences et leurs pouvoirs ne se sont finalement que très faiblement mis en cause. La contradiction entre un urbanisme descendant, d'une part, et la mise en avant de l'implication des habitants, d'autre part, se résout de la façon suivante : lorsqu'ils sont consultés, mais aussi lorsqu'ils se mobilisent spontanément, les habitants peinent à politiser leur implication. Ils sont enrôlés, au même titre que les concepteurs, dans une production de l'urbain au sein de laquelle le politique est assez largement évacuée de l'action des concepteurs et des habitants, concentré qu'il est dans les mains des élus et des décideurs économiques. La logique d'enrôlement est ici le consentement : les acteurs étudiés se conforment à des normes sociales plus ou moins diffuses qui définissent les conditions acceptables d'un urbanisme attestataire en acceptant de rester à la place qui leur est socialement attribuée (rôle prescrit).

Ces huit phénomènes montrent comment les diverses logiques constatées sur nos terrains d'études s'imbriquent tout en couvrant un large spectre d'attitudes et de représentations préalables de la ville contemporaine et de sa production. Ce qui aboutit à l'enrôlement d'un maximum d'acteurs et particulièrement celui d'un certain nombre d'habitants qui contribuent, à leur manière, à la consolidation du processus. Ce qu'on peut qualifier à la suite de Marc Maesschalck d'« *engagement coopératif dans la résolution conjointe de problèmes* » (2008 : 185). C'est-à-dire un investissement dans la diffusion de valeurs et d'attendus, dans l'amélioration constante du projet (par exemple vis-à-vis de sa prise en compte du développement durable) ou dans la garantie de sa bonne composition sociale et son bon fonctionnement collectif.
Les huit phénomènes analysés montrent surtout comment les négociations préalables à l'enrôlement, puis les arrangements et formalisations qui le rendent possible, se trouvent en

grande partie dans la manière dont les acteurs rendent compatibles leur vision du monde avec leurs intérêts [1] et leurs représentations d'un espace souhaitable. L'enrôlement dans la production de la ville contemporaine tient en effet au fait que les acteurs se représentent leurs intérêts individuels et ceux de leurs groupes sociaux d'appartenance (ceux étudiés dans le cadre de cette thèse comme les autres auxquels ils appartiennent) comme compatibles puisque concordants avec les valeurs, objectifs et mises en œuvre de cette production. Cette compatibilité découle de la construction et du partage par la plupart des concepteurs et des habitants interrogés de représentations qui, à défaut d'être similaires, sont proches, essentiellement parce qu'elles sont générés à partir du même répertoire de valeurs, celui de l'idéologie néolibérale. Ces représentations amènent ces acteurs à identifier les choix techniques, économiques et symboliques effectués par les élus et les investisseurs comme les leurs et, plus globalement, comme reflétant l'intérêt général. Les logiques d'enrôlement dégagées montrent la variété des opportunités dont les acteurs se saisissent pour (se) justifier leurs actions et rendre cette concordance d'intérêts possible. Le partage de représentations apparentées transparaît encore dans l'utilisation commune d'un vocabulaire proche du lexique institutionnel. Une adoption qui, comme le note Michel Monbeig à propos d'un phénomène similaire (et des seuls habitants) dans les procédures de participation, réduit en fait leur marges de réflexion et d'expression oppositionnelles : « *le processus langagier ne permet plus la critique. Le problème est nommé par un autre, extérieur au quartier. Cette extériorité, on l'a vu, dépossède l'habitant, malgré ses sursauts, de la capacité critique sur l'ensemble de ce qui fait problème* » (2007 : 43). Apparaît ainsi la manière dont les contradictions identifiées sont intégrées à ces négociations et jouent un rôle dans la plupart des logiques d'enrôlement (cf. partie 2.2.2.).

Tous les concepteurs sont enrôlés dans la production de l'urbain. Si ce résultat peut sonner comme une lapalissade, nous pensons qu'il convient de l'énoncer pour souligner que, au-delà d'un rôle de conception de l'espace matériel, ils sont actifs dans la diffusion de valeurs de l'idéologie dominante et s'enrôlent ou sont enrôlés dans des logiques plus diverses et plus complexes que ne le serait, par exemple, la seule transaction. Nous constatons qu'aucun concepteur ne s'engage dans une véritable logique d'opposition, cette posture étant impossible à tenir et à revendiquer enrôlement volontaire) et l'opposition n'étant projetée par les concepteurs que sur des habitants et pas sur leurs pairs (enrôlement involontaire). Toutes les autres logiques sont présentes à des degrés variables chez tous les concepteurs, la disculpation étant particulièrement présente dans les discours colligés puisqu'elle accompagne la plupart des critiques formulées à l'égard de la production de l'urbain.

La diversité de la composition du panel d'habitants enquêtés appelle un commentaire portant sur le lien entre enrôlement et « statut ». Tous les propriétaires rencontrés peuvent être considérés comme enrôlés selon diverses logiques qui se complètent, la transaction étant ici la logique de base. La situation des locataires sociaux est la plus variable. Si un petit nombre (HN8, HN16) peut être considéré comme non enrôlé, la plupart le sont, notamment à travers une logique de distinction qui s'appuie sur un jugement positif de l'habitat actuel comparativement à la représentation du logement social situé dans une barre de grand ensemble ou autre quartier à la réputation dégradée (HL5, HN7, HN21). Cette logique de valorisation peut aussi s'accompagner des logiques d'adhésion et de mise en conformité (HN1, HL9, HN20, HL13). Parmi les locataires du marché libre, la situation varie considérablement.

[1] Ceci correspond à l'idée que les représentations, en tant que fruits de l'activité de construction du réel par les acteurs, sont conditionnées par leurs projections, leurs fantasmes, leur motivations et leurs intérêts (cf. chapitre 2, partie 1.1.1., 1.2.1. et 1.2.4.).

Si certains peuvent être considérés comme non enrôlés (HN3, HN4, HL4, HL7), c'est toutefois le cas de la majorité et toutes les logiques identifiées sont mises en œuvre (dans tout le panel, seul HL8 peut en partie correspondre à une logique d'opposition).
En ce qui concerne les personnes travaillant au sein des deux écoquartiers mais n'y logeant pas, c'est-à-dire neuf enquêtés, on distingue deux situations très différentes qui semblent corrélées à la profession exercée. Les employés qui travaillent dans le tertiaire (HL21, HL22) ou dans un commerce (HL19) à Confluence ne sont en quelque sorte pas intéressés au projet et, par voie de conséquence, à la production contemporaine de l'urbain. Ils ne sont dès lors pas enrôlés, voire même enrôlables, et expriment un certain scepticisme vis-à-vis du contenu du projet. Les employés de structures d'accueil public rencontrés à Bottière-Chénaie (HN5 au FJT, HN11 à la médiathèque) ont tous deux un intérêt à la réussite du projet : celui que la vie de quartier se développe. Ils sont tous les deux enrôlés. Dans le cas de HN11, l'enrôlement est facilité par des convictions politiques défendant à la fois l'engagement des citoyens dans la conception et la gestion de la cité et une forme d'écologie plus « radicale » que celle du projet[1].
Les commerçants propriétaires de leurs fonds de commerce (HL12, HL15, HN10, HN18, HN22) sont tous intéressés pécuniairement à la réussite des projets, ils sont essentiellement enrôlés par transaction, même si certains le sont aussi par adhésion (HN18, HN22).
Finalement, la majorité du panel des habitants enquêtés[2] peut être considérée comme enrôlée, ce qui correspond à la fois à une situation assez courante dans les projets au vu des profils sociologiques des enquêtés et un biais « d'auto-sélection » des enquêtés qui a probablement poussé les acteurs enrôlés à être plus nombreux à nous répondre que ceux qui ne le sont pas.

L'analyse des logiques d'enrôlement nous amène aussi à avancer que cet enrôlement est un objectif même de la production contemporaine de l'urbain, ce à travers la notion de projet, le développement durable sous tous ses aspects, la mixité sociale ou la démocratie participative. L'enrôlement est particulièrement efficace parce qu'il repose faiblement sur la contrainte et beaucoup sur des logiques conçues par les individus comme libres et volontaires : l'adhésion, la disculpation, la mise en conformité ou encore la distinction sont de cet ordre. Les concepteurs comme les habitants sont enrôlés dans le processus de production en tant qu'acteurs autonomes apparemment libres. Ceci rejoint la définition néolibérale de l'individu comme uniquement guidé par les choix qu'il effectue « librement » et, plus largement, ce qu'écrit Michel Foucault (2001 (1979)) sur le néolibéralisme en tant qu' idéologie prospérant sur l'exploitation des hommes sur la base de leur liberté. Du point de vue de la mobilisation des acteurs, et si on la compare à la forme précédente de capitalisme qu'est le fordisme (Veltz 2014), ces logiques illustrent le passage d'une société de l'enrôlement disciplinaire à une société de l'enrôlement libre[3]. Cet enrôlement fédère concepteurs et habitants autour d'un objectif commun : le bon déroulement et le bon aboutissement de la production de l'urbain.

2.2.2. L'intégration de la critique dans le processus productif

Les logiques dégagées signalent un double phénomène. Le premier est l'enrôlement des concepteurs par la mise en conformité de leurs discours et de leurs actions avec les valeurs et

[1] HN11 se dit « écolo » et « sensible à tout ce qu'est éducation populaire ».
[2] En retirant les habitants que nous considérons comme non-enrôlés (HN3, HN4, HN8, HN16, HL4, HL7, HL19, HL21, HL22), nous aboutissons à 35 enrôlés sur 44 enquêtés.
[3] Cela rejoint l'individuation (Ascher 1995 ; Martucelli 2001) ou l'occultation de l'encadrement disciplinaire, dans le champ du travail, du temps et des individus par la multiplication des logiques individuelles (Le Roulley 2015).

les mots d'ordre de l'idéologie dominante. Cette mise en conformité se produit alors que les valeurs de l'idéologie dominante apparaissent *a priori* en contradiction avec certaines de leurs propres valeurs. Une situation dont ils témoignent par l'expression d'opinions qui reflètent des attitudes défavorables vis-à-vis de cette production et, plus profondément, des représentations imprégnées de connotations négatives. Le second phénomène est l'enrôlement d'une partie des habitants dans un rôle d'encadrement et d'appui idéologique à la réception sociale de la production de l'urbain[1]. Ils participent à produire la ville par des « micro-actions » (Bourdin 2001) de l'ordre du comportement ou du discours. Cet enrôlement a lieu malgré le fait que leurs discours révèlent des contradictions au plan des valeurs et énoncent des réticences proches de celles qu'expriment des concepteurs (cf. transition VI)[2].
Les critiques occupent une place significative dans les échanges que nous avons eus avec tous les enquêtés. Ceci reflète autant leur importance intrinsèque dans la pensée des acteurs que le fait qu'ils sont incités à les formuler dans le cadre de l'enquête. Plus important, ces critiques sont émises par la plupart des enquêtés – habitants comme concepteurs – et portent de manière récurrente sur un petit nombre de griefs adressés à la fois à la forme et au fond des projets urbains étudiés et, plus généralement, à l'urbain ou à la société. Le rapport entretenu par les habitants avec leurs espaces de vie, comme celui des concepteurs aux espaces qu'ils élaborent, est largement imprégné de critiques. Elles sont la principale manifestation des contradictions de la production dans le discours des acteurs. Cette manifestation montre ces contradictions sont identifiées par les acteurs et qu'elles influencent leurs représentations mais aussi qu'elles ne se traduisent que très peu par des actions oppositionnelles. Ceci correspond à la logique d'évacuation du conflit exposée dans la partie 2.1. de ce chapitre. Tout se passe comme si la critique était partie prenante du mode de production et qu'elle permettait, conséquemment, l'intégration conjointe des contradictions. Cette intégration atténuerait, voire éliminerait, *de facto*, leur portée rupturante. Ce qui nous conduit à discuter plus précisément la manière dont ces critiques se trouve intégrées au mode de production qu'elles devraient mettre en cause.

D'une part, la force des mots d'ordre de la ville contemporaine est qu'ils sont consensuels et positifs (Reigner *et al.* 2013). Comme de nombreux mots d'ordre actuels, dont le projet est un exemple patent, ils « *abondent notre culture langagière, auréolés de positivité* » (Boutinet 2005 : 5) et participent à une nouvelle « pensée positive » (Marcuse 2012)[3]. Une positivité, à laquelle il est difficile de s'opposer, qui condamne la critique à n'être qu'une « pseudo-critique », qui « glisse » sur leurs contours flous et consensuels et qui s'en prend non aux fondements idéologiques ou moraux de ces mots d'ordre, mais essentiellement aux conditions de leur mise en œuvre.
D'autre part – et peut-être surtout – la force de ces mots d'ordre est qu'ils se justifient eux-mêmes dans leur mise en œuvre. Pour les acteurs de la production de la ville, le développement durable contient sa propre justification, tout comme le projet, la participation ou la mixité sociale, élevés au rang de valeurs. Ceci est mis en évidence lorsque les concepteurs témoignent en entretien de leur incompréhension face à nos questions sur leur positionnement vis-à-vis de la mixité, qui leur semble être une évidence (cf. chapitre 6, partie 1.1.2.). La frontière entre mise en œuvre et concept ou valeur demeure floue puisque, pour les

[1] Nous empruntons cette formule à Nora Semmoud qui parle de « *réception sociale de l'urbanisme* » (2007).
[2] Même si les attitudes, les intérêts et les modes de justification des deux groupes diffèrent.
[3] Nouvelle au sens où les concepts sont très différents de ceux étudiés par Herbert Marcuse au milieu des années 1960 et dans un travail essentiellement centré sur les éléments de langage américains en période de guerre froide.

concepteurs ou les habitants, la première définit les seconds au moins autant que l'inverse. Parmi les concepteurs interrogés, aucun ne croit en la mixité sociale ; mais, comme tous adhèrent aux valeurs de mélange ou d'égalité, ils ne croient pas non plus qu'il faille, voire qu'il soit possible, d'« être contre ». La mixité fait partie des représentations afférentes à la ville contemporaine, elle est incontournable, non négociable, et les critiques à son sujet ne peuvent porter que sur les modalités de sa traduction concrète – les quotas, la répartition spatiale des logements –, non sur ce qu'elle signifie en termes de valeurs ou de projet de société. De la même façon, les habitants ne discutent pas du sens du terme « écoquartier » mais se demandent si ce qui est mis en œuvre dans leurs espaces de vie correspond ou non au prototype du « vrai » écoquartier et à la représentation qu'ils se font d'un développement durable auquel ils adhèrent par principe, si ce n'est par vertu (cf. chapitre 6, partie 2.1.3.).
Ces exemples illustrent le fait qu'il n'est pas nécessaire d'adhérer sciemment ou de croire en un mot d'ordre pour qu'il intègre les représentations ou que l'on soit enrôlé pour le défendre. Plus largement, il n'est pas non plus essentiel d'adhérer sciemment ou de croire à une idéologie pour qu'elle participe à générer les représentations sur lesquels s'appuient les prises de positions (Ricoeur 1997 ; Véron 1973). Ces exemples soulignent aussi la manière dont la mise en interrogation des contradictions entre les valeurs prônées et les valeurs transmises par ce qui est réalisé achoppe, et la critique avec elle. Il en est ainsi parce que les concepts ou les valeurs évoqués sont réduits à leur avatar matériel et isolés de leur contexte d'élaboration et de leur contenu fondamentalement politique.
Qu'il y ait un décalage entre ce qui est dit et ce qui est fait est normal (cf. chapitre 5, partie 1.2. (Ricoeur 2014 (1977))). Cependant, les contradictions – entre implication des habitants et urbanisme descendant, entre horizon infini du projet et étapes prédéfinies, entre développement durable et impératifs économiques ou entre mixité sociale et urbanisme d'exclusion – ne renvoient pas à la simple possibilité d'un ajustement à la marge. Ces contradictions sont de l'ordre de l'opposition entre la rhétorique et la pragmatique de la production (Adam et Martouzet 2015) et nous nous trouvons face à une situation où thèse et antithèse rendent l'une et l'autre conjointement nécessaire synthèse. Cette dernière ne peut être un vague compromis. En l'occurrence, la pragmatique s'impose car elle se déroule inéluctablement, nonobstant ses contradictions avec la rhétorique.
Pour mieux comprendre, il faut ajouter que la partition entre discours et pratique ou entre rhétorique et pragmatique peut et doit être augmentée du fait que la pragmatique du projet est elle-même acte de discours et que la production de représentations est un objectif de la production de l'urbain (cf. chapitre 2, partie 2.2.3.). Non seulement le projet, par ce qu'il donne à voir de lui-même, produit, d'une façon que l'on pourrait qualifier d'involontaire, de la connaissance sur ce qu'il est (cf. chapitre 3, partie 1.1.3.) mais, surtout, le projet est aussi, volontairement de la part des concepteurs, acte de discours (cf. chapitre 3, partie 1.1.4.). Le projet se contient lui-même, il se raconte lui-même, il est rhétorique. L'écart entre rhétorique et pragmatique est complexifié en ceci que la pragmatique du projet contient aussi sa rhétorique. On a premièrement le projet, deuxièmement le discours sur le projet et, troisièmement, le discours sur le projet comme partie constitutive du projet, c'est-à-dire le discours sur le projet dans le projet. Si ceci prévaut chez les concepteurs, un mécanisme voisin s'opère chez les habitants. Si l'on considère – comme nous le faisons (cf. chapitre 5, partie 1.) – qu'habiter consiste à se représenter en tant qu'habitant, à discourir, à s'inscrire dans un récit collectif, on peut avancer que, du point de vue habitant, le projet, concret et habité cette fois, est aussi acte de discours. La partition entre théorique et pragmatique vole aussi en éclat à mesure que l'on adhère ou, au contraire, que l'on rejette les propriétés qu'on accorde au projet

et les valeurs qu'on lui associe, c'est-à-dire à mesure que l'on s'inscrit – ou non – dans un récit collectif notamment à travers l'image qu'il construit (cf. chapitre 7, partie 1.1.2).
Cela provoque diverses situations paradoxales et suscite diverses questions de logique car le projet ne peut pas être en même temps contenu et contenant de lui-même. Au minimum, cette situation pose des problèmes de récursivité à l'infini : le projet qui se contient se contient, etc. Cependant, pareil paradoxe est une figure de style au sens strict, c'est-à-dire qu'il relève du discours et non de l'action ou de la réalité des phénomènes (Watzlawick *et al.* 2000). Si aucun paradoxe n'est résoluble dans le cadre où il a été formulé, toute situation de type paradoxale se résout nécessairement dans la réalité des faits (Grimaldi 2007). De fait, comme nous l'avons démontré, ces contradictions sont réglées dans la pratique de la production : la participation est réduite à une fonction de légitimation de décisions préalablement actées, les étapes du projet se succèdent et les concepteurs se désinvestissent des projets achevés, les impératifs économiques prennent le pas sur les objectifs sociaux ou environnementaux et les projets sont socialement homogènes et sélectifs. Néanmoins, ce que nous souhaitons souligner est l'intérêt de ce type de situation : elle produit le projet, le rend possible et producteur de sens. Comme démontré (chapitre 7, partie 2.2.1), les acteurs – concepteurs comme habitants – sont enrôlés notamment parce qu'ils croient en l'amélioration et à la possible résolution des contradictions soulevées, ce qui leur permet d'accepter la qualité toute relative du projet et les contradictions entre objectifs prônés et réalisations. Le caractère fini du projet permet de mettre en évidence ou de rappeler la nécessité du caractère infini du projet, qui en retour légitime la qualité relative du projet et donc son existence. Les extraits suivants illustrent comment la possibilité d'évolution ou d'amélioration est formulée par les enquêtés et comment elle permet à la fois d'améliorer leur jugement sur ce qu'ils ont ou font, puis d'envisager la possibilité de la révision de leurs opinions et, de-là, possiblement de leurs attitudes et représentations.

> *Mais bon y a encore pas mal de locaux commerciaux et je suis encore une grande optimiste. C'est naïf peut-être, mais je me dis qu'il va y avoir des trucs un peu plus accessibles, on verra. Bon après, le centre commercial suit un peu la même idée quoi. Je sais pas si vous êtes rentré dedans du coup, mais c'est quand même là-aussi ciblé. C'est sympa pour se balader mais pour acheter je sais pas. Après pourquoi pas, il en faut des trucs pour les... (HL2)*

> *Et la deuxième partie des îlots de la ZAC 1 sont largement améliorés par rapport aux tous premiers îlots. Ils sont améliorés d'abord parce qu'on arrive à les sortir à des coûts de sortie plus acceptables, donc on arrive à se rapprocher de la cible sociale que l'on avait définie au départ. Au départ, on a des coûts extrêmement importants, qui sont liés aussi aux infrastructures, à la façon de traiter les sous-sols, à la question des socles importants, beaucoup d'éléments de ce genre. Et quand se pose enfin le problème de lancer la phase 2 sur l'emprise du marché-gare, et bien avant même que la ZAC 1 soit complètement sortie de terre, on est déjà dans une critique assez radicale, assez fondamentale du travail qui a été fait en disant « on va être moins généreux sur les espaces publics réalisés directement par la collectivité tout en étant dans une ville plus dense et plus verte ». (CL8)*

Il ne faut pas sous-estimer les opportunités de valorisation et de distinction qu'offre aux habitants le fait d'être perçus comme ayant la chance de vivre dans un lieu incarnant une modernité renouvelée et vertueuse ou d'être dans le mouvement, l'innovation (chapitre 6, partie 2.2.4.). Pareil positionnement caractérise aussi les concepteurs pour qui il est individuellement et socialement flatteur d'intervenir sur ces projets médiatiques (chapitre 6, partie 1.2.3.). Montrer ainsi que l'on est critique à propos d'où l'on habite ou à propos de ce que l'on fabrique est une manière de témoigner de son indépendance d'esprit ou de sa capacité

à prendre du recul. Ce qui renforce cette valorisation dans les conversations avec les proches, les voisins, les confrères… ou un doctorant dans le cadre d'un entretien. Les contradictions sont d'autant plus facilement réduites au rang de situations paradoxales non problématiques que leur intégration consolide la production de l'urbain et les projets particuliers, et améliore potentiellement leur image, ce qui profite aux égos. Cela conduit les habitants à accepter à la fois les défauts matériels des projets et à intégrer dans leur univers de représentations et de pratiques des idées et des solutions contestées *a priori.* Il ressort de l'analyse des entretiens que ces logiques paradoxales sont employées avec naturel. Elles ne sont pas perçues comme posant problème, parfois même elles sont utilisées sciemment. Pour certains concepteurs, ces logiques paradoxales apparaissent comme la « forme » même du projet[1] et, au-delà, de la ville qui est représentée comme un espace par définition hétérogène et contradictoire. C'est ainsi que CN8 procède à la critique du manque de contradictions de Bottière-Chénaie :

> *Pour moi c'est pas un projet exemplaire d'un point de vue urbain. Après il s'est fait à une époque où CN1 a fait un vrai travail de fond sur justement qu'est-ce que c'est qu'un écoquartier ? Avant que ça devienne une espèce de vocabulaire à la con... voilà il faut le replacer au moment où il l'a fait et je pense que ce projet a toute légitimé. Il est pas barré, il est pas barjot, il y a pas des choses contradictoires… Parce que la ville est contradictoire en fait, je trouve qu'une des fonctions de l'urbaniste c'est aussi de faire la ville contradictoire, d'accepter et même de stimuler le fait que dans son projet il y ait des contre-projets. Pour l'instant c'est assez lisse pour ce que j'en vois. Donc j'ai envie de dire que c'est pas la ville rêvée... (CN8)*

L'intégration des intérêts et des expressions contradictoires, comme plus largement celle des contradictions dans l'idéologie néolibérale (Boltanski et Chiapello 1999), favorisent l'enrôlement, en faveur de l'idéologie dominante, d'acteurs qui, lors de stades précédents du capitalisme, étaient ceux qui formulaient les critiques les plus dures et joignaient parfois l'acte à la parole en organisant la contestation (Castells 1973 ; Lefebvre 1970). C'est particulièrement le cas des habitants, principalement de ceux issus de la classe moyenne intellectuelle, cultivés et investis dans la vie des lieux même si depuis les années 1960 et 1970 cette catégorie de population – fortement présente sur nos terrains d'études – a en grande partie quitté le camp contestataire pour rejoindre celui du pouvoir et de l'idéologie dominante (Bosc 2008). Ce qui est une marque de l'efficacité du modèle productif puisqu'il est capable de se prémunir de la contestation, en tous cas de la « *domestiquer* » (Neveu 2011)[2]. C'est aussi une marque de l'évolution de la forme de la critique sur le terrain. Comme nous observons un refus de politiser les oppositions (cf. partie 2.1. de ce chapitre), nous assistons à la formation d'une pseudo-critique qui ne remet pas fondamentalement le modèle en cause et se concentre sur de petites choses peu signifiantes au plan global. L'essentiel des critiques recueillies auprès des habitants se concentre sur des aspects esthétiques et techniques, et la critique des ambitions politiques ou idéologiques est quasiment absente. Chez les concepteurs, la critique se concentre sur des revendications corporatistes – la critique de l'ingénierie par les architectes et les urbanistes par exemple – ou individuelles lorsqu'elle se porte sur la remise en cause de

[1] Ce qui est par ailleurs une idée mise en avance par Laure Jaquet dans sa thèse (2014).

[2] Cette domestication semble être bien moins efficace dans le cas de l'aménagement de grandes infrastructures, comme en témoignent les luttes en cours, à proximité de nos terrains d'études, contre la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes (à 25 kilomètres de Nantes, avec l'objectif de remplacer l'actuel aéroport situé à Bouguenais) ou contre celle d'une ligne de train à grande vitesse entre Lyon et Turin. Ces contestations ont, au moment où nous écrivons, permis aux opposants à ces projets d'en bloquer l'avancement, notamment grâce à des stratégies d'occupation de l'espace et d'opposition frontale avec leurs promoteurs publics et privés.

la liberté du concepteur. Un point commun entre ces critiques est qu'elles ne remettent pas en cause le modèle idéologique, voire même en demandent l'amplification.
L'intégration des critiques des concepteurs et des habitants est d'autant plus aisément rendue possible qu'elle conduit à rendre superposables, à leurs yeux, les intérêts du marché de la ville, les leurs et l'intérêt général. Cette superposition, voire confusion, facilite leur enrôlement. La mobilisation du développement durable est particulièrement efficace car c'est bien l'intérêt général qui est mis en valeur à travers les idées de réduction des nuisances, de projection des externalités spatiales (« penser global, agir local ») et temporelles (« les besoins des générations futures ») ou simplement à travers les notions de viable, de vivable et surtout d'équitable. Il en va de même avec la rhétorique de l'horizon infini du projet, qui permet d'envisager la correction des failles et manquements tout en soulevant la possibilité de faire coïncider à terme intérêts particuliers et intérêt général. Pareils ressorts sont activés lorsque la participation et la mixité sociale sont prônées. Les contradictions entre discours et pratiques ne posent pas de problème ici. Au contraire, elles permettent de rassembler largement autour d'un objectif commun. Les intérêts et les besoins politiques des gestionnaires des métropoles nantaise et lyonnaise semblent rejoindre les intérêts et les besoins économiques des promoteurs et des concepteurs qu'ils emploient, puis devenir les aspirations collectives et individuelles du public ciblé. Ces aspirations sont alors logiquement satisfaites et collectivement élevées au rang d'intérêt général. Ceci conduit à imposer ce qui est fait comme indubitablement « bon » et « rationnel », alors même que la croyance en la supériorité de l'intérêt général sur les intérêts particuliers est nécessaire à la pratique de l'aménagement de l'espace (Martouzet 2002b). Chez les concepteurs, il y a mise en compatibilité d'intérêts *a priori* opposés avec cette croyance en l'intérêt général et la légitimation d'actions difficiles à assumer (sélection sociale, conception d'espaces standardisés). Chez les habitants, la contestation est délégitimée et, même lorsqu'elle est collective, elle se trouve réduite à l'idée de revendication individualiste (cf. chapitre 7, partie 2.1.). Nous pouvons prendre l'exemple des reproches adressés à la fois par les habitants enrôlés et les concepteurs à ceux qui « râlent » ou ne respectent pas les règles établies vis-à-vis de l'automobile, du tri ou de la participation. Ceux qui ne jouent pas le jeu ou en contestent les règles, ceux qui se posent en « mauvais élèves », ceux qui se retrouvent postulés dans cette position sans l'avoir voulu, quel que soit leur nombre, ne respectent pas la norme et sont alors considérés comme déviants. Ce qui se produit est bien d'ordre idéologique, ce mécanisme procédant d'un double raisonnement de validation et d'invalidation de la hiérarchie des valeurs ainsi que de la forme d'organisation du pouvoir qu'elle légitime (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). Ce raisonnement est ici traduit en double système de valorisation et d'exclusion.

L'efficacité du mode de production néolibéral réside en le fait que, en leur fournissant des éléments de justification en apparence contradictoires – développement durable, mixité sociale, participation, certains aspects du projet –, il empêche les acteurs de reconnaître, voire de se rendre compte, qu'ils transmettent par leurs actions et leurs discours les valeurs dominantes. En quelque sorte, il procède à une forme d'aliénation non reconnaissable puisque non explicite (Bourdieu 1996 ; Fischbach 2009 ; Martucelli 2001). Par les valeurs consensuelles diffusées et le confort, même relatif, que leur procure soit leur situation contractuelle et économique (concepteurs), soit les qualités de leur logement ou du projet en général (habitants), les acteurs se trouvent dans une situation qui, pour l'essentiel, s'impose à eux. Plus encore, leur enrôlement dans la production, ce tant au plan matériel que symbolique, leur apparaît sous les contours de la rationalité, ce qui, le cas échéant, permet de conforter la justification de leur investissement qui se présente à eux comme un choix libre et éclairé.

L'intégration des contradictions, que nous constatons pour le cas particulier de la production de la ville, peut être décrite comme la dimension urbanistique de ce qu'Herbert Marcuse qualifie de pensée unidimensionnelle : « *dans cette forme, les idées, les aspirations, les objectifs qui, par leur contenu, transcendent l'univers établi du discours et de l'action, sont soit rejetés, soit réduits à être des termes de cet univers. La rationalité du système et son extension quantitative donnent une définition nouvelle à ces idées, à ces aspirations, à ces objectifs* » (2012 : 37). De fait, les idées contestataires sont évacuées et sont soit non produites soit non audibles[1]. Les critiques émises, comme les contradictions pointées ou les mobilisations formées, ne portent en elles qu'un faible potentiel négatif ou conflictuel. Il est ici possible que les classes moyennes pour qui et par qui sont conçus les projets étudiés et, plus généralement, l'urbain contemporain sont – du fait de leur situation intermédiaire et de leurs aspirations à se rapprocher de la bourgeoisie – proches des orientations idéologiques des responsables politiques et économiques (Garnier 2010), donc de l'idéologie dominante. Ils ne sont dès lors pas les plus susceptibles d'introduire de la négativité. Nous retrouvons ici l'usuelle dichotomie entre les individus issus des classes populaires et ceux issus des classes moyennes vis-à-vis des antagonismes. Si les premiers ne s'engagent pas en négatif, c'est parce qu'ils « *ne peuvent pas imaginer, au sens strict, un univers de discours et d'action qualitativement différent, puisque la société a le pouvoir d'endiguer toute tentative de subversion et de conditionner l'imagination* » (Marcuse 2012 : 49), alors que l'absence de contradiction portée par les seconds découle du fait que « *la société répond à leur besoin de liberté en satisfaisant les besoins qui rendent leur servitude supportable, et même insoupçonnée, cela se fait grâce au processus de production* » (ibid.).

L'intégration des critiques comme l'enrôlement des acteurs, en partie grâce aux contradictions, correspond à une « *transformation de la structure antagonique elle-même qui résoudrait les contradictions en les rendant supportables* » (Marcuse 2012 : 48). De fait, les contradictions que nous avons pu dégager – liées aux propriétés rhétoriques et pragmatiques du développement durable, de la mixité sociale, de la participation et du projet urbain – portent, dès leur formulation, les limites de leur portée antagonique face au néolibéralisme puisqu'elles sont le fruit de l'incorporation de contradictions préalables dans le capitalisme (cf. chapitre 4, partie 1.2.1.) ; elles sont déjà « édulcorées ». La qualité première de leur formulation est précisément de maintenir l'illusion de la contradiction alors qu'elles ne remettent fondamentalement en cause ni l'organisation du pouvoir ni les fondements technologiques, économiques et éthiques du néolibéralisme (cf. chapitre 4, partie 1.2.2.). L'évacuation du conflit, comme l'intégration des critiques, et finalement l'intégration des contradictions, sont toutes facilitées parce que les contradictions se trouvent associées à des notions que l'on peut qualifier de positives et relativement floues aux yeux des acteurs. Comme le souligne notre enquête, il est difficile de se positionner contre le développement durable, la participation ou encore la mixité (ce que regrettent d'ailleurs certains enquêtés), encore plus contre le projet, notion imprégnée de positivité (Boltanski et Chiapello 1999 ; Boutinet 2005). Ce vocabulaire, qui transmet une pensée positive aujourd'hui largement en vogue dans le domaine de la production de l'urbain (Matthey 2014 ; Reigner *et al.* 2013), unifie tous les acteurs autour d'objectifs communs et, à l'opposé, d'évacuation des pensées et notions critiques et antagoniques (nous retrouvons ici à nouveau le double raisonnement de validation et d'invalidation de l'idéologie).

[1] Une alternative que nous ne saurions trancher. Ces expressions ne nous ont pas été confiées et il nous semble que ces deux aspects sont à l'œuvre. Il est fort probable que sur nos deux terrains d'études ces idées soient peu produites et il est aussi hautement probable que notre panel soit composé d'une proportion de personnes enrôlés très conséquente et que nous n'ayons donc été en mesure de les entendre.

> *La question que je me pose quand je vois des projets urbains passer, je citerai personne mais je me dis c'est pas possible, le mec, l'urbaniste, il est intelligent, ça va, il a pas cinq ans, c'est quelqu'un de cultivé, c'est quelqu'un qui a fait des études, c'est quelqu'un qui a été confronté à des politiques, qui a été confronté à des entreprises, qui sait ce que c'est que la société, qui, si il est un minimum sincère, ne peut pas tenir le discours qu'il tient de miroir aux alouettes. Donc des fois je me dis ça et je me dis « non, en fait c'est juste que c'est le moyen de faire les choses de raconter ça », après l'histoire, comment elle se fera, peut-être qu'il se démerdera pour qu'elle se fasse différemment, avec plus de profondeur, plus d'intelligence, tout ça. Tu sais pas en fait à quel point c'est un levier pour faire, pas pour faire pour avoir du boulot mais pour mettre en marche la machine et après en discuter avec les archis et que ça puisse prendre d'autres formes. (CN8)*

Dans les entretiens, il est assez courant que des concepteurs dénoncent dans un même élan la poudre aux yeux ou l'aspect marketing de tel ou tel mot d'ordre avant d'expliquer qu'ils y font aussi appel lorsque cela leur est bénéfique. C'est là l'une des caractéristiques de la pensée positive, soit sa capacité à contrecarrer toute velléité contradictoire par la possibilité d'en tirer individuellement profit, ce qui rend difficile toute montée en généralité et critique au plan social (Marcuse 2012). Nous constatons aussi un refus explicite de l'opposition, présent même – et peut-être surtout – chez les acteurs les plus ouvertement critiques.

> *En face de chez nous où il y a la prairie maintenant y avait une décharge, un tas d'immondices… Et puis en plus aucune culpabilité, aucune honte, avec un grand panneau « ici votre écoquartier » et derrière un tas d'immondices quoi… Mais c'est pas possible quand même ! C'est vraiment… on a fait appel à la presse. Et c'est dommage parce que c'était pas notre but d'être dans un combat comme ça et l'idée c'était vraiment d'arriver dans un combat plus positif, c'est-à-dire de se dire « voilà, comment on va développer ce quartier, comment on peut faire pour que ça se passe le mieux possible ? » enfin voilà… mais pas combattre contre la ville quoi… (HN15)*

Bien que la dimension conflictuelle des mobilisations habitantes soit limitée (cf. partie 2.1), HN15 la perçoit pourtant comme telle, le regrette et témoigne de sa volonté d'implication « positive » dans la production de l'urbain. Cet extrait montre comment il est possible, dans un même temps et sans que cela ne pose de problèmes logiques, d'adhérer aux valeurs dominantes, d'être critique vis-à-vis de leur mise en œuvre, de concentrer cette critique sur de « petits » aspects techniques, de se mobiliser pour que les choses évoluent, tout en refusant une conflictualité pourtant limitée. Cet extrait est représentatif d'une recherche d'association et de refus de l'opposition frontale, voire du dualisme. Une recherche que repèrent les concepteurs et qu'ils rejoignent largement, même s'ils regrettent parfois les modifications que cela induit dans leur activité et la remise en cause de leur pouvoir (cf. chapitre 7, partie 2.1.).

> *Les habitants ont une demande et une exigence de plus en plus forte sur l'association au projet. On est beaucoup moins dans la frontalité, les gens veulent être vraiment partie prenante, ce qui est beaucoup plus lourd, beaucoup plus complexe et en même temps sans doute plus riche. (CN3)*

Ces constats ne remettent pas en cause la composition du groupe social des concepteurs tel que nous l'avons défini au moment de l'établissement de notre problématique, ce malgré les différenciations par profession que nous avons constatées (cf. chapitre 6, parties 1.1.1. et 1.2.3.) et des attitudes pouvant sensiblement varier d'un acteur à l'autre. Il n'en va pas de même pour le groupe social des habitants qui, dans une certaine mesure, doit être remis en cause pour définir des groupes distincts. L'adhésion à des valeurs communes – ici la protection de l'environnement ou la distribution du pouvoir dans un cadre démocratique – et le partage des

représentations associées formulent des attendus comportementaux (cf. partie 1.1.2.). Cette adhésion devient alors un facteur de cohésion et d'affirmation du groupe et, conséquemment, d'exclusion des individus qui n'y souscrivent pas, ce de la même manière que les exigences en matière de développement durable et de mixité sont utilisées pour produire de la différenciation sociale. L'enrôlement ne concerne pas non plus tous les habitants. Il y a une recomposition du groupe, non sur une base d'appartenance sociale, mais sur le partage de représentations renouvelées conformes aux valeurs du néolibéralisme. Nous retrouvons ici le rôle de régulateur des rapports sociaux que jouent les représentations (cf. chapitre 2, partie 1.1.3.) : elles conduisent à l'unification et à la singularisation du groupe. S'il n'y a pas forcément de déplacement des frontières du groupe, ou qu'en tous cas ce déplacement est mineur puisque les individus exclus sur ces nouveaux motifs se retrouvent être largement les plus pauvres, c'est-à-dire les mêmes que ceux qui pouvaient être exclus sur la base de leur appartenance sociale (cf. partie 1.2.), il y a une évolution de la définition de ces frontières.
Pour caractériser les identités collectives, la linguistique s'intéresse – grâce à des outils de statistique textuelle – à l'emploi des pronoms personnels (Koller 2009). Nous avons effectué le calcul des indices de spécificité des pronoms personnels employés par les enquêtés (tableau 20). Ce calcul fournit des résultats contrastés qui alimentent notre analyse précédente, sans toutefois permettre de voir la composition de groupes d'habitants différents et plus petits que celui que nous avons établi *a priori* au début de l'étude.

formes	Concepteurs Lyon	Concepteurs Nantes	Habitants Lyon	Habitants Nantes	nombre d'occurrences
on	infini	infini	-70,6	-1,4	17843
nous	3,1	10,1	-35,3	6,1	2390
je	-164,5	-93,6	infini	infini	14090
j'	-139	-128,8	infini	infini	6974
ils	-25,5	-11,3	infini	0,5	5575

Tableau 20. Indices de spécificité des formes « on, nous, je, j', ils » dans le corpus total

Ces indices mettent en saillance une nette différence entre représentations (d'eux-mêmes) des concepteurs et des habitants, mais aussi pour ces derniers une disparité plus sensible entre Confluence et Bottière-Chénaie. Si l'emploi des pronoms « je » et « nous » peut apparaître complémentaire, l'un étant utilisé pour le singulier et l'autre pour le pluriel, leur usages demande une analyse plus complexe, notamment au su de l'emploi du « on », pronom indéfini souvent utilisé dans le langage commun comme synonyme de « nous » et « ils ».
Certes, l'utilisation du « on », pronom aux emplois multiples et variés et aux significations diverses, est généralement difficile à analyser. Cependant, le très grand nombre d'occurrences sur lequel est réalisé notre calcul et le fait que le terme soit fortement représentatif des discours des concepteurs nous incite à avancer que son usage fréquent signifie que les concepteurs se représentent leur action comme collective. La consultation du concordancier souligne ainsi que cette dimension collective est triple. Il caractérise à la fois le travail en équipe réduite, le « on » désignant alternativement le personnel de la structure (collectivité, aménageur, agence d'architecture ou de paysage), le groupe plus large des professionnels avec qui chaque acteur travaille sur le projet étudié ou d'autres, l'équipe de conception du projet (qu'il soit un projet urbain ou un projet d'architecture) et, souvent, le groupe social de la profession (les architectes pour le plus courant) ou des professionnels de la ville. À l'inverse, les concepteurs utilisent peu le pronom « je ». Ce sous-usage peut sembler en contradiction avec la représentation qu'ils

entretiennent d'eux-mêmes comme des créateurs signant des œuvres (cf. transition VI), mais il correspond à la fois à l'idée d'un travail collectif, à celle d'une forte inclusion dans le groupe social, ou, comme d'autres éléments le laissent penser, à une forme de déresponsabilisation dans le produit des actions engagées. Enfin, contrairement à aux indices calculés à partir des discours des habitants, nous constatons que les indices de spécificité des différents pronoms varient peu en fonction du terrain à propos duquel les concepteurs s'expriment. Ce qui renforce à la fois l'idée d'une uniformité des discours (cf. chapitre 6, partie 1.1.1.) et d'une représentation de soi comme membre d'un groupe social.
À l'inverse, les habitants ont, eux, beaucoup recours au « je » (et au « j' »), quel que soit le terrain. Cela provient sans doute à la fois du fait que notre méthode d'enquête fait largement appel à l'expression de traits personnels – le jugement, la perception de l'espace, le récit du parcours résidentiel – et du fait d'une assimilation à un groupe plus limitée que celle des concepteurs. Se signalent ici à la fois une représentation de soi comme individu unique ou isolé et un témoignage des opportunités de distinction offertes par ces espaces (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.). Pour être interprétée correctement, cette surreprésentation doit être mise en rapport avec les indices de représentativité des pronoms « on », « nous » et « ils ». Les enquêtés lyonnais se distinguent par le faible recours au « on », alors que l'indice de représentativité de ce pronom est, pour les enquêtés nantais, très faiblement négatif (-1,4). Surtout, le pronom « nous » est fort peu employé (indice de -35,3), tandis qu'il est positivement représentatif à la fois pour les concepteurs des deux projets et pour les habitants de Bottière-Chénaie.
Ces différences importantes quant à l'emploi des pronoms « on » et « nous » nous semblent refléter la disparité à la fois en termes de composition sociale et d'appropriation des deux espaces. À Nantes, bon nombre d'enquêtés – accédants et primo-accédants mais aussi locataires – sont dans une démarche d'insertion dans la vie du quartier. Il s'agit de personnes souhaitant construire un espace familial et socialement reconnu dans lequel ils se sentent légitimes. Ils ont aussi, plus qu'à Lyon, l'occasion de « faire groupe », non seulement à travers les mobilisations habitantes (cf. partie 2.1.2.) mais aussi parce qu'ils se fréquentent autour de l'école ou des associations de parents d'élèves et de commerçants, un type de sociabilité qui n'existait pas à Confluence au moment de l'enquête. Le concordancier montre que « on » et « nous » référencent surtout le cercle familial (« on a cherché un appartement » (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.)), et on peut interpréter l'utilisation de ces pronoms comme un témoignage du fait que les habitants se représentent et sont représentés comme membres acceptés, voire représentatifs, d'un groupe social : les habitants enrôlés de Bottière-Chénaie.
Si l'usage des pronoms personnels dans un discours ne permet pas à lui seul de structurer l'analyse sur celui-ci ou sur ceux qui l'ont produit, leur étude permet cependant d'affirmer ou d'infirmer des constatations faites par ailleurs. En l'occurrence, ils confirment l'idée selon laquelle les concepteurs se représentent davantage comme un groupe que les habitants.

Nous pouvons dire qu'il y a *a minima* une séparation entre les habitants enrôlés dans le processus productif et ceux qui ne le sont pas. Ces habitants reproduisent la pression – voire la répression – morale qu'ils subissent et l'appliquent à leur tour, du moins dans leurs discours. Ce processus se réalise sans conflictualité ouverte puisqu'il relève aux yeux des individus qui y participent de l'exercice d'une liberté administrée et d'une perpétuation logique des normes qu'ils ont intégrées. Ajoutons que les valeurs et les représentations qui leur sont afférentes se diffusent d'autant mieux qu'outre une satisfaction morale – celle de la justice des valeurs défendues –, elles s'accompagnent d'une satisfaction sociale – « en être », se distinguer en faisant partie de l'avant-garde d'une modernité renouvelée – et d'une satisfaction matérielle

– celle du confort du produit logement, de la qualité des espaces publics ou de la disponibilité des services. Nous voyons ici une illustration de ce qu'Herbert Marcuse nomme « *la fonction sociale du niveau de vie croissant dans les formes rationalisées et intériorisées de domination* ». (2012 : 8). Cette intériorisation et cette rationalisation sont d'autant plus aisées qu'elles font, en apparence du moins, appel aux valorisantes notions de liberté et de rationalité.
L'enrôlement agit en quelque sorte comme un instrument de contrôle qui s'applique aux concepteurs autant qu'aux habitants et qui tire sa force du fait qu'il s'appuie – dans l'essentiel des logiques que nous identifions – sur la liberté, la volonté ou le choix, sinon sur l'apparence de libre-arbitre, plutôt que sur la contrainte, l'obligation ou l'obéissance. L'ordre des choses est ainsi reproduit non par la bonne exécution d'ordres mais par leur intégration dans le système de représentations des acteurs. Le néolibéralisme, plus encore que les formes antérieures du capitalisme, s'appuie sur les besoins et des aspirations sociales (qu'il contribue à façonner) à la fois pour alimenter l'économie et pour favoriser l'enrôlement des individus et des groupes sociaux (Audier 2012 ; Foucault 2001). Cela s'exprime notamment dans la production de l'urbain par l'accent mis sur la qualité de vie, l'environnement, le « vivre ensemble » ou les expressions citoyennes, mais aussi par l'intégration de la nécessité de l'homme à se raconter, à mettre sa vie en récit (Ricoeur 1991), sous forme de *storytelling*. C'est aussi pour partie le cas du développement durable, de la participation ou de la mixité sociale. Parmi les marqueurs de cette liberté, figure la possibilité de critiquer ces notions comme, plus largement, le processus de production et ses produits. Loin de se présenter comme monolithique, la production contemporaine de l'urbain baigne dans un univers de notions consensuelles et souples (Lévy 2010 ; Matthey 2014) et elle est parfaitement compatible avec une pluralité d'attitudes et d'opinions, dont elle sort légitimée et renforcée. On peut même dire que la critique est nécessaire au mode productif néolibéral car elle accrédite en quelque sorte son caractère démocratique (Audier 2012). Le fait que les expressions de ses contempteurs aient droit de cité dans le cœur même du processus corrobore en apparence la place centrale de la valeur « liberté » (selon sa conception néolibérale, qui fait l'impasse sur les conditions réelles d'existence et les logiques d'aliénation). Ces expressions – réduites au rang de critiques formelles et vidées de potentialités conflictuelles –, plutôt que de remettre en cause le processus, le complètent et le renforcent.

Les discours qui portent les éléments que nous avons dans un premier temps identifiés comme contradictoires jouent en fait un rôle qui les éloigne du champ de la contradiction pratique pour les situer dans ceux de l'appui idéologique à la pratique et d'encadrement des « mauvais élèves ». Ces contradictions agissent moins sur la substance des projets – qu'elles contrarient seulement à la marge – que sur la mobilisation des acteurs enrôlés. Elles concourent à ce que l'on peut qualifier d'efficacité de la production néolibérale de l'urbain. Efficacité au plan rhétorique d'abord puisque l'intégration des contradictions se traduit – dans un temps où les frontières entre discours et pratique évoluent voire s'effacent – par l'incorporation dans les discours des acteurs d'un vocabulaire positiviste qui rend difficile l'expression de l'opposition. Efficacité au plan idéologique ensuite puisque l'intégration des contradictions, d'une part, prémunit le processus contre la contestation et, d'autre part, assure la transmission des valeurs et représentations qui leur sont conformes. Efficacité au plan productif enfin puisqu'en enrôlant une part importante des acteurs – de manière apparemment libre et volontaire –, et particulièrement ceux qui n'appartiennent pas aux catégories traditionnelles des producteurs de l'urbain, elles consolident le processus autant qu'elles lui lient ces acteurs. Ce qui nous incite à conclure que la fonction principale de ces contradictions est mobilisationelle.

Conclusion générale

L'ambition de la présente réflexion était de rendre intelligibles les raisons pouvant expliquer la quasi-absence de conflictualité dans la production contemporaine de l'urbain, ce malgré les nombreuses contradictions qui subsistent entre sa rhétorique et sa pragmatique et qui sont largement présentes dans les discours critiques de ses acteurs. Nous avons à cet effet interrogé le sens de ces contradictions en proposant d'en déterminer la fonction dans le processus productif. Pour apporter des éléments de compréhension et d'explication à ce questionnement, nous avons, des réflexions préliminaires jusqu'à la rédaction de cette conclusion, pris le mot « thèse » au premier degré et avons réalisé un mémoire qui expose et défend… une thèse.
Celle-ci est que les contradictions de la production contemporaine de l'urbain font système et solidifient le processus productif en lui « liant librement » ses acteurs grâce à différentes logiques d'enrôlement. Ces contradictions sont, avec les mots d'ordre, des composantes essentielles de ce qu'on pourrait qualifier, en nous inspirant de la formule de Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999)[1], de nouvel esprit de la production de l'urbain, autrement dit d'appui idéologique à la mise en œuvre de l'urbanisation néolibérale.

Cette thèse s'est construite par divers allers retours entre enseignements issus des discours captés et des situations observées sur le terrain, puis de leur interprétation grâce aux outils théoriques, conceptuels et méthodologiques dont nous nous sommes dotés. Les résultats de ce travail découlent du tissage complexe d'un positionnement critique, d'un parti pris épistémologique constructivo-structuraliste, de l'outil conceptuel que sont les représentations, d'une modélisation du projet urbain comme dispositif de médiation des représentations, d'une méthode de collecte de discours et, enfin, du couplage d'outils d'analyse de discours et de contenu. Pour conclure ce travail, nous souhaitons remettre cet ouvrage sur le métier afin de montrer comment ces éléments imbriqués s'éclairent mutuellement et nous amènent à valider, remettre en cause ou faire évoluer autant les hypothèses sur lesquelles s'appuie ce travail que ses fondements théoriques, conceptuels et méthodologiques.
Nous effectuons cette démarche en quatre temps. Dans le premier, nous revenons sur les apports théoriques, conceptuels et méthodologiques de cette thèse pour la compréhension et l'explication des rapports à l'espace. Nous insistons plus particulièrement sur les conditions – comprises ici comme l'assise épistémologique et les procédés empiriques – qui rendent possible la conduite d'un travail critique à partir de l'outil conceptuel que sont les représentations. Les deuxième et troisième temps de cette conclusion sont consacrés à la synthèse des principaux résultats de ce travail et la manière dont ils participent à rendre intelligibles les dynamiques à l'œuvre dans la production des espaces contemporains. Dans le deuxième, nous insistons sur l'existence d'un univers partagé de représentations de la ville contemporaine parmi les individus de classe moyenne qui conçoivent et habitent les projets étudiés puis sur la manière dont ils le traduisent en attendus comportementaux qui leurs permettent de se disculper de la sélection sociale qui s'opère au sein de nos terrains d'études. Le troisième temps s'arrête successivement sur l'évacuation de la conflictualité au sein même des instances institutionnelles ou spontanées d'expression de la parole habitante, puis sur les différentes logiques d'enrôlement des acteurs que mots d'ordre et contradictions alimentent et enfin sur la manière dont ces dernières sont intégrées et renforcent le mode productif. Nous proposons, dans le quatrième et dernier temps, d'effectuer un retour sur les actualisations théoriques que nos résultats conduisent à envisager et sur les questionnements qu'ils contribuent à alimenter. Nous pensons qu'ils ouvrent des perspectives à la fois vers des

[1] « *Le nouvel esprit du capitalisme* »

explorations empiriques et vers des développements théoriques conduisant à saisir avec un regard étendu et une acuité accrue le processus de production ainsi que ses conséquences.

Les conditions théoriques et méthodologiques d'une approche critique par les représentations

Sans avoir eu la prétention d'échafauder une nouvelle théorie des représentations de l'espace ou de révolutionner la recherche urbaine critique, nous avons entamé cette thèse avec l'objectif d'utiliser les premières comme un outil au service de la seconde. Cependant, comme la durée de ce travail a permis d'effectuer des allers-retours entre les différents niveaux plus ou moins théoriques ou empiriques convoqués, la thèse apporte selon nous son écot à une réflexion sur les conditions qui permettent de mobiliser certaines notions, concepts ou outils, et pose les bases d'une recherche urbaine critique s'appuyant sur les représentations. C'est pourquoi nous revenons sur les hypothèses qui ont servi d'assise à ce travail puisque la deuxième et la troisième étaient respectivement d'ordre conceptuel et méthodologique. À l'aune des résultats empiriques exposés dans les deux derniers chapitres et des réflexions développées dans les précédents, il est possible de conclure à leurs validations ou invalidations, partielles ou complètes. Surtout, elles conduisent à formuler un certain nombre de commentaires qui délimitent le champ de validité des apports de ce travail et les possibilités de les questionner au-delà de ce champ.

La validation des trois hypothèses qui ont guidé ce travail nécessite, en premier lieu, celle de la troisième. D'ordre méthodologique, elle est que les discours portés sur des projets urbains particuliers et emblématiques par leurs concepteurs et leurs habitants permettent d'accéder à leurs représentations. Cette hypothèse a été validée puisque les discours recueillis auprès des concepteurs et des habitants de Bottière-Chénaie comme de Confluence nous ont permis de dresser le portrait d'un univers partagé de représentations de l'urbain contemporain mais aussi de voir ce qui distingue les constructions du réel de ces deux groupes et à l'intérieur de chaque groupe. Par l'analyse des récurrences et des divergences de leurs propos, le corpus a permis de « remonter » la hiérarchie de la pensée sociale, de l'expression d'opinions plus ou moins argumentées aux attitudes favorables ou défavorables correspondantes puis aux représentations sur lesquelles celles-ci s'appuient et, enfin, dans certains cas, aux valeurs pour permettre une interprétation du fondement idéologique des représentations des acteurs.
Surtout, les discours collectés lors des entretiens semi-directifs et des visites libres se sont avérés suffisamment riches, variés et adaptés à nos objectifs pour pouvoir saisir, grâce à notre grille d'interprétation et aux outils d'analyse utilisés (cf. chapitre 5), les structurations et rôles des représentations mises en évidence. Le corpus de discours nous a donné à voir à la fois les pôles descriptifs et évaluatifs des représentations mobilisées par les acteurs et des cognitions centrales et périphériques permettant particulièrement de lire normes et attendus comportementaux, en nous inspirant du modèle bidimensionnel du noyau (cf. chapitre 2, partie 1.2.3.). De plus, les discours collectés ont permis de mettre en évidence les trois types de structure dépendant des représentations à savoir des prototypes (le « vrai » écoquartier), des stéréotypes (l'habitant du secteur social) et des scripts (le durable comme théorie pratique). Enfin, passé au crible des méthodes d'analyse de discours et de contenu retenues, le matériau a rendu visible les trois rôles des représentations. Nous avons pu voir comment les acteurs usaient de leurs représentations pour comprendre et décrire leur environnement de travail ou leur espace de vie (rôle informatif), comment celles-ci (re)définissent leurs groupes sociaux d'appartenance dans des logiques d'unification interne et de différenciation externe (rôle

régulateur : exclusion des « mauvais élèves » chez les habitants, limitation du groupe aux « hommes de l'art » chez les concepteurs) et enfin pour agir concrètement en fonction à partir de ces deux premiers rôles (rôle opératoire : choix de conception ou résidentiel). Extraire ces éléments dans les discours récoltés a été rendu possible à la fois par le recours à des outils d'aide à l'interprétation adapté et s'appuyant en particulier sur la théorie des représentations mais surtout par le fait que ces discours les rendaient visibles, ce qui indique que la méthodologie de recueil mise en œuvre était adaptée à nos objectifs.
Nous avons montré en quoi Bottière-Chénaie et Confluence sont emblématiques de la production contemporaine de l'urbain (cf. chapitre 5, partie 4.), ce qui permet une montée en généralité depuis ces cas particuliers vers la production de l'urbain en général. Cette montée en généralité (même relative) est rendue possible à la fois par la diversité des profils des acteurs interrogés, l'ampleur du corpus de discours et le couplage des méthodes d'analyse de contenu et de discours qui permettent d'éviter à la fois les effets de loupe et les généralisations excessives. Ajoutons enfin que les discours recueillis ont pu montrer l'ampleur de l'expression critique dans les propos des acteurs, ce qui a permis de mettre en interrogation la nature de cette critique (cf. chapitre 7, partie 2.2.2.). Tous ces éléments nous conduisent à conclure que les discours portés par les concepteurs et les habitants sur des projets urbains, particuliers, emblématiques, de la ville contemporaine permettent d'accéder à leurs représentations.
Cela nous conduit aussi à valider les trois hypothèses méthodologiques formulées (cf. chapitre 5, partie 1.1.1.) : la compétence des acteurs à produire des discours sur les espaces qu'ils conçoivent ou qu'ils habitent, notre capacité à les comprendre et à les interpréter et enfin la bonne adaptation de la méthode de recueil mise en œuvre. Ainsi, la méthode employée, qui se place dans une perspective où l'entretien comme la visite sont considérés comme des évènements interactionnels et où la confrontation – à l'espace réalisé ou aux discours des autres acteurs – est un principe central a été efficace puisqu'elle nous a permis de recueillir un matériau riche. Il est cependant clair que le temps consacré à ces longues rencontres et à leur retranscription, tout comme la place qu'occupent les digressions parfois éloignées de nos objectifs (en raison de la liberté laissée aux acteurs dans la conduite des échanges), sont des aspects nécessaires à la production de discours adaptés aux objectifs d'un tel travail. Les résultats obtenus montrent que les discours portés sur les projets par leurs concepteurs et leurs habitants sont un matériau de recherche permettant de mettre en exergue le sens de l'espace sans réduire sa complexité (cf. chapitre 1, partie 2). Ceux-ci sont suffisamment conséquents, denses et peu influencés par l'enquêteur pour permettre d'en extraire des représentations en limitant les risques de surinterprétation et de confusion entre l'outil et l'objet.

La deuxième hypothèse de ce travail consistait à dire que la fonction des contradictions de la production contemporaine de l'urbain est compréhensible et explicable par l'étude du décalage entre les représentations de l'urbain contemporain, d'une part, et de sa production, de l'autre, construites et utilisées par les concepteurs et les habitants. Les analyses des sixième et septième chapitres amènent à invalider partiellement cette hypothèse[1]. Partiellement car, d'un côté, nous avons démontré en quoi ces représentations permettent de comprendre et d'expliquer la fonction jouée par les contradictions dans la production contemporaine de l'urbain. De l'autre, nous avons mis en évidence que le décalage entre les représentations des concepteurs et des habitants des projets étudiés est plus limité que nous ne le subodorions et que ce sont davantage les points communs qui permettent de répondre à la question que nous

[1] Ou à la valider partiellement puisque les deux propositions sont équivalentes.

posons. Si les opinions et les attitudes varient et que les représentations mises en évidence, puisqu'elles dépendent du point de vue d'où sont appréhendés les objets, connaissent aussi des variations, ces dernières sont fondamentalement faibles notamment parce qu'elles réfèrent aux mêmes valeurs. De plus, comme également mis en évidence (cf. chapitre 7, partie 2.2.1), les logiques d'enrôlement des acteurs identifiées sont largement communes aux deux groupes et mobilisent logiquement des représentations proches lorsqu'elles sont à l'œuvre.

Nous pouvons tirer deux enseignements de cette invalidation partielle. Le premier concerne la modélisation du projet urbain comme dispositif de représentations (cf. chapitre 3, partie 2.1.). Cette modélisation qui envisage les projets urbains particuliers comme des dispositifs de médiation des représentations de leurs acteurs nous semble avoir fait la preuve de sa pertinence. D'abord parce que les discours recueillis sont des expressions riches. Ils ne limitent pas à la simple description des caractéristiques des projets et permettent ainsi de révéler des représentations sur des objets plus larges tels que la ville contemporaine ou la production de l'urbain. Ce qui confirme qu'il est judicieux d'accorder à des projets urbains particuliers et emblématiques le statut de dispositifs concentrant l'expression de représentations disparates autour d'un même objet mais aussi de les confronter dans le temps de la thèse. Ensuite, parce que le choix de nous inspirer à la fois de la triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre (2005) et de la sociologie de la complexité (Morin et Le Moigne 1999), en établissant des boucles de rétroaction entre les trois espaces identifiés (conçu, réalisé, reçu), apparaît d'autant plus justifié à l'aune de cette invalidation partielle. Il en est ainsi, d'une part – pour ce qui est de l'invalidation –, parce que la modélisation proposée intègre différentes clefs d'explication de la faiblesse du décalage, c'est-à-dire premièrement le fait que les acteurs partagent un ensemble de représentations qui dépasse largement la question des projets mais aussi celle de l'espace urbain pour se poser au niveau social, et deuxièmement parce que la modélisation est avant tout celle des influences réciproques entre espace conçu et espace. D'autre part, et surtout – pour ce qui est de la validation –, parce que nos travaux permettent de confirmer la possibilité d'expliquer des phénomènes en faisant l'impasse sur leur étude directe pour les aborder uniquement au prisme des explications qu'en donnent leurs acteurs, ce que la modélisation traduit par le fait de considérer l'espace réalisé comme inaccessible.

Cette idée nous amène à souligner le second enseignement de la réflexion sur notre deuxième hypothèse. Nous revenons ainsi sur le positionnement de notre thèse qui postulait la possibilité d'appuyer un travail critique sur l'outil conceptuel que sont les représentations. Les explications sur les modalités d'extraction des représentations à partir du discours des acteurs ont permis de voir que ceci n'est possible qu'à condition de bien distinguer ces deux notions et de nous appuyer sur une méthode d'analyse reposant sur une théorie maîtrisée (cf. chapitre 2). Si elles occupent une large place dans les développements théoriques et empiriques de cette thèse, rappelons que ces représentations ne sont pas notre objet de recherche mais bien un outil pour dégager, documenter, interpréter et analyser la production de l'urbain.

Le concept de représentation appliqué à l'étude de l'espace urbain est, dans des travaux scientifiques récents, le plus souvent employée dans une perspective acritique. Ces travaux portent surtout sur les rapports individuels à l'urbain (lectures affectives ou artistiques, par exemple). À l'inverse, et à l'exception de ceux qui portent sur le décryptage du marketing, les travaux de recherche urbaine critiques se penchent rarement sur le sens qu'accordent les acteurs à leurs actions et aux processus auxquels ils participent. À ce type d'entrées sont en général préférées des grilles d'analyse et des matériaux en apparence plus « durs », avec la prédominance de lecture économiques, statistiques ou démographiques qui conduisent souvent à proposer des études macroscopiques sur les conséquences spatiales de politiques

publiques ou de stratégies d'acteurs économiques et, moins souvent, comme dans notre travail, à une analyse des processus. Ceci posé, et après avoir puisé dans ces différents types de travaux ce qu'ils avaient à nous apporter, nous affirmons qu'employer cet outil dans une perspective critique implique d'insister sur certains éléments de définition qui permettent de voir, au-delà des représentations, à la fois sur quels fondements idéologiques elles se fondent et surtout à quoi elles servent dans la production de faits sociaux. Cela passe d'abord par la conjonction d'une approche compréhensive – nécessaire dans le temps de l'enquête afin de collecter de riches matériaux – et d'une approche explicative permettant de rompre, au moment de l'analyse, l'empathie avec les acteurs interviewés pour objectiver notre interprétation de la manière dont ils s'appuient sur leurs représentations pour établir des stratégies ou se saisir d'opportunités pour la prise de position, la décision et l'action.
Ceci découle de l'adoption d'un positionnement constructivo-structuraliste qui met en avant l'influence des conditions réelles d'existence des individus dans la détermination de leurs actions mais aussi de leurs représentations. Cela provient aussi, et surtout, du fait de situer, surtout dans le domaine des études urbaines, le concept de représentations dans une véritable perspective sociale alors qu'il est trop souvent limité à l'interprétation d'expressions individuelles considérées comme d'autonomes « visions » d'un objet ou d'un autre. Les travaux de psychologie sociale fournissent une conceptualisation complexe qui permet de dépasser cet écueil. Ceci implique d'insister sur les trois rôles – informatif, régulateur des rapports sociaux et opératoire – qu'elles jouent dans la construction et la structuration du monde social. Ceci implique également de reconnaître que les représentations des individus et des groupes ne sont pas des constructions neutres mais qu'elles reflètent leurs projections, leurs fantasmes, leur motivations et leurs intérêts donc qu'elles sont un sens politique. Ceci implique, enfin, d'insister sur le fait que les représentations s'insèrent dans une pensée sociale hiérarchisée en niveaux plus ou moins individuels et sociaux et plus ou moins temporellement stables ou instables : dans le schéma sur lequel nous nous appuyons (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.), elles sont le deuxième niveau, conditionnées par les valeurs hiérarchisées au sein des idéologies, et conditionnant elles-mêmes les attitudes plus ou moins favorables qui permettent, elles, l'expression d'opinions très variables.

À condition de les considérer dans toute leur complexité en affirmant qu'elles ne sont pas de simples visions du monde mais qu'elles participent à la construction sociale de celui-ci tant dans son agencement spatial que dans ses équilibres sociaux, il est selon nous possible de fonder un travail de recherche urbaine critique sur les représentations. Elles sont ainsi un bon vecteur de mise en évidence et de compréhension des motivations, des intérêts et des stratégies des groupes sociaux et des individus qui les composent. Surtout, elles offrent des clefs d'explication des phénomènes qui semblent de prime abord contradictoires ou paradoxaux.

De représentations partagées à la diffusion d'attendus comportementaux disculpant de la sélection sociale

Si nous avons entamé cette conclusion par une référence au travail de Luc Boltanski et Ève Chiapello, c'est parce que c'est à partir de leur ouvrage (1999) – mais aussi des travaux d'Herbert Marcuse (2012) et de Paul Ricoeur (1997) – que nous avons défini le développement durable comme le fruit des critiques écologistes et sociales des années 1960 et 1970 désormais parties intégrantes de l'idéologie dominante qu'est le néolibéralisme. Ceci nous a amené à proposer de lire le développement urbain durable comme la dimension spatiale d'une

idéologie plus vaste et actuellement dominante de la production de l'urbain (cf. chapitre 4, partie 1.2.). La référence à ces auteurs a d'autant plus de sens que ce qu'ils définissent comme « *l'esprit du capitalisme* » résonne fortement avec ce que nous avons constaté, tant en ce qui concerne l'intégration des contradictions qu'en termes de logiques d'enrôlement. Selon eux, avoir un esprit est une nécessité pour le capitalisme puisqu'il doit enrôler[1] « *les personnes qui sont nécessaires à la production et à la marche des affaires* » (Boltanski et Chiapello 1999 : 644). La marche des affaires considérée ici est celle du travail mais les constats dressés sont similaires à ceux que notre enquête a fait ressortir à propos de la production de l'urbain. Le premier point commun est que les logiques de l'enrôlement s'appuient tout d'abord sur la liberté des acteurs. Cet enrôlement est volontaire « *précisément parce que le capitalisme a partie liée avec la liberté, n'a pas une emprise totale sur les personnes, et suppose l'accomplissement de très nombreux travaux non réalisables sans l'implication positive des travailleurs, qu'il doit donner des raisons acceptables de s'engager. Ces raisons sont réunies dans l'esprit du capitalisme* » (ibid. : 645)[2]. Cet esprit a une forte dimension morale et il est évolutif. Il varie en fonctions des époques et la critique est même l'un de ses principaux moteurs puisqu'il intègre progressivement celles qui ont été formulées à l'égard du capitalisme pour s'adapter à la période et, *in fine*, renforcer le capitalisme qui a lui-même une tendance à se transformer perpétuellement. L'une des particularités de l'esprit du capitalisme, selon Luc Boltanski et Ève Chiapello, est qu'il « *ne peut être ramené à une idéologie au sens d'une illusion sans effet sur les évènements du monde*[3]*. (…) Il doit dans une certaine mesure donner ce qu'il promet. Il est en effet sans arrêt mis à l'épreuve par les personnes qui, prenant appui sur lui à la façon dont on évoque un idéal, dénoncent ce qui, dans la réalité, échappe à la règle. Cela suppose que les personnes ont de vraies capacités critiques, c'est-à-dire qu'elles ne sont jamais suffisamment aliénées pour ne plus avoir accès à l'établissement d'une distance critique* » (ibid. : 648).

Nous sommes parvenu à un constat identique à propos de la production de l'urbain. D'abord parce que, comme nous l'avons relevé dans les sixième et septième chapitres, la critique, présente dans les propos de la majorité des enquêtés, occupe une place significative dans les discours récoltés. Ensuite parce qu'une partie des logiques d'enrôlement mises en évidence découle des conclusions tirées par les acteurs lors de la mise à l'épreuve de la rhétorique de la production de la ville (par comparaison avec sa pragmatique). Enfin parce qu'à l'aune des nombreux travaux mobilisés dans les troisième et quatrième chapitres, de nos explorations de terrains et des résultats de notre enquête à Bottière Chénaie et à Confluence, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de dire que « rien ne change ». Les injonctions au développement durable, à la gestion par projet, à l'insertion des particularités locales ou à la participation ont des effets concrets, matériels et symboliques, sur l'urbain contemporain. Certes, ces effets sont parfois contradictoires, mais vis-à-vis des objectifs visés explicitement par les destinateurs de l'urbain, ils ne sont pas nuls et répondent en partie à leurs promesses théoriques.

Pour ne prendre que quelques exemples, nous avons pu établir que la gestion par projet modifie la manière de produire la ville en faisant primer les aspects qualitatifs sur les aspects

[1] Le terme utilisé dans leur ouvrage est « engager », nous considérons qu'il l'est dans un sens proche à notre définition d'« enrôler », en tous cas que son remplacement est sans conséquence sur le fond du propos.

[2] Ceci est discutable – comme le remarquent Luc Boltanski et Ève Chiapello eux-mêmes en écrivant « de très nombreux travaux » et non pas « tous les travaux » – puisqu'à l'échelle mondiale, une grande partie des travailleurs au service du capitalisme ne sont pas enrôlés volontairement. Cette remarque est cependant valable pour une large proportion de la classe moyenne intellectuelle dont sont aussi issus les habitants de nos terrains d'études.

[3] Au regard de la définition que nous en donnons il s'agit là d'une mauvaise utilisation du terme « idéologie ». Selon cette définition, une idéologie a en effet, précisément, vocation à avoir des effets sur le monde (cf. chapitre 2, partie 1.2.4.). Néanmoins, le constat dressé justifie à nos yeux de reproduire ici cet extrait.

quantitatifs et en intégrant davantage d'acteurs du secteur privé, que l'injonction participative a introduit des procédures qui n'existaient pas précédemment, que les concepteurs intègrent des avatars (certes parfois caricaturaux ou proches du pastiche) des particularités locales dans leurs projets, ou encore que le développement durable a imposé des standards techniques et des quotas de logements sociaux dans la pratique normale de l'urbanisme. Les mots d'ordre de la production de l'urbain engendrent bien des effets concrets sur les projets où ils sont mis en œuvre. Surtout, ils produisent des effets sur l'appréhension des espaces réalisés par leurs concepteurs et leurs habitants, c'est-à-dire qu'ils influencent leurs représentations. Ils ont un impact sur l'évaluation que ces mêmes acteurs font des espaces, sur les critiques qu'ils émettent à leur égard et sur la manière dont ils agissent en conséquence, diffusant des attendus comportementaux dans le but, entre autres choses, de se disculper d'aspects difficiles à assumer dans leurs réalisations ou leurs choix résidentiel et, particulièrement, de la sélection sociale qui y a lieu. Avant de revenir sur ces situations, nous nous intéressons dans les lignes suivantes à l'univers de représentations que ces mots d'ordre contribuent à façonner.

L'utilisation conjointe des méthodes d'analyse de discours et de contenu a permis à la fois de caractériser la diversité ou l'homogénéité des discours et d'en interpréter le sens afin de « basculer » vers les représentations. Le principal résultat est que celles des deux groupes sociaux étudiés diffèrent peu sur le fond et qu'il est possible de parler d'un univers partagé de représentations de l'urbain contemporain. Ce n'est cependant pas le seul enseignement et nous souhaitons tout d'abord synthétiser les éléments les plus symptomatiques amenés par l'enquête, respectivement ceux issus de l'analyse des rencontres avec les concepteurs puis de celles avec les habitants.

La statistique textuelle a permis de mettre en avant le fait que les discours des concepteurs sont globalement homogènes, ce qui révèle des représentations semblables. Malgré le fait qu'ils soulignent l'importance de l'intégration des particularités historiques, géographiques ou architecturales locales, les discours collectés se différencient très peu en fonction du terrain d'études dont il est question. Les statistiques montrent que la principale variable différenciante est leur profession, tandis que le contexte géographique joue peu (cf. chapitre 6, partie 1.1.1.). Ceci s'explique par l'homogénéité du groupe social et le partage d'une culture et d'un vocabulaire unifiants. La faible diversité des représentations des concepteurs correspond aussi logiquement avec la standardisation de la production (cf. chapitre 4, partie 2.1.1.). Cela confirme également que les considérer comme un groupe social *a priori* était pertinent.

Au plan de leur contenu, ces représentations sont fortement imprégnées par l'idéologie néolibérale dans ses différentes déclinaisons (durable et postmoderne, particulièrement) et sont construites en opposition à la référence négative qu'est le mouvement moderne. Par exemple, l'idée du projet urbain comme un processus évolutif incorporant le passé pour construire un futur souple et la priorité du processus sur le produit, conforme à la rhétorique du projet (cf. chapitre 3, partie 1.1.4.) est largement partagée (cf. chapitre 6, partie 1.1.2.). De même, les discours reflètent un refus de projeter les futurs habitants, considérés comme des clients libres de s'installer où ils le souhaitent et de s'approprier les espaces qu'ils leur sont « offerts ». Ce refus de projeter les futurs destinataires, qui les conduit à laisser la définition des propriétés des espaces aux commanditaires (promoteurs ou bailleurs notamment), s'accompagne de la défense unanime de la mixité sociale comme une qualité incontournable de l'urbain. Une mixité qu'il faudrait imposer aux futurs habitants dont la représentation stéréotypique est celle d'êtres individualistes se désintéressant de l'intérêt général.

Cette conception néolibérale de la liberté influence aussi les représentations que les concepteurs ont d'eux-mêmes lorsqu'ils se perçoivent comme des créateurs dont la liberté est contrainte par différents impératifs. Ceux-ci – pour l'essentiel économiques ou techniques – sont les normes et les démarches qui résultent surtout de la généralisation du développement urbain durable. Les concepteurs entretiennent un rapport équivoque avec cet aspect désormais incontournable. Il repose d'un côté sur l'adhésion aux valeurs prônées et aux solutions mises en œuvre (économies d'énergie, densité, espaces de biodiversité) et de l'autre sur une critique, parfois virulente, à la fois d'un discours considéré comme lassant et creux et de la normativité introduite par la mesure de la performance (cf. chapitre 6, partie 1.2.1.). La plupart des concepteurs déplorent l'importance de la logique technocratique dans la production de l'urbain, vécue comme une remise en cause de leur savoir-faire.
Derrière la critique des normes et des démarches se trouve celle de la place grandissante de l'ingénierie dans les projets au détriment des « acteurs classiques » de la conception de l'urbain que sont les urbanistes, les architectes et les paysagistes (cf. chapitre 6, partie 1.2.2.). Dans ce contexte, la critique du développement urbain durable est surtout celle de la forme de sa diffusion – massive, lassante et technocratique – plus que celle de son contenu, c'est-à-dire des valeurs auxquelles les concepteurs revendiquent parallèlement leur adhésion. Si la contrainte est un élément central de la représentation de la production de l'urbain, elle est approchée avec deux attitudes distinctes parfois présentes chez le même enquêté. La première est favorable aux contraintes, règles et normes, imposées par les pouvoirs publics, notamment en matière de développement durable, qui permettraient d'aller « dans le bon sens » en imposant des contraintes qualitatives aux promoteurs privés et réguleraient en quelque sorte les excès du marché en faveur de l'intérêt général. La seconde est défavorable aux règles car les concepteurs considèrent que la juxtaposition des contraintes techniques et économiques entraîne la limitation de leur liberté et de leur capacité d'action et conduit à un repli sur les aspects formels de projets à la forte composante « photographique » qui se caractérisent à la fois par une grande standardisation des procédés de construction et des espaces intérieurs et par une grande diversité formelle des façades des bâtiments (cf. chapitre 6, partie 1.2.3.).
Cet aspect de l'urbain contemporain est fortement critiqué lors des entretiens, souvent en valorisant « sa » réalisation vis-à-vis des autres, tout en revendiquant une certaine liberté créative qui se rapproche de la vision postmoderne de l'architecte comme artiste. Notre analyse met en effet en avant à la fois l'importance de la critique dans les expressions des concepteurs, leur adhésion aux valeurs du néolibéralisme dans ses différentes dimensions ainsi que la diversité de leurs attitudes vis-à-vis de ce qui est produit. Surtout, elle dresse le portrait des représentations partagées de l'urbain contemporain et de sa production, vue comme technocratique et sous contraintes normatives et économiques. Cette représentation leur permet de se disculper d'une éventuelle responsabilité dans la réalisation des nombreux aspects qu'ils critiquent ou dans l'existence des contradictions qu'ils identifient.

Les discours des habitants se sont révélés moins homogènes que ceux des concepteurs et davantage liés aux particularités des projets, ce en vertu d'une diversité sociale plus importante du groupe social défini *a priori*. Ils s'organisent toutefois autour de thématiques récurrentes et reflètent des représentations largement partagées faisant écho à celles des concepteurs (cf. chapitre 6, partie 1.1.1.). Outre l'aspect fonctionnel, leurs descriptions et évaluations portent largement sur l'esthétique des projets, ce qui est à la fois une conséquence de la forme de l'enquête (visites) et de l'importance de l'image dans leur production. Nous identifions à ce propos deux représentations similaires à celles des concepteurs : la diversité

architecturale comme marqueur de la contemporanéité des espaces, d'une part, celle de l'architecte comme un artiste travaillant dans une grande liberté formelle, d'autre part.
Les discours des habitants sont aussi émaillés de critiques qui portent sur le développement urbain durable envers lequel ils ont des attitudes variées (cf. chapitre 6, partie 2.1.2.). Comme pour les concepteurs, ce ne sont pas les valeurs, auxquelles l'adhésion est massive, qui sont discutées mais les modalités de leur mise en œuvre qui ne correspondent pas à leurs attentes en tant que clients. Le grief principal est celui d'une inadéquation entre la communication autour du développement durable et des solutions sociotechniques qui n'iraient pas assez loin ou ne seraient pas cohérentes avec cet affichage. À Bottière-Chénaie, les critiques soulignent ainsi l'incompréhension des raisons de l'emploi ou non de dispositifs énergétiques (chauffage électrique, énergies alternatives) ou environnementaux (espaces naturalisés, place de la végétation). À Confluence, les critiques identifient un décalage entre les ambitions de produire un écoquartier et le caractère huppé du projet. Les habitants se positionnent en évaluant les projets au prisme des caractéristiques qu'ils associent au développement urbain durable, c'est-à-dire celles du prototype de l'écoquartier essentiellement caractérisé par le recours à des technologies innovantes sur le plan de la performance énergétique et à une image « verte » liée à la végétation et à l'usage de matériaux naturels comme le bois et à une végétation importante (cf. chapitre 6, partie 1.2.3.). Si elles sont centrales dans leur description et évaluation des projets, les caractéristiques associées au développement urbain durable figurent rarement dans les justifications données aux choix résidentiels. Celles-ci se distinguent clairement entre les deux terrains d'études (cf. chapitre 6, partie 2.2.1.) À Confluence c'est l'attirance qui est valorisée, les enquêtés disent avoir choisi de « venir » habiter là parce qu'ils en ont eu envie[1]. À Bottière-Chénaie ce sont l'opportunité ou la correspondance à des critères de choix qui sont mises en avant, les enquêtés disent avoir « trouvé » un logement au sein du projet.
La représentation de soi varie aussi, alors que les enquêtés de Nantes se représentent comme des individus stratégiques effectuant des choix en fonction d'une évaluation rationnelle des possibilités, ceux de Lyon se représentent comme des individus libres pouvant céder à leurs envies même s'ils ne les estiment pas raisonnables. Dans les deux cas, la représentation de soi comme client sur le marché de la ville est très marquée. Ils se représentent aussi pour l'essentiel comme progressistes (c'est-à-dire qu'ils adhèrent à une sorte de « bien pensé » socialement valorisé) et en témoignent en se déclarant favorables à l'idée de mixité sociale.
Comme les concepteurs, les habitants adhèrent très majoritairement aux valeurs d'« égalité » et de « mélange » et défendent une mixité sociale qu'ils se représentent comme un assortiment de personnes d'origines sociale, ethnique et culturelle variées bénéfique à tous et particulièrement aux personnes issues des classes populaires qui seraient « tirées vers le haut » (cf. chapitre 6, partie 2.2.2.). Notons ici que cette attitude favorable pour la mixité est souvent argumentée en mobilisant la même référence négative que les concepteurs c'est-à-dire les grands ensembles, exemples de ce qu'il ne faudrait plus faire. Certains habitants critiquent toutefois une mixité qui relèverait essentiellement de la communication dans des projets très homogènes socialement. La critique des discours officiels sur les projets est d'ailleurs, comme dans les discours des concepteurs, très répandue. Ce qui ne signifie pas que les enquêtés qui la portent rejettent leur espace de vie mais plutôt que les rapports qu'ils entretiennent avec lui sont équivoques (cf. chapitre 6, partie 2.2.3.).
La plupart des critiques portent sur le décalage entre les valeurs affichées et les solutions mises en œuvre. Ce décalage correspond à la comparaison de la représentation de ce que le projet

[1] Ces commentaires ne sont pas valables pour les habitants qui travaillent mais ne logent pas au sein des projets.

est et de celle de ce qu'il devrait être s'il était cohérent avec le discours, ce qui introduit une dissonance cognitive que les habitants cherchent à régler. Ceci est particulièrement le cas pour l'affichage « durable ». Une des stratégies adoptées consiste à se servir des discours officiels pour pousser les destinateurs du projet à agir pour mettre en œuvre ce à quoi ces discours les engagent. C'est là une logique d'enrôlement de type « mise en conformité » (cf. chapitre 7, partie 2.2.1.). Les habitants qui se mobilisent de la sorte se reconnaissent en partie sous le vocable de « pionnier », qui est à la fois un marqueur de leur engagement dans la conquête idéologique qu'est le développement durable, et une manière de se valoriser socialement et à leurs propres yeux. Plus généralement, la plupart des habitants pensent se distinguer parce qu'ils habitent dans des projets médiatiques, vus comme innovants ou novateurs (cf. chapitre 6, partie 2.2.4.). Les habitants se représentent ainsi comme participant à l'innovation sociale, architecturale et technologique, ce dont témoignent la réaction des autres habitants de la ville, de leurs proches ou encore les nombreuses visites de professionnels de l'urbain qu'ils voient passer. Le fait que les projets se démarquent de l'architecture des espaces environnants, qu'ils affichent leur contemporanéité en répondant à tous les mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain, ou qu'ils soient largement médiatisés, rejaillit sur l'image de leurs habitants, qui y trouvent des motifs multiples de distinction.

Ces enseignements mènent au premier résultat important de la thèse : l'existence d'un univers de représentations partagé à la fois par les habitants et les concepteurs de Bottière-Chénaie et de Confluence. Si opinions et attitudes divergent par rapport à ces éléments, que ce soient entre les deux groupes sociaux ou au sein de ceux-ci, l'enquête a montré l'association de cinq caractéristiques qui permettent aux acteurs de définir l'espace urbain contemporain, de l'évaluer et de se positionner ou d'agir en conséquence. Pour ses habitants et ses concepteurs, l'urbain contemporain est technologique, vert, esthétiquement divers, socialement mixte et se présente avant tout comme un produit. Le tableau 21 synthétise ce résultat.

technologique	technologies de production d'énergie renouvelable et de réduction des consommations, innovation technologique
vert	place de la végétation et des matériaux vus comme « naturels »
esthétiquement divers	architectures extérieurement très variées, conservation d'éléments de patrimoine
socialement mixte	populations d'origine sociale diverse, forte adhésion à la valeur « mélange »
produit/marchandise	influence du marché sur le contenu des espaces réalisés

Tableau 21. Caractéristiques centrales de l'univers de représentation de l'urbain contemporain

L'aspect technologique fait référence à la traduction technique du volet environnemental du développement urbain durable, c'est-à-dire essentiellement les technologies d'économie et de production d'énergie. Il est justifié pour les deux groupes par la nécessité de limiter les consommations et de lutter contre le réchauffement climatique. Il se présente chez les concepteurs comme le fruit de la place croissante prise par l'évaluation et de l'ingénierie et pour les habitants comme le témoignage même de l'innovation en cours dans les projets.

L'aspect vert est lui aussi associé à la dimension environnementale du développement urbain durable et aux choix techniques qui en découlent. Il caractérise ce que l'on peut qualifier de modèle esthétique, en incluant à la fois le recours à une végétation à l'aspect naturel dans les zones humides ou « de biodiversité » créées et l'entrée d'éléments « naturels » tel le bois ou les murs végétalisés dans l'architecture. Les habitants le jugent très favorablement alors que les

concepteurs ont un avis plus mitigé, voyant souvent ces éléments comme les démonstrations d'une forme d'écologisation de façade (à laquelle ils participent néanmoins).
Le troisième aspect est précisément celui des façades, qui sont les symboles d'une diversité esthétique qui fait écho pour les concepteurs à l'idée de « ville du chaos » développée par Christian de Portzamparc et appliquée dans de nombreux projets ainsi qu'au centrage de l'activité d'architecte sur les façades alors que, pour les habitants, cette diversité est à la fois le marqueur esthétique de la contemporanéité et le témoignage de la liberté d'action dont bénéficient les architectes. Pour tous les acteurs, cette diversité s'associe avec la représentation de l'importance des particularités locales rendues explicites par le recours à des éléments patrimonialisés ou à de « clins d'œil architecturaux ».
Le quatrième aspect est le caractère socialement mixte auxquels disent adhérer la majorité des enquêtés. Il est associé par les deux groupes à une vision stéréotypée des habitants des logements sociaux que la mixité « tirerait vers le haut » et valorisé en opposition à la forme repoussoir que sont les grands ensembles qualifiés de « ghettos ».
Enfin, le cinquième aspect est celui d'un espace qui est avant tout un produit par rapport auquel les enquêtés se positionnent dans un cas comme concepteurs et dans l'autre comme clients. Pour les habitants ceci se caractérise par la focalisation sur l'échelle du logement et le développement d'une image d'eux-mêmes comme des clients libres et rationnels alors que pour les concepteurs cette représentation est induite par les contraintes économiques imposés par leur refus de projeter les futurs usagers de leurs projets qui se retrouvent regroupés sous la figure générique d'un client qui aurait à s'approprier l'espace.
Outre qu'il caractérise l'urbain contemporain depuis les positions des enquêtés, cet univers montre l'influence du néolibéralisme dans ses différentes dimensions (cf. chapitre 4) sur les acteurs interrogés puisqu'il se réfère à un petit nombre de valeurs qui font consensus, en l'occurrence la liberté, le mélange, le progrès (technique) et l'environnement (cf. chapitre 6).

Ces valeurs sont celles que nous avons retrouvées lorsqu'a été mise en évidence la manière dont les acteurs mobilisent leurs représentations et particulièrement celles du développement urbain durable pour prendre position. Nous avons montré que le durable a un fort aspect normatif, dans l'aspect technique de la production, d'une part, dans le rapport à soi et aux autres acteurs, de l'autre (cf. chapitre 7, partie 1.1.1.). Le durable apparaît aux acteurs à la fois comme une norme et comme une théorie pratique, autrement dit comme un ensemble de scripts permettant d'agir en conformité avec la norme sociale. Un certain nombre de « bons » comportements sont considérés comme conformes aux valeurs du développement durable, trier ses déchets et limiter son usage de l'automobile étant les deux plus flagrants. Les acteurs mobilisent la norme pour évaluer leurs propres actions ou celles des autres en fonction du fait qu'elles sont ou non conformes voire respectueuses des valeurs du développement urbain durable. Quand les concepteurs jugent les habitants des projets et quand ceux-ci jugent leurs voisins, ils procèdent à une forme de distinction entre « bons citoyens » et « mauvais élèves » (cf. chapitre 7, partie 1.1.2.). Cette évaluation amène les habitants à se valoriser comme « bons citoyens » et à rejeter ceux qui sont considérés comme de « mauvais élèves ».
Par un double mécanisme d'auto-référencement et de décontextualisation, aucune explication sociale ne vient jamais décrire les comportements des « mauvais élèves » dont la déviance vis-à-vis de la norme est toujours considérée comme volontaire. Ceci vient définir ou renforcer l'appartenance à un groupe social plus ou moins explicite par le partage de représentations et de pratiques communes. C'est un des aspects qui étend les mots d'ordre de la production contemporaine de l'urbain depuis la réalisation d'objets matériels vers les modalités de sa

réception. C'est encore un indice de l'efficacité idéologique de la production de l'urbain contemporain qui assure le passage des valeurs des destinateurs vers les destinataires.
Les deux projets sont sélectifs socialement, même si Confluence s'adresse à une clientèle plus aisée que Bottière-Chénaie. La mixité sociale y est présentée comme un principe de conception, que ce soit dans la communication institutionnelle ou dans les discours des concepteurs (cf. chapitre 7, partie 1.2.1.). Nous constatons que les habitants qui s'impliquent dans la diffusion des attendus comportementaux correspondent largement au public ciblé dans les stratégies de métropolisations des villes, soit des classes moyennes, employés ou cadres, relativement jeunes et adhérant aux valeurs du néolibéralisme dans ses diverses déclinaisons. Les habitants catégorisés comme « mauvais élèves » correspondent le plus souvent à une vision stéréotypée de locataire du secteur social. Il y a comme une superposition entre les motifs « classiques » de différenciation sociale et ceux que nous observons sur la base des valeurs du développement urbain durable et des attendus développées à partir de celles-ci.
Comme l'a montré Vincent Renauld (2012), l'entrée du durable dans le quotidien de la production de l'urbain par des dispositifs sociotechniques façonnent, dans la manière dont elles sont pensées et mises en œuvre, l'image d'un « homme durable », équivalent contemporain de l'homme moderne de Le Corbusier et qui se caractériserait avant tout par ses comportements adaptés à la nouvelle *doxa*. Nous pouvons ajouter que la maîtrise – tant pratique (bons comportements) que théorique et éthique (association à des valeurs) – s'impose comme un motif de distinction des habitants entre eux. Ceci montre le déplacement de la sélection sociale des critères socio-économiques associés aux individus vers des critères de respect ou de conformité aux valeurs renouvelées de l'idéologie dominante (cf. chapitre 7, partie 1.2.2.). Ce déplacement permet aux acteurs de se disculper d'un aspect qu'il leur est difficile d'assumer : la conception ou le choix résidentiel dans des projets socialement homogènes ou s'effectuent une certaine sélection sociale. Les valeurs du développement durable (y compris la mixité sociale elle-même) permettent ainsi aux acteurs de se justifier selon trois logiques distinctes que nous avons qualifiées de naïve, hiérarchisante et excluante.

disculpation naïve	la justification de la sélection sociale par la défense du durable n'est pas consciente
disculpation hiérarchisante	la protection de l'environnement est jugée prioritaire sur la mixité sociale
disculpation excluante	la sélection sociale est souhaitée, d'autres aspects sont mis en avant pour rendre cette position acceptable

Tableau 22. Les trois logiques de disculpation de la sélection sociale

La première est celle d'acteurs qui prônent les valeurs du développement durable sans être conscients de ce que leur adhésion est aussi porteuse de la justification d'une forme d'exclusion sociale. La deuxième est celles d'acteurs qui considèrent que les performances environnementales sont prioritaires sur la mixité sociale. La troisième est celle d'acteurs qui, favorables à la sélection sociale, mobilisent des arguments conformes à l'idéologie dominante pour rendre, ici dans le cadre d'un discours tenu à l'enquêteur, leur vision socialement acceptable. Dans les trois cas, les acteurs (se) justifient de participer à une contradiction qui leur apparaît ou non comme telle, ce qui leur permet de la résoudre. Ceci conduit à deux conclusions. La première est que la mixité sociale à laquelle l'adhésion semble unanime correspond plus à un impératif moral qu'à un nouveau type de peuplement. La seconde est qu'il y a une recomposition du groupe social, dont les frontières ne s'établissent plus sur une

base d'appartenance sociale mais plutôt sur celle du partage de représentations renouvelées conformes aux valeurs du néolibéralisme dans ses différentes dimensions, notamment celle du durable. Les concepteurs, comme les habitants, s'enrôlent ou sont enrôlés dans une logique de disculpation (cf. chapitre 7, partie 2.2.1.). Ils occupent une fonction d'encadrement des classes populaires en participant à la diffusion des visées normatives de la production de la ville et, plus généralement, de l'idéologie néolibérale. Cette diffusion s'effectue à travers les constructions matérielles, les dispositifs de communication ou de participation ou plus simplement leurs discours et comportements quotidiens.

Effacement de la conflictualité, enrôlement des acteurs et intégration des critiques et des contradictions

La diffusion des attendus comportementaux, qu'elle s'accompagne ou non d'une disculpation de la sélection sociale dans les projets, est à la fois l'une des formes de l'enrôlement des acteurs dans la production de l'urbain et une illustration de l'intégration des contradictions dans celle-ci. Ces deux aspects sont les résultats majeurs de notre travail car ils démontrent l'efficacité du processus productif et sa capacité à lui lier – en apparence volontairement et librement – ses acteurs, et particulièrement ses habitants, ce qui a pour effet de le renforcer. Avant de développer ces deux aspects, nous souhaitons revenir sur l'attention portée aux modalités qui auraient théoriquement dû permettre l'expression des critiques des habitants et, par là même, la mise en défaut des contradictions dans la sphère publique mais qui attestent plutôt de l'évacuation de la conflictualité : les dispositifs de participation et les mobilisations habitantes.

Nous nous sommes intéressé à la participation et aux mobilisations habitantes, parce que – bien que nous considérons que la conception de l'urbain demeure une pratique descendante réservée à un petit nombre d'individus dominants qui imposent leurs représentations de ce qui est bon ou souhaitable aux futurs usagers des espaces en cours de transformation (cf. chapitre 3, partie 1.2.3.) – ces deux formes d'investissement des destinataires dans la production de l'urbain sont les principales scènes qu'ils leur sont ouvertes pour porter leurs critiques et potentiellement souligner les contradictions face aux destinateurs. Nous avons appréhendé ces dispositifs de participation d'« élevage » et « sauvage » (Mermet 2007) en nous bornant aux représentations des acteurs. Nous les avons analysés au prisme leur politisation, politisation comprise comme la montée conjointe en conflictualité et en généralité (Adam *et al.* 2015). À Bottière-Chénaie comme à Confluence, les procédures institutionnelles se sont limitées à des formes très classiques de consultation et d'information mais elles ont été accompagnés d'une importante communication (cf. chapitre 5, partie 4.1.2.). Quant aux mobilisations spontanées, elles sont restées limitées mais apportent néanmoins un autre éclairage sur la manière dont les habitants « prennent part » à la conception de l'urbain.
Dans le cadre des procédures institutionnelles, les questions abordées sont restées cantonnées à de « petites » questions qui n'ont pas incité à la montée en généralité. De plus, elles ont eu lieu alors que les décisions les plus importantes étaient déjà prises. Ces deux « faiblesses » ont été remarquées et nous ont été rapportés autant par les habitants que par les concepteurs. Au plan de la conflictualité, les interventions qui ont été identifiées comme conflictuelles par les acteurs ont vu leur légitimité contestée à la fois par les concepteurs et les habitants. Leurs auteurs sont considérés comme des « râleurs » ne respectant pas les règles du jeu et défendant

leurs intérêts individuels contre l'intérêt général[1]. Cette considération rejoint celle sur les individus ne se conformant pas aux attendus comportementaux qui distingue les « bons citoyens » des « mauvais élèves ». Les habitants qui s'identifient eux-mêmes comme ayant porté une certaine conflictualité le regrettent d'ailleurs et témoignent de leur volonté de s'inscrire dans une logique « positive ». De fait, conflictualité et montée en généralité semblent très rares dans ces arènes.

Dans le cadre des mobilisations habitantes spontanées, le contenu des revendications est formulé par les habitants eux-mêmes et pourrait donc entraîner davantage de montée en généralité et en conflictualité, c'est-à-dire une plus grande politisation des enjeux. Sur cette question, les deux projets étudiés présentent des différences notables. À Nantes, la politisation des enjeux, illustrée essentiellement dans notre travail par la mobilisation pour obtenir un composteur collectif, semble plus grande. Ceci s'explique par une volonté conjointe des destinateurs et des habitants d'appropriation – du moins à moyen terme – et d'identification à leur espace de vie. Cela créé des situations de négociation qui incitent les habitants à monter en généralité pour faire valoir leurs revendications. En revanche, la montée en conflictualité demeure très faible : si les habitants, organisés en collectifs, se sont emparés d'outils de contestation variés – en menant des actions d'interpellation des élus et de certains concepteurs et en médiatisant un peu le conflit – cela s'est toujours produit dans un strict respect du cadre de la démocratie délibérative et de la légitimité de la logique traditionnelle de conception de l'espace urbain. À Lyon, les rares mobilisations habitantes portent essentiellement sur des revendications ponctuelles liées à des conflits d'usage. Elles peinent à monter en généralité, et la conflictualité s'installe entre groupes d'habitants et non entre habitants et aménageurs. Des visions contradictoires du projet, plus particulièrement de sa composition sociale, s'affrontent sans rencontrer de relais et de scènes publiques, faute, ici aussi, de montée en généralité.

Ces deux modalités d'implication des habitants alimentent un même constat (circonscrit au cadre des projets étudiés) : la production contemporaine de l'urbain, censée impliquer un nombre d'acteurs croissant, et parmi eux ses destinataires, est essentiellement attestataire. Notre analyse a montré qu'il n'est attribué à la participation « d'élevage » aucune fonction de redéfinition des espaces de vie par leurs habitants. Plusieurs éléments font obstacle à la politisation des enjeux : le contenu des débats cantonné à de petites choses, les grands principes d'aménagement décidés en amont, et la volonté de contenir le conflit via des débats et un public « policés ». Dans le cas de la participation « sauvage », les quelques contestations analysées semblent bien loin de celles qui visaient à changer la ville pour changer la société et elles ressemblent davantage à des formes de validation de l'ordre établi (Lévy 2006). Quant aux procédures participatives, il paraît difficile de ne pas y voir un moyen de « domestication » (Neveu 2011) qui s'accompagne, de plus, d'un déplacement progressif des savoirs habitants vers une forme d'expertise. Finalement, les situations étudiées témoignent de l'évacuation du débat contradictoire de la production urbaine.

---

[1] Ceci a pour effet de renforcer le stéréotype, partagé par les concepteurs, des habitants comme individualistes. Il y a un paradoxe entre la défense, par les concepteurs comme par les habitants, de la liberté individuelle de l'acteur (avec, d'un côté, la représentation de l'habitant comme un client libre de s'approprier l'espace et celle de l'architecte-artiste, de l'autre, cette dernière et celle de soi comme un client effectuant des choix rationnels ou de laissant libre cours à ses désirs) et le regret de voir cette liberté s'exercer lorsqu'elle se traduit par le fait de revendiquer publiquement la satisfaction de ses intérêts particuliers ou de s'associer avec d'autres pour défendre une vision différente de celles de destinateurs du projet. Ce paradoxe rejoint l'acception néolibérale de la liberté, qui s'écarte de la conception libérale « classique » pour se résumer à la seule liberté du marché, quitte à ce qu'il faille restreindre celles des individus (répression étatique des mouvements sociaux notamment) pour la garantir (Harvey 2014).

Les différents phénomènes mis en évidence par la thèse traduisent une implication des concepteurs et des habitants dans la bonne marche de la production de la ville dont ils participent à diffuser les valeurs et à légitimer les formes de mise en œuvre. Nous qualifions ce mécanisme d'enrôlement, c'est-à-dire d'affectation aux acteurs, avec leur assentiment, d'un rôle précis qui les rend actifs dans le processus de production de l'urbain. L'enrôlement implique les acteurs dans des actions matérielles ou discursives de consolidation du processus, ce qui lui donne du sens à leurs yeux et participe à l'émergence comme à la solidification de l'identité des groupes sociaux des acteurs enrôlés. Les phénomènes analysés ont conduit à en identifier sept. Le tableau 23 synthétise ce résultat en expliquant le mécanisme psychologique et social sur lequel chaque logique se fonde et l'intérêt que les acteurs trouvent à être enrôlés.

adhésion	**mécanisme :** approbation des solutions et des valeurs mises en œuvre ou prônées
	intérêt : faire valoir des positions idéologiques
opposition (enrôlement par défaut)	**mécanisme :** désapprobation des solutions et des valeurs mises en œuvre ou prônées
	intérêt : faire valoir des positions idéologiques
transaction	**mécanisme :** échange entre le bénéfice d'un processus et l'implication dans sa perpétuation ou sa consolidation
	intérêt : satisfaction matérielle ou économique
consentement	**mécanisme :** acceptation des pratiques et positions fixées par les règles et les normes
	intérêt : ne pas être déviant voire délinquant
mise en conformité	**mécanisme :** adhésion aux valeurs mais non-adhésion à ce qui est mis en œuvre et volonté de correction
	intérêt : mise en correspondance de ce qui est produit avec la représentation que l'on en a
disculpation	**mécanisme :** justification de son acceptation d'aspects réprouvés par l'adhésion à des valeurs ou l'importance des contraintes qui pèsent sur soi
	intérêt : ne pas être responsable d'aspects du processus reprouvés ou difficiles à assumer
distinction	**mécanisme :** bénéfice de l'image socialement flatteuse socialement flatteuse du processus et/ou de ses résultats
	intérêt : valorisation individuelle, amélioration de son image

Tableau 23. Les sept logiques de l'enrôlement des acteurs dans la production de l'urbain

Les logiques qui conduisent un même acteur à être enrôlé sont le plus souvent multiples et imbriquées. Nous avons analysé les logiques d'enrôlement à l'œuvre dans les huit principaux phénomènes mis en évidence dans les sixième et septième chapitres[1] en portant une attention particulière à la fonction des contradictions dans les logiques d'enrôlement. Nous avons montré qu'elles ne s'y opposent pas mais, au contraire, les renforcent (cf. tableau 19, chapitre 7, partie 2.2.1.). Revenons sur un exemple à titre d'illustration.

Lorsque les concepteurs se refusent à projeter les futurs habitants, la contradiction entre implication des habitants et urbanisme descendant renforce l'enrôlement par disculpation des concepteurs puisqu'ils utilisent la première partie comme mode argumentatif (laisser la place

[1] À l'exception de la logique par transaction présente chez tous les acteurs et qui découle de ce qu'on peut qualifier de rôles prescrits, c'est-à-dire des rôles intrinsèques au fait même d'être un enquêté de nos panels (parce que l'on loge ou se rend au travail sur le quartier, parce que l'on travaille sur le projet).

aux habitants pour s'approprier l'espace) pour finalement justifier la seconde puisqu'ils laissent aux promoteurs la responsabilité de la programmation des futurs usages. Il en va de même pour les quatre principales contradictions identifiées qui conduisent les acteurs à être enrôlés, soit parce qu'ils cherchent à les résoudre (mise en conformité, opposition, adhésion), soit parce que le fait d'être enrôlé leur permet de se placer dans ce qu'ils estiment être le « bon côté » de la contradiction (distinction), soit encore parce que l'enrôlement leur permet de s'en distancier (distinction, consentement). Les acteurs ne sont pas systématiquement enrôlés, même si la majorité l'est. Tous les concepteurs le sont, et pas uniquement par transaction, ce qui souligne leur rôle dans la diffusion du néolibéralisme dans ses différentes dimensions. De la même façon, la majorité des habitants l'est[1]. Le poids du statut et de la logique d'enrôlement par transaction semble important puisque c'est le cas de tous les propriétaires, de la grande majorité des locataires (du secteur libre comme du secteur social) alors que ce n'est le cas d'aucun des salariés des entreprises implantées à Confluence.

L'analyse a montré qu'il est important, pour que l'enrôlement des acteurs ait lieu, que ceux-ci rendent compatibles les représentations qu'ils se font de leurs intérêts et de ceux de leurs groupes sociaux d'appartenance avec les valeurs et les solutions mises en œuvre dans la production de l'urbain. Cette compatibilité les conduit à identifier les choix – économiques, sociotechniques et symboliques – des destinateurs de l'urbain comme les leurs. L'enrôlement dans la production se produit d'autant plus facilement qu'il s'appuie essentiellement sur des logiques vécues par les acteurs comme libres, c'est-à-dire sur une valeur, la liberté qui est « *enchâssée* » dans le capitalisme (Boltanski et Chiapello 1999) et plus particulièrement dans sa forme contemporaine, le néolibéralisme.

Finalement, nous avons observé un double enrôlement lié à la fois aux mots d'ordre de la production de l'urbain et aux contradictions qu'ils introduisent. D'une part, l'enrôlement des concepteurs à qui ces deux aspects permettent de mettre leurs actions en conformité avec leurs discours malgré le fait que les seconds témoignent de l'adhésion à des valeurs qui semblent entrer en contradiction avec les premières. D'autre part, l'enrôlement d'une partie des habitants qui jouent à la fois un rôle d'appui idéologique à la réception et d'encadrement des habitants issus des classes populaires. Ajoutons que l'enrôlement ou non des acteurs a une influence sur la composition des groupes sociaux. Alors que nous avions défini des groupes *a priori*, l'analyse conduite a affiné le trait. Si le groupe des concepteurs n'est pas modifié[2], celui des habitants semble se scinder entre des individus enrôlés et ceux qui ne le sont pas. Le premier groupe occupe une fonction d'encadrement en participant à diffuser les valeurs de l'idéologie dominante notamment sous forme d'attendus comportementaux. Ses membres se trouvent valorisés à la fois moralement parce qu'ils défendent une vision du monde qui leur semble bonne, et socialement puisqu'ils se distinguent par leur association à l'innovation environnementale et sociale. Il est essentiellement composé des individus correspondant le mieux à la population cible des projets. Le second groupe subit la pression morale appliquée par les habitants et les concepteurs enrôlés qui cherchent à l'encadrer.

Ce double enrôlement se produit alors que les concepteurs et les habitants émettent de nombreuses critiques sur le processus et le résultat de la production contemporaine de l'urbain, qui reflètent ses contradictions. Ces critiques ne se traduisent qu'exceptionnellement en des manifestations oppositionnelles ou conflictuelles et appellent à donc des commentaires.

[1] Nous considérons que trente-cinq le sont alors que neuf ne le sont pas.

[2] Même si les ingénieurs sont considérés comme un peu à part par les architectes, paysagistes et urbanistes.

Premièrement, l'étouffement des critiques avant leur transformation en contestation est lié au fait que les mots d'ordre de l'urbain contemporain – projet, développement durable, mixité, participation – sont tous porteurs d'une positivité qui les rend difficilement perméables à la critique. Dans les faits, les critiques ne portent que très rarement sur les fondements idéologiques de ces mots d'ordre. Elles dénoncent essentiellement les modalités de leur mise en œuvre parce qu'elles ne seraient pas assez abouties, trop normatives ou mal pensées. En ce sens, les critiques accompagnent les mots d'ordre qui finissent par se justifier eux-mêmes comme « valeurs ». De ce fait, la frontière est floue entre les valeurs et les solutions matérielles mises en œuvre (cf. chapitre 7, partie 2.2.2.), ce qui renforce l'idée qu'il n'est pas nécessaire de croire, ou d'adhérer, à ces valeurs pour les défendre ou les promouvoir.

Deuxièmement, le double fait que la production contemporaine de l'urbain est, à travers l'activité de projet, conjointement acte de construction d'objets matériels et de discours (cf. chapitre 3) et que la dimension discursive y prend aujourd'hui des proportions inédites (Gwiazdzinski 2015 ; Matthey 2014). Ceci nous amène à remettre en cause la partition sans doute trop rapide que nous posions en introduction entre rhétorique et pragmatique. La pragmatique du projet contient sa rhétorique, laquelle n'est pas sans produire d'effets sur les espaces produits, et ainsi de suite. Cette partition est aussi remise en cause par ce que les récepteurs font du projet et la manière dont certaines catégories se l'approprient en façonnant son image et en diffusant des attendus sociaux et comportementaux. Les contradictions étudiées se réduisent alors pour l'essentiel à des situations de type paradoxal, c'est-à-dire qu'elles sont du domaine du discours (Watzlawick *et al.* 2000). La matérialité de l'espace – qui est l'objet principal de la production de l'urbain – ne connaît pas le paradoxe, elle l'évacue, le règle ou le dissipe en optant pour une solution ou une autre. Dès lors la fonction de ces paradoxes est d'intégrer dans l'univers de représentations des acteurs impliqués par la possibilité d'une action *a priori* contraire aux valeurs qu'ils défendent. La principale fonction de ces contradictions est donc mobilisationelle. Ceci nous conduit à valider la première hypothèse de cette thèse qui est que les contradictions entre rhétorique et pragmatique occupent une fonction dans la production de l'urbain contemporain et que celle-ci est d'ordre relationnel. Précisons que cette relation est un lien et une mobilisation commune des concepteurs et des habitants pour consolider le mode de production de l'urbain.

Les phénomènes que nous avons mis en évidence sont une illustration de la victoire du capitalisme sur ses propres contradictions, qu'il intègre progressivement dans un continuel renouvellement (Boltanski et Chiapello 1999). Ces contradictions se renouvellent sans provoquer d'explosion de la société (selon le terme d'Herbert Marcuse). Les contradictions de la production de l'urbain à l'ère néolibérale ne sont pas les mêmes celle de l'ère fordiste. Elles ne pointent pas les mêmes faiblesses du système économique et productif. Elles ne produisent pas les mêmes conséquences négatives ou positives sur le monde social. Elles ne posent pas les mêmes questions aux professionnels de la ville et aux chercheurs. Et, tant au plan micro des projets que nous étudions qu'au plan macro de la société néolibérale, elles ne produisent pas – du moins pour l'instant – davantage d'explosions.

Nous avons montré comment le développement durable, qui était originalement une critique du capitalisme fordiste, s'est progressivement incorporé au néolibéralisme jusqu'à en devenir une des déclinaisons (cf. chapitre 4, partie 1.2.). Nous ajoutons que les contradictions et les critiques soulevées par cette intégration sont, elles aussi, progressivement intégrées. La contradiction, lorsqu'elle s'intègre au mode de production agit en quelque sorte comme une « *caricature grossière de la dialectique* » (Marcuse 2012 : 114). Dans le cas qui nous intéresse, les sphères antagoniques de l'environnement et du productivisme, de l'autogestion et de la

gouvernance ou encore de la sélection sociale et du mélange, se trouvent conciliées dans les discours alors que les formules paradoxales sont employées « avec naturel », ce qui conduit *in fine* à un brouillage et participe à l'effacement des antagonismes du mode productif. Un mode que l'on peut qualifier d'efficace tant au plan fonctionnel, car il permet la production concrète et symbolique d'objets et de faits sociaux, qu'au plan idéologique, car il participe à la bonne mise en œuvre des préceptes néolibéraux en évacuant chez ses traducteurs (les concepteurs) comme chez ses destinataires (les habitants) une part importante (bien que non évaluable dans le strict cadre de notre étude) des logiques oppositionnelles voire contestataires.

Réactualisations théoriques, propositions épistémologiques et pistes d'explorations empiriques

Comme tout travail ayant sa propre temporalité, cette thèse a connu une trajectoire, bien plus complexe que la linéarité due à sa formalisation comme document écrit ne le laisse paraître, une trajectoire que l'on pourrait définir comme une succession d'orientations – théoriques, méthodologiques et empiriques – aboutissant à fermer de nombreuses pistes pour n'en suivre finalement qu'une. Cette trajectoire a finalement permis une certaine caractérisation de la production contemporaine de l'urbain et elle suscite, elle aussi, de nouvelles questions. Il serait illusoire de nous livrer ici un inventaire exhaustif et c'est pourquoi nous proposons, en guise d'ouverture, d'évoquer les deux réflexions qui nous semblent les plus fécondes. La première souligne la nécessité d'une actualisation théorique de la pensée critique pour intégrer l'effacement de la conflictualité liée à l'individuation et à l'intégration des logiques oppositionnelles dans son mode de production. Nous formulons une proposition qui reste largement à construire : celle de réinvestir l'étude des représentations de l'espace à partir d'un positionnement critique ou inversement de réinjecter des éléments de pensée critique dans les recherches employant cet outil conceptuel ou des notions voisines. La seconde réflexion porte sur les poursuites empiriques de ce travail et l'intérêt de confronter nos résultats à d'autres terrains d'études. Ce qui implique à la fois d'étudier des espaces en projet aux caractéristiques différentes de celles de Confluence et Bottière-Chénaie mais surtout d'interroger des acteurs absents de cette thèse : d'une part les élus, leurs conseillers et les investisseurs qui président aux destinées des métropoles et d'autre part les habitants qui en sont *de facto* exclus et qui subissent au premier chef les conséquences du caractère ségrégatif de la métropolisation. Ces idées, détaillées dans les lignes qui suivent, sont des pistes de réflexion future ainsi que des propositions d'actualisations théoriques et d'explorations empiriques qui pourraient nourrir le débat scientifique à propos de l'urbain contemporain.

Ce travail de thèse a fait la démonstration que le recours à une méthode d'enquête fondée de prime abord sur une approche compréhensive et la mobilisation du sensible (dans le cadre des visites avec les habitants) permet de voir surgir les motivations et justifications que les acteurs donnent à leurs actions et la manière dont leurs représentations se confrontent dans une perspective contradictoire ou accompagnatrice de la production de l'urbain et de l'idéologie dominante. Nous souhaitons ici plaider pour la réinjection d'éléments critiques dans les recherches ayant pour objet, ou employant pour outil conceptuel, les représentations mais aussi des notions voisines comme celles d'imaginaire, de récit ou de perception ; et, à l'inverse, pour le réinvestissement de ces notions dans la recherche critique. Ces notions, et parfois les travaux scientifiques qui les construisent et les documentent, se trouvent instrumentalisés en dans la quête de capital symbolique des villes qui s'emparent de notions comme le récit, le désir, le sensible, les sens, les affects ou les représentations (Bailleul 2014). Cette

instrumentalisation qui s'inscrit plus généralement dans un mouvement où les enjeux qualitatifs deviennent centraux dans la production de la ville, et qui participe à une forme de spectacularisation marchande. Que ces aspects soient essentiellement destinés à séduire les classes moyennes intellectuelles et les investisseurs, et que les recherches soient dès lors financées dans la perspective, souvent peu explicite, de doter collectivités ou entreprises d'outils *ad hoc* pour la poursuite de cet objectif, est un angle mort de la plupart des travaux.

Nous pensons que ces recherches, auxquelles nous participons[1], occultent – en partie – une situation sociale beaucoup plus crûe, celle des deux faces du processus de métropolisation. La première face, dont nos terrains d'études sont deux illustrations de la variété, est celle d'une « disneylandisation » des espaces les plus valorisés (Berdet 2013) où tout est fait pour que les destinataires que les métropoles cherchent à attirer se sentent bien. Ces espaces se caractérisent par l'organisation de grands comme de petits évènements, la réalisation de projets urbains et d'architecture d'envergure, la production de récits et la mobilisation des modalités sensibles d'accès au monde. La seconde face est celle de la gentrification des quartiers populaires et de l'expulsion progressive (en même temps qu'une certaine forme d'abandon) de leurs habitants. Dans de nombreux cas, ceci s'appuie, entre autres choses, sur le recours à la culture, à l'esthétique et au sensible (Collet 2015). Le fait que ces deux faces se côtoient de près dans nos terrains d'études rend, à nos yeux, d'autant plus évident la nécessité de se saisir d'instruments complémentaires pour penser ces situations et leur absence relative de conflictualité.

À l'inverse, relue à l'aune de ces résultats, la théorie lefebvrienne de l'espace semble dépassée par un aspect qui a changé et que son auteur ne pouvait pas anticiper : l'évacuation de la dimension conflictuelle y compris entre membres de groupes sociaux différents et qui, selon la plupart des théories d'inspiration marxiste, devraient être antagonistes[2]. Nous assistons en effet à des alliances entre acteurs appartenant à des groupes théoriquement antagonistes et pratiquement dans des positions inégalitaires face à ce qui est présenté comme des enjeux dépassant les oppositions de classes sociales, dites disparues par l'idéologie néolibérale et, surtout, vécues par les individus comme telles. Le développement durable illustre très bien ce type d'alliance qui enrôle autour d'un enjeu présenté comme supérieur. Il prône une alliance globale pour répondre aux enjeux environnementaux et sociaux, faisant peu de cas des situations sociales et des conditions réelles d'existence des individus. Ce qui sort renforcé est surtout la cohésion interne de la société néolibérale, comme le montre l'adhésion massive aux valeurs du développement durable (cf. transition VI). Si nous considérons que ces oppositions sont encore actives (Bihr 2012), il faut constater qu'elles ont quitté l'univers de représentations des classes moyennes et populaires. Ce n'est pas là un paramètre anodin, particulièrement lorsqu'on s'intéresse aux représentations, et il nous semble qu'il y a à travailler à l'adaptation, voire la réinvention, de théories encore largement valides comme la triplicité de l'espace.

C'est pourquoi nous défendons l'idée de mobiliser les représentations dans une perspective d'analyse critique des situations. Les objectifs peuvent être à la fois de saisir les ressorts de cette instrumentalisation et, à l'inverse, de mobiliser ces notions dans une perspective émancipatrice. La manière dont nous avons développé un travail critique sur l'urbain et sa production en mobilisant les représentations comme outils conceptuel d'accès au monde et la

[1] Après un master réalisé au sein de l'UMR CNRS 1563 Ambiances, nous avons participé ces dernières années au sein de l'UMR CNRS 7324 CITERES à des recherches sur le rapport affectif à l'urbain et plus particulièrement au programme *Urbaffect*, financé par la Région Centre Val-de-Loire, avec comme partenaires les différents CAUE et Agences d'urbanisme de la région, qui proposait d'effectuer une « évaluation affective des lieux de vie urbains ».

[2] Une question qui a abouti à notre problématique était : pourquoi des contradictions identifiées par des individus qui devraient se trouver en position antagonistes ne donnent pas lieu à une forme ou une autre de conflictualité ?

perception (lors des visites) comme outil méthodologique est une première contribution. Comme nous l'avons énoncé au début de cette conclusion, cela implique : d'une part de quitter la stricte posture compréhensive pour se distancier des acteurs au moment de l'analyse afin d'expliquer ce qui les conduit à agir d'une manière ou d'une autre et de ce que ces conduites ont comme significations dans le groupe social et en matière d'interactions avec les autres groupes sociaux ; d'autre part de resituer les représentations dans une véritable perspective sociale. C'est là un moyen d'entrer dans la critique sociale en introduisant des grilles de lecture et d'explication qui permettent de voir que les antagonismes et les conflits existent bien même s'ils ne sont pas pensés comme tels par leurs acteurs.
L'intérêt immédiat de l'entrée par les représentations est de comprendre les faits sociaux à partir de la manière dont les individus (se) les expliquent et (se) justifient leurs actions. Dans une perspective critique, il se double de l'intérêt de voir comment ces mêmes individus se servent de leurs représentations pour se disculper de faits difficiles à assumer ou pour se valoriser socialement. Il ne s'agit pas de dire, comme le feraient le constructivisme radical et la *doxa* néolibérale, que parce que les acteurs ne se les représentent plus de la sorte, il n'y a plus de déterminismes, de dominations et d'oppositions de classes ou que la seule forme de relation antagoniste se règlerait par des formes de partenariat entre acteurs. Il s'agit plutôt de cerner comment l'idéologie dominante influence les manières de voir le monde des acteurs et de comprendre ce qu'ils « font avec » les antagonismes, les oppositions ou les contradictions. C'est à cette seule condition qu'il est possible, selon nous, de penser leur intégration dans le processus de production de l'urbain. Il nous semble que la critique gagne alors en subtilité puisqu'elle permet de rendre intelligible des phénomènes qui, de prime abord, apparaissent soit comme contradictoires, soit comme trop évidents[1].

Il est possible de caractériser les travaux de recherche ayant recours, comme notre thèse, à une méthodologie d'enquête s'appuyant sur l'individualisme méthodologique, c'est-à-dire sur la collecte de discours individuels dans le but d'en extraire des connaissances sur le social en se penchant sur les caractéristiques des terrains d'études et la composition des panels d'enquêtés. Comme d'autres paramètres épistémologiques, théoriques et méthodologiques, ces choix contribuent à borner le champ de validité des résultats proposés. Dans le cas de ce travail, la définition de deux groupes sociaux préalablement à l'enquête, ainsi que celle d'un type de terrain qui, tout en étant emblématique, possède des spécificités et n'est pas représentatif de la totalité de la production contemporaine de l'urbain, introduit un triple bornage. À l'aune de nos résultats et des questionnements qu'ils nourrissent, ce triple bornage suggère logiquement un triple prolongement vers de nouvelles enquêtes et analyses afin d'affiner, de généraliser ou au contraire de circonscrire leur portée.
Le premier bornage est celui du groupe social des concepteurs. Nous n'avons interrogé qu'une partie des destinateurs de l'urbain contemporain et avons exclu de notre champ d'analyse les représentations des élus, de leurs conseillers – qu'ils soient des fonctionnaires des collectivités territoriales, des spécialistes des organismes publics de prospective (DATAR, agences d'urbanisme), des chercheurs ou encore des experts travaillant pour des agences de consulting privés ou publiques (agences de développement[2]) – et, alors que leur place est croissante dans

[1] Soit un retour à une définition élémentaire de la critique : « *critiquer signifie en premier lieu distinguer, faire voir des différences dans ce qui se présente, pris par sa valeur faciale, comme amalgamé, obscur ou non maîtrisable* » (Boltanski et Chiapello 1999 : 712).
[2] Par exemple l'ADERLY (agence pour le développement économique de la région lyonnaise) ou Nantes Métropole Développement.

la définition du dessein des villes, des investisseurs, c'est-à-dire surtout des promoteurs immobiliers et des entreprises. Autrement dit, nous ne nous sommes intéressé qu'aux acteurs chargés de l'opérationnalisation de la production de l'urbain et avons fait l'impasse sur ceux qui, en définissant leurs propres stratégies, façonnent en quelque sorte celles des villes. Bien que ce choix qui ait permis d'aboutir à des résultats solides, il nous semble que ceux-ci nous engagent justement à questionner les autres responsables, gestionnaires et promoteurs, des stratégies métropolitaines. D'abord pour étoffer notre propre connaissance de ces stratégies et comprendre comment ces acteurs se représentent l'urbain existant mais aussi l'urbain à venir. Ensuite pour comprendre comment ils se positionnent vis-à-vis des contradictions de la production contemporaine. Enfin pour expliquer si, et dans ce cas à quel point, les résultats auxquels nous arrivons – sur l'enrôlement des acteurs et l'intégration des contradictions et des critiques – sont espérés, voire anticipés, par ces destinateurs.

Le deuxième bornage est celui du groupe social des habitants. Notre choix a été de le définir préalablement en le limitant aux usagers quotidiens d'un espace caractérisé arbitrairement comme le périmètre des ZAC de Bottière-Chénaie et de Confluence. L'analyse a montré que ce groupe social préétabli n'en forme concrètement pas un puisqu'il existe des divisions qui se fondent sur l'adhésion ou non aux valeurs du développement durable, la conformité ou non aux attendus comportementaux et, finalement, sur l'enrôlement ou non dans la production. Ces divisions se superposent à d'autres, préétablies, liées aux origines sociales des individus dont elles renouvellent en partie la légitimité. De fait, ceux non enrôlés ou « mauvais élèves » sont minoritaires dans le panel d'habitants interrogés. Ceci provient, sans qu'il ne soit possible d'évaluer la contribution de ces deux facteurs, à la fois d'un biais de sélection du panel et de la composition sociale des populations des projets étudiés. Les acteurs interrogés, habitants comme concepteurs, font partie, d'une façon ou d'une autre, des « gagnants » de la situation. Ils sont, pour l'essentiel, ceux qui profitent des résultats de la production contemporaine de l'urbain. Alors que le processus de métropolisation est foncièrement ségrégatif et que se généralise un urbanisme d'exclusion (Sassen 2014), il nous semble qu'il est capital de focaliser aussi l'attention sur les « perdants », c'est-à-dire sur ceux qui en subissent les conséquences. Il est assez probable que leur appréhension soit différente de celles des habitants de Bottière-Chénaie et Confluence et que notre réflexion sur les logiques de l'enrôlement connaisse quelques modulations. Nous n'avons pas interrogé les habitants des quartiers limitrophes ou ceux qui les quittent, particulièrement à Lyon, sous l'effet de l'augmentation de l'attractivité de ces espaces et de l'enchérissement des loyers. Ceci pourrait constituer la première étape d'un élargissement de la perspective sociale de ce travail de thèse et d'un suivi sur le long terme de ces projets encore inachevés et de leur influence sur les espaces alentours.

Le troisième bornage est justement celui des terrains, davantage par les caractéristiques de leur programmation et de la communication qui les entoure, qu'au plan géographique. Bottière-Chénaie et Confluence ont été choisis parce qu'ils partageaient des points communs – être des écoquartiers[1] avec une forte composante résidentielle, jouer un rôle important dans les stratégies de métropolisation, viser une population de classe moyenne – qui en faisaient des exemples emblématiques de la production contemporaine de l'urbain dont ils reprennent tous les mots d'ordre. Les résultats que nous avons obtenus sont donc conditionnés à la fois par la sociologie de leur population, par les thématiques qui y sont abordées et par leur statut, connu des acteurs interrogés, de projets « exemplaires ». Il nous semble que, parce que ces deux projets ont des fonctions de démonstrateurs du savoir-faire de collectivités en cours de

[1] Plus généralement, que le développement durable soit un axe de développement fort des projets.

métropolisation, que les résultats obtenus gagneraient à être questionnés en appliquant une méthode similaire sur des terrains variés. L'un des objectifs serait de documenter des terrains plus « banals », c'est-à-dire de plus faible ampleur, moins médiatisés ou situés dans des villes plus petites. Un autre serait de questionner des projets de nature différente et impliquant des destinateurs et des destinataires différents : projets de rénovation, lotissements pavillonnaires, centres commerciaux, infrastructures de transport en commun. De plus, une particularité des objets étudiés dans cette thèse – c'est-à-dire la production de l'urbain, l'idéologie néolibérale et les projets urbains particuliers, mais aussi de l'outil conceptuel que sont les représentations – est d'être dynamiques : ils évoluent, et leurs acteurs avec eux, pendant que nous les étudions. Dès lors, les résultats auxquels nous aboutissons appellent une actualisation permanente.
Depuis que nous avons mené nos enquêtes[1], nous avons vu les mots d'ordre évoluer progressivement, suivant l'objectif tacite de rester à la pointe de l'innovation sociale. Si les stratégies d'attractivité ont sur le fond peu varié, nous avons constaté à Nantes comme à Lyon, la montée en puissance de thématiques jusqu'ici relativement discrètes dans les discours et les réalisations. Par exemple, sous l'impulsion du nouvel avatar du développement urbain durable que sont les *smart cities*[2], les questions de connectivité et de domotique ont continué de prendre plus de place, de même que les problématiques, pour partie issues de critiques adressées au capitalisme, que sont le développement de l'usage de la bicyclette (en dehors des vélos en libre-service), de l'agriculture urbaine ou de l'habitat collaboratif. Ce renouvellement progressif des mots d'ordre s'accompagne d'un renouvellement des questionnements et il appelle un travail de veille et de suivi pour comprendre et expliquer les dynamiques de la production de l'urbain dans la continuité des réflexions et outils développés dans cette thèse.

À l'issue de cette réflexion, nous pouvons affirmer, avec toutes les réserves soulignés ci-dessus, que les contradictions de la production contemporaine de l'urbain ne s'inscrivent pas dans une perspective oppositionnelle mais plutôt mobilisationelle. Elles lui lient ses acteurs, soit parce qu'elles justifient leurs actions pour régler ce qu'ils identifient comme des problèmes, soit au contraire parce qu'elles justifient leur acceptation d'aspects qu'ils critiquent et contestent car ils sont *a priori* contraires à leurs valeurs en les disculpant de leur inaction ou en leur permettant de s'en distancier. Ce résultat, étayé par l'analyse de deux projets urbains emblématiques, appelle une montée en généralité. Il pourra être affiné, augmenté et gagnera en subtilité en étant pris comme hypothèse de travail pour aborder d'autres types de projets, sur des espaces différents, à des échelles plus réduites ou plus vastes, portant sur des thématiques distinctes et impliquant d'autres catégories d'acteurs. La proposition à la fois théorique et méthodologique que nous avons façonnée – celle d'une appréhension du sens de l'espace en cours de transformation à travers les représentations saisies par les discours des acteurs – et ici éprouvée devrait s'avérer être un instrument utile.

---

[1] Le dernier entretien a eu lieu en mars 2013, la plupart se sont déroulés en 2012.

[2] Lyon et Nantes se sont déjà positionnées sur cette thématique. Les deux villes ont répondu à l'appel d'offres *Smart Cities* de la Commission Européenne, chapeauté en France par le programme Horizon 2020. Ce programme vise à analyser le « *potentiel de déploiement à large échelle de solutions intégrées pour des villes et communautés intelligentes* » (http://www.horizon2020.gouv.fr/cid81102/appel-d-offres-smart-cities.html). Dans la continuité de la dynamique décrite dans ces pages, Confluence est le projet phare de la métropole lyonnaise et son programme Lyon Smart Community est l'objet de nombreux partenariats nationaux et internationaux avec des institutions et des entreprises (Toshiba, GDF, Transdev, Bouygues Immobilier, les villes de Munich et de Vienne, ou encore le NEDO (équivalent japonais de l'ADEME), cf. http://www.smartgrids-cre.fr/index.php?p=smartcities-lyon-smart-community).

Bibliographie

Abric, Jean-Claude. 2003 (1989). « L'étude expérimentale des représentations sociales », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 205‑213.

Abric, Jean-Claude. 1994a. « Les représentations sociales : aspects théoriques », in Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 11-36.

Abric, Jean-Claude. 1994b. « Méthodologie de recueil des représentations sociales », in Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 59-82.

Abric, Jean-Claude. 1987. *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset : Del Val.

Adam, Matthieu. 2015. « L'éternel retard. Réflexion sur le moment d'observation des objets dynamiques : l'exemple des projets urbains et des représentations de la ville », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 10, n° 2, p. 273-303.

Adam, Matthieu. 2014. « Visiter ou faire visiter ? La marche comme révélateur du rapport des habitants à leur quartier », *Recherche Transports Sécurité*, vol. 30, n° 117-118, p. 173-189.

Adam, Matthieu. 2013a. « De grand ensemble à quartier durable : discours et perceptions autour de l'évolution de la densité du quartier de La Duchère », in Servain-Courant, Demazière et Verdelli (dir.), *Formes urbaines et développement durable*, Paris : Editions du CTHS, p. 159-172.

Adam, Matthieu. 2013b. « Étude croisée des représentations des concepteurs et usagers de deux éco-quartiers : échafaudage théorique et méthodologique », *Urbia*, hors série n°1, p. 23-36.

Adam, Matthieu. 2013c. « Quelque chose manque... les tribulations de la ville durable », *Cycle de conférences "L'air du temps : les controverses de la ville durable"*. Nantes : École d'Architecture de Nantes.

Adam, Matthieu. 2010. *Densité : étude transversale de l'évolution de la forme urbaine d'un quartier de grands ensembles, entre arguments environnementaux et perceptions habitantes*, Mémoire de master, École d'Architecture de Nantes, École Centrale de Nantes.

Adam, Matthieu et Laffont, Georges-Henry. 2014. « Une approche dialectique de la ville en train de se faire : confrontation des représentations des concepteurs et des habitants de l'écoquartier de Bottière-Chénaie », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 10, n° 1, p. 193-236.

Adam, Matthieu, Laffont, Georges-Henry et Seguin, Laura. 2015. « Participation et mobilisations habitantes dans l'urbanisme durable : héritage des mouvements sociaux urbains ou évacuation du politique ? », *Développement durable et territoires*, vol. 6, n° 2. URL : https://developpementdurable.revues.org/10989, consulté le 13 décembre 2015.

Adam, Matthieu et Martouzet, Denis. 2015. « Le projet en urbanisme, entre rhétorique et pragmatique », Rennes : La fabrique de la ville. 17èmes rencontres internationales en urbanisme de l'APERAU.

Adam, Matthieu, Morleghem, Daniel et Feildel, Benoît. 2015. « Sur le thème des temporalités : avant-propos », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 10, n° 2, p. 13-22.

ADEME. 2006. *Réussir un projet d'urbanisme durable - Méthode en 100 fiches pour une approche environnementale de l'urbanisme*, Paris : Éditions Le Moniteur.

Akrich, Madeleine, Callon, Michel et Latour, Bruno. 2006. *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris : Presses de l'École des Mines.

Albert, Alex. 2014. « Analyser un corpus Sonal (3/5) - les analyses lexicométriques », URL : http://www.sonal-info.com/fr/page/analyser-un-corpus-sonal-35-les-analyses-lexicom%C3%A9triques, consulté le 3 février 2015.

Althusser, Louis. 1970. *Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche)*, Chicoutimi : Les Classiques des Sciences Sociales, UQAC.

Amblard, Henri, Bernoux, Philippe, Herreros, Gilles et Livian, Yves-Frédéric. 2005. *Les nouvelles approches sociologiques des organisations*, Paris : Seuil.

Amerigo, Maria et Aragonès, Juan Ignacio. 1997. « A theoretical and methodological approach to the study of residential satisfaction », *Journal of Environmental Psychology*, n° 17, p. 47-57.

Amin, Samir, Arrighi, Giovanni, Chesnais, François, Harvey, David, Itoh, Makoto et Katz, Claudio. 2006. « Qu'est-ce que le néolibéralisme ? », *Actuel Marx*, vol. 40, n° 2, p. 12-23.

Amorim, Marilia (dir.). 2002. *Images et discours sur la banlieue*, Paris : Erès.

Amphoux, Pascal. 1993. « Signatures, configurations et effets sonores », *Architecture et comportement*, vol. 9, n° 3, p. 379-386.

André-Lamat, Véronique, Couderchet, Laurent et Hoyaux, André-Frédéric. 2010. « L'habiter durable : du détournement philosophique à travers les images et récits médiatiques », La Rochelle : IFREE.

Andres, Lauren. 2011. « Planification et mutabilité urbaine : une conciliation impossible », in Zepf et Andres (dir.), *Enjeux de la planification territoriale en Europe*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, p. 177-197.

André, Yves. 1998. *Enseigner les représentations spatiales*, Paris : Anthropos.

Ansart, Pierre. 1977. *Idéologies, conflits et pouvoirs*, Paris : Presses Universitaires de France.

Arab, Nadia. 2007. « À quoi sert l'expérience des autres ?'Bonnes pratiques" et innovation dans l'aménagement urbain », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 131, p. 33-47.

Arab, Nadia. 2004. *L'activité de projet dans l'aménagement urbain. Processus d'élaboration et mode de pilotage*, Thèse de Doctorat, École Nationale des Ponts et Chaussées.

Arab, Nadia. 2001. « La coproduction des opérations urbaines : coopération et conception », *Espaces et sociétés*, n° 105-106, p. 57-82.

Arendt, Hannah. 1994. *Condition de l'homme moderne*, Paris : Calmann-Lévy.

Ascher, François. 2008. *Les nouveaux compromis urbains : lexique de la ville plurielle*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Ascher, François. 2001. *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Ascher, François. 1998a. « La fin des quartiers ? », in Haumont (dir.), *L'urbain dans tous ses états : faire, vivre et dire la ville*, Paris : L'Harmattan, p. 183-201.

Ascher, François. 1998b. *La République contre la ville. Essai sur l'avenir de la France urbaine*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Ascher, François. 1995. *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris : Odile Jacob.

Audas, Nathalie. 2011. *La dynamique affective envers les lieux urbains: La place des temporalités individuelles et urbaines*, Thèse de Doctorat, Université François - Rabelais de Tours.

Audier, Serge. 2012. *Néo-libéralisme(s). Une archéologie intellectuelle*, Paris : Grasset.

Augoyard, Jean-François. 2004. « Vers une esthétique des ambiances », in Amphoux, Thibaud et Chelkoff (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin : À la croisée, p. 17-30.

Augoyard, Jean-François. 2001. « La conduite de récit », in Grosjean et Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille : Parenthèses, p. 173-196.

Augoyard, Jean-François. 1998. « Éléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 42/43, p. 13-23.

Augoyard, Jean-François. 1991. « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, n° 65, p. 51-58.

Authier, Jean-Yves. 2008. « Les citadins et leur quartier (en France) : représentations et usages », Lausanne : OUVDD UNIL.

Authier, Jean-Yves, Bacqué, Marie-Hélène et Guérin-Pace, France (dir.). 2007. *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte.

Authier, Jean-Yves, Grafmeyer, Yves, Mallon, Isabelle et Vogel, Marie. 2010. *Sociologie de Lyon*, Paris : La Découverte.

Avanza, Martina et Laferté, Gilles. 2005. « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, vol. 4, n° 61, p. 134-152.

Avitabile, Alain. 2005. *La mise en scène du projet urbain : pour une structuration des démarches*, Paris : L'Harmattan.

Bachelard, Gaston. 2013. *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : Presses Universitaires de France.

Bachelard, Gaston. 2012 (1958). *La poétique de l'espace*, Paris : Presses Universitaires de France.

Bachelard, Gaston. 1970. *Études*, Paris : Vrin.

Backouche, Isabelle, Ripoll, Fabrice, Tissot, Sylvie et Veschambre (dir.). 2011. *La dimension spatiale des inégalités. Regards croisés des sciences sociales*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Badie, Bertrand. 1995. *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et l'utilité sociale du respect*, Paris : Fayard.

Bailleul, Hélène. 2014. « Les belles images de ville : l'instrumentalisation du rapport affectif », in Martouzet (dir.), *Ville aimable*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais, p. 299-330.

Bailleul, Hélène. 2009. *Communication et projets urbains : enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de Doctorat, Université François - Rabelais de Tours.

Bailly, Antoine. 1995. « Géographie régionale et représentation », in CHAM'S (dir.), *Géographie régionale et représentations*, Paris : Anthropos, p. 25-34.

Bailly, Antoine. 1977. *La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche urbanistique*, Paris : Centre de Recherche d'Urbanisme.

Bailly, Antoine. 1974. « La perception des paysages urbains. Essai méthodologique », *L'Espace Géographique*, vol. 3, n° 3, p. 211-217.

Bailly, Antoine, Baumont, Catherine, Huriot, Jean-Marie et Sallez, Alain. 1995. *Représenter la ville*, Paris : Anthropos.

Bailly, Antoine et Béguin, Hubert. 2005. *Introduction à la géographie humaine*, 8ème édition, Paris : Armand Colin.

Bailly, Antoine, Benoit, Monique, Debarbieux, Bernard, Ducret, Bernard, Dufau, Guy, Ferras, Robert, Gaudin, Gilbert, Gumuchian, Hervé et Théry, Hervé. 1995. *Géographie régionale et représentations*, Paris : Anthropos.

Bailly, Antoine et Ferras, Robert. 2004. *Eléments d'épistémologie de la géographie*, 2ème édition, Paris : Armand Colin.

Balez, Suzel. 2000. « L'observation des ambiances olfactives en milieu urbain », in Mattei et Pumain (dir.), *Données urbaines 3*, Paris : Anthropos, p. 427-434.

Barbier, Edward B. 2012. « Économie verte et développement durable : enjeux de politique économique », *Reflets et perspectives de la vie économique*, LI, n° 4, p. 97-117.

Barbier, Rémi et Larrue, Corinne. 2011. « Démocratie environnementale et territoires : un bilan d'étape », *Participations*, n° 1, p. 67-104.

Barjoit, Guy. 1992. *Pour une sociologie relationnelle*, Paris : Presses Universitaires de France.

Barthel, Pierre-Arnaud. 2009. « Faire la preuve de l'urbanisme durable : les enjeux de la régénération de l'île de Nantes », *VertigO – La revue en sciences de l'environnement*, vol. 9, n° 2. URL : https://vertigo.revues.org/8699, consulté le 12 décembre 2012.

Barthel, Pierre-Arnaud et Dèbre, Célia. 2010. « Dans la « cuisine » de la mixité : retour sur des expérimentations nantaises », *Espaces et sociétés*, vol. 1-2, n° 140-141, p. 75-91.

Barthes, Roland. 1985. *L'aventure sémiologique*, Paris : Seuil.

Barthes, Roland. 1970 (1957). *Mythologies*, Paris : Editions du Seuil.

Barthe, Yannick. 2002. « Rendre discutable. Le traitement politique d'un héritage technologique », *Politix*, vol. 15, n° 57, p. 57-78.

Barus-Michel, Jacqueline. 2000. *Pouvoir : mythe et réalité*, Paris : Klincksieck.

Bassand, Michel. 1997. *Métropolisation et inégalités sociales*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Baudelaire, Charles. 2010 (1863). *Le peintre de la vie moderne*, Paris : Mille et une nuits.

Baudin, Gérard et Genestier, Philippe (dir.). 2002. *Banlieue à problèmes : la construction d'un problème social et d'un thème d'action publique*, Paris : La Documentation Française.

Béal, Vincent, Charvolin, Florian et Morel Journel, Christelle. 2011. « La ville durable au risque des écoquartiers », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 147, p. 77-97.

Beaud, Stéphane et Weber, Florence. 2010. *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, Paris : La Découverte.

Becker, Howard Saul. 2002. *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte.

Bédard, Mario et Breux, Sandra. 2011. « Non-lieux et grands projets urbains. Une inéluctable équation ? Perspectives théoriques et propositions analytiques », *Annales de géographie*, vol. 2, n° 678, p. 135-156.

Bégout, Bruce. 2013. *Suburbia*, Pars : Inculte - IMHO.

Benbouzid, Bilel. 2010. « Urbanisme et prévention situationnelle : le cas de la dispute des professionnels à Lyon », *Métropoles*, n° 8. URL : http://metropoles.revues.org/4391, consulté le 24 février 2015.

Benjamin, Walter. 1997 (1934). *Paris, capitale du XIX^e siècle : le livre des passages*, 3ème éd, Paris : Cerf.

Berdet, Marc. 2013. *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville–marchandise*, Paris : La Découverte.

Berger, Peter L et Luckmann, Thomas. 2006. *La construction sociale de la réalité*, Paris : Armand Colin.

Berke, Philip R. 2002. « Does sustainable development offer a new direction for planning? Challenges for the Twenthy-First Century », *Journal of Planning Literature*, vol. 17, n° 1, p. 21-36.

Berque, Augustin. 2015. *Formes empreintes, formes matrices, Asie orientale*, Paris : Les presses du réel.

Berque, Augustin. 2000. *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris : Belin.

Berque, Augustin. 1995. *Les raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris : Hazan.

Bertheleu, Hélène et Neveu, Catherine. 2006. « De petits lieux du politique : individus et collectifs dans des instances de « débat public » à Tours », *Espaces et sociétés*, vol. 1, n° 123, p. 37-51.

Berthoz, Alain. 2010. « Physiologie de la perception et de l'action », *L'annuaire du Collège de France. Cours et travaux*, n° 109, p. 371-403.

Berut, Benjamin. 2010. « Storytelling : une nouvelle propagande par le récit ? », *Quaderni*, vol. 2, n° 72, p. 31-45.

Bethemont, Jacques. 2007. « Lyon, le confluent et l'esprit des lieux », *Géocarrefour*, vol. 82, n° 3, p. 165-167.

Bétin, Christophe, Martinais, Emmanuel et Renard, Marie-Christine. 2013. « Sécurité, vidéosurveillance et construction de la déviance : l'exemple du centre-ville de Lyon », *Déviance et Société*, vol. 27, n° 1, p. 3-24.

Biémar, Sandrine, Dejean, Karine et Donnay, Jean. 2008. « Co-construire des savoirs et se développer mutuellement entre chercheurs et praticiens », *Recherche et formation*, n° 58, p. 71-84.

Bihr, Alain. 2012. *Les rapports sociaux de classes*, Lausanne : Page Deux.

Bihr, Alain. 2011. « L'idéologie néolibérale », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 30, p. 43-56.

Blanc, Christine, Hamman, Philippe et Henninger, Flore. 2008. « Les "espaces verts" dans le développement urbain durable : de la végétalisation à la fabrique de la ville », in Hamman (dir.), *Penser le développement durable urbain : regards croisés*, Paris : L'Harmattan, p. 91-114.

Blanc, Nathalie. 2008. *Vers une esthétique environnementale*, Paris : Éditions Quae.

Blondiaux, Loïc. 2007. *Le nouvel esprit de la démocratie. Actualité de la démocratie participative*, Paris : Seuil.

Blondiaux, Loïc. 2005. « L'idée de démocratie participative : enjeux, impensés et questions récurrentes », in Sintomer et Bacqué (dir.), *Gestion de Proximité et Participation démocratique*, Paris : La Découverte, p. 119-138.

Blondiaux, Loïc et Sintomer, Yves. 2002. « Démocratie et délibération », *Politix*, n° 57, p. 17-35.

Bochet, Béatrice. 2005. « Morphologie urbaine et développement durable : transformations urbaines et régulation de l'étalement », in Da Cunha, Leresche, Knoepfel et Nahrath (dir.), *Enjeux du développement urbain durable*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, p. 55-76.

Boghossian, Paul. 2006. *Fear of knowledge : against relativism and constructivism*, Oxford : Oxford University Press.

Boino, Paul (dir.). 2009. *Lyon, la production de la ville*, Marseille : Parenthèses.

Boltanski, Luc. 2009. *De la critique : précis de sociologie de l'émancipation*, Paris : Gallimard.

Boltanski, Luc. 1990. *L'amour et la justice comme compétences*, Paris : Métailié.

Boltanski, Luc et Chiapello, Ève. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris : Gallimard.

Boltanski, Luc et Thévenot, Laurent. 1991. *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.

Bonard, Yves et Matthey, Laurent. 2010. « Les éco-quartiers : laboratoires de la ville durable. Changement de paradigme ou éternel retour du même ? », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/23202, consulté le 16 février 2011.

Bongrand, Philippe et Laborier, Pascale. 2005. « L'entretien dans l'analyse des politiques publiques : un impensé méthodologique ? », *Revue française de science politique*, vol. 55, n° 1, p. 73-111.

Bonnin, Philippe. 2002. « Nommer/habiter. Langue japonaise et désignation spatiale de la personne », *Communications*, vol. 73, n° 1, p. 245-265.

Borraz, Olivier. 2004. « Les normes : instruments dépolitisés de l'action publique », in Lascoumes et Le Galès (dir.), *Gouverner par les instruments*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 123-161.

Bosc, Christel. 2003. *Emergence et négociation de politiques environnementales locales à Lyon et Montpellier*, Thèse de Doctorat, Université de Montpellier.

Bosc, Serge. 2008. *Sociologie des classes moyennes*, Paris : La Découverte.

Boudon, Raymond. 2004. *La place du désordre : critique des théories du changement social*, Paris : Presses Universitaires de France.

Boudon, Raymond. 1995. « Sens et raisons : théorie de l'argumentation et sciences humaines », *Hermès*, n° 16, p. 29-43.

Boudon, Raymond. 1986. *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris : Fayard.

Boudreau, Julie-Anne et Pattaroni, Luca. 2011. « Ville, capitalisme et souffrances. Quelques repères sur le renouvellement de la théorie urbaine critique », *Métropolitiques*. URL : http://www.metropolitiques.eu/Ville-capitalisme-et-souffrances.html, consulté le 8 avril 2013.

Bouinot, Jean et Bermis, Bernard. 1995. *La gestion stratégiques des villes. Entre compétition et coopération*, Paris : Armand Colin.

Bourdieu, Pierre. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil.

Bourdieu, Pierre. 1996. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil.

Bourdieu, Pierre (dir.). 1993. *La misère du monde*, Paris : Seuil.

Bourdieu, Pierre. 1987. *Choses dites*, Paris : Editions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. 1986. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.

Bourdieu, Pierre. 1980. *Le sens pratique*, Paris : Éditions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction : critique sociale du jugement*, Alençon : Editions de Minuit.

Bourdieu, Pierre et Boltanski, Luc. 2008. *La production de l'idéologie dominante*, Paris : Editions Raisons d'agir.

Bourdin, Alain. 2004. « L'individualisme à l'heure de la mobilité généralisée », in Allemand, Ascher et Lévy (dir.), *Les sens du mouvement. Modernité et mobilité dans les sociétés contemporaines*, Paris : Belin, p. 91-98.

Bourdin, Alain. 2001. « Comment on fait la ville, aujourd'hui, en France », *Espaces et sociétés*, n° 105-106, p. 147-166.

Bourdin, Alain et Masboungi, Ariella. 2004. *Un urbanisme des modes de vie*, Paris : Le Moniteur Editions.

Boutaud, Benoît. 2009. « Quartier durable ou éco-quartier ? », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/index22583.html, consulté le 11 janvier 2011.

Boutinet, Jean-Pierre. 2005. *Anthropologie du projet*, Paris : Presses universitaires de France.

Brenner, Neil et Theodore, Nik (dir.). 2002. *Spaces of Neoliberalism: Urban Restructuring in North America and Western Europe*, Oxford : Wiley-Blackwell.

Bruntland, Gro Harlem. 1987. *Notre avenir à tous.* Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'Organisation des Nations Unies.

Bulot, Thierry. 2001. « L'essence sociolinguistique des territoires urbains : un aménagement linguistique de la ville ? », *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 6, p. 5-11.

Cailly, Laurent. 2003. « Habitus », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 442-443.

Callon, Michel. 1986. « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique*, n° 36, p. 169-208.

Callon, Michel, Lascoumes, Pierre et Barthe, Yannick. 2001. *Agir dans un monde incertain, essai sur la démocratie technique*, Paris : Seuil.

Calvet, Louis-Jean. 1994. *Les voix de la ville*, Paris : Payot.

Cassaigne, Bertrand. 2009. « La ville durable », *Projet*, vol. 6, n° 313, p. 78-83.

Castells, Manuel. 1999. *L'ère de l'information. Tome 2 : le pouvoir de l'identité*, Paris : Fayard.

Castells, Manuel. 1998. *L'ère de l'information. Tome 1 : la société en réseaux*, Paris : Fayard.

Castells, Manuel. 1973. *Luttes urbaines et pouvoir politique*, Paris : Maspéro.

Chalas, Yves. 2002. « Mouvement, incertitude et inachèvement des territoires urbains contemporains », in Debarbieux et Vanier (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, p. 53-74.

Chalas, Yves. 2000. *L'invention de la ville*, Paris : Anthropos.

Chalas, Yves. 1998. « L'urbanisme comme pensée pratique. Pensée faible et débat public », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 80-81, p. 205-214.

Chaline, Claude. 1999. *La régénération urbaine*, Paris : Presses Universitaires de France.

Champy, Florent. 2010. « La culture professionnelle des architectes », in Demazière et Gadéa (dir.), *Sociologie des groupes professionnels. Acquis récents et nouveaux défis*, Paris : La Découverte, p. 152-162.

Champy, Florent. 2001. *Sociologie de l'architecture*, Paris : La Découverte.

Charlot-Valdieu, Catherine et Outrequin, Philippe. 2004. *Démarche et outil pour intégrer le développement durable. HQE²R, Démarche pour intégrer le développement durable dans les projets d'aménagement et de renouvellement urbain.*, Paris : CSTB.

Charmes, Eric et Souami, Taoufik. 2009. *Villes rêvées, villes durables ?*, Paris : Gallimard.

Chelkoff, Grégoire. 2004. « Percevoir et concevoir l'architecture : l'hypothèse des formants », in Amphoux, Thibaud et Chelkoff (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin : À la croisée, p. 55-69.

Choay, Françoise. 1999 (1992). *L'allégorie du patrimoine*, Paris : Seuil.

Choay, Françoise. 1996 (1980). *La règle et le modèle : sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Nouvelle édition revue et corrigée, Paris : Seuil.

Choay, Françoise. 1994. « La mort de la ville et le règne de l'urbain », in *La ville : art et architecture en Europe 1873-1993*, Paris : Éditions du Centre Georges Pompidou, p. 26-39.

Choay, Françoise. 1965. *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris : Seuil.

Clarke, John et Vannini, Laurent. 2013. « L'enrôlement des gens ordinaires. L'évitement du politique au cœur des nouvelles stratégies gouvernementales ? », *Participations*, vol. 2, n° 6, p. 167-189.

Claude, Viviane. 2000. « Le projet urbain, un ici et maintenant ou un nouvel ailleurs ? Quelques réflexions sommaires », in Hayot et Sauvage (dir.), *Le Projet urbain : enjeux, expérimentations et professions*, Paris : Éditons de la Villette, p. 61-77.

Claval, Paul. 2012. *Géographie culturelle une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, 2ème éd., Paris : Armand Colin.

Claval, Paul. 2007. « Le marxisme en arrière-plan », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 43-53.

Clémence, Alain. 2003. « Sens et analyse des différences dans les représentations sociales », in Abric (dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne : Erès, p. 165-178.

Clerval, Anne. 2013. *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale*, Paris : La Découverte.

Cluzet, Alain. 2007. *Ville libérale, ville durable ? Répondre à l'urgence environnementale*, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.

Collet, Anaïs. 2015. *Rester bourgeois. Les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*, Paris : La Découverte.

Comby, Emeline. 2013. « Les discours de presse sur les reconquêtes du Rhône lyonnais (Le Progrès, 2003-2010) », *Géocarrefour*, vol. 88, n° 1, p. 31-43.

Cooke, Bill et Kothari, Uma (dir.). 2001. *Participation: the new tyranny ?*, Londres : Zed Books.

Cordelier, Benoît et Breduillieard, Pauline. 2014. « Publicité verte et greenwashing », *Gestion 2000*, vol. 31, n° 6, p. 115-131.

Cosgrove, Denis E. 1998. *Social Formation and Symbolic Landscape*, Madison : University of Wisconsin Press.

Couic, Marie-Christine. 2000. *La dimension intersensorielle dans la pratique de l'espace urbain : une approche méthodologique pluridisciplinaire*, Thèse de Doctorat, Université de Nantes.

Couret, Dominique, Ouallet, Anne et Bezunesh, Tamru. 2005. « L'introuvable ville durable », in Mathieu et Guermond (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris : Cemagref Éditions, Cirad, Ifremer, INRA Editions, p. 47-56.

Crozier, Michel et Friedberg, Erhard. 1977. *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*, Paris : Seuil.

Cunin, Élisabeth et Hernandez, Valeria A. 2007. « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », *Journal des anthropologues*, n° 110-111, p. 9-25.

Da Cunha, Antonio. 2011. « Les écoquartiers, un laboratoire pour la ville durable : entre modernisations écologiques et justice urbaine », *Espaces et sociétés*, vol. 1, n° 144-145, p. 193-200.

Da Cunha, Antonio. 2005a. « Régime d'urbanisation, écologie urbaine et développement urbain durable : vers un nouvel urbanisme », in Da Cunha, Leresche, Knoepfel et Nahrath (dir.), *Enjeux du développement urbain durable*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, p. 12-38.

Da Cunha, Antonio. 2005b. « Développement urbain durable, écourbanisme et projet urbain : principes stratégiques et démarche », in Da Cunha, Leresche, Knoepfel et Nahrath (dir.),

Enjeux du développement urbain durable, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, p. 175-194.

Daignan, Clément et Goulet, Bastien. 2012. *Habiter et marché immobilier : la part de l'affectif dans les transactions immobilières*, Projet de fin d'études, Université François - Rabelais de Tours.

Davis, Mike. 2006. *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, Paris : La Découverte.

Davis, Mike et Monk, Daniel Bertrand (dir.). 2008. *Paradis infernaux : les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Paris : Les prairies ordinaires.

Debarbieux, Bernard. 2004. « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie », in Bailly (dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, 5ème édition, Paris : Armand Colin, p. 199-211.

Debarbieux, Bernard. 2003a. « Imaginaire géographique », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 489-491.

Debarbieux, Bernard. 2003b. « Territoire », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 910-912.

Debarbieux, Bernard. 2003c. « Représentation », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 791-792.

Debarbieux, Bernard. 2003d. « Mythe », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 647-649.

Debarbieux, Bernard. 1999. « Le territoire : histoires en deux langues. A bilingual (hist-)story of territory » », in Chivallon, Ragouet et Samers (dir.), *Discours scientifique et contextes culturels. Géographies françaises à l'épreuve postmoderne*, Bordeaux : Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 33-46.

Debarbieux, Bernard et Vanier, Martin. 2002. « Les représentations à l'épreuve de la complexité territoriale : une actualité ? une prospective ? », in Debarbieux et Vanier (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, p. 7-27.

Debarre, Anne, Gravelaine, Frédérique de, Hoddé, Rainier, Léger, Jean-Michel, Mariolle, Béatrice, Moley, Christian et Periáñez, Manuel. 1999. *Qualité architecturale et innovation. Tome II. Etudes de cas*, Paris : PUCA.

Debord, Guy-Ernest. 1992 (1967). *La société du spectacle*, Paris : Gallimard.

Debord, Guy-Ernest. 1956. « Théorie de la dérive », *Les lèvres nues*, n° 9. URL : http://www.larevuedesressources.org/theorie-de-la-derive,038.html, consulté le 3 avril 2011.

Deboulet, Agnès et Nez, Héloïse. 2013. *Savoirs citoyens et démocratie urbaine*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Delaunay, Bénédicte, Le Clainche, Michel, Supplisson, Didier, Rouban, Luc et Pissaloux, Jean-Luc. 2011. « Chronique de l'administration », *Revue française d'administration publique*, vol. 135, n° 3, p. 655-690.

Deléage, Jean-Paul. 2008. « Utopies et dystopies écologiques », *Écologie & politique*, vol. 3, n° 37, p. 33-43.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. 1980. *Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit.

Delpeuch, Thierry. 2008. *L'analyse des transferts internationaux de politiques publiques : un état de l'art*, Paris : Centre d'études et de recherches internationales de Sciences Po.

Denord, François. 2001. « Aux origines du néo-libéralisme en France », *Le Mouvement Social*, vol. 195, n° 2, p. 9-34.

Depaule, Jean-Charles et Topalov, Christian. 1996. « La ville à travers ses mots », *Enquête*, n° 4, p. 247-266.

Desguerriers, Guillaume, Mourlane, Dominique et Gaudray, Christian. 2012. *Comprendre l'écologie politique*, Paris : UFAL.

Devisme, Laurent. 2015. « Figures urbanistiques en régime prospectif. Pour une critique des pouvoirs de l'évocation », *Articulo - Journal of Urban Research*, Special issue 7. URL : http://articulo.revues.org/2731, consulté le 19 septembre 2015.

Devisme, Laurent. 2003a. « Projet urbain », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 747-748.

Devisme, Laurent. 2003b. « Urbanisme », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 962-966.

Devisme, Laurent, Barthel, Pierre-Arnaud, Dèbre, Célia, Dumont, Marc et Roy, Elise. 2009. *Nantes, petite et grande fabrique urbaine*, Marseille : Parenthèses.

Devisme, Laurent, Dumont, Marc et Roy, Elise. 2007. « Le jeu des "bonnes pratiques" dans les opérations urbaines, entre normes et fabrique locale », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 131, p. 15-31.

Di Méo, Guy. 2010. « La métropolisation. Une clé de lecture de l'organisation contemporaine des espaces géographiques », *L'information géographique*, vol. 74, n° 3, p. 23-38.

Di Méo, Guy. 2007. « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, n° 1, p. 69-94.

Di Méo, Guy. 2003a. « Perception », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 701.

Di Méo, Guy. 2003b. « Production de l'espace », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 746-747.

Di Méo, Guy. 1998a. « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie », *L'information géographique*, vol. 62, n° 3, p. 99-110.

Di Méo, Guy. 1998b. *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan.

Di Méo, Guy. 1994. « Épistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain », *Annales de géographie*, vol. 103, n° 577, p. 255-275.

Di Méo, Guy. 1990. « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *L'Espace Géographique*, vol. 19, n° 4, p. 359-373.

Di Méo, Guy et Lussault, Michel. 2003. « Compréhension », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 190-192.

Dind, Jean-Philippe, Thomann, Marianne et Bonard, Yves. 2007. « Quartiers et structure urbaine : quelles articulations pour un développement urbain durable ? », *Urbia*, n° 4, p. 49-80.

Dogan, Mattei. 2010. « La légitimité politique : nouveauté des critères, anachronisme des théories classiques », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 2, n° 196, p. 21-39.

Doise, Willem. 1985. « Les représentations sociales. Définitions d'un concept », *Connexions*, n° 45, p. 245-253.

Doise, Willem et Moscovici, Serge. 1984. « Le décisions de groupe », in Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France.

Doise, Willem et Mugny, Gabriel. 1981. *Le développement social de l'intelligence*, Paris : Interéditions.

Doise, Willem et Palmonari, Augusto. 2001. *L'étude des représentations sociales*, Neufchâtel : Delachaux et Niestlé.

Donzelot, Jacques (dir.). 2012. *À quoi sert la rénovation urbaine ?*Presses Universitaires de France.

Donzelot, Jacques (dir.). 2008. *Villes, violence et dépendance sociales. Les politiques de cohésions en Europe*, Paris : La Documentation Française.

Douglas Lowes, Mark. 2005. *Mégalomanie urbaine. La spoliation des espaces publics*, Montréal : Les Editions Ecosociété.

Dris, Nassima. 2005. « Formes urbaines, sens et représentations : l'interférence des modèles », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 122, p. 87-98.

Duarte, Paulette. 2000. « Les représentations de la dévalorisation urbaine chez les professionnels de la politique de la ville », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 88, p. 30-38.

Duchesne, Sophie et Haegel, Florence. 2001. « Entretiens dans la cité, ou comment la parole se politise », *Espaces Temps*, n° 76-77, p. 95-109.

Ducret, Bernard. 1995. « La réalité existe, j'en ai rencontré plusieurs », in CHAM'S (dir.), *Géographie régionale et représentations*, Paris : Anthropos, p. 35-44.

Dufaux, Frédéric, Fourcault, Annie et Skoutelsky, Rémi. 2003. *Faire l'histoire des grands ensembles : bibliograhie, 1950-1980*, Paris : ENS Éditions.

Duncan, James S., Johnson, Nuala et Schein, Richard H. 2004. *A Companion to Cultural Geography*, Oxford : Blackwell.

Dupuis, Blaise. 2011. « Des modèles mobiles : genèse, réseaux et performativité de l'urbanisme néo-traditionnel », *Lieux Communs*, p. 16-41.

Dupuy, Gabriel. 1978. *Urbanisme et technique : chronique d'un mariage de raison*, Paris : Centre de recherche d'urbanisme.

Durkheim, Emile. 2003 (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : Presses Universitaires de France.

Durkheim, Emile. 1988 (1895). *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Flammarion.

Ehrlich, Stéphane. 1985. « La notion de représentation : diversité et convergence », *Psychologie Française*, vol. 3-4, n° 30, p. 226-229.

El Himer, Mohammed. 2001. « Identité urbaine de la population de Salé », *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 6, p. 129-143.

Elias, Norbert. 1996. *Du temps*, Paris : Fayard.

Ellin, Nan. 1997. *Architecture of fear*, New York : Princeton Architectural Press.

Elster, Jon. 1995. « Rationalité et normes sociales : un modèle pluridisciplinaire », in Gérard-Varet et Passeron (dir.), *Le modèle et l'enquête : Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, Paris : Éditions de l'EHESS, p. 139-148.

Emelianoff, Cyria. 2007. « La ville durable : l'hypothèse d'un tournant urbanistique », *L'Information géographique*, vol. 71, n° 3, p. 48-65.

Emelianoff, Cyria. 2004. « L'urbanisme durable en Europe : à quel prix ? », in Emelianoff (dir.), *Urbanisme durable ?*, Paris : Syllepse, p. 21-36.

Emelianoff, Cyria. 2001. « Scénarios alternatifs pour des villes "durables" », in Spector, Theys et Ménard (dir.), *Villes du XXIe siécle : quelles villes voulons-nous? : quelles villes aurons-nous ? : actes du colloque de La Rochelle*, Lyon : CERTU, p. 493-520.

Emelianoff, Cyria, Knafou, Rémy et Stock, Mathis. 2003. « Développement durable », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 249-251.

Emelianoff, Cyria et Stegassy, Ruth. 2010. *Les pionniers de la ville durable : récits d'acteurs, portraits de villes en Europe*, Paris : Éditions Autrement.

Epstein, Renaud. 2013. *La rénovation urbaine. Démolition-reconstruction de l'Etat*, Paris : Presses de Sciences Po.

Estèbe, Philippe. 2004. « Les quartiers, une affaire d'état, un instrument territorial », in Lascoumes et Le Galès (dir.), *Gouverner par les instruments*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 47-70.

Faccioli, Patrizia. 2007. « La sociologie dans la société de l'image », *Sociétés*, vol. 1, n° 95, p. 9-18.

Fauchard, Liam et Mocellin, Philippe. 2012. *Démocratie participative : progrès ou illusions ?*, Paris : L'Harmattan.

Feertchack, Hélène et Gamby-Mas, Dimitri. 2009. « Valeurs et idéologie : le cas des valeurs démocratiques », in Rouquette (dir.), *La pensée sociale : perspectives fondamentales et recherches appliquées*, Ramonville Saint-Agne : Erès, p. 33-57.

Feildel, Benoît. 2010. *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de Doctorat, Université François - Rabelais de Tours.

Feldman, Jacqueline. 2001. « Pour continuer le débat sur la scientificité des sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, n° XXXIX-120, p. 191-222.

Ferrier, Jean-Paul. 2002. « La métropolisation dans le monde arabe et méditerranéen : un outil majeur du développement des macro-régions du monde », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 64, p. 359-393.

Feuerhahn, Wolf. 2005. « Max Weber et l'explication compréhensive », *Philosophie*, vol. 85, n° 1, p. 19-41.

Fischbach, Franck. 2009. *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris : Vrin.

Fischer, Gustave-Nicolas. 1997. *Psychologie de l'environnement social*, 2ème édition, Paris : Dunod.

Flament, Claude. 2003 (1989). « Structures et dynamiques des représentations sociales », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 224-239.

Flament, Claude. 2001. « Approche structurale et aspects normatifs des représentations », *Psychologie et société*, vol. 4, n° 2, p. 57-80.

Flament, Claude. 1994. « Structure, dynamique et transformation des représentations sociales », in Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 37-57.

Flament, Claude et Rouquette, Michel-Louis. 2003. *Anatomie des idées ordinaires : comment étudier les représentations sociales*, Paris : Armand Colin.

Florida, Richard. 2002. *The Rise of the Creative Class. And how it's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York : Basic Books.

Foucault, Michel. 2001. *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard.

Fourniau, Jean-Michel. 2006. « Les trois scènes d'une institutionnalisation controversée de la participation du public aux décisions d'aménagement », in Simard, Lepage, Fourniau et Gauthier (dir.), *Le débat public en apprentissage. Aménagement et environnement. Regards croisés sur les expériences française et québécoise*, Paris : L'Harmattan, p. 241-256.

Fourny, Marie-Christine et Micoud, André. 2002. « Représentations et nouvelles territorialités : à la recherche du territoire perdu », in Debarbieux et Vanier (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, p. 31-52.

Frémont, Armand. 1999 (1976). *La région, espace vécu*, 2ème éd, Paris : Champs - Flammarion.

Frémont, Armand, Hérin, Robert, Chevalier, Jacques et Renard, Jean. 1984. *Géographie sociale*, Paris : Masson.

Frerot, Olivier. 2006. « Quelques réflexions sur le développement durable », *Territoire en mouvement*, n° 4, p. 99-104.

Gaillard, David et Matthey, Laurent. 2011a. « Au-delà de la carte postale. Les trois âges de Vauban : limites d'un éco-quartier », *Cosmopolitiques*, n° 19, p. 1-9.

Gaillard, David et Matthey, Laurent. 2011b. « La norme et le label. Production de la norme et logiques d'hybridation dans la fabrique de la ville durable : le cas des écoquartiers », *Lieux Communs*, n° 14, p. 113-128.

Gamby-Mas, Dimitri, Spadoni-Lemes, Lila Maria et Mariot, Jennifer. 2012. « Idéologie et représentations sociales : étude expérimentale du rôle des thêmata », *Bulletin de psychologie*, vol. 4, n° 520, p. 321-335.

Garel, Gilles. 2011. *Le management de projet*, Paris : La Découverte.

Gariépy, Michel et Gauthier, Mario. 2009. « Le débat public en urbanisme à Montréal. Un instrument de développement urbain durable ? », *Canadian Journal of Urban Research*, vol. 1, n° 18, p. 48-72.

Garnier, Bénédicte et Guérin-Pace, France. 2010. *Appliquer les méthodes de la statistique textuelle*, Paris : CePeD.

Garnier, Jean-Pierre. 2012. *Un espace indéfendable*, Grenoble : Le monde à l'envers.

Garnier, Jean-Pierre. 2011. « Ne pas se tromper de cible », *Espaces et sociétés*, vol. 3, n° 146, p. 159-168.

Garnier, Jean-Pierre. 2010. *Une violence éminemment contemporaine. Essais sur la ville, la petite-bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Paris : Agone.

Garnier, Jean-Pierre. 1980. « Espace marxiste, espace marxien », *Espace géographique*, vol. 9, n° 4, p. 267-275.

Gaudin, Jean-Pierre et Novarina, Gilles. 1997. *Politiques publiques et négociation. Multipolarités, flexibilités, hiérarchies*, Paris : CNRS Éditions.

Gavillet, Isabelle. 2004. « Pour un usage modéré du constructivisme en sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, vol. 2, n° 6, p. 135-158.

Genestier, Philippe. 2001. « Des projets en paroles et en images. La rhétorique du projet face à la crise du vouloir politique », *Espaces et sociétés*, n° 105-106, p. 101-126.

Geuens, Geoffrey. 2010. « Les médiamorphoses du (néo)libéralisme. Propagande, idéologie dominante, pensée unique », *Quaderni*, n° 72, p. 47-57.

Ghorra-Gobin, Cynthia. 2010. « De la métropolisation : un nouveau paradigme ? », *Quaderni*, n° 73, p. 25-33.

Gibson, James Jerome. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston : Houghton Mifflin.

Giddens, Anthony. 2012 (1987). *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, Paris : Presses Universitaires de France.

Gilbert, Anne. 1986. « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie », *L'Espace Géographique*, vol. 15, n° 1, p. 57-66.

Gintrac, Cécile et Giroud, Matthieu (dir.). 2014. *Villes contestées : pour une géographie critique de l'urbain*, Paris : Les Prairies Ordinaires.

Giust-Desprairies, Florence. 2004. « Représentation et imaginaire », in Barus-Michel, Enriquez et Lévy (dir.), *Vocabulaire de psychologie. Positions et références*, Ramonville Saint-Agne : Erès, p. 231-250.

Glaserfeld, Ernst von. 1988 (1981). « Introduction à un constructivisme radical », in Watzlawick (dir.), *L'invention de la réalité : comment savons-nous ce que nous croyons savoir ?*, Paris : Seuil, p. 19-43.

Goffman, Erving. 1974. *Les rites d'interaction*, Paris : Éditions de Minuit.

Goffman, Erving. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*, Paris : Éditions de Minuit.

Grafmeyer, Yves. 2007. « Le quartier des sociologues », in Authier, Bacqué et Guérin-Pace (dir.), *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, p. 21-31.

Grésillon, Lucile. 2010. *Sentir Paris : bien-être et matérialité des lieux*, Paris : Quae.

Grimaldi, Nicolas. 2007. *Préjugés et paradoxes*, Paris : Presses Universitaires de France.

Grudet, Isabelle. 2010. « Jeu d'images intermédiaires : le grand projet architectural et urbain de Lyon Confluence », *Sociétés et représentations*, vol. 2, n° 30, p. 111-122.

Guattari, Félix. 1986. « De la production de subjectivité », *Revue Chimères*, n° 4, p. 1-19.

Guédez, Annie. 2003. « Valeurs », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 974-975.

Guérin-Pace, France. 2007. « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », in Authier, Bacqué et Guérin-Pace (dir.), *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, p. 151-162.

Guieysse, Jean-Albert et Rebour, Thierry. 2014. « Crise, métropolisation, et aménagement », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/26636, consulté le 6 février 2015.

Gumperz, John. 1989. *Engager la conversation : Introduction à la sociologie interactionnelle*, Paris : Editions de Minuit.

Gumuchian, Hervé. 1991a. *Représentations et aménagement du territoire*, Paris : Anthropos.

Gumuchian, Hervé. 1991b. *Représentations et Aménagement du Territoire*, Paris : Anthropos.

Gwiazdzinski, Luc. 2015. « Des tramways nommés désirs », *Métropolitiques*. URL : http://www.metropolitiques.eu/Des-tramways-nommes-desirs.html, consulté le 5 mai 2015.

Haas, Valérie (dir.). 2006. *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations, représentations*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Habermas, Jürgen. 1990 (1973). *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris : Gallimard.

Haegel, Florence et Lévy, Jacques. 1997. « Urbanités. Idendité spatiale et représentation de la société », in Calenge, Lussault et Pagand (dir.), *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours : Maison des Sciences de la Ville, p. 35-66.

Hall, Tim et Hubbard, Phil. 1996. « The entrepreunarial city : new urban politics, new urban geographies ? », *Progress in Human Geography*, vol. 2, n° 20, p. 153-174.

Hamel, Jacques. 2000. *Précis d'épistémologie de la sociologie*, Paris : L'Harmattan.

Hamman, Philippe. 2014. « Repenser la ville à l'heure des injonctions au développement durable », *Questions de communication*, n° 25, p. 81-101.

Hamman, Philippe. 2011a. *Le Tramway dans la ville. Le projet urbain négocié à l'aune des déplacements*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Hamman, Philippe. 2011b. « La « ville durable », de l'incantation à la profession ? », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 19, n° 4, p. 331-343.

Hamman, Philippe et Blanc, Christine. 2009. *Sociologie du développement durable urbain : Projets et stratégies métropolitaines françaises*, Bruxelles : PIE Peter Lang.

Harré, Rom. 2003 (1989). « Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 149-169.

Harvey, David. 2014. *Brève histoire du néolibéralisme*, Paris : Les Prairies Ordinaires.

Harvey, David. 2011. *Le capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris : Editions Amsterdam.

Harvey, David. 2010. *Géographie et capital. Vers un matérialisme historico-géographique*, Paris : Syllepse.

Harvey, David. 2008. *Géographie de la domination*, Paris : Les Prairies Ordinaires.

Harvey, David. 2004 (1985). « L'urbanisation du capital », *Actuel Marx*, vol. 1, n° 35, p. 41-70.

Harvey, David. 1991 (1989). *The Condition of Postmodernity : an Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford : Wiley-Blackwell.

Hatchuel, Armand. 1998. « Comment penser l'action collective ? Théorie des mythes rationnels », in Tosel et Robert (dir.), *L'action collective*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 177-203.

Healey, Patsy. 1997. *Collaborative Planning*, New York : Palgrave.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. 1993 (1807). *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris : Gallimard.

Heidegger, Martin. 1980. *Essais et conférences*, Paris : Gallimard.

Héland, Laure. 2008. *Le quartier comme lieu d'émergence, d'expérimentation et d'appropriation du développement durable. Analyse à partir des processus d'aménagement de deux quartiers européens : Vauban et Hyldespjaeldet*, Thèse de Doctorat, Université François - Rabelais de Tours.

Hénaff, Marcel. 2008. *La ville qui vient*, Paris : L'Herne.

Herzlich, Claudine. 1973. « La représentation sociale », in Moscovici (dir.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris : Larousse, p. 303-325.

Hewstone, Miles et Moscovici, Serge. 1984. « De la science au sens commun », in Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 539-564.

Houard, Noémie. 2012. « Au nom de la mixité sociale », in Donzelot (dir.), *A quoi sert la rénovation urbaine ?*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 25-41.

Howes, David. 2005. « Architecture of the Senses », in Zardini (dir.), *Sense of the City: An Alternative Approach to Urbanism*, Baden : Lars Müller Publishers, p. 322-330.

Hoyaux, André-Frédéric. 2006. « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants », *L'Espace Géographique*, vol. 35, n° 3, p. 271-285.

Humain-Lamoure, Anne-Lise. 2007. « Le quartier comme objet en géographie », in Authier, Bacqué et Guérin-Pace (dir.), *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, p. 41-51.

Hume, David. 1999 (1748). *Enquêtes sur l'entendement humain*, Paris : Le Livre de Poche.

Husserl, Edmund. 1993. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, Paris : Presses Universitaires de France.

Ibelings, Hans. 2003. *Supermodernisme : l'architecture à l'ère de la globalisation*, Paris : Hazan.

Illich, Ivan. 1973. *La convivialité*, Paris : Seuil.

Imbert, Maurice. 1987. « Quartier », in Merlin et Choay (dir.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 743-747.

Ingallina, Patrizia. 2010. *Le projet urbain*, Paris : Presses universitaires de France.

Jameson, Fredric. 2007 (1991). *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Paris : ENSBA.

Jaquet, Laure. 2014. *Stabilité et instabilité des valeurs mobilisées dans, pour et par le projet d'urbanisme*, Thèse de Doctorat, Université François-Rabelais de Tours.

Jaquet, Laure. 2013. « Les valeurs dans le projet d'urbanisme. La figure du « tripode-culbuto » pour lire les valeurs du projet « Bossut » à Cergy-Pontoise. », *Urbia*, n° HS1, p. 37-52.

Jauss, Hans Robert. 1978. *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard.

Jégou, Anne, About de Chastenet, Cédissia, Augiseau, Vincent, Guyot, Cécile, Judéaux, Cécile, Monaco, François-Xavier et Pech, Pierre. 2002. « L'évaluation par indicateurs : un outil nécessaire d'aménagement urbain durable ? », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/25600, consulté le 19 février 2014.

Jodelet, Denise. 2008. « Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales », *Connexions*, n° 89, p. 25-46.

Jodelet, Denise. 2006. « Place de l'expérience vécue dans les processus de formation des représentations sociales », in Haas (dir.), *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations, représentations*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 235-255.

Jodelet, Denise. 2005. « Formes et figures de l'altérité », in Sanchez-Mazas et Licata (dir.), *L'autre. Regards psychosociaux*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, p. 23-47.

Jodelet, Denise. 2003a (1989). *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France.

Jodelet, Denise. 2003b (1989). « Les représentations sociales : un domaine en expansion », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 47-78.

Jodelet, Denise. 1984. « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie », in Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 357-378.

Joseph, Isaac. 1998. *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Joule, Robert-Vincent. 1989. « Quand les conduites résistent aux approches cognitives », in Beauvois, Joule et Monteil (dir.), *Perspectives cognitives et conduites sociales. 3. Quelles Cognitions ? Quelles Conduites ?*, Cousset : Delval, p. 19-26.

Jumel, Mélanie. 2004. *Information, équité spatiale, équité sociale : préconisation de principes d'action en aménagement*, Thèse de Doctorat, Université François - Rabelais de Tours.

Kalampalikis, Nikos. 2003. « L'apport de la méthode Alceste dans l'analyse des représentations sociales », in Abric (dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne : Erès, p. 147-163.

Kant, Emmanuel. 2012 (1771). *Critique de la raison pure*, 8e édition, Paris : Presses Universitaires de France.

Kant, Emmanuel. 1988 (1785). *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris : Delagrave.

Keerle, Régis. 2010. « Contribution aux réflexions sur la spatialisation de la valeur : retour sur un colloque », *Norois*, n° 217, p. 91-108.

Keerle, Régis. 2006. « Représentations sociales, idéologie et géographie sociale : pour une redéfinition des règles du jeu du discours géographique », *Cahiers d'ESO*, n° 25, p. 19-27.

Koller, Veronika. 2009. « Analyser une identité collective en discours : acteurs sociaux et contextes », *Semen*, n° 27. URL : http://semen.revues.org/8676, consulté le 25 janvier 2015.

Lacaze, Jean-Paul. 2004. « Urbanisme d'aujourd'hui et prix immobiliers », *Revue d'Économie Régionale et Urbaine*, vol. 3, p. 437-452.

Lacour, Claude. 2008. « La métroségrégation », in Gaschet et Lacour (dir.), *Métropolisation et ségrégation*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, p. 21-43.

Laffont, Georges-Henry. 2015. « La figure du réseau au cinéma. Coupe(s) mobile(s) pour représenter les dynamiques de l'urbain contemporain », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 2, n° 10, p. 123-158.

Laffont, Georges-Henry. 2014. « Quand le cinéma contribue à l'affect des lieux », in Martouzet (dir.), *Ville aimable*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais, p. 183-210.

Laffont, Georges-Henry. 2011. « L'imaginaire urbain des Cités Obscures ou la représentation de l'idéal moderniste européen », *Inter-Lignes*, n° 7, p. 43-60.

Laffont, Georges-Henry et Adam, Matthieu. 2014. « La mise en durabilité de la ville en pratique(s) : moteurs et réticences au changement des citadins et des professionnels », Bordeaux : *La participation habitante dans la mise en durabilité urbaine : discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*. 28 novembre 2014, Université Montaigne.

Laffont, Georges-Henry et Martouzet, Denis. 2015. « L'affectif révélateur de l'"être-là" : éléments conceptuels, méthodologiques et empiriques », Montréal : U*n monde urbain sans épreuves de l'espace-temps ? Les faits de distance au XXI*^{e} *siècle*. 21-22 octobre 2015, INRS.

Laffont, Georges-Henry, Martouzet, Denis et Adam, Matthieu. 2015. « Condition territoriale et réciprocité affective : entre désirable et confortable, la ville aimable ? », Grenoble : *Habitable, vivable, désirable. Débats sur la condition territoriale, 4*^{èmes} *Rencontres scientifiques internationales de la Cité des territoires*. 26 mars 2015.

Laflamme, Simon. 1995. *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris : L'Harmattan.

Lafon, Pierre. 1980. « Sur la variabilité de la fréquence des formes dans un corpus », *Mots*, vol. 1, n° 1, p. 127-165.

Lagasnerie, Geoffroy de. 2013. « Néolibéralisme, théorie politique et pensée critique », *Raisons politiques*, vol. 52, n° 4, p. 63-76.

Lahire, Bernard. 2012. « Des effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie », *SociologieS*. URL : https://sociologies.revues.org/3799, consulté le 27 septembre 2013.

Lahire, Bernard. 2006. *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris : Hachette.

Lallement, Emmanuelle. 2007. « Evénements en ville, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? », *Communication et organisation*, n° 32, p. 26-38.

Lardon, Sylvie et Piveteau, Vincent. 2005. « Méthodologie de diagnostic pour le projet de territoire : une approche par les modèles spatiaux », *Géocarrefour*, vol. 80, n° 2, p. 75-90.

Lascoumes, Pierre et Le Galès, Patrick. 2004. *Gouverner par les instruments*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

Latour, Bruno et Woolgar, Steve. 2005. *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris : La Découverte.

Laugaa, Didier et Le Campion, Grégoire. 2015. « Norme pro-environnementale et participation : entre adhésion et clairvoyance normative (une étude comparée entre habitants d'écoquartier et habitants de quartier ordinaire) », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 6, n° 2.
URL : https://developpementdurable.revues.org/10961, consulté le 8 janvier 2016.

Lebart, Ludovic et Salem, André. 1994. *Statistique textuelle*, Paris : Dunod.

Ledrut, Raymond. 1973. *Les images de la ville*, Paris : Anthropos.

Lefebvre, Henri. 2009 (1968). *Le droit à la ville*, 3ème éd, Paris : Anthropos.

Lefebvre, Henri. 2005 (1974). *La production de l'espace*, Paris : Anthropos.

Lefebvre, Henri. 1992. *Éléments de rythmanalyse*, Paris : Syllepse.

Lefebvre, Henri. 1972. *La pensée marxiste et la ville*, Paris : Casterman.

Lefebvre, Henri. 1970. *La révolution urbaine*, Paris : Gallimard.

Lefebvre, Rémi. 2007. « Les élus : des acteurs peu dialogiques du débat public », in Blatrix, Blondiaux et Fourniau (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris : La Découverte, p. 207-218.

Lefèvre, Pierre. 2008. *Voyage dans l'Europe des villes durables*, Paris : PUCA.

Le Galès, Patrick. 1993. *Politique urbaine et développement local : une comparaison franco-britannique*, Paris : L'Harmattan.

Le Mazier, Julie. 2014. « Assemblées générales étudiantes et démocratie participative : un air de famille ? », *Participations*, vol. 3, n° 10, p. 61-83.

Le Moigne, Jean-Louis. 2012. *Les épistémologies constructivistes*, Paris : Presses Universitaires de France.

Le Roulley, Simon. 2015. « Temps saturé et critique de la vie quotidienne », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 10, n° 2, p. 23-56.

Le Roy, Alice. 2010. « Ecoquartier, topos d'une écopolitique ? », *La Revue Internationale des Livres et des Idées*, n° 15.

Leroy, Stéphane. 2000. « Sémantiques de la métropolisation », *Espace géographique*, vol. 29, n° 1, p. 78-86.

Levitte, Agnès. 2010. *La perception des objets quotidiens dans l'espace urbain*, Thèse de Doctorat, EHESS.

Levratto, Nadine et Torrès, Olivier. 2010. « Le classement européen des villes entrepreneuriales. Méthode, résultats et portée », *Innovations*, vol. 33, n° 3, p. 13-36.

Lévy, Albert. 2006. « Quel urbanisme face aux mutations de la société post-industrielle ? Vers un urbanisme transactionnel », *Esprit*, n° 11, p. 61-75.

Lévy, Albert. 2003. « La démocratie locale en France : enjeux et obstacles », *Espaces et sociétés*, vol. 1, n° 112, p. 155-180.

Lévy, Jacques. 2010. « Le développement urbain durable entre consensus et controverse », *L'information géographique*, vol. 74, n° 3, p. 39-50.

Lévy, Jacques. 2003a. « Coprésence », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 211-213.

Lévy, Jacques. 2003b. « Explication », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 355-357.

Lévy, Jacques. 2003c. « Ville », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 988-992.

Lévy, Jacques. 2003d. « Territoire », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 907-910.

Lévy, Jacques. 2003e. « Production », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 745-746.

Lévy, Jacques. 2003f. « Transaction », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 935-936.

Lévy, Jacques et Lussault, Michel. 2003a. « Espace », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 325-333.

Lévy, Jacques et Lussault, Michel. 2003b. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin.

Lindeperg, Sylvie. 2013. *La voie des images*, Paris : Verdier.

Lussault, Michel. 2011. *L'urbain métropolisé français dans la mondialisation*DATAR, Territoires 2040, n°3.

Lussault, Michel. 2009. *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris : Grasset.

Lussault, Michel. 2007. *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris : Seuil.

Lussault, Michel. 2003a. « Social », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 850-852.

Lussault, Michel. 2003b. « Urbain », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 949-951.

Lussault, Michel. 2003c. « Image », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 485-489.

Lussault, Michel. 2003d. « Urbanité », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 966-967.

Lussault, Michel. 2000. « Le mythe du quartier », *Documents Sciences de la ville, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages*, n° 5, p. 3-8.

Lynch, Kevin. 2001 (1960). *L'image de la cité*, Paris : Dunod.

Madoeuf, Anna et Cattedra, Raffaele (dir.). 2012. *Lire les villes, panoramas du monde urbain contemporain*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais.

Maesschalck, Marc. 2008. « Normes de gouvernance et enrôlement des acteurs sociaux », *Multitudes*, vol. 3, n° 34, p. 182-194.

Mager, Christophe et Matthey, Laurent. 2015. « Les contes de la ville. Storytelling et production du territoire », *Articulo - Journal of Urban Research*, Special issue 7. URL : http://articulo.revues.org/2279, consulté le 19 juillet 2015.

Magri, Susanna. 2008. « Le pavillon stigmatisé. », *L'année sociologique*, vol. 58, n° 1, p. 171-202.

Maillefert, Muriel, Rousseau, Sandrine et Zuindeau, Bertrand. 2010. « Lectures hétérodoxes du développement durable », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 1, n° 3.

Mainet, Hélène. 2011. « Les petites villes françaises en quête d'identité. Ambiguïté du positionnement ou image tactiquement combinée ? », *Mots. Les langages du politique*, n° 97.

Mancebo, François. 2009. « Des développements durables. Quel référentiel pour les politiques de développement durable en Europe ? », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/21987, consulté le 7 février 2011.

Mancebo, François. 2008. *Développement durable*, Paris : Armand Colin.

Mancebo, François. 2007a. « Quels référentiels pour un aménagement "durable" ? », *L'information géographique*, vol. 71, n° 3, p. 29-47.

Mancebo, François. 2007b. « Cultures, marquage territorial et appropriation du développement durable », *L'information géographique*, vol. 71, n° 3, p. 79-87.

Mandon, Daniel. 2001. « Le piège identitaire et le découpage du territoire », *Économie et Humanisme*, n° 356, p. 64-70.

Mannoni, Pierre. 2012. *Les représentations sociales*, Paris : Presses Universitaires de France.

Marchand, Pascal et Ratinaud, Pierre. 2012. « L'analyse de similitude appliquée aux corpus textuels : les primaires socialistes pour l'élection présidentielle française (septembre-octobre 2011) », in *Actes des 11èmes Journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, Liège : JADT, p. 687-699.

Marcuse, Herbert. 2012 (1964). *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris : Éditions de Minuit.

Martin, Jean-Yves. 2006. « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, n° 2, URL : http://articulo.revues.org/897, consulté le 18 mai 2013.

Martouzet, Denis. 2014. « Le voyageur sans bagage ou l'épreuve du récit des mobilités : réflexivité de l'enquêté et méthode de cadrage », *Recherche Transports Sécurité*, vol. 30, n° 117-118, p. 161-172.

Martouzet, Denis. 2013. « Introduction générale », in Laffont, Gautier, Martouzet, Bernard et Chamerois (dir.), *L'espace du Nouveau Monde. Mythologies et ancrages territoriaux*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 7-13.

Martouzet, Denis. 2007. « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », in Paquot, Lussault et Younès (dir.), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris : La Découverte, p. 171-192.

Martouzet, Denis. 2002a. « Normativité et interdisciplinarité en aménagement-urbanisme », *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, n° 4, p. 619-642.

Martouzet, Denis. 2002b. *Normes et valeurs en aménagement-urbanisme. Limites de la rationalité et nécessité de prise en compte multi-niveaux*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Bordeaux III.

Martouzet, Denis et Laffont, Georges-Henry. 2010. « Tati, théoricien de l'urbain et Hulot, habitant. Le cinéma comme critique des théories urbaines et urbanistiques », *L'Espace Géographique*, vol. 39, n° 2, p. 159-171.

Martouzet, Denis, Laffont, Georges-Henry, Bailleul, Hélène et Feildel, Benoît. 2012. *Périvia, la mobilité et le périurbain à l'épreuve de la ville durable*, Tours : PUCA.

Martucelli, Danilo. 2001. *Dominations ordinaires. Explorations de la condition moderne*, Paris : Balland.

Masson, Philippe, Cartier, Marie, Le Saout, Rémy, Retière, Jean-René et Suteau, Marc. 2013. *Sociologie de Nantes*, Paris : La Découverte.

Mathieu, Nicole et Guermond, Yves. 2005. « La ville durable : un enjeu scientifique », in Mathieu et Guermond (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Indisciplines, Paris : Cemagref Editions, Cirad, Ifremer, INRA Éditions, p. 11-29.

Matthey, Laurent. 2014. « L'urbanisme qui vient », *Cybergeo : European Journal of Geography*. URL : http://cybergeo.revues.org/26562, consulté le 21 décembre 2014.

Meadowcroft, James. 2000. « Sustainable development : a new(ish) idea for a new century ? », *Political Studies*, n° 48, p. 370-387.

Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.

Mermet, Laurent. 2007. « Épilogue. Débattre sans savoir pourquoi : la polychrésie du débat public appelle le pluralisme théorique de la part des chercheurs », in Blatrix, Blondiaux et Fourniau (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, Paris : La Découverte, p. 368-380.

Micaëlli, Jean-Pierre et Forest, Joëlle. 2003. *Artificialisme : introduction à la théorie de la conception*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Midler, Christophe. 2012. *L'auto qui n'existait pas. Management des projets et transformation de l'entreprise*, Paris : Dunod.

Moles, Abraham A. et Rohmer, Elisabeth. 1972. *Psychologie de l'espace*, Tournai : Casterman.

Moliner, Pascal. 1996. *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Moliner, Pascal, Rateau, Patrick et Cohen-Scali, Valérie. 2002. *Les représentations sociales. Pratique des études de terrain*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Monbeig, Michel. 2007. « L'impossible démocratie participative », *Pensée plurielle*, vol. 2, n° 15, p. 29-47.

Mondada, Lorenza. 2003. « Discours », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 264-265.

Mondada, Lorenza. 2001. « L'entretien comme évènement interactionnel », in Grosjean et Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille : Editions Parenthèses, p. 197-214.

Mondada, Lorenza. 2000. *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris : Anthropos.

Monin, Éric, Descat, Sophie et Siret, Daniel. 2002. « Le développement durable et l'histoire urbaine », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 92, p. 7-16.

Mons, Alain. 1992. *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris : Presses Universitaires de France.

Montmollin, Germaine de. 2003. « Le changement d'attitude », in Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 89-136.

Morin, Edgar. 2005. *Introduction à la pensée complexe*, Paris : Seuil.

Morin, Edgar. 2002. « Le complexus, qui est tissé ensemble », in Benkirane (dir.), *La complexité, vertiges et promesses : 18 histoires de sciences d'aujourd'hui*, Paris : Éditions le Pommier, p. 18-32.

Morin, Edgar et Le Moigne, Jean-Louis. 1999. *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan.

Morisset, Lucie K. et Breton, Marie-Ève (dir.). 2011. *La ville : phénomène de représentations*, Québec : Presses de l'Université du Québec.

Morvan, Bernard. 2000. « Le développement durable : une utopie politiquement correcte », *Quaderni*, vol. 41, n°1, p. 91-107.

Moscovici, Serge. 2003 (1989). « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 79-103.

Moscovici, Serge. 1976 (1961). *La psychanalyse, son image et son public*, Paris : Presses Universitaires de France.

Moser, Gabriel et Weiss, Karine (dir.). 2003. *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris : Armand Colin.

Mosser, Sophie. 2008. *La fabrique des lumières urbaines*, Bernin : À la Croisée.

Mucchielli, Alex. 2000. *La nouvelle communication : épistémologie des sciences de l'information-communication*, Paris : Armand Colin.

Mumford, Lewis. 2011 (1964). *La cité à travers l'histoire*, Paris : Agone.

Navez-Bouchanine, Françoise. 2007. « Le développement urbain durable : "best practice" ou leurre méthodologique », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 131, p. 101-116.

Négrier, Emmanuel. 2005. *La question métropolitaine. Les politiques à l'épreuve du changement d'échelle territoriale*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Neumayer, Eric. 2003. *Weak versus Strong Sustainability – Exploring the Limits of Two Opposing Paradigms*, Northampton : Edward Elgar Publishing.

Neveu, Catherine. 2011. « Démocratie participative et mouvements sociaux : entre domestication et ensauvagement ? », *Participations*, n° 1, p. 186-209.

Nez, Héloïse. 2015. *Urbanisme : la parole citoyenne*, Lormont : Bord de l'eau.

Nizet, Jean. 2007. *La sociologie de Anthony Giddens*, Paris : La Découverte.

Nossik, Sandra. 2011. « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactionnelle », *Corpus*, n° 10, p. 119-135.

Novarina, Gilles. 2000. « Conduite et négociation du projet d'urbanisme », in Söderström (dir.), *L'usage du projet*, Lausanne : Payot, p. 51-64.

Oblet, Thierry. 2005. *Gouverner la ville*, Paris : Presses Universitaires de France.

Offner, Jean-Marc et Pourchez, Carole. 2007. *La ville durable : perspectives françaises et européennes*, Paris : La Documentation Française.

Paquot, Thierry. 2007. *Habiter, le propre de l'humain*, Paris : La Découverte.

Paquot, Thierry. 2006. *Des corps urbains : sensibilités entre béton et bitume*, Paris : Éditions Autrement.

Paquot, Thierry, Lussault, Michel et Body-Gendrot, Sophie (dir.). 2000. *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris : La Découverte.

Pascual Espuny, Céline. 2008. « Comment les organisations se saisissent-elles de l'image verte¨ ? », *Communication et organisation*, n° 34, p. 38-52.

Pasquier, Romain et Weisbein, Julien. 2007. « La ¨gouvernance territoriale¨ : une perspective pragmatique », in Pasquier, Simoulin et Weisbein (dir.), *La gouvernance territoriale. Pratiques, discours et théories*, Paris : L.G.D.J., p. 209-222.

Paulet, Jean-Pierre. 2002. *Les représentations mentales en géographie*, Paris : Anthropos.

Payre, Renaud (dir.). 2013. *Lyon, ville internationale, La métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale, 1914-2013*, Lyon : Libel.

Pérec, Georges. 2000 (1974). *Espèces d'espaces*, Paris : Galilée.

Petiteau, Jean-Yves. 2012. *Nantes, récit d'une traversée*, Paris : Dominique Carré.

Petiteau, Jean-Yves. 2010. « Etre à la rue », in Thomas (dir.), *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Paris : Éditions des archives contemporaines, p. 47-61.

Petiteau, Jean-Yves et Pasquier, Elisabeth. 2001. « La méthode des itinéraires : récits et parcours », in Grosjean et Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille : Parenthèses, p. 63-77.

Piaget, Jean. 1973 (1937). *La construction du réel chez l'enfant*, 5e éd, Neuchatel ; Paris : Delachaux & Niestlé.

Pinçon, Michel et Pinçon-Charlot, Monique. 2013. *La violence des riches. Chronique d'une immense casse sociale*, Paris : La Découverte.

Pinson, Daniel. 2010. « La théorie au risque de la doctrine dans le Mouvement moderne, ou comment Sert et Écochard ont fait vivre la première contre la seconde », *Les Cahiers d'EMAM*, n° 20, p. 23-31.

Pinson, Daniel. 2000a. « Projet de ville et projets de vie », in Hayot et Sauvage (dir.), *Le Projet urbain : enjeux, expérimentations et professions*, Paris : Éditons de la Villette, p. 78-95.

Pinson, Daniel. 2000b. *Usage et architecture*, Paris : L'Harmattan.

Pinson, Gilles. 2004. « Le projet urbain comme instrument d'action publique », in Lascoumes et Le Galès (dir.), *Gouverner par les instruments*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 199-233.

Pitte, Jean-Robert. 2001. « La géographie du goût, entre mondialisation et enracinement local », *Annales de géographie*, vol. 110, n° 621, p. 487-508.

Poirier, Nicolas. 2014. « Pour une politique du présent », *EspacesTemps.net*.
URL : http://www.espacestemps.net/articles/pour-une-politique-du-present/, consulté le 8 décembre 2014.

Popper, Karl. 2009. *La connaissance objective : une approche évolutionniste*, Paris : Flammarion.

Power, Gordon et Parfect, Michael. 1997. *Planning for Urban Quality : Urban Design in Towns and Cities*, New York : Routledge.

Pradeau, Jean-François. 1996. « Des conceptions de l'espace », *Espaces Temps*, n° 62-63, p. 50-58.

Pratchett, Lawrence. 1999. « New fashions in public participation: towards greater democracy? », *Parliamentary Affairs*, vol. 4, n° 52, p. 616-633.

Prévot, Maryvonne et Leclercq, Christophe. 2010. « De la prolifération des études au projet sans auteur », *Géocarrefour*, vol. 85, n° 4, p. 283-292.

Puissant, Sylvette et Lacour, Claude. 1999. *La métropolisation : croissance, diversité, fractures*, Paris : Anthropos.

Py, Jacques et Somat, Alain. 1991. « Normativité, conformité et clairvoyance: leurs effets sur le jugement évaluatif dans un contexte scolaire », in Beauvois, Joule et Monteil (dir.), *Perspectives cognitives et conduites sociales. 3. Quelles Cognitions ? Quelles Conduites ?*, Cousset : Delval, p. 167-193.

Raffestin, Claude. 1986. « Ecogénèse territoriale et territorialité », in Auriac et Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris : Fayard, p. 173-183.

Ramadier, Thierry. 2003. « Les représentations cognitives de l'espace : modèles, méthodes et utilité », in Moser et Weiss (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris : Armand Colin, p. 177-200.

Rateau, Patrick. 1995. « Le noyau central des représentations sociales comme système hiérarchisé. Une étude sur la représentation du groupe », *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 26, p. 29-52.

Ratouis, Olivier et Segaud, Marion. 2000. *Vers une maîtrise d'ouvrage territoriale ? Les projets urbains du littoral Nord-Pas-de-Calais entre aménagement et développement*, Paris : PUCA/METL.

Raymond, Henri. 2001. *Paroles d'habitants : une méthode d'analyse*, Paris : L'Harmattan.

Raymond, Henri. 1984. *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, Paris : Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle.

Redeker, Robert. 2003. « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat*, vol. 3, n° 125, p. 100-111.

Reigner, Hélène, Brenac, Thierry et Hernandez, Frédérique. 2013. *Nouvelles idéologies urbaines. Dictionnaire critique de la ville mobile, verte et sûre*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Reinert, Max. 2001. « Alceste, une méthode statistique et sémiotique d'analyse de discours : application aux 'Rêveries du promeneur solitaire' », *Revue française de psychiatrie et de psychologie médicale*, vol. 5, n° 49, p. 32-36.

Reinert, Max. 1993. « Les 'mondes lexicaux' et leur 'logique' à travers l'analyse statistique d'un corpus de récits de cauchemars », *Langage et société*, n° 66, p. 5-39.

Renauld, Vincent. 2012. *Fabrication et usage des écoquartiers français. Eléments d'analyse à partir des quartiers De Bonne (Grenoble), Ginko (Bordeaux) et Bottière-Chénaie (Nantes)*, Thèse de Doctorat, INSA de Lyon.

Rey, Jacques. 1998. « Une nouvelle manière de faire la ville ? », in Toussaint et Zimmermann (dir.), *Projet urbain : ménager les gens, aménager la ville*, Sprimont : Pierre Mardaga éditeur, p. 35-47.

Ricoeur, Paul. 2014 (1977). *Le discours de l'action*, Paris : Fonds Ricoeur (fondsricoeur.fr).

Ricoeur, Paul. 1997. *L'idéologie et l'utopie*, Paris : Seuil.

Ricoeur, Paul. 1991. *Temps et récit. Tome 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris : Seuil.

Ricoeur, Paul. 1986. *Du texte à l'action*, Paris : Seuil.

Ripoll, Fabrice et Veschambre, Vincent. 2005. « L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois*, vol. 2, n° 195, p. 7-15.

Ripoll, Fabrice et Veschambre, Vincent. 2002. « Face à l'hégémonie du territoire : éléments pour une réflexion critique », in Calenge (dir.), *Lire les territoires*, Tours : Maison des Sciences de la Ville, p. 261-288.

Rochefort, Renée. 1985. « Idéologies et sociabilités dans les représentations spatiales en actes », in Guérin et Gumuchian (dir.), *Les représentations en actes. Actes du colloque de Lescheraines*, Grenoble : Institut de Géographie Alpine, p. 105-111.

Rosemberg, Muriel. 2007. « Contribution à une réflexion géographique sur les représentations et l'espace », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 71-77.

Rosemberg, Muriel. 2000. *Le marketing urbain en question : production d'espace et discours dans quatre projets de villes*, Paris : Anthropos.

Roussiau, Nicolas et Bonardi, Christine. 2001. *Les représentations sociales : état des lieux et perspectives*, Bruxelles : Mardaga.

Ruby, Christian. 2003a. « Réel », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 774-775.

Ruby, Christian. 2003b. « Idéologie », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 481-482.

Rudolf, Florence. 2008. « Les glissements de sens de l'écologie dans ses associations avec la ville : écologie urbaine, ville écologique et ville durable », in Hamman (dir.), *Penser le développement durable urbain : regards croisés*, Paris : L'Harmattan, p. 47-68.

Rui, Sandrine. 2006. « Les citoyens impertinents. Débat public, conflit et mésentente », in Simard, Lepage, Fourniau, Gariépy et Gauthier (dir.), *Le débat public en apprentissage. Aménagement et environnement. Regards croisés sur les expériences française et québécoise*, Paris : L'Harmattan, p. 77-86.

Rumpala, Yannick. 2008. « La quête du sens. Repenser la question de l'interprétation dans l'analyse des politiques publiques », *Articulo - Journal of Urban Research*, n° 4. URL : http://articulo.revues.org/60, consulté le 3 mars 2011.

Salamon, Joseph. 2008. *Pédagogie de la ville : les ateliers de dialogue urbain*, Lyon, France : Certu.

Salignon, Bernard et Younès, Chris. 1998. « La médiation comme ouverture au projet urbain », in Toussaint et Zimmermann (dir.), *Projet urbain : ménager les gens, aménager la ville*, Sprimont : Pierre Mardaga éditeur, p. 175-183.

Salmon, Christian. 2008. *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris : La Découverte.

Salomon Cavin, Joëlle et Bourg, Dominique. 2010. « Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus ville orphique », in Paquot et Younès (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris : La Découverte, p. 117-136.

Sangla, Sylvain. 2010. *Politique et espace chez Henri Lefebvre*, Thèse de Doctorat, Université Paris 8 - Vincennes Saint-Denis.

Sansot, Pierre. 2009 (1991). *Les gens de peu*, Paris : Presses Universitaires de France.

Sansot, Pierre. 1997 (1971). *Poétique de la ville*, 5ème tirage., Paris : Armand Colin.

Sartre, Jean-Paul. 2011 (1943). *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Saint Amand : Gallimard.

Sartre, Jean Paul. 1967. *L'imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris : Gallimard.

Sassen, Saskia. 2014. *Expulsions. Brutality and Complexity in the Global Economy*, Cambridge : Harvard University Press.

Sassen, Saskia. 1996 (1991). *La ville globale. New York, Londres, Tokyo*, Paris : Descartes & Cie.

Saussure, Ferdinand de. 1995 (1916). *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.

Schaeffer, Verena, Ruegg, Jean et Litzistorf-Spina, Natacha. 2010. « Quartiers durables en Europe : enjeux sociaux et processuels », *Urbanisme*, n° 371, p. 27-32.

Schnapper, Dominique. 2005. « Idéal et limites de la mixité sociale », *Informations Sociales*, n° 125, p. 6-15.

Schopenhauer, Arthur. 2014 (1818). *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris : Presses Universitaires de France.

Segaud, Marion. 2012. *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, 2ème édition, Paris : Armand Colin.

Seguin, Laura. 2013. « Faire entendre la parole des citoyens par le recours au film. Analyse d'un panel de citoyens dans la gestion de l'eau », *Participations*, n° 7, p. 127-149.

Semmoud, Nora. 2007. *La réception sociale de l'urbanisme*, Paris : L'Harmattan.

Sfez, Lucien. 1992. *Critique de la décision*, Paris : Presses de Sciences Po.

Shields, Rob. 1991. *Places on the Margin. Alternative Geographies of Modernity*, New York : Routledge.

Simmel, Georg. 1998. *La religion*, Paris : Circé.

Soja, Edward William. 2011. *Postmodern Geographies: the Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres : Verso Books.

Soja, Edward William. 1996. *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Cambridge : Wiley-Blackwell.

Souami, Taoufik. 2009. *Écoquartiers : secrets de fabrication : analyse critique d'exemples européens*, Paris : Éd. les Carnets de l'info.

Sperber, Dan. 2003 (1989). « L'étude des représentations : problèmes et perspectives », in Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7ème éd, Paris : Presses Universitaires de France, p. 133-148.

Staszak, Jean-François. 2003. « Représentation de l'espace », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 792-793.

Stock, Mathis. 2004. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*. URL : www.espacestemps.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/, consulté le 6 juin 2013.

Talpin, Julien. 2006a. « Jouer les bons citoyens. Les effets contrastés de l'engagement au sein de dispositifs participatifs », *Politix*, vol. 3, n° 75, p. 11-31.

Talpin, Julien. 2006b. « Jouer les bons citoyens. Les effets contrastés de l'engagement au sein de dispositifs participatifs », *Politix*, vol. 3, n° 75, p. 13-31.

Tapie-Grime, Muriel, Blatrix, Cécile et Moquay, Patrick. 2007. *Développement durable et démocratie particpative. La dynamique perfomative locale*, Paris : PUCA.

Thévoz, Laurent et Schaeffer, Verena. 2007. « Processus de production des quartiers urbains durables : les enseignements du cas de Neu-Oerlikon à Zurich », *Urbia*, n° 4, p. 147-156.

Theys, Jacques et Emelianoff, Cyria. 2001. « Les contradictions de la ville durable », *Le Débat*, n° 113, p. 122-135.

Thibaud, Jean-Paul. 2007a. « Le devenir international de la notion d'ambiance - apports d'un dispositif expérimental », in Thibaud (dir.), *Variations d'ambiances : processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*, Grenoble : CRESSON, p. 11-28.

Thibaud, Jean-Paul. 2007b. « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines », *Flux*, n° 66-67, p. 111-119.

Thibaud, Jean-Paul. 2003. « La parole du public en marche », in Moser et Weiss (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris : Armand Colin, p. 113-138.

Thibaud, Jean-Paul. 2001. « La méthode des parcours commentés », in Grosjean et Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille : Editions Parenthèses, p. 79-99.

Thibault, Serge, Martouzet, Denis, Gaignard, Lise, Bailleul, Hélène, Feildel, Benoît, Mesnier, Anne Lise et Laplante, Benjamin. 2008. *EhEA - « Espaces habités, Espaces Anticipés » Module 1 : Qualification de l'Espace*, Tours : UMR CNRS 6173 CITERES.

Thomas, Rachel. 2007. « La ville charnelle », *Cosmopolitiques*, n° 15, p. 111-120.

Thomassian, Marlène. 2009. « Pratiques de la négociation dans les projets urbains ou la « fabrique » de décisions concertées en vue de réduire le risque d'inacceptabilité sociale », *Négociations*, vol. 1, n° 11, p. 185-198.

Tissot, Sylvie. 2011. *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris : Raisons d'agir.

Tixier, Nicolas. 2004. « La dynamique des cheminements : Modèles et récits », in Amphoux, Thibaud et Chelkoff (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin : A la croisée, p. 115-127.

Tobelem-Zanin, Christine. 1997. *La qualité de la vie dans les villes françaises*, Rouen : Publications de l'Université de Rouen.

Tomas, François. 2003. *Les temporalités des villes*, Saint-Étienne : Presses Universitaires de Sainte-Étienne.

Tomas, François. 1998. « Vers une nouvelle culture de l'aménagement des villes », in Toussaint et Zimmermann (dir.), *Projet urbain : ménager les gens, aménager la ville*, Sprimont : Pierre Mardaga éditeur, p. 15-34.

Toubal, Samer. 2013. *Urban design et projet urbain entre spécialisation et multidisciplinarité : l'identité professionnelle des concepteurs et leurs marges de manœuvre dans le projet*, Thèse de Doctorat, Université Paris-Est.

Toussaint, Jean-Yves. 2003. *Projets et usages urbains. Fabriquer et utiliser les dispositifs techniques et spatiaux de l'urbain*, Habilitation à diriger des recherches, Université Lumière - Lyon II.

Toussaint, Jean-Yves et Zimmermann, Monique. 2001. *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Tozzi, Pascal. 2013. « Ville durable et marqueurs d'un « néohygiénisme » ? Analyse des discours de projets d'écoquartiers français », *Norois*, n° 227, p. 97-113.

Tronguoy, Philippe. 2011. *Les collectivités territoriales : trente ans de décentralisation*, Paris : La Documentation Française.

Tsiomis, Yannis. 2007. *Echelles et temporalités des projets urbains*, Paris : PUCA.

Tuan, Yi-Fu. 2006 (2001). *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*, Paris : Folio.

Tuan, Yi-Fu. 1990. *Topophilia : a Study of Environmental Perception, Attitudes, and Values*, New York : Columbia University Press.

Vanier, Martin (dir.). 2009. *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Vautier, Claude. 2008. « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles Perspectives en Sciences Sociales*, vol. 4, n° 1, p. 77-106.

Veltz, Pierre. 2014. *Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel*, Paris : Presses Universitaires de France.

Verdier, Philippe. 2009. *Le projet urbain participatif. Apprendre à faire la ville avec ses habitants*, Paris : Adels.

Vergès, Pierre et Bouriche, Boumedienne. 2001. *L'analyse de données par les graphes de similitudes*, Paris : Sciences Humaines.

Vergnaud, Gérard. 1985. « Concepts et schèmes dans une théorie opératoire de la représentation », *Psychologie Française*, vol. 30, n° 3/4, p. 245-252.

Verhage, Roelof. 2009. « La reconversion de friches urbaines. Les enseignements de l'experience BERI », *Etudes foncières*, n° 139, p. 36-40.

Verhage, Roelof et Linossier, Rachel. 2009. « La co-production public/privé des projets urbains », in Boino (dir.), *Lyon, la production de la ville*, Marseille : Parenthèses, p. 144-171.

Véron, Eliséo. 1973. « Remarques sur l'idéologique comme production du sens », *Sociologie et sociétés*, vol. 5, n° 2, p. 45-70.

Viel, Laurent, Lizarralde, Gonzalo, Maherzi, Fella Amina et Thomas-Maret, Isabelle. 2012. « L'influence des parties prenantes dans les grands projets urbains », *Cybergeo : European Journal of Geography*.

Villalba, Bruno. 2009. « L'utopie sociale de la ville durable », *Ecorev*.
URL : http://ecorev.org/spip.php?article648, consulté le 27 janvier 2012.

Vivant, Elsa. 2007. « L'instrumentalisation de la culture dans les politiques urbaines : un modèle d'action transposable ? », *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 131, p. 49-66.

Watzlawick, Paul. 2009 (1983). *Faites vous-même votre malheur*, Paris : Seuil.

Watzlawick, Paul. 1988 (1981). *L'invention de la réalité : comment savons-nous ce que nous croyons savoir ?*, Paris : Seuil.

Watzlawick, Paul, Weakland, John et Fisch, Richard. 2000. *Changements : paradoxes et psychothérapie*, Paris : Seuil.

Weber, Max. 2003 (1922). *Economie et société, tome 1 : Les Catégories de la sociologie*, Paris : Pocket.

Weber, Max. 2002 (1919). *Le savant et le politique*, Paris : Plon.

Zepf, Marcus. 2011. « La planification territoriale entre dynamiques socio-économiques et inerties politico-administratives : un processus permanent », in Zepf et Andres (dir.), *Enjeux de la planification territoriale en Europe*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, p. 39-54.

Zepf, Marcus (dir.). 2004. *Concerter, gouverner et concevoir les espaces publics urbains*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Zetlaoui-Léger, Jodelle. 2004. « L'implication des habitants dans des micro-projets urbains : enjeux politiques et propositions pratiques », *Les cahiers de l'école d'architecture de la Cambre*, n° 3, p. 101-107.

Zuindeau, Bertrand. 2006. « Le développement durable est-il soluble dans le capitalisme ? », *Territoire en mouvement*, n° 4, p. 46‑53.

Table des illustrations

Figure 1. Proposition de table des matières alternative 17
Figure 2. Triplicité de l'espace d'Henri Lefebvre 45
Figure 3. La représentation, savoir pratique reliant un sujet à un objet 64
Figure 4. Les trois sphères d'appartenance des représentations sociales 69
Figure 5. Les rôles des représentations 72
Figure 6. Synthèse du processus de catégorisation 74
Figure 7. Synthèse du processus d'objectivation 76
Figure 8. Synthèse du processus d'ancrage 77
Figure 9. Des représentations au comportement 79
Figure 10. Les trois types de structures des cognitions selon Pascal Moliner 88
Figure 11. Organisation des cognitions d'après la théorie du noyau central 90
Figure 12. Synthèse de la structure des représentations 93
Figure 13. Niveaux de la pensée sociale et relations entre ces niveaux 98
Figure 14. De l'espace réel à la représentation de l'espace 106
Figure 15. Publicité pour un bâtiment de Jean Nouvel à Confluence 141
Figure 16. Exemples de mise en avant du patrimoine dans des brochures de communication sur Bottière-Chénaie et Confluence 148
Figure 17. L'emboîtement des activités de planification 149
Figure 18. Exemples de communication autour de la concertation dans des brochures sur Confluence et Bottière-Chénaie 157
Figure 19. Espaces conçu, réalisé et reçu 163
Figure 20. Le projet urbain comme dispositif de médiations des représentations 168
Figure 21. La dynamique de l'activité de projet 173
Figure 22. Affiche de l'exposition « Lyon l'internationale ! » 187
Figure 23. Logo du projet Bottière-Chénaie 211
Figure 24. Ecriteau Concerto au pied d'un immeuble de Confluence 213
Figure 25. Les 1600 pandas en papier mâché de Confluence 214
Figure 26. Synthèse de la méthode d'enquête 237
Figure 27. Trois traces GPS de visites à Bottière-Chénaie 240
Figure 28. Synthèse de l'exploitation du corpus 249
Figure 29. Capture d'écran de Sonal (toutes les thématiques sont affichées) 250
Figure 30. Capture d'écran de Sonal, thématiques « mixité sociale », « image du projet » et « rapport ville/nature » 251
Figure 31. Aperçu du concordancier du lemme « demander » sur Iramuteq 255
Figure 32. AFC du corpus « habitants de Bottière-Chénaie » par la variable « statut habitant » 259
Figure 33. Dendrogramme du corpus « concepteurs de Confluence » et AFC associée 261
Figure 34. Exemple de calcul de l'arbre maximum des similitudes 262
Figure 35. Graphe de similitudes du corpus « concepteurs de Bottière-Chénaie » 263
Figure 36. Carte de situation de Bottière-Chénaie 270
Figure 37. Lignes de tramway et de tram-train entre Bottière-Chénaie et Bottière 271
Figure 38. Logements collectifs et individuels à Bottière-Chénaie 271
Figure 39. Plan de Bottière-Chénaie en 2013 272
Figure 40. Plan d'occupation de Bottière-Chénaie en 2013 273

Figure 41. Vues de Bottière-Chénaie (planche 1/2) 274
Figure 42. Vues de Bottière-Chénaie (planche 2/2) 275
Figure 43. Passage du tramway sous les voûtes de la gare Perrache en 2011 et gare dans les années 1970 279
Figure 44. Carte de situation de Confluence 280
Figure 45. Plan de Confluence en 2013 282
Figure 46. Le musée des Confluences 283
Figure 47. Plan d'occupation fonctionnelle de Confluence en 2013 284
Figure 48. Vues de Confluence (planche 1/2) 286
Figure 49. Vues de Confluence (planche 2/2) 287
Figure 50. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus total 306
Figure 51. AFC de la classification sur le corpus « tous les concepteurs », superposition des formes et des variables 309
Figure 52. Arbre de similitudes du corpus des concepteurs de Confluence 310
Figure 53. Arbre de similitudes du corpus des concepteurs de Bottière-Chénaie 310
Figure 54. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus « habitants de Bottière-Chénaie »343
Figure 55. Dendrogramme et AFC associée sur le corpus « habitants de Confluence » 344

Tableau 1. La catégorie d'espace : quatre approches 39
Tableau 2. Le modèle bidimensionnel des représentations sociales 92
Tableau 3. Etapes d'un projet d'urbanisme 113
Tableau 4. Thématiques et exemples de questions élémentaires abordées avec les habitants 245
Tableau 5. Thématiques et exemples de questions élémentaires abordées avec les concepteurs 247
Tableau 6. Grille d'analyse de contenu 253
Tableau 7. Tableau lexical entier (extraits fictifs) 256
Tableau 8. Exemples d'indices de spécificité par type de répondant (corpus total) 258
Tableau 9. Échéancier des projets 265
Tableau 10. Comparaison des deux projets 268
Tableau 11. Panel d'habitants rencontrés à Bottière-Chénaie 293
Tableau 12. Panel d'habitants rencontrés à Confluence 294
Tableau 13. Panel de concepteurs de Bottière-Chénaie 295
Tableau 14. Panel de concepteurs de Confluence 296
Tableau 15. Termes à l'indice de spécificité supérieur à 7 dans le corpus « tous les concepteurs » 308
Tableau 16. Indices de spécificité de la forme « aujourd'hui » dans le corpus total 314
Tableau 17. Dénomination des mondes lexicaux des discours des habitants de Nantes et de Lyon 344
Tableau 18. Indices de spécificité de certains verbes sur le corpus général 366
Tableau 19. Synthèse des logiques des phénomènes observées et des logiques d'enrôlement relatives des habitants et des concepteurs 453
Tableau 20. Indices de spécificité des formes « on, nous, je, j', ils » dans le corpus total 468
Tableau 21. Caractéristiques centrales de l'univers de représentation de l'urbain contemporain 482
Tableau 22. Les trois logiques de disculpation de la sélection sociale 484
Tableau 23. Les sept logiques de l'enrôlement des acteurs dans la production de l'urbain.. 487

Table des matières

Remerciements ..... **I**
Résumé ..... **III**
Sommaire ..... **V**
Introduction générale **1**
Chapitre 1. Une approche constructivo-structuraliste des rapports à l'espace urbain **21**
1. Comprendre les réalités de différents groupes sociaux 23
1.1. La réalité est une construction sociale 23
1.1.1. La posture constructiviste : la réalité n'existe que telle qu'elle nous apparaît 23
1.1.2. Des interprétations multiples du réel matériel 26
1.2. Contre le relativisme, le constructivisme structuraliste 27
1.2.1. Penser les conditions matérielles de construction de la réalité 27
1.2.2. Une conception récursive de la construction du monde social 32
1.2.3. Comprendre ou expliquer ? La voie médiane de l'explication compréhensive 37
2. L'espace urbain, produit et producteur de faits sociaux 38
2.1. L'espace, un objet intrinsèquement relationnel 39
2.1.1. Une dimension de la société entre matérialité et idéalité 39
2.1.2. L'espace, actant et enjeu des rapports sociaux 43
2.2. Espace et territoire, deux concepts en concurrence 47
2.2.1. Apports conceptuels de la notion de territoire 47
2.2.2. À propos de la spatialisation 50
Transition I **55**
Chapitre 2. Les rapports à l'espace urbain, phénomènes de représentations **59**
1. Les représentations, des clefs d'appréhension du réel 61
1.1. Définitions et fonctions 61
1.1.1. Éléments de définition et de cadrage 61
1.1.2. Représentations individuelles et sociales : différences, similitudes, liens 65
1.1.3. Rôles informatif, régulateur et opératoire 71
1.1.4. Représentation, mythe, image ? 80
1.2. Emergence, construction, structuration et place dans la pensée sociale 82
1.2.1. Conditions d'émergence 83
1.2.2. Mécanismes de construction 84
1.2.3. Logiques de structuration 87

1.2.4. Idéologie et place dans la pensée sociale 93
2. Les représentations de l'espace urbain 99
2.1. Représentations de l'espace et espace matériel 99
2.1.1. Représentations spatiales ou représentations de l'espace ? 99
2.1.2. De l'espace matériel aux représentations de l'espace urbain 104
2.1.3. La ville, enjeu de représentations 107
2.2. Les représentations dans la conception et la réception de l'urbain 109
2.2.1. Représentations de l'espace et idéologie 110
2.2.2. Concevoir : travailler sur, à partir de, et avec les représentations 112
2.2.3. La production de représentations, un enjeu essentiel de l'urbain contemporain 117
2.2.4. Représenter la ville et s'y représenter, ou le choix de l'espace résidentiel 120
Transition II 123
Chapitre 3. Le projet urbain, mode de production et dispositif de médiation des représentations de l'urbain contemporain 127
1. La production de l'urbain à l'ère du projet 129
1.1. Genèse, principes et rhétorique du projet urbain 129
1.1.1. Sur la production de l'espace urbain 129
1.1.2. De l'aménagement du territoire au management des territoires 132
1.1.3. Éléments de définition du projet urbain 135
1.1.4. La mise en récit de l'action sur l'espace : le projet comme rhétorique 139
1.2. Le projet en pratique(s) : produire l'urbain au début du XXIe siècle 144
1.2.1. La ville comme produit et la recherche du capital symbolique 144
1.2.2. Typologies des projets urbains français des années 2000-2010 148
1.2.3. L'urbanisme, une pratique qui demeure descendante 155
2. Le projet urbain, dispositif de médiation et fenêtre d'observation des représentations. 161
2.1. Médiatiser les représentations de la ville grâce à des projets urbains particuliers.. 162
2.1.1. La production de l'espace, entre traduction et construction de représentations 162
2.1.2. Le projet urbain, dispositif de médiation des représentations 164
2.1.3. Modéliser le projet urbain pour saisir les représentations 167
2.2. Quand observer les espaces en transformation ? 170
2.2.1. Comprendre les temporalités du projet urbain 170
2.2.2. Le dilemme du choix de l'instant d'observation d'un objet dynamique 172
Transition III 175

Chapitre 4. La production de la ville au début du XXIe siècle : idéologie(s), mots d'ordre et emblèmes 179

1. Métropolisation et urbanisme durable 181

1.1. La métropolisation, mode de spatialisation néolibéral 181

1.1.1. Concentrer les capitaux et les flux dans des espaces hétérogènes et ségrégués 181

1.1.2. Attirer les capitaux et les hommes pour exister dans la compétition interurbaine 185

1.2. La généralisation du développement urbain durable 188

1.2.1. De quoi le développement urbain durable est-il le nom ? 188

1.2.2. Le développement urbain durable, idéologie dominante de la production contemporaine de l'urbain 193

1.2.3. Le développement urbain durable, un objet scientifique 197

2. Les écoquartiers, emblèmes de la ville contemporaine 201

2.1. Symboles métropolitains et retour du quartier 202

2.1.1. Les écoquartiers, de l'exception à l'ordinaire 202

2.1.2. Le quartier, échelle d'action et d'attraction à l'ère de la métropolisation et du développement durable 204

2.2. Les écoquartiers, entre injonction au local et urbanisme standardisé 207

2.2.1. Des discours et des propriétés matérielles similaires 208

2.2.2. Évaluation et symboles, des clefs d'explication de la standardisation des projets 212

Transition IV 219

Chapitre 5. Saisir les représentations à travers les discours portés sur des projets emblématiques 223

1. Les discours, vecteurs et révélateurs des représentations des acteurs 225

1.1. Les discours sur l'urbain, construction d'un outil de recherche 225

1.1.1. Des vecteurs et témoins des représentations 225

1.1.2. Une conception interactionnelle de l'enquête 228

1.2. Le rapport aux enquêtés : que nous disent « vraiment » nos interlocuteurs ? 231

1.2.1. Production de discours et intentionnalité 231

1.2.2. En finir avec la mauvaise foi : croire en nos interlocuteurs comme ils croient en eux 233

2. Récolter des discours sur l'urbain 236

2.1. La marche comme embrayeur des discours habitants 237

2.1.1. Faire verbaliser les perceptions pour atteindre les représentations 237

2.1.2. Atteindre les représentations sociales par l'expression individuelle : les visites comme passerelles 241
2.2. Confronter concepteurs et habitants dès l'expression de leurs discours 243
2.2.1. Compléter les visites pour complexifier les discours 243
2.2.2. Mobiliser les discours des habitants pour saisir ceux des concepteurs 245
3. « Faire parler » les discours pour saisir les représentations 248
3.1. Intriquer analyse de contenu et analyse de discours 248
3.1.1. Allier approches connotative et dénotative 248
3.1.2. La quête du sens, de la théorie des représentations à l'analyse du contenu des discours 250
3.2. Les outils de l'analyse de discours : de la forme au fond 253
3.2.1. Des outils statistiques au service de l'interprétation 253
3.2.2. Quatre méthodes complémentaires 256
4. Bottière-Chénaie et Confluence, deux projets contemporains emblématiques 264
4.1. Des objectifs d'enquête partagés 264
4.1.1. Concilier les temporalités des projets et de l'observation 264
4.1.2. Deux projets emblématiques 266
4.2. Urbanisme standardisé et enjeux locaux 269
4.2.1. Bottière-Chénaie, un projet stratégique dans la politique d'attractivité de Nantes 269
4.2.2. Confluence, la vitrine métropolitaine lyonnaise 278
4.3. De la méthode pensée à la méthode appliquée 289
4.3.1. La constitution du panel, entre objectifs théoriques et contraintes pratiques 290
4.3.2. Composition des groupes d'enquêtés 292
Transition V 297
Chapitre 6. Entre adhésion et rejet, l'univers de représentations de la ville contemporaine 303
1. Les concepteurs et les mots d'ordre de la production urbaine, un rapport équivoque 305
1.1. L'homogénéité d'une vision postmoderne 305
1.1.1. Des discours uniformes et a-locaux traversés par l'air du temps 305
1.1.2. Quand les concepteurs se représentent le projet et ses usagers 315
1.2. La contrainte comme justification d'une production standardisée et photographique 326
1.2.1. Un rapport équivoque au développement urbain durable 326
1.2.2. Une critique d'une production jugée technocratique 331
1.2.3. Contraintes et standardisation : entre impératifs économiques et normatifs et architecture photographique 334

2. Habiter la ville en train de se faire : représentations, opportunités et stratégies 342
2.1. Des attitudes variées autour de représentations partagées 342
2.1.1. À Nantes et Lyon, des discours qui font écho à ceux des concepteurs 342
2.1.2. Entre adhésion et critique 348
2.1.3. Une ville contemporaine technologique et « verte » 355
2.2. Vivre dans un écoquartier : entre opportunités, négociations et distinctions 362
2.2.1. Venir habiter à Confluence, trouver un logement à Bottière-Chénaie 362
2.2.2. Choix résidentiel et altérité : à propos de la mixité sociale 367
2.2.3. « Faire avec », la négociation comme modalité du rapport à l'espace 370
2.2.4. Habiter la ville contemporaine : valorisation individuelle et distinction sociale 374
Transition VI 381
Chapitre 7. Enrôlement et intégration des contradictions : l'efficacité de la production de l'urbain durable 387
1. La mise en œuvre des mots d'ordre : norme, attendus comportementaux et disculpation 389
1.1. L'urbain contemporain, un diffuseur normatif des valeurs dominantes 389
1.1.1. Le durable comme norme et théorie pratique 389
1.1.2. Le groupe social habitant redéfini par les attendus comportementaux et l'image 401
1.2. La justification de la sélection sociale par les mots d'ordre de la production de l'urbain 416
1.2.1. Un processus ségrégatif difficile à assumer 416
1.2.2. Le développement durable, nouveau motif de sélection sociale 428
2. L'enrôlement des acteurs dans une production sans contradiction ni conflit 435
2.1. Un refus de la conflictualité 436
2.1.1. L'évacuation du politique dans les procédures institutionnelles de participation 436
2.1.2. Une timide expression critique et politique dans les mobilisations spontanées 441
2.2. Enrôlement des acteurs et intégration des contradictions 448
2.2.1. Logiques d'implication des concepteurs et des habitants dans le processus productif 448
2.2.2. L'intégration de la critique dans le processus productif 460
Conclusion générale 471
Bibliographie 495
Table des illustrations 527

Table des matières..... 529

Annexes au format PDF
Annexe 1. Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Bottière-Chénaie
Annexe 2. Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Confluence
Annexe 3. Retranscriptions des rencontres avec les habitants de Bottière-Chénaie
Annexe 4. Retranscriptions des rencontres avec les habitants de Confluence

Matthieu ADAM

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Résumé

L'influence du néolibéralisme sur la production de l'urbain se traduit par la marchandisation des espaces, la mise en concurrence des villes, et le processus de métropolisation. Elle se traduit aussi par la généralisation de mots d'ordre dont les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation, et la mixité sociale. Cela introduit des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production urbaine : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet et sa concrétisation dans des opérations en temps limité ; le décalage entre les valeurs du développement urbain durable et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction participative et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée et une urbanisation socialement sélective.
Bien que ces contradictions soient identifiées par les concepteurs et les habitants et malgré leurs critiques, la conflictualité autour de la production contemporaine de l'urbain est faible. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ces contradictions occupent une autre fonction, ce travail vise à s'en saisir et à l'expliquer.
Pour cela, la thèse s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. L'accès aux représentations des habitants et des concepteurs se fait grâce au recueil et à l'analyse des discours qu'ils portent sur les projets emblématiques de Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon), considérés comme des dispositifs de médiation de leurs représentations.
L'analyse montre que les contradictions identifiées sont intégrées au mode de production. Elles occupent une fonction mobilisationelle, puisqu'elles participent à enrôler concepteurs et habitants dans la production contemporaine de l'urbain.

Mots clefs : production de l'urbain, contradictions, enrôlement, représentations, néolibéralisme, développement durable, projet

Résumé en anglais

The influence of neoliberalism on the production of urban spaces results in the commodification of spaces, the competition between cities, and the metropolisation process. It also generates the spread of watchwords, among which "project", "sustainable urban development", "participation" and "social diversity" are the most common.
This creates contradictions between the rhetorical and practical aspects of the urban production: the opposition between the theoretically infinite horizon of the urban project on one side, and its realization in timed operations on the other side ; the gap between the values of sustainable urban development, and its achievements dictated by economic imperatives ; the contradiction between the injunction to participate and urban planning as a practice that remains top down ; the gap between advocated social diversity and socially selective urbanization.
These contradictions are identified by both designers and inhabitants. However, despite their criticism, the level of conflict in contemporary urban production remains low. Therefore, this work aims to understand and explain which function these contradictions occupy, since they do not lead to an opposition.
To achieve this objective, the thesis bases itself on structural constructivism, and the use of representations. Access to the representations of inhabitants and designers is achieved through the collection and analysis of their discourses on two emblematic projects, that are approached as mediation apparatuses of their representations: Bottière-Chénaie in Nantes and Confluence in Lyon.
The analysis shows that the contradictions that were identified are integrated into the production mode. Their function is to mobilize: they are part of the enrollment of designers and inhabitants in the contemporary urban production.

Key words: city production, contradictions, enrolment, representations, neoliberalism, sustainable development, project

UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

UMR CNRS 7324 CITERES – Équipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Matthieu ADAM

soutenue le : **14 juin 2016**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline : Aménagement de l'espace et urbanisme

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 1

Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Bottière-Chénaie

THÈSE dirigée par :

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

---

JURY :

M. DI MÉO Guy Professeur émérite, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

M. LAFFONT Georges-Henry Professeur associé, école d'architecture de Saint-Étienne

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

M. TOZZI Pascal Maître de conférences HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Sommaire

CN1 ..... **3**
CN2 ..... **23**
CN3 ..... **23**
Entretien sur site avec CN2 23
Discussion au restaurant avec CN2 et CN3 31
CN3 (2) **43**
CN4 ..... **57**
CN5 ..... **77**
CN6 & CN7 ..... **97**
Entretien avec CN6 seul 97
Entretien avec CN6 et CN7 108
CN8 ..... **127**
Premier Entretien 127
Second entretien 147
CLN9 ..... **163**
CN10 ..... **185**
CN11 ..... **199**
CN12 ..... **211**

CN1	**Date :** 07/11/2012
	Rôle dans le projet : architecte en chef de la ZAC
Réalisation : conception de la ZAC	**Structure :** agence d'architecture
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h25 min	**Expérience :** 20 ans
Travail sur le projet : 2003 -	**Taille de la structure :** 10 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

Entretien

MA : *Avant de parler du projet Bottière-Chénaie, pourriez-vous me parler un peu de votre conception de l'urbanisme tel que vous le pratiquez aujourd'hui ?*

Ecoutez ça c'est un peu une question… Vous savez ce que je vais faire, je vais vous donner un livre et là vous aurez tout ce qu'il faut [rires]. Si vous voulez je peux en parler mais je pense que ce sera plus simple, y a un entretien que j'ai fait avec un philosophe qui s'appelle Marc Armengaud. [Il sort un exemplaire du livre Architecture Situations] On l'a fait l'année dernière et je pense que ça… Dans ce bouquin si vous voulez y a 3 parties et la troisième partie est sur le territoire, y a 4 projets, 3 projets à l'étranger et 1 projet en France. Et si vous voulez j'ai fait un long entretien avec Marc Armengaud, une discussion sur les projets urbains et de territoire et je pense qu'avec ça vous aurez la matière. C'était une vraie discussion sur un certain nombre de thèmes qui traversent mon activité d'urbanisme depuis 20 ans. Avec ça vous avez de la matière et je vous fais un cadeau [rires]. C'est pas une biographie c'est un livre avec des textes, des écrits, des positionnements. Après on peut compléter mais je pense que là vous avez la matière pour comprendre un peu comment j'aborde les choses.

MA : *Merci beaucoup. Juste synthétiquement…*

Synthétiquement je pense qu'il n'y a pas de différence pour moi entre l'architecture et l'urbanisme. D'ailleurs je ne suis pas urbaniste fondamentalement, je suis un architecte qui pense le territoire, qui réfléchis au territoire mais je ne suis pas vraiment un urbaniste au sens traditionnel comme le sont peut-être des gens comme Grether, des gens comme la plupart des urbanistes français. Je suis pas du tout ça, je suis plutôt un architecte qui pense le territoire et donc qui pense qu'il n'y a pas de rupture d'échelles dans la production du cadre bâti et que c'est exactement le même travail, que dessiner une chaise ou dessiner une ville c'est la même chose. Voilà, pour résumer de manière extrêmement synthétique. Mais donc c'est ce qui fait qu'il y a des gens qui me connaissent comme urbaniste, il y a des gens qui me connaissent

comme architecte et je pense qu'en fait je fais les deux de manière… j'ai toujours fais ça depuis 20 ans. Ça tient sans doute à une formation, je suis historien, j'ai une formation d'historien, pendant que je faisais mes études d'architecture j'ai fait des études d'histoire du moyen-âge, de médiéviste, enfin j'ai fait un certain nombre de choses comme ça. Et donc pour moi c'est un processus continu. C'est ça qui me caractérise, d'une certaine manière c'est la rupture des échelles, une manière de traiter de la plus petite échelle à la plus grande échelle.

MA : *A Bottière-Chénaie qu'avez-vous cherché à faire ? Quelles étaient vos ambitions ?*

Mes ambitions on peut les décliner sur plusieurs. Je pense que… Un, la première chose c'est qu'on est dans une espèce de situation où les phénomènes de métropolisation entre guillemets ne concernent pas que les métropoles, elles concernent la totalité des territoires urbanisés aujourd'hui sur les territoires européens et occidentaux d'une certaine manière. Je connais pas assez bien les villes en Asie, je connais un peu mais pas assez bien pour en parler… Voilà, je pense qu'il y a une espèce de phénomène généralisé qui touche les manières de vivre. Pas forcément les échelles, on n'est pas dans la métropole asiatique ou on n'est pas à Los Angeles, mais on est dans des phénomènes de métropolisation où d'une certaine manière la ville en tant que telle n'existe plus, elle n'a plus sa représentation, elle ne se représente plus, elle n'est qu'une succession d'évènements dans un territoire qui est un territoire ouvert et étendu. Or là on est dans un territoire qui est un territoire extrêmement fragmenté, qui est issu d'histoires urbaines très différentes : une cité côté Bottière, des lotissements, un grand territoire je dirais scolaire avec le collège et le lycée de la Colinière. Vous avez peut-être lu le bouquin de Julien Gracq ?

MA : *Non.*

Et bien ça c'est une grave erreur. Lectures d'une ville, c'est sans doute les le meilleur livre d'urbanisme qu'on ait jamais écrit au vingtième siècle et donc c'est un livre sur Nantes. Il a écrit un livre sur Nantes et en plus évidemment c'est remarquablement bien écrit. Si vous allez voir CN2 dîtes « oui je l'ai lu » [rires]. Non mais c'est vraiment un livre… je vous conseille vraiment de le lire parce qu'il y a de la matière. En plus Julien Gracq allait à la Colinière quand il était collégien, il montant là-haut, enfin voilà… Donc on est dans un territoire effectivement qui est un territoire extrêmement fractionné : on a une cité des années 1970-1980 de Nantes Habitat, on a des lotissements et on un territoire de la Colinière, ce grand parc, c'est beau d'ailleurs, c'est assez beau comme site. Et puis au milieu de ça vous avez un axe de Tramway, vous avez un axe de voie ferrée et puis vous avez une départementale qui coupe l'ensemble. Donc on est vraiment dans une espèce de tissu… un tissu patchwork d'une certaine manière, avec une fragmentation des territoires. Et donc l'idée, on a dénommé ça « projet d'association urbaine », c'était vraiment de dire un moment donner à l'occasion de ce projet qui restait, enfin de ce territoire de 35 hectares à peu près, qui restait au milieu, on va pas essayer de faire une espèce de composition urbaine avec un espace public ordonné et puis après des gentils promoteurs qui vous font des plots et des bâtiments le long mais on va essayer de penser que ce territoire là est l'occasion à mon avis de faire rencontrer finalement différentes

fragmentations sans vouloir effectivement réinventer un modèle idéal qu'on viendrait plaquer à cet endroit là. Ça c'est une position théorique de base, c'est important, mais il s'agit pas de la faire de manière un peu molle, il s'agit de la faire de manière assez catégorique. Alors y a 2 ou 3 actes assez fondateurs. Le premier c'est que finalement, ça je pense CN2 vous en parlera plus précisément, c'est que finalement y a l'idée de recomposer un système géographique. Voilà, en particulier c'est passé par la réouverture d'un ruisseau qui était busé mais la réouverture du ruisseau n'est pas là juste pour faire joli et pour faire de l'assainissement en surface comme dans tous les écoquartiers et tous ces trucs là. Ça n'a aucun intérêt, en fait on s'en fout complètement. La question c'est que ce travail là renvoie à la grande géographie nantaise. C'est-à-dire tous ces ruisseaux et tout ce système hydrologique c'est la géographie de Nantes d'une certaine manière. Et donc rouvrir ce ruisseau avait un intérêt vis-à-vis de ça. Donc d'abord y effectivement un élément qui est de l'ordre de la géographie, c'est-à-dire comment on structure le territoire avec de la géographie. Et après y a ce qui est de l'ordre de l'infrastructurel, c'est-à-dire qu'un moment donné y a l'idée de dire que de la route de Sainte-Luce, qui est une route, ni dénommée comme rue, ni comme avenue, ni comme boulevard, comment un moment donné on arrive à donner une structure en se basant un sur la géographie et deux sur les infrastructures. Ce qui à mon avis sont les deux conditions des territoires contemporains. Donc cela étant dit effectivement ce sera un discours croisé que fera CN2, la vraie question c'est qu'est-ce que ça veut dire le deuxième axe et qu'est-ce que ça veut dire habiter ce territoire ? L'habitat en tant que tel… quel sens on peut donner au fait de venir habiter à cet endroit là. Alors on peut donner un sens sociologique c'est-à-dire qu'un moment donné c'est comme l'induit le discours politique c'est on veut faire vivre des habitants qui ont un très bon moyen de transport puisqu'il y a 2 stations de tramway, et qui doivent pouvoir se loger à des conditions économiques extrêmement intéressantes puisque c'est là qu'on trouve les logements les moins chers dans le territoire tout en étant à un quart d'heure ou 20 minutes du centre-ville de Nantes. Donc ça c'est vraiment… tout de suite on a commencé et puis on est devenu l'écoquartier, on a été labélisé l'écoquartier alors qu'en fait tout le monde le savait pas. Mais donc on était vachement content [rires]. Mais enfin ça c'est pas très important. Et la question c'est vraiment, même s'il y a des services qui sont offerts, qu'il y a une école, une médiathèque, y aura bientôt un centre commercial, enfin y a les éléments… qu'est-ce que ça veut dire d'habiter un territoire et pourquoi on habite à cet endroit là ? Voilà. Et par rapport à cette question là, la réponse c'est de dire qu'à la fois le projet porte l'idée de la rencontre, de la manière de mixer un territoire d'une certaine manière. Mais pas de mixité dans quelque chose qui est une espèce de saupoudrage vert, verdâtre, qui nous envahie, mais en disant que c'est dans l'offre typologique, dans la manière d'associer des typologies qu'on répond à une question territoriale directement. C'est vraiment dire qu'habiter un territoire c'est un moment donné s'interroger sur la programmation typologique de l'habitat. D'où un certain nombre de positionnements extrêmement clairs en disant que là on est dans un espèce de système qui est le système de Bottière, d'ailleurs sur une photo aérienne on le lit bien, avec des barrettes qui font 50 mètres par 12 mètres d'épaisseur et le système sur lequel on va reprendre le quartier qui est un certain nombre de tracés, de tracés urbains, sur lequel on s'appuie. On va récupérer cette typologie là en disant « on va faire des barres », enfin on l'a pas dit comme ça évidemment, ça passe moins bien. Mais on va faire des barres de 50 mètres par 12 ou peut-être

même justement on va changer un peu les proportions, c'est-à-dire qu'au lieu de faire des petites barrettes qui sont pas urbaines on va faire des bâtiments qui font 16 mètres d'épaisseur. On a imposé de faire des bâtiments épais, ils font 16 mètre d'épaisseur, avec un système de double façade un peu épaisse. Et donc c'est comme si on prenait ce modèle là mais ce modèle là qui est grosso modo le modèle de la barre traditionnelle, c'est l'unité d'habitation de Corbu quoi, qui fait 22 mètres de profondeur avec des appartements traversants et ainsi de suite, voilà. Et ça c'est devenu une espèce de petite barrette de 12 mètres d'épaisseur avec chemin de grue et ainsi de suite. Et donc comment on peut reconquérir la notion à la fois d'épaisseur habitée, d'une certaine manière, et puis à la fois l'épaisseur du bâtiment lui-même ? Ça c'était un premier thème. Et du coup effectivement quand vous vous y balader aujourd'hui, quand vous êtes dans une des rues là et que vous regardez les bâtiments qui sont ici vous avez une rue où dans le fond vous avez des petites barrettes qui appartiennent à la perspective de cette rue quoi et qui font qu'un moment donné en ayant une espèce d'analogie typologique presque systématique on fait appartenir ce quartier à celui-là. Mais physiquement ! Pas simplement en disant « bah on a créé un beau parc où tout le monde va se retrouver avec quelques équipements » mais physiquement aussi on est capable de tirer effectivement des tensions et des relations entre ces deux parties qui sont physiquement séparées à cause du tram. Ça c'est une première phase. La deuxième phase c'est de dire qu'on est aussi dans un système qui est un système de maisons individuelles, une autre offre typologique, et donc on la fait évoluer dans un certain nombre de systèmes, vous verrez avec CN8 évidemment, d'une certaine densité typologique en créant un type entre guillemets intermédiaire. Maintenant c'est devenu le thème, les logements intermédiaires, on écrit là-dessus. Et non seulement on associe des logements intermédiaires avec ces maisons individuelles mais effectivement on fait passer le type ici pour avoir aussi des logements intermédiaires associés aux collectifs ici. Donc un moment donné y a un double, y a une association territoriale par rapport à ce type là et à l'intérieur du projet lui-même y a des associations typologiques qui sont opérées entre ça et ça. Donc c'est pas simplement effectivement un système de découpage d'îlots, j'insiste beaucoup là-dessus parce que je pense que la misère des architectes et des projets urbains français aujourd'hui c'est un peu ça. C'est-à-dire qu'on fait ça, on tire des îlots, après on fait un parc parce qu'il faut faire un parc de toute manière et puis après y a monsieur Bouygues qui fait machin, y a Eiffage, y a truc, et puis on remplit les cases et en fait tout ça refait un système traditionnel. C'est Boulogne-Billancourt quoi, c'est un projet qui a plein de très belles architectures prises individuellement mais qui est fondamentalement consternant comme système urbain. Et donc la question est bien la question de réinterroger les typologies d'habitat quoi, et de les faire évoluer. Alors sur cette question en particulier de l'habitat intermédiaire, c'est ma tasse de thé, nous on fait ça depuis 20 ans. On a poussé sur l'idée de dire que c'est pas vrai, les gens ils veulent pas forcément habiter une maison individuelle ou un collectif, ils veulent une offre typologique variée parce que la sociologie des familles a évolué et qu'on peut plus se limiter en disant « voilà, un 4 pièces, monsieur, madame, deux enfants ou trois enfants et puis ils mangent dans le salon », c'est faux, c'est 50% de familles monoparentales quoi, où c'est la mère ou le père qui cuisine dans la cuisine et qui a besoin d'une grande cuisine parce que ses gamins font des conneries. Et donc ça change un peu la sociologie de l'habitat. Et ce qu'on s'aperçoit dans ces systèmes là c'est que finalement les logements les plus

atypiques qui sont offert sont ceux qui se sont vendus les premiers, et ça c'est assez intéressant comme phénomène. Parce qu'on voit qu'effectivement les gens cherchent des offres un peu particulières, des duplex comme ceux de CN6 par exemple, avec leur coures, moi je trouve ça assez astucieux, ça fait de l'intimité et puis ça fait des espaces privés, donc tout ça c'est plutôt vendu assez bien et pas cher en offrant un certain confort. Ça ça montre que d'une certaine manière la question est bien évidemment pas simplement la question de redessiner la géographie, qui est l'acte fondamental pour faire du projet et de l'architecture mais c'est aussi la réinterrogation du programme. Et je pense que tout l'urbanisme est entre ces deux tensions. Y a des gens qui font des catégories entre ce qu'on appelle un urbanisme de site entre guillemets et un urbanisme programmatique, c'est les deux extrémités. Et je pense qu'en fait la question du projet de territoire c'est la tension qu'il y a entre l'un et l'autre et la manière dont l'un va s'accorder avec l'autre et va se tendre, partir de l'un pour aller vers l'autre ou partir de l'autre pour aller vers l'un. C'est-à-dire que l'urbanisme programmatique c'est plutôt ce que prône un Rem Koolhaas par exemple, et l'urbanisme de site c'est un peu Alexandre Chemetoff et l'Île de Nantes quoi, c'est « je prends les 3 brins d'herbe, le rail par terre et je touche plus à rien, c'est sacralisé » mais bon ça ne suffit pas à faire un projet. Et donc cette question là c'est un peu la question… Alors ça, ça nécessite évidemment pour fabriquer ce dispositif là un mécanisme, un processus, qu'il faut mettre en place dans le projet et qui est aussi important que le projet lui-même quoi. C'est-à-dire que la fabrication du projet un moment donné va être aussi importante que grosso modo les principes mis en place dans le projet. Moyennant quoi nous dans le projet, fondamentalement, on ne fait jamais de perspectives… si on a dû faire 3 perspectives au début, super abstraites, extrêmement dures, complètement rébarbatives. D'ailleurs demain je vais encore au forum des projets urbains et je vais encore montrer mes 3 pers extrêmement radicales mais l'idée n'est pas de montrer des images avec des bâtiments. Parce que quand on commence un projet on ne sait pas trop à quoi ça va ressembler à la fin et d'ailleurs ça ne nous intéresse pas tellement d'une certaine manière. Mais on met en place un processus de fabrication du projet qu'on peut faire… A Nantes c'est bien fait parce qu'il y a une ville qui accompagne, qui est très présente, CN3 est là à toutes les réunions, CN4 est là à toutes les réunions et puis après CN2 voit les gens quand ils comment à travailler en disant « ça va pas les gars, vous avez pas respectez des sols, des écoulements d'eau, et tout ça » et donc y a une espèce d'encadrement du système de production. Ca CN3 a dû vous l'expliquer. Et c'est plus confortable d'ailleurs pour tout le monde parce que les promoteurs sont plutôt assez contents d'être dans une espèce de situation où ils sont encadrés et quand ils vont déposer le permis ils l'ont tout de suite quoi, ils n'attendent pas. Donc je pense que ça c'est assez important, ça donne une assez grande souplesse. Et donc pour finir sur le projet, bien évidemment, en fait on a déterminé 4 territoires, un territoire d'hyper densité qui était lié à Bottière, un territoire qui travaille sur les franges avec des formes d'habitats un peu dense, un territoire qui est lié à la Colinière qui commence à s'urbaniser là mais qui est un territoire de parc dans lequel on a mis un certain nombre de figures urbaines et puis le dernier élément c'est disons l'îlot infrastructurel sur lequel y a 2 bâtiments, un bâtiment des compagnons du devoir qu'on a construit nous-mêmes et à côté y a un horrible gymnase fait par la ville de Nantes, qui est d'une laideur absolue mais bon ça on a pas pu contrôler malheureusement. Et cet îlot là est pensé comme un îlot construit à 100%, il le sera pas parce

qu'à l'intérieur y a une histoire de flotte et de bassin extérieur mais il y a une espèce de volonté de saturation infrastructurelle et de l'occupation au sol. Donc les occupations au sol en fait sont très variées, elles ne sont pas liées à une idée où on va, comme dans un PLU traditionnel où on dit « vous devez construire à 60% et laisser 40% de libre », toutes ces choses là qui en fait sont assez… peut-être ramenées à l'échelle de la totalité du territoire ferait qu'on a peut-être construit à 50% au sol et laissé 50% libre mais on l'a fait d'une manière différente. C'est-à-dire que là on fait un grand parc et là on construit, ici on construit des îlots qui occupe d'une manière extrêmement forte le territoire. C'est là où la programmation réinterroge le site et l'histoire du site. Elle le réinvente d'une certaine manière, elle le conduise dans une espèce de renouvellement et une reformulation par rapport à ce qui était au départ un terrain agricole, c'est-à-dire un terrain maraîcher en l'occurrence. Donc y a ce double processus qui est lié à cette idée de reconnaissance des conditions du site, du territoire, et après une reformulation par la reprogrammation et par la programmation de l'habitat. En l'occurrence c'est quand même un quartier d'habitat même s'il y a un peu de mixité… mais c'est une mixité qui est quand même limitée à quelques écoles, y aura peut-être 2 bâtiments de bureaux si on arrive à pousser, donc c'est pas une vraie mixité. Y a pas de lieux de travail à cet endroit là, il pourrait très bien y en avoir mais y en a pas. Mais quand même, malgré tout vous vous apercevez, vous avez sans doute déjà été sur la place, le restau qui s'est installé là c'est l'affaire du siècle, il a fait le business total quoi. C'est-à-dire qu'en fait ce mec là il est tout le temps plein midi et soir, peut-être pas tout à fait mais presque, et le week-end aussi. C'est-à-dire qu'en fait on s'est aperçu que dans ce territoire là y a plein de gens qui travaillent, en fait ils sont disséminés dans ce territoire là et en fait ils ont trouvé un endroit pour venir déjeuner et donc vous voyez qu'en fait c'est un territoire de travail. C'est-à-dire que ce restau là à l'heure du déjeuner soit plein ça montre bien qu'un moment donné c'est le territoire dans sa globalité qui est mixte d'une certaine manière même si le quartier n'a pas cette mixité entre le travail et la résidence c'est quand même un territoire qui une certaine mixité. Et donc c'est cette fragmentation territoriale qui est la condition essentielle des territoires contemporains et tout projet à mon avis est là pour… je pense qu'on est dans une démarche de projet urbain en tous cas, on est là pour assembler les morceaux du compotier quoi. Il s'est brisé donc on est là pour recoller le compotier. Ça pour moi c'est une démarche basique. C'est-à-dire que c'est pas la peine de se poser la question en disant « qu'est-ce qu'on vient faire là ? ». La seule chose qu'on vient faire c'est un moment donné rassembler des éléments épars qui sont la condition des territoires contemporains, voilà. Mais on les rassemble avec ce qui fonde la matière même de ces territoires, c'est-à-dire les infrastructures, les formes d'habitat, et puis la géographie révélée, qu'on vient mettre en exergue dans le cadre du projet. Ça c'est un peu les thèmes qu'on pourrait expliciter pour ce projet.

MA : *Vous avez utilisé le terme » radicalité » par rapport à vos perspectives, vous dîtes que vous vouliez faire les choses de manière catégorique, êtes-vous allé jusqu'au bout de ce que vous comptiez faire ?*

Jusqu'au bout non, pas vraiment. Pas vraiment parce que je pense qu'un moment donné ce type de projet vous ne pouvez pas le dessiner. C'est-à-dire que le projet c'est un processus et il faut un moment donné que des architectes s'inscrivent dans ce processus, des maîtres

d'ouvrage, et puis le redéveloppent. C'est-à-dire le redéveloppent… y en qui sont extrêmement passifs quoi, qui d'une certaine manière vont pas développer le processus en tant que tel, le laissent comme il est et ne s'inscrivent pas dedans. Et souvent… y a un certains nombres d'architectes qui sont assez passifs par rapport à ce processus, ils ne sont pas à la fois pas dans le respect de la règle, parce qu'il n'y a pas vraiment de règle, mais dans une certaine forme de déploiement de la règle. Et ça on ne le trouve pas toujours. Et puis la deuxième chose c'est que la question c'est souvent aussi que chez les architectes y a une tendance à l'autonomie. Même si là c'est très solidaire parce qu'à partir du moment où vous mettez en place un système typologique ou un système d'association typologique, les gens sont obligés de s'inscrire dans ce système là. Donc c'est bien le système. Alors après comme vous l'avez vu il y a des gens qui veulent briller par une autonomie formelle, vous allez voir le gars d'In Situ il a voulu en faire… il a fait une opération où il a utilisé 17 matériaux différents et y en a 15 de trop quoi. Voilà, mais le type il a absolument besoin d'exister, cet architecte là… Donc après y a une question de la durabilité de la ville, qui est une vraie question je trouve de la modernité. C'est-à-dire, comment on peut exister sans forcément vouloir tout de suite exister ? Et ça c'est un peu le problème de l'époque architecturale, c'est-à-dire qu'il y a une volonté de tout de suite pouvoir exister donc il y a quelques évènements architecturaux qui sont en décalage et qui font qu'au final, vu les moyens qui sont donnés pour construire, c'est assez mal construit. Y a quand même un certain nombre de bâtiments qui ne sont pas très bien construits. Et ça c'est lié au fait que si les architectes réfléchissaient plus à l'épaulement, au sens qu'on peut donner à l'association entre les bâtiments existants, qui ont déjà été construits, et puis les nouveaux bâtiments qu'ils sont en train de construire ils pourraient tirer plus de sens du contexte qu'il n'en tirent dans leur architecture où ils ont besoin d'exprimer une profusion architecturale qui est parfois à mon avis déplacée. Si vous voulez, quand on fait ça dans un cadre où la contrainte économique n'existe pas… si vous allez voir le quartier de Portzamparc qui s'appelle Rive Gauche, Christian de Portzamparc, la ville du troisième âge et ainsi de suite… Ce qui est assez caractéristique quand on voit monter ce projet là c'est qu'il y a un certain nombre d'objets architecturaux très plastiques, avec une collection de matériaux. Et la ville est normalement faite d'un système d'addition, on additionne des objets et des objets, des bâtiments selon des règles plus ou moins cohérente. Hausmann c'est très simple, tout est en pierre, y a un système… et puis à un moment donné cette addition finit par donner un ensemble où individuellement l'avenue de l'Opéra ou l'avenue Hausmann les bâtiments sont pas toujours forcément extraordinairement intéressants mais la totalité est intéressante. Voilà, et y a un certain nombre de villes qui sont comme ça, et là dans le phénomène presque caricatural puisqu'il est excessif du projet de Portzamparc, où y a beaucoup d'argent, c'est-à-dire que là les architectes ont de l'argent pour construire, en fait ça procède par soustraction. C'est-à-dire que plus il y a de bâtiments moins il y a de sens, le bâtiment qui vient à côté enlève du sens au bâtiment précédent qui avait une certaine autonomie plastique et donc quand y en a un autre qui vient se rajouter, qui a une autre écriture plastique, tout ça finalement… J'ai tendance à dire que c'est un peu un quartier Batikât parce qu'il y a tous les matériaux qui sont là mais surtout les bâtiments font des soustractions de sens par rapport aux bâtiments qui viennent après. Et ça c'est un vrai processus qui est très difficile à tenir dans l'architecture contemporaine parce qu'il y a effectivement cet élément qu'on a du mal à contrôler… On a

essayé de résoudre cette question là dans un quartier qu'on fait à Lille, le quartier des Rives de la Haute-Deûle, c'est un quartier plus mixte parce qu'il y a de l'activité là pour le coup. C'est de l'activité, et puis des bureaux et beaucoup de logements qui vont venir. Et là on a fait un truc très simple, on a dit « tous les logements sont en briques », c'est-à-dire que toutes les opérations de logement sont en briques et les autres programmes, plutôt des bureaux ou éventuellement des équipements publics, en fait c'est plus ouvert, et puis y a les parkings silos aussi. Moyennant quoi y a un équipement public qui va être en briques, un bâtiment de bureaux qui va être en brique mais moi je fais un bâtiment de bureaux à cet endroit là et je le fais en préfa noir. Voilà, c'est-à-dire qu'à un moment donné il y a des bâtiments qui peuvent jouer un peu des rôles parce qu'ils sont des points d'articulation, ils ont du sens aux endroits où ils sont placés, voilà. Mais l'idée c'était de dire, voilà dans le Nord ça passe très bien, la brique c'est l'élément d'unité quoi, d'unité et d'identification typologique. Voilà, les bâtiments qui vont être en briques, même si on change d'échelle, on change de dimensions parce qu'on est dans un quartier avec des petites maisons en bande mais à un moment donné on est dans une histoire et on la tend d'une certaine manière. Donc ça c'est un peu le problème je pense… à la fin y a une certaine solidarité, au niveau des matériaux on arrive à tenir des choses, mais c'est une question sur laquelle on peut s'interroger. Mais je pense que la vraie question c'est la question de la qualité constructive. C'est-à-dire qu'à un moment donné quand on investit sur la façade on doit faire des économies ailleurs, y a ça entre guillemets.

MA : *Dans le processus avec les architectes, cette discussion n'était pas évidente ?*

C'est jamais évident parce qu'un moment donné on le voit… les séquences urbaines, enfin les choses s'articulent les unes avec les autres assez bien mais c'est vrai qu'il faudrait, même si on passe énormément de temps… même si pour faire un permis de construire il faut 15 réunions quoi. Voilà, ça met un an pour faire un permis de construire, c'est assez long comme processus. Toutes les 3 semaines, 4 semaines, on voit les architectes, on discute. Des fois je passe pour le comité soviet, ils en ont marre et des fois ça discute et des fois ça se passe… Ça dépend de la culture des architectes et la manière dont les gens sont à l'écoute. Après moi je dis toujours que c'est la responsabilité des architectes. A un moment donné il faut être responsable de ce qu'on fait là où on le fait. On ne peut pas imposer… enfin moi je n'ai jamais imposé un style, grosso modo, enfin je sais même pas comment on pourrait l'appeler. Je pense que surtout c'est que si on pousse suffisamment la question programmatique et typologique, si elle est vraiment poussée à l'extrême on peut se détacher… Là on l'a énormément tendue cette question là, si bien qu'à la fin on va pouvoir faire un catalogue typologique merveilleux avec tous les types de logement, les combinaisons, c'est assez complet d'une certaine manière. Et c'est quand même ça la vie, la vie c'est un moment donné que les gens aillent choisir « moi je vais une maison à terrasse avec ma terrasse aux deuxième étage », « moi je veux une petite maison avec patio, je m'en fous que je sois sous le métro mais j'ai mon patio dans ma maison et je suis très bien là, de temps en temps y a le tramway qui passe mais ça me dérange pas », « moi j'habite un appartement avec une terrasse et un balcon qui fait 2 mètres de profondeur, je peux sortir ma table et je suis pas emmerdé avec le jardin à entretenir et les feuilles dans le patio à balayer ». Enfin toutes ces choses là se retrouvent, après y a une coexistence bien évidemment

à faire à l'intérieur de ce dispositifs, ça c'est sûr. Mais après y a des thèmes qui sont assez… voilà, le thème de la voiture est assez volontariste, peut-être même plus si on commençait maintenant, on a essayé de virer toutes les voitures des rues pour mettre des poches de stationnement paysagères et puis le taux de stationnement est assez faible en disant « attendez les gars, vous avez 2 stations de tramway », d'ailleurs je pense que ça fonctionne même si plus ou moins les gens prennent leur voiture et ont 2 ou 3 voitures parce qu'au final tout le monde prend pas le tramway pour aller bosser, y a des gens qui prennent leur voiture parce qu'ils doivent traverser le territoire et qu'ils vont pas forcément vers la centralité. Donc ça c'est le problème effectivement qui à un moment donné apparaît parce que le principe de la structure de territoire en termes de développement durable, en termes d'économie du territoire, on en est à des années-lumière d'une pensée… Le Grenelle de l'Environnement c'est un truc… vous pouvez regarder ça comme la cime du Mont Blanc, on l'attendra que… Ce matin est passée une interview par hasard sur New York, sur Télé Matin, si vous voulez me regarder sur Télé Matin ils m'ont interrogée sur New York et je disais qu'il y avait un truc assez intéressant c'est que la maire de New York a pris comme principe pas de permis de construire de logement à moins de 500 mètres d'une station de métro, ça ça change le territoire. Un moment donné si vous faîtes ça sur un territoire comme ça en disant « vous n'avez pas le droit d'installer des maisons et des lotissements pourris au fond de la Seine-et-Marne s'il y a pas un moyen de transport qui passe », ça ça réduirait totalement… ça structurerait totalement le territoire. Alors ça c'est ce qui se passe là d'ailleurs, très objectivement la densification là elle peut fonctionner parce qu'il y a un moyen de transport extrêmement efficace, c'est quand même assez confortable. Si les gens utilisent la voiture, je pense que c'est mixte, ils utilisent la voiture et ils utilisent le tramway mais ils ont le choix quoi, tandis que avez des… Vous savez que le territoire le plus urbanisé en France depuis les 20 dernières années c'est le territoire sur 100 kilomètres le long du territoire atlantique. Parce que tous les gens dans les 50 kilomètres le long, avec les villes, la Bretagne et ainsi de suite, tout ça est devenu des villes de retraités, des villes balnéaires et donc tous les gens qui travaillaient et qui habitaient là maintenant habitent dans des lotissements à 100 kilomètres de la côte. Et donc ça, ça c'est urbanisé avec plein de petits lotissements faits par tous les maires qui ont récupéré ces petits lotissements. Sauf que les gens qui habitent là, qui sont vraiment dans une deuxième couronne d'une certaine manière, il suffit que le baril de pétrole augmente de 20% et ils sont paupérisés. Donc c'est vraiment ça la vraie question. Donc à partir du moment où vous dîtes « pas de lotissement s'il y a pas un moyen de transport efficace », c'est-à-dire un bus qui passe toutes les 10 minutes, vous changez la configuration du territoire. Par exemple vous regardez le territoire métropolitain de Toulouse, c'est absolument la caricature même du territoire absolument détruit en France. Je veux dire, ce truc là si vous aviez mis une règle comme ça vous avez 50% du territoire toulousain que vous pouvez raser et rassembler dans la moitié. Donc on est assez loin… On est assez loin parce que je pense que la question de fond est assez politique, politique au sens vraiment police de la ville, et elle a pas la radicalité… Ce qu'aurait dû être grosso modo le Grenelle de l'Environnement, à donner des attentions sur un certain nombre de thèmes comme ça… On a parlé de la protection des petits oiseaux, des machins, des trucs… mais je veux dire on s'en tape. La question c'est l'économie du territoire, si l'économie du territoire est pas fondée sur des règles extrêmement coercitives ça sert à rien. Un quartier c'est 50% de

construction au sol, 50% de libre, vous faîtes ça ça change tout, vous faîtes plus de lotissement. D'ailleurs le quartier, y avait un projet qui a été bloqué, mais y avait un lotissement de 500 maisons qui était prévu au départ. Donc ça c'est assez intéressant aussi.

MA : *Vous avez parlé de la place de l'automobile, à l'échelle d'un quartier quel est la réflexion que vous avez eu sur le sujet ?*

Alors à l'échelle d'un quartier c'est… Y a le fonctionnement à l'intérieur du quartier, alors le centre commercial va être là, à peu près au milieu, et encore c'est pas sûr, c'est pas complètement sûr, mais grosso modo y a une offre commerciale qui va se développer là qui est à peu près atteignable à pied, qu'ils viendront assez facilement faire leur course, si le mec du supermarché est suffisamment intelligent pour faire la livraison gratuite comme ça se passe en ville, les gens viendront facilement acheter et même le type qui habite au bout ici… C'est vrai qu'il viendra pas avec son caddie, il va avoir le problème mais si la superette est suffisamment intelligente pour livrer comme dans un quartier parisien, moi je fais mes courses comme ça, à Paris c'est comme ça, les gens viendront à pied… Ce qui n'est pas le cas tout de suite. On a fait un autre quartier à Saint-Jacques-de-la-Lande où on s'apercevait qu'au bout de 4 îlots les mecs prenaient la voiture pour aller au Leclerc de l'autre côté alors qu'on a fait un super espace public et ainsi de suite. Donc c'est pas forcément gagné mais là je pense qu'on va être meilleur sur ce coup là. On est en train de faire le concours là-dessus et y a des mecs qui veulent absolument mettre le centre commercial près du tramway et ils reviennent à la charge. Pourtant on a affirmé ça mais y a un mec cette semaine qui m'a appelé en disant « si on propose ça… », alors ça m'a tellement énervé je lui ai dit « proposez, vous avez 99% de chances de perdre le concours » et hop, le mec a plus rappelé. En plus c'est Icade, un gros groupe… Donc on peut penser qu'à l'intérieur du quartier… d'ailleurs ça marche puisqu'on voit quand même que les gamins vont se balader, dans les jardins familiaux, ils vont dans le parc. Enfin y a une vie de quartier. Moi je suis assez étonné, on m'a envoyé des photos, y a quand même des tas d'évènements et plein d'espaces publics qui ont tout de suite été appropriés, c'est assez étonnant. Mais voilà, y avait une vraie demande. Là c'est pas encore structuré mais une fois que ces choses là seront structurées on voit que ça circulera, que les gamins qui sont là iront au collège… Y a quand même… grosso modo on peut vivre dans ce quartier ici entre l'âge de 2 ans et jusqu'à 18 ans, voilà, le noyau familial de base. Parce qu'il y a les écoles, le collège, le lycée, la médiathèque. Bon, moi j'étais pour mettre un multiplex dans ce quartier, je trouvais qu'on aurait mis les cinémas là c'aurait été très bien mais bon ces trucs là… je suis sûr que c'est ça qu'il fallait faire mais bon après…

MA : *Sur ce point précis comme sur d'autres, c'est une sorte de confrontation entre ce que vous verriez et ce qu'on vous autorise réellement à faire ?*

Oui. Voilà, en disant « le multiplex, il faut beaucoup de voitures, machin, et puis les gens ils vont au cinéma dans le centre-ville de Nantes ». C'est vrai que si vous voulez, le multiplex la concurrence c'est que si vous prenez votre tramway, vous arrivez au centre de Nantes et vous avez le centre de Nantes qui est quand même un des centres anciens, un des centres-villes, les

plus sympas en France. Moi j'adore le centre-ville de Nantes. Les restaus sont tous là et c'est vrai que vous pouvez aller au cinéma et puis tout le centre c'est quand même super bien, super sympa. Donc c'est vrai que… Mais je suis sûr que dans le territoire général plutôt que d'aller foutre le multiplex à Saint-Herblain, à machin, à pétaouchnoc, ça pourrait tout à fait être… ça pourrait valoir le coup de le tenter. Mais ça se fera pas parce qu'après on tombe sur des programmations territoriales, dans des considérations et puis des modèles. Tel modèle va se faire là et ce modèle là peut pas se faire et ainsi de suite. Et puis vous trouvez personne, Gaumont et UGC viendront jamais à cet endroit là ou alors s'ils viennent ils veulent avoir un parking gratuit, ils veulent que les gens aient leur pop-corn, ils veulent machin, ils veulent truc… Voilà donc ça c'est pas encore tout à fait gagné ce genre de chose. Et même pour mettre d'autres activités c'est compliqué quoi, on pourrait mettre des petites fabriques, des petits artisans mais tout ça est sectorisé. Ça va dans tel secteur ou dans tel secteur. Après évidemment les gens qui bossent là ils prennent leur voiture parce qu'ils vont bosser à Saint-Herblain ou à machin. D'ailleurs c'est assez pratique parce que la rocade est très proche et donc c'est assez cool, quand vous êtes là vous avez le bourg de Sainte-Luce, vous avez la rocade et après vous tournez.

MA : *Si on vous avait donné carte blanche entre guillemets, vous auriez fait plus d'équipements sur le quartier ?*

J'aurais fait plus de lieux de travail. J'aurais peut-être plus forcé l'idée de lieux de travail. Parce que je trouve qu'il y a quand même une connaissance parce que Nantes est une ville qui connait assez bien sa sociologie mais je suis vraiment étonné par le phénomène finalement d'occupation de l'espace public extrêmement actif. En plus, le petit gars du restau, qui a oublié d'être con, il a quand même fait une étude de marché vachement finaude, parce qu'il a ouvert son truc, il a demandé une extension pour sa terrasse et il a dû étudier assez finement puisqu'il travaille pas qu'avec les gens qui habitent bien évidemment. Même s'il y a des gens du quartier qui vont bouffer le soir, qui vont manger là. Il a aussi des gens du quartier… On voit bien qu'il y a un peu de tout là-dedans, y a des mecs qui bossent, y a des cols blancs, des cravates, qui travaillent dans des industries, c'est assez mélangé quoi. C'est même plutôt assez bobo comme restau, c'est plutôt assez chicos, un peu design comme ça, voilà c'est pas un restaurant de camionneurs qu'il a fait là… Donc ça veut dire qu'à un moment donné y a un territoire d'activités, ça je pense que c'est un peu le problème de tous ces quartiers résidentiels. Et alors à mon avis en plus, là ça y est on a tout programmé, y a juste une opération que je dois encore dessiner mais autrement maintenant le quartier s'est rempli. Donc je sais pas… sa capacité d'évolution est assez faible d'une certaine manière. Sa seule capacité d'évolution c'est qu'il déteigne et que les quartiers de lotissements mutent avec un processus de mutation qui à mon avis finira par arriver sur ces quartiers là. C'est comme le quartier de Bottière ici qui est en sous-densification, il faudrait beaucoup plus le densifier. Ils essayent de raccommoder ce truc là mais c'est pas… C'est-à-dire qu'un moment donné, moi mon idée, ils me l'ont jamais demandé mais… je leur ai dit mais… mon idée c'est que le modèle typologique d'ici faudrait l'emmener ici [Bottière] maintenant. C'est-à-dire qu'il faudrait reprendre ces bâtiments, leur faire des façades épaisses, des grandes loggias, et après construire du logement intermédiaire

en bas et puis saturer l'espace et arrêter d'avoir ces espaces dont ils ne savent jamais quoi foutre en fait grosso modo. Et puis enlever les voitures, créer des parkings, enfin y a toute un projet à faire là-dessus.

MA : *La place de la voiture c'est quelque chose qui ressort beaucoup dans mes entretiens avec les habitants, avec notamment une sur-occupation de l'espace public parce que, notamment dans les immeubles de logements sociaux, les parkings sous-terrain sont très peu loués. Il semblerait qu'actuellement cela ne corresponde pas aux pratiques…*

Ça correspond pas aux pratiques et ça correspond pas au budget. Mais quand on dit au type de Nantes Habitat « de toute manière vous allez construire une place par logement », « bah on les loue pas ». Donc ils les construisent et après ils veulent les louer… mais ils ont qu'à pas les louer, ils ont qu'à les filer aux gens. C'est aussi con que ça. Donc après les mecs qui habitent là qui eux louent les parkings mais qui ont deux voitures disent « on a plus de place pour mettre nos voitures » et donc après la ville doit payer des aménagements pour mettre les voitures en surnombre alors que 30% des stationnements sont pas occupés, ceux qui ont été construits dans des structures. Et donc ça c'est le truc ridicule, à mon avis les bailleurs sociaux ils doivent construire des parkings, ils veulent absolument les louer parce qu'il y a une rentabilité et au lieu de dissoudre ça dans le loyer en disant « écoutez le prix du loyer c'est tant et on vous file le parking, vos parkings sont pas boxés, vous avez pas le droit de les fermer donc vous les transformez pas en caves et donc y a pas de places dans la rue et vous êtes obligés de vous garer à l'intérieur ». Donc c'est comme la question de la location par rapport aux surfaces et par rapport aux pièces, maintenant ça a été peu plus dérèglementé donc ça va mieux… Mais la question du parking, en plus les types de Nantes Habitat, ils veulent absolument boxer leurs parkings donc il a fallu se battre à chaque fois. Donc après ça se termine par « on en fait 50 boxés, 50 pas boxés » et on dit « bah oui mais alors vous boxez, pourquoi vous boxez ? », « parce que les gens ils veulent », « mais vous savez ils utilisent pas leur parking, ils prennent leur parking comme cellier ». Donc on a mis dans les règles, tout le monde les a pas approuvé mais on le fait dans d'autres endroits, on a dit un les parkings sont pas boxés, deuxièmement il faudrait qu'il y ait de la lumière naturelle dans les parkings, ça c'est pas toujours respecté, on le fait plus à Lille parce qu'il y a une contrainte de flotte donc tous les bâtiments sont surélevés donc tous les parkings sont éclairés naturellement, ils sont pas boxés et y a un cellier attaché au logement automatiquement. Ça c'est des conditions qui font qu'un moment donné les gens utiliseront leurs parkings parce qu'ils rentrent, y a de la lumière naturelle, c'est un peu à l'extérieur comme le font les Hollandais et puis ils ont un cellier où ils peuvent mettre leur planche à voile et les affaires d'hiver en même temps. Donc c'est aussi tout une espèce de pratique même s'il faut pas déformer le truc. La question c'est qu'un moment donné si les bailleurs sociaux disent « écoutez nos parkings sont pas occupés personne ne les loue » on leur dit « vous n'avez qu'à les filer ». Après y a des processus et des mentalités qui sont une aberration… Et la puissance publique arrive pas à imposer ça en disant « ah non non, c'est la rentabilité et puis si c'est boxé ça nous rapporte plus d'argent » alors que de toute manière les gens ne louent pas. Ça c'est extrêmement…

MA : *Je comprends que vous regrettez certaines choses par rapport à l'architecture, par rapport à la gestion des bailleurs sociaux, y a-t-il d'autres éléments que vous regrettez par rapport à ce que vous voyiez pour ce projet ?*

Non, je fonctionne pas en regrets ou… Après moi j'ai une exigence personnelle en tant qu'architecte. C'est-à-dire que je fais de l'architecture d'une certaine manière, j'ai ma propre écriture architecturale et donc je pense qu'effectivement on est pas dans une ville idéale d'une certaine manière. Mais après si vous voulez, je regardais un peu des photos qu'a fait un photographe récemment, la question c'est qu'est-ce qui arrive à faire sens dans la globalité ? Comment ça s'attache de manière un peu globale pour que tout ça s'enchaîne ? Voilà, c'est les enchaînements qui m'intéressent, c'est l'addition qui m'intéresse d'une certaine manière. Voilà, y a des additions qui sont assez réussies à Bottière même si individuellement… C'est le contraire je trouve... Individuellement y a des architectures qui sont moins intéressantes mais un moment donné quand tout ça sera un peu solidarisé avec cette pièce-là l'attachement entre les choses fera qu'il y a un fil continu et on est pas dans la soustraction, on est dans une addition. On ajoute du sens quand même malgré tout, on ajoute de plus en plus de sens. Et c'est d'autant plus intéressant qu'en fait le premier bâtiment qu'on a mis en place parce qu'il y avait une espèce d'urgence c'est la médiathèque. Et la médiathèque au contraire, l'objet du projet c'était « vous êtes un objet autonome dans un parc, donc vous êtes le seul à avoir du sens en tant que tel ». D'ailleurs ils ont fait un bâtiment un peu structural assez élégant. Et donc maintenant c'est un bâtiment de référence comme ça. Donc c'est la question de l'autonomie et du lien de tension entre les choses et du processus d'addition qui se met en place dans une ville. Mais bon je pense que le processus à la fin il va se fabriquer mais c'est sûr que c'est pas Siza ou de Moura qui sont venus construire là, il aurait fallu fonctionner de manière un peu différente mais voilà c'est la limite de l'exercice du projet.

MA : *Par rapport à la médiathèque et au phasage globalement, les personnes qui sont arrivées au début sur le quartier ont rencontré quelques soucis avec ça.*

Bah c'était le chantier. Oui, mais ça dans tous les quartiers c'est la même chose. Ça s'est amélioré quand même mais au début c'était assez dur, les mecs déménageaient dans la boue, enfin c'était l'horreur. Mais là les rues commencent à se constituer, il reste des chantiers mais une fois que c'est 3 chantiers vont être faits, d'ici 2 ans ça va être terminé. Mais ça je veux dire ça a toujours été. Après c'est une question d'accompagnement, de la ville, des adjoints du quartier, enfin y a quand même un accompagnement social un peu. Après ils savent qu'ils arrivent dans un endroit nouveau. Pendant un an ça va, ils restent dans leur logement et au bout d'un an ils commencent à sortir dehors et ils disent « c'est quoi ce bordel ? Faudrait que ça s'arrête ! ». C'est vrai qu'objectivement c'est tout le problème des nouveaux quartiers, ça se passe toujours comme ça. Mais d'un autre côté je pense qu'aussi c'est important que les gens… y a une différence entre venir acheter un appartement dans un endroit comme le Marais où c'est vachement cosy et tout et puis venir dans un endroit où vous êtes arrivez là où ça commençait et vous êtes dans cette histoire. Parce qu'au final la question c'est est-ce que des… ça c'est des thèmes qu'on entend chez les architectes, les sociologues et ainsi de suite, ils parlent

du récit urbain, vous voyez c'est l'histoire… mais en fait l'histoire c'est qu'on est dans un endroit de nouvelle urbanisation et il faut un moment donné raconter une histoire qui ne peut que l'histoire des gens qui habitent maintenant. C'est plus l'histoire des maraîchers qui cultivaient des tomates quoi… même si on a conservé… y avait des mecs qui avaient des jardins familiaux, c'étaient d'anciens cheminots et puis finalement y a eu toute une recomposition de jardins familiaux au bout du parc, je sais pas si vous êtes allé voir ce truc là. Et donc là ça marche plutôt pas mal parce qu'un moment donné finalement les seuls occupants de ce site restent. Y avait un vieux pépé portugais là qui tenait le truc et finalement ils se sont déployés et y en a beaucoup plus. C'est incroyable, tous ces jardins sont occupés. Ça marche plutôt pas mal, y a un vieux pépé qui a une petite maison qui sert de gardien, ils le laissent là en attendant, ils ont racheté sa maison mais ils lui ont dit « vous restez jusqu'à votre mort, y a pas de problème ». C'est pour ça que moi je pense que cette association typologique, c'est-à-dire l'association de types de logements différents, ça raconter une certaine histoire dans la manière d'habiter, qui est une histoire qui distingue les différents types de familles et ainsi de suite. Et donc d'une certaine manière… J'ai fait un entretien à AMC, je pourrais pas vous le passer mais je vais vous donner le numéro [il se lève et cherche le numéro, AMC hors-série sur le logement]. « Le pape du logement intermédiaire », en fait j'avais dit cette phrase là, il l'a repris « l'habitat intermédiaire est finalement une manière de réinitialiser les rapports sociaux ». C'est-à-dire que finalement ça crée forcément, alors peut-être des inconvénients pour certains, des proximités, mais un moment ça les… Par exemple y a une opération qui est là, qui est un bâtiment qui est tout blanc avec une face où y a des lames en bois comme ça et des petites maisons blanches derrière, et régulièrement cet endroit est tagué, je sais pas pourquoi il y a des mecs qui taguent, pourtant c'est près de la voie-ferrée, c'est blanc, c'est pas du béton, le bâtiment çà côté y a du béton et ils taguent pas et celui-là est tagué… En fait y a deux mecs qui habitent une petite maison et j'ai discuté la dernière fois je disais « les mecs viennent taguer c'est quand même pas terrible » et ils disaient « écoutez nous on s'est dit que c'était pas la peine d'appeler le maître d'ouvrage et ainsi de suite donc on a acheté un pot de peinture et dès qu'il y a un mec qui tague on va repeindre ». Donc c'est pas mal, ça veut dire qu'un moment donné les gens sont dans cette histoire là. Tant qu'ils sont là-dedans c'est bien, après c'est une question d'évolution sociologique, de choses comme ça… Mais ils sont dans une histoire et je pense que les gens se parlent dans ce quartier. Alors ils se parlent pour critique mais ça crée du lien. Ils avaient fait une espèce de truc, c'était dans Elle où je sais pas quoi, je sais pas si vous avez vu ce numéro et à la fin le mec disait quand même « ouais y a un truc qui va pas ici, on est même pas sur Google Map » [rires]. J'ai trouvé ça extraordinaire, le mec il dit « ouais on est là, les problèmes, le truc est pas fini » et ainsi de suite « mais à la fin y a un truc quand même quoi est vachement emmerdant, on est pas sur Google Map » [rires]. J'ai trouvé ça assez intéressant.

MA : *Certains habitants disent que comme ils arrivent tous plus ou moins au même moment c'est plus facile de créer du lien…*

Ouais et c'est plus ou moins générationnel. Ils sont jeunes, ils ont des enfants. On le voit bien, c'est quand même… ils créent des liens avec les enfants, il y a l'école.

MA : *Vous parlez de génération, tout à l'heure on abordait la mixité fonctionnelle, on parle beaucoup de mixité sociale aujourd'hui. Deux questions en une : que faut-il en penser et comment avez-vous essaye de la traiter ?*

Je sais pas s'il y a énormément de mixité sociale dans la mesure où quand vous vous baladez dans le quartier vous savez pas ce qui est logement social et ce qui est logement en accession quoi. Quand vous regardez de près il y a des programmes qui paraitraient plus en accession d'autres plutôt social. Je pense qu'on voit pas tellement la différence entre les uns et les autres. Les habitants le savent mais je suis pas sûr qu'ils s'en aperçoivent vraiment. On a essayé en fait… je pense qu'au départ Nantes Habitat a fait un îlot intégralement, celui avec les trucs jaunes mais celui de CN6 y a du logement social dedans. Celui du CIF en bois c'est de l'accession assez sociale quand même, pas chère. Enfin grosso modo l'écart entre les gens qui sont des primo-accédants plus les autres accédants, la différence de revenus n'est pas si forte que ça… si vous regardez la différence de revenus y a pas beaucoup de différence. 50% des gens en France pourrait accéder au logement social donc voilà. Donc ce passage il est assez faible. Après y a peut-être des comportements et des situations à gérer mais je pense en tous cas que… Moi j'étais un peu contre de faire des îlots, par exemple donner un îlot entière à Nantes Habitat comme ça c'est fait sur l'opération jaune et bois, c'est plutôt assez bien fait et y a un square qui rentre à l'intérieur donc ça va s'intégrer d'une certaine manière mais la plupart c'est des opérations avec des VEFA, c'est-à-dire qu'il y a de la mixité avec des opérations où on va mélanger de l'accession avec du social. Ce qui permet d'une certaine manière de contrôler Nantes Habitat en leur disant « vous en occupez pas, on va faire une VEFA et vous prendrez le truc à la fin », c'était quand même plus facile. Et je pense que cette question là n'est pas trop… Parce que pour acheter un logement à 2400 euros du mètre carré c'est juste le passage en dessous des gens qui en fait ne pourraient acheter qu'à 2100 dans le social, donc ils ont 300 euros à récupérer et avec les prêts, les machins, ils arrivent tout juste à passer. Et après y a 2600, après y a 2800 qui est le top du top, peut-être même 2900 dans le quartier. Donc la marge est assez étroite. On est pas dans une vraie mixité sociale, c'est pas comme quad Delanoë a été élu à Paris, il a dit à l'OPAC de Paris « maintenant faut faire du logement social », « comment on fait », y a des types qui leur avaient dit « c'est pas compliqué, on achète un appartement avenue Mozart, un grand appartement, on met une famille africaine à l'intérieur avec 8 enfants, donc du coup les prix baissent et on rachète les autres appartements après ». Les mecs étaient dans cette logique là [rires]. Ça c'est pas fait complètement mais enfin y en a eu un peu… Mais à Paris c'est autre chose, le prix du logement social n'a aucun rapport avec la province, à Paris on construit du logement social beaucoup plus cher que n'importe quelle opération de promotion en province donc ça veut pas dire grand-chose. Mais bon la mixité… le problème c'est que cette mixité sociale c'est un peu une illusion je trouve, c'est un peu une illusion française. Voilà, on met des gens qui sont de catégories assez proches quoi, la question de la mixité c'est plutôt une mixité d'origine ethnique, c'est ça la question de la mixité… là y a pas trop, entre guillemets, je dis le « pas trop » exprès, de blacks, d'arabes, dans ce quartier. C'est un quartier de blancs moyens. Pour le moment. Bon y a des gens un peu plus âgés qui habitent des maisons au bord du quartier. Mais tous les gens qui habitaient le long de ces

petites maisons là, ils ont des venelles en impasses et ils voulaient absolument pas qu'on construise. D'ailleurs y a des voies ici qui arrivent derrière le mur et après ici y a des maisons qui ont été repeintes une en jaune, une en rouge et ainsi de suite… Et là les gens ne voulaient absolument pas, ils venaient aux réunions publiques en disant « ouais, vous allez nous mettre des logements sociaux, ça va être des horribles personnes, machin ». Et on a quand même fait en sorte qu'on puisse continuer un jour, ouvrir ces murs pour que les gens à pied et les gamins aillent quand même dans l'école. Après c'est pas encore arrivé mais je pense que ce genre de choses vont finir par arriver et ceux-là qui étaient les plus récalcitrants, après ils ont fait un grand parc, CN2 a fait un grand parc, et du coup ces baraques là qui étaient assez moches, assez dégradées, les mecs ont commencé à les rénover, maintenant y a une jaune, une rouge, ils ont un super parc et les mecs ils ont fait bingo avec le fric là. Leur maison a pris une valorisation assez considérable donc on les entend plus ceux-là, à mon avis ils ont augmenté de 30 ou 40% la valeur de leur maison. Donc en fait aménager et amener une mixité ici c'est à mon avis c'est une valorisation économique pour le territoire.

MA : *Je suis d'accord avec vous sur le fait que cette mixité est toute relative, pour autant on peut quand même entendre un certain nombre de projections ou de clichés. « Vous savez bien que les habitants des logement sociaux ne savent pas ranger leur terrasse », des choses comme ça…*

Oui, oui il y a des clichés qui ressortent. Mais ça c'est pas tellement un fait… c'est une question d'appropriation. C'est un peu différent, c'est pas tout à fait la même question. Quand vous êtes locataire dans un appartement ou quand vous êtes propriétaire. Même si vous êtes locataire dans un truc super vous êtes locataire, même si vous êtes un locataire et que vous payez assez cher un appartement vous n'êtes que locataire, vous n'avez pas le même rapport à l'appartement dont vous êtes propriétaire. C'est un peu ça aussi la différence d'une certaine manière, y a aussi la question de l'appropriation.

MA : *Vous avez évoqué tout à l'heure le fait que le quartier soit affiché comme écoquartier…*

Oui alors cette question de l'écoquartier... Moi si vous voulez j'ai commencé à faire des projets y a 20 ans et puis ils sont tous devenus écoquartiers quoi. D'ailleurs on a eu… voilà celui-là a été EcoQuartier du ministère pour la densité et les formes urbaines, celui à Lille c'était pour la gestion de l'eau et ainsi de suite. Donc tous les thèmes quand on regarde ce qu'est un écoquartier véritablement, tous les thèmes sur la densité, sur l'assainissement, il faut tous les décliner de manière assez forte… après arrive l'énergie, bon. Mais l'énergie ça n'arrivera que le jour où il y aura une règle qui dira « bon les gars maintenant vous êtes tous logements passifs, on ne discute plus ». Autrement ça n'arrivera pas. Alors vous pouvez rajouter 3 panneaux solaires, 4 conneries comme ça mais c'est pas ça qui fait un… Y a 2 ans le ministère de l'équipement avec le ministère des affaires étrangères ils sont partis en délégation au congrès de l'UNESCO sur développement durable, machin… Et donc le ministère de l'équipement a dit « faut qu'on ramène 2 ou 3 personnes pour parler des écoquartiers en France » donc je faisais pas partie des 2 ou 3 personnes, c'était à Rio de Janeiro. Les mecs du ministère des affaires étrangères ils étaient une délégation de 50, ils avaient rien à dire sur le

sujet mais bon ils étaient vachement contents d'aller à Rio de Janeiro une semaine pour discuter et les gens du ministère de l'équipement étaient plutôt une quinzaine et ils avaient invité 2 ou 3 personnes. Donc les mecs veulent discuter écoquartier et après on va dans une ville qui est au Sud, à Curitiba, à 1 heure d'avion et donc c'est une ville qui a été dessinée et administrée toujours soit par des architectes soit par des ingénieurs et avec un système de transport hyper efficace ou grosso modo n'importe qui habitant dans cette ville d'un million d'habitants a un moyen de transport qui fait qu'en 15 ou 20 minutes il est au centre ancien. C'est un bus qui passe, super rapide, avec des élévateurs, c'est le métro du pauvre, un truc comme ça… C'est assez beau d'ailleurs et y a ce système de transport super rapide et puis surtout ils ont urbanisé comme des bêtes où il y a les transports. Et donc grande discussion, les Français arrivent et « nous on fait des écoquartiers, machin », tout le truc et puis après quand on discute un peu avec les mecs « pour vous c'est quoi le développement durable ? », « ah bah pour nous le développement durable c'est 100% d'alphabétisation ». Voilà, les gars là c'est « circulez y a rien à voir ! ». Je trouvais que c'était absolument… voilà nous on peut mettre des panneaux solaires mais la vraie question c'est comment les gens vivent entre eux, c'est ça qui est durable d'une certaine manière. Vivre entre eux c'est savoir parler la même langue et écrire et au Brésil c'est une vraie question, un moment donné y avait 60% d'illettrés, c'est passé à 40 depuis 10 ans avec Lula mais c'est une vraie question de fond. Donc l'écoquartier je pense que ça renvoie plutôt à la question sociologique, des questions de société beaucoup plus importante que… Grosso modo l'écoquartier c'est un terme estampillé, politiquement correct pour dire « on fait des projets », c'est-à-dire « sur ce territoire là, on fait un projet ». Avant c'était un projet machin, maintenant un projet urbain on appelle ça un écoquartier parce qu'il faut lui donner une dénomination qui le fait exister, l'identifie. Mais après quand vous voyez le bouquin qu'a produit le ministère y a 1 ou 2 ans sur tous les écoquartiers sélectionnés, c'est pathétique parce que vous voyez des lotissements pommés dans la Creuse et on va mettre écoquartier parce qu'ils ont fait un système de ramassage des poubelles. Vous regardez ce bouquin et vous vous dîtes « mais ils ont rien compris », vous avez le lotissement machin, le petit truc là, la noue qui recueille les noues en surface et après derrière ça vous avez des petits machins et une consommation d'espace considérable… Donc si vous voulez je pense que ce terme là il faudrait savoir ce que ça veut dire. Et la question c'est que le ministère veut labéliser, faire des labels pour les écoquartiers mais au final la question est pas là. La question c'est un moment donné la sociologie d'un territoire qui détermine si c'est un écoquartier, enfin si c'est un quartier qui a une forme de développement durable. Le développement durable a peut-être beaucoup plus de valeur en tant que tel que l'écoquartier. Ecoquartier c'est juste une question de positionnement politique. Voilà, on récupère les voix des verts, on met écoquartier et on les vire après. C'est ce qui se passe. [rires]

MA : *Donc ce n'est quasiment que de l'affichage ?*

C'est beaucoup d'affichage. Je pense que c'est beaucoup d'affichage. Chaque période a son truc comme ça où un moment y a des lieux qu'on peut aménager et on les labélise en disant « voilà c'est un écoquartier » et les maires arrivent avec ça, c'est politiquement correct. Mais si

en fouillant on avait trouvé du pétrole, c'est sûr que là on aurait pas fait un écoquartier, on aurait pris la nappe de pétrole et c'aurait fait de l'économie quoi. Voilà, c'est un peu ça.

MA : *En attendant on retrouve quand même les mêmes standards de prise en compte de l'environnement, les noues, les panneaux solaires, etcetera…*

Oui mais on le prend en fait d'une certaine manière. Je pense que c'est chose là on les fait intrinsèquement dans le projet, on porte un certain nombre de valeurs dans le projet. D'ailleurs quand on regarde les différentes cibles qui sont déterminées ce qui manque c'est la dimension énergétique de ce projet. Ce qui manque après c'est effectivement de traiter de manière beaucoup plus ambitieuse la question du stationnement. Là je pense qu'on est loin de ce qu'on devrait faire sur cette question là. On en est encore à des années-lumière. A mon avis il faut mutualiser, faire des parkings silos et que les gens puissent déposer leurs courses et après ils vont se garer dans cet endroit et on mutualise le système. On essaye de faire ça un peu à Lille, je pense qu'on aura du mal, c'est pas encore dans les mentalités quoi, parce qu'il y a des systèmes de production qui sont une belle aberration.

MA : *Juste une chose, comment intégrez-vous l'espace public dans votre travail ?*

Bah si vous voulez moi je ne dessine pas l'espace public. Je ne dessine pas l'espace public parce que je travaille avec des paysagistes. Alors je travaille avec CN2 et avec plusieurs paysagistes avec qui j'ai l'habitude de travailler depuis maintenant pas mal d'années… Et ce qui m'intéresse c'est pas d'autonomiser l'espace public, c'est pour ça que je travaille quand même avec des gens avec qui j'ai une certaine complicité. Mais je pense que l'espace public… il doit y avoir des stratégies qui associent l'espace public à la constitution programmatique de la ville. Donc cette association est assez importante, on fait ça avec CN2 sur 3 projets depuis pas mal d'années, avec d'autres gens, et c'est à mon avis important de montrer comment l'un et l'autre se questionne ensemble quoi. C'est vraiment la critique que je faisais au départ sur la plupart des projets urbains français, c'est dessiner des voies, des espèces de trucs et après on pose. Ça donne pas grand-chose d'intéressant. Et donc ça c'est à un moment donné quand on dessine le projet à l'origine, on dessine des stratégies par rapport à ça, comment l'un et l'autre se questionne ensemble et sont pas autonomisés, voilà. Et après il faut que ce soit dessiné, alors de ce point de vue là CN2 c'est le mec qui dessine tout, il est extrêmement calé. D'ailleurs la plupart des gens qui vont visiter Bottière-Chénaie ils voient qu'il y a une différence, c'est quelque chose d'extrêmement tenu. Il arrive à tenir très bien notamment par rapport à l'architecture qui ne joue pas tout à fait complètement son rôle. Et ça c'est parce qu'au départ on a mis une stratégie assez tendue entre l'un et l'autre et la corde de l'arc c'est l'espace public qui le tient d'une certaine manière. L'arc c'est l'architecture et la corde c'est l'espace public. Et c'est cette corde qui tend un peu l'arc. Et l'arc a tendance à se détendre sinon… donc ça se fabrique en même temps, l'un épaule l'autre. Moi je suis pas frustré du tout de ne pas dessiner l'espace public. Je suis architecte, fondamentalement ce que j'aime dessiner c'est des géographies et des bâtiments. Et puis y a des gens qui font ça mieux que moi. Enfin chacun son boulot. Y a des archis qui font tout, qui font de l'espace public, du projet urbain… et ils

font pas très bien l'espace public. La plupart des urbanistes qui font de l'espace public le font pas très bien fondamentalement. A part quelques-uns qui sont vraiment… comme Bruno Fortier qui dessine très très bien l'espace public parce qu'il a une culture, une vraie culture. Mais la plupart des urbanistes qui ont une section espace public ou paysage dans leur agence c'est juste un bureau d'études VRD amélioré quoi, c'est pas… Y en a beaucoup comme ça quand même.

MA : *Vous avez travaillé avec des AMO sur ce projet ?*

Non. Y a pas d'AMO. Là y a un aménageur, Nantes Métropole Aménagement, on a travaillé avec eux… c'est le troisième chargé d'opération là. C'est un aménageur qui a de la bouteille, ils savent faire, ils ont le métier donc ils sont assez. Non y a pas d'AMO. Ça sert à rien. C'est comme dans tous ces trucs où maintenant on va faire venir un spécialiste pour chaque machin… quand arrivent les spécialistes c'est 5 ou 6 mois de perdus, les spécialistes ne disent jamais rien de spécial quoi [rires]. L'idée c'est que tu payes un spécialiste pour te dire des généralités. On avait fait un autre quartier à Saint-Jacques-de-la-Lande avec l'actuel maire de Rennes, Daniel Delaveau, et y avait le maire, le directeur de l'urbanisme, moi et CN2. Y avait pas de SEM, c'était les services de la ville, c'est une ville de 8000 habitants et on a fait un quartier entier en 20 ans. La première décision qu'on a prise, on en a discuté avec CN2 et on a décidé de déplacer la départementale qui sortait de Rennes, pour un certain nombre de raison c'est pas encore fait mais… Le maire a dit « bon, vous pensez que c'est bien ce qu'il faut faire ? », je lui dis « oui, oui, il faut le faire, ce sera le plus intéressant ». Donc le mec est parti, il est allé voir les mecs de la région et du département et il leur a dit « vous me déplacez la départementale » et il l'a obtenu. Avec 3 personnes on arrive à faire une ville, y a pas besoin de 56 AMO ! Il suffit qu'il y ait quand même un élu qui ait une certaine clairvoyance. Nantes c'est différent, là c'était une petite ville, Ayrault a mis en place un système avec des gens qu'il a positionné, qui font tourner son truc et voilà et puis il a eu des conseils de gens sur le projet urbain et donc il a mis en place système huilé. C'est la méthode Ayrault, c'est très politique mais c'est un mec qui joue sur la distance, sur la longueur, c'est pour ça qu'il est mal à l'aise depuis 3 mois. Moi je trouve qu'il est assez proche de Fillon, c'est dans le même genre « les mecs m'emmerdez pas je fais mon truc ». C'est le mec, moi je l'ai rencontré 3 fois en 7 ans, très peu, la dernière fois que je l'ai vu, j'étais à Nantes Métropole, je montais dans l'immeuble à côté de la gare, je rentre dans l'ascenseur et il rentre en même temps, c'est quand même un maire à qui ont fait un quartier qui est un quartier important en termes de logements, plutôt un truc où y a du monde et il était là « ça se passe bien à Bottière-Chénaie », je dis « oui, y a un petit ralentissement au niveau des projets mais enfin ça devrait redémarrer » et il me dit « oui ça semble bien, je vous remercie, au revoir » [rires]. C'est pas le mec qui va te dire « c'est super ce que tu fais comme projet », il est pas comme ça Ayrault. Mais du coup en fait le mec qui fait tourner le truc c'est CN3, il est pas emmerdé, il fait son truc, ça marche assez bien du coup. C'est pas une mauvaise situation, c'est super confortable.

[Eléments de discussion informelle]

Si vous voulez moi je ne veux pas m'engager dans des projets urbains dans lesquels je… enfin je fais pas trop de compromis quoi. Je peux pas m'engager dans des projets dans lesquels ma marge de manœuvre est restreinte. Et si vous voulez j'en cherche pas des projets, les gens viennent me chercher parce qu'ils ont vu ça, ils vont vu ça, ils ont vu ça et qu'ils se disent « bon voilà ». Mais si vous voulez j'ai des projets… une fois j'avais fait une statistique comme ça, sur 25 concours j'ai dû en gagner 18 mais j'ai réalisé 3 projets… Sur les projets urbains j'en ai toujours gagné 2 sur 3 mais après vous en réalisez 1 sur 8 quoi…

CN2	**Date :** 09/11/2012
	Rôle dans le projet : paysagiste de la ZAC
Réalisation : conception des espaces publics de la ZAC	**Structure :** atelier de paysage
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h43 min	**Expérience :** 20 ans
Travail sur le projet : 2003-	**Taille de la structure :** 2 personnes

CN3	**Date :** 09/11/2012
	Rôle dans le projet : chef de projet
Réalisation : coordination de la ZAC	**Structure :** Nantes Métropole
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 1h00 min	**Expérience :** 12 ans à Nantes Métropole
Travail sur le projet : 2001-	**Taille de la structure :** 7200 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

L'entretien prévu ne devait se dérouler qu'avec CN2, après une tentative de visite du site écourtée pour cause de pluie torrentielle, nous sommes allé déjeuner dans le restaurant du quartier où nous avons retrouvé l'associée de CN2 et avons ensuite été rejoints par CN3 (par ailleurs déjà interviewé précédemment).

Entretien sur site avec CN2

Donc ils ont dû vous expliquer en fait le quartier s'articule sur 2 axes. L'axe historique d'entrée dans Nantes avec la route de Sainte-Luce et puis une nouvelle liaison Nord-Sud qui s'appelle le mail Haroun Tazieff, qui est réalisée pour la partie Nord et qui est en train de se réaliser sur la partie Sud. Le but c'est pas seulement la viabilisation des terrains mais c'est surtout en fait de mettre en relation les quartiers Sud jusqu'à la Loire avec le nouveau quartier et les quartiers Nord existants, ce qu'on appelle le quartier de Bottière où y a tous les collectifs derrière la voie ferré. Ça c'est l'objectif en réalité principal de cette nouvelle voie. Donc à partir de ça, le projet s'est établi avec plusieurs éléments. Donc y a un premier élément qui est un ancien ruisseau qui a été busé il y a une trentaine d'années, qui s'appelle le ruisseau des Goards qui a été rouvert. Et à partir de ça, le fait d'avoir rouvert ce ruisseau en fait ça permet de remettre en situation tout ce qui s'était constitué dans le temps : c'est-à-dire les tracés de parcelles, les

réseaux viaires, les chemins, etcetera. Du coup, le fait de faire réapparaître ça a fait réapparaître toute la cohérence qui avait été sectionnée sur le tissu. C'est l'objectif de fondation quoi. Ça on l'a vu avec les photos aériennes des premières campagnes de l'IGN, dans les années 1930, et puis aussi parce qu'en fait il y avait des très grands arbres qui existaient, qu'on voit là encore derrière… A partir de ça on a rouvert ce ruisseau, ce qui est assez compliqué parce qu'au final c'est plus simple de les fermer que de les ouvrir, les rivières.

Il pleut vraiment beaucoup là, je sais pas si on va durer très longtemps, faudra peut-être qu'on se mette à l'abri.

Voilà, c'est ce qu'on voit ici… Donc la partie du ruisseau est busée à l'amont et busée encore à l'aval.

Là ça va pas, on peut se mettre sous le préau de l'école.

MA : *C'est vous qui avez réalisé tous les espaces publics ?*

Oui, nous on gère l'ensemble des espaces publics. Enfin on les dessine, on les fait et on les gère un peu aussi.

MA : *Contrairement à d'autres ZAC où on a un paysagiste en chef et différents intervenants. C'est un choix ?*

Oui enfin en général ils interviennent surtout sur les espaces privatifs. Sur Confluence c'est pas le cas mais en général y a plutôt un maître d'œuvre pour tous les espaces publics.

Du coup en fait l'idée c'est que le fait de rouvrir le ruisseau ça fabrique le parc. Donc c'est un peu l'idée de dire qu'au fond y a pas besoin d'avoir un concept, une idée, ou je sais pas quoi… enfin de surimposer en tous les cas un tracé. C'est plutôt la mémoire des lieux et la manière dont ils sont fabriqués qui fabriquent le projet. D'ailleurs non seulement le parc mais l'ensemble des tracés des voies est faite comme ça : si vous collez le projet sur les anciens parcellaires vous vous apercevrez que la taille des îlots, le positionnement des rues, le tracé des rues, correspondent exactement à l'ensemble. Le secteur Sud… parce qu'en fait topographiquement ça remonte, on le voit un petit peu là vous voyez, et après ça bascule vers la Loire. Le ruisseau a été busé, il passe sous la route de Sainte-Luce. Et donc les voies au-dessus qu'on est en train de faire sont exactement installées sur les anciens chemins. Voilà, c'est souvent le cas, y a des très grandes cohérences territoriales qui se sont mises en place sur des grandes périodes et qui sont seulement sectionnées par les infrastructures qui passent, en l'occurrence là y a 2 voies de chemin de fer. Donc du coup l'idée c'est de retrouver ces continuités et de faire le travail qui n'a pas été fait y a 150 ans sur le rapport aux infrastructures et comment du coup dans leur épaisseur ça impacte ce qui se trouve autour. Ça c'est un peu pour la méthode. Après pour le parc c'est assez simple, du coup le fait d'avoir rouvert le ruisseau ça fabrique l'armature, évidemment l'armature du parc, donc évidemment on en

déduit le tracé du mail qui est globalement parallèle. Et puis ce ruisseau en fait il est tracé de façon très simple, on a rien fait, on a repris le cadastre et c'est pour ça qu'on voit encore… vous voyez les grands arbres en face ? C'est les arbres de l'ancien ruisseau. A la différence près que ce ruisseau là n'est pas comme il était autrefois. Parce que comme il a été busé en fait on a des canalisations qui arrivent beaucoup plus bas au niveau des files d'eau qu'à l'origine donc en fait il y a très peu de pente et il est très encaissé, ce qui n'était pas du tout le cas à l'origine. Mais c'est la seule variante. Voilà, donc à partir de ça, ça s'organise très simplement, on voit bien la topographie du site qui n'a pas changé donc avec son ruisseau. La ripisylve qui suit le ruisseau. Et après plutôt des systèmes de grandes prairies ouvertes avec des masses plantées. On a mis en place vous voyez des espèces de très grands enclos avec la végétation qui existait. On en a là, on a à différentes stades. Donc en fait ce sont un peu des enclos que moi j'appelle anti-SEV, c'est les services des parcs et jardins de la ville de Nantes, donc en gros c'est des lieux qu'on laisse évoluer de façon écologique, donc évidemment y a pas de traitement, y a pas tout ça, on les fauche une fois par an donc là ils ont été fauchés début octobre et puis ces enclos sont laissés comme ça donc à terme en fait c'est des boisements, on va aboutir à une chênaie sur l'ensemble des enclos.

MA : Ce *sont des choses qui vous pouvez amener facilement ?*

Oui à Nantes très facilement. Alors ça a plusieurs avantages. En fait l'idée c'est de dire que toute la question c'est de gérer le temps, surtout sur des opérations neuves comme ça. Le problème c'est que ce sont des opérations qui sont mono-spécifiques souvent et surtout mono-générationnelles. Donc je pense que ça règle pas tous les problèmes de fabrication des projets urbains, ça en France on a un petit problème là-dessus et on va essayer de bosser sur ça sur un autre projet qu'on va faire au niveau de la Loire à Nantes, mais c'est l'idée de dire qu'au fond les villes ne se fabriquent pas en un seul morceau, les formes bastides c'est assez rare… Donc ça veut dire que c'est des projets qui sont relativement fermés quand même et y a pas beaucoup d'évolution possible quoi. Et ça je pense que c'est un des travers principaux du montage d'opérations à la Française. C'est une question de méthode et de projet qui vient moi je pense directement d'un confrère paysagiste qui s'appelait Le Nôtre et je pense que ça, Alphand et Hausmann, Prost et Lapur, etcetera, à Paris, c'est toute la culture de cette histoire là en réalité. Enfin bon c'est une analyse personnelle. Donc nous ce qu'on essaye de faire, c'est pour ça peut-être que les paysagistes sont plus investis dans ce genre d'histoires maintenant, c'est parce que de par la nature du paysage au fond on est plus habitué à fabriquer des processus que des objets finis. Et au fond on se dit que ces processus là, qu'ils soient naturels entre guillemets ou en tous cas ruraux, ces mécanismes là ils sont au final très proche de la ville. C'est pour ça que Corajoud disait que l'avenir de la ville c'est la campagne. Alors il le disait pas uniquement dans ce sens là mais voilà… Donc au fond sur ces parcs l'idée c'est effectivement d'enclencher plutôt des mécanismes de recolonisation. Donc y a des points fixes qui sont des arbres, parce qu'il faut gérer le temps, y a la question de la mémoire et de l'inscription qui font qu'on voit bien que toutes ces petites maisons là par exemple elles sont pas très gênantes. Vous voyez, c'est pas des grandes prouesses architecturales mais ça gêne personne… Et parce que le fait d'avoir rouvert tout ça les remet dans le système de cohérence qui a fabriqué le territoire sur

lequel elles sont installées. Je pense que c'est pas uniquement un problème lié à des questions visuelles ou architecturales. Donc du coup c'est plutôt des mécanismes. Donc y a quelques grands arbres effectivement qui sont plantés, ils sont pas très grands mais ils sont un peu plus grands que les autres qui sont là en disant qu'il faut assurer un minimum de structure d'accueil pour les premières années. Et puis on met plutôt des grandes masses qui sont encerclées comme ça, comme des enclos de reforestation en réalité, où y a des renards et des choses comme ça qui se baladent là-dedans parce qu'ils vont plutôt bien. Et vous voyez les arbres, celui-là a été marqué et il va être remplacé par exemple, mais par contre ceux qui poussent tous seuls on a pas besoin de les remplacer, ils poussent très bien, ils poussent mieux que quand on les plante. Donc c'est plus économique et puis c'est plus diversifié, vous voyez là on a tout gardé, y a des ronces, y a de tout, y a même des pestes végétales que les services des parcs et jardins veulent pas. Et le ruisseau c'est extrêmement simple, là on a accéléré mais ça se serait fait naturellement avec le système de limites, on a accéléré la partie qu'on appelle la ripisylve le long du ruisseau et cette végétation là va pousser si elle a pas déjà poussé et d'autres choses vont arriver. Donc y a aussi une gestion quasiment agricole quoi. Et ça, l'idée c'est d'orienter les rives du ruisseau donc vous avez la partie qui est exposée Ouest et la partie Est qui est absolument capitale, qui relie les équipements, le quartier, qui est restée beaucoup plus ouvertes.

Alors un des problèmes vous voyez c'est ça, c'est le même principe que les enclos mais en plus petit, et l'entreprise a fauché alors qu'elle aurait pas dû faucher parce le but c'est que ce sont des sortes d'épineux qu'on trouve dans toutes les haies de bocage en France et donc ces épineux là quand ils poussent après on ne peut plus rentrer dedans et donc s'installent les ronces, s'installent des choses, et petit à petit c'est comme ça qu'on arrive au système de boisement en réalité. Donc y a plein de plantes qui recolonisent avec l'eau donc au final on devait planter plein de choses et on a rien planté parce que tout est arrivé tout seul, les grosses touffes d'ajonc, de joncs, etcetera. Vous savez dès que vous amenez de l'eau et de la matière organique ça marche, c'est obligatoire. Donc en fait en gros le parc c'est un ruisseau, vous avez le chemin en rive droit et en rive gauche comme à Lyon par exemple, sur le Rhône ou la Saône, voilà c'est les mêmes systèmes de fabrication partout dans les vallées en France. Et donc ça ça fixe le tracé des allées, ça fixe les franchissements, ça fixe les rapports du végétal et les masses. Donc dès l'instant qu'on est rentré dans ce genre de mécanique de projet, au fond le projet se dessine j'allais dire facilement. Après faut vraiment dessiner quoi mais voilà…

Alors là on voit vraiment ce qui se passe vous voyez. Donc vous avez des endroits comme ça par exemple, c'est un endroit qui a été massacré malgré mes colères pendant les travaux. Y avait déjà quelques grands arbres et ils sont passés avec des bulldozers ou je sais pas quoi. Donc j'arrive entre deux rendez-vous de chantier et du coup on a refait les enclos et vous voyez le nombre d'arbres qui poussent ici par rapport à ce qu'on a planté en face, vous voyez ils sont beaucoup plus forts ici. Et quand je suis arrivé, en fin de chantier, y avait plus rien là. Et on a planté les clôtures et ça en même temps. Le truc aussi c'est qu'on a… vous savez quand on dessine des parcs c'est toujours des choses asse stylisés et en plus les ganivelles, les enclos, sont pas obligés, on va pas les laisser, on les laisse les premières années parce que la masse de

population par rapport à la masse végétale est pas assez grande. Hein, c'est-à-dire que vous allez dans les Vosges le problème est différent… Donc y a des petits nichoirs qui ont été installés avec les écoles et ces enclos vont s'en aller, ils vont évoluer et à terme on les aura plus, c'est clair. Donc là vous avez toutes les espèces pionnières de colonisation. Ca, ça s'organise comme ça donc on plutôt des grandes choses… c'est un parc très linéaire, forcément, lié à la rivière.

Et puis après on a 2 secteurs de jardins partagés qui ont été volontairement mis en eau en interface avec les quartiers existants en face. Le but étant de mixer… mais ça c'est la ville pour le coup, de mixer la population entre les nouveaux arrivants et ceux qui sont déjà là.

Donc vous voyez par exemple le mur qu'on voit là en pierres il est courbe, en fait il est courbe parce que c'est le tracé de l'ancien ruisseau. Et le ruisseau la seule différence avec avant c'est sa profondeur et le fait que le ruisseau passait devant ce mur, c'est pour ça que le mur est courbe. Historiquement après ils ont busé, comme beaucoup en Bretagne, les chemins étaient ruisseaux et donc du coup la route était passée dessus, ils ont construit des maisons dans les années 1970 donc on pouvait plus rouvrir le ruisseau exactement au même endroit, donc on l'a basculé de l'autre côté, ce qui fait que c'est le seul endroit où topographiquement on a beaucoup creusé, c'est pour ça qu'on tombe sur la roche au bout. Et puis là-dessus on a ces deux secteurs de jardins partagés de chaque côté. Donc en gros la question recoupe il me semble 3 grands thèmes qui vont être les thèmes du vingt-et-unième siècle sur la question des villes et des parcs. C'est la question qui va se poser mondialement, la question de l'eau, de la gestion de l'eau, parce que non seulement on l'a rouvert mais on dépollue l'eau, pas du quartier mais l'eau qui vient de l'amont. Et on l'a ouvert exprès, y a tout un système d'épuration, vous avez un bassin épurateur, vous avez 2 bassins de décantation et un voile siphoïde pour arrêter les hydrocarbures. Et on l'a laissé volontairement ouvert parce que toutes les merdes qui arrivent de l'amont sont visibles et j'ai tenu à ce que ce soit pas un ouvrage enterré pour des questions d'argent et d'idéologie personnelle mais surtout pour que tout le monde puisse voir que les gens qui habitent ici c'est les mêmes qui habitent au-dessus et au fond tout ce qui passe dans les tuyaux c'est la poubelle quoi. Donc on a de temps en temps, c'est arrêté par le voile siphoïde là-haut, on a les cannettes de coca, le polystyrène, on a les pollutions. Alors du coup la métropole est au courant quand il y a des pollutions, ils le savent, ils ont des points de mesure sur leur réseau, sauf que là maintenant ça se voit, donc si vous voulez le fait que ça se voit et que c'est un parc ça veut dire que l'eau a de nouveau une valeur quoi. Donc du coup ils sont obligés d'intervenir à l'amont, c'est une sorte de caractère, moi je dirais pas coercitif, non, je cherche le mot ça va me revenir… Et ils ont tellement bien compris si voulez cette histoire, c'est que non seulement… Je pense qu'ils ont compris deux choses, ils ont compris qu'on s'occupait d'eux, en tous les cas pour ma part, je sais pas qui vous avez interviewé mais moi j'en connais pas qui sont pas contents de ce qu'on a fait et ça c'est la première chose. Ça ils l'ont compris dès qu'on a commencé à faire les travaux, enfin dès que les espaces publics commençaient à être terminés plutôt. Et ils l'ont compris bien avant, parce qu'il y a une chose qui est étonnante c'est que lorsqu'on a fait le chantier, c'était un chantier ouvert au public, c'est-à-dire qu'on pouvait pas le fermer. D'ailleurs en face il est pas fermé

non plus, je sais pas si vous avez remarqué. C'est pas parce qu'on est laxiste, c'est qu'il y avait les pelleteuses qui étaient en train de creuser pour le ruisseau parce que le gros tuyau passait derrière, ils avaient décalé le tuyau de la rivière et les mecs étaient là quoi. Tous les papis du quartier qui habitaient là depuis 60 ou 70 ans venaient le soir visiter et « c'est vrai vous allez rouvrir le machin, moi je l'ai connu », et machin « non c'est des conneries, ils vont jamais le faire ». Et donc les mecs étaient là, ils faisaient les réunions de chantier avec moi tous les vendredis [rires]. « Ouais, et puis moi j'ai vu ça ! ». Et avant que les bâtiments soient construits, avant que les premiers habitants arrivent, et quand les premiers, c'étaient ceux-là les premiers qui sont arrivés, si vous voulez les gens passaient par là, dans la boue, dans le bordel, tout ça, parce qu'il y avait l'école un peu après, et du coup y avait les mères de familles, les gamins qui descendaient dans le ruisseau pour aller jouer dans l'eau, voir les grenouilles. C'était pas du tout comme ça hein, c'était un gros terrassement… Donc immédiatement ça a été, y a pas eu de problème quoi, au contraire.

MA : *Les habitants à qui j'ai parlé relèvent aussi le fait qu'il y a un certain soin sur le mobilier, ce qui en un sens est flatteur pour eux.*

C'est pour ça que je disais qu'ils sentent qu'on s'occupe d'eux. C'est-à-dire qu'il y a une attention. En fait si vous voulez y a eu une chose c'est qu'il y a un budget, comme toutes les ZAC et y a aussi la SEM, la ville et la SET. Ils ont fait faire un audit à la SET en disant « ouais, c'est cher, machin » et au final au prix au mètre carré c'est pas plus cher qu'avant, c'est un tout petit peu plus cher mais à peine. Et je parle pas seulement du parc, je parle de l'ensemble des espaces publics, donc la ville a dit « ok, nous y a pas de souci ». Voilà, c'est dans les mêmes ratios que les autres ZAC de la ville et que les autres ZAC en général en France. Les coûts des logements sont très faibles, ce qui rapporte c'est la charge foncière, les coûts de logements ils sont comme partout ils sont à 1300 euros du mètre carré hors taxes terminé, sous-sol compris quoi. Donc après y a des choix, vous voyez le parc… on a concentré l'argent pour faire ça.

[Nous croisons l'associée de CN2 dans le parc]

Mon associée, c'est elle qui a beaucoup travaillé sur le parc aussi.

[Ils échangent quelques mots, décident d'aller déjeuner]

MA : *Vous parliez des choix.*

Donc du coup il y a un choix. L'argent il a été concentré sur l'objet principal du ruisseau. Vous voyez, on a pas fait des je ne sais pas quoi, des murs avec des trucs zazous dans le parc. Déjà c'est pas tellement le style de la maison… Mais l'argent a été concentré du coup pour faire les passerelles, pour faire les bancs le long du parc, pour faire les petites retenues d'eau qui gèrent parce que la ville disait « oui mais le ruisseau y aura pas d'eau l'été », en fait y a vachement d'eau l'été mais on leur a dit « c'est pas grave, en Bretagne vous avez 90% des ruisseaux qui sont secs l'été » donc ils ont des visions assez bizarres. Donc on leur a fait trois batardeaux,

vous voyez y a très peu de pente, y a 30 ou 40 centimètres sur toute la longueur, donc on les voit, ça sert de passage pour les gamins, c'est pas du tout PMR, pas du tout aux normes, rien du tout quoi…

MA : *Et ça la mairie laisse faire ?*

Non. Les gens de la commission accessibilité ils m'ont dit « non, il faut mettre un portillon », je leur ai dit « pour moi c'est clair, soit on met rien, soit on démonte tout ». Donc on leur a mis ça, vous voyez, un truc un peu bizarre, c'est une marche en plus, qui est complètement casse-gueule en réalité [rires] et en fait c'est pour la canne du PMR. Voilà, c'est la concession qu'on a discuté avec eux, ils font des concessions, j'en fais aussi, c'est normal. Donc vous voyez, y a pas mal d'eau, là c'est celle de tout le lotissement arrière qui arrive. Alors du coup on a reconnecté évidemment pas seulement la ZAC mais l'ensemble quoi, l'amont et les deux rives. Alors ce ruisseau là, sur cette section là, il fait pas bassin d'orage, il est strictement… il reprend strictement l'eau qui existait déjà, donc des lotissements existants et de la partie du bassin versant amont. Tous les bassins d'orage sont situés en parallèles, parce que c'était un problème un de dimensionnement et deux de coût de terrassement parce que les sections hydrauliques sont pas du tout les mêmes. Donc l'idée vous voyez c'est qu'on a rouvert le ruisseau, c'était le gros de l'argent qu'on a concentré avec les ouvrages qui vont avec, c'est ça qui coûte, et le reste vous voyez le terrain a été laissé, la pente que vous voyez ici ou en face n'a pas été touchée, zéro terre, zéro terrassement et on s'est même battu pour que les mecs déglinguent pas la pédologie des sols, parce que c'est ça un des gros enjeux. Donc oui le vingt-et-unième siècle, y a l'eau, y a la question des rapports ville-nature et y a la question des usages et de dire comment on peut avoir des circuits courts, habiter et produire de façon très proche. Donc là c'est symbolique, c'est des jardins partagés et ce qu'on va faire sur le Sud maintenant ça va être un truc sérieux, avec de l'agriculture urbaine. On va voir pour les eaux usées, peut-être qu'on va retraiter les eaux usées en place aussi. Enfin voilà on commence même pas, on va commencer maintenant. Et donc l'idée c'est de pouvoir à terme c'est que là… comme ça on arrive au vieux Doulon là mais moi mon idée c'est qu'on puisse partir de la Loire et qu'on aille jusqu'à l'Erdre. Vous voyez, c'est une grande coupe sur les deux vallées qui fondent la ville de Nantes, qu'on a plus maintenant, qui n'existe plus aujourd'hui.

MA : *C'est effectivement une vision du territoire bien plus large.*

Bah quand vous faîtes 2000 logements et un truc qui fait 60 ou 70 hectares ça concerne évidemment pas que les 70 hectares sinon on a raté une case. Si vous voulez nous on est un peu spéciaux, notre politique c'est qu'on fait très peu de projets. On fait 2 ou 3 projets, c'est tout mais si vous voulez les projets sur lesquels on est engagé, on est engagé sur 20 ans. On en a fait un à Rennes avec CN1, ça fait 22 ans que je travaille là toutes les semaines. Voilà, c'est un engagement, c'est pas juste des honoraires. Mais c'est un choix. Nous on refuse… on fait presque pas de concours, on refuse des commandes. Donc on choisit des projets intéressants avec des maîtres d'ouvrage qui veulent travailler avec nous. On va pas forcément où y a plein d'argent. Et nous ce qui nous intéresse maintenant c'est surtout de travailler sur des

mécanismes à long terme et pas de la maîtrise d'œuvre traditionnelle ou on gagne un concours, on fait une place, on s'en va et on en a rien à branler, après ils se démerdent. Ça ça nous intéresse moins. C'est mieux pour gagner sa vie mais pour nous le but c'est… c'est de gagner notre vie mais le but c'est pas de faire des coups, d'être partout et de répondre partout.

MA : *Vous travaillé avec CN1 depuis longtemps ?*

On s'est connu à Saint-Jacques il y a presque 20 ans maintenant. Donc les gens de la ville de Rennes et les gens de la ville de Nantes ont été voir à l'époque et ils ont dit « bah nous on veut la même chose quoi ! ». Alors on leur a dit « ce sera forcément pas la même chose ». Vous savez, je pense qu'à un moment y a plusieurs étapes dans la vie. Déjà, quand vous sortez de l'école, vous mettez ce que vous avez fait à l'école ou en stage. Après vous mettez les concours que vous avez perdus. Après vous mettez la première photo du truc. Et au bout d'un certain temps quand vous avez moins de cheveux, les mecs ils vont voir. Les projets qu'on a nous, mon associée en fait un très gros à Lille sur Euratechnologie, les Rives de la Haute-Deûle, les gens sont venus voir les projets qu'on faisait, ils regardent plus les plaquettes, ils vont voir et ils disent « ok, on veut ça ». A la fin, ce qui compte, c'est la matière, c'est le construit, c'est les gens comment ils vivent, comment elle elle fume sa clope et comment elle elle va à l'école, y a que ça. C'est pour ça qu'il y a un petit problème avec les projets urbains si vous voulez, parce que les projets urbains on voit des publications dans les revues mais on voit jamais les publications des trucs vraiment réalisés, 5 ans, 10 ans, 15 ans après. Jamais. Et y a un peu un problème quand même y a un peu un malaise.

MA : *Sur ce point, entre ce que vous concevez et ce que vous réalisez, il y a forcément des choses qui disparaissent, c'est une frustration, quelque chose qui vous embête ?*

Non parce que si vous voulez l'engagement… nous le chantier là ça fait 5 ans déjà, y en a encore pour 7 ans. Les études on les a commencé en 2003 donc vous voyez c'est entre 15 et 20 ans. Donc on est là toutes les semaines avec les services des parcs et jardins, avec les services de la voierie, à dire « là ça marche pas », « là faudrait évoluer parce que les habitants sont arrivés et y a des équipements en plus à mettre », « y a des demandes ». Donc y a une partie de gestion et le problème de la maître d'œuvre traditionnelle c'est qu'il y a pas ça, il y a séparation entre la technique et soit disant les gens qui feraient de l'esthétique, ce serait deux choses complètement séparées. Ça nous on est fondamentalement contre. Et puis après faire un quartier c'est pas faire une place, un concours. Faire un quartier c'est une autre histoire, et cette autre histoire là c'est un peu comme vous faîtes des gros ouvrages hydrauliques, des barrages ou même des escalators, des ascenseurs, les mecs ils font un truc qui est au-delà du parfait achèvement, c'est un rodage quoi, et donc le fait que les travaux se succèdent au fur et à mesure avec les opérations font que de fait que quand vous travaillez là-bas vous travaillez encore ici et donc ce rodage il se fait. Où il se fait parce qu'on a des marchés avec des entreprises pour tout ce qui est plantations qui dure deux ans mais il se fait bien au-delà parce qu'on est tout le temps en contact avec les services de la ville. Donc c'est pas du tout un truc clef en mains qu'on livre et on se barre quoi, c'est pas ça.

MA : *Dans la conception, vous travaillez un peu sur le plan masse et l'agencement des bâtiments ? Sur l'espace paysager architectural ?*

Oui. Dès le départ bien sûr.

MA : *Et vous êtes satisfait de ce qui a été fait ici ?*

Bah je sais pas. Oui, pour l'instant on est plutôt content mais c'est plutôt aux autres de dire mais pas à moi.

MA : *C'est un point de vue. Ça se passe bien avec la maîtrise d'ouvrage ?*

Bah je vais le dire avant de rentrer et de manger avec CN3 mais on a eu beaucoup de chance. Comme maître d'ouvrage, on laisse faire des choses ici qui sont très difficiles à faire ailleurs. C'est des gens très ouverts les Nantais.

Discussion au restaurant avec CN2 et CN3

[Nous saluons CN3]

CN2 : T'es pas avec nous toi ?

CN3 : Non je suis avec le conseil nantais de la biodiversité, c'est des écologues. Normalement je leur fait visiter mais là je crois que… Ils avaient tout un business ce matin à la médiathèque avec des intervenants, moi je sais pas...

[Discussions personnelles hors contexte]

CN3 : Bon j'espère que nos écolos sont pas trop rustiques.

CN2 : Ca a pas l'air de te passionner…

CN3 : Oh, la biodiversité… mais je suis avec les élus donc fallait que je sois politiquement correct.

CN2 : C'est quand même le comble que ce soit lui qui ait une fois posé la question « et alors qu'est-ce que vous avez fait pour la biodiversité ? ». [rires] Alors qu'il râle sur les ganivelles et les enclos de biodiversité…

CN3 : Oui, ils me font chier.

CN2 : Sur le film il m'a dit « bon, pas trop long la biodiversité quand même ». [rires]

[Nous passons commande, discussion hors contexte]

Associée de CN2 : Y a un étudiant qui me posait une question, je te la repose : combien il y a d'avaloirs ?

CN 2 : Deux, un de chaque côté, c'est moi qui les ai fait rajouter, c'était pas prévu au projet. Du coup ça pose un problème, c'est pas logique et effectivement on voit bien que ça a pas été fait pour ça. Mais effectivement en fait comme le marché est venu, ce qui était pas prévu à l'origine, on nous a dit « mais attendez il va fonctionner comment le marché ? Comment on passe les balayeuses ? ». Et je voyais déjà les têtes de poisson et tous les machins dégueulasses en bas là. Donc c'est pour ça qu'on a rajouté des ravaloirs en catastrophe. Donc les deux avaloirs on les a mis à cause de ça parce que les caniveaux sont pas dimensionnés pour avoir ces avaloirs là.

CN3 : Ce matin on a vu Fresh, ils sont assez jeunes ces gens là. [il dessine] T'as ton chemin comme ça là … Et il veut refaire l'alpha et l'oméga le mec, il s'est bien fait recadrer par CN1, il avait fait des options différentiées du cahier des charges de CN1 et il lui a dit de A à Z et très bien pourquoi il fallait revenir au cahier des charges, terminé, mais là lui il recherche… Il a des tripodes là et là il fait une rue qui accède à un parking sous-terrain, il fait une contre-rue derrière. Je lui ai dit que c'est complètement con, je veux dire la logique voudrait qu'on est un accès là et la limite il faut déplacer le problème. C'est-à-dire qu'on a pas de parking visiteurs dans ce bordel et là j'ai Nantes Habitat, du logement social, et ça va être le merdier quoi. Ils vont pas prendre les parkings sous-terrain et on va avoir des bagnoles partout. Donc là je me disais est-ce qu'on pourrait pas faire quelque chose là parce que le mur il est ruiné, il garde le mur là, on fait quelques places comme ça, il aménage le bordel proprement et voilà…

CN2 : Pourquoi ils font pas leur accès chez eux ?

CN3 : Bah oui mais là du coup ça marche pas, pour faire un parking visiteurs faut faire une contrevoie. Je leur ai dit qu'il faut voir ça avec toi. En plus y a des vrais problèmes climatiques d'effet Venturi sur ce genre d'immeubles.

CN2 : J'ai pas vu.

Associée de CN2 : Combien ça coûte une place de stationnement chaque mois dans un logement social ?

CN3 : Elles sont louées à 45 ou 50 euros. Donc c'est vachement cher. La plupart paye pas et tu vois ils sont pleins à 30%.

MA : *Ils n'ont jamais évoqué le fait de baisser les tarifs ?*

CN3 : Ce serait logique mais si tu veux ils ont des modes de financement tel qu'ils ont pratiquement pas le droit de le faire. Dans leur équilibre d'opération c'est prévu. C'est con, t'as raison, surtout qu'un parking c'est 12000 à 15000 euros par place, ça coûte très cher. Donc on a la double peine : le bailleur paye 12000 à 15000 euros par place et nous on se démerde avec le stationnement en surface donc tu vois ce qui se passe… Donc c'est à régler, c'est pas simple. A Lille-Tourcoing ils font la place à 10 ou 20 euros, ils font des efforts. Moi je milite au niveau de l'agglo pour la question soit traitée globalement. On a le même problème ailleurs.

CN2 : Partout, on a le problème sur tous les logements sociaux dans toutes les opérations où on travaille.

CN3 : Tu sais, dans les réunions publiques la première question qu'on nous pose, logement social ou pas d'ailleurs, c'est la question du stationnement. Les gens sont complètement à bloc là-dessus. On pense que dans 30 ans ce sera plus le cas… fort heureusement. Mais y a 30 années à passer.

CN2 : Surtout que là c'est exemplaire en termes de transport en commun, y a une ligne de tram, des bus, un chronobus qui a passé.

CN3 : Non mais déjà ça évolue… La réunion sur Basse-Chénaie ça c'est vachement bien passé. Moi je pensais qu'on aurait été assassiné sur la question du stationnement, ça c'est très bien passé. T'as été très bon, impeccable… Il l'a joué vraiment bien, impeccable, il a flatté toutes les bonnes familles du coin, il était prêt à les porter dans ses bras… formidable. Il sait faire, il est bien élevé ce garçon.

CN2 : Ça dépend [rires]. Je suis bien élevé mais faut pas me casser les couilles sur mes projets. Si le mec en face dit un truc plus intelligent que moi, moi je prends, y a aucun problème, sinon… Enfin c'est pas qu'il faut pas me casser les couilles mais tu vois faut tenir les projets. [à CN3] Tiens, tant que je te tiens j'ai deux questions. Derrière la haie qu'on voit d'ici y a un vieux mur en parpaings le long. Tu vois, et derrière y a le bassin qu'on va faire. Et moi je me dis qu'il faut pas ouvrir le parc sur la route de Sainte-Luce.

CN3 : C'est ce que je t'avais dit.

CN2 : Je pense qu'il faut le garder.

CN3 : Ouais ouais, on l'avait déjà dit. Par contre ce qu'il faudrait c'est bosser avec les graffeurs de Nantes pour leur faire faire des graffs. Ça c'est possible, on l'avait fait sur le premier mur le long de la route de Sainte-Luce, on les avait fait graffer, ils avaient bossé là… Donc ça on peut le faire.

CN2 : C'est pas très raccord pour le moment mais je trouve que c'est pas mal, ça va avec le projet.

CN3 : On peut faire des graffs sympas.

CN2 : On peut garder un mur en parpaings, on est pas obligé de faire un mur en pierres.

CN3 : Bah on garde ce qu'il y a. C'est comme chez moi, j'avais un mur dégueulasse, en mâchefers pas terrible, j'allais pas le démolir non plus… Par contre faut le traiter, faut qu'on y pense on s'y refait penser. Moi je trouverais ça pas ma, CN1 sera pas d'accord mais on est pas obligé de lui dire, de mettre du graff. Il aime pas la couleur, il aime pas les trucs comme ça.. mais justement un truc pas chic, un truc qui fight un peu, qui réveille.

CN2 : De toute façon ça va être graffé. Parce qu'on va pas le peindre en blanc genre musée d'art moderne, tu vois.

CN3 : Ou alors vous mettez de la végétation dessus. La deuxième solution c'est ça, vous végétalisez.

CN2 : Non mais là ça gêne pas.

CN3 : C'est vous qui voyez, les deux solutions sont biens mais je trouve que ce serait pas mal effectivement de graffer.

CN2 : La deuxième question de détail c'est qu'on a une venelle qui reste à faire au niveau de l'îlot 3. Là t'as le petit truc avec les jeux qu'on va remettre en l'état parce qu'ils l'ont massacré, la Sècherie, ces venelles là sont faites, le cheminement et la passerelle. Et là y a une venelle, est-ce qu'il faut la faire ? C'est ça la question. Avec CN4 on a dit plutôt que ça servait à rien de la faire parce qu'en fait y a pas de sortie contrairement à ces logements là.

CN3 : Où est-ce que c'est éclairé ?

CN2 : Devant.

CN3 : Donc le guidage du chemin est bien. Tu fais une sente pour que les gens puissent passer quand même mais pas forcément quelque chose de structurer, une sente, un passage.

CN2 : Oui, parce que c'est quand même dans la continuité de la passerelle, y a la petite aire de jeux…

CN3 : Oui, faut quand même pouvoir passer là sans se mouiller les pieds. Tu fais une sente, un truc très simple.

CN2 : De toute façon le petit fossé va falloir qu'on le fasse pour raccorder.

[Une des personnes accompagnant CN3 vient discuter avec lui quelques minutes]

CN3 : Je commence à en avoir marre de faire des visites. On en est limite à prendre une agence. L'année prochaine ça va être chiant parce que c'est Nantes capitale verte 2013, on va avoir des délégations étrangères de toute l'Europe.

CN2 : Le CAUE 93 voulait venir visiter en janvier. Je leur ai dit que j'étais pas là.

CN3 : Les CAUE je fais pas… c'est tout le temps, moi je fais plus maintenant. Sinon tu fais que ça. Donc un moment donné par contre s'il y a des délégations étrangères, on est quand même capitale verte européenne 2013, on va être un peu obligé de s'y coller quand même. On verra ça mais faudra peut-être s'organiser à ce moment là.

CN2 : Faut prendre des stagiaires…

CN3 : Ah bah non, tu sens bien quand les gens savent parler des choses, tu le vois bien toi ou moi ça coule de source, ça fait 12 ans qu'on est sur le sujet quoi… T'as pas besoin de préparer un truc à l'avance.

[Digressions diverses]

CN3 : Ils [CN2 et son associée] sont pas mandataires mais ils ont quand même une part du marché qui est importante à tous les points de vue. Pour moi c'est un binôme, dans mon, esprit c'est un binôme.

CN2 : On s'était posé la question d'ailleurs de savoir qui serait mandataire. On est pas mandataire mais après de toute façon comme on se sépare en deux entre l'urbanisme pour lui et les espaces publics. Et il nous fait pas suer sur les espaces publics, il fait son boulot d'urbaniste et de dialogue avec les archis, sur le paysage il a essayé une fois à Saint-Jacques sur le parc, je l'ai remis à sa place

CN3 : C'est comme ça que ça se passe. Tu sais, moi quand je dis un truc je lève le petit doigt d'abord. « Est-ce que je peux dire ? » [rires].

CN2 : T'exagères. Mais il était vachement méfiant au début parce qu'il m'avait jamais vu c'était [mon associée] qui faisait toutes les réunions. Et les premières fois où je l'ai vu il était comme ça et il disait « ouhla, c'est qui lui ? Qu'est-ce qu'il va me faire le grand ? », il était vachement méfiant [rires]. D'ailleurs on peut pas faire quelque chose pour ces poubelles, ça fait partie des points qu'on a pas réglé. Mais on le peut le laisser comme ça… C'est parce qu'ils vont faire un local en bois et y a le mec qui gère la coiffeuse qui est sorti et c'est limite s'ils ont pas cassé la gueule au mec de la métropole donc on attend un peu mais ouais on peut pas laisser ça comme ça. En plus c'est dans la continuité de la médiathèque, c'est pas terrible…

CN3 : C'est pas très grave tout ça. Si c'est parfait ça devient inhumain tellement c'est beau [rires]

MA : *C'est pour cette raison que vous ratez plein de choses ?*

CN3 : Voilà, il faut rater un peu. Parce qu'en plus tu te fais des ennemis quand tu fais des choses trop bien, tu crées des jalousies, t'as plein d'ennemis.

CN2 : [ton ironique] : Et après ils viennent de l'Europe entière pour visiter.

CN3 : Tu vois moi j'ai appris un truc. Quand tu présentes un truc faut toujours faire amende honorable sur les trucs que t'as raté. Et ça c'est les anglo-saxons dans les colloques qui savent très bien rire à leurs dépens d'abord. Parce que du coup après t'as toute la sympathie de la salle, tout le monde est d'accord avec toi.

CN2 : Il est fait vachement bien ça en réunion.

CN3 : On s'est planté là-dessus, moi je dis toujours ça. T'exagères un peu et comme ça t'as la sympathie de la salle. Et hop les gens ils ont une approche différente. Même avec tes amis c'est pareil. Ne sois pas trop brillant avec tes amis, faut que tes amis se sentent supérieurs à toi et du coup tu auras beaucoup d'amis. Parce que même tes amis peuvent être jaloux de toi…

[Digressions]

CN3 : C'est pas mal le talus antibruit [en réalité un tas de terre de chantier] que vous avez fait en face, c'est bien. Pour du Nantes Habitat c'est réussi, bravo… Et ce que tu ne vois pas c'est qu'en face, dans 3 ans, tu vas avoir un immeuble de Ricciotti.

CN2 : C'est Ricciotti qui a gagné ?

CN3 : Ah pas encore, mais il va gagner, il est comme ça Ricciotti. Il est venu l'autre jour il avait une chemise ouverte tu sais comme Beillevaire, avec les trucs en or, la gourmette, les cheveux gominés.

CN2 : L'argument c'est de dire…

CN3 : Après des gens très sérieux pour CN1… Ça m'a fait marré qu'il y ait Ricciotti, j'ai dit tiens enfin un peu de bling-bling, un peu de kéké, c'est bien…

CN2 : Il fait pas que du kéké Ricciotti.

CN3 : Ouais il faut aussi du néo-Nouvel. A la fin des années 1980 c'est ce qu'on a eu sur un parking de Saint-Herblain. Nouvel nous a fait une médiathèque toute noire sur un parking. Ça a plus de 20 ans ça. En tous cas y aura un truc un peu marquant en face.

CN2 : Pour revenir sur la place c'est vrai que c'est minéral. Moi je pense qu'il y a un phénomène d'inversion qui va se faire qu'on voit pas encore à Bottière. Les rues qui sont fabriquées c'est des rues qui sont à 50% végétalisées et non imperméabilisées, c'est des rues très étroites, elles font à peine 12 mètres et t'en as 50% de plantées. T'en connais des rues avec 50% ? Moi je connais pas. Et après t'as tout le parc. On a eu la même discussion à Saint-Jacques il y a 15 ans, y en a qui disaient « ouais, y a trop de béton, c'est pas assez vert », je te raconte pas maintenant l'enfer… dans 10 ans on va abattre des arbres, c'est sûr, y en aura trop. Et Bottière c'est ça, les rues on vient de les terminer et ça va être très bien.

CN3 : Le problème c'est que les arbres poussent plus lentement que les bâtiments.

CN2 : Non mais t'as la vitesse à laquelle les arbres poussent. Donc effectivement aujourd'hui t'as plutôt une grande dominance de sol, qui donne cette impression par rapport à l'ensemble. D'ailleurs c'est pour ça que les parkings sont en joints végétalisés. C'est pour ça que je pense que c'est important que la place soit comme ça parce qu'il y a des usages qui se mettent en place et c'est pour ça qu'il faut pas lâcher. C'est même pas une question idéologique ou esthétique de dire « j'ai décidé un truc, c'est une œuvre, faut pas y toucher » c'est pas du tout ça la question. La question et c'est ce qu'on a bien vu c'est qu'il y a des mises en charge sur les quartiers qui se font par les habitants et les commerçants. Et le mec ici tu vois y a 6 mois l'extension elle existait pas et maintenant la terrasse va jusque là-bas. Y a 2 ans on a installé les deux avaloirs là parce que le marché était pas prévu. Donc tous ces usages là il faut qu'il y ait des lieux un peu urbains pour les assumer quoi. Dans 6 mois y aura autre chose et dans 3 ans j'espère bien qu'il y aura d'autres trucs. En fait il voulait mettre des arbres dans les bacs bétons… le directeur des parcs et jardins. Et la vraie raison pour laquelle il voulait qu'on plante là c'est pour masquer le bâtiment parce qu'il l'aime pas.

CN3 : Non mais ils sont complètement à bloc sur les arbres en ce moment. Partout ils nous font chier maintenant dès qu'on fait un projet, « faut pas toucher aux arbres c'est sacré ».

Associée de CN2 : Ils sont tous comme ça. L'autre jour je voyais le service des espaces verts de Lille et je leur ai dit « vous ne voyez que l'écologie », ils voulaient m'empêcher de poser des platanes parce que les platanes c'est pas bon pour la biodiversité. Je leur ai dit « mais moi je travaille pas qu'avec la biodiversité, je travaille avec l'histoire, avec le patrimoine des canaux, la technique », enfin je travaille avec autre chose que la biodiversité.

CN3 : Et en plus c'est allergène, comme vos bouleaux là…

CN2 : Oui, mais alors à ce tarif là y en a plein qui sont allergènes. Moi j'attends qu'ils enlèvent les voitures et après j'enlèverais les arbres allergènes. Alors celui-là il existait [sur la place]

mais normalement il était pas prévu parce qu'il y avait une maison là, y avait un petit pavillon. On pouvait pas rentrer dedans. Les mecs ont cassé la maison, le pavillon de banlieue et les murs qui étaient autour. Y avait un puits, ça on le savait, et y avait des arbres mais on les avait jamais vu.

CN3 : En fait le principe c'est qu'ils savant pas dessiner un projet mais ils savent le fabriquer. C'est pour ça qu'il vient tous les vendredis fabriquer le projet avec nous. C'est sympa, « bah là on va faire ça », « ah bah tiens on va faire un but de foot ». Parce qu'ils savent pas… « bon on a fait des prairies » et puis mettre des ganivelles autour des arbrisseaux, c'est tout ce qu'ils savent faire, c'est léger quand même. [rires] Comme ingénierie ça, c'est rustique. Mais au moins ça émerge comme ça. On est d'accord ?

CN2 : Ouais. D'ailleurs tu vois que les pentes sont très faibles, l'eau a du mal à s'évacuer, on est très limite en angle.

CN3 : T'as peut-être encore des questions ? En tous cas tu vois comment on bosse ensemble. Tu devrais pas être là mais c'est pas grave.

CN2 : C'est important parce qu'en fait c'est très important de discuter en mangeant avec les gens. Des fois y a beaucoup de plans. C'est important parce qu'il y a aussi des choses en discutant comme ça, qui en fait sont pas décidées. Là sur le Nord le projet est très très finalisé… mais du coup les gens y pensent mais après on discute d'un point ou d'un truc une semaine ou 15 jours après et du coup les 2 ou les 3 interlocuteurs s'en souviennent…

CN3 : En fait moi mon boulot, c'est de faire le lien entre tous, les promoteurs, l'aménageur, l'urbaniste, les paysagistes et d'avoir la continuité des objectifs politiques et de la qualité urbaine du truc. Mais je fais rien sans eux, c'est pas possible.

CN2 : Et nous on peut rien faire sans eux non plus.

CN3 : Sauf que toi t'y passes 10 fois plus de temps que moi, quand même, c'est pas pareil, 100 fois peut-être…

CN2 : De toute façon pour que ça se fasse il faut y passer beaucoup de temps, y a que ça.

MA : *Ce que vous dîtes c'est que vous ne venez pas avec une idée plaquée pour essayer de l'appliquer.*

CN3 : Si, il faut avoir des principes. C'est important d'avoir des principes. Il faut avoir une réflexion sur la ville et avoir des principes. C'est très important. Quand on a dit zéro tuyau, zéro rejet dans la nature, on s'inscrit dans les lignes du paysage… Tu vois t'as des principes comme ça. Un espace public rustique mais évolutif, là on met de la qualité parce que c'est une centralité urbaine et y a des endroits plus rustiques, etcetera. Ça c'est des principes qu'on garde, on les a en tête. Et quand les décisions sont prises autour d'un cahier on sait qu'on reste.

Le schéma c'est de dire « là, attention, y a des cheminements piétons, y a des plots en pierre à garder, des lignes de paysages » mais aussi « c'est un parc habité » donc on peut pas mettre une rue dans un îlot parce que là on est contre le principe. Parce qu'un moment donné les projets évoluent et on oublie les principes donc faut toujours les rappeler. Un bon projet urbain c'est un projet qui est fort, un projet qui est tenu dans le temps. Celui-là il a été commencé en 2001 en, réflexion, la réalisation c'est 2005 et tu vois la question c'est de tenir un projet dans le temps.

CN2 : Et savoir définir c'est quoi un projet. C'est ça qui est difficile, déjà de s'entendre sur ce mot là. Avec eux y a pas de problèmes mais à Rennes par exemple les mecs qui font des espaces publics en gros ils savent pas ce que c'est qu'un projet, pour eux y a un problème fonctionnel mais… ça fait une petite partie du projet le problème fonctionnel mais ça fait pas tout le projet.

MA : *Ces grands principes ils ont émergé comment ?*

CN3 : Bah si on les a choisi déjà c'est parce que ce sont des personnes qui résonnent dans leur réalisations avec ce qu'on aime faire. On les a pas choisi comme ça tu vois, y a un appel d'offre, on les a auditionné. Y a une centaine d'urbanistes qui répondent aux appels d'offre, c'est énorme… donc après on choisit. Et je suis allé voir à Rennes ce que vous aviez fait.

CN2 : C'est ce que je te disais, y a un moment les mecs ils regardent plus sur catalogue.

CN3 : Ouais, c'est ça, c'est de se dire « sur ce coup je le sens bien » mais après chaque situation est différente. Pour ce projet là c'est eux qui étaient les bons mais sur l'Île-de-Nantes ils auraient peut-être pas été bons, j'en sais rien… ou peut-être que si, peu importe, mais à chaque situation il faut trouver les bonnes personnes. Là en plus, sur la Loire on est plus dans le projet on est dans l'intervention sur un espace existant dont on accompagne vraiment les usages. Pour nous le projet c'est ça, un projet c'est un truc évolutif. Et ça qui fait aussi la qualité des évènements, c'est aussi de pouvoir accompagner, d'observer des usages et de pouvoir adapter le projet et sa réalisation à des usages, à de petits trucs. Tu vois, ce qu'on a dit sur les graffs, un banc quelque part, là un marché qui s'installe, là des buts de foot pour les gamins parce qu'on voit qu'il y a besoin. C'est pas un espace sur-affecté, sur-aménagé. Tu vois bien, c'est très rustique mais c'est fait exprès, pour la, biodiversité et tout ça mais aussi parce qu'on observe comment ça vit quoi. Et on bouge en fonction de ça.

CN2 : C'est ça qui est le plus intéressant en fait, contrairement à ce que j'expliquais tout à l'heure, quand tu fais un concours, tu gagnes le concours, tu fais le truc, tu t'en vas… Là les projets c'est pas ça, les projets urbains ça peut pas être ça.

CN3 : Ouais un concours c'est ça : tu vends une image, les gens ils ont payé pour, ils vont avoir l'image. C'est le paquet quoi.

CN2 : Là les mecs ils achètent pas une image. Tu vois nous on a produit zéro image de synthèse. Zéro hein, pas une sur le projet. Mais c'est pas ça qu'ils achètent, ils en ont rien à branler de l'image de synthèse, c'est pas leur problème. Leur problème c'est qu'à la fin ils aient un projet qui se tiennent, qui fonctionnent avec les habitants et quand tu y es tu te dis « bah oui, c'est pas si mal ». C'est ça qu'ils achètent, ils achètent pas un joli dessin, un concours…

CN3 : L'animation urbaine est importante. Cette place est déjà bien trop vide je trouve. C'est pas fini mais déjà y a des commerces dessus, c'est vachement important. Une place sans commerces c'est rien… Surtout un restau comme ça. Une rue sans commerces ça marche pas. Ça semble simple ce que je dis là mais après c'est pas facile à faire. Déjà faut que t'aies bien conçu ton affaire pour que les commerces s'y greffent, que les gens aient envie d'y venir, de s'arrêter, que ce soit un lieu agréable, tu vois un truc qui est pertinent quoi. Par exemple si tu fais pas de la continuité des linéaires commerciaux déjà t'es planté. Tout concentrer sur un espace généreux et agréable à vivre et en même temps des stationnements en zone bleue, du passage mais pas trop près… c'est tout ça quoi. La climatologie, l'orientation des machins, tout doit être vu ensemble. La situation dans le grand quartier, comment ça se concurrence ou pas avec les commerces existants, enfin dans toute cette logique comme ça t'as de la transformation.

CN2 : Et on voit que toutes les grandes structures commerciales qu'on connait elles se sont installées sur 2000 ans. Les rues commerçantes dans les grandes villes c'est des choses… Et effectivement Nord Sud t'as pas de commerces alimentaires donc sur des quartiers comme ça c'est extrêmement compliqué en réalité.

CN3 : Nous urbanistes de ville on doit réfléchir de la bordure de caniveau au niveau de l'avion quoi. C'est pareil pour l'habitat quoi : qui ont met là ? Pourquoi on le met là ? Dans tous les domaines, les activités, la question des déplacements, etcetera. Dans tous ces domaines là on a des politiques publiques et on doit réfléchir cette cohérence entre ce projet là et comment ça résonne avec l'agglo. Et puis après dans la mise en œuvre, c'est des détails qui sont très importants. Tu vois ici un moment donné les gens se cassaient la gueule parce que le béton était trop glissant, ça flingue un quartier un truc comme ça. Bon maintenant ça va mieux mais dès qu'il pleuvait les gens se cassaient la gueule.

CN2 : C'est pour ça que je disais que les pentes sont trop faibles, tu vois on voit l'eau qui stagne et du coup elle sèche moins vite. Et puis Dieu et le diable sont dans les détails. Parce que les gens ils ont perdu l'habitude qu'on s'occupe d'eux quoi. Parce qu'après-guerre les mecs ils faisaient des trucs, des quartiers de logements, ils balançaient les bordures de trottoir du camion et puis ça tombait et ça faisait les rues quoi. C'était pas du tout les mêmes conditions de production… Tu vois les mecs ils faisaient une esquisse, ils te dessinaient 8000 logements dans le week-end.

MA : *On fait quand même encore beaucoup ça. Si je crois ce que vous me dîtes là on est sur un projet entre guillemets de luxe.*

CN2 : Ouais mais justement moi je pense que le temps qui passe… Nous on est pas dans le terrain de luxe.

MA : *Quand je dis de luxe, je ne veux pas dire qu'on fait du logement de luxe, mais ce que vous me dîtes depuis tout à l'heure c'est qu'il y a une réflexion importante, que vous prenez le temps…*

CN3 : Tu veux dire dans l'engagement politique ?

CN2 : Ouais mais ça il faut que ce le cas partout. On peut faire des rues simplement avec de l'enrobé et qu'elles soient bien dessinées. Ça coûte pas plus cher de bien les dessiner que de mal les dessiner quoi. C'est le même prix. Simplement faut passer du temps pour réfléchir.

CN3 : Faut que ce soit des gens de qualité qui les dessinent quand même. C'est ça le problème.

CN2 : Et ça les gens moi je pense qu'ils sont extrêmement sensibles à ça. Parce qu'on s'occupe plus d'eux.

CN3 : Quand tu te demandes si c'est exceptionnel… c'est vrai. En 2001 quand je suis arrivé, 10% des logements et des activités étaient créés en opérations publiques d'aménagement, maintenant on est rendu à 40%. Donc t'as une montée en puissance de l'intervention publique sur l'aménagement urbain, sur la production de logements, la production immobilière sur cette agglomération qui est assez sensible.

CN2 : De toute façon c'est la base. Je pense que c'est vraiment la question essentielle ça en réalité. Les concepteurs, les architectes, les Ricciotti, ils sont un peu médiatisés, les élus s'en servent aussi mais nous on existe pas en réalité. C'est-à-dire que si derrière moi j'ai pas un maître d'ouvrage public, c'est pour ça que je fais que du public, ça c'est un problème idéologique. Parce qu'on a pas les mêmes idéologies qu'avec le privé. Si t'as pas le maître d'ouvrage derrière t'existes pas, c'est même pas la peine… tu n'as le pouvoir que de ce qu'on veut bien te donner quoi. Moi en réalité ici je suis le chef parce que tout le monde sait que lui il est derrière moi, donc il me protège, s'il est pas là j'existe pas en réalité. Dans le projet c'est extrêmement important ça.

MA : *Mais du coup il y a une différence entre une agglomération de la taille de Nantes, avec toute la puissance qu'il peut y avoir derrière et, par exemple, une petite commune rurale.*

CN2 : Non. Non c'est pas vrai. C'est un problème de volonté.

MA : *Uniquement ?*

CN2 : Uniquement de volonté politique. Il faut avoir un mec comme lui ou comme d'autres qu'on connait, il faut trouver le bon mec qui monte le truc. Nous on a fait ça à Saint-Jacques,

4000 habitants. Quand on a eu livré la commune elle faisait 10000 habitants, 15 après. On l'a plus que doublée hein. Et ça c'est fait avec 2 mecs, 1 mec à la ville, 1 maire.

CN3 : Ça peut être un maire, ça peut être un adjoint, ça peut être un directeur de l'urbanisme, ça dépend…

CN2 : C'est une question de personnes en fait, c'est ça que souvent on comprend pas. Et de pas beaucoup de personnes. Il faut trouver 2 ou 3 mecs qui se rencontrent à un moment et qui font que ça marche.

CN3 : Et que ça dure dans le temps.

CN2 : Bah ouais, c'est la condition. Tu vois la condition elle est simple : Ayrault il est maire depuis combien de temps ?

CN3 : 1989

MA : *Oui, on dépasse largement la durée du mandat.*

CN3 : Oui mais sinon c'est même pas la peine. Saint-Jacques-de-la-Lande il a fait 3 mandats et demi mais tu vois c'est des républiques bananières, ils sont réélus à 75% les mecs, quand c'est un mauvais résultat c'est 65 ou 68.

CN2 : Ici c'est pareil.

CN3 : En attendant on a presque triplé la population et les mecs votent toujours à 70%. Les mecs ils sont pas cons, ils voient bien ce qu'il fait. Et ça la stabilité politique c'est la condition première pour faire des projets. C'est le paradoxe, c'est-à-dire que d'un côté on va introduire de la démocratie, de la concertation avec les habitants, etcetera, et en réalité pour faire des projets comme ça il faut qu'il y ait un pouvoir stable et une volonté politique souvent pas très démocratique. Tu vois bien dans certaines communes où des fois ils recomptent les voix parce qu'ils sont élus à 10 voix près… Je fais un projet où la mairesse a été réélue à 15 fois près, pour monter des projets c'est compliqué.

CN3 (2)	**Date :** 10/10/2012
	Rôle dans le projet : chef de projet
Réalisation : pilotage de l'opération	**Structure :** Nantes Métropole
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 52 min	**Expérience :** 12 ans à Nantes Métropole (28 ans de carrière totale)
Travail sur le projet : 2001-	**Taille de la structure :** 7200 personnes

Entretien

MA : *Pour introduire, comment vous m'avez dit que vous avez peu de temps, pourriez-vous me dire rapidement quelles étaient vos ambitions pour Bottière-Chénaie ?*

Alors au départ, quand on a commencé à réfléchir sur cette affaire là, quand je suis arrivé, les objectifs c'étaient des objectifs politiques liés à la production de logements à des prix abordables sachant que le processus d'augmentation, déconnecté je dirais, d'augmentation des prix des logements et du niveau de vie était déjà entamé depuis 1997. On sait depuis que ça s'est accru. Et donc pour une commune de gauche, pour une ville de gauche, ça posait problème puisqu'évidemment au bout d'un moment y a plus que le quart de la population qui a les moyens de s'acheter un logement sur la ville et c'est embêtant. Donc avant tout la commande était sociale. C'était lutter contre l'étalement urbain enfin je veux dire l'émigration des primo-accédants notamment, mais pas que, des accédants en général mais surtout des jeunes, en périphérie. C'était lutter contre l'étalement urbain mais c'était aussi lutter contre la ségrégation spatiale, fatalement. Parce que si les classes moyennes se barrent il reste en ville les riches, il reste aussi des pauvres parce qu'il y a du logement social officiel et aussi de fait, dans l'habitat ancien y en a aussi. Et c'est pas très bon pour la cohésion sociale qui est un enjeu majeur pour une ville de gauche. Ça c'est une première chose. Et en fait on ne m'a jamais commandé un écoquartier au départ. D'accord ? Hein, l'idée c'est produire un nombre de logements importants, d'ailleurs qui a augmenté au fil des temps parce que c'était 1500 au départ et maintenant on est à 2300. Donc je me suis attaché à produire un projet qui fasse écho à un site, parce qu'on est pas ex nihilo donc qui fasse écho d'abord avec son histoire et sa géographie. Et deuxièmement qui procède à appliquer effectivement la politique de l'habitat parce que c'est effectivement l'enjeu numéro 1 et l'ensemble des politiques publiques agissant sur la ville et la métropole. Parce que nous on est mutualisé, ville et métropole c'est pareil. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'effectivement y a le programme local de l'habitat qui dit ce que je viens de vous dire, produire des logements sociaux, en accession abordable, etcetera. Y a le plan des déplacements urbains qui dit qu'il faut faire baisser la part de la voiture dans les modes et développer les transports en commun et le vélo, créer la ville de la marche à pied pour faire simple, en terme de densité urbaine et aussi d'accès à tous ces modes alternatifs. Y a l'agenda 21 aussi, qui est arrivé un peu plus tard, en 2006. C'est à partir de là d'ailleurs qu'on

va parler d'écoquartier. Mais moi j'avais déjà conçu le projet, c'était déjà un écoquartier d'ailleurs quelque part. Enfin on s'en fout, on sait pas ce que c'est un écoquartier… ce qu'on fait c'est un quartier en fait. On s'en fout de faire un écoquartier. Non mais c'est vrai que ça a aucun sens, ça c'est de la comm' ça. C'est de la comm'. On est d'accord ?

MA : *Je peux partager le point de vue.*

Alors tout va bien. Non, l'important c'est ça… et puis y a d'autres politiques publiques mais disons que les principales sont celles-là. Donc d'abord c'est faire écho avec la commande politique bien sûr, l'appliquer et faire un écho avec l'histoire et la géographie du site. Donc je me suis attaché à regarder où était ce site : il est au cœur d'un grand quartier qui s'appelle Doulon-Bottière et comme beaucoup de secteurs de la périphérie nantaise qui sont assez peu structurés avec des micro-polarités, y a pas de vrais noyaux urbains. Or on sait très bien que, ça fait partie des politiques publiques d'ailleurs, pour lutter contre l'étalement urbain il faut créer des polarités urbaines en banlieue pour retenir cet étalement urbain et pour faire que le développement se fasse dans des bonnes conditions. C'est-à-dire qu'il faut produire de la qualité urbaine et architecturale et paysagère pour que les habitants reviennent en ville ou y restent en tous cas. On s'est rendu compte d'ailleurs dans les derniers sondages que les premiers critères pour acheter un logement c'est d'abord leur prix quand même, deux c'est la qualité de l'habitat, c'est pas rien de le dire, vous savez qu'encore l'année dernière les trois quarts des logements étaient produits par des promoteurs et en fait c'était des produits fiscaux, c'était du Scellier. Donc les promoteurs ont découvert cette année qu'il fallait peut-être s'intéresser, avec la fin du Scellier, à la qualité d'habitabilité des logements. C'est intéressant, c'est un bon projet effectivement [ton ironique]. Nous on s'y intéressait depuis le début pour que justement ces logements aient la qualité, je dirais pas les mêmes qualités qu'une maison individuelle mais aient des qualités qui soient proches. C'est-à-dire soigner l'intimité, soigner les vues, avoir une multi-orientation, même des logements traversants, c'est encore mieux, des pièces d'eaux éclairées naturellement, des parkings agréables… des lieux aussi entre espace public et son habitation qui soient agréables pour accéder chez soi, etcetera. C'est le travail sur l'habitat, c'est un travail d'architecture. Et on a été primé en 2009 au premier concours national sur ces questions là, habitat et formes urbaines. Ensuite, ce que demandent les habitants c'est la proximité de la nature, c'est pour ça qu'il y a un parc de 5 hectares comme ça, on a mis un jour un ruisseau qui était sous-terrain, c'est la proximité des transports en commun, là on les a sans problème, on a même un chronobus qui va s'installer là, c'est d'avoir des équipements publics de proximité, ça c'est ce qu'on a mis en premier, une médiathèque, une école, là on continue avec une crèche, un gymnase, etcetera, des commerces de proximité, on a même installé un marché. Donc c'est tout ça qui fait qu'on fait un morceau de ville complet, qui est à la fois dense, qui présente on espère une certaine intensité en termes d'animation urbaine parce qu'on voudrait aussi qu'il y ait une vie collective, c'est important pour nous parce que c'est pas facile à développer en France en général. Parce que c'est vrai que la vie collective s'inscrit surtout dans les hypermarchés et les centres commerciaux malheureusement. On a vu samedi après-midi tout le monde était devant le parking bloqué à Paridis. Vous avez lu la presse ? Tous les gens étaient bloqués dans le parking de Paridis, les gens qui rentraient

bloquaient ceux qui sortaient, ils ont passé 3 heures dans un parking, ça m'a fait grand plaisir. Voilà, donc effectivement si on crée un centre urbain c'est bien pour concurrencer quelque part les centres urbains privés que représentent les hypermarchés. D'ailleurs ils sont en voie d'érosion, ils ont pas besoin de nous, ils sont en voie d'érosion naturelle parce qu'effectivement les gens réfléchissent quand même sur leurs modes de consommation notamment et c'est vrai qu'il y a un retour de la consommation de proximité quand même. Donc c'est tout ça qui fonde ce qu'on pourrait dire un écoquartier. Vous voyez qu'il n'y a là-dedans aucun objectif… comment dire, je revois ma phrase… On n'utilise pas de moyens concrets pour atteindre les objectifs écologiques et sociaux, c'est-à-dire qu'on utilise pas une quincaillerie écologique. Là je vous ai pas parlé d'orientation des bâtiments, de panneaux photovoltaïques, de double flux, on s'en fout de tout ça. D'abord pourquoi ? Parce qu'on veut être écolo et social et qu'on ne peut pas utiliser des moyens que nous n'avons pas pour y arriver, tout simplement. C'est-à-dire que quand on va à Fribourg, qu'on va BedZed, qu'on va dans pas mal de quartiers écolos comme ça c'est souvent bien habité quand même… Nous on doit atteindre un coût de construction très modéré, on doit atteindre des logements à prix très modérés de façon massive. On y est arrivé mais évidemment ce sont des sacrifices. Moi j'aimerais avoir les moyens des constructions qu'il y a sur l'Île-de-Nantes, en tous cas certaines d'entre elles, les marges de manœuvre sont pas les mêmes du tout… Alors évidemment c'est une contrainte. Une fois qu'on a dit ça, on prétend pas construire un paradis, c'est pas le sujet. Surtout que pour qu'un projet urbain prenne pied il faut du temps. Le temps est important. Y a le temps de la conception, le temps de la construction, et actuellement depuis 4 à 5 ans on commence à travailler avec les habitants. Y avait rien au départ, à part 2 ou 3 fermes qu'on a conservé y avait pas grand-chose, donc maintenant on commence à travailler avec les habitants. On a un groupe habitants, on s'en prend plein la gueule parce que les premiers habitants sont arrivés dans un chantier et à juste raison ils ont râlé, c'est bien normal. Et puis les arbres poussent moins vite que les immeubles, tout n'arrive pas comme ça à temps, on peut prendre du retard dans certains travaux, etcetera. On a eu des altercations aussi avec les commerçants qui trouvent toujours qu'il n'y a jamais assez de parkings. Ça c'est classique. Et puis quand même depuis 1 ou 2 ans ça va mieux, parce qu'effectivement on arrive… On a eu aussi pas mal de gens qui ont râlé pour la venue des éphéméroptères, c'est des insectes là… C'est pas tout la biodiversité mais le milieu ne se régule pas en une année. Donc effectivement au début on a eu du plancton, c'est un peu comme le début de la vie sur terre, y avait des micro-organismes et puis peu à peu une diversification qui se produit. C'est un peu pareil, donc on a eu ces éphéméroptères, donc ça pique pas, heureusement c'est pas des moustiques mais enfin quand même c'est un peu dérangeant d'avoir ça sur son plafond et que ça tombe sur sa soupe, c'est pas très agréable faut dire. Et puis cette année ça c'est largement régulé, y en a presque plus, y en a beaucoup moins, par contre on a développé des adaptations à ce problème là. C'est-à-dire qu'en fait on a une évaluation en temps direct du projet et on essaie de l'adapter au fur et à mesure que les problèmes surgissent, parce qu'on ne peut pas tout prévoir. Ce qu'on a fait par exemple c'est qu'on a végétalisé le canal, on a mis des plantes de zone humide, on a mis en place de nichoirs, des choses comme ça, du coup ça a permis d'ailleurs d'associer les gamins du quartier d'habitat social à côté, la Bottière, ce qui est pas mal. Ils ont fait des nichoirs avec leurs noms et ils étaient vachement fiers de poser ça, ça a été une façon pour eux de dire « on

est aussi chez nous ». C'est pas que « un beau quartier pour les autres, c'est aussi chez nous cet endroit là ». Ça c'est très important ce lien aux autres quartiers, surtout celui-là. Et donc après en fait je dirais pas que ce sont ces actions qui ont tout régulé mais la nature elle se régule toute seule donc maintenant y a des grenouilles, des libellules, des oiseaux, tout ça participe au festin on va dire. On est en train maintenant d'élaborer des projets avec les habitants par exemple sur l'îlot 13, rue du Perray, on élabore avec eux, avec l'interface d'Ecos, qui est un intermédiaire, qui assure une interface avec les habitants pour programmer un petit parc de proximité, un grand square de 2000m². Donc on programme avec les habitants ce parc de proximité, on travaille sur un composteur collectif… on commence comme ça… On a bossé aussi sur la question des jardins familiaux. Donc essaye comme ça de faire prendre la vie. On a bossé aussi avec les gamins des écoles, ils ont fait une bande dessinée sur l'écoquartier, c'est un dessinateur parisien qui est venu faire une BD mais en interrogeant les gamins, ils ont fait un tour dans le quartier, etcetera. Donc tout ça on essaye de faire que la vie se greffe dans le site, c'est un peu ça.

MA : *Ce sont ces objectifs là que vous assignez à la notion de centre urbain ?*

Bah le centre urbain c'est toutes les fonctions urbaines représentées dans un endroit hyper bien desservi avec une mixité sociale et une certaine intensité, une certaine densité qui produit une intensité urbaine, c'est-à-dire qui produit des échanges parce que la ville ça sert d'abord à échanger, du matériel et de l'immatériel bien sûr. Ça sert à échanger, c'est pour ça qu'il y a une place avec le marché et je recherche effectivement à ce que l'espace public soit support d'animation urbaine. Ce qui est une gageure en France, moi je voyage un peu et je peux vous dire que déjà en Europe on trouve bien d'autres endroits, y compris en Allemagne par exemple, où y a beaucoup plus de commerces de proximité, même en Angleterre c'est plus animé que chez nous. Nous on a du mal, même en ville là, vous voyez, personne dans les rues et on voit que des bagnoles. En Afrique ou en Asie j'en parle même pas. C'est un vrai sujet quand même, parce que si vous voulez les élus m'ont demandé, sont très preneurs de la question du vivre-ensemble, de la cohésion sociale, enfin c'est un sujet en ce moment… un peu tarte à la crème mais qui est réel quand même quoi et c'est vrai que c'est pas facile, faut être volontaire quand même.

MA : *Et vous savez comment tout ça est reçu par les habitants ?*

Les habitants voient d'abord la qualité de leur logement. On a été vachement pénalisé par des malfaçons au départ. C'était en 2007-2009, on a été pénalisé parce qu'il y a 2 ou 3 projets immobiliers dans lesquels il y a des malfaçons surtout dans le gros œuvre. Des entreprises qui ont… en plus y avait Bouygues dedans, vous imaginez, Bouygues, quand même quoi… Et ça on y peut rien nous, on peut pas… Mais ça nous a beaucoup pénalisé parce que quand on arrive quelque part, c'est ce que je disais tout à l'heure, les gens ils veulent quoi ? Un habitat d'abord, ils veulent un logement. Ils achètent pas un quartier au départ, ils achètent un logement, c'est clair, évidemment, tout le monde est comme ça… Faut pas demander aux habitants d'être des militants du vivre-ensemble ou de l'écologie, ça c'est des histoires. Donc

effectivement ça nous a beaucoup pénalisé, c'est pour ça que je dis que depuis 2 ou 3 ans, je dirais depuis 2010 environ on essaye de reprendre je dirais pas contact mais travailler dans des choses positives avec les habitants plutôt que de s'en prendre plein la gueule à chaque fois sur des retards de chantier qui existent et des malfaçons, c'était surtout ça les 2 questions. Alors les retards de chantier c'est pas vraiment des retards de chantier, c'est qu'on réalise l'aménagement définitif des espaces publics quand les chantiers immobiliers sont finis sinon on est bon pour les refaire. C'est logique mais c'est mal accepté évidemment puisque c'est pas facile à vivre. Et ça se comprend, surtout les premiers arrivés ils ont un peu essuyé les plâtres, ceux qui sont arrivés depuis 2 ou 3 ans ça va encore parce qu'ils avaient déjà des équipements en place, et encore par rapport à d'autres quartiers on a commencé par l'école et la médiathèque, je peux vous dire que c'est pas souvent le cas en France dans les projets d'aménagement. Déjà on a quand même… Et justement je me suis aussi attaché à ce qu'il y ait une première tranche de commerces, il va y en avoir une deuxième de l'autre côté de la route de Sainte-Luce. Voilà, mais si vous voulez ça se fait dans le temps un quartier, ça se jauge dans le temps d'ailleurs, c'est difficile… moi je sais pas si on a perdu ou si… on a atteint les objectifs en tous cas en termes de production de logements, sur les financements, sur la diversité, je suis sûr de ça. Après est-ce que la vie va bien se greffer ? Est-ce que ça va bien se passer ? Moi je pense que oui mais j'en suis pas sûr. J'ai pas la science infuse [rires]. On apprend en marchant.

MA : *Vous dîtes qu'on ne peut pas attendre des habitants qu'ils soient des militants mais l'affichage, puisque vous en convenez, de l'étiquette écoquartier, a attiré des gens. J'ai rencontré des habitants qui me disaient qu'ils avaient acheté ce qui était sur le papier et qui avait une image de ce qu'est un écoquartier qui n'est manifestement pas la vôtre mais qui n'est pas non plus celle qui est vendue.*

Bah je suis d'accord. Ça s'appelle un affichage politique. Vous savez que Nantes a la chance, et a toujours eu la chance, d'être une majorité plurielle, c'est un peu particulier. Avec une association avec les écologistes donc c'est un deal, voilà. Moi je dirais pas que je subis ça, je dois l'accompagner. Mais c'est vrai que ça veut rien dire un écoquartier, c'est pas labellisé, c'est pas… ça veut rien dire. L'Etat est en train vainement de produire un label sur la question mais ça n'a aucun sens, ça ne peut pas se réglementer… Un écoquartier je sais pas ce que ça veut dire. Je pense qu'il faut construire des projets d'une autre manière au vingt-et-unième siècle, selon les objectifs que j'ai déterminé tout à l'heure, proche de la nature, des équipements, etcetera, pour qu'effectivement il y ait une qualité de vie en ville qui soit vraiment excellente même dans la densité. Voilà, une qualité de mise en œuvre aussi, une qualité architecturale. Faut avoir de la qualité dans ce qu'on fait, faut y réfléchir, faut avoir des bons maîtres d'œuvre, des bons maîtres d'ouvrage.

MA : *Vous êtes satisfait de ce que vous produisez de ce point de vue là ?*

Pas de tout. Y a des projets plus ou moins bien mais c'est normal…

MA : *Par exemple le travail avec la maîtrise d'œuvre urbaine ?*

J'aime beaucoup travailler avec eux. L'urbaniste il est bon, alors y a une certaine raideur dans ce qu'il fait… Vous savez pourquoi on a fait ces grands îlots collectifs avec habitat intermédiaire et individuelle ? C'est pas mauvais si vous voulez en terme d'architecture et d'urbanisme parce qu'on arrive comme ça à produire des logements individuels et intermédiaires en ayant une bonne économie. Parce qu'on a des parkings sous-terrain et autrement on arrive pas à les financer, je veux dire c'est un surcoût quand même les parkings sous-terrain. Donc on une bonne économie, en plus on a des îlots d'assez grandes dimensions qui font que ça crée aussi une bonne économie de projet. Ceci étant ça a un défaut : c'est relativement monolithique. Moi j'aime bien si vous voulez dans la ville la qualité de mutation dans le temps, comme un dentier, vaut mieux avoir 32 dents qu'une dent en haut et une dent en bas, quelque part c'est plus facile à changer quoi, voilà. C'est un peu pareil une ville, elle doit pouvoir se renouveler comme ça dans le temps, faut toujours voir à long terme. De ce point de vue là je pense que c'est un défaut mais en même temps c'est inhérent à la contrainte qu'on a au départ. Après moi ce que j'aime beaucoup… Y a des formes bâties quand même différentes au sein des secteurs, vous avez vu. Y a le secteur grand collectif avec un îlot cerné de murs, y a des secteurs en lanières comme sur la Sècherie, et puis là ce qu'on est en train de construire au Sud c'est plus un parc habité quoi, de façon plus discontinue. C'est en fonction je dirais des contextes avoisinants qu'on a différencié les formes bâties, c'est ce qu'on appelle de l'association urbaine. J'aime beaucoup ce qui se fait en termes de maîtrise d'œuvre d'espaces publics, je trouve qu'il y a une économie de moyens, on met de la qualité où il faut sur la place, sur le canal, et puis après le parc est très rustique. Il est vraiment écolo pour le coup, y a une vraie biodiversité, on améliore la qualité de l'eau, on a filtré les flottants, on a fait un épurateur, on fait des sauts d'eau pour oxygéner la flotte donc le ruisseau il ressort avec une bonne qualité, ça fait du bien à la nature quoi… c'est pas mal. On a un couloir de biodiversité, enfin voilà, y a tout ça qui fait que ça ne marche pas mal. Les jardins familiaux ça marche très bien. C'est un lieu d'échange dans le quartier mais inter-quartier aussi donc de connaissance inter-ethnique je dirais presque et intergénérationnelle. C'est génial ça, y a pas mieux pour développer la connaissance des autres et le respect des autres, ça c'est vraiment très très bien.

MA : *Malgré le contexte géographie avec la frontière que forme le tram ?*

Ça oui mais ça je peux rien faire… malheureusement. J'ai essayé hein mais la SNCF ne veut pas de nouveaux passages à niveau, parce que ça reste une voie SNCF parce qu'il y a le tram-train aussi qui passe. Ils veulent pas de passages à niveau. Y a un endroit où on pouvait passer à niveau mais ils veulent pas. Pour des raisons de sécurité évidemment. Donc ça c'est un vrai bordel et passer en sous-terrain c'était très compliqué, ça marchait pas. Moi ce que j'ai vu c'est plutôt, comme on pouvait pas effectivement gérer cette rupture, c'était plutôt créer des liens d'usage. C'est-à-dire que les gamins de la Bottière aient des choses à faire à Bottière-Chénaie, sur le parc, je pense à Crépin, à City-stade, il commence à y avoir des demandes, ce sera intéressant pour les ados par exemple. Donc on y réfléchit. La médiathèque, les écoles, c'est bien que les aires de recrutement soient aussi un peu mélangées, c'est pas facile hein. Mais voilà c'est ça, faut qu'il y ait une symbiose entre les deux. On a fait la nouvelle maison de

quartier, vous avez vu, l'édifice en bois assez récent, on l'a fait à l'interface de la Bottière et de la route de Sainte-Luce, on l'a sorti du quartier Bottière pour que les gens de la Bottière sortent de leur quartier mais aussi pour que les gens du grand quartier aillent à la Bottière quelque part, que ce soit un lieu d'interface. C'est pas pour rien c'est que situé là. Contact, c'est ça l'idée, et pas forcément sur Bottière-Chénaie.

MA : *Vous parlez de lien, de mixité sociale. Ce que j'ai pu entendre c'est que les relations sont parfois un peu conflictuelles, ça crée de la tension.*

Bien sûr. Oui, y a eu notamment un programme de Nantes Habitat, celui qui est en bois, en parement… C'est-à-dire que Nantes Habitat a un peu déconné, faut pas l'écrire hein, mais je leur ai dit d'ailleurs… Ils ont mis des familles un peu chaudes là, des grandes familles qui posaient des problèmes comportementaux et c'est vrai que ça a été mal vécu par les riverains. Mais y compris ceux de l'habitat social, tout le monde n'est pas… Et c'est vrai qu'il y a eu je sais des crises de nerfs un peu là.

MA : *Quelle est votre position sur la mixité sociale ?*

La mixité, plus fine elle est mieux c'est. Justement un îlot de 70 logements comme ça c'est pas très bon parce qu'on voit bien que c'est un îlot, c'est une île quoi. Donc nous on essaie plutôt d'avoir la mixité à l'îlot. Par exemple celui à côté, qui donne sur la place, y a à la fois un foyer de jeunes travailleurs, y a 30 logements sociaux et des logements en accession. Pareil sur l'immeuble de l'école, y a domicile services pour les personnes âgés, des logements en accession, des logements sociaux. Celui de Bouygues c'est pareil, y a deux cages d'escalier logements en accession, une cage d'escalier logement social. Comme ça c'est mieux accepté, quand on a un gros paquet d'un seul coup, évidemment y a… en plus c'est au cœur du système avec des questions de stationnement. Parce que le problème du logement social c'est qu'on essaye qu'il soit au moins aussi bien construit que le reste, en général on y arrive, on met au moins autant les moyens même, parfois plus, par contre le problème c'est que les locataires n'ont pas les moyen de louer des places de parking sous-terrain. Elles sont trop chères, elles ont à 45 euros par mois, c'est trop cher pour un locataire de logement social. Et qu'est-ce qui se passe ? Nous on a évalué la chose : 80% des places sont vides. Donc les bagnoles sont en surface. Or nous on est dans un écoquartier, on contraint quand même un peu, même si vous avez vu qu'il y a quand même une place par logement en sous-sol plus quand même des places en surface, on est pas tout à fait… Même des fois on pourrait nous le reprocher, on en met trop. Parce qu'on sait que dans 20 ans la voiture n'aura plus du tout la même place en ville, on devrait l'anticiper quelque part mais ça les élus ont du mal parce que les habitants sont très attachés à ça. La question du stationnement vous avez dû en entendre parler.

MA : *Enormément.*

Bah énormément mais c'est normal. C'est lié effectivement à une contrainte objective et c'est lié à ce problème aussi de parkings dans les logements sociaux. Le parking en fait, quand on

regarde bien on trouve toujours des places pour se garer mais après la question c'est est-ce qu'on veut se garer en bas de chez soi ? Ça c'est un vrai problème. On habite en ville, avec des atouts et des contraintes.

MA : *Le parti pris de dire qu'on ne fait que du parking en sous-sol, si on excepte les questions de tarifs qui sont des choses qui se négocient après, provoquent quand même le fait qu'il y ait des voitures qui débordent un peu partout. La question qui se pose est de savoir si vous faîtes cela pour autre chose que des raisons esthétiques ou idéologiques ?*

De toute façon je ne peux pas densifier, je peux pas créer une ville compacte et intense, la ville de la marche à pied, avec des parkings en surface. C'est une évidence. Je veux dire, tous ces parkings en surface c'est une question paysagère… Bien sûr c'est pas une question économique, c'est plus cher de construire en sous-terrain, on est d'accord. Mais on peut pas construire une ville écolo en ayant des parkings en surface, c'est pas possible. On a, en termes quantitatifs analyser, le taux de motorisation des ménages dans le secteur il est de 1,2 à Bottière et tous ces coins là. Là on a mis une place par logement en sous-sol et 0,2 en surface, voilà. Après si vous cherchez des places pour vous garer vous en trouvez comme dans tous les quartiers de Nantes, ce n'est pas pire. C'est pas pire. Et on est en ville, faut accepter ça. Je veux dire, j'ai le tramway, j'ai les équipements, j'ai l'école, tout à portée de main, mais ma bagnole je vais pas la mettre en bas de chez moi ou alors j'habite à 20 kilomètres de Nantes effectivement mais c'est un autre sujet.

MA : *On peut le voir comme ça. Cela pose toutefois la question de savoir quelle est la population qui est venue vivre là et de ses attentes par rapport à ça.*

Bah ils veulent le beurre et l'argent du beurre. Forcément, évidemment [rires]. Ils ont raison mais voilà, ils l'ont pas. Ils veulent tout… Vous savez quand même, à Nantes, moi j'ai un peu bossé ailleurs, on est quand même pas mal des enfants gâtés. Que ce soit en termes d'équipements de proximité, de qualité des services publics, c'est énorme cette ville. C'est énorme. Les gens ne s'en rendent plus compte mais regardez une carte des équipements publics, c'est impressionnant. On s'y habitue, on s'habitue toujours au luxe, c'est pas un problème… Mais c'est vrai que c'est un luxe franchement.

MA : *Vous dîtes que les conflits avec les habitants se calment un peu…*

Bah disons que je pense qu'il y a toujours des différents mais on est moins dans une relation où y avait que des récriminations, maintenant on arrive à construire des projets.

MA : *Quelles marges de manœuvre avez-vous avec la mairie ?*

Mais la mairie c'est moi ! [rires] Moi je suis Nantes Métropole et Ville de Nantes je suis les deux !

MA : *Ca je le sais, je voulais dire avec les élus.*

Je suis garant en tant que chef de projet des objectifs politiques assignés à ce projet. J'en suis garant. Donc j'ai c'est vrai une marge de manœuvre assez étendue dans cette ville par rapport à d'autres villes. On a une confiance assez importante de la part des élus, ne serait-ce par exemple que par rapport à un adjoint comme Alain Robert. C'est quelqu'un qui est vice-président du Conseil Général, en plus qui est conseiller général sur le secteur du centre-ville de Nantes, c'est très très prenant et c'est vrai qu'il a pas toujours les moyens de suivre dans le fond les projets dans la ZAC. Donc y a un suivi bien sûr, y a un arbitrage qui se fait sur certains sujets mais c'est vrai que c'est pas du tout le même niveau de suivi qu'une commune de 20000 habitants de première commune par exemple, où le maire sera vraiment beaucoup plus sur les projets. Dans une grande ville comme Nantes c'est pas possible. Donc on a une marge de manœuvre. Ceci étant, si je ne parvenais pas aux objectifs assignés, on me le ferait entendre, je serais sans doute plus là même. Si vous voulez y a quand même une vérification qui est faite. Et puis j'ai un directeur général des services aussi, qui est très très présent. Il est comme moi, il est à la fois directeur général des services de la ville de Nantes et de Nantes Métropole. Donc je lui rends compte, deux fois par an minimum, parce qu'il y a pas mal de gros projets sur Nantes, y a pas que Bottière-Chénaie, de tout. Et même avant on se voyait beaucoup plus, au moment de l'élaboration du projet, dans les premières années, on se voyait beaucoup plus souvent pour arbitrer des décisions opérationnelles. Après si vous voulez dans un projet comme celui-là il n'y a pas que les élus, un projet urbain y a la conception, je dirais que c'est peut-être 5% du temps, après le reste du temps c'est accrocher les wagons. C'est l'appropriation qui est importante, y a pas que les habitants, eux ils arrivent après, au départ c'est tous les services, y en a beaucoup, les autres institutions, etcetera, la concertation aussi quand même des riverains. Donc faut convaincre beaucoup de monde, c'est un processus assez long quand même, d'appropriation, de conviction, d'adaptation du projet à différents avis. Ça prend du temps, ça se fait pas en 6 mois un projet comme ça. Et ça évolue tout le temps, je suis très attaché à cette question là. C'est qu'effectivement on a pas raison sur tout tout de suite, là par exemple on travaille en ce moment sur l'idée d'un petit stade, il peut y avoir d'autres sujets qui évoluent comme ça dans le temps. Il faut que le projet vive sa vie quoi. Même après le projet, et qu'il se renouvelle, c'est ça l'idée.

MA : *A ce propos, vous avez les moyens entre guillemets de pousser tout ce que vous voulez voir apparaître ou il y a quand même de gros arbitrages à faire.*

On est dans une opération publique d'aménagement donc j'ai un concessionnaire et puis on est sur un bilan qui est validé tous les ans par le maître d'ouvrage c'est-à-dire Nantes Métropole, c'est plus la ville maintenant c'est Nantes Métropole mais c'est pareil. Donc effectivement on rend des comptes pour le coup, tous les ans, c'est ce qu'on appelle des bilans d'aménagement, des PRD on appelle ça. Donc y a une délibération d'ailleurs chaque année de la communauté urbaine sur compte-rendu où on dit « voilà ce qui s'est passé cette année, voilà les comptes, les positifs, les négatifs ». Donc c'est là qu'on rend compte des choses et on doit être toujours dans l'économie de projet. Donc là on admet quand même une participation de

la collectivité dans ce genre de projets, on est pas à chercher des bénéfices bien sûr mais quand même les comptes sont de plus en plus tendus dans les collectivités, vous le savez. Donc on fait pas n'importe quoi quand même, on fait attention. Je suis garant de ça aussi, de la bonne économie du projet.

MA : *Nous parlions tout à l'heure rapidement de la communication, c'est aussi vous qui la gérez plus ou moins directement ?*

Alors pas tout à fait. Sur la comm' bien sûr on travaille toujours en association, je parlais des wagons à accrocher, on une direction de la communication chez nous qui travaille avec une agence qui s'appelle Double Mixte et effectivement on travaille en association avec eux mais c'est eux qui font quand même la maitrise d'œuvre de la comm'. On leur dit « tiens là, ce serait bien de lancer une action », on bosse ensemble sur les objectifs et ils nous proposent des plans de comm' à intervalle régulier. Là on en fait un peu moins maintenant que le projet est lancé mais quand même de temps en temps, à l'occasion, par exemple si un jour le maire veut in augurer un gymnase, il va venir sur place donc on peut en profiter pour faire d'autres animations, des choses comme ça… Essayer de faire des synergies comme ça dans les actions. Après il faut savoir que quand on a commencé ce projet… on est dans les quartiers Est de Nantes, à côté d'une ZUS donc, c'était mal vu cet endroit là. Les promoteurs voulaient pas y aller au départ, faut bien comprendre ça quand même. Donc la comm' elle était surtout externe au départ, c'était changer le regard qu'on a sur un site. Un peu ce qui a été fait sur l'Île-de-Nantes qui était un lieu de travail où finalement on avait pas fait son deuil de la navale à l'époque, il y a une vingtaine d'années. Donc ça a été tout un travail par des évènements culturels de changer le regard sur un site. Et puis peu à peu comme ça, de fil en aiguille, on fait sa pelote, c'est ça l'image… et on change l'image des lieux. On a commencé par cette médiathèque justement qui est assez structurale comme ça, ça fait une sorte de monument comme ça qui vient poser l'empreinte public sur un quartier à un carrefour et avec l'aménagement public des abords de la route de Sainte-Luce. Du coup ça a changé l'image et peu à peu le quartier est devenu attractif et du coup maintenant tout le monde veut y aller. Et du coup ça change l'image du grand quartier de Doulon-Bottière. Comme c'est au cœur, comme c'est le cœur urbain. Ça c'est quand même très positif.

MA : *J'ai quelques difficultés à imaginer qu'il y ait besoin de convaincre Bouygues qu'il pouvait vendre des logements là-bas…*

Bah il s'est convaincu tout seul, il a vu le projet quand même et il a vu qu'il y avait de l'investissement public quand même. On a travaillé justement d'abord comme on a fait sur l'Île-de-Nantes à bosser sur les places publics, les parcs… y a un investissement quand même au départ et après ça suit. Au début c'était pas évident mais ça a marché finalement. Ils ont pas fait beaucoup de bénefs Bouygues… ils ont pas fait beaucoup de bénefs [rires]. Maintenant ça va mieux pour ceux qui viennent mais au début c'était chaud. Et puis en plus y a eu la crise financière en 2008, 2009, qui est arrivée là-dessus. Et en même temps ces opérations ça régule le marché, c'est pas mal.

MA : *Avez-vous, à titre personnel comme à l'échelle de la ville de Nantes ou de Nantes Métropole, retirer des choses de ce projet qui font évoluer votre mode de fonctionnement ?*

Moi j'espère évoluer tout le temps, jusqu'à la retraite et même après d'ailleurs. Avec ce projet et avec d'autres, j'ai pas que ce projet en magasin. On a beaucoup de projets, on gère la moitié de la ville et y a beaucoup d'autres projets sur la ville. Moi je coordonne aussi une équipe, je manage pas mal de projets urbains en étant directeur, pas chef de projet. Et moi je change tout le temps, j'espère. Sinon ça veut dire que je suis un vieux con, c'est pas bien. Donc ça m'a changé comme d'autres projets m'ont changé.

MA : *Evidemment ce que je vais vous demander c'est en quoi vous avez évolué…*

[rires] Je pense qu'on a vécu une période depuis 10 ou 15 ans… Les habitants sont, c'est ce que je disais tout à l'heure avec mon assistance justement, les habitants sont… On a plus du tout la même concertation maintenant que comme on l'a faisait il y a 10 ou 15 ans. Les habitants ont une demande et une exigence de plus en plus forte sur l'association au projet. On est beaucoup moins dans la frontalité, les gens veulent être vraiment partie prenant, ce qui est beaucoup plus lourd, beaucoup plus complexe et en même temps sans doute plus riche. C'est vrai que ça va faire évoluer notre métier. Pourquoi ? Moi je l'explique par plusieurs choses. D'abord parce que le niveau socio-économique des habitants augmente dans le quartier. C'est vrai que dans les milieux populaires on était moins emmerdé, faut dire ce qui est, dans les quartiers bourgeois on est plus emmerdé c'est vrai. Et d'autre part parce qu'arrive à la retraite sans doute la génération post-soixante-huitarde qui a un certain usage de la contestation et une certaine défiance vis-à-vis du savoir des experts et des politiques. Et donc là c'est pas gagné d'avance. Avec les papis dans le temps c'était pas compliqué, j'étais ingénieur j'avais raison. Maintenant pas du tout, parce que le mec qui est en face de moi il va être aussi ingénieur, il va être expert en quelque chose, c'est ça aussi… Le niveau monte partout et avec aussi cette habitude à la contestation qui est propre à cette génération. Et ils ont du temps les jeunes séniors en ce moment, ils ont du temps. Moi je vois bien, en général ceux qui portent les pétitions c'est ça.

MA : *Il va peut-être falloir l'accepter. Cela dit, ce que vous décrivez là pose aussi la question de la représentativité des populations qui participent aux processus de concertation.*

Oui, vous avez raison, c'est un sujet récurent, effectivement en général les actifs et les jeunes sont sous-représentés, c'est un vrai problème. C'est très difficile de les faire venir mais moi aussi je vais pas aux concertations parce que je bosse. Le soir j'ai pas envie de me retaper une réunion. C'est vrai qu'après justement sur Saint-Joseph-de-Porterie on a initié des ateliers parce qu'il y avait des difficultés pour faire passer le projet dans le centre bourg. Donc j'ai utilisé un médiateur qui est l'ARDEPA, c'est une association qui fait de la pédagogie en termes d'architecture, ils font des balades urbaines, des choses comme ça… Et donc comme ça on a baladé les habitants à travers Vertou, Rezé, Nantes, pour leur montrer d'autres projets et pour

leur faire comprendre justement la réalité des projets contemporains, la diversité des architectures. Et du coup en élevant des personnes je dirais vers le haut, en les formant quelque part, ils ont mieux compris les attendus du projet et on a mieux travaillé ensemble. C'est de la maïeutique, c'est le bordel, ça prend du temps, c'est du boulot quoi. Mais ça je pense qu'effectivement ça va singulièrement au-delà des attendus écologiques des projets qui n'existaient pas y a encore 15 ou 20 ans. Même si je faisais déjà des trucs parce que je suis un peu écolo dans l'âme, c'est pas grave, ça arrive, nul n'est parfait je dirais. Par contre ça, la question de la concertation, on y échappera pas quoi. Je sais déjà que dans les 10 ans à venir je vais pas bosser de la même manière. Ça change tout le temps notre métier, on s'ennuie pas. Depuis 28 ans que je fais ça ça change tout le temps, ne serait-ce que les règles, les normes, les attendus.

MA : *Vous parlez d'environnement et de pédagogie, j'ai constaté à Bottière-Chénaie qu'il y a un certain nombre d'habitants qui aimeraient savoir et qui ne comprennent pas un certain nombre d'éléments, on peut prendre l'exemple des noues…*

C'est vrai qu'il faudrait qu'on revienne là-dessus. Justement on a fait un groupe habitant en juin, on a embauché un écologue pour assurer le suivi environnemental de l'opération, parce que justement après les éphémères fallait quand même une expertise, mais aussi pour parler aux habitants parce qu'effectivement il y a un manque singulier de formation à l'environnement en France. Les jeunes un peu plus mais les vieux pas du tout, ils comprennent rien et ça c'est grave. Les élus aussi en général ils sont vraiment en deçà. Hormis les écolos une fois de plus, et encore… Et donc c'est vrai qu'il faudrait prendre le temps de faire comprendre aux habitants, de revenir là-dessus, sur tout ce qui a été réalisé quoi. On fait beaucoup de visites, on agit par les écoles principalement. Après faut que les habitants se déplacent aussi. Et puis nous on a une charge de boulot importante, faut prendre du temps pour ça mais… On en fait des réunions publiques hein. Mais vous avez raison, pour une certaine partie de la population je pense que c'est une réalité.

MA : *A propos d'écoles et de communication, vous avez parlé rapidement de la BD dans Images Doc tout à l'heure, je me suis interrogé sur cet objet, vous pouvez m'en parler ? Quel était l'objectif ?*

Nous on avait pas d'objectif. En fait c'est Images Doc qui souhaitait faire une BD sur un écoquartier en France et donc ils ont choisi Bottière-Chénaie, tout simplement… Ils ont regardé plusieurs écoquartiers en France et Bottière-Chénaie ça leur semblait l'écoquartier le plus abouti dans tous les domaines. Parce qu'en fait je dirais que la qualité de Bottière-Chénaie c'est pas d'être bon quelque part c'est que c'est un peu bon en tout. C'est assez représentatifs des objectifs qu'on peut assigner un nouveau quartier urbain. Ecoquartier je le répète, je m'en fous, mais c'est ça : une nouvelle façon de construire la ville au vingt-et-unième siècle. Donc ils sont venus et donc nous on les accueille, je veux dire on est toujours content de… parce que c'est vrai qu'à la limite on a peut-être une meilleure notoriété au niveau national, même on voit des gens de l'étranger venir qu'au niveau local, mais c'est souvent comme ça. Y a beaucoup de gens qui viennent visiter. Donc ils sont venus, c'est une personne qui est venue, ma collègue

l'a reçue et donc ils ont été à l'école primaire Julien Gracq, ils ont échangé et ça a donné l'idée à l'auteure de faire une BD sur les mômes, c'était avec une classe de CM1 ou de CM2, je sais plus. Mais on est pas à l'initiative de cette chose là, non, non.

MA : *Je me suis posé la question parce qu'il est mentionné « avec le soutien de ».*

Oui, on a accompagné, je trouve ça intéressant de mouiller les gamins, ils étaient vachement contents les gamins de l'école. Et puis du coup ça les forme à l'environnement justement, c'est par les enfants qu'il faut agir.

MA : *Pour synthétiser, si vous deviez recommencer le projet, que changeriez-vous ?*

Si c'était à refaire… On est 10 ans plus tard, j'ai changé, les normes ont changé, les connaissances ont changé, la technologie a changé, les opérateurs ont changé. Je peux pas vous dire ce que ça donnerait mais… Ça donnerait toujours un centre urbain, ça donnerait toujours une intensité urbaine avec cette mixité fonctionnelle, sociale. On forcerait peut-être moins sur d'autres sujets mais grosso modo les ingrédients de la cuisine seraient toujours là. Le plat serait peut-être différent mais les ingrédients seraient toujours là je pense.

MA : *Si je reprends votre métaphore, la recette, enfin le cahier des charges que vous donniez aux promoteurs et aux architectes était très cadré ?*

Le cahier des charges donné aux promoteurs il est très cadré au niveau architectural, il est pas du tout cadré en termes d'environnement. C'est « vous respectez les normes, BBC, etcetera », je veux dire on a pas les moyens de tout faire. Ceci étant, si par exemple vous regardez les immeubles route de Sainte-Luce y a une double peau. Pourquoi ? C'est pour s'éloigner de la rue, avoir des espaces de vie, tout le monde a un espace de vie extérieur. Ça c'est un principe du cahier des charges, ça peut être une loggia, ça peut être un patio, un petit jardin, une terrasse, etcetera. Ça c'est une règle, y a pas de PVC, c'est une autre règle. On utilise sur l'espace public que des matériaux locaux, c'est du schiste de la région, du granit du coin, machin. On a 10% d'emplois d'insertion dans les travaux publics. Y a quand même des règles vous voyez, à la fois écologiques et sociales. Et du consommer local, c'est tout ça. On en avait quand même anticipé pas mal d'évolutions actuelles. Parce qu'en fait notre métier d'urbaniste c'est savoir voir ce que va être la ville dans 20 ans et la vie sociétale, et les conditions externes, le prix du pétrole ou n'importe quoi, la place de la femme… Regardez le travail des femmes depuis 30 ans, c'est une révolution énorme et personne n'en parle, c'est énorme ce qui s'est passé. Vous êtes jeune, vous ne vous rendez peut-être pas compte mais c'est énorme, c'est une véritable révolution, et favorable, positive. Je veux dire, tout n'est pas négatif dans notre société actuelle, on a tendance à être un peu anxieux, c'est les grandes peurs qui reviennent mais moi je trouve qu'il y a quand même des choses positives. On va être astreint à une certaine frugalité, on va être astreint à certaines contraintes et je trouve ça plutôt bien moi, aller à l'essentiel. Après faut faire attention sur la peur des autres, attention à pas mal de situations de repli parce que c'est un vrai danger quoi. On a une responsabilité n'est-ce pas ? Moi je sais

pas écrire l'histoire dans 30 ans mais on est en train de regarder Nantes 2030, c'est un sujet intéressant. Y a rien de plus difficile que la prévision, de plus en plus…

CN4	**Date :** 28/11/2012
	Rôle dans le projet : chargé d'opération
Réalisation : coordination de l'opération	**Structure :** Nantes Métropole Aménagement
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 2h00 min	**Expérience :** 15 ans à Nantes Aménagement (27 ans en tout)
Travail sur le projet : 2009-	**Taille de la structure :** 30 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer, pourriez-vous me parler un peu de votre parcours ?*

J'ai fait ma formation à Tours, dans ce qu'on appelait le CESA à l'époque. C'est vrai que ça commence à être ancien, moi je suis plus trop, bien que je sois allé au 40ème anniversaire. Après ça j'ai fait un parcours d'une douzaine d'années dans le réseau Pact-Arim. C'est un ancien réseau de propagande contre les taudis, qui s'occupe de l'amélioration de l'habitat et des OPA en particulier. Et je suis à Nantes Aménagement depuis 1997 et j'ai beaucoup travaillé sur le quartier sur lequel nous sommes là, Madeleine-Champs-de-Mars, qui est un renouvellement urbain de faubourgs du centre-ville, enfin en pied de centre-ville, c'est les faubourgs de l'ancien Champs-de-Mars, l'ancien marché de gros, l'ancienne usine LU. C'est un projet qui a démarré en ZAC en 1989 lors de l'élection de Jean-Marc Ayrault, qui est un quartier sur lequel le marché de gros était parti dès 1969 sur ce qui est aujourd'hui l'Île-de-Nantes. Mais 1989, enfin le milieu des années 1980 c'est vraiment le moment où la mutation du quartier s'est accélérée avec le départ de l'usine LU, la construction de la Cité des Congrès, l'arrivée du TGV sur la gare avec la création et l'ouverture de la gare Sud. Nantes a été un peu bombardée et reconstruite et c'est un quartier sur lequel depuis la guerre y avait des projets de table rase et en 1989 les nouveaux élus affirmaient un parti à la fois de reconstruction autour de la Cité des Congrès et de réhabilitation d'une partie ancienne. Donc voilà, ça fait 20 ans, un peu plus de 20 ans que Nantes Aménagement travaille à la mutation de ce quartier. C'est un quartier aujourd'hui dont l'ambition de maintien d'une diversité sociale et d'une mixité des fonctions paraît préservée, paraît réussie, paraît avoir fonctionnée quoi. Donc ça a été beaucoup de travail un peu dans la dentelle, qui a marié un peu les procédures dans un cadre de ZAC et de concession dans lequel on a rentré beaucoup de choses en fait, beaucoup de microprojets de reconversion, d'autopromotion même. Ça, c'est pour dire un peu ce que j'ai fait avant de faire Bottière-Chénaie.

MA : *Bottière-Chénaie, vous commencez à travailler dessus à quelle période ?*

Alors moi j'ai débarqué dessus en 2009 à un moment de crise un peu, où on avait en fait [il ouvre un plan du quartier]… Donc c'est un projet qui a été conçu au tournant de l'an 2000, la ZAC a dû être créée en 2003, les premiers chantiers ont démarré en 2005, la première livraison ça a été la médiathèque qui est vraiment l'équipement central dans le parc en 2007. Le premier îlot qui est l'îlot de la Nantaise d'Habitation, qui est un peu expérimental, en 2008. Et puis ensuite 2008 ça a été la crise financière, économique, et donc elle a entraîné un arrêt en fait d'une partie des chantiers qui démarraient sur ce grand secteur, ce qui a amené qu'en 2009 on était dans une situation où un certain nombre d'îlots étaient livrés et d'autres étaient arrêtés en chantier. Et comme on est sur un secteur assez dense ça ne nous permettait pas d'achever les voieries et les espaces publics, donc en fait on a eu pendant 1 ou 2 ans des habitants qui se sont retrouvés dans des situations de chantier un peu complexes avec des cheminements complexes. Pour autant l'école a ouvert à la rentrée 2009 donc les équipements ont été construits très vite par la ville, ont été financés et construits très vite par la ville. Mais on était là dans une situation vraiment de chantier, les pieds dans la rue un peu, face à des images qui sont celles-ci et qui sont des images de promoteurs classiques mais auxquelles on a beaucoup contribué, on avait les mêmes quoi, on avait un film de synthèse, des images, tout ça bien léché. Donc avec des gens qui débarquaient et qui étaient venus… enfin soient qui débarquaient soit qui au contraire avaient fait un peu le choix d'acquérir notamment dans un écoquartier et puis qui se retrouvaient dans une situation qui n'était pas du tout celle-ci. Donc ça avait créé… ça a créé un mouvement pendant quelques mois assez tendu, médiatisé, etcetera. Et qu'on a récupéré petit à petit, en fait les tensions ce sont des occasions de rencontre et de dialogue, et de discussions. Bon moi j'ai commencé à mettre en place, ou à poursuivre, ou à consolider, des dispositifs de coordination inter-chantiers, de sécurité, de planification et puis petit à petit on a emboîté des… en fait on a poursuivi nos aménagements et notamment l'aménagement du parc qui inclut la réouverture du ruisseau. Et donc ça, ça nous emmène en 2010 ou 2011, probablement au printemps 2011. Et donc à un moment clef, un peu de basculement où en fait on constate l'achèvement des espaces et la qualité de ces espaces, ce qui a entraîné en fait une adhésion des habitants qui a retourné un peu la situation. Un atout aussi de ce projet c'est que tous les commerces de proximité se sont installés très vite sur la place et sur ce linéaire. Donc voilà, équipements, commerces, des espaces qui se concrétisent.

MA : *Quelles étaient les ambitions du projet ?*

Sachant que moi j'étais pas là mais j'étais dans Nantes Aménagement donc j'étais quand même un peu au courant de ce qu'on faisait ici. Pour moi le but essentiel, l'objet essentiel c'était de… En fait c'est un projet qui avait été… là aussi 1989 est un tournant parce qu'en 1989 le maire de Nantes retire un certain nombre de permis de construire qui ont été délivrés entre les 2 tours de l'élection municipale, que ce soit sur l'Île-de-Nantes, sur le site des chantiers ou sur ce secteur en fait, où je crois que la quasi-totalité du site faisait l'objet de permis ou de dossiers de permis de lotissements qui poursuivaient l'urbanisation pavillonnaire qui s'était développée un peu plus à l'Est. Donc ces permis ont été rapportés et le secteur a été mis en réserve foncière pendant une dizaine d'années. Et au tournant de l'an 2000, alors je ne sais plus quel est le recensement qu'il y a eu à cette époque, c'est 1999 et ce recensement constate en fait

l'accélération de l'étalement urbain, du départ des accédants à la propriété au-delà de la première couronne. Là la collectivité prend vraiment conscience de l'importance de cette disponibilité foncière qu'elle a et commence à mettre au point un projet urbain qui définit cette fois un pôle urbain sur un secteur qui est un peu vide, qui est ce grand quartier Est-nantais qui est éclaté entre Bottière et Doulon mais avec un axe qui est la route de Sainte-Luce qui est assez vide. Et surtout c'est là que l'objet premier c'est de proposer une offre d'accession sur Nantes, une offre d'accession abordable, c'est là que prend corps une politique d'accession abordable. J'essaie de me remémorer à quoi elle s'est adossée, je suis plus très sûr mais elle s'est inscrite dans les politiques locales de l'habitat, l'élaboration des programmes locaux de l'habitat qui sont d'abord beaucoup polarisés sur le logement social et qui, petit à petit, ont pris conscience de la nécessité de s'intéresser à l'accession à la propriété et à une offre d'accession abordable. Et c'est dans les années 2003 à 2005 qu'on a mis au point toute la doctrine d'accession abordable avec toute la définition des cibles, des niveaux de revenus concernés, des niveaux de prix de sortie, et de la question de la clause anti-spéculative qui a été très combattue par les promoteurs et les notaires à ce moment là mais qui en fait petit à petit comme elle s'est consolidée un peu sur toutes les agglos, aujourd'hui elle est passée dans les mœurs, elle est adoptée.

MA : *Donc Bottière-Chénaie était une des premières pierres de Nantes pour développer cette politique ?*

Oui. Bottière-Chénaie encore aujourd'hui… Enfin à Nantes encore aujourd'hui on a deux projets qui sont Bottière-Chénaie et Erdre-Porterie, au-dessus, qui font encore la moitié de l'accession abordable de la ville. Donc c'est les deux secteurs historiques sur lesquels on a des résultats effectifs qui sont de l'ordre du tiers des logements produits qui sont de l'accession abordable.

MA : *Et pourquoi là plus qu'ailleurs ?*

Parce que je pense que c'est un objectif auquel nous, Nantes Aménagement, on s'est beaucoup attaché et qu'on maîtrise en fait dans sa production, dans sa négociation avec les promoteurs et donc on a été capable de tenir, on a été capable de mettre ça en place assez vite avec une ambition importante. Parce que quand je dis un tiers l'objectif initial c'était 45% mais ça c'était un peu de l'utopie, un tiers c'est déjà beaucoup. Et on a des collectivités ou des camarades aménageurs, des cousins aménageurs, qui n'ont pas su faire ou qui savent encore à peine faire. Enfin sur l'Île-de-Nantes on sait à peine faire, sur Saint-Herblain à l'Ouest on sait à peine faire, voilà.

MA : *On ne sait pas faire pourquoi ? Ce sont des questions de coût de sortie* ?

Non, non, par méconnaissance de la question. Traditionnellement en fait… parce que l'accession abordable c'est une politique local alors que ce que les gens connaissaient traditionnellement c'est l'accession sociale qui est une définition Etat qui renvoie à près d'accession sociale, qui est maîtrisée par un certain nombre d'opérateurs sociaux. Mais

l'accession abordable c'est une définition locale même si elle s'est reproduite de ville en ville. Et puis je ne sais pas, une opération d'aménagement ça a plein d'objectifs et on choisit ce que l'on maîtrise. Je pense que CN3 a dû vous dire un peu la même chose, pour nous il était pas question… enfin pour nous j'étais pas vraiment dedans mais si on parle d'une manière générale, on était pas d'abord sur une approche d'écoquartier. L'approche d'écoquartier, elle est venue par les concepteurs en fait, CN1 et CN2, par transfert aussi de leur savoir-faire et notamment de leur première expérience de Rennes, de Saint-Jacques-de-la-Lande.

MA : *C'est quoi un écoquartier en fait ?*

Pour moi ? Le pari en fait, pour suivre ce que j'ai développé sur l'accession abordable, avec CN1, ça a été, mais c'était il me semble le débat de l'époque, c'était la question de la densité. En fait quand je disais qu'il était prévu à la fin des années 1980 de poursuivre une organisation de lotissement, c'est quelque chose qui produisait environ 600 logements et aujourd'hui, dans les formes urbaines qui maintenant sont établies parce qu'on arrive à la fin de ce projet en terme de conception en tous cas on est à 2400 logements qui sont structurés autour d'un pôle urbain intermédiaire qui amène un certain nombre d'équipements et de commerces. Et donc l'écoquartier je sais pas trop si c'est le bon terme. Si on retient des critères de développement durable en tous cas, donc de proximité, des infrastructures de transport collectif, etcetera, pour aboutir à une densité relativement forte il faut qu'il y ait des compensations en terme d'espaces naturels ou en termes de qualités du logement également dans ces extension extérieurs, donc sous forme de terrasse, de patios, de grandes terrasses habitables, etcetera. Donc qu'est-ce que c'est que l'écoquartier ? Moi je crois que c'est cette association de la densité, de la qualité d'usage des logements et la qualité des espaces publics et la question de la nature en ville, cette association bâti/nature. C'est d'abord ça, après on peut ajouter d'autres choses que nous on a pas poursuivi telle que les questions de… Alors cette question de la nature ça renvoie à une approche qui a été très importante ici qui est un peu une donnée de base, c'est une approche paysagère qui intègre… je vais pas faire de théorie parce que j'ai pas préparé et que ça me vient pas naturellement mais ici c'est toute la question des eaux pluviales de surface qui participent à la création de ce paysage avec notamment la réouverture d'un ruisseau qui avait été busé qui est un élément très fort. Donc y a un projet qui s'inscrit dans une sorte d'histoire et de géographie dite paysagère et qui propose ensuite une qualité de forme urbaine et d'architecture et d'usages.

MA : *Cette géographie est pensée à quelle échelle ? Je veux dire : quelles sont les liens avec l'intérieur de la ZAC et ce qu'il y a au-delà* ?

Bah elle est pensée tout à fait au-delà puisqu'on est justement dans une conception, dans une définition qui n'est pas autocentrée, alors qu'elle aurait pu l'être puisqu'on a une emprise foncière d'un seul tenant, qui fait 35 hectares et qui pourrait presque fonctionner en vase clôt sans se soucier de ce qui se passe autour, qui suffit à alimenter en tous cas une opération d'aménagement sur le plan économique mais autant la collectivité qui a raisonné en termes de pôle urbain intermédiaire à constituer pour structurer ce grand quartier et autant pour

l'urbanisme qui a raisonné avec un terme qu'il a dû vous exposer également, il préfère parler d'association urbaine plutôt que de composition urbaine. Donc voilà, la relation avec le grand quartier en termes de polarité et d'équipements et puis en termes d'association urbaine avec les quartiers environnants a été tout à fait pensée comme ça.

MA : *Vous avez parlé de forme urbaine, sur le dessin du quartier quel a été le rôle de Nantes Aménagement et comment avez-vous travaillé avec CN1 et CN2 ?*

Comment je peux répondre à ça ? Nous, avec la collectivité… Enfin la collectivité définit des politiques publiques qui se traduisent par un programme, par de la programmation, par des quotités, des objectifs en terme de quotités de logement social, d'accession abordable. Et nous on les traduit, on les met en œuvre. On est sur un projet urbain, pour moi, sur lequel la collectivité a très fortement exprimé ses attentes et a travaillé main dans la main avec l'urbaniste notamment. Donc nous on est quelque part une sorte de mécano qui met vraiment ça… et on est là pour ça, pour une certaine expertise et compétence qui permet de valider et de réussir la mise en œuvre des objectifs. C'est un rôle peut-être un peu modeste mais qui je pense situe un peu les choses. Quotidiennement dans le fonctionnement il y a eu deux phases en fait. La phase de conception sur laquelle l'adjoint à l'urbanisme qui s'appelait Jean-Marie Pousseur a été très engagée sur ce projet, politiquement, en tant qu'élu. Et puis, depuis 2008, les dernières municipales, aujourd'hui on a des adjoints à l'urbanisme qui sont plus généralistes en fait, dont l'urbanisme n'est pas le métier, qui ne sont pas experts, donc qui ont un rôle d'animation qui est plus faible et quotidiennement aujourd'hui on est dans un fonctionnement un peu triangulaire. Enfin c'est un peu plus que ça, mais avec d'une part un triangle qui est la collectivité, l'urbaniste, le paysagiste et l'aménageur, qui sont le socle un peu de base, quotidien, de la mise en œuvre de ce projet et qui est l'instance, enfin l'interlocuteur plutôt du couple promoteur architecte. Après y a tout un ensemble d'échelles de concertation avec les services essentiellement, avec les équipes de quartier, avec toutes les directions intéressées à un titre ou un autre à un moment donné.

MA : *Ce qui veut dire que votre influence dans la conception même du quartier est plus faible qu'elle peut l'être dans certains cas comme un aménageur et qu'en revanche vous êtes plus investi dans la gestion ?*

Le concepteur de manière générale ça reste quand même… ce n'est pas notre métier, c'est le métier de l'urbaniste et du paysagiste. Je pense que le curseur variable varie plutôt entre l'aménageur et la collectivité. Là on a une collectivité assez forte soit dans sa représentation politique avec l'adjoint lorsque c'était Jean-Marie Pousseur soit dans sa représentation technique avec le directeur territorial actuel, CN3, qui porte le projet depuis le départ, qui a une affirmation forte. Je pense que c'est plutôt là que le curseur varie. Sur d'autres opérations, sur Madeleine-Champs-de-Mars je suis presque seul à l'inverse. Après y a des concepteurs de puissance, de compétence, d'expertise variables. Et là effectivement on a des gens assez costauds, qui sont assez maîtres de leur sujet.

MA : *Vous êtes moins là pour pousser les choix de la mairie que dans certains cas.*

Bah les choix sont là. C'est un projet assez vaste quand même. Ne nous on est pas… Si on regarde on a pas énormément de moyens pour réaliser un projet comme ça, on est pas sur l'Île-de-Nantes. Moi j'y passe à peine la moitié de mon temps en fait. Donc oui on est pas… Vous connaissez l'Île-de-Nantes ? Quand j'y fais référence vous situez complètement ?

MA : *Oui.*

L'Île-de-Nantes c'est une équipe de 10 chargés d'opération sur un seul territoire avec une communication extrêmement forte. Et de fait ce sont eux qui portent le projet au nom mais face aussi à la collectivité. Là on est dans un schéma plus classique.

MA : *Vous avez dit qu'il n'y a pas beaucoup de moyens. C'est un problème ?*

Financiers et humains… Je pense qu'on est à la limite de l'exercice ouais. Face aux exigences actuelles, ne serait-ce que de concertation, de participation, etcetera, de coordination… Mais ça marche, enfin ça marche mais c'est un peu limite.

MA : *Le quartier est pourtant un des fers de lance de la politique municipale, alors pourquoi n'en met-on pas plus ?*

C'est à la fois des questions de budget et des questions d'organisation de nos sociétés d'aménagement où on a du mal… La façon dont nous on fonctionne et la façon dont fonctionne la SAMOA sur l'Île-de-Nantes c'est un peu les deux extrêmes. C'est-à-dire que nous on est sur un schéma de principe où on a une personne qui est attachée à une opération et en fait à plusieurs opérations donc qui répartit son temps entre plusieurs opérations, mettons 4 opérations en moyenne. Et sur des projets de la taille de l'Île-de-Nantes, la taille géographique et programmatique fait que c'est impossible et fait qu'on bascule vers un autre schéma d'organisation qui sont des équipes opérationnelles de projet avec des gens qui sont spécialisés, sur les chantiers, l'espace public, etcetera, un certain nombre de thèmes. Nous on a pas fait ce saut là pour l'instant et on voit bien que pour ce type d'opérations intermédiaires c'est un peu limite, c'est un peu juste. On l'a fait au départ, justement du fait de la crise de 2008 on a accompagné, puisque la moitié des projets étaient plantés, on a accompagné la commercialisation et les promoteurs en créant un espace d'info-vente qui centralise les bulles de promotion. Donc à l'époque on avait quelqu'un qui est devenu chargé de comm' chez nous mais qui est arrivé pour vendre et pour gérer cet espace. Mais on est pas allé plus loin.

MA : *Et justement, la communication est assez importante sur ce projet. Où se situe cette nécessité de communiquer autant ? Il y a quand même une certaine quantité de documents, de brochures, de productions…*

Oui, c'est un de nos projet où elle est la plus importante. Le point de départ il est vraiment celui que je viens d'indiquer. On avait là un projet ambitieux en termes d'accession abordable et il était en train de se planter en 2008 du fait de cette crise un peu imprévue entre guillemets. Et ça a été un challenge de faire que cette opération réussisse, y compris en se mettant du point de vue très privé, des questions de commercialisation des promoteurs avec lesquels on travaillait. La communication ça a d'abord été un appui à la commercialisation.

MA : *Y compris avec la reprise des discours des promoteurs sur le fait qu'il fallait casser l'image négative du quartier en raison de sa proximité avec Bottière…*

C'est vrai qu'il y avait ça aussi. Moi je m'en suis pas trop préoccupé de ça parce que c'était déjà un petit peu réglé quoi. Enfin réglé… c'est pas ça que je veux dire, c'est pas réglé, c'est toujours une question d'actualité. Mais le problème essentiel quand moi j'ai repris l'opération c'était vraiment ce problème interne, ce problème de révolte des habitants face aux conditions dans lesquelles ils arrivaient. Et ensuite très vite en fait le projet a trouvé sa… Enfin la qualité du projet s'est exprimée avec la livraison de ce ruisseau rouvert et de ce parc et finalement ça a fait oublier cette proximité ou cette image de Bottière. Aujourd'hui on a fait il y a un an les dernières consultations de promoteurs pour 2 îlots pour lesquels tous les promoteurs de la place se sont battus, y compris les promoteurs qui avaient refusé de venir il y a 5 ans. Donc en fait le changement d'image du point de vue des promoteurs était fait.

MA : *En terme d'image, par rapport aux habitants des quartiers environnants, cela veut dire quoi de venir construire un quartier aussi gros et aussi neuf à cet endroit là ? Quel est le sens de venir faire de l'accession abordable, de l'accession sociale et beaucoup de logement social dans un quartier comme celui-là ?*

Ce que je disais déjà un peu tout à l'heure c'est que si on tient des objectifs un peu ambitieux d'accession abordable c'est que Nantes Aménagement en a fait un de ses axes principaux, on a intériorisé en fait cette politique. Et aujourd'hui on a convaincu… alors en fait il y a eu un certain nombre de dispositifs d'aide à l'accession abordable, à la fois des dispositifs nationaux et puis des dispositifs locaux. Il y a eu il y a 3 ans environ… Nantes Métropole a mis en place ce qu'ils appelaient un dispositif première clef je crois, dans lequel ils amenaient une petite subvention. Et ça s'accompagnait donc du pass foncier de l'Etat qui permettait une TVA réduite à 5,5%. Tout ça s'est arrêté en fait et il reste un seul montage aujourd'hui qui permet aux promoteurs de tenir les objectifs d'accession abordable qu'on leur donne à des prix des sortie qui soient vraiment tenus, c'est-à-dire qui ne dépassent pas 2500 euros du mètre carré donc qui soient quand même nettement inférieurs aux prix du marché, c'est la location-accession, ce qu'on appelle le PSLA. Ils ne peuvent le monter qu'en étant agréés par l'Etat avec un dispositif qui permet sur leur capital de garantir ces questions de location-accession, c'est-à-dire de reprise si nécessaire. Et soit ils le font en interne soit ils le font en association avec des opérateurs sociaux. Et en fait aujourd'hui, avec ces consultations, on a amené un certain nombre de promoteurs privés classiques, type Marignan, type Brémond. On leur a fait prendre conscience que leur avenir était aussi sur ce type de ciblage d'accession abordable parce que

c'est une pyramide en fait, à 3500 y a pas grand monde et à 2500 euros hors taxe le mètre carré il y a les deux tiers de la population. Et donc en termes quantitatifs, y compris pour eux promoteurs privés, c'est un peu une démarche du type de celle des grandes surfaces alimentaires. Je réponds à votre question ou pas ?

MA : *En partie. L'autre partie c'est que l'on met en avant la mixité sociale, je vais jouer l'avocat du diable mais à quoi ça sert ?*

Ouais, je sais pas comment ça marche la mixité sociale. On se rend compte que c'est pas évident en tous cas. Parce que quand on fait un îlot social ici [la Bourdaine] alors qu'on a fait un an avant des îlots d'accession abordable à côté, la cohabitation n'est pas si simple… Je crois que quelque part, quand on regarde les profils professionnels des accédants à la propriété c'est vraiment des classes moyennes quoi, c'est des employés… Donc c'est des gens quelque part qui ne sont pas très éloignés en termes d'origine sociale de cette catégorie qui occupe le logement social et auxquels on les confronte de nouveau en implantant des programmes comme ça qui ne sont pas toujours des programmes sur lesquels les modes de vie sont hyper faciles, avec des grandes familles, etcetera. Donc les rapports de négociation, de stationnement notamment sur l'espace public, des choses comme ça, sont un peu hard. Donc… vous rappeliez tout à l'heure qu'on est à côté de quartiers populaires c'est vrai que l'Est nantais globalement c'est des quartiers assez populaires, en partie populaires. A côté on la cité, le grand ensemble de la Bottière, qui sont des quartiers très homogènes sur le plan social, sur le plan propriété du parc évidemment. Je ne sais pas, je dirais que ce qui est important derrière ce concept de mixité c'est peut-être la question du parcours logement et de la diversité des parcs de logements qui permet ce parcours au fur et à mesure de l'évolution socioprofessionnel.

MA : *Effectivement, on entend un certain nombre de cliché que cette juxtaposition fait entre guillemet rejaillir. C'est vrai que si on regarde la composition sociologique on a 2 populations qui sont très proche donc c'est tout le jeu de projection qui va avec qui est en jeu. Donc quand je dis à quoi ça sert c'est plutôt, pourquoi la mixité sociale est-elle une bonne chose si elle génère des frictions et que personne n'en veut ?*

Je sais pas. Je pense que ça marche bien dans les quartiers où il y a de l'activité, de l'emploi, du commerce, etcetera. Dans les quartiers d'habitat c'est vrai que c'est plus difficile, il faudrait pouvoir… C'est aussi l'un des paris, l'un des enjeux de ce quartier. En fait c'est un quartier sur lequel y a pas d'emplois parce que c'est pas un quartier identifié sur le plan tertiaire, on peut pas y ramener comme ça des fonctions de ce type. Donc la seule animation en termes d'activité c'est le commerce, les équipements, etcetera, c'est ce qui se passe ici. Je sais pas, il me semble qu'il faut ça pour que ça marche. Et puis après, il faut une grande variété. Un certain nombre de quartiers anciens, les faubourgs le montrent assez bien, il faut une grande variété de typologie d'habitat pour que les gens circulent en fait et que les statuts se mélangent, les jeunes, les étudiants, les ménages, les anciens, etcetera.

MA : *Ce que moi je peux lire dans les entretiens que j'ai fait avec des habitants c'est que le pari semble bien fonctionner pour la population ciblée, c'est-à-dire les jeunes couples et jeunes couples avec enfants en location ou en accession, parce qu'il y a l'école. Pour le reste des personnes que j'ai rencontrées, celles qui ne sont pas dans cette catégorie là, il me semble que c'est moins évident. Ce n'est évidemment pas une évaluation statistique mais c'est ce que j'entends. Pour revenir à ce que vous avez rapidement évoqué, la place de l'automobile et du stationnement, c'est une position forte que vous amenez, quel est en l'objectif ?*

Le fait de limiter la voiture ? Déjà pour continuer sur la cohabitation que j'évoquais là, je parlais du stationnement parce que c'est vraiment un point qui est absolument mal réglé et qui est le point de crispation. Parce qu'en fait effectivement on est sur une conception d'espace public qui maîtrise la voiture avec peu de stationnement, pas de stationnement sur les rues, c'est simplement des poches de stationnement et puis du stationnement sous immeubles. Sauf que pour le logement social ça ne marche pas parce que les gens le louent pas parce que ça a un coût. Et donc ce qui exacerbe la concurrence des places disponibles sur l'espace public. Alors après le choix… Je pense qu'on est sur des questions de transitions longues et que nous on produit des quartiers qui sortent très rapidement de terre et pour lesquels cette transition de la voiture vers le transport collectif ou les déplacements doux type vélo n'est pas faite. Et je pense qu'on est en partie sur des mirages centripètes, c'est-à-dire qu'on raisonne par rapport au centre. Parce qu'on est sur un axe de tram on raisonne quartier centre alors qu'en fait les gens bossent pas au centre, enfin y a une partie mais pas tous, y en a plein qui bossent… Faudrait avoir une carte un peu plus large. Dans Nantes y a toutes les zones d'emploi de Nantes Est, de Paridis, de la route de Paris, de la Beaujoire, etcetera, mais qui sont relativement éloignées, qui sont à 1 ou 2 kilomètres. Donc les gens sont encore extrêmement motorisés alors qu'on est sur une conception… Disons qu'on est sur une conception écoquartier mais sur des ratios qui sont de l'ordre d'une place par logement, une place privative par logement, et 0,2 place sur l'espace public donc 1,2 en tout. Je pense que c'est le ratio actuellement de motorisation globalement. Sauf que là on a des gens jeunes, qui sont actifs parce que c'est la condition pour accéder à la propriété donc nous on est sans doute un peu en dessous. Et puis on a le tram mais une structuration globale à l'échelle du grand quartier Est en terme de déplacements alternatifs elle est loin d'être faite. Le chronobus est prévu en 2013, en termes de vélo y a pas de voie claire, y a pas de… C'est compliqué parce que les gens disent… Bon ici le choix qui a été fait c'est de faire du stationnement sous-terrain, notamment sur la partie Nord, en fait c'est ça qui permet la densité, ça a un coût assez important mais au moins ça n'occupe pas l'espace sous l'immeuble. Côté Sud et côté Est c'est un peu la même chose mais on est sur des parkings semi-enterrés donc éclairés et ventilés naturellement et donc qui donnent une plus forte impression de sécurité en même temps. Alors là c'est tout neuf, on est sur des programmes qui sont tout récemment livrés et on pense qu'ils seront beaucoup plus occupés que ceux-là et que la bonne solution c'est celle-là en fait. Mais on peut pas à la fois… les promoteurs disent souvent ça, il faudrait ne pas les contraindre à faire du parking sous-terrain mais si on le fait à côté ce sont des espaces qu'on ne construit pas et qui ne sont pas non plus des espaces d'appropriation par les habitants. Donc tout ça c'est du compromis qu'il faut arbitrer. En fonction des objectifs de densité qu'on a je pense que si on pouvait difficilement

faire autrement. Ou alors la seule alternative c'est de faire des parkings silos mais on est pas encore très au point là-dessus tant que c'est pas l'aménageur qui les construit et ça on y est pas encore tout à fait. Parce que ça veut dire que ce soit inséré dans les bilans, qu'on les porte, qu'on les commercialise. Je crois qu'on y arrivera mais dans les prochaines opérations…

MA : *Ce sont des choix. Là vous faîtes celui d'axer sur l'investissement sur l'espace public…*

Ouais l'espace public c'est… donc on achète environ 30 hectares on en vend à peu près 17 et on en aménage 14, ouais ça fait 31 et c'est du 45% 55%. Et en termes de coûts les travaux ça fait aussi 45% du bilan de la ZAC, le foncier n'en fait que 30 et quelques. Donc effectivement là y a pas mal de sous qui sont mis sur les espaces publics. Ça se voit en termes de prestation et tout ce qui est ouvrages d'art entre guillemets, le canal, l'ouverture du ruisseau, les passerelles, les batardeaux, les éoliennes. Mais quand on rapporte ces coûts au mètre carré on est à 180 euros le mètre carré donc on est sur les fourchettes hautes mais on explose pas non plus les compteurs par rapport à d'autres opérations.

MA : *Cela amène deux questions. Comment pouvez-vous le permettre ? Et pourquoi vous vous le permettez ? Est-ce que c'est seulement l'idée que vous avanciez tout à l'heure en disant qu'on a là de la densité donc on veut offrir des respirations, qu'on fait de l'abordable et que donc on a cette densité pour rendre rentable l'opération et que de fait on a besoin d'offrir de l'espace de vie ? Quelle est la réflexion qui sous-tend ce choix ?*

Oui, il y a deux éléments. Effectivement on considère globalement, collectivité, urbaniste et aménageur que sur l'affaire de densité pour faire ça il faut faire ça, c'est indispensable. Et d'autre part on est sur un équilibre de bilan qui tient à peu près la route, c'est-à-dire que c'est un bilan à 50 millions d'euros et la collectivité en fait met 14% de participation donc c'est pas mal mais c'est encore très minoritaire. Et la moitié c'est de l'apport en nature, je rappelais l'histoire tout à l'heure entre 1989 et 2000 et quelque le démarrage de l'opération, la collectivité a acheté un certain nombre de foncier entre temps et elle les apporte à l'opération en apports en nature, gratuit. De manière générale on monte les opérations comme ça, en considérant que ce qui a déjà été acquis et budgété c'est de la dépense passée et on alourdit pas l'opération avec ça. C'est la pratique actuelle, sur le Champs-de-Mars, à l'inverse, c'est une opération qui a été plombée dès le départ parce qu'il a fallu qu'elle rachète le foncier qui avait été acquis des années auparavant. Donc y a à moitié des apports en nature et l'autre moitié en participation monétaire directe. Voilà, les 2 se tiennent, c'était l'équilibre de l'époque, aujourd'hui on prépare d'autres opérations notamment la poursuite de celle-ci un peu plus à l'Est et de plus en plus le challenge c'est de faire des opérations sans participation autre que les apports en nature des fonciers déjà payés, déjà budgétés donc ce qui va nous obliger notamment à des espaces naturels, enfin à des espaces publics et notamment tout ce qui est espaces naturels qui soient un peu plus rustique encore. Là c'est pas très rustique justement, on est sur des gestions un peu rustiques mais la conception est encore très qualitative, très dessinée, très construite.

MA : *Aujourd'hui, d'une manière générale, vous diriez que vous êtes satisfait de ce qui a été fait où il y a des choses que vous améliorerez ?*

On a pas tout le recul mais ce qu'on peut pointer aujourd'hui c'est ce que j'ai évoqué à l'instant. La question du stationnement et de la mobilité en général est encore théorique quoi. Elle a été posée, elle a été conçue de manière assez théorique et on s'est pas donné sans doute jusqu'à maintenant tous les outils pour la régler, c'est-à-dire faire tous les réglages nécessaires. On commence juste à discuter avec les bailleurs sociaux pour leur dire « bah non, ça marche pas vos affaires, vous pouvez pas continuer à fonctionner comme ça, vous pouvez pas construire des stationnements sous-terrain qui coûtent 15000 ou 20000 euros la place, qui ne sont pas loués, donc de toute façon c'est une perte dans votre bilan. Donc vous vous avez une perte dans votre bilan, nous on a les bagnoles qui dégradent tout l'espace public. Y a qu'une solution c'est que vous trouviez des solutions pour que les places soient occupées ». Comme il y a pas de marché extérieur, on est pas au centre-ville, et que de toute façon leurs habitants ont des bagnoles, il faut qu'ils les rentrent dans les garages et donc les stationnements il faut que ça coûte 5 euros et non pas 55 quoi. C'est quand même un tiers occupé et deux tiers vides, ou au mieux 50-50 donc c'est quand même fort.

MA : *Comment régissent-ils quand vous leur expliquer qu'en louant moins cher ils rempliraient davantage leurs parkings ?*

Bah en fait on est qu'au tout début là, ils sont en train de faire leurs comptes et je sais pas comment ça va être… Mais je pense qu'on va aller vers des systèmes comme ça sachant qu'on commence à avoir quelques références de secteurs où c'est rentré dans les mœurs, sur des villes comme Roubaix par exemple ça se pratique et je vois pas trop d'autres solutions. Parce qu'on va pas racheter… C'est pas la collectivité qui va racheter ces parkings, c'est pas possible. Y a pas de solutions publiques, y a que des solutions internes aux organismes concernés.

MA : *Ce qui peut surprendre c'est qu'apparemment on retrouve le même problème un peu partout et que ça ne semble pas avoir été anticipé…*

Oui, c'est surprenant. Que nous à la limite on l'est pas anticipé et qu'on est reporté ça sur le constructeur dont c'est le métier… mais que lui ait pas su nous dire « vous nous obligez à construire des parkings sous-terrain mais on va pas savoir les louer » c'est un peu étonnant ouais.

MA : *Pour continuer à parler de mobilité, on peut se poser la question de savoir si celle-ci est traitée à la bonne échelle. C'est-à-dire que comme vous le disiez tout à l'heure il y a la question de l'échelle temporelle, on programme pour que cela soit encore adapté dans 20 ans et cela ne correspond pas aux évolutions de pratiques. Et deuxième chose, on veut anticiper l'évolution de la place de l'automobile alors que c'est un moyen de transport qui est essentiellement consacré à une échelle plus vaste.*

Absolument. Et on reste totalement centro-dépendant. Et le chronobus en est encore un exemple, il vient de Sainte-Luce, de Thouaré, bon il va pas jusqu'au centre, il s'arrête là, mais le relai est pris par le tram qui va aussi au centre. Ce qui intéressant c'est ce qui se passe avec le commerce ici, notamment avec le restaurant qui est sur la place, qui était aussi un pari dont on était pas très sûr au départ, sur un quartier qui était encore très peu constitué, assez peu habité, pas d'emploi… Et on a un type très dynamique qui a pris l'affaire et qui la fait marcher en faisant venir tous les midis toutes les entreprises du quart Nord-est sur 2 kilomètres, en bagnole évidemment… Et lui il a besoin de 80 places de stationnement ou 50, pour l'instant on les a aussi dans les derniers parkings sommaires qui restent mais qui vont pas rester longtemps. Donc oui je crois qu'il y a globalement une appréhension de mobilités réelles qui ne sont pas celles qu'on imagine un peu naïvement au départ. Là on travaille sur le concours du dernier îlot qui va intégrer un… on met « centre commercial » c'est pas tout à fait un centre commercial c'est un supermarché et puis un linéaire symétrique de celui qui existe déjà sur la rue mais avec un parking et on est en train d'étudier avec la SET l'hypothèse d'un parking qui mutualise des fonctions ici avec une gestion publique donc sur lequel les places seraient mutualisées, elles ne seraient pas cédées en propriété individuelle, donc en mutualisant logements et commerces essentiellement. Avec une gestion publique j'imagine que dans les années ou les décennies à venir on mettre en place des systèmes interactifs numériques. On commence à le voir sur l'espace public et on le voit couramment sur le parking sous-terrain, on sait combien il y a de places disponibles et où. Et on peut imaginer que dans ce qu'on appelle un écoquartier un jour on sera gérer ça à l'échelle d'un quartier. Mais bon… Non mais je pense que l'avenir est sur des choses comme ça, sur des offres de services. Parce que là on travaille uniquement sur le hard, le dur, le béton, et c'est pas du tout flexible. On a un parking qui est vide là mais demain on va peut-être avoir des commerçants qui vont avoir besoin de parkings ici.

MA : *En ce qui concerne ces perspectives d'évolution, le quartier reste très monofonctionnel malgré toutes les critiques qui peuvent être produite autour de ce type d'aménagement. Vous avez dit tout à l'heure qu'il est difficile d'attirer du tertiaire, c'est l'unique raison qui fait que l'on reste sur ce type de solution ?*

Oui, je crois que c'est une vraie raison. Nantes Métropole travaille sur un schéma d'urbanisme tertiaire, enfin un schéma tertiaire d'agglomération qui essaie d'organiser, de coordonner tous ces développements tertiaires. Sachant qu'actuellement y a 2 pôles tertiaires, y a Euronantes-gare et puis il y a Atlantis sur Saint-Herblain, sur le périph autour du pôle Atlantis. Et puis il y a des pôles qui sont un peu sous-valorisés aujourd'hui qui sont justement celui qui est au Nord, la Beaujoire, enfin Haluchère, Beaujoire, Halvêque. Je crois qu'on est sur un effet de ciseaux quoi, ce site est pas identifié donc on a… En fait on essaye d'en programmer sur ce dernier îlot mais… et pourtant on est à 12 minutes de la gare mais les professionnels nous disent « non, c'est pas un site tertiaire », on peut avoir un peu de tertiaire endogène, entre guillemets, qui corresponde à des besoins qui sont de type parapublic, formation, des choses comme ça qui ne nécessitent pas forcément une identification sur des pôles tertiaires d'agglomération. Où on peut imaginer quelques plateaux de PME qui trouveraient un intérêt

à cette image écoquartier et en même temps une certaine proximité de la gare. Mais sur quelques milliers de mètres carrés, ça va rester très modeste… Et en même temps on était d'abord sur une priorité de logement, d'accession abordable et de logement social, qui a son rythme, qui a un rythme de production assez élevé, donc voilà tout ça c'est pas compatible… on peut pas pousser les deux objectifs à la fois. Si on voulait faire un quartier mixte avec de l'emploi, il faudrait se caler sur le rythme de l'emploi qui serait lent, ce serait une opération beaucoup plus longe, ou alors il faudrait laisser de la place… enfin je sais pas trop exactement ce qu'il faudrait faire. Créer un pôle tertiaire ex nihilo… à la fois c'est pourquoi on le fait pas ? Je sais. Je pense que ça aussi on ne sait pas trop faire parce que traditionnellement dans les collectivités d'abord on a une direction de l'urbanisme et une direction économique donc on ne sait pas trop faire. On ne sait pas faire de la mixité avec deux directions différentes, une direction de l'urbanisme n'intègre pas l'économique donc je crois que malheureusement on amplifie des tendances lourdes qui sont déjà à l'œuvre mais c'est extrêmement difficile de faire de la mixité fonctionnelle en fait. Et c'est pour ça qu'on s'est beaucoup battu sur ce quartier [Madeleine-Champs-de-Mars] pour la conserver. Mais on partait pas de rien, y avait une structure de faubourg déjà très mélangé et on a toujours mis l'accent là-dessus, sur l'activité en fait, et on a réussi à tenir. Mais c'est un peu l'exception qui confirme la règle. Mais bon on est centre, gare, y a plein de potentiels de reconversion qu'on a exploité, on est pas ex nihilo. En plus il faut s'aligner sur des marchés fonciers qui forcément vont être les marchés du logement qui vont être supérieurs au marché tertiaire. Alors on a fait… vous avez vu, on a fait un atelier de formation des compagnons du devoir mais ça ne reste qu'un embryon, il y a un verrier encore à l'entrée, en théorie c'est dans notre bilan d'acquisition donc ça disparaît mais on pense qu'on l'achètera pas… mais inévitablement un jour y aura une offre qui fera que ça disparaîtra je pense, à moins qu'on le sanctuarise. Donc on aurait un peu l'ambition d'avoir une petite façade tertiaire ici mais c'est pas sûr qu'on soit capable de faire 3 plots, on en fera 1 ou 2. Après je crois que ça tient à la densité. Sur l'opération qu'on commence à mettre à l'étude qui s'appelle les Goards, entre le vieux Doulon et Sainte-Luce on est plus du tout sur la même échelle, on est sur 180 hectares dont la moitié sont des zones naturelles mais sur une densité qui sera plus étalée. Je pense qu'il y aura de la densité mais il y aura plus d'espaces naturels que ça. Y aura peut-être plus facilement des secteurs de développement économique à droite à gauche. En plus on se rapproche du périph, on se rapproche de Nantes Est donc on pense qu'on saura identifier des petits secteurs de développement économique, qui ne sont pas encore très qualifiés mais… A la fois sur des questions qui sont un peu les thématiques porteuses du moment, enfin je sais pas si elles sont momentanées ou si ce sont des perspectives durables, on parle beaucoup d'agriculture sur les espaces naturels aujourd'hui, d'agriculture, d'horticulture, etcetera, de maraichage, c'est vrai qu'il y a un lycée horticole et maraicher au Grand Blottereau. Et puis d'autres parts des hypothèses qui sont plus de l'ordre de l'activité artisanale, PME, enfin je sais pas trop.

MA : *Pour revenir sur le quartier, vous avez parlé d'une image écoquartier. En 2009, vous êtes allé chercher un prix du ministère, quel était l'objectif ?*

Pourquoi on y est allé ? Je sais pas ce que vous a dit CN3. Je sais pas, je pense que c'est un effet d'opportunité en considérant que le travail en cours était un travail de qualité, on savait déjà un peu à quoi il pouvait ressembler puisqu'il y avait le précédent de Saint-Jacques-de-la-Lande, je pense que lorsque le ministère a lancé… Enfin il y a eu cette thématique écoquartier qui a émergé un peu tout à coup. Donc quand le ministère a lancé cet appel à projet on a considéré qu'on était dans le sujet et voilà on a monté un dossier, enfin la ville a monté un dossier. Sachant qu'il y a toujours une envie, une sorte d'envie de faire valoir, et Nantes est experte pour ça. Donc ça s'insérait là-dedans. C'était un des éléments importants du dossier Nantes capitale verte européenne 2013 le quartier Bottière-Chénaie. Donc c'est un objectif politique d'affichage, je crois que c'est ça essentiellement. Même si c'est pas là l'origine, très vite quand quelque chose marche on l'insère dans toute cette politique d'attractivité.

MA : *Le fait que le marketing urbain soit aujourd'hui une composante constante et forte des projets induit-il des façons de travailler différentes, adaptées ?*

Non. Je dis non parce que justement on est peut-être pas encore arrivé à cet effet qui ferait que les choses se renversent avec effectivement cette politique d'attractivité qui modifierait rétroactivement, enfin pas rétroactivement mais qui viendrait interférer sur la conduite du projet, sur la définition du projet. A quoi on pourrait repérer ça ? J'ai pas l'impression que ça ait modifié le projet jusqu'à ce jour. C'est très compliqué… Si, il y a un point sur lequel c'est très compliqué mais c'est strictement pratique, c'est le nombre de visites que ça induit sur le site. Ça, ça pèse sur notre temps. Est-ce que ça pèse sur la perception du quartier par ses habitants ? Un petit peu sans doute. On vous l'a dit un peu ?

MA : *On m'en parle un peu.*

C'est vrai qu'ils voient passer beaucoup beaucoup de monde.

MA : *Ceux qui en parlent le plus sont les habitants de la Sècherie, certains disent qu'ils se sentaient un peu a zoo.*

Oui. C'est la réaction un peu classique. En plus ceux-là nous on les voit pas en fait. Parce qu'effectivement la Sècherie c'est repéré par les archis, les urbanistes, les CAUE, mais ils sont autonomes donc ils nous sollicitent pas pour les visites, ou très peu. C'est pas ces groupes là qui nous sollicitent, nous c'est plutôt les groupes d'élus, les groupes professionnels plus ouvert mais oui j'imagine, je sais que sur la Sècherie c'est le point, le mirage un peu…

MA : *Vous pouvez me montrer le tour que vous faîtes quand vous visitez le quartier.*

Il commence à le dessiner. Alors y a deux… y a un premier schéma. A priori on va sur l'espace infos vente parce qu'il y a la maquette essentiellement, ça permet de présenter le projet à partir de la maquette et ensuite on fait essentiellement ça et effectivement on grimpe beaucoup là, on traverse là. Eventuellement si c'est ouvert on traverse là [la villa des arts] et après on monte

un peu en passant au travers des choses, et ensuite à travers les jardins, ensuite ça dépend du temps dont on dispose, on fait le tour. L'idée c'est de revenir le temps du ruisseau, ensuite soit c'est un retour ici [à l'espace info-vente] soit on élargit en allant ici [aux allées du parc] et en revenant par le chemin de l'Ecobut qui donne un point de vue sur ce qui se passe ici et ce qui se prépare. En fait y a un autre… Ça c'est avec une arrivée en car ou en tram ici [Souillarderie] et aujourd'hui y a un autre cheminement qui est intéressant c'est de s'arrêter plutôt à Pin-Sec et d'utiliser l'arrêt de tram qui constitue un balcon qui donne sur cette perspective jusqu'au vieux Doulon, qui est assez intéressante pour parler du projet.

MA : *Pouvez-vous me parlez de vos relations avec les promoteurs et les architectes ?*

On a déjà dû vous parler du mode de consultation qu'on a ici. On a un urbaniste qui a une vision très structurée de son projet, avec une volonté de continuer d'expérimenter diverses typologies en fait, qu'il a défini sur son projet d'association urbaine donc par secteur. Avec ce secteur Nord-ouest qui marie du collectif modèle Bottière, c'est-à-dire même gabarit, avec de l'individuel ou de l'intermédiaire. Y avait ce modèle d'intermédiaire sur dalle surélevée… enfin pour chaque îlot en fait il a défini les choses de manière assez arrêtée comme ça et donc aujourd'hui notre mode de désignation des promoteurs notamment, tel qu'on l'a développé notamment dans la dernière consultation c'est à partir de cette faisabilité de consulter les promoteurs sur leur capacité à sortir un programme qui réponde aux objectifs politiques tels que je les ai développé, c'est-à-dire de production d'accession abordable. Et ensuite on travaille une fois qu'on a désigné le promoteur, on sélectionne un certain nombre de dossiers d'architectes sur lesquels on en retient 3 ou 4 que l'on auditionne. Où, là encore, CN1 conduit un peu l'exercice en essayant de faire parler les architectes, de leur faire exprimer une pensée en matière de logement, en matière d'approche du logement donc en terme d'habitabilité, d'insertion dans le site, de construction, de mode constructif, de qualité de construction. Donc ça c'est la phase de sélection. Après on travaille de manière assez classique sur des ateliers de projet qui se déroulent sur 6 mois ou un an ou plus quand ça traîne et que les promoteurs ne sortent pas les opérations mais disons sur un an, sur toute la phase de mise au point du projet jusqu'au permis de construire. Avec une interface surtout sur ces îlots Sud qui sont plus paysagers, qui sont faits avec le paysagiste sur les questions de traitement paysager, etcetera. Ma réponse est un peu classique.

MA : *Il arrive que ce soit vraiment conflictuel ?*

Aujourd'hui ça se passe plutôt bien. Ça a été conflictuel dans le sens où certains promoteurs ont décroché. L'écueil en fait c'est l'hypothèse où le promoteur pense qu'il ne maîtrise pas le choix de l'archi et pense qu'il se l'est fait imposer par nous, enfin plus clairement par l'urba. On a eu un cas ici sur cet îlot 5 où finalement le promoteur s'est séparé de l'architecte au stade de l'appel d'offre, donc très tard, il a remissionné un autre archi et 6 mois après on s'est séparé du promoteur. Donc là ça a été un clash complet que j'ai pas très bien compris parce que ça c'est joué à quelques dizaines d'euros d'écart sur l'appel d'offre, 30 ou 40 euros au mètre carré, quelque chose comme ça donc j'imagine que c'était négociable y compris de notre part sur le

prix du foncier… Je pense que justement il y avait un problème d'articulation triangulaire là en gros urbaniste, archi, promoteur, qui ne marchait pas. C'est vrai que nous on tient beaucoup finalement à… Le schéma traditionnel c'est que le promoteur vienne devant la collectivité, l'aménageur, l'urbaniste, avec son archi maison derrière et nous on essaie de passer d'un rapport binaire comme ça à un rapport un peu triangulaire ou l'archi a un rôle un peu plus libre et s'appuie sur l'urbaniste, sur nous, pour équilibrer une relation qui habituellement est assez subordonnée avec un promoteur. Donc voilà, quand ça marche ça fonctionne quand même comme ça.

MA : *Quel est l'objectif de cette liberté plus grande de l'architecte ?*

C'est de redonner une liberté de conception à l'archi qui l'a souvent perdu dans des cas de figure comme ça, où le promoteur impose un cahier des charges hyper précis, hyper normé. Que ce soit un promoteur privé ou un promoteur social d'ailleurs. Et quand on a comme ici un urbaniste comme CN1 qui a une vraie attention à la question du logement de manière générale, de sa conception, de sa qualité d'usage, etcetera, tout le monde y trouve son compte en fait. C'est pour ça que sauf accident ça marche et on a des projets qui sont plus riches, enfin il me semble, parce qu'ici en fait ce qu'on a redéveloppée parce que finalement ça avait déjà été expérimenté dans les villes nouvelles dans les années 1970 ou 1980 c'est la forme de l'habitat intermédiaire. C'est-à-dire que finalement ce qu'on cherche à faire ici, enfin l'alternative au modèle pavillonnaire, c'est un modèle d'habitat individualisé, dense. Alors qui peut être intermédiaire, c'est-à-dire un peu superposé, mais qui offre également des qualités qui sont recherchées dans l'habitat individuel de type pavillonnaire, c'est-à-dire quelque chose d'extérieur, un rapport à l'extérieur et à la nature, qui ne nécessite pas des surfaces de maison individuelle classique mais qui nécessite qu'on est vraiment la possibilité de sortir de chez soi dans un espace privé intime, c'est-à-dire qui ne soit pas sous le regard des autres. Et CN1 a une grande attention à tout ça et je pense c'est en ça que c'est un urbaniste vraiment intéressant, qui amène quelque chose quoi. Alors je sais pas si c'est complètement réussi partout mais en tous cas il y a une vraie recherche dans ce sens, une vraie exigence même. Et on dit extérieur c'est y compris des terrasses habitables qui fassent 1 mètre 80 ou 2 mètres mais même 1 mètres 60… enfin qui permettent de mettre une table et 2 chaises et pas seulement un vélo et un sèche-linge.

MA : *Le cahier des charges n'est donc pas fixé par le promoteur donc c'est vous qui le définissez…*

Finalement le cahier des charges c'est plutôt ce qu'il appelle une faisabilité, qui une sorte de plan masse qui impose une forme… C'est vraiment une forme imposée, c'est un exercice architectural qui s'inscrit dans une forme imposée qui dit que là on veut un exercice qui interprète l'habitat collectif et l'habitat individuel dense. Ici un habitat sur dalle avec parkings semi-enterré et de l'habitat intermédiaire, c'est-à-dire de l'habitat collectif avec accès individualisé en fait. Parce qu'en fait en cahier des charges on entend souvent ce qu'on a jamais fait ici, c'est-à-dire d'avoir des cahiers des charges environnementaux notamment hyper développés, qui sont des pavés, auxquels on a jamais cru, qu'on a jamais imposé ici. On a pas

d'AMO développement durable ou environnement par exemple, on a pas de prescriptions de performances énergétiques autres que la réglementation aujourd'hui. En fait c'est pas tout à fait vrai parce que pendant tout le début de l'opération on a eu l'exigence de certification Cerqual. Je crois qu'on était l'une des opérations de France qui avait le plus fort volume de certifications, on a dû arriver à 600 logements. Ça vaut rien quoi… on l'a abandonné. Mais pour autant c'est un peu facile de dire ça comme ça aussi parce que c'est vrai que la performance énergétique notamment on en a pas fait un axe parce qu'on a considéré qu'on pouvait pas tenir tous les objectifs à la fois. Enfin en tous cas pas tous sur le même plan. Et donc je disais tout à l'heure que l'objectif central c'était d'abord l'accession abordable et on pouvait pas ajouter là-dessus une performance énergétique qui aille au-delà des standards de l'époque en question quoi. Et puis aujourd'hui avec le Grenelle tous les professions ont pris le pli et ont intégré la norme BBC donc on a plus ou moins une performance qui tient la route. Mais là on a été en RT 2000 et puis 2005 je crois, c'est-à-dire sur des performances moyennes avec des réalisations qui sont quelques fois médiocres donc des interfaces de ponts thermiques, de choses comme ça… donc en fait on a quand même quelques programmes là qui sont quand même relativement médiocre en termes globalement de qualité constructive et de performance énergétique. Et donc ça pèse quand même sur les ménages en termes de coûts. Donc voilà, on peut pas non plus dire que c'est pas important. Les premiers programmes on peut penser qu'ils seront à rénover thermiquement dans 10 ans ou dans 15 ans quoi. Enfin à réhabiliter, à améliorer, à rendre un peu plus performant. Donc ça aussi, si on compare justement au premier écoquartier qui a fait référence, celui de Grenoble, eux ont mis le paquet là-dessus, nous on l'a pas du tout mis. C'est des choix qui ont été faits, je dirais presque que ce sont des choix individuels, c'est des choix auxquels ne croyaient pas des gens comme CN1 ou CN3… Mais en même temps, en termes économiques, donc de prix de sortie, et en termes de qualité de construction on pense que c'est globalement assez réussi.

MA : *Les promoteurs ont dû être contents de venir alors…*

Bah le basculement il date de 2010 à peu près. Parce que sur les images en fait, quand rien n'était achevé, pour des promoteurs privés ça paraissait d'un urbanisme très directif et un peu hard, un peu raide. Avec en plus un truc de la Bottière, des choses qu'ils ne voyaient pas clairement en termes de qualité d'espaces. En plus la place de la Bottière est assez décriée en termes de façade et en termes d'espaces vides, les gens se polarisent beaucoup contre cette façade bleue. Pourtant elle a de vraies qualités d'espace et même de lumière, c'est vrai que c'est un matériau pauvre mais… Au moins les matériaux ont une fonction alors que là ils n'en ont pas [FJT, villa des arts], ces matériaux verticaux là, ça ne sert à rien, c'est juste de la décoration. Bon c'est un foyer de jeunes travailleurs, c'est des pièces de 20m² ou de 25m², je ne sais pas trop, ça a pas la même destination mais… Là y a une vraie épaisseur habitable, c'est orienté Sud, y a quand même une qualité bioclimatique y compris pour les éphémères parce que ça fait des pièges. On a dû vous parler de ça. On a missionné un écologue qui devait suivre ça cette année, qui faisait un peu de relationnel aussi mais on en a pas eu cette année.

MA : *Pourquoi n'avez-vous pas d'AMO ? C'est parti de dire qu'ils ne sont pas nécessaires ?*

Oui c'est ça. Ça procède de la réserve habituelle des architectes vis-à-vis d'AMO qui sont souvent considérés comme des ingénieries un peu… enfin y a plusieurs points de vue. Ce qu'on dit habituellement ici c'est qu'on veut des bâtiments performants en soit, enfin dont la qualité constructive définisse la performance et dont la performance donc ne tienne pas à l'ajout de ce qu'on appelle un peu de la quincaillerie solaire ou autre. L'idée par exemple c'aurait été, mais là aussi on a été coincé par les contraintes économiques de prix de sortie et par la crise de 2008, l'ambition de CN1 c'était d'avoir des façades double-peau sur tous ces immeubles qui sont orientés Sud-est donc plutôt bien orienté pour ça et il n'y a que celui-là qui l'a faite [école] et sur les autres on a effectivement des loggias mais elles sont pas fermées donc cette fonction bioclimatique de la double-peau n'existe pas. Après quelqu'un comme CN1 rejoint des critiques, des pamphlets tels qu'ils ont été écrit par des gens comme Ricciotti sur la HQE, sur le fait que l'ingénierie qui s'est portée sur la HQE s'est fait bouffée par l'industrie qui s'est engouffré dans ce truc là. Et c'est ce qui a été globalement notre point de vue. Et c'est vrai qu'en fait finalement on est venu vers des AMO par le bas, à partir du terrain et des confrontations qu'on a eu dans la phase d'installation et finalement par des petits projets qui sont les jardins, qui sont cette question des éphémères où on a missionné un écologue, qui sont la programmation de ce jardin public pour lequel on a financé un atelier participatif avec une asso un peu spécialisée. Donc on a passé une étape qui est celle des AMO qui se sont développés un peu partout sur les grandes opérations vers des approches plus d'ateliers participatifs qui émergent un peu aujourd'hui et qu'on fait de manière un petit peu limité, un petit peu pointilliste mais qui sont quand même des vecteurs d'adhésion des habitants au projet globalement. Et c'est en ça que nous on a un rôle en tant qu'aménageur, on a quand même une certaine fonction d'efficacité, on doit faire tourner tout ça, faire en sorte que ça marche. Et donc on a un chantier qui va démarrer ici sur un petit terrain, qui est un petit chantier d'autopromotion, d'habitat participatif, qui consiste à fabriquer 6 logements intermédiaires et individuels groupés. Voilà on fait 6 logements sur 2400 comme ça mais ça suffit à changer l'image d'un aménageur de faire ça. C'est assez incroyable et on l'utilise pas seulement par cynisme. Moi j'y crois quand même, ça m'intéresse ces projets. Ce qui est important surtout c'est pas seulement qu'on est ce projet mais qu'on soit capable de le sortir. C'est des projets hyper complexes et s'il y a pas un petit d'engagement personnel on y arrive pas. Donc on a pas choisi d'avoir d'AMO, on a plutôt choisi des choses comme ça.

MA : *Vous parlez du fait que vous avez embauché un écologue pour faire notamment du relationnel. J'ai notamment un certain nombre de retours d'habitants qui me disent qu'ils n'ont pas assez d'informations et qui en souhaiteraient plus. Comprenez-vous cela et notamment le fait qu'un certain nombre d'habitants disent ne pas savoir à quoi servent les éoliennes, les noues ?*

On est conscient de ça en fait. Moi je suis d'accord avec ça. C'est-à-dire qu'en fait c'est vrai que des éoliennes on ne sait pas très bien à quoi ça sert parce qu'aujourd'hui dans les médias couramment quand on parle d'éoliennes c'est pour faire de l'énergie et ici c'est des éoliennes à l'ancienne c'est-à-dire que ce sont des éoliennes hydrauliques, agricoles quasiment, telles qu'on les avait dans les champs autrefois, qui servent à puiser de l'eau, à monter de l'eau pour

alimenter des abreuvoirs. C'est vrai que ce n'est écrit nulle part, on a pas encore de documents. C'est vrai qu'on a de la pub, etcetera, de la doc, mais c'est un peu éparpillé, y a pas… Comment dire, la pédagogie très concrète de choses comme ça elle est pas faite. Et puis on est sur un quartier nouveau où les gens viennent d'ailleurs, on pense que plein de gens ne savent pas que le ruisseau a été rouvert en fait. Parce que finalement il a été tout de suite colonisé par la végétation, ce qui lui donne un aspect assez naturel entre guillemets. Donc ça c'est vrai. Après y a d'autres aspects… On a un espace info vente, mais on y est pas, c'est une espace tenu uniquement par des commerciaux, qui n'est pas bien ouvert. On a travaillé sur un projet de construction d'un autre espace info mais qu'on va pas arriver à sortir, on travaille sur un parcours interactif qui consisterait à implanter des bornes qui fonctionnent avec des iPads, etcetera. Enfin je sais pas si c'est une bonne réponse mais je crois qu'on va essayer de faire un truc comme ça ne serait-ce que pour que ça nous soulage des visites qui pourraient être davantage autonomes. Notamment dans la prévision de l'année prochaine. Ce qu'on a beaucoup travaillé et qui doit un peu mieux marcher c'est l'info chantier, toujours dans ce secteur on a encore 2 grosses zones de chantier qui perturbent les accès direct à l'école par exemple, donc on essaie de mettre au point des petites infos chantier, j'en ai pas descendu là mais on les distribue dans les boîtes-aux-lettres. Bon… Mais ouais ça renvoie un peu à ce que je disais tout à l'heure, on est pas beaucoup à travailler là-dessus quoi, c'est exigeant, on pourrait travailler à 2 ou 3.

MA : *Pour synthétiser, vous iriez vivre dans un quartier comme celui-là ?*

Bah… non, aujourd'hui non. Parce que j'habite au centre-ville moi. Aujourd'hui je vis seul et je vis sans bagnole, voilà j'ai un fonctionnement très centre-ville. Et puis c'est un sacerdoce d'aller vivre sur une de ses opérations.

MA : *Avez-vous des statistiques informatives sur la population du quartier ?*

Non, aujourd'hui on pas grand-chose. Je me demande s'ils envisagent pas quelque chose en 2013 là-dessus pour justement récolter des données qu'on a pas. Parce que là aussi on a des données sur le hard, sur le nombre de logements, les typologies de logements mais savoir qui les habitent… On a des données très précises mais qui ne sont pas compilées sur l'accession abordable puisque tous les dossiers passent en commission avec des fiches, donc on a les âges, les professions, les nombres d'enfants, etcetera, mais pour l'instant ça n'a pas été analysé. Enfin ça l'est un peu, on doit avoir quelques statistiques, c'est pas un dépouillement complet mais on doit pouvoir avoir une certaine synthèse de ce qui se trouve dans ces fiches

[Eléments de discussion informelle]

En paysager c'est un peu compliqué parce que pour l'instant CN2 n'a pas fait de cahier des charges adapté îlot par îlot. Il a un énorme fichier qui est un peu son projet sur toute la ZAC.

En fait l'acceptation de la qualification d'accession abordable définit le prix de vente du terrain, enfin le tarif de 220 euros au lieu de 300 euros du mètre carré.

CN5	**Date :** 01/10/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 70 logements sociaux	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h26 min	**Expérience :** 15 ans, une quinzaine d'opérations
Travail sur le projet : 2005-2012	**Taille de la structure :** 5 employés, 3 stagiaires

Entretien

Alors sur Bottière y a une spécificité aujourd'hui c'est que c'est un quartier qui est en chantier, qui est en devenir, donc je pense que le jugement que les gens peuvent en avoir aujourd'hui ou même que tout le monde en a elle n'est que partielle parce qu'un moment donné je pense que quand la chose sera finie y aura une vision différente. En fait ce qui est compliqué, pour nous en tous cas, dans ces nouveaux quartiers, c'est de venir s'inscrire dans quelque chose qui est complètement vierge. En fait c'est des pages blanches sur lesquelles on vient s'installer. On vient faire des choses pour les gens qui vivent là mais c'est vrai qu'on sait très bien que la ville ça se fait pas en 1 an, en 2 ans ni en 5 ans mais c'est quelque chose qui s'installe dans la durée. Donc c'est là toute la complexité du truc, c'est que nous on vient à l'instant t, les gens habitent dans un chantier pendant je sais pas combien de temps donc ils le vivent plus ou moins bien, ils ont une vision plus ou moins bonne de ce que va être leur quartier à terme. Y en a qui tiennent jusqu'au bout, d'autres qui s'en vont avant parce qu'ils en peuvent plus, d'autres qui le vivent très mal, certains très bien. Et je crois qu'il y a un petit nœud dans ces endroits là et c'est vrai qu'un nouveau quartier c'est compliqué. Surtout s'ils inscrivent pas dans une histoire, en fait dans l'histoire d'un lieu, c'est ça qui est compliqué. Là c'était des maraichages, je suis pas sûr que les gens aient très bien cette vision de ce que c'était ce lieu. On leur a dit « tiens y a des logements là, pouf, vous allez venir là », du coup ils sont pas dans cette histoire, dans cet endroit, dans les trames qui pouvaient exister, ils comprennent pas forcément pourquoi c'est tramé comme ça. Enfin moi je me fais l'avocat de l'urbaniste parce que je sais que c'est des questions sur lesquelles il a travaillé mais faut voir comment les gens s'inscrivent là-dedans.

MA : *Pour commencer, pouvez-vous me parler un peu de votre parcours d'architecte ?*

Nous notre parcours d'architecte ? Notre parcours d'architecte ? C'est une bonne question. Nous on est encore ce qu'on appelle une jeune agence, plus trop d'ailleurs, on est sur une espèce de tangente là, on est un peu des moyens jeunes presque vieux. Donc ça fait maintenant une quinzaine d'années qu'on a créé notre agence. On a fait ça directement en sortant de l'école donc on est parti la fleur au fusil. Parce qu'on a eu de la chance, faut se le dire franchement,

on a eu de la chance, on a eu des commandes juste en sortant de l'école grâce en partie au diplôme qu'on avait pu faire qui était un travail justement sur une vision du territoire, une vision de l'urbanisme, sur l'aménagement du territoire. On avait travaillé sur des grands pans de la région parisienne, des grands pans du paysage, qui sont deux vallées dans le Val d'Oise, qui sont des endroits qui passent dans des endroits qui parlent un peu genre Sarcelles, Garges-Lès-Gonesse, Gonesse, Roissy aussi un peu… Donc c'est des lieux qui ont comme ça des noms qui sonnent un peu image pas forcément très belle alors qu'à cet endroit là y a 2 vallées, 2 rivières qui passent et qui sont un peu oubliées, busées à des endroits, un peu friches à des endroits, un peu construites à des endroits. Et donc tout notre travail ça avait été de faire ressurgir la présence de ces vallées pour essayer de refonder en fait des territoires dans leur histoire et dans la géographie dans laquelle ils s'installent. Voilà, le point de départ de l'agence c'est ça. Donc ça veut dire que nous notre parcours c'est de réfléchir à comment notre travail s'inscrit dans des lieux, avec une histoire… ça peut être une histoire récente ou une histoire passée et voir comment le travail qu'on peut faire permet de faire ressortir, ressurgir le sens de l'endroit où on vit. La question c'est : quel est le sens du lieu où on vit ? Donc ça peut être des histoires courtes, très récentes, ça se base sur le projet d'un urbaniste un moment donné ou ça peut être des choses plus lointaines comme des vallées sur lesquelles on va essayer de s'appuyer. Et du coup après ce travail là on a pu avoir des commandes, faire des concours, les gagner, les perdre. C'est l'histoire d'une agence assez classique. Avec quand même pour nous un intérêt particulier pour les questions du développement durable, on est assez engagé là-dessus, en tous cas on essaye de l'être, à travers les formations des associations auxquels on participe. Moi je suis vice-président d'une association qui s'intéresse aux questions du développement durable et qui regroupe des architectes, des urbanistes, des programmistes, programmateurs, des maîtres d'ouvrage, quelques maîtres d'ouvrage…

MA : *C'est l'ICEB ?*

Non, en fait on a travaillé avec l'ICEB. On vient de faire qui s'appelle « le Off du développement durable » qu'on vient de finir la semaine dernière avec l'ICEB, nous ça s'appelle CO2D, mais on a des contacts avec l'ICEB, on est en relation de plus en plus étroite avec l'ICEB. L'ICEB c'est plus engagé du côté des bureaux d'études techniques, nous on est plus engagé au niveau maîtrise d'œuvre mais en fait on a des connexions avec eux. Et après, on travaille de plus en plus, je parle de l'agence, sur le bois. Après notre engagement plus personnel c'est qu'on essaye de s'engager sur des questions d'usages, de pratiques des lieux. Sachant que ça reste des choses un peu fantasmées à chaque fois. On image la façon dont les choses vont être utilisées et c'est pas forcément une réalité non plus.

MA : *Comment faîtes-vous pour projeter les futurs usages ?*

De toute façon quand on est architecte moi je dis qu'on est au service du prince. Un moment donné on nous demande de faire des choses dans un cadre précis, c'est-à-dire un lieu précis avec un programme précis, un budget précis. Et le programme c'est l'essentiel, voilà, programme et budget c'est tout. Nous, à partir de ça, on réinterprète cette histoire là, après

s'interroger sur les usages c'est vrai que c'est des choses qu'on projette forcément un moment donné. Si c'est pas une réalité on se dit « voilà, comment les gens vont vivre là ? Qu'est-ce qu'on va leur proposer ? Comment est-ce qu'on pense que la société évolue ? ». On essaye de se poser un peu des questions dans ce sens là, si le programme est bien fait il y a des attentes assez précises, s'il est pas bien fait ça reste très très flou donc nous on le projette un peu plus. Voilà c'est une espèce de chose un peu… c'est une balance quoi. Avec quand même quelques convictions qu'on a réussi à acquérir à force de pratiques, où on voit un peu comment… on a quand même quelques retours sur les façons dont les gens vivent dans les opérations qu'on a pu projeter et puis on voit aussi nous au quotidien quand on y repasse les choses qui fonctionnent et les choses qui fonctionnent moins bien. Ça c'est plus une expérience de terrain qui est complétement empirique et qui fait qu'on se dit « ça on sait que ça marche, ça on sait que ça marche moyen ». Et puis après y a des choses où se dit « voilà idéalement faudrait que », bon après c'est un peu prétentieux, le mot c'est pas prétentieux d'ailleurs, c'est peut-être plus un peu directif mais on se dit « voilà, faudrait que les gens utilisent ça de cette façon là ou de cette façon là ». Forcément un moment donné y a de ça pour faire des choix quoi.

MA : *Vous aviez des références, des architectes qui vous ont beaucoup inspiré ?*

Les gens qui nous ont inspirés déjà y a nos enseignants, forcément, c'est un parcours assez classique. Nous en enseignants on a eu Yves Lion, un des grands papes de l'architecture d'aujourd'hui. On a eu François Leclercq, Pierre-Louis Faloci et puis Alexandre Chemetoff qui était un paysagiste avec qui on a passé notre diplôme. Voilà ça c'est les gens on va dire qu'on a eu dans notre parcours d'étudiants et puis après y a des gens qui nous inspirent plus à travers les voyages qu'on a pu faire et des rencontres qu'on a pu faire. On se sent proche de l'architecture plutôt du Sud, c'est assez étonnant mais on a été baigné dans une culture proche de l'architecture portugaise par exemple, Siza, Souto de Moura, c'est vraiment les gens de qui on se rapprocherait le plus aujourd'hui, en tous cas on aimerait bien. Et puis après y a des architectes finlandais comme Aalto par exemple qui sont des références. On pourrait dire le Corbusier parce que c'est quand même un grand maître absolu dont le travail est connu mais à la fois méconnu, compris et mal compris. Voilà, on peut dire qu'on s'inscrit aussi dans des mouvements modernes, de l'époque qui s'appelle moderne, on s'inscrit un peu dans cette mouvance là. En connaissant les limites de la chose évidemment. Après c'est vrai qu'il y a des gens comme Louis Kahn qui était un architecte américain qui nous intéresse beaucoup. Après dans les architectes vraiment plus contemporains finalement moins, voilà. Mis à part effectivement des gens comme Siza ou Souto de Moura.

MA : *Comment définiriez-vous l'architecture que vous essayez de produire ?*

Décrire notre architecture ? Je pense que ce qu'on essaye de mettre en avant comme valeurs c'est vraiment cette question de… nous on défend l'idée du confort, ce qu'on veut c'est créer des choses confortables et appropriables par les gens. Voilà, c'est vraiment ça, appropriables et confortables. Et puis en même temps on ne nie pas que ça doit avoir un côté expressionniste, quand je dis expressionniste je veux dire que ça doit avoir une image forte. C'est pas forcément

des choses neutres qu'on veut produire. Dans la ville tout n'est pas pareil, tout ne doit pas se ressembler. Et on revendique un truc où les gens seraient contents d'habiter, c'est ce qu'on aimerait. [rires] Contents d'y habiter et puis des choses qui à un moment donné révèlent un endroit, qui participent à la construction d'un lieu et qui révèlent un lieu, qui aident à mieux vivre à cet endroit là, en tous cas à bien y vivre. Voilà, des choses qui participent au confort des gens tout simplement. C'est très prétentieux et très modeste à la fois.

MA : *Si on prend l'exemple de Bottière-Chénaie, qu'est-ce que vous avez cherché à révéler ?*

En fait ce qui se passe à Bottière c'est que ça s'inscrit dans un schéma urbain qui en fait au moment où on travaillait existait pas puisque les rues existaient à peine et tout ça. Et ce qui a été très fort pour nous dans la constitution de Bottière c'est qu'en fait le quartier, comme ça de mémoire, c'est une trame avec le canal qui est là [il dessine], avec l'école, les bâtiments qui sont là, la place qu'ils ont créé là et nous on est au milieu, dans les choses qui viennent derrière. En fait ce qui se passait dans cet îlot en particulier c'est qu'on demandait d'avoir un passage entre les deux et en fait chaque îlot est accompagné d'un espace vert ou d'un petit jardin, d'un espace de jeu donc y avait cet espace de jeu là. Ça veut dire que nous notre îlot c'était pas un îlot c'était deux îlots, c'est deux zones différentes avec un truc qui fait une enclave qui était ce jardin. Et un moment donné en fait on s'est dit que nous dont on avait l'impression c'est que cette transversale était importante dans la compréhension du quartier parce qu'elle rejoint le canal et la rivière qui est ici, le parc. Donc comment donner plus d'importante à ce passage qu'à ces structures transversales qui en plus sont accentués par ces grands bâtiments qui viennent devant, pour accompagner ce regard que pouvaient avoir les gens sur cet endroit en disant « vous n'êtes pas simplement dans une trame rectangulaire, il se passe aussi des choses transversales, il y a des venelles, il y a des passages possibles ». Donc pour nous en fait, un des points… deux points ont été importants, c'était de se dire « notre îlot est fragmenté en deux parties » mais « on veut pas qu'il y ait d'un côté les gens qui vivent dans la barre et de l'autre côté les gens qui habitent dans les plots » donc on s'est dit « comment on va relier tout ça ensemble ? » puisqu'il est séparé en deux et qu'on voulait pas qu'un moment donné il y ait cette séparation qui se mette en place. Donc il y a eu deux idées qui étaient de dire « l'accès à l'opération se passe par le jardin, au centre de l'opération », ce qui donne aussi du sens à ce jardin quelque part parce qu'il n'est pas seulement un jardin où l'on vient c'est aussi l'endroit par lequel on rentre chez soi, on rentre par le jardin, il est aménagé avec des jeux d'enfants et tout ça mais on rentre par un jardin chez soi, on ne rentre pas par un derrière ou je ne sais pas quoi. Ça devient une place en fait ce jardin au centre du truc, ça devient la place où on rentre. Et puis après ça a été avec la passerelle qu'on a créée pour tout relier ensemble de dire « voilà, on crée une vraie connexion, physique, sur l'îlot de manière à relier les gens entre eux physiquement à travers cette passerelle qui à la fois permet de cheminer mais aussi techniquement de pouvoir traverser ça ». Après dans le dispositif c'est l'urbaniste qui nous demande de faire un grand bâtiment devant avec sa peau mais donc à travers simplement ce choix de dire « on rentre ici » et « on relie ça par une passerelle » et enfin « on garde la traversée possible », un moment donné on accompagne l'histoire de tout cet ensemble là en soulignant le travail de l'urbaniste, en l'accompagnant histoire de le bonifier finalement. En disant « ce

jardin qui aujourd'hui n'avait pas forcément beaucoup de sens, on lui donne vraiment plus de forces en disant que c'est l'entrée des logements », « cet îlot qui était fragmenté ça reste un grand îlot commun où l'on vit ensemble, ceux qui habitent dans les intermédiaires et dans le grand bâtiment de tête grâce à la passerelle qui est une passerelle commune, qui est pratiquée par tous ». Y a pas les gens qui habitent dans l'intermédiaire et ceux qui habitent dans la barre quoi, en fait ça reste un ensemble. Voilà ce qu'on a essayé de mettre en place en tous cas sur la disposition générale. Ces deux décisions pour nous c'est ce qui fait qu'on accompagne à la fois l'histoire de l'ensemble et on pense que les gens, j'espère en tous cas, comprennent ça et se disent « voilà j'habite autour du jardin, autour de la place ».

MA : *Vous répondiez à quelle commande ?*

Nous, ce qu'on nous demande au départ c'est une barre avec des plots derrière et puis c'est tout. Et puis le programme de logements c'est des T2, des T3, des T4, des T5. Avec le petit truc intéressant au niveau programmatique, une petite question qui était assez intéressante de la part de la maitrise d'ouvrage, qui était de se dire « comment est-ce qu'on peut proposer 2 ou 3 façons alternatives d'habiter dans un T2 ou dans un T3 ». Et à côté de ça, on a le programme de la ZAC, enfin on a ces patates qui sont dessinées par l'urbaniste qui nous dit aussi « voilà, là y aura un travail sur une peau de façade », ça fait partie des trucs qu'on nous demande de traiter et puis c'est tout je crois… Et voilà « le plan général ce sera ça, y aura un jardin là ». Donc nous notre premier travail un moment donné c'est de… le programme on sait qu'il faudra faire des logements… c'est de s'interroger sur le programme de la ZAC qu'on nous donne, le schéma fini, on nous dit « voilà y aura le parc là, les jardins comme ci ici » et c'est de se dire « nous comment on va s'intégrer là-dedans et accompagner ce travail là ? ». Voilà, on nous donne ce cahier des charges là donc nous on essaye d'accompagner cette démarche parce qu'on pense qu'elle est intéressante, donc de l'accentuer et peut-être d'en atténuer certaines faiblesses, si on peut, avec les petits moyens qu'on a parce qu'un moment donné on reste quand même sur notre îlot quoi. Après ça c'est notre travail personnel à nous tu vois, c'est la manière dont nous on va s'intégrer là-dedans, après y a d'autres archis qui vont répondre complètement différemment. Après, à partir de ça, il y a cette question du logement et de la qualité, quelle qualité on peut proposer au logement et aux gens qui vont habiter à cet endroit en fonction du programme qu'on va nous donner et du budget qu'on va nous donner et des surfaces qu'on, va nous autoriser aussi à faire. Parce que la question de la surface dans le logement c'est un vrai enjeu, c'est qu'aujourd'hui un logement c'est une surface moyenne. En gros on va nous dire « voilà, un T3, c'est, suivant les maîtres d'ouvrage, entre 62 et 65m² ou entre 65 et 69m² », après c'est des problèmes de financement. C'est vraiment que des problèmes de pognon. C'est évident qu'on se pose pas la question de « comment on vit là-dedans », on se dit « comment est-ce que les gens vont payer un loyer qui correspond aux investissements que j'ai pu faire ? aux aides que j'ai pu avoir ? ». Même si après c'est un peu faussé tout ça… en tous cas aujourd'hui on est dans ce schéma dans la production du logement social en France. Donc à partir de ça nous on essaye de faire le mieux possible en poussant un peu les limites des choses, « est-ce qu'on peut faire un peu plus grand ? », « est-ce qu'on peut faire un peu plus grand et que ça coûte le même prix si on peut, est-ce que ça passe quand

même pour vous ? », « est-ce que si on organise le logement plutôt comme ça ou comme ça est-ce que ça vous va ou pas ? ». Donc à un moment donné ça devient un dialogue avec ton maître d'ouvrage qui se met en place. Mais nous là on répond à une commande sur un concours, donc le concours c'est un truc où vous êtes 3 ou 4 architectes en compétition avec le même cahier des charges donc c'est quelle interprétation chacun va faire de ce cahier des charges et à partir de ça vous êtes jugés et on vous dit « ouais, vous avez fait l'interprétation qui nous intéresse le plus », c'est pas forcément la meilleure d'ailleurs mais celle qui correspond un moment donné à la personne qui juge.

MA : *Vous avez parlé des faiblesses que vous essayé de compenser, quelles sont-elles ?*

Les faiblesses de la ZAC ? Moi je pense qu'elle est construite à l'envers par exemple, mais ça c'est plus un défaut qu'une faiblesse. En fait je suis pas sûr qu'il fallait que c'est grands bâtiments soient de ce côté-là, je pense que c'aurait été mieux de l'autre côté pour des raisons d'ensoleillement et tout ça. Après dans la pratique c'est peut-être pas vrai ce que je dis parce que ce que les grands bâtiments se construisent de manière à ce qu'ils s'adressent à la partie plus urbaine et les petits s'adressent plutôt à la partie qui est censé être plus les champs. Après je pense que les faiblesses, en l'occurrence la faiblesse que nous on avait détecté c'était vraiment cette question du jardin qui venait comme ça, un truc qui s'incluait dans notre parcelle mais qui n'avait pas de sens en soi. C'est juste voilà, ils avaient différents îlot et puis chaque îlot a sa petite enclave mais en fait un jardin public, pour qui ? pour quoi ? Donc nous on a voulu retourner ça en se disant qu'on en faisait une place qui serait la place d'entrée, pour moi une des faiblesses majeures c'était ça. Cette chose-là aujourd'hui on nous dit que « c'est un square dans votre truc, démerdez vous » mais ça avait pas de sens en soi. Faire ce petit square là alors que derrière on a ce grand truc, on va cavaler et machin, ça veut dire quoi… Ça veut dire quoi ? Nous notre réponse ça a été de dire « on en fait une place qui est l'entrée de l'opération ». Ça c'est à l'échelle de la ZAC, après peut-être une faiblesse, une autre faiblesse de la ZAC c'est que j'ai l'impression qu'on perçoit pas assez ce qui se passe là, la relation transversale est pas suffisante. Pour nous il fallait donner de la force à cet endroit là en continuant à le traverser et en disant « ce lieu central s'inscrit dans cette idée qu'on traverse », ça permettait de le revaloriser, de donner une importance à ce que se passait sur cette partie en rivière révélée quoi. Parce que ce qui est fort c'est ça, c'est de remettre cette rivière à jour et que les personnes qui vivent là en fait comprennent qu'elles s'inscrivent dans un grand projet. Voilà, ça c'est les trucs de la ZAC.

MA : *Vous trouvez que la partie construite et la partie construite et la partie parc ne se regardent pas assez ?*

Y a pas assez de relations mais maintenant ça va changer parce que tout ça se construit donc ça va permettre que ça re-filtre un peu, j'espère.

MA : *Vous souligniez à l'instant l'importance de la question des moyens, particulièrement dans la construction de logement, le fait que c'est particulièrement contraint, j'imagine que sur ce projet vous n'aviez pas plus de marges de manœuvre qu'ailleurs ?*

Non. On a des endroits où on a beaucoup moins d'argent pour construire, on est pas dans un budget illimité. On avait un petit peu de moyens. On était plutôt dans une moyenne plus par rapport à ce qu'on peut faire à d'autres endroits. Ça reste des budgets assez contraints qui font qu'un moment donné on est forcé de faire des arbitrages. Et ça se fait surtout sur les niveaux de prestations. C'est surtout là qu'on les retrouve, sur des qualités de matériaux, des qualités de… Ce qui est pas forcément un bon calcul pour les maîtres d'ouvrage parce que dans cette question de durabilité, de pérennité des choses, c'est pas forcément un bon calcul parce qu'un moment donné on s'aperçoit qu'il y a peut-être besoin et nécessité de revenir faire beaucoup d'entretien, on est au taquet dans les budgets donc on choisit forcément les entreprises qui sont les moins-disantes donc ça se répercute quelque part sur le projet. Voilà, ça fait un an et demi qui j'y vais tous les 15 jours pour essayer de régler tous les problèmes de finitions. Donc voilà, on y est tout le temps, les entreprises une fois qu'elles sont parties c'est compliqué de les faire revenir. Donc on y arrive petit à petit mais ça demande une énergie folle de notre part. Et on est pas payé soit dit en passant mais bon voilà… Mais du coup ce fait de dire « on est limite financièrement », « les entreprises sont les moins-disantes », « on a fait quelques impasses sur des qualités » en fait ça se répercute un moment donné partout, ce qui fait que dans le temps ça va finir par coûter de l'argent au maître d'ouvrage parce qu'il va falloir qu'il remette du pognon dans son bâtiment. Voilà, c'est sûr.

MA : *Comment se passent les discussions avec les maîtres d'ouvrage sur ces sujets là ?*

Pfff… Ça reste encore, enfin ça commence… Aujourd'hui on est vraiment dans des périodes charnières, vraiment. C'est des périodes charnières qui durent longtemps parce que tout le monde flotte un peu, on est vraiment dans des basculements. Parce que la question du développement durable a mis un coin dans des procédures habituelles où toutes les habitudes de tout le monde se sont retrouvées un peu chamboulées. Donc y a ce ceux qui aimeraient bien que ce coin… en fait ils essayent de le lisser et de le faire re-rentrer dans leurs habitudes. C'est con mais on met un peu sous la carpette, on fait rentrer ça dans des normes, dans des machins, dans des trucs, et voilà ça redevient une routine. Et puis tu as ceux qui s'interrogent vraiment, qui se posent vraiment des questions, de savoir si on doit changer notre mode de production, qu'est-ce que ça veut dire dans notre travail quotidien ? Dans la vie de nos bâtiments ? Dans le confort des gens ? On a des problèmes de charge, de machin, d'entretien du bâtiment, de durabilité de notre bâtiment. Notre patrimoine pour combien de temps il est fait ? 20 ans ? 30 ans ? 50 ans ? 100 ans ? Voilà, y a toutes ces questions là qui arrivent et c'est vrai que dans la discussion y en a qui sont sensibles à ça et puis d'autres qui s'en foutent. Y en qui font du logement et d'autres qui font du produit. Y en a qui ont des locataires et d'autres qui ont des clients.

MA : *A Nantes ils ont qui ?*

Ils sont un peu entre les deux. Ça dépend à qui on parle. C'est pas les mêmes visions… A Nantes ça va ils sont plutôt… En fait avec le recul en revisitant l'opération, il y a un problème de pyramide dans tout ça. Vous discutez avec le haut de la pyramide, ils vous disent « oui, oui, y a pas de problème, vous avez raison, ça c'est con, on aurait dû mettre de la vraie peinture » et puis après quand on descend en dessous les discours sont plus les mêmes parce que eux ils doivent gérer la merde entre guillemets. Et en fait quand ils arrivent à parler au sommet de la pyramide ils disent « il faut plus de sous parce que », en haut de la pyramide on vous dit « non, non, y aura pas plus de sous ». Sauf qu'il y a deux discours… on comprend bien le mécanisme. Mais par exemple c'est vrai que là typiquement ça se ressent sur des qualités de mise en œuvre de certaines choses. Après les problèmes de finition sur cette opération c'est plus lié à des savoir-faire d'entreprises qui étaient pas forcément hyper top, qu'on radiné sur 2 ou 3 trucs et ce qui fait qu'à un moment donné on se traîne des gamelles, des problèmes de fuites et des problèmes de fissures essentiellement.

MA : *Si la production de logements est si contrainte, qu'est-ce que cela vous laisse comme capacité d'expression et de décision ?*

Ça laisse tout. Enfin pour nous c'est pas un problème. Je pense qu'il faudrait pas croire qu'on peut rien faire. On est là pour prendre quelque chose, le comprendre et l'interpréter pour en faire quelque chose. Et les contraintes ça fait partie un moment donné de nos outils. On peut s'appuyer sur les contraintes pour pouvoir proposer des choses, aussi. Même si c'est dur, même si c'est pas forcément les premières décisions qu'on aurait prises, un moment donné il faut être têtu quoi, faut se dire que je peux pas voir, je vais dire n'importe quoi mais c'est faute de grives on mange des merles. Le merle bien cuisiné ça peut-être très bon ! Après ça a ses limites aussi, y a un moment donné où on est au bout du truc. Mais voilà, nous on peut exprimer des choses, je veux dire, faut pas exagérer…

MA : *Certains de vos collègues disent pour caricaturer « on ne peut rien faire sur le logement, ce qui nous reste c'est la façade ».*

Alors là ils se trompent complètement. A mon avis c'est l'inverse, complètement l'inverse. C'est-à-dire que l'enjeu aujourd'hui c'est de se battre sur le logement. On peut faire des choses sur le logement, c'est juste qu'il faut être un guerrier quoi. Après la façade… elle racontera ce qui s'est passé à l'intérieur du logement. La façade ça raconte ce qui se passe dans un logement, on colle pas une façade sur un bâtiment quoi, la façade raconte ce qui se passe à l'intérieur, elle doit faire ça… les gens qui disent qu'on ne peut faire que la façade ils se gourent parce qu'effectivement ils auront pas assez d'argent pour travailler. Parce qu'à un moment donné ça va être que des choix subjectifs, du bleu, pourquoi du bleu ? du vert, pourquoi du vert ? du fer, pourquoi du fer ? C'est que des trucs… et on va te dessiner des détails chichiteux sur plein de trucs qui vont coûter une fortune et à la fin effectivement on pourra pas se battre sur le logement, gratter un petit mètre carré par ci par là parce qu'on aura foutu tout son pognon dans la façade. C'est dommage, voilà.

MA : *Vous avez parlé de la manière qu'on les bailleurs de s'approprier le développement durable en lui faisant prendre assez souvent la forme de normes et de certifications. Quelle est l'influence de ce processus sur votre manière de travailler ? Est-ce juste des éléments supplémentaires qu'il vous faut intégrer ou c'est frustrant parce que c'est orienté seulement vers la performance ?*

C'est frustrant parce que c'est du performanciel, voilà. Mais après c'est des trucs qu'on intègre. Mais c'est vrai que ça peut produire des choses assez étranges, des paradoxes…

MA : *Par exemple ?*

Un des paradoxes c'est qu'aujourd'hui… Aujourd'hui y a des certifications, comme Cerqual, sur le logement Cerqual, c'est Habitat et Environnement, et dans cette charte Habitat et Environnement on vous demande de faire des trucs, des machins qui vont vous dire… Qu'est-ce qu'ils vont vous dire ? Que par exemple vous avez une pièce d'eau qui est dans le noir, vous vous dîtes « tiens, peut-être que si je faisais un velux sur un toit je pourrais avoir de la lumière dedans » et en fait avec Cerqual et le truc H et E vous pouvez pas le faire parce qu'un velux en hauteur comme ça vous savez pas le faire, vous savez pas l'occulter. Et en fait la certification va vous demander de l'occulter parce que sinon y aura trop de soleil et il risque de faire trop chaud dans la salle-de-bains… alors qu'en fait quand même avoir de la lumière dans sa salle-de-bains c'est quand même un vrai confort. Donc va falloir trouver un moyen de l'occulter, donc faut motoriser le machin, tout ça, donc ça va coûter une blinde alors qu'avant c'était un petit velux quoi. Ça c'est un exemple, un autre exemple ça va être une distance qu'on va mesurer entre l'endroit où on a une chaudière et l'endroit où on a sa douche quoi, faudra pas que ça dépasse tant de mètres parce qu'effectivement ça va consommer un peu plus d'eau chaude quand on va tirer de l'eau chaude et donc pour les charges des gens c'est pas génial. Sauf qu'un moment donné ça veut dire que vous pouvez plus faire ce que vous voulez dans des implantations de pièces d'eau, vous êtes bloqué avec ça. Donc après y a des moyens de contourner tout ça, faut pousser un peu, faut forcer un peu les choses, mais n'empêche que si vous essayez pas de forcer ces règles et de négocier avec ça vous bloque sur des choses quoi. Voilà, ça c'est 2 exemples qui produisent des choses un peu bêtes, après y aura peut-être d'autres normes qui peuvent rentrer en ligne de compte là-dedans. Le problème c'est la superposition des choses, vous avez là Habitat et Environnement, vous avez le Qualitel, je sais pas pourquoi mais c'est un truc qu'on traîne depuis des années, vous avez le problème de l'accessibilité PMR, qu'est-ce qu'il y a encore comme autre truc qui vient là-dessus ? Plus le code de l'urbanisme, plus les histoires d'avis techniques des procédés, et en fait quand vous mettez tout ça ensemble y a des choses qui s'enclenchent plus quoi parce que chaque norme se fait dans son coin et qu'elles se recoupent pas. Aujourd'hui en fait, par exemple, vous avez un truc qui est compliqué à faire c'est une loggia. Une loggia c'est un creux dans la façade avec quelqu'un en dessous, quelqu'un à droite, quelqu'un à gauche et au-dessus. Faire ça ça devient compliqué parce que pour des raisons de développement durable, environnementales, vous devez isoler beaucoup. Donc ça veut dire que sur le sol de votre loggia vous allez avoir peut-être 15 ou 20 centimètres d'isolant. Sauf que la règlementation handicapés va vous demander

que ce soit à la même hauteur. Donc vous allez faire un décaissé, si vous faîtes un décaissé ça coûte beaucoup d'argent, faire ce creux dans le bâtiment, et ça veut dire que le mec en dessous il est à 2 mètres 30 voire 2 mètres 20 sous plafond. Donc ça c'est un problème. Nous comme on est un peu têtus on dit « bah ok, on le fait, mais ça veut dire qu'on va plutôt tricher donc lui on va lui mettre 2 mètres 50 et dans les autres pièces il aura plus haut pour compenser » mais ça ça coûte des ronds quelque part. Donc c'est des normes qui se mettent bout à bout, qui contraignent plein de choses et qui coûtent de l'argent au bout du compte. Si à ça vous rajoutez les problèmes de DTU, enfin de règlementation technique qui fait que la règlementation technique vous dit qu'une porte fenêtre vous devez avoir un ressaut de 7 centimètres par rapport à un balcon et que la règlementation handicapée vous dit que vous avez droit un ressaut de 2 centimètres, vous savez plus faire un balcon. Donc soit vous vous mettez hors norme, soit vous trouvez des bricoles, des caniveaux, des machins, qui vont coûter des sous. Mais après c'est une réalité et donc on est obligé de composer avec ça, de faire avec ça. On peut hurler tout ce qu'on veut, la règlementation est là. Faut le dire mais faut pas s'empêcher de faire les choses. Voilà, ça c'est mon avis.

MA : Pour parler du développement durable à l'échelle supérieure, Bottière-Chénaie est présenté comme un écoquartier. Qu'est-ce qu'un écoquartier ?

C'est une très bonne question. En fait le problème c'est pareil, là c'est certifié en fait. Aujourd'hui ça rentre dans un cadre. C'est un écoquartier parce qu'eux ils sont dans la cible densité donc ils sont écoquartier et ils sont dans la cible densité parce qu'ils font une certaine densité sur une surface donc ils gaspillent pas du territoire. Et en plus il se trouve qu'à côté ils ont quand même cet espace vert reconstitué qui est quand même assez étonnant, je suppose que vous êtes allé vous baladez là-bas, là cet été y avait des poules d'eau, des machins, tout ça, c'est assez fou quoi. Mais après écoquartier ça veut rien dire. Ça veut rien dire écoquartier, faut faire des quartiers, faut faire des morceaux de ville, des écoquartiers c'est juste une étiquette qu'on met sur un truc… C'est juste une étiquette de plus mais pour moi ça veut rien dire un écoquartier.

MA : *C'est uniquement là pour vendre ?*

C'est de l'affichage. Après si vraiment on veut entrer dans le cœur du sujet, ces nouvelles formes de penser l'urbain, ou peut-être penser la ville, qui voudraient qu'on fasse plus attention à l'eau, peut-être moins de place à la voiture, plus de place aux piétons, que… Après je sais pas s'il faut qu'il y ait du vert dedans à tout prix, c'est pas parce qu'on est vert qu'on est écolo quoi, le greenwashing ça va… C'est pas parce qu'on va implanter plein d'arbres et faire des parcs que c'est bien quoi. Donc je pense que voilà c'est plus des choses qui devraient remettre au cœur la question des gens au cœur des quartiers, de l'humain… Et puis après faudrait faire attention à des problèmes d'énergie, de machin, mais c'est de la technique tout ça, c'est pas de l'humain. Moi je pense qu'un écoquartier aujourd'hui c'est un morceau de ville, ça doit être un morceau de ville mais c'est pas un écoquartier, c'est un quartier. Après bien sûr on est dans un monde de communication donc c'est normal, il faut, on est obligé, je veux dire

là pour le coup on est obligé d'être là-dedans… la société est comme ça on peut pas… Enfin un moment donné on peut lutter contre mais si vous communiquer pas, vous faîtes des trucs, vous êtes dans votre placard et puis tout le monde s'en fout quoi. Donc même pour changer ce regard vous êtes obligé de communiquer sur le fait que vous voulez faire autrement. On peut communiquer sur le fait de pas communiquer. C'est con mais ça commence à exister… On communique sur le fait de pas faire.

MA : *Effectivement, le fait de faire un écoquartier n'a jamais été dans les ambitions de la mairie, alors quels étaient les objectifs du projet ?*

Faut leur demander. Le mieux c'est de leur demander. Moi ce que j'en comprends c'est quand même se poser… Enfin moi je pense qu'il y a une question, pour connaître un peu l'urbaniste qui a fait ça, je pense qu'il y a une vraie préoccupation sur le problème de la densité, c'est comment faire de l'habitat intermédiaire et de l'habitat collectif qui fonctionnent ensemble et de créer une densité relative, plus ou moins bien perçue, qui permette un moment donné de ne pas gaspiller du territoire. Ne pas gaspiller de la terre, du terrain, du sol, en regroupant les choses, en fait c'est la question de la densité critique qui fait qu'en fait votre quartier soit c'est de l'étalement soit c'est un truc qui est suffisamment dense pour que les gens aient l'impression de pas être non plus les uns sur les autres mais qu'il y ait quand même un proximité entre voisins, parce que ce qui fait urbain aussi c'est qu'on est proches les uns des autres quelque part. Et puis cette densité critique va permettre qu'il y ait de l'activité qui s'installe, des commerces qui puissent vivre, mais laisser de la place un moment donné pour qu'il y ait des dégagements, des pesées visuelles, des ouvertures possibles. Après je suis pas sûr que ce soit perçu comme ça mais parce que je pense qu'il faut que les choses arrivent au bout.

MA : *Vous pensez que c'est une question d'inscription dans le temps du projet.*

Je pense. Après ce qui est compliqué c'est que les gens qui y sont aujourd'hui c'est les pionniers, les gens qui vivent là, y en a qui ont débarqué dans les premiers bâtiments, c'était un chantier. Ceux qui sont juste derrière nous, le bâtiment du CIF donc de l'accession, les mecs sont arrivés en fait ils étaient tous seuls quoi, forcément le quartier vous voyez pas ce que c'est et vous pouvez pas le comprendre ou faut être visionnaire. Dans 20 ans ok.

MA : *Ça pose quand même des questions autour de la programmation et du phasage.*

Oui, c'est clair. Et ça pose la question de la mono-fonctionnalité des quartiers dans la ville. Mais ça c'est personnel. Aujourd'hui je m'interroge énormément sur tous ces nouveaux quartiers qu'on crée qui sont aujourd'hui très très mono-actifs, monofonctionnels, sur lesquels on va sauver la face en mettant un peu de commerce de proximité parce que c'est nécessaire mais finalement ça va aller au-delà de ça quoi. Et puis y a un petit équipement, une école, un gymnase, mais il manque la dimension du travail et tout ça. On a peu évolué sur le côté sectorisation.

MA : *Vous parliez à l'instant de ce qui fait l'urbain. Il y a un aspect qui est mis en avant comme quelque chose de très positif mais qui semble être plus problématique dans les faits, c'est la mixité sociale. Est-ce autre chose qu'un vœu pieux ?*

Peut-être pas. Je sais pas. C'est un vœu pieux, oui, mais il faut le formuler. En fait le problème c'est que je pense que la mixité sociale faut que ce soit un truc à petites doses. Vous pouvez pas faire, pour être caricatural, une moitié de très pauvres et une moitié de moyens pauvres quoi. En gros c'est ce qui se passe quoi. C'est pas possible, je veux dire un moment donné de toute façon c'est des pauvres que vous mettez ensemble. Parce que même les gens qui ont acheté, qui sont propriétaires dans le truc, c'est de primo-accédants, c'est des gens qui en fait sont juste au-dessus, et encore même pas, c'est les mêmes que ceux qui pourraient habiter dans les HLM. C'est les mêmes donc c'est pas de la mixité sociale. C'est juste qu'il y en a qui ont pu acheter parce qu'ils ont la chance, le machin, qu'ils ont pris leur courage à deux mains et qu'ils sont allés lever les leviers qu'ils pouvaient pour se faire aider, avec toutes les aides qui existent pour la primo-accession. Ça on pourrait en discuter, c'est une seconde question. Et puis à côté les gens qui sont dans le logement social c'est les mêmes. Donc là en l'occurrence la mixité n'existe pas. Après, moi j'ai l'impression que ce qu'il faudrait arriver à faire ce qu'il y ait des endroits avec des gens qui ont suffisamment d'argent pour s'acheter des choses et qui ont envie d'aller dans des quartiers où ils iraient pas. Faut leur offrir les produits qu'il faut. Parce que là on parle en termes de produits. En plus les gens qui achètent et qui souvent sont aisés ils achètent des produits. C'est assez étonnant d'ailleurs mais ils se demandent s'ils vont pouvoir revendre. Avant de savoir s'ils vont pouvoir bien y vivre ils se demandent s'ils vont pouvoir revendre. C'est toujours une question de fric. Et du coup pouvoir avec des gens à petite dose qui soient des gens plus défavorisés. Après mettre un très riche au milieu des défavorisés je pense que ça marche pas non plus. Et avoir, en étant caricatural, des riches et puis quelques pauvres au milieu je pense que ça marche parce que les riches ils aiment bien avoir leurs pauvres à eux, ça fait partie du folklore des lieux…

MA : *Je peux partager le propos selon lequel la mixité n'existe pas dans le cas de Bottière-Chénaie, en revanche les habitants ont quand même cette perception là. Alors ce n'est sans doute pas le riche et le pauvre mais c'est le propriétaire et le locataire et on se regarde quand même en chien de faïence et le bâtiment que vous avez construit est perçu comme une source de problèmes parce que les locataires de logements sociaux ne sont pas censés savoir ranger leur balcon ni leur poubelles.*

C'est clair. Mais je pense qu'il y a un paradoxe mais je suis pas loin de penser que c'est vrai. C'est horrible mais c'est vrai. C'est-à-dire qu'en fait quand on est propriétaire on est plus attentif à ce qu'on a. C'est-à-dire qu'en fait c'est assez étonnant, c'est-à-dire que les gens, enfin nous la perception qu'on en a en tous cas, c'est que les gens, entre guillemets parce qu'on tombe toujours dans une espèce de généralité, les gens ça veut rien dire, chaque fois c'est des cas particulier mais quand même. Déjà ceux qu'on voit le plus, ceux qu'on entend le plus c'est ceux qui râlent le plus, ceux qui râlent pas, ceux qui sont contents c'est assez rare qu'ils viennent vous le dire. Donc nous on a souvent les retours négatifs quoi, les problèmes. Et c'est

vrai qu'il y a un problème d'appropriation des endroits. C'est-à-dire qu'on aimerait nous que les populations qui vivent dans ce qu'on fait puissent s'approprier ces endroits là et on s'aperçoit que souvent les plus pauvres on a du mal à s'approprier les lieux où ils vont vivre. Pour quelle raison ? Je saurais pas l'analyser mais ils ont cette difficulté là. Parce qu'ils vont pas mettre des sous dans leur logement déjà. Nous on l'a vu y en qui ont pris des trucs, qui ont tout retapé, ils ont fait des machins nickel, des appartements super beau, c'est comme s'ils étaient chez eux. Je ne sais pas pourquoi mais il y a une espèce d'ouverture, ils regardent M6 Déco à la télé, ils font des machins, ils sont super contents. Et puis y en a d'autres en fait ils ont un matelas par terre et c'est tout, ils sont au taquet quoi, comment vous voulez qu'ils s'approprient le truc ? Et c'est vrai que ceux qui ont un matelas par terre souvent c'est eux aussi qui entreposent leurs poubelles sur leur balcon. C'est triste mais c'est souvent le cas. Donc ça crée des tensions, bien sûr.

MA : *Vous vouliez dire quelque chose sur les politiques d'aides à l'accession, vous vous êtes arrêté, vous pouvez développer ?*

En fait je pense… Ça rejoint un peu ce que je viens de dire. Je pense qu'il faudrait plus réfléchir à comment on propose aux gens qui sont locataires une capacité à s'approprier le lieu où ils vont vivre qu'à tout prix chercher à faire en sorte que les gens deviennent propriétaires. En fait ce qu'ils recherchent quand ils deviennent propriétaires c'est une espèce de stabilité du logement. C'est une valeur sûre, c'est « je suis propriétaire, je suis peinard ». Et c'est aussi « je suis propriétaire, je peux faire ce que je veux chez moi ». Moi je le comprends comme ça. Et en fait à tout prix vouloir créer une espèce de classe moyenne inférieure de propriétaires, on crée en fait des tensions financières très très fortes, beaucoup plus fortes que quand on est dans du logement locatif de bailleur social. Parce que vous payez pas votre loyer parce que vous avez un problème pendant 1 mois ou 2 mois, y a des mécanismes qui permettent de vous aider, et après vous pouvez échelonner vos paiements. Quand vous commencez à plus pouvoir payer vos traites pendant 2 mois, 3 mois, 4 mois, c'est plus pareil, les mécanismes ils se mettent pas en place, la banque commence à vous envoyer des recommandés, vous vous êtes un peu en situation de stress déjà et quand vous recevez le recommandé de la banque vous avez le cerveau qui fond. Donc en plus quand vous commencez à recevoir 2 ou 3 lettres d'huissier qui sont pas forcément des trucs pour vous mettre dehors, c'est juste de la technique, et bien voilà ça va plus quoi… et ça vous met en situation de détresse et de vrais problèmes. Parce que comme je le disais c'est les mêmes, c'est les mêmes personnes qui sont primo-accédantes et qui sont dans les logements sociaux. Ils ont les mêmes difficultés financières sauf que la conséquence est pas la même. D'un côté vous êtes accompagné, y a une assistance social qui peut vous aider dans plein de démarches. De l'autre vous êtes tout seul, vous avez plus d'assistance sociale qui vient, à moins que vous fassiez la démarche d'y aller. Quand vous êtes dans le logement social et que vous payez plus votre loyer l'assistante social vient vous voir et vous dire « qu'est-ce qui se passe monsieur ou madame ? ». C'est pas pareil. Encore, quand on est en ville, c'est pas le pire, mais quand vous êtes dans vos pavillons au fin fond des périphéries urbaines parce que vous vouliez absolument avoir une maison que vous avez acheté avec les mécanismes de l'Etat, c'est pire que tout, vous êtes complètement isolé de tout

quoi, loin de tout. C'est-à-dire que vous avez pas les services, vous avez pas les transports, vous avez de la chance parce qu'il y a peut-être une école… Pour moi si vous voulez y a une espèce de cette volonté de… peut-être qu'il y a d'autres discours qui vont se mettre ne place mais… de l'accession à la propriété à tout prix qui va créer toute une frange de la population qui vont être des propriétaires pauvres. On le voit déjà. En plus, l'expérience on l'a déjà : les copropriétés dégradées c'étaient les mêmes mécanismes dans les années 1960 et 1970, on a créé des copropriétés avec des gens qui étaient de faibles revenus mais qui ont pu acheter et qui se retrouvent aujourd'hui dans des situations dramatiques, des copropriétés dégradées, plus entretenus, abandonnées, y a même des gens qui abandonnent leur logement carrément parce qu'ils savent plus quoi en foutre et qu'ils ont plus les moyens de rénover leur truc. Donc on les connait les mécanismes, on voit bien quoi, sauf que c'était encore à une échelle à peu près… mais là on est en train de le faire massivement. On est pas à l'abri que dans 10 ou 20 ans et même déjà maintenant il y ait des drames.

MA : *Vous parliez des stratégies d'achat des personnes qui ont de l'argent et qui pensent à la revente, on voit aussi ces stratégies dans les dispositifs d'accession aidée avec l'idée de profiter des prêts à taux zéro et des aides, de rester le temps minimal et de bénéficier par la suite de la plus-value sur le bien pour pouvoir acheter ailleurs.*

Oui, je suppose que c'est un peu ce qui dessine pour les parcours d'accession.

MA : *Un petit retour sur ce que j'entends dans les expressions des habitants. Une des choses qui leur pose le plus de problème c'est la place de l'automobile dans le quartier. Comment cela vous a-t-il été présenté lors de votre travail ?*

Le principe c'est de diminuer la place la bagnole, c'est de limiter la présence de la voiture. Ça c'est le principe du quartier. Après les gens s'ils ont pas leur bagnole dans leur salon ils sont malheureux. Surtout qu'en plus on peut pas dire qu'ils sont pas desservis par les transports en commun.

MA : *Cela dit ça pose quand même des questions de pratiques. Comment fait-on le lien entre la volonté de mettre l'automobile dehors et les pratiques et représentations actuelles et d'un autre côté travaille-t-on à la bonne échelle ? Est-ce que l'échelle du quartier est pertinente pour limiter la place la voiture ?*

Je peux pas vraiment répondre. Je pense que non ça se gère pas à l'échelle du quartier, clairement, ça c'est sûr. Mais bon on est obligé à un moment donné d'intervenir dans les quartiers aussi. Ceci dit voilà, nous on a 70 places de bagnole en sous-terrain dont la moitié sont boxées parce que… et en fait elles sont pas toutes louées aussi parce qu'un moment donné les gens peuvent pas payer le loyer pour garer leur voiture. Mais est-ce que c'est à la puissance publique de payer des places de parking extérieur pour des gens qui ont fait le choix d'acheter une voiture ? C'est une question : qui assume le coup des 10 mètres carrés qu'il faut ? Ça a un côté on va dire très… c'est un pan de la chose. De l'autre côté effectivement on aime bien avoir sa voiture et c'est pratique parce qu'il faut aller faire les courses au magasin. Mais là on peut

pas dire que les gens peuvent pas mettre leur voiture, le seul problème qu'ils ont c'est qu'effectivement y a pas assez de places à l'extérieur pour que tout le monde gare sa voiture dehors. Mais après faut regarder aussi les statistiques sur les gens, le nombre de voitures, ceux qui ont deux voitures, ceux qu'ont pas deux voitures. Dans ces trucs là on s'aperçoit que tout le monde a pas de voiture aussi, parce qu'ils peuvent pas se l'acheter tout simplement, c'est souvent le cas. Donc ouais, la place de la voiture… Et les parkings extérieurs sont pleins parce que les gens mettent pas leur voiture dans les parkings. En plus y a cette démarche de dire « je rentre le midi manger, je mets ma voiture à l'extérieur, je mets pas ma voiture au sous-sol », c'est aussi ça. Ce qui est pas forcément con d'ailleurs parce qu'on a pas forcément envie tout le temps d'être dans son sous-sol.

MA : *Pour revenir sur le quartier dans son ensemble, que pensez-vous du quartier tel qu'il est à l'heure actuelle, des autres bâtiments, des espaces publics ?*

Là c'est en train d'évoluer quoi. On voit que les trucs ça pousse, y a de l'herbe, y a des machins, y a plus les moustiques donc le quartier évolue quoi. Y a des trucs qui sont pas encore au point, cette histoire de collecte des déchets, des trucs collectifs, les bornes à déchets là, c'est un petit point singulier. Non, ce que j'en pense moi du quartier ? Je sais pas ce que j'en pense. Moi quand je le vois j'ai l'impression qu'il progresse, qu'il évolue bien, j'ai l'impression qu'il évolue dans le bon sens, qu'il commence à être approprié, que les gens y en a qui se garent peut-être un peu n'importe où. Mais ça fait partie justement de ce truc là, voilà on voit des enfants qui courent, qui jouent, qui jettent des pierres sur les bâtiments donc les gens gueulent parce qu'ils jettent mais c'est des mômes et les mômes faut les gronder quand ils font des conneries. Ça fait partie de la vie quoi. Donc j'ai l'impression que le quartier évolue dans le bon sens. Mais bon c'est un regard extérieur, je l'ai pratiqué un petit peu mais voilà… en tous cas y a une vie qui se met en place quoi, en plus les commerces commencent à arriver, ce qui aide un peu. Y a une boulangerie, un coiffeur, un restaurant, ça fait un peu vivre le truc. Après je pense qu'il manque encore ce rapport clair entre cette coulée verte et ce morceau là. Mais en plus ce qu'il faut voir c'est qu'il y a ça, y a ça, y a ça. Ce qui à mon avis est compliqué c'est que je pense que ce sera jamais perçu comme un vrai quartier dans l'ensemble. Parce qu'en fait c'est beaucoup plus large que le petit bout qui est là, y a le petit bout qui part derrière les voies ferrées là, y a le truc en face, y a un morceau derrière. Ce qui va être compliqué pour eux c'est de trouver une unité à tout ça. C'est peut-être pas grave, y a peut-être pas nécessité à ce que ce soit perçu comme un ensemble, c'est peut-être des micro-quartiers ou des sous-quartiers d'un ensemble.

MA : *Le triangle que vous dessinez il a aussi des limites très clair.*

Ouais, celui-là il est très contenu avec la voie ferrée et le tramway qui est là.

MA : *A propos de votre travail. Pouvez-vous me parler de vos rapports avec votre maître d'ouvrage et avec la partie urbaine ?*

L'urbaniste il est très présent en fait dans les projets d'archi. En tous cas il essaye d'être impliqué en disant « ça OK, c'est dans l'esprit de ce qu'on veut faire, ça c'est pas dans l'esprit ». On a eu des réunions régulières avec eux pour ajuster un peu le tir en fonction de ce que nous on voulait, lui voulait, la maîtrise d'ouvrage voulait, la ville voulait. C'était une espèce de truc à 4 têtes là et on essaye de trouver des solutions communes. C'est vrai qu'avec l'urba on a eu pas de relations là-dessus qui ont fait évoluer le projet, à la marge, mais qui ont fait bouger les choses. Après, avec Nantes Habitat c'est plus technique en fait. C'est-à-dire qu'en gros les grosses décisions sont prises au moment du concours où on a dit « voilà, on va faire ça, ça et ça », après c'est plus des enjeux techniques sur lesquels on vous dit « ah bah non vous avez pas le droit de faire ceci ou cela ». Par exemple, dans le projet au départ nous on avait dit « y a l'accès par la place mais quand même on peut accéder par le parking à l'arrière et certainement que ce serait bien qu'il y ait un accès secondaire ici [sur la rue] », ça ils n'en ont jamais voulu et puis ça non plus à cause des contrôles d'accès. Donc à l'arrière c'est resté un truc où les pompiers peuvent rentrer pour des raisons de sécurité et comme c'est resté ouvert longtemps avant que ce soit fermé, c'est devenu un accès où les gens ont pris l'habitude de passer par là donc ça a été compliqué de leur dire « vous passez plus par là » et ça a pas forcément été très bien compris. Et à l'arrière aussi, parce qu'à l'arrière la clôture est restée ouverte pendant vachement longtemps, les gens se garaient là et passaient par là à travers le bassin. Ça c'est une connerie de pas avoir fait de rampe d'accès, c'est une vrai connerie, c'est juste les maîtrises d'ouvrage qui veulent pas parce que ça pose des questions de sécurité. Mais du coup on a bien vu que quand on a fermé ça a été rouvert, que quand on l'a refermé une deuxième fois ça a été rouvert, troisième fois pareil, après Nantes Habitat a envoyé des courriers à tout le monde, a mis des gros cadenas et machin pour dire à tout le monde « vous passez pas par là » donc c'est un peu rentré, n'empêche qu'un moment donné les gens garent leur bagnole là donc ils comprennent pas qu'ils puissent pas passer là. Après juste sur la question du travail avec la maitrise d'ouvrage, y avait un truc intéressant dans leur programme sur les modes d'habiter, sur le coup nous on a pu poser des choses intéressantes qui étaient de dire que finalement sur des 2 pièces, comment est-ce qu'un 2 pièces ça peut être un lieu qui est un peu flexible, qui peut accueillir soit un couple, soit une grand-mère, soit une personne célibataire avec un enfant qui vient tous les week-ends par exemple. Donc comment est-ce qu'un 2 pièces ça peut vivre comme ça ? Donc c'était intéressant de bosser sur ce sujet là. Du coup on a poussé un peu le truc de façon à faire 1 ou 2 4 pièces dans l'immeuble. Après c'est pas tous les logements mais c'est des actions ponctuelles qui on l'espère permettent des petites flexibilités dans l'usage. Ça c'est intéressant quoi, quand vous avez l'opportunité de réfléchir et de travailler là-dessus c'est bien.

MA : *Y a-t-il des éléments du projet de départ que vous avez dû abandonner ?*

Très peu. Voilà, c'est ces histoires d'accès essentiellement globalement on s'est quand même assez bagarré pour obtenir des trucs. Après on a travaillé sur des plans avec des systèmes de double accès, de double porte, dont ne voulait absolument pas le chargé d'opération. Le chargé d'opération du projet il a disparu au départ parce qu'il a été malade et on en a eu un autre et donc on a remis ce qu'on avait enlevé et c'est très bien passé avec le deuxième. Donc voilà c'est

de la stratégie hein, parce qu'en fait vous avez à faire qu'à de l'humain en fait et y a des gens qui projettent des choses comme nous on le fait. En fait vous êtes face à quelqu'un qui est lui côté maîtrise d'ouvrage sur une opération, qui a un programme qui vaut ce qu'il vaut mais qui va vous dire « non, ça ça marche pas », « pourquoi ça marche pas ? », « parce qu'on sait que ça marche pas ». Sur quoi ils se basent pour dire que ça marche pas ? Ils en savent pas plus que nous, ils ont pas plus d'études d'usage, de sociologie ou tout ce qu'on veut que nous. Ils en ont pas plus, c'est juste qu'ils disent « ah, on a des retours, ça marche pas », pourquoi ? Ils savent pas, ils disent juste que ça marche pas. Après tout est possible et interprétable. Mais sur ce projet là on a pas fait trop de concessions. Après sur 2 ou 3 prestations pour des raisons d'économie, notamment sur les jardins où on a pas pu mettre les clôtures où on voulait et où on s'est rabattu sur des petits grillages qui coûtent pas cher et qui finalement sont pas très bien en se disant que peut-être plus tard les gens planteront des trucs. Voilà, c'est des choses qui peuvent évoluer dans le temps et qui évolueront, je pense qu'un moment donné ils mettront des gros claustras, on le voit, les gens qui ont commencé à s'approprier les rez-de-chaussée on foutu des gros claustras en bois, et c'est très bien et ils sont contents. Ça fait partie aussi de la vie du truc, ils tendent des machins, ils clouent des trucs, qu'ils le fassent quoi, c'est que ça supporte ça, on peut le faire et c'est pas grave. Il faut qu'ils puissent faire ça.

MA : *Vous avez parlé de la question des accès. A Bottière-Chénaie comme un peu partout aujourd'hui on ferme tout.*

Oui. Encore nous on a de la chance parce que justement il y a ce passage entre les deux qui était une volonté de l'urbaniste donc déjà ça nous a permis que l'îlot soit traversable, ce qui est déjà pas mal. Et puis nous on s'est bagarré pour qu'il y ait cette passerelle quoi, ça ça fait partie des choses pour lesquelles on s'est bagarré, de manière à ce que les choses soient reliées entre elles. Ce qui veut pas dire qu'un jour elle sera pas fermée pour des problèmes d'enfants qui courent sur les passerelles ou quelque chose comme ça alors que le seul intérêt de ça c'est qu'il y ait les enfants qui courent et que ce soit vivant. Donc nous on a un peu contourné ça justement grâce à cette passerelle en disant « voilà c'est un ensemble ». Et après ouais on ferme les accès, sauf qu'en fait c'est pas vrai parce que quand on y va la moitié du temps c'est tout ouvert, parce que ça rentrer et ça sort, c'est 70 logements, ce qui veut dire que potentiellement vous avez 250 personnes là-dedans, minimum, donc forcément ça rentre, ça sort, ça ouvre, ça ferme. Et puis il y a d'autres gens qui rentrent en plus comme il y a toute une armée de nounous dans les premiers étages tout le monde à le code, tout le monde sonne, y a les parents qui rentrent, qui sortent, qui viennent récupérer leurs gamins. Voilà, ça marche pas, là en l'occurrence c'est ouvert quoi, tant mieux.

MA : *On vous sent satisfait. Cette tendance lourde au dispositif de résidentialisation et prévention situationnelle, qu'en pensez-vous ?*

C'est une catastrophe. Mais bon c'est une catastrophe vue de mon point de vue. J'ai l'impression qu'on a tous des choses à cacher, qu'on est tous pas prêts. Mais c'est lié aussi à un sentiment d'insécurité sur lequel nous on a pas de prise, voilà. Nous on est que concepteurs

de logements et on a pas de prise là-dessus, on veut faire en sorte que les gens soient le mieux possible et pour être le mieux possible un moment donné ils ont besoin de sentir qu'ils sont protégés d'une façon ou d'une autre de je ne sais pas quoi. En l'occurrence là les gens gueulaient parce que des enfants d'autres îlots, d'autres trucs, venaient jouer sur la passerelle et jouent dans le jardin au milieu, ils avaient pas compris que c'est de l'espace public pour tous et ils comprennent pas que les enfants des autres îlots ou même de l'autre quartier viennent jouer là, c'est pas bien perçu quoi. Et en plus ils jettent des cailloux sur les murs d'à côté, ça c'est un autre problème et bien sûr c'est jamais les leur. Mais ouais je sais pas, c'est un truc où il faut essayer de composer avec. On sait qu'aujourd'hui il faut contrôler et faut composer avec cette question du contrôle. Comment on fait pour que ce soit perçu le mieux possible sans donner l'impression d'être enfermé en permanence dans quelque chose quoi ? Surtout que les gens, on a l'impression que plus c'est fermé mieux ils se portent. Sauf qu'à la fin on s'aperçoit qu'il y a des petits cailloux dans toutes les portes pour pas que ça se ferme parce que c'est chiant. Là ils ont 2 vigik pour un logement sauf qu'il y a des logements où ils vivent à 5 ou à 6, y a pas de code quoi, donc forcément pour entrer et sortir vaut mieux que la porte soit entrouverte pare que s'ils veulent un vigik en plus faut qu'ils payent, ils ont pas de sous pour payer les nouveaux vigik. Et cette fermeture c'est aussi une façon de dire « là c'est ma limite, ici je balaye, ici je balaye plus ». Mais par exemple la manivelle au fond, la clôture un peu légère, c'est une limite mais c'est symbolique, on fout un coup de pied dedans on passe. Ça fait partie d'une volonté de dire « c'est bon on va mettre des clôtures mais ça va quoi », c'est symbolique quoi, on sait qu'il faut pas franchir ce truc là mais ça existe. De toute façon un mec qui veut casser quelque chose et qui veut rentrer, il rentrera. Si le but c'est d'arrêter les gamins qui jettent des pierres, une petite clôture en bois c'est suffisant. Et après un jour ils seront très excités, ils passeront, ils jetteront des pierres mais si le truc était à 3 mètres ils passeraient de toute façon. Et c'est aussi à tout le monde d'être actif, quelque part c'est une prise en main collective. En fait ça rejoint une autre question qui la question de la passivité de tout ce qu'on propose. Donc en fait on pense que tous les gens sont débiles et peuvent plus rien faire par eux-mêmes, ils sont plus capables de s'autogérer, enfin dans le sens se gérer, donc faut accompagner pour tout quoi. Faut qu'il y ait plus besoin de réfléchir et que tout se fasse tout seul automatiquement. Peut-être qu'effectivement si c'était ouvert et que les gens gueulaient quand il y a un môme qui court ou surveillaient un peu ce qui se passe quand il y a un mec qu'ils connaissent pas qui rentre dans la résidence, les choses seraient différentes… Mais là aujourd'hui non, c'est sécurisé, y a une clôture, y a un code, s'il se passe quelque chose moi j'y suis pour rien. C'est parce que le code a pas marché ou que la clôture était pas assez haute.

MA : *Une dernière chose, il y a beaucoup de communication autour du quartier, est-ce qu'on vous a impliqué là-dedans et qu'en pensez-vous ?*

A peine. Et j'en pense absolument rien pour être franc. Nous on est content parce que ça veut dire qu'il y a des gens qui s'intéressent au quartier donc qui s'intéressent à nos bâtiments donc pour nous c'est plutôt bien, c'est de la comm' facile donc nous ça nous va bien. Après voilà ça fait partie de… c'est de la politique quoi, faut que les mecs ils montrent qu'il se passe des choses donc voilà faut communiquer.

MA : *Et vous avez une opinion sur l'architecture des bâtiments signés par vos confrères ou concurrents ?*

On dit confrères quand on est très cordial, concurrents quand on a besoin de travailler et collègues quand on est copain… J'en pense quoi ? Je pense qu'il y a des choses bonnes et des choses moins bonnes et que c'est très inégal. Après j'ai un devoir de fraternité qui… mais je pense qu'il faut pas faire de langue de bois, y a des trucs bien, des trucs intéressants mais après y a des trucs je comprends pas. Le truc qui est juste devant nous par exemple, ce truc là je peux pas comprendre. Le truc avec les machins en tôle rouillée là, je peux pas comprendre, moi ça me dépasse. C'est de la gesticulation, pour le coup c'est complètement gratuit. Après je pense que le jardin au centre est assez beau, faut reconnaître ça, c'est luxuriant, y a des bambous dans tous les sens et tout donc ça doit être assez bien vécu. Mais voilà y a des trucs gratuits complètement, y a ces ailettes en fluo rose sur la façade, ça me dépasse, ça ne sert strictement à rien, on peut pas… mais après ça c'est plus nous notre façon de travailleurs mais je pense qu'on pas faire les choses gratuitement. Les choses ont une justification, un sens, dans un usage quelconque, même si après ça marche pas. Ou en tous cas un moment ça se justifie par une attention qui est liée à quelque chose qu'on apporte et pas simplement dire « tiens je vais faire des trucs jolis quoi » même si à la fin ça doit être joli. Mais ça peut pas, c'est pas suffisant, c'est pas suffisant parce qu'on est dans l'arbitraire. Et on peut pas aller jusqu'au bout du truc parce qu'après on est dans l'air du temps, y a pas de pérennité, ouais c'est joli mais c'est à la mode, c'est que de la mode. Et après ce sera autre chose…. Donc faut essayer de s'inscrire dans autre chose même si forcément on est influencé par l'air du temps, faut pas se mentir. On a des influences externes, c'est normal, mais faut que ça s'appuie sur quelque chose. Après je suis pas allé trop voir ce qui se passait de l'autre côté de la ZAC, un petit peu, y a 2 ou 3 choses que je trouvais douteuses aussi mais globalement ça va, ça se tient bien.

MA : *Et le parc qu'en pensez-vous ?*

Je trouve ça génial. Pour le coup on se dit que quand la nature entre en ville c'est génial. Voilà, c'est quand la nature rentre en ville qu'est-ce qui se passe ? Je pense qu'il y a un vrai truc là-dessus.

[Eléments de discussion informelle]

Sur le développement durable, l'important c'est de se dire que c'est pas une fin en soi. La fin en soi pour nous c'est de faire des bâtiments pour les gens. Après le développement durable c'est quelque chose de transversal en fait. C'est de la technique, la technique faut pas la montrer. Si c'est de la technique en tous cas. Si c'est pas de la technique, si c'est autre chose, ça s'affiche pas développement durable parce que sinon ça devient un gadget et il faut que ce soit un truc du quotidien quoi, qui s'inscrit dans la conception d'un bâtiment de façon normale. L'enjeu c'est ça, c'est que ça soit un truc normal, on va pas dire « super j'ai une bannière je fais du développement durable, je suis super écolo », même si on le fait parce qu'il faut

communiquer. Mais c'est pas notre façon de le faire en tous cas. Faut pas rajouter de couches sur la norme. On est déjà emmerdé par toutes les normes, les machins, si en plus on se dit qu'on se met une norme du développement durable, c'est couillon. Bien sûr il y a de ça parce que c'est un levier au départ, forcément pour améliorer les choses, toutes les normes qui sont mises en place c'est des leviers pour faire bouger les choses. Comme ça emmerde tout le monde, tout le monde gueule, parce qu'il faut faire bouger les lignes et que dès qu'il faut bouger ça fait chier. J'ai tendance à parler un peu crûment mais dès qu'il faut bouger c'est embêtant. Il faut un moment donné qu'on prenne du recul par rapport à tout ça et qu'on se dise « maintenant c'est bon, on sait que c'est acquis », même si ça l'est pas tant que ça, mais c'est acquis parce que c'est normé. Maintenant comment est-ce qu'on se détache de ça pour dire « voilà on l'intègre », c'est plus une norme qui se surajoute, on l'intègre, c'est comme ça, c'est là. C'est là donc dépassons cette question là et puis avançons. C'est optimiste, il faut l'être.

CN6 & CN7	**Date :** 10/10/2012
	Rôle dans le projet : Architectes
Réalisation : 91 logements (25 en locatif social, 66 en accession)	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 2h04 min	**Expérience :** 27 ans [agence depuis 1991, une vingtaine d'opération]
Travail sur le projet : 2006-2010	**Taille de la structure :** 3 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.
L'entretien devait se dérouler avec CN7, n'étant pas disponible au début il se déroulera avec CN6 (ils sont associées) avec que CN7 se joigne de manière épisodique à la discussion.

Entretien avec CN6 seul

MA : *Pourriez-vous me parler de votre parcours d'architecte ?*

Alors nous on est près une petite structure d'architecture, on est 3 à 4 dont 2 architectes associés. Dans notre parcours on est lauréats d'Europan, je sais pas si vous connaissez ce programme, lauréat d'Europan 1991 sur le thème du logement, à l'époque c'était une requalification d'espaces urbains. Donc ça a été un peu un marqueur de notre trajectoire parce que le fait est qu'on travaille beaucoup sur le logement, c'est des programmes qu'on fait beaucoup, sur toutes ses formes, du logement social, locatif, accession sociale, du logement pour de la promotion privée qui est sensiblement différente dans son approche. Par ailleurs notre travail est marqué depuis l'intérêt qu'on a porté à cette chose là durant nos études, on est issu d'une filière d'enseignement du début des années 1980, on est de cette génération, j'ai été diplômé en 1985, CN7 en 1986, donc on travaille depuis une vingtaine d'années. On a démarré nos études à un moment où après les remises en cause des évènements de 1968 et de la pensée sur l'enseignement on s'est remis vraiment à remettre le travail sur le projet urbain, sur sa conception, sur sa représentation au centre de l'enseignement. Donc nous on est issu de cette filière où on portait intérêt à la ville, à la manière dont elle s'est construite, dont elle s'est constituée, à la manière dont on peut la faire évoluer, à la manière qu'on doit ou qu'on peut avoir de la construire. Donc on est plutôt bien veillant à l'égard de la ville telle qu'elle est. C'est peut-être un peu vague, il faudrait parler de choses plus précises mais… Donc on est pas des modernes dans le sens strict du terme, on aime bien quand l'architecture est simple. Donc s'agissant du logement et de l'architecture en général, le rapport au sol est essentiel, on passe beaucoup de temps à regarder là où on construit sur plein d'aspects avant de commencer à dessiner ou à faire des propositions. On est très sensibles aux échelles, aux bonnes distances

entre les choses, à la construction du vide en général, ça c'est notre truc d'architectes. On fait une architecture plutôt simple et rationnelle, pas trop m'as-tu-vu, pas spectaculaire même s'il y a toujours une préoccupation plastique dans notre travail mais on ne fait pas une architecture particulièrement spectaculaire. Ce qui peut poser des problèmes d'ailleurs dans la société d'aujourd'hui parce qu'on aime bien, et les élus en tout premier lieu aiment bien le spectacle. J'ai l'air de les dénigrer, ils sont pas tous comme ça mais souvent il y a des effets faciles en architecture qui peuvent séduire. On est pas trop dans ce registre là, peut-être que les bâtiments qu'on a fait à Bottière peuvent témoigner de cette démarche. Pour le reste on concentre nos efforts sur je crois la qualité des logements, leur bonne orientation, leur bonne disposition. On est pris comme tout le monde par des contraintes dans la production du logement aujourd'hui, c'est-à-dire des règlementations qui ne cessent de pointer leur nez dans plein de domaines. L'accessibilité des personnes handicapées, les performances thermiques, maintenant c'est le parasismique, plein de choses qui ne vont pas forcément dans le sens de l'amélioration de la qualité du logement puisque souvent l'aboutissement de tout ça c'est de réduire les surfaces du logement. Ce qui n'est pas trop le cas dans le projet de Bottière parce que là, assez curieusement, les logements, notamment la partie intermédiaire, on a des logements qui sont assez grand, on va avoir des typologies de logements qui sont assez grandes, des T3, T4, T5 et puis même dans l'immeuble collectif comme on avait une partie qui était rétrocédée, c'est Bouygues Immobilier le maître d'ouvrage mais il a rétrocédé une partie des logements du collectif à un bailleur social de Nantes qui est Nantes Habitat. Et donc on a fait des logements en taille qui sont assez convenables.

MA : *Votre attirance pour le logement c'est strictement un concours de circonstance avec cette victoire à Europan ?*

Oui, on peut dire ça comme ça. Nous on a pas demandé à travailler particulièrement sur le logement, c'était pas une volonté affirmée, on aime autant aussi faire des programmes publics, des maires, des médiathèques. On aimerait bien faire ça, le fait qu'on en fait pas ou très peu. Je pense que le concours Europan a été un marqueur pour ça, ça a orienté une espèce de trajectoire mais qui n'était pas une volonté de notre part. Voilà, ça c'est passé comme ça, peut-être que nous derrière on a pas non plus su forcément réorienter les choses. Y a pas de regret là-dedans, c'est un fait, on travaille, le logement ça représente peut-être 80% de notre travail d'architectes. Ce qui est au fond assez bien, parce que c'est avec la construction de l'habitation qu'on construit quand même l'essentiel des villes et des quartiers. Les programmes publics et commerciaux c'est presque mineur finalement quand on y réfléchit bien, le corps de la ville est constitué quand même de l'habitation. Donc voilà cela n'est pas pour nous déplaire. Et on travaille, il faut le dire, principalement dans le domaine du logement social, dans cette production de logements je pense que 70 ou 80% des projets qu'on a fait sont des projets dans des quartiers d'habitats sociaux ou dans des programmes de logements sociaux, que ce soit du locatif social ou que ce soit de l'accession sociale.

MA : *Vous parlez des contraintes qui pèsent sur la production de logement, comment arrivez-vous à faire avec ou à les dépasser, repousser un peu les limites ?*

Je ne sais pas si on la dépasse. Après on essaye de faire le mieux possible avec les moyens qu'on a. C'est toujours comme ça, l'architecture c'est l'art de savoir dépenser son argent. J'ai pas parlé des contraintes financières mais les contraintes de coûts de production en logement sont quand même assez drastiques donc… surtout lorsqu'on a affaire avec des promoteurs donc les promoteurs ils sont animés par une volonté de dégager des marges donc on a souvent moins d'argent pour construire le logement en accession classique, privée, qu'en logement social, paradoxalement. Nous ça nous va bien, politiquement je veux dire. Si on peut construire des logements à 1400 euros du mètre carré habitable pour des résidents locatifs en locatif social plutôt qu'à 1200 pour des privés, moi après tout… Evidemment dans un cas il y a des gens qui achètent et qui capitalisent et dans l'autre il y a des gens qui résident et qui payant un loyer, un loyer aidé mais bon… Donc on gère ça par la démarche que j'ai un peu évoquée toute à l'heure. C'est-à-dire que le logement ça se construit sur une forme de rationalité constructive qui est importante dans le coût de construction des bâtiments, ça renvoie directement à des préoccupations d'architecture telle que l'épaisseur des bâtiments par exemple, la compacité des bâtiments. A Bottière-Chénaie par exemple, dans le programme urbain de la ZAC il fallait construire un immeuble collectif sur la route de Sainte-Luce, le long de la route de Sainte-Luce, et l'urbaniste avait clairement indiqué qu'il fallait que ce soit un bâtiment épais, de l'ordre de 16 mètres. 16 mètres disons que c'est une vraie contrainte pour nous. Parce que ça induit forcément des logements distribués de part et d'autre d'une circulation grosso modo, donc mono-orientés pour l'essentiel, et si on fait des traversants ils sont forcément grands en surface parce que l'immeuble est épais même s'il y a une double façade. Donc on a affaire à des données comme ça, c'est-à-dire qu'un logement mono-orienté s'il est mono-orienté au Nord ou au Nord-ouest c'est moyen quoi, ça veut dire que c'est un logement qui ne voit pas beaucoup le soleil. Dans l'immeuble de Bottière-Chénaie on a fait en sorte qu'il y ait le moins possible de logement disons mal mono-orientés. Ça nous a obligés à certaines ruses dans la disposition des logements pour atteindre ça. Le bâtiment est très simple fonctionnellement, la double façade c'était une volonté de CN1 donc c'est un système de loggia assez profondes, elles font presque 2 mètres donc c'est un vrai prolongement du logement, c'est pas un petit balcon ou une petite terrasse alibi pour dire qu'on a un espace extérieur, c'est un vrai espace normalement assez habitable. La double façade a normalement l'intérêt de pouvoir un peu intimiser ces espaces, avec la difficulté que là, sur la route de Sainte-Luce, on a quand même une voie qui est une voie de transit assez roulante. Donc quand on va sur place on voit bien que les logements sont diversement habités quoi, c'est-à-dire qu'il y a des terrasses, des loggias, qui sont très investies, et puis d'autres où on voit bien qu'il doit pas s'y passer grand-chose, on voit pas de table, on voit pas de chaise, on voit pas de plante. On est souvent surpris… enfin nous on est plus trop surpris maintenant mais quand on est architecte on a tendance à projeter dans l'organisation du logement qu'on conçoit des usages et on est souvent surpris par la façon dont les gens habitent les lieux. Ce qui est très bien, un moment donné la vie a toujours raison de l'architecture. Et sur cette façade du collectif de Bottière on voit bien comment ces loggias sont diversement occupées, c'est-à-dire qu'il y a en certaines qui sont vraiment des espaces de représentation, d'autres qui sont plus plutôt des lieux de relégation, de stockage, on ne fait pas très attention, on est pas très sensible au regard des autres, des gens

de la rue, sur ce qui passe sur son propre espace privatif. Et y a j'imagine des perceptions différentes des gens eux-mêmes qui habitent leur logement et chacun habite comme il veut ou comme il peut en fonction de son parcours. Donc on essaye de faire attention dans la conception du logement à ce que ça se soit possible. Justement dans ce premier plan de façade, avec les panneaux qui servent à intimiser les loggias, on a fait en sorte que l'immeuble puisse porter ça, ou supporter cette altérité dans l'occupation des logements.

MA : *Vous parlez de projection de l'habitant et de ses usages, comment procédez-vous ? Quelle place accordez-vous à l'habitant lorsque vous concevez des logements ?*

D'une certaine façon on ne lui accord pas de place parce qu'on a pas de relations, on a pas affaire aux habitants, mais ça ça fait partie des vieux débats entre les architectes et les sociologues sur la construction de la ville, enfin du logement en particulier. C'est que de toute façon on construit des bâtiments, certes pour des gens qu'à un moment donné on pourrait rencontrer pour en discuter mais de toute façon l'architecture reste et les gens passent, donc à un moment donné ces logements sont occupés par d'autres qui eux n'ont pas ou n'auront pas eu leur mot à dire sur le logement qu'ils vont occuper, si ce n'est qu'ils ont la possibilité de choix d'aller dans tel endroit ou dans tel autre endroit. Quand je dis choix c'est entre guillemets parce que bon c'est un choix relatif évidemment, et donc voilà, la question de la permanence de l'architecture est une question fondamentale. Donc nous la question de la présence de l'habitant on la prend en compte simplement du point de vue du bon sens. C'est-à-dire qu'on préfère faire des logements traversants à double orientation parce qu'on pense que le logement verra le soleil et voilà. On essaye de faire des espaces simples qui soient habitables et appropriables. On essaye de les faire les plus ouverts possible en sachant qu'ils vaut mieux les faire les plus ouverts parce que si on veut pas trop se monter on peut toujours fermer avec un rideau ou un truc, voilà, s'il est tout fermé, qu'il a une toute petite fenêtre, on pourra pas pousser les murs et agrandir. Donc voilà le rapport il est de cette nature là, il est dans la distance aussi. Pour les intermédiaires par exemple, il y avait une véritable difficulté de construire des logements sur une dalle de parkings avec un petit espace de jardin de taille modeste mais qui en même temps renvoie bien je pense aujourd'hui au désir des gens, c'est une génération d'habitants qui ne sont plus dans le désir ou le fantasme de la maison isolée sur sa grande passerelle. Donc dans ce travail sur la densité il y avait quelque chose pour nous d'intéressant pour construire à la fois l'espace public, le vide intérieur des cours, un peu plus intime. Tous ces seuils là on est très attachés à essayer de les construire de façon intelligente pour ménager à la fois l'espace privé, éviter le vis-à-vis un peu délicat, qui va être un peu gênant ou qui va conduire à ce que les gens interviennent de façon un peu radicale sur leur logement par une grande clôture ou voilà… En même temps les gens habitent donc nous on est parfaitement conscient que les usages bousculent les présupposés qu'on a pu avoir. Ça fait partie, on est pas offusqués quand les gens fixent des choses sur leurs murs ou voilà.

MA : *Pour finir sur votre vision de l'architecture, avez-vous des références, des architectes ou des urbanistes qui vous ont influencé ?*

Oui, bien sûr. Nous, par exemple on aime beaucoup un architecte portugais qui s'appelle Alvaro Siza, qui est toujours vivant mais qui est déjà un vieux monsieur. On aime bien son espèce de rigueur plastique qu'il a mais aussi cette espèce de liberté qu'il a dans la conception des espaces, sa pensée sur la ville aussi. On a été très marqué pendant nos études par une école ou une tendance qui était celle des néo-rationalistes italiens et puis de toute cette mouvance sur le retour à la ville, le retour à la rue, je pense à Aldo Rossi par exemple puisque son livre, L'architecture de la ville, est publié en France à la fin des années 1960 et donc nous quand on a étudié à l'école d'architecture de Nantes, il se trouve qu'il y a des gens qui étaient très sensibles à cette question de la redécouverte, de l'analyse de la formation de la ville, de l'histoire de la ville, donc on a attaché beaucoup d'importance à ça. A l'époque y avait la possibilité de choisir un peu les formes d'enseignement donc nous on a travaillé avec des gens comme Michaël Darin par exemple, qui était un historien des formes urbaines, on faisait des relevés en ville, on analysait des formes urbaines anciennes pour peut-être mieux les réinterpréter, les reformuler différemment. On était très intéressé par les travaux par exemple de Philippe Dubol qui est un historien de l'architecture. Et il se trouve que dans la période où on était à l'école d'architecture de Nantes, y a 2 collaborateurs d'Aldo Rossi de l'époque, qui enseignaient à l'école de Nantes donc on a été comme ça élevés au grain de l'histoire de la ville européenne en tous cas, de comment elle s'est constitué et comment elle est une espèce d'artefact complexe qu'il faut en permanence construire et reconstruire mais pas être dans une pensée comme ça de la construction de la ville ex-nihilo qui serait sortie de… La ville existe en fait déjà et elle est le résultat d'un long processus historique de stratification et on doit essayer de la comprendre, l'observer, la voir, et une fois qu'on a pu faire ça on essayer de construire intelligemment avec. Alors à Bottière-Chénaie évidemment on peut dire que c'était un petit peu différent parce qu'on construisait sur des terrains qui n'était pas vierges en même temps. Parce que dans le projet de CN1 il y a quand même cette volonté ou en tous cas ce propos de dire « on s'appuie sur des choses préexistantes dont le projet va être une sorte de révélateurs des traces anciennes ». Le bâtiment qu'on a fait d'ailleurs je pense en partie prolonge cette idée là. Les murs matricés sont des évocations des murs de pierre qui existaient avant dans les jardins maraichers, ce sont des évocations ce sont pas des… Mais le sens du parcellaire qui l'a conduit a orienté les voies dans un certain sens et donc les îlots dans un certain sens sont directement liés aux constats qu'il a pu faire sur place. Enfin à ma connaissance. Nous on a pas pu participer au projet urbain puisqu'évidemment on arrive à un moment où le projet est figé en quelque sorte, enfin figé, il est défini et ensuite on intervient ponctuellement sur un îlot mais… Donc Rossi mais on aime plein d'architectures différentes, on est pas… mais simplement dans notre construction, je pense qu'on a été très marqué par cette bienveillance à l'égard de la ville. Pas du tout le Corbusier avec ses espèces de politiques de… lui dit de la table de rase mais ça relève plus du marketing à mon avis que d'une pensée réelle et profonde, pas du tout dans cette idée, ce positive immédiat qui consiste à dire qu'on va réinventer le monde et changer la vie des gens. On est pas du tout là-dedans quoi. On part de ce qui existe. Je crois que c'est Rhem Koolhaas, qui a cette réflexion « il faut amnistier le présent », il dit en gros « il est vain de vouloir tout transformer perpétuellement, tout changer perpétuellement, il faut partir de ce qui existe, on voit ce qui est bon, on essaie d'amender un peu ce qui peut l'être et on s'installe au mieux, voilà. Et après le projet trouve en lui-même ces propres

ressources plastiques, son propre génie. Chez Rossi y avait cette idée intéressante du génie du lieu, c'est pas un truc qu'il a inventé lui, c'est un truc qui vient d'assez loin, des gens qui ont réfléchi à la ville bien avant lui, des gens qui ont réfléchi à tous ces phénomènes de permanence de la ville, de traces, qui renvoient aussi à la géographie, enfin on peut travailler sur des petites choses qui ont un rapport avec la grande échelle finalement. Nous on est très préoccupé de ça quand on fait un projet.

MA : *Concrètement comment cela se traduit-il sur l'exemple de Bottière-Chénaie ?*

Ça se traduit d'abord par le fait que les îlots intermédiaires par exemple, c'est une autre préoccupation qu'on a sur la ville, c'est la question de sa continuité, sur l'îlot de Bottière-Chénaie d'abord les choses étaient très précises et précisément définies dans le projet urbain de CN1. C'est-à-dire qu'il allait même, j'ai évoqué tout à l'heure l'idée de l'immeuble épais, ça c'était une donnée, l'immeuble épais avec la double façade c'était pas discutable dans le sens où on devait faire ça. Les îlots, les 3 petits îlots intermédiaires en quinconce là c'est pareil, c'était pas discutable, le fait de les construire de cette façon là, c'est-à-dire un socle de parkings autour duquel et sur lequel on construit des logements individuels en série ou superposés avec des petits jardinets, soit des jardinets sur dalle, soit des jardinets en périphérie, c'était pas discutable non plus, il fallait faire comme ça, c'était la donnée typo-morphologique du programme urbain si vous voulez. Donc on a fait ça comme ça. Après nous, là où on est intervenu c'est qu'on voulait absolument que ces figures là, urbaines, soient comme des enclos, c'est-à-dire qu'ils sont cernés de murs, il y a une espèce de continuité entre le volume construit et le mur qui va enclore le jardin privatif par exemple. On tenait absolument à cette continuité là de manière à éviter l'écueil des petites palissades pas terribles de jardins. Donc le mur est toujours un mur construit, un mur urbain, un mur maçonné. Et ensuite on a mis en forme en fonction des échelles dont on disposait du R+1, R+2 ponctuel, on a fait en sorte de conforter le petit espace public, y a un petit square là qu'on a pas conçu nous, il a été conçu par le paysagiste de la ZAC, CN2, mais on a fait en sorte que s'il devait y avoir des constructions de 2 étages qu'elles soient plutôt en bordure de cet espace pour le constituer comme un vide avec une certaine échelle. Tout ça a infléchi un peu la manière dont ces îlots ont été conçus. Après sur la question de l'orientation des logements par exemple, on a fait en sorte de limiter les vis-à-vis en mettant les logements plutôt en dos à dos pour éviter disons des vis-à-vis qui peuvent être un peu gênants ou mal vécus par des habitants. Et puis on a cherché à construire toutes ces venelles parce qu'il y a toute une intention de venelles, de faire en sorte… on peut dire que l'îlot sur lequel on a travaillé c'est un grand îlot qui est fait de plusieurs petits îlots si vous voulez, de 4 sous-îlots si on veut, les 4 sous-îlots intermédiaires séparés par des venelles, ou reliés par des venelles et puis le grand immeuble collectif qui est d'une certaine façon en lui-même un îlot. Donc on a fait en sorte que ces venelles aient une certaine ambiance, soient bordés de mur évoquant la pierre en béton matriçant, que dans les jardins il faut que la nature reprenne ses droits, là elle commence un peu mais notre idée, notre vision, c'est que ces jardins soient un peu luxuriants et que la nature déborde des murs de pierres ou évoquant la pierre et que tout soit… qu'on soit dans un paysage de vie périurbaine quoi. Dans le projet urbain y avait cette idée aussi que la nature était présente, y a l'histoire des noues végétales. Y a l'idée

que la voiture ne doit pas être présente en tous cas visuellement. De ce point de vue là les socles de parkings dans nos îlots intermédiaires sont intéressants parce qu'il y a un effacement de la voiture, on voit pas les voitures, elles sont dans les socles, les rues n'ont pas de stationnement, y a juste des poches comme ça dans certains endroits. C'est vrai que quand on parcoure actuellement le quartier tel qu'il est , au stade où il en est, je trouve que la voiture est assez peu présente et du coup ça renforce l'idée que le quartier se traverse un peu plus facilement à pied, en vélo… c'est déjà un peu perceptible je trouve.

MA : *Vous parliez des murs, il y a un cœur d'îlot où il y a des palissades identiques, c'est vous qui les avez amenées ?*

Les jardins sur dalle ? Dans les jardins des intermédiaires oui, le projet a été livré avec bien sûr le logement, sa terrasse privative et sa clôture, ainsi d'ailleurs que les plantations qui existent. Après ça fait 2 ans que le bâtiment est livré, 2 ou 3 ans, donc les gens bien sûr habitent leur logement donc quand ils jardinent ils arrachent et ils replantent d'autres choses. Mais ces jardins commencent il me semble, ça fait un moment que je suis pas allé sur place, commencent à prendre un petit peu de réalité. Notre idée, mais c'est une difficulté, notre intension en tous cas, c'était que ces jardins, même s'ils sont sur dalle, ils soient le plus luxuriants possible donc on a tout fait pour qu'il y ait la terre végétale qu'il fallait, en quantité et en épaisseur suffisante pour qu'on puisse planter des choses, des sujets significatifs, en tout cas des plantations arbustives et pas que de la pelouse pour qu'il y ait une réalité, une présence de la nature sur ces jardins. Après on est pris dans des contraintes de coûts qui font qu'il y a des arbitrages qui se font.

MA : *A ce propos, quelles marges de manœuvre aviez-vous sur ce projet ? J'ai cru comprendre qu'en ce qui concerne le volume et le plan masse c'était CN1.*

C'était très contraint on va dire, très prédéfini. C'est une question d'ailleurs pour nous. On a échangé avec l'urbaniste sur certaines choses qu'on voulait amender, un peu modifier, comme par exemple la mutation des cours, grosso modo les cours conduisent à faire des plans en U comme ça, donc tantôt il y a un U qui est ouvert vers le Nord-est et l'autre est ouvert vers… ils sont en quinconce. Nous un moment donné on trouvait l'orientation Sud-ouest plus favorable et on avait souhaité tous les orienter dans le même sens. Ça, ça n'a pas été possible par exemple, fallait maintenir le dispositif en quinconce, une ouverte au Nord-est et une ouverte au Sud-ouest. Voilà, des choses comme ça. On a fait avec si vous voulez. Les logements ici étaient traversants l'orientation Nord-est est pas trop gênante, les jardins sont quand même un peu ensoleillés et comme les logements sont traversants a toujours un moment donné dans la disposition des logements, dans les intermédiaires on a en général le séjour qui s'enchaînent avec la cuisine, alors après selon que les gens adoptent la disposition de la cuisine plutôt ouverte, on a un vrai espace traversant Sud-est, Nord-ouest quoi et là ça devient intéressant, les logements sont assez ensoleillés, assez ouverts…

MA : *Et par rapport à Bouygues vous avez pu pousser les solutions que vous souhaitiez ?*

Bah Bouygues ils avaient un coup de construction très bas, qu'on a pas tenu mais ça je pense qu'on les avait prévenus depuis le début. Pour autant je pense que le bâtiment réalisé l'a été dans des coûts tout à fait modestes pour l'époque. L'appel d'offre doit dater de 2006, fin 2006 à un moment où les coups de construction sont encore très élevés, ils le sont encore d'ailleurs, et voilà on doit être à un peu moins de 1300 euros du mètre carré habitable. Après je sais pas trop parce que comme il y a eu des problèmes sur le chantier, une entreprise qui a déposé le bilan, il a fallu relancer donc je sais qu'ils y ont laissé quelques plumes dans l'affaire donc je serais pas vous dire quel est le bilan final financier, je pense qu'il doit être autour de 1300 euros hors taxe le mètre carré habitable. Ce qui n'était pas leur objectif du tout au départ, si vous prenez le contrat qu'on a signé il fallait construire à moins de 1000 euros du mètre carré, évidemment on y est pas du tout. Et en même temps c'est complètement irréaliste, enfin ça pouvait peut-être se faire à l'époque dans certains endroits où on regarde pas trop mais étant données les contraintes de la ZAC, les jardins sur dalle, les aménagements extérieurs, les matériaux quand même exigés, pas de fenêtres PVC par exemple mais de l'aluminium ou de l'acier, la double façade du collectif… enfin si vous empilez toutes les choses un moment donné vous pouvez pas construire à un coût de construction tel qu'ils l'envisageaient, c'est pas possible. Leur coût de construction ça correspondait à des petites bicoques avec du parpaing, un enduit monocouche et des fenêtres en PVC, bon… Hors les ambitions de la ZAC c'était pas ça quoi. Alors peut-être que là-dessus y a eu un malentendu… Comme par ailleurs les prix de vente étaient plafonnés parce que ça faisait partie du deal, des exigences des élus, de la politique de la ville, que les gens puissent accéder à la propriété à un prix raisonnable à un moment donné vous avez une équation qui n'est pas très évident à résoudre, y compris pour nous. On doit construire bien, pas cher, moi un moment donné je sais plus faire. Ça c'est les contradictions de l'époque, on veut plus mais moins cher quitte à ce que ça conduise des gens à dire des bêtises d'ailleurs. Y a des gens qui ont le discours « on peut faire mieux et moins cher », c'est difficile à un certain moment.

MA : *C'est ce qui explique la quantité de malfaçons sur vos bâtiments ?*

Sur ce bâtiment là en particulier, c'est un bâtiment école, moi c'est la première fois que j'ai autant de problèmes sur une construction. Les habitants ont certainement dû vous parler de ça, il y a eu énormément de problèmes et y a toujours d'ailleurs pour ceux qui ne sont pas réglés. Ça c'est la défaillance de certaines entreprises, enfin d'une entreprise en particulier, le maçon, qui a été repérée dès la phase du chantier, on a fait faire des expertises pour constater qu'effectivement il y avait des malfaçons basiques de construction. Quand on construit en béton il faut faire attention aux recouvrements des aciers, etcetera, il y a un certain nombre de chose qui sont le B.A.-BA de la construction qui là manifestement n'ont pas été respectées. D'où les désordres importants qui ont suivis. Des fissures multiples assez généralisées un peu partout dont un certain nombre d'entre elles sont infiltrantes d'où des désordres dans les logements, l'auréole que vous voyez dans votre logement alors que vous venez de rentrer dedans, des choses comme ça. Ça c'est pour l'essentiel des problèmes d'étanchéité plus après de manière générale pour les corps d'états secondaires toute une série de malfaçons qui ont

été notées dans des risques de réserves logement par logement, mais dont le responsable du chantier… c'est pas nous qui suivions le chantier directement, on avait une mission légère de suivi de chantier vraiment sur l'architecture mais qui faisait partie de la maîtrise d'œuvre quand même… a eu beaucoup de mal à les faire lever. D'où je pense de la part des résidents quelque chose de mal vécu légitimement parce que ces réserves étaient notées mais qu'un certain nombre d'entreprises ne les levaient pas. D'où le nombre de recours assez important parce qu'un moment donné il faut bien que les gens se retournent vers quelqu'un, donc ils se retournent vers le promoteur qui lui-même se retourne vers tous les gens qui sont intervenus, les entreprises bien sûr, la maîtrise d'œuvre, etcetera… donc moi j'arrête pas d'enchainer des procédures de contentieux. Y en a pas non plus des quantités énormes mais y a 6 ou 7 contentieux encore avec des résidents dont les réserves sont toujours pas levées. Plus des petits désordres, des dysfonctionnements de ventilation, des choses qui, il faut bien le reconnaître, sont désagréables pour des gens qui viennent d'acheter un logement neuf qui est sensé fonctionner normalement, neuf quoi. Autant que je sache c'est pas le seul immeuble qui a connu ce genre de problèmes mais sur le nôtre c'est particulièrement patent. Et du coup ça suffit à foutre en l'air l'arrivée des nouveaux résidents dans le quartier parce que forcément ils arrivent déjà chargés de plein de problèmes à résoudre alors qu'en fait ils devraient pas. Je sais qu'il y a eu aussi des difficultés très importantes avec l'aménageur parce que les voies qui distribuaient notre îlot par exemple n'ont pas été réalisées tout de suite, d'ailleurs elles le sont toujours pas, y en a une qui a été réalisée mais l'autre est toujours pas faite. Parce que dans le planning d'enchaînement des travaux l'aménageur avait considéré qu'on faisait les voies une fois que l'ensemble des constructions par secteur étaient réalisées. Sauf que ça veut dire que les gens vivaient pendant un an dans un chantier de voierie boueux avec des accès mal faits. Donc si on combine ça avec les problèmes internes à leurs logements ça finissait j'imagine par faire beaucoup. Plus l'accessibilité à l'école qui n'était pas très simple non plus parce que forcément y a quand même beaucoup de ménages assez jeunes qui ont des enfants qui vont à l'école à côté. Enfin bon je pense que les 2 premières années d'installation, si on peut parler d'installation sur 2 années, ont dû être particulièrement difficiles. Je pense que ça s'arrange un peu maintenant mais du point de vue du vécu c'est très compliqué et y a eu, je le sais parce que j'ai eu à aller à des réunions, beaucoup de mécontentements des résidants du quartier. Et je crois pas que ça tienne, ça faudra le vérifier sur un peu plus long terme, je crois pas que ça tienne, peut-être que je me trompe, à la forme du quartier, à la forme des bâtiments en eux-mêmes ou aux logements tels qu'ils sont conçus. Mais ça tient à tout un ensemble de choses très concrètes comme effectivement la mauvaise qualité de la construction, les désagréments des aménagements, enfin le temps très long de réalisation des aménagements extérieurs, je pense que ça doit s'atténuer un peu maintenant. Alors voilà, après de toute façon je pense qu'il faut du temps pour qu'un quartier de ville advienne, surtout lorsqu'il est construit ex nihilo. Pour le coup on est sur des terrains vierges, on construit et il faut des années et des années pour que les pratiques se fassent, ça demande beaucoup de temps, ça se fait pas comme ça. Et alors évidemment les premiers résidents quelque part font un peu les frais de ça.

MA : *Est-ce que ces malfaçons sont liées directement aux budgets très serrés ?*

Alors, oui et non. C'est une question compliquée s'il faut répondre actuellement. Il est évident que l'entreprise de gros œuvre qui a été retenue était l'entreprise moins-disante, parce qu'à l'époque il y avait énormément de travail, les entreprises étaient débordées donc forcément elles étaient pas enclines à faire des prix. C'est la fameuse loi de l'offre et de la demande, on est dans une économie de marché donc quand il y a énormément de boulot… Les entreprises de toute façon avaient tellement de travail qu'elles choisissaient les projets sur lesquels elles voulaient travailler en gros et ceux soit qu'elles trouvaient un peu trop compliqué ou un peu moins simples qu'un autre sur lequel elles pouvaient éventuellement travailler, elles privilégient le projet ou le chantier sur lequel elles vont se sentir le plus à l'aise. Là elles vont faire un prix correct et sur les autres elles vont faire des prix bon… Nous on était probablement dans un cas où le projet, même si c'était un projet important, était pas forcément jugé des plus simples, des plus efficients économiquement, donc on a pas eu de bons prix, forcément. Et y a une entreprise qui manquait un peu de travail, qui avait une fenêtre, etcetera, elle a fait le meilleur prix et c'est elle qui a construit. Sauf que c'était pas forcément la meilleure qui soit, en plus je pense qu'elle était dans un moment où il y avait un peu de déficience, un peu de manque dans le suivi. Voilà, elle a fait d'ailleurs plusieurs chantiers sur la ZAC et tous les chantiers sont à problèmes. Elle a même été sur le fil du rasoir, limite dépôt de bilan, à un moment donné. Après on aurait travaillé avec une autre… on est des professionnels quand même donc les entreprises ont les connait un peu, on sait celles qui sont plutôt meilleures que d'autres, plus fiables que d'autres, là où on en a toujours pour son argent. Voilà, on peut dire la même chose d'autres entreprises qui sont intervenues. Dans l'ensemble les entreprises sont pas de mauvais entreprises, bon je mets une réserve sur le gros œuvre et le plaquiste peut-être, les corps d'états techniques aussi mais bon on était obligé de travailler avec une entreprise sur tout ce qui était les réseaux de plomberie qui était pas forcément celle avec laquelle on aurait aimé travailler… mais bon c'est elle qui a remis le prix le moins cher, voilà. C'est elle qui a déposé son bilan au cours de route… Enfin vous voyez. Donc y a probablement des relations de cause à effet mais c'est difficile d'en parler avec précision ou avec certitude.

MA : *Vous avez dit que les ambitions de la ZAC étaient un peu plus hautes que de faire des bicoques en parpaings, quelles étaient ces ambitions ?*

Les ambitions de la ZAC c'était d'offrir un habitat diversifié, d'ailleurs je crois que c'est une réalité : y a la fois des logements collectifs classiques, du logement dit intermédiaire, du logement individuel, de la maison, et toujours dans l'idée qu'on construit tout ça avec une certaine densité. Donc ça c'est le grand thème de la démarche dite développement durable aujourd'hui, c'est qu'on évite l'étalement et on essaie de faire dense. Donc ça c'était une des ambitions, une offre diversifiée de logements dans leur typologie, dans leur forme, voilà, peut-être dans leurs prix aussi encore que je pense que les prix sont tous assez tenus quand même. Sur les espaces publics je pense qu'il y avait quelque chose d'assez ambitieux, il y a une qualité d'espace public, des sols, des jardins. Et puis au niveau de la programmation l'idée de faire un vrai quartier de ville, c'est-à-dire que c'est pas un quartier monofonctionnel, y a certes de l'habitation mais il y aussi du commerce, de l'équipement public, une école, une médiathèque. On a d'abord commencé par construire la médiathèque autant que je me souvienne. Et puis la

volonté de pas faire un quartier enclavé mais de le relier, si j'ai bien compris, là c'est plus la parole d'un urbaniste que je suis en train de vous donner, mais les ambitions pour moi c'était ça, bien le relier aux différents autres quartiers, vers le centre-ville aussi ou vers le quartier Est du côté de la gare, Doulon, par l'installation du grand parc linéaire. Donc y a une ambition comme ça de penser toutes ces choses là et de confier à un urbaniste qui a les moyens de le faire, enfin un urbaniste et un paysagiste qui ont les moyens de faire et de mettre en œuvre ça. C'est ça les ambitions principales. Après y avait sans doute peut-être d'autres ambitions plus de nature techniques liées au développement durable, c'est-à-dire les sources d'énergie alternatives et tout ça pour les bâtiments et les logements en eux-mêmes. Nous il faut bien dire qu'à l'échelle de notre îlot ça s'est réduit à une peau de chagrin. Au départ il devait être question de faire de l'eau chaude sanitaire solaire, des choses comme ça, de végétaliser toutes les terrasses, de faire des systèmes de rétention d'eau pluviale pour arroser les jardins. Tout ça, à l'aune des appels d'offre, ça a été abandonné. Donc les bâtiments sont relativement performants thermiquement mais ils vont pas au-delà de la réglementation thermique qu'on devait appliquer à l'époque qui était la réglementation thermique 2005, voilà, on en fait pas plus. Pour le reste on a respecté les demandes de la ZAC, les réseaux d'assainissement d'eau pluviale par exemple se rejettent directement dans les noues donc on a fait des réglages assez plein des nivellements et des fils d'eau pluviale pour que les eaux pluviales des bâtiments soient récupérées et drainées dans les noues de façon gravitaire et naturelle. Des choses comme ça si vous voulez mais rien qui ne soit particulièrement performant du point de vue de ce qu'on appelle aujourd'hui le développement durable, économie d'énergie, de consommation d'énergie, etcetera.

MA : *Pourquoi tout cela a disparu ?*

Y a pas d'autres raisons, c'est le manque de moyens financiers et le coût que ça représentait.

MA : *Ceux que disent certains habitants c'est qu'on leur a vendu ça, d'où une certaine incompréhension…*

Alors le bâtiment fait l'objet d'un label qui s'appelle Habitat et Environnement mais qui est en fait relativement léger. Dans ce label y a plein de choses, y a pas que l'économie d'énergie, y a le confort du logement, ses équipements, électriques notamment, donc de ce point de vue là le projet est rentré là-dedans et ce sont des niveaux de performances d'équipements qui sont maintenant acquis ou actés, enfin relativement banals si vous voulez, y a rien de particulièrement exceptionnel là-dedans. « Vous mettez 3 prises électriques dans une chambre », bon bah oui on va mettre 3 prises électriques dans une chambre mais ça fait des années qu'on fait ça…

MA : *Cela pose la question de l'adéquation entre l'affichage politique de l'écoquartier et la réalité de ce qui est réalisé.*

Oui mais ça je pense que dans la notion d'écoquartier… Moi en même temps sur les questions du développement durable je pense que la question aussi sociale doit être mise en avant. Une des forces du quartier me semble-t-il, tel qu'il est pensé, c'est de rassembler des populations très différentes, c'est cet espèce de truc sur la mixité sociale. Rendre abordables des logements malgré tout de relativement bonne qualité il me semble. Evidemment à l'aune de ce que je viens d'évoquer avant sur les désordres techniques et tout ça évidemment ça va paraître dérisoire mais y a quand même dans la volonté de faire des logements de typologies et de formes variées et de coûts malgré tout relativement limités y a là une vraie ambition. Même si elle est imparfaitement réalisée parce qu'on est pas allé jusqu'au bout, parce qu'on a pas pu le faire. Elle est certes imparfaitement réalisée mais pour moi le cœur, l'essentiel, c'est de réussir à faire habiter des gens dans une certaine diversité sociologique, même si tout ça est relatif parce qu'encore une fois…

Entretien avec CN6 et CN7

CN7 : Est-ce que je peux dire quelque chose ? J'écoute un petit peu. Juste sur le développement durable, ce que nous on pense aussi c'est que ça devient vraiment quelque chose aujourd'hui qui doit… c'est difficile de l'énoncer et d'ailleurs on l'énoncer très peu parce que c'est un truc politiquement correct en ce moment qui fait qu'aujourd'hui y a pas de débat. Et notre point de vue c'est que nous quand le développement durable est arrivé sur la table dans les propos des politiques, via des organismes comme l'ADEME, etcetera, nous en tant qu'architectes on a trouvé ça très bien mais on s'est dit « quoi de neuf sous les palmiers ? ». C'est-à-dire que nous ça fait 30 ans qu'on milite contre la densité, qu'on est contre les lotissements, qu'on se bagarre, mais à une époque on nous riait au nez, on était déjà en train de dire « c'est scandaleux les lotissements qui s'étalent sur les territoires », etcetera, on était pour la maison mitoyenne. On a toujours pensé que la maison mitoyenne était une réponse fantastique sur la densité parce que ça préservait la tranquillité du jardin et les qualités économiques. On nous traitait de fous, on avait le droit de rien dire. Et tout à coup le développement durable arrive avec des tas de notions qui pour nous ne sont pas du tout nouvelles. Nous on considère que les architectes défendent le développement durable, enfin les architectes de manière générale mais aussi certaines tendances de pensée particulières. On a défendu ça, la question de l'orientation, le bon sens sur l'orientation mais c'est l'histoire de l'architecture qui nous le montre. Et tout d'un coup on fait de la mousse avec les orientations, maintenant on en finit pas, alors que nous on faisait ça. Quand on a fait la Bottière c'est pareil, on savait qu'on était dans un territoire urbanistique où y avait de la réflexion sur l'espace, sur l'orientation, sur la mixité, tout ce qu'a dit CN6, donc des tas de données qui sont de base, sans qualificatif, y a pas besoin de faire un écoquartier ou ce genre de baratin parce que moi j'appelle ça du baratin. Si je caricature je dirais que c'est excessif chez les politiques, quand ont dit développement durable on peut faire n'importe quoi. Si c'est éco, vert, quand on a rajoute éco-quelque chose alors là on peut faire n'importe quoi aussi mal que ce qu'on faisait avant. Nous on continue de critiquer des quartiers qui sont écoquartiers, on se dit « mais qu'est-ce qu'ils ont d'écolo ? ». Alors on essaye de dire qu'on fait de la densité, on fait de l'intermédiaire, on fait des machins, et puis on se retrouve avec des parcs qui mettent à distance les bâtiments. Quand on fait un rapport mètre

carré construit sur mètre carré au sol, c'est pas mieux. Et on arrive toujours pas aujourd'hui à faire de la maison mitoyenne, c'est encore pratiquement aujourd'hui impossible, je veux dire quand c'est des lots libres, quand c'est des groupements d'habitat ça va c'est possible parce que les promoteurs s'y mettent… mais le lot libre dans toutes les communes de France, dans toutes les communes périphériques les lotissements continuent. Alors après la question du développement durable, la seule chose qui est nouvelle pour nous et qu'on trouve très bien, qu'on applaudie mais qui nous dépasse en tant qu'architectes parce qu'on est pas maîtres de ces données là… nous on a une responsabilité sur l'espace, ça c'est notre responsabilité absolue et d'ailleurs souvent on ne la prend pas. On devrait beaucoup plus entendre les architectes sur le débat public sur ça. Mais les architectes comme ils sont un peu « faut faire des affaires », ils s'écrasent… Par contre ce qui est nouveau c'est toute la dimension économie d'énergie, c'est-à-dire imposer à des promoteurs de faire d'autres systèmes de chauffage, etcetera, ça c'est très bien, mais c'est jamais les architectes qui peuvent proposer ça. Si on peut faire du chauffage électrique à 3 francs, 6 sous…

CN6 : Bottière, c'est du chauffage électrique, c'est des grille-pains.

CN7 : Donc ça c'est bien. Pour nous ça c'est bien quand le politique dit « on va pousser ». Mais ça c'est des arbitrages économiques en fait, les architectes, nous, on compte les points. Quand on peut faire un chauffage différent ou qu'on nous impose des BBC nous on est content parce que quelque part dans le sens technique du terme, dans le sens chauffage, épaisseur du logement, ça change pas l'architecture. Au contraire j'aime bien les murs épais donc plus on va vers des isolants épais mieux c'est pour nous architecturalement que quand c'était maigrichon. Par contre là où c'est plus gênant c'est quand les données écologiques, thermiques, nous imposent de faire des plus petites fenêtres ou des grosses menuiseries. Dès que ça a une incidence sur la qualité plastique et la qualité architecturale là ça nous emmerde. Mais on espère que les entreprises, les fabricants, les industriels vont faire des avancées, c'est-à-dire qu'ils vont réussir avec les mêmes ruptures thermiques ou de qualités thermiques à diminuer leurs trucs. Parce qu'on a pas envier de faire lourdingue à l'allemande. Parce que c'est ça le problème, nous on est aussi dans cette…

CN6 : Ce qui se passe avec la massification du discours sur le développement durable qui est récupéré par les politiques, c'est qu'aujourd'hui vous avez toute une kyrielle d'experts qui interviennent directement dans la conception ou la prescription, notamment du logement mais pas uniquement. Par exemple vous avez des experts en écologie ou en truc qui vous demandent quand vous répondez à un programme de justifier du calcul du niveau d'éclairement de votre chambre, vous voyez, des choses comme ça. Comme si nous architectes on découvrait ou on avait à découvrir qu'il fallait qu'un logement soit correctement éclairé…

CN7 : C'est pervers parce que par exemple aujourd'hui ils nous disent 17%, on a lu ça dans le moniteur, avec la RT2012 il va falloir… tout le monde disait, les architectes disaient « ohlala, les fenêtres vont diminuer », « alors pourquoi ? », « tu vas voir quand on va appliquer la RT2012 on pourra plus faire des grandes baies parce que la RT2012 va nous empêcher de le

faire ». Je disais « ah bon, on en a pas fait encore, c'est con ça » et puis finalement dans le moniteur y avait un article l'autre jour qui disait que la RT2012 finalement va obliger les promoteurs à agrandir leurs baies parce que la moyenne aujourd'hui de la quantité de fenêtres par rapport à une surface c'est 13%, or la RT2012 pour faire rentrer la lumière solaire impose un minimum de 17%. Donc je me suis dit « voilà, les architectes se trompaient », mais en fait ce que je pense que ce qui risque de nous arriver à nous qui faisons des grandes fenêtres, et souvent on nous le reproche, mais on trouve que c'est bien spatialement, d'ouvrir, de faire entre la lumière, etcetera, nous je suis sûre qu'on est pas à 13 ou à 17, on est peut-être à 25 et avec la RT2012 y aura des mecs qui vont calculer et qui vont me dire « il est beau votre projet mais vous êtes à 22% de dimensions de fenêtres », ça c'est horrible.

CN6 : L'expertise passe par le chiffre, c'est ça la vacherie. C'est-à-dire qu'aujourd'hui la dimension de notre travail qui est une sorte de pensée un peu sensible, un peu empirique… on construit les choses comme ça, on va dimensionner une baie un moment donné parce que sa dimensions a un sens et voilà mais elle rentre pas dans la case du chiffre… Donc c'est une pensée absurde et je pense qu'on retourne vers une période où on va retrouver les conflits entre les ingénieurs et les architectes sur les expertises chiffrées et puis une pensée un peu plus poétique des choses.

CN7 : C'est-à-dire que si personne ne défend une qualité beaucoup plus sensible de l'espace urbain, de comment on voit la ville, etcetera. Aujourd'hui tout le monde s'en fiche de ça. Les gens, les élus, à commencer par eux… la pensée globale c'est « ah bon ? Ah oui alors vous êtes BBC ? », il y a des gens qui voient des logements qu'ils trouvent très bien et ils disent « vous êtes BBC ? », non, alors du coup ils regardent et ils aiment plus. C'est comme quand j'ai caressé un rottweiler, il était mignon comme tout, j'ai dit « c'est quoi comme race ? », on m'a dit « un rottweiler », j'ai reculé comme ça alors qu'il était hyper gentil. Bah c'est pareil avec tout. C'est-à-dire que les gens ne pensent plus, ils regardent plus, ils ont plus de sensibilité, ils disent « c'est quoi vos chiffres ? C'est quoi vos chiffres ? », c'est pas possible quoi. Et aujourd'hui la lutte va être là pour nous. Mais pour l'instant les architectes sont des moutons, ils rentrent complètement dans ces chiffres là, surtout faut s'écraser parce que… le discours que je tiens, je le tiendrais pas publiquement…

CN6 : Et entre nous à mon avis personne ne comprend rien à ces données chiffrées. On vient de remettre un concours à Paris, un concours sur esquisse de logements, médiathèque, etcetera, et il fallait qu'on réponde à des questions d'un bureau d'études développement durable qui s'appelle Tribu , des trucs… mais il fallait qu'on calcule les surfaces des baies vitrées, au stade d'une esquisse, par rapport aux pleins pour faire apparaître des ratios. Mais c'est des trucs d'une imbécilité, c'est monstrueux tellement c'est bête de faire ça à ce stade là. Une esquisse de projet ça s'apprécie à l'aune du bon sens, on est pas en train de répondre à un questionnaire, à un quizz.

CN7 : C'est surtout qu'il y a des idéologies derrière, c'est-à-dire que nous on pense quand même que… on trouve que c'est très bien, comme je vous dis ça fait 30 ans qu'on suffoque de

voir comment la ville est fabriquée et on se dit « pourvu que le développement durable ramène de la densité, va permettre de… ». Ça c'est super mais c'est pas dans ce sens là que les choses se font, parce qu'il y a encore des lobbies, les constructeurs ils vont pas se laisser faire, si on leur dit « terminé les maisons isolées sur leurs parcelles », y a plein d'enjeux derrière. Et après les gens vont dire « bah nous on préfère ». Mais c'est quoi ça ? C'est une idéologie en fait. Ce qu'on dit c'est que c'est très bien mais après la manière dont ça s'exerce c'est très dangereux parce que c'est des prises de pouvoir, y a des gens qui prennent le pouvoir. On a un débat là, moi je sais pas quoi dire en tant qu'architectes, sur le double flux ou simple flux. Pour certains, le bureau d'études Tribu, bureau environnemental, il nous impose des doubles flux dans les logements et ça coûte une fortune…

CN6 : Leur obsession c'est l'étanchéité à l'air absolue du logement, pour des raisons de performances thermiques. Mais si vous étanchez absolument un logement, la question du renouvellement de l'air à l'intérieur du logement se pose, donc une simple flux ne suffit pas et donc faut faire du double flux. Le double flux ça coûte cher, ça consomme de l'énergie… Donc après on est toujours pris dans des contraintes un peu voilà…

CN7 : Et donc les bureaux d'études veulent pas, ils disent « mais non, attendez, faut trouver d'autres solutions ». Aujourd'hui il y a des gens qui dénoncent le fait que les gens suffoquent dans leurs logements parce qu'ils ne renouvellent pas l'air et que c'est tellement étanche qu'ils étouffent. C'est vrai, c'est symbolique, on va sauver la planète mais on va faire crever les gens parce qu'ils pourront pas respire.

MA : *En fait ce que vous dénoncez c'est le fantasme de l'évaluation qu'on retrouve dans de nombreuses sphères. C'est évaluer donc mesurer donc objectiver.*

CN7 : Tout ce qui est pas mesurable ça n'existe pas. Si c'est pas chiffrable ça n'existe pas. On est en plein là-dedans. Mais c'est pas que dans l'architecture, c'est sûr.

CN6 : Et ça pose la question de la sensibilité, de la culture de chacun par rapport à l'espace.

CN7 : Nous on s'est retrouvé une fois dans un projet, le maître d'ouvrage, c'était une mise en compétition et on s'est retrouvé dans une discussion avec les aménageurs qui représentaient les politiques d'une ville, des promoteurs qui payaient le bâtiment et puis il fallait trouver un équilibre, que tout le monde s'y retrouve financièrement, que le promoteur fasse sa marge, qu'il achète le terrain à un prix qui permette à l'aménageur d'équilibrer son budget de zone, etcetera. Nous on avait fait un projet BBC parce que le promoteur a une politique nationale qui disait, c'était il, y a 2 ans, « nous on fera plus que du BBC », ils avaient devancé en fait, ils avaient une politique à long terme qui allait plus loin que ce qui était exigé. Donc on avait proposé du BBC et à cause de ça on y arrivait pas, il manquait une part d'argent, ils voulaient que la puissance publique, l'aménageur, vende le terrain un peu moins cher pour qu'ils puissent faire du BBC. Et en fait tout d'un coup y a quelqu'un qui dit « vous savez on ne vous demande pas de faire du BBC », c'était l'aménageur. C'était incroyable parce qu'ils avaient un

discours politique d'un côté qui disait « on fait du logement BBC » et en fait dans la réalité ils étaient en train de dire « bah non si vous faîtes pas de BBC ça va ». Alors, le promoteur a dit « on fait pas parce que c'est notre politique nationale » et en fait l'aménageur dit « peut-être que vous pourrez quand même vous récupérer sur la vente des logements, un moment donné un logement BBC se vend plus cher » et là le promoteur dit « non, pas encore, un logement BBC ce ne sont pas les acquéreurs qui peuvent payer cette plus-value dans le coût de construction parce que pour l'instant ce n'est pas un critère commercial suffisant pour augmenter les prix, ils veulent bien du BBC mais pas plus cher qu'un autre logement ». Et donc moi je dis que finalement tout le monde veut du BBC mais personne ne veut pas payer la différence, faudrait faire payer les ours blancs mais ils sont pas solvables [rires]. Et là c'est plus un affaire d'architecture, vous voyez ce que je veux dire, nous on peut être partie prenante parce qu'on l'est par notre construction et notre formation initiale mais après c'est vraiment une histoire d'argent, de moyens.

MA : *Vous parliez de la mousse ou de l'affichage. Il y a quand même des habitants qui sont séduits par cet affichage, par exemple à Bottière-Chénaie l'affichage écoquartier. Je vais pas revenir sur le débat sur le sens du développement durable mais ce que les habitants attendent c'est quelque chose plus écologique et si ce n'est pas là, certains se disent « c'est de la publicité mensongère ».*

CN7 : Les gens sont pas dupes non plus, c'est ça.

CN6 : Nous on avait fait une petite visite, je raconte cette anecdote quelque fois, avec des belges, des gens qui venaient de Bruxelles, c'était beaucoup des spécialistes de l'aménagement urbain, des gens qui travaillaient dans les services techniques de la ville, qui étaient en charge de problèmes urbains, etcetera. Et donc ils étaient venus faire une visite parce que Bottière-Chénaie c'était l'écoquartier de la ville de Nantes. Y avait un exposé de l'urbaniste et après il y avait une visite. Donc on a fait le tour des bâtiments, nous on avait été invités à venir parler, faire quelques commentaires sur notre îlot. Et puis je marchais avec des gens, je ne sais pas quelle était leur fonction exactement, plutôt des techniciens à mon avis, des ingénieurs de la ville. Ils arrivent devant notre bâtiment et ils me posent la question suivante, ils me disent « mais comment sont isolés vos bâtiments ? », parce qu'ils voyaient bien que c'étaient des parois maçonnées en béton, je dis « les isolants sont à l'intérieur » et ils me disent « vous avez plein de ponts thermiques alors ? », je dis « oui, on a pas mal de ponts thermiques ». Et alors les types étaient médusés quoi, parce que pour eux c'était incompréhensible qu'on parle d'écoquartier alors qu'on faisait des bâtiments passoires. Faut relativiser aussi parce qu'on est pas non plus dans une région… on est pas dans le Nord de la Belgique où il fait des hivers à moins je ne sais combien, on est à Nantes, dans une région très tempérée, on a pas d'hivers très rigoureux, peut-être une semaine on va être au-dessous de zéro mais c'est pas non plus… Mais pour eux c'était choquant qu'on puisse tenir un propos sur le développement durable et l'écoquartier et qu'on présente ça. Donc après la conversation se poursuit, ils disent « comment vous êtes chauffés ? », je dis « bah c'est des radiateurs électriques » et je lui dis en rigolant « vous savez on avait un président de le République qui faisait la promotion du nucléaire et de l'énergie électrique par le nucléaire donc faut bien les vendre ces centrales électriques et ce

nucléaire ». Et voilà, tout était à l'avenant. Et on conclue sur un petit échange très court sur le coût de construction, je dis « vous construisez à quel prix au mètre carré en Belgique ? » et le type me dit « nous on est autour de 1600 ou 1700 euros le mètre carré habitable », là où nous on était péniblement à 1300 donc on parle pas non plus de la même chose. Et on a discuté comme ça des systèmes constructifs, alors eux ils ne connaissent que le double mur, c'est-à-dire un mur structurel, un isolant extérieur et puis un double mur, c'est souvent de la brique parce que c'est les matériaux qu'ils utilisent là-bas et évidemment ça c'est pas du tout nos petites parois à nous, en béton avec un isolant. Donc on parlait pas de la même chose. C'est culturel aussi, lié certainement aux lieux et aux pratiques constructives.

MA : *Au-delà de votre îlot, que pensez-vous du quartier de Bottière-Chénaie en général ?*

CN6 : Alors la dernière fois que j'y suis allé parce que j'y étais pas allé depuis un petit moment… donc les voies sont faites. Je pense que pour l'instant d'abord il est très inachevé mais je pense que les bâtiments construits sont de qualité architecturale très inégale. Un des intérêts du projet urbain je trouve c'est que dans la manière dont il est fait, dans la variété volumétrique qu'il propose, il supporte ça quand même. C'est-à-dire que même si les bâtiments sont pas terribles, les espaces publics sont pas mal. Je pense qu'il manque encore beaucoup pour l'instant l'autre côté c'est-à-dire tout le programme commercial, résidentiel et tertiaire aussi pour vraiment faire de la route de Sainte-Luce un véritable espace central, bordé, urbain quoi.

CN7 : Moi je pense que ce projet il a quand même le mérite de… j'admire l'engagement politique malgré tout. Parce que c'est vraiment des quartiers très populaires et y a une vraie volonté, ils font comme ils peuvent avec les outils qu'ils peuvent et je le défends. D'abord je pense que c'est un bon urbaniste. CN1 et CN2 sont des bons professionnels parce qu'ils savent engager de l'argent. Quand ce sera fini, je sais pas, ça fait longtemps que je n'y suis pas allée, c'est peut-être déjà fini, je pense que… Ils lésinent pas sur les dépenses, ils poussent à la dépense et je trouve que c'est bien même si on devrait faire des économies.

CN6 : Il y a eu beaucoup de discussion sur les sols des espaces publics qui sont tout en béton, du coup y a moins l'effet voirie, automobile, y a plus un effet de cheminement. Y a une espèce de tranquillité paradoxalement quand on est à l'intérieur des îlots.

CN7 : Après il y a un truc que j'aime pas mais ça c'est un truc personnel, mais c'est un truc encore une fois à cause des procédures, c'est les fossés, les noues pour récupérer de l'eau au lieu de mettre des buses. Moi je trouve que la ville c'est pas des fossés, là on est un peu à l'extérieur de la ville mais je trouve ça insensé de faire des fossés comme dans la campagne bretonne des années 1960. Je trouve que c'est pas ça le truc, la ville c'est de trottoirs, y a quand même une urbanité minérale et après on peut mettre la végétation plein pot… j'aime pas les noues mais c'est le seul truc que j'aime pas dans leur projet. Autrement je trouve qu'il y a un vrai engagement, y a un engagement aussi pour maintenir les coûts, pour faire de l'accession sociale, etcetera, donc moi je trouve que c'est très bien, c'est une vraie volonté. Après ce que

je trouve moins bien mais ça c'est plus la responsabilité des architectes eux-mêmes, je pense qu'aujourd'hui il y a un problème dans les ZAC et dans l'architecture c'est que le mécanisme de fabrication de ces nouveaux quartiers fait que c'est la surenchère à l'expression. On est dans une liberté formelle qui fait que les architectes c'est à qui va mettre le plus de couleurs, le plus de machins, va montrer qu'il est le plus branché. Ça c'est toujours le défaut des architectes et là, certaines ZAC poussent beaucoup à ça.

CN6 : A Bottière-Chénaie il y a & ou 2 immeubles qui sont dans ce travers là, pas énormément.

CN7 : Oui mais après le problème c'est la règle du jeu commune, ça veut dire que malgré tout les urbanistes aujourd'hui… y a certains urbanistes qui ne fixent pas beaucoup de règles. On a vécu une époque où on avait explosé ce truc qui était complètement bête il y a 10 ou 15 ans c'est-à-dire qu'on parlait de la ville homogène, on avait une vision de la ville homogène, c'était le centre-ville qui était le modèle et quand on faisait des nouveaux quartiers on fixait une hauteur homogène et puis on fixait des règles, etcetera. Et quelques fois ça a amené à des architectures néo-régionalistes, moches, toutes pareilles et tout, c'était un peu l'extrême de la non-réflexion, de la non-liberté, etcetera. Mais aujourd'hui on est tombé dans l'extrême inverse, c'est-à-dire qu'avec Christian de Portzamparc qui a lancé cette ville du troisième type où la ville est une mélange de bas et hauts, c'est un chaos, etcetera, c'est devenu la mode. Et aujourd'hui, même si je pense qu'il y a des choses biens dans cette réflexion, évidemment, mais aujourd'hui c'est la règle qui s'applique dans toutes les ZAC. Et Bottière-Chénaie c'est pareil, c'est un jeu de un immeuble collectif avec une association d'intermédiaires, ça fait des ruptures d'échelles, etcetera. Pourquoi pas, sur le plan de l'usage c'est bien, y a des logiques, mais quand même c'est la mode aujourd'hui partout. Et si on rajoute en plus cette liberté parce que les bons urbanistes font confiance aux architectes et définissent pas trop de règles en leur disant « c'est à vous de vous les trouver, de rester dans une certaine retenue » et je trouve qu'ils ont raison aussi de faire confiance aux archis. Les procédures sont bonnes mais le problème c'est que les architectes ne se contrôlent pas dans ces cas là et c'est la foire… Et même si chaque bâtiment est pas mal, individuellement on peut se dire « lui n'en fait pas trop, ça va », il n'empêche que l'ensemble finit par faire un peu… Mais ça c'est les écritures architecturales, je pense que l'urbaniste n'est pas responsable, c'est un problème des architectes et de l'architecture aujourd'hui.

CN6 : Ce que je trouve par rapport à ça c'est que le projet urbain est assez intelligent et assez sensible. Par exemple les petites voies longitudinales, elles sont assez bien calibrées, elles sont pas trop grandes, c'est vraiment des voies internes de quartier donc du coup il y a une ambiance assez particulière. Elles sont bien faites, les noues je suis assez d'accord j'aime pas tellement les noues non plus, qu'il y ait de la nature c'est normal, les voies peuvent être plantées, y a des squares, bon… Mais sur ces voies, comme c'est tout béton, à la fois la chaussée et le trottoir ça réunit bien les bâtiments donc il y a une petite ambiance que je trouve pas mal. Et puis il y a des échelles variées, la voie plutôt étroite latérale, le grand boulevard, les grands espaces, il y a une variété d'espaces qui est quand même intéressante, qui renvoie aux variétés typologiques, qui renvoie aux variétés de programme. Je le redis, c'est pas un quartier

d'habitat résidentiel uniquement, c'est aussi un quartier où il y a des commerces, où il y a une école, un équipement public, où va y avoir un grand centre commercial, où on est quand même dans cette idée d'une construction de ville un peu complexe, pas monofonctionnelle, et je trouve que c'est plutôt une bonne démarche.

CN7 : Le plan est très intéressant je trouve, j'aime beaucoup le plan parce que par rapport à ce qu'il y a autour, aux marges, comment il se raccroche, comment il tient compte du parcellaire ancien, enfin le plan urbain est totalement dans notre manière de penser. Si on avait fait un projet d'urbanisme, on aurait fait, sur le dessin, le tracé, la variété des espaces, on aurait fait je pense… je le trouve très bien.

CN6 : Pour moi, à certains détails près c'est un projet urbain dans le sens étymologique du terme aussi, c'est-à-dire qu'urbain c'est être aimable aussi et c'est être dans l'amabilité avec son voisin et voilà je pense que le projet porte ça vraiment, dans la manière dont il est conçu.

CN7 : Par rapport à d'autres projets d'urbanisme qu'on peut voir.

CN6 : Où on fait encore du zoning vous voyez. On est pas encore sorti de l'époque du zoning.

CN7 : Et puis on voit encore maintenant ressurgir des projets urbains avec des formes, tellement ouverts qu'il y a plus d'îlots, on ne lie plus… Ce qu'on trouve bien à Bottière-Chénaie c'est qu'il est dans… pour nous le fondement de la ville c'est espace public espace privé donc un rapport de vues caché, que ce qui est fantastique dans la ville c'est l'épaisseur, la profondeur de la ville, c'est-à-dire qu'on ne découvre pas tout tout de suite, ça c'est le summum de l'horreur, c'est la ville moderne. On est toujours dans la critique de la vile de l'époque moderne, de la Charte d'Athènes, elle a peut-être apporté la lumière, la respiration et tout mais c'est quand même… on est toujours nous encore dans cette critique de cet espace. Et donc ce qu'on trouve bien c'est la ville avec toute l'épaisseur et ça veut dire toujours un rapport entre le parcellaire, l'îlot, la parcelle, la rue… Et aujourd'hui ça a tendance à se faire rare, l'îlot est devenu ouvert. Mais pourquoi pas ? C'est bien aussi les îlots ouverts, on est pas dans la reproduction de la ville dense du dix-huitième ou du dix-neuvième, l'îlot peut devenir ouvert, on peut avoir des parcours à l'intérieur des îlots mais faut qu'on sente le rapport public privé, collectif et public. Nous on trouve que ça c'est le fondement de la ville et Bottière-Chénaie est complètement dans cette pensée. Et aujourd'hui on voit des îlots tellement ouverts, on fait un projet à Rennes dans une ZAC d'un autre urbaniste et les îlots sont tellement ouverts... ils ont gardé les talus, c'est bien, y avait de beaux talus donc super mais sauf que quand on se balade là c'est plus de la ville. A partir du moment où y a des talus, des machins, les îlots sont éclatés, les intérieurs d'îlots sont aussi publics, les façades sont les mêmes sur les intérieurs d'îlots que sur les rues…

CN6 : Et c'est même presque une revendication, c'est même demandé. Donc on a plus l'envers du décor, on a plus l'espace public et puis l'espace plus intériorisé, tout est à égalité quoi.

CN7 : Et on revient finalement sans s'en rendre compte, certains urbanistes reviennent aux quartiers, à la ZUP des Dervallières, la seule différence c'est qu'au lieu d'avoir des barres, des parallélépipèdes et bien ils sont tordus. Mais ça reste des barres, des barres pliées mais c'est la même, et des pelouses… et on revient dans le non-sens de la ville. Et les gens s'en rendent même pas compte. Alors pour ça Bottière-Chénaie c'est un exemple d'urbanisme que nous on applaudit parce que c'est pas simple de faire des nouveaux quartiers et les nouveaux quartiers qu'on voit y en a pas beaucoup qui sont biens. Après je pense que la critique qu'on a fait, parce qu'on a entendu des critiques de Bottière-Chénaie, elles sont peut-être fondées, mais je crois qu'elles venaient surtout d'une critique de… C'est un quartier qui va rester populaire je pense, c'est l'Est de la ville.

CN6 : Tout dépend ce que tu appelles populaire. Parce que les résidents, une bonne partie des résidents, sont plutôt de la classe moyenne je pense.

CN7 : Mais il a eu mauvaise presse ce quartier…

CN6 : C'est parce qu'il y a le Pin-Sec de l'autre côté de la voie de tram. Mais quand tu vas de l'autre côté tu as aussi des petits pavillons…

CN7 : Oui mais j'essaye simplement d'expliquer pourquoi on a entendu tant de choses sur ce quartier. Parce qu'on en a entendu quand même.

CN6 : Oui, c'est ce dont on a parlé tout à l'heure, il y a beaucoup d'insatisfactions qui sont liées aux problèmes de phasage dans la réalisation des espaces publics, aux désordres dans les bâtiments eux-mêmes, on est bien placé pour le savoir puisque le nôtre a été quand même particulièrement calamiteux.

CN7 : Enfin des désordres il y en a de partout. Tu vas dans n'importe quel…

CN6 : Non, non, non. Tu exagères…

CN7 : Pourquoi à Bottière-Chénaie il y aurait eu plus de désordres qu'ailleurs ?

CN6 : Je ne sais pas mais le bâtiment qu'on a livré pour Bouygues on a jamais eu autant de problèmes sur un bâtiment.

CN7 : Mais nous d'accord mais regarde le bâtiment qu'on avait fait…

CN6 : On est pas tous seuls, y en a d'autres.

CN7 : Quand on avait fait le projet dans la ZAC de Sainte-Luce, tu te rappelles ? On avait un terrain et le bâtiment d'à côté on se disait « tiens c'est la même chose que nous » et c'était à peu près en même temps que le nôtre et on se disait « qu'est-ce qui se passe dans le gros œuvre ? »,

il avait des fissures partout alors qu'il était même pas fini. Et c'était dans une autre ZAC. Ce que je veux dire, c'est pourquoi ? C'est pas le terrain, y aurait peut-être une justification pour expliquer pourquoi les bâtiments se fissurent plus sur Bottière-Chénaie, c'est peut-être dans le sous-sol…

CN6 : Mais ça n'a pas de rapport avec le fait que ce soit à Bottière-Chénaie.

CN7 : Ok pour la façade, d'accord, c'est certainement un problème et je pense que dans le temps peut-être que ça va s'arranger. Les gens vont apprécier ce quartier. Je pense que quand la végétation va pousser ce sera un bon quartier, je pense que c'est un super quartier et je suis très étonnée de savoir pourquoi il y a eu autant de débats sur la Bottière-Chénaie et que j'en ai pas entendu sur des ZAC merdiques à droite, à gauche. Alors c'est peut-être le phasage, ça je suis bien d'accord…

CN6 : Non, c'est pas l'unique chose. Après c'est ce que vous évoquiez aussi, y a eu un affichage politique sur l'écoquartier, que les gens ne perçoivent pas, notamment sur les productions énergétiques. Tu vois, des bâtiments à faible consommation et tout ça y en a pas. Ou alors peut-être 1 ou 2, c'est tout. Donc voilà les gens ont peut-être le sentiment de s'être fait un peu avoir par un discours ou un affichage.
CN7 : Mais ça c'est notre opération, c'est pas toute Bottière-Chénaie.

MA : *La question de l'affichage est importante, il y a sans doute plus de critiques que sur une ZAC lambda parce que ça a été présenté par Nantes comme l'écoquartier, il y a une grande quantité de communication, c'est un quartier qui est aussi montré en exemple, qui se visite. Donc forcément il y a des prétentions d'un côté et un jugement qui est peut être plus facilement sévère de l'autre*.

CN6 : C'est le piège de la communication, si tu communiques sur des trucs vaseux tu te plantes.

CN7 : Quand on a commencé le projet le mot écoquartier n'existait pas, c'est apparu encours de route donc c'est de l'affichage a posteriori. Moi j'espère que les gens seront bien. Après s'il y a un problème sur la densité avec le côté gros bâtiments parce qu'il y a quand même des gros bâtiments. Elle est particulièrement dense mais elle particulièrement centrale aussi cette ZAC, parce qu'à part l'Île-de-Nantes si on regarde l'agglomération nantaise je pense que c'est l'une des plus grandes ZAC les plus proches du centre. Après elles sont plus à Couëron, Saint-Herblain, elles sont moins denses… donc je pense qu'elle est dense et en effet malgré tout je crois qu'elle reste dense dans un quartier populaire autour.

CN6 : Je sais que dans notre îlot par exemple, du fait d'avoir à affronter les problèmes les gens se sont regroupés en collectifs et ça a généré des relations de voisinage très fortes. Moi je m'en suis rendu compte parce que j'ai eu affaire à… il a fallu qu'on repeigne complètement les intermédiaires parce qu'il y a eu des entrées d'eau et il a fallu qu'on traite. Et on pouvait pas le faire avec la peinture initiale qu'on avait prévue. Les cours étaient pas blanches comme elles

sont maintenant, elles étaient marron chocolat, quelque chose de très joli pour créer l'unité, l'intériorité mais on a pas pu faire ça. Et alors du coup ces travaux de réhabilitation d'un bâtiment neuf on a eu à les faire alors que les personnes occupaient leurs logements. Et donc forcément ils voulaient être consultés sur… donc moi j'ai eu affaire avec l'urbaniste aux représentants des habitants de l'îlot pour le choix des teintes. Finalement on est resté sur le blanc, ça tombe bien c'est ce qu'on voulait parce que de toute façon on avait pas tellement le choix. Les gens étaient vraiment soudés, mine de rien on est jamais aussi fort et aussi ensemble que quand on a entre guillemets un ennemi commun.

CN7 : Moi je suis sûre qu'au fond il doit y avoir un problème de greffe de cette nouvelle population qui en effet est moins populaire que celle du Pin-Sec, parce qu'on peut pas faire plus, c'est un des quartiers les plus populaires. Et je pense que cette nouvelle population, moi mon analyse c'est que c'est pas simple de venir là quand même, même si, et peut-être que les politiques ont affiché ça pour ça, parce qu'un moment donné les promoteurs s'étaient passés le mot aussi, faut dire ce qui est, nous on a eu des échos avant qu'elle soit terminée que « la Bottière-Chénaie, c'était plus possible et tout ».

CN6 : Il y a eu des critiques des promoteurs du projet urbain, ils le trouvaient trop dense.

CN7 : Les promoteurs étaient eux en lutte avec la ville parce qu'ils arrivaient pas à équilibrer leurs opérations sur les prix de vente. La ville avait fixé les prix de vente et eux ils voulaient essayer de dépasser donc moi je me demande s'ils ont pas fait, s'il y a pas eu déjà un truc avant que les habitants arrivent sur une critique comme ça… Nous on a senti avant que les habitants arrivent qu'il y avait un problème avec la Bottière-Chénaie. On s'est dit « comment ça se fait ? C'est bizarre qu'on en entende autant parler ». Et après je me demande si l'affichage écoquartier n'est pas venu pour essayer de relancer le truc parce qu'un moment donné les promoteurs voulaient plus construire, enfin il était tellement critiqué et y avait un problème. Et aujourd'hui je pense que les habitants qui arrivent, c'est de l'accession sociale ou de l'accession accessible, je pense qu'il faut qu'ils se distinguent pour s'approprier le lieu. Je pense que c'est pas simple d'arriver, même si c'est un quartier tout neuf, quand on vient dans une zone de la ville, l'Est, une des plus populaires de Nantes.

MA : *En fait vous posez la question de la mixité sociale. Elle est affichée, qu'elle soit réelle ou pas elle génère des petites tensions. Certains habitants me disent « nous on nous regarde comme des bourgeois parce qu'on a un jardin » et inversement… La question est est-ce que quelqu'un en veut vraiment ?*

CN7 : Ça pose vraiment la question de leur position, où ils se situent, enfin comme tout le monde mais c'est un des quartiers où y a vraiment une attention plus forte que dans d'autres quartiers. Parce que je pense que les Dervallières et tout ça, les nouveaux logements aux Dervallières j'en entends pas parler.

CN6 : Parce que les Dervallières c'est un quartier d'habitat social mais en même temps c'est la vallée de la Chézine, c'est dans un parc et quel que soit la qualité des appartements qui ont été construits dans les années 1960 c'est pas du tout la même chose.

CN7 : C'est-à-dire que les Dervallières c'est pareil, c'est une sorte de greffe nouvelle, petite ZAC, plus petite en étendue mais pareil avec des logements, des espaces verts, un urbaniste, des architectes qui font des trucs et on choisit les architectes, enfin il y a une vraie volonté de rénover. Ça touche les Dervallières et j'ai l'impression que ça pose pas de problème. Mais je crois que c'est parce que c'est l'Ouest, c'est la Chézine, qu'il y a des quartiers bourgeois à côté… Il y a vraiment toujours eu ces deux extrêmes tandis que l'Est c'est l'Est. C'est la Bottière, c'est le Pin-Sec, y a pas de quartiers bourgeois dans ce cas là.

MA : *Vous en parlez un peu mais j'aimerais savoir ce que vous pensez de la mixité sociale d'un point de vue général ?*

CN7 : Bah on peut pas être contre.

CN6 : Je sais pas si c'est une réalité surtout. Mixité sociale ? Ca dépend ce qu'on entend par mixité sociale.

CN7 : On peut pas être contre, on a horreur des quartiers…

CN6 : Ce que je pense c'est qu'elle est jamais tout à fait réelle. Et puis après faudrait savoir exactement de quoi on parle. Moi je suis pas certain de savoir exactement de quoi on parle quand on parle de mixité sociale.

CN7 : Moi j'aimais bien la mixité sociale verticale comme les logements haussmanniens, c'est ça qui fait la ville…

CN6 : Mais là on parle pas de ça. Là on parle simplement d'essayer de rassembler sur un périmètre donné des catégories de populations pas si éloignées que cela non plus. Evidemment entre les gens qui habitent le Pin-Sec, mais c'est de l'autre côté de la voie ferrée, la voie ferrée pour moi c'est une vraie barrière, et puis les nouveaux jeunes acquéreurs qui sont sans doute de la classe moyenne, voilà… Nous, dans notre immeuble, y a du locatif social donc il y a des gens qui sont vraiment dans le parc du locatif social donc c'est peut-être encore un peu autre chose mais on est pas non plus dans… Tu fais pas vivre des gens de la classe supérieure avec des gens de la classe moyenne et des ouvriers. C'est une mixité relative. Cela dit, compte-tenu de la position des équipements et tout on comprend bien que l'école par exemple va sans doute drainer des gamins de la cité du Pin-Sec, des gamins de ce nouveau quartier, des gamins des quartiers pavillonnaires. Voilà. Et puis, peut-être, j'imagine qu'au niveau des pratiques sociales y a quand même des lieux ou ces gens là se croisent un peu.

CN7 : Moi j'ai dû mal à penser qu'on puisse être contre la mixité sociale, pour moi c'est tellement un truc évident…

CN6 : C'est pas la question d'être pour ou d'être contre, c'est surtout la question de sa réalité, moi c'est ça que j'interroge.

MA : *En effet ce n'est pas clivant, pas plus que le développement durable d'ailleurs, ce qui est peut-être le principal problème. Mais la question c'est de savoir ce que cela définit…*

CN6 : Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'on entend par mixité sociale au fond ?

CN7 : Nous, notre façon de répondre à ça… Nous on dit tout le temps ça, on fait du logement pour les promoteurs et on fait du logement pour les sociétés d'HLM et nous on ne fait pas la différence. Nous on dit que les gens habitent de la même façon qu'ils soient pauvres ou qu'ils soient riches.

CN6 : Non, ils n'habitent pas de la même façon.

CN7 : Moi, quand on fait du logement, si.

CN6 : Quand on conçoit le logement nous oui mais in fini ils n'habitent pas tout à fait de la même façon.

CN7 : Mais de toute façon je m'en fous. Après c'est pas mon problème. C'est pas parce que les mecs, si on voulait être… on avait fait une fois un projet où on voulait faire un petit espace protégé parce qu'il y avait une coursive, un petit espace avec un mur assez haut pour que les gens ne voient pas, en se disant que comme ça ils peuvent privatiser tout, comme ça ils peuvent faire leur barbecue ou il peuvent manger sur leurs terrasses… Et le maître d'ouvrage nous regarde, c'était dans un office HLM et il dit « ouais, surtout pour qu'ils mettent leur bordel » et le mec ils voulaient pas qu'on fasse des murs ou des palissades assez hautes pour être tranquille. On pensait préserver la tranquillité et le maître d'ouvrage voulait faire des garde-corps et des palissades basses parce que « dès qu'on fait haut les gens foutent leur bordel, si on fait bas ils ont un peu de tenue encore » et il décrivait ses occupants dans ces offices HLM en nous disant qu'on était complètement…

CN6 : Oui mais je pense qu'il y a une réalité derrière. Moi ça me gêne pas si tu veux, après tu peux décider de plus ou moins cela en charge.

CN7 : Moi je refuse de prendre ça en charge.

CN6 : A Bottière-Chénaie on l'a un petit peu fait parce que quand on fait la double façade avec des panneaux pour intimiser un peu les loggias on essaie de rendre les loggias habitables.

CN7 : Mais je le ferais même si c'était un immeuble bourgeois, c'est ça que je veux dire, on ne fait pas de différence dans la manière dont les gens vont occuper. La façon de le dire c'est que tout le monde occupe son logement de la même façon.

CN6 : C'est là que je suis pas tout à fait d'accord.

CN7 : Y a un truc qui nous pose problème. On a remarqué ça. Quand on fait du logement social aujourd'hui, ou de l'accession sociale, on ne peut plus faire de garde-corps vitrés sur les balcons et même parfois des fenêtres des chambres on nous interdit de faire des allèges vitrées. Alors que nous on trouve que c'est bien quand on est dans sa chambre, dans le rapport au sol tout ça. Il faut mettre soit un verre dépoli, soit un remplissage. Et ça, ça n'existait pas il y a 10 ou 15 ans, c'est venu petit à petit et petit à petit… ça a commencé par un seul maître d'ouvrage et puis il l'a dit timidement, il a dit « ça serait bien si vous travailliez le garde-corps pour protéger un peu de la vue parce que les gens aiment mieux » et tout ça… Et puis c'est devenu une loi générale. Alors aujourd'hui c'est une interdiction de le faire et les gens nous disent « de toute façon regardez, si vous faîtes ça les gens vont mettre des tissus pour se marquer, ils aiment pas, et s'il y a des garde-corps vitrés ils vont mettre de canisses et des trucs ». Et c'est vrai qu'on a été obligé de constater ça. Sauf que nous ce qu'on constate c'est que plus c'est populaire plus les gens se calfeutrent mais quand on va voir les nouveaux immeubles qui sont sur l'Île-de-Nantes là y a des garde-corps vitrés et y a des jolis pots, y a des chaises longues et les gens ne se calfeutrent pas.

CN6 : Donc tu vois les gens n'habitent pas de la même façon.

CN7 : Je suis d'accord que les gens n'habitent pas de la même façon. On est pas dupe mais nous on préfèrerait que les maîtres d'ouvrage réfléchissent pourquoi les gens se cachent quand ils sont pauvres, pourquoi ils se calfeutrent. Mais ça c'est plus les architectes qui peuvent agir sur les modes de vie, nous on respecte les modes de vie mais pourquoi y a cette rupture de plus en plus grande entre des modes de vie de plus en plus… vraiment y a un repli sur ce soit dans le logement. Plus on est bas dans les classes sociales plus y a un repli sur soi, et puis par contre quand on fait des immeubles bourgeois au centre-ville là y a pas de problème. C'est ça, on aime pas adapter les choses en fonction de la catégorie sociale, on va quand même pas commencer à raisonner comme ça, c'est horrible. Mais on est obligé de constater que la réalité c'est ça. Et c'est vrai que la mixité est de moins en moins présente de ce point de vue là et y a de plus en plus de différences dans les modes de vie, c'est vrai, on est obligé de le constater.

CN6 : Dans l'immeuble collectif qu'on a fait là à Bottière-Chénaie, il suffit de se mettre face à la façade et on voit bien sur la droite il y a les balcons exubérants avec le linge aux fenêtres, les machins, les petites sculptures fixées sur les murs...

CN7 : Mais moi je trouve ça bien aussi.

CN6 : Bien sûr, c'est pas le problème, je porte pas de jugement de valeur là-dessus. Mais y a ça et dès que tu franchis la limite du truc y a autre chose. Tu as soit pas d'appropriation, peu d'appropriation de la loggia, soit un peu mais plutôt chic, on met les petites fleurs au balcon, une table, c'est plutôt joli entre guillemets, c'est plutôt un espace de représentation. Ça peut l'être aussi à côté chez les locatifs sociaux mais c'est une autre forme de représentation, on se projette autrement dans sa représentation de ce qu'on donne à voir de l'espace public. Mais ça se voit, c'est très net. Et pour parler de la mixité justement, on peut dire que ça c'est une forme de mixité puisqu'au fond on les met côte à côte et en même temps je me souviens très bien que quand on a discuté de la répartition de ces éléments là il était pas exclu forcément pour nous que… L'immeuble est distribué par 2 cages et en fait y a une cage qui est réservée aux propriétaires résidents et une cage qui est réservée aux locataires et il était pas question que dans une cage on mélange des résidents locataires et propriétaires et dans l'autre pareil. Problème de gestion d'une part et puis pour Bouygues c'était pas qu'un problème de gestion, c'était qu'on mélange pas les torchons et les serviettes en gros. Donc c'est les limites de la mixité. Pour le reste oui ils vivent dans le même immeuble même si c'est pas la même cage, y en a certains qui se croisent plus en étant dans le même immeuble mais dans 2 cages différentes que des gens de 2 autres immeubles dans une autre partie du quartier. Les frontières, les limites sont très complexes à définir.

CN7 : Mais c'est vrai que nous depuis qu'on exerce on se rend compte que la distance se fait de plus en plus grande. Justement quand tu dis ça c'est pareil, c'est qu'aujourd'hui on aime plus voir, ça c'est la hantise des maîtres d'ouvrage et puis aussi des élus, c'est que les balcons deviennent des lieux de fourre-tout, etcetera. Mais quand je repense à ma famille, mes origines très populaires, je me dis mais que c'était ça qu'on devait faire, on mettait ce dont on avait envie et puis on vivait comme ça. Et on est aussi dans une volonté d'aseptiser, faut que tout soit propre et tout. Mais bon, moi je voudrais aussi qu'on accepte plus le côté vivant des choses. Qu'est-ce que ça peut faire que les gens mettent tous leurs trucs ?

CN6 : Mais c'est parce que c'est une conception bourgeoise, faut être dans la représentation et pas dans l'habitation domestique… c'est une vision bourgeoise de l'habitation.

MA : *Il y a effectivement des règles très poussées. Par exemple, si on prend le bâtiment de la villa des arts, j'y ai rencontré des habitants qui se sont vus reprocher le stockage des meubles dans leur place de parking sous-terrain parce que cela nuit à l'image du bâtiment. Donc on va parfois jusqu'à l'absurde. Je change de sujet mais vous parliez tout à l'heure de la place de l'automobile et du fait qu'elle est rendue inapparente, j'en entends beaucoup parler et pas seulement en bien…*

CN6 : Bah oui mais ça c'est toujours le truc, les gens veulent garer leur bagnole auprès de leur immeuble, c'est le truc de base.

MA : *La question est celle de l'adéquation de cette volonté avec les pratiques en cours. Et, notamment dans les logements sociaux, on a des tarifs de location des parkings qui font que les habitants ne les*

prennent pas. Comme par contre on a décidé qu'il n'y aurait pas de voitures à l'extérieur et donc même aux périodes les plus favorables les parkings extérieurs sont pleins.

CN6 : C'est les limites effectivement du système. C'est un problème qui est vraiment lié au locatif social. C'est-à-dire qu'effectivement les bailleurs sociaux ne peuvent pas imposer à un locataire de prendre un parking. Ils n'ont pas le droit. Ils louent forcément donc c'est un surcoût dans la location, les gens ne peuvent pas forcément se le payer, c'est pas qu'ils le voudraient pas mais ils n'en ont pas les moyens. Donc du coup je sais, parce que j'en ai parlé y a pas longtemps avec la gérante de l'opération de Bottière chez Nantes Habitat et ils ont très très peu de places louées en fait. Donc effectivement le sous-sol est en partie vacant mais ça ne veut pas dire évidemment que les gens n'ont pas de voiture, ils ont bien une voiture et ils la garent où ils peuvent j'imagine. C'est les limites d'une politique dont la volonté est d'essayer de maîtriser la présence de la voiture. Moi j'ai tendance à penser que c'est une bonne voie finalement et je trouve assez astucieuse la réponse urbaine qu'à fait CN1 à ça, c'est-à-dire le fait d'avoir des petites poches comme des enclos ou la voiture peut-être là avec peut-être une vingtaine ou une trentaine de places… Après, peut-être que ça suffit pas, peut-être que ça marche pas très bien. Je pense qu'on est encore dans la culture de la bagnole, les gens veulent avoir leur bagnole auprès de leur truc, dans la rue, ça les emmerde de la descendre au sous-sol si elle est au sous-sol. Je pense que ça marche peut-être mieux dans nos rez-de-chaussée d'intermédiaires parce que c'est pas du locatif, les gens ont acheté une place, mais je pense que c'est d'un usage plus évident. C'est-à-dire qu'on ne descend pas au sous-sol d'un immeuble, on rentre sa voiture au rez-de-chaussée, on est presque déjà chez soi, enfin vous voyez, on ressort par la petite porte, on prend l'escalier… Y a une espèce d'évidence d'usage. Quand il faut descendre une bagnole au sous-sol déjà c'est moins évident, on descend dans le noir, dans le truc… C'est la question du parking sous-sol qui fait ça aussi, indépendamment du fait que dans le locatif les gens ne louent pas parce qu'ils ont pas les moyens et donc forcément mettent leur bagnole sur l'espace public. Ça c'est une vraie difficulté, moi je suis pas certain qu'il y ait beaucoup de réponses là-dessus, sauf à foutre des bagnoles partout effectivement mais on se retrouve avec des espaces publics couverts de bagnole quoi.

CN7 : Ceci dit je trouve que des bagnoles le long, dans une rue quand il y a par exemple d'un côté une série de voitures le long des immeubles, pas des 2 côté mais d'un côté, je trouve que ça passe. Moi j'aime bien les rues où on peut se garer.

CN6 : C'est pas non plus une vérité absolue et y a sans doute un petit dysfonctionnement là-dessus. J'ai pas vraiment d'avis sur la question. Je trouve qu'à Bottière-Chénaie ce que je constate c'est que le fait qu'il y ait pas de bagnoles stationnées sur certaines voies, les voies longitudinales qui distribuent, je trouve qu'il y a un côté… ça change malgré tout le caractère et l'ambiance de la rue. D'abord parce que ça change son gabarit, s'il avait fallu prévoir des stationnements il aurait fallu prévoir des voies de 2 mètres voire si c'est de chaque côté de 4 mètres plus larges. Après c'est un problème de proportion, de sensation et d'espaces de voies. Et puis c'est des voies à sens unique donc la chaussée elle-même est pas très large, elle doit

faire 4 mètres pas plus. Donc du coup il y a une intention par rapport à ça que je trouve intéressante mais qui pose effectivement d'autres problèmes j'imagine.

MA : *C'est par exemple la question de savoir si l'échelle du quartier est la bonne pour traite le problème de la place de la voiture ?*

CN6 : Oui, peut-être qu'après il faudrait penser le stationnement avec de temps en temps un bon vieux parking silo, je sais pas moi, qui puisse absorber malgré tout la réalité de la voiture parce qu'on est obligé de faire avec cette réalité.

CN7 : Peut-être qu'on est pas assez urbaniste, on est pas assez confronté à toutes ces questions nous.

CN6 : Par exemple à Lorient on a eu ce cas de figure d'un écoquartier sur lequel on a travaillé un peu, maintenant on a achevé notre mission mais… Où la volonté politique du maire, des élus, c'était de faire un quartier sans bagnole, vraiment un truc sans rien. Alors bon, moi j'étais pas très sûr du truc, je trouvais que c'était une idée au fond un peu bizarre. Pourquoi on devait absolument éliminer les bagnoles du quartier ? C'était pas non plus la Bottière, c'était quelques îlots. Mais là, la réponse tout de suite ça a été « on va faire sous la place d'armes », y a une grande place d'armes, historique, etcetera, « on va faire un grand parking public mutualisé ». Après faut marcher, pour aller à l'îlot qui est à l'autre extrémité fallait faire 300 mètres donc quand vous faîtes vos courses, vous garez votre bagnole et hop… en tant qu'usager… Bon c'était pas si caricatural parce qu'on pouvait accéder avec un système de badges pour déposer ses trucs mais on pouvait pas stationner dans le secteur. Après il fallait remettre sa bagnole dans le… C'est l'option qu'ils ont prise à Lorient, ils vont faire un parking de 400 places.

CN7 : Moi je trouve pas ça bien, je suis contre, c'est vraiment…

CN6 : Et après les seuls véhicules qui accèdent bien ce sont les pompiers, les accès techniques et puis pour les usagers des accès ponctuels pour les déménagements.

CN7 : C'est compliqué parce que l'autre jour on regardait une photo des 50 otages, quand on était jeune et qu'on était à Nantes déjà, y a 30 ans et y avait 7 voies de circulation. Et nous on se rappelle de ça et je me rappelle qu'on disait quand on était étudiants que c'était bouché partout tout le temps.

CN6 : Plus vous en donnez, plus y en a. A Nantes c'est patent, c'est vraiment une ville ou l'espace public est couvert de bagnoles.

CN7 : Moi je sais pas comment il faut réagir face à ça. Est-ce qu'il faut aller très très bien pour que les gens s'habituent et les contraindre pour qu'ils changent ?

CN6 : Pour avoir discuté un peu avec CN1, je pense que là-dessus c'était presque un exercice de pédagogie par la contrainte. C'est-à-dire qu'en gros on contraint les gens « vous n'avez pas votre bagnole sur l'espace public, vous vous démerdez ». Mais effectivement les limites c'est que ça doit déborder de temps en temps, c'est sûr.

CN7 : C'est comme nous qui pratiquons le centre depuis longtemps, on trouve que c'est très bien la politique de faire des rues piétonnes partout, ça nous arrange, mais peut-être que là ça va en faire trop. Depuis qu'on est ici ça devient piéton partout et peut-être qu'on va arriver à un moment où c'est insupportable.

CN6 : dans le quartier de Bottière-Chénaie ce qu'il manque encore c'est… parce qu'il va y avoir une espèce de bus, un chronobus, qui va arriver. Parce qu'actuellement on dit que le quartier est desservi par le tramway, certes mais il est desservi à l'extrémité de la ZAC. Si vous habitez du côté de la médiathèque faut quand même marcher 200 ou 300 mètres.

CN7 : Je pense qu'à part le centre-ville où on peut accepter parce qu'on a tellement le privilège d'être au centre-ville qu'on peut accepter les contraintes avec sa voiture et ses machins mais je pense aussi que les gens sont sensibles au fait que leur quartier soient conformes à ce qui se passe ailleurs. Pourquoi tout d'un coup dans leur quartier ce serait différent les règles de stationnement que dans la plupart des endroits de la ville de Nantes. Moi j'habiterais le quartier je me dirais « pourquoi nous on a pas le droit d'avoir notre voiture ». Enfin je subirais comme une contrainte injuste s'il y a un trop grand décalage entre les modes de fonctionnement de mon quartier ou de mon secteur avec tout le reste de la ville.

CN6 : Oui mais avec ce raisonnement là tu changes rien en fait. Tu fais perdure les pratiques, c'est ça le truc. Je pense que la ville de Nantes a engagé une espèce de bataille contre la présence de la voiture, qui remonte à assez loin et qui est une opération assez vaste. L'histoire des parkings relais en lien avec les tramways, tout ça, c'est essayer de contenir un peu l'arrivée des voitures des gens qui arrivent d'en dehors de la ville vers le centre-ville. Y a une logique comme ça. Alors ça marche un peu, j'imagine quand même que ça a un certain niveau d'efficacité. Et après Nantes est une métropole telle que de toute façon les bagnoles arrivent en ville, on pourra pas empêcher ça. Alors sur le quartier Bottière-Chénaie je mesure mal comment ça se passe.

MA : *C'est perçu comme quelque chose de coercitif.*

CN6 : Je pense vraiment que c'était la volonté. Est-ce que ça fonctionne ? Moi j'en sais rien mais c'était fait délibérément comme ça. Pour en avoir discuté avec CN1 et l'avoir entendu parler de ça, c'était un espèce de truc « c'est comme ça et les gens se démerdent ».

[Eléments de discussion informelle]

CN6 : Pour tout vous dire avec Bouygues il y a eu des moments de conflits mais qui tenaient vraiment au projet architectural. Voilà c'est des choses qui arrivent. Je pense que pour eux ça a été un programme vraiment bérézina quoi, sur plein d'aspects. D'abord parce qu'économiquement je suis pas certain qu'ils aient fait de la marge, je suis pas très sûr, en plus plein de sources d'emmerdement dans la gestion avec les acquéreurs parce qu'il y a eu plein de problèmes. Donc pour eux c'est vraiment un truc… si vous allez les questionner là-dessus ils vont vous dire tout le bien qu'ils pensent et du quartier et des architectes… Pour nous y a eu des moments pénibles mais c'était aussi un certain confort parce que c'est quand même une maîtrise d'ouvrage très structurée, qui a du répondant donc quand nous aussi on avait des difficultés ou des questions ou des trucs on avait du répondant. Même dans la phase d'études quand on produisait des plans, on avait une semaine après en bonne et due forme un rapport qui disait « ça ça nous va, ça ça nous va pas ». Donc en même temps c'est confortable parce que y aussi des maîtrises d'ouvrage qui vous disent jamais trop rien donc globalement ça va et qui se réveillent quand tout est fini. Donc il faut t reconnaître que c'est quand même des maîtrises d'ouvrage professionnelles. Après ils ont les travers des gens qui veulent faire du fric, ils pensent qu'à l'argent, y a que ça qui compte. C'est même leur raison d'être.

CN7 : Ils se revendiquent auprès de la maire de Nantes comme des partenaires pour faire la ville.

CN6 : Ouais, enfin c'est le baratin habituel, tu sais bien qu'on est pas partenaires.

CN8	**Date :** 12/11/2012 – 07/12/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 55 logements sociaux	**Structure :** Agence d'architecture (sociétaire)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h55 min – 1h44min	**Expérience :** 9 ans
Travail sur le projet : 2003-2008	**Taille de la structure :** 5 personnes

Avant l'entretien

L'entretien avec CN8 s'est déroulé en deux partie les 12 novembre et 7 décembre 2012

Présentation du travail et du but de la rencontre.

Premier Entretien

Alors je t'ai dit que ça m'intéressait parce que c'est mon premier projet construit. Et d'ailleurs je dis mon premier mais y a un truc qui est vachement important c'est que c'est pas un projet que j'ai fait seule. A l'époque on était en coopérative d'architecture qui est une forme un peu particulière mais qui est à l'image de notre engagement quelque part. Donc on était 5, c'était une équipe intergénérationnelle, c'est-à-dire qu'il y avait mon père, moi et 3 copains de promo qui avons tous les 4 pas mal travaillé chez mon père donc on se connaissait comme ça, par l'école et par l'agence. Et en fait on a créé la coopérative à l'occasion de ce concours qu'on a gagné et qu'on a réalisé. C'est vachement important parce que si j'ai tu cites le projet c'est pas le mien, c'est un projet partagé. Et voilà l'engagement quelque part c'est aussi les projets quand on les fait qui font émerger, qui nous montre notre engagement. Donc quelque part il est assez fondateur pour moi finalement. Parce qu'il met en place des choses que je développe aujourd'hui, j'essaye de prolonger un peu ces recherches parce que ça met sur la table des questionnements et des formes de réponses qui sont assez fortes d'ailleurs. Et voilà, donc aujourd'hui je suis encore et toujours à essayer de lever, d'avancer plus loin encore sur ces questions là.

MA : *Quelles sont ces questions ?*

Ces questions là ce sont les questions de l'appropriation. Alors là je parle spécifiquement du logement parce que je suis amenée à travailler quasi spécifiquement sur ce projet là, parce que Nantes, parce que ce projet là c'est fait. Mais en même temps je pense qu'on pourrait dire la même chose de tout autre programme. Donc c'est la question de l'appropriation ou de la liberté d'appropriation, comment définir un degré de liberté dans nos projets et là, dans les projets de logement, le degré de liberté qu'on offre aux habitants pour inventer finalement leur propre logement. C'est-à-dire que toute la difficulté pour un architecte, tu dois le savoir, c'est

qu'on prédestine les choses. Donc comment à la fois avoir une proposition forte et une proposition dans laquelle il y a comme des manques quelque part pour que l'habitant puisse lui-même inventer et construire son propre imaginaire sur ce que c'est que son logement. Donc y a cette question là, la question de la liberté, y a la question aussi de l'envie de stimuler dans tous les projets, c'est un mot que j'aime pas beaucoup parce qu'il est beaucoup utilisé à tort et à travers mais c'est l'expression du vivre ensemble. C'est quoi la ville si ce n'est ça de manière exacerbée quoi ? C'est l'idée que la densité ça fabrique des rapprochements, donc des intimités, donc des conflits, et en même temps tout ça dans la valeur positive ou négative que ça peut avoir. Ca construit une citoyenneté, ça construit des relations sociales donc je dirais qu'il y a ces deux pans là en fait. C'est-à-dire rendre les habitants acteurs de leurs propres lieux de vie, ou lieux de travail, de loisirs, etcetera, donc les rentre acteurs et par ailleurs stimuler ces rencontres, ces rapprochements, cette densité, voilà, y a ces deux pans là. Donc ça je peux le dire clairement maintenant, enfin clairement… je sais pas si c'est clair mais j'arrive à le faire émerger de mon travail parce qu'il y a eu Nantes dans le projet et qu'après petit à petit… Nantes est assez complet, je sais pas à quel point tu connais le projet ou pas mais y a 5 points expérimentaux qui sont très fort et qui parlent de ça et aujourd'hui moi je développe des projets où parfois j'expérimente tout, parfois j'expérimente qu'une seule chose parce que les circonstances le permettent.

MA : *Quand tu dis que ça émerge de ton travail aujourd'hui, ça veut dire que ce n'était pas réfléchi dès le départ ?*

Non, parce qu'avant de faire ça on a créé une coopérative donc quelque part cet engagement il est toujours là mais si tu veux il se dit avec des mots de manière beaucoup plus claire et limpide qu'à l'époque où il se disait avec un projet. C'est le projet qui a fabriqué ça quoi, enfin qui a construit ce discours là aussi, il était moins clair avant. C'est toute l'aventure d'un projet qui est géniale, tu fais un peux le tour du monde avec un projet…

MA : *Tu peux m'expliquer ces 5 points ?*

En fait c'est un projet très expérimental, c'est très rare mais on a eu une maîtrise d'ouvrage absolument incroyable qui est la Nantaise d'Habitation et qui a désiré faire une opération exemplaire un moment donné parce qu'ils avaient des financements spéciaux pour ça à un moment donné et donc c'était très innovant y compris dans les méthodes de travail. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas monté un dossier de candidature ou ils n'ont pas demandé aux architectes un dossier de candidature habituel mais plutôt un A4 de texte, donc zéro image, rien, pas de références, tu pouvais être jeune archi ou avoir 75 ans c'était la même chose, avoir produit ou rien produit… Donc un A4 sur « qu'est-ce pour vous que le logement urbain dense, individualisé, expérimental et innovant ? ». Tout ça pour ne pas dire du logement intermédiaire extraordinaire. Donc c'est une espèce de paraphrase parce que « urbain, dense, individualisé » c'est de l'intermédiaire mais justement ils ont pas utilisé intermédiaire donc nous on a compris qu'il fallait se référer à aucun modèle. « Expérimentale et innovant », ça veut dire 1 « allez-y les gars » et 2 « ce sera observé, on regardera après pour voir ce qu'on

fera », voilà. Donc on a envoyé cette candidature, on a été retenu parmi une vingtaine d'équipes et ils nous ont fait faire une espèce de mini concours sur une journée sur esquisse. Eux, ils mettaient à disposition un bureau chez eux, y avait 20 bureaux pour 20 équipes, un représentant par équipe, et de cette esquisse ils ont retenu 5 équipes, donc on a été sélectionné, pour faire un concours. Concours sur un site précis, donc là concours traditionnel avec programme, machin, tout, sur un site où ils nous ont dit « L'équipe lauréate réaliser son projet mais pas sur ce site là parce que ce site là est classé zone naturelle donc on pourra pas l'avoir. Donc faîtes un projet adaptable. Faîtes un projet fort et adaptable ». Et quelque part ça nous a demandé d'avoir un vrai positionnement sur le logement plus que sur le site, après il s'adaptait au site, etcetera, mais ça faisait partie des conditions du projet qui étaient fortes. On va dire qu'il devait avoir une valeur démonstrative quoi. Le deuxième truc c'est que le programme était assez peu contraignant, il nous disait juste « il faut que vous rentriez dans tel budget et dans telle surface, c'est tout, après on vous dit pas que la chambre doit faire 9m², le séjour, voilà… ». Donc on fait ce concours qu'on a gagné et après on a eu un nouveau site qui est celui de la Bottière-Chénaie.

MA : *Le projet qui vous a permis de gagner le concours, à quel point était-il proche de celui que vous avez réalisé ?*

Il a les mêmes points expérimentaux, les 5 points y étaient déjà on va dire. Après c'était de l'adaptation au site, du point de vue urbain, qui a retravaillé l'ensemble mais les typologies sont exactement les mêmes.

MA : *Le mode de sélection est assez étonnant.*

Ouais, c'est curieux mais ça a permis à ce projet d'être fort en fait. Enfin fort… avec des partis pris très forts. Et donc les points expérimentaux c'est… Normalement si tu veux dans un logement tu as une petite pièce, c'est la chambre, une grande pièce, c'est le séjour, donc l'habitant quelque part il se love dans son logement de manière très habituelle, il sait que c'est là qu'il dort, c'est là qu'il mange, c'est là qu'il pisse… enfin voilà, il se conforme à son logement. Et nous en fait ce qu'on a proposé c'est un logement où toutes les pièces dont de taille identique et de taille intermédiaire, un peu entre une chambre et un séjour. C'est-à-dire que ça fait grosso modo 4 par 4 mètres, des belles pièces on va dire, dans lesquelles l'habitant choisit, « dans telle pièce je vais faire ci, dans telle pièce je vais faire ça », etcetera. L'idée c'est que chacun est différente non pas par un programme qui aurait été très défini mais par ses qualités de situation. C'est-à-dire qu'il y en a une qui contre un jardin, y en a une qui est à l'étage avec une vue lointaine, y en a une qui a une vue sur une venelle, y a une qui prend la lumière du matin, l'autre de l'après-midi, y en a une qui est de l'autre côté du jardin, c'est un peu séparé, y en a qui sous en enfilade… Enfin toutes les situations font que je peux décider parce que moi je travaille pas le matin qu'il y a le soleil le matin dans telle pièce de faire mon bureau là. Tout est comme ça, c'est un peu déstabilisant mais voilà c'est trouver la bonne mesure de déstabilisation dans le logement pour que finalement ce soit aussi l'habitant qui soit créateur.

MA : *Cette réflexion vous est venue comment ?*

Ça fait partie du workshop qu'on avait eu en loges là, entre guillemets. C'est des tests, des debrief', des trucs qui nous agacent, qu'on aime pas quand on dessine des logements, on fait en sorte que les portes soient ouvertes, voilà c'est une équipe qui travaillait comme* ça.

Donc ça c'est le premier point, le deuxième point c'est qu'à chaque logement est organisé autour d'un jardin central qui a la même dimension quasiment qu'une pièce à l'intérieur des logements, en fait c'est une autre pièce mais en situation extérieure. Alors y a 2 types d'espace extérieur, soit un jardin en bas, parce que c'est les mêmes logements mais y en a qui prennent pied au rez-de-chaussée avec un jardin et y en a d'autres qui au contraire sont plutôt sur les toits et donc eux ont une terrasses sur les toits. Et donc ce jardin c'est pas un patio, c'est-à-dire que c'est pas une maison avec patio à l'intérieur, c'est une maison en duplex on va dire avec les jardins et une des pièces, la maison est une collection de pièces, située de l'autre côté du jardin. Elle est complètement déconnectée de l'ensemble, c'est une ailleurs chez soi, une manière au sein du logement de dire aussi qu'il y a des degrés de distance et d'intimité qui peuvent être forts aussi, on peut avoir envie de travailler dans une pièce un peu plus calme qu'ailleurs, de faire son séjour ailleurs, sa cuisine…. Et ça on a pensé que c'était un point super expérimental et qu'on allait nous demander un couloir parce qu'il faut passer par dehors, on reste chez soi tout en passant par dehors. C'est quelque chose auquel ils ont vachement adhéré et ils nous ont pas posé de problème.

Donc ça c'est le deuxième, le troisième c'est que le projet c'est 55 logements avec des pièces identiques donc c'est un projet de 255 pièces identiques. Et dans ces 255 pièces ont a expérimenté sur un tiers des logements donc on a 6 pièces qui sont des pièces en plus c'est-à-dire qu'elles peuvent appartenir à 3 logements différents. Grosso modo nous ce qu'on trouvait aussi débile c'est que le programme c'est toujours « il nous faut X T3, X T4, X T5 » et on sait qu'aujourd'hui la famille et sa représentation on ne sait pas trop ce que c'est. C'est surtout ça qui fait qu'on a expérimenté des pièces de taille identique et on ne peut plus définir qu'une famille c'est ça et qu'il y a telles relations entre les parents et les enfants, c'est plus complexe. C'est pour ça qu'on a travaillé sur des pièces où on invente son logement mais aussi on s'est dit qu'aujourd'hui la répartition entre les T3, les T4, les T2, c'est quelque chose de tellement mobile ces dernières années qu'on peut pas figer ça dans un projet. En fait nous on voulait faire un projet où y avait 55 T3 et demain ça pouvait être 10 T2, 10 T4 et 35 T3… enfin pouvoir faire évoluer à terme le parc de logements en fonction des gens. Donc on a proposé ça, c'est-à-dire qu'aujourd'hui moi j'ai un T3 et dans mon T3 j'ai une des pièces plus donc le jour où je déménage cette pièce là est proposée à un voisin ou un autre voisin de telle que manière qu'on reloue mon logement en T2 et que les autres puissent s'agrandir. Ou alors j'ai un ado qui part faire ses études à Marseille et j'ai une pièce en trop donc je vais être obligé de déménager ou je vais avoir un loyer trop lourd donc je pourrais rendre une pièce. Et c'est un moyen de rendre flexible aussi sa taille de logement, donc son loyer, donc faire en sorte que l'appropriation soit quelque chose de réel, un peu comme une maison. Le plaisir d'habiter une maison, c'est le

temps qu'on y passe, avec le temps passé, elle sait faire face aux changements de la vie, une naissance, un départ… ça c'est des facteurs d'appropriation.

MA : *Donc c'est pensé pour être modulable. Ça peut sembler complexe en termes de gestion, Nantes Habitat était vraiment preneur ?*

Bah… Ils nous ont dit « coutez, c'est super intéressant, on va le tenter sur un tiers, pas sur la totalité parce que ce serait un peu lourd à gérer ». Donc grosso modo y a 6 pièces, 3 logements, 3 fois 6, 18 donc y a 18 logements qui sont concernés par cette possibilité.

MA : *Tu sais s'ils l'exploitent ?*

Alors je l'es ai revu récemment, ils ne l'ont pas encore exploité. Eux, ce qu'ils disent c'est que grosso modo le taux de roulement dans une opération c'est 6 ans donc qu'ils sont pas encore confrontés à ça mais que ça devrait pas tarder à se poser comme question.

Autre point expérimental, comment dire ? On a des cours communes à 4 logements, ce qui veut dire que chaque logement a son jardin intime, protégé des vis-à-vis, des regards, etcetera, et pour la moitié d'entre eux je crois la possibilité de partager une cour commune avec 3 de ses voisins. Et c'est une cour qui est pas… on traverse pas la cour pour aller chez soi, on rentre dans son jardin, on va chez soi et dans une des pièces y a une porte qu'on va appeler la porte secrète qui donne sur cette cour donc le partage il est après l'intime. Ça peut sembler assez important dans le sens où pour nous le vivre-ensemble c'était quelque chose qui était possible, et j'y crois toujours d'ailleurs, à partir du moment où il n'est pas un passage obligée, une chose obligatoire mais il est une chose choisie et où ceux qui l'offre est un peu plus mais n'est pas une nécessité. Et c'est pour ça que c'est indispensable que chaque logement ait bien son extérieur privatif pour faire en sorte que si on va dans cette cour là c'est parce qu'on a envie d'être avec les autres, c'est un choix. Donc c'est 4 logements, 4 par 4. Au départ c'était pas trop prévu… si ça existait dans l'original mais c'est apparu à un moment donné où... Oui, parce que dans le discours du maître d'ouvrage y avait l'idée qu'il fallait expérimenter pour poser une alternative au logement pavillonnaire qui est le rêve de sa clientèle. Grosso modo leur objectif c'était de démontrer qu'il fallait proposer quelque chose de suffisamment désirable en ville pour que les habitants aient envie de rester près des centres, près de l'activité, près des pôles d'emploi, près des transports, etcetera, pour éviter justement tout éclatement… C'était aussi militant pour une ville qui ne s'étend pas, qui est dense, enfin tout ce qu'on veut… Et du coup y a un moment dans le projet où on s'est dit « mais merde, on donne des conditions de confort dans la densité tellement incroyables, chacun a son jardin, sans promiscuité, avec des entrées individuelles » et on s'est dit « qu'est-ce que la ville peut offrir de plus ? Enfin à quoi ça sert d'être dense hormis le fait de pas consommer de territoire, de pas s'étaler, etcetera ? Qu'est-ce que ça peut produire de plus que d'habiter les uns à côté des autres à la campagne ? » . Et donc cette idée du vivre-ensemble est apparue grâce à ça parce qu'elle est directement liée à la question de la densité. Pour moi il faut réinventer des formes de densité de telle manière que la densité soit une valeur positive et pas une contrainte, que ça crée justement quelque

chose de plus. En fait cette opération là c'est une densité de 120 logements à l'hectare et c'est une typologie… après c'est compliqué parce que c'est tellement intermédiaire entre de l'individuelle et du collectif : les entrées sont individuelles, les pompiers considèrent que c'est un collectif, le permis de construire dit que c'est 2 bâtiments. En fait c'est très drôle, ça a un statut. Mais de toute façon le logement intermédiaire c'est un statut qui n'a pas de statut. Ce qui est intéressant parce qu'après on peut naviguer là-dedans.

MA : *Comment tu argumentes la construction de ces terrasses partagées alors qu'il y a un grand parc à proximité juste en face ? Ça rentre comment en compte ? Parce qu'on pourrait se dire qu'il y a déjà un espace collectif, vaste, plutôt agréable en immédiate proximité et qu'il remplit déjà cette fonction là…*

Oui, oui. Mais là, on va dire qu'entre… enfin plutôt je crois que les relations sociales, le vivre-ensemble par petites unités est un espèce de déclencheur pour ce vivre-ensemble à grande échelle. C'est-à-dire que c'est au quotidien un début d'ouverture. On passe de chez soi, l'intime, à la cité directement. Y a comme ça des petits maillons, ça fait partie des petits maillons qui sont intermédiaires et qui déclenchent ça. Pour moi y a pas la grande échelle, l'échelle intermédiaire qui est le commun et au fin fond l'intime… Ce qui est intéressant dans ce projet là c'est qu'il dit qu'il y a le très grand, l'intime et le partagé. C'est-à-dire que le partagé c'est pas une dégradation du collectif, c'est pas une dégradation, c'est quelque chose d'autre encore. Quelque chose d'autre qui est désolidarisé de sa relation au très grand par le logement, par l'intime. Ce dispositif là dans ce projet là il est vraiment super intéressant.

Alors après y a un dernier point expérimental, on a proposé tellement qu'ils nous ont dit oui à tous sauf à un, c'est l'idée que la cuisine était mobile, parce que techniquement c'était et cher et l'année de la catastrophe de la légionellose, un scandale sanitaire et en gros si on voulait prendre des risques vis-à-vis de la légionellose c'est exactement ce qu'il fallait faire, c'est çà dire mettre en attente des canalisations sans eau… Et ils nous ont dit « est-ce que vos 5 points déjà ça suffit pas ? Vérifiez que si on met la cuisine quelque part ça fait quand même pas un logement qui est super flexible ». Donc on a fait ce test et on s'est rendu compte que pour un logement, de notre point de vue, il est pas exhaustif parce que les habitants inventeront encore quelque chose, mais on avait déjà 4 ou 5 types de logement à faire. Donc on a dit « ok, c'est pas grave ». Donc la cuisine est toujours au même endroit, dans une des pièces de 16m² et donc elle est dans la pièce qui est le long du jardin parce que ça marche bien. Et dans le cas où c'est au rez-de-chaussée, dans ce logement là, en fait le séjour il est un peu partout, y a pas une pièce pour le séjour, y a des grandes chambres, y a une grande cuisine, et en fait on fait plus que dormir dans sa chambre, on y travaille, on y joue, on y dort… enfin le séjour est éclaté un peu partout. Ou alors il y a des familles om les enfants choisissent de partager les chambres et du coup ça dégage un séjour à part entière. Et dans la pièce en vis-à-vis, celle qui est de l'autre côté du jardin, y en qui en ont fait la chambre des parents, ce qui est assez marrant je trouve. Tu as des retours là-dessus ?

MA : *J'ai eu des retours assez mitigés sur le sujet…*

Ouais. Les stop qu'on a eu c'était ça, c'était sur la cuisine et au départ sur la pièce à part on avait un petit sanitaire pour la rendre un peu autonome et pour des raisons d'économie, etcetera, on a pas pu le garder mais bon en même temps je ne connais pas tout mais j'ai vu pas mal d'habitants qui profitaient de cette pièce en fait en disant « de toute façon… ». Je pense à ce couple qui a des enfants et qui a choisi de faire la chambre du couple de l'autre côté et je trouvais ça assez rigolo, je leur ai dit « hiver comme été ? » et ils me disaient « oui, oui, c'est comme si on allait dans notre maison au fond du jardin, le soir on quitte la baraque, les enfants, et on se retrouve en amoureux au fond du jardin et voilà on traverse rapidos si on veut aller aux toilettes ». Mais c'est sûr quelque part qu'on est conscient quand on fait un projet comme ça qu'il est contraignant d'un côté. Et la Nantaise nous avait toujours dit « vous inquiétez pas, on va faire visiter les gens avant, c'est un choix s'ils viennent, ils peuvent pas être contraints à ça » et en même temps on sait aussi que ça peut être une contrainte pour 40 habitants mais que ça peut développer des possibles pour 15 et c'est pour ça qu'on le fait.

MA : *La question de la liberté de choix et de la contrainte n'est jamais tranchée aussi nettement. Ce que je veux dire c'est que le propos de la Nantaise d'Habitation est assez simpliste, il est évident que de nombreuses personnes trouvent certaines choses contraignantes, typiquement l'absence de point d'eau dans la pièce à part, l'idée que les pièces soient de la même taille, chose qui est assez mal comprise, nombreux sont ceux qui considèrent que la place de la cuisine conditionne celles des autres pièces ou que les chambres sont trop grandes, et pour autant ces personnes sont venues en le sachant. Le choix de venir n'est pas binaire et la Nantaise d'Habitation oublie que ces contraintes là disparaissent facilement derrière le saut qualitatif que fait une partie de leurs locataires lorsqu'ils se retrouvent dans du neuf avec jardin… Donc choix peut-être mais il faudrait être sûr que ces éléments soient décisifs pour ceux qui quittent des barres dans des quartiers souvent stigmatisés, parfois très dégradées…*

Oui, c'est pas forcément lié à la typologie.

MA : *Par exemple, certains habitants de ton bâtiment parlent de maison donc il y aussi une sorte de valorisation sociale et un gain qualitatif qui passent sans doute avant d'éventuelles contraintes ou atouts propres au logement. Quand vous travailliez sur le projet vous avez bossé avec CN1 ?*

Nous on l'a rencontré tout de suite quand il y a le nouveau site. C'était un peu compliqué pour lui, un peu bizarre, parce que nous on arrive avec pas déjà un projet mais une typologie. On savait plusieurs choses, on savait que ça allait être du R+1 et R+2, on savait que ça allait être des gabarits assez étonnants parce que c'est des gabarits de 4,60 mètres d'épaisseur, les bâtiments sont tous petits, ça n'existe pas d'une certaine manière… Voilà, ça devait être un peu bizarre et puis finalement il nous a raconté un peu pour lui quel était l'objectif du projet à ce moment là. Et il se trouve que ça collait dans le sens où il avait parlé de bandes perpendiculaires comme ça, qui étaient plus épaisses pour lui mais avec des transparences, avec des liens de la rue au parc, donc on a tricoté avec ça de manière assez simple en fait. On a fait plein d'essais, là aujourd'hui le projet c'est 10 petits bâtiments et 9 vides que sont les jardins et les passages mais on a tenté plus dense, moins dense, on a fait des essais à 11, 12, 9 bâtiments, etcetera. Et on s'est rendu compte que 10 c'était pour nous la bonne densité et après

on a décidé que tous les bâtiments auraient la même épaisseur, 4,60 mètres mais les vides quand c'est un jardin on met 5 mètres, quand c'est un passage on en met 3. Et à un moment donné on s'est dit qu'on allait faire la chose la plus simple, la plus rude possible, qui dit qu'il n' y a pas de prévalence entre l'intérieur et l'extérieur et ça dit qu'on fait 4,60 de plein, 4,60 de vide, 4,60 de plein, 4,60 de vide… Donc on a tout déroulé en se disant que c'est plus les situations qui font les choses que ces dimensions. Donc au niveau urbain ça c'est assez bien passé. Après c'est un projet complètement impossible à faire aujourd'hui au niveau environnemental parce que c'est pas assez compact, mais aussi économiquement je crois que c'est un projet qu'on a pu faire à l'époque mais chaque logement a quand même 2 façades donc ça a un prix parce qu'il y a un développé de façade absolument énorme donc quelque part tout est fait en mini, tout est hyper simple, les façades c'est du béton, c'est peint, enfin voilà. Et donc c'est un projet sur lequel CN1 a accordé de la couleur, sur les autres projets y en a pas tellement. Mais quelque part c'est la seule chose qu'on pouvait donner finalement qui n'était pas cher, c'est qu'au lieu de mettre de la peinture noire et blanche on a apporté de la couleur en plus, c'est tout ce qu'on a pu…

MA : *La seule recherche esthétique se retrouve là ? On a le sentiment que le premier boulot était ailleurs…*

Il était mathématique. Le projet s'est présenté à nous on va dire. Ce qui assez marrant c'est que tu mets en place une logique typologique et tu la déroule, ça prend forme, et quand ça a pris forme on a regardé le truc et on s'est dit « mais on a rien à faire, c'est parfait, ça nous plait ». Y avait d'autres règles, par exemple c'était de dire dans chaque logement il y a 4 formes de fenêtres différentes, suivant qu'on soit sur le jardin, en face, en haut, en panoramique ou pas, on se disait qu'à chaque fois les fenêtres on les mettait en plein milieu de la fenêtre. Et quand on a monté les façades on s'est rendu compte qu'il y avait des fenêtres qui étaient un peu décalées parce que le milieu de la pièce ou l'escalier était là. On a regardé et on s'est dit « qu'est-ce qu'on fait ? On range tout ? On les fait bien alignées ? » Et on s'est dit « non en fait, c'est comme ça ». Ça c'est un réflexe d'architecte come on souhaiterait que les habitants aient pas le réflexe pour chez eux presque. En fait c'est très beau comme ça, c'était ce qu'il y avait de mieux pour l'habiter, ça se présentait bien donc… en fait on est allé assez loin dans cette démarche là en se disant… Parce qu'à l'époque on recherchait quelque part la disparition de l'auteur, depuis le début. C'est-à-dire avec cette idée de faire en sorte que ce soit l'habitant qui invente son logement, que quelque part nous on invente des règles et des dispositifs, que le projet se présente à nous et qu'on l'accepte tel quel. Donc moins on en faisait, même si c'est un boulot de taré en fait à faire, moins on en faisait plus on obtenait de satisfaction. Donc le choix esthétique y en a pas eu tellement en fait, on a fait avec nos budgets, avec nos règles, avec les situations urbaines, avec le programme et ça a fait ça. Parce qu'on a pris le problème par un autre bout ça a fait ça. La couleur c'est le seul truc qu'on s'est accordé comme une frivolité on va dire dans quelque chose qui est assez rigide, assez systématique.

MA : *Je voudrais t'entendre sur l'ouverture des espaces. On a notamment ces grilles un peu partout qui produisent quelque chose qui peut sembler très fermé. Ça vient d'où ?*

Ça vient du projet. Ça c'est mathématiquement explicable. Ça vient du fait qu'il y a 2 fois plus de façades que d'habitude et y a pas 2 fois plus de fenêtres que d'habitude donc chaque façade est 2 fois plus opaque que d'habitude, 2 fois plus fermée. C'est-à-dire que dans les pièces y a des grandes baies, tu as vu que quand il y a des fenêtres c'est des grandes fenêtres c'est pas des petits trous donc elles sont généreuses mais en même temps il y a tellement de façade qu'on perçoit plus la dimension fermée que la dimension ouverte. Disons que si d'habitude on ouvre sur 20% d'une façade ici y en a que 10 parce qu'il y a 2 fois de façades mais toujours autant de trucs. Donc ça c'est une réalité mais qui en plus… alors je sais pas si la représentation des habitants et la représentation dans l'imaginaire des habitants du quartier sont les mêmes. Parce qu'en fait dans toutes ces façades il y a des façades qui sont sur jardin et des façades qui ne sont pas sur jardin. Or on va dire que les 2 tiers des ouvertures sont disposés le long des jardins donc ce qui est déjà opaque sur l'extérieur et d'autant plus opaque qu'on a privilégié les ouvertures sur le jardin intime ou plutôt ne pas mettre les ouvertures là où on aura des vis-à-vis etcetera, enfin c'est le dispositif. Et après on s'est donné certaines règles comme par exemple tous les logements qui ont une pièce côté parc on a une fenêtre qui donne sur le parc. Sur les façades qui sont ici on a pris une des pièces sur chacun des logements et y a 10 logements donc y a 10 fenêtres ce qui fait très très peu. Or toutes les situations sont utilisées quelque part. Donc c'est vrai qu'il semble assez clôt, assez fermé, quelque part nous a toujours eu cette envie d'un lieu ouvert. CN1 proposait un passage au milieu de l'opération, on en a proposé 2, enfin voilà, on a toujours voulu quelque chose d'ouvert. Et après les petits passages que sont les venelles, les 2 venelles que sont les petits passages roses là, évidemment nous les souhaitions ouvert mais la Nantaise d'Habitation nous a demandé de fermer et y en a la moitié qui est fermée. Donc entre les 2 passages publics c'est pas fermé, on peut passer d'un passage à un autre et après les extérieurs sont fermés. En même temps une fois que c'était dit nous on voulait surtout pas qu'il y a des grandes grilles, au début c'était prévu comme ça. L'ensemble avait 2 venelles et ils voulaient mettre des grandes gilles au bout des grandes venelles, ça nous on a dit « non, faut laisser ouvert, faut que ça circule, faut que ça fasse partie du quartier quoi, que ce soit pas un fort romain ».

MA : *Certaines perspectives donnent une grande impression de fermeture. Je change de sujet mais, notamment dans les discussions avec CN1 ou avec l'aménageur, est-ce que la notion d'écoquartier qu'on a beaucoup vendue par la suite apparaissait déjà ? Parce que tu disais tout à l'heure que tu ne pourrais pas refaire ce bâtiment là aujourd'hui.*

Oui, oui, même avec l'atelier de CN2, on travaillait dans ce sens. Mais c'est un projet qui à l'époque était écologique, c'était un projet Habitat et Environnement. Le BBC n'existait pas encore mais aujourd'hui on s'en sortirait pas. Après moi sur la question écologique je suis hyper critique parce que nous on est durable d'un point de vue social et c'est tout le travail qu'on a fait. C'est-à-dire qu'en faisant cette opération, si tu veux 120 logements à l'hectare ça correspond à un collectif avec son jardin au pied du bâtiment et nous on a fait ça avec une forte densité, avec l'idée que ce soit un confort comparable à celui d'un habitat à la campagne mais en ville. Enfin on a développé toutes ces dimensions pour éviter que la ville ne s'étale, pour

que les gens s'approprient leur logement, qu'ils se sentent bien, pour le vivre-ensemble je parlais des cours… Après c'est un projet, d'un point de vue purement thermique on peut dire qu'il était faible mais d'un autre côté il est très fort. Donc pour moi c'est pas un mauvais projet du point de vue environnemental mais aujourd'hui dans les normes on ne pourrait plus le faire.

MA : *En fait c'est la question de savoir ce qu'est un écoquartier, ce que c'est que faire du durable et la place des normes là-dedans…*

Je suis hypercritique par rapport aux idées d'écoquartier actuellement. En ce moment ça m'énerve ces histoires d'écoquartier. Je n'en peux plus de cette idée d'une ville confortable, saine. C'est une idée de la ville où tout est beau, propre, rangé, aimable. La ville c'est pas ça ! Une ville c'est un lieu d'expression, un lieu de contact, d'action. Je te mets un peu tout en vrac mais en ce moment je le vis comme ça et je suis confrontée à des programmes d'urbanisme où il y a tout un vocabulaire que je ne supporte pas. Et je le supporte pas parce que c'est un vocabulaire qui est une espèce de poudre aux yeux dans l'idée d'une ville qui serait confortable. Or tout notre projet de Nantes c'était d'essayer de trouver la juste mesure entre ce qui est confortable et ce qui est inconfortable. C'est comment l'inconfort peut mettre en mouvement, peut rendre créatif, peut faire lieu de débat, peut animer, peut motiver, émouvoir. Et en fait tous les programmes urbains actuels me sortent un vocabulaire que moi j'exècre parce que c'est faire croire que faire une ville simple ça va faire une vie simple.

MA : *Quel est ce vocabulaire pour être plus précis ?*

C'est les voies douces, une ville aérée, saine… Enfin je me suis dit que j'allais faire un glossaire, je vais peut-être le faire, je sais pas. Mais faut qu'on réagisse, on est trop d'archis à supporter ça.

MA : *En un sens, c'est l'idée qu'on produit une ville aseptisée et qu'on masque ça sous un vocabulaire plus sexy.*

Ce week-end j'étais à Marseille, à un concert à la Belle-de-Mai, la Belle-de-Mai je sais pas si tu vois c'est une friche qui est réhabilitée en plein de trucs dont une salle de concert. Donc entre 2 parties tu fumes une clope dehors, t'as le TGV qui passe juste au-dessus, ça fait du bruit et c'est génial pendant un concert de rock. Et en fait la ville c'est ça, c'est aussi des incongruités, des surprises, des choses cachées, tu vois ça joue sur l'invisible, sur l'incompréhensible, sur l'incongru, sur l'inconfort. Et en fait si on développe une ville à partir du cahier de charges durable on a juste une ville de joyeux endormis… Je pense qu'aujourd'hui la ville c'est comme la vraie vie quoi, c'est dur mais c'est la ville, c'est aussi pour ça qu'il y a du débat, que les gens sont pas d'accord, qu'il y a des actions qui sont fortes, qu'il y a des gens qui sont militants et d'autres qui se résignent. Voilà, si la ville n'est pas ça alors c'est où que ça se passe. Aujourd'hui c'est ça la ville et c'est à nous de fabriquer ça, nous en tant qu'architectes, eux en tant qu'urbanistes. Même si je fais pas grande distinction entre architecture et urbanisme. Pour

moi y a pas le petit et le grand, j'ai l'impression de faire de la ville quand je travaille sur une pièce. Donc voilà je t'ai jeté mon truc sur l'écoquartier.

MA : *Donc en gros tu penses que c'est de l'affichage.*

Ouais, c'est de l'affichage.

MA : *Mais cet affichage sert quand même à produire des choses et véhicules un certain nombre de choses, une certaine idéologie.*

Complètement. Une idéologie à laquelle moi je crois pas du tout. Malheureusement il faut répondre à des commandes et les commandes nous donnent ça comme programme. Donc c'est comment arriver à déplacer la question pour l'amener plus loin, au fond au fait. Pour moi au fond la question n'est pas que le politique soit bien content de pouvoir dire que c'est écolo ou pas quoi.

MA : *Et concrètement, au niveau urbain, que penses-tu de ce qui a été fait à Bottière-Chénaie ?*

A l'époque où ce projet est arrivé sans cahier des charges, c'était une époque où j'étais pas encore agacée par ça parce que c'était émergent… enfin c'était déjà émergent depuis un paquet d'années mais quelque part pour moi c'était le vraie premier programme d'urbaniste que j'avais entre les mains et que ça parlait de mixité sociale, enfin derrière tout ça y a quand même des fondements qui sont super importants. Mais ça suffit pas de dire mixité sociale. Ca suffit pas, c'est ça que je veux dire à chaque fois, d'accord tout ça c'est bien beau mais est-ce que ça produit de la ville ? CN1 raconte que sur la place, la place principale où il y a la médiathèque, y a un bar, il dit que c'est un des bars qui a un nombre de couverts à l'année assez extraordinaire donc pour lui c'est un marqueur de l'intensité urbaine. Mais je sais pas si c'est le marqueur, je sais pas dire. Non, j'ai pas l'impression que ce soit ma ville rêvée. En même temps je pense qu'il faut la voir vivre aussi, est-ce qu'elle produit d'autres choses que ce qu'on a mis dedans ? Je sais pas. Pour moi c'est pas un projet exemplaire d'un point de vue urbain. Après il s'est fait à une époque où CN1 a fait un vrai travail de fond sur justement qu'est-ce que c'est qu'un écoquartier ? Avant que ça devienne un espèce de vocabulaire à la con... voilà il faut le replacer au moment où il l'a fait et je pense que ce projet a toute légitimé. Il est pas barré, il est pas barjot, il y a pas des choses contradictoires… Parce que la ville est contradictoire en fait, je trouve qu'une des fonctions de l'urbaniste c'est aussi de faire la ville contradictoire, d'accepter et même de stimuler le fait que dans son projet il y ait des contre-projets. Pour l'instant c'est assez lisse pour ce que j'en vois. Donc j'ai envie de dire que c'est pas la ville rêvée, c'est pas New York, c'est pas Brasilia, mais dans tout ça y a pas de ville rêvée… c'est pas comme ça qu'on fait une ville comme New York, ou comme Brasilia, ou comme Madrid ou Bornéo.

MA : *D'un autre côté est-ce qu'il y a lieu de faire New York ou Madrid dans le péricentre de Nantes ? Est-ce que c'est l'endroit ? Est-ce que ça correspond à une inspiration ?*

Il faut inventer des modèles… enfin inventer pas forcément des modèles mais inventer des formes, inventer des modes de fabrication de la ville qui soient contradictoires, qui soient complexes. Aujourd'hui le processus politique ne fait pas en sorte que cela puisse arriver. Parce qu'il y a un urbaniste qui travaille, qui va produire des fiches de lots, avec des perspectives potentielles… ça va pas ça ! Faut pas travailler comme ça. C'est pas en faisant des fiches de lots qu'on fait de la ville, c'est pas en faisant des images qu'on fait de la ville. C'est en confrontant des points de vue singuliers, en les mettant au travail… Moi je suis persuadée que le processus de conception est aussi important, enfin que la méthode de travail ou le processus de conception a plus de force que notre propre intelligence sur un projet. C'est à dire que parfois moi je sais pas comment on répond intelligemment à une question, je me dis juste « prenons la à l'envers, travaillons différemment, ça va découvrir les problématiques, ça va les tirer d'un point de vue qui va peut-être nous aider justement à rentrer dans le sujet qui va pénétrer aujourd'hui parce qu'on le comprend pas ». Evidemment un urbaniste, une de ses grandes qualités ça devrait être ça mais je sais pas si aujourd'hui il est en possibilité de le faire. Et c'est pour ça qu'il faut faire une mini-révolution chez les architectes pour militer pour que ça s'arrête. Après je pense qu'il y a des gens plus intelligent que d'autres qui militent dans ce sens mais vraiment si ça continue comme ça c'est la merde. Le politique a besoin de montrer qu'il va faire une ville rassurante, qu'il y aura un grand parc, que l'eau sera maîtrisé, que chacun aura fait sa petite opération un peu mixte parce que ça fait bien mais pas trop trop parce que c'est un peu gênant, et mettre des grilles à l'entrée pour pas être emmerdé par le clodo du coin. C'est pas possible quoi…

MA : *Toi, tu as quelles marges de manœuvre face à cela ?*

Les marges de manœuvre c'est très dur… Moi jusqu'à présent j'ai toujours dérogé aux questions. Pas pour déroger mais pour aller plus loin. Parce que si on prend les 100 contraintes qu'on a plus le programme, plus l'urbanisme, on peut pas le faire. Donc un moment donné on dit que ça c'est une condition qui est demandée pour telle raison, pour moi elle est pas plus importante ou plus valable que ma proposition donc ça on y répond pas mais on fait une proposition plus forte sur un des pans qui nous semble super important et en général c'est sur l'usage, sur la place, sur la densité… Et à chaque fois c'est des vrais risques en fait. On a gagné un concours grâce à ça, qui est en chantier, qui sera fini cet été, et on en a perdu 7 ou 8 donc pour l'agence ça craint quoi. Mais moi je sais pas faire autrement, je sais pas faire de la poudre aux yeux donc pour l'instant voilà… Je ne décide pas de continuer, je ne sais faire que comme ça. Donc je fais comme ça mais ça craint. Ça craint parce que ça marche quand il y a conjonction comme ça tout d'un coup… Moi le jour où j'ai dérogé sur un concours, y avait un pré-classement qui était fait, j'étais quatrième sur 5, c'est-à-dire que j'avais aucune chance de gagner, j'ai passé l'oral et là j'ai emmené tout le monde sur l'idée du projet parce que le maître d'ouvrage a dit « ah mais c'est sur ça qu'il faut travailler ». Donc faut qu'il y ait ça, plus une politique de la ville avec un maire qui veuille bien qu'un projet comme ça pour voir le jour. Donc faut un trio entre un politique, un maître d'ouvrage et un architecte qui se crée et à partir de là c'est possible. Mais si y a pas ce trio, c'est ce qui est arrivé à Nantes, y avait un promoteur

génial, une ville géniale, des architectes qui étaient à fond donc ça a marché. Mais quand il y a pas les 3, je dirais même quand il n'y en a que 2 ça suffit pas… Quand il y a l'architecte et le politique mais que le promoteur ne suit pas, c'est ce que j'ai en ce moment dans un programme où le promoteur grosso modo est un peu obligé de travailler avec moi parce que la mairie lui demande de travailler sur une mixité intergénérationnelle, de faire cohabiter des familles, des vieux et des jeunes, et lui il est là et ça le fait chier. Pour l'instant y a un politique de la ville, y a moi, archi, et le promoteur pour l'instant il est pas dans l'histoire, toute l'idée c'est d'arriver à l'intégrer, à faire en sorte que ce soit ok pour lui pour que ça fasse un trio parce que sinon y a pas de projet.

MA : *En fait ce que tu es en train de dire c'est que c'est avant tout lié aux individus.*

Ouais, mais toutes ces choses se font par une espèce d'énergie commune.

J'aurais bien eu tes retours positifs et négatifs sur ce que tu as pu voir avec les habitants.

MA : *Je veux bien, si tu peux réagir dessus ça m'intéresse. A l'échelle du quartier je peux te parler de 2 choses qui ressortent et qui sont assez intéressantes dans les incompréhensions, je te dis ça et après je peux te parler un peu des 4 personnes que j'ai vu qui vivent ou ont vécu dans le bâtiment que tu as conçu. Les 2 choses qu'on retrouve d'ailleurs dans ton bâtiment, c'est d'abord l'idée que la mixité sociale, aussi relative qu'elle puisse être, est ressentie de manière assez aigue et génère quelques tensions entre propriétaires et personnes en locatif social. D'ailleurs pour toi cela veut dire quoi ?*

Ça c'est de la poudre aux yeux pour moi. Ce qui est important c'est l'idée de mixité… en fait faudrait changer les mots parce que tout le monde se trompe tu vois. Moi ce qui m'importe c'est que dans un même immeuble il puisse y avoir des gens venus de milieux sociaux, culturels, ethniques, confessionnels, enfin tout, qui soient différents. Qu'ils puissent y avoir 2 voisins de culture différente qui se parlent. Comment dire ? La ville c'est l'autre. C'est plus cette idée là, c'est qu'on est pas dans l'entre soi mais on vit avec l'autre, les autres, dans toute leur complexité, toute leur diversité. Et effectivement la catégorie sociale ne fait pas l'autre, c'est pas le seul critère de différence, c'est pour ça que je suis critique par rapport à l'idée de mixité sociale. La mixité sociale c'est un des critères de mixité parmi tout ce qu'on pourrait lister. Donc c'est bien gentil, ça aide à faire passer des messages aussi mais c'est pas tout. Alors après, c'est sûr que pour commencer à déclencher cette idée de l'autre c'est bien qu'il y ait des gens qui soient locataires, accédants, dans le même immeuble, qu'on puisse donner les conditions pour que ça arrive. Après dans le projet de Nantes, ce n'est que du locatif social et après tu as du PLI, du PLAI, du PLS, donc y a quand même tout l'échantillon possible qu'on peut trouver dans le locatif social. Ça c'est pas nous, c'est la Nantaise d'Habitation qui a mis ça dans son programme. A un moment donné si on veut, tu as le parc, tu as notre projet et il y a une petite maison existante et après y a encore une parcelle sur laquelle ils construisent. A une époque on devait faire aussi cette parcelle là sur le même modèle que le locatif social qu'on avait fait mais pour de l'accession en essayant de montrer qu'on pouvait expérimenter dans le locatif social mais aussi dans l'accession parce que pour les architectes et pour les politiques

c'est le lieu où on peut rien faire parce que c'est des produits à vendre et voilà et donc la Nantaise d'Habitation voulait démontrer que si, on pouvait faire un projet expérimental. Sauf que ça a mis tellement de temps à se monter ce programme que finalement ça coûtait trop cher, parce que c'était genre 15 logements et il fallait que ça parte en même temps c'est-à-dire que les entreprises répondent pas sur 2 projets différents mais sur un seul projet, etcetera. Donc ça ne s'est pas fait. Et nous à une époque on avait dit « mais si on fait du locatif et de l'accession », grosso modo c'était 10 petits bâtiments et 3 petits bâtiments, « dans ce cas, on mixe » et puis bon ça c'est jamais fait, mais ils avaient dit non, je crois que c'était un peu compliqué ou je sais pas mais ça a été abandonné par la force des choses.

MA : *Pour te faire un retour et en même te demander ce que tu en penses, je voudrais te parler de la place de la voiture dans le quartier. La marie et CN1 disent « la voiture on n'en veut pas, en tous cas pas à l'extérieur », les bailleurs sociaux louent les places de parking à des tarifs assez élevés et donc le parking du bâtiment que tu as conçu est quasiment vide et l'espace public est plein de véhicules. Cette remise en cause de la place de l'automobile est assez mal vécue par les habitants et on se retrouve avec cette situation là. Donc cela pose question, qu'en penses-tu ?*

C'est horrible cette histoire de voiture. Faudrait plus de bagnoles. Non mais quand tu penses à ça, tous les immeubles d'habitation sont à la dimension des voitures, pas des habitants. Donc c'est pour ça que moi je milite pour qu'il y ait plus de bagnoles, tu vois, pour que la construction soit décolérée de la question de la voiture. Parce que ça la libère d'une autre contrainte parce que ce tu dis là avec les parkings c'est juste infernal. Je suis pour l'idée que peut-être si la voiture devient vraiment un problème… moi j'ai pas de bagnole et pourtant j'enseigne à Nantes, j'ai un chantier à Lille… je fais tout à vélo, au pire je prends un taxi ou je loue une bagnole quand je pars en vacances. Mais si on continue de laisser la place pour la bagnole y aura toujours des bagnoles aussi. Moi je serais un peu dure avec ça, j'ai envie de dire merde à la bagnole.

MA : *Tu penses que le coercitif fonctionne ?*

Je sais pas. Je sais pas où est la solution. Je sais pas si c'est une question d'urbaniste ou d'architecte, je crois que c'est une question de politique là-dessus. La réponse de l'urbaniste ou de l'architecte c'est de dire que de toute façon il faut arrêter de faire les choses à la dimension de la voiture.

MA : *Il y a quand même une question d'échelle. Je comprends pourquoi on veut limiter la place de la voiture* [elle me coupe]

Non, on la rend compliquée.

MA : *Mais qu'est-ce que cela veut dire à l'échelle d'un quartier ? L'opération reste quand même modeste à l'échelle de la ville donc est-ce à cette échelle là qu'il faut travailler ?*

Oui, c'est juste. C'est peut-être pas à cette échelle là qu'il faut… Mais tu vois après c'est toute la question des réseaux, etcetera. Ça veut dire qu'il faut arrêter de mettre du fric pour que les bagnoles rentrent chez elles ou au plus près de chez elles avec l'ascenseur direct et plutôt développer les budgets de l'Etat sur les transports publics… C'est pour ça que je dis que c'est quand même une décision politique. Le problème c'est qu'on met pas l'argent où il faut.

[Nous sortons en terrasse]

MA : *Alors pour te parler de ce que j'ai pu voir dans ce que tu as construit, moi j'ai vu 4 personnes qui y vivent où y ont vécu.*

J'ai fait quelques entretiens avec des personnes mais je les ai pas enregistrés. C'était juste à la fin du chantier, y avait des gens qui arrivaient et j'y suis retournée pour la fin de chantier, j'ai discuté avec eux et j'ai eu des histoires qui étaient que positives. Parce que les gens venaient d'arriver je pense, parce qu'ils avaient affaire à l'architecte, donc je pourrais t'en parler aussi mais je n'ai que des choses positives.

MA : *Les retours ne sont jamais que négatifs, c'est toujours assez mélangé. Par exemple si tu prends la pièce séparée… d'ailleurs elle est assez célèbre dans le quartier, les gens qui n'y ont pas vécu m'en parlent, il y a quelque chose autour…*

Ah c'est marrant. Donc ça porte un imaginaire.

MA : *Si on veut. Pour synthétiser ce qu'on entend là-dessus, c'est un peu le symbole de l'esprit étrange des architectes, ça apparaît souvent comme une bizarrerie. Pragmatiquement, tu parlais du point d'eau, les habitants disent qu'ils auraient apprécié puisque cela permettrait d'en avoir un usage plus important. Il semble que les personnes les plus satisfaites sont celles qui ont des ados et qui mettent l'ado dans cette pièce, ce qui lui donne une semi-indépendance. Mais il y a surtout beaucoup d'habitants qui ne l'utilisent pas, sur les 4 personnes que j'ai vu, 2 s'en servent comme débarras.*

En fait, il faudrait un jour faire… j'ai toujours rêvé de le faire mais j'ai pas le temps, de faire carrément un espèce de mini-questionnaire avec le plan de chaque logement et chacun raconte ce qu'il fait dans chaque pièce, sur les 55 logements. Moi, si tu veux, dans les retours étonnants que j'ai eus, j'en ai eu plusieurs. J'en ai eu un négatif qui a fait que j'ai fait un projet suite à ça pour essayer de résoudre cette question. Pour commencer par le négatif… les cours communes y en a certaines qui marchent et certaines qui marchent pas. Celles qui marchent pas c'est celles où, pour des raisons internes au logement, les habitants ont choisi de mettre les chambres le long de cette cour commune, et donc c'est le plus intime qui est confronté au bruit des apéros, au bruit des enfants qui jouent, etcetera. Et donc ça fait des tensions, ou des « pas envie de » et donc ça ne prend pas. Quand ça ne prend pas c'est pas non plus dommageable, c'est juste que voilà c'est une proposition qui est faite et qui n'est pas développée par les habitants. Et y en a qui marchent très bien, où les habitants font des fêtes de temps en temps, des apéros, les gamins jouent ensemble là et pas dans leur jardin. Et c'est pour ça que j'ai travaillé sur un autre

projet où j'ai fait des compromis avec 6 cuisines de 6 logements différents parce que c'est le début de la convivialité dans le logement et c'est aussi un lieu de passage intéressant.

MA : *C'est un peu ce que j'ai entendu. Une des habitants me disait qu'elle l'utilisait une fois dans l'année mais que le partage était faible, qu'elle fréquentait pas ses voisins dedans. Elle l'utilise quand ses petits enfants sont là parce que c'est agréable, qu'on peut faire un barbecue parce qu'il n'y a pas de fenêtres qui donnent dessus et que donc ça n'enfume personne.*

C'est ça, il y a des conditions très fragiles en fait. Et comme dans ce projet ils font ce qu'ils veulent, les conditions ne sont pas réunies donc s'il y a une chose qui doit être soignée c'est cette condition du passage de l'intime au partagé. C'est pour ça que ça m'intéresse d'avoir des retours parce que ce savoir peut créer de la valeur dans ce sens où ce savoir là pour les autres projets moi je prolonge cette réflexion. Et donc dans les trucs positifs, un jour j'ai rencontré un père célibataire qui recevait sa fille une semaine sur 2 chez lui et il me disait « nous on a notre cuisine et 2 chambres dans la partie principale, en fait on a pas vraiment besoin de séjour, quelque part ma chambre c'est aussi un petit séjour, quand j'ai des potes qui viennent on se met là où dans la cuisine parce qu'elle est très grande et en fait en face on a fait notre séjour ». Le séjour en face ? Pour nous c'était… on avait fait des hypothèses, on s'était dit « tout mais pas le séjour ». Et en fait il dit « bah oui, comme ça quand elle vient, on sort ensemble, on va dans la pièce en face et on sort ». Il a fait une petite bibliothèque, y a une télé, voilà… c'est une vision du séjour que je trouve extraordinaire, c'est pas là au cœur, le truc par lequel on passe et on s'arrête, y a une dimension volontaire qui est chouette. Donc y a celui-là qui est assez marrant. J'ai aussi vu 2 nounous qui en avaient fait leur lieu de travail. Nous, quand on avait fait les essais comme ça pour voir, on s'était dit « moi je ferais mon bureau pour être à la cool et le soir je ferme le truc et je rentre chez moi » et en fait elles disaient la même chose, elles disaient « ce qui est super c'est que le soir les gamins sont biens, les parents viennent les chercher, je rentre chez moi et y a pas le bordel des gamins, y a pas de mélange entre… ». Le travail chez soi ça peut prendre une dimension même dans le locatif social en fait. Et après j'ai vu pas mal d'ados qui ont pris la place en face, j'ai vu ce couple qui a choisi de faire sa propre chambre de l'autre côté. Ça c'est valable s'il y a pas d'enfants en bas âge en fait, quand il y a des enfants en bas âge c'est un peu contraignant comme système.

MA : *Moi ce que j'ai pu entendre c'était que des habitants ont essayé de mettre la chambre des enfants un peu grands, 6, 7 ans, et en fait cela ne marchait pas parce que les enfants ne voulaient pas dormir tous seuls à l'extérieur en fait et revenaient dormir dans le salon.*

C'est pour ça que nous on s'était dit par exemple qu'au lieu d'avoir… chaque gamin a sa chambre dans laquelle ils jouent ils pourraient partager une chambre et se faire une salle de jeu. C'était possible. Donc avoir la pièce en face qui est une salle de jeu et partager une chambre dans la maison principale.

MA : *Ce que me disaient les personnes que j'ai rencontré qui ont vécu là et qui sont devenus propriétaires ailleurs depuis c'est que cette solution ne leur semblait plus viable quand leurs filles*

grandissaient et qu'elles souhaitaient avoir leur chambre. Ce qu'ils disaient d'ailleurs rejoint la critique qui est faite des pièces de même taille, les dimensions importantes des chambres étant souvent considérés comme inutiles pour un lieu de nuit. Eux disaient par contre que quand ils ont cherché à devenir propriétaire on ne leur proposait que des chambres standards de 9m² et qu'ils avaient pris goût à cet espace.

Nous on a mis ça comme hypothèse en se disant « pourquoi on nous parle de pièces de 9m² alors qu'aujourd'hui on sait pas ce que c'est qu'une cellule familiale, on sait pas la décrire alors que du coup les usages changent ». On vit pas pareil chez soi, on a les enfants qui restent longtemps dans les familles, on a des ados qui restent de plus en plus indépendants, y aussi des personnes âgées dépendantes, tout ça ça crée un espèce de truc où le logement… C'est pour ça que l'idée de l'ailleurs chez soi vient de cette idée que le logement est aussi complexe que la ville est complexe.

MA : *Tu as aussi l'exemple de ceux qui en font une chambre d'ami et cette idée d'avoir une dépendance dans un logement social.*

Ouais, nous on se disait c'est pas si… Enfin c'est expérimental aujourd'hui mais tu regardes les appartements haussmanniens, tu as ça, c'est des pièces de taille identique, y en a une qui est le séjour et l'autre la chambre, tu fais ce que tu veux, y a des enfilades. Nous on a fait un système d'enfilades aux étages avec des portes coulissantes de telle manière qu'on soit pas toujours seulement dans sa pièce de 4 par 4 et qu'on puisse ouvrir et avoir un grand plateau. Y a des ados qui s'étaient fait, 3 ados qui s'étaient fait leurs chambres là-haut et elles disaient « c'est notre loft ». Donc aussi qu'il puisse y avoir d'autres choses que ce qu'on indique avec ces espèces de dimensions finies, que ça puisse être ouvert.

MA : *Enfin moi ce que j'entends, sur cette liberté d'usage de l'espace, c'est ce que les habitants disaient souvent, « oui mais la cuisine et là donc on retombe sur un modèle classique avec le salon à côté ».*

Mais t'es pas obligé de mettre le salon à côté.

MA : *Tu es pas obligé de le faire mais…*

Eux, par mécanisme traditionnel le mettent à côté.

MA : *C'est pas que ça, ils invoquent aussi des raisons pratiques comme les odeurs de cuisine, ce genre de chose.*

Enfin tu fermes ta porte et t'ouvres ta fenêtre et t'as pas d'odeur. Si tu veux faire autrement… C'est plutôt ça, c'est si tu veux faire autrement tu peux faire autrement mais tu peux retrouver aussi, et ça c'était important pour nous que tu puisses habiter de manière assez traditionnelle un logement comme ça, avec effectivement ton séjour à côté de ta cuisine, ta chambre à part, c'est vrai qu'il y a que la pièce en vis-à-vis qui elle est franchement différente. Mais en même

temps je te parlais du logement haussmannien mais pour nous c'était aussi l'idée de la dépendance au fond du jardin, ça pouvait être un atelier pour travailler, ça peut être une chambre d'amis. Ca invoque des choses qui sont aussi ontologiques pour moi, qui sont pas nouvelles. L'idée c'est pas d'être révolutionnaire, l'idée c'est qu'aujourd'hui, là où on en est dans la production de logements, on produit tous les mêmes logements avec les mêmes surfaces avec les mêmes astuces pour s'en sortir au niveau handicapés où t'as des salles de bains qui ont des tailles de chambres à la limite. Donc on se dit les chambres deviennent de plus en plus petites, le séjour de plus en plus petit, c'est débile, faisons une taille commune et essayons de libérer les possibles avec ça.

MA : *D'ailleurs, tu ne l'as pas évoqué tout à l'heure mais la pièce en vis-à-vis est beaucoup comprise comme étant là pour préserver l'intimité dans l'idée d'avoir un vis-à-vis avec soi-même.*

C'est marrant, c'est une phrase que je dis souvent. C'est le logement qui se regarde lui-même aussi. C'est tu es en dehors de ton logement et tu regardes ton logement. C'est un ailleurs.

MA : *Un autre retour que je peux te faire concerne les jardins. Avec le commentaire qui revient souvent sur le fait que ce n'est pas pratique de devoir traverser particulièrement à Nantes l'hiver lorsqu'il pleut. Et ce que j'entends bien sûr c'est que c'est très agréable d'avoir du jardin dans un logement social et que donc par rapport à un appartement dans une barre c'est mieux mais que du coup en terme de gestion c'est embêtant parce qu'il faut jardiner et qu'en même temps c'est trop petit pour faire un potager ou justifier l'achat d'outils. En tous cas ça produit beaucoup de discours.*

Moi ce que je trouve génial c'est qu'à chaque fois que j'ai demandé aux gens de me raconter leur logement ils m'ont pas parlé d'architecture, ils m'ont pas parlé de bâtiment, ils m'ont parlé de leur vie. Et quand tu dis ça produit du discours, ça produit aussi ça, c'est des histoires en fait. Et je trouve que ça c'est chouette, pour moi c'est une réussite, quand on me raconte des histoires c'est une réussite parce que ça sort… Je dis souvent qu'on est emmerdé avec ce projet parce que pour le montrer on a des photos du bâtiment mais en fait sur les photos du bâtiment tu vois juste l'architecture et quelque part moi je rêve de photos où on voit plus l'architecture, où on voit juste la vie qui a pris place et qui à la limite est en avant plan. On commence à en avoir un peu, y a un photographe qui a fait ça justement, où on voit plutôt des gens qui sont chez eux, y a eu un truc au CAUE de Marseille où ils montraient 15 projets en France sur la question de la densité et le photographe missionné pour ça n'a fait que des photos des lieux habités avec cet objectif là.

MA : *Dans cette idée il y a une réception très positive du parc avec le côté ville et nature que tu évoquais tout à l'heure.*

C'est sûr qu'un de nos enjeux d'architectes et d'urbanistes ça de faire en sorte qu'on tombe amoureux de la ville. Je pense que c'est pour ça qu'il faut cesser le développement de la campagne et le mitage du territoire… Après comment on le fait ? Est-ce que c'est avec de la poudre aux yeux qu'on le fait ? Moi j'y crois pas trop, je pense qu'il faut effectivement que les

habitants, les citoyens, tombent amoureux de la ville, tombent amoureux de la densité avec tout ce que ça véhicule comme représentations, comme idées, etcetera, mais c'est l'enjeu, pour moi c'est l'enjeu. Et je pense que c'est pour ça qu'on entend autant de conneries vaseuses et de vocabulaire tarte à la crème et que le développement durable là-dedans c'est une bonne porte de sortie pour que tout le monde croit que tout va bien se passer alors que c'est pas vrai. Moi je pense que c'est pas vrai.

MA : *D'une certaine manière c'est aussi ce qui braque les projecteurs sur ces questions.*

C'est ce qui nous aide quelque part. Moi quand je vois sortir des programmes comme ça je me dis tant mieux, comme ça on peut y aller, on peut faire croire qu'on est dans cet objectif là et aller plus loin. Faut être plus malin mais c'est pas évident parce qu'il faut rentrer dans des critères, des bases, des normes, des conventions, des trucs qui sont un casse-tête hallucinant. Mais voilà c'est un super enjeu.

MA : *Tu as des retours de ce que le bailleur tire comme enseignement de ce projet ?*

Non. Il est super fier de cette opération. Je sais pas si ça a modifié leur manière de faire. On en parle la prochaine mais fois mais à Lille par contre j'ai pas une maîtrise d'ouvrage qui a posé une question aussi intelligente que la Nantaise d'Habitation, qui a posé une question de manière totalement traditionnel avec un projet urbain assez traditionnel. Où on a dérogé et où grosso modo je leur ai dit « on a travaillé spécifiquement sur la question du vivre-ensemble » et en fait le maître d'ouvrage est tombé amoureux de l'idée du projet et à l'oral moi j'ai terminé en disant « nous on a… », c'était un projet conception-construction donc avec une entreprise ce qui est normalement la condition la pire pour faire quelque chose d'expérimental mais là on a réussi à séduire l'entreprise pour qu'elle y aille, je leur ai dit « écoutez, nous on fait ensemble entreprise et architecte et si on est lauréats il faut qu'on prolonge pour faire ensemble avec la maîtrise d'ouvrage, ça peut pas être un truc où on est dans un combat sur le projet, il faut vraiment que vous adhériez parce que pour faire du vivre-ensemble il faut faire ensemble d'abord parce que quelque part c'est ça qui va initier cette cohésion, cette intensité qu'on met dans le projet ». Et en fait on a été lauréat, ils ont redit qu'ils étaient à fond parce qu'ils sont devant ce problème que tous les gens sont cloîtrés chez eux comme des lions en cage et que les tensions sont d'autant plus fortes et qu'il faut sortir de là. Donc quelque part à partir du moment où on fait une proposition ils sont obligés d'accepter et d'y aller, ils peuvent pas mettre ça de côté, personne n'a fait cette proposition donc ils nous ont choisis pour ça. Et ça a modifié leur manière de travailler, ils ont mis en place une cellule pas de recherche mais de débrief' comme ça, de veille sur ce qui se passe sur le logement, la manière d'habiter, etcetera. Et en fait si tu veux moi quand j'ai fait le projet j'ai pensé qu'on irait jusque-là mais je me suis dit « je ne vais pas leur dire ça, ça va leur faire peur » donc à l'oral je leur ai dit « c'est un petit expérimental » et en fait eux ils se sont dit « merde, ça pourrait aller jusque-là » et en ce moment on est plus loin que ce que j'osais penser. Donc c'est pas perdu parce que les questions sont idiotes. C'est ça, quand on dit que les programmes sont merdiques ça ne nous empêche pas de tenter de dépasser les enjeux et d'espérer qu'on sera entendu parce que ce sont vraiment

des questions actuelles et urgentes. Donc je pense que fondamentalement tout le monde est un peu conscient de ça mais tout le monde est un peu paresseux, tout le monde est peu englué dans ses manières de faire, tout le monde est un peu pétri d'inquiétudes et pétrifié du coup. Donc quelque part notre objectif c'est d'y aller avec beaucoup d'idéal, de certitude, d'engagement. Voilà, on y laisse des plumes comme je disais tout à l'heure, aujourd'hui je sais pas si l'agence va réussir à tenir parce que déjà les contrats de base sont vraiment durs et en plus de ça nous on développe une énergie en plus qui est énormissime et que pour l'instant on arrive pas à valoriser financièrement donc c'est juste du temps passé.

MA : *Est-ce que tu es en train de me dire que tu viens à chaque fois avec un projet idéal qu'ensuite tu confrontes à la réalité et que là c'est un peu dur ?*

Oui. Mais je pense que c'est la bonne voie, y en a pas d'autres. Après c'est la mienne.

MA : *A Nantes tu as eu à abandonner un certain nombre de choses par rapport à ton idéal de départ ?*

Non. On avait une super maîtrise d'ouvrage. Après à Lille on travaille après sur les usages, etcetera. Là y a pas de mission, c'est ça qui me coûte une blinde, on fait ça pour l'honneur, pour que ça marche. Peut-être qu'après ça fera école.

MA : *Ta position est intéressante. Un certain nombre d'architectes que j'ai rencontré m'ont dit clairement que les habitants ne les intéressaient pas, qu'ils faisaient leur projet et qu'après ce n'est plus leur problème.*

Oui, oui. J'arrive pas bien à comprendre mais je sais que c'est une opinion repandue. Ce qui est compliqué dans notre métier c'est qu'à la fois on est les concepteurs et donc ce qui est difficile à savoir c'est… c'est un peu la question de la disparation de l'auteur dont je te parlais tout à l'heure. Aujourd'hui je modère cette expression parce qu'en fin de compte à Nantes y a pas eu de disparition, c'est un projet qui est très fort, très présent, très contraignant donc y a pas de disparition de l'auteur. Au contraire, je pense que plus notre intervention est forte, plus y a de répondant en face donc il faut pas se débiner par rapport à ses responsabilité, je pense qu'il faut vraiment faire des projets personnellement. Et quelque part là où y a pas d'auteur peut-être, là où on essaye d'être le moins impliqué possible c'est dans l'idée de la signature. Tout à l'heure on parlait de la question de l'esthétique, ça pour moi c'est toujours vrai, l'idée qu'il n'y a pas d'intérêt à apporter une signature, ça ne m'intéresse pas. Je préfère travailler sur les dispositifs, ces règles dont on parle, etcetera. Donc à la fois on attend des architectes une implication très forte et certains travaillent leur égo avec ça, ils sont très fiers de faire leur projet qui porte leur signature et leur machin, et moi je pense que c'est un peu en deçà qu'il faut être, juste avant en fait. L'énergie est ailleurs, elle est pas dans la signature, elle est dans la proposition forte qui amène une implication des usagers. Quand je dis usagers c'est pas parce qu'aujourd'hui je ne travaille que sur le logement mais je pense qu'en réalité je parle pas du logement quand je parle de ça, je pourrais faire une école, je pourrais faire une crèche ce serait le même discours.

MA : *D'un autre côté cette signature on la demande aux architectes dans les projets urbains actuels*.

Oui mais ça c'est de la poudre aux yeux. Tu trouves qu'il y a beaucoup de signatures dans la rue là ? La ville n'a pas besoin de ça, la ville c'est du réseau, c'est autre chose. Même si parfois ça a sa place, y a des moments où il faut rompre. L'idée c'est pas de s'intégrer et d'être ordinaire et transparent par principe, tu peux faire quelque chose qui dénote complètement parce que ça sert la ville à un certain moment. Tu vois, c'est pas abrupt. Mais y a un moment donné où on tombe dans le catalogue, le plateau de sushis. Ca ça n'a pas vraiment d'intérêt et je pense pas qu'il faut regarder la ville sous cet angle là en fait. Mais après c'est aussi tout un système, quand tu sors tes projets on les reconnait, on attend ça de toi, ça t'amène de la commande. Moi je rentre pas dans ce système, pour l'instant je m'en sors sans. Mais c'est sûr que ça se pose concrètement à toute agence d'archi : comment est-ce que je fais reconnaître mon travail ? Comment est-ce que je me montre ? Comment est-ce qu'il est visible ? Et c'est aussi tout ce système là qui fomente cette merde.

MA : *Avec l'argument qui revient dans mes entretiens qui est que la production de logements actuelle est très contrainte, pour un certains nombres de raisons que tu connais, et du coup on concentre le boulot sur la façade.*

Ouais, ouais. Elle est très contrainte mais nous on y est arrivé. C'est la première fois qu'on faisait du logement, tu casses la tête et c'est tout mais il faut se casser la tête. Et plus là-dessus que pour faire de la façade qui brille ou qui est mate ou qui est noire et blanche, je m'en fous moi. Ça vient un moment donné parce que je suis… c'est marrant parce que sur le projet qu'on a eu là je suis à la fois super cool avec l'entreprise parce qu'on a un budget minimum et qu'on a proposé des trucs qui sont pas financés dans le programme donc il faut faire des économies ailleurs, la condition c'est que comme on a des fenêtres PVC à la con [téléphone]. En même temps il faut être intelligent face à ça et faire des vrais choix plastiques aussi, y a pas de… On est confronté à ça parce que l'architecture ça se construit donc un moment la construction te pose des questions plastiques, des questions d'esthétique, etcetera, donc t'as un positionnement par rapport à ça. C'est clair, c'est pas quelque chose qui n'arrive pas dans les projets. Y a un moment où… je vais pas dire que ça te rattrape mais où tu dois avoir l'intelligence d'apporter les bonnes réponses. Mais elles sont pas… enfin j'essaye en tous cas de résister à l'auto-plaisir du dessin d'architecte. C'est plus ça qui est une tentation.

Second entretien

Tu as vu des gens depuis la dernière fois ?

MA : *Oui, essentiellement CN2 et j'ai revu CN3. On un peu discuté de concertation et de sa vision de la question c'était assez éclairant sur la manière dont il la vit.*

Ouais, c'est compliqué. Moi j'ai pas tellement de réponse… enfin je sais pas si c'est une question mais… Tu vois y a plein de gens qui savent que je me préoccupe du vivre-ensemble, etcetera, et qui ont envie de me faire travailler sur des habitats partagés. Ça m'intéresse mais beaucoup parce que c'est central pour moi comme question mais en revanche je vois pas bien par quels leviers je peux travailler. C'est-à-dire que je sais qu'il y en a qui savent faire ça, des archis qui savent faire ça, mais en même temps je sais très bien que les propositions que j'ai faites, mes projets, je ne les aurais jamais faites si j'avais répondu à la demande des habitants et en même temps ces réponses qui sont décalées par rapport à la demande atteignent peut-être les mêmes objectifs maintenant. Donc voilà c'est quelque chose qui est pas simple pour moi, je sais pas si je serais bonne en fait avec 15 habitants qui me disent chacun « je veux ça ». J'ai l'impression que c'est intéressant que l'architecture soit toujours un peu étrangère aux habitants. Ça met les habitants en mobilité, en questionnement, donc je pense que c'est vachement important en fait.

MA : *Dans ce cas, à quel moment pour tu peux rejoindre le souhait, l'attente ?*

J'essaye de pousser des systèmes flexibles, ouverts, décalés. Et j'allais dire, à partir de là c'est la porte ouverte à la liberté pour moi de mettre ça en place. Et je ne sais pas entre ouvrir la porte à la liberté et tenter de répondre au mieux à une question je ne sais pas ce qu'il y a de plus beau en fait. Quand je dis je sais pas c'est que je doute que répondre à la question soit la plus belle réponse. Je sais pas, je suis pleine de contraction mais aussi parce que j'ai jamais expérimenté ça, peut-être que je l'expérimenterai et que j'inventerai une nouvelle manière de faire qui correspond à cette problématique mais aujourd'hui je suis interrogative.

MA : *La question de la prise en compte du futur habitant est compliquée. Est-ce que tu peux m'expliquer comment tu fais ? Est-ce que tu as un certain nombre de théories qui te guident ? Par exemple, tu postules le fait que faire des logements flexibles va être bénéfique. Tu parles aussi des enseignements que t'apportent les retours, qu'est-ce que tu en fais ?*

J'améliore mes projets les uns après les autres. Moi ce que je fais en ce moment, c'est pour ça que cette semaine j'ai rencontré 2 étudiants qui font leur mémoire dessus donc qui me rapportent ce qu'ils ont vu, comment ils ont analysé les choses. Moi j'y vais de temps en temps pour visiter. Pour prendre un cas concret, par exemple, à Nantes il y a des cours partagées, on en avait discuté la dernière fois, il y a certaines cours qui fonctionnent et d'autres qui fonctionnent pas. J'ai interrogé les habitants de celles qui fonctionnaient pas et ils m'ont expliqué que si les chambres sont sur ces cours là c'est un peu compliqué parce qu'une cour partagée c'est un lieu qui est plutôt bruyant. C'est pas la seule réponse mais c'est quelque chose dont on avait pas pris conscience et donc à la suite de ça j'ai fait un projet où je suis parti de cette problématique là en disant « voilà, y aura de l'espace partagé et toutes les pièces qui donnent sur ces jardins sont les cuisines » parce que c'est le lieu le moins intime du logement et l'entrée de la convivialité dans le logement. Et c'est vrai que le retour me permet d'améliorer. Et Nantes c'était une opération innovante et expérimentale, c'est-à-dire qu'elle est là pour mettre des choses sur la table et observer.

MA : *Une des différences que je vois apparaître entre les représentations du quartier par les habitants et celles des concepteurs vient d'une réflexion sur les échelles d'appréhension de l'urbain et du bâtiment. Pour aller vite, je te prends un exemple, c'est l'idée de la mixité sociale qui serait pensée à une échelle sociétale, ce serait une valeur, quelque chose de bien, appliquée l'échelle du bâtiment et du quartier et vécue par les habitants à l'échelle individuelle. D'où un certain nombre de décalages. La question que je voudrais te poser c'est : quand tu construis un bâtiment à quelles échelles tu le penses et comment tu postules cette question-là ?*

Je réfléchis à plusieurs échelles en fait. Pour prendre un cas concret, c'est le même projet, celui qui a des cours partagées, l'échelle de vivre-ensemble… Attends, je vais te montrer le projet parce que sinon c'est pas possible [elle sort les plans de son sac]. Je vais pas tout te raconter le projet, juste les choses principales. C'est une parcelle qui est traversant avec 2 rues ici, une grande ouverture et une toute petite avec une maison et un porche. Nous, au départ, y avait un projet urbain dans lequel on devait rentrer qui imposait des grands bâtiments R+3, R+4, en travers et un système traversant à travers des jardins collectifs. Et en fait c'est dans un quartier à Lille qui est hyper populaire et en fait y a toute une typologie qui est absolument magnifique, très simple, qui est que sur rue il y a les maison de maîtres et à l'arrière les courées. Ce qui est très beau dans ces lieux là c'est que tu passes sous la maison de maître qui est ce qu'on appelle des maisons caméléons parce qu'à part le passage elles sont pas différentes des maisons de la rue. Donc tu passes le passage et derrière t'as une autre échelle, c'est un tout petit monde, tu vois c'est déjà de l'urbain, c'est des petits places, des petites cours, etcetera. Et donc il y a des relations sociales qui sont très fortes en partie parce que c'est issu d'une manière de vivre à l'époque industrielle, de rapports sociaux très forts mais qui a fomenté aujourd'hui des courées extraordinaires parce que c'est des endroits où les enfants jouent, etcetera. Et donc on s'est dit que ce serait dommage de pas essayer de retravailler cette typologie qui est une typologie qui existe déjà dans le quartier pour faire en sorte qu'on ait pas un ovni en R+3, R+4, sur le terrain et qu'on ait vraiment la grosse maison sur la rue et puis après un porche et un petit monde entremêlé à l'intérieur. Donc grosso modo sur la rue c'est pas une maison, c'est un immeuble avec un grand porche et donc on a des ruelles qui traversent et derrière on a un entremêlement de jardins et de maisons très basses et ces maisons sont des maisons à patio. Et en fait chaque maison est entre 2 jardins, un jardin intime et un jardin partagé donc en fait entre les 2 c'est la cuisine qui ouvre sur les jardins partagés. Donc si tu veux tu me parles de l'échelle de la mixité, dans notre idée faire ça c'est l'idée de rencontre donc ça va être le terreau de la mixité. Donc y a plusieurs échelles qui vont être les échelles du projet, donc y a la mixité à cette échelle là mais aussi la mixité à l'échelle d'une rue pour faire en sorte que… Tu vois là il y a 2 ruelles, c'est faire en sorte qu'il y ait pas une qui soit du locatif social et l'autre qui soit l'accession. Donc par exemple on s'est occupé que les cours ne soient pas occupées que par des grandes familles mais des petites et des grandes et on s'est débrouillé de telle manière à ce que, dès que possible, on ait des cours partagées par un locataire et un accédant. Donc en fait on y réfléchit sur la base des espaces de friction, de convivialité, etcetera, et c'est ça qui fait le projet, c'est ça qui fait terreau pour la mixité sociale, terreau pour l'intimité… Donc l'échelle moi j'y

pense quand je partage cette cour là à l'échelle de 4 logements. Mais après je vais aussi y penser à l'échelle de 25 logements, donc c'est le socle du projet.

MA : *Comment tu rejoins une échelle plus grande, celle de l'urbain ?*

Mais tout est mêlé. C'est-à-dire qu'effectivement le projet dit d'abord ce qui se passe dans la ville. Moi j'interroge toujours les projets pas du point de vue de la forme mais des usages et du lien social. Donc le parti pris urbain il comprend déjà ça, c'est les usages, c'est ce que je te raconte sur le monde intérieur, sur habiter comme on veut, etcetera, ça détermine une forme architecturale qui comprend une map et quelque chose de vertical. Et en même temps ça sous-tend tout un univers social dans ma tête, c'est-à-dire que l'intérieur de l'îlot c'est un monde où il va y avoir plein de gens, ça va se partager, ça va se rencontrer, ça va être piéton. Donc entre l'urbain et le social y a pas une question urbaine et après une question sociale, elle est déjà comprise dans la réflexion pour atterrir sur le lieu si tu veux. Y a un creuset social dans le quartier sur lequel je mise pour construire la forme urbaine.

MA : *Tu as pas le choix que de faire des allers-retours en fait ?*

C'est pas que j'ai pas le choix c'est que ça se fait comme ça. C'est que je regarde un quartier d'un point de vue social et des formes qu'il a produit aussi et donc j'essaye de poursuivre cette expérience… mais là ça n'a rien à voir avec une courée, c'est une réinterprétation.

MA : *J'ai 2 questions qui me viennent. La première concerne ce dernier projet. Tu disais la dernière fois que tu ne pourrais pas refaire le projet de Nantes notamment pour des raisons énergétiques parce que ton bâti n'est pas assez compact, ça veut dire que sur celui-là tu as introduit une réflexion sur le sujet ?*

Sur la compacité ouais. C'est un peu plus compact que Nantes mais c'est pas le top encore, en volumétrie c'est pas, c'est pas encore ça mais le projet suivant… [elle fouille dans ses plans] Le projet c'est un concours, c'est un petit bâtiment, 28 logements, et c'est un concours où je me suis dit « cette fois, on fait Nantes en compact et en vertical », toujours avec ces idées de vivre-ensemble et de densité. Quand je dis « on refait Nantes », c'est on retravaille sur les pièces de tailles identiques. Grosso modo, on a perdu le concours mais c'est un des meilleurs projets qu'on ait fait. On va dire que c'est un rubix-cube qui fait… les pièces carrées c'est toujours 4 par 4 comme à Nantes donc ça fait 20 mètres par 24 mètres par 26 mètres. Et là-dedans en fait ce que je trouve génial dans une tour, ce qui m'intéresse quand t'habites un immeuble verticale c'est que quand t'habites au pied du bâtiment tu rêves toujours d'avoir la perspective du dernier étage, quand t'es en haut tu veux être en bas pour les commodités, quand t'es à l'Est tu veux être à l'Ouest, etcetera, et donc je me demande toujours comment on peut faire pour qu'un habitant puisse connaître l'ensemble des situations que l'immeuble à lui seule connait et que le logement connait pas. Et donc l'idée c'était de dire qu'avant de réfléchir au logement en lui-même, dans ce cube on sait qu'on va avoir des circulations au centre et on va évider ce cube de telle manière qu'à partir des circulations verticales on puisse avoir des grandes vues sur la ville, donc ça fait un espèce de grand totem hélicoïdal, tu as des espèces de loggias en

double hauteur qui tournent à chaque étage et qui sont en fait… t'es dans un tour, y a 4 côté et à chaque étage tu peux voir un côté de la ville. Ça c'est le premier avantage, le deuxième avantage c'est que t'as aussi des canons de lumière qui viennent éclairer ce qui normalement est dans le noir dans une tour, les circulations intérieurs. Et du coup c'est devenu le ciment du lien social dans le bâtiment parce que ces espaces sont des espèces de salons en plein air accessibles depuis les circulations verticales et à chaque étage tu en as un. C'est un peu cette histoire là. Donc t'habites plus seulement à 4 logements, t'habites à 12 logements et t'as des vues plongeantes sur la ville. Donc la tour est creusée de grandes loggias et creusée de petites loggias, en fait les petites loggias ce sont des loggias individuelles, réparties de manière mathématiques. En fait on s'est dit que le palier est toujours dans le noir, que sur les côtés on a des pièces qui sont bien éclairées et qu'au milieu on a toujours une pièce humide. Nous on s'est dit qu'avec nos grandes loggias on arrive à résoudre la question du noir au cœur et après on s'est dit que dans une tour il y a 4 angles, 4 situations, et qu'en donnant 2 orientations on fait 4 logements d'angle et à chaque logement on va donner un espace extérieur, enlever une des pièces pour faire une loggia, et en fait cette petite loggia ça va être une petite boîte à lumière pour une pièce de second rang. Donc cette pièce de second rang ça va pas être la salle-de-bains, ça va être la cuisine pour qu'elle puisse être éclairée naturellement et avoir accès direct à l'espace extérieur. Donc si tu veux à chaque fois qu'on a mis les petites loggias on s'est dit que derrière y aura une cuisine. Après on s'est dit que ce chaque cuisine s'enchaînerait avec une autre pièce. Donc au final le plan c'est ça, à chaque fois que t'as une loggia, y a une cuisine derrière, une pièce en périphérie en enfilade et après il reste les salles-de-bains et les autres pièces. Et à chaque fois qu'il y a une pièce qu'on peut connecter on peut rentrer par le palier d'étage mais aussi par le salon d'hiver. Et en fait qu'on a fait toute cette mathématique on s'est retrouvé devant les plans qui sont là, on s'est donné des contraintes et après pendant 3 semaines on avait une feuille comme ça avec 9 grilles et on se disait « maintenant on y va, 4 loggias par étage et une double loggia, et en fait ça a duré 3 semaines et 10 jours avant le rendu on a eu ce schéma là et le projet était fait, on a pas mis de temps à faire les plans.

MA : *Dans ton architecture il y a un aspect très théorique.*

C'est marrant parce que je mois j'ai l'impression de d'être très pratique, très concret.

MA : *Je reviens sur ce que tu as dit tout à l'heure, tu parlais de lien avec le terreau social et l'existant du quartier et de la ville. Comment tu fais dans un quartier comme Bottière-Chénaie où il y a un terreau social mais où le projet vient dans une sorte de négation ou en tous cas s'installe dans un endroit qui est une friche et où l'existant est laissé de côté ?*

C'est pas une habitude. Ce que je t'ai expliqué sur Lille… C'est pas une habitude, j'ai pas de théorie sur comment on s'insère dans l'existant. Chaque situation m'inspire pour des raisons différentes. Sur le projet lillois il se trouve que j'ai habité le quartier, dans une courée et que je connais très bien ça, j'en ai un souvenir de vie. Mais c'est pas quelque chose que je regarde d'habitude, tu vois, j'ai pas de… ça fait pas partie de mes accointances. Je vais plutôt dire qu'à chaque fois je suis inspirée par quelque chose de différent.

MA : *Comment tu fais pour faire passer ce genre de choses chez les promoteurs.*

Ça dure pas longtemps, je les embarque. Un promoteur, il a l'habitude d'avoir un archi qui le fait chier pour tel matériau, tel détail… et donc il est pas dans la discussion. Moi je parle d'habiter et le promoteur il est comme moi, il est habitant aussi donc on peut discuter, on peut se comprendre, on peut dialoguer. Après sur la mixité sociale il m'a fait chié là, à tel point que je lui ai dit « écoutez, on a tout fait, mathématiquement ça marche pas, on est obligé de faire de la mixité sur certaines cours », ça il est un peu plus con que nous parce qu'il sait pas lire des plans et il a dû lâcher le truc. Donc voilà, c'est des trucs où je les coince en leur disant que c'est pas possible de faire autrement.
MA : *Je te demande ça parce que le premier réflexe du promoteur est le conservatisme.*

Pour ça je pense que je suis un peu… J'ai fait le projet de Nantes, je suis en train de faire le chantier à Lille donc maintenant les gens savent que s'ils viennent me chercher ils auront pas. Et je leur dis. Je leur dis que de toute façon nous on va innover, sinon faut appeler quelqu'un d'autre, moi je suis pas la bonne personne, je sais pas faire ça… J'ai déjà fait demi-tour 2 fois, on avançait dans les études et j'ai compris que je faisais chier le promoteur, le promoteur me faisait chier, on arriverait y a rien. Il s'était trompé de personne et je lui ai dit, je lui ai dit « vous continuez mais pas avec moi parce que je fais mal ce que vous me demandez de faire ». Je dis qu'il faut être ambitieux et quand on commence un travail avec les promoteurs j'explique d'abord mon travail pour montrer ce que j'ai déjà fait et je leur dit bien sur quoi on va travailler aussi. Pour ça le projet de Nantes c'est un vrai cadeau, les gens sont épatés par ce que c'est.

MA : *C'est un projet qui a été beaucoup montré, visité, tu as des retours sur ça ? Tu peux évaluer le gain de notoriété que ça t'a apporté ?*

Je sais pas bien. En partie parce que c'est un projet qu'on a fait à 5 en coopérative et je sais pas si les gens savent qui était dans la coopérative. Donc je pense que c'est un peu un truc qui vit sa vie tout seul. Donc la notoriété je sais pas, je sais pas si les gens font le lien. Moi je leur dis quand je présente mon travail.

MA : *La coopérative s'est arrêtée pour quelle raison ?*

Parce qu'on s'est clashé. On s'est clashé, on était 5, après 3, 2 et ça ressemblait plus à une coopérative.

MA : *Pour revenir sur la question des échelles, est-ce que faire des projets urbains t'intéresserait ?*

J'ai envie de te dire évidemment. Mais je fais pas une grande différence entre l'urbanisme et l'architecture. Tu vois, par exemple, dans la petite tour que je t'ai montrée, il y a une image intérieur où on voit quelqu'un dans le logement avec la loggia et de l'autre côté la pièce. Cette image je la trouve génial, enfin c'est pas une belle image mais elle parle du logement comme

d'une petite ville, t'as l'impression que ton voisin habite là mais en fait ton voisin c'est ta sœur parce qu'elle a son boulot à côté. La ville est déjà dans le logement, je fais pas de scission, c'est le métier qui veut ça. Mais je sais pas si je serais capable ou si je me sentirais capable de dessiner de la ville. Parce que pour moi la fabrication de la ville, c'est la fabrication de… On a parlé la dernière fois des programmes d'urbanisme qu'on avait nous pour les concours et je te disais que pour moi la ville est contradictoire. Et un projet d'archi il est pas encore ça. Il a une idée et il faut qu'elle passe. Alors que je pense que dans un projet urbain c'est la fabrication de la controverse, de la complexité, ça fait appel à des mécanismes que je ne sais pas encore travailler.

MA : *Effectivement peut-être que la rupture d'échelle est purement organisationnelle. Sur ce que tu dis sur la contradiction de la ville, je peux partager le constat mais il est après sûr que ce n'est pas le leitmotiv de la plupart des urbanistes.*

Non et c'est pour ça que je le déplore. Si je devais y aller je serais obligé de me battre pour ça. Mais je déplore ça, moi les plans d'urbanisme à l'eau de rose que je vois ça me fait chier, c'est pas ça la vie, c'est horrible. Je devrais me les coltiner je pense que ça ferait appel à des modes de… même dans les mécanismes de conception je pense qu'il faut changer ça, ce paramètre.

MA : *C'est étonnant que tu pointes la contradiction comme un objectif parce que ce que tu me décris de ta manière de faire de l'architecture ne lui donne pas beaucoup de place, c'est très total, tu calcules tout…*

Ça me fait penser à deux choses. Ça me fait penser à… faudrait que je le relise parce que ça fait un moment que l'ai pas lu… au traité de la moisissure de Hundertwasser. C'est un architecte viennois qui faisait des trucs juste dingues, absolument magnifique, et il a fait des traités contre la ligne droite, des traités pour la moisissure, un traité pour des arbres locataires… enfin c'était un peu un barjot quoi, dans les années 1980. Et il travaillait de telle manière que les choses ne soient ni propres ni salles mais qu'elles soient vivantes. En fait c'est ça le problème de l'architecture, c'est que c'est pas vivant parce que c'est minéral. Donc ça me fait penser à ça et puis ça me fait penser aussi au travail d'archis belges qui s'appelle Rotor, ils travaillent sur l'usure. En fait ils sont amoureux de l'usure, c'est-à-dire quand les usages imprègnent leur trace dans les lieux. Par exemple dans un supermarché, pour prendre le truc le plus vulgaire, t'as toujours les traces des caddies au sol. Et eux il travaillent dans l'idée que par exemple sur une place ce qui peut faire la beauté de la place c'est que le matériau s'abime au passage des gens et que finalement le passage des gens soit un motif. Je trouve que ça c'est super beau comme manière de prendre la question du temps. Ils ont écrit un bouquin là-dessus qui s'appelle Usure, je sais pas s'ils ont fait des projets avec ça, j'imagine, c'est plutôt un manifeste ce bouquin dans la manière de regarder les choses. Enfin c'est dire que l'usure peut-être quelque chose de super positif.

MA : *Tu dis que l'architecture c'est manipuler du mort, du minéral. Actuellement on assiste à l'arrivée massive de la végétalisation des toitures et des murs, qu'est-ce que ça t'inspire ?*

Rien. Moi ça m'intéresse quand tu peux avoir un bout de jardin alors que t'es au cinquième étage. Mais après l'architecture que ça fait m'intéresse pas du tout, au contraire. Au contraire, moi, ça va peut-être changer mais j'adore la brutalité de l'architecture. J'adore le béton quand il est brut, j'aime quand l'architecture s'assume en tant qu'objet pensé, contre-nature, ce qu'est l'architecture.

MA : *Tu penses que l'architecture est contre-nature par définition ?*

Ouais. C'est un acte culturel. L'architecture que je fais au moins. Un gars qui fait sa maison tout seul, d'ailleurs je sais pas si c'est de l'architecture, peut-être mais là non.

MA : *Ca rejoint ce que tu disais tout à l'heure quand tu disais ne pas avoir de théorie sur la manière de s'intégrer dans le territoire, nombre d'architectes théorisent ça. Tu as parfois une tentative de sembler naturel, de feindre la continuité. Tu peux le voir notamment dans la manière actuelle de traiter les espaces publics ou la question qui se pose souvent est de savoir si on naturalise de l'artificiel ou si on artificialise des objets naturels mais on produit, c'est le cas à Nantes, des espaces publics qui ont l'air naturels.*

Oui, oui c'est vrai. C'est vrai qu'en plus ce parc là t'as l'impression qu'il a toujours existé. Mais cet espèce de paradis existant c'est pas vrai, c'est une construction. C'est une vraie question que tu poses. Mais le travail sur l'espace public il est encore différent. Je pense à l'espace public quand on fait le sol d'une place ou d'une rue. On déplace de la matière, on transforme mais c'est que ça. L'architecture tu ramènes des objets et tu construis ton truc tandis que l'espace public tu pars d'un truc qui est comme ça et tu dis « ben non, à la fin… ». Enfin quand tu prends une ligne de niveau naturelle et que tu fais une ligne de niveau d'une place, c'est jamais que bouger des segments. Tu fais des lignes droites pour retravailler le territoire. Travailler l'espace public c'est en grande partie ça, c'est du sol, c'est la transformation du sol, plus que l'architecture qui est pas pareil, y a une nuance.

MA : *Si ce n'est pas le même travail, quand tu crées de l'espace qu'on va dire ambigu* [elle me coupe] Ambigu ! C'est le mot que je cherchais tout à l'heure pour la ville. C'est aussi ça, c'est que les projets d'urbanisme que je croise ils sont jamais ambigus. Ils sont juste faux, mais pas ambigus.

MA : *Tu peux développer ?*

Ben faux parce que c'est de la poudre aux yeux. Ça te raconte des discours que tout le monde a envie d'entendre parce que tu dors mieux la nuit mais moi je trouve que c'est un peu faux. Mais c'est pas ambigu dans le sens où ça laisserait sous-entendre qu'il y a d'autres choses cachées, tu sais les choses ambigües c'est ça aussi, des choses qu'on comprend pas bien, qui sont cachées, des choses qui pourraient exister alors que c'est pas dit. Et peut-être que c'est une qualité pour un projet urbain. Je dis pas forcément une qualité pour un projet architectural si tant est qu'il y est la différence dont on parlait tout à l'heure mais j'ai l'impression qu'il y a

ce degré là qui est très fin et je me demande comment on crée ça, comment on ouvre cette porte dans un projet urbain.

MA : *Je rencontre un peu d'ambigüité parce que j'ai 2 espaces devant moi, l'espace réel et l'espace qui se raconte parce qu'une partie du projet urbain consiste à faire du story-telling pour vendre de la ville. Je vais vite, c'est caricatural. Le problème c'est que je ne sais jamais à quel point on a voulu faire ce qu'on te dit qu'on a voulu faire ou si on est dans de la justification a posteriori et de l'affichage. En fait je ne sais pas ce qui est vrai. Par exemple, je travaille sur Confluence et personne n'assume le fait que ce soit un quartier chic, par contre tous les commerces sont chics, les tarifs des appartements sont élevés et disent ça. Donc j'ai un espace réel qui dit autre chose que celui qu'on me raconte. L'aspect ambigu c'est de savoir à quel point l'acteur est sincère et ce qui est raconté est sincère. Parce que mine de rien ce qu'on raconte sur le projet fait partie de sa réalité.*

La question que je me pose quand je vois des projets urbains passer, je citerai personne mais je me dis c'est pas possible, le mec, l'urbaniste, il est intelligent, ça va, il a pas 5 ans, c'est quelqu'un de cultivé, c'est quelqu'un qui a fait des études, c'est quelqu'un qui a été confronté à des politiques, qui a été confronté à des entreprises, qui sait ce que c'est que la société, qui, si il est un minimum sincère ne peut pas tenir le discours qu'il tient de miroir aux alouettes. Donc des fois je me dis ça et je me dis « non, en fait c'est juste que c'est le moyen de faire les choses de raconter ça », après l'histoire, comment elle se fera, peut-être qu'il se démerdera pour qu'elle se fasse différemment avec plus de profondeur, plus d'intelligence, tout ça. Tu sais pas en fait à quel point c'est un levier pour faire, pas pour faire pour avoir du boulot mais pour mettre en marche la machine et après en discuter avec les archis et que ça puisse prendre d'autres formes.

MA : C'est difficile de démêler les fils. Mais c'est aussi une question de pouvoir avec cette incapacité apparente à accepter que les choses t'échappent ou te dépassent.

C'est ce qu'on avait en commun dans la coopérative, c'était cette idée là. Pour nous l'objectif d'un architecte, tu vois, là on parle d'urbanisme mais au final je te remets sur la question de l'architecture, l'idée c'est que l'architecture quand elle est livrée elle n'est pas terminée, elle commence. Quelque part que le moment où les habitants arrivent soit un moment où l'architecture est dépassée, elle ne fait que commencer. Et moi ce que je trouve génial c'est quand ce qui s »y passe nous étonne, on attend ça en fait. Pour moi, le vrai beau plaisir quand je vais dans une opération 10 ans après, plutôt que de me dire « je suis contente parce que les enduits ont bien tenu », c'est pas tellement ça, évidemment si ça se casse la gueule ça fait chier mais… c'est surtout s'il y a un mec qui me dit « moi la pièce en face j'en ai fait mon séjour ». Le jour où j'ai entendu ça je me suis dit « même nous on a pas imaginé que c'était possible, on s'est dit il se passera plein de choses mais sûrement pas ça » et si, ça c'est arrivé. Et donc c'est quand les choses nous dépassent, quand on a ouvert ces portes justement dont je te parlais. Pour moi c'est ça l'objectif d'un archi, enfin du moins de ma manière de faire de l'architecture. Mais dans cet objectif là y a un acte qui est très autoritaire ou arbitraire on va dire et qui est reconnecte avec ce qu'on disait au tout début qui est que pour que ça ça arrive il faut que les

gars ils habitent dans des pièces de taille inhabituelle et donc c'est quelque chose de déstabilisant mais qui offre une liberté. Tu vois, la question de la liberté… Quand j'ai passé mon diplôme je travaillais sur des logements expérimentaux sous une forme totalement délirante qui est absolument pas constructible mais qui mettait un peu déjà ça en branle. Et je me souviens, j'avais cité René Char qui pendant ses années de résistance avait écrit « chaque soir nous invitions la liberté à s'assoir, le couvert était mis mais la place restait vide ». Ce que je trouve très très beau c'est la question de savoir comment on invite la liberté parce que c'est ça l'objectif pour moi. Et du coup quand il a dit « chaque soit le couvert était mis mais la place restait vide » ça veut dire que c'est vain mais on met le couvert. Et qu'est-ce que c'est mettre le couvert quand on est architecte ? Ce couvert, ce dispositif pour que ça parvienne. Tu vois, c'est la question que je me pose sur chaque projet, tout le temps, pour moi elle est là la question. Elle est pas seulement dans la matérialité, dans la continuité des gabarits. Evidemment qu'elle se pose mais elle se pose de manière… enfin c'est pas des questions graves pour moi, c'est pas grave, c'est pas central.

MA : *Ca soulève au moins 2 questions. La première est de savoir si tes futurs habitants ont envie d'être déstabilisés, dans le sens où, notamment quand tu produits de l'habitat, celui-ci est aussi là pour être une sécurité élémentaire.*

C'est l'acte autoritaire dont je te parle, ou arbitraire qui peut être vécu comme une contrainte. En quoi la contrainte fait-elle œuvre de liberté ? C'est ça ta question. [rires]

MA : *C'est un peu ça. Et à quel point si tu prends un point de vue qui dit qu'il faut que tu produises de l'habitat quel qu'il soit qui correspond à un certain degré aux attentes de ce qui vont le vivre* [elle me coupe]

Moi j'ai juste un préalable que je me donne toujours au début c'est l'habitat qu'on offre aujourd'hui ne correspond pas aux besoins des gens. Point. Ça c'est une évidence, aujourd'hui on est pas sur des familles nodales avec un couple et ses enfants, tout a changé et on est toujours sur les mêmes logements qui sont inadaptés donc il faut faire des propositions. Déjà ça me déculpabilise beaucoup parce que je pense qu'il n'y a pas un modèle qui fonctionne. Et quelque part moi j'essaye à chaque fois d'apporter ma pierre à l'ouvrage et donc je me donne la possibilité de le faire aussi grâce à ça, parce qu'il sera pas moins adaptée, ça j'en suis certaine, je le vérifie à chaque fois. Et je pense qu'au contraire c'est plus un système ouvert et donc c'est plus généreux, donc c'est plus appropriable. Voilà, c'est comme ça que je me défends de cette question à laquelle je sais pas vraiment répondre. Mais j'ai des choses auxquelles je crois qui me permettent de la faire en fait.

MA : *Donc en fait tu rejoins une autre critique qui serait de dire que si tu fais toujours ce qui doit coller aux souhaits au moment t des futurs habitants tu peux vite tomber dans une forme de démagogie ?*

Oui. Mais sauf que quand on dit en général « les gens ont besoin de ça », qui nous dit ça ? C'est pas les gens, c'est les promoteurs. Et les promoteurs nous disent « ils ont besoin de ça » et ça

c'est le logement qui existe depuis 40 ans, qui coûte tel prix et qui répond à telles normes, voilà. Ca, pour moi, ça n'a aucune valeur. Après ce que tu dis c'est « bah oui mais c'est qui les gens ? ». Parce que moi quand on me dit « mais vous savez les gens », je dis « attendez, moi aussi je suis un gens et je pense pas ça, ma voisine non plus donc faut arrêter ». Et les gens souvent, si on parle comme ça, n'imaginent pas la vie qu'ils pourraient s'offrir, ils ne s'offrent pas le droit, ils ne se donnent pas cette liberté là parce qu'ils n'ont pas eu la chance de faire des études, la chance d'être cultivés, la chance d'avoir la confiance suffisante en eux, enfin tu vois… Donc moi j'ai juste confiance en tous, y compris en ceux qui sont empêtrés dans des réflexes de vie, je pense que même ces gens-là, si on peut dire ces gens-là, tout le monde est capable d'intelligence par rapport à sa propre vie et d'invention. C'est même pas d'intelligence qu'il s'agit, c'est d'inventions, de se projeter. Parce qu'en fait, nous, notre métier c'est de projeter. Et moi j'attends des habitants aussi qu'ils se projettent. Parce qu'on les projette dans des modèles. Et c'est aussi parce que je suis convaincue de tout ça que je vois pas trop comment je ferais si j'avais 15 habitants qui me disaient « moi je veux une maison comme ça », « et moi une maison comme ça ». Qu'est-ce que j'en ferais ? Je sais pas. Je sais pas et pourtant c'est une question intéressante.

MA : *Alors tu projettes quoi toi ? Enfin plutôt tu projettes comment ?*

Je sais pas ça. C'est le truc que je sais pas.

MA : *Tu produits des choses, en tous cas c'est ce que tu me montres, qui sont élaborées.*

Ouais, souvent on me demande « mais d'où tu es partie ? ». Ça part d'une envie, d'un plaisir de faire, d'une intuition, d'une occasion. C'est une ligne dans un programme qui va me déranger et c'est elle qui va tout construire. Tu vois, je suis pas une rageuse mais quelque fois il y a des choses qui sont des tremplins en fait quand une ligne me fout la rage en fait je me dis que si elle me fout la rage c'est parce que c'est là que je dois travailler et ça ça emporte tout et tous les concepts se rallient à ça. Tu vois ça se fait un peu à l'arrache comme ça. Des fois c'est pas à l'arrache, c'est on me propose un truc, je connais le quartier, y a des trucs déments, il faut réinventer ce truc là. Voilà, c'était peut-être pas ça ta question…

MA : *C'était pas exactement ça mais a priori tu as des difficultés à y répondre.*

Non, j'aimerais bien parce que ça m'aiderait. C'est bien que tu la poses, elle me traînera dans la tête, j'y réfléchirai comme ça.

MA : *J'ai l'impression que c'est difficile pour tous les architectes de formuler une réponse à cette question. Souvent, on projette des visions assez théoriques de ce qui est bien, on pousse un certain nombre de valeurs et ça s'arrête un peu là et elles ont du mal à entrer en résonnance avec une réalité plus concrète. Quand tu dis « la demande me fout la rage », c'est déjà un bout de réflexion.*

C'est à peu près le seul truc dont un architecte peut avoir beaucoup de mal à parler je pense. On peut dire l'idée de ce qu'on a envie de produire mais comment on le produit effectivement c'est super dur.

MA : *Il est aussi difficile pour des habitants de formuler leurs attentes. J'avais à la fin de mes entretiens une question qui était « quel serait votre quartier idéal » et les habitants avaient beaucoup de mal à y répondre.*

Alors moi l'année dernière j'ai fait un travail avec des étudiants. C'était super intéressant parce que ce sont des étudiants qui sont plus âgés que moi, ce qui est très difficile, ce sont des formations professionnelles continues dont ils ont entre 35 et 55 ans et ils reprennent leurs études d'archi, qui n'ont jamais commencé ou qu'ils ont commencé et arrêté… Et je devais travailler sur la question de l'habitat et j'avais décidé de travailler sur la maison. Et j'avais appelé ça « une maison, un monde » avec l'idée que ce n'était pas travailler que sur du petit mais sur la vision d'un monde. Et en fait un jour j'ai posé une question que j'ai regretté pendant 15 jours, je leur ai dit « mais c'est quoi la maison de vos rêves ? ». Et en fait du coup au lieu d'être dans des imaginaires incroyables ils se sont complètement introvertis, je sais pas comment expliquer mais il se sont rattachés à des souvenirs, des choses de l'ordre du patrimoine. Donc j'ai beaucoup regretté et j'ai dit « bon, on arrête avec cette histoire là », c'est pas du tout prospectif en fait comme question le rêve, c'est assez marrant. C'est pas prospectif parce qu'en fait on s'attache à un rêve, c'est quelque chose… et il faut une certaine forme de détachement pour pouvoir observer un idéal. Quelque part, la valeur affective de la maison, de l'habitat, du quartier, en fait elle débouche pas. Il faut poser la question différemment, je sais pas comment mais pas comme ça, ça c'est une connerie. Et le jour où j'ai dit ça, ça a tout plombé et ça a duré 15 jours. Et c'est seulement après que je me suis dit que le rêve n'est pas une bonne entrée.

MA : *Je suppose qu'il y a aussi une difficulté d'explicitation.*

Oui. Tu sais, je te disais que j'ai pas de site Internet, je suis en train de m'y mettre et les gars qui vont le faire m'ont dit « t'as un texte qui parle de toi », enfin de moi l'agence. Et je suis incapable de pondre ce texte, incapable, alors que projet après projet j'ai l'impression de raconter la même histoire. Donc quelque part cet engagement il est… C'est pour ça que quand tu me dis « c'est assez théorique ce que tu me dis », je t'ai dit « non, c'est pratique ». Parce que moi j'ai l'impression que c'est pratique parce que c'est en manipulant, c'est faire qui crée de la pensée et pas l'inverse. C'est-à-dire que j'ai pas une idée très claire de ce que je suis en train de faire mais pratiquement je sais le faire. Quand je fais de la mathématique, je suis pas en train de me dire « c'est super de faire de la mathématique en architecture », c'est juste que c'est comme ça que je le fais et l'ayant fait ça produit une pensée sur l'architecture, sans qu'elle soit résultante mais la pensée est là depuis le début en fait, mais elle est pas formulée. Elle est formulée par la manipulation du projet.

MA : *Il y a un chercheur, Yves Chalas, qui appelle ce que tu viens de décrire une pensée faible. Par opposition au dogme, on serait plus dans une période de production de l'urbain où la théorie suit la pratique. Ce qui m'interroge là-dedans c'est que si tu appliques ça à la lettre ça devrait vouloir dire qu'on produit des choses très variées. Je n'en suis pas persuadé et ça interroge tout le mécanisme en posant la question de savoir si c'est parce que la pensée n'est pas formulée a priori qu'elle est moins forte dans son application. On dérive un peu…*

Non, non. Je crois que c'est André Valensi qui va plus loin encore, il dit « j'ai une pensée faible à segments forts ». Une pensée faible, je pense qu'il veut dire qu'il a du mal à mettre bouts à bouts toutes ses idées pour en faire une pensée claire identifiable, facile à exprimer. Mais par contre il a des convictions très fortes sur des choses toutes petites qui sont dissociées les unes des autres. Plutôt qu'une pensée comme une ligne il est sur des segments, des trucs très forts mais très petits. Par exemple tu vois, moi ce que j'adore c'est quand il y a des choses que le projet fait apparaître. Parce que moi le projet il me dévoile entre guillemets de cette manière. C'est-à-dire que le projet m'apprend que je pensais des choses que je ne savais pas que je pensais, grosso modo. Et ça c'est des supers moments quand ça arrive. Par exemple là sur un projet qu'on a gagné il y a 3 ans, le premier projet qu'on a fait quand j'ai lancé l'agence et qu'on a gagné, et c'est le premier donc t'as une patate d'enfer parce que tout commence, tout est à faire, etcetera. Et donc ce projet là était assez contraint parce qu'on était en partenariat avec une entreprise et moi j'étais avec Bouygues. Donc pas des marrants, pas des innovants, des gros bourrins, pas des intellos, enfin a priori rien de très porteur pour notre équipe. Et puis on propose un projet un peu délirant et j'embarque l'entreprise qui est à fond, enfin il y a eu des moments où j'ai cru qu'ils allaient lâcher l'affaire mais au final ils ont dit « allez banco ! On y va » et on a gagné. Donc on fait ce projet, je vais pas t'en raconter l'essence, mais ce qui est génial c'est que s'il y a un segment fort c'est celui du vivre-ensemble, il fallait d'abord faire ensemble et déjà avec l'entreprise ça avait incroyablement marché, le jour de l'oral moi j'ai dit à mon futur client. On était cinquième parce qu'ils comprenaient rien au projet, j'ai passé un oral où j'ai explosé, j'ai tout expliqué et ils étaient assez séduits. Et je leur ai dit « si vous décidez qu'on est lauréat il va falloir qu'on fasse ensemble et il va falloir qu'on fasse différemment que d'habitude. Le projet c'est pas seulement mon projet c'est votre projet et je pense que charger un bâtiment de cette énergie là c'est un cadeau généreux pour les futurs habitants ». Je gagne, le promoteur, amoureux du projet, change ses méthodes de travail, évolue dans ses services. Et commence le chantier et je me dis « merde, ce serait bien que le chantier aussi soit un truc comme ça et que ce soit aussi un moment avec les ouvriers, où on fait avec eux, avec leur manière de faire et de construire ». C'est un projet qui est en béton et l'entreprise sort des bétons pas super, ils m'avaient promis des super beaux bétons et là je vois les trucs sortir et je me dis « putain » et donc j'arrive sur le chantier et je pète un câble. Je m'énerve un peu et je vois le mec qui est en charge de tout ça qui tire un peu la gueule, je vais le voir et lui dit « c'est pas possible, on va sortir des beaux bétons, vous êtes quand même Bouygues, merde ! ». Et je l'ai emmené sur des chantiers pour lui montrer comment moi je voyais les choses et en même temps je lui dis « je sais bien que vous n'avez pas le budget pour le faire et ceci et cela donc on va faire avec votre budget et votre timing. Donc à chaque fois qu'il y a des bugs », parce qu'en fait il y avait plein de bugs partout dans le béton, « il faut que

ce soit une opportunité pour qu'on fasse quelque chose de super beau. Donc comment on va faire ? ». Il réfléchit et il me dit « quand il y a un bug là on pourrait faire ça proprement avec des scotchs et si vous voulez vous pourrez dessiner une forme madame l'architecte ». Et je me suis dit « ça me plait bien cette histoire de scotch, je trouve ça super bon mais le « madame l'architecte dessinez nous des formes » ça m'emmerde ». Et donc je rentre et je me dis que c'est super cette idée et que le mec fait des propositions quand même, il écoute et tout et qu'il faudrait que je demande aux ouvriers de dessiner ces formes en fait. Et puis c'est pas leur job, en même temps je peux pas leur demander des trucs comme ça donc je me dis « merde, qu'est-ce qu'un ouvrier peut faire de vraiment beau et dont on soit sûr que c'est beau parce que moi aussi ça va me faire chier si c'est moche et je veux pas être chiante parce que c'est moche alors que c'est pas mon truc », enfin tu vois. Et je me dis « y a un truc où on est sûr que c'est beau et en fait c'est con comme la lune, on faire des pochoirs en scotch comme il a dit avec la forme de leurs mains ». Donc chaque ouvrier a un A4, dessine la forme de sa main et quand il y au bug, il fait sa réparation et quand il l'enlève y a juste la forme de sa main qui reste imprimée sur le mur. C'est super parce que c'est le dessin primitif et puis c'est comme dans les cathédrales avec la signature des types. Je retourne sur le chantier, je raconte mon histoire et il me dit « attendez, vous allez pas faire ça », « si on le fait pas, ça vous dit ? Parce que si ça vous dit je vais le vendre à vos supérieurs ». Donc maintenant quand il y a un ouvrier qui arrive sur le chantier, un charpentier ou un menuisier, il donne la trace de sa main et les bétonneux à chaque bug impriment ça. Et ça, si tu veux, c'est des opportunités… parce que toutes les questions par lesquelles je suis passée sont des questions que je me pose tout le temps. C'est comment pas faire de formes ? comment pas être « madame l'architecte » ? Comment faire en sorte que le type qui va le faire ce soit lui qui va le faire mais qu'on lui demande pas d'être architecte ou de dessiner des belles formes ? Comment lui il peut prendre ça ? Et donc c'est toujours tout ça la question en fait.

MA : *Je vois que c'est complexe. Mais tu as une salariée, comment vous communiquez sur les projets ? Parce que de fait tu dois être obligée d'expliciter…*

C'est comme dans la vie, c'est-à-dire que tu as des complicités intellectuelles qui font que j'ai pas besoin d'expliquer. Elle comprend quand moi ça me fait tiquer et histoire après histoire elle sait où je veux aller si tu veux. Parce qu'effectivement je ne dis pas « on travaille là-dessus », enfin si c'est « on travaille sur les usages », « on travaille sur le vivre-ensemble », sur les questions de densité, de mixité. Y a des thématiques si tu veux, elles sont récurrentes, mais est-ce que ça véhicule plus loin ce que je ne sais pas décrire ? Je pense qu'elle est comme moi, l'idée vient au travers des projets et au départ y a une complicité intellectuelle naturelle. Y a des dans la vie tu dois tout leur expliquer et il, y a des gens qui comprennent. Donc ça se fait comme ça. Mais après par exemple sur les chantiers, c'est elle qui y va toutes les semaines, moi j'y vais une fois tous les mois pour répondre à des questions dont elle se sent pas la légitimité donc c'est pas elle qui va devancer mais elle peut prendre un sillage si tu veux donc c'est à moi de tracer la route.

MA : *Le terme est impropre mais en fait tu es dans un processus schizophrène permanent.*

C'est schizo au sens deleuzien, je suis quelqu'un qui travaille par affinité élective. Donc oui, c'est sûrement schizo. Je me l'étais pas dit

MA : *Parce que tu dis depuis le début c'est ce « je veux pas faire ça, ça ou ça » mais au final il faut que tu le fasses quand même. Ce n'est pas de la schizophrénie, c'est une injonction contradictoire.*

Oui. En même temps quand le type me propose ces histoires de bugs j'aurais pu dire que je m'en fous de ces scotchs. Mais je me dis « là il y a une opportunité, il y a une histoire qui peut commencer » donc peut-être que dans cette schizophrénie y a une capacité à spéculer sur des choses ordinaires qu'on peut voir autrement, différemment. La spéculation, je pense qu'il y a de ça.

MA : *En fait effectivement comme sur l'usage tu spécules mais avec un certain nombre de partis pris.*

Ouais. D'ailleurs c'est marrant, on me dit souvent « mais est-ce que vous avez plusieurs hypothèses ou plusieurs alternatives ? » et j'ai toujours qu'un truc parce que j'arrive pas… C'est des choses qui s'enchaînent les unes aux autres qui font un espèce de mélange et quand le projet il arrive là ça peut pas être un autre projet pour moi. Y a des agences qui fonctionnent comme ça en disant « tiens on va faire plusieurs hypothèses ». Moi quand je suis devant ma page blanche… le projet qui est en chantier là on l'a commencé comme ça, « ça pourrait être ça, ça ou ça » et un moment donné y en a une qui dit « tiens on peut spéculer sur ça, c'est un commencement » et après on peut plus faire autrement. Quand je suis arrivée devant Bouygues en disant « c'est ça » et qu'il m'ont dit « c'est ça mais on enlève ça », c'était possible, niet, si on le fait pas on arrête. Donc c'est aussi des ornières parfois tu vois, des fois je me demande comment je vais me sortir de ce scénario quand je sens que ça débouche pas.

MA : *Tu dis que Bouygues ce sont des gros bourrins mais finalement ça te pose pas de problème ? De ce que tu me disais lors du premier entretien l'important pour toi était le fonctionnement interpersonnel dans le projet donc ce n'est pas Bouygues mais monsieur X qui travaille pour Bouygues et tu disais par rapport au maître d'ouvrage à Nantes que ça se passait bien.*

Mais oui parce qu'ils étaient demandeurs, c'était le client idéal. Après ça m'a donné l'assurance pour dire « moi ça va, j'ai déjà expérimenté, déjà fait, ayez confiance ». Ça m'a donné cette assurance là qui est vachement importante pour embarquer les gens. Et j'y vais toujours avec beaucoup d'enthousiasme, je partage, sur les usages c'est des choses que les gens peuvent comprendre. C'est les leviers que j'ai.

MA : *C'est étonnant que la Nantaise d'Habitation ait été demandeuse de quelque chose d'innovant.*

C'est encore une histoire d'homme, le directeur avait décidé d'avancer sur la question du logement et de lancer une opération un peu expérimentale aussi en termes d'image vis-à-vis de la mairie. C'est souvent comme ça, si Martine Aubry veut sortir des courées à Lille c'est

aussi pour sa trajectoire politique. Moi je m'appuie dessus. Je leur ai dit à Bouygues « attendez, il faut qu'on fasse un truc dont Martine Aubry puisse être fière, ça peut pas être un truc ordinaire, il faut y aller, c'est comme ça qu'on peut gagner le concours, on le gagnera pas autrement. On fera pas une plus belle architecture que les autres, je sais pas faire une architecture bling-bling ».

MA : *L'enjeu politique qui est derrière ces projets, on retrouve ça assez fortement à Nantes, c'est simplement un appui pour toi ?*

Ouais.

MA : *Ca ne te pose pas de questions éthiques ou morales* ?

Non parce que c'est toujours au service de convictions que j'ai. Là, il se trouve que Martine Aubry dans sa politique de la ville développe des leviers que j'utilise donc j'en profite parce que je suis convaincu que j'ai quelque chose à apporter là-dessus. Après je pense que le projet qui est en chantier, il va être livré cet été, il serait observé et vu par d'autres politiques qui seront intéressés ou pas mais elle, elle est moteur là-dedans, elle fait émerger ça. Et comme je fais émerger ça de mon travail et que ça me concerne, j'y vais.

MA : *Quel regard portes tu sur l'usage politique qu'on peut faire de ce que produis ?*

Je sais pas encore ça.

MA : *Nantes s'est beaucoup servi de ton bâtiment pour communiquer, vu ce que tu me dis de ce que tu attends de la ville je ne suis pas sûr que Jean-Marc Ayrault partage tes convictions.*

Non, c'est sûr. Mais je vois pas en quoi ça peut être utilisé. Le projet comprend toujours ce qu'on a voulu y mettre donc après on en fait son affaire quoi. Mais je sais pas, parce que par exemple le projet de Lille avec Bouygues, j'arrête pas de dire qu'on s'en fout que ce soit moi, y a un panneau de chantier ou c'est marqué donc si les gens veulent savoir ils savent et à côté est apparu un panneau de commercialisation fait par le promoteur sur lequel il y a « le développement du projet avec la ville de Lille » et je suis allée les voir en leur disant « vous déconnez ou quoi ? Sur quoi vous vous appuyez ? Vous vendez le truc avec une image de qui ? Et un projet de qui ? ». Donc j'ai pété un câble et je leur ai demandé d'ajouter une vignette avec mon nom, parce que c'est pas normal. Et en faisant ça je me suis dit « tiens c'est marrant, c'est quelque chose qui évolue », avant je me serais interdite de faire ça en disant « c'est pas mon œuvre, c'est un truc fait ensemble », etcetera, et là j'ai réagi et je l'assume donc c'est quelque chose qui est en train d'évoluer. Je pense qu'on peut en profiter si j'en profite aussi tu vois, parce que la vie est dure et que chaque semaine je me demande si l'agence va encore tenir. Vraiment c'est super dur, c'est pas à la hauteur de l'engagement qu'on met dans les choses donc un moment donné il faut une forme de reconnaissance pour que cela puisse continuer.

Moi quand on publie les choses j'insiste pour que tout le monde soit cité, qu'il y ait les bons crédits, on peut l'exploiter mais il faut être clair.

Entretien sur Confluence et Bottière-Chénaie **CLN9**	**Date :** 22/10/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 28 logements sociaux, commerces et bureaux à Lyon ; 55 logements en accession à Nantes	**Structure :** Agence d'architecture (associée)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h36 min	**Expérience :** 17 ans (8 ans dans l'agence, une dizaine de projets)
Travail sur le projet : 2004-2010 à Lyon, 2005-2009 à Nantes	**Taille de la structure :** 10 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

CLN9 est la seule architecte du panel à avoir travaillé à la fois à Confluence et à Bottière-Chénaie.

Entretien

En préambule pouvez-vous me dire ce qui a conduit au choix de ces 2 sites parce que ce n'est pas la même ville, c'est pas le même aménagement.

MA : *Il y a l'idée justement qu'ils soient très différents. Le lien entre les 2 terrains est qu'ils sont présentés comme des quartiers durables puisqu'ils sont tous les 2 lauréats d'un prix du concours EcoQuartier 2009. Je travaille donc sur des écoquartiers, il fallait choisir des terrains habités et il y en avait assez peu au moment du choix, entre ceux-ci c'est assez arbitraire.*

Oui c'est des projets construits, d'accord.

MA : *Pour commencer, pouvez-vous me parler de votre agence et de votre parcours ?*

Alors le parcours de l'agence… C'est une agence franco-néerlandaise à l'origine puisque mon associé est néerlandais, moi je suis française. On est associé ensemble depuis 2008 et lui a constitué une agence à l'origine aux Pays-Bas, à Rotterdam, on s'est rencontré à l'occasion de la création de l'agence de Paris en 2004. Agence qui a démarré notamment avec comme projet Lyon Confluence, le lot C, avec ING comme promoteur et sur ce lot là 4 autres agences d'architecture. Sur le parcours de l'agence c'est sûr que d'avoir une double vision, une double

culture, à la fois franco-néerlandaise, ça a des perspectives un petit peu différents qui font qu'on a des retours d'expérience dans les 2 pays. Et notamment aux Pays-Bas il y a eu une période de construction très intense ces 10 dernières années en logement puisqu'il y a eu 1 million de logements qui ont été construits et essentiellement par des opérateurs privés, à la différence de la France qui a commencé à s'y mettre effectivement. Donc dans le cadre de Lyon Confluence, c'est d'abord un concours sur le lot A, B et C. Je crois que d'ailleurs à l'époque ING s'était présenté aussi pour le lot A. Et donc architecte promoteur qui ont donc remis une proposition. Sur la pratique de l'agence il y a beaucoup de pratiques de logement, pas seulement mais pas mal et notamment on a essayé en termes de visions de reproduire ou en tous cas d'essayer d'importer des logiques qui pouvaient exister aux Pays-Bas en logements en France et qui se heurtent aujourd'hui à des questions de pratiques opérationnelles qui sont les pratiques industrielles essentiellement. C'est-à-dire que le logement en France se construit de façon entre guillemets artisanale et aux Pays-Bas quasiment à 100% ou en tous cas à 90% de façon industrielle. C'est-à-dire qu'on construit beaucoup encore en gros œuvre en coffrage tunnel, c'est-à-dire qu'en gros on a pas la même réflexion, pas la même approche, de la surface par rapport aux coûts de constructions. En France on va faire des appartements qui ont des typologies T3 en moyenne autour de 60 ou 65m² habitables et aux Pays-Bas construire un T2 de 100m² ou un T4 de 100m² c'est la même chose. Donc en fait ça offre des possibilités de flexibilité d'aménagement intérieur puisque de toute façon quand on coffre les murs, le plancher et le plafond on a toujours la même cellule. Alors qu'en France c'est pas comme ça qu'on fait, c'est-à-dire que si vous avez des plans tramés vous n'avez pas d'économies réellement d'échelle de construction. Donc on a des approches en France et aux Pays-Bas très différentes sur lesquelles on essaye d'avoir des passerelles. Depuis 2010 on a été amené à regrouper l'activité des Pays-Bas sur Paris donc l'agence de Rotterdam a fermé notamment parce qu'il y a eu une baisse d'activité très importante aux Pays-Bas donc aujourd'hui on a plus qu'une seule agence à Paris ou moi-même et mon associé travaillons ensemble. Le profil de l'agence est à la fois architecture mais urbanisme également puisqu'on travaille sur des projets urbains et notamment de prospective urbaine. Disons que je pense qu'aujourd'hui en tous cas c'est la double pratique qu'on a. J'ai dit qu'on faisait du logement, on fait aussi d'autres types de projets mais c'est vrai que la construction de logements représente une part importante de notre activité. Et sinon, on pourrait dire que la philosophie de l'agence pour nous la question est à chaque nouveau projet de réinterroger ce qui a pu être fait précédemment, sans forcément qu'il y ait des remises en cause systématiques mais en tout cas qui permette un maximum d'ouverture et de flexibilité sur ce qu'on va pouvoir proposer. On a pas de… on a une réflexion à chaque fois sur l'échelle des opérations, c'est une grosse différence encore une fois entre la France et les Pays-Bas, en France on a tendance à faire des échelles d'opération qui sont souvent de l'ordre de 50 logements, 50 à 80 logements, aux Pays-Bas on est plutôt entre 250 et 300 logements. Donc forcément y a des traductions de morphologie urbaine pour le coup. C'est-à-dire qu'en France on est plutôt sur les projets urbains dans des, même si c'est en train de changer actuellement, des échelles de quartiers, on réfléchit sur des échelles de quartiers, aux Pays-Bas on réfléchit sur des densités. On réfléchit sur des densités aussi parce que la notion d'occupation de l'espace est comment dirais-je… par exemple on va déterminer quand une ville va vendre un terrain elle va déterminer une densité

au mètre carré d'habitants donc effectivement le projet urbain peut tourner autour de ça et définir des concepts très différentes avec la typologie usuelle des Pays-Bas qui est la maison en bande et au contraire à côté des masters blocs. Ce qu'on appelle des masters blocs c'est effectivement des ensembles immobiliers qui sont à grosse échelle donc plutôt 150 ou 250 logements, ce qu'on a assez rarement l'occasion de faire en France. Et par exemple je pense que c'est par pour rien que la monolithe de Lyon Confluence c'est une échelle, c'est un master bloc on pourrait dire, c'est une échelle qui culturellement a du sens pour des néerlandais et y avait quand même 2 équipes et demi néerlandaises ça a pu influencer l'approche. Je sais pas si vous avez besoin que je détaille plus notre approche, on peut peut-être rentrer plus dans les projets.

MA : *Si, je veux bien. Pouvez-vous me décrire un peu l'architecture que vous pratiquez et les valeurs que vous essayez de mettre en avant ?*

Alors les valeurs qu'on essaye de mettre en avant c'est effectivement la générosité des espaces. Quand on peut. C'est-à-dire qu'effectivement quand on vous demande un programme de T3 à 60m² ça devient vite assez compliqué. C'est la flexibilité des espaces, c'est-à-dire la multifonctionnalité pour justement permettre différents schémas d'occupation. On peut très bien vivre seul et avoir besoin d'un très grand appartement. A l'inverse on préfère plutôt vivre en tribu et on a besoin de plusieurs sous-espaces. Donc en fait on devrait pouvoir offrir un cadre où les gens ont la possibilité, par exemple en accession, d'avoir un certain nombre d'options prédéterminées à l'avance sur la façon d'occuper le logement. Ce qui est pratiquement jamais fait mais qui se fait par ailleurs aux Pays-Bas. On a déjà eu l'occasion de faire des logements où y avait une surface donnée, une typologie minimum et puis effectivement les gens avaient 9 ou 10 solutions d'aménagement possibles qu'ils pouvaient retenir et donc effectivement y a une opération comme ça à La Haye ou sur je crois 20 maison on a 15 typologies différentes parce que les gens ont occupé ça différemment. Mais effectivement ça donne lieu avec des habitants qui ont des profils différents.

MA : Pourquoi cela ne se fait pas en France ? Parce que les promoteurs sont réfractaires ?

Je pense que les promoteurs sont pas les seuls acteurs de la production de logements en France. Je pense que pour ça il faut effectivement d'abord une culture qui aille avec, que l'ensemble des participants, des parties prenantes de la création du logement, déterminent des cahiers des charges qui permettent justement ces possibilités là. Nous, avant toute chose, avant même de parler d'aspect ou d'image, je pense que c'est avant tout des notions qui se retrouvent aujourd'hui dans tout ce qui est cahier des charges des écoquartiers, c'est-à-dire qu'un logement on va de préférence essayer de la travailler traversant, on va de préférence essayer de permettre une occupation différenciée des espaces qu'il offre. C'est ce genre de choses, des espaces plus informels dans le logement, qui ont du mal à trouver leur place, forcément quand on a déjà le minimum du programme à y rentrer. Et effectivement il y a, faut bien le dire, avec le croisement des ensembles de contraintes géométriques des PMR, enfin des règlementations, y compris PMR, une occupation de l'espace de l'espace qui s'est majorée et qui du coup

contraint, c'est pas vraiment le problème, mais en tous cas le croisement des réglementations et à la fois des surfaces fait qu'il y a très peu de schémas possibles. C'est pour ça qu'on retrouve une espèce de répétitivité des typologies aujourd'hui. Et c'est pas seulement une problématique promoteur, il est certain que c'est une problématique de coûts, c'est-à-dire qu'en France chaque mètre carré coûte, mais c'est lié aussi à la façon dont on construit. On ne trouve pas d'économies d'échelle, on est pas dans une échange qu'on pourrait dire constructeur, on a pas de propositions d'échange avec les entreprises sur la façon dont on pourrait optimiser les choses, dont on pourrait les rationaliser ce qui permettrait de dégager des marges par ailleurs. Maintenant, la production si elle se développe, je pense qu'il y a de grandes ambitions politiques en France pour développer le logement, je sais pas si elles suivront, ça donnera forcément lieu à des possibilités d'expérimentation, on peut l'imaginer en tous cas. Mais c'est vrai qu'on a je pense pas suffisamment exploré ce qu'explorent certains de nos voisins notamment dans les pays du Nord.

MA : *Le propos sur les fortes contraintes qui s'exercent sur la production du logement ressort effectivement beaucoup chez les architectes.* [elle me coupe]

C'est une réalité, c'est pas que chez les architectes, c'est sur toute la chaîne de production du logement, c'est-à-dire qu'avec les bureaux de contrôle les échanges qu'on a sont aujourd'hui démultipliés et sont essentiellement du contrôle d'application réglementaires.

MA : *J'entends bien, ma question est qu'est-ce qu'il vous reste alors comme marge de manœuvre pour créer des espaces ?*

Et bien il reste le même boulot que d'habitude sauf que les marges d'interprétation sont plus limitées. Je pense qu'il faut plutôt se poser la question sur la façon dont les filières industrielles sont organisées aujourd'hui en France. Je pense qu'on a un moment donné beaucoup parlé du bois en France mais en fait les filières bois ce sont pas tant que ça développées. En France ce qui coûte le moins cher c'est une fenêtre en PVC, ce qui coûte le moins cher aux Pays-Bas c'est une fenêtre en bois. Et c'est pas lié à des problématiques environnementales, c'est lié à la problématique du nombre d'entreprises et de ce qu'elles fabriquent… Donc je pense qu'encore une fois c'est pas juste les architectes dans leurs cabinets avec leurs intentions théoriques, c'est un ensemble de choses de l'ensemble des acteurs. C'est-à-dire à la fois ce qui sont en amont mais aussi ceux qui sont dans la proposition des process, aux Pays-Bas une façade souvent arrive en ossature bois et sa fenêtre est déjà montée sur la cadre, vous avez plus que le parement à finaliser. Donc souvent l'échange qu'on avait notamment sur les Pays-Bas c'est qu'aux Pays-Bas vous avez sur un prix par exemple 60% de matière brute et 40% de main d'œuvre et en France c'est l'inverse. Donc ça veut bien dire qu'on est sur quelque chose qui est beaucoup plus manufacturé, qui est beaucoup plus artisanal et qui du coup quelque part rend les choses beaucoup plus laborieuses parce qu'en fin de compte les marges de manœuvre sont plus importantes…

MA : *Pour finir sur l'architecture que vous pratiquez, avez-vous des références, des architectes qui vous ont inspiré et ont participé à construire votre culture architecturale ?*

Des architectes qui nous inspirent y en a forcément. Après j'ai envie de dire qu'elle est pas limitative. Moi je pense que l'inspiration est au quotidien dans la production qui sort, dans ce qu'on regarde et je pense qu'on est tous en train de réfléchir sur les mêmes questions et moi j'ai envie de dire que j'ai pas vraiment de… Pour moi c'est normal que le monde de l'architecture s'auto-influence en permanence et se reconstitue en permanence, c'est un phénomène communément observé depuis Lavoisier. Donc y a bien évidemment des architectes avec qui on apprécie de travailler. Pour moi l'essentiel de la question est aujourd'hui d'arriver à constater ce qui arrive à se faire, là où ça bloque et donc vous avez de formidables architectes en Espagne, en France aussi, aux Pays-Bas… Donc je pense que pour moi c'est pas une condition, pour moi on a dépassé ces époques là où effectivement il y avait des maîtres à penser. Je pense qu'aujourd'hui on est plus finalement dans une sorte de mondialisation de la pensée et donc on est moins dans des… je pense que ça fait partie de la pratique de l'architecte que d'être en permanence en train de réfléchir à la façon dont il fait les choses et pourquoi il les fait comme ça. Donc on est moins dans le regard qu'à une époque il pouvait y avoir sur le Corbusier, sur Mies van der Rohe, sur toute cette époque d'architecture… On la renie pas, c'est pas la question mais je pense qu'on est plus dans ces schémas là.

MA : *Il n'y a plus de grandes théories surplombantes ?*

Non, je trouve. En tous cas je pense pas en tant que pratiques en tant que telles. C'est-à-dire que pour moi l'architecture ça doit regarder en transversalité sur les autres pratiques et pas que l'architecture et l'urbanisme. Quand vous faîtes de l'urbanisme vous réfléchissez à des tas de choses qui a priori n'ont rien à voir avec l'architecture. Et l'architecture devrait pas échapper à ça si vous voulez.

MA : *En lien avec cela, comment cela se passe à Confluence quand vous devez travailler avec 4 autres architectes ?*

Plutôt pas trop mal en fait. C'est pas si évident que ça mais… En fait ça pose des vrais problèmes d'organisation, d'arriver à faire fonctionner 5 maisons qui ont des fonctionnements différents. Du coup c'est très intéressant aussi parce que vous voyez toutes les pratiques des arrière-boutiques de chaque agence donc du coup c'est hyper instructif ou formateur. Mais c'est vrai que c'est une vrai gageure parce qu'effectivement arriver ne serait-ce que concrètement à organiser des réunions de travail, des échanges de fichier… et plus on avance au stade de la construction et plus tout doit être régler au centimètre près. Pour moi il y a eu pas mal d'échanges au moment de la mise au point du concours et à partir de là en fait les choses étaient déjà très définies et chacun est plus rentré après dans sa propre partie en fait. Mais l'essentiel du dialogue autour de pourquoi cette morphologie urbaine là ? Quelles en sont les raisons ? Dans quoi elle trouve sa source et comment on arrive à répondre à une

question avec un lot qui avait à la fois la présence du chemin de fer, à la fois un programme, à la fois un programme de logements, des espacements de rue assez tendus. Voilà, je crois qu'on a trouvé une réponse qui est relativement efficiente sur la problématique qui était posée et ça a en gros donné lieu au monolithe mais c'était pas l'objectif recherché au départ. Maintenant autant se coller et essayer de dilater les espaces au maximum, de se reculer par rapport à la façade Ouest pour que l'essentiel des logements puisse avoir un éclairement correct, mettre plutôt les bureaux le long de la voie ferrée. C'est pas très compliqué hein.

MA : *Donc la plupart des dialogues se font en phase concours ?*

En tous cas ça c'est fait principalement en phase concours sur le résultat entre guillemets spatial, c'est-à-dire l'organisation spatiale du programme. Après évidemment y a eu tout un développement beaucoup plus dans le détail de chaque…. comment on se tient tous les uns aux autres ? En gros c'est un seul et même bâtiment.

MA : *Quelle était la réflexion qui vous a amené à définir cette forme urbaine ?*

Et bien on avait un terrain qui était relativement petit avec 5 agences qui étaient sensées travailler dessus et qui était très morcelé. C'est-à-dire qu'effectivement chacun aurait pu faire son plot avec les mêmes programmations mais finalement la réflexion a été de dire « comment mettre en commun cette réflexion sur le programme ». Donc on a commencé à travailler dans des réunions communes, il y a eu un certain nombre de workshops tous les 15 jours avec chacun qui au fur et à mesure avançait sa réflexion et à l'issue de chaque workshop il était décidé de retenir telle et telle proposition et on repartait et chacun travaillait et alimentait le groupe en fin de compte. Du coup l'îlot était rectangulaire en longueur, une façade au Sud, une façade au Nord, une grande façade Ouest et une grande façade Est. La grande façade Est était le long de la voie ferrée et donc on a logiquement organisé les bureaux en façade Est pour traiter les problématiques d'acoustique et on a ramené tous les logements sur la façade Ouest en reculant la façade Ouest de je crois 10 mètres de la limite de propriété pour que la façade Ouest soit réellement éclairée et ensoleillée. Et à partir de là y a eu 3 ponts qui ont été constitués, 2 en logements qui sont tous les 2 aux extrémités donc qui ont eu la possibilité d'avoir des vues sur l'extérieur et un au centre qui est un pont de bureau qui d'ailleurs a une percée visuelle vers le jardin qui traverse le cœur d'îlot du B et du A. Et à partir de là on a tous essayé de traverser des logements le plus possible traversants en fonction des programmations. Donc nous par exemple on a réussi en travaillant sur une opération OPAC du Grand Lyon qui avait plutôt des typologies relativement grandes donc on a quasiment je crois… on doit avoir plus de 80% de logements traversants dans l'immeuble donc on a réussi à fonctionner comme ça. Donc on a les chambres qui sont côté Est et tous les espaces de vie côté Ouest avec des loggias, je pense qu'on est les seuls d'ailleurs à avoir des loggias. Et puis je sais qu'une autre agence a eu notamment un foyer à traiter et puis des typologies un petit plus petite donc je pense qu'ils ont pas réussi exactement à être sur ce pourcentage là. Sur la partie centrale c'est essentiellement des bureaux donc elle a traité une partie de bureau sur la façade SNCF et puis sur son pont. Et ce qui nous intéressait aussi c'était l'espace central qui

était entre ces 2 programmations là, c'est-à-dire de le rendre acteur, le rendre vivant, en laissant la possibilité de traverser cet espace là. Je pense que ça a fini par se faire, en tous cas les fois où j'y suis allée j'ai pu y passer la journée parce que c'est théoriquement sensé être l'entrée des bureaux. Pour nous c'était un espace qui vivait aussi bien le jour que la nuit parce que le jour on avait l'occupation liée à l'activité des bureaux et le soir et le week-end on avait l'occupation qui était liée au logement donc finalement on arrivait malgré tout, même en dissociant les fonctions, à avoir une mixité de fonctionnement, on a un parking qui est commun et toute l'ingénierie est commune en fait.

MA : *A propos de ce caractère traversant… on peut si on sait quelle porte est ouverte en permanence il est possible de traverser l'espace mais* [elle me coupe]

Mais y a des grilles. Ouais. Parce qu'en fait la limite de la volonté des acteurs d'une ville, des acteurs de la construction et de la conception c'est l'acquéreur. C'est-à-dire que ni vous ni moi on ne peut pas imposer à un acquéreur de ne pas fermer. Un moment donné y a la notion de propriété qui intervient et c'est toujours la même discussion. C'est-à-dire que vous pouvez prévoir un projet urbain où vous n'avez pas de délimitation de propriété, c'est avant tout pour moi culturel. Vous avez en Angleterre quasiment pas de barrières sur les propriétés, aux Pays-Bas c'est pareil, donc je pense qu'en France il est difficile dans la discussion avec les maîtres d'ouvrage de ne pas proposer de clôture, elles sont systématiquement demandées. Par contre ce qui arrive à se faire c'est de dire que les clôtures sont prévues ou sont possibles d'être ajoutées par la suite si on effet on constate qu'il y a un problème. Après je pense qu'il y a aussi des notions d'espace résiduel ou au contraire d'espace occupé correctement, de contrôle social si effectivement ces espaces sont réellement habités. Je pense que la question ne se limite pas du tout à une question de propriété même si effectivement y a des notions d'entretien qui sont des vraies notions concrètes. Qui entretient un espace qui est privé et qui est utilisé avec un statut public ? Il est clair qu'à l'origine du projet y avait pas de clôtures de prévues, elles ont fait leur apparition indéniablement en cours de route. Je pense qu'on peut rentrer quand même sur l'espace, maintenant si c'est pas ouvert ça invite moins à y aller c'est sûr. Mais la même question existe à Bottière-Chénaie avec les venelles qu'on a proposées entre les maisons, elles sont pas clôturées donc elles sont traversables mais effectivement qui va traverser ça à part les gens qui y habitent ? Donc la problématique elle existe pas réellement, il faut que les gens trouvent une fonction pour y aller.

MA : *Puisque vous venez sur Bottière-Chénaie, vous pouvez me présenter votre projet ?*

Bah le projet est issu très directement du cahier des charges urbain qui en fait souhaitait mettre en avant ce quartier là comme la rencontre entre 2 quartiers dont je me souviens plus des noms.

MA : *Bottière et Doulon.*

Tout à fait. Y en a qui est plutôt constitué d'immeubles R+5, petites barres, etcetera, et au contraire y en a un autre qui est constitué essentiellement d'un tissu de maisons individuelles.

En fait l'idée c'était d'être un peu au croisement de ces 2 logiques là. Donc chaque îlot était proposé par l'urbaniste, donc CN1, avec à chaque fois un collectif de petite taille, enfin chez nous petite taille, pour d'autres il était plus important, en tous cas R+5 et d'une série de maisons en bande qui y étaient associées. Nous, il se trouve qu'on avait un îlot qui était déterminé par… qui était pas rectangulaire, qui était tronqué par la rue des Collines donc une sorte de quasi triangle. Donc en fait la réflexion sur l'implantation de l'immeuble on a respecté en gros le cahier des charges et l'organisation avec les maisons c'était essentiellement une réflexion sur la densité et l'éclairement. Donc comment on arrive à créer une densité maximum en ayant un éclairement qui fonctionne. Donc on est plutôt pas trop mal positionné par rapport à ça. Y avait la présence du tramway mais qui était finalement pas réellement problématique parce que le tramway étant un transport qui est pas réellement… qui ne crée pas réellement de nuisances on pourrait dire, en tous cas c'est pas les mêmes nuisances qu'une voie SNCF ou une voie routière. Je crois qu'on a même d'ailleurs pas de classement au niveau acoustique au-delà de 30 dB, enfin le classement courant sur les menuiseries. Et après c'était un développement… ce qu'on a proposé c'était le développement de maisons à patio, de ce qu'on a appelé des maisons à patio donc prévoir pour chaque maison un lieu… on aurait aimé évidemment avoir plus d'espace et pouvoir développer plus les maisons et que les patios soient réellement au cœur des maisons, ce qui était évidemment pas possible vu la superficie qu'on avait. Donc on a réussi à créer une espèce de trame qui nous a permis à chaque maison d'avoir en effet une maison en L organisée autour d'un jardin qui d'ailleurs la plupart du temps donne, enfin la plupart du temps je crois que c'est une rangée sur 2, donne l'accès à la maison, et puis un étage. Mais effectivement la maison est organisée avec ses appartements autour de ce jardin là, ce qui fait qu'effectivement en fonction des lieux où on se trouve peut donner le sentiment qu'on a pas du tout de percements. C'était évidemment recherché, c'est un travail sur l'intériorité, l'intimité, voilà le travail sur la maison organisée autour de son espace extérieur. Et pour le collectif c'est pareil, travail sur les logements traversants en ayant toutes les pièces de vie organisées sur la façade la plus ensoleillée puisqu'on avait un collectif qui était Nord-Sud. Donc on a ces grands balcons filants sur le Sud et donc ça veut dire que notamment les logements qu'on a pas pu rendre traversant, qui étaient de trop petites typologies, se développement sur 2 trames donc on a effectivement des 2 pièces qui ont des balcons assez conséquents mais y a pas de logique, on a pas ramené d'échelle… vous avez dans les calculs de promoteur des ratios à respecter, d'échelles d'annexes par rapport à l'échelle des logements qui correspondent à des coûts de vente. Donc là on a travaillé avec un promoteur particulier puisque c'est le CIF qui est un promoteur qui a des prix plafonnés, qui a entre guillemets une clientèle assurée qui est la clientèle des primo-accédants. C'est intéressant parce que du coup c'est un promoteur qui a des objectifs qui sont on pourrait dire un peu différents des objectifs de vente et de rendement de plans. Y a des contraintes quand même parce qu'effectivement comme on est sur des prix plafonnés il faut effectivement une qualité de plans mais on a réussi à faire des choses comme par exemple le collectif là, tout sa façade avant on a pas réussi à le faire mais façade arrière on est intégralement en ossature bois. Donc c'est-à-dire qu'en gros on amis du béton là où c'était nécessaire structurellement. Donc y a eu toute une recherche pour arriver à développer de la façade ossature bois sur une troisième famille A, ce qu'on arrive pas forcément à faire. Donc c'est du bois et du béton. Le

projet urbain prévoyait, puisqu'on était sur un site où il y avait des anciens murs maraîchers en pierre d'essayer de restituer sur les rez-de-chaussée ces images de murs qui pouvaient exister, nous on l'a remonté en équerre sur la façade du collectif et on y a adossé ce qu'on a appelé cette série de boîtes qui sont les maisons. Donc c'est là aussi une idée assez simple.

MA : *Vous pouvez me parler du travail avec la maîtrise d'œuvre urbaine ? J'ai cru comprendre que le projet de CN1 était assez figé, contraint.*

Comme souvent sur les projets urbains en France j'ai envie de dire. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on raisonne sur des épanelages, sur des morphologies, on arrive effectivement à ce… On arrive à le détourner, par exemple c'est ce qui s'est passé sur le monolithe, on y était pas du tout, y a eu une proposition qui était une proposition forte qui ne recoupait pas du tout le découpage qui avait été fait qui était un découpage assez classique en fait avec des hauteurs, des vides, des gabarits, des retraits en attique, ce qu'on a pas respecté d'ailleurs dans le cadre du concours donc c'était un peu litigieux mais finalement je pense que c'est toujours pareil quand on arrive à être pertinent sur ce qu'on raconte on peut passer outre. C'est vrai que nous on essaye d'avoir une approche, notamment dans les projets d'urbanisme qu'on fait qui sont plus liés au fait de raconter une histoire et d'avoir une échange en cours de fabrication du tissu urbain sur qu'est-ce qui est proposé. C'est encore une fois très néerlandais, en gros qu'est-ce qui est proposé par les concepteurs ? Et pourquoi pas. Donc c'est vrai que dans le cas de la Bottière-Chénaie, le projet était d'une grande simplicité parce qu'en fin de compte c'était une série de collectif qui venait ponctuer comme ça cette ZAC avec une série de maisons. Donc y avait une vraie volonté… Je pense que c'est Boskop qui a fait un peu plus loin une opération où y a des enchaînements de maisons donc je pense qu'on peut toujours proposer des choses et que dans le cadre de cette ZAC là c'était possible. Nous on a organisé les choses en fonction de notre parcelle, on aurait pu faire d'autres propositions, je pense que pas que c'aurait été si contraint que ça. Je pense que nous on a fait notre la proposition qui était faite d'un collectif et de maisons, après on a travaillé sur l'organisation des maisons, on aurait très bien pu imaginer autre chose si on imaginait que ça pouvait être plus pertinent. C'est l'intérêt aussi je crois de ce type de fonctionnement où effectivement vous êtes pas en concours, vous êtes plutôt en développement de projet avec les interlocuteurs en face de vous et vous pouvez venir, proposer des choses, discuter. Je trouve que c'est une façon de développer le projet de façon très intéressante en fait.

MA : *Comment vous avez géré la question de l'intégration urbaine du projet nantais ? Notamment en termes de perspectives et de percements*.

Alors ça c'est une des constantes chez nous, on essaye toujours de proposer les fenêtres les plus grandes possible, donc je pense qu'à Bottière-Chénaie on est très vitré, à mon avis à Confluence on est très vitré. D'une façon générale on est souvent très très vitré. On a fini une opération à Lille dans le cadre d'une ZAC faite par Michelin et on est aussi très très vitré et en fin de compte on se heurte à une limite c'est qu'il faut faire attention à la surface qui est, au-delà des considérations énergétiques, etcetera, qui sont souvent pas problématiques d'ailleurs,

mais qui sont souvent plus des fonctionnements d'usage. C'est-à-dire que par exemple à Lille on a des populations qui sont essentiellement d'origine locale, on est dans le cadre d'un projet de renouvellement urbain et c'est des gens qui habitaient dans des barres qui ont été construites fin 1960 début 1970 donc plutôt des grandes surfaces. On leur propose aujourd'hui plutôt des logements qui sont plus petits et très vitrés donc du coup il y a beaucoup moins de place pour aménager les logements parce que le rapport surface au sol et surface de façade même s'il est à peu près constant est beaucoup plus vitré et du coup on arrive pas à mettre les meubles [rires] et on avait pas pensé à ça. Je pense que Lille est un cas un peu spécifique mais clairement pour nous la recherche c'est d'optimiser la possibilité d'ouverture vers l'extérieur.

MA : Vous parlez d'usage sur l'exemple de Lille. Comment projetez-vous, dans vos différentes opérations, la place de l'usager ?

On ne peut pas la projeter, en fait on le connait pas. C'est très compliqué de projeter. Enfin je dis ça un peu en boutade mais pour moi c'est pas très différent en termes d'architecture, en termes de conception, de savoir qu'on fabrique du logement pour de l'accession, pour du locatif social, ou pour des opérations de renouvellement urbain. C'est toujours des logements donc les qualités sont les mêmes. Les mêmes en termes d'usages, de ventilation du logement, d'éclairement d'un logement, de comment aujourd'hui on peut offrir suffisamment de générosité dans un logement, quel est le plus qu'on peut apporter aujourd'hui dans un logement au-delà de sa fonction de base ? Donc après on peut dire qu'il y a des notions de régionalité, et encore… on a proposé des balcons à Lille même s'il pleut plus souvent qu'à Lyon. Vous voyez c'est pas comme ça qu'on pense. Par contre c'est vrai qu'il y a des fonctionnements qui sont très différents en termes d'approche énergétique des bâtiments, c'est-à-dire que plus on va monter géographiquement plus on va proposer des logements qui vont favoriser l'ensoleillement, plus on va descendre plus on va chercher à s'en protéger. Y a des notions… mais en France c'est pas très différent de faire un logement, c'est plus en termes énergétiques que ça peut se jouer.

MA : *Vous parlez de performance énergétique. Je vous ai dit que je travaille sur Confluence et Bottière-Chénaie parce qu'ils sont présentés comme des écoquartiers. Qu'est-ce qu'un quartier durable ou une écoquartier ?*

Alors moi je pense que cette notion de quartier durable c'est on travaille, mais j'ai l'impression que c'est presque du bon sens, c'est-à-dire qu'on fabrique pas des machines à habiter qui sont pas un minimum intelligente mais avant même toute technologie pour moi c'est les problématiques de base d'orienter correctement un logement, de l'isoler correctement, de lui permettre d'arriver à se ventiler s'il est traversant parce que c'est plus simple que si on est sur un mono-orienté. Enfin c'est des choses qui sont au-delà de tous panneaux solaires et panneaux photovoltaïques qui sont souvent des choses qui viennent un peu en complément pour arriver à faire que les curseurs des calculs thermiques arrivent à peu près dans les bons clous. Pour moi c'est avant tout un quartier qui est correctement desservi, correctement

organisé pour que les gens puissent effectivement y vivre et pas être dans des consommations très inflationnistes quoi. Voilà, je pense qu'il y a pas…

MA : *Et pour les 2 exemples dont nous parlons, est-ce que dans ce cas là l'objectif est atteint ?*

Alors pour moi l'approche a été un peu différente. C'est-à-dire que Lyon y avait un programme Concerto qui a fixé un cadre technique très fort dès le départ. On s'est tout de suite retrouver avec une chaufferie bois, etcetera, des panneaux solaires, bref… Pour moi y avait un cahier des charges beaucoup plus précis qu'a géré en gros le maître d'ouvrage avec notamment l'aide du bureau d'études environnementale et fluides. Pour nous y a eu des discussions très intéressantes sur la façon dont les logements étaient éclairés notamment avec la présence des ponts. Donc y a eu un certain nombre de simulations qui ont été faites sur le niveau d'éclairement des logements. Ca me paraît plutôt assez essentiel quand on se propose de faire quelque chose qui ait une densité assez forte et qui propose des ponts donc ça a été regardé d'assez près. Dans le cas de Bottière-Chénaie pour moi c'est plus traditionnel c'est-à-dire qu'effectivement y a une recherche sur le fait de pas proposer des solutions où on est encore en isolation intérieure, ce genre de choses. Donc par exemple le collectif en ossature bois était plutôt bien perçu, les réflexions sur la manière dont on organisait les maisons et dont on arrivait à les faire fonctionner sans avoir de masques parce que les premières remarques qu'on s'est faites c'est que le collectif où il était placé c'était de former un masque sur les maisons donc la première chose qu'on a faite c'était de placer un parking en rez-de-chaussée pour éloigner les maisons des ombres portées du collectif. Après moi je connais pas suffisamment bien le développement de la ZAC parce que j'ai pas eu l'occasion d'y retourner plus que ça. L'îlot qu'on a constitué c'était un des premiers îlots qui ont été livrés et donc j'avoue que je sais pas exactement comment ça fonctionne en termes de quartier, j'ai pas eu l'occasion d'y retourner suffisamment longtemps pour constater comment ça marche parce que c'est pas quand vous faîtes une visite un samedi que vous vous rendez compte. Maintenant c'est quand même un quartier qui est connecté je pense correctement au centre de Nantes et puis qui a à mon avis, et ça je pense que c'est un point qui est essentiel, et pour Lyon et pour Bottière-Chénaie, c'est la qualité de traitement des espaces publics et de ce qu'on sait proposer autour de ça. Donc j'ai l'impression que ça a plutôt été correctement pensé. Ce sont des quartiers qui sont en devenir et qui doivent permettre effectivement qu'on ait une vraie organisation sociale qui s'y développe. Ce qui marche pas c'est les quartiers dortoirs et ça on le sait déjà depuis longtemps.

MA : *Pour autant à Nantes on reste sur un quartier très monofonctionnel.*

Oui, je sais pas si les projets dont j'avais eu connaissance dans le cadre du cahier des charges ont été menés. Pour moi il devait y avoir effectivement à la fois des écoles qui se développaient mais aussi du commerce et notamment des lieux de travail sur la deuxième partie de la ZAC. Je sais pas si ça a donné lieu. Mais les espaces tertiaires se développent pas… en tous cas ils se développent encore plus que le logement sur des notions de centralité. C'est pour ça que c'est un vrai enjeu pour les projets urbains en termes de programmation et pas seulement de

programmation mais en termes réellement d'études d'impacts de savoir réellement ce qu'on sait amener dans ces quartiers là et des notions de proximité. C'est-à-dire que faire faire à pied plus de 300 mètres à un habitant c'est déjà au-delà de l'objectif à atteindre quoi. C'est-à-dire que dans le cas de Lyon Confluence je suis pas très inquiète parce que je pense qu'il y a vraiment un devenir et notamment toute cette partie de l'autre côté, du côté du marché de gros et de la pointe qui va se développer dans un deuxième temps donc je pense qu'il va y avoir de toute façon une échelle de vie, de morceau de ville, qui va reconstituer un tissu qui fonctionne pas seulement en logements. Dans le cas de Bottière-Chénaie je pense que c'est un peu plus compliqué parce qu'on est relativement plus excentré, maintenant y a le potentiel pour le développer, après je sais pas si le potentiel existe en termes d'activités. C'est pas tout à fait la même ville quand même non plus et c'est vrai que les activités se sont développer plutôt de l'autre côté de la ville en fait donc…

MA : *Vous venez d'évoquer le « 300 mètres à pied », cela me fait réagir sur quelque chose qui fait réagir les habitants des 2 quartiers, c'est la place de la voiture ou plutôt la volonté affichée politiquement* [elle me coupe]

Surtout à Lyon je dirais. Enfin à Nantes aussi mais…

MA : *de dire qu'on ne veut pas de la voiture. C'est assez mal vécu. La question que je voudrais vous poser puisque vous parlez de la place de ces quartiers dans leur ville respective c'est de savoir si on travaille à la bonne échelle sur ce problème là.*

Alors c'est marrant parce que quand on a fait l'inauguration du monolithe, enfin non pas l'inauguration du monolithe, c'était la ville qui organisait entre guillemets l'inauguration officielle de ces 3 îlots là et donc le maire a fait un discours sur ce sujet là… C'est une vraie contrainte qui est pour moi imposée aux habitants. Maintenant je sais pas si les bonne réflexions de se dire qu'on va raisonner sur des schémas existants. Je pense que par exemple si vous prenez Paris c'est une ville qui fonctionne sans la voiture mais la plupart des gens qui habitent là n'ont pas de voiture parce que de toute façon ils ne sauraient pas quoi en faire. Donc je pense que quand on se projette sur l'avenir d'une ville on est quand même sensé un tout petit peu amorcer les pistes de… on va employer un grand mot mais… de résolution des problèmes actuels. Aujourd'hui je pense que Lyon comme toutes les agglomérations, y a pas si longtemps y a encore des articles qui sont sortis là-dessus, toutes les grandes agglomérations sont saturées 2 heures le matin et 2 heures le soir donc de toute façon je pense qu'il faut que les modèles évoluent aussi. C'est vrai que les faire évoluer par la contrainte c'est sans doute pas la bonne idée mais si vous prenez le cas encore une fois des Pays-Bas, les Pays-Bas sont un territoire qui a une densité maximum d'occupation parce qu'en fait même s'il y a peu d'habitants le modèle qui s'est énormément développé c'est ce qu'on appelle les vinex, c'est-à-dire des quartiers entiers comme on peut voir d'ailleurs aux Etats-Unis de maisons pavillonnaires. Du coup vous avez 3 voitures par maison parce que de toute façon il en faut une pour chacun du coup plus éventuellement les enfants, de toute façon c'est sans fin en réalité, plus vous vous éloignez plus vous démultipliez les problématiques de transport. Je

crois que les problématiques de transport elles sont connues. En centre-ville, parce que Lyon Confluence pour moi c'est du centre-ville, vous avez quand même intérêt à essayer de développer les transports urbains et pas les transports individuels. Maintenant que les gens qui sont dans ces quartiers là, qui viennent d'arriver et qui effectivement sont un peu à cheval sur ces mutations là je comprends que ça puisse être compliqué. Mais en même temps il faut que la ville réponde, c'est-à-dire qu'il faut que les gens puissent à la fois habiter leur quartier et y vivre. S'ils ont besoin de se déplacer hors de leur quartier pour aller travailler comme la plupart des gens et bien il faut qu'ils puissent trouver des transports en commun, faut que les écoles soient à proximité, enfin en gros c'est ça le tissu urbain dont on est train de parler. Je crois qu'il faut plutôt… enfin nous on a une réflexion sur les projets urbains et en prospective justement sur la mobilité, qu'est-ce que c'est que la mobilité, comment on arrive à constituer dans les quartiers cette mixité, comment on arrive à ramener des centralités de proximité justement avec les services qui sont nécessaires à la vie quotidienne. Je pense qu'effectivement il faut peut-être pas juste se poser la question de créer les conditions pour mais même accompagner complètement ce processus là parce que c'est vrai que l'implantation d'entreprises, l'implantation de services, dans un marché privé elles s'implantent parce qu'il y a des parts de marché. Mais en fait je crois que les politiques c'est très vaste leur champ d'intervention, c'est à la fois le logement mais c'est aussi comment construire de la ville et des centralités. Je travaille sur un projet qui s'appelle Phosphore qui est un projet pour un acteur privé qui est Eiffage, qui est une réflexion sur des concepts de type halles universelles qui sont des lieux de centralité où vous trouvez à la fois des services, où vous trouvez des commerces, où vous trouvez les éléments de départ d'une vie de quartier. Et ça il faut que ça puisse être dans des rayons où vous n'avez pas besoin de prendre la voiture, où vous avez un espace public suffisamment de qualité, où vous pouvez vous y rendre, où ça devient un plaisir d'y aller. Tout ça c'est peut-être un peu utopique mais je pense que ça peut se traduire par des propositions concrètes qui doivent accompagner les projets urbains et pas simplement espérer que ça vienne a posteriori quand le quartier aura pris.

MA : *Donc la difficulté c'est de gérer le temps intermédiaire.*

Comment on le gère et comment on l'anticipe. Mais parce que s'il vient pas on sait que le quartier qu'on va construire il va être enclavé et il sera isolé. Les gens tant qu'ils auront besoin de prendre leur voiture pour aller faire les courses au centre commercial qui se trouvent à 5 kilomètres ils auront besoin de leur voiture. A Confluence ils ont un centre commercial en face d'eux, c'est déjà un bon début [rires]

MA : *Une deuxième chose qui coince assez souvent parmi les habitants que j'ai pu rencontrer, c'est la question de la mixité social. On me parle de la même chose à Nantes mais à Lyon, le bâtiment que vous avez conçu et notamment ses loggias fait que j'entends beaucoup de propos qui pourraient se résumer à « on est pour la mixité sociale sur le plan théorique mais on en veut pas au quotidien ». C'est-à-dire que j'entends des commentaires sur comment sont gérées les terrasses, etcetera. Alors je me pose une question assez simple que je vous retourne : qu'est-ce que la mixité sociale ?*

La mixité sociale c'est pas une problématique d'architecture.

MA : *Je sais ça.*

Encore une fois on ne fait pas un logement différent pour du locatif social ou pour de l'accession. Et c'est réel quand je le dis. C'est-à-dire qu'un promoteur évidemment a des questions de vente mais sur la construction elle-même à part des notions de finition de parquet éventuellement qui ne sont pas pour moi fondamentales sur un logement, ils peuvent pas construire, ils s'en plaignent suffisamment d'ailleurs, en fait un logement social ça coûte le même prix à construire. Donc la question elle est dans l'équilibre… pour les promoteurs elle est dans l'équilibre des budgets, pour les villes elle est dans l'équilibre social des villes, c'est-à-dire qu'on ne fait pas des quartiers moins chers que d'autres. Et dans le monolithe vous avez pas de différenciation, je pense qu'ING a réellement joué le jeu, c'est-à-dire que vous avez pas des façades entre guillemets pauvres et des façades riches, vous avez un bâtiment. Et ça a été joué jusqu'au bout. Maintenant le social qui se retrouve dans le lot C et pas dans le A ou pas dans le lot B c'est quand même une problématique urbaine et politique. Qui c'est qui impose les programmes ? C'est pas… Pour moi la question de la mixité sociale quand on se la pose c'est qu'il y a justement des différenciations, je pense qu'on se la pose plus le jour où on sait plus quelle est la différence entre tel immeuble et tel immeuble. Mais l'architecture peut pas tout, ça règle pas les problèmes sociaux, ça règle pas le fait que les gens aient pas de boulot, ça règle pas… c'est pas facile.

MA : *Au-delà du fait que dans l'îlot C on va mettre 100% ou 80% de logement social et qu'à l'échelle du quartier il y en aura 25 ou 30% que veut dire mixité sociale ?*

La mixité c'est la mixité tout court. C'est-à-dire que c'est d'être dans des lieux qui soient suffisamment mixtes en termes de programmation, donc déjà en termes de logements par rapport à l'activité, c'est ça qui fait qu'on arrive à atteindre une mixité sociale. C'est-à-dire qu'il faut que les gens aient quelque chose à faire dans un lieu. Donc s'ils viennent parce qu'un moment donné sont suffisamment idéalement accueillantes et je crois que c'est le cas notamment à Lyon Confluence, l'intégration urbaine dans ce cadre, à la confluence des 2 fleuves avec notamment la présence de coteau de la Saône qui est quand même assez magnifique donc pour moi c'est effectivement qu'on arrive à avoir une ville qui soit la plus mixte possible. Et ça c'est lié à toutes les problématiques de mobilité. Après le travail sur les prix de vente des fonciers, le travail sur comment les villes arrivent à imposer des quotas par rapport à des équilibrages de budget de promoteurs parce que ça veut quand même dire que l'essentiel des logements en France sont quand même faits et financés par le privé, ça a des logiques financières qu'il faut effectivement savoir prendre en compte mais c'est avant tout une problématique de programmation urbaine. Et la programmation urbaine est avant tout politique. Quand vous prenez l'exemple de Paris, vous avez pas de mixité sociale, vous avez des quartiers plus ou moins riches et des quartiers plus ou moins populaires. Vous avez d'ailleurs de moins en moins de quartiers populaires. Malgré tout ça reste la même ville, malgré tout il y a un réseau de transports à Paris qui est quand même assez phénoménal…

bon qui est à l'échelle de la population parisienne mais et pose pas mal de problèmes… mais ça veut dire qu'effectivement aujourd'hui les lieux de mixité sociale c'est les lieux où les gens vont. Donc c'est les transports, c'est les espaces publics. La mixité sociale est avant tout sur l'espace public, après effectivement faut arriver à des équilibrages ou effectivement on ait pas des quartiers qui deviennent monofonctionnels en termes d'habitation ou en termes de bureau parce que ni l'un ni l'autre n'est intéressant.

MA : Mais quand on fait un quartier comme Confluence où d'un côté on va avoir du logement social et [elle me coupe]

Moi j'estime que l'échelle du lot A, du lot B et du lot C c'est un quartier. Le lot C c'est pas un quartier.

MA : *Je ne parle pas du lot C. Ce que je disais c'est que d'un côté on a du logement social et à côté des logements à des prix de vente de 5000 à 7000 euros du mètre carré. C'est difficile en termes de fonctionnement, c'est-à-dire que les personnes qui achètent un appartement à 6000 ou 7000 euros du mètre carré à Lyon viennent acheter du standing, pas de la mixité sociale ou du développement durable.*

Non, c'est vrai. Mais je pense qu'ils ont du standing. Ils ont vu une vue magnifique, ils sont à proximité du centre de Lyon donc… Je pense qu'en fait la question c'est est-ce qu'on subit ? Je pense que tout le monde doit pouvoir… les acquéreurs comme les locataires doivent pouvoir trouver des qualités qui ne sont pas liées à la mixité. Bien sûr la mixité c'est important mais effectivement je pense qu'on doit surtout trouver un quartier qui est agréable, qui est vivant, qui fonctionne bien… La solidarité et les conditions de la mixité sociale ne sont pas liées souvent à la volonté des gens, elles sont liées aux conditions qu'ils trouvent. Et pour moi le meilleur intégrateur de mixité sociale c'est que chacun arrive à trouver une place qui lui convienne dans une ville idéale. C'est-à-dire qu'il faut que tout le monde puisse trouver une offre de logements qui correspondent à ses moyens, bien sûr, quand on peut payer un loyer bon marché ou quand on peut payer un achat de patrimoine déjà on subit parce que dans un cas on a la possibilité de se constituer du patrimoine, dans l'autre on l'a pas mais pour autant on a quand même le droit d'habiter dans un quartier sympa, agréable et bien desservi, etcetera, pour moi elle est déjà là la mixité sociale. Maintenant qu'on dise que les gens viennent pas là pour voir des cas sociaux je suis pas sûre que ça soit vraiment la problématique. La problématique c'est que les cas sociaux c'est des êtres humains et ils ont le droit d'avoir un logement agréable, ils ont le droit d'avoir un boulot et ils ont le droit d'évoluer socialement. Les problématiques elles sont là surtout. Non mais aujourd'hui on est dans une période très particulière où on est plutôt en recul social, on est depuis une trentaine d'années mais plus précisément depuis 4 ans dans ce qu'on appelle vulgairement la crise donc ça favorise plutôt les notions de repli et de recul social que de développement social. Or le développement social c'est le seul intérêt de la collectivité et du groupement c'est-à-dire qu'effectivement… Aujourd'hui on est dans des phases où les gens sont plutôt en train de se dire « j'essaie de préserver un tout petit peu ce que j'arrive déjà à avoir », c'est pas comme ça qu'il faut réfléchir mais cela dit c'est humain. Donc pour moi les conditions elles sont autres et c'est pour ça que

je dis que c'est avant tout des questions politiques. Il faut avoir des démarches actives qui se traduisent effectivement sur l'aménagement du territoire, sur la ville. Mais pour moi aujourd'hui les problématiques urbaines et d'architecture elles sont essentiellement liées à des questions de mobilité, de densité, des choses comme ça. Mais évidemment elles résolvent absolument pas tout parce que pour qu'il n'y ait pas de cas sociaux il faut que les gens n'aient pas de problèmes. Donc il faut résoudre les problèmes des gens. Donne un logement c'est un des problèmes. Et je pense qu'il y a pas de problème pour quelqu'un qui arrive à s'acheter un bel appartement d'habiter à côté d'un immeuble qui n'a pas les stigmates d'un logement social. Et y a pas de problème à mon avis à mettre son enfant à côté d'un autre enfant étant donné que tout le monde a accès à l'école.

MA : *Il y a toutefois parfois des projections de problème.*

Voilà. Mais je pense que c'est aussi l'air du temps qui veut ça. Je pense que les problématiques de repli… même quand la France était dans les 30 glorieuses y avait de la ségrégation sociale malgré tout alors qu'il y avait le plein emploi donc ça ne règle pas tout. Mais c'est sûr que le devoir des acteurs de l'aménagement des villes c'est de favoriser au maximum les développements de cette mixité et des conditions d'habitabilité.

MA : *Pour revenir à des considérations plus optimistes, ou pas d'ailleurs, les 2 projets dont nous parlons, qu'en pensez-vous au-delà des projets que vous y avez réalisé ?*

De quel point de vue ? Qu'est-ce que j'en pense en général ? Est-ce que je les trouve sympa ? C'est un peu vaste comme question. Est-ce que j'y habiterais ?

MA : *Alors, qu'en pensez-vous du point de vue urbain, la manière dont ils ont été conçus, pensés. Et comme vous le suggérez y habiteriez-vous ?*

Alors du point de vue de leur conception urbaine je pense que c'est 2 projets de qualité. Je sais qu'ils ont été pensés par des gens qui ont à cœur d'avoir le maximum de qualités en fonction des contextes et de ce qu'on arrive à avoir. Je sais, pour avoir communiqué notamment sur Bottière-Chénaie lors de longs échanges chez l'aménageur avec l'urbaniste, etcetera, que c'est tout un processus de suivi que moi j'ai trouvé très intéressant où effectivement on essaye d'obtenir la meilleure qualité possible dans un contexte donné. Donc il faut savoir effectivement se confronter à la réalité et c'est pas si simple que ça, sur les contraintes et les problématiques de chacun, y compris celles des promoteurs qui sont quand même l'un des acteurs majeurs puisque c'est celui qui fait quand même. Je pense qu'il y a un vrai enjeu aujourd'hui du développement de la culture à la fois des élus, des collectivités, des aménageurs, sur ce qui est possible. Parce que bien souvent les urbanistes se heurtent à ce qui est possible. Est-ce que les gens ont suffisamment la culture pour se rendre qu'il est possible de trouver d'autres façons de faire, d'être plus imaginatifs plutôt que de faire comme ci parce que d'habitude on fait comme ça ? Parce que la phrase qui revient souvent c'est « d'habitude on fait comme ça ». Donc justement comment on fait pour pas faire comme d'habitude ? Donc

moi je trouve assez exemplaires ces 2 ZAC là de ce point de vue là parce qu'il y a une vraie ambition qui peut-être ne se voit pas à l'arrivée pour les occupants parce que c'est pas toujours facile d'œuvrer, mais d'arriver à tirer en avant. Dans la production d'ailleurs qu'on peut trouver en France sur les ZAC je pense que c'est 2 ZAC qui sont assez exemplaires. Maintenant c'est vrai qu'elles règlent pas tout [rires]. Mais je pense qu'il y a un vrai effort de qualité architecturale, y a une vraie réflexion sur l'espace public dans les 2 cas, y a une vraie envie d'essayer de trouver des solutions qui ne sont pas toujours mises en avant. Donc pour moi c'est assez exemplaire. Après il faut encore arriver, ça repose pas tout sur le projet urbain mais effectivement, à anticiper les problématiques de mobilité, les problématique d'activités, les problématiques de service. Aujourd'hui on est dans des pays qui sont plutôt des pays où la notion de production on est plus compétitifs, c'est pas là-dessus qu'aujourd'hui on sait développer des choses donc pour moi il y a des choses qui peuvent être développées comme les services mais qui sont encore une fois des développements avant tout politiques. Je pense qu'et à Nantes et à Lyon y a une vraie ambition d'arriver à sortir des quartiers de qualité et qui fonctionnent, maintenant tout le monde saura si ça fonctionne quand ça aura vraiment pris. Je pense que dans le cas de Lyon c'est peut-être plus facile que dans le cas de Bottière-Chénaie puisque stratégiquement par rapport à l'implantation dans la ville on est pas vraiment placé de la même façon. Pour moi le potentiel de développement de Confluence est hyper fort, pour Bottière-Chénaie on est plus encore une fois dans une zone plus confidentielle de la ville, ça ne veut pas dire que ça ne marchera pas mais enfin… Est-ce que j'aimerais y habiter ? Alors j'ai jamais vécu en province [rires] et je suis née à Paris alors si je puis dire personnellement faudrait que ça corresponde à un projet personnel avant toute chose mais oui c'est des endroits où je pourrais imaginer habiter. Mais on habite pas un lieu juste pour l'architecture ou juste pour l'urbaniste, on habite un lieu parce qu'on y a son histoire qui est liée ou parce qu'on a son travail qui nous y amène, pour tout un tas de raisons, des questions familiales, etcetera. Donc il faut je pense être assez humble par rapport aux questions architecturales et aux questions urbaines.

MA : *Vous utilisez beaucoup le terme de qualité. Qu'est-ce que la qualité urbain et qu'est-ce qu'un espace de qualité ?*

Bah c'est un espace public qui est correctement traité, qui est généreux, qui est… traité, avant toute chose, c'est souvent pas le cas. Et la qualité, si on peut dire la qualité architecturale c'est à mon avis… je vais donner encore un chiffre qui est qu'aux Pays-Bas on construit 30% moins cher qu'en France et la production aux Pays-Bas est souvent beaucoup plus qualitative qu'en France. Donc ça veut dire que je pense qu'on construit pas de façon efficiente en France. C'est un peu caricatural mais c'est quand même assez vrai, c'est-à-dire que comme je l'ai dit tout à l'heure c'est des problématiques de filières industrielles aussi. On a aussi une ambition règlementaire en France qui est très cadrée, qui fait que vous ne pouvez pas aller chercher un produit en Espagne s'il n'a pas le PV des 2 seuls laboratoires qui existent en France pour l'agréer et qui coûte pour chaque PV 25000 euros, donc si vous avez pas un fabricant qui a décidé de développer commercialement un produit… Le problème c'est que c'est tout une organisation, la question c'est pas qu'en France on aime bien que l'enduit et les fenêtres en PVC. Nous on essaye de faire autre chose que de l'enduit, des fenêtres en PVC et des logements

mono-orientés et je pense qu'on est pas les seuls à essayer de faire ça et si aujourd'hui vous avez beaucoup d'architectes qui s'extasient sur des logements qui se font en Suisse, aux Pays-Bas, au Danemark, etcetera, avec des grandes fenêtres, des machins, etcetera, c'est parce qu'il y a une vraie aspiration de proposer d'autres choses que des voiles percés avec des fenêtres de 90 et des enduits en façade. Donc je pense qu'il faut se donner les moyens de tester d'autres choses et je pense que dans les 2 cas, que ce soit Bottière-Chénaie ou Lyon y a eu un vrai effort de fait, pas simplement sur l'organisation des logements mais aussi sur… le monolithe c'est des fenêtres en bois, c'est des bardages, des bétons matricés, des isolations extérieures, enfin y a une vraie envie de proposer quand même autre chose et on est, chez nous en tous cas, en logement social. A Bottière-Chénaie, y a eu un jeu qui a été fait, malgré tout en primo-accédants, on pourrait dire qu'il y a pas beaucoup de moyens pour construire mais finalement on arrive quand même à construire des choses qui ne ressemblent pas qu'à des boîtes à savon. Donc voilà y a une vraie ambition pas sur ce qu'on fait habituellement dans les prix donné mais sur comment faire mieux que d'habitude.

MA : *Vous avez aussi évoqué la confrontation à la réalité. Est-ce que cela veut dire que dans le schéma de conception il y aurait une sorte d'idéal qui se confronterait à une certaine réalité pour aboutir à la réalisation ?*

Non, c'est-à-dire que je pense que ceux qui sont chargés de proposer les choses, donc en l'occurrence les concepteurs, les urbanistes, doivent avoir une très grande ambition. Il faut savoir ramener cette ambition au fur et à mesure qu'elle se confronte avec les problématiques sur des problèmes réels. C'est-à-dire qu'il faut un moment donné malgré tout que les projets sortent. Ça veut pas dire que parce qu'on propose des choses différentes les projets ne sortent pas. Par contre il y a des trucs, comment dire ? moi si je devais aujourd'hui essayer d'imposer à un de mes clients qu'on préfabrique un bâtiment alors que vous avez plus une seule entreprise de gros œuvre qui sait faire de préfabrication sauf à coûter 30% plus cher je me confronterais pas à la réalité. La réalité c'est qu'aujourd'hui on fabrique de façon artisanale et on fabrique moins bien que quand on fabriquait dans les années 1970. Ça c'est la réalité mais ça veut pas dire qu'on arrête d'être ambitieux, ça veut juste dire qu'à un moment donné il faut prendre en compte les données de ce qui est possible quoi. Mais en tous cas souvent ce qui est possible ne correspond pas à ce qu'on a l'habitude de faire, voilà. C'est en ce sens là où effectivement se confronter à la réalité ça veut pas dire faire tout le temps ce qu'on a l'habitude de faire. Parce qu'on sait qu'on trouvera tel PV, parce qu'on sait que le bureau de contrôle fera ci, parce qu'on sait que le maître d'ouvrage fera tourner son bilan, enfin bon y a des milliards de raisons… On est pas là pour proposer ce qu'on fait habituellement, faire avancer surtout les mentalités.

MA : *Et par rapport à cela, est-ce que vous êtes en capacité, particulièrement sur ces 2 cas, de pousser vos solutions ? J'ai cru comprendre qu'à Lyon c'était le cas et à Nantes aussi parce que le CIF est plutôt bienveillant.*

Oui, ils ont accepté de changé un peu leurs habitudes.

MA : *Et d'un point de vue général est-ce qu'il y a un gros travail qui consiste à appuyer cela ?*

On est là pour ça en même temps. On est là pour ça, c'est-à-dire qu'on est sensé avoir une culture, une information, un professionnalisme qui fait qu'effectivement vous pouvez avoir des clients qui sont pas au courant qu'en architecture aujourd'hui on fait plus des meurtrières mais des fenêtres de 1 mètre 80. Mais en même temps c'est vrai que là où on peut être limité c'est si on a en face de nous des gens qui sont pas suffisamment informés, qui n'ont pas suffisamment de références pour effectivement nous suivre et se rendre compte qu'ils sont pas obligé de faire ça parce qu'en fait on peut faire aussi autrement. C'est pour ça que les collectivités là-dessus, et les urbanistes, ont un grand rôle à jouer parce que c'est un rôle pédagogique. C'est-à-dire que vous avez des maîtres d'ouvrage qui sont très ambitieux et qui ont une vraie ambition de qualité dans ce qu'ils proposent et vous en avez d'autres qui en gros ont toujours fait comme ça et qui voudraient bien qu'on les laisse continuer à faire comme ça. Donc c'est le jeu justement de savoir bousculer un peu ce que les gens ont l'habitude de faire. Donc c'est vrai que vous avez des clients qui sont eux-mêmes demandeurs et qui eux-mêmes ont une certaine conscience de leur rôle et puis vous en avez d'autres qui sont moins éclairés, plus habitués à gérer plutôt qu'à se projeter, voilà. Mais c'est comme dans la vie [rires], ça dépend qui vous avez en face de vous. Mais c'est sûr que nous faire tout tous seuls, d'abord ça demande beaucoup d'énergie et puis on y arrive pas si en face il y a pas une véritable volonté de faire. On ne peut pas imposer des choix, l'architecture c'est pas comme ça que ça marche et avec les gens non plus. Et je pense qu'à l'arrivée si les gens ont une bonne appréhension du lieu où ils vivent ou ils travaillent ça doit se ressentir normalement. C'est vrai que souvent les gens n'ont pas de culture architecturale en France, c'est je pense à un gros problème. C'est assez flagrant et c'est pas comme ça dans tous les pays, ça évoluera, on sert à ça aussi. Maintenant vous avez… à Lille on a livré une opération en mars dernier et vous avez des gens qui se sont approprié, alors que c'est du locatif, leur logement, et vous en avez d'autres qui en gros squattent leur logement, ça se voit sur les balcons, ça se voit, voilà…

MA : *Vous parliez tout à l'heure de l'adaptabilité du logement, c'est aussi l'adapter aux différents modes d'habiter*.

Oui mais on peut pas, je sais pas comment dire… Chaque personne peut s'approprier son logement, nous on peut pas à l'inverse créer du sur-mesure pour chaque personne. Il faut qu'effectivement que quelqu'un puisse s'approprier un logement et c'est vrai que si on fait le minimum de surface avec le maximum de PMR [rires], non j'exagère, c'est volontairement un peu caricaturale.

MA : *Pour sortir de la caricature, cette question de la norme… vous citez les PMR, aujourd'hui il y a beaucoup la question du développement durable qui s'impose aussi souvent à travers des points de vue normatifs…*

Oui. Mais elle est pas très contraignante en fait, parce qu'elle va plutôt dans le bon sens, la question du développement durable. Elle s'assure qu'en termes de consommation, en termes d'organisation ce qu'on propose soit efficient, moi ça me paraît plutôt une bonne contrainte. La question de la PMR j'en rigole beaucoup mais c'est parce qu'en fait on a généralisé en termes de géométrie des contraintes fortes qui sont les contraintes d'un espace de fonctionnement notamment d'un handicap moteur, c'est pour ça que vous avez des toilettes qui aujourd'hui font 2m²… Voilà, c'est sûr que ça conjointement à une densité ou en tous cas une réduction de surface habitable pour des questions de prix de sortie d'un logement ça finit par faire des choses un peu étranges : vous avez des très grandes salles-de-bains et des petites chambres. Je caricature. Et puis vous avez pas que ça, vous avez les règlementations incendie, les normes, les DTU, vous avez un jeu de normes et le sport national en France c'est de passer son temps à la contourner. Ça donne des trucs pas très rationnels parfois. Des fois il vaudrait mieux un peu moins de règlementation et un peu plus de bon sens.

MA : *On sort à nouveau du champ de l'architecture, c'est le fantasme de l'évaluation permanente.*

Oui, parce qu'on considère que… par exemple, c'est peut-être lié aux moyens d'incendie aussi mais en France et aux Pays-Bas on fait pas de la même façon une façade. Ça veut pas dire qu'aux Pays-Bas il y a moins d'incendies [rires]. Après ça devient effectivement le propre de la règlementation, c'est arriver à figer un cadre dans lequel du coup y a pas vraiment d'adaptation parce que la cadre est là. Après la question c'est les interprétations, on passe son temps à discuter des interprétations des textes. Donc vous avez une interprétation à Lille, une autre à Rennes, voilà…

MA : *Je reviens sur la question d'adaptation à la réalité, au sein de votre équipe d'œuvre elle-même, y a-t-il des éléments que vous avez dû abandonner lors de la conception. Dans le processus de conception et en lien avec les autres acteurs, avez-vous quelques exemples de choses auxquelles vous aviez pensé et que vous avez dû laisser filer ?*

On laisse pas filer beaucoup de choses. Au sein de la maîtrise d'œuvre, avec les professionnels qui nous accompagnent, que ce soit l'environnemental, le structure, le fluides, y a pas vraiment de… en général on connait notre métier donc on sait à peu près où on va. Après oui les discussions c'est essentiellement avec nos clients sur des pratiques qu'ils peuvent avoir et sur lesquelles on peut leur demande de revenir parfois. En argumentant bien sûr et ils sont pas obligés de céder. On a cité un bon exemple qui est celui des clôtures, la matérialisation de l'espace privé par rapport à l'espace public c'est souvent un grand sujet de discussion qui au-delà du fait de le matérialiser de l'entretenir peut très bien se discuter. Maintenant si vous avez un client qui veut absolument mettre une clôture on va l'accompagner. Si vous avez des clients qui veulent absolument mettre du PVC ce que nous on essaye toujours d'éviter parce que le PVC blanc c'est pas architectural entre guillemets, ça peut être acoustique, ça peut être thermique, c'est pas forcément environnemental toujours même si on nous explique que maintenant ça commence à se recycler, ça reste une fenêtre en pastiquer blanc, ça sera jamais une fenêtre en alu ou en bois mais on peut discuter de ces sujets là. Après nous on se fixe aussi

des hiérarchies dans l'ordre d'importance ou de prééminence des choix. Y a des choses pour lesquelles il y a une vraie remise en cause d'un projet et d'autres ou c'est pas le cas et effectivement c'est des marges de manœuvre.

MA : *Synthétiquement quelle est cette hiérarchie ?*

Je pense qu'il faut que le projet qui a un esprit de départ existe toujours à l'arrivée. Je pense que chaque projet doit être la traduction d'une réflexion et que si on perd ça de vue c'est problématique quoi. C'est pour ça que souvent quand nos projets arrivent ils ressemblent à ce qui a été dessiné au départ. Donc c'est d'abord garder la philosophie du projet et ses qualités. Le dessin d'une clôture ça me parait moins important que le dessin des fenêtres.

MA : *J'ai eu assez souvent des discussions avec vos confrères sur les différentes contraintes qui s'imposent au logement, certains disent qu'ils travaillent pour que les géométries qu'imposent les normes soient le moins contradictoires possible mais que ça laisse peu de place et que le travail se reporte beaucoup sur la façade.*

Oui, on entend souvent ça. C'est un discours qui existe actuellement… Enfin je pense que ça correspond à une réalité, je pense qu'on est pas obligé d'en déduire qu'on fait plus que des façades parce que c'est quand même un peu exagéré. On fait pas que des façades mais effectivement la mise au point des plans est devenue très contrainte et donc ça réduit très fortement les possibilités d'intervenir. Maintenant ça se fait au regard des contraintes de superficie, etcetera, parce que si vous avez une PMR à gérer dans 50m² et si vous en avez une à gérer dans 100m² c'est pas du tout la même problématique. Et donc qui définit la surface des logements ? C'est pas la PMR… Je pense qu'il faut pas être trop, je dois être d'un naturel très optimiste mais je veux pas être trop déprimée sur ces sujets là, en tous cas ça doit pas empêcher d'être créatif. Mais c'est vrai, ça correspond à une réalité. Mais sinon on va tous se coucher et on fait autre chose.

CN10	**Date :** 14/11/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 168 logements (70 maisons, 16 intermédiaires, 78 collectifs) en accession et locatif social	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h10 min	**Expérience :** 22 ans (agence depuis 2004)
Travail sur le projet : 2005-2012	**Taille de la structure :** 8 personnes

Entretien

MA : *Peux-tu me parler un peu de l'architecture que vous pratiquez ?*

On a fait beaucoup de logements à une époque, on en fait de nouveau. Je dirais qu'on en a fait un peu trop parce qu'un moment c'était l'activité principale de l'agence. Maintenant on travaille sur des bâtiments publics et on essaye de diversifier un peu le type de maîtrise d'ouvrage, privé, logement et bâtiments publics. Donc le logement c'est effectivement quelque chose de particulier, c'est une pratique qu'on a depuis pas mal d'années et c'est l'évolution en fonction des nouvelles règlementations de ce qu'on a pu apprendre de manière théorique. L'évolution du logement suit beaucoup l'évolution du contexte du logement dans notre production. Voilà, pour être simple on essaie de faire une architecture simple, lisible, efficace et pas tape-à-l'œil. Voilà, le principe de la production c'est d'essayer de donner un maximum de chances à l'espace et à la lumière. Après on peut parler plus précisément par projets mais de manière générale c'est essayer de faire des choses bien construits, mettre les moyens sur les détails, sur la finition, plus facilement que dans le découpage, la volumétrie ou la complexité volumétrique. C'est plus un travail sur le sérieux de la finition.

MA : *Tu as des références ? Des architectes qui t'ont influencé.*

J'essaie de voir un maximum d'architecture. C'est une profession qui m'inspire en général. Je crois qu'il y a du bon partout, dans beaucoup de projets. Justement une des choses que tu dois avoir quand tu sors de l'école c'est une soif d'en voir un maximum. Donc je te citerai pas de noms parce que c'est un aspect qui m'intéresse mais y en a d'autres donc c'est difficile de suivre une école. Il faut je pense aller plus vite que ça. Donc s'ouvrir au maximum, s'intéresser au maximum, essayer de voir du concret, des bâtiments. C'est une manière de travailler qu'on a a priori, on fait une gendarmerie on va en visiter 3 pour essayer de comprendre ce qui s'y passe, les rapports. Pour pas tomber… le logement c'est ça aussi, le 3 pièces de 63m² il a été dessiné 800 fois on va le réinventer, faut simplement le situer sur le projet.

MA : *Le travail sur les finitions dont tu parles, c'est quelque-chose que tu identifies comme un manque courant ?*

Non, c'est pas par comparaison que je dis ça mais c'est un peu par retour d'expérience des chantiers, c'est voilà essayer d'éviter les détails qui fonctionnent mal, essayer d'éviter tous les retours d'expérience qu'on a pu avoir dans la construction. Donc c'est je dirais un travail qui se précise et qui s'affine en fonction des expériences réelles qu'on a eu. En gros c'est ça, on aborde toujours les programme en essayant de décomposer au maximum, de mettre en avant la valeur d'usage, la qualité d'usage. Et puis on fait coller ça avec un mode constructif simple.

MA : *Quand tu parles de valeur d'usage ou de qualité d'usage tu entends quoi ? Comment tu définis ça ?*

Le point de départ c'est de voir dans le programme ce qui traduit vraiment un mode de vie, un usage, d'arriver à comprendre réellement ce qu'on doit y faire dans les espaces qu'on crée pour arriver à proposer. En général la première phase c'est l'analyse du programme pour essayer d'en extraire des fondements au niveau de l'usage.

MA : *Tu procèdes par projection du futur usager ?*

Du logement directement, ouais, ouais.

MA : *C'est un processus que tu peux décrire ?*

Dans le processus de travail ?

MA : *Oui, comment tu projettes l'usager ?*

Dans des projets comme Nantes c'est vraiment arriver à le recadre dans tout un quartier neuf, dans tout un ensemble. C'est déjà voir le site, l'orientation, les particularités, un peu une analyse un peu fine de ce qui se passe sur place, de ce que le niveau quartier va amener. C'est essayer de situer un peu les habitants dans un ensemble neuf. Je pense que c'est ça qui était intéressant à la Bottière, on a fait arriver un nombre de logements impressionnant sur une zone qui était pas habitée, c'était des parcelles maraichères, donc c'est pas une reconstruction, c'est vraiment un bout de ville qui arrive tout neuf, pré-équipé, avec des écoles, y a tout un ensemble… Donc c'est une, population qui arrive et qui s'installe dans un environnement tout neuf, tout fabriquer. Donc c'est arriver à comprendre quel va être le jeu de ton projet dans cet ensemble, quel va être le rapport avec le reste du processus. Y a l'intégration aussi avec un quartier existant, derrière Bottière y a un quartier pavillonnaire qui est assez étendu à côté donc c'est de voir comment on peut raccorder un programme tout neuf avec de l'existant. Donc tous ces rapports au territoire existant sont importants, aussi le rapport des populations nouvelles dans le territoire existant. Comment arriver à ancrer, trouver les bons liens et après en quoi le projet apporte quelque chose de nouveau dans cette lecture du territoire ? Donc la

mise en avant des caractères du site comme les rivières qui sont retracées, l'utilisation des tracés maraîchers, des parcelles, le fait qu'on ait conservé des murs existants. Y a tout un rapport à l'histoire du site qui était intéressant. Du coup ça donne une échelle de lecture un peu pour toutes les échelles, c'est-à-dire que dans le projet, dans le rapport même de la cellule au terrain, au site, y a toujours cette vue du mur existant. Donc on essaye de ramener un projet de territoire jusqu'à l'intérieur du logement, tirer cette logique. Et l'expérience est vraiment intéressante puisqu'en plus c'est un projet qu'on a livré en plusieurs phases donc on a cohabité en chantier avec les premiers habitants, avec les premiers retours d'expérience. Je pense que c'est très enrichissant de voir comment les gens prennent position, comprennent, interprètent ce qu'on a mis en place.

MA : *Tu as pu discuter avec les habitants ?*

Oui, j'ai eu souvent l'occasion d'échanger avec eux. Dans un rapport assez marrant, parce que le rapport à l'architecte et le rapport au promoteur est pas du tout le même. C'est-à-dire que le promoteur c'est le méchant, il vend, on lui doit de l'argent, on achète donc il faut faire attention à ce qu'on achète. L'architecte c'est celui qui fait passer le message, qui donne éventuellement la clef de lecture de ce qu'on a acheté. Et j'ai bien aimé ce double rapport. Quand on faisait les réceptions et les livraisons aux acquéreurs, ils venaient réceptionner le produit qui leur était vendu et le fait qu'il y ait les deux, le promoteur, nous on venait en assistance au promoteur, ce double langage était assez marrant. Dès que le promoteur passait dans une autre pièce j'avais droit à complètement autre chose. Des gens qui me disaient d'ailleurs qu'ils étaient assez contents des prestations qu'ils étaient en train de critiquer 2 minutes avants et de l'ensemble de l'architecture. Ils ont rapidement joué le jeu, donc c'est un ensemble qui est très dense, il y a beaucoup de logements, beaucoup de familles, donc ça charge beaucoup les espaces collectifs qui ont un grand rôle à jouer parce que c'est des prolongations d'espaces privatifs qui sont quand même assez ténus, assez petits. Sur ce projet on a eu beaucoup à jouer sur les rapports d'intimité, c'est-à-dire que les façades sont assez proches les unes des autres donc c'est comment arriver à chaque fois à garder un peu de recul, à avoir de la profondeur de rue, à avoir les intimités des espaces intérieurs et une progression entre les espaces intimes du logement et petit à petit les espaces collectifs qu'est l'espace public. Donc ce jeu, ce rapport d'échelle était vraiment intéressant à régler dans ce projet là.

MA : *Au moment du concours, tu répondais à quelle commande ?*

La forme était déterminée par le plan masse urbain. Sur ce site là, c'est une parcelle assez intéressante parce qu'elle a une face longée par un parc public qui va être aménagé et une parcelle en profondeur. Donc le plan urbain prévoyait de mettre un collectif sur la rue en protection, une parcelle sans voiture à l'intérieur. Donc le principe ça a été de mettre tous les services type parking, tous les services collectifs sous le bâtiment collectif et d'avoir réellement une parcelle complètement sans voiture à l'intérieur. Donc des voies plus étroites, des rapports à la rue complètement différents avec les gamins qui sortent, qui jouent dans les venelles, avec des jeux de placettes. Et je pense que quand le jardin, la partie basse, sera livré, y aura vraiment

un ensemble cohérent où vraiment les gens sentent un plus dans le cadre de la parcelle, le fait de pas avoir trop de bitume, des espaces verts, des jeux de fossés. On est dans un langage de village vernaculaire. Enfin sur la forme en elle-même on a le bâtiment collectif et des alignements qui sont liés à l'architecture de la rue actuellement, parce qu'on a un carrefour, un alignement de pavillonnaires, donc on est appuyé sur ces alignements pour créer 2 géographies sur les sites. C'est le croisement de ces 2 géométries qui crée les places, les accidents entre les venelles. C'est un système qui est très très lisible. On a des venelles et des ruelles. En fait des venelles c'est des voies Nord-Sud qui amène jusqu'au parc donc c'est les voies les plus étroites, c'est un peu pour une pratique piétonne du projet. Et puis y a les ruelles qui amènent aux espaces collectifs qui sont un peu les pratiques du quotidien : c'est comment gérer le trajet des courses entre la voiture et le logement. Ça c'était la richesse de la parcelle qui permettait un jeu aussi facile à lire.

MA : *Ce vocabulaire, ruelles, venelles, il vient d'où ?*

Bonne question. Peut-être du plan urbain ? Je sais pas. C'est un vocabulaire de village vernaculaire. Je pense que c'était un langage sur la ZAC qu'on doit retrouver sur d'autres opérations de la ZAC.

MA : *Ta proposition de départ ressemblait à quel point à ce qui est réalisé aujourd'hui ? Tu as pu pousser tous tes choix ?*

Oui, on l'a vraiment défini assez tôt parce que le projet urbain était bien pensé. Les jeux de géométrie… comme c'est très simple, en fait la succession de collectifs, intermédiaires et individuels était très simple. Après le travail était de régler les typologies avec le promoteur en fonction de ses demandes. Voilà, c'est vraiment un travail de négociation qui a été mené en transparence entre le promoteur, la ville et les architectes. C'est-à-dire que tout s'est négocié tout le temps, c'est-à-dire que le promoteur estimait que la répartition typologique était difficile à vendre donc on en parlait aux réunions. Y a eu des recadrages, c'était des réunions hebdomadaires en phase d'avant-projet et comme tout le monde était présent donc c'était assez productif. Peut-être que la différence entre le schéma de Nantes et le schéma de Lyon c'est le fait qu'il y a eu un dialogue permanent et une négociation avec tous les acteurs sur la Bottière-Chénaie. C'est un système qui est ouvert, qui demande effectivement une implication en temps avec ce programme de workshops. Je crois que l'opération de Confluence a été plus figée au départ et les promoteurs ont eu à s'arranger, y a eu des dérives avec des logements sociaux qui étaient payés par des logements luxueux donc un équilibre qui a été… je crois que les promoteurs ont fait eux-mêmes leur équilibre au sein d'un programme qui leur a été imposé. Ça a été fait de manière un peu plus fine à mon avis à Nantes parce que ça c'est négocié, les typologies et les prestations. Les attentes envers les prestations étaient assez claires, il a fallu que les promoteurs intègrent toutes ces données. Ça c'est fait tout au long du projet jusqu'à même la phase de chantier. Voilà, il y a eu des réglages, la ville est intervenue au moment du permis, au moment du travail avec les entreprises, au moment du chantier.

MA : *Pourquoi le promoteur avait peur… enfin pourquoi il disait qu'il avait peur des difficultés à la vente ?*

Je crois qu'il avait pas peur. D'abord parce qu'ils se connaissent, Marignan c'est un promoteur vraiment bien implanté à Nantes et ils ont l'habitude de travailler ensemble. Mais c'est évidemment un tripode ou chacun… enfin les demandes de la ville vont pas toujours dans le sens du commerce, les demandes des promoteurs vont pas toujours dans le sens de la qualité architecturale. Par contre il y a un équilibre, il faut arriver à trouver le projet qui soit à la conjonction de tout ce travail et de toutes ces demandes. Donc je pense qu'au bout du compte tout le monde s'y retrouve. Tout le monde s'y retrouve parce que c'est un ensemble qui marche bien parce que le projet a été tenu jusqu'au bout, ça crée une dynamique autour du projet et du site. Ça crée un lien. C'est toujours difficile, le lien entre le territoire et les habitants met toujours un certain temps à se mettre en place. C'est d'autant plus facile et rapide que le projet est clair, lisible et porté. Donc je pense que la ville a fait sa part de travail pour préparer les gens à habiter différemment.

MA : *Dans cet équilibre chacun vient avec un idéal qu'il confronte ?*

C'est pas tellement du domaine de l'idéal. C'est que chacun a son boulot à faire et au milieu de ça y a un objet, une résultante. Chacun a son boulot à faire, nous on met des garde-fous, le promoteur aussi et la ville aussi. C'est assez simple. Je pense pas que le promoteur est un idéal, ni la ville, ni même les archis, c'est une résultante.

MA : *En un sens là où tu as construit peut être considéré comme une parcelle indépendante au sein du projet, est-ce qu'il y avait un peu cette idée là ?*

L'îlot est un peu à l'extérieur du système mais il marche avec un cœur de quartier, même si c'est un des îlots les plus éloignés, il est clairement identifié… alors je sais pas si c'est général, tu as peut-être pu le voir en discutant avec les gens, mais il fait partie d'un ensemble. Cet écoquartier là il est un peu… il a des contours qui sont un peu irrégulier en fonction des disponibilités foncières mais les gens sont très conscients qu'ils font partie de ce nouveau quartier. C'est surtout sur le style d'habitat, c'est vraiment une alternative au pavillonnaire et les gens le sentent donc il s'assimilent à toute cette réflexion, enfin ils font partie de cette ensemble là. Y a une densité qui est différente, on voit que même notre îlot, qui est intégré dans le pavillonnaire, tu regardes le plan masse c'est impressionnant.

MA : *Tu évoques le terme écoquartier, c'est quoi un écoquartier ?*

Je sais pas. C'est un fil conducteur j'imagine, d'essayer de… Ecoquartier dans le sens où ça propose une densité qui est un peu plus compatible avec le fonctionnement d'une ville, avec les problèmes de circulation de ces quartiers proches du centre mais en même temps un peu excentrés aussi. C'est bien relié mais excentré donc l'idée de l'écoquartier c'était de créer d'abord une infrastructure de transport, une structure de proximité, une structure locale, avant

d'amener les gens. Je pense que c'est vraiment ça écoquartier, c'est pas tellement le langage de noues, de fossés. Ça, ça finit presque par couler de sources à partir du moment où tu as séparé la bagnole ça devient un langage évident… donc ce qui est visible dans l'écoquartier encore une fois c'est une résultante mais je pense que le fil conducteur c'est beaucoup plus profond que ça. C'est d'avoir raisonné en fait, d'avoir raisonné un habitat dense, d'avoir raisonné une bonne proportion entre les espaces collectifs et les espaces individuelles, y a cet équilibre aussi. Je pense que les espaces collectifs sont à l'échelle, t'as une parcelle très dense mais à côté de ça tu as un petit parc, cette proportion est juste.

MA : *Tu as parlé rapidement de la place de la voiture…*

Ouais, donc chez nous c'est radical, elle a pas de place. Elle se plante sous le collectif. Y a pas de voiture. Y a pas de voiture et ça a été un gros point d'interrogation pour le promoteur de savoir s'ils allaient être capable de vendre des maisons sans garage à côté du séjour. Vraiment c'était l'inquiétude. Et ça c'est vendu… le projet s'est arrêté en 2008 parce qu'ils arrivaient pas à pré-commercialiser suffisamment… t'as un pourcentage de pré-commercialisation qui va, en fonction des conjonctures, de 50 à 30%. Dans les bonnes conjonctures ils se contentent de 30%, là il fallait qu'ils aient vendu la moitié fin 2008. Et puis il y a eu une petite relance, ils ont renégocié, y a un nouvel appel d'offre qui est arrivé au mauvais moment commercial, en pleine crise du logement, et ils ont attendu à peu près un an pour sentir une relance. Et la commercialisation à partir de 2009 ça s'est vraiment très bien vendu. Grâce je pense à une bonne communication de la ville sur l'opération elle-même. J'ai croisé des gens qui avaient cherché dans plusieurs opérations et qui étaient vraiment persuadés que le caractère innovant de cette opération était intéressant pour eux. Ils arrivaient à avoir des logements assez petits mais bien fait, pas très chers avec une vraie qualité.

MA : *Beaucoup ont aussi bénéficié de prêts aidés.*

Voilà, y a en plus un grosse aide de la collectivité.

MA : *Quand tu dis que c'est innovant tu parles de quoi ?*

Je pense que la réflexion a sur la densité a été poussée. C'est un individuel qui a été pensé plus en déclinaison du collectif qu'en restriction de l'individuel. C'est-à-dire que c'est pas de l'individuel où on a enlevé le jardin périphériques, c'est un logement en cellules collectives qui s'est enrichi d'espace. Tous les logements ont des terrasses, y a toujours cette articulation avec l'extérieur. On a des espaces qui sont très privatisés comme des courées, on a des terrasses qui ont un rapport au ciel, qui ont assez peu de vue plongeantes directement, on a des jardins qui sont un peu des jardins partagés pour les reculs des séjours. Et l'idée, c'est un pari un peu, de créer une dynamique de faire un beau jardin qui profite à son logement mais aussi à celui du jardin. C'est une réflexion sur l'utilisation, comme les gamins vont pas obligatoirement jouer sur les 50m² de pelouse, ils peuvent aussi aller jouer avec leurs copains sur les espaces collectifs, y a toute cette déclinaison entre l'intimité de la cellule et une articulation de plusieurs

espaces qualifiés différemment, espaces extérieurs qualifiés différemment jusqu'à l'espace public. Y a toute une hiérarchie d'espaces extérieurs, dans d'autres opérations, pas que dans la nôtre, y a ce travail sur la manière dont l'espace privatif sculpte des espaces semi-collectifs. Y a innovation je pense. Enfin innovation… c'est aussi des formes urbaines qui existaient dans les années 1960 et qui ont été très bien faites et résolues mais innovation dans le sens où c'est des opérations de promoteurs, c'est un peu des produits alternatifs à la maison individuelle sur sa petite parcelle résiduelle.

MA : *Tu parlais tout à l'heure des coûts, en gros il fallait pas que ce soit trop cher. Pour toi, dans le processus de conception, ça a pu être une contrainte problématique ?*

Pas très cher c'est d'abord le respect des surfaces… surfaces habitables et surfaces de parcelles parce que c'est vraiment ça qui compose une grande partie des coûts ici. Après c'est sur le nombre… sur 168 logements tu peux rentabiliser, rentabiliser les modes constructifs de qualité. Sur la pratique de la répétition et du modèle décliné en fait on arrive à des coûts de construction qui sont vraiment intéressants. Encore une fois c'est de l'individuel qui est composé comme du collectif, on a une répétions d'éléments, des typologies qui sont claires et simples, donc ça limite les coûts. Après il y a eu des discussions, parce qu'il y a des principes de la ZAC… par exemple sur les menuiseries extérieures c'est pas de PVC, c'est vraiment une époque où les promoteurs ne font quasiment que ça, parce qu'en réglementation technique et en coût c'est vraiment ce qu'il y a de plus rentable. Mais c'était un principe de la base de la ZAC : pas de menuiseries PVC en extérieur. Donc c'est un effort fait par le promoteur, ça fait partie des choses qui se sont négociées même très tard.

MA : *En dehors de ce que tu as réalisé, que penses-tu de ce quartier là ?*

Je pense qu'il va partir. Ca vit bien. L'objectif c'est des primo-accédants donc des jeunes qui arrivent avec des gamins, donc la cible a été atteinte. Chez nous c'est assez marrant parce qu'on a dans le collectif souvent des parents qui ont acheté, qui ont payé une maison à leur gamin, donc dans le collectif c'est des retraités ou des tous jeunes ménages et dans les maisons c'est le primo-accédant, pour 80% de ce que j'ai pu croiser c'était à peu près ce profil là et c'était celui qui était ciblé. Et l'avis des gens qui avaient plusieurs acquisitions dans leur vie c'est que pour eux c'était pas des maisons. Le type qui avait déjà eu son pavillon, pour lui c'était pas ça une maison, une maison ça a un toit, ça a un jardin. Donc des primo-accédants c'était beaucoup mieux qu'un appartement collectif et en même temps c'est accessible. Ils peuvent se payer des surfaces de maison avec un jardin et à proximité de Nantes qu'ils pourraient pas se payer. J'en discutais avec les gens des entreprises, les ouvriers, notamment le pilote de l'opération qui était en train de s'acheter un pavillon à Saint-Herblain, plus éloigné, donc il avait eu le pavillon dont il rêvait sur une parcelle probablement plus grande que celles qu'on offrait à Bottière-Chénaie mais c'était 3 voitures au quotidien, une voiture pour les enfants, une voiture familiale, une voiture pour sa femme. Donc 3 voitures au quotidien c'est beaucoup de transports, beaucoup de contraintes pour aller faire des courses alors que les gens qu'on interrogeait à Bottière-Chénaie étaient relativement indépendants de la voiture, ils arrivaient

à fonctionner… Y a pas tellement de commerces de proximité, à part sur la place à côté de médiathèque, donc y a un petit éloignement, y a pas de commerces en pied d'immeuble qui pourraient être le complément. Je pense que ça c'est un petit manque.

MA : *Tu regrettes que ce soit un peu trop monofonctionnel ?*

Enfin qu'ils aient pas pu introduire des commerces de proximité, type boulangerie, que le quartier puisse justement casser le côté monofonctionnel du pavillonnaire existant. C'aurait été bien d'amener dans l'opération… ça a été fait au centre, au cœur du quartier, mais pour l'îlot justement s'il y avait un petit restau, une vie au niveau du trottoir, c'est peut-être un peu ce qui manque. C'est la contrepartie du respect des parcelles maraichères, y a aussi ça je crois. C'est difficile de faire vivre un trottoir quand t'as pris ce langage un peu historique.

MA : *Ce langage justement, tu crois qu'il a du sens pour les habitants ?*

Euh… Pour nous il a vraiment eu du sens parce qu'on a eu l'enceinte de chantier que les gens du quartier connaissait, voilà on a travaillé chez nous, on a pas modifié profondément leur paysage, même aux gens qui habitent en face dans la rue, on a gardé ce mur dans son espace vieillissant en l'état. C'était un peu une contrainte pour les promoteurs parce qu'il trouvaient qu'il était pas en assez bon état, qu'il était un peu vieillot et que sur une opération toute neuve… Mais il a joué son rôle d'interface et il a permis au chantier de se dérouler dans de bonnes conditions. Et la maison à l'angle aussi, je pense que ça joue, c'est un jalon.

MA : *Tu as une opinion sur les autres opérations réalisées sur le quartier ?*

Mon opinion assez générale c'est que ça marche assez bien. Je pense qu'après dans le détail des opérations, je vais rentrer dans le j'aime, j'aime pas, mais y a une vision d'ensemble qui est assez cohérente. Même dans les logements collectifs y a pas tellement d'égos qui se montrent, ça reste suffisamment cohérent.

MA : *Ce n'est pas le cas dans toutes les ZAC de France. Ça vient du travail de la maire et de l'urbaniste ?*

Très probablement déjà dans le choix des équipes, ça a été composé comme ça. Le cahier des charges urbain je pense y est pour beaucoup. Et puis moi je pense que ce travail en amont avec tous les acteurs je pense que c'est important, ça a permis de faire que toutes les équipes ont travaillé dans un sens un peu commun. Ca se traduit par quelque chose d'assez homogène, par rapport à l'Île-de-Nantes ou d'autres, Lyon Confluence où là y a un langage d'addition, presque de compétition qu'il n'y a pas à Bottière. C'est pas les mêmes programmes non plu, ni les mêmes enjeux urbains.

MA : *Pour revenir à ce qui est mis en avant, on a parlé du côté écoquartier, il y aussi la mixité sociale. J'ai une question simple : que faut-il en penser ?*

Je pense que la demande est légitime. Il faut s'adresser à un panel de population large et savoir garantir l'accès à tout le monde. Je pense que c'est très bien, c'est ce qui fait après la richesse d'un quartier. Les gens sont plus différenciés par leur capacité d'achat mais par le fait qu'ils aient choisi un style d'habitat différent. Sur notre îlot en particulier, le fait qu'il y ait aucune différence de prestation entre l'habitat social et l'accession et même souvent des prestations d'un peu meilleure qualité sur les maisons sociales que sur l'accession, ça se joue sur des détails comme les carrelages, mais y a plus de stigmatisation de l'habitat social sur cette opération. Maintenant ils arrivent en dernier, faut qu'ils prennent le train en marche et comme l'ensemble est en train de se roder, de se mettre en marche, c'est vraiment pas simple… Mais les quelques locatifs, les premiers logements livrés, y avait un peu trop d'ambiance mais ça c'est réglé. C'est vrai que ça marche assez mal parce que pour le coup cette proximité devient violente et quelqu'un qui joue pas le jeu a plus de conséquences que dans du pavillonnaire classique. Donc y a un réglage, il faut apprendre à vivre ensemble. Y a une règle du jeu et je pense qu'au bout d'une première année y a un respect du projet, y a une volonté de bien faire. C'est des gens qui m'appellent et qui me soumettent des pare-vues, des stores, qui veulent rester dans un esprit en adhésion avec le projet et je trouve que c'est assez positif. Et dans les logements sociaux je trouve que les habitants sont conscients aussi du fait que c'est un projet un peu innovant qui les pousse à vivre un peu différemment. J'ai croisé 2 ou 3 habitants qui trouvent que ça convient à leurs demandes, qui ont plus d'espace et qui ont un jardin qui est pas nécessairement compliqué à entretenir. Y a aussi ça, dans le locatif il faut imaginer que les gens ont pas forcément les moyens des accédants qui ont un jardin à entretenir. Mais c'est une bonne échelle qui convient au programme d'accession et au programme social. Ça aussi c'est important et je pense que le fait qu'il y ait aucune différence ni dans la position ni dans le traitement des logements sociaux devrait faciliter l'intégration. C'est quelque chose qui s'est négocié. C'est très particulier le logement social pour les promoteurs parce que c'est pas payé au même rythme que l'accession, arrivé à un moment du chantier le promoteur sait qu'il a les capacités de lancer et de livrer, c'est pour ça que ça arrive en dernière phase. C'est plus lié à une problématique de lissage des financements qu'à une volonté de créer un sous-quartier.

MA : *Je te demande ça parce que j'entends quand je discute avec les habitants l'expression de certaines tensions. Alors que si on regarde ça sociologiquement, les populations de primo-accédants de locataires dans le social ne sont pas foncièrement très différentes. Mais ça fait ressortir des jugements assez acides.*

C'est pas aux accédants qu'il faut poser la question. C'est le rapport au bien, à l'objet, on est chez soi et on a intérêt à valoriser alors que dans du locatif on y passe. Mais je pense qu'on peut tout à fait imprimer un même mode de vie et à une population de propriétaires. Justement comme les parcelles sont petites, la facilité d'entretien c'est évident et l'avantage qu'on retire d'avoir des jardins relativement bien entretenu, on a pas forcément intérêt à faire du bruit parce que les capacités de nuisance se partagent donc une fois qu'on a embête 2 ou 3 fois le voisin en faisant du bruit c'est réciproque. Ce réglage du rapport de voisinage il est indépendant de ton statut de propriétaire ou de locataire, ton voisin c'est ton voisin, si tu t'entends bien avec lui, voilà… donc là je pense que tout le monde est remis au même niveau.

Tout le monde pratique la même parcelle, le même espace collectif, les gamins jouent aux mêmes jeux et je pense que ça va se gommer.

MA : *Tu dis « on pousse les gens à vivre différemment », si je veux vivre de manière tout à fait classique, selon les standards actuels, je ne viens pas ?*

Si. Tout dépend de tes expériences. Y a des gens qui ont une idée préconçue de ce qu'est une maison individuelle, ils ont beaucoup de mal à comprendre. Comme les commerciaux des promoteurs, ils t'expliquent au début que la maison individuelle c'est ça et pas autre chose, que ça se vendra et ça se vendra pas. Et ça se vend quand même donc du coup ils reviennent un peu sur leur… mais il faut un certain temps. Donc les gens qui ont une expérience d'habitat individuel classique auront du mal parce qu'ils ont des schémas en tête qui sont difficiles à dégommer. Donc c'est pas tellement sur ton envie de normalité que tu vas faire la différence, c'est sur ta culture. Les primo-accédants ont moins cette culture de la maison rêvée, le pavillon rêvé et ils sont plus prêts à accepter des propositions alternatives. Le fait de pas avoir de toiture en pente, de pas pouvoir faire le tour de sa maison, tous ces poncifs ont la vie dure. Donc tu peux tout à fait vivre normalement à Bottière et peut-être même plus intelligemment parce que tu es plus facilement connecté au cœur de la ville de Nantes, avec le tram tu peux être en 20 minutes à la gare ou au centre de Nantes, la même chose en voiture c'est plus long. Donc les limites du pavillon… les gens commencent à se rendre compte que c'est la limite de l'utilisation de la voiture pour tout faire. Donc on peut commencer à dire que c'est plus la normalité. Est-ce que vivre normalement c'est passer 2 heures par jour dans une voiture ? Je pense que la normalité c'est aussi passer plus de temps chez soi, avec ses gamins, avoir des préoccupations un peu différentes.

MA : *Alors, si cela ne peut pas séduire ceux qui seraient trop attachés à leur voiture ou au modèle du pavillon, on fait comment ?*

Là tout est plein, tout s'est vendu, y a pas besoin d'amener tous ceux qui sont pas… Mais t'as raison, c'est comment on fait pour le convaincre ? Ils vont se convaincre eux-mêmes. Quand t'as payé 3 fois l'assurance, pour un couple avec 2 enfants, t'as 3 assurances de bagnole, tu payes les déplacements, tu vis de plus en plus lentement parce que tu perds de plus en plus de temps… je crois que c'est les arguments les plus… Les gens s'en rendent compte d'eux-mêmes. Après est-ce que c'est comme ça que la culture s'ancre ? Par la contrainte et le refus de mode de vie contraignant tu finis par désirer un peu autre chose.

MA : *Cela n'empêche pas les habitants de Bottière-Chénaie de se plaindre de la remise en cause de la place de la voiture. Ce qui se comprend, parce que sur l'îlot central on leur dit que la voiture est dehors, les bailleurs sociaux louent très cher les places donc les gens ne les prennent pas, les parkings sont vides et l'automobile débord de partout.*

On va avoir quelques années de gestion difficile. Mais je pense qu'il va falloir être de plus en plus radical et déplacer le projet à une autre échelle.

MA : *Une autre réflexion que m'ont faite des habitants d'une de tes maisons, ils disaient être contents d'avoir des chambres de taille correcte et de sortir du 9m² standard. Ce qui pose la question de l'ouverture des promoteurs et de leur capacité à accepter des choses différentes.*

Je pense qu'il faut avoir à l'idée qu'ils sont là pour vendre. Ce sont des commerçants donc ils vendent ce que les gens demandent et ils se sentent pas investis d'une mission culturelle particulière.

MA : *Je les soupçonne pas de ça.*

Ils ont du chiffre à faire donc ils sont souvent en deçà souvent de la demande pour pas prendre de risques. Mais y a 4 ou 5 ans il a fallu qu'ils évoluent et qu'ils devancent un peu… parce que le temps qu'un projet met à se mettre en place, au moment où il sort c'est déjà plutôt de l'actualité donc il a fallu qu'ils révisent un peu leur trame commerciale. Je pense que ceux qui ont pas évolué aujourd'hui il font plus ce métier. Les promoteurs qui ont pas su évoluer et se tourner un peu vers l'architecture… Parce que l'architecture et l'urbanisme différents sont demandés, enfin c'est une demande, c'est plébiscité. Donc je pense qu'il y a un contexte aujourd'hui un peu de panique vis-à-vis des tournures que prennent les successions de crises environnementales, énergétiques, et c'est des préoccupations permanentes. Je pense que maintenant les gens vivent avec ça et que les architectes et les urbanistes apportent des réponses, permettent de changer justement un peu, de faire évoluer les habitudes. Les gens sont en attente de ça et je pense que les promoteurs qui l'ont compris arrivent à bien travailler maintenant. C'est-à-dire que l'image un peu d'un retour à la qualité de vie, savoir bien vivre ensemble, tous ces thèmes là, sont des préoccupations du grand public. Donc les commerçants ont choisi cette voie là où ont disparu. Les promoteurs qui ont continué à vendre de l'achat d'investissement, qui ont pas loué, qui ont pas vendu, ont disparu et ceux qui ont pris le tournant et qui ont commencé à réfléchir à une ville un peu différente sont arrivés à passer le cap. Et je pense que c'est dans ces expériences de dialogue, de discussion, de travail en commun, que la culture s'ancre. Parce que tout le monde porte la même envie, la même image.

MA : *Avec la difficulté de savoir ce que peuvent bien vouloir dire concrètement les notions de vivre-ensemble, de développement durable…*

Ça c'est la richesse de ces travaux en groupe, chacun amène ses préoccupations et son savoir-faire. Et je pense qu'on a un rôle à jouer important, les urbanistes et les architectes, parce qu'il faut amener des réponses parce qu'il y a vraiment des questionnements forts. Il faut être forces de proposition pour que ça devienne culturel.

MA : *Tu vois le rôle de l'urbaniste et de l'architecte comme une sorte d'avant-gardisme ?*

Oui, oui, oui.

MA : *Alors dans ce cas, qu'est-ce selon toi que le développement durable ?*

Ce serait justement essayer de faire sortir le plus rapidement possible de la rigidité. C'est-à-dire avoir une conception beaucoup plus souple et ouverte. Parce que les données nous arrivent à vitesse grand V, l'interaction des normes, des règlementations. La manière dont la société ingurgite tous ces risques, ces crises, ces peurs et les traduit en normes et en règlementation… Je pense qu'on a besoin d'énormément de réactivité donc de souplesse donc justement d'intelligence. Je pense que la conception doit évoluer dans ce sens là, le sens de la souplesse et de l'ouverture. Alors qu'on a l'impression que ça se ferme autour de règlementations et de normes. Et je pense qu'il faut trouver le juste milieu entre la normalisation à outrance et un peu le n'importe quoi. C'est justement l'intelligence et le travail. Donc je pense qu'il faut apprendre à travailler de plus en plus en plus à plusieurs et de plus en plus dans la complexité. Et ça les archis sont formés pour gérer la complexité justement, démerder un peu tous ces trucs. Donc c'est intéressant. Et après je pense que la culture architecturale s'est diffusée de plus en plus en amont possible. Cette connaissance de la ville et de l'architecture c'est important, c'est intéressant. Pour qu'on puisse plus faire n'importe quoi. Parce qu'un moment donné c'est pas les architectes qui vont bloquer c'est les gens qui en veulent plus. La ville mal fait on l'a suffisamment subie pour que les gens commencent à avoir des idées un peu précises là-dessus.

MA : *Je veux bien mais on oublie quand une certaine population, qui a n'a pas forcément plus de culture de l'architecture ou de la ville que les autres mais qui a plus de pouvoir, qu'on appelle les élus…*

Et bien justement ils sont élus donc s'ils suivent plus ils le seront plus. Justement la responsabilité qu'ils ont c'est qu'ils sont dans des mandats électoraux qui n'ont pas du tout les mêmes rythmes que la ville et donc ils doivent en peu de temps faire valoir leurs préoccupations environnementales. Ils ont peu de temps pour le faire donc du coup ils utilisent pas les bons moyens. C'est ce qu'on dit sur les dérives sur la perspective avec beaucoup de vert, beaucoup de verdure, qui se vend beaucoup mieux qu'un bâtiment qui est intelligemment pensé et beaucoup plus environnemental dans sa conception. L'élu va vendre un bâtiment avec du vert donc y a une dérive qui vient du fait qu'il est élu sur un mandat et que la ville se fait sur des rythmes beaucoup plus long. Donc il va droit au but, il prend des raccourcis et là pour le coup il a une immense responsabilité. C'est-à-dire que c'est lui qui va faire comprendre et s'il en est pas convaincu, pas persuadé, ça marche pas. C'est pour ça qu'il faut absolument que tous les acteurs… A Nantes il y a une dynamique qui est en mise en place qui dépasse les temps électoraux.

MA : *Parce qu'il y a une stabilité politique forte…*

Y a une stabilité, y a Nantes Aménagement, y a quelque chose qui existe sur des temps plus long.

MA : *A propos de la norme, elle est aussi utilisée parce que politiquement elle permet de valoriser ou de certifier qu'un travail est bien fait, tu ressens ça dans ton travail quotidien ?*

Je pense que l'intérêt c'est la dynamique que ça implique dans le projet. C'est-à-dire qu'il y a une série de points, de cibles à atteindre, de choses très définies. Ca va donner un sens dans le développement du projet. Maintenant savoir si le bâtiment normalisé est plus qualitatif que le bâtiment qui l'est pas, je suis pas persuadé du tout. En tous cas c'est faire regarder tout le monde dans un sens commun.

MA : Tu le vois plus comme quelque chose de positif ?

Oui parce que je pense que donne un sens à un travail de groupe.

MA : *Parce que j'entends de nombreux architectes se plaindre de* [il me coupe]

C'est des contraintes et c'est du travail en plus. Et c'est parfois bête. Mais y aussi un travail de la lecture de cette norme. Tout n'est pas toujours bête. L'accessibilité handicapés on peut pas botter en touche, c'est un fait de société. La société a décidé que… donc on y va. Par contre au moment où on crée ces normes, où on crée tous les processus de mise en place et de vérifications de ces normes, au début on paye un peu les conséquences parce qu'on a pas été au bout du travail. C'est de bien définir des espaces de manœuvre, des aires de retournement, des choses comme ça et il faut bien s'apercevoir que c'est à l'intérieur d'un espace qui lui est déjà contraint, dont les limites sont déjà figés par les possibilités d'accession. Donc quand tu mets trop de normes dans un espace qui est déjà figé par les contraintes économiques t'as plus de logements et nous on doit continuer à garantir la taille minimum d'une chambre ou d'un séjour. Ça reste encore du domaine de la négociation. Il faut que le logement soit toujours… rentre dans un cadre de prix qui t'es imposé, voilà.

CN11	**Date :** 25/01/2013
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 27 logements sociaux, 16 domiciles services, locaux commerciaux, groupe scolaire	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 1h04min	**Expérience :** 13 ans
Travail sur le projet : 2003-2008	**Taille de la structure :** 7 personnes

Entretien

MA : *Pouvez-vous me parler de l'architecture que vous pratiquez ?*

Nous, je sais pas si vous connaissez l'agence, on a un peu plus de 10 ans d'expérience. On est 3 associés. On a été lauréat des albums des jeunes architectes en 2002. La façon dont on conçoit nos projets… en fait on les conçoit en même temps avec le programme et en même temps en résonance avec le site et souvent l'histoire du site. Ce qui est le cas notamment de ce projet qui conjugue les gabarits imposés par l'urbaniste, c'est-à-dire qu'on construit à l'intérieur d'une enveloppe volumétrique que définit l'urbaniste, on a pas trop le choix. On avait 2 programmes différents, un groupe scolaire, un équipement public et des logements. Donc ça ça a donné la forme, l'imbrication des volumes du projet à l'intérieur des volumes définis par l'urbaniste, ses règles du jeu. Et puis toute la relecture du passé pas agricole mais de culture maraîchère du site, parce que c'est un ancien site maraîcher. On l'a pris en compte à travers pour les logements de grandes serres verticales, une serre pédagogique sur le toit du groupe scolaire, l'écriture des façades végétalisés et puis l'ensemble de réécriture de cette grande façade sur mail qui fabrique un signal qui se décline dans le vert réséda qui est utilisé dans les hangars agricoles et puis le rouge tuile, le blanc et le gris ardoise qui est une sorte d'abstraction, si on peut parler comme ça des petits quartiers Chénaie à côté, constitué de petites maisons des années 1950 en tuiles mécaniques et en toiture ardoises. C'est une relecture esthétique avec une sorte d'architecture qu'on appelle presque minimale pop. Voilà pour faire simple. Nous ce qu'on a essayé de faire c'est d'avoir un bâtiment relativement généreux, jamais en double circulation, toujours éclairé dans les circulations pour les classes, avoir des logements traversants avec des grandes loggias. Une grande part est commune pour les relations entre les gens avec des grandes coursives à l'arrière. Et puis sur la question du quartier Bottière-Chénaie, l'urbaniste a défini une règle du jeu dès le départ qui est une sort d'hybridation entre Bottière et Chénaie donc Bottière c'est des immeubles en R+5 de logements sociaux assez ingrats, Chénaie des petites maisons en R+1 et R+2. Ce qui fait que tous les îlots sont calibrés sur un immeuble de 16 mètres d'épaisseur en R+5 et une série de petites maisons individuelles pour les îlots monofonctionnels de logement. Et donc il a appliqué aussi cette règle pour les îlots qui sont dédiés aux équipements publics. On est toujours dans une espèce de skyline définie par l'urbaniste sur laquelle on a pu très peu intervenir.

MA : *C'est quelque chose qui vous a gêné ?*

Ouais. En fait c'est quelque chose qui est assez désagréable… enfin c'est quelque chose d'assez agréable parce que ça donne un cadre et en même temps désagréable parce qu'on est un peu bloqué volumétriquement notamment pour cette grande façade qui fait front à l'espace public. Donc pour l'espace public ça fonctionne assez bien, en revanche pour l'ensoleillement des cours et le soleil de l'Est ça fonctionne moins bien. Donc en fait ce qu'on aimerait très souvent des fois monter plus haut, pourquoi même pas des fois monter 2 fois plus haut ou être beaucoup plus libre. En France c'est assez cadré, dans les pays anglo-saxons ça l'est moins. Il faut des fois être beaucoup plus libre dans l'approche pour produire des architectures un peu plus justes en termes d'ensoleillement, en termes d'impacts et d'hétérogénéité. Parce que là en fait on a une recherche d'homogénéité par les volumes, c'est-à-dire par l'épanelage des volumes sur le site, ce qui à mon avis n'est pas forcément une bonne idée. On aurait une plus grande surface dans la variété des volumes et l'épanelage, on pourrait aller jusqu'à 40 mètres ou 45 mètres et des fois baisser vraiment plus, on aurait une richesse plus grande dans le jeu d'un quartier qui se fabrique en très peu de temps. Y a aussi ça, alors la particularité de Bottière-Chénaie c'est qu'elle est entre 2 quartiers et la couture se fait pas trop mal en même temps mais elle aurait été enrichie par une plus grande variété de volumes. Et après le parti pris est pas mauvais dans le fond. Mais c'est une critique générale, parce que toutes les ZAC fonctionnement pareil, on travaille sur des volumes qui sont dictés par des urbanistes, ce qui est désagréable. On a des marges de manœuvre très limitées. Ce qui fait qu'on modifie à la marge les volumes mais qu'en gros on dessine des plans à l'intérieur des volumes et on dessine des façades, ce qui est relativement désagréable.

MA : *Vous voyez ça comme un format réduit de l'architecture ?*

C'est ça, c'est un format réduit d'architecture où la marge de manœuvre en termes de plan masse et d'agencement des volumes est un peu réduite.

MA : *Vous l'avez précisé, vous n'êtes pas sur un îlot monofonctionnel, produire quelque chose de diversifié dans ses fonctions est-il particulier ?*

En fait ça enrichit un peu le langage de l'architecture dans le frottement entre les 2 espaces. C'est-à-dire qu'entre l'idée de construire ça, d'avoir juste après le groupe scolaire ça enrichit les potentialités d'usage. Et puis par cet enrichissement ça enrichit les frottements d'architecture, comme l'imbrication des 2, comment on y rentre, comment la lumière arrive, comment ça se passe là, ça crée une petite altérité qui enrichit un endroit du projet. Après pour nous la ville est hétérogène, c'est aussi une mixité de fonctions. C'est vrai qu'il y a rien de plus ennuyeux qu'une ville monofonctionnelle, c'est la critique de la Charte d'Athènes en gros.

MA : *Vous parlez d'usage, comment projetez-vous les futurs usagers quand vous concevez un bâtiment ?*

En fait, le futur usager on le projette pas parce qu'on le connaît pas. En fait on propose un espace qui a des potentiels et après le futur usager l'utilise comme il le veut. C'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait des possibles dans les espaces et après l'espace devient quelque chose en dehors de nous. Mais on projette pas l'usager dans un espace. On a pas le droit parce qu'on est pas le futur usager. Donc on essaye de dessiner les espaces les plus justes possibles, avec de la lumière, avec des qualités et avec des possibles. Et après Inch Allah, le bâtiment va changer d'utilisateurs, il va évoluer, il va se sédimenter dans le temps, les usages vont changer, se modifier. Donc nous on s'arrête vraiment à la qualité de ce qu'on peut produire en termes de matière, de lumière, de relations au site. Et puis après l'usager fait son travail. Après l'usage pour du logement c''est le règlement aussi qu'il va y avoir par rapport à des bailleurs sociaux, est-ce que ça va être des propriétaires ? Est-ce que ça va être de locataires ? Ça change complètement le rapport parce que le propriétaire va pouvoir changer son espace, le locataire va pas pouvoir le changer.

MA : *Est-ce que cela change les choses pour vous ?*

Oui, implicitement. Par exemple si c'était des acheteurs potentiels on pourrait moins finir les espaces et laisser au propriétaire l'occasion de finir son espace, c'est là qu'on pourrait se dire qu'on arrête le projet. Alors qu'avec un locataire on peut pas se dire ça. Et savoir où on arrête le projet, c'est-à-dire quand le projet est arrêté, par exemple est-ce qu'on accompagne un utilisateur dans le projet ou on s'arrête avant ? Voilà, la question de où on arrête le projet est assez cruciale, c'est assez intéressant. Quand on fait des bureaux, on livre des plateaux de bureaux, on fait des façades, des murs verticaux, des plateaux de bureaux et hop on livre des plateaux de bureau, point. Après c'est l'idée de… là on pourrait très bien imaginer qu'on livre des plateaux de logements et que les gens finissent. L'idée du possible elle est là aussi mais elle est complètement emprisonnée par les idées de règlements. Donc règlements : code de construction, pour les bailleurs sociaux ce sont aussi les logements qui sont liés à des coûts de location au mètre carré, c'est-à-dire qu'on peut pas produire un T3 de 85m² parce qu'en logement social personne pourrait y habiter puisque personne pourrait se le payer. Si on utilisait des matériaux un peu plus bruts et d'autres méthodes de construction peut-être que le bâtiment couterait le même prix qu'un bâtiment de logement lambda mais on peut pas le faire parce que les coûts sont conventionnés.

MA : *Si je comprends bien, on vous impose la volumétrie et les normes. Que vous reste-il ?*

Bah pas grand-chose. Non, pas grand-chose, la marge de manœuvre elle est assez réduite. Après y a toute la complexité du plan, le fonctionnement. Par exemple quand on regarde cette perspective on nous imposait ça [le bâtiment de 16 mètres] et après on nous imposait une hauteur constante ici. Après y a tout le jeu de savoir comment on va replier les classes dans ce volume là, comment on va fabriquer une cour calme, une cour active, une cour des maternelles, le restaurant là avec une façade au Nord qui évite tous les ensoleillements pendant le repas, mettre une serre ici, l'imbrication de toutes les fonctions… y a quand même du boulot. [rires]

Mais en termes d'enjeux urbains… c'est-à-dire que c'est vraiment un travail d'architecte, en termes de propositions volumétriques sur le site c'est vrai que c'est un peu limité.

MA : *Vous disiez au début essayer de résonner avec le site et la commande. On retrouve un peu la notion d'échelles de l'espace infra-bâtiment jusqu'au grand territoire, comment gérez-vous cela sur un tel projet ? En d'autres termes qu'est-ce que la relation avec le site ?*

Là en fait je l'ai un peu expliqué par rapport aux façades. Après on a différentes manières de travailler. Là on intervient dans une ZAC dans laquelle on a tout foutu en l'air, c'est tabula rasa, voilà. Et donc on essaye de reconstruire une identité architecturale de bâtiment de manière à reconstruire un espèce de lien symbolique à l'équipement public et puis à une histoire, peut-être pas une histoire mais à la matière du site qui est encore assez présente en périphérie. L'histoire des maraichers on l'a vachement introduite dans la construction même parce qu'elle est aussi une des composantes du bricolage intrinsèque aux habitants dans les petits pavillons. Je veux dire que chacun s'est fabriqué sa petite serre avec les matériaux du site. Donc y a une empreinte déjà dans l'architecture populaire de la manière dont a construit de manière savante l'architecture. Donc en fait ce trajet on va dire entre architecture vernaculaire ou populaire vers l'architecture savante, c'est peut-être ça qui nous intéresse aussi. C'est-à-dire la non-architecture vers l'architecture c'est ce trajet là qui dirige les options de projet.

MA : *Vous pensez que c'est perceptible ?*

Bah j'espère, nous on le perçoit en tous cas. Je pense qu'à travers les matériaux qu'on a mis en œuvre, la manière dont on les a mis en œuvre et ce que ça produit je pense que c'est perceptible. Mais évidemment c'est pas explicite, c'est jamais explicite et jamais frontal. Après le fait de mettre à Bottière-Chénaie sur le restaurant scolaire une serre, une vrai serre horticole qu'est le jardin pédagogique, c'est pas neutre en fait dans un lieu qui a été essentiellement une production maraichère. Ça c'est un élément hors programme qu'on a proposé et qui a été accepté et plutôt bien reçu.

MA : *Vous avez eu beaucoup d'échanges sur l'école avec la mairie ou l'éducation nationale ?*

Oui bien sûr. Toute la construction du projet se fait avec la mairie, avec les services de l'éduction de façon très étroite.

MA : *La commande ressemblait à quoi ?*

La commande ressemble à un programme qui dit « construisez 15 classes, 7 classes de maternelle, 7 classe d'élémentaire et une classe pour des élèves handicapés qui sont au rez-de-chaussée, et puis une salle polyvalente, un restaurant ». Et tout ça ça fait un dessin assez précis, donc on gagne le concours et après à chaque phase de projet y a des validations avec le

conseiller d'éducation sur des matériaux, des systèmes. Y a une relation assez précise, étroite même, avec le service de l'éducation.

MA : *Je reviens un peu en arrière. Vous m'avez dit « je ne peux pas me projeter à la place de l'usager et ce que j'essaie de faire c'est de la qualité ». Comment définissez-vous la qualité d'un projet architectural ?*

Par exemple c'est de se dire qu'on va faire des très grandes circulations, ici on va plutôt essayer de faire des loggias en double hauteur pour gagner vraiment de l'espace, on va faire en sorte que tous les logements soient traversants et en double hauteur, enfin avec des loggias en double hauteur. On va essayer de pas faire de circulations sans lumière naturelle. Nous on pense que c'est bien de faire sentir les matériaux bruts donc on va essayer de travailler avec du béton brut et des matériaux un peu rustiques. Dans le dessin, dans l'essence du plan, on va essayer de dessiner quelque chose avec le moins de couloirs possible, pour aller vite et avec plus d'espace.

MA : *Donc vous appliquez des principes ?*

Oui, qui vont donner des qualités aux bâtiments.

MA : *Par rapport à ça comment réfléchisse-vous le lien avec l'extérieur, avec l'espace public ?*

C'est-à-dire que là le bâtiment, cette façade là elle prend une qualité directement parce qu'elle est en retrait de la voirie et devant un espace public, et qu'elle a une vue dégagée donc c'est super de faire des loggias là et comme on a mis un matériau qui est un peu translucide quand on ferme sa loggia on a quand même de la lumière, on voit quand même et on est pas tout à fait vu. C'est un peu comme par exemple là [il ouvre son book] on réalise des logements qui sont avec des grands balcons suspendus, là on fait des balcons assez généreux sur lesquels les garde-corps sont assez hauts donc quand on est sur son balcon personne nous voit, faut être debout. C'est ce type de rapport. Y a un côté humain quoi. Sur ce projet [book] c'est pareil, on a pris les petites serres qui sont dans le pavillonnaire, les clôtures de bois des jardins et on a fait des éléments qui viennent se greffer sur les façades. Donc y a un effet d'écho entre le contexte d'architecture populaire et puis ce qu'il produit. C'est-à-dire que l'architecture qu'on produit elle est jamais orpheline, elle est jamais posée comme ça, de façon arbitraire, dans un site, elle est toujours liée.

MA : *Est-ce que je vais trop loin si j'entends dans ce que vous venez de dire une critique d'un certain de nombre de productions actuelles ?*

Je sais pas [rires]. Non mais oui. On est pas dans la forme qui suit la fonction, on défend l'inverse. Après oui y a des approches différentes, je sais pas, y a tellement de choses qui se produisent. Nous c'est la manière dont on construit nos choses.

MA : *Je vous demande ça parce que vous disiez tout à l'heure travailler essentiellement sur la façade. Il y a une critique qu'on peut entendre sur cette pratique d'une articule qui gesticulerait en s'exprimant essentiellement là-dessus.*

Non mais après c'est surtout le manque de liberté. Y a pas mal d'approches formelles différentes. Mais nous en fait on essaye de raccrocher notre archi à un sens, on essaie de dépasser l'idée des revues. Après y a des archis qui ont des approches formelles différents, vous en avez peut-être rencontré.

MA : *Quelques-uns. Votre approche, comment s'arrange-t-elle des contraintes économiques ?*

Souvent bien, des fois mal. Non mais en fait globalement on essaye d'avoir des matériaux assez bruts et des techniques simples donc en général ça se passe bien à part là sur un projet où ça se passe assez mal. A partir du moment où les matériaux sont bruts, où y a pas de grosses… Par exemple sur ces façades de Bottière les façades sont constituées de plastique ondulé de serres horticoles qui est relativement peu cher. Voilà, y a aussi cette attention sur les matériaux pauvres qui nous intéresse. C'est réutiliser des matériaux pauvres : du béton brut, de l'acier galvanisé, des taules ondulés, des matériaux qu'on trouve dans l'architecture industrielle et horticole. C'est aussi notre travail de fond qui est un travail de passeurs entre la non-architecture et l'architecture donc ça passe aussi par les formes et les matériaux. C'est une façon de lire l'environnement, de lire la ville, c'est-à-dire que si on passe un hangar en taule et qu'on dit que c'est du logement grand public et que c'est de l'architecture, tout le monde regarde le hangar en taule différemment. C'est aussi ça.

MA : *Donc vous travaillez pas mal sur les systèmes constructifs.*

Ouais, après les systèmes constructifs on a souvent du mal à les transférer parce qu'ils répondent à d'autres normes. On est aussi contraint par l'industrie du logement et ses habitudes, c'est-à-dire qu'ils sont habités au bois et au béton. On a des difficultés à construire intégralement en charpentes métalliques par exemple, par rapport aux normes acoustiques, par rapport au feu. En fait c'est plus une sorte d'hybridation entre des langages formels hors de l'architecture et l'industrie du BTP, en termes de construction. C'est plus ça.

MA : *Ce qui suppose que vous ayez derrière une maîtrise d'ouvrage qui accepte ça.*

Voilà, sinon on gagne pas le concours, on a pas l'accord. Après on est pas aussi… on a une attitude assez radicalement… c'est pas la même que Lacaton et Vassal par exemple, ceux qui ont construit l'école d'architecture, eux qui dérivent vraiment des systèmes et qui sont toujours dans un système qui dérive et qui dérive, ce qui est vraiment intéressant. Nous on a plus une prospective sur la forme, sur la forme quasiment symbolique ou sur la non-architecture. On va pas jusqu'à l'abstraction de la technique à travers l'architecture ou la non-architecture. On est plus dans des reprises d'items formels de l'architecture populaire alors que Lacaton et Vassal reprennent des systèmes industriels pour les appliquer à des bâtiments dans une sorte

d'abstraction de la technique. Nous on est plus dans des items formels, ça, les petites serres, voilà… des items qui sont relations avec l'architecture populaire. Et on a quelques relations avec la question du pop'art et de déplacement…

MA : *Vous appliquez la même démarche sur les intérieurs ?*

Ca dépend jusqu'où on peut aller. Souvent les intérieurs restent relativement neutres dans le sens où c'est aussi le possible de l'habitant par exemple dans le logement et on demande une relative neutralité à l'intérieur d'un équipement public par exemple. Donc la question de la neutralité elle est aussi importante, c'est-à-dire que l'architecture qu'on produit elle est pas neutre mais y a forcément un espace de neutralité nécessaire pour l'habitant. Si vous repartez à la gare je vous invite à passer à côté du Lieu Unique et donc à côté y a un bâtiment avec un petit Lu et des étoiles, on a réhabilité ce bâtiment et c'est le siège du Voyage à Nantes. Je vous invite à sonner et à visiter, c'est qu'un travail d'intérieur, de dépouillement, on a fait le mobilier, on a réutilisé des parois de serres horticoles. Donc là c'est un bon exemple de ce que vous pouvez faire à l'intérieur.

MA : *Je change de sujet et je retourne vers l'urbain. Le quartier de Bottière-Chénaie a reçu un prix EcoQuartier en 2009, la maire de Nantes communique pas mal à ce sujet, qu'en pensez-vous* ?

C'est de la pub ! C'est de la pub après l'écoquartier moi j'en sais rien… De toute façon le bâtiment était pas ciblé HQE déjà, on a récupéré quelques signes HQE comme ça… Qu'est-ce qui fait qu'il est écoquartier ? Toutes les eaux de ruissellement sont récupérées dans des noues, c'est un quartier relativement dense donc la compacité faisait partie des critères. Mais après ? Après j'en sais rien. Je sais pas mais ça les arrange sans doute d'être écoquartier. C'est comme tous les labels, je sais pas trop ce que ça veut dire.

MA : *Ce serait quoi un écoquartier alors ?*

Bah écoquartier, ecos la maison… C'est sans doute un endroit où on puisse peut-être moins prendre la voiture pour aller faire les courses, où on vit ensemble, où y a assez de compacité, où c'est un vrai morceau de ville, où y a une vraie hétérogénéité d'usage et où y a l'intelligence d'implantations des bâtiments les uns avec les autres, où il se passe quelque chose entre les gens. Je pense que c'est ça un écoquartier, c'est pas un quartier avec que des bâtiments en bois.

MA : *Est-ce que Bottière-Chénaie produit cela ?*

Je pense pas. Je pense pas que ça produise que des bâtiments en bois. Je pense que c'est pas si mal réussi malgré tout, bien que je trouve ça assez ingrat, c'est pas si mal réussi.

MA : *Qu'est-ce qui vous fait utiliser le terme ingrat ?*

En fait quand on s'y promène, comme c'est en chantier, c'est tout neuf, c'est quand même pas facile. C'est pas facile d'y vivre. Moi j'y vivrais pas, j'ai un appartement au centre-ville et je préfère vivre au centre-ville. J'aurais du mal à vivre dans ce type de quartier. Après moi je pense que cette zone est assez réussie, je suis un peu plus inquiet sur la deuxième phase qui raccord au-delà de la route de Sainte-Luce, y a une deuxième phase qui va raccorder le lycée de la Colinière, Doulon, tout ça. Je suis un peu plus inquiet, c'est une zone que je connais bien, je connais bien quelqu'un qui habite là dans une petite maison, c'est pour ça que j'ai bien visité tout le site, toutes les petites maisons, toute l'architecture un peu vernaculaire qui est dans cette zone là. Je suis un peu plus inquiet sur l'étendue de la zone. Et alors ce qui est assez intéressant c'est qu'ils lancent là un concours avec des stars internationales sur un centre commercial avec des bureaux et je crois avec des tours assez hautes. Donc à voir. De toute façon sur ce type de quartier on peut pas juger maintenant, on peut juger dans 20 ans. Et puis c'est tellement différent quand c'est que des locations ou que des propriétaires, c'est tellement différent quand les gens ont la liberté sur l'architecture ou quand ils l'ont pas. Par exemple nous on fait un projet y a longtemps à Mulhouse, la cité manifeste, c'est un projet un peu expérimental avec 5 architectes, 12 logements par architecte, y avait Lacaton et Vassal, Jean Nouvel, plein de stars… Nous on était associé avec un architecte qui s'appelle Duncan Lewis, on a fait un îlot. Ça se situait dans une cité, un grand lotissement industriel en fait, avec plein de petites maisons qui ont été construites au début du siècle avec une sorte de volonté post-fouriériste de fournir un bon logement aux ouvriers pour qu'ils travaillent mieux. C'est construit sur un système de voierie et de petites venelles, parce que souvent les ouvriers venaient de la campagne et y a une histoire de typologie qui s'est créée comme ça, le carré mulhousien. Et ces maisons là ont été ouvertes à l'achat pour les ouvriers, ce qui fait que l'ensemble quasiment de ce très grand lotissement est devenu avec le temps propriété des gens. Donc c'est un ensemble de petites maisons et ce qui fait que ça les a autorisés à faire des extensions, des serres. Donc y a tout un tas de phénomène d'appropriation avec l'esthétique et l'usage sur les logements, de transformation. Ca fabrique un endroit super riche et hyper vivant. Par exemple certains plots sont des épiceries, des bars, et on a comme ça une espèce d'hétérogénéité, donc c'est plutôt assez riche comme lieu. Et ça a pu se transformer comme ça qu'à partir du moment où y a eu une certaine liberté des gens à pouvoir transformer, autrement ça n'existerait pas. Si on prend l'exemple d'un lotissement lambda, où y a que des propriétaires mais où y a un règlement de lotissement et on ne peut pas changer l'informel n'arriver jamais.

MA : *La ZAC c'est l'opposé de ça.*

La ZAC c'est l'inverse. Mais c'est comment l'architecture va être altérée par le temps, par les gens. On verra, est-ce que cette place deviendra vraiment un grand marché ? Est-ce que ça va exister quoi ? Ça c'est toujours un grand pari en fait. L'intérêt c'est que dans cette zone là y a pas tellement d'espaces publics autour de ce grand espace pavillonnaire, ça existe pas, y a des marchés à Doulon mais ça existe pas donc i à mon avis il va pouvoir se développer des choses.

MA : *Vous parlez des commerces, avez-vous discuté avec ceux de Bottière-Chénaie notamment sur les façades ?*

Non. A la rigueur c'est la vie du truc. Le chocolatier est arrivé dès le départ et après y a eu la brasserie. Nous on a livré des plateaux bruts et eux s'y sont mis. Mais moi je suis pas opposé au fait que ce soit un peu laid, parce que c'est la ville, on y peut rien, ils mettent leurs enseignes, c'est la ville quoi…

MA : *Vous parlez d'hétérogénéité, vous avez une opinion sur les bâtiments faits ailleurs dans la ZAC ?*

Ouais, ici [FJT] on a un bâtiment dégueulasse qui a été fait par In Situ. La médiathèque ça va, y a une opération vachement intéressante de CN8, des petites maisons en longueur c'est sympa. L'opération de CN6 et CN7 est plutôt pas mal bien qu'elle ait eu quelques déboires de construction, CLN9 dans le fond c'est…

MA : *Que reprochez-vous au bâtiment d'In Situ ?*

C'est carrément trop bavard. Cette façade en grille c'est super bavard. L'écriture architecturale je la supporte pas. C'est un bâtiment de coiffeur quoi, comme d'habitude.

MA : *Sur votre îlot il y a une mixité fonctionnelle, on parle aussi beaucoup de mixité sociale.*

Alors ici… c'est pas forcément nous, c'est le programme qui était pas mal. Ici y a des domiciles services pour des petits vieux, avec une salle commune pour eux. Et puis y a du logement social et de l'accession sociale. Donc y a une hétérogénéité de population ici, ça fabrique des choses, c'est plutôt pas mal, y a des petites mamies et en même temps y a des gros loulous, des familles. Moi je pense que c'est toujours bien.

MA : *Si personne n'en veut est-ce que c'est toujours bien ?*

En fait la mixité est pas tant sociale que ça. La mixité est plutôt sur la typologie de personnes. Les petits vieux qui sont là ont pas tellement de fric, les loulous ont pas tellement de fric non plus, y a des familles qui ont un peu de fric et qu'on acheté un logement parce que c'était pas cher. Et je pense que si ça avait été qu'un immeuble de logement social avec des loulous, c'aurait pas été super.

MA : *Je suis assez d'accord avec vous sur le caractère relatif de la mixité sociale mais elle quand même ressentie. On voit ressortir un certain nombre de tensions, l'expression de clichés comme le fait que les habitants des logements sociaux ne sauraient pas ranger leur balcon et trier leurs poubelles. Ce qui pose des questions sur la manière dont cette volonté de mélange rencontre une réalité quotidienne.*

Oui, oui. Ceux qui rangent pas les balcons on le voit. Est-ce que c'est bien ? Je sais pas.

MA : *Ce n'est pas la question d'un jugement de valeur.*

Je sais pas si c'est bien.

MA : *Si je le dis en faisant de la provocation, cette mixité ennuie tout le monde donc est-elle souhaitable ?*

Le problème c'est qu'après ça fabrique des zones de typologies de personnes spécifiques. C'est-à-dire que ceux-là on les remet à Bottière ? Après effectivement, nous pour prendre des photos on préfère que ce soit clean. Et puis tout le monde préfère que ce soit clean et ça énerve tout le monde voir un gadjo sortir avec sa vieille BMW kitée du parking en faisant un dérapage. Donc c'est pas l'image qui est souhaitée mais en même temps c'est une réalité du quartier donc autant qu'elle s'affiche. Politiquement on aimerait sans doute pas voir ça mais si elle est là elle est là. Nous à la rigueur en fait c'est même plus notre problème. Y a un moment où on donne les clefs du bâtiment et puis terminé. On va pas se poser des questions de l'ordre de la morale par rapport aux futurs habitants du bâtiment. On évacue les questions morales sinon on devient fou.

MA : *C'est une vision des choses. Un autre élément qui passe difficilement dans le quartier c'est la place de l'automobile.*

Parce qu'il y a pas assez de places de parking. Bah oui mais y en a pas partout, dans le centre-ville ça clashe aussi. L'idée c'est de limiter l'impact de la bagnole partout sauf qu'on voit pas profondément la question de la ville, si on revoit pas profondément la question de la ville on changera pas la place de la bagnole. Donc on prend des mesures environnementalo-esthétiques. Après y a l'amélioration des réseaux de transport en commun, c'est sûr. Après s'il y a un couple où y en a un qui travaille à Couëron, l'autre à Saint-Herblain et en même temps ils ont à déposer leur môme le matin à l'école, s'ils ont 2 voitures, ils garderont 2 voitures.

MA : *Donc est-ce qu'avec des mesures coercitives on fait changer les pratiques ?*

Bah c'est ce qui se passe. En fait elles changent pas… enfin si elles changent malgré tout. Par exemple dans le centre-ville si on a pas de place pour garer sa caisse on va hésiter à la prendre une fois qu'elle est bien garée.

MA : *C'est le centre-ville…*

Là on est pas au centre-ville. Mais après c'est des raisons économiques de créer moins de places de parking. Enfin y a plein de raisons : des raisons écologiques, économiques.

MA : *Oui et une question de gestion. Une des raisons du trop-plein de voitures sur l'espace public est la gestion des parkings sous-terrain par les bailleurs qui les louent trop cher et donc elles ne sont pas louées et il faut bien se garer quelque part.*

Oui, après nous on construit les places qu'on nous demande au PLU, boxées, pas boxées.
MA : *Je change à nouveau de sujet. J'ai une question très pratique : le filet à l'arrière de la barre ?*

C'est pour éviter que les gens jettent des choses sur les enfants. C'est obligatoire en fait. C'est à dire qu'en fait en général, si on a des logements et on a une cour y a un filet sur 8 mètres. Nous on a négocié pour qu'il soit à la verticale. En fait règlementairement il faut qu'il y ait une protection entre les logements et la cour d'école. Et c'est une des raisons pour lesquelles nous on aurait plutôt aimé monter ici et laisser relativement lire au niveau de la cour d'école pour laisser passer la lumière et en même temps limiter ces jets d'objets. On pouvait monter de l'autre côté aussi. C'est pas super ce filet je suis d'accord. C'est une obligation légale parmi d'autres.

MA : *Vous parlez beaucoup de normes et de règles. Le développement durable arrive beaucoup par ces biais, qu'en pensez-vous ?*

Ça nous a sans doute permis de faire attention à certaines choses comme l'implantation des bâtiment, l'installation de protection solaire, d'isolation. Après quand on est pas complètement débile on oriente bien les bâtiments et puis voilà. On est pas des fous de cette histoire du développement durable. De toute façon construire c'est déjà détruire un peu. Non mais consommer… enfin on consomme de l'énergie pour construire un bâtiment aussi. Après on réduit la manière dont on… la question du chauffage et de l'isolation il faut la prendre en compte évidemment. Donc ça a permis de prendre conscience de certaines aberrations qui ont été produites dans les années 1980 ou 1990. Nous ça nous traumatise pas plus que ça. Après ce qui est de l'ordre du BBC ça permet aussi aux fournisseurs de laine de verre d'en vendre plus.

MA : *Il y a souvent une logique économique derrière. A ce propos, il y a beaucoup de communication sur ce quartier là, il a été primé par le ministère, la mairie communique, vous bénéficiez de ces retombées ?*

Je sais pas. Je sais pas trop. Après entre nous, notre communication en tant qu'archi, et celle que fait la ville, je sais pas si vous avez remarqué mais ils citent pas souvent les architectes. Donc après c'est surtout nous notre propre promotion qui nous rapporte du travail mais autrement je sais pas si elle nous a rapporté du travail leur communication. On voit le bâtiment partout mais on a pas analysé ces retours, et-être qu'il y en a en fait. Tant mieux qu'il soit vu partout.

CN12	**Date :** 28/11/2012
	Rôle dans le projet : Responsable de programme
Réalisation : 168 logements (70 maisons, 16 intermédiaires, 78 collectifs) en accession et locatif social	**Structure :** Promoteur
	Localisation : Nantes
Durée de l'entretien : 1h44min	**Expérience :** 8 ans chez ce promoteur (37 opérations)
Travail sur le projet : 2005-2012	**Taille de la structure :** 20 personnes à Nantes (300 salariés pour toute l'entreprise)

Entretien

MA : *Pour commencer pouvez me parler un peu de votre parcours ?*

Les aléas de la vie font qu'on est amené à travailler dans certains domaines. Moi j'étais plutôt sur du financier. Le premier dossier que j'ai traité c'était un dossier pour le compte de Bouygues Immobilier, et financement de quoi ? D'un immeuble de bureaux. Comme quoi je me suis retrouvé, quand j'ai fait mon stage de troisième cycle pendant 8 mois aux financements internationaux au Crédit Lyonnais, mes premiers dossiers c'était sur du financement immobilier. Donc comme quoi… Et après j'ai dévié naturellement sur l'immobilier pour prendre un poste chez Bouygues et après chez Marignan. Et après la formation juridique et un petit peu financière ça aide pour faire mon boulot. Parce que mon métier c'est à partir du moment où le service développement a signé un compromis de vente avec le propriétaire, que ce soit un aménageur ou un propriétaire foncier lambada, moi je récupère le dossier, je m'occupe d'acheter le terrain et je vais jusqu'à la livraison avec la décennale derrière. Donc après c'est tout le management de l'opération, avec la conception avec les équipes d'architecture, les bureaux de contrôle, enfin les différents intervenants, les notaires… enfin pour lever toutes les difficultés. Et après on a un service technique qui vient nous épauler pour construire parce qu'on peut pas être partout et puis un service commercial qui vient vendre pour notre compte. Et après nous on chapeaute l'ensemble de l'opération. Donc y a des données économiques et financière, des données juridiques, des données on va dire commerciales. C'est vrai qu'il y a pas d'école qui vous apprend avec ça, y a tellement de matière à maîtriser qu'en fait on se fait sur le tas, on découvre, de temps en temps on se trompe et c'est en se trompant qu'on progresse et qu'on arrive à se faire un peu la bosse sur ce métier là.

MA : *Ça vous amène à avoir une vision de l'architecture et de l'urbanisme. Quelle est-elle ?*

Donc après moi, ma conception sur l'urbanisme et ce qu'apportent les promoteurs, déjà ce que je trouve assez passionnant dans notre métier c'est que quelque part on construit la ville

d'aujourd'hui et de demain, à notre échelle bien entendu. Mais c'est vrai savoir que des fois passer dans une rue où on a fait un bâtiment… ce bâtiment il est pas là pour 7 ou 8 ans comme on construit une voiture et après pof on la change, là a priori l'acte de construire il est quand même assez pérenne, y a un minimum de délai, en général y a quand même au moins 80 ou 100 ans en général. Surtout sur un immeuble, aller détruire un immeuble c'est un peu plus compliqué que de détruire une maison pour bâtir dessus. Donc c'est vrai que déjà l'acte de construire fait qu'il y a une vraie intervention dans la vie de la ville, des gens, et donc ça veut dire que ça doit être un acte qui doit quand même être relativement réfléchi. Et alors la difficulté qu'on a par ailleurs c'est que comme nous on est une entreprise commerciale, comme tout entreprise, faut quand même qu'on arrive à vivre. Donc il faut arriver à satisfaire à la fois les règles d'urbanisme, qui sont de plus en plus contraignantes, les règles normatives sur toutes les règles style thermique, handicapés, etcetera, qui s'adressent à nous. Donc en fait ce qui est très intéressant dans ce qu'on fait c'est qu'on a une somme de contraintes, de choses qui partent dans tous les sens. On prend ça, on agite, et à la fin il faut qu'on sorte un projet. Un projet qui à la fois va plaire aux clients, parce qu'il faut pas oublier qu'on a quand même une notion entre guillemets commerciale, il faut quand même qu'on puisse vendre nos produits. Et puis il faut pas qu'on fasse n'importe quoi non plus, en tous cas moi c'est comme ça que je le perçois. C'est-à-dire que moi j'essaye quand même de mettre un peu d'architecture, de faire de jolis bâtiments, autant qu'on le puisse, sachant qu'on est effectivement toujours dans la contrainte du prix. Parce que c'est toujours pareil, entre par exemple vous prenez quelqu'un comme Nouvel qui fait un très beau bâtiment pour les musées des arts premiers, c'est vrai que c'est très joli, enfin personnellement je trouve que c'est plutôt réussi, maintenant la difficulté c'est qu'il avait un budget de 100 et qu'à la fin il est arrivé à 250. C'est-à-dire qu'il a fait 2 fois et demi le budget, il a pas répondu à la commande, il a pas répondu… Ca à la rigueur il peut parce que c'est l'Etat et l'Etat peut dépasser son budget, nous malheureusement on peut pas. C'est-à-dire qu'on peut pas être en déficit donc systématiquement on est obligé de jouer avec cette contrainte, faire des choix, je prends plutôt telle option architecturale parce que oui c'est certes un peu plus élevé mais faut quand même donner de la qualité au bâtiment. C'est-à-dire que le fait d'aller construire un bâtiment c'est pas simplement je coule du béton et je vois en bas ma marge et c'est tout ce qui compte. Moi c'est pas comme ça que je vois les choses, j'essaie vraiment, comment dire… enfin quand on fait ce métier l'intérêt c'est que si on y met du sien il y a vraiment beaucoup d'intuitu personae, on est vraiment dedans, on vit vraiment notre projet quoi. Par exemple moi quand les plans arrivent, tous les plans d'appartement, on les revoit tous, on se dit « ça ça me va, ça j'aime pas, la disposition il faut qu'on la revoit », vraiment on les repointe tous, on a des cahiers de notes où on prend notre plan et on le renvoie à l'architecte en disant « essaie de faire ci, faire ça, regarde si c'est possible ». Y a vraiment un travail… Dans le cadre de la conception la perspective pour moi c'est de se dire « on construit pour longtemps et donc faut quand même qu'on essaie de faire un minimum de qualité ». Parce que c'est des gens qui vont vivre là et on peut pas se permettre de faire des grandes barres toutes droites, c'est sûr que c'est très économique, ça marche bien, au niveau BBC c'est génial, sauf qu'il faut mettre un peu d'architecture quand même, faut penser aux gens qui vont y vivre. Et puis c'est quand même plus valorisant de faire un beau bâtiment, du moins quelque chose qui nous satisfait nous, plutôt que d'être juste simplement

dans une optique d'essayer de gratter de partout. C'est pas l'option… en tous cas c'est pas l'option chez nous, je pense qu'on essaie de faire de l'architecture. Autant qu'on peut bien entendu parce qu'évidemment l'architecture, alors c'est ça qui est difficile, c'est que quand vous êtes en plein cœur de Nantes sur les bords de l'Erdre, ou à Lyon Confluence sur les bords du Rhône, c'est super bien placé, on a une clientèle à forts moyens qui peut venir mettre le prix au mètre carré. Quand vous êtes par exemple sur un quartier comme Bottière-Chénaie, toute la difficulté c'est que vous êtes dans un secteur où… la difficulté qu'on avait nous sur ce dossier là c'est que c'est un quartier entre guillemets populaire avec une connotation, y a une cité qui est un peu difficile et donc Bottière c'était « ohlala, c'est quand même un peu la cité ». Or quand on voit ce qui a été réalisé on est loin quand même de la cité, c'est quand même pas du tout les ensembles tels qu'on peut se les représenter. Mais la difficulté c'est qu'avec, comment dire, cette image dans la tête des gens, déjà c'est difficile de faire changer une image dans la tête des gens sur un quartier, tel endroit est bien, tel endroit et pas bien, et avant qu'un endroit côté de façon moindre puisse monter un peu en gamme c'est difficile. Et donc nous, la difficulté qui était de notre, c'était de dire « voilà, on est dans un quartier qui a pas hyper bonne presse », faut qu'on vende des logements là-bas et le problème c'est que dans un tel quartier on peut pas avoir des prix très élevés. On a beau être à Nantes, y a beau avoir toutes les infrastructures, le périph, un très grand centre commercial à 2 pas, avoir la ligne de tram, 2 arrêts de bus auprès de notre immeuble, le chronobus qui va bientôt passer, des écoles, une médiathèque, enfin y a tout. Là ce qui était pas mal de la part de l'aménageur c'est qu'ils avaient tout amené avant. Ils ont construit les infrastructures avant de construire les logements. Ce qui représente un vrai investissement parce qu'entre guillemets ça parait pas très logique, on pourrait se dire qu'on fait venir d'abord les gens, on voit combien y a de personnes et après on adapte les besoins. Là ils ont fait un pari, mais un pari qui allait dans le sens plutôt d'offrir une qualité aux habitants, moi que je trouvais plutôt intéressante. Et donc la difficulté, comme je disais on est dans un quartier où on a plein d'infrastructures qui plaident pour dire « c'est pas si mal que ça finalement » et malgré tout y a un prix de sortie où on ne pouvait pas mettre davantage. C'était ça la difficulté. Et donc après on est bloqué par ces prix là, on a beau faire, on peut mettre dans un bilan une maison à tant, si le prix du marché c'est 100 c'est pas 150, à 150 on ne vendra rien, à 100 on peut vendre donc il faut se mettre à 100. Et après avec cette contrainte là faut arriver à faire de l'architecture, arriver à faire quelque chose qui soit quand même joli et qui offre une qualité… à la fois y a l'aspect esthétique extérieur, un beau bâtiment, mais aussi quelque chose qui se tient à l'intérieur. Des séjours avec un minimum de surface, dans une maison T4, quand elles sont à l'étage, ce qui était le cas, au minimum des toilettes au rez-de-chaussée et à l'étage, avec éventuellement 2 salles-de-bains quand on passe sur les T4, T5, par exemple. C'est le cas sur nos maisons, toutes les maisons T5 ont au minimum 2 salles-de-bains, pour nous c'est la prestation qui va de soi, sauf qu'il faut arriver à les financer et à passer dans le prix. Donc c'est toujours pareil, c'est un équilibre qui est difficile parce que nous on est toujours tenu par les coûts de construction qui finalement ne baissent pas, malgré la concurrence, avec des normes qui plutôt ont tendance à renchérir. Par exemple, on a eu le BBC, on a eu les normes handicapés, maintenant on est sur le parasismique sur Nantes par exemple qui rajoute. Et quand on a mis toute cette équation là, à la fin faut quand même sortir le projet, arriver à le vendre et faire un projet décent, quelque chose, passez-moi l'expression, qui ait de

la gueule. Et ça c'est tout l'intérêt de notre métier et c'est toute la difficulté de ces nouveaux quartiers où bien souvent y a de fortes exigences de la part des aménageurs en termes de développement HQE, etcetera. Donc c'est ça qui est pas toujours facile à boucler, faut arriver à mettre tout en place donc c'est beaucoup de travail et en général ces dossiers là prennent un peu plus de temps parce qu'il faut être assez malin, aller chercher les solutions et essayer de trouver comment dire… parce qu'aujourd'hui construire un bâtiment intelligent ça coûte pas plus cher, souvent moins cher, et ça permet à la fin d'offrir un meilleur produit au client. Par exemple y a un exemple qui m'a étonné moi au début quand j'ai commencé à bosser, c'était de dire « dessinez moi un plancher avec des murs qui fait 100m² ». Y a plusieurs façons, si vous dessinez un carré de 10 par 10 on est d'accord ça fait 100m², 10 mètres par 10 mètres par 10 mètres par 10 mètres ça fait 40 mètres linéaires, si on fait 50 par 2 ça fait bien 100m² mais ça fait 104 mètres linéaires. Donc dans un cas on a quelque chose où on va développer beaucoup plus de mètres linéaires pour exactement la même surface, 50 mètres c'est chouette mais on va avoir beaucoup de mal à y vivre, ça va coûter beaucoup plus cher et à la fin personne n'est satisfait. Alors c'est très caricatural mais c'est vraiment ça. L'objet c'est vraiment de réfléchir et de construire malin pour offrir la meilleure prestation et mettre entre guillemets les fonds là où ils doivent aller de façon à ce qu'on ait vraiment le meilleur produit possible, le plus attractif et qu'on ait une satisfaction client. Et une satisfaction aussi personnelle, le sentiment d'avoir bien travaillé, parce qu'en général quand le produit est bien, correctement placé, avec une bonne prestation et des bons prix en général ça se vend bien et on réussit notre mission, c'est ça qui est agréable.

MA : *Quand vous parlez de qualité qu'entendez-vous ? Qu'est-ce qu'un espace ou un logement de qualité ?*

Bah un logement de qualité c'est… Y a plusieurs choses. Y a la qualité architecturale, vue de l'extérieur, quand j'arrive sur mon bâtiment est-ce qu'on voit que c'est un peu travaillé et qu'il y a quand même une vraie écriture ou pas ? Ensuite y a la qualité quand vous rentrez dans votre logement, bien sûr la taille du logement que vous offrez, c'est-à-dire est-ce qu'il est plus ou moins compact ? En ce moment on va plus vers des logements compacts hélas pour des raisons de coûts. Et puis après la façon avec laquelle le logement est distribué, alors parfois y a des logements qui sont quand même relativement mal conçus donc pour moi ça c'est pas un logement de qualité. Et au final vous avez pour moi la qualité du produit, c'est-à-dire quelle est la prestation qui est vendue à l'acquéreur ? Est-ce que c'est du BBC ? Est-ce que c'est pas du BBC ? La qualité du chauffage, chauffage au sol ou pas ? Est-ce que j'ai du carrelage dans toutes les pièces, du stratifié ou que de la moquette par exemple qui est quand même une prestation pas forcément extraordinaire. Est-ce que j'ai des menuiseries en PVC ou en alu ? L'alu c'est un petit mieux que le PVC mais c'est moins bien au niveau thermique alors à ce moment là on renforce malgré tout l'isolation du logement. Vous voyez c'est ce genre de choses, c'est plein de débats que nous on a en interne. On a plein de curseurs, plein de leviers, sur lesquels on essaye de jouer pour arriver à la fin à ce que l'équation offre le meilleur résultat pour tout le monde, aussi bien pour le client que pour nous. Parce que moi j'accorde beaucoup d'importance… quand je passe devant un bâtiment je suis content de dire à des gens « ouais,

c'est sympa, c'est quand même pas mal ». Sur l'opération des Allées du Parc on a fait pas mal de visites parce qu'on a un bailleur social qui a acheté une trentaine de logements sur cette opération, globalement toutes les personnes, parce qu'il y avait les personnels qui allaient gérer les locations, y avait le directeur qui est venu visiter son opération, et à chaque fois on a plutôt un bon retour, les gens disent « ouais, c'est quand même sympa, le concept et tout, ça nous plait ». Là je dis quand même « on a réussi quelque chose », on peut être content de nous, on a quand même fait un truc qui va rester là pendant un bon moment et qui satisfait les gens, donc on a réussi notre mission quelque part. Après y aura forcément des points d'amélioration sur ce dossier, comme toujours, mais c'est vraiment…

MA : *Ce qui vous permet de vous positionner comme l'entreprise qui a fait une opération de qualité auprès des bailleurs, de la ville ou de l'aménageur.*

Bah après y a une image de marque, forcément c'est comme pour n'importe quelle société. Si on prend un voiture qui sort, un bon modèle, qui marche bien, qui a une belle esthétique, etcetera, et que le modèle se vend bien c'est sûr que pour la marque c'est un vrai plus. Ca la met en avant, ça lui donne un côté qualitatif qui rassure les gens et qui donne envie d'acheter chez vous. Pour ça c'est important aussi. C'est vrai que la difficulté de notre métier c'est qu'on peut jamais sortir de la dimension commerciale et financière malheureusement. Mais c'est-à-dire qu'on travaille tous pour gagner notre vie, pour payer notre logement, la nourriture, l'éducation des enfants, etcetera, donc il faut qu'un moment donné… Nous on a une activité commerciale, faut pas l'oublier. Après on peut raconter n'importe quoi mais c'est pas vrai, on est d'abord, et avant tout, une entreprise à but commercial. Mais c'est pas parce qu'on est une entreprise à but commercial qu'on est simplement mu par la volonté de gagner de l'argent. C'est pas simplement ça. Enfin à mon avis ce serait une courte vision et d'ailleurs c'est pas pour rien que notre groupe existe sur Nantes depuis plus de 40 ans. Je veux dire, on aurait pas une telle pérennité si on était juste là pour ça, juste pour faire des produits. Donc je pense qu'il faut pas oublier cette dimension, mais c'est pas parce qu'on a cette dimension qu'on doit pas par ailleurs faire de la qualité et essayer, moi c'est comme ça que je conçois mon métier, je serais déçu d'être obligé de faire des produits à ras les pâquerettes. Parfois on a pas le choix mais vraiment on essaie toujours d'essayer de tirer vers le haut le projet, d'essayer de faire un peu de… d'essayer d'aller vers du beau quoi. Personnellement je trouve que c'est quand même plus valorisant même pour celui qui réalise la résidence quoi.

MA : *Une des idées que vous avez soulevée est le fait de plaire. Comment faîtes-vous pour savoir ce qui va plaire ?*

Alors on a pas de… alors ça c'est très personnel. Après on est plus ou moins attiré par l'architecture, par toutes ces choses là, moi je sais que c'est quelque chose qui certes était pas ma formation mais l'architecture a toujours été quelque chose qui m'a plus, enfin j'ai toujours été intéressé par cette matière. Donc après on regarde ce que font les autres, on lit des bouquins, on se cultive et puis partant de là on se dit « ah tiens j'ai vu… », on a des revues, le Moniteur où y a toujours des présentations et on se dit « tiens j'ai vu ça, c'est pas mal » et on

échange avec l'architecte. Et puis déjà dans le choix des architectes, par exemple sur les Allées du Parc y a eu un concours qui a été organisé, entre guillemets, où nous on présentait des architectes et puis ils présentaient leurs visions de l'opération telle qu'ils l'envisageaient. Parce qu'à l'origine l'îlot… on dit voilà, y a un îlot, ça fait à peu près 2 hectares, grosse maille on voudrait, l'architecte urbaniste dit « je voudrais à peu près ça dans cet îlot, qu'est-ce que vous me proposez ? ». Donc chacun des architectes est venu parler de sa conception du projet, comment il envisageait les choses, qu'est-ce qu'il proposait, donc ils avaient des espèces de petites maquettes dans les grandes lignes, en PowerPoint, donc voilà « moi je vois bien organiser l'îlot comme ça par rapport à ce que vous préconiser », les grandes lignes, « moi je partirais sur telle optique ». Donc y avait 4 architectes qui ont présenté leur projet et puis sur la base de ça, avec l'aménageur on a retenu un. Effectivement on avait les références de chacun, chaque architecte avait ses références, un cahier avec tout ce qu'il faisait. Donc déjà vous regardez ce qui est réalisé et après vous voyez bien ce qui plaît. Enfin c'est très personnel, c'est ce qui vous plait à vous et que vous allez essayer de vendre après aux clients. C'est-à-dire qu'on a pas d'études auprès de clients comme on pourrait faire dans d'autres matières où on présente des formes, des choses comme ça, et on voit ce que ça donne. Là en l'occurrence, c'est pas ça, c'est plus notre conviction à nous. Mais ici on a quand même, même si entre guillemets on chapeaute les opérations, moi j'essaie de recueillir l'avis d'un maximum de personnes, c'est-à-dire que la directrice commerciale je vais la voir et je dis « tiens qu'est-ce que t'en penses ? Qu'est-ce qui te plait ? Les couleurs ? » Les commerciaux s'ils passent, le technique « d'un point de vue technique est-ce que c'est pas une aberration qu'on est en train de faire ? », dès la conception. Donc on essaye de recueillir un ensemble d'avis, de gens quand même qui baignent un peu là-dedans. Je veux dire quand moi je passe devant le projet d'un confrère, si je vois un permis, je freine, je regarde, c'est normal, ça fait partie du métier. Et on se dit « ah, tiens, tel bâtiment réalisé par untel c'est pas mal, c'est bien, faudrait qu'on essaye de voir », on essaye de piquer les bonnes idées là où elles sont, faut pas avoir la prétention de penser qu'il y a que nous qui avons de bonnes idées et tout ce qui viendrait de l'extérieur surtout pas, au contraire s'il y a des gens qui ont eu des bonnes idées, qu'ont bien travaillé et qu'ont bien réfléchi ce serait idiot de pas en profiter. Surtout que c'est des choses qui sont publiques, qui sont à la vue de toute le monde, donc tant qu'à faire autant en profiter pour que le bâtiment et la ville en elle-même recueille ces bienfaits quoi. Voilà, un petit peu comment on fait pour se dire comment on fait un joli bâtiment. C'est un peu de nous-mêmes et puis un peu de culture, essayer de regarder, se renseigner, s'informer, et voir comment on peut faire. Et puis beaucoup discuter avec l'architecte en phase de conception.

MA : *Donc il n'y a pas réellement de projection où vous mettriez à la place de l'habitant en vous disant « qu'est-ce qu'il pourrait souhaiter ? » ?*

Non. Non, on peut pas le faire. Y a tellement de… Enfin dans une ville, qui consulter ? Le voisin, le riverain ? Déjà on consulte nous les voisins quand on a notre projet pour leur présenter, par courtoisie, par politesse, ce qu'on va faire à côté de chez eux, adapter éventuellement le projet par rapport à leurs contraintes et des choses qui leur déplairaient. Voilà, après on peut pas… Si, y a quand même les commissions d'urbanisme de la ville qui

jettent un œil sur les projets. Sur tous les projets à Nantes la commission urbanisme jette un œil, et s'il y a des choses qui leur déplaisent, l'architecture, etcetera, ne valident pas la faisabilité. C'est même pas en phase permis c'est en phase faisabilité. Donc y a quand même un double contrôle. Y a un contrôle, nous en interne on essaye de faire quelque chose de joli, d'agréable, enfin une architecture correcte, qui plaise, déjà si en interne ça plaît pas on sait qu'on s'est loupé et qu'il faut reprendre notre copie. Et puis après y a la ville qui est là, qui a des architectes de formation qui s'occupent de gérer le service urbanisme. Ils ont un architecte conseil auprès de la ville, s'il y a quelque chose qui lui parait absolument pas opportun il se privera pas pour nous le dire. Donc le projet il tombe pas comme ça, y a quand même pas mal de strates au terme desquelles le projet est étudiés.

MA : *Vous n'allez peut-être pas être d'accord avec moi, mais vous avez parlé des contrôles et avant du fait que vous vous inspirez de ce qui se fait ailleurs. A quel moment tout cela fait qu'on peut aujourd'hui observer une uniformité conséquente des productions notamment de logements ?*

Alors ça je suis tout à fait d'accord avec vous. Ça c'est une vraie difficulté qu'on a. C'est qu'aujourd'hui on va à Lille, on va à Marseille, on va à Nantes, on va à Lyon, on a des bâtiments qui ont à peu près tous les mêmes formes. C'est des boîtes avec de la couleur, pas de couleur… Mais c'est vrai que les régions en général avaient quand même une certaine identité au niveau bâtiment, en Bretagne on est plutôt en toiture ardoises avec du granit… c'est caricatural mais globalement c'est ça, en Alsace on a plutôt du colombage, et puis c'est tel matériau, telle pierre, mais pourquoi ? Parce qu'on s'adaptait à la géologie, on prenait, on travaillait avec les pierres qu'il y avait sur place, on allait pas faire venir des pierres, on avait pas les mêmes moyens de transport donc si on était sur du granit on était sur du granit, si on de la pierre rouge, bah voilà on a de la pierre rouge et puis on fait avec et les maisons sont rouges, c'est comme ça. Aujourd'hui on fait plus de maisons en pierres mais je pense que c'est surtout lié aux contraintes techniques. C'est-à-dire que l'histoire des boîtes c'est surtout parce que c'est beaucoup plus facile à isoler, c'est plus rationnel, et à la fin c'est ce que je vous disais, on essaye de faire de l'architecture mais on a toujours cette contrainte économique. Et puis les contraintes handicapées, toutes ces contraintes techniques qui viennent s'ajouter. Et puis après je pense aussi parce que les architectes ont peut-être du mal à… Enfin d'abord un y a de la mode, clairement c'est comme sur tout, sur le vêtement, tout ce qui est design y a toujours de la mode, on voit bien les bâtiments des années 1970, ils sont très remarquables, on les reconnait tout de suite, l'haussmannien y a même pas besoin de le dire… Et en fait on s'aperçoit qu'il y a un système de modes aussi dans l'architecture. De la mode qui est aussi induite par de la technique et donc parfois c'est vrai que c'est plus simple de construire comme ça. Mais c'est vrai que c'est dommage qu'on ait pas une meilleure identité, enfin une identité plus marquée selon la région, etcetera. C'est dommage de retrouver les mêmes bâtiments qu'on aille d'un endroit à l'autre sur un territoire. C'est-à-dire qu'on perd un peu… y a une espèce d'uniformisation. Mais ça après c'est même pas lié à l'architecture, c'est lié plus généralement à la société.

MA : *Est-ce qu'il n'y a pas aussi une pression de la part des promoteurs qui défendraient l'idée qu'il est plus facile de vendre un produit standard ? Il faut voir ça au-delà du caractère esthétique de l'architecture, c'est aussi l'uniformité des typologies de logements avec des formats et des configurations très proches, un T3 ça fait de 59 à 63m², etcetera, et de fait peu de variété pour l'acheteur.*

Je sais pas. Là j'avoue que j'ai pas d'idée là-dessus. Je sais pas si… Les surfaces sont formatées, oui, parce qu'aujourd'hui on sait qu'un logement a un certain coût. C'est toujours pareil, on en revient au même. Donc il fait tant de mètres carrés parce que pour tant de mètres carrés je sais que je peux avoir ça. Et en face c'est pas compliqué, monsieur X, il gagne tant par mois, multiplié par 30% avec un taux d'intérêt de tant sur 20 ans, il peut payer ça, au-delà il peut pas. Vous faîtes ce que vous voulez, vous êtes décorrélé du marché, il ne peut pas. Donc faut lui offrir pour ce prix là le meilleur produit possible. Et le produit… on sait qu'un T3 c'est effectivement 60m², 63m², c'est un peu compact, c'est il me semble trop petit mais les gens malheureusement ils peuvent pas… si on dessine des produits autres ils ne peuvent pas. Alors la standardisation à mon avis elle plus liée à ça, plus que dans le but de vendre. En fait c'est… ils sont liés bien entendu mais c'est « qu'est-ce que je peux acheter pour ce prix-là ? », bah « je peux acheter ça parce qu'aujourd'hui c'est ce qu'on sait faire pour ce prix ». Et donc c'est pour ça qu'on se retrouve avec cette logique qui parfois est un peu bébête. Mais si on le fait c'est qu'il y a une bonne raison. Après par contre on peut adapter notre projet. Par exemple là on a un projet sur Pornic, destiné principalement à la résidence principale, on est en plein cœur de Pornic, y a rien d'autre, on est tout seul à cet endroit là, et il est clair que si on est sur de la résidence principale les T3 doivent pas faire 60m², les T4 par exemple font 90m² en moyenne parce qu'on est sur de la résidence principale. Donc là effectivement on a adapté notre projet.

MA : *Oui, vous êtes à Pornic, donc avec des populations aisées.*

Population on va dire de gens qui souhaitent revenir sur les côtes pour la qualité de vie. Ou des gens qui vont acheter un grand appartement, style Parisien pour y venir et puis à terme, par exemple pour les 5 dernières années ils travaillent à Paris et à terme ils viennent sur Pornic. Donc quand on a ce profil là effectivement on peut adapter. Après quand on est sur un produit en ville sur un grand boulevard, assez standardisé, avec un peu d'investisseurs, un peu de résidence principale, un peu de ci, un peu de ça, là évidemment on tombe dans un schéma assez classique et là monsieur X qu'est-ce qu'il peut acheter ? Voilà. C'est un peu comme ça qu'on fait… le marché fait aussi ce qu'on est capable de vendre avec justement des crises derrière justifiées parce qu'on est plus en phase avec les prix du marché, ce que peuvent mettre les gens.

MA : *Donc l'original serait plus difficile à vendre parce qu'hors marché ?*

Bah l'original il est pas toujours facile. Nous on en a eu un très original, c'est l'immeuble qui est sur le cours des 50 otages, où y a le magasin Habitat, qui s'appelle l'îlot boucherie, c'est au croisement de 2 lignes de tram. Vous verrez, si vous avez le temps, c'est un bâtiment assez remarquable qui est plus une sculpture d'ailleurs qu'un immeuble. Il a une forme triangulaire

parce que le terrain était très contraint, avec du béton poli, toutes les pièces de béton qui sont agrafées sur la façade, je crois qu'il doit y avoir 4 pièces identiques sinon elles sont toutes uniques, elles ont toutes été dessinées, etcetera. Ça c'est sûr que ça s'est vendu parce que c'était bien placé, parce que c'était un peu une architecture audacieuse et parce qu'on pouvait mettre des prix un peu élevés pour se payer cette architecture audacieuse. Mais il est vrai qu'il faut aimer le bâtiment, il laisse pas insensible. Là y a vraiment un coup de patte, après j'aime, j'aime pas, mais là on se dit qu'il y a vraiment un vrai geste artistique parce qu'il laisse pas insensible. Après il s'est quand même vaincu donc quelque chose d'un peu orignal… Mais l'originalité je dirais que c'est le projet concours, Confluence, les bâtiments sont un peu originaux, ils ont des formes un peu différentes, des couleurs, des choses qu'on voit pas habituellement ailleurs, mais il est super bien placé. On fait ça à Bottière c'est mort, parce qu'on va arriver avec quelque chose de sympa, on se dit « ah l'espèce de grande avancée suspendue qui tient sur rien, c'est génial, c'est super bien », ouais mais à quel prix ? Qui peut acheter cet appartement ? Y a des gens, bien sûr, à Lyon Confluence la personne qui a acheté le dernier étage je crois que c'est un chef d'entreprise, quelqu'un qui a des moyens conséquents, mais c'est sûr qu'à part cette personne là personne pouvait acheter ce très grand appartement au dernier étage. Et à Bottière on aura pas la population pour donc là on est obligé de faire quelque chose qui reste effectivement dans les standards. Les standards étant… c'est vraiment entre guillemets le marché qui va dicter un peu ce qu'on peut faire. Faut penser à quelle est la population capable d'acheter ici. Ça sert à rien de vouloir faire des choses extraordinaires et à la fin de se retrouver sans pouvoir les vendre, ça reste simplement quelque chose de purement intellectuel et le but quand même c'est de loger les gens. En offrant un produit convenable avec les meilleurs rapports qualité prix, les meilleures prestations pour que les gens soient satisfaits et que nous on soit aussi satisfait de notre travail. Pour moi c'est vraiment cette optique là. Parce qu'aujourd'hui on voit que le logement en France c'est un vrai souci, y a pas assez de logements et les logements sont trop chers, donc il faut qu'on essaye de pouvoir les vendre et pour les vendre faut qu'on ait le meilleur rapport qualité prix. Donc offrir des logements décents au meilleur prix.

MA : *Alors à Bottière-Chénaie, quel était l'objectif du projet ?*

Y avait plusieurs objectifs. Là y a une difficulté sur ce dossier, c'est qu'on a déjà 3 types de produits et plusieurs catégories de clients. Produits maisons, produits intermédiaires, produits collectifs, à chaque fois ces produits là ne se construisent pas au même coût et ne se vendent pas au même coût. Sachant que nous maintenant on ne fait plus de la vente au mètre carré, on fait de la vente, entre guillemets, c'est ce qu'on dit, à la bête. C'est-à-dire en gros une maison de 4 pièces, combien ça coûte dans le quartier de Bottière ? Qu'elle fasse 90 ou 100… c'est une maison de 4 pièces combien ça coûte ? Peu importe la surface, y a tant de chambres, une chambre ça fait au minimum 9m², chez nous en tous cas y a rien en dessous de 9m², 9m² c'est le minimum, donc j'ai 3 chambres, un séjour, c'est un T4, combien ça se vend dans le quartier dans l'ancien ? Et dans le neuf combien on peut les vendre ? Après si c'est 4000 euros, si c'est 2500 euros ce sera 2500 euros, là en l'occurrence le prix plancher qui avait été vu et étudié c'était 2550 euros parking compris. Donc ça c'est pour les produits, les produits on tu coût de

construction général moyen qui nous permet de faire une espèce de cotte mal taillé, on sait que ça coûte à peu près ça, que le prix de vente c'est ça donc on essaye de voir comment on peut s'en sortir. Et puis après on avait plusieurs catégories d'acquéreurs. Une première catégorie d'acquéreur qui était un bailleur social, après le tout-venant et après les logements abordables. Le tout-venant était soit de la résidence principale, soit de l'investisseur. Et le logement social étant que de la résidence principale. Là en logement abordable on nous impose un prix qui était de 2550 euros parking compris, ce qui tombe bien parce que c'était le prix de marché de toute façon. On a même vendu moins cher certains logements, y en a qui ont été vendu à 2300 pour les plus grands parce que de toute façon y a un seuil. Encore une fois le but c'est, bien sûr on a une activité commerciale mais faut pas être décorélé du marché, si on a pas de clients, le but c'est de loger les gens et que les gens soient satisfaits, donc s'ils peuvent pas ils peuvent pas, ça sert à rien de se faire plaisir, de faire de super belles maisons qu'on vendra pas. Donc c'était ça l'enjeu du dossier, arriver à faire un produit sachant que le bailleur social achète à des tarifs extrêmement bas, enfin bon avec les moyens qu'il a, nos logements.

MA : *C'est-à-dire ?*

2000, 2100 euros maximum. Donc là on est, avec les honoraires des assurances, etcetera, je crois pas qu'on soit à marge zéro, je pense qu'on fait de l'argent quand on fait ça. Plus du logement abordable où c'est pas extraordinaire donc après bien évidemment ça se reporte sur les investisseurs qui payent un petit peu plus cher leur logement et qui entre guillemets subventionnent indirectement le logement soit social, soit le logement abordable.

MA : *C'est-à-dire ?*

Eux ils étaient à plus de 3000 euros quand les autres sont à 2500 ou 2100 mais c'est comme ça…

MA : Ca veut dire que vous aviez quel budget pour construire ?

Là, je crois qu'on a plus de 13 millions, 13 millions et demi de coûts de construction.

MA : *Rapporté au mètre carré ça vous donne quoi ?*

Je vais vous dire ça, j'ai plus les chiffres en tête [il ouvre son ordinateur]. C'est une opération qui est vielle, j'y suis depuis 2005. Donc entre le moment où on commence à travailler, où l'aménageur devient véritablement maître et gère bien le foncier puisque là en l'occurrence ils avaient une difficulté, ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord avec le propriétaire du foncier. Donc forcément nous on a commencé à travailler sur un terrain qui n'était pas tout à fait borné parce que le propriétaire nous avait dit « moi je suis d'accord, si vous signez à ce prix-là vous rentrez demain matin avec vos géomètres sinon on attend de se mettre d'accord et vous rentrerez après ». Donc on a quand même crayonné sur la base de ce qu'on avait mais après y a quand même des recalages à faire dès qu'on a eu les plans de géomètre. Donc là c'est pareil, on bosse 2 fois quasiment, mais bon, pour essayer de perdre le moins de temps possible… mais

vous voyez depuis 2005 on livre en 2012. Donc c'est quand même long. [il fouille dans son ordinateur] Là on était à 1262 euros du mètre carré, approximativement, du mètre carré, ce qui à l'époque était… ce qui est plutôt pas mal pour une opération THPE, c'est plutôt pas mal. Même s'il a fallu qu'on s'y reprenne à 2 fois pour faire l'appel d'offre.

MA : *Sur le projet, ce que CN1 vous impose c'est la triple typologie, le bâtiment haut sur le côté, à partir de là vous lancez ça comment, vous cherchez à faire quoi ?*

Bah on demande à l'architecte de nous faire une faisabilité. Donc l'architecte regarde… y a aussi un certain nombre de logements donc il faut caser un certain nombre de logements sur l'opération, qui à la fois est demandé par l'aménageur et puis demandé par le promoteur. Forcément par le promoteur pour équilibrer quand même un minimum parce qu'il faut arriver à faire un minimum de chiffre d'affaires pour équilibrer l'opération. Et au-delà de ça, sans parler que de ça, un moment donné comme vous êtes et comme il manque du foncier il s'agit pas non plus de gâcher le foncier donc il faut qu'il y ait quand même une certaine garantie, garantir une certaine densité. Ce serait dommage de gâcher du foncier. Donc on dit « là globalement on peut faire tant de mètres carrés de surface », d'ailleurs il y a des surfaces qui sont allouées, des surfaces SHON à l'époque, des surfaces de plancher maintenant, surfaces SHON qui étaient alloués à l'îlot. On dit on peut faire 13000m² de SHON donc il faut faire 13000m² de SHON sur ce terrain. D'ailleurs c'est cette surface là qu'on achète à l'aménageur, donc si on achète cette surface il faut la faire. Et après donc avec l'architecte, il commence à faire un croquis, « je ferais bien ci, je ferais bien ça, etcetera, compte-tenu des contraintes », donc CN10 a commencé à dessiner le plan sur cette base là. Parce qu'on choisit un architecte, faut lui laisser un peu ce liberté, sinon ça sert à rien d'avoir un architecte, on fait les plans nous-mêmes, moi je suis pas architecte, je sais pas faire. Et puis justement, c'est ça qui est intéressant avec les architectes, tous ont une certaine écriture, travaillent différemment, donc c'était ça qui était intéressant, c'était de confronter leur point de vue avec le nôtre. Donc après on part sur son idée et au fur et à mesure on progresse et on modifie le projet. Donc ça fait pas mal de réunions, beaucoup de rencontres, d'échanges. Par exemple y a eu un énorme boulot qui a été fait sur les maisons. Vous avez vu que les maisons c'est relativement dense, avec des courettes, etcetera, et finalement il y a pas tellement de vis-à-vis quand on regarde, le vis-à-vis est relativement bien traité. Et ça, ça a été un énorme boulot, comment je tourne ma maison ? Comment je mets mes pièces ? Etcetera. Vous voyez, ça c'est de la qualité, on parlait de qualité architecturale, ça c'en est une. C'est-à-dire qu'il la fois gérer cette densité et ne pas être en vue directe chez votre voisin, c'est quand même plutôt pas mal. Où quand y a une vue directe on a quand même des jardins qui se font face avec au milieu une noue centrale avec de la végétation. Ça c'est plutôt pas mal, voilà de la qualité architecturale. Pas simplement que l'esthétique du bâtiment mais dire « moi j'ai pas tant que ça de vis-à-vis », alors évidement quand je suis dans ma chambre si je reste planter à ma fenêtre et puis que je me baisse et que je regarde chez le voisin ou la voisine, évidemment, mais si on a un comportement normal, c'est pas normal de faire ça, bah a priori les nuisances et le fait de se voir avec les voisins, on en pas. Ça c'est une vraie qualité donc y a un énorme boulot, où on a tourné les maisons, les pièces, etcetera, maison par maison. Donc c'est pour ça que ça a pris pas mal de temps, crois

qu'on a mis un peu plus d'un an pour mettre en place le plan masse avec les maisons, les tourner, etcetera, et puis savoir qu'il fallait qu'on case tous les parkings à un seul et même endroit. Parce que le principe de l'îlot c'était de dire qu'on faisait un îlot fermé, sans voiture, tout piéton. Ce qui aujourd'hui correspond pas tout à fait à la demande en maison, la maison c'est le garage, on se gare devant la maison et on sort les courses directement dans le garage, etcetera, ce qui était un handicap pour vendre qui finalement après c'est retourné puisqu'on a expliqué. Quand les travaux ont commencé les gens ont bien vu que c'était complètement clôt de murs, on a gardé les murs en pierres, qu'on a refait à certains endroits, renforcés, etcetera, ça c'est aussi une qualité, dire « j'arrive dans un site, j'ai un mur en pierres avec un terrain de 2 hectares qui est clôt, je garde les murs en pierres ». Je trouve qu'architecturalement garder le côté ancien, le rappel de ce qu'il y avait auparavant, garder la qualité de la pierre qui aujourd'hui est un matériau cher, je veux dire quand on fait des murs en pierres sèches, là c'est pas du placage c'est vraiment 100% pierres, ça c'est de la prestation élevée entre guillemets. Alors tant mieux il existait mais le renforcement, les reprises, etcetera, ça a un coût, mais ça c'est un choix qu'on a fait en disant « on a une vrai qualité sur ce site, on a cet avantage là, gardons le ». Et donc après on a réussi à vendre le côté très piétonnier et très agréable, très tranquille, finalement à taille humaine, de cet îlot. Nous-mêmes on était pas forcément très convaincu de ça au départ en de disant « on va vraiment avoir un problème pour vendre, on est encore en province, en province on a pas encore ce réflexe » parce que finalement je me gare dans mon quartier à Nantes, je suis en plein centre-ville, mais je me gare pas auprès de mon immeuble, c'est pas vrai, souvent je me gare 2 ou 3 rues à côté parce que j'ai pas trouvé de place ailleurs et quand je sors de ma voiture à 2 ou 3 rues à côté, je fais combien de mètres pour rejoindre ma résidence ? Vraisemblablement autant si ce n'est plus que quand je me gare sur ma place de sous-sol et que je vais à pied dans mon îlot complètement ouvert aux piétons. Donc ça c'est tout une argumentation qu'on avait développé et préparé pour les commerciaux, qu'on a expliquée. Et finalement les gens ont plutôt adhéré. J'ai l'impression que par rapport à ça les gens commencent à avoir une vraie prise de conscience et ça bouge un peu, enfin je pense que c'est allé beaucoup plus vite qu'on pouvait l'imaginer, le fait de dire « bah ouais mais bon ce qui est embêtant dans le périph nantais c'est qu'il y a toujours des embouteillages, c'est à cause des autres » mais ce qui est marrant c'est que le gars qu'ait dans la voiture à côté de vous dans les embouteillages il pense exactement la même chose et que vous êtes tous les 2 en voiture. Et donc les gens finalement commencent à se dire que ça n'a pas de sens, l'enfer c'est les autres mais c'est surtout soi quand on prend sa voiture. Alors après c'est toujours pareil, tant qu'on aura… c'est un autre débat, c'est plus sur l'urbanisme en général mais c'est ce qu'induisait un peu cette opération derrière tout ça, c'était de dire « mais moi j'ai qu'une place de parking dans une maison T5, vous vous rendez-compte ? Il en faut au moins 2 ! », « Oui mais nous on a qu'une à vous offrir », « c'est embêtant ça » donc on a loupé des ventes à cause de ça. Mais à côté de ça on a aussi gagné des ventes en expliquant aux gens que la ville se transformait et qu'on pouvait pas faire comme ça des parkings et des parkings pour mettre des voitures et des voitures. Après le périphérique on voit bien à Paris ce que ça donne et c'est de ça dont il faut sortir. Et encore à Paris y a le métro, même si le métro c'est pas ce qu'il y a de plus agréable à prendre vu la densité et le nombre aux heures de pointe. Et aujourd'hui c'est de dire « faut changer d'état d'esprit : vous avez le tram à côté, 2 arrêts de

bus au pied, le chronobus qui va passer, vous avez des petites épiceries, la petite superette un peu au-dessus, vous avez le Paridis au-dessus qui est pas très loin. Finalement vous avez quand même pas mal d'avantages, est-ce que vous avez toujours besoin de prendre votre voiture ? ». Ça c'est le genre de chose qu'on avait pas mal mis en avant et puis aussi de dire « les enfants, vous les laissez sortir, ils jouent dans la cour devant, dans les rues, ils ont aucune chance de se faire écrabouiller par une voiture, ils seront pas écrasés ni renversés, aujourd'hui il est complètement clôt donc vous avez une vraie sécurité entre guillemets de ce point de vu là ». Ca empêche pas qu'il faut quand même surveiller ses enfants. Mais au-delà de ça, cette qualité de rentrer chez soi, de venir à pied, y a quand même un côté très zen, très reposant, vous laissez votre voiture et après vous marchez. C'est pas mal aussi cette partie que vous faîtes quand vous allez à votre maison, vous êtes dans votre rue que piétonne, tranquille, je trouve que c'est assez apaisant.

MA : *La question de la place de l'automobile est un axe marquant du quartier. Elle n'est pas toujours bien reçue. Vous disiez que vous n'en étiez pas totalement convaincu au début…*

Bah non, au début, nous on avait le côté, comme je disais faut jamais oublier que nous sommes une société commerciale à la base, ce serait mentir et raconter des histoires que de l'oublier. Notre but c'est quand même de gagner de l'argent pour se payer nous déjà et puis rémunérer notre actionnaire, c'est comme ça que ça marche et c'est l'économie qui veut ça. On en pense ce qu'on veut mais aujourd'hui c'est le système qui fonctionne. Donc nous faut qu'on vende notre produit. On essaye comme je vous disais de faire un produit… Je pense qu'aux Allées du Parc, bien qu'on soit à Bottière on a pas fait un projet au rabais, je pense qu'architecturalement on a quand même essayé… Enfin vous voyez, y a du bois, y a de la qualité, on a pas… toutes les maisons par exemple on un local pour ranger les vélos, toutes sans exceptions, les 70 maisons ont toutes leur petit local de rangement et on peut déjà ranger pas mal de trucs dedans. Et aujourd'hui la question c'était « oui mais pour vendre des maisons quand même, le profil des gens qui achètent des maisons c'est de se dire « je rentre avec ma voiture dans le garage » ». Donc nous on se disait « est-ce qu'on peut quand même pas faire un accès provisoire pour que les gens déposent leurs courses et aillent se garer après ? », on essayait vraiment et là-dessus on a eu… c'était d'ailleurs pas tellement CN1, c'était surtout l'aménageur qui disait « non, non, non, nous on veut pas, on voudrait vraiment rester sur ça ». Donc on avait quand même obtenu une chose parce que nous ça nous paraissait quand même difficile, c'était l'histoire de l'accès pompier qui boucle la grande voierie au milieu. On a dit « là faudrait quand même faire une voirie, d'abord un pour les accès pompier pour des sections de sécurité et au moins permettre l'accès aux gens pour les déménagements, ou les ambulances, quelqu'un qui est un peu malade qui a besoin de se faire accompagner, qu'on raccourcisse son trajet ». Donc ça là-dessus ça avait été validé. C'était pas forcément prévu au départ. Donc on a obtenu ça et ensuite on a mis en place des règles avec le syndic, avec la copropriété en disant « attendez, cet accès là c'est simplement pour cet usage » donc les pompiers dont on espère qu'il servira jamais et puis pour les déménagements exclusivement avec un système de clef qu'on doit demander avec des dates et un affichage, que des choses très normales qu'il convient de regarder attentivement. Et donc finalement ça s'est bien passé.

Et puis les gens qui vivent là finalement sont plutôt… enfin on a adopté ce mode de vie et on s'aperçoit que finalement c'est tout à fait acceptable. Après c'est juste une question de changement, faut accepter de changer. Et on est tous un peu réfractaire au changement parce qu'on a notre petit confort, nos petites habitudes de vie, notre conception, etcetera. Et autant y a des choses quand même qu'il faut pas accepter je pense, mais là en l'occurrence compte-tenu des moyens qui ont été mis en œuvre par la ville de Nantes, effectivement on peut pas dire, même si c'est peut-être pas encore suffisant, on peut pas dire qu'il n'y a pas une volonté de faire et d'améliorer les conditions de desserte du quartier qui permettent de fonctionner en transport en commun. Après c'est vrai que par exemple vous habitez Bottière et vous travaillez dans nos bureaux là, je vous souhaite bien du plaisir… c'est vrai qu'en terme de transport en commun… vous prenez 2 tramways et vous marchez, il est vrai que là) vous allez mettre une heure en transport en commun pour venir travailler, ça c'est un problème, ça par contre c'est le vrai souci. C'est qu'aujourd'hui si je prends ma voiture, que je pars de bonne heure pour aller travailler, avant 8h vous prenez le périphérique y a personne et en 10 minutes un quart d'heure maximum vous êtes au bureau. Et là malheureusement j'ai pas d'intérêt à prendre les transports en commun et donc je consomme plus de CO2, tout cet aspect environnemental… Et là c'est le vrais problème de la ville de Nantes, c'est très bien d'avoir fait le tramway en étoile sauf que tout passe par le centre et que systématiquement on est obligé de revenir au centre pour repartir, il y a pas comme à Paris qui passe au Sud et qui relie les 2 extrémités avec des croisements entre. Alors ça, ça se fera à terme, sans doute, le problème c'est le coût. Mais finalement on s'aperçoit que les gens quand même l'ont reçu assez facilement, en tous cas dans notre îlot. D'un autre côté ils avaient pas le choix, c'était le principe. Donc soit ils y adhéraient soit ils y adhéraient pas, ils adhéraient pas ils achetaient pas, ils y adhéraient et ils achetaient.

MA : *Vous pensez qu'il y a un phénomène de sélection d'une population plu sensible à ces thématiques là ?*

Ouais, forcément. Je pense que les gens qu'on a… on voit bien, c'est des gens… Alors à mon avis y a 2 catégories. Y a les gens qui ont vraiment adhéré au principe et qui sont vraiment dans cette espèce de mouvance, un peu écolo, un peu environnementale, enfin proche de ça. Et puis après il y aussi les gens qui d'un point de vue plus pragmatique se sont dit « bon, on a vécu dans le quartier, on est locataire, on veut acheter une maison, on a regardé, dans l'ancien ça coûte tant », à l'époque je crois que c'était 235000 ou 240000 euros la maison, « vous vous nous offrez la même maison avec éventuellement quelques mètres carrés de plus, sans garage, ok, mais avec des performances énergétiques meilleures », puisqu'on est en THPE et chaudière gaz, « une maison neuve pour un petit peu moins cher. Donc qu'est-ce qu'ils ont fait ? Bah ils ont préféré acheter dans du neuf. Et plutôt que d'acheter dans de la maison ancienne avec des terrains peut-être un petit peu plus grands mais finalement une promiscuité peut-être parfois plus importante, ce qui peut paraitre paradoxal, mais avec du vis-à-vis plus important. Et puis aujourd'hui on voit aussi que les gens sont pas tellement tournés vers tout ce qui est jardinage, entretien, toutes ces choses là c'est pas tellement leur truc. Alors que personnellement moi ce serait au contraire, ça serait absolument catastrophique, c'est pas un argument pour moi, moi j'estime qu'il y a un minium de parcelle, de terrain à avoir, pour respirer, etcetera. Mais

évidemment si on a fait des maisons à l'américaine, des banlieues à l'américaine… Tant mieux que les gens, tant mieux si les gens ont cette conception et ont pas trop la main verte, qu'ils sont pas très tournés vers le jardinage parce que sinon on se trouve avec les banlieues américaines avec les grands jardins, les grandes maisons, et des villes comme Los Angeles qui font 120 kilomètres de long quand même.

MA : Ce qui joue beaucoup dans le choix entre le neuf et l'ancien c'est aussi le fait que les prêts aidés ne sont valables que sur le neuf.

Tout à fait, c'est ce que je vous disais, les gens qui ont pu acheter c'est parce que y a eu un vrai soutien des pouvoirs publics pour pouvoir accéder au logement, une aide à certaines catégories qui répondaient à des critères sociaux. D'ailleurs l'ensemble des logements qu'on a vendu en logement abordable y a un engagement, je sais pas si vous avez vu les contrats, vous avez une obligation de la part de l'acquéreur de ne pas revendre avant 7 ans, s'il revend avant 7 ans, de payer la plus-value éventuelle, etcetera. Vous verrez, c'est très normé et on vous demande également de répondre à des critères sociaux, c'est-à-dire que vous devez correspondre en n-2 au niveau déclaration fiscale à pas plus de tant de revenus. Ça c'est épluché par une commission, tous les mois vous avez une commission qui suit les dossiers sur le logement abordable, donc moi j'y vais tous les mois et on passe nos clients en revue et on regarde. Parfois y a des gens qui sont pas dans les clous, qui gagnent un petit plus mais ça s'explique, etcetera, moi j'ai eu des dossiers à défendre de gens qui travaillaient dans l'administration, qui étaient sur Paris, qui bénéficiaient d'un logement donné par l'administration parce que sinon ils pouvaient tout simplement pas vivre à Paris donc ils bénéficiaient d'une aide de la part de l'Etat, parce que les formations sont pas forcément les mieux rémunérés et ça c'est pas forcément inclus sur leur feuille d'impôt. Résultat j'expliquais « attendez, ils sont à Nantes, ça ils en bénéficient plus et leur vrai salaire c'était ça, la rémunération, le complément qu'ils avaient c'est simplement parce que c'est tellement compliqué de se loger à Paris que c'est même pas du salaire, c'était une aide mais sinon comment l'Etat fait pour avoir du personnel ? » et « ah d'accord ». Du coup ils étaient pas tout à fait dans les clous mais avec la fiche d'impôt qu'ils nous sortaient sur l'année, moins cette aide entre guillemets, ils passaient dans les clous. C'est un dossier sur lequel on a eu à expliquer ce cas de figure parce que c'est vrai que la commission quand ils voient le dossier, ils vérifient qu'on rentre bien dans le cadre, c'est leur rôle, et si on dépasse un peu du cadre on va nous défendre le dossier de notre client pour permettre justement à ces clients d'acheter le logement et de devenir propriétaire. Ça c'est important. Après quand les gens sont vraiment au-dessus des clous, on leur dit « écoutez ce logement non mais on en a d'autres qu'on peut vous proposer ».

MA : *A ce propos, la mairie met beaucoup en avant l'idée de mixité sociale. Qu'en pensez-vous ?*

Bah c'est bien.

MA : *Pourquoi ?*

Bah pourquoi… C'est un grand débat évidemment. La mixité sociale et les logements sociaux c'est toujours bien chez les autres. Si on peut les mettre ailleurs c'est super. Moi je préfère être dans un beau quartier, qu'avec des grosses maisons bourgeoises, qu'avec des gens qui gagnent bien leur vie, des gens bien élevés, etcetera. D'un autre côté les gens, c'est ce que je leur dis, les gens qui vivent dans les logements sociaux, le père il boit pas, il voile pas sa fille, le fils est pas un dealer… Je veux dire il faut sortir de cette image d'Epinal. Moi mon petit garçon, enfin mes 2 enfants sont gardés chez une assistante maternelle quoi vit dans un logement social, lui est chauffeur de bus à la TAN, elle est assistante maternelle, les 2 enfants ont fait des études bac+5, la dernière est dans une école de commerce et elle finit son école de commerce, et ils travaillent tous les 2. Je veux dire, il faut sortir de cette image. C'est vrai aussi que dans certains logements sociaux, y a des gens qui correspondent vraiment à cette image, entre guillemets ce qu'on appelle des cas sociaux. Pour discuter avec des anciens collègues qui sont partis chez les bailleurs sociaux et puis on est souvent en relation avec les bailleurs sociaux, on se rencontre, on déjeune ensemble et on échange, c'est vrai qu'il y a des gens qui posent problème, qui sont difficile, mais c'est pas la majorité des cas. Et aujourd'hui si on regarde les gens qui peuvent bénéficier de logements sociaux en France, c'est quasiment 70% des gens qui pourraient prétendre à logement social compte tenu de leurs ressources. Donc ça veut dire que globalement c'est pas cette population qui est un peu repoussoir, je veux dire, il faut appeler les choses telles qu'elles sont. Mais si on se contraint pas à faire de la mixité, qu'on fait des quartiers en disant « voilà, là on va mettre tous les HLM », on a vu ce que ça a donné, c'est parfait, ça fait des ghettos, les gens ont pas de job, quand « ah, vous venez de là-bas ? », on les embauche pas non plus, c'est un cercle vicieux, résultat qu'est-ce qu'on fait ? On tombe dans les trafics, enfin tout ce côté un peu caricatural mais qui existe et qui se fait quand même parce qu'effectivement ça permet de gagner sa vie et qu'on fait comme on peut donc s'ils vendent de la drogue ça permet de bouffer. Mon cousin habite Marseille, y a une cité juste à côté et les gamins ils gagnent quasiment autant que moi à faire les guets. C'est sûr, pourquoi ils iraient à l'école ? Donc on concentre toute une misère et puis après on dit « ça marche pas », évidemment que ça marche pas. Et le but de la mixité, je pense que ça permet aussi à tout le monde, aussi bien aux gens qu'on catalogue comme étant logement sociaux d'être tirés un peu vers le haut en voyant comment fonctionnent les autres, mais aussi aux gens qui habitent à côté de se dire que les logements sociaux c'est pas forcément que ce que je décrivais de façon un petit trash tout à l'heure. Donc voilà, je pense que si on fait pas ces efforts là, si on impose pas, on y arrive pas. Faut pas se leurrer, quand on voit Neuilly où y a 6% de logements sociaux, et encore j'aimerais bien savoir qui vit dans les logements sociaux, c'est clair que les gens ils peuvent pas comprendre, ils sont déconnectés du monde aussi. Je veux dire, à plein d'égards autrefois c'est vraiment l'exemple typique, quand vous aviez un immeuble haussmannien, au premier niveau vous aviez les fiacres, au premier et deuxième niveau vous aviez les petits puis les grands bourgeois et puis tout en haut les chambres de bonne. Tout le monde cohabitait dans un seul et même immeuble et ça choquait personne. Et à la fin c'est dans l'intérêt de tout le monde. Alors après c'est toute la difficulté des bailleurs sociaux, eux ils arrivent pas à prendre des logements un peu mités comme ça, pour leur gestion c'est compliqué, ils préfèrent avoir un immeuble entier, ce qui répond pas complètement à la notion de mixité sociale.

L'idéal ça serait on fait 30 appartements, on en met 2 à tel niveau, 1 ici, 3 là et puis on passe à l'immeuble suivant et on mite tout ça. De façon à ce qu'il y ait une vraie mixité, que les gens puissent échanger et que ça puisse tirer les choses vers le haut plutôt que de rassembler des populations qui évidemment sont parfois plus faibles parce qu'avec des moyens moindres et puis qui subissent après les conséquences de ces fameux cas sociaux, qui finalement sont pas si nombreux que ça mais qui en très peu de temps peuvent détériorer un quartier. C'est souvent ça, de toute façon, on le voit bien, quand vous avez dans une classe un peu de bazar, y a toujours un élève un peu difficile, ou 2 élèves, il suffit de les éradiquer entre guillemets… enfin de mettre l'autorité sur eux, de les rappeler à l'ordre, etcetera, de changer leur comportement, pour que tout de suite les choses aillent mieux. Donc on parle de quoi ? C'est plus une question de méthodes, une question de mise en place de moyens plutôt que de stigmatiser des gens et de dire « eux de toute façon ils sont comme ça génétiquement », comme si génétiquement les gens étaient des cas sociaux, c'est pas vrai. Je pense que là on est même sur autre chose, on est même sur des problèmes d'emploi et de choses comme ça. Les gens quand ils vont bosser ils ont pas le temps d'aller faire de... A mon avis la mixité sociale, le problème est bien plus large.

MA : *Mais à l'échelle du quartier, il n'empêche que cela fait rejaillir un certain nombre de représentations, de clichés, etcetera. Vous parliez tout à l'heure de la préparation du discours commercial, est-ce que c'est quelque chose que vous ameniez ?*

Non. « Est-ce qu'il y a des logements sociaux ? », « oui, les logements sociaux de Nantes Habitat, c'est des maisons », basta. On va pas dire qu'il y en a pas quand y en a. Après c'est sûr qu'on met pas en avant le fait qu'il y ait un bailleur social, faut être clair, parce que ça peut gêner la commercialisation mais si on nous pose la question on y répond, bien sûr, c'est normal. Et puis les gens qui sont avec les bailleurs sociaux, on voit qu'il y a pas de difficultés, même si là sur Bottière y a quand même 2 ou 3 individus qui sont un peu particuliers. Il a fallu une intervention à la fois de Nantes Habitat et du syndic pour… mais bon comme il peut y en avoir ailleurs… De la même façon vous avez des gens qui ont acheté des logements en tant qu'investisseurs qui louent leur logement à des gens qui ne sont pas dans des logements sociaux et qui posent problème par leurs comportements. Donc c'est pas forcément lié au fait qu'ils soient dans de l'habitat social. Après c'est vrai que commercialement c'est toujours un peu compliqué parce que les gens ont ces clichés dans le tête, donc avant de leur faire sortir faut avoir rencontré des gens qui vivent dans des logements sociaux et se rendre compte que c'est monsieur et madame tout le monde parce que 70% de la population peut prétendre à y habiter. Ou alors 70% de la population française sont des alcooliques drogués. Donc après c'est pour ça que moi j'y suis plutôt favorable, je trouve que c'est bien. Mais par contre ce que je souhaiterais c'est que ce soit plus disséminé encore, qu'on identifie moins. Quand on fait une cage, c'est « ah c'est les gens qui habitent dans l'immeuble social », c'est pas normal qu'on puisse identifier les choses comme telles, parce qu'à la fin c'est assez souvent comme ça que les le voient. Alors que si on mite davantage cette notion là « oui, bah c'est un logement à côté de Nantes Habitat » et ça permet de normaliser la chose, de rendre normal la chose. Après c'est le problème de la gestion. Mais est-ce qu'il vaut mieux avoir une gestion un peu plus

compliquée et puis répondre davantage socialement à cette question plutôt que de dire « ouais mais c'est plus facile à gérer » ? Moi je crois pas. Ça donne un peu plus de boulot, oui, bah on bosse un peu plus, on sort un peu plus tard mais c'est pour le bien entre guillemets de la collectivité et ça je pense que ça a pas trop de prix quand même.

MA : *Pour vous, travailler avec Nantes Habitat ça change* [il me coupe]

Rien ! Ça change rien. Non, là j'ai un excellent… on a des très bons contacts avec Nantes Habitat, je vous dis on a un collègue qui est parti bosser chez eux. On a de très bonnes relations avec eux. On est arrivé, on a sortir notre projet, on leur a dit « voilà, nous on vend ça à nos clients, voilà quelles sont nos prestations, ce qui est bon entre guillemets pour le client acquéreur l'est forcément aussi pour vous ». Après ils ont des prestations qui changent un petit peu parce que comme eux c'est des logements qu'ils financent sur 30 ou 40 ans, il faut qu'il y ait une certaine pérennité, une certaine solidité sur certains ouvrages, parce que c'est pas comme quelqu'un qui achète une maison et qui peut peut-être la revendre dans un parcours résidentiel. Donc y a eu 2 ou 3 adaptations mais très peu. Les sols je crois, ils avaient dû passer les sols à l'étage en PVC, bon pourquoi pas, ils avaient modifié aussi, je sais plus… 2 ou 3 adaptation, c'était vraiment mineur. Ils ont pris le dossier en état et on a eu un très bon contact, ça c'est très bien passé, on a même eu une lettre de remerciements sur le projet disant « on est content, c'est vraiment bien, les logements sont bien conçus » donc comme quoi c'est pas toujours la guerre entre les promoteurs et les bailleurs sociaux. Parfois c'est dur mais avec Nantes Habitat on a de bonnes relations, c'est des gens constructifs donc ça c'est bien passé, vraiment. De toute façon y a pas de raison et on en fera d'autres avec eux.

MA : *Je change de sujet, on en a pas parlé mais Bottière-Chénaie est présenté comme un écoquartier. D'abord, qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Je saurais pas trop vous dire en fait. Je vois pas trop. Je trouve que c'est pas si écoquartier que ça, le quartier de Bottière-Chénaie. Si, on voit bien que c'est très paysager, y a eu un accent porté sur le traitement des espaces verts, qui est très important, les circulations douces, la desserte par les transports en commun, dans un écoquartier le fait d'éviter de prendre les transports perso, donner un cadre de vie assez verdoyant, privilégier aussi ce qui existait déjà, par exemple la rivière des Goards qui était plutôt pas trop bien entretenue ils ont remis tout au goût du jour, enfin ils ont refait les réseaux et tout ça, donc ça c'est plutôt positif, après une certaine exigence en matière de performance énergétique. Donc à l'époque, pour 2005, c'était déjà pas mal ce qu'on faisait, là on a un label seulement HPE mais en réalité on est… parce qu'il y a quelques logements on a pas réussi au niveau des calculs à les faire THPE… mais 95 ou 96% des logements sont THPE, mais ça c'est 100% ou rien. Donc ça on peut dire que ça a un côté écoquartier. Mais je pense que pour moi l'écoquartier je le perçois plus comme ce qui se fait en Allemagne, tout ce qui est passif, etcetera, où on va vraiment là chercher l'extrême. Là on a fait des choses mais qui pour moi sont juste… relèvent juste du bon sens. Mais c'est déjà bien, enfin je veux dire, de toute façon c'est toujours pareil, on est un peu réfractaire au changement, souvent quand on met des contraintes comme ça ça a un coût, c'est pas neutre,

mais si on se le fait pas on le fait pas… L'être humain est ainsi fait et rares sont les gens qui ont envie de dire « ouais, on y va », on a nos petites habitudes, on a nos certitudes et on a pas forcément envie d'en sortir, « nous nos constructions on les connait, maintenant, on va intégrer ci, plus ça, plus ça, on va complètement dans l'inconnu, je sais pas ce que ça va donner », etcetera. Donc il faut se contraindre, en ça oui, y a quand même un côté écoquartier quand même. Dans notre îlot le fait qu'il y ait plus de voitures du tout c'est évident que à ça y procède. Après peut-être que… Mais c'est pas exactement comme ça que je vois l'écoquartier. Je le vois un peu plus engagé. Mais y a déjà un bon engagement, y a quand même un vrai engagement de la part de Nantes Aménagement et de la mairie de Nantes sur ce quartier, faut pas exagérer, y a une vraie démarche. Après c'est vrai qu'on a toujours tendance à comparer avec l'Allemagne qui a son fameux quartier très… qui à la rigueur est même limite, c'est le côté inverse, c'est quasiment autoritaire, c'est « faut pas faire ci, faut faire ça » et là on arrive même dans la caricature inverse. Mais bon ceci dit c'est des gens très engagés pour le respect de l'environnement et c'est vrai que ça fonctionne mais ça exige que tout le monde suive vraiment les règles et parfois, c'est ce que disait un architecte « les gens qui vivent là-bas, y a pas intérêt à ce qu'il y ait un truc qui dépasse ». C'est l'effet inverse, une espèce de dictature du vert et il dit « ça laisse pas énormément de libertés à l'habitant non plus », maintenant celui qui va y vivre, c'est à quoi il s'engage aussi. Après c'est des questions d'habitude, on voit bien, le tri sélectif maintenant ça marche super bien, avant les gens jetaient n'importe comment… aujourd'hui ça vient plus à l'idée de quelqu'un de jeter un papier, on le met dans sa poche et on attend qu'il y ait une poubelle et on le jette dans la poubelle. Les pays nordiques ça fait des décennies qu'ils font ça naturellement mais chez nous ça y est c'est ancré dans notre pratique, le recyclage… Le verre on va le recycler, le papier c'est pareil, Nantes a mis en place des tris sélectifs, etcetera, et ça fonctionne puisque progressivement les quantités sont de plus en plus importantes en recyclage donc c'est que les gens recyclent bien.

MA : *Plus largement que sur le côté écoquartier, l'irruption relativement récente même si ça commence à entrer dans la banalité, du développement durable dans la production de l'immobilier et de la ville, qu'est-ce que ça a changé pour vous* ?

Pour nous ça a changé… En fait notre société est certifiée démarche NF HQE BBC, c'est-à-dire que toutes les opérations qu'on fait elles sont, et maintenant en fait y a pas le choix c'est la norme mais déjà avant même que le BBC soit la norme et soit imposé, nous on était BBC sur toutes nos opérations, c'est une obligation. Et puis après y a la démarche NF HQE, donc le NF comprend un certain cahier des charges qui nous oblige à mettre dans chacune de nos opérations certaines prestations, style la porte d'entrée doit être résistante à tel truc, vous pouvez pas prendre la porte de base, faut automatiquement prendre une porte plus résistante, c'est comme ça, de toute façon sinon vous avez pas la certification. Voilà, ça c'est un exemple. Vous devez prévoir systématiquement le bac de tri sélectif dans vos cuisines, il doit être dessiné, il doit y avoir un emplacement, c'est obligatoire. Voilà, c'est plein de choses comme ça. Et après y a comment dire le HQE où y a les 14 cibles où on doit faire des choix, y a des choses à minima qu'on doit avoir, d'autres maximales, on fait un choix dans ces 14 cibles. Donc nous ce que ça induit… Une plus grande complexité dans le montage des opérations. Un plus

grand nombre d'interlocuteurs encore, c'est à dire des bureaux thermiques, avant y avait une note thermique et voilà, maintenant chaque fois qu'on bouge notre projet il faut revoir le thermicien et qu'il refasse ses calculs. Après ça a une incidence sur la technique, sur la mise en œuvre, parce qu'on a des doublages plus importants, est-ce qu'on fait de l'isolation par l'intérieur ou par l'extérieur ? Par l'extérieur ça a forcément une incidence sur l'architecture. On fait pas les mêmes habitants si on isole par l'intérieur que par l'extérieur. Voilà, donc une variété d'interlocuteurs, de procédures plus nombreuses, donc ça va pas dans le sens d'une simplification d'une opération de promotion, ça la complexifie davantage. Avec parfois des normes qui se contredisent les unes les autres, ou qui vont pas tout à fait dans le même sens et nous faut qu'on arrive à ce que tout ça fonctionne ensemble. Mais c'est tout l'intérêt du job, c'est vraiment ça, c'est-à-dire qu'aujourd'hui ce qui est vraiment extrêmement intéressant c'est la variété d'interlocuteurs, les problèmes… y a toujours des problèmes à régler donc on les résout pour à la fin arriver à construire et livre. C'est ça le but final, et quand on a fini l'opération c'est une somme de boulot énorme mais on a une sacré récompense quand même à la fin quand on a enfin réussi à livrer. Donc oui je dirais que ça complexifie le projet en multipliant le nombre d'interlocuteurs et de procédures à suivre. Ça c'est clair. Et puis ça a un coût… mais bon.

MA : *Les architectes se plaignent beaucoup des normes qui se surajoutent, vous voyez ça comment ?*

Oui, on peut le subir comment une contrainte, c'est un peu souvent comme qu'on voit la norme effectivement. Maintenant elle a le mérite d'exister. Moi personnellement je dirais que la dernière norme handicapés est pénible parce qu'on a modifié nos logement set je les trouve moins bien conçus maintenant quand on fait la somme des contraintes. Maintenant c'est comme ça, si on met pas de normes, si on s'astreint pas, on arrive pas à tendre vers les objectifs qu'on se donne. On est obligé de se mettre des contraintes. C'est comme à partir du moment où on dit qu'on fait une priorité de la sécurité routière c'est « maintenant y en a marre, on met des radars partout et on cogne » et puis « on va arrêter d'être trop sympathique avec les conducteurs qui ne respectent pas les réglementations, on va mettre un peu plus de sévérité, soyons moins laxistes », le jour où on a décidé cette politique, qui d'ailleurs maintenant n'est plus tout à fait contestée, on est passé de 8000 morts à 3000 morts, on a mis des règles, on a mis des contraintes et à la fin on a réussi à tendre vers un objectif. Bah aujourd'hui si on se met pas des règles, oui, elles sont pénibles, oui c'est toujours pareil, mais si on se met pas des règles et qu'on s'astreint pas à les suivre et bien on y arrive pas. Je veux dire « oh le BBC ça va être compliqué, vous ne vous rendez pas compte, c'est une usine à gaz, ça va pas marcher », BBC c'est normal, maintenant tout le monde fait du BBC, tout le monde n'a pas le choix et on fait du BBC, on cherche, on se creuse la tête, on a des bureaux d'études thermiques qui calculent, qui refont. Les véhicules, faut arrêter de consommer tant de CO2 c'est « ah mais vous vous rendez pas compte, c'est impossible on va jamais y arriver », résultat des comptes vous avez les motoristes allemands qui font des voitures de plus en plus puissantes qui consomment de moins en moins et émettent de moins en moins de CO2. Comme quoi ce qu'on a jugé impossible un moment donné on a bien réussi à le faire. Et pourquoi on l'a fait ? Parce que les pouvoirs publics sont arrivés en disant « maintenant, à cette date là, je vous préviens vous

pourrez pas sortir de véhicules ou alors ce sera le malus », les conducteurs se sont adaptés, ils ont fait. Que ce soit l'automobile ou l'habitation c'est pareil. Alors moi évidemment c'est tellement plus simple mais si on se donne pas des contraintes… Je veux dire, quelque part je me tire une balle dans le pied parce que ça m'arrange pas moi toutes ces contraintes, toutes ces choses qu'il faut… mais après faut prendre du recul aussi par rapport à ça, si on le fait pas on avancera jamais, on ira pas vers un mieux. Donc parfois y a pas le choix, ça passe par là. Alors après y a des contraintes sur lesquelles on peut discuter, avec lesquelles on peut ne pas être d'accord et dire « ok, on comprend bien l'objet de cette contrainte là, peut-être qu'on pourrait le faire différemment ». C'est vrai que c'est notre valeur ajoutée entre guillemets, c'est quand les dossiers sont compliqués… si les dossiers étaient simples à monter ils auraient pas besoin de nous, on dépose l'architecte, on crée une notice et on envoie le truc. Si c'est un peu compliqué, qu'on a besoin de gens qui se font sur le tas, qui ont un peu d'expérience, etcetera, avec des profils multiples, c'est pas pour rien. Et justement pour nous c'est super intéressant. Mais c'est dur parce qu'aujourd'hui on nous demande de sortir des opérations dans certains délais et c'est de moins en moins évident.

MA : *Le choix du BBC qu'a fait votre société, c'est un argument de vente ? Certains de vos concurrents disent que ce n'en est pas encore un.*

Si, si. Je suis pas d'accord avec ça. Les gens posent toujours la question « c'est BBC hein ? ». Aujourd'hui le BBC ça devient… on a fait une livraison dernièrement les gens nous ont demandé « on est bien BBC ? ». Je pense que c'est un vrai argument. Et de toute façon à la fois c'est un vrai argument et ça ne devrait plus l'être puisque c'est la norme. Donc c'est « bah oui, évidemment ». La limite c'est BBC, vous pouvez pas faire moins que BBC, vous pouvez faire du passif, tout ce que vous voulez mais vous pouvez pas faire moins que BBC, BBC c'est la norme, point, vous êtes juste règlementaire quand vous êtes BBC, ce qui est déjà bien compte tenu de ce que ça implique derrière mais c'est la norme on peut pas faire moins.

MA : *Quelles étaient vos relations avec l'aménageur ? Est-ce que vous avez dû batailler sur certaines choses ?*

Oui, pour plein de choses. Parce que l'aménageur a plein d'exigences sur « je veux tel matériaux, telle chose ». Alors c'est pas tellement l'aménageur sur ce dossier, c'est l'architecte urbaniste de la ZAC qui là par contre… J'aime beaucoup CN1 mais parfois il… alors encore une fois il est dans son rôle, de pousser, d'essayer de tirer le meilleur pour arriver à avoir le meilleur produit parce que c'est vrai que si on écoute les… nous, en termes de prestations, des fois, sur les façades on irait sur des choses dont a une certaine sécurité, dont on maîtrise les coûts, et lui sur l'architecture il est plus ambitieux, plus audacieux, il cherche plus. Le problème c'est que parfois par contre ils sont complètement décorrélés de ce que coûte ce qu'ils nous demandent de dessiner et du prix de marché. Parfois c'est en gros ils font les riches avec l'argent des autres. Et ça c'est pas admissible de ne pas arriver à comprendre que quand on est dans certains… Lyon Confluence ils ont de très grosses exigences mais on est en plein cœur de Lyon avec des gens qui peuvent acheter des logements un certain prix, donc là qu'ils aient de

grosses exigences oui, « attendez, vos clients en face ils vont pouvoir se le payer donc que vous fassiez quelque chose bien, bien sûr, il va falloir, vous aurez pas le choix ». Quand vous êtes à Bottière-Chénaie, on est sur une population de gens qui ont des ressources qui sont pas très élevées et on leur demande de devenir acquéreurs et de devenir propriétaires. C'est quoi le but ? C'est qu'ils deviennent propriétaires, bien sûr qu'on leur livre des logements décents, qui soient de qualité, ça c'est la moindre des choses, c'est normal, mais après où est-ce qu'on met le curseur ? Le curseur c'est justement là où parfois l'aménageur ou l'architecte urbaniste de la ZAC il a pas bien conscience des coûts de construction, ou alors il se rappelle pas qu'il a fait des opérations et qu'il a eu tellement de mal à les sortir qu'il les a pas faite, ça arrive. CN1 il a une opération où il sait pas comment faire parce qu'il a mis tellement de contraintes sur sa ZAC que lui-même quand il devient architecte et qu'il doit réaliser pour le compte de il y arrive pas. Donc ça c'est un peu embêtant. Et c'est là que parfois on se dit… alors ce qui est bien c'est que maintenant il y a des passerelles entre les promoteurs et les bailleurs sociaux et aménageurs, parfois les gens sont passés d'une crémerie à l'autre donc eux ils savent quelles sont nos contraintes donc ils comprennent, sur certaines choses ils disent « effectivement on avait demandé ça, vous allez pas le faire, qu'est-ce que vous proposez en contrepartie ? ». Voilà on va pas non plus faire du rabais, des choses complètement au rabais mais parfois ça c'est trop par rapport au prix de sortie, on a pas les moyens, c'est pas qu'on veut pas, si on pouvait on le ferait, mais nous on a un équilibre à tenir et pour tenir l'équilibre on va proposer un mi-chemin. On va proposer plutôt ça, tel produit, « d'accord, à ce moment là ça marche, on fait comme ça ». Après c'est un espèce de… souvent ce qui peut arriver c'est ça, ils oublient les coûts de construction, ils sont juste dans « on met en avant un projet qui permet politiquement d'en tirer un certain avantage », mais c'est pas propre à Nantes, toute municipalité fonctionne comme ça, ce qui est logique aussi, je veux dire c'est normal, le contraire le serait pas. Mais en revanche faut aussi qu'ils arrivent à admettre que parfois ce qui est demandé n'est pas possible compte tenu de la cible de clientèle parce que le but c'était quoi ? C'était de rendre les gens propriétaires, leur donne la possibilité de devenir propriétaire. Et là on a réussi, donc finalement on s'est pas trop mal démerdé, et encore une fois, vous êtes passé sur le projet, je pense qu'on a pas à rougir de notre projet. On a pas fait quelque chose qui est au rabais, avec de la mauvaise prestation, des choses qui soient pas satisfaisantes. Donc comme quoi c'est possible mais on pouvait pas tout prendre en compte, voilà.

MA : *Les choix se sont fait sur quoi en l'occurrence ?*

Les choix se sont fait sur les enduits, sur les aménagements piétonniers, ils voulaient que du pavé, des gros pavés en granit… enfin vous imaginez la surface qu'il y a à paver ? C'est pas possible. En plus ça répondait pas aux normes handicapés parce que les pavés on peut pas. Donc on fait un côté pavé, un côté pas pavé ou un côté imitation pavé ? Déjà ça nous paraissait pas terrible. Et en plus de ça on est quand même sur quelque chose qui est ultra contemporain, l'architecture est quand même très moderne, donc nous il nous semblait que des bétons balayés, un peu striés, qui sont bien sûr moins chers mais qui dévalorisent pas et vont d'ailleurs même mieux architecturalement, je veux dire c'est pas de la mauvaise qualité. Donc on a fait ces bétons là par contre en contrepartie on nous a demandé de mettre des bancs sur

les petites placettes et là on a mis de jolis bancs très contemporains, ces bancs là c'est pas le prix d'un banc en bois, clairement, ces bancs là nous ont coûté cher. Mais voilà, on a fait une économie sur les sols, etcetera, qui ne dévalorise pas l'opération, en contrepartie on a dit « oui on va vraiment faire un effort sur les bancs », on met vraiment des jolis bancs, c'est pas de la pierre mais du béton un peu noir gris là avec une jolie forme très épurée. Bon bah ok, on trouve entre guillemets une espèce de côte mal taillée parce que le but c'est quoi ? Encore une fois c'est de sortir le projet avec une qualité. Donc le béton c'est pas de mauvaise qualité, c'est un bon béton balayé, avec ces bancs ça fait une belle harmonie, plutôt que de dire « on fait du pavé et derrière on met un banc en bois » sachant que le pavés va pas forcément bien avec les maisons non plus. Dans les rues du centre de Nantes, dans le quartier Bouffay c'est très bien, là-bas ? Je vois pas trop ce que ça va y faire. Et ça par exemple c'est une bonne gestion des budgets, se dire « je vais dépenser ça pour quoi ? », aucun intérêt, architecturalement aucun intérêt, enfin personnellement je trouve qu'il y avait vraiment aucun intérêt de faire ça… ça va pas du tout, où alors c'est vraiment, là on passe vraiment dans du contemporain mais dans une autre gamme et dans d'autres prix aussi, c'est encore quelque chose de différent, là compte tenu de ce qu'on faisait c'était très bien. Et puis après faut aussi penser à l'entretien, etcetera, pour le syndic qui va arriver derrière, y a aussi toutes ces choses là. Donc pour toutes ces raisons c'est ce genre de prestations sur lesquelles on a discuté et puis on est parvenu à un accord sans que ça dévalorise le projet.

MA : *A propos du projet dans son entier, les ambitions du quartier Bottière-Chénaie, vous les connaissez ? Qu'en pensez-vous et est-ce que vous les prenez en compte sur l'îlot que vous avez réalisé ?*

Alors nous on s'est essentiellement concentré sur notre opération, on s'est pas trop concentré sur les autres projets pour dire « vous voyez y a une unité, une cohérence », on a mis en avant les efforts faits sur le quartier, infrastructures collectives, école, médiathèque, commerces, etcetera, qui sont un argument pour vendre mais après on s'est surtout centré sur notre îlot. On a juste présenté le quartier en disant qu'effectivement c'était un écoquartier où y avait des efforts sur ce qui est entretien des espaces verts et ce que je vous disais tout à l'heure. On a parlé du quartier en général mais après pour recentrer sur notre îlot et pas forcément sur l'ensemble des autres îlots. Ce qui est un peu normal parce que bon quand vous vendez, vous vous vendez vous, vous vendez ce que vous avez à mettre en avant. Donc notre objet n'est pas forcément de faire la promotion de la ville de Nantes ou de Nantes Aménagement. C'est mettre en avant les choses qu'ils ont faites de façon positive qui peuvent servir notre projet, oui, après juste parler de Nantes Aménagement et de ce quartier en lui-même le commercial ne le fait pas. Lui ce qu'il veut c'est vendre, donc il va mettre les avantages du quartier sur son îlot, en les rattachant à son îlot. Mais c'est juste du pragmatisme. Et puis de toute façon, les gens qui viennent en général ils ont fait le tour des bulles, ils se sont baladés dans le quartier donc ils ont aussi l'idée un peu de ce que c'est. Et parfois y a des réalisations qui sont plus ou moins heureuses et ça peut parfois être plutôt contreproductif donc c'est pour ça qu'il vaut mieux recentrer sur ce que nous on connait c'est-à-dire les avantages de notre projet et pourquoi on le vend, pourquoi ce serait pour le client, et pourquoi ce serait bien qu'il achète chez nous. Parce que c'est vrai que le quartier de Bottière, y a un reproche qui a été fait c'est le côté très

minéral, très austère du quartier. Malgré le traitement des noues avec un peu de végétation, etcetera, c'est une architecture qui est très austère. C'est pour ça qu'ils ont un peu changé sur la deuxième tranche, ils essaient de monter encore un peu en gamme et de lui donner un côté un peu qualitatif.

MA : *Cette montée en gamme est-elle vraiment souhaitable ?*

C'est toujours souhaitable après c'est est-ce que les prix du marché le permettent ? C'est ça. Parce que quand vous montez en gamme ça a un coût. Là en plus on se prend des normes, le parasismique par exemple il a une incidence à peu près de… alors ça dépend, on entend 5, 10, 15, prenons 10% à peu près du prix de construction du gros œuvre, qui représente 50% du prix de construction, rien que ça déjà… pour des prix de marché qu'ont pas changé, on peut pas mettre 10% sur les prix de vente. Donc c'est bien de pouvoir monter mais là encore va falloir être malin, va falloir réfléchir attentivement pour offrir toujours pareil. C'est cet équilibre, on est toujours sur des équilibres en permanence.

MA : *Quand je demande si c'est souhaitable…*

Si, c'est toujours souhaitable. Parce que quelque chose qui monte en gamme vous le vendez forcément mieux donc c'est souhaitable pour tout le monde. C'est souhaitable pour la ville, si on fait que des projets minables sur la ville de Nantes, elle devient plus attractive, elle périclite. Une ville qui est dynamique, qui est toujours à pousser pour des beaux projets, des choses comme ça, je veux dire ça attire, y a un développement économique et même au-delà de tout ça ça fonctionne mieux.

MA : *Cela dit ça crée des phénomènes d'embourgeoisement qui sont très critiquables. Je conçois que ce soit dans l'intérêt de la mairie de Nantes d'attirer des populations plus aisées, dans le vôtre de vendre plus cher, mais je crois quand même que cela peut se remettre en cause socialement…*

Non parce que sur Bottière on monte en gamme mais on monte pas en gamme au niveau de la population. C'est pas parce qu'on choisit de monter en gamme, quand je dis monter en gamme c'est sur les projets, c'est en réaction avec la première tranche de la ZAC jugée comme étant un peu dure… Je pense qu'il y a eu un peu cette idée de dire « CN1 ce qu'il a fait, faut y vivre… on comprend bien qu'il y a un travail derrière mais faudrait quelque chose d'un plus chaleureux » donc c'est ce qu'on essaie de retrouver, donc un peu plus haut en gamme au niveau architecture. Au niveau prix et au niveau quartier, faut pas se leurrer, à Nantes, les gens qui sont quartier Moncelet, c'est-à-dire au bout du boulevard Guist'hau, là où il y a des hôtels particuliers et des grosses maisons, ils iront jamais à Bottière, ça leur vient même pas à l'esprit. Donc c'est juste pousser la qualité du bâtiment un peu mieux, avoir des bâtiments encore de meilleure qualité, de meilleure facture en termes d'architecture, etcetera, c'est ça. Donc ça effectivement on ne peut y être que favorable. Après, de la même façon, vous dîtes que c'est problématique mais c'est la même chose que de dire qu'on fait de la mixité sociale, la mixité sociale ça doit fonctionner dans les deux sens, pas forcément que dans un sens. Souvent

d'ailleurs y a des mairies qui ont eu cette stratégie là, c'est de dire on fait un super quartier qu'avec des grosses maisons bourgeoises, etcetera, avec dans l'idée derrière de réserver des parcelles où on va faire de la mixité sociale en accolant des bailleurs sociaux à ces quartiers là. Bah oui, parce que si vous commencez par les bailleurs sociaux vous aurez jamais ces maisons là. Si vous avez ces maisons là, une fois qu'ils y sont ils y sont et puis « bah oui y a le truc à côté, mais c'est pas grave, finalement ça change pas grand-chose à notre qualité de vie, à notre quartier, etcetera », c'est logements en plus et c'est tout. Donc c'est juste après… cette question là et même en général on est toujours sur des équilibres pour tout. C'est vraiment ça, nous on passe notre vie à gérer ces équilibres là, entre notre bilan, le projet architectural, qualité des prestations, etcetera, qu'est-ce que je peux mettre en face pour pouvoir faire la différence par rapport aux autres, pour que le client soit bien et que l'aménageur soit satisfait, que je réponde bien à ses exigences et puis mon NF, ma certification… On passe notre temps à jouer avec toutes ces notions là et à la fin on agite et on essaie de sortir le meilleur projet.

MA : *Rapidement, que pensez-vous des projets des autres à Bottière-Chénaie ?*

Ca dépend. Ouais, c'est assez variable. Globalement, ça c'est pas moi qui le dit, c'est un collègue qui a intégré une autre structure donc il a absolument pas de parti pris il dit « moi je trouve que vous aviez le meilleur îlot et que vous avez fait le meilleur projet ». Après y en a quelques-uns qui sont pas mal… Moi un truc que je trouve chouette là-bas, mais qu'est pas un projet de promoteur, c'est la médiathèque que je trouve plutôt bien réussi, je trouve que c'est un bâtiment de qualité, c'est pas mal. Après les autres sur la grande place là, c'est tellement minéral… J'aime pas du tout celui qui est avec le plexi en façade, je trouve que ça fait vraiment loupé, ça fait cheap, c'est pas… celui-là je le trouve vraiment pas terrible. Après la Nantaise d'Habitation en a fait qui fait un peu espèce de médina de couleur le long de Goards, qu'est pas mal, c'est assez sympa. Par contre il doit y avoir une grande promiscuité, j'ai pas trop regardé comment ils avaient traité les vis-à-vis mais ça j'ai trouvé que c'était pas trop mal avec des sentes comme sur le parc et l'eau, ça j'ai trouvé que c'était plutôt sympa… Après ça n'engage que moi, les goûts et les couleurs c'est vraiment pas forcément. Et puis je suis pas architecte j'ai pas forcément non plus toutes les compétences pour juger d'un projet et de savoir aussi quelles étaient les… pareil, un projet c'est entre la commande et ce qu'on arrive à mettre au bout. Moi je dirais que c'est beaucoup plus difficile de sortir un projet à Bottière-Chénaie que de dire « je suis dans le septième arrondissement de Paris, j'ai un truc juste à côté des Invalides et du coup je vais faire un bâtiment », vous vous posez pas la question de savoir à qui, vous le vendrez, 10000, 15000, 20000 euros du mètre carré c'est pas grave, vous le vendrez. Donc ce qu'il faut c'est trouver quelque chose qui va pouvoir séduire cette fameuse clientèle qui met autant d'argent dans un logement, mais ça c'est facile. Entre guillemets facile, ça demande énormément de travail et beaucoup de compétences mais vous allez mettre que très beau matériau, que de la très belle prestation, etcetera, mais vous vendrez. Ce qui est difficile c'est de dire « j'ai des gens de classe moyenne qu'on a pas trop les moyens, qui ont du mal à se loger parce que le logement est un vrai problème en France » et d'arriver à leur livrer un logement avec un maximum… je vous dis y a des maisons où y a 2 salles-de-bains, 2 toilettes, un pièce de vie suffisamment grande, des belles chambres, etcetera. Ça c'est beaucoup

plus compliqué économiquement à sortir, rentre dans cette commande, rentrer là-dedans, ça c'est dur. C'est exactement comme dans l'industrie automobile, les constructeurs généralistes, Renault, Peugeot, etcetera, ils souffrent énormément, ils sont dans cette gamme ultra concurrentielle où les gens ont un peu d'argent et sont suffisamment éduqués pour avoir des exigences et pas tout accepter et donc où c'est difficile et après vous avez 2 autres catégories, le bas coût, Lidl, qui marche super bien avec la Logan, où alors vous avez BM, Mercedes et Porsche qui ont jamais autant margé et qui font du très haut de gamme. C'est facile, ils proposent des super moteurs, etcetera. Mais trouver le moteur exactement en essayant de mette le plus de… ça c'est dur. C'est beaucoup plus compliqué d'arriver à répondre à cette commande là, vraiment. Donc je pense que là en l'occurrence, c'est là où fait le plus notre métier, c'est tout l'intérêt aussi, si c'était facile… Mais bon ça marche.

Matthieu ADAM

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 1

Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Bottière-Chénaie

Résumé

L'influence du néolibéralisme sur la production de l'urbain se traduit par la marchandisation des espaces, la mise en concurrence des villes, et le processus de métropolisation. Elle se traduit aussi par la généralisation de mots d'ordre dont les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation, et la mixité sociale. Cela introduit des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production urbaine : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet et sa concrétisation dans des opérations en temps limité ; le décalage entre les valeurs du développement urbain durable et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction participative et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée et une urbanisation socialement sélective.

Bien que ces contradictions soient identifiées par les concepteurs et les habitants et malgré leurs critiques, la conflictualité autour de la production contemporaine de l'urbain est faible. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ces contradictions occupent une autre fonction, ce travail vise à s'en saisir et à l'expliquer. Pour cela, la thèse s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. L'accès aux représentations des habitants et des concepteurs se fait grâce au recueil et à l'analyse des discours qu'ils portent sur les projets emblématiques de Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon), considérés comme des dispositifs de médiation de leurs représentations.

L'analyse montre que les contradictions identifiées sont intégrées au mode de production. Elles occupent une fonction mobilisationelle, puisqu'elles participent à enrôler concepteurs et habitants dans la production contemporaine de l'urbain.

Mots clefs : production de l'urbain, contradictions, enrôlement, représentations, néolibéralisme, développement durable, projet

UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

UMR CNRS 7324 CITERES – Équipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Matthieu ADAM

soutenue le : **14 juin 2016**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline : Aménagement de l'espace et urbanisme

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 2

Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Confluence

THÈSE dirigée par :

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

---

JURY :

M. DI MÉO Guy Professeur émérite, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

M. LAFFONT Georges-Henry Professeur associé, école d'architecture de Saint-Étienne

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

M. TOZZI Pascal Maître de conférences HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Sommaire

CL1..... 3
CL2..... 25
CL3..... 47
CL4..... 63
CL5..... 79
CL6..... 93
CL7..... 121
CL8..... 137
CLN9 157
CL10..... 177
CL11..... 193
CL12..... 211
CL13..... 231
CL14..... 249
CL15..... 265

CL1	**Date :** 23/01/2013
	Rôle dans le projet : Architecte en chef de la ZAC
Réalisation : conception de la ZAC phase 1	**Structure :** Agence d'architecture-urbanisme
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h48min	**Expérience :** 40 an s (20 ans pour l'agence)
Travail sur le projet : 2000-2009	**Taille de la structure :** 10 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

Entretien

Lyon Confluence j'ai quitté mais notre mission était sur l'ensemble, on a réfléchi bien sûr à l'ensemble. J'ai quitté après une première étape.

MA : *Pour commencer, pourriez vous m'expliquer l'urbanisme que vous pratiquez, les valeurs que vous défendez, ce que vous essayez de réaliser ?*

Moi ce qui m'intéresse personnellement c'est les transformations urbaines, les questions sur la ville de toutes natures, de toutes dimensions. La commande fait qu'on est un peu projeté vers des projets urbains, des projets d'aménagement urbain comme on disait avant, sur quelques dizaines d'hectares, comme Lyon, Nantes, Paris-Batignolles, etcetera. Mais j'en suis un peu frustré parce que j'aime pas réfléchir dans un cadre trop délimité par un périmètre, même s'il est justifié pour des raisons de procédures. Mais la réflexion sur la ville peut pas être contenue dans un cadre trop étroit, il faut passer à travers… c'est des banalités, c'est la base de notre métier, passer à travers différentes échelles de territoire, différentes dimensions du territoire. Parce que le plus large peut avoir de l'effet localement, le plus local peut avoir des effets plus larges et il est intéressant de passer à travers ces dimensions. C'est la première chose. Et pareil vis-à-vis du temps. On est, et ça les rapports avec le public, la concertation, nous pardonneraient pas de faire autrement, on est obligé de réfléchir, de raisonner, de proposer, d'explorer, à la fois la longue distance du temps, pour nous c'est-à-dire plusieurs dizaines d'années dans des situations où la société aura évoluée d'ici là, donc des vues d'avenir un peu prospectives qui doivent le plus claires possible pour pouvoir être partagées avec d'autres. Et puis une action le plus rapidement possible mais ça on sait pas faire dans les très très très court terme, on sait pas faire dans l'action immédiate, les transformations plus lourdes sur lesquelles nous travaillons ont besoin de procédures, d'enquêtes publiques, etctera, ça prend du tempos. Et donc l'action culturelle et sociale on s'y intéresse mais c'est pas notre métier, l'éphémère,

etcetera, le transitoire, on est pas armé pour ça. Et donc le court terme quand même… les gens nous demandent telle réalisation dans un délai donné, à 4 ou 5 ans, 10 ans, pour avoir des résultats concrets, tangibles, et pour le projet prenne corps. Parce que faut bien qu'un projet commence… tant qu'il est sur le papier c'est un projet qui n'a pas de réalité certaine et donc il faut que ces démarches autour des transformations urbaines prennent corps à partir de premières réalisations et en même temps restent ouvertes à des vues ou visent des orientations, des lignes de conduites, qui visent la plus longue durée. Parce que souvent ce sont des aventures, ce sont des aventures un peu longues et puis la vie continue. Contrairement au travail de projet de construction, d'architecture proprement dite ou même de maîtrise d'œuvre quelle qu'elle soit, on continue d'élaborer le projet pendant qu'il se développe, pendant sa réalisation, on ne fait pas les plans d'abord et la réalisation après. Ca n'aurait pas de sens à 10 ans de distance, 15 ans de distance, comme il arrive très souvent sur les projets que nous travaillons, parce que beaucoup de choses ont évolué. A Batignolles y avait pas de palais de justice au départ, y avait une candidature olympique, enfin vous voyez, la vie continue et il a fallu intégrer le palais de justice, qui était une bonne chose, etcetera. Donc le territoire urbain, enfin le territoire urbain et général d'ailleurs, je limite pas le phénomène urbain aux contours qui n'existent plus des villes et le travail joue beaucoup sur le temps, c'est une des grandes différences avec le projet d'architecture qui lui vise à l'aboutissement, à l'achèvement. Donc moi je suis venu aux questions urbaines très tôt et ça a été toute mon activité pendant une longue vie professionnelle où j'ai fait très très peu, un peu construit quelques bâtiments, quelques immeubles de logements, quelques équipements mais très peu, quelques espaces publics. J'ai essentiellement travaillé sur les transformations urbaines, pendant 20 ans d'abord dans l'Atelier Parisien d'Urbanisme, sur Paris seulement, dans les limites institutionnelles de Paris c'est-à-dire sur un centre d'agglomération dans les limites du périphérique, où j'ai abordé beaucoup de sujets différents, un peu tous les sujets. Avec une ville que j'ai voulu connaître assez profondément, assez bien, enfin on connait jamais tout. Et puis j'ai voulu changer tant qu'il était encore temps pour une deuxième vingtaine d'années de travail dans différentes villes, plus dispersé, moins ancré dans une connaissance approfondie d'une ville, on essaye d'apprendre, de ressentir, mais c'est un peu plus rapide. Et donc pour moi c'est un complément. Et je fais pas de différence entre la nature du travail dans le secteur parapublic d'agence d'urbanisme et d'activité privée, j'ai le même comportement. Sauf que j'ai pas la même commande. On avait pas de commande dans cette agence à l'époque, entre 1970 et 1990 en gros, on avait pas véritablement de… on répondait pas à des appels d'offre, enfin on s'emparait de sujet parisiens et là la commande nous conduit à travailler sur certaines catégories de projets. Mais y a des exceptions, heureusement y a quelques exceptions, je suis intervenu sur le littoral de Charente Maritime après la tempête Xynthia pour lancer une réflexion justement de projets dans le long terme, au moment où y avait encore l'émotion de la tempête, les morts, etcetera. J'ai travaillé aussi sous plusieurs formes, ou intervenu sous plusieurs formes sur les projets transfrontaliers de Genève, entre le canton de Genève et la Haute-Savoie, là aussi sur des territoires plus larges, à différentes échelles, différentes dimensions.

MA : *Vous avez utilisé le terme de frustration pour décrire ces périmètres, comment vous composer avec ça ?*

Je suis très anti-périmètres, c'est-à-dire que je pense qu'il faut délimiter un certain nombre de choses, l'utilité publique pour exproprier bien sûr, le territoire du projet pour pouvoir faire des enquêtes publiques, etcetera, c'est le rôle de l'aménageur. Mais on accorde à ces périmètres divers, ce sont pas toujours les mêmes, des périmètres réglementaires, etcetera, on leur accorde… on en fait des frontières, y a dedans et dehors comme si c'était des mondes qui… Moi je m'intéresse autant à la ville existante qu'à la ville qui se construit, qui s'aménage, qui se transforme, et je pense que les 2 d'ailleurs… La ville sur laquelle ne porte pas à proprement parler le projet se transforme aussi, de fait, tout se transforme en permanence et parfois beaucoup plus qu'on ne le croit. Y a des changements démographiques importants dans le bâti existant parfois. Et donc il est important de réfléchir aux questions urbaines dans la dimension des questionnements, et ce qu'il faut c'est pouvoir passer de très large, je sais pas, je prends l'exemple de Batignolles, on a d'abord considéré que cette emprise ferroviaire était dans le Nord-Ouest parisien une sorte de trou, d'ouverture de l'espace dans la partie la plus dense de l'agglomération parisienne, que ce soit Clichy, Levallois, le dix-septième arrondissement, et on a commencé à raisonner à cette dimensions là, sur le très grand territoire, et en même temps à comment on travaille le nivellement à tel endroit pour des questions diverses locales. Donc il est important de pouvoir passer à travers ces dimensions. Et donc les périmètres… y a des périmètres de projets et des périmètres institutionnels. Et donc moi j'ai considéré comme une chance, c'est pour ça que j'y suis allé plusieurs fois, de travailler sur des situations transfrontalières. Genève c'est une ville qui déborde les frontières cantonales et nationales pour eux, et la réalité urbaine déborde, là c'est intéressant parce qu'on a un travail avec des acteurs qui n'ont pas tout à fait la même culture, les mêmes pratiques, la même répartition des pouvoirs, les mêmes méthodes. Et donc on m'a même proposer, je l'ai fait pendant 2 ans, de présider un collège pour un projet entre Genève et Saint-Julien, avec 15 élus genevois et haut-savoyards et 15 professionnels des 2 côtés. Donc là c'était pas un projet, je sais pas comment dire, ils pouvaient pas faire présider par un élu pour marquer l'équilibre entre les 2 côté des la frontière. Et là on a essayé de développer des démarches, et je pense que ça a abouti, qui transcendent d'une certaine façon, mais ça suppose d'être d'accord, un accord véritable, les différences qui viennent de la frontière.

MA : *Cela suppose d'avoir des acteurs qui souhaitent porter ce genre de logique.*

Oui, plus ou moins. Un moment on a lancé des études tests, ce qu'ils appellent des études tests dans le langage suisse, il a fallu faire un cahier des charges, approuver un cahier des charges. Là y avait quand même des débats sérieux entre les 2 côtés de la frontière, Genève et Haute-Savoie, et puis des débats internes à chaque côté. C'est-à-dire qu'en Suisse c'est le canton qui a le pouvoir d'urbanisme, et y avait les maires dans le cercle, les maires des petites communes concernées, qui étaient pas d'accord avec le canton, et côté français pareil y avait la région, le département, les communes, etctera, y avait tous les niveaux et ils n'étaient pas forcément d'accord entre eux, pour des raisons objectives hein. Et il a fallu un moment, quand on a épuisé

la discussion sans aboutir à un accord, j'ai proposé que… on était d'accord sur 90% des choses mais les points de désaccords, j'ai proposé que dans les cahiers des charges chacun écrive sa position et qu'on en rende compte publiquement aux équipés qui allaient faire les études, qu'elles sachent que le point de vue du maire de trucmuche était pas celui de l'échelle supérieur. Et on est sorti en mettant sur le papier les points de divergence. On arrive pas toujours à un accord parfait, bien sûr.

MA : *Sur des échelles telles qu'on les trouve en France, vous parliez tout à l'heure des quelques dizaines d'hectares des projets urbains, vous avez des marges de manœuvre avec les élus et les aménageurs pour pousser les limites du périmètre ou les faire évoluer ?*

On a aucun pouvoir. On est des concepteurs, des artisans qui travaillons à ces sujets et on a jamais le pouvoir de décision, aucun. Donc on ne peut qu'essayer de convaincre. Il nous faut plaider, argumenter et aboutir à des dispositifs quelques qu'ils soient, à tous les moments, dès le début, toutes nos formes d'intervention c'est toujours du conseil, un peu plus que du conseil mais on a pas de pouvoir effectif. C'est-à-dire qu'on propose aux élus, on propose à des responsables de services techniques, à des aménageurs, des sociétés d'aménagement, etcetera. C'est les élus qui comptent en dernier ressort, les élus locaux. Et de temps en temps on convint pas et sur tel ou tel point on accepte.

MA : *Vous parliez de commande, pour passer à Confluence, à quelle commande répondiez-vous ?*

C'était un appel d'offre au début, en 2000, même peut-être 1999, enfin 2000… Il y avait eu à l'initiative de Raymond Barre, enfin je raconterai après, une première étape d'études exploratoires disons, je sais pas si elle était désignée comme ça, il y avait un premier appel d'offre que j'avais vu et auxquels je n'avais pas répondu parce qu'il demandait une équipe internationale et je me disais « ohlala, ils veulent du star system, comment on va faire ? Faire appel à une vedette internationale… ». Et donc il y avait une première étude qui avait été faite par une équipe Oriol Bohigas en tête, Thierry Melot, Catherine Mosbach, et qui a duré, je sais pas parce que j'y étais pas, un an à 2 ans, qui a abouti par un plan masse et des maquettes et une exposition publique qui a eu du succès. Et pour Raymond Barre, dès cette première étude, la mission c'était de lancer un projet phare pour Lyon, le projet qui exprimerait, dans la compétition des villes, et publiquement, et aussi pour les Lyonnais, les ambitions de cette ville, dans son centre. Et c'était une vision très juste, je sais pas comment elle est née chez lui, je pense à l'occasion de… ils avaient fait des grands séminaires, enfin une grande démarche prospective sur 30 ans, tous azimuts, pas spécialement urbanistique, etcetera. Je crois, mais j'ai oublié un peu les… Et donc cette équipe et cette exposition, ce premier projet, étaient arrivés à terme, et il vient de se créer une société d'aménagement à ce moment là. Et est relancée, ils avaient épuisé leur contrat, un nouvel appel d'offre pour développer le projet, pour le réaliser et le mettre en œuvre. Et donc j'ai répondu avec Michel Desvignes à cet appel d'offre. On a été retenus parce qu'on nous demandait dans la candidature d'expliquer notre méthode, de commenter le projet déjà présenté, voilà. C'était un gros questionnement, je me souviens plus du détail mais on a répondu et ça faisait 100 pages. Le travail qu'avait fait l'équipe précédente

était… vu de loin c'était un plan masse, ça ressemblait à une partie de ville, vu de près, dès qu'on regardait plus près, c'était un plan d'aménagement achevé, dans tous ses détails, y avait tout, les largeurs de trottoirs, les immeubles, etcetera. Et dès qu'on regardait de près on se rendait compte que c'était assez irréaliste et surtout qu'il y avait pas la méthode pour le faire et que c'était d'ailleurs infaisable parce que pour faire certaines chose fallait déplacer une voie de chemin-de-fer, pour déplacer la voie de chemin-de-fer fallait faire autre chose, y avait un parc qui passait par-dessus tout ça et qui remblayait la moitié de la Saône, enfin dès qu'on regardait de près c'était pas très, à mon avis, pas très professionnel. Pas très professionnel c'est méchant de dire ça parce que Oriol Bohigas est un personnage considérable de l'histoire urbaine et de la vie urbanistique de Barcelone puisqu'il a fait énormément de projets, très bien d'ailleurs, c'est un grand urbaniste, il a été élu, adjoint à l'urbanisme, responsable, etcetera. Mais là je pense qu'il était un peu, comme c'était le premier appel d'offre, il était un peu là en… comment dire… en caution de l'équipe, je pense pas que le travail ait été mené par lui, parce qu'il était déjà un peu âgé, bon il existe encore, il était pas trop vieux mais… Et je pense que c'est Thierry Melot qui est un architecte, plutôt architecte et pas urbaniste, qui a œuvré principalement au projet, je pense qu'il y a une petite… et je pense que Bohigas donnait des avis comme ça de temps en temps… Bon, je vais pas rentrer dans tous ces détails. Donc on a été retenu grâce à notre proposition de méthode progressive, de progressivité, notre rapport au temps que les autres ont sous-estimé complètement. Alors la commande ? La commande c'était de développer le projet. Moi j'ai eu pas d'échanges avec Raymond Barre à l'époque en lui disant « voilà le projet c'est un certain nombre d'orientations qui sont déjà là : un développement urbain important, relativement dense, en extension du centre-ville historique, avec pour constituer un centre-ville de demain, un secteur de centre-ville à venir, c'est-à-dire à la fois c'est pas un quartier d'habitation, c'est pas un pôle d'affaires, c'est l'ensemble des programmes, des fonctions, des équipements, etcetera. C'est le rayonnement qui compte et ça le projet d'avant le disait déjà, on y souscrit. Mais vous nous demandez de mettre en œuvre le projet, c'est pas forcément mettre en œuvre le détail du plan. Le projet c'est pas le plan. Le projet moi je souscris entièrement, le plan non. Parce qu'il a trop d'incohérence. Donc le plan va évoluer, le plan va changer, mais le plan c'est pas le projet ».

MA : *Vous dîtes que l'objectif principal de ce quartier est son rayonnement, qu'est-ce que cela a de particulier de concevoir un espace dans l'objectif d'en faire une vitrine ?*

Vitrine je sais pas… un peu, ça faisait partie de la commande. Alors y a un débat, je vais évoquer une chose qui a été assez amusante parce que Raymond Barre a pas duré très longtemps, c'était un maire qui était pas spécialement urbaniste mais qui était intelligent. On a eu des échanges sur qu'est-ce que c'est qu'un projet de cette nature ? à qui il s'adresse ? comment on le regarde ? etcetera. Et on où était convenu que c'était une démarche de longue haleine, que ce qui était intéressant c'était le projet en train de se faire plutôt que le projet terminé, que c'était pas une opération immobilière, que c'était la ville qui écrit son futur et c'est ça qui est intéressant pour, comme il disait, toute les forces vives lyonnais, qu'elles puissent s'engouffrer dedans et trouver leur place dans une vision de l'avenir. Et quand Gérard Colomb est arrivé, y a eu un changement de cap sur ce point. Avec Barre on disait « y

en a pour 50 ans, 60 ans, peu importe, ce qui compte c'est de démarrer », ça j'étais d'accord, « d'avoir des première réalisations significatives, dans tel ou tel domaine, culturel, économique, social, mais qui soient projetées vers l'avenir » et puis « ça durera longtemps et ça serait bien que ça dure longtemps ». Et Gérard Colomb est arrivé en disant « moi je veux aller vite, j'ai été élu par chance, c'était une triangulaire, donc je suis sûr que d'un mandat et donc il faut qu'en 6 ans on ait quelque chose de visible et de stimulant », la conversation a duré des mois, « je peux m'attaquer aux gros problèmes d'infrastructure, le métro, le franchissement de la gare de Perrache, l'autoroute. Ca va coûter très cher et j'aurais rien fait à la fin du mandat donc c'est pas bon. Il faut pouvoir changer la compréhension que les Lyonnais ont de ce territoire par les moyens les plus rapides pour donner envie d'y aller, etcetera ». Le côté vitrine c'est un peu ça si vous voulez. Et donc on a abandonné notre travail sur les infrastructures lourdes tout en plaidant qu'il fallait discuter sur l'autoroute avec l'Etat, je l'ai jamais convaincu mais il entendait bien et il me l'a fait expliqué dans des conférences de presse, enfin publiquement il m'a fait expliqué ma position plusieurs fois et sans dire qu'il était contre mais sans souscrire, et sans rien faire dans ce sens là sur l'autoroute… Et donc on a été amené à développer côté Saône, la darse, etcetera, ce qui a fait l'objet d'une première étape. C'est moi qui ai plaidé pour qu'il y ait une première étape, c'est-à-dire qu'on fasse un ensemble, qu'on disperse pas les actions, et ça je le plaide pratiquement dans tous les projets qu'on fait, je veux qu'on donne à voir dans les meilleurs délais, mais qui sont déjà longs, plus qu'un mandat de maire, à voir concrètement vers où on veut aller et que c'est important pour lancer une dynamique. Et ça, Colomb a souscrit à ça et en a même rajouté en expliquant « moi je veux bien investir de l'argent public mais faut que ça se démultiplie avec de l'investissement privé », c'est le pôle de commerces et soi-disant de loisirs, la mécanique économique, il a beaucoup plaidé ça. Donc y avait cette recherche d'avoir un résultat rapide. Vitrine, le mot est pas faux mais c'est un peu plus que ça, c'est de faire des premiers pas qui aient du rayonnement pour lancer cette dynamique. Alors après Colomb a publiquement raconté souvent qu'avant, avec Barre moi je défendais un projet qui s'étale dans la durée, que ça durerait très longtemps mais qu'avec lui ça irait plus vite et que ça serait réglé vite fait bien fait. Donc il m'a souvent plaisanté là-dessus. En fait, même en voulant aller vite ça fait déjà 10 ans, on en parlera dans 10 ans ce sera pas fini, mais il avait l'idée lui de finir, d'être efficace, de montrer qu'il est efficace. Je veux dire y a un moment où on met en cause quand même l'image des élus, ce qu'ils veulent donner, pouvoir faire valoir vis-à-vis de leurs électeurs. Barre s'en allait donc il s'en foutait, il était très décontracté [rires].

MA : *Donc la dynamique change complètement, il y a une inflexion sur le fait de faire remodeler les infrastructures problématiques et vous passez à un travail qui se concentre davantage sur un dessin de plan masse ?*

Non. Non, on a jamais… Moi j'ai jamais procédé… Je suis pas obsédé du plan de masse.

MA : *Je comprends bien mais avec cette idée qu'il fallait que ça aille vite…*

Oui, alors on défendait, mais déjà avant, ça a pas changé, l'idée qu'il y avait à traiter des rapports forts avec les deux fleuves, comme ils disent à Lyon, mais des rapports différents, toujours insister, ce qui était pas le cas de l'équipe d'avant, sur l'énorme différence entre Rhône et Saône, qu'il y a des ambiances différentes, de l'eau différente, des écoulements différents, etcetera. Et donc on s'est dit, comme on peut s'attaquer à l'autoroute, que ça va être long de toute façon, et que les Lyonnais on pris cette mauvaise habitude de relier ça à des problèmes de contournements très compliqués, moi j'ai plaidé pour qu'on s'attaque à l'autoroute sans parler de contournement, qu'on change le statut pour pouvoir mettre des feux rouges dans un premier temps et gérer le trafic autrement, qu'on puisse traverser la voie. Donc on s'est dit « pour aller vite faut commencer côté Saône », y avait aussi des handicaps, y avait un ancien gazomètre avec beaucoup de pollution du sol côté Saône, mais justement c'était côté Saône qu'on voulait un rapport très entrecroisé entre des grands espaces ouverts qu'on a appelé port-parc, verts et portuaires en même temps, d'activités nautiques, quais et rives publics, etcetera, et espaces verts, et de l'autre côté on pensait à un rapport plus tendu sur le tracé historique de Perrache côté Rhône, la grande ligne droite. Donc on a commencé côté Saône parce que y avait pas l'autoroute, pas trop loin du quartier existant pour réussir à… le quartier existant j'ai toujours pensé qu'il faisait partie du projet, qu'il fallait travailler son évolution et que les développements nouveaux devaient être le plus près possible du petit quartier existant. Et c'est comme ça que l'on a défini une première étape, ça c'était pas défini avant, une première étape pour Colomb autour de la darse qui était à mon sens une pièce clef, alors on verra comment elle vit dans l'avenir, je suis pas sûr, j'espère qu'elle a pas trouvé son régime définitif et qu'elle sera un peu plus utilisée. Parce que pour moi c'était 2 choses : ça faisait partie de ces ramification d'espaces ouverts avec des îlots bâtis très denses, cet entrecroisement, mais surtout c'était pour moi un port polyvalent qui… symboliquement beaucoup de villes sont nées du rapport à l'eau bien sûr, presque toutes, sous différentes formes, franchissements de fleuves, ports etcetera, et le port ça peut être un des éléments initiaux de la fondation d'une ville. Et en même temps c'était une place, une place pour moi dans la succession des places de la Presqu'île, successions historiques assez superbes du Nord au Sud, de la place toute minérale… de la ville minérale avec la place des Terreaux, la ville historique toute minérale, puis on arrive à Bellecour, la place royale, impériale, arborée avec la statue, etcetera, on passe par les places intermédiaires, et puis la place Carnot qui est un square en réalité, tout végétale, et je trouvais que c'était amusant que dans la succession y ait une place en eau avec un grand bassin. Et donc on avait cette sorte de déclinaison, d'évolution de l'espace urbain, et que c'était une place à la dimension de la Presqu'île, enfin grande. Alors je sais pas quels usages il y a aujourd'hui mais on sentait qu'il y avait un potentiel fort. Moi j'ai participé à des tas de séminaires avec tous les milieux qui ont à voir avec l'eau à Lyon, y a beaucoup d'activités nautiques qui sont déjà là et qui demandent qu'à s'épanouir et à se développer. Je pense qu'elle doit pas être très utilisé, mais ça viendra peut-être… Y a un petit port avec quelques points d'attache de plaisance, nous on pensait qu'il y aurait des activités pour les enfants, éducatives. Y a du canoë-kayak déjà dans le secteur qui demandait à s'installer, y a des bateaux spécialisés, restaurants et autres, qui sont déjà sur le Rhône, des fêtes, enfin on peut imaginer plein de trucs.

MA : *Vous avez parlé du quartier existant. Quel est le rapport avec ce quartier ?*

Alors on a, dans ce secteur de la Confluence, la confluence au bout de la Presqu'île, avec le chemin-de-fer qui s'est mis en travers, un secteur qui était très largement voué à des fonctions qu'on dirait aujourd'hui logistique, ferroviaire, tri postal, gazomètre, prisons, etcetera. Un peu mis à côté de la vie urbaine, un peu le marché de gros, etcetera. C'est comme ça que ça s'est formé historiquement comme dans beaucoup de villes, à côté du centre historique proprement dit, habité, travaillé, vivant, il y a une périphérie utilitaire souvent qui se retrouve en plein centre maintenant à cause de l'extension urbaine mais qui au dix-huitième, au dix-neuvième, était encore en périphérie. Et c'est la transformation… des extensions de centre-ville peuvent se faire sur ces territoires là. Et là y avait en même temps un début d'urbanisation qui remonte à presque Perrache, pas tout à fait mais tout de suite après, tout de suite après, le remblaiement de ce secteur là, et y a eu des plans de lotissements, des plans d'urbanisation avec des tracés de voies, des places… Et ce quartier s'est constitué lentement à travers le dix-neuvième et le vingtième siècle, surtout autour de 1900, comme souvent y a dans ces zones logistiques ou industrielles des morceaux de quartiers ouvriers. Et ça a été un petit bout de quartier un peu isolé et la première fois que je suis allé à Lyon, avant ce projet, avant même d'être candidat pour ce projet, y a un élu, un vieil élu qui m'a dit « derrière les voutes ça n'existe pas, je n'y suis jamais allé ». Donc ce quartier de Sainte-Blandine ou de Perrache était un peu exclu mais qui est intéressant parce qu'il y avait 6000 habitants, 6000 emplois environ, donc un quartier assez équilibré et assez vivant. Et moi j'ai demandé dès le début qu'il soit dans le projet, qu'il y ait pas le vieux et le neuf, justement qu'on périmètre pas trop et j'ai demandé d'abord qu'on ait une connaissance assez approfondie donc on a fait faire un étude par une jeune étudiante ou très jeune diplômée qui a fait une analyse fine du quartier, etcetera. Mon idée c'était qu'on pourrait y mener des actions moins massives que sur les grandes emprises vides mais plus fines et qu'on pourrait travailler sur les espaces publics, les équipements, etcetera, à la fois dans le quartier et en dehors et qu'il y aurait de toute façon des échanges multiples entre les 2. Et ça a pas marché au départ, j'ai pas réussi à convaincre, vous voyez ça arrive, il y avait des mutations immobilières, des ventes de terrains constructibles dans le quartier, faites par les Hospices de Lyon donc quand même une structure publique donc les élus n'ont pas voulu préempter, sur lesquels ils n'ont pas voulu agir directement, ils auraient pu négocier avec les Hospices sur les programmes, les choix d'architectes, etcetera, ils ont laissé faire le marché. On a à peine pu donner un avis sur les permis de construire, tout juste. Mais ce qui me réjouis, c'est que plus tard, après que je sois parti, ils ont reprise cette idée de travailler sur le quartier existant avec une démarche de mise en valeur environnementale du quartier. Je crois qu'il y a une équipe qui travaille dessus mais je sais pas le détail, j'en sais pas plus parce que je suis plus dedans mais je pense qu'il y a un travail que je trouve très intéressant et tout à fait d'actualité. J'en ai un petit marre des écoquartiers à toutes les sauces. Travailler sur les questions environnementales dans l'existant ça me paraît très important et ils sont en train de le faire. Alors je sais pas où ils en sont…

MA : *Il y a un projet d'éco-rénovation. Vous venez de dire qu'on fait des écoquartiers à toutes les sauces. Qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Ah, je sais pas. C'est rien, vous prenez les bouquins du ministère le moindre lotissement le plus banal c'est un écoquartier. C'est un mot à la mode. On adore ça. Pour vous dire ma position là-dessus, je pense que… il faut aller vite, tout ça c'est des questions vastes. On s'est rendu compte jusqu'au ministère de l'environnement ou de l'écologie, on peut l'appeler comme on veut, y a 10 ans on s'est rendu compte qu'on avait beaucoup de retard par rapport aux pays voisins, du Nord, Allemagne, Suède, Danemark, Suisse, Angleterre également, qui développaient des projets prenant en compte de manière plus forte et nouvelle les questions environnementales et faisaient des démonstrations, justement des vitrines. Tout le monde allait à Freiburg voir le quartier Vauban, à Malmö voir je sais pas quoi, en Angleterre à BedZed, etcetera. Et nous on avait rien de comparable donc on s'est d'abord approprié le vocabulaire, comme souvent, on a beaucoup parlé de développement durable, d'écoquartier, etcetera. D'abord beaucoup de mots, c'est assez Français, on commence par s'attaquer au sujet avec beaucoup de vocabulaire. Moi j'ai participé à des échanges en Allemagne, en Suisse, avant même cette mode des écoquartiers, à des séminaires. Et on se met à en faire, y a quelques réalisations maintenant en France alors que la question n'est plus là. Maintenant la question c'est la ville existante, c'est le développement durable dans la ville existante. Je dis pas qu'on s'y attaque pas mais on continue d'avoir. Ces écoquartiers c'est des démonstrations un peu privilégiées, souvent en périphérie urbaine, un peu bobo, ceux que j'ai vu, pas très sociaux, mais assez exemplaires sur les questions d'énergie, sur les questions de déplacement, de transport, d'économies d'énergie d'abord, etcetera, de traitement de l'eau, tous les sujets environnementaux. Et voilà, donc on a un petit décalage qui nous a valu collectivement de nous exciter un peu, d'abord sur le vocabulaire, maintenant je pense qu'on est rentré dans l'action. Je sais que ça a été un retard, j'ai été témoin à travers des relations familiales, de beaux-frères, etcetera, d'entreprises allemandes et françaises qui voulaient développer leurs compétences en France sur ces questions, pollution des sols, etcetera, dans les années 1980 et qui se sont cassées les dents en France parce que ce qui se faisait en Allemagne ne se faisait pas en France.

MA : *Donc quand Confluence obtient un prix du ministère et qu'on fait de l'affichage avec les pandas du WWF il y a une justification quand même ?*

Pour moi… oui. Si, oui. Mais pour moi y a pas de rupture. Y a eu ce retard français disons mais on comme urbanistes on a toujours appréhendé, mal mais appréhendé quand même, ces questions à la fois environnementales, sociales, économiques. C'était dans notre travail sauf qu'en 1990 quand je disais au maire de Saint-Denis « il faut dire publiquement que les sols sont pollués gravement, faut pas le cacher, faut aborder le sujet bille en tête sinon ça vous retombera sur la figure alors que vous n'êtes pas responsable, que c'est l'industrie qui a laissé ça, ne cachez pas ! », on a eu cette discussion là longuement parce que je lui ai dit et « ça va faire fuir les constructeurs donc je peux pas le dire, je peux rien faire », etcetera. Donc on dépolluait pas les sols encore en 1990. Donc pour nous c'était une pratique. Y a eu des progrès réels. Les questions d'énergie ont pris une importance croissante pendant ma vie professionnelle. Au début on s'en souciait pas, les constructeurs faisaient ce qu'ils voulaient,

etcetera. L'isolation c'est venu aussi en route. Donc y a des progrès importants qui se font dans la pratique, parfois à travers des règles mais souvent de manière quasi-naturelle, spontanée. Y a des progrès importants mais c'est pas des sujets nouveaux, c'est pas une révélation, c'est pas en telle année que le monde a changé. Ca s'étale sur une période de temps et je pense qu'il y a encore des progrès à faire, des progrès on peut encore en inventer dans toutes sortes de directions, toutes sortes de domaines. Et donc pour moi c'était ça. Et pour moi Lyon Confluence c'était « on va faire des progrès sur les questions environnementales, sociales, économiques, etcetera », j'avais même proposé que ce soit pas un projet en un seul document ce soient des projets. On avait même fait une présentation où on avait dit « un projet pour mille projets » et dedans y a un projet culturel, un projet économique, un projet social… Et j'avais proposé, mais ça n'a pas marché, qu'on ait un espèce de cycle régulier sur les questions environnementales en associant les acteurs et des spécialistes dans tel ou tel domaine et que périodiquement on avance. Ce qui compte pour moi c'est l'idée d'avancer, de progresser, sur les questions d'économie d'énergie, sur les questions de gestion de l'eau. Et Lyon Confluence a été assez en tête au moment de son lancement sur quelques questions, y a eu un début de chauffage au bois avec ses avantages et ses inconvénients, un peu imposé aux promoteurs grâce aussi à un programme européen qui s'appelait Concerto. Et puis y a des dispositions urbanistiques de base, d'avoir de la compacité, de la densité bâtie, cela va de soit, de donner une forme de priorité aux transports publics par rapport à la voiture, de jouer beaucoup avec le site, avec les questions de paysage ou de traitement des eaux, etcetera. A des degrés divers le projet a été présenté, reconnu, et effectivement été relativement en pointe sur les questions environnementales, mais je vois avec Batignolles que le niveau des ambitions a été poussé beaucoup plus fort à Paris, c'est pas parce que c'est Paris, je pense que c'est sous l'influence de Verts plus virulents, Baupin et Contassot qui ont fait dans le plan climat de Paris un passage spécial Batignolles avec bilan de CO2 nul, pas d'énergie d'origine nucléaire, tout ça à la limite de ce qui est possible.

MA : *Vous parlez d'un développement durable qui s'appuierait sur les 3 piliers économique, social et environnemental et on voit surtout apparaître une gestion de la problématique environnementale grâce à des solutions techniques. La question sociale vient où dans un quartier comme Confluence ?*

La question sociale est importante. A Confluence y a… Souvent on ramène ça à uniquement la part de logement social, qui est pas énorme à Lyon. Mais ça c'est un choix totalement politique et puis un choix qui est lié aux conditions locales. A Paris, la part Batignolles, la part de logement social à 50 ou 55%, plus 20% de logements à loyers intermédiaires est colossale par rapport à Lyon où ça doit être 25% de logements sociaux. Bon, c'est une dimension très importante, le logement. On en parle souvent, je fais court, y a logement et logement, y a toute la gamme des catégories, y a aussi faire habiter les personnes âgées dépendantes, les personnes handicapées de différentes sortes, les étudiants, enfin c'est pas que du logement familial. A Lyon Confluence c'est pas à travers l'habitat… y a une part sociale réelle mais c'est pas massif. Je pense qu'il y a une part sociale qui est pas négligeable qui est celle de la générosité des espaces ouverts, des espaces publics, qui sont en centre-ville, qui s'adressent à l'agglomération entière et je crois que c'est important que les villes dans leur centre aient aussi un devenir, un

futur, et que d'une certaine façon on contrebalance les extensions territoriales à très longue distance, etcetera. Bon, y a des équipements qui s'adressent à l'ensemble des catégories sociales, les espaces publics s'adressent à tout le monde donc y a un côté brassage social certain. C'est pas un projet en pointe sur les questions sociales. Peut-être qu'il est encore temps…

MA : Je reviens quand même sur le logement. Si on exclue les logements sociaux et qu'on regarde les prix de vente, on est quand même à des tarifs extrêmement élevés.

Oui, ça c'est la question qui revient tout le temps partout. Enfin partout… pas partout, à Lyon et à Paris. C'est vrai que le marché est tel qu'il y a des prix… alors ça fait les titres dans les journaux « à Paris, ils ont vendu à 18000 euros le mètre carré un logement », enfin bon, ou « à 11000 prix moyen sur l'ensemble des immeubles », c'est vrai que c'est hors de prix, c'est très cher. Moi personnellement ça me gêne pas que le marché s'exprime dans sa réalité de l'offre et de la demande si c'est pour une part contenue du programme. Je dirais même tant qu'à faire, je dirais presque tant mieux qu'il y ait une partie libre qui s'adresse aux plus riches, s'ils ont envie de venir tant mieux. Le problème c'est la quantité, c'est pas le prix, c'est quelle est la proportion avec ces prix élevés ? Si c'est une petite proportion ça me gêne pas.

MA : *Là, elle est élevée.*

Elle est plus élevée à Lyon qu'à Paris. Moi je pense qu'on peut pas nier le marché. Y a le marché. Quelle place on lui donne ? Et ça c'est un choix politique sur lequel on pas voix au chapitre. Moi j'essaye même pas, je discute même pas, je constate. A Nantes, pour changer un peu d'exemple, la ligne politique est extrêmement claire depuis longtemps, c'est le développement, en tous cas sur le projet sur lequel je travaille mais je pense que ça en concerne d'autres, maximal de logements à prix abordables, à prix maîtrisés, y a différentes expressions, mais sur le marché, à la vente, avec une cible claire. C'est proposer des logements à des prix les plus écrasés possible pour des jeunes ménages dans une ville qui se développe beaucoup et où les jeunes ménages seraient tentés d'aller s'installer en périphérie dans des maisons. Donc il s'agit de faire concurrence à la maison individuelle de périphérie avec des logements séduisants mais à des prix qui sont compétitifs par rapport à ça. Et du coup la part de logement social social est pas très forte et la part de locatif est pas très forte parce qu'ils privilégient cet axe là qui est un choix, une stratégie politique claire sur le développement de la ville. On peut ne pas être d'accord mais pour dire que c'est vraiment des positions de politique du logement par la municipalité qui échappent à l'urbaniste. On peut pas dire « si c'est comme ça je m'en vais », enfin si « mais vous devriez faire autrement ». Je dis pas qu'on a pas d'échange mais c'est pas un sujet qui est débattu parce que souvent la position est déjà prise.

MA : Elle conditionne quand même votre travail.

Non parce que pour moi je ne fais pas la différence. Moi ce qui m'intéresse c'est la diversité du logement aussi. Ce que j'aime bien, quand on arrive à le faire, c'est avoir du logement étudiant,

du foyer pour les trop vieux ou pour les trop malades, des logements de familles bien sûr, etctera. C'est un peu la diversité qui n'est pas qu'économique, qui est aussi générationnelle. Ca je crois que c'est important mais je suis content, encore qu'ils aient réduit la part, mais 500 logements étudiants à Batignolles, y en avait 800 au départ. Je pense que ça a un effet sur la vie du secteur. Alors je dis pas que je m'intéresse pas à la dimension sociale mais j'ai pas de moyens de peser dessus et après ça change pas la forme urbaine. D'ailleurs quand on voit côte à côte, comme on voit tout le temps, des logements libres et des logements sociaux se construire, d'abord on fait plus la différence ni de l'extérieur ni de l'intérieur. Souvent le libre qui se vend des prix fous est fabriqué avec moins d'argent que le social, ça arrive. Et moi je sais pas, j'achèterais au prix où ils vendent là-bas je serais scandalisé par le niveau des prestations qui est inférieur au logement social d'à côté.

MA : *Ce qui pose des questions aux habitants. Parce qu'on parle beaucoup de mixité sociale et auprès des habitants que j'ai pu rencontrer à Nantes ou à Lyon ça ne passe pas forcément très bien notamment effectivement chez les personnes qui ont acheté un logement à 5000 euros du mètre carré et qui ont l'impression qu'à côté des gens bénéficient de la même chose, évidemment ce sont des clichés, en ne payant rien.*

Oui, oui, ça peut devenir virulent dans les réunions publiques. Moi je me souviens à Boulogne, avec Fourcade qui était pas spécialement de gauche, des débats houleux sur la construction de logements sociaux dont les riches Boulonnais ne voulaient pas. Ca gueulait et lui gueulait aussi en disant « je vous emmerde, y aura un immeuble social dans votre rue et votre position est honteuse », ça prenait des tournures virulentes parce que les gens disaient expressément « on en veut pas ».

MA : *Est-ce qu'alors il faut l'imposer ? Et pourquoi ?*

Moi je pense que c'est bien qu'il y ait des règles qui commencent à avoir du succès, les 20% qui vont devenir 25 de logements sociaux dans la vile, on dit pas que c'est secteur par secteur ou partie de ville par partie de ville mais quand même maintenant les gens regardent que dans tel arrondissement y en ait… Parce que spontanément ça se fait pas. C'est vrai que c'est des logiques j'allais dire naturelles… J'ai travaillé en Algérie il y a très très longtemps, y avait un préfet que j'aimais bien avec qui je travaillais beaucoup qui me disait « moi l'urbanisme je sais pas, je sais qu'une chose c'est quand on me demande d'implanter des logements pour les enseignants je les mets à l'opposé de ceux qui existent déjà, quand il faut installer une usine je la met pas dans la zone industrielle mais de l'autre côté », il m'expliquait que sa seule thèse c'était de faire le contraire des regroupements qui se font spontanément. Et je pense qu'il avait raison, enfin qu'il avait pas tord. Quand on peut avoir les moyens d'action qui favorisent toutes les formes de mixité… la ville c'est fait pour ça, c'est d'abord l'entrecroisement des gens, de toutes leurs formes d'activité, de toutes leurs formes de vie, c'est d'abord le rapprochement et l'entrecroisement. Alors bon la mixité c'est pareil on a fait beaucoup avec le mot mais ça recouvre une réalité importante. Pas seulement le niveau de revenu, la mixité fonctionnelle, la mixité sociale, la vie urbaine la plus intense c'est celle-là, c'est la vie où y a pas ces

regroupements qui se font et qu'on peut pas empêcher complètement. Que les activités de bureaux se polarisent à certains endroits, que l'habitat qui prend plus de place s'étende dans des secteurs purement résidentiel, on peut pas l'éviter. Mais quand on peut mixer c'est toujours mieux. Et on peut avoir un peu d'influence là-dessus, jusqu'à un certain point.

MA : *Il y a une double question. Premièrement, si personne n'en veut est-ce que la mixité ne serait pas en quelque sorte un vœu pieux ? Et l'autre question c'est de savoir comment le concept est retravaillé dans une économie libérale où la production de la ville donne la primauté au marché ?*

Oui, la tendance non contrôlé c'est de re-séparer, c'est le contraire de la mixité, ça c'est sûr. Et la demande des gens aussi. C'est un peu aller à rebours

MA : *Vous disiez que la composition sociale ne change pas la forme urbaine, pouvez-vous justement me parler un peu de la forme urbaine de Confluence ?*

Y en a pas qu'une. On a cherché à entrecroiser ce que je disais espaces ouverts, espaces publics, espaces verts, etcetera, et îlots bâtis très compacts, très denses, peut-être trop compacts par endroits. En laissant un peu de marge, de jeu, aux architectes… moi je suis partisan de pas… C'est pas à l'urbaniste de contraindre l'architecture, on fait de l'architecture par l'extérieur. On a des exemples de la thèse différent tout près d'ici à Reuilly ou Schwetzer a voulu tout régler, c'est l'urbaniste qui règle tout, qui trace les lignes et tout. A Lyon ça a fait débat jusque dans la presse en disant « ça va être cacophonique », parce que j'ai fait des cahiers des charges en laissant les concepteurs, architectes et maîtres d'ouvrage, à partir du moment où ils sont dans un terrain délimité et où ils répondent plus ou moins aux principes qu'on leur donne et qu'ils respectent plus ou moins quelques règles de base moi ça me gêne pas qu'ils tournent leurs bâtiments comme ci ou comme ça. Et je pense même que c'est utile que le projet global ne soit pas la vision d'un seul mais que chaque acteur apporte son point de vue, complexifie, donne une autre lecture du site. Ca je crois que c'est très important, on fait pas une partie de ville dans sa petite tête tout seul. Y a beaucoup d'acteurs, chacun a son boulot et il faut que chacun puisse faire son boulot. On essaye de les faire converger sur les lignes principales, sur les lignes directrices principales, et après chacun ses responsabilités. Moi je me sens pas responsable de tous les projets d'architecture faits par d'autres ou de choix politiques faits par le politique. Alors y a une position assez différente pour ce qu'on appelle le Port Rambaud parce que c'était un territoire VNF qu'il était pas question d'exproprier et le maire m'avait dit « négociez avec VNF qui veut faire de l'immobilier, dîtes leur ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils peuvent pas faire et on fera un protocole où vous serez d'accord ». Pour nous c'était une partie du parc, du parc le long de la Saône qu'avec Desvignes on pensait sur toute la longueur, on a dit « dans le parc on peut admettre qu'il y ait des docks, des pavillons, qui ne soient pas du tissu urbain ordinaire, qui soit des éléments ponctuels et avec une vocation publique forte », c'est-à-dire des rez-de-chaussée et des parties basses vraiment accessibles au public et des activités en rapport dans les étages. Alors on avait dit dans le champ « culture, communication, loisirs », on l'a écrit dans le règlement, parce qu'on a modifié le règlement, on a délimité les quelques kilomètres du programme qui excluaient l'habitation, le bureau de base en plan. On a dit

« vous n'êtes pas dans des îlots d'urbanisation, vous êtes dans un parc en ponctuel ». Ca a fonctionné mais ils avaient du mal à trouver preneur parce qu'en plus ils voulaient pas laisser le terrain pour faire ces choses là et donc on a convenu de faire un concours pou avoir un support graphique. Moi je voulais pas faire des images creuses donc on a dit « on va faire travailler des architectes et c'est à partir des images que vous trouverez peut-être les clients que vous cherchez qui sont capables », alors c'est un montage assez spécial parce qu'ils vendent pas, « de devenir les utilisateurs futurs dont les loyers payeront la construction ». Ca a fonctionné pas trop mal, pour équilibrer ça il a fallu leur donner un îlot en ville qui est devenu le siège du Progrès qui est pas dans les docks et pavillons, l'histoire est compliquée. Et puis ça c'est compliqué après coup parce qu'il y a eu une poussée pour faire plus. On avait limité le nombre de mètre carrés assez drastiquement et ça a pas tenu la route complètement. Par exemple la Sucrière je voulais garder que la partie ancienne. Et donc le côté parc n'est plus présent et l'envahissement par la voiture… Donc ça a un peu dérivé par rapport à ce qu'on espérait. Pas entièrement, je dis un peu, en quantité bâtie et en place de la voiture. Ca c'est la partie basse, le Port Rambaud, et la partie haute, sur la place nautique… Bon y a les logements de le place nautique, pour moi c'est d'une assez grande banalité, on eu de grandes discussions sur « faut-il découper en petits lots ou pas ? » avec la thèse soutenue par certains « un seul promoteur et une grande unité architecturale », moi je leur ai dit « vous allez faire une cité que vous le vouliez ou non, moi j'aimerais qu'il y ait beaucoup d'architectes, je m'en fous que ce soit… un seul promoteur ça me paraît un peu violent… mais que ce soit un nombre plus limité de promoteurs que d'architectes ça me gêne pas ». Donc on a abouti à cette position médiane d'avoir 3 lots de concours de promoteurs avec architecte en leur imposant chacun d'avoir au moins 3 architectes, 3 architectures qui s'expriment. En réalité on a abouti à 12 architectes, on en avait demandé au moins 9 et on se retrouver à 12. En faisant un petit de rumeurs on expliqué qu'on voulait qu'il y ait des jeunes lyonnais donc il y a eu des jeunes. Et les 3 promoteurs se sont à chaque fois associé à d'autres, ils sont mis à 2 ou 3. Donc de ce point de vue là, en formule, en méthode, ça n'a pas si mal marché que ça pour les îlots au Nord de la place nautique. Après y a un découpage lot par lot plus au Nord.

MA : *Pourquoi cette volonté de diversité architecturale ?*

Ca c'est un vrai sujet. Je dis que certains dénonçaient par avance la cacophonie si on a trop d'écritures architecturales, etcetera. Moi je pense qu'il y a une question d'époque, on est dans une époque de grande diversité des cultures, des goûts, etcetera, il y a pas de raison que l'architecture y échappe. On est pas dans une époque royale, impériale, de culture tout à fait homogénéisée. Donc ça exprime la diversité de l'époque. Ensuite, on a le nez dessus parce que c'est en train de se faire et dès qu'on aura 10 ans de recul on dira « ça les années 2000 », c'est pas si divers. Quand on aura 20 ans de recul ce qui nous parrait de la diversité sera très atténué à mon avis. Parce que si je regarde les années 1980 où on avait déjà cette impression de patchwork pas possible, finalement… Y a des effets qui tiennent aux modes de construction, qui sont quand même les mêmes, qui sont répétitifs, y a des effets de mode aussi qui font que tout ça n'est pas si cacophonique que ça. A partir du moment où ils restent dans leurs terrains… les terrains sont contraints hein, et on a eu des réunions de coordination pour savoir

comment ça se passait auprès de leurs bâtiments, leurs accès, tout… Après on a essayé quand même de régler ça dans le détail mais sans prendre parti sur… on a eu un peu de débat notamment avec l'ABF sur les couleurs, les matériaux, mais ça chahute pas tellement.

MA : *Vous comprenez la critique qui s'exprime sur le fait qu'il y ait beaucoup de façadisme et des architectures qui seraient proches et qui varieraient essentiellement par leur façade ?*
Oui. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est la production, c'est ce qu'on sait faire aujourd'hui. Pour moi c'est pas ça le façadisme, c'est quand on refait tout derrière une façade conservée, le phénomène parisien d'immeubles haussmanniens dont on a gardé que la façade. Non c'est pas vrai, dans les premiers bâtiments au Nord de la place nautique on a quand même des avancées, pour les bâtiments pus vers la Saône de Dusapin Leclerc, on a des doubles hauteurs avec des serres qui jouent un rôle régulateur thermique. On a beaucoup de flexibilité dans l'îlot voisin avec des logements qui peuvent s'agencer de différentes façons. Chez Tania Concko qui est en deuxième rang côté Saône on a des formes d'appartements qui sont pas dans la tradition française tout à fait, qui sont un peu plus néerlandais dans leur organisation intérieure, c'est-à-dire moins de portes, moins de cloisonnements. On a une grande mixité dans le monolithe globalement, bureaux d'un côté, logements de l'autre, y a toutes les catégories de logement dans le même bâtiment, c'est assez sioux, y compris des logements de Habitat et Humanisme pour des handicapés mentaux en réinsertion. C'est pas d'une banalité totale, au contraire, je pense qu'il y a des avancées dans les formes de logements. Le problème dans le monolithe c'était les circulations, mélangées mais pas trop mélangées, parce que le libre voulait pas croiser n'importe qui. Donc c'était assez savant, ça ne se voit pas de l'extérieur mais y a 3 si ce n'est 4 catégories de logements très différents.

MA : *Le monolithe illustre un autre phénomène : il n'a pas été dessiné pour être fermé mais le socle est inaccessible. On retrouve cette fermeture des espaces un peu partout dans le quartier : les immeubles sont très protégées, les venelles sont inaccessibles, le parc public ferme la nuit.*

Ca, ça me gêne pas, si c'est bien fait, ça dépend comment c'est fait. Moi le monolithe j'ai été catastrophé, j'ai jamais aimé leur socle avec des grands emmarchements, j'ai toujours trouvé que c'était ambigu, c'est peut-être beau comme ça mais ambigu en termes de statut des lieux. Moi j'aurais mieux compris que ça soit privé et qu'il y ait pas forcément des grands emmarchements partout. Bon, c'est aussi une manière de faire du stationnement, du parking, qui soit pas dans l'eau, y a ce problème là. Et effectivement maintenant ils ont foutu des grilles au pied de l'escalier ce qui est d'un certaine façon monstrueux, c'est choquant je trouve. Qu'on soit d'un côté ou de l'autre de la grille. Un escalier qui aboutit sur une grille quand on est au dessus ça fait presque peur, la pente qui vient buter sur une grille et de l'autre côté on a un escalier derrière mais on peut pas y aller parce qu'il y a une grille. Et je parle pas de la rampe handicapée qu'il y a derrière, quand j'ai découvert ça j'étais scandalisé. Mais je pense que c'est un projet qui a souffert… qui a pas été porté de la même façon. Au début y avait beaucoup d'entrain, beaucoup de vivacité, beaucoup d'études, beaucoup de variantes, etcetera, et quand la crise brutale de l'immobilier est survenu, ING qui était le promoteur essentiel s'est cassé la

figure donc ils sont fini mal, avec des queues de cerises parce que le promoteur est crevé avant la fin.

MA : Je reviens sur la fermeture des espaces, ça va avec une sécurisation importante des lieux, beaucoup de caméras, etcetera…

C'est pas idéal, c'est sûr. Je préfèrerais partout rentrer, à Lyon comme à Paris ou ailleurs, rentrer partout, voir les belles cours, traverser quand on peut à travers le privé. C'est sûr que par les temps qui courent ça a changé. Ca a changé parce qu'il y a cette espèce de peur qui s'est répandue assez largement dans la population, pas totalement mais assez largement, un peu iraisonnée, de l'insécurité, enfin ce sentiment d'insécurité. Et puis il y a la réalité de l'insécurité. Mais y a surtout ce sentiment qui fait que c'est une demande forte, lieu par lieu, point par point, de chaque copropriété, chaque propriétaire, de sécuriser. C'est un phénomène de société comme ça qui va au-delà des risques réels. C'est-à-dire que l'insécurité réelle, qui existe aussi, est bien moindre que le sentiment, on le sait bien mais bon…

MA : *Pourquoi on répond à cette demande là ? On parlait tout à l'heure de mixité sociale, il y a manifestement une demande d'entre-soi à laquelle on ne répond pas parce qu'on dit « non, la mixité c'est mieux » et là on répond, voire on anticipe, cette demande de fermeture et de sécurisation, pourquoi on ne dit pas « non, l'ouverture c'est mieux » ?*

Non, on répond pas, c'est le propriétaire qui décide de s'enfermer. Il n'a pas besoin de demander la permission, il est chez lui. On anticipe mais si on le fait pas c'est la copro qui le demande, qui le fait, qui a le pouvoir. Moi je vois, à Paris, j'habite une copro, la question de la porte, de la fermeture de la porte, se pose périodiquement, est-ce qu'il y a pas un système encore plus verrouillé ? Alors que c'est un quartier, pas ultra paisible, non justement, ultra cosmopolite, où y a une peu de délinquance aussi mais c'est pas dramatique.

MA : *Vous parliez de l'envahissement de la voiture sur le Port Rambaud. Vous pouvez m'expliquer la volonté de mettre la voiture en dehors du quartier ou de la cacher en sous-terrain lorsqu'on la laisse rentrer ?*

Moi je pense qu'il faut, dans les très grandes agglomérations, j'aurais pas la même position dans une ville de moindre importance, encore moins dans une petite ville, le rapport à la voiture c'est une question de situation, enfin la place la voiture en ville c'est une question de situation. On sait que dans un centre d'une grande agglomération il faut limiter beaucoup la place de la voiture, y compris la possession même de la voiture. Donc faire moins de parkings, moins d'espaces circulables, etcetera, c'est la seule voie pensable, sinon c'est l'engorgement, sinon on dévalue les ambiances de centre-ville, etcetera. Donc moi je pense qu'on peut aller fort quand on est dans des situations comme celle-là. Et pour ceux qui habitent ou qui travaillent là c'est la contrepartie de l'avantage d'être en centre-ville, dans une partie de ville central polyvalente. Donc c'est une politique qui est menée partout, pas partout dans le monde mais en tous cas partout en France et en Europe : on réduit la place de la voiture dans les

parties centrales, le plus possible en fonction aussi de la taille de la ville. Vous pouvez pas mener la politique parisienne de réduction de la voiture aussi forte dans une ville de 100000 habitants ça passerait pas parce qu'on vit un peu autrement, on déjeune chez soi à midi, on veut pouvoir sortir de la ville pour aller à la campagne, etcetera, le mode de vie est un peu différent. Donc si on croit que Confluence c'est une partie en train de se faire du centre de l'agglomération lyonnaise, il faut pas hésiter.

MA : *Ensuite on voit que ça coince et on observe l'envahissement dont vous parliez…*

Ca coince tant qu'ils veulent se coincer. Bon, moi j'avais une préférence pour l'option initiale du projet qui était de prolonger le métro plutôt que le tram. Bon le tram ça va jusqu'à un certain point, je sais pas ce qu'il en est aujourd'hui, il doit pas être saturé, mais en plus c'est une ligne qui est pas très efficace, qui fait un peu beaucoup de détours. Parce que la question de la maîtrise ou de la modération de la place de la voiture, c'est aussi une offre suffisante de transports en commun ou d'autres modes.

MA : *Donc les habitants râlent parce qu'ils n'arrivent pas se garer et le tout est vécu comme coercitif.*

On peut pas tout avoir.

MA : *Par rapport aux habitants, pour élargir la question, pouvez m'expliquer comment vous projeter les futurs usagers lors de la phase de conception du quartier ? Est-ce que vous essayez de vous placer à la place du futur usager ?*

Non. Non, y a une limite qui est un peu difficile à bien expliquer. Je pense que notre rôle d'urbanistes est bien sûr d'abord d'être à l'écoute mais d'organiser, de contribuer parce qu'on est jamais qu'un des acteurs parmi d'autres, de contribuer à l'organisation de l'espace urbain avec le souci de le rendre praticable par les uns et les autres, par tout le monde, mais on planifie pas la vie des gens. Je veux dire, il y a une pudeur, y a un moment où le public, la société, s'empare des lieux, s'en sert à sa façon, met des clôtures là où on pensait qu'il y en aurait pas. C'est normal, je suis pas dans l'optique corbuséenne de l'homme nouveau et je lui apporterait sa bouteille de lait tous les matins avant sa gymnastique ou après sa gymnastique. Donc on est pas… enfin moi je suis pas du tout dans une attitude d'agir sur les comportements mais de permettre, d'offrir, offrir c'est un peu hypocrite mais de réunir des conditions qui permettent les usages dont on ne sait pas la limite d'ailleurs, qui ne sont pas que fonctionnalistes quoi. Donc après les gens s'en emparent, viennent, viennent pas. Là où on pensait que ce serait très fréquenté, parfois ça marche un peu dans ce sens là, d'autres fois pas. Ou ça se passe autrement mais c'est normal. Moi je ne m'imagine pas dans les gens. Et je ne veux pas prendre en main la vie des gens. Ca c'est une question de comportement aussi et de morale personnelle.

MA : *Je comprends mais il y a quand même une anticipation de la réception, même si elle peut être mise en défaut à l'épreuve de l'utilisation. Je suppose que vous ne dessinez pas de la ville hors de son contexte de réception…*

Non. On le disait. On parlait du bassin, de la place nautique, on espérait qu'il y ait beaucoup de pratiques variées, différentes, autour de la question de la navigation et de l'eau. Ca vient, ça vient pas, ça se développe, ça se développe pas, on verra bien. je sais pas. Nous on se dit « on pourrait faire des tas de choses », on peut énumérer met… On pourrait, après ça vient pas parce que les conditions sont pas suffisamment évidente, j'en sais rien, pour des raisons multiples.

MA : *Pourriez vous me parler des rapports que vous entreteniez avec les autres acteurs du projet, je pense notamment à la SPLA et aux différents AMO présents sur le projet ?*

Bon, avec la SPLA il y a eu différents moments. Comment dire ? C'était une équipe qui était nouvelle. Enfin on est arrivé après la première équipe mais c'était une société qui était récente, qui venait de se constituer un an avant je crois, même pas. Avec pas grand monde et globalement pas expérimentés dans le métier, assez neufs dans le métier sauf le directeur adjoint, Denis Courtaud, qui avait déjà une pratique et puis Jean-Pierre Galet une petite pratique à Annecy, mais pas une expérience de projets comparables. Donc au début on les a senti un peu néophytes et puis chemin faisant ils ont acquis un peu de pratique, d'expérience. Ca a assez bien fonctionné pendant un moment et les rapports se sont dégradés au bout d'un certain temps un peu. Ils se sont dégradés pour des raisons que je sais pas… que je serais pas dire, sans doute l'usure avec le temps, ça joue un peu. Peut-être que j'ai eu à peine un peu trop de rapport directs avec le politique ce qui énerve toujours les sociétés d'aménagement qui aimeraient chapeauter, enfin avoir tout sous leur contrôle. C'est un court-circuit qui a dû déplaire un peu je pense de temps en temps. Mais si vous voulez à Lyon le maire est comme ça, vous pouvez pas lui dire non, il vous demande de venir, vous y allez, vous voyez que l'échange se fait entre 4 personnes et que beaucoup sont pas là et que ça se dessine comme ça. Après vous rentrez chez vous et vous avez le directeur de l'urbanisme qui vous dit « quand même, t'es un salaud, t'aurais pu nous dire », « c'est pas moi qui fait les invitations chez le maire, c'est pas moi qui l'autorise à décider ou à pas décider en ton absence », pareil avec la SEM. Bon y a eu ça sans doute, et puis de l'usure sans doute. Je dis tout là, je me laisse aller, je vous fais confiance, je le dis gentiment, j'attaque personne. Je pense qu'il y a eu le désir qui arrive souvent chez les aménageurs quand on travaille longtemps avec les mêmes de voir autre chose, d'écouter quelqu'un d'autre, d'entendre une autre musique, une autre chanson. Il y a eu ça.

MA : *Donc si vous avez arrêté après la première phase ce n'est pas pour divergence d'opinions sur l'avenir du projet ?*

Si, aussi. Aussi. Alors c'est pas la première phase…. J'ai pas quitté après la première phase, j'ai quitté au moment de signer un deuxième contrat, parce qu'on avait un contrat de 8 ans qui a été prolongé d'un an donc 9 ans et un nouvel appel d'offre a été lancé. Auquel j'ai recandidaté et avec d'autres j'ai été retenu grâce à Gérard Colomb, enfin je crois. Je crois que Jean-Pierre Galet avait l'espoir de changer d'urbaniste puisqu'il a même fait des démarches dans ce sens

là, le milieu est pas si vaste, il en a sollicité d'autres que je connais aussi. On a été retenu contre son gré et ensuite la négociation du contrat… au bout d'un an et demi on était pas arrivé à se mettre d'accord parce qu'il s'était forcé la main par le maire au moment du renouvellement quoi. Y a eu ça donc moi j'en ai eu marre, j'ai quitté. Et l'autre chose, en parallèle, y a eu une démarche un peu, comment dire, qui est venues d'un promoteur, le même qu'ING, qui est venu séduire les élus en apportant Herzog et de Meuron pour un bâtiment d'abord. Et Herzog et de Meuron et le promoteur ont plaidé le rayonnement d'un nom d'architecte illustre, etcetera, et donc on a été d'une certaine façon mis en concurrence pendant qu'on négociait notre contrat, qui en principe nous était acquis. Une forme de concurrence qui laissait un peu dubitatif Gérard Colomb, il a sans doute été tenté par la tentation qu'on lui faisait de bénéficier de la notoriété des architectes Valois qui venaient de faire le Nid d'Oiseau à Pékin, etcetera. Mais qui sont des urbanistes, moi que j'admire beaucoup comme architectes, j'ai beaucoup d'estime, mais qui n'ont jamais fait d'urbanisme. Et c'est pas là qu'ils sont en train d'en faire. Et c'est un projet secondaire pour eux, ils se sont jamais intéressés, ils ont fait un peu une démarche commerciale. Pour eux c'aurait pu être l'occasion de s'affirmer comme urbanistes et je trouve qu'ils le font pas. J'ai pas compris et je comprends toujours pas leur projet. Mais ça recoupe un peu… Enfin tout ça n'est pas matière à polémiques, on peut parler de tout ça très calmement. On est allé les voir à Bâle et y a eu ce débat sur la pointe, pas l'extrême pointe, le Sud du secteur et le rapport au Rhône. Donc moi j'étais et je reste convaincu que l'enjeu c'est le rapport au fleuve dans sa longueur sur le tracé rectiligne royal de Perrache, c'est un tracé de pouvoir total sur la géographie qui a permis le remblaiement, qu'ouvrait un chemin, etcetera, et je pense qu'il y a un énorme enjeu à constituer la face du projet, alors je dis pas que je saurais le faire, mais à constituer la face de ce projet et devant la pleine immense d'extension de Lyon vers l'Est. Je pense que c'est comme ça qu'il faut lire le site. La pointe c'est ce qui est de l'autre côté de l'autoroute ou du quai actuel, c'est la pointe qui n'a pas cessé de s'allonger depuis l'époque de Perrache et sur laquelle il y a le musée qui est une autre histoire. Mais la ligne du quai Perrache pour moi est très importante. Après ce qui est très importante c'est de pouvoir aller jusqu'au Rhône, même si on y va pas, aujourd'hui l'autoroute l'interdit, elle occupe totalement la rive. Donc pour moi il faut s'attaquer à la question de l'autoroute sérieusement, ça prendra du temps, c'est faisable. Y a eu un petit colloque organisé par l'agence d'urbanisme ou j'ai pas été le seul de mon point de vue, loin de là, je pense que c'est, sans contournement, réversible l'autoroute. Pour le moment c'est l'Etat qui l'exploite, faut négocier avec l'Etat la possibilité de reprendre une gestion locale de ce tronçon d'autoroute, de placer des feux rouges. Ca ne diminuera pas le débit, j'ai travaillé de la même façon, avec d'autres difficultés aussi, sur le grand boulevard de Lille-Roubaix-Tourcoing, c'est le même sujet. C'est des flux certes importants mais qui sont pas plus importants que ce qui passe sur le boulevard Saint-Germain en quantité. Boulevard Saint-Germain vous pouvez traverser à pied, Champs-Elysées vous pouvez traverser à pied et il passe beaucoup de voitures. Donc je pense qu'on peut maîtriser. Avec Gérard Colomb on a eu beaucoup cette discussion, il avait très peur que ça génère des flux supplémentaires dans l'Est lyonnais sur les contournements et que ses électeurs étaient plutôt dans l'Est et qu'ils étaient très réticents à ce qu'on envoie des flux de voitures dans l'Est, etcetera. Y a ça aussi, c'est pour ça qu'il bougeait pas beaucoup. Et ils ont fait une lecture inverse qui curieusement a été soutenue par l'agence qui est de dire « c'est une

entrée de ville venant du Sud ». Alors je tombe des nues, parce que parmi les mots écoquartier, etcetera, y a aussi entrée de ville, comme s'il y avait dedans et dehors et qu'on soit capable de dire que là c'est le seuil. Bon je comprends pas le dedans et le dehors de l'entrée de ville, je crois pas que passée la Confluence on soit en dehors de ville, y a d'ailleurs des occasions de développement vers Oullins, entre la Mulatière et Oullins y a des territoires immenses. Donc cette lecture progressive venant du Sud on on verrait d'abord une partie très arborée, parc sans être parc, avec un peu de logement dedans, jusqu'à une ligne tracée en biais qui est d'une artificialité totale et qu'après ce serait la ville dense, je comprends pas. Je comprends pas le seuil, je comprends pas le tracé de la ligne qui devrait être prolongée par des ponts passerelles que je ne comprends pas, parce qu'une passerelle qui franchit la Saône par là je ne comprend spas comment avec le gabarit de navigation elle peut se raccorder avec… enfin c'est pas évident, sur les maquettes c'est évident mais c'est pas évident à faire parce qu'il va falloir des systèmes… enfin bon. Et je vois pas pourquoi on irait se jeter dans les balmes même à pied. Donc voilà, y a une différence de vision, de lecture, d'interprétation du lieu. Moi je crois que le tracé de Perrache, conscient ou inconscient de la part de Perrache, a un rôle déterminant dans la modification de la géographie locale, puisque c'est à partir de là qu'on a remblayé, qu'on a trouvé l'autoroute et avant l'autoroute y avait le chemin-de-fer qui venait de Saint-Etienne, c'est là qu'on a fait la gare de Perrache, la première, qui était au bord du Rhône. Donc c'est un tracé qui a une force considérable, qui a eu des effets importants, le dernier effet c'est le temps de l'autoroute. Le temps de l'autoroute est passé, je pense qu'il faut réinventer le quai du Rhône et toutes les constructions qui sont derrière dépendent de ça et pas d'une lecture « j'arrive en autoroute et je découvre Lyon, je vois Fourvière au loin » enfin ce qu'ont plaidé Herzog et de Meuron.

MA : *C'est un peu le retour du star system qu'on voyait déjà sur les architectes.*

On verra ce que ça donnera. A mon avis ça donne pas grand-chose parce que je crois que le quai du Rhône c'est l'enjeu numéro 1 de tout le projet de la Confluence, c'est une pièce extrêmement importante. Et puis y a la question qui est restée dans rien du tout qui est la question de la gare, du pôle d'échange, tout ça c'est aussi lié à l'autoroute, de ces parkings relais au milieu, de l'ancien cours de Verdun qui était quand même autre chose, enfin y a un espace là qui est galvaudé par le passage de l'autoroute, des parkings en l'air, une gare de bus qui ne sert plus ou qui n'a plus de raison de servir qui pourrait être supprimée purement et simplement, l'impossibilité de traverser à pied ou en vélo le Rhône et la Saône qui est une catastrophe. On peut pas aller d'un côté à l'autre devant la gare parce qu'il y a le métro hors sol qui sort de terre. Là y a un nœud épouvantable qui peut être dénoué, qui pourrait l'être, mais faut un peu de temps, un peu de courage, un peu d'argent et c'est vrai que ça ne se fait pas dans un mandat. C'est pas si compliqué mais… Pour le moment la Confluence quand même, je veux pas avoir l'air aigri du tout, vous avez vu, je suis pas du tout aigri, je pense qu'on laisse en attente des gros enjeux, celui des infrastructures autoroutières notamment, et les sites qui sont concernés, quai du Rhône et cours de Verdun. C'est renvoyé à plus tard, on fige pas, y a pas de ville figée… Mais l'autoroute en ville, l'autoroute en centre-ville c'est un

sujet numéro 1, on peut l'admettre durablement. Et au bord de l'eau encore moins. Mais ça se fera, petit à petit les choses se font même si parfois ça met longtemps.

CL2	**Date :** 27/02/2012
	Rôle dans le projet : responsable de projet, paysage de la ZAC
Réalisation : conception du paysage de la ZAC	**Structure :** Atelier de paysage
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 2h40	**Expérience :** Confluence est son premier projet en sortant de l'école
Travail sur le projet : 2000-2005	**Taille de la structure :** -

Entretien

Moi ça fait très longtemps que j'y suis pas allée. J'ai dû retourner sur le site y a peut-être 3 ans et très rapidement, j'étais de passage à Lyon. Parce que depuis que je suis plus à l'agence je vais plus trop à Lyon finalement. Donc quand j'y suis passée j'ai voulu voir ce que ça donnait. J'ai été choquée par le résultat parce qu'il y avait un vrai décalage avec la théorie, mais ça c'est en général dans les projets et surtout la part du paysage, d'ailleurs je crois qu'il y a un article dans le Monde récemment sur la place du paysage dans l'urbanisme, on m'en a parlé et je crois que c'était « le paysage, la part oubliée de l'urbanisme en France », à peu près ça. Juste pour dire qu'effectivement entre la théorie… enfin pour qu'un projet passe souvent, enfin un projet où il y a une idée forte, une ambition, il faut que cette ambition soit vraiment très forte pour qu'à la fin il n'en reste plus que 50% voire 30%. Et c'est clairement ce qui s'est passé avec Lyon Confluence entre les ambitions de départ du point de vue du paysage et bien petit à petit la part du paysage, mais pour des raisons, on comprend bien, économiques, foncières, logements, on a réduit, réduit, réduit la part du parc en bord de Saône qui devient finalement une petite bande engazonnée très peu significative par rapport à ce qu'on avait imaginé au départ. Donc moi quand j'ai vu ça… j'étais donc choquée par rapport à ça et deuxièmement par rapport au choix architectural qui est le choix catalogue qu'on trouve partout sur n'importe quelle revue d'archi, on l'ouvre au hasard les yeux fermés on tombe sur ce genre d'architecture. Et je me suis dit « quel dommage d'avoir banalisé ce quartier avec ces architectures qu'on trouve partout », en porte-à-faux, des boîtes qui rentrent, qui sortent, des trucs… Et je suis pas sûre que Michel Desvigne soit si satisfait, je peux pas parler pour lui, mais je pense que ce genre d'architecture soit le genre d'architecture qu'il cautionne. Mais moi en tous cas j'ai vraiment pas apprécié ça. Et puis l'autre chose qui était le grand compromis et qui a failli faire en sorte que l'équipe décide de démissionner ça a été… En fait les études ont démarré sous Raymond Barre, l'ancien maire de Lyon, qui portait vraiment, qui avait une vraie… après du point de vue politique peu importent ses idées politiques mais du point de vue urbanistique il avait quand même une vision assez qualitative de la ville, de ce quartier, il avait vraiment cette ambition d'en faire l'extension du centre-ville de Lyon et donc avec tout ce qu'un centre-ville peut comporter en termes de mixité sociale, urbaine, etcetera. Et quand Gérard Colomb est arrivé, la première chose qu'il a fait, mais ça c'est toujours des histoires de

conflits politiques, il a décidé de mettre ce centre de loisirs en plein centre de Lyon Confluence plutôt que de le mettre en périphérie de la ville et là ça a complètement déstabilisé le projet. Puisque ce centre, je sais pas, c'est l'équivalent d'au minimum un quart voire un tiers de la Confluence, c'est énorme, c'est un quart au moins, c'est un truc gigantesque. Donc en plus centre de loisirs, la ville des loisirs est-ce que c'est ça qu'on veut dans un centre-ville ? D'avoir des casinos, des machines à sous, des bowlings ? C'est une vision des loisirs en plus… Mais enfin est-ce que c'est ça un centre-ville ou est-ce que c'est autre chose ? Ca posait vraiment des questions de fond je trouve. Après l'équipe est restée en place et il a fallu faire avec donc ça a du coup énormément déstabilisé le projet, ou réduit, je sais, appauvrit le projet. Et voilà, donc après, en plus pour ce genre d'équipement c'est forcément des gros constructeurs, des grosses machines… Donc c'est Viguier qui a gagné, j'avais fait partie du jury et je sais que le choix avait été celui du moins pire du point de vue économique, parce qu'en plus c'était un équipement qui coûtait tellement cher qu'il fallait choisir le moins cher, et le moins pire au niveau architectural. Là je l'ai pas vu, je sais pas si c'est terminé.

MA : *Il ouvre en avril.*

Ok. Donc voilà le choc ça a été ça, enfin la déception en tous cas entre les phases de conception et le résultat, c'était la part de paysage, bah forcément quand on a besoin de place, sur quoi est-ce qu'on empiète ? c'est sur le paysage, là c'est clair, voilà. Et puis la deuxième chose c'est centre de loisirs et la troisième c'est la qualité architecturale qui banalise le quartier. Pour autant il me semble bien que quand même tout le travail qu'a fait Georges Descombes sur la darse tout ça c'est quand même très qualitatif. Après moi je l'ai vu réalise très rapidement en plein chantier. Mais lui, Georges Descombes, pour le coup c'est vraiment un choix de l'équipe d'urbanisme.

Sinon j'ai amené des cahiers [elle les sort], c'est plus sur la manière dont ce projet a été conçu. La manière dont il a été conçu, c'est qu'il y a eu toute une série de cahiers thématiques, tant du point de vue de l'urbaniste architecte donc CL1 et Desvigne, la conception est partie surtout de l'idée de Michel Desvigne de concevoir un système de parcs d'Olmsted et des parc américains, des systèmes de parcs américains. Donc y avait effectivement ce système de parcs et ensuite pour pouvoir avancer dans la conception y a eu toute une série de cahiers thématiques pour aborder, parce que comme l'a souvent répété CL1, un projet d'urbanisme c'est un peu comme un mille feuille donc y a 1000 projets dans un projet, donc pour arriver à décomplexifier le projet on l'a abordé par thématiques, strate par strate et donc y avait par exemple « voie publique et îlot », la question du port et des loisirs, en abordant dans cette thématique toute la question de l'espace public tant côté port que côté parc, et puis aussi une thématique importante qui était les paysagers transitoires. Les territoires transitoires c'est comment accompagner le chantier, toutes les phases de transition de ce quartier qui va se fabriquer progressivement dans le temps dans les 15, 20, 30 prochaines années. Et donc toutes les planches de ces cahiers ont été faites d'abord à la main puis retravaillées à l'ordinateur. Donc moi à l'époque j'étais responsable de ce projet chez Michel Desvigne donc c'est moi qui ai fait tous ces cahiers thématiques. Chaque cahier bien entendu était discuté avec CL1, donc

y avait toujours vraiment… chaque semaine on se réunissait avec CL1 et chaque semaine on allait à Lyon à la SEM Lyon Confluence donc c'était un dialogue permanent où on faisait part de notre avancement. Et donc sur la question, par exemple de « voies publiques et îlot », CL1 a développé la question surtout de l'îlot privé côté bâti, nous c'était « comment qualifier la voie publique ? ». [Elle saisit un des cahiers] Alors celui-ci résume un peu comme on a travaillé, alors c'est pas le tout premier parce que forcément ces cahiers ont évolué au fil du temps, au fil des études, des discussions, on a amendé, réamandé ces cahiers, à la SEM Lyon Confluence ils ont sans doute faite évoluer ces documents mais en tous cas ils étaient présentés au public, visibles à la SEM. Je ne sais pas aujourd'hui ce qu'il en est mais c'était… on présentait le parc à la première étape, situation du parc première étape, puis ensuite le parc à long terme, à chaque fois cette notion du temps et en distinguant tous les concepts : le système de parcs, l'ambiance de ce parc, le paysage à 2 vitesses donc la constitution du parc de paysages transitoires et d'espaces pérennes. Et puis on a décrit ensuite dans la première étape, comme par la suite d'ailleurs, on a défini quelles étaient les limites de ce parc, on a comparé aussi en termes de quantité par rapport au système de parcs américains, idéalement dans un centre urbain dense quelle serait la part du paysage dans un quartier ? Et donc il nous semblait pour avoir aussi comparé avec les parcs américains que 30% dédiés aux espaces verts dans un quartier de centre-ville c'était un bon équilibre entre aussi ce qu'on répétait souvent, c'est à dire que l'idée c'était de proposer une alternative entre la caserne et le petit Trianon. La caserne c'est la caserne militaire donc très minérale, extrêmement minérale et puis le petit Trianon de Versailles, le pavillon entouré, c'est le côté plutôt périurbain, pavillonnaire, etcetera, une image plutôt comme ça. Et donc ce système de parc, 30% dédiés aux paysages, aux espaces verts, des sols en pleine terre, etcetera, c'est le bon équilibre, idéalement. On peut faire référence aux pays d'Europe de Nord, aux Etats-Unis, voilà. Donc l'ambition de départ c'était ça. Aujourd'hui ces 30% je pense pas qu'ils existent tellement où alors c'est tricher entre un espace très minéral et quelques arbres plantés. Je suis pas sûre que si on faisait le ratio aujourd'hui, ce serait d'ailleurs intéressant de vérifier ce ration pour voir ce qu'il en est de ces 30%. Sachant que 30% c'était vraiment le minimum. Pas seulement de couverture végétale, mais vraiment de pleine terre, d'évaluer ça. Après donc dans les principes y a la question des circulations, hiérarchiser les circulations piétonne et automobile, les surfaces minérales et végétales, parce que c'est aussi tout un projet, où est-ce qu'on met des surfaces minérales ou végétales ? Et que, quelque soit la strate du projet, chaque strate participe à la composition, à la structure du quartier. C'est pas juste un peu comme ça, quelques surfaces par hasard minérales ou végétales, c'est que si on regarde le plan exclusivement des surfaces minérales et végétales on arrive à lire ce système de parcs. Si on regarde la hiérarchisation des circulations, on arrive aussi à lire ce système de parcs. A chaque fois, quelle que soit la strate, le thème, le sujet, chaque élément n'est pas posé au hasard, c'est toujours l'idée de participer à l'image de ce système de parcs et à la structure du quartier. Pareil pour les programmes et les usages, les limites, les clôtures, l'éclairage, l'écologie et la gestion de l'eau, les boisements, où est-ce qu'on plante ?, la hiérarchisation des plantations. C'est-à-dire que les boisements y a effectivement le choix des essences première étape, c'est-à-dire qu'on plante des essences à croissance rapide pour avoir un effet immédiat puis des essences également à croissance lente. Si on plantait que des essences à croissance lente y aurait 2 ou 3 générations qui ne verraient pas les arbres pousser,

enfin qui ne verraient en tous cas l'effet arboré de ce parc. Donc y avait toute cette conception là, vraiment dans un choix d'essences précis mais aussi dans la hiérarchisation des plantations, comment est-ce qu'on plante et où est-ce qu'on plante telle ou telle espèce ? Donc pas mal de choses là-dessus. L'idée c'était d'avoir, à la première étape du parc d'investir déjà généreusement le quartier sans attendre, tout de suite dès 2004-2005, là on est en 2012 et on est encore plus ou moins à cette première phase grosso modo du quartier, de l'aménagement du quartier. Et donc l'idée c'est d'avoir toujours ces 30% d'espaces verts, de paysages, immédiatement, dès la première étape et que même à long terme on est toujours ces 30% et qu'il y ait une sorte de rotation.

MA : *Ca, c'est une ambition que vous avez beaucoup dû pousser ?*

On a poussé cette ambition en faisant carrément tout un cahier sur les paysages transitoires. Mais ça je crois qu'il n'en reste presque rien dans la réalité. Ca a été mis en avant dans les articles de Michel Desvigne et ça avait été vraiment très poussé. C'est-à-dire que dans ces paysages transitoires, on a proposé même du point de vue développement durable, on a vraiment réfléchi à qu'est-ce que c'est qu'un… même si pendant 3 ans une parcelle reste inoccupée l'idée c'était de ne pas avoir l'impression d'être dans un vaste chantier pendant 20 ou 30 ans et que les gens qui habitent ou les premiers habitants ne vivent pas dans un vaste chantier pendant 30 ans. Surtout s'il y a de jeunes enfants, c'est toute une génération, c'est toute leur enfance dans un chantier, c'est pas possible. Donc là c'était comment valoriser immédiatement tous les espaces sans jamais laisser une friche, un espace à l'abandon, un espace dégradé ou une clôture invisible, on ne sait pas ce qu'il y a derrière. C'est même le paysage du chantier qui doit être de qualité, c'est les limites d'un chantier, comment est-ce qu'on les qualifie ? Qu'est-ce qu'on perçoit depuis l'espace public ? Etcetera. Donc là dans les paysages transitoires ce qu'on a développé c'est qu'est-ce que ça peut être un paysage pour 3 ans, qu'est-ce que c'est un paysage pour 10 ans, pour 15 ans, pour 20 ans. C'est-à-dire que dans 20 ans ça va changer, à chaque fois c'est un paysage transitoire qui est juste là de manière temporaire. Et donc on a réfléchi à tout ça. Là c'était l'idée de ce parc à 2 vitesses avec du pérenne et du transitoire et montrer que les choses évoluent au fil du temps. Sauf que tout ça il n'en reste pas grand-chose, toute cette épaisseur végétale… On avait quantifié aussi combien d'hectares, qu'est-ce que ça représente le parc à court terme et le parc à long terme, en gros. On avait imaginé 18 hectares de paysage à la première étape du par cet 32,1 hectares à long terme, aujourd'hui je ne sais pas ce qu'il en est. Juste quelques exemples, donc y avait par exemple la question de la dépollution du sol donc par la phytoremédiation mais aussi par le confinement du sol. C'est-à-dire qu'il y avait des pollutions tellement lourdes que du coup ça posait la question de comment on plante les arbres donc par un principe de confinement avec un profil de sol particulier avec un profil où on confine moins que lorsqu'on a juste de la pelouse et on confine plus efficacement. Donc y avait déjà cette première question sur la dépollution soit par la phytoremédiation pour des terrains mais ça dépendait des pollutions, sinon avec ce principe là. Donc voilà, préparation du sol, ne jamais rejeter la terre évacuée du confinement ailleurs aussi pour des raisons durables, il faut faire avec. Donc c'était voilà si on confine ou si on creuse par exemple pour créer des noues à des endroits, on remet la terre

ailleurs et donc on compose avec la terre en place, polluée ou pas. Y avait la constitution d'une surface végétale provisoire directement ramenée sur le sol existant. Ca c'était le principe, avant le parc en bord de Saône, c'est d'ailleurs pour ça qu'on a gagné ce projet, on avait proposé une promenade provisoire le long de la Saône sur les quais en attendant le futur projet. Là aussi j'avais fait toute la conception du concours au chantier. L'idée c'était de… en fait on avait le budget, je sais plus le prix exact mais c'était l'équivalent d'une piste cyclable à double sens donc 3 mètres d'asphalte sur tout le linéaire de la Saône donc soit on mettait 3 mètres d'asphalte de piste cyclable de long de la Saône soit avec le même budget on trouvait autre chose pour valoriser. Donc l'idée c'est que sur le quai de Saône on a proposé de mettre des plaques de terre avec un système de plantation rapporté sur le quai existant, puisque de toute façon… c'est le cas aujourd'hui et c'est une promenade qui allait durer 5 ans en gros donc on allait pas se lancer dans de gros travaux, le sol existe, on le laisse tel que et on vient rapporter un système de plantations. Ca nous a permis, avec ce budget de piste cyclable, de créer une bande de plantation, une promenade avec du béton désactivé, un matériau qui coûte pas cher, un peu rustique mais à l'image du quai, ou du stabilisé, le long de la Saône, et à côté pour cadre avec toutes les activités industrielles qui existaient encore, pour délimiter les activités de la promenade, on a réalisé ce qu'on appelait des plaques jardins, donc des plaques plantés avec le système de gabions, c'est-à-dire un système de grillages dans lequel on a planté aussi des végétaux ce qui permettait d'éviter l'effet jardinière. L'effet jardinière c'est une rive om on met du béton ou n'importe quoi et après on voit les végétaux pousser. Là l'idée c'était d'avoir des plantations jusqu'au ras du sol et pour ça on a inventé avec un ingénieur un système de plantations qui puisse fonctionner comme ça. Là l'idée qu'on a déclinée après dans ces paysages transitoires c'était de dire qu'en attendant sur certaines parcelles on peut développer encore ce système là, parce que ça coûtait pas grand-chose, et ça valorisait tout de suite, on avait planté des graminées et des plantes vivaces, donc très rustiques, ayant besoin de peu d'eau, des plantes super résistantes donc un effet de prairie, grande prairie fleurie l'été et donc ça avait été assez spectaculaire à la floraison. Et donc on a proposé ensuite un stockage provisoire de déblais de dépollution ou de terres pollués recouverts d'une surface végétale, donc là aussi on pouvait réinvestir, stocker en attendant les gravats de chantier, tac on les recouvre et hop plutôt que ce soit stocké pendant un moment comme ça parce que c'est quand même pas très agréable de voir des déchets en pleine ville. Du coup c'était une manière de gérer ça. Y avait aussi la préfiguration des ramifications, ça c'était par rapport au niveau du sol, c'est-à-dire qu'entre l'état final du quartier, enfin final, plutôt les paysages pérennes du quartier, et les paysages transitoires parfois on avait des différences de niveau, pour l'écoulement des eaux de surface, pour cette question de stockage de terres polluées, tout ça faisant, ou pour d'autres raisons techniques, on se retrouvait avec des différences de niveau. Donc là aussi comment on gère ces différences de niveau enter les parties pérennes et les parties transitoires ? Donc y avait toutes ces réflexions sur les questions de nivellement et sur les préfigurations des futures ramifications du parc, les grus en gros. Donc ces rues avant qu'elles soient réalisées, construites, plantées, et en attendant qu'on les construise… ci par exemple la voie future était encaissée par rapport au provisoire on pouvait soit par la différence de niveau soit par une différence de traitement végétal préfigurer pour que les

habitants du quartier puissent s'imaginer déjà un petit peu l'avenir, avoir une idée d'où se situeront les rues, ou tel ou tel espace. Y avait aussi cette notion là.

MA : *Quelle était la position de la maîtrise d'ouvrage de ce côté, et le portage politique ?*
On l'a porté très fortement, c'est énorme toutes les réflexions sur le sujet. Et politiquement ? En fait c'était accepté par la SEM Lyon Confluence de manière équivalente par rapport à toutes les autres propositions qu'on a faites sur le quartier, c'était ni rejeté ni porté fortement. Pour autant c'est quand même la SEM Lyon Confluence qui a proposé au départ qu'on fasse cette promenade provisoire. Donc c'est bien la SEM qui a eu cette idée là, c'est pas nous qui avons inventé cette idée, on a répondu à une demande de la SEM. Et à partir de là, puisque ça avait été quand même un succès, que ça avait vraiment valorisé le site ils étaient effectivement d'accord où ils étaient tout à fait favorables à ce qu'on développe ça. Après au niveau de Gérard Colomb… à part son centre de loisirs je pense qu'il y a pas grand-chose qui l'a tellement intéressé dans ce quartier. Raymond Barre s'était beaucoup investi mais comme il s'est investi dans de nombreux espaces publics de Lyon. En tous cas les espaces publics lyonnais sont très qualitatifs, y a beaucoup de places, de jardins, la place des Terreaux avec Buren devant l'opéra de Jean Nouvel, y a le chemin du viaduc qui monte à la colline de Fourvière, le chemin en lui-même c'était Michel Desvigne, le parc des hauteurs c'est Michel Corajoux. Voilà, c'est quand même des gens… Et donc Raymond Barre a beaucoup porté tous ces projets d'espaces publics, il était très préoccupé par la qualité des espaces de sa ville. Gérard Colomb à part les loisirs je sais pas trop… Donc politiquement, au niveau de la ville, mais ça a tellement changé, ce qui se passe aujourd'hui je peux pas trop en parler… Mais en tous cas au niveau de la SEM cette question là était portée. Et cette question de paysages transitoires, déjà qu'un chantier c'est hyper complexe il aurait fallu qu'ils embauchent 2 personnes à la SEM pour s'occuper que de ça parce qu'en plus on avait imaginé parmi tous nos projets de mettre les arbres en jauge, c'est-à-dire d'avoir des micro pépinières sur le site Lyon Confluence pour les futurs arbres, les futures plantations du parc. Là aussi sur des terrains inoccupés, autant planter… Donc j'avais appelé les pépinières et une pépinière lyonnaise était prête, pour l'image parce que niveau rentabilité c'était pas du tout ça, parce qu'en fait c'était assez utopique comme idée d'imaginer une pépinière en ville, parce qu'entre les engins, déplacer quelqu'un, tous les engins qu'il faut, la terre, l'entretien, tout… il aurait fallu stocker le matériel sur place donc dédoubler leur matériel aussi, et chez eux et aussi dans le quartier. Donc c'était un peu utopique finalement, mais il était prêt à accepter pour l'iamge, vraiment pour la publicité, c'était une forme d'affichage aussi. Et pédagogiquement l'idée de dire « ces arbres là après vont être déplacés, planter ailleurs », on trouvait l'idée vachement intéressante. Mais finalement ça n'a pas abouti et je pense qu'il y a eu aussi… dans des chantiers, des quartiers comme ça, on se laisse absorber, je pense que la SEM après s'est laissée absorber par l'essentiel, l'essentiel qui est construire ce qui sera pérenne. Et c'est aussi que ça ça a un certain coût aussi, même si c'est pas très cher… C'était pas cher mais à la fin.

Y a eu le deuxième truc très complexe aussi, je sais pas où ça en est, c'est le musée des Confluence, sur la pointe. Ca c'était un truc… là aussi, Michel Desvigne, comme moi et CL1 aussi d'ailleurs. Avec CL1 la cohabitation s'est toujours bien passée. Je travaillais avec eux

chaque semaine, hyper bien, y a rien à dire de ce point de vue là. On était sur la même longueur d'ondes mais très différents dans le regard. Extrêmement différents mais complémentaires. Alors ce musée… Quand le projet est sorti dans c'est Cop Himmelblau, les architectes autrichiens… Je ne sais pas comment on a pu choisir un projet pareil à la confluence de 2 cours d'eau. Enfin toute personne ayant fait un minimum de géographie même au lycée… On sait qu'à la confluence on est très près de la nappe phréatique donc c'est impossible de descendre en sous-sol, Coop Himmelblau a proposé 7 mètres de sous-sol, des parkings sur 7 mètres de sous-sols. Son projet a été accepté, en plus c'était du Guggenheim mais 10 ans plus tard, du déconstructivisme mais 10 ans plus tard donc quel est l'intérêt quoi ? Mais à cette époque il fallait… ça c'est une question d'urbanisme ou de concurrence de capitales pour afficher l'image. Donc à la fin le paysage on s'en fout parce que ça se voit pas, mais qu'est-ce qui se voit ? On veut un objet qui soit symbole de la ville, d'un lieu, on veut marquer. Alors y a des manières plus ou moins intelligente et là l'idée ça a été comme Bilbao a relancé son économie quasiment grâce au Guggenheim et bien là Lyon, Gérard Colomb, a eu cette ambition d'afficher pareil l'image de ce quartier avec ce musée. Et donc il a fallu remblayer, c'est-à-dire que nous après on a dessiné une fausse confluence, une fausse topographie qui n'a jamais existé pour cacher les 7 mètres de parking. C'est-à-dire qu'on a inventé une fausse topographie donc c'est totalement à l'encontre… c'est le paradoxe de ce que peut faire un paysagiste quoi. Le paysagiste il compose avec les éléments naturels, il compose avec une certaine logique des éléments. Et là il a fallu inventer une topographie pour cacher l'erreur des architectes. Et d'autre part aussi moi je m'interroge beaucoup sur faut-il construire sur des confluences, sur des pointes ? Mais c'est pas qu'à Lyon, c'est qu'à chaque fois qu'il y a une confluence il faut qu'il y ait un énorme bâtiment alors que le plus beau spectacle c'est de laisser cette confluence, de laisser enfin… parce que c'est un endroit où on peut comprendre la géographie, où on peut percevoir, on a un panorama assez exceptionnel à 180 degrés. Quoi de plus spectaculaire que de laisser une confluence naturelle quoi et au contraire de la mettre en valeur. Donc là bon y a eu l'Île Seguin avec le projet qui n'a plus marché, à la confluence de la Marne et de la Seine, on a un énorme truc Chinagora, un énorme bâtiment, à la confluence de la Saine tout à fait en aval, je sais plus où, pareil y a un gros projet de bâtiment. Enfin à chaque fois on a l'impression que le bâtiment va faire briller ou va faire comme un espèce de phare en bord de mer qui clignote, il faut qu'il y ait quelque chose qui soit très visible. Donc ça c'est un peu toujours la difficulté, je sais pas si franco-français ou pas, cette idée de marquer ou d'afficher l'image d'une ville ou l'image d'un lieu par le bâtiment plutôt que par le lieu lui-même. Bref.

Parmi les paysages transitoires il y a des choses pour 2 ou 3 ans et sur la partie Sud des quais de Saône on avait proposé de planter immédiatement des arbres à croissance rapide, comme des peupliers, du bouleau, parce qu'au bout de 15 ans parce que cette partie Sud au moment des études devait évoluer qu'au bout de 15 ou 20 ans. Sachant qu'on atteint une strate arborescente au bout de 15 ans et que si on plante de jeunes bouleaux ou peupliers de toute façon au bout de 15 ans il faut les couper, c'est des arbres pour faire du bois de chauffage, ce sont des arbres à croissance rapide, donc ce n'est pas traumatisant, ce n'est pas du gâchis donc c'est normal, c'est dans la nature de ces sujets là d'être coupés au bout de 20 ans. Donc on s'était dit « là on va les planter, au bout de 20 ans on coupe et après on peut ré-exploiter le bois

aussi », y avait cette idée là. Et puis pendant 15 ou 20 ans y avait l'idée d'avoir un parking provisoire et pareil on a dessiné des espaces provisoires, on a pris en compte tous ces lieux provisoires, qu'est-ce qu'on y fait ? C'est pas juste planter, c'est on qualifie, on définit ces espaces. Pendant 15 ans ce sera un parking, il y aura des espaces publics, on circule, machin, donc on a organisé ces espaces. C'est sur cette partie du projet qui est originale.

Après y avait tous les programmes. Au-delà de planter ou de mettre de la praire, c'est quoi les usages qu'il va y avoir dans ces lieux ? Qu'est-ce qu'on y fait ? Alors on peut avoir une rotation de programmes selon les saisons, donc sur une année et après il peut y avoir le plus long terme. Donc on peut avoir un cirque qui vient et qui s'en va, en hiver on peut avoir une patinoire, il peut y avoir un lieu d'expo comme on voit sur la place de l'Hôtel de Ville à Paris, il y a toujours quelque chose, c'est un des espaces qui vivent comme ça. Donc faire vire les lieux par leurs usages, par une rotation de programmation, et là aussi il faut quelqu'un de motivé qui soit… par exemple à Lyon Confluence qui s'intéresse à faire vivre des lieux comme ça, des espaces, pour se les approprier. Je crois que cela n'a pas été le cas. Nous c'était l'idée que comme on était assistant à maîtrise d'ouvrage on ne pouvait pas en plus s'investir, c'était définir toutes les idées, une approche, une méthodologie, et après c'était à la SEM Lyon Confluence de s'emparer de tout ça. Et je crois pas que c'ait été fait.

Après dans les espaces transitoires y avait des parkings parce qu'il y avait des problèmes de stationnement. Donc comment on les structure ? Une fois de plus par ces plaques provisoires qui du coup sont là pour structurer les parkings. Une fois de plus ça donne de la qualité aux parkings. Donc tout ça c'était les paysages provisoires, je suis pas sûre qu'il soit resté grand-chose de tout ça.

MA : *Ca ne s'est effectivement pas beaucoup matérialisé. D'ailleurs vous parlez des problèmes de parkings, cela renvoie à la gestion de la place de l'automobile actuellement sur le quartier. Quelles étaient vos réflexions à l'époque à ce sujet ?*

Y a eu toute une réflexion sur les voies publiques. Aujourd'hui je sais pas où ça en est mais en tous cas il y avait toute une réflexion sur la hiérarchisation des voies. Le projet c'était un grand axe routier le long du Rhône, un axe central sur le cours Charlemagne. En gros le schéma c'était 2 grands axes à l'époque on y réfléchissait… Ce qu'on a proposé c'est… de toute façon on pouvait pas changer ces 2 grands axes, c'est des axes qui sont à l'échelle de l'agglomération donc c'est normal qu'ils soient conservés. Donc on a conservé ces grands axes à l'échelle de la ville et on a proposé le long de la Saône une grande promenade piétonne à l'échelle de la ville. C'est-à-dire que là on a inversé les usages, enfin l'utilisation de cette voie. Ensuite il y avait les voies publiques à l'échelle du quartier donc quelques grandes ramifications Est-Ouest circulées par les voitures, et ensuite des voies à l'échelle de l'îlot donc des axes secondaires pour desservir l'îlot. Donc ça c'était la hiérarchisation des voies et il y a eu une proposition de planter ces voies à l'échelle de la ville. Les 3 axes Nord-Sud on les a traité de manière individuelle parce que c'est 3 situations très différentes. Les quais de Saône d'un côté on imaginait quelque chose de très planté qui a beaucoup beaucoup changé. Le cours

Charlemagne déjà planté donc en on a conservé, la marge de manœuvre était trop faible donc on l'a laissé comme ça. Et le quai du Rhône qui reste une voie rapide parce qu'il fallait la garder, est requalifié pour intégrer une promenade piétonne au bord du Rhône donc on est quai construit, quelque chose de très structuré pour rivaliser ou en tous cas tenir cette voie rapide que de toute façon on pouvait pas virer. Les ramifications Est-Ouest, les grandes ramifications à l'échelle du quartier on a proposé de vraiment les qualifier, des les planter. Donc selon leurs situations, ce qu'on a proposé en fait c'est de faire une organisation des voies… selon la situation des voies, certaines existent, la plupart de ces voies existent donc ont déjà un profil de rue. Admettons qu'il y a certaines rues qui soient déjà plantées, bien évidemment les arbres sont conservés. Et donc l'idée des ramifications du parc c'est que, j'aurais dû commencer par là, le long des voies publiques on intègre une série de programmes qui longe les voies publiques. Donc on avait bien ces 3 éléments qui composent ce système de parc : un grand parc à l'échelle de la ville, les ramifications donc des promenades Est-Ouest, et puis une série d'espaces programmés, de petits espaces publics à l'échelle du quartier, square, jardins, jeux pour enfants, jeux de boules, des choses comme ça qui répondent aux besoins du quartier. Un grand espace libre en bord de Saône, des promenades et des espaces programmés le long des ramifications. L'idée, l'objectif, c'était qu'en tous points du quartier on puisse accéder à ce système de parc à moins de 200 mètres de chez soi. Donc par ce système là on espérait en tous cas que cela puisse fonctionner. Et aussi on a privilégié les axes Nord-Sud pour la circulation automobile et les axes Est-Ouest pour la circulation piétonne. Donc toutes les ramifications Est-Ouest, dans ce système de parcs, c'est de décliner un linéaire de façades, plus on décline un linéaire de façades plus on touche un linéaire d'habitat ou de lieu de vie à la différence d'un parc central qui profite à certains et les autres sont éloignés. Par ce système on touche plus de linéaire d'habitat ou de lieux de vie. Donc dans la hiérarchisation des voies, les voies Nord-Sud ne sont pas plantées et seules les voies Est-Ouest sont plantées pour justement renforcer ce principe de circulation piétonne. Ce qu'on avait expliqué c'est qu'à ce système de parc se superpose un système de port. L'idée c'était aussi de faire du traitement asysmétrique, au lieu de faire des trottoirs de même largeur de chaque côté l'idée c'était de dire que d'un côté c'est un trottoir fonctionnel, sorties de garages, etcetera, et de l'autre côté c'est une large promenade, toujours exposée Sud pour optimiser la lumière. On avait déjà fait tout ça avant que Tribu arrive pour dire ce qui est durable ou pas durable. [rires] Je ris parce que… en fait souvent, c'est vrai qu'il y a plein de paysagistes qui ne s'occupent pas de… et c'était les débuts des bureaux, en fait Tribu était un des premiers bureaux de développement durable et donc on découvrait ça… mais bon ceci dit on avait ces choses là avant et après ils ont dû sûrement apporter des choses. Et donc c'est pour ça qu'à chaque fois nos plantations… pour les voies anciennes on conserve les arbres et du coup on reste dans des configurations symétriques mais les programmes qui sont le long, donc tous les espaces publics qui jalonnent cette voie, sont toujours situés du même côté. Et pour les voies nouvelles on a proposé un système de plantations dissymétriques. Et ça, ça a été vu aussi avec CL1, qui lui, du coup, a proposé dans la conception de l'organisation bâtie que les bâtiments côté trottoirs fonctionnels aient les sorties de garage et tous les espaces fonctionnels des bâtiments et que les ouvertures, la partie lieu de vie, etcetera, soient tournés vers la lumière et vers la promenade planté. Donc du coup ça a permis d'organiser tant le bâti que la voie, l'un ne s'est pas fait sans l'autre. Mais

une fois de plus on est en phase conception, bien sûr dans la réalité… L'objectif c'était vraiment que ce soient des rues parcs à l'échelle du quartier et pas juste des trottoirs plantés. Une rue plantée n'est pas une rue parc, c'est l'idée d'avoir quelque chose de plus généreux que ça. Et puis on déclinait ce système avec des échelles plus restreintes à l'îlot, que ce soit traversable ou pas. Le principe c'est ça : qu'on ait une voie de largeur différente, des petits creux, des petits espaces publics. Et donc une voie Est-Ouest à l'échelle de l'îlot c'était juste une rangée de plantations d'arbres.

MA : *Quand je vois ce que vous me montrez, on était sur l'idée de petits espaces publics ouverts. Et on est passé sur des espaces vastes et une grande quantité d'espaces fermés...*

Après c'est toujours le jeu des espaces publics et du rapport public privé. Et on ne peut pas maîtriser l'espace privé. Et là c'est des copropriétés, c'est de promoteurs, on peut pas leur imposer un dessin. On a juste essayer de proposer des choses comme des espaces publics qui viennent comme des ramifications de l'espace privé et donc il y a une continuité de l'espace visuel mais effectivement c'est clôturé pour le coup. On a plusieurs configurations mais ce qui est intéressant c'est qu'il y a une continuité avec l'espace privé non construit, les jardins ou les cours. Donc après nous on a décliné des principes et selon les situations, selon les architectes…

MA : *Le caractère clôt de l'espace réalisé est assez marqué, il y a des digicodes, des grilles, des clôtures, donc il y a effectivement des continuités visuelles mais pas de continuité d'usage…*

C'est vrai que sur le principe de clôtures… Par exemple le parc en bord de Saône avait une ambiance bien plus généreuse que la réalité. Je passe un peu du coq à l'âne mais je sais pas trop répondre à votre question. Sur le parc on avait choisi de faire un système de boucle pour faire ralentir les voitures, donc dans le sens Est-Ouest toujours à sens unique un système de boucle comme ça. Je reviens aux limites et aux clôtures donc ça répond pas tout de suite… Mais c'est où est-ce qu'on implante la clôture ? Comment est-ce qu'on qualifie ? Qu'est-ce que c'est que cette clôture mais aussi quels sont les espaces qu'on décide de clôturer ou pas. Par exemple on avait envisagé des surfaces qui restent ouvertes jour et nuit. Donc quelles sont les surfaces qui restent toujours ouvertes ? Ce sont les quais, les promenades autour de la darse, les promenades piétonnes est-Ouest. Mais ensuite les autres espaces, comme les squares, comme les parcs, on a eu au moins 2 très longues réunions avec la police lyonnaise, enfin la sécurité, les services de sécurité de la ville de Lyon, des gens avec qui on a longuement discuté sur la question de la sécurité. C'est-à-dire est-ce qu'on va laisser ouverts tous ces espaces ou on va les clôturer ? Donc à un moment soit c'était une milice régulière et on mettait les moyens humains pour faire des rondes régulières sur tous ces espaces, soit on décidait comme un parc ou un jardin public de clôturer ces espaces. C'est ce qui finalement a été choisi.

MA : *Vous parliez d'ambiance. Est-ce que cette question de la sécurité a été hybridée avec des interrogations sur l'ambiance des lieux ? Y avait-il une réflexion là-dessus ?*

Oui, alors c'était un peu délicat parce que sur toute la partie Sud des quais de Saône y avait tout un trafic de prostitution, il s'est déplacé mais c'était un peu délicat, on ne pouvait pas trop laisser tous ces espaces ouverts. Déjà par la fréquentation du moment c'était assez difficile de tout laisser ouvert. En plus quand un quartier est en construction, donc un quartier qui n'est pas rempli de vie jour et nuit comme certaines rues piétonnes animées, donc peu d'animation et en chantier difficile de laisser tout ouvert. Donc au niveau de l'ambiance c'était pas très favorable pour tout laisser ouvert. Franchement c'était pas… et pourtant on a essayé parce qu'on voulait essayer d'éviter toutes ces clôtures et donc pour éviter il fallait une milice. C'est ce qu'on a proposé et après coup ça a été étudié et finalement le choix s'est porté sur la clôture plutôt que ça. Peut-être qu'après ces clôtures seront démontées mais en tous cas sur le moment… enfin voilà quoi, un quartier en chantier c'est pas évident. Et donc au niveau de l'ambiance on a décidé finalement de clôturer même le parc en bord de Saône malheureusement. Donc a essayé de voir comment on pouvait implanter précisément les clôtures. Donc implanter des clôtures relativement basses pour laisser passer le regard mais apparemment c'est pas le cas. L'idée aussi c'était toujours d'implanter la clôture en retrait des espaces pour donne l'impression d'une continuité, toujours une continuité, jamais une clôture frontale. C'est-à-dire pas le trottoir et crac une clôture, la matière ou l'élément qui se trouve derrière la clôture vient se prolonger dans l'espace public. C'est vraiment un principe qu'on retrouve souvent dans beaucoup d'espaces publics. Donc on essaie de faire ça soit par cette même matière soit par un fossé, une noue, un fossé planté. En l'occurrence c'est la grande noue écologique en bord de Saône qui sert de clôture. Et puis entre l'espace privé et l'espace public un fossé peut aussi délimiter l'espace. Et puis espace privé espace public ça peut aussi être la différence de niveaux qui matérialise les 2 espaces. Mais voilà, entre espaces privés et collectif c'était favoriser des venelles ou des chemins. En tous cas l'idée c'est d'avoir toujours une clôture située en retrait. En tous cas on a essayé de toujours dissimuler les clôtures dans une masse végétale pour toujours minimiser l'impact de la clôture. Après on a pas fait la charte d'aménagement, parce que dans une charte d'aménagement on peu vraiment définir le type de clôtures et là je suis pas sûre, je ne sais pas s'il y a eu une charte à la suite de ces cahiers. Est-ce que les clôtures sont différentes entre les îlots ?

MA : *Oui.*

Parce que normalement il aurait fallu qu'il y ait une charte pour dire « toute les clôtures publiques et privées seront définies de telle façon ou on utiliser tel matériau, telle chose, tel objet dessiné, prédéfini au départ ». Ces cahiers se sont des cahiers de recommandations où après le maître d'ouvrage s'en saisit ou pas, c'est pas opposable comme un règlement de PLU ou une charte. Après c'est selon l'îlot et ça c'est dommage. En même temps après, oui et non. C'est-à-dire qu'est-ce qu'on veut ? Est-ce qu'on veut une homogénéité ? Ou alors où est l'originalité et où est l'homogénéité ? C'est-à-dire que l'homogénéité d'une clôture… en même temps on identifie par un quartier par une clôture, on identifie pas un lieu par une clôture. Donc si le choix de clôture permet d'apaiser le regard, parce que des fois d'avoir un élément discret, bien conçu, partout pareil mais qui du coup permet de révéler davantage

l'architecture, davantage les lieux, c'est souvent plus intéressant que d'avoir un catalogue de clôture pour le quartier. Les chartes ça sert un peu à ça…

MA : *Ce que vous êtes en train de me dire c'est que le travail de paysagiste est frustrant ?*

D'urbaniste plutôt, enfin d'assistant à maîtrise d'ouvrage. Parce que la paysagiste il peut choisir sa clôture, il peut choisir son éclairage. Dans le projet d'aménagement d'un parc ou d'un jardin qui va jusqu'au chantier là on choisit tout. C'est plus cette position d'assistant à maîtrise d'ouvrage. Déjà quand je suis partie je pense que Michel Desvigne commençait à plus avoir envie de bosser sur ce projet parce que c'est laborieux quoi. C'est le boulot d'urbaniste qui est super laborieux. C'est super laborieux parce qu'on a certaines ambitions et à la fin il en reste que la moitié. Ou alors ce genre de chose peut-être qu'il aurait fallu l'anticiper davantage, le maitriser davantage, comme les paysages transitoires, comme ce choix de clôture, comme la clôture de chantier, définir tout un vocabulaire et une signalétique. Je crois d'ailleurs que quelqu'un devait travailler un moment, on avait évoqué il me semble l'idée que quelqu'un devait travailler sur la signalétique et je sais pas ce qu'il en est advenu. En tous cas en réunion, à l'oral, on avait évoqué la nécessité de travailler sur une signalétique, enfin les matériaux, le mobilier urbain, la clôture, tous ces éléments qui sont vachement visibles, comment on les conçoit. Est-ce que quelqu'un a bossé là-dessus ou pas ? Je ne sais pas. Après, à la SEM, les projets comme ça c'est souvent parfois une question de personnes aussi. Parce que c'est une poignée de gens à la SEM Lyon Confluence, le changement de maire a eu un réel impact, nous après dans l'équipe… Y avait le directeur de la SEM, CL6 qui était toute jeune comme moi parce que j'ai fait ça en sortant de l'école du paysage à 24 ans donc un peu jeune.

Sinon y avait une réflexion sur l'éclairage du parc où on s'est réellement posé la question de la sécurité. Avec la partie Sud où il fallait un éclairage très fort. Sous le pont aussi, un éclairage fort sous le pont. Donc une alternance entre un éclairage au sol, un éclairage piéton, un éclairage voierie, un éclairage spécifique pour la point de la Confluence. Un éclairage particulier pour le terrain de foot… Et puis un éclairage en périphérie des parcelles qui sont fermées la nuit. Après aussi dans l'idée d'implantation de l'éclairage on avait proposé d'implanter un éclairage qui sont un peu comme le système de plantations, de planter l'éclairage sur la même trame d'implantation que les arbres.

MA : *Sur les points spécifiques, je voudrais vous poser quelques questions sur la gestion de l'eau et notamment le travail sur les zones humides. Quelle est la réflexion qui est derrière ?*

Plusieurs choses. Comme je le disais au départ ce qui a été… parmi le concept de départ… Ce qu'on avait proposé c'était dès le départ d'avoir un système de parcs qui se développe le long de la Saône en résonnance au coteau boisé qui est de l'autre côté et qui rentre à l'intérieur de la Confluence comme des doigts verts. Et avec un même système, parce que le long du Rhône et de la Saône c'est un port, un port industriel, un port d'habitation, de plaisance, donc de favoriser cette activité toujours portuaire, de la développer ou du moins de la conserver avec ce même principe de ramification. Donc on avait imaginé aussi une darse plus au Nord et 2

darses pour avoir vraiment une ramification complète d'Est en Ouest et du Nord au Sud. D'ailleurs normalement à terme il était prévu qu'il y ait une autre darse de l'autre côté. C'était vraiment pour favoriser cette ambiance de port de cette confluence.

MA : *Cette mise en valeur de l'eau est un élément qu'on retrouve énormément dans les projets actuels, sous 2 formes, la darse qui est une variante canalisée, maîtrisée, et les zones humides qu'on veut d'aspect le plus naturel possible. C'est un peu une élément imposé de l'urbanisme dit durable ?*

Je sais pas. Je connais pas assez. Ce que je sais c'est que Desvigne, Corajoud, Chemetoff et Georges Descombes qui a fait la darse, c'est une même clique de paysagistes en fait, qui se connaissent bien, qui réfléchissent ensemble, qui se côtoient régulièrement. Et y a une sorte, comme à chaque époque, même d'ailleurs Frederick Law Olmsted qui a inventé ce système et qui s'est inspiré de ce qu'Alphand a proposé sur l'avenue Foch qui donne sur le Bois de Boulogne, une rue parc. Et Alphand qui connaissait Olmsted a inspiré Olmsted. Ce que je veux dire c'est que quelque soit les époques y a des idées qui circulent, des réflexions, voilà. L'Île-de-Nantes par exemple la réflexion c'était à la même époque que Confluence. Je sais pas qui inspire l'un ou l'autre mais en tous cas ils se connaissent très bien et donc ils se suivent. Chemetoff connaît très bien le travail de Desivgnes et inversement donc voilà. Là, la darse c'est vraiment la question des usages et d'avoir comme les ramifications vertes, il aurait fallu d'ailleurs qu'il y ait une demande de parc qui soit aussi importante que cette bande de port qui rentre dans le quartier. Parce que du coup c'est un ouvrage conséquent du point de vue économique, en termes d'impacts, etcetera. Et aujourd'hui cette darse a presque plus d'importance que le parc en bord de Saône qui lui s'est énormément réduit dans son ampleur quoi. Et puis parce qu'à chaque fois on équipe trop, y a encore trop de choses, on est venu construire trop près donc il manque d'ampleur ce parc alors que la darse a gardé toute sa dimensions. Donc du coup sans doute que la perception aujourd'hui est inversée. Et on se dit « pourquoi cette darse prend autant d'importance alors que ça ne devait être qu'un élément parmi ce système de parc ? », parce que ce système de par cet ce système de port c'était clairement volontaire de faire rentrer l'eau et le végétal dans le quartier comme éléments structurants du quartier. De la même manière que le parc rentre dans le quartier, l'eau rentre dans le quartier par ce système de darse.

MA : *Le fait que l'eau et la végétation soient des éléments majeurs du quartier faisait partie de la commande ?*

Non, ça faisait partie de la conception de départ. La commande de départ c'était « comment construire ce quartier ? », le seul objectif c'était que Lyon double son centre-ville, c'était vraiment l'extension du centre-ville de Lyon. Comment faire ? Comment accompagner les mutations de ce quartier. Et donc dans la réponse l'idée était de définir un système de parc. On a le coteau boisé de l'autre côté, la Saône c'est une rivière courbe, un peu plus étroite que le Rhône qui est très industriel, avec l'autoroute, la voie rapide, qui est déjà très construit alors que la Saône garde un côté très naturel, c'est une rivière. Tout ça, gardons, confortons, redonnons de l'ampleur à cette Saône, à cette rivière, par le végétal, par la nature, par l'eau, et

donc renforçons ce côté végétal par opposition au Rhône plus industriel plus structuré, etcetera. Et c'est de là qu'est partie l'idée de développer nun parc côté Saône, l'objectif étant que ce parc puisse irriguer ce quartier. Irriguer dans tous les sens du terme : que le parc ne soit pas que disposé en bord de Saône, parce qu'on aurait pu imaginer un grand parc très épais en bord de Saône et puis un quartier très dense. Mais pour qualifier ce quartier, pour apporter un cadre de vie agréable pour les gens qui habitent là, c'était favoriser, amener des plantations,, amener du végétal, de la nature dans le quartier, en tout point du quartier, que la présence de la nature soit forte en tous points du quartier, soit visible et apporte un cadre de vie agréable. De la même façon, cette ambiance de port qu'avait déjà la Saône avec ces péniches d'habitation, de plaisance, de conforter, valoriser, renforcer ce côté-là, de loisirs, de plaisance, côté Saône à la différence du Rhône qui est plus fonctionnel on va dire. Ca c'est vraiment les concepteurs, l'équipe d'urbanisme qui a proposé ce concept là. D'ailleurs au départ pour crée la SEM il a fallu un premier projet, c'était un projet de Bohigas, une autre équipe de concepteurs, Catherine Mosbach paysagiste, Bohigas urbaniste architecte, donc une autre équipe qui avait fait une première proposition sur ce quartier. Et donc sur la base de ce premier document cela a permis de mettre en place la SEM, parce que pour la mettre en place il fallait qu'il y ait un projet. Ensuite ils ont abandonné le projet et ont lancé un appel d'offre. Donc le premier projet présentait vraiment un plan masse, un plan masse très classique avec déjà une vision sur 30 ans. Le plan masse était le projet dans 30 ans donc déjà une image figée avec des rues tant au Nord qu'au Sud, qu'à l'Est, qu'à l'Ouest, plantées avec de temps en temps quelques squares par ci par là. Donc c'était une image très classique et ce qui a fait gagner cette équipe là c'était l'accompagnement d'une mutation, c'était 2 choses, ce principe de système de parc qui irrigue, le fait de hiérarchiser, de valoriser la Saône, de différencier la Saône du Rhône et ce principe de ramification, c'était le système de parc. La deuxième chose c'était l'accompagnement des mutations de ce quartier aucune image. D'ailleurs même le projet dans 30 ans, aucune image… on ne sait pas quelle sera l'image de ce projet dans 30 ans. Personne ne peut le savoir, hop, il suffit d'un changement de maire pour déjà modifier le programme, il suffit d'un changement de personnes, d'un changement X ou Y pour des raisons de crise économique ou je ne sais quoi pour changer l'image du quartier. Et puis les gens changent, les urbanistes ou les concepteurs ou les architectes d'aujourd'hui c'est peut-être pas les mêmes que dans 20 ans. Donc du coup l'équipe a aussi gagné sur l'idée d'un processus de développement, d'accompagnement, de la création d'un quartier plutôt que sur une image figée. C'est vraiment la grande différence. Faudrait entendre CL1 à ce sujet.

MA : *D'ailleurs à propos de votre travail avec CL1, vous disiez tout à l'heure que les regards étaient très différents, qu'est-ce que cela veut dire ?*

Desvigne avait une vision synthétique conceptuelle, c'est-à-dire une idée assez forte de ce système de parcs, c'est lui qui l'a proposé, mais CL1 était tout à fait favorable à la proposition. CL1 avait vraiment un regard de fourmi sur les contraintes du site. Parce que Desvigne pour avoir des idées fortes comme cela il s'est affranchi de beaucoup de contraintes. C'est vraiment avoir une vision, des idées fortes, comme cela pour qu'il en reste justement peut-être au moins la moitié. Alors que CL1 était beaucoup plus dans une connaissance extrêmement précise du

terrain, des contraintes aussi, mais du coup moins dans la conception, dans la synthèse, dans une idée forte. Je trouve que le côté très positif, très complémentaire c'était ces 2 visions, l'une synthétique et très conceptuelle et l'autre vraiment ce travail de fourmi, de terrain, de connaissance, de programme, même parfois… Un exemple justement pour une ramification Est-Ouest, pour nous les choses étaient très simples, on s'était dit « une grande ramification », sauf qu'eux à un endroit ils avaient vu qu'il y avait un mur et que la ramification pouvait pas se faire mais que ce petit mur pas très grand était important sur le site et que c'était pas si simple de créer une grande ramification. Je sais plus où, à quel endroit, mais eux ils avaient vraiment la conscience ou la connaissance du terrain donc une autre vision, une autre manière. Mais ils se sont à fait fondus, intégrés au concept que proposait Michel Desvigne.

MA : *Synthétiquement, comment pouvez vous définir la conception du paysage de l'agence ?*

En fait certains paysagistes, sans être péjoratif mais ont un côté de décorateur urbain, lui il est vraiment… il a une vision à la fois de géographe et d'écologue et il essaie vraiment de mettre en avant ou de composer la ville avec les éléments naturels, de composer vraiment, de révéler une géographie, des mécanismes naturels qu'on a parfois oublié par la technique. L'homme aujourd'hui sait tellement tout faire qu'on a tendance à oublier ce qui s'est créé pendant plusieurs années donc d'avoir un peu une vision de géomorphologie d'un territoire, de comprendre les processus et les mécanismes naturels d'un site. Il a eu notamment le prix de Rome à la Villa Médicis dans les années 1980 et son travail a consisté, ça s'appelait jardins élémentaires, à étudier à faire des tas d'expériences de maquettes en sable ou en mettant un peu d'eau, quelques éléments, des digues, comprendre si l'homme intervient sur un site quelle influence ça a a sur l'écoulement de l'eau et du coup sur la manière de façonner cet espace et comment la topographie de l'élément va se creuser et créer une autre géographie. Donc c'est comprendre les processus naturels pour mieux agir nous sur le territoire, pour mieux construire avec ces éléments, révéler ses éléments par des interventions très fines. C'est un peu comme les gens qui font du bateau, de la voile, on avance avec le vent et pas contre le vent, c'est un peu la même chose en paysage. Et donc par exemple, peut-être pour mieux comprendre, à Greenwich il a fait un grand parc en 2000 où là c'était un site extrêmement pollué, il fallait construire un nouveau quartier et c'était table rase, on décape tout, le site était tellement pollué qu'il y a eu un décalage complet sur 2 mètres de profondeur, la terre a été évacuée et on a confiné. Donc grande table rase, comment construire aujourd'hui un nouveau quartier sur une table rase ? Et donc là, la proposition elle était de reconstituer, c'est-à-dire d'élargir le regard pas que sur la péninsule. Il a observé le territoire à une plus grande échelle et expliqué les mécanismes d'évolution de grand territoire londonien, avec la tamise, que ce site là était situé sur une grande plaine alluviale et que du coup avant de reconstruire il fallait rétablir le paysage qui avait été rasé, table rase sur un site naturel qui avait existé pendant des milliers d'années. Et donc pour mieux construire, pour mieux s'installer, avant même d'imaginer la forme d'u quartier, c'était de recomposer une grande forêt alluviale donc de restaurer, de redonner cet espace à la nature dans la logique d'un grand paysage qui a existé pendant des millions d'années donc y a pas de raison qu'il soit oublié ne serait que pour 10 ans. C'est pas une vision passéiste, c'est une vision de l'évolution d'un territoire, de la

géomorphologie, c'est pas juste par nostalgie de millions d'années passées avant que l'homme ne rase ça en quelques mois. Donc du coup, la première étape de recomposition de ce quartier, il fait ça avec Richard Rogers, il a recomposé une grande forêt alluviale et ensuite d'enlever certains arbres virtuellement, puisqu'ils n'étaient pas encore plantés, pour y installer le quartier. Et progressivement on est arrivé à la constitution d'un quartier qui se base sur ces éléments là. C'est à chaque fois pareil. Là c'était de comprendre le rapport à la géographie, le rapport à Saône, à cette rivière. Et en fait l'autre chose aussi c'est que la démarche fait vraiment référence à Frederick Law Olmsted ce paysagiste américain du dix-neuvième siècle qui a construit toutes les grandes métropoles américaines, Boston, Chicago, Central Park à New York par exemple, Washington, plein de grandes grandes villes. Le grand concept c'est que ces systèmes de parcs structurent la ville, ça devient l'armature de la ville. Ces systèmes de parcs s'immiscent dans a vile mais pas n'importe où, c'est pas un serpentin, un spaghetti, qui se promène dans la ville au hasard. C'est toujours lié à la topographie, à l'écoulement de l'eau, au fait de… Olmsted par ses systèmes de parcs il a aussi anticipé sur l'urbanisation future en se disant « plus on urbanise plus ça pose des questions d'assainissement, d'inondations, etcetera » donc dans ses systèmes de parcs, dans la topographie il a inventé aussi des bassins de rétentions qui sont des lacs dans lesquels les gens se baignent et où l'eau peut augmenter en cas d'orage facilement. Y a eu aussi déjà des réflexions quelque part sur l'écologie, sur le rapport à la nature qu'on pouvait avoir, sur la faune, sur la flore. Toutes ces réflexions étaient hyper avant-gardistes, c'était très fort au dix-neuvième siècle de se poser toutes ces questions là pour composer la ville et par anticipation. Il développait ses systèmes de parcs par anticipation avant même que l'urbanisation s'étend encore. C'est-à-dire qu'il commençait son système de parcs par les premiers quartiers à construire mais son système de parcs allait beaucoup plus loin par anticipation ne se disant que dans 20 ou dans 30 ans la ville va venir se caler, se construire avec cette armature qu'il installait. Desvigne il est vraiment dans cette vision là, se dire « je construis ce système de parc » pour l'avenir.

MA : *Olmsted est donc une référence explicite. Y en a-t-il d'autres qui ont pu être mobilisées sur Confluence ?*

Y avait pas trop de références ailleurs à part Olmsted. C'était assez novateur sur le moment, dans les années 2000, de proposer ça par rapport à d'autres démarches d'équipes d'urba qui auraient proposé un urbanistes plus classique, plus dans la composition. Bien sûr là il y a une composition mais au départ c'est parti du paysage la composition de ce quartier. La volonté c'était ça. La volonté de cette équipe, pas de la SEM, de cette équipe, de partir du paysage pour composer le quartier. Sur les références non, on a pas tellement vu, ou alors après on faisait des références très locales. Par rapport à Lyon, quand on regarde la Saône, on voit bien qu'il y a toute une continuité verte, c'est un système de parcs presque, la Saône, le parc des hauteurs, la colline de Fourrière. La Saône est très verte à Lyon, toute la Saône est très marquée par la végétation donc c'était logique de renforcer cet élément là. Après les quais verts ici ils vont se prolonger. Donc c'est plutôt une continuité verte, un linéaire vert le long du Rhône mais la Saône ça c'est vraiment vert.

MA : *Est-ce que la place de la végétation découle aussi d'une réflexion sur les attentes des futurs usagers ? Plus généralement, qu'est-ce que vous anticipiez comme attentes à ce moment là ?*

Alors c'était pas forcément formulé comme ça. Y a pas eu d'enquête sociologique, mais parce qu'il y avait très peu d'habitants, il y avait que la partie au Nord, le long du cours Charlemagne, à proximité de la gare de Perrache. Sinon tout le reste, y avait le marché-gare, les industries à l'Ouest, l'emprise ferroviaire, y avait pas grand-chose, la prison aussi de Lyon. Donc effectivement y a pas eu d'enquête sociologique mais aujourd'hui, a posteriori, je trouve que c'est indispensable quand on fait un quartier, un aménagement, d'évaluer les demandes, de comprendre la demande, les besoins, je pense que c'est indispensable. Mais donc pour nous la préoccupation pour les habitants, c'était de dire « les habitants ne doivent pas vivre dans un vaste chantier » d'où l'idée d'accompagner vraiment les mutations, de valoriser, de qualifier toutes les limites, de penser la conception des chantiers, les limites, les paysages transitoires, de valoriser immédiatement tous les lieux de ce quartier en évitant d'avoir des friches. « Il ne doit pas y avoir de friches ni de terrains vagues sur ce quartier », ça c'était le premier objectif. C'était valoriser le territoire et à tout moment, depuis le démarrage du quartier, celui-ci devait être agréable à vivre. Donc la gestion du temps. 2, pour répondre aux attentes il faut ouvrir un espace de vie agréable en tous points du quartier et donc à moins de 5 minutes de chez soi on doit trouver un parc, un espace de respiration, un square, un jardin, un espace de loisirs. Et donc pour ça y a eu cette proposition de système de parcs. C'était un peu les 2 préoccupations qu'on a pu avoir pour les habitants. Et donc de répondre à la fois par la présence de la nature mais aussi par la présence de programmes divers et variés répondant aux demandes des habitants : jeux de boules, terrains de sport, etcetera.

MA : *Il y avait les premières réunions de concertation à l'époque ?*

Pas encore, c'est arrivé après. Y avait à la SEM… régulièrement on accueillait des groupes de public mais souvent plutôt des acteurs de l'aménagement, la SEM était aussi ouverte à tout public mais y a pas eu beaucoup de concertation ou je n'y ai pas participé.

MA : *Et vous a-t-on par contre sollicitée pour participer d'une manière ou d'une autre à la communication conséquente réalisée autour du quartier ?*

Bah la communication ça a été de réaliser ces cahiers pour qu'ils soient consultables par tous à la SEM. Donc y avait un moment des présentoirs où y avait un cahier accroché par thématiques avec une exposition sur le projet. D'ailleurs c'était assez bizarre parce qu'on nous demandait en même temps de produire des images figées, c'est à dire de résumer en une image la démarche du projet. On a eu beaucoup de mal à faire ça parce que pour expliquer que le projet s'installe dans le temps c'est pas simple de présenter une seule image. Donc on avait une image de la situation du parc première étape, une image à peu près similaire du parc deuxième étage, mais quand on les superposait on projet d'urba de CL1 ça commençait à devenir lourd et on tombait dans le plan masse qui était assez… On avait pas envie de tomber dans l'image figée pour communiquer sur le projet. Mais en tous cas oralement la

communication ne s'est faite qu'auprès des politiques, devant les maires, les élus, évidemment les grands propriétaires fonciers, bien sûr, RFF, VNF, EDF, tous les grands propriétaires fonciers, bien sûr, mais pas les habitants.

MA : *Une bonne part de la communication est tournée vers l'extérieur puisque l'un des objectifs de ce projet est d'augmenter le rayonnement de Lyon.*

Y a eu une expo à la Cité de l'Architecture, j'y suis pas allée mais il m'a semblé que c'était très axé sur l'image et l'archi.

MA : *C'était essentiellement axé sur l'architecture et les différents bâtiments, avec des maquettes, des photos, des descriptifs. A ce propos vous disiez au début que vous n'êtiez pas très convaincue par l'architecture du quartier. Ca arrive quand ? Parce qu'il y a notamment eu dès le départ une volonté assez fort de ce point de vue là, la recherche des grands noms, les 5 architectes par îlot…*

Oui. Bah c'était… De toute façon le budget le permettait. Après j'ai pas suivi la manière dont les architectes ont été sélectionnés… Bon, MVRDV pour moi, personnellement c'est pas ma référence, Georges Descombes, les Suisses, ou un autre type d'architecture mais là… enfin ils ont fait des trucs très bien, y a un projet d'extension de maison de retraite par MVRDV, c'était un de leur premier projet, les premières boîtes qui sortent en porte-à-faux et ces boîtes comme ça sont des petits appartements de vieux. Ca marche vachement bien ce projet. Mais là encore faire des boîtes qui sortent. Et on a tellement utilisé… je sais pas, c'est comme le quartier Masséna dans le treizième arrondissement à Paris, c'est pareil, la conception de Portzamparc est vachement bien, il a imaginé des îlots ouverts, et puis après au niveau architectural y a une concurrence de choix de façades, colorées ou pas colorées, avec tel matériau ou pas, mais à chaque fois c'est toujours les mêmes trucs. Entre le musée des Confluence, l'après Bilbao, et puis là encore, l'après X écoquartiers, et l'après X îlots construits par toujours les mêmes architectes qui font toujours les mêmes choses, pfff…

MA : *C'est intéressant parce que d'une certaine manière on vend de l'orginal.*

Mais ça ne l'est plus. Et y aussi des architectes, je me souviens quand j'étais à Londres, ils ont tous ça, même chez Rodgers ou Norman Fosters, ils avaient tous la maquette de la tour du concours perdu qu'ils espéraient poser quelque part. Et y a beaucoup de grandes agences d'archi qui ont de belles maquettes de concours perdu qu'ils rêvent un jour de poser quelque part. Donc déjà c'est « fuck the context », y a déjà ça. Et y a aussi une espèce de mouvance du moment et on voit la même architecture partout.

MA : *On retrouve aussi quelque chose de similaire dans le traitement du patrimoine, notamment industrialo-portuaire, qui est le même un peu partout, par exemple à Confluence et sur l'Île-de-Nantes.*

C'est encore autre chose. Y a de bonnes réhabilitations comme de mauvais. Mais le fait de préserver du patrimoine, c'est moins banal ou c'est déjà plus courageux. Il faut l'encourager

en tous cas parce qu'un bâtiment d'une autre époque ça crée un évènement dans un quartier nouveau. Parce qu'un quartier nouveau, quelle que soit l'époque, entre les villes nouvelles et où on a tout construit de toute pièce, tout quartier nouveau mais l'écoquartier X ou Y, le bel écoquartier on décide de le construire à l'époque X ou Y, du coup c'est les architectes du moment, du coup c'est le mode du moment, et on fige tout. C'est un peu comme si c'était un peu en toc, on a un peu du mal à se l'approprier. Alors que ce qui est intéressant dans un quartier, ce qui fait la vie d'un quartier c'est toutes les strates archéologiques qui racontent de l'histoire, mais pas juste pour être passéiste, pour être encore plus futuriste. Mais pour être encore plus futuriste faut avoir ce bagage et puis l'homme… je sais pas on a besoin, j'extrapole hein… En fait l'homme existe depuis 4 millions d'années et pendant presque 4 millions d'années, à part le dernier siècle, l'homme a vécu toujours dans la nature, les choses se sont faites progressivement, dans le temps, et là avec la technologie on va à toute vitesse. On construit des quartiers à toute vitesse, on peut tout raser, tout reconstruire, il n'empêche… Moi j'avais entendu des médecins qui avaient fait une enquête sur le rapport à la nature et le bien-être des gens en ville, cette enquête montrait que les gens, plus ils sont décollés du sol plus ils sont malades. Jusqu'à 6 étages à peu près, 6 ou 7, l'homme se sent bien et plus il monte plus y a des pathologies chroniques qui reviennent, des problèmes ORL, des maux de ventre, des petites choses, on peut se dire « c'est la personne qui est fragile mais bizarrement il se trouve que les gens qui vivent en hauteur sont plus malades que les gens qui vivent en bas » et ceux qui vivent les pieds dans la terre sont en meilleure santé. Et puis pareil, un cabinet de médecin qui se situe à moins de 280 mètres d'un espace vert a un turnover de clients assez régulier alors que celui qui se situe éloigné d'un espace de nature voit toujours les mêmes patients, c'est-à-dire qu'ils sont toujours malades pour une raison ou une autre. Donc y a ce rapport à la nature… y a un philosophe dont je me rappelle plus le jnom qui expliquait que c'était la mémoire primitive que tout homme a sur ses 4 millions d'années sur terre, donc ce rapport à la terre. C'est différent, mais quelque part c'est pas si éloigné pour moi. Ces quartiers qui sont montés de toutes pièces, même l'écoquartier le plus éco de chez éco, s'il s'est crée de toutes pièces et qu'il y a pas un peu ce rapport au temps, ce rapport à l'histoire, le grand-mère qui a vécu là, cette patine du temps, bah quelque part je sais pas si on peut se sentier bien dans un quartier de toute pièce. Tout d'un coup dire « pof, on va vivre là ».

MA : *Ca peut quand même donner l'impression d'être un élément superficiel, une figure imposée, on en fait un lieu culturel très contemporain et c'est finalement assez commun.*

Oui, c'est vrai. Alors que dans la Ruhr par exemple, on est pas à l'échelle d'un quartier mais à l'échelle d'une région. Donc c'est une région minière donc dans les années 1980 et 1990 le déclin total de cette région avec plein de bâtiments industriels désaffectés, qu'est-ce qu'on en fait ? Pour redynamiser cette région tellement gigantesque qu'il pouvaient pas faire par quartier, ils sont intervenus sous forme d'acupuncture ou de points dispatchés dans la région. Ces points, c'est une question d'échelle, sont un peu comme des évènements. Et donc ils ont réhabilité d'anciens bâtiments industriels mais c'est pas la culture pour la culture. Par exemple un ancien silo à grain, c'est un bâtiment, les gens vivent dedans, c'est du logement. Ailleurs c'est une école, ailleurs c'est un bâtiment culturel. Mais c'est pas toujours le truc fun, expo,

musée, café, le truc où dans les perspectives quand on montre ces projets on voit les top models qui marchent comme ça pour s'y rendre. C'est pas si banal que ça… On va dire que c'est des nouvelles tendances dans le contact avec les habitants, dans l'appropriation d'un lieu. Oui, c'est des démarches qui sont en cours, mais y en pas tant que ça… enfin quand elles sont réussies. C'est beaucoup une question de choix de gens, qui a fait ça ? Qui a réhabilité ? Parce que parfois effectivement ça peut être comme du toc, c'est bien joli, c'est bine réhabilité mais quel programme ? C'est comme le musée des confluences, pendant longtemps ils savaient pas ce qu'ils allaient y mettre. C'était un musée sans programme, je trouve ça hallucinant de faire un musée sans savoir ce qu'on va mettre dedans. Et donc il peut y avoir « on réhabilite mais on sait pas pourquoi ». Prenons le temps de trouver les bons porteurs de projet. Il faut trouver les bons porteurs de projet et quelque soit le type de projet ça prend du temps. Et là à Lyon, peut-être que c'est pas exemplaire, y a eu plein d'erreurs dans le projet… Peut-être que ce qui nous a manqué à l'époque c'est qu'il n'y avait pas de programmistes, de gens très compétents sur ce sujet. Parce qu'aujourd'hui je pense qu'un projet d'urba on peut pas le composer qu'avec un urbaniste, un paysagiste et un ingénieur. Aujourd'hui il faut intégrer les écologues, ils devraient être partout, dans tous les projets, et aussi des sociologues, mais pas pour faire semblant. A Lyon y avait une sociologue mais ça a pas donné grand-chose.

MA : *Il y avait aussi un programmiste.*

Ah oui, y a eu… mais je suis pas sûre que ça ait donné grand-chose en fait.

MA : *Vous avez évoqué très rapidement le côté écoquartier. Alors évidemment ça arrive en cours de route, cela a-t-il eu un impact ?*

Alors, ça s'appelait pas écoquartier à l'époque. Mais le choix de faire des voies publiques dissymétriques pour profiter de la lumière, etcetera, de récolter les eaux en surface. Ca s'appelait pas comme ça mais on avait déjà intégré… Mais même dans les démarches de paysagistes comme Chemetoff, Corajoud, Jacques Simon, le pionnier des paysagistes français, y avait déjà cette notion de développement durable, elle était intégrée de fait parce qu'une des compétences du paysagiste c'est de maîtriser le vivant, le végétal, pas forcément la faune, il doit y intégrer mais y a quand même… les matières et le regard sur le territoire que porte le paysagiste, de fait il intègre par exmple la notion du temps qu'il maîtrise à la différence de l'architecte qui quand on a construit le bâtiment, on coupe le ruban, c'est flambant neuf et beau alors qu'n arbre il met 30 ou 40 ans à pousser. Pour moi un mauvais projet de paysage c'est un projet où les arbres sont en sucettes, tenus par plein de tuteurs, ils ont coûté surper cher et ils vont rester comme ça taillés en sucettes pendant 15 ou 20 ans, avec de la pelouse bien rase et le paysage est figée. Normalement dans tout projet de parc, de jardin, on devrait se dire tout de suite « quel effet je veux donner à mon parc ? Et dans 15 ans ? dans 20 ans ? », c'est toute la question du temps. Y a le rapport à l'écoulement de l'eau. Tout ça est intégré au métier de paysagiste. Après comme les architectes, y a plein de mauvais paysagistes, encore aujourd'hui des jeunes, c'est pas une question de génération, vieux ou moins vieux c'est pas la question, mais beaucoup conçoivent encore des espaces très figés, pas forcément durables d'ailleurs, très

esthétiques. En tous cas dans ce projet, ça s'appelait pas écoquartier mais avec la notion du temps, du choix des essences, y avait beaucoup de choses qui étaient déjà en résonnance avec le développement durable.

MA : *Ce qui est intéressant c'est que le projet commence en 1995 sous Raymond Barre sans qu'i soit évidemment question d'écoquartier et depuis il y a eu une multitude de labels et démarches, Concerto d'abord, EcoQuartier ensuite, WWF depuis 2010…*

Moi je suis assez sceptique avec ces histoires de labels. D'une manière générale… En même temps c'est sensé, on le donne pas à n'importe qui ce label, normalement il faut qu'il y ait quand des raisons pour le donner logiquement. Et du coup le point positif c'est que les communes qui ont d'autres objectifs que le développement durable mais qui se disent « pour l'image de la ville, on veut avoir le label EcoQuartier » et donc qui s'obligent, qui se forcent à faire quelques efforts pour construire dans leur ville des quartiers un peu plus qualitatifs. En même temps y a certains écoquartiers qui cumulent tous les labels au niveau du bâtiment mais qui dans le plan masse ne sont pas du tout durable. A Confluence, densité et formes urbaines c'est lié à ce système de parcs et ce rapport de 30% d'espaces verts, sous quelle forme, etcetera, je pense que c'était par rapport à ça.

MA : *Justement par rapport à la forme urbaine, sur les premiers îlots les formes bâties consistent en des immeubles assez hauts donnant sur des espaces étroits très minéraux avec des vis-à-vis importants et des ombres portés conséquentes, ce qui contraste fortement avec les espaces ouverts et crée une inégalité assez importante en fonction d'où se situent les logements. Dans cette logique les logements sociaux étant bien sûr situés dans la rue Denuzière et pas sur le parc ou la darse.*

A l'époque on avait pas distingué ce qui serait du privé ou du social. Et l'idée c'était de faire de ces rue des ramifications vertes. On appelait ça comme ça « ramification verte ». C'est-à-dire que le parc devait rentrer dans les îlots et cela aurait dû être plus généreux en terme d'aménagement. Là c'est plus des venelles de desserte mais c'est pas tout à fait comme ça qu'on les avait envisagées. Nous ce qu'on avait proposé c'était que ce soit toujours perpendiculaire à ces ramifications, que soit l'occasion à chaque fois d'épaissir les rues et que les îlots puissent profiter de ça et que les venelles Est-Ouest soient systématiquement plantées. C'est dommage. J'ai l'impression moi, l'effet que ça m'avait fait c'est que c'était beaucoup plus minéral que ce qu'on avait imaginé. Moi ce qui m'a surpris surtout c'est l'épaisseur. Mais il où le parc ? Y en a pas ! C'est une épaisseur, c'est un quai, une promenade un peu élargie. C'est venu beaucoup trop proche.

CL3	**Date :** 20/11/2012
	Rôle dans le projet : Chargé d'opération pour la communauté urbaine
Réalisation : Coordination de la ZAC, Grand Lyon	**Structure :** Grand Lyon, urbanisme territorial
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h28min	**Expérience :** 20 ans
Travail sur le projet : 1998-2002	**Taille de la structure :** -

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

CL3 était responsable de Confluence au service d'urbanisme opérationnel du Grand Lyon au lancement de l'opération, aujourd'hui au service des relations internationales il porte aussi un regard sur la mise en visibilité du projet dans la communication de la communauté urbaine.

Entretien

MA : *Pour commencer, pouvez-vous me parler de votre travail au lancement du projet et plus particulièrement des ambitions à l'origine du projet ?*

Alors nous, le projet… A l'époque, moi je suis rentré en 1992 à l'urbanisme opérationnel et y avait une opération qui s'appelait la ZAC Perrache-Charlemagne je crois, qui était à peu près le périmètre inférieur de la ZAC, où y avait plein d'îlots à reconstruire mais ces îlots étaient occupés et y avait pas de déménagement envisagé. C'était notamment des entrepôts, vers la gendarmerie par exemple y avait des entrepôts de bus, je sais pas s'ils sont partis depuis. Y avait les grands terrains EDF-GDF qui étaient pollués, donc en fait c'est en voulant les vendre que GDF, en voulant curer ses terrains, s'est aperçu qu'il y avait une usine à gaz avant et que les terrains étaient entièrement pollués. Donc ça a plombé les terrains pendant pas loin d'une dizaine d'années, un petit peu moins mais… pendant tout le temps où j'ai eu cette opération sur les bras y a eu aucune décision de prise sur la dépollution des terrains. C'était à l'époque où tout apparaissait en France, où GDF s'apercevait qu'il avait plein de terrains comme ça très pollués, notamment y avait eu celui du Stade de France à Saint-Denis, là ils l'ont un peu passé sous silence, ils ont réussi à évacuer les terres et construire le stade. Mais là des terrains comme ça en centre-ville il commençait à y en avoir un peu partout et GDF ne savait absolument pas quoi faire avec. Y avait pas de normes non plus très précises là-dessus donc on se retrouvait dans on savait pas quoi… à la fois de l'intox de la part de GDF qui voulait essayer de refiler ses terrains, qui voulait aussi limiter la casse en termes de dépollution et puis la puissance publique qui commençait à s'apercevoir de ça et qui disait « mais merde, là on va pas récupérer des terrains super pollués pour les dépolluer nous-mêmes et les revendre derrière, les

dépollutions nous coûteront plus cher que l'aménagement ». Donc tous ces terrains étaient complètement gelés, plus d'autres terrains qui se libéraient pas, ça faisait que l'opération était complètement bloquée. On pouvait rien faire. Et puis on avait réaménagé les quais avec un projet de parc, ce qu'on appelait les oreilles de Mickey, le quai a été dévoyé, y a un grand virage qui se produit avant que ça tire tout droit, ce projet là a été fait en même temps que l'amphithéâtre. Je m'en rappelle très bien, j'ai pris l'opération à ce moment là, on finissait les travaux et toutes les voitures se cassaient la figure là-dessus, c'était un aménagement très accidentogène. Voilà, c'était à peu près tout ce qui s'était passé et cette opération vivotait comme ça à tel point que moi j'ai été en charge de la liquider un moment donné. Je sais plus exactement en quelle année mais à l'époque c'était la SERL qui était aménageur, nous à la supervision, et c'était l'époque où on essayait de reprendre la main sur toutes ces opérations qui financièrement dérivaient. En fait en gros la SERL avait plusieurs millions, peut-être un ou 2 millions de francs de frais par an qui servaient à rien parce qu'on avançait pas de toute façon. Au bout d'un moment on a dit « stop on arrête, on liquide tout et on liquide les comptes ». Je me rappelle plus bien mais je crois que c'est ce que j'ai fait. Après deuxièmement, c'est Barre qui avait pris cette décision, on sentait bien que ça faisait longtemps, chez les urbanistes territoriaux, que ces terrains gelés qu'avançaient pas seraient quand même l'occasion d'un immense projet à terme et que du coup c'était pas plus mal que pour l'instant… nous on maîtrisait pas les terrains et c'était pas plus mal que tout soit gelé de facto pour qu'un grand projet puisse voir le jour plus tard. Et c'est là que Raymond Barre a lancé le projet en amont, en se disant que ce serait sûrement pas lui qui le réaliserait mais au moins il le préfigurerait. Il a créé une mission, je pense que ça s'appelait mission Lyon Confluence, avec à sa tête monsieur Jean-Pierre Martin. A l'époque on a travaillé avec lui, c'est lui qui a lancé l'appel d'offre de l'étude, c'est lui qui a monté le cahier des charges, les urbanistes territoriaux et moi ont a mis le nez dedans. On était pas du tout d'accord avec l'étude qui avait été lancée parce qu'on s'apercevait que ça allait être un espèce de projet qu'allait pas… ça allait être un effet d'annonces et ça allait pas être un projet qui s'encrerait vraiment dans le tissu existant du quartier. Et bingo c'est ce qui s'est passé. Le lauréat c'était Melot, y avait l'espagnol, Bohigas, qui donnait la caution intellectuelle, qui a été évincé par Melot très rapidement, on l'a vu une fois. Ce que Melot nous a produit effectivement a produit un beau dessin, un beau dessin d'architecte, tout une série d'études complètement vides de sens. Un peu comme ce qui se passe sur Part-Dieu actuellement. C'est-à-dire simplement des dessins de volumétrie mais y avait aucune étude sérieuse, de base, sur le projet. Si, historique oui, c'était CL5 qui avait fait une sacrée étude sur l'historique de Perrache avec tous les anciens plans. Et donc on sentait bien que… déjà on avait pas la main dessus, c'était la mission qui était partie bille en tête, c'était un mission où ils devaient pas être nombreux, 2 ou 3 personnes, peut-être plus, mais ils étaient vraiment dans le projet c'est tout, ils étaient pas tout dans la finesse d'un projet urbain, ils avaient pas connaissance du quartier, enfin bon… Bref, visiblement l'architecte, les consultants qui ont répondu, n'étaient pas non plus là-dedans, ils ont fait des belles images… enfin même pas, des espèces de volumétrie mais y avait aucune réflexion sur la base, sur le tissu viaire, sur l'historique de chaque îlot, sur même le raccrochement de ça avec le reste de la ville à part la démolition du centre de Perrache et puis le dévoiement de l'autoroute. On sentait que le projet était… pour moi la plus grosse critique qu'on avait à l'époque c'était un

que les urbanistes territoriaux et l'urbanisme commercial n'étaient pas impliqués dans la réflexion sur ce truc là donc s'est senti un petit peu défaits de ce projet et deuxièmement que l'architecte a produit un beau dessin d'architecte, point. C'était pas du tout réaliste.

MA : *N'était-ce pas ce qu'on lui avait demandé ?*

Je sais pas si c'est ce qu'on lui a demandé. On lui a demandé un truc très rapide ça c'est clair, parce que Barre voulait présenter quelque chose. Mais j'ai jamais su si c'était une commande politique qui avait été accélérée ou si c'était Jean-Pierre Martin qui voulait absolument déboucher sur quelque chose, peut-être, certainement. Alors que nous on avait mis en garde sur le cahier des charges, on avait mis en garde sur le résultat, c'était pas ça qu'il fallait produire. A l'époque on était persuadé qu'il fallait produire, comment on appelait ça ? une charpente, presque un schéma directeur mais pas du tout un dessin. Fallait prendre vraiment les grands axes, un programme voilà. Et on s'est pas trouvé avec un programme mais avec un dessin qu'après il a fallu remplir avec un programme, ce qu'on voulait surtout pas. On aurait préféré qu'il utilise tout ce temps à nous produire un programme, en termes de nécessité en logements, nécessité en bureaux, nécessité en espaces verts, voilà, ce qu'on pouvait produire à cet endroit là et après effectivement petit à petit d'arriver à un schéma directeur et ensuite à un dessin. Vraiment le dessin c'était le cadet de nos soucis et on voulait le reléguera le plus loin possible. On a pas eu tord puisque le projet Melot s'est avéré quasiment infaisable, quand il a été transféré ensuite à la SEM Lyon Confluence qui est devenue une SLPA, au premier renouvellement d'appel d'offre, au premier moment où il a fallu renouveler le marché, il a été évincé. Son projet pour moi il était pas abouti du tout.

MA : *Pourquoi n'aviez vous pas du tout la main sur ce projet ?*
Parce qu'on avait créé une mission et quand on crée une mission en général elle a tendance à travailler un peu indépendamment. A l'époque on avait des missions un peu partout, y avait une mission Lyon Part-Dieu qui travaillait pas indépendamment elle par contre, une mission Gerland qui travaillait de façon assez indépendante. C'est un peu le risque des missions, quand on crée une mission territoriale comme ça sur un secteur donné évidement elle travaille toute seule dans son coin. Donc voilà, c'est eux le chef de projet c'est plus nous, à l'époque c'est les urbanistes territoriaux qui auraient dû être chefs de projet et les urbanistes territoriaux se sont fait dessaisir de ce truc au profit de la mission. Après ça peut très bien fonctionner, d'ailleurs ça a pas mal fonctionné malgré tout, il faut du temps pour qu'un projet murisse et effectivement il faut peut-être 3 ou 4 ans de contrexemple pour arriver à quelque chose d'à peu près potable. Après les urbanistes territoriaux sont plus tellement intervenus même si on avait encore des réunions régulières. Et moi ce que j'ai fait ensuite, il a fallu pour la première phase qu'on lance l'étude d'impact de la première tranche. Ce que j'ai fait dans cette opération c'est que j'ai produit les documents officiels, administratifs, de la création de la ZAC. Et entre les 2 y avait l'étude de faisabilité. L'étude de faisabilité était assez cocasse parce qu'on avait pas de projet, on avait un beau dessin mais on avait pas de projet donc il a fallu monter un marché complètement délirant, un marché qui se faisait pas tout pour les études d'impacts, un marché comme un espèce de concours d'idées mais c'est pas ça, c'est un marché de définition.

Car on avait un problème c'est que le projet de base sur lequel on avait commencé à plancher, diagnostic, etcetera, c'était pas forcément le projet qu'on allait avoir in fine donc il a fallait que l'étude d'impact soit un truc complètement surréaliste. Je me rappelle avoir vu 3 candidats et celui qu'on a affectivement eu c'est celui qui avait su répondre le plus souplement possible en disant « j'arriverai à faire la phase diagnostic, après faudra du temps pour faire la phase projet et éventuellement compléter » et du coup l'étude d'impact a été très longue, plus de 2 ans, un truc comme ça, puisqu'effectivement le projet a changé complètement. C'était assez complexe.

MA : *Et quand ça devient la SEM Lyon Confluence ça se passe comment ?*

Il y a eu une espèce de continuité sur le projet et ils se sont rendu compte eux aussi que le projet était quand même très vide, très creux. Après y avait toute la relation SEM et nous délagataire, là du coup y a une espèce de contrôle qui se fait sur tout ce qui était comptabilité. Après ils nous ont proposé des bilans d'opération et on s'est énormément engueulé sur les bilans d'opérations, ça c'est clair. L'objectif d'une SEM c'est de couvrir au maximum et de planquer un maximum de fric dans ses comptes et dans ses bilans d'opérations, elle s'est de montrer que ses bilans tournent et nous c'est de voir pourquoi ça risque de pas tourner. Parce qu'il y a souvent plein de subventions parce que souvent les ventes sont surestimées par rapport à ce qui va se passer réellement ce qui fait que quand les comptes tournent pas c'est la collectivié qui vient abonder en subventions ensuite pour éponger. Donc depuis que je suis arrivé à l'urbanisme opérationnel, en 1992, je suis parti en 2003, les années 1990 ça a été une période de crise où toutes les opérations se cassaient la figure et effectivement on a épongé les dettes de toutes ces opérations. Donc on avait une vision de contrôle très très fort et on savait si les bilans qu'on nous montrait étaient viables ou pas viables donc c'était des batailles sans fin. On s'est assez battu. D'ailleurs j'ai voulu quitté l'opération parce que j'ai repris Lyon Part-Dieu à l'époque et j'ai demandé à ne plus avoir ce dossier parce que je m'étais engueulé avec Jean-Pierre Galet que je supportais plus, je le trouvais insupportable, on s'est insulté et comme j'avais la possibilité de changer de quartier… Ca marchait mais c'était sa façon de faire qui était assez… bon c'est normal il avait un projet à mener et il avait intérêt à montrer que son projet était le meilleur. Donc sur le plan de l'urbanisme on a pas fait grand-chose, on était impliqué sur la périphérie, sur le contrôle, sur l'étude faisabilité… Bon l'étude de faisabilité c'est aussi le moment de porter certaines critiques à certains projets. Par exemple la darse, on avait historiquement des essais de canal qui avaient été très vite remblayés parce qu'ils étaient très vite envasés, on savait que ça allait être joli mais qu'à l'entretien ça allait être assez fastidieux, très coûteux et même pas très développement durable. C'est à l'époque du début du développement durable et une darse comme ça qui à mon avis s'envase assez rapidement, je sais pas comment ils font pour pas qu'elle s'envase, allait être sujet à problèmes dans les années futures. D'autres projets qu'on trouvait assez délirants c'était d'avoir mis sur cette fameuse darse d'un côté le centre de loisirs, qui devait être un centre de loisirs, qui devait pas être un sens commercial… d'ailleurs on s'est dit « y aura jamais de trucs de loisirs dans ce machin là, ça finira par être un centre commercial », ce que c'est d'ailleurs… et en face des immeubles plutôt haut-de-gamme. Là ça vit encore pas trop mal, je sais pas trop, mais si on veut que la darse devienne festive, etcetera, on imaginait des concerts le soir, des gens qui

jetaient leurs cannettes dans la darse, on imaginait les riverains de l'autre côté qui allaient se plaindre du bruit, qui à terme puisqu'ils seraient d'un niveau social assez élevé risquaient de se mettre en association et de taper sur tout ce qui se bougeait. On s'est dit que c'était pas forcément le bon mélange à faire à cet endroit là. Mais voilà, ça a été fait comme ça, maintenant faut attendre que ça vive. Voilà, y avait des petites critiques comme ça, qui étaient pas très grandes mais surtout qui étaient complètement inaudibles, on avait beau le dire on se foutait complètement de se qu'on racontait. Donc au bout d'un moment on a arrêté, on s'est dit « bon on laisse tomber, ils feront leur truc dans leur coin ». Par contre on a soufflé quand on a vu le deuxième projet parce que là on avait une réflexion sur la couture, y avait quelque chose d'un peu plus réfléchi sur le fond, sur le lien avec ce qui se passait… Y avait Sainte-Blandine surtout qui avait été mise un peu à l'écart, ou même la trame urbaine qui était préexistante et que l'on pouvait continuer qui avait été complètement oubliée par le premier projet. Donc y avait des choses comme ça qui avaient été reprises dans le deuxième projet qui étaient plus intéressantes, qu'on a trouvé plus réfléchies. Et puis le deuxième projet on commençait à s'apercevoir que l'autoroute on allait pas la niveler tout de suite et que le centre de Perrache on allait pas le démolir non plus. Donc le deuxième projet commençait par prendre ça en compte en disant « bon il faut faire avec » parce que le premier projet faisait sauter le centre de Perrache et l'autoroute partait d'ici 2 ans, ce qu'on trouvait de manière illusoire. Y a que les bureaux d'études qui y croyaient parce que nous on savait que c'était pas vrai, on savait déjà que pour l'autoroute il fallait un périphérique, il fallait un contournement Ouest, enfin il fallait amener l'autoroute quelque part donc ce serait pas demain la veille qu'on l'aurait. Et puis le centre de Perrache on s'est aperçu assez rapidement qu'on arriverait pas à le démolir comme ça. Déjà si l'autoroute continuait à passer et qu'ensuite techniquement moi je suis resté sur le fait qu'on aurait beaucoup pas à démolir ce bâtiment pour des raisons de remontées de flotte, on peut pas le démonter à la petite cuillère comme j'avais imaginé parce que vue la lourdeur du bâtiment qui est dans la nappe phréatique le bâtiment serait remonté petit à petit et donc on peut pas le démonter étage par étage comme on avait imaginé un moment donné tout en continuant à le faire fonctionner. Donc c'était quand même 2 choses très importantes et effectivement le deuxième projet commençait à s'apercevoir que ça ça partirait pas tout de suite. C'est pour ça qu'on a envisagé une première tranche, qu'on s'est mis à phaser et que le projet du coup je pense a gagné en réalisme. Je vois la réalisation aujourd'hui… Bon le centre commercial ça a aucun intérêt. L'histoire du métro qui va pas jusqu'au bout c'est dommage mais on savait quasiment dès le départ qu'on irait pas jusqu'au bout. La collection architecturale, les bâtiments les uns avec les autres, c'est joli, voilà, mais… le projet a aussi été densifié en hauteur, chose qui n'était pas au début à ce point là et ça fait artificiel pour l'instant. Ca fait vraiment un quartier artificiel, une collection de bâtiments comme on voit dans toutes les villes européennes. Du coup on est plus vraiment à Lyon. Voilà on est dans archiland, je sais pas comment on appelle ça, architown ? European architown, un truc comme ça. Bon c'est joli, c'est pas mal, y a des bâtiments qui sont chouettes. L'idée intéressante, je sais pas si elle avait été prise au début par Melot, c'est de garder tous les bâtiments du bord de Saône, une partie des bâtiments, de les avoir réhabilités, les docks, et d'avoir recréer quelque chose avec ça, ça je trouve que c'est intelligent. Le centre commercial ça me passe à travers la gorge parce que je le trouve déjà immonde mais même en termes de fonctionnement le quartier aurait

tellement gagné à avoir des commerces en rez-de-chaussée, à recréer une vie en rez-de-chaussée. D'avoir tout concentré en un énième centre commercial bon… je suis pas sûr que les rez-de-chaussée s'anime avec la présence de ça. Après ça peut faire effet boule de neige, à la Part-Dieu c'est ce que ça a fait aussi, on a quand même les rez-de-chaussée qui se sont animés petits à petits, quoique pas à proximité directement du centre commercial, et puis parce qu'aussi il y avait un tissu existant, un tissu d'habitations. Là je sais pas, ça risque de rester comme ça vide pendant un moment, c'est l'effet que ça me fait, c'est pas très vivant.

MA : *Est-ce que ça peut l'être ?*

Peut-être ouais. Mais je pense que la présence du centre commercial va un peu… en plus y a un supermarché même 2 dedans je crois.

MA : *Pour revenir un peu en arrière, pouvez vous me parlez de l'arrivée de CL1 ?*

Oui, et y avait un paysagiste, Desvigne. Alors au début je trouve que ça a assagi le projet, ça l'a rendu déjà plus viable. Il a reprise en considération l'existant, il a évité de démolir tout et n'importe quoi, il a été plus réaliste. Après je suis pas sûr que ce soit lui mais les hauteurs ont vachement augmenté, je pense qu'il y a dû avoir un problème de bilan financier comme d'habitude et qu'on a du rajouter un ou 2 étages. CL1 c'était quelqu'un avec qui on pouvait discuter, on pouvait le critiquer, qui produisait des idées, c'est quelqu'un d'assez solide. Après je sais pas pour le centre commercial, cette énorme casquette est-ce que c'est lui qui l'avait proposé ? Je sais plus du tout.

MA : *Que pensez vous de son plan masse ?*

Son plan masse il est plutôt intéressant. Après ce qui s'est passé c'est que tout s'est décoincé avec EDF et la SNCF, les 2 principaux propriétaires du coin. Un moment donné la SNCF a dit « bah oui, j'ai plus besoin de mon faisceau de voies, il m'en suffit que de 2 que je peux faire passer sous un pont », ça ça a été la grande révolution aussi parce qu'on aurait jamais pu faire ni la darse ni le centre commercial à cet endroit là. Ca, ça a été une révolution dans le projet, une belle évolution. La deuxième évolution c'est que GDF a pu dépolluer en partie ses terrains et les vendre en fonction de ce qui allait se faire après. D'ailleurs je sais pas s'il y a une servitude au PLU, il me semble qu'il devait y avoir une servitude sur ces terrains et que les gens peuvent pas creuser plus bas. Il doit y avoir un truc comme ça, je pense pas qu'ils aient été dépollués entièrement. Ca aussi, ça a été une possibilité de sortir des terrains à moindre frais et c'est d'autant plus de terrains qu'il y avait pas au début dans le projet, qu'on savait pas comment faire évoluer donc c'est vrai que ça a permis de construire un peu plus et d'envisager un projet plus conséquent. Après la darse… je voyais pas ce que ça pouvait apporter, d'autant plus que c'est pas une darse qu'il nous fallait c'était un port touristique, un port de plaisance qui nous manquait. Là il y a quand même des bateaux qui rentrent dedans mais y a pas beaucoup de places. Je sais pas, pour des raisons financières ou je sais pas c'est devenue une darse. On voyait pas l'intérêt de ce truc là, à la limite on voyait plus l'intérêt de carneaux, on voyait plus

l'intérêt d'un port de plaisance. Visuellement c'est pas dégueulasse, c'est plutôt réussi, après sur le fonctionnement j'en sais rien, on verra bien si ça s'envase tout le temps ou pas.

MA : *Vous parlez de ce que vous auriez vu, quelles étaient les ambitions pour ce quartier. Qu'est-ce qu'on voulait faire de Confluence ?*

A l'époque c'était doubler le centre-ville. C'était faire un quartier de centre-ville, rattacher le Sud de la Presqu'île au Nord, c'était clair. Après avec des fonctions mixtes : logements, bureaux, activités. Y avait une tour tout au bout, il devait y avoir un signal qui est revenu.

MA : *Est-ce que le côté image de Lyon était déjà très présent ?*

Oui, oui l'image était présente. L'image était là aussi par les plans proposés. On sentait bien que c'était effectivement l'endroit où on avait envie de faire du clinquant, quelque chose de beau. Ca c'était prévu dès le départ, ça oui. Après, comment le faire ? Avec quoi ? Je pense qu'au début c'était pas tout à fait ça, c'était pas tout à fait prévu et puis ça c'est rectifié au cours du temps. Mais même avec les plants de CL1 j'aurais jamais imaginé que se construise ce qui s'est construit. Des bâtiments… des bâtiments d'ailleurs qui ont été fortement influencé par la HQE. Et c'est pour ça que je pense que j'avais imaginé ça au départ, on était pas tout à fait là-dedans à l'époque et que l'architecture de ces bâtiments est issue en partie de la vague HQE dans l'architecture qu'on a commencé à implanter sur Lyon. A mon avis c'est pour ça que j'imaginais pas ça comme ça.

MA : *Vous imaginiez quoi ?*

Je voyais des choses beaucoup plus sobres. J'imaginais pas ça. Et j'imaginais même pas que l'architecte de la ville de Lyon accepte des trucs comme ça. Je pense qu'on était encore bien sclérosé, on osait pas encore plein de trucs comme ça. Je dis surtout ça parce que moi j'ai travaillé dans les années 1990 et qu'on avait un architecte super chiant, on pouvait rien faire, aucun fioriture, aucune décoration, aucun balcon, on est arrivé à faire des saletés comme ça [il désigne des bâtiments e la Part-Dieu par la fenêtre]. Enfin des sâletés parce que c'est pas terrible ce qu'on a fait, c'est pas super super. Et encore à cette époque là, dans les années 1980 et 1990, y a pire. Et du coup on était trop calme quoi, on osait pas. Et c'est vrai que ce quartier on aurait pu imaginer que tout allait se déchaîner parce que c'était la vitrine, ça allait être la vitrine de Lyon. Et du coup c'est la vitrine comme la plupart des villes européennes qui ont rénové ou qui ont étendu un quartier de centre-ville et qui en ont profité pour faire venir des architectes et des architectures de ce qu'ils avaient l'habitude de voir.

MA : *Donc ce n'est pas très original.*

Du coup le résultat c'est que… si c'est chouette pour ici mais ils font tous la même chose quoi.

MA : *Le caractère clinquant et haut-de-gamme du quartier, cela arrive quand ?*

A mon avis c'était dès le départ. Dès le départ j'ai entendu ça. Dès le départ on s'est battu pour essayer de mettre du logement social et je sais qu'on avait du mal à le faire passer. Même avec la SEM Lyon Confluence ça a été très compliqué, heureusement qu'on avait nos directives qui disaient qu'il fallait 25%. Parce que sinon on les aurait jamais eu. C'était clair que ça allait être de toute façon du haut-de-gamme. Vu le coût du terrain, vu le coût des aménagements, vu le coût des espaces publics à créer, c'est énorme, il fallait effectivement du haut-de-gamme pour absorber les coûts et puis pour attirer les investisseurs de la fois d'après.

MA : *Donc on a un peu de logement social et du très haut-de-gamme, ce qui amène des populations très différentes à cohabiter et cela génère quelques frictions…*

C'est quand même pas mal qu'ils soient ensemble je dirais, c'est quand même plutôt une bonne idée. Après qu'il y ait des réflexions, je dirais qu'on s'en fout, y a qu'eux que ça emmerde. Non, mais je sais pas [rires]. Je préfère ça que des banlieues à 40% de logement social. Il me semble que c'est plus logique. C'est vrai que j'ai toujours été là-dedans, de dire « faisons de la mixité sociale dès qu'on peut ».

MA : *Ca veut dire quoi mixité sociale ?*

C'est effectivement de pouvoir apporter du logement social là où on pensait qu'il n'y en aurait jamais, vraiment de le repartir sur l'ensemble du territoire. Effectivement ça crée des frictions surtout quand on paye 6000 euros du mètre carré on a pas forcément envie d'avoir un morceau d'HLM dans l'immeuble à côté, je le conçois tout à fait. Mais je pense que c'est le prix à payer… Après vaut peut-être mieux que ça râle qu'il y ait trop de frictions parmi les populations. Y a pas de rodéo encore dans la rue…
MA : *Cela dit apparemment personne n'en veut.*

Non, non, personne n'en veut à part les pouvoirs publics qui essaient de les imposer aux autres. C'est vachement compliqué la mixité sociale. Après on nous dit « oui mais c'est du logement social et de l'accession à la propriété », en gros les classes moyennes mais surtout pas de logement social avec les plus riches parce qu'ils viendraient pas. Moi je trouve que si, voilà, ça peut être un exemple où effectivement on peut les mettre ensemble. Mais il a fallu batailler, on a été vigilant, en tous cas au montage du projet on a été vigilant qu'il y ait bien un pourcentage de logement social. Après c'est quoi comme logement social ? Y a du locatif, y a de l'accession. Déjà on est sur du social haut-de-gamme donc c'est pas tout à fait la même chose. Donc oui personne n'en veut mais il y a certaines municipalités qui insistent, dès qu'il y a une dent creuse le terrain est préempté pour du logement social. Je pense à la Croix-Rousse ou au quatrième là-haut. Dans le sixième beaucoup moins parce que la mairie est à droite. D'ailleurs c'est con mais entre droite et gauche un sujet comme celui-ci est caricatural, c'est une caricature de l'espace politique français. Donc dans le sixième c'est beaucoup plus dur de construire du logement social, beaucoup plus dur même de réhabiliter quelques logements

pour dire « ceux-là on va les garder en logement social », y en a quelques-uns, on en fait quelques-uns, mais je crois pas qu'il y en ait beaucoup qui se crée aujourd'hui.

MA : *Donc c'est plus facile de dire qu'on fait de la mixité sociale à la Duchère en y envoyant les classes moyennes ou à Confluence dans un Sud du deuxième très populaire…*

Mais c'est pas à la Duchère qu'il faut en faire. Enfin si il faut en faire aussi, amener d'autres populations, du coup là c'est amener des populations un peu plus riches, enfin qui sont moyennes, qui justement peuvent accéder mais qui n'ont pas les moyens d'accéder au centre-ville. Est-ce que c'est de la vraie mixité ça ? Oui, en quelque sorte c'en est mais… En tous cas pour Confluence c'était pas gagner d'avance, c'est bien déjà qu'il y ait 25% mais y a beaucoup qui sont en accession et en locatif pas mal de PLS… Ils peuvent se plaindre, ils n'ont pas tout vu encore [rires].

MA : *Pour continuer sur le sujet, vous avez parlé tout à l'heure de lien, de couture, avec le quartier de Sainte-Blandine. D'un point de vue urbain et architecturale l'opposition est assez forte et socialement on peut aussi se poser des questions.*

La trame viaire a quand même été gardée j'ai l'impression. Et le gros côté intéressant c'est qu'il y a eu ce gros programme de réhabilitation de Sainte-Blandine et ça c'est vachement bien. ca on l'avait pas du tout au début et je trouve que c'est extra. Faut pas laisser Sainte-Blandine… pour dire « on fait un quartier neuf mais en face il y a aussi un programme de réhabilitation de l'existant ».

MA : *Dans les ambitions à l'origine, y avait-il la volonté de changer l'image de derrière les voutes ?*

Oui, bien sûr. Parce que ça a toujours été un quartier un peu à l'écart. Mais moi ce que j'entendais c'était « on change l'image de derrière les voutes pour raccrocher ce quartier au centre-ville ». Et du coup j'ai jamais entendu, mais peut-être que j'étais naïf, je l'ai pas compris comme ça, j'ai jamais entendu « on change un quartier populaire en un quartier haut-de gamme ». J'ai jamais entendu ce truc là. Mais peut-être que c'est la volonté de certaines personnes mais honnêtement je crois pas.

MA : *La gentrification serait plus mécanique que souhaitée ?*

Ouais et dans le projet en lui-même, ce que c'est devenu quoi. Non, parce que mine de rien c'est pas un quartier qui pose de problèmes Sainte-Blandine, à part les prisons qui étaient glauques. Si les choses bien… c'est la place des archives, c'est un bon coup d'avoir imaginer ce truc là. A l'époque quand le projet a commencé on imaginait pas vraiment d'avoir une place à cet endroit là parce qu'il fallait détruire des bâtiments. Je trouve que, même si on tombe sur le mur de la SNCF maintenant, ça a mis un petit peu de respiration à cet endroit là. Ca je crois que c'est Melot qui l'avait proposé pour le coup. Donc c'était pas un quartier qui posait tant de problèmes que ça… c'est plutôt un quartier vide en fait. Y avait le quartier de Sainte-

Blandine et après y avait du vide de partout. Et c'était un peu glauque de partout parce qu'il y avait rien. C'était à l'abandon quasiment partout et ce quartier avait besoin de redynamisation et en même temps on imaginait bien que si on le rattachait à la ville il risquait de respirer un peu plus. Effectivement il s'est passé une chose, c'est que c'est devenu tellement haut-de-gamme de l'autre côté… Moi je pense que j'avais jamais imaginé que ce serait à ce niveau là, je le voyais beaucoup plus simple comme quartier.

MA : *Comment on est arrivé là ?*

Je sais pas. Parce qu'on s'est aperçu petit à petit que ce serait une super vitrine pour la ville. Il fallait être moderne, il fallait proposer des choses nouvelles. Je pense qu'il y a ça et je pense aussi que la SEM a dû beaucoup réfléchir là-dessus, sur l'image du quartier. Tout ça j'étais plus là, je sais pas trop ce qui s'est passé.

MA : *Il y a l'air d'avoir un grand écart entre ce que vous imaginiez lors de la conception et ce qui a été réalisé…*

Oui, oui. Mais entre temps la réflexion a évolué et j'étais plus là. Mais effectivement partir du principe d'on double le centre-ville, on rattache la vile, c'est pas forcément quelque chose d'exceptionnel… et puis petit à petit s'apercevoir que le site est pas si anodin que ça, il est pas si mla que ça, on peut effectivement y implanter des choses plus clinquantes, plus jolies, plus exceptionnelles… A tel point c'est que justement entre temps y a quand même la construction du musée qui s'installe, c'est pas non plus insignifiant ce truc là, c'est qu'enfin on décide de construire le bout de la Presqu'île. Donc tout d'un coup, des milliers de projets qu'il y a eu sur ce secteur, peut-être pas des milliers mais des centaines, un moment donné ça se produit, et effectivement c'est que de l'exceptionnel qui se produit. C'est aussi le siège gigantesque de la région, qui avait pas du tout prévu de venir ici. C'est le musée des confluences, c'est la darse, c'est ces bâtiments haut-de-gamme autour, c'est le quai Rambaud avec les docks réhabilités et des architectures très contemporaines. Effectivement je pense que ça a fait un peu boule de neige. Et c'est marrant parce que ce quartier a toujours fait rêvé pour faire ce genre de choses, même quand j'étais étudiant on a fait notre projet de fin d'études sur ce quartier et effectivement à l'époque on imaginait un espèce de grand parc avec des bâtiments exceptionnels à l'intérieur, un musée, une maison de la danse qui va peut-être s'installer, le siège d'une collectivité… exactement en gros ce qui s'est réalisé. C'est assez marrant de voir que l'imaginaire à certains moments… enfin la réalité rejoint l'imaginaire qu'il y a eu à un certain moment sur ça. Et si j'ai bonne mémoire dans le plan de Melot y avait quand même certains espaces qui étaient déjà très ostentatoires me semble-t-il. La tour du fond, la grande avenue qui était coupée. Le cours Charlemagne Melot le faisait déboucher sur rien, on trouvait ça stupide, on comprenait pas pourquoi cette grande avenue subitement aboutissait sur rien.

MA : *Il justifiait ça comment ?*

Il justifiait pas. Lui, il avait fait des dessins… Il justifiait pas, y avait pas besoin de justifier c'était monsieur Melot, c'était « c'est moi qui ai fait ça ! », il justifiait pas. Il était assez imbuvable d'ailleurs. Après il s'est plaint qu'on l'ait viré, il était pas content. Il était très imbu de sa personne. Et y avait des trucs… En tous cas je me rappelle que dans son plan il y avait des spots.

MA : *Qu'est-ce qui suggère ce potentiel que vous retrouvez depuis vos travaux d'étudiant ?*

Je pense que c'est le site. C'est vraiment un site emblématique. On est sur un truc qu'on a jamais osé utiliser. Enfin si… tout ça pour faire des usines et un port. Mais on est quand même à la confluence, c'est mythique cet endroit, on sentait bien qu'il fallait pas faire n'importe quoi. Y a eu je sais pas combien de projets ici qui ont jamais abouti, où on a osé faire quoi que ce soit. Maintenant ça y est, on a osé avec un gros machin. Et donc ça a toujours été vu comme un lieu assez exceptionnel, et même si à travers les plans on voyait pas tout à fait ça y a toujours eu des projets. On sentait bien qu'il y avait quand même… ça nourrit l'imagination cet endroit. Donc effectivement c'était assez naïf d'imaginer que ce serait un quartier comme un autre. En fait voilà, on sentait bien qu'il y avait des projets de bâtiments publics ou autres qui devaient être assez modernes, assez flambants dans cet endroit là mais j'imaginais pas l'architecture comme ça. C'était plutôt à l'image de ce qu'on faisait à l'époque dans les opérations d'urba, j'imaginais pas des habitations de ce style là. Et effectivement après, avec le développement durable, ça a dû quand même pas mal influencer, trouver des astuces pour avoir une architecture plus chouette qu'un bâtiment droit, etcetera.

MA : *Cet aspect développement durable pointait-il déjà quand vous travailliez dessus ? Parce qu'en suite on a énormément joué, l'écoquartier, la labellisation désormais par le WWF…*

Ca quand j'y étais j'ai lancé les analyses environnementales de l'urbanisme pour le compte du Grand Lyon avec l'agence d'urba au début des années 2000, pas avant. Ca y était pas encore, on nous regardait en rigolant à ce moment là encore. Et c'est quand je suis parti que petit à petit ça c'est mis en place au sein des services. Et là on a commencé à se dire « mais oui faudrait mettre du développement durable à tous les étages ». Et c'est là que les premiers projets de bâtiments ont embrayé là-dessus. Mais moi quand je suis parti tout le monde rigolait. La pensée était pas du tout axée là-dessus. Les services commençaient à se l'approprier mais la SEM qui arrivait un peu après se l'était pas du tout approprié. Alors je sais pas qui l'a convaincu, si c'est des arguments financiers qui l'ont convaincu, mais petit à petit ça c'est immiscé et c'est devenu un label. Et puis quand je suis parti ma collègue a monté le projet Concerto sur le quartier, le projet européen Concerto, là c'est vrai que ça a fait boule de neige et qu'on s'est aperçu que c'était ça qu'il fallait faire sur ce quartier. Du coup c'était la marque de fabrique du quartier. Mais c'est marrant parce qu'au début ça ne l'était pas du tout.

MA : *C'est autre chose que la communication quand même ?*

Alors quand c'est arrivé moi j'ai dit que ça risquait d'arriver un peu trop tard, notamment par rapport au plan masse parce que nous on était sur l'analyse environnementale de l'urbanisme et le pan masse passait pas la grille. Le plan masse avec les ombres portées, avec la darse… Bon après y avait énormément d'espaces publics, d'ailleurs je trouve qu'il y en a un peu trop, ça fait un peu vide, mais y avait beaucoup de choses qui étaient pas favorables. Donc effectivement j'ai toujours crû que si on l'appelait écoquartier ça risquait d'arriver un peu trop tard et un peu de repeindre en vert le quartier. Je trouve qu'ils s'en sont pas trop mal sortis du coup. Ca a été un petit peu plus loin que ce que je pensais qu'il allait se passer. C'est très centré sur le bâtiment et sur l'urbanisme pas du tout. Mais c'est parce que c'est arrivé trop tôt, le projet est arrivé trop tôt par rapport à la maturité de l'idée de développement durable sur l'ensemble du projet. Tout ça c'est venu se greffer ensuite, c'était pas du tout pensé dès le départ. En fait on pourrait dire que le projet a agrégé, mais je trouve ça normal, par sa taille, par son implantation, a agrégé au fur et à mesure, au fil des ans, toutes les modes, toutes les modes les plus en vue en fait. Pour le meilleur et pour le pire on va dire, y a des choses bien, des choses moins bien. Il a bénéficié d'un traitement d'exception où tout le monde est venu petit à petit agréger sa nouveauté. Et je trouve que le truc du développement durable… on m'aurait dit j'y aurais pas crû du tout au début, tellement je me suis ridiculisé avec ce truc.

MA : *Qu'est-ce qui ne passait pas ?*

Bah une fois qu'on parlait de ça tout le monde rigolait. Même notre directeur s'en foutait complètement.
MA : *En fait on peut un comparer Confluence à la construction d'une marque don le but serait de rester au sommet en permanence.*

Ouais c'est un peu ça. Ca peut être ça. Un peu comme s'est construit Part-Dieu… non peut-être pas, à l'époque on était plus sur un plan d'urbanisme très strict. Un peu comme se renouvelle Part-Dieu aujourd'hui, où on va être beaucoup sur le discours, beaucoup sur le blabla, sur le marketing. D'ailleurs à ce point là, quand j'ai vu les derniers projets Part-Dieu, ces 3D avec plein de tours partout, j'ai revu le premier projet de Melot où il avait mis ces volumétries. On avait des planches entières de rien, de cubes, on avait que ça. Je me rappelle, c'était en rouge. Point, c'est tout ce qu'on avait. Sans savoir ce que c'était ni rien… On avait des planches entières avec la DAO de l'époque et on avait que ça. Et quand j'ai vu dernièrement les planches Part-Dieu je me suis dit « ah, ça y est, ça recommence », on est encore dans l'objectif d'aller en foutre plein la vue. Et ça je pense qu'on peut se le permettre sur des quartiers comme ça parce qu'effectivement ça peut être la marque de fabrique de la ville dans le concert international. Moi je suis aux relations internationales aujourd'hui, je sais de quoi il en retourne. C'est qu'on essaye de se positionner comme métropole européenne, du coup faut faire mieux que d'autres villes à côté. Faut mieux faire que les autres villes européennes. Donc on a des spots comme ça, des quartiers qu'on va booster à fond pour leur donner une marque. Alors on va dire le quartier vitrine de Confluence et puis Part-Dieu on va s'appuyer sur sa notoriété et sa fonctionnalité existante, c'est le deuxième centre d'affaires de France, voilà c'est pas non plus complètement idiot de dire qu'on consolide ce quartier, y a la

gare juste à côté, y a le métro, y a les trams, s'il y a de l'activité tertiaire à implanter autant le faire ici plutôt qu'ailleurs.

MA : *Ce côté concurrence est très présent ?*

Ouais, énormément. Sur ces gros projets, oh oui. C'est pensé pour ça, l'habitant lui est pas très pris en compte. Sur ces quartiers là c'est pas la priorité. La priorité c'est le marketing et l'économie.

MA : *S'il n'est pas très pris encore, à qui sert-il ?*

L'habitant ? Sur Part-Dieu il est pas bien présent. On en met quand même dans le projet Part-dieu mais dans les premières phases de renouvellement déjà. Les phases de destrcution de la gare en face, y a l'îlot d'habitation qui doit dégager. Les gens dans les réunions publiques disaient « on aime tellement la Part-Dieu qu'on a investi dans vos appartements et maintenant vous voulez nous faire dégager ? ». En même je voudrais pas vivre là-bas parce qu'ils sont coincés entre la gare et le cnetre-commercial. Donc à Part-dieu l'habituant est pas très très bien traité.

MA : *Et à Confluence ?*

Bah confluence si je pense. Parce que là avec du logement haut-de-gamme on a quand même plus une mixité. C'était pas… C'était priorité à l'image de marque on va dire. Je suis pas sûr que c'était l'idée de départ, je pense que c'est une priorité qui a émergé petit à petit en s'apercevant que le site était pas anodin, que c'était un chouette site. Mais le tertiaire était pas la priorité de Lyon Confluence, c'était quand même l'habitation. Y avait l'habitation et pour pouvoir construire autant il fallait quelque chose de porteur donc c'était le centre de loisirs qui financièrement était quelque chose de très porteur puisque ça allait engranger, on allait engranger énormément d'argent avec ce projet et ça allait permettre de payer un peu ce qu'on faisait autour. C'est un peu l'excuse.

MA : *Vous vendez beaucoup Confluence aux relations internationales ?*

Tout le temps. Moi je vends le territoire mais… Quand y a des délégations on le fait visiter. Au tout début quand j'étais là j'avais une présentation que je présentais de temps en temps à l'étranger. En général oui quand on va visiter ce site, on visite plusieurs sites, celui-ci et moi je sais que je travaille beaucoup sur les transports donc je fais visiter beaucoup Carré-de-Soie mais plutôt pour l'intermodalité tramway-bus-métro. Mais oui c'est Part-Dieu et Lyon Confluence, les 2 projets marketing de Lyon. Ca passera, parce que petit à petit… jusqu'à la prochaine nouveauté. Le fait qu'il y a trop de délégations qui veulent visiter ce truc là d'elles-mêmes donc la SEM limite le nombre de visites et même maintenant c'est l'office du tourisme, ou un privé, on peut faire faire une visite par quelqu'un d'autre quand c'est pas uniquement technique. Quand on est plus sur du marketing on va vers quelqu'un d'autres, si on veut du

technique on s'adresse à la SEM. Mais on y va pas avec n'importe quelle délégation maintenant. Si c'est une délégation qui va travailler sur l'urbanisme, oui, là ils prennent. Sinon on y va avec d'autres guides si c'est uniquement pour l'emblème de Lyon. C'est vrai du coup, on vend le territoire comme ça, ça c'est clair, du coup on a pas complètement raté le coche. Mais je suis pas sûr que ce soit l'idée de départ quand l'idée a émergé. Quand le projet a émergé y avait ce grand no man's land et il fallait en faire quelque chose. Et ce no man's land était très bien placé. On avait bien imaginé que certains promoteurs se frotteraient les mains et essaieraient d'y aller mais c'était pas gagné d'avance parce que l'image du quartier était tellement négative. Donc il a fallu renverser cette image. Enfin tellement négative… elle existait pas, le pauvre quartier de Sainte-Blandine je crois que personne ne le connaissait vraiment en fait. C'était l'inconnu. Et en même temps c'est pas lui qui posait problème, le problème c'était ce no man's land en plein milieu. Et je pense qu'on l'a découvert en faisant le projet. Moi il me semble qu'on l'a découvert en faisant ce projet. On l'a dit au début, on savait que c'était un site extraordinaire, on savait qu'il fallait pas en faire n'importe quoi mais en même temps on voulait pas que ce soit Disneyland non plus. C'est pas facile, parce que c'est devenu un peu Disneyland. Et je trouve le quartier vide, vide, vide.

MA : *Pour poursuivre dans les logiques d'image, il y a aussi l'hôtel de région…*

C'est comme une évidence qu'elle vienne au centre-ville, c'était là ou Part-Dieu mais Part-dieu y avait pas l'emprise. Et là au niveau emblématique c'est génial. Et effectivement y a peut-être eu la région contre le département qui était juste à côté avec son musée. C'est peut-être pour ça, question de rivalité.

MA : *Je change de sujet, est-ce que la place réduite de la voiture, la volonté de l'exclure du quartier était déjà présente quand vous travailliez sur le projet ?*

Oui. C'était déjà présent qu'on réaliserait pas les infrastructures suffisantes pour les voitures, par contre il fallait trouver un transport en commun, ça c'est clair, un bonne desserte. D'où le tramway qui s'est créé assez rapidement du coup, c'était une des premières réalisations. On voulait même que le centre de loisirs n'ait pas autant de places de stationnement, ça c'est très clair. Contre l'avis de tout le monde hein, contre l'avis des promoteurs, l'avis des habitants, l'avis de tout le monde.

MA : *Quel était l'objectif ?*

C'était que les gens viennent pas en voiture dans le secteur.

MA : *Vous pensez que le caractère coercitif fonctionne ?*

Si on donne une alternative oui.

MA : *C'est quelque chose qui est assez mal compris ou vécu par un certain nombre d'habitants. Ca rencontre difficilement la pratique.*

Oui, c'est le bazar pour se gare. Ca ça été une volonté, je peux pas dire quasiment dès le départ mais assez vite. De tout façon on voulait pas dépenser de l'argent pour mettre des voitures. Et c'était la bonne occasion en créant un nouveau quartier, et je pense qu'on aurait pu aller encore plus loin. Je vous dis, avec le parking du centre commercial on voyait déjà une grosse entorse à ce truc là.

MA : *Le quartier est-il la bonne échelle pour s'attaquer au problème de l'automobile ?*

Bah il est quand même pas mal desservi. Bon c'est dommage il aurait fallu avoir un métro. Il va peut-être y avoir des navettes fluviales vraiment régulière, je sais pas. Bizarrement c'est un quartier aussi qui a souffert de la voiture énormément, et qui souffre encore avec l'autoroute là. C'était une façon aussi de dire stop, « stop, on fait tout pour qu'il y ait le moins de voitures possible ». Ca, ça a été des discussions sans fin parce qu'effectivement je crois que la SEM était pas très convaincue de limiter le nombre de voitures, avait peur de pas vendre ses bâtiments, etcetera. Et nous, c'est intervenu au même moment où on a changé le PLU aussi, où on a limité le nombre de places de stationnement par place de bureau et puis par logement aussi. Donc ça vient dans une politique globale où on se dit « mais plutôt que d'aller faire des places de stationnement partout, sur tous les immeubles, on va faire l'inverse, on va commencer à réfléchir autrement et on va pas en faire, on va en faire le moins possible pour éviter que les gens aient une voiture ou limitent leur voiture ». Après y a peut-être un foisonnement à trouver avec les entreprises, je sais pas si elles ont des stationnements elles. Les logements eux l'ont en sous-sol. Il doit y avoir des systèmes de gestion différente à trouver. La région a peu de parkings elle.

MA : *Oui, les employés profitent du fait qu'il y a encore des parkings en friche. C'est aussi ce qu'on peut entendre « pour l'instant ça va, parce que c'est encore en chantier ».*

Ils sont gonflés quand même parce qu'ils ont quand même un tramway efficace. Moi j'y vais en tramway ou en vélo donc il faut pas exagérer. En plus le tramway va être bouclé avec Gerland maintenant, de l'autre côté avec Oullins. Ca va pas être mal quand même. Effectivement ce sera pas en ligne directe mais y a pire comme desserte. Il faut peut-être du temps simplement.

MA : *Est-ce qu'il n'y a pas là aussi un décalage avec la programmation. La population qui achète des logements de standing a plutôt tendance à être très motorisée.*

Ca c'est clair, c'est le gros dilemme qu'on a de partout. Moi qui travaille en Afrique c'est pareil. C'est le gros dilemme, dès qu'on s'adresse à des populations assez aisées il est hors de question de prendre les transports en commun, hors de question. Chacun a sa voiture et il y a plusieurs voitures par famille donc il faut faire avec. Peut-être que ce sont des gens responsables, s'ils

ont acheté des appartements éco-responsables [rires]. Je trouve que c'est une bonne chose d'avoir limité la voiture et je trouve qu'on aurait dû le faire plus que ça. Après je comprends que les gens ne comprennent pas pourquoi on ne peut pas y accéder, pourquoi il y a un centre commercial et qu'on ne peut pas trop y accéder en voiture. Ceci dit vu les problèmes de circulation à Lyon ça me viendrait même pas à l'idée d'aller en voiture là-dedans, je sais même pas comment y accéder. Avant j'allais travailler sur le site en voiture mais maintenant… et ça me viendrait même pas à l'idée. Et c'est vrai que je me demande si ce tramway a pas un problème de capacité aux heures de pointe, et puis ça va pas aller en s'améliorant. Faut qu'ils augmentent les fréquences sinon ça marchera pas. Et Perrache, c'est ce qu'on se disait « personne ne sait passer là-dedans ». Quand on me demande « par où tu passes », je dis que je sais pas.

CL4	**Date :** 14/12/2012
	Rôle dans le projet : Chef de projet Confluence pour la communauté urbaine
Réalisation : Accompagnement de la ZAC, Grand Lyon	**Structure :** Grand Lyon, direction de l'aménagement
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h36min	**Expérience :** 10 ans
Travail sur le projet : 2011-	**Taille de la structure :** -

Entretien

MA : *Pour commencer, pourriez-vous me parler un peu de votre parcours ?*

Alors moi j'ai fait un magistère de gestion et d'aménagement du territoire à Paris IV Sorbonne. J'ai commencé ma carrière au service droits des sols de la ville de Sarcelles, donc dans le département du Val d'Oise. Ensuite j'ai été à la communauté urbaine du Grand Nancy où je fais chargée d'étude aménagement, à la fois planification et urbanisme opérationnel. Ensuite j'ai intégré le service urbanisme opérationnel du Grand Lyon, à l'époque ça s'appelait comme ça, où je travaillais sur des communes de l'Ouest de Lyon. Je me suis absentée 3 ans en congé parental, je travaille à la direction de l'aménagement en tant que chef de projet et je travaille à la fois sur la ZAC de la Duchère, qui est aussi un écoquartier d'ailleurs, sur la ZAC Confluence, et j'ai aussi un espace public à Rilleux. Donc moi c'est vrai que j'ai un positionnement un peu particulier sur le projet Confluence parce que quand je suis arrivée il y avait vraiment la volonté de nous positionner, nous, direction de l'aménagement, donc maîtrise d'ouvrage quand même du projet urbain, très en retrait par rapport à la SPLA. La SPLA c'était vraiment quand une émanation des services du Grand Lyon, on leu a délégué la maîtrise d'ouvrage totale du projet et j'allais dire y compris politique. C'est-à-dire que le directeur de la SPLA il a un lien très proche avec le président du Grand Lyon donc toutes les décisions politiques se font directement entre la SPLA et les élus. Et finalement, autant au début du projet, donc à la création de la ZAC et de la première phase en 2003 jusque dans les années 2008-2009 le service urbanisme opérationnel du Grand Lyon, la DGDU, jouait un rôle de coordination des différents services urbains qui intervenaient sur le territoire, direction de la voierie, direction de l'assainissement, direction de la propreté, la direction logistique et bâtiment, tous les acteurs du Grand Lyon, y avait une vraie coordination ici quoi. On était la porte d'entrée et on relayait tous les enjeux en interne, avec un DGA qui à l'époque était un vrai interlocuteur technique au directeur de la SPLA. Les choses ont un peu évolué depuis, les gens ont changé, y a eu des réorganisations. Donc le délégué général est parti y a 2 ou 3 ans et ça a été l'occasion pour la direction générale de refondre toute l'organisation de la DGDU, tout l'organigramme a changé. Et donc les nouveaux directeurs qui se sont positionnés ont dit « on arrête de rôle de coordination et vous vous n'êtes qu'en accompagnement administratif ». Donc en clair moi je

fais les délibérations, les conventions, et je n'ai plus forcément un regard critique vis-à-vis du projet urbain comme on a pu l'avoir il y a quelques années. Ca explique que du coup ma connaissance du projet est un peu superficielle aussi. Moi je connais tous les aspects administratifs, pas de soucis, mais sur le contenu détaillé du projet urbain c'est vrai que je serai moins pertinent que mes collègues à la SPLA qui travaillent dessus. Le jeu d'acteurs il mérite quand même d'être précisé parce que c'est pas du tout la même chose sur d'autres ZAC concédées comme la Duchère, on a un aménageur mais on a un rôle de maîtrise d'ouvrage un peu plus assumée. Même si on nous dit qu'il faut pas faire de doublon et qu'il faut pas empiéter sur les plates-bandes de l'aménageur qui est responsable de la qualité du projet, etcetera, on a quand même des choses à dire et on est écouté. Sur la SPLA y a toujours eu un rapport de force très difficile parce qu'ils revendiquaient le pilotage technique et politique presque du projet. Et quand on émet des avis sur le fond de ce qu'ils font c'est assez mal perçu en général. Donc aujourd'hui le jeu d'acteurs… il y a un éparpillement en fait de la connaissance du projet dans tous les services du Grand Lyon et y a plus de coordination.

MA : *Quelle est la raison de ce choix ?*

Je pense que c'est beaucoup en raison des personnes. Le directeur de la SPLA c'est quelqu'un qui aime bien avoir les coudées franches, qui revendique un accès direct au président et une fois qu'il a validé politiquement les choses il aime pas être embêté par les fonctionnaires qui essaient de lui mettre des bâtons dans les roues. Je fais un peu caricatural mais c'est presque ça quand même. Personne n'est dupe en fait. De toute façon la plupart des élus ici sont membres du conseil d'administration de la SPLA donc même si l'information ne leur parvient pas par le canal des services communautaires ils sont quand même au courant quoi.

MA : *Je suppose que cette situation spécifique a un rapport avec le fait qu'il y ait de fortes ambitions politiques derrière ce projet là.*

Oui. Je pense qu'effectivement c'était un projet qu'il fallait qui sorte vite. On sent bien que quand ils ont pris la décision de faire le tramway préalablement à l'aménagement de la Presqu'île, du territoire du confluent, ils ont fait ce choix technique parce qu'il fallait aller vite et ça permettait de gagner plusieurs années par rapport au scénario métro. Et voilà, la ZAC 1 est sortie de terre en même pas 10 ans, ce qui est un coup de force. Et ça c'est une volonté d'avoir un outil opérationnel très efficace. Donc c'est vrai que c'est pas les élus qui vont appuyer les services du Grand Lyon quand on dit « attention, on perd le contrôle de la décision sur la SPLA, on maîtrise plus rien, finalement on accepte toutes les décisions prises par la SPLA et on les subit », c'est pas eux qui vont dire « ah oui vous avez raison, c'est pas normal ». Les élus sont plutôt contents de cet état de fait avec un outil qui effectivement est très efficace. La temporalité c'est fallait sortir la ZAC 1 dans le mandat actuel et la ZAC 2, les travaux pour le mandat d'après. Donc je veux dire vu les 150 hectares de territoire, l'ambition du projet, je trouve que ça sort extrêmement rapidement.

MA : *Quelle est l'ambition du projet ?*

C'est en faire un quartier attractif qui participe au rayonnement de l'agglomération lyonnaise, qui va permettre de renouveler l'image du quartier historique de Lyon. C'est vrai que le territoire du confluent a une proximité très forte avec le centre historique, la Presqu'île, Fourvière, Croix-Rousse. Et donc l'idée de reconquérir ce territoire ça a été l'occasion d'assouvir une ambition pour inventer la ville de demain et rajeunir un peu le centre de Lyon quoi.

MA : *Est-ce qu'on fait réellement la ville de demain ?*

De mon point de vue sur la ZAC 1 on faisait pas la ville de demain, on faisait de la gesticulation architecturale, on essayait de faire parler de Lyon en faisant venir des grands noms de l'architecture, d'avoir des objets architecturaux qui faisaient rêver, de mettre en valeur le plus possible le site dans ses dimensions naturelles, ça quand même c'est le travail de Michel Desvigne qui a réussi en partie je pense. Le laboratoire de la ville de demain je pense qu'il est plus sur la ZAC 2 où là y a un concept intéressant quand même de travailler sur des villes beaucoup moins accessibles en voiture, des morphologies urbaines très mélangées entre les petits gabarits et les grandes hauteurs, le concept d'îlot ouvert, traversant, des cœurs d'îlots en pleine terre, limiter la capacité de place en sous-sol. Ca c'est une approche intéressante mine de rien, de dire « on essaye de faire un quartier en centre-ville, en hyper centre, qui soit le plus naturel possible et qui donne aux gens envie d'y rester ». Ca c'est quand même une grande problématique pour l'urbanisme contemporain de dire « comment on empêche les gens de partir du centre quand ils ont des enfants et qu'ils veulent voir de la nature ? ». Alors je sais pas si ça va réussir, je sais pas non plus si le fait d'avoir un exemple sera duplicable ailleurs mais c'est quand même… ça ça me semble quand même intéressant du point de vue de la ZAC 2, travailler ce concept de nature en ville, de comment on fait pour rendre acceptable la densité. Parce qu'il y a une grande densité sur Confluence et le fait qu'il y ait des espaces publics très généreux et des ouvertures visuelles très dégagées de mon point de vue la rend acceptable. Evidemmet pas quand on habite sur pignon au Nord ou avec des vis-à-vis énormes, mai dans l'ensemble je crois que la densité est plutôt bien vécu sur le quartier, les îlots A, B, C, de la phase 1.

MA : *Vous parlez de la place de la voiture sur la ZAC, la volonté de la restreindre est déjà présente sur la ZAC 1, quel est l'objectif ?*

L'objectif c'est déjà de constater que c'est un site naturellement très enclavé, avec l'autoroute qui borde le Rhône, le centre multimodal Perrache avec tout son échangeur qui est une barrière physique est extrêmement importante. Essayez juste d'accéder à la Presqu'île en voiture, vous allez comprendre le problème. Y a très peu de points d'entrée, y en a un là par l'axe Nord-Sud, le quai Perrache, ici par le pont de la Mulatière, y a un accès aussi, mais c'est très peu finalement. Donc on a un site très enclavé, on a une autoroute et une gare de Perrache qui partira pas comme ça, sur laquelle il est quand même extrêmement difficile de travailler. Y a un projet qui vise là à rouvrir des voutes sous a gare pour faciliter les échanges piétons et les

modes doux, ça fait longtemps qu'on en parle… Y a tellement d'acteurs, tellement de contraintes techniques, avec les trains, les bus, le tram, le fonctionnement de la gare, l'autoroute, c'est vraiment difficile de travailler sur cet obstacle là. Et voilà, finalement en termes d'accessibilité, à part le tram et les modes doux… Mais les modes doux quand on dit « on va en vélo à Confluence », faut aller la trouver la piste cyclable sous les voutes, elle est quand même vachement mal indiquée. C'est pas top, moi je me déplace beaucoup en vélo à Lyon et je vais jamais en vélo là-bas, j'ai pas envie quoi. Bref. Le tram est déjà saturé alors qu'on est même pas à la moitié de l'opération. Y a un projet de pont des Girondins avec des passerelles mode doux mais les passerelles sont pas dans le programme des équipements publics de la ZAC, le pont des Girondins pareil, c'est hors PEP tout ça, hors programme des équipements publics. Y a une volonté politique qui dit « pas trop vite sur le pont des Girondins parce que ça pose des questions de liens entre Gerland et la Presqu'île qui sont pas évidents à cerner, plus techniquement le fait d'enjamber l'autoroute… Bref.

MA : *Quel est le problème avec Gerland ?*

Les flux. Dire qu'on va relier Gerland à la Presqu'île c'est très bien sauf qu'aujourd'hui les axes de Gerland sont pas dimensionnés pour faire exutoire au trafic, on peut pas se permettre d'y dévier des flux de véhicules très importants. Y a le directeur de la mission Gerland qui en parle très bien, parce que lui il est garant que Gerland soit pas un territoire qui reçoive tout ce dont on ne veut pas sur la Presqu'île. Donc le sans voiture c'est que d'abord on pas le choix [rires]. Parce qu'on peut pas faire une deuxième autoroute, parce que… Il se trouve qu'effectivement les gens utilisent de moins en moins leur voiture en centre-ville donc on essaye d'accompagner et peut-être d'anticiper un peu ce mouvement. Mais ça reste quand même très problématique parce que l'idée qui consiste à dire « on va commercialiser la ZAC 2 sans aucune place de stationnement en sous-sol mais juste avec un droit de stationner dans un parking mutualisé à 300 mètres », c'est pas évident quand même. Je sais pas, vu les prix de commercialisation en plus…

MA : *Sachant que déjà la ZAC 1 fait déjà râler les habitants parce que cela ne semble pas encore correspondre aux pratiques et cela crée objectivement des problèmes de stationnement. Il y a le problème des tarifs de location et même d'achat des places. Et donc il y a une surcharge de l'espace public. La question est donc comment gère-t-on cela ?*

On voit bien que les pratiques des gens qui habitent ce territoire sont pas tout à fait encore en phase avec les comportements qu'on attend. Comment on gère ça ? Et bien je crois qu'on gère pas. C'est-à-dire que je crois que les élus l'entendent mais c'est comme si on voulait pas, qu'il y avait un peu un déni quoi. En disant « mais de toute façon on invente la ville de demain, faut changer les comportements ». C'est aussi pour ça qu'on vend un écoquartier sur Confluence je pense, c'est aussi pour dire « de toute façon on vous avait prévenu, nous c'est l'ambition qu'on veut donner à ce site », objectivement on pourra pas faire comme si le site était aussi praticable en voiture que d'autres quartiers centraux de Lyon, on a pas les moyens ni l'espace pour faire les voieries ou en tous cas c'est pas le choix qui a été fait. Et les gens ils subissent ça.

Pour moi le malaise qu'il y a autour de la saturation du tram c'est bien ça aussi. Pour les habitants ça doit être l'enfer de ne pas pouvoir monter régulièrement dans le tram parce qu'il y a de tels flux… Ou même pour les habitants de Sainte-Blandine qui voient passer des trams pleins, ça doit être assez insupportable. Et là-dessus y a un discours qui consiste à dire « ne vous inquiétez pas, on va boucler, aujourd'hui les trams arrivent tous en sens unique et repartent, demain avec le pont Raymond Barre, on va boucler ». Le Sytral est très confiant apparemment. Moi j'en doute un peu mais…

MA : *La solution métro ayant été complètement abandonnée.*

Alors moi j'ai pas du tout suivi les débats qu'il y avait à l'époque de la création de la ZAC 1 sur métro, pas métro, mais ce que j'ai crû comprendre c'est que le métro avait été éludé en raison d'une part du coût, parce qu'en fait le métro arrive au niveau du sol, à Perrache il est sous les rampes de la place qui mène à la gare donc fallait casser des voutes pour faire passer, donc le coût et le temps, la temporalité qui supposait peut-être 5 ans de projet à financer alors que le tram, mode plus léger, permettait de gagner plusieurs années. Mais pour moi ce choix là est quand même vachement problématique, à mon avis on pourra pas faire l'impasse d'un métro. Ca c'est mon avis très personnel, attention. Mais je pense que c'est un peu l'erreur qui a été faite, on peut pas faire sortir un site avec une telle ambition sans métro. Alors que finalement il aurait pas fallu grand-chose pour mettre un métro sur ce territoire.

MA : *Cela pose aussi la question du centre commercial et des flux qui vont avec. Dans une certaine mesure on peut parler d'inversion de flux, Sainte-Blandine était plutôt une zone d'habitation d'où les habitants sortaient pour aller travailler et peu de gens venaient derrière les voutes et aujourd'hui le centre commercial attire énormément de monde donc la cohérence d'ensemble entre transport et commerce peut sembler un peu bancale. La question qui va avec est : que signifie aujourd'hui construire un quartier neuf autour d'un centre commercial ?*

Je pense que la question ne s'est pas posée comme ça. Pour le rayonnement du territoire ils avaient envie de poser un objet, de dire « ce territoire qui est quand même loin de la Part-Dieu on a besoin de lui donner une spécificité, aujourd'hui il y a la patinoire, pourquoi pas faire en sorte que ce Sud Presqu'île soit un lieu où les Lyonnais aient envie de venir pour le plaisir ? ». D'où l'idée du pôle de loisirs. Bon il se trouve que c'est un centre commercial. C'est bête [rires]. Mais moi j'ai l'impression que c'état ça. Ils se sont dit « faut qu'on mette un équipement marquant pour attirer les gens le week-end » donc ils vont faire venir la maison de la danse, y a la Sucrière, la patinoire. Après là non plus j'ai pas une connaissance suffisante de l'historique du projet mais il devait y avoir plus d'équipements sportifs à la base. Aujourd'hui on se retrouve avec une salle d'escalade privée à des prix prohibitifs, c'est vrai que ça pose question. Donc à mon avis voilà, ils ont posé l'objet et ils ont mis le quartier à côté mais il faut pas le penser en termes de cohérence. Je pense qu'ils avaient besoin de donner un sens à ce territoire et ils se sont dit « qu'est-ce qu'on pourrait bien faire venir ? ». Je le vois un peu comme ça.

MA : Cela dit, est-ce que cela ne relève pas d'une certaine naïveté de dire qu'on va faire un pôle de loisirs dans le système économique actuel et notamment dans le mode de financement de ce genre de choses ? On se retrouve à dire « ah c'est étonnant, c'est décevant, de n'avoir que du loisir marchand ».

Ah oui oui. Effectivement, je pense qu'ils sont pas naïfs, c'est complètement assumé. De toute façon les loisirs à vocation publique, les grands espaces publics pour que les gens viennent vraiment faire du loisir. Du vrai loisir hein, pour les associations, pour les clubs, etcetera… c'est terminé ! Enfin je veux dire on investit plus pour ça aujourd'hui. Les espaces publics ce sont des espaces publics marchands et moi j'ai l'impression que c'est assumé pour ce territoire. Je le regrette mais j'ai l'impression que les élus voulaient vraiment attirer, faire parler de ce territoire, donc attirer les groupes de presse, mettre l'accent sur des domaines d'activité autour de l'innovation, la com.… et tout a été construit là-dessus. On a pas tellement réfléchi aux besoins des gens qui viennent habiter sur ce quartier là, c'était l'envie de faire un grand coup de pub pour la ville de Lyon. Ca c'est mon côté critique aussi. Mais du coup effectivement les remontées des gens on les écoute pas trop, on veut pas être embêté avec ça. Ils essayant d'impulser une dynamique de projet urbain, on parle de concertation, d'exemplarité, mais finalement les gens ce qu'ils font remonter, leurs besoins, « bah ils sont qu'à suivre hein, là on est dans un grand projet urbain, on est pas n'importe où quoi ». J'ai l'impression que c'est traité comme ça.

MA : *Le coup de pub fonctionne.*

Bah oui, ils aiment bien se gargariser en disant « on reçoit des centaines de délégation qui viennent visiter le territoire, on a réussi notre pari », etcetera.

MA : *L'aspect vitrine politique est très important dans la conception du quartier. Vous avez parlé d'innovation et d'exemplarité.*

Moi je parlais d'innovation sur le tissu économique de la Confluence et d'exemplarité dans la façon d'aménager cet espace et notamment de concerter. C'est un peu l'image qu'ils renvoient sur la concertation et du coup sur le projet urbain. Tout ce qu'ils ont fait, les expos sur le passé industriel du site… ils revendiquent une certaine exemplarité là-dessus.

MA : *Cette revendication de l'exemplarité pose la question de savoir à qui on s'adresse. On veut faire rayonner le projet et finalement ces expositions comme la concertation ne s'adressent pas tant que ça aux habitants.*

Non. Ca sert d'abord aux élus qui veulent se faire plaisir, marquer l'histoire [rires]. Non mais c'est vrai. Et puis aux chefs d'entreprises, au monde économique lyonnais. Mais pour les Lyonnais vraiment ? Ouais on essaie de leur vendre qu'on a reconverti des friches industrielles polluées, moches, qui servaient plus à rien, en un site dont a révélé la magie. Le confluent, un lieu magnifique, une nature présente, et tout. Bon ok, oui les gens viennent se promener là-bas

mais je suis pas sûre que ce soit vraiment un quartier pour tous déjà. Ce côté « on fait de la mixité sur le logement »… oui y a un peu de logement social mais je suis pas sûre que ce soit quand même…

MA : *Que veut alors dire mixité sociale ?*

Bah la mixité sociale c'est le mélange de différentes classes sociales. [Interruption téléphonique puis sortie de plan]

MA : *Là on met effectivement des logements sociaux dans un quartier où par ailleurs les tarifs à la vente sont prohibitifs. Et ce que j'entends parfois quand je discute avec les habitants c'est que ça fait ressortir un certain nombre de clichés. Les personnes qui ont acheté des logements de standing disent parfois n'ont pas payé pour être à côté de HLM remplis de gens qui bien sûr ne rangent pas leurs terrasses et ne trient pas leurs déchets… Donc si personne n'en veut vraiment est-ce que la mixité sociale est souhaitable ?*

Alors déjà y a pas eu vraiment le choix. Y a un volonté très forte au niveau du Grand Lyon de développer les objectifs du PLU et de rééquilibrage sur tout le territoire. L'application de la loi SRU a été voulue aussi d'une façon assez exemplaire à Lyon. Et c'est vrai qu'il y avait un portage politique très fort ses dernières années, y a eu une délibération du Grand Lyon en 2006 là-dessus où on a imposé 25% ou plus de logements sociaux dans tous les projets. Donc la Presqu'île pouvait pas y déroger, ne serait-ce que pour la cohérence de la politique de l'agglomération. Et je crois que ça a été accepté comme tel mais effectivement ils s'en seraient bien passés. Mais bon ça permet aussi d'avoir un com' intéressante pour les Lyonnais en disant « vous voyez bien que c'est vraiment un quartier pour tous et pas un quartier de riches ». C'est un quartier qui est sensé avoir organisé une diversité de produits logements pour permettre des parcours résidentiels, etcetera, etcetera.

MA : *C'est aussi de l'affichage en fait.*

Je pense oui.

MA : *En dehors du logement il y a aussi les commerces qui sont là qui sont eux-aussi orientés vers le haut-de-gamme.*

Complètement. Ca c'était voulu. [interruption téléphonique] Sur le pôle commercial ouais, c'était dans la programmation, fallait absolument pas faire… enfin ils voulaient positionner les commerçants sur du haut-de-gamme sans faire concurrence aux commerces de la Presqu'île, la rue Victor Hugo, la rue de la République, etcetera. Donc ils ont essayé de faire venir des enseignes de luxe qu'il n'y avait pas à Lyon. Ca le modèle économique a été revendiqué là-dessus. Ma collègue avait assisté aux réunions avec le cabinet qui s'occupait de la programmation économique et c'est clair que par exemple des enseignes comme H&M

c'était en complètement de tout un tas de boutiques de luxe pour le petit accessoire qui va bien quand on a dépensé beaucoup d'argent…

MA : *Pourquoi on se trouve dans cette logique là ? Ce que je veux dire, c'est pourquoi est-ce que cette vitrine urbaine et politique de Lyon doit nécessairement être un quartier haut-de-gamme ?*

C'est une bonne question à laquelle sincèrement je ne sais pas répondre. Je pense qu'il faut bien connaître la genèse du projet pour trouver la raison du positionnement haut-de-gamme de ce pôle de loisirs.

MA : *On retrouve le même processus dans un certain nombre de projets nationalement mais aussi à l'échelle européenne. Typiquement c'est la réoccupation de friches portuaires et la réhabilitation de quartiers populaires en centre-ville ou en proximité de centre-ville, c'est ce qui se fait à Nantes, c'est ce qui s'est fait à Copenhague. Et on a des productions relativement proches et avec un public si ce n'est riche au moins classes moyennes supérieures, notamment les fameuses classes créatives. Et on peut se demander pourquoi les vitrines des villes sont les mêmes partout…*

Alors y a peut-être l'histoire de la concurrence entre villes européennes. Nous on nous rabat les oreilles ici qu'on est dans la même concurrence, qu'on est dans le top 15. La vile de Lyon est concurrente de Barcelone, de Zurich ou je ne sais qui… enfin voilà. Et du coup peut-être qu'ils estiment qu'on a pas notre centre commercial de luxe, que la Part-Dieu ça fait un peu cheap finalement et que le tissu commercial de la Presqu'île c'est fort bien mais que c'est quand même très spécifique. Peut-être que c'est des questions comme ça et qu'on a trouvé que Lyon manquait… c'est une hypothèse.

MA : *Cette compétition interurbaine on vous en parle régulièrement.*

Oh oui. La direction générale est à fond là-dessus ici. On travaille pour le top 15, pour le rayonnement de l'agglomération lyonnaise, le positionnement. « Lyon, ville européenne », il faut que… voilà, on travaille pour le classement de Lyon. Je force un peu le trait mais ouais vraiment. Faut aller sur le site intranet du Grand Lyon où y a un discours comme ça. Même tous les vœux portés par la direction générale sont orientés là-dessus. « Lyon c'est pas n'importe quelle ville française, faut briller ». Sur le fait qu'on trouve un peu les mêmes trucs partout on fait venir aussi les mêmes architectes et urbanistes de loin pour qu'ils nous remettent les mêmes concepts. Herzog et de Meuron c'est ça. « Ah ils ont fait un truc pas mal à Hambourg ? On va aller les chercher en Suisse pour qu'ils nous pondent un plan masse ».

MA : *Il y a un jeu complexe d'échelles, on parle d'international, ensuite il y a l'échelle de Lyon et si on redescend vous parliez tout à l'heure d'enclavement. Pourquoi alors n'a-t-on pas décidé d'y aller plus franchement et de raccorder vraiment ce projet à la ville ?*

Ca c'est la deuxième question piège, et clef à la fois… Je pense que pour le démarrage opérationnel de Confluence y avait besoin de prouver que le projet allait sortir rapidement. Y

avait qu'une idée c'est qu'on puisse accueillir les premiers habitants, fallait que tout soit prêt pour accueillir les premiers habitants. Et finalement l'emprise de la ZAC 1 est restreinte par rapport au territoire global et à la ZAC 2. Et je pense qu'ils ont dû se garder sous le coude les questions de désenclavement total, physique, de la Presqu'île pour la ZAC 2. Donc la ZAC 2 a effectivement été dessinée avec 4 liens, 2 passerelles modes doux, le pont véhicules, l'extension du tramway et un autre. Mais là encore ce qui est curieux c'est que dans le programme des équipements de la ZAC on a pas ces ouvrages, ils y sont pas. Ca a d'ailleurs été une des remarques pertinentes des services de l'Etat qui disaient que ce projet n'est possible que s'il y avait des ouvrages de désenclavement fort et ils voyaient pas d'engagement fort du Grand Lyon là-dessus. Donc ça c'est vrai que c'est un point de fragilité important. Mais comment ils ont appréhendé ça ? Ca a jamais été vraiment exprimé donc moi je suis vraiment au courant de ça. Alors je sais que tout ça ça a été retiré du PEP pour des questions d'arbitrage financier, y avait déjà tellement de… c'est un projet de ZAC qui est déjà tellement coûteux avec finalement assez peu d'espaces publics dans la ZAC 2. Mais on a quand même, dans les équipements primaires, un réseau de chaleur urbain, un ouvrage ferroviaire, un dévoiement d'un collecteur d'assainissement et après des ouvrages de superstructure, on a des locaux associatifs et culturels qu'on mutualise avec la ville de Lyon, des locaux techniques pour nos services urbains qu'on mutualise aussi avec les services espaces verts de la ville de Lyon, les parkings, 2 parkings mutualisés en sous-terrain, ça c'est des ouvrages très coûteux, y en a pour 70 millions pour les 2, on a quelques aménagements de places, la requalification du quai Perrache, enfin à la marge, en attendant le déclassement de l'autoroute, et puis la place centrale, le parvis de l'Hôtel de Région. En espaces publics c'est tout, après en aménagement y aura tous les cœurs d'îlot et ça représente surtout un défi en termes de gestion de ces espaces et ça c'est des choses sur lesquelles y a encore du travail pour savoir qui et comment ça va se gérer.

MA : *A propos de cela, dans la ZAC 1 il y a une assez grande fermeture ou un assez grand contrôle des espaces. C'est les venelles, le parc, l'intérieur du monolithe qui sont soit fermés tout le temps soit le soir, il y a de nombreuses caméras, les listes d'interdiction dans les espaces publics. Ce n'est pas spécifique à Confluence. D'où vient cette logique de contrôle de l'espace systématique ?*

Alors ici, le parc, c'est un cas un peu particulier parce que finalement on est sur un cœur d'îlot qui est commun aux îlots A, B, C mais aussi derrière et en aménagement de ZAC en général c'est des espaces qui sont privatifs. Même s'ils sont ouverts au public par le biais de servitudes, c'est des espaces privés qui peuvent être ouverts pour des cheminements de façon temporaires mais ils sont en gestion privée. Là on a un peu renversé le truc, on a confié à la collectivité le soin d'aménager et de gérer ces espaces là alors qu'on est plutôt sur des espaces privés quoi. D'où effectivement le fait que ce cœur d'îlot est bizarre parce qu'on a l'impression d'être un parc sans y être, on sait pas si on est chez les gens ou sur l'espace public, en tant que promeneur sur le quartier on est chez les gens, on a l'impression d'être dans une résidence privée. Ca explique le peu d'usage à mon avis qu'il y a dans ces espaces là et la fermeture parce qu'effectivement je pense que le soir les habitants veulent se réapproprier leur espace et c'est assez légitime en fait. En tout cas c'est le public qui paye, ça oui, ça on le sait.

MA : *Sur la ZAC 1 il y a quand même des espaces publics généreux et moins sur la ZAC 2 mais avec le parc au Sud on risque de retrouver ce genre d'ambigüité sur le statut des espaces...*

Effectivement. Ca c'est sensé être privatif à l'exception d'un square, d'un parc square, avec des cheminements publics mais finalement ce sera un parc privé quand même. L'image qu'on donne c'est un peu le parc technologique de Saint-Priest, une zone privatisée mais très verte, qui donne l'impression de grands espaces mais où tout est privatisé.

MA : *Tout cela a un coût certain qui forcément se répercute sur le prix du foncier et les tarifs de vente.*

Oui mais après je pleure pas sur les promoteurs qui investissent à Confluence, je suis pas inquiète. Ce qui m'inquiète plus c'est les finances publiques. C'est que je trouve que la contrepartie que finance le public est énorme. Donc effectivement les constructeurs en achetant le foncier participent un peu aux équipements et effectivement la charge foncière est la plus chère de Lyon mais c'est aussi ce qui se vend très très bien. En tous cas sur la phase 1 ça c'est très bien commercialisé. C'est quand même du foncier qui est très rare en hyper centralité comme ça donc y a un potentiel énorme et ça ne me choque pas que ce soit cher.

MA : *Je ne me fais aucun souci pour la santé financière des promoteurs. Mais ces tarifs sélectionnent quand même une certaine population.*

Vu les prix de sortie ça me semble évident. Mais en même temps on est sur le deuxième arrondissement, on est sur la centralité de Lyon, toute la Presqu'île est très cher, donc je pense que dans l'esprit des élus y a une espèce de cohérence, c'est pas idiot que ça sorte cher parce qu'on est pas n'importe où quand même… Et puis à la limite je dirais que ce qui est assez flagrant c'est le discours qu'ils portent sur Sainte-Blandine, « ah oui mais là ça va faire un peu tache », alors on va financer un grand programme d'éco-rénovation qui sera là aussi exemplaire, on l'espère duplicable sur tout le parc ancien, pour éviter que ça fasse trop tache quoi. Parce que là on est sur un quartier populaire. Je pense qu'en terme de sociologie ça doit être passionnant à analyser.

MA : *Et derrière on se défend complètement d'une quelconque gentrification.*

Bah on assume pas. [rires] Moi je pense que vu le coût, faut le financer quand même ce projet, c'est des millions d'euros publics. Donc c'est une façon de justifier ce projet par rapport à tous les grands lyonnais. C'est dire « là on va faire un projet super beau, un écoquartier, la ville de demain, mais rassurez-vous c'est un quartier pour tout le monde, vous pourrez venir faire vos courses et vous balader et puis y a aussi des logements sociaux ». C'est aussi pour justifier l'investissement. Pourquoi ils n'assument pas la gentrification ? C'est parce que tous les contribuables du Grand Lyon habitent pas tous en Presqu'île donc…

MA : *Vous venez d'évoquer le côté écoquartier, c'est quoi un écoquartier* ?

Bah c'est un terme à la mode pour qualifier une opération d'aménagement qui fait des efforts en matière de développement durable. Pour faire très flou c'est ça. [rires] Après je sais pas s'il y a une définition précise mais ouais c'est ça, c'est pour marquer une intention d'avoir des ambitions sur la qualité thermique des bâtiments, une réflexion pour prendre en compte l'ensoleillement des bâtiments. C'est revenir au bon sens d'avant hein. Mais c'est de la com' sur une nouvelle façon de faire de l'urbanisme aujourd'hui. C'est tartiner du développement durable sur tout ce qu'on fait même si c'est pas très innovant ni très méritant d'ailleurs. A l'époque où les îlots A, B, C sont sortis on était en anticipation totale de la RT de l'époque. Là ça avait un sens. Mais ça fait beaucoup couler d'encre et il a fallu des grosses subventions européennes pour que ça rentre dans le budget des promoteurs. Donc ça avait à la limite un sens de désigner ça comme un écoquartier parce que ça se distinguait vraiment de ce qu'on appliquait en normes techniques dans d'autres quartiers. Aujourd'hui, avec la RT 2012, on fait des écoquartiers partout j'ai l'impression.

MA : *Ce serait essentiellement de l'affichage* ?

Alors sur Confluence y a quand même cette volonté de… Ils ont signé avec WWF une charte, [ton ironique] ça c'est un bon label quand même. C'est un écoquartier classe, WWF s'ils viennent là c'est que franchement c'est du sérieux ! [rires] Alors dans le contenu, à part dire qu'on va faire un peu de nature en ville et qu'il faut protéger les espèces animales et végétales présentes, j'ai jamais compris en quoi c'était si extraordinaire. Bon y a quand même le parti pris sur les déplacements. On affiche pas partout cette volonté de refuser la bagnole aussi clairement. Après sur le reste… j'ai tendance à dire que c'est pas… Ce qui est intéressant quand même sur la ZAC 2 c'est le plan masse, cette idée d'îlots traversants et cette ambition de dire « on va donner envie aux gens de rester en centre-ville et qu'ils puissent voir de la nature sans être obligés de partir de l'agglomération ». Mais on est pas vraiment sur de l'écoquartier. C'est pas au titre du développement durable que c'est intéressant c'est comment aménager des quartiers où les gens aient envie d'habiter de rester plutôt que d'aller habiter à 20 kilomètres de là. C'est plus de la qualité urbaine.

MA : *C'est quoi un espace urbain de qualité ?*

Un espace urbain de qualité c'est un espace où les gens ont plaisir à pratiquer ce espace, on envie de rester. Non ? Je sais pas, c'est ma définition à moi.

MA : *Alors si on retient votre définition comment on conçoit ces espaces ? Comment, vous, la SPLA, l'urbaniste et les architectes pouvez projeter ça ? Comment on projette l'agréable ?*

Bah c'est tout le travail qui est fait sur dégager des vues lointaines, ouvrir le paysage. Ca c'est quand même assez réussi dans la ZAC 1. Je dis pas que c'est révolutionnaire, attention. Mais effectivement le site est quand même révélé dans ce qu'il a de plus beau. Comment les concepteurs projettent de la qualité ?... En fait c'est un peu facile pour les concepteurs, parce

que comme je le disais, ils ont une site assez exceptionnel, par sa situation, par les vues lointaines, les balmes très boisées de Sainte-Foy, les vues sur Fourvière, les vues sur Gerland. C'est vrai que c'est un endroit où on a envie d'être, qui est beau. Si on fait exception de l'autoroute et de l'échangeur de Perrache il est plutôt pas mal ce site. Donc ça a vachement aidé les concepteurs à faire de la qualité sur les espaces publics. Enfin sur tout le parti paysager du projet, après moi je trouve que c'est un peu bling-bling. Je suis assez critique, je trouve que c'est assez raté. La darse par exemple, c'est très minéral, très cher, ça sert à rien, c'est même pas une vraie halte fluviale parce que c'est dimensionné pour recevoir 10 bateaux. Enfin j'exagère à peine mais c'est un peu ça, si vraiment la question c'était de faire une halte fluviale, pourquoi on assume pas et on fait pas un vrai port, un petit port de plaisance quoi, un truc qui s'assume. Parce que là les bateaux sont tolérés dans l'entrée de la darse mais faut pas gêner les gens qui habitent là, qui ont payé très très cher leur logement et qui veulent pas de bruit. Donc on fait pas beaucoup de place parce qu'il faut pas trop que ça dérange. Donc y a un truc qui est pas assumé jusqu'au bout. Et puis c'est très coûteux, il a fallu dépolluer le terrain, faire tous les ouvrages. Alors certes y a des jolis reflets des îlots A, B, C, dans l'eau quand il fait beau mais je trouve que c'est quand même très minéral.

MA : *Je tente de reformuler ma question précédente. Vous dîtes que la qualité urbaine est là quand les habitants se plaisent. Alors qui est l'habitant et comment fait-on pour savoir ce qui va lui aller et lui plaire ?*

Ca c'est tout le travail du paysagiste sur la qualité des espaces publics, sur le fait d'avoir une ville qu'on puisse s'approprier par les modes doux quoi. C'est pas les îlots fermés qu'on a ici, un espace vert où tout est privatisé et on accède pas, on a que le minéral bruyant, plein de bagnoles… Pour moi la qualité est d'abord dans l'espace public dans la conception du projet. Ensuite, comment on s'assure que les gens sont contents ? C'est d'abord la qualité de leur logement, donc ça c'est la réponse que vont apporter les architectes. Je suis pas sûre qu'ils l'apportent là mieux qu'ailleurs. Mais ça plus l'espace public et une desserte en transport en commun efficace, ça doit être ça la qualité de la ville. Et puis le fait d'avoir des équipements, tout sur place, cette mixité fonctionnelle dont on parle beaucoup. Mixité de logements, de bureaux où on peut travailler, d'équipements, de marchés, de salles de sport, d'écoles… une desserte en transport en commun complète et diversifié. Là on a des progrès à faire mais… Les gens qui disent « on quitte la ville, on en peut plus , c'est bruyant, ça pue, y a pas assez d'arbres, on veut être tranquille, on veut être au calme », on entend ce discours. Donc aménager une ville coupée des axes bruyants, calme, avec des équipements publics, un maximum de verdure et tout l'agrément qu'on peut trouver en centre-ville c'est quand même une réponse. C'est une forme de réponse, je dis pas que c'est une réponse parfait et complète mais c'est une réponse. On a été tellement loin dans le manque de qualité urbaine ou le manque de qualité de vie en centre-ville qu'on peut quand même légitimement se poser la question. Parce que de fait cette histoire d'évasion de gens qui partent dans le périurbain pour retrouver une qualité de vie c'est quand même un grand problème de l'urbanisme contemporain. Donc 'est peut-être pas par des plans masse d'Herzog et de Meuron qu'on va y arriver mais faut bien expérimenter d'autres formes… après faut voir aussi les coûts de sortie et à qui ça s'adresse.

MA : *En effet, il n'est pas sûr qu'un projet telle que Confluence s'adresse aux primo-accédants qui vont s'installer dans le périurbain.*

C'est vrai que c'est une réponse très incomplète.

MA : *Pour revenir à la conception du quartier, on peut lire en partie la ZAC 2 comme une relecture critique de la première phase. Quels en sont les éléments clefs ?*

L'optimisation du plan masse pour l'ensoleillement, ce qu'on a carrément pas fait sur la première phase. On a fait de l'urbanisme résidentiel. Voilà, on a tracé des îlots comme ça… Quand ils ont lancé le programme Concerto sur les îlots A, B, C, on s'est rendu compte que le plan masse était figé et absolument pas favorable à avoir une optimisation de l'ensoleillement des bâtiments et qu'on pouvait même pas en jouer. Y a des cahiers qui tirent les leçons du programme Concerto qui sont intéressants. Donc y a ça, y a le fait qu'on a beaucoup reproché à la ZAC 1 le fait d'avoir des espaces publics dispendieux, très chers, donc fallait corriger le tir sur la deuxième phase, en disant « oh, vous vous calmez sur la quantité d'espaces publics, maintenant on valorise ! ». Donc on valorise mais du coup on fait des ouvrages hors ZAC. Pour moi c'est les 2 principales différences. Dans l'esprit des gens de la SPLA y en a peut-être d'autres.

MA : *Est-ce qu'on conserve la même architecture ?*

Je pense pas qu'on pourra se permettre ça sur tous. Ca c'est quand même un peu banalisé après les îlots A, B, C. L'idée c'est toujours de partir sur des grands îlots. Quand on fait les consultations on part toujours sur des trucs gigantesques avec des promoteurs qui s'associent. Et tout ça fait que ça met moins en valeur les architectes, il me semble. Y aura sans doute quand même quelques coups mis en scène, y aura quand même la maison de la danse si elle confirme parce que c'est encore pas mal en débat à la ville de Lyon et ça je pense qu'il y aura un défi architectural.

MA : *A propos de l'architecture, vous participez aux jurys ?*

Non. Attention moi je suis gratte-papier [rires]. Non mais vraiment, non, surtout pas. Y a des réunions, pour vous dire un peu la gouvernance du projet, des réunions mensuelles je crois qui s'appele les G3 entre le délégué du développement urbain à la ville de Lyon, notre délégué général développement urbain Grand Lyon, c'est-à-dire 3 niveau hiérarchiques au dessus de moi et le directeur de la SPLA. Ils font des points mensuels qui sont ouverts à d'autre collaborateurs côté ville de Lyon mais ici, au Grand Lyon c'est pas ouvert, on m'a jamais demandé de venir à ces instances là, je suis pas sensée participer au processus délibératif ou à la décision. Donc je reviens au jeu d'acteurs, notre positionnement en tant que service de maîtrise d'ouvrage est quand même assez contradictoire aussi. On me demande d'instruire, de sécuriser juridiquement sur des choses où j'arrive en bout de chaîne, en général tout est

déjà figé, et en plus dans l'urgence. C'est frustrant, ils en ont usé 2 avant moi des chargés de projet. Ma prédécesrice, il lui ait arrivé de participer à quelques jurys, pas d'être décisionnaire vraiment mais en tous d'essayer de contribuer à l'analyse, d'avoir ne serait-ce que les documents. Moi c'est quelque chose que je fais à la Duchère mais c'est un truc auquel j'ai absolument pas accès pour Confluence. C'est quand même très politisé, c'est le pré carré de la SPLA qui a toute marge de manœuvre. C'est ça qu'il faut retenir.

MA : *Si vous n'êtes garante des intérêts du Grand, qui l'est ? La SPLA ?*

Bah mal. Et le malaise il est là justement. C'est-à-dire que finalement sur ce projet personne n'est vraiment garant des intérêts du Grand Lyon. Les élus sont sensés l'être mais des fois j'en doute et sur le plan économique de l'opération c'est clair qu'il y a personne pour dire « vous arrêtez, c'est pas comme ça » et ça on le voit bien régulièrement quand il y a des dossiers un peu chauds qui arrivent et qu'on essaye d'avoir des avis un peu différents de ce que veut la SPLA, la SPLA passe en force et s'assoie sur ce qu'on dit. Donc c'est une question cruciale pour le projet Confluence. Mais c'est vraiment voulu comme tel.

MA : *On ressent l'importance de la SPLA quand on essaie de les joindre. Ca a été dur d'obtenir un entretien par exemple.*

Ouais. Ils ont un budget com' énorme, une maison du projet, ils disent qu'ils reçoivent X délégations et qu'ils ont rempli leur mission donc ils ont pas à recevoir, à donner des informations à n'importe qui ou à quiconque. C'est pour ça qu'ils sont aussi difficile d'accès. A leur décharge il faut savoir qu'ils sont une vingtaine et qu'ils travaillent comme des noirs. Ils ont une pression… on leur demande beaucoup et je pense qu'ils ont quand même des emplois du temps très chargé. Et c'est vrai que nous on est d'autant plus facilement critique qu'on est écarté du projet et qu'on y participe pas autant qu'on le souhaiterait. C'est Jean-Pierre Galet, le directeur de la SPLA, c'est sa façon de voir les choses, il veut les coudées franches et pas se laisser emmerder par des fonctionnaires. Et il nous le dit, et voilà, il est assez violent dans sa façon de travailler. Du coup ils sont un peu déconnectés je pense des réalités, des besoins des habitants, finalement concrètement c'est qui ces gens qui habitent à la Confluence ? et qu'est-ce qui se passe sur le territoire ?

MA : *Certains habitants m'ont dit des choses comme « on est là pour habiter la vitrine ».*

Oui et ils sont traités comme tels. Ils sont un peu instrumentalisés du coup, c'est le sentiment que j'ai eu en lisant tous ces articles dithyrambiques sur l'arrivée des premiers habitants à la Confluence, « enfin », « ça prend forme », etcetera. Je me disais « mais les pauvres gens qui arrivent là qui se font prendre comme ça dans un com' terrible, ça doit être assez particulier ».

MA : *Une partie adhère aussi. Notamment parce qu'il est valorisant d'habiter là.*

Oui, c'est sûr.

[Eléments de discussion informelle]

Moi je me suis éloignée 3 ans en congé parental, je reviens et ça y est on fait des écoquartiers partout, tout est écoquartier. Moi j'ai pas… y a pas si longtemps que ça, y a 6 ou 7 ans, on faisait modestement des approches environnementales de l'urbanisme pour réinterroger la pertinence d'un plan masse par rapport à des problématiques qu'on avait oublié depuis longtemps, à savoir l'exposition, les nuisances, le bruit… des trucs simples quoi. Effectivement essayer de pas faire trop de dégâts sur le milieu naturel. Et 6 ou 7 ans après c'est les grands discours. En termes de bénéfices d'image je pense qu'ils ont été très forts parce qu'on peut pas soupçonner WWF d'être quelque part si c'est pas justifier. Je pense qu'ils tiennent un peu leur image aussi, comme militants ou vus comme tels.

Moi qui travaille aussi sur la Duchère, soit. Honnêtement on a repeint, on a rhabillé le discours du projet urbain en mettant écoquartier et développement durable toutes les 3 ou 4 lignes. Mais au fond, on a re-questionné par le biais de Tribu et de l'analyse environnementale mais à part ça qui a assez modestement changé les choses je trouve on fait ni plus ni moins qu'avant donc je trouve ça un peu exagéré quand même. Si, quand même, on essaie de changer les pratiques en disant que les excès dans lesquels on était y a pas si longtemps que ça en aménagement d'espace public où tout était autorisé, on mettait de la bordure granit partout même si elle venait de Chine sans se poser de question, là on essaye de se reposer la question des marchés locaux, d'où vient le matériau, moindre coût, imperméabilité, moins d'impact… Mais soyons modestes on va pas très loin. Et dans le projet de mon voisin qui est pas là, quand ils ont livré des bordures en granit chinois sur son chantier, ils avaient laissé les emballages et du coup des habitants sont tombés sur ça et ça a fait un scandale en disant « mais vous nous prenez vraiment pour des cons, vous dîtes que vous faîtes du développement durable et regardez… ». C'était rigolo je trouve ce petit point chaud politique et il y avait le maire qui était furax au bout de la ligne en disant « mais qu'est-ce que vous foutez ? Vous pouvez pas faire attention quand vous livrez les trucs ? ».

MA : *Dans la même veine, un des habitants que j'ai interrogé à Confluence me parlait des façades en métal dont on connait le coup environnemental et la propension des pays producteurs à respecter les droits de l'homme.*

Quand on creuse un peu à Confluence y a des beaux petits scandales. Moi j'en connais pas beaucoup mais y a des aberrations sur le confort climatiques du bâtiment en verre là. J'ai eu des échos d'un confort complètement paradoxal par rapport à ce qui est affiché. Y a des coûts de gestion astronomique. Sur la darse y a une histoire de pompage qui est à moitié en rade et qui coûte la peau des fesses. Pour celui qui creuse un peu y a des beaux petits scandales.

CL5	**Date :** 14/12/2012
	Rôle dans le projet : chargée d'études Confluence à l'urbanise territorial
Réalisation : Etudes préliminaires sur le projet	**Structure :** Grand Lyon, urbanisme territorial
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h26min	**Expérience :** 30 ans
Travail sur le projet : 1998-2004	**Taille de la structure :** -

Entretien

MA : *Pour commencer, pourriez-vous me parler de votre vision de l'urbanisme et de celui que vous pratiquez ?*

Ma pensée c'est que je pense qu'on peut dire que ce n'est pas une science exacte. Moi j'ai beaucoup travaillé avec Michel Stenbach qui est une personne qui avait déjà un certain âgé, un parisien urbaniste d'Etat qui avait travaillé sur Gerland. Parce que j'ai travaillé pendant un certain nombre d'années sur Gerland. Et il m'a bien sûr influencé on pourrait dire et donc je considère vraiment que l'urbanisme est plutôt une matière de… c'est pas une science exacte, c'est quelque chose qu'on ajuste avec le temps. Y a peu de théorire parce que c'est très lié à l'urbain, à l'évolution de la ville, des gens qui habitent donc de la société et du mode de comportement. Egalement de manière très générale on peut dire que c'est très en lien avec les politiques du temps. On a des périodes on sera très orienté sur comme aujourd'hui par exemple l'environnement, y avait une époque on était très orienté sur les déplacements. Donc y a une influence de la politique générale, de la politique nationale, quand je dis générale c'est pas que locale. C'est en fonction des politiques qui sont mises en place que les réflexions sur l'aménagement de la ville sont orientées. Y a pas une théorie. Et d'autant plus qu'on est sûr de ce qui est proposé que beaucoup plus tard si on s'aperçoit que c'est quelque chose qui tient dans le temps. Même si c'est qu'une orientation d'urbanisme qui est de mailler la ville, etcetera. Voilà, on a vécu ça parce qu'on était beaucoup dans des évolutions de tissus industriels en centre-ville, c'était l'époque des années 1980 à 2000 et on était devant des évolutions des grands territoires de ville. Il y avait les grands sites des abattoirs, les grands sites industriels qui déjà commençaient à partir à l'extérieur. Donc à cette époque on était sur du maillage. Et après c'était le grand débât, il y avait les intérêts politiques et nous, urbanistes, on avait une vision un peu de dire que pour que ça fonctionne il faut qu'on puisse se déplacer d'un point à l'autre donc il faut mailler surtout sur ces tissus là. Et c'était pas toujours gagné parce qu'aujourd'hui ça reste valable. Que ce soit pour les voitures, pour le piéton, pour le vélo, il faut pouvoir se déplacer. Et donc il faut des distances adaptées aux modes de déplacement. Aujourd'hui on pourrait dire que les réflexions devraient être, parce que je pense qu'on a pas encore abouti, justement sur la qualité de vie en ville, on commence à parler de choses sur le bruit, les zones calmes, mais on a pas encore passé le cap.

MA : *Vous parlez de politique du moment, de tendances, de modes. Comment on ça se gère ?*

Ca se gère dans le temps et puis des fois les modes passent. Ca se gère parce que d'abord il y a des textes de lois qui sortent, qu'on essaye plus ou moins de les appliquer. Règlementairement c'est compliqué et dans l'aménagement c'est aussi compliqué. Comme il y a pas les outils, les manières de faire, etcetera, tout est à créer chaque fois. Y a pas de modèle. Mais bon c'est partout pareil, à partir du moment où c'est nouveau il faut essayer de trouver des nouveaux modèles, de défricher, voilà.

MA : *Vous m'avez dit au début que vous avez connu l'origine, quand êtes vous arrivée sur ce projet ?*

Alors, déjà ça avait commencé bien avant. Enfin le projet n'avait pas encore démarré mais… Moi je suis arrivée à peu près en 1998. Lorsque je suis arrivé il y avait déjà une mission, enfin une personne du Grand Lyon qui avait été nommée pour mettre en place ce projet, donc c'était avant la SEM. Et puis y avait 2 autres personnes, urbanistes territoriaux comme moi. Y avait eu déjà dans les années… parce que moi je travaillais juste en face sur Gerland. Donc on faisait des études avec cet urbaniste d'Etat, Michel Stenbach, il savait dépasser les limites du territoire et donc on accroche avec le confluent et avec le huitième. Le principe c'est que quand on a un territoire on ne regarde pas son territoire, on regarde son territoire par rapport à un domaine beaucoup plus vaste. A l'époque il y avait eu plutôt que des idées de projet et un appel international avec des grands architectes américains, enfin y avait eu 2 ou 3 jours où ils avaient fait venir des équipes internationales et chacun lançait des idées. Des idées sur « qu'est-ce qu'on fait de ce territoire de pointe de confluent ? ». alors vous savez c'était l'époque où on mettait des tours, des îles, enfin bon y avait toutes sortes de projets, c'était un peu de la créativité. Ca c'était avant les années 1990, moi je suis arrivée ici en 1983, Gerland en 1988 donc c'était dans les années 1990 par là. Et donc on commençait à cogiter sur ce vaste territoire qui n'était pas complètement libéré. On savait que le port Rambaud allait arrêter. On savait que le marché-gare allait déménager, il a déménagé beaucoup plus tard mais on savait qu'il était dépassé. Y avait les terrains d'EDF, les pollutions, le travail avec la SNCF et les grands acteurs. Le problème de l'autoroute, ça ça avait fait l'objet d'un débat. Dès qu'on est arrivé sur le projet donc en 1998 on a consulté une équipe projet qui s'appelait MBM Melot et c'est à partir de là qu'ils on vraiment commencé à regarder un projet. Donc c'était encore avec la mission Confluence et le problème de l'autoroute était crucial. C'est là qu'il avait proposé des shunts d'autoroute et on a dit « pourquoi le pousser là ? », parce que les gens du projet bien sûr il sortent ce qui les embêtent de leur territoire et ils le mettent de côté. Ce qui est un peu normal puisque c'est pas leur mission. Donc nous, Grand Lyon, on a dit « il faut qu'on regarde ça beaucoup plus largement, le problème de l'autoroute c'est une des conditions » parce que c'était l'époque où on disait « les grands invariants pour sortir ce projet » et un des invariants c'était de supprimer l'autoroute et c'était de faire sauter le centre Perrache. Comme quoi, vous voyez, l'opération s'est faite sans ces grands invariants. Enfin ils ont fait quand même un tramway alors que nous on disait qu'il fallait prolonger le métro. Et globalement, politiquement, ils ont pas accepté, c'est pour des raisons financières. Parce qu'il fallait passer

au moins 2 parce que l'autoroute passe au moins 1 sous le centre de Perrache. Et donc voilà ça a commencé vraiment avec cette équipe là. C'était une période très difficile parce qu'il y avait une foule d'acteurs et puis les propriétés étaient pas encore complètement libérés et surtout les politiques qui étaient intéressés, ceux de la ville, ceux de l'arrondissement, ceux de la communauté urbaine… voilà y avait beaucoup de réunions publiques. Et puis petit à petit, des fois on sait pas pourquoi, il suffit d'un petit truc, ça a commencé à faire des petits. Et puis on est passé à l'étape de la SEM, je pense que c'était à l'époque de Raymond Barre. En fait l'agglomération, le Grand Lyon, avait de grands projets, le projet de Gerland était très identifié à cette époque là, et Vaise aussi. Et quand le nouveau président de la communauté urbaine arrive, souvent, surtout quand il y a des petits changements politiques, y a le regard qui se porte sur d'autres territoires. Et là, nous qui étions à Gerland on le voyait très bien, le regard qui était posé sur nous pendant 20 ans pour faire une grosse opération sur Gerland s'est décalé et est venu sur le confluent. Et c'est à ce moment là qu'il a été décidé de faire une SEM, monsieur Galet est arrivé, on a continué de travailler avec lui sur le projet avec cette équipe MBM Melot. Petit à petit le marché de MBM Melot est arrivé à échéance et ils ont pris CN1 comme urbaniste en chef, Et puis ça a continué après. Y a eu la SEM, les élus ont fortement… parce qu'en fait c'est ça, un projet de cette importance là, bien qu'il soit plus petit que Gerland, dès qu'il est porté politiquement il peut facilement émerger. C'est comme ça, on fait de la communication, on rencontre les promoteurs… Donc tous les grands projets on fait du marketing pour les faire émerger, il faut parce que si vous faîtes pas quelque chose il est pas connu, c'est pas comme une opération dans le diffus, quand c'est une opération globale il faut qu'il y ait une locomotive, même si des fois on se trompe en pensant que c'est ça qui va être une locomotive et puis ça sera ça… mais au départ il faut commencer par quelque chose. Donc il faut qu'il y ait un fort portage politique, c'est une condition sine qua non.

MA : *Alors quelle est la part du marketing et la recherche image dans ce projet ?*

Importante. Importante en temps, en argent, en moyens humains, etcetera. On fait appel à des bureaux extérieurs, etcetera. Et pour chaque grand projet, le local, au départ la mission Confluence était rue Casimir Perrier dans les locaux des anciens abattoirs et ensuite ils ont fait un beau local, bien en vue, des ouvertures au public, des évènements. Donc après faut mettre le paquet, aller aux meetings, aller à Paris dans les grands séminaires…

MA : *Il vise qui ce marketing ? A qui vend-on un quartier comme ça ?*

Au monde professionnel, les habitants ça se fait automatiquement après, vous passez des articles, des journées portes ouvertes, etcetera. Mais c'est pas auprès des habitants que vous le vendez. Pour les habitants c'est bien trop loin, dire que vous aurez un jour des logements au contraire ça va les déranger. Donc le montre dans le monde professionnel.

MA : *Quelles étaient les ambitions du Grand Lyon sur ce territoire ?*

Faire un morceau de ville. Comme ils disaient, la ville a été constitué dans son centre, entre la Part-Dieu, la Saône, les collines, et on avait cette partie là, comme Gerland, qui faisaient partie de Lyon et qui étaient 2 immenses friches. Donc l'idée c'était d'en faire un morceau de ville viable. Après vous pouvez y ajouter tout ce que vous voulez, un morceau de ville c'est des équipements publics, c'est du commerce, c'est la mixité même de vie pour qu'un morceau de ville, un quartier, vive.

MA : *Plus précisément, quelles étaient les orientations retenues ?*

C'était, par rapport au site… c'était le projet de CL1 donc c'était en fait un peu retrouver une trace avec l'eau, donc l'idée du bassin. Ca allait même beaucoup plus loin parce que c'était son fameux peigne de partout. Il faut voir les premières esquisses. C'était retrouver du lien avec l'eau, ce que la ville avait perdu. Et donc c'étaient les peignes verts et bleus. Et puis y avait l'idée de relier avec les berges, que ce soit des Saône ou de Rhône, avec les autres quartiers, vers Gerland avec le projet de passerelle, et au Nord faire aussi rentrer, relier complètement le quartier Nord au quartier Sud. Et puis il y avait un sujet qui était quand même un peu costaud, c'était le rétrécissement de l'emprise ferroviaire. Ca c'était le point le plus difficile à traiter et là on a vraiment mis de l'argent là-dessus, c'était un gros investissement. Et c'était un geste très difficile parce qu'il fallait traiter avec RFF et la SCNF et ça c'était un peu hard. Ca relie un peu plus le quartier si on a des faisceaux plus resserrés.

MA : *Donc le quartier prend sa forme actuelle et arrive le centre commercial ?*

Oui. C'était une mode. Une mode de centres commerciaux. Y avait déjà eu la mode des multiplex qu'on avait parsemé partout dans Lyon et l'agglomérations et puis voilà les centres commerciaux, etcetera.

MA : *Il vient prendre un poids très important sur le quartier, qu'est-ce que cela veut dire de construire un quartier autour d'un centre commercial ?*

Alors… Moi franchement j'ai pas vécu cette période du centre commercial, j'en ai entendu parler parce qu'il y a eu des concertations, etcetera. Si ça marche c'est une réussite, si ça marche pas c'est qu'on s'est trompé. Y a pas de mystère. Je pense que c'est l'avenir qui nous dira si c'était une bonne idée. Maintenant il y a eu des études avant de commerces avec Ernst et Young, moi j'ai vécu ces études là et le commerce, c'est partout, c'est immaîtrisable… Donc y a eu toute une période où on était anti centre commerciaux en centre-ville donc c'est pour ça qu'a été décidé de dire « on repère les pôles commerciaux », Ecully, Saint-Genis-Laval, Vénissieux, Part-Dieu bien sûr, et « niet, aucun centre commercial en centre-ville » parce qu'on disait que c'était déjà la mort des commerces. Et donc on avait fait réfléchir Ernst et Young sur le confluent, ils avaient fait des théories, pfff… nous on arrivait pas à tenir le ryhtme, sur l'évolution du comportement des ménages sur les commerces en hyper centre-ville parce que là on était dans l'hyper centre. Et je me souviens très bien qu'ils avaient imaginé que les gens viendraient en transport en commun et que c'était, ça devait porter un nom ce concept, qu'il y

aurait des lieux où y aurait tous les stockages et les gens iraient chercher ce qu'ils avaient choisi en magasin dans ces lieux là… donc vous voyez l'informatique était pas encore complètement arrivé par là. Donc c'était plutôt sur le concept de commerces de centre-ville, tous types de magasins, bien sûr ça a commencé à s'orienter sur le loisir, le sport, etcetera… mais pas dans une boîte quoi. Et puis voilà y a eu cette période de multiplex et ouais, y a des modes… Y a des modes en France, y avait les grands groupes qui faisaient des boîtes comme ça. Alors aujourd'hui c'est simple, les grandes surfaces, les grandes surfaces alimentaires… leur projet c'était de dire on met une grande ou une moyenne surface dans un morceau de ville avec des logements et tout ça. C'est-à-dire que pendant longtemps on les a fait dehors avec leurs fameux parkings et maintenant avec la ville qui grossit ils disent « on fera du parking en superstructure, dans des silos », ça aussi ça a fait un changement. C'est-à-dire qu'on a beaucoup construit, nous, public, de parkings en sous-sol et après sont apparus les parkings en superstructure. Donc quand ils nous ont présenté ce projet là on s'est dit que c'était un grand changement parce qu'avant on aurait jamais dit oui à une grande surface alimentaire entourée de logements en hyper centre. Après c'est une galerie marchande comme partout. C'est par que la rue classique, sauf bien sûr l'hypercentre…. Et on peut pas contrôler le commerce, vraiment, eux ils ne vont que là où ça marche.

MA : *On peut le contrôler par exemple en refusant de construire un centre commercial…*

C'est pas aussi évident, les hommes politiques décident pas de tout. Et par principe, eux, les élus qui décident, veulent que la ville bouge. Vous avez une friche là, une autre friche là, si vous dîtes non à tout il se passe plus rien et la production part ailleurs. C'est un cercle un peu infernal. Et donc c'est toujours pareil c'est suivre l'évolution des villes parce que les villes se comportent aussi de manière différente. Donc aujourd'hui on a beaucoup de modes doux, de la livraison à domicile, des drives… Donc y a comme toujours, on est pris par le système qui change.

MA : *Est-ce aussi fatal que cela ? Pourquoi suit-on la mode ?*

Parce que c'est là qu'on peut gagner de l'argent.

MA : *Il se trouve qu'à Confluence, la plupart des commerces sont sur une orientation haut-de-gamme…*

On est sur l'hyper centre. On cible une clientèle qui existe un peu plus dans l'hyper centre qu'à l'extérieur.

MA : *On retrouve la même chose en ce qui concerne les tarifs des logements. Est-ce qu'il y a une réflexion là-dessus ?*

Dès le départ le foncier était cher. Donc le foncier cher fait des logements chers, etcetera. Les opérations comme ça en hyper centre, pour le moment… parce que la ville, historiquement il fallait avoir sa maison au bord de la route, maintenant on dit qu'il vaut mieux avoir sa maison

loin de la route principale, c'est mieux, et celles qui sont au bord de la route n'ont plus de prix, voilà… pour le moment le foncier en centre-ville est cher. Et Confluence c'est l'image entre le Rhône et la Saône, y a des lieux qui sont assez forts en terme d'image. Et ça a été ça dès l'origine, c'était cher. Après le sprix évoluent en fonction du marché. Et puis bon, ils ont voulu faire une architecture assez libre, contemporaine, c'était une volonté en soi. C'était politique, ils ont dit on fera appel à… « on veut pas des choses uniformes, on veut que tout le monde s'exprime sur une architecture moderne ».

MA : *Et dans le même temps on amène dans les discours officiels la question de la mixité sociale. C'est un peu paradoxal…*

Ca après, c'est toute opération publique qui avait à l'époque 25% de logements, après on peut toujours en faire plus mais c'était le principe établi. Les grosses opérations publiques devaient tout le temps, c'est un moyen de financer aussi le logement social, puisque la charge foncière est moins importante pour le bailleur social qui construit que pour le promoteur immobilier donc tout le monde participe. Après c'est un pourcentage et une négociation plus fine sur les types de logements sociaux mais par principe il fallait faire du logement social et c'était un des moyens d'en faire. Et notamment la ville a toujours travaillé avec tous ses bailleurs sociaux et quand il faut trouver du terrain c'est pas facile donc il vaut mieux en avoir dans ses propres opérations. Après y a le problème de la mixité mais pourquoi y en aurait pas dans ces secteurs d'opérations d'ensemble. Ca paraîtrait même anormal qu'il y en ait pas.

MA : *Cette défense du mélange de logements sociaux et de logement sur la marché libre vient d'où ?*

Bah c'est un principe. La ville est les collectivités doivent répondre aux besoins de logements sociaux, donc il faut qu'elles en construisent. Pour en construire il faut disposer de foncier et de foncier un peu moins cher que le marché normal donc voilà c'est une source de pouvoir sur le foncier. Pourquoi ils n'en feraient pas d'après vous ? Au contraire ce serait bizarre qu'ils en fassent pas…

MA : *Je ne défends pas le fait de ne pas en faire. Je me pose simplement un certain nombre de questions. Premièrement, je ne sais si la mixité sociale c'est un quota de logements sociaux.*

Je suis d'accord mais c'est déjà un début. Sinon c'est quoi ?

MA : *La seconde chose c'est que parmi les habitants pas grand monde n'en veut…*

Oui, mais attendez ça veut dire qu'on veut pas de pauvres ? On en veut pas ?

MA : *Ce n'est pas mon opinion et ce n'est pas seulement « on ne veut pas de pauvres » d'autant qu'à Confluence il n'y a pas vraiment de grands pauvres… Mais ce que j'entends c'est que cela génère un certain nombre de tensions entre la vision du pauvre qui ne saurait pas ranger sa terrasse justement et à l'inverse un affichage de moyens parfois mal vécu.*

Tout ça, ça se calmera avec le temps. Pourquoi on irait pas faire du logement là ? Vous considérez qu'on ne peut pas mettre un très riche à côté d'un très pauvre ?

MA : *Je ne dis pas ça. Je dis que ce n'est pas forcément bien vécu.*

Ah oui. Mais c'est fait pour que ça change, pour que le vécu change aussi.

MA : *Est-ce que le vécu change réellement parce qu'on met des immeubles sociaux et d'autres en marché livre côte à côte ?*

Ca c'est un autre sujet… c'est les équipements publics. Je travaille sur Vénissieux, y a plus de 50% de logements sociaux et y a des secteurs où y en a 90% sur les communes où je travaille mais elles ont toujours fait des équipements sociaux, les gens se sont rencontrés… et on essaye d'y mettre des logements de riches, de classes moyennes parce que ce sera pas les très riches qui iront. Et pareil c'est très difficile, c'est même beaucoup plus difficile de mettre des riches chez les pauvres que de mettre des pauvres chez les riches. Et pourtant ce serait un peu normal qu'il y ait un minimum de mixité. Le problème c'est laquelle on fait et comment les gens se rencontrent. Ca c'est aussi des dispositifs sociaux qui sont mis en place, soit des sociaux publics, centres sociaux, etcetera, soit par des associations, des structures privés. Ca, ça dépend de la mobilisation des gens parce qu'après c'est comment faire vivre une ville où les gens se rencontrent. Le sujet il est plutôt là que de construire mais est-ce que les habitants se rencontrent ? Et c'est pour ça que justement… globalement les gens sont satisfaits dans les villes en difficulté parce qu'ils ont beaucoup d'équipements sociaux. Même les gens qui font partie de la famille des riches, qui vivent avec des pauvres, et même s'il y a des problèmes avec ça, socialement il y a des échanges plus importants, parce qu'il y a plus d'équipements que quand c'est l'inverse avec quelques pauvres au milieu de beaucoup de riches. Voilà, après c'est à faire et c'est qui va vers qui ? comment ? etcetera. Et les communes et les arrondissements sont pas parfois préparés à ça parce que c'est pas une évidence. Les villes qui traditionnellement ont été des cités ouvrières, elles ont eu cette culture très forte. C'est un problème culturel quoi. Y a eu une culture de la mobilisation, du partage, etcetera. Une ville qui n'a pas eu cette culture parce qu'elle était riche elle ne le fait pas systématiquement. Et c'est lié autant aux habitants qu'à ceux qui y travaillent. Moi je le vois, parce que je travaille depuis quelques temps sur Vénissieux et Saint-Fons, le problème culturel est énorme : les fêtes, les salles, parce que les gens partent pas donc ils sont beaucoup plus enclins à des activités. Après ces quartiers neufs c'est très difficile, en fait c'est ça. Quand j'ai cherché à habiter je me suis dis « oh non, je vais pas dans un quartier neuf », parce que construire une vie sociale ça se fait pas comme ça. La vie sociale il faut qu'elle sorte d'un quartier neuf… quand il est un peu grand, quand ça se noie dans un quartier qui 'existe, qui a une antériorité… C'est comme tenir propre un quartier neuf, vous voyez à Gerland on se disait « il faut commencer à entretenir pour que ça soit bien parce que si on se laisse déborder… ». Même si vous prenez un truc beaucoup plus simple qu'on peut imaginer, un grand lotissement c'est pareil, si tout commence à partir à la dérive et qu'on commence pas à dire « il faut prendre les bons gestes, les bonnes habitudes »…

tout est à faire. Dès qu'on commence une ville nouvelle… vous prenez les grandes villes nouvelles, tout était à faire, même le lien social. Alors que des villes qui ont une tradition sont habituées, si vous rencontrez des gens qui ont vécu dans des cités, j'ai une amie qui a vécu à Firminy et même ailleurs elle a toujours ça dans la tête, cet esprit, parce qu'elle a vécu dans un contexte culturel, social, de rencontres avec les gens, très très forts. Et sorties de ce contexte elle continue à le semer. Et ça, si ça existe pas et qu'il y a pas quelques personnes qui sont moteurs là-dedans, qu'elles soient publiques ou privées, ça peut faire un quartier un peu mort quoi.

MA : *A l'inverse certains habitants me disent qu'ils trouvent agréables d'arriver dans un quartier neuf parce que tout le monde vient y habiter en même temps et que donc il n'y a pas de groupes constitués.*

Ca peut être un autre point de vue aussi si le secteur où ils étaient pendant tout le temps allaient pas bien, pour eux rentrer dans un secteur neuf…

MA : *Vous avez parlé de tendances, de manière de faire la ville à un moment donné, comment voyez-vous l'aspect écoquartier et l'arrivée du développement durable à Confluence ?*

Vous, vous avez vu quoi qui faisait que c'était un écoquartier ?

MA : *Je ne sais pas ce qu'est un écoquartier.*

Moi non plus je le sais pas. Il paraît qu'il essaye de faire… enfin les services de l'Etat essaient de le définir. J'ai pas encore vu ce qui est engagé. Qu'est-ce qu'un éco-quartier ? C'est un quartier économique si éco veut dire ça mais économique en quoi ? J'en sais rien. Normalement c'est sensé être dans la qualité de vie environnementale. Mais c'est tout, où est le lien social ? Enfin vous voyez ce que c'était… c'était sensé être au croisement… Je pense qu'ils ont fait des expérimentations, y eu Concerto et plusieurs autres tentatives. C'est un début. C'est déjà pas mal, je peux vous dire que pour avoir expérimenter des choses sur Gerland en galerie technique pour mettre tous les réseaux sans casser chaque fois les voieries quand déjà vous arrivez à faire une expérience c'est beaucoup d'investissement. J'imagine que ceux qui les ont fait pensent que c'est un élément parmi d'autres qui peut amener à changer là et ailleurs.

MA : *Il y a beaucoup de communication autour de cela, notamment depuis récemment avec le label WWF.*

J'ai pas tellement suivi. Pour vous c'est quoi un écoquartier ?

MA : *Une ZAC construite après 2005 ?*

Non mais ils essayent parce que tout le monde dit qu'il a fait quelque chose. Ils essayent de réfléchir au concept d'écoquartier. Les maisons passives, le tri, il peut y avoir des tas de

choses… Quand on voit que dans les villes allemandes il y a un tri sélectif avec 6 ou 7 poubelles nous on en est loin encore.

MA : *Il y a certains endroits où cela ressemble surtout à de l'affichage parce que le vert fait vendre.*

Oui, enfin bon… je pense pas que ce soit vraiment le vert qui fasse vendre. Ca j'y crois pas bien.

MA : *Pas encore.*

Non, là les gens, croyez pas qu'ils achètent parce que c'est vert.

MA : *Enfin comme vous le disiez tout à l'heure on ne le vend pas qu'aux habitants mais aussi aux professionnels du domaines qui eux aussi doivent faire du vert.*

Oui. Mais bon là y aussi le fait qu'il y a l'eau, c'est un site où on a la Saône…

MA : *Parmi les éléments mis en avant pour justifier l'appellation écoquartier on trouve la remise en cause de la place de l'automobile. Quelle était la position du Grand Lyon à ce sujet ?*

C'est le grand débat aujourd'hui. Quelle est la place que l'on donne à l'automobile en ville ? C'est pas propre çà Lyon, on retrouve ça à Londres, etcetera. C'est un problème de pollution, de bruit, tout ce qui touche les nuisances sonores, olfactives, etcetera, la qualité de l'air… c'est es vrais sujets.

MA : *Il semble que ça ne corresponde pas encore aux pratiques des habitants.*

C'est pas que ça correspond pas aux pratiques, c'est les mentalités, on laisse pas sa voiture facilement…

MA : Peut-être, est-ce qu'alors ce type d'actions coercitives fait évoluer les mentalités ?

Oui parce que si vous mettez plus de stationnement sur la chaussée pour mettre sa voiture, vous pouvez faire que des rues piétonnes si vous voulez, vous laissez votre voiture à l'extérieur, vous rentrez chez vous à pied avec vos courses. Vous pouvez le faire mais vous prenez le risque de pas vendre d'appartements. [rires] C'est le juste milieu, l'ajustement pour faire changer les comportements. Nous sommes des gens rigides globalement, on a pas envie de changer. On est pas des souples, le changement nous fait peur. Et j'y mets tout le monde. Donc ça changera sur les hyper centres mais moi je suis convaincu, peut-être que j'ai tord et que c'est une fausse idée, qu'un commerce ne peut vivre qu'avec du vélo, de la voiture et à pied. C'est-à-dire que pour moi une rue reste une rue et il y a des voitures, la question c'est combien. C'est pour ça que la zone bleue c'est bien, on ne peut rester plus d'une heure. Une place de voiture tournerait 5 fois dans la journée ce serait très bien. C'est ça en fait l'idée, il

faudrait mesurer le nombre de voitures qui font tampons, qui sont là du matin au soir, et qui ne devraient pas être là du matin au soir. Et ça permettrait aux autres qui sont là pour une heure de tourner. La mobilité c'est ça et le domaine public est pas fait pour être occupé 24 heures sur 24 par un bien privé comme ça. Mais par exemple il y a des pays où il y a beaucoup de parkings privés pour les gens qui ne peuvent pas avoir de parkings dans leur immeuble. Après à Paris, il y a des gens qui n'ont pas de voiture ou des voitures à l'extérieur. A Lyon aussi. Et après on a institué le paiement résidentiel, donc de minuit à 8 heures du matin on paye sa lace dans la rue. Mais c'est un problème : est-ce qu'on met en place une police pour aller sanctionner ceux qui dépassent l'heure ? C'est un geste politique courageux. Donc faire comprendre aux gens qu'ils ne doivent pas amener leur véhicules pour les laisser comme ça parce qu'ils savent qu'il ne va rien se passer. C'est pas tellement un problème de sanction, c'est un problème de comportement. Mais j'en fais partie, je ne critique personne, et y a un problème c'est qu'il faut s'habituer à ces nouveaux comportements. Mais ça se fait, ça se fait petit à petit. Mais pas de voitures… vous savez il y a beaucoup de villages où on a fait des dimensions automobiles qui meurent. Donc vous voyez il y a toujours des effets contraires. Je pense qu'il faut jamais faire en urbanisme un saut vers quelque chose qui est contraire à notre société, il y a des étapes, on fait évoluer le choses à chaque étape. Donc il faut pas faire des choses qui sont irréversibles et en même temps permettre des nouvelles adaptations pour plus tard. Comme des rues qu'on a fait peut-être trop étroites et maintenant il faudra rogner sur la voiture…

MA : *Au début de l'entretien vous avez parlé des limites du territoire en disant que sur Gerland vous essayiez de penser plus large.*

Oui. Ca c'est un grand défaut quand on début. Et pour les promoteurs pareil, ils regardent leur terrain et il s'arrêtent là. Ils regardent même pas comment ça va se retrouver avec le reste. Et ça il faut comprendre que c'est essentiel.

MA : *Sur Confluence, cette réflexion sur les limites et l'extérieur des limites se traduit comment ?*

Vous situez votre projet par rapport à la ville en fonctionnement. Est-ce que la ville est capable d'avoir un morceau de ville là ? C'est-à-dire que par exemple si vous avez 3 grandes friches vous pouvez pas laisser partir 3 grandes friches en même temps. Donc c'est aussi un problème de dire « là c'est celle-là, demain ce sera celle-là, et ça on le verra pas dans l'urgence ». Un projet de développement de cette dimension là, faut aussi être en capacité de le sortir dans le marché immobilier de l'offre et de la demande. Donc ça c'est la première chose. Le diffus c'est une chose mais des grosses opérations, que ce soit commerciales, tertiaires ou habitat… Et après il faut regarder la complémentarité des projets. La complémentarité peut-être par rapport à quelque chose d'important et de significatif dans cette opération, dans l'agglo... est-ce vraiment de la complémentarité ou de la concurrence ? Parce que si vous mettez en concurrence des territoires y en a un qui va mourir, qui va pas tenir le choc. Ca c'est en termes de vocation, de contenu, et en termes d'organisation, de fonctionnement, c'est quelle est la structure viaire qui est la structure… toutes les rues n'ont pas la même hiérarchie, y a des voieries qui ne sont que locales, d'autres qui sont d'un niveau interquartier et il faut savoir

comment ça s'accroche aux autres quartiers, etcetera. Et après de savoir comment s'organise une voierie qui est de niveau supérieur dans un quartier. Voilà, est-ce qu'elle a une place ? Est-ce qu'elle est organisée ? Qu'est-ce qui l'a fait vivre ? Un aménagement dépasse toujours son territoire, les réflexions dans tous les domaines doivent aller au-delà. Comme les liaisons vertes, les modes doux, c'est comme un réseau d'assainissement. Vous savez pourquoi on a fait des communautés. Un réseau d'assainissement structurant il arrive là et vous comme vous êtes une commune voisine vous en faîtes un ici. Quel intérêt ? Autant que l'autre se continue. Donc c'est de la couture quoi, du tricotage.

MA : *C'est toute le problème de gérer à la fois la compétitivité de votre territoire de projet et la concurrence entre les différents territoires de l'agglomération.*

C'est pour ça qu'on parle de complémentarité. La complémentarité c'est un jouer les atouts d'un territoire par rapport aux autres. Quels sont ses atouts et qu'est-ce qu'il pourrait amener de complémentaire ?

MA : *En termes de gestion, quand on confie l'aménagement de ce quartier à un SEM puis une SPLA on définit forcément un périmètre de projet qui le sort d'une réflexion plus globale.*

Une SEM elle est sur un périmètre mais par principe elle le sait très bien… le moindre urbaniste qu'elle fait travailler sur son périmètre va sortir du territoire. C'est une structure administrative, elle sert seulement à faire des actions. Elle peut très bien dire qu'il faut faire des choses à l'extérieur. Mais elle a de l'argent que pour intervenir sur son périmètre donc elle interviendra financièrement que sur celui-ci. C'est une entité administrative et juridique. C'est comme nous, communauté urbaine, on voit des fois que la route départementale ou quelque chose qui n'est pas de notre compétence pose problème. Donc après c'est la structure administrative donc nous, c'est nous qui impactons l'extérieur et c'est pour ça qu'il y a tout le système financier, les participations, etcetera, nous on dit « on fait beaucoup de logements là et on donnera une participation par exemple pour créer 2 classes dans un lycée ». Après des modes opératoires y en a X et ça peut impacter l'extérieur. C'est ça en fait un équipement s'il est primaire soit il répond en partie à l'opération et il est payé au prorata de la partie à laquelle il répond et le reste est financé par celui qui est compétent. Et donc j'ai jamais vu une SEM qui ne face pas intervenir ses prestataires à l'extérieur, c'est pas possible. Bien sûr ils vont pas aller faire un maillage, ils vont pas aller dans le détail mais il peut dire « et s'il y a un ouvrage comme un pont, il faut que la voie de l'autre côté soit constituée dans la continuité ». Quand je travaillais sur Gerland on disait « faudrait que les usages soient là, que les têtes de ponts soient ici ou soient là », sans aller dans le détail mais y a des orientations pour qu'il y ait une continuité dans la direction, qu'elle s'arrête pas au périmètre.

MA : *Là on est donc la projection hors des limites du périmètre. J'imagine d'ailleurs que quand vous concevez une opération vous projetez ce qu'elle va être et donc en quelque sorte il y a une projection de l'opération réalisée puis vécue. Comment faîtes vous pour projeter ce que va vivre un habitant ?*

On est jamais sûr de rien. Mais quand vous projetez de construire une maison, vous la faîtes et puis vous vous dîtes « mince, si j'avais su j'aurais pas fait cette pièce là à côté de celle-là ». On fait pareil, un concepteur il se projette par principe.

MA : *J'entends bien mais comment projettez vous le futur habitant là-dedans ?*

Justement c'est tout le lien avec les modes de vie et de société. On fait des maisons passives pour des raisons plus économiques, parce que les habitants doivent payer moins… Les gens ont les projette aussi, les habitants ils sont pas projetés individuellement mais par paquet. Mais ils sont projetés dans le sens où l'organisation d'une place, d'un équipement public, est-ce qu'il est bien situé ? L'école ? Est-ce qu'il y aura des trottoirs suffisament larges pour les enfants ? C'est des trucs tout à fait classiques. Après quand vous arrivez dans le détail de votre projet, vous savez comment fonctionne une école et puis si c'est un élément particulier… y a toujours des éléments de référence sur des choses qui ont été vécues ailleurs. C'est comment améliorer en plus les petits trucs qu'on a vécu ? En fait c'est un ajustement perpétuel. Y a pas de méthode parce que y a pas un cas. Si tout le monde était dans un moule ça irait mais comme personne est dans le même moule… Après c'éest plutôt des politiques qui sont mises en place.

MA : *A propos de politiques mises en place à Lyon, et notamment à Confluence, il y a un fort contrôle de l'espace par la fermeture et la présence conséquente de caméras.*

Là je peux pas vous répondre, c'est des choix qui ont été faits.

MA : *Enfin la politique en matière de sécurité est particulièrement marquée à Lyon.*

Ca c'est des choix de ville qu'ils ont fait de gérer la sécurité des gens… Moi j'ai pas d'avis là-dessus. Toutes les villes pratiquent ça maintenant, le contrôle… Vous savez que normalement les caméras dans les 24h toutes les images, s'il y a pas eu de recours parce qu'il y a pas eu d'incident ou de personne qui est venu faire un recours, ça s'efface. C'est très contrôlé par la CNIL et il faut toujours qu'il y ait un élément bien particulier pour visualiser les images. Alors après y a des endroits stratégiques, les tunnels, les trucs comme ça où il y a un central où ils visionnent. Enfin y a quand même un principe de protection de la personne. C'est vrai. Y a une période où on n'en a pas du tout mis, une période maintenant où on en met partout. C'est comme les ronds-points, on en a mis partout et maintenant, on en enlève, on en enlève, on en enlève… Le fond est ailleurs. C'est plus pour les gens, parce qu'après on leur dit « vous avez ça qui vous sécurise ». De toute façon vous êtes mieux surveillé par votre carte bleue et votre téléphone que par ça…

MA : *Ca repose la question de la mode et du fait que toutes les villes font la même chose pour faire parler d'elles. Après on justifie ça par la compétition interurbaine et le fait de se placer dans le mouvement.*

C'est pas tout à fait ça. C'est qui n'avance pas recule, cet espèce de proverbe qui dit que si on ne fait pas quelque chose… Après si une ville ne fait rien elle prend le risque de se paupériser.

Je reconnais que c'est très difficile. C'est toujours un problème d'ajustement, ni trop, ni pas assez, essayer de trouver le juste milieu parce qu'on ne peut pas ne pas faire. La question c'est de faire juste ce qui est à faire maintenant. Et ça c'est très très difficile. Après bien sûr on peut critiquer des tas de choses mais c'est comment on fait pour avancer à petits pas, bien, et sans non plus aller trop loin.

CL6	**Date :** 13/12/2012
	Rôle dans le projet : Chargé de projet espaces publics
Réalisation : Divers projets en tant qu'aménageur	**Structure :** SPLA Lyon Confluence
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 2h09min	**Expérience :** 14 ans
Travail sur le projet : 1998-	**Taille de la structure :** 22 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer pourriez-vous me décrire un peu votre parcours professionnel ?*

Alors moi j'ai commencé… Là c'est mon premier poste, c'est mon seul et unique poste. J'ai commencé en même temps que le projet ici donc en 1998. En études j'ai fait un DUT de génie civil pour après faire une maîtrise de sciences et techniques d'aménagement du territoire et après un DESS d'urbanisme. Pour moi c'était évident, je voulais faire de l'urbanisme, de l'espace public, et pour ça c'était pour moi évident qu'il fallait que je sache comment on construit. Donc quand j'ai fait du génie civil c'était dans cette optique là en étant convaincu que c'était un itinéraire normal. Et en fait j'étais à chaque chois la seul de toutes les promos à faire cette démarche là. Mais moi j'étais convaincue de cette méthode là, j'étais assez surprise d'ailleurs de voir que les autres avaient pas la même logique, c'était souvent géographie, économie, sciences po, pour arriver à faire de l'urbanisme alors que pour moi ça semblait évident que ça passait par la construction. Donc voilà, ça c'était ma démarche. Et toute suite en sortant du DESS d'urbanisme j'ai commencé à faire de la concertation par hasard et je suis arrivée là au tout début du projet, en 1998, au moment où l'opération a été lancée, en phase de concertation. C'était la présentation du premier projet, du démarrage. Donc ça c'était le départ et après j'ai tout de suite fait de l'opérationnel parce que c'était ce qui m'intéressait donc y avait en même temps la partie études qui était engagée et après tout ce qui était chantiers préalables à la construction du quartier tel qu'on le connaît aujourd'hui. Donc ça passait par toutes les phases de démolition, les chantiers de dépollution et puis, ça c'était on va dire un peu la partie de préparation, et surtout ce qui était à mes yeux important c'était de créer des espaces publics provisoires qui permettaient de créer des usages avant même que l'ensemble du projet soit fait. Donc ça à chaque fois j'ai porté cette démarche là en créant notamment la promenade le long de la Saône qu'on a fait en 2000 qui permettait d'ouvrir tous les espaces publics jusqu'à la pointe alors que les gens ne connaissaient ni le port Rambaud, ni le long du quai Rambaud, le port Rambaud était fermé au public. C'était, enfin à mon sens, c'était très important d'initier les usages pour que les changements se fassent et que d'emblée ils créent tous seuls l'évolution. Donc ça c'était aussi les espaces publics provisoires, transitoires, selon. J'ai porté aussi l'utilisation des terrains, une fois que les terrains étaient démolis en attendant qu'ils soient rebattis, j'ai porté le fait qu'ils soient utilisés en essayant à chaque fois d'avoir des

usages temporaires. Un moment donné y avait un chapiteau qui s'était installé pendant un an à peur près. Donc ça amène des gens sur le site, les gens le connaissent, commencent à se l'approprier parce qu'ici clairement en 1998 on était au bout du monde, les gens ne connaissaient pas le Sud de la Presqu'île, le au-delà des voutes c'était physique mais la barrière mentale était très importante. Aujourd'hui on a l'impression que c'est tout à fait normal de venir jusqu'ici, le tramway est là… Mais quand on reparle de 1998 c'était pas du tout le cas, on partait de très très loin. J'ai porté par exemple aussi le fait de mettre à disposition un terrain pour faire un jardin pédagogique à la disposition des MJC et de l'école du quartier, qui a ensuite été repris et qui s'appelle Jardigone qui a été mis sur le toit de Perrache et devant l'école Gilibert, maintenant c'est porté par la MJC, c'est rentré dans… Y avait l'utilisation temporaire de la Sucrière, ça aussi à chaque fois, moi j'étais motivée par ce genre d'utilisation. Heureusement on avait notre directeur Jean-Pierre Galet qui était sensible et qui a été à l'écoute et qui a permis que ça se fasse parce que même si on est plein de bonne volonté, si on est face à quelqu'un qui n'a pas cette ouverture d'esprit, qui n'a pas cette démarche ou qui pense que les contraintes financières sont telles que « non, on va pas se le permettre », lui a totalement compris que quand on fait de l'aménagement provisoires, l'investissement qu'on fait à ce moment là a des retombées en terme de fréquentation du site et d'ouverture d'esprit des gens qui est très très important. Donc j'étais plutôt portée sur ce genre de démarches pour que les gens s'approprient cet endroit là. Y avait une phase, je vous fais un peu l'historique, qui était pour moi importante, c'était pas l'espace public mais c'était le moment où on achète… y a des grandes friches industrielles donc on achetait la friche et il s'écoule un laps de temps… on l'achète au moment où y a plus les gens dedans, entre le moment où on achète et le moment où on démolit y a nécessairement un temps où la question du squat se pose, de la dégradation, et du coup du danger que ça représente, on pourrait dire qu'on s'en fiche que les gens prennent les tuyaux mais y a un vrai risque et nous en tant que propriétaire on a une vrai responsabilité. La question s'est posée « qu'est-ce qu'on fait ? On fait murer et on met du gardiennage ». Ce que j'ai proposé, j'étais à chaque fois avec des gens qui étaient porteurs de projets artistiques, qui cherchaient des lieux donc à chaque fois j'étais en contact avec eux pour leur dire « non on est pas propriétaire » ou « non, y a pas d'espace ». Et quand y avait ce laps de temps j'avais proposé à notre directeur de prendre le budget gardiennage en disant voilà « on est responsable du site, on va l'avoir sur les bras pendant 5 mois, combien ça nous coûte en gardiennage ? » et bien à la place on le met à disposition d'une structure qui fait vivre le lieu pendant les 5 mois en le mettant à disposition d'artistes qui venaient faire des installations, faire des expos, ou qui utilisaient les lieux parce qu'ils avaient besoin de lieux pour eux-mêmes construire quelque chose, un projet. Ca occupait les lieux, ils étaient pas dégradés, ça amenait du public, ça amenait de la connaissance, de la culture, et à la fin c'était temporaire, y avait un contrat avec eux qui était très clair, et à la fin hop ça s'arrête on démolit et on construit le projet. Donc je me suis occupée de toute cette partie transitoire qui pour moi entre dans le champ de la connaissance et de l'appropriation du site en fait, avant même que ça devienne des espaces publics tels qu'on les perçoit aujourd'hui. Mais ça c'est un peu oublié dans le temps. Mais dans mon parcours, pour moi, ça c'est des phases qui sont importantes dans la construction du projet. Et après j'ai été en charge à la fois de tout l'aménagement du parc de Saône, de la coordination des chantiers avec les premiers immeubles à construire et maintenant je poursuis

tout l'aménagement des rives de Saône, en remontant jusqu'à Perrache. Donc on est en train de terminer l'aménagement du parc tel qu'on le connaît aujourd'hui et on va redémarrer la phase de construction, d'aménagement plutôt, de la partie au Nord du cours Bayard. Voilà un peu pour le parcours en quelques mots.

MA : *Vous parlez d'usages et d'appropriation, qu'est-ce que vous vous appelez un bon espace ? Qu'est-ce que vous cherchez à faire quand vous aménagez un espace public ou un quartier ?*

Un bon espace ? Sur une aussi grande échelle ? C'est pour moi c'est des espaces où on peut avoir un peu le champ libre sur ce qu'on a envie de faire. Enfin un espace public qu'on peut s'approprier assez facilement dans le sens où tous les usages ne sont pas spécifiquement prédéfinis, calibrés. Le parc je trouve que c'est plutôt un espace où on peut s'assoir sur la pelouse, ou jouer au ballon sur la pelouse, ou se promener à vélo à côté… et un peu laisser le choix aux gens. Après ça a ses limites aussi, c'est qu'on nous demande d'ajouter des éléments qui ciblent certains des usages pour éviter qu'ils soient tous disséminés, parsemés, que ça crée des tensions en fait entre différents groupes d'utilisateurs. Après à cette échelle là qu'est-ce qui est… ? Par exemple je trouve que l'espace public de Port Rambaud est pour moi moins accueillant, je dis ça vraiment à titre personnel, parce qu'il a été approprié par des usages privatifs qui prennent le dessus et qui font que les gens, moi en tous cas je le ressens comme ça, se sentent moins dans un espace public très libre mais plutôt dans un espace public où on a une certaine tenue à avoir. Y a des tas de terrasses qui sont très très grandes, qui sont privatives, avec un usage bien particulier et qui ont mangé l'espace public. Les gens ne savent même pas que c'est de l'espace public en réalité, d'ailleurs ces terrasses là le montrent en mettant du mobilier, des barrières, des arbres qui sont spécifiquement sur leur usage. Et du coup ça crée pour moi une sorte de côté un peu… je sais pas comment le dire… quand on passe dans l'espace public du coup on est un peu décalé, soit on rentre dans ce cadre auquel cas on se sens autorisé à marcher à côté, soit on passe à côté en disant « pfff… je me sens pas super bien ici, je suis pas vraiment… à la fois je suis pas chez moi mais je suis pas chez eux en réalité ». Et je trouve que du coup là l'espace public, à mon sens, en tous cas la multiplicité d'usages qu'on avait pu penser au départ a été un petit peu détournée au profit d'une image, c'est pas forcément la réalité, on peut s'y promener malgré tout mais au profit d'une image qui est assez ciblée et je pense que certaines personnes doivent j'imagine se sentir un peu en décalage. Et je pense que ça ça a été plus porté sur Port Rambaud de par l'appropriation des terrasses et l'image qui a été finalement construite au fur et à mesure des années et qu'on ressent pas sur le parc. Sur le parc c'est beaucoup plus ouvert. Peut-être aussi que la vision du parc est beaucoup plus grande et qu'on se sent un petit peu moins coincé là-dedans.

MA : *A propos de cette privatisation de l'espace public, comment en tant que concepteur on arbitre entre d'une part la volonté de faire venir des commerces, en l'occurrence des bars et des restaurants, et d'autre part la projection d'une sorte d'idéal de fréquentation* [elle me coupe]

Ouvert à tous. Et on se rend compte que la réalité c'est que c'est pas vraiment ouvert à tous. Je sais pas si tous les gens qui passent sur la promenade se sentent autorisés, au sens moral, à

aller boire un coup sur ces terrasses. Y a un petit côté… un certain rang à tenir, je suis pas sûre que tous les gens lambda qui passent sur le port Rambaud se sentent de le faire. Et ça ça c'est construit en fonction des gens qui s'approprient l'espace public pour le détourner en espace privatif. Et comment c'est arbitré ? Là pour le coup c'était pas arbitré, ça s'impose. Ca s'impose et la conception de l'espace public c'est ça qui était un peu idéal, c'est qu'on avait imaginé entre les bâtiments des placettes publiques comme on peut concevoir des petites places publiques que l'on traverse, où on va s'y assoir, y a une fontaine, y a… Et puis cet espace public en fait devient recouvert de mobilier et de barrières, de façon plus ou moins autorisée dès le départ, qui fait que tout ça c'est devenu privatisé en usage. Mais ça c'est… il faut une poigne d'enfer dès le départ pour le maîtriser, ça a pas été possible dès le départ et après les usages prennent le dessus. Je sais pas combien de temps ça va durer aussi, peut-être que dans le temps, mettons dans 5 ans, et bien les gens qui tiennent les restaurants auront changé, ils auront plus la même façon de voir les choses et du coup le public se réappropriera les lieux.

MA : *Ce qui m'intrigue c'est que vous présentez ça comme une dérive. En un sens, il semble logique quand on fait venir des restaurants et des bars... il n'y a pas de surprise à avoir quand ils installent des terrasses…*

Nous qui avons suivi la conception… il y a une surprise sur l'ampleur, si. Si, sur la notion de… on peut imaginer un commerce qui a une terrasse, de là à ce qu'elle recouvre la totalité de la place publique jusqu'à en fermer tous les accès c'est là où je trouve qu'il y a une dérive. On peut imaginer que le commerce a une terrasses sur un tiers de la place parce qu'on passe une convention avec ça, en plus les places ont été plus ou moins conçues en imaginant cette hypothèse, que faire un terrasse ça veut dire poser des arbres… ah, lapsus… des tables, des chaises, ça veut pas forcément dire couper nos arbres pour en mettre d'autres, parce que c'est quand même ce qui s'est passé, mettre des clotûres de tous les côtés qui font que quand on est sur un angle de cette petite placette on ne peut plus travers cette placette pour aller à l'autre coin parce qu'on a l'impression d'entrer chez quelqu'un, voilà, c'est là où je trouve qu'il y a une dérive. Toutes les terrasses dans Lyon, qui existent du mois de mai au mois d'octobre, on a pas forcément ce ressenti là. Sur les places elles prennent une partie mais… je trouve que là c'est juste la question de l'ampleur en fait que je qualifierais de dérive. Pas sur l'usage qu'on avait nous, bien sûr, imaginez, au contraire on trouve ça très positif, ça met une vraie animation, c'est le côté dérive, le côté où y a plus de partage finalement. Enfin dans un certain sens y a plus de partage au point que les gens qui ne connaissent pas le fonctionnement croient que c'est un espace privé. C'est là où je veux dire que c'est une dérive, c'est cette façon là de traiter les choses. Et puis voilà, c'est ce que je dis, pendant un moment ça veut peut-être fonctionner comme ça et dans quelques temps ça fonctionnera autrement et puis voilà. Et ça, par exemple les terrasses qui sont faites sur la place nautique là on est plus sur des terrasses qui oui occupent un espace mais elles occupent pas tout l'espace, on peut largement passer à côté. Et donc ça c'est un contrat de départ, on a imaginé l'espace public d'une certaine façon et après les terrasses se tiennent dans ces espaces là tandis que sur port Rambaud on a imaginé l'espace public d'une certaine façon et les terrasses ont été conçues de façon tout à fait

différentes de ce qu'on avait imaginé. Et certaines pour lesquelles on voulait certaines contraintes n'ont pas été tenues.

MA : *Vous avez parlé de l'image de ces terrasses qui fait que tout le monde ne sent pas autorisé à s'y installer. De nombreux habitants me disent ça, c'est aussi valable pour tous les commerces, et notamment les commerces de bouche, qui renvoient l'image d'endroits où il faut avoir de l'argent* [elle me coupe]

Un peu bling-bling

MA : *Un peu bling-bling effectivement. Pour vous donner un exemple, un habitant qui est ingénieur et qui a 35 ans donc un certain niveau de revenu me disait que c'était la première fois qu'on le refusait dans un bar parce qu'il n'était pas assez bien habillé.*

S'il s'est fait viré c'est un constat, c'est même plus qu'il imagine certaines choses. Du coup il le constate, c'est plus de fausses idées.

MA : *Oui, il y a un autre constat c'est le tarif d'un repas ou d'une bière. A quel point cet aspect haut-de-gamme a-t-il été souhaité ?*

Il l'a pas été… A quel point il a été souhaité ? Je ne pense pas que lorsqu'on a fait tout le projet on a imaginé « on va faire qu'un commerce bling-bling et qu'un quartier de riches ». C'est exactement l'inverse qu'on a projeté. Ca c'est fait… je pense qu'il y a un effet boule de neige, c'est-à-dire que certains ont commencé à arriver… Mais dans la conception on a toujours porté un projet mixte dans le sens mixte à tous les niveaux de mixité : sociale, de commerces, enfin de types de commerces, de types d'usages, de types de logements… Ca c'est quelque chose que l'on porte depuis le début. Après une fois que l'on vend à un promoteur un programme dans lequel on lui impose la quantité de logements sociaux, la quantité de logements libres, les surfaces et le type de… pas le type de commerces mais après on fait des études de programmation de commerces pour orienter… mais après on relève après du privé à qui on dit « ce serait judicieux de mettre un restaurant ici ». Nous on maîtrise pas à qui il va vendre le restaurant ou les surface de vente en questions. Et cette espèce d'image un peu haut-de-gamme elle s'est construite je pense un peu au fur et à mesure. Elle a été portée de façon assez volontaire sur port Rambaud, c'est Rhône Saône Développement, une filiale immobilière de VNF qui a porté les projets architecturaux et après par les SCI qui a vendu les surfaces donc je pense que là ils ont eu des choix sur les opérateurs qui venaient et ils se sont dit « on va faire un quartier avec un rayonnement assez haut-de-gamme ». Est-ce que du coup ça a justifié que les autres commerces soient d'un niveau, on va dire se donnent ce niveau là même s'ils sont pas directement ici sur port Rambaud ? Après l'image du pôle de commerces et de loisirs aussi a sans doute généré des effets sur l'ensemble des commerces. C'est possible mais je pense pas qu'on est prédéfini à l'avance… non, c'est même sûr, on s'est jamais dit nous ici, en tant qu'aménageur, « on va faire le quartier avec que des restaurants à 35 euros le menu », pas du tout. Et c'est même plutôt… Enfin on le constat en étant un petit peu… c'est pas de la

déception, on en est très très loin, mais avec un côté un peu… peut-être qu'un petit plus de mixité y compris dans la proposition des restaurants aurait été une bonne chose. Mais après y a une réalité du marché privé qui se fait et je ne sais pas précisément comment on la maîtrise ou comment on pourrait la maitriser mieux que ça. Parce que nous on a quand même porté énormément de choses, l'image qu'on a eu aussi sur les niveaux des logements a été assez fausse sur les proportions de logements sociaux, le fait qu'on dise que c'est un quartier de riches, la réalité est assez différente de ce que les gens ont en tête quoi. Après ça a été certainement confirmé par le type de restaurants et de bars qui se sont installés là. Le fait d'être aussi un quartier nouveau a fait que les gens se sont dit « y a un truc à faire donc si on s'y installe faut pas refaire la même chose que ce qui existe déjà ».

MA : *Vous dîtes que la réalité n'est pas celle qui peut-être perçue. Quelle est alors cette mixité réelle ?*

Les proportions ?

MA : *Je connais les proportions.*

Si on reprend tous les articles de presse et tout ce que les gens ont pensé depuis 2005 quand les premières opérations sont sorties c'est pas représentatif de ce qu'on a construit.

MA : *D'accord, qu'est-ce qui se cache derrière cette mixité ? Pourquoi faut-il faire de la mixité ?*

Dans une ville, pourquoi il faut faire de la mixité ? [rires] Bah parce que et ça a été montré depuis les années 1960 quand on essaye de faire des quartiers pas bien mixtes ça marche pas bien. Vous avez remarqué non ? [rires] On en revient quand même… Et je trouve que c'est plutôt sain de tendre vers des objectifs de mixité d'usages et de population et de métiers, enfin de métiers dans le sens habitat, équipements et bureaux. C'est de la ville qui fonctionne. C'est de la ville qui fonctionne humainement, hein.

MA : *A propos de la mixité sociale on peut se poser la question. Je n'irai pas jusqu'à dire que cela ne fonctionne pas mais cela génère des tensions entre populations différentes.*

Mais la non-mixité génère beaucoup plus de tensions. Donc on tend vers le maximum d'humanité et de partage et ça, ça ne se passe que si on arrive à maîtriser le mieux possible et ça minimise les tensions parce que les gens se connaissent, ils arrivent à se connaître et ils ont plus peur les uns des autres. Ca fonctionne comme ça.

MA : *S'ils se mélangent… Est-ce que la mixité c'est simplement dire on fait X pourcents de logements sociaux ?*

En France ça passe par là, comme outil, non ?

MA : *C'est l'outil légal. Mais ici par exemple y a-t-il eu des réflexions qui aillent plus loin sur les zones de contact par exemple ?*

Oui, je pense que nos espaces publics ici vont très loin sur les zones de contact. Je pense que le concept même du parc qui a été fait permet justement de démultiplier les zones de rencontres. Parce que le principe du parc c'est d'avoir le parc adossé le long de la Saône et des ramifications d'espaces verts qui rentrent dans la ville. En ayant le principe de dire que chaque immeuble, au moins jusqu'au cours Charlemagne, après on est de plus en plus dense, et sur la ZAC 2 c'est juste la zone de contact qui est… elle est traitée différemment mais le fond de la question reste le même, c'est jsute la forme qui diffère. Et donc sur le parc c'est dire que toutes les rues Est-Ouest sont bordées de mailes plantées qui sont avec des surlargeurs, c'est des vrais partis pris parce que le coût de l'espace public est important et après il faut densifier… on densifie les îlots pour que les gens se rencontrent sur les espaces publics et que ceux-ci soient suffisamment larges et vastes et qualitatifs pour qu'il s'y sentent bien, et dans ces mailles plantées on met différents types d'équipements et de lieux de rencontre. C'est comme ça que l'on a mis le long de la rue Casimir Perrier ne serait-ce qu'une petite aire de jeu. Ensuite y a le terrain de sport autour duquel on va rajouter des équipements en libre accès, les grandes prairies. Et pour moi le lieu très important aussi c'est le jardin en cœur d'îlot qui est un jardin public, fermé la nuit, ouvert le jour, comme les autres parcs de Lyon. Public et accessible uniquement depuis la rue y compris pour les gens qui habitent autour. Dans les premiers contacts qu'on a eu avec les promoteurs vous imaginez bien qu'ils ont tous demandé la privatisation de l'îlot, donc ça il a fallu lutter en disant « non, c'est un parc public accessible à tous ». Donc y a 4 portes et dans lequel on a jouté, c'était qu'une question de délai, des cabanes pour jouer pour les enfants. Pour moi c'est un lieu de rencontre majeur pour l'ensemble des îlots, parce qu'on est à proximité de l'école, on est à proximité donc voilà les nounous qui vont chercher les enfants à l'école peuvent aller dans le cœur d'îlot, y a des logements de différentes catégories, ouverts à différentes catégories sociales tout autour. Ca c'est un vrai lieu de rencontre et ça a pas été fait sans difficulté, parce que les gens ont pas forcément envie de rencontrer tous leurs voisins justement. Et c'est comme ça qu'on a choisi de porter cette mixité d'usages et de fonctions en ayant la plus grande part possible d'espaces publics qui permette ces rencontres. J'ai oublié la place nautique, c'est un détail… un espace majeur du quartier avec un vrai choix de conception en gradins pour faire des fêtes. Ca c'est des choix qu'on a défini dès le départ, après portés et validés par le politique parce que toutes ces surfaces là… on aurait pu imaginer la ville autrement. Là c'est du foncier qu'on a pas vendu clairement. Donc après il faut densifier les îlots pour répondre à un équilibre mais le choix s'est fait comme ça donc je crois qu'on était dans le vrai aussi.

MA : *Cette histoire de l'air de jeu* [elle me coupe]

Vous en avez entendu parler ?

MA : *Beaucoup.*

Vous avez rencontré des gens des îlots A et B ?

MA : *Oui et des habitants d'autres îlots m'en ont parlé aussi.*

Ils en ont parlé comment ?

MA : *Caricaturalement je dirais qu'il n'y avait pas beaucoup d'avis neutres. Ce que je trouve intéressant c'est le lien avec ce que vous venez de dire sur ce parc où les promoteurs pont poussé pour la fermeture* [elle me coupe]

Pas pour la fermeture. Ce qu'il voulait eux c'est que les habitants aient un accès direct en disant « c'est mon jardin privé et comme ça j'en vends un part ».

MA : Pour les habitants c'est un espace qui a un statut ambigu, on ne sait pas trop… Donc sur l'aire de jeux, il y avait ceux qui étaient contre avec comme argument premier la nuisance sonore [elle me coupe]

Y en avait qui avait des enfants dans ceux qui étaient contre.

MA : Il me semble qu'à part une jeune maman non.

Ils ont oublié eux-mêmes qu'ils en avaient eu.

MA : *Et il y avait aussi un positionnement contre les habitants contre… donc pas particulièrement un positionnement pour, plutôt « cela ne me gêne pas, ça fait partie de la vie » donc une critique du râleur avec des propos sur les « petits vieux friqués qui râlent » ou « ils n'ont qu'à aller habiter ailleurs, Sainte-Foy est faite pour eux ». J'aimerais bien avoir votre sentiment sur ce qui s'est joué à ce moment là ?*

Ah mais la caricature nous on en a eu des courriers signés ici. Donc comment dire c'est difficile de rester sans tomber dans la caricature puisqu'en fait ces gens là nous écrivent et ils se tirent une balle dans le pied en fait, il suffit de lire leurs courriers. A part expliquer qu'ils ne supportent rien on arrive pas à comprendre le contenu du courrier. Les jeux étaient prévus dès le début pour nous dans la conception du parc. On a un peu tergiversé sur la localisation des jeux au début… c'est pas tergiverser mais donc y avait des modules de jeux qui étaient prévus et en fait le parc est remis à la ville de Lyon, c'est eux qui gèrent les jeux. Et donc pour la ville de Lyon, il y a une certaine conception de l'aire de jeux, c'est une aire de jeux avec un sol souple et avec une clôture autour pour tenir les enfants en sécurité. Donc ça a pris plusieurs mois pour essayer d'argumenter, de les convaincre, d'une certaine idée en disant que tout le jardin en cœur d'îlot étant fermé on peut imaginer que c'est une grande aire de jeux en tant que telle. C'est une praire avec des arbres, avec des bois, des clairières dans laquelle on peut concevoir que si on lache les enfants ici ça fonctionne. Donc il a fallu essayer de travailler avec les services de la ville pour essayer d'un peu changer, leur faire accepter qu'on pouvait aussi mettre des modules de jeu sans pour autant qu'il y ait une clôture, etcetera,c e qui existe par

exemple dans le parc de la Tête-d'Or, c'est un peu cette image là que j'avais en tête. Donc ça ça a pris pas mal de temps, nous on a avancé la conception du jardin en cœur d'îlot et donc après il a fallu faire la conception des jeux. Donc pendant ce temps on a pas arrêté le reste du chantier pendant ces évènements là. Sur la conception des jeux on a mis énormément de temps aussi, parce qu'il a fallu trouver… enfin on ne voulait pas tomber dans exclusivement le catalogue où on achète un petit jeu tout fait parce que c'est ce genre de jeux que la ville de Lyon peut entretenir. Donc on voulait trouver… l'idée dès le départ, toute cette conception là de Michel Desvigne c'était de dire « on fait des bois avec des cabanes ». Moi je trouvais que c'était une idée plutôt intéressante donc on a poussé sur cette idée de cabanes. Donc pour construire une cabane on tombe dans de la menuiserie, des planches, et donc dans des normes pour l'accessibilité des enfants, de responsabilité, et après des problèmes d'entretien parce que la ville de Lyon n'a pas les moyens dans ses marchés de faire intervenir des menuisiers, il faut que ça correspond à des fournitures qui sont déjà homologuées pour des questions de responsabilité. Donc ça parraît pas mais ça a pris énormément de temps pour essayer de trouver une solution où on arrive à faire des cabanes qui sont dessinées par notre maîtrise d'œuvre, qui sont mises en place, conçues et adaptés au site pour qu'on ait des bonnes échelles, savoir quel enfant on vise, etcetera. Donc mine de rien ça a pris énormément de temps donc quand on est venu les installer le cœur d'îlot était déjà ouvert et utilisé donc un peu approprié aussi et les gens ont bien crû… enfin ceux qui voulaient le croire on bien crû qu'il y en aurait pas… ça les arrangeait aussi. Et puis il y a vraiment un doute qui s'est installé quand y a pas mal de riverains qui sont… parce que tout le monde a déboulé à la maison de la Confluence, y a eu une pétition, ils sont allés à la mairie du deux, ils ont monté une pétition contre les jeux. Et à la maison de la Confluence Stéphanie qui accueille les gens était assez surprise parce que plusieurs fois dans les discours c'était « ah oui mais moi quand j'ai acheté mon appartement personne ne m'a jamais dit qu'il y aurait des jeux. Donc je pense qu'il y avait aussi un peu à mon avis un discours du promoteur qui était un petit peu ambigu et je suis vraiment sûre qu'ils aient été vraiment clairs avec les plans qu'on communiquaient ou voilà… Ca nous a un peu créé un petit doute en disant « finalement est-ce que quand ils vendaient les appartements ils disaient vraiment les choses franchement ? », « oui, c'est un jardin public, ouvert à tous, oui y aura des jeux », on était plus tellement sûr parce que quand on a vu l'état de surprise et d'agressivité des gens sur ce qui est quand même que des cabanes qui visent les plus petits et notamment ceux qui vont au groupe scolaire d'à côté, j'étais un peu surprise de l'ampleur de l'opposition que ça pouvait prendre. Donc on s'est même interrogé sur la bonne fois des gens qui ont vendu. On se disait finalement « quand on refait l'hsitoire, est-ce qu'ils étaient vraiment clairs à ce moment là ? », je sais pas. Donc voilà, et puis en plus ils s'est écoulé énormément de temps entre le moment où la mairie du deux nous a dit « ben voilà, y a une pétition qui tourne auprès des habitants contre ces jeux », on leur a dit « ah bon ? », on était un peu surpris. On leur a dit « on peut vous passer quelques éléments d'informations mais on voudrait connaître quels sont les griefs, passez nous le contenu de cette pétition qu'on puisse y répondre et savoir comment on adapte », là il s'est écoulé au moins 4 mois avant qu'ils nous répondent. Donc pendant ce temps là nous on continuait à avancer, je veux dire on bloque pas tout quand même, et donc après on a fait une séance de concertation… enfin une réunion d'information plutôt on va dire pour justement présenter ça, elle a été extrêmement violente, on a expliqué

que nous on continuait notre construction d'espace public que « oui ces éléments là étaient prévus », qu'on les fait et qu'on peut adapter certaines choses. On a d'ailleurs un peu adapté par rapport au projet initial, on a enlevé un élément, on a essayé de… Mais pour autant je pense qu'il fallait bien que les gens aient conscience qu'on allait pas d'un coup sous prétexte qu'il y a je sais une dizaine ou peut-être une vingtaine de personnes qui sont contre un élément de programme, changer la donne et finalement pénaliser tous les autres habitants en ne mettant pas de jeux sous prétexte que certains sont pas d'accord. Donc je pense qu'après ça a été certainement perçu comme « de toute façon on nous écoute pas », j'imagine. Voilà, mais y avait aussi des gens très positifs qui disaient « oui, c'est bien de mettre des jeux dans l'espace public pour les enfants ». Donc après nous on s'en est tenu à notre programme, on a certaine convictions, je pense que là on avait raison et y a des moments où il faut pas se laisser trop… Par contre c'est pas facile, ça demande pas mal d'énergie.

MA : *Vous avez des doutes sur le discours des promoteurs. Est-ce qu'il faut s'étonner que des personnes à qui on a vendu des logements de standings avec nécessairement certaines représentations associées disent « je veux du calme », « je ne veux pas être embêté », « je veux un certain entre-soi » donc « je ne veux ni des personnes en logement social qui rangent mal leur terrasse ni des jeux pour enfants » ?*

Ah bah ça se comprend mais non. Je réponds non, je suis assez radicale là-dessus. Non ça se comprend pas parce que si quelqu'un a cette ambition là il ne vient pas dans un centre-ville dans lequel on essaie de créer toute cette ambiance là de partage. Moi je le comprends mais quand on disait tout à l'heure on fait une caricature en disant « ces gens là n'ont qu'à se barrer et se mettre tranquille dans leur villa », oui alors ils y vont… enfin ils vont jusqu'au bout de leur démarche. Tandis que là c'est le côté beurre et argent du beurre mais pas la baratte. Enfin y a un côté entre-soi, d'un certain standing… je pense que c'est le discours qui a été porté par les promoteurs mais néanmoins il n'est pas conforme avec nous ce qu'on a expliqué, le projet qu'on a porté, qu'on a construit, et pour lequel on ne s'est jamais caché. Je veux dire, on ne les a jamais pris en traîtres tous ces gens là. Ils ne sont pas venus là en de disant « mon Dieu je découvre que mon appartement n'est pas tout seul au milieu d'un formidable espace publique payé par la collectivité et que je serai le seul bénéficiaire de cet environnement là ». On s'est jamais caché, on a toujours été extrêmement clair sur le projet. La maison de la Confluence est ouverte depuis des années. On a toujours eu un discuours extrêmement limpide sur tout ça. Alors après que les gens aient tendance à écouter plus les personnes qui leur vendent parce qu'ils savent mieux faire, pourquoi pas. Mais c'est ce côté-là aussi qui est un peu désagréable, c'est « mais comment ? on me vend un appartement mais finalement tout ce qui est autour n'est pas exactement ce que j'imagine et je vais devoir cohabiter avec d'autres gens différents qui en plus vont partager un espace public peut-être sous mes fenêtres » mais on s'en est jamais caché quoi !

MA : *Toutefois n'y a-t-il quand même pas un lien avec l'idée selon laquelle Confluence est LE projet urbain de Lyon, il y a beaucoup d'image en jeu, la SPLA fait beaucoup de communication autour du projet, il y a de grands ambitions politiques derrière, on crée un peu un objet qui est montré partout, que ce soit de votre ressort ou pas…*

C'est pour ça qu'on essaie toujours de bien remettre le bon commentaire vis-à-vis de la photo. Parce que combien de fois justement les médias ou d'autres entités s'approprient et créent un discours qui est pas toujours très juste. Donc nous on essaie aussi de communiquer mais je pense pas qu'on ait été très trompeurs sur l'ambition en développement durable, en qualité architecturale, en qualité d'espaces publics et en choix de mixité d'usages, de mixité de population… Je pense pas qu'on ait été à un moment complètement défaillant au point que les gens se trompent en venant acheter ici. Je ne pense pas. Et puis surtout quand on relativise, ça correspond à combien de personnes ? On parle finalement encore d'une minorité de gens. Comme d'habitude en fait, on focalise sur des minorités alors que…

MA : *Après on peut se demander ce que minorité et majorité veulent dire.*

Oui mais finalement on est encore là…

MA : *Pour décentrer un peu le débat et parler de cette question d'image. Qu'est-ce que travailler sur un projet sur lequel la recherche d'image et les ambitions politiques sont aussi importantes implique ?*

Et bien c'est… comment dire… Nous en terme de motivation sur la qualité du projet, ce qu'on nous demande, c'est extrêmement motivant, on est tous là pour à chaque fois essayer de tirer vers le haut. Et après l'ambition politique est aussi cohérente avec ce que nous on propose. En fait… comment dire… c'est plutôt nous aménageur qui à l'origine portons les choses et tirons toute la qualité du projet vers le haut, on le présente de cette façon là et du coup l'ambition politique est cohérente avec ce qu'on a présenté et porté. Et je pense que c'est plutôt dans ce sens. Et après ça devient un outil pour le politique de communication et son projet politique pour l'image du reste de la ville mais au départ le niveau de l'ambition sur l'ensemble des sujets de cette opération il émane d'ici. C'est clairement l'ensemble de l'équipe qui propose des choses. Et pour ça on a des idées assez précises de ce vers quoi on veut tendre et pour ça on a des tas d'AMO et de prestataires tous de très haute compétence et de qualité qui eux-mêmes tirent tout vers le haut niveau pour que l'ensemble ait toujours un temps d'avance et soit un niveau plus haut.

MA : *Etre toujours à la pointe est un des objectifs explicites ?*

Ouais. C'est parti comme ça dès le départ et puis tout le monde porte ça ici je pense. Alors après comment ça émerge ? Pourquoi ici ça marche plus qu'ailleurs je pense que c'est un tout. Toutes les personnes qui portent le projet sont vers cette démarche d'aller en avance sur la règlementation, en avance sur les expériences, en avance sur les montages. On a toujours été un temps en avance sur ce qui se produit. Depuis je sais pas, au niveau de ce qu'on appelle HQE, enfin développement durable, qu'on appelait HQE pendant un moment, en 2005 quand on a fait les premières consultations on mettait des niveaux de récupération des eaux de pluie, d'isolation thermique, d'étanchéité à l'air, qui étaient dès 2005 correspondant à la RT 2012 qu'on nous applique aujourd'hui. Depuis quelques années on était sur des bâtiments avec du

passif et maintenant sur la ZAC 2 on est sur de l'énergie positive. C'est… voilà on est en avance sur la règlementation parce qu'on porte tous cette ambition là un peu à tous les niveaux. Ca doit tenir un peu à l'ensemble des gens et puis comme tout ça est épaulé par des équipes de concepteurs, de maîtrise d'œuvre et d'AMO qu'on choisit à chaque fois en étant les plus pertinents. C'est présenté comme étant quelque chose menée de façon très intelligente et du coup le politique a compris que c'était pas juste une image avec du vide à l'intérieur, que tout le monde est là pour soutenir ce projet.

MA : *N'est-ce pas justement parce qu'il y a un bénéfice politique direct pour Gérard Colomb et pour la ville de Lyon, le projet étant énormément mis en avant, que vous avez plus de marges de manœuvre ? On parlait tout à l'heure de l'importance des espaces publics, n'est-ce pas aussi dire « on a là un quartier qu'on peut mettre en avant et donc on va lui allouer plus de moyens pour la réalisation des espaces publics » ?*

Non, c'est parti exactement du contraire. C'est vraiment honnête. C'est que c'est vraiment tout parti d'ici sur les choix programmatiques du type d'espaces publics, du type de bâtiments, tout ça a été proposé et a émergé ici, épaulé par des équipes hyper compétentes. Et à partir de là ça a été compris comme un projet fort et grâce à ça oui, le Grand Lyon et la ville de Lyon le vendent à l'international. Il a fallu ramer combien d'années pour qu'ils en prennent conscience ? C'est là où je dis que c'est parti d'ici. En fait il a fallu longtemps pour que la collectivité comprenne que ça puisse aussi leur servir d'utiliser l'image de ce projet à l'international. Pendant des années ce projet là était quasiment plus connu dans le milieu professionnel international que lyonnais. Enfin j'exagère un peu mais on a des délégations du monde entier alors même que les services du Grand Lyon n'ont jamais mis un pied ici et ne connaissent pas le projet. Je caricature un poil parce que maintenant ça va mieux mais ça a été vraiment ça. Maintenant en revanche l'image est tellement installée qu'on a une forme de facilité à faire venir les promoteurs, une facilité à consulter. C'est-à-dire que les petites opérations dès qu'il y a un petit passage difficile dans l'immobilier les opérations peuvent pas sortir et si les promoteurs ont des choix à faire ils viendront ici et ils lâcheront d'autres opérations parce qu'ils savent que là y aura des retombées d'image et économiques qui seront importantes. Mais ça, ça c'est construit à partir de l'ambition menée vraiment en interne. Par contre je ferais bien un coup d'histoire aussi, c'est que d'entrée de jeu, en 1998, c'était Raymond Barre qui était le maire et Gérard Colomb a un petit oublié cette période, normal… mais il a impulsé le projet en disant, c'est vraiment son initiative, en disant « y a un territoire énorme ici il faut en faire quelque chose et c'est ici que Lyon va se développer dans l'avenir » et en créant le projet, en créant la mission… Sa phrase d'introduction c'était de dire « grâce à ce site on va placer Lyon au range des capitales européennes, capitales économiques et grandes villes européennes et donc il faut miser ici ». Ca c'était en 1998 donc après l'ambition internationale et l'ambition du projet a été mise très haut, dès le début, dès le départ par la présentation du projet. Après le projet a continué à se faire, à murir, et puis à rentrer en phase opérationnelle avec différentes étapes, mais mine de rien d'entrée de jeu l'ambition a été placée hyper haut et tout le monde, en interne en tous cas, a tenu cette ligne de conduite en disant « on va essayer », après on y arrive, on y arrive pas, ça dépend, « de pas être moyen et de toujours être hyper

qualitatif sur tous les sujets ». C'est être en avance pour faire avancer… enfin comment dire ? Faire avancer tout le temps y compris la réglementation, servir un peu, sans être complètement un laboratoire dans lequel on peut pas vivre mais servir d'exemple pour qu'il soit répliquable après.

MA : *Comment on pense ce qui est plus haut, ce qui est en avance ?*

Bah on regarde ce qui se fait et on dit qu'on peut faire mieux. Après c'est une question de personne ici. On a tous une certaine conscience sur le développement durable par exemple. Ca fait longtemps qu'on se dit qu'il y a quelque chose à faire bouger et qu'il faut que le projet participe à ce mouvement d'évolution là, et qu'on peut pas se contenter… Voilà, être plus haut c'est on peut pa se contenter de faire… enfin on a pas envie de laisser les promoteurs faire des immeubles qui ont une architecture moyenne, de faire un truc qui consomme. On a envie à chaque fois de mettre des contraintes, c'est un peu un jeu aussi mais c'est une question de méthode. C'est-à-dire que dès la première consultation, quand les premiers îlots ont été bâtis, la consultation promoteur s'est faite contrairement à ce qui se fait d'habitude, c'est-à-dire qu'on leur a pas demandé une charge foncière en nous proposant un prix, c'est nous qui avons fixé le prix et la consultation s'est faite uniquement sur la réponse architecturale et HQE…et le montage. Mais le choix s'est fait là-dessus en disant que de toute façon c'est pas sur le prix qu'on fait le choix. e

MA : *Qu'est-ce qu'un quartier durable ?*

Ce qui est pensé là ? C'est qu'on regarde des cibles et on essaye… c'est qu'à terme on fait en sorte que tout ce qu'on a projeté sur le quartier ne soit pas plus pénalisant pour l'ensemble de la planète et de la ville d'abord que ce qu'il y avait avant. On crée un million de mètres carrés et on fait en sorte qu'ils ne créent pas de production de CO2 supplémentaires. Ca c'est un part, ça n'est pas tout. Etre durable c'est aussi un endroit où on se sent bien et qui dure dans le temps. Donc il faut imaginer comment il va pouvoir vieillir avec nos questions de mixité dont on parlait tout à l'heure. On est dans un centre-ville qui se développe et il faut pas que ce soit une émergence complètement autonome, c'est raccroché à la ville. Pour moi c'est aussi dans le sens durable où on reconstruit la ville sur elle-même et ça ça participe d'un tout, on est pas juste sur un noyau, un espèce de truc complètement fermé sur le reste du quartier. Donc c'est pour ça que la trame est complémentaire de ce qui existe déjà, que les équipements publics sont complémentaires les uns des autres, que les types de logements sont complémentaires, c'est pour ça qu'on a pas fait dès le début du logement social. Parce que 80% du logement social du deuxième arrondissement est à Sainte-Blandine donc si on commençait par les opérations de logement social on plombait financièrement aussi l'opération. Donc les premiers îlots qui sont sortis sont les îlots on va dire de niveau, sur l'îlot A, darse et parc, eux étaient en logements libres pour qu'après on puisse compléter la tram pour venir faire de la couture sur le tissu et équilibrer le tout. Et là c'était un choix d'équilibre aussi, d'équilibre même de population pour pas non plus faire un espèce de ghetto. Quand on parlait de mixité ça passe par là aussi.

MA : *Cela dit la rupture est quand même très forte avec Sainte-Blandine quand on regarde les tarifs de vente sur la darse par exemple…*

Oui mais il existe pour combien d'appartements ? Parce que si on fait le coût moyen et qu'on se rapporte aux autres ZAC de Lyon on est pas plus élevé qu'ailleurs. On est pas plus élevé qu'à Buire, sous Part-Dieu, ou… Par contre si on ramène ça à l'appartement qui est à l'angle de la darse et du parc au cinquième étage je dis pas que là il est pas plus élevé. Mais si on ramène ça à l'ensemble de l'îlot et qu'on regarde le prix au mètre carré moyen et qu'on le compare à celui d'autres opérations à Lyon on a jamais été plus élevé ici. Je parle pas du coût de chaque appartement mais par opérateur on est pas plus élevé là que dans d'autres opérations alors que c'est ce que tout le monde pense.

MA : *On peut se demander si la moyenne a un sens…*

Bah je sais pas, les autres font leur moyenne aussi…

MA : *On peut aussi se demander, si ce n'est pas plus délirant qu'ailleurs, si ce n'est pas le mode de fabrication des ZAC qui génère des prix bien trop élevés…*

Bah le marché immobilier est certainement trop élevé. Le coût de la construction est trop élevé d'ailleurs. Après l'histoire de la moyenne se fait aussi sur les autres opérations. Et si on fait une moyenne c'est que le promoteur aussi fait des tarifs dégressifs quand on descend les étages. Un moment donné on s'y réfère.

MA : *Une réflexion générale sur tout ce que vous avez dit : comment cela est-il pensé en terme d'échelles ? Depuis tout à l'heure on passe parmi un certain nombre d'échelles, de l'international, l'Europe, pour descendre aux jeux pour enfants en passant par la ville, le quartier et le bâtiment. Comment est pensée l'intégration de ces différentes échelles ?*

Alors y a plusieurs clefs d'entrée parce que quand on mène les études déjà pour définir le site sur lequel on va travailler on travaille aussi avec le Grand Lyon pour définir les équilibres à l'échelle de la ville de Lyon et même du Grand Lyon. Par exemple pour définir le type de programmes et le type de positionnement donc clairement y a aussi les orientations du schéma directeur, du PLU, tout la tablette… Et là c'est des décisions qui sont prises avec le Grand Lyon, c'est le positionnement. Par exemple quand on regarder à l'échelle… là on est près de la gare de Perrache, y a la gare de Part-Dieu, la stratégie d'échelle c'était de dire « on est près d'une gare, ça se vend bien les mètres carrés de bureaux, est-ce qu'on fait pas un autre pôle tertiaire ? », la question se posait aussi comme ça. Part-Dieu commence à saturer en nombre de mètres carrés de bureaux, est-ce que du coup on fait pas un autre pôle tertiaire à côté de la gare de Perrache. Donc y a une échelle comme ça, en terme de stratégie de ville. Donc ça été de se dire « non, avec différents types d'études à la fois économiques sur les commerces, sur le poids des gares, finalement le positionnement c'est de dire non, on est bien dans la continuité

de la Presqu'île donc on équilibre de part et d'autre de la gare, on met quelques bureaux mais on vient pas déséquilibrer et on ne vient pas complètement être en concurrence avec le pôle de Part-Dieu ». Donc ça c'est une réflexion qui vient dès le départ. Après on change comme ça d'échelle sur le mode de circulation, de transports en commun, ça c'est des études qui se mènent à l'échelle du Grand Lyon ou de la ville de Lyon. Après y a le poids des équipements publics : comment on définit l'implantation du musée des Confluences, l'implantation des archives municipales, ensuite l'implantation de la Région Rhône-Alpes, y a la patinoire Charlemagne, quel est son devenir ? On fait la liste en gros des équipements à l'échelle de l'agglomération, à l'échelle des arrondissements à proximité, à l'échelle du quartier et on définit quelle stratégie il faut avoir pour développer les équipements sans déséquilibrer les autres, en étant complémentaire. Et après on définit aussi quels sont les besoins… une fois qu'on a défini quels orientations de programme on donne au quartier, quels sont les besoins clefs sur le quartier ? Tout ça se définit au moment où on fait le dossier de création de la ZAC. Donc en gros on a un périmètre opérationnel qui est celui qui est le départ le plus pertinent pour faire l'opération, on définit tout ça dans le dossier de création pour savoir quel type de programme on va mettre en constructions, en équipements publics, quels modes de financement ? en équipements publics aussi au sens espaces publics, au sens réseaux, au sens voieries. Et donc y a différentes échelles qui viennent être étudiées pour qu'au moment où on crée la ZAC, qui est juste un outil opérationnel en fait mais ces questions là se posent à différentes échelles. Après on change d'échelle quand on va voir différents îlots, comment ils travaillent entre eux, les rapports des espaces publics et des îlots. Après on a aussi l'échelle même de la Presqu'île sur la continuité des espaces publics : qu'est-ce qu'on veut ? où sont les espaces publics majeurs ? où sont les espaces publics de quartier ? etcetera. Donc à chaque fois on a un rapport comme ça où on regarde ce qui se passe, on identifie les besoins, on essaye de zoomer et quand il y a des propositions on regarde à nouveau pour voir si ces propositions là sont pas soit en concurrence soit viennent déséquilibrer quelque chose qui existe et qui fonctionne déjà. Donc le rapport d'échelle il est comme ça un peu itératif dès le départ et après on passe carrément à l'échelle de l'îlot puis de l'immeuble. Après l'échelle de l'européen ça peut être des modes de financement. Et notre question de notoriété c'est clairement passer à l'échelle internationale avec tous les délégations professionnelles qui viennent à Lyon et en fait elles viennent d'abord à Lyon Confluence et après à Lyon en fait. Et on reçoit ici 1, 2 ou 3 délégations par semaine. Ca c'est l'international, plus le national, plus le local, plus… Ca c'était aussi une ambition de départ dans le cadre de la concertation et aussi dans le cadre de la communication, y a même un côté un peu pédagogique, on reçoit des écoles, on reçoit… Donc la réponse sur les échelles elle se fait…

MA : *Vous parliez tout à l'heure du coup d'avance, cette recherche d'innovation c'est aussi ce qui fait venir tous ces visiteurs. Où se trouve l'innovation à Confluence ?*

C'est pas possible ! [rires] Je vais pas répondre à tout ou alors ça peut durer longtemps. Y a des innovations de montage d'opération, réglementaires, notamment sur la dépollution, sur le montage même de la société, la SPLA… sur les technologies utilisées, la réglementation j'entends que parfois on va au-delà de ce que la réglementation nous impose, enfin c'est pas

parfois, on essaye quasiment toujours de le faire. Et après sur les innovations technologiques y l'îlot P par exemple avec Nedo et les smart grids. Je parle de ça mais y aussi les études qu'on a lancé pour l'éco-rénovation de Sainte-Blandine. Mais l'innovation va beaucoup plus loin… ça c'est ce qui se voit on va dire. Ce qui ne se voit pas c'est qu'on a été la première société publique locale d'aménagement de France, le statut était à peine fait, qu'on a travaillé directement avec le ministère de l'environnement et Ineris pour travailler sur les études génériques de site pour définir les niveaux de dépollution à atteindre. D'habitude ça se fait parcelle par parcelle et nous on a travaillé avec eux pour faire évoluer ça pour travailler sur le site dans son ensemble. On a travaillé sur le mode de montage des consultations des promoteurs, le fait de dire c'est nous qui consultons et c'est nous qui fixons le prix, on vous fait des cahiers des charges, ça personne l'avait fait non plus et ça fait école, on a édité des petits bouquins qui ont fait école pour d'autres SEM d'aménagement sur le mode de consultation. C'est voilà le fait à chaque fois d'être suffisamment innovant pour être repéré par Concerto le premier… C'est faire des tests d'étanchéité à l'air dans les logements en mettant des capteurs et du suivi pour que ce soit durable dans le temps. Et donc tout ça c'est proposé et c'est porté.

MA : *Une deuxième réflexion globale qui traverse tout ce que vous venez de dire. Vous disiez au début que l'usage et l'appropriation étaient 2 objectifs importants lors de la conception. Comment réussissez-vous à projeter l'usage et la possibilité d'appropriation ?*

A titre personnel je me met en situation. Je fais ça, pour les usages j'utilise mes enfants comme cobaye. Je plaisante mais c'est un peu ma façon de faire, partout où on va, c'est un défaut professionnel j'imagine, partout où on va visiter, c'est horrible au bout d'un moment ça s'arrête plus, on regarde on photographie les bordures, les machins, en se disant « ah ouais, comme ci, comme ça ». Vraiment l'exemple concret c'est le parc. On avait au départ une conception du parc qui était faite par Michel Desvigne. On a fait travailler CL8 qui nous avait fait le programme des espaces publics pour définir quel type d'usages on pourrait prévoir dans les espaces publics. Et dans le programme aussi, c'est des personnes, les AMO qu'on a, qui sont toujours en avance sur leur temps, qui étudient les nouvelles tendances, savoir comment les gens vont évoluer, comment la société évolue, comment les gens s'approprient les espaces. On a bien vu clairement la différence puis 10 ans qu'il a fallu refaire toutes les pelouses du parc de la Tête-d'Or parce qu'avant elles étaient interdites d'accès et que les gens s'approprient les espaces publics, c'est-à-dire qu'ils ont envie de s'y assoir de pique-niquer. Donc toutes les pelouses ont été remplacées pour qu'elles soient solides et résistantes au piétinement par exemple. Ca c'est la société qui change parce que les gens vont plus à l'extérieur, ils ne vont pas juste au parc pour… avant on s'y promenait et on rentrait, maintenant on s'assoie, on fait des goûters avec les enfants, on joue. Ca, ça a évolué pendant les 10 dernières années. On a vu le changement avec les aménagements des berges du Rhône par exemple, ça a été aussi un phénomène… Ce qui montre que les gens en ville ont besoin d'aller à l'extérieur, enfin l'expriment plus qu'avant en tous cas et ont plus de loisirs en ville en demandant des espaces qu'ils peuvent s'approprier. Et donc on a vu cette tendance là et dans la conception initiale du parc par Michel Desvigne les 3 jardins aquatiques étaient en fait des sortes d'îles avec de l'eau

de part et d'autre et y avait une promenade. Le concept c'était une grande promenade linéaire le long de la Saône, comme une digue, ensuite on pouvait faire une deuxième promenade en passant à l'intérieur de jardins qui étaient à voir, avec énormément d'essences différentes, très précieux et donc très fragile, donc on s »y promène, on y marche et on ressort, au milieu d'eau. Et donc quand on a vu ce concept c'est intéressant certes mais c'était pas du tout cohérent avec les usages qu'on avait défini et qu'on sentait. Et donc quand on a consulté pour rentrer dans l'étape opérationnelle, on a repris l'avant-projet du parc, on a re-consulté une maîtrise d'œuvre en disant « voilà, vous prenez cet avant-projet, vous en gardez toute l'essence, le principe d'aménagement mais vous le rendez opérationnel et surtout vous le rendez cohérent avec les usages qu'on a envie de voir appliqués ». Et le fait de faire aujourd'hui un jardin précieux ici on trouvait que c'était pas cohérent avec l'appropriation des espaces publics qu'on avait imaginé en disant que les qui habitent ici peuvent aller jouer avec leur enfant au bout de la rue. Donc c'est comme ça que ça a été traduit en grande prairie, avec justement un système de plantes aquatiques assez complexes qui forme un étang, avec juste une lecture du concept de départ mais que les usages soient conformes avec ceux qu'on avait imaginé et qu'ils correspondent bien avec l'évolution de la société et de l'appropriation des espaces que l'on constatait. Et ça comment on fait ? Ca tient un peu à chacun d'entre nous, nous on se projette… enfin moi je me projette, j'essaie de m'imaginer, je regarde le projet et je me dis « voilà comment moi je ferais là-dedans ». Moi j'avais un peu une image… c'est un peu caricatural mais je me disais « c'est fini l'image du dix-neuvième où se promène au milieu de belles fleurs avec une grande robe », c'est magnifique, ça fait de très belles photos mais c'est fini ce temps là, aujourd'hui on s'y promène en short avec les enfants et on imagine pas leur dire « non tu ne vas pas là bas, y a de jolies fleurs », « non n'arrache pas ça, ne marche pas là ». C'est pas cohérent avec ce qu'on veut donc faut retravailler ça pour garder un beau concept mais qu'on puisse s'en servir parce qu'on se rend compte qu'aujourd'hui la société utilise les espaces publics alors qu'avant elle ne faisait qu'y passer pour se rendre d'un point A à un point B. dans les parcs c'était comme ça aussi, c'était de grandes allées. Voilà, c'est comme ça qu'on a fait évoluer le parc dans ce sens là. Et cette appropriation après on regarde si elle fonctionne et je pense qu'il y a des endroits où il y a des sortes de surlargeurs qui sont sous utilisées. Et après la question de l'appropriation on peut en débattre des heures aussi, c'est celle des skateurs quoi… Donc oui c'est une très bonne appropriation parce que c'est vivant, les gens viennent dessus, seulement on l'a pas conçu pour et les autres sont pas d'accord. Donc là on est sur de l'appropriation mais aussi du conflit d'usage. Et comment on fait ? Et c'est comme qu'on arrive à retourner avec quelques partitions de l'espace où on définit certains usages vraiment à certains endroits parce qu'on les utilise ici parce qu'on est obligé de les interdire ailleurs. Encore le problème du skate on arrive à peu près à le régler parce qu'on met des taquets sur les bancs, parce que les bancs sont trop dégradés mais ça empêche pas les gens de s'y assoir mais le problème c'est les BMX qui eux de toute façon passent. Et en fait comme ça dégrade le mobilier ceux pour qui il est conçu au départ n'osent plus y aller parce qu'il est tout crade ou abimé, ou voilà… Mais par contre l'appropriation par ce type d'usage je trouve ça formidable, je me dis « au moins c'est que ça marche, c'est comme ça que ça vit, tant mieux ».

MA : *On retrouve ce genre de problème d'appropriation avec les chiens.*

C'est pas le problème du chien, c'est le problème du maître. Là c'est pareil faut arriver à trouver des endroits autorisés pour justifier qu'on l'interdit ailleurs. Par exemple tout le cœur d'îlot, c'était une de mes batailles aussi, c'était hors de question, j'ai dit « il faut qu'on mette des panneaux à l'extérieur pour dire que… », c'est que de la prairie donc si on veut pouvoir s'y assoir faut dire « interdit aux chiens parce qu'autorisé aux enfants » [rires].

MA : *Donc il n'y pas vraiment de méthode pour anticiper et projeter l'usage et l'appropriation.*

La méthode c'est se faire assister par des gens dont c'est le métier, des programmistes qui travaillent sur la connaissance de l'évolution de la société, qui font du benchmark, de la visite d'autres sites, et qui viennent nous faire un retour d'expérience sur « voilà, telle expérience, ils ont fait comme ci et ça fonctionne pas, telle expérience c'est plutôt réussi parce que ci parce là ». Et voilà, on se nourrit de ce genre d'expériences et si nous on peut pas le faire on se fait assister en missionnant des gens et puis il y a les études sociaux qui sont intéressantes pour savoir comment les lieux existent en tant que tels et comment on peut les faire évoluer, sentir un peu les choses.
MA : *Pour revenir sur le contrôle des espaces, vous présentez cela essentiellement comme une contrainte liée à des conflits d'usages. N'y a-t-il pas autre chose. Par exemple ici, on peut lire une certaine fermeture des espaces, les îlots ne sont pas traversants* [elle me coupe]

Parce que c'est privé. En fait ce qui est à l'intérieur c'est privé donc le promoteur, la copro, a géré ses accès comme elle l'entend.

Ma : *Donc elle gère comme elle l'entend en fermant de manière systématique ?*

Oui, une copro c'est ça !

MA : Sur les espaces publics, je pense au jardin, il y a une liste d'interdiction très longue, c'est le règlement de la ville de Lyon, le monolithe [elle coupe]

Qui a rajouté des magnifiques clôtures sur une conception qui était à l'origine complètement ouverte, vous avez vu, puisque la clôture est au bas des escaliers et que l'escalier se casse la gueule sur la clôture. Ca c'est la différence entre la conception et la réalité…

MA : *Oui, j'en ai pas mal discuté avec les architectes.*

Ils doivent quand même être un peu déçu.

MA : *Donc on a ce point là mais il y a aussi une foule de caméras, en tous cas il y a un contrôle de l'espace public qui est important.*

Qui est conforme avec le reste de la ville. Ca, ça s'appelle des choix politiques dans l'investissement des modes de fonctionnements.

MA : *Vous comprenez que cela puisse poser des problèmes à un certain nombre d'habitants ?*

Quels genres de problèmes ?

MA : *D'ordre éthique ou philosophique notamment.*

C'était juste pour bien comprendre votre question. Je…

MA : *Il y a une possibilité de négociation sur ce sujet là ?*

Absolument pas. Pour nous c'est clair, on négocie pas du tout avec la ville de Lyon. C'est-à-dire que la ville de Lyon nous fait un plan avec le dispositif de vidéosurveillance et ça ça s'appelle un choix politique. Nous on fait les fourreaux et elle vient installer les caméras. Et les caméras, si elles sont mises sur les bâtiments on dit au promoteur « voilà, sur votre bâtiment vous aurez une caméra, est-ce que vous voulez bien prévoir la petite baguette qui va bien sinon y aura un fil qui va courir sur votre façade ? ». Alors que les promoteurs ferment et contrôlent leur espace privé, ça c'est leur propre choix, c'est pas le choix de la collectivité. Que le jardin en cœur d'îlot soit fermé la nuit avec des horaires de fonctionnement, ça c'est le choix de la collectivité, et on va dire que c'est dans le sens où c'est pour éviter que la nuit il y ait des gens qui fassent trop de bruit ou que ce soit un coin un peu mal famé, ça se comprend aussi. Le choix de la viédosurveillance qu'on le comprenne ou qu'on le comprenne pas là pour le coup c'est le pouvoir de police du maire qui décide de son mode soit d'investissement soit de fonctionnement. Ils ont décidé de mettre de l'investissement dans les caméras et de limiter le fonctionnement en limitant le nombre des agents, voilà. Nous, de tout ce que l'on voit augmenter le nombre d'agents ne fait qu'améliorer les choses. Mettre des vrais gens avec qui on peut parler y a rien de mieux. Et ça, non, on négocie pas. On fait l'implantation la plus judicieuse possible pour limiter le nombre. Le coût, pour les caméras, c'est la ville qui le prend en charge, nous on fait les réseaux, on essaie de faire au mieux pour minimiser le coût de tout ça. Et le plan de déploiement des caméras est fait au coup par coup en fonction de l'avancement du projet, en fonction des besoins qui sont identifiés par les services de police de Lyon, voilà, pour l'instant y a pas des caméras partout, ils les déploient au fur et à mesure. Voilà, ils nous ont demandé d'en mettre le long des rives de Saône, pour l'instant y en a pas, y a même pas d'éclairage aujourd'hui, ben demain y aura de l'éclairage et de la vidéosurveillance. Et ça c'est un choix qui est éminemment politique et je comprends que ça pose des questions. Je sais pas s'il y a d'autres types comme ça de contraintes, si on prend ça comme une contrainte, si on prend ça comme un élément de programme, qui sont la gestion des bornes d'accès, le contrôle d'accès qui est géré d'un certaine façon ou d'une autre. Comment on fait pour éviter l'envahissement des voitures ? Et la vidéosurveillance nous est inscrite dans notre programme par notre président, le maire. Y a des choses sur les services qu'on négocie énormément sur je sais pas… les matériaux de sol, pour arriver à faire en sorte qu'ils nettoient autrement, sur faire

avancer le mode de gestion des espaces publics, on a beaucoup travaillé avec les services pour qu'ils modifient les outils et le personnel, la façon dont l'entretien se fait, entre les espaces végétalisés et les espaces minéraux, qu'on ait quelque chose d'un peu plus mutualisé qu'avant. Et après voilà, le programme de vidéosurveillance nous est imposé. Alors on travaille sur les opérations comme ça avec des AMO sur les ESSP, études de sécurité publique, y a un S qui manque. Donc en fait c'est des gens qui font des études, qui regardent les espaces publics, qui regardent les projets et qui nous font une analyse. Et à partir de cette analyse de risque après nous notre programme on le fait plus ou moins évoluer. Mais après on reste toujours sur un côté philosophique et puis qu'est-ce qu'on veut comme espace public ? et pour qui ? et sur quels points on se bat ? Parce que clairement c'est des gens, c'est ma façon de voir les choses, c'est des gens qui voient la vie en noir, ils sont confrontés en permanence soit à des gens agressés, soit des incivilités, comme ils disent. Donc leur analyse c'est « faut pas faire d'angle dans les bâtiments », on va faire des bâtiments ronds, « faut pas mettre des bancs rapprochés ça crée des regroupements », ouais ? nous la première chose qu'on a fait c'est de mettre des bancs avec ces tables pour que les gens pique-niquent dessus, pour qu'ils se regroupent. Donc après c'est quels sont les choix que nous on porte y compris face à ce genre d'études et de personnes qui sont là… à la fois on les prend comme une forme de conseil et en même temps on leur dit « mais non c'est pas ça la vie ».

MA : *Donc vous avez des AMO en prévention situationnelle ?*

Ah ouais, ça doit être ça le second S : préventions situationnelle. Et bien oui. Sur la ZAC 1 c'était pas une obligation, sur la ZAC 2 ça l'était. Sur la ZAC 1 y a eu différents niveaux d'études comme ça mais…

MA : *Quand vous dîtes c'est une obligation…*

Bah maintenant c'est dans les dossiers de réalisation de la ZAC je pense. Je m'aventure un peu parce que j'ai pas regardé dans le détail le montage de la ZAC 2, mais en tous cas c'était pas complètement le cas sur la ZAC 1 et il y a eu des changements sur la ZAC 2. Aussi les ESSP sont nécessaires en fonction du type d'équipements publics que l'on fait et de leur taille. Par exemple pour le siège de la région Rhône-Alpes comme c'est un équipement public représentatif d'une certaine forme de pouvoir, y avait une étude qui avait été fait pour éviter de louper certaines choses dans l'espace public et éviter que le bâtiment soit… Les bornes se sont des bornes sécurisées avec des masses de béton qui sont énormes en dessous. Ils nous ont sorti même des herses, il existe des herses gigantesques en métal qui sont rangées dans le sol et comme ça il suffit d'appuyer sur un bouton et elles sortent. Et ça je pense qu'Interpol doit avoir ça mais sinon personne d'autre… On a eu des exemples sur « mais s'il y a une manifestation des agriculteurs en colère et qui lancent à fond de balle leurs tracteurs contre la vitre il faut lever les herses ». Au bout d'un moment… C'est des gens qui sont très sérieux mais ils ont des bases et une vision de la vie qui est tout à fait incohérente avec ce que nous on veut faire. Donc après il faut arriver à trouver la juste mesure quoi. Mais nous on a mis des bancs partout, on a mis des tables, on a mis des tables avec à côté une fontaine donc on peut boire de

l'eau, s'installer, manque plus que l'électricité et on peut faire une maison et ça c'est pas du tout ce qu'il faut faire. Bon bah on continue. Et on met quand même les cabanes des enfants face aux râleurs et on met quand même les tables, parce qu'on tient bon mais y a des tas de villes qui prennent ça au pied de la lettre. J'ai d'autres exemples sur le long des tramways où il faut pas mettre de bancs.

MA : *Vous avez très rapidement parlé de la place de l'automobile dans le quartier. Il y a le choix manifeste qu'elle soit le moins présente possible en surface. Pouvez-vous m'expliquer ce choix ?*

C'est un rapport à la qualité de vie et un rapport à l'évolution de la société. On se plaçait 20 ans en avance. On comprend que les gens pas assimilé complètement ça. C'est déjà se baser sur le fait qu'on est en centre-ville, que par exemple, par rapport au logement, les gens qui habitent au Nord de la Presqu'île dans les immeubles anciens, y a pas de parkings en dessous donc ils ont pas de voiture. Et donc c'est arriver à se projeter dans, plus ou moins on va dire, le même schéma. Dans ce qu'on construit là y aura pas forcément des places pour tout le monde. Et c'est se placer 20 ans en avance en disant « non la voiture ce sera pas la panacée tout le temps, faut arriver à limiter son usage ». Face à ça, quand on est en périphérie et qu'on a pas d'autres moyens de se véhiculer, on peut comprendre que ça reste absolument essentiel, ici faut pas oublier qu'on est au centre-ville, même si y a des espaces publics et que les gens se croient en pleine campagne… Tant mieux mais on est en centre-ville, en marchant 5 minutes on est au métro, y a le tramway qui passe, là il est relié à l'autre côté, on est relié au transport en commun, en 5 minutes on est à une gare TGV et qu'on a un mùétro qui relie tout le reste de la ville, donc ce choix il a été fait d'entrée en disant « on limite la place de la voiture en étant bien conscient de tous les avantages du site ». A la fois les avantages de proximité et à la fois les contraintes qu'il a, qu'il est une presqu'île et qu'il y a que quelques tuyaux qui permettent de rentrer dans cet endroit. On est pas ici comme si on était sur une ZAC de périphérie avec des tas de rues traversantes connectées à plein d'autres rues et pas de transport en commun qui viennent. Donc ça c'était un parti pris. Sur la première partie on a limité autant que possible mais voilà le PLU avait… et sur la deuxième ZAC on a modifié le PLU en changeant carrément la contrainte, en diminuant largement la servitude. C'est 0,5 place par logement je crois et en plus tous les logements n'en ont pas, y a pas de stationnement en pied d'immeubles, ils sont mutualisés dans des parkings en commun, des parkings plus profond. Donc on revient plus… enfin on revient… oui. Les gens ont l'impression qu'on réinvente la poudre mais mine de rien quand on habite dans de l'ancien et qu'on a une voiture… moi je loue un garage pour stocker notre bagnole toute la semaine et on marche 10 minutes pour aller la prendre. Et donc les gens croient que d'un coup parce que c'est du neuf c'est la panacée pour la voiture, et en fait non.

MA : *Enfin cela pose quand même la question de savoir si ces mesures coercitives visant à limiter l'usage de la voiture sont réellement efficaces. Et je vois bien l'idée de penser dans une optique temporelle plus longue mais comment gérez vous la transition ?*

Est-ce que le coercitif marche ? Je pense qu'en fait ça va être un double vecteur. C'est-à-dire que les gens qui vont venir ici auront peut-être déjà l'envie de modifier leurs pratiques. Est-ce qu'on cible comme ça ou alors ? J'en sais rien.

MA : Au vu de ce que me racontent les habitants je n'en suis pas sûr du tout.

Non, ça c'est révélé être pas vrai sur l'îlot A par exemple. Mais en même temps c'est pas forcément les mêmes… C'était tellement le début que les gens avaient pas encore compris. Mais est-ce que ça fait changer la pratique ? Oui, je pense que la contrainte fait changer la pratique. Oui, on peut le constater sur n'importe quoi. Au début vous limitez le nombre de stationnement sur la voirie, vous faîtes le cours Charlemagne, 2 fois 2 voies, 2 fois 2 bandes de stationnement, pendant 60 ans. Vous faîtes passez le tramway. Scandale ! « Mais comment ça ? mais nous commerçants, les gens pourront plus jamais venir devant chez nous ». Rue Berthelot pareil, partout où passe le tramway. Et voilà, le cours Charlemagne réduit à 2 fois 1 voie, des stationnements et une piste cyclable, ben c'est de la contrainte au début, pour la voiture, on est bien sur ce sujet, donc pour quelqu'un qui se déplace en voiture il va se dire « ohlala, j'ai encore moins de place pour passer » et puis en fait voilà la contrainte fait qu'après soit il change d'itinéraire parce qu'en fait il ne fait que traverser par ici et du coup c'est pas judicieux qu'il passe par le cours Charlemagne, soit s'il passe par là je suis pas sûre qu'après ce soit plus contraignant, sur l'avenue Berthelot le trafic est aussi fluide qu'avant et les commerçants sont ravis d'avoir des espaces publics généreux devant chez eux. Ca ça passe par de la contrainte, les gens ne comprennent pas au début.

MA : *Les habitants disent aussi que c'est ennuyeux quand on vient leur rendre visite de l'extérieur de Lyon.*

Oui parce qu'en venant de l'extérieur de Lyon ils peuvent pas se garer ?

MA : *Ils ont du mal.*

Mais par exemple en venant de l'extérieur c'est parce qu'ils peuvent pas se garer sur une place gratuitement dans la rue ?

MA : *Pas spécifiquement.*

Parce qu'en fait c'est pareil le fait d'avoir des parkings souterrains, y a plein de gens qui vont pas dans les parkings souterrains parce que ça doit coûter cher certainement.

MA : *C'est notamment le cas pour les logements sociaux et ce phénomène est constatable dans nombre de quartiers. Ici les logements sociaux sont relativement chers et les populations qui viennent y vivre n'ont pas forcément les moyens pour payer la place de parking en plus.*

Oui mais à l'inverse je sais qu'il y a des logements sociaux… alors ça doit dépendre de la localisation de l'immeuble… en fait quand la règle du PLU implique un certain nombre de places de parking et en fait les gens qui sont dans ces logements n'ont pas de voiture parce qu'ils n'ont pas les moyens d'en avoir donc les parkings sont vides. Donc finalement ça doit dépendre de l'endroit où se place l'immeuble, quel type de population ? est-ce que c'est justement plus proche d'un transport en commun et du coup ils n'ont pas de voiture parce que ça coûte plus cher les transports en commun ? Je ne sais pas. Y a un peu aussi cette dérive dans l'autre sens où on est obligé de construire des parkings qui sont pas utilisés.

MA : *Je change de sujet. Que signifie le fait de bâtir un quartier autour d'un centre commercial ?*

Non. C'est bâtir un centre commercial à l'intérieur d'un quartier, c'est pas bâtir un quartier autour d'un centre commercial. Je remets l'histoire dans le bon ordre.

MA : *Si on reprend l'histoire il n'arrive effectivement pas en 1998*.

Non. Mais même dans la conception il est arrivé, pour le concept. Et dans la communication qui a été faite par les extérieurs c'est de dire « la Confluence c'est un centre commercial ». Non, la Confluence c'est l'ensemble d'un quartier de logements, de bureaux, c'est 16000 habitants, 14000 emplois, je me rappelle plus des chiffres maintenant parce qu'ils ont dû tellement varier que c'est un peu au pifomètre. Et là-dedans y a eu un pôle de loisirs au début… et de commerces… qui par magie de ses investisseurs s'est transformé en centre commercial.

MA : *Toujours dénommé pôle de loisirs et de commerces…*

Mais le programme de départ était beaucoup plus axé sur les loisirs, était beaucoup plus ouvert, et au fur et à mesure que les équipes ont changé le programme s'est transformé en centre commercial parce qu'ils font ce qu'ils savent faire. Ils font ce qu'ils savent qui rapporte suffisamment d'argent pour équilibre leur opération. Et donc tout ce qui était innovant, pareil sur les loisirs on a fait des études justement pour savoir l'évolution des loisirs urbains, quels types de loisirs on pourrait mettre ici complètement émergents ? C'était des programmes de loisirs hyper ambitieux et ça ça c'est complètement délité au profit de surfaces commerciales et une fois que nous on voit les permis de construire, on voit le programme qui évolue et au bout d'un moment on a pas la main sur tout. Nous on a seulement la main sur le programme de départ, sur le cahier des charges de départ, et puis une fois qu'on vend le terrain, après voilà le truc il fait son bonhomme de chemin, on a quand même notre mot à dire sur plein de choses mais y a des choses qu'on maîtrise pas… Donc oui ça c'est transformé en un centre commercial et notre plus gros problème c'est qu'ils ont fermé là [sur la Saône]. Alors qu'on avait normalement une rue comme ça qui était entièrement ouverte sur un espace public assez majeur, je comprends même pas pourquoi plein Ouest, orienté comme ça, ici on avait des façades hyper pertinentes avec des terrasses magnifiques. Mais non, un centre commercial ça se ferme parce qu'il faut que les gens soient perdus dedans pour qu'ils trouvent plus la sortie et que pendant ce temps ils consomment [rires]. Non mais ça se passe comme ça.

MA : *Oui. Mais cela dit la proportion de ce centre par rapport à la taille du quartier est très conséquente. Si on prend un plan c'est impressionnant.*

Il est très gros oui. Je pense qu'il doit y avoir une espèce de surface… Je connais pas précisément le pourquoi de sa taille, je pense qu'il doit y avoir un espèce d'équilibre pour que ça fonctionne et que ça s'équilibre financièrement. Je pense qu'un centre commercial, pour ceux qui y investissent et qui le font fonctionner, ils peuvent pas faire quelque chose de trop petit parce que le rapport entre la construction et ce que ça rapporte doit pas être équilibré, il doit certainement y avoir une sorte d'équilibre à trouver qui fait qu'on arrive à cette proportion là. Sachant qu'après nous on avait justement mis un cahier des charges très précis sur le fait que ce soit complètement ouvert, transparent, qu'il y ait bien des façades de tous les côtés, qu'il n'y ait pas un arrière. C'est pour ça que je dis que ça a largement dévié, mais normalement ça devait être un traitement très qualitatif et ça devait être surtout très ouvert avec un rapport à la place nautique important, un rapport au parc important, et avec un programme qui soit pas en concurrence avec ce qui existe déjà pour justifier sa présence. Donc des activités très innovantes et, si commerces il y a, que des commerces de loisirs liés avec ce système d'activité, bien pertinent. C'est-à-dire que par exemple nous on avait imaginé un genre de salle de sport un peu comme du foot en salle mais avec des systèmes d'écrans, des trucs interactifs, enfin on avait échafaudé plein de trucs. Et donc avec un équipementier, enfin un magasin de sport, qui fonctionne en osmose en disant « les gens qui viennent faire du loisir de ce genre là pourront s'habiller là ». Et donc pas uniquement un centre commercial avec de la fringue comme on en trouve ailleurs. Donc là ils ont quand même changé le programme en essayant de mettre des marques qui ne se trouvent pas ailleurs. Par exemple il y a des marques de vêtements qui n'ont pas d'enseigne… y en a une à Paris et y en a une à Confluence. Y en a plusieurs comme ça où ils ont réussi à faire venir des enseignes qui justifient qu'à Lyon les gens se déplacent jusque là parce qu'ils sont pas en concurrence avec d'autres. Après y a quand même des trucs tout à fait standard. Et c'est pareil, nous on craignait, en fait, on voulait que ce soit très ouvert parce qu'on voulait surtout pas que ça vienne créer un complément de coupure et qu'on retraduise pas la même chose, qu'on soit bien sur un espace traversant, ouvert, pour que notre espace public ici ne soit pas gêné par une masse infranchissable à côté et qui finalement il ne fonctionne que sur un côté. Après voilà, il y a des liens qui sont assez simples.

MA : *Vous parlez à nouveau d'innovation, quelque chose qui est innovant à l'instant t ne l'est plus le lendemain… j'aimerais avoir vos réactions sur l'architecture, elle est à la fois perçue comme innovante par beaucoup d'habitants, c'est d'ailleurs ainsi qu'elle es présentée, et quand je vais voir les architectes, très souvent, bien qu'eux-mêmes aient participé au projet, critiquent un peu l'investissement en façade et le côté catalogue puisqu'on va retrouver la même architecture qu'ailleurs dans des projets comparables. Une architecte me disait que ça faisait un peu catalogue du Moniteur…*

C'est pas faux [rires]. Ben ça dépend du Moniteur de quelle année on parle. Parce que si on regarde bien le Moniteur toutes les pages sont toutes les mêmes mais elles changent à peu près chaque année ou tous les 2 ans. On voit bien les phénomènes de modes, donc ils ont beau

essayer de se distinguer en fait ils font tous la même chose au même moment. Vous avez remarqué ? Il suffit de regarde le Moniteur par période. Et donc même s'ils sont innovants un moment donné…

MA : *Le mot qui est beaucoup employé par les architectes pour décrire l'architecture du quartier, enfin les bâtiments des autres s'entend, c'est gesticulant.*

Alors en fait on a volontairement fait des îlots en imposant un certain nombre d'architectes. Par exemple sur la façade de la darse, parce que je pense qu'on parle de ça. On ne voulait surtout pas qu'il y ait une seule façade, une seule masse, on ne voulait pas une Cité Internationales bis où c'est qu'un seul système. Et on voulait que chaque îlot puisse… voilà que les immeubles s'identifient, pas qu'on identifie un immeuble par rapport à une porte et qu'on ait pas une seule grande barre, enfin barre, j'entends système architectural qui rythmerait toute la façade de la darse. Et donc pour ça quand on fait les consultations de promoteurs on a imposé par îlot un certains nombre d'archis. C'était dire qu'il fallait qu'il y en ait au moins 3 par îlot. Après ils se sont répartis les dessins entre eux. C'est comme ça que le monolithe a répondu de cette façon là en disant « on fait un seul gros bâtiment qui est découpé en 5 tranches » même si les programmes sont parfois intégrés à l'intérieur malgré le découpage de façade et les différents types de programmes. Et après c'était un système de concours, chacun a répondu en ayant sa propre lecture de son bâtiment à l'instant t et on avait l'urbaniste qui au moins faisait de la coordination de façade en juxtaposant les projets et en essayant de les faire évoluer un peu chacun les uns par rapport aux autres. Mais si on regarde bien, chaque archi ne fait toujours des illustrations et ne montre toujours que son projet, il répond assez rarement en mettant tous les autres autour. Alors nous on a essayé de faire ce travail là mais à un moment donné chacun est gesticulant dans sa réponse. Et vu que sa gesticulation il la trouve tout à fait pertinente lorsqu'il regarde tout seul son bâtiment, dès qu'on le met avec un autre qui lui pense la même chose on se dit [ton ironique] « tiens les ondes formées par ces gestes ne sont pas vraiment très cohérentes ». Donc nous on avait l'urbaniste, CL1, qui essayait de coordonner un peu tout ça. Y a eu des séances d'archi conseil avec la ville de Lyon qui ont été assez épiques et qui ont duré énormément aussi pour pouvoir coordonner un peu l'ensemble. Mais une fois qu'un projet est sur concours… enfin c'est pas des concours publics, on peut quand même retravailler, mais une fois qu'un archi a pondu sa façade et son concept essayer de le faire moins gesticuler parce qu'on voudrait le coordonner avec ses voisins, c'est un peu difficile, parce qu'ils sont quand même tous assez satisfaits de leur concept et ils ont beaucoup de mal à imaginer qu'il puisse être adapté en fonction d'un autre. Donc après la coordination on essaye de la faire au mieux et ça donne aussi le fait que tout ça a été bâti plus ou moins en même temps. On aurait eu des tranches par 2 ans on pourrait imaginer qu'il y ait des évolutions plus grandes. Le principe c'était d'avoir des isolations par l'extérieur donc des matériaux de façade aussi un peu innovants pour l'époque, que les couleurs et la façon dont CL1 proposait les choses c'était que les îlots puissent s'identifier, que les couleurs et les matériaux puissent être différents les uns des autres. Après les pavillons de port Rambaud c'est pareil… à l'origine ça devait être des pavillons d'un parc et on arrive chacun avec son propre objet, chacun ayant envie de faire… Parce qu'ils sont tous pareils à

essayer de faire leur objet qui se répère de loin, que chacun soit reconnu et qu'en lisant la façade on sache qui a dessiné ça, ils sont à peu près tous pareils. Donc après oui ça donne… sur le moment le résultat je trouve pas que ce soit complètement désagréable, après on verra comme ça va être entretenu par les copros et vieillir, ça je pense que ça va être une question qui va se poser, on verra dans 10 ans. C'est peut-être plus là que ça va être un peu plus délicat, parce que sur le moment les rendus sont plutôt assez… c'est pas complètement hétérogène non plus. Après nous on avait mis des contraintes, on voulait pas qu'il y ait des balcons en surplomb au-dessus de la place nautique par exemple. Mais évidemment dès qu'on met une limite, chacun veut essayer de déroger à un moment ou à un autre. Donc on met un porte-à-faux là… Mais en même temps ça crée du rythme, les portes-à-faux étaient tout à fait tolérés, ils ont été montés comme ça et pourquoi pas. Après c'est plutôt aussi que les projets ont été détricotés de l'intérieur. C'est-à-dire que la façade voilà, elle est travaillée, elle est qualitative, parce que c'est ce qu'on voit. Mais entre les premiers dessins, les premiers plans, avec des appartements très innovants aussi, des duplex, des trucs imbriqués, des grands volumes… et au fur et à mesure les promoteurs tirent un peu partout et ça se détricote et on tombe sur des cellules de vie assez lambda. Pas tous hein, certains restent avec des volumes assez majeurs, mais on va dire qu'il y avait une plus grande proportion d'appartement un peu hors du standard et qu'au fur et à mesure ils ont été redécoupés parce qu'aussi le rapport de surfaces était trop difficile à commercialiser, trop de trop grands appartements donc avec des coûts trop élevés, donc ils ont été découpés et sur les cellules plus petites on tombe sur des choses beaucoup plus standards de répartition des pièces, c'est toujours un peu la même chose.

MA : *Les promoteurs sont rarement portés vers l'originalité.*

Et pourtant ici on les poussait. Pour le coup s'ils ont pas en face d'eux un aménageur qui est un pugnace, pourquoi s'embêter ? Donc nous on les poussait dans tous les sens. C'est le même rapport que le centre commercial, en fait ils font ce qu'ils savent faire, ce dont ils sont sûrs que ça fonctionne. Après que tout soit dansant, gesticulant… c'est plutôt dansant on va dire à la place de gesticulant, c'est moins négatifs. Moi, certains j'apprécie, d'autres j'apprécie pas, mais après… de toute façon sur l'architecture après on a tous un avis très personnel sur la question. Moi je trouve par contre sur le traitement de la façade en inox… ça je trouve ça assez réussi, celles de l'îlot B, parce qu'en fait une fois que ça a été fait l'inox est tellement réfléchissant que finalement il devient transparent parce qu'on voit le ciel qui se réfléchit dedans et je me dis que si on avait la même masse… en fait il est énorme et si on avait le même volume de bâtiment en façade mate blanche, ou avec un matériau en pierre, ou n'importe, il est extrêmement massif, et en fait le fait qu'il soit en inox, comme il reflète le ciel il est complètement transparent et ça enlève cette grosse masse donc je trouve ça plutôt réussi. Après les autres en verre sur le bord ils sont plutôt bien aussi, ils sont pas trop présents. Après à chaque fois qu'on regarde les détails y a toujours des trucs bizarres, des choses qu'on trouve inappropriées… d'un coup un grand mur côté Ouest alors qu'il y a la plus belle vue sur le parc, je ne comprends pas… avec des toutes petites fenêtres comme ça alors que c'est les vues les plus magnifiques ? Y a des tas de trucs comme ça qui nous dépassent à chaque fois. Et je pense qu'on verra sur la ZAC 2, y

aura un choc des cultures sur l'architecture, on va plus être dans le gesticulant là… on va peut-être regretter les immeubles dansant.

CL7	**Date :** 15/11/2011
	Rôle dans le projet : AMO développement durable
Réalisation : Réalisation des cahiers des charges DD pour les bâtiments et les ZAC 1 et 2	**Structure :** Bureau d'études environnement
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h36	**Expérience :** 15ans
Travail sur le projet : 2002-	**Taille de la structure :** 7 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

L'entretien a été réalisé une année avant les autres dans la phase de prise de contact sur le terrain.

Entretien

Tu étudies Confluence sur quel périmètre ?

MA : *Je vais me concentrer sur la ZAC 1, l'idée notamment lors des visites avec les habitants c'est de ne pas fixer de périmètre et de voir ceux qu'eux appréhendent comme étant le quartier.*

Ça c'est presque biaisé pour toi. Parce que Confluence c'est presque historiquement un quartier où y a eu énormément d'études… Tu vois ? Tu vas être presque comme dans la Duchère où les gens sont des concertants professionnels, c'est un peu le risque d'un quartier comme ça… Ça fait plus de 10 ans qu'ils entendent parler du quartier donc ils ont tellement eu de supports à leur disposition, de réunions, que pour le coup ils en ont une vision vraiment plus concrète que n'importe qui. Alors ça peut permettre de justifier une partie de cette communication.

MA : *Il y a des questions de phasage aussi, Confluence est déjà étudiable en l'état.*

Oui, tu as déjà un échantillon.

MA : *J'avais évoqué l'île-de-Nantes.*

Ouais je pense que comme sujet c'est pas mal…

MA : *Mais le phasage de l'Île-de-Nantes fait que tu n'as pas vraiment d'entité constituée. Et sur ce que je veux observer c'est plus compliqué…*

Donc toi ce que tu regardes c'est plutôt les quartiers nouveaux et leur devenir finalement. T'es pas dans le morceau de ville. T'es vraiment dans la conception urbaine neuve, au sens de la représentation neuve qui est super dure en termes de vie. A la limite il aurait fallu que tu fasses la Cité Internationale, le quartier de Renzo Piano, qui était complètement neuf et qui maintenant a 10 ans et qui pour le coup est approprié. Y a le centre-ville de Vaulx-en-Velin qui est un nouveau quartier qui a été complètement remodifié, qui a complètement changé la ville de Vaulx-en-Velin.

MA : *Mais là-dessus je perds le caractère profusion de label, de certifications, de communication actuelle et même l'aspect récent notamment pour les concepteurs. Et aussi le modèle qui s'institue un peu…*

Moi c'est ce que je trouve super dangereux, cette espèce de généralisation… Enfin on va voir, vas-y.

MA : *Une première chose, peux-tu m'expliquer comment ce projet a été présenté politiquement et quelles sont les ambitions de ce projet ?*

Déjà historiquement… c'est un projet qui est très vieux. C'est un projet qui date de Barre donc qui était porté politiquement et qui a fait l'objet d'un premier plan masse par Bohigas et Melot. Tu trouveras ça dans les bouquins qui s'appellent Confluence en mutations. Y a un écrivain qui a fait des reportages et qui écrit sur Confluence, sur des séquences de quelques années et sur l'évolution du territoire à la fois urbain mais aussi avec les gens. Donc à l'origine, en 2000, c'était une mission de la communauté urbaine, donc la mission Confluence, je sais même pas si ça s'appelait Confluence… ça devait être la mission le confluent et c'était une mission du Grand Lyon. Elle commence par travailler sur un plan masse au début des années 2000 et qui choisit un urbaniste et un paysagiste, Grether et Desvigne, qui produisent le premier plan masse en 2001. Donc en 2001 dossier de création de la ZAC 1, dossier de réalisation de la ZAC 1. Donc la ZAC 1 est lancée et nous on arrive en 2002 donc le plan masse est fait, le dossier de réalisation de ZAC est fait, on a à notre disposition les études d'un dossier de réalisation de ZAC, c'est-à-dire une étude d'impacts, toutes les études de sol, tout ça… avec au préalable beaucoup de travail spécifique sur la pollution du sol. Et déjà dans cette démarche de dépollution du sol une démarche carrément innovante pour l'époque, c'est-à-dire qu'à l'époque ce qu'on appelle l'EDR cadre, l'étude de risques cadre, n'existait pas, elle était pas réglementaire, et eux ont fait ça sur ce territoire qui était un territoire éminemment pollué par toute sa pollution industrielle. Donc nous on est arrivé quand le politique a dit « il faut intégrer dans l'environnement dans ce quartier ». A l'époque on parlait pas du tout de développement durable à l'échelle urbaine, très peu à Lyon. En 2001 nous on avait fait la première charte de qualité environnementale à Paris, c'était notre première expérience en terme d'approche et on était sur de la zone d'activités donc on était pas encore dans de l'urbain comme ça. Et du coup politiquement on nous a dit « il faut venir » et on a fait un diagnostic. En gros comme on a fait sur la Duchère mais avec pas du tout la même technicité que ce qu'on a fait 10 ans après. Quoi qu'on a pas à rougir du diagnostic, ça tu pourras le récupérer. C'est un diagnostic urbain du site et du projet où on a identifié les points forts et les points faibles du projet tel qu'il était préfiguré sur la ZAC 1 à court terme. L'intérêt du projet de CL1 c'était qu'il y avait toujours une vision à long terme, y avait un projet à court terme, à moyen et à long terme. Avec des invariants, des composantes invariantes du projet. Donc ça on fait l'analyse en déterminant on va dire des points forts qui à l'époque nous apparaissaient comme étant à l'époque la question

de la densité même si évidemment on revient dessus maintenant au regard de ces îlots là, mais qui était pas mal au sens où on avait des bâtiments Nord-Sud globalement, on avait des persées dans le plan masse qui laissaient passer le soleil. Voilà, au fur et à mesure de l'avancée on est forcément plus critique que ce qu'on a été à l'époque… Et on avait surtout déterminé qu'il y avait des sujets qui étaient pas du tout abordé comme la question de l'énergie, comme la question des déchets, et puis les questions de morphologie on avait peu de marges de manœuvre à l'époque pou y toucher. Donc nous on est intervenu sur la morphologie plus tard, on a commencé par travailler directement sur les opérations en parallèle du diagnostic. Et les premières opérations sur lesquelles on a travaillé c'est le pôle de loisirs… [ton ironique] le magnifique pôle de loisirs… où là on est arrivé au deuxième tour du concours. Donc là on a fait un cahier des charges a posteriori, en deuxième phase de concours, qu'ils sont sensé avoir respecter, mais je vais te dire vu la machine et le machin… enfin bref. Par contre on a tout de suite pu travailler sur des opérations de bureaux qui étaient raccrochées au quartier existant puisque c'était le 8-10 cours de Charlemagne et puis les immeubles de logements rue Seguin où là on a pu tester nos premiers cahiers des charges de qualité environnementale de bâtiments, qui à l'époque n'existaient pas à l'échelle du Grand Lyon. Donc là on a testé, et c'est bien avant Concerto, tout le monde réduit Confluence à Concerto mais ça c'était bien avant Concerto, notre premier cahier des charges il date de 2002 ou 2003, Concerto c'était mi-2004. Donc on a déjà testé à ce moment là ce qui est devenu une règle au fur et à mesure de toutes nos opérations… donc ce qui est notre mission de suivi des opérations pour chaque bâtiment dans notre position d'AMO. Du point de vue urbain, on a essayé de travailler à la marge avec CL1 sur quelques îlots. Sur les îlots A, B, C, on avait le plan masse de CL1 pour la consultation donc après c'est la réponde des concepteurs qui a été jugée. C'est-à-dire que sur cet îlot… l'îlot A, B, C c'est particulier parce que c'est 3 îlots qui ont été lancés en même temps avec une vraie ambitions politique en terme d'écriture architecturale. C'était vraiment un choix, fallait être très moderne, très contemporain, et de la vraie… de la grande architecture. Et en même temps on avait cette contrainte environnementale, que du coup on a rajouté, assez élevée au sens du programme européen Concerto qui est venu en plus de notre cahier des charges, qui était déjà exigeant au sens des aspects énergétiques, des aspects de confort, etcetera, mais qu'on a durci en matière d'énergie renouvelable avec la question du bois, le photovoltaïque, etcetera. Et c'était surtout la première consultation à l'échelle de l'agglo avec autant de contraintes et des groupements promoteurs, enfin opérateurs, architectes et bureaux d'études environnementaux. Là-dessus, sur cette consultation, y a 2 publications de Confluence, c'est A, B, C une histoire de consultation, qui a été réédité après l'arrivée des habitants.

MA : Modifié ou exactement le même ?

Non, après coup moi j'ai été ré-interviewée sur la mise en œuvre de ça, les freins, les trucs… et puis tous les acteurs en gros comment ils ont ressenti ces contraintes à posteriori. Et en parallèle de ça, y a eu un travail de Sémaphore, qui est la programmation des logements sur Confluence, qui a fait un entretien d'un panel d'habitants sur les îlots A, B, C. Voilà, donc on a fait ce concours avec ce cahier des charges. Après on a continué de travailler sur tous les autres projets, y a des cas un peu particuliers sur Confluence parce qu'au Sud on est pas sur un territoire Grand Lyon, on est sur un territoire Rhône Saône Développement qui est une société d'économie mixte je crois mais qui est VNF en fait. Donc ça c'est une territoire Voies Navigables de France sur lequel s'appliquent nos cahiers des charges parce qu'on est pas maîtres d'ouvrages là-dessus mais c'est un accord qui marche aussi. Et donc là aussi un mode

de consultation un peu particulier qui était « des objets architecturaux d'abord et après des projets », c'est là où tu as le cube orange, le cube vert, Odile Deck, Ricciotti, c'est des objets et après on a fait des projets dedans. Encore un mode consultation particulier qui pour nous est une vraie galère, parce qu'évidemment après il faut que ce soit cohérent en matière de performance environnementale et… c'est pas simple pour que ça colle avec l'écriture.

MA : Donc là l'ambition porte essentiellement sur l'architecture ?

Non, y a aussi un travail de Peter Latz, qui est un paysagiste qui a fait des choses intéressantes plutôt sur les questions d'eaux pluviales, de récupération des matériaux anciens et de rappeler l'historique du site, c'est lui qui a préconisé de garder une partie des pergolas, des bâtiments existants, y a des choses intéressantes de ce point de vue là sur ce territoire là. Après sur les îlots de Confluence on a pu retravailler un autre îlot qui est l'îlot E, qui est juste derrière les îlots A, B, C et là on a retravaillé le plan masse, c'st le premier plan masse qu'on a retravaillé avec CL1, parce que le plan masse collait pas du tout pour nos contraintes de soleil. Et donc on a pu retavailler le plan masse sur ces îlots là. Après est arrivé le début du travail sur la phase 2, tout ça se croise forcément un moment donné… A ce moment là on s'est dit il faut peut-être travailler aussi sur la question du quartier existant, il faut travailler sur la deuxième phase, tout ça étant joyeusement lié. Et donc sur le quartier existant l'idée ça a été la consultation d'une équipe pour travailler sur l'éco-rénovation de Sainte-Blandine sur la partie thermique, énergétique, mais aussi sur les questions d'espace extérieur et d'effet d'îlot de chaleur urbain. C'était cette question là. Et est arrivé après un urbaniste sur ce territoire qui est l'atelier Ruelle, celui qui travaille sur Malakoff à Nantes, qui lui a commencé à travailler ne parallèle de nous sur la partie éco-rénovation sur le lien vers ce territoire, les questions de sol, et du coup réinterroger le quartier existant, les dents creuses… enfin voilà. C'est pour ça qu'au bout d'un moment j'ai du mal à dissocier parce que pour moi ça reste un quartier entier et c'est vraiment ce qu'on défend. Il est pour moi hors de question que dans une démarche globale de développement durable on est un développement séparé. Même si de fait ça c'est neuf, on est d'accord.

MA : Et donc plus mis en avant quand même.

Mais parce que voilà ça c'est médiatique. En même temps politiquement ça a été vraiment un choix de faire cette éco-rénovation. C'est évident que Colomb avait rien qui l'obligeait à le faire, c'était la première étude de cette envergure là. Donc y a vraiment un choix. Après là on est en train d'avancer sur les modes de financement qui deviennent plus complexes mais en tous cas c'est des choses qui avancent avec des opérations pilotes, etcetera. Donc l'atelier Ruelle à travailler sur les questions de dents creuses, de réaménagement, y a plein d'études hyper intéressantes sur la vie du quartier, le rapport au sol, les espaces. Je sais pas si tu connais Gérard Peunot mais pour toi qui es très sensible aux questions d'espace c'est un bonheur de l'écouter sur la question du rez-de-chaussée, du piéton, etcetera. Et du coup il a aussi réinterrogé Perrache, y a en ce moment une étude de remise à plat de ce quartier là et il a fait un boulot d'enfer… il a vu qu'il y avait des trucs qui étaient inutiles, il a fait du rubixcube et il a dit « pour pas grand-chose en prix je refais un truc qui marche et les Lyonnais pourront traverser le truc à plat ». Donc voilà, une nouvelle approche est arrivée sur le quartier qui était cette approche là. C'est aussi ça Confluence, il y a beaucoup de concepteurs, ça c'est un truc un peu particulier qui existe pas non plus à beaucoup d'endroits. C'est la volonté d'avoir un

espèce de grand plan masse d'ensemble, donc Grether et Desvigne, mais après des concepteurs différents. C'est-à-dire qu'on a beaucoup de maîtres d'œuvre différents donc chacun réinterprète en fait des axes de départ, les réinterprète à sa façon de concepteur. C'est pour ça que le parc de Saône, qui était imaginé par Michel Desvigne, ce grand par n'a pas du tout la même tête que les premières esquisses qu'il a faites. Et chacun s'est réapproprié ces espaces là avec sa manière de concepteur, de maître d'œuvre d'espaces publics. De la même façon à l'échelle des bâtiments on a un architecte pour 5000m² donc y aura aucune unité architecturale. En tous cas pas dans cette phase là, c'est pas du tout ce qui est recherché mais du coup ça donne une spécificité quand même. Alors Bottière-Chénaie c'est un peu ça aussi, sur la partie architecture c'est juste cacophonique on va dire, mais sur les espaces publics c'est pas tout à fait la même chose. Donc Ruelle arrive, CL1 commence à travailler sur cette phase là, la deuxième phase qui était aussi une phase de ré-interrogation, on va pas pondre n'importe quel plan masse, on a réinterrogé le projet en disant « qu'est-ce qui a marché ? qu'est-ce qui marche pas ? sur la phase ? sur l'existant ? ». Et puis c'est à ce moment là où dans le cadre de 2 types de concertation, une concertation professionnelle, c'est-à-dire qu'une fois que les concepteurs de la phase 2 ont été identifiés y a eu de grandes tables rondes avec plusieurs types d'acteurs, évidemment les acteurs publics des collectivités, les représentants des habitants qui étaient considérés comme professionnels, c'est-à-dire que dans la concertation professionnelle ils venaient là, des gens de Robins des villes par exemple qui travaillent beaucoup sur les questions de concertation. Et donc par ces ateliers de concertation professionnelle où on a réinterrogé « quel quartier pour Confluence ? quels logements pour Confluence ? quels transports ? », toutes mes thématiques, est ressorti que Confluence devait être le quartier exemplaire en matière de développement durable et innovant de ce point de vue là mais aussi reproductible. Du coup l'incubateur des innovations pour le reste du Grand Lyon.

MA : *C'est sensé être reproductible ?*

Oui à l'échelle de la communauté urbaine, le Grand Lyon, c'est 57 communes. Et du coup ça c'était ce qui ressortait de la concertation professionnelle, qui a été aussi proposé aux habitants dans le cadre des ateliers de concertation avant même qu'il y ait un dessin de cette phase là. Donc a posteriori des autres phases mais avant même qu'on dessine ça. Et des les interroger sur la ville de demain, le logement de demain, la place de la voiture, toutes ces questions là et pour eux aussi la nécessité que ce soit quelque chose d'exemplaire. Du coup ça c'était un postulat de base sur l'écriture de ce quartier et pour la démarche globale de ce quartier où nous on a un peu poussé la démarche, où on s'est un peu rapproche du One Planet Living du WWF. Donc on va dire en complétant tout ça en disant que ça devait être quelque chose d'assez exemplaire pour pouvoir raccorder l'existant, le neuf, le futur et puis cette dimension qu'on avait pas encore abordé sur les projets qui était de dire que d'abord c'est une grosse réhabilitation de quartier, c'est de la requalification urbaine, et puis l'apport de WWF c'était de dire « derrière on pourra faire plus pour les habitants ». Parce que c'est ça l'objectif de WWF, c'est pas de mettre des contraintes en plus dans nos cahiers des charges, parce qu'on les met déjà. Pour nous l'intérêt de ce label WWF c'est que derrière ils sont là pour nous accompagner et surtout accompagner les habitants et enclencher ce lien.

MA : *Tu peux détailler sur la manière dont ça se passe avec eux ?*

Y a une convention entre le Grand Lyon, le WWF et la SPLA Lyon Confluence sur un plan d'action durabilité et un label qui nous sera donné dans 5 ans sous réserve d'une évaluation et des actions qu'on aura mis en place. Mais en échange on a nous identifié avec eux, avec WWF, les thèmes sur lesquels ils sont susceptibles de nous apporter leurs savoirs et leur savoir-faire, leur apport, et notamment tout ce lien avec tout ce qui est écocitoyenneté, les habitants, les outils qu'ils utilisent au quotidien, enfin voilà la partie plutôt lien avec le quartier. Et c'est comme ça que quand on a accueilli les habitants là y a eu une présentation du quartier, y avait un interlocuteur chez WWWF, l'ALE qui est venue, enfin y a une vraie… à chaque fois qu'une résidence est livrée y a un accueil des habitants. Y a un livret d'accueil et puis on a des réunions d'organisées, là y avait un forum organisé avec les pandas qui sont venus.

MA : *J'ai vu ça. L'impression que ça donne c'est quand même qu'on ramène 1600 pandas en papier mâché strictement dans une démarche marketing.*

Faut forcément ça joue. Forcément y a une question de marketing.

MA : *Mais pour la maîtrise d'ouvrage où se situe selon toi la frontière entre ce que l'on fait parce qu'il y a un engagement politique en ce sens et de l'autre côté la recherche de visibilité ? Si on reprend l'exemple de WWF, c'est une ONG qui a une image très positive et qui est très connue donc cette image est facilement mobilisable.*

Sur WWF c'est simple, c'est nous qui l'avons amené. Donc ça n'a rien à avoir avec le politique. C'est-à-dire que pour moi ça avait un intérêt de formaliser quelque chose à l'échelle internationale, parce que c'était important, c'est Lyon qui a besoin d'une échelle internationale, et puis c'était un truc simple à comprendre. Tu sais, dans ces trips d'indicateurs insupportables… c'est pour moi une démarche intéressante dans le sens où y a 10 thèmes, voilà c'est très simple, très simple d'approche, des mots que tout le monde est capable de comprendre, ce qui du coup permet de libérer le vocabulaire de tous ces indicateurs, de tous ces objectifs qu'il y a que nous qu'on comprend en tant qu'expert. Tu vois, y a ça aussi derrière cette volonté pour nous d'amener cette démarche là. Alors après que ça puisse être intéressant politiquement, là-dessus, c'est normal et moi ça me gêne pas tant que derrière nous on peut faire ce qu'on veut et aller le plus loin possible. Et c'est ce qui se passe. Moi je n'ai, enfin là-dessus, et même à Paris moi j'ai jamais eu un maître d'ouvrager comme ça, c'est-à-dire que je n'ai aucun quartier où je peux aller aussi loin que là, ça c'est clair. Dans tout ce que j'ai fait… Et c'est toujours ce qui apparaît surprenant et rend les gens suspects, parce qu'à chaque fois on montrer le quartier, évidemment on est toujours invité avec les gens de la SPLA, à chaque fois ce qu'on me demande c'est « mais votre maître d'ouvrage est-ce qu'il vous laisse tout faire ? », bah oui. C'est là où on nous dit « mais non, c'est pas possible, y a toujours un truc qui va pas » mais non, c'est-à-dire que oui on revient, on a toujours des notions, on pourrait toujours faire mieux et je suis sûre qu'on fait pas au mieux, et c'est normal. Mais on est sur un maître d'ouvrage qui est assez particulier, qui est maintenant une SPLA, un petit groupe de 20 personnes qui ont, c'est une particularité de cette structure là c'est que c'est 20 personnes qui ont en direct le président du Grand Lyon. C'est important parce que quand ils ont une décision à prendre c'est direct. Après y a un directeur de cette SPLA qui est vraiment… qui était pas du tout convaincu, moi mes premières réunions là-dessus ça avait été compliqué. Tu mettras pas tout dans ton truc mais ça te donne l'idée, je suis allée à la première réunion avec Alain en 2002, la première réunion pour la présentation du diagnostic, on avait le directeur et

le directeur adjoint, le directeur a quitté la salle en disant « ouais vous me faîtes chier avec votre truc, c'est du blabla, donnez moi les trucs concrets » et nous jamais on voulait commencer par le concret, comme on a fait sur la Duchère on ne veut jamais parler de solutions avec de parler de diagnostics et d'objectifs. Du coup il est parti de la salle et nous on s'st dit « qu'est-ce qu'on fait là ? » et en fait il s'avère que voilà c'est un mec qui a son caractère mais n'empêche qu'il a cette faculté de laisser à tous ces chefs de projet la liberté d'aller loin net de les laisser aller jusqu'où ils veulent.

MA : *Aussi parce qu'il y a la largesse budgétaire suffisante, non ?*

Bah après c'est un quartier d'une grande taille donc forcément il y a des budgets de com' et des budgets tous courts qui ne sont certainement pas ceux que tu as partout ailleurs. Ca c'est sûr, je les connais pas bien mais… Mais en charge foncière ils sont presque pas chers. C'est pour ça que pour moi ça reste un vrai objectif politique, on nous aurait jamais laissé faire tout ce qu'on fait là s'il y avait pas derrière une vraie volonté politique. Parce que là on va vraiment très loin, hein.

MA : *Tu vas loin sur le plan environnemental mais tout est-il traité avec le même égard. Je pense au volet social…*

Bah c'est toujours pareil. Moi j'arrive pas à opposer les 2. Pour moi tout ce qu'on fait nous à un moment donné ça a un lien avec le social. Si on parle de confort on parle bien des gens. Donc tu peux pas dire que le social est pas pris en compte… Donc dis moi ce que tu entends par social.

MA : *Je me demande où se situe la réflexion sur les individus qui le reçoivent, notamment dans les usages. C'est un peu ce que tu dis quand tu parles des prospects très rapprochés des premiers îlots. Mais surtout c'est évidemment la question de cette mixité sociale dont on peut quand même douter…*

Bah si justement. Ca c'est une fausse idée. Dans les îlots A, B, C y a 25% de logement social, plus de l'accession social.

MA : *Est-ce que c'est de la mixité social et qu'est-ce que ça veut dire à côté de logements à 6000 euros du mètre carré ?*

Je sais pas ce que t'appelles la mixité sociale. Le quartier objectivement il aurait fallu qu'on ait pas du tout de logement social pour rééquilibre le quartier. Tu vois. En théorie il aurait même fallu qu'il y ait rien. Parce que Sainte-Blandine qui est là concentre 80% du logement social de tout le deuxième arrondissement. Donc c'est même à l'envers si tu veux. Et bien évidemment qu'on peut pas ne pas amener du logement social dans le neuf. Mais sur la programmation habitat, c'est Sémaphore qui travaille dessus avec CL8 qui est sur la programmation urbaine, évidemment que cette question de mixité est fondamentale. Après la maîtrise des gens qui viennent tu l'as jamais. Tu peux imposer tout ce que tu veux, tu l'as jamais. Et puis donc… sur le papier en tous cas on a 20% de logement social pur, c'est du HLM donc tu rentres pas comme tu veux, et t'as de l'accession sociale. Dans la détermination de ceux qui ont eu accès à l'accession sociale, y a eu un travail de fait avec les bailleurs sociaux locaux qui est de dire « favorisons l'accès à l'accession sociale aux gens les plus aisés du locatif social ». Donc

on a travaillé avec les bailleurs sociaux pour que dans leur fourchette des gens les plus aisés ils proposent l'accession sociale. Et dans les 15 logements en accession il y a des gens de Sainte-Blandine qui ont changé de parcours. Ce travail là il apparaît pas du tout… C'est aussi ça, c'est l'image qui est resté de ce quartier. Il est pas mis en avant en terme de com' mais il existe.

MA : *L'image du quartier fait un peu partie de sa réalité. Et les choix en matière de communication sont parfois révélateurs de ce que l'on veut mettre en œuvre.*

Mais pareil, la com' est faite par les gens qui la réalisent… Pour moi il faut faire attention aux modes de communication, je suis interrogée une ou 2 fois par mois sur Confluence et quand tu vois ce qu'il en est fait des fois. Je veux dire ça me gène pas d'être critique, y a plein de choses à critiquer, c'est pas la question, mais y a des choses sur lesquelles j'ai du mal à accepter parce qu'il faut juste aller chercher l'info, pas que lire ce qui est écrit sur Confluence. Tu vois, c'est quand même un des problèmes des quartiers qui sont connus et reconnus. Alors sur les aspects sociaux… Les espaces publics pour moi c'est différent. C'est-à-dire, et ça tu le constates, on est les premiers à le dire, la question de l'espace public sur Confluence y a quelques trucs qui marchent pas et qu'on est en train de regarder sur la phase 2. On est en train de consulter les maîtres d'œuvre, on fait un cahier des charges des espaces publics et on essaye d'avancer ces questions là parce qu'effectivement il y a des trucs qui marchent pas bien. La darse, en été, elle marche pas bien, enfin y a quelques trucs… tu vois elle est occupée mais elle a pas d'ombre par exemple, une darse plein Sud à Lyon sans ombre c'est un peu compliqué. Après c'est aussi les espaces publics d'un quartier neuf qui sont difficilement appropriables même si ces espaces là sont à peu près appropriés. Y a pas eu je pense de réflexions si ce n'est de la part des maîtres d'œuvre dans leur approche à eux. Latz, son approche de l'usager de l'espace je sais pas… je l'ai bien sur les questions de rappel à l'identification du site, la gestion de l'eau, etcetera, mais par exemple tu vois les bancs qui sont là me semblent un peu difficiles, c'est-à-dire qu'ils sont en plein soleil, encore une fois y a pas d'ombre, ils sont en béton noir donc l'été ils sont juste impraticables, tu peux pas t'assoir dessus donc je pense pas qu'il y ait eu de réflexion. Mais sur ces questions d'usage de l'espace public j'ai pas l'impression qu'il y ait beaucoup d'endroits où ils sont très bien traités.

MA : A ce sujet dans le neuf, il y a quand une fermeture des espaces qui est très conséquente, tu ne traverses pas le monolithe, les venelles non plus.

Je suis d'accord. Ca c'est toute la culture lyonnaise tu vois. Justement quand on est allé çà Nantes, sur l'Île-de-Nantes avec CL8 on était juste éstomaqué, c'est-à-dire que les espaces que t'as à Nantes tu pourrais jamais les avoir à Lyon. Typiquement le petit jardin en friche qui est sur l'Île-de-Nantes après le palais de justice, c'est tout ouver ça. A Lyon mais tu l'imagines juste même pas. A Lyon les espaces sont fermés. C'est très compliqué tu vois. Y a pas qu'une réflexion d'usage ou d'entretien derrière, y a énormément une question culturelle des services. C'est que les services de gestion. C'est même pas une culture des concepteurs, pas du tout même, c'est une culture de la ville de Lyon qui gère ces espaces. C'est-à-dire que même ce parc qui est au milieu, ça me bouffe, c'est fermé. Et ça je comprends pas pourquoi c'est fermé. Mais ça c'est culturel, c'est l'habitude des services de la ville de Lyon de fermer. Et la réflexion qu'on a sur ces espaces là où on est sur des îlots ouverts, etcetera, mais ça va être une bataille sans nom pour arriver à les faire ouvrir.

MA : *Donc concrètement la fermeture est inscrite jusque dans les cahiers des charges. Ils l'argumentent comment ?*

Alors y a plein de questions derrières. Tu sais, y a quelques historiques, y a quelques traboules. C'est historiquement marqué… les traboules maintenant c'est rouvert partiellement et contrôlé et machin mais ça a été quand même des lieux plutôt non fréquentables. Tout ça a alimenté ça. Par exemple faut jamais parler de traboules à Lyon dans les projets urbains, c'est des mots presque banis quelque part. On te donne des raisons sociales et de sécurité… C'est aussi une partie de l'image de Lyon donc c'est très paradoxal. C'est très paradoxal mais quand là les projets parlaient de traboules… Colomb voulait pas entendre parler de traboules, comme il veut pas entendre parler de coursives. Or les quartiers anciens sont fait de coursives… Enfin tu vois y a de vrais images véhiculées par des mots qui ont été un moment donné des points négatifs. Et puis un moment donné il faut gérer les espaces, y a des problèmes de sécurité, y a des problèmes d'entretiens et puis, ça c'est le truc éternel, y a un bout qui est entretenu par le Grand Lyon, un bout qui est entretenu par la ville de Lyon… C'est le truc éternel sauf que chez nous ça se gère pas non plus ça. Et comme tout ce qui est parc c'est ville de Lyon, c'est des espaces villes, alors que par contre la voirie c'est Grand Lyon, les squares c'est à nouveau la ville. On en a fait des tonnes des réunions, ça c'est pareil, c'est un truc qu'on a démarré je sais pas… Sur l'histoire de la darse… la darse c'est une rétrocession de la SPLA de l'ouvrage aux gestionnaires derrière, avec des gestionnaires ville et des gestionnaires Grand Lyon et là ça a été des réunions à sans mentir 50 personnes où on a préparé les services à la gestion, on les a interrogé sur quel choix le plus pertinent pour que la gestion se passe le mieux. Y a des pavés enherbés là, à Nantes ça leur pose aucun problème, ici c'est juste impossible à entretenir. Ca a été la révolution. Donc tu vois ça a été des réunions à 50 où les gens sont tous là, t'as le service voierie, le service déchets, le service des éclairages publics, le service flotte, ils arrivent à 3 chefs de service, c'est aussi le poids d'un Grand Lyon qui regroupe 3000 personnes qui gèrent tout. Et du coup à la remise de l'ouvrage ils savaient toujours pas qui allaient gérer, 6 ans après alors qu'il y a eu des tonnes de réunions, de concertation, d'appropriation, etcetera. Donc ça c'est compliqué, et ça c'est la complexité de l'espace public. Et pour le coup à Nantes ce qui m'a interpellé c'est que la communauté urbaine de Nantes étant très neuve, postérieure, c'est qu'ils se sont posés ces questions de compétence et d'entretien avant, avant que chacun ait son propre territoire. Ce qui est plus malin. L'exemple le plus flagrant c'est la noue. La noue c'est de l'espace vert, c'est de l'hydraulique, du déchet, c'est tout quoi… et ils s'étaient mis autour de la table en disant « qui entretien une noue et comment on l'entretien ? », ici c'est pas possible. On fait quand même mais c'est pas simple. A chaque fois c'est une complexité d'acteurs, donc une complexité de personnes, enfin c'est compliqué… La complexité dans ces territoires là c'est pas tellement la complexité technique, on est vraiment dans de la complexité d'interlocuteurs et d'acteurs et après au sein des acteurs dans des complexités de décision et de responsabilité dans une grande institution. Et c'est là où la SPLA, petite SPLA qui est pas Grand Lyon est très autonome mais en même temps y a des sujets où on les interroge et on les réinterroge, faut voir le nombre de réunions qu'on se tape pour essayer d'avancer. Sur les espaces publics pour moi la question de la compétence peut sembler très bloquante.

MA : *D'ailleurs, c'est quoi pour toi un bon espace public ?*

J'en sais rien. Là où les gens sont bien ? Sur l'espace public, là ce qu'on essaye d'avancer en ce moment, parce qu'on a beaucoup avancé sur ces questions là, aussi sur ce que t'avais fait sur

la Duchère parce que ça pose plein de questions sur comment on nous renvoie le truc, comment on avance etcetera. Et là-dessus on est parti sur un travail par séquence et par type en travaillant aussi avec CL8 sur quel usage on peut imaginer sur tel espace ? Et surtout quel type d'aménagement permettra le plus d'usages adaptés. Donc c'est surtout pas figer l'usage mais faire en sorte que le choix laisse la place à l'usage. Ca c'est pas simple parce que quand on va demander ça aux concepteurs je sais même pas s'ils sont capables de répondre. C'est très compliqué ça j'ai l'impression pour beaucoup de concepteurs… Et puis parce que certains ont une culture du formelle qui est encore très pointue, Desvigne en fait partie, quand tu regardes son plan masse, il est hyper formel, il est esthétique, il est pas usage du tout. Et là on va re-consulter les concepteurs pour que ça se réinterroge tout ça, c'est pas simple. Dans le qualité des espaces publics, il y a la qualité forte des ambiances, et qui dit ambiance dit ambiance à tout les moments de la journée, à tous les moments de l'année, pour tous les différents trajets et tout ça. C'est pousser la réflexion pour que finalement on se mette à la place de celui qui vit dedans sans trop contraindre l'espace parce que sinon après ça va à l'envers. Voilà, après moi j'ai pas du tout de règle. Je saurais pas te dire ce que c'est qu'un bon espace, ceux que j'aime bien c'est ceux où je suis bien moi.

MA : *Ce sont des choses qui sont audibles ?*

C'est vraiment une question de culture. C'est une culture du paysagiste. Ruelle est tout à fait capable d'entendre ça mais il est un peu atypique. Maddec est capable d'entendre ça, on en parlait l'autre jour comme on est en train de monter notre cahier des charges d'espace public en intégrant ces questions là… et bah c'est compliqué parce que tu te rends compte qu'on est encore une fois en décalage sur ces questions là. Alain Marguerit est dans cette culture là, mais y en a pas beaucoup.

MA : *Est-ce que ces questions d'ambiance et d'usage on en parle vraiment à Confluence ?*

Non. C'est des choses que nous on va imposer, mais c'est nouveau. C'est des choses qu'on va mettre dans notre cahier des charges d'espace public et qu'on va travailler sur cette phase. Pour nous on va dire que c'est vraiment ce vers quoi on doit tendre maintenant. C'est-à-dire que cette question de l'espace public, qui a été, même du point de vue environnemental, quelque chose d'assez peu traité. Pendant un moment on traitait globalement les matériaux, et encore, on traitait globalement les arbres, et encore. Ben là on passe un cran au dessus, c'est-à-dire qu'on est en train d'essayer nous d'appliquer à la maîtrise d'œuvre d'espaces publics ce qu'on fait en bâti et ce qui est pas du tout encore culturel. Evaluer les consommations énergétiques des espaces publics c'est un truc… personne ne s'en préoccupe, nous on est en train de galérer pour trouver les infos. Donc pour l'instant on ne sait pas.

MA : *Donc c'est essayer d'étendre la démarche depuis le bâtiment vers le reste d'un projet.*

On l'étend. On l'a forcément à l'échelle urbaine sur plein de choses, mais là on est dans la maîtrise d'œuvre donc c'est encore autre chose. Donc là on a des ambitions et des objectifs sur le plan masse qu'on veut traduire en maîtrise d'œuvre. Donc ces ambitions qui sont globales sur les réductions des émissions de carbone, la qualité des ambiances, la santé, la végétalisation, la biodiversité, tous ces objectifs, les 10 objectif du One Planet Living, il faut qu'on les retraduise un moment donné pour de la maîtrise d'œuvre. Il faut derrière que ce soit

du concret. Et y a plein de thèmes sur lesquels on se rend compte que c'est pas encore évident. De dire que là il va y avoir une place qui va être la place publique qu'on va traverser pour aller au groupe scolaire, donc il faut bien que ces espaces là soient confortables quand les enfants sortent de l'école… Quand on dit « mobilité durable » il faut qu'on se pose des questions sur quel type de mobilité. Tout ça c'est fourre-tout mais en fait un moment donné c'est « quel type de trajet ? », c'est faire attention quand on dit « on fait des modes doux mixés au mode piéton, machin », ça c'est toujours gentil, on fait une voie partagée, sauf que quand t'es en vélo et que tu vas bosser c'est quoi l'objectif ? C'est que t'ailles le plus vite possible à ton boulot. Donc ton trajet de vélo quand tu vas bosser c'est pas le même que celui que tu fais le dimanche avec tes gamins. A pied pareil. Nous l'approche qu'on leur demande c'est ça, c'est dire en gros « il faut revenir à ce qu'on fait en ville, il faut que les concepteurs se posent la question de l'espace pour l'usage ». On verra ce que ça donnera.

MA : *A ce titre là dans ce qui a été fait, quels sont les espaces réussis à Confluence ?*

C'est la place de l'église. On avait interrogé les habitants, la place qu'ils préfèrent c'est celle-là. Elle a rien d'extraordinaire comme espace public, rien, mais elle a tout : un espace pour les petits, des trucs à l'ombre, des trucs au soleil. Tu vois, c'est toujours pareil, après chaque espace est différent… L'amphithéâtre est particulier, il a une vue magnifique et c'est très sympathique, après j'y vis pas donc je peux pas te dire ce qui est confortable quand on y vit. Moi j'ai mes références à moi, celui que j'aime bien par exemple c'est un parc qui est à Villeurbanne, je sais plus comment il s'appelle, pas très loin du tram, et où tu as toutes les générations qui peuvent y être, t'as des endroits au soleil, t'as des endroits à l'ombre, tu peux y aller n'importe quand c'est un endroit où tu seras bien, que tu sois jeune, vieux, ado parce que tu peux jouer au ballon. Mais ça c'est un parc, c'est encore différent, mais ce niveau de parc là tu l'as pas partout, y a des fois t'as un parc qui est très beau formellement mais qui est pas confortable. La difficulté quand même qu'on a remarqué, on essaye d'avancer et de travailler mais ça va pas être simple, c'est que le quartier neuf il a ce problème… c'est-à-dire qu'on veut de la végétation parce qu'on est obligé, c'est des choses qui sont fondamentales dans l'approche de l'ambiance mais la végétation tu l'as au bout de combien de temps ? Là on souhaite réfléchir au moments transitoires justement, il faut réfléchir à cette vie de quartier à l'ombre de façon transitoire, avant que les arbres aient poussé. Comme il est hors de question de planter des grands sujets parce que c'est pas possible ni financièrement ni environnementalement parlant et bien voilà il faut…

MA : *Quelle place là-dedans pour les rues ?*

Elles sont catastrophiques ces rues. Ces rues Nord-Sud là c'est les pires. D'abord elles ont pas d'arbre, aucun arbre, c'est quelque chose qu'on a interdit sur la phase 2. Dans les rues Nord-Sud y a pas d'arbre alors que c'est des trucs où t'es au soleil tout le temps. Et en plus t'es dans le vent donc juste les trucs les plus inconfortables possible. Donc ça c'est des trucs qu'on va retravailler dans ce plan masse là, parce qu'il y a des élargissements, parce que tu vois…

MA : *Ca a été pensé comment sur cette première phase, tu étais intervenue là-dessus ?*

Bah les plans étaient faits, une fois que tout est parti rajouter des arbres c'est compliqué. Faudrait supprimer des places de stationnement pour rajouter des arbres.

MA : *A ce propos. Quelle était la réflexion sur la place de la voiture sur le quartier ?*

Y avait pas de réflexion spécifique. C'était le plan masse qui disait y a un accès sur un îlot. Effectivement là t'as un conditionnement de l'accès de la voiture, parce que t'as les bornes qui font que tu peux pas accéder là. Mais en terme de stationnement on est dans la norme du PLU d'origine. Ce qui est plus le cas là, on a divisé par 2. On est plus du tout dans la même réflexion, on aura 2 parkings silos et on aura des parkings souterrains juste sous les bâtiments pour quelques immeubles.

MA : *Et l'autoroute ça avance ?*

Ah non. Là on a aucune maîtrise là-dessus. Tout ce qu'on a réussi à obtenir c'est qu'ils nous changent l'enrobé. Donc on va gagner 15dB, ce qui est pas mal. Et c'est parce qu'il est très vieux en fait donc on arrive au moment du renouvellement donc pour pas cher ils peuvent nous en remettre un hyper performant. Mais les enrobés comme ça ils se colmatent au bout d'un moment et ils perdent en qualité acoustique. Mais avec le vieillissement, le CETE a calculé qu'on gagnerait global entre 7 et 10, ce qui est pas mal. Et pour nous c'était vachement important parce que ça permet aussi de garantir l'amélioration des qualités de vie des gens qui sont déjà là. Le problème c'est que derrière t'es dans des décisions qui sont Etat. Pour les habitants c'est juste horrible, ils parlent pas d'enclavement du quartier, ils parlent de vie de tous les jours, de santé, c'est ça l'important. Le pire c'est les moments des grands départs où c'est cul à cul pendant des heures… La démarche là-dessus, politique, c'est de dire « on fait et comme on va faire ce sera intolérable de laisser l'autoroute ça pousser à ce qu'elle parte ». C'est une façon d'appréhender le truc. Quand le pétrole sera à 200 dollars ça fonctionnera.

MA : *A propos d'environnement, une question bête, c'est quoi un écoquartier ?*

Déjà je n'aime pas le mot écoquartier, donc je ne parle jamais d'écoquartier. Un quartier vivable et durable ? Pour moi un bon quartier c'est un quartier qui vit, c'est tout, c'est pas compliqué.

MA : *Et dans ces quartiers durables et vivables, quels sont les exemples à suivre actuellement ? C'est Confluence ?*
Pour moi ça reste en tous cas une méthode de travail. On est pas encore au résultat. Moi le résultat je le sais pas. Comment tu peux savoir si ce sera ou pas un bon quartier ? J'en sais rien, on en est encore qu'au début… Reste que Sainte-Blandine est un quartier encore très agréable pour y être, il y a plein d'autres quartiers à Lyon qui sont aussi agréables mais… Ce que je trouve intéressant de ce point de vue là dans Confluence, c'est la démarche de projet, c'est de dire qu'on est arrivé nous là en disant « faut faire le mieux que vous pouvez », très bien, on nous a laissé aller loin, de plus en plus loin et à chaque fois de nous réinterroger. La question c'est ça c'est de dire qu'on essaie d'aller le plus loin possible mais on a le droit à l'erreur parce que le durable c'est ça aussi, c'est qu'on doit se réinterroger pour aller de plus en plus loin. C'est ça la démarche intéressante de projet, c'est dire « on est là pour se poser les questions et se reposer les questions au fur et à mesure du projet et on se donne droit à l'erreur ». Surtout on fait pas bien du premier coup parce que de toute façon on sait pas faire du bien du premier coup. Et personne ne sait faire bien… c'est ça surtout. Moi quand je fais visiter le projet, j'estime pas avoir fait un quartier parfait, jamais, et jamais de ma vie je dirai qu'un truc est parfait donc

l'intérêt c'est de se réinterroger. Et de continuer de progresser, y a des trucs sur lesquels on ira pas plus loin, on va arriver au bout, tu vois énergétiquement une fois qu'on a fait des bâtiments passifs on va pas plus loin. Là on est en train de faire notre projet d'îlot à énergie positive avec les Japonais, on est allé au max du max. C'est le machin démonstrateur par excellence, qu'on fera pas ailleurs d'ailleurs, on fera qu'un îlot comme ça, parce qu'on atteint le bout du truc. Des trucs tests comme ça voilà… Mais ce qui compte c'est qu'au bout du truc on constate que là ça marche pas, les prospects c'est pas bon, ça veut dire que le coup d'après il faut pas faire ça. Ca c'est alimenté, quand tout à l'heure je te disais phase 1, Grether et Desvigne ils sont plus là, Grether est plus là, c'est l'atelier Ruelle qui a reprise la phase 1, je travaille avec eux pour les nouveaux îlots. Et dans les nouveaux îlots on intègre les exigences qu'on a là. Donc on teste tout ce qu'on imagine faire là avant là, c'est ça aussi l'intérêt du quartier. On a dit à l'image de cet îlot là [le monolithe] qui a plein de défauts mais qui a une grosse qualité qui est d'avoir de la mixité fonctionnelle, c'est le premier îlot où on a du logement, plein de types de logements différents et ça c'est fondamental, on a du très social, Habitat et Humanisme, on a une résidence handicapés, on a du logement social classique, on a de l'accession sociale et on a de l'accession libre, tout dans le même truc, plus du bureau. Tout ça avec un parking partagé, ça ça a jamais existé avant. Alors y a plein de défauts, formellement j'ai jamais été fan de ce truc, la cour est inconfortable au possible, mais en tous cas cette question de la mixité fonctionnelle, à la fois pour la vie de l'îlot, pour des questions énergétiques, pour plein d'autres questions, elle était intéressantes. Et on a dit « ça sera la généralité du plan masse là », on a travaillé la mixité fonctionnelle en disant « on met le soleil où on peut le mettre et la densité où on peut la mettre » et on fait le plan masse en fonction. On l'a testé sur l'îlot K, donc y a un îlot qui est en train de parti à l'image de ce qu'on aura là. Tu vois c'est aussi ce quartier, là, on dit… c'est l'opportunité du temps aussi un moment donné.

MA : Cette plage temporelle est assez extra-ordinnaire.

Ouais, c'est évident que ça tu peux pas l'avoir partout. Mais en même temps à l'échelle du Grand Lyon tu pourrais en avoir plein des trucs comme ça. Par contre c'est une vrai question de méthode de travail. Est-ce qu'on est en capacité de se réinterroger à chaque fois sur ce qui est bien ou pas bien et d'accepter qu'on s'est trompé ? La méthode de projet je pense va faire des émules. Mais parce que c'est celle qu'on applique à l'échelle du bâtiment nous, c'est la méthode partagée. Et tu peux bien imposer n'importe quoi si derrière t'as le partage de l'objectif tu peux toujours y aller. Et là dans la méthode de faire le bout de ville qui est appliquée dans cet espace là qui est aussi celui qu'on travaille avec l'atelier Ruelle… C'est de dire que là avant qu'il y ait un bout de plan masse ça a été tard quoi, c'est pas comme d'habitude. D'habitude un projet urbain c'est l'urbaniste qui dessine et après on décide avec le programmiste ce qu'on met dans les boîtes. La méthode classique c'est ça mais ça c'est pas du tout ce qui se fait là, c'est à l'envers. C'est-à-dire qu'on dit « voilà les objectifs, voilà ce qu'on met en programmation », on propose et il y a des allés-retours, et on est en réunion partagée c'est-à-dire qu'il y a des réunions avec tous les pôles et on fait des allers-retours permanents, et on réadapte le bâti, et on réadapte le programme. Alors c'est compliqué, c'est pas simple à gérer, parce que c'est pas du tout dans les plannings qu'on a l'habitude d'avoir dans un planning de ZAC ou de projet d'aménagement classique. Ca aussi c'est compliqué à faire comprendre. Il faut que les gens qui travaillent là-dessus soient d'accord de se remettre en cause, ça c'est fondamental, ça veut dire qu'il faut t'accepte que la gars d'à côté il dise « ça, ça marche pas », ça c'est quand même pas simple… surtout pour un urbaniste, c'est sûr. Il faut

que t'accepte que ça prenne plus de temps, et qui dit temps dit évidemment des missions différentes et ça c'est le maître d'ouvrage et la collectivité qui doivent le prendre en compte, ça prend plus de temps donc plus d'argent, mais aussi plus de temps en développement de projet et ça c'est pas toujours en adéquation avec un objectif politique. Donc ça c'est dur. Et ça y a qu'ici que je peux le faire. Ailleurs on est toujours timé par le rendu, la fin, le machin, il faut produire. Y en a d'autres hein, on est évidemment pas les seuls à avoir fait ça mais pour moi c'est vraiment la question du partage et de l'objectif commun qu'on se donne sur un quartier. C'est vrai que l'objectif de quartier durable fédère pas mal de truc derrière, si tout le monde est d'accord avec cet objectif là au final tout le monde fait l'effort de et c'est vrai que je pense on peut le dire de tous les gens qui sont sur ce quartier là, on est allé bien au-delà de nos prérogatives habituelles.

MA : *Vous partagez tous une même vision de ce qu'est ou devrait être le développement durable ?*

On essaye de le partager… Ca c'est important aussi de faire ça en aculturant l'ensemble des acteurs. Par exemple, la question de la biodiversité qui est un thème en ville où c'est juste pas simple, quand on a abordé ces questions là typiquement j'ai dit « on va donner des objectifs mais moi, avant de donner mes objectifs, d'indicateurs, de machin, de trucs, je veux partager pourquoi je donne ces enjeux et pourquoi cet enjeu là est majeur ». et pour ça lors d'une des réunions de coordination générale où t'as tous les acteurs on a fait un power point simple en expliquant ce qu'est la biodiversité pour qu'ait la même culture du projet. Après tu peux le faire, tu peux pas le faire, t'as toujours des problèmes de temps… On peut pas généraliser et chaque projet étant différent ce sera pas la même chose à chaque fois. On va dire qu'on a un cadre méthodologique qui peut pas s'appliquer à chaque fois pareil parce que c'est des gens qui sont pas les mêmes, qui ont une histoire qui est pas pareille…

MA : *Et dans ce que tu as pu voir ailleurs et que te servirait de référence, que trouve-t-on actuellement ?*

Alors nous regarde tout dans la littérature. C'est-à-dire qu'on regarde tous les écoquartiers au sens de l'écoquartier ADEME, ce qui se fait, ce qui se fait pas. Moi l'Île-de-Nantes me plait beaucoup, j'aime bien cette approche mais parce que c'est la mixité de l'existant et du neuf qui me parraît intéressante. La Duchère est un vrai quartier intéressant, qui va peut-être pas loin dans un certains domaines, tu vois du point de vue énergétique par exemple, mais du point de vue de la réflexion urbaine y a des choses qui étaient plus intéressantes que dans d'autres. Je sais, j'ai pas de quartier idéal moi. C'est des bouts de référence, c'est un espace public qu'on a trouvé pertinent… c'est plutôt ça.

MA : *Pour revenir sur le travail avec les autres acteurs, quand tu veux pousser une thématique un peu compliquée ou où tu n'est pas sûre que ça passe, tu fais comment ? Je me rappelle de nos réflexions d'il y a un an sur la nécessité de faire du graphique parce que cela fonctionnait mieux avec les architectes, tu retrouves cette même logique ?*

Oui, oui. C'est évident. C'est un travail de présentation qui est évidemment à adapter à chaque acteur. Alors là en plus avec Herzog et de Meuron a dû changé de vocabulaire… Par exemple Herzog et de Meuron sont des Suisses donc des ingénieurs-architectes qui ont une culture du technique qui est juste pas la même que nous. Eux, quand tu leur dit un truc tu dois le justifier techniquement. Exemple on leur dit « là, dans cette façade là vous avez pas de soleil, on

connait un peu le site, on sait qu'il y a pas de soleil », là c'est « prouvez moi qu'il y a pas de soleil » donc on a fait tourné les outils, il a fallu refaire les masses, les machins, enfin tu vois… « Et vous me dîtes qu'il faut 2 heures d'ensoleillement, pourquoi 2 heures, pourquoi pas 1 heure et demi ? », enfin tu vois… Et ça t'adaptes en fonction de la personne que t'as en face de toi… sur le photovoltaïque, sur les questions d'espaces vert, etcetera. Le question de l'eau, il a fallu leur expliquer, la question de la ventilation mais ça c'est aussi lié à la culture de gens qui connaissent pas la façon de faire en France.

MA : *Ils sont arrivés avec quel état d'esprit sur le projet ?*

Moi je sais que ça a toujours été intéressant de travailler avec eux. Après c'est un vrai choix du maître d'ouvrage. En gros si la SPLA dit pas « pour moi l'objectif de ce quartier c'est ça », on aurait fait comme ailleurs, c'est sûr. Mais là, la prérogative de la SPLA c'est dire « le cahier des charges du pôle développement durable c'est le vôtre ». Et après on se réinterroge, on se reparle. Après sur les nouvelles idées à chaque fois faut expliquer, faut justifier, après t'as des cultures différentes donc forcément on a beaucoup travaillé la référence. On travaille plus la référence et du coup leur langage que le notre, technique, les 2 étant à travailler. Par exemple pour le paysagiste faut plus travailler la référence que le technique, mais ça ça dépend de la personne que t'as en face de toi. Donc du coup après du point de vue du maître d'ouvrage aussi t'as à te trouver un langage commun. Alors l'historique de ce quartier avec les gens qui sont là depuis le début, que je connais moi depuis 2002, quelque part c'est même excellent parce que quand on fait une conf j'ai pas besoin d'être là, ils ont cette culture… Moi je les ai formés, je les reforme, on fait des séminaires, on avance, on échange, enfin tu vois… Parce que t'as presque 10 ans derrière, 10 ans c'est pas rien, avec une équipe de 15 ou 20 personnes que je connais depuis 10 ans et avec qui je suis 2 fois par semaine. Y a ça, c'est comme l'équipe de la Duchère, on les voit toutes les semaines où toutes les 2 semaines. Ca c'est fondamental.

MA : *Tu parles de références, tu as observé un peu comment les écoquartiers construits servent de références pour les nouveaux ?*

Moi je trouve que ça sert de contre-référence. Parce que le résultat, ça ça m'a perturbé en allant à Nantes… J'ai été épatée par cette question de l'ouverture des espace sur l'Île-de-Nantes. Mais y a un truc qui me perturbe, à chaque fois que je me déplace d'ailleurs, que ce soit Nantes ou Marseille ou n'importe où, plus ça va plus ça me perturbe, c'est qu'on fait partout la même chose. Ca c'est une vraie constante notamment dans les procédures de ZAC. On fait la même architecture, le même espace urbain, quel que soit l'endroit où on est parce qu'il faut faire dans le cadre de l'écoquartier et de la démarche machin. Moi je pense qu'on se trompe mais d'une force… c'est juste pas possible quoi.

MA : *Il y a aussi l'aspect qui que tout le monde veut faire Vauban sur Loire…*

Oui, à part que l'architecture de Vauban n'est pas la même.

MA : Mais tu as d'autres, ceux de Malmö, Versterbrö, BedZed, etcetera, Bonne aujourd'hui.

Oui. Oui mais c'est bien plus profond que ça. C'est un problème d'architecture et c'est un problème de culture. L'exemple c'est le prétexte, c'est beaucoup plus profond. C'est une

question de la mondialisation de la culture. Quelque soit l'endroit où t'es tu fais les mêmes bâtiments. L'architecture contemporaine c'est la même que tu sois à Tokyo ou à New York ou ici.

CL8	**Date :** 15/10/2012
	Rôle dans le projet : AMO programmation
Réalisation : Programmation urbaine ZAC 1 et 2	**Structure :** Cabinet de consultants
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h59 min	**Expérience :** 30 ans
Travail sur le projet : 2002 -	**Taille de la structure :** 10 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer, pourriez-vous me parler de votre parcours ainsi que ce que fait votre cabinet ?*

Moi j'ai un parcours d'architecte, une formation d'architecte. J'ai fait l'exercice de la maîtrise d'œuvre pendant 30 ans, sur Paris, des grands projets, dans une agence parisienne, des grands concours internationaux, des machins comme ça. Et je me suis installé il y a 18 ans en région Rhône-Alpes où là je me tourne complètement sur la question de la programmation qui m'est apparue avant comme le point faible dans la chaîne des décisions, dans la chaîne des différents acteurs. C'est la question de la faiblesse de la maîtrise d'ouvrage et de la faiblesse dans tout ce qui est définition de l'ouvrage, définition des opérations, qui entraîne après tous les quiproquos, la non-qualité, etcetera, qui mettent en porte-à-faux les maîtres d'œuvre. J'en avais suffisamment souffert et suffisamment eu l'expérience sur quelques opérations où y avait des programmes et je voyais la grande différence en termes de qualité, de suivi de la qualité, d'implication des acteurs, entre les opérations qui en avaient et celles qui en avaient pas. Donc en Rhône-Alpes, quand je viens m'installer à Lyon c'est quasiment exclusivement des activités de programmation. Donc ça débouche sur la création du cabinet d'abord sous forme d'une SARL et puis assez récemment ça c'est transformé en coopérative, c'est une société coopérative maintenant, c'est quelqu'un d'autre qui a pris la gérance et le relai est passé. L'originalité de notre structure c'est qu'on aborde les questions d'urbanisme, de programmation urbaine et de programmation de bâtiments. Et on le fait qu'on nous le demande ou qu'on nous le demande pas en démarche de qualité environnementale. C'est-à-dire que pour nous toutes les questions de développement durable et de qualité environnementale sont intrinsèques à nos méthodes, à notre approche, à la limite on aurait même pas besoin d'en parler. C'est comme ça que ça se crée, vraiment sur des approches multicritères qui mettent toutes les thématiques, qui entrecroisent toutes les thématiques de l'environnement avec les thématiques sociales, avec les thématiques économiques mais dans une vision prospective, y compris une grande attention aux phénomènes émergents. A l'économie, par exemple, qui va émerger dans les années à venir et dont on a déjà plus que les prémices aujourd'hui. C'est-à-dire au moment d'un basculement où on est dans l'aire des énergies rares, des énergies chères, des matières rares aussi et chères car limitées par rapport à la question démographique générale, par rapport au rééquilibrage des forces géopolitiques, etcetera. On est bien dans cette vision là, une vision globale, une vision transversale, à l'échelle de la planète, à l'échelle de l'analyse des grands territoires. Ce qui nous a amené à ça c'est aussi le fait d'avoir baigné, d'être actifs dans un réseau d'acteurs et d'avoir baigné dans ces questions

là dès 2001 au moment des la création des premières grandes formations sur la qualité environnementale. Y avait 2 formations nationales, une sur Paris-la-Villette, école d'architecture de la Villette, et une sur l'école d'architecture de Lyon. On avait commencé cette première année ensemble et on s'est séparé en milieu d'année pour des questions pratiques. Et de cette première grande formation professionnelle, qui était lourde, qui était qualifiante, avec une thèse à la fin, est né le réseau professionnelle qui s'appelle Ville et Aménagement Durable, VAD, qui est le centre de ressources régionales financé par l'ADEME et la région. Ca représente sur Rhône-Alpes… pas grand-chose, 200 structures mais 200 structures quand même, on commence à devenir représentatif et un peu significatif. Et depuis on arrête pas de travailler, on est dans un processus de travail, d'échange, de mutualisation des savoirs, de retours d'expériences, permanent. Et on baigne un peu là-dedans, ce qui fait que dans nos programmes, dans nos approches, dans ce qu'on propose aux maîtres d'ouvrage, la question de la qualité environnementale, des écoquartiers, est une question qui est permanente. Alors en dehors de Lyon Confluence où on a un rôle de programmiste, je vous dirai comment ça a évolué avec le temps, on a des missions d'urbanisme conseil sur des PLU, d'urbanisme conseil études de stratégie urbaine, suivis d'écoquartiers qu'on a préconisé au départ sur la ville de Belley, sur Péage-de-Roussillon, sur la ville de Lambesc, j'en passe. Donc des villes moyennes comme ça dans lesquelles on a des contextes qui peuvent être parfois assez différents mais des élus assez volontaires et dans lesquelles on essaye de pousser le plus loin possible ce qu'on peut faire avec eux. Parallèlement à ça je suis enseignant à l'école d'architecture de Lyon et à l'ENTPE, sur la question de la programmation à l'ENTPE en démarche de qualité environnementale et à l'école d'architecture de Lyon en formation professionnelle continue sur le projet urbain. Et formateur sur tous ces thèmes auprès des maîtres d'ouvrage qui le demandent, auprès de l'ordre des architectes, etcetera.

MA : *Par rapport aux maîtres d'ouvrage, comment reçoivent-il la portée prospective ? Rencontrez-vous des difficultés à ce sujet ?*

Oui, il y a une difficulté réelle qui est la difficulté de se projeter. C'est un domaine qu'ils ne maîtrisent pas du tout parce qu'ils ne savent pas toujours faire la différence entre prospective et utopie. Pour eux c'est du domaine de l'utopique… Et ils font pas vraiment de différence aussi avec le marketing urbain. Le marketing urbain peut et doit s'appuyer sur des visions prospectives, ça va de soi, mais ensuite y a une différence. Le marketing urbain fait partie un peu de nos approches mais il faut le mettre à sa juste place. Eux, les études prospectives ça leur semble complètement éloigné de leurs réalités actuelles. La plupart des maîtres d'ouvrage raisonnent dans le temps court, comme toute la société en fait. Ils ont une vision gestionnaire, ils ont une vision du retour à court terme, retour des investissements, etcetera. Quand ils parlent de temps de retour… Et pour eux arriver à raisonner sur le temps long de la ville c'est quelque chose qui leur échappe. Comme au politique ça échappe parce que c'est en dehors du mandat et à eux, en tant que gestionnaires, parce qu'ils sont dans le montage immédiate de l'opération, dans son équilibre économique immédiat et ils sont pas forcément dans l'idée de la gestion à long terme du patrimoine. On revient d'un voyage d'études au Danemark, à Copenhague, la grande différence là-bas c'est qu'ils ont intégré culturellement la question du long terme et ils ont une culture de la maintenance, de l'entretien, etcetera, qui fait que mêmes les ouvrages très anciens n'ont pas besoin d'être réhabilités parce qu'ils ont toujours été en état de fonctionnement, qu'ils remplissent leur usage et donc qu'ils continuent à côté des équipements innovants qu'ils peuvent côtoyer, ils restent là avec toute leur valeur d'usage

intacte. Donc y a des capacités plus ou moins grandes entre les pays et entre les cultures pour résoudre cette question du temps et du temps court dans le raisonnement dans lequel on s'inscrit. Et donc dans toutes nos études, il y a forcément le volet où on essaye de faire s'exprimer les attentes, synthétiser les besoins, mais avant de mettre en place, de définir des scénarios susceptibles de répondre à ces besoins, on interroge aussi sur une vision un peu prospective, sur ce que peut devenir la demande dans les années à venir, comment ces besoins peuvent se transformer même quand ils sont pas exprimés, de manière à aider nos interlocuteurs dans les groupes de travail que l'on constitue, les ateliers que l'on constitue, aider nos interlocuteurs à aller un peu au-delà. Or c'est vrai aussi bien avec les équipes pédagogiques dans les groupes scolaires, c'est vrai dans le cadre des projets urbain, quand on a à programmer un projet urbain quand on revient sur la question des ordures ménagères et qu'on questionne les services communautaires, quels sont les besoins ? comment vous faîtes aujourd'hui ? mais demain qu'est-ce que sera le tri collectif, comment pourra-t-il s'opérer ? quelles sont les différentes techniques à votre disposition ? Quels sont les différents scénarios de manière à ce qu'on puisse programmer des dispositions à la fois dans l'espace public ou dans les opérations, qu'elles puissent répondre à cette évolution future et qu'on soit même actifs dans la pédagogie qu'on va faire auprès des habitants, dans la culture qu'on va diffuser, aussi bien vers la population existante que vers les nouvelles populations, quelle culture on va diffuser pour justement être proactifs dans ces changements de techniques et dans ces changements de pratiques. C'est un peu ça notre spécificité par rapport à d'autres.

MA : *Vous avez les marges de manœuvre qui vous suffisent pour pousser ce genre de chose ?*

On essaye de les prendre. Ca marche pas à tous les coups. Quand ça marche pas on opère un petit retour en arrière, faut faire notre deuil, on dit souvent que quand on avance 10 idées on est content quand il y a en a une qui a prise. C'est ça faire la ville, on fait avancer les choses, on a pas la science infuse, on a pas la connaissance absolue. Le projet est toujours une co-construction et simplement on essaye de faire avancer le processus aussi loin que l'on peut dans les limites économiques, dans les limites de temps surtout. On se dit souvent « bon sur telle opération on a pas réussi à faire passer tel message ou tel message mais ça sera peut-être vrai pour la suivante » donc on se saisit déjà des premiers pas que l'on peut faire pour ensuite mettre le maître d'ouvrage en confiance et qu'à l'opération suivante on puisse aller plus loin. Lyon Confluence c'est ça aussi, c'est quelque chose qui s'est fait de manière pragmatique, pas à pas, avec un grand volontarisme politique et opérationnel au début, avec des erreurs au départ, mais en même temps des partis pris forts qui fassent que le site existe. Première prise de position : il faut que le site existe. On arrête d'attendre le déclassement de l'autoroute, la disparition du centre Perrache, d'attendre que des ponts soient jetés pour désenclaver le territoire, etcetera. Ca n'avançait pas depuis des décennies parce que c'était un espace de rejet qui avait toujours été un espace de rejet pour la ville. La ville qui avait avancé par frontons successifs et je dirais de manière très précautionneuse sur ce territoire qui avant était des lônes, des lônes mouvantes, des marais, un lieu apparemment où à une époque très anciennes il y avait des problèmes de milieu et de santé publique. Et ensuite à l'aire industrielle la ville y a envoyé tout ce qu'elle voulait pas derrière les voutes. Et après ce territoire de reconquête n'était pas évident parce qu'il n'existait pas dans l'imaginaire des Lyonnais, tout simplement, ou c'était un imaginaire qui était dévalorisé par toutes les grandes infrastructures, ferroviaires d'abord, autoroutières ensuite, qui étaient venues se mettre là, et en plus la présence de l'usine de production de gaz, les faisceaux de voies ferrées, les grands entrepôts du port Rambaud…

Bon y avait tout ça et pour que le site existe y avait la volonté de dire « faut arrêter de s'y prendre comme avant » comme à l'époque Bohigas et Melot qui avaient fait un très grand plan de composition sur le site au début de l'aire de Raymond Barre et simplement la compréhension par tous qu'un développement urbain, quel qu'il soit, ça commence pas forcément par un grand plan de composition. C'est un processus plus compliqué qui doit s'appuyer sur un territoire sur lequel la collectivité est capable de se projeter. Donc fallait pas attendre de faire sauter les contraintes mais se demander plutôt quel était l'acte politique fondateur que je peux faire à cet endroit là pour que le site existe enfin, pour qu'il commence à créer son propre imaginaire et de manière à ce que dans son propre développement il incite à ce que les infrastructures s'effacent progressivement, soient absorbées par la ville, etcetera. Donc c'est à partir du moment où il y a eu les grand plan établi par CL1 et Michel Desvigne sur la première ZAC, la ZAC 1, entre cours Charlemagne et Saône, avec l'idée des doigts verts, du parc ramifié, un espèce de concept entre port et parc. L'idée des doigts verts permettait de mettre le cœur du quartier en relation avec le grand paysage et notamment avec les balmes. C'est à partir du moment où il y a eu ce geste là avec la création du principal doigt vert qui était la place nautique. Et de dire il faut une locomotive et là les élus, Colomb en particulier, fait le choix parce que ça fait partie de ses référents comme les référents de la plupart du personnel politique aujourd'hui encore, c'est qu'une des locomotives c'est un grand centre commercial. On dit « et de loisirs », c'est la société des loisirs, la société de consommation, mais en gros c'est de l'économie, de l'économie dure. Donc on va faire un grand truc, une grande machine, qui avec la place nautique va attirer. Donc on peut en penser ce qu'on veut, ça c'est le premier choix qui est fait, qui est lourd de conséquences, qui fonctionne pas forcément, qui est pas forcément vraiment une vision d'avenir. Là on pourra se poser la question de la pérennité de cet équipement dans ce que sera la société future, donc il faut déjà se poser des questions sur sa reconversion peut-être. Mais en tous cas ce choix est fait. on dévie une voie ferrée, elle devient toute droite, elle devient filiforme, on essaye pas de supprimer une voie ferrée qui est une des voies essentielles en Europe de transfert de fret entre l'Europe du Nord et la Méditerranée. Historiquement c'est la ligne de la rive droite, c'est pas seulement l'historique Lyon Saint-Etienne, c'est vraiment une ligne dure pour l'instant. Et on attend le contournement Est qui n'était même pas à l'époque dans les cartons. On dit « on fait avec », juste on rétrécie le tracé de manière à franchir la place nautique. Et ça allait bien parce que de toute façon il fallait une dérivation technique pour pouvoir faire une continuité de trafic. Voilà, il y a des décisions qui sont prises comme ça, y a un plan masse extrêmement généreux en espace public, peut-être même trop généreux par rapport aux finances publiques. En tous cas le choix des collectivités est vraiment d'investir, de mettre le paquet au départ pour qu'il y ait un rayonnement de ce quartier. Alors nous on est intervenu en tant que programmiste au moment où ce plan général avait été établi et où les concours des premiers îlot, A, B, C, étaient déjà lancés, en cours de lancement, et où le concours d'aménagement de la place nautique était déjà gagné par les Descombes. Donc on avait déjà des projets, et nous en tant que programmistes, la petite structure je dirais de francs-tireurs qu'était la SEM à l'époque, elle devenue SPLA depuis peu, c'était un petite équipe d'une dizaine ou d'une douzaine de personne, avec besoin d'une assistance à maîtrise d'ouvrage pour justement faire un travail de rattrapage de programme qui n'avait pas été établi en amont. Ils avaient juste fait des fiches programmatiques très succinctes pour lancer les concours. Comme ça se pratiquait à l'époque hein, très peu de maîtres d'ouvrage avaient conscience de la nécessité du programme. Donc ils étaient partis comme ça et après ils avaient le projet, et il fallait le faire accepter, fallait voir comment ça marche et visiblement y avait plein de problèmes partout et ils avaient besoin

d'une assistance. Nous on est entré comme ça avec eux, en soutien, pour les aider à faire évoluer les projets, à les faire accepter par les services communautaires et communaux, Grand Lyon et ville de Lyon, de manière à trouver les bons moyens de gérer tout cela, de vérifier qu'il y aurait une qualité d'usage qui serait quand même suffisante, etcetera. Donc c'était presque un travail de programmation par rattrapage, qui était un travail de médiation, à la fois respecter l'esprit des projets et en même temps bien les adapter à l'usage, bien les faire accepter par les services pour qu'ils soient bien gérer et qu'ils puissent sortir. Donc ça a été un travail sur l'espace public, intéressant. Un travail qui a d'ailleurs amené à une simplification du projet de Michel Desivgne sur le parc de Saône où il était sur des plans d'eau avec des îles, quelque chose de très sophistiqué avec des petits ponts, etcetera. Et puis finalement on est revenu sur les usages en disant qu'il fallait des surface beaucoup plus simples, beaucoup plus extensibles, en discutant sur la notion parc ouvert parc fermé on est arrivé à ce que ça se simplifie sous la forme actuelle qui paraît assez évidente : une grande promenade sur l'estacade, une grande pelouse pour aller au plan d'eau, une frange d'herbes aquatiques qui fait la limite, le plan d'eau, une petite rive gradinée, minérale, toute simple, et un thème répétitif qui permet de renvoyer l'image de la balme, y a un rapport à l'eau différent, c'est ce qu'on cherchait. Arrêter de regarder strictement l'eau au fond d'une darse et du fleuve du haut d'une estacade mais pourvoir même à la limite aller la toucher. Créer des milieux naturels, créer de la biodiversité, même si c'est lié à une pompe. On a réussi à faire évoluer le projet dans l'esprit du projet de CL1 et ça donne ce que ça donne aujourd'hui. Les premiers îlots sont très contraints, à la fois dans une position magnifique mais avec les cours intérieures très linéaires, très contraintes, avec des ombres portées de bâtiments en bâtiments. Bref avec des vrais problèmes de typologies, de morphologie urbaine, etcetera, dans la mesure où les référents qui étaient utilisés étaient peut-être des référents un peu trop serrés de la ville classique, du tissu parisien, etcetera. Je fais pas de faux procès à CL1 mais en tous cas c'était plus là encore un acte de composition à la française malgré le côté très innovant du plan masse. Et les premières critiques sur les premiers îlots, car on a peut-être cette capacité là avec la SPLA d'être capable d'être critique sur chacune des étapes d' élaboration du projet, critique par rapport à nos propres outils, capacité de se remettre en cause et donc capacité de faire évoluer d'opérations en opérations les concepts qu'on avait mis en avant, de les évaluer. Et la deuxième partie des îlots de la ZAC 1 sont largement améliorés par rapport aux tous premiers îlots. Ils sont améliorés d'abord parce qu'on arrive à les sortir à des coûts de sortie plus acceptables donc on arrive à se rapprocher de la cible social que l'on avait défini au départ. Au départ on a des coûts extrêmement importants, qui sont liés aussi aux infrastructures, à la façon de traiter les sous-sols, à la question des socles importants, beaucoup d'éléments de ce genre. Et quand se pose enfin le problème de lancer la phase 2 sur l'emprise du marché-gare et bien avant même que la ZAC 1 soit complètement sortie de terre on est déjà dans une critique assez radicale, assez fondamentale du travail qui a été fait en disant « on va être moins généreux sur les espaces publics réalisés directement par la collectivité tout en étant dans une ville plus dense et plus verte ». Parce que là il y a quand même de très grands espaces, maintenant que les efforts ont été faits côté balmes et côté Saône on va être dans une ville ou l'espace public sera quand même beaucoup plus linéaire, beaucoup plus mesuré, mais par contre où le paysage et le rapport ville-nature va venir se diffuser sur l'ensemble des îlots. Les îlots vont grandir vis-à-vis de l'espace public mais on aura toujours la perception visuelle entre l'espace public et l'espace résidentiel, on aura des cœurs d'îlots beaucoup plus verts, des cœurs d'îlots pleine terre, on aura des fractionnements du bâti qui permettront d'avoir des percées visuelles, on aura des différences de hauteur, on aura des surprises. Donc on a fait tout un travail qui

était à la fois un travail de critique et un travail qui prenait appui sur un processus participatif assez élaboré. Ca c'est une des différences. De manière générale le Grand Lyon a maintenant un référentiel dans le domaine de la consultation qui est assez élaboré et sur lequel sur Lyon Confluence on a été un peu pionniers et en même temps on essaye de le développer à tous les moments. Alors comment on a fait ? Y a eu une organisation sur la ZAC 2 qui a été une organisation par pôle, ça c'est un mode d'organisation qu'on expérimente, que la SPLA expérimente, c'est elle qui a été la porteuse de cette idée là. C'est-à-dire que les urbanistes ne sont pas seuls à faire la ville, c'est ça qui a pu et qui peut les déranger considérablement. Parce que par définition un urbaniste on lui apprend pas à faire la ville donc que l'urbaniste soit remis dans un cadre beaucoup plus large d'acteurs et qu'il puisse s'imprégner de l'expression, de la parole, des uns et des autres, avant de pouvoir définir une forme urbaine, et qu'ils puisse penser le projet urbain commun processus et non pas comme une forme établie c'était quand même quelque chose qui était un peu innovant. Cette concertation c'était pas une concertation à la française du type « on a un savoir et on va vous informer des projets qui ont été dessinés en amont ». Ca a été un travail en atelier auprès d'un public qui était assez divers, pas seulement les habitants de Sainte-Blandine à côté, pas seulement des gens qui potentiellement pourraient devenir des futurs habitants du quartier mais des gens aussi d'autres quartiers, des personnes ressources assez impliquées dans la vie de la cité, représentants des conseils de quartier, représentants de conseil de développement, représentants d'associations sur les modes doux, sur les cycles, et j'en passe, des acteurs économiques, des acteurs culturels, etcetera. Donc dans des réunions publiques ouvertes à tous le soir mais dans lesquelles on faisait bien passer le message que la participation régulière à ces réunions était une garantie de qualité de manière à ce que les gens qui sont là acquièrent une véritable expertise, soient véritablement avertis, soient relais d'opinion et que donc l'ensemble de leurs critiques et de leurs suggestions puissent avoir une valeur opérationnelle, soient pertinentes, etcetera. Donc on fait ça, c'est appuyé sur des expositions, y a toute une phase d'exposition à la maison des confluences dans lequel y a pas le plan des urbanistes, on commence avant même que les urbanistes aient produit officiellement les premiers plans stabilisés, on commence par des schémas et des principes. Quand on les retrouve aujourd'hui, on retrouve les prémisses du projet tel qu'il est aujourd'hui. On les présente et on les discute. Par exemple sur la question des îlots traversants, c'est une idée qu'on a testé auprès des gens. Les îlots traversants ça leur rappelait les traboules, ça leur disait le contraire de ce qu'on disait avant puisqu'avant on avait des grandes parties de territoires qu'on ne pouvait pas traverser. Donc ils disaient eux-mêmes « il faut qu'on puisse aller où on veut », un point qui était très important c'était « on souhaiterait des surprises, on souhaiterait des parcours qui soient différents de ceux qu'on a quand on est le long d'une rue ». Des phrases très simples étaient exprimées comme ça, au détour, qu'on notait bien, nous on faisait les synthèses au sein de ce qu'on appelle le pôle programmation-concertation. Et en même temps que les gens nous disaient « on veut traverser, on veut des surprises », oui mais « on veut pas de recoins », « on veut que la ville soit animée » mais « on veut des coins calmes », « on veut pouvoir traverser » mais « par contre il faut respecter les jardins résidentiels ». Vous voyez, tous ces éléments apparemment contradictoires mais c'est au cœur de ces contradictions là et dans la recherche de solutions que se trouve la qualité d'un plan urbain. Donc on a accumulé de la matière pour le projet. Quelque chose qui a fait vraiment débat et qui est un des éléments qui a contribué à changer d'équipe d'urbanistes, peut-être pas le seul, c'était la question « la Confluence, qu'est-ce qu'on fait jusqu'au bout de la Presqu'île ? », est-ce qu'on remplit toute la Presqu'île ? est-ce qu'on continue le tissu urbain constitué et on fait du remplissage jusqu'au bout donc on continuerait

les tracés des rues Nord-Sud, l'alignement, etcetera ? dans un carroyage comme c'est dans l'ensemble de la Presqu'île et sur le quartier Sainte-Blandine. Ou est-ce qu'à l'approche du confluent y a pas autre chose qui se met en place ? Et nous d'un point de vue programmatique à travers les valeurs du projet qui commençait à émerger, à la fois de nos études prospectives, de nos réflexions sur les enjeux de différentes échelles, enjeux à l'échelle internationale, enjeux à l'échelle métropolitaine, enjeux à l'échelle de l'agglomération, enjeux à l'échelle du quartier, etcetera… et bien est-ce qu'il n'y a une différenciation entre ce qui peut se développer sur l'emprise du marché-gare et puis ce qui peut venir se développer à l'approche de la pointe. Avec un non-dit total, fallait pas parler, c'est un espèce d'accord implicite… le musée des Confluences ne faisait pas partie du projet. Ce geste là, projet mal aimé peut-être, en tous cas vraie difficulté institutionnelle à venir fusionner les projets entre un conseil général qui a une orientation politique et un Grand Lyon et une ville de Lyon qui ont une autre orientation politique. Donc le grand machin là-bas au bout fallait pas en parler. D'ailleurs il était de notoriété publique que ce projet se ferait jamais, qu'il y avait trop de problèmes, etcetera. Bon… nous on laisse mûrir toujours dans ces cas là, on sait que de toute façon qu'il se fasse ou qu'il se fasse pas le problème qu'on pose n'est pas dépendant de cette question là. Le site est d'ailleurs suffisamment fort pour absorber cet élément là qu'il soit positif ou qu'il se révèle à l'avenir négatif. Admettons que ce soit une erreur, le site est suffisamment fort pour l'absorber. C'est l'idée qu'en tous cas quand on pose la question de la Confluence on est non pas dans un logique de continuer un quartier existant, un continue un quartier existant, on continue une structure urbaine existante, c'est une extension de l'hyper centre mais en même temps on va créer… potentiellement on se doit de créer dans un lieu comme celui-ci quelque chose qui va être indissociable de la future image de Lyon en tant que métropole internationale. Et cet enjeu métropolitain, encore plus d'ailleurs avec le projet de construction d'une métropole Saint-Etienne, Pays Viennois, agglomération de Lyon, Nord Isère, etcetera. A partir du moment où on dit que tout ça constitue une métropole et bien dans cette structuration qui redevient linéaire Ouest-Est en quelque sorte, la Confluence est dans un lieu central, quasiment au milieu de cet arc. Donc à cet endroit là il faut avoir des programmes, il faut avoir un espace urbain qui corresponde à des programmes de rayonnement métropolitain. Qu'est-ce qui peut répondre à ça ? On avait cette question là. En même temps ce lieu doit entretenir un rapport avec l'espace de la Confluence, la topographie, le grand paysage, l'anneau vert, l'anneau bleu, le système de parcs et de berges propre à Lyon qui est en train de se mettre en place et de se tisser. Il doit entretenir un rapport encore plus fort que celui du parc de Saône, presque une emphase, une terminaison de tout ce système linéaire, qui se transforme en port Rambaud qui est toujours un système port parc. Et donc il doit venir s'épanouir à cet endroit là et absorber des grands programmes qui doivent être en synergie les uns avec les autres, qui doivent créer un évènement, une forme particulière, un événement dans l'idée en même temps des économies et de la culture émergente. Donc on travaille l'idée en même dans les pôles des industries créatives, le marketing des industries créatives. Mais on fait pas une bête traduction des idées marketing, on le met vraiment en liaison avec le tissu local, les formes qui doivent porter ça, l'idée de la ville durable, l'idée aussi d'une continuité par rapport à l'histoire du quartier. Et c'est là où il y a l'idée du champ de la Confluence qui apparaît. C'est un parc pas seulement habité, ce serait limité de dire ça, c'est un parc équipé on va dire. Comme image qu'est-ce qu'on a ? On a un peu Sidney avec son opéra en prou, c'est le musée des Confluences, avec derrière le grand parc dans lequel y a le musée, les équipements, etcetera, et puis le skyline, le front urbain encore en arrière. C'est une des images, c'est dire « voilà Sydney ça fonctionne à peu près sur ce type là ». On a les exemples de certaines villes qui ont un rapport

à l'eau telle que Gènes, on a des exemples plus anciens, par exemple Stockholm par rapport à la vieille ville qui accueille les musées, les auberges de jeunesse, les institutions universitaires et de recherche, en même temps y a un zoo, des lieux de loisirs, etcetera. Donc on a des lieux référents dans des capitales européennes qui peuvent nous inspirer, on ne sait pas encore sous quelles formes mais on a peu tout ça en tête que l'on met en place comme éléments programmatiques sur lesquels doivent travailler les urbanistes. Et les urbanistes CL1, François Leclerc qui était venu en renfort et Michel Desvigne, en tous cas Michel Desvigne commence à accrocher à l'idée, CL1 voit pas les choses de cette façon là. Il les voit avec un autre prisme mais comme il y a une volonté de la SPLA de bien s'appuyer sur tous les pôles qu'ils ont crée, 4 pôles, programmation-concertation, les urbanistes qui sont pas le pôle 1, qui sont le pôle 2 volontairement, le pôle 3 infrastructures, réseaux, éco-gestion de l'eau, circulation, déplacements, et le pôle 4 transversale qui est le pôle développement durable, qualité environnementale, évaluation, tout ça. Ils créent 4 pôles dans lesquels y a pas de hiérarchie, c'est ça qui est important. Eux ils font la synthèse et ils sont entourés de ces 4 pôles dans lesquels y a pas de hiérarchie. Y a une difficulté à comprendre l'innovation et la subtilité de ça dans la première équipe qui entraîne quelques blocages et suite à quoi il y a une décision, pour de multiples raisons, de changer d'urbanistes, et là le positionnement d'Herzog et de Meuron a l'avantage en tous cas de rebondir tout de suite sur les idées qui ont été établies en amont. Donc le dialogue devient plus facile et ça débloque particulièrement la situation parce qu'ils savent très simplement et d'une manière assez magistrale traduire exactement les concepts qu'avec la SPLA on avait mis en avant sur le champ de la Confluence. Donc ils définissent là la transversale, cette idée que la ville s'est toujours développée vers le Sud par fronts successifs et qu'on va affirmer un front majeur, une façade urbaine qui va être une façade en même temps d'entrée de ville finalement où tout du moins du passage d'une séquence à une autre avec ou sans les 2 grands tours signal qui ouvrent une porte urbaine. Le projet, on le comprend bien, peut fonctionner avec ou sans les tours, ça devient un autre débat secondaire par rapport à ça sur lequel le temps permettra de mûrir et de savoir si c'est pertinent ou pas pertinent, etcetera. Personnellement je trouve ça plutôt intéressant, avec plein de problèmes et tout, mais c'est pas fondamental. Donc on arrive à un plan où on un quartier du marché relativement classique dans le tracé de ses voies mais par contre tout à fait innovant dans sa façon de traiter la forme urbaine et les îlots. Et puis le champ de la Confluence c'est encore un autre type d'innovation dans lequel le réseau des rues qui avant était très orthogonal commence à se déformer, prendre un cours plus naturel et entrelacé comme les lônes du Rhône, évocation des lônes des Rhône avec l'éco-gestion de l'eau le long de ce cheminement. Ces lônes, ces îles, ces micro-îles ce sont des parcelles et c'est des parcelles qui seront vendues au privé dans lesquelles les privés pourront mettre des programmes, pas n'importe quel type de programme, on veille à ce qu'il y ait une bonne synergie qui puisse s'établir et qu'il y ait du sens qui s'établisse entre tous ces programmes. C'est pas un lotissement. Ils prennent en charge ces emprises privées avec un cahier des charges très précis sur l'aménagement paysager qui va permettre que visuellement il y a it une continuité de paysages entre les allées de ce nouveau parc ramifié qui est un peu tracé comme un rhizome, qu'il y ait une unité de paysage en profondeur entre le paysagement des îlots, des parcelles privées, et le paysagement du parc. Donc on installe un paysage de grand parc avec dedans des équipements et dans lequel les investisseurs privés prennent une large part. Une large part parce qu'ils y ont intérêt aussi, ça valorise leur propre opération, et puis c'est aussi le prix à payer pour venir s'installer dans un endroit aussi emblématique, alors que la collectivité elle investit finalement au départ d'un petit parc en termes de surface. Mais le long de ces parcours on pense à des nœuds donc des

endroits où y a des usages des aires de jeux, des zones humides, des endroits de rencontre, peut-être qu'on verra comment intégrer l'art urbain dedans, y aura un caractère particulier maîtrisé par la collectivité. Donc 2 zones différentes. Je reviens sur la conception du quartier du marché : îlots verts, îlots traversants, en gros on est sur l'îlot ouvert propre à Portzamparc mais avec plusieurs innovations que lui a pas eu l'occasion de mettre en œuvre à Paris. C'est la maîtrise du rez-de-chaussée des villes, la maîtrise des rez-de-chaussée afin que les projets soient vraiment la rencontre de vrais programmes à rez-de-chaussée et de programme dans les étages, programmes d'habitat et programmes de bureaux et non pas la descente de toutes les contraintes d'étages dans les rez-de-chaussée après quoi on se demande ce qu'on peut faire avec les espaces résiduels, comme d'habitude. Donc on demande là aussi une véritable innovation là-dessus. Et puis Herzog et de Meuron créent un master plan avec des gabarits très différenciés et ils ont l'idée de reprendre la question des sheds des bâtiments du marché-gare, de reprendre 30% fractionnés, et ces fragments sont ingérés dans le tissu urbain du nouveau quartier. Comme c'est des bâtiments assez bas, l'équivalent des R+2, et qu'ils sont pas à l'alignement des nouvelles voies, ça va être autant d'occasion de créer des surlargeurs de rues, des trottoirs un peu élargis, des placettes avec des usages, donc on va avoir des bâtiments qui vont être à des alignements différenciés, qui vont être de hauteurs différenciées, ça va de R+2 en cœur d'îlot, ce qu'on pourrait appeler des béguinages, un échelle domestique qui est séduisante pour ceux qui y habitent et ceux qui y travaillent mais aussi séduisante pour ceux qui parcourent le quartier, des hauteurs R+5 raisonnables dans les îlots, sur la plupart des immeubles, des immeubles de belle hauteur qui vont jusqu'à 16 étages, qui sont de grandes vigies qui montent et qui offrent des logements en rapport avec le grand paysage, la vue sur la ville, etcetera. Et des R+7 qui viennent ceinturer le quartier et le protéger des nuisances, du bruit, etcetera, côté quai Perrache et côté cours Charlemagne. Donc ces gabarits différents disposés de manière faussement aléatoire et assez savante sont l'occasion de créer ces fameuses surprises des échelles domestiques, d'exprimer la mixité des programmes, etcetera, et donc de traduire exactement la programmation urbaine qu'on a voulu pour ce quartier qui est un quartier mixte et non pas un quartier d'affaires. Donc c'est ce travail qui me semble intéressant, ce travail de co-élaboration du plan masse qui fait qu'on peut penser au stade actuel, on est toujours sur la lame du rasoir dans un projet urbain, dès qu'on le maîtrise pas on peut toujours basculer. Certains en première lecture on dit « mais vous nous refaîtes l'architecture des années 1960 » parce qu'ils reconnaissaient les gabarits de tours, les barres, etcetera, et qu'il regardait pas bien les gabarits, les échelles, les séquences, en réalité ça n'a rien à voir. Mais il faut le tenir, faut pas de dérive là-dessus. Et là on s'attaque au premier îlot, celui qui est en face de la patinoire et qui fait face à l'hôtel de région et qui va devenir un îlot démonstrateur de toutes ces idées là. Donc un îlot sur lequel on fait bien attention de ne pas avoir des dérives par rapport à tous les éléments fondateurs du quartier. Voilà, juste un dernier point qui est très important pour nous. A partir du moment, on a beaucoup discuté ça au début avec la SPLA, où on a dit qu'on attendait pas le déclassement de l'autoroute et qu'on souhaitait que le jour de le fermeture du marché-gare, on soit pas dans une situation ou d'un coup on donne le premier coup de bulldozer, on rase tout et il y ait un énorme terrain vague et qu'on attende 10 ans que le nouveau quartier émerge îlot par îlot et puisse commencer à avoir de nouveau une réalité, à pouvoir développer sa propre identité, sa propre histoire. Ca c'était très présent dans la concertation, c'était « comment faire pour partir du quartier d'aujourd'hui, de sa mémoire, son identité propre, les besoins de la population qui y vit, qui vit sur ses franges, comment partir de là pour aller vers le futur ? comment s'ancrer finalement sur cette mémoire pour prolonger cette identité ». Nous on avait avancé l'idée de dire « le jour où on vous amène

les clefs, vous prenez procession de ces bâtiments et on met en place une programmation événementielle et d'occupation transitoire qui fasse vivre ces bâtiments », comme une pépinière d'entreprise, comme un lieu d'intensité urbaine, de création, un lieu de brassage, un lieu de culture, etcetera, avec déjà la biennale de la danse, la biennale d'art contemporain, les Nuits Sonores, les foires Vintage, y avait de quoi occuper la moitié de ces sheds avec une programmation culturelle voire commerciale ou à l'interface économie culture quasiment permanente. Et l'autre partie ça pouvait être des entrepôts assez vite réhabilités avec une mise aux normes très sommaires, des baux précaires pour que des jeunes entreprises, des jeunes créateurs créent ce mouvement là et ensuite ce qui réussi à vocation à inséminer le quartier en gros, s'installer dans les nouveaux bâtiments du quartier. Cette idée a semblé trop compliquée au Grand Lyon puisque c'était lui qui était à la fois propriétaire du site et la collectivité qui aurait été à même de porter ce projet. Ca paraissait compliqué parce qu'il y a des problèmes juridiques, les baux précaires, la peur du politique de dire « oui mais s'ils sont là on pourra pas les faire partir où il faudra qu'on les reloge ». Donc cette idée là a été assez vite, trop vite, écartée. Et voilà, là on rentre dans les blocages français habituels où ce qui est possible à l'étranger, ce qui réussit parfaitement ailleurs, n'est jamais possible en France et encore moins à Lyon.

MA : *Pourquoi particulièrement à Lyon ?*

C'est des questions de culture. De culture politique, de culture économiques, d'histoire aussi propre à la ville, d'histoire propre à la France. Voilà : rationalisme, tendance à la judiciarisassion de cette société, emprise du discours juridique… j'ai rien contre les juristes mais ils devraient nous donner des outils utiles aux projets qu'on construit, c'est trouver le bon outil juridique pour mettre en pratique une idée que l'ensemble de la collectivité souhaiterait alors que ça intervient plutôt aujourd'hui dans l'évolution de nos sociétés comme au contraire un discours d'autocensure permanente. Toujours est il qu'il y a pas beaucoup d'endroits en France où on arrive à bousculer ça donc on a trouvé dommage que ça se fasse pas mais au moment où ça fermait y avait pas les outils pour pouvoir y répondre. Y avait des acteurs qui se présenteraient et qui semblaient pas forcément solides, manque d'acteurs parce que manque de culture générale diffusée parmi tous les acteurs politiques, culturels, économiques, les juristes tout ça. Mais ça c'est un phénomène de société surtout. Ca veut pas dire qu'on renonce à tout. Ca a été l'intelligence du projet d'Herzog et de Meuron et de dire « on se saisit de ces idées là au moins pour conserver des fragments et pour générer des choses intéressantes dans le tissu urbain ». Donc dans un des plus grands sheds, qu'on avait gardé pour ses dimensions de manière à ce qu'il y ait quelque chose de plus bas en cœur d'îlot pour que les vis-à-vis soient les plus distants possibles, dans le plus grand shed on essaie de mettre le groupe scolaire. Sauf qu'évidemment la ville de Lyon n'a jamais fait de groupe scolaire dans un shed industriel. Shed industriel qui a pas d'ailleurs une qualité constructive et patrimoniale extraordinaire mais c'est plutôt la position et l'histoire du quartier qui font qu'il y a un véritable intérêt à le sauvegarder. Donc on est dans des discussions maintenant plus pratiques. On est dans le dialogue et on approche le moment où on va dire « ok, on y va ». mais tout ça prend du temps, les discussions sur une école ça peut prendre 2 ans le temps que les services se mettent en route, se projettent. Parce que ça aussi c'est la difficulté et des services et du politique à se projeter dans l'avenir. Ils sont très attachés au plan de mandat, ils sont très attachés à l'ensemble de tâches opérationnelles qu'ils doivent faire sur les opérations dont ils

s'occupent, les interroger sur la ville dans 20 ans c'est évidemment plus difficile. Il faut être patient.

MA : *Justement, comment faîtes vous pour projet les usages dans 3 ou dans 20 ans ? Comment on projette un usage ?*

Bah on est pas omniscient et on est pas madame soleil, ça c'est clair. On a simplement pas mal de retours d'expériences dans le domaine urbain et puis on observe aussi les phénomènes émergents. Parfois on peut être amené à poser le problème un peu tôt, quand c'est pas tout à fait mûr, quand il y a pas encore de le positionnement des bons acteurs… Mais à partir du moment où on s'interdit pas d'évoquer ces choses là, on s'interdit pas d'évoquer des hypothèses même quand elles sont pas tout à fait bouclées, pas tout à fait mûres. On les met sur la table pour que l'ensemble des acteurs s'en saisisse, en discute, et regarde de leur côté ce qu'ils peuvent faire dans ce sens là. Ca aussi ça fait partie du processus de concertation. La concertation c'est pas seulement des expositions, des réunions publiques et des ateliers ouverts à la maison de la confluence, c'est aussi des groupes de travail et de réflexion avec un certain nombre d'acteurs choisis. Et puis c'est un travail je dirais de pédagogie, c'est pas le bon mot parce que pédagogie ça veut dire qu'on enseigne… mais en tous cas on met sur la table les sujets sans se les interdire au fur et à mesure des opportunités avec l'ensembles des acteurs concernés.

MA : *Je reviens sur la différence avec la ZAC 1, là vous étiez sur des volumes figés.*

Oui, alors que là les volumes figés sont apparus après un long processus de réflexion et d'approche itérative et participative du projet urbain. Voilà, c'est quand même ça la grande différence. Après ça produit quelque chose qui fait que tiens effectivement, quand on colle les 2 projets l'un à côté de l'autre, on en voit 2 tout aussi compacts et pourtant y en a un qui plus aéré.

MA : *Vous parliez tout à l'heure de continuité urbaine et sur le haut et de s'en séparer à la point. Croyez-vous que le usagers vont se rendre compte de cela ?*

Oui. Ca va être spectaculaire.

MA : *D'un point de vue général, se rend-t-on compte de type de phénomène quand se retrouve au niveau de la rue ?*

A la fois dans le nouveau quartier ils seront quand même dans un environnement extrêmement vert parce que le long d'une rue ils auront toujours les échappées visuelles, à droite, à gauche, voire avec vision sur l'îlot encore suivant, beaucoup d'arbres, une canopée d'arbres généralisée sur l'ensemble du quartier. Et puis on espère aussi qu'en strate basse y aura des choses, même si on a des différences de vision avec les urbanistes dont Michel Desvigne qui aimerait bien que ce soit que stabilisé très simple et basta. Donc y aura cette idée verte mais quand même aussi des hauteurs différenciés et on sera quand même dans un univers très urbain avec une forme de centre-ville, comme les cités-jardins, la couronne de ville des HBM parisiens, un certain nombre de quartiers à Vienne. Y a toute une culture de la cité-jardin avec Tony Garnier. On va retrouver des échelles parfois similaires à ça, on retrouver à

des grandes échelles un peu comme les gratte-ciel de Villeurbanne quand on est à R+16. On va donc être dans quelque chose qui va être dense, assez intense mais en même temps très vert. Et à un moment il y a une ouverture derrière ce grand rideau transversal avec la présence la future maison de la danse qui sera comme une figure de proue. On va avoir cette ouverture où d'un seul coup de regard on verra l'ensemble des balmes qu'on aura entraperçu avant, seulement par échappée, par cadrage, brusquement ça va s'ouvrir. Ca du point de vue de la perception et de forme beaucoup plus douce, de l'épaisseur arborée et arbustive de l'ensemble des limites. La différence va apparaître et il y aura un jeu de tensions, un jeu de dialogues, entre des architectures différenciées que seront ces pavillons qui correspondront à chacun des petits programmes qui viendront s'y installer mais toujours avec une grande ouverture. Donc ce sentiment d'ouverture et de liberté, on souhaite que ce soit ça, que ce soit peut-être le lieu où le soir parès le travail on aime bien venir se promener le long de la transversale. Y a peut-être des pratiques un peu méditerranéennes et espagnoles qui pourront s'installer. On attend des choses comme ça. On attend où en tous cas les lieux sont créés en évoquant ces références là, on dispose les choses comme on peut au niveau programmation et on pense que la mayonnaise va prendre.

MA : *Vous avez parlé du rayonnement du quartier et de son image. Quelle place prend l'image et la recherche de l'image dans ce quartier et sa conception ?*

Elle est importante la recherche d'image, par la forme urbaine, par l'architecture, le raccrochement du programme. Quand on fait le choix de venir habiter la Confluence on fait un choix identititaire, forcément. Ca renvoie à un mode de vie, un mode vie qu'on aime afficher, qui est pas forcément celui qu'on pratique mais voilà qu'on aime afficher. Donc on y va parce que c'est un quartier prestigieux. Pour qu'il soit prestigieux c'est d'abord parce qu'il y a des équipements et des espaces un peu inusités, qu'il y a pas ailleurs, des éléments qui représentent la modernité du moment, des éléments d'un quartier de qualité environnementale, on dit pas écoquartier mais ça a une image de qualité environnementale. Donc on est un peu pionnier, on est pas exemplaire, entre guillemets tout ça, on est aussi dans une certaine dynamique de réussite sociale. Donc l'image est importante pour ça parce que ceux qui viennent là choisissent ce territoire là, ça les conforte dans ce qu'ils sont, dans ce qu'ils veulent être, dans ce dont ils veulent faire partie. Donc c'est là où il faut veiller à ce qu'il y ait pas de dérapages, c'est-à-dire que ce soit pas un quartier de bobos friqués, un quartier qui serait réservé uniquement aux enfants de la bourgeoisie. C'est un peu lapidaire évidemment dans le propos mais ça donne quelques images sur qui à les moyens d'acheter ça. Il faut pas que ce soit et l'idée de la mixité sociale est une idée qui est très acceptée comme valeur positive donc il faut qu'elle existe en tant que telle. Alors ça c'est ce que peut donner au départ l'architecture, donc il faut qu'elle exprime toutes ces valeurs là. C'est là qu'on a fait une des plus grosses critiques ou autocritiques par rapport à ce qui s'était fait en ZAC 1 en constatant que par la logique des concours on était un petit peu dans la lutte entre des objets architecturaux, qui jouent des coudes, qui avancent le coup, qui se bousculent un peu les autres, qui se confrontent les uns les autres pour paraître plus grand que l'autre. Donc on voit là qu'il y a des dérives de types égos des architectes qui entraînent des choses qui peuvent être parfois spectaculaires, le monolithe par exemple, mais dans lequel on se dit avec le retour « le monolithe, ce type de monumentalité est-ce qu'il exprime véritablement ce qu'est le programme en termes de lieux de travail, de lieux d'habitat, de commerces qui devraient ouverts sur l'espace public ? est-ce que c'est le mieux adapté ou pas ? », là visiblement il y a

une forme qui est imposée qui est assez indépendante de la nature du programme. Donc au-delà de l'intérêt de l'architecture, certains trouvent de l'intérêt à ça, c'est est-ce qu'on a pas été trop loin sur ces premiers îlots dans justement l'image concours, l'image volontairement démonstrative qui peut vite se trouver obsolète. D'où le fait qu'après cette débauche on s'est mis au régime, on s'est mis au régime suisse, donc au contraire, de la très grande rigueur, de la sobriété, faut que rien ne dépasse, que tout soit blanc, les modénatures sont strictes, etcetera. C'est-à-dire exactement l'inverse : on prédéfinit des volumes, on vient s'inscrire dedans, on arrête de se trouver plus malin que le voisin, etcetera. Est-ce qu'on tombera dans d'autres travers ? Je sais pas, mais y a au moins une règle qui est donnée par rapport à l'absence de règle formelle apparente qui était donnée au début de la ZAC 1. On arrive là au contraire à affirmer une règle rigide et à ce que… pour faire de la musique il faut une portée pour les notes, des règles de composition, et derrière y a toutes les richesses des variations, on est plutôt dans cela, la richesse de la variation, de la texture, de l'évènement, là encore la surprise, mais dans quelque chose qui est assez bien brossé. Et y a la deuxième partie de la ZAC 1 avec l'atelier Ruelle où là de manière pragmatique on part non pas sur une coupure radicale mais sur une transformation d'îlot en îlot ou de plus en plus on affine les règles, on cadre l'architecture, et peut-être progressivement on arrive à faire que l'orchestre s'accorde. Donc il y a une stratégie je dirais de rupture un peu radicale d'un côté menée sur le marché-gare et puis une stratégie plus progressive, plus dans la finesse, qui est menée sur la fin de la ZAC 1 et qui est très intéressante aussi. Donc on aura bien ces 3 périodes qui apparaîtront. Ce sera pas un grand quartier unitaire, c'est un quartier qui va s'installer sur 25 ans, là ça fait déjà 10 ans que les premières études ont démarré et il reste encore 20 ans et sur 30 ans on verra justement cette progression qui fait la ville.

MA : *Vous avez dit que la mixité sociale est une valeur plutôt positivement partagée, qu'est-ce que c'est la mixité sociale ? Qu'est-ce que ça veut dire et qu'est-ce que ça veut dire à Confluence ?*

Alors ça se résume pas au pourcentage de logements sociaux, je pense qu'on est d'accord. C'est à la fois une mixité des couches sociales, avec l'ensemble de la formation sociale française, avoir un quartier qui est à peu près représentatif de ça. L'idée est la suivante : la Confluence ne doit pas être un quartier à part, exceptionnel. S'il est exemplaire c'est au sens qu'on y expérimente des solutions qui ont vocation à pouvoir se diffuser et se reproduire dans tous les autres quartiers de Lyon et ailleurs. Donc en termes de composition sociale on veut être aussi varié que la composition sociale dans son ensemble. Mixité sociale ça veut dire non seulement l'ensemble des couches sociales représentées mais ça veut dire aussi l'ensemble des générations, et ça veut dire qu'au fur et à mesure du vieillissement de la population, au fur et à mesure de son renouvellement, on est capable d'avoir des produits immobiliers et des équipements qui répondent aux besoins mouvants de cette population, celle qui existe aujourd'hui et qui vieillit, celle qui arrive et qui peut-être la rajeunit et la renouvelle, voilà. Et qu'on est capable aussi de faire les quelques actes volontaristes qui permettent d'attirer les jeunes qui n'auraient pas forcément les moyens de venir à cet endroit là. Donc on est capable de créer des résidences étudiantes, de créer des résidences de jeunes chercheurs, de jeunes en formation, etcetera, des solutions qui soient adaptées à leurs peu de moyens et qui en même temps attirent là des couches sociales qui sont particulièrement innovantes, impliquées dans la vie publique, dans l'espace public, et qui vont contribuer à en faire une certaine ambiance. Ca veut dire qu'on est capable d'accompagner le vieillissement des familles, qu'on est capable d'accueillir leurs enfants et d'accompagner le parcours résidentiel de chacun donc ça veut dire

des produits immobiliers qui soient variés, qui soient variés non seulement en typologie, mais qui soient flexibles. On incite en ce moment à réfléchir sur les îlots sur lesquels on travaille sur la ZAC 2 à faire réfléchir les promoteurs sur la possibilité de regrouper des petits logements, au contraire au sein d'un logement de venir scinder le logement pour une sous-location, pour un étudiant, pour une aide familiale à domicile, différentes façons que la solidarité intergénérationnelle puisse se faire matériellement de manière assez efficace. Donc c'est une réflexion sur le produit logement. C'est une réflexion sur les lieux de travail, ne pas multiplier, collectionner les grands sièges tertiaires d'entreprises parce que ça c'est plutôt la vocation de la Part-Dieu, ça veut pas dire qu'il y aura pas de sièges d'entreprises, il pourra y en avoir quelques-uns mais on a déjà le plus gros en plein milieu, l'hôtel de région, donc c'est pas la peine, faut doser là-dessus. Donc attention aux séquences, attention à l'importance de chacun des lots et puis différencions les lots. Donc ça peut être aussi des tous petits lots, des toutes petites entreprises qui ont besoin de quelques bureaux ou d'un plateau de 150m² donc le produit lieu de travail ça va de 150m² jusqu'à 5000m², il faut que l'ensemble de la gamme soit couverte. Et toutes les formes de promotion : vente à la découpe ou au contraire d'autres solutions. Cette mixité elle est pensée aussi sous toutes ses formes, on ne s'interdit rien, y compris les formes de mixité verticale. Pourquoi ? D'abord parce que comme on est en hyper centre on a un bâti assez rapproché avec des effets de masque entre bâtiments. On s'est donné un critère de confort lumineux sur l'ensemble du quartier qui est 2 heures d'ensoleillement continu un 21 décembre pour le logement le plus défavorable. Y a des endroits où on pourra pas avoir ces 2 heures continues : dans les étages inférieurs ou en pied d'immeuble. Donc la première idée c'est de dire « si on peut pas mettre du logement avec ces caractéristiques là on va y mettre des bureaux » et si on y met des bureaux on est forcément dans une superposition de programme. Donc on arrive à la notion de superposition verticale, et évidemment en bas, là où on a plus de risque d'avoir des vis-à-vis, d'être un peu moins ensoleillé par rapport aux immeubles hauts, aux logements hauts qui sont en relation avec le grand paysage y a un différentiel donc ça se vend pas de la même façon. Donc au départ on était sur l'idée à la limite où on a des couches de commerces et services en bas, bureaux au dessus, logement social dans les étages intermédiaires, logements à coûts maîtrisés au-dessus et puis logements libres tout en haut. Ca va de soi qu'il y a des difficultés opérationnelles à monter ce type de mixité et qu'il faut pas que ça devienne un dogme, donc on a fait un travail très très fin où à la fois on solarisait le plan de Herzog et de Meuron, on regardait les zones où y avait le moins d'ensoleillement, on disait est-ce que là on est plutôt à dominante, et je dis bien à dominante, tertiaire ou plutôt à dominante logement ? Que y a des endroits où on a pu die, à part quelques zones, quelques angles où on aura du mal à avoir le critère, on dit « tel bâtiment fonctionne très bien pour du social, tel autre fonctionne très bien pour du logement libre, tel autre fonctionne très bien pour du tertiaire ». On s'est dit que sur la mixité fallait pas être dogmatique et imposer des choses compliquées mais sur le même îlot on arrive à constituer une copropriété avec un usage collectif du cœur d'îlot, la mixité est là, pas besoin de faire plus. A certains endroit c'est particulièrement intéressants de le faire et donc on a des endroits un peu emblématiques, un peu recherchés par les promoteurs où on est suffisamment en force pour dire « faîtes un effort, à cet endroit là on aimerait bien, pour une question de variation dans les façades, dans l'architecture, on aimerait bien avoir des superpositions ». Donc on s'est donné à la fois des ouvertures vers l'innovation et en même temps toutes les souplesses. La SPLA a une action forte auprès des promoteurs pour que dans une opération ils aient une partie de logements intermédiaires et logements à coûts maîtrisés, 20% donc les coûts de sortie

sont spécifiquement définis pour répondre à la demande sociale ou tenter de se rapprocher de la demande sociale.

MA : *Je reviens sur la notion de mixité sociale et sur la phase 1. Quand je discute avec les habitants, la mixité sociale apparaît effectivement comme une valeur positive… mais elle n'est pas toujours vécue positivement et parfois même mal vécues.*

C'est-à-dire qu'ils sont pour avant de venir s'installer et une fois qu'ils sont installés ça marche pas ?

MA : *C'est un peu l'idée.*

Voilà pourquoi on essaye de faire quelque chose de raisonnable. C'est-à-dire que pour réussir cette mixité il faut justement éviter cette confrontation. Donc la chose à ne pas faire, on est tous arrivés à cette conclusion là, c'est de mettre du social mélangé dans la même cage d'escalier avec du logement libre. Quand on parle de mixité et bien dans un immeuble il y a peut-être une montée qui est en logement social avec ses propres locaux d'ordures ménagères, locaux communs, etcetera, où là c'est réglé par un bailleur avec un règlement intérieur, qui sait faire un peu gendarme à un moment et donner les règles, ou d'avoir les services qui permettent de compenser derrière d'éventuelles incivilités. Et puis par contre les copropriétés avec le logement libre ou le logement intermédiaire à coût maîtrisé, ceux qui sont plutôt dans des logiques de copropriétaires, dans les autres montées à côté. Ca peut-être dans le même immeuble mais dans 2 montées différentes. Y a quelques précautions comme ça qu'il faut prendre. Par contre ce qu'on est prêt à tenter c'est l'espace résidentiel, qu'on appelle la cour jardinée, où là on pense qu'à travers les jeux des jeunes, des enfants, des adolescents, les possibilités d'espaces adultes, ça peut être l'endroit où la discussion s'établit entre copropriétaires, où y a le pot propre à l'îlot, des choses spontanées qui peuvent se créer si le lien se fait. Voilà, mais c'est des précautions comme ça, c'est pas chacun chez soi, c'est chacun l'un à côté de l'autre avec la possibilité de se voir, la possibilité d'échanger si on veut. Alors c'est un dosage fin. Du coup tout devient important, jusqu'au palier de l'étage, quel est le parcours que l'on prend entre l'espace public et son propre logement. Faut pouvoir aller de son propre logement sans rencontrer personne si on a pas envie mais il faut aussi avoir l'entière liberté de rencontrer les autres ou de choisir le parcours qui éventuellement fait que l'on peut rencontrer les autres, voilà. Alors c'est toute la discussion, « les halls, est-ce qu'ils ouvrent sur les cours jardinés ou sur la rue ? », « est-ce que c'est des halles traversants », « les espaces vélos est-ce qu'ils sont transparents, est-ce qu'on les voit de l'extérieur ? », « est-ce qu'il y a des endroits de réparation qui pourront être commun et venir s'inscrire ? », « est-ce qu'il y a un petit logement de passage pour les amis avec une association qui permet de réguler ce truc là ? », « est-ce qu'il y a un lieu pour faire un goûter des enfants ? pour faire la réunion des copropriétaires ? la fête de l'îlot ? la fête des voisin ? », des tas de choses comme ça, « comment on monte d'une manière anonyme chez soi ? », « est-ce que les paliers peuvent être éclairés par la lumière naturelle ? », « est-ce qu'il y a le petit renfoncement qui fait qu'on laisse la possibilité à chacun de mettre son petit signe, son petit tapis, sa plante qui vient égayer l'embrasure de la porte ? ». Voilà des choses comme ça, « est-ce que l'escalier c'est un escalier de secours hélicoïdal en béton brut aveugle ou est-ce que c'est une montée avec des volées droites, avec de la vue vers l'extérieur, avec des échappées sur des parties communes qui soient une véritable alternative de santé et énergétique par rapport à l'ascenseur ? ». Voilà, tout devient

important à ce moment là, il faut et on incite à ce que les concepteurs aient un vrai propos là-dessus.

MA : Il y a une autre chose, comme la mixité sociale, qui est parfois mal vécue par les habitants. Pourriez-vous me parler de la place de l'automobile dans le quartier ?

Bien sûr. La première règle pour nous par rapport à une demande politique qui était de dire « on fait un quartier sans voiture », on a expliqué au politique que c'était peut-être pas la meilleure réponse et que la réponse était « chaque mode de déplacement à sa juste place, ayons un raisonnement sur la mobilité en tant que telle ». On donne dans la constitution du quartier, dans sa programmation, tous les moyens pour que les gens entre leur lieu d'habitat, les équipements, les services, n'aient besoin que de se déplacer à pied. Que tout soit accessible à pied, la dimension du quartier le permet tout à fait. A pied ou en lien avec les autres quartiers adjacents, proches, les cycles, les modes doux. Donc le premier choix c'est les modes doux, pas forcément sur la forme bande cyclable dédiée, etcetera, parfois, même assez souvent, l'idée de l'espace public partagé et d'une réglementation adaptée. Donc y a quelques secteurs qui sont traités sous l'aspect des zones de rencontre, essentiellement tout ce qui tourne autour de l'esplanade François Mitterrand, de la place centrale etctera, espace quasiment piétonnier, cycliste mais où là le cycliste doit se mettre au pas du piéton, et l'incursion là-dedans de la voiture est extrêmement limitée, autorisée par quelques bornes pour les ayant droit sur quelques questions de services, de livraisons, à des heures très précises, etcetera. La plupart des rues du quartier sont en zone 30 et on retrouve la typologie classique trottoir, chaussée, stationnement unilatéral qui discipline le tout, marquage au sol de la bande cyclable en contre-sens puisqu'en général on est sur des rues de gabarit étroit qui reprennent les rues de Lyon et donc en général sur des zones à sens unique, zone 30, typologie classique, simplement les carrefours sont traités surélevés au niveau des trottoirs parce que le piéton quand même domine. Mais en gros on sur la réglementation de la Presqu'île et les seules voies circulées à 50 sont le quai Perrache proprement dit, il a un rôle très important de desserte du quartier, et le cours Charlemagne. Donc en gros ça c'est la continuité de la logique de la Presqu'île. Pour que ça marche, qu'on soit dans un quartier apaisé et non pas embouteillé, ça veut dire qu'on a pas besoin, pour une grande partie des utilisateurs y a pas besoin de rentrer dans le quartier pour pouvoir vaquer à ses occupations et aller près de son logement ou près du commerce où on veut aller. Donc c'est l'idée qu'on va créer 2 grands ouvrages parkings mutualisés enterrés de 900 places chacun qui vont être branchés sur le quai Perrache. Ils sont suffisamment vastes pour que les sorties de parking soient positionnées au cœur même du quartier. Donc on rentre sur les bords et on sort comme piéton au cœur même du quartier et quand on sort là on est toujours à moins de 80 mètres du logement le plus éloigné. On crée ce dispositif et parallèlement on a la règle de dire on ne va pas demander à chacun des promoteurs de résoudre tous les besoins de parkings de stationnement sur sa parcelle ou dans son îlot. Là on repart de l'autre côté en disant « on ne mettre dans les îlots que ce qu'il est raisonnable de mettre d'un point de vue constructif, d'un point de vue respect de l'environnement et d'un point de vue économie des opérations ». On cherche à sortir les opérations les moins chères possibles, on veut plus être à 4500, on veut descendre à 3500. Donc par rapport à ça, la logique c'est qu'on descend en sous-bâtiment ce qui est nécessaire pour aller chercher le bon sol et éviter la nappe phréatique donc de toute façon on a qu'un niveau de parking. Si on a un rez-de-chaussée surélevé parce qu'il y a du logement ça fait un niveau plus un demi-sous-sol donc 2 niveaux sous le bâtiment seulement. Rien en cœur de quartier. Donc on impose des règles

de pleine terre, de végétalisation en pleine terre en cœur d'îlot et on évite d'avoir des opérations où on a le socle général de parking, des espaces verts sur dalle, etcetera. Et on dit « si avec ce dispositif on ne répond qu'à 50% des besoins, on répond qu'à 50% des besoins », les autres 50% ils sont résolus dans les grands ouvrages publics sous une forme mutualisée. C'est-à-dire que là on va mutualiser au maximum le recouvrement entre les besoins des actifs qui viennent travailler et le besoin des résidents. Avec un coefficient raisonnable de manière à pas avoir un effet contreproductif, à ne pas obliger les résidents à prendre leur voiture pour libérer de la place pour les actifs le jour.

MA : *Donc vous poussez un peu plus la logique. Sachant que sur la forme actuelle du quartier, cela pose déjà des questions de stationnement, qui est assez problématique ou en tous cas pas très bien vécu. Une des questions derrière est de savoir si le coercitif marche.*

Alors on est pas dans le coercitif. On est dans l'accompagnement. On est dans l'accompagnement des changements de pratiques, donc on est pas dans l'idéologie, on est pas dans l'interdiction de la voiture, on est pas dans les simplification du type « un écoquartier ça doit être un quartier sans voiture ». On est dans l'idée qu'un écoquartier c'est un quartier dans lequel la question de la mobilité va être résolue par des dispositifs souples et adaptés susceptibles de changer dans le temps et concertés… et acceptés par la population. Donc ça donne quoi ? Y a un certain nombre de gens qui pour qui s'ils achètent à tel prix un appartement en ville c'est qu'obligatoirement il faut que l'ascenseur descende en bas dans le parking et poussez une porte ils ont leur voiture, leur 4x4 dans leur box à proximité immédiate, même 20 mètres est insupportable. On connaît cette demande, elle existe. Y a une partie de cette demande qui peut être je dirais traduite mais pas comme la réponse quasiment obligatoire pour tout le monde et le standard pour tout le monde. Y a l'autre qui est de dire « j'ai toujours mon ascenseur, j'ai ma place limitée juste à un emplacement qui coûte moins, qui est plus adapté du point de vue du rythme des structures, que je payerai un peu moins cher », voilà on y répond. Et là-dessus on dit qu'il y a aussi des gens qui trouveront un intérêt à ne pas avoir à payer une place de parking qui va leur coûter très cher et qui accepteront d'avoir un loyer dans un parking public situé à moins de 100 mètres de chez eux dans lequel en plus y aura peut-être des service, y aura peut-être un wall box de recharge de leur véhicule hybride rechargeable ou électrique à l'avenir, y aura une surveillance, quelques services et un certain confort. Voilà. Et puis y en a d'autres auxquels on va répondre qui accepteront de ne pas avoir de voiture individuelle et de fonctionner par l'autopartage, de fonctionner par les réseaux sociaux ou les dispositifs de plans de déplacements interentreprises qui organiseront le covoiturage, des systèmes de location souples adaptés, d'utiliser leur vélo et de se déplacer à pied. On est en centre-ville avec une proximité de tous les services, etcetera, beaucoup peuvent n'avoir besoin de la voiture que très ponctuellement et s'ils ont une offre de ce genre là c'est-à-dire découplée. On va vers ça, le découplage de la question de la mobilité qui elle est un élément de qualité de vie et de liberté sur lequel personne ne veut revenir, on assure cette mobilité mais ça veut pas dire forcément la possession individuelle de l'automobile. Donc, vous voyez, on a des réponses à tous les niveaux et il faut qu'on puisse répondre à toute cette palette de demande et simplement on fait des projections raisonnables, c'est-à-dire qu'on fait quand même des suppositions sur des évolutions rapides des pratiques là-dessus qui font qu'à un moment on a des raisonnements sur quel taux de motorisation on va prendre, on prend pas systématiquement 1 ou 1,2 véhicule, si on regarde, le coefficient de la Presqu'île à Lyon c'est 0,7 par exemple, est-ce que c'est le 0,7 qu'on reproduit ? On dit « oui parce qu'on aura le

même niveau de service, une population qui sera dans les mêmes demandes et les mêmes évolutions, qui économiquement sera dans les mêmes moyens », voilà, on raisonne là-dessus, on raisonne sur quel est le transfert modal que l'on va avoir entre l'automobile et la pratique des transports en commun ? quelle va être la qualité de l'offre de transport en commun à terme quand il y aura les 2 tramways connectés des 2 bouts puis plus tard, ce qui va le prolonger, la ligne circulaire qui remontera de nouveau jusqu'à Villeurbanne et la Doua et qui mettre en interconnexion toutes les lignes de transport en commun. On sera dans un réseau maillé dont Lyon Confluence sera une des polarités essentielles. Donc à partir de ce moment là on sera dans une crédibilité telle que l'on peut penser qu'il y aura peut-être un rapport modal de 10% supplémentaire. On fait des hypothèses comme ça qui nous permettent ensuite de dimensionner les ouvrages.

MA : *Ce qui vous dîtes d'une certaine manière c'est que le problème ne se situe pas à l'échelle du quartier mais doit être pensé au-delà. Cela pose la question de l'adéquation de ces réflexions aujourd'hui avec les problématiques que rencontrent les habitants.*

La grande difficulté c'est que sur les principes les gens dans la concertation sont assez d'accord mai dès qu'il s'agit d'eux, de leurs pratiques, à parti d'aujourd'hui, et bien ils ont du mal à se projeter et ils font une demande immédiate qui est en de tels termes. Nous on compte sur une chose, c'est que de toute façon les gens auront plus le moyens. Le coût de l'énergie va être tellement cher qu'ils ne pourront plus assurer, qu'on rentre vraiment dans le principe de la précarité pour les couches sociales de plus en plus élevées et que donc les gens seront pragmatiquement obligés de trouver des solutions. Donc comme on va être dans cette situation là c'est pas la peine de sur-construire ou de suréquiper des choses qu'on va mettre des années et des années à payer alors que sur le fond ils ne pourront plus y prétendre. Donc voilà c'est une vision où c'est pas qu'on restreint c'est qu'on déplace la réponse à la question en dosant.

MA : *Une dernière question, vous avez parlé d'écoquartier, le terme n'est plus utilisé, il ne l'était pas au début, il y a eu Concerto, puis le prix du ministère en 2009 et aujourd'hui WWF… qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Pour moi et pour la plupart je dirais des professionnels qui sont vraiment engagés dans ce mouvement là d'une manière sincère, écoquartier c'est un truc marketing autoproclamé la plupart du temps. Et on peut dire qu'il y a un écoquartier quand il y a un processus gouverné dans lequel il y a la possibilité d'intervention active des usagers et des habitants et dans lequel il y a un processus d'évaluation et de retour d'expérience. Bien sûr on se donne des objectifs avec des indicateurs, on se donne des outils de gestion de tout cela, pour gérer dans la durée la transformation. Et c'est des outils qui sont pas des outils de spécialistes, des outils qui soient, même s'ils sont très techniques parfois, qui soient ensuite des éléments d'une certaine citoyenneté ou d'une certaine gouvernance de ces quartiers. On peut dire qu'à Fribourg le quartier Vauban est un écoquartier mais c'est pas tant ces caractéristiques propres que le fait que ça a entraîné des conséquences sur le mode de gestion politique de la cité et sur l'organisation des habitants, etcetera. Donc le minimum c'est de dire qu'il y a écoquartier si on s'est donné des objectifs, qu'ils ont été discutés et concertés lors de leur établissement et qu'ils sont évalués dans le temps. Sinon y a rien du tout. Sur Lyon Confluence, à cause du dispositif de concertation qui a été mis en place et qui est suivi de manière continue, on peut dire qu'on

est dans une procédure d'écoquartier. A cause du programme Concerto et ensuite du label Ecoquartier mis en avant et la présence de WWF avec les objectifs qui ont été définis on peut dire qu'on s'est donné un plan d'actions, des indicateurs, un outil de gestion dans le temps, quelqu'un de neutre à l'extérieur, une entité neutre qui permet d'avoir le regard critique et d'être la garant de la véracité de la démarche. Donc on peut dire qu'on est dans un processus d'écoquartier. Maintenant pour moi un écoquartier n'est jamais écoquartier jusqu'au bout d'une manière définitive, c'est quelque chose qui reste à prouver à chacune des étapes. Même quand on échoue sur les objectifs. Si par exemple on se donne comme objectif avec WWF de zéro carbone, ce serait de dire que le territoire ait le même bilan carbone à la fin de l'opération quand il y aura 15000 habitants de plus et 20000 emplois de plus qu'il ait le même bilan qu'au début. Ca c'est un des objectifs qui est donné, bon, si un moment on voit qu'on y arrive pas, qu'on dérape, il faut être en mesure de savoir pourquoi ? sur quels points ? est-ce qu'il y a des actions correctives qui ne soient pas de l'ordre du simulacre, qui ne soient pas simplement des actions de compensation carbone prises ailleurs. Mais qu'on regarde les actions correctives, qu'on soit capable surtout d'analyse pourquoi on a échoué, à ce moment là pour moi ça reste écoquartier parce qu'il y a cette volonté en marche.

MA : *A propos des indicateurs et de l'évaluation, il faut toujours évaluer et mesurer donc on se trouve dans une conception managériale de conception de la ville.*

Oui

MA : *N'est-ce pas un problème ?*

Si c'est un problème. C'est à dire que c'est une partie de la démarche qui ne doit pas tout bouffer. Je crois que quand on s'est fixé cette idée d'indicateur de 2 heures de soleil continues, on est assez persuadé qu'on aura beaucoup de mal à le remplir, à cause de l'inclinaison générale du quartier par rapport au Nord. Contrairement à ce que croyais les urbanistes qui avaient pas bien regardé, certains urbanistes que je citerai pas qui disaient que c'était Nord-Sud. C'est légèrement décalé. Ca veut dire que pour les appartements à double orientation mais d'angle qui serait dans l'angle Nord-Ouest on est extrêmement limite pour y arriver. On y arrive que si on peut sortir les volumes, etcetera, mais là Herzog et de Meuron disent « non, pureté de la forme ! ». Après quoi quand ils appliquent eux-mêmes leurs principes sur le premier bâtiment et bien ils sortent [rires]. Y a ce jeu là, on sait que pour un certain nombre de logements à cet endroit là objectivement c'est difficile, est-ce qu'on va rester comme ça coûte que coûte fixés à cet objectif là, cet indicateur là ? Bah on dit non, ils ont pas tout à fait les 2 heures, on va essayer par des éléments un peu de forme d'aller un peu chercher la lumière mais si on y arrive pas tout à fait ils ont d'autres qualités. Ils ont la vue sur tout Lyon historique, sur Fourvière et sur les balmes, magnifique, donc le droit à la vue c'est quelque chose qui compense. Et puis dans les qualités du plan on peut trouver d'autres raisons. Donc on va introduire du qualitatif qui corrige les indicateurs et ça peut pas être des dogmes. Mais c'est toute l'ambigüité des démarches de qualité environnementale. C'est que depuis la création de l'association HQE ça s'est défini comme ça quand même… Ca avait l'avantage de mettre tout le monde autour de la table mais en même temps c'était sur la culture de l'ingénieur, plus exactement l'ingénierie française et son rationalisme qui est toujours de découper la réalité en rondelles. Donc on est parti sur les démarches qualité de l'industrie, dans un dispositif purement technique qui au bout d'un moment devient un attirail encombrant pour la pensée

et qui n'aide pas à traiter de la vie et du qualitatif, de la qualité d'usage, la qualité de vie, la qualité du cadre de vie, avec tous ses aspects, sa poésie, ses sensations, etcetera. Donc il faut à la fois le prendre comme point d'appui, parfois c'est une check list parfois c'est quelques points clefs qui vérifient qu'on travaille plutôt dans le bon sens. Mais évidemment il faut élargir la problématique et pour nous c'est l'architecture qui est au cœur du sujet.

CLN9	**Date :** 22/10/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 28 logements sociaux, commerces et bureaux à Lyon ; 55 logements en accession à Nantes	**Structure :** Agence d'architecture (associée)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h36 min	**Expérience :** 17 ans (8 ans dans l'agence, une dizaine de projets)
Travail sur le projet : 2004-2010 à Lyon, 2005-2009 à Nantes	**Taille de la structure :** 10 personnes

Avant l'entretien

Présentation du travail et du but de la rencontre.

CLN9 est la seule architecte du panel à avoir travaillé à la fois à Confluence et à Bottière-Chénaie.

Entretien

En préambule pouvez-vous me dire ce qui a conduit au choix de ces 2 sites parce que ce n'est pas la même ville, c'est pas le même aménagement.

MA : *Il y a l'idée justement qu'ils soient très différents. Le lien entre les 2 terrains est qu'ils sont présentés comme des quartiers durables puisqu'ils sont tous les 2 lauréats d'un prix du concours EcoQuartier 2009. Je travaille donc sur des écoquartiers, il fallait choisir des terrains habités et il y en avait assez peu au moment du choix, entre ceux-ci c'est assez arbitraire.*

Oui c'est des projets construits, d'accord.

MA : *Pour commencer, pouvez-vous me parler de votre agence et de votre parcours ?*

Alors le parcours de l'agence… C'est une agence franco-néerlandaise à l'origine puisque mon associé est néerlandais, moi je suis française. On est associé ensemble depuis 2008 et lui a constitué une agence à l'origine aux Pays-Bas, à Rotterdam, on s'est rencontré à l'occasion de la création de l'agence de Paris en 2004. Agence qui a démarré notamment avec comme projet Lyon Confluence, le lot C, avec ING comme promoteur et sur ce lot là 4 autres agences d'architecture. Sur le parcours de l'agence c'est sûr que d'avoir une double vision, une double culture, à la fois franco-néerlandaise, ça a des perspectives un petit peu différents qui font qu'on a des retours d'expérience dans les 2 pays. Et notamment aux Pays-Bas il y a eu une période de construction très intense ces 10 dernières années en logement puisqu'il y a eu 1 million de logements qui ont été construits et essentiellement par des opérateurs privés, à la différence de la France qui a commencé à s'y mettre effectivement. Donc dans le cadre de Lyon

Confluence, c'est d'abord un concours sur le lot A, B et C. Je crois que d'ailleurs à l'époque ING s'était présenté aussi pour le lot A. Et donc architecte promoteur qui ont donc remis une proposition. Sur la pratique de l'agence il y a beaucoup de pratiques de logement, pas seulement mais pas mal et notamment on a essayé en termes de visions de reproduire ou en tous cas d'essayer d'importer des logiques qui pouvaient exister aux Pays-Bas en logements en France et qui se heurtent aujourd'hui à des questions de pratiques opérationnelles qui sont les pratiques industrielles essentiellement. C'est-à-dire que le logement en France se construit de façon entre guillemets artisanale et aux Pays-Bas quasiment à 100% ou en tous cas à 90% de façon industrielle. C'est-à-dire qu'on construit beaucoup encore en gros œuvre en coffrage tunnel, c'est-à-dire qu'en gros on a pas la même réflexion, pas la même approche, de la surface par rapport aux coûts de constructions. En France on va faire des appartements qui ont des typologies T3 en moyenne autour de 60 ou 65m² habitables et aux Pays-Bas construire un T2 de 100m² ou un T4 de 100m² c'est la même chose. Donc en fait ça offre des possibilités de flexibilité d'aménagement intérieur puisque de toute façon quand on coffre les murs, le plancher et le plafond on a toujours la même cellule. Alors qu'en France c'est pas comme ça qu'on fait, c'est-à-dire que si vous avez des plans tramés vous n'avez pas d'économies réellement d'échelle de construction. Donc on a des approches en France et aux Pays-Bas très différentes sur lesquelles on essaye d'avoir des passerelles. Depuis 2010 on a été amené à regrouper l'activité des Pays-Bas sur Paris donc l'agence de Rotterdam a fermé notamment parce qu'il y a eu une baisse d'activité très importante aux Pays-Bas donc aujourd'hui on a plus qu'une seule agence à Paris ou moi-même et mon associé travaillons ensemble. Le profil de l'agence est à la fois architecture mais urbanisme également puisqu'on travaille sur des projets urbains et notamment de prospective urbaine. Disons que je pense qu'aujourd'hui en tous cas c'est la double pratique qu'on a. J'ai dit qu'on faisait du logement, on fait aussi d'autres types de projets mais c'est vrai que la construction de logements représente une part importante de notre activité. Et sinon, on pourrait dire que la philosophie de l'agence pour nous la question est à chaque nouveau projet de réinterroger ce qui a pu être fait précédemment, sans forcément qu'il y ait des remises en cause systématiques mais en tout cas qui permette un maximum d'ouverture et de flexibilité sur ce qu'on va pouvoir proposer. On a pas de… on a une réflexion à chaque fois sur l'échelle des opérations, c'est une grosse différence encore une fois entre la France et les Pays-Bas, en France on a tendance à faire des échelles d'opération qui sont souvent de l'ordre de 50 logements, 50 à 80 logements, aux Pays-Bas on est plutôt entre 250 et 300 logements. Donc forcément y a des traductions de morphologie urbaine pour le coup. C'est-à-dire qu'en France on est plutôt sur les projets urbains dans des, même si c'est en train de changer actuellement, des échelles de quartiers, on réfléchit sur des échelles de quartiers, aux Pays-Bas on réfléchit sur des densités. On réfléchit sur des densités aussi parce que la notion d'occupation de l'espace est comment dirais-je… par exemple on va déterminer quand une ville va vendre un terrain elle va déterminer une densité au mètre carré d'habitants donc effectivement le projet urbain peut tourner autour de ça et définir des concepts très différentes avec la typologie usuelle des Pays-Bas qui est la maison en bande et au contraire à côté des masters blocs. Ce qu'on appelle des masters blocs c'est effectivement des ensembles immobiliers qui sont à grosse échelle donc plutôt 150 ou 250 logements, ce qu'on a assez rarement l'occasion de faire en France. Et par exemple je pense que c'est par pour rien que la monolithe de Lyon Confluence c'est une échelle, c'est un master bloc on pourrait dire, c'est une échelle qui culturellement a du sens pour des néerlandais et y avait quand même 2 équipes et demi néerlandaises ça a pu influencer l'approche. Je sais pas

si vous avez besoin que je détaille plus notre approche, on peut peut-être rentrer plus dans les projets.

MA : *Si, je veux bien. Pouvez-vous me décrire un peu l'architecture que vous pratiquez et les valeurs que vous essayez de mettre en avant ?*

Alors les valeurs qu'on essaye de mettre en avant c'est effectivement la générosité des espaces. Quand on peut. C'est-à-dire qu'effectivement quand on vous demande un programme de T3 à 60m² ça devient vite assez compliqué. C'est la flexibilité des espaces, c'est-à-dire la multifonctionnalité pour justement permettre différents schémas d'occupation. On peut très bien vivre seul et avoir besoin d'un très grand appartement. A l'inverse on préfère plutôt vivre en tribu et on a besoin de plusieurs sous-espaces. Donc en fait on devrait pouvoir offrir un cadre où les gens ont la possibilité, par exemple en accession, d'avoir un certain nombre d'options prédéterminées à l'avance sur la façon d'occuper le logement. Ce qui est pratiquement jamais fait mais qui se fait par ailleurs aux Pays-Bas. On a déjà eu l'occasion de faire des logements où y avait une surface donnée, une typologie minimum et puis effectivement les gens avaient 9 ou 10 solutions d'aménagement possibles qu'ils pouvaient retenir et donc effectivement y a une opération comme ça à La Haye ou sur je crois 20 maison on a 15 typologies différentes parce que les gens ont occupé ça différemment. Mais effectivement ça donne lieu avec des habitants qui ont des profils différents.

MA : Pourquoi cela ne se fait pas en France ? Parce que les promoteurs sont réfractaires ?

Je pense que les promoteurs sont pas les seuls acteurs de la production de logements en France. Je pense que pour ça il faut effectivement d'abord une culture qui aille avec, que l'ensemble des participants, des parties prenantes de la création du logement, déterminent des cahiers des charges qui permettent justement ces possibilités là. Nous, avant toute chose, avant même de parler d'aspect ou d'image, je pense que c'est avant tout des notions qui se retrouvent aujourd'hui dans tout ce qui est cahier des charges des écoquartiers, c'est-à-dire qu'un logement on va de préférence essayer de la travailler traversant, on va de préférence essayer de permettre une occupation différenciée des espaces qu'il offre. C'est ce genre de choses, des espaces plus informels dans le logement, qui ont du mal à trouver leur place, forcément quand on a déjà le minimum du programme à y rentrer. Et effectivement il y a, faut bien le dire, avec le croisement des ensembles de contraintes géométriques des PMR, enfin des règlementations, y compris PMR, une occupation de l'espace de l'espace qui s'est majorée et qui du coup contraint, c'est pas vraiment le problème, mais en tous cas le croisement des réglementations et à la fois des surfaces fait qu'il y a très peu de schémas possibles. C'est pour ça qu'on retrouve une espèce de répétitivité des typologies aujourd'hui. Et c'est pas seulement une problématique promoteur, il est certain que c'est une problématique de coûts, c'est-à-dire qu'en France chaque mètre carré coûte, mais c'est lié aussi à la façon dont on construit. On ne trouve pas d'économies d'échelle, on est pas dans une échange qu'on pourrait dire constructeur, on a pas de propositions d'échange avec les entreprises sur la façon dont on pourrait optimiser les choses, dont on pourrait les rationaliser ce qui permettrait de dégager des marges par ailleurs. Maintenant, la production si elle se développe, je pense qu'il y a de grandes ambitions politiques en France pour développer le logement, je sais pas si elles suivront, ça donnera forcément lieu à des possibilités d'expérimentation, on peut l'imaginer

en tous cas. Mais c'est vrai qu'on a je pense pas suffisamment exploré ce qu'explorent certains de nos voisins notamment dans les pays du Nord.

MA : *Le propos sur les fortes contraintes qui s'exercent sur la production du logement ressort effectivement beaucoup chez les architectes.* [elle me coupe]

C'est une réalité, c'est pas que chez les architectes, c'est sur toute la chaîne de production du logement, c'est-à-dire qu'avec les bureaux de contrôle les échanges qu'on a sont aujourd'hui démultipliés et sont essentiellement du contrôle d'application réglementaires.

MA : *J'entends bien, ma question est qu'est-ce qu'il vous reste alors comme marge de manœuvre pour créer des espaces ?*

Et bien il reste le même boulot que d'habitude sauf que les marges d'interprétation sont plus limitées. Je pense qu'il faut plutôt se poser la question sur la façon dont les filières industrielles sont organisées aujourd'hui en France. Je pense qu'on a un moment donné beaucoup parlé du bois en France mais en fait les filières bois ce sont pas tant que ça développées. En France ce qui coûte le moins cher c'est une fenêtre en PVC, ce qui coûte le moins cher aux Pays-Bas c'est une fenêtre en bois. Et c'est pas lié à des problématiques environnementales, c'est lié à la problématique du nombre d'entreprises et de ce qu'elles fabriquent… Donc je pense qu'encore une fois c'est pas juste les architectes dans leurs cabinets avec leurs intensions théoriques, c'est un ensemble de choses de l'ensemble des acteurs. C'est-à-dire à la fois ce qui sont en amont mais aussi ceux qui sont dans la proposition des process, aux Pays-Bas une façade souvent arrive en ossature bois et sa fenêtre est déjà montée sur la cadre, vous avez plus que la parement à finaliser. Donc souvent l'échange qu'on avait notamment sur les Pays-Bas c'est qu'aux Pays-Bas vous avez sur un prix par exemple 60% de matière brute et 40% de main d'œuvre et en France c'est l'inverse. Donc ça veut bien dire qu'on est sur quelque chose qui est beaucoup plus manufacturé, qui est beaucoup plus artisanal et qui du coup quelque part rend les choses beaucoup plus laborieuses parce qu'en fin de compte les marges de manœuvre sont plus importantes…

MA : *Pour finir sur l'architecture que vous pratiquez, avez-vous des références, des architectes qui vous ont inspiré et ont participé à construire votre culture architecturale ?*

Des architectes qui nous inspirent y en a forcément. Après j'ai envie de dire qu'elle est pas limitative. Moi je pense que l'inspiration est au quotidien dans la production qui sort, dans ce qu'on regarde et je pense qu'on est tous en train de réfléchir sur les mêmes questions et moi j'ai envie de dire que j'ai pas vraiment de… Pour moi c'est normal que le monde de l'architecture s'auto-influence en permanence et se reconstitue en permanence, c'est un phénomène communément observé depuis Lavoisier. Donc y a bien évidemment des architectes avec qui on apprécie de travailler. Pour moi l'essentiel de la question est aujourd'hui d'arriver à constater ce qui arrive à se faire, là où ça bloque et donc vous avez de formidables architectes en Espagne, en France aussi, aux Pays-Bas… Donc je pense que pour moi c'est pas une condition, pour moi on a dépassé ces époques là où effectivement il y avait des maîtres à penser. Je pense qu'aujourd'hui on est plus finalement dans une sorte de mondialisation de la pensée et donc on est moins dans des… je pense que ça fait partie de la pratique de l'architecte que d'être en permanence en train de réfléchir à la façon dont il fait les

choses et pourquoi il les fait comme ça. Donc on est moins dans le regard qu'à une époque il pouvait y avoir sur le Corbusier, sur Mies van der Rohe, sur toute cette époque d'architecture… On la renie pas, c'est pas la question mais je pense qu'on est plus dans ces schémas là.

MA : *Il n'y a plus de grandes théories surplombantes ?*

Non, je trouve. En tous cas je pense pas en tant que pratiques en tant que telles. C'est-à-dire que pour moi l'architecture ça doit regarder en transversalité sur les autres pratiques et pas que l'architecture et l'urbanisme. Quand vous faîtes de l'urbanisme vous réfléchissez à des tas de choses qui a priori n'ont rien à voir avec l'architecture. Et l'architecture devrait pas échapper à ça si vous voulez.

MA : *En lien avec cela, comment cela se passe à Confluence quand vous devez travailler avec 4 autres architectes ?*

Plutôt pas trop mal en fait. C'est pas si évident que ça mais… En fait ça pose des vrais problèmes d'organisation, d'arriver à faire fonctionner 5 maisons qui ont des fonctionnements différents. Du coup c'est très intéressant aussi parce que vous voyez toutes les pratiques des arrière-boutiques de chaque agence donc du coup c'est hyper instructif ou formateur. Mais c'est vrai que c'est une vrai gageure parce qu'effectivement arriver ne serait-ce que concrètement à organiser des réunions de travail, des échanges de fichier… et plus on avance au stade de la construction et plus tout doit être régler au centimètre près. Pour moi il y a eu pas mal d'échanges au moment de la mise au point du concours et à partir de là en fait les choses étaient déjà très définies et chacun est plus rentré après dans sa propre partie en fait. Mais l'essentiel du dialogue autour de pourquoi cette morphologie urbaine là ? quelles en sont les raisons ? dans quoi elle trouve sa source et comment on arrive à répondre à une question avec un lot qui avait à la fois la présence du chemin de fer, à la fois un programme, à la fois un programme de logements, des espacements de rue assez tendus. Voilà, je crois qu'on a trouvé une réponse qui est relativement efficiente sur la problématique qui était posée et ça a en gros donné lieu au monolithe mais c'était pas l'objectif recherché au départ. Maintenant autant se coller et essayer de dilater les espaces au maximum, de se reculer par rapport à la façade Ouest pour que l'essentiel des logements puisse avoir un éclairement correct, mettre plutôt les bureaux le long de la voie ferrée. C'est pas très compliqué hein.

MA : *Donc la plupart des dialogues se font en phase concours ?*

En tous cas ça c'est fait principalement en phase concours sur le résultat entre guillemets spatial, c'est-à-dire l'organisation spatiale du programme. Après évidemment y a eu tout un développement beaucoup plus dans le détail de chaque…. comment on se tient tous les uns aux autres ? En gros c'est un seul et même bâtiment.

MA : *Quelle était la réflexion qui vous a amené à définir cette forme urbaine ?*

Et bien on avait un terrain qui était relativement petit avec 5 agences qui étaient sensées travailler dessus et qui était très morcelé. C'est-à-dire qu'effectivement chacun aurait pu faire son plot avec les mêmes programmations mais finalement la réflexion a été de dire « comment

mettre en commun cette réflexion sur le programme ». Donc on a commencé à travailler dans des réunions communes, il y a eu un certain nombre de workshops tous les 15 jours avec chacun qui au fur et à mesure avançait sa réflexion et à l'issue de chaque workshop il était décidé de retenir telle et telle proposition et on repartait et chacun travaillait et alimentait le groupe en fin de compte. Du coup l'îlot était rectangulaire en longueur, une façade au Sud, une façade au Nord, une grande façade Ouest et une grande façade Est. La grande façade Est était le long de la voie ferrée et donc on a logiquement organisé les bureaux en façade Est pour traiter les problématiques d'acoustique et on a ramené tous les logements sur la façade Ouest en reculant la façade Ouest de je crois 10 mètres de la limite de propriété pour que la façade Ouest soit réellement éclairée et ensoleillée. Et à partir de là y a eu 3 ponts qui ont été constitués, 2 en logements qui sont tous les 2 aux extrémités donc qui ont eu la possibilité d'avoir des vues sur l'extérieur et un au centre qui est un pont de bureau qui d'ailleurs a une percée visuelle vers le jardin qui traverse le cœur d'îlot du B et du A. Et à partir de là on a tous essayé de traverser des logements le plus possible traversants en fonction des programmations. Donc nous par exemple on a réussi en travaillant sur une opération OPAC du Grand Lyon qui avait plutôt des typologies relativement grandes donc on a quasiment je crois… on doit avoir plus de 80% de logements traversants dans l'immeuble donc on a réussi à fonctionner comme ça. Donc on a les chambres qui sont côté Est et tous les espaces de vie côté Ouest avec des loggias, je pense qu'on est les seuls d'ailleurs à avoir des loggias. Et puis je sais qu'une autre agence a eu notamment un foyer à traiter et puis des typologies un petit plus petite donc je pense qu'ils ont pas réussi exactement à être sur ce pourcentage là. Sur la partie centrale c'est essentiellement des bureaux donc elle a traité une partie de bureau sur la façade SNCF et puis sur son pont. Et ce qui nous intéressait aussi c'était l'espace central qui était entre ces 2 programmations là, c'est-à-dire de le rendre acteur, le rendre vivant, en laissant la possibilité de traverser cet espace là. Je pense que ça a fini par se faire, en tous cas les fois où j'y suis allée j'ai pu y passer la journée parce que c'est théoriquement sensé être l'entrée des bureaux. Pour nous c'était un espace qui vivait aussi bien le jour que la nuit parce que le jour on avait l'occupation liée à l'activité des bureaux et le soir et le week-end on avait l'occupation qui était liée au logement donc finalement on arrivait malgré tout, même en dissociant les fonctions, à avoir une mixité de fonctionnement, on a un parking qui est commun et toute l'ingénierie est commune en fait.

MA : *A propos de ce caractère traversant… on peut si on sait quelle porte est ouverte en permanence il est possible de traverser l'espace mais* [elle me coupe]

Mais y a des grilles. Ouais. Parce qu'en fait la limite de la volonté des acteurs d'une ville, des acteurs de la construction et de la conception c'est l'acquéreur. C'est-à-dire que ni vous ni moi on ne peut pas imposer à un acquéreur de ne pas fermer. Un moment donné y a la notion de propriété qui intervient et c'est toujours la même discussion. C'est-à-dire que vous pouvez prévoir un projet urbain où vous n'avez pas de délimitation de propriété, c'est avant tout pour moi culturel. Vous avez en Angleterre quasiment pas de barrières sur les propriétés, aux Pays-Bas c'est pareil, donc je pense qu'en France il est difficile dans la discussion avec les maîtres d'ouvrage de ne pas proposer de clôture, elles sont systématiquement demandées. Par contre ce qui arrive à se faire c'est de dire que les clôtures sont prévues ou sont possibles d'être ajoutées par la suite si on effet on constate qu'il y a un problème. Après je pense qu'il y a aussi des notions d'espace résiduel ou au contraire d'espace occupé correctement, de contrôle social si effectivement ces espaces sont réellement habités. Je pense que la question ne se limite pas

du tout à une question de propriété même si effectivement y a des notions d'entretien qui sont des vraies notions concrètes. Qui entretient un espace qui est privé et qui est utilisé avec un statut public ? Il est clair qu'à l'origine du projet y avait pas de clôtures de prévues, elles ont fait leur apparition indéniablement en cours de route. Je pense qu'on peut rentrer quand même sur l'espace, maintenant si c'est pas ouvert ça invite moins à y aller c'est sûr. Mais la même question existe à Bottière-Chénaie avec les venelles qu'ont a proposé entre les maisons, elles sont pas clôturées donc elles son traversables mais effectivement qui va traverser ça à part les gens qui y habitent ? Donc la problématique elle existe pas réellement, il faut que les gens trouvent une fonction pour y aller.

MA : *Puisque vous venez sur Bottière-Chénaie, vous pouvez me présenter votre projet ?*

Bah le projet est issu très directement du cahier des charges urbain qui en fait souhaitait mettre en avant ce quartier là comme la rencontre entre 2 quartiers dont je me souviens plus des noms.

MA : *Bottière et Doulon.*

Tout à fait. Y en a qui est plutôt constitué d'immeubles R+5, petites barres, etcetera, et au contraire y en a un autre qui est constitué essentiellement d'un tissu de maisons individuelles. En fait l'idée c'était d'être un peu au croisement de ces 2 logiques là. Donc chaque îlot était proposé par l'urbaniste, donc CN1, avec à chaque fois un collectif de petite taille, enfin chez nous petite taille, pour d'autres il était plus important, en tous cas R+5 et d'une série de maisons en bande qui y étaient associées. Nous, il se trouve qu'on avait un îlot qui était déterminé par… qui était pas rectangulaire, qui était tronqué par la rue des Collines donc une sorte de quasi triangle. Donc en fait la réflexion sur l'implantation de l'immeuble on a respecté en gros le cahier des charges et l'organisation avec les maisons c'était essentiellement une réflexion sur la densité et l'éclairement. Donc comment on arrive à créer une densité maximum en ayant un éclairement qui fonctionne. Donc on est plutôt pas trop mal positionné par rapport à ça. Y avait la présence du tramway mais qui était finalement pas réellement problématique parce que le tramway étant un transport qui est pas réellement… qui ne crée pas réellement de nuisances on pourrait dire, en tous cas c'est pas les mêmes nuisances qu'une voie SNCF ou une voie routière. Je crois qu'on a même d'ailleurs pas de classement au niveau acoustique au-delà de 30 dB, enfin le classement courant sur les menuiseries. Et après c'était un développement… ce qu'on a proposé c'était le développement de maisons à patio, de ce qu'on a appelé des maisons à patio donc prévoir pour chaque maison un lieu… on aurait aimé évidemment avoir plus d'espace et pouvoir développer plus les maisons et que les patios soient réellement au cœur des maison, ce qui était évidemment pas possible vu la superficie qu'on avait. Donc on a réussi à créer un espèce de trame qui nous a permis à chaque maison d'avoir en effet une maison en L organisée autour d'un jardin qui d'ailleurs la plupart du temps donne, enfin la plupart du temps je crois que c'est une rangée sur 2, donne l'accès à la maison, et puis un étage. Mais effectivement la maison est organisée avec ses appartements autour de ce jardin là, ce qui fait qu'effectivement en fonction des lieux où on se trouve peut donner le sentiment qu'on a pas du tout de percements. C'était évidemment recherché, c'est un travail sur l'intériorité, l'intimité, voilà le travail sur la maison organisée autour de son espace extérieur. Et pour le collectif c'est pareil, travail sur les logements traversants en ayant toutes les pièces de vie organisées sur la façade la plus ensoleillée puisqu'on avait un collectif qui était Nord-Sud. Donc on a ces grands balcons filants sur le Sud et donc ça veut dire que

notamment les logements qu'on a pas pu rendre traversant, qui étaient de trop petites typologies, se développement sur 2 trames donc on a effectivement des 2 pièces qui ont des balcons assez conséquents mais y a pas de logique, on a pas ramené d'échelle… vous avez dans les calculs de promoteur des ratios à respecter, d'échelles d'annexes par rapport à l'échelle des logements qui correspondent à des coûts de vente. Donc là on a travaillé avec un promoteur particulier puisque c'est le CIF qui est un promoteur qui a des prix plafonnés, qui a entre guillemets une clientèle assurée qui est la clientèle des primo-accédants. C'est intéressant parce que du coup c'est un promoteur qui a des objectifs qui sont on pourrait dire un peu différents des objectifs de vente et de rendement de plans. Y a des contraintes quand même parce qu'effectivement comme on est sur des prix plafonnés il faut effectivement une qualité de plans mais on a réussi à faire des choses comme par exemple le collectif là, tout sa façade avant on a pas réussi à le faire mais façade arrière on est intégralement en ossature bois. Donc c'est-à-dire qu'en gros on amis du béton là où c'était nécessaire structurellement. Donc y a eu toute une recherche pour arriver à développer de la façade ossature bois sur une troisième famille A, ce qu'on arrive pas forcément à faire. Donc c'est du bois et du béton. Le projet urbain prévoyait, puisqu'on était sur un site où il y avait des anciens murs maraîchers en pierre d'essayer de restituer sur les rez-de-chaussée ces images de murs qui pouvaient exister, nous on l'a remonté en équerre sur la façade du collectif et on y a adossé ce qu'on a appelé cette série de boîtes qui sont les maisons. Donc c'est là aussi une idée assez simple.

MA : *Vous pouvez me parler du travail avec la maîtrise d'œuvre urbaine ? J'ai crû comprendre que le projet de CN1 était assez figé, contraint.*

Comme souvent sur les projets urbains en France j'ai envie de dire. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on raisonne sur des épanelages, sur des morphologies, on arrive effectivement à ce… On arrive à le détourner, par exemple c'est ce qui s'est passé sur le monolithe, on y était pas du tout, y a eu une proposition qui était une proposition forte qui ne recoupait pas du tout le découpage qui avait été fait qui était un découpage assez classique en fait avec des hauteurs, des vides, des gabarits, des retraits en attique, ce qu'on a pas respecté d'ailleurs dans le cadre du concours donc c'était un peu litigieux mais finalement je pense que c'est toujours pareil quand on arrive à être pertinent sur ce qu'on raconte on peut passer outre. C'est vrai que nous on essaye d'avoir une approche, notamment dans les projets d'urbanisme qu'on fait qui sont plus liés au fait de raconter une histoire et d'avoir une échange en cours de fabrication du tissu urbain sur qu'est-ce qui est proposé. C'est encore une fois très néerlandais, en gros qu'est-ce qui est proposé par les concepteurs ? Et pourquoi pas. Donc c'est vrai que dans le cas de la Bottière-Chénaie, le projet était d'une grande simplicité parce qu'en fin de compte c'était une série de collectif qui venait ponctuer comme ça cette ZAC avec une série de maisons. Donc y avait une vraie volonté… Je pense que c'est Boskop qui a fait un peu plus loin une opération où y a des enchaînements de maisons donc je pense qu'on peut toujours proposer des choses et que dans le cadre de cette ZAC là c'était possible. Nous on a organisé les choses en fonction de notre parcelle, on aurait pu faire d'autres propositions, je pense que pas que c'aurait été si contraint que ça. Je pense que nous on a fait notre la proposition qui était faite d'un collectif et de maisons, après on a travaillé sur l'organisation des maisons, on aurait très bien pu imaginer autre chose si on imaginait que ça pouvait être plus pertinent. C'est l'intérêt aussi je crois de ce type de fonctionnement où effectivement vous êtes pas en concours, vous êtes plutôt en développement de projet avec les interlocuteurs en face de vous et vous pouvez venir,

proposer des choses, discuter. Je trouve que c'est une façon de développer le projet de façon très intéressante en fait.

MA : *Comment vous avez géré la question de l'intégration urbaine du projet nantais ? Notamment en termes de perspectives et de percements*.

Alors ça c'est une des constantes chez nous, on essaye toujours de proposer les fenêtres les plus grandes possible, donc je pense qu'à Bottière-Chénaie on est très vitré, à mon avis à Confluence on est très vitré. D'une façon générale on est souvent très très vitré. On a fini une opération à Lille dans le cadre d'une ZAC faite par Michelin et on est aussi très très vitré et en fin de compte on se heurte à une limite c'est qu'il faut faire attention à la surface qui est, au-delà des considérations énergétiques, etcetera, qui sont souvent pas problématiques d'ailleurs, mais qui sont souvent plus des fonctionnements d'usage. C'est-à-dire que par exemple à Lille on a des populations qui sont essentiellement d'origine locale, on est dans le cadre d'un projet de renouvellement urbain et c'est des gens qui habitaient dans des barres qui ont été construites fin 1960 début 1970 donc plutôt des grandes surfaces. On leur propose aujourd'hui plutôt des logements qui sont plus petits et très vitrés donc du coup il y a beaucoup moins de place pour aménager les logements parce que le rapport surface au sol et surface de façade même s'il est à peu près constant est beaucoup plus vitré et du coup on arrive pas à mettre les meubles [rires] et on avait pas pensé à ça. Je pense que Lille est un cas un peu spécifique mais clairement pour nous la recherche c'est d'optimiser la possibilité d'ouverture vers l'extérieur.

MA : Vous parlez d'usage sur l'exemple de Lille. Comment projetez-vous, dans vos différentes opérations, la place de l'usager ?

On ne peut pas la projeter, en fait on le connait pas. C'est très compliqué de projeter. Enfin je dis ça un peu en boutade mais pour moi c'est pas très différent en termes d'architecture, en termes de conception, de savoir qu'on fabrique du logement pour de l'accession, pour du locatif social, ou pour des opérations de renouvellement urbain. C'est toujours des logements donc les qualités sont les mêmes. Les mêmes en termes d'usages, de ventilation du logement, d'éclairement d'un logement, de comment aujourd'hui on peut offrir suffisamment de générosité dans un logement, quel est le plus qu'on peut apporter aujourd'hui dans un logement au-delà de sa fonction de base ? Donc après on peut dire qu'il y a des notions de régionalité, et encore… on a proposé des balcons à Lille même s'il pleut plus souvent qu'à Lyon. Vous voyez c'est pas comme ça qu'on pense. Par contre c'est vrai qu'il y a des fonctionnements qui sont très différents en termes d'approche énergétique des bâtiments, c'est-à-dire que plus on va monter géographiquement plus on va proposer des logements qui vont favoriser l'ensoleillement, plus on va descendre plus on va chercher à s'en protéger. Y a des notions… mais en France c'est pas très différent de faire un logement, c'est plus en termes énergétiques que ça peut se jouer.

MA : *Vous parlez de performance énergétique. Je vous ai dit que je travaille sur Confluence et Bottière-Chénaie parce qu'ils sont présentés comme des écoquartiers. Qu'est-ce qu'un quartier durable ou une écoquartier ?*

Alors moi je pense que cette notion de quartier durable c'est on travaille, mais j'ai l'impression que c'est presque du bon sens, c'est-à-dire qu'on fabrique pas des machines à habiter qui sont

pas un minimum intelligente mais avant même toute technologie pour moi c'est les problématiques de base d'orienter correctement un logement, de l'isoler correctement, de lui permettre d'arriver à se ventiler s'il est traversant parce que c'est plus simple que si on est sur un mono-orienté. Enfin c'est des choses qui sont au-delà de tous panneaux solaires et panneaux photovoltaïques qui sont souvent des choses qui viennent un peu en complément pour arriver à faire que les curseurs des calculs thermiques arrivent à peu près dans les bons clous. Pour moi c'est avant tout un quartier qui est correctement desservi, correctement organisé pour que les gens puissent effectivement y vivre et pas être dans des consommations très inflationnistes quoi. Voilà, je pense qu'il y a pas…

MA : *Et pour les 2 exemples dont nous parlons, est-ce que dans ce cas là l'objectif est atteint ?*

Alors pour moi l'approche a été un peu différente. C'est-à-dire que Lyon y avait un programme Concerto qui a fixé un cadre technique très fort dès le départ. On s'est tout de suite retrouver avec une chaufferie bois, etcetera, des panneaux solaires, bref… Pour moi y avait un cahier des charges beaucoup plus précis qu'a géré en gros le maître d'ouvrage avec notamment l'aide du bureau d'études environnementale et fluides. Pour nous y a eu des discussions très intéressantes sur la façon dont les logements étaient éclairés notamment avec la présence des ponts. Donc y a eu un certain nombre de simulations qui ont été faites sur le niveau d'éclairement des logements. Ca me paraît plutôt assez essentiel quand on se propose de faire quelque chose qui ait une densité assez forte et qui propose des ponts donc ça a été regardé d'assez près. Dans le cas de Bottière-Chénaie pour moi c'est plus traditionnel c'est-à-dire qu'effectivement y a une recherche sur le fait de pas proposer des solutions où on est encore en isolation intérieure, ce genre de choses. Donc par exemple le collectif en ossature bois était plutôt bien perçu, les réflexions sur la manière dont on organisait les maisons et dont on arrivait à les faire fonctionner sans avoir de masques parce que les premières remarques qu'on s'est faites c'est que le collectif où il était placé c'était de former un masque sur les maisons donc la première chose qu'on a faite c'était de placer un parking en rez-de-chaussée pour éloigner les maisons des ombres portées du collectif. Après moi je connais pas suffisamment bien le développement de la ZAC parce que j'ai pas eu l'occasion d'y retourner plus que ça. L'îlot qu'on a constitué c'était un des premiers îlots qui ont été livrés et donc j'avoue que je sais pas exactement comment ça fonctionne en termes de quartier, j'ai pas eu l'occasion d'y retourner suffisamment longtemps pour constater comment ça marche parce que c'est pas quand vous faîtes une visite un samedi que vous vous rendez compte. Maintenant c'est quand même un quartier qui est connecté je pense correctement au centre de Nantes et puis qui a à mon avis, et ça je pense que c'est un point qui est essentiel, et pour Lyon et pour Bottière-Chénaie, c'est la qualité de traitement des espaces publics et de ce qu'on sait proposer autour de ça. Donc j'ai l'impression que ça a plutôt été correctement pensé. Ce sont des quartiers qui sont en devenir et qui doivent permettre effectivement qu'on ait une vraie organisation sociale qui s'y développe. Ce qui marche pas c'est les quartiers dortoirs et ça on le sait déjà depuis longtemps.

MA : *Pour autant à Nantes on reste sur un quartier très monofonctionnel.*

Oui, je sais pas si les projets dont j'avais eu connaissance dans le cadre du cahier des charges ont été menés. Pour moi il devait y avoir effectivement à la fois des écoles qui se développaient mais aussi du commerce et notamment des lieux de travail sur la deuxième partie de la ZAC.

Je sais pas si ça a donné lieu. Mais les espaces tertiaires se développent pas… en tous cas ils se développent encore plus que le logement sur des notions de centralité. C'est pour ça que c'est un vrai enjeu pour les projets urbains en termes de programmation et pas seulement de programmation mais en termes réellement d'études d'impacts de savoir réellement ce qu'on sait amener dans ces quartiers là et des notions de proximité. C'est-à-dire que faire faire à pied plus de 300 mètres à un habitant c'est déjà au-delà de l'objectif à atteindre quoi. C'est-à-dire que dans le cas de Lyon Confluence je suis pas très inquiète parce que je pense qu'il y a vraiment un devenir et notamment toute cette partie de l'autre côté, du côté du marché de gros et de la pointe qui va se développer dans un deuxième temps donc je pense qu'il va y avoir de toute façon une échelle de vie, de morceau de ville, qui va reconstituer un tissu qui fonctionne pas seulement en logements. Dans le cas de Bottière-Chénaie je pense que c'est un peu plus compliqué parce qu'on est relativement plus excentré, maintenant y a le potentiel pour le développer, après je sais pas si le potentiel existe en termes d'activités. C'est pas tout à fait la même ville quand même non plus et c'est vrai que les activités se sont développer plutôt de l'autre côté de la ville en fait donc…

MA : *Vous venez d'évoquer le « 300 mètres à pied », cela me fait réagir sur quelque chose qui fait réagir les habitants des 2 quartiers, c'est la place de la voiture ou plutôt la volonté affichée politiquement* [elle me coupe]

Surtout à Lyon je dirais. Enfin à Nantes aussi mais…

MA : *de dire qu'on ne veut pas de la voiture. C'est assez mal vécu. La question que je voudrais vous poser puisque vous parlez de la place de ces quartiers dans leur ville respective c'est de savoir si on travaille à la bonne échelle sur ce problème là.*

Alors c'est marrant parce que quand on a fait l'inauguration du monolithe, enfin non pas l'inauguration du monolithe, c'était la ville qui organisait entre guillemets l'inauguration officielle de ces 3 îlots là et donc le maire a fait un discours sur ce sujet là… C'est une vraie contrainte qui est pour moi imposée aux habitants. Maintenant je sais pas si les bonne réflexions de se dire qu'on va raisonner sur des schémas existants. Je pense que par exemple si vous prenez Paris c'est une ville qui fonctionne sans la voiture mais la plupart des gens qui habitent là n'ont pas de voiture parce que de toute façon ils ne sauraient pas quoi en faire. Donc je pense que quand on se projette sur l'avenir d'une ville on est quand même sensé un tout petit peu amorcer les pistes de… on va employer un grand mot mais… de résolution des problèmes actuels. Aujourd'hui je pense que Lyon comme toutes les agglomérations, y a pas si longtemps y a encore des articles qui sont sortis là-dessus, toutes les grandes agglomérations sont saturées 2 heures le matin et 2 heures le soir donc de toute façon je pense qu'il faut que les modèles évoluent aussi. C'est vrai que les faire évoluer par la contrainte c'est sans doute pas la bonne idée mais si vous prenez le cas encore une fois des Pays-Bas, les Pays-Bas sont un territoire qui a une densité maximum d'occupation parce qu'en fait même s'il y a peu d'habitants le modèle qui s'est énormément développé c'est ce qu'on appelle les vinex, c'est-à-dire des quartiers entiers comme on peut voir d'ailleurs aux Etats-Unis de maisons pavillonnaires. Du coup vous avez 3 voitures par maison parce que de toute façon il en faut une pour chacun du coup plus éventuellement les enfants, de toute façon c'est sans fin en réalité, plus vous vous éloignez plus vous démultipliez les problématiques de transport. Je crois que les problématiques de transport elles sont connues. En centre-ville, parce que Lyon

Confluence pour moi c'est du centre-ville, vous avez quand même intérêt à essayer de développer les transports urbains et pas les transports individuels. Maintenant que les gens qui sont dans ces quartiers là, qui viennent d'arriver et qui effectivement sont un peu à cheval sur ces mutations là je comprends que ça puisse être compliqué. Mais en même temps il faut que la ville réponde, c'est-à-dire qu'il faut que les gens puissent à la fois habiter leur quartier et y vivre. S'ils ont besoin de se déplacer hors de leur quartier pour aller travailler comme la plupart des gens et bien il faut qu'ils puissent trouver des transports en commun, faut que les écoles soient à proximité, enfin en gros c'est ça le tissu urbain dont on est train de parler. Je crois qu'il faut plutôt… enfin nous on a une réflexion sur les projets urbains et en prospective justement sur la mobilité, qu'est-ce que c'est que la mobilité, comment on arrive à constituer dans les quartiers cette mixité, comment on arrive à ramener des centralités de proximité justement avec les services qui sont nécessaires à la vie quotidienne. Je pense qu'effectivement il faut peut-être pas juste se poser la question de créer les conditions pour mais même accompagner complètement ce processus là parce que c'est vrai que l'implantation d'entreprises, l'implantation de services, dans un marché privé elles s'implantent parce qu'il y a des parts de marché. Mais en fait je crois que les politiques c'est très vaste leur champ d'intervention, c'est à la fois le logement mais c'est aussi comment construire de la ville et des centralités. Je travaille sur un projet qui s'appelle Phosphore qui est un projet pour un acteur privé qui est Eiffage, qui est une réflexion sur des concepts de type halles universelles qui sont des lieux de centralité où vous trouvez à la fois des services, où vous trouvez des commerces, où vous trouvez les éléments de départ d'une vie de quartier. Et ça il faut que ça puisse être dans des rayons où vous n'avez pas besoin de prendre la voiture, où vous avez un espace public suffisamment de qualité , où vous pouvez vous y rendre, où ça devient un plaisir d'y aller. Tout ça c'est peut-être un peu utopique mais je pense que ça peut se traduire par des propositions concrètes qui doivent accompagner les projets urbains et pas simplement espérer que ça vienne a posteriori quand le quartier aura pris.

MA : *Donc la difficulté c'est de gérer le temps intermédiaire.*

Comment on le gère et comment on l'anticipe. Mais parce que s'il vient pas on sait que le quartier qu'on va construire il va être enclavé et il sera isolé. Les gens tant qu'ils auront besoin de prendre leur voiture pour aller faire les courses au centre commercial qui se trouvent à 5 kilomètres ils auront besoin de leur voiture. A Confluence ils ont un centre commercial en face d'eux, c'est déjà un bon début [rires]

MA : *Une deuxième chose qui coince assez souvent parmi les habitants que j'ai pu rencontré, c'est la question de la mixité social. On me parle de la même chose à Nantes mais à Lyon, le bâtiment que vous avez conçu et notamment ses loggias fait que j'entends beaucoup de propos qui pourraient se résumer à « on est pour la mixité sociale sur le plan théorique mais on en veut pas au quotidien ». C'est-à-dire que j'entends des commentaires sur comment sont gérées les terrasses, etcetera. Alors je me pose une question assez simple que je vous retourne : qu'est-ce que la mixité sociale ?*

La mixité sociale c'est pas une problématique d'architecture.

MA : *Je sais ça.*

Encore une fois on ne fait pas un logement différent pour du locatif social ou pour de l'accession. Et c'est réel quand je le dis. C'est-à-dire qu'un promoteur évidemment a des questions de vente mais sur la construction elle-même à part des notions de finition de parquet éventuellement qui ne sont pas pour moi fondamentales sur un logement, ils peuvent pas construire, ils s'en plaignent suffisamment d'ailleurs, en fait un logement social ça coûte le même prix à construire. Donc la question elle est dans l'équilibre… pour les promoteurs elle est dans l'équilibre des budgets, pour les villes elle est dans l'équilibre social des villes, c'est-à-dire qu'on ne fait pas des quartiers moins chers que d'autres. Et dans le monolithe vous avez pas de différenciation, je pense qu'ING a réellement joué le jeu, c'est-à-dire que vous avez pas des façades entre guillemets pauvres et des façades riches, vous avez un bâtiment. Et ça a été joué jusqu'au bout. Maintenant le social qui se retrouve dans le lot C et pas dans le A ou pas dans le lot B c'est quand même une problématique urbaine et politique. Qui c'est qui impose les programmes ? C'est pas… Pour moi la question de la mixité sociale quand on se la pose c'est qu'il y a justement des différenciations, je pense qu'on se la pose plus le jour où on sait plus quelle est la différence entre tel immeuble et tel immeuble. Mais l'architecture peut pas tout, ça règle pas les problèmes sociaux, ça règle pas le fait que les gens aient pas de boulot, ça règle pas… c'est pas facile.

MA : *Au-delà du fait que dans l'îlot C on va mettre 100% ou 80% de logement social et qu'à l'échelle du quartier il y en aura 25 ou 30% que veut dire mixité sociale ?*

La mixité c'est la mixité tout court. C'est-à-dire que c'est d'être dans des lieux qui soient suffisamment mixtes en termes de programmation, donc déjà en termes de logements par rapport à l'activité, c'est ça qui fait qu'on arrive à atteindre une mixité sociale. C'est-à-dire qu'il faut que les gens aient quelque chose à faire dans un lieu. Donc s'ils viennent parce qu'un moment donné sont suffisamment idéalement accueillantes et je crois que c'est le cas notamment à Lyon Confluence, l'intégration urbaine dans ce cadre, à la confluence des 2 fleuves avec notamment la présence de coteau de la Saône qui est quand même assez magnifique donc pour moi c'est effectivement qu'on arrive à avoir une ville qui soit la plus mixte possible. Et ça c'est lié à toutes les problématiques de mobilité. Après le travail sur les prix de vente des fonciers, le travail sur comment les villes arrivent à imposer des quotas par rapport à des équilibrages de budget de promoteurs parce que ça veut quand même dire que l'essentiel des logements en France sont quand même faits et financés par le privé, ça a des logiques financières qu'il faut effectivement savoir prendre en compte mais c'est avant tout une problématique de programmation urbaine. Et la programmation urbaine est avant tout politique. Quand vous prenez l'exemple de Paris, vous avez pas de mixité sociale, vous avez des quartiers plus ou moins riches et des quartiers plus ou moins populaires. Vous avez d'ailleurs de moins en moins de quartiers populaires. Malgré tout ça reste la même ville, malgré tout il y a un réseau de transports à Paris qui est quand même assez phénoménal… bon qui est à l'échelle de la population parisienne mais et pose pas mal de problèmes… mais ça veut dire qu'effectivement aujourd'hui les lieux de mixité sociale c'est les lieux où les gens vont. Donc c'est les transports, c'est les espaces publics. La mixité sociale est avant tout sur l'espace public, après effectivement faut arriver à des équilibrages ou effectivement on ait pas des quartiers qui deviennent monofonctionnels en termes d'habitation ou en termes de bureau parce que ni l'un ni l'autre n'est intéressant.

MA : Mais quand on fait un quartier comme Confluence où d'un côté on va avoir du logement social et [elle me coupe]

Moi j'estime que l'échelle du lot A, du lot B et du lot C c'est un quartier. Le lot C c'est pas un quartier.

MA : *Je ne parle pas du lot C. Ce que je disais c'est que d'un côté on a du logement social et à côté des logements à des prix de vente de 5000 à 7000 euros du mètre carré. C'est difficile en termes de fonctionnement, c'est-à-dire que les personnes qui achètent un appartement à 6000 ou 7000 euros du mètre carré à Lyon viennent acheter du standing, pas de la mixité sociale ou du développement durable.*

Non, c'est vrai. Mais je pense qu'ils ont du standing. Ils ont vu une vue magnifique, ils sont à proximité du centre de Lyon donc… Je pense qu'en fait la question c'est est-ce qu'on subit ? Je pense que tout le monde doit pouvoir… les acquéreurs comme les locataires doivent pouvoir trouver des qualités qui ne sont pas liées à la mixité. Bien sûr la mixité c'est important mais effectivement je pense qu'on doit surtout trouver un quartier qui est agréable, qui est vivant, qui fonctionne bien… La solidarité et les conditions de la mixité sociale ne sont pas liées souvent à la volonté des gens, elles sont liées aux conditions qu'ils trouvent. Et pour moi le meilleur intégrateur de mixité sociale c'est que chacun arrive à trouver une place qui lui convienne dans une ville idéale. C'est-à-dire qu'il faut que tout le monde puisse trouver une offre de logements qui correspondent à ses moyens, bien sûr, quand on peut payer un loyer bon marché ou quand on peut payer un achat de patrimoine déjà on subit parce que dans un cas on a la possibilité de se constituer du patrimoine, dans l'autre on l'a pas mais pour autant on a quand même le droit d'habiter dans un quartier sympa, agréable et bien desservi, etcetera, pour moi elle est déjà là la mixité sociale. Maintenant qu'on dise que les gens viennent pas là pour voir des cas sociaux je suis pas sûre que ça soit vraiment la problématique. La problématique c'est que les cas sociaux c'est des êtres humains et ils ont le droit d'avoir un logement agréable, ils ont le droit d'avoir un boulot et ils ont le droit d'évoluer socialement. Les problématiques elles sont là surtout. Non mais aujourd'hui on est dans une période très particulière où on est plutôt en recul social, on est depuis une trentaine d'années mais plus précisément depuis 4 ans dans ce qu'on appelle vulgairement la crise donc ça favorise plutôt les notions de repli et de recul social que de développement social. Or le développement social c'est le seul intérêt de la collectivité et du groupement c'est-à-dire qu'effectivement… Aujourd'hui on est dans des phases où les gens sont plutôt en train de se dire « j'essaie de préserver un tout petit peu ce que j'arrive déjà à avoir », c'est pas comme ça qu'il faut réfléchir mais cela dit c'est humain. Donc pour moi les conditions elles sont autres et c'est pour ça que je dis que c'est avant tout des questions politiques. Il faut avoir des démarches actives qui se traduisent effectivement sur l'aménagement du territoire, sur la ville. Mais pour moi aujourd'hui les problématiques urbaines et d'architecture elles sont essentiellement liées à des questions de mobilité, de densité, des choses comme ça. Mais évidemment elles résolvent absolument pas tout parce que pour qu'il n'y ait pas de cas sociaux il faut que les gens n'aient pas de problèmes. Donc il faut résoudre les problèmes des gens. Donne un logement c'est un des problèmes. Et je pense qu'il y a pas de problème pour quelqu'un qui arrive à s'acheter un bel appartement d'habiter à côté d'un immeuble qui n'a pas les stigmates d'un logement social. Et y a pas de problème à mon avis à mettre son enfant à côté d'un autre enfant étant donné que tout le monde a accès à l'école.

MA : *Il y a toutefois parfois des projections de problème.*

Voilà. Mais je pense que c'est aussi l'air du temps qui veut ça. Je pense que les problématiques de repli… même quand la France était dans les 30 glorieuses y avait de la ségrégation sociale malgré tout alors qu'il y avait le plein emploi donc ça ne règle pas tout. Mais c'est sûr que le devoir des acteurs de l'aménagement des villes c'est de favoriser au maximum les développements de cette mixité et des conditions d'habitabilité.

MA : *Pour revenir à des considérations plus optimistes, ou pas d'ailleurs, les 2 projets dont nous parlons, qu'en pensez-vous au-delà des projets que vous y avez réalisé ?*

De quel point de vue ? Qu'est-ce que j'en pense en général ? Est-ce que je les trouve sympa ? C'est un peu vaste comme question. Est-ce que j'y habiterais ?

MA : *Alors, qu'en pensez-vous du point de vue urbain, la manière dont ils ont été conçus, pensés. Et comme vous le suggérez y habiteriez-vous ?*

Alors du point de vue de leur conception urbaine je pense que c'est 2 projets de qualité. Je sais qu'ils ont été pensés par des gens qui ont à cœur d'avoir le maximum de qualités en fonction des contextes et de ce qu'on arrive à avoir. Je sais, pour avoir communiqué notamment sur Bottière-Chénaie lors de longs échanges chez l'aménageur avec l'urbaniste, etcetera, que c'est tout un processus de suivi que moi j'ai trouvé très intéressant où effectivement on essaye d'obtenir la meilleure qualité possible dans un contexte donné. Donc il faut savoir effectivement se confronter à la réalité et c'est pas si simple que ça, sur les contraintes et les problématiques de chacun, y compris celles des promoteurs qui sont quand même l'un des acteurs majeurs puisque c'est celui qui fait quand même. Je pense qu'il y a un vrai enjeu aujourd'hui du développement de la culture à la fois des élus, des collectivités, des aménageurs, sur ce qui est possible. Parce que bien souvent les urbanistes se heurtent à ce qui est possible. Est-ce que les gens ont suffisamment la culture pour se rendre qu'il est possible de trouver d'autres façons de faire, d'être plus imaginatifs plutôt que de faire comme ci parce que d'habitude on fait comme ça ? Parce que la phrase qui revient souvent c'est « d'habitude on fait comme ça ». Donc justement comment on fait pour pas faire comme d'habitude ? Donc moi je trouve assez exemplaires ces 2 ZAC là de ce point de vue là parce qu'il y aune vraie ambition qui peut-être ne se voit pas à l'arrivée pour les occupants parce que c'est pas toujours facile d'œuvrer, mais d'arriver à tirer en avant. Dans la production d'ailleurs qu'on peut trouver en France sur les ZAC je pense que c'est 2 ZAC qui sont assez exemplaires. Maintenant c'est vrai qu'elles règlent pas tout [rires]. Mais je pense qu'il y a un vrai effort de qualité architecturale, y a une vraie réflexion sur l'espace public dans les 2 cas, y a une vraie envie d'essayer de trouver des solutions qui ne sont pas toujours mises en avant. Donc pour moi c'est assez exemplaire. Après il faut encore arriver, ça repose pas tout sur le projet urbain mais effectivement, à anticiper les problématiques de mobilité, les problématique d'activités, les problématiques de service. Aujourd'hui on est dans des pays qui sont plutôt des pays où la notion de production on est plus compétitifs, c'est pas là-dessus qu'aujourd'hui on sait développer des choses donc pour moi il y a des choses qui peuvent être développées comme les services mais qui sont encore une fois des développements avant tout politiques. Je pense qu'et à Nantes et à Lyon y a une vraie ambition d'arriver à sortir des quartiers de qualité et qui fonctionnent, maintenant tout le monde saura si ça fonctionne quand ça aura vraiment

pris. Je pense que dans le cas de Lyon c'est peut-être plus facile que dans le cas de Bottière-Chénaie puisque stratégiquement par rapport à l'implantation dans la ville on est pas vraiment placé de la même façon. Pour moi le potentiel de développement de Confluence est hyper fort, pour Bottière-Chénaie on est plus encore une fois dans une zone plus confidentielle de la ville, ça ne veut pas dire que ça ne marchera pas mais enfin… Est-ce que j'aimerais y habiter ? Alors j'ai jamais vécu en province [rires]et je suis née à Paris alors si je puis dire personnellement faudrait que ça corresponde à un projet personnel avant toute chose mais oui c'est des endroits où je pourrais imaginer habiter. Mais on habite pas un lieu juste pour l'architecture ou juste pour l'urbaniste, on habite un lieu parce qu'on y a son histoire qui est liée ou parce qu'on a son travail qui nous y amène, pour tout un tas de raisons, des questions familiales, etcetera. Donc il faut je pense être assez humble par rapport aux questions architecturales et aux questions urbaines.
MA : *Vous utilisez beaucoup le terme de qualité. Qu'est-ce que la qualité urbain et qu'est-ce qu'un espace de qualité ?*

Bah c'est un espace public qui est correctement traité, qui est généreux, qui est… traité, avant toute chose, c'est souvent pas le cas. Et la qualité, si on peut dire la qualité architecturale c'est à mon avis… je vais donner encore un chiffre qui est qu'aux Pays-Bas on construit 30% moins cher qu'en France et la production aux Pays-Bas est souvent beaucoup plus qualitative qu'en France. Donc ça veut dire que je pense qu'on construit pas de façon efficiente en France. C'est un peu caricatural mais c'est quand même assez vrai, c'est-à-dire que comme je l'ai dit tout à l'heure c'est des problématiques de filières industrielles aussi. On a aussi une ambition règlementaire en France qui est très cadrée, qui fait que vous ne pouvez pas aller chercher un produit en Espagne s'il n'a pas le PV des 2 seuls laboratoires qui existent en France pour l'agréer et qui coûte pour chaque PV 25000 euros, donc si vous avez pas un fabricant qui a décidé de développer commercialement un produit… Le problème c'est que c'est tout une organisation, la question c'est pas qu'en France on aime bien que l'enduit et les fenêtres en PVC. Nous on essaye de faire autre chose que de l'enduit, des fenêtres en PVC et des logements mono-orientés et je pense qu'on est pas les seuls à essayer de faire ça et si aujourd'hui vous avez beaucoup d'architectes qui s'extasient sur des logements qui se font en Suisse, aux Pays-Bas, au Danemark, etcetera, avec des grandes fenêtres, des machins, etcetera, c'est parce qu'il y a une vraie aspiration de proposer d'autres choses que des voiles percés avec des fenêtres de 90 et des enduits en façade. Donc je pense qu'il faut se donner les moyens de tester d'autres choses et je pense que dans les 2 cas, que ce soit Bottière-Chénaie ou Lyon y a eu un vrai effort de fait, pas simplement sur l'organisation des logements mais aussi sur… le monolithe c'est des fenêtres en bois, c'est des bardages, des bétons matricés, des isolations extérieures, enfin y a une vraie envie de proposer quand même autre chose et on est, chez nous en tous cas, en logement social. A Bottière-Chénaie, y a eu un jeu qui a été fait, malgré tout en primo-accédants, on pourrait dire qu'il y a pas beaucoup de moyens pour construire mais finalement on arrive quand même à construire des choses qui ne ressemblent pas qu'à des boîtes à savon. Donc voilà y a une vraie ambition pas sur ce qu'on fait habituellement dans les prix donné mais sur comment faire mieux que d'habitude.

MA : *Vous avez aussi évoqué la confrontation à la réalité. Est-ce que cela veut dire que dans le schéma de conception il y aurait une sorte d'idéal qui se confronterait à une certaine réalité pour aboutir à la réalisation ?*

Non, c'est-à-dire que je pense que ceux qui sont chargés de proposer les choses, donc en l'occurrence les concepteurs, les urbanistes, doivent avoir une très grande ambition. Il faut savoir ramener cette ambition au fur et à mesure qu'elle se confronte avec les problématiques sur des problèmes réels. C'est-à-dire qu'il faut un moment donné malgré tout que les projets sortent. Ca veut pas dire que parce qu'on propose des choses différentes les projets ne sortent pas. Par contre il y a des trucs, comment dire ? moi si je devais aujourd'hui essayer d'imposer à un de mes clients qu'on préfabrique un bâtiment alors que vous avez plus une seule entreprise de gros œuvre qui sait faire de préfabrication sauf à coûter 30% plus cher je me confronterais pas à la réalité. La réalité c'est qu'aujourd'hui on fabrique de façon artisanale et on fabrique moins bien que quand on fabriquait dans les années 1970. Ca c'est la réalité mais ça veut pas dire qu'on arrête d'être ambitieux, ça veut juste dire qu'à un moment donné il faut prendre en compte les données de ce qui est possible quoi. Mais en tous cas souvent ce qui est possible ne correspond pas à ce qu'on a l'habitude de faire, voilà. C'est en ce sens là où effectivement se confronter à la réalité ça veut pas dire faire tout le temps ce qu'on a l'habitude de faire. Parce qu'on sait qu'on trouvera tel PV, parce qu'on sait que le bureau de contrôle fera ci, parce qu'on sait que le maître d'ouvrage fera tourner son bilan, enfin bon y a des milliards de raisons… On est pas là pour proposer ce qu'on fait habituellement, faire avancer surtout les mentalités.

MA : *Et par rapport à cela, est-ce que vous êtes en capacité, particulièrement sur ces 2 cas, de pousser vos solutions ? J'ai crû comprendre qu'à Lyon c'était le cas et à Nantes aussi parce que le CIF est plutôt bienveillant.*

Oui, ils ont accepté de changé un peu leurs habitudes.

MA : *Et d'un point de vue général est-ce qu'il y a un gros travail qui consiste à appuyez cela ?*

On est là pour ça en même temps. On est là pour ça, c'est-à-dire qu'on est sensé avoir une culture, une information, un professionnalisme qui fait qu'effectivement vous pouvez avoir des clients qui sont pas au courant qu'en architecture aujourd'hui on fait plus des meurtrières mais des fenêtres de 1 mètre 80. Mais en même temps c'est vrai que là où on peut être limité c'est si on a en face de nous des gens qui sont pas suffisamment informés, qui n'ont pas suffisamment de références pour effectivement nous suivre et se rendre compte qu'ils sont pas obligé de faire ça parce qu'en fait on peut faire aussi autrement. C'est pour ça que les collectivités là-dessus, et les urbanistes, ont un grand rôle à jouer parce que c'est un rôle pédagogique. C'est-à-dire que vous avez des maîtres d'ouvrage qui sont très ambitieux et qui ont une vraie ambition de qualité dans ce qu'ils proposent et vous en avez d'autres qui en gros ont toujours fait comme ça et qui voudraient bien qu'on les laisse continuer à faire comme ça. Donc c'est le jeu justement de savoir bousculer un peu ce que les gens ont l'habitude de faire. Donc c'est vrai que vous avez des clients qui sont eux-mêmes demandeurs et qui eux-mêmes ont une certaine conscience de leur rôle et puis vous en avez d'autres qui sont moins éclairés, plus habitués à gérer plutôt qu'à se projeter, voilà. Mais c'est comme dans le vie [rires], ça dépend qui vous avez en face de vous. Mais c'est sûr que nous faire tout tous seuls, d'abord ça demande beaucoup d'énergie et puis on y arrive pas si en face il y a pas une véritable volonté de faire. On ne peut pas imposer des choix, l'architecture c'est pas comme ça que ça marche et avec les gens non plus. Et je pense qu'à l'arrivée si les gens ont une bonne appréhension du lieu où ils vivent ou ils travaillent ça doit se ressentir normalement. C'est vrai

que souvent les gens n'ont pas de culture architecturale en France, c'est je pense à un gros problème. C'est assez flagrant et c'est pas comme ça dans tous les pays, ça évoluera, on sert à ça aussi. Maintenant vous avez… à Lille on a livré une opération en mars dernier et vous avez des gens qui se sont approprié, alors que c'est du locatif, leur logement, et vous en avez d'autres qui en gros squattent leur logement, ça se voit sur les balcons, ça se voit, voilà…

MA : *Vous parliez tout à l'heure de l'adaptabilité du logement, c'est aussi l'adapter aux différents modes d'habiter*.

Oui mais on peut pas, je sais pas comment dire… Chaque personne peut s'approprier son logement, nous on peut pas à l'inverse créer du sur-mesure pour chaque personne. Il faut qu'effectivement que quelqu'un puisse s'approprier un logement et c'est vrai que si on fait le minimum de surface avec le maximum de PMR [rires], non j'exagère, c'est volontairement un peu caricaturale.

MA : *Pour sortir de la caricature, cette question de la norme… vous citez les PMR, aujourd'hui il y a beaucoup la question du développement durable qui s'impose aussi souvent à travers des points de vue normatifs…*

Oui. Mais elle est pas très contraignante en fait, parce qu'elle va plutôt dans le bon sens, la question du développement durable. Elle s'assure qu'en termes de consommation, en termes d'organisation ce qu'on propose soit efficient, moi ça me paraît plutôt une bonne contrainte. La question de la PMR j'en rigole beaucoup mais c'est parce qu'en fait on a généralisé en termes de géométrie des contraintes fortes qui sont les contraintes d'un espace de fonctionnement notamment d'un handicap moteur, c'est pour ça que vous avez des toilettes qui aujourd'hui font 2m²… Voilà, c'est sûr que ça conjointement à une densité ou en tous cas une réduction de surface habitable pour des questions de prix de sortie d'un logement ça finit par faire des choses un peu étranges : vous avez des très grandes salles-de-bains et des petites chambres. Je caricature. Et puis vous avez pas que ça, vous avez les règlementations incendie, les normes, les DTU, vous avez un jeu de normes et le sport national en France c'est de passer son temps à la contourner. Ca donne des trucs pas très rationnels parfois. Des fois il vaudrait mieux un peu moins de règlementation et un peu plus de bon sens.

MA : *On sort à nouveau du champ de l'architecture, c'est le fantasme de l'évaluation permanente.*

Oui, parce qu'on considère que… par exemple, c'est peut-être lié aux moyens d'incendie aussi mais en France et aux Pays-Bas on fait pas de la même façon une façade. Ca veut pas dire qu'aux Pays-Bas il y a moins d'incendies [rires]. Après ça devient effectivement le propre de la règlementation, c'est arriver à figer un cadre dans lequel du coup y a pas vraiment d'adaptation parce que la cadre est là. Après la question c'est les interprétations, on passe son temps à discuter des interprétations des textes. Donc vous avez une interprétation à Lille, une autre à Rennes, voilà…

MA : *Je reviens sur la question d'adaptation à la réalité, au sein de votre équipe d'œuvre elle-même, y a-t-il des éléments que vous avez dû abandonner lors de la conception. Dans le processus de conception et en lien avec les autres acteurs, avez-vous quelques exemples de choses auxquelles vous aviez pensé et que vous avez dû laisser filer ?*

On laisse pas filer beaucoup de choses. Au sein de la maîtrise d'œuvre, avec les professionnels qui nous accompagnent, que ce soit l'environnemental, le structure, le fluides, y a pas vraiment de… en général on connait notre métier donc on sait à peu près où on va. Après oui les discussions c'est essentiellement avec nos clients sur des pratiques qu'ils peuvent avoir et sur lesquelles on peut leur demande de revenir parfois. En argumentant bien sûr et ils sont pas obligés de céder. On a cité un bon exemple qui est celui des clôtures, la matérialisation de l'espace privé par rapport à l'espace public c'est souvent un grand sujet de discussion qui au-delà du fait de le matérialiser de l'entretenir peut très bien se discuter. Maintenant si vous avez un client qui veut absolument mettre une clôture on va l'accompagner. Si vous avez des clients qui veulent absolument mettre du PVC ce que nous on essaye toujours d'éviter parce que le PVC blanc c'est pas architectural entre guillemets, ça peut être acoustique, ça peut être thermique, c'est pas forcément environnemental toujours même si on nous explique que maintenant ça commence à se recycler, ça reste une fenêtre en pastiquer blanc, ça sera jamais un fenêtre en alu ou en bois mais on peut discuter de ces sujets là. Après nous on se fixe aussi des hiérarchies dans l'ordre d'importance ou de prééminence des choix. Y a des choses pour lesquelles il y a une vraie remise en cause d'un projet et d'autres ou c'est pas le cas et effectivement c'est des marges de manœuvre.

MA : *Synthétiquement quelle est cette hiérarchie ?*

Je pense qu'il faut que le projet qui a un esprit de départ existe toujours à l'arrivée. Je pense que chaque projet doit être la traduction d'une réflexion et que si on perd ça de vue c'est problématique quoi. C'est pour ça que souvent quand nos projets arrivent ils ressemblent à ce qui a été dessiné au départ. Donc c'est d'abord garder la philosophie du projet et ses qualités. Le dessin d'une clôture ça me parait moins important que le dessin des fenêtres.

MA : *J'ai eu assez souvent des discussions avec vos confrères sur les différentes contraintes qui s'imposent au logement, certains disent qu'ils travaillent pour que les géométries qu'imposent les normes soient le moins contradictoires possible mais que ça laisse peu de place et que le travail se reporte beaucoup sur la façade.*

Oui, on entend souvent ça. C'est un discours qui existe actuellement… Enfin je pense que ça correspond à une réalité, je pense qu'on est pas obligé d'en déduire qu'on fait plus que des façades parce que c'est quand même un peu exagéré. On fait pas que des façades mais effectivement la mise au point des plans est devenue très contrainte et donc ça réduit très fortement les possibilités d'intervenir. Maintenant ça se fait au regard des contraintes de superficie, etcetera, parce que si vous avez une PMR à gérer dans 50m² et si vous en avez une à gérer dans 100m² c'est pas du tout la même problématique. Et donc qui définit la surface des logements ? C'est pas la PMR… Je pense qu'il faut pas être trop, je dois être d'un naturel très optimiste mais je veux pas être trop déprimée sur ces sujets là, en tous cas ça doit pas empêcher d'être créatif. Mais c'est vrai, ça correspond à une réalité. Mais sinon on va tous se coucher et on fait autre chose.

CL10	**Date :** 19/07/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 66 logements + commerces en rez-de-chaussée, mission complète	**Structure :** Agence d'architecture (associée)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h22min	**Expérience :** 27 ans
Travail sur le projet : 2006-2012	**Taille de la structure :** 15 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer pourriez-vous me parler de l'architecture que vous pratiquez ?*

Ma vision de l'architecture… C'est un métier absolument magnifique, c'est un métier avant tout profondément humain, tant dans la destination, le sens de ce que l'on fabrique puisqu'on fabrique pour les autres que dans le sens de comment on fabrique, la conception, les équipes que l'on constitue pour travailler et réfléchir, les maîtres d'ouvrage puis les équipes qui construisent, le rapport qu'on a avec eux. Ca va du meilleur rapport au pire avec des rapports de forces, ça c'est une quotidienneté absolument normale. Donc c'est très beau tout ça, c'est vraiment la matière humaine que j'aime beaucoup dans ce métier et plus gros moteur c'est évidemment le sens de ce qu'on est en train de fabriquer. Et du coup ce que je trouve qui est difficile aujourd'hui et plus complexe, c'est que toute la société se complexifie, on le sait, elle se raidit au niveau des rapports humains parce qu'on est nombreux, parce que c'est compliqué, beaucoup de gens n'ont pas assez d'argent, etcetera. Donc y a une espèce de tension qui quelque part dégrade le bon sens simplement de la relation humaine. Et dans notre métier c'est extrêmement dommageable parce qu'il y a beaucoup de bon sens dans notre métier et que je crois profondément dans la qualité de ça. Et du coup notre bon sens est contrebalancé par des vérifications, des tableaux logiciels… « Il fait clair dans votre pièce ? On va faire le facteur lumière jour pour voir s'il fait clair » et puis « non il fait pas clair dans votre pièce », « si je vous assure qu'il fait clair, ça fait 25 ans que je fais ce métier, je ne dessine pas une pièce où il fait pas claire », « bah non, le facteur lumière jour est pas bon », « madame, j'ai fait la maquette, je peux vous montrer la maquette, il est bon », « oui mais mon logiciel prend pas en compte la réflexion pour cette paroi », « oui mais madame la lumière c'est exactement par là qu'elle est passée ». Donc voici exactement l'espèce de truc bizarre dans lequel on est. Avec parfois des gens extrêmement compétents qui sont là pour vérifier et avec qui c'est un vrai plaisir de discuter, je suis pas en train de dire qu'on sait tout, loin de là. Mais la situation maintenant quand on construit est plus compliquée, on nous demande beaucoup plus d'objectifs à atteindre qu'avant. Mais par contre ce qui est terrible c'est que ce système normatif produit avec lui un système de contrôle et qu'un grand nombre de ces gens ne sont pas des grands sachants, des grandes personnalités, par contre ils sont souvent assez contents d'avoir le contrôle. Et du coup ça peut conduire à des choses extrêmement pénibles. L'autre fois on livrait un bâtiment, on avait une vérification de notre travail au niveau de la règlementation handicapés et un monsieur était là à 4 pattes par terre au milieu d'un palier qui desservait 3 logements, je lui dis « vous avez perdu quelque chose », « non, non, je vérifie la lumière »,

« mais pourquoi vous vérifiez la qualité de lumière là », il se retourne vers nous et il dit « je ne suis pas payer pour réfléchir ». Parce que la règle dit quoi ? Elle dit « en tous points, il faut 250 lux » ou quelque chose comme ça. Donc y a tous ces procédés là qui nous écartent beaucoup du bon sens, qui nous demandent beaucoup d'énergie pour résister au sens principal de notre ouvrage et de notre compétence. Ca c'est un truc qui évolue mais ça ne me décourage pas, ça ne me découragera jamais de faire ce métier, si je recommençais je ferais la même chose. Par contre je pense que malheureusement cette histoire là mais de la distance avec le sens vraiment de ce quoi nous rassemble quand on fait un projet. Et ça m'est arrivé souvent de remettre sur la table la question de fond qui nous était posée tellement on était chacun parti dans des trucs de tableaux, dans des trucs de répondre à une norme, d'atteindre un label. Un truc où « attendez, on construit 40 logements là, est-ce qu'on peut remette ça au cœur de nos discussions ? ». Et je pense que cette énergie là repose vraiment sur l'architecte aujourd'hui, et le maître d'ouvrage, parce que le maître d'ouvrage peut être absolument moteur là-dedans, de même qu'il peut être catastrophique s'il ne pense qu'à ses labels. Mais du coup, dans ce travail architectural aujourd'hui j'ai un peu de nostalgie parce qu'il y a quand même pas mal de personnes qui quittent un peu le sens profond de la question qui est posée pour continuer de faire de la soit-disant image nouvelle, matériau nouveau, innovation… « J'innove, je veux faire un truc qu'on a pas encore fait et comme ça on va peut-être parler de moi ». Et donc cette temporalité de la mode qui arrive en architecture m'affole beaucoup parce que ça me dérange absolument pas pour les vêtements avec le changement des saisons mais c'est pour moi exactement contradictoire avec le sens philosophique de l'architecture qui est support de mémoire. Je pense qu'à partir du moment où on construit on a ce devoir de responsabilité par rapport à l'édification d'un quartier, par rapport à l'édification d'un lieu où on va habiter, où on va avoir des émotions de vie, on va aimer, on va pleurer, on va souffrir… c'est monumental ce qui se passe à partir du moment où on construit, on offre ça aux gens. On offre, on le fabrique pour eux et ils en disposent. Et du coup ça demande d'une part une immense modestie par rapport à ce qu'on fait et en même temps une terrible responsabilité. C'est un métier très grave le métier d'architecte, et je suis pas du tout une protestante aigrie ou quoi que ce soit sur la vie, je suis plutôt quelqu'un d'extrêmement gaie et optimiste mais je ne supporte pas la réaction un peu cynique qu'il peut y avoir dans une façon de répondre à la question architecturale. Voilà, c'est un peu ce que j'ai envie de dire sur ma vision de l'architecture.

MA : *Vous dîtes que vous êtes un peu nostalgique, quel est votre parcours d'architecte ?*

Moi je suis diplômée depuis 1985. J'étais pas très bonne à l'école, j'ai pas eu mon bac du premier coup et je me suis dit « c'est pas l'architecture qui m'intéresse, c'est l'architecture d'intérieur » et puis ma mère et mon père étaient architectes et ma mère m'a dit « écoute, tu repasses ton bac, parce que l'architecture d'intérieur tu pourras toujours le faire en faisant architecture mais l'inverse tu pourras pas ». Et donc j'ai repassé mon bac et je suis partie faire architecture en ayant toujours une grande fibre pour l'intérieur. L'architecture d'intérieur a cette consonance décoration luxueuse, un peu comme ça, mais quand je dis architecture d'intérieur c'est vraiment le plaisir de dessiner quelque chose qui est totalement lié à l'usage et en même temps totalement lié à la spatialité, lié à la qualité de l'espace, les proportions, la lumière, comment elle rentre, comment il fait jour, tout ça. Donc j'ai commencé très vite en fait, je suis partie aux Etats-Unis après le bac une année, j'avais une bourse pour aller là-bas. Après j'ai gagné un premier concours qui était un appel d'idées pour l'assistance public, les hôpitaux de Paris, qui était un concours sur les lieux de fin de vie. J'avais fait mon diplôme sur l'hôpital

parce que j'avais perdu mon père qui a fini sa vie pendant 3 mois à l'hôpital, il pouvait plus parler et comme je l'avais pas vu à l'époque de mon adolescence, j'allais le voir tous les jours. Et cette relation à cette émotion et à l'hôpital a été quelque chose qui m'a beaucoup investie dans ce rapport à l'espace. Et du coup j'ai fait ce concours sur les lieux de fin de vie avec un copain, on s'était associé pour ça, on a gagné donc ça m'a permis de travailler assez vite. Et puis en même temps j'ai fait une maison pour quelqu'un de très proche dans le Lubéron, et après de proche en proche j'ai gagné des concours, toujours sur des commandes publiques et toujours sur des projets à haute consonance humaine, institutions hospitalières, personnes âgées, psychiatrie, le logement beaucoup et puis des équipements aussi, scolaires, petite enfance, université et y a un programme où j'ai fait qu'un concours que j'ai perdu et pour lequel j'ai aucune attirance c'est le tertiaire, je me sens absolument désinvestie de ce programme. Par contre il y a une chose que je referais bien dans ma vie c'est de travailler sur des lieux ruraux et de paysages, la nature me manque beaucoup et le rapport architecture nature ou travailler dans des lieux anciens me manque beaucoup. Je vis en banlieue parisienne, je travaille ici, je vais m'en plaindre mais c'est dur quand même. Parce que la recherche principal du projet c'est vraiment la quête de l'âme d'un lieu, pas au sens religieux, au sens vital, au sens ambiances, au sens émotion, au sens harmonie. Et ça m'est arrivé de travailler dans des sites où vraiment le site lui-même me renvoyait une agressivité humaine ou physique dont j'avais énormément de mal de me départir. Mais ceci peut arriver en plein Paris, j'ai travaillé un concours dans Paris que j'ai perdu où je me suis sentie mal pendant tout le long de ce concours parc que la question qui m'était posée imposait une densité que je ne supportais pas moi-même donc je n'arrivais pas à fabriquer pour les autres un truc que pour moi je ne supportais pas. Et inversement récemment à Lyon je viens de rendre un concours sur un site que je trouve extrêmement charmant, qui est pas du tout magnifique ni rien, un site sympa qui est en pleine évolution et tout, un site plein de lumière, plein de vie, plein de mixité. Quand le projet est sorti je me sentais bien partout dans ces lieux et du coup la conception du logement en plus est très très concernée par se sentir bien partout. Parce qu'on dessine chacun des logements, chacune des pièces, chacune des directions principales du logement est réfléchie par rapport à ce qu'on donne à voir, avec cette notion de fond qui est l'équivalence, de façon à ce qu'évidemment les logements ne soient pas tous pareil mais ont tous quelque chose bien, de particulier. Donc c'est un travail efficace et très sympathique.

MA : *Vous parlez d'âme du site, d'ambiance, ce dont des concepts importants dans votre architecture ?*

Oui. C'est un truc dont je peux pas me défaire.

MA : *Quelles sont les valeurs que vous attachez à la pratique de l'architecture ?*

L'éthique et il faut faire très attention parce que je pense qu'il y a beaucoup d'occasions de la quitter, en toute bonne conscience d'ailleurs. Et puis bon après tout y passe, c'est un boulot qui demande énormément d'exigence, encore une fois de gravité, d'humilité. Et de force parce qu'il faut le tenir quand même, le projet, de A à Z il faut le tenir. L'architecte est souvent d'ailleurs le seul qui reste à la fin d'un projet, parce que les maîtres d'ouvrage changent, ils sont 3 ans puis 3 ans là-bas, les entreprises peuvent faire faillite et elles étaient pas là tout le temps, donc la mémoire réelle d'un projet si ce n'est pas le maître d'ouvrage c'est généralement l'architecte. Et c'est aussi très important, parce que c'est marrant d'ailleurs quand on finit un projet, on doit règlementairement, surtout si c'est un projet complexe, dans le cahier des

charges entreprises leur demander un temps de formation pour expliquer comment fonctionne la chaufferie, comme fonctionne le système de ventilation, etcetera. Ca c'est écrit, mais on nous demande jamais à nous architectes d'aller expliquer pourquoi on a construit le bâtiment comme ça et quels étaient les moteurs de notre investigation. Et je pense que c'est vraiment une chose qu'il faut réclamer auprès des maîtres d'ouvrage. Il s'agit pas de se la ramener et de raconter son histoire, mais je pense qu'expliquer pourquoi on a fait ça comme ça donne beaucoup de valeur à l'usage des lieux. C'est des choses que je chercher à faire pour que tout soit qualitatif.

MA : *Dans cette recherche de qualité, comment définiriez vous un espace de qualité ou la qualité architecture ?*

La principale chose c'est de se sentir bien, ça c'est profondément humain. Et on se sent bien où ? On se sent pas bien dans un placard à balais, quand il fait noir et qu'il y a pas de lumière on se sent pas bien, on se sent bien où il y a de la lumière mais faut pas qu'il y en ait trop parce que ça éblouit, c'est fatiguant. Faut pas avoir trop chaud, faut pas avoir trop froid. Faut avoir le plaisir des yeux donc c'est un travail de proportion qui est très très important. Et un travail de proportion c'est quoi ? C'est que là par exemple vous êtes du bon côté de l'espace mais moi j'ai 2 horribles portes dans un horrible mur, ça ne m'intéresse pas. Si j'avais dessiné ça, j'aurais fait en sorte que les portes soient mises de part et d'autre de façon à purifier une silhouette de mur qui devient comme une stèle toute simple dans un musée. Un espace où on se sent bien c'est aussi toujours donner plus donc faire en sorte que l'espace paraisse plus grand, par exemple si ici j'avais un châssis vitré en retrait de ce mur et si j'avais un recul de 50 centimètres ce mur se serait arrêté de façon beaucoup plus pure, le châssis vitré aurait donné l'impression que la façade continuait même si vous n'en aviez pas la vision, c'aurait donné une impression de grand alors que là, immanquablement, l'angle ne manque pas de nous rappeler qu'on est dans la fin de cet espace là. Donc y a tous ces éléments là qui glissent dans notre travail quoi. Et la proportion, le rapport à l'humain, se sentir bien, se sentier protégé, c'est quand même un rôle philosophique essentiel de l'espace.

MA : *Pouvez-vous me dire quelles sont vos références architecturales ? Qui ou qu'est-ce qui vous a inspiré ou vous inspire ?*

En fait j'étais d'une famille d'architectes mais y avait pas beaucoup de noms d'architectes qui circulaient dans la famille. Par contre mes parents avaient eu la chance… juste après la guerre mon père a eu une bourse pour aller aux Etats-Unis et donc il a planté les 5 enfants qu'il avait, il a pris sa femme et ils sont partis tous les 2 aux Etats-Unis pendant 4 mois. Du coup ça a été extraordinaire parce qu'ils ont rencontré des grands architectes comme Franck Lloyd Wright, Richard Neutra notamment, et ils ont été très très éblouis d'abord par le système américain de villes qui avait rien à voir avec le système français de l'époque et surtout par l'architecture. Ils sont revenus de là-bas et ils ont construits une maison très wrightienne. Donc du coup j'ai été élevé dans cette ambiance là et très séduite par Wright. Mais sinon quand j'ai fait mes études et encore maintenant c'est pas du tout mon truc d'aller chercher des références. D'abord je ne sais pas lire un livre, je sais regarder l'architecture et après lire un livre mais je ne sais pas découvrir par la lecture d'un libre, ce qui est pas très bon parce que je limite ma culture mais je préfère travailler et découvrir. A l'école j'ai été éduquée par des enseignants qui étaient des modernes donc très Corbu et le Corbusier c'est un nom que j'ai à peine entendu dans une

famille d'architectes curieusement. Et du coup j'étais très emballée par la qualité de l'enseignement que j'ai reçu et la qualité de l'espace moderne mais un peu braquée contre le Corbusier tout en subissant sa patte. C'est un génie absolu mais un monsieur que je considère très froid, pas un personnage sympathique et je pense qu'il aimait pas beaucoup les femmes ou je sais pas, y a quelque chose que j'aimais pas chez cet homme. Alors qu'il y en a un autre dont je pourrais dire que je suis tombée follement amoureuse sans l'avoir jamais connu c'est Alvar Aalto, en fait j'étais tellement sous l'emprise de cet enseignement néo-corbuséen qu'Aalto, Louis Kahn, Louis Kahn est plus intellectuel niveau architecture donc j'ai pas plus de mal mais Aalto je l'ai découvert assez tard. Par contre je l'ai découvert et j'ai eu énormément d'émotions en visitant son architecture en Finlande, parce que ce qui m'émeut beaucoup dans ce travail là c'est qu'il y a certains bâtiments que je trouve très beaux mais il y en a que je trouve pas très beaux mais par contre ils sont absolument magnifiques quand on les pratique. Et je crois que c'est ce que j'aime le plus dans la dimension architecturale, c'est pas l'esthétique de la chose c'est le ressenti. Et j'ai été très éblouie par les œuvres de le Corbusier, y en a une qu'il me manque vraiment d'avoir vu c'est Chandigarh parce qu'il y a une émotion là-bas… Mais je peut être éblouie par le talent plastique, l'harmonie du lieu, l'excellence du plan, de la coupe, de la réponse urbaine mais avec une espèce de froideur qui me reste, pas une grande émotion. Et Aalto c'est l'inverse, je suis moins séduite comme ça d'emblée mais par contre au fur et à mesure que j'ai pratiqué ses édifices, j'étais de plus en plus dans la chair de l'espace et c'est pour ça que je suis très séduite par de l'architecture ancienne souvent. Et les choses anciennes ont cette valeur extraordinaire qui est qu'évidemment y a l'épaisseur du temps qui est passée là-dessus donc y a forcément une certaine nostalgie et de cet espace et de ses transformations et puis il y a le rapport à la matière. On utilise quand même des matériaux qui sont beaucoup moins beau que ce qu'on faisait à l'époque. Et puis il y a enfin et surtout ce rapport à la nature, les choses anciennes sont toujours magnifiquement plantées dans le paysage. On avait pas de bulldozers comme on en a aujourd'hui donc la façon dont un bâtiment s'installe c'est quand même le premier drame des mauvais projets, et donc y avait toujours un égard, la capacité de réutiliser le charme du lieu, se mettre juste au niveau qui fait qu'on a la vue parfaite sur le paysage, les arbres plantés à bonne distance et donc forcément avec le temps qui passe se sont devenus des arbres de 200 ans et donc avec l'ancien évidemment ce sont des lieux qui nous appellent et qui nous attachent évidemment. Et c'est pour ça que j'aimerais bien avoir l'occasion une fois dans ma vie de travailler dans un beau lieu ancien, de le retravailler, de venir dedans donner une contemporanéité de l'espace et en balance d'un lieu ancien en gardant évidemment la beauté de la chose et en intervenant avec notre histoire d'aujourd'hui.

MA : *Une dernière chose avec d'aborder le projet, comment envisagez-vous l'insertion des bâtiments que vous construisez dans l'urbain et dans l'échelle plus vaste ?*

Bah c'est toute la base de notre réflexion que je fais dans le projet. On a beau pas être urbaniste ni paysagiste je me sens tellement et architecte et paysagiste et urbaniste. C'est des choses qui me semblent absolument pas dissociables parce que je pense que l'âme du projet vient évidemment de la capacité qu'on a à lire un site et de servir de tout ce qui fonctionne, de tout ce qui marche, tout ce qui est beau, et corriger modestement pour faire que tout ce qui va pas aille un peu mieux ou aille carrément mieux. Donc y a une lecture du site qui est pour moi un élément fondamental. Et en ce moment j'ai beaucoup de plaisir parce que je suis amenée à travailler la question urbaine à partir de la question médicale en fait. J'ai été amenée à travailler sur le plan directeur de l'hôpital de Reims, qui est en pleine ville, et là le plan directeur de

l'hôpital de Montpellier qui est très gros truc. Et du coup je fais une analyse historique des lieux, je fais une analyse topographique des lieux donc y a vraiment des documents graphiques qui sortent et qui sont éloquents. Et y en a pas beaucoup, on a pas besoin d'en faire des tartines. Montpellier c'est un hôpital qui fait 1 kilomètre de long par 500 mètres de large, une petite bête. Evidemment époque dix-neuvième, époque vingtième, un peu d'époque vingt-et-unième siècle. On a 6 planches d'analyse qui racontent tout de ce site. Y a 3 photos historiques pour monter l'évolution et de l'hôpital et de la ville autour parce qu'évidemment ce qui est passionnant là-dedans c'est la question de la limite. Puisque la question hospitalière aujourd'hui elle s'ouvre de plus en plus, on externalise de plus en plus les soins donc évidemment la ville est intéressée et intéresse l'hôpital et inversement la ville est intéressée par l'hôpital parce que la ville se densifiant y a beaucoup de très beaux espaces verts qui sont dans les hôpitaux donc y a une relation qui est à révéler. Donc y a ces 3 photos aériennes qui montrent 3 époques clefs depuis 1890 et puis 3 planches topographiques qui montrent 3 niveaux essentiels qui permettent de tout comprendre d'u hôpital qui est un bordel sans nom. Et ça c'est passionnant, je me réjouis beaucoup de faire ça parce que j'ai l'impression d'avoir tout une accumulation de ressentis, de savoir-faire, qui viennent là glisser très vites dans l'analyse d'un site et qui viennent faire ressortir tout ce qui marche et finalement d'identifier à chaque fois qu'il y a très peu de choses qui marchent pas. Que ce soit pour Reims ou que ce soit pour Montpellier on démolit incroyablement peu, c'est des toutes petites chosent qui foutent très fortement en l'air des grands choses. C'est d'ailleurs parfois des petits morceaux de bâtiments, on les coupe, on les retire et on dégage une perspective, on dégage un point de vue, on interrompt une volumétrie qui était complexe pour mieux tendre la main vers une autre volumétrie complexe donc on simplifie quelque part. Donc y a ce jeu là entre toutes les questions urbaines, paysagères et humaines puisque dans un plan directeur d'hôpital la question de fond c'est « remettez nous un petit peu d'ordre là-dedans, on est paumé ». Et ça c'est une question architecturale énorme, c'est sûr qu'un mauvais bâtiment c'est un bâtiment dans lequel on se perd. C'est pas parce que le mur est jaune au premier étage et vert au deuxième étage que ça va nous aider à se sentir bien. Donc la matière première de notre travail en plus de la qualité esthétique et plastique est un vaste programme qui est la question la plus difficile.

MA : Pour en venir à Confluence, qu'est-ce qui vous amène à répondre à cette commande ?

C'est qu'en fait j'ai beaucoup de mal à travailler avec la commande privée. J'ai essayé un petit peu mais je sens que je suis pas faite pour ce rôle là parce que c'est un rôle très braqué sur la question financière et j'ai un peu l'impression de vendre mon âme au diable. Et comme je ne sais pas la vendre au diable je me fâche donc je refuse de faire ce qu'on me demande, bref… Donc la commande publique est pour moi essentielle et donc je réponds à des concours autant que je peux sur des sujets que j'aime bien et que j'ai toujours plaisir à travailler. Donc c'est comme ça que j'ai abouti à Confluence en étant très très réticente sur le projet Confluence en général. C'est un site absolument exceptionnel, le projet de CL1 est je pense tout à fait bien, mais je suis toujours un peu surprise de la masse financière qui est mise tout d'un coup sur la table, c'est considérable, la richesse des espaces publics… on se demande s'il pouvait pas y en avoir un petit moins et c'aurait été largement aussi bien pour mettre peut-être un peu plus d'argent sur d'autres éléments. Bref la question m'appartient pas mais je la soulève. Et dans ce projet de Confluence, il y a la question qui est vraiment une question importante aujourd'hui, c'est que comme il y a beaucoup d'architectes qui démissionnent sur la qualité intérieure du

logement, avec en plus de ça ce système normatif qui rend difficile ce travail sur le logement, y a un espèce de déplacement de l'énergie de la conception architecturale sur l'enveloppe et la façade, qui dont induit un travail architectural gesticulant pour essayer de sortir une façade qui vous raconte ça et ça, « ah ça je sais que personne ne l'a fait donc je suis sur la bonne voie, c'est ça qu'il faut que je fasse ». Donc on se retrouve dans des morceaux de ville où quand on regarde un bâtiment on se dit des fois « ah oui c'est du logement ! », alors qu'on a crû que c'était peut-être un théâtre ou autre chose. Alors que la question du logement est la question essentielle puisque c'est elle qui fait le lien dans la ville, y a une gare, y a un théâtre, y a un école, y a un supermarché, et entre tout ça où qu'on soit y a du logement. Et donc je vais pas dire qu'il faut banaliser le logement, qu'il faut l'appauvrir, qu'il faut qu'il est une modestie phénoménale, je pense qu'il doit avoir ce qu'il doit dire dans le site où il est. J'ai pas du tout de généralité à sortir mais par contre la gesticulation me fatigue beaucoup et elle finit par prendre une place qui est totalement ridicule. Je la qualifie vraiment de ridicule. Et du coup ça entraîne aussi une certaine attitude cynique, je vais pas le nommer mais je connais un type de ma génération qui enseigne dans une école d'architecture et qui dit à ses étudiants, alors qu'il enseigne la question du logement, « écoutez de toute façon les jeunes aujourd'hui on ne peut plus rien faire donc nous on va s'intéresser à la façade ». Voilà ce qu'un type de ma génération raconte à ses étudiants. Ca, c'est l'attitude la plus cynique et la plus scandaleuse et pour moi un manque d'éthique totale. Et sur Confluence il y a donc cette gesticulation que je trouve absolument horripilante qui évidemment finit par donner des choses plastiques certaines, y en a qui est en inox, un autre qui est bleu marine, un troisième qui vous sort un espèce de plongeoir au-dessus de la darse qui fait tout de suite référence à « moi je suis plus riche que les autres et je vous emmerde tous ». Ca m'horripile, je trouve que… Ce qui m'impressionne beaucoup à Confluence c'est que je n'ai de cesse en me baladant là-bas de me dire « ça ressemble à la ville qu'on me montrait petite fille comme la ville de demain ». Cet espèce de truc… alors que c'est hyper agréable hein, les espaces publics sont beaux, le site avec sa perspective dès qu'on regarde vers l'Est sur la colline de Sainte-Foy… enfin y a des choses qui se sont superbes, l'eau, la darse et tout ça, y a plein de bonnes choses. Mais cette espèce de pauvreté finalement ou de déplacement d'objectif, de glissement de plans, c'est-à-dire qu'on se trompe complètement en faisant une gesticulation comme ça. Elle a pas de sens, d'ailleurs la plus jolie opération de Confluence c'est l'opération de Clément Vergely qui est d'une élégance totale, elle dit juste ce qu'elle doit dire. Bon, il est sur un site qui peut être un peu autiste, raconter son histoire tout seul, il crée quelque chose, c'est pas toujours le cas de toutes les parcelles. Mais je pense que cette gesticulation… enfin je connais déjà des maîtres d'ouvrage qui n'en peuvent plus. Vous voyez cette image que j'ai de la ville future, c'est elle qui est en train de sortir, et elle m'émeut pas du tout…

MA : *Vous l'expliquez comment ?*

Je pense qu'il y a toujours la question du foncier qui est sacrément problématique, le foncier est beaucoup trop cher, donc il faut densifier. Densifier est une question très difficile, justement le talent de l'architecte c'est de savoir densifier avec élégance sans donner l'impression que c'est dense. Et sur Confluence y a eu… je pense qu'il y a un tellement beau site avec, je sais jamais dans quel sens, je me trompe toujours, la colline de Sainte-Foy donc la Saône est à l'Est… et donc c'est tellement beau. Y a une chose qui est très belle à Confluence, dans le sens de ce territoire, c'est que c'est un territoire limité, on sait que si on traverse transversalement on va aller de l'eau à l'eau. C'est un des trucs qui est très impressionnant dans la grande ville,

pourtant je viens de Paris, y a plein d'endroits charmants dans Paris, mais je suis toujours impressionnée en revenant en TGV dans Paris par les 2 tunnels, on passe un premier tunnel, on quitte vraiment la campagne et on rentre dans une première couronne proche où y a encore la campagne mais ça y est y a quelques champignons qu'on aperçoit, et le deuxième tunnel ça y est on débouche dans l'agglomération et du coup cette impression qu'il y a une valeur du temps avant de retrouver la distance dont y a parfois besoin entre les uns et les autres. Et quand vous allez à Auxerre par exemple, c'est magnifique, quand vous allez dans cette ville où que vous soyez au bout de la rue y a une colline, un espace vert. Bon là c'est la Parisienne nostalgique de la nature qui parle de ça. Mais c'est cette notion de limite, je trouve qu'elle est très importante, à partir du moment où on sent la limite d'un quartier on accepte beaucoup mieux n'importe quelle architecture. Je suis archi conseil pour la ville d'Agen et je remarquais ça à un endroit où je voyais un truc qui était vraiment pas beau et pourtant y avait juste derrière une colline et je me disais que ce pas beau s'arrêtait là et qu'en même ce pas beau c'est la ville avec son histoire. Ce pas beau était fait d'une maison quelconque et d'un immeuble des années 1960 plus que quelconque et finalement c'était pas grave parce que la ville continuait à se reconstruire et allait continuer à s'améliorer et en même temps c'est de la densité humaine et donc cette ville me donnait à lire quelque chose d'agréable. Voilà, donc Confluence y avait une site magnifique, je pense qu'il y a ce dévergondage sans scrupule d'être allé fabriquer cette architecture gesticulante puisque forcément ça forme quelque chose, y a aucun doute, on prend des morceaux de sucre et on fait tous une sculpture en 3 secondes et ça donnera quelque chose qui photographiquement donnera quelque chose. Et du coup voilà j'ai envie de remettre sur la table « quel est le sens profond d'un truc comme ça ? ». J'ai discuté avec Pierre Joutard, il m'a emmené voir le centre commercial de Viguier, qui est d'ailleurs vachement intéressant au niveau des perspectives intérieures que ça donne et il me disait « ouais, on a peut-être fait une connerie, on aurait peut-être dû laisser le commerce en pied d'immeuble ». Alors pour qu'il se pose cette question comme ça, je lui ai pas redemandé mais j'étais un peu interpellé, est-ce qu'ils ont eu l'occasion de se poser cette question ? Je ne sais pas. Ou est-ce que c'est a posteriori qu'ils s'aperçoivent à quel point ça manque. En tous cas voilà, pour moi le sens profond d'un quartier comme ça c'est justement celui-là. Mais je sais aussi que quand on fait un quartier faut des locomotives, il faut du fric, il faut tout ça. Mais ce quartier est quand même tellement bien placé que peut-être ces questions n'ont pas été assez posées. Alors je ne sais pas ce que donnera la deuxième partie avec Herzog et de Meuron, est-ce que justement ces commerces en pied d'immeuble pourraient réapparaître un petit peu plus ? Parce que quand je dis que la ville, le quartier Confluence, ressemble à ces images futuristes de mon enfance de la ville du vingt-et-unième siècle je le ressens profondément dans la rue. Je vois des gens plutôt luxueux, pas tous hein, mais je sens quand même beaucoup d'étrangers qui se baladent avec leur petit sac chicos quand il reviennent du centre commercial chicos le long de la darse, c'est un truc « je me montre en petite tenue », enfin je sais pas, un truc un peu bizarre. Mais bon le quartier est jeune encore, il faut que ça prenne tout ça. J'allais dire que j'aime mieux le long du cours Charlemagne, là où il y a des choses qui existent mais d'une façon générale un quartier neuf n'est jamais sympathique. Parce qu'il manque cette matité du temps, cette maturité du temps, qui fait que voilà on partage de quartier dans lequel on habite ensemble depuis longtemps. Ca, ça a une valeur, c'est incroyable d'ailleurs, c'est une valeur qui est pas forcément là parce que ça va vieillir mais c'est cette pratique du lieu qui finalement a une résonance et est perceptible, ou cette non-pratique du lieu. Parce que cette ambiance humaine quand vous vous baladez dans certains quartiers… le seul quartier où j'ai vraiment eu peur, et pourtant je vis en banlieue et je viens toujours en transport en commun, c'est Clichy-sous-

Bois, où j'avais fait 2 concours là-bas que j'ai perdus. Et quand j'ai visité ce quartier à 11 heures du matin j'ai vraiment eu peur, cette ambiance… Voilà un lieu qui n'est pas moche, qui est dégradé, qui a plein de qualités, qui est monstrueusement mal desservi par les infrastructures donc c'est normal que ça crame, et en même temps j'étais vraiment pas bien et je voyais personne. C'est pas parce que je vois personne, l'échelle de la rue était pas désagréable, mais c'est fou ce ressenti. Et c'est un truc qu'en tant qu'urbaniste mérite beaucoup d'attention. Mais la question fric est tellement complexe et elle fait faire de grosses bêtises.

MA : *Cette architecture que vous décrivez fait aussi partie de la commande, on veut faire un quartier qui rayonne, on a de grandes ambitions politiques, toutes les instances sont présentes, la mairie et l'agglomération bien sûr mais aussi le conseil général avec son musée.*

C'est délirant ce truc là, délirant ! Et le conseil régional aussi, je trouve ce bâtiment mauvais mais alors mauvais, je ne sais même pas le nommer, et puis le musée c'est honteux. C'est honteux d'aller dépenser ce fric, vous avez vu ce bâtiment avec sa carcasse métallique ? Il faut le photographier, c'est scandaleux, l'aberration de ce truc… la structure métallique c'est un truc magnifique, vous comprenez le squelette d'un bâtiment révèle la nature d'un bâtiment. Et là on a l'impression qu'il y a eu un accident de voies de chemin-de-fer qui se sont enchevêtrées les uns et les autres et qui ont fabriqué une pelote de métal, y a plus d'air. Alors que c'est rarement moche une structure métallique… Et quand on voit le fric qui passe dans ce bâtiment, qui est déjà passé dans le sous-sol parce que c'est quand même une vaste aberration d'aller construire là, c'est quand même insupportable. Et ça c'est politique, le principal responsable c'est quand même le politique : qu'est-ce qu'il y a comme besoin d'aller construire là ? C'est vraiment « je fais pipi plus loin que l'autre », ça me fait penser à ça et ça ne va pas plus loin que ça. Ca n'a aucun sens. Je n'attends qu'une chose c'est une crue majeure qui foute en l'ai tout ça parce que ça arrivera de toute façon, c'est un site beaucoup trop violent géographiquement pour cette structure stupide.

MA : *Cela pose de manière criante la question de ce qui est affiché sur ce quartier, je pense notamment au objectifs de développement durable. Qu'est-ce d'ailleurs pour vous le développement durable ?*

Ca regroupe quand même plein de questions qui sont vachement importantes. C'est normal que ça passe beaucoup par le bâtiment cette histoire là, c'est évident que ça nous concerne beaucoup, que ça nous réinterroge beaucoup. Ca concerne tout, la matérialité, la pertinence de l'orientation, de l'installation sur un site. Mais justement ça concerne des éléments fondamentaux qui là ne sont pas pris en compte. Si on parle du développement durable à Confluence arrêtons d'aller construire à la pointe, surtout qu'il y avait un parking au début là-dessous, finalement ils l'ont pas fait, ils trouvaient que ça coûtait un peu trop de cher de bétonner. Après, entre l'aberration d'aller construire à la pointe au bout de la Confluence et d'imposer du développement durable sur tous les bâtiments sachant que ça coûte plus cher on a l'impression d'un saupoudrage qui est pas du tout à l'échelle de tous ces millions qui sont dépensés là. Alors je n'ai pas à prendre cet argent pour en faire autre chose, chaque programme a sa compétence mais y a des disproportions qui sont choquantes et sur la question du logement ça l'est énormément. Parce que la question du logement est difficile, l'adéquation est difficile, y a jamais assez de thunes pour faire du logement.

MA : *Là, en l'occurrence, avez eu suffisamment de moyens et suffisamment de marges de manœuvre pour pousser vos choix ?*

Ca c'est super bien passé franchement à Confluence. On avait d'abord un maître d'ouvrage extrêmement respectueux du travail qu'on faisait, très travailleurs eux-mêmes, donc quand il y a eu des questions difficiles elles sont toujours été débattues ensemble, abouties, réfléchies, discutées pour trouver la meilleure solution quoi. Et ça c'est super parce qu'on passe son temps à faire des choix quand on fait du logement. Et les choix sont souvent redébattus et c'est en ça qu'ils sont intéressants parce qu'on évolue en faisant le projet, des questions de projet peuvent nous conduire à d'autres questions donc ça c'et vachement bien. Et donc sur cette question de l'argent on s'en est pas trop mal sortis, le budget était pas mal. Après j'ai des fenêtres en PVC, j'aurais préféré avoir des fenêtres en alu, du coup on a travaillé un système de fenêtre qui fait qu'elles sont un peu planquées, c'est quand même un PVC gris pâle parce qu'il y a pas de PVC gris foncé, gris un peu joli, qui résiste aux UV mais on a quand même heureusement pas des fenêtres blanches. On a quand même un matériau de façade qui est très mal posé mais qui est à peu près homogène, en tous cas qui finit par être de que de l'enduit, mais c'est de l'enduit sur des plaques dures, pas de l'enduit sur des plaques molles. Et après toutes les parties de rez-de-chaussée sont soit traitées en verre soit traitées en briquettes qui durcissent un peu tout ça. Donc tous ces choix de matériaux qui coûtent un petit peu cher ont été bien répartis je pense pour une bonne pérennité de l'ouvrage. Mais c'est pas un projet financièrement où on a beaucoup souffert, parce qu'on souffre tout le temps… on souffre, pas nous personnellement, le maître d'ouvrage aussi souffre pour pouvoir faire des choix un peu plus nobles, mais par contre y a ce travail de concertation que je trouve vraiment extrêmement valeureux dans cette faible enveloppe économiques dans la quelle on doit travailler. Parce que je respecte totalement qu'on coûte pas cher, je suis pas du tout le genre d'architecte à avoir 20% de dépassement à la fin du chantier, j'ai horreur de ça, je suis très respectueuse du budget, mais j'ai toujours des dépassements parce que j'essaye de faire plus. Mais si je demande un peu de fric c'est que j'ai vraiment une bonne raison de le faire et y a des fois où vraiment j'y arrive donc où je suis embêté, parce que c'st pas pour rendre plus jolie la façade, les choix à chaque fois c'est pour rendre plus pérenne. C'est une question en tous cas chaude, toujours, la question de l'argent.

MA : *Vous avez eu quels types de rapport avec la maitrise d'ouvrage et la maître d'œuvre urbaine ?*

Peu. Peu avec… on s'est vu avec Confluence un petit peu pour les interfaces. Par contre je leur en veux beaucoup, faudra pas le dire comme ça mais on a quand même gagné notre concours avec le projet de l'école à venir à côté sur des dispositions faites par l'atelier Grether de rabaisser notre échelle vers le Sud vers le groupe scolaire pour accueillir le groupe scolaire qui faisait maximum R+1 ou R+2. Donc j'ai vraiment travaillé avec beaucoup d'égard cette chose là parce que j'accorde beaucoup d'importance à la question dont on peut tendre la main ou aller chercher ce qui est déjà là pour se mettre en lien avec lui. Donc on fait notre projet hyper consciencieusement et en plus hyper aidé par le bureau d'études HQE. Donc la voie-ferrée est ici, le cours Bayard est là et CL1 son plan d'urbanisme c'était « vous construisez la façade du cours Bayard et vous vous retournez sur la rue Denuzière et là vous êtes plus bas parce qu'il y aura l'école qui vient là » donc grosso modo son plan c'était ça, « ici vous êtes à R+2 maxi alors qu'ici vous pouvez monter à R+8 ou R+9 ». Et donc on fabrique notre projet hyper consciencieusement par rapport au soleil et donc je réalise en réfléchissant sur le projet que le

cours Bayard était quand même la façade principale de ce projet quoiqu'on veuille en dire, que comme j'étais dans des logements HQE plus plus, j'allais immanquablement devoir mettre tous mes séjours au Sud et que donc je pouvais avoir 100% de ma façade plein Nord de fenêtres de chambre. Des fenêtres de chambre de logement social et je les ai fait gesticulé à Lyon Confluence, et encore avec beaucoup d'élégance parce que je ne veux palus refaire ça de ma vie, j'en ai déjà pas mal dessiné et j'en ai déjà marre. Donc je me suis dit « il faut que je travaille quelque chose » et donc j'ai décidé de travailler cette façade et d'installer la faille qui permette de faire passer le soleil du Sud sur le cours Bayard, la surface que je n'ai pas construite ici je l'ai développée le long de la voie-ferrée ce qui m'a permis d'abriter un peu du bruit cet intérieur là. Et j'ai travaillé très consciencieusement les 2 extrémités pour les ramener à une échelle de R+2. En me disant voici mon projet, R+1 très exactement ici, R+8 derrière, R+4 ici, donc l'équipe d'architectes va venir construire quelque chose avec un peu d'égard à ça. Bah non, lui il est venu construire comme ça donc tous mes logements traversants avec leur terrasse je vous dis pas le problème. On s'est battu et il a reculé jusque-là mais pas jusqu'au bout, ici il est monté à R+2 alors que je tendais la main en R+1 pour faire un creux juste à côté. Donc il s'est vraiment mis à côté et là où j'en veux à la Confluence c'est qu'il était quand même très très simple pour eux d'imposer des choses, d'imposer à l'école que le R+4 s'arrête là et pas ailleurs, un R+1 imposé et puis éventuellement qu'ils montent à R+2 ici parce qu'il faut quand même qu'ils construisent leur groupe scolaire, pourquoi pas, mais qu'au moins il y ait des alignements et des égards qui devaient être respectés. Là ça a vraiment foutu en l'air la lumière, pas définitivement en l'air parce que le soleil tourne et qu'ils ont quand même du soleil. Mais je peux vous dire qu'on était extrêmement bien au niveau du soleil et qu'ils sont beaucoup moins bien. Et ça c'était quand même pas difficile du tout d'imposer ça. Mais ce qui me sidère, alors bon chacun fait ce qu'il veut, c'est qu'un architecte puisse pas prêter égard naturellement à ça. Et en tous cas s'il avait un problème dans la conception de son projet parce qu'il faut quand même qu'il sorte son école d'avoir l'amabilité d'en discuter avec l'équipe d'à côté pour voir ce qu'on peut faire. Je sais pas si ça aurait été possible mais si vraiment son école devait venir jusque là j'aurais peut-être pu amener mon logement jusque là, ce qui change tout. Donc la maîtrise d'ouvrage et d'œuvre urbaine je pense que c'est pas parfait. Ca c'est pas compliqué, ils ont loupé le coche. C'est parfaitement leur rôle…

MA : *Quelles étaient vos ambitions pour ce projet ?*

C'était que les 66 logements soient super et profitent des qualités du site, le site était… avant que… puisqu'en face c'est toujours pas construit on a des vues phénoménales sur l'Ouest… faire gaffe parce qu'on construit des logements à côté de la voie-ferrée, la voie-ferrée c'et quand même un problème, et du coup donner une qualité équivalent aux 66 logements. C'est faire en sorte qu'ils aient le plus d'orientations possible, un logement traversant c'est pour moi un minimum, j'ai quelques logements qui ne sont même pas traversants, des 2 pièces, mais qui ont quand même une terrasse qui leur permet d'avoir quand même un angle. Et puis y a pas mal de projets qui ont 3 voire 4 orientations donc ça commence à être de la maison quoi. Donc c'était la recherche de ça, la recherche pour éviter les vis-à-vis qui est un sujet absolument important donc là j'ai un peu souffert de voir ce bâtiment en face qui est quand même une grande horreur de la Confluence parce qu'on se le prend de plein fouet ici alors qu'avant y avait un très belle vue, mais je savais qu'un immeuble allait sortir. Et puis c'est le parcours aussi, un des objectifs très importants dans la question du logement c'est la séquence de la rue à chez soi. Faire en sorte qu'on rentre pas chez soi quand on ferme la porte de son logement

ou que si on rentre chez soi seulement là c'est que ça va pas. C'est justement le problème des années 1960 donc le moment pour moi où on rentre chez soi c'est le moment où je pivote de cette perspective qu'était le trottoir et je rentre quelque part. et ce quelque part peut revêtir différentes formes, ça peut être tout de suite la pore du hall, ça peut être un interstice comme on a ici, c'est-à-dire que je pousse une grille, à parti de là je rentre dans un premier hall ici ou je vais au fond chercher un deuxième hall, donc j'ai un tampon intermédiaire entre la porte du hall et la rue. C'est le moment où quand je reviens avec les enfants de l'école je lâche la main, ça y est les enfants sont chez eux, ils vont retrouver leurs copains, et pourtant ils sont pas encore dans le hall. Et du coup, ces différences de relations entre la rue à chez soi impliquent des différences de ressenti, et ces différences de ressentis c'est « ah t'habites là ? Bah c'est pas pareil que quand tu habites là » donc c'est un truc qui évidemment fait que ce lieu est partagé par les 2 mais de façon un peu différents et en même temps n'appartient pas du tout à l'espace de la rue donc il est bien approprié. Et cette graduation elle est très très belle je pense. On le voit bien, dès qu'on a une porte cochère qui s'ouvre et qu'on aperçoit une cour avec du lierre ça a tout de suite une poésie folle. Donc c'est bien ces lieux là, inversement quand c'est la porte de l'immeuble, pof on rentre et on a juste le couloir est l'escalier au fond.

MA : *A ce propos, à Confluence comme dans de nombreux autres projets urbains, il y a une fermeture systématique des espaces.*

Avec la résidentialisation en fait et la sécurité ?

MA : *Oui.*

Oui mais bon... Oui c'est un problème. C'est un problème mais je suis pas si sûre que ça en soit un dans l'évolution de la société. Je pense que c'est un truc qui est difficile la résidentialisation quand c'est posé a posteriori : y avait des trucs ouverts, bing, on est venu mettre des grilles. Parfois c'est mis avec beaucoup de violence, ça c'est pas bon. Quand c'est réfléchi à la base avec ça, ça peut être au contraire l'occasion de traiter ces seuils successifs. C'est-à-dire que « Ok, j'ai une grille qui limite cet espace qui est un jardin qui ne m'appartient pas parce que je n'habite pas là mais je le regarde quand je passe devant donc j'apprécie ce jardin qui évolue, j'apprécie le fait qu'il soit entretenu, j'apprécie de voir des enfants jouer dans ce jardin. Et puis quand je rentre chez moi, je passe par ce jardin et j'habite chez moi ». Donc je pense que c'est une occasion de graduation qui peut avoir beaucoup de qualités, et qui peut redonner une sociabilité. Je vois à la Courneuve justement, dans une opération que j'ai faite, c'est une opération de 82 logements, c'est sur une des barres de la cité des 4000. En fait le courant voulait résidentialiser, il avait la trouille d'être venu à la Courneuve et il m'a dit « je veux qu'une entrée », donc en fait j'ai profite dé ça, y avait un peu de dénivelé, mais peu, donc j'ai monté tous mes rez-de-chaussée, ils sont accessibles pour les handicapés mais tout est desservi par ce jardin. Donc à chaque fois j'ai un porte avec la boîte-aux-lettres, les poubelles, les vélos des quelques logements, et après on recommence à côté. Et du coup ce lieu là, par rapport à la ville, c'est quand même la cité des 4000 qui a magnifiquement évolué et qui continue de magnifiquement évoluer, mais on sait que c'est des quartiers où y a des trafics de drogues, etcetera, et je peux vous assurez que ce lieu là donne de la sociabilité aux gens qui habitent ici, ce lieu là est à eux, personne ne va les emmerder dans ce lieu là, y aura pas de dégradation dans ce lieu là, et s'il y a une dégradation c'est quelqu'un qui habite ici donc y a un droit de regard. Je suis pas en train de faire le système sarkozyste, on flique et on sort la mitraillette, je

suis juste en train de dire qu'il y a une appropriation collective de ce lieu qui est un lieu intermédiaire entre le tout collectif et le tout privé de mon logement qui bien souvent est petit. Et ça je pense que ça a beaucoup de valeur, et avant de dire « c'est dommage parce que le mec qui habite là il peut pas aller là », je dirais plutôt l'inverse. Je dirais que ça donne même une poétique, je dirais même que le type qui ne peut pas y aller il voit qu'il y a un lieu de charme là, il voit les enfants qui jouent là, il voit qu'il y a des bruits comme dans un cour d'école, enfin la cour d'école ça fait beaucoup de bruit, mais comme des enfants dans le jardin d'une maison. Cette poétique là je pense qu'elle fait du bien, qu'elle renvoie une image positive en fait. Et le tout accessible à tout le monde c'est quand même l'utopie ou la mauvaise résolution des années 1960… Alors dans les années 1960 le rapport au sol est totalement négligé donc évidemment on a fait beaucoup de progrès depuis parce qu'on a vu toutes ces erreurs, mais en tous cas ça finit par donner des lieux appropriables par personne. Et je pense que c'est pas louable. Vous voyez quand on se promène en France, dans les petites bourgades de France, qu'on traverse les villages, y a les rues, on voit les maisons c'est un peu tristouille, mais bien souvent on traverse des murs, et derrière ces murs on aperçoit une silhouette de toit, on aperçoit un arbre, ça un charme fou. On le voit pas ce jardin mais la politique de le sentir derrière ça a un charme beaucoup plus fort encore que de le voir. Et je pense que ces lieux là c'est des occasions de retravailler ça. Alors après vous avez le système horrible, le système horrible c'est Marne-la-Vallée, le Monde 2 avait fait une sortie, ça m'énervait, j'aurais pas dû jeter cet article, il était trop drôle, qui parlait des gens qui habitaient autour d'Eurodisney, Val d'Europe et tout ça, et la personne interviewée disait « oh oui et puis c'est vraiment extraordinaire, j'ai même le numéro de portable du gardien de l'îlot ». Voilà le bonheur de cette dame, et l'article racontait que c'est pas un code, c'était pas 2 codes, c'était parfois 4 codes que les gens faisaient pour rentrer chez eux. Et là c'est terrible. Bon c'est terrible aussi parce que c'est pastiche, parce que pour moi ça identifie la population à ce qu'il y a de pire, c'est-à-dire frileuse, égoïste, arriviste… je caricature mais… ce qui est pas le cas de beaucoup d'autres quartiers, Dieu merci. Comme par hasard je pense que ces lieux rassemblent de façon homogène un certain type de population.

MA : *Je voudrais revenir au quartier, celui-ci est présenté comme un quartier durable, avec un label WWF notamment, qu'est-ce que cela signifie ?*

Je pense que plus on crée un quartier important, plus on a à construire une surface mètres carrés importante, plus on doit se poser de façon pertinente les questions de mutualisation. Et ces questions de mutualisation touchent évidemment les productions de chaleur, elles touchent les équipements, et je pense qu'on peut aller au-delà de la production de chaleur, je pense à des service qui peuvent venir peut-être faire qu'on est un peu moins chacun avec sa machine à laver chez soi et que peut-être un couple qui a vraiment pas les moyens a une laverie au pied de l'immeuble comme on l'a eu à une certaine époque et qu'on a dans les pays du Nord de l'Europe. J'aimerais bien moi évoluer et je pense que la question programmatique du logement évolue, même si on est très en arrière. Elle évolue à travers la bicyclette, je trouve que le local vélo qui était un espèce de résidu d'espace type local poubelles dans lequel on avait qu'une envie qui était de surtout pas mettre son vélo là tellement c'était sinistre et ça puait l'eau de javel. Plus ça, plus ça devient un abri dans la cour, plus on supporte de voir des vélos, c'est plus moche comme avant, soit disant, ça a jamais été moche. Et du coup ces problématiques là je les attribue au même raisonnement. Il devrait y avoir beaucoup plus de

réflexions transversales, de mutualisation et des techniques et des programmes qui surtout font du lien.

MA : *Et dans des opérations du type de Confluence, où il y a la fois les ambitions et l'argent, réfléchie-t-on plus qu'ailleurs ?*

Je pense que le content de soi sort toujours trop vite dans ces trucs là. Je pense que forcément y a une masse de réflexion importante qui est mise dans ces programmes là… Mais non, je pense pas qu'on réfléchisse plus qu'ailleurs. Je pense qu'on réfléchit dans des sites plus difficiles, des sites où il y a plus de dureté, plus d'urgence. Et en même temps tout nourrit tout donc je peux pas trop séquencer les choses non plus. Mais quand je dis qu'on est toujours trop vite content de ce qu'on fait c'est que quand on voit la masse de fric qu'il y a sur Confluence on se dit que c'aurait pu être tellement autre chose, tellement social, tellement plus pour tous, quand même, quelque chose quand même. Je suis contente de voir qu'il va y avoir un pont qui va relier Gerland à la Confluence, ce brassage de population, de mixité, il va finir par venir quand même quoi. Là y a le côté neuf, y a le côté au bout de qui rend très insulaire ce luxe et qui le préserve comme tel.

MA : *Il y a un contraste important entre le quartier neuf de Confluence et ce qu'était le quartier de Perrache avant sa construction.*

Oui, un contraste un peu vif.

MA : *Vous venez de parler de mixité sociale, qu'est-ce que la mixité sociale ?*

C'est très important d'arriver à cette mixité, la vraie. Le problème, c'est pas dans ce sens là qu'elle pose un problème, c'est dans l'autre sens… Faire venir des logement sociaux à Confluence y a aucun problème, ça marchera toujours, faire venir des logements luxueux à la Courneuve ça ne marchera jamais. Et c'est dans ce sens là que ça va pas. Et je me souviens quand je faisais cette opération, c'étai Bernard Barre, qui était l'archi de la ville, qui a bossé sur toute la requalification des 4000 qui m'avait dit ça, je lui avais dit très enthousiaste « super, la cité des 400 ça y est, la ville l'a reconquise » et il m'a dit « non elle sera parfaitement reconquise quand tu viendras mettre tes enfants ici à l'école », et il avait entièrement raison. Et ce truc là prend un temps fou. Mais il n'empêche qu'il avance, qu'il avance vraiment. C'est vraiment comme la marrée montante, vous voyez, on fait son château de sable et la marrée finit par le bouffer. Il faut aller plus vite que la marée, plus fort que la marée. Et c'est exactement ça ce qui se passe dans ces quartiers, il faut que l'évolution du quartier prenne, que la greffe prenne, pour que le mauvais courant reflue. Le problème c'est qu'il reflue toujours quelque part, il est là. C'est la conscience de ça, la question politique d eça, oui on va parler de mixité sociale, évidemment qu'il en faut et on peut faire mieux mais y a bien des questions politiques qui mériteraient d'être un peu mieux débattues. Et par la même je pense à notre cher président Sarkozy qui a quand même foutu un coup de pied monstrueux dans l'enseignement, je veux dire pour moi ça commence là la mixité sociale, ça peut se faire que si l'école est pour tous et qu'on accueille les populations qui viennent ici parce que chez eux c'est pas possible. C'est toute cette ferveur pour moi la mixité sociale. Après je pense que des quartiers comme Confluence auraient peut-être dû débattre un peu plus fortement des questions programmatiques, des questions un peu plus innovantes aussi justement sur cette question de

la mixité sociale, et pas pour fabriquer un truc qui s'appelle le monolithe… Alors là, comment diviser la population en faisant ça ? On ne fait pas mieux. Ca ne peut pas être compris au bâtiment comme ça, je pense que ça ne peut pas être compris. Ca n'a architecturalement aucun sens. Quand vous pensez que le truc, le monolithe, avec son porche, ces plans inclinés ridicules qui montent… l'espace là [le cœur] est pas désagréable quand on monte, mais qui va là ? les gens qui habitent là et encore je suis même pas sûre qu'ils aient à monter là pour rentrer chez eux donc ceux qui vont là c'est ceux ont envie d'aller là ou ceux qui travaillent. Quand vous pensez que cet espèce d'énorme truc en sous-face c'est un logement… mais c'est monstrueux de bêtise quoi ! C'est monstrueux de bêtise pourquoi ? Parce que sur cette surface là vous avez bien 2 ou 3 chiottes, c'est pas possible autrement donc vous imaginez… on a a appris consciencieusement qu'un chiotte ne se dévoie pas, l'eau descend et la ventilation monte, vous imaginez le dévoiement pour bavoir des chouettes ici ? Je suis extrêmement pragmatique pour illustre le propos mais c'est juste que cette forme urbaine a fini par raconter n'importe quoi puisqu'on a su mettre du logement derrière. Donc c'est n'importe quoi. Et cette inadéquation de la forme et de l'usage sur la question du logement, parce que ce serait une école, l'école aussi peut avoir des chiottes, mais ça me dérangerait déjà beaucoup moins parce qu'il y aurait pu avoir un programme exceptionnel de l'école qui vienne là qu'aurait été pourquoi pas la salle de restaurant, j'y pense comme ça en 2 secondes, ça n'a aucun intérêt, mais sur le logment lui faire dire à ce point là n'importe quoi… c'est quelque chose qui est complètement de l'odre de cette espèce d'utopie de la ville. Vous comprenez à quel point aujourd'hui on peut faire n'importe quoi. Matériellement on peut faire n'importe quoi, y a pas de limites, et je dirais même qu'il y beaucoup de gens qui s'amusent à faire n'importe, pas pour faire n'importe quoi mais pour revendiquer le fait que « putain tout est possible ». Sauf que le n'importe quoi finit toujours par coûter cher et que la question du fric on ferait bien de la regarder attentivement.

MA : *Donc on se fait plaisir en dépit du bon sens ?*

En dépit du bon sens ou en dépit d'un certain sens et au profit d'un autre et de ce truc « ouais mais c'est rigolo », quand j'entends un architecte dire ça j'ai envie de lui rentrer de dedans. Et pourtant je suis pas dramatique encore une fois dans mes propos… évidemment qu'il faut du rigolo, mais pas là quoi, pas comme ça. Fabriquons la chose pour qu'on ait envie de rigoler dedans, ça c'est un petit peu différent.

MA : *Cette mixité est parfois mal perçue et la question est : qui en veut ?*

Qui en veut ? Ouais, elle est vachement stigmatisée aujourd'hui et puis c'est super dur parce que les gens sont extrêmement arrogant, ça c'est impressionnant. Y a une revendication de « voilà, j'ai du fric, j'achète donc c'est bon », « j'ai du fric, je loue, donc ça suffit maintenant, je suis maître d'une certaine situation », c'est assez terrible ça. Et c'est pour ça aussi que j'alloue autant d'importance à ces espaces qui permettent une convivialité, à cette relation de voisins de s'établir, à cet échange, cet adoucissement, ouais cet échange, ce lien, ce lien que la société nous empêche de plus en plus. On est de plus en plus tendu avec son voisin parce qu'on est serré les uns sur les autres, on est dans des rythmes tendus, y a le bruit… ça fait chier quoi, je comprends mais en même temps ça doit mener vers l'échange.

[Eléments de discussion informelle durant les renseignements]

A Confluence on avait une mission complète. Y a des projets où je n'ai finalement pas fait le chantier tellement je m'entendais mal avec les promoteurs mais ce n'est pas du tout mon objectif parce que la qualité du chantier c'est 50% de la qualité du projet. Et puis surtout quand le relation avec la maîtrise d'ouvrage est bonne. C'est ce que je disais tout à l'heure, on continue à réfléchir ensemble, on continue à faire des choix ensemble, on continue à améliorer ensemble parce que le maître d'ouvrage est d'accord pour dire « ouais d'accord on avait pas prévu ça mais ça vaut le coût de le faire », nous on le guide on plus juste. On va pas lui faire faire du plaqué or si on peut avoir simplement de la peinture, c'est sûr. Mais parfois on a même pas la peinture donc c'est bon de la récupérer a posteriori. Parce que le respect des budgets dans le logement social c'est quand même très difficile, très rigoureux.

Encore une fois j'ai une sensibilité au bon sens. Et dans la question environnementale y a beaucoup de question qui nous reviennent à nous architectes par la loi, la règle, la norme, etcetera, alors que c'est des questions qu'on a toujours intégré. L'orientation par rapport au soleil, le problème du bruit, le problème de l'eau, du sol, et tout, j'ai l'impression d'avoir toujours travaillé avec ça. Là ça revient de façon très normative. On est absolument obligé de regarder ça mais je n'aime pas toujours la façon dont nous on demande le regarder. Alors après on peut avoir de bons bureaux d'études HQE, moi j'aime beaucoup ceux avec qui je travaille, qui nous permettent d'être bien pertinents là-dessus, parce que c'est quand même complexe et puis c'est des choix donc il faut bien comparer, bien peser les choses pour faire les bons choix. La chose vachement intéressante là-dedans d'ailleurs c'est la concertation en études qui est plus riche qu'avant avec le monde de l'ingénierie. Avant je mettais un peu de côté ce monde là, je les laissais venir pour nous dire « y a et ça et ça, ça nous convient », etcetera, et là je m'aperçois, enfin ça fait déjà longtemps maintenant, mais depuis que cette question est vraiment nécessaire et doit être regardée avec nécessité, on a des réunions de conception très en amont qui sont riches, parce que chacun met son grain de sel. Je fais une réunion assez vite quand on fait les concours pour dire « voilà, c'est ça que je sens, c'est ça que je vois », donc j'ai une esquisse au 500ème, c'est tout petit mais y a déjà l'essentiel, et j'aime bien faire réagir les uns et les autres. Et ce que j'aime bien dans les bureaux d'études HQE qui sont bien c'est qu'ils ont la dimension sociale avec, y a un investissement social et humain, c'est pas que le côté « il fait chaud, il faut froid », c'est ça qui est riche.

CL11	**Date :** 30/07/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : logements, commerces, bureaux	**Structure :** Agence d'architecture (cogérant)
	Localisation : Paris
Durée de l'entretien : 1h34min	**Expérience :** 18 ans
Travail sur le projet : 2003-2010	**Taille de la structure :** 30 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer pourriez vous me parler de l'architecture que vous pratiquez ?*

On fait une architecture… En fait chaque fois c'est des situations où on se retrouve avec des singularités, que ça soit géographiques, politiques, urbaines, économiques, donc notre travail c'est de faire une synthèse de ces différents composants et de ces représentations du paysage pour proposer une proposition architecturale. Donc on est chaque fois dans des situations qu'on espère singulières et inédites. C'est autour de ça qu'on travaille avec une certaine neutralité finalement de ce que peut être l'écriture ou le style en architecture.

MA : *C'est pour vous un élément secondaire ?*

Ouais. Je sais pas si c'est secondaire mais en tous cas c'est pas… je pense que l'architecture c'est quelque chose qui se partage et c'est pas un point de départ pour la réflexion sur le projet. La réflexion c'est, je pense, comment l'architecture peut être au service de considérations plus globales que simplement l'envie d'un architecte. Donc on est toujours dans un espèce de compréhension de ce que peut être le contexte. Bien sûr on élabore des stratégies, c'est vrai qu'au final au niveau de l'écriture il y a des choses qu'on ne fait pas. Si le contexte ne nous convient pas soit on trouve des solutions soit un trouve un moyen de démissionner.

MA : *Donc vous démissionnez si vous n'arrivez pas à pousser vos idées auprès d'un maître d'ouvrage ?*

Bien souvent les maîtres d'ouvrage ils sont un peu comme nous… on est que les éléments d'une méthode de production beaucoup plus large. Donc les maîtres d'ouvrage sont importants mais ils font partie aussi de… Sur le projet Confluence y avait notamment une volonté politique très forte, un aménageur qui avait aussi une identité, un urbaniste, un paysagiste, des financiers, etcetera. Tout ça, ça force à relativiser l'importance de chacun dans ses volontés. Les maîtres d'ouvrage, ceux qui ne comprenaient pas le système, se sont faits broyer. Donc là-dessus l'architecture se partage, c'est plus quelque chose qui se fait de façon imposée, unilatérale, enfin dans les systèmes dans lesquels nous on travaille. Y en a pas d'autres mais…

MA : *Vous pouvez me parler de votre parcours d'architecte ?*

On a monté l'agence y a 20 ans. On a eu quelques prix d'architecture qui nous ont aidé à démarrer. Et puis on a développé l'agence d'une façon un peu linéaire avec des projets qui ont été publiés ce qui nous a permis de nous faire connaître. Chaque projet finalement est l'occasion de rencontrer d'autres personnes, de croiser d'autres échanges. Donc l'agence s'est un peu construite comme ça depuis un peu moins de 20 ans.

MA : *Quelles sont les valeurs que vous défendez en architecture ?*

Je crois que la première chose c'est de dire que finalement… Je crois que c'est des valeurs un peu ordinaires, l'architecture est un bien collectif, j'en suis convaincu, donc l'architecture est un enjeu sociétal et donc en tant que telle elle appartient pas seulement aux architectes, elle appartient à tous les acteurs, c'est une préoccupation qui est avant tout une préoccupation citoyenne avant d'être une préoccupation technique ou individuelle. C'est quelque chose qui s'inscrit dans une dynamique de société et donc l'architecture c'est sans doute la mise en œuvre d'inspiration de notre époque. On peut quand même avoir un regard critique, ou distancié, ou régionalement activiste par rapport à ça, mais de toute façon on se situe avant tout par rapport à un environnement culturel de l'époque. Je crois que quand je parle de contexte, peut-être que l'élément fondateur, plus encore que la géographie, c'est le temps, c'est l'époque, c'est ce que notre société produit comme réflexion. C'est un ensemble de valeurs… avec un regard critique, mais en même temps être architecte c'est s'inscrire dans une dynamique qui est extrêmement puissante, bien plus puissante que les micro-forces que sont les agences d'architecture. On est en présence de moyens, d'économie, de systèmes de productions qui sont extrêmement structurés et qui nous dépassent pour bon nombre largement. C'est les modes de financement de la ville, c'est la politique de la ville, ce sont des moyens très puissants. En même temps ça n'empêche pas que là-dessus, même en travaillant sur des registres partagés comme ça, extrêmement large, les propositions peuvent être très très différentes.

MA : *Vous parlez du mode de financement de la ville, avez-vous aujourd'hui les moyens, notamment financier, les marges de manœuvre suffisantes, pour proposer ce dont vous avez envie ?*

Pour moi l'économie c'est avant tout une situation. On ne peut pas reprocher à son client de ne pas être assez riche. Je trouve toujours ça un peu bizarre quand les architectes se plaignent parce qu'il n'y a pas assez d'argent. Finalement, ben oui y a des contingences, et ce qui est plus intéressant c'est de savoir comment se font les arbitrages ? où vont les budgets ? quelles sont les priorités ? Mais on doit savoir faire bien avec peu, c'est peut-être ça l'architecture. Après dans les projets il n'y a jamais assez d'argent… Mais une fois qu'on a dit ça, on a rien dit, c'est pas notre préoccupation centrale. Ce qui est compliqué c'est… qu'il y ait des moyens limités c'est souvent le cas, pour nous pratiquement toujours le cas, mais ce qui est compliqué c'est quand on nous demande de faire des choses qui ne cadrent pas dans l'enveloppe financière. C'est-à-dire que la question de l'approche économique est aussi une approche culturelle. Pas avoir d'argent pourquoi pas mais à ce moment là il faut avoir des envies ou des préoccupations qui sont en adéquation avec ses capacités financières pour que tout ça soit cohérent. Ce qui à mon avis est plutôt même extrêmement dangereux, très très artificiel, c'est l'idée de faire croire qu'on a de l'argent quand on en a pas. Notre travail c'est de bien gérer un budget et c'est pas de raconter une histoire où par un simple travail complémentaire on aurait pu faire en sorte que ça coute moins cher, c'est toujours des histoires qui tiennent du conte de fées.

MA : *Ces projets où les ambitions dépassent le budget, ce serait quoi par exemple ?*

En fait c'est un peu systématique. Parce qu'il y a des croisements de demandes qui sont souvent très contradictoires et très peu hiérarchisées. D'une part y a tous les principes normatifs, ce qui a tendance à générer des surcoûts sur la production du bâtiment, après il peut y avoir des singularités locales parce que politiquement on souhaite qu'on fasse des quartiers verts, des écoquartiers, là –dessus y a un peu une hystérie avec des choses très très singulières qui se voudraient emblématiques, et puis bon il y a une volonté légitime qui est de tirer le meilleur parti de son budget, ce qui est une nécessité mais là-dessus je pense que ça se fait pas dans une expression autoritaire, ça se fait dans une organisation, un travail sur le long terme qui est un peu complexe. On est toujours un peu en train de gérer les contradictions, c'est un peu le travail de l'architecte de gérer les demandes et les aspirations multiples.
MA : *Là dedans où se situe la place de la qualité de l'espace ou du bâtiment que vous voulez faire ?*

La qualité c'est peut-être le mot le plus galvaudé de la terre, tout le monde parle de qualité, qualité urbaine, qualité environnementale, qualité architecturale, etcetera. Donc finalement on perd un peu nos repères par rapport à ce que pourrait être la qualité. C'est vrai que comme je le disais tout à l'heure on fait des arbitrages, on est jamais dans une performance extraordinaire parfaitement identifiée. C'est-à-dire qu'on doit faire des espaces de vie qui répondent à des aspirations extrêmement variées. A partir de ça ce qui est intéressant c'est de hiérarchiser les priorités et surtout de rendre cohérentes un certain nombre d'idées entre elles. Après je sais pas si c'est ça qui donne la qualité, peut-être, je ne sais pas, sans doute.

MA : *Vous parlez d'aspirations, dans ces futurs espaces de vie quelle place accordez-vous à l'habitant, comment vous projetez ces aspirations ou vous essayez d'en tenir compte ?*

En ce qui concerne le logement les principes de production sont extrêmement cadrés puisque le logement est une réflexion extrêmement formatée qui a échappé, partiellement en tous cas, aux architectes pour devenir un produit technocratique. Une chambre doit faire maximum 12m², on doit répondre à un certain nombre de règles sur l'hygiène, l'accueil des personnes à mobilité réduite, sur la qualité environnementale, etcetera. Donc tout ça fait que quand on croise tout ça avec la solvabilité des ménages on arrive à des produits extrêmement stéréotypés. En tous cas pour l'essentiel du logement et ça vaut aussi bien pour le logement privé que pour le logement locatif social. C'est-à-dire qu'on en arrive à faire des logements qui correspondent à des modèles d'orientation sociale qui sont très peu remis en question. Autour de ça ce sont mis en place des modes de financement qui amènent à penser une ville extrêmement codifiée. Donc la problématique du logement, en tous cas en France, elle se situe difficilement sur les modes de vie du logement en tant que tels. On va parler de T2, T3, T4, etcetera. Souvent on demande aux étudiants ce que veut dire le T et ils le savent pas, le T venant de typologie dans les plans types donnés au moment de la retranscription dans les années 1950. Donc on est en toujours là, on est toujours sur ce type de ville…

MA : *Pourquoi est-ce si difficile à faire évoluer ?*

Pourquoi ? Parce que par exemple su je prends le logement social on est arrivé à des segmentations très fortes du financement qui fait qu'il faut tant de 2 pièces, tant de 3 pièces,

sinon ça pose problème pour le financement, pour le mode de gestion, sur le mode de locations, etcetera. Les bailleurs sociaux étant ce qu'il sont, finalement il reste des schémas extrêmement établis et donc tout ça fait qu'il n'y a pas d'innovation, que l'innovation en tous cas dans le logement social est un peu absente alors que c'était des moteurs du logement dans le passé, ils ont perdu un peu cette dynamique. Qui a été un peu reprise par le privé mais y a pas beaucoup d'aventure.

MA : *Que reste-il en terme d'innovation sur le logement ? La façade ?*

La façade oui beaucoup parce que la façade a repris beaucoup d'importance d'abord parce que pour beaucoup de ville sont demandeuses d'images architecturales. On demande à la ville d'être attrayante, vivante, belle, etctera. Et puis avec la problématique environnementale, les problématiques se sont cristallisées sur l'interface intérieur-extérieur. Finalement l'environnement commence avec la façade donc c'est là-dessus qu'ont porté pas mal de travaux récents assez intéressants. On est sur des évolutions extrêmement rapides et extrêmement profondes sur la réflexion et les modes de production des façades actuellement. Y a un champ assez intéressant.

MA : *Et par contre les logements hors façades sont un peu négligés…*

Oui. Les lieux de vie sont assez peu travaillé, en logement. C'est un peu la même chose dans ce qui est éducation, culture, assez largement. La problématique de la programmation est peu innovante.

MA : *Cette question de l'innovation et des processus normatifs, comment a-t-elle évoluée depuis que vous avez commencé ?*

Je crois que l'architecture s'est terriblement complexifiée. Donc les tâchés se sont pas mal atomisées et puis autant les innovations maintenant sont devenues un peu suspectes sur des principes de modes de vie autant techniquement on peut encore innover malgré des freins pour des problèmes d'assurance… autant les innovations sociologiques pour bon nombre de personne ça renvoie aux années 1970 et toujours à l'idée que ça n'a pas marché donc on en revient aux fondamentaux et là-dessus on est très très statiques.

MA : *Parce que l'aspect normatif est rassurant ?*

Oui, rassurant, et donne un cadre où la prise de responsabilité est diluée dans une espèce de gestion très collective de ce que peut être le programme. Mais je pense que des bâtiments comme Beaubourg, pour prendre un exemple culturel, pourraient pas avoir lieu maintenant. L'innovation qu'il y a eu sur ce bâtiment dans les années 1970 est extrêmement culturel et les lieux culturels qu'on produit actuellement sont beaucoup plus formatés. Et c'est général.

MA : *Vous venez de citer Beaubourg, quelles sont vos références architecturales ?*

Bah Beaubourg par exemple oui, belle référence, sans doute un des bâtiments les plus novateurs et qui reste encore un bâtiment très novateur sur sa pratique, sur ce qu'il proposait,

même s'il a été très très repensé, retravaillé et qu'il s'est un peu un cristallisé, mais c'est un belle référence.

MA : *Il y a d'autres architectures ou architectes qui vous inspire ou vous ont inspiré ?*

Oui, oui, y en a plein. Je sais pas qui citer. C'est pas facile et tout ça ça constitue un paysage avec des personnalités qui me sont plus ou moins présentes en fonction des moments, des préoccupations du moment. Suivant les travaux que l'on fait je me rapproche de tel ou tel, je reviens à tel ou tel courant ou architecte, d'ailleurs pas seulement architecte. Tout ça est assez évolutif. J'ai pas de maître en fait.

MA : *Je reviens sur ce que vous disiez tout à l'heure sur l'évolution normative de l'architecture, est-ce que la référence permanente au développement durable ne pousse pas encore plus dans ce sens là ?*

Le développement durable c'est un peu la pensée unique. C'est très paradoxal, c'est un peu bon… c'est la vertu quoi. D'abord c'est assis sur de bons sentiments donc on peut pas être contre le développement durable. A partir du moment où il y a une difficulté à avoir une pensée alternative c'est pas très bon quoi. C'est vrai que critiquer le développement durable c'est tout de suite très polémique alors qu'on est en train de créer une pensée autour de notre rapport à l'environnement et là-dessus il y a beaucoup de chose à dire. On est dans une approche extrêmement technicienne, très stéréotypée. Il faut absolument que les débats soient beaucoup plus ouverts que ce qu'il y a actuellement. D'abord la préoccupation énergétique prend une ampleur démesurée et c'est compliqué, ça peut coûter très cher pour des retours sur investissements énergétiques qui ne sont pas forcément extrêmement bons. Et tout est développement durable actuellement donc on ne fait que du développement durable.

MA : *Donc finalement qu'est-ce que cela change ?*

C'est-à-dire que finalement le problème c'est qu'au lieu d'être dans une pensée dynamique en disant « voilà les objectifs qu'il faut atteindre », on nous donne les moyens avec lesquels il faut travailler. Donc on est relativement peu créatifs par rapport à… on essaye plutôt de travailler avec des règles, comment optimiser ces règles ? plutôt que d'essayer de les rendre plus performantes. En même temps ça donne un certain nombre de résultats. C'est-à-dire qu'il y a 10 ans personne ne parlait de ces problèmes, maintenant on en parle plus, tant mieux. C'est un peu là-dessus que l'agence a démarré d'ailleurs. On disait pas développement durable mais ce qui m'intéressait c'est qu'à l'époque, il y a 15 ans, c'était un espace complètement ouvert qui ne s'était pas encore cristallisé. Maintenant ça fait partie de toute la méthode de production parce que le politique l'a mis en coupe réglée.

MA : *C'est le marché qui s'en est emparé ?*

Oui, le marché, le mode de production, les habitudes. Tout le monde en a fait un peu son affaire et a simplifié le système. Donc on assiste à des logements plutôt très bien isolés mais sous-vitrés, sous-ventilés, etcetera, qui génèrent d'autres problèmes qu'on commence à voir apparaître. Je pense qu'on va être obligé de remettre en question un certain nombre de pratiques qui ont été proposées comme des solutions durables et qui s'avèrent être des solutions partielles qui sont en tous cas à repenser assez rapidement.

MA : *A l'échelle urbaine, un quartier comme Confluence a été présenté comme un quartier durable, a reçu un prix EcoQuartier du ministère de l'environnement, a été labélisé par WWF, ça vous inspire quoi ?*

Lyon Confluence c'est quand même assez intéressant parce qu'on était quand même dans un système pilote un peu expérimental et puis quand ça a été lancé c'était un peu en amont de cette pensée unique qui s'est mise en place. Donc sur Confluence, quand nous on a commencé à travailler dessus, on a dû modéliser, chercher un certain nombre de principes. Donc on a dû travailler et en tant que telles les réponses sont toutes un peu différentes mais je pense que c'était asse moteur sur la pensée sur le développement durable, sur la ville, c'est un premier cas d'écoquartier où il y a une pensée un peu plus globale. Pourtant ça a été pensé il y a une petite dizaine d'années, c'est probablement l'âge 1 du développement durable, on est passé à autre chose.

MA : *Quels sont les éléments principaux que vous avez découvert ou mis en œuvre à ce moment là ?*

D'abord on nous a demandé de penser le confort thermique aussi bien l'été que l'hiver. L'hiver on en parlait un petit peu mais l'été beaucoup moins. On a bien intégré des données sur l'énergie grise très en amont et puis sur des principes de biomasse que je connaissais pas, à l'époque j'avais jamais fait de chaufferie bois, de cogénération de choses comme ça. Donc on a dû regarder comment ça marchait, maintenant ça paraît évident mais « est-ce que c'était des bûches qui allaient être livrées, ou des copeaux ? au bout de combien de temps fallait que ce soit livrées », des choses qui peuvent paraître assez anodines maintenant mais qui à l'époque posaient de vrais problèmes et y avait pas tant de réponses que ça. Y a 7 ou 8 ans c'était pas courant. Faire des bureaux à très faible refroidissement c'était pas courant à l'époque, c'était vraiment novateur. On a travaillé avec des concepts qui sont sous-utilisés je pense, on a travaillé beaucoup avec l'inertie qui est juste moins valorisée que l'isolation mais y a des pistes d'innovation sur l'inertie qui sont extrêmement intéressantes.

MA : *A l'époque du concours, vous répondiez à quelle commande ?*

En fait le projet se développe avec le temps… Quand on a gagné le concours je pense qu'on avait pas tous conscience du travail qu'il y aurait à faire pour rentrer dans le cahier des charges. Et c'était important parce qu'il y avait une financement qui était significatif de la part de Concerto et il fallait absolument qu'on remplisse les exigences du cahier des charges. Au départ on est un peu parti sur des éléments basiques voire même un peu clichés sur le développement durable. Après on a dû rentrer dans le fond des données et on a dû beaucoup bosser. La synthèse autour des aspirations de développement durable n'était pas immédiate et c'est vrai qu'à cette époque peu, très peu de gens avaient une vision globale, je sais même pas s'il y en avait sur comment croiser toutes ces exigences. En tant que tel c'est pour ça que Concerto était un programme de recherche, c'est de la recherche appliquée mais c'était quand même assez ambitieux. Au départ l'idée de faire ces recherches c'est qu'on maîtrisait pas la finalité donc la réflexion était itérative. Et donc on est arrivé à des conclusions et à ce bâtiment qui a été avalisé par Concerto.

MA : *Donc quand vous vous êtes lancé vous n'aviez pas d'idée concrète de ce qu'on attendait de vous ?*

En fait c'était des données plutôt abstraites. Le problème de Concerto c'est que c'était assez bien fait dans le croisement à la fois de données techniques et de données plus sociétales donc il fallait rendre les choses très tangibles et répondre sur un cadre de vie qui était plus compliqué que ce à quoi on s'attendait.

MA : *Au-delà des considérations propres à Concerto, qu'avez-vous cherché à faire dans ce projet ?*

Je parlais d'inertie mais une autre donné c'est la compacité. L'idée que 5 architectes fassent un bâtiment c'est plus difficile que 5 architectes qui font 5 bâtiments. Donc là ça rejoint un certain nombre de préoccupations auxquelles on réfléchissait. C'est comment faire de la ville qui crée de la compacité, une ville qui crée de la mitoyenneté, qui crée des bâtiments qui se juxtaposent, qui se touchent ? Ce qui se fait très difficilement maintenant. Donc y avait cette première réflexion qui croisait des réflexions à la fois urbaines et environnementales.

MA : *Comment avez-vous travaillé avec ces 4 autres agences ?*

La question centrale c'était de savoir si on faisait un projet chacun ou si on mettait de côté ses aspirations pour faire une opération d'îlot qui soit une opération pensée comme une globalité. C'est l'idée que finalement ce qui est important c'est la manière dont les bâtiments allaient proposer un cadre urbain était supérieure à l'idée de proposer 5 architectures intéressantes. Donc après la question c'est de savoir qu'est-ce qu'on met en commun ? qu'est-ce qui relevait des spécificités de chacun ? qu'est-ce qui relevait du travail collectif ? En fait on a mis énormément de choses en commun pour rationaliser énormément de choses qui nous semblait optimisées par une taille critique, comme les fondations, le stationnement, la protection contre le bruit puisqu'on faisait des bureaux le long de la voie ferrée et qu'on voulait faire un seul et même bâtiment sur tout le long. Donc cette réflexion collective donnait aussi des réponses très concrètes aux contraintes auxquels fallait vraiment répondre.

MA : *Donc il y avait vraiment la volonté de faire un îlot qui soit assimilé à un ensemble ?*

Ouais. Je sais pas, l'espace urbain du dix-neuvième siècle, en particulier, mais c'est pas le seul, c'est aussi un développement d'objets architecturaux qui se juxtaposent et qui forment un paysage. Donc souvent quand on me parle de barre, je dis que la plus belle barre que je connaisse c'est la rue de Rivoli, il fait un kilomètre de long et pendant un kilomètre vous avez le même bâtiment, et personne n'ira dire « tiens il faut défoncer cette barre » parce qu'on est dans l'histoire ou l'histoire fantasmée, mais en réalité quand on regarder les bâtiments ils sont extrêmement similaires, ils sont sur une même modèle urbain et tout en générant une certaine diversité. C'est important de voir pourquoi des quartiers de ville sont capables de proposer des situations de progression d'images successives ou en tous cas de registres architecturaux similaires mais singuliers et comment l'ensemble forme un tout cohérent. Moi j'ai coutume de dire que finalement on aime les villes beaucoup plus pour leu paysage urbain que pur leur architecture. Après on peut aimer une architecture particulière comme Beaubourg, etcetera, mais ce qui est intéressant à Paris c'est certainement des paysages comme la rue de Rivoli, comme les grands boulevards, l'avenue Voltaire, je sais pas des espèces d'archétypes comme ça où l'architecture en tant que telle n'est qu'un élément d'un registre humain plus large qu'elle. Nous, à Confluence, on avait conscience que… pour plusieurs raisons, d'abord on

devait assurer la protection du quartier par rapport au bruit de la voie-ferrée donc il fallait quelque chose d'assez linéaire à cause du bruit, ensuite la ville ne peut pas simplement être un plateau qui reçoit des objets architecturaux même si ceux-ci sont brillants. La ville c'est autre chose, c'est aussi une gestion de continuité, une gestion de rapport de masses, qui dépendent d'énormément de paramètres qu'il faut avoir au moins expertisés et critiqués avant de prendre une décision. L'idée de produire uniquement des juxtapositions d'objets est une pensée un peu courte pour l'architecture.

MA : *2 ans après la livraison vous trouvez satisfaisant ce qui a été livré ?*

Je ne sais pas, c'est pas à moi de le dire. Satisfaisant à quel titre ? Moi ce que je me dis c'est que finalement je trouve ça très calme, très dense et très urbain, ça propose un vrai rapport à l'espace public, qui est net, qui n'est pas une espèce d'ambigüité où tout est proposé mais rien n'est possible. Là on est dans un rapport assez précis, on peut regretter qu'il y ait des grilles qui étaient été mises en périphérie, mais en tous cas on a un vrai élément. L'autre grand sujet, cette compacité, nous a permis d'élargir la rue Denuzière de 8 mètres en se mettant en retrait et le dégagement de cette voirie plein Ouest est extrêmement qualitatif, aussi pour les bâtiments qui sont en face. La rue Denuzière qui devait faire je crois 14 mètres de large n'était pas forcément à l'échelle du quartier et pas forcément non plus à l'échelle d'une voirie qui devait avoir des rez-de-chaussée commerciaux. Donc c'était ça aussi, c'est peut-être des choses que les gens lisent pas complètement. Je méfie des relations très épidermiques aux questions posées un peu à la va-vite sur des critères qui sont… Je trouve ça nécessaire que tout le monde est un regard critique sur son environnement après ce qui est intéressant c'est d'aller le plus loin pour voir sur quoi est fondé ce regard critique.

MA : *Essayer de savoir ce que les usagers des bâtiments que vous créés est une démarche que vous faîtes ?*

Non. Non parce que… La première raison c'est que c'est fini pour nous donc on a pas de rapports directs. Après ce qui est compliqué c'est que les qualités ne sont jamais complètement neutres donc elles génèrent aussi un certain nombre de contraintes. Donc à quel moment ces qualités, ce qui est important sera pas dévalué ? à quel moment les qualités proposées sont réellement significatives. C'est très compliqué d'avoir des retours qui ne soient pas simplement un peu épidermiques. C'est pour ça qu'il y a des chercheurs je suppose [rires].

MA : *Donc les grilles n'étaient pas dans le projet initial ?*

Non, elles sont arrivées assez tardivement. Notre idée c'était qu'il y ait un espace ouvert, partagé, sur ces parkings. Donc ça nous a été imposé.

MA : *A Confluence comme dans beaucoup de lieux de production de la ville contemporaine, les espaces sont très fermés.*

Ouais. Non mais là c'est super ambigu parce que les gens vont vous dire qu'ils comprennent pas mais après quand c'est chez eux ils se mettent en copropriété pour fermer les lieux. Donc moi je suis toujours contraint de régler cette situation ambiguë ou quand c'est chez eux les

gens ferment donc il faut trouver des principes d'ouvertures, sur des plages horaires, sur des semi-contrôles, etcetera, c'est pas simple.

MA : *Au-delà du cas de Confluence, cette systématisation des dispositifs de prévention situationnelle vous inspire quoi ?*

Je sais pas. A une échelle plus large, cette difficulté à créer des échanges valorisant pour le public et le privé est préoccupante. Qu'on soit dans une sanctuarisation de ce qui est public ou de ce qui est privé n'est certainement pas porteur de beaucoup de générosité. Les problèmes sécuritaires doivent être réglés mais finalement on s'aperçoit que les problèmes sécuritaires génèrent parfois de la provocation, rappellent que la transgression peut être possible et donc appellent au vandalisme… Donc c'est compliqué aussi de sécuriser d'une façon je dirais pas forcément discrète mais plus naturelle d'une certaine façon. La protection est bien souvent vécue comme une provocation aussi. C'est vrai qu'à Lyon Confluence j'ai vu des mômes qui prenaient un malin plaisir à escaler les grilles pour aller faire du skate juste derrière. Je pense que le fait de traverser la grille était aussi un élément du plaisir des skateurs. Si y a pas de grille y a pas de transgression et la transgression fait partie de la ville. On peut pas nier cet aspect là non plus. Mais la prise de responsabilité sur le cadre de vie devient extrêmement… chacun protège son petit pré carré quoi. Et ça c'est pas bon, la ville est un lieu d'échange.

MA : *Une des particularités du projet que vous avez réalisé à Confluence était la mixité fonctionnelle à l'échelle de l'îlot et des bâtiments, c'était nouveau pour vous ?*

Totalement. Ce qui a été fait est extraordinaire. Et là c'est le maître d'ouvrage pour le coup qui a été un peu moteur là-dessus. Tout le monde parle de mixité c'est assez facile, les montages financiers c'est autre, ce qui a été fait par la société qui s'est occupé de ça était un boulot extrêmement difficile et je pense que la conclusion c'est qu'il faut pas refaire… vouloir mettre dans un même bâtiment de l'accession, du PLAI, du logement social, un foyer pour jeunes travailleur, des bureaux, des commerces, c'est un truc on en parle mais à réaliser pour le maître d'ouvrage c'était d'une très grande complexité, pour nous c'était très compliqué aussi. Et en tous cas rien dans le mode de production ne permet de faire ce type de mixité de façon simple. C'est-à-dire qu'on croise à la fois des principes de sécurité incendie qui sont extrêmement différents et très difficilement compatibles, on croise des problématiques d'entretien et d'exploitation qui sont extrêmement différentes et parfois incompatibles, etcetera, etcetera, et les modes de financement… Tout le monde parle de mixité mais je pense que si on voulait vraiment faire de la mixité faudrait s'en donner les moyens. Là on l'a fait à titre expérimental et je doute que la personne qui a géré ça ait envie de relancer ce type d'expérience. On est très content de l'avoir fait mais c'était un travail de titan.

MA : *Vous dîtes qu'il faut se donner de la mixité, dois-je comprendre que c'est aussi valable pour la mixité sociale et qu'on ne se donne pas les moyens pour elle non plus ?*

Bah clairement non. En ce qui concerne la mixité sociale, on a fait des logements familiaux pour l'accession et le social. Mais dans la réalité ce que je constate c'est qu'on fait du social pour les jeunes travailleurs, pour les familles monoparentales, pour les familles, pour les séniors, pour l'Alzheimer, donc finalement même la mixité sociale dans ses modes de financement est extrêmement sectorisée et on voit pas comment… J'entends des bailleurs

sociaux qui parlent tous de mixité mais je vois pas qui va faire du logement pour étudiants, du logement pour enseignants, du logement pour sénior… je vois pas. Quand on commence à les faire travailler avec des promoteurs privés, la première chose qu'ils disent c'est « on veut une cage d'escalier indépendante », etcetera, etcetera, donc des pratiques extrêmement exclusives. Et puis la sécurité incendie est extrêmement compliquée, faire un foyer pour handicapés mentaux c'est pas du tout la même chose que faire du logement donc c'est pas la même trame, c'est pas du tout les mêmes modes de désenfumage, de ventilation, d'accès aux façades… c'est très compliqué.

MA : *L'autre question concernant la mixité sociale c'est qui en veut vraiment ?*

Bah c'est une nécessité. Je pense que… je sais pas la mixité est une bonne chose mais en tous cas la ghettoïsation certainement pas. Donc si on peut pas de ghettos bah il faut penser mixité, à moins qu'on ait d'autres choses à proposer. En tous cas on sait que les ghettos marchent pas. Maintenant la mixité peut prendre beaucoup de formes différentes. Mais c'est vraiment une nécessité, c'est une réflexion qui appartient aux urbanistes, aux politiques, aux architectes, aux bailleurs sociaux, aux financiers qui fiancent la ville, etcetera. Y a un chantier là.

MA : *Parfois cela peut sembler facile, comme vous le disiez sur le développement durable, la mixité sociale est consensuelle mais on ne sait pas vraiment la définir, alors on mélange les types de logements sans que cela n'amène les différentes populations à s'accepter ou se fréquenter.*

Sans doute. De toute façon c'est jamais assez fort et assez bien fait. Là-dessus les clivages sont tels qu'il faut être volontaire, résolu, créatif, pour apport des vraies solutions. Voilà, y a du travail à la fois de réflexion et aussi très concret pour mettre ces valeurs en place.

MA : *D'accord. Je reviens à Confluence, que pensez-vous de ce projet de quartier d'un point de vue global ?*

Je sais pas. D'abord c'est un quartier complexe. Ce qui est intéressant c'est toute la gestion des rives de la Saône d'un côté, redécouvertes. Bon après y a pas mal de clichés ou de choses un peu bling-bling quoi. Je suis pas persuadé que la darse apporte un vrai plus urbainement, je trouve assez suspecte cette neutralisation d'un territoire par de l'eau alors qu'on a de l'eau partout, en plus par ce truc là qui rompt la continuité urbaine, je suis pas convaincu de choses comme ça. Mais attendons de voir. C'est compliqué la production de nouveaux quartiers. Après l'autre critique c'est certainement trop de disparité architecturale, trop d'objets architecturaux plutôt que de disparité parce que finalement la disparité n'est pas forcément à jeter mais trop d'objets architecturaux… Peut-être qu'on pourrait faire plus d'objets architecturaux s'ils étaient plus caractérisés mais comme on est sur une certaine homogénéisation de la forme urbaine avec à peu près tous la même hauteur, une saturation des espaces aux sols qui sont à peu près tous identiques, on est dans des gesticulations architecturales. Mais ça c'est un peu le problème de l'usage français en général, c'est-à-dire que la question de la densité, de la hauteur, c'est des questions qui auraient pu être posées, qui ont certainement dû être posées d'ailleurs. Mais on revient à une ville qui est en continuité du modèle historique au niveau de ses gabarits, de ses hauteurs, de ses alignements, etcetera. On est pas dans un quartier très très novateur en tant que tel sur la forme urbaine.

MA : *Oui on retrouve la hauteur typique lyonnais en R+7.*

Exactement. Qui a des valeurs hein. D'abord le plan lyonnais est extraordinaire, ce plan orthogonal comme ça c'est super. Et puis la chance de Lyon c'est d'avoir ce quartier, parce que sur la Presqu'île c'est du foncier libre pour faire une nouvelle ville en centre-ville, c'est incroyable cette richesse.

MA : *D'où vient cette gesticulation architecturale ? De la commande politique parce qu'il faut faire de l'image ?*

Moi je pense qu'au départ il fallait marquer un vrai optimisme. Ce qui est pas mal parce que le quartier du coup on en parle, y a des étudiants qui travaillent dessus, etcetera, c'est plutôt bien. Mais finalement la ville c'est pas que ça et il faut absolument que… Y a bien des réflexions qui commencent à se faire en France sur qu'est-ce que c'est que la création d'un quartier ? quelle autonomie peut avoir l'architecture par rapport à l'idée de quartier ? C'est une idée intéressante. On va souvent parler des opérations comme Lyon Confluence, Boulogne le Trapèze, mais c'est pas les seules… Peut-être qu'à Nantes c'est plus… on est plus dans une composante de diversité même au niveau des perspectives urbaines qui font qu'on est moins dans une saturation d'expressions, comme à Lille d'ailleurs. Ce qui est un peu compliqué et qu'il ne faut pas oublier sur Lyon et sur Boulogne, c'est cette idée de faire des îlots. On est dans une échelle de la ville du dix-neuvième siècle. Cet îlot on le fragmente, chacun le fragmente soit par des éléments emblématiques ce qui devient assez compliqué.

MA : *Il y a un aspect excessif ?*

Ouais, on demande trop à l'architecture.

MA : *Vous travaillez souvent sur des projets avec des ambitions politiques aussi fortes ?*

Bah on fait que ça nous. Bah oui parce qu'en même temps je trouve que Colomb… bon après je trouve qu'il y a certainement plein de choses qui sont à repenser mais Colomb a fait un travail remarquable. Déjà son implication a été… il s'est vraiment impliqué sur le dossier, sur Lyon Confluence, il connaissait très bien toutes ses opérations, ses architectes… il était très près de l'opérationnel. C'était sa première mandature, il s'est impliqué très fortement dedans, ça l'a passionné, je pense que ça a été une belle expérience pour lui. Enfin pour nous tous, pour moi c'était un très très belle expérience aussi, j'ai été très content de travailler sur Lyon Confluence, y avait un certain nombre d'inspirations qu'on ne connaissait nulle part ailleurs quand Lyon Confluence est sorti. Et quand j'en parle j'ai un regard critique parce que je pense qu'il faut absolument expertiser et évaluer ce qu'on a fait mais en même temps c'était une très bonne réponse au moment où c'est sorti. Maintenant est-ce qu'il faudrait refaire Confluence ou le continuer comme ça ? Je pense pas, je pense qu'il faut absolument évoluer. Et la ville en est consciente puisqu'elle a changé d'équipe d'urbanistes pour re-proposer un autre modèle urbain qui reprenne un certain nombre de valeurs qui ne sont pas forcément complètement en continuité. Mais c'est vrai qu'on a besoin de politiques qui s'engagent, qui prennent des risques, qui soient capables après d'inscrire cette démarche dans une certaine durée tout en lui permettant d'évoluer. Colomb a été un très bon maire dans cette situation là parce que s'il y a pas cette ambition politique alors là vous avez rien. On peut critique Lyon Confluence mais

c'est quand même quelque chose qui a un certain degré de réflexion. Beaucoup de ZAC en France ont une réflexion très technicienne mais ça s'arrête là, Lyon Confluence y a eu quand même un certain nombre de problématiques urbaines qui étaient très bien posées ou en tous cas très novatrices comme elles étaient formulées à l'époque.

MA : La maitrise d'ouvrage était aussi très impliquée ?

Oui. Nous on a eu une maîtrise d'ouvrage extraordinaire. C'était compliqué, tout n'a pas été facile avec eux mais on avait une vraie personnalité en face de nous. C'était une architecte passée du côté de la maîtrise d'ouvrage qui était engagée. Cette idée de mixité… à ma connaissance je connais pas d'immeuble aussi mixte que ce qui a été proposé à Lyon Confluence. Je sais pas si on a bien répondu à tout mais en tous cas c'est quelque chose qui est intéressant et dans quelques années on pourra voir comment il fonctionne, qu'est-ce que ça génère comme principes de sociabilité, mais fallait le faire. Là c'était une vraie réponse, extrêmement complexe, très imbriquée, et puis c'est pas un peu de social et un peu d'accession, c'est 5 ou 6 modes d'habiter, programmes d'habitation, qui sont mixés les uns avec les autres, plus les bureaux, plus les commerces, etcetera, on est quand même dans une imbrication très complexe.

MA *: Des commerces qui ne sont pas beaucoup venus…*

Non [rires]. Non mais les commerces sont peut-être pas beaucoup venus mais les bureaux se sont remplis. Est-ce que tous les logements fonctionnent bien, je ne sais pas, mais en tous cas la question de la mixité je pense qu'il faut absolument qu'il y ait quelques opérations pilotes comme ça qui aient un engagement pour pouvoir mener à bien cette complexité.

MA : *Pour pousser vos choix, vos solutions, c'était facile ? Vous aviez une marge de manœuvre suffisante ?*

Nous on avait pas beaucoup d'argent. En fait c'était un peu l'îlot de pauvres. C'est-à-dire que c'est là où il y avait le plus de logements sociaux, y avait la voie-ferrée… je dis ça mais je m'en plains pas. Ce qui nous a un peu favorisé c'est qu'on faisait des bureaux et le bureau c'est fortement valorisé à Lyon. Et c'est un peu ce qui a sauvé l'opération. C'est-à-dire qu'entre le moment où on a commencé et le moment où on l'a livré le prix des bureaux avait fortement augmenté à Lyon et ça a permis de payer un certain nombre de choses qui n'étaient pas forcément des plus simples. Mais c'était pas une opération qui avait beaucoup d'argent.

MA : *Selon vous que it cette opération maintenant qu'elle est livrée ?*

Qu'est-ce qu'elle dit ? Je pense qu'elle parle de cette manière dont on peut faire la ville. Mixité c'est pareil que qualité c'est des mots qui sont galvaudés, en même temps 5 architectes peuvent faire un bâtiment ensemble donc c'est comme une mixité d'écriture. On peut faire des programmes complexes à l'intérieur d'un bâtiment qui est relativement simple. Cette idée que ces échanges et ce partage qui structurent un îlot puissent créer une forme de densité, de compacité, me semble intéressante. Je pense que c'est une réflexion… finalement on a assisté en France à la suprématie totale pratiquement de la pensée sur l'îlot ouvert qui a été donc théorisée par Portzamparc et finalement cette idée d'îlot ouvert a été complètement dévoyée,

on a en fait des objets architecturaux qui arrangent tout le monde, les aménageurs, les promoteurs, les architectes, chacun dans son coin. Et finalement le plus compliqué à régler c'est les parkings parce qu'il faut que ça corresponde et on peut pas tout le temps. Là, le fait qu'on ait travailler globalement sur un îlot en réfléchissant d'abord à ce que pouvait être un îlot avant de penser à savoir ce que serait chacun son morceau, c'était très… je trouve ça très responsable et très lucide par rapport à l'idée de production de la ville.

MA : *Comment se passe le travail avec 4 autres agences ?*

On travaillait en ateliers beaucoup et il y avait toujours un chef de file à tous les moments, on s'est passé le relai ça a pas toujours été le même. Donc à certains moment y en avait un qui coordonnait l'ensemble et ça c'est fait de façon extrêmement fluide, avec beaucoup de respect. Voilà c'était asse structuré. C'était bien, moi j'ai appris beaucoup de choses avec ça, c'était une très bonne expérience.

MA : *Quels ont été ces apprentissages ?*

Ce qui est intéressant c'est que finalement l'accumulation imbriquée donne finalement beaucoup de libertés et que cette idée d'être un élément d'un tout est une idée centrale dans la production de la ville donc la mettre comme principe de genèse du projet est quelque chose qui m'habite tout le temps maintenant. C'est-à-dire qu'on est… l'îlot amène d'autres responsabilités que simplement de faire un projet architectural. Et cette idée qui a vraiment tenue l'équipe était une très très belle idée, une très belle conviction.

MA : *La primauté de l'insertion urbaine* [il me coupe]

De cet ensemble, c'est pas simplement des projets, c'était un îlot qu'on voulait faire.

MA : *A une échelle encore plus large comment avez-vous dialogué avec le reste du quartier ?*

En fait c'est un peu comme les Beatles, y avait toujours le cinquième Beatle qui était l'arrangeur, le producteur, l'ingénieur du son. Bah là c'est pareil parce qu'on avait un maître d'ouvrage, un personne qui venait marcher le groupe. Le groupe a fonctionné, ce qui n'est pas toujours le cas. Après y a une question d'échelle, c'est vrai que la ville, l'échelle de la ville, la ville est forcément un lieu de rapports de pouvoir, de tensions. On peut pas tout faire de façon symbiotique. Peut-être qu'on était à la limite de l'échelle. On pourrait monter à une échelle supérieure mais je doute que ce qui a marché à 5 architectes va marcher à 15 architectes, pourquoi pas mais… Il faut avoir une pensée collective partagée, plus on est nombreux plus c'est compliqué. Et puis c'est bien qu'il y ait des conceptions de la ville multiples qui soient mises en œuvre.

MA : *Par rapport à votre idée, y a-t-il beaucoup d'éléments que vous ayez dû abandonner ?*

Oui, des petits trucs, on a fait je ne sais combien de version.

MA : *Parmi ces trucs y a-t-il des choses marquantes ?*

Oui mais je les ai oubliées. Ouais c'était pas simple. On a eu des doutes, on a eu des changements, on a eu des crispations sur la mise en œuvre, c'était compliqué.

MA : *Pour revenir au développement durable, sur ce projet comme en général c'est essentiellement une composante technique ?*

Bah oui mais c'est vrai qu'il y a des choses sur la production du bruit déjà, sur les orientations, pas de logements au Nord, donc on a fait 2 barres Est-Ouest donc des logements qui sont pas tops mais pas si mal orientées que ça. C'était un chantier assez propre puisque cette dalle surélevée c'est le parking qui est en-dessous donc on a terrassé le moins possible. Donc moins de terrassement, moins d'allées et venues des camions. Donc y avait plein de données annexes, pas simplement sur la question énergétique. Dans les bureaux fallait des ouvrants dans chaque bureau, c'est ce qu'on fait maintenant mais y a 10 ans on faisait des façades étanches et de la climatisation. Donc le cadre de vie, en tous cas la manière de vivre le bâtiment était une idée centrale qui nous préoccupait. Maintenant on a livré y a 3 ans, on a mis 6 ans à sortir l'opération, on a progressé depuis donc si c'était à refaire on refairait peut-être pas de la même façon. Ca met du temps l'architecture, on y est habitué.

MA : Vous *parlez de cadre de vie, vous pensez que Confluence est un cadre de vie agréable.*

Ouais. Bah oui. Ne serait-ce que par son emplacement. Après le reste je sais pas… mais habiter le centre-ville, à côté de la Saône, avoir le tramway à côté de chez soi c'est déjà des trucs un peu extraordinaires.

MA : *Vous avez parlé de bling-bling tout à l'heure, il y a un aspect assez luxueux, en dehors des logements sociaux les tarifs sont très élevés, les commerces et les restaurants se veulent huppés.*

Ouais. Bon les Lyonnais aussi sont discrets… et ils ont cultivé ça donc fallait réveiller tout ça parce que Lyon, à force d'être discrète était devenue un peu passe-muraille quoi. Donc ça a vraiment… y avait l'idée de maquer une nouvelle réflexion sur ce que pouvait être le plaisir d'habiter le centre-ville de Lyon. Bon y a quelques éléments un peu excessifs, c'est l'époque qui voulait ça aussi. Colomb est persuadé que si Lyon, ce qu'elle entend être, doit être une capitale européenne, il faut aussi qu'elle ait des quartiers attractifs, des quartiers haut-de-gamme. Tout ça c'est aussi une vision très géostratégique. Je pense que Lyon Confluence… d'autres villes et Paris en particulier on été très surpris, presque un peu pris de court par le dynamisme de cette ville à un moment, ça a un peu surpris.

MA : *Est-ce que pour vous cela fait une carte de visite intéressante pour communiquer ?*

Non parce que finalement je pense que c'est un projet assez discret qu'on a fait. Les gens qui m'en parlent disent « ouais c'est une grande part, c'est monolithique », peu de personnes comprennent vraiment le projet… après je pense que quand on regarde plus le projet mais qu'on vit la ville, ce qui me surprend c'est quand je suis dans la rue Denuzière j'ai toujours l'impression d'être dans un quartier très calme, très ouvert, un grand bâtiment qui file avec cette succession de 5 bâtiments, 5 registres un peu différents mais bien alignés, structurés et je trouve que ça donne finalement beaucoup de calme. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui s'intéressent moins à l'architecture et qui voient ça comme quelque chose d'assez banal.

MA : *C'est une satisfaction pour vous ?*

Oui, je crois que c'est savoir faire la ville. Après qu'est-ce que j'ai comme regrets dessus ? Si c'était à refaire je ferais des balcons sur l'espace extérieur, je trouve ça dommage qu'il n'y en ait pas, y a une certaine dureté qu'on aurait peut-être pu traduire différemment. Je pense que la ville c'est dur et ce qu'on nous demande c'est peut-être un peu trop d'enjoliver ou d'esthétiser tout ça. Et finalement la ville n'a pas besoin d'être forcément dans l'expression d'un bonheur souvent un peu niais. Et là je trouve que pour beaucoup il y a une saine tenue, une saine rigueur, qui est très urbaine. Moi j'aime bien la ville dure, je pense à New York, je pense à Barcelone, des villes comme ça où les bâtiments sont pas là pour enjoliver la ville, ils ont une dignité. Et je pense qu'en tant que tel le monolithe est un bâtiment digne. Le problème de l'architecture c'est que c'est comme quand on demande aux Français de répondre à un référendum, ils répondent jamais vraiment à la question, c'est trop compliqué. Sur l'architecture si on veut comprendre la vision des gens il faut avoir un arrière-plan politique parce que l'architecture c'est toujours un défouloir. Ce que les gens comprennent, ce qui est consensuel c'est l'aspect décoratif de l'architecture. Après l'évolution de la ville est assez complexe, par contre parler de la façon dont les gens vivent la ville c'est intéressant.

MA : *Si les gens ne comprennent pas est-ce parce que ça demande d'être expliqué ou est-ce que c'est parce que ce n'est pas compréhensible ?*

Je dis pas que les gens comprennent pas. Je dis qu'il y a des questions qui n'ont pas de sens. Que les gens parlent de la ville, pourquoi ils l'aiment, pourquoi ils l'aiment pas, comment ils la pratiquent, tout ça, je trouve ça extrêmement intéressant, très important, cette conscience citoyenne me semble nécessaire. Maintenant après les questions un peu binaires, j'aime, j'aime pas, etcetera, c'est toujours un peu compliqué. On s'aperçoit que quand on est spécialiste on peut rapidement avoir une réaction un peu épidermique qui peut ne pas dire grand-chose, donc je me méfie. Et puis l'architecture c'est pas j'aime, j'aime pas, je pense que ce qui est plus compliqué c'est dire pourquoi ce quartier est agréable, qu'est-ce qui rend un quartier agréable et qu'est-ce qui le rend moins agréable ? L'architecture y participe mais c'est pas la clef d'entrée principale du quartier. Quand on regarde le centre-ville lyonnais, y a beaucoup de bâtiments qu'on ne voit pas, qui sont dans le paysage en fait et quand on se met devant on se rend compte qu'ils sont inintéressants ou bling-bling, etcetera. J'ai toujours cette réaction par rapport au Louvres, le Louvres a été conçu sur 6 siècles et y a des parties du Louvres qui sont d'une nullité affligeante et c'est très bizarre parce que les touristes qui passent devant ne le voient pas. Y a des moments où y a des raccords, les bâtiments sont décalés de plusieurs mètres et ça choque personne, y a des escaliers qui passent devant des baies vitrées et ça ne choque personne. Alors que quand on regarde les détails ça a pas très bien géré, entre la partie de Perreau, la cour carrée qui sont des chefs d'œuvre d'architecture et les ailes du dix-neuvième siècle qui sont quand même vraiment 3 tons en dessous, combien de gens sont capables de faire cette analyse ? Pour eux le Louvres est un bâtiment monolithique qui s'est construit sur le même registre même si c'est construit sur une période élargie. En réalité non, c'est une architecture composite, multiple, une accumulation d'époques architecturales qui ne se valent certainement pas en qualité. Donc par contre il y a 20 ans la pyramide posait des problèmes à tout le monde maintenant personne ne parle de la pyramide. C'est pas que je trouve que la pyramide soit un bâtiment intéressant mais finalement l'usage du musée s'est tellement

simplifiée avec cette entrée centrale que c'est rentré dans les usages. Donc je pense que Lyon Confluence rentrera dans les usages de la ville de Lyon et en même temps ça ne veut pas dire qu'il y a des ratés, des choses qui ne peuvent pas être améliorées où à refaire. Mais c'est pas sur des questionnaires très simplifiés qu'on pourra faire sortir cela du grand public.

MA : *Cela rejoint un peu sur ce que vous disiez tout à l'heure sur la répétitivité des boulevards haussmanniens et leur rapport à l'histoire. Dans le même ordre d'idée la plupart des études révèlent que ces boulevards ne sont pas considérés comme denses alors qu'ils le sont nettement plus, par exemple, que les grands ensembles.*

La densité c'est très paradoxal. La densité c'est pas forcément qualitatif mais en même la ville dense c'est la ville des services, la ville des échanges, où on peut mutualiser, où on peut avoir des infrastructures partagées, tramway, métros, etcetera. Habiter à proximité d'une gare c'est extraordinaire. Donc là-dessus c'est évident que si on ne fait pas la densité dans le centre-ville lyonnais où va-t-on la faire ? et c'est très compliqué de faire partager cette valeur que la densité peut être qualitative, qu'elle apporte aussi plein de qualités aux modes de vie, c'est très compliqué. Mais je pense qu'après quand on arrive à bien convoquer le problème on commence à avoir des choses intéressantes. Sinon si on pose la question « est-ce que vous trouvez ça trop dense ? », les gens vont répondre « ah oui c'est trop dense ! ». C'est la réaction mécanique qui n'apporte aucun éclairage parce que je pense que finalement cette idée de « c'est dense donc c'est peu qualitatif » est un espèce de cliché alors que finalement cette densité est bien vécue par une certain nombre de personnes, parce que la densité c'est aussi une ville plus propre, maîtrise de l'énergie et tout ça. Ca a des avantages, pas que des avantages mais… Mais ça c'est des idées un peu techniciennes qui doivent échapper aux citoyens par contre ce qui est important c'est la manière dont ils vivent leur quartier, le plaisir qu'ils ont à aller chez eux, à se déplacer… là y a de vrais enquêtes à faire. Moi j'aimerais bien aimer leur avis sur la darse par exemple. Pour moi la darse pose une limite au quartier, y a la darse et après y a le reste, bon y a la passerelle mais je sais pas…

MA : *En revanche elle est beaucoup pratiquée notamment par les personnes qui travaillent sur le quartier et qui vont manger sur les quais. Je ne suis pas capable de faire émerger un avis tranché par rapport à ce que les habitants m'en disent.*

[Eléments de discussion durant les renseignements]

L'architecture est forcément consciente de son environnement. Après on peut faire toutes les réponses qu'on veut. Une fois qu'on est conscient on peut être dans la contradiction, on peut être dans l'accompagnement, dans la recherche de la transgression, tout est possible. Ce qui me dérange plus c'est quand il y a des architectures inconscientes de leur environnement. Mais de tout temps je crois que les préoccupations sur le rapport à l'environnement ont passionné les constructeurs, les architectes. C'est pas une nouveauté, faut arrêter de déconner [rires]. Moi je suis toujours stupéfait quand je vais dans le Jura et que je vois des fermes de 40 mètres d'épaisseur, des bâtisses comme cela avec une grande compacité, ça me fascine, comment ça marche à l'intérieur, cette complexité, des exemples comme ça j'en ai plein… C'est devenu très formaté, c'est ça qui est compliqué. Je pense que ce qui st compliqué avec la question de l'environnement, c'est que c'est une question qui est spécifique et que les normes, l'encadrement, les moyens de production, sont des moyens génériques et qu'il y a une

contradiction forte entre l'idée d'être spécifique dans une pensée qui est très générique. C'est un peu ce qu'on vit actuellement. Ca veut pas dire que les normes soient pas intéressantes mais elles ont aussi leurs limites.

CL12	**Date :** 16/10/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : 30 logements sociaux + 26 logements accession + restaurant sur la darse	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h50min	**Expérience :** 30 ans
Travail sur le projet : 2007-2012	**Taille de la structure :** 10 personnes

Entretien

MA : Pour *commencer pourriez-vous me parler de l'architecture que vous pratiquez ?*

Donc nous c'est une agence qui a été fondée il y quinzaine d'années. On est 3 associés et aujourd'hui on arrive à une structure d'une dizaine avec toujours 3 associés et 7 employés. Donc c'est un parcours long, ça fait plus de 15 ans, et depuis quelques années on a commencé à travailler en logement social et avec tout le développement de la question du développement durable on a réussi à avoir des références de bâtiments qui étaient labélisés et du coup on, s'est retrouvé au bon moment au bon endroit. C'est-à-dire que par rapport à d'autres qui avaient des références de logements mais pas de références en développement durable nous on a eu les 2. Ce qui fait qu'aujourd'hui le logement, principalement le logement social pour nous, parce qu'on travaille quasiement qu'en marchés publics, on travail pas en marché privé, représente une grosse partie du travail de l'agence, plus de 50%. C'est vrai qu'on travaille en marché public, c'est un choix aussi par rapport au type de travail. On travaille beaucoup sur des équipements de proximité, des centres sociaux, des centres culturels, beaucoup de crèches et de choses comme ça et donc du logement social qui n'a rien à voir avec la pratique du logement privé. Le logement privé on y arrive pas parce que pour eux si les contraintes en particulier environnementales ne sont pas imposées au niveau de la loi ça ne les intéresse absolument pas. Ce qui a fait évoluer complètement le logement, et là même le logement social, le logement en général, ça a été les contraintes législatives au niveau des consommations d'énergie. Parce qu'avant tout le monde construisait de la même façon, on nous obligeait hein, c'est-à-dire que c'était murs en moellons, petit enduit sur l'extérieur, des fois on arrivait à construire en béton mais ça coûtait plus cher, et puis isolation intérieure, fenêtres PVC obligatoires… voilà. Et donc y avait d'abord très peu de qualité de projet parce que travailler de cette façon là… alors sauf des projets exceptionnels. Et puis la loi a fait qu'ils ont plus pu travailler comme ça donc ils ont été obligés de réfléchir mais contrairement à d'autres pays, en particulier en Allemagne ou dans les autres pays du Nord, où y a pas eu besoin de ça. C'est-à-dire qu'il y a une logique beaucoup plus… on a pas besoin, par exemple des bureaux de contrôle en Suisse y en a pas, ils ont pas besoin de bureaux de contrôle en Suisse, nous on en a besoin parce que sinon on essaye toujours de… voilà. Donc ça explique un peu, ça c'est une particularité française ou du Sud de l'Europe je pense, c'est que si on nous oblige pas, nous, c'est les maîtres d'ouvrage, nous on est pas maîtres d'ouvrage, le maître d'ouvrage de lui-même… y en a très peu qui vont vers une expérience d'architecture de qualité différente. Donc

aujourd'hui, ça fait bientôt 10 ans que toutes les lois, en particulier sur les consommations d'énergie, parce que dans le développement durable a permis quand même une prise en compte de la société c'est à 80% les consommations, le fait qu'on pouvait plus continuer à faire des immeubles autant consommateurs. Les bureaux d'études HQE avec qui je travaille le disent très bien, pour commencer à gagner il faut déjà ne pas dépenser, c'est-à-dire ne pas avoir à chauffer. Et aujourd'hui il faut voir qu'on a plus que diviser par 2 ou par 3 les consommations au mètre carré qu'on avait sur les immeubles classiques il y a une dizaine d'années, c'est totalement énorme. Là on est sur un projet qu'on vient de livrer d'un centre social à La Rochelle, les frais de maintenance des installations techniques sont plus élevés que les consommations donc on inverse les choses. Après c'est un autre problème, ça veut dire qu'on arrive à des frais de maintenance plus élevés, mais ça va évoluer, c'est-à-dire que finalement le double flux par exemple, il y a quelques années personne en faisait, donc trouver des entreprises qui faisaient du double flux ça coûtait très cher et après au niveau de la maintenance personne savait faire, ça évolue donc y a vraiment une prise de conscience collective qui a été forcée au début mais maintenant pour les privés c'est devenu un argument de vente. C'est-à-dire qu'ils affichent les labels, ils en sont demandeurs, ils en sont même plus demandeurs que nous par moment. Moi, mes bureaux d'études ne savent pas faire des classements A, B, C, D appartement par appartement, en accession, on fait un peu d'accession sociale sur des programmes mixtes où y a des logements sociaux en locatifs et puis en accession sociale. D'ailleurs le projet de Confluence on est sur un programme mixte avec de l'accession sociale. Eux nous demandent pour arriver à le vendre appartement par appartement et ça mes bureaux d'études n'y arrivent pas, ils me disent « mais on peut pas, on est dans un globalité ». donc ça c'est intéressant. Donc on a bien surfer sur cette vague là ce qui nous a permis de faire des expériences dans une demi-douzaine de projets qui sont construits ou en fin de construction et qui fait qu'on arrive aujourd'hui, vu qu'on ne fait que des marchés publics nous on répond à des appels d'offre, à être sélectionné un peu partout en France. Alors on va pas trop trop loin parce que pour des problèmes de distance c'est un peu difficile mais donc sur tout le quart Sud-est. Donc on travaille maintenant vraiment dans toute la région, toute la grande région, grâce à la qualité du travail qui a été fait depuis des années sur ces thèmes là.

MA : *Quand avez-vous commencé à injecter cette thématique dans votre travail ?*

Ca fait une dizaine d'années, je pense un peu moins quand même. C'est vrai que ça a été pris au début comme un contrainte mais assez vite nous on s'est rendu compte que ça pouvait ne pas être pris comme une contrainte technique mais comme un moyen de produire autrement. En particulier jusqu'aujourd'hui ça nous a permis d'échapper à la construction classique en moellons. Les premières opérations de logements qu'on a faites, qui doivent dater d'une dizaine d'années maintenant, étaient avec du moellon enduit, un isolant intérieur, et donc une architecture assez classique. Après tout le système des vêtures qui ont été mises en place avec l'isolation extérieure nous a permis de proposer des choix de vêtures… il y a 10 ans c'était impossible de proposer du bois en façade. C'est-à-dire que les maîtres d'ouvrage refusaient, aujourd'hui à part quelques uns qui sont encore réfractaires, la plupart sont demandeurs, ont admis aussi des choses comme quoi le bois c'est un matériau qui vieillit, qui va griser, et ça à une époque c'était impossible. Aujourd'hui ce sont des choses qu'ils ont intégré et ça nous permet d'avoir autre chose. On a aussi, et on le voit sur Confluence, parce que la technique que moi j'appelle la technique du thermos, c'est-à-dire on met de l'isolation extérieure et un parement, fait que, sur Confluence on le voit pas, on a l'impression que l'architecture se limite

à un travail sur la peau. C'est vrai que… Mais du coup ça a encore évolué, c'est-à-dire qu'aujourd'hui nos 2 ou 3 derniers projets en logements et en équipements on utilise des techniques de murs béton coulés en atelier et qu'on nous livre avec de l'isolant à l'intérieur, ce qui fait qu'on a un panneau sandwich, on retrouve nous ce plaisir de pouvoir travailler le béton en façade et c'est un panneau sandwich complet par contre ils ont les avis techniques que depuis 2 ou 3 ans. Aussi parce qu'ils se sont rendus compte qu'il y avait une demande, que les nous les archis on pouvait plus construire en béton apparent parce qu'on était plus bon au niveau thermique, donc ils ont fait l'effort de demander les avis techniques et aujourd'hui on arrive à retrouver ce matériau. Donc voilà, c'est vraiment la norme qui a fait évoluer… et à la fois les produits proposés parce qu'avant en parement extérieur y avait rien, y a 10 ans y avait rien. Donc aujourd'hui y a des gammes vraiment très développées au niveau des parements et on arrive à des finitions béton donc du coup ça a été un renouveau de l'architecture quotidienne, hein pas de l'architecture exceptionnel. Aujourd'hui le label BBC c'est la règlementation thermique en cours donc ce n'est plus l'exception, c'est la loi donc ça touche l'architecture du quotidien. Avant on nous disait qu'il fallait construire comme on faisait avant et sinon on avait pas accès à la commande, ce qui fait qu'aussi ce peu d'envie de la maîtrise d'ouvrage, et là toute la maîtrise d'ouvrage, publique ou privée, de faire autre chose s'est ressentie par une production architecturale sur l'architecture du quotidien de très basse qualité. Un bon projet c'est quand il y a un bon maître d'ouvrage avec des demandes et un bon architecte, l'un sans l'autre on peut pas exister, on est un couple. Plus qu'un couple parce qu'évidemment après il y a les bureaux d'(études et tout ça, mais à la base s'il y a pas une demande du maître d'ouvrage forte on peut pas faire. Et ça a progressé, on le sent, sur l'architecture du quotidien. Donc là c'est vrai que Confluence c'est un projet particulier parce que là on est sur un secteur exceptionnel, plein centre-ville de Lyon, prolongation directe de la Presqu'île, un positionnement… y a pas besoin d'avoir un voiture pour être là-bas, y a les métros, la gare, le tramway. Et un cahier des charges, parce que le chaier des charges qui a été fait et tenu par Confluence, donc la SPLA, il était super… ils ont mis la barre très haut à l'époque. Et ceux qui ne voulaient pas y arriver en maîtres d'ouvrage parce que « on ne veut pas y arriver au prix, machin… », « au revoir, vous construisez pas chez nous ». Pendant la crise, surtout en 2008 quand elle a commencé y a plein d'opérations tout autour de Lyon qui se sont arrêtées du jour au lendemain et la seule qui a tenu le coup, celle qui a le mieux tenu le coup, c'est Confluence. Parce que du coup vu qu'ils avaient mis la barre très haute celle-ci a tenu et aussi parce que les gens ont été intéressés je pense par cette démarche globale. Et nous, ça nous permet, vu qu'eux mettent la barre très haut par rapport à nos maîtres d'ouvrage, de pouvoir faire des propositions. C'est-à-dire qu'ils obligent les maîtres d'ouvrage à être en concours, nous on a fait pas mal de concours à Confluence on les a perdu, un maître d'ouvrage privé n'a pas d'obligation de concours et eux obligent à travers la ville de Lyon qui participe à l'évidence… y a une obligation de concours, une obligation de qualité, y a pas un dossier qui sort comme ça. Donc après c'est aussi… Confluence est aussi énormément critiqué, sur une production d'architectures objets, qui vient aussi du fait que chacun utilise… c'est celui qui fera plus beau que celui d'à-côté… et sur le fait du lien social. En même temps sur des opérations comme nous on a fait là-bas… les premières opérations de Confluence y a très peu de social dedans, ici on est, nous sur notre opération, y a 60 logements c'est que du logement social, avec 35 qui sont en locatif sociale pour la SCIC et 25 qui sont en accession sociale pour Rhône-Saône Habitat. La demande est très forte parce que Rhône-Saône Habitat, donc ils font de la vente, pour lancer l'opération ils ont besoin d'avoir un tiers des ventes de fait, ça a été fait en une journée, ils ont pas eu à mettre de bulles, bon en même temps ils ont des prix de

ventes, c'est réserver au primo-accédants, faut pas gagner trop d'argent, mais bon faut pas être pauvre non plus sinon on y arrive pas… ce sont des opérations qu'ils ont vendu comme des petits pains, les gens se sont battus pour avoir des logements. Mais bon ça vient aussi du fait que c'est Confluence et que eux vendent une fois et demi moins cher que les promoteurs classiques.

MA : *Avant de revenir sur Confluence, comment décririez vous l'architecture de votre agence ?*

Alors aujourd'hui on communique beaucoup plus, on a pas communiqué du tout pendant des années parce que pour pouvoir communiquer sur des projets faut avoir des projets et pendant des années on avait que des ersatz de projets. On travaillait énormément, limite on travaillait plus qu'aujourd'hui, mais au bout d'un temps, aujourd'hui, on a de la matière, on travaille avec une personne qui nous aide à faire des dossiers de presse et qui connait à la fois le monde l'architecture et le monde de l'édition et elle par rapport au regard qu'elle a, parce que c'est difficile d'avoir un regard par rapport à sa propre production… Et c'est vrai qu'on est des architectes qui avons… moi je suis urbaniste de formation et la prise en compte de l'urbain c'est quelque chose qu'elle retrouve, elle a mis le doigt dessus, parce qu'elle travaille avec d'autres cabinets d'archi qui sont plus sur l'architecture objet. Et donc la caractéristique de l'agence c'est une prise en compte de l'urbain qui appuie toujours le projet. Le pire que j'ai fait, je me rappelle d'un projet ou j'étais au milieu d'un champ de patates, alors y a des gens qui adorent parce qu'ils ont pas de contraintes, et moi j'étais malheureux parce que j'avais pas de contraintes, j'étais dans un champ de patates au milieu d'une route et je pouvais m'appuyer sur rien… Donc plus les projets ont des contraintes plus on est bon… Y a des projets je peux en parler pendant une heure simplement sur comment ils s'insèrent dans l'historie et le paysage du lieu. Donc la caractéristique de l'agence c'est ça et deuxièmement, comme on est sur des projets à caractère social, ça veut dire qu'on a beaucoup de logements sociaux et beaucoup d'équipements de proximité donc qui sont liés d'abord à des modes de production parce que c'est des marchés publics et puis à une architecture sociale, ça veut rien dire mais où le vécu des gens de tous les jours est une des choses qui nous préoccupe et qui ressort le plus dans nos projets.

MA : *D'un point de vue général vous avez les marges de manœuvre pour pousser vos solutions ?*

Oui. Aujourd'hui oui parce qu'aujourd'hui moi et mon associé on a 50 ans donc on a 20 ans de boulot derrière nous, 20 ans de gens qui nous connaissent. C'est aussi ça qui est très long, moi j'étais très impatient quand j'ai commencé dans le métier et il faut pas l'être… Aujourd'hui on a la chance que… au début ça m'étonnait, j'ai prêché dans le vide, enfin j'ai, on est nombreux, et on nous écoutait pas, et aujourd'hui avec l'expérience et avec le poids des projets qu'on a… Parce qu'on a des réalisations, le grand problème c'est que les gens ne font pas confiance tant qu'on a pas… nous y a plein de projets sur lesquels dans les appels à candidatures on est pas retenu parce qu'on a pas les références qui conviennent. C'est évident que tant qu'on a pas construit quelque chose on ne peut pas avoir la référence qui va dessus. Donc c'est très difficile, c'est très long, très difficile. Nous y a un projet d'il y a une dizaine d'années, une salle de sport qu'on a fait à Francheville qu'est pas énorme mais qui a eu une énorme reconnaissance au niveau de nos pairs, on a eu des publications dans le monde entier. Déjà ça nous fait du bien à nous, aussi à un moment on peut perdre confiance, et puis ça nous a permis de nous crédibiliser auprès de nos maîtres d'ouvrage quand on leur sortait les revues brochées super

classes du monde entier. C'est des choses qui ont permis… c'est aussi pour ça qu'on grossit, on est obligé d'avoir une structure importante sinon on ne nous donne pas de travail, ce qui se comprend aussi quelque part parce que le maître d'ouvrage a toujours peu de la pérennité, un projet ça dure toujours 3 ans, 4 ans, 5 ans, donc s'ils fourguent ça à quelqu'un qui disparaît… donc le fait d'avoir une agence de plus en plus structurée fait qu'aujourd'hui on nous écoute mieux et qu'on peut beaucoup mieux raconter ce qu'on a envie de raconter. J'aurais pas osé y a 3 ou 4 ans déposer un dossier aussi culoté que celui qu'on a fait à Saint-Etienne, je me serais autocensuré en disant « ç ne passer jamais ». Là on s'est dit on y va et finalement ça a marché donc c'est aussi un problème d'autocensure. Y a un double problème, certains projets on en a besoin pour vivre donc quand ça fonctionne bien on dit « vas-y on y va » alors que quand ça ne marche pas.

MA : *On ne prêt qu'aux riches…*

On ne prête qu'aux riches, c'est terrible, ça c'est vraiment une réalité, nous on a jamais eu autant de travail qu'aujourd'hui. J'ai beaucoup de confrères qui ont des problèmes, nous on embauche et on en a pas pour l'instant. Parce qu'on a de plus en plus de projets, qu'on a attendu pour communiquer d'en avoir assez. Aujourd'hui par exemple le projet de Confluence vient de paraître dans une revue espagnole d'architecture. Architectura Viva moi je connaissais pas avant, tous les petits jeunes qui sont là me disent que vraiment j'ai pas de culture, donc c'est une revue d'architecture vraiment reconnue au niveau européen. Et là ils ont fait un spécial sur le logement avec une dizaine de projets, on a 6 pages dessus nous donc évidemment tous les gens de Confluence ont eu une copie du mail parce que ça nous permet aussi d'aller plus loin. Parce que sinon autrement souvent on nous demande de nous marier, nous marier à des architectes connus. Ca c'est très dur… C'est très dur parce que là c'est lui qui ne nous écoute pas, c'est plus la maîtrise d'ouvrage qui ne nous écoute pas, c'est la star internationale, nous on est le régional de l'étape, arriver à faire entendre sa voie devient très difficile. Aujourd'hui on est un peu plus structuré et c'est pour ça qu'on structure aussi : pour échapper au mariage forcé en permanence parce que sinon dès qu'on est un peu petit on nous marie. C'est très difficile. Les associations ça marche bien quand il y a des compétences, chacun de nous par exemple on a beau travailler avec des paysagistes on est pas paysagiste mais y a des allers-retours qui se font, ça fonctionne bien, on peu travailler. Principalement c'est les paysagistes parce qu'on est sur des domaines qui se complètent. Quand on est exactement sur le même domaine c'est difficile. Nous déjà à l'agence, on est une dizaine et y a 9 architectes donc on a des réunions tous les lundis matins de mise au point des projets, des présentations, chacun donne son avis et déjà pour se mettre d'accord à 9 c'est chaud, on est pas d'accord entre nous. Donc quand en plus on est associé à une autre agence, d'arriver à avoir ce concordat sur un projet… Y a un moment de toute façon où le projet d'archi existe tout seul, c'est-à-dire qu'ils se nourrit des avis différents de tout le monde et nous on ne sait plus qui à l'agence a amené l'idée qui… et une fois qu'il est suffisamment nourri il va exister tout seul et quand il y aura un choix, une décision à prendre par rapport à un problème, la décision va être évidente quelque soit la personne qui va la prendre à l'agence parce que le projet c'est comme un enfant il aura fait ses premiers pas tout seul et il sera où il va. Mais il faut qu'il ait été bien nourri, c'est-à-dire que si au début des décisions étaient prises de façon péremptoire sans savoir exactement pourquoi après il peut en souffrir parce que c'est long et que surtout après il faut qu'il vieillisse bien donc y a un moment où on laisse le bébé, c'est toujours un moment difficile et après il faut qu'il vieillisse… Donc on est sur un mode de fonctionnement collectif, on a

toujours fonctionné comme ça, quand on est 4 ou 5 ça va, aujourd'hui on est 9 et ça commence à devenir plus difficile. Mais on tient à le conserver. Là on déménage, on vient enfin de pouvoir acheter des locaux donc on sait le nombre maximum, au maximum on sera 15 parce qu'après ça tient plus. Et je pense que jusqu'à 15 on peut avoir un fonctionnement de ce type, après ça devient des agences hiérarchisées où y a des patrons et des chefs de projets mais le chargé de projet ne parle pas directement au chef, cette structure là on en veut pas. Nous on est une structure linéaire et on refuse d'avoir cette structure hiérarchisée. Alors c'est un peu complexe parce qu'en particulier le lundi matin y a 2 ou 3 heures où tout le monde est en réunion et les gens ne font rien… mais on pense que c'est indispensable pour nous sur notre mode de fonctionnement.

MA : *Pour revenir au projet, à quelle commande répondez-vous ?*

Alors c'est un concours, donc le maître d'ouvrage était choisi là, c'était des logements sociaux, sur l'îlot E… Ils ont des techniques différentes selon les îlots, c'est soit une mise en concurrence de maîtres d'ouvrage qui chacun vienne avec leur architecte et là sur des secteurs comme ça, c'était la deuxième phase, on est pas sur la première phase sur la darse on est sur une phase d'immeubles moins prestigieux disons. Donc là ils ont choisi les promoteurs, promoteurs sociaux pour nous, c'est une phase sur laquelle il y avait chaque fois des logements sociaux. Pour nous c'était que des logements sociaux, donc avec SCIC Habitat Rhône-Alpes pour le locatif et Rhône-Saône Habitat pour les accessions. Donc eux ils les ont marié de force en disant « vous allez construire ensemble », eux ils détestent, ils préfèreraient chacun avoir leurs logements, chacun leur accès de parking, chacun leur truc et tout ça. Et puis le problème c'est la vente, parce que quand ils vendent et qu'après y a des gens en social bah ils ont du mal à vendre parce que voilà on ne se mélange pas. Donc ils ont fait un concours en choisissant 4 architectes. Donc on était dans les gens choisis et nous tout de suite ce qu'on a développé sur le projet c'est de dire qu'il y a 2 maîtres d'ouvrage donc il faudra bien qu'il y ait 2 immeubles différents parce que chacun a besoin d'avoir… c'est pas une entrée commun avec d'un côté un escalier à droite pour aller dans le social, escalier à gauche pour aller en accession, il faut que chacun retrouve son bébé. Et en même temps c'était de tricher, c'est-à-dire qu'en vérité ce qu'on voit n'est pas la réalité. C'est-à-dire qu'on croit par exemple que sur la façade bois… l'immeuble en équerre est l'immeuble en accession, l'immeuble qui est posé dedans est l'immeuble en locatif et les matériaux se mélangent alors qu'en vérité c'est pas vrai parce que le bout de celui-ci est en fait dans celui-là. Donc ce qui est donné à voir n'est pas la réalité. C'est-à-dire qu'à la fois, on l'a appelé 1+1=1 parce qu'à la fois il fallait avoir 2 entités qui aient chacune leur entrée sur une rue perpendiculaire et qu'en même temps ça fasse un tout, surtout qu'on était sur un îlot qui était déjà fragmenté. Donc c'était un travail très simple et ce qui est devenu le logo du projet est vraiment symptomatique de la façon qu'on a eu de travailler dessus.

MA : Qu'avez-vous cherché à proposer ?

On avait un travail avec Etamines en tant que bureau d'études HQE. On avait aussi des contraintes financières qui étaient énormes, parce qu'au début moi je savais les montants de travaux, je connaissais les demandes qui étaient faites au niveau des maîtres d'ouvrage et au niveau de Confluence et l'équation ne fonctionnait pas, c'est-à-dire que je ne pouvais pas construire. On a pu grâce à la crise… c'est-à-dire qu'en septembre 2008 pour les consultations

ils avaient plus de boulot donc du coup on est sorti quasiment 20% en dessous des estimatifs. C'était le début de la crise et le début de la crise nous a profité. Normalement quand on répond on arrive à avoir 3 ou 4 maçons qui nous répondent et il faut les solliciter et on en a eu 20. Donc y a eu une vraie concurrence, les gens se sont battus pour les avoir donc du coup on a réussi à sortir le projet dans les prix et même on était en dessous, on a même rajouté des prestations du côté locatif. On avait de l'argent à dépenser, ce qui est très rare. Ce qui était très rare parce que depuis 2008 régulièrement on arrive à… y a plus de prix donc les économistes ont énormément de mal à estimer les projets parce que les gens se battent vraiment pour avoir les chantiers. Donc le travail… alors nous quand on travaille sur le logement on travaille sur la cellule principalement parce qu'à la base faut jamais qu'on oublie que tout ça c'est fait pour loger des gens. Donc c'est un travail après classique que l'on mène, ici un peu spécifique. Pour SCIC Habitat ce qu'on a privilégié, alors y avait une difficulté pour SCIC Habitat, celui qui est en bois, normalement il était construit en face et finalement il a pas été construit… Donc on a décidé de s'orienter principalement sur la cour, ce qu'on aurait peut-être pas fait si… Maintenant du coup on a le magnifique escalier de service et de desserte qui a la vue sur tout Lyon. Donc c'est des appartements traversants sur l'ensemble, même les petits studios, alors ils sont traversants visuellement par contre on a eu un problème technique au niveau incendie, on a pas pu rendre les châssis des cuisines qui donnent sur le grand hall ouvrants. Mais bon y a la traversée visuelle. Après c'est des appartements classiques et de l'autre côté on est Nord-Sud au niveau de l'accession donc avec plein Nord les chambres et les cuisines, et les séjours qui s'ouvrent au Sud sur la cour intérieure. Ce qu'on a proposé au niveau de SCIC Habitat, c'est-à-dire le locatif, c'est un travail sur la desserte en disant qu'il y a le logement qui est la cellule, c'est là où on travaille principalement. On a des contraintes de dingues à chaque fois, c'est au mètre carré près pour les logements, donc ils ont chacun des cahiers des charges très précis qui ne sont pas les mêmes selon les maîtres d'ouvrage. Et là ce qu'on leur a proposé donc c'est un travail sur la cellule en privilégiant des appartements traversants et pour eux de travailler sur une autre façon de desservir les appartements avec un escalier ouvert. Pour ne pas avoir à l'encloisonner il faut qu'il soit à 50% ouvert vers l'extérieur et c'est ce qu'on a fait avec les planches qui sont là, on voulait quand même donner une intimité pour que les gens ne soient pas en vision… Donc à l'intérieur c'est une desserte par coursives avec cette référence à la cours des Voraces qui est un immeuble qui est juste au-dessus place Colbert et où justement l'escalier est un lieu de rencontre. Et donc on a proposé ça à SCIC Habitat qui a longuement hésité et qui a accepté finalement parce qu'ils ont peur que ce soit des fois mal vécu. C'est-à-dire que s'il y a un chieur dans l'immeuble il va faire chier l'ensemble de la montée d'escalier, s'il y a un chieur à un palier, si les paliers ne communiquent pas les uns avec les autres il va faire chier que les gens du palier. On a de la chance, à première vue ça se passe bien. Donc c'est consommateur d'espace donc c'est vrai que c'était pas possibles sur les logements en accession, donc en accession on a un escalier encloisonné, une desserte classique… Par contre nous on refuse d'avoir des dessertes intérieures de logements non éclairées naturellement. Faut voir qu'au niveau des normes HQE par exemple ça y a pas de point. C'est-à-dire que je pourrais avoir quelque chose d'aveugle je perdrais pas… Donc nous on le met en plus, on tient avec des comme Rhône-Saône Habitat qui sont quand même des structures aidées par l'Etat donc ne sont pas là pour faire du profit tandis qu'un promoteur privé lui faire avoir ce petit bout de machin où il va perdre de la surface juste pour avoir de l'éclairage dans les parties communes, ben on y arrive pas en règle générale. De toute façon on a jamais été jusqu'au bout avec eux. Donc là simplement on a une desserte classique des

appartements et on a réussi à conserver un éclairage naturel des parties communes. Alors ça paraît peu mais c'est déjà beaucoup.

MA : *Vous avez parler d'usage et de place de l'habitant dans vos objectifs. Comment projetez vous l'usage et l'habitant futur quand vous concevez un bâtiment ?*

C'est assez simple parce qu'il y a une telle demande… La demande en social est énorme donc de toute façon eux ils savent que c'est sûr et certain ça va se remplir. Des fois ils nous le disent « pourquoi vous vous faîtes chier franchement ? ça sera loué demain » parce que la demande est énorme en logement social. Contrairement au privés où ils nous font chier sur le moindre détail parce qu'ils ont peur que ça se vende pas, eux ils nous ont fichu la paix… Rhône-Saône Habitat, après qu'ils ont vendu leurs 30%. J'ai plus eu un problème. Maintenant ils sont super contents ça c'est bien vendu. En social, SCIC Habitat Rhône-Alpes ont une démarche pour faire travailler des architectes qui ont un peu une recherche et proposent autre chose mais y en a d'autres qui en ont rien à foutre et puis ils nous le disent, « pourquoi vous vous faîtes chier autant ? de toute façon c'est loué demain, la demande est énorme ». Donc nous après on a leur cahier des charges et le travail c'est un travail classique avec des contraintes qui sont très très fortes, sur lequel on travaille sur une vraie séparation jour nuit dans les logements en particulier dans le social parce qu'il faut pouvoir que la vie d'une famille puisse se passer et quand il y a pas de séparation jour nuit comme dans les années 1970, simplement à un niveau acoustique vous avez la chambre enfant qui donne directement sur le séjour où les parents regardent la télé tard le soir, le gamin dort pas un point c'est tout. C'est vraiment d'une simplicité extrême. Donc toujours une vraie séparation jour nuit. On a des appartements tous petits, enfin plus petits qu'à une certaine époque… en même temps faut comprendre, le logement social en France se loue au mètre carré, si vous faîtes un T3 là on doit faire 60m², on pourrait faire 70m² , le mec va devoir payer 10m² en plus, donc des fois il vaut mieux avoir des appartements plus petits parce que le mec peut payer. Donc ce qui est intéressant avec SCIC Habitat c'est qu'ils nous laissent faire des T2 à 47, 48 et puis des T2 à 52, 53 donc selon les gens qui sont en face, ils arrivent, selon leurs ressources... Donc des fois avoir des appartements tous petits ça permet que les gens n'aient pas un loyer trop important. Donc ce qu'on réussi à obtenir avec la plupart, 90% de nos maîtres d'ouvrage, c'est on respecte la séparation jour nuit, par contre on décloisonne les cuisines, ce qui, il y a encore 10 ans, était très peu accepté. Donc on décloisonne les cuisines et on a des halls ouverts sur la partie de séjour, on a plus le hall fermé qui donne sur la cusine qui est fermée, qui donne sur le séjour qui est fermée, ce qui fait des circulations de 10m² pour un appartement de 70m², ici sur un appartement de 70m² on va avoir un petit bout de circulation qu va faire 2 ou 3 mètres carrés qui dessert l'espace nuit, c'est tout. Et autrement on a un espace complètement ouvert. Après au niveau des prestations, nous on travaille toujours un peu la même couleur partout. C'est-à-dire qu'il faut voir que c'est du locatif donc les gens vont arriver mais pas tout refaire. Et puis si on fait quelque chose de très typé ça plait ou ça plait pas. On est pas décorateur donc nous ce qu'on leur propose c'est un cadre neutre sur lequel on a le même sol de partout qui est un carrelage ou des linoléums suivant les cas, très neutre, le même dans l'ensemble des pièces, et une peinture qui est de couleur gris souris neutre de partout. Après, moi je l'ai vu sur d'autres opérations qu'on a faites où j'ai pu aller visiter des apparts des années plus tard, les gens interviennent sur ce genre de truc, ils repeignent un mur en vert et ça devient le thème de l'appartement, ou des studios, hop ils peignent un mur en rouge et ils ont des meubles rouges. Donc ça permet de personnaliser l'appartement sur un cadre assez neutre dessus. On a pas du

tout le même cas sur l'acession où là on ne fait pas les cuisines étant donné que les gens installent eux-mêmes leurs cuisines donc on leur fait juste les arrivées d'eau et c'est pas nous qui décidons des sols. Là les gens, une fois qu'ils sont chez eux, peuvent aménager comme ils veulent les appartements et c'est eux qui décident des finitions en direct avec la maîtrise d'ouvrage.

MA : *Vous avez parlé tout à l'heure de la peur qu'avait Rhône-Saône Habitat de réussir à vendre à côté de logement social ?*

Ils avaient très peur. Ca ils aiment pas être mélangés. Parce que quelqu'un qui va acheter en accession n'a pas envie d'être mélangé avec du logement social. Donc là le fait que de toute façon ils voulaient chacun leur entrée, le jardin est commun mais il n'est pas accesible. Ni d'un côté ni de l'autre ils ne voulaient pas. Les parkings ça a été intenable, ils voulaient 2 entrées. Heureusement Confluence a dit « c'est comme ça et c'est pas autrement » et donc il faut qu'ils passent… je sais plus lequel passe dans le couloir de l'autre pour rentrer chez lui, ils ont un parking commun mais ça a été… C'est chacun chez soi !

MA : *Que faut-il penser de la mixité sociale ?*

Y a d'autres cas sur l'îlot où ils ont fait… ils sont en mixité sociale mais c'est le même immeuble avec 2 escaliers, donc y a une montée d'escalier et d'ascenseur qui dessert les 4 premiers niveaux et c'est du logement social et après y a une autre montée d'escalier, ascenseur qui dessert les logements qui sont au dessus. On nous demande de séparer… on sépare les riches et les pauvres donc chacun chez soi. Et ils ont réussi je crois à faire… ce qui fait qu'on a un même immeuble et on a une strate de population à l'intérieur. La difficulté c'est qu'ils sont après obligés de faire de la découpe au niveau des propriétés, c'est les notaires qui s'en occupent et ils font des découpes distractives en volume qui sont d'une complexité absolument dingue.

MA : *Que veut dire mixité sociale quand on déploie des chefs d'œuvre d'ingéniosité pour séparer les populations ?*

En même temps ici les gens sont dans le même quartier. Sur notre immeuble schématiquement ces fenêtres là sont chez les pauvres et les fenêtres qui sont dans la continuité on croit que c'est des fenêtres de pauvres mais non c'est des fenêtres de riches. Vu qu'on a en réalité triché pour mélanger… et puis ils sont exactement dans le même secteur géographique, quasiment celui qui a la plus belle vue c'est l'immeuble de locatif social parce qu'il a vue sur toute la Saône alors que l'autre ne l'a pas. En même temps c'est parce qu'on pensait que ça allait être construit. Mais du coup comme c'est pas construit du coup celui qui est aujourd'hui le mieux positionné c'est cet immeuble là. Et au niveau des prestations on a des prestations absolument similaires sur les 2 immeubles donc ça ne se joue pas à ça. Par contre ce qui est important c'est que les gens soient dans le même quartier. C'est-à-dire que casser les ghettos est absolument indispensable pour le futur de notre société… Là par exemple dans cette rue il y a des immeubles qui ont été achetés par des OPAC et on a des familles en difficulté qui sont installées dessus. Ca a été un peu chaud au début mais y a un immeuble dans l'ensemble du coup ça se passe. Donc la mixité elle est territoriale, à mon avis elle a pas besoin d'être vraiment dans le même immeuble. Parce que c'est des problèmes aussi de gestion. Donc le fait d'avoir

des immeubles les uns à côté des autres, c'est ce qui se passe ici, l'immeuble qui est en face c'est de l'accession privée, nous on doit être à 3000 euros le mètre carré, eux ils sont à 4500. Donc ici on avait au dix-neuvième les immeubles haussmanniens où c'était, vu qu'il y avait pas d'ascenseur, c'était le premier étage l'appartement le plus chic, le deuxième un peu moins chic, et on le voyait d'ailleurs au niveau de la lecture de la façade parce qu'au fur et à mesure qu'on montait y avait plus de balcons, et sous les combles étaient les chambres de bonnes. Et les ascenseurs n'existaient pas donc c'est la technique qui a fait que ça c'est tout inversé, aujourd'hui c'est évidemment quand on fait des immeubles de rapport les derniers niveaux qui sont les plus chers parce qu'il y a des ascenseurs. Donc c'est la technique qui fait évoluer le social. Moi je pense, pour revenir là-dessus que ce qui est important c'est d'avoir dans un même quartier des populations différentes. Aussi dans le social y a tout un panel, c'est très compliqué, y a le PLA, le PLAS, le PLI qui n'existe plus, qui est remplacé par le PLS, moi-même je n'y comprends plus rien. Et ça eux ils le mélangent à l'intérieur, c'est-à-dire qu'ils ont sur 30 logements 3 PLI+, 5 PLS, 3 PLA machin et eux ils le font à l'intérieur du truc. Sur une de mes opérations le maire a perdu les élections quasiment à cause de l'immeuble qu'on a fait, c'était un programme de logement social, dans l'Ouest Lyonnais donc c'était amener des pauvres chez eux et le nouveau maire a quasiment demandé à pouvoir choisir ses locataires. C'était déjà avec SCIC donc les mecs de SCIC ont dit « mais excusez moi, la loi c'est pas ça, c'est pas vous qui choisissez les locataires » et évidemment ils allaient choisir les locataires d'après les noms en enlevant tous les gens d'origine étrangère parce qu'ils veulent pas d'étrangers chez eux. Donc c'est ce niveau donc là on est dans le pragmatisme, donc déjà d'arriver à construire dans des quartiers… de toute façon c'est la loi, la loi oblige les communes de plus de 5000 habitants d'avoir 20% de logements sociaux. Donc la loi SRU c'est une des lois les plus intelligentes, qui a failli être supprimée il y a quelques années parce qu'ils voulaient intégrer dans ces qutoas de 20% justement l'accession social. Ce qui fait que les communes un peu riches ils avaient des pauvres… enfin jusqu'à 2000 euros par moi on peut prétendre à l'accession sociale donc c'est pas du pauvre ça, le vrai pauvre c'est celui qui ne sait pas comment payer son truc. Donc y a quand même une levée de bouclier pour préserver la loi dans son sens original qui est que ces 20% sont du logement social en locatif et pas en accession. Moi je signe jamais de pétitions mais là j'en ai signé une et je l'ai envoyé avec l'ensemble des gens avec qui je travaille à tous les niveaux, quelque soit la couleur politique de chacun en tant que chargés de la construction à tous les niveaux on ne pouvait pas laisser passer quelque chose pareil. Parce que casser les ghettos actuels… parce que t'as aussi l'inverse, tout le travail qui est fait à Vaulx-en-Velin en particulier où ils ont complètement réussi à amener une nouvelle population, à casser le ghetto, à créer un centre-ville, c'était inimaginable à l'époque. Quand ils ont prévu les places de parking qui sont à côté de l'hôtel de ville, y avait des opérations en accession tout autour, on leur disait qu'ils prévoyaient trop de places de parkings et qu'il y aurait jamais personne qui viendrait. Aujourd'hui on ne sait pas où se garer quand on va au centre-ville de Vaulx-en-Velin, donc là c'est l'inverse, c'est pas un quartier neuf. Parce qu'il pourrait y avoir des quartiers neufs comme Confluence où la loi les oblige à mettre du logement social. Et puis dans des communes en périphérie, moins riche, le fait d'avoir des quartiers qui ne sont pas que des quartiers en logements sociaux mais qu'il y ait de l'accession à l'intérieur c'est ça qui permet de casser des ghettos, ça va être encore très long mais ils l'appellent vivre-ensemble… la base elle est là, c'est comment vivre ensemble.

MA : *Mais cela peut amener un certain nombre de tensions. A Confluence par exemple, ce n'est pas toujours vécu très positivement.*

Ouais mais cette tension elle est… Moi je vois, j'ai travaillé sur un autre immeuble à Confluence, on a fait un bar sous un immeuble de rapport en copropriété… Voilà ils ont acheté à 5000 euros le mètre carré avec vue sur la darse, faut pas les faire chier ! Ils ont acheté des droits en même temps, voilà. Bon en même temps ils vivent en ville donc dans l'immeuble d'à côté il peut y avoir des gens moins riches qu'eux.

MA : *N'est-ce pas lier à l'image que peut renvoyer ce quartier ?*

Oui parce que l'image du quartier c'est… je sais pas l'autre projet sur lequel vous travaillez à Nantes, mais Confluence c'est le quartier bobo. Alors ils essayent avec les opérations sociales de casser l'image mais comme en même il y a une surenchère… on le fait aussi nous en tant qu'architecte, on essaye d'être encore plus beau que celui d'à côté. Il y a une surenchère d'écritures architecturales qui fait que c'est encore un peu un quartier à part, il commence à se souder… d'abord il commence à vivre… quand j'y allais en tramway j'étais tout seul quand j'allais jusqu'à la dernière station aujourd'hui j'ai pas de place assise parce qu'il y a les gens du centre commercial et les gens de la région qui utilisent le tramway. Donc c'est un quartier aussi, c'est une greffe urbaine complète, qui a commencé il y a une dizaine d'années. Donc Confluence est très critiqué mais en même temps d'arriver à sortir aussi vite un projet qui n'est pas parfait mais qui quand même produit de la ville c'est quand même une gageure.

MA : *Et le projet dans son ensemble, qu'en pensez-vous ?*

C'est difficile, moi je lui laisse le temps. Il faut le laisser vivre. C'est-à-dire qu'il s'enrichit… Je pense que ces quartiers là on saura dans 10 ans si c'est une réussite ou pas selon que la vie arrive à se greffer dessus. Il faut lui laisser le… Y en a d'autres 20 ans plus tard on les casse, moi j'ai des confrères qui font des références qui étaient des opérations marchandes, la Duchère où on casse tout… Y a un moment c'est aussi des échecs, les quartiers de logements sociaux des années 1960 qui ont été portés par les architectes et par les urbanistes comme modèles d'architecture et de ville, il faut bien voir 30 ans plus tard qu'on les casse, donc y a un échec qui est pas lié çà l'architecture. Y a les mêmes immeubles qui sont dynamités, les tours Pascal, le modèle, dynamitées à Vénissieux et les mêmes ont été construites à Ecully, celles d'Ecully elles sont pas dynamitées. Donc c'est pas un problème d'architecture, c'est un problème d'urbanisme et de voilà… Donc ces quartiers quels qu'ils soient, on sait à terme s'ils résistent au temps. Tous les quartiers modèles des années 1620 ou 1970 eux n'ont pas résisté au temps vu qu'on doit en casser. Donc qu'est-ce qu'on fera ça ? La particularité de Confluence c'est qu'on est en plein centre-ville donc ça veut dire qu'il y a une pression au niveau économique, c'est des terrains qui valent très cher… y a vraiment du monde, y a pas besoin d'aller faire trop de pub. Ils en font quand même. Ils en font énormément parce qu'ils mettent la barre très très haut. Maintenant le moindre projet c'est star internationale, que des stars internationales… Voilà, c'est la vitrine de Lyon aussi donc là on est sur un double… y a une double volonté. Y a cette volonté de quartier durable et cette volonté de vitrine de Lyon de demain.

MA : *Cet aspect vitrine se vit comment quand on travaille sur le projet ?*

On le voit de partout. C'est un quartier qui se veut la vitrine de Lyon. Ils font exprès… là moi je suis jury sur un concours qui est à Confluence, y a des architectes anglais qui viennent pour construire 30 logements. Et après le maître d'ouvrage voit des architectes anglais qui font des trucs un peu sympas et oui ça les flatte et donc oui c'est une vitrine. Nous, en tant qu'archi on a toujours été habitués à avoir des architectes étrangers qui travaillent en France et des architectes français qui travaillent à l'étranger donc c'est aussi un moyen direct d'ouverture de la ville. Lyon a une volonté de ville internationale, elle doit un moment le monter aussi. Donc en faisant aussi travailler… maintenant les urbanistes de la seconde phase c'est Herzog et de Meuron qui sont le top du top au niveau mondial et qui acceptent de venir travailler sur la seconde phase, donc ça monte d'un cran. Donc oui c'est l'image de la ville, c'est un quartier durable mais avant tout la vitrine de ville.

MA : *Est-ce que cela suffit pour faire quelque chose de bien ?*

Les critiques que l'on entend dessus c'est sur le fait justement que le projet global est porté par une logique économique et non pas porté par une logique de réflexion urbaine et sociale. Ca on m'en parle beaucoup, mes confrères, parce qu'il savent que je construis là-bas, ils sont souvent, certains, assez violents par rapport à Confluence qui concrétise pour eux tout ce qu'ils détestent en architecture et en urbanisme. Moi je crache pas dans la soupe mais je suis en partie d'accord. Oui il y a un côté d'architecture image, on est aussi sur la première phase sur un urbanisme totalement classique, sur des formes d'îlots, avec la darse, le doigt d'eau, le machin avec les petits bateaux… La seconde phase d'Herzog et de Meuron est beaucoup plus inventive au niveau urbain, c'est-à-dire avec une façon de travailler sur les îlots en les fragmentant, en autorisant de dépasser les hauteurs, en donnant une densité globale sur l'îlot et pas une densité… avec une obligation de faire des trous pour voir l'intérieur des îlots. Là y a une démarche beaucoup plus intéressante sur la seconde phase. La première phase est super classique au niveau urbanisme, c'est-à-dire que c'est un peu des escalopes à l'origine, c'est-à-dire que chacun avait sa petite escalope et faisait son projet. Avec des contraintes architecturales qui ont donné un peu... y avait une obligation de traiter les derniers niveaux, c'était très marqué au début, d'une façon différente. Le seuls qui l'ont pas fait c'est le monolithe, nous on a perdu le concours à l'époque, on avait bien respecté à l'époque… Ce qui a donné cette lecture des immeubles de Confluence avec ces boîtes qui dépassent, ça fait Confluence. Nous d'ailleurs c'est ce qu'on a refusé. Heureusement… vu qu'en fait le monolithe pouvait pas passer le PLU puisqu'il y avait une obligation inscrite dans le PLU d'avoir un traitement en attique des 2 derniers niveaux et y en a pas sur le monolithe donc pour le faire passer ils ont rajouté une ligne, ils ont dit « traitement en attique sur tout ou partie » donc il suffisait d'avoir un mètre linéaire sur 200 pour que ça passe et ça soit accepté… Putain je suis enregistré ! [rires] Mais c'était comment arriver à ce que le monolithe puisse passer. Donc du coup ça a adouci et le PLU et on a cette phrase « tout ou partie », moi j'ai triché du coup puisque je l'ai pas fait, on a considéré que le retrait c'est là puisqu'on est en retrait, je suis pas en retrait sur les 2 derniers niveaux, je suis en retrait sur 6 niveaux. Donc on a refusé de rentrer, et on est les seuls sur la rue, si vous regardez la rue ils ont tous les 2 derniers niveaux avec trucs marqués différents, tout ça… Nous en plus à l'époque aussi, deuxième raison pour laquelle on a refusé, c'est que ça nous coûtait très cher parce que dès qu'on a ces boîtes… on appelait ça des logements de footballeurs, parce qu'à l'poque, sur la première phase, y avait que les footballeurs qui pouvaient acheter les duplex au dernier niveau qui faisaient 200m² à 7000 ou 8000 euros le mètre carré. Donc les logements de footballeurs on pouvait pas faire, on faisait

du social, et nous, plu on est plombé moins on est cher. Et donc on a fait une façade complètement lisse, ils nous l'ont acceptée, on était les seuls, mais vous regardez les autres, même sur la rue ici, ils ont tous les boîtes qui sortent et les machins comme ça. Donc ça c'est un truc d'archi, on s'est dit « on ne va pas faire comme tout le monde », c'est vrai que comme tout le monde faisait ça… on a toujours envie de se démarquer en tant qu'archi. Donc oui Confluence souffre de cette imagerie, j'ai une amie qui dit « on a l'impression d'être chez un marchand de revêtements extérieurs », parce qu'il y avait vraiment toute la collection, on se croirait à Conforama. C'est vrai. C'est vrai qu'il souffre de ça mais en même temps y a d'autres ZAC, les trucs Bon Lait et compagnie à Lyon où la barre était moins haute et du coup on s'ennuie énormément. Aujourd'hui c'est vrai qu'on peut pas reprocher… ce qui est intéressant c'est que c'est quand même un quartier où il y a une vraie diversité qui est amenée par le fait que… les immeubles sont pas tous intéressants mais collés les uns à côté des autres il y a une diversité urbaine qui fait qu'on évite la monotonie de ces quartiers sortis de terre au même moment où on arrive à des quartiers où tout se ressemble. On a évité ça mais par contre y a un effet bling-bling sur lequel il y a que le temps qui… aujourd'hui ce qui est très intéressant c'est les opérations qui sont en cours de construction ici, donc derrière nous, au Nord, parce qu'elles font le lien avec tout le quartier Sainte-Blandine. Donc ils sont en train de faire vraiment la couture qui va permettre… Ils pouvaient pas faire partir ça au début, personne serait venu. Ils ont lancé d'abord devant pour faire venir les gens, la deuxième phase c'est nous sur une zone qui est déjà moins prestigieuse et là ils arrivent à faire partir, en accession privée, sur l'arrière en lien avec un quartier classique… Donc y aussi une logique générale qui semble conservée mais qui est une logique marchande. Mais c'est vrai que par rapport aux discours des architectes des années 1960 et 1970 qui étaient fondés sur des réflexions sociales avant tout, eux ça leur reste au travers de la gorge. Parce qu'aujourd'hui on est sur une logique marchande de la ville. Ils vendent de la SHON. Moi je le vois sur les présentations, on sait qu'on est dans un univers marchand. Donc soit on accepte d'être dedans, soit on construit pas. Après nous on y construit… De toute façon on a aussi participé à des concours privés dessus et c'est une machine à fabriquer la ville qui est assez exceptionnel. Mais c'est une machine à fabriquer la ville.

MA : *Quelles sont les conséquences de cette logique marchande ?*

Moi j'ai moins de problèmes, je travaille en logement social. Après, 80% de ce qui construit n'est pas du logement social. Donc là ils ont une contrainte parce qu'ils doivent vendre le produit. Leur contrainte c'est comment ils font pour vendre. Et quand on travaille avec eux dessus, c'est « non ça ne se vendra pas, donc faut pas faire ça ». Donc là c'est un bras de fer chaque fois avec les promoteurs, que ce soit des promoteurs de bureaux ou des promoteurs de logements. Notre interlocuteur à ce moment là est le promoteur qui lui va prendre le risque financier parce que c'est des opérations qui sont énormes. Mais c'est des logiques financières. Ils font des montages… voilà, c'est la logique marchande de la ville.

MA : *A quel moment le « on a peur de ne pas réussir à vendre » correspond à une réalité et pas à un argument, par exemple, pour faire baisser le prix du foncier ?*
Les ventes de bureaux se sont arrêtées en 2008 ou 2009. Donc avant de prendre certaines opérations… nous on avait une opération à Villeurbanne, on était près à commencer le chantier et elle a failli s'arrêter. Ca c'est décidé à Paris chez un des très grands directeurs, c'était oui ou non et finalement cette opération est partie. Sur une logique complètement économique, à un

moment ils étaient pas sûrs du truc, l'opération a failli s'arrêter. Aujourd'hui on est là-dessus et la conjoncture actuelle est difficile. Aujourd'hui Confluence est porté par cette image, par la com', énormément de com' qu'ils font c'est sûr, par le fait qu'il y a plein de choses qui se passent tout autour, ce qui fait que c'est opérations là par rapport à un promoteur qui ne va pas tout seul sur l'opération mais est porté par un ensemble qui fonctionne, c'est une machine ira finalement prendre des risques sur Confluence.

MA : *Ou ne pas prendre de risque justement parce qu'à Confluence on vend bien.*

Si, ils en prennent parce que s'ils arrivent pas à vendre ils font pas leur chiffre… ou s'ils doivent brader leurs appartements. Ils suent les commerciaux. On a fait un concours avec Shigeru Ban, le cahier des charges disait « pas de duplex », il a fait que des duplex, les commerciaux dégoulinaient, ils étaient exsangues… on a perdu le concours, pas pour ça. Les chefs avaient décidé de suivre Shigeru et les commerciaux disaient « mais comment on va faire pour vendre des duplex de 100m² à Confluence ? ». Parce que ça coûte beaucoup plus cher les duplex, les gens n'aiment pas trop les duplex parce qu'il faut monter d'un étage à l'autre, ça se vend moins facilement pour eux qu'un logement simplex, et ils étaient exsangues parce qu'ils ont du mal à le vendre derrière ou parce qu'ils doivent brader le truc et l'opération ne se fait pas ou ils vont mettre des années à vendre et perdre de l'argent. On est dans une logique marchande.

MA : *Donc ils poussent énormément vers le produit type.*

Tout à fait. Et je vais pas vous donner les tableaux de surface dans le privé, parce que là on nous demande des T2 à 43m² avec chambre fermée. J'ai fait une étude de faisabilité, vu que c'est enregistré je dirais pas pour qui, ça a commencé, après on m'a dit « il faut que tu rencontres le spécialiste chez nous du logement », j'ai rencontre le spécialiste du logement et puis après je suis allé à une réunion, j'ai vu mon associé et je lui ai dit « il faut qu'on arrête », j'ai appelé gentiment le promoteur et je lui ai dit « on va arrêter parce qu'on va pas y arriver ». Il nous expliquait qu'il fallait qu'on construise, donc y avait une voie au Nord avec beaucoup de voitures et ils nous expliquaient qu'il fallait qu'on construise des mono-orientations plein Nord sur la voie, sinon ils faisaient pas l'opération. Donc nous on a arrêté, on leur a dit « on vous fait votre étude de faisa, y aura un cours et on demandera pas à participer au concours », y avait je pense 70 logements. Donc à un moment en tant qu'archi tu dis « excusez moi les 70 logements je vais pas vous les prendre », aujourd'hui on peut se permettre de le dire mais il y a quelques années…

MA : Vous avez rapidement évoqué l'aspect écoquartier, il y a le label WWF, Concerto…

C'est quoi le WWF ?

MA : C'est une ONG qui travaille sur la protection de l'environnement, le logo est un panda. A l'origine ils faisaient surtout des actions en faveur de la faune. Ils ont créé un référentiel qui s'appelle One Planet Living et Confluence est le premier quartier labellisé.

Je l'ai eu su, je l'avais oublié.

MA : Qu'est-ce qu'un écoquartier ou un quartier durable ?

Principalement c'est vrai qu'encore aujourd'hui c'est sur la maîtrise de l'énergie. On est encore… Après y a tout un travail qu'on fait, ici y a un AMO pour le HQE et avec des bureaux d'études spécialisés, c'est pas un bureau fluides qui travaillent dessus. Pour nous c'est des gens comme Etamines qui bossent dessus, au niveau de la qualité des matériaux… mais principalement aujourd'hui c'est la maîtrise de l'énergie pour être moins consommateur. Nous, à notre niveau, en tant qu'architectes, sur le travail sur ce type de logements, on est à 80% sur la maîtrise de l'énergie. Et après le travail sur la lumière c'est notre travail d'architecte, on a toujours travaillé comme ça, on a pas entendu de dire qu'il faut éclairer plus au Sud qu'au Nord pour le faire. Donc ça c'est le travail habituel d'architecte qu'on a fait. Le travail qu'on fait avec les bureaux d'études est sur le type de matériaux employés où ils vérifient qu'il y ait pas des colles, des machins, tout ça. Nous en tant qu'architectes, nous au niveau de l'agence, on est pas… Y a d'autres agences comme Tekhné, comme Tectoniques, qui ont mis leur démarche environnementale en priorité sur la démarche de l'agence, c'est pas le cas de notre agence. On est architecte et on est associé à des bureaux d'études spécialisés avec qui on travaille et qui nous guident et nous conseillent sur le travail sur le développement durable. J'ai répondu à votre question ?

MA : *En partie, cela ne répond pas à ce qui se passe au niveau urbain… Est-ce qu'un écoquartier c'est simplement l'assemblage de bâtiments énergétiquement performants ?*

Je pense pas mais étant donné que nous on est architecte spécialement, on travaille pas en urbanisme. On a des formations d'urbaniste mais on travaille pas en tant qu'urbaniste, on travaille principalement en tant qu'architecte je vais pas trop vous répondre dessus parce que c'est des domaines dont je suis pas spécialiste. Donc oui l'écoquartier c'est pour moi une logique qui doit être beaucoup plus complète, avec la gestion de l'eau, la gestion des déplacements, c'est vraiment à une autre échelle, mais là-dessus c'est pas du tout ma spécialité.

MA : *Ce qui est notamment mis en avant c'est la question de la place de l'automobile et notamment l'idée d'en limiter la place.*

Ca c'est un choix qu'ils ont pris. On est en quartier de plein centre-ville et évidemment à Lyon il y a quelques années prenaient leur voiture pour faire Terreaux Bellecour, moi personnellement j'ai pas de voiture, ça fait 20 ans que j'ai pas de voiture, je fais tout soit à pied soit avec les transports en commun soit en vélo. Quand j'arrive sur les chantiers à Confluence en vélo on me regarde comme si j'étais un extraterrestre. J'avais des quartiers à la tour de Salvagny, j'y allais en bus, ils me parlaient pas… enfin ils me parlaient pas… l'archi qui arrive en bus voilà… Donc moi je pense que la résistance aux voitures que fait Confluence sur lequel ils ont beaucoup de mal et surtout avec la population qu'ils attirent… Ils attirent une population qui va acheter à 7000 euros le mètre carré et ils ont pas les 2 places de parking qu'ils veulent… parce que eux ils leur faut leurs 2 places de parking. Ca c'est un pari qu'ils ont pris et qu'ils tiennent au niveau du stationnement. Parce que généralement les gens ont 2 places de parking et ils gardent une des voitures qu'ils vont utilise l'été parce que c'est leur 4x4 qu'ils vont utiliser pour ça. Donc cette réflexion sur la circulation… on est sur une difficulté, c'est-à-dire que ce qui pourrait se passer à Paris parce que les gens sont habitués à pas avoir 2 places de parking surtout en plein centre-ville, aujourd'hui vu qu'on est à Lyon c'est une gageure au niveau de l'amorce. C'est un pari qu'ils ont pris au niveau de la voiture. Ils essayent aussi, et

ça c'est vachement difficile, au lieu que les parkings soient sous les immeubles, on a un problème on a de l'eau à Confluence donc on est à un niveau et demi de parking maximum donc ils essayent quand ils créent un espace public de faire un grand parking dessous sur un niveau, qui coûtent pas cher, parce que dès qu'on est dans l'eau c'est des places à 25000 euros la place, c'est complètement dingue, donc les gens garent leur voiture et vont jusqu'à chez eux à pied. Ils ont du mal… parce que les gens n'ont pas leur voiture sous… c'est mal reçu. Et en plus souvent ils boxent… si on boxe pas on tient dans 2,30m, si on boxe pas il faut du 2,70 2,80 donc on perd énormément sur les longueurs. Mais sur le truc classique il faut la place boxée fermée.

MA : *Dans la mesure où ça ne semble pas correspondre aux pratiques* [il me coupe]

Parce qu'il faut faire évoluer les pratiques. C'est-à-dire que si vous faîtes ce que veulent les gens ce sera 2 places de parking par personne avec la deuxième voiture jamais utilisée qui sera là en permanence… donc y a un moment. Et puis quand on est en plein centre-ville cette réflexion sur la voiture… moi ça fait 20 ans que j'ai pas de voiture, j'habite en plein centre-ville, j'en ai pas besoin. Quand j'en ai besoin professionnellement j'en loue une et à un niveau personnel pareil, j'ai pas besoin d'avoir une voiture à plein temps. Cette démarche là dans les grandes agglomérations comme Paris beaucoup de gens l'ont, sur Lyon ça a été beaucoup plus difficile. Mais en même temps sur Lyon ça a été Noir et il a réussi quand même à l'époque… c'est là où il y a eu la première politique de la ville au niveau des voitures. Donc il a créé des parkings sous-terrains. Par contre le problème c'est que l'offre amène la demande, c'est-à-dire que plus vous offrez de places de voitures plus les gens viennent facilement en voiture. Donc s'il créait 200 places en sous-sol il supprimait 200 places en surface. Et on a pu récupérer plein d'espaces publics à Lyon qui était des parkings, la place des Terreaux était un parking, la place Antonin Poncet était un parking… y a plein de petites places comme ça qui ont été récupérées et débarrassées des voitures avec une vraie logique. Donc y a pas eu plus de places de stationnement et en même temps on ne voit plus la voiture. Parce qu'il y a rien de moins urbain que d'avoir des voitures garées en plein centre-ville. Donc là, la logique de Confluence… ils sont énormément critiqué là-dessus, c'est aussi quand des restaus chics ils y vont pas en bus ou en taxi… c'est vrai qu'il y a une dichotomie, y a un vrai décalage à ce niveau là.

MA : *Cela pose des questions d'adaptation dans le temps et aujourd'hui cela crée un certain nombre de contraintes, il y a moins de places mais comme les habitants sont toujours aussi motorisés les véhicules sortent aussi dehors.*

Ouais mais bon après du coup ils auront plus de voiture. Faut qu'il y ait un moment où faut les forcer. Si… mais là y a aucune évolution possible, la logique de la voiture est terrible, c'est une appropriation et il faut que la voiture soit sous soi, on ne peut pas la mettre à 200 mètres. Donc ça se vendra pas, c'est encore pareil, si la place de stationnement n'est pas associée directement et s'il y a des étrangers qui peuvent pénétrer dans le parking. Donc là on est dans un rapport psychanalytique du rapport du propriétaire à sa voiture. Donc y a un moment où il faut… Moi je pense qu'ils ont raison, après il y a sûrement des difficultés, c'est vrai qu'on voit souvent des gens là-bas garés sur les trottoirs… Moi j'ai des promoteurs qui se sont fait enlevé leur voiture alors qu'on était en réunion. Mo j'étais content…

MA : *Cela interroge quand même sur le fait de savoir si le coercitif fonctionne et si on s'attaque au problème à la bonne échelle...*

On est en pleine ville, on est en plein centre-ville de la deuxième ville de France, donc à un moment les gens prennent les transports en commun… Quand y a pas de transport en commun, oui d'accord, mais là y a des transports en commun, le métro, les tramays, le bus, les Vélo'v… donc pour moi oui ça va être encore long à évoluer mais je pense qu'ils ont absolument raison de résister à… Et en plus ceux qui sont les plus demandeurs ne sont pas que les gens qui ont acheté les magnifiques appartements et tout ça, c'est aussi au niveau du logement social où souvent ils ont 2 ou 3 voitures. Et souvent sur le logement social on nous demande moins alors que c'est pas vrai. Donc celles qui sont des la rue sont souvent celles des mecs du logement social. Et ceux du logement social en plus des fois ne prennent pas le parking parce qu'ils ne peuvent pas se le payer parce que c'est cher. Et donc ils laissent le parking dans la rue. Donc là ça devient complexe. Et puis après le problème du Français à sa voiture il est… on voit en Allemagne, en Allemagne sur les opérations, une des plus connue, vous avez une immense avenue avec des groupes d'immeubles et le premier c'est un parking silo à voiture. Donc l'Allemand, et pour ça il faut être Allemand, quand il a des trucs à livrer, il vient là, il sort ses affaires, il reprend sa voiture et il se gare dans le silo et revient à pied chez lui, il fait 500 mètres à pied. On est en Allemagne. Ca en France ? On nous dit « mais vous êtes fou ? ». Donc c'est qu'un problème d'éducation et faire évoluer le système… Si on écoute chacun des habitants, évidemment ils souhaitent tous 2 places de parking en sous-sol sous leur immeuble à eux et avec si possible un accès que pour eux et les gens de leur immeuble à eux mais surtout pas l'immeuble d'à côté, surtout si l'immeuble d'à côté n'est pas de l'accession mais du locatif avec « mon Dieu des étrangers qui vont rentrer dans mon parking ». Non mais de ce niveau… Donc je pense que l'option qu'ils ont prises, même si elle est difficile à vivre.

MA : *Une dernière chose, quels étaient vos rapports avec les maîtrises d'ouvrage et d'œuvre urbaine ?*

Toutes les étapes du projet on est materné par l'architecte en chef conseil de Confluence, l'équipe de Confluence… le permis de construire est d'abord validé par eux après par la ville. Et y a un système de vérification. Moi je me souviens, y avait certains promoteurs qui avaient construit et au permis y avait pas toutes les indications données, le permis était refusé. Donc non, non, c'est pas qu'un effet d'annonce… on a après tout un processus de validation qui est fait avec eux et en particulier au niveau du permis de construire ils sont très… ce qui donne une force aussi. Moi j'ai mon promoteur qui voulait me changer les panneaux de façades, parce qu'ils sont chers, il m'avait trouvé un truc qui était moins bien mais c'était moins cher. Moi je me suis refugié complètement derrière le permis de construire en disant que de toute façon j'avais l'accord et qu'on m'avait demandé tel type de matériau, tel porduit, tel machin, et il a pas pu me le faire enlever. Pour nous c'est un support pour permettre… nous on avait moins de problème parce que c'était de l'accession sociale mais en accession pure il est évident que ça permet aux architectes de s'appuyer sur la Confluence qui a un vrai pouvoir. C'est eux qui disent oui ou non aux promoteurs. Parce que eux ils veulent venir, les mecs disent « on va perdre de l'argent » et ils leur répondent « dans ce cas là vous venez pas », ils savent de toute façon qu'il y en a qui vont venir. Pour nous c'est super, on adore, ce type de projet est impossible, nous on aurait pas pu le faire en dehors d'une ZAC comme Confluence, d'abord ils se seraient pas mariés entre eux les 2 là. Ils ont été mariés de force, on leur a dit « ok vous voulez construire ? vous êtes marié avec machin », « machin je l'aime pas », « je m'en fous ».

Et après derrière obligation de concours et après au niveau du choix c'est pas que le promoteur qui choisit… c'est l'avis de la SEM Confluence qui est prédominant avec l'avis de l'architecte en chef et tout ça. C'est peut-être pas spécifiquement nous qui aurions été choisis s'il y avait pas eu le poids de Confluence. Sinon c'est pas le bois en façade parce que si parce que ça… donc à un moment ce projet là on ne pouvait pas le faire sans Confluence, bien sûr, eux ils sont moteurs de projets. Sinon même les bailleurs sociaux, même SCIC Habitat, avec qui c'était le deuxième projet et on espère en faire d'autres, ils nous écoutent… y a un moment faire plus simple ils sont contents parce que comme ils le disent « de toute façon c'est loué demain ». Alors SCIC Habitat le fait pas, ils ont une vraie recherche de qualité architecturale, ils sont très contents du projet, le fait qu'on ait des publications et tout ça… Parce que eux ils travaillent sur l'image de la structure donc c'est valorisant pour eux, y en a d'autres comme l'OPAC du Rhône c'est terrible… Je sais pas comment ils bossent mais le thème de la qualité et de la recherche architecturale c'est pas leur problème, on peut pas parler d'architecture avec eux. Avec SCIC Habitat on peut parler d'architecture. Mais vraiment tout le travail qu'on a fait qui aujourd'hui a une reconnaissance, une publication dans une revue comme Architectura Viva c'est pour nous exceptionnel, ce travail qui est reconnu n'aurait pas pu être fait ailleurs, c'est le poids de Confluence qui a permis que ce soit possible. C'est un vrai contrepoids pour les maîtres d'ouvrage, je le dis d'autant plus pour mes maîtres d'ouvrage qui travaillent eux avec du privé parce qu'alors là pour les mecs du privé c'est Confluence qui les maintiens, qui leur dit « c'est comme ça et c'est pas autrement, tu m'as vendu tel type de matériau, telle performance énergétique, tu ne descendras pas » parce que les mecs essayent « je peux pas finalement être que… ». Et ils ont, c'est l'AMO développement durable qui vérifie tout pour avoir que ce ne soit pas qu'un effet d'annonce.

MA : *Un tout dernier détail, vous disiez tout à l'heure que votre cour est une cour d'ornement. On retrouve beaucoup cette logique de fermeture des espaces à Confluence comme ailleurs*.

A l'origine c'était pas du tout comme ça, au moment du concours… Elle est accessible. Ca m'embête mais qu'est-ce que tu veux que je fasse moi ? Y a un moment je peux pas leur faire ouvrir les portes de force. Ca c'est le mélange des populations, ils ne veulent pas. Nous on le voit bien dès le début, c'est-à-dire qu'on a 2 entrées traversantes, c'est ce que demandait le cahier des charges de Confluence et au niveau du concours j'étais ouvert complètement, on avait prévu que les gens mettent des bancs et que les enfants jouent dans la cour et que les parents puissent vérifier qu'ils sont bien dans la cour en train de jouer. Mais ils allaient se mélanger avec les pauvres donc on ferme et c'est une cour d'ornement qui est pas accessible. Par contre c'est qu'un verrou donc dans quelques années ils se décideront peut-être à rouvrir ce truc pour que les gens puissent accéder. Alors là on est sur le vivre-ensemble et c'est parce que la cour est commune. C'est la sécurisation de l'espace… Mais nous c'est absolument pas ce qui est prévu mais à un moment je peux quand même pas aller casser leurs verrous quoi. Ils m'ont fichu des verrous qui empêchent les gens de pouvoir accéder. Et comme ça ils ont pas de problème aussi d'entretien, personne y va. C'est extraordinaire ouais.

MA : *Je suppose que ce n'est pas la première fois que vous rencontrez ça.*

Non mais d'habitude on a moins de problèmes, là c'est parce qu'on a 2 maîtres d'ouvrage différents. Le problème est là. Quand y en a un seul on moins de problèmes, c'est-à-dire qu'il y a des espaces publics et ils vont dessus. Le mieux quand même à Confluence c'est le

monolithe, ils l'ont vendu avec cet immense escalier qui monte et puis y a la petite barrière qui est en bas qui empêche les gens de pouvoir monter, c'est complètement surréaliste. On a dit que c'était parce c'était des logements et que sinon tout le monde pourrait accéder… mais dans ce cas-là fallait pas faire un escalier monumental qui mène nulle part. Le monolithe m'énerve énormément parce qu'on a perdu contre. C'était assez sympa, « tiens les gens vont s'assoir dessus » mais non c'est totalement impossible. Nous c'est la même chose, alors il est tout petit donc ils ont aussi argumenté sur le fait qu'il soit tout petit…

CL13	**Date :** 21/11/2012
	Rôle dans le projet : Architecte
Réalisation : Pavillon sur le port Rambaud : bureaux + restaurant/boîte de nuit	**Structure :** Agence d'architecture (associé)
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h51min	**Expérience :** 30 ans
Travail sur le projet : 2004-2009	**Taille de la structure :** 5 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer pourriez-vous me parler de l'architecture que vous pratiquez ou de votre philosophie de l'architecture ?*

Philosophie c'est un bien grand mot. Nous on est des praticiens modestes, oui modestes c'est ça. Et en plus on est un groupe donc on a pas une philosophie très arrêtée sur l'architecture. Je vous donner un book… Alors nous un groupe qui a été créé déjà y a pas mal d'années en 1983. Et y a encore parmi 3 des 5 fondateurs de l'origine. Nous on veut être des praticiens, on veut pas être spécialistes donc on est assez diversifié, on fait pas mal de choses, beaucoup de logements, pas mal d'équipements publics et scolaires, du tertiaire. On a un lycée qui est en train de se terminer. A l'époque où on a fait la Confluence on avait pas mal de projets de bureaux ou de tertiaire, on avait un certain nombre de bâtiments tertiaires qui étaient en cours. Et la Confluence c'était un peu particulier parce que nous on a des architectes locaux et à Confluence c'est plutôt des grandes vedettes qui sont arrivées là donc on détonnait un petit peu. Et cette particularité venait du fait que le maître d'ouvrage voulait pas, c'est donc le patron d'Espaces Groupe, voulait… il voulait être libre de son choix et puis il voulait absolument pas une grande vedette parisienne qui lui impose des trucs, pour simplifier.

MA : Il vous choisit comment ?

C'est un pur hasard. En fait il avait un ami économiste et cet ami nous a recommandé. Donc c'est un pur hasard, vraiment une question de lien et de personne. Moi je le connaissais pas je connaissais juste l'ami qui nous a mis en relation. Et puis le courant est passé, je pense qu'il connaissait ce qu'on avait fait et il était en phase avec la relative simplicité de l'architecture qu'on faisait. On fait une architecture plutôt simple, fonctionnelle, sans esbroufe, voilà. Pour rejoindre votre première question ça peut être un peu ça l'esprit. Et puis avec aussi un attachement, ça rejoint la partie urbanisme, avec l'idée d'un projet urbain, d'un projet qui se cale dans une structure urbaine, qui essaie de l'intégrer, qui essaie de l'amplifier, des choses comme ça. On est urbaniste, on a fait dans l'histoire ancienne des projets d'urbanisme, y compris des ZAC, des choses comme ça, depuis on a un quitté ce domaine là mais on continue à en faire sur des projets de secteurs d'activités, de parcs technologiques, par exemple parc technologique de Porte des Alpes. C'est ancien ça, c'est 1992, ça a été un long travail de conception et de suivi et en ce moment c'est plutôt dans ce domaine là qu'on est urbaniste, c'est-à-dire qu'on fait de l'accompagnement de parc d'activités, donc sur le management des

permis de construire, de l'accompagnement et du conseil jusqu'à la fin des opérations depuis le début 1992 jusqu'à la fin 2009-2010. Et on fait ce type de mission d'architecte en chef sur une autre opération à Jonas et une autre opération à Limonest. Toujours des parcs d'activités. Donc c'est un peu une spécialité. C'est une question d'opportunité, ça c'est fait à la suite de l'expérience du parc technologique mais c'est pas une chose qu'on a voulu développer, parce qu'on est une agence de taille moyenne, 15 personnes actuellement et c'est un boulot qui est très prenant notamment pour moi qui m'occupe spécifiquement de ça. Et comme c'est pas notre seule activité… si on faisait que ça c'est sûr qu'on essaierait de le développe, aujourd'hui on essaie de développer l'architecture plutôt que l'urbanisme…

MA : Vous dîtes que vous faîtes une architecture qui s'intègre dans un projet urbain. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ?

C'est un peu l'antithèse… on est pas tellement dans l'idée du culte de l'objet quoi. On est plutôt dans l'idée que l'architecture est un élément d'un ensemble plus vaste et doit s'intégrer à cela. On est pas trop dans cette tendance là actuellement où on cherche plutôt à faire en sorte que… on est plutôt dans une culture d'objets architecturaux, ce que souhaite d'ailleurs la collectivité. A Confluence c'est exactement ça. Ca n'empêche pas qu'il y ait une structure urbaine, heureusement, qui est génératrice, qui guide et qui conditionne l'ensemble, mais on est plutôt aujourd'hui dans une culture d'objets qui s'autonomisent de plus en plus et qui fait qu'on oublie un peu que la priorité c'est l'urbain. C'est un peu ce qu'on défend mais on est pas à notre époque peut-être.

MA : *Cela veut dire que vous avez des difficultés à amener cette idée ?*

Pas forcément. Pas forcément, on a pas cherché à discuter, on accepte les règles du jeu. Ca génère pas forcément des discussions musclées mais c'est un peu la philosophie qu'on a nous et qui nous semble importante. C'est-à-dire qu'il faut relativiser… aujourd'hui y a beaucoup d'archis qui se prennent un peu la tête et qui se pètent un peu la tête même avec leur travail… Et je pense qu'il faut savoir être modeste quand on fait de l'architecture. Certains on ne les appelle pas pour être modestes, au contraire. Mais nous dans notre pratique on cherche pas forcément à en mettre plein la vue mais plutôt à se couler dans une logique urbaine, voilà, c'est ça qu'on pourrait dire.

MA : *C'est vrai qu'à Confluence vous êtes dans la zone où la demande en objets architecturaux était la plus forte, comment dialoguez-vous avec ça ?*

On a pas spécialement cherché à dialoguer. Je pense que le dialogue il est inscrit par le travail de CL1. C'est CL1 qui a développé l'idée d'un grand espace avec des équipements publics et des équipements économiques, enfin des lieux de travail, des équipements publics, des équipements loisirs. Les rez-de-chaussée devaient être publics, y compris la restauration, les musées, tout ce qu'on veut et aussi pour des activités liées à la culture. Donc le programme était accepté dans ce lieux là. Le maire y tenait beaucoup, le patron de radio Espaces voulait son siège à Confluence, il avait repéré le potentiel du lieu, il voulait être là. Il avait l'idée de faire des studios, de développer des studios beaucoup plus importants que ceux qu'il avait avant donc ça rencontrait l'esprit de ce que souhaitait la collectivité et le maire. Comment on a cherché à dialoguer ? On n'a pas spécialement au début cherché à dialoguer avec

l'environnement, on a écouté CL1 et sa façon de voir les choses. Donc l'idée d'un grand espace avec les pavillons. C'est ça l'idée sur les quais de Saône et sur le quai Rambaud c'est des pavillons et des grandes respirations, des choses comme ça. Donc un objet isolé… [il prend un plan] Donc voilà c'est ça le truc : y avait une série d'objets, pour beaucoup existants puisqu'il y avait la Sucrière, les Douanes et les Salins. Donc l'idée de CL1 qu'on a accepté, on est pas du tout rentré en contradiction avec lui, d'ailleurs y avait une idée de conception qui était assez intéressante, sur ce grand alignement du quai ça fait une logique, c'était d'avoir un pavillon qui soit entouré d'espace urbain, qui n'est pas de terrain propre mais qui soit vraiment entouré d'espace urbain et dont chaque façade devait s'ouvrir sur l'espace public autour. Et les activités devaient être en relation avec l'espace public, s'interpénétrer, avoir des grandes vitres, des grands espaces. C'était ça l'idée. Donc on a avancé progressivement avec CL1 sans aucune difficulté particulière. On s'est adapté à ce contexte là qui était intéressant, c'est vrai que ce lieu était assez intéressant avec donc le bassin du parc de Desvigne. Y avait qu'un bâtiment qui était construit à l'époque où on a commencé, y avait le siège du Progrès qui venait d'être livré, y avait la bâtiment des douanes qui était terminé, les Salins existaient mais n'étaient pas réhabilités comme ils le sont aujourd'hui. Et le cube orange était en chantier, il s'est terminé après le notre, il était en chantier le long de la construction. Nous on a été guidé par notre maître d'ouvrage qui nous a dit qu'il voulait un bâtiment simple, très simple, moderne. Bien, agréable, confortable mais très très simple sur l'expression. Et donc on a essayé de trouver 2 ou 3 idées qui permettent d'aller dans ce sens là et trouver des espaces agréables donc en attique avec des grandes terrasses, les grandes terrasses c'étaient des choses qu'il souhaitait aussi, on a une cours intérieure côté Saône qui dégageait aussi une grande terrasse. On essayait de trouver des espaces à l'intérieur du bâtiment qui soient intéressants et agréables à vivre. Et puis ça c'est fait de façon très progressive, une démarche de dialogue avec le maître d'ouvrage qui savait pas vraiment trop ce qu'il voulait au départ, qui a beaucoup hésité. Y avait au départ au rez-de-chaussée une salle de spectacle qui est devenue finalement un restaurant, les studios sont restés mais son un peu réduits. Et puis finalement alors qu'au départ c'était son siège, Radio Espaces s'est limitée à un plateau ou un plateau et demi en termes de bureaux mais n'a pas pris tout l'espace à l'intérieur. La démarche la plus importante c'était le dialogue avec le maître d'ouvrage, qui a été très très long, on a mis 2 ou 3 ans de travail avant d'arriver à quelque chose. Et puis y a eu un revirement important, en fait le fait qu'Espace Groupe n'avait pas la volonté ou la capacité importante de développer lui seul son projet donc il s'est associé avec Cardinal et à la fin ça a été une promotion Cardinal pour le compte d'Espaces Groupe, ils ont fait une SCI commune.

MA : *Ce qui a changé quoi ?*

Ca a tout changé parce que le contrat a été signé avec Cardinal. On a commencé à travailler, on a pas pu aboutir avec un contrat et quand les choses se sont développés c'est Cardinal qui a repris la promotion et signé le contrat. Mais en conservant complètement l'idée de départ, on a pas du tout changé choses quoi.

MA : *Vous avez pu pousser toutes les solutions que vous vouliez amener ?*

Oui, oui, on a vraiment travaillé dans le sens de ce qu'on voulait faire, sans problème. Encore une fois en dialogue vraiment étroit avec le maître d'ouvrage. On a cherché à répondre de façon précise à ce que demandait le maître d'ouvrage.

MA : *A, si j'ai bien compris, quelque chose qu'il formulait peu.*

Il formulait peu, il formulait de façon assez contradictoire. Y avait quelques idées qui se baladaient, par exemple il voulait plutôt un bâtiment… l'idée de départ c'était d'avoir un bâtiment en béton, c'est simple et c'est pur à l'extérieur. Et là on a pas pu le faire parce qu'on a été… y avait une contrainte HQE très forte guidée par l'AMO développement durable qui imposait l'isolation par l'extérieur. Et c'était asse logique aussi. Donc on a fait l'isolation par l'extérieur mais on a gardé l'esprit d'un cube assez simple, gris.

MA : Cette contrainte était présente dès l'origine ?

Oui, elle était présente dès le début, on avait le cahier des charges de la SEM donc si si ça a été présent dès le début. Il a fallu qu'on s'en imprègne assez rapidement.

MA : *Pour vous c'était une contrainte avec laquelle travailler en plus ?*

C'était pas une contrainte avec laquelle travailler en plus, c'était une donné du problème, tout à fait. donc ils voulaient absolument une isolation par l'extérieur, ce qui est logique, si on nous l'avait pas imposée on l'aurait évidemment proposée. Ils voulaient des panneaux solaires, ils faisaient des calculs assez savants sur la notion de l'éclairement, du rapport vides-pleins, des choses comme ça. Ca ça été une contrainte assez forte parce que nous dans les premières esquisses on était parti sur un premier bâtiment très vitré au départ, on avait un façade entièrement vitrée, donc je vous ai dit une bêtise, et effectivement c'est la contrainte Tribu qui nous a amené à rester sur 50-50, 50% de vides, 50% de façades pleines. Ca c'est une contrainte de Tribu effectivement qui nous a fait changer fondamentalement notre projet. Le premier projet d'ailleurs on l'avait montré à CL1 et ça lui plaisait bien donc là effectivement la contrainte environnementale a été prédominante en effet.

MA : *Pour rester sur l'environnement mais dans une autre acception, que pensez-vous du quartier dans son ensemble ?*

Je pense que c'est une idée hyper intéressante ce quartier globalement, c'est quand même une super idée. C'est vrai que ce secteur est resté pendant des années, pendant près d'un siècle, un espèce de résidu industriel. Donc l'idée de développer un quartier dans cet esprit là c'est pour moi une excellente idée, c'est vachement bien. L'idée du bassin est super intéressante, c'est comme un réminiscence, y avait un gare d'eau à cet endroit là. Ca n'avais pas cette forme, c'était une espèce d'ovale… y avait la même d'ailleurs à Vaise. Bon l'idée de faire un quartier de loisirs, pourquoi pas, c'est bien aussi, Lyon est une ville un peu sévère, souvent un peu triste, donc c'était une bonne opportunité pour faire un truc. Ouais c'est bien, moi je souscris à l'idée du quartier, je trouve que c'est une bonne idée. Les critiques que je pourrais en faire c'est que par exemple sur l'endroit précis qui est ici [les quais de Saône] je trouve que les espaces publics, le parc, sont un peu grands, un peu trop importants, on aurait pu imaginer quand même que la densité se répartissent un peu différemment peut-être. C'est vachement bien d'avoir des grands… enfin dans l'espace urbain moi je pense qu'il est important d'avoir de grands espaces de référence. Par exemple la place Bellecour à Lyon est un grand espace de référence, c'est un truc qui a une identité phénoménale. Ici, dans le quartier de Confluence, il

y a pour moi 2 grands espaces de référence, c'est les quais de Saône en tant que tels, ça c'est quelque chose qui a une valeur extraordinaire donc lui adjoindre un parc comme celui-ci qui a pas une identité phénoménale ça sert pas à grand-chose, alors ça reste un espace agréable, pour se balader le dimanche c'est génial, c'est vachement bien mais c'est pas d'un utilité évidente. Ici on a la colline boisée qui est visuellement est un espace extraordinaire, on a le vide de la Saône, c'est parfait, une promenade sur le quai, un quai très ample comme il l'est là, pour moi c'était suffisant, faire ce parc c'était pas vraiment une nécessité. D'autant plus qu'on le perçoit plus comme un accompagnement que comme vraiment un parc. Si vous dîtes aux gens « est-ce qu'il y a un parc ici ? », ils vont pas vous dire qu'il y a un parc. Ils vont bien voir qu'il y a des espaces verts, des bassins, qu'il y a des canards, des machins, etcetera, mais y a pas d'identité vraiment et je pense qu'l en aura jamais parce qu'il y a d'autres espaces beaucoup plus fort à côté de lui et qui le dominent d'une certaine manière. Donc je pense qu'il y a la Saône et il y en a un qui a cette vocation aussi, c'est le parc nautique qui lui a une très forte identité. Don ça, pour moi, c'est un peu un espace perdu ou un espace pas très bien exploité. Malgré tout le talent de Desvigne, c'est vrai qu'il a fait un super boulot, mais à la limite il aurait été plus intéressant me semble-t-il de trouver un autre lieu dans la Confluence, je sais pas si ça va exister dans la deuxième phase, qui est une forme, un dessin très très fort et qui devienne aussi à son niveau un espace de référence, c'est ça qui me paraît important en matière d'urbanisme. Là c'est un espèce d'accompagnement, un peu une excroissance du quai. Y a sûrement une bonne raison. Et puis dans les petits espaces de proximité on a celui-là aussi [jardin îlots A,B,C] qui est grand aussi, qui est une échelle et qui au niveau de cet îlot fonctionne bien je crois. Il est peu fréquenté mais c'est vraiment un lieu de proximité.

MA : *Vous l'avez défini comme un quartier de loisirs ?*

Oui, les activités sont essentiellement dans cet esprit là.

MA : *Quelles sont les ambitions de ce quartier ?*

C'est un peu difficile de répondre mais je crois que c'est ça, un quartier urbain qui mélange des activités, du loisir, une certaine mixité des usages pour les loisirs et la culture. Y a un élément qui est très fort dans l'histoire du quartier c'est la Sucrière quand même, puisque c'était un entrepôt et qu'il a vécu comme un lieu de culture quand même très reconnu pendant 5 ou 6 ans avant que le quartier ne prenne son essor donc cette volonté là, culturelle, était très implanté dans l'histoire du projet. Donc c'est ça qui l'a guidé, je pense que cet élément est très fort et je pense que c'est vachement bien d'avoir prolongé cette idée là. Alors maintenant on est plutôt sur du loisir marchand, etcetera mais c'est comme ça… c'est pas contradictoire, ça me gêne pas que l'équipement culturel au sens noble, la Sucrière, cohabite avec d'autres éléments de loisirs marchands, c'est la société, c'est normal.

MA : *Le centre commercial prend quand même beaucoup de place…*

C'est massif, ça c'est sûr. En termes d'architecture j'adhère pas du tout à ça. C'est un énorme truc. Moi ça me gêne pas. Ce qui est bien dans ce quartier là c'est qu'il y ait des mélanges de plein de choses différentes, c'est pas inintéressant et que la vocation globale est plutôt autour du loisir et de la culture. Ca c'est bien, je trouve ça assez sympa. Ce qui lui donne une coloration qu'on ne trouve pas vraiment à Lyon par ailleurs. Ca a un côté un peu mode, un

peu dans l'air du temps, mais c'est pas grave, c'est pas gênant, c'est assez sympa, la preuve c'est que ça marche bien, y a plein de gens qui s'y baladent, y a plein de gens qui le font visiter, y a beaucoup de gens qui souhaitent y travailler donc c'est un succès on peut dire de ce point de vue là.

MA : *Quelle est la part là-dedans de la recherche d'image ?*

Je pense que cette part est très importante. C'est vraiment une idée du maire et des ses équipes d'avoir donné ce principe de loisirs et de culture. Je pense que c'est vraiment Colomb qui a voulu ça. Alors le développement du quartier avait été initié par Raymond Barre, c'est lui qui l'avait lancé, mais je sais pas s'il avait déjà, du temps de son mandat, commencé à définir les vocations, je pense que c'est Colomb… c'est pendant le mandat de Colomb que les choses se sont développées et se sont faites comme ça.

MA : *Vous parliez tout à l'heure de la présence de vedettes…*

Bah ça c'est Colomb aussi. Tous les grands maires de grandes villes ont un peu cette idée là en ce moment, c'est-à-dire faire en sorte qu'il y ait des stars de l'architecture qui fassent que la ville soit médiatisée, que le projet soit médiatisé, que tout le monde en parle et veuille le visiter. Moi je suis un peu emmerdé par ça évidemment parce que nous en tant qu'architectes de Lyon ça nous embête un peu, mais d'un autre côté ça apporte quelque chose aussi, je ne vais pas dénigrer ça, ça a des intérêts, ça amène dans la ville des choses qu'on aurait pas proposé nous, qu'on aurait pas osé faire. Donc c'est bien qu'il y ait un peu une remise en cause des règles établies localement par des gens de l'extérieur, c'est positif aussi. Parfois c'est un systématisme qui devient un peu pénible, mais bon…

MA : Cela pose toute la question du local, vous disiez à l'instant que tous les maires de grandes villes agissent de la même manière donc tous les nouveaux quartiers de grandes villes se ressemblent.

Oui. Ca a pas grand-chose de local. Mais c'est pas ce qui est recherché. Oui c'est possible mais je sais pas vraiment, c'est pas tout à fait le même, mais les mêmes idées, tout à fait, c'est vrai. Et je pense qu'il y a une tendance lourde à ce genre de trucs. Bon, c'est comme ça, c'est une tendance, on va vivre avec ça. Mais c'est vrai qu'on est dans la civilisation des loisirs, de l'image, etcetera… bon c'est comme ça. A Nantes c'est un peu pareil dans l'Île-de-Nantes.

MA : *Qu'est-ce que cela fait d'avoir travaillé sur la nouvelle vitrine de Lyon ?*

Bah on est content d'avoir travaillé à Confluence, c'est bien on est super content. C'est vrai qu'on se pose pas vraiment pour regarder en arrière. J'avoue que je n'ai pas une vision très claire ni très objective de ce qu'on a fait, est-ce que c'est bien ? Bon ça dénote un peu avec ce qu'il y a à côté, c'est l'antithèse. Mais on ne cherche pas forcément à se comparer aux autres, j'avoue que je n'ai pas forcément d'idées très claires.

MA : *Cela vous a apporté de la médiatisation ?*

Un petit peu bien sûr. On a pas eu de commandes spécifiquement liées à ça mais oui on s'en sert, on en parle, bien sûr, on est fier d'avoir travaillé à Confluence et on s'en vante, bien sûr.

MA : D'ailleurs à propos de médias et d'architecture, les habitants parlent du logo…

Le logo qui est au dessus ? C'est une horreur ! On s'est fait avoir [rires]. On s'est fait avoir parce qu'au début on ne voulait pas en entendre parler et on avait convenu que si on mettait une enseigne elle se mettrait en façade, etcetera, on se démerdait comme ça. Et le maître d'ouvrage a poussé absolument pour obtenir ça. Alors y a un côté que je trouve marrant c'est que comme il est complètement tarte ce machin, je le trouve bien finalement [rires]. Ce côté orange complètement flashy, il est volontairement tarte et finalement il va pas si mal que ça. Au début quand je l'ai vu la première fois j'étais extrêmement choqué, parce que c'est arrivé plus tard ça, il l'a mis en catimini 2 ans après que le projet soit terminé… Au début quand j'ai vu ça j'étais furieux et puis finalement je trouve qu'il est assez rigolo. C'est comme ça.

MA : *Il vous a imposé beaucoup de choses comme ça ?*

Ce qu'il nous a imposé c'est le fait d'avoir une œuvre d'art sur la façade, une intervention de Traffik, des bandes blanches et puis la mise en lumière nocturne. Ca c'était son idée, il voulait absolument qu'il y ait la double peau qui n'a aucune utilité environnementale parce qu'au départ c'était un espèce de larme thermique mais ça n'en a jamais été une finalement. Donc la double façade verre plus l'ouvre d'art c'était son idée. Alors je sais pas dans quelle mesure c'est la ville qui lui a plus ou moins imposé ça, il y a dû avoir une petite discussion entre la ville et lui pour qu'il y ait une intervention artistique sur les façades, ce qui a pas été le cas sur tous les projets mais ça a été le cas sur le bâtiment de Willmotte aussi. Donc y avait cette idée, mais je suis pas sûr qu'elle est perdurée sur tous les projets, que chaque bâtiment devait être le support d'un installation d'artistes. Je crois pas qu'il y ait eu ça au Progrès ou sur le cube orange mais y avait ça chez Willmotte et chez nous.

MA : *Vous parliez à l'instant de la ville. Quels rapports avez-vous eu avec la SPLA ?*

On a eu des rapports très suivis au début, c'est eux qui faisaient les vérifications du tableau de bord environnemental et donc on a été très en contact au début. On leur a soumis le projet, on a discuté… Ils discutaient sur la salle de spectacle au début, après sur le restau. C'était des discussions assez difficiles, c'était pas simple.

MA *Vous pouvez m'en dire un peu plus ?*

Comment dire ? C'est le travail d'un aménageur avec un architecte et un maître d'ouvrage, le maître d'ouvrage était pas présent, il venait jamais, c'était toujours nous l'architecte qui nous retrouvions face à la SPLA. C'était assez conflictuel mais sans plus… Ils questionnaient surtout l'ambition du projet. Ils pensaient qu'on était un projet un peu… qui manquait un peu d'ambition, y avait un doute un peu là-dessus cet c'est pour ça que c'était pas simple. Eux aussi auraient voulu qu'il y ait une grande signature sur le projet, ils auraient préféré.

MA : *Donc ils vous ont poussé à être plus démonstratifs ?*

Ils nous ont toujours questionné et pas vraiment fait confiance, montré qu'ils étaient un peu en défiance vis-à-vis de la qualité du projet et de son ambition. Donc ils nous ont poussé oui…

Ils nous ont pas poussé de façon très positive, y avait toujours un regard un peu suspicieux, c'était pas très très constructif comme démarche. C'était un peu chiant pour dire les choses un peu trivialement.

MA : *Beaucoup plus que dans d'autres projets ?*

…

MA : *Ils n'ont jamais envisagé de se servir justement du fait que vous soyez lyonnais ? Ca se valorise aussi.*

Non, ils aiment pas trop ça. Je pense qu'ils préfèrent avoir de grands architectes.

MA : *A propos de l'image, vous avez parlé un peu de la QEB, en dehors de cela pourquoi le quartier est un écoquartier ?*

Alors ça j'ai pas réagi quand vous l'avez dit au début, je l'ai jamais vu comme un écoquartier moi. Alors y a une démarche qualité environnementale qui est menée par Tribu et la SEM qui est assez forte… Mais dire que c'est un écoquartier, je sais pas… C'est un peu une découverte ce que vous me dîtes. Est-ce que c'est nouveau ?

MA : *Même pas.*

Vous avez toujours entendu ça dans la littérature.

MA : *Ca apparaît rapidement, l'AMO arrive en 2002, les slogans des années 2000 sont déjà sur la ville durable. Le quartier a été primé par le ministère en 2009, le quartier s'inscrit dans Concerto et depuis 2010 c'est le premier quartier labélisé par le WWF.*

D'accord, très bien. Bah je l'apprends. C'est étonnant non ? Moi j'avais jamais entendu la mention écoquartier sur Lyon Confluence. Bien sûr il y a beaucoup d'aspects qui sont éco, c'est écolo, y a pas de problème, la composante paysagère est quand même vachement présente, je pense qu'il y a un travail sur l'eau aussi qui est fait. et puis y a la présence de la voiture qui est quand même assez réduite. C'est une volonté ça. Au niveau où on a travaillé c'était pas très flagrant sauf qu'ils voulaient limiter le parking à la stricte emprise du bâtiment, c'était un peu de départ. Et en fait c'est pas vrai parce qu'entre le cube orange et notre bâtiment on a crée un parking sous-terrain en fait, qui était pas prévu au départ mais y avait tellement peu de places parking pour ces 2 bâtiments que Cardinal a réussi à faire passer l'idée qu'il y aurait une nappe de parking qui les relierait tous les 2. Dans les éléments importants sur la notion d'écoquartier, le fait qu'il y ait pas trop de voitures est un élément important avec la piétonisation majoritaire, peu de présence de la voiture, c'est effectivement un élément qui existe depuis le début ça.

MA : *Et qu'en pensez-vous ?*

Pourquoi pas. Moi ce que je trouve dommageable pour la vie du quartier c'est que la desserte bagnole est quand même problématique quoi. Je veux bien qu'on limite la place de la voiture, c'est plutôt une bonne idée mais il faut quand même qu'il y ait une desserte. Y a eu un épisode

qui était un peu… Depuis Montrochet, y a qu'une voie de voitures qui dessert le pôle et tout ce bazar jusque là. Je pense pas qu'il y ait de prévisions de bouclage et c'est quand même un peu light. Donc je pense que c'est quand même un peu con. Je veux bien qu'on pousse pour qu'il y ait peu de voitures, ça me parait un objectif louable à condition d'avoir une offre de transport en commun satisfaisante, ce qui est pas encore vraiment le cas quand même, c'est un peu limite, et puis quand même ce cul-de-sac est un peu problématique.

MA : *C'est en effet assez mal vécu par les habitants.*

Encore que les habitants résidants des logements doivent pas être trop confrontés à ça, si ?

MA : *En partie, ils retrouvent des problèmes de stationnement et se confrontent à la saturation du cours Charlemagne surtout depuis l'ouverture du pôle de commerces. On repousse la voiture mais cela ne semble pas correspondre à la pratique actuelle.*

Bien sûr, c'est vrai partout. Sauf en Allemagne ou dans les pays nordiques où ils ont une autre culture que la notre ou à Paris. C'est vrai qu'à Lyon c'est assez difficile.

MA : *L'échelle du quartier est elle la bonne pour limiter la place de l'automobile ?*

C'est vrai que c'est une bonne question. A quelle échelle ça peut se faire oui ? Parce qu'à l'échelle d'un îlot c'est très bien, à l'échelle d'un îlot plus grand c'est peut-être possible aussi, ça peut très bien s'imaginer, mais à l'échelle d'un quartier comme ça c'est pas évident du tout. Ce qui est d'autant plus stupide c'est qu'on a cette autoroute sur le quai, c'est terrible ça. Elle disparaîtra un jour mais à mon avis pas rapidement. Je doute que ce soit rapide.

MA : *Se pose aussi la question du lien entre le quartier et le reste de la Presqu'île, à la fois en terme de circulation et en termes sociale avec la grosse différence que cela fait avec le quartier populaire de Sainte-Blandine.*

Mais ça c'est le développement de la ville, c'est normal. C'est quand même bien que ce quartier soit pas exactement dans la continuité. Je trouve ça bien qu'il apporte un souffle un petit différent. C'est pas inquiétant. La difficulté c'est qu'il reste relativement isolé par rapport au centre-ville du fait que la traversée de ce machin est très compliqué. C'est marrant parce que sur ce plan le pôle de Perrache a disparu complètement et on est revenu sur des espaces vachement bien dessinés, très agréables, come ils étaient avant quoi. C'est sûr que c'est compliqué mais ça me paraît pas très grave… y a un enclavement aussi qui est assez naturel du fait des fleuves, du fait de la Confluence donc y a une composante un peu géographique de l'enclavement, ça me semble pas très problématique. Et le mélange de population ne peut être que positif après tout. C'est peut-être un peu tôt pour le dire. Mais je pense pas que les gens qui habitent là se sentent en difficulté par rapport aux nouvelles populations qui sont là. C'est un petit quartier qui a sa vie, qui va peut-être la conserver. Peut-être qu'il va se renchérir un peu ce quartier et que les gens vont avoir tendance à foutre le camp, forcément. Mais ce qui est paradoxal c'est qu'il y a beaucoup de logements sociaux dans les logements de Confluence, je crois que c'est…

MA : *Vous dîtes que le mélange de population ne peut-être que positif. Que faut-il penser de la mixité sociale ?*

Le problème de la mixité sociale quand on l'impose sur des constructions neuves comme ça… En fait c'est une bonne idée, on peut pas être contre, du moins il me semble. Mais la difficulté c'est qu'à l'échelle d'une opération ou d'un quartier le fait quez vous mettiez 25% de logement social dans un quartier qui est quand même très recherché et où les tarifs sont très élevés, ça fait que ça renchérit encore les tarifs de l'accession. Donc du coup vous avez du logement social très bien mais le prix du logement en accession se trouve encore augmenté alors qu'il part d'un niveau déjà très haut donc il va attirer une population encore plus élevée. Donc vous avez d'un côté la population classique du logement social et puis des populations très aisées et y aura probablement une évacuation des catégories intermédiaires, des niveaux relativement moyens. C'est-à-dire que les primo-accédants ont difficilement accès à ce quartier, y a que des très riches qui y accèdent ou des gens avec des revenus relativement faibles qui sont éligibles en logement social. Mais y a pas d'intermédiaire je pense. Et ça c'est la difficulté, alors peut-être que les intermédiaires les gens vont aller dans l'ancien plutôt, sur Sainte-Blandine. Mais la mixité sociale c'est quand même absolument nécessaire, il me semble.

MA : *Elle fait rejaillir des représentations péjoratives, des clichés, parce qu'il y a effectivement des personnes très aisées qui ont acheté des appartements de standing et qui n'ont pas envie de fréquenter ceux qu'ils voient comme des pauvres.*

Donc ça veut dire que c'est une bonne solution la mixité imposée comme ça. Si les gens riches disent ça, c'est normal, c'est humain, c'est ce qui se passe justement dans les banlieues riches de l'Ouest où il n'y a quasiment pas de logement social et pas de gens modestes qui peuvent y accéder. Et c'est pour ça qu'on fait de la mixité sociale. Ca se comprend qu'ils râlent et ça prouve que c'est nécessaire, sinon ce serait un ghetto de riches effectivement. C'est pas souhaitable non plus, c'est pas intéressant quoi, parce qu'à l'échelle de l'agglo ça voudrait dire tous les pauvres dans un coin et tous les riches dans un autre. C'est pas satisfaisant, parce que quand on dit ça on justifie que Vaulx-en-Velin soit vraiment un ghetto d'hyper pauvres avec que des immigrés et Vénissieux aussi. Donc si on remet pas ça en cause on sortira jamais de la logique des banlieues défavorisées. Or il faut bien en sortir, il faut bien trouver des éléments de mixité.

MA : *Oui mais qui en veut à part le politique ?*

Les gens qui sont en logement social ils apprécient d'être là, forcément. Ils apprécient plus d'être là plutôt qu'à Vaulx-en-Velin ou à Vénissieux et c'est bien qu'il y ait des gens… Dans la mesure où c'est un quartier de mixité avec du travail et des habitations, c'est essentiel que toutes les classes de populations soient représentées et puissent habiter à proximité des lieux de travail. Y a pas de raison, c'est logique ça. Y a quand même beaucoup d'emplois qui se créent ou qui vont se créer dans ces coins là donc c'est normal qu'il y ait toutes les classes sociales, c'est tout à fait logique, ça fait partie de l'équilibre de la ville, à la fois écologique pour minimiser les déplacements, et à la fois sociale.

MA : *Si on considère l'achat on peut quand se demander ce que signifie politiquement le fait que la nouvelle vitrine urbaine de Lyon est habitée par des personnes qui peuvent payer plus de 6000 euros du mètre carré. Quelle image souhaite-on renvoyer ?*

Bah oui. Mais ça, ça me choque pas du tout. Qu'on veuille faire une ville attractive donc forcément qui est cher, ça me semble… Ca c'est le côté naturel du marché entre guillemets sur des secteurs qui ont une forte image, qu'on essaye de vendre comme des secteurs plein de qualités, etcetera, machin… Donc du coup ça me parait juste de dire qu'on va faire de la mixité sociale et qu'on va aussi y mettre… Enfin ce que vous dîtes, le fait que c'est un quartier de riche est contrebalancé par le fait qu'il y ait de la mixité sociale. Du coup y a pas de problème pour moi, ça ne pose aucun problème ça.

MA : *Pour revenir sur le plan économique, à votre niveau, cette opération là était entre guillemets une opération riche ?*

Non. Pour nous c'était une opération normale. Riche au sens où on a bien gagné notre vie ? Non on a gagné notre vie normalement sans aucun problème. Au sens où le budget de l'opération était important ? Non, il était pas important du tout, c'était très cheap. On avait du mal à passer dans les prix, c'était horrible.

MA : Ce qui vient du fait qu'on vous ait imposé un certain nombre de solutions comme la double peau ?

Ca ce sont des solutions qui sont chers mais qui sont rentrées dans les mœurs. A l'époque ça restait quand même relativement cher, ça l'est toujours… Mais il a fallu répondre à un certain nombre de contraintes et pour ces contraintes là on avait un budget qui était quand même vachement serré. Ca a contraint à des choix économiques très forts, on a eu des prestations toujours très simples, on a pas fait d'excès au niveau des prestations, on est resté dans des systèmes très simples. La double peau c'est de l'aluminium avec des profilés assez classiques, on a pas cherché des finesses de profilés excessivement belles qui auraient été chères, on est resté sur des trucs très classiques. Les fenêtres on a réussi quand même à faire admettre… vous savez les grandes fenêtres verticales, y a pas de garde-corps ou pratiquement pas et y a pas de recoupement, c'est un truc à la con mais c'est cher ça, c'est très cher parce que vous êtes obligés de vous payer des vitrages de sécurité sur toute la hauteur alors que si vous faîtes allège vous pavez un vitrage de sécurité que sur l'allège… c'est un détail mais ça finit par compter. Ca on a fini par se le payer, c'est le truc auquel on tenait beaucoup, les comptables de Cardinal ont essayé de nous le faire enlever mais on a tenu bon quand même. Et puis y a une richesse que je trouve grande dans notre bâtiment c'est la grande terrasse côté Saône qu'on voit pas depuis l'extérieur, ça c'était bien et puis le grand hall sur 2 niveaux… on a de grands volumes à l'intérieur. Ca coûte relativement cher parce que construire du vie ça coûte cher.

MA : *Actuellement, et pas que sur ce projet là, où se situe la contrainte économique dans votre travail ?*

C'est une règle du jeu. Nous on a toujours travaillé sur des programmes relativement courants où ya jamais de luxe, donc on est plutôt habitué à ça. Pour nous c'est pas un problème, c'est une contrainte mais il faut faire avec. C'est une donnée du problème. On construit de façon économique, on fait au mieux mais… Ca me gêne pas du tout ça, au contraire, je trouve que

c'est plutôt sain comme démarche. Je trouve qu'avoir un budget illimité ça conduit forcément à faire des trucs qui sont idiots donc c'est pas forcément intéressant. Avec un budget plus limité on doit faire des choix et peut-être aller à des choses plus essentielles.

MA : *Certains de vos confrères trouvent qu'entre les budgets contraintes et la profusion de normes l'espace de liberté de l'architecte se réduit dans la production de la ville actuelle.*

Je trouve que c'est un faux problème. Je suis pas tout à fait d'accord avec ça. Les aspects normatifs c'est vrai que c'est lourd, c'est très très lourd et c'est pas tellement la liberté de l'architecte qui en cause que la capacité qu'on a à faire un espace vivable vraiment. Je prends l'exemple de la contrainte normative sur les handicapés par exemple, qui est totalement légitime par ailleurs, on peut pas vraiment la contester mais faudrait trouver des manières de faire différentes. Ca conduit aujourd'hui quand on cumule la contrainte normative, le renchérissement des coûts de construction liés à la qualité environnementale plus le renchérissement des coûts de foncier qui sont inhérents à ce type de sites en centre-ville ça fait qu'on propose des logements de plus en plus petits, y a une grande chambre dans les logements et un séjour qui rapetisse de plus en plus. C'est là où à mon avis il y a un problème, parce qu'à budget égal le produit qu'on propose est de plus en plus petit et forcément ça finit par jouer sur la façon de vivre et de la qualité de vie. La liberté de l'architecte ? On s'en fout à la limite. On a toujours été obligé de travailler avec des contraintes qui sont soit des contraintes techniques, soit des contraintes économiques, soit des contraintes sociales, de programme… C'est notre métier de faire ça, on est pas là pour avoir la liberté de faire n'importe quoi. Ca rime à rien pour moi ça. Donc on a des contraintes, il faut travailler avec, ça me semble raisonnable comme position.

MA : *Alors comment jugez-vous une tendance actuelle que l'on retrouve notamment à Confluence qui est qu'une grande part du travail de l'architecte se concentre sur la façade ?*

Alors sur les logements, sur cette façade là, je trouve ça presque caricatural et ridicule comme truc. Ca a un côté fun, rigolo, tout ça, mais ça va 5 minutes. Ca a été voulu hein ! Et chacun a essayé de faire son geste, ça faisait partie de la règle du jeu donc les mecs y sont allés… forcément. Mais je trouve que le résultat est un peu bête pour moi. Je pense qu'il y a un côté mode qui va donc forcément se démoder assez vite. Mais c'est pas vrai de tout le monde. C'est très vrai sur la façade sur la darse, ça l'est moins sur les immeubles de l'autre côté [sur la parc] je trouve qu'ils sont beaucoup plus maîtrisés, beaucoup plus calmes. Les 2 ou 3 îlots qu'il y a là, l'immeuble avec les toitures inclinées en verre et puis y a celui qui est un peu dur de Clément Vergely en béton brut et bois, il a tenu bon pour mettre le béton à l'extérieur et l'isolation à l'intérieur, il est très austère mais il a un côté intéressant, c'est un peu l'antithèse des trucs un peu kitsch côté darse qui à mon avis vont pas bien vieillir. Enfin il y a des effets de modes…

MA : *Vous venez de parler d'espace vivable* [il me coupe]

Dans le logement, je parlais du logement.

MA : *Qu'est-ce qu'un espace vivable ? Et comment intégrez-vous l'usager quand vous concevez un bâtiment ?*

C'est une vaste question. Nous la qualité qu'on trouve à un logement ou à un espace vivable c'est que plus il est grand, plus l'espace de vie est grand mieux c'est. C'est un peu ça l'idée qu'on se fait compte-tenu du fait qu'on est limité à des surfaces très très normés. Les piaules pour que ça passe il faut que ça reste dans des surfaces très réglementées entre guillemets. Donc notre idée c'est de faire en sorte que le séjour par exemple soit le plus vaste possible, d'avoir l'élément le plus vaste possible, le plus éclairé possible, qui recherche les vues les plus intéressantes, etcetera. Eviter qu'il y ait des contraintes de vécu un peu connes, faire très attention à ça parce qu'on a très vite fait quand on est architecte de se focaliser sur ce qu'on a envie de faire et d'oublier un peu le type qui habite. Parfois ça peut tenir à une position d'une fenêtre, elle peut être bien située ou mal située et ça peut un peu changer l'ambiance dans le logement, il faut y faire vachement attention aux trucs comme ça. Ca paraît con aussi mais faire en sorte, vu qu'on fait des cuisines minuscules là-dessus, faire attention à ce qu'elles soient meublables correctement. Ca c'est aussi une attention aux gens qui vont habiter. C'est vrai que c'est parfois assez ténu l'idée du vivable. C'est vrai aussi pour le tertiaire : la qualité de la lumière, le fait que l'espace puisse être meublé de façon assez simple, qu'il puisse être approprié, pas qu'il y ait de contraintes dimensionnelles qui feraient que le mec ait du mal à s'installer dedans. Ca nous conduit plutôt à être un peu fonctionnalistes dans la façon de concevoir les espaces. Il me semble qu'on est un peu obligé de faire ça maintenant mais ça me paraît normal aussi. Donc ce serait plutôt une attention je dirais à des éléments de détail, c'est vrai que dans la définitions du programme on a des programmes qui sont définis de telle façon qu'il faut répondre au programme. Toute la différence est dans ce que je viens de dire c'est-à-dire l'attention que l'on peut porter à des détails qui vont rendre les choses plus agréables. Il y a des projets qui intrinsèquement ont des qualités, par exemple là la grande terrasse côté Saône, tout le monde en profite pas mais c'est un espace extraordinaire, celui qui en profite à une qualité de vie somptueuse en ayant un espace ouvert sur la Saône, hyper protégé du vent, des ensoleillements excessifs, etcetera, c'est un truc idéal ça. Le projet Confluence par nature contient ça et ça c'est un élément très fort pour la qualité de vie quoi.

MA : *Est-ce l'idée de se projeter à la place de l'usager ?*

Ca c'est pas évident intellectuellement. Se projeter à la place de l'usager nous on peut le faire sur des éléments comme ça assez ténus mais qui intéressent la qualité des choses. Mais c'est avant qu'on doit s'en préoccuper, au niveau de la programmation qu'on doit s'occuper de la demande correcte des usages. Donc ça nous échappe beaucoup, ça questionne beaucoup l'urbaniste et le maître d'ouvrage. Il me semble que dans toute la chaîne de production du logement, y a l'urbain qui doit garantir une certaine qualité de vie, la conception du plan masse est essentielle… et nous au moment où on arrive la conception de l'usager se situe à un autre niveau. Mais c'est bien à tous les stades qu'on doit l'envisager et le programme est essentiel dans l'histoire parce qu'il définit quelle doit être la qualité attendue de l'objet qu'on veut faire. C'est pour ça que notre boulot doit être assez modeste parce qu'on ne maîtrise pas tout. Quand on dit la prise en compte de l'usager on pourrait penser que l'architecte dans son projet va répondre de façon complète et globale à la problématique de l'usager. Non, c'est pas vrai, on est qu'une petite partie de la réponse. Qui est essentielle certes mais les autres qui le sont avant le sont aussi.

MA : *Là, ont-elle été bien menées ?*

Oui, je pense. Je pense que ça a été bien fait, ça a été pas mal fait. Enfin, dans le discours du maître d'ouvrage c'était pas du tout présent ça, c'était pas du tout sa préoccupation. Sa préoccupation c'était de faire son bâtiment, pousser son image, avoir une réponse en termes de bureaux, et ça n'est pas transparu dans son bureau. Mais cela dit je pense que cela donne un espace qui est agréable à vivre je pense. Sur le projet d'ensemble globalement il y a des aspects hyper positifs quand même. Y a des aspects très positifs sur les espaces verts, les trucs, les machins, sur une promenade d'espace urbain de qualité, c'est quand même vachement fort, c'est bien ça. Par contre dans certains cas de figure y a des effets de densité qui sont un peu redoutables, que personnellement je crains. Y a des vis-à-vis qui sont très durs. Moi c'est une question que je me pose parce que ça a été un des paris du projet de faire une densité très différenciée, c'est-à-dire qu'on a à la fois un espace très vaste ici, pas de vis-à-vis mais là des espaces très contraintes avec des vis-à-vis très forts. Et on ne peut pas offrir à chaque logement une façade sur la cour et une façade sur le grand espace donc il y a des logements qui ne vivent que sur le petit espace. C'est très contraignant, moi je me sentirais pas bien si je vivais dans ces conditions là. C'est un peu paradoxal quoi. Y a un aspect qui est un problème de sensibilité personnelle, mais a priori moi si j'avais fait le plan urbain de ça j'aurais eu tendance à élargir un peu mais du coup l'espace central aurait été plus réduit. Comme CL1 est Parisien, je pense qu'il est moins sensible que les Lyonnais à ce genre de trucs parce qu'ils ont beaucoup plus l'habitude à Paris d'être confronté à une densité assez forte comme ça. C'est vrai que Paris est très dense et que les gens vivent parfois dans des cours exigües. Donc je pense que c'est une habitude, qu'ils se sont dits c'est normal mais ça m'a fait drôle ce genre de truc. Donc je pense qu'il y a une qualité urbaine indéniable dans le dessin des espaces publics, le foisonnement des espaces verts mais qu'il peut y avoir un défaut dû à la densité qui peut être mal perçu finalement. Sinon certes y a le pôle de loisirs mais en termes commerciaux et notamment de service à la population, y a pas beaucoup de superettes dans ces machins là, pas beaucoup de trucs comme ça. Et y a beaucoup d'espaces libres en rez-de-chaussée. Ca va peut-être venir. Ce qui est très marrant en ville, moi j'habite dans le troisième, qui est au départ un quartier de bureaux et résidentiel. Et y a depuis 3 ou 4 ans un nombre de superettes qui se sont ouvertes. Et tout la ville c'est comme ça, je sais pas si ça se passe ailleurs mais à Lyon c'est flagrant. A Confluence ça existe pas, ils ont le Carrefour qui est là mais c'est tout. Et quand vous allez dans le septième en face qui est très résidentiel il y a aussi très peu de magasins, c'est très étonnant. Et donc les gens à Confluence sont un peu isolés pour l'instant.

MA : *Le projet est présenté comme une extension du centre-ville donc sous-entendu en quelques minutes à pied ou en transport on remonter à Bellecour et tout le commerce est là.*

C'est vrai mais c'est pas du commerce de proximité… C'est aussi le problème des quartiers neufs, ils ont souvent un peu de difficultés à se constituer de ce point de vue là.

MA : *Je reviens à ce qu'on disait tout à l'heure. Je vous ai appris que c'était un quartier. Si je ne vous l'avait pas dit vous ne l'auriez pas deviné* [il me coupe].

Il y avait quelques éléments, on est d'accord sur notion de ville durable mais un écoquartier en tant que tel, labélisé, je ne savais pas.

MA : *Qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Je ne sais pas, franchement je sais pas. Comment j'imaginerais ça. Pour moi c'est toute bête, c'est un quartier où on met des principes de composition de qualité environnementale. Après j'ai de définition précise de la question, il faut gérer tout ça. Il y a un peu un flou sur la définition aujourd'hui. Tout le monde veut faire un écoquartier, tout le monde dit qu'il fait un écoquartier, est-ce que c'est vraiment ça ? Je sais pas vraiment, je suis un peu perplexe. Je dis pas que la démarche est pas bonne… la démarche est fondée c'est évident et ceux qui le font le font de façon sérieuse et réfléchies mais personnellement je sais pas s'il devrait y avoir un compte-tenu imposer pour vérifier que l'on est dans un écoquartier. Je me suis pas penché sur la question, j'avoue.

MA : *Est-ce que la référence massive au développement durable dans les projets d'architecture et d'urbanisme a changé beaucoup de choses ?*

Oui, beaucoup de choses. Ca nous oblige à concevoir les choses de façon totalement différente, bien sûr. Mais c'est positif, ça remet en cause, ça oblige à réfléchir sur certains objectifs. Nous en tant qu'architectes on fait pas des calculs de thermique et de machins, des trucs que les bureaux d'études font, mais du coup ça nous obligé à revenir à des questions un peu basiques sur des choses assez essentielles comme l'orientation, des choses comme ça, qu'on avait tendance à oublier depuis de nombreuses années, c'est vrai, on ne s'en souciait vraiment plus, sur l'éclairement, la conception des façades… Donc on revient à des fondamentaux qui sont intéressants et qu'on avait oublié. Donc moi parfois les bureaux d'études me cassent les pieds sur des choses très très concrètes, des thermiciens qui me disent « surtout ne dépasser pas 17% d'espace vitré », c'est un peu gavant ça mais ça nous ramène au fondement de la conception.

MA : *Le développement durable arrive beaucoup avec l'évaluation, les labellisations et certifications…*

Si on se focalise sur l'imposition on le vit souvent mal et c'est souvent con. Il faut aller voir ce qu'il y a derrière, si c'est justifier ou si c'est con. Il faut garder un libre arbitre… Alors libre arbitre c'est facile à dire, s'il faut respecter la norme on est obligé de le faire. Mais y a souvent une justification qui est pas tout à fait idiote. C'est vrai que ça pose d'énormes problèmes, récemment on était sur un concours, le bureau HQE nous a dit « on veut aucun logement Nord », sur une opération très épaisse, très dense, c'est impossible. Parfois on bute sur des trucs quand même assez problématique. Mais le fondement est quand même justifié, ça se comprend vachement, si on veut bénéficier des apports solaires en hiver c'est bien de pas être au Nord donc le fond est justifié. Après il faut pouvoir quand même garder une possibilité d'agir quand on a d'autres contraintes par ailleurs. Quand on a des contraintes de densité très fortes parfois on y arrive pas. Parfois c'est un peu compliqué c'est vrai mais le fond est justifié.

MA : *C'est toute la difficulté de passer d'un fond justifié à un indicateur. C'est d'ailleurs une considération générale sur l'évaluation où l'objectif devient parfois plus de satisfaire l'indicateur que de travailler d'un point de vue global.*

Ouais tout à fait. il faudrait que la règle bien comprise nous amène à faire le maximum que l'on peut faire pur faire les choses bien mais il faudrait pas qu'on soit soumis à la rigueur absolu. C'est ça qui est chiant. C'est un peu la difficulté de notre métier, on est de plus en plus entouré par des compétences nouvelles qui nous bouffent un peu. C'est peut-être dans ce sens

là que les archis réagissent sur leur liberté, ça en fait partie aussi. On est de plus en plus entouré par des tas de compétences techniques et normatives qui nous enserrent un peu dans des carcans. C'est le cas des AMO HQE, des bureaux de contrôle, des certificateurs en tous genres, le Cerqual, le Qualitel, machin… Ca c'est vrai que c'est infernal… enfin il y a une accumulation qui devient assez infernale c'est vrai.

MA : *D'un autre côté il y a une demande des maîtres d'ouvrage pour ce genre de certifications parce qu'elles permettent de justifier d'une certaine qualité.*

Oui. Y a des certifications HQE qui sont pleines de sens, parfois exagérées, parfois il y a des choses un peu exagérées, mais sur Qualitel putain ! Qualitel s'appesantit beaucoup sur l'acoustique. L'acoustique ça peut être un sujet intéressant parce que pendant des années on a fait des logements qui étaient dégueulasses du point de vue acoustique, c'est vrai. Mais quand on fait des normes très précises sur l'acoustique souvent on aboutit à des résultats contraires à l'effet recherché. C'est-à-dire que vous pouvez avoir une acoustique extraordinaire par rapport aux bruits de la rue mais du coup vous affaiblissez par rapport aux bruits intérieurs du logement liés à toutes les gaines et aux machins comme ça. Je prends cet exemple là parce que c'est vraiment l'exemple typique. On veut faire bien d'un côté mais du coup ça conduit à de l'économie de l'autre côté… On a de plus en plus de problèmes sur des bruits intérieurs qu'on maîtrise absolument pas et vous avez beau faire tout ce que vous voulez vous avez des transmissions de bruit que vous aviez pas avant parce qu'en fait on entendait plus le bruit de la rue. Donc l'aggravement entre guillemets du point de vue normatif ne va pas forcément dans le bon sens du point de vue pratique. C'est un peu curieux mais c'est comme ça.

Je vous ai sorti des plans. C'est vieux déjà. Ca c'est le DOE. Y a une piscine parce qu'en fait l'attique, au début le patron d'Espaces Groupe voulait faire son logement au-dessus [rires]. Et donc il avait dit « je veux une piscine ». Et c'est pas son logement finalement mais des bureaux et un espace où il reçoit des gens, il fait des fêtes, des trucs comme ça et donc il a gardé la piscine sur le toit. Je trouve ça un peu con mais bon… Ca a un côté fun bling-bling, c'est exactement ça. Et pourtant le bâtiment l'est pas, pas trop en tous cas, enfin si le restaurant en bas il est kitsch. Enfin ça marche d'enfer il paraît. Donc ça c'est l'intervention de Trafik, avec des leds.

MA : *Vous avez travaillé comment avec l'artiste ?*

On a travaille en bonne intelligence. Lui a proposé librement son truc, il est parti du dessin et il a proposé un truc. On s'est mis d'accord mais il a surtout fallu qu'il se mette d'accord avec le client. Ca c'est bien passé. Au final je suis en phase complètement avec une partie mais un peu moins avec ça, c'est un peu trop présent côté Saône, ça a un côté un petit trop déstructuré.

MA : *Pour vous c'était une première de ne pas maîtriser totalement la façade ?*

Oui. Mais c'était la règle du jeu d'avoir un artiste qui travaillait avec nous. Il était plutôt syma, on s'est bien entendu donc c'est pas gênant ça, on l'a accepté. Mais en termes d'architecture, je régais après coup, parce que sur le coup j'étais tout à fait d'accord avec ce qu'il faisait, mais après coup je trouve que c'est un peu trop déstructuré celle-ci, il a un peu exagéré, alors que celle-ci je trouve qu'elle est naturellement en phase, elle est dans la rigueur de la composition

de la façade. L'idée c'était que ce système de grandes fenêtres… à l'intérieur dans les bureaux je trouve que c'est vahcement sympa, ça donne une ampleur, la fenêtre va du plancher au sol et je trouve ça vachement bien, ça donne une ampleur… je sais pas comment le dire mais c'est vachement bien. parfois y a des garde-corps parce qu'il, y a certains ouvrants pour les pompiers. Parce que les fenêtres ne s'ouvrent pas en fait. Elles s'ouvrent pour faire de la ventilation mais sur 11 centimètres uniquement, donc la valeur de la séparation des barreaux d'un garde-corps, personne ne peut pas passer… Et quand y a l'ouvre-pompier il faut que la fenêtre s'ouvre donc paradoxalement sur celle-ci faut mettre un garde-corps. On le voit quasiment pas parce qu'il est en verre… Il devait pas y avoir de local technique apparent en toiture ou à l'extérieur, tout devait être intégré à l'intérieur, donc ils sont là, je parle pas des cuisines, mais tout ce qui est ventilation, climatisation, ça se trouve ici. Donc c'est intéressant parce que ça débarrasse le projet de tout un tas de trucs qui sont souvent très très chiants quoi et qu'on a du mal à traiter sur un projet économique. Quand on a pas beaucoup de sous, on a beaucoup de mal à le traiter. C'était imposé par la SEM qui ne voulait strictement rien en toiture, fallait tout intégrer à l'intérieur ce qui est plutôt une contrainte intérieure. Sinon toutes les prestations sont très basiques, c'est un enduit très simple, c'est vrai que c'est décevant quand on a un isolant extérieur et un enduit tout bête, c'est un peu con quoi, on préfère toujours avoir un bardage, un truc come ça, mais là ça passait pas dans l'économie du projet. Au départ on voulait faire dans l'idée du béton donc on était parti sur l'idée de faire des plaques de béton agrafées, un isolant extérieur et comme une pierre agrafée mais en plaques de béton. Mais c'était beaucoup trop cher. Après on s'est rabattu sur des matériaux type éternit, c'est-à-dire minéral en plaques avec des visses apparentes, c'est pas mal, et là l'architecte de la ville de Lyon nous a dit « niet, je veux pas voir ces machins là ». Donc on est revenu finalement à une prestation plus simple et encore moins chère qui est quand même un peu décevante. C'est pas moche esthétiquement mais en bas ça souffre énormément, y a beaucoup de gamins qui jouent, qui font du skate, et les façades du rez-de-chaussée souffrent. Faudra le refaire plus vite… Si ça avait été du béton, c'aurait été mieux, si ça avait été des grandes plaques de béton, c'aurait été sympa, c'aurait été bien.

CL14	**Date :** 21/01/2013
	Rôle dans le projet : chargé d'opération, bailleur social
Réalisation : MO 30 logements sociaux	**Structure :** Bailleur social
	Localisation : Lyon
Durée de l'entretien : 1h26min	**Expérience :** 20 ans en MO (5 ans chez ce bailleur)
Travail sur le projet : 2007-2012	**Taille de la structure :** groupe : 4500 personnes, agence lyonnaise : 115 personnes

Entretien

MA : *Pour commencer, pourriez-vous me parler de votre parcours ?*

Moi en fait je suis architecte, je suis architecte DPLG. J'ai bossé quelques années à mon compte et en fait assez vite je me suis orienté vers la maîtrise d'ouvrage et je suis dans le secteur de la maîtrise d'ouvrage depuis une vingtaine d'années. J'ai été à l'OPAC du Rhône donc un gros office régional, j'ai été dans une petite SEM, la SACVL, et depuis 5 ans je suis dans le groupe SNI et chez SCIC Habitat. SCIC Habitat Rhône-Alpes c'est l'ESH du groupe qui fait le logement social dans la région. Sachant que quand on parle de région Rhône-Alpes y a 3 développements principaux c'est Lyon agglo, Grenoble agglo, Annecy rives du Léman, un peu en haute-savoir et un peu à Chambéry. En ce qui concerne le projet de Confluence, ça fait partie des premiers projets sur lesquels j'ai travaillé quand je suis arrivé et y a une particularité c'est que c'est la première opération qu'on a étudié en BBC. On a commencé à travailler dessus en 2007 sachant que quelque temps après le groupe a décidé que toutes les opérations qui sortaient seraient BBC pour anticiper la RT 2012. Mais c'était quand même la première opération et c'est vrai que tout de suite s'est posée en fait… ça induit un mode de fonctionnement dans l'équipe, chez le maître d'ouvrage, un peu différente, et notamment un équilibre entre l'architecte et l'ingénieur. Parce que si on écoute que l'ingénieur on risque d'avoir une boîte et on risque de prendre en compte uniquement l'aspect résultat et l'aspect thermique. Si on écoute que l'architecte on risque de rester encore dans un mode de production qui tient pas forcément compte nécessairement de la structure et des contingences plus techniques. Donc ça a été un peu l'occasion, pas de redéfinir le mode de production ensemble mais en tous cas d'y réfléchir sachant aussi qu'on était très contraint par le cahier des charges de la ZAC Confluence qui était très précis et qui donnait quand même un cadre préétabli assez important.

MA : *Qu'est-ce que cela change concrètement ?*

Y a vraiment eu je pense un travail, en plus c'était une équipe qui fonctionnait assez bien. C'était une des première fois où on s'associait avec un AMO… pas un AMO pardon… y avait un AMO au niveau de la ZAC pour tout ce qui était environnemental, et en interne on avait

un BET qui travaillait spécifiquement sur ce projet là sur l'aspect environnemental, ce qu'on avait pas en général, on a un BET fluide mais là y avait un BET qui avait cette mission. Donc ça a été un vrai travail d'équipe avec la maîtrise d'œuvre, en plus CL12 on le connaissait parce qu'il avait déjà bossé pour nous sur un autre projet qui s'était bien placé, qui avait été d'ailleurs cité au niveau du CAUE, enfin qui avait été retenu au niveau du CAUE et donc je dirais qu'on avait déjà appris et qu'on a continué à travailler ensemble d'une façon assez intelligente, en bonne intelligence et puis en confiance. Ca veut pas dire qu'on s'engueulait pas mais c'est normal, un projet c'est aussi l'occasion de se confronter, avec par contre un objectif un peu commun. Ce qui était aussi un peu différent c'est qu'on était pas qu'un maître d'ouvrage, y en avait 2, parce qu'on a travaillé le projet dans sa globalité, l'îlot, avec Rhône-Saône Habitat. Eux s'intéressait à l'accession sociale, je crois qu'il y avait 26 logements et puis le locatif social c'est nous qui le faisions. Donc y avait 2 maîtres d'ouvrage, une équipe de ma^trise d'œuvre qu'on a choisi ensemble et qu'on a d'ailleurs désigné à l'unanimité dans le cadre d'un concours. Ca déjà ça permettait de bien assoir et après on a travaillé ensemble. C'est vrai que plus il y a de monde et moins c'est simple mais globalement je pense que ça c'est plutôt bien passé parce que c'est vrai que tout le monde avait envie aussi de réussir le challenge donc tout le monde a contribué intelligemment au projet. C'est la SPLA qui nous a marié, quand je suis arrivé c'était déjà fait, y avait un îlot qui était réservé.

MA : *Vous avez choisi l'architecte sur concours. Avant cela comment avez-vous défini les ambitions du projet, qu'avez-vous cherché à réaliser ?*

L'objectif… Nous on a un premier objectif qui est simple c'est de produire du logement social qui réponde au mieux aux besoins d'habitants qui ont peu de moyens. Si je résume un peu, au départ on sait qu'il y a 70% des gens qui peuvent aller dans le logement social et donc c'est vrai qu'il y a beaucoup d'attentes mais si à Lyon dans ces années là y avait pas une pression comme on peut voir dans la région parisienne mais y a quand même une pression. Et donc y a nécessité de produire du logement à la fois pas cher mais de qualité. Puisque notre ambition c'est toujours de produire des logements de qualité qu'on puisse gérer dans les meilleures conditions pendant 40 ans. Parce que nous en l'occurrence on fait du logement et derrière on gère, contrairement à des promoteurs ou même Rhône-Saône. Avec Rhône-Saône on a pas toujours choisi les mêmes prestations même si on était pas très loin quand même. Parce qu'eux en fait ils proposent à la vente donc derrière finalement même s'ils mettent de la moquette dans les chambres, c'est pas ce qu'ils ont fait je vous rassure, ça a pas les mêmes conséquences que si nous on met de la moquette. C'est pour ça que nous notre ambition première c'est ça, c'est simple quoi. Sachant que sur Confluence il fallait qu'on s'intègre et qu'on rentre un peu dans le processus de la ZAC et qu'on réponde aussi aux objectifs de la ZAC qui sont… le BBC on avait pas le choix, y avait une nécessité de produire une image qui corresponde à ce qu'ils voulaient développer. Donc y a eu un travail partenarial et on a associé quelques personnes de la ZAC tout au long des études et même pendant le chantier pour que ça se passe au mieux. Parce que ça a été compliqué la ZAC, y avait toute une période où y avait beaucoup de chantiers en même temps donc une coordination nécessaire. Donc voilà, on a intégré un peu l'ensemble des personnes qui participaient à cette opération. Donc je pense qu'on est arrivé aux objectifs qui étaient ceux que je viens de vous citer. Et aujourd'hui, même s'il y a eu un départ difficile, on a eu une mise en location en janvier de l'année dernière, début février. Il faisait plutôt -10 ou -12 et c'était pas terrible et une mise en location c'est toujours un peu compliqué, un peu à l'arrache. Donc y a eu un début un peu difficile, on a fait une réunion

avec les locataires pour leur expliquer le mode de fonctionnement du chauffage parce qu'accessoirement aujourd'hui ce qu'on livre, depuis des années d'ailleurs, on livre des bâtiments et quand on loue des logements avec un chauffage collectif on doit aux locataires une moyenne de 19 degrés. Et quand c'est du chauffage collectif ils ont pas le choix donc… Aujourd'hui j'en ai plus entendu parler et je pense que ça répond aux besoins des habitants et qu'ils s'y trouvent pas mal. Surtout que c'est très bien situé. On est à la fois très proche du centre-ville, c'est ouvert, enfin notre bâtiment est ouvert sur le parc Anderson donc on a les vues sur les balmes de la Saône vu que la plupart des logements sont traversants. On a des logements d'une grande qualité, d'une taille plutôt un peu plus qu'un peu moins par rapport aux surfaces habituelles. Je rentre pas dans le détail mais c'était pas forcément un choix au départ mais on a pu un moment épaissir le bâtiment et comme le projet était déjà quasi finalisé on a pu augmenter un peu les surfaces. Donc aujourd'hui c'est vrai qu'ils ont quand même des belles surfaces et globalement ils ont plutôt une bonne qualité avec du carrelage partout, les prestations sont quand même plutôt pas mal avec des grandes terrasses, des placages bois… Très honnêtement ça fait partie des logements dont on est super satisfaits, aussi bien par la situation que par la qualité des logements.

MA : *Vous parlez de répondre aux besoins des habitants. Comment identifiez-vous ces besoins avant que ceux-ci n'existent entre guillemets ?*

Ca c'est une question intéressante. Je dirais que le point de départ c'est la situation de l'opération. Et en fait au niveau de SCIC Habitat quand je vous disais qu'il y a 3 territoires où on se développe, c'est 3 territoires proches des centres-villes, proches de grandes agglo et c'est là où y a le plus de besoin. Et on sait aujourd'hui qu'on a pas de problème pour louer des logements situés sur un certain nombre de zones dont évidemment Confluence. Donc ça c'est la première chose, la situation. Après la deuxième chose c'est le produit logement. Donc avec des surfaces correctes, ni trop grandes, ni trop petites, parce que si c'est vraiment trop grand ça fait un loyer qui est trop élevé, si c'est trop petit on va se retrouver dans quelques années à faire la même chose c'est-à-dire à démolir des bâtiments qui ne répondent plus aux besoins. Donc c'est vrai qu'on est pas à faire des séjours de 15m² parce qu'on sait que ça fonctionne pas mais on va pas faire non plus des séjours de 35. Donc on essaye de trouver le juste milieu. Et puis le troisième point c'est tout ce qui est prestations, parce qu'on sait aussi que des prestations de qualité comme du carrelage, comme un mur lisse, comme un système de chauffage de qualité et pas trop cher, une bonne isolation, parce que là c'était le challenge de passer en BBC donc on a plus de 20 centimètres d'isolation aussi bien intérieure qu'extérieure, on a des balcons aussi. Et donc des prestations de qualité. Et à partir de là on sait que c'est un logement qui répondra au besoin. En parallèle on a des systèmes d'enquête au moment où les locataires rentrent. Donc aussi bien d'ailleurs sur la partie gestion locative que sur la partie produit. On a une enquête à laquelle répond une bonne proportion de locataire, ils répondent pas tous mais ça nous permet de vérifier les points positifs et les points négatifs et de voir un peu si notre façon de louer des logements, si le produit qu'on leur loue, correspond en fait à ce qu'ils attendent. Donc je dis pas que c'est tout rose mais je pense qu'au niveau du produit on se goure assez… enfin on est pas loin, on est proche de ce qu'ils attendent. Les soucis viennent par là par contre c'est vrai qu'il peut y avoir des remarques par rapport à des fonctionnements, par rapport à des températures, des choses qui nous échappent aussi. Quand je vous disait qu'on doit au locataire une moyenne de 19 degrés, ça c'est règlementaire, et si on leur donne 23 ils sont en mesure, y a des jurisprudences là-dessus où ils ont attaqué le

propriétaire et ils ont été remboursés parce qu'on enfreignait la loi, pas non mais… Donc si vous voulez y a des points comme ça, des problèmes techniques au moment de la mise en location mais globalement sur le produit pour répondre à votre question, c'est au fur et à mesure des enquêtes où on est très vigilants sur ce qui est écrit. Et systématiquement les responsables d'opération, dès qu'il y a une enquête, des résultats d'enquête, ils sont très attentifs parce qu'ils ont livré, ils ont participé à l'élaboration du projet, ils ont suivi le projet, ils ont participé à la mise en location donc ils sont très soucieux de voir ce qui va, ce qui va moins bien, ce qui est à corriger. Donc petit à petit on arrive comme ça, sans être prétentieux, on sait qu'on se rapproche d'une certaine vérité. Pas à tous les coups, y a des logements plus ou moins bien. on nous reproche sur certaines opérations… J'ai en tête cet exemple à la ZAC de Bonne, on a fait une espèce de petite tour qui est super esthétiquement et avec des logements sympas qui donnent en partie sur le parc, et y a des gens qui nous reprochaient qu'il y avait des logements qui étaient mieux que les autres… On en était là, et c'est vrai qu'on peut pas donner des grandes terrasses à tout le monde et à l'intérieur même d'une opération c'est vrai qu'il y a des produits… des logements un peu mieux que d'autres. D'un autre côté les terrasses ça coûte cher, on peut pas donner des terrasses partout, des vues… Mais globalement il y a quand même cette volonté d'atteindre cette qualité à chaque fois. La terrasse ça fait partie de nos programmes, on met des terrasses à tous les logements mais on essaye de faire en sorte que ces prolongements du logement soient présents. Parce que c'est quelque chose qui est intéressant. Donc ces enquêtes nous aident à corriger ou à vérifier je dirais ce qu'on a fait… pas corriger évidement parce qu'il y a des choses qu'à chaque opération on apprend, depuis 20 ans j'apprends plein de choses et je continue à apprendre. Sachant aussi que la gestion locative nous donne également un avis, avec elle on a un certain nombre de retours et puis elle donne son avis aussi sur les projets, on l'intègre au déroulé des études. Voilà un peu ce qui nous permet de vérifier qu'on est pas trop loin des attentes des futurs habitants.

MA : *Il y a une capitalisation d'expérience d'une opération sur l'autre.*

Oui et comme je vous disais on apprend tous les jours. C'est vrai que des fois il y a des trucs sur lesquels on se plante. Vous savez le logement social a la maladie de l'expérimentation. Ce qu'on se permet sur le logement social en termes d'expérimentation on se le permettrait pas dans le privé pour plein de raisons. C'est à la fois bien mais y a toujours des risques. Et c'est vrai que ce qui est un peu nouveau dans le logement c'est souvent le logement social qui l'a amené. Pas que, y a aussi des supers projets dans le privé. Et c'est vrai que par le biais de ce qu'on appelait les financements de catégorie 1, des financements qui permettaient l'expérimentation, ça existait dans le logement social et puis ça permettait de faire des opérations, d'avoir du financement complémentaire pour faire des opérations donc ça a été l'occasion depuis des années d'innover, d'expérimenter, de faire des choses… et dans le lot et bien il y a des choses qui ne marquent pas très bien.

MA : *Là il y a de l'expérimental ?*

Comment dire ? Pour moi c'est un projet où dès le départ on s'est dit qu'un bâtiment BBC doit être à la fois simple, parce que là on avait des contraintes techniques quand même importantes, fallait qu'on fasse 2 niveaux de sous-sol, on ne pouvait pas y échapper compte-tenu de l'implantation, on est à côté de la Saône donc des problèmes de flotte, on avait un terrain un

peu pollué… Et dès le départ on s'est dit qu'il fallait vraiment travailler sur la simplicité notamment en terme de descente de charges parce qu'on sait que c'est un projet où on peut dériver financièrement. Donc on a vraiment veillé à ce que dès le concours, on a beaucoup insisté là-dessus, pour que l'équipe de maîtrise d'œuvre, même si au stade de concours, on sait qu'ils ont pas tous les éléments et quand ils donnent un prix c'est par ratio, ils peuvent pas rentrer dans tous les détails, mais on les a vraiment sensibiliser pour qu'ils dessinent des choses simples, avec des descentes de charges, avec une simplification de structures. Et je pense que le projet en l'occurrence… Alors à la fois la simplicité mais aussi l'esthétique, comment dire ? Autant tout la première partie de Confluence y avait beaucoup d'exubérance, c'est des bâtiments baroques, pas dans le sens historique du terme mais au sens d'exubérance. Enfin y a pas les angelots comme au dix-septième mais y a quand même des avancées, des couleurs, etcetera. Moi ça me choque pas, c'est pas que je préfère sur le plan de l'architecture mais dans la volonté de la SPLA y avait une volonté de marquer les esprits, de faire venir des gens dans un quartier historiquement qui était quand même derrière les voutes. On appelai ça « derrière les voutes » donc c'était vraiment… pas le rebus mais y avait les ouvriers, y avait les prisons, y avait les putes jusqu'à y a pas très longtemps et y avait les clodos. Donc c'était un quartier, ne serait-ce qu'il y a 10 ou 15 ans avant que la Confluence ne prenne toute sa place, c'était quand même un quartier où fallait avoir envie d'aller. Même si on sentait l'intérêt, le positionnement, on était près du centre, y avait le métro, donc y avait des choses qui présageaient d'un avenir… Mais ça se fait pas comme ça et aujourd'hui c'est pas encore gagné, y a encore toute une partie, même si c'est un quartier qui a l'air de fonctionner, qui commence à fonctionner mais ça met toujours des années et c'est pas fini. Donc c'est vrai qu'il y avait cet exubérance, et en parallèle nous on sentait que d'abord on avait pas les moyens de faire ça donc on a plutôt travailler la simplicité même au niveau de l'architecture, des choses sobres mais qui pouvaient être pertinentes. Et on était en phase avec RSH parce qu'eux aussi avaient envie de faire la même chose. Economiquement on savait qu'on pouvait vite dériver et il fallait donc tout de suite bien cadrer. Et on avait aussi envie de faire un bel objet, une belle boîte. BBC on a toujours dit « ça fait des boîtes de chaussures » sauf qu'il y a des boîtes où le contenant est plus beau que le contenu. Après on aime on aime pas mais on est parti de ça. Donc c'était un peu aussi pas une opposition mais on voulait pas aller comme la première partie qui était… En plus y a beaucoup d'accession, des trucs qu'ils ont vendu à 5000 ou plus, on peut pas rivaliser. Donc voilà un peu la façon dont on a approché, appréhendé le projet.

MA : *Vous parlez de l'architecture en boîtes qu'on associe au BBC ou à la HQE. L'arrivée massive du développement durable dans la production architecturale et urbaine est un nouveau système de contraintes ?*

Si on regarde les 10 dernières années, c'est vrai qu'on a quand même empilé les contraintes pour faire du logement, pas que le logement social. Sauf que le logement social à la limite on nous a tout de suite imposé par le biais des subventions, etcetera, des labels donc on est vite passé à du BBC, plus vite que les promoteurs privés. Et de façon un peu différente, notamment dans le contenu du label, y avait pas beaucoup de promoteurs qui se faisaient certifier avec le Cerqual parce que c'est non seulement du thermique mais aussi du phonique et ça pouvait aller très loin. Mais là aussi nous on raisonne sur 40 ans, sur de la longue durée. Toutes ces contraintes c'est vrai qu'on les a prises, y a eu la réglementation thermique mais y a eu aussi la règlementation handicapés. Et tout ça ça a été très rapide, ce qu'on construisait y a 10 ou y a même moins de 10 ans quand la RT 2005 est sortie, la RT c'était 4 fois plus de consommations

qu'aujourd'hui, y a quand même du chemin. Donc il a fallu intégrer tout ça, il a fallu aussi que la maîtrise d'œuvre intègre l'ensemble de ces données. Donc c'est vrai que c'est des contraintes et on sait qu'on a pas le choix quand même. On a pas le choix parce que… c'est vrai qu'on peut continuer à produire des logements qui consomment et quoi qu'il arrive c'est vrai qu'on a mis beaucoup d'années à s'insérer et qu'il y a eu des prémisses dans les années 1970 quand il y a eu le choc pétrolier, on a commencé à parler de solaire et de machins mais y a pas le détonateur, c'est resté très expérimental. Et là aujourd'hui c'est vrai qu'on a plus le choix et y a une grosse avancée, c'est clair qu'il y a une remise en question de tout ce qui s'est fait ces dernières années. Et aujourd'hui c'est vrai que produire du BBC et intégrer toutes les règlementations c'est devenu la routine. Par contre il y a toute une révolution derrière, parce que qui dit installation avec du solaire, avec du thermique, les installations deviennent plus techniques, il y a du solaire, des pompes à chaleur, etcetera. Construire c'est bien, les bureaux d'études ont intégré toutes ces données, par contre derrière y a un exploitant… Et on s'aperçoit qu'au niveau des exploitants c'est très compliqué pour eux, ils ont besoin de beaucoup de formations et on s'aperçoit dans le suivi de toutes ces installations qu'il y a encore beaucoup de chemin à faire. A leur niveau ils ont du mal à trouver du personnel et ça a plus rien à voir avec ce qu'ils exploitaient y a 20 ans. Donc ça c'est la première chose. La deuxième chose c'est aussi que les locataires ont un peu de mal à comprendre comment ça fonctionne, qu'on ne chauffe qu'à 19 et on devient de plus en plus strict là-dessus. Quand je parlais de révolution… nous on l'a fate parce qu'il a fallu construire et maintenant il faut l'exploiter et le faire vivre dans les meilleures conditions pendant quelques dizaines d'années. Mais je dirais qu'en l'espace de 5 ans… y a 5 ans faire du BBC c'était une challenge et aujourd'hui on commence à parler d'autre chose. On commence à réfléchir sur d'autres niveaux de performance. Et je pense qu'intellectuellement c'est aussi satisfaisant, même si c'est compliqué et que ça demande d'évoluer un peu différemment. Donc aujourd'hui on l'intègre mais il faut aussi que tous les participants à la vie de la résidence l'intègrent aussi, y a aussi ceux qui l'exploitent à l'intérieur de notre société, les techniciens d'agence, etcetera, qui sont formés de la même façon et doivent intégrer toutes ces nouvelles donnes.

MA : *Vous disiez à l'instant que ces évolutions semblent difficiles à comprendre pour les habitants ? A quoi est-ce lié ?*

Plusieurs choses. Je pense que déjà chaque métier a son langage, a ses abréviations, a son domaine en fait qui l'isole un peu des autres. Et dans le bâtiment, quand on lit une notice d'utilisation d'un thermostat, y a pas besoin de sortir de Saint-Cyr mais ça nécessite de s'y pencher un petit peu. Donc je pense que c'est vrai qu'il y a des choses techniques qui ne sont pas forcément évidentes à comprendre et puis il y a aussi le fait que le locataire, sans vouloir le dénigrer, il a besoin qu'on l'assiste beaucoup. On s'en aperçoit, alors ça vient… on touche aussi une population qui est ce qu'elle est, y a des populations difficiles, qui ne maîtrisent pas forcément la langue… Donc tout ça fait qu'il y a un accompagnement qui est nécessaire, ça date pas d'aujourd'hui on a toujours connue ça et on a passé des années à faire des livrets locataires, ce genre de trucs. Et quand on voit tout ce qu'on donne au locataire quand il prend un logement… et y a plein de truc réglementaires aussi, y a des choses juridiques, y a des choses qui touchent son confort, y a des aspects financiers, mais c'est vrai qu'il a un dossier comme ça. Et donc il va pas forcément se plonger dedans et il a l'habitude qu'on lui explique un peu, qu'on lui dise, qu'on lui prenne la main. Un exemple tout bête, aujourd'hui on a pris l'habitude de la mise en service groupé. Donc ils arrivent il y a déjà l'électricité, y a déjà le gaz,

ils ont juste à appeler pour dire « je maintiens, je prend l'abonnement » et si jamais y a des opérations où on a pas la possibilité de le faire, on se fait insulter. Donc petit à petit on s'aperçoit qu'il y a un niveau d'exigences, mais c'est tout le monde, pas que pour le logement social, un niveau d'exigences qui a augmenté. Donc y a tout ça à intégrer au niveau de la gestion locative… Parce qu'il y a 15 ou 20 ans les gens faisaient un peu plus d'efforts. Mais ça c'est ma vision personnelle, ma vision des choses avec l'expérience que j'ai depuis le début des années 1990.

MA : *Dans le même temps n'y a-t-il pas aussi une complexification de ce qu'on exige de l'habitant avec une sorte de profil de l'habitant moderne. Quand on regarde les livrets locataires ou d'accueil, il y a un peu l'idée qu'il faut se comporter de telle ou de telle manière, le comportement du bon habitant…*

Les droits et devoirs… Y a peut-être une systématisation et une homogénéisation. Ce serait le logement social qui a caricaturé le livret ?

MA : *Pas que le logement social, le livret d'accueil de la SPLA est dans ce goût là.*

C'est vrai qu'ils ont mis l'accent. Y a un paquet de com'. C'est vrai qu'habituellement on a pas l'habitude que le privé, dans le cadre d'une ZAC, fasse autant de communication. Je sais pas, je sais pas du tout… Moi je crois qu'il y a un niveau d'exigences qui a augmenté, il y a une nécessité de considérer nos habitants comme de vrais clients, ca aussi ça a mis des années parce qu'il y a 20 ans le mec qui avait un logement social il fallait qu'il soit bien content… Donc y a tout un travail qui a été fait depuis des années et aujourd'hui on a de vrais clients. Même si c'est des gens qui n'ont pas vraiment le choix et qu'à un moment on a envie de dire « vous vous retrouvez à Confluence, vous avez bien de la chance », et c'est vrai qu'ils ont bien de la chance, moi le premier, à une époque j'aurais aimé habiter là-bas dans de telles conditions, mais malgré tout c'est des clients à part et ils ont un niveau d'exigences qui a largement progressé. Donc tout ça il faut qu'on l'intègre. Et c'est pour ça qu'on est vigilant, on est pas à l'abri de grosses colères et de pétitions quand ça va pas, même sur des logements hyper bien placés, de bonne qualité… C'est vrai que Confluence même j'ai pas tout le recul sur la com', j'ai vu les documents, je sais ce que c'est passer pour les premiers locataires, le maire de Lyon était venue saluer la première copro il y a quelques années, c'était quand même un événement, les premiers habitants qui débarquent alors que c'était quand même un immense chantier…

MA : *Le fait qu'il y ait autant d'ambitions derrière ce quartier là a-t-il quelque chose de particulier ? Particulièrement d'aller faire des logements sociaux après une première phase surtout très chic.*

Y a un zoom un peu permanent… Alors s'était surtout au début. Je pense que c'est la SPLA qui a aussi un peu la pression, enfin qui a eu aussi la pression, parce que Colomb, enfin c'est Raymond Barre qui a lancé ça et Colomb qui se l'est totalement approprié et c'est un de ces bébés… Donc c'est vrai que la SPLA a certainement la pression. C'est vrai que ça a pu être compliqué parce que pendant les études et le chantier y avait plus d'échanges, de discussions… Et puis pendant le chantier ça a été compliqué parce qu'il y avait beaucoup de chantiers en même temps ce qui nécessitait une coordination particulièrement importante. Au-delà de ça c'est aussi excitant d'intervenir sur un morceau de ville de ce type là, parce qu'il se passe des choses, parce qu'il y a des choses différentes, on apprend beaucoup et puis c'est des choses dont on parle donc on se sent forcément concernés quand il y a des articles ou quand il

y a des inaugurations. Donc on est conscient, enfin moi je suis conscient du fait que c'est sous les feux des projecteurs, notamment au début parce que c'est quand même un projet politique porteur. Politiquement ça fait partie des choses quand Colomb va se présenter pour la troisième fois il va évidemment dans ses réussites parler de ce projet, et je pense qu'il a totalement raison. Donc pour nous voilà, y a plus de monde donc on travaille un peu différemment mais c'est quand même assez excitant.

MA : *Et ça fait aussi une carte de visite…*

Aussi mais bon, on reste modeste. On est content d'y avoir participer mais après on passe à autre chose quand même.

MA : *Vous disiez qu'il y avait un suivi plus important qu'à l'accoutumée par la SPLA, vous aviez quand même les marges de manœuvre que vous souhaitiez pour pousser vos solutions ?*

Tout à fait, y avait un cahier des charges, je sais pas si vous l'aviez vu, un cahier des charges de la ZAC, un cadre préétabli qui avait été écrit par CL1 et Tribu donc on savait où on allait. Ce cahier des charges on l'avait dès le concours d'archi donc on a dit « voilà, faut intégrer tout ça ». Après je dirais que l'art nait de la contrainte comme on dit, c'est pas nouveau et c'est pas moi qui l'ait inventé mais c'est un peu vrai. Y a beaucoup de contraintes et les archis et nous ça nous a permis de faire un projet qui est différent de celui d'à côté. Chaque projet est un peu unique entre guillemets. On a beau être contraint c'est pas ce qui nous empêche de nous exprimer d'une façon générale et surtout les concepteurs. Je pense que CL12 il s'est pas senti… il a fait ce qu'il avait envie de faire, il me semble qu'il a pu s'exprimer. Y a eu de gros coups de gueule, c'était pas simple mais un projet, un bon projet, même quand c'est une évidence, parce que je me rappelle quand on avait les 4 projets et qu'on a choisi dans le cadre du concours y avait une évidence… Moi je fonctionne comme ça, y a un moment on sent que c'est le projet. ZAC de Bonne c'était pareil on sentait qu'on tenait le projet qu'on avait envie de tenir. Donc celui là y avait une évidence, mais c'est pas parce qu'il y a une évidence et qu'on sait que c'est le projet qui correspond le mieux, derrière par contre y a quand même un rapport de force parce que ça coute de l'argent, y a des intérêts, y a les égos de chacu, tout ça fait partie du quotidien de notre travail.

MA : *Pourquoi ce projet était meilleur que les autres ?*

Au-delà de l'évidence… Déjà je dirais que niveau esthétique ça collait, c'était pas le seul mais c'était simple, on sentait que c'était un projet simple… Comment dire ? C'était une belle boîte. Le projet lui-même était vraiment sobre mais y avait ce coup de pate qui nous a plu, y a une part de subjectif là-dedans. Y avait la réponse évidemment au cahier des charges et au programme, ça répondait bien au programme. Et on sentait aussi qu'économiquement c'était celui qui… à la fois c'était un projet qui était intéressant formellement et en plus sa sobriété faisait qu'on savait que financièrement il allait bien passer en termes de descentes de charge, donc ça ça compte beaucoup, le gros œuvre c'est 40%. Donc on se dit « tiens c'est celui-là mais est-ce qu'il est constructible, est-ce qu'on peut le faire ou pas ? ». D'ailleurs on avait fait travailler un économiste pour analyser justement cet aspect là. Donc au final on savait que c'état un projet intéressant et il a été choisi à l'unanimité, aussi bien maîtrise d'ouvrage, le représentant des syndicats de l'ordre, CL1 et puis la SPLA.

MA : *Quel était le budget ?*

L'ordre d'idée c'était un peu plus de 7 millions de coût d'opération.

MA : Et vous avez implanté quels types de logement ?

Là on a de tout. On a à la fois du PLAI, du PLUS et du PLS également. Le PLS c'est un produit un petit peu particulier. Aujourd'hui c'est vrai que ça marche bien, c'est quelque chose qui se loue bien en centre-ville parce qu'il y a quand même un loyer qui est un peu plus élevé et en plus on touche peu de population, c'est vraiment un frange de population qu'est un peu importante donc il faut trouver le client et c'est pas évident. On sait par contre que quand on construit en plein centre de Grenoble ou en plein centre de Lyon, on peut mixer et mettre du PLS. Ou dans certains coins de l'agglo, ona une opération à Villeurbanne, c'est que du PLS, c'est en plein centre au pied des gratte-ciel, c'est tout loué, y a pas photo. Par contre si vous mettez ça dans la cambrousse ou dans des zones limites en terme de développement, des endroits de Lyon un peu moins demandés, on a un peu plus de mal, encore qu'à Lyon y a de moins en moins d'endroits où on peut pas louer…

MA : *C'est un choix de votre part ?*

Non c'était la SPLA qui imposait ça. Le PLAI, la part de très social c'est intégré, quand on fait des opérations en PLUS on sait qu'il y a un pourcentage de PLAI en fonction des endroits où on est. Aujourd'hui quand on travaille sur l'agglo de Grenoble on est à 30 ou 35% de PLAI. Ca s'ajuste en fonction des secteurs. Cette mixité des 3 produits il me semble bien que c'était dès le départ la SPLA qui le souhaitait.

MA : *Vous disiez que vous aviez un peur du dérapage financier, c'est particulier à Confluence ?*

C'est-à-dire que ce qui coûte cher dans le bâtiment… là on avait un îlot plat mais on était quand même dans un contexte général où c'est pas comme quand vous êtes sur un terrain tout seul. Ensuite c'est vrai qu'il y avait la nécessité de faire 2 niveaux de parkings pour caler tous les stationnements et ça c'est vrai que ça peut coûter assez cher. Et en plus on était à côté de la Saône donc y a de la flotte en fonction des crues, etcetera, et donc y a eu des solutions techniques nécessaires qui coûtent. Et c'est vrai que c'est une opération où dès le départ on se dit qu'on devait être vigilant là-dessus parce que faire un projet et ne pas pouvoir le sortir c'est un peu notre hantise. Super projet, validé, tout ça, et le jour de l'appel d'offre on est à 15% au dessus donc il faut le dépouiller et c'est très compliqué. Et c'est pas en négociant avec les entreprises qu'on atteint les objectifs, on travaille sur les prestation alors que ce qui coûte cher c'est la structure. Donc dès le départ on avait ça en tête, notamment en raison des niveaux de sous-sol. D'autre part ça a été une opération importante, parce que ça a été un seul chantier, on a pris un certain nombre d'entreprises pour le gros œuvre, les terrassements, tout ça qui ne pouvaient être que communes. C'est quand même une opération de 56 logements donc ça devient intéressant. Et puis on a bénéficié de prix au niveau du gros œuvre qui nous ont permis d'avoir des prix de sortie tout à fait… c'est une opération qu'on a bien sortie en terme de prix. Et on a des bonnes prestations, du carrelage même dans les chambres, de la peinture lisse et pas de la gouttelette sur les murs, des panneaux solaires, un bâtiment BBC. Donc plus de 20

centimètres d'isolation. Ca ça a un coût. On a quand même des bardages extérieurs, soit du bois soit des panneaux d'éternite. Donc des prestations de grande qualité. Au final c'est une opération financièrement intéressante, architecturalement c'est pas mal, j'aime bien, et au niveau d'usage je pense que ça prendra toute sa place et que les gens sont plutôt satisfaits.

MA : *Dans vos projets comment pensez vous l'insertion dans le quartier et l'environnement plus vaste ?*

Comme ça c'est dur de répondre. Y a un travail… alors c'est vrai qu'on touche le problème de l'intégration dans un site. Quand je dis un vaste sujet c'est est-ce que l'intégration doit être finalement un pastiche parce qu'on imite ce qu'il y a autour ou est-ce que c'est une rupture ? Vis-à-vis notamment dans des concepteurs… on prend un concepteur, c'est un architecte, c'est une équipe de maîtrise d'œuvre parce que c'est pas qu'un projet d'archi, l'architecture c'est qu'une des facettes, si on prend une équipe et qu'on est soucieux de la qualité de ces équipes et de ceux qu'elles ont pu faire avant c'est aussi cette capacité à inventer, à proposer des choses un petit peu nouvelles tout en respectant nos objectifs en termes de gestion, de durabilité, etcetera. Donc après c'est un problème plus d'architecte à partir du moment où les réponses architecturales sur un même site sont multiples. On aurait certainement pu faire des choses totalement différentes sur ce site là. En plus y avait de la place, on était sur un terrain… pas en pleine cambrousse mais on est quand même… on est à la fois en plein centre-ville mais quand on est arrivé sur le site y avait rien de construit autour, y avait juste la darse et les immeubles autour de la darse. Mais même en centre-ville, si on faisait en face, si on avait une dent creuse en face, on peut vraiment… je pense qu'il y a une liberté, une grande liberté à partir du moment où le concepteur répond au programme. Donc en plein centre historique on peut faire des choses très contemporaines. Y a plein d'exemples à travers le pays ou à travers le monde où on a créé cette rupture. Ou au contraire on peut lier le bâtiment… Je pense qu'il y a plein de solutions et les archis qui bossent pour nous je pense qu'ils ont une certaine liberté, on leur dit pas « il faut que ça ressemble à ça ». Je pense qu'il y a des contraintes et en France on est très normatif, on a des contraintes, on a des ZAC machin, des PLU… Quand le mec il te dit « pour construire ici sur une dent creuse lis le PLU », après il s'exprime, il fait ce qu'il a envie de faire. Et quand je vois les décideurs autres que nous maîtres d'ouvrage je trouve qu'ils ont pas… ils essayent d'objectiver le débat, même si c'est pas tout à fait vrai parce qu'on est sensible aussi, mais il peut y avoir 2 réponses, s'ils sont assez ouverts, il peut y avoir 2 projets à 100 mètres où ils ont accepté des choses totalement différentes mais qui répondent en fait au PLU et qui répondent aux besoins du maître d'ouvrage parce que nous a des contraintes notamment de durabilité. On sera vigilant sur le matériau de façade mais après sur l'écriture architecturale je suis prêt à tout voir, je suis pas hostile et surtout je laisse s'exprimer la part de liberté déjà assez restreinte.

MA : *Vous venez de parler de durabilité, Confluence est sensé être un écoquartier, comme la ZAC de Bonne dont vous parliez avant, au-delà des contraintes BBC sur les bâtiments qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Bah c'est surtout un label porteur, politiquement correct. Je pense que je serai assez incomplet. C'est un morceau de ville sur lequel y a une réflexion qui donne plus de place qu'avant ou plus de place qu'ailleurs à des notions environnementales au sens très large, à la fois thermique, à la fois type de matériaux, énergie grise, durabilité, cadre de vie, confort… Je pense qu'on a peut-être passé un cap et finalement un vrai écoquartier je pense que ça existait,

enfin ça aurait dû en tous cas exister bien avant qu'on décide d'appeler ça écoquartier. Même si les problématiques étaient différentes et que petit à petit on avance, c'est vrai que la prise en compte environnementale est plus importante qu'il y a 10 ans. Mais le travail de l'architecte, quand on voit un peu les 14 critères dans le HQE, 14 rubriques, quand on les regarde… parce que ça a été un peu les fondements, je me rappelle de ça à la fin des années 1990, c'était vraiment les choses que les architectes, les concepteurs devaient prendre en compte. Alors à des niveaux différents, on était pas à 50kWh maximum. Mais y a des choses qui sont parties intégrantes du métier d'archi. Et on va bien au-delà, c'est vrai qu'il y a des choses essentielles sur lesquelles on progresse, quand on parle de l'eau, quand on parle de récupération de flotte, c'est vrai que ceux sont des sujets auxquels on est beaucoup sensibilisé aujourd'hui et qui sont nécessaires. Voilà, j'ai pas de définition bien…

MA : *La SPLA met aussi en avant des objectifs de mixité sociale, on en a parlé rapidement. Qu'en pensez-vous et quel rôle joue le bailleur dans ces politiques ?*

La mixité ça aussi c'est un thème… alors à la fois c'est très mode mais c'est le principe même d'une ville, ce qu'aurait dû être toujours la ville, ce qu'elle a été parfois. C'est vrai qu'il y a des expériences récentes où on s'est aperçu que le manque de mixité, dans les quartiers des années 1960 1970, petit à petit cette non prise en compte de la mixité on fait que dès qu'il y a cette rupture ça pose problème. Donc je pense que les leçons du passé on fait qu'aujourd'hui tout le monde s'accord à dire que c'est absolument nécessaire même si la réalité est parfois pas aussi évidente. Vouloir tout mélanger… Mais on s'aperçoit qu'une ville si chaque quartier est représentatif de la population qui existe c'est bien. De vivre ensemble malgré ces différences aussi bien sociales qu'ethniques, etcetera. Sans vouloir non plus jouer les bisounours je pense que c'est important et que c'est absolument essentiel pour qu'il y ait un équilibre. Si le quartier est équilibré c'est comme ça aussi qu'il perdurera, qu'il perdurera mieux. Peut-être que le contre-exemple à ça c'est Villeneuve à Grenoble, ça a été dans les premières expériences de villes nouvelles, la ville neuve de Grenoble, et ça a été un des premiers exemples de mixité. On a mélangé à la fois du logement social, de l'accession, et y a eu énormément d'utopie et malgré toutes les bonnes volontés on s'aperçoit aujourd'hui que ça avait pas forcément fonctionné. C'est là où c'est fragile et où il faut se demander pourquoi ça a pas fonctionné et faire en sorte que la mixité doit on parle aujourd'hui pourra se maintenir, pourra faire en sorte que les quartiers perdurent.

MA : *Vous disiez que tout le monde y adhère, sans doute parmi les professionnels de la ville, parmi les habitants c'est moins évident.*

Mais entre nous quand vous achetez un logement 5000 euros dans le mètre carré et quand le même bâtiment y a du logement social… un acquéreur qui achète à 5000 euros du mètre carré il se dira « le jour où je revends ça va poser problème ». Le fond du problème c'est aussi ça, y a ce genre de choses. Tout ça il faut le prendre en compte et il faut faire en sorte que ça fonctionne dans le temps. C'est des réactions… Je vous dit ça parce que nous on achète pas mal en VEFA et on a parfois acheté soir des cages complètes dans une même copro et c'est pas rare qu'on reproche au promoteur d'avoir vendu une cage en logement social. Je pense à un exemple très précis où y avait des accédants qui étaient furieux et qui voulaient intenter un procès parce qu'on leur avait pas dit… Donc on arrive parfois à des extrêmes. Tout ça faut tricoter avec pour faire en sorte que côte à côté il y ait des populations complètements

différentes, des produits complètement différents, qui puissent coexister. C'est un vrai casse-tête, je pense que c'est pas simple mais les efforts de mixité qu'il y a au niveau national, dans certains endroits plus que d'autres, on connait tous des villes où la promotion de logement social est plus faible qu'ailleurs. Et même sur Lyon il y a un gros effort qui est fait mais on s'aperçoit que c'est quand même toujours compliqué. On peut pas non plus tout mixer mais en tous cas la mixité sur le principe je pense qu'on peut pas aller contre et on compose avec. Les promoteurs composent avec, y a beaucoup de programmes mixtes, aujourd'hui c'est une réalité. Nous on préfère avoir une cage complète, on est gestionnaire donc comme ça on a la mainmise sur notre gestion, même pour nous… Mais c'est vrai que c'est souvent les accédants qui voient peut-être d'un mauvais œil, surtout vu les prix exorbitants.

MA : *Autre élément mis en avant comme un aspect de l'écoquartier et qui pose parfois problème aux habitants c'est la réduction de la place de l'automobile.*

Moi j'ai habité Confluence… enfin j'ai habité en fait au Nord, entre Confluence et Perrache jusqu'à y a 3 ans. Donc c'était avant que le quartier fonctionne et déjà à cette époque là c'était très compliqué de rentrer et de sortir, notamment à certaines heures, parce qu'il y a très peu d'accès, très peu de portes sur le quartier. Et c'est vrai que j'en avais discuté avec la SPLA, avec CL1, c'est vrai qu'il y avait une volonté assez nette de limiter la voiture. C'est un peu comme quand y a eu, avant Colomb y a eu un plan sur tout ce qui était transports en commun sur Lyon avec la création du tram et tout ça et c'est vrai qu'on a largement, je pense à des endroits comme l'avenue Berthelot, on a largement réduit, on avait 3 voies où on roulait à 70 et puis on est passé à 2 voies avec le tram. Donc y a un certain nombre de zones et d'accès sur Lyon où en fait on a réduit, où d'emblée le politique a souhaité que les gens restent plutôt à l'extérieur, avec parcs relais mais qui se sont avérés très vite insuffisants. Et donc les gens arrivaient au parc relai, prenaient un ticket, le parc était gratuit avec un ticket de transport en commun, et c'est vrai que ça change totalement les habitudes mais il faut une génération. Aujourd'hui on commence à voir la différence quand des jeunes de 20 ou 25 ans en fait ne voient pas l'utilité d'avoir un véhicule. Alors que la génération d'avant c'était plutôt tout voiture, 18 ans la première chose c'était le permis et une bagnole. Donc tout ça met du temps. Et à Confluence ils ont choisi un peu le même principe, c'est-à-dire qu'ils se sont dits « il faut pas qu'on alimente Confluence avec des boulevards donc il faut faire en sorte que les gens utilisent au mieux les transports en commun ». On verra, je pense que ça mettra un peu de temps sachant aussi qu'on a le conseil régional qui aujourd'hui fonctionne. Je sais pas combien y a de mille et quelques employés… donc il viennent plutôt la journée et les autres sortent mais ça fait beaucoup de mouvement. Je pense que c'est aussi quelque chose d'assez actuel, le fait de vouloir impérativement limiter l'utilisation des voitures. Je sais pas si ça marchera. De toute façon ils ont pas le choix et qu'au bout d'un moment on fait différemment si on passe 1 heure dans les bouchons tous les jours, c'est pas Paris, on accepte peut-être moins… Je pense que de toute façon on a pas le choix à moyen terme, donc c'est vrai que c'est un peu brutal peut-être.

MA : *Vous présentez cet aspect là aux futurs locataires ?*

Là sur Confluence en fait la SPLA le fait, ça faisait partie de la com' quoi. Nous… j'ai pas énormément de souvenirs d'avoir parlé de la voiture. On essaye par contre. Nous notre boulot c'est quand même de faire des projets à proximité des transports en commun donc ça c'est un des critères et on sait que derrière ça permettra à des gens qui ont pas de voiture de pouvoir

aller bosser dans de bonnes conditions et aux gens qui ont des voitures peut-être de justement… Donc ça c'est nos critères donc sans en parler on l'intègre dans notre projet. Partout où on construit c'est vrai qu'on est dans les agglos donc à proximité des transports. C'est vrai qu'il vaut mieux être à côté du métro qu'à côté d'une ligne de bus mais…

MA : *Pourriez vous me dire ce que vous pensez de ce quartier en général ?*

Alors moi c'est un quartier que j'ai connu avant donc Confluence j'en ai subi un peu je dirais les inconvénients parce que c'était l'époque où ils ont prolongé le tram cours Charlemagne. Malgré tout c'est vrai que c'est un quartier… Malgré tous les aspects négatifs à cette époque là, derrière les voutes, y avait encore les prisons, y avait toutes les camionnettes des prostituées, c'était assez impressionnant, y en avait des dizaines et des dizaines. Et malgré tout ça y avait quand même ce… on sentait un quartier qui vivait, qui avait une certaine âme quoi. C'est difficile à dire mais moi je me suis toujours senti très bien malgré tous les inconvénients. D'abord on avait tous les commerces, on était à proximité du métro, on était en centre-ville. Donc j'avais plutôt un a priori positif là-dessus même si j'étais persuadé que c'était pas gagné de mettre des logements à 5000 euros à cet endroit de la ville. J'y retourne régulièrement et je trouve que c'est un quartier qui prend sa place. On y va à midi pour déjeuner en bord de Saône c'est archi plein et on a du mal à se garer donc ça fonctionne. C'est un quartier qui attire. J'ai l'impression que c'est un quartier, alors y a l'effet d'annonce et l'effet de mode, mais chaque fois que j'y vais j'ai l'impression que c'est un quartier qui vit, y a plein de commerces qui se sont développés sur le cours Charlemagne, depuis que je suis parti c'est assez net. Petit à petit c'est un quartier qui prend sa place à part entière.

MA : *Ce que vous décrivez c'est aussi le fait que mettre un quartier haut-de-gamme à cet endroit là c'est procéder à un embourgeoisement du quartier.*

Oui mais d'un autre côté y a aussi un pourcentage de logements sociaux important. C'est aussi la garantie de garder une population mixte… Et moi je trouve ça rassurant à partir du moment où on continue… faudra pas non plus qu'il y ait 2 populations, faut après trouver une population intermédiaire entre le logement social et le logement très cher. Mais au sens large entre le Sud de la Confluence et Perrache y a pas de produits entre le logement social et le logement un peu haut-de-gamme. Moi je pense que c'était bien aussi que ce quartier attire une population qui a des moyens. Mais c'est vrai qu'après il faut être vigilant sur cette mixité et sur le fait qu'il y ait plusieurs types de populations qui cohabitent. Mais y a déjà une population qui existe sur le quartier et qui changera pas… y a des produits plus ou moins intéressants avec des qualités différentes, etcetera. Y a aussi une mixité de produits. Moi je suis assez confiant très honnêtement.

MA : *Matériellement, que vous inspirent les première réalisations ?*

Je pense qu'il y a une volonté un peu d'exubérance et de faire des choses un petit peu voyantes. Je suis pas fan en terme d'architecture, à titre personnel. D'un autre côté ça a fonctionné, ça c'est vendu. Y avait aussi cette volonté que la darse fonctionne, c'était un peu comment dire le cheval… il fallait un premier acte un peu fondateur, attirer une population qui avait un peu de moyens pour développer derrière le quartier. D'un côté c'est pas a l'architecture que je préfère mais d'un autre côté je suis aussi conscient que c'est quelque chose qui fonctionne

assez, y a un côté un peu ludique, un peu Disney, c'est peut-être un peu méchant mais un côté exubérant avec des couleurs, des formes, tout ça. Je sais pas après comment ça vieillira. Je pense qu'ils ont quand même mis des matériaux sur certains d'une certaine qualité. En tous cas le lieu est présent et je trouve que c'est plutôt sympa de s'y balader, d'aller bouffer, d'aller y faire des courses. En plus y a une activité quand même. Le conseil régional c'est 1500 personnes donc ça développe un quartier, c'est aussi quand même un moteur dans le développement. Et j'ai été étonné que ça prenne aussi vite, quand on y va pour manger à midi, pour se gare ça devient difficile.

MA : *Et puis il y a cet aspect vitrine de Lyon.*

Ca je pense que tous les morceaux de ville qui ont été fait… Quand y a eu les gratte-ciels qui ont été fait à Villeurbanne, j'imagine tout ce qu'on a pu dire… Bien sûr que c'est une vitrine ces morceaux là mais je pense que c'est quand même une vitrine qui a été pensée, qui est le résultat d'un travail en profondeur et de qualité. On aime ou on aime pas l'archi… on voit si une ville fonctionne ou pas mais apparemment en tous cas ça a bien pris, la mayonnaise a pris là-dessus.

MA : *Un dernière question, qu'est-ce qui différencie votre travail de celui d'un promoteur ?*

Nous on construit des produits un peu différentes, destinés à une population un peu différente. Et puis notre deuxième métier, notre métier principal, c'est la gestion. Le promoteur construit pour vendre.

MA : *Donc vous avez intérêt à avoir des bâtiment qui tiennent plus longtemps ?*

En tous cas nous on essaye de faire en sorte que ça tienne. Y a des promoteurs, après chacun travaille comme il veut, c'est aussi l'image de marque, il peut y avoir des promoteurs qui font avec l'esprit que ça dure longtemps.

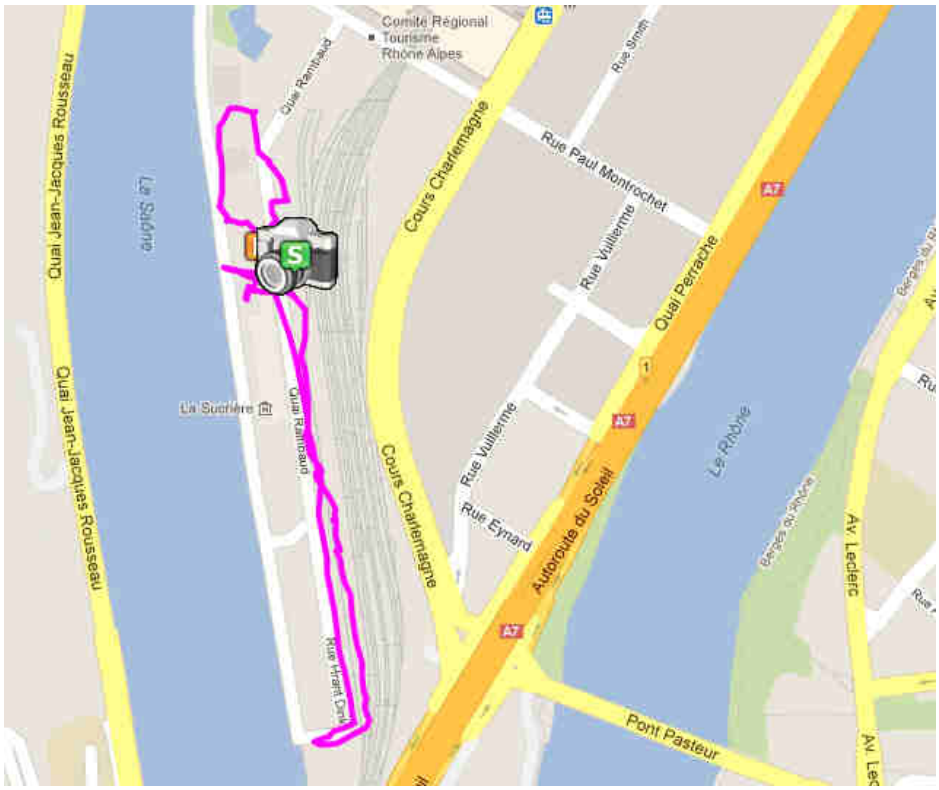
MA : *Ce qu'on constate c'est que très souvent les coûts de sortie des promoteurs sont inférieurs à ceux des bailleurs sociaux.*

Je pense qu'il y a plusieurs raisons. On essaye d'analyser ça. D'abord chez les promoteurs y a des groupes et y a des gens qui sont très bons en terme de construction et qui travaillent certainement un petit peu différemment de nous et en plus qui ne sont pas soumis aux règles de concurrence comme on l'est nous. Et ça leur permet de travailler très en amont avec des entreprises. C'est pas seulement l'architecte ou l'équipe de maîtrise d'œuvre qui travaillent mais y a des entreprises très vites ce qui permet de tester le coût d'un gros œuvre très vite, dès l'APS, l'APD y a des entreprises déjà qui bossent. Et puis ils ont des réseaux aussi d'entreprises, c'est-à-dire qu'ils ont quelques entreprises avec qui ils travaillent régulièrement et c'est vrai qu'il y a une fidélisation qui est possible plus que nous. Nous on est soumis à des règles de concurrence, on est pas obligé de prendre les moins chers, notre obligation c'est de prendre les mieux-disant, mais c'est vrai qu'on a forcément plus de contraintes et puis pas forcément les mêmes savoir-faire. On a des fonctionnements un peu différents, moi je suis très preneur des expériences de nos confrères de la promotion privée parce qu'on a plein de choses à apprendre. C'est vrai que globalement ils arrivent à être moins chers. Après il faut comparer

toutes les prestations. C'est vrai que nous on est très scrupuleux sur tout ce qui touche à la sécurité et puis au niveau prestations à l'intérieur du logement, je parle des carrelages, etcetera. Mais bon les promoteurs ont aussi des prestations de qualité. Ce qu'il faut voir aussi c'est que souvent la collectivité est plus exigeante avec nous. Ce qu'elle tolère ou ce qu'elle a toléré parce que c'est peut-être de moins en moins vrai…. Ce qu'elle a pu tolérer avec un promoteur elle ne l'aurait pas toléré avec nous. Je l'ai vu, je citerai pas de noms mais… Quand vous êtes en capacité de dire « moi je sors tant de logements par an et je peux vous faire bosser sur tant d'opérations » y a un poids global qu'a rien à voir avec ce que nous on peut faire. Et puis y a peut-être des importances d'opérations qui ne sont pas les mêmes. Nous on a plutôt des petites opérations par rapport aux promoteurs, pas toujours. Mais c'est vrai qu'une grosse opération comme Confluence, on avait près de 60 logements même si on était 2 on a pu négocier dur avec les entreprises et avoir de meilleurs prix. Quand on fait des opérations de 25 ou 30 logements, ce qui est notre moyenne, c'est vrai que c'est un peu plus compliqué…

CL15	**Date :** 17/04/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : 8000000 (propriétaire de 25% de la SCI)
Climat de visite : Ensoleillé, frais, sec	**Adresse :** Quai Rambaud
	Arrivée : septembre 2007
Durée de la visite : 29 min	**Local :** galerie + bureaux
Longueur du parcours : 1988 m	**Employés :**
Durée de l'entretien : 2h21 min	**Profession :** Scénographe urbain (depuis 2006 sur le quai Rambaud)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 69 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



La personnalité de l'enquêté rend caduque toute tentative de suivre le protocole habituel tout comme l'idée de retranscrire l'entretien selon le même schéma.

CL15 est inclassable dans notre panel. Initialement rencontré dans le panel « habitants » en tant que personne travaillant sur les lieux, nous avons constaté lors de l'entretien qu'outre diriger sa société de communication située à Confluence, il avait aussi assuré le rôle de maîtrise d'ouvrage sur le bâtiment dans laquelle celle-ci est installée et d'assistant à maîtrise d'ouvrage scénographie urbaine sur la partie Sud du projet (pavillons le long de la Saône).

Avant la visite

[Sur le balcon de son bureau] Alors on parle du quai Rambaud. Le quai Rambaud commence un peu plus haut là, vers le pont levant, il est beaucoup plus long. Là avant c'était des friches industrielles qui appartenaient à voies navigables de France. Ces grues existaient et elles permettaient de charger les marchandises. Là c'est l'entrepôt des douanes, le bâtiment existait sauf qu'on la refait. Ca c'était le premier bâtiment qui a été rénové avec Jean-Michel Wilmotte. La caractéristique de tout ce quai, à partir de là et jusqu'au fond c'est qu'on a associé dans l'appel d'offre, dès le concours, les artistes et les architectes en même temps. Tout architecte qui venait sans artiste était éliminé du concours et ne pouvait pas participer. Donc ça permettait de mettre les conditions qui permettaient de dire qu'à chaque bâtiment qu'on allait construire une œuvre d'art allait se faire en même temps. C'est une théorie que j'ai mise au point il y a 25 ans et c'est avec ça que j'ai fait tous les parkings de Lyon. Et c'est un travail avec des architectes, artistes, designers, tous les concepteurs sont mis en équipe dès le départ pour que chacun puisse faire le meilleur de son travail possible mais tout en respectant l'autre. C'est pas facile parce que chacun titre la couverture a lui et chacun veut exister.

Moi je suis scénographe urbain, je sais pas ce que c'est, c'est un métier que j'ai créé parce que je me retrouvais de plus en plus dans une situation où il y a des architectes, il y a des paysagistes, il y a des designers, il y a des éclairagistes et tout ça malheureusement dans la manière de fabriquer la ville très souvent ça se fait les unes après les autres. Quand l'architecte vient il dit « ah merde, j'ai oublié d'éclairer » alors on appelle l'éclairagiste « ah merde alors autour on met des arbres », alors on appelle le paysagiste, mais plus tard, après vient le design « il nous manque deux trois trucs, il faut faire dessiner quelque chose ». Et tout ça ça se télescope bêtement je dirais et donc nous notre croyance face à ça c'est de dire que si on met une véritable équipe de concepteurs avec une véritable connivence entre elle, faut qu'ils se connaissent et qu'ils aient envie de bosser ensemble. Et moi ça me permet de dire aujourd'hui qu'on fait véritablement de la scénographie urbaine. Si vous vous baladez sur le quais tranquillement vous verrez que les œuvres d'art on été faites en même temps que le travail normal de toutes ces disciplines. On voit très bien sur ce ce quai que tous les bâtiments sont conçus comme ça… On va rentrer et on va descendre dans la galerie, vous allez comprendre.

[nous rentrons dans son bureau] Ces ouvertures, on ne les a pas créées, elles existaient, c'étaient les fenêtres d'entrée des marchandises.

Vous allez voir l'ascenseur, pour moi chaque espace doit permettre de mettre une œuvre d'art, si on fait pas ça ça veut dire qu'on est pas des hommes, on est des hommes, on est pas des machines. Le rationnel et le fonctionnel c'est très bien mais ça suffit pas.

Je savais ici que je voulais garder les tuyaux. J'ai rencontré cet artiste à Berlin, j'ai vu les trucs qu'ils faisait etcetera. Avec ce matériau je lui ai dit « toi tu me fais un truc » et il a fait ça. Ca coûte pas plus cher que d'acheter des meubles standards. Il n'y a donc aucune raison qu'on ne puisse pas à chaque instant faire appel à de vrais créateurs mais les gens font appel à Ikea ou à des industriels qui font les mêmes meubles de partout, on se fait chier des choses pareilles.

[Dans l'ascenseur] Vous avez vu la façade comment elle est ? Et bien ça c'est le même matériau, la façade rentre à l'intérieur et ça c'est tout le dessin de Wilmotte avec juste les matériaux les moins chers du marché. Et là c'est une œuvre d'art, c'est une chorégraphie faite avec des barrières de chantier, filmées de nuit.

Là c'était toutes les marchandises qui étaient là car c'était un lieu uniquement de logistique. On stockait de la merde, du charbon, des conneries. Et là il y avait la Sucrière qui était à côté, il y avait les Salin-du-Midi, là-bas c'était du sucre, là-bas c'était du sel, plus loin c'était la halle aux grains et tous les jours il y avait des cargaisons qui arrivaient par la Saône et qu'on stockait sur ce quai. Alors tout ça ça a disparu, y avait plus rien, enfin y avait encore des mecs qui louaient des hangars pour mettre du béton ou des conneries. Et le jours où le président de Voies Navigables de France, qui était François Broderie à l'époque, a dit « mais moi je veux valoriser mon terrain » et donc grâce à lui on a pu lancer le concours d'artistes avec un cahier des charges très simple, y avait des encombrements, des tailles, des hauteurs, etcetera et puis on avait fait une étude qui a permis de développer ce qu'allait être la vocation de ce quartier. Et donc on a trouvé deux thèmes qui sont la création et la communication. C'est pour ça qu'il y a le Progrès, qu'il y a Euronews, Espaces, qu'il y a d'autres radios qui vont arriver, c'est pour ça que dans cet immeuble il y a des agences de communication, là au-dessus des architectes, il y a des designers. Donc c'est la création et la communication. Après on savait que les rez-de-chaussée devaient faire 6 ou 7 mètres de haut pour faire des commerces. Tous les rez-de-chaussée doivent être ouverts au public. Au-dessus c'est des bureaux donc on fait des plateformes et après les mecs ils aménagent comme ils veulent. Donc c'était pas très compliqué, on a lancé le concours et on a pu dans ce concours recruter des couples artistes-architectes. On les a montré au maire qui a dit « c'est formidable ! » et qui a dit « comment on fait ? », je lui ai dit « ça vous coûtera rien » parce que tout ça ce sont des investissements qui ont été faits par des entreprises publiques et privées avec une SCI par bâtiment, tout simplement. Et en 4 ans on a pratiquement tout fini.

Quand vous faîtes un plan d'urbanisme avec des encombrements volumétriques, avec donc des boîtes à chaussures, des maquettes, on voit ce que c'est, l'architecture est pas faite. Donc résultat on s'est dit quand on va faire venir les gens, on va les sélectionner et on va aller jusqu'au bout donc c'est des vraies architectures qu'on propose. Les gens qui viennent ils ont pas le droit de choisir leurs architectes, ils viennent lorsque nous on l'a déterminé. Tu vois, s'ils veulent pas venir ils vont ailleurs. Et ça a permis si tu veux de maîtriser totalement la succession de tous les pavillons. Donc y a un Jakob Mac Farlane, ici c'est Wilmotte, là c'est Vassal qui a fait la rénovation de la Sucrière, après on a Ricciotti, après on a encore Jakob Mac Farlane et après on a Odile Deck.

[Nous entrons dans la galerie]

Peu à peu je me suis intéressé au design. Je suis devenu un fan de design. Je suis né à Saint-Etienne en face du musée dans lequel y avait déjà les premières collections qui après ont déménagé dans le musée d'art moderne qui a été créé. Je me suis lancé dans la communication et j'ai continué là-dedans, j'étais intéressé par ce qui est design, sérigraphie, etcetera. Pour moi c'est le même métier, parce qu'il y a pas deux métiers différents, c'est deux métiers visuels d'abord, de l'art visuel. Il est vrai que pour moi le langage de l'architecture est équivalent de l'architecture du langage. Tu vois ce que je veux dire ? Un moment donné quand on fait de la mise en page, d'un journal, d'un livre, c'est la liaison entre le texte, la typographie, l'image, etcetera et il y a un tracé régulateur exactement comme dans l'architecture. Donc tu vois c'est de l'occupation de l'espace, aujourd'hui c'est même en 3D, en volume avec le design qui vient en 3D et qui fabrique de l'espace et quand on fait de l'architecture c'est pareil. Tous les grands architectes américains ont fait des meubles. Ils ont fait des immeubles et ils ont fait des modes. Alors que dans nos pays on a complètement ghettoïsé les disciplines. Au bout d'un moment c'est chacun son territoire, c'est « touche pas au mien et je toucherai pas au tien » et tous ils se retrouvent dans le même site. Ils se confrontent en permanence. Alors au lieu qu'une ville soit harmonieuse c'est que des bâtiments. Dans une ville y a pourtant un directeur des services publics, c'est un personnage très important qui a un pouvoir fou. Parfois on embauche un mec qui est responsable de l'architecture mais c'est encore un architecte et l'architecte il défend son métier d'architecte. Le design il s'en fout alors que tout est lié en permanence. Ici on a pu avoir les mêmes lampadaires partout parce que les mecs sont responsables jusqu'à 2 mètres du bâtiment, après c'est plus eux. Ceci étant dit on a pu faire les choses. Parce que les décisions municipales la plupart du temps c'est des décisions techniques, c'est « le poteau il va durer combien de temps », « le projecteur il va dure combien de temps », on prend des décisions techniques et économiques. Si une voiture rentre dedans il faut que ça résiste et il faut que le truc dure suffisamment de temps pour que ça dure pas trop cher, c'est ça toute la décision.

Tiens, viens voir.

Ca c'est le concours d'Odile Deck. Une fois qu'on a fait les concours sur la terre on leur a fait faire des concours sur l'eau. On peut gagner 20 mètres sur l'eau avec Voies Navigables de France donc on a fait faire des projets sur l'eau aussi. Pour l'instant ils sont pas réalisés mais ils sont tous faits. Voilà l'immeuble d'Odile Deck, qui a un porte-à-faux qui vient jusque sur l'eau. Et cet immeuble c'est Odile Deck et toutes les façades c'est Felice Varini. Ils ont travaillé ensemble dès le départ et c'est un film, c'est des photos noir et blanc en film entre deux verres, ça fait toute la façade et c'est exactement ce qui se passe derrière. Il est monté sur une immense grue et donc quand vous arrivez comme ça par le Nord c'est exactement tout ce que vous voyez de l'autre côté. En face, c'est ce que vous voyez en face, là c'est pareil et là c'est pareil, et ça couvre toute la façade. Et la nuit c'est une lanterne magique : on éclaire pas l'immeuble, on éclaire que l'intérieur de l'immeuble toute la nuit.

Celui d'avant c'est l'immeuble vert de Jakob et Mac Farlane et pour ce deuxième la double peau est dessinée par Fabrice Hybert. Vous connaissez pas Fabrice Hybert ? C'est un des plus grands artistes français. La culture des gens qui travaillent dans l'architecture et l'urbanisme avec ça j'ai un vrai problème. Pourquoi j'ai un vrai problème ? Chaque fois que je demande, depuis que j'ai commencé les parkings… On avait décidé, Lyon Parc Auto avait décidé de faire des beaux parkings, tout ça parce qu'ils faisaient des nouveaux parkings et que les gens

voulaient pas y aller, les parkings étaient trop pourris et dégueulasses, les femmes voulaient pas y aller, elles avaient la trouille. Je leur ai dit « mettons nous dans la tête que ce ne sont pas des voitures qui occupent les parkings, ce sont des hommes et des femmes ». Bien sûr qu'il y a des voitures mais si c'est moche et crade elles s'en foutent, les hommes et les femmes ne s'en foutent pas. Donc on refait toute l'architecture intérieure des parkings, toute la lumière et des œuvres d'art dans tous les parkings. Et à Lyon toutes les flèches qui indiquent les parkings qui sont noires avec une typo blanche et bien vous rentrez et c'est un musée souterrain. On a fait 16 œuvres d'art monumentale dans le sous-sol lyonnais donc c'est pas des parcs c'est des musées souterrains et ça coûte pas cher. Donc comme quoi c'est pas un problème de fric, c'est un problème d'envie.

[Téléphone]

Et donc après qu'on a lancé des concours sur terre, on a dit maintenant aux mêmes « faîtes nous des trucs sur l'eau ». Donc Mac Farlane il a pris les trous de ces immeubles et il te les a posé sur l'eau. et ces terrasses sont habitables dessous, on peut faire des boutiques, on peut vendre des choses. On a prévu d'avoir des quais pour pouvoir avoir des bateaux parce qu'il y a un vrai développement à Lyon aujourd'hui de la circulation sur l'eau. la première navette est en train de se faire et y en a beaucoup qui vont arriver. Et d'ailleurs quand vous regardez Odile Deck, plutôt que de faire des trucs simples elle a fait un archipel, 5 petites îles et voilà. Voilà la plus grande et ça c'est l'intérieur de la grande. Ca c'est l'ascenseur qui permet de descendre, ça monte avec de l'eau comme une écluse, et ça les bateaux qu'il y aura bientôt sur la Saône : taxi de 4 place, ça c'est taxi de 8 à 10 places et ça ça fait 2 étages ce qui fait 120 places. Vous savez que c'est Lyon qui a inventé les bateaux mouches ?

MA : *Je l'ignorais.*

Les ateliers de la mouche c'est à Lyon, ça existe encore. Parce qu'à Lyon on invente, contrairement aux Parisiens qui inventent pas grand-chose. Le problème c'est qu'ils ont trop de trucs les Parisiens, trop de patrimoine, ils ont pas le temps, y a trop de décisionnaires, c'est trop le merdier. Donc on a créé ça pour après le faire à Paris, on a créé les Vélo'v pour après les faire à Paris. Bah oui, Delanoë il suit, il a du mal à précéder. Bref, je vous fais voir comment à travers toutes ces interventions on va arriver à faire la scénographie globale du lieu. On a aussi fait travailler Philippe Rahm qui est un architecte qu'on aime beaucoup pour qu'ils nous fassent 3 pavillons qui vont sur l'eau : ça c'est dispersion de l'air, salle de gym, dispersion de l'eau, sonna, hammam, tout ce que vous voulez, et dispersion du son. Air, eau, son… On essaye si vous voulez d'amener des choses qui n'ont jamais été faites à Lyon. La preuve en est c'est qu'on est plus à Lyon. On est où ? On est pas à Lyon, c'est pas vrai ! Et c'est l'immeuble dans lequel vous êtes. La partie qui est là, qui est l'entrée de la galerie, c'est exactement la copie de ce qui est derrière qui a été peinte, diminuée d'un tiers, il a mis un coup de poing dans l'immeuble et il sort la même de l'autre côté. Donc cet immeuble est enferré dans deux œuvres d'art, construites en même temps que l'immeuble. Qu'est-ce que ça coûte de peindre ça en gris, en blanc, ou en jaune ? Franchement ? De toute façon faut peindre. Là c'est de la peintures sur trois moellons et terminé. C'est un immeuble qui vaut combien ? Quai vaut entre 8 et 10 millions donc qu'est-ce que ça coûte ? Zéro. Comme quoi tout est possible. Maintenant faut trouver des maîtres d'ouvrage qui ont envie et ça c'est autre chose. Et puis des urbanistes qui sont pas bloqués. Et quand je parlais tout à l'heure des urbanistes, pourquoi je dis ça ? Je

travaille avec pas mal de gens et le vrai problème c'est que pour les urbanistes et les architectes, il faut absolument… S'ils n'ont jamais été en contact avec des artistes, ils les connaissent pas. Le drame c'est quand on a séparé en 1967 les Beaux Arts de l'architecture. Depuis c'est fini. Alors qu'est-ce qu'on fait ? Tant qu'on les mettra pas ensemble pour qu'ils fassent 6 ou 7 ans d'études ensemble et bien ils se rencontreront jamais. Donc moi quand j'ai démarré les parkings, on m'a mis en contact avec les 6 premiers architectes qu'avait désigné la ville. Je leur ai amené 40 catalogues d'artistes et je leur ai dit « choisissez », ils m'ont dit « monsieur on y connait rien, on sait pas faire » et j'ai dit « moi je vais vous marier » alors je les ai mariés. Mais les boules hein ! C'est pas facile du tout. Autrement dit c'est possible et plus on peut créer les bonnes conditions de travail en amont plus on y arrivera. Si on arrive en aval… Quand je tombe sur Odile Deck, elle connait l'art contemporain, Wilmotte aussi, c'est un grand collectionneur, je vais tomber sur Jakob Mac Farlane aussi, je tombe sur Ricciotti aussi. Donc autrement dit je prends des architectes qui connaissent. Moi si un architecte… Tenez, demandez à un architecte, n'importe lequel dans la rue, « citez moi 5 artistes vivants », il vous cite 4 morts et peut-être un vivant. Comment ça se fait qu'on en soit là ? J'ai rencontré moi tous les ministres de la culture, ils y connaissent rien, les écoles que dalle, et l'Education Nationale elle y connait rien non plus, c'est même pas la peine d'en parler. Y a jamais eu de cours d'apprentissage du regard à l'Education Nationale. Donc on arrive à bac + 10 en France et les mecs n'ont jamais vu ni une architecture ni une œuvre d'art ni quoi que ce soit… Bon je suis un peu pessimiste mais on va continuer.

Ce que je voulais vous expliquer c'est comment tout ça était fait. et tout ça c'est dû à un homme cultivé qui était le président de Voies Navigables de France qui n'est pas un homme de l'œuvre, qui est de Sciences Po, mais ce type était un homme cultivé qui aimait l'art. Qui était déjà vice-président du nouveau musée de Villeurbanne, qui est vice-président de la biennale d'art contemporain et qui s'intéresse à l'art et à l'architecture. Donc on a pu travailler ensemble et monter le concours et le proposer au maire. Et les gens qui viennent ici ce sont des gens qui ont envie de ça, c'est pas des gens qui s'en foutent. Ils sont fiers de venir là, ils sont contents d'être là, avec des architectures de classe pareil. Donc autrement dit après on sait qu'on peut compter sur eux pour pas faire de conneries, pour pas mettre des enseignes lumineuses merdiques…

Je vais vous monter la collection que j'ai là. [nous nous déplaçons au cœur de l'espace d'exposition, séquence retranscrite seulement partiellement pour ses éléments intéressants pour l'étude]

Y a plus personne qui a un regard pour la ville, c'est plus que technique et fric, l'esthétique on en a rien à faire. Y a un sociologue qui s'appelle Jürgen Habermas, vous connaissez, et il dit que la société est appuyée sur 3 socles qui doivent en permanence à répondre à toute personne et à la société en général, et ces 3 piliers c'est éthique, économique, esthétique. Ethique parce qu'on travaille pour des hommes, pas pour des machines, des gens qui ont une sensibilité et des gens qui ont des sens. Economique parce qu'on lui obéit, quand on voit la crise d'aujourd'hui on est bien obligé d'être dans un système qui fait qu'on est pas complètement à la masse sur le plan économique. Quand j'ai fait ici j'ai fait un immeuble pour qu'il y ait assez de mètres carrés à louer sinon on ne peut pas le faire, on est bien d'accord. Et esthétique, parce que s'il y a pas d'esthétique c'est foutu aussi. Donc chaque fois qu'on fait quelque chose on doit être dans une rigueur économique, dans un souci éthique en permanence pour les

hommes et les femmes qui vont vivre dedans et esthétique parce que sans ça aussi c'est fini. Et si on a ces 3 piliers a priori ça marche. Or aujourd'hui il y a un pilier très forts c'est l'économique, qui baise tout le monde, l'éthique de temps en temps qui a quelques apparitions, quelques émergences tranquilles, et esthétique jamais. La preuve elle est là. Et qu'on me dise pas qu'il y a pas de solution. Vous savez, moi j'ai une boîte de communication, dans ma salle de réunion y avait ces deux photos et tous les cons qui rentraient voulaient que je leur fasse de la pub, des enseignes quoi. Je leur disais « regardez ces photos, maintenant si vous voulez continuer à travailler avec nous je vous signale que vos enseignes lumineuses de 50 mètres de long… vous pouvez sortir tout de suite, on travaillera pas ensemble », « si par contre vous pensez que ce qui est intéressant c'est la qualité de vos produits, le prix et le service, on va travailler ensemble et votre nom on va le mettre tout petit sur la porte d'entrée, y a pas de problème, c'est pas la peine de mettre une enseigne, c'est le bouche à oreille de la qualité de vos produits, de vos services et de vos prix, qui va faire venir les gens et qui va faire votre réputation ». C'est pas parce que vous avez un long de 50 mètres de long que ça vous fera faire du chiffre d'affaires, c'est pas vrai. C'est pas évident hein, je me suis fait des ennemis, ça m'a coûté du chiffe d'affaires, c'est clair, mais ou on défend quelque chose, on y croit et on va jusqu'au bout… on peut pas en même temps avoir un verre et pas le tenir, il faut qu'il y ait un accord entre les paroles et les actes. Mon problème c'est pas de faire des milliards, ça m'intéresse pas, mes enfants sont élevés, j'ai une maison, j'ai deux voitures, ça me suffit.

[A l'issue de la visite de l'espace d'exposition, je commence à me présenter, cela va prendre du temps]

Y a un truc à Tours, avec Buren, ils sont en train de faire le tramway. La livrée est en miroir et moi j'ai fait la même livrée, avec Buren d'ailleurs, sur un tramway tout en miroir il y a 5 ans à Lyon. Et j'aimerais qu'en tant qu'artiste il dise « les miroirs c'est pas moi ». Ils ont une designer il paraît, c'est une femme non ? C'est ce qu'on m'a dit. Celle qui a dessinée les miroirs il paraît, elle est gonflée parce qu'elle a dû voir… Les trucs que j'ai fait il y a 5 ans ça a circulé dans toutes les villes, le document est parti dans toutes les villes et sans doute qu'elle m'a copié. Et Buren a remis ses rayures sur les soufflets entre deux rames, ses rayures noires et blanches. Non parce que les rayures des soufflets c'est quand le tram s'arrête au bon endroit on retrouve immédiatement les rayures au sol. Je suis au courant, je connais bien le projet. Et y a bientôt votre FRAC qui va être inaugurée à Tours, c'est un projet Jakob Mac Farlane. Et vous avez le CCC qui est dirigé par mon ami Julien-Laferrière, ça c'est mon réseau à moi, dans le monde entier. C'est normal, on est pas très nombreux si vous voulez à avoir une espèce de connivence intellectuelle sur les artistes capables de travailler dans la ville, on est pas 36. En tant que scénographe je suis tout seul mais capables d'intégrer des œuvres d'art dans la ville, y a un mec en Allemagne, y a un mec au Japon mais on est pas tellement nombreux à être spécialisés là-dedans.

MA : *Ce n'est pas vraiment mon angle d'attaque. Mon but est de regarder ce qui différencie les représentations d'un même espace pour ceux qui le conçoivent et pour ceux qui le reçoivent.*

J'ai vu des gens du CNRS. Y a des gens qui sont venu me voir. Je les vois, je passe un après-midi avec eux et j'ai plus jamais de nouvelles… [rires] Moi ça me dérange pas. Est-ce que vous croyez ? C'est une vrai question. Un architecte quand il fait un bâtiment, pour du travail ou des habitations, a priori son boulot c'est de créer le truc le plus agréable possible pour les gens

qui vont vivre dedans ou travailler dedans. Si il fait que du rationnel, c'est-à-dire « il faut une fenêtre de tel format », « il faut une pièce qui fasse tant de mètres carrés parce que dans tant de mètres carrés on met tant de personne » et après les ouvertures, la lumière, tout ça, on raisonne technique, mesure, hauteur, largeur, luminosité, etcetera. Et quand je vois luminosité y a pas pire. Moi je parle d'éclairage et moi je suis éclairagiste. Et là, c'est ça qui fait qu'on marche sur la tête. Parce que théoriquement, un architecte, s'il était bon, sa première préoccupation c'est l'home ou la femme qui vont être dedans, c'est pas qu'il signe un truc, il en a rien à branler, c'est pas son problème, s'il pense qu'à ça c'est que c'est un mauvais. Donc c'est pour ça que vous m'inquiétez un peu en disant qu'on séparer les deux choses dont vous venez de parler parce que tout ça ça se résume à l'éthique. Que ce soit de la part du politique, de la part de l'architecte, du paysagiste, du designer, de ce que vous voulez, de toute façon c'est : est-ce qu'on travaille pour les hommes et les femmes ? Point. Est-ce qu'on évite d'obéir à la dictature de l'argent, à la dictature de ce que tu veux parce qu'en résumé les seuls qui comptent ceux sont les gens qui vivent dedans ou qui travaillent dedans. Y a que ça qui compte et donc y a pas de séparation. Et quand vous dîtes représentations… Je vais vous dire un truc, le cube orange, ça a choqué tous les vieux Lyonnais, tous, ils l'ont appelé la mimolette, ils l'ont appelé ce que vous voulez… Encore une fois, je travaille sur deux choses : un, quand je parle de scénographie urbaine, je travaille sur ce que j'appelle l'identité d'un territoire. Qu'est-ce que c'est qu'un territoire ? C'est trois choses au niveau de son identité : un, le patrimoine naturel, on a de la chance, on a deux collines, on a deux fleuves, on a la Croix-Rousse et Fourvière, deux collines, deux fleuves et ça on y peut rien, c'est là et c'est un bon truc car grâce au fleuve et à ces trucs les Romains étaient là, ils s'y sont installés… qui est-ce qui a fabriqué Lyon ? Bah c'est les banquiers florentins, toute la renaissance était financée par les Italiens. Ca se voit d'ailleurs, il suffit de prendre les quais de Saône et vous voyez que vous êtes à Florence, c'est clair. On a démarré de la colline, les Romains étaient sur la collines, après on est descendu jusqu'à la Saône, après on a passé la Saône et on a fait la Presqu'île et après hop on est allé à l'Est en fonction des époques etcetera. Et Lyon est une ville formidable parce que… Moi je fais visiter Lyon à des amis architectes etcetera et on a toutes les époques de l'architecture et on vit dedans. C'est-à-dire que c'est pas un musée. Allez dans le vieux Lyon, vous vivez dans le moyen-âge, y a des appartements et des gens qui vivent dedans. Donc autrement dit tout cela est possible, il faut conserver ce qui est intéressant, le patrimoine j'y crois beaucoup mais est-ce qu'on est capable aujourd'hui de construire le patrimoine de demain ? Est-ce que tout ce qu'on construit aujourd'hui on aura pas envie de le raser dans 50 ans ? Il est là le problème. Regardez comment s'est faite Venise. A Venise c'était des commerçants qui faisaient les plus grandes campagnes commerciales de toute la Méditerranée, il faisaient leurs campagnes et quand ils revenaient qu'est-ce qu'ils faisaient ? Et bien ils appelaient des grands architectes et des grands artistes pour faire un hangar, pour faire un palais, pour faire un machin. Mais ils n'invitaient pas n'importe qui et c'était la création de leur époque. Aujourd'hui Venise qui était très conservatrice a vu apparaître une passerelle de Calatrava, y a la biennale d'architecture à Venise, y a la biennale d'art contemporain aussi… mais c'est vrai qu'au niveau constructions contemporaines y a rien, c'est le néant. Donc autrement dit, je crois que si on fait appel à chacune de nos époques aux meilleurs créateurs pour les faire travailler intelligemment, je crois que c'est possible. A Lyon on avait pas travaillé la contemporanéité depuis 40 ou 50 ans sauf pour la Cité Internationale avec Renzo Pinao. Vous avez l'ENS aussi, de Gaudin, qui est très beau. Et puis c'était tout, terminé. Merde quand même, c'est un peu dommage. Donc je parlais du patrimoine naturel, l'autre identité c'est la patrimoine construit, plus ou moins ancien, plus ou moins récent, et contemporain. Regardez, Bilbao, la renaissance

de Bilbao c'est Franck Gherry, c'est tout. Les photos de ce bâtiment ont fait le tour du monde 50 fois, dans toutes les télés, les machins… « Ah merde, Bilbao ça existe ? » Tout le monde avait oublié Bilbao, complètement et aujourd'hui… Le cube orange, Jakob Mac Farlane en sont à leur vingt-cinquième conférence dans le monde avec les photos, etcetera. Quand il va y avoir le bâtiment vert avec Odile Deck etcetera…. Vous savez, c'est la première fois depuis 40 ans qu'un quartier de Lyon a été exposé à la Cité de l'Architecture à Paris, deux fois de suite. La première ça s'appelait Ville Créative, c'était moi le commissaire de l'expo, avec Francis Lambert qui est le patron de la Cité de l'Architecture. Donc on a fait une première expo et on en fait une deuxième maintenant sur l'ensemble du confluence car la deuxième étape est en train de se faire avec Herzog et De Meuron de l'autre côté. Francis Lambert m'a appelé et m'a dit « moi je vais faire une expo sur ce que vous êtes en train de faire à Lyon ». Et alors la dernière expo qu'on faite sur le confluent il y a trois quatre moi, vous êtes allés voir ? [J'acquiesce] Vous avez vu j'ai fait faire deux œuvres d'art dans l'expo. Y avait un Varini qui tenait tout le fond de la cathédrale et c'est la première fois qu'on fait une œuvre d'art in situ à la Cité de l'Architecture. J'ai dit à Rambert « j'accepte d'être commissaire avec toi que si on fait l'œuvre de Varini, sinon on fait rien ». Il me dit « mais pourquoi », je lui ai dit « mais putain, l'art peut pas être dissocié de la ville, il faut le faire comprendre à tous les cons en utilisant toutes les solutions, faut leur dire quand même que c'est possible ! ». Et y avait aussi une autre œuvre d'art sous forme de vidéo de Marin Kasimir à qui j'avais fait faire un parking à Lyon. Donc j'ai fait faire deux œuvres d'art dans cette exposition. Ca pas été difficile, Varini il a facturé quoi ? 5000 euros pour faire un truc parce que lui aussi ça l'intéressait de la faire dans la Cité de l'Architecture puisque son boulot c'est d'intervenir dans la ville. Donc tout le monde est content je veux dire. Et y a une troisième identité d'une ville c'est l'événementiel récurent. Quand je dis événementiel récurent… la ville de Cannes n'existerait plus sans le cinéma, c'est clair, personne en parlerait, tout le monde s'en foutrait, la ville de Cannes est vilaine, c'est une merde, elle a été polluée dans tous les sens, ça n'a aucun intérêt. Y a qu'à voir le palais des festivals, c'est une merde, ça n'a aucun intérêt. Une ville comme Angoulême, c'est la BD, sans la BD on parlerait pas d'Angoulême. Ici à Lyon, on a la biennale d'art contemporain et la biennale de la danse, la biennale de la danse est très populaire et on en parle dans le monde entier, ça fait partie de Lyon et puis on doit être la quinzième ou vingtième biennale de la danse. Et maintenant la biennale d'art contemporain, une année c'est l'une, une année c'est l'autre. On a aussi les Nuits Sonores qui est un évènement très important ici, ce qui fait que ça fait partie maintenant de Lyon. Donc autrement dit l'évènementiel récurent. Moi j'ai fait une opération artistique y a 5 ou 6 ans à Lyon, j'ai invité Spencer Tunick, vous voyez qui c'est, l'artiste américain, j'ai mis 1500 Lyonnais à poil. Tout le monde a dit « mais à Lyon c'est impossible, conservatrice, catho, machin », je suis allé chercher Spencer Tunick à New York et je lui ait dit « tu viens pour une des biennales ». C'est moi qui ai tout financé, ses voyages, son équipe, etcetera… ça m'a coûté 70000 euros. J'ai vendu deux photos quand même, ça m'a rapporté un peu mais j'ai perdu de l'argent je peux vous le dire. Et j'ai fait en une journée le prime time de toutes les télés européennes. Toutes les télés étaient là, elles ont toutes pris des trucs et on a parlé de Lyon, on a montré Lyon et comme par hasard 1500 Lyonnais. Ca c'était un feu de paille si tu veux, je vais pas le faire chaque année mais tous les gens qui ont participé ils m'envoient des mails chaque année « alors on recommence quand ? », ils étaient heureux comme c'est pas possible. Vous savez que c'était un évènement sociologique inimaginable. Moi j'ai jamais compris, je connaissais pas, j'étais à Belast l'été, enfin dans une ville anglaise, il le faisait l'été là-bas, j'y suis allé là-bas pour voir comment ça marchait et me foutre à poil avec eux, voir quelle ambiance c'était, etcetera. Et là, à 6 heures du matin on avait convoqué les gens

sur un parking du port Edouard Hériot qui était pourri, il avait plus toute la nuit, on balayait les flaques d'eau avant que les gens ne viennent et se déshabillent. A 7 heures on leur a dit « déshabillez-vous » et c'est très bizarre parce qu'en une minute t'as 1500 personnes à poil et là t'as un moment très dur. Parce que t'as l'impression… t'as des gens gens à poil, tu leur dis « allez par là-bas », y a des barrières, t'as l'impression que c'est la shoah. Des gens à poil qui tous se dirigent au même endroit tu te dis que c'est un four crématoire, c'est pas possible. Donc y a un instant de silence glacial, ça dure une minute ou deux et après les gens réalisent qu'ils sont là volontairement et là ils pètent de joie. Là ils sont heureux tu peux pas savoir, c'est de la folie. A la fin de chaque photo, tout le monde se levait et applaudissait. C'était un évènement assez foutraque. On les a amené là-bas, pont Edouard Hériot au bout du confluent… A onze heures on leur a servi à boire, des trucs à bouffer et on leur a dit « vous vous rhabillez et vous rentrez chez vous », ils voulaient tous rentrer chez eux à poil. Les gens étaient heureux. J'ai fait faire faillite à mon avis à une dizaine de chirurgiens esthétiques et à une dizaine de psy parce que tous les gens qui ont vécu ça ont vécu un moment d'intensité, de convivialité. 1500 corps à poil et j'ai pas vu un corps vilain, habillés ils sont minables mais à poil ils sont beaux. Ce qui les rendait heureux c'était de biser ce qui est interdit, c'était une manifestation de liberté en disant « vos interdits on les emmerde ! ». Ils ont passé toute une matinée avec une impression de liberté totale, de joie. Il s'est passé un truc formidable. Ca, pourquoi je l'ai fait, j'en sais rien. Je connaissais le travail de Tunick, c'était la biennale, je voulais faire un truc marrant et puis voilà c'est tout. C'est un peu un truc qui casse la séparation que vous évoquez.

MA : *Ce sont des catégories d'analyse.*

Bah vous faîtes l'analyse mais si ça marche pas ensemble en permanence c'est foutu.

MA : *Ce qui est intéressant, c'est de savoir pourquoi.*

Alors le pourquoi, c'est la culture des élites et la culture des fonctionnaires, c'est tout. Y a un gros problème de culture. Je suis un peu caricatural. Mais franchement depuis 25 ans que je fais ça, je me pose la même question que vous tous les jours. L'identité du territoire c'est clair. Parce qu'après vous savez il y a une certaine sorte de fierté qui se développe autour d'un territoire. Les gens ils sont contents d'avoir le vieux Lyon parce que c'est beau, etcetera, maintenant ils sont contents d'avoir le quai Rambaud et on en parle dans la presse : « mais c'est chez nous ». Le plaisir d'habiter c'est un le confort purement matériel, biologique, ce que tu veux et après t'as le confort dans la tête et si tout d'un coup « ah vous habitez Lyon, et bien c'est vachement bien, j'ai entendu dire qu'il y a ça là-bas, et ça » et bien les gens sont fiers. Et c'est la seule ville au monde où dans le circuit touristique on fait visiter les parkings. Le parking de Buren avec Wilmotte c'est un monument qu'on visite comme on visite la cathédrale ou le musée d'art contemporain et c'est la seule ville au monde où y a ça. Donc les gens sont très très fiers et c'est cette fierté d'appartenance qui aussi crée un lien social. L'art c'est un vrai social. L'art pose une question, l'artiste pose une question il répond pas. Et les gens qui se connaissent pas commencent à discuter, même s'ils se sont jamais vu. C'est un vrai investissement et je pense que si on reste dans le rationnel et l'utilitaire le lien social n'existe pas. Il faut partir du fonctionnel pour arriver là-dedans, c'est le rêve, c'est l'utopie, c'est la réalité montrée sous un autre angle et qui fait réfléchir à autre chose que métro boulot dodo. C'est pour ça que pour moi l'urbanisme c'est a priori l'organisation de la cité comme on l'a fait nous ici même si c'est une amorce très timide, quelle vocation on va donner au quartier quoi.

On va donner une vocation au quartier, c'est possible, réunir les gens qui peuvent travailler ensemble et puis y a des problèmes de volume que vous nous indiquer les urbanistes et après c'est le boulot des créateurs. Après vous faîtes du paysages, vous faîtes de la voierie, ce que vous voulez, etcetera. Donc le but de ce rapport que vous êtes en train de faire c'est d'arriver vers quoi ? Enfin je veux dire vous cherchez quoi ? Votre objectif final ? Votre objectif ?

MA : *Je vous explique l'objectif et après je vous explique l'objectif de la rencontre de ce matin ?*

Allez-y !

MA : *Alors l'objectif c'est synthétiquement de comprendre quels sont les décalages et les similitudes dans l'idée que ce sont concepteurs et habitants de ce qu'est un bon espace ou un espace de qualité. L'hypothèse c'est que les représentations et les projections de ces deux populations ne seraient pas les mêmes. Et je travaille sur des quartiers tous neufs, donc Confluence et Bottière-Chénaie, à Nantes.*

Ayrault est un type formidable. Je sais pas ce qu'il va donner comme premier ministre mais honnêtement en tant que maire il a sorti Nantes de l'ornière. Avec en plus un appel à des créateurs dans tous les quartiers de Nantes, un travail étonnant.

[Je présente ensuite le but du rendez-vous et l'organisation habituelle]

Je comprends très bien la coupure que vous faîtes en réalité, au moins au niveau de l'analyse parce que c'est indispensable de se rendre compte que d'un côté il y a des gens qui décident comment va être faite la ville, après il y a des gens qui décident plus ou moins. Vous connaissez Frérot ? C'est un copain, un type exceptionnel, c'est le seul DDE, un jour il m'appelle, il y a 5 ans de ça, il me dit « je suis la DDE à Saint-Etienne », « DDE ? Je vois pas ce que vous voulez faire avec moi », « je voudrais vous rencontrez, voir votre galerie, ce que vous faîtes, j'ai entendu certaines choses », je lui ai dit « écoutez vous êtes le premier DDE qui m'appelle de ma vie, c'est formidable, venez vite » et on a passé 10 heures ensemble. Parce que Frérot c'est un type exceptionnel, c'est un DDE mais qui a envie de faire travailler des artistes, il a fait un pont à Saint-Chamond avec Olivier Mosset, qui est d'une beauté totale. Dans un coin pourri, etcetera, mais il a tout compris. C'est un urbanistes qui était patron de l'Institut d'Urbanisme à Lyon, il l'a quitté et il a été embauché par la fac catho parce que la fac catho ils ont repris tout le projet des prisons qui étaient là et qui ont déménagé à Corbas. C'est le projet du groupe Dentressangle, il y a 50% qui est la fac catho et 50% qui est de la promotion. Pour l'instant au niveau de l'architecture c'est un peu dramatique et c'est dommage d'ailleurs… Moi le concours je l'ai vécu dans tous les sens du terme, j'ai travaillé en conseil avec deux trois d'entre eux et c'est moi qui ai fait toute la communication sur le projet de la fac catho. Je leur ai dit « il faut absolument mettre de l'art dedans », ils freinent des quatre fers et ça devient un peu dur… Ceci étant dit on va voir ce que ça va donner.

MA : *Nous allons visiter ?*

Oui !

[Présentation de la visite]

Je vous fais visiter le quai Rambaud, pas plus. Et je vous montre tous les défauts qui sont dus à la ville, pas à moi. Alors, soyons clair c'est subjectif, c'est complètement subjectif, d'autant plus que je suis concerné donc je vais pas m'amuser, malheureusement à vous dire… on pourra en parler très simplement, mais je vais pas descendre en flamme ce que j'ai fait fabriquer. Ou alors sinon il faut que je flingue tout de suite et que je me jette dans la Saône. Mais je suis tout à fait près à vous dire des choses très pratiques.

Dîtes d'ailleurs, ce que j'ai raconté là c'est anonyme ? Parce que je veux pas me foutre mal, j'ai besoin de lui encore avec le maire de Lyon.

MA : *C'est anonyme.*

Il faut ça si je veux pouvoir vous dire tout ce que je pense, sinon je peux pas dire ce que je pense. Moi je suis trop impliqué dans le futur de cette ville…

Je vais vous emmener jusqu'au fond et on va remonter.

Visite

Lieu	**t0+**	
Quai Rambaud	2 :10	On va démarrer par là. La première chose qu'on a faite par rapport au quartier, c'est de dire ce qu'il faut conserver et ce qu'il faut enlever. Et donc ça dépendait de l'état des bâtiments. Donc on a pu conserver une partie des arches qui sont là. Ca c'est historique, c'est les Salins-du-Midi les 3 arches dans lequel s'est installé le restaurant Le Bec. Et c'est Jakob Mac Farlane qui a rénové les arches qui a collé contre son cube. On a démarré en disant « nous on est pas responsable de ce qui se passe au-dessus », on démarre au pont. Donc autant dire qu'on a choisi les architectes et les artistes à partir du pont jusqu'au bout. Ce pont va être rénové comme celui qu'on a rénové là-bas, là où il y a un pancarte publicitaire verte et donc c'est repeint en gris argent et c'est mois qui suis responsable de l'éclairage des ponts. Je suis aussi responsable de toute la mise en lumière de tout le quai. Et je vous donne un exemple d'œuvre d'art qui est installé dans cet immeuble [le cube orange] l'entrée on la voit pas et c'est pas facile pour que ces gens là acceptent ça. Mais nous c'est l'architecture et l'esthétique avant tout. On respecte l'architecture, on a un vrai souci de l'esthétique, c'est pour répondre à la pollution visuelle donc on a parlé tout à l'heure.
Dans le cube orange	04 :00	Là y a eu un problème, le hall d'entrée est petit et y a eu un problème de construction, le local poubelles était pas prévu, il a fallu réduire le truc pour mettre les locaux poubelles, etcetera. J'ai appelé un artiste pour rendre ce truc plus grand, vous arrivez là et il a refait tout le hall d'entrée. Ca c'est la typographie et la

		deuxième phrase c'est la réalité n'est qu'une fiction arbitraire et l'arbitre c'est celui qui décide avec sa tête. Je sais pas ce que vous voyez quand vous êtes là mais vous voyez autre chose que moi. Vous avez votre réalité et moi j'ai la mienne, il n'y a pas de réalité. MA : *C'est un peu le principe qui guide mon travail.* Autrement dit le but c'était de voir plus grand et ça ça m'intéresse parce que les gens qui passent devant ils se disent « mais qu'est-ce qu'il me raconte ce con là ? mais qu'est-ce qu'il veut me dire ? », toutes les secrétaires, tous les gens qui travaillent là-dedans, tous ils ont ça dans la tête et sans nous ils l'auraient jamais eu. Et ils discutent entre eux. Et tout d'un coup on emmène les gens ailleurs dans leur tête et pas uniquement dans leur corps. Voilà ce qu'on essaye de faire. Et ça c'est le rôle de l'artiste. Donc c'est simple et c'est pour moi ce que j'appelle un travail in situ. Autrement dit je vous parlais tout à l'heure des œuvres d'art, je travaille avec Buren depuis 30 ans, c'est un des papas de l'œuvre in situ. L'ouevre in situ c'est quoi ? C'est un œuvre qui résonne avec l'endroit où il va intervenir, très souvent d'ailleurs qui résonne avec le lieu, sur le plan de l'architecture mais aussi sur le plan du sens. Quand Buren et Wilmotte font le parking des Célestins, ils ont fait un parking à l'Italienne parce qu'il y a un théâtre à l'Italienne sur la place, sinon ça n'a pas de sens. Autrement dit, à un moment donné c'est grâce au travail artistique qu'on va redonner une nouvelle lecture de la ville aux gens qui la fréquente, on leur apporte le sens de la ville. Aujourd'hui la ville perd son sens et grâce aux artistes on retrouve le sens de la ville. C'est pour ça que tout doit se faire en même temps, l'architecture et le travail in situ. Moi je vais aller chercher une œuvre dans un atelier pour la mettre dans un parking. Ca m'est jamais arrivé et ça ne m'arrivera jamais. On convoque l'artiste, avec l'architecte il discute, on fait le boulot ensemble et après l'œuvre elle se fait toute seule. Et combien ça a coûté les 4 morceaux de carreau là ? Faut pas exagérer quand même, c'est pas ça qui va couler les comptes d'exploitation de l'immeuble
Quai Rambaud	7 :04	Donc là si vous voulez nous on est pas responsable de l'immeuble au dessus. Il n'est pas si mal que ça mais enfin bon. Ca [l'immeuble du Progrès] pour moi c'est très vilain, c'est laid. Et ça y a pas pire, Eiffage, c'est l'alibi développement durable énergie de merde. Je veux dire, moi je suis d'accord mais pas n'importe comment. Cet immeuble il est effrayant, ça c'est effrayant et la rue Montrochet elle est nulle. Je devais faire une œuvre dans toute la rue mais monsieur Viguier l'architecte du centre commercial me l'a interdit, il m'a dit « monsieur c'est mon œuvre », « peut-être monsieur Viguier mais vous ne vous êtes pas occupé de la rue Montrochet et c'est très vilain », il me dit « non, non, c'est mon œuvre vous n'y touchez pas ».

		[le long du cube orange] Par contre pour laver les vignes derrière. Ca c'est un magasin de design et vous savez que c'est l'architecte qui a fait tout l'intérieur aussi. Tenez on va rentrer cinq minutes.
Dans le cube orange	08 :21	Vous avez vu le dessin ? Et bien vous le retrouvez là, regardez, vous retrouvez… Donc Franck Argentin qui est un mec intéligent et un des plus gros commerçants de meubles design contemporains, il est entrain de faire un immeuble avec Nouvel à Montpellier, de 6000m² de showroom de design. Il a un truc à Avignon, à Montpellier et il a créé ça à Lyon contre tous les Lyonnais. Les Lyonnais on leur a proposé de venir, y en a pas un qui a accepté et maintenant ils sont comme des fous, tant pis pour eux. Et moi ce qui m'intéresse c'est de voir comment l'architecture extérieur et intérieure tout ça c'est la même chose, faut arrêter de tout ghettoïser.
Quai Rambaud	9 :52	Dis donc, il y a des vagues sur la Saône, ça rigole pas. Y a trop de vent, tu vas rien entendre là. Donc t'as vu les projets, c'est ce trou qui se projette dans l'eau. Le problème c'est que pour moi ça c'est aberrant. D'abord quand y a du soleil l'été et qu'il fait très chaud tu te brûles le cul, tu fais cuir un œuf là-dessus. Ca c'est la connerie des paysagistes mauvais. C'est d'une monotonie… J'avais proposé de faire des œuvres d'art tous les 50 mètres mais ça c'est la ville, j'ai pas pu faire. Ils sont ouverts sans être ouverts. C'est le mec qui s'occupe de l'aménagement global, tu l'as peut-être rencontré, c'est monsieur Gallet. Tu lui parles pas de moi, c'est mon ennemi, j'ai fait tout ça contre lui, il m'avait interdit de le faire mais comme il était pas propriétaire du terrain, ça appartenait à Voies Navigables de France moi j'ai travaillé pour Voies Navigables de France et la Caisse des Dépôts. Mais il m'avait interdit de faire le concours d'architecture ici, je l'ai fait quand même, c'était financé par la Caisse des Dépôts et Voies Navigables de France, ça a été présenté, le maire ça lui a plu et on l'a fait. mais il m'avait interdit de faire les concours. Il m'aime pas. Je me suis engueulé avec lui sur tous les paysages, t'as pas vu de l'autre côité l'espèce de rivière pourrie qu'il a fait faire. On va y passer. Y avait une première paysagiste, madame Mosbach qui était passée, elle avait laissé de l'herbe, c'était super, il a tout fait enlevé pour faire cette connerie. Alors tu vois la forme des lampadaires là, regarde la forme des lampadaires de l'autre côté. Le vrai problème qu'il y a eu, encore maintenant qu'il y a de l'herbe ça va, mais ce plan d'eau là… Mais surtout l'eau devait

		couler là, ça ça doit déborder et ça devait couler là et ça c'est une rivière qui se jette dans la Saône comme ça. Elle est toujours comme ça. Ca sert à rien, les gens se cassent la gueule dedans, t'as vu qu'il a fallu rajouter des morceaux de bois pour que les voitures ne rentrent pas dedans, enfin bon c'est ridicule. Non mais c'est effrayant quoi. Et ça c'est le travail du paysagiste, il s'appelle Latz et j'ai jamais pu discuter avec lui, à cause de Gallet qui m'avait interdit de le rencontrer en disant « ici c'est public, c'est privé jusqu'à 2 mètres des immeubles, après vous avez plus le droit ». Le maire de Lyon est pas bloqué, pas, du tout au contraire mais objectivement il a nommé à la tête de ce truc un mec qui est… enfin qui est ce qu'il est quoi. Et j'avoue que c'est pas idéal quoi. Alors la Sucrière on avait tous dit un moment donné qu'il fallait absolument la laisser dans son jus donc on l'a laissé dans son jus historique. La seule chose avec Vassal qui est un jeune architecte mais qui est très bon c'est qu'on a fait les escaliers, après on les a éclairés, la façade je l'ai éclairé parce que de toute façon tous les deux ans pendant 6 mois c'est la biennal d'art contemporain et après c'est des expos et différentes choses qui peuvent se passer dedans. Attends, viens, on va prendre la voiture. Alors ça on est pas propriétaire, c'est public ce machin là, la pergola regarde dans quel état elle est. J'ai proposé de faire des œuvres d'art dedans, ils ont pas voulu, c'est pas la peine. [nous montons en voiture]
Quai Rambaud, en voiture	15 :00	Donc là c'est toute la Sucrière qui est un lieu événementiel en permanence. Dans la première partie y a des bureaux et puis après c'est tout un lieu événementiel. Si vous avez le temps aller voir l'exposition au premier étage, c'est très beau. Donc voilà le pont roulant, le premier qu'on a rénové, vous voyez y a des projecteurs à droite et à gauche, on éclaire aussi les silos qui sont derrière vous. Là c'est l'immeuble de Ricciotti qui va se mettre en place, dont l'artiste est Fred Rubin, un artiste berlinois. Il est noir cet immeuble. Donc après jusqu'ici ce qui est en train de se construire c'est l'immeuble de Mac Farlane et c'est Euronews. Là on va faire un parking de 650 places parce qu'il y a pas assez de places de parking.

		Et là on se dirige vers l'immeuble d'Odile Deck, donc l'immeuble que vous avez vu tout à l'heure, c'est le seul immeuble qui a un porte-à-faux sur la Saône, celui là est fini en fin d'année. Le bâtiment Z va être rénové, faire l'objet d'une rénovation totale. Là on arrive au bout et on voit aussi directement les structures du musée des Confluences. Quand on a fait le concours, l'architecte c'est Cop Himmelblau. Moi j'ai fait partie du jury quand le Conseil Général a lancé ce concours. Donc on voit très bien qu'on est en train de changer toute la sky line Sud de Lyon. Quand on arrive du Sud avant on voyait deux choses : Fourvière et la tour Crédit Lyonnais, les cathos et le fric. Ca change l'identité. C'est vraiment ça le problème, tout d'un coup hop ça se réveille et on parle plus du vieux Lyon. On en parlera toujours et heureusement qu'il est là, faut surtout pas l'enlever mais on rentre dans notre siècle. Sinon on rentrait jamais dans le siècle et Lyon devenait une ville musée et ça y a pas pire. [nous faisons demi-tour] Donc ça c'est un bâtiment qui va être vraiment important et toutes les façades vont être recouvertes de verre avec les photos de Varini. Autrement dit l'ensemble de l'immeuble est une œuvre d'art. J'ai fait la même chose il y a quelques années avec l'hôpital Saint-Joseph Saint-Luc, en face du Rhône. Toutes les façades de cet hôpital ont été faites par une artiste contemporaine. Comme quoi, encore une fois, là c'est l' ensemble de l'immeuble qui est une œuvre d'art, le vert ça va être pareil parce que l'ensemble de la double peau est dessinée par Fabrice Hybert et Ricciotti c'est Fred Rubin qui couvre toute la façade Saône. Donc autrement dit les œuvres d'art se construisent au même moment que le chantier et l'œuvre d'art fait partie du DCE donc ça change pas grand-chose. Que la façade soit rouge ou verte c'est le même prix et qu'elle soit dessinée par l'un ou par l'autre c'est la même chose, de toute façon il faut la faire la façade. Donc autrement dit ça se déroule très simplement. Après je sais pas quoi vous raconter sinon vous dire que ce lieu est devenu un lieu où il suffit de venir le week-end pour voir le nombre de centaines ou de milliers de personnes qui se baladent par ici, le centre commercial aussi a amené beaucoup de monde, on est bien d'accord. On a des problèmes de circulation notamment par le fait qu'il y a une nouvelle qui rue va se créer là et qu'il faut absolument que ce soit pas un cul-de-sac. Donc on va pouvoir sortie par le fond, sous les voies de chemin de fer et il y a une autre rue qui va partir du cours Charlemagne pour venir chez le Bec

		parce que sinon aujourd'hui c'est le merdier total. C'est-à-dire que monsieur Gallet donc on parlait tout à l'heure était persuadé que pour faire tout ce qu'on a fait on allait mettre 15 ans, il y croyait pas « mais de toute façon personne ne viendra ici », sauf qu'on a complètement troublé tout ce qu'il avait prévu en faisant notre concours d'architecture. Dès qu'on a présenté toutes ces maquettes, les gens se sont dit « mais ça existe ». Si on avait présenté des boîtes à chaussure personne ne serait venu. Quand on parle de perception et de réalité, les gens se projettent, si on les aide pas à se projeter et bien ils se projettent pas, c'est pas possible. Donc nous quand ils ont vu les 6 maquettes des 6 immeubles qui sont là moi je leur ai dit « c'est quand vous voulez, on peut démarrer demain », « ah bon ? » et bah y en a qui sont venus. Si tu veux, encore une fois quand on parle d'urbanisme il faut qu'on soit bien d'accord sur les termes… Ce que je veux dire c'est qu'il y a le plan qu'ont fait Herzog et de Meuron, intelligent, bien, etcetera, mais je veux dire c'est des volumes blancs quoi, transparents. T'as vu les maquettes, t'as pas envie d'y aller. Si y a des gens qui vont venir : des investisseurs, des gros promoteurs qui vont se dire « les gens vont venir ici je vais investir » mais en plus ils vont investir dans quoi ? Un immeuble qui fait tant de hauteur, tant de machin, ça fait tant de logement sou tant de mètres carrés de bureaux, point. Les investisseurs ils l'ont compris, c'est leur métier de déceler les bons coups pour demain mais tu vas les mettre dans quoi ? Est-ce que chacun d'eux, c'est eux qui vont signer un contrat avec la ville sur le terrain et le foncier et après c'est eux qui vont gérer l'architecte et y aura autant de promoteurs donc autant d'architectes différentes et sans aucune coordination entre eux. Regarde le choc qu'il y a entre la Région et Viguier, le centre commercial, ça fait un goulot d'étranglement sur le truc. C'est une connerie, fallait laisser de l'air, fallait pas qu'il y ait deux façades comme ça qui se rencontrent. Et en plus l'esthétique de l'un par rapport à l'esthétique de l'autre je vais te dire. Alors que monsieur Gallet c'est lui qui maîtrisait l'architecture de ces deux trucs quand même donc il devait se rendre compte de ce que ça allait donner à la sortie. Donc encore une fois je reviens à la culture visuelle des aménageurs… C'est ça le problème. Tu n'arriveras pas à faire… Ce quai va avoir une identité forte pourquoi ? Parce que chaque immeuble existe et est séparé de l'autre d'au moins 50 ou 60 mètres d'accord. Quand Gallet a fait la darse, il a fait la darse en face du centre commercial. Elle est divisée en 4 lots et y a 12 architectes. Le maire m'avait dit de travailler avec lui mais chaque fois qu'il a fait un truc il faisait le contraire de ce que je lui conseillais alors au bout d'un moment j'ai dit au maire « j'arrête de travailler avec Gallet parce que je veux pas qu'on dise après que c'est moi qui ait fait ça », je veux pas me mouiller pour des trucs qui ne fonctionnent pas, ça ne me fait pas plaisir. Donc j'ai

		dit à Gallet « vous arrêtez de me payer, on rond notre contrat », j'ai eu un contrat avec lui pendant 6 mois et voilà c'est tout. MA : *Et cette façade sur la darse vous en pensez quoi maintenant qu'elle est réalisée ?* Bah la façade de la darse je veux dire, y a 12 architectes… mais tu lis rien, tu lis que dalle, c'est tout empilé les uns contre les autres, sur chaque lot y a 3 architectes. Moi je veux bien mais bon. Moi j'avais dit « mais sur 200 mètres de long t'en prends 3 si tu veux mais tu vas pas en prendre 12 », ça suffisait largement et chacun pouvait s'exprimer et faire quelque chose, y aurait eu une espèce de vision contemporaine de trucs. Je dis pas que ce soit tout raté, c'est pas ça mais quand on parle de lisibilité de la ville, là tu lis rien, tu lis une cacophonie quoi. Alors que si tu prends détail par détail y a de très bons architectes mais ils ont pas pu s'exprimer. C'est les aménageurs de Lyon qui les ont mis dans une espèce de nasse dans laquelle ils auraient dit non. Les architectes qui vont pas à la soupe, qu'ils soient contents de toucher leurs honoraires, je suis d'accord, mais à un moment donné les architectes doivent savoir dire non sur un coup pareil. Ca dépend de son éthique aussi par rapport à son boulot, moi il fait ce qu'il veut. Mais je crois que c'est vraiment ça le problème. Donc si tu veux je peux te dire que les gens qui viennent d'emménager dans la Sucrière, c'est le groupe GL Events parce que leur truc est pas encore fini donc ils sont venus là en attendant mais ils ont des bureaux super et des terrasses, c'est très agréable à vivre, de la même manière que nos bureaux à nous sont très agréables, y a aucun problème. C'est un lieu exceptionnel parce que la vision sur la balme qui est en face et qui est interdite de construction ce sera toujours superbe, etcetera. Pour moi c'est un lieu exceptionnel dans toute la ville de Lyon donc après une fois qu'on a dit ça, après comment on l'aménage… Mais là les aménagements sont pas finis et je sais pas ce qu'elle va faire la ville. Je sais pas encore comment ça va marcher. Et ça c'est chiant parce que si tu veux on nous demande pas notre avis. Nous qui habitons là, qui travaillons là, etcetera, on a aucune réunion pour nous dire « voilà ce qu'on va faire », ils en ont rien à foutre. Ils s'en foutent totalement parce que c'est public et que nous on est privé. [rires] C'est la bagarre qui continue et c'est aberrant quand même. Alors qu'on sait très bien que ce quai n'aurait jamais existé sans les investissements privés. Il n'aurait jamais existé, la force publique n'avait ni les moyens ni l'envie de faire ça. Donc alors pourquoi on en est là ? C'est là que je dis que le métier d'urbaniste est très important mais dès que vous avez fait votre métier, après comment est-ce qu'on va faire fabriquer, ce qui pourrait apporter du plaisir et du bonheur aux gens quoi. Pour moi c'est le seul enjeu, y en a pas d'autres. Il faut que ce soit habitable, vivant, sympathique, posant des questions,

		n'y répondant pas mais créant l'étonnement. Voilà une œuvre d'art c'est fait pour poser des questions et rendre la ville plus humaine, c'est tout. Avec un raisonnement qui est plutôt sur le sens de la ville, sur le pourquoi on vit là, pour quelle raison, qu'est-ce qu'on y fait, etcetera. Moi je pense qu'un peu de sens ça a jamais fait de mal à personne. [Nous sortons de la voiture]
Quai Rambaud	28 :10	Dans deux ans tout le quai est fini. MA : *Vous disiez tout à l'heure qu'ici on est plus vraiment à Lyon…* On est dans la Presqu'île donc on est en plein dans Lyon mais on est pas dans le Lyon traditionnel, ça c'est clair, on est rentré dans notre siècle quoi. C'est le Lyon du vingt-et-unième siècle, c'est tout, c'est aussi bête que ça. C'est le début du siècle, on a encore du temps devant nous pour cultiver cette identité. Mais encore une fois, tu vois j'ai fais faire des bacs noirs qui sont de la même couleur que la façade mais t'empêchera jamais un commerçant de faire ce qu'il veut. C'est comme le Bec il a fait sa façade, elle est nulle pour moi mais c'est pas facile. Alors on essaye de contrôler plus ou moins la chose, on essaye de donner des conseils. On essaye, c'est devenu des copains au bout d'un moment, mais malgré ça ils ont l'habitude de travailler avec leurs archis et leurs décorateurs et ils savent pas bouger quoi. C'est ça le problème, sinon tout va bien. Et là ça fait deux ans que je me bats pour ce caniveau et deux ans qu'on me répond pas… Mais ils vont faire quelque chose, quand il y aura trois jambes cassées ils feront quelque chose. Tu sais c'est comme les ronds-points qui marchent pas, tant que t'as pas eu trois morts on bouge pas.

Entretien

Franchement moi j'arrive pas à comprendre, quand tu vois le nombre de personnes qu'il faut appeler, le nombre de réunions qu'il faut faire pour faire 10m² de rue tu deviens fou. Après c'est en effet comment on fait la ville ? Comment on intègre dans la réflexion… Voilà, je fais 3 places à Nancy mais j'ai déjà fait 4 réunions publiques avec les gens du quartier pour discuter avec eux, de quoi ils avaient envie, ce qu'ils voulaient faire, ces places ce qu'elles vont devenir, quelle est leur flexibilité, quel type d'évènement on pourra créer dessus. Donc faut pas la rendre inutilisable mais en même temps faut la rendre esthétique donc tout ça on est en train de le faire mais ça passe en effet par des réunions publiques avec les commerçants et avec les habitants, moi je trouve ça très bien.

MA : *Vous parliez de la communication en disant qu'on ne vous demande pas votre avis mais il y a beaucoup de communication réalisée par la SPLA.*

Mais vous croyez vraiment que les gens qui vivent sur les lieux ils ont besoin. Je vous pose la vraie question. D'abord toute la communication qui va vers l'extérieur vient aussi vers l'intérieur parce que les mecs la lisent dans la presse, la lisent dans les trucs donc si tu veux c'est jamais à sens unique.

[Téléphone]

MA : Quel était votre rôle exact ici ?

AMO esthétique et artistique. Dans toutes les villes c'est ça, j'ai un rôle d'AMO, assistant à maître d'ouvrage, esthétique et artistique. Et mon métier c'est scénographe urbain mais niveau contractuel c'est un AMO. Vous avez des AMO financiers, des AMO techniques et y a moi…

MA : *Quels étaient vos objectifs ici ?*

Sortir Lyon de son marasme et faire rentrer Lyon dans son siècle. J'adore Lyon. Je suis stéphanois, je suis né à Saint-Etienne en face du musée de l'art et de l'industrie. Mes parents sont fabricants d'armes depuis 1820, c'est des armes de chasse. J'ai vite quitté la famille parce que ça me faisait chier, pour avoir le pouvoir dans la famille faut attendre que les autres meurent ou alors faut les tuer mais c'est pas mon truc. Donc j'ai ouvert ma première boîte assez vite, de communication, et très vite j'ai créé un galerie à Villeurbanne, j'ai crée le nouveau musée de Villeurbanne qui est devenu l'institut d'art contemporain, j'en suis le fondateur avec Jean-Louis Bourbon qui malheureusement est mort l'année dernière. C'est lui le fondateur réel et moi je suis cofondateur. Donc moi je suis dans l'histoire de Lyon depuis le début, j'ai fait la place des Terreaux, j'ai fait tous les parkings, j'ai fait la signalétique des taxis…

MA : *Quelle était l'idée que tu avais de ce que tu voulais produire sur le quai Rambaud ?*

Quand j'ai été mis en relation avec François Broderie et son directeur par une société qui s'appelle Rhône-Saône Développement, c'est à 55% la NVF et le reste c'est la Caisse des Dépôts. Ils m'ont appelé et je m'entends bien avec son président et on s'est dit « on va essayer de faire un truc formidable ». Le président adorait l'architecture et l'art contemporain donc j'ai dit « y a pas de problème, moi c'est pareil » et on s'est retrouvé ensemble. Qu'est-ce qu'on fait ? Et bien on va lancer un concours. D'abord on fait une étude pour savoir quelle vocation on allait donner au quartier. Une fois qu'on savait ça, qu'on savait à peu près ce qu'on allait foutre là-dedans je dirais, on s'est dit « lançons le truc », on avait un cahier des charges pour les architectes pour le concours et les mecs on fait leurs projets. Quand les projets sont arrivés on a trouvé ça bien, on en a sélectionné quelques uns et les a présentés au maire de Lyon, c'est aussi bête que ça. Donc les objectifs c'était faire rentrer Lyon dans son siècle en termes d'esthétique contemporaine, architecturale avant tout car les plus belles structures c'est l'architecture, jamais un sculpteur contemporain sera en concurrence avec l'architecture. Tu prends le cas de la défense à Paris, les sculptures c'est les bâtiments, même les cacas nerveux de César ou de qui tu veux, elles sont bien, je les adore mais franchement elles sont pas de taille pour lutter avec les tours qui sont autour, c'est impossible. Par contre quand je fais l'hôpital Saint-Luc Saint-Joseph, passe sur les quais d'en face tu vas te dire « qu'est-ce que c'est que ce truc ? » parce que c'est l'ensemble de l'immeuble qui est une œuvre d'art grâce à la collaboration artiste-architecte et pose des tas de questions, tout le monde trouve ça

inimaginable. Donc encore une fois on savait… J'ai travaillé sur les parkings depuis 20 ans, je travaille dans d'autres villes pour faire les mêmes choses que ce que je suis en train de t'expliquer. J'ai fait l'étude d'un terrain, l'étude d'une place, l'étude d'un quartier et tout d'un coup on va, avec les maîtres d'ouvrage publics ou privés mettre en place un projet dans lequel on va interroger les meilleurs créateurs possibles en équipe pour faire quelque chose de cohérent. Moi j'ai pas d'autres ambitions que de travailler avec les vivants. Je travaille pas avec les morts et pour moi les vivants ils sont artistes, architectes, designers, éclairagistes, paysagistes…

MA : *Y avait-il la volonté de se raccrocher avec l'ancien quartier, au-dessus ?*

Moi j'ai commencé à travailler là-dessus avec Gallet, sur la place qui est juste en dessous de Perrache, j''i proposé quelque chose etcetera et il a tout foutu à la poubelle. Quand j'ai vu comment… quand tu sors de la gare Perrache, côté cours Charlemagne, j'avais dit à Gallet « faut prendre le même architecte qui fait les deux immeubles de chaque côté parce que c'est une sortie énorme » et il me dit « non, non, non, j'ai un copain qui va faire celui-là et autre copain qui va faire celui-là ». Je lui ai dit « non Jean-Pierre, c'est le même architecte qu'il faut prendre » parce qu'effectivement c'était une porte d'entrée ces deux immeubles, tu vas faire un truc pas possible. Et Gallet il a pas compris, il a dit « on fait d'abord ce côté, je connais le promoteur qui veut le faire, je connais bien son architecte, et de l'autre côté t'auras un autre promoteur qui va faire ça ». Attends, là tu peux plus rien maîtriser… Je veux dire… J'avais fait venir Kawamata, y a un escalator qui descend et Kawamata il avait tout emballé, il a fait un truc pas possible, c'était une œuvre d'art qui partait du parking qui était en dessous et qui montait jusqu'en haut de la gare. Moi sur tous les projets que je peux faire, y en a peut-être un sur cinq qui a abouti… Pour moi l'ambition c'était vraiment de réveiller Lyon. J'avais compris Bilbao, j'avais compris un certain nombre de villes, je savais ce que faisait Jean Blaise à Nantes, parce qu'on a la même démarche donc je disais « putain mais Lyon faut s'y mettre ». J'avais fait les parkings depuis 20 ans, j'avais fait d'autres endroits dans Lyon et je me suis dit « là c'est le lieu idéal », y a tout à faire donc on peut tout raser, on garde ce qu'on veut, on rénove. Celui-là c'est de la rénovation, c'est rien de nouveau. Donc on peut faire ce qu'on veut et c'était le moment où trouver les bons partenaires c'est tout. Et j'ai trouvé le président de VNF à qui appartenait le terrain et toutes les friches et puis ça a démarré comme ça. Tu sais moi j'ai deux hommes qui m'ont permis d'aborder ce métier, c'était Serge Guinchard, l'adjoint de Michel Noir, qui me pose un jour une question autour d'un repas, à l'époque c'était un jeune directeur de la communauté urbaine de Lyon, un énarque vraiment formidable qui s'appelait Pierre Ducret. Et au cours d'un dîner chez Pierre Ducret, il connaissait pas ce mec, Guinchard je le connaissais pas, on était quinze autour de la table, moi je parlais d'artistes avec un pote collectionneur et lui il m'apostrophe et il me dit « je suis président de Lyon Parc Auto mais travailler avec les artistes c'est très difficile, en plus j'ai 5 parkings à construire et les Lyonnais veulent pas aller dedans, ils veulent pas payer les parkings », etcetera. Je lui dis « écoutez, je les comprends, c'est dégueulasse, ça pue, on a la trouille », il me dit « alors comment on fait ? », « bah vous allez essayer de faire autrement, c'est tout ». Trois jours après je suis passé à son bureau, j'avais rendez-vous avec son directeur général et ça a démarré. J'ai fait ma première maquette du parking des Célestins avec Wilmotte et Buren et c'était réglé. « Ah on peut faire ça ? », « oui on peut le faire » et ça fait 20 ans que ça dure. J'ai vu 5 présidents de Lyon Parc Auto, des hommes de droite, des hommes de gauche etcetera, tous ont essayé de me foutre dehors et ils y sont pas arrivés parce que j'ai dit à tous « le jour où je fais une connerie vous me

virez je suis d'accord mais tant que je fais pas de conneries on va continuer à bosser ensemble » et ça dure. Comme quoi, il faut avoir envie… Donc moi j'ai eu deux hommes, Serge Guinchard et François Broderie qui m'ont vraiment permis de faire deux choses, un dans la durée depuis 20 ans avec Lyon Parc Auto et lui c'est récent depuis 5 ou 6 ans. Donc si tu tombes pas sur un décisionnaire qui a envie tu fais rien. Si le décisionnaire a envie… et tu fais rien de bien sans envie, si tu marches à reculons je veux dire c'est pas possible. Donc c'est vraiment comme ça que ça c'est développé. En un mot il faut le décisionnaire politique, il faut après le décisionnaire architecte un peu ouvert, qui est patron d'un quartier, un truc comme ça, ou bien un paysagiste et si la connivence se met en place y a pas de problèmes. Mais si y a pas cette connivence intellectuelle et culturelle ça marche pas quoi.

MA : *Tu as travaillé avec Michel Desvignes ?*

Michel Desvignes je le connais bien. Michel c'est un très bon, je travaille avec lui à Nancy aussi. J'ai vu 10 fois Desvignes pour faire des œuvres d'art dans l'espace public ici, il m'a dit « tu fais ce que tu veux, c'est toi le patron ». Le problème c'est que Desvignes il a des tas de chantiers dans le monde entier et que monsieur Gallet a soustraité à monsieur Latz. Desvignes a fait le plan global de paysage, d'accord, pas de problème, après c'est pas lui sur le terrain, il y est plus. Et donc il a convoqué Latz, le papa Latz, le vieux paysagiste Latz était très très bon, le fils est moyen et sa collaboratrice est encore pire et à cause de Gallet on les a récupérés. Mais c'est le plan de Desivgnes au départ. Michel c'est un type formidable. Tu sais, les types formidables on les connait. Attends, je veux dire, y a Gilles Clément et Desvignes quoi. Enfin y en a peut-être une dizaine avec qui tu peux avoir une connivence et puis aussi qui sont cultivés, c'est toujours pareil, avec qui le dialogue est possible.

MA : *Comment ça se situe ici par rapport au reste du quartier, notamment la partie habitations et le caractère écoquartier, labélisé…*

Après c'est de la technique, faut être clair. Moi j'ai pas de problème pour que les architectes et les ingénieurs fassent un écoquartier. Moi je ne souhaite que ça, sur le plan éthique je ne peux souhaiter que ça. La pollution urbaine je suis le premier à être contre. Mais c'est pas la technologie… si tu veux c'est les ayatollahs du développement durable, ça c'est insupportable parce que c'est complètement con. Et sous cet espèce d'alibi permanent du développement durable d'aujourd'hui, l'énergie passive, le machin, tout ce que tu veux, on est près à faire n'importe quoi sur le plan esthétique. Donc c'est ça où je dis qu'on se plante. On se plante pas complètement mais sur le plan esthétique on se plante. T'as qu'à voir l'immeuble d'Eiffage. L'immeuble d'Eiffage c'est rien, c'est pas de l'architecture ! T'as vu la merde de truc qu'ils ont mis sur le toit ? Attends, comme si ce machin ça allait produire de l'électricité. Faut pas déconner, c'est un alibi. C'est un alibi « on a mis une éolienne », t'as vu la taille de l'éolienne ? D'accord. Et la façade avec tous les machins photovoltaïques, pourquoi pas mais encore une fois aujourdh'ui on fait du photovoltaïque souple, on fait des tas des choses qui sont très belles et moi je souhaite qu'une chose c'est qu'un jour la façade elle-même soit photovoltaïque. Tu vois ce que veux dire. Ca ça me dérangerait pas, au contraire, tu peux continuer à faire tes dessins, faire tes trucs, etcetera, tu peux continuer à faire de la création avec du matériel photovoltaïque. Bien sûr que je suis pour, on peut pas être contre, faut être con pour être contre, c'est pas le problème. Mais je dis qu'il y a des tas de techniques… Tu as rencontré Ricciotti ? Il a fait un immeuble à Saint-Etienne qui est génial, un des moins chers possibles,

c'est la maison de l'emploi et tout son immeuble a été détermine, l'esthétique, par Claude Viala, très grand artiste qui est à Nîmes et tout l'immeuble est faite à partir de l'empreinte de Claude Viala. L'architecte s'est effacé, il a construit le truc mais il s'est effacé totalement… c'est très rare ça, très très rare. Pour moi c'est un des architectes français qui a des idées et qui les défend. C'est lui qui vient de faire le très beau musée Jean Cocteau à Menton.

MA : *Est-ce que ça fonctionne ici ?*

Economiquement ça fonctionne. Après c'est un lieu de travail, et de promenade, promenade et travail. La promenade ça marche, les gens sont heureux de se promener sur le quai y a pas de problème et le travail ça marche. Je dis pas que ma galerie ce soit un succès, moi je perds de l'argent avec ma galerie depuis 35 ans… Quand je vends du Buren c'est rare tu comprends. J'en ai vendu deux ce mois-ci donc ça va, ça renfloue la galerie mais je vais te dire une galerie c'est pas fait pour gagner de l'argent. Moi ici j'attire des artistes qui ont soit ce regard donc je te parle, soit des artistes qui ont envie de venir avec moi dans la ville. L'artiste qui veut rester dans son atelier et faire des pets il reste chez lui, mais tout artiste qui veut venir av dans la ville après il vient exposer ici. C'est mon centre de recherche.

MA : *La décision d'implanter l'entreprise de communication ici c'était naturel ?*

Attends, le Progrès avait déjà des contacts avec le maire, programmait de quitter Chassieux etcetera. Moi je devais venir ici avec d'autres copains à moi qui sont soit dans l'art soit la communication. Pourquoi pas se dire puisque ce lieu doit être marqué par la création quoi qu'il arrive, que je faisais venir des grands créateurs, aussi bien architectes qu'artistes, le lieu était déjà marqué dans la stratégie donc le problème était de le nourrir dans le même axe. Et c'est donc de le création : des architectes, des designers, des artistes sonores, ce que tu veux, et de la communication. On voulait faire venir Euronews, on l'avait déjà dans la tête, le groupe GL c'est de la communication événementielle, donc tout ça c'est en cohérence. Y a un espèce d'élan naturel qui se fait, dès que tu lances deux trois idées pas trop cons si ça peut se concrétiser ça marche. Et dès qu'on a montré les maquettes de ce truc, les types ont dit « on y v a tout de suite ». C'est aussi simple que ça.

MA : *Un projet de cette taille là, comment ça s'inscrit dans la ville ?*

Ca s'inscrit en faux, ça s'inscrit contre ou ça s'inscrit avec. C'est tout bête ce que je vais raconter. Lyon avait vraiment besoin de ça. Moi je suis à Lyon depuis 50 ans, j'ai créé un musée à Villeurbanne, pourquoi j'ai créé un musée à Villeurbanne ? Parce qu'à Lyon il se passait rien ! La conservatrice du palais Saint-Pierre était tellement conservatrice qu'elle avait fermé les trois quarts des salles. Donc après pourquoi Lyon a monté un musée d'art contemporain ? C'est grâce à moi parce qu'ils étaient jaloux de ce que j'ai fait à Villeurbanne. A Villeurbanne, y avait un maire qui nous a accueilli à bras ouvert, on cherchait un lieu, j'ai fait le tour de tous les maires de la communauté urbaine, « trouvez moi un lieu on va faire un nouveau musée » et Hernu a dit « j'ai une vielle école, je vous la donne », c'est Charles Hernu qui a dit oui, point. Y a toujours un mec qui dit oui. Si tu trouves pas un mec qui dit oui pour ton idée et bien tu fais rien. C'est le oui de la commande, le oui de l'acceptation du futur, le oui de l'acceptation de la création. T'as tous les gens qui sont figés, conservateurs, à qui tu feras jamais dire oui et tu as ceux qui ont envie de dire oui. Et chaque fois c'est une aventure, chaque fois c'est une

aventure risquée, la création c'est risquer quoi qu'il arrive. Tant que tu te contentes de ce qui se fait bien, ce qui est rentable depuis 20 ou 30 ans, tu fais la même chose et tu risques pas de te casser la gueule. Dès que tu vas aller au-delà ça pose des problèmes. Après c'est une prise de risque intellectuelle, c'est un faux problème. Pour tous les élus et l'administration l'art contemporain c'est pourri et ça fait perdre des voix. Ca je l'ai entendu mille fois. Alors que ça en fait gagner. Notre société n'a qu'une envie c'est de sortir de la merde dans laquelle elle est, elle a envie d'avoir des télescopes sur l'avenir et les télescopes sur l'avenir c'est la création, y en a pas d'autre. Innovation technologique, innovation scientifique, innovation esthétique, c'est toute l'innovation ! Et tout va ensemble, quand tu parles de développement durable, bien sûr que l'évolution technique va avec l'innovation technologique et avec l'innovation scientifique et avec l'innovation esthétique. On ne peut pas les séparer. Sinon tu fais des exploits techniques qui sont vilains, ça n'a aucun intérêt. A quoi elle servait la Tour Eiffel ? A rien ? Après l'exposition tout le monde voulait la raser. Aujourd'hui pour être identitaire c'est identitaire. Comme quoi si tu veux, je me rends bien compte de ça… Quand tu vois les premiers bouquins de Zola, les premiers tableaux de Van Gogh c'est la première fois qu'on parlait des mecs qui labouraient le champ. Et c'était vrai en arts plastiques, c'était vrai en littérature et au même moment tu avais une certaine musique qui allait aussi. Tout va ensemble, la société avance toute ensemble. Que ce soit sur le plan musical, sur le plan théâtral, sur le plan architectural… d'abord ils se connaissent tous. Je peux t'assurer que les architectes avec qui je travaille ils connaissent les plus grands musiciens du monde, c'était tous des copains de Boulez à une époque. Un moment donné si tu es dans la création tu vas chercher ce qu'il va se passer demain mais ces gens là dans toutes les disciplines ils sont au même niveau, pour moi y a pas de coupure. Et l'inscription dans la ville de Lyon… on avait la chance je pense franchement que le confluent dans son ensemble, et j'espère que de l'autre côté il va être très réussi aussi, très dynamique et créatif parce que c'est une chance énorme pour Lyon d'avoir intramuros je ne sais pas combien d'hectares à reconstruire. C'est une chance folle, à Paris y a pas ça, faut aller en banlieue.

MA : *La vision des habitants…*

[il me coupe] Les habitants… moi je connais un paquet de Lyonnais qui sont jamais venus ici. Ils viendront jamais.

MA : *Il y a quand même eu beaucoup de communication et il y a l'image d'un endroit très nouveau mais aussi bourgeois, riche. Et…*

[Il me coupe] Bling-bling ! Ca c'est dommage. Alors je vais te dire un truc. Je l'ai dit 10 fois à Colomb, je l'ai dit à Herzog et de Meuron, je leur ai dit « si dans le projet de l'autre côté, vous ne réservez pas des loyers très bas, des endroits pour faire des ateliers d'artistes, pour faire des trucs populaires, des petits bars, etcetera, on va se planter et ça va devenir un quartier bobo ». Et si c'est ça c'est pas moi. Il faut absolument… merveilleux, heureusement les étudiants arrivent à Confluence, avec la face catho, 6000 étudiants. Donc maintenant il faut continuer et de l'autre côté il faut absolument que ce soit un quartier où on laisse de la place à la création mais aux créateurs jeunes et les créateurs jeunes ils sont pas riches, ils sont ruinés. Donc si tu veux si on laisse pas la chance à ces gens là de venir habiter là, je pense que c'est une vraie connerie.

MA : *Si on regarde aujourd'hui, les commerces et les restaurants sont très haut-de-gamme et une certaine partie des personnes qui habitent là est un peu gênée par cette image…*

Je suis d'accord ! Y a d'autres bistrots sur Confluence et y en a d'autres qui vont arriver, des trucs pas chers, y a pas de problème. Mais là on a été obligé… C'est le patron du quai qui a dit « les mecs faut faire venir le Bec », le Bec a dit « je viens mais je veux pas de concurrents ou pas trop ». Alors on savait qu'il y avait DoMo, qu'il y avait le Bec et qu'il y avait Docks 40, maintenant faut les laisser vivre eux-aussi, qu'ils fassent leurs affaires mais c'est sûr qu'ils vont pas faire des affaires avec des sandwichs parce que les loyers sont chers ici aussi. Par contre il faut absolument… D'abord il y a plusieurs rails de chemin de fer qui vont disparaître à mon avis, ça va devenir une rue derrière, après les bâtiments de l'autre côté du cours Charlemagne et tout ça ça se met en place. Mais je suis d'accord, t'as tout à fait raison et je pense que la perception d'aujourd'hui là-dessus…

MA : *Il y a peut-être aussi une vision d'un certain élitisme entre guillemets…*

Je suis pas sûr. Parce que je vois tous les jours des étudiants des beaux-arts, de la fac de lettre… Moi je crois que le beau on doit l'offrir à tout le monde, même les fauchés. Quand je fais des parkings c'est pour tout le monde, c'est pas pour l'élitisme. Quand on fait cet immeuble c'est pas pour l'élite, j'en ai rien à foutre, y a 200 personnes qui travaillent dedans et c'est des gens qui habitent… d'ailleurs y en a pas mal qui habitent le confluent tout autour, y en a qui habitent un peu partout. Encore une fois c'est vrai que c'est un problème d'image et c'est vrai que là-dessus je pense qu'il faut absolument travailler le truc intelligemment. Il faut absolument qu'il y ait des loyers très très bas pour des artistes, des ateliers appartements, des trucs, il faut absolument qu'il y ait toute cette population ici. Mais quand on a fait des fêtes, qu'on a animé le quai, y avait tout le monde qui était là, aussi bien des gens de Vénissieux que de Vaulx-en-Velin.

MA : *Cette question de la mixité sociale…*

[il me coupe] Ah, mais dans tous les immeubles tu as un tiers d'habitat social ! Tous les immeubles de la darse… donc autant dire qu'il y a une volonté de mixité. Et je travaille beaucoup avec monsieur Devert d'Habitat et Humanisme, qui est ancien promoteur devenu curé. Dans le programme sur les prisons on fait 3 trucs avec lui. Donc Habitat et Humanisme travaille vraiment et fait ce qu'ils appellent des immeubles pluri-générationnels. C'est-à-dire qu'on fait le bas pour des vieux, le milieu pour des foyers monoparentaux et le haut pour des étudiants. Et tout ça ça fonctionne avec une charte d'utilisation de tout le monde. Ca on le fait. C'est ça qui m'intéresse, retrouver cette mixité totale.

MA : *Elle amène parfois des tensions.*

Bah oui, et alors ? On va pas faire que des ghettos, des ghettos de vieux, des ghettos d'étudiants, des ghettos de riches, des ghettos de pauvres, faut arrêter je veux dire, on va dans le mur ! Ce que je vais te dire, je vais te raconter ce truc là. Si tu avais posé la question à Lyon de faire du vélo, on t'aurait répondu « rien à foutre de faire du vélo ». Tu mets 4000 vélos, ils en font tous. Mixité ce que tu veux, tu demandes aux gens « ah non, non, moi je préfère être dans mon quartier avec les mêmes machins », « moi je préfère être dans mon quartier ghetto,

on est des cadres supérieurs et on est entre cadres supérieurs », « là on est entre patrons » et « là on est entre pauvres », c'est sûr. Et si tu obéis à ça ? Tu boussiles toute la société. Et c'est le connerie que raconte les gens de manière spontanée. Donc où bien, et c'est le rôle du politique et c'est le rôle des gens qui font la ville de ne pas obéir à ce genre de trucs… ou c'est le Pen. Faut être clair, est-ce que tu obéis à ça ou pas ? Les gens ont envie de modernité, ont envie de mixité, ont envie de tout. Tu connais un seul immeuble… Vas voir dans un hôtel à Amsterdal qui s'appelle le Loyd Hotel, t'y vas et t'auras le plus bel exemple de mixité de ce qui peut exister en termes d'hôtel. J'ai proposé ça pour en faire un ici à tous les chefs d'hôtel français, ils ont rien compris. T'es au Loyd Hotel, t'as des chambres à 25 euros et des suites à 1500 euros dans le même hôtel. Toutes les suites sont faites par des artistes, c'est des trucs complètment fous, t'as une chambre c'est un salon avec un pinao à queue, t'as une mezzanine, tu montes, l'escalier c'est une œuvre d'art, t'arrives en haut et t'as un lit qui fait 8 places, 8 oreillers, t'y vas avec tes potes, tu vas faire une partouse, tu fais ce que tu veux. T'y vas en famille avec la mère, la tante, les enfants, tu mets tout le monde dans le lit. Quand t'arrives là tu te dis « putain ils ont osé » et toutes les chambres c'est pareil, c'est de la folie, c'est des trucs entre 800 et 1500 euros. Et en bas, j'y ai couché une fois, t'as une chambre à 25 euros , un lit militaire, un placard limitaire, tu peux à peine tourner autour du lit. Et à cet étage, tu as une salle de bain, 15 douches, 4 lavabos, point. Et les mecs qui payent 1500 ils sont heureux de rencontrer les artistes qui sont là le maint au petit déjeuner. Je veux dire c'est un lieu culturel et c'est dans cet hôtel que tu sais tout ce qui se passe sur le plan culturel à Amsterdam. Vas y, ça marche, c'est toujours plein. T'en que t'offres pas le produit, personne l'imagine. C'est notre rôle en tant que fabricants de ville, d'imaginer le demain pour que la société fonctionne mieux, c'est pas d'obéir aux connards qui vont te dire « moi je veux ma petite maison avec une barrière électrique autour et un chien ». C'est sûr que si tu vas les interroger ils vont te dire qu'ils sont très heureux d'avoir leur barrière électrique et leur chien, ils veulent rien d'autre, soyons clairs. Mais si on casse pas ça ? Ca faut le casser, sinon c'est foutu.

MA : *Ton idée c'est qu'il faut pousser…*

Il faut avoir une vision de la société, une vision humaniste de la société, c'est tout. Et si t'as cette vision humaniste de la société tu comprends que les gens ils ont envie d'être ensemble. T'as tout le problème de gestion des vieux qui est pas pris en compte, c'est un scandale. Avant les vieux ils étaient dans leur famille, ils mourraient dans leur famille, aujourd'hui ils meurent tous à l'hôpital, dans des maisons de vieux, des machins, c'est insupportable…

MA : *Faire la ville c'est être avant-gardiste ?*

Bien sûr ! Faut prendre des risques. Y a des risques de merde, on est d'accord. De toute façon des merdes y en a tous les jours déjà donc tu prends pas de risque en réalité. En réalité des merdes y en a tous les jours dans tous les quartiers. On est une société qui actuellement ne fonctionne plus, quand t'as des écarts de salaire de 1 à 500 dans la même société, c'est n'importe quoi. Et quand tu vois que les mecs qui gagnent du fric sont des mecs qui font rien… Moi, mon fils est ostéopathe à Londres, il bosse, y a du boulot, avec ses mains, il a des potes qui sont dans les banques, des traders, des machins, lui gagne bien sa vie, il se plaint pas, y a pas de problème mais les autres gagnent 50 fois plus que lui. Et ils font rien, ils sont derrière un ordinateur, ils négocient du sucre là, du machin là, etcetera. Ils produisent rien et ils gagnent des fortunes, on est tombé sur la tête.

MA : *Le décalage entre ta volonté de voir loin et l'incompréhension qui peut être celle des habitants, comment tu penses la gérer ?*

Faut avoir des couilles, c'est tout ! Tout simplement du courage. Si tu veux tu vas toujours trouver mille raisons de ne rien faire de différent. Tant que tu fais comme on fait depuis longtemps, y a pas de problème. Dès que tu dis « ah non, on va changer la méthode ou on va changer l'objectif », « oh merde » et là tu trouves mille personnes pour te dire que c'est impossible. C'est tout. Et si y a pas l'élu ou le mec qui a le pouvoir qui te dis « c'est impossible mais on va le faire » tu fais rien. Moi j'ai dit à Colomb l'autre jour, il était un peu vexé, je dinais avec lui après l'expo qu'on a fait à Paris et il m'a dit « j'en ai marre, je dois demander l'avis de tout le monde maintenant, j'en ai marre je décide », « même mes adjoints y en a qui sont d'accord ou pas d'accord, je m'en fous je décide », je lui ai dit « Gérard, t'es un dictateur éclairé » [rires]. Non mais je crois qu'en ça, moi je crois pas en la démocratie. C'est caricatural ce que je te raconte, on est d'accord… Y a pas de meilleur système que la démocratie mais si tu veux quand t'en arrives là, je crois qu'il a raison, y a que les dictateurs éclairés qui ont fait avancer le bouchon. Faut un dictateur éclairé qui a de l'éthique et du social, on est bien d'accord, sinon t'avances pas, t'avances pas… C'est très important je pense. Si tu veux c'est pas facile. Moi je suis un marginal total, pourquoi j'en sais rien, je suis né comme ça. Et chaque fois si tu veux, beaucoup de gens à Lyon me détestent parce qu'ils disent « il est taré, faut pas partir avec lui parce qu'il va nous emmener dans un truc pas possible ». J'assume. J'assume, je perds des clients, ce que tu veux, mais tu peux pas faire boire un âne qui n'a pas soif, c'est pas possible. Donc je vais à la recherche des gens qui ont la même envie que moi tu vois. Et c'est basé sur des rencontres humaines, point, et dès que tu rentres dans les analyses sociologiques, ils font tous peur. Tous ces mecs qui étudient en permanence, ce que t'es en train de faire, ils sont pas dans l'action, ils sont dans le constat, ils sont dans l'étude, ils essayent de comprendre. Je veux dire, arrêtons et avançons. On avance quoi merde. Y a un truc qui est formidable pour moi, c'est qu'un mec qui est debout, qui est droit dans ses bottes, pour avancer il est obligé de faire quoi ? De se déséquilibrer ! Obligé ! Autrement dit on est sûr de rien, on sait pas de quoi sera fait demain, hier c'était pas mal mais on peut faire mieux et on se met en déséquilibre pour avancer, sinon on y arrive jamais. Je veux dire… Bien sûr que je suis aussi pour les études, j'étais caricatural encore une fois mais non de Dieu passons à l'action ! Tu vois ce que je veux dire ?

MA : *Je fais des études sur l'action.*

[Rires] Moi après qu'on fasse une analyse comme tu l'as fait, que tu critiques, tout ça c'es très bien, ce qui fonctionne, ce qui fonctionne pas, machin… Moi je suis d'accord qu'il y a sûrement des défauts là-dedans, y a des merdes, je t'en ai montrées d'ailleurs des conneries qui ont été faites. C'est sûr. Mais encore une fois je dis qu'on fait tellement de conneries pour la ville depuis 50 ans qu'on risque pas en faisant différent, on risque d'améliorer, tu vois ce que je veux dire ? Moi je m'en fous ! Quand j'ai voulu faire de l'art dans l'hôpital, tout le monde était fou, les médecins étaient fous. Là je fais l'hôpital de Villefranche, ce sera l'hôpital de demain et dans cet hôpital on tient compte des gens. La salle de réveil ça va être le paradis, le plafond ça va être une œuvre d'a rt… Pour l'instant c'est un objet technique. J'ai fait une salle de départ avec Paolini à la Salpêtrière à Paris, t'arrives dans cette salle on t'as mis ton mort sur le côté comme s'il était au ciel, etcetera, tout est en lévitation et tu montes au ciel avec lui. Alors

que d'habitude c'est le morgue, tu tire un tiroir, on enlève le drap et on te dit « tiens, il est là le mort », c'est un scandale, je veux dire faut être con ou quoi ! Dans oles hôpitaux je travaille sur tous les plafonds parce que qu'est-ce que regarde un malade dans son lit ? Le plafond ! T'as vu les plafonds d'un hôpital ? Personne n'y a pensé. Depuis 50 ans y a aucun effort dans les plateaux d'hôpitaux alors que c'est la première chose que tous les malades voient. C'est quand même taré. Et pourquoi ? Parce qu'on fait un travail technique, organisationnel, plafond suspendu, dalle de merde ! Et les dalles ? On peut les décorer les dalles, y a des dalles industrielles décorées. On doit faire un objet sensuel et non pas un objet technique.

MA : *Pour synthétiser, qu'est-ce qu'un espace de qualité ?*

Pour moi il est polysensuel d'abord. Y a un type qui s'appelle Léonard de Vinci, pas trop connu mais pas trop con, il dit simplement que « le bon sens c'est l'addition de tous les sens », c'est tout. Le son, l'odorat, le toucher… tu sais qu'on a du toucher sur la rétine : quand tu vois un mur tu sais si tu mets ta main dessus tu vas te gratter ou ça va être doux. Tu vois les enduits qu'on a mis sur Lyon Parc auto, c'est de l'enduit, t'as envie de le caresser et ça coûte pas plus cher que l'enduit mon cul. Et t'es bien. Pour moi c'est de faire de disparaitre toutes les sources lumineuses, c'est que de l'indirecte partout, t'es bien quand tu te prends pas des projecteurs dans la gueule. C'est d'une simplicité enfantine et c'est du bon sens. Et le bon sens c'est l'addition de tous les sens. Et quand on en revient à l'humain, à toi, à moi, tu travailles avec tes sens. Et voilà, pourquoi on en tient pas compte ? faut être trop con. Et c'est pas compliqué en plus, ce n'est que du bon sens. Mais est-ce que le bon sens cest la chose la mieux partagée au monde ? J'en suis pas sûr… Parce que ton bon sens à toi est pas le même que le tien. Enfin globalement quand même un truc qui est doux et qui pique pas, c'est plus agréable qu'un truc qui pique. Si ça pue ça pue. Après les odeurs… la mémoire olfactive c'est le pire, c'est un truc très très compliqué, c'est insupportable. Moi j'ai fait des tas d'essais, de sons, d'odeurs, dans les bureaux, à droite, à gauche, et c'est insupportable parce qu'il y a toujours une personne qui a souffert avec cette odeur et cette personne s'en va parce que tu peux fermer les yeux, fermes la bouche mais tu peux pas fermer le nez parce qu'il faut respirer. Et c'est pour ça que la mémoire olfactive est brutal et toutes les odeurs depuis ton enfance tu t'en souviens. Donc l'odeur c'est infernal, très dur à régler.

Matthieu ADAM

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 2

Retranscriptions des entretiens avec les concepteurs de Confluence

Résumé

L'influence du néolibéralisme sur la production de l'urbain se traduit par la marchandisation des espaces, la mise en concurrence des villes, et le processus de métropolisation. Elle se traduit aussi par la généralisation de mots d'ordre dont les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation, et la mixité sociale. Cela introduit des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production urbaine : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet et sa concrétisation dans des opérations en temps limité ; le décalage entre les valeurs du développement urbain durable et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction participative et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée et une urbanisation socialement sélective.

Bien que ces contradictions soient identifiées par les concepteurs et les habitants et malgré leurs critiques, la conflictualité autour de la production contemporaine de l'urbain est faible. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ces contradictions occupent une autre fonction, ce travail vise à s'en saisir et à l'expliquer. Pour cela, la thèse s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. L'accès aux représentations des habitants et des concepteurs se fait grâce au recueil et à l'analyse des discours qu'ils portent sur les projets emblématiques de Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon), considérés comme des dispositifs de médiation de leurs représentations.

L'analyse montre que les contradictions identifiées sont intégrées au mode de production. Elles occupent une fonction mobilisationelle, puisqu'elles participent à enrôler concepteurs et habitants dans la production contemporaine de l'urbain.

Mots clefs : production de l'urbain, contradictions, enrôlement, représentations, néolibéralisme, développement durable, projet

UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

UMR CNRS 7324 CITERES – Équipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Matthieu ADAM

soutenue le : **14 juin 2016**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline : Aménagement de l'espace et urbanisme

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 3

Retranscriptions des entretiens avec les habitants de Bottière-Chénaie

THÈSE dirigée par :

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

---

JURY :

M. DI MÉO Guy Professeur émérite, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

M. LAFFONT Georges-Henry Professeur associé, école d'architecture de Saint-Étienne

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

M. TOZZI Pascal Maître de conférences HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Sommaire

HN1 5
Visite 5
Entretien 10
Parcours résidentiel 11
Entretien semi-directif 13
HN2 25
Avant la visite 25
Visite 28
Entretien 34
Parcours résidentiel 35
Entretien semi-directif 36
HN3 49
Visite 49
Entretien 56
Parcours résidentiel 56
Entretiensemi-directif 61
HN4 67
Avant la visite 67
Visite 69
Entretien 76
Parcours résidentiel 79
Entretien semi-directif 82
HN5 89
Visite 89
Entretien 98
Parcours résidentiel/professionnel 99
Entretien semi-directif 101
HN6 111
Visite 112
Entretien 120

Parcours résidentiel 121
Entretien semi-directif 124
HN7 135
Visite 136
Entretien 141
Parcours résidentiel 141
Entretien semi-directif 143
HN8 149
Visite 150
Entretien 155
Parcours résidentiel 155
Entretien semi-directif 156
HN9 165
Visite 165
Entretien 170
Parcours résidentiel 171
Entretien semi-directif 173
HN10 183
Avant la visite 183
Visite 184
Entretien 187
Parcours résidentiel/professionnel 187
Entretien semi-directif 188
HN11 197
Avant la visite 197
Visite 198
Entretien 208
Parcours résidentiel/professionnel 209
Entretien semi-directif 210
HN12 219
HN13 219
Visite (de HN12) 220
Entretien 238

Parcours résidentiel 238
Entretien semi-directif 239
HN14 261
Avant la visite 261
Visite 265
Entretien 280
Parcours résidentiel 283
Entretien semi-directif 284
HN15 299
Visite 299
Entretien 312
Parcours résidentiel 312
Entretien semi-directif 315
HN16 329
Visite 329
Entretien 340
Parcours résidentiel 340
Entretien semi-directif 342
HN17 347
Visite 347
Entretien 360
Parcours résidentiel 360
Entretien semi-directif 364
HN18 375
Visite 375
Entretien 385
Parcours résidentiel/professionnel 385
Entretien 386
HN19 399
Avant la visite 399
Visite 400
Entretien 412
Parcours résidentiel 412

Entretien semi-directif 416
HN20 429
Visite 429
Entretien 438
Parcours résidentiel 438
Entretien semi-directif 442
HN21 449
Visite 449
Entretien 456
Parcours résidentiel 456
Entretien semi-directif 458
HN22 467
Visite 467
Entretien 471
Parcours résidentiel/professionnel 471
Entretien semi-directif 472

HN1

	Date : 01/03/2012
	« Statut habitant » : locataire, logement social
	Investissement/loyer : 650€
Climat de visite : temps clair, ciel bleu, soleil, température clémente	**Adresse :** 7, rue de la Sècherie
	Arrivée : mai 2008
Durée de la visite : 25 min	**Appartement :** T3
Longueur du parcours : 566 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h35 min	**Profession :** psychologue, vit de l'AAH
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier : n**on
Age : 59 ans	**Militantisme :** non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Visite

Lieu	t0 +	
Cour de l'appartement	2 : 47	Bon alors, donc, mon appartement que j'appelle plutôt ma maison d'ailleurs. Comme il y a un étage, euh, je l'appelle plutôt ma maison. Je donne directement sur le parking, ce qui est très pratique. Un parking en sous-sol.

Parking sous-terrain de l'immeuble	3 : 42	Il n'est pas très rempli. On peut d'ailleurs, on va ressortir par là, on va arriver tout devant. Il n'est pas très rempli parce qu'il coûte 50€ par mois et que les locataires, comme ici c'est HLM, bon, les 50€ pour des gens en HLM c'est beaucoup. Donc beaucoup ne le prennent pas comme ils sont pas obligés et bon, c'est ce qui fait aussi qu'il y a trop de voitures dehors et ça ça correspondait pas au plan initial des concepteurs du projet. Parce que c'est un… ça se veut un quartier où la voiture est mise un peu de côté quoi. *MA : Quand vous dîtes qu'il y a trop de voitures c'est que les places de parking sont occupées en permanence ?* Euh, non, ça roule un petit peu mais par contre le soir, euh, en principe les places de stationnement sont du côté des bâtiments et en face ça devrait être libre. Or c'est… il faut passer par là parce que j'ai pas le bip autrement. Je vais vous laisser passer devant parce que les escaliers ça me coûte donc je vais marche par marche. *MA : Vous sortez toujours par là ?* Euh, je sors toujours en voiture, je ne sors jamais à pied. Enfin, jamais… rarement. Et je ne sors pas par là mais bon c'était une manière de vous montrer.
Rue de la Sècherie	5 : 56	Voilà donc vous êtes arrivé par là peut-être, petite rue. Et donc oui [elle montre] c'est ce côté-là qui est… en principe y a pas de stationnement pour qu'il puisse y avoir deux files de voitures. Or, c'est tout le temps pris. On va pouvoir descendre par là.
Venelle façade Sud de la Sècherie, que l'on descend	6 : 40	Au départ, c'est ces bâtiments là qui ont été les premiers construits dans le projet là. Après sont venus les bâtiments privés de l'autre côté et puis maintenant il y a un autre immeuble qui se construit là. Pour la rue quoi, mais autrement y en a plein évidemment de l'autre côté. Mais donc on a été les premiers donc ça, enfin pour moi c'était un petit peu comme si on était des pionniers quoi. De la… pionniers du projet, euh… Bon l'architecture moderne, les petits cubes comme ça, moi ça m'a beaucoup plu tout de suite. Les couleurs flashies. J'étais très enthousiaste au départ du projet. Et puis y a eu des difficultés. Et puis alors, moi j'adore ces perspectives là, vous voyez. L'enchaînement, ça j'adore. Vraiment hein, je trouve que c'est très réussi.
Bords du ruisseau des Goards	8 : 10	Donc on est arrivé, enfin on, je dis on, les gens du quartier on est arrivé donc ça doit faire en 2008. En mai 2008, oui on est en 2012 donc ça va faire 4 ans et… là y avait rien devant. Là, y a un petit ruisseau maintenant mais y avait rien. C'était un ruisseau enterré qui a été déterré par euh… qui a été déterré dans le projet. C'était ça, de mettre, enfin de découvrir le petit ruisseau. Donc tous ces

		travaux là ont été faits, ils viennent d'être terminés en octobre-novembre dernier quoi. Ca a duré trop, très longtemps, trop longtemps certainement oui. Ils ont dépassé les délais parce qu'il y a eu… au moment où ils le sortaient du sol, il y a eu, je ne sais plus trop quel ennui, enfin… *MA : Et aujourd'hui, vous pensez quoi de ce ruisseau ?* Ah, c'est super. C'est vraiment très, très, très agréable. Moi j'ai une fenêtre qui donne sur le ruisseau là, sur les passerelles là-bas, je vais vous montrer. Et je trouve que c'est un bonheur de vivre là quoi. Malgré les… bon, malgré les inconvénients dont je vous reparlerai tout à l'heure. Et ma passerelle, non ce n'est pas cet escalier là, c'est celui d'après, mais enfin ça ne fait rien. Ma passerelle arrive juste auprès du grillage. On est sorti tout à l'heure par en bas et on peut sortir aussi par en haut.
Devant le logement, entre le ruisseau et la Sècherie.	10 : 10	Alors y a des jardins, jardins familiaux, de ce côté de la route et juste en face. Qui sont loué à quiconque, hein c'est pas réservé aux gens du coin. Mais il a des gens qui viennent faire leur jardin, c'est sympa. *MA : Ca sort un peu de l'aspect de la ville habituel…* Oui, c'est habitat dense, dense mais individuel quand même quoi. Voyez, moi, ma fenêtre est là. Ca s'emboîte quoi, ça s'encastre. La petite fenêtre là c'est ma salle de bain. Et bon, j'ai une voisine qui a ce côté du jardin et moi j'ai l'autre côté, on le voit pas là. Y a une grille au milieu. Et ça c'est, euh, au dessus encore. Enfin bon, des escaliers. Y a un T2 qui est au dessus et qui a la terrasse au dessus de ma fenêtre là. On peut aller un tout petit peu plus loin vers les jardins familiaux.
Devant les jardins familiaux	11 : 30	*MA : Ce sont des jardins qui sont utilisés beaucoup ?* Oui, euh, au moment… actuellement non, pas trop encore mais quand va venir le printemps ça va revenir. Et puis l'été dernier, oh oui, ça a été beaucoup utilisé. *MA : Ca vous évoque quoi ?* C'est un peu la campagne. La campagne à la ville ici. On sort, bon, l'arrêt de tram est juste derrière là, au dessus du pont, enfin sur le pont. Donc c'est en même temps les moyens de locomotion et puis là la campagne quoi. Je ne sais pas s'il y a un autre quartier actuellement à Nantes qui est comme ça. Si, il doit y en avoir un sur l'île Beaulieu peut-être et puis

		il doit y en avoir un bientôt à la Chapelle-sur-Erdre. Vous êtes de Nantes, non ? *MA : plus ou moins…* Donc ces noms là, Beaulieu, la Chapelle-sur-Erdre, vous voyez où c'est. Non, j'ai dit la Chapelle-sur-Erdre, c'est à Saint-Joseph-de-Porterie.
Devant la villa déchets	13 : 30	Ca je ne sais pas si vous avez connu, c'est la villa déchets, donc une maison qui a été construite rien qu'avec des matériaux de récupération. Elle a été sur l'île Beaulieu pendant, je ne sais pas, un an. Ils l'ont défaite et reconstruite ici. Y a des pancartes là. *MA : c'est ouvert encore ?* Oui mais je crois qu'il faut réserver. Faut téléphoner, il doit y avoir un numéro quelque part. Et on peut réserver pour la journée, ou pour la nuit même, il y a des chambres. On va revenir là, parce que c'est le maximum que je puisse faire.
Devant les jardins familiaux	14 : 55	*MA : Ces petits jardins c'est des endroits où vous venez l'été ?* Euh, oui ça a été installé depuis l'été dernier donc je ne suis pas venu vraiment mais oui je peux venir me balader et puis m'assoir là. Je prévois des pique-niques avec la famille sur les bancs et les tables là. Ce qui siffle là c'est les éoliennes qui… je crois que elles fournissent soit du courant, enfin elles fournissent du courant… je sais pas s'il y a de la lumière, euh… récupération d'eau de pluie. Il doit y avoir quelque chose d'autre. Je ne sais plus exactement. Pour l'instant c'est assez respecté, hein, j'ai jamais entendu parlé de jardins qu'auraient été, enfin, les légumes enlevés…
Bords du ruisseau des Goards	16 : 25	Alors si on continue tout droit on arrive à la médiathèque. Alors ça aussi c'est formidable d'être à côté d'une médiathèque. Et y a un endroit près de la médiathèque, un endroit avec de l'herbe où il y a des manifestations. Pour les enfants, des concerts, enfin des choses comme ça. De l'autre côté il y a l'école et puis le côté plus commerçant. Avec notamment un marché d'après-midi, le mercredi après-midi. Alors, y a beaucoup d'enfants qui viennent. Il y a quelques casse-cous et il y a beaucoup d'enfants paisibles. Il y a beaucoup de chiens, beaucoup de gens qui se promènent, ça attire vraiment beaucoup de monde. Et ce mail là, il va être prolongé de l'autre côté de la route de Sainte Luce. *MA : Et l'eau, ça n'apporte pas de nuisances ?*

		Si, il y a eu l'année dernière des éphémères. C'est des insectes, une invasion d'insectes, qui a nécessité qu'on mette tous. Enfin si on voulait, on amis des grilles, des moustiquaires. Ils nous ont dit que les éphémères arrivaient dans les nouveaux quartiers où il n'y a pas de pesticides donc la nature reprend un peu ses droits. Donc, bon, si c'est pour la bonne cause on accepte mieux, en tous cas moi. Voyez, il y a des canards, toutes les herbes c'est pour nettoyer l'eau. Voilà, on a l'impression que ça se fait petit à petit, et c'est bien. Là vous êtes en plein centre de Nantes et c'est chouette, non ?
Venelle dans la Sècherie	19 : 17	Voilà, là il y a des poiriers à la disposition des habitants. Alors on va rentrer par là où vous êtes arrivé et donc je suis juste ne haut, aussi.
Cour de l'appartement, cour partagée et appartement	20 : 15	Vous avez pas vu les intérieurs ? Et la conception vous n'êtes pas au courant de l'originalité… L'originalité, c'est original mais c'est pas une bonne idée, enfin bon bref. L'originalité de ces logements, à la Sècherie, c'est qu'il y a un corps de bâtiment avec cuisine, salle de bain, enfin moi j'ai un deux pièces… et la troisième pièce est en face. Donc c'est séparé du corps du bâtiment pour en fait... Pour en faire un vis-à-vis mais voilà, où on est chez soi, où y a pas de voisins, où l'intimité est respectée. Au détriment de l'aspect… enfin, c'est un non-sens de faire une pièce qui n'est pas dans le corps du bâtiment. Ca veut dire qu'on ne peut pas… A part faire un débarras comme je fais ou un bureau, on ne peut pas faire une chambre pour les enfants. Parce que c'est en dehors du bâtiment. Et bien que ce quartier soit vraiment très bien, il y a beaucoup de gens qui s'en vont, à cause de ça. Il y a un turnover important des gens, parce que cette pièce là elle est pas habitable quoi. Ca doit faire 15m² sur 60m² quoi, le quart. Alors je vais vous montrer la pièce donc c'est un peu mon débarras. Et j'ai accès également à une terrasse gravillonnée qui est commune aux quatre appartements dont la porte donne ici. Donc elle peu être utilisée si les autres locataires sont d'accord. Moi je sais que le 1er mai je fais toujours une rencontre avec ma famille, voilà on met des tables. Ca fait de la place, ça agrandit l'espace mais l'inconvénient c'est que pour les gens c'est la chambre qui donne là-dessus. C'était conçu pour être un lieu convivial où les gens se rencontrent sauf que bon les gens ils sont pas dans leur chambre et ils ne vont pas venir dire coucou à ceux qui sont dans leur chambre. J'ai entendu dire que l'architecte quand il ferait d'autres appartements de ce type ferait plutôt ouverture sur la cuisine. Et là c'est vrai que quand on fait la cuisine, on est peut-être plus… avoir des gens en face… que les enfants jouent là. Voilà donc ça ça fait partie du T3 quoi. Il y a des terrasses communes aussi mais dallées que vous avez du voir peut-être. Et là c'est pareil ce sont des terrasses communes à plusieurs appartements. Mais je… Enfin, si quand il y a des petits peut-être mais bon ça a été fait vraiment pour créer du lien et ça pas

		été super utilisé pour ça. Les gens rentrent chez eux, et comme, en plus, il y a un petit coin de jardin, les gens restent chez eux plutôt que d'aller… Alors voilà, le jardin, c'est un pue… enfin laissé à l'abandon chez moi enfin bon. C'était vide, il n'y avait rien au départ et on a mis les plantes qu'on voulait. Là haut il y a une cuisine et puis une pièce dont il est dit « on attribue pas de fonction aux pièces c'est vous qui choisissez ». sauf qu'à côté de la cuisine c'est logiquement la salle-à-manger qu'on met plutôt que la chambre. Donc ma chambre est en bas, ce qui l'hiver est un peu froid. C'est quand même plus froid d'être au rez-de-chaussée. Alors à côté, je vous fais visiter complètement là, il y a des toilettes. *MA : On retrouve la teinte extérieure à l'intérieur* Oui, ça tombe bien, j'adore le bleu canard. Et donc là on donne sur le séjour, là on est passé au pied du séjour tout à l'heure. Mon chat vous dirait que c'est un endroit extraordinaire pour lui aussi. Ce quartier là c'est super parce qu'il a vraiment un territoire, pas de chasse mais de balade. Voilà et la cuisine est là et donne sur la passerelle. Donc je sors par la grille là, et en tournant à fauche je suis dans la venelle qui va vers la rue. Et si je tourne à droite, je vais par les escalier direct sur le mail. *MA : Et toutes ces grilles partout…* Non, c'est vraiment qu'au début. C'est au début parce que… Mais ça permet de faire des séparations avec les gens sans que ce soit complètement hermétique. Les grilles, bon bah on a le bip évidemment. Celle-ci elle fonctionne plus donc on l'ouvre… Mais bon c'est vrai que ça fait une sécurité quand même, on n'est pas emmerdé par France Loisirs, etc. Non mais c'est vrai qu'on les oublie et puis en plus c'est rose, c'est des grilles gaies.

Entretien

MA : Il vous arrive de vous promener un peu ou vraiment rarement…

Oui, si, quand même, de temps en temps. Bon même si je ne marche pas beaucoup, j'aime bien faire le petit tour qu'on a fait là, autour des jardins familiaux, jusqu'à la villa déchets et puis revenir. Au moins je fais ça. Je prends beaucoup de photos. Je vois l'évolution du quartier comme ça. En 4 ans ça a pas mal changé…

Je vous ai préparé quelques petits passages, articles de journaux et puis des choses que je vous montrerai si vous avez envie. Voyez [elle montre une photo des terres maraîchères] c'était

comme ça avant et puis c'était un quartier maraîcher, il n'y avait que des maraîchers. Il y a une dizaine, quinzaine d'années ça devait être comme ça.

Parcours résidentiel

Alors c'est le quatrième appartement que j'ai depuis que j'habite à Nantes.

MA : Vous pouvez me parler d'avant Nantes ?

Oui, alors je suis née à Ancenis, c'est pas loin d'ici. Voilà, mes parents avaient un hôtel-restaurant donc j'étais, je vivais dans cet hôtel-restaurant. Je suis resté jusqu'en troisième à Ancenis.
Après, je suis allée à Nantes de la troisième jusqu'à la terminale. J'étais pensionnaire dans un pensionnat à Chavagnes. Je ne m'y sentais pas bien du tout. J'ai mis 18 mois à m'habituer sur 3 ans. Non, non, c'était très bourgeois et… non, je venais d'un milieu commerçant, simple quoi, voilà. Mais, bon, c'était vraiment coupé en deux. A partir du moment où je m'y suis bien habituée, j'ai trouvé des copines donc ça allait quoi. A priori je m'adapte bien partout, donc… Voilà, mais là j'ai eu du mal parce que c'était la séparation d'avec la famille aussi donc… J'vais 14 ans, j'avais un an d'avance, donc bon c'était un peu… mais c'est la seule fois.
Après je suis partie à Angers, j'ai commencé psycho parce que je voulais être éducatrice. J'ai fait des études de psycho parce que j'étais trop jeune pour commencer l'école d'éducateur. Donc j'ai fait psycho puis après j'ai continué psycho. D'abord à Angers, après je suis allée à Tours parce que ça n'allait que jusqu'à la licence.

MA : A Angers, vous viviez en appartement ?

Non, la première année en foyer, la deuxième et troisième année je suis allée en chambre en ville. Une chambre en ville, chez des gens. La vie étudiante, plus, plus, plus. Oui c'était très bien. Les nuits blanches, les sortie, les copains, bon voilà, c'était une très bonne période, ouais. Après à tours, bon bah là je ne connaissais personne donc euh… Tours, j'y suis resté un an et après j'ai fini mes études à Rennes. En appartement, c'était mon premier appartement dans un petit colectif, un studio dans un colectif neuf, c'était très bien.

MA : Angers, Tours, Rennes, ce sont des villes que vous avez apprécié ?

Oui, oui. Tours moins parce que c'est un peu par erreur que je suis arrivée à Tours et puis je ne connaissais personne mais autrement… autrement la ville elle-même j'aimais bien. Rennes, c'était sympa oui. Mais Nantes, c'est encore Nantes que je préfère.
Alors, après quand j'étais à Rennes, je faisais, c'était un diplôme de psy et je faisais un stage dans une institution entre Nantes et Rennes, du côté de Blain, Guémené-Penfao si ça vous dit quelque chose. Entre Nantes et Rennes, entre Nantes et Rennes, pas loin de Nozay, enfin bon. Voilà, et c'est là que j'ai eu un poste après.
Donc je suis resté… J'ai habité Nantes et j'allais travailler à, ça s'appelait [nom incompréhensible : 36 : 49], enfin bon, un petit bled. J'ai toujours eu des temps partiels hein donc deux tiers, trois quarts, donc j'allais bosser trois jours par semaine là-bas. Donc je faisais les déplacements les jours où je travaillais. Trois jours par semaine. Aller-retour 110 km. Ca faisait quand même pas mal. Mais, je préférais habiter la ville. Je suis pas… même si j'apprécie

la campagne à la ville, il faut que je suis en ville, je préfère la ville. Oui voilà, savoir que je peux aller au cinéma n'importe quand, à 11h du matin, quand j'ai envie. Je ne suis pas une fana de la terre, hein. Donc quand j'ai habité Nantes, le premier appartement, euh, c'était une petite maison de deux pièces. Ca s'appelait rue de la Salle Verte Prolongée, c'est tout un programme [rires]. Voilà, je suis restée quelques années. Ce premier appartement, en 78, c'était vers Chantenay, ah ouais j'aimais bien Chantenay, c'était sympa, c'est un quartier assez vivant et puis c'était tout près du Concorde. C'était tout à côté, c'était très bien.
Après, je suis allée dans un autre appartement, un T3, dans le privé. Je me suis mariée, j'ai divorcé, toujours dans cette période là. Je suis partie dans du plus grand, vers le rond-point de Vannes, il était très bien là aussi, j'aimais beaucoup le quartier, tranquille, même trop tranquille, mais bon, j'aimais bien.
Voilà… après bon j'ai divorcé, mais c'est pas pour ça que je suis partie, c'est parce que la propriétaire venait. La propriétaire de mon appartement était décédée et les héritiers voulaient vendre l'appartement ou doubler le loyer. Donc je suis partie et j'avais fait une demande de HLM avant.
J'ai réussi à avoir un logement HLM vers Port Boyer, Port Boyer vous voyez où c'est ? Vers le pont de la Tortière, l'Eraudière. C'est une cité HLM, y a plein plein de tours, dans un site très vallonné, de la pelouse beaucoup, des jeux pour les enfants. Là aussi je me suis beaucoup plu, je suis resté 19 ans. De 91 à 2008, 17 ans. Là aussi je me plaisais bien. J'étais au 11ème étage d'une tour qui donnait sur l'Erdre. Voilà, l'environnement sympa. Et puis plus ça allait, enfin les dernières années… Alors d'une part j'ai été malade, j'ai eu un infarctus, et comme les ascenseurs étaient parfois en panne, il fallait que je puisse monter les 11 étages donc… voilà c'était quand même délicat. Et la dernière fois où ça m'est arrivé, je me suis dit que je ne pourrais le faire, c'est fini. Donc j'ai fait une demande, oui, enfin j'ai fait une demande assez longtemps en me disant comme ça j'ai le temps de chercher, enfin qu'on me propose quelque chose. Et puis deuxième raison, l'environnement commençait à être dégradé quoi. C'est-à-dire c'était le moment où Malakoff, y avait des appartements à Malakoff, y avait des tours qui ont été détruites. Et, voilà, donc les gens ont du être relogés et, bon… Je suis pas bégueule mais c'est vrai quand même il y a eu une masse de gens à arriver où… bon, c'était beaucoup de bruits, beaucoup d'insultes dans la rue, beaucoup de, les escaliers remplis de bouteilles de bière cassées, bon, voilà. Bref, je ne veux pas dire qu'il n'y a que les gens qui venaient de Malakoff qui faisaient ça, c'est pas ce que je veux dire, enfin… je sais bien qu'il n'y a pas que ça, mais enfin ça ne me plaisait plus et j'avais envie d'autre chose. On ne sentait pas tranquille quoi.
Donc j'avais fait une demande quelques années auparavant en disant que ce n'était pas pressé. Et en fait j'ai été contactée par un autre organisme… parce que j'étais à Nantes Habitat avant et c'est la Nantaise d'Habitation qui m'a contacté un jour pour me proposer un logement qui était en construction, il n'était pas fini à ce moment là, euh, ici, dans ce nouveau quartier. On m'a dit en duplex, alors j'ai d'abord dit non au téléphone parce que moi je cherchais un plain-pied donc sans ascenceur, un rez-de-chaussée vraiment. Mais je me suis quand même dit « faut voir » et j'ai été vraiment séduite par le, voilà l'architecture, par l'espace, par le neuf aussi. Alors là, pour moi le neuf c'était très important. Donc je me suis dit « bon allez, ça va aller, même avec escaliers ». Voilà, donc j'i dit oui et c'est vrai que j'ai été très bien pendant très longtemps. Enfin très longtemps… disons que le loyer, j'ai une demande pour partir moi aussi. Parce que là, je payer 650€ pour un T3 et je ne me sers pas de la seconde chambre. Donc j'ai fait une demande pour un T2 parce que bon voilà, c'est comme si j'avais un T2 que je payais 650€. Or, là pour l'instant je suis en invalidité et dans un an je serai à la retraite donc je vais

perdre des revenus donc je me prépare à partir d'ici mais je voudrais rester dans ce quartier. Et la Nantaise d'Habitations n'a pas de T2 dans le quartier, alors j'espère que Nantes Habitat ou d'autres en ont. La Nantaise d'Habitation fait des petites surfaces dans le bâtiment qui est en train de se construire en face là mais c'est réservé aux gens qui cotisent aussi au CIL ou au CIF, bref… comme moi je ne travaille plus, je ne cotise plus.

Entretien semi-directif

MA : Donc vous voulez rester ici ?

Oh oui, moi ce quartier m'a pris au cœur

MA : 650€ pour un T3, vous savez où ça se situe par rapport à la moyenne nantaise ?

Oui, je pense que c'est que je paierai dans le privé, quoi. C'est plutôt cher. Je sais que dans cette résidence il y a trois types de logements, on va dire en fonction des financements les loyers sont plus ou moins chers d'un part. En plus en fonction des revenus, on a des aides ou on n'en a pas. Moi j'ai pas d'aides donc je paye le maximum. Donc, bon… pour les aides c'est normal, les gens qui gagnent bien leur vie ont moins besoin d'aides que les autres. Mais c'est dommage qu'en fonction de… Je leur ai demande « mais que je ne travaillerai plus, est-ce que le loyer va baisser ? », ben non, non, ce loyer il restera pareil. Enfin, il augment de 10€ par an, c'est rien du tout mais bon… mais moi je pourrai plus payer 650€, je vais devoir partir. Alors dans les 650, il y a 50€ de parking, combien ils comptent pour le jardin ? 20€. J'ai un caveau en plus, enfin un caveau, une cave, 20€. Tout cela est payant et décomposé. Si je vous montre une facture c'est marqué « supplément de loyer ». Là, ils décomposent et ça fait un total.

MA : Quand on vous a proposé le logement ici, vous êtes venue voir, on vous a montré des plans ?

On m'a montré un autre, celui là n'était pas terminé, mais on m'a montré un autre similaire. Et oui, j'étais partante. Il y a aussi quelque chose qui a fait que je suis venue ici. J'avais de très bons voisins quand j'étais à Port-Boyer qui cherchaient à déménager en même temps que moi, enfin dans les mêmes moments. Et quand la demoiselle de la Nantaise d'Habitation a appelée, je lui ai demandé « est-ce que vous auriez aussi un T4 ou un T5, j'ai des amis qui voudraient déménager. » Et elle a regardé, parce que ça communique toutes les demandes HLM. Et, oui, ils étaient susceptibles d'être, de faire partie des gens qu'ils recrutaient en fait. C'est comme si on avait été recruté, en fonction de, bon, salaire, classe sociale puisqu'un des projets c'est la mixité sociale. Bon, y a les vieux, y a les jeunes, y a les intermédiaires, y a les célibataires, y a les… Voilà, eux ils avaient un schéma à remplir et nous on rentrait dedans. Donc, elle m'a dit « oui, oui, ils peuvent faire leur demande », enfin « ils peuvent venir visiter ». Alors ils sont venus visiter et en fait ils ont décidé de venir, et moi aussi parce qu'on était très proche, vraiment des amis. Donc ça a joué sur le fait qu'on a déménagé ensemble quand on est venu là et moi je savais que ça allait me coûter le double de… c'était environ 300€ et quelques à Port-Boyer et je savais que j'allais payer le double ici. Mais bon, je me disais « je rognerai sur autre chose », mais bon je m'aperçois qu'au bout d'un moment faut bien…

MA : Vous avez fait le choix de multiplier par deux votre loyer. Pourquoi, quelles étaient vos attentes derrière ?

Bah, je, j'avais tellement envie de quelque chose de neuf. Vous voyez, être dans du neuf pour moi c'est vraiment comme repartir à zéro, enfin bon, c'est… C'était un moment aussi où j'ai eu un cancer, j'ai eu un infarctus, j'ai eu plusieurs opérations, bref… J'avais envie, ça correspondait à une période de changement qui a fait que j'avais envie de partir et d'arriver dans du neuf.

MA : D'accord, donc c'était essentiellement l'appartement… au niveau du quartier vous aviez des attentes particulières ?

Bah, l'écoquartier, euh, je ne suis une fan écolo mais je me sens concernée quoi. Enfin, je ne suis pas une militante je veux dire mais je me sens quand même concernée. Et puis, oui, un quartier où tout est fait pour qu'il y ait du lien, moi j'adorais l'idée. En fait, le premier printemps des voisins a été fait très peu de temps après notre arrivée et on s'est rendu compte qu'il y avait plus de la moitié des gens qui ne venaient pas. Et puis au fur et à mesure du temps, les gens qui se voyaient, qui se rencontraient dans le quartier, c'était toujours les mêmes. Il y a des gens qui ici peuvent, qui, en fait, par le type de constructions, peuvent être complètement isolés, c'est leur choix… Je ne critique pas mais je regrette de ne pas avoir davantage de liens avec mes voisins. C'était quelque chose d'important pour la Nantaise, pour l'architecte en tous cas, c'était vraiment dans oui, les objectifs annoncés, quoi la, les terrasses communes…

MA : Vous avez parlé de l'éco-quartier, c'est quoi pour vous un éco-quartier ?

Eh, bah, c'est un endroit où la municipalité mais également tous les gens qui y habitent, enfin tout du moins c'est un souhait, que les gens qui y habitent fassent attention à ce qu'ils consomment comme produits, à trier les papiers, à ne pas utiliser de pesticides, à mettre des produits de jardin naturels. Voilà, c'est ça pour moi d'abord, l'éco-quartier. C'est vrai que la voiture… ouais, moi je m'en sers. Je m'en sers mais j'ai aussi, je vais en ville en tram maintenant, je n'y vais plus souvent en voiture. Enfin, sauf pour aller à la gare, emmener quelqu'un qui a de grosses valises.

MA : Et ça marche à Bottière-Chênaie ?

Vraisemblablement pas encore, de toute façon. Par exemple, un jour j'ai vu un monsieur qui, vous savez avec un pulvérisateur et un truc dans le dos, qui mettait, sur les plantes des venelles là, qui mettait quelque chose. Un jardiner quoi. Je lui ai demandé si c'était des produits naturels en me disant « bah oui, c'est évident, question idiote » et il me dit « non, non, pas du tout, c'est, bon, des herbicides ». Je dis « Ah bon, pourtant c'est un écoquartier ». Donc, j'ai… Ce qu'il y a de bien ici c'est qu'on a un gérant qui est nommé par la Nantaise pour s'occuper du quartier donc quand on a quelque chose on téléphone à cette personne-là. Donc j'ai téléphone à la personne responsable pour lui dire « c'est pas normal », il m'a dit « oui mais c'est les premières années et après ça va se mettre e route ». Là c'est Nantes Aménagement je crois bien qui fait, ou je ne sais plus qui, mais… bon ça va se faire. Mais il pourrait y avoir d'autres choses, par exemple des composteurs, pas géants, mais des composteurs collectifs quoi. Avoir des petits composteurs dans son jardin, d'abord ça coûte cher et puis on n'en a pas l'utilité. Alors que de même qu'on va mettre nos poubelles dans le local-poubelles, il y aurait un composteur, on irait mettre ça au composteur… C'est quand même, c'est un peu basique moi je trouve.

MA : Et alors, ça se distingue quand même ici, du reste de la ville ?

Pour l'éco-quartier ? Par la volonté affichée oui. Par la volonté ça se distingue quand même. Bon les éphémères qui reviennent y en aurait pas ailleurs dans un quartier où les pesticides sont utilisés par exemple. On a des réunions de temps en temps avec des gens de Nantes Métropole ou Nantes Aménagement, ça c'est bien aussi. Bon, c'est un quartier pilote donc il est fait quand même pas mal de choses sur le quartier, ne serait-ce que les réunions qu'on fait pour nous mettre au courant des travaux, des choses comme ça. Et puis donc, on nous a dit que les éphémères c'était vraiment un signe de quartier sans produit chimique. Donc bon moi je les crois…

MA : Est-ce que ça donne un côté particulier au lieu ou est-ce que d'une certaine manière on reste sur quelque chose qui est présenté comme écologique, etc. ? Est-ce que ça change les choses ?

Ca change pas totalement les choses c'est sur. De toute façon, ici il y a des gens qui s'en foutent. Des locataires je veux dire. Y a des locataires qui… Moi quand je suis arrivée, c'était important dans le fait que je vienne là mais y a des gens qui s'en foutent complètement. Bon, on leur a trouvé un appartement ici, tant mieux, mais ils étaient pas au début. Maintenant les appartements sont attribués, ça fait partie du patrimoine de la Nantaise d'Habitation, voilà quoi. Tandis que nous, au début, on était très concernés, motivés… Sauf qu'il en reste plus beaucoup du début. Et puis même dans ceux du début, il y avait des gens à qui ça importait et d'autres à qui ça n'importait pas. Donc, par exemple, on nous dit « pas de… », dans les locaux-poubelles, « pas de carton » ou alors dans des sacs quoi mais les cartons de déménagement, pas de poussettes, pas de choses comme ça, « allez à la déchèterie ». Sauf que ça n'a jamais été respecté. Les gens ne font pas leur le projet de quartier. Je pense que ça n'est pas non plus répété. C'est affiché comme ça et notamment vers l'extérieur. Comme moi je suis très disponible, je reçois, chaque fois que j'ai une demande comme la votre, je reçois. Y a FR3 qui est venu, des gens de l'école d'architecture, enfin bon… j'ai vu plusieurs personnes. C'est considéré, alors je sais pas où hein, mais comme un quartier pilote, qui est à visiter. Tous les, enfin surtout le vendredi, y a des gens qui viennent en groupes, presque comme des Japonais, avec l'appareil-photo, visiter. Ca a cette réputation là, l'éco-quartier, le quartier pilote, l'architecture nouvelle. Sauf que les gens qui y habitent ne sont pas… non, pour eux c'est un petit peu un quartier ordinaire quoi. D'autant plus que dans cette appellation de quartier pilote, y a quand même beaucoup de… enfin, nous qui y vivons voyons les inconvénients quoi. Je vous ai parlé de la chambre d'en face là, bon il n'y a pas de point d'eau par exemple, c'est quand même… ça avait été prévu au départ par l'architecte mais au point de vue économique ça n'a pas été accepté par la Nantaise. Donc c'est une chambre qu'on ne peut même pas faire comme chambre d'amis puisque les gens doivent rentrer pour aller à la salle de bains ou aux toilettes, bon… Il n'y a pas de point d'eau alors qu'il y a un jardin, il n'y a pas de point d'eau dans le jardin… bon, comment on fait pour arroser les plantes ? Voilà, faut trimballer des arrosoirs ou moi j(ai fait mettre un petit robinet sur la chasse d'eau des toilettes en bas pour… mais bon… Voilà, c'est des trucs comme ça… Et puis il y a eu beaucoup de malfaçons, beaucoup, moi je n'en ai pratiquement pas eu, juste un petit truc dans la salle de bain en bas mais… 33 sur 55, 33 donc ça fait les trois cinquième, plus de la moitié ont été… il y a eu des fuites, des infiltrations des moisissures, donc il y a eu beaucoup de choses comme ça, et puis… bon moi j'ai vraiment eu de la chance. Mais quand les artisans venaient réparer, si c'était pas

ceux qui avaient fait les travaux au moment de la construction, les artisans qui venaient disaient aux gens « mais ça a été fait en dépit du bon sens ». Apparemment, les prix ont été tirés quoi et ça a pas été fait dans les règles de l'art. La Nantaise a amené plusieurs fois des gens visiter ici, alors par exemple la dame de la Nantaise disait « oui, alors on attribue pas de fonctions aux pièces comme ça les gens peuvent choisir, les pièces font toutes la même surface donc les gens choisissent ». Bon la cuisine on est obligé… d'abord les pièces ne font pas la même surface, elles font entre 13 et 16m² donc c'est quand même pas pareil. La plus petite pour moi c'est celle-ci, c'est le séjour, qui en général bon… Et, bon, je ne vais pas faire ma chambre ici et ma salle à manger en bas. La cuisine et la salle à manger c'est sur le même niveau quoi. Donc c'est un petit peu agaçant de voir qu'on monte en épingle et qu'on montre une originalité qui ne tient pas… Bon les pièces elles sont ce qu'elles sont, on ne peut pas trop changer leur attribution.

MA : Donc, il y a un peu un côté vivre dans une vitrine ?

Oui mais ça se tasse un peu… Enfin, ça se tasse un peu, disons que comme moi je dis oui à tout le monde, j'ai participé la première année à des réunions à la maison de quartier, euh on faisait des photos du quartier, bon… j'œuvrais, enfin je militais tout du moins dans les mots pour qu'il y ait un rapprochement entre la Bottière-Chénaie et la Bottière, puisque ça fait de la Bottière quand même… Bon, je me suis lassé. Bon, les gens… Par exemple quelqu'un disait… la personne qui a fait un reportage sur France 3 elle a interviewé une dame du quartier de la Bottière et la dame disait « Bon ben il y a la frontière naturelle du tram » donc bon c'est comme si on était deux pays. Et puis frontière naturelle du tram ça m'a toujours fait rire… Ce n'est pas très naturel.

MA : Je reviens sur ce que vous disiez précédemment. Est-ce qu'on peut décréter que parce que c'est un éco-quartier il va y avoir des changements de pratiques ?

Non, il faut être dans le projet au départ. Et puis que les gens restent et fassent multiplier ce projet. C'est-à-dire que si tous les gens qui étaient là au départ n'étaient pas partis parce que la plupart sont partis. Si ces gens là n'étaient pas partis, je pense qu'à la Sècherie il y aurait quelque chose qui se continuerait, parce qu'ils étaient parties prenantes du projet. Mais maintenant bah non… Et puis il n'y a pas assez de liens entre les gens pour que ça se fasse. Le lien se fait, alors vous voyez ici, il y a deux numéros, la venelle n°9 et la venelle n°7. Alors bon, après la venelle il y a les passerelles, ici il n'y a aucun enfant dans la passerelle… Mais dans la venelle n°7, il y a plein de gens avec des enfants, donc les liens se font par les enfants, par l'école. Il y a une association de parents à l'école qui est très dynamique, et le côté 7, le côté n°7 vit plus que le côté n°9. Je regrette d'être au 9, je préférerais être au cœur de ce qui vit plus. Ceci dit je suis très bien aussi, je suis tranquille comme tout, je vis avec la porte ouverte, l'été elle est ouverte constamment, personne ne vient jusque là… puisque je suis en impasse, la porte d'en face ne s'ouvre jamais, elle fait partie d'une chambre d'un appartement d'une autre passerelle. Elle ne s'ouvre jamais. Je suis tranquille, j'ai mon chat qui se ballade partout toute la journée, je reçois la visite de chats de tout le quartier, c'est bien !

MA : Au-delà de la Sècherie, comment vous définiriez l'ambiance du quartier ? Si tant est qu'elle existe…

Et oui… moins maintenant qu'avant, bah comment… Comment pourrait-on dire ? Il y a une certaine déception par rapport à un enthousiasme qui est tombé, c'était très enthousiaste au départ. Euh… moi c'était mon petit coin de paradis, c'était vraiment très important… Je reste très attachée à la Sècherie mais j'envisage d'en partir donc déjà, voilà. A voir, tous ces départs qu'il y a eu, c'est décevant, la mèche n'a pas pris. Enfin… Les conditions d'habitation ont fait que les gens ont eu envie d'aller ailleurs et c'est très dommage. Et notamment cette pièce en face…. Alors, ma voisine qui est en face, elle, son séjour est là et sa cuisine est là-bas. Et la chambre d'en face, elle a un adolescent, enfin qui est étudiant maintenant, et pour lui c'est très bien d'avoir cette chambre en face. Parce qu'il est tout seul il se lève à l'heure qu'il veut, il est indépendant du corps de bâtiment de sa mère, et c'est le seul cas où cette chambre en face peut être intéressante. Et je connaissais quelqu'un qui avait son bureau, qui travaillant en libéral et qui avait son bureau. Mais autrement cette foutue pièce d'en face, elle a fait fuit tout le monde. C'est vraiment l'élément raté alors que c'était une originalité architecturale. C'est vrai qua quand j'ai visite, j'ai compris tout de suite que c'était parce qu'il fallait qu'il y ait un vis-à-vis mais du même locataire quoi. Je me suis dit « il n'y a que ça qui explique cette chose là », et puis, comme je savais que j'étais seule, que la pièce d'en face me servirait de chambre d'amis, ça ne m'a pas trop gêné. Mais j'ai des voisins, des amis, qui ont des enfants de 2 ans, 3 ans, 10 ans, et même à 14 ans il y en a un qui ne veut pas coucher en face. Donc c'est sa chambre et la nuit il ramène son matelas il dort dans le séjour sur un matelas mais la journée il est dans la chambre d'en face. C'est pas pratique, c'est même un peu spécial…

MA : Donc ça c'est ce qui est le plus raté, et qu'est-ce qui est réussi ?

Je trouve que les appartements s'encastrent de manière à ce qu'on ait son intimité alors qu'on est tout près les uns des autres. Ca, faut l'avoir pensé, c'est incroyable. On a jamais une vue sur l'intimité des gens. Autrement, le parc là, le mail c'est réussi. Bon, l'architecture, l'environnement… ça c'est vraiment des plus. La situation je trouve c'est bien, près du tram, près du périph, c'est bien…

MA : Quel est alors l'élément le plus marquant dans le quartier ?

Le grand quartier ou la Sècherie simplement ?

MA : Le grand quartier

Euh… Je ne sais pas, c'est… pour moi c'est une vision d'avenir. C'est des logements qui sont très différents les uns des autres, mais neufs, et pour moi le neuf c'est vraiment important. Ils sont pensés, conçus pour être dans le même quartier. C'est tout un quartier qui sort de terre quoi. C'est vraiment… oui, c'est novateur quoi. Et c'est plutôt une réussite. J'aime bien, ils sont tous différents, bon les petits logements en bois là… bon ça fait rien ça fait de la variété. On aime plus ou moins les choses mais voilà c'est des essais, je trouve ça plutôt réussi, ouais.

MA : Et est-ce qu'il vous semble qu'il manque des choses dans ce quartiers, que certains éléments pourraient l'améliorer ?

Alors, oui, bon. Ca manque de jeux pour les enfants. Mais bon, peut-être que ça va venir. Ils viennent d'en mettre dans le bâtiment qui est en train de se construire dans le rue. Et ça ça

manque quand même depuis 4 ans qu'on est là, il n'y avait pas de jeux pour les enfants. Qu'est-ce qui manquerait ? Plus de commerçants, mais ça ça va venir petit à petit. On a déjà un marché, c'est pas mal. Non, il y a déjà eu tellement de choses depuis quatre ans, je ne vois pas de choses qui manquent…

MA : Et quelle image vous aviez avant de venir de ce que ça devait être ou de ce que ça pourrait être ?

Vous voyez, par exemple, on nous avait montré. [elle sort le prospectus présentant une 3D de la Sècherie] Voilà, c'est là, c'est là que je devais habiter. Bon, c'est pas tout à fait pareil mais… Y a moins d'arbres et le ruisseau est encastré quoi mais bon… c'est quand même très présent. Je me suis émerveillée pendant toute la construction de ce quartier. Parce qu'avant, on a eu la terre, la boue, pendant des années, donc de voir ce qui est sorti, c'est quand même magnifique.

MA : Vous avez un attrait particulier pour l'architecture ?

Oui, oui, dans une autre vie je serai architecte. Je rigole parce que dans une autre vie je serai aussi mama africaine au Botswana.

MA : Vous semblez bien connaître les intentions des architectes pour le quartier, pensez-vous qu'ils aient analysé correctement les attentes, les besoins des habitants ?

Non, puisque cette pièce d'en face est une hérésie, une hérésie pour le bon sens. C'est original mais ça ne tient pas à la pratique. Donc ça c'est une grosse faute. Je pense qu'un architecte il voit… Je suis psychologue, je suis aussi graphologue… donc je pense qu'un architecte doit avoir une écriture qui s'envole, qui n'a pas les pieds sur terre. Je trouve que c'est très séduisant cette idée de vis-à-vis qui entourent ce petit jardin. Pour avoir un petit jardin, un petit espace à soi, il faut que tout soit entouré par le même… soit par des murs, soit par le même locataire. Ca n'aurait pas pu être un truc d'une chambre de la voisine. Donc je pense, j'imagine qu'ils se sont dit ça… Le jardin c'est quand même un plus quand on loue un appartement et le moyen d'avoir un jardin c'est que la pièce d'en face ne soit pas prise dans le même corps de bâtiment. Donc voilà, c'est une idée séduisante mais ils n'ont pas vu les inconvénients et ils aussi été freinés par la contrainte économique. Parce qu'on aurait pu concevoir un, une sorte de préau quoi, qu'on puisse aller de ce bâtiment là à celui d'en face, qu'on soit couvert de la pluie et puis bon qu'il y ait une douche de mise dans la pièce elle-même. C'aurait pu être fait s'il y avait eu l'argent nécessaire. Or apparemment la Nantaise a freiné, disons qu'entre les idées de l'architecte et les possibilités, ce que la Nantaise d'Habitation a accepté il y avait certainement un écart et c'est cet écart là qu'ils payent maintenant puisque les gens s'en vont, que les appartements ne sont pas loués tout de suite. Qu'ils payent eux et qu'on paye nous en vivant là quoi.

MA : Et est-ce qu'on retrouve ce genre de décalages sur d'autre éléments du quartier ?

Oui, il y a certainement un décalage pour certains trucs. Par exemple, la présence de l'eau, elle affole les parents. Enfin, certains parents avec des enfants petits… Parce que, il n'y a pas… oui les enfants peuvent glisser, tomber carrément dans l'eau. Dans les réunions quand c'est évoqué » les gens disent « oui mais ce n'est pas profond », « oui mais vous savez pour un petit il ne faut pas beaucoup d'eau pour qu'il se noie » enfin bon… Vous voyez ce n'est pas la même

vison des choses. Il y a des parents qui ne laissent pas leurs enfants jouer sur le, de ce côté-là… donc ils jouent sur les passerelles et dans les allées. Ils jouent au ballon, alors ils envoient le ballon dans les murs. Et puis il y a des gens plus ou moins bons coucheurs qui rouspètent enfin bon… qui supportent plus ou moins les enfants. « Allez jouer là-bas ! », « oui mais maman veut pas ». [rires]
Et la rue par exemple. Il y a eu des lettres de faites pour qu'il y ait des ralentisseurs, parce que les voitures passent vite. Et les enfants quand ils jouent dans la venelle ils ne voient pas… et le ballon il peut passer par là… donc… Or, la mairie a dit « c'est pas la peine, c'est déjà indiqué 30 maximum », enfin bon…

MA : Pour revenir sur la question des pratiques : vous me dîtes que les habitants actuels se sont peu approprié le caractère durable, écoloqiue, etc. Vous, avez-vous modifié vos pratiques depuis que vous habitez ici ?

Oui. Oui, je fais attention à mes produits d'entretien. Je fais gaffe à ce qu'ils soient admis par une norme écologique quoi. Bon, je triais déjà mes papiers, ça depuis longtemps. Oui, sur le jardin… j'emploie… j'emploie rien de toute façon. Mais enfin je prends quand même du terreau biologique, des trucs comme ça. Euh… Par exemple, oui, dans le local-poubelles quand je vois toutes ces pubs qui sont par terre. Alors, pendant un temps je le faisais mais… maintenant… maintenant j'en ai marre. C'est vrai que quand je vois des pubs par terre, je vais chercher un sac jaune et je ramasse les pubs… et je mets le sac jaune dans la poubelle. Et semaine après semaine, après semaine, après semaine… les gens mettent quand même les papiers par terre. Et voilà, au bout d'un moment… Voilà, on se lasse parce que c'est pas partagé. Alors…

MA : Et sur la question des usages, vous parliez toute à l'heure des commerces du quartier, vous les fréquentez ?

Oui. Alors les commerces eux-mêmes… pas trop. Parce qu'il y a un chocolatier… c'est le premier qui est venu [rires]

MA : Ca peut servir tous les jours, ça dépend de votre consommation…

Oui [rires], donc un chocolatier… après y a des cosmétiques bio, après c'est sur la place là c'est un restaurant, coiffeur… En face y a une boulangerie mais bon je préfère le boulanger un peu plus loin, le pain de la boulangerie sur la place est très très cuit et moi j'aime bien le pain pas trop cuit donc je prends l'autre. La banque, c'est le Crédit Agricole moi je suis au Crédit Lyonnais. Le labo… oui, le labo, moi j'ai changé pour venir à ce labo là. La pharmacie, je suis encore à la pharmacie de Port-Boyer donc j'ai pas pris la pharmacie encore… Et puis voilà, c'est tout. Un institut de beauté j'y vais pas. Et y aura un super U, enfin une grande surface dans deux ou trois ans donc je l'utiliserai à ce moment là. Donc en fait j'utilise peu, par contre je vais presque tout le temps au marché.

MA : Donc je suppose que du coup vous sortez du quartier…

A ce moment là, je vais carrément au Super U Dalby ou au Carrefour qu'est… Carrefour c'est sur la route de Paris là. Autrement il y a le Leclerc Paridis mais non, je vais un peu plus loin au Carrefour.

MA : Donc c'est toujours en automobile ?

Oui.

MA : Donc à part pour aller au centre-ville vous prenez toujours la voiture ?

Oui. Oui, enfin à part pour aller au marché, enfin au marché l'été, pas l'hiver. Même maintenant là j'y vais en voiture.

MA : Et est-ce que vous allez à la médiathèque par exemple ?

Oh oui, ça fait un moment que je n'achète pratiquement plus de bouquins mais alors… comme je lis beaucoup j'utilise beaucoup la médiathèque.

MA : OK, est-ce que vous pouvez me reparler du contexte humain du quartier ? A priori il y a une sorte de déception qui vient avec le temps…

Oui, parce que… bon y avait. Bon les gens qui sont arrivés là. Ca c'est étalé je crois bien entre mars et mai 2008. Euh, les gens s'installaient. Bon on se rencontrait dans les couloirs, tout le monde se disait bonjour. On se souriait. Y avait une ambiance un peu de… je vous dis, de pionniers. On est les nouveaux dans des appartements supers, on est content d'être là et on souhaite… bon… se côtoyer. Et je vous dis, la première année, au printemps des voisins on s'est rendu compte qu'il y avait au moins une moitié qu'était pas venue, que ça intéressait pas. Donc déception. Mais bon, ça fait rien… On a continué à se voir… à se voir… bon… ben surtout donc ceux qu'avaient des enfants, c'est surtout comme ça que ça c'est fait. Mais bon, là, ma voisine qui avait déménagé en même temps que moi avait des enfants donc moi c'était surtout par elle… j'ai connu d'autres et puis… d'autres gens et puis voilà… Donc y a un petit nombre de gens que je vois quand même. Y a quand même une petite vie de quartier.

MA : Une dernière chose sur laquelle j'aimerais vous poser des questions… La communication autour du quartier, vous en pensez quoi ?

Beh, si on… il faut aller vers les organismes pour avoir quelque chose quoi. Si on reste là, on aura rien. Moi je sais que comme je participais aux réunions pour les photos, je connaissais les gens de la mairie qui s'occupent de l'équipe de quartier. Donc, je faisais partie de leur listing donc j'avais des mails sur « tiens, y a telle réunion sur tel propos » donc voilà… Comme je fais partie d'un listing pour les réunions sur les travaux. Donc là, si on s'y rend aux réunions on a ce qu'il faut… Faut être dans le circuit, faut participer. Et puis dans ce cas quand on donne son mail on est prévenu quoi. Mais plus ou moins… Là, je participe plus aux réunions sur les photos, bon ben c'est vrai que je perds beaucoup de choses. Mais, moi-même hein, c'est vrai que j'avais été réinvitée et puis j'avais plus envie d'y aller. Parce qu'aussi ils demandaient pour faire le truc de photos de marcher un pied pour prendre les photos dans le quartier. Mais moi

je peux pas… donc j'en ai pris plein donc je pouvais… j'ai apporté mes photos mais je participais pas aux promenades quoi.

MA : Donc, si on ne va pas la chercher, la communication à destination des habitants est finalement assez faible…

Euh… oui. Alors, y a aussi, ils distribuent des journaux de quartier, des machins comme ça… Mais je ne sais pas pourquoi, à plusieurs reprises quand j'allais voir l'équipe de quartier, ils me disaient « vous avez vu le Zest ? », le Zest c'est le petit journal de quartier. Et non, on le recevait pas dans les boîtes aux lettres, ils devaient le distribuer dans les boîtes aux lettres et bon on le recevait pas… Le Zest j'allais le chercher à la mairie. Donc si on veut des informations, il faut… Voilà moi je prends tout ce que je trouve donc partout où je vais et où y a des trucs je les prends. Mais, euh… je crois qu'il faut, enfin si on va pas les chercher on est ici comme si on était… oui à Port-Boyer ou ailleurs… Y a pas assez de choses qui sont envoyées vers les habitants.

MA : Par contre il y a une grosse communication vers l'extérieur…

Oui, voilà y a beaucoup d'image, oui. Oui, je sais qu'il y a des gens qui ricanent quand ils voient passer des groupes de gens avec des appareils-photo et qui disent « venez nous voir » mais ils les recevraient pas… [rires] Je crois qu'il y a ça aussi, les gens sont râleurs et puis bon… mais ils le disent comme ça entre deux portes mais ils l'appliquent pas. Et c'est vrai que la Nantaise… bon elle est très gentille la petite dame qui s'occupe de nous, avant c'était un monsieur qu'était quand même plus énergique… l'autre elle est très gentille mais très jeune… et je pense qu'il nous manque un référent auprès duquel on pourrait… et même que eux ils nous fassent des réunions au sein desquels on puisse dire « voilà ça fait quatre ans que la Sècherie est faite, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Il y a peu d'allers-retours. Sauf pour les réunions… alors qui est-ce qui fait ça ? Nantes Habitat… non, la Ville de Nantes… [elle cherche dans ses papiers] Equipe de quartier de Doulon-Bottière, voilà c'est la Mairie de Nantes. Enfin pour les travaux, les gens viennent avec leurs doléances : les infiltrations, il faut faire des ralentisseurs, il faut faire ceci, il faut faire cela…

MA : Là vous me montrez un certain nombre de prospectus de communication, vous en pensez quoi ?

Oh bah… c'est d'la pub pour faire venir les gens. Moi j'aime bien regarder ça parce que j'aime bien regarder les plans. Mais bon, euh… Voyez par exemple là c'est… si, ça donnait une idée du quartier.

MA : Mais toutes ces belles images, est-ce qu'elles reflètent vraiment ce qu'on fait ici ?

Moi j'ai l'impression qu'au début il y a de réelles ambitions humaines et… et politiques aussi hein… et une fois que c'est fait… c'est un peu… on se repose sur… Enfin je ne sens pas… Bref, maintenant qu'il y a une vitrine, que ça a été construit, que voilà c'est en construction… les questions sont plus secondaires… voilà, les questions humaines sont secondaires par rapport à… Quand je vois dans ces réunions là où… tous les gens qui ont des choses à demander euh… Bon, j'ai l'impression, parfois, pas tous, parce qu'on a des interlocuteurs, il y a certains interlocuteurs qui en ont marre quoi, que les gens réclament sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt…

Voilà, c'est sur ça peut être embêtant mais voilà les problèmes sont tellement multiples… les problèmes de, des gens qui sont dans un immeuble de Nantes Habitat avec certains habitants qui font du bruit, qui renversent des poubelles… c'est aussi parce que bon le… vivre-ensemble, ce qu'ils appellent le vivre-ensemble ça fonctionne pas avec tout le monde, hein… Y a des gens qui s'en foutent de qui est à côté, qui est d'un côté ou de l'autre, eux ils vivent leur vie et ils en ont rein à foutre des autres. Je crois qu'y a des ambitions et puis y a le fait que les gens, les humains, ils sont accessibles ou non à une certaine parole, ils sont égoïstes ou moins égoïstes… Y a pas que les pouvoirs publics quoi, les gens eux-mêmes sont pas respectueux des autres… ils vivent leur vie et puis c'est tout quoi, ils ont des œillères…
Mais c'est vrai qu'on a l'impression que ce quartier là a été défini une fois pour toute comme écoquartier, quartier pilote et que ça continue, la légende continue à tourner quelque soit la pratique qui est à l'intérieur, quelques soient les ennuis qu'il y a eu… Quand la Nantaise venait faire visiter les appartements, je trouvais ça très faux, je ne pouvais pas m'empêcher de dire à la personne qui était à côté que « ah bah non ça c'est pas vrai »… enfin il y a des choses fausses comme « les pièces ont toutes la même surface » par exemple, pourquoi le dire alors que c'est pas vrai ? quel est l'intérêt ? Donc on l'impression que c'est choses un peu… « quitte à dire des choses fausses, faisons une belle vitrine », bon ben c'est dommage quoi… parce que c'est vrai que les architectes même s'ils font des belles choses ils se plantent parfois et puis voilà… et puis la fois d'après… voilà c'est ça. Moi, y a des voisins qui gueulent contre les architectes parce que voilà ils ont pas réussi ça ou ça… Mais bon je crois aussi que c'est des jeunes, faut aussi, faut faire…

MA : Oui, l'architecte est jeune…

Oui, je sais qu'elle est venue, elle est venue la première année, non au bout d'un an… elle est venue pour voir avec les gens pour voir comment on vivait là. Elle est venue le premier mai. Et le premier mai c'est justement le jour où moi j'invite ma famille à un pique-nique dehors. Et elle était venue à onze heures et demi pour demander, sans prévenir quoi, si je pouvais répondre à des questions… Ben je lui dis « non, j'ai ma famille, repassez plus tard », elle est repassée et elle a vu qu'on était dans la terrasse gravillonnée là et elle… donc y avait une bâche pour que les enfants puissent jouer, y avait des tables, des chaises, on était tous assis sous des parasols, et elle… donc elle a dit « ah je peux pas vous parler mais je peux prendre des photos » et elle a mis ça dans un petit livret en disant « bah voyez comment la terrasse elle est utilisée, les familles se rencontrent ». Bon, elle, elle était pas sensée savoir, elle passait au bout d'un an… J'aurais bien aimé la rencontrer d'ailleurs, c'est dommage qu'elle soit venue à un moment où j'étais occupée parce que oui j'aurais pu lui dire concrètement… Enfin elle, elle n'est pas sensée savoir qu'elle ne sert jamais cette terrasse sauf quand moi je l'utilise une fois par an donc elle pouvait penser qu'effectivement c'était une bonne idée puisqu'elle est arrivée juste le jour où… [rires]
[elle montre un autre prospectus] Là dans ce journal, il y a un article qui s'appelle « désenchantement à la Sècherie », c'est quelque chose qui pourrait vous intéresser.

MA : OK, je vous ramènerai ça. Je vais quand même poser une dernière question un oeu caricaturale, ça serait quoi votre quartier idéal ?

Bah, celui où je vis actuellement. C'est-à-dire, vous m'auriez posé la question quand j'étais à Port-Boyer, je vous aurais répondu Port-Boyer, je suis bien là où je suis… Je transporte avec

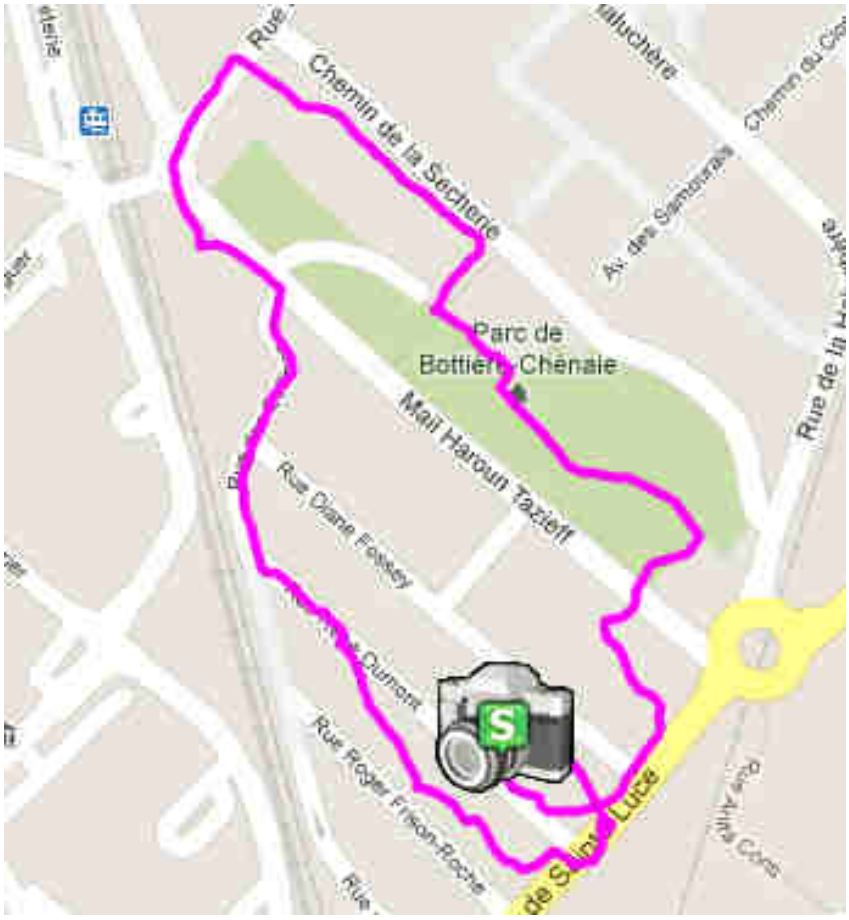
moi une sérénité, je m'adapte… je trouve que c'est plus facile de toute façon. C'est, c'est qui ?... c'est Voltaire qui disait « j'ai décidé d'être heureux c'est meilleur pour la santé ». Voilà. [rires] Bon, mon quartier idéal comment il serait, avec quoi en plus ? Bon, alors… le tram en face, sans marcher [rires]. Qu'est-ce que je verrai de plus ? Les magasins où je pourrais aller à pied ? Mais bon, déjà je suis réduite dans la marche donc… Je ferais plus de… bon j'irais plus facilement si c'était plus près. Vous voyez par exemple j'ai envie d'habiter, on doit le voir quelque part [elle cherche un plan], un plan, voilà… On doit même la voir quelque part, là, la place du Commandant Cousteau, la place où il y a les commerces là. Au dessus, c'est Harmonie Habitat qui loue les appartements et je suis allée en visiter un. Et alors, j'adorerais habiter là, bon tant pis pour mon chat ce serait en étage avec balcon, un grand grand balcon… mais là je serais en plein centre avec… j'ai le marché et j'ai les commerçants… Moi j'aime bien être parmi les commerces… Vous connaissez la rue, c'est quoi… La rue Maréchal Joffre qui mène à la place Louis XVI, c'est une toute petite rue… c'est une rue pleine de commerces, que des commerces… et ça j'adorerais ça. Enfin voilà, une rue de commerçants parce que quand j'habitais à Ancenis c'était ça aussi, enfin je crois que ça vient de là… l'impression d'être dans la vie avec les commerces. Voilà ce serait ça mon quartier idéal, auprès des commerces.

MA : Du coup, j'ai le prospectus sous le nez, l'architecture de ces bâtiments là, ça vous inspire quoi ? Je pense aux différents bâtiments…

Bah c'est beaucoup plus classique… Mais dans celui là [elle parle du bâtiment bleu sur la place du Commandant Cousteau] il y a de très grands balcons qui sont très agréables. Bon, l'entrée de cet immeuble est nulle à chier, vraiment, enfin quand on rentre dans le hall, y a pas de volumes, y a rien, y a un mur devant, un ascenseur, une autre porte qui mène vers un autre ascenseur, c'est nul… mais une fois qu'on est dedans c'est pas mal.

HN2	
	Date : 02/03/2012
	« Statut habitant » : propriétaire
	Investissement/loyer : 200000 €
Climat de visite : Couvert, peu de vent, température clémente	**Adresse :** Villa des Arts
	Arrivée : décembre 2010
Durée de la visite : 28 min	**Appartement :** T5, 82m^2+ jardin et patio
Longueur du parcours : 1765 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 2h24 min	**Profession :** retraitée (ex ingénieure puis assistante parlementaire)
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Oui (commission d'accueil des nouveaux habitants)
Age : 72 ans	**Militantisme :** Oui (PS, ex-élue à Savenay)

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Il y a Nantes Habitat qui est quand même un partenaire important parce qu'il y a quand même pas mal de logements sociaux qui sont prévus ou qui existent déjà dans le quartier parce que

Nantes exige qu'il y ait je crois 25% de logements sociaux dès qu'il y a des constructions. Bottière c'est uniquement un quartier social. Bottière de l'autre côté, parce que c'est coupé en deux là. Y avait autrefois, ça vous devez connaître, c'était des terres de maraichage et y a déjà, je sais pas de quand ça date mais déjà pas mal de temps, le quartier Bottière qui a été construit, c'est que des logements sociaux ou presque, de l'autre côté du tramway. Ca fait une vraie barrière, le tramway. Y a une réhabilitation qui est en cours maintenant. Et puis de toute façon ça ne se fait plus de faire des quartiers comme ça, c'est complètement aberrant mais ça c'est fait pas mal pendant un moment pour loger les gens. Donc je sais que la ville de Nantes, ou peut-être même Nantes Métropole, voulait essayer de faire que les deux quartiers se mélangent mais je crois qu'ils ont du mal. Parce qu'il y a la ligne de tramway, c'est en hauteur, le tram est en hauteur, et par exemple ils ont construit la maison de quartier de Bottière et j'ai pas tellement l'impression qu'il y ait tant de gens de ce quartier ci qui y aillent. Moi j'y vais mais pas mes voisins… Le tramway fait une coupure géographique importante, y a juste deux passages, y a la route de Sainte-Luce, vous êtes sans doute venu par là et puis après y a un autre passage mais qui est au niveau du Pin-Sec, nettement plus haut, vers la Haluchère. En plus, ça j'ai vu ça dans une réunion de quartier et puis en discutant avec les voisins, la frousse de ceux qui sont nouveaux accédants à la propriété, qui sont inquiets de voir des logements sociaux à côté de chez eux. Alors là… C'est à travers un voisin qui m'a envoyé une invitation en disant « on veut rencontrer un élu de quartier parce qu'il y a des gens d'un immeuble qui donne juste en face », en fait y a tout un îlot de logements sociaux derrière, qui s'appelle Bourdaine, où y a des grands logements donc c'est pour des familles nombreuses plutôt et les gens qui y habitent, donc qui sont propriétaires juste en face ne supportaient pas une famille en fait. Partout y a toujours une famille qui embête tout le monde, ça s'arrête jamais, donc… Je sais pas, moi je trouve qu'ils auraient mieux fait d'aller s'expliquer avec les gens, mais ils ont demandé un rendez-vous, enfin une personne a demandé un rendez-vous avec un élu en disant qu'ils voulaient discuter de ce problème là et donc ce voisin a beaucoup insisté pour qu'il n'y est pas que… donc j'ai fini par céder et y aller quand même parce qu'il disait qu'il fallait qu'il y ait des gens du quartier. Et le pauvre élu quand il a vu qu'on arrivait à 9, son bureau était trop petit, il a été obligé de nous recevoir dans la salle des mariages et là ça c'est très mal passé. Tout le monde s'est bloqué parce que c'est devenu anti-logements sociaux très nettement. Mais chez quelques-uns seulement. Et à la fin l'un a accusé l'autre de raciste, après c'était « moi je suis citoyen du monde », « non, moi c'est la république française », enfin c'était… A la fin moi j'étais drôlement embêtée. C'est parce qu'il y a quand même eu une mauvaise gestion, maintenant ça doit être la ville de Nantes qui ne veut plus qu'il y ait de locaux poubelles dans le secteur social à cause des histoires d'incendie de locaux poubelles. Donc ils font un truc qui est bien, ils font des containers enterrés, donc les gens mettent leurs sacs poubelles et ensuite y a un camion qui est équipé pour pouvoir les sortir. C'était pas installé et comme les locaux étaient terminés les gens ont commencé à s'installer mais y avait pas le système pour les poubelles et y avait pas de local poubelles puisque c'était pas prévu. Donc Nantes Habitat qui gère ça a mis des gros containers dehors, donc c'est bien évident que quand c'est toujours dehors en plein été, y a toujours des gens qui mettent leurs sacs à côté, surtout quand c'est leurs gosses, donc il parait qu'il y avait des mouches et que ça sentait mauvais, ce qui est fort possible. Donc on a eu une réunion de quartier houleuse comme pas possible et Nantes Habitat a changé l'emplacement de ces… Maintenant les colonnes sont installées mais sont toujours barrés avec du plastique dessus, ça dure depuis 6 mois, je comprends pas, y a un problème technique sûrement. Nantes Habitat a réagi assez vite, ils ont mis leurs gros containers de l'autre côté de l'immeuble parce que là ce sont des logements en

construction en face donc ça ne gêne personne. Et puis en plus y a une famille qui paraît-il a plusieurs voitures et des tas de copains qui klaxonnent jour et nuit. Et c'est vrai, je l'ai, je suis allée voir, faisant du gymkhana dans le terrain de jeu des enfants donc quand même ça posait problème. Et là, j'ai vu, Nantes Habitat a mis des gros plots pour que les voitures puissent plus rentrer… mais enfin je me demande si c'était pas l'accès pompier. Donc ils étaient énervés comme c'est pas possible…

MA : *Donc il y a parfois des tensions…*

C'est sûr que maintenant c'est une autre politique, c'est pas qu'il y ait un quartier de logement social, c'est que ce soit mixé donc y a des gens qu'aiment pas. Donc tout le monde est d'accord sauf quand c'est pour soi quoi. Alors nous ici, les logements sociaux sont dans les bâtiments plus hauts là mais je crois pas qu'il y ait jamais eu de problème, en tous cas j'en ai jamais entendu parler. Y a eu des dégradations mais c'est pas forcément par les gens des logements sociaux, je sais pas parce qui c'était, des gamins j'imagine… On a eu des extincteurs vidés sur les voitures, 6 fois, ça c'est pas très agréable quand on arrive le matin et qu'il faut commencer par tout nettoyer. C'est arrivé 6 mois mais maintenant ça c'est plus reproduit parce qu'on a pas reremplit les extincteurs pendant longtemps donc ils ont perdu l'habitude. Mais là je sentais que chez mes voisins ça commençait à monter… Parce que y a quelqu'un qui s'est fait vandaliser sa voiture derrière, alors c'est forcément les gens des logements sociaux… J'en sais rien, je sais pas du tout qui c'est. On a voulu lui faucher sa batterie donc ils ont pété son capot de voiture, sa portière et tout et la pauvre dame ne peut pas se payer une autre voiture donc elle est bien embêtée. Et puis y a un autre problème aussi, je ne sais pas comment Nantes Habitat va résoudre ça… Comme c'est un écoquartier on essaie qu'il y ait le moins de voiture possible dehors, ce qui est très bien. Donc il est demandé que dans tous les logements il y ait les parkings correspondant au nombre de logements en souterrain. Il y a quelques petits parkings en plus parce qu'il y a les gens qui ont deux voitures et les gens de passage, mais c'est fait avec des… Je vous monterai, avec des poiriers je crois tout autour, enfin c'est très beau… Mais le problème c'est que Nantes Habitat dit qu'ils ne peuvent pas obliger les gens à louer un parking, parce que c'est payant, c'est 60 euros donc les gens veulent pas payer et les parkings de tous les emplacements de Nantes Habitat sont vides, complètement vides. Les gens mettent leurs voitures dehors mais c'est pas prévu pour mettre des voitures, donc ils sont sur les trottoirs, y a des rues où on peut plus circuler à deux… Faudrait que Nantes Habitat trouve un système ou fasse payer beaucoup moins cher pour ses parkings. Faut qu'ils trouvent une solution parce que c'est vrai que 60 euros dans un budget restreint ça fait important donc faut qu'ils fassent quelque chose. Ils disent qu'ils peuvent pas obliger, que c'est dans leurs statuts qu'ils peuvent pas obliger les gens à prendre un parking. C'est vrai que je vois dans le quartier de la Bottière à côté, les parkings sont extérieurs et c'est gratuit quoi. Donc c'est sûr que les gens qui arrivent ici doivent pas avoir envie de payer. Et c'est vrai que ça pose un problème parce qu'après c'est les poussettes qui peuvent plus passer sur les trottoirs… Ca part d'une bonne attention au départ de dire « pas de parkings extérieurs ». Et ne plus pour le moment y a un parking qui est de l'autre côté de la route de Sainte-Luce parce qu'il y a pour le moment l'espèce de baraque des promoteurs qui vendent leurs appartements. Et après, ça va être dans deux ou trois ans, ça va être construit, parce qu'on va enfin avoir des commerces, ça ça manque pour le moment, donc y aura plus toutes ces places de stationnement et c'est vrai que là je sais pas comment ils vont faire, faut qu'ils aient résolu leur problème de parkings,

faut qu'ils les mettent gratuits ou très peu chers, je ne sais pas. Faut qu'ils les mettent beaucoup moins cher.

On y va ? Moi j'ai souvent habité dans des quartiers en construction donc l'aspect en construction ne me dérange pas. Les grues, tout ça, les camions, y a des gens qui ont du mal à le supporter mais enfin on le sait qu'on va habiter un quartier en construction…

L'autre problème qui a fait vraiment monter les gens, cet été, ça doit être la succession des températures, y a eu des éphémères. Et y en a pas eu qu'ici parce que moi j'ai des amis qui habitent dans les Hautes-Alpes qui en ont eu aussi donc je crois que c'est la succession de températures et d'humidité qui a fait que ça les a favorisé. La réunion de quartier où c'était normalement pour expliquer tout ce qui allait se faire, on ne pouvait pas parler, y avait rien à faire, y avait ceux qui râlaient contre les logements sociaux, surtout à cause des poubelles, et de l'autre côté ceux qui étaient sur les éphémères. On nous donnait la parole on pouvait rien dire parce qu'ils coupaient tout de suite… Les éphémères c'est vrai qu'on a été quand même envahi mais enfin…

Visite

Lieu	**t0 +**	
Jardin intérieur de la Villa des Arts.	19 :25	Vous voulez qu'on commence par ce que je trouve important dans le quartier ? On va partir par là. Ici c'est l'architecte In Situ qui a fait ça. Il a l'air d'être… enfin c'est un nommé Beillevaire qui en est le responsable et on le voit dans des tas de visites à Nantes. C'est très bien mais le problème c'est que le métal c'est bruyant. Donc on a des problèmes de bruits. Ici c'est un foyer de jeunes travailleurs, c'est-à-dire que c'est pour des jeunes qui arrivent sur Nantes et qui ont pas de logements, ils peuvent y rester je crois deux ans et ils ont entre 18 et 25 ans.
Route de Sainte-Luce	20 :17	Petit à petit il y a des commerces qui se sont installés dont un chocolatier mais ça manque encore, pour le moment, de commerces de proximité quoi, d'alimentation mais y a un marché depuis le mois de septembre, un marché d'après-midi qui s'est monté ici. Pour le moment j'ai encore pas l'impression qu'ils aient tellement de clients, mais c'est l'hiver, c'est peut-être pour ça.
Place Cousteau	20 :52	Alors, la première chose qui ait été construite dans le quartier c'est la médiathèque, ici, et la deuxième chose c'est l'école. Donc quand ça a démarré y avait déjà des équipements importants. Alors on peut le faire dans ce sens. Donc là c'est ce qui est prévu pour être la place importante, la place centrale, c'est la place du Commandant Cousteau, parce que comme c'est un écoquartier on a que des noms… Commandant Cousteau, Haroun Tazieff, Diane Fossey, que des noms comme

		ça… Ce qu'il y a c'est qu'il y a un bar restaurant qui est là qui est très bien mais autrement c'est pas de l'alimentaire quoi, parce que compléments alimentaires c'est plutôt des cosmétiques et autres et il y a un chocolatier mais on en mange pas tous les jours. Là c'est ce qu'ils appellent le canal, y en a d'autres qui vont on expliqueront ça mieux que moi mais c'est toutes les eaux de pluie qui commencent par passer dans ce canal et qui sont traitées après de façon à partir déjà traitées parce que comme y a toujours des huiles et tout qui arrivent des routes… Pendant un moment on avait deux canards ici mais avec le froid ils sont partis par là-bas je crois. Y a toujours plein de gosses à regarder les canards. Ici le problème c'est que c'est très venté, il fait parfois vraiment froid et au marché c'est glacé. Alors y a d'une part le canal ici et puis d'autre part avant y a un ruisseau qui s'appelle le ruisseau des Goards qui était enfermé, qui était busé, donc il a été débusé et c'est pour ça qu'il y a des éphémères, parce que les éphémères se sont installés dans le ruisseau. Mais c'est un ruisseau drôlement sympa. Voilà l'école, ils ouvrent quelques classes tous les ans, je crois qu'ils peuvent avoir jusqu'à 15 classes mais ils ont dû ouvrir juste avec 3 classes. Pour le moment ça doit être un que pour le quartier j'ai l'impression.
Parc	24 :01	Donc là c'est la médiathèque Bah, on va longer le ruisseau. Alors c'est tout en construction. Là il va y avoir une crèche dans le bâtiment là-bas, c'est bien parce que c'est juste à côté de l'école. Alors c'est sûr qu'ils aiment beaucoup les ardoises, moi aussi j'aime bien, y en a partout comme ça des ardoises, je sais pas d'où elles viennent. J'aime bien venir me promener par là mais en général je passe plutôt par l'autre côté parce que comme je préfère ne pas prendre ma voiture… Zut, ça passe pas par là ! Ah si, y a des marches, on peut passer. Ici y a eu la fête des voisins au mois de juin donc y a eu pas mal de monde, c'était les jeunes du foyer de jeunes, les commerçants et les parents d'élèves qui l'avaient organisé mais tout le monde apportait quelque chose à manger ou à boire, c'était très sympa.

		Donc voilà le fameux ruisseau qui était avant busé. Et tous ceux qui habitaient déjà ici qui évidemment n'ont pas dû être très contents de voir construire tout le quartier parce qu'avant ils devaient être plus tranquilles, c'est eux qui se sont récupéré la plupart des éphémères donc c'est eux qui râlent. Mais c'est vrai qu'on en avait plein à se coller au plafond. Je crois qu'on est en train d'essayer d'introduire des oiseaux qui les mangeraient mais c'était peut-être cette année qui était spécifique. Alors ça c'est des éoliennes. C'est parce que le quartier est un écoquartier alors c'est un peu symbolique… Elles servent à remonter de l'eau de la nappe phréatique pour la mettre dans le canal à côté justement pour éviter qu'il ne se dessèche et pour faire couler l'eau. Alors les premiers bâtiments qui ont été construits c'est ceux qui sont là, rue de la Sècherie, y a plein de gens… j'en ai vu un certain nombre qui y habitent, y en qui aiment et d'autres qui râlent. Alors, voilà ça ça monte vite, ça fait pas très longtemps qu'ils ont commencé. On peut aller voir du côté de la Sècherie. C'est sympa, moi je trouve que c'est sympa. Parce qu'autant le canal fait très raide autant lui il est bien plus sinueux. L'été il y a souvent des enfants. Alors y a euun gros orage cet été et ça a emporté une partie de la terre, certains équipements, des escaliers et tout… Mais ça a été refait depuis. Là aussi, on l'a dit à des architectes… Comme c'est un écoquartier, y a plein de… derrière ce qu'on appelle des ganivelles à Nantes, y a plein de ronces, plein de broussailles et tout, le but c'est de laisser des insectes et des oiseaux… Alors est ce qu'il vaut mieux remonter par en haut ? Oui, et puis redescendre après. Mais ils ne mettent pas dessus, faudrait qu'il y ait une pancarte pour expliquer pourquoi c'est laissé comme ça, parce que ceux qui habitent à côté disent que c'est mal entretenu, faut toujours expliquer quand on veut faire quelque chose qui n'est pas évident.
Chemin de la Sècherie	28 :46	Alors là partout il y a des espaliers avec des arbres fruitiers, je sais pas si les gens les mangent. C'est des poires je crois. Alors voilà le problème du stationnement. Parce que les gens mettent leurs voitures ici alors que normalement il devrait pas y en avoir. Là c'est le trottoir pour les piétons, c'est plein de voitures donc c'est ce que je vous disais tout à l'heure, c'est le problème des parkings qui sont vides.

		Sinon moi, de l'extérieur je trouve que c'est assez sympa tout ça mais y a des gens qui y sont, qui n'aiment pas, qui y trouvent des défauts. Je crois qu'il y a des problèmes de remontées d'eau, un peu partout dans le quartier d'ailleurs, la nappe phréatique doit être très très près. Après ça devient plus gris mais là c'est assez coloré. Dans le quartier j'ai l'impression que chaque architecte a dû suivre son inspiration parce que c'est très varié tout ce qu'il y a comme bâtiments. Alors là c'est un autre… Ca doit être là-bas les logements sociaux et ici l'accession à la propriété. Les arbres ont été plantés tout de suite, ça… Bon c'est pas la bonne saison pour les regarder. Là c'est qui existait déjà avant. Là il y a la villa déchets, vous l'avez peut-être déjà vu.
Rue des Collines	31 :36	C'est des journaliste qui étaient mécontents parce que quand ils l'ont inauguré pour pouvoir la visiter ils étaient obligés d'adhérer à l'association, alors ils n'étaient pas très contents. Ca ne coûtait rien, c'était peut-être 2 ou 3 euros, mais quand même pour le principe… donc ça protestait fort. En face c'est l'autre accès du quartier. Ici c'est la partie Pin-Sec du quartier de Bottière, qui a été beaucoup réhabilité. Je sais que la ville fait une enquête auprès des habitants, mais alors c'est pareil, les gens ont tous des points de vue différents, pour essayer de désenclaver, donc entre autres essayer de faire une route pénétrante qui traverse parce que pour le moment c'est un peu en vase clôt, les immeubles sont regroupés autour de places et on a du mal à en sortir.
Parc	32 :54	Donc ici y a des jardins qui sont… où les gens font des légumes et des fleurs. Y en a d'autres par ici aussi, de l'autre côté. Les cabanes étaient déjà faites pour ranger tous les outils, et y a des bacs pour récupérer l'eau de pluie. Là c'est sûr ça doit être le cul-de-sac donc il y a de la saleté qui s'accumule, parce qu'on voit pas de sortie, je sais pas om sort l'eau, si elle sort forcément quelque part… Pourtant c'est un ruisseau, je sais plus ce qui l'alimente, si c'est le Gèvre ou quelque chose comme ça je sais plus trop.
Mail Haroun Tazieff	34 :10	Donc là ça continue à se construire. On peut aller de l'autre côté. On m'a dit, je sais pas si c'est vrai, qu'au début les premières constructions c'était pas prévu écoquartier. C'est au bout d'un

		moment que ça l'est devenu, si bien que les bâtiments sont pas tous aussi bien isolés. Maintenant ils font des isolations par l'extérieur mais au début c'était par l'intérieur. Donc là c'est les autres jardins , qui sont bien plus anciens, les jardins des collines, ça fait longtemps qu'ils existent.
Rue des Collines	35 :06	Ca c'est l'héritage des anciens jardins ouvriers. Je sais plus si on peut y aller par là… On risque de passer dans des tas de boue. Oh si, ça devrait aller, aujourd'hui c'est sec. Alors avant quand c'était des maraichages il y avait des espèces de réservoir pour monter l'eau donc ils les ont gardé, on les retrouve un petit peu dans divers endroits. C'est pour garder le souvenir de la destination des terrains avant. La ville de Nantes fait pas mal ça, parce que sur l'Île de Nantes, toute la partie qui étaient autrefois les chantiers navals donc qui maintenant sont fermés, ils ont gardé les anciennes cales, enfin ils ont gardé un certain nombre de choses pour un peu garder la mémoire de la vie industrielle qu'il y avait avant. Donc pareil… Je sais pas si c'est la peine d'aller tout voir. Là il y a des travaux, là ça mène vers chez moi, on va peut-être passer par derrière quand même. Ici c'est peut-être un peu raide mais ça me dérange pas. Disons que ça permet aussi de densifier sur une partie du terrain pour après avoir possibilités de jardins parce que je crois qu'il y a beaucoup de terrasses et beaucoup de jardins… C'est vrai qu'au début ça fait un peu raide mais y aura de la végétation plus tard.
Rue René Dumont	37 :32	Ici par exemple, les gens oint tous un petit bout de jardin, un patio, une terrasse… Et donc c'est le tram qui passe ici. C'est pratique le fait d'être à côté du tram. Je sais pas si on peut réussir à passer par là, oui ça devrait marcher. Alors voilà le gros… l'immeuble s'appelle Bourdaine et c'est là qu'il y a les fameux logements sociaux contre lesquels protestent d'autres personnes. Y a des parties plus basses là où les gens ont des terrasses, ça fait un peu petites maisons et puis derrière c'est un immeuble classique. Autour des parkings c'est avec un petit peu d'herbe pour que l'eau puisse rentrer j'imagine et puis y a toujours tout autour, sur tous les parkings extérieurs, des poiriers en espaliers.

		Don c'était sur ce terrain de jeux qu'il y avait plein de voitures mais ils ont mus des plots, maintenant les voitures peuvent plus passer. Mais moi j'ai l'impression que c'était un accès pompier. Et c'est vrai qu'il y avait des voitures, on voyait même des traces de freinages, de pneus, enfin c'est vraiment pas très malin… Mais il suffit d'une famille. Donc partout les parkings sont entourés comme ça mais comme il y en a plus assez les gens sont sur les trottoirs. Je sais pas s'il va bien tenir ce bois, parce qu'il a déjà commencé à griser, je sais pas s'il est tellement traité, j'espère… En tous cas ça a bien arrangé les choses, parce qu'avant ça faisait un immeuble très dur mais depuis qu'ils ont mis du bois dessus ça l'aère bien. Au début, quand on voyait sur leurs panneaux de construction, y avait pas de bois mais ils ont dû se rendre compte que ça faisait une grosse masse donc maintenant c'est nettement mieux et puis en plus ça doit un peu isoler les balcons aussi. Donc là c'est pareil, normalement toutes les rues dans ce sens-là sont à sens unique et les rues transversales sont à double sens mais les gens peuvent pas passer à deux voitures parce qu'il y a du stationnement. Là c'est pareil, c'est devant mes chambres, y a du stationnement interdit partout mais y a toujours des voitures. Donc on peut aller voir, là c'est Naturalie, c'est Bouygues qui a construit ça. Là cet immeuble c'est le mien, enfin c'est l'autre côté. Alors ils ont planté des roseaux il y a quelques mois, ça doit être pour pomper l'eau, une sort d'épuration naturelle, parce que là c'est pareil, c'est pas busé.
Route de Sainte-Luce	42 :32	Donc c'est là où il va y avoir plus tard des immeubles d'habitations, de bureaux et donc au rez-de-chaussée des commerces d'alimentation, ça ça manque quand même. Sinon maintenant on a une pharmacie, c'est bien. Le premier à s'être installé c'est la banque [rires]. Là c'est un gymnase qui est en construction. Et là il y a la maison de quartier qui est de l'autre côté du tram, c'est à 5 minutes à pied hein, c'est tout près. Donc c'est là où il y a plein de voitures pour le moment et plus tard quand ce sera construit j'aimerais bien savoir où les gens vont les mettre. Y a beaucoup de circulation, surtout aux heures de sortie de bureau. Ca mène d'une part à Sainte-Luce mais surtout au périphérique. Là c'est rien mais le soir y a encore plus de monde.

		Là c'est la baraque de vente des promoteurs, où y a toujours pas mal de documents mais c'est ouvert de moins en moins souvent. Donc là je vous ai montré le quartier même parce que je vais pas vous emmener à la maison de quartier de la Bottière. Là c'est la pharmacienne qui a acheté un grand espace mais elle n'en a utilisé qu'une partie donc ça se transforme un peu en dépotoir. Elle nous a promis qu'au mois de mars, elle l'installerait pour le fermer et essayer de le louer mais elle aura du mal parce que ça fait une drôlement petite surface en espèce d'entonnoir parce que c'est étroit ici. C'était prévu pour être plus grand mais elle n'a pas eu besoin de tout l'espace.
Jardin de la Villa des Arts	44 :58	Donc c'est un peu barricadé. Et c'est toujours en panne. Là c'est le bâtiment plus haut qui en deux morceaux, c'est aussi avec un escalier en métal mais qui n'est pas très utilisé parce que les gens prennent l'ascenseur en général qui mène aussi dans le parking en-dessous. Le métal c'est bruyant, c'est ça le problèmeμ. Moi j'aime bien autrement mais c'est bruyant. On a fait des tas d'essais sur le portail derrière parce qu'il y a une voisine qui travaille la nuit et qui essaye de dormir le jour et ça claquait… tandis que maintenant ça va mieux. Sinon moi j'aime bien ici, c'est agréable. C'est surtout des jeunes couples avec des jeunes enfants et ça leur permet de mettre leurs enfants dehors à jouer. On nous avait mis de la pelouse mais moi j'ai refusé, j'avais pas envie de tondre un petit espace.

Entretien

Au-dessus c'est des appartements en duplex, ils ont une grande terrasse et deux étages, c'est décalé, l'appartement commence ici. Ici moi j'ai fait ouvrir parce que j'ai pris un appartement assez grand pour pouvoir accueillir mes enfants et mes petits enfants mais j'avais pas besoin d'avoir une chambre de plus donc je fais ouvrir mais c'est un peu sombre autrement pour les gens qui ne l'ont pas fait.

MA : *Le parcours que nous venons de faire, vous le faîtes souvent ?*

Bah je l'ai fait visiter à quelques personnes et autrement quand je vais faire des courses je suis obligée d'aller jusqu'à Paridis, je prends rarement ma voiture donc j'y vais avec un caddie, je marche le long du canal, après j'ai un petit bout à traverser, après un petit jardin et je suis là-bas en 20 minutes. Sinon l'été des fois je me promenais, s'il y avait d'autres personnes avec moi, le long du petit ruisseau mais sinon non c'est pas un lieu de promenade. C'est au milieu du chantier quoi donc c'est que quand on va faire visiter.

La place le problème c'est qu'elle est très ventée mais ça c'est peut-être inévitable quand on a pas... peut-être que quand il y aura des immeubles de l'autre côté ce sera moins venté mais je suis un peu sceptique, surtout qu'il y en aura pas devant la place, ce sera plus par ici. Mais les commerçants du marché se plaignent parce qu'il fait vraiment froid et y a du vent. Sinon de temps y a des animations qui ont lieu sur cette place, c'est organisé par la ville.

Parcours résidentiel

Ca doit être mon seizième logement ici, c'est pour ça je suis habituée, ça me fait rien si je suis dans des quartiers en construction.

J'habitais à Savenay, c'est à 20 minutes de Nantes, après j'étais étudiante à Paris, je me suis mariée, c'était la guerre d'Algérie, mon mari a été envoyé en Algerie, j'y suis allée moi aussi, j'y suis restée 6 mois, c'est pour ça j'ai plein de logements successifs donc je peux pas trop parler de logements ou autre. Après pendant le service militaire on a dû faire 3 ou 4 emplacements y compris en campant dans une caravane.

Après mon mari travaillait à EDF alors on a fait plein de centrales. Toujours dans des logements provisoires en attendant que les définitifs soient finis, des fois à l'hôtel. Heureusement ma maman m'a gardé les enfants des fois. Et à la fin on s'est retrouvé à Paris, on est resté 20 ans en région parisienne et à Paris.

Et puis après quand mon mari était en retraite, on voulait revenir on savait pas trop où, finalement on retourné à Savenay parce que j'y avais de la famille et qu'ils nous on trouvé une maison. Et puis après le décès de mon mari je suis restée un bout de temps à Savenay mais j'avais une super grande maison avec un grand jardin et tout donc je me suis dis que j'allais prendre plus petit, je l'ai vendu et je suis venue ici.

J'ai eu du mal à trouver sur Nantes parce que j'avais un certain nombre de critères et c'est la seule où j'ai trouvé un logement qui correspondait aux critères que j'avais. Voilà, je voulais être près du tram, je voulais que ce soit soit de plain-pied, soit avec un ascenseur parce que je me dis que plus tard si je marche pas bien j'ai intérêt à ce que ce soit accessible. Et puis je voulais que ce soit un chauffage individuel. Et surtout je voulais avoir soit une grande terrasse soit un bout de jardin donc c'était pas forcément évident. J'ai cherché dans le centre-ville, j'ai pas trouvé. Quand je trouvais c'était à l'étage sans ascenseur. Donc j'ai trouvé le logement qui était en construction à ce moment là et c'est comme ça que je suis venue ici. Parce que le tram est à moins de 5 minutes, on est dans le centre à la gare en 10 minutes et dans le centre en un quart d'heure, on y est tout de suite… Voilà.

MA : *Parmi les lieux dans lesquels vous avez vécu auparavant, y en a-t-il certains qui vous ont particulièrement marquée ?*

J'ai habité beaucoup dans des cités. J'ai beaucoup déménagé, j'ai fait un peu toute la France. C'est à Paris que je me suis le plus plu je crois. C'était le contraste parce qu'avant on était en rase campagne avec pas d'équipements à côté. A Paris on était en appartement mais donnant sur un square, dans le quinzième, place du Commerce. Et avant on était dans les Yvelines. Des

choses qui m'ont marqué ? Je sais pas. Quand j'étais près de Lyon j'aimais bien Lyon. On était près de Pérouges, c'est un vieux village médiéval où on connaissait pas mal de gens. Non, on s'est toujours… on est rentré dans des associations, moi j'ai toujours été responsable dans les parents d'élèves donc on connaissait toujours des gens tout de suite. Non, c'est ici que j'aurais le plus de mal à connaître des gens. C'est souvent par les enfants qu'on connait des gens. Là je suis dans un groupe de randonneurs, je suis dans pas mal de choses et j'ai toujours de la famille à Savenay et une fille qui habite Nantes aussi.

MA : *Je vais vous demander quelques précisions. Vous êtes née à Savenay ?*

Oui, je suis née à Savenay. C'est vraiment marrant qu'on s'y soit retrouvé après, on en avait pas du tout l'intention. Après j'ai été pensionnaire à Nantes au début. Après à Paris. On s'est marié en 1960 donc j'étais étudiante entre 1957 et 1960 à Paris. Après je me suis mariée et après pendant deux ans, à l'époque ça durait deux ans le service militaire, on s'est baladé partout. On a une fille qui est née en Algérie. Et après on est allé 6 mois un an en Seine-et-Marne, en général on déménageait tous les ans. Après on est allé en Touraine, on est resté pas mal de temps, dans plusieurs logements, 3. Ma fille est née en 1965 à Tours, donc en 1965 on était autour de Tours, peut-être 5 ans dans des endroits différents. Après on est allé à Beaugency, dans le Loiret.

MA : *Ce sont des endroits qui vous ont plu ?*

Oui, je me suis intégrée partout, c'était en général par les parents d'élèves. C'est pour ça que je dis que c'est comme ça qu'on s'intègre souvent. Et puis après en région lyonnais, combien de temps on est resté là-bas, 5 ou 6 ans, pareil, en deux endroits différents. Et puis après région parisienne pendant 20 ans, j'aimais bien. Mais j'étais contente de me retrouvez ensuite avec un jardin, c'était aussi ça. Et puis après c'est en retraite, on voulait aller dans l'Ouest, on a cherché autour de Nantes et puis comme j'ai de la famille à Savenay ils nous on trouvé une maison, on est arrivé en 1993, mon mari est décédé en 2002 et j'ai emménagé ici à Noël 2010, voilà… Et je me suis plu partout. Faut s'adapter, c'est tout, on s'adapte à l'endroit où on arrive…. Et on s'est fait des copains partout. Y en a certains qu'on a gardé et que je retrouve toujours. Y compris de quand on était étudiants.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes quand vous êtes arrivée ici ?*

Je suis pas venue pour être dans le quartier, je suis venue pour être à Nantes. J'aime beaucoup Nantes, je trouve que c'est très vivant. J'ai cherché à l'Île-de-Nantes parce que c'était le quartier de la création mais c'était mal relié côté tram et puis j'ai pas trouvé ou en tous cas c'était construit trop tard. Le quartier même se fera petit à petit. Les gens doivent se connaître par l'école, ça c'est probable surtout. Sinon moi je connais plutôt des gens sur Doulon mais c'est le hasard et c'est pas le même quartier. Doulon, surtout le vieux Doulon, il y a une vie associative très riche, c'est un ancien quartier cheminot surtout je crois parce qu'il y avait un gros centre SNCF.

MA : *Vous n'aviez pas de souhaits particuliers ?*

Si, qu'il y ait des commerces. Qu'il y ait des commerces de proximité mais ça je crois qu'il faudra attendre 2014, 2015 ou 2016. Je sais pas les commerçants qui vont arriver. Tout le monde aura pris des habitudes d'aller dans les grandes surfaces et ils auront peut-être du mal à se trouver une clientèle, je sais pas. Enfin ici, autour de chez moi, c'est surtout des jeunes couples avec des enfants, y a déjà eu des naissances, y a des tous petits, c'est 3 ans la moyenne d'âge peut-être… Y a des gens en face de chez moi c'est différent, c'est même des gens handicapés qui sont là.

MA : *Vous avez mentionné le fait que ce soit un écoquartier, c'est quelque chose qui a eu une influence ?*

Ca a fait qu'il y a des choses qui sont sympas. Mais ont le sent pas encore que c'est un écoquartier. On le sent pas vraiment. Moi j'étais à la campagne avant alors ça fait moins… Enfin non, moi j'étais à Savenay, j'étais quand même dans le bourg mais j'avais un grand jardin, on était tout de suite dehors, y avait un lac et tout… Donc écoquartier on en a peut-être fait… Enfin je vous dis, le problème c'est que c'était fait pour qu'il y ait pas trop de voitures et ça fait le contraire du fait du problème des voitures qui stationnent partout. En face normalement il y a un trottoir et j'ai un voisin qui marche avec deux cannes qui peut marcher dessus parce qu'il y a toujours des voitures. Donc il est au milieu de la rue et c'est quand même embêtant. Donc là pour le moment ça fait l'inverse mais sinon y a le petit ruisseau qui est sympa. Mais je sais pas si on sent tellement que c'est un… Je me rends pas compte, j'arrive de Savenay, j'y suis restée 18 ans peut-être et là c'était la campagne… Peut-être que les personnes qui étaient en ville voient une différence, je sais pas. Par contre dans les habitudes des gens qui viennent ici, à mon avis la plupart en sont pas venus parce que c'était un éocquartier. Ils sont venus parce qu'ils ont trouvé un logement. Quand je demande à mes voisins, sauf certains, c'est parce qu'ils ont trouvé un logement près du tram avec un bout de jardin ou une grande terrasses, c'est surtout ça. Mais sinon c'est une bonne chose de vouloir faire des écoquartiers. Je suis d'accord mais ouais… qu'est-ce que ça change par rapport à d'autres quartiers récents quoi ? Je sais pas. Le fait qu'ils aient commencé par les équipements c'est pas spécifique à un écoquartier. D'avoir commencé par la médiathèque et l'école c'est bien. Et puis d'avoir débusé le petit ruisseau, c'est sympa. Mais ça se fera petit-à-petit. Par exemple, le fait qu'ils laissent des friches de façon à ce qu'il y ait des insectes puis des oiseaux, pour le moment ils sont pas encore là. Donc ils viendront petit à petit mais pour le moment… si y a un pigeon qui vient des fois mais j'ai jamais vu, à part les canards mais je me demande s'ils sont venus tous seuls où si on les y a mis, mais c'est peut-être parce que c'est encore en construction, ça c'est possible, je sais pas…

MA : *Avant de venir vous imaginiez cela comment ?*

C'est bien comme je l'imaginais. Je me plais bien, vraiment, en plus c'est près du centre de Nantes. A la réunion de quartier j'étais soufflée, je suis revenue sidérée des réactions des gens. Faut dire que c'est peut-être aussi ceux qui sont pas contents qui viennent plutôt que les autres, c'est un grand classique ça… Sinon la médiathèque fait des animations, au moment de la Folle Journée y a une animation à la bibliothèque, y en a une aussi à la maison de quartier de Doulon. Elle est bien la maison de quartier de Doulon, enfin j'ai l'impression. Sinon ce qui est bien ici c'est que c'est près du parc du Grand-Blottereau et j'aime bien y aller. C'est un peu loin mais enfin on peut prendre le tram et il est bien ce parc. Mais c'est vrai : est-ce qu'on se rend compte

que c'est un écoquartier ? Normalement c'est circulation douce, pas trop de voiture, et c'est l'inverse, on en voit plein partout sur les trottoirs. Et puis les équipements arrivent doucement, là il a fallu… je sais pas combien de mails j'ai envoyé pour qu'on ait une boîte-aux-lettres. Y avait même pas une seule boîte-aux-lettres dans le quartier alors qu'il y avait déjà pas mal d'habitants donc j'ai envoyé plein de mails à la Poste donc après on a eu une boîte-aux-lettres. Par exemple on a toujours pas de containers pour le verre, je trouve que dans un écoquartier c'est pas normal. C'est pareil, je l'ai demandé à la réunion de quartier mais c'est toujours pas fait. Donc il faut aller en voiture les porter. Faut aller soit dans le vieux Doulon, soit à Paridis ou alors peut-être du côté de Dalby, je connais pas bien. Il doit y en avoir dans le quartier de la Bottière sans doute aussi mais alors faut s'y retrouver dans le quartier de la Bottière, c'est un vrai dédale. Et puis c'est peut-être pas encore… C'est parce que c'est la mauvaise saison, y a pas de feuilles aux arbres, mais ils ont mis pas mal d'arbres. Nous devant, ils nous ont mis ça récemment, juste devant ma fenêtre de chambre, j'ai un saule, je suis bien contente… donc quand il y aura des feuilles. Sinon, c'est pareil, le mail ils doivent le prolonger, celui qui passe devant la médiathèque, il doit être prolongé jusqu'à Doulon et entre autres ce sera bien parce qu'ils va être prolongé jusqu'à l'entrée d'un lycée et pour les jeunes qui vont au lycée ce sera bien plus court soit en vélo soit à pied, parce que pour le moment c'est long. Mais c'est pareil, faut le temps que ça se fasse. Oh oui, derrière, je ne sais pas si vous avez vu mais par là il y a des énormes buttes de terre parce qu'ils sont en train de construire d'autres logements. Je sais pas comment ils vont les vendre. Les logements sociaux y a pas de problème mais les autres en ce moment c'est un peu plus dur à vendre et donc je sais pas s'ils vont réussir à vendre leurs logements. Sinon… on voit pas beaucoup de gens en vélo, moi je trouve pas, dans les locaux ici y a pas mal de vélos mais c'est pour les week-ends, les gens vont pas travailler en vélo même si on voit quelques personnes quand même. Y a notre élue du coin qui est toujours sur son vélo électrique. Il faut le temps que les choses se fassent, ça se fait pas du jour au lendemain.

MA : *Ce serait quoi un écoquartier alors ?*

Y a déjà des éléments de construction. Normalement ils doivent être très bien isolés mais nous ici je crois pas qu'on le soit beaucoup. Mais j'ai l'impression que ça a dû être construit un peu avant… Et c'est peut-être aussi que l'hiver dernier j'étais la seule à habiter là, fallait tout chauffer donc… J'arrivais pas à dépasser 16. Mais cet hiver ci ça a été très différent donc ça doit surtout être ça quand même. Mais je me demandais si c'était bien isolé. Et puis bon, qualité de construction. Sinon moi je vois beaucoup les circulations. Pour les piétons, s'il y avait pas les voitures sur les trottoirs ça serait bien. Mais je vois les gens ici, enfin tous ceux que je connais, ils vont tous en voiture. C'est pas la peine d'être près du tram… Mais peut-être qu'il y en a qui travaillent en dehors de Nantes et puis il y a des habitudes qu'il faut changer mais ça c'est difficile. Donc normalement ça doit être un quartier où les gens ont des occasion pour se rencontrer. Nous ici on se rencontre, ailleurs je sais pas, c'est par l'école sans doute. Comme j'arrive moi de la campagne, c'est pas pareil que si j'arrivais d'un autre quartier de Nantes, je fais pas la même comparaison. Enfin je suis venue parce que j'avais un jardin, ça… Mais tout le monde n'en a pas. Y en a quand même beaucoup beaucoup j'ai l'impression, mais pas ceux qui sont en immeuble. Je vois surtout l'aspect de qualité de construction, enfin le côté énergétique et puis la partie circulation quoi, que les gens aillent à pied et pas trop en voiture. Mais ça… De toute façon ici avec la route de Sainte-Luce y a forcément du passage. Mais par contre c'est très facile d'aller dans Nantes avec le tram et il va y avoir bientôt des chronobus

en plus. Donc ça va être des bus qui vont, quand c'est possible, avoir une surface dédiée, mais en général c'est pas très possible, les rues sont étroites, et puis qui auront toujours priorité par rapport aux voitures donc qui iront beaucoup plus vite et il y en aura bien plus qu'il y en a en ce moment. Donc tout ça c'est fait aussi pour que les gens prennent moins leur voiture mais ça c'est pas facile de changer les habitudes. Autrement, un écoquartier qu'est-ce qu'il aurait de différent ? Si, privilégier la flore et la faune mais faut le temps que ça se fasse. Pour vous c'est quoi alors de plus que ça ? Normalement ça doit être aussi modifier les habitudes de vie des gens et faire qu'ils se rencontrent. Par exemple, toute la Sècherie ça avait été fait… y a plein de cours, les gens devaient se rencontrer mais ils soutiennent que c'est pas vrai ceux qui y habitent, enfin ceux… lors de visites j'ai entendu des gens disant le contraire.

MA : *Il y a des réflexions sur le plan masse, l'orientation des logements, des choses comme ça, il y a des réflexions sur la place de la végétation, un certain nombre d'éléments qui tendent vers un quartier qui soit plus respectueux de l'environnement.*

De toute façon dans la ville de Nantes, il y a beaucoup de jardins et tout et je crois que les services des espaces verts font attention à ce qu'ils utilisent, ils mettent pas beaucoup de pesticides donc ça doit pas changer par rapport à ce qui est dans le centre de Nantes. Alors c'est vrai que j'entends des gens qui trouvent que c'est pas assez vert, qu'il y a pas assez de fleurs. Pour eux faut qu'il y ait plein de fleurs partout. Alors j'en ai entendu qui disaient qu'il y avait pas assez d'espaces… qu'il y a des espaces de jeu pour les jeunes enfants mais qu'il y en a pas pour les plus vieux. Ca c'est mes voisins qui disaient ça mais on peut pas mettre un terrain de foot à côté de chaque immeuble… Alors y a bien le grand terrain à côté du mail mais c'est vrai qu'il faut aller les surveiller quand même, on peut pas les laisser tous seuls. Autrement le plan… comme c'est pas fini on se rend pas trop compte.

MA : *Il y a aussi dans cette appellation écoquartier une recherche d'image…*
Ca c'est probable. Y a trois écoquartiers, y en a deux autres sur Nantes. Il y a du côté de la Beaujoire, ça s'appelle Porterie je crois, et y en a un sur l'Île-de-Nantes aussi mais qui est pas fait encore, qui en construction aussi. Et puis c'est celui-ci qui est le plus avancé. Mais quelqu'un m'a dit que quand il a été commencé c'était pas encore un écoquartier, que c'est qu'après que… On a pris le train en marche.

MA : *D'où ce côté image et le fait que le quartier soit braqué sous tous les feux.*

Y a plein de visites. Nous, même ici, on voit les week-ends plein de gens qui visitent, on voit bien. Ca doit être l'architecte… c'est peut-être aussi pour son agence, je sais pas. Mais moi j'ai l'impression que mes voisins… à part si une voisine là-bas, alors elle, elle est super écolo, couches en tissu, etcetera, mais les autres ils sont venus ici parce que ça les arrangeait, je crois pas que l'aspect écoquartier les ait fait venir. Non, quand on discute au conseil syndical de la copropriété. Pour mes voisins hein, je peux pas dire pour les autres.

MA : *Le quartier, vous le décririez comment ?*

Bah il est quand même en construction donc on peut pas trop le décrire. C'est un quartier qui est jeune, les habitants hein. C'est vraiment très… enfin moi je vois les gens passer, le jour du marché y a plein de gosses qui font de la trottinette dans le marché, enfin y a toujours plein

d'enfants. On voit plein d'enfants à la médiathèque. C'est sûrement un quartier où il y a beaucoup d'enfants, ça je crois. Justement ça a peut-être attiré les gens parce que pour leurs gosses c'est plus agréable et puis aussi c'est quand même des logements qui sont relativement pas chers parce que j'ai l'impression que la ville a dû vendre les terrains très très peu chers et insister beaucoup auprès de tous les promoteurs pour que ce soient des logements pas très chers. Moi j'ai vu, par rapport, la même superficie par rapport à Nantes ou ailleurs, je trouve que c'est des logements pas chers. Alors c'est peut-être pour ça aussi qu'il y a beaucoup d'enfants parce que ça fait beaucoup de jeunes parents. Alors là ici, y a plein de trucs loi Scellier, de propriétaires qui ont acheté des appartements et qui les louent, y en a même qui habitent Paris et des locataires qui ont jamais vu leur propriétaire donc ça a dû faire acheter aussi ça.

MA : *Sur ce qui est construit, espaces publics comme bâtiments* [elle me coupe]

Moi ça me choque pas. Y a des gens que ça choque, moi ça me choque pas. J'ai habité dans des endroits aussi où c'était des cités en construction, entre autres toutes celles où c'était coloré et tout. A côté de chez moi pendant un temps y avait une cité comme ça, c'était du côté de Lyon mais ça faisait très triste parce qu'il y avait pas de couleurs tandis que je trouve que les couleurs ici ça change. Là c'était tout béton tandis que là y a de la couleur et y a bien plus de verdure. Donc non moi ça me choque pas mais je sais que ça choque des gens. C'est vrai que ça fait un peu raide.

MA : *Vous diriez que c'est plutôt réussi ?*

Bah quand on dit réussi c'est par rapport au but qu'on se donne, alors je sais pas quel était le but. [rires] Mais oui, moi ça me déplait pas. Faut dire que là aussi je suis un peu privilégiée là où je suis parce que j'ai plein de verdure autour. En tous cas moi je me plais bien.

MA : Y a-t-il toutefois des choses qui sont un peu ratées ?

Bah je trouve qu'il aurait quand même fallu mettre les commerces avant. Mes voisins ils conduisent pas, ils peuvent plus conduire et c'est leurs enfants qui sont obligés de loin de venir faire leurs courses, moi des fois je vais leur acheter, quand le boulanger est fermé, leur acheter leur pain. Quand il y a eu le marché déjà ça a été bien, alors ça, l'ouverture du marché ça a été bien, la pharmacie aussi. Mais ça manque d'une épicerie quoi, et d'une boucherie. Et c'est vrai que quand il y a des commerces ça amène une vie dans un quartier parce que les gens s'y retrouvent aussi. Y a pas de marchands de journaux. C'est le boulanger, c'est un très bon boulanger, qui fait dépôt de la presse locale. Et puis alors, le truc qui va pas mais ça c'est sans doute inévitable c'est le courier, c'est entre midi un quart et une heure et demi qu'il passe, ça fait tard… Enfin peut-être que la plupart des gens sont pas là de toute façon dans la journée donc ça les gêne pas, je sais pas. Une fois que ça sera fini, dans trois ans, y aura tout ce qu'il faut j'imagine. Mais c'est vrai que pour la vie de quartier heureusement qu'il y a l'école, parce que l'école ça doit amener pas mal de parents. Mais sinon les commerces c'est quand même important quoi.

MA : *En plus de l'école, quels sont les éléments marquants du quartier ?*

Moi j'aime bien le petit ruisseau que critiquent les gens qui ont peur des éphémères là, je trouve que c'est sympa pour s'y promener l'été. J'ai une voisine qui a un chien, elle va y promener son chien de temps en temps. Et en passant on parle aux gens qui font leur jardin dans les jardins qu'on a vu tout à l'heure, ceux qui sont en haut. Bon, la médiathèque c'est bien aussi, je trouve pas toujours les bouquins que je voudrais mais enfin ça… C'est pas les mêmes bouquins qui sont ici qu'à la bibliothèque du centre de Nantes, Demy, j'aime mieux ceux de Nantes qu'ici. Mais c'est une question de choix des bibliothécaires, j'ai l'impression qu'elles se sont récupérées tous les fonds de tiroirs des autres bibliothèques, parce qu'il y a vraiment des bouquins on sent, alors qu'elle a ouvert y a pas très longtemps, qu'ils ont été beaucoup lus et c'est pas des terribles toujours donc je me demande si les autres bibliothèques ont pas refilé tout leurs trucs pour monter le fond. Enfin je sais pas. Ah, y a beaucoup de livres de jardinage, ça y en a… j'en prends d'ailleurs mais. L'école j'imagine que c'est très structurant mais moi je suis pas concernée, mais voisins le sont.

MA : *Architecturalement…*

L'architecture ? Le bois je me demande si ça va bien vieillir. Parce qu'en promenant dans Sainte-Luce j'ai vu des tas de bâtiments en bois où c'est devenu drôlement gris donc j'ai un peu peur déjà que les nôtres ça fasse pareil. Ca a déjà drôlement grisé, ils étaient bien plus colorés avant. Et puis le bâtiment à côté, derrière, je sais pas si le bois va tellement bien tenir. C'est vrai que c'est un peu raide mais j'ai déjà habité dans des trucs comme ça, alors… Mais c'était très critiqué d'ailleurs, les gens aimaient pas du tout.

MA : Il y a quand même une volonté de modernité, le retour de la couleur…

Moi ça je trouve que c'est bien, les couleurs qu'ils ont mis à la Sècherie je trouve que c'est bien et ça manque peut-être de couleurs dans le reste justement, ils pourraient en mettre un peu plus… Ca viendra peut-être après dans quelques temps, parce que des fois c'est quand même pas mal béton. Mais après y aura de la couleur avec les jardins, c'est peut-être des choses qui viendront après.

MA : On voit ici aussi une quantité de matériaux différents, l'acier, le bois, le plexiglas du FJT.

Je le trouve vraiment très très beau le foyer de jeunes travailleurs, ça c'est vraiment réussi. Mais moi j'aime bien. J'aime bien tout ce qu'ils ont fait sur le plan esthétique, je dis simplement que le métal c'est bruyant, donc il faudrait… quand quelqu'un ferme son portail ça claque, il aurait fallu peut-être mettre des tampons de caoutchouc, c'est ce qu'on a fait faire d'ailleurs sur les portails extérieurs parce que c'était vraiment devenu difficile à vivre pour certaines personnes, celles qui habitaient à côté. Mais sinon esthétiquement j'aime bien. alors ce que j'aime pas, place du Commandant Cousteau, c'est le bâtiment qui est au-dessus des commerces… y a entre autres un foyer pour personnes âgées, pas dépendantes quand même hein, c'est pas un EPAD mais c'est une résidence avec des services et j'aime pas vraiment cet immeuble, devant c'est tout… ça fait grillage je trouve, ça fait cage à lapins, j'aime pas. Alors que la partie foyer de jeunes ici j'aime beaucoup, les couleurs qu'ils ont mises c'est vraiment… Non je trouve que l'architecture ici est bien.

MA : *Vous avez une idée des intentions de départ ?*

Oui parce que j'ai lu des trucs qu'il a écrit sur Internet. Non, il parle pas du métal d'ailleurs. Il parlait surtout des circulations. J'ai discuté plusieurs fois avec, enfin pas l'architecte lui-même mais celui qui suit les travaux de l'architecte parce qu'on a des conflits de réalisation, donc il explique qu'il fait tous le temps, dans tous ses projets, il met des bambous et c'est très agréable parce que ça fait que les gens sont pas sur l'allée mais sans faire un mur. Il dit qu'il fait ça tout le temps sinon les gens se mettent des barrières pour s'isoler et c'est super moche quoi. Au début je voulais pas de bambous parce que dans ma maison avant j'avais été envahie par les bambous, mais là ils ont mis des, j'espère que ça va marcher, ils ont mis vraiment des protections en dessous pour que les stolons des bambous ne passent pas. Mais c'est très agréable là les bambous. Donc moi ce que j'aime pas c'est place du Commandant Cousteau, j'aurais dû vous le dire ne passant, ce que j'aime pas c'est cet espèce de grillage gris bleu qu'il y a, je trouve pas que ce soit très beau. A côté justement du foyer de jeunes qui est vraiment très beau, ça c'est vraiment bien réussi… Je sais pas comment il est à l'intérieur, je suis allée une fois voir le directeur… Par contre c'est bien que les personnes âgés aient des balcons qui donnent sur la cour de l'école, je trouve ça très astucieux. Parce que ça doit être agréable pour elle de voir des enfants, ça fait mélange de générations c'est bien. De ce côté-là c'est bien, c'est celui que je vois d'ailleurs. Je trouve que le côté qui donne sur la place est moins bien mais chacun ses goûts… Alors l'école c'est un peu surprenant là, côté couleurs y en a… moi je me suis habituée. Enfin c'est une école où ils sont une serre donc les enfants font du jardinage, enfin y a plein de trucs bien. Moi j'étais rentrée dans l'école parce que la commission d'accueil des nouveaux habitants avait organisé un forum où les associations se présentaient. C'était très très bien, c'était dans l'école et sur toute la place du Commandant Cousteau, c'était quand ça ? Je sais plus, il y a plusieurs mois. C'était bien parce qu'on avait le contact avec toutes les associations, je trouve que c'était très très bien fait, très bien organisé. Donc je suis rentrée dans l'école, dans la cours. Alors les parents se plaignaient parce que comme les murs sont en béton on peut pas accrocher des trucs dessus [rires].

MA : *L'idée de cette mixité générationnelle semble effectivement bonne, savez-vous si cela fonctionne ?*

Je peux pas dire, je connais pas du tout les gens. On a pas l'occasion de les rencontrer. C'est pour ça, l'aspect rencontrer… Si, quand il y a eu cet apéritif, enfin cette soirée de fête des voisins… Mais honnêtement nous on s'est surtout retrouvé entre nous. Y avait les parents d'élèves qui venaient voir un peu partout donc on a discuté un peu avec eux, on a discuté avec certains commerçants et puis des gens du foyer de jeunes aussi parce que c'est eux qui transportaient tout le matériel. Mais c'est vrai que j'ai pas vu en effet les personnes qui doivent résider sur la place du Commandant Cousteau. On les a pas repéré, peut-être qu'elles sont pas venues, je sais pas… Mais c'est vrai que les gens avaient tendance à se retrouver entre eux. Nous après on a fait un apéritif des voisins pour notre allée, on l'a fait dans le parking, au sous-sol [rires]. On savait pas où aller, on peut pas le faire dans l'allée parce qu'elle est tellement tortueuse qu'on se verrait pas d'un bout à l'autre, les parkings extérieurs y a des voitures, donc on se demandait si on allait louer une salle et finalement on s'est dit « mais non, on va se mettre dans la grande allée dans le parking » donc on s'est installé dans le parking, on a descendu les tables.

MA : *Pour finir sur le quartier comme espace bâti, voyez-vous des choses à améliorer ?*

Sûrement oui. C'est finir ce qui est pas fait quoi. Donc de prolonger le mail entre autres vers le lycée pour les élèves et puis ça nous lirait mieux au vieux Doulon qui est un quartier très sympa. Parce que c'est pas la peine de vivre uniquement dans son quartier. Et puis il faut attendre que ça pousse quoi, toute la végétation… Pour les gens qui ont des enfants ça doit être très différent parce que eux ont peut-être plus de demandes.

MA : *Pensez-vous que les urbanistes et les architectes analysent correctement les demandes ?*

Bah j'entends plein de critiques mais moi je les partage pas. Mais peut-être parce que j'ai pas les mêmes problèmes que les autres. C'est vrai que ça fait un peu raide quand même, ça fait un peu raide parce que c'est tout droit, c'est pour ça que j'aime bien ici parce que notre allée est sinueuse. Mais j'ai déjà habité dans des trucs comme ça, peut-être que quand il y aura plus de végétation… Et l'été ça avait pas la même allure je trouve quand même. Là en hiver, c'est vrai qu'on voit uniquement les trucs très droits mais par contre le ruisseau il serpente. C'est vrai que la médiathèque elle est aussi assez raide, ça c'est sûr, ça j'aime pas énormément. Enfin bon j'aime bien celle de Nantes, Jacques Demy.

MA : *D'après vous, est-ce que les concepteurs répondent aux besoins ?*

C'est sûr qu'ils doivent avoir envie de gagner des concours et de sortir des choses originales peut-être plus que de partir de ce que veulent les gens. Alors j'ai entendu des discussions, par exemple c'était dans la baraque de chantier une fois, enfin le truc des promoteurs pour vendre, y a un grand espace au milieu où il y a une maquette donc il y avait des gens qui disaient par exemple que beaucoup des personnes qui sont dans les logements sociaux sont des personnes d'origine arabe et que les femmes arabes aiment bien avoir une grande cuisine pour faire plein de cuisine. Or c'est vrai que maintenant on fait des coins cuisines tous petits et ils disaient que ça posait des problèmes à beaucoup de personnes. Moi je sais pas, je le vis pas mais j'entendais des gens dire que dans les logements sociaux ils auraient peut-être dû faire un autre style de… enfin pour les personnes, pas pour les jeunes parce que les jeunes ils ont dû prendre les mêmes habitudes mais pour d'autres ça leur était difficile d'avoir des tous petits bouts de cuisine. Mais je parle pour d'autres, pas pour moi.

MA : *Vous parlez des logements, à une autre échelle, connaissez-vous les ambitions à l'origine du projet ?*

J'imagine qu'au tout début, d'après ce qu'on m'a dit mais c'est peut-être pas vrai, c'était pas écoquartier c'était simplement loger des gens, parce que c'est vrai qu'il y a une très grosse demande de logements. Pendant un moment les gens allaient de plus en plus loin, y en a qui se payent de ces trajets ! Le matin pour venir travailler les routes sont quand même pas mal embouteillées et dans les trains y a beaucoup de monde. Donc c'était bien de créer des nouveaux quartiers. Donc au début c'était peut-être pas faire un écoquartier, peut-être qu'on a récupéré l'étiquette parce que ça donnait peut-être des subventions aussi, je sais pas du tout…

MA : *Il y a au minimum un bénéfice indirect grâce à l'image que cela génère. Le quartier a été primé par le ministère de l'environnement en 2009 dans le catégorie densité et formes urbaines du concours EcoQuartier.*

Densité de quoi ?

MA : *Densité d'habitations et de constructions.*

Oui, c'est ça. Les constructions sont regroupées et puis après il y a des grands espaces autour donc il y a des gens qui aiment pas ça. Moi ça me gêne pas mais… Parce que je vois par exemple le quartier de la Bottière, donc en face, c'est un quartier de logements sociaux, c'est bien plus ancien, c'est des regroupements de gros paquets d'immeubles et puis avec un immense espace vert tout autour. Alors les gens qui étaient à la Bottière et qui viennent ici ils disent que c'était mieux là-bas parce que leurs gosses pouvaient jouer au foot à côté tandis qu'ici c'est pas autour de leur immeuble… Je sais pas. Moi j'ai pas ce genre de besoins, j'ai plus d'enfants à la maison. Et puis c'est vrai que quand ce sera construit de l'autre côté, ça fera moins bazar que maintenant, parce que maintenant bah c'est des tas de terre, c'est en construction quoi. Alors ce que je comprends pas c'est que sur les plans initiaux y avait un parking près de la station de tram et y en a plus. On a crû pendant un moment qu'ils en faisaient un et puis non c'était pas ça, c'était un espace vert. Maintenant… mais ça a été résolu différemment… c'est parce qu'il y a beaucoup de gens qui arrivent de Thouaré et Sainte-Luce en voiture et qui prennent le tram après pour rentrer dans Nantes donc eux ils mettent leurs voitures n'importe où. Alors ça râle parce que les gens estiment que quand c'est devant chez eux c'est à eux, ce qui n'est pas précisément le cas. Tandis que maintenant avec le chronobus normalement les parkings seront dans leurs villes à eux et ils viendront avec le chronobus à la Souillarderie donc ce truc là devrait être résolu. Je suis allée à une réunion sur le chronobus… C'est toujours des histoires de stationnement, partout, tout le temps, c'est toujours ça qui ressort, la voiture…

MA : *Le fait de venir vivre ici vous a-t-il poussé à modifier un certain nombres de pratiques ?*

Non. Non, dans ma commune j'étais responsable de l'environnement donc je faisais attention à trier. Ohlala, le tri, alors là, quand je vois nos poubelles c'est pas précisément trié. Dans le local poubelle… et encore celui-là ça va mais j'en ai vu d'autres… Donc non c'est pareil je coupe le chauffage dans la journée dans les chambres. Non, et puis j'allais déjà toujours à pied donc j'ai pas changé. Au contraire, avec le tram maintenant c'est bien mieux pour aller dans le centre de Nantes. J'ai toujours peu utilisé la voiture donc ça me change pas. Quand j'étais à Paris je prenais le métro… Et puis j'aime bien marché alors de toute façon.

MA : *Vous fréquentez les commerces du quartier ?*

Je vais sur le marché le mercredi, même des fois je me force parce que je vais juste… enfin j'allais chez un marchand d'œufs qui vient plus. Oui, petit à petit y en qui viennent plus, je crois qu'ils ont pas trouvé vraiment leur clientèle. Mais c'est peut-être quand ça démarre que c'est long, je sais pas, et puis c'est le premier marché à Nantes d'après-midi donc c'est un nouveau créneau. Autrement on a un super boulanger, il est vraiment très bien et sinon avec ma charrette je vais à Paridis ou bien au vieux Doulon. 20 minutes en prenant des raccourcis et puis c'est sympa comme trajet. Je suis le canal, après je traverse un petit bois, après je traverse une rue, je traverse le jardin des maraîches et après c'est des rues où y a pas de voitures du tout. C'est bien, je mets du temps mais j'en ai, c'est pour ça, ceux qui ont pas de temps peuvent pas se le permettre. Autrement quand il fait beau des fois je me promène le long du

petit ruisseau là. Mais j'ai pas de raison de le faire, les gens qui ont leurs enfants les emmènent se promener mais moi j'ai pas de raison de le faire. Donc autrement je vais sur Nantes. Et sinon quand je marche, c'est dans divers endroits, je vais avec des groupes de randonneurs donc je vais ailleurs.

MA : *Pouvez-vous me parlez de vos relations de voisinage ?*

Je connais mes voisins mais c'est vrai que j'aurais aimé qu'il y ait plus de gens de mon âge. Mais ça fait rien… C'est vraiment des gens très jeunes ici, peut-être que là-haut c'est différent mais on les connait moins. Non, je connais plus des gens sur le vieux Doulon que dans mon quartier directement. J'ai rencontré quelques personnes parce que j'ai fini par m'inscrire dans la commission d'accueil des nouveaux habitants. Je connais une ou deux personnes aussi qui habitent là. C'est cordial mais disons que j'irais pas au cinéma avec des gens d'ici… ils vont entre eux, c'est normal, c'est de leur âge. Donc je me ferai pas d'amis ici mais c'est pas dramatique. On se rencontre, on se retrouve, et eux entre autres, j'ai remarqué, les jeunes, ils sortent ensemble, ils font des fêtes. C'est très sympa comme ambiance. Ils ont leurs gosses qui se retrouvent. Mais alors nous c'est notre allée, on ne connait absolument pas ceux qui sont dans les immeubles à côté. Alors là c'est la coupure complette parce que nous a tendance à sortir par ici, eux sortent par l'autre côté… Si j'en connais parce qu'on est au conseil syndical de la copropriété ensemble mais autrement je les connaitrais pas quoi, on a pas l'occasion… Si le jour de l'AG des copropriétaires mais c'est tout. J'imagine que ceux qui ont des gosses ensemble à l'école ou qui sont dans des associations sportives où je ne sais quoi… Ne serait-ce que s'il y en a si pour des trucs de sport ou autre ont des déplacements à faire ils s'entendent entre eux. Ca je le vois bien mais je suis pas concernée. C'est pour ça que j'ai certainement pas la même vue sur le quartier que ceux qui ont des enfants et qui doivent en rencontrer d'autres en allant chercher leurs enfants à l'école. Je vois une voisine, quand on a fait des réunions de la commission d'accueil des nouveaux habitants , elle vient carrément avec sa fille.

MA : *Que pensez-vous de la communication autour du quartier ?*

Moi je trouve que c'est bien. Y a pas eu de numéro assez récent j'ai l'impression, le dernier que j'ai c'est décembre, je suis pas allée chercher, je sais pas s'il y en a eu un autre depuis. J'ai trouvé que c'était bien.

MA : *Est-ce que ç reflète fidèlement ce qui se passe ?*

Je sais pas, je peux pas me rendre compte. Y a l'information suffisante, pour moi, pour d'autres je peux pas dire. Moi je la trouve intéressante. Ils disent tous les nouveaux aménagements, quand est-ce que c'est. Sinon, alors, à la maison de quartier de Doulon, il y a un certain nombre d'activité mais la maison de quartier de la Bottière c'est très axé jeunes, ados surtout j'ai l'impression. Si, j'ai une voisinne qui y a suivi un cours de cuisine. Mais je sais pas s'ils arriveront beaucoup à s'intégrer de ce côté-là. Ca vraiment, le tram fait une coupure.

MA : *Ca se ressent vraiment ?*

Ah oui. Moi je connais des gens à la Bottière et pour y aller faut faire des grand détours avec cette coupure du tram. Sur la communication… Là où j'habitais avant j'étais dans la commission urbanisme donc on traitait tous ces sujets là. C'est sûr que c'est forcément tout est beau, ils vont pas dire le contraire.

MA : *Vous êtes allée à un certain nombre de réunions, comment se passe le contact avec les élus ?*

Je connais personnellement notre conseillère générale, elle est très présente, elle est là tout le temps. Je connais notre députée, je la connaissais avant aussi. Après parmi les élus j'en avais rencontré un, le fameux où on était neuf et où il s'était fait super agresser. J'ai eu l'occasion de le retrouver parce qu'il y avait les vœux à la maison de quartier, je l'ai revu et on s'est expliqué. Quand il y avait les vœux du maire c'était dans la grande salle de la maison de quartier mais elle est trop petite, y a même une dame qui est tombée dans les pommes, on était tellement empilée c'était épouvantable.

MA : J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?

Mon quartier idéal ? Ah ! Dans ce qui existe ou s'il fallait le repenser autrement ?

MA : L'idéal, pas forcément existant.

Il faudrait qu'il y ait des gens de tous les âges. Je parle de la population parce que je suis tout à fait pour la mixité d'âge aussi, et puis de milieux sociaux, j'aime pas trop les ghettos. Faudrait qu'il y ait de l'animation. Ici ils vont avoir du mal à faire de l'animation, parce qu'il y a beaucoup d'animation sur Nantes et ils pourront jamais avoir beaucoup de… Enfin c'est agréable d'être dans le centre-ville où y a des vitrines de magasins, y a plein de gens qui passent, je vois pas comment des quartiers un peu périphériques peuvent avoir ça parce que ces magasin là s'installeront pas. Là le restaurant à des tables dehors donc ça pourrait faire un peu d'animation, d'ailleurs même quand il fait froid il y a des gens, c'est les fumeurs qui vont dehors. Mais comme la place est très grande devant ça fait un peu froid quand même. C'est vrai que côté animation c'est pas facile à réussir quand c'est un nouveau quartier. On est trop près de Nantes donc c'est toute l'animation de Nantes. Moi quand j'étais à Paris j'aimais bien être dans un quartier animé quand même et c'est vrai qu'ici c'est pas le cas mais je vois pas comment ça peut l'être. Y a Nantes à côté quoi, donc y aura pas… La maison de quartier de Doulon fait beaucoup, elle a une programmation intéressante, y a plein de choses, Bottière ils ont moins de possibilité parce qu'il y a pas trop de grandes salles. Non, y a l'aspect centre-ville animé mais Nantes pompe tout, c'est forcé, je vois pas comment on pourrait réussir ici. Mais je trouve quand même que ça manque. Alors le marché ça devait être quand même prévu pour qu'il y ait une animation, pas seulement pour qu'il y ait des commerces mais pour qu'il y une animation. C'est peut-être parce qu'il a commencé en septembre et qu'après il a fait froid mais pour l'instant il a pas… On rencontre des fois des gens qu'on connait, moi je rencontre mes voisins mais… et puis il est petit. Non, à la commission nouveaux habitants on est en train d'essayer justement… mais je crois que le seul truc c'est ce forum des associations, ça c'était vraiment très bien. Et puis je vois, je crois que c'est les jeunes du foyer de jeunes qui avaient organisé un vide grenier place du Commandant Cousteau et c'était très bien. Mais c'est vrai que cette grande place elle fait immense et d'habitude elle est trop grande tandis que quand il y a des choses dessus elle est trop petite [rires]. On est jamais content. Non, mais quand c'est

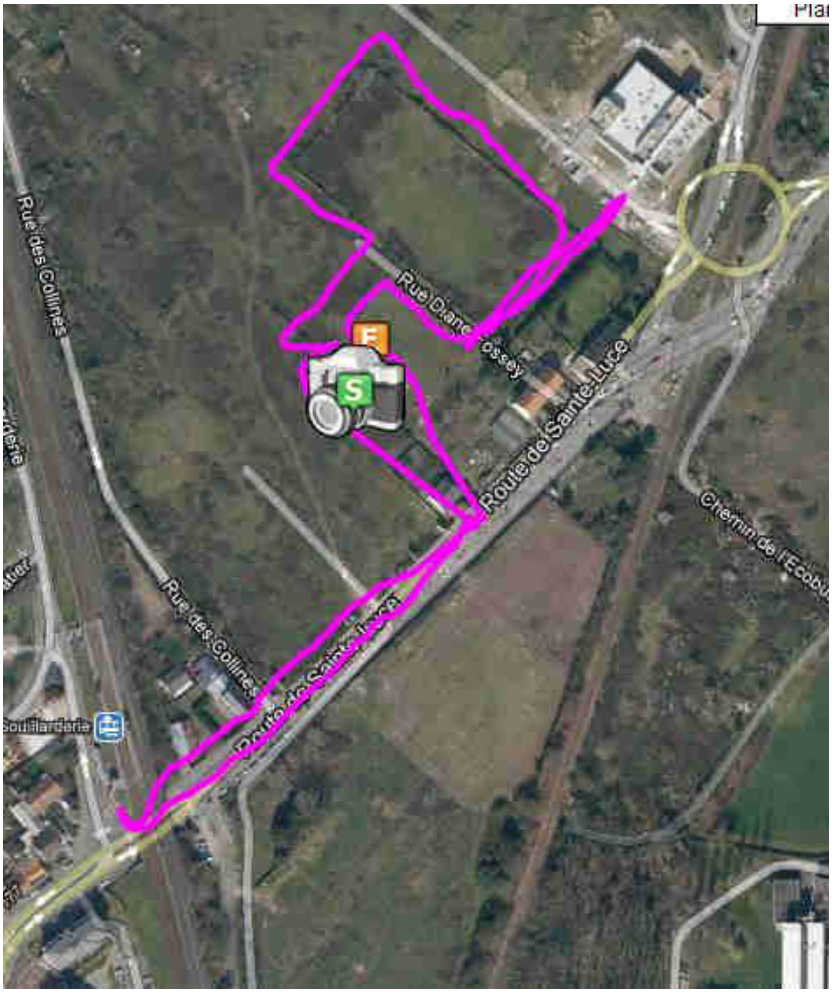
dans Nantes ou autre, quand il y a une place, il y a plusieurs cafés donc il y a toutes les terrasses tandis qu'ici il n'y en e qu'une donc c'est pas facile de créer de l'animation. Ca viendra peut-être, je ne sais pas. Mais je vois pas comment, vraiment. Il y a des animations ponctuelles. La ville de Nantes a organisé un truc de sport, je suis pas allée, y a eu donc un vide-grenier, y a eu le forum des associations, ça doit être tout… Donc là ça crée de l'animation mais c'est pas tout le temps. Cette place ce sera jamais une place fermée parce que de l'autre côté je crois pas qu'on puisse construire… et puis ce sera le mail qui va continuer. Bon, moi ça me dérange pas trop parce que Nantes est tout près. Mais c'est vrai qu'il y aura jamais un cinéma, je vois pas comment ça serait possible, ils auraient jamais assez de clients, c'est trop facile d'aller à Nantes. Mais c'est vrai que j'ai pas l'impression d'une vie de quartier comme je peux voir à Doulon. C'est peut-être parce que c'est pas fini et c'est peut-être parce qu'il y a pas de trucs assez fermés. Quand c'est un machin trop grand les gens se rencontrent moins… Je sais pas, je me trompe peut-être, et puis c'est pas la bonne saison. Après ce sera différent… Et petit à petit… En fait le quartier se prolonge, je suis pas allée jusqu'au bout parce qu'en fait ça se prolonge en fait en allant vers le vieux Doulon, y a encore plein de constructions qui font partie du quartier et y a déjà un des bâtiment sui est occupé, on voit des vélos sur les terrasses. Celui du coin il est pas encore habité, ils ont eu des tas de problèmes certainement parce qu'il y avait une grand pancarte « livraison 2011 » et il est toujours pas fini mais ça a l'air d'être… Donc oui ça se prolonge encore plus loin, je vous ai pas fait visité tout le quartier, y a une partie qui va vers le vieux Doulon et ensuite par là c'est en train de se construire, pour le moment c'est des grues mais il va y avoir encore beaucoup d'immeubles par là. Et y aura donc le prolongement du cours Haroun Tazieff qui ira nettement plus vers le vieux Doulon, c'est en construction. Et je sais pas, mis à part les parents d'élèves, le reste des associations sont plutôt sur la maison de quartier en général, je sais pas ce qui existe vraiment. Et c'est souvent des succursales de choses qui existent sur Nantes ou alors c'est ce qui existe sur la Bottière de l'autre côté.

MA : *Il y a une logique à ce que le quartier s'insère dans le tissu existant.*

Oui. Et ce sera pas facile. S'insérer sur le vieux Doulon, si certainement mais s'insérer sur le quartier de la Bottière, je sais pas s'ils vont y arriver, ça je suis sceptique, ce serait une bonne chose mais ça va pas être facile à faire. Alors peut-être par le gymnase… Quand le gymnase qui est vraiment entre les deux va être fini, c'est possible qu'il y ait beaucoup de jeunes surtout qui aillent au gymnase et qui se connaissent par ce biais là, je ne sais pas…

HN3	**Date :** 04/03/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Gris, légèrement pluvieux	**Adresse :** villa des arts
	Arrivée :
Durée de la visite : 37 min	**Appartement :** T3
Longueur du parcours : 1436 m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 1h29 min	**Profession :** fonctionnaire territorial de catégorie A
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 43 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Jardin intérieur de la villa des arts	02 :54	Je vais vous proposer de joindre l'utile à l'agréable, je dois passer à la médiathèque et en fait pour moi c'est quand même le principal attrait du quartier donc j'y serais passé de toute manière.

Rue Diane Fossey	4 :00	Donc j'ai toujours l'impression, enfin le sentiment que c'est jamais fini ici. Ca évolue très vite, ça fait un an qu'on voit les bâtiments sortir de terre. C'est encore… on le vois ça fait un peu chantier qui se termine. Mon sentiment c'est un sentiment mitigé par rapport à ça. Comment dire.. faut prendre conscience de ça… c'est les désagréments qu'auront pas les personnes qui arriveront à terme. Je sais pas où on en est je crois qu'ils mettaient qu'il reste encore deux mille personnes à arriver. On voit là que tout est en projet… enfin tout est en construction encore.
Place du commandant Cousteau	5 :05	Donc pour moi dans le quartier y a des atouts et y a des manques. Donc le principal atout pour moi c'est ça, c'est le fait qu'il y ait une bibliothèque dont je suis très utilisateur, c'est agréable… bon elle est pas immense non plus mais on est pas obligé d'aller au centre, à Jacques Demy qui est la principale bibliothèque de Nantes.
Devant la médiathèque	6 :00	Comme je disais, on est pas vraiment utilisateurs de ce quartier parce qu'on y est peu en semaine en fait. Le week-end on est surtout sur le secteur de la médiathèque, le parcours c'est de chez nous jusqu'ici ou jusqu'à la station de tramway.
	6 :30	Donc on est peu utilisateurs mais là ç'aurait pu être intéressant, il ont fait un marché d'après-midi, pour les actifs c'est pas mal, sauf qu'il se termine à sept heure et demi et qu'il y a pas grand-chose. En plus on av depuis le début de sa création une désaffection, on a vu des choses, certains commerçants qui sont pas revenus. Peut-être que c'est pas rentable tout simplement… C'était sensé, j'imagine, créer de l'animation parce qu'on ne peut pas dire que la vie de quartier soit extrêmement développée. On est allé quelque fois au restaurant, on a essayé de s'impliquer dans le quartier mais c'est relativement cher, c'est pas mal mais bon une fois qu'on y est allé deux trois fois on peut pas y aller tous les jours. Non moi ce que je reproche au quartier. Ca m'a étonné quand vous avez évoqué le côté écoquartier parce que ça a pas vraiment été conçu pour limiter les nuisances quoi. Au sens où y a pas de commerces, aucun commerce alimentaire, y a juste une boulangerie qu'on utilise très régulièrement mais y a pas de commerce alimentaire, pas de superette. Paraît-il qu'il y en aurait une en projet mais quand bien même nous ça fait un an, en un an on aurait été utilisateur, donc ça veut dire que ça génère des déplacements. Parce que certes on peut prendre le tramway et aller jusqu'au Leclerc, le grand centre commercial Paridis. Mais bon c'est pas très pratique, on pourrait effectivement prendre un petit sac à roulettes mais de fait c'est assez compliqué donc on est contraint de prendre la voiture. Donc à ce titre y a pas de limitatino des flux, concrètement. On est contraint de sortir du quartier alors que moi pour avoir vécu par exemple à Paris, pour avoir vécu à Rennes, quand je suis dans un lieu j'ai tendance à rechercher à le favoriser et à limiter mes déplacements. Donc si je pouvais régler mes affaires dans le quartier ça m'arrangerait. Et en fait on est obligé, quasiment pour tout, de sortir. Alors… quand bien

		même y aurait à terme une supérette, le fait que la temporalité ait pas été gérée, qu'il y ait pas une synchronisation, c'est un vrai défaut… Parce qu'il faut prendre la bagnole quoi, obligé. On reste sur un modèle encore très lié à la bagnole. Par exemple, on entend beaucoup parler des cyclistes, des modes de transport doux, mais ici y a pas de bornes. Moi je sais que par exemple, ma femme est moins motivée pour ça, si j'avais été seul je me laisserais tenter, je prendrais le vélo et je le laisserais à la borne qui est en face de la gare. Parce qu'en plus l'abonnement de bus, de tramway, est cher. Et moi qui le pratique par exemple à la Roche-sur-Yon je sais l'avantage d'être en transport doux comme ça : c'est qu'on maîtrise. Quand on attend par exemple le tramway… on attend le tramway [rires]. Y a ça et un autre truc aussi c'est l'absence de signalisation. Je sais pas s'ils veulent pas en mettre, peut-être, y a un truc qui m'échappe… C'est dingue. Et puis y a pas de lieur de collecte du papier, du carton, du verre, du plastique… On est obligé de prendre la voiture, donc on le prend quand on va faire les courses. En général on va à Sainte-Luce en voiture don c'est à ce moment là qu'on dépose le verre mais c'est ridicule. D'abord il en faudrait dans un écoquartier, c'est une évidence, et puis bien le signaler. Pareil au début, nous quand on est arrivé on avait des cartons, on les a mis dans le cave. Et il est interdit de laisser des cartons mais ça a pris un certain temps avec que ce soit affiché que la dêcheterie est aux Mauves, au quartier des Mauves là-bas, alors que c'est le genre de choses qui devraient être un peu plus… Et dernier truc, on peut pas le faire chez parce que c'est tout petit, et je sais pas si ça serait accepté, alors qu'auparavant on avait une maison avec un jardin on avait installé un composteur, y a pas de composteur ici. Et en fait ce que j'ai vu à la Roche et que je trouve être une bonne iniative c'est le composteur collectif. Et je veux dire pour un écoquartier c'est une idée toute bête mettre en place un composteur collectif. Non c'est pas compliqué à mettre en place et moi ça me désole. Pour avoir été utilisateur pendant au moins un an, ça me désole de balancer des trucs qui doivent être compostés quoi. D'abord c'est lourd, ça génère des déplacements importants pour les services des déchets et en plus c'est un gaspillage quoi… Bon tout ça pour dire que le côté environnemental m'est pas apparu de manière évidente. Autrement pour parler du décalage entre ce que peut vouloir l'architecte, ses intentions et le ressenti pur des gens, c'est pas mal de le voir aujourd'hui, je trouve que le côté rouille volontaire, je sais que ça heurte mes beaux-parents qui sont pas tous jeunes, mais moi-même j'avoue que je trouve pas ça très convaincant. Je veux dire ça fait un truc qui est neuf et qui est déjà rouillé… je sais pas… enfin ça fait comme si ça n'aura jamais été en bon état. Et la place là… bon bah c'est très minéral quoi, à part un arbre ouais, c'est pas véritablement… je le considère pas comme un lieu de vie au sens où j'irais pas m'installer pour boire un verre. Non pas

		vraiment. C'est plus un lieu de passage. En plus j'imagine que l'été ça doit être extrêmement chaud, alors au contraire…
Devant l'école	15 :08	Et pour revenir à ce que je disais auparavant, on se promène peu… on est quasiment jamais allé par là par exemple. Où est-ce qu'on aurait pu aller en même temps ? On a continué par là, enfin c'est ma femme qui y est allé pour voir s'il y avait un commerce mais y a rien… On est contraint d'aller en ville en fait, ce qui n'est pas déplaisant parce que Nantes c'est quand même une ville sympa. Mais d'un autre côté on pourrait éviter de perdre du temps… Là la boulangerie le samedi est fermée donc il faut aller un petit peu plus loin… et puis même, sorti de la boulangerie… y a pas de bar, y a pas de troquet, pour le breton que je suis c'est un choc culturel [rires]. Non mais sans rire c'est un peu mort quoi. Et ça, le bac à flotte, je sais pas si ça a une signification particulière. C'est pour recueillir les eaux pluviales c'est ça ? C'est vrai que quand on connaît ce qu'était le quartier à l'origine on se pose des questions, c'est toujours dommage de détruire des surfaces agricoles. Moi c'est mon problème dans mon travail parce que je suis obligé pour construire des zones d'activités d'acheter des terrains agricoles en d'en changer la destination. Ce qui est toujours un vrai problème écologique voire humain, c'est vrai qu'ici c'est complètement artificialisé donc vaut mieux collecter les eaux pluviales parce que sinon je vois pas où elles iraient… L'école là, je dis pas que j'aime pas mais je sais pas si la couleur… Je savais qu'elle était là mais comme on est pas là dans la journée on a en a pas les conséquences, on entend pas. Et puis c'est pas… enfin je veux dire ça doit probablement être un atout pour les gens qui s'en servent mais pour nous qui n'avons pas d'enfants, ça change pas grand-chose… Alors [rires devant un panneau officiel] c'est écrit commerces avec un « s » faut le dire vite. L'avantage ici c'est que c'est peu passant, y a pas tellement de voitures, à part cette route là [route de sainte-Luce] où les gens vont très vite mais autrement, c'est assez calme… On peut laisser le chat vivre en fait, il risque pas trop de se faire écraser, c'est quand même un avantage.
Derrière l'école	19 :30	Ouais l'école ça un petit côté déprimant, les couleurs sont pas toujours, moi je suis pas très fan… Celui là (logement sociaux] avec les bardages en bois, j'aime bien. Je sais pas si on peut qualifier ça de bardage mais… autrement les couleurs en général je trouve pas ça génial.
Rue Diane Fossye	19 :53	Ce que j'apprécie modérément aussi, alors là pour la villa des arts, c'est le côté clôt quoi. Parce que… je sais pas si vous avez vu la Zona, un film mexicain, sur un quartier clôt réservé aux riches où les pauvres rentrent, en l'occurrence ils sont trois et ils se font tous tuer sauf un qui est recherché, et les gens essaient de le rattraper pour le tuer parce que c'est les riches qui restent entre eux et qui veulent pas

		tout ni que l'extérieur rentre, ni que la police rentre, ni que les pauvres rentrent… Je dis ça c'est un peu carricatural mais le côté monde complètement fermé moi j'apprécie modérément parce que… Concrètement, enfin si j'ai bien compris, y a un quartier qui se veut un peu jeune, urbain, bobo, actif, d'un côté et là, le quartier qui était là bas, qui était traditionnellement un quartier populaire avec des immigrés et en fait ce qui est marrant c'est quand on va au tramway on voit les deux populations qui n'arrivent pas par la même entrée, y a ceux qui viennent d'ici qui arrivent par là et les autres qui viennent de l'autre côté et en fait j'ai pas l'impression que ça mélange tellement. C'est un peu… j'ai l'impression que les deux populations vivent un peu l'une à côté de l'autre. Et le fait qu'on soit fermé, clôt, avec digicodes et tout ça, c'est pas digicodes d'ailleurs c'est un système de reconnaissance de badge, ça fait un peu, ouais compound, un peu ouais monde un petit peu fermé quoi. D'autant que y a eu des tentatives de rencontres avec les voisins, ça a pas hyper bien marché [rires], enfin en tous cas nous on a oublié de nous dire où c'était donc on n'y est pas allé… Ca nous arrangeait mais… Ouais, sur la base un petit de ce qui se fait, la journée des voisins là, pour créer de la convivialité mais en fait on est pas… déjà on les voit peu, on risque de le voir peu en fait puisqu'on est là que le week-end et puis… Ouais, c'est peut-être lié à notre personnalité mais on recherche pas forcément ce genre de convivialité mais en tous cas j'ai pas l'impression que ça ait vraiment eu du succès non plus. Alors après est-ce que c'est lié au fait qu'il y ait des propriétaires d'un côté, des locataires de l'autre ? Je sais pas… Autrement côté copropriété, c'est pas un truc… moi je suis copropriétaire dans une autre ville, mebre d'un syndicat de copropriété et… pas ici parce que là je suis locataire, mais c'est quelque chose que j'apprécie modérément les réunions de copropriété mais… Mais qu'est-ce que je voulais dire ? Ah oui. C'est le côté recherche ici d'un petit peu, c'est un peu du snobisme, enfin je sais pas comment le dire, mais par exemple on a un parking souterrain, il est écrit que pour un soucis d'image vous avez pas besoin d'avoir de cartons par exemple autour des voitures… Je trouve ça ridicule. D'abord c'est pas un lieu qu'on visite quoi, un parking généralement… alors par résurcité je veux bien mais à la limite y a des garages fermés et y a des parkings ouverts, on sait pertinemment qu'il y a plein de choses dans les garages fermés et on leur dit rien quoi alors que ça peut aussi bien brûler… Donc ça un petit côté ostentatoire quoi je trouve, le côté, on fait un lieu de standing voilà, bon c'est pas donné, les loyers sont relativement élevés… on avait trouvé sur Nantes approximativement le même tarif, c'est quand même des tarifs un peu élevés.
Rue René Dumont	25 :30	Donc là c'est gris… alors ça aide pas la température et le ciel, c'est quand même plus agréable l'été mais nous ouais on passe par là et on rejoint le tramway quoi…

		Non y a quand même des commerces intéressants, avoir une pharmacie c'est pas mal, avoir une banque aussi… Mais sorti de la bibliothèque y a pas de lieux culturels par exemple, y a pas de librairie je veux dire, disquaire n'en parlons pas. Y a pas, c'est pas ce que je recherche en premier parce qu'au pire on peut, aller en centre-ville… mais ne peut pouvoir acheter de quoi se sustenter franchement c'est pas génial. Bon, je demande pas nécessairement des Seven Eleven parce que je voudrais pas faire partie des gens qui y travaillent, à la limite on peut s'arranger aussi mais comment dire, ne serait-ce que des magasins qui ferment à huit heure ce serait suffisant, on pourrait se débrouiller… mais là y a vraiment rien. Je sais pas ce que c'est ça. MA : *C'est un gymnase* Donc c'est pas un centre commercial… Ouais c'est un quartier… en plus c'est marrant parce qu'on connait pas la proximité non plus, on saute tout de suite plus loin quoi, au sens où on prend le tramway et on fait les dix stations ou sept ou huit stations nécessaires et on arrive tout de suite en ville ou à la gare. On connaît pas la proximité. Par exemple moi je suis jamais allé par là [à gauche], j'ai jamais longé, je pense qu'on arrive à la Loire…
Route de Sainte-Luce	26 :10	Ca va rajeunir le quartier la maison pour personnes âgées dépendantes [rires]. Bon ils ont le droit aussi de s'installer… Qu'est-ce que j'allais dire ? Au fait là, y l'air d'avoir une mosquée parce que quand je vais au tram je vois les gens qui vont ou qui reviennent en habits de prière. Et ouais la ligne de tramway c'est vraiment une séparation. De l'autre côté c'est vraiment le quartier beaucoup plus populaire avec les gens qui arrivent par derrière et qui se rencontrent uniquement sur le quai quoi, y a pas cette mixité sociale qu'on dit… En plus pour avoir vécu dans d'autres villes, notamment à Rennes, même à la Roche, on a été assez étonnés parce que, alors c'est peut-être le changement de taille aussi mais, y a pas eu d'accueil… A la Roche et à Rennes quand on est arrivé, bah la mairie nous avait repréré sur leurs listes, nous avait invité à une réunion et puis on eu le droit à une présentation de la ville et tout ça… Ca on a pas eu. Y a eu des réunions sur le quartier peut-être mais pas spécifiquement pour les nouveaux habitants. Je crois qu'on a du par contre être conviés là-dessus comme tous les habitants je pense mais on a pas pu y aller. Donc voilà pour moi c'est vraiment le chemin quotidien. C'est pas trop désagréable, ça va et c'est pas très loin, on a vraiment choisi pour que ce soit proche. Mais par exemple ça a pas du tout été conçu pour qu'on puisse y arriver par là [est] c'est pas génial on aurait pu y être beaucoup plus vite. Y a des gens qui sautent par-dessus, ce qui est pas génial pour la sécurité… et à côté ça fait vraiment friche. D'un

		autre côté c'était partout comme ça avant, c'était en friche… enfin en espaces agricoles. Et en fait nous on est vraiment plus utilisateurs de Sainte-Luce que de Nantes, du fait de la proximité, du fait aussi qu'on est moins dans le gigantisme quoi. Parce que le centre commercial Paridis, il est immense on y perd un temps fou. Alors on préfère aller faire les courses à Sainte-Luce dans un centre commercial qui soit à taille humaine plutôt que dans quelque chose de véritablement monstrueux comme il peut y avoir… Pareil en plus on peut plus facilement se garer à Sainte-Luce qu'à Nantes. On constatait qu'en fait il y a beaucoup de gens qui se garent ici parce que c'est beaucoup plus difficile de se garer dans Nantes derrières, et c'est payant. Donc ici ça joue quasiment le rôle de rôle de parking relai. C'est sûr qu'on est sur un grand axe mais à mesure que les gens vont venir habiter ça va être de plus en plus dure de se garer… Bon quand on les voit de là les immeubles font un peu barres… bon ils ont l'avantage d'être neufs donc ils peuvent pas encore être lépreux. On fait des trucs tellement hideux dans les années soixante-dix que… Architecturalement ça va, je trouve pas ça extrêmement beau mais c'est pas non plus repoussant. Comme je vous disais tout l'heure y a les couleurs qui siéent pas toujours et le côté un peu renfermé de notre bâtiment…
Jardin intérieur de la villa des arts	35 :30	J'aime bien moi l'intérieur du lotissement, de la villa des arts, ça a un côté petit village. C'est un peu dommage se réserver ces endroits sympas mais… Les bâtiments autour ça me laisse assez indifférent, j'ai surtout peur du vieillissement de notre bâtiment. Mais y a des choix des fois… même les copeaux de bois là dont on a l'impression qu'il sont en train de pourrir. Je sais pas… C'est plus l'organisation à l'intérieur qui donne ce côté sympa… C'est vrai que la conception est pas exceptionnelle, quand on avait visité celui-là je me rappelle plus ce qu'il y avait dans le bâtiment en lui-même. Je crois qu'il y avait une seule toilette et qu'elle était à l'étage…
Dans l'appartement	38 :10	Celui-là il est bien moyennant quelques difficultés, comme par exemple on peu pas l'ouvrir comme ça [la baie vitrée ne s'ouvre pas dans le salon] je trouve ça aberrent, quitte à avoir une baie vitrée… y a peut-être des caractéristiques physiques qui font qu'on ne peut pas le faire… Là-bas c'était aberrent aussi [vue plongeante sur l'intérieur de l'appartement depuis la terrasse de l'appartement d'au-dessus), on demandait juste à ce qu'ils mettent des éléments au-dessus et ils ont juste mis une barre qui coûte beaucoup plus cher à mon avis et qui masque pas tant que ça donc… C'est juste quand un représentant du syndic est venu nous demander si on avait des remarques sur le bâtiment, qui juste sur le plan formel est bien, j'ai

		signalé le problème… je pensais que la situation serait trouvée de manière plus satisfaisante… C'est un petit un marteau-pilon pour des mouches, c'est un peu bizarre.

Entretien

Pour continuer là-dessus, c'est une remarque mais c'est vrai que je me suis pas posé la question pour l'instant c'était plus maintenant que j'ai à m'interroger sur le quartier… On sait pas vraiment de quoi on relève niveau citoyenneté, on a pas voté pour l'instant, on va voter pour les présidentielles… je sais pas quelle est notre mairie de quartier. Doulon peut-être. Et c'est quand même assez, c'est un bon moyen de s'inscrire dans un territoire que de connaître un peu ses élus référents. Je sais pas... on est là depuis un an, on aura un député à élire bientôt aussi. On a pas tellement d'information… C'est quelque chose que ressent comme le fait d'habiter dans une ville de taille importante. C'est quelque chose qu'on ressentait pas à la Roche, plus à taille humaine, même Rennes j'ai envie de dire. Est-ce qu'on était plus investis dans Rennes parce qu'on était là plus souvent ? Peut-être. C'est vrai que si on était plus souvent à Nantes. C'est plus… enfin je trouve ça assez impersonnel ici.

Et vous vous êtes venu nous voir parce qu'ici c'est sensé être un éoquartier ? Concrètement quand on nous l'a vendu on nous l'a pas présenté du tout comme ça. Enfin c'était pas un représentant de la mairie hein, pour la location c'était une agence immobilière. Alors est-ce que c'est connoté aussi écoquartier comme un côté contraignant ? Je ne pense pas. Je crois pas que ça apport trop de contraintes. Ca pourrait être un argument de vente mais tout dépend, y a des gens qui ont des réactions épidermiques par rapport aux actions environnementales. Je sais qu'à la Roche, par exemple, qui n'est pas vert mais qui est socialiste, écoquartier c'est pas utilisé je crois de mémoire, y a des quartiers qui par leurs caractéristiques s'apparent à ça mais manifestement c'est un terme proscrit dans le sens où c'est considéré comme trop vert, trop écologiste. Les relations entre les verts et les socialistes dans l'ouest sont parfois difficile on va dire. Y a l'aéroport derrière notamment et puis des élections qui se sont mal passées récemment et ça laisse des traces. Mais pou revenir plus précisément à ce quartier, effectivement où nous l'a pas présenté comme tel. Et franchement je vois pas vraiment en quoi il apporte un plus écologique particulier par rapport à d'autres…

MA : *Si on ne vous l'avait pas dit, vous ne l'auriez pas deviné…*

Non, en plus je rajouterais une couche en disant que si on a pris ces terrains sur des terres agricoles on a en plus étendu l'artificialisation, le mitage, tout ce que vous voulez… Bon d'un autre côté il faut aussi loger les habitants, on a une croissance démographique qui fait que… C'est claire que Nantes est attractive, il faut bien loger les gens donc il faut faire aussi des concessions… De fait les avantages écologiques du quartier apparaissent pas de manière évidente…

Parcours résidentiel

Pour aller vite, je suis né dans une petite ville du Morbihan et j'habitais dans une maison, la maison des mes parents qui était une grande maison, située dans l'ancienne ferme de mes grands parents. Un quartier qui s'est urbanisé progressivement… à l'origine il n'y avait que la

maison de mes parents et ensuite c'est devenu un quartier résidentiel de cette petite ville. Ca c'est le premier.

Ensuite en tant qu'étudiant j'ai habité dans des petits appartements à Grenoble, ensuite à Rennes et à Brest. A chaque fois c'était des petits appartements, parfois partagé, j'ai eu des colocataires, c'était le cas à Grenoble. Parfois seul. Que dire ? Ils étaient plutôt dans les villes, dans la ville même, que ce soit à Brest, à Rennes, ou à Grenoble. Pas en centre-ville sauf à Rennes où j'ai habité en face de la gare mais généralement c'était plutôt un peu excentré mais quand même dans le territoire intramuros, dans la ville quand même.

MA : *Vous pouvez m'en parler un peu plus ?*

Que dire ? Je détestais pas. Moi mon ressenti par rapport à la ville est très liée à ce que j'y fais. Par exemple être étudiant j'aimais pas tellement donc une ville comme Rennes je suis parti en aimant pas tellement… Mon ressenti de la ville c'est… je préparais les concours administratifs, je travaillais jusqu'à deux trois heures du matin, j'habitais en face de la gare un appartement qui n'était pas génial. Je suis parti assez soulagé et quand j'y suis revnu pour travailler avec un vrai salaire j'ai beaucoup plus apprécié la ville. J'ai pu choisir un appartement qui me plaisait. Et puis j'avais des relations humaines et amicales que je n'avais pas tout simplement parce que quand j'étais étudiant vraiment j'étais dans une période où il fallait que j'ai un concours administratif donc je faisais que ça, je travaillais tout le temps… Donc objectivement j'avais pas un ressenti de la ville excessivement intéressant. Je pense que ça dépend beaucoup, j'aurais pu me plaire plus à Nantes que je ne me plaît tout simplement parce que je n'y suis pas. Grenoble ? Grenoble, j'étais moins dans l'urgence donc j'ai peut-être plus apprécié la ville mais c'est marrant parce que j'en avais gardé un souvenir plutôàt pas mauvais et quand j'y suis retournée j'ai trouvé ça moche. Donc… j'y suis allé je sais plus pourquoi, pendant mes vacances une étape et j'ai trouvé ça moche… Ouais tout dépend de la période de sa vie et de ce qu'on y fait quoi. Grenoble c'est 1987-1990. Rennes c'était l'année universitaire 1993-1994. Et Brest c'est 1991-1992.

Donc à partir de 1994, j'ai habité Paris, d'abord chez un véritable marchand de sommeil. Je suis arrivé petit provincial, j'ai cru que je trouverais rien, que de toute manière ce serait très cher, et j'ai quasiment pris la première chose que j'ai trouvé, bêtement. Et donc je me suis retrouvé dans 9m² pendant deux ans bêtement. Je pense que j'aurais pu trouvé mieux. En plus un quartier fort bruyant parce que j'étais… c'était un passage qui donnait rue Saint-Denis [sourire] donc un quartier un peu déprimant, surtout le matin quand on allait travailler. Quartier dynamique hein, le sentier c'est aussi sympa parce qu'il y a des confections, c'est super dynamique, y a des magasins avec des fringues c'est un peu la vérité si je mens quoi en permanence, c'est vivant, c'est pittoresque aussi mais quand on le prend plutôt boulevard Sébastopol, pas quand on le prend rue Saint-Denis parce que rue Saint-Denis c'est vraiment déprimant effectivement.

Ensuite j'ai habité à côté de la Nation dans le vingtième. Quartier populaire mais vraiment sympa. L'appartement en lui-même était très mal isolé donc c'était pas génial. Autrement, le quartier était calme parce qu'il était un peu en dehors de la place de la Nation qui elle est vivante… C'était ouais… le quartier était vraiment sympa et là, pour le coup, j'avais l'impression d'être inséré dans un quartier quoi. Y avait tout comme on s'imagine à Paris à

disposition, et en même temps j'avais un salaire je pouvais en profiter donc c'était sympa. Donc j'habitais de quartier là. Dans les deux cas, j'avais une demi-heure et quarante minutes de trajet, ce qui pour Paris était raisonnable… raisonnable, avec des changements quoi mais c'était appréciable…

En 1997, j'ai changé de travail, je suis allé vivre à Bordeaux. Là j'ai voulu me rapprocher de mon travail et j'ai fait l'erreur monumentale de chercher à habiter près de mon travail. Donc un quartier hyper neuf, très central mais hyper neuf alors que… Pour le coup j'avais cinq minutes même pas, j'étais quasiment en face de mon travail mais c'est un peu aberrent parce que Bordeaux peut être une très belle ville quoi. Donc c'est un peu idiot d'habiter dans un quartier… c'est le quartier Mériadeck en fait. C'est un quartier qui été complètement détruit, c'était l'ancien quartier juif et quartier assez mal famé qui a été complètement détruit et sur lequel on a construit des bâtiments modernes avec essentiellement des administrations, des infrastructures. Y a le Conseil Régional, y a le Conseil général, y a la communauté Urbaine… la Mairie est en face mais dans un beau bâtiment quand même, un bâtiment du dix-huitième, le Palais de Rouen je crois que ça s'appelle. Mais toujours est-il que ce quartier était vraiment tristounet… en plus on m'avait dit « il ne faut surtout pas aller dans tel quartier, c'est le quartier qui craint, etctera » et on m'avait dit « va surtout pas au quartier Saint-Michel » et en fait j'ai découvert que le quartier Saint-Michel était vraiment très vivant et j'aurais du m'installer là-bas quoi. J'aurais effectivement eu plus de trajet mais j'aurais vraiment trouvé des qualités de vie autres… parce que c'était vraiment assez déprimant comme quartier. Donc je suis pas resté longtemps à Bordeaux. Ceci explique peut-être pas cela parce que mon changement était plus lié à des motifs professionnels qu'à des motifs…

Donc quand j'ai quitté Bordeaux je suis arrivé à Rennes en 1999 et je suis reparti en 2010. Là par contre je suis resté dans le même appartement que j'ai occupé en tant que locataire d'abord et que j'ai acheté ensuite… et que je continue à payer. Et donc un appartement typiquement coup de cœur. C'est un appartement dans le vieux quartier de Rennes, probablement dix-septième, peut-être plus ancien mais je crois pas… en tous cas maison à pans de bois avec beaucoup de cachet… et cinquante mille euros de travaux maintenant mais bon [rires]. J'ai un peu fait l'erreur de l'acheter. Parce que quand j'ai demandé au syndic s'il y avait des travaux à venir il m'a dit « oh non non non » et puis en fait on en a pour trois-cent mille euros de travaux dessus, rien que pour la structure c'est-à-dire qu'on ne fait rien… y a rien qui n'apparaîtra c'est pour éviter que le bâtiment s'effondre, c'est tout. Donc dans ces trois cent et quelques mille euros j'en ai pour cinquante-six mille… ce qui est énorme quand même ! Maintenant je veux plus y retourner donc je vais le vendre mais clairement je perds de l'argent, c'était pas un investissement… Puisqu'en fait je l'ai moi-même rénové à l'intérieur parce que l'organisation et la déco étaient vraiment dégueu, j'en ai eu pour cinquante mille aussi. Je l'ai payé cent-neuf, j'arriverais pas à le vendre plus de cent-vingt-cinq mille, centre-trente mille… y a un gros trou. Mais bon c'est de ma faute, faut bien que j'assume, c'est des erreurs… à part le fait que le syndic ne m'avait pas prévu de ces travaux. Toujours est il que c'est un appartement qui lui était agréable parce qu'il était hyper central et avec tout à proximité, contrairement a ici.

Moi j'ai un peu hésité à venir ici. Oon devait visiter des appartements, on en avait trouvé un à côté de Graslin, très calme, cher, aussi cher mais plus petit avec un parc à coté, superbe… il avait quand même un énorme avantage c'était qu'il était beaucoup plus central qu'ici. Parce

qu'ici on se sent quand même déjà loin de la ville. Pour la moindre chose, sachant qu'on peut pas se garer dans Nantes, donc on est obligé de prendre le tramway. Y a pas une fréquence de tramway suffisante pour se dire je pars je rentrerais sans problème. Il arrive qu'on attende un quart d'heure, vingt minutes, le tramway et le tramway il est pas toujours hyper bien fréquenté passée une certaine heure en plus. Donc… On essaye de pas se contraindre, de se forcer à sortir quand même. Objectivement on essaye de pas être trop casanier, on essaye d'aller au cinéma, d'aller aux concerts… mais on se sent pas dans la ville contrairement à Rennes où on pouvait tout faire à pied. On était à cinq minutes de la mairie, on s'est même marié en centre ville, on a tout fait à pied… Ouais, on faisait tout à pied, donc ça c'était agréable. Il a fallu qu'on parte pour des motifs professionnels mais on était pas mal du tout à Rennes.

Ah oui j'avais oublié la Roche… changement pour des motifs strictement professionnel. Comme ça faisait longtemps que j'étais dans le même travail il a fallu que je trouve à relancer ma carrière. Il a fallu que je part à la Roche. Moi ça m'enchantais guère parce que la roche a une image assez mauvaise et c'est pas injustifié : le centre-ville est très mort, quand on entre c'est très moche, on a des kilomètres et des kilomètres de zone industrielle commercial horrible quoi… C'est une image de dynamisme exceptionnelle par contre pour le développeur économique que je suis, c'est magnifique, pour l'esthète ça l'est beaucoup moins on va dire. Mais on s'était fait à l'idée qu'on allait vivre de manière différente donc… On avait trouvé une maison, c'était déjà pas mal, alors qu'on cherchait un appartement on a pris une maison. On avait décidé qu'on allait se déplacer d'avantage en vélo et c'est vrai qu'on allait en centre-ville à vélo ce qui était pas mal aussi. On était pas très très loin, on était un peu excentré mais suffisamment proche pour pouvoir se déplacer en vélo. J'étais à dix minutes, un quart d'heure, de mon travail. Le centre-ville n'a aucun cachet mais y a quand même une vie culturelle qui est pas négligeable. Y a un théâtre, théâtre national avec des pièces qui sont sympas… Y a des concerts, une bibliothèque qui est pas mal. En fait on s'était fait à l'idée de changer, c'était d »jà pas mal de changer et puis de profiter de ce qu'on avait, à la limite de se contenter de ce qu'on avait, on était pas si mal que ça. En fait si on est parti c'est essentiellement pour des motifs professionnels en fait, on se serait adapté à la Roche en fait paradoxalement. On était parti avec tellement de peurs en se disant « ça va être moche, ça va être horrible » qu'au final c'était pas si mal que ça en acceptant… ouais y a un cinéma d'art et essai qui est pas mal. Ouais le problème c'est que c'est une ville, c'est impressionnant, c'est conçu uniquement pour la voiture quoi. Au sens où au centre-ville y a pas grand-chose, faut vraiment savoir où trouver ne serait-ce qu'une superette, y en a une que j'ai repérée. Autrement tout est fait en voiture quoi, et y a un centre commercial à la sortie, y a un centre commercial à l'entrée, y en a à l'Est, à l'Ouest… et faut prendre sa voiture, tout le monde prend sa voiture. Y a personne en centre-ville, on va le samedi après-midi y a pas un chat, dans le centre… place Nap' ou rue Clémenceau, les gens sont au centre commercial avec leur voiture, aux Flâneries ou Sud Avenue… c'est hyper déprimant. Moi j'avoue que c'est un mode de vie que je partage pas. Ce qui fait que la vile en elle-même est pas désagréable au sens où elle est calme, peut-être un peu trop… elle verte aussi, ça c'est une avantage. C'est une ville très verte, y a l'Yon qui traverse la ville, y a des espaces verts, beaucoup d'espaces verts, plutôt plus qu'ici. Enfin ici j'en vois pas, à proximité, si je voulais aller promener des gamins, un espace vert à pied. Je sais pas. Le jardin des plantes en face de la gare c'est sympa mais faut y aller en tramway ou en voiture quoi. Non, la Roche c'est assez vert. Donc on était pas si mal que ça…

Nantes, moi j'étais venu avec un sentiment… enfin à chaque fois que j'allais à Nantes en tant que Rennais par exemple, je constatais qu'il y avait des fêtes ou des animations, tout ça… J'avais une image de Nantes ville qui bouge beaucoup, peut-être plus même que Rennes. Et puis… pour y vivre je trouve que c'est une ville assez… c'est une ville que j'aime moins que Rennes par exemple. Je vous disais le tramway quand on le prend, avec mon épouse on s'est déjà fait insulter, on a vu des gens se battre, on a vu un type qui arrivait en sang l'autre jour… je sais plus ce qu'il racontait, des personnes ivres… à Rennes on en voit aussi, même beaucoup [rires] mais je trouve Rennes plus bon enfant. Ici c'est plus dur, c'est une ville plus dure, c'est pareil hein… changement d'échelle, c'est vraiment une grande ville quoi, les relations sont plus âpres, plus dures je trouve, qu'à Rennes qui reste une ville un peu… plus homogène aussi au niveau social je pense. Ici les différences sociales sont importantes, quand on est bourgeois ça se voit, à Rennes c'est plus discret quoi, bon chic bon genre mais discret, ouais c'est ça.

MA : *Vous avez du vivre cela à Bordeaux aussi…*

Aussi. Ouais et à Bordeaux je me suis jamais intégré, jamais jamais, j'ai jamais eu d'amis qui soient bordelais. Tous mes amis venaient d'ailleurs, ils venaient de Paris, d'autres régions mais les bordelais on entre pas chez eux, ils sont hyper fermés. C'est le côté ville très… j'imagine que Lyon c'est un peu pareil.

MA : *Et quand vous arrivez ici le choix se fait sur quels critères ?*

On cherchait… on est allé voir pas mal d'agences et on cherchait un… c'était sur les caractéristiques physiques de l'appartement, on cherchait un lieu de vie assez important et proximité de la gare. Sachant qu'on a visité des appartements en face de la gare mais ça le faisait pas, c'était épouvantable. Les quartiers de gare généralement c'est pas les plus reluisants… donc on a préféré s'éloigner un petit peu. Donc y avait ces caractéristiques là, le fait de pouvoir avoir un appartement qui soit relativement sympa et en même temps à proximité immédiate de la gare pour aller au travail, tout simplement. Donc on a visité donc cet appartement qui était dans le quartier Graslin, ça a pas abouti parce qu'il paraît qu'on gagnait trop, c'était un appartement à loyer subventionné… ou loyer plafonné. C'était aberrent parce que c'était extrêmement cher, quand même 800 euros par mois donc c'était aberrent fallait pas gagner trop d'argent mais pas en gagner trop peu… Et donc ici on a visité deux appartement et on a choisi celui-ci parce qu'il était au rez-de-chaussée et qu'il était un peu mieux conçu que l'autre. Mais c'était pas le grand enthousiasme non plus, on s'est posé la question… comme je vous le disais moi je le trouvais un peu excentré par rapport au centre-ville, je me disais tant qu'à habiter à Nantes, puisqu'on avait l'alternative Machecoul, si on avait la possibilité d'habiter dans un lieu qui peut apparaître dortoir, peu importe où on est, on est quand même à dix, quinze minutes du centre ville mais ça on l'a vu plus par rapport à l'expérience. Mais c'est vrai qu'on sort pas parce que quand on a quatre heure de trajet par jour on a plus trop envie de sortir en semaine, surtout quand on se lève à six heure… on est un peu crevé le soir, on voudrait profiter de la ville physiquement on pourrait pas. On le fait hein… pendant les folles journées on a une invitation on va en profiter, ça nous arrive mais c'est assez peu fréquent. Si on a de la famille qui vient ou des amis on sort mais c'est vrai que… Mais c'est pas lié tellement, si y a un problème c'est le fait de se garer dans Nantes qui est une contrainte mais autrement c'est essentiellement le fait qu'on ait des contraintes horaires importantes donc beaucoup de fatigue. On essaie de sortir le vendredi soir malgré le fait qu'on

ait une longue journée mais on pourrait pas le faire en début de semaine parce qu'on traînerait ça tout le reste de la semaine. Mais comme je dis c'est quand même vachement répandu des gens qui commutent comme ça, y en a pas mal.

Entretiensemi-directif

MA : *Donc vous n'aviez pas d'attentes particulières en venant ici ?*

Bah on connaissait pas le quartier… On connaissait pas Nantes donc on savait pas s'il fallait aller à l'Ouest, à l'Est, au Nord, au Sud. C'est véritablement le temps de trajet. On l'a fait, tout simplement, bêtement, on l'a testé, on a pris le tramway et on a regardé combien de temps il fallait. Au début quand on a commencé on était même stressé par le… moi j'avoue que j'étais stressé de me dire « est-ce que je peux le faire ? est-ce que je peux le faire sur un longue durée ? ». Parce qu'il faut pas louper le train. Moi j'ai un tramway de marge mais mon épouse pas, si elle rate son tramway elle rate son train et ensuite elle attendu une heure, un truc comme ça… Donc c'est la course tout le temps. Ca demande une organisation, on prévoit tout en fait, pour le lendemain, le matin on fait peu de choses, tout est calculé, chronométré. C'est crevant surtout quand on est comme on épouse qui a pris un nouveau travail il y a moins de douze mois donc elle n'a pas de vacances de puis un an.

MA : *Vous disiez toute à l'heure que le caractère durable était peu visible…*

Non mais j'ai presque envie de vous demander, est-ce que vous pourriez me dire des choses qui sont vendues comme écolo ?

MA : *Nantes Aménagement met en avant les zones humides préservées, la réouverture du ruisseau, le canal…*

Zone humide je veux bien mais elle est quand même vachement canalisée, c'est pas une marre qui aurait été préservé quoi… Mais continuez.

MA : *Ils le présentent pourtant comme tel.*

Moi j'ai envie de dire, j'aurais un ressenti peut-être plus valorisant, je serais peut-être content, fier ou j'apprécierais le fait d'habiter dans un quartier où je ressentirais que mon activité d'habitant a peu d'impact sur l'environnement et en fait j'ai pas du tout ce sentiment là parce que j'ai aucune preuve que c'est le cas. A part le fait, si, mais là c'est un choix personnel, c'est aucunement la ville qui l'a fait, c'est que je prends pas ma voiture. Mais ça c'est un choix. Au sens où je mettrais une heure de porte à porte. Un choix… si c'est un vrai un choix même si je déteste les embouteillages et que ça me stresse. D'avoir à faire vingt minutes, une demi heure dans les embouteillages en rentrant le soir, j'ai horreur de ça. Et puis en plus c'est crevant et c'est dangereux de prendre la voiture. Donc je préfère prendre le train. Mais en tous cas c'est un choix individuel. Alors si la ville a un impact dans le sens où elle a mis à disposition un tramway qui fonctionne même si l'été dernier il a été en travaux et que ça a engendré des contraintes importantes pour nous. On avait cinq minutes de plus… et cinq minutes pour nous comme tout est calculé… Mais je vous ai interrompu.

MA : *Ils mettent aussi en avant l'isolation de certains bâtiments, la présence de panneaux solaires sur certains bâtiments, les éoliennes qui pompent l'eau, ils mettent beaucoup en avant la mixité sociale… l'essentiel du discours se tient sur ces quelques éléments. La volonté officielle c'était l'idée de créer un morceau de ville avec de la mixité sociale et qui revaloriserait les milieux humides.*

Donc on a ni ce ressenti ni même cette information. D'un autre côté nous on venait de l'extérieur aussi. Si on vient de Nantes et qu'on a changé de lieu d'habitation, on a entendu dire que le futur quartier Bottière-Chénaie était assimilé à un écoquartier. Par le canard local ou même TV Nantes ou les informations régionales. Ca fait quand même un an qu'on habite là.

MA : *Ca correspondrait à quoi pour vous l'appellation écoquartier ?*

Ben pour moi, un écoquartier ça correspond au concept… c'est la déclinaison en matière d'habitat du concept de développement durable. Donc pour moi ça doit être tout compris, social, économique et environnemental. Et donc une notion globale. Ok je veux bien qu'ils avancent le côté mixité sociale sur lequel après moi j'ai des doutes… Par contre ne pas intégrer le transport, sur ce que je vous disais le fait qu'il y ait pas de Bicloo, que la gestion des déchets soit quasi-défaillante. Le développement durable c'est pas quelques actions disparates c'est vraiment un concept global et tout se tient. On peut pas négliger une chose parce qu'on a pas envie quoi. Donc pour moi ça peut pas être qualifié d'écoquartier. On peut pas… tout doit être relié quoi, on peut pas négliger une dimension.

MA : *Cette mixité sociale vous en pensez quoi ?*

C'est pas ce qu'on ressent. J'imagine que c'est pas la ville qui clôt les lotissements comme ça , mais est-ce qu'elle peut s'opposer au fait que les lotissements soient fermés comme ça ?

MA : *J'imagine qu'elle le peut. Pour varier un peu, est-ce que ce quartier se distingue ?*

Par rapport à d'autres quartiers ? Par son caractère neuf il se distingue d'autres quartiers mas autrement… et par son caractère bourgeonnant, dynamique, parce que c'est en construction totale, constante, mais à part ça… Moi je ressens pas… Si, comme il est neuf, j'ai envie de dire, les architectes… je suis allé souvent à Pékin, les architectes là se laissent aller parce que c'est pareil ça se construit de partout donc ils peuvent tester tout ce qu'ils veulent. C'est un peu l'image, que j'ai d'ici quoi. Ils font un peu ce qu'ils veulent parce que tout est à construire, tout est nouveau. Donc c'est un projet urbanistique qui est important, en ce sens il y a un foisonnement qu'on voit pas dans des quartiers beaucoup plus traditionnels parce qu'on est plus dans la rénovation et qu'on ajoute un ou deux bâtiments. Mais là tout est créé, tout est neuf j'imagine. J'ai pas connu la zone avant mais c'est ce qu'on m'a dit.

MA : *Et vous percevez comment les ambitions qui sont derrière ce quartier ?*

Les intentions… déjà tout simplement la réponse à une contrainte, loger des populations nouvelles. Mais les intentions en elles-mêmes, je les vois pas, mais j'avoue je ne suis ni urbaniste ni aménageur donc je les voie pas. Je travaille pas du tout dans l'habitat donc… Bah créer… Normalement ça devrait être de créer un nouveau lieu de vie avec une certaine

autonomie par rapport au centre-ville, ouais créer un lieu de vie relativement complet dans cette portion du territoire. Alors la question c'est est-ce qu'on cherche à… J'imagine que c'est quand même d'éviter de créer des banlieues dortoirs quoi mais… Comme je vous disais tout à l'heure, on est quand même sur un territoire où il y a des manques qu'on ressent. Sur les services qui manquent. Donc ouais, de fait on est obligé de sortir du quartier. Alors est-ce que c'est une volonté des concepteurs de faire qu'on sorte ? Ca m'étonnerait mais…

MA : *Alors si ce sont les manques, qu'est-ce qui est réussi ?*

Je sais pas… la tenue des délais [rires]. Ca j'ai pas de visibilité là-dessus. Qu'est-ce qui est réussi ? J'ai l'impression que… Moi j'ai ma propre vision mais peut-être que les gens qui habitent s'y trouvent bien, les autres… Moi de fait je me vois pas du tout ici dans cinq, dix ans, je pourrais mais j'ai du mal à me projeter à très long terme ici. J'ai pas une relation très affective avec ce bâtiment et ce lieu. Mais pour revenir à votre question. Je vois pas tellement… Non mais comme je disais c'est un sentiment qui est presque, pas indifférent, mais mitigé. C'est pas un quartier qui suscite chez moi ni colère ni détestation, ni dégoût… et en même temps ça me transcende pas non plus, ça me laisse assez indifférent. Je trouve pas ça immonde, j'ai pas honte d'accueillir des gens quand ils viennent ici. Je trouve que l'intérieur par exemple est pas mal. Vu de l'extérieur c'est pas génial par contre, enfin c'est assez neutre. D'un côté, comment dire, le fait qu'il y ait des plantes cachées tout le long on est assez clôt quoi, chacun est dans son coin, ça favorise pas les relations de quartier avec les voisins par exemple. Mais bon…

MA : *Donc c'est cette indifférence qui vous fait dire que d'ici cinq ou dix ans…*

Ouais, c'est pas le lieu qui fait que… Comme je vous disais tout est lié à mes propres projets personnels. Je veux dire, si ça j'avais un boulot parfait à Nantes peut-être que je m'attacherais plus à ce lieu. Mais, de fait, pour l'instant c'est plus un truc dortoir, donc à ce titre je ne suis pas attaché du tout. J'ai pas de… Mais faut pas se plaindre franchement, c'est neuf, l'appartement est pas mal, le patio je trouve ça super… C'est quand même ce qui m'a fait choisir l'appartement. Les appartements en eux-mêmes ils sont pas parfaits mais ils ont des atouts indéniables, la luminosité de cette pièce, le fait qu'elle soit grande… C'est quand même des appartements, je vais pas me plaindre, j'ai habité dans 9m² comme je disais, dans un quartier pourri à Paris, donc franchement je vais pas me plaindre, il y a des gens qui ont des appartements insalubres et tout. Mais… mais d'un autre côté ça a rien de génial.

MA : *Comment décririez vous ce que quartier ?*

Moi je le ressens comme un quartier de passage quoi… pour tout le monde. J'ai pas le sentiment qu'il y ait une véritable, en dehors de moi hein, une véritable vie de quartier quoi. Peut-être… des fois j'entends des conversations sur la place là mais j'ai pas véritablement l'impressions qu'il y ait de vrais relations interpersonnelles entre les gens. Moi je vois notre voisine du dessus, elle prend sa voiture pour aller à son travail alors qu'elle habite à l'hôpital Bélier… alors qu'il y a quand même un tramway direct. Tout ça pour dire qu'on reste sur un modèle du quartier un peu périphérique dans lequel les gens prennent leur voiture pour aller ailleurs et s'investissent pas tellement dans le quartier, enfin c'est l'impression que j'ai. En dehors de cette fête des voisins que j'ai pas véritablement vécu mais qui a peut-être apporté quelque chose, je sais pas… les gens viennent ici pour voir d'autres personnes mais j'ai pas

l'impression qu'il y ait beaucoup de relations interpersonnelles entre les occupants qui ne se connaîtraient pas autrement. Ca crée pas de véritable dynamique de quartier. Mais c'est parce qu'il y a pas l'équipement commercial notamment, pour ça quoi… on croise pas les voisins. A part le boulanger c'est tout, le véritable ancrage du quartier c'est le boulanger. Je sais pas ce que va créer le fait qu'il va y avoir une ligne de bus là, chronobus, je sais pas quelle sera l'incidence. Pour moi c'est plutôt positif parce que ça va nous permettre d'aller plus facilement encore à Sainte-Luce, qu'on utilise un peu comme une petite ville à taille par rapport à la grande ville un peu impersonnelle qu'est Nantes.

MA : *Ici, c'est impersonnel aussi ?*

C'est impersonnel ouais. Mais c'est pas non plus… y a pas de relations tendues de voisinage. Non ça peut. A Rennes j'avais par contre des relations tendues avec les voisins. C'est déjà pas mal qu'il y en ait pas. C'est calme hein, on entend pas beaucoup de bruit… un peu les voisins du dessus mais pour avoir vécu à côté de la rue Saint-Michel à Rennes… bah le jeudi soir nous on dort ici, tandis qu'à Rennes on dormait pas tellement [rires].

MA : *Avez-vous modifié certaines pratiques, certains aspects de votre mode de vie en venant ici ?*

Bah en gros c'est tellement lié à notre mode de vie donc ben non on a une vie qui a pas tellement changé, parce qu'on a pas utilisé la voiture dans quelque lieu qu'on soit… quand on était à la Roche on essayait d'éviter, à Rennes c'était jamais quasiment, ici c'est juste pour faire les courses parce qu'on est obligé. On essaie de s'arranger, non, j'ai envie de dire qu'on arrive à faire à peu près la même chose qu'ailleurs, par rapport à Rennes on a remplacé la marche par l'utilisation des transports en commun. Mais autrement on fréquente les mêmes lieux, c'est-à-dire les bibliothèques, on va au cinéma, on met un peu plus de temps c'est tout. On se contraint pas, on mène à peu près la même vie quelque soit le lieu en fait. Peut-être parce qu'on est encore à un âge où les contraintes ne bloquent pas trop, à part le fait qu'en semaine on est plus calme qu'auparavant mais autrement on essaye d'en profiter le week-end. On est allé au musée ce matin, on va régulièrement au cinéma, on va à la bibliothèque régulièrement, on a une vie culturelle animée, normale. Niveau commerces, on continue à avoir les mêmes modes de vie au sens où on allait pas dans les grandes surfaces quand on habitait à Rennes ou à la Rcohe-sur-Yon, on évitait d'aller dans les hyper-U, les Auchan, etcetera, comme je vous dis on va plutôt à Sainte-Luce que dans les grands centres commerciaux nantais qui sont impressionnants. On va plus au marché parce que c'est quand même assez contraignant d'aller prendre le tramway, en fait le marché principal il est en face de la médiathèque et rapporter des choses dans le cabas dans le tramway c'est pas génial, monter et descendre les escaliers avec… En plus, ça par contre effectivement, quand on était à Rennes on allait tous les samedis matins au marché des Lys qui est un des plus grands marchés de France, qui est vraiment sympa. A la Roche, on allait au marché parce qu'il y a des halles qui sont assez sympas aussi, c'est un truc qu'on appréciait… ça maintenant c'est fini. Là maintenant on est une population captive de Système-U. ca c'est un truc qui joue, au niveau qualité de vie c'est moins sympa c'est sûr. Mais bon si le marché avait lieu le samedi matin sur la place on irait, parce que là le marché le mercredi soir, on a plus qu'une demi-heure quand on arrive parce qu'on arrive relativement tôt parce que ça ferme à dix-neuf heure trente et il y a déjà pas grand-chose plus tôt, non c'est assez anecdotique quoi. S'il y avait un vrai marché avec des trucs bien variés, des produits locaux, ça pourrait nous plaire. Mais je veux dire y a pas d'opportunités comme on

pouvait en rencontrer à Rennes. Par exemple, moi j'en discutais avec mon collègue quand j'étais à Rennes, il me disait qu'il y a des AMAP dans tous les quartiers, au moins une AMAP par quartier à Rennes. Ca j'ai pas connaissance par exemple d'une offre de légumes impliquant des agriculteurs locaux qui pourraient être à disposition des gens. Donc… à la Roche a venait d'être créé, on a essayé de s'y investir, finalement on y est pas allé mais… on aurait pu s'inscrire mais on s'est pas inscrit pour un autre motif, là y avait la disponibilité, c'est qu'on s'est pas du tout inscrit dans la philosophie de la chose, c'est autre chose encore, c'est le côté bobo, un peu condescendant vis-à-vis des agriculteurs « oh ouais c'est bien les agriculteurs, il faut les aider », en gros l'urbain qui a des scrupules d'être un urbain et qui… Pour moi être agriculteur c'est une profession comme une autre, fort légitime mais je me sens pas redevable ou… j'ai pas de scrupules vis-à-vis des agriculteurs d'être un urbain quoi. C'est ça que je veux dire. C'est peut-être parce que je suis né dans une petite ville et que j'ai connu des agriculteurs, j'ai pas du tout besoin de légitimité. Mais là on sentait que c'était « il faut aider les agriculteurs », en gros faut les aider à continuer à fonctionner… ouais c'est très bobo quoi. Et c'est marrant parce que la Roche c'est quand même pas une ville snob, on a trouvé les seuls snobs de la Roche quoi quasiment [rires]. Parce que les vendéens on cet avantage d'être beaucoup moins snobs que les nantais par exemple, c'est des gens assez simple… mais là on est tombé sur les seuls.

MA : *Y a-t-il des choses qui vous ont surpris quand vous êtes arrivés ici ?*

Ouais, c'est une obsession mais… la lenteur de la création d'une vie de quartier quoi. Moi je suis persuadé que le simple fait qu'il y ait un commerce de proximité, même plus cher, quand j'étais à Rennes, j'allais à une superette qui probablement était plus chère sur chacun des produits mais qui me permettait d'aller après mon travail jusqu'à sept, huit, neuf heure, faire des courses. J'appréciais ça énormément, c'était un service rendu qui était tel que j'acceptais de payer un peu plus cher par rapport au fait de prendre la voiture pour aller au centre commercial immense. Ca, j'ai l'impression que… pour un aménageur, pour la ville, ne pas avoir pensé à adapter l'offre à ce quartier, je trouve aberrent, complètement. Ouais c'est ça… parce que ça fait quand même un an, moi je pouvais comprendre en arrivant parce que la quartier était neuf mais entre temps il s'est rien fait quoi. Je sais que ça prend du temps de créer un centre commercial mais… en plus je demande pas un centre commercial, je demande un type superette sympa quoi. Et puis l'implantation des commerces est étonnante, y a des chocolats à côté, faut le vouloir pour venir jusque là acheter des chocolats. Faut être dans le quartier mais on achète pas du chocolat tous les jours…

MA : *Pour revenir sur la communication et le discours, à part constater le fait qu'il vous arrive peu…*

Bah on reçoit la revue mais j'avoue que je ne la lis pas non plus en intégralité, la revue de la ville. Je pense qu'il y a peut-être des présentations par quartier. Mais on sait rien sur le quartier, par exemple qu'est-ce qui dit que c'est un écoquartier ?

MA : *Il y a notamment le fait que le quartier a été primé par le ministère dans le concours qu'il lance, pour la catégorie « densité et formes urbaines ».*

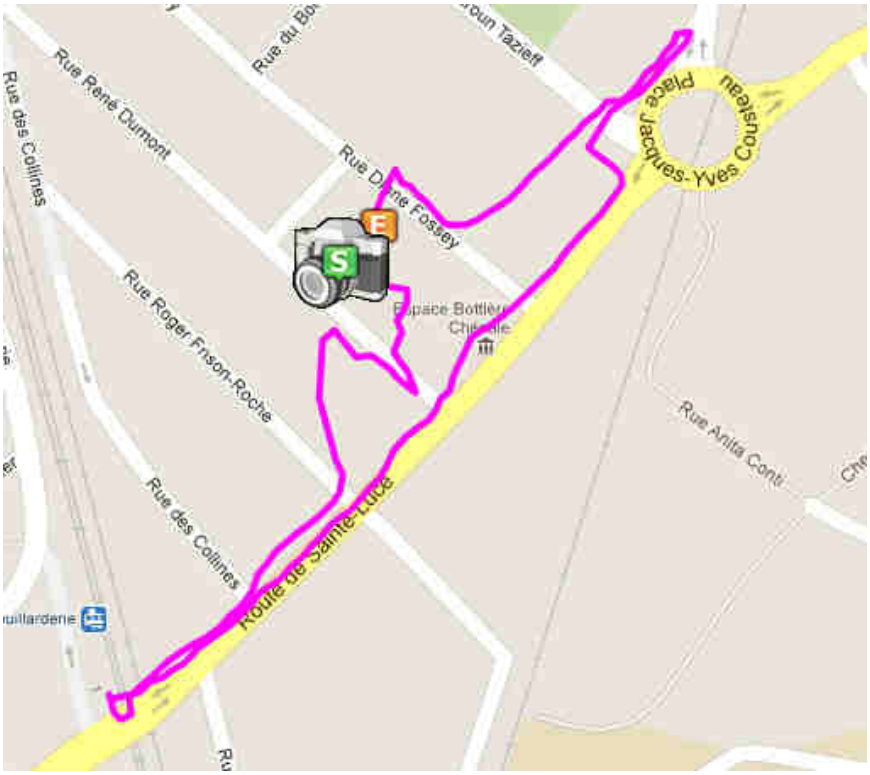
Densité ? Pourtant y a pas… Enfin les bâtiments sont pas hyper hauts quand même. Si on veut densifier faut construire en hauteur. C'es tout ça que je comprends pas…

MA : *J'ai une dernière question un peu étonnante : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Peut-être pas la cité radieuse de Rezé même s'il y avait des avantages aussi. Moi je suis plutôt un urbain, ultra urbain, un centre-ville avec quasiment que des rues piétonnes, moi ça me suffirait, avec des transports en commun qui permettent de garer sa voiture en périphérie par exemple. Ouais c'est ça, pour moi c'est ça un quartier idéal… Avec à proximité les cinémas, les théâtres, les magasins culturels… Donc pas une petite ville mais ce que je vais vécu à Rennes en fait. Bon après objectivement, j'avais une place de parking gratuite parce que je travaillais tout à côté de mon travail et donc je laissais mon véhicule sur le parking du travail. Donc je pouvais prendre la voiture quand je voulais, c'est quand même un super avantage dans Rennes. Objectivement tout le monde ne l'avait pas mais… Et puis Rennes n'est pas une ville piétonne, les vieux quartiers ouais mais… Mais autrement moi si je peux éviter de me servir de cet engin ça me va très bien. Moi si j'ai tout à disposition. Ça m'arrivait de laisser la voiture quinze jours, trois semaines, sans l'utiliser. Donc…

HN4	**Date :** 04/03/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 800€/mois
Climat de visite : temps gris, froid, légère pluie	**Adresse :** Villa des Arts
	Arrivée : avril 2011
Durée de la visite : 27 min	**Appartement :** T4, 80m²
Longueur du parcours : 1185 m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 1h57 min	**Profession :** responsable de laboratoire (industrie agroalimentaire)
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 42 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

On est arrivé ici y a un an, moi je suis responsable laboratoire dans une usine agroalimentaire qui fait de l'huile de tournesol sur Saint-Nazaire. Je fais la navette tout les jours, je prends le train. En fait on est des usagers très intermittents, essentiellement alternants et en fait on est pas les seuls je crois parce qu'on en croise. Il y a une personne qui prend le tramway à une station après nous donc elle doit être dans le quartier aussi. L'été on en voyait une autre. Des gens qui vont directement à la gare. L'avantage de ce quartier c'est qu'il est long du tramway et donc pratique pour atteindre la gare. Moi j'ai une heure et demi de tramway de porte à porte, un aller, ça fait trois heures par jour donc c'est conséquent. Entre la tramway, les temps d'attente et le train. Mon mari a deux heures pour aller travailler à la Roche-sur-Yon.

MA : *Le choix d'habiter Nantes vient du fait que ce soit au milieu ?*
Oui et parce qu'il y a le train. On a essayé autrement mais point de vue train y a que Nantes quoi. Auparavant je travaillais à Laval et mon mari à la Roche-sur-Yon et on s'était déjà dit « est-ce qu'on s'installe à Nantes » et en fait joindre Laval de Nantes c'est extrêmement compliqué donc on se voyait le week-end. C'est une situation qui est difficilement tenable donc j'ai trouvé un nouveau travail ce qui voulait dire qu'il déménageait ce qui n'est pas désagréable parce que quitter la Roche-sur-Yon c'est pas un traumatisme parce que c'est pas une ville très belle surtout si on aime pas Napoléon. On s'est posé la question entre la Roche et Saint-Nazaire, de prendre une petite donc pas de transport en commun, ça obligeait à deux voitures, les petites villes c'était pas les plus agréables non plus, c'était Machecoul… donc à tout prendre vaut mieux Nantes au moins on en profite le week-end, c'est une ville agréable. Après être passé par la Roche-sur-Yon on apprécie d'autant plus.

MA : *Ca vous fait donc de longues journées…*

On peut travailler dans le train donc on peut partir relativement tôt du travail. Mais c'est vrai qu'on part d'ici il est 6h20 ou 25 et on arrive il est 7h15 à 8h selon les trains. On profite pas énormément du quartier. Donc c'est pour ça on le connait peu, faut peut-être pas déflorer avant la visite mais… Mais je pense que c'est pas une situation qui est marginale, il suffit d'être à la gare vers 6h30 tous les matins pour se rendre compte qu'il y a beaucoup d'alternants et pas mal qui sortent de Nantes, aussi étrange que cela puisse paraître, que les gens viennent chercher de l'emploi à Nantes c'est pas étonnant mais en fait y a beaucoup de gens, moi j'en vois pas mal qui font l'intégralité de mon trajet. Par contre je dirais qu'on est exceptionnels dans le sens où on arrive en couple à la gare. Je pense à ça, c'est vrai qu'on voit jamais personne. Peut-être qu'il y a des gens qui font la même chose que nous mais à des heures décalées alors que nous on a 10 minutes de décalage donc c'est vrai qu'on peut partir ensemble. Je pense que quand y en a qui le fait c'est mieux, qu'il y en a un qui reste sur place mais là les deux ça devient pesant quand même. Parce que quand t'arrives tous les deux à 8 heures le soir tu peux rien faire, suffit qu'on ait un problème de plomberie ou quoi que ce soit et on peut pas, on est jamais là, y a jamais personne qui est sur place et qui peut venir aussi tôt. Enfin ça se fait, c'est pas ingérable. Mais c'est vrai qu'on voit la vie autrement, on est réglé par les horaires de train. Quand on est en voiture on s'en aperçoit pas, on reste au boulot, on fait pas gaffe, une fois qu'on commence à prendre le train, c'est autre chose… Dès que les papiers sont rangés, ça y est. Moi je suis beaucoup plus intolérante avec les retards par exemple, quand une réunion ne commence pas à l'heure, qu'elle commence à 5h et que je sais que j'ai un train à 6h05, là je suis pas très tolérant… Mais bon ceci dit les femmes comprennent souvent aussi parce qu'elles ont elles mêmes leurs propres contraintes horaires.

MA : *Combien cela vous coûte ?*

146 euros pour moi, 171 euros pour mon mari. Remboursé à 50%. C'est sûr qui si on a un salaire qui n'est pas conséquent c'est une contrainte. Mais bon ça reste encore… Ca fait qu'on a qu'une voiture, on en a pas deux. J'avais regardé sur Mappy ou Viamichelin, de porte à porte ça fait 24 euros aller-retour, vous le multipliez par 20 ou 22… Bon c'est aussi parce qu'il y a le financement de la région, 146 euros l'abonnement c'est pas très cher quand on y pense parce qu'il y a le financement du TER par le Conseil Régional.

Visite

Lieu	t0 +	
Jardin de la Villa des Arts	21 :00	Alors le choix de la maison en fait ici c'est par rapport à ce que je vous ai dit tout à l'heure, on voulait être à Nantes pour pouvoir bénéficier du train tous les deux et on voulait rester sur Nantes, quand même rester en ville et être proche de la ligne 1 qui va à la gare en tram. En fait c'était ça les conditions de choix du logement, qu'on puisse arriver à la gare rapidement sans faire de changement de ligne et être en ville si possible. Et en fait par rapport à ce qu'on a visité, ce qu'on nous a proposé, parce qu'on est passé par les agences, c'est celui là qui nous a intéressé parce qu'il était de plain-pied, qu'il y a un petit jardin, et c'était lumineux. C'est vrai qu'en arrivant c'était sympa parce que c'était un peu vert. C'était le choix d'ici, voilà pourquoi. Par rapport à tout ce qu'on avait vu, parce qu'on avait vu des appartements près de la gare qui étaient horriblement tristes et c'est vrai que quand on a vu celui-là… On est pas du genre à vouloir passer trois heures à chercher un appartement, voilà ça conditionne aussi [rires]. Donc quand on l'a vu ça nous a plu tout de suite parce qu'effectivement c'était vert, c'était juste à côté de la ligne de tram et on pouvait aller à la gare et on avait un petit jardin, ça faisait assez vert et puis pas trop les uns sur les autres, ça faisait un peu maison. Parce qu'on était en maison aussi avant et donc on voulait pas repartir carrément sur un appartement, ce qui explique l'impression qu'on a eu.
Rue René Dumont	22 :51	Je sais pas si c'est l'effet des bambous parce qu'on aime bien l'Asie qui nous a plu mais c'est peut-être ça aussi. Ca c'est le chemin qu'on fait tous les jours le matin pour partir au travail. C'est toujours un peu au pas de course. C'est toujours limité par rapport à l'horaire du tram. Donc c'est vrai qu'on a pas le temps à l'improvisation le matin, on prépare tout le soir pour que le matin on se lève le plus tard possible pour partir, on déjeune pas à la maison par exemple, on prépare le café et on met tous dans les thermos et en fait on déjeune chacun de notre côté dans le train le matin.
Entre les immeubles Naturalie	23 :35	Pa rapport à ce qu'on a lu ce matin on a été très étonné parce quand on nous a loué l'appartement on nous a pas dit que c'était un écoquartier, à aucun moment… On l'a appris avec vous et on l'a réappris ce matin avec l'article. Ils nous a pas été proposé dans ce sens là, pas du tout.
Rue Frison-Roche	23 :50	C'était que c'était tout neuf, que ça venait d'arriver, que ça risquait de nous plaire que ça correspondait ç ce qu'on demandait mais voilà.

		Donc là on prend les raccourcis pour gagner du temps à chaque fois. Et c'est vrai que tous les week-ends on voit les gens aménager, on sent bien que c'est tout neuf.
Route de Sainte-Luce	24 :34	Et là ça fait un an qu'on est arrivé parce qu'on est arrivé le premier avril et c'est la première fois qu'on voit les gens repartir. Ce qu'on a pu apprendre c'est qu'ici avant c'était des maraîchers qui étaient là. C'était désert, c'était des champs. Et petit à petit on voit les constructions arriver. Donc apparemment là c'est un gymnase qui arrive et là je me demande si c'est pas pour les personnes âgées. On sent bien de toute façon que le vert petit à petit il va disparaître. On en profite encore un petit peu là mais on sent bien que ça va vite disparaître. Et c'est vrai que ça fait l'effet que tous les jours ça change, l'endroit change. Là [sous le pont] c'est là que généralement on commence à croiser la mixité ici, parce que je pense, je suis pas sûre qu'il y a une mosquée ou un endroit de prière par ici, c'est des fois le matin de bonheur ou des fois le soir aussi quand je rentre, on rencontre des gens. On la ressenti surtout au moment du ramadan.
Arrêt de tramway Souillarderie	26 :20	L'article m'a fait rire parce qu'il parlait de mixité et là où on est, à la villa des arts pas du tout quoi. Parce que c'est quand même des appartements qu'on paye 800 euros par mois, faut quand même pouvoir les débourser donc avoir les bons salaires derrière. Donc c'est là qu'on prend le tram, je vais peut-être pas continuer plus loin, on monte ici pour prendre le tram. C'est vrai que c'est le trajet qu'on fait le plus souvent parce qu'ici c'est juste pour dormir, dès qu'on a besoin de sortir on va vers Nantes. On va rarement dans ce sens là sauf quand on a des colis à aller chercher à la Poste Jules Vernes, vers la Haluchère, donc c'est pareil on prend aussi le tramway. On prend beaucoup le tram, on évite la voiture au maximum. C'est pour ça, c'était l'intérêt pour nous d'être ici auprès de la rame de tram. Après y aussi la clinique Jules Vernes qu'on utilise éventuellement pour faire des examens, des choses comme ça, avec la ligne de tram aussi.
Route de Sainte-Luce	27 :35	Y a très peu de voitures le matin. Comme on part à 6h15, 6h20, y a très peu de voitures, pas plus que ça. Le soir si j'arrive à 7h30 ou 7h45 c'est pareil y a pas beaucoup de monde, si je finis plus vite là ça bouchonne. On sent tout de suite les variations par rapport aux horaires auxquelles on arrive. Et alors ce qu'on voit c'est beaucoup de gens qui laissent leur voiture ici pour prendre le tram, alors je sais pas si c'est des gens qui travaillent en ville ou pas, je sais pas trop mais y en a beaucoup qui laissent leur voiture ici et qui prennent le tram avant de la récupérer le soir. Ca fait un peu

		parking ici. On sent que c'est la transition entre les abords de Nantes qui sont accessibles et après Nantes qui n'est plus accessible pour la voiture. Ca s'arrête ici. Même à attendre les conversations dans le tram on entend bien les gens « j'ai laissé la voiture à l'arrêt de tram à Souillarderie, c'est plus facile, c'est pas payant, après je galère pas en ville », etcetera. On sent que c'est la limite à peu près quoi. C'est un quartier qui fait neuf, moderne, assez triste aussi quand il pleut. D'ailleurs c'est ce côté-là parce que l'autre côté a pas du tout la même façade, les autres sont très colorés mais alors ce côté-là c'est très gris en fait avec moi je trouve un manque d'harmonie entre les différents bâtiments parce qu'il y a des choses complètement différentes. Quand on voit le bâtiment qui est pas très loin de nous qui est dans les orange, en bois derrière, complètement différent des autres ici. Donc là c'est le début des commerces où y a un laboratoire d'analyses médicales, une banque et ce qui manque ici c'est une épicerie. Parce qu'à la rigueur on arrive à peu près à tout avoir ce qu'il faut et y a que l'épicerie qui nous manque et qui fait qu'on est obligé de prendre la voiture, ou alors prendre le tram mais bon ça devient un peu galère pour revenir avec les courses. En face il parait qu'il y a une grande surface de prévue mais je sais pas. Autrement il y a la pharmacie, le salon d'esthétisme à côté et la boulangerie qui est un endroit où on va tous les jours. Pour moi 7h45 c'est vraiment le dernier carat, des fois c'est fermé mais ça dépend des moments. Elle est fermée le samedi malheureusement.
Place du Commandant Cousteau	31 :25	Là on arrive sur la grande place où y un restaurant, un coiffeur et deux magasins dont un est fermé, il a pas tenu, on l'a vu partir, celui de compléments alimentaires. Je sais pas si la population était là pour ça. C'est comme les Délices d'Anvers à côté, voilà, on se demande ce qu'il fait là… en tous cas personnellement je me demande. De ce côté-là, c'est un peu plus gai, y a un plus de couleur. Moi l'autre jour, là où on est ça m'a fait l'effet, je ne sais pas pourquoi, c'st peut-être parce qu'il pleuvait, j'avais l'impression de rentrer dans vous savez tous ces quartiers qui sont fermés aux riches avec toutes les portes. Parce qu'à chaque fois qu'on veut rentrer chez nous toujours les portes sont verrouillées, on a les pass pour rentrer. Donc quand on dit que c'est de la mixité on a du mal à le croire avec les portes fermées comme ça, enfin moi je sais que j'aime pas. On sent le cloisonnement. On a l'impression que c'est « on a un petit lot ici, on a les arbres, allez hop on se protège bien parce qu'autour ça craint », ça fait vraiment cet effet là quoi. Moi je trouve ça désagréable quoi, en plus ça sert pas à grand-chose, c'est pas ça qui

		arrête et on sent vraiment que ça donne une limite avec les autres en disant « non, non, ça c'est chez nous, c'est notre quartier, y a que nous qui pouvons y rentrer ». On a des mots de rappel de temps en temps « attention de bien fermer les portes, y a du vandalisme », des choses comme ça quoi. On le sent. On est arrivé ici en tant que locataire et j'ai dit à mon mari « jamais j'achèterai ici ». On sent que les gens sont venus ici parce qu'il y a un cadre de vie qui est agréable, c'est vrai que c'est vert, les appartements sont sympas, mais attention faudrait pas non plus être embêtés. Faudrait pas que les voisins soient trop embêtants quoi. On sent qu'on veut la mixité mais les gens sont pas près à l'accepter alors ça fait bizarre ce qui se passe en fait. C'est comme s'il y avait ce vœu mais les gens ne sont pas prêts à ça donc ils trouvent le moyen de se protéger derrière, de mettre des barrières, des choses comme ça, enfin moi c'est la sensation que j'ai eu… Et c'est vrai pourtant que la mixité on la sent, parce que moi quand je sors du tram, je croise beaucoup de gens de couleur, surtout de couleur je dirais, et des jeunes, beaucoup de jeunes, alors que là où on habite y a très peu de jeunes, je dirais que c'est des couples avec des enfants, de minimum trente ans voire plus, donc c'est pas du tout la même population et ceux-là je les vois très rarement au tram. Et donc on sent bien qu'il y a quand même une population qui est là, qui est jeune, qui est noire et qui fait un peu de bruit mais là où on est on entend pas de bruit. Voilà c'est un peu le paradoxe quoi, j'ai l'impression qu'on est vraiment dans une enclave bizarre qui correspond pas à ce qu'on voit dans la rue. Je crois que là c'est un école mais comme j'ai pas d'enfants je peux pas trop dire. L'eau là c'est sympa, ça rappelle un peu Nantes justement avec les bords de la Loire, Nantes qui est un peu la terre et la rivière en même temps. C'est sympa, c'est reposant. La grande place moi je la trouve agréable aussi, justement le fait que ça soit un petit peu ouvert, ça atténue un peu les portes que je vous ai décrites. C'est là qu'il y a le marché le mercredi, c'est sympa aussi. Il y a un marché, ils appellent ça un marché du soir mais c'est plutôt d'après-midi parce que quand moi j'arrive à 7h30 tout est reparti donc j'ai du mal à en bénéficier. Mais autrement c'est sympa, moi à Rennes j'étais habituée à faire les courses au marché donc quand on a su qu'il y avait un marché on s'y est précipité mais bon ça a marché une fois parce qu'on était de bonheur cette journée là… c'est dur d'y être. Mais c'est vrai que ça fait un peu place du bourg, ça veut donner un âme un plus rurale et de quartier quoi. C'est un lieu de rassemblement mais à part le marché je vois pas énormément… Là vous voyez bien, aujourd'hui y a personne quoi, c'est pas tellement occupé. Alors c'est peut-être parce qu'il fait pas beau non plus.

		Peut-être que l'été on verra un peu plus de monde mais de mémoire cet été, on est pas parti en vacances et j'ai pas vu grand monde à part quelques jeunes qui font du skate, des choses comme ça… On peut pas dire qu'il y a des rassemblements de quartier quoi. Je pense que c'était vu pourtant pour ça, avec l'arbre au milieu qui reste un petit vert et l'eau ici, ça rappelle un peu la campagne et l'effet du bourg, de la ville de campagne. Je sais pas. Mais c'est un quartier qui est jeune aussi alors il va peut-être évoluer au fur et à mesure, les gens vont peut-être se connaître. Je sais pas. Moi je sais qu'on connait personne… au bout d'un an on a parlé avec la voisine du dessus, c'est tout. Ce matin on était à un musée à Nantes, juste devant nous c'était les voisins d'en face et ils ne nous ont pas redit bonjour. Je pense qu'ils nous ont reconnu parce qu'ils nous voient régulièrement mais voilà les gens se disent même pas bonjour… Moi je trouve que ça fait quand même assez bizarre parce qu'on est quand même assez proche les uns des autres, on se voit facilement et non… Vraiment les gens se clôturent chez eux quand ils rentrent. Ca fait espace ouvert, on veut faire un espace de mixité et en fait non c'est tout l'inverse qui se passe, enfin pour moi, j'ai l'impression. C'est un peu raté de ce côté-là et pourtant je pense que l'espace qui est donné à vivre est agréable parce qu'on a pas l'impression d'étouffer. Même s'il y a des bâtiment ça laisse quand même… enfin on a pas l'impression d'être serré entre des bâtiments, des tours comme on peut on voir en ville et en fait les gens sont serrés chez eux.
Parvis de la médiathèque	38 :01	Et autrement le deuxième point où on est toujours arrivé c'est la médiathèque qui est ici, ça aussi ça nous a plu parce qu'on est souvent arrivé dans les médiathèques pour les livres, les DVD. Donc avoir une bonne médiathèque ici… généralement c'est le point du samedi matin. Entre la boulangerie systématiquement le soir et Floresca Guépin le week-end pour faire le stock de livres pour le train, voilà. Donc en fait mon trajet se situe vraiment sur cette ligne là. Après on va prendre la voiture pour aller vers Sainte-Luce pour aller dans une grande surface, la plus petite grande surface qu'on peu trouver parce qu'on aime pas les grandes surfaces donc on prend la plus petite qu'on peu trouver. Elle va être sur Sainte-Luce et ça va être le seul moment où on va prendre la voiture. Autrement voilà, on va pas par là, même pas à pied, on est pas promeneur à pied par là. Si on va à pied on va plutôt aller dans des coins qu'on connait pas mais là non. Non parce que ça fait vraiment résidentiel, ça nous donne pas envie d'y aller. La médiathèque donne une impression de pas finie, comme s'il manquait quelque chose sur les panneaux. Ce qui est sympa c'est la phot qui est là-bas, y a une grande photo vers l'extérieur, qu'on voit bien quand on revient de Sainte-Luce en fait. vous voyez c'est le fait des trous, moi j'ai l'impression que ça attend d reposer

		quelque chose dessus. Chez nous c'est pareil, on a eu l'impression que c'était pas fini parce que les barrières sont rouillées, on pourra regarder en revenant. Alors les gens qui viennent me voir… Mes parents qui ont plus de 70 ans disent « mais ils vont la peindre quand quoi ? » [rires]. Systématiquement c'est ça, je dis « mais non c'est comme ça », « mais c'est horrible » [rires]. Voilà y a une photo ici, ça doit être le pont qui enjambe la Loire sur l'Île Beaulieu. [un avion passe] Et oui on a les avions qui passent régulièrement. C'est pas gênant, la maison est très bien insonorisée, c'est vrai qu'on les entend un peu mais très peu, faut vraiment être dehors pour les entendre.
Place du Commandant Cousteau	41 :02	Alors la maison est super bien isolée pour les bruits extérieurs, par exemple le chien qui crie on l'entend pas, les gens qui parlent on ne les entend pas, par contre les voisins du dessus qui marchent alors là… c'est une vraie catastrophe.
Rue Diane Fossey	41 :38	Donc on a l'impression que c'est en travaux aussi. Nous ça fait un an qu'on est là et y a toujours des grues parce que c'est un quartier qui est nouveau et qui est toujours en construction. L'acier rouillé y a un moment quand il pleuvait on se disait « on va attraper le tétanos », on rigole là-dessus, on fait des plaisanteries là-dessus parce qu'il y a des moments c'est bien de prendre quelque chose de brut mais là y en a de trop à la rigueur. Y en a un peu trop partout. En plus y avait des problèmes de portes qui restaient bloquées, on pouvait pas ressortir. Voilà le problème d'avoir tous les trucs en électrique et qui marchent pas, on finit par s'énerver aussi parce que ça bloquait en permanence donc les gens laissaient ouvert donc ça gueulait parce que c'était ouvert. C'est bruyant, ils ont changé parce que les gens se sont plaints parce que les portes faisaient du bruit, fallait retenir la porte quand on la refermait, ça faisait un bruit pas possible donc ils ont changé y a pas mal de temps les systèmes de portes pour qu'elles reviennent doucement. C'est vrai que moi ça m'a jamais gênée le bruit de la porte. On est pas très loin d'une porte mais moi ça me gêne pas. C'est vrai que c'est un quartier qui est pas bruyant du tout. Nous on a vécu longtemps à Rennes au centre-ville près des barres donc voilà quand on est arrivé à la Roche-sur-Yon dans un quartier isolé j'ai cru que j'étais devenue sourde, ça a été la catastrophe quoi, tous les jours je me disais « mais y a un problème j'entends rien, j'entends rien ». Ca m'a fait une drôle de sensation quoi, de ne plus rien entendre comme bruit. Et après ça a été l'inverse c'était « c'est trop calme, ça manque de bruit ». A Rennes, on était dans le centre, entre la rue de la soif et les autres et c'était un peu pesant… Ici c'est calme mais à la rigueur peut-être le fait de vieillir on trouve ça quand même agréable, de pas avoir à entendre tout le monde, vu

		les horaires qu'on a on est content que le soir on puisse dormir. On donne ici les deux fenêtres ici. Alors quand on a déménagé c'était pas encore fait, c'était de la boue partout quoi.
Parking entre la Villa des Arts et la Bourdaine	44 :32	Ce parking on l'a vu aussi se construire, ça existait pas nous quand on a déménagé, on a été obligé de déménager par les fenêtres en fait parce que là c'était pas accessible. On s'était dit c'est bien, on une grande baie pour déménager et on a pas pu en profiter donc bon… [rires] En fait on avait pris le rez-de-chaussée pour ça, pour pas être emmerdé pour le déménagement et puis pour le chat… Mais on est passé par agence pour louer la maison, l'agence est nulle, c'est Foncia. Donc je suis en bagare avec Foncia en permanence sur les paiements, en fait comme c'était tout neuf y avait plein de choses qui marchaient pas, les ventilations, les plombiers qui avaient pas resseré les joints ni rien et ils venaient jamais… Donc j'ai arrêté les paiements et ça a été la bagarre après mais à partir du moment où on arrête de payer les gens arrivent. Au point que le plombier est venu le dimanche. Je demandais pas le dimanche mais ça faisait deux mois qu'on réclamait… Et ouais y avait plein de choses qui étaient pas finies, ça a été mis en location très très vite. A mon avis les propriétaires c'est des gens qui sont là juste pour faire de la location, ils en ont rien à foutre, ils ont mis le minimum légal qu'ils avaient à faire… Et puis le fait que ce soit effectivement… Surtout quand on arrive par ici moi j'ai l'impression d'arriver dans une zone, faut avoir la clef, faut avoir le pass pour y avoir droit, on sent quand même qu'on est privilégié parce que les appartements sont pas mal donc on se mélange pas avec les autres. On a 80 m², il y a 3 chambres. C'est vrai que le patio intérieur nous a bien plu, ils sont bien conçus, c'est pas mal fait. Après un écoquartier… pour les poubelles c'est la galère, faut aller en bas pour mettre les poubelles, on a juste le tri ordures ménagères, à part ça on a un autre sac pour tous les autres, y a pas de verre, y a pas de composteur. Y a pas de local à vélo. Enfin y a un local pour mette les vélo mais on a pas à disponibilité les vélo libres, je sais pas comment ils appellent ça à Nantes, les Bicloo, pour pouvoir se promener autour. C'est que limité au centre-ville, ce qui est le mieux desservi par les trams.
Jardin de la Villa des Arts	47 :32	Quand je vais au boulot c'est pareil, je vais à la gare, j'avais un vélo que je mettais à la gare, je me suis fait volée trois vélos donc c'est bon… Voilà, la porte maintenant met trois heures à se refermer pour éviter les bruits mais ça fait quand même bricolage un peu partout. On veut que ça soit design quand même un peu, on sent bien qu'il y a de la recherche avec les galets, tout ça et après…. C'est un peu la

		débrouille, c'est pas fini quoi. Et ici, je sais pas qui a conçu ça mais quand il pleut… là ça va il pleut pas beaucoup mais ici c'est la camargue quoi. On se dit que cet été avec les moustiques ça va être sympa. On a plein de bestioles dans les chambres, alors c'est pas des moustiques, je croise les doigts, ça pique pas mais c'est plein de bestioles dans la maison, des trucs qui volent. Ils en parlent dans l'article, des éphémères, c'est ce qu'ils ont mis. Y en a plien plein, plein dans la maison. Et puis la flotte, il faut traverser le lac avant d'arriver dans la maison. En plus quand il gèle c'est une vraie patinoire, on l'a eu dernièrement, c'est une vraie patinoire.

Entretien

Donc voilà le tour du quartier pour moi.

L'appartement il est très sympa l'été parce qu'on a le soleil le matin aunniveau du patio et on l'a l'après-midi au niveau de la terrasse.

Donc là ça fait salon et cuisine, là c'es le patio. Pour rester dans les critiques, je sais pas pourquoi ils ont pas fait de baie vitrée glissante ici, c'aurait été très sympa parce que là les portes c'est emmerdant. C'aurait été vraiment très pratique, je sais pas pourquoi ils ont pas fait ça et pourquoi ils nous ont mis des portes qui nous emmerdent, et pourquoi ils nous ont mis aussi des fenêtres qui vont très bas où les canapés nous empêchent de les ouvrir, voilà moi je sais pas, j'aurais mis les fenêtres plutôt dans l'autre sens, moins hautes et plus longues, à la rigueur ça aurait été moins embêtant pour pouvoir faire l'aménagement du logement. Dans le patio c'est des copeaux comme y en a là-bas, sauf qu'avec le chat, il avait pris ça pour une litière. Après je pense que les gens qui sont propriétaires ils ont peut-être pu faire ce qu'ils voulaient, nous ils nous ont mis des copeaux comme là-bas et on a remis de la toile parce qu'avec le chat ça devenait impossible quoi. Et autrement y a des pousses mais apparemment elles ont pas très bien supporté l'hiver, c'était encore en feuille, ça montait bien cet été mais là l'hiver plus rien. Le principe du patio c'est ce qui nous a plu en fait, ça nous a intéressé. Alors oui, ils nous ont mis une barre après là, pour pas que les voisins d'en face nous voient, la barre métallique là, elle n'était pas à l'origine, elle a été remise après parce que les voisins nous voyaient en fait, donnaient sur nous. C'est juste un cache pour pas voir le voisin, c'est juste ça. Ils ont fait une demande générale parce que je pense que ceux du dessus, c'est la voisine qu'on voit le plus, qui nous parle, elle est propriétaire et elle ça la gênait je pense aussi de nous voir. Mais c'est bizarre là, je sais pas pourquoi ils ont mis des grilles parce que leur paravent là il est plein sur ce côté-là mais en face il est pas plein, parce qu'à la rigueur il aurait été plein c'aurait été moins gênant mais… En fait y a ceux du dessus qui ont une terrasse qui est là, qui commence là, alors eux on a pas de vis-à-vis par contre on a plus un vis-à-vis avec ceux qui sont à côté. C'est vrai qu'on peut pas se dire qu'on va se mette tout nu dans le patio, c'est clair. [rires] Faut faire gaffe, y a des enfants en plus donc c'est mal conçu par rapport aux vis-à-vis, c'est pas trop bien vu… On a visité l'appartement de la dame au-dessus et ils sont pas mal. C'est bien foutu. Par contre on avait visité un logement du dessus en face et par contre pour nous il était mal foutu.

MA : *Ici, vous avez pu visiter avant ?*

Oui, y avait personne, il venait d'être fini en fait donc y avait eu personne encore dedans.

MA : *Et vous n'avez pas eu trop de malfaçons ?*

Non, à part les ventilations qui fonctionnaient pas bien, non, pas trop, faut pas trop se plaindre. On a un système de chauffage électrique, pareil écoquartier ça fait un peu rire. Je sais pas mais je pense que tout le monde est comme ça… Par exemple on paye pas l'eau, c'est dans les charges, alors ça c'est pas non plus… nous c'est pas grave on fait gaffe c'est dans notre état d'esprit mais c'est bizarre… Enfin dans un écoquartier voilà, la question de l'eau est pas gérée… Les ordures pas du tout, l'eau non plus, l'électricité bah c'est électrique… après y a un programmateur mais ça on le trouve maintenant un peu partout dans les logements, pour régler les heures où on est là ou pas là. Le chauffage électrique c'est un peu bizarre. L'isolation ça va, faut pas se plaindre ce côté-là, à part le fait que c'est sonore par rapport à ceux du dessus et à la rigueur les odeurs, parce qu'on parlait tout à l'heure d'odeur, la fille du dessus qui fume dans notre chambre on le sent, quand elle met de l'encens dans sa chambre on a l'odeur de l'encens, l'autre jour je suis arrivée en me disant « mais qu'est-ce que cette odeur chez moi ? ». Ca sentait l'encens et je suppose que ça venait du dessus, ça pouvait être que ça. Ca c'est bizarre, c'est la première fois que je ressens ça. Fenêtres fermées hein. Je me suis dit « qu'est-ce qu'il y a comme odeur dans cette chambre, c'est pas à moi cette odeur là » et ça c'est estompé au bout de deux jours. Et je suis persuadée… parce que quand elle fume, je sens la cigarette. Par contre l'insonorisation c'est bien quand tout est fermé mais dès qu'il y a une fenêtre d'ouvert quelque part on se croirait à côté. Moi j'ai été réclamer à deux heures du matin, demander à la fille de fermer sa fenêtre parce qu'elle parlait à une copine au téléphone la tête par la fenêtre, ça donne sur le patio, nous on dort ici pourtant avec le fenêtre fermée mais moi j'entendais tout… L'insonorisation des hommes c'est pas bon quoi. L'insonorisation extérieur c'est bine, vous voyez on entend rien. Ou alors c'est peut-être parce qu'il y a des bruits qui nous gênent plus. Donc deux fois j'ai dû lui dire de parler moins fort parce que 2h du matin quand on travaille le matin et qu'on sait que dans 3 heures on se lève, ça énerve. Surtout que c'est calme donc c'est peut-être pour ça aussi qu'on est moins clément, le moindre bruit on va pas le supporter. Mais bon faut relativiser, c'est quand même très calme. Faut pas se plaindre.

Voilà, donc les sanitaires sont ici. Y a une chambre ici qu'on a réservé en chambre d'amis, y a des placards préparés, elle est froide, elle est pas vivant parce qu'on y va pas et c'est vrai qu'elle profite pas de la lumière comme peuvent en profiter les autres pièces parce que dès qu'il y a du soleil on est Sud-ouest… Là y a un bureau ici, le placard avec le chauffe-eau. On a mis le bureau là parce qu'on a pris la chambre qui donne sur le patio, c'est l'intérêt, par contre on entend la voisine quand elle va se laver les dents, je suis pratiquement sûre que sa salle-de-bain correspond avec la notre et sa chambre corresponde avec la notre. Et au-dessus pareil, je pense qu'il y a un chambre ou quelque chose come ça parce qu'on entend tout de suite marcher. On entend aussi les gens faire de la musique. Et puis là la salle-de-bains que je trouve quand même petite, parce qu'il y a quand même 3 chambres, 80m² et voilà la salle-de-bains pour au moins une famille de quatre… donc c'est bizarrement conçu quoi. C'est pas mal conçu, après je trouve que c'est bizarre, nous ça nous suffit, on s'en fout, on est que deux mais j'imagine une famille quand même dans la salle-de-bains, je trouve ça bizarre pour 3 chambres… En plus une baignoire, voilà… je suppose que les gens qui sont propriétaires ont

peut-être mis des douches ou en tous cas ont eu le choix. C'est pareil, c'était le minimum d'équipements avec, y a pas d'économiseur d'eau, voilà… Enfin moi j'ai pas du tout ressenti que c'était un écoquartier, si on l'avait pas lu là aujourd'hui et que vous nous aviez pas écrit on l'aurait pas su. C'est pas du tout… enfin Foncia l'a pas vendu dans ce sens là. Et même le fait d'avoir parler avec la voisine, elle qui avait acheté, jamais elle nous a dit que c'était un écoquartier. Et puis même le logement, il fait pas éco-durable, enfin je sais pas… Les matériaux qui sont utilisés, je suis pas non plus spécialiste du bâtiment mais j'ai pas l'impression… l'isolation je sais pas en quoi elle est fait mais j'ai pas l'impression qu'elle doit en chanvre, c'est du plastique… C'est vrai qu'il y a un peu de bois ici à l'intérieur qui fait un peu cette sensation là mais ce ne sont pas des matériaux nobles. C'est vrai qu'il y a un peu de parquet mais c'est quand même du parquet bas de gamme, c'est pas du vrai parquet… Ici c'est quand même pas mal du béton, des dalles de béton… Mais c'est vrai que c'est un quartier pour les gens qui viennent nous voir qui fait réfléchir. Parce que c'est une architecture qu'ils n'ont pas l'habitude de voir. Ou alors c'est peut-être parce qu'on fréquente des gens qui sont pas citadins, quelque chose comme ça, mais ils disent à chaque fois « c'est bizarre, c'est pas fini, mais ils vont finir ça quand ? » ou alors « c'est tout rouillé, ça va être peint quand ? ». Ou rien que le système pour ouvrir la barrière, qui est juste une petite tige comme ça… juste la petite barrière là, vous allez voir c'est juste une petite tige. C'est peu soigné en fait… Et le fait du grillage là ça reste… Moi j'ai l'impression que c'est du provisoire qui était là pour mettre en forme les arbres pour qu'ils poussent et qu'après ils allaient l'enlever quoi… Quand on arrive par l'allée avec tous ceux qu'on invite à chaque fois c'est « ah c'est sympa ici quoi ». C'est vrai que l'allée est agréable avec les bambous et tout ça, le bois apparent… Et c'est vrai que c'est moins beau une fois qu'on est ici et qu'on voit vers l'extérieur. C'est vrai que nous on avait aussi trouvé ça sympa. Ca fait un peu de verdure, ça fait moins dur que des gros bâtiments.

MA : *Juste une simple question : le tour que nous avons fait là c'est vraiment l'espace que vous utilisez ?*

Oui, oui. On va pas plus loin.

Ma : *Lorsque vos amis viennent ça vous arrive de leur faire visiter le quartier un peu plus largement ?*

On va aller des fois à la médiathèque s'il y a des enfants parce qu'on profite de la médiathèque pour aller chercher des livres avec eux. Après quand les gens viennent nous voir non, on va aller sur Nantes plutôt. Le quartier non, c'est juste ici pour dormir ici, et c'est tout. Y a rien, y a pas d'animations ou alors on les connait pas. Le peu c'aurait été le marché mais il finit trop vite. On a l'impression que c'est un quartier qui vit mais dans la journée, que le soir y a plus rien. C'est pas animé, y a rien, y a pas de cinéma ni rien par ici. Là c'est juste on va aller là pour le pain, à la pharmacie à la rigueur et puis on va se cantonner à ça, la bibliothèque et puis le plus important pour nous qui est la ligne de tram qui nous relie à Nantes.

Je pensais aux handicapés, je sais pas comment ils font par exemple pour aller au garage, c'est un escalier… Je pense qu'il y a pas d'ascenseur donc il faut qu'il prenne la barrière des voitures pour descendre au niveau du garage pour aller mettre les poubelles et tout ce qu'il faut faut. Je sais même pas comment ils font… Mais on parlait de mixité, y a une personne âgée dans les logements qui sont ici mais c'est tout, après c'est ce que je vous disais, c'est plutôt des jeunes de 30, 40 ou 50 ans… Enfin je dis des jeunes, des jeunes couples on va dire. Y a un retraité aussi et c'est tout.

MA : *Vous parlez du parking, il est plein ?*

Il est utilisé oui. On a eu des remarques parce qu'il y a pas le droit de mettre des cartons ni quoi que ce soit derrière la voiture. Parce qu'en fait il y a et des garages fermés et un emplacement de parking on va dire. Nous on a un emplacement de parking et donc on nous a demandé d'enlever tout ce qu'on pourrait entasser derrière. On tient bien, on a dit non parce que nous quand on nous a loué ici on a demandé s'il y avait un local pour pouvoir déposer des choses et on nous a dit « non non mais vous pouvez le mettre derrière la voiture, y a la place », « bah OK ». On a une étagère avec les trucs qu'on met dessus, les cartons dont on se sert pas et tout ça et là ils nous ont demandé de les enlever. Régulièrement faut les enlever parce que ça fait pas bien, faut garder un certain standing même dans le garage quoi. C'est pour ça que je dis que jamais j'achèterai ici… Enfin franchement pour y avoir vécu… En fait je me dis que c'est bien d'y avoir vécu en tant que locataire, c'est ce qu'on devrait faire avant d'acheter je crois.

MA : *Il y a un certain contrôle social.*

Ouais, ouais très. Souvent il y a un papier, c'est soit ça, soit il faut bien fermer les portes, soit il faut faire attention en fermant les portes, faut pas mettre de linge en extérieur c'est pas beau, interdit de mettre des tentes à linge en extérieur, pas mettre non plus de jardinières pour ceux qui sont à l'étage parce que ça pourrait tomber sur les gens donc non. On infantilise les gens, on les déresponsabilise. On a jardin mais pas le droit d'étendre, les gens ont pas le droit de mettre ça sur leurs balcons, faut pas que ça se voit quoi. Faut pas que ça se voit, c'est toujours l'esthétique… C'est pour ça que je dis que ça fait zone ici, ça fait « j'ai mon appartement ». Je pense qu'il y abeaucoup de propriétaires, je sais pas quelle est la proportion propriétaire locataire mais… C'est aussi pour ça qu'éco-durable ça fait bizarre quoi… Nous ce qu'on aurait attendu c'est effectivement d'avoir un bac pour les ordures, des choses comme ça quoi, le verre, sur l'eau… le vélo, y a rien, y a pas de vélos dispo.

Parcours résidentiel

Moi je suis née dans la Manche, Sud-Manche, une petite ville de 4000 ou 5000 habitants, Saint-Hilaire-Du-Harcouët. J'ai grandi en maison, dans un pavillon accolé à une autre maison dans un quartier résidentiel en ville. Par contre en ville.

Après je suis partie sur Saint-Lô pour le travail, toujours dans la Manche, j'ai commencé par les foyers de jeunes travailleurs et après chez l'habitant parce que j'avais pas de voiture, ce qui est pénible. Après les petits logements, studios, ce genre de choses là quand on commence à travailler. Toujours à Saint-Lô, puis à Torigni-sur-Vire, c'est juste à côté. La Manche, toute cette partie là c'est très triste parce que c'est quand même tout détruit après la guerre, c'est tout reconstruit en carré, pas à la Napoléon mais presque… Non mais c'est assez triste, c'est tout neuf quoi. C'est des choses… J'ai toujours été habitée à être proche des commerces quoi, j'ai jamais été en pleine campagne à devoir prendre la voiture ni rien. Voilà, j'allais à l'école à pied, ma mère faisait ses courses à pied, je me suis plutôt habituée comme ça, citadine mais pas d'une grande ville quoi avec tout ce qu'il fallait, le minimum quoi… Après sur Saint-Lô et Torigni c'était pareil, j'ai toujours recherché à habiter en ville quoi, pas en campagne. Je préfère

un petit logement mais au moins d'être au centre-ville, près du travail si possible, pour pas avoir à utiliser trop la voiture. Pour moi la voiture c'est quand on peut pas faire autrement.

MA : *Vous pouvez me parler de votre passage en foyer de jeunes travailleurs ?*

Le foyer de jeunes travailleurs c'était un peu dur parce que c'était très masculin où j'étais, y avait très peu de filles en foyer de jeunes travailleurs. Mais c'est du passage, ça dure pas, on sait bien que c'est du temporaire quoi. C'était dans les années 1990, au sortir de l'école. Pendant les études, j'habitais chez quelqu'un, chez une dame qui louait des chambres, en ville, pareil, je prenais le bus pour aller à l'école. Donc les petits logements à Saint-Lô, à Torigni-sur-Vire, après je suis arrivée sur Louvigné-Du-Désert près de Fougères, dans le 35, pour le travail. Pareil, c'était des HLM donc loyers pas trop chers quand on débute. Ca ça devait être 1993. J'ai eu un passage à Bordeaux quelques mois quand j'ai repris des études, en caravane… J'ai préféré mettre la caravane sur un terrain de camping que me retrouver en cité universitaire parce que j'avais travaillé un peu et je voulais pas repartir complètement… On m'avait proposé, on m'avait dit « pendant ton stage si tu veux tu peux bénéficier des logements pour les étudiants » et j'ai pas voulu, je préférais me retrouver en caravane, indépendante. Et vous allez voir j'ai retrouvé ce système là régulièrement, quand j'ai besoin, quand je peux je préfère ça à trouver une chambre ou quelque chose comme ça… Ca me convient, l'indépendance, se retrouver avec d'autres personnes mais généralement on se retrouve plus en ville parce que les campings sont quand même pas non plus complètement isolés et avec du monde mais où respirer quoi, pas être une tour, voilà. Donc la période HLM c'est pas quelque chose qui m'a plu, c'est la promiscuité avec les autres quoi, c'était un peu dur. J'aime bien avoir du monde mais c'est vrai que le système HLM j'ai un peu du mal. C'était des vieux trucs des années 1960, 8 étages des trucs comme ça. C'était pas des grandes villes hein, Louvigné-Du-Désert je sais pas combien il y a d'habitants, 10000 peut-être, c'est pas très grand.

Après je me suis retrouvée en couple dans une maison dans un bourg de 900 habitants, auprès d'où je travaillais. Là j'ai pas aimé du tout. Parce que premièrement trop proche du travail donc quand on sort, quand il y a qu'une usine dans le bourg on retrouve tous les gens du travail. Et puis loin de tout quoi. C'est pas une période que j'ai bien aimée.

Après je me suis retrouvée toujours en couple avec cette personne là sur Fougères, plus grande agglomération, toujours avec le même travail. Dans une maison qu'on avait acheté et rénové, ça a pas duré très longtemps. On s'est quitté donc après moi j'ai repris un appartement sur Fougères encore. Fougères c'est une ville que moi je trouve assez agréable parce qu'elle est pas trop grande, ça bouge, c'est joli, c'était pas très loin du travail, y avait 15 minutes pour y aller. Et j'étais en appartement mais y avait juste deux étages. Je dirais que ça ressemblait un peu à ça quoi. Fougères c'est à la limite de la Manche et de l'Ille-et-Vilaine, c'est plutôt Nord-est de l'Ille-et-Vilaine, y a un château médiéval, le plus grand château d'Europe. Et une ville médiévale qui reste un petit peu et c'est la ville de la chaussure, enfin c'était la ville de la chaussure parce qu'il y a plus d'industrie, elle est partie petit à petit. Ca commence à devenir un peu la cité-dortoir de Rennes d'ailleurs pour certains parce qu'il y a la quatre voies qui relie à Rennes donc… C'est sur la route du Mont Saint-Michel on va dire. C'est une petite ville qui commence à mourir un petit peu parce que toutes les industries partent petit à petit, ça commence à devenir une ville-dortoir. Moi j'avais acheté un appartement là que je viens de

revendre il y a quelques mois parce que j'y étais plus, je l'avais mis en location mais bon je sais que j'aillais pas y revenir. J'ai acheté l'appartement en novembre 2003 et voilà je suis restée…

C'est là que j'ai connu mon mari, à peu près à cette période là, lui avait un appartement sur Rennes donc on a vécu un petit peu sur Rennes et Fougères, un peu les deux et après je suis allée m'installer à Rennes dans son appartement. Donc j'ai mis le mien en location, on s'est marié à ce moment là et donc on a vécu depuis 2005 à Rennes, jusqu'à 2008 dans un appartement plein centre-ville. Dans un cadre très agréable, super, plein centre-ville, y avait tout, le cinéma, les sorties, les conférences, tout ce qu'on pouvait espérer, l'opéra à côté. On ne prenait jamais la voiture… Enfin moi je la prenais tous les jours pour aller bosser, je faisais du covoiturage, on était trop à habiter Rennes, trois filles du boulot et on arrivait à s'entendre sur les horaires donc ça nous posait pas de problème et ça se passait bien. Et mon mari travaillait en face, il avait juste la route à traverser. Après le seul hic c'est que c'était un peu bruyant, le jeudi soir voilà, c'était un quartier assez étudiant, assez bruyant. Mais après c'était la part négative mais de l'autre côté tout ce qui était positif c'est qu'on avait tout à côté vraiment, on avait la petite superette, le pain, tout. On prenait jamais la voiture, on la posait le vendredi soir et c'était bon, on y touchait plus. A ce moment là je travaillais à Fougères.

Après 2008 je suis partie travailler à Laval tout en restant habiter à Rennes. Parce que là je suis passée en tant qu'auditeur donc avec beaucoup de déplacements à l'étranger et en France. Donc j'étais à Laval mais pas tous les jours à Laval en fait, il m'arrivait pas mal de prendre l'avion depuis Rennes. Rennes c'est une ville qui est super agréable, j'en garde un super souvenir, parce qu'il y a tout, tout ce qu'il faut, c'est comme une grande ville sauf que c'est plus petit. On fait tout à pied, c'est très centralisé et ça bouge bien sans que ça soit trop grand, ça reste humain. Et donc j'ai travaillé à Laval de 2008 jusqu'à 2011, avril 2011.

Par contre en juin 2010 on a déménagé à la Roche-sur-Yon parce que lui a trouvé un travail à la Roche-sur-Yon, jusqu'à Laval c'était deux heures et demi de route donc quand j'étais au bureau j'étais obligée de prendre une chambre sur place soit l'été j'ai mis la caravane. C'est pour ça que je vous ai dit que j'allais y revenir. En fait j'ai demandé la caravane de mes parents et pendant l'été je la mettais sur le terrain de camping, c'est comme ça que j'ai découvert mon petit chat. Et c'est un système que moi j'aime bien. un jour on me dirait « faut que t'aille habiter dans un mobil home », ça me dérangerait pas du tout. Je préférerais ça que d'être dans une tour, c'est clair. J'ai toujours été habituée à ça jeune aussi, on est toujours parti… mon père était enseignant, ma mère était femme au foyer, on partait les vacances d'été en caravane, on était habitué à ça. Généralement les gens trouvent ça surprenant, j'avais une copine qui travaillait à Laval et qui était de Rouen et elle prenait une chambre d'hôte mais pour moi c'est chez quelqu'un d'autre, c'est pas chez moi, c'est comme la chambre d'hôtel, c'est désagréable. En plus moi j'étais auditeur à ce moment là, je passais mon temps dans les hôtels donc voilà… c'est très impersonnel c'est pas très agréable. Alors que le caravaning même quand il pleut voilà on s'habitue. On peut être dehors, on peut être vite fait dehors, c'est une façon de respire quoi. C'est pour ça qu'effectivement ici j'aime pas les barrières. La Roche-sur-Yon on y est arrivé en juin 2010, dans un pavillon dans une cité pavillonnaire. C'était la première fois qu'on vivait en maison tous les deux, on s'est vite habitué sauf que c'était un peu calme, un peu retiré de tout, un peu trop calme quoi. Le pavillon c'était très agréable, c'était 100m², ce genre là, baies vitrées, petit jardin, voilà, on a retrouvé on va dire l'équivalent ici, 3 chambres avec des grandes baies vitrées parce que pour moi faut que ce soit aéré, enfin qu'il y ait de la lumière

qui rentre quoi. Je suis peut-être la caravane, je veux pas être enfermée, sentir que je suis dehors, pas trop enfermée quoi… Je m'en fous que ce soit grand, c'est ce qu'on se disait l'autre jour, ici à la rigueur c'est même trop grand mais ce qui a fait qu'on l'a pris c'est parce qu'il y avait les grandes baies vitrées, c'est clair quoi.

Donc on est resté 8 mois à la Roche-sur-Yon et après on est arrivé ici parce que j'ai repris un travail qui me permet d'être là tous les soirs même s'il y a du trajet à faire, je suis là tous les soirs. Les contraintes pour ici c'était se mettre à Nantes pour avoir le train et après être sur la ligne du tramway ou être auprès de la gare. C'était soit l'un soit l'autre. Mais auprès de la gare les quartiers sont vraiment pas accueillants quoi, c'est vraiment très moche. Le côté qu'on nous a fait voir on l'a eu du côté Nord nous, on a nous a jamais fait visiter du côté Sud, je sais pas s'il y a quelque chose. Chaque fois qu'on nous a proposé des choses c'était côté Nord et côté Nord c'est vraiment affreux, les quartiers de Moutonnerie et tout ça, c'est que des vieux bâtiments… la Manufacture, par là. C'est très vieux, c'est pas très propre, c'est pas neuf quoi, ça manque de rafraichissement. Ce qui fait qu'on est arrivé ici à cause de ça, on nous a proposé ça, c'était sur la ligne de tram et on en a pas visité 36 quoi. Un qu'on aurait pris au départ c'était Graslin, du côté du quartier Graslin, on voulait être à côté du Katorza, donc c'était un superbe appartement, que 60m² mais y avait pareil de la pelouse derrière, c'était super au calme, plein centre-ville, on se serait cru à la campagne, on entendait les cloches… Super appartement, on nous a dit oui et on a dit oui aussitôt et en fait il était avec la loi Scellier avec un minimum de salaire pour pouvoir le louer et on rentrait pas dedans, on avait de trop gros salaires parce que la personne qui le louait était sous cette réglementation et ne pouvait lier qu'à des gens avec un minimum de salaire. Et voilà, on l'a pas eu à cause de ça. C'était magnifique, y avait un parking souterrain avec une place de parking, il était au rez-de-chaussée, y a vait une grande pelouse qui donnait derrière avec une grande terrasse, enfin il était magnifique. En plein centre-ville, juste à côté du Katorza, des commerces, y avait un arrête de bus, c'était pas le tram là mais un bus qui allait directement à la gare et en plus on s'était dit même en vélo ça se faisait, c'était pas un problème. Donc c'est pour ça qu'on s'est rabattu sur celui-là quand on l'a eu parce qu'on était très déçus avec l'autre. Le fait que ce soit neuf, que ce soit propre a joué. Moi je sais que quand on cherche un appartement faut peut-être pas obligatoirement que ce soit neuf parce que l'appartement de Rennes c'était du dix-septième, c'est pas neuf neuf mais c'est propre. Après ça peut-être rénové, je dirais pas du neuf mais du rénové ou du propre quoi. Ca c'est important. En taille plus ça va plus on commence à avoir grand. A Rennes on vivait dans à peu près 60m², après à la Roch-sur-Yon on avait 100m², là on est revenu à 80, maintenant on est près à être dans moins si ça correspond à d'autres critères, on a pas besoin de deux chambres supplémentaires par exemple. Ce qui est important quand on chercher un logement c'est qu'il soit clair et qu'il y ait une pièce de vie importante, c'est surtout ça. C'est là qu'on a plus de mal à trouver dans l'ancien parce que généralement les pièces de vie sont petites.

Entretien semi-directif

MA : *L'influence du quartier ?*

Non. En plus on a pas d'a priori, on connaissait pas Nantes donc…

MA : *Aviez-vous toutefois des attentes spécifiques par rapport au quartier ?*

Pfff…. Que ce soit calme, qu'il y ait un peu de commerces c'était intéressant. Je pensais qu'il y aurait plus de vie communautaire mais y a pas. Je trouve que les gens se disent pas bonjour, très peu, je pensais que le fait que ce soit resserré allait faire que ça allait être plus proche les uns des autres, se parler. Peut-être parce que j'étais habituée à vivre dans des quartiers quand j'étais en maison ou on se connait tous et tout. Là c'est ça qui manque un peu. Ca reste un bonjour pour certains qui répondent mais y a pas grand-chose quoi. La preuve c'est qu'il y a eu une journée du voisinnage là, on s'est inscrit parce qu'on a eu un papier demandant si on voulait participer, on a dit oui en disant « oui, oui, je ferai un gâteau » et le jour même on a pas su où c'était, on les a pas trouvés. On pensait que ça allait être dans l'allée et puis non y avait personne, on les a pas trouvé. Et j'ai pas cherché là où j'aurais dû les trouver, ils étaient dans le parking sous-terrain et là franchement j'y aurais pas été quoi. J'y suis pas allée d'ailleurs, j'ai pas pensé qu'ils seraient là donc on les a pas trouvé. Je trouve ça bizarre quoi, faire un truc de quartier dans le parking sous-terrain. D'autant plus qu'on était inscrit et que personne n'est venu nous chercher non plus.
MA : *Vous disiez tout à l'heure que le côté quartier durable vous l'avez découvert ce matin dans le journal.*

Ce matin et avec vous. Et c'est dommage parce que je pense que c'aurait été un atout pour nous. Enfin je pense que c'aurait pu être un atout, on nous aurait dit oui, peut-être qu'on aurait dit oui encore plus vite. Mais je trouve que ç'aurait été de la publicité mensongère parce que je trouve qu'il est pas vraiment durable, enfin pas ce qu'on attend nous dans un truc durable.

MA : *Ce serait quoi pour vous ?*

Plus au niveau du déplacement des gens, parce que là quand on voit la voisine qui est juste à côté, qui prend sa bagnole, son break alors qu'elle peut prendre le tram, voilà… Par rapport au tram, y a rien de marqué, si on veut aller au tram faut savoir qu'il est là-bas, ils parlent pas là-dessus quoi. Y a pas pour les vélos, pour les déchets y a rien, rien d'expliquer, même aux gens quand on arrive, voilà « comment vous pouvez trier », y a pas de composteur, sur l'électricité je trouve qu'il y a rien, on a mis des chauffages électriques et puis même le bâtiment il fait pas durable, on se demande comment il va vieillir même, ça fait peur quoi…

MA : *Sur quels aspects ?*

Dans le temps, on se demande comment ça va vieillir dans peu de temps. On a l'impression que c'est fait un peu à la va-vite.

MA : *Quand la mairie parle d'écoquartier elle mentionne le parc, le ruisseau, les éoliennes….*

Bah les éoliennes je ne les ai pas vues ! Je savais pas que c'était un ruisseau l'eau, je croyais que c'était une arrivée d'eau.

MA : *Il y a un canal avec de l'eau de pluie et le ruisseau des Goards dans le parc qui se trouve derrière la médiathèque.*

Mais ça ils en parlent pas. Enfin je veux dire, il y a rien d'expliqué là-dessus. Et on ne sait pas pourquoi ils ont mis des bambous plutôt qu'autre chose. On nous dit rien, il y a pas de communication, aucune. Parce que moi quand je dis qu'on a du bambou, tout le monde me dit « vous avez pas fini d'être emmerdés parce que c'est envahissant, y en aura partout », ça a pas l'air d'avoir bonne presse. J'entendais une voisine l'autre jour parler avec une autre qui disait « moi j'en ai pas voulu chez moi parce que c'est envahissant », « tiens c'est la deuxième qui le dit », c'est bizarre. C'est bizarre quoi, y a pas de communication sur pourquoi ils ont mis du bois, pourquoi ça reste rouillé, parce qu'il y en a peut-être qui se posent des questions par rapport à ça. Et pourquoi ça a été choisi. Alors peut-être que les gens qui sont propriétaires vu qu'ils ont vu le truc se construire on eu des explications aussi, je ne sais pas, moi je parle en tant que locataire. Et ce qui est bizarre c'est quand par exemple je vais chez un médecin, je dis que j'habite là, eux ils voient ça comme un mauvais quartier de mixité « ah mais vous êtes pas embêtés par là ? ». Ca a pas l'air d'être le quartier chic que c'est. Je dis « bah non c'est calme ». Mais c'est peut-être parce que je suis là, dans la Villa des Arts quoi.

MA : *Trouvez vous que le quartier se distingue ?*

Là où on est, celui-là oui, le bâtiment d'à-côté je dirais pas tellement, mais effectivement ici oui, ça fait un peu vert et ça fait un peu pavillon, ça fait un peu moins résidence quoi. Quand on dit appartement, tout le monde nous dit « ah bah vous habitez dans un appartement », moi j'ai pas l'impression d'habiter dans un appartement. La sensation que j'ai c'est plutôt d'être dans un pavillon même si j'ai un voisin au-dessus, c'est la seule restriction mais franchement j'ai plus l'impression d'être en pavillon qu'en appartement, parce qu'effectivement y a cet espace devant, derrière, y a un peu le patio, on est pas enfermé quoi.

MA : *Si je vous demande de décrire le quartier dans lequel vous vivez, que diriez-vous ?*

Qu'on est dans un quartier résidentiel en périphérie de la ville, plutôt vert, proche de la campagne. On sort un peu vraiment de la ville, on commence à s'approcher de la campagne, assez calme.

MA : *Et ce quartier est réussi ?*

Globalement c'est quand même pas mal, c'est quand même agréable. Pas mal c'est peut-être pas le mot mais c'est agréable, voilà, ça reste agréable. Je pense que ça va pus vite que lui n'arrive à faire ses changements. Je veux dire il y a beaucoup de gens qui arrivent avec des besoins, par exemple une épicerie, quelque chose comme ça, qui ne sont pas arrivés, qui arriveront beaucoup trop tard, les gens seront déjà repartis quand ce sera arrivé… On sent qu'ils ont fait arriver les gens avant de faire arriver les infrastructures dont ils ont besoin, ça arrive pas au même rythme, je sais que moi ça me ferait repartir ce genre de choses. Parce que quand on est arrivé par exemple y avait les lampadaires, ils ont fait venir les gens avant que ce soit fini, par exemple la grille on l'a eu au bout de 9 mois, voilà. Le logement était pas fini que les gens étaient déjà là depuis longtemps, c'est un peu dommage ça. Alors c'est pareil, les choix des commerces je ne sais pas comment ça se fait. Je sais pas comment vit un quartier non, je ne me suis jamais impliquée dedans donc je ne sais pas… Mais pourquoi y a une pharmacie, une boulangerie ça se comprend encore à peu près, pourquoi y a un opticien et pourquoi y a pas d'épicerie, on se demande… Il y a des choses à mon avis qui auraient pu se passer. Je fume

pas ni rien mais à la rigueur un tabac-presse ça parraît un peu plus utile. Le choix des commerces est bizarre quoi.

MA : *A posterioiri aujourd'hui vous êtes satisfaite du choix de ce logement ?*

Oui. Le seul regret c'est qu'on soit pas plus en ville mais on aurait pas trouver ça, un peu de verdure, un peu d'espace et de lumière, en étant en ville donc il fallait faire le choix. Après on s'est dit on a le tram pour pouvoir y aller donc… Je suis contente en tant que locataire mais je le ferai pas en tant que propriétaire. Parce que je me dis que c'est peut-être un lieu de vie ponctuel, qu'il manque sans doute quelque chose derrière pour vraiment s'y sentir bien, pour se dire « c'est là que je me pose quoi ». C'est un agréable moment mais par pour y rester, pour s'implanter, pas pour faire sa vie ici, c'est trop impersonnel, c'est trop dirigé. C'es trop cadré pour se dire « c'est là que je veux vivre, c'est là que je veux faire ma vie et c'est là que je veux tisser des liens ». Parce que là j'ai l'impression que c'st pas là que je vais tisser des liens, que je vais m'implanter, que je vais pouvoir m'épanouir quoi. C'est agréable, ça se passe bien, mais pas pour y rester. De toute façon, et c'est drôle, quand je me suis installée là, mon père mettait les placards et il voulait mettre plein de trucs et je lui ai dit « non, non, non » et il me dit « mais j'ai l'impression que tu veux pas rester là » et dès le départ j'ai eu cette sensation là, je me suis dit « non, c'est bien mais j'y resterai pas ». Peut-être parce que j'ai senti ce truc un peu congrégation, « on est entre nous, on bouge pas ». C'est drôle, j'ai dû le ressentir dès le départ parce qu'on m'a fait la réflexion et que j'ai dis « non, non, de toute façon je n'y resterai pas ». Mais je peux pas dire que je ne suis pas bien. [rires] C'est un peu contradictoire mais… Non, je suis très bien, c'est très agréable, franchement quand j'arrive le soir je suis contente d'arriver là quoi, je pousse pas la porte en me disant « mon Dieu qu'est-ce que je vais trouver derrière ? », je suis pas stressée. L'autre jour je suis partie à 5h du matin, je suis pas stressée dans ce quartier, j'ai pas peur, c'est pas un quartier stressant. Il est agréable, le soir quand on arrive et qu'il fait beau c'est encore très agréable. C'est vert, c'est super agréable, l'été encore plus quand on peut être un peu dehors et tout ça. Voilà, un moment agréable mais pour y faire sa vie. J'en garderai pas un mauvais souvenir par contre, ça c'est clair.
MA : *Quand vous êtes arrivée, y a-t-il des éléments qui vont ont surprise ?*

Non. Peut-être plus maintenant. Je dirais que si je suis surprise c'est plus maintenant sur les relations humaines avec les gens. Au bout d'un an les gens arrivent toujours pas à parler ou même à dire bonjour, parce que les gens s'ont refermés chez eux. Vous avez qu'à voir je crois qu'on est les seuls à pas avoir de rideaux, tout le monde a mis des rideaux quoi pour tout de suite s'enfermer chez eux… L'architecture à la rigueur ça surprend mais c'est pas désagréable. Sur les couleurs, sur les matériaux, celui qui s'est sur la place du Commandant Cousteau, qui est bleu, ça fait un peu comme des boîtes de plastique qu'on aurait posées les unes sur les autres, voilà l'effet que ça me fait. Ce que je disais c'est qu'il y a pas d'unité quoi, y a ça, après y a les trucs avec des paravents rouges là, qui donnent de la couleur complètement différente. Là ça fait plus éco-construction avec le bois. C'est un peu bizarre le patchwork qu'il y a un peu, on a du mal à se situer et à comprendre peut-être. Où est-ce qu'ils veulent en venir ? Parce que je trouve ça très différent les uns des autres. C'est vrai qu'on sait pas… un moment on se dit « tiens ça fait un peu futuriste », après y a des moments où c'est bizarre, où ça fait un peu cage, le bleu, là ça fait un peu plus éco-construction avec le bois, l'effet bois. Donc c'est vrai qu'on sait pas où se situer, dans quel cadre de vie on est.

MA : *Pensez-vous que les urbanistes et les architectes ont correctement analysé les attentes et les besoins des habitants ?*

Je pense. Globalement si parce que quand on le visite pour la première fois on a quand même un coup de cœur, ça marche. Après c'est peut-être plus sur le long terme qu'on voit les défauts. Sur le début quand on visite ouais on a le coup de cœur.

MA : *Quelle a été votre impression première ?*

Bah ça faisait un peu campagne parce qu'on avait les champs effectivement, on avait la verdure avec les bambous et c'est très très lumineux. Voilà c'est cette impression, et de calme quand même. Et pas de barres non plus, le fait que les bâtiments sont pas très hauts. Et le fait, c'est ce que je disais qu'on avait plutôt l'impression qu'on retrouvait comme une maison quoi, pas vraiment un immeuble.

MA : *De part l'éloignement entre votre domicile et votre travail on voit que vous investissez peu les lieux, le ruisseau par exemple est souvent considéré comme un élément marquant.*

Je savais même pas qu'il existait donc j'allais pas allé le chercher. Non mais c'est ça le problème, je savais même pas qu'il existait, avant ce matin quand j'ai lu le truc je savais même pas qu'il existait donc je vais même pas aller le chercher si…

MA : *Vous n'avez pas eu accès aux journaux du projet ?*

Non. Moi je peux aller chercher l'information quand je sais que je peux la trouver et que j'en ai besoin. Parce que j'ai l'habitude, on va à des conférences, on sait que si on va à des conférences là on va aller chercher le programme des conférences. Là je ne vais pas aller chercher quelque chose que je ne sais pas si ça existe ou si ça n'existe pas. Je ne savais même pas que c'était un écoquartier donc je me serais même pas posée la question. Par contre on s'est toujours dit « mais pourquoi ils nous ont pas fait un composteur ? », des choses comme ça. Parce qu'effectivement on avait un ressenti à un peu vert quand même du quartier mais j'aurais jamais dit que c'était un écoquartier. En parlant de la vie associative, je ne sais plus quand il y avait un pot d'offert, c'est pas le fait du pot mais y avait un rassemblement du quartier de proposé mais le problème c'est qu'à chaque fois c'est 18h ou 18h30, ça fait comme le marché quoi, c'est un moment qui pourrait être sympa parce que le peu que j'ai pu faire j'aime bien et on peut pas en bénéficier parce que… C'est pour ça que je disais que c'est un quartier qui vit la journée, pas le soir. Y a plus rien le soir, pour ceux qui arrivent de l'extérieur, on a plus rien, c'est fini, moi j'arrive à 7h30 le marché est fini, quand il y a un truc de rassemblement c'est à 6h, 6h30 donc c'est trop tôt on ne peut pas y être, surtout en semaine. Donc voilà, on sent que la vie s'arrête pour le soir, après les gens vont dans leur foyer quoi. C'est pensé pour les gens qui sont sur place, mais c'est logique, je veux dire ça se comprend, je critique pas ça mais c'est pour ça que nous on y arrive pas quoi, on est pas investi, alors que tout le monde je sûre que… on voit pas non plus beaucoup les voisins parce qu'on part tôt le matin et on revient tard le soir. Y a ça aussi. Et puis c'est vrai que le samedi on va à Nantes. C'est vraiment quelque chose qu'on connait mieux que le quartier ça c'est sûr.

MA : *Si je synthétise vous avez une vie qui est scindée en trois lieux : professionnelle à Saint-Nazaire, sociale à Nantes et ici pour dormir.*

Oui.

MA : *C'est quelque chose que vous auriez aimé, avoir une vie de quartier ici ?*

Je pense que oui. La preuve c'est que le peu de commerces qu'il y a j'y vais alors que je pourrais très bien prendre mon pain aussi à Saint-Nazaire ou la gare, je pourrais le prendre où je veux mais non, parce que j'ait été habituée à vivre dans des petites villes où on travaille avec les commerçants de proximité… Je trouve ça bien, le fait qu'ils aient mis des commerces je trouve ça très bien, je trouve que c'est un bon truc justement mais y en a pas assez pour faire vivre le quartier. Et comme je le disais même le pain quand je rentre des fois il est fermé où y a plus de pain quand j'arrive. A 7h45 c'est pas énorme pour un quartier résidentiel, c'est pas comme si c'était un quartier professionnel ici. Et ils sont fermés le samedi quand on est là, la boulangerie. Le pain est super bon en plus, c'est pour ça qu'on est content de l'acheter mais voilà c'est ça qui est bizarre et c'est pour ça que je dis que c'est un quartier qui vit dans la journée et pas le soir. Et on en profite pas peut-être pleinement à cause de ça. Le samedi on va à Sainte-Luce dans la plus petite grande surface qu'on a trouvé parce que le gros Leclerc c'est pas notre truc. Et c'est ça qui nous manque, parce qu'une petite épicerie ça nous suffirait. J'avoue qu'on aurait les moyens de pouvoir le faire, c'est ça aussi, je pense qu'il y a aussi un problème de revenus derrière mais on pourrait le faire et on préférerait le faire mais on a pas la possibilité de le faire.

MA : Venir vivre ici vous a-t-il poussé à modifier un certain nombre de pratiques ?

Les transports en commun, ça c'est clair, grâce à Nantes parce que ça nous permet de prendre le train et prendre le tram donc a quand même tendance à privilégier le tram quand on peut même si c'est un peu plus compliqué quand même on le fait, plutôt sur les transports en commun. Après je trouve qu'on a plutôt régressé sur les déchets parce qu'on avait un composteur et out ça là où j'étais avant. Là c'est tri-sac mais c'est pas de formation sur ce qu'on peut mettre dedans, tout est mis ensemble. Alors que je trouve que justement on est pas en individuel, on est dans un quartier donc je trouve ça bizarre qu'il y ait pas plus de séances de formation ou au moins des papiers distribués. Pour aller chercher les sacs c'est impossible parce qu'on est pas dans les bons horaires, faut qu'on s'arrange avec la voisine pour qu'elle nous en prenne donc du coup nous on est plutôt en régression là. On est dans un quartier où je pense qu'ils auraient pu trouver un endroit ou mettre un compost. Le tri du verre y en a pas où je sais pas où il est, pareil on a pas communiqué dessus, on est obligé d'aller à Sainte-Luce pour le vider. Tout ça pour un écoquartier c'est bizarre. Pour l'eau, pour les plantes, y a rien… Mais ça à la rigueur c'est pas grave, on est pas piqué ni rien et on est pas averti de tout ça, en disant « c'est normal, c'est des systèmes qu'on a mis ça en place » parce qu'on est tous à se dire « est-ce que c'est chez moi qu'il y a un problème, on se pose des questions ». Nous on venait d'arriver dans le quartier, on s'est dit « c'est quoi toutes ces bestioles partout ? ».

MA : *Vous utilisez beaucoup le jardin et le patio ?*

Ouais, ouais, parce que devant on a plus le soleil le matin et là plutôt l'après-midi donc on va plutôt aller chercher la fraîcheur dans le patio l'après-midi. Parce qu'on est pas du genre…

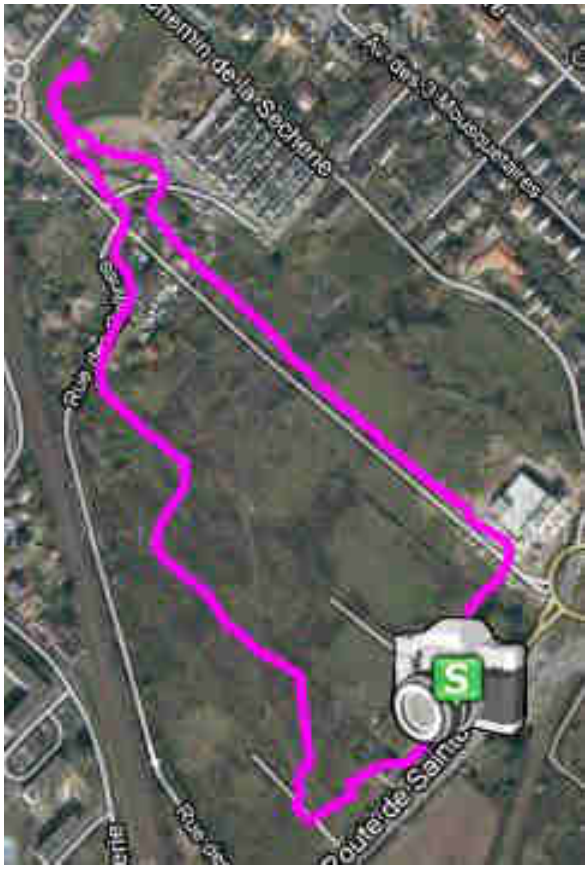
enfin moi j'aime bien le soleil mais on aime pas être en plein soleil. Mais ouais c'est quand même pratique pour pouvoir être dehors quand même, pour manger dehors, s'étendre, lire un peu dehors. Même si là c'est vrai qu'on a le vis-à-vis mais moi je sais que je sais faire abstraction du vis-à-vis donc ça me gêne pas.

MA : *Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Ce serait une maison en éco-construction avec des matériaux renouvelables, vraiment renouvelables quoi. Un truc qui essaierait de bénéficier le plus possible du soleil et avec une proposition d'énergie qui soit autre que de l'électricité, essayer de bénéficier du commun pour essayer de globaliser, pas travailler en individuel parce que nous on a l'impression de rester en individuel. Voilà, avec des commerces de proximité pour pas avoir à prendre la voiture, avoir le minimum au moins du quotidien, c'est-à-dire un médecin, une pharmacie, une épicerie, une boulangerie. Avec une proximité de transport en commun pour pouvoir aller sur la grande ville quand y a besoin de faire du cinéma, d'autres activités quoi.

HN5	**Date :** 05/06/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Frais, humide mais bleu	**Adresse :** FJT
	Arrivée : mars 2010
Durée de la visite : 41 min	**Appartement :** -
Longueur du parcours : 1421 m	**Occupant(s) :** -
Durée de l'entretien : 1h55 min	**Profession :** animateur socio-éducatif
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 34 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Place du comandant Cousteau	6 :00	On va commencer par la gauche pour aller vers le jardin qu'est-ce que je trouve le mieux. Cette place aussi je la trouve bien. Je la trouve bien comme espace de vie en fait. Je trouve que le marché a donné vie à la place parce qu'il se passait pas grand-chose même si les gens passent par là pour aller à l'école, ça manquait un peu. Et le marché a donné une vie et maintenant y a même des gens qui viennent le soir en été s'assoir sur les chaises et les tables qui ont été installées

		donc je trouve ça réussi. Ce qui manque c'est l'herbe enfin des arbres quoi pour faire de l'ombre.
Canal	07 :12	Après ce cours d'eau aussi j'aime bien l'idée. Après les gens aiment pas parce qu'ils trouvent que c'est dégueu, que cette vite sale. Et ce qui est bien aussi dans cet espace d'eau, ce qui est sympa c'est que maintenant les canards ou les mouettes viennent là. Du coup c'est agréable de voir les canards qui viennent se baigner.
Parc	07 :56	Moi je trouve que le jardin là c'est le point fort du quartier parce qu'il donne de l'espace. Parce que c'est vraiment très condensé partout pour les raison d'écoquartier si j'ai bien compris et puis, j'imagine, pour le financier aussi. Et du coup là ça donne un peu d'ouverture… on retrouve leurs murs de pierres enfermées là, y en a plein à Nantes, je sais pas si c'est un truc de Nantes ou d'ailleurs. Après j'aime bien le concept aussi des espaces laissés en friche là mais c'est moche. Quand on me l'explique je trouve ça intérerssant, parce que bon l'idée qu'il y ait des bestioles qui font leur vie là-dedans c'est rigolo. Mais bon c'est pas… après faudrait voir si les bestioles en sont satisfaites, se l'approprient ou pas. Esthétiquement c'est assez discutable. Au début ils devaient tout tailler et puis ils se dont dit « tiens si on laissait » parce qu'il y a assez d'espace pour déambuler, du coup on va laisser ces espaces là pour la biodiversité… Après est-ce que ? Ouais je sais pas. Donc ici, en face [phase 2] ça va être comme ça si j'ai bien compris, il va y avoir un espace qui va se prolonger jusqu'à Doulon et ça c'est intéressant aussi parce que pour le moment nous on est très loin de Doulon en fait, enfin par les voies de circulation. Et du coup ça va être la première percée qui va faire qu'on va se retrouver en cinq minutes à Doulon. C'est pas grand-chose mais entre cinq minutes à pied et dix quinze ça change quand même la donne quoi. Donc c'est intéressant. Après l'école je sais pas si vous êtes allé visiter mais c'est bien foutu aussi. Donc y a une serre qui paraît qu'elle marche pas très bien mais l'idée de l'avoir prévue et des salles aussi… c'est des espaces collectifs qui sont quand même prévu et je trouve ça aussi intéressant pour faire des choses dans le quartier parce qu'on manque toujours d'espace je trouve. Et après ce que j'aime bien c'est les jardins là-bas. Parce qu'il y en avait déjà sur la gauche et ils en ont recréé des nouveaux sur la droite et c'est pareil c'est l'aspect… c'est joli et si j'ai bien compris les gens s'accaparent bien ces espaces là. Après c'est vrai qu'l y a quand même beaucoup de béton au niveau des trottoirs et tout ça et moi je trouve que ça glisse en fait c'est pas très… enfin c'est très gris, c'est vraiment mastoc comme choix. Après les résidents ont pas mal demandé « pourquoi du béton si c'est un écoquartier tout ça ? » et la réponse donnée était que le béton était fait en partie de sable qui venait de la Loire et que c'est donc ce qu'ils avaient choisi comme… [rires] Je suis pas capable de dire si c'est tiré

		par les cheveux ou pas, c'est la réponse qui est donnée, après… j'ai pas de [rires].
Haut du parc, zone aménagée	12 :45	Donc je crois vraiment que c'est une bonne idée d'avoir garder cet espace, vraiment tous ces trucs là, les tables, manque peut-être un peu de jeux pour enfants. Ah oui et les gens sont pas contents du bouleau aussi, paraît que c'est allergène et qu'il y avait pas le droit… Moi je suis pas allergique je m'en fous mais le voisin il est très colère [rires]. Mais c'est vrai que c'est agréable comme endroit pour les gens qui habitent là. Nous on a pas encore commencé à se servir de l'équipement tables de pingpong mais pour cet été ça va être… enfin c'est des lieux où on peut vivre, les gens passent, y a quand même des échanges possibles. Et là juste derrière le mûr c'est mon coin préféré.
Haut du ruisseau	14 :04	Voilà, pour moi ça c'est pas mal… en plus je l'avais jamais vu avec plein de flotte. Ah ouais c'est bien ! Alors ça [le bassin et les ponts oxygénateurs qui suivent] on nous a dit que c'était… que l'idée c'était de filtrer l'eau au fur et à mesure du cheminement avec les plantes, les machins. Alors c'est vrai que ce qui arrive là-bas c'est vraiment dégueulasse et on voit bien qu'ici c'est un peu filtré mais au dessus c'est vrai que c'est vraiment dégueulasse par contre. Ah merde, fallait peut-être pas le laisser à découvert celui-là [rires]. J'avais pas vu avec de l'eau… Ah oui c'est vraiment crado, ah c'est dommage. Y a de tout. Du coup ça perd un peu de son charme… Ah et puis le mur est cassé aussi, il a pas tenu. Enfin ça je trouve que là, c'est sympa. Ouais, nature en ville, je trouve que c'est bien réussi comme espace de nature en ville quoi. Je trouve que ça apaise de venir se balader là, la couleur de l'eau tout ça… je sais pas pourquoi mais l'eau, à chaque fois qu'il y a un peu d'eau, qu'on soit au bord de la mer ou au bord de Nantes, ça donne du repos. Je le décrirais juste comme ça. Après si c'est utile je trouve ça bien aussi, je trouve ça encore mieux, ça arrive après… Après ce que je trouve chiant dans ce quartier je trouve et ça depuis la première fois que je suis venu, c'est derrière, c'est un peu le quartier craignos, enfin dit comme craignos parce que bah les gens avec des difficultés sociales étaient concentrés là ou des gens qu'ont pas trop de thunes. Et du coup y a cette barre là [le tramway] qui sépare les deux quartier et même si ça s'appelle Bottière-Chénaie, on voit bien deux espaces quoi : Chénaie et Bottière. Donc après je sais pas si c'était faisable mais ç'aurait peut-être été bien, parce qu'on peut pas reloger tous les gens, de péter l'autre côté parce que c'est moche… là ils ont commencé une rénovation des bâtiments, ils ont relogé des gens ici, mais ils détruisent pas, ils réhabilitent le truc. Et je suis pas si c'est enclin… Je sais pas si c'est la population ou l'habitat qui fait mais c'est vrai que c'est très concentré… enfin là aussi on va être concentré, on doit plus concentré même carrément. Et le tramway fait cicactrice. C'est ça que j'aime bien dans le marché, c'est que les gens traversent pour venir au marché. En plus y ades

		commerçants un peu de tout, du poissonnier à la boucherie… donc les gens viennent ici. Mais par contre nous pour bosser avec, avec ce quartier là, en lien avec les assos, c'est pas naturel… autant on arrive à bosser avec les gens en face, avec les voisins mais dès qu'il faut aller là. Même la maison de quartier qui est un point central de ce quartier là, c'est loin quoi… les gens qu'ont pas d'attirance vers le truc et qu'on est pas venu chercher pour leur dire qu'il y a ça là, ils vont pas plus loin que l'arrêt de tram… On peut pas pas tout mettre au même endroit mais c'est difficile. MA : *Vous travaillez plus avec la maison de Doulon ?* Et du coup ouais moi je pense, enfin j'espère, qu'on va réussir à faire plus de choses avec la maison de quartier de Doulon avec cette ouverture. Et culturellement y a pas mal de propositions parce que l'équipement le permet et sera plus facile pour les habitants d'aller voir à Doulon et nous on va aussi essayer d'aller sur ce terrain là, sur ces choses culturelles parce qu'on a cette mission là au niveau de la résidence. Moi j'ai hâte que ça s'ouvre… que le lien soit établi. Et là la Villa Déchets je l'ai pas encore vu. Elle a été installée là parce qu'ils savaient pas où la foutre. Elle était sur Beaulieu et c'était juste pour 2009, fallait la démonter et ils savaient pas où la mettre donc ils ont dit « tiens on va la mettre là » donc oui… On peut aller voir s'il y a des horaires d'ouverture. MA : *Il faut les appeler.*
Villa Déchets	20 :00	Ah faut appeler, d'accord, bon bah on va appeler alors ! Non mais c'est vrai que je trouve ça intéressant comme truc… Ca paraît pas ouvert comme ça, c'est ce qu'il me semblait en passant devant comme ça. Faudra que je revienne les voir alors… C'est joli ça aussi la petite verrière. Donc derrière y a les habitations, c'est vrai que c'est très dense. Dans le concept de mise en œuvre de la vie dans le quartier y a des choses qui sont lentes, c'est vrai que c'est lent même pour les poubelles pour les verres et tout ça c'est pas mis encore trop en place alors est-ce qu'il y a des défauts de je ne sais pas quoi ? Mais ça met du temps pour rentrer en fonctionnement je trouve.
Haut du ruisseau, rive gauche	22 :31	[montrant un banc sur lequel s'étalent des graffitis] Tu vois ça vit ! Bah ouais c'est cool ! Ca fait partie de la vie d'un quartier. Bon y a toujours des bites, ça c'est un problème. [rires] Oh c'est cool, y a de l'amour dans le quartier, y a de la bite de l'amour ! [rires]

		Et c'est vrai que pour nous, enfin pour moi et pour beaucoup, le quartier ça s'arrête là alors qu'après ça fait encore partie du quartier, c'était même les premières maisons. Et c'est vrai que dans l'idée du quartier, ça va du jardin au tram quoi, c'est vrai que ça me fait pas… pourtant c'est le quartier là. Mais moi je me suis construit mes limites [rires].
Haut du parc, zone aménagée	24 :04	Après on va aller dans un endroit que j'aime pas. Les gamins jouent et tout, y a des bouleaux, c'est en plein milieu… je trouve ça oppressant. C'est un lieu normalement pour que les gens ils se posent. Après les gens ont l'air de se poser puisqu'il y a des jeux pour les gamins. Moi j'aimerais pas y être, je trouve ça oppressant quoi. C'est entre deux bâtiments, après la Villa des arts.
Rue des collines	24 :43	Après je sais pas comment ça va être aménagé ici, je pense qu'ils vont faire une autre construction ici parce qu'il y a encore de l'espace. MA : *Et vous pensez quoi des différents bâtiments ?* Les carrés là ? Après moi j'aurais pas envie d'habiter là… parce que l'idée c'est d'avoir un petit jardin. C'est joli graphiquement mais j'aurais pas envie d'y habiter parce qu'il y a les gens qui ont leurs fenêtres qui donnent dessus, du coup c'est contradictoire d'avoir le petit jardin et d'être… Je préfèrerais être en appart' au dessus plutôt que d'être dans un espèce de jardin ou en fait c'est pas vraiment chez soi. Après je trouve que c'est bien dispatché, enfin c'est pas que des barres qui se suivent. Y a les deux : des plus petites hauteurs, des grandes, ça je trouve ça joli en fait. Même quand je suis sur le toit là-bas, d'n haut l'aspect visuel je trouve ça agréable à l'œil, y a que le bâtiment sur la place du commandant Cousteau que je trouve moche à cause du revêtement, le ondulé quoi. Pour moi je trouve ça moche, je me dis que ça va péter que ça va ressembler à rien… peut-être pas, j'en sais rien.
Haut de la rue René Dumont	26 :38	Ca je trouve ça agréable aussi, on verra si y a pas trop de déchets dedans, tout ce qui est trous, tout ce qui est pour les eaux pluviales, des fossés en fait. Je trouve ça bien de revoir des fossés en fait,, dans un quartier neuf comme ça, en plus y a pas mal de verdure dessus et je trouve pas ça moche, je trouve ça bien, j'aime bien l'idée de la passerelle. Parce que tout est enterré normalement, comme dans les autres quartiers, on fait ressortir et je trouve ça bien en fait. Ces baraques là [venelles boisées]… Encore que ça doit être agréable à l'intérieur. Encore blanc je trouve ça plus agréable mais quand ils laissent ça brut comme ça. Et c'est pas bien fait, en plus ça fissure tout le temps, alors, enfin de ce qu'on peut voir partout. Et là ces rues là qui ont été créées, il y en a un partout mais je sais pas ce que ça donne après quand tout le monde va vivre dedans… donc et y en a plusieurs comme ça, y en a qui appellent ça des coupe-gorges, carrément ! [rires]

		Les autres là, je vois pas comment c'est foutu mais c'est le même genre de rues là, toutes étroites… d'ailleurs c'est là-bas aussi que j'aime pas. Je sais pas si on peut marcher là. Là c'est Valérie D'Amido, donc c'est marqué avec des grosses lettres.
Rue René Dumont, hauteur des logements sociaux	29 :40	Ca a aussi c'est agréable à voir les arbres fruitiers qui sont au bout des parkings. Et sinon tout ça je trouve ça fermé, je trouve ça bizarre. Ca donne une impression de sombre… Je sais pas si c'est sombre chez eux parce que j'ai jamais visité une maison comme ça mais c'est bizarre ça… Et puis ils veulent pas que les gens viennent en voiture aussi, ça ils ont décidé que les gens n'utiliseraient plus les voitures… Alors je comprends pourquoi mais je trouve que ce qui est proposé en face n'est pas suffisant en fait. Parce que oui vous allez laisser la voiture mais quand on veut prendre les transports en commun c'est quand même pas la panacée quoi. Et puis c'est quand même assez cher pour un truc qu'ils veulent qu'on soit obligé de prendre soit-disant. Ouais, si on le prend tous, on le prend tous quoi… mais je trouve pas ça… et puis on finit à 22h y en a presque plus, faut prendre le vélo en même temps mais ça on a pas le droit de les prendre aux horaires… C'est pas prévu un endroit, un wagon comme dans les trains. Du coup je trouve ça rude d'imposer ce fonctionnement tout en sachant que je trouve qu'il y a pas assez de choses proposées en sens inverses. De même que là y a pas de station Bicloo, alors pourquoi y en a pas ici ? Parce que c'est trop loin peut-être ? Trop loin du centre où je sais pas… Du coup là ont les a appelé, enfin les résidents… parce qu'on a un système de CVL dans le foyer et eux ont fait ressortir qu'ils aimeraient bien qu'il y ait des vélos dans le quartier donc on va voir si on peut en avoir dans la résidence et du coup de faire la demande à Nantes Métropole pour qu'il y ait une station. Mais ils peuvent plus en ouvrir parce qu'ils ont tout ouvert déjà, par contre ils sont pas contre déplacer des stations, alors on va essayer ça. On va essayer de faire une enquête. Enfin les résidents vont faire une enquête auprès des habitants et puis voir à lancer la proposition de mettre une station parce que quand il est 4h du mat' y en qui rentreraient bien à vélo parce que… [rires] Alors faut pas de voiture mais… y a plein de petits trucs comme ça. Donc sinon là c'est pas trop mal réussi, cet espace je le trouve plus sympa que l'autre là-bas que je déteste parce que c'est plus aéré y a le parking en face donc je trouve que ça respire mieux. Après les voies de circulation en hauteur je trouve ça intéressant aussi. J'aime bien quand y a plein de niveaux. Et puis ça me gène pas, je sais pas

		si les gens sont contents d'avoir un jardin mais ça donne pas chez eux… mais là du coup dans les terrasses du haut ils sont encore un peu peinards. C'est aussi je pense parce que celui-là [barre boisée de l'autre côté] il est particulièrement mastoc. Mais l'autre aussi remarque il est mastoc, mais ça fait pas pareil, le fait que le bâtiment il soit en retrait du balcon, je trouve que ça fait… alors que là les grosses colonnes… Et les parkings normalement ils sont à peu près tous enterrés. Après je sais pas… quand il y aura de la pelouse entre, ça va peut-être faire comme le tram
Rue René Dumont, bas, niveau du programme Bouygues	34 :42	C'est cet espace là que je déteste ! Le petit là à droite. Les trucs au milieu[jardin de la Villa des Arts], là c'est sympa, je sais pas si vous êtes allé déjà mais moi je la vois depuis la résidence et le seul regret que j'ai, c'est que dans la petite vidéo 3D qu'ils avaient fait avant que ce soit construit, dans cette partie la voie de circulation était en hauteur en fait et le jardin partout en bas… Ca je trouvais que ça claquait ! Ils l'ont pas gardé… Ouais c'est celui que je déteste. Pourtant il est en face du parking mais ça fait pas la même chose… Je sais pas pourquoi, j'ai même pas cherché à comprendre pourquoi j'aimais pas, je me suis dit que je viendrais pas ! [rires] Oui, j'ai pas à y habiter alors pfff… Et oui c'est ça [il désigne le béton du trottoir] moi je suis tout le temps en petites chaussures et ça glisse vraiment beaucoup…
Entre les bâtiments du programme Bouygues	36 :15	Et là bah c'est très dense aussi. Je crois que c'était là que j'étais venu me promener déjà pour faire des photos avec les résidents. C'est un peu oppressant ici quand on est dans ces rues. Chez eux ça a l'air pas trop mal, ils ont l'air content mais tout ce qui est là, oh, les voies de circulation.
Rue Frison Roche	36 :49	Après y aura la maison de retraite là, je sais pas comme elle va être foutue parce qu'ils sont bien là pour l'instant ils voient loin. Après je sais pas si elle va être grande, petite… Parce que c'est pas mal ce qu'on voit là, c'est agréable comme salon avec des baies vitrées, on te voit pas trop. [désignant la grille qui entoure le carré de pelouse rue Frison Roche] Ca je trouve que ça sert à rien ! Surtout que c'est jamais fermé parce qu'il y a pas lieu à ce que ça soit fermé parce qu'ils ont déjà fermé derrière… C'est pas occupé. Ils ont fait une fois une bouffe, c'est pas mal parce qu'il y avait pas beaucoup de monde. Mais maintenant ils sont trop alors on le fait tous ensemble sur le grand jardin mais ouais c'est étonnant, je comprends pas bien… Après sur les trucs du quartier, je trouve quand même dangereux la circulation… Avant j'étais pas d'accord avec eux je disais qu'ils arrêtent pas de se plaindre mais c'est vrai que quand on essaye de sortir d'ici en bagnole, vu que ça roule beaucoup sur la route de

		Sainte-Luce, c'est un peu dangereux quoi… Là encore ça va parce qu'on voit mais l'autre rue là-bas t'es vraiment obligé d'y aller et faut qu'ils s'arrêtent.
Entre les bâtiments du programme Bouygues	38 :35	J'aurais bien revu du jardin par là moi pour contrebalancer. Parce que y a le grand là-bas j'aurais bien remis une zone par ici pour avoir ce même aspect… au lieu d'avoir que ce sentiement de bonheur là-bas [rires] mettre un peu de bonheur par ici. Parce que je pense que ça va être construit tout là [phase 2], je sais pas comment ça va être foutu. Comme il y a une salle de sport j'imagine qu'il va y avoir un grand parking même s'ils veulent plus de voitures… Bah oui, ils ont décidé que les gens en auraient plus, alors peut-être bien qu'ils n'en auront plus en ville un jour mais pfff… on est pas arrivé. En même temps ça doit être compliqué parce qu'il faut réfléchir à long terme et les gens vivent à moyen terme on va dire… Parce que je sais pas combien de temps ça met, depuis combien de temps c'était dans les cartons tout ce quartier là mais j'imagine que ça fait une bonne dizaine d'années. Et ce que ça m'évoque ici c'est un peu de, jalousie parce que l'appartement terrasse là-haut il a l'air superbe. Il est plein sud il a pas de bâtiment en face, je crois que c'est le mieux du quartier, il peut faire tout le tour, non c'est vraiment, je sais pas combien il coûtait celui-là… peut-être pas au début peut-être qu'ils se disaient « oh le quartier va être pourri ».
Rue René dumont	40 :40	Et ce que ça m'évoque ici c'est un peu de, jalousie parce que l'appartement terrasse là-haut il a l'air superbe. Il est plein sud il a pas de bâtiment en face, je crois que c'est le mieux du quartier, il peut faire tout le tour, non c'est vraiment, je sais pas combien il coûtait celui-là… peut-être pas au début peut-être qu'ils se disaient « oh le quartier va être pourri ». Moi cet acier là j'aime bien, j'aime bien l'aspect de ça. Le rouge je le trouve intéressant sur les balcons… autant sur le côté de résidence du côté de la place les espèces de pare-soleil on va dire qui sont rouge aussi devant les fenêtres je vois pas du tout l'intérêt parce que ça leur cache de la lumière dedans aux gens qui habitent les appart parce qu'avant c'était assez éclairé autant après mettre une dose de rouge : pourquoi ? A part se faire plaisir, je vois pas [rires].
Route de Sainte-Luce	42 :07	Après l'implantation des commerçants c'est bien ça… Après là je sais pas comment ça va être avec un commerce si un jour y en a un mais non moi j'aime bien. Et le métal là c'est sympa. J'aime moins le rouillé, au début j'aimais bien et en fait en vivant dedans et de le voir tout le temps sur les escaliers de façon assez massive, ouais c'est mastoc. Et même le notre là il est très imposant et en fait on s'en lasse. Au début je trouvais très bien et je trouve qu'à vivre ça le fait pas…

		Et ouais je le trouve vraiment intéressant ce poumon, ce poumon vert [le jardin intérieur de la villa des arts]. MA : *Ce n'est pas dommage qu'il soit fermé ?* Après il est fermé mais… Pour les habitants de ce côté-là je trouve ça agréable. Après c'est assez lumineux et tout, non c'est bien… mais c'est vrai que c'est agréable quand on regarde les petites maisons carrés, les petites, les grands, le fait de diversifier la masse de bâtiments je trouve ça sympa quand on circule.
Place du commandant Cousteau	44 :28	Moi c'est celui là que je trouve vraiment moche. C'aurait été plus joli si ça avait été comme la petite serre qu'il y a à la villa déchets… discret et en métal. Après ça devait pas être le même budget j'imagine en verre… ç'aurait énorme. Enfin bon… Après par contre les apparts derrière, moi j'ai eu plein de retours, ils donnent sur l'école et tout et ils trouvent ça très sympa d'être en face d'une cours d'école : ça rythme la journée, ok c'est des cris d'enfants mais ça dure vingt minutes. Et puis c'est assez aéré donc je pense que les gens qui sont de l'autre côté c'est pas mal par contre. Et les appartements là, de l'autre villa [villa des arts], le concept je l'ai pas compris parce que je l'ai visitée quand c'était pas fini mais c'est sur plusieurs niveaux, y a des puits, je sais pas si c'est les même occupants qui habitent en bas et en haut… MA : Il y a des personnes au rez-de-chaussée et des duplex au dessus. D'accord. OK. C'est assez bien foutu quoi. Et puis regardez là, les fossés je trouve ça bien. Maintenant qu'on voit à quoi ça va ressembler… je me dis heureusement qu'il y a ça, à voir après dans la quantité, peut-être que ça va faire une dose de bonheur, de verdure. [rires] Non mais c'est vrai qu'autrement c'est très minéral, s'il y avait pas ces doses... Là-bas la médiathèque est moche parce qu'en fait c'est juste le truc brut que j'aime pas, la forme j'aime bien, c'est juste la couleur… et après dedans elle est bien foutue je trouve, elle est reposante et en plus les baies vitrées sur le jardin je trouve ça bien mais c'est la couleur… Le béton y en a trop quoi, ils ont exagéré un peu. Parce qu'il y en a sur les routes, sur les trottoirs, sur les murs, pfff… c'est quand même pas la plus jolie des couleurs quoi ! Je pense que ça va lasser en plus cette couleur là. Peut-être qu'on se lasse plus vite d'une couleur que d'un truc gris sinon mais je sais pas… en fait on a envie d'écrire dessus quoi. [rires]

MA : Les espaces qu'on vient de traverser, ce sont des espaces que vous investissez ?

Pas encore, les jardins si… enfin le grand jardin et les petits on investit parce qu'on va faire des trucs là-bas. Les jardins potagers on les investit pas parce que je savais pas qu'on pouvait avoir un jardin, par contre y en a un autre qui va être un peu plus loin là, un jardin, c'est le même concept mais c'est prévu pour des associations, du coup on est en train de se positionner avec d'autres assos pour organiser le projet de ce jardin là. C'est un peu tordu comme pensée de ma part puisqu'en fait nos résidents ne s'inscriront pas à long terme dans ce projet là parce que par définition faut qu'il s'en aillent rapidement mais cependant je veux qu'on y soit dans la mise en place pour qu'on puisse avoir plus facilement des interventions ponctuelles avec les résidents sur des projets bien définis. Le fait d'être au début du projet dans la conception, c'est la résidence qui a dit « autour on a un jardin va falloir en faire quelque chose », du coup on essaye de faire quelque chose donc les gens ont l'air d'adhérer et d'être dedans pour toujours faire que le foyer de jeunes travailleurs soit dans la vie du quartier et pas qu'un endroit de nuisance quoi. Enfin moi c'est mon crédo, j'en parle souvent parce que je trouve vraiment que pour que les gens s'inscrivent dans le quartier, les résidents, faut pas qu'ils soient vus non plus comme des gêneurs, des jeunes délinquants…

MA : *Parce que ça a pu être le cas ?*

Bah c'est le cas ailleurs oui. C'est le cas même rapidement ici, parce qu'il suffit qu'il y ait deux camionnettes de flics qui viennent dans la même semaine, du coup les gens qui habitent au dessus le voient, les commerçants voient et tout de suite « ah ouais y a des flics ! » et voilà… Et puis des fois y a des mobylettes qui sont devant, des scooters qui sont devant… bon bah ils boivent des bières dehors le week-end parce qu'il y a personne… c'est comme ça, ça se fait. Mais du coup ça amène une fausse image de ce qu'est la population de la résidence. Parce que c'est pas parce qu'il y a un camion de flics qui vient… oui, ça arrive, on fait des conneries, c'est pas très grave. Mais du coup, le fait d'avoir cette relation avec les gens qui habitent et travaillent, ça permet aussi de dire « bah oui y a eu les flics l'autre jour mais y a aucun problème » et hop ça évite l'imagination débordante des gens, de se faire plaisir avec des faits divers qui existent pas. Enfin je trouve. Voilà et puis ils peuvent vérifier l'info facilement donc là c'est avec moi… Mais je sais qu'il y a des résidents qui vont chez la coiffeuse et ils ont créé aussi le lien. Je pense que ça peut être facilitateur. Même quand on a organisé le vide-grenier avec les habitants du quartier, ça permettait aussi ça. Parce qu'il y avait plein de gens de partout, parce que l'école ça traîne plein de gens différents, plus nous. Nous on s'était occupé de l'organisation parce qu'on avait des bras jeunes et un endroit pour stocker le matériel nécessaire pour cette soirée là. Du coup les résidents ont installé toutes les tables. Et du coup c'est des moment intéressants, « ah c'est vous qui êtes là avec des jeunes, comment ça marche ? ».

MA : *Comment cela fonctionne d'ailleurs ?*

C'est un logement pour les gens qui ont entre seize et trente ans et c'est des apparts. Les gens peuvent rester là que deux ans maximum, après pour y habiter faut avoir un revenu, RSA ou salaire, il faut qu'ils aient un revenu pour payer le loyer qui reste une fois que la CAF est

déduite. Le logement est lié au projet des jeunes, c'est histoire de dire « tu rentres pour un truc, tu t'y tiens ou tu t'y tiens pas mais si tu t'y tiens pas faut qu'on revoit ensemble comment ça marche, si c'est viable et tout ça ». Et puis y a un esprit collectif qui reste depuis l'histoire des foyers de jeunes travailleurs, parce qu'avant c'était vraiment un truc que pour des gens qui viennent de toutes les régions pour bosser et à qui il fallait un logement rapidement. Et du coup cette vie collective est restée pour que ça facilite les liens entre les gens. Y a plus autant de gens de régions diverses, y a quand même pas mal de nantais qu'avaient pas de garants, des choses comme ça, parce que du coup c'est plus facile d'avoir un logement ici qu'ailleurs parce qu'on demande juste, vu qu'on est logement social, on fonctionne avec le locapass, du coup c'est accepté pour tout le monde, y a pas de problème.

MA : *Et en termes de tarif, ça revient à combien ?*

C'est assez cher, c'est 450 euros le loyer, toutes charges comprises, eau, électricité, internet, tout. Et du coup pour les gens qui ont l'APL, APL qui est un peu majorée, ça fait… pour ceux qui ont les plus d'APL ils payent 98 euros et ceux qui n'ont pas d'APL payent tout. Après y a huit jours de préavis donc c'est vrai que ça en arrange pas mal. Je sais pas, j'arrive pas à comparer avec un appart, je sais pas si c'est plus cher ou moins cher, parce que j'ai les deux sons de cloche. J'imagine que ça dépend des factures d'électricité… ça dépend après comment on est chauffé parce que si on a un chauffage électrique et qu'on est dans un truc pas isolé…

Parcours résidentiel/professionnel

Je suis né à Saint-Jean-de-Boiseau, c'est une commune de l'agglo. Après je suis parti à Martigné-Ferchaud, parce que j'étais objecteur de conscience donc j'ai bossé dans une maison de retraite à Martigné-Ferchaud donc c'est pommé… c'est à la frontière de la Mayenne, de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire Atlantique… c'est dans ce coin là et c'est très rural. Moi je vivais dans un ancien lycée agricole désaffecté [rires], j'avais un petit un appart qui était un ancien appart de prof, c'était rigolo, pas loin de la maison de retraite, c'était mon premier appart. C'était en 2000, je disais que j'étais objecteur de l'an 2000. J'étais dans les derniers, j'aurais pu même ne pas le faire mais je m'étais engagé donc j'avais dit que je le faisais.

Ensuite j'étais à Paimpont, dans la forêt de Brocéliande, je travaillais là aussi dans un foyer-logement donc là aussi très très rural et j'habitais à côté à Plélan-le-Grand dans un appartement près d'une route très passante, très désagréable. J'aimais bien le lieu de travail, j'aimais pas le lieu de vie. Ouais, ça me plaisait pas… parce que c'était un appartement dans un bled pommé… c'était pas… Mais bon c'est le premier appart que j'ai trouvé au début et puis je suis resté.

Et puis après je suis parti. Je suis revenu là, j'ai travaillé aux Sorinières, à côté d'ici, à la Mairie, et je suis revenu habiter chez mes parents du coup en attendant un peu…

Et après je suis parti à Cannes, à côté de la Mairie de Cannes, donc là c'était très agréable au début parce que c'était à côté de la mer. Bon j'avais un appart pourri, c'était en plein centre de Cannes, on peut pas tout avoir. C'était assez cher. Donc là je travaillais sur Nice donc au début j'y allais en voiture et puis j'ai vite… là vraiment c'était pas possible… Parce qu'il y a trop de gens là-bas, y a trop de gens, et puis les temps de circulation… surtout entre Cannes et Nice,

c'était trop. Donc je prenais le train et c'était pas mal à part les grèves [rires]. Sinon c'était bien, faire le chemin en train, on rencontre des gens, c'était pas mal le train… Cannes c'est agréable… en fait ce qui est agréable c'est qu'il fait beau mais ça c'est pas ce que je trouve le plus agréable parce que j'aime pas trop la chaleur… mais ce qui est agréable déjà c'est le côté festival de Cannes parce que ça fait vivre pas mal les lieux et tout une bonne moitié de l'année avec tous les congrès qu'il y a autour et puis bah ce décalage, les très riches et puis les pauvres, et puis la télé, les médias… Enfin l'impression d'être dans le monde en fait. On se voit, on fait pas parti d'un endroit, c'est rigolo… Ca me donnait l'impression, comme quand j'étais à Paris, on te parle de lieux, l'Elysée par exemple, tu te dis « bah oui c'est là, c'est juste après à droite », des lieux comme ça, tu te dis « je fais partie de l'actualité », enfin indirectement mais on a l'impression que c'est palpable. C'est ça qui me faisait marrer. Après c'est joli au niveau de l'architecture, ça ressemble aux petites rues glauques comme ça mais avec l'histoire en plus, c'est plus agréable. Et la vie à Nice, je trouvais ça… en fait le seul inconvénient que j'ai trouvé là-bas, c'est les prix, ma profession m'amènera jamais à des salaires suffisants pour… Enfin si on peut vivre mais dans mon esprit je voulais une maison avec un petit jardin, j'avais cette envie là, et c'est pas possible quoi, c'est trop cher… Donc je m'étais dit que je resterais pas… mais le faire un moment c'est sympa, y a aussi la montagne, l'arrière-pays. C'est vraiment pas mal pour l'activité, c'est intéressant…

Après je suis parti un peu à Antibes, pas longtemps. Donc c'est encore mieux Antibes, c'est plus à taille humaine. On est moins dans le monde mais c'est plus familial, c'est plus agréable à vivre en fait.

Après je suis parti à Paris six mois parce que j'ai trouvé un taf. 2007, ça doit être ça. Paris parce que j'avais trouvé un travail où j'avais pas besoin de monter pour l'entretien ni de trouver un logement donc j'ai dit « ah bah ok ». [rires] Je leur avais dit « non, de toute façon je monterais pas pour un entretien, parce que c'est trop loin », « on peut appeler votre supérieur », « allez y ! » et puis j'ai dit « par contre faut me trouver un logement aussi parce que vous voyez bien qu'au prix où vous me payez » [rires]. Et donc ils m'avaient trouvé un logement dans un autre foyer de jeunes travailleurs, c'est là que j'ai commencé à renter dans ce milieu là… Et du coup c'était sympa, je suis resté six mois à Paris comme ça j'ai pu visité tranquillement… J'ai vécu dans le foyer de travailleurs deux mois parce qu'après je suis allé habiter chez une copine qui est devenue ma copine et qui est partie à la réunion, du coup j'ai sous-loué son appart… Neuilly-sur-Marne, le Neuilly pauvre… mais il est pas mal ! Au bords de la Marne. C'est pas mal comme lieu pour habiter à Paris parce qu'on est à vingt minutes de Châtelet-les-Halles et en même temps c'est moins tendu quoi, c'est des petites résidences, des apparts dans des résidences, donc c'est pas plus mal. Et la vie en foyer de travailleur avant, ça a pas duré longtemps, ça a duré deux mois et puis j'ai pas trop… c'est pas agréable, enfin là-bas c'est pas agréable, les apparts ici sont plus… C'était des vieilles résidences avec treize étages, on entend tout, enfin… Celui où je travaillais c'était dans le onzième donc le quartier est agréable à vivre, assez commerçant, pas loin de la République en fait. Après c'était Paris, du coup y a plein de gens différents, ça changeait d'Antibes et de Paimpont où… [rires] Non mais c'est vrai, à Paris c'est ça qui est sympa, on vit avec des gens, des africains, des chinois, enfin tout… y a plein de gens dans ces résidences de jeunes travailleurs parce que c'est quand même plus accessible et moins cher qu'un appart à Paris. Et puis le métro, c'est bien foutu, on peut se déplacer rapidement, on est pas obligé d'avoir de voitures. D'ailleurs j'avais pas emmené ma voiture. Ouais, à Paris les transports, je trouve ça bien foutu. Après ça cale aussi la façon de vivre, parce

qu'à une heure du matin faut être rentré, mais en fait on s'y fait bien. Quand j'étais là-bas ils ont un peu étendu les horaires le samedi soir… Mais ouais c'est bien fait. Et l'endroit où je travaillais c'était un… je crois qu'on dit haussmanniens les bâtiments, et du coup c'était… ouais c'est en hauteur mais une vue de Paris, enfin quand on est aux étages, bah y avait les vieilles cheminées dans les chambres des résidents. Comme lieu de travail c'était agréable, dans le centre… moi je pouvais visiter le matin et aller bosser l'après-midi donc c'était vraiment…

Donc je suis resté six mois. Après je suis revenu… parce que je voulais revenir dans cette région là parce qu'après les autres je me suis dit « ah bah Nantes en fait c'est bien ». Et donc le seul boulot que j'ai trouvé à Nantes, c'était à La Roche-sur-Yon donc je suis allé travaillé à la Roche-sur-Yon et j'aimais pas du tout, j'aimais pas La Roche-sur-Yon… je trouve qu'ils ont enlevé la vie du centre-ville pour la mettre dans des centres commerciaux à côté. Y en que deux mais ils ont bien réussi. Du coup c'est… Par contre y a plein de trucs organisés par la mairie quand on fouille un peu, on peut faire plein de choses, y a des salles de concert, des cinémas intéressants, enfin y a plein de choses à faire mais c'est… Enfin moi j'ai pas envie de vivre à La Roche. Donc je vivais à Clisson, parce qu'en plus ma copine bossait à Nantes. Donc Clisson j'avais une maison, ça y est j'avais réussi à avoir une maison [rires], c'est con j'en suis conscient quand j'y réfléchis mais j'avais envie [rires].

Entretien semi-directif

Et après pendant… pas la première année mais dès la deuxième année, j'ai cherché du travail à Nantes, et j'ai trouvé au bout de trois ans, c'est là que je suis arrivé ici… Et là comme lieu de travail je trouvais ça… parce que comme bâtiment de travail il est vraiment bien, il est bien conçu pour la vie collective, le lien entre les habitants et puis les professionnels. Parce qu'on est sur le passage donc on voit ce qui se passe mais c'est pas un contrôle. Parce que tout est vitré donc on voit ce qui se passe, les gens viennent facilement dire bonjour. Et puis c'est dans cette relation qu'après on peut travailler, au lieu d'être obligé de forcer à voir es gens en rendez-vous, pour juste voir où les gens en sont, ça se fait dans la relation… ça se fait très naturellement ici et c'est bien foutu pour ça. Par rapport aux autres foyers de travailleurs où j'habitais, on était pas dans la voie de circulation, du coup ça demandait un effort… donc les gens pouvaient, parce qu'on peut ne pas apprécier cette relation ou ces rendez-vous qu'on a parce que nous on nous demande des comptes au niveau de la CAF donc on doit savoir à peu près où tout le monde en est, si ça se passe bien. Et là même pour les paiements de loyers, ça permet de dire « au fait, t'as pas payé ton loyer », « bah oui », au lieu d'être avec une relance très administrative. On est dans un truc assez simple en fait et donc plus agréable, au moins pour moi, pour les gens je sais pas comment ils vivent. Je pense que ça leur va pas trop mal parce qu'ils viennent dire bonjour et tout… c'est pas tout le monde mais… Les gens viennent dans les espaces collectifs si on organise quelque chose mais ils s'en saisissent pas, parce qu'il y a un grand écran, y a un bar, y a un truc, y a des chaises. Ils viennent pas naturellement dans ces espaces, que si y a une soirée, si y a une soirée là les gens viennent naturellement, c'est sur le passage et tout… mais si y a rien d'organisé… Alors après je sais pas s'ils ont besoin d'avoir un autre espace que leur appart, c'est pas sûr en fait, on se dit ça… Parce qu'on a essayé au début de mettre en place des choses, enfin de la vente de trucs pour faire venir les gens, et du coup ils venaient chercher et ils remontaient chez eux. Ils consommaient même pas là donc on a arrêté ce bordel et tant pis… s'ils s'en saisissent pas c'est qu'ils ont pas besoin. On va pas

réfléchir à chercher… parce que personne ne demande pour se réunir, et puis on leur prête, on peut leur prêter des salles si ils veulent pour un événement à eux donc des fois le week-ends ils empruntent une salle et c'est tout… Mais pour la vie ici le bâtiment est bien foutu, et pour son implantation aussi, il est super bien parce qu'on est dans la vie du quartier, en première ligne, et au niveau professionnel ça permet de faire des liens avec les commerçants et les assos assez facilement. Pour les résidents c'est bien d'avoir tous les commerces à proximité, ça ça leur plaît pas mal. En plus on aura une superette en face… Donc non l'implantation a été pas mal pensée. Parce ce que j'avais lu c'est qu'ils voulaient que ce soit au centre du quartier pour que les jeunes… et je trouve que c'est en effet plus facile d'être là que d'être comme on était à La Roche-sur-Yon où on était vraiment excentré du truc mais tu rames quoi...

MA : *Il y a d'autres FJT à Nantes ?*

Ouais, y en a six, non sept parce que y en a un autre d'une autre asso. Et on a ouvert un à Sainte-Luce à côté du CIFAM, le centre des apprentis, et eux ils galèrent… enfin ils ont une vie interne très riche parce que les gens peuvent pas partir. Y a un bus tous les… qui ferme à 18h je crois. C'est très excentré quoi. Donc ils ont une vie très riche à l'intérieur mais du coup en tant que lien avec leur quartier de Sainte-Luce ça va être plus difficile.

MA : *Et vous habitez toujours à Clisson ?*

Non maintenant j'habite Bouguenais, j'ai acheté carrément… je me suis endetté. J'ai la maison avec le jardin et en plus elle est à moi ! Enfin à la banque… [rires] Bah oui parce que quand on a une maison elle nous va jamais, même si on a choisi la mieux quand on achète et bien on a encore envie de changer parce que c'est jamais assez grand ou quoi… On est jamais content. Non c'est agréable de pouvoir… moi j'aime bien ce côté de faire ses petites travaux chez soi, ça me fait marrer… au bout d'un moment ça me fera plus marrer, c'est des étapes… Donc oui j'habite à Bouguenais maintenant donc c'est par le centre-ville, ça met vingt-cinq minutes en voiture mais une heure et demi, une heure vingt en bus… donc du coup je le prends pas. J'ai essayé le bus mais… en voiture ça se passe bien parce que je passe dans le centre-ville et je suis en contre-sens et en bus faut rejoindre… y a un bus qui rejoint Bouguenais à Rezé mais après faut se taper toute la ligne de tram jusqu'à Commerce et après se la taper jusqu'ici… donc c'est très long. Après les jours où je finis à 22h30 comme aujourd'hui je pourrais pas de toute façon. Mais j'aurais bien aimé… après faudrait que j'essaye en vélo, dix-sept kilomètres… j'ai pas essayé, je sais pas si j'essaierai un jour. Et puis pour l'instant faut que j'emmène ma fille à la nounou donc c'est l'excuse du moment. Elle a deux kilomètres à l'opposé donc en vélo ça rajouterait quatre kilomètres donc ça ferait passer à vingt-et-un. Y a pas assez de circulation pour que ça devienne avantageux de le faire en vélo, c'est toujours ça en fait… parce j'ai pas eu de mal à prendre les transports en commun quand c'était plus avantageux que la voiture. On prend toujours le plus confortable ou le moins cher.

MA : *Et sur le quartier, vous circulez un peu ou vous venez strictement sur votre lieu de travail et retour ?*

Ouais je vais à la Mairie de quartier, qui est à Bottière, je vais au maisons de quartier pour les réunions, je vais à Paridis mais maintenant on fait les courses sur Internet du coup je les prends en passant… Et puis après je navigue entre le chocolatier, le restaurateur, la coiffeuse pour dire

bonjour, l'esthéticienne… et puis le banquier parce qu'en plus c'est mon banquier. Parce que quand je suis arrivé, le Crédit Agricole voulait m'envoyer je sais pas où, je leur ai demandé « pourquoi vous me proposez pas à un rendez-vous à côté de là où je travaille ? », « ah bah on peut » et puis je l'ai trouvé sympa, on pouvait faire des blagues [rires]. Et puis il nous a fait des taux pour notre maison qui apparaissait largement aussi honnêtes… enfin aussi malhonnêtes que les autres. Donc du coup c'était bien, il faisait des blagues et en plus il faisait un truc pas trop dégueu. Et puis si, au Labo 188, je vais aussi, c'est des locaux de répète et d'enregistrement… du coup on essayer de faire des liens sur des trucs qu'on fait dans le quartier parce que le mec qui s'en occupe est intéressé et puis nous, tant qu'à faire des trucs de musique ici, je voulais que ce soit avec des groupes du quartier. Parce de toute façon on a pas l'argent pour faire venir des grands groupes donc on a fonctionné comme ça avec eux donc du coup dès qu'il y a un truc musical on fait ça, on se met ensemble, soit en tant que conseil soit en tant que partenaires. Et voilà, ça s'arrête là… et j'aimerais bien qu'on ait un créneau dans la salle de sport qui est là, parce que même si on a une salle de sport là, enfin de une salle de muscu, au niveau du sport collectif ce serait intéressant de pouvoir réunir, faire des temps…

MA : *Pour revenir un peu sur le quartier et ce qu'on disait quand on se promenait, qu'est-ce qu'un écoquartier, qu'est-ce qui fait que c'est un écoquartier ici ?*

Avant… parce qu'il y a eu deux étapes… j'étais pas capable, enfin je disais que c'était un écoquartier, j'étais pas capable de savoir pourquoi. Du coup avec les réisdents on a fait l'expo avec les cinq, enfin leurs cinq principes d'écoquartier au niveau de l'eau, tout ça… Enfin au début pour moi c'était un endroit où ils avaient fait le maximum au niveau de la dépense énergétique pour qu'elle soit la meilleure possible, qu'il ait une super isolation partout et que du coup on consommait presque rien… Ca c'était mon image de l'écoquartier… Et puis je me suis rendu compte que bon… y avait un petit effort de faire sur l'isolation parce qu'on doit être en HQE ici mais par contre y avait la contrainte de double peau alors chacun l'a fait à sa sauce… mais l'économique a repris le pas sur la volonté. Après pour moi c'était aussi un truc très vert un écoquartier et puis après j'ai vu que la densité était aussi presque plus importante, ce qui se comprend aussi pour qu'on utilise moins d'espace. Pareil, j'avais une image d'écoquartier plus avec des matériaux comme le bois ou la pierre brute, des trucs comme ça. Et puis c'est vrai que le béton je me suis toujours demandé pourquoi autant quoi. J'ai vu une fois le mec qui s'occupe des espaces, enfin le paysagiste là, il disait que c'était à la mode, que c'était beau… Enfin après y a un autre discours, moi j'ai retenu ça… mais après c'est des gens qui maîtrisent leur truc mais c'est vrai que c'est sans cesse l'économie qui gère la grosse partie. Après y a un ruisseau donc c'est intéressant de remettre ça en place, au niveau de l'écoquartier je trouve qu'au niveau des déchets moi j'aurais préféré que ce soit un peu mieux pensé que ça. Parce que pour l'instant je vois pas de trucs pensés au niveau des déchets, y a un ou deux bacs enterrés là qui sont pas en action, si j'ai bien compris il doit y en avoir au-delà de là… mais au niveau du verre, j'ai pas bien compris et soit la collecte a pas été rendue visible, du coup je trouve que ça facilite pas la chose. En termes de déchets… Quoi d'autre ? Au niveau des transports, y a quand même pas masse de bus qui passent par là, après y a le tramway… Je voyais ça aussi comme ça, un quartier près d'un truc de tram mais on est loin encore du métro… Je me dis vraiment que le métro ça déchire tout. Je sais pas, c'est peut-être polluant ou je sais pas mais niveau transport c'est facile je trouve. Et là on en est pas encore à ça. Peut-être qu'il faut qu'ils fassent des busway dans tous les sens mais… c'est vrai que ça serait sympa de… C'est vrai qu'on va dans le centre mais on peut pas aller au Nord de Nantes quoi. C'est

dur d'aller là, après d'aller là… c'est super chaud. Dans un écoquartier, je me disais qu'il pourrait y avoir cette ambiance assez sympa, je sais pas pourquoi. Un truc plus… un esprit un peu village en fait où les gens aient plus de possibilités qu'autre part de lier des liens entre eux. Et ici je trouve que les gens ont vraiment cette dynamique là. Enfin pour les gens qui portent les assos, je vois surtout ceux-là, mais je trouve qu'ils ont vraiment cette énergie d'en faire leur lieu de vie, ce que j'ai pas forcément vu dans d'autres quartiers où j'ai habité… Alors je pense que c'est plus le fait d'être là au début que le fait que soit un écoquartier, après analyse. Mais c'est vraiment intéressant cette dynamique qu'il y a du début « on veut que ça soit bien » parce que même si ils gueulent beaucoup là, qu'ils sont jamais contents, c'est vraiment dans un souci que ce soit mieux. Parce que y avait un type dans une réunion du collectif d'habitants qui disait au début « oui mais écoquartier c'est que le nom, ça fait bien, c'est tout » et le mec qui habite là qui lui a dit « mais non, nous on a acheté dans un écoquartier, on veut que ça soit écoquartier, vous vous démerdez ! » [rires]. Donc là ils commencent à voir pour organiser un compost et tout… et je trouve ça ouais, je crois que c'est comme ça que ça doit marcher d'ailleurs, ça devrait être les habitants. Mais c'est pas facile parce que c'est quand même des grosses machines, la Mairie, Nantes Métropole tout ça… dès qu'il faut faire trois places de parking c'est tout un bordel. Enfin c'est… y a que la sécurité qui fait peur. Y avait peur à la sécurité des enfants parce qu'il y avait la sécurité du ruisseau donc ils ont mis une barrière parce que les parents ont bondi, dès qu'il y a du sécuritaire attention… Mais tout ce qui est tri des déchets, c'est « oui, oui » et puis rien… Dès qu'il y a un risque quoi. Enfin y aura toujours des gens pour dire qu'il y a un risque pour les enfants…

MA : *Et cette prise en compte de la sécurité est-ce qu'on la voit beaucoup ?*

Bah y a beaucoup de truc pour les aveugles ! Je trouve, je suis un enfoiré [rires] mais je trouve que pour trois aveugles qui vont marcher là je sais pas si ça nécessite autant de… parce qu'ils ont fait quand même toute la place pour mettre les petits trucs ronds là, tout autour des escaliers… peut-être mais bon ils sont trois, quatre à passer par semaine peut-être… J'en ai vu qu'un [rires] mais quand même. Je trouve que c'est beaucoup de… Mais au niveau sécurité.

MA : Je pensais aux espaces qui sont très verrouillés, les grilles, les digicodes.

Bah ouais. Et puis même le petit jardin qui sert rien, il vient encore fermer des entrées… Ici en plus on a fait sauter un peu de sécurité parce que c'était encore plus sécurisé… avant fallait le badge pour sortir aussi. Du coup les portes restaient ouvertes dès qu'on était pas là… donc on a dit « ok, ça marche pas ! ». Déjà le fait qu'il faille descendre pour ouvrir la deuxième porte ça plait pas trop… donc on peut ouvrir de chez soi la première porte mais la deuxième porte il faut descendre pour ouvrir en bas. Mais après on peut pas laisser tout ouvert non plus… Pfff, je sais pas. C'est vrai que c'est fermé un peu partout, même là [villa des arts].

MA : *Donc si je reviens à ce qu'on disait précédemment, le quartier ne correspond pas forcément à l'image que vous en faisiez avant de venir y travailler. Et est-ce que c'est quand même particulier, est-ce que ça se distingue ?*

Non, ça correspondait pas à l'image de l'écoquartier. Après le quartier, y a un truc sur lequel il est différent c'est sur le choix d'implantation des trucs collectifs, en ça c'est intéressant, du fait qu'il y a la maison, parce qu'il y a aussi une maison de retraite dans l'espèce de bâtiment

là [sur la place du commandant Cousteau], qu'il y ait des commerces autour d'une place, que la bibliothèque soit là, que ça soit sur une route passante… Je trouve que ça c'est bien conçu pour développer la relation. Après au niveau technique, écologique, j'en sais rien en fait. Ici j'ai bien compris que le solaire apportait beaucoup d'eau chaude et que ça nous faisait faire pas mal d'économie sur la consommation d'eau chaude. Et y a pas que nous qui avons ce genre de systèmes de consommation… donc faire ces choix techniques c'est bien. Après dans le traitement de l'eau, je suis pas capble de savoir ce que ça donne, ce que ça fait. Au niveau de la consommation d'électricité, au niveau de la lumière tout ça… en fait je sais pas. C'est pour ça qu'on avait essayé de fouiller. Et la seule info, la seule image, le seul retour qui est disponible sur l'écoquartier, vient de ceux qui l'ont conçu donc il est très positif… donc c'est toujours à prendre avec des pincettes quoi. On a pas encore quelqu'un du quartier qui soit pointu sur un truc ou une asso qui fasse l'étude de l'aberration du truc ou pas… Enfin les points positifs mais avec un regard extérieur. Parce que c'est pointu quand même l'aménagement d'un quartier. Alors juste ce qu'on voit au niveau d'un écoquartier… c'est vrai que quand on regarde les reportages sur les écoquartiers en Allemagne, ça a l'air quand même plus ambitieux. Alors je suis pas allé voir ,mais dans tous les reportages, j'en ai pas vu des milliers, mais des trucs avec des murs végétaux… je trouve ça va plus loin, le tri des déchets c'est organisé différement, enfin c'est plus poussé. Là c'est « vous avez des contraintes, tac, vous vous démerdez ! », on se fait pas trop chier faut que ça le fasse comme ça, après chacun fait ce qu'il veut… Ca n'a pas été jusque dans la vie du quartier, ça s'est arrêté sur des cahiers des charges du bâti et le reste c'est advienne ce que pourra… Ou alors c'est aux habitants… Et là y a des habitants qui ont envie alors peut-être que ça va impulser autre chose. Mais je trouve qu'ils sont obligés de lutter quand même pour réussir à faire ce qu'ils veulent, alors qu'ils devraient pas avoir à lutter pour organiser un compost dans un écoquartier. Y a plein de choses obligatoires dans l'aménagement, des réunions des habitants et tout ça, du coup je suis allé à une, on a des gens pas contents sur plein de choses différentes. Et je trouve que les gens sont pas assez accompagné après quand ils ont des idées, quand ils veulent faire quelque chose. En étant en lien avec la mairie, y a plein de choses qui devraient être possible quoi, et je trouve qu'ils sont obligés de lutter pour faire leur truc quoi…

MA : *Donc il y a une différence entre le discours et ce qui se passe vraiment ?*

Oui, quand on gratte le vernis c'est plus léger ouais. Après je sais pas les raisons. Parce que c'est vrai qu'il y a pas que les quartiers de Chénaie non plus. Mais c'est vrai que dans l'idée de se mettre des moyens… Après là y a 2013 capitale verte, moi je compte bien profiter de… parce qu'ils veulent mettre en lumière ce qui se fait de bien au niveau de l'environnement, enfin au niveau du développement durable sur Nantes, donc ce serait le moment de profiter… On va essayer en tous cas de profiter de l'occasion pour qu'il y ait des choses qui s'enclenchent plus facilement, plus rapidement du moins. Après le quartier, en général je le trouve quand même bien foutu, au niveau visuel, à part les trottoirs en béton mais je sais pas ce qu'on aurait pu mettre d'autre, je trouve ça assez rythmé, assez jolie. Non je suis plutôt… moi j'aime bien, je le trouve quand même agréable ce quartier. C'est plutôt une réussite. Après c'est juste dans le fonctionnement, dans la mise en place de systèmes de vie pour être plus en adéquation avec le développement durable je trouve que là il manque un encadrement en fait. Je trouve que ça manque d'accompagnement pour mettre en place des choses, parce qu'il y a le bâti mais après il reste plein de choses à faire si on se dit écoquartier. Et vu que les gens étaient dans une dynamique, pour une partie au moins, de dire « voilà on est dans un écoquartier », c'est

dommage.. ; Parce que même nous on était dans cet esprit là en tant que structure, on va dans un écoquartier, du coup au niveau de l'asso, de la direction de l'asso, ils ont dit « du coup y aura des actions en terme de développement durable » donc même nous en tant que structure on était dans cette dynamique là. Ouais avec des attentes où se crée des obligations sans qu'on nous l'ait demandé en fait… du coup ben tu… c'est comme un truc déguisé en fait, on y va déguisé parce que c'est déguisé. Même si t'aime pas trop ça et puis après tu trouves ça sympa quand même, t'as bien rigolé. Et j'ai envie de dire l'écoquartier, les gens ils achètent, ils arrivent, c'était le moment, c'est le moment même c'est pas trop tard, c'est le moment de favoriser les changements d'habitudes quoi. Parce qu'il y a cette petite démarche volontaire que les gens ont fait « on va habiter là ». Donc à part les gens qui sont en HLM et ils ont quand même choisi leur demande, on leur propose un truc et ils vont le prendre, mais ceux qui ont acheté ils ont quand même cette démarche… du coup je trouve ça dommage de pas appuyer sur le levier.

MA : *Donc Adelis avait une véritable volonté de venir dans un écoquartier ?*

Ouais… enfin c'est LNH qui a proposé de faire un truc ici et c'est Adelis qui a, enfin je suppoose qu'ils se connaissaient avant, du coup ils ont dit « on gèrera le truc ». Parce que c'était pour faire des logement sociaux et là ça permet de faire des logements sociaux mais quand même encadrés quelque part, enfin différents… Et ça rajoute encore à la mixité du coup. Mais ouais y avait pas de lien au début avec l'écoquartier en terme d'implantation réel, mais après dans le projet socioéducatif ça apparaissait en tant qu'objectif.

MA : *Est-ce que des choses vous ont surpris quand vous êtes arrivé là ?*

Ce qui m'a surpris c'est toujours la même chose… c'est qu'au niveau des poubelles on savait pas où les mettre, le verre surtout. Parce que le reste c'est moyen mais c'est des ramassages. Ca ça m'a surpris. Ce qui m'a surpris c'est beaucoup d'équipement solaire et d'avoir conserver des jardins quand même… même les jardins potagers. Ce qui m'a surpris aussi c'est qu'ils ont pété des maison où ils devaient être bien là… Juste à côté du rond-point, à côté de la Villa Déchets, y avait des maisons là, c'était pas mal. Ils les ont pété, je sais pas si les gens ont été expropriés ou ils étaient morts ou je sais pas quoi mais… ça aussi c'est contradictoire quelque part dans l'idée de faire du durable. Mais oui le fait d'avoir détruit des maisons ça m'a surpris… parce qu'on peut se dire que ça gène pas et si enf ait parce qu'ils vont faire plein de logements à la place… Et il parraît que c'est comme ça qu'il va falloir faire dans l'environnement urbain, avoir des appartements. Surpis aussi c'est quand je voyais le vieux Bottière et le nouveau, ça m'a surpris, j'ai fait la remarque à la maison de quartier, j'ai dit « comment on fait là pour créer les ponts entre les deux ? ». Personne a trop de solutions… Si, le marché ça ça marche pas mal, le vide-grenier aussi qu'on fait. L'école je m'en rappelle plus parce qu'il y a une école là-bas donc je sais pas. Mais l'école c'est génial. J'avais jamais mesuré à quel point c'était bon comme truc… je m'en suis vraiment rendu compte quand on a fait le printemps des voisins parce que du coup il y avait des parents d'élèves, les gamins jouaient ensemble et tout, et là ça a fait du vrai lien je trouve. Entre des gens qui se côtoieraient pas du tout. C'est ce que j'aime bien dans cette résidence de foyer de jeunes travailleurs aussi, c'est un endroit où y a des gens qui se seraient jamais rencontré parce qu'ils ont pas du tout des circuits de vie similaires et là ici ils vont être une soirée ensemble, ils vont aller boire des apéros

ensemble… Et je savais pas que l'école avait ce même effet. J'ai trouvé c'est intéressant. Faut quand même que les gens soient ouverts, faut que les gens aient un peu envie quoi.

MA : *Et vous connaissez les intentions des concepteurs ici ?*

Non ça je sais pas. Faudrait demander à notre responsable de l'habitat, elle elle a bossé avec la ville, l'architecte…. Ils ont beaucoup bossé ensemble parce déjà le mec qui a fait ici a réhabilité le foyer de jeunes travailleurs de Beaulieu et Beaulieu ils voient que c'est mal foutu quoi… au niveau du collectif comme au niveau des appartements. Parce qu'ici c'est quand même vraiment très utilisé parce que les gens tournent beaucoup quoi… faut que ça tienne quand même le choc, donc que ça se refasse rapidement mais que ça tienne le choc… Donc en ça y a eu des échanges avec le responsable de l'équipement, enfin de la maintenance chez nous et puis la chef, la directrice du patrimoine, qui a aussi demandé des choses au niveau du collectif. Par exemple mon bureau je crois qu'il devait être plus grand et du coup la salle de sport devait être toute petite et c'est des discussions comme ça… parce que ça suffit pour un bureau et que la salle de sport c'est bien qu'elle soit la plus grande possible. Et puis dans la conception des apparts aussi, mais ils avaient bien bosser quand même, et c'est surtout dans le mobilier ou après ils sont revenus au niveau d'Adelis pour avoir un lit solide, qui se déplace pas. Donc c'est embêtant parce que les gens peuvent pas faire ce qu'ils veulent chez eux mais en même temps ils s'abiment pas quoi, rarement… les déplacements ça abime. Et c'est assez bien foutu parce qu'il y a des petites banquettes et tout… du coup les gens sont assez bien, enfin ils aiment bien leurs apparts. Au bout de deux ans ils ont envie de partir parce qu'ils le trouvent trop petit mais c'est quand même un bon, enfin j'ai rarement vu autant de gens satisfaits sur leur appartement. Et puis même su l'implantation, sur le quartier, sur la proximité du centre-ville. Parce que sur le plan ça fait très peur quand il y a des demandes de logements, ça fait très peur aux gens de se dire « c'est là, ah mais c'est loin » et en fait quand ils habitent là parce qu'il y a pas le choix, y a pas d'autres places, une fois qu'ils sont venus là c'est un truc complètement… personne trouve que c'est excentré, à part à quatre heure du matin. Quand le tram fonctionne plus et qu'on a passé la soirée au bar, c'est galère de revenir à pied… et c'est pas bon parce que y en a qui continuent à boire du coup jusqu'au premier tram. [rires] C'est pas mieux ! [rires]
Et après au niveau des ambitions j'ai juste lu un article, parce qu'ils avaient fait un petit journal de Bottière-Chénaie. Je les ai lu en arrivant pour savoir ce qu'ils voulaient… Je les ai lu avant de postuler pour savoir ce qu'ils attendaient de la résidence, s'il y avait une volonté particulière quoi. Et du coup la volonté c'était vraiment de faire partie du quartier et c'est ce que je me suis attelé à faire. Mais c'est vrai que c'est pas assez ouvert, sécurité machin, et du coup ça empêche un peu… On prête souvent nos locaux à des assos qui font des trucs sur le place parce qu'on des salles, on a des toilettes… mais c'est vrai que c'est pas le tout-venant, c'est pas facile !

MA : *Et vous avez assez d'information sur le quartier ? de la part de la mairie par exemple…*

Non, c'est très com', c'est de la com' sur ce qui est fait. C'est Nantes Métropole qui nous dit « on fait ça », « y a ça, y a ça, y a ça ». Après je trouve que dans la vie du quartier, le petit truc que fait la nana de l'équipe de quartier avec les habitants, le Zest ils appellent ça, je trouve que c'est beaucoup plus riche en informations de vie locale… Mais bon après c'est pas fait pour non plus, leurs plaquettes c'est que pour vendre. Ouais c'est ça, une fois qu'on est dedans ça sert à rien, ouais c'est vraiment ça. Mais je pense que c'est le but, enfin moi je l'ai pris comme ça. Du coup je l'ai lu au début et puis une fois qu'on est dedans, bon ok… Ca donne des infos

quand même, après on a toujours un petit doute surtout en matière de développement durable, entre ce qui est vrai et pas vrai… Comme pour l'histoire du béton là, y a toujours un petit doute. Mais après y a des choses qui sont affichées, « c'est fait pour ça, pour ça, pour ça » et après on y croit ou on a envie d'y croire je sais pas mais ça donne ces infos là. Mais c'est vrai qu'une fois qu'on est dedans y a plus trop d'intérêt à les lire quoi...

MA : *Vous avez beaucoup de contacts avec vos voisins, les autres assos ?*

Professionnels oui. Y a un peu les habitants, l'été des fois, parce qu'on se voit au vide-grenier et au printemps des voisins, peut-être à la fête de la musique qu'ils vont faire aussi… Parce qu'on se voit, on se rencontre, ils mettent un visage sur la résidence, vu qu'il y a beaucoup de gens qui habitent, y en a un au moins, y a le mien, qui bouge pas trop. Et du coup avec les habitants c'est des temps très particuliers. Sinon c'est avec les assos. Y a qu'avec la médiathèque que j'ai pas réussi à faire quelque chose, je sais pas quoi faire… le livre j'arrive pas le… je sais pas comment amener le truc dans la résidence. Et puis le premier contact… faudrait qu'on revoit, qu'on se revoit parce que ça a pas du être super pour nous deux parce qu'on a pas recherché à… Après je sais pas si eux… parce qu'ils étaient pas contre mais ils étaient pas enthousiastes non plus. Et puis moi, le livre c'est vraiment particulier, je sais pas comment ramener le livre ici, la lecture. Donc la relation avec la médiathèque là, pas facile, pourtant on est juste en face. Ceux qui ont envie, ils savent la trouver. Après c'est les autres qui la connaissent pas, c'est avec eux qu'on aimerait faire des choses, ceux qui connaissent pas forcément le concept, parce qu'il y a des revues, y a des trucs, c'est un coin intéressant… Au début on avait pas internet donc je les envoyais là-bas, ça faisait un lien. Mais c'est pas facile, j'ai pas encore trouvé…

MA : *Vous vous verriez vivre ici ?*

Ouais, moi j'aurais bien vécu dans l'appart au-dessus là… quand je suis arrivé il était pas habité, je l'avais vu, j'étais allé voir. Parce que je prenais des photos d'ici. Et c'était pas fini… Mais ouais je me verrais bien habiter là ouais… mais j'avais envie d'une maison. Et c'est vrai qu'en temps que maison, enfin ma représentation de la maison, c'est plutôt dans l'idée de bouffer de l'espace… c'était plus d'espace quoi. Parce que les maisons toutes petites là, elles font pas envie. Je crois que je préfère avoir une grande terrasse qu'un petit jardinet comme ça. Ah et puis j'aime pas les nouvelles constructions aussi, ça ça me… je vois trop de trucs pourris dans les trucs qui sont faits. Et puis à chaque fois on me raconte des histoires sur des bâtiments qui sont fait à l'arrache, parce qu'il faut tenir les délais… surtout Bouygues là-bas si j'ai bien compris, les petites maisons où y avait le jardin fermé là et au-dessus de la banque. Et là chez nous aussi, y a des fissures, sur les murs et les bandes, parce qu'en fait c'est du béton au-dessus et c'est pas doublé, enfin je crois pas, donc ils ont fait des bandes en placo, en enduit… et elles ont craquées à plein d'endroits donc ils sont revenus les refaire. Mais du coup c'est que ça travaille bien quoi, même les portes à un moment y en a plein qui avaient du jeu. Autrement c'est pas mal, après au niveau des fenêtres, au niveau des joints, dans l'encastrement, y a de l'air qui passe… Mais non ici, c'est pas mal, c'est surtout Bouygues là-bas où ils ont merdé… et même ils ont fait des murs pour sécuriser leurs petits jardinets, ou pour pas qu'on les voit, et donc logiquement ils devraient être tous à la même hauteur et en fait des fois ils sont plus hauts que la porte, dès fois ils sont un peu plus bas…

Non mais c'est sympa… le fait d'être là au début c'est sympa avec quand même cette voonté de faire un truc différent.

MA : *Et vous avez l'impression de vivre ici plus que dans les foyers où vous avez travaillé précédemment ?*

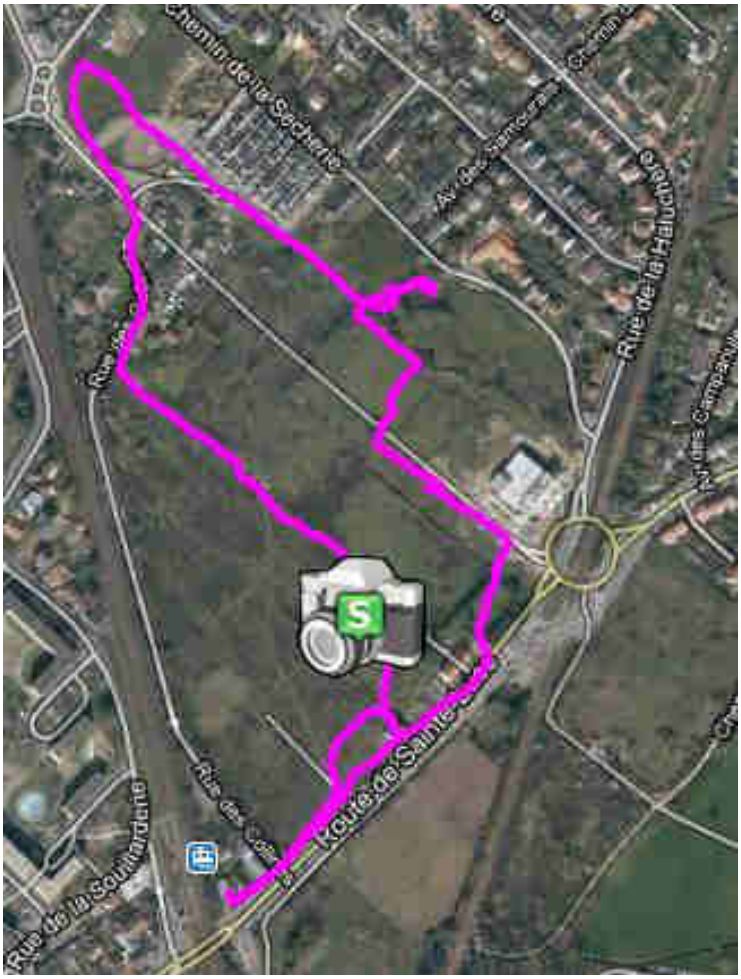
Ouais j'ai l'impression de vivre ici. Je suis plus investi dans la vie de quartier ici que là où j'habite. L'hiver j'y suis plus parce que l'hiver je rentre chez moi et je ferme donc du coup je vois personne. Donc j'ai l'impression d'être plus d'ici que chez moi… Je voulais pour réussir à faire ce que je voulais avec les résidents pour que ce soit plus facile après d'inclure les gens dans la vie du quartier. Parce que si même nous on est pas dedans, après ça devient compliqué… Et c'est l'organisation du vide-grenier qui a été la première marche, donc c'était l'année dernière, en juin dernier… donc ça a mis une bonne année. C'est pas très long parce qu'en plus au début on avait du taf et moi je sortais pas trop, parce qu'il y avait l'installation des 117 appartements… parce qu'il y avait rien. Et puis avant de sortir je voulais que ça soit un peu installé en interne, parce qu'autrement y a pas trop d'intérêt d'aller voir à l'extérieur…. Et même là je suis pas encore trop satisfait à ce jour de l'implication des résidents dans le quartier. Je me dis qu'il faut pas que j'arrête mais là il est très minime quand même, il est très ponctuel, très minime… Mais quand même c'est possible, je vais envie de dire que maintenant c'est possible parce que moi je suis reconnu là, on fait des trucs en tant qu'asso au même titre que les autres assos dans le quartier. Du coup ce sera plus facile après, alors que si on fait rien, qu'on attend que les gens soient prêts, ça va être hyper dur de rentrer dans le réseau… Après là l'ambition, sur le vide grenier, c'est qu'ils participent au bar avec les commerçants, pour qu'ils s'ouvrent à d'autres gens du quartier et puis qu'ils vendent leurs trucs qu'ils ont acheté et qui servent à rien au lieu de les jeter [rires]. Après ils sont un peu organisateur, juste sur un plan technique, mais y a pas eu trop d'échanges entre les résidents l'année dernière parce que j'ai pas eu le temps d'organiser des jeux. Faut vraiment qu'on organise des trucs même très basiques pour que les gens ils aient un moment une petite obligation de se parler. Deux mots ça facilite après le fait de manger ensemble et de boire un coup. Parce que là y avait pas mal de camps, comme un peu partout, mais je pense qu'on peut réussir à jouer un peu là-dessus. Mais y avait cette satisfaction de l'ensemble des gens qui avaient participé qui était quand même qu'ils étaient contents d'être ensemble même s'ils ne rentraient pas forcément en contact. C'est ça qu'est rigolo au final. Ca les satisfait, mais concrètement ?... Donc mon objectif de cette année c'est d'aller voir un peu plus loin, voir si ça marche, ça marchera peut-être pas, mais au moins je l'aurais mis en place… Après je me dirais « bon, ça ça suffit ! » [rires]. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Si, y en a qui avait fait à bouffer parce que le principe est assez sympa : que chacun amène à bouffer. Donc y en a qui avaient fait à manger ; y a quand même une volonté d'intégration. Et puis y en qui restent dans le quartier, des résidents qui se barrent et qui veulent absolument habiter dans le quartier parce qu'il y en a trois quatre qui ont réussi mais « ouais, tu sais pas où je peux louer un appart là ? », « bah non, c'est des trucs qui sont vendus, faut que tu vois que si c'est à louer » et y en a qui ont trouvé sur le bon coin des trucs qui vont se finir bientôt… Cette volonté de rester là, parce que c'est pas loin de leur taf, parce que c'est agréable, c'est pas loin de Paridis, y a le tram pas loin, le périph est pas loin…

MA : *Ca reflète une expérience agréable…*

Ouais, c'est agréable. Je pense vraiment que les gens ils sont contents d'habiter là. Ils ont souffert au début pendant les travaux, parce que c'était pas évident, y avait des grues qui passaient là et puis la poussière, le bruit… Mais maintenant les gens sont satisfaits.

Entretien à Bottière-Chénaie **HN6**	**Date :** 05/03/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 850€/mois
Climat de visite : Beau, ensoleillé	**Adresse :** villa des arts
	Arrivée : mai 2011
Durée de la visite : 42 min	**Appartement :** T5
Longueur du parcours : 1833 m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 1h58 min	**Profession :** retraité (démographe)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Oui, soutien scolaire
Age : 71 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Dans l'appartement il y a une grande hauteur sur plafond, alors c'est très lumineux mais c'est un peu chaud l'été et pour monter un store à cette hauteur là il faut avoir une belle échelle et c'est assez compliqué quand même… Ils ont pas prévu de mettre des rideaux, c'est assez dommage. C'est un des rares défauts… Enfin je ne connais ni le nom de l'architecte qui a fait

ça, ni le nom du promoteur, je suis tout à fait ignorant du quartier et de l'immeuble. Enfin, je suppose qu'il y a des urbanistes qui ont travaillé parce que ça donne l'impression de quelque chose d'assez bien réfléchi quand même… vu de ma fenêtre hein [rires], je sais pas ce qu'en pense un vrai urbaniste.

Visite

Lieu	**t0+**	
Jardin intérieur de la villa des arts	09 :40	Bah écoutez on va repartir, on va juste aller un petit peu vers la station de tramway parce que finalement c'est par là qu'on arrive dans le quartier… Enfin c'est par là qu'on arrive si on est pas en voiture mais je trouve que pour ma part le tramway est quelque chose de très important, enfin la proximité de la station de tramway est quelque chose d'important. C'est à partir de là que je suis arrivé quand je prospectais pour trouver à me loger et le fait que ce soit proche du tramway a été quand même un argument important. Donc quand on arrive… On va aller, peut-être pas jusqu'à la station parce que ça a pas beaucoup d'intérêt, mais au moins jusqu'au terrain où va se construire, d'après ce que j'ai sur le permis, une maison de retraite, une maison médicalisée, un truc comme ça. Donc on peut penser que ce quartier… enfin pour moi il commence là.
Rue René Dumont	11 :00	Alors y a quand même un truc intéressant juste à l'entrée là-bas, on est pas obligé d'aller devant mais y a un souffleur de verre. Juste à l'entrée. On a le temps, profitons de l'exposition au soleil et on va aller jusque là-bas. Donc c'est un souffleur de verre qui fait de très belles choses, je l'ai expérimenté au moment de Noël quand j'avais des cadeaux à faire.
Route de Sainte-Luce	11 :42	Donc ça donne… c'est pas complètement… enfin pour moi ça a un sens de trouver quelque chose, un artisan-artiste, à l'entrée c'est pas inutile quoi. Et puis là y a encore des trucs anciens, je sais pas s'ils vont rester, s'ils seront comme le petit village gaulois entouré par les camps romains ou s'ils vont réussir à se maintenir.
Route de sainte-Luce, Devant l'atelierdu souffleur de verre	12 :30	Donc voilà, quand on descend du tramway, de la station, on tombe là-dessus. Atelier de verre soufflé, il est ouvert aujourd'hui exceptionnelement, on va peut-être pas le déranger. HN6 : Bonjour Souffleur : Bonjour monsieur ! HN6 : On va rentrer deux secondes. Je suis déjà venu chez vous au moment de Noël pour trouver de belles choses. J'étais en visite. Souffleur : Je vois que vous enregistrez du son. HN6 : Oui mais y a pas de caméra cachée. Je montrais ça justement parce que je trouvais que c'était important parce qu'on va dans le quartier et on commence par voir un atelier d'artiste-artisan. On a cette chance, on aurait pu voir un parking et on voit ça et je trouve ça…

		Souffleur : Ouais ça permet d'être à même de pouvoir aller voir ce que c'est qu'un métier ancien, vers un atelier aussi parce qu'ils sont très rares les ateliers malheureusement, toutes sortes d'ateliers, que ce soit des cordonniers, des choses comme ça, ça disparaît… HN6 : Et alors vous êtes un peu dans les histoires du quartier ? Souffleur : Bah écoutez j'ai pas le temps de m'immerger dedans. Vous savez j'ai vraiment des œillères… c'est pas volontaire de ma part mais quand j'arrive ici j'ai une motivation c'est de travailler, c'est très onéreux comme métier donc il faut pouvoir l'assumer donc je fais de longues journées et quand j'arrive ici c'est pas pour me détendre. J'ai une fonction professionnelle qu'il faut que j'assumer et le soir je suis un peu sur les rotules, j'ai envie de retrouver ma petite famille, voilà… Je sais que c'est un écoquartier, je sais que c'est tout à fait nouveau, je sais qu'il va falloir de longues années avant de créer un ciment qui va réunir tous les participants de ce quartier, je sais qu'il y a déjà une nouvelle maison de quartier qui est superbe et qui rassemble beaucoup aussi. Je passe tous les soirs devant et il y a toujours des personnes devant, des enfants, des jeunes… Maintenant ce que j'entends aussi, c'est d'autres échos, j'ai une oreille qui fonctionne ici et une oreille qui fonctionne là. Les gens me disent « bientôt ça va être dynamique dans le quartier », je dis « ah bon, pourquoi ? », « on va ouvrir une superette », je sais pas si ça dynamise un quartier une superette… c'est vrai que c'est un endroit qui offre certaines facilités pour vivre et qui aussi permet de rencontrer les voisins mais je pense que le plus performant c'est de rencontrer ses voisins sur son palier, chez soi, dans son jardin, dans le jardin public, à la sortie de l'école, enfin c'est des moments de convivialité qui sont bien plus importants que de se retrouver dans une grande surface. Surtout qu'apparemment il n'y en aura pas ! HN6 : Ah bon ? dernière nouvelle ! Souffleur : Bah oui parce que l'énorme bâtiment là, j'ai vu la taille du bâtiment et je me suis dit « ça va être un centre commercial » et apparemment ce serait un gymnase. HN6 : Oui, oui, ça n'a pas une taille de superette. Souffleur : Mais maintenant comme il reste beaucoup de surface et que je ne connais pas les projets du quartier, est-ce que ça va être encore du logement, est-ce que ça va être autre chose ?... On voit déjà les chantiers qui ont débuté là-bas mais là il reste de quoi faire une grande surface donc qu'est-ce qui va se passer là ? HN6 : On verra. En tous cas merci beaucoup. Bonne journée. Oui, il a pas parlé d'une chose c'est la maison de quartier qui est de l'autre côté… on va pas aller jusqu'à la maison de quartier parce que c'est un peu excentré par rapport au quartier. C'est excentré physiquement, moi je la connais cette maison de quartier, je la pratique parce que je fais un peu de soutien scolaire, je vois bien le public qui vient, c'est pas les gens qui viennent d'ici en fait, en fait

		ils viennent de l'autre quartier qui est à côté. Mais c'est quand même la maison de quartier qui est en effet très fonctionnelle, en plus elle est belle, elle est en bois, c'est vrai un beau lieu social, assez efficace.
Route de Sainte-Luce	17 :35	Donc voilà, on arrive ici et on voit ces blocs, donc qui manquent un peu de couleur… c'est dommage y a des endroits ils ont bien traité la couleur et la c'est gris… Et avec ici l'espoir d'une superette et ouais notre ami artiste-intellectuel il trouve qu'une superette ça ne sert à rien enfin pour les gens du quartier ça sert quand même… parce que s'ils vont faire leurs courses en voiture loin au supermarché, ça n'améliore ni la convivialité ni l'état de la planète… Donc là on rentre dans le quartier et y a, comment dire, déjà un tissu commercial qui est intéressant. On a une fente pour tirer de l'argent, si on continue un tout petit peu y a une boulangerie, donc y a quand même le minimum de commerces de proximité, une pharmacie, une boulangerie, un distributeur de billets… et après ça des choses qui servent moins souvent comme un marchand de lunettes et des prothèses auditives, je pense que c'est ça qui doit plutôt le faire vivre parce que c'est plus des petits commerces comme ça qui font les lunettes maintenant. Donc à gauche on a la villa des arts, c'est là où j'habite et d'où l'on vient. Qui a, c'est vrai, un statut particulier dans le quartier parce que c'est un peu fermé, pas trop quand même parce qu'on passe facilement, mais c'est un patio, un truc qui est fermé sur lui-même… enfin fermé, c'est pas hermétique, quand il y a eu la fête des voisins, des choses comme ça, évidemment on s'est retrouvé avec tout le monde, mais c'est vrai que les gens qui habitent là on a un statut un peu particulier par rapport à l'immeuble qui est juste derrière qui lui relève, je pense de l'HLM, je suis pas certain, c'est des logements sociaux. Alors que là c'est pas des logements sociaux, ça fait une petite différence mais qui n'est pas… enfin pour l'instant je l'ai pas ressenti comme quelque chose de discriminatoire ou quoi. Les gens qui sont là sont plutôt à la recherche d'une mixité sociale, dans l'ensemble, c'est plutôt ce que j'ai perçu auprès des voisins qui habitent ce patio où y a une vingtaine d'appartements qui ne sont pas des logements sociaux, évidemment… Enfin évidemment… qui ne sont pas des logements sociaux mais qui sont d'un standing un peu plus élevé. C'est pas non plus ostentatoire… c'est pas la villa de milliardaires, eux il se mettent dans des parcs derrière des barbelés.
Place du Commandant Cousteau	21 :12	Alors là c'est la grande place, bon… moi je veux pas… oui cette grande place elle paraît immense et un peu inhabitée. Elle commence à prendre vie un peu, d'abord y a un marché hebdomadaire maintenant, tous les mercredis… Ici [FJT] y a une résidence donc je connais pas exactement le statut mais c'est u n foyer de gens plutôt en difficulté d'après ce que j'ai compris. Mais ça se mélange assez bien dans le quartier, sans poser de problèmes, au moment par exemple de la fête des voisins l'été dernier, c'est eux qui

		ont apporté les tables et tout ça et qui ont participé… ils font partie d'une certaine convivialité de quartier sans problème. Là ils ont déjà fait de l'effort sur la couleur, c'est un peu mieux… Y a un restaurant, pour moi c'est important aussi quand même, je sais que quand j'ai débarqué j'avais pas encore de cuisine et j'ai mangé une ou deux fois au restaurant, pas plus parce que ça revient cher… Il est pas donné mais c'est de bonne qualité ce qu'ils font, non ils font payer ce que ça vaut… Après on a ce bâtiment de la médiathèque, alors la médiathèque c'est quand même un lieu important ça. Esthétiquement c'est un peu choquant au début, ça fait quand même un peu blockhaus, on s'y habitue… Je dis pas que je finis par trouver ça beau mais je sais pas comment dire… c'est pas si choquant que ça avec un peu de recul. C'est quand même très à part et avec un esthétique particulière. Alors à part ça moi je sais pas ce que c'est qu'un écoquartier. Peut-être aller vous me l'apprendre. Est-ce que éco veut dire économique, est-ce que ça veut dire écologique, est-ce que ça veut dire les deux ? Je ne sais pas trop. Ca veut théoriquement dire écologique, théoriquement. Mais alors c'est écologique pourquoi ? Parce qu'il y a des éoliennes qui remontent de l'eau au lieu que ça soit des moteurs électriques, c'est ça ? A part ça il doit y avoir je suppose des contraintes qui s'imposent dans la construction pour l'isolation, ça j'ai rien à dire, ma maison est très bien isolée parce que j'ai un mur qui donne sur l'extérieur et que je suis sous le plafond et je dois reconnaître que quand les fenêtres sont fermées c'est bien isolé. Ca c'est très bien fait, en revanche le chauffage électrique comme mode écologique de chauffage, j'ai quelques doutes… Mais peut-être, je ne sais pas, ça me parait un peu étonnant mais c'est pas… faut l'étudier de près, je suis pas fermé, ça dépend comment c'est fait, c'est vrai que le chauffage électrique permet un réglage très fin et une réponse très rapide donc il est possible qu'à la fin on s'y retrouve. Mais sinon transformer du pétrole en électricité, voire pire, du nucléaire, bah c'est quand même pas très satisfaisant… Alors ça c'est marrant [parle du bâtiment bleu sur la place] : ces grands panneaux, j'ai jamais vu ça ailleurs, ces grands panneaux qui permettent de s'isoler pour les gens qui habitent là. Ca leur permet de s'isoler ou de pas monter leurs fauteuils, leurs trucs, etctera… et ça fait une façade qui est variable, qui évolue et ça c'est plutôt sympa je trouve. C'est original, ça prend la couleur du ciel, là aujourd'hui il fait beau, c'est presque bleu et quand il fait gris et ben c'est gris [rires]. Il pleut sur Nantes. [rires]
Devant l'école	23 :00	Alors ici c'est la rivière, enfin non pas la rivière, je dirais plutôt le canal… parce qu'il y a un ruisseau après, là y a un canal alors. C'est pas facile à gérer ce qu'ils ont inventé là parce que forcément on y retrouve toutes les ordures du quartier, aujourd'hui c'est

		relativement nettoyé… relativement. C'est d'autant plus étonnant que l'école est là… Alors la façade moi j'aime bien, avec un liberté, égalité, fraternité, en vertical qui nous rappelle les origines de la république. Pour revenir au canal, là il est protégé, plus bas il l'est pas. Je trouve qu'ils ont été gonflé quand même mais bon ça pousse les enfants à faire attention. Donc ça aussi c'est un lieu de convivialité important l'école, forcément ça concerne tous les parents. Moi j'ai pas d'enfants de cet âge là et mes petits enfants sont pas avec moi donc je m'en fiche un peu mais c'est un lieu très fort du quartier. C'est un lieu très fort et il faut reconnaître que si on s'y arrête deux secondes c'est… enfin moi je trouve ça plaisant. La façade, le traitement de la façade, dans l'état où elle est aujourd'hui c'est bien, est-ce que ça vieillira bien je ne sais pas, y a pas de raisons de penser que non. Y a cette grande plaine devant… enfin moi j'appelle ça plaine c'est pas le nom qui convient mais cette grande pelouse qui est quand même belle et qui sert de lieu de rencontre. Enfin quand il fait beau c'est un lieu de rencontre. Avec d'un côté la médiathèque et de l'autre côté l'école c'est un centre de quartier, enfin c'est pas le seul mais y a le commerce et la culture et comment dire… c'est un espace qui est bien signifié et qui est agréable. Enfin moi personnellement je le vois très positivement. Et vous m'avez pas répondu. Ecoquartier ça veut dire écologique, vous connaissez un peu les normes qu'il y a ici ? Je veux dire, pour pouvoir mettre l'étiquette écoquartier, qu'est-ce qu'il faut garantir ? Ou alors il suffit de dire que c'est un écoquartier ? MA : *Il y a certains référentiels, le quartier ici est par exemple lauréat de l'appelle à projet du Ministère de l'environnement sur la catégorie « densité et formes urbaines » mais disons que le concept est encore en construction.* OK. Oui parce qu'aujourd'hui je trouve embêtant d'utiliser le mot éco un peu à toutes les sauces. Eco c'est un peu la peinture en vert, c'est un argument… parce que c'est bien que les gens y soient sensibles mais en même temps y a une bonne part d'affichage. Mais j'ai constaté en parlant avec mes voisins, etcetera, que dans l'ensemble ils ont une sensibilité aux problèmes de l'environnement et à l'écologie en général. Beaucoup de gens sont, je dis pas qu'ils sont là pour ça, mais ils sont dans cette idée là.
Mail Haroun Tazieff	29 :53	Alors de l'autre côté on va quand même aller jusqu'au ruisseau parce que je trouve ça plutôt une réussite d'avoir réussi à maintenir les jardins ouvriers, comme on dit maintenant ça s'appelle jardins associatifs. Y en a quelques uns donc c'est sympa. Et puis un semblant de ruisseau qui est un petit plus proche de la nature disons. Parce que ça, comme je disais c'est le canal, c'est pas naturel, c'est très rectiligne, c'est d'équerre et c'est du béton. Enfin bon y a des

		zones humides ça c'est vrai, ils ont pas tout réussi d'ailleurs parce que l'été dernier il y a eu une invasion de mouche. Mais je pense que ça va se régler parce qu'avant que se construise un milieu équilibré il peut se passer quelques années.
Parc	31 :10	Là les éoliennes c'est amusant… c'est une façon d'afficher le côté écolo, de dire « vous voyez on a quand même évité quelques pompes électriques inutiles ». Donc voilà le ruisseau, c'est très aménagé quand même mais ça a déjà un peu plus une allure de ruisseau, ils ont gardé quelques plantes des zones humides. Et y a des bancs, y a beaucoup de bancs, oh ils sont pas très occupés mais on verra cet été, peut-être qu'avec les beaux jours ça sera utilisé, mais c'est quand même une promenade agréable, je sais que quand je reçois des gens chez moi, je suis content de leur montrer ça, de leur dire vous voyez c'est pas mal ». Donc on va continuer jusqu'aux jardins ouvriers, euh, familiaux, là haut… bon le terme ouvrier sonne mal maintenant, c'est mal vu… ça reviendra peut-être. Enfin c'est peu probable parce qu'on est pas dans une grande phase d'industrialisation.
Rives du ruisseau, niveau des premiers bâtiments	32 :28	Donc là c'est des blocs mais ils ont réussi à mettre de la couleur quand même. C'est pas encore du Mondrian mais ça se rapproche plus… Ah, j'avais pas vu ça tiens ! Y a un petit square, enfin un petit espace pour les enfants… et y a un autre bout de ruisseau là, je l'avais pas encore remarqué. On va jeter un coup d'œil. Puisqu'on a le temps et qu'il fait beau, j'en profite pour voir ce que j'ai pas encore vu. D'ailleurs je serais curieux de savoir quel est le quota de logements sociaux dans l'ensemble du quartier, je sais pas, j'avais l'impression que c'était bien… MA : *C'est aux alentours de 40%.* Oui c'est ça, c'est plus que l'obligation légale… heureusement d'ailleurs parce que… Ah et donc là y a encore de l'autre côté des villas d'avant… Celles-là je sais pas ce qu'il va en rester mais elles doivent pas être destinées à disparaître. C'est intéressant la façon dont ils ont fait, ils ont… qu'est-ce qu'ils ont prévu ? C'est étonnant. C'est très humide, ah oui il doit y avoir de l'eau qui doit arriver là-bas, je suppose. Ca fait comme une espèce de second bras. Ca doit pouvoir inondé, ça a pas l'air tout à fait fini en tous cas. Ca c'est un peu l'inconvénient, maintenant moins, c'est vrai que quand je suis arrivé il y a un ans y avait encore beaucoup de choses qui n'étaient pas finies, on marchait dans la boue de temps en temps.

		Oui donc on voit bien quand même la limite avec le tramaway qui passe là-bas et le quartier de l'autre côté, je sais pas dans quelles années il a té construit, ça doit être les années soixante-dix j'imagine. C'est quand même des immeubles pas trop énormes et quand on s'y promène, parce que moi j'ai l'occasion de traverser le quartier Bottière pour aller au Lidl ou aux machins comme ça, y a quelques commerces, c'est un quartier qui est quand même propret par rapport à ce qu'on pourrait craindre quand on le voit de loin. C'est-à-dire que les espaces communs sont assez bien entretenus. Je viens de la Région Parisienne aussi faut dire alors mon point de comparaison est peut-être très très bas. Mais par rapport à ce que j'ai vu en Région Parisienne… quand on voit ce type d'immeubles en général les espaces communs autour sont dans des états de décrépitude affligeants avec des bouteilles de bière qui traînent partout si c'est pas des seringues. Des seringues j'exagère un peu, encore que non c'est pas vrai on trouve de tout… Alors que là non, ça a l'air propret, c'est beaucoup plus agréable à vivre.
Jardins familiaux	37 :43	Donc on là on a même un jardinier au travail, ça existe… Donc bon ça concerne sans doute pas une très grande proportion de la population mais le fait que ça existe est pas sans importance du tout. Ca donne une coloration, je sais pas, ça donne au quartier un esprit un peu différent le fait que ça existe. C'est vrai que c'est petit mais y en a d'autres un peu plus loin qui sont un peu plus grands. Ils ont du faire venir la terre collectivement ils ont tous la même avec un mélange de sable… Ou c'est peut-être de la terre d'ici parce qu'on m'a dit qu'avant d'être ça c'était exploité par des maraîchers donc la terre devait pas être si mauvaise que ça.
Haut du ruisseau, niveau villa déchets	40 :20	Donc là c'est une maison, c'est la villa des déchets, donc c'est pas très animé, je passe souvent devant et j'ai rarement vu quelqu'un à qui on pouvait poser des questions. Donc y a un panneau qui l'explique très bien, c'est des militants qui essayent de montrer qu'avec des déchets on peut faire des maisons. Donc à l'histoire, on a pourquoi faire, on a quels sont les enjeux durables, etcetera mais… on y voit jamais personne. L'idée est intéressante mais c'est dommage qu'il n'y ait jamais personne parce qu'il me semble, je sais pas, peut-être que je me fais des illusions, que ce genre de chose n'est intéressante justement que si tout autour on peut s'approprier ces techniques. C'est pas le tout d'avoir réussi à le faire, il faut aussi montrer comment et avec quoi. Voilà, là on arrive un peu au bout. Alors la question que se pose pas mal de gens ici. Enfin dans le patio où j'habite c'est beaucoup des primo-accédants, pas que, mais beaucoup des primo-accédants, y a aussi des plus âgés mais enfin disons qu'il y a une proportion importante de primo-accédants. Donc ils sont jeunes, ils ont un enfant, deux enfants, qui sont encore des petits pitchouns, pour

		certains qui sont déjà à l'école. Et la question qui se pose c'est « il faut absolument que ce quartier arrive à vivre bien pour rentabiliser notre accession à la propriété » pour laquelle ils ont du se saigner pas mal j'imagine, et donc ils ont un souci très fort d'aller vers un quartier qui devienne bien vivant, qui tourne pas mal… Parce que c'est vrai que c'est toujours un peu terrifiant de se retrouver dans un truc qui peut… enfin d'avoir acheter quelque chose dans un ensemble qui va mal tourner. Et on a tous vu ça dans beaucoup de ces cités des années soixante, des gens qui se sont saignés et qui se retrouvent aujourd'hui vieux, à la retraite, avec un appartement qui ne vaut absolument rien parce que l'environnement est totalement dégradé. J'ai vu à Marseille c'est assez épouvantable.
Rue des collines	43 :58	Alors là les parcelles sont un peu plus grandes. Ils sont plus anciens, là ils ont du récupérer de l'existant et là-bas ça semble plutôt totalement reconstruit. Ca a l'air quand même assez bien fait puisqu'ils ont à disposition des réserves de flotte qui je suppose sont de la récupération d'eau de pluie. Ca paraît, vu de l'extérieur, assez bien conçu. Enfin moi j'ai pas dans l'idée d'accéder à ça parce que je suis très paresseux et que je préfère acheter mes légumes mais je trouve ça très satisfaisant que d'autres le fassent et qu'ils aient la possibilité de le faire. Alors là ça continue à construire et c'est vrai qu'on peut s'interroger sur comment va tourner le quartier dans dix ou dans quinze ans. Moi je suis trop âgé ça m'intéresse plus de savoir ce qui va se passer dans vingt ans ou dans trente ans, enfin si ça m'intéresse mais pas pour moi, c'est pas pareil… Mais je comprends que les jeunes qui s'installent ici ont vraiment ce désir d'habiter un quartier qui a un avenir. Et c'est un côté plutôt sympathique de l'affaire.
Rue Diane Fossey	46 :05	Bon là on a fait quasiment le tour de ce qu'on appelle le quartier Bottière-Chénaie, encore qu'il y a des extensions là-bas qui sont en construction mais je sais pas si ça fait partie du même plan d'urbanisme. Moi je vais pas jusque là-bas parce que c'est pas mon lieu de vie, j'ai pas de raisons d'aller par là. Maintenant j'ai pas de raison… si quand même… parce qu'à pied on a accès au marché de Doulon, des choses comme ça… qui sont un petit peu loin, disons entre dix minutes et un quart d'heure à pied. C'est entre dix minutes et un quart d'heure à pied et aussi le fait que ce soit pas très accessible en ce moment à cause des travaux qui se font là, c'est-à-dire qu'l y a des endroits où on peu pas couper on est obligé de faire le tour parce qu'on est sur une zone de chantier. Je suppose que dans quelques mois on pourra passer plus facilement et que du coup le centre, enfin je sais pas si on peut dire le centre, si la mairie de Doulon, sera plus facilement accessible à pied. Comme le lycée d'ailleurs, c'est pareil aujourd'hui le lycée de la Collinière il est pas accessible à cause du chantier, enfin c'est très difficile.

		Voilà quand je suis arrivé l'environnement proche de là où j'habitais c'était un peu ça, un peu ces murs de béton avec les ferrailles qui sont dedans, qui n'étaient pas finies et ça va assez vite…
Jardin intérieur de la villa des arts	49 :20	Alors vous me disiez que là y a 40% de logements sociaux, c'est une proportion forte pour la région je suppose. Globalement je fais le constat quand même, bon venant de la Région Parisienne où les tensions sont plus fortes, j'ai vraiment l'impression, et je l'apprécie, de vivre dans une mixité sociale, j'allais dire convenable, minimale… C'est pas… J'aurais pas aimé vivre dans un ghetto de gens aisés parce que j'y ai accès, j'ai pas non plus envie de vivre dans la misère à ma porte, c'est pas quelque chose dont on peut trop avoir envie. Donc c'est pas mal. Voilà je vous ai dit ce que je pouvais vous dire à partir d'une certaine naïveté par rapport à mon environnement parce que je le connais pas vraiment… Non pas que j'ai pas la curiosité de le connaître mais la vie fait qu'on a pas toujours le temps même quand on est à la retraite.

Entretien

MA : *Le parcours que nous venons de faire passe par des endroits que vous fréquentez régulièrement ?*

Oui, je me ballade un peu. Et puis vous voyez j'ai un vélo sur la terrasse. Je fais du vélo parce que j'ai des projets de grande randonné pour lesquels il faut avoir un peu de souffle. Et come y a pas de côtes dans la région nantaise un bon moyen de travailler le souffle c'est le vélo, suffit d'appuyer sur les pédales. Donc je prends mon vélo, je descends au bord de la Loire et je remonte jusqu'à Ancenis. C'est bon quand il fait un soleil comme ça.

MA : *Et plus spécifiquement les espaces du quartier ?*

Oui,j'y vais de manière utilitaire et je m'y promène parfois. La place par exemple, moi je trouve que c'est plutôt bien fait, ils ont quelques sièges qui permettent de s'assoir. Et en semaine, bon là on l'a pas trop vu, y a pas mal de mamans avec les petits qui viennent s'assoir là et qui discutent sur la place. Donc la place ça permet aux plus jeunes de faire du roller, des machins comme ça… Donc moi je trouve ça pas mal… Elle est très grande, et un peu vide encore, même le marché le mercredi fait petit au milieu de la place parce qu'il remplit pas tout… En même temps y a un sentiment d'espace qui est agréable, la contrepartie c'est ce sentiment d'espace et le fait qu'on est pas obligé d'être toujours les uns sur les autres. Le marché de la Lyre à Paris c'est très bien mais c'est vrai qu'il faut aussi jouer des coudes, c'est une autre atmosphère. Donc cette grande place, elle est terrifiante au début, on se dit que c'est très grand, et puis finalement je dirais que non, sans doute qu'elle va se remplir, elle va être plus anaimée avec le temps, avec la discussion qui est en cours qui va être forte. Parce que je sais pas quelle est la proportion de logements déjà construits et le nombre de personnes qu'on attend mais j'ai l'idée qu'on est plutôt vers la moitié que vers la fin… donc ça va s'animer encore, de ce point de vue là y a pas de soucis à avoir. Pour l'instant y a de l'espace c'est vrai, y en a peut-être beaucoup,

ils ont vu large. Et puis j'aime beaucoup cette grande pelouse devant la médiathèque, ils l'ont maintenue, préservée, elle est pas très animée mais y a quand même des enfants qui vont jouer au ballon et puis… pour ma part en tous cas, c'est important que tout ne soit pas rempli, bouché, c'est plutôt agréable ça. Donc je trouve ça bien équilibré. Personnellement je trouve ça satisfaisant.

MA : *Et l'ambiance du quartier ?*

Ah bah l'ambiance du quartier est vraiment agréable, c'est-à-dire que on se rencontre, on se connait. On se connait relativement, c'est pas non plus… on vit pas les uns sur les autres. Mais les gens se côtoient, se parlent, oui l'ambiance du quartier est bonne. Alors peut-être qu'il y a l'ambiance à l'intérieur du patio qui est différente, qui n'est pas seulement l'ambiance du quartier… Mais ça va autre là, là on a pas parlé avec le souffleur de verre, bon c'est pas vraiment une connaissance mais sinon au déjeuner de voisins j'ai rencontré au moins trois personnes qui n'habitent pas cette partie là mais avec qui j'ai gardé des contacts, une avec qui je fais de la kiné, un autre avec qui je fais des soutien scolaire, qui m'a entraîné là-dedans et un troisième qui est commerçant. Non, je trouve que… par rapport à ce que j'ai connu ailleurs je trouve que la sauce prend assez bien. J'ai tendance à dire ça. Alors les gens qui viennent juste d'arriver, parce que l'immeuble qui est du côté nord-ouest… enfin par rapport à ce que j'ai connu avant je trouve qu'il y a une convivialité convenable dans l'ensemble. Maintenant mes activités sociales, en dehors de la maison de quartier où je vais faire du soutien, sont quand même en dehors du quartier. Je fais de la musique et là je vais à Sainte-Luce ou dans le quartier des facs, enfin je vais un peu n'importe où où je trouve des partenaires. Mais pas particulièrement dans le quartier.

Parcours résidentiel

On va commencer avec le début de l'âge adulte parce qu'avant il ne se passe pas grand-chose. Je suis né en France, à Saint-Chamond dans la Loire mais par accident, pendant l'exode donc j'aurais pu naître n'importe où…

Je suis parti en 1968 au Burkina Fasso pour faire de la démographie et je suis resté en Afrique jusqu'en 1981. Donc là on peut passer vite parce que c'était suffisamment exotique, maintenant ça l'est un peu moins… ou d'une façon différente.

Je suis rentré en 1981 et là j'ai habité dans le sixième arrondissement de Paris, aux alentours de Saint-Sulpice et dans un quartier qui était en train de se boboïser à une vitesse époustouflante. D'un quartier d'artisans, étudiants, etcetera, c'était devenu en dix ans un quartier ultra cher qui avait complètement changé. Don voilà la face des choses et puis ça jusqu'en… Là j'étais plus démographe, je me suis reconverti dans la formation des coopérants qui partaient en Afrique. Jusqu'en 1992.

Et là nouvelle reconversion, les coopérants ne partant plus en Afrique, ça n'avait plus beaucoup d'intérêts de former des coopérants pour partir en Afrique. Les former, entendons-nous, ils étaient déjà formés à une discipline, disons que c'était plutôt de la sensibilisation à l'altérité culturelle. Du coup je me suis occupé des étudiants étrangers qui venaient en France. Et à l'époque il y avait quand même chaque année quinze ou vingt mille bourses distribuées

par le gouvernement français aux étudiants venant d'Afrique noire en grande partie. Donc c'était un terrain que je connaissais bien et il s'agissait d'organiser pour eux leur séjour en France à la fois sur le plan matériel, sur le plan culturel en ayant toujours le souci de les intégrer dans autre chose que le simple matériel quotidien pour qu'il y ait des contacts culturels, des contacts avec la population française. Et j'ai fait ça jusqu'à 2002 où j'ai pris ma retraite.

MA : *Et vous étiez encore dans le sixième ?*

Non, non, avant cela j'ai déménagé. Donc le sixième arrondissement, c'était intéressant, j'habitais dans un vieil hôtel particulier reconverti en plusieurs petits appartements et moi j'habitais non pas dans l'hôtel particulier lui-même, qui avait deux étages avec de très hautes fenêtres. Mais dans un étage construit au dessus de deux mètres cinquante aux normes de l'époque où ça avait été bâti. Avec encore un étage au dessus mais qui était sous les toits, là c'était les chambres de bonnes, le trucs comme ça qui existaient encore pas mal à l'époque. Qui étaient toutes petites mais qui étaient souvent louées à des étudiants parce qu'on devait considérer que ça devait être un endroit agréable pour les étudiants. Et donc j'ai vu justement se transformer ce quartier, qui d'un quartier de mélange social entre les étudiants, pas mal d'artisans, beaucoup de vieux, qui étaient encore là, et puis des jeunes qui se débrouillaient comme moi dans le quartier. Et on pouvait encore manger dans des cantines où y avait des tables, des bancs, etcetera. Maintenant c'est plus ça, même s'il y en a encore c'est des trucs snobs, ça n'a plus aucun rapport. En fait quand je suis rentré d'Afrique, je suis resté là de 1980 à 1987. En 1988 j'ai déménagé et là j'ai fait un petit parcours un peu différent.

J'ai d'abord habité dans le dix-neuvième arrondissement dans un endroit qui me plaisait beaucoup parce qu'il y avait des gargotes africaines, ça me plaisait quoi, je retrouvais… Mais malheureusement c'est très mal tombé parce que dans le quartier y avait une chasse aux dealers, on les chassait d'un endroit pour les envoyer dans un autre, etcetera. Et y a un moment où ils sont venus s'installer en masse dans une tour qui était à côté de chez moi et ça a été l'horreur absolue. Enfin c'était les descentes de CRS au petit matin, vous voyez dans la rue sept ou huit cars de CRS qui venaient déloger tout le monde. Quand je rentrais chez moi, à l'époque je roulais en moto et je me souviens je gardais mon casque sur la tête parce que dans l'escalier on faisait de mauvaises rencontres, y avait des drogués qui venaient se shooter dans la cage d'escalier, c'était assez invivable. Et donc j'ai déménagé parce que même les gargotes africaines me plaisaient, s'il y avait des côtés plaisants dans ce quartier, c'était devenu invivable…Alors depuis ils ont été virés, la tour a été démolie, ils ont été chassés trois blocs plus loin. C'est un petit jeu…

Après ça je me suis installé dans le cinquième arrondissement de Paris, tout prêt de la Mouffe, dans un appartement ce qui donnait sur une courre. Ce qui était assez intéressant parce qu'au lieu de donner sur l'avenue des Gobelins bruyante, je donnais sur une courre qui donnait sur la truc de la tapisserie des Gobelins donc hyper calme mais à trois minutes après de la rue Mouffetard, c'est un vieux quartier de Paris. C'était assez agréable mais comme c'était une location au prix parisien je m'en suis lassé et on s'est finalement installé dans une villa à Sceaux.

Alors une villa à Sceaux… bon que l'on a acheté avec un emprunt, un gros emprunt, que l'on a fini de rembourser d'ailleurs. Et je l'ai pas bien vécu parce que pour moi c'était un ghetto de

riches. C'est-à-dire qu'il y avait d'un côté les résidences bourgeoises etcetera, pas très loin les grandes barres construites dans les années soixante, mal entretenues. Qui étaient sur la commune de Bagneux d'ailleurs et pas sur la commune de Sceaux hein, mais qu'on peut dire mal fréquentées d'un certaine façon, sans jugement moral. Mais mal fréquenté dans le sens où les espaces sont très mal entretenus, on n'y est pas… enfin faut pas exagérer avec l'insécurité mais y a au moins un sentiment d'insécurité, quand on passe dans des endroits comme ça la nuit on a au moins ce sentiment même s'il est faux. On y est pas bien quoi, mais personne n'y est bien, même les gens qui y habitent n'y sont pas bien, c'est pas… Et puis au point de vue des… j'avais une fille qui était encore au collège à ce moment là et le collège c'était Lakanal qui est la grande usine collège, lycée, lycée de prépa, j'allais dire de prestige, faut pas exagérer parce que je vois pas ce qu'il y a de prestigieux là-dedans, mais en même temps sélectif parce que leur objectif c'est de faire venir en prépa des gens qui vont avoir des résultats au concours et donc obligation de réussite scolaire. C'est la caricature de ce que ne devrait pas faire l'éducation nationale mais qu'elle fait à grande échelle. Donc c'était pas satisfaisant du tout, du tout… donc finalement je me suis enfui [rires].

Lâchement je me suis enfui et j'ai abouti à Nantes parce que je cherchais une ville à échelle humaine, qu'il n'y avait pas en région parisienne. Comme j'ai ma fille avec moi qui est plutôt en difficulté scolaire, je voulais lui trouver un endroit où elle soit confrontée ni à l'obligation de réussite scolaire du type Lakanal, ni le lycée poubelle. Donc j'ai essayé de trouver quelque chose, un milieu de vie entre les deux, donc du coup j'ai fait le déménagement quoi. Et j'ai trouvé ce que je cherchais. C'est-à-dire une ville plus à échelle humaine, un quartier avec une mixité sociale qui est quand même proche d'une réalité, disons moins éloignée du réel, c'est-à-dire que moins le ghetto de riche et pas non plus… C'est-à-dire que la difficulté d'un truc comme Lakanal c'est que c'est entre le ghetto de riche et la racaille, c'est vraiment le mélange des deux. Donc la racaille vend le shit aux riches qui se mettent aussi à dealer parce que… mais c'est un truc de fou. C'est une expérience assez détonante. Je dis pas que c'est une expérience inutile pour les jeunes, le problème c'est qu'à l'adolescence c'est pas facile à gérer… sinon c'est la vie qui est comme ça et faut bien l'admettre, ça sert à rien de le nier, il faut bien vivre dans le réel. Mais c'est vrai qu'à l'adolescence il y a quand même nécessité d'une certaine protection et nécessité d'être confronté à la vie réelle, les deux sont liées.

MA : *Et vous avez inscrit votre fille où ici ?*

Alors j'ai pas l'inscrire ici parce qu'elle s'est fait jeter méchamment de l'éducation nationale et ça aussi c'est… alors elle est dans un internat à Angers, dans le privé parce que le public ne la prenait plus.

MA : *Quand vous êtes arrivé ici, quels étaient les critères de choix autres que la ville ?*

Ce que je cherchais c'était… oui ça je peux vous raconter comment j'ai fait. Alors j'ai débarqué… J'avais envie d'aller à Nantes, j'ai même été regardé sur la côté, le Croisic, etcetera. Là j'ai vite compris que c'était pas vivable par rapport à mes critères dans le sens où y a pas de vie sociale suffisante à mon sens hors saison et en saison elle est un peu trop artificielle donc j'ai vite vu que ça ne me convenait pas. Après ça du coup je suis allé voir à Nantes, j'ai vu qu'à Nantes y avait quand même, ça fait peut être un peu snob de le dire mais… une vie culturelle intéressante. C'est-à-dire qu'il n'y a pas les expos qu'on a à Paris mais y a quand même des

théâtres, des concerts, il se passe beaucoup de choses, beaucoup d'évènements intéressants. Pour moi c'était un élément… J'avais aussi une chance de reconstruire un réseau d'amateur de musique de chambre pour pouvoir me livre à ma passion musicale, je joue d'un instrument et j'ai besoin de trouver des partenaires. Et puis le fait, qui m'a séduit rapidement, d'avoir une ville beaucoup moins grande que la Région Parisienne et donc beaucoup moins de ressources si on veut mais des ressources beaucoup plus accessibles. C'est-à-dire que je prends le tramway à la Souillarderie et en un quart d'heure même pas je suis à Commerce et là je trouve la banque, la préfecture, la mairie, tout. L'autre jour j'avais un certain nombre de choses à faire comme ça pour mettre à jour une carte grise et j'ai presque pu revenir avec le même ticket de tramway qui dure une heure après avoir été à la banque, à la préfecture et à la mairie. C'est symbolique ce que je vous dis là mais c'est pour dire qu'il y a évidemment beaucoup moins de ressources que dans la Région Parisienne mais elles sont tellement plus accessibles et puis les gens sont aussi moins énervés disons, ce qui fait que ça donne une qualité de vie que j'apprécie beaucoup. Etant à la retraite c'est pas que je sois inactif, je fais beaucoup de choses finalement, mais j'ai pas non plus envie de… J'ai envie ni d'une vie trop stressante ni d'une vie vide, ici je trouve une bonne combinaison des deux. Et ce quartier ici ? C'est ma fille, moi j'avais vu pas mal d'appartements dans le centre-ville, parce que je trouvais intéressant justement d'être proche du centre, proche d'une station de tramaway, pour que ma fille qui ne peut pas conduire, elle n'est pas encore en âge, puisse être autonome, mais quand elle a vu cette maison, ça lui a tapé dans l'œil immédiatement. Alors que moi j'étais plus réservé par rapport à un truc ultramoderne finalement dont j'avais pas l'habitude. C'est plutôt elle qui m'a convaincu, elle m'a dit « c'est là qu'on s'installe ». Donc mon choix s'est fait un peu comme ça et puis y avait le fait que la station de tramway était à côté, ça c'est important. C'est important pour moi et aussi pour mes enfants, les plus grands, qui me rendent visite. Ils arrivent là, ils arrivent à la gare, en un quart d'heure ils sont à la maison sans que ce soit compliqué. Et puis ça permet d'aller le soir à la plupart des spectacles, cinémas et tout, c'est très pratique pour y aller. Pour revenir parfois on attend un peu mais bon c'est quand même correct, ça reste supportable.

Entretien semi-directif

MA : *Et quelles étaient vos contraintes pour la location ou l'achat ?*

Ah bah j'avais envie d'acheter parce que j'avais pas vendu la villa de Sceaux et que j'ai pas les moyens. Elle est invendable parce qu'elle est trop chère. Je suis, comment dire, je suis séparé d'avec ma femme et on est marié immobilier si je puis dire parce que, elle n'a pas envie de quitter la maison, elle n'a pas les moyens de racheter la moitié de la part parce que les prix ont tellement augmentés que ça arrive à des choses complètement absurdes… donc on peut pas vendre. Donc du coup je suis locataire mais ça me gêne pas. Ca me gêne pas parce que j'ai soixante-et-onze ans, j'ai des projets de grande traversée du Zanskar mais dans dix ans peut-être que je pourrais même pas rester ici parce qu'il y a des marches à monter, j'en sais rien… donc être locataire ça me dérange pas, je redéménagerai pour trouver quelque chose d'adapté à ma situation si il faut.

MA : *Mais en dehors du fait que cela tape dans l'œil de votre fille, que cherchiez vous quand vous avez décidé de louer ici ?*

Je cherchais une location dans un endroit qui soit pas culturellement désertique et qui soit agréable au quotidien. C'est-à-dire que j'ai pris un appartement assez grand parce que ça me permet de recevoir mes enfants. La semaine dernière j'avais deux de mes enfants et cinq de mes petits-enfants et on a réussi à loger tout le monde. C'est pour ça que j'habite un cinq pièces dans lequel je suis tout seul avec ma fille un week-end sur deux. Mais je reçois souvent. J'ai une de mes filles aînées qui vient fréquemment parce que le siège social de sa société est près de Cholet donc elle vient souvent, et puis j'ai des copains musiciens qui viennent pour les folles journées, des tas de choses comme ça… La maison paraît grande et vide aujourd'hui mais elle est pas toujours vide. Cela dit je trouve l'espace agréable aussi, je vais pas me plaindre. A vrai dire au départ je pensais à un T3 et le T3 que je convoitais a été pris donc l'agence m'a dit « si vous voulez on a un T5 en location », ça faisait que cinquante euros de plus, j'ai dit « très bien ».

MA : *Un T3 dans la résidence ici ?*

Oui c'était en face. En plus un exposition qui était moins bonne. Parce que là vous voyez qu'on a quand même le soleil. Alors l'été c'est un peu fort mais peu importe moi j'aime bien la chaleur, suffit d'ouvrir de l'autre côté ça aère bien et la température monte pas tant que ça. On est sous toit et avec un mur très grand ici mais c'est très bien isolé, là la question d'éco sur la question des matériaux, a été quand même bien respectée je pense. Sinon en mettant la main sur le mur en plein été ça devrait être brûlant et c'est pas le cas.

MA : *Aviez vous des attentes en ce qui concerne le quartier ?*

Bah j'avais envie d'être dans un quartier à mixité sociale acceptable, acceptable au sens qu'il y en ait suffisamment et puis en même temps j'ai quand même envie de tranquillité et de quelque chose de paisible. Sur ces deux plans là j'ai eu ce que j'attendais. Je dis pas que c'est le top mais moi c'est ce que j'attendais. Non c'est pas… je voudrais pas que vous le preniez comme un jugement moral quelconque, c'est pas ça, socialement je suis pour la mixité sociale mais comme tout le monde je l'aime mieux pour les autres que pour moi. Pour moi, j'ai comme tout le monde envie de fréquenter des gens un peu comme moi et c'est naturel. J'ai aussi une attirance vers l'exotique que vous avez pu voir dans mon parcours… Et quand je vais faire du soutien scolaire je suis très content de retrouver des jeunes maliens, sénégalais, qui connaissent moins leur langue que moi… Enfin…

MA : *Vous m'avez posé la question tout à l'heure par rapport au côté éco, ce serait quoi pour vous un écoquartier ?*

Bah c'est un quartier qui respecte l'environnement de différentes façons. C'est-à-dire qu'on peut envisager des solutions techniques où on récupère de l'eau de pluie… Alors là on a par exemple le chauffe-eau solaire et ça c'est bien parce que, par exemple, le chauffe-eau solaire une journée comme aujourd'hui on va pas consommer d'électricité pour l'eau chaude. Ca je trouve ça satisfaisant. J'ai pas la prétention de donner quelque chose pour l'environnement mais c'est vrai qu'écoquartier en dehors de cet aspect là et puis des éoliennes qui permettent sans doute de réguler le problème de l'eau qui stagne en bas. Dans ce quartier là je suppose qu'il y a un problème comme ça mais je suppose parce que je n'en ai pas de preuves et je n'ai pas de connaissances particulières sur la question mais pour moi écoquartier ce serait dans

l'idéal quelque chose où on ait un bilan énergétique minimal et un impact environnemental correctement maîtrisé. Bon on a des systèmes de tri sélectif qui ont leur de se mettre en place progressivement, on met des sacs bleus et des sacs verts, je sais pas à la fin s'ils sont vraiment triés. J'espère mais dans un premier temps je sais pas, j'en sais rien, mais y a quand même un effort pour aller vers quelque chose comme ça. Et puis y a quand même aussi… y a une, c'est pas exactement une AMAP mais ça revient au même, à la maison de quartier et on peut acheter des légumes qui ont été produits à côté. Pour moi c'est tout un ensemble, c'est aussi que les commerces autour nous offrent autre chose que la tomate fabriquée en Hollande, on a pas besoin de tomates au mois de décembre, on peut trouver autre chose et attendre qu'elles soient bonnes l'été… Au moins acheter des pommes qui ont été faites à un kilomètre, acheter de la mâche et pas de la salade qui vient d'Espagne, c'est tout cet ensemble là. Ets-ce que ça fait partie de l'écoquartier ? Ca devrait à mon sens. Mais moi ce que je vois d'éco dans le quartier pour l'instant… je ne vois que les éoliennes, les chauffe-eaux solaires qui sont dans cet immeuble et puis une isolation thermique… Mais ça, ça me paraît tellement un minimum que c'est même plus, ça devrait… la non-isolation ne devrait même pas exister. C'est quand même le moins qu'on puisse faire, de pas mettre un chauffage électrique avec une isolation défaillante. Y a pas besoin de mettre éco pour le dire, les gens le sentiraient trop sur la facture, au prix où est l'énergie les gens deviennent sensibles à ça.
Non j'en connais pas plus, je suis tout à fait innocent par rapport au sujet. J'ai pas fait un choix délibéré d'habiter dans un écoquartier. J'ai vu que le quartier se prévalait d'être éco. Ca m'a plutôt plu mais j'ai pas fait cette recherche en fonction de ça. Ca faisait pas partie des priorités que j'avais établies. Mes priorités de vie personnelles sont d'essayer d'avoir un impact minimal sur l'environnement mais c'est tout, c'est un choix personnel…

MA : *Vous avez dit que le quartier se prévalait d'être éco, qu'est-ce qui vous fait dire ça, les plaquettes de communication ?*

Bah c'est écrit partout ! C'est l'écoquartier de Bottière et c'est tout mais ça va pas plus loin. Non, non j'ai pas creusé… Je me suis comporté comme un locataire basique et très peu conscient. J'ai singé un bail quand j'ai vu que ça me plaisait, j'ai signé le bail et j'ai vu que l'environnement me plaisait, point barre. Je suis pas allé plus loin. J'apprends avec vous le nom de l'architecte. Petit à petit en parlant avec les voisins j'apprends ce qu'était le quartier avant occupé par des maraîchers, sur le fait que ça avait été maintenu pendant quinze ou vingt ans par la mairie comme non constructible pour pouvoir garder une réserve foncière. Enfin c'est que j'ai compris, c'est des on-dit, j'ai pas consulté de documents…

MA : *Même pas un œil sur la communication institutionnelle ?*

Non parce que je n'y ai pas accès. Probablement d'abord parce que je ne suis pas propriétaire, je pense que les propriétaires ont eu plus d'infos que moi là-dessus et puis comme ils s'engeaient pour acheter ils ont sans doute aussi été plus regardants… Moi je prends un risque limité, c'est un bail de trois ans, j'y suis bien, je pense que je vais être bien quand je vais resté plus longtemps mais je suis nomade s'il le faut, au pire… L'engagement n'est pas le même.

MA : *Est-ce que ça se distingue ici ?*

Oui, enfin ce qui se distingue… par rapport aux nantais… pour eux c'est encore un no man's land ici, ils connaissent très peu, certains l'ont traversé parce qu'ils ont pris la route de Sainte-Luce pour aller rejoindre l'autoroute éventuellement mais Bottière-Chénaie ils voient pas du tout ce que c'est, Doulon, etcetera, c'est pas des quartiers… je pense que ce n'est pas non plus des quartiers très prestigieux cette zone là pour des gens qui habitent Nantes. J'ai un peu cette impression. Pour beaucoup c'est un petit peu une zone à la limite pas très bien fréquentée, y a un petit peu de ça. Je crois, je suis pas sûr parce que je fréquente pas beaucoup de vieux nantais, la plupart de ceux que je connais sont récents à Nantes. Mais je vois bien que ceux qui habitent dans le quartier des facultés, bon chouette quartier etcetera, pour eux par ici « qu'est-ce qu'on peut bien aller faire par là ? ». Mais y a la perception qu'en ont les nantais, j'ai commencé par là et bon… La perception que j'en ai moi c'est que c'est effectivement quelque chose qui est en train de se développer, c'est-à-dire que le système de transport est en train de s'améliorer encore, là ils rajoutent… il est déjà relativement bon donc le centre-ville est très accessible. Je vois autour de moi beaucoup de primo-accédants qui viennent ici et qui ont envie de vraiment s'installer ici, de vivre ici, et ça ajoute à ce quartier une valeur sociale qu'il avait pas encore peut-être. Donc je pense que c'est un quartier qui a de l'avenir, qui a des chances de devenir quelque chose de vivant et bien intégré dans l'ensemble nantais. De toute façon il est bien intégré dans la métropole nantaise quand même. Moi je sui assez épaté de l'efficacité de la mairie par rapport à la maison de quartier etcetera, la mairie est très présente dans beaucoup de trucs sociaux qui fonctionnent relativement bien, vu d'un parisien hein. Vu d'un parisien qui débarque à Nantes, les nantais vous diront peut-être le contraire. Moi je trouve quand même que c'est assez… les associations à la maison de quartier y en a beaucoup et ça fonctionne assez bien. On voit toutes les mamas qui viennent là avec leurs enfants, on les dépose au soutien scolaire pour les aider à faire leurs devoirs mais c'est logique parce que souvent c'est des mamans qui savent pas forcément lire et écrire, ou mal, qui sont d'un première génération de migrants, donc elles ont le soucis que leurs enfants réussissent à l'école, et y a des associations aidées par la mairie quand même qui fonctionnent. Vu de cette lorgnette là, y a quelque chose qui se passe quoi. Moi j'ai ce sentiment de quelque chose qui est en phase de réussir. C'est encore un peu tôt pour dire que c'est complètement réussi mais c'est en phase de réussir. C'est le sentiment que j'ai… bon il est peut-être fondé sur peu de chose.

MA : *Et à l'inverse, y a-t-il des choses ici qui vous semblent ratées, un peu oubliées ?*

Ecoutez je pourrais pas dire, moi je suis pas un technicien de l'urbanisme. Alors oui, je sais pas, quelque chose que j'ignore complètement c'est comment ce nouveau quartier qui s'est implanté a pris en compte l'existant. C'est-à-dire, est-ce qu'il y a eu une véritable amorce de démocratie participative ou est-ce que c'est totalement quelque chose de technocratique qui a été implanté là ? Ca je ne sais pas, je ne connais pas l'histoire mais ça m'intéresserait de la connaître. J'ai pas trouvé d'information à ce sujet là.

MA : *Il y a eu une concertation, assez légère selon la plupart des habitants qui m'en ont parlé…*

Oui, cela dit on est obligé d'être modeste par rapport à ça parce qu'on vient de tellement loin que quand il y a le moindre essai j'ai tendance à dire qu'il faut l'encourager plutôt que de dire que c'est un cache-sexe. Ca n'empêche pas que cela ne peut être qu'un cache-sexe. Je viens de voir *On est en démocratie*, vous avez peut-être vue ce film ? Vous l'avez pas vu, il faut le voir c'est intéressant par rapport à votre spécialité. C'est un film qui est fait par le collectif Othon

qui est truc un peu écolo-gauchisant, qui a promené sa caméra pendant un an, une année scolaire, à Montreuil, qui venait d'être conquise par Voynet. Justement c'est amusant, c'est intéressant parce qu'on y voit un cabinet d'études d'urbanisme qui a été parachuté par la mairie pour instaurer une amorce de démocratie participative pour interroger les gens sur comment on va modifier le plan d'urbanisme de Montreuil. Enfin bref, je vais pas raconter le film mais est bon, c'est pas provocateur ni dans un sens ni dans l'autre, et il montre bien les limites de ce genre de jeu. La mairie elle-même l'a pas fait avec une mauvaise intention, c'était dans l'idée de faire quelque chose de bioen, mais en même temps avec une ignorance assez grande de ce qu'on pouvait en faire et le cabinet lui-même plutôt de bonne volonté aussi mais en même temps prisonnier dans un système où ils essayent de faire des choses et puis ce qui aboutit ou cde qui n'aboutit pas, bah ça… mais c'est des démarches qui sont très difficiles. C'est surtout ça qui est intéressant dans ce film, on voit bien le discours de la mairie, le discours des architectes et la parole qui est donnée aux gens du quartier. Et donc ces trois formes de langage sont intéressantes et moi j'ai pas eu ici le langage officiel, je le connais pas. Je le soupçonne, je l'imagine mais je le connais pas.

MA : *Vous l'imaginez comment alors ?*

Je l'imagine comment ? Je vois bien, enfin j'imagine ce qu'une mairie peut dire, « on a une réserve foncière, il faut qu'on arrive à construire du social, autant le faire dans cet endroit là où y en a déjà pas mal mais on peut densifier, donc va densifier à cet endroit » et puis après ça on fait un écoquartier parce le green ça fait toujours bien, la couleur c'est joli… Je dis ça, on y croit aussi un peu mais bon y a les deux choses… Et puis après ça y a certainement des enjeux politiques aussi, de rééquilibrage avec la mairie, dans lesquels je ne suis pas du tout. Pour l'instant je suis tout à fait en dehors et j'ai pas trop envie d'y rentrer. Mais je vois bien qu'il y a des enjeux parce que je vois bien à la maison de quartier des responsables d'associations qui vont voir Jean-Marc tous les jours ou presque donc c'est sur qu'il y a des jeux de pouvoir… mais ça, bon, j'ai pas mal mariner dans le milieu associatif y a toujours des jeux de pouvoir même quand ils sont dérisoires. Surtout quand ils sont dérisoires, ils sont encore plus féroces… On se bat pour les miettes, on sait même plus pourquoi mais on se bat. Non… mais globalement je le vois d'un peu loin, mais d'un peu loin je le vois avec sympathie parce que c'est quand même beaucoup de gens qui essayent de donner vie à quelque chose, qui se sentent concernés et qui ne sont pas complètement fermés sur leurs petits trucs donc je trouve ça plutôt bien dans l'ensemble. Je le vois plutôt comme ça, si je me trompe je suis prêt à l'entendre.

MA : *Il y a sans doute effectivement surtout de la bonne volonté, la question qui se pose c'est celle de savoir si les besoins des habitants sont bien pensés, bien projetés… et c'est moins sûr.*

Oui je partage votre opinion là-dessus, enfin votre opinion, ils peuvent tromber très bien parce qu'ils sont pas idiots, ils sont pas de mauvaise volonté, je pense pas, c'est pas des gens ultra réacs ou ultra cons qui vont à tout prix… s'ils ont choisi ce métier là c'est qu'ils ont aussi un certain enthousiasme pour certaines choses mais en même temps ils ont pas… on se donne pas les moyens, et ça c'est pas totalement de leur faute, on se donne pas tellement les moyens de vraiment analyser et de donner la parole à ceux qui sont concernés, on sait pas donner la parole à ceux qui sont concernés. Là vous m'avez mis un micro mais… d'abord je suis monsieur-tout-le-monde et pas monsieur-tout-le-monde et puis je sais m'exprimer en français, c'est pas le cas de quand même une grande parte de la population française malheureusement et elle aura

beaucoup de peine à exprimer ses besoins et à manipuler des choses un peu plus conceptuelles. Hors on est bien obligé de le faire, enfin les concepteurs sont bien obligés de le faire… Alors comment arriver à recueillir cette parole là et quoi en faire, c'est quelque chose qu'on sait pas encore très bien faire mais on peut pas vraiment jeter la pierre aux gens, c'est à vous de l'inventer ! Et moi je vis dans une bulle quand même, malgré tout, je parle de mixité sociale mais je sais bien que je suis dans une bulle… Mais c'est pas des cas isolés, c'est des cas nombreux, et c'est des gens, comment recueillir leur parole ? Et on en a besoin. On en a besoin mais c'est dur de la recueillir, c'est la limite de la démocratie participative, mais il faut la recueillir autrement que par des militants qui les encadrent. Parce que les militants vont tenir le même langage, enfin je dis les militants, c'est pas au sens forcément… les leaders disons, qui sont là à l'année, payés, etcetera… et ils font partie du même monde que les gens de la mairie et ils sont coupés aussi, même si ils sont plus proches, c'est pas encore ça… Ca c'est très difficile. Souvent ce sont les mêmes personnes qui parlent… qui ne sont pas inintéressantes mais le problème c'est qu'il faut pas qu'elles monopolisent la parole. Sans aller à la caricature du vieux militant communiste, sans aller jusque là, mais avec la meilleure volonté, c'est pas le problème, ils ont envie de défendre des choses mais il faut arriver à trouver le réel, c'est pas toujours facile. Justement ce film de Montreuil, je me souviens, j'avais travaillé à une époque quand je faisais de la sensibilisation culturelle pour les coopérants qui partaient, j'avais travaillé avec une association sénégalaise de Montreuil, des gens d'une qualité incroyable, ahurissante, ils s'étaient organisés entre eux, ils récoltaient de l'argent, c'était un système collectif c'est ça qui est intéressant, c'était pas chaque famille qui envoie de l'argent pour faire vivre… Ils avaient réussi à monter quasiment une coopérative qui était branchée avec deux ou trois villages du fleuve qui est à la limite de la Mauritanie et ils développaient le village… et à la tête de cette association des gens d'une qualité exceptionnelle, c'est-à-dire capables de parler avec un maire, avec un préfet pour trouver des solutions, faire fonctionner ce bazar là et restant extrêmement proches à la fois du village sénégalais, des travailleurs locaux, etcetera… mais vraiment j'étais bluffé et c'était intéressant de faire intervenir des gens comme ça auprès de gens qui partaient, qui pouvait risquer d'avoir une image négative de l'endroit où ils allaient… ou en tous cas s'ils l'avaient pas encore ils pouvaient être pris en main par les petits blancs là-bas et tout de suite plonger dedans, donc c'était important de les faire rencontrer des gens de cette qualité là. Et ça m'a amusé de revoir les mêmes vingt ans après, ils sont devenus… alors on les voit pas dans le film mais à cette occasion j'ai pu les rencontrer et ils sont devenus ultra-institutionnels. C'est-à-dire qu'ils ont fini par faire ce qu'on fait tous, c'est-à-dire de basculer vers le clan de ceux qu'ont le pouvoir finalement, sans… pouvoir c'est exagéré de dire ça mais qui forment le pouvoir et qui servent le pouvoir. C'est très très étonnant, c'est-à-dire que quelque soit la qualité des gens c'est difficile, pour les mêmes gens, d'arriver à rester dans la bonne direction…

MA : *Vous évoquez le fait de vivre dans un bulle. Est-ce que la fermeture des espaces ici ne participe pas de cette dynamique en la rendant concrète, visible ?*

Ouais. Bah oui… le patio qui est là est fermé effectivement. Alors… moi je suis partagé là-dessus. Personnellement j'aime pas, je préfèrerais que ce soit ouvert. Mais c'est facile à dire tant qu'on est bien chez soi. Partout, dans tous les endroits où j'ai été en France, on voit les fleurir les digicodes, les machins, etcetera… partout, partout, partout. C'est sûr que par rapport à la société villageoise où on en avait même pas de clef à sa porte on est dans quelque chose qui est un peu terrifiant. Mais c'est tellement…. je suppose, j'ai pas été vérifier, que les

immeubles ont leurs digicodes aussi. C'est le cas partout, ici c'est pas un immeuble alors les digicodes sont à l'entrée, ils sont pas féroces quand même… parce qu'évidemment j'ai un pass pour ouvrir et là je vous ai ouvert mais avec ma taille il suffit de faire ça [geste pour aller chercher la poignée de l'extérieur] pour entrer donc c'est pas franchement fermé. C'est une façon de dire qu'une fois qu'on rentre là c'est qu'on a une raison d'y aller, c'est pas un lieu de promenade… vu comme ça, on est bien obligé de l'admettre. Et y a pas une pression, je l'ai pas constatée auprès de mes voisins avec qui je parle, de revendication pour sécuriser à mort les portails d'entrée. Ca m'embêterait que ça soit le cas mais moi je suis pas dans les copropriétaires donc je sais pas ce qu'ils se disent dans le syndicat de copropriété, probablement que c'est un sujet qu'ils doivent aborder… heureusement j'y suis pas, ça m'ennuierait plutôt [rires].

MA : *Donc la petite trentaine d'apparts ici fait un peu…*

Ouais c'est un petit monde, un petit monde un peu différent. Mais il est pas le seul parce que j'ai vu qu'il y a d'autres trucs de ce type qui sont en construction… donc ça se mélange avec le reste, le principe c'est que ça se mélange avec le reste. Après ça, comment ce sous-ensemble là est perçu par ceux qui ont une vue sur nos terrasses ? Je sais pas, j'ai pas de contacts avec les gens qui habitent là, j'en ai avec les gens dans les immeubles là [Bouygues] mais ceux-là ils viennent d'arriver, ils sont arrivés durant l'hiver. Mais certainement ils ont une perception que j'ignore, que j'ai pas eu l'occasion de voir… Mais c'est pas plus sécurisé que ce qui se fait partout, c'est très commun. C'est très commun et on peut le regretter, je le regrète mais j'ai quand même un mauvais souvenir de la cage d'escalier où j'ai habité dans le dix-neuvième et où je gardais mon casque sur la tête pour monter et un matin je pouvais même pas ouvrir ma porte parce qu'il y avait un mec qui était affalé là, qui s'était shooté et qui donc avait lâché ses sphincters et tout, parce que c'est comme ça quand ils se shootent, je veux dire c'est pas des expériences non plus très agréables. Donc dans ce cas là, on se dit « vaudrait mieux quand même qu'il y ait un digicode », qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ?

MA : *D'un point de vue général, que pensez-vous de la villa des arts ?*

Moi je trouve ça plaisant. Le patio là est assez réussi, c'est suffisamment végétalisé… et moi j'aime bien le parti pris de couleur rouille, bon y en a que ça choque, moi je trouve ça plutôt plaisant, le bois, les matériaux… J'aime bien je trouve ça plaisant. Et les formes qui sont des formes très modernes, très cubiques, etcetera, sans une recherche excessive… y a quand même une recherche, c'est pas des blocs foutus n'importe comment et je trouve ça joli, non je trouve ça joli… Même la médiathèque je finis par la trouver belle, je finis par lui trouver un sens. Et non j'aime bien les matériaux, tout ce qui est, je sais pas comment ça s'appelle ces trucs, c'est du plastique en fait, une sorte de matière plastique, ondulés… c'est très utilisé, ou du plexi ou du bois comme en face, moi je trouve c'est pas mal, ça donne quand même une certaine variété surtout que c'est pas totalement uniforme. Y a le côté bleu là dans la place, y a le côté coloré sur l'école, y a les cubes plus peinture abstraite, enfin peinture vingtième siècle… Non, je trouve qu'il y a une recherche. Enfin pour moi, je pense quand même que les gens qui ont fait ça avaient un point de vue esthétique. En tous cas ils trouvent chez moi une sensibilité à ça qui me plaît, ça me plaît. Globalement ça me plaît, je trouve pas que ça soit sans âme. Je trouve qu'on peut arriver à y mettre une âme, c'est mieux qu'un barre quand même…

MA : *Y a-t-il des détails que vous appréciez moins ?*

Non pas particulièrement. Non, non, franchement non. Si on me demande j'ai pas de critiques, j'ai pas de critiques particulières à poser. Je trouve que dans l'ensemble c'est bien vu. Je comprends pas toujours tout, je prends l'exemple de la médiathèque, j'ai mis du temps mais non finalement je m'y fait. Avec cette place qui est assez minérale, y a quand même de l'eau, y a le truc qui reflète le ciel… c'est plutôt bien, non non c'est bien pensé quand même. Je leur donnerais une bonne note quand même [rires]. Ils en ont probablement pas grand-chose à faire mais… Et d'ailleurs on voit beaucoup d'architectes ou de gens qui se baladent ici, pour voir justement. Parce que je pense que ça a dû être cité comme exemple à suivre ou à ne pas suivre, j'en sais rien. Moi je trouve qu'il y a pas mal de choses qui sont à suivre, notamment dans cet ensemble là ils ont pas mal géré le fait qu'on soit les uns sur les autres, parce quand même il y a une densité assez forte, c'est pas non plus… sans être les uns sur les autres. Pour moi l'équilibrage est pas mal.

MA : *Effectivement il y a beaucoup de professionnels qui viennent voir l'urbanisme, l'architecture…*

Mais je comprends qu'ils viennent voir. Je le trouve intéressant et je trouve intéressant de voir comment ça a été fait et de pouvoir en suivre l'évolution, comment ça va vivre. Je trouve que c'est intéressant parce qu'il y a quand même des solutions originales oui, probablement. Du point de vue des urbanistes je pense que c'est quand même un peu innovant. C'est pas révolutionnaire, c'est pas la maison du fada à Marseille mais… enfin moi je connais des marseillais qui habitent là et qui sont très contents, c'est très recherché à Marseille. Bon c'est des bobos quoi, des bobos très peu bohème [rires].

MA : *Le fait de venir vivre ici vous a-til amené à modifier certaines pratiques, notamment en termes de transport ?*

Ben je me suis mis au vélo beaucoup… Non, je pratique les transport en commun massivement, le plus massivement possible. J'utilise la voiture a minima et dans des conditions de confort qui me conviennent. J'arrive à peu près à faire tout ce que je veux sans être esclave de la bagnole. J'en ai quand même une hein. J'en ai quand même une et j'ai pas l'intention de m'en séparer parce que c'est quand même pratique. Mais qu'est-ce que ça a changé ? C'est pas une révolution de venir vivre ici par rapport à ce que j'habitais avant. Enfin si, par rapport à Sceaux c'est une révolution mais enfin par rapport aux différentes expériences que j'ai eu c'est… enfin si, ce que j'apprécie c'est d'être dans quelque chose de nouveau, de moderne. Ca j'en avais pas l'expérience parce que j'ai toujours été dans de l'ancien, de l'ancien rénové mais de l'ancien et… c'est pas mal mine de rien [rires]. C'est pas mal du tout parce que dans l'ensemble c'est quand même bien conçu, à la fois sur le plan urbanistique, enfin l'environnement, mais les apparts aussi sont quand même bien conçus. Le défaut c'est que c'est petit, les chambres sont tellement petites et les placards quasi inexistants, qu'on a quand même des problèmes mais… Là y avait une erreur à un endroit qui est quand même un peu incroyable, dans la chambre qui est au fond, y a un placard qui fait une largeur de quatre-vingt, un truc comme ça et ils sont mis une porte, vous savez coulissante double, je sais pas si vous voyez l'ouverture d'une porte d'un truc de quatre-vingt, ça fait quarante centimètres, vous pouvez rien passer dans quarante centimètres, vous voulez mettre un truc Ikea ou je sais

pas quoi, ça passe pas… C'est quand même un petit défaut rigolo…. Enfin c'est rien, j'ai enlevé la porte, je l'ai mise dans le fond et j'ai mis un rideau devant…

MA : *Vous avez eu des malfaçons ?*

Non non, c'est plutôt bien. Je vois les… évidemment ça fonctionne avec une VMC, mais les huisseries sont relativement hermétiques, c'est correct… Non j'ai trouvé que c'était de bonne qualité quand même, je m'attendais à… Alors ce que je sais pas pas, c'est ce qui se passe chez les gens du dessous, quand je fais ça [il tape sur la table] est-ce qu'ils l'entendent je sais pas, j'espère que non, je fais attention, j'espère que non mais je suis pas sûr… Moi je joue d'un instrument qui n'est pas très bruyant, c'est la flutte traversière. Ca fait quand même du bruit mais je me mets toujours dans la pièce qui est là-bas, ça a été un de mes critères de choix quand même parce que ça donne sur l'extérieur ici, sur l'extérieur là-bas et là il y a une salle de bain et un placard donc ce qui fait que les voisins là n'entendent pas, le bruit qui passe c'est uniquement à travers la fenêtre donc je ne gène personne, je peux jouer quand je veux, où je veux, sans embêter personne. Non mais c'est pas un instrument terrible, c'est pas comme une batterie et j'ai mis un tapis en plus pour que ça passe pas en plus et pour amortir le son comme ça… [rires]. Non le côté logement moderne est pas mal, bon c'est vrai… oui le logement moderne, y a rien d'autre à dire de plus, c'est confortable et c'est correct. Et venant de la Région Parisienne, c'est donné ! [rires] Je paye 850 avec les charges, ce qui me parraît… oui, c'était aussi une des raisons pour lesquelles j'avais pas envie de rester là-bas. C'est que je préférais un confort, parce que j'appelle ça un grand confort, pour moi j'appelle ça un grand confort, pour le prix où j'aurais eu quelque chose de très inconfortable en Région Parisienne. Et quand je veux aller voir des expos je prends un billet de TGV, je prends un prem's [rires].

MA : *Fréquentez vous les commerces du quartier ?*

Oh bah oui, y a le marché le mercredi, y a le Lidl à côté et puis… bah sinon je vais quand même une fois par semaine au Leclerc à côté, Paridis, parce que le jour où y aura une superette j'aurais j'aurais pas forcément besoin d'y aller. Cela dit, l'inconvénient c'est que si j'y vais-je prends ma voiture, je peux y aller à bicyclette mais le problème c'est que si je reviens avec un pack de lait ou je sais pas quoi ça fait lourd, sur un vélo c'est pas terrible. Donc je fais cette concession à un système que je trouve gênant mais… En commerces de proximité y a pas encore grand-chose, la pharmacie heureusement j'en ai rarement besoin, jusque là je l'ai jamais utilisée, la boulangerie je l'utilise évidemment régulièrement, le marchand de chocolat je l'utilise quand j'ai un cadeau, c'est pas tous les jours mais ça arrive au moment du jour de l'an, au moment de ceci, cela, ça fait bien d'arriver avec un truc de chocolat… les Deux Potes au Feu j'y suis allé deux ou trois fois au début et maintenant j'y vais moins parce que c'est cher. Et c'est marrant d'ailleurs parce qu'il a l'air d'avoir une clientèle quand même et je sais pas si c'est des gens du quartier qui ont les moyens ou des gens qui viennent de loin, je sais pas… Y a quelque chose quand même, ça j'ai pas pensé à le dire, j'ai l'impression qu'en parc de stationnement ils ont été un peu radins… Moi j'ai pas de problème parce que j'ai ma place dans le parking souterrain. Mais quand les gens viennent me voir, ils trouvent pas toujours facilement quelque chose où se poser. J'ai l'impression qu'ils ont été un peu radins. Parce que le parking qui est juste là, c'est un parking public en fait et il est très vite plein aux heures… parce que je suppose que les gens de l'immeuble ont pas tous des places de parking donc ils viennent forcément là, donc il est plein, il est occupé. Et ça c'est moyen, c'est moyen parce que bon c'est pas une

solution la bagnole mais tant qu'on peut pas s'en passer faut bien lui faire sa place. L'idée qui est derrière c'est qu'on se passe de bagnole. C'est un peu le sentiment que j'avais, ils l'ont probablement fait exprès. Mais cela dit, je n'arrive pas non plus à bazarder ma bagnole. Bien que je pourrais le faire… je suis à côté de la gare, je peux faire des courses à côté, je peux aller au Lidl en traînant mon chariot mais ça me fait chier quand même… Je pourrais me passer de bagnole et puis je le fais pas, parce qu'il y a encore des cas où c'est utile d'en avoir. Bon faudrait que je me fasse sucrer mon permis comme ça je serais obligé de le faire. Ca va vite remarquez, il suffit d'aller un peu vite [rires]. Non mais c'est vrai… ça me paraît pas inintéressant, y a un parti pris éco donc on veut rejeter la bagnole. La difficulté c'est qu'on sait pas encore le faire. Mais faudra bien qu'on y arrive. Ce choc là il va se produire à un moment ou à un autre, y a un moment où on va basculer. On sera bien obligé… même en calculant moi je me dirai « bon avoir une bagnole ça me coûte tant par an, pour ce que j'en fais, j'arrête ». Mais l'intention est louable. On est dans une période transitoire de ce point de vue là, c'est sur que la bagnole va finir par… enfin la bagnole individuelle des années soixante-dix va probablement évoluer vers autre chose. Mais combien de temps ça va prendre ? Ca c'est pas les urbanistes qui le déclenchent, ils le savent pas plus que d'autres.

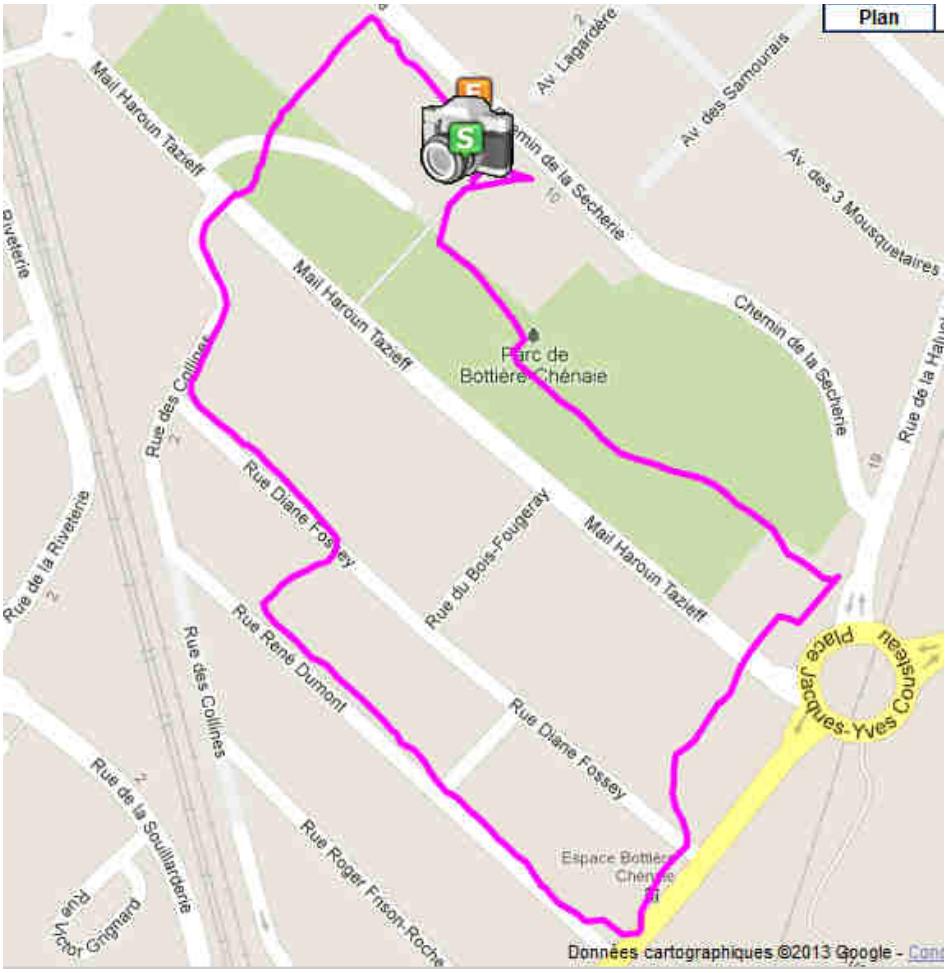
MA : *Pour conclure, j'ai une question un peu bizarre : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Je dirais… oh je vais me défausser un peu, je dirais à peu près ce qu'on a là mais le problème c'est qu'on sait pas encore faire ça dans un vrai centre-ville. C'est-à-dire que c'est pas encore un vrai centre-ville. Mais la même chose qui serait, je sais pas moi, sur le centre-ville et totalement insérée, alors ça ce serait merveilleux. C'est-à-dire que là oui… remarquez c'est un peu égoïste aussi, ça veut dire que j'irais à pied à la Cité des congrès, au théâtre ou au Katorza. Mais oui c'est ça aussi. Et y aurait comment dire des maraîchers qui viendraient vendre leurs trucs quasi directement, produits à côté… mais enfin à Nantes ça se pratique un peu, si on regarde ce qu'on achète chez Leclerc, on peut acheter ce qui est produit autour. Pour les produits, bien entendu, qui sont concernés, je parle pas des appareils-photo, mais c'est important aussi dans l'agglomération nantaise… parce que Paris a désertifié, y a plus que de la monoculture autour de Paris alors qu'il y aurait de quoi nourrir les parisiens très facilement avec ce qu'il y a autour. Ca c'est des erreurs d'orientation des années soixante qu'on paye aujourd'hui quand même. Et c'est pas facile de revenir en arrière mais faudrait y arriver oui. Ici il y a encore un vrai tissu maraîcher, d'ailleurs on le voit bien, quand je fais des ballades le long de la Loire, on voit bien qu'il y a encore… Alors c'est parfois, on se demande parfois si le respect de l'environnement est bien toujours présent. On peut l'espérer mais quand on voit des trucs assez mécanisés on se dit oui… mais non y a pas de raison non plus de soupçonner les maraîchers des bords de Loire d'être des pollueurs invétérés, c'est pas vrai. Ou en tous cas s'ils le sont, ils en sont pas seuls responsables. Donc pour moi oui, c'est un peu ça le quartier idéal. Pour moi j'en suis pas très loin parce que je suis pas un rural, je ne saurais pas vivre au milieu des champs, j'ai besoin d'un tissu urbain, j'ai besoin d'activités culturelles, désolé ça fait snob mais je peux pas m'en passer, j'ai besoin de contacts de gens avec qui je peux pratiquer de la musique, du sport, je fais du kayak sur l'Erdre aussi… Et tout ça c'est forcément dans un milieu urbain et ce milieu urbain mais qui soit pas excentré. Là c'est vrai que ce quartier est encore un petit peu excentré par rapport à la réalité nantaise. Il faudrait qu'il ne le soit plus, et pour moi ça deviendrait idéal. Qu'il se rapproche. Physiquement il est pas loin, mais quand je vois la réaction de Nantais par rapport à ce quartier, pour eux c'est le bout du monde… bah non il faudrait pas que ce soit le bout du monde pour eux, il faudrait qu'il y ait

aussi une activité ici qui leur montre que c'est un quartier qui vit et qui leur appartient collectivement. J'ai vu qu'ils construisaient dans l'Île [de Nantes] c'est ça qui m'a donné l'idée, ils construisent un nouveau quartier et vu comme ça sur la maquette c'est magnifique, mais c'est intéressant de voir qu'ils construisent quand même des logements sociaux, une école, etcetera dans un endroit comme ça. C'est quand même un choix politique.

HN7	**Date :** 18/03/2012
	« Statut habitant » : locataire, logement social
	Investissement/loyer : 500€/mois
Climat de visite : temps gris, légère pluie au début, très humide, frais	**Adresse :** 7, rue de la Sècherie
	Arrivée : septembre 2009
Durée de la visite : 38 min	**Appartement :** T3, 69m²
Longueur du parcours : 1407 m	**Occupant(s) :** de 1 à 3 selon les périodes
Durée de l'entretien : 1h03 min	**Profession :** chauffeur-livreur
Sexe : M	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 31 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

En fait moi je trouve que c'est un quartier déjà qui est calme. Je trouve aussi que ça a l'air, t'as l'impression d'habiter à la campagne en même temps et d'être en ville. Parce qu'en fait tu as là la verdure à côté, d'un côté t'as juste ce qui est tram, y a les bus qui sont pas très loin donc sur ce coup là pour moi c'est quelque chose de positif, de bien. Autrement côté structure je trouve que même si c'est bien fait y a aussi des choses qui sont pas très bien faites comme par

exemple, vous voyez, quand il pleut si la porte est ouverte, l'eau peut rentrer dans les appartements. Pour moi c'est pas trop trop bien pensé, ils pourraient trouver d'autres solutions que comme ça comme un plat. En plus à Nantes il pleut souvent. Donc ça s'infiltre. Y a quoi d'autre ? Sinon c'est un quartier sympa, en général c'est bien conçu et c'est bien pensé.

Visite

Lieu	**t0 +**	
Jardin de l'appartement	04 :25	[il pleut] On a mal choisi le jour.
Venelle le long de la Sècherie	04 :58	Y a un souci aussi quand par exemples les voitures qui se garent sur la rue, parfois y en a qui se mettent en double file donc ça crée des petits problèmes aussi. Sinon là ils ont mis des arbres fruitiers, je sais pas si c'est des poires qu'ils ont mis mais ça pousse tout le temps et y a des fruits, je trouve que c'est sympa. Ceux qui habitent dans le quartier peuvent les cueillir. Autrement ce qui est bien aussi c'est le niveau des appartements, c'est pas beaucoup de hauteur donc ça je trouve qu'ils ont bien fait de mettre du bas, c'est bien.
Parc	06 :35	Ca je pense que c'est des éoliennes, ils ont installé en même temps que vous voyez là-bas y a quelque chose je pense que c'est pour recycler les déchets et tout. Donc ça aussi comme on dit c'est écolo, ça aussi c'est important. Donc en général c'est sympa. Mais moi je trouve aussi que les appartements d'un côté ils sont un peu trop regroupés, c'est-à-dire qu'ils sont trop en fait collés les uns sur les autres donc parfois t'as l'impression que quand tu sors de chez toi tu vois tout ce qui est à l'intérieur. Sinon y en a qui partagent les terrasses aussi donc ça aussi je trouve que c'est sympa, ça permet aux gens de faire connaissance, un petit contact directement. Donc d'un côté c'est sympa. Là en fait il y a une petite école pour les enfants, une bibliothèque aussi qui est intéressante pour aller lire si t'as envie. Donc ça aussi c'est pas mal. Sinon juste de l'autre côté y a tout ce qu'il faut : y a la banque, ils organisent un marché parfois le mercredi où y a pas mal de gens qui viennent pour assister au marché donc ça aussi c'est pas mal. Ca en fait ça a été fait aussi, ça a été conçu en même temps que les appartements qui sont là aux alentours mais je pense qu'ils ont pas encore fini parce qu'ils sont en train de faire des travaux de l'autre

		côté, derrière. Moi je trouve que c'est agréable, surtout quand il fait beau on peut se promener tranquillement au bord de l'eau et tout. Malheureusement c'est pas le cas aujourd'hui. En fait ils ont pas fini, vous voyez y a des travaux qui suivent leur cours, c'est pas encore tout à fait terminé, ça aussi ça doit être des nouveaux bâtiments qu'ils sont en train de construire. Moi je trouve que c'est un projet aussi qui est énorme, c'est pas un petit truc. Parce qu'en un temps record ils ont pu construire pas mal de bâtiments donc ça permet, comment on dit ? de décentraliser, d'augmenter le niveau… je veux pas dire le niveau de vie des gens mais y en qui préfèrent des appartements comme ça que d'habiter dans des immeubles, ça dépend aussi des personnes, ça aussi c'est une bonne idée.
Parvis de la médiathèque	11 :35	Y a quand même pas mal de gens qui viennent ici à la médiathèque pour s'instruire ou autre chose. Esthétiquement moi je pense qu'elle est un peu simple, c'est surtout la couleur du bâtiment donc là je sais pas s'ils ont tout à fait fini. La construction est finie mais pour l'aspect décor et tout, je trouve qu'il est simple, ça passe inaperçu, ils auraient pu développer un peu pour attirer plus la vue des gens mais pour moi c'est simple. Autrement c'aurait pu être encore plus sympa, l'architecture est pas mal mais il auraient pu comment je dis attirer un peu l'œil des gens en mettant peut-être des couleurs un peu plus vives.
Place du commandant Cousteau	15 :20	Ca aussi ça en fait partie. Le marché ça se passe ici, tous les mercredis après-midi. Autrement ils ont aussi construit un restaurant ici, ça c'est une confiserie. C'est sympa pour les gens qui habitent ici, la façon dont c'est construit je trouve que c'est pas mal, c'est neuf. La façade bleue… En fait moi je trouve qu'il y en a qui sont plus sympas que d'autre. Par exemple je trouve que celle-là [le FJT] est plus sympa, le noir, le rouge, voilà, un peu de couleur, pour moi c'est plus sympa. Celle-là est mieux faite, ce bâtiment est mieux fait je trouve. Après derrière y en a qui ont été construits qui sont en bois, moi je trouve que c'est sympa, ça a été bien pensé.
Route de Sainte-Luce	18 :18	Sinon souvent ici je pense qu'il y a pas mal d'étudiants qui habitent là-dedans. Souvent y a du trafic mais c'est rare qu'il y ait des bouchons et tout donc ça passe sans problème. A partir de là tu peux aller directement dans le centre-ville si tu vas tout droit, des fois y a le tram qui traverse comme ça, l'arrêt de tram est juste à côté donc c'est bien desservi, pour moi c'est pratique.

Rue Réné Dumont	19 :18	En fait j'ai l'impression que chaque bâtiment a sa… Ils sont pas tous pareils les bâtiments donc chaque bâtiment à sa structure. Les structures sont différentes je veux dire donc je trouve qu'en quelque sorte c'est sympa comme bâtiments, comme endroit. En tous cas c'est calme. MA : *Vous passez ici souvent ?* Je passe pas souvent ici. Je passe pas souvent à l'intérieur du quartier comme ça parce qu'en fait, peut-être comme partout, les bâtiments sont côte à côte mais souvent c'est chacun dans son coin et tout donc c'est pour ça. Par exemple là c'est très sympa, ils ont crée des choses pas mal, les loggias là. On va tourner à droite
Parking entre la Bourdaine et les Mélèzes	22 :23	Là ces constructions en bois à l'intérieur je trouve que c'est sympa. Les fossés c'est pas mal… Je trouve que c'est très bien conçu, c'est très bien fait.
Rue Diane Fossey	23 :05	Je connais une personne qui habite dans la même rue que nous, peut-être que lui pourrait te donner plus de renseignements parce que lui connait un peu plus le quartier que moi quand même. On voit qu'ici ils ont pas encore fini de construire mais je trouve que les bâtiments qu'ils ont construit sont sympas.
Rue des Collines	24 :21	Ca je pense que ce sont les premiers bâtiments qui ont été construit mais je trouve qu'à chaque fois ils améliorent par rapport à ce qu'ils construisent. Par exemple là ils vont faire pareil qu'ici mais ça va être encore plus moderne. A chaque fois il y a une amélioration qui se fait.
Mail Haroun Tazieff	26 :03	L'autre quartier là c'est le quartier Pin-Sec, là-bas c'est des HLM, c'est pareil qu'ici mais c'est pas la même structure, les constructions sont pas pareil, là-bas c'est plus de la hauteur qu'ici donc je pense qu'ils voulaient éviter de faire pareil que là-bas entre guillemets. Ils ont mis haut et bas. Effectivement il y a une rupture avec le tram, ça permet de séparer un peu, autrement sinon on aurait pu dire que c'est le même quartier. Mais là on peut dire que c'est pas le même quartier parce qu'il y a le tram qui circule. En même temps c'est pas les mêmes personnes qui habitent ici donc… ceux qui sont derrière ça fait longtemps qu'ils habitent là-bas alors que tous ceux qui arrivent ici peut-être que c'est de nouveaux gens qui viennent d'un peu partout en fait. C'est ça, je pense que ça aussi c'est un point essentiel parce que souvent ceux qui habitent de l'autre côté c'est des gens, comment dire, la majeure partie des gens c'est des

		immigrés alors que là en fait on voit moins la différence que là-bas. Peut-être aussi que c'est dans ce sens là peut-être qu'ils ont construit pour qu'il y ait plus de mélange, c'est intéressant aussi. Là-bas vous voyez il y a des terrasses où ça donne sur deux appartements donc quand t'ouvres ta porte, l'autre aussi peut ouvrir sa porte et vous êtes sur la même terrasse. MA : *C'est utilisé ?* Les gens l'utilisent souvent ouais mais après ça dépend, y en qui mettent des barrages ou quelque chose comme ça pour éviter que l'autre voit mais en général ils l'utilisent.
Parc	29 :02	On va passer par là peut-être. Ca [jardins familiaux] aussi ça a été construit y a pas longtemps, tout ce qui est eau potable. On va faire ça.
Venelle dans la Sècherie	29 :56	En fait y a deux parties ici, ça c'est privé et l'autre partie c'est des HLM donc c'est pour ça peut-être qu'ils ont pas mis les mêmes couleurs mais à peu près c'est le même style quoi avec des terrasses internes… Je pense que cela sont un peu plus sympas que ceux-là parce que les couleurs sont plus simples.
Rue de la Sècherie	30 :52	Moi personnellement je préfère les couleurs comme ça, un peu moins pétante. Mais là en fait y a un parking sous-terrain mais les gens se garent dans la rue, ils préfèrent. Peut-être qu'il y en a qui ne prennent pas leur place de parking parce que quand tu le prends tu le paies donc ils préfèrent peut-être ne pas le prendre et se garer à l'extérieur. Parce que tu payes plus cher aussi. En fait c'est ça aussi, moi je trouve qu'il y a trop de grilles. C'est-à-dire que ça fait un peu prison d'un coup. Moi c'est pour ça que je préfère l'autre côté, parce qu'il y a moins de grilles je crois. Là je trouve qu'il y a trop de grilles, quand tu regardes dans les couloirs t'as l'impression que t'es dans une prison, c'est un peu bizarre pour moi. Je trouve que sur ce coup ils ont pas bien pensé le truc, parce que voilà ça fait un peu prison. Ces grands couloirs avec les grilles, les barrières, les portes. Enfin moi quand je regarde c'est ça qui me vient en tête donc automatiquement…
Venelle le long de la Sècherie	33 :02	Par exemple quand on regarde là-bas, au milieu… on va aller voir. [nous déplaçons] Ouais par exemple là, tu regardes ça fait un peu… je trouve que c'est un peu bizarre.

		Comme j'ai dit, peut-être que comme c'était les premiers bâtiments qui ont été conçu après il va y avoir de l'amélioration par rapport à ce qu'ils ont déjà conçu.
Dans la Sècherie	34 :44	Ca en fait c'est les gens ils ont, je sais pas comment ils ont fait, ils ont tiré sur le… peut-être qu'il y en qui ont oublié leur clef ou quelque chose comme ça et ils ont dû tirer sur ça pour l'enlever et pouvoir l'ouvrir de l'extérieur. En fait ce qui est marrant, c'est que ceux qui habitaient là ils avaient oublié leurs clefs, donc ils ont sonné chez moi, ils sont passés à l'intérieur et ils sont entrés dans leur appartement depuis chez nous.
Dans l'appartement	35 :50	Si vous voulez on peut monter pour voir en haut. [sur la terrasse extérieure] Donc c'est ce que je disais, lui il est passé en fait par là pour entrer chez lui juste là. Ceux qui sont là peuvent ouvrir leur porte, ils viennent ici et on est sur la même terrasse. MA : *Vous l'utilisez ?* De temps en temps. C'est rare qu'on l'utilise mais on l'utilise quand même surtout pendant l'été. Autrement comme il fait pas beau, l'hiver on l'utilise pas souvent à part pour mettre les vêtements ou quelque chose comme ça. Donc voilà y a deux accès sur l'extérieur. [escalier] Pour tout ce qui est l'isolation quand en fait il y a de la vapeur ça va part là et ça fait que ça moisit dans le coin. A chaque fois ils reviennent pour mettre un peu de peinture mais ça règle pas le problème parce que ça revient souvent. [rez-de-chaussée] Ca c'est les toilettes qui sont sous l'escalier. Autrement y a la pièce en face qui une pièce qui fait aussi partie d'ici. En fait quand il pleut c'est pas évident de traverser. Parce qu'avant c'est là-bas qu'on avait mis le salon et tout mais quand il pleut c'est pas évident de traverser et d'aller là-bas. Mais de l'autre côté-là-bas c'est pas mal aussi. Y en qui trouvent ça un peu bizarre mais bon moi je trouve que c'est bien. là en fait pour l'instant y a des trucs qui sont là-bas, des affaires, des bagages. Là en fait c'est

		une chambre mais comme je vais pas là-bas souvent pour l'instant je l'ai éliminé, peut-être que dans quelques temps je vais peut-être l'aménager. Parce que moi je suis mariée mais ma femme est pas encore ici et j'ai une fille donc c'est pour ça que j'ai pas encore aménagé l'appart, j'attends qu'elle soit là pour mettre le salon là-bas, la chambre ici ou je sais pas comment. Donc actuellement je vis avec ma fille de temps en temps.

Entretien

MA : *Le petit tour que nous venons de faire est représentatif des lieux que vous utilisez ?*

Bah c'est là où passe l'eau donc quand il fait beau on se met là-bas.

Parcours résidentiel

Moi en fait j'ai habité à la Haluchère, c'était dans une rue qui n'est pas très loin. C'est pas pareil, c'était pas le même structure de logements. J'ai pas vécu là-bas longtemps, c'était vite fait, c'était 3 mois. Après j'ai habité à Saint-Joseph-de-Porterie, là-bas aussi c'est pas le même… c'est calme aussi mais c'est petit. Après j'ai habité rue Félix Ménétrier, c'est pas loin d'ici, ça c'était sur le coup de 2006. Après j'ai habité à…

MA : *Ce sont des endroits où vous vous sentiez bien ?*

C'est pas l'endroit que j'ai préféré. L'endroit que j'ai vraiment préféré c'était aussi quand j'étais à Saint-Joseph. Saint-Joseph c'est calme, je trouve que c'était bien. Mais c'était pas comme ici, c'était une maison en plain-pied. Et c'était plus petit. En fait c'est à peu près le même aspect qu'ici parce qu'il y a l'Erdre qui est juste derrière donc c'est sympa aussi. Après j'ai habité toujours à Saint-Joseph mais pas dans les mêmes appartements et c'est par la suite que je suis venu habiter ici en 2009.

MA : *Avant de venir habiter à Nantes, vous viviez où ?*

En fait moi j'ai vécu au Sénégal. C'est par la suite, quand je suis arrivé en France que j'ai toujours habité sur Nantes donc comme j'ai dit c'est les parcours que j'ai fait, les endroits où j'ai habité.

MA : *Au Sénégal, vous viviez en ville ?*
J'ai habité à Dakar donc c'est la capitale. J'ai habité là-bas et j'ai habité aussi à Thies. Thies en fait c'est une région qui est à 70 kilomètres de Dakar. On va dire que c'est une petite ville mais pas petite petite et c'est pas loin de la côté. J'ai toujours vécu en maison. Donc c'est pour ça quand j'ai vu cette structure là, la façon dont ils ont construit ici, ça m'a pas beaucoup dérangé, ça a pas joué beaucoup parce qu'en fait là-bas c'est conçu à peu près comme ça, y a des chambres qui sont en face, c'est comme ça que c'est construit. Tu rentres pas et t'as tout, t'as des cours un peu partout.

MA : Donc c'est une structure qui vous rappelle ce que vous avez connu au Sénégal ?

Voilà, effectivement. Parce que t'as de l'espace à l'extérieur et t'as des chambres qui sont en face ou tout est à l'extérieur souvent. En fait là t'as des appartements ou t'as tout dans l'appartement tu vois. Alors que là-bas en fait tu rentres dans la maison c'est comme les maisons qui sont là. Moi j'ai vu des maison où quand t'ouvres la porte, t'as de la pelouse, un truc comme ça, et à l'intérieur tu as tout, c'est pas pareil que là-bas. Là-bas tu rentres dans la maison, t'as un appartement, t'as une chambre à côté, là tu rentres et t'as le salon… C'est à peu près comme là, comme ici. C'est pas concentré concentré, tout n'est pas dans le même bâtiment.

MA : *Vous pouvez me parler de la différence entre la vie à Dakar et la vie ici ?*

Pour moi personnellement ça a pas joué… C'est vrai que c'est pas pareil parce que là-bas t'as des endroits qui sont sympas et d'autres où… Enfin c'est-à-dire que t'as des endroits où c'est bien structure et de l'autre côté t'as des endroits où c'est pas structuré donc c'est pas exactement comme ici où tout est… Les rues sont en enrobés partout, alors que là-bas tu peux marcher sur du sable et tout donc c'est pas la même structure. Et Nantes ça ressemble quand même à un grande-ville. Pour moi ça a pas changé grand-chose à la vie que je menais avant, ça a pas vraiment changé. Enfin je veux dire pour tout ce qui est structure. D'un côté ça change parce que c'est pas exactement la même chose, là-bas c'est un pays en voie de développement, la vie sociale c'est pas la même, c'est sûr, c'est pas pareil.

MA : *Et quand vous arrivez ici en 2003 vous avez directement eu un logement social ?*

Bah au début j'habitais pas tout seul parce que j'ai deux frères qui sont aussi ici. Ils sont pas là parce qu'il y en a un qui a acheté sa maison à Thouaré donc voilà… Mais c'était du privé, c'était pas un appart social. A saint-Joseph le premier appart que j'ai habité c'était du privé mais le deuxième appart c'était HLM, c'était Nantes Habitat. J'avais déposé pour avoir un HLM mais je suis resté pendant longtemps sans en avoir, pendant deux ou trois ans, c'était dur.

MA : *Vous pouvez me parler de quand vous habitiez rue Félix Ménétrier ?*

Felix Ménétrier c'était du privé. Vous voyez là-haut y a Pin-Sec et c'est derrière, ça donne sur Jules Vernes et c'est une résidence aussi, y a que des appartements mais c'est privé.

MA : *Le quartier est comment ?*

Bah le quartier là-bas c'est plus calme par rapport à Pin-Sec parce que Pin-Sec c'est pas un quartier, après c'est calme, mais c'est pas pareil que ce quartier là. Pin-Sec c'est au milieu entre ici et Ménétrier.

MA : *Et l'ambiance là-bas ?*

Bah c'était chacun dans son coin. C'est ça, chacun dans son truc. Je trouve quand même qu'à Pin-Sec t'as l'impression que les gens ils sont plus entre eux qu'ici. Ici chacun est dans son appart, les gens se disent bonjour quand même mais ça reste restreint.

MA : *Et l'arrivé ici ça se passe comment ? Vous demandez un nouveau logement ?*

Ouais, à la Nantaise d'Habitation. En fait cet appartement là je l'avais pas pris seul, je l'avais pris navec mon frère donc comme lui est parti après moi je suis resté dans l'appart. Autrement c'est quand même pas évident, c'est un peu galère pour trouver un appart.

MA : *Ils vous avaient fait différentes proposition ?*

Ils m'ont quand même proposé… je me rappelle ils m'avaient proposé un truc à côté des prisons là-bas et j'ai dit non. Parce qu'en fait j'avais pas envie d'habiter dans un quartier où il y a des grands immeubles et tout donc j'ai dit « je préfère attendre encore ». Donc ils m'ont proposé à côté, sur la route de Saint-Joseph, y a des immeubles là-bas, j'ai failli quand même habiter là-bas mais c'est par la suite que j'ai eu ça… L'autre c'était Nantes Habitat et ça c'est le Nantaise d'Habitation. Donc c'est comme ça que je suis arrivé ici.

Entretien semi-directif

MA : *Quelle a été votre impression à la première visite ?*

Comment c'est du neuf à la première visite on a trouvé que comme on dit c'était un peu bizarre avec les grilles et tout donc on s'est dit que c'était quand même sympa ici. Voilà, c'est desservi, y a les trams qui sont à côté. C'est pas des immeubles à 20 étages, moi je préfère pas, je préfère quand même habiter là où il y a moins d'étages. Donc ça me convenait et c'est pour ça que je suis venu.

MA : *Quelles étaient vos attentes ?*

Les attentes ? Bah moi je trouve quand même que par rapport à la vie sociale c'est raisonnable voilà. C'est pas cher par rapport à certains apparts où moi j'ai habité à Saint-Joseph. J'ai habité dans un duplex, c'était carrément plus petit et je payais pareil qu'ici donc pour moi y a une différence, ici y a plus d'espace et tu payes à peu près la même chose. Donc l'attente c'était ça : t'as plus d'espace, gagner de la place quoi. Etre plus près aussi des transports, Saint-Joseph c'est un peu excentré. Mais c'est une ville sympa quand même Nantes.

[Il propose] On peut se tutoyer

MA : *Nantes te plait ?*

Nantes, franchement. Moi j'ai été à Bordeaux aussi, mais franchement vite fait, 3 mois quoi et je préfère Nantes. Pour moi Nantes c'est une ville calme c'est une ville sympa.

MA : *Tu utilises beaucoup le mot « calme »…*

Parce que moi j'aime bien. Je préfère… J'allais dire voilà j'aime bien quand il y a trop de mouvement, par exemple comme Paris moi je me vois pas vivre là-bas.

MA : *Tu n'apprécies pas un endroit animé ?*

C'est animé en fait. C'est calme mais animé. Je veux dire c'est comme si y a endroits ou il y a des soulèvements ou je sais pas quoi. Par exemple à Paris pendant les fêtes y en a qui brûlent des voitures, tu vois c'est dans ce sens là que je vois le truc. En fait je préfère habiter dans des endroits où on peut éviter tous ces problèmes, c'est dans ce sens là. Mais autrement c'est une ville qui bouge beaucoup Nantes, ça bouge. Pas le quartier ici, peut-être le centre-ville.

MA : *Tu penses quoi du fait que ce soit un écoquartier ?*

Ca aussi je trouve que c'est intéressant, c'est bien. Parce qu'ici tu peux trier tes ordures et tout dojnc ça joue aussi beaucoup…

MA : *C'est quelque chose qui se voit ?*

Normalement si, ça se voit. Moi je pense que ça se voit. Après les gens le voient pas mais moi je pense que ça se voit, de la façon dont c'est construit et voilà. Peut-être aussi que les éléments qu'ils ont utilisé pour faire la construction de ces appartements aussi. Par exemple, les plexis, les plastiques là, peut-être que c'est des éléments qui ont été recyclés donc ça en fait partie. Le parc ça en fait partie et comme je dis là ils ont créé un espace déchets comme ça pour recycler les déchets donc c'est bien.

MA : *Est-ce que ça rend le quartier différent d'un autre ?*

De toute façon, à vue d'œil tu vois que le quartier est un peu particulier par rapport à quand tu vas de l'autre côté du tram, c'est pas pareil. Y a quand même pas mal de gens qui viennent visiter ou regarder, c'est parce que ça attire un peu l'attention des personnes. Ca c'est un peu la différence qui fait ça aussi.

MA : *Au début il y avait beaucoup d'élus et de professionnels qui venaient aussi visiter, ça fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

[rires] C'est un peu bizarre quand même. C'est vrai qu'en fait y a tout le temps du monde qui vient, c'est comme si en fait tu es dérangé dans ton intimité ou un truc comme ça. Peut-être que c'est aussi sympa, ça permet de voir que voilà c'est un quartier intéressant, ça attire quand même des gens. Y a un certain nombre de choses qui rentrent en jeu sur ça. Ca fait un peu bizarre en même temps parce que voilà c'est comme ça quand le quartier attire des gens, t'es obligé d'accepter ça et de vivre ça. Mais je trouve qu'aussi c'est sympa, y a pas de mal à ça, c'est bien. C'est intéressant.

MA : *Comment tu définirais ce quartier ?*

En fait déjà c'est un quartier… je vais pas dire que c'est moderne mais c'est un quartier où il y a tout pour moi : c'est pas loin des centres commerciaux, c'est pas loin des transports, c'est pas

loin de la ville, pas trop loin. Donc pour moi c'est que du positif. Et t'as l'impression que t'es à la campagne en même temps que t'es en ville donc pour moi c'est que du positif.

MA : *C'est quoi ce côté campagne ?*

La verdure, c'est ça. Pour moi c'est bien.

MA : *Il y a des éléments ratés ?*

Il y a peut-être des côtés mais en général c'est positif. Comme je le disais ils ont construit parfois des trucs où y a quand même des erreurs sur les constructions quand même. Quand il y a du vent, y a le sable ou quelque chose comme ça qui rentre dans les appartements, dans la chambre. Ca aussi ils auraient pu faire un peu plus des études là-dessus.

MA : *Quels sont les éléments marquants du quartier ?*

Déjà c'est la couleur des appartements, c'est pas tous les jours qu'on voit des couleurs comme ça dans les appartements je pense. C'est aussi l'eau qui traverse dans le quartier, c'est aussi la partie éco qu'ils ont mis là-bas pour les déchets, ça aussi ça fait se démarquer un peu le quartier. En général c'est ça.

MA : *Le fait qu'il y ait de l'eau, cela n'a pas de caractères négatifs ?*

Après si l'eau elle passe y a pas de souci mais s'il est stagnante ça peut créer des problèmes parce que ça peut amener des insectes. Voilà, autrement y a un souci aussi parce que parfois pendant l'été à cause des arbres qui poussent ou des herbes y a quand même pas mal d'insectes qui rentrent dans les appartements. Je sais pas d'où ça sort mais y en quand même pas mal. Là il fait un peu froid on les voit pas mais quand il fait un peu chaud y en a quand même pas mal qui rentrent. Ca c'est l'aspect négatif mais bon c'est normal, tout ne peut pas être rose.

MA : *Y a-t-il des choses qui manquent, que tu penses qu'il faudrait ajouter ?*

En fait ils ont mis des jeux pour les enfants mais je trouve qu'il y en a pas assez. Ils auraient pu peut-être améliorer l'espace pour les enfants. J'ai vu qu'ils ont mis juste trois petits trucs mais ils auraient pu quand même faire un peu plus d'efforts.

MA : *Y a-t-il des éléments qui t'ont surpris ici ?*

Sûrement il doit y avoir quelque chose qui étonne, c'est la raison pour laquelle les gens viennent pour regarder un peu… parce qu'il y en a quand même pas mal qui jettent un coup d'œil donc c'est sûrement la façon dont c'est construit qui est étonnante.

MA : *Connais-tu les intentions à l'origine du projet ou comment les images tu ?*

Pour moi c'était, vu comment ils les ont construit, c'est de permettre aux habitants d'être un peu plus côte à côte, d'avoir peut-être des liens, vu comment ils l'ont conçu…

MA : *Et est-ce que ça fonctionne ?*

Après ça dépend mais je pense que oui. Oui, ça va, ça se voit. Parfois ils organisent quand même des petits repas ou quelque chose comme ça où ils invitent tout le monde à venir y assister donc on peut dire que ça peut dépasser le stade « bonjour, bonsoir ». C'est pas tous les jours mais ça peut arriver que ça se fasse.

MA : *Tu y vas ?*

Moi personnellement j'y suis peut-être allé une fois oui mais autrement non parce que souvent t'as le temps ou quelque chose comme ça. Mais ouais, les gens y vont. Donc ça peut dépasser le stade de « bonjour, bonsoir », ça peut mais ça le fait pas forcément.

MA : Je voudrais revenir sur le côté pratique, tu as une voiture, tu la prends pour aller au centre-ville ?

Quand je vais au centre-ville souvent je prends le tram. C'est pas loin, c'est juste à côté, donc tu prends le tram et il te ramène directement juste au centre-ville donc autant… Peut-être quand il y a pas de tram, la nuit, et que tu veux sortir ou quelque chose comme ça pour aller en soirée, là tu prends la voiture mais si c'est pour aller dans le centre-ville faire quelques trucs la journée je préfère prendre le tram.

MA : *As-tu changé un certain nombre de pratiques en venant vivre ici ?*

Bah c'est souvent la voiture. Quand j'étais à Saint-Joseph j'avais une voiture et là je pouvais pas m'en passer. Mais là j'ai dit que voilà, depuis j'ai pas essayé de chercher une voiture parce que j'en ai pas vraiment besoin quoi. Parce que là je suis à portée carrément du tram, souvent à n'importe quelle heure tu peux prendre le tram ou le bus ou n'importe quoi, ça c'est l'avantage d'habiter ici aussi.

MA : *Et en ce qui concerne les pratiques écologiques ?*

Moi pour moi ça a pas changé grand-chose parce que le tri là où j'habitais avant j'avais ça aussi.

MA : Est-ce que ça a changé ta vision de l'écologie ?

Je vais dire pas trop. Ca a pas changé grand-chose. Quand il faut trier les trucs il faut trier. D'un côté je peux pas te dire totalement que ça a pas changé parce qu'avant j'utilisais beaucoup la voiture mais comme maintenant j'utilise pas beaucoup la voiture quand je vais dans le centre, je vais pas dire que ça a totalement changé mais ça a joué quand même sur le côté éco. Parce que je pollue moins par rapport à mes déplacements.

MA : *Tu disais que tu allais facilement au centre-ville quand tu as des choses à faire, fréquentes-tu un peu les commerces du quartier ?*

Ouais, ça par contre oui. Y a parfois le marché aussi, là tu peux aller acheter quelques trucs, des fruits… Oui, oui ça marche bien. Les courses souvent c'est Paridis voilà, le Carrefour est pas trop trop loin non plus.

MA : *Et ça t'arrives d'aller te promener juste à côté ?*

Ca arrive souvent. Par exemple le dimanche ça arrive de sortir se promener aux alentours. Mais là comme il fait pas beau actuellement autant éviter. Y a des coins qui sont agréables pour ça et puis ils ont mis des bancs un peu partout donc voilà… En général ça va, je m'y plait.

MA : *Tu sais ce que pensent du lieu les gens qui viennent te voir ?*

Bah souvent ils disent que c'est sympa. Franchement la majeure partie ils disent que c'est cool. C'est ce qu'ils disent après c'est sûr qu'il y en a qui ont déjà dit qu'il y a trop de couleur ou un truc comme ça mais en général les gens aiment bien, ils trouvent que c'est nouveau parce qu'ils ont peut-être pas l'habitude de voir ça. Souvent ce qu'ils trouvent un peu bizarre c'est le fait qu'il y ait deux parties, peut-être que ça les dérange. Autrement ils disent que c'est pas mal.

MA : *Est-ce que tu as vu la communication autour du projet ?*

Autour du projet dans le quartier ? Je l'avais lu mais brièvement quoi et y a longtemps. Parce qu'en fait on l'avait dans la boîte-aux-lettres et tout, du coup j'ai un peu jeté un coup d'œil mais je m'en rappelle plus parce que ça fait longtemps.

MA : *Je suppose que tu n'as pas non plus participé aux réunions d'information ?*

Non je n'ai pas participé à tout ça.

MA : *Pas envie ?*

Non c'est pas ça mais je n'étais peut-être pas au courant, c'est peut-être ça aussi…

MA : *Mais tu trouves qu'il y a suffisamment d'information ici ?*

Ouais je trouve qu'il y a pas mal d'information parce qu'ils envoient quand même parfois des documents, des journaux pour expliquer un peu ce qui se passe dans le quartier et tout. Ca arrive qu'ils envoient des trucs comme ça. C'est pour expliquer un peu ce qu'ils vont faire du quartier, le programme un peu.

MA : *C'est fidèle à l'image que tu te fais du quartier ?*

Bah on va dire si oui. S'ils envoient ça c'est pour permettre de mettre les gens au courant de ce qui se passe et en même temps ça permet aux gens de créer du lien peut-être tu vois. Souvent c'est pour ça, parce que ça peut arriver qu'ils invitent les gens à quelque chose, à une manifestation, à des réunions sur le quartier, ça peut arriver…

MA : *Je voudrais revenir un peu sur l'architecture, tu en penses quoi ?*

Comme j'ai dit, pour moi y a des trucs bizarres. C'est-à-dire les grilles dont on parlait tout à l'heure… c'est-à-dire qu'aussi ils ont fait ça peut-être parce qu'ils avaient pas d'autres choix. Pourquoi ils ont construit des grilles comme ça ? Peut-être que c'est pour économiser. Pour moi c'est plus économique parce que ça permet déjà de pas mettre des parpaings de partout, ça permet aussi d'aérer un peu peut-être. Parce qu'en fait quand tu mets tout le temps des parpaings t'as l'impression que t'étouffes un peu. Peut-être que ça crée des aérations et tout donc ça peut être ça aussi.

MA : *Donc tu as une impression bizarre : d'un côté ça aère et de l'autre côté tu disais que ça fait prison…*

C'est clair ! [rires] Ca permet peut-être aux gens aussi de se voir ou… parce qu'avec ça ton voisin tu le vois, s'il est sur sa terrasses ou quelque chose comme ça donc peut-être que c'est aussi ça. C'est clôt en fait, ça c'est sûr. En fait c'est l'aspect clôt qui me marque. Ils ont mis des digicodes un peu partout donc c'est pas ouvert à tout le monde. C'est un peu sécuritaire. D'un côté ils auraient peut-être pu ne pas mettre pas mal de digicodes mais ils ont voulu jouer sur le côté sécurité aussi, les digicodes c'est à cause de ça aussi mais y en a partout, tout est fermé.

MA : *Donc tu n'as aucun vis-à-vis ?*

A part peut-être en haut. Sinon on fait que se croiser mais on peut voir quand il y a des gens sur les terrasses.

MA : *Une question de conclusion : ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Je pense que c'est pas mal ici. Mais mon quartier idéal ? Sans limite ? En tous cas c'est pas… ici je vais pas dire que c'est sans limite. Si, c'est ça mon quartier idéal peut-être que je l'ai pas encore vu. Ici c'est pas mal comme quartier mais le quartier idéal je crois que l'ai pas encore. En même temps 100% écolo ce sera pas mal. Là on y est pas à 100% ça c'est sûr. Parce que déjà c'est tout électrique ici donc je sais pas mais peut-être qu'ils auraient pu mettre autre chose, je trouve que c'est pas 100% écolo. Malgré le fait qu'il y ait pas mal de trucs biens.

MA : *C'est bien isolé ici ?*

C'est pas mal, tu mets le chauffage ça va. Il faut pas ouvrir les fenêtres tout le temps mais ça va c'est bien isolé.

MA : *La Nantaise d'Habitation t'avait dit que c'était un écoquartier ?*

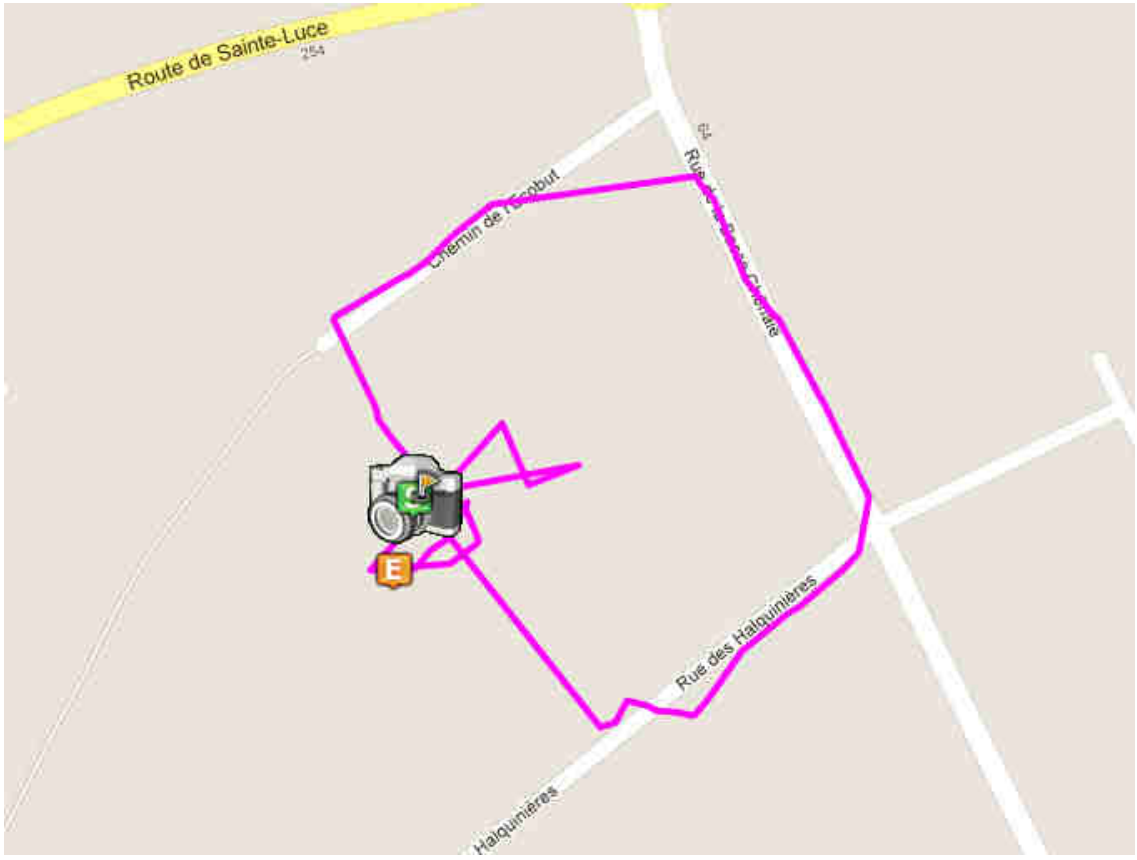
C'est pas un truc qu'ils mettaient en avant. C'est pas un argument qu'ils utilisaient. C'est un argument en plus mais ils le mettent pas en avant, c'est pas un truc qu'ils racontent tout le temps.

MA : *Je crois qu'on a à peu près fait le tour.*

En même temps moi j'ai pas l'habitude de répondre à des questions comme ça tu vois, c'est la première fois.

HN8	
	Date : 19/03/2012
	« Statut habitant » : locataire, logement social
	Investissement/loyer : 400€/mois HC (80€ d'électricité et gaz)
Climat de visite : temps clair, ciel bleu, soleil, température clémente	**Adresse :** Chemin de l'Ecobut
	Arrivée : novembre 2011
Durée de la visite : 26 min	**Appartement :** T3, 70m²
Longueur du parcours : 572 m	**Occupant(s) :** 3
Durée de l'entretien : 1h16 min	**Profession :** coiffeuse
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 22 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

C'est vrai qu'on est mieux ici que là où on était avant, aux Dervallières. Et puis c'est vrai que moi j'ai plutôt vécu à la campagne, même si la campagne avant ça me disait pas vraiment, maintenant je me rends compte que quand on a des enfants et une vie familiale moi je préfère avoir un peu de terrain pour qu'ils puissent jouer. C'est vrai que je trouve que c'est bien, on est bien situé, on a de la verdure, mais ce que je reproche c'est qu'ils y a plein d'anomalie. C'est vrai qu'on en parle avec les voisins, on est bien situé, on est tranquille, ça y a pas de problème

mais c'est vrai qu'au niveau des constructions… même dehors on commence à voir quelques fissures, des choses comme ça. Je pense que maintenant ils font tout vite et finalement… Là je sais que la VMC marche pas. On commence vraiment à voit les défauts, par exemple ma porte d'entrée je sais qu'elle va durer très longtemps et la personne est venue et m'a dit qu'elle pouvait rien faire. C'est plein de choses comme ça… Là vous voyez, on voit, on sent que le sol ça accroche quand on fait comme ça parce que des fois le joint en-dessous part.

C'est vrai que pour l'instant ce que je connais c'est vraiment le tour, je connais pas… j'ai pas encore pris les petits chemins. Je pense que je le ferai bientôt mais…

Visite

Lieu	**t0 +**	
Chemin de l'Ecobut	5 :55	[son fils part en marchant] Je sais pas où il est parti, il connait je pense… Non c'est parce qu'on prend la voiture par là mais vu que là je l'ai garé de l'autre côté à mon avis il va pas la trouver. Moi au niveau du quartier, je trouve que c'est plutôt un quartier calme. C'est bien situé parce qu'on est proche de Nantes mais on arrive quand même à trouver des coins de verdure. Donc moi c'est ce qui me plait ici. Après pour l'instant vu que ça fait pas longtemps qu'on est arrivé, je connais pas encore trop bien. Je fais plus le tour de la maison, après les commerces je vais plus loin, je vais vers Doulon pour la Poste, des choses comme ça. Mais je sais depuis le début qu'il y a un petit passage, je l'ai encore jamais pris parce que je sais pas trop où ça mène, je sais pas s'il y a pas une école maternelle justement parce que lui va commencer à aller à l'école donc ça va s'élargir la zone où on va aller parce que ça va devenir une habitude. Donc on verra mais sinon c'est vrai que c'est un quartier qui est calme. Les bâtiments j'aime bien, après y a pas mal de choses comme ça et je trouve que c'est bien fait mais y a peut-être des petites anomalies on va dire. Après ça change, c'est vrai que c'est pas commun, ça fait plus carré, cubique, que ce dont on a l'habitude. Par contre aussi je dirais que le point négatif c'est que quand on regarde aux alentours y a pas mal de gens qui déposent leurs déchets. Que ce soit là où même là-bas, sur le terrain au fond. L'autre jour j'ai carrément vu un camion qui laissait ses détritus donc je suis allée voir parce qu'on est quand même à côté quoi. Mais là je me dis que c'est plus parce que c'est en chantier après quand ce sera à l'état normal faut espérer que ce soit mieux parce qu'après ce sera notre garage.

		C'est vrai qu'au niveau de la situation géographique on est bien située, parce que pour moi Sainte-Luce, Carquefou, tout ça, en même temps ça me permet d'être proche de ma famille vu qu'ils habitent à Ancenis et comme j'ai mon travail à Nantes je peux quand même être proche de mon travail. Donc entre les deux c'est pas mal en fait, ça me permet d'être pas trop loin d'eux et en même temps d'être près de mon travail. MA : *Vous allez travailler comment ?* Moi c'est vrai que de préférence je préfère y aller en voiture mais comme je travaille dans le centre faut payer le parking, risque d'avoir des contraventions, tout ça, donc je suis obligée de prendre le bus. Et c'est vrai que c'est un coût supplémentaire parce que finalement on paye l'assurance de la voiture, la voiture, les réparations, l'essence et après on est obligé de prendre le bus. Moi j'emmène mon fils chez la nourrisse le matin donc je prends ma voiture pour le déposer du côté de la Beaujoire, là-bas y a pas trop de bus parce qu'elle est dans une maison et après je suis obligée de revenir en voiture, de la garer ici, et je retourne prendre le bus. Donc c'est un peu une perte de temps et puis du coup je suis obligé d'acheter un ticket alors que normalement j'ai ma voiture donc j'en aurais pas énormément besoin mais on va dire que c'es tça qui est un peu embêtant.
Rue de la Basse-Chénaie	11 :14	Avec l'école ce sera encore une autre organisation. Parce que comme je connais pas le quartier tout ça, je vais devoir trouver une garde pour le soir et le mercredi. Parce que vu que je suis dans le commerce je suis décalée, je travaille du mardi au samedi. Je trouve que c'est bien parce que ça se construit pas mal et j'ai l'impression que de plus en plus ils essaient de mettre un peu de verdure même en étant en immeuble parce que même là ça fait quand même des immeubles mais y a quand même un peu de verdure donc c'est bien. Par contre je sais pas mais moi le bois j'aurais peur que ça s'use dans le temps, avec l'humidité tout ça. Voilà donc en fait ce que je connais c'est ça pour l'instant. Maintenant ça va arriver en face aussi, d'un autre côté heureusement parce qu'il y a des fois où l'accès des pavillons est assez étroit et j'arrivais pas à ressortir de chez moi parce qu'il y avait un camion dans le passage donc pour aller au travail des fois… Donc il est temps que ça se termine quand même parce que c'est parfois assez embêtant.
Rue des Halquinières	13 :24	Mais même là on voit que c'est des appartements mais c'est quand même assez spacieux. Ca fait pas que apparts, je pense qu'il y aura des espaces verts dans tout ça, ça permet un peu de…

		De l'autre côté je trouve qu'au niveau du terrain y en qui ont un peu laisser leur détritus, je sais pas ce que c'était comme terrain avant mais… C'est joli le bois mais dans le temps je me dis que ça peut pas durer. Et là ce qu'il y a un peu derrière ça donne un peu la mauvaise image parce qu'on voit là-bas qu'il y a des déchets, des sacs poubelles, des sacs ici… MA : *Vous avez la vue sur la plus grosse partie du quartier.* Oui c'st ça. MA : *Vous fréquentez cette partie là, les commerces, la médiathèque ?* Pas pour le moment. Là où je vais souvent pour faire les courses c'est Paridis, la Poste je vais plus au vieux Doulon ou dans le bourg de Sainte-Luce. Mais c'est vrai que j'ai été une fois à la boulangerie là-bas mais vu que je vais pas non plus trop souvent à la boulangerie, j'ai pas eu forcément à faire donc pour l'instant j'ai pas d'endroits fétiches. Je vais plus dans les commerces du centre à côté d'où je travaille. Par exemple pour manger où si j'ai une petite faim forcément je vais plus aller à la boulangerie qui est à côté de mon lieu de travail où là franchement j'y vais tout le temps quoi, plus d'une fois par semaine. Mais c'est vrai que quand j'arrive le soir, le temps de le récupérer, finalement y a pas forcément tout le temps du pain. C'est vrai que ça change parce qu'avant on était aux Dervallières. C'est vrai que souvent ce quartier y en a pas mal à qui ça fait peur, moi quand j'y étais j'ai jamais eu de problèmes particuliers sauf deux ou trois jours avant qu'on déménage dans le parking y avait quatre voitures de cramées. C'est vrai qu'on est plus tranquille parce qu'au moins, même si on a jamais eu de problème, y avait toujours la crainte là-bas de se dire, est-ce qu'on va retrouver notre voiture brûlée quoi. Donc finalement la nuit j'étais tout le temps en train de regarder si tout se passait bien alors que maintenant je sais qu'ici moins. On est plus tranquille quoi, même pour le style à partir du moment où on a sa famille on a plus envie de s'isoler entre guillemets, enfin qu'il y ait un peu plus d'espaces pour qu'ils grandissent avec un peu de verdure. Après c'est pareil faut pouvoir. Y a pas beaucoup de pavillons sur Nantes ou c'est difficile d'y avoir accès. Là on a pas encore eu trop le temps d'être dehors du fait qu'on a emménagé l'hiver mais c'est sur que l'été ça va être agréable. Après ce que je reproche c'est plus l'emplacement où on est situé, dès qu'on part les gens voient tout. J'ai remarqué que la plupart des autres terrains sont plus bas par rapport à nous et en

		fait nous, je pense pas que c'ait été voulu mais notre terrain est un peu surélevé, ce qui fait qu'on voit tout de ce qui se passe chez nous donc c'est pour ça qu'au niveau de l'architecture ils nous ont mis du coup une haie d'un côté mais ils ont pas pensé à en mettre de l'autre parce qu'ils ont pensé sans doute qu'on voyait pas ce qui se passait chez nous comme les autres. Et du coup on va être obligé de mettre forcément un brise-vue ou quelque chose comme ça parce que c'est vrai que c'est un peu embêtant.
Chemin d'Ecobut	20 :16	En fait là bon y a personne dans le jardin mais on voit que dès qu'on est dans le jardin on nous voit. Et c'est pour ça que j'aime pas spécialement parce quand on arrive de là on voit tout ce qui se passe dans notre jardin en fait. Y a une haie d'un côté mais pas de l'autre en fait. Je vais remonter moi-même parce qu'apparemment c'était pas dans les plans. C'est vrai que quand on voit les autres jardins qui ont le même muret que nous, ils ont pas ce problème là, on voit pas ce qui se passe chez eux parce que c'est un peu plus bas. Bon c'est un petit détail mais… MA : *Vous préféreriez que ce soit plus fermé ?* Non en fait c'est plus être tranquille chez soi. C'est pas le fait d'être enfermé mais après j'aime pas qu'on voit tout ce que je fais. Parce que c'est vrai qu'il y a quelqu'un qui est un peu bizarre qui tourne dans le quartier et l'autre jour j'étais juste dehors et il restait comme ça [bras croisés] vraiment donc je me dis que c'est comme si j'étais chez moi mais je me sentais pas vraiment chez moi quoi. C'est vrai que les autres habitations j'ai l'impression qu'elles n'ont pas ce genre de problèmes parce que quand on passe devant on voit pas. Mais j'ai remarqué que quand j'étais dans mon jardin dehors on voit que le jardin est plus surélevé. Donc bon, c'est pas grave mais c'est un petit point embêtant.
Allée du chemin de l'Ecobut	22 :45	Là du coup c'est tout ce qu'ils ont construit. Moi c'est ça que je recherchais. En fait je veux dire que quand j'étais plus jeune, je suis pas très vieille mais quand j'étais pus adolescente… moi j'ai commencé à travailler à 17 ans donc j'ai pris mon appart et mon indépendance de bonne heure, à 18 ans, moi je cherchais le côté collectif, proche des transports en commun pour pouvoir sortir donc le centre-ville ça m'allait bien. Mais après depuis que j'ai eu le petit, ce que je cherchais justement c'était d'être plus tranquille, un peu m'éloigner de la ville. Je pense que quand on est jeune on pense plus à sortir, des choses comme ça, et après plus créer un cercle un petit peu tranquille quoi. Pourtant je m'étais dit que… en plus mes parents habitaient vraiment à la campagne, y avait un grand jardin, ça m'intéressait pas à l'époque. Sortir dehors, faire un tour de jardin, c'était pas mon truc donc je m'étais dit que jamais j'habiterais… enfin que si j'avais un jardin plus tard ça me servirait

		à rien et finalement en fait mes idées ont changé depuis que j'ai eu le petit. Là [au fond de l'allée] c'est là qu'on aura accès justement au parking. Après je sais pas comment ça va se passer, parce que ça va ramener pas mal de nouvelles personnes du fait qu'il y a les immeubles qui sont quand même bien construits autour donc on verra… Mais ouais je trouve que c'est bien parce que maintenant sur les nouvelles constructions j'ai l'impression qu'ils ont plus le souci de mettre de la verdure, quelque chose d'un peu agréable parce que là y aura des plantes donc ce sera mieux que s'il y en avait pas. C'est vraiment ça que je recherchais aussi, pouvoir faire des barbecues, tout ça.
Cour de l'appartement	25 :14	Voilà moi je trouve que c'est pas mal. Après maintenant je pense que c'est plus qu'on construit beaucoup mais qu'on construit vite et après c'est ça qui fait qu'on est dans un cadre plus agréable parce qu'il y a de la verdure mais au niveau construction je pense que c'est moins solide que ce que ce n'était avant, parce qu'avant ils avaient peut-être moins le souci de l'esthétique, moins le souci du confort, moins le souci de tout ça mais bon je pense que c'était un peu plus dur… Parce que je vois que les murs, c'est des petits détails mais quand mes voisins montent en haut, quand ils dorment, quand ils vont se coucher, en fait on entendu tout. Pourtant on est pas dans un immeuble quoi. Donc ça l'été ce sera agréable d'aller dehors.
Jardin de l'appartement	27 :12	C'est sûr que c'est quand même agréable. Je vois bien cet été où je pourrais mettre une petite table. Donc voilà c'est que je disais on commence à voir déjà plusieurs petites fissures sur plusieurs endroits. MA : *Le composteur et la cabane, on vous les a fournis ?* Oui, oui, on paye la location tous les mois du petit cabanon, ça permet de faire un rangement en plus. C'est séparé du loyer mais c'est pris quand même dedans. Donc voilà maintenant il a son espace. Le problème c'est qu'avant moi j'avais que mon lundi et comme j'étais en appartement ce que j'étais obligé de faire parce que je voulais qu'il sorte quand même un petit peu dehors voir de la verdure, j'étais obligé de couper tout ce que j'avais à faire, malgré le fait que j'ai du ménage ou des papiers à faire, pour aller dans un parc et c'est vrai que des fois j'avais pas cette possibilité alors que maintenant je peux très bien être dans le salon en train de faire le ménage et voir ce qu'il fait donc c'est déjà mieux, c'est plus confortable voilà.

		C'est un T3, un peu plus gros c'aurait été bien parce que je me dis que si après, on sait jamais, si plus tard il y en a un autre faudra déménager et pour retrouver ça, ça va être difficile. Après on ne sait pas, peut-être être propriétaires carrément parce que comme j'ai un CDI… pour l'instant c'est à voir parce que ça coûte quand même relativement cher. Mais bon vu qu'on est deux à avoir un CDI puisque son papa aussi ça sera déjà plus facile. Mais bon après c'est ça, mon travail est quand même à Nantes donc faudra que je trouve dans une zone se rapprochant de Nantes mais à ce qu'il parait Nantes et même les alentours c'est extrêmement cher… Bon après si on s'en éloigne de trop le problème c'est que ça fait loin du travail, plus de frais d'essence, tout ça, donc c'est… Le mieux ce serait d'être propriétaire vers Carquefou, Sainte-Luce, tout ça, pour moi, dans l'idéal mais bon… Faut voir selon ce qu'il y a et moi ce serait plutôt une maison forcément. Et après faut voir avec les moyens tout ça…

Entretien

Parcours résidentiel

Dans un premier temps j'ai habité plutôt à la campagne dans une maison. C'était à 20 minutes d'Ancenis, c'est vraiment la campagne, du côté de Saint-Herblon, Mésanger, tout ça… Vraiment la campagne. Je suis restée jusqu'à mes 18 ans.

A 18 ans, vu que j'ai commencé à travailler à l'âge de 17 en apprentissage dès la sortie de mon apprentissage j'ai trouvé du travail directement et j'ai décidé d'aller en foyer de jeunes travailleurs puisqu'à l'époque la personne qui m'avait employé m'avait dit de me rapprocher de Nantes et au final elle ne m'a pas gardé. Donc vu que j'avais pris des engagements et que j'étais au FJT il a fallu que je trouve des petits boulots par ci par là, j'étais au McDo, j'ai fait plusieurs travaux pour payer le loyer parce que du coup je m'étais engagé. Donc je suis quand même restée habiter sur Nantes. J'étais du côté de Saint-Herblain. Je trouve que c'est bien pour un premier logement parce que si on a envie d'être seul on peut être dans sa chambre, si on a envie d'être en collectivité, on descend, y a les autres puisqu'ils organisent des soirées tous les soirs en gros. Si on a besoin de l'aide d'un adulte pour faire les premiers papier tout simplement, bah on descend et on peu trouver un adulte donc ça permet de rester un petit peu libre mais quand même dans le cadre collectif avec des règles à respecter. J'ai dû rester à Nantes, après j'étais enceinte et c'est là que je suis allée aux Dervallières. Et après les Dervallières je me suis retrouvée là. Je suis rentrée aux Dervallières quand j'avais 19 ou 20 ans et là je suis arrivée ici.

MA : *Pour venir ici vous avez fait une demande ?*

J'ai fait une demande dès que je suis arrivé aux Dervallières, j'avais pris les Dervallières parce que bon j'avais pas trop le choix en fait, vu que j'étais enceinte fallait quand même que j'ai un appart tout ça et pas au FJT parce qu'au FJT c'était pas la peine. J'ai fait une demande parce qu'en étant là-bas je voyais bien que c'était un peu difficile, parce que son papa était en

formation du côté de Doué-la-Fontaine donc moi j'étais toute seule la semaine donc c'est vrai que monter les courses, j'avais la poussette à l'époque et y avait pas d'ascenseur rien, j'étais au troisième étage donc j'étais obligée de tout mettre dans la poussete et de porter le petit, plus les courses, plus la poussette donc mes courses je les faisais en 5 ou 6 fois parce que du coup je pouvais en ramener qu'une petite quantité. Donc c'était un peu dur à gérer quand même à ce niveau là. Et après je sais pas, besoin d'un espace vert parce que chaque fois que je rentrais du travail fallait aller dans des parcs donc au bout d'un moment… et puis même le troisième étage c'était pas le grand confort au niveau des courses, au niveau de… Donc moi je sais que je voulais quand même avoir un espace vert un peu plus grand donc c'est pour ça que j'avais demandé une mutation. Mais je pensais pas que ça allait arriver aussi vite.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes ?*

Avoir un espace vert, un peu plus grand et c'est tout. Et après être à proximité, enfin être entre le centre et mes parents. C'était ça. Après j'avais pas forcément… mais je voulais être pas trop loin d'eux.

MA : *Comment ça c'est passé ?*

J'avais reçu un courrier, du coup j'avais rappelé et j'étais venue visiter, sauf que comme entre temps ma situation avait changé il a fallu que ça repasse en commission tout ça et je savais pas du tout si j'allais avoir le logement parce qu'à l'époque quand j'avais demandé une mutation j'étais en CDI au McDo mais j'avais un petit contrat de 20 heures et depuis c'est vrai que ma situation avait évolué parce que j'étais partie du McDo, j'étais en poste de coiffeuse mais CDD donc mon dossier a dû repasser en commission et finalement c'est passé et ça va. Maintenant je suis en CDI dans le même salon.

MA : *Saviez vous que le quartier est un écoquartier ?*

On s'en doute un peu et c'est vrai que quand on a un environnement il faut quand même le préserver.

MA : *Est-ce que cela change les choses ?*

Après ça va dépendre… je sais pas si ça modifie quelque chose mais je sais que j'avais vu une fois où je regardais C'est pas sorcier et ils parlaient justement des écoquartiers et eux ils expliquaient que les maisons du futur elles seraient plutôt de cette forme là, plutôt cubiques parce qu'apparemment ça consomme moins d'énergie en fait. C'est un avantage au niveau de l'énergie, après je sais pas, c'est ce que j'avais regardé. Donc quand j'ai vu ici c'est vrai que ça ressemblait un peu à ce qu'ils disaient.

MA : *Ce n'est pas quelque chose que vous saviez avant de venir ?*

Non, on était pas informé là-dessus. Moi ce que je recherchais c'était la tranquillité et d'avoir de la verdure donc c'aurait pu me plaire.

MA : *Trouvez vous que le quartier se distingue ?*

Je sais pas parce que j'ai pas trop visité le reste mais moi je trouve que c'est aussi le fait qu'on est éloignés de la ville, je pense. Parce qu'après c'est vrai que quand on est en plein centre forcément déjà pour se garer on a pas son propre garage, tout ça… J'ai pas trop visité d'autres quartiers par ici donc après c'est un peu difficile de comparer par rapport à ce qui se fait ailleurs.

MA : *Donc pour vous le quartier est éloigné de la ville ?*

Bah on est vers la ville mais on est plus décentré. C'est pour ça… Sainte-Luce, Carquefou, des trucs comme ça c'est un peu éloigné mais on arrive à retrouver le confort entre guillemets de la campagne, c'est-à-dire un peu plus de verdure et d'espaces verts quoi. Mais c'est rester proche quand même parce qu'après y a le travail, les moyens de transports faut que ce soit pratique.

MA : *Pour revenir à l'idée d'écoquartier, c'est quoi un écoquartier ?*

C'est privilégier les espaces verts, garder des arbres, après faire attention au niveau des déchets, aussi les énergies renouvelables mais là je pense qu'il n'y a ni éolienne ni quoi que ce soit… C'est ce que je vois. Je sais que mes parents sont pas mal dans cet esprit là et ils ont des panneaux solaires sur le toit.

MA : *Globalement vous diriez que le quartier vous plait ?*

Oui, ça me plait, je suis quand même bien mieux ici qu'aux Dervallières. A priori ça pourrait être comme je le disais au niveau des habitations et tout ça, on va dire bien finalisé… Après au niveau de la verdure je trouve que c'est bien. Sinon pour le reste de mon côté ça va.

MA : *A propos des petits soucis que vous rencontrez, comment se passent vos rapports avec le bailleur ?*

La porte je leur ai transmis mais ça en reste là. La douche je leur ai pas forcément dit parce que je pense qu'on est tous dans le même cas et que ça va pas changer grand-chose je pense. Du coup ça en reste là, même les fissures je crois que je leur avais signalé mais ils réagissent pas plus que ça. Même les ouvriers, l'autre jour il y en a qui est venu voir la porte et qui a vu que le joint partait, il m'a dit « bon c'est les carreleurs qui ont mis le carrelage trop haut » donc en fait ça en reste là, il m'a dit « je peux rien faire parce que le carrelage est trop haut » mais bon si j'appelle le carreleur il va pas démonter son carrelage. Mais j'en parlais l'autre jour avec les voisins qui ont pas mal de soucis niveau construction, c'est un peu collectif en fait.

MA : *Vous parlez de vos voisins, vous avez de bons rapports avec eux ?*

On a pas forcément des rapports avec tous les voisins mais c'est vrai qu'il y a des personnes… y en a qui on dit juste bonjour, y en a avec qui on sympathise un peu plus. Pour l'instant on en connait pas non plus plus que ça. On se connait pas trop non plus mais ça va.

MA : *Connaissez vous les ambitions à l'origine de ce quartier ?*

Pour ramener peut-être des gens je dirais… après ça dépend ce qu'on cherche aussi, c'est pour avoir un appartement avec un peu plus de verdure qui correspondent à des attentes différentes de celles de HLM je pense. Mais bon c'est plus difficile aujourd'hui d'avoir ça. Parce que ce qu'on voit c'est que ce qui se construit le plus c'est quand même des immeubles parce que je pense que pour eux forcément sur un minimum de terrains ils logent davantage de monde quoi. Autour y a quand même pas mal d'HLM mais c'est vrai qu'au niveau des pavillons on est pas tant que ça.

MA : *Vous utilisez le terme « pavillon », c'est comme cela que ça vous a été présenté ?*

Non, non, c'était marqué immeuble je crois. Je savais pas, je voyais que c'était marqué immeuble mais je voyais que dans le loyer y avait un jardin je me suis dit « peut-être que je serai dans un immeuble au rez-de-chaussée avec un jardin ». moi je m'étais imaginé ça et c'est vrai que du coup quand j'avais visité c'est sûr que par rapport à ça… Ce que j'attendais c'était de partir de là où j'étais donc forcément ! Après je crois qu'il y a le terme pavillon qui a été employé aussi parce qu'immeuble c'est plus les uns sur les autres en fait c'est ça. Un pavillon pour moi c'est plus petit qu'une maison mais y a personne au dessus quoi.

MA : *Par rapport aux Dervallières, ça se situe comment en terme de loyer ?*

Bah c'est forcément plus cher. Ici c'est 400 euros le loyer mais sans les charges. Ca doit faire 250 euros ou un peu plus que mon ancien appart. Parce que même sans compter EDF GDF c'est plus cher parce qu'avant j'avais des charges collectives. Moi, EDF GDF je sais que pour le tout compris j'en ai pour 80 euros par moi.

MA : *Si je résume vous logez ici et ensuite vous vous déplacez beaucoup en voiture ?*

Tout en voiture oui. Bah la voiture on va dire qu'on est quand même plus indépendant, on a pas besoin des horaires du bus etcetera. Après ce qui est contraignant c'est que même si on a un travail en plein centre y a rien qui est fait pour… parce que quand on travaille en plein centre on fait quand même marcher le commerce, on ramène des gens, ça fait vivre le centre… c'est pas pour ça qu'on a des parkings, des choses comme ça. Et puis après là-bas si c'est pour prendre un PV ou payer la place, en fait j'en aurais pour plus cher… en fait en travaillant je me rends compte que j'en ai pour aussi cher que si j'étais au chômage. C'est un peu bête à dire mais c'est vrai, c'est ça. Après je préfère travailler quand même. Mais là je me dis que maintenant j'ai un petit CDI, va falloir… la voiture ça reste indispensable, pour l'emmener chez la nourrice j'aurais pas le choix mais je suis obligée de prendre ma voiture, le déposer, revenir en voiture et au lieu d'aller directement au travail en voiture ce qui me ferait un gain de temps, maintenant je suis obligée de la garer et puis de ressortir pour attendre le bus. Donc le soir ou même le matin c'est un peu une perte de temps et après ça veut dire derrière racheter un ticket de bus alors que pourtant en transport j'ai déjà la voiture et faut que je rachète un ticket de bus par derrière donc c'est vrai que c'est un petit lourd on va dire niveau budget. Parce que je me dis que si je travaillais à l'extérieur de Nantes, j'aurais pas tout ça comme dépenses à faire, j'aurais juste ma voiture et puis c'est tout. Y aurait l'essence mais je veux dire je l'utilise quand même. Parce que l'assurance même si je l'utilise pas et que je prends les

transports en commun, je suis obligée de la payer. Tandis que dans le centre, si j'avais vraiment pas de voiture, j'aurais que les transports en commun, derrière j'aurais pas l'assurance et tout ça à payer. En fait c'est plus contraint.

MA : *Votre employeur ne vous paye pas 50% de la carte de bus ?*

C'est vrai que faut que je vois ça mais je me dis que c'est quand même ça en plus. Parce qu'en fait le bus, les transports en commun, je vais les utiliser pour faire quoi ? Pour aller au travail. Parce qu'en fait quand je suis en semaine comme ça, mes rendez-vous sont assez dispatchés, je vais jamais en ville donc du coup ça me fait juste une dépense par rapport au travail et c'est assez embêtant on va dire. Parce qu'en fait si on déduit ça du salaire. Si à la base j'avais pas eu… je trouve que c'est bien pour les personnes qui ont pas le permis, si j'avais pas eu le permis j'aurais sans doute l'habitude de les prendre davantage parce qu'à côté j'aurais les moyens de transport et je prendrais vraiment que ça. Mais du faut qu'il y a la nourrisse, vraiment j'ai pas le choix, sinon ça me fait prendre 3 ou 4 bus, c'est pas possible. Et encore je suis même pas sûr qu'il y ait un bus qui arrive devant chez elle donc c'est pas possible.

MA : *En fait vous profitez peu de la situation du quartier avec le tramway à côté.*

SI j'avais pas de voiture sans doute mais du fait que j'ai une voiture pas vraiment. Après si c'est justement pour traîner un petit peu en ville, des choses comme ça, occasionnellement y a pas de soucis mais bon moi je sais que je vais quasiment jamais en ville si ce n'est pour travailler. Donc je vais pas spécialement en ville en tram. Si c'est pour aller traîner en ville ça me dérangerais pas de prendre les moyens de transport, justement je les privilégierais mais comme c'est dans le cadre du travail c'est pas pareil en fait. Quand c'est dans le cadre du travail, le matin je cherche quand même à réduire le temps, tout ça, donc… la voiture plus le bus c'est un peu une perte de temps.

MA : *Quand vous allez vous promener c'est plutôt à l'extérieur de Nantes ?*

J'avoue que je vais pas beaucoup me promener parce que j'ai tout ici. C'est plus je vais utiliser le véhicule le lundi pour des rendez-vous, par exemple le médecin, sinon… Avant les transports en commun je les utilisais beaucoup pour sortir le soir avec les copines, des choses comme ça…

MA : *De la même manière, les commerces du quartier vous les utilisez très peu ?*

C'est plus ceux qui sont autour de mon travail, c'est là où je suis le plus souvent. En plus le lundi les commerces c'est fermé, comme moi en fait, on a les mêmes horaires donc au final je vais à côté de mon travail. Par exemple pour le pain ça va être pareil.

MA : *Les espaces publics non plus je suppose…*

Oui. Je suppose que j'aurais à aller à la mairie, tout ça, mais pour l'instant pas du tout… Je trouve qu'on a déjà suffisamment de papiers à faire.

MA : *Lisez vous les informations de la mairie autour du projet ?*

Non, je lis pas spécialement.

MA : *Elles vous arrivent ?*

Je sais pas. Parce qu'en fait dès que je vois un petit peu de pub en fait ça part à la poubelle, c'est souvent comme ça. Parce que même entre les demandes de crédit, les choses comme ça je trouve qu'on est tout le temps sollicité alors… y a des fois je prends même pas la peine de lire le courrier, je stocke et je lis plus tard…

MA : *Donc l'info autour du quartier passe un peu à l'as.*

Bah j'avais vu qu'il y avait un pot l'autre jour pour les nouveaux locataires. Ca m'aurait bien intéressée d'y aller, d'ailleurs j'en avais parlé aux voisins mais le problème c'est que ça tombait en plein quand je travaillais donc je pouvais pas. Mais sinon je pense que oui j'y aurais été. Le soir, même quand je finis à 18h, le temps d'attendre et de prendre le bus. Parce qu'ici pour l'instant des bus y en a pas beaucoup… qui déposent vraiment juste devant c'est tous les trois quarts d'heure ou toutes les demi-heure, y en a pas tant que ça en fait. Donc le temps d'attendre, de le prendre, de revenir prendre la voiture, de prendre la voiture, d'aller chercher le petit et de revenir, bah il s'écoule facilement une heure et demi quoi. Et ça c'est un peu le temps qu'on met à l'extérieur de Nantes alors que je suis quand même pas loin de Nantes donc c'est vrai que niveau temps j'en perds pas mal.

MA : *Si je synthétise, vous êtes globalement satisfaite de vivre ici ?*

Bah je suis mieux que là où j'habitais avant ça c'est clair. Là où j'étais avant je veux pas dire que j'étais trop mal non plus mais je sais que moi j'avais besoin d'un espace vert, c'était devenu un besoin en fait. là maintenant c'est un peu agréable, j'ouvre les volets, je vois de la verdure, je me sens mieux quoi, ça joue sur le moral. Moi je sais que peut-être parce que j'ai connu ça, je retourne un peu à mes sources on va dire, en ayant un espace vert, même mes parents quand ils sont venus et ils ont vu ici, ils ont dit « t'es quand même mieux là où tu es que par rapport à où t'étais » mais bon aussi c'est leur conception parce que eux ils sont en maison, ils ont un jardin donc pour eux ça leur semble inconcevable d'être en appartement, ils sont habitués comme ça… Ca se rapproche plus de leur mode de vie on va dire, parce que même eux, ils ont leur jardin, ils favorisent quand le même le côté bio, bio entre guillemets, cultiver leurs propres légumes et tout ça… Donc forcément il faut un jardin pour tout ça.

MA : *Vous utilisez le composteur ?*

Le quoi ?

MA : *Ce qui est installé au fond de votre jardin.*

Ah, c'est eux qui avaient mis ça aussi mais justement je savais pas à quoi ça servait. Je sais pas parce que c'est juste une boîte comme ça. J'ai été obligée d'enlever le couvercle parce que je sais pas mais sûrement quelqu'un, j'avais pas vu mais on avait trouvé des traces de pied sur le muret et y a sûrement quelqu'un qui a essayé de descendre dans le jardin. C'est rien mais je

l'ai trouvé du jour au lendemain un petit enfoncé donc maintenant je l'enlève. Parce que c'est vrai que nous on a plus d'accès, par exemple quand ils nous ont mis les arbres ils sont passés par notre jardin pour aller dans tous les autres.

MA : *En termes de pratiques écologiques, vous faites quoi ?*

Bah en fait par rapport à ça je trouve qu'il y a un manque d'information. Si c'est vraiment écoquartier je trouve que normalement on devrait être plus sensibilisé. Parce que même à côté on a pas… je vois comme chez mes parents y a une poubelles pour les verres, parce que là en fait finalement même si on trie les verres, on trie les cartons, après on se dit « où les amener, quoi en faire ? ». C'est ça, je trouve qu'il y en a quand même un manque d'information. Je sais pas. C'est comme là devant j'ai un coffre mais je sais pas où l'emmener parce que je cherche où il faut le déposer, où l'emmener donc finalement ça reste dans mon jardin. Va falloir que je vois ça… ça doit être en ferraillerie tout ça mais je pense qu'en termes d'horaires ça risque d'être compliqué.

MA : *Comment décririez vous le quartier ?*

Je dirais paisible mais près d'une grande ville et à la fois justement le côté un peu verdure, un peu isolé mais proche d'une grande ville.

MA : *Pas le caractère nouveau ?*

Nouveau par rapport aux habitations ? J'en ai avait déjà vu auparavant des construites comme ça, j'ai remarqué que c'est quand même assez cubique maintenant ce qu'ils construisent… Donc la nouveauté je sais pas, c'est pas quelque chose qui le définirait plus.

MA : *Pour conclure, ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Bah justement un truc comme ça un peu isolé mais avec de la verdure et pas trop loin d'une grande ville. C'est pour ça que je me dis que si un jour je chercher à construire mon idéal ce serait plus Sainte-Luce ou Carquefou, Thouaré, c'est un peu plus loin on va dire du travail… mais on va dire dans cette zone géographique là.

MA : *Le transport ne serait pas une contrainte ?*

Pour aller à mon travail si mais je veux dire c'est bien dans le sens où quand mon fils sera un plus vieux, il sera peut-être plus libre sans forcément avoir le permis. Pour les gens qui ont pas le permis je trouve que c'est quand même bien mais après je trouve que ça contraint ceux qui ont le permis en fait. C'est un petit peu contradictoire. Par exemple je trouve que pour les personnes âgées c'est quand même un bon point mais pour le travail c'est un peu plus contraignant on va dire. Le mieux ce serait quand même d'avoir une place pour moi de parking, une place attitrée de parking près du travail, pour moi ce serait un gain de temps, une économie aussi, j'aurais peut-être l'essence mais j'aurais qu'un moyen de transport à payer quoi. Parce que bon la carte de bus ça s'élève quand même à 52 euros par mois donc c'est quand même ça en moins.

[Eléments de discussion informels]

En fait c'est vrai que parmi mes collègues je suis la plus jeune et j'ai l'impression parfois de vivre comme une personne plus âgée que mon âge. Je pense que ce qui fait ça c'est le fait d'avoir pris mon indépendance un peu plus tôt et d'avoir été mise dans le monde du travail dès 17 ans. Forcément les autres sortaient le vendredi soir et moi je leur disais « demain je travaille », en fait on est adolescent mais dans une vie où on nous oblige d'être un peu plus responsable. Donc je sais pas mais on va dire que par rapport aux gens avec qui j'étais avant il y a eu une distance un moment qui s'est crée un peu plus parce que eux ils sont encore en étude et moi j'ai commencé à construire ma vie avant eux. Pourtant quand j'étais plus jeune, j'étais la première à dire « moi je partirai tard, j'aurai pas d'enfants avant 30 ans » et en fait j'ai fait carrément le contraire… Après je me dis que si c'était à refaire je serais peut-être restée plus longtemps chez mes parents quand même, parce qu'après c'est quand même un gain économiquement parce que finalement j'ai pris un loyer de bonne heure mais après y a pas d'économies quoi, donc j'aurais pu en profiter pour rester un peu plus chez eux. Parce que finalement des fois maintenant on aime bien papa maman tout ça mais maintenant c'est un peu trop tard pour faire demi-tour.

C'est sûr que j'ai appris avec mes parents à faire attention à la nature, pas jeter ses déchets à la poubelle tout ça. C'est vrai que quand je suis venue à Nantes, la première chose que j'ai vu c'est que pour moi j'avais entendu dire que les gens de la ville pensaient que les gens de la campagne étaient sales entre guillemets et moi ce qui m'a marqué quand je suis venue en ville c'était vraiment la pollution, les crottes de chien sur les trottoirs, des choses comme ça, les déchets par terre… Moi où j'habitais, j'avais pas l'habitude de voir ça. Et pourtant j'étais à la campagne mais justement je pense que l'approche avec la nature c'est différent. On apprend plus à faire attention aux chses, à pas jeter d'emballages n'importe où. C'est pour ça des fois quand on regarde les trottoirs, y a plein de chewing-gums, plein d'emballages, des crottes de chien, y a vraiment plein de choses… Donc je me dis qu'on voit qu'il y a pas la protection de la nature comme j'ai pu connaître. Mais ça fait un peu peur parce qu'on se dit qu'on a pas le pouvoir su la nature non plus donc après elle peut se rebeller contre nous.

C'est ça que je me disais par rapport à un écoquartier, il devrait y avoir beaucoup plus de… même dans les immeubles, les HLM et tout ça, je pense qu'il y a pas assez de choses pour jeter des déchets, même si je sais que ce sera peut-être un coût supplémentaire mais de faire vraiment en bas de chez soi une poubelle pour les verres, pour les cartons et les papiers. Parce qu'en fait finalement on se retrouve à se dire qu'il faut qu'on vide notre poubelle et on fait « oui ? ». On a la poubelle des déchets ménagers et ça ça va mais le reste on en fait quoi ? On va où ? Et moi je me dis que pour quelqu'un qui n'a pas de véhciules, il ne peut pas. Je vois aux Dervallières, c'était un peu n'importe comment, les gens mettaient ça en bas, on a l'impression de rentrer dans… enfin ça faisait sale. Parce que s'ils avaient un électroménager à se débarrasser, ils prenaient pas le temps d'aller en déchêterie et donc je me dis que c'est peut-être des gens qui n'ont pas de véhicule et en fait finalement quand on descend, on voit qu'il y a des poubelles pour les ordures ménagères mais y a pas de poubelles pour les verres. Donc quelqu'un qui n'est pas informé et qui ne sait pas où c'est ou même si c'est beaucoup plus loin, peut-être que la personne n'aura pas accès parce qu'elle ne va pas déplacer ça dans les transports communs quoi… Peut-être que justement il y aura des efforts à faire à ce niveau

là pour pouvoir mettre des compartiments de chaque type de déchets mais qui seraient plus abordables à tous.

MA : *C'est quoi l'écologie pour vous ?*

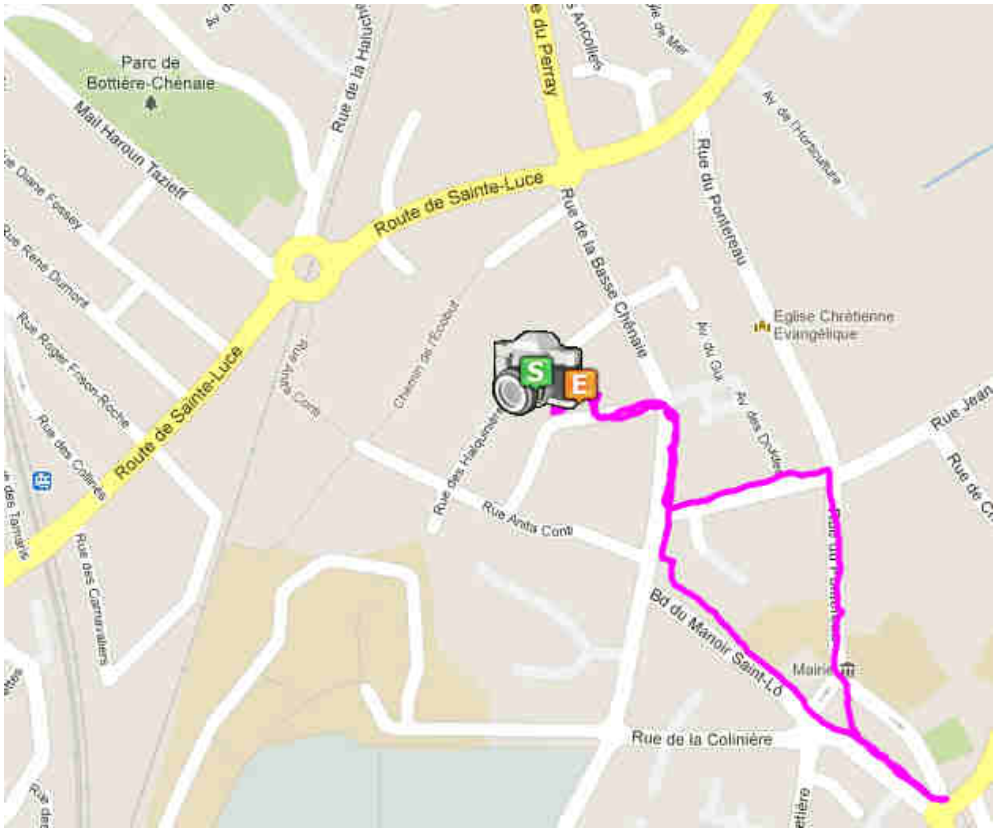
C'est mieux protéger la nature. Par exemple on peut très bien mettre plus d'éoliennes, des choses comme ça.

MA : *Vous n'y liez pas la voiture ?*

Bah en fait je sais que nous des fois… Maintenant il y a des sites pas mal qui se font c'est le covoiturage pour des longues distances. Après c'est que moi la voiture… disons que c'est un besoin de travailler donc… sans ça j'ai pas de revenus, j'ai rien du tout donc la voiture je pense que ce qu'il y aurait à voir c'est plutôt de trouver une autre ressource que le pétrole qui du coup est en voie de disparition. Plus je sais pas, travailler avec ressources qui sont plus abondantes et qui coûtent moins cher mais bon ça je pense que c'est plutôt au niveau des constructeurs. Ca dépend ce qu'on en fait en fait, tout dépend de ça, même là j'ai pas l'impression de trop en abuser, je fais pas non plus 36 tours c'est plus voilà pour l'emmener chez les nourrisse mais j'ai pas le choix non plus. C'est vrai que les transports en commun déjà j'en aurais pas qui me déposeraient chez la nourrisse et puis faut que ça corresponde aux horaires. Donc quand c'est juste pour se balader comme ça, même moi ça m'ait arrivée, quand je vais en ville mais ça arrive pas souvent, là je privilégie les transports en commun parce que c'est pas chronométré mais quand je suis au travail j'ai pas le choix je suis obligée, faut que ça aille vite donc la voiture dans ce cas là est plus privilégiée.

HN9	**Date :** 21/03/2012
	« Statut habitant » : propriétaire (accession abordable de Nantes Métropole)
	Investissement/loyer : 183000€
Climat de visite : temps gris, sec	**Adresse :** rue du Petit Sausay
	Arrivée : janvier 2012
Durée de la visite : 22 min	**Appartement :** T3, 65m² en attique (50m² de terrasse)
Longueur du parcours : 1557 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h50 min	**Profession :** ingénieur d'études à l'université de Nantes
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 31 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

[Commentaire : HN9 va m'emmener quasiment uniquement dans Doulon tout en commentant notamment négativement la ZAC]

Visite

Lieu	t0 +	
Terrasse de l'appartement	19 :28	C'est pas parce que c'est le mien mais je trouve que c'est celui-là le plus beau, enfin toute la résidence, ces bardages en bois là c'est magnifique. Et aussi ce qui m'a plus c'est que c'est des maisonnettes en fait pratiquement, c'est pas des appartements en tant que tels comme on l'entend maintenant.
Rue du Petit Sausay	20 :23	Alors pour tout t'avouer je sais pas si… je connais pas le nom du quartier. On nous a expliqué qu'ici c'était le quartier de la Bottière-Chénaie, je pense qu'on est au milieu de là Soullairderie et là Doulon mais je me sens plus proche du quartier Doulon. Donc comme t'as dis qu'on allait où je voulais je te propose qu'on aille là où je me sens le plus proche quoi. Mais peut-être qu'il y a des gens qui t'emmèneront de l'autre côté. C'est peut-être lié au fait que normalement on doit avoir un chemin qui nous mène directement au tram là-bas et je sais quand ça va être fait, du coup c'est beaucoup plus long en fait pour aller là-bas mais à vol d'oiseau c'est plus court.
Rue de la Basse-Chénaie	21 :28	Je commence pas ce qui est moche. Normalement il doit y avoir un parc… C'est encore tout en friche normalement il doit y avoir… On va traverser. Il doivent planter des arbres en fait ici, je pense que ce côté-là est constructible et toute cette partie là ils attendent le printemps, c'est ce qu'a expliqué le promoteur, pour faire un petit parc en fait. Et ce que j'aime bien dans ce quartier, en tous cas de ce côté-là beaucoup plus que de l'autre côté, c'est que ça fait un peu petit village. On va dire ça, Doulon c'est connu pour être un bon quartier résidentiel et c'est presque une petite ville, c'est ça qui me plaisait au début aussi dans ce quartier là. Même si je le trouve un peu excentré à mon goût, moi qui ait vécu toute ma vie au centre-ville donc… Tu vois cette partie là c'est que des maisons, j'adore.
Rue Jean-Jacques Audubon	22 :50	Donc on va passer par là. En fait je veux aller jusqu'à la place du vieux Doulon, c'est là où il y a tous les commerces. Pour tout t'avouer j'y suis allée qu'une seule fois à pied. En fait j'y vais rarement, sinon je vais plus dans le centre et puis je fais mes courses à Paridis donc je suis allée une fois acheter du pain mais j'y suis allée en voiture parce que je suis un peu flémarde. Ici c'est très résidentiel et je me vois pas du tout sortir le soir ici, c'est mort, on est d'accord ? Mais le dimanche matin y a le marché c'est bien. J'aime bien mais c'est aussi lié à mon enfance, j'ai toujours vécu dans une maison jusqu'à très veille, avec mes parents donc là je me sens dans mon élément quoi. C'est sympa quand même ici !

		Je découvre. En fait je connaissais pas du tout ce quartier là avant. Je viens pas de là.
Rue du Pontereau	25 :01	On va passer par là parce que c'est là-bas. Je suis là depuis début janvier. Les appartements ont été livrés le 21 décembre et voilà j'ai emménagé début janvier. Donc c'est vraiment tout neuf. D'ailleurs les appartements à côté c'est le même promoteur et c'est pas encore fini de construire. Et puis là ça se construit comme des petits pains, c'est un maraîcher qui a construit ses terres donc ça se construit partout. J'ai croisé une dame âgée l'autre jour qui m'a regardé… C'est normal vu que la quartier résidentiel et tous les immeubles qu'on voit à côté de chez moi c'est tout neuf. Le plus vieux il doit avoir quelques années seulement. Ils sont pas franchement ravis… Moi j'ai grandi dans une maison à Procé, le quartier le plus cher de Nantes. J'ai des parents universitaires aussi c'est bien. Et en fait ce quartier là… moi je voulais rester dans Nantes parce que je voulais aller au boulot en transport en commun et ça reste le quartier de Nantes le plus abordable. Et puis on avait fait le choix d'acheter dans du neuf pour un tas de raisons. Quand t'y connais rien dans l'immobilier… et puis on a la garantie décennale ici. Et de tous les projets ça reste le quartier le moins cher. C'est pas moi qui l'ai choisi mais c'est moi qui l'habite. Attends je suis pas sûre que ce soit là… Ah si y a l'école là. Je suis un peu pommée. Ah si, si voilà c'est là. C'est là que ça commence, où y a les commerces. Donc c'est pas super loin à pied mais… J'avais pas prévu d'arriver par là mais c'est pas grave.
Centre commercial vieux Doulon	28 :03	Donc voilà mon super pâté que j'adore, plein de commerces c'est génial. Non mais ça je dis que ça fait vraiment petit village dans une grande ville, quartier à part. Ca me fait un peu penser à Chantenay tu vois. C'est des maisons, des commerces hyper rapprochés, t'as l'impression d'être dans un bled où tu vas dans le centre-ville du bourg et c'est à peu près comme ça. Moi je trouve, après… Tu vois t'as l'espèce de PMU, la Poste, la boulangerie qui est juste là-bas, ça me fait penser à un village ouais. Tu vois pas ça à Paris [rires]. Donc le supermarché là. Après j'avoue que c'est pas architecturalement parlant magnifique… Je suis d'accord, je le conçois… Après vaut mieux trouver des avantages à son quartier sinon tu déménages. Ce que j'aime bien aussi c'est que tu sens qu'il y a vachement de mixité au niveau de la population, tu le vois, t'as des bourgeois comme tu sens là la misère sociale. Y a de tout, c'est assez intéressant sociologiquement, j'ai pas approfondi le sujet mais… Ouais, parce que t'as des belles baraques et en même temps des espèces de tours.

Place du vieux Doulon	30 :14	Donc voilà mon quartier je le délimiterai jusqu'ici, de chez moi à ici… En fait je pense que c'est parce que de l'autre côté ça me plait pas du tout. C'est l'esthétique, l'architecture c'est encore pire. Souillarderie en fait c'est tout neuf, ça vient de se construire, c'est des blocs partout et là pour le coup je me sens pas à l'aise dedans, je me sens pas… Là comme je te disais ça fait petit village, tu vois des gens. De l'autre côté… si t'as quand même une boulangerie, moi j'y suis très rarement allée mais c'est surfait, tu vois ça a été construit, c'est peut-être trop neuf… c'est neuf et moche. Je parle comme… Là tu vois c'est un quartier plus ancien, y a du vécu dedans ici. Donc je me sens mieux ici ouais. Et puis en plus là ça me dérangera pas de venir le soir mais de l'autre côté il doit y avoir pas mal de camps de roms et moi je suis pas hyper rassurée non plus. Je me suis déjà fait volé mon vélo… Donc voilà. Donc quand on me demande où j'habite je dis « j'habite quartier Doulon », je suis pas sûre que ce soit totalement vrai… On m'a dit quartier Basse-Chénaie, peut-être que des gens te diront autre chose mais pour moi je suis à Doulon.
Centre commercial vieux Doulon	31 :57	Doulon, la Colinière… Après je sais que je changerai jamais… Tu vois je suis inscrite sur les listes électorales chez mes parents. Chez mes parents c'est plus chez moi ici. Ca fait que deux mois que je suis là mais… MA : *En dehors du côté village, ça t'inspire quoi ?* Bah en fait, comme je te disais j'y vais pas souvent. Après ça fait que trois mois que je suis là, je me suis pas encore forcément bien adaptée à ce quartier là, je trouve qu'on est un peu loin de tout. Même des commerces, j'ai toujours habité plus ou moins en centre-ville.
Bd du Manoir Saint-Lô	33 :57	Après je te dis je trouve pas ça super beau. Mais c'est Doulon, ça me plaisait. MA : *Tu connaissais ?* Pas vraiment. Enfin si j'ai quelques amis qui habitaient dans le coin et d'ailleurs je m'étais toujours dit que j'habiterais jamais là, comme quoi. C'était y a rien quoi, c'est mort, c'est loin, pour te déplacer t'es toujours obligée de prendre la voiture. Ouais je me disais que c'était un loin de tout. C'est pas le quartier en tant que tel, c'est voilà un petit quartier résidentiel mais y a pas assez de vie quoi. Par contre t'as de l'espace et en plus t'as le parc du Grand Blottereau à côté. En même temps habiter dans un quartier calme c'est plutôt agréable.

		MA : *Qu'est-ce que ça veut dire calme ? Inanimé ?* Tu peux habiter dans un quartier calme et animé pour moi, en fait calme c'est quand t'es chez toi t'es tranquille, t'entends pas les bagnoles, t'entends pas les voisins. En fait le côté calme c'est dans un endroit beaucoup plus restreint, confiné. Calme c'est chez toi, inanimation c'est quand tu vas dehors et que t'as rien quoi. Moi calme c'est j'ai du double vitrage, je suis chez moi j'entends rien.
Rue de la Basse-Chénaie	37 :10	J'habitais avant rue Paul Bellamy, c'était très calme, j'entendais rien non plus mais c'était super animé. Et puis animé pour moi c'est plus personnalisé, c'est quand tu vois des personnes… Calme c'est plus une ambiance… C'est compliqué ta question. MA : *Puisqu'on voit les bâtiments, l'architecture du neuf tu en penses quoi ?* Les immeubles là tu vois c'est pas des bâtiments, des gros blocs, y a des bardages en bois… T'as l'impression que c'est des maisons qui ont été empilées, moi je trouve ça beau. Moi mon appartement tu vois au bout là-bas, j'ai l'impression que c'est carrément une maison qui a été posée dessus. Une petite maison, 65m² il fait l'appart, qui a été posée sur la terrasse. Et même les autres je les vois comme ça. Contrairement aux appartements là-bas, encore ça ça va, mais ceux qui sont plus au bout… Et quand tu vas à Souillarderie, non ça… Et puis là-bas c'est pareil. Mais j'ai l'impression que c'est un peu unique, c'est pas parce que j'y habite, des amis à moi m'ont dit la même chose. Je trouve ça super original en fait comme architecture. Et puis c'est vachement aéré je trouve. Contrairement aux immeubles des années 1950 là. Après je sais pas ce que ça va donner quand ça va vieillir. Ca je peux pas te le dire encore.
Rue du Petit Sausay	39 :25	Je sais pas à quelle heure on est parti. MA : *A 18h24* 22 minutes… MA : *C'est presque la moyenne mais c'est pas une compétition.* Mais c'est intéressant justement de savoir comment je délimite mon quartier et en combien de temps j'en fais le tour. On a marché relativement vite pour moi mais c'est parce qu'il fait pas beau aussi.
Immeuble	40 :50	MA : tu ne vas jamais vers le tram à pied ? Non, j'y suis allée une fois mais je prends le bus ici. Y a un quart d'heure de marche pour le tram.

Non et puis il me révulse ce quartier là-bas, j'ai pas envie d'y aller.

MA : *L'appartement tu le trouves comment ?*

L'appartement je m'y sentirais vraiment bien quand je l'aurais aménagé. Mais sinon je pense qu'il est bien agencé. C'est un T3 vachement lumineux, ça j'adore. La terrasses j'adore, elle fait 55m², c'est une quatrième pièce. Moi je l'ai pris pour ça. Le coup de cœur c'était la terrasse et la luminosité. Et puis bon c'était la superficie dont on avait besoin à l'époque. Par contre je trouve qu'il est un peu mal foutu, je pense que c'est les architectes… Le salon tu vois t'as pas de mûr droit, je sais pas encore comment installer un canapé, je pense qu'il va falloir le changer de place. Peut-être que c'est comme je suis en bout d'immeuble mais ils auraient pu se permettre de faire un vrai angle ici. C'est pas très pratique, je sais pas encore comment je vais l'aménager mais sinon je le trouve hyper agréable à vivre et en plus c'est éco… le thermosat j'adore.

MA : *C'est-à-dire ?*

C'est-à-dire que c'est la première fois que j'ai ça moi ! C'est le luxe ! T'as pas besoin tout le temps de baisser le chauffage. C'est super pratique et surtout moi je me suis rendue compte que comme c'est des nouveaux appartements c'est hyper bien isolé donc tu mets pas de chauffage mais t'as pas froid. Ca c'est les nouvelles constructions qui veulent ça. Donc je pense qu'il valait mieux mettre un petit peu plus d'argent. Je sais pas si ça t'intéresse mais l'appartement il valait 179000 euros plus… en plus c'est frais de notaire réduits puisque c'est dans le neuf, plus 4000 euros de frais de notaire, 183000 euros, et en plus voilà y a le prêt à taux zéro et comme on l'a acheté mi-2010 les taux étaient très bas.

MA : *Donc vous avez acheté sur plan ?*

On a acheté sur plan en 2010 ouais.

MA : *On y reviendra. J'ai juste une question avant : quand on arrive le sas est assez étonnant…*

Ah ça c'est pas prévu. Normalement on fait le tour sauf que ça a pas encore été fait. Normalement on devrait pas rentrer par là. Y a encore énormément de choses… Normalement je devrais avoir un portail là donc c'est encore en cours quoi. Moi j'ai pas levé les réserves tant que c'est pas fait. Normalement il nous avait expliqué le promoteur qu'on pourrait rentrer par derrière et pas par le sas. C'est dans le sas qu'on a tous les compteurs, c'est le gaz qui est dans le sas et normalement on devrait pas passer par là, c'est pas le chemin… Mais pour le moment, donc ça va faire trois mois et y a des graviers qui commencent à être mis de l'autre côté pour sortir par le parking mais c'est pas l'entrée habituelle, naturelle. Je pense que comme je commence à m'habituer je vais toujours rentrer par là et c'est vraiment qu'en plus la nuit, je suis peureuse de nature et je suis pas forcément rassurée mais non c'est bizarre… Et c'est pour ça que je t'ai dit aussi « tu m'appelles » parce que personne trouve quoi, c'est pas du tout pratique.

MA : *C'est vrai que ça ne semble pas logique mais le numéro est dessus donc…*

T'as vu le numéro ? C'est vrai que les gens qui sont déjà venus ici ont d'abord sonné chez les voisins en bas, évidemment parce que la porte grise ils savent pas que. Ah c'aurait été intéressant que je te dise rien [rires]. Tu sais je t'ai dit qu'il y a une porte grise et qu'il faut que tu passes les portes mais avant les portes y a deux appartements en fait, un à droite et un à gauche. Et tous les gens qui sont venus, ils savent que j'habite de ce côté-là et ils ont tous sonné à gauche chez le voisin. Non c'est pas du tout pratique. Et même l'escalier, ils auraient presque pu le mettre de ce côté même si c'aurait pas été… ils le planquent en fait. Ouais, tous les escaliers sont derrière c'aurait pu être plus pratique par devant mais faut demander aux architectes. Mais tu vois c'est aussi ça qui fait un peu maison : t'as pas d'interphone, y a une sonnette, t'entre comme dans une maison. Et moi c'est ça qui me plait, c'est ça qui m'a plu dans l'appartement et évidemment l'ultrasécurisé c'est à la mode et souvent maintenant t'as deux trois portes avec digicodes et après interphones. Et là c'est pas comme ça. Moi je trouve ça vachement original et tu te sens plus libre en fait. Là je me sens pas dans un immeuble, je me sens dans une maison, et puis avec la grande terrasse… Et en fait t'as pas de voisins, c'est pas mitoyen, si en bas mais tu vois là sur le côté.

Parcours résidentiel

Depuis ma naissance jusqu'à 20 ans j'habitais chez mes parents dans une belle maison quartier Procé, chez la grande bourgeoisie. Donc c'est chez moi là-bas. Donc tu vois grande maison, on était trois enfants donc on était cinq, je vois pas bien la superficie mais bon… Je m'y sentais super bien. C'est pareil, c'est un quartier très résidentiel, très bourgeois et catholique. C'est pas ça qui me bottait le plus mais tu vois je suis allée à Guist'hau, enfin bon… Quoique c'est drôle parce que c'était à mi-chemin entre le centre ville, donc le boulevard Guist'hau et c'est pas très loin des Dervallières non plus. Moi j'étais au collège Gaston Serpette entre le rond-point de Vannes et chez moi. Après mes parents ont toujours fait le choix de me mettre dans le public parce que très laïcs mais partout autour c'est des établissements privés limite extrémistes. C'est pas l'ambiance du quartier qui me plaisait, c'est déjà j'y suis née donc c'est chez moi, en fait tu te poses pas la question. Et puis c'est pareil t'es à un quart d'heure du centre-ville, moi c'est surtout ça, pas besoin de voitures, j'allais à pied à l'école… Par contre je côtoyais pas mes voisins, je les connais pas, mes parents non plus [rires]. Ca fait depuis 1971 qu'ils sont dedans… Non mais j'aime bien, et puis y a le parc de Procé juste à côté donc on y allait tout le temps. Mais c'est hyper bourgeois, c'était ça… Je dis pas que nous on l'est pas, c'est vrai que ma mère me racontait que quand elle allait au parc nous promener les gens qu'on rencontrait étaient outrés qu'on ne soient pas baptisés. Puisqu'on est d'origine juive bon… Mais c'est le parc de Procé. Moi c'est pas ça qui me plaisait. D'ailleurs les amis que je me suis faite à Guist'Hau, je devais être attirée par tout le contraire, c'étaient un peu les rebelles quoi. Bon c'est comme ça, je suis sans doute bourgeoise hein, peut-être que j'avais besoin justement de m'éloigner de ce climat là. Mais après je m'y sens super bien, moi j'adore mes parents, j'ai jamais eu de problèmes et mon quartier je l'aime quand même parce qu'on s'y sent bien. Même si en effet y a pas beaucoup de vie je m'y sens bien.

Donc voilà pour chez mes parents. Et à 20 ans, je suis partie qu'un an mais je suis partie un an à Tours pour mes études. En fait je dis n'importe quoi parce que j'avais 22 ans, c'était en 2003. Donc après ma licence je suis partie un an à Tours à l'IUFM. Donc là c'était un tout petit studio,

comme je gagnais pas ma vie je pouvais pas me permettre d'avoir un grand appartement et comme je voulais un appartement à côté de la gare, parce que je rentrais tous les week-ends. Quand on commence à avoir des attaches, ben mon copain avec qui je suis plus, je savais que j'allais pas y vivre. Je suis restée 10 mois le temps d'être à l'IUFM et du coup je me suis pas du tout investie dans cet appartement, c'est clair, j'avais un matelas, une table et c'est tout. Et j'avais pas envie de… Après la ville, moi Tours j'adorais mais je savais que j'allais pas y vivre. Et puis c'était la première fois que je quittais la maison, j'allais habiter tout seul dans une ville, je connaissais personne. Et puis j'ai pas pris la peine de connaître plus que ça et de m'investir là-dedans et dans l'appartement, c'est sûr. Limite j'avais un sac et je suis partie. C'était pas du tout à l'arrache parce que je suis pas du toute débrouillarde [rires]. Tu vois c'était au cinquième étage dans une espèce de chambre de Bonne, près de la gare, rue Charles Gilles. Tu vois, c'est vraiment juste à côté de la gare, j'étais au bout de la rue, à 2 minutes à pied. Et puis c'est pareil j'étais aussi dans le centre-ville, j'avais pas de voiture et j'avais pas envie… Par contre l'IUFM c'était à Fondettes et ça c'était plus chiant. Donc voilà, je suis restée 10 mois, 10 mois mais même moins parce que je rentrais tous les week-ends et toutes les vacances, j'étais jamais là-bas, j'ai du rester 2 week-ends en 10 mois sur place quoi parce que j'avais quand même rencontré quelques personnes.

Et je suis rentrée et j'ai habité… Je crois que je suis rentrée un peu chez mes parents quelques mois mais c'est pas important. Ensuite j'ai habité à Commerce, j'ai pris un appartement pour habiter avec mon ami. Donc c'était l'appartement de sa sœur, cours des cinquante otages. A l'arrêt commerce de la ligne 2 et 3. L'appartement était pas du tout bien, j'ai détesté cet endroit ! Donc y a habité 2 ans et demi, sa sœur était propriétaire donc on payait pas du tout cher, ils avaient tout refait par contre mais c'était un appartement au fond d'une cour pas du tout éclairée avec pas de soleil, il faisait à peu près 40m² et comme ils l'avaient refait c'était à peu près neuf. Mais non non, on pouvait pas ouvrir les volets de la chambre, c'était abominable cet appartement. Donc on vivait dans le noir, on sortait de l'appartement, y avait tous les gens qui se piquaient là, on voyait des cotons plein de sang donc j'étais vraiment pas du tout bien… Donc 2 ans et demi et j'ai pas trop envie d'en parler parce que j'ai pas du tout aimé.

MA : *Et le quartier, la vie au centre de Nantes ?*

Oui, au moins j'avais pas peur de rentrer toute seule le soir et puis j'allais à pied au boulot, c'était le seul avantage. J'étais au RMI parce que j'ai râté le concours d'instit 3 fois, et je donnais des cours de maths. En plus c'est vrai, y avait ça aussi qui jouait, voilà t'es au chômage… Et puis je culpabilisais de payer l'appartement avec le RMI, c'est con hein mais j'avais pas envie d'être assistée par l'Etat.

Et ensuite sa sœur vendait l'appartement et on a loué un autre appartement à partir de… En fait on y a habité 3 ans, excuse moi, je suis désolée j'ai du mal, j'y pense plus donc… A partir d'avril 2008 on a loué un appartement rue Paul Bellamy jusqu'à y a 3 mois. C'était rond-point de Rennes. Alors là génial, j'ai adoré. C'est pareil, on habitait dans une toute petite impasse et c'était des anciennes casernes napoléoniennes. Donc c'est pareil c'était avant des enfants et ils ont du mettre des cloisons un peu partout ce qui fait que c'était un peu comme ici : c'était un escalier extérieur et comme une maison on entrait directement dedans, y avait une porte fenêtre. En face y avait des moines donc nickel, on entendait rien [rires]. Et puis y avait du coup un grand jardin, c'est là que j'ai pris mon chat comme ça c'était bien, il pouvait aller

dehors tout le temps. Et donc voilà, c'était vraiment super bien, 45m², c'était bien à deux donc pendant 3 ans et demi et si on avait pas acheté là… Mais voilà on s'est dit qu'à un moment à 30 on avait envie d'être propriétaires mais moi j'y serais bien restée encore. Par contre c'était un peu plus bruyant et encore. Et puis voilà, c'est à peu près tout, il s'est pas passé grand-chose dans ma vie…

Entretien semi-directif

MA : *Donc en 2010, vous décidez d'acheter sur plan ici, ça se passe comment un achat sur plan ?*

Je t'avoue que c'est lui qui a fait toutes les démarches, moi je suivais moins. Donc voilà on avait décidé d'acheter dans le neuf parce que comme je te disais on s'y connait pas et puis on se disait qu'en plus avec toutes les remises aux normes qu'il fallait faire, ascenceur tout ça, quand t'achète dans le vieux, on avait pas envie de se faire chier avec ça et de se faire avoir donc on avait décidé d'acheter dans le neuf. On s'est renseigné sur tous les projets dans le neuf à Nantes, y en avait presque pas, y en avait un vers Saint-Herblain à l'arrêt Tertre mais le quartier nous plaisait pas du tout.

MA : *Qui correspondait en taille et en prix je suppose…*

Oui, oui. Parce que quand je dis projet dans le neuf, c'est dans le neuf et abordable, sinon y en avait dans le centre. Moi j'aurais bien voulu, à côté de chez mes parents y en avait mais là c'était pas possible. Et y en avait un autre je sais plus haut. Et quand on a vu, voilà ils faisaient des maquettes en 3D et on voyait les barreaux là et j'ai tout de suite dit non. Et puis quand on a vu celui-là c'est vrai que j'étais pas du tout chaude pour le quartier, j'avais pas envie d'habiter si loin mais faut faire des concessions et leur plan là, leur truc 3D, ça par contre ça m'a assez botté. C'était beau, c'était comme ça [elle cherche le dépliant publicitaire]. Voilà c'est le premier document qu'on a eu avant d'acheter, ça ressemblait ça… tu vois ça ressemble pas à ça, y a pas encore autant de verdure, mais c'était ça. Et puis on a vu qu'il restait deux appartements, celui-là et un identique sauf qu'il avait pas de terrasse, enfin que 9m² et puis on s'est dit « on prend celui-là avec sa grande terrasse, ça nous fait une pièce de plus », il valait 15000 euros de plus donc la terrasse vaut 15000 euros mais le prix, le jeu, en vaut la chandelle. Et puis voilà ils font bien leur pub ! Et je savais aussi qu'Espacil, c'était le promoteur et je pense que c'est sûr quoi.

MA : *Ca c'est passé comment ?*

Alors quand on a vu le projet, c'était sur Internet, on a directement appelé un agent immobilier, par contre je sais pas quel lien il avait avec le promoteur, avec Espacil. On a appelé l'agent immobilier qui d'ailleurs était à la Chapelle-sur-Erdre, et puis on a plus jamais eu de ses nouvelles mais j'y connais rien… et qui du coup nous a vendu son truc. L'agent immobilier génial, « vous allez voir on va nettoyer le quartier y aura plus d'HLM à Doulon ». D'ailleurs lui il disait que c'était quartier Doulon parce qu'il disait « vous allez voir c'est un quartier d'avenir, tous les HLM, les Roumains, ils vont tous dégager ». Voilà comment il a vendu son truc, c'était génial hein, on a été sous le charme [rires]. Et puis voilà on s'est renseigné sur la date de livraison, il nous a expliqué comment était le logement, en effet éco, je sais même plus éco quoi, c'est pas HQE, je sais plus… Enfin voilà donc on s'est tourné vers Espacil et on a signé. Et normalement mais ça c'est Nantes Métropole parce que ça c'est pareil on a toujours

pas de route et jusqu'à y a pas longtemps c'était un chemin boueux comme y a là et normalement je devais rentrer par derrière.

MA : *Y avait-il une idée de prise de risque en achetant un appartement sur plan uniquement à partir d'images 3D ?*

Je me suis laissée porter. J'avoue que je suis encore désolée que mon ex puisse pas t'expliquer parce que c'est vraiment lui qui s'est occupée de tout. J'étais quand même plus rassurée d'acheter sur plan que d'acheter dans l'ancien. Je me suis dit « sur plan on a rien à faire ». J'avais confiance… En fait j'ai plus confiance de passer par là que d'acheter un terrain et de faire construire avec tout ce qu'on entend quand on regarde les émissions de TF1. On sait pas comment ça se passe, on sait pas combien de temps ça va mettre, là ils nous ont garanti, on avait dès le début un contrat, que la date de livraison ne doit pas excéder 14 mois après la pose de la première pierre sinon pénalité sauf truc naturel… Et ils nous ont livré en temps et en heure. Donc oui j'ai fait confiance mais évidemment quand t'achètes sur plan tu visites pas avant mais ça moi ça m'effrayait pas. Je sais pas, je me suis dit « c'est dans le neuf, de toute façon ça va être de beaux appartements ». Ils nous avaient donner ça, c'est tout ce qu'on avait : les plans des archis. Et c'était si tu veux le dessin le plus détaillé, ce qu'on pouvait visualiser de plus détaillé et le 3D mais sauf qu'on voit pas dans la maison. L'extérieur posait aucun problème et après on peut pas…

MA : *Vous aviez la possibilité de faire des choix par exemple sur le parquet ?*

Alors c'est du lino, par défaut c'est du lino partout, on a le choix de la couleur du lino et on a décidé de mettre du carrelage dans la salle-de-bains et là, évidemment c'est plus cher, par contre la cuisine y en avait pas, y avait juste l'évier, donc nous comme on achetait une cuisine on a demandé qu'il y ait pas d'évier et là on a tout fait d'ailleurs j'ai un dégât des eaux parce que je l'ai mal montée [rires]. C'est compliqué à monter une cuisine Ikea ! Donc on avait le choix de la couleur. Je vais te faire visiter, au moins pour te montrer à quoi ça ressemble. [Nous nous levons] Voilà donc je crois qu'il y avait 3 couleurs de lino donc a choisi le plus foncé… Ca c'est la chambre du chat, ma chambre, tu vois y a pas encore grand-chose et puis la salle-de-bains. Donc on avait pas le choix par contre, c'est baignoire obligatoire. Ca c'est mis avant et donc a juste choisi le carrelage, c'est pareil y avait plusieurs teintes de carrelage. Et puis je suis pas du tout déco moi. La baignoire j'ai l'impression que ça revient à la mode, je me suis pas trop renseignée mais… Ca me dérangeait pas plus que ça. Je sais pas si t'as besoin de le voir plus finalisé mais là c'est pas le cas. Donc voilà on avait le choix du sol mais pas les peintures. C'est blanc de partout avec de la sale peinture à haut premier prix.

MA : *Il n'y a pas trop de malfaçons ?*

Bah lors de l'état des lieux y avait un peintre et un électricien qui étaient là donc comme les peintures étaient dégueu ils ont tout repassé. Mais sinon non, enfin voilà les volets marchaient pas, c'est des volets électriques, la VMC marchait pas, le portail on l'a toujours pas, ça allait et puis ils ont réparé. Apparemment y a des voisins qui ont eu des problèmes comme le fait qu'il n'y ait pas d'électricité au départ. Parce que comme c'est un nouvel espace, une nouvelle rue… Je suis pas sûre qu'elle soit… j'ai regardé la semaine dernière dans Google on ne la voit pas. Donc comme c'est une nouvelle rue y avait pas de raccordement électrique et donc a eu le gaz

et l'électricité très tard. C'est pour ça que j'ai pas toute suite emménagé du coup et j'ai entendu des gens gueuler. Surtout qu'il y en qui achetaient pour louer directement et qui avaient déjà signé un bail avec un locataire qui avait pété un scandale au moment de la remise des clefs. Donc voilà. Et ce que j'apprécie dans cet appartement c'est qu'il a pas de vis-à-vis, enfin sauf là, faut pas se mettre toute nue sur la terrasse parce que je pense qu'il y a des voitures qui voient mais normalement y aura rien. Mon voisin d'en bas m'a dit que ça pourrait se construire là mais je sais pas, je suis pas sûre… Enfin j'apprécie qu'il y ait pas trop trop de vis-à-vis.

MA : *Quelles étaient vos attentes avant de venir ici ?*

Je t'avoue que le quartier était pas notre préoccupation principale. Déjà c'était le prix, après lui il adorait ce quartier il voulait habiter là moi j'ai plus suivi hein, je suis une femme... Et puis d'être propriétaire, faire ce qu'on veut… Enfin voilà, d'avoir un chez moi… Je savais que j'allais pas forcément… enfin je suis pas souvent ici. Quand je sors, je vais en ville, je vais ailleurs, sinon je vais au boulot et je rentre. J'habite pas ici pour me faire des amis. Les voisins vaut mieux avoir de bons rapports avec eux en plus il est bricoleur en bas donc ça m'arrange [rires] mais ça s'arrête là. Je suis pas pour une vie de quartier moi, je suis contre la fête des voisins. Parce que je trouve ça artificielle. J'ai fait l'effort d'y aller quand j'habitais rue Paul Bellamy, je me suis fritée avec nos voisins. Et puis, tu vois se dire… c'est pas naturel, tu fais la fête avec des voisins avec qui tu parles jamais dans l'année, j'ai pas envie de faire l'effort. Pour moi des voisins c'est des voisins, tu les croises tous les jours, j'ai pas envie de devenir amie avec eux. Donc je savais que moi ici… Je suis pas non associale hein mais voilà moi j'avais envie d'un appartement où j'étais propriétaire, dans le neuf aussi parce que j'ai toujours habité dans l'ancien, je sais que voilà il y avait plein de petites merdes. Je savais que j'allais pas être dérangée, qu'on avait la garantie et je suis pas venue ici pour traîner dans le quartier ou pour me faire des amis, c'est clair. C'est pour être tranquille. Et puis bon ça tombait bien, on voulait un T3, on voulait cette superficie là, toutes les conditions étaient réunies aussi. C'est une opportunité, et puis on était pas non plus pressés par le temps, on était pas dans l'urgence, on avait un appartement, là cet appartement on l'a trouvé mais on aurait pu rester encore 3 ans locataires si c'était pas ça, ça nous aurait pas dérangé et puis on aimait bien notre appartement. Après en effet on a eu l'opportunité de cet achat là, c'est pas pour le quartier mais ça tombait bien parce que les taux d'intérêt étaient bas. Et puis toutes les conditions étaient réunies, y avait aussi la situation personnelle, on voulait avoir un enfant, on s'était pacsé donc ça tombait bien, tout tombait bien. et malheureusement…

MA : *Tu as parlé du caractère éco, le fait que ce soit un écoquartier c'est quelque chose auquel vous étiez sensibles, vous étiez informés ?*

Un peu. Mais on savait que de toute façon maintenant… J'ai l'impression que la plupart des appartements sont construits de la sorte. Moi personnellement je suis pas forcément écolo donc un pas écolo j'aurais pris quand même. Evidemment t'as le choix entre les deux tu prends l'écolo mais si tu payes quelques milliers d'euros de plus. Après je recherchais pas ça. Quand on cherchait un appartement c'était pas… On peut pas être d'extrême gauche et écolo. J'ai choisi d'être d'extrême gauche [rires]. C'est incompatible les deux ! Après je suis contente, je préférais que ce soit écolo mais c'était pas ma motivation première.

MA : *Est-ce que ça change les choses ?*

Non, bah non… en fait je sais pas ce que ça veut dire je crois. Je sais pas moi. C'est des constructions qui sont… Je vais dire des conneries. Ecoquartier c'est des constructions qui sont en matériaux naturels et… Bah c'est tout en fait, je crois que je sais pas. Tiens je me suis jamais posée la question, là je me sens un peu bête. Pour moi c'était ça parce qu'ils avaient bien insisté là-dessus, c'était des matériaux naturels, tu vois le bardage bois, après je sais pas vraiment ce qu'il y a… Mais là j'ai vraiment fait confiance, on me dit écoquartier, c'est très bien mais je suis vraiment pas allée chercher plus loin.

MA : *C'est un argument qu'ils mettaient en avant quand même.*

Ah bah oui, ça ils jouent dessus c'est clair. Après ils m'auraient rien dit ça aurait pas changé grand-chose pour moi.

MA : *Tu disais tout à l'heure que le quartier se distingue un peu, sous quel angle ?*

L'architecture, l'esthétique, enfin le visuel extérieur. Comme je te disais j'ai l'impression que c'est un immeuble vachement aéré, t'as l'impression que c'est des maisonnettes qui sont posées… Le bois ça m'a vachement plu, le bardage bois… Et quand tu compares là-bas et ici t'hésites pas, tu viens ici. Je préfère rentrer dans un immeuble comme ça que là-bas. Je me sens bien. Et si je préfère cette résidence là c'est vraiment esthétique. Et puis du coup je me dis que j'étais contente de pas avoir beaucoup de voisins, j'étais vraiment… Non mais c'est vrai qu'on est très peu : un, deux, tu vois jusqu'à là-bas. Y en a deux en bas, une à côté, moi en haut quoi. J'étais super contente. Par contre c'est que des couples avec enfants, c'est moins… Mais ça joue aussi, tu sors de chez toi t'as pas la porte du voisin en face, c'est vachement agréable.

MA : *Et tes voisins, tu as quels rapports avec eux ?*

Elle non, on s'est engueulé. C'est pas moi, elle m'a insulté parce qu'un carton à moi s'était envolé donc ça m'a énervée, je la vois jamais de toute façon. Par contre celui que tu as vu là, c'est plus lui qui est venu, il est vachement social donc il parle avec tout le monde et je suis allée prendre l'apéro chez eux et puis comme j'ai eu un dégât des eaux ça rapproche. J'ai une fuite qui a coulé chez eux du coup on était obligé de… Les autres c'est « bonjour » donc j'ai pas de rapports, en bas si et du coup je pense que je vais les réinviter mais comme je disais j'ai pas envie d'être amie avec mes voisins. Après je te dis pas que… comment dire pour pas faire trop prétentieuse, je sentais aussi que c'était des personnes avec qui je pourrais pas… Je te dis c'est que des jeunes couples avec des enfants c'est vrai que j'ai pas la même vie qu'eux quoi. Même si on a acheté au même moment et qu'on a à peu près le même âge mais je sentais que ça allait pas… Après si ça avait été des gens cool, qui étoutent du rock et qui font la fête pourquoi pas. J'ai pas non plus dit « c'est mes voisins donc je leur parle pas », non mais ça se sent tout de suite… T'as le feeling ou pas. Après c'est pas pour ça… on a des rapports cordiaux sauf avec l'autre là…

MA : *Le quartier tu t'y déplaces très peu ?*

Jamais en fait, je vais juste à la boulangerie. Non, je suis allée une fois faire mes courses à Carrefour City et deux fois acheter du pain mais non. Y a aussi le fait que je travaille toute la

semaine, là je suis rentrée exceptionnellement tôt parce que je voulais pas te proposer trop tard. Je suis rarement là avant 7h, 7h30, le week-end je suis jamais là, le samedi je suis chez mes parents toutes la journée. Donc j'ai même pas l'occasion d'y aller, c'est même pas que j'ai pas envie quoi, c'est que l'occasion se présente pas et je cherche pas non plus à ce qu'elle se présente… Et puis ça me fait chier de sortir le dimanche, je regarde la télé. Si j'irais au parc, depuis que je suis là c'est l'hiver… Y a ça aussi peut-être qui joue, peut-être que dans 6 mois je te dirais autre chose. Je suis en période d'installation, je commence à acheter des meubles donc je suis plus en fait centrée sur l'appartement que sur le quartier, c'est clair. Mais dans 6 mois ou un an peut-être que je te dirais l'inverse. Je pense pas mais c'est possible, quand il fera beau… J'ai pas envie de ma balader non plus en ce moment, je pense que la période ou la saison n'incite pas… Si tu veux on se revoit en juillet.

MA : *Il y a des choses qui manquent au quartier et qui feraient que tu l'utiliserais plus ?*

Je sais que c'est pas loin… Si y avait des commerces plus proches où je traverse la rue, comme j'avais en fait rue Paul Bellamy, j'ai le bureau de tabac, j'ai la boulangerie, j'irais plus. Après le quartier se résumerait à 200 mètres quoi. Sinon je pense que comme tu l'as compris moi la vie de quartier c'est pas ce que je cherche.

MA : *Est-ce qu'elle peut se développer dans un quartier comme celui-ci ?*

Je crois pas mais je suis pas en attente. J'attends rien de ce quartier. Tu vois, j'aurais pu, je voulais d'ailleurs y aller, y a eu une soirée de quartier à la maison juste à côté, les gens faisaient du porte-à-porte et j'ai trouvé d'ailleurs que c'était une bonne initiative. J'ai dit oui et puis en fait je me suis dit « je vais y aller toute seule ». Y a ça aussi, quand t'es toute seule, je pense que j'aurais été avec mon copain on aurait pu y aller. Mais c'est le jeu aussi… est-ce que t'as forcément envie de t'ouvrir et d'aller à ce genre de trucs ? Quand t'es seule, pfff… J'ai pas assumé ça quoi mais c'était en effet une bonne initiative. J'attends aussi, mais là c'est pas le quartier, c'est l'immeuble, on a pas encore eu de réunion de copropriété, même le syndic j'en ai aucune nouvelle, d'ailleurs je paye pas encore de charges c'est très bien… C'est peut-être parce que c'est pas terminé. C'est encore le promoteur qui gère mais en effet comme il y a encore toutes les finitions à réaliser je pense que c'est pour ça qu'il y a pas encore de charges. Mais peut-être que je vais changer d'avis quand on aura cette réunion de copropriété, qu'on aura plus… Parce que là en fait il se passe rien concrètement, je vais pas chercher mais on vient pas me chercher non plus. En fait quartier pour moi ça veut dire… enfin pour qu'il y ait une vie de quartier faut pouvoir sortir le soir. Pour pouvoir sortir le soir faudrait qu'il y ait des cafés. Pas forcément des PMU hein, mais s'il y avait des cafés comme au centre-ville de Nantes j'ai mes cafés fétiches, si y avait ça ici pourquoi pas. S'il y avait un café qui retransmettait les matchs de Nantes, j'irais, j'aime bien le foot. C'est ce que je faisais quand j'habitais Bellamy, j'allais tous les samedis soirs, quand ils étaient en Ligue 1 au café du quartier regarder mes matchs de foot. Et puis en plus voilà je rencontrais les alcoolos du quartier, moi j'aimais bien. Mais non, là y a rien qui me motiverait tu vois, y a pas de moteur en fait. Et puis comme je t'ai dit j'ai pas forcément envie de prendre le risque. Parce que je suis Nantaise d'origine donc j'ai mes amis à Nantes. Je te l'ai pas dit mais j'ai 31 ans et je suis arrivée à un âge ou mes amis de lycée et de fac me suffisent, j'ai plus besoin de rencontrer des nouvelles têtes.

MA : *Y a-t-il des choses qui t'aient surprise quand tu es arrivée là ?*

Surprise… En fait j'ai pas été surprise parce que depuis le début des travaux, donc je sais plus mais en gros l'automne 2010, on allait sur place toutes les 2semaines et on prenait des photos. Et puis voilà quand les murs ont été posés on rentrait dedans alors qu'on avait pas le droit mais on savait exactement… Donc j'ai pas été surprise par la tournure que cela prenait. Le quartier je le connaissais, je savais à quoi je m'attendais, donc j'ai été ni agréablement ni… Enfin si quand même parce que quand on a fait la dernière visite, on avait pas encore vu les sols et là y avait pas de soucis j'ai été agréablement surprise. Les voisins y en avait certains que j'avais déjà rencontré donc je savais à quoi je m'attendais. Et puis ils nous avaient expliqué que ça allait être assez familial, plein de jeunes couples… Je suis aigrie [rires]. Jeunes couples avec enfants, ça me fait chier ça. Mais non je savais vraiment à quoi je m'attendais. Agréablement surprise si tu veux parce que j'ai pas eu de mauvaise surprise. Sauf évidemment comme partout les merdes habituelles du neuf. Sinon pas de problèmes avec le promoteur, on se tutoyait à la fin…

MA : *Tu connais un peu les ambitions à l'origine du quartier ?*

Non… Si je sais juste que… En fait je connais parce que le maraicher qui a vendu c'est le père d'un copain d'un copain à moi. Mais je sais juste que ce maraicher là a vendu ses terres et que tout s'est construit après. Mais sinon je sais pas du tout, je vais pas pouvoir développer sur ce terrain là et j'ai pas envie de raconter des conneries ou d'inventer. Je me suis pas posée la question et en plus je crois que ça m'intéresse pas vraiment.

MA : *Donc tu ne t'es pas intéressée à la communication de la mairie qui publie régulièrement des choses ?*

Non pas du tout. J'ai pas cherché du tout. La maire fait sa pub sur le chronobus qui va passer à côté mais c'est tout. La communication avec le promoteur oui mais alors Nantes Métropole pas du tout. De toute façon tout passait par Espacil. Après voilà on était régulièrement informés de l'avancée des travaux parce qu'il fallait payer évidemment. On payait à l'avancement des travaux. Tu vois 5%, 15%, 25% du total… Sinon je connais rien.

MA : *D'ailleurs tu as financé l'achat comment ?*

Donc j'avais de l'apport. A la signature j'ai payé pratiquement tout avec l'apport. Donc j'avais un prêt à taux zéro, un prêt Banque Populaire et un prêt Casden, le EN à la fin c'est pour éducation nationale, comme mes parents sont enseignants j'avais 3 prêts différents, tu débloques le prêts au fur et à mesure du paiement, de l'avancement des travaux. Tu commences par le prêt Nantes Métropole, ensuite le prêt Banque Populaire et après… tu débloques petit à petit. Et on s'est mis aussi d'accord sur le fait de commencer à rembourser au moment où on entrait dans l'appartement parce qu'on avait aussi un loyer à payer. Ca généralement les banques le font… Achèvement démolition 25%, fondations 10%, plancher 15%, gros œuvre 10%, mise hors d'eau 10%. [Elle regarde dans les documents du promoteur] Si tu vois y a tout un diagnostic de performance énergétique mais je l'ai pas lu…

MA : *Et ils ne t'ont pas parler des ambitions des architectes ?*

Non, même pas. C'est normal qu'on voit pas l'architecte. Mais si tu veux, en fait au départ on a vu l'agent immobilier en mars 2010, ils nous a fait son speech mais tu vois entre « on va dégager les Roumains » et « c'est génial c'est un écoquartier », il m'a saoulée, de toute façon j'avais pas une super opinion. Et quand on a vu le promoteur, il nous a plus expliqué le déroulement des travaux mais c'était presque un peu technique. Ils ont pas fait, j'ai pas l'impression… enfin si sur le truc là, sur ce fascicule, t'as la pub, donc voilà « dispositifs de proximité », « dispositif Scellier », c'est pour ça d'ailleurs qu'ils devaient livrer les trucs parce que sinon comme c'était loué au premier janvier… Donc c'était plus « pass foncier » et « dispositif Scellier », j'ai pas souvenir qu'ils aient trop vanté les mérites de l'écoquartier… Mais si ça se trouve mes voisins te diront le contraire.

MA : *Globalement la connaissance est assez faible. Il y a des habitants à qui j'ai appris que c'était un écoquartier…*

Ah oui, alors je suis pas si con que ça, c'est génial [rires]. Moi comme j'habitais pas loin de Talensac je passais devant Espacil, tu voyais ça c'était juste « nouvelle résidence » mais en aucun cas y avait spécifié que c'était éco…

MA : *En fait il semble que la communication était plutôt tournée vers l'extérieur. Par exemple les habitants des premiers logements sociaux, la Sècherie voyaient défiler les cars de professionnels lorsqu'ils ont emménagé. Nantes communique beaucoup sur le projet mais ne semble pas s'adresser beaucoup aux habitants. D'ailleurs, en termes de pratiques écologiques, est-ce que venir vivre ici a changé quelque chose pour toi ?*

Ca a empiré. C'est un point très très négatif ici. Y a pas de poubelles jaunes, tu peux pas faire le tri. Je sais même pas… Enfin ils nous ont donné un truc où ils nous ont indiqué les points où aller chercher des sacs. Mais le verre par exemple j'y vais en voiture donc vois tout l'intérêt du truc. Et je prends plus ma voiture maintenant, parce que j'habite plus loin. Même le boulot j'y vais souvent en voiture parce que 50 minutes de tram et 15 minutes en voiture. Et pourtant je suis pas particulièrement pro-voiture, quand il fera beau j'irais à vélo… Après le tri j'avais commencé à le faire. Ma sœur travaille dans le développement durable et quand elle m'a expliqué qu'à Nantes ils brûlaient tout… Et oui j'ai pas fait l'effort d'aller chercher des sac et donc le tri je le fais pas. Je le fais pour le verre parce que ça… et quand je vais chez mes parents j'en profite pour jeter le verre mais les papiers… Et je le faisais avant, c'est ça qui est hallucinant mais quand t'as pas… ça c'est les Français, quand t'as pas tout à portée de main tu fais pas l'effort. Donc non et puis je te dis mes convictions écolos… bah j'en ai pas quoi ! Et encore moins depuis que je suis ici. Mais j'assume, c'est pas grave, parce que maintenant c'est un gros mot de dire ça. Et puis je pense que quand je vois ce qu'il y a dans la poubelle… Quand j'ai acheté ma cuisine j'avais de très gros cartons et je me disais que j'allais quand même pas les mettre dans la poubelle là… mais quand tu vois ce qu'il y a dedans. J'aime bien regarder les poubelles des fois par curiosité, c'est très révélateur, quand tu vois ce qu'il y a dans les poubelles tu te dis qu'en fait t'es pas la dernière… Et là y a de tout, j'ai même vu des bouteilles en verre. Donc non, j'ai pas changé mes habitudes…

MA : *Tu as dit à plusieurs reprises que le quartier est excentré, c'est-à-dire ?*

Ce qui est le plus révélateur pour moi c'est que mes amis veulent pas venir parce que c'est trop loin. Et ça me fait chier, ça m'embête parce que quand j'habitais en ville rue Paul Bellamy je sortais à vélo et là je peux pas. Je peux pas et du fait de devoir prendre la voiture pour un rien… C'est même pas tant le temps que tu perds, c'est que t'es obligée de prendre la voiture pour faire quoi que ce soit. Je suis pas non plus dans la campagne mais je vais en ville c'est la voiture et du coup ça freine un peu, t'es moins motivée… Et encore j'ai pas de voiture, je prends la voiture de mon père heureusement, j'aurais pas de voiture là je ferais rien. Le tram c'est pas du tout pratique et le bus là il passe toutes les demi heures trois quarts d'heures. Et puis voilà, j'étais avec quelqu'un, on pouvait rentrer ensemble mais là le bus de nuit c'est hors de question pour moi. Je sais pas s'il y en a un ici mais toute seule de toute façon je suis froussarde donc… Et puis le tram c'est à un quart d'heure de marche, je me vois pas faire ça à 1h du mat' quoi. C'est en ça que je dis que c'est excentré. On est d'accord, excentré dans mon sens c'est excentré du centre-ville de Nantes. J'ai pas le centre-ville à portée de main… Mais je le savais, j'ai acheté cet appartement en toute connaissance de cause, je savais que je pourrais pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Je préférais quelque de plus grand et j'ai fait le choix de plus grand mais plus loin. Après y a tout un contexte… Maintenant il est trop grand pour moi. Ca se repeuple ou ça se vend, si ça se trouve dans 6 mois je ne serai plus là… Je rigole mais ça joue aussi, financièrement je sais pas si je vais pouvoir l'assumer, là mes parents m'aident. De fait je plaisant pas tant que ça quand je dis dans 6 mois, je ne sais pas, je me suis fixée quelques mois pour voir. Mais bon quand on gagne 1400 et qu'on rembourse 850 euros de prêt par mois, sans compter les charges, l'électricité, je sais pas si je vais pouvoir… Donc je verrais mais oui quand on se retrouve tout seul c'est tout de suite plus dur. Là mes parents m'aident mais j'ai pas envie d'être assistée toute ma vie donc je vais voir d'ici quelques mois ce que je vais faire.

MA : *Le fait d'être excentré fait aussi que tu es plus proche des centres commerciaux.*

Ouais je vais faire mes courses à Paridis, c'est à 5 minutes. Ca ça me change la vie, c'est le côté positif d'être excentré, t'as pas ça au centre-ville. Donc je fais mes courses à Paridis sauf pour dépanner le dimanche matin.

MA : *Globalement tu es satisfaite d'être ici ?*

Ce qui m'a fait le plus peur c'est de m'adapter à l'appartement mais tu vois comme dans tous déménagements quand tu changes. Je suis Nantaise d'origine donc je connaissais quand même un peu le quartier même si je dis que le connaissais pas, je traînais pas là mais je savais où c'était, je savais à combien de temps j'étais de chez mes parents. Je suis pas du tout perdue ici, après c'est de s'adapter dans un nouveau logement… Et j'étais très bien là où j'étais avant. Je suis même venue ici un peu à reculons et pourtant j'aurais dû être super contente. Mais bon le contexte a fait qu'on s'est séparé à ce moment là, enfin bon c'était très compliqué. On s'est séparé en septembre et on savait qu'on emménageait en décembre. On est même allé voir le notaire avant pour savoir si on allait pas revendre, j'étais même pas sûre au dernier moment de pouvoir habiter là. Et puis comme j'étais bien dans l'ancien appartement j'étais pas ravie d'habiter ici et puis tu vois c'était quand même un appartement que t'achètes à deux. Mais je m'y sens de mieux en mieux, là je commence à me sentir chez moi, faut un temps d'adaptation.

MA : *Ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Je veux rester sur Nantes. Je suis Nanto-nantaise, j'adore ma ville. C'est pareil, ça vient de mon vécu mais c'est là où j'étais avant, quartier rond-point de Nantes, rond-point de Vannes, parce que t'es pas dans le centre mais tu l'es quand même… Et c'est ça, c'est vraiment ça.

MA : *Donc ici c'es trop excentré mais l'hyper centre c'était pas ton truc ?*

Non, rond-point de Rennes, rond-point de Vannes et puis oui chez mes parents mais c'est vraiment trop bourge et trop cathos… Donc c'est ces quartiers limitrophes du centre-ville qui me plaisent, même Viarmes, tu vois c'est vraiment la limite, la frontière du centre-ville, sans y être. Sans y être parce que moi je sens le centre-ville comme quelque chose un de bruyant, deux je vois des immeubles qui datent de Jésus Christ, je me verrais pas habiter dans le plein centre… J'y ai habité en plus mais j'en ai pas un souvenir. Donc ouais les quartiers limitrophes qui font que t'es tout près mais tu te sens pas dans le centre. C'est assez révélateur, je te dis Viarmes c'est aussi un petit quartier limite résidentiel, rond-point de Vannes aussi. Mais tu vois tu as toutes les maisons… rond-point de Rennes aussi. Je suis fière de Nantes, je dois pas être très originale… quoique y en qui veulent vivre à la campagne mais je suis une fille du centre-ville aussi, Procé c'est le centre-ville. L'ultra-centre non parce que là aussi t'as pas de vie de quartier. Je suis contradictoire dans mes propos. En même temps je te dis qu'il y a pas de vie de quartier mais je suis pas à la recherche d'une vie de quartier. Mais j'aime bien sentir en fait qu'il y a une âme dans un lieu et en centre-ville y en a pas du tout. Je vais en parler à mon psy [rires]. Pour moi l'âme… Dans le centre-ville tu vois t'as un turnover assez important. Qui est-ce qui habite dans le centre-ville ? C'est des étudiants… et ça se renouvelle en fait, pour moi une âme de quartier c'est des anciens tu vois, des gens qui sont ancrés dans leur quartier, je le ressens pas dans le centre-ville. Et c'est peut-être pour ça aussi que je t'ai emmené à Doulon, parce que Doulon c'est que de l'ancien. Là-bas tout est neuf tout est moche alors que là… et puis c'est pareil tu vois beaucoup de vieux, ça me plait. Tu vois j'aime bien les vieux qui viennent boire leur café, les habitués… C'est ça pour moi une âme de quartier, pas une vie parce que c'est pas pour ça qu'il y a de la vie, mais une âme dans un quartier c'est ouais quand tu vois tous les anciens avec leurs rituels. Et là, physiquement ici, je le ressens pas du tout, à 300 mètres à Doulon si. J'ai l'impression qu'on est un peu ici… c'est un peu bâtard je pense, ici la résidence, on est au milieu, enfin entre 2 quartiers quasiment, pour l'instant y a pas d'âme. Tu peux te dire que c'est en train de se construire et qu'il y a encore personne, ça va peut-être se faire au fur et à mesure. Et c'est pareil à ce que j'ai crû comprendre c'est qu'il y a beaucoup de propriétaires ici et donc dans 5 ans je te dirais pas la même chose. Mais c'est bâtard parce qu'ici c'est pas un quartier, à 300 mètres c'en est un.

MA : *Si ce n'est pas un quartier, c'est quoi ?*

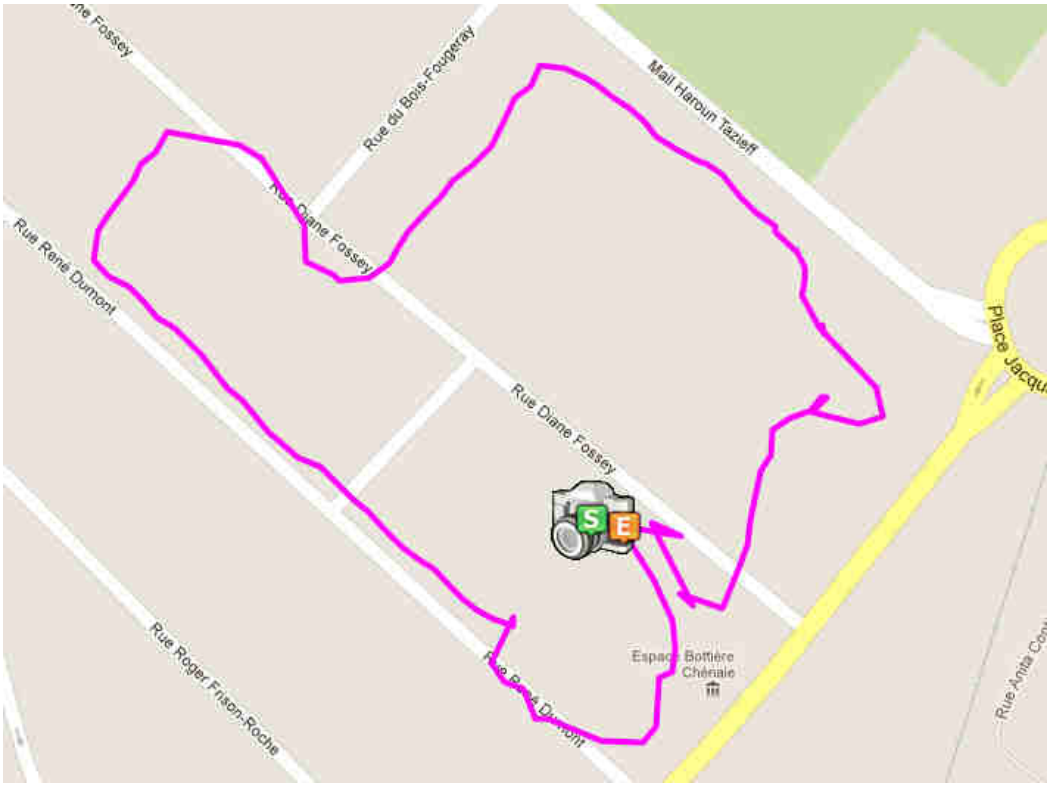
Pour moi on a construit des immeubles limite au milieu de nulle part même si je sais que c'est pas au milieu de nulle part. Mais t'avais des terrains libres, ils ont mis des murs sur un terrain. Et je te redis que je ne sais pas dans quel quartier je suis. Je sais pas si c'est écrit quelque part. Je vais demander à mes voisins d'ailleurs, ça m'intéresse. Et je pense pas que c'était l'objectif non plus, de toute façon les architectes s'en foutent de ça…

MA : *Ils ne sont pas sensé…*

Bah si voilà. Comme c'était vendeur, ils ont mis sur le petit fascicule [elle l'attrape], ah si y a Bottière-Chénaie, quartier Bottière-Chénaie. Bottière c'est un quartier aussi… Ah ouais non c'est le global, c'est pas cet immeuble là c'est pas cette résidence. Mais sinon j'ai jamais vu inscrit dans la pub de la résidence un quartier spécifique. Mais je répète que c'était pas ça ma motivation. C'était pas ça, ce qu'on disait qu'on a acheté cet appartement c'était « on va être deux, on va faire un enfant, on va vivre notre vie » donc j'habiter pas ici pour être dans un quartier.

HN10	**Date :** 22/03/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : 3800€/mois
Climat de visite : temps clair, ciel bleu, soleil, température clémente	**Adresse :** route de Sainte-Luce
	Arrivée : octobre 2010
Durée de la visite : 14 min	**Local :** 170m^2
Longueur du parcours : 738 m	**Employés :** 8
Durée de l'entretien : 1h04 min	**Profession :** commerçante
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Oui (association de commerçants)
Age : 40 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Je suis pas venue ici parce que c'était un écoquartier, je suis pas venue là dans ce but.

Alors vous allez me promener parce que moi je connais pas le quartier. Non mais on va y aller. Ca tombe bien parce que justement hier en lisant la BD je me suis «dit « oh, y a des trucs sympas » donc on va y aller, on va aller voir, y a des trucs que je connais pas.

Je pense qu'on va faire un petit tour vite fait et puis après… Moi je vais justement voir… Quand on était dans ce quartier avant que tout ne soit construit, on est allé voir, on est allé repérer et c'est vrai qu'à l'époque c'était construit. Là j'ai vu que maintenant les bâtiments étaient

construits mais j'ai jamais eu le temps d'y retourner donc voilà ça m'intéresse d'aller voir aujourd'hui.
Ca [Images Doc] c'est la petite BD qu'ils ont faite, c'est sympa, on reconnait bien l'école, enfin je suis jamais allée dans la cour mais j'imagine qu'il existe ce champignon. La serre je ne la connais pas non plus mais voilà on reconnait bien le canal, le plan, la place du Commandant Cousteau avec les commerçants, le boulanger est représenté, on le reconnait bien. Et puis là le petit canard, j'ai appris qu'il s'appelait Cousteau, on en a parlé tout l'hiver mais je ne savais pas son nom. Je connaissais son histoire, c'est une maman qui est arrivée avec 5 petits canards, un jour elle est partie et celui-ci n'a jamais voulu partir. Et les gens venaient chercher du pain pour nourrir le canard, donc je vais voir si le canard est toujours là parce que si je suis pas allée lui rendre visite depuis. Bon après y a des choses qui me dérangent justement par rapport à l'écoquartier, comme par exemple voilà, ils sortent avec la petite fille qui a perdu son chat, ils vont chercher un chat et se promener dans le quartier. Donc ils sortent « ah vous n'avez pas de voiture ? », « si dans le parking sous-terrain qui est à 100 mètres », « ah bon faut aller chercher sa voiture à pied », « bah oui comme ça on rencontre les voisins ». Il faut savoir que la moitié des gens mettent pas les voitures dans le sous-terrain et là c'est là… donc y a des petites choses. Bon le message est passé mais je pense pas que ce soit vraiment… L'idée du projet est retranscrite ici mais après. Dans le Ouest France la journaliste explique pourquoi elle est venue à Nantes et pas ailleurs ou alors y a le même article dans le Zest.

Visite

Lieu	**t0 +**	
Place du Commandant Cousteau	6 :12	On va partir par là. Ca en fait je me suis toujours demandé à quoi servaient les portes, les volants, là, et dans la petite BD ils expliquent que c'est apparemment pur se protéger de la chaleur, du froid et du bruit. Donc voilà, maintenant j'y trouve un intérêt. Moi j'aimais bien ce bâtiment quand on est arrivé et qu'on nous a proposé cette cellule qui était vide, en béton, j'aimais beaucoup cet immeuble là, coloré, ça me plaisait. Celui-ci m'a trop attiré l'attention au début mais celui-là me plaisait bien. Et qu'est-ce qui nous plaisait dans le quartier ? Le fait que ce soit une artère très fréquentée voilà. Nous on a un commerce donc le but c'est ça… On nous disait qu'il y avait 20000 voitures jours qui passaient donc pour un commerce effectivement c'était viable dans l'avenir. Et puis on est arrivé pratiquement au tout début du projet donc ça nous promet d'autres années… C'est vraiment dans un but commercial hein. Après le fait que ce soit écoquartier, pas écoquartier, on a été bien sûr concerné parce que pour la construction de notre bâtiment il fallait qu'on respecte des normes qu'on nous imposait. Donc y a pas de soucis, on faisait partie de l'écoquartier… Donc je vois, par rapport à tout ce qui est devanture, la couleur c'était gris, ça tombait bien on avait choisi gris et rose

		donc c'était parfait. Après on nous interdit de mettre des enseignes lumineuses ou des enseignes qui dépassent sur la route donc ça c'est un peu embêtant dans le cadre d'un commerce bon on s'y fait. Par contre l'autre bâtiment qui est à proximité, vraiment proche, ça doit pas être le même architecte et on leur a autorisé ces choses là… donc c'est un peu… Mais bon on arrive par le biais de discusission… et en mêm temps je respecte parce que c'est vrai qu'il y a des abus dans ce domaine et qu'il faut qu'il y est quelque chose d'uniforme. Mais je sais qu'il y a des discussions, mon mari est en pourparlers avec je sais plus si c'est la communauté urbaine ou l'architecte, il est possible qu'on arrive à mettre quelque chose sur la façade qui soit pas trop imposant, qui reste discret, que tout le monde s'entende. Donc voilà. Après la raison qui nous a fait nous installer ici c'est parce que mon domicile n'est pas très loin, j'habite Carquefou. C'était une création, moi jusqu'ici j'avais fait que des reprises et donc l'enjeu était différent, c'était vraiment de s'investir dans un nouveau commerce en participant à la construction du bâtiment et surtout pour mon équipe qui était déjà en place, mon équipe de salariés que j'ai amené avec moi, de pouvoir travailler dans des locaux neufs et avec du matériel neuf. Et puis après on a sympathisé avec les clients du quartier qu'on sentait vraiment investis dans leur quartier, ça depuis le début je l'ai ressenti. Donc on a toujours été dans ce sens avec eux quoi. Vous voyez, quand on nous demande de participer à quelque chose qui concerne le quartier, l'école, bah oui je suis partante, forcément. Même si j'habite pas le quartier, je suis que commerçante, c'est eux qui me font vivre faut pas que je l'oublie donc je vais aussi dans leur sens. MA : *Même si vous n'habitez pas ici, vous y passer beaucoup de temps*. Ouais mais je m'en rends pas compte. Effectivement je connais les gens, les enfants quand ils reviennent de l'école, on se fait coucou par la fenêtre, mais j'ai pas l'impression d'y vivre dans ce quartier, non, pas du tout. Parce qu'il faut y consacrer plus de temps. Maintenant quand il y a des animations dans l'année… Je sais qu'il y avait une animation sportive, bien que j'habitais pas le quartier j'étais venue avec mes enfants et les amis de mes enfants pour découvrir et donc ça avait plus à tout le monde. Chose que j'aurais peut-être pas faite dans ma ville. Là j'avais trouvé l'idée intéressante et cette place est super donc j'étais venue et je trouvais que les activités étaient sympas. C'était par rapport au sport, y avait plein d'activités organisées, les enfants pouvaient faire de la boxe, du bakset, là y avait du lancer de javelot. Et c'est comme ça que j'ai un peu découvert le quartier que je prends pas le temps de découvrir en fait. Les seuls endroits que je connaisse c'est quand je

		vais voir mes collègues restaurateurs ou des autres commerces. Mais bon, mes enfants n'étant pas scolarisés ici… Après c'est une autre vie, tout tourne aussi autour des enfants.
Mail Haroun Tazieff	11 :52	Ca reste un lieu de travail même si je m'intéresse à la vie de quartier hein. Vous voyez, cette histoire de BD, tout ça ça m'intéresse, il va y avoir un vide-grenier bientôt, c'est les commerçants qui organisent donc c'est normal mais je m'intéresse quand même à toute forme de manifestation qui existe dans mon quartier. Voilà, je vais pas me montrer indifférente par rapport à ça. Donc là j'y suis pas venue depuis qu'on a acheté en fait. L'eau moi je trouve ça bien, au contraire c'est comme un trésor enfoui. Non je trouve ça bien, moi j'étais un peu inquiète au niveau de la sécurité des enfants. Mais apparemment, j'ai encore lu ça dans la BD, je sais pas si la journaliste qui faisait parler les enfants mais les enfants disaient que finalement c'est une histoire d'habitude et quand on est né avec, on grandit avec et c'est comme pour tout. Donc je trouve ça sympa, ça va avec le reste, l'eau c'est avec la nature, avec les espaces verts. Après y a certainement une autre utilité aussi, je sais pas du tout… Donc voilà, on va passer par derrière peut-être.
Rue du Bois-Fougeray	13 :46	Bon bah c'est encore pas mal en chantier moi je trouve. Je suis arrivée, on a ouvert en octobre 2010 donc on a suivi les travaux depuis juin 2010 et j'ai pas l'impression que ça a beaucoup… Après tout ça parce que voilà les rues ne sont pas terminées, quand tout ça sera propre ce sera plus agréable pour les résidents. Je me souviens qu'au début, quand on a ouvert, les mamans arrivaient toutes en bottes caoutchouc parce que c'était l'horreur. Là on voit moins de bottes donc c'est bon signe.
Rue Diane Fossey	14 :47	D'accord, là-bas ça doit être terminé. MA : *C'est réussi ?* Moi je pars du principe que c'est réussi quand les gens sont à l'aise à l'intérieur, c'est ce qui compte. Alors ça c'est quoi ? D'accord c'est des cabanes et les gens rangent leur… Donc moi je pense que c'est réussi lorsque les gens se sentent bien dans leur maison et dans leur environnement. Après, moi l'architecture extérieure ça me touche pas plus que ça. Je vais pas dire « ah c'est moche » ou « c'est beau », enfin… ouais je pense que c'est l'intérieur qui compte.
Parking entre la Villa des Arts et la Bourdaine	15 :47	L'extérieur me laisse assez indifférente, même s'il y a une recherche de la part des architectes j'imagine. Après c'est pas des barres qui sont très hautes non plus donc voilà déjà… Ouais, non… Bon y a ce mélange de bois, moi je suis assez senbile au bois donc non c'est

		bien hein. Bon comme c'est pas terminé ça manque peut-être un peu de verdure je dirais mais en même temps on est dans une période d'hiver donc c'est différent. Faut pas oublier qu'on est en ville donc…
Rue René Dumont	16 :28	Vous voyez moi je peux pas comparer par exemple parce que j'ai pas d'amis ici, j'ai pas de relations. A part les clients mais on va pas chez les clients donc c'est vrai que je peux pas savoir s'ils s'y sentent bien. Je pense que oui parce que je pense qu'on les entendrait râler un peu plus autrement donc non je pense qu'ils sont contents dans leur quartier. Moi je m'en rends compte avec les nounous, y a beaucoup de nounous qui viennent en allant déposer les grands à l'école et qui viennent avec les poussettes et les bébés à la boulangerie. Elles ont l'ai épanouies, elles sont contentes du quartier. On sent bien que l'idée est respectée, l'idée de pas trop de voitures. Parce qu'il y a pas trop de circulation même si on est en après-midi, bon ça reste calme… Les problèmes de stationnement c'est partout et nous en tant que commerçants on est aussi touchés par ça et quand il y aura plus ce parking sauvage là je sais pas ce qu'il adviendra de nos commerces. MA : *Vous avez une idée de la part de vos clients qui viennent de l'extérieur grâce au passage ?* Pas du tout. J'ai pas fait d'enquête moi, pas encore. Mais le soir les gens vont beaucoup stationner en arrêt minute là où ils ont de la place. Parce qu'effectivement la route de Sainte-Luce est très grande donc c'est la route du retour du travail pour aller à leur domicile. Donc je pense que ça c'est notre clientèle du soir, entre 17h et 19h mais la proportion je ne la connais pas du tout. Après les gens qui viennent à pied c'est forcément les gens du quartier, qui n'ont pas à sortir la voiture…
Route de Sainte-Luce	19 :39	Et donc ce parking va disparaître parce que de la même manière qu'ils ont équipé ce côté, ils vont équiper l'autre côté, avec des tours, des commerces et un mini supermarché.
Magasin	20 :27	Bon voilà. On se pose ici ?

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

On avait deux boutiques sur Carquefou depuis 2000. On en acheté une première en 2000 et ensuite en 2005 ou 2006 on en a acheté une seconde toujours à Carquefou dans le bourg. Et en 2010 on nous a proposé, mon mari s'ennuyait un peu et on nous a proposé cette cellule qui était vide, on savait que c'était un quartier qui allait se développer et c'était une création donc

on a dit « on y va ». Et donc on s'est retrouvé à 3 boutiques et là moi j'ai dit « ça va pas », on avait surtout des problèmes de salariés, on était rendu à 13 salariés et dès qu'il manquait une personne… chez nous faut savoir que chaque poste est indispensable dans le sens où s'il y en a un qui n'est pas à son poste la machine ne peut pas tourner donc ça devenait difficile dès qu'il manquait quelqu'un et sur 13 forcément la proportion d'absence va être plus importante. Donc on a vendu récemment, au mois de novembre, nos boutiques de Carquefou. Donc je peux dire que je suis domiciliée à Carquefou mais je travaille sur Nantes maintenant. Et puis le fait que mon commerce… avant mon commerce était en face de mon habitation parce que j'avais acheté mon commerce et j'ai acheté mon habitation en face après, c'était super pratique et les enfants étaient petits donc demandaient plus de temps que maintenant donc c'était pratique pour gérer les deux. Maintenant je prends ma voiture pour venir au travail parce que j'ai pas d'autre solution donc ça va dans le sens de… et quand je rentre chez moi c'est terminé le travail, ça fait bien la coupure par rapport à avant où on avait juste la rue à traverser et où on était tout le temps. Pour moi c'est un gain au niveau privé, je découvre ce que c'est que la vie en dehors du travail. Mais avant j'aimais ça aussi, moi ma vie c'était mon travail, maintenant c'est différent, depuis que je suis ici, depuis que j'ai vendu on va dire. C'est tout neuf hein, novembre, décembre, janvier, février, mars, ouais depuis 4 ou 5 mois je découvre autre chose. En fait, du fait qu'avant j'étais partagée avec mes deux autres boutiques plus celle-ci vraiment j'avais un emploi du temps ou mes journées étaient bien occupées là on va dire que j'ai un peu plus de temps, disons que je fais moins les choses dans l'urgence, je me pose plus facilement, je suis moins stressée, c'est plutôt à ce niveau là que je vais apprécier les choses.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes en venant ici ?*

Pour notre commerce en général qu'est-ce qu'on attendait ? D'évoluer en même temps que le quartier, ce qui est le cas, ce qui est vraiment le cas. Bon là ça stagne un peu, je sais pas, peut-être parce qu'il y a plus de construction, y a plus de logements de loués donc là on trouve que depuis quelques mois. Depuis le début de l'année ça stagne, on essaye de trouver des raisons, on en a une, je ne sais pas si c'est la bonne mais qui à chaque année d'élections est ressortie, on dit qu'à chaque année d'élections c'est pas bon pour le commerce. Nos parents étaient aussi dans le métier et chaque année d'élections il se trouve que les gens sont frileux voilà, après on essaye de trouver des raisons, est-ce que c'en est une bonne, j'en sais rien. Mais depuis le début de l'année ouais ça stagne on ne sait pas trop pourquoi, en même temps on est toujours en évolution, heureusement. Donc peut-être que nous il faut qu'on fasse des démarches au niveau commercial, j'en sais rien. Là on se pose des questions de savoir… Mais bon on est pas inquiet parce que le quartier continue d'évoluer, c'est ç l'intérêt et l'avantage de l'endroit où on est situé, c'est qu'on sait que ça va évoluer donc on est pas inquiet pour l'avenir même si c'est pas tous les jours… enfin y a pire.

MA : A l'époque vous cherchiez à ouvrir une troisième boutique ou vous aviez déjà anticiper le fait de n'en garder qu'une seule ?

Non, non. On pensait garder les 3, on pensait les garder parce qu'on avait 12 ans d'expérience derrière nous… C'était possible mais c'est ce problème de personnel qui a fait que c'est bon quoi, autant se faire plaisir mais sans trop de problèmes quoi.

MA : Quand vous arrivez ici ça se passe comment ?

Donc la cellule c'était du ciment. Par contre ici c'était à l'avance, les cellules étaient programmées pour tel ou tel commerce, on savait que c'était une boulangerie, ça pouvait pas être autre chose. Donc dans le métier ça fonctionne beaucoup radio-fournil comme on dit donc voilà c'est par le biais d'un meunier qui par le biais d'un agenceur, etcetera, a su qu'ici il y avait un investisseur qui achetait la cellule et il fallait positionner un boulanger. Les meuniers dans ces cas là c'est toujours les premiers informés parce qu'ils veulent revendre leur farine après. Nous il se trouve que le meunier avec qui on travaille depuis 12 ans on est devenu ami parce qu'il travaillait déjà avec les parents de mon mari et les grands-parents de mon mari, donc c'est venu à ses oreilles et c'est lui qui nous l'a proposé. Et on était arrivé à un stade où mon mari tournait en rond, il avait fait le tour, il a toujours été comme ça, lui quand un moment donné il s'ennuie il lui faut un autre projet pour avancer et donc voilà ça c'est fait comme ça. Et puis le fait qu'il y avait tout à créer moi je m'y suis investie aussi parce que je trouvais ça sympa. Et je suis super contente. Les gens du quartier, ça change de Carquefou, je sais pas si vous connaissez Carquefou ?

MA : *Très peu.*

C'est absolument pas du tout la même population. Justement actuellement on est en train de poser des questions sur notre gramme, c'est une population qui a… enfin c'est une ville riche donc il y a plus de revenus, plus de moyens même si nous à l'endroit où on était situé à la base c'était une zone industrielle donc on travaillait beaucoup en midi avec les entreprises, c'était quand même des gens qui avaient un pouvoir d'achat plus important qu'ici on va dire. Ici y a une mixité, c'est très très varié en fait, tandis que là-bas c'était vraiment tous pareils. Du coup on est arrivé ici avec nos recettes, avec notre même idée… Bon ça veut pas dire que les gens sont pas exigeants ici en matière de qualité hein, au contraire… Par contre il faut qu'on s'ouvre plus sur toutes les classes sociales, sur tous les niveaux, sur tout le porte-monnaie quoi. On le voit de plus en plus. Au début quand on est arrivé on se disait « non, non, ça va marcher », bon ça marche parce que les gens sont exigeants aussi sur la qualité, c'est vrai qu'on a des produits un peu… comment on va dire ? Du fait qu'on travaille qu'avec une farine de tradition française label rouge c'est forcément un produit qui est plus cher à la base, c'est pas de la farine courante quoi, comme il y a eu à une époque la baguette moulée par exemple. D'ailleurs où j'étais avant je faisais pas de baguette moulée mais je savais qu'en venant dans ce quartier il fallait que je propose aussi ce produit, fallait pas non plus que je me dise « non, non, je vais changer les habitudes », j'ai quand même proposé cette chose là mais c'est pas ce qui fait mon chiffre non plus. Là où je voulais en venir c'est que quand on est arrivé ici on a découvert une population, les gens qui sont arrivés, donc variée et de jeunes couples, parents avec des petits en bas âge, qui en fait arrivaient de Paris. Et ça nous a rappelé un peu, nous on a 40 ans, quand on a commencé à arriver sur le marché du travail, nos amis qui ont fait des études sont montés à Paris pour chercher du boulot à une époque, ils ont fait leurs familles et en fait ils sont revenus avec leurs enfants et là on découvrait en fait exactement le même schéma. Et on sait que ces gens là avaient un bon pouvoir d'achat et que c'étaient des gens assez exigeants parce

que sur Paris y a notamment des bons boulangers, et qui voulaient retrouver ces boulangers de quartier, là, dans leur nouvelle vie. Et au début c'est ce qui nous a frappé. Et ces gens là étaient contents effectivement d'arriver dans un quartier où ils pouvaient trouver des produits de qualité, pas que chez moi hein mais avec les restaurateurs, tout le monde. Et puis après on a vu que la population s'est développée différemment mais moi c'est ce qui me plait aussi.

MA : *Lorsqu'on vous a présenté le local, on vous a parlé du caractère durable ?*

Pas du tout.

MA : *Est-ce que ça change les choses ?*

Est-ce que ça change quelque chose maintenant ? Non, juste dans le sens où ça me rassure, où je me dis qu'il va pas y avoir n'importe quoi de fait. Voilà, c'est juste ça… mais après ça change rien du tout. Non. On est venu à cet endroit là parce que c'était une route très fréquentée, voilà. De toute façon maintenant quand on cherche un commerce la première question que le banquier va vous poser c'est « est-ce que vous avez fait une étude de marché ? », « est-ce que vous pensez que l'endroit est justifé ? », voilà c'est simplement ça. Donc effectivement on implante un commerce dans un endroit où y a une étude de marché de faite et où il va y avoir du monde.

MA : *Comment jugez-vous le quartier ?*

Moi ça me plait parce que c'est pas encore la ville d'abord. Moi j'aurais jamais pu… je viens de la campagne et j'ai toujours dit que j'aurais jamais pu travailler en ville. Je m'en approche un peu. A Carquefou lorsqu'on y était c'était pas la ville, on était vraiment dans un endroit calme où y avait très peu de passage. Et là, malgré le fait que ce soit une route de passage, je me sens pas en ville où les gens savent pas se garer, où ça klaxonne, on ça butine de partout. Je me sens pas vraiment en ville, voilà, je peux le dire, même si on est pas loin de Nantes. Je peux même dire que quand je vais à Nantes, même si j'habite pas ce lieu, quand je viens je me stationne ici et je prends le tram, je vais jamais en ville en voiture.

MA : *Pourquoi n'est-on pas en ville ici ?*

Y a pas de grands bâtiments je pense. C'est la hauteur, je suis pas très grande donc je pense que ça ça m'étoufferait. C'est ces questions de buildings, de hauteur en fait, et puis le fait que ça grouille… Je vous dis ça alors qu'il y a plein de voitures mais elles sont à l'arrêt quoi. Je me sens pas en ville ici, je ne sais pas ce qu'en pensent les gens du quartier mais… Après c'est sûr qu'il va falloir préserver les espaces verts parce qu'à force de construire… mais je pense que ça fait partie de l'idée de l'écoquartier aussi.

MA : *Y a-t-il des choses qui vous manquent ici ?*

Moi je ne vais vous parler qu'au niveau commercial… Oui, ici il manque une presse pour les résidents, c'est évident qu'il manque une presse. Moi je fais du dépannage en vendant le journal mais c'est pas mon boulot quoi, c'est pas que ça m'ennuie mais ça m'intéresse pas de le faire. Mais bon on sait que c'est comme un village, j'ai toujours dis ça aux gens quand on est

arrivé ici, c'est un petit quartier, un village, on nait avec le village et il a pas fini de se construire donc ça arrivera bien un jour.

MA : Avez-vous eu des relations avec l'architecte quand vous avez aménagé et avant ?

Qu'est-ce qu'on a eu comme soucis ? Y avait cette histoire de porte qui nous a bien pris du temps parce qu'il fallait trouver le fournisseur. Sinon je vois pas… Nous on a pris un maître d'œuvre qui s'est mis en relation avec… parce que du fait qu'on avait nos 2 autres commerces on avait pas le temps de s'en occuper donc c'est le maître d'œuvre qui s'est occupé de tout ça, de toutes les démarches. Oui, y avait beaucoup de démarches à faire, d'autorisations, etcetera, donc je pense que lui en a plus bavé que nous.

MA : *Comme vous la distribuez vous devez lire un peu la presse locale et entre guillemets très locale, comme Zest, avez-vous une idée des ambitions à l'origine du quartier ?*

Non. Faudrait voir ça avec… Vous êtes allé voir le chocolatier ? Parce que lui il est très impliqué. Quand j'ai une question ou quelque chose je vais le voir lui parce que lui est plus présent, il assiste à des réunions, à des rendez-vous auprès de la mairie et des représentants de la mairie. Moi, à part au début où je me sentais concernée par les fameuses places de parking parce que des clients me disaient qu'ils pouvaient pas stationner pour venir chez moi donc j'ai rencontré effectivement l'adjoint au maire, monsieur Robert je crois, on a discuté et puis bon voilà, le projet est comme ça… je suis pas une battante non plus, j'ai pas envie tout le temps de… je suis pas procédurière quoi. Don c c'est bon hein… Mais c'est de ma faute, après faudra pas que je vienne me plaindre. Donc l'info je l'ai par le biais des autres commerçants, c'est pas moi qui vais forcément la chercher même si oui dès qu'il y a quelque chose qui concerne le quartier de la Bottière je vais forcément m'y intéresser. Mais ouais, quand il y a des réunions je ne peux pas toujours y assister donc je me tiens informée du compte-rendu mais je suis pas impliquée quoi, j'ai jamais été impliquée plus que ça. Maintenant je m'intéresse si les clients ou les gens du quartier me disent « là y a quelque chose qui va se faire, on est pas trop d'accord, qu'est-ce que vous en pensez ? », là ou je vais donner mon avis. Je sais par exemple qu'il reste des cellules vides, je sais qu'il y a certains résidents du quartier qui ne veulent pas que ce soit une chaîne de pizzas ou voilà des choses comme ça… Donc après moi je vais les soutenir dans ce sens aussi parce que je tiens à ce que leur avis soit respecté.

MA : *Quels types de relations avez-vous avec les autres commerçants ?*

On a de très bonnes relations. Le chocolatier ça a été le premier à s'installer ici donc il était déjà là depuis un an, depuis 2009 et puis lui il est arrivé, y avait rien, c'était Beyrouth donc lui a vraiment suivi le chantier depuis le début. Nous on est arrivé tout était monté quand même, à part notre petit commerce à nous occuper le reste était fait. C'est peut-être pour ça qu'on a pas eu de problème à soulever.

MA : *Quelle image avez-vous du quartier ?*

J'ai une bonne image. Un moment donné du coup on a quand même envisagé d'essayer de se rapprocher en changeant de maison par exemple, en essayant de trouver quelque chose. Parce que l'idée des constructions BBC etctera nous intéresse quand même, à titre personnel du

coup, donc on a cherché et après on s'est rendu compte que par rapport à ce qu'on avait c'était pas forcément bien, c'était pas forcément mieux, on cherchait quand même mieux et on nous proposait pas mieux pour plus cher donc on s'est dit qu'on allait rester où on était. Et donc pourquoi je vous dis ça ? Du coup même si pour des raisons personnelles on a cherché à se rapprocher cela ne convenait pas à nos attentes quelque part. Parce qu'il y avait ce côté constructions basses consommations qui nous intéressait mais du coup on a laissé tomber par ici…

MA : *On parle d'écoquartier depuis tout à l'heure, qu'est-ce que c'est en réalité ?*

Pour moi un écoquartier ? A la base c'est un quartier dont les constructions respectent l'environnement. C'est ça hein ? Après je sais pas grand-chose. Et ensuite c'est la vie qu'on en fait, enfin la vie c'est-à-dire l'utilisation qu'on en fait doit respecter l'environnement, voilà. Donc je sais que ça passe beaucoup par la voiture. Après par l'entretien des espaces verts… J'en sais pas plus hein. Ecoquartier ?

MA : *La maire communique beaucoup dessus, les médias s'intéresse aux écoquartiers. On le voit avec Images Doc, le quartier est très observé, qu'est-ce que ça vous inspire ?*

En fait je communique pas sur écoquartier, je communique pas là-dessus. Je communique pas parce que j'ai pas d'argument, vous le voyez bien. Je dis pas d'ailleurs que je vis dans un écoquartier, quand j'en parle je dis que c'est la route de Sainte-Luce, la grande route qui mène jusqu'à Nantes, « vous savez ce quartier qui sort de terre », voilà. Mais j'en parle pas comme d'un écoquartier plus comme le caractère nouveau du quartier. Mais écoquartier ça fait quoi ? Maintenant vous savez même dans le centre de Nantes ils font beaucoup d'aménagements et j'imagine qu'on va aussi dans ce sens là en respectant la nature… C'est vrai que je manque d'arguments à ce niveau là, parce que j'en ai pas eu à la base. A part le fait qu'on m'a expliqué que les bâtiments, et encore je sais pas si c'est bien vrai, ont été construits avec des matériaux respectant l'environnement. Après je sais qu'il y a des problèmes de fissure et je connais des personnes qui ont travaillé sur le bâtiment et qui m'ont dit qu'au niveau du ciment ça a été mal fait parce que voilà il fallait respecter un budget et donc ils ont mis… je sais pas, j'y connais rien moi… ils ont mis moins de produits, plus d'eau et au final voilà le résultat n'est pas top. C'est tout ce que j'en retire. Après écoquartier ? Non, faut voir ça avec les résidents, au niveau du chauffage… Moi ici on m'a rien imposé, c'est l'électrique forcément… Je veux dire c'est comme chez moi, on a les poubelles de tri, on respecte bien évidemment mais qu'est-ce que je pourrais dire par rapport à ici qui fait que je vais dans ce sens là ? Je communique pas là-dessus, c'est vrai que je pourrais, je pourrais mais j'ai pas d'argument donc je vois pas pour quelle raison. Non, je communique plus sur le fait que c'est un endroit passager, voilà y a une artère et je me sers de cette artère. Après je sais pas quoi dire d'autre.

MA : *Vous n'avez pas pensé changer de pratiques en utilisant par exemple des produits biologiques ?*

Ca c'est un autre sujet. Y avait un magasion éco bio qui a fermé mais le problème c'est qu'elle a vraiment misé sur l'idée d'écoquartier mais les gens sont pas encore prêts à franchir ce pas là, surtout dans les produits de beauté. Nous la question du bio il y a très longtemps qu'on se la pose, depuis qu'on a ouvert y a 12 ans mais on a fait le choix de travailler avec une farine label rouge sans additif ni conservateur, on est libre de faire ce qu'on veut, parce qu'on a essayé

de faire la démarche pour le bio… Seulement pour le bio voilà on vous fait payer une cotisation à l'année donc déjà ça nous convient pas, on est pas libre, et il se trouve que dans les produits bio vous avez 95% de produits qui sont bio et 5% où on peut tolérer, tout est toléré… Et nous en l'occurrence dans la farine c'est ce qui se passe, vous avez vraiment de la merde quoi. Vous allez retrouver du soja, vous allez retrouver plein de merdes, tandis que dans la farine de tradition française c'est 100% pur blé, ça on est sûr qu'il y a pas de soja et qu'il y a pas d'autres choses. Dans le bio ce qui nous dérange c'est ces fameux 5%, s'il y avait pas ces fameux 5%... d'ailleurs on en a de la farine bio mais je communique pas là-dessus parce que d'abord j'ai pas le droit, j'ai pas le droit de l'inscrire et je veux pas payer cette cotisation annuelle. Donc je le dis discrètement quand la personne insiste « est-ce que vous avez du pain bio », d'abord j'ai pas du pain bio, j'ai du pain à la farine biologique, mon pain complet évidemment qu'il est à la farine biologique, pour moi c'est une évidence puisque le pain complet c'est fait avec l'enveloppe du grain dans lequel tous les pesticides vont se mettre donc si je veux faire du pain à la farine complète je vais forcément prendre une farine bio autrement je vois pas l'intérêt. Mais oui je vois… Après on va choisir des produits de qualité mais y a ce fameux 5% dans le bio qui nous dérange, le jour où ce sera plus clair, plus nette, même avec notre meunier… Alors je pense qu'en France on a quand même des bons produits et vaut mieux rester avec des produits qu'on a déjà, même pour les fromages, pour tout ce qui est ces choses là quoi. Par exemple on a des fromages au lait cru et maintenant on le fait plus parce qu'il faut faire attention à tout mais on avait à l'époque du brie au lait cru et on a arrêté parce qu'il faut faire gaffe… et ça m'énerve parce qu'on voulait travailler avec des bons produits et on se retrouve au final à acheter de l'emmental qui est pasteurisé. Tout est aseptisé. Mais bon on essaye d'y aller le plus lentement possible en ce qui nous concerne, avec notre farine où on a décidé de travailler avec cette farine là. Mais peut-être que… mon mari en parle parfois, il dit « on fera peut-être la démarche parce qu'il y a des gens pour qui AB ça correspond à plus de… ». Nous on communique là-dessus en leur disant que notre farine n'a pas d'additif, n'a pas de conservateur, que c'est une farine issue de l'agriculture raisonnée contrôlée, qu'on se sent plus proche de ça que de la farine bio. Voilà, après c'est à nous de communiquer mais bon sur 10 personnes y en a qu'une qui va comprendre et retenir… Donc parfois on laisse tomber.

MA : *La question de l'aseptisation que vous soulez est intéressante, il y a aussi une sorte d'aseptisation de la ville…*

Oui, complètement. On veut plus la moindre saleté.

MA : *Pour revenir sur le quartier, fréquentez-vous les autres commerces ?*

Oui, bien sûr. Je fais vivre les autres commerces. Si j'ai besoin d'acheter des lunettes je vais chez l'opticien ici. Avant j'avais ma petite vie là-bas où j'étais, j'étais commerçante aussi donc un moment donné ça devenait très compliqué en ce qui me concernait parce qu'il fallait que je fasse vivre les commerces de ma commune où j'habitais et où je travaillais et celle-ci en même temps. C'était très compliqué… Donc oui je fais ça, je fais travailler les commerçants du quartier où je suis en place. Dans le commerce ça a toujours été, si vous voulez que tout le monde s'entende c'est donnant donnant, c'est comme ça. Donc j'ai changé d'esthéticienne… Il se trouve en plus qu'on a des supers commerçants, je le dis, mais si ça avait été l'inverse j'aurais été très embêtée.

MA : *Est-ce que c'est le genre d'endroit dans lequel vous vous imagineriez vivre ?*

Oui, je m'y vois. Oui parce que comme je vous dis la ville je pourrais pas. Je suis quelqu'un de la campagne donc la ville à proprement parler, Nantes, c'est niet. Là oui parce que je vois le ciel, ma vue est pas… J'y vais rarement à Nantes en plus parce que j'y habite pas et je m'y rends pas constamment. Mais oui je m'y vois parce que j'ai pas besoin de grand-chose pour vivre, il me faut un petit bout de jardin, une petite maison, oui je m'y vois… Maintenant il me manque certains commerces parce que je fais pas beaucoup de courses en grande surface donc il me manquerait quelques commerces pour satisfaire mes besoins. Mais bon on est pas très loin de Sainte-Luce, y a un marché, y a d'autres commerces mais oui je m'y verrais.

MA : Vous disiez tout à l'heure que vous veniez en voiture, il y a d'autres moyens ?

Y a pas de bus. S'il fallait que je prenne le bus… On s'est posé la question un moment donné avec mon mari parce que quand on a vendu l'autre commerce il y avait un véhicule appartement à notre société qu'on a laissé donc on s'est retrouvé plus qu'à un véhicule donc on a cherché cette idée de bus mais les horaires convenaient pas donc il venait à vélo lui par contre. Il est venu à vélo pendant une période, il accrochait son vélo là avec un cadenas et un jour il s'est fait volé son vélo… C'est con hein. Devant chez nous, boutique ouverte un dimanche matin. Il nous est arrivé plein de choses depuis qu'on est ici. Le quartier est quand même moins… je le sens moins sécurisé que là d'où on vient. Là où on est ma maison est pas toujours fermée à clef, ma voiture l'est pas non plus. On est à l'extérieur du centre de Carquefou dans un quartier résidentiel normal mais ici qu'est-ce qui nous est arrivé ? On s'est fait tiré le vélo. Les portes secouées alors que là-bas au magasin y a jamais rien eu. Mais bon ça nous empêche pas… on adopte une autre attitude. Je me suis fait cambriolée la nuit de Noël à mon domicile et je suis persuadée qu'on a été suivi à partir d'ici. Là-bas les gens savaient très bien où j'habitais, ils me voyaient traverser la rue… Mais bon ça n'empêche que j'aime le quartier, j'adopte une autre attitude.
MA : *Vous parlez de sécurité, il y a quand même une certaine fermeture des espaces, par exemple ce bâtiment est équipé de digicodes, de portes électriques, etcetera…*

Ah ouais ? Mais comme je sors pas… Moi mon magasin il est ouvert, vous voyez j'ouvre les portes, normalement ça devrait être fermé, je devrais fermer les portes mais voilà on a besoin de s'ouvrir sur les autres. Ouais les digicodes… on a une cellule en bas mais ça m'intéresse pas, je sais même pas où est le cadenas et je suis pas habituée à ça, je suis pas habituée à me camoufler, à m'enfermer, à me cadenasser mais si on doit changer de comportement parce qu'on s'est fait tirer le vélo.

Je suis encore à vous 5 minutes.

MA : *Comment se situe l'investissement ici par rapport au reste de Nantes.*

Je vais vous le dire. Moi je suis pas propriétaire, je suis locataire, je crois qu'on a 170m², on loue 3800 euros par mois, c'est un petit peu cher mais c'est moins cher que Nantes. De toute façon je serais pas allée à Nantes. Par rapport à d'où on vient c'est un peu plus cher mais c'est plus fréquenté aussi donc… Je crois que par rapport à tous les autres on est dans les clous. Y a une personne justement quand on est arrivé au tout début ici qui cherchait à s'installer avec un

commerce en relations avec les enfants, donc pas forcément évident, elle avait fait son calcul et elle nous disait qu'ici ça restait relativement correct comparé à un peu plus loin quand on se rapprochait de Nantes. Je sais plus par rapport au mètre carré mais on est dans les clous…

MA : *Vous avez été mis en concurrence pour avoir le bail ?*

[rire gêné] Là en fait comme c'était un investisseur, y a quelqu'un qui a acheté la cellule, lui je sais pas comment il a été au courant, c'est quelqu'un qui en a plusieurs partout, il est boulanger d'ailleurs, je ne sais pas comment il a su… Et oui y avait quelqu'un d'autre sur le coup effectivement mais après c'est une question de confiance, il nous a choisi nous parce que voilà il a mené son enquête et il avait vu que là où on était implanté on avait jamais eu de soucis avec les propriétaires, on a su développer notre chiffre convenablement. Et puis ce qui lui apportait c'était de savoir si on allait le payer, je pense que le lieu pour lui, il savait qu'il y avait moyen de faire quelque chose mais il voulait être sûr de la personne qui allait… Donc il a mené son enquête et c'est la raison pour laquelle il nous a choisi nous, y avait une autre personne, je sais pas qui c'est, on nous a pas dit mais apparemment on avait plus de points que lui. Moi après, à titre personnel, jusqu'ici on a jamais été propriétaire mais mon mari à un projet d'acheter quelque chose, d'être propriétaire, parce que ça c'est notre retraite plus tard, pour ensuite le louer. Et pourquoi je vous dis ça ? Je sais pas, le mec qui a investi là-dedans a intérêt à ce que la personne qui va louer va payer le loyer, si vous mettez un tocard c'est les boules quoi, donc c'est comme ça que ça c'est fait. Après je pense que le quartier au niveau des commerces à la chance d'avoir de bons professionnels. Moi c'est la première idée que j'ai retenue quand je suis arrivé, les gens du quartier avec qui je sympathise bien maintenant m'ont dit qu'ils ont un droit de regard apparemment sur les commerces… Alors je sais pas si c'est vrai mais on m'a dit ça à l'origine. Et ils veulent pas que n'importe qui vienne s'installer ici. Effectivement un commerce qui périclite le quartier va avec, c'est pas donner une bonne image du quartier… Mais à part la pauvre dame avec ses produits mais c'était pas évident non plus, c'était pas les bons produits peut-être même si elle était convaincue de ça, c'était pas le bon endroit encore, elle avait franchi une étape un peu plus.. après ce qu'il faut dans un quartier c'est des commerces qui fonctionnent parce qu'ils sont sérieux, qu'ils sont professionnels et je pense que c'est ce qu'on a ici : l'esthéticienne, les restaurateurs ils bossent super bien, qu'avec des bons produits, voilà… Donc je pense que pour le quartier c'est un bon point et je vous dis les résidents sont conscients de ça et c'est bien.

MA : *Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Alors y a la vie et la profession, moi je sépare bien les deux. A titre de vie, c'est quoi mon quartier idéal ? C'est un quartier où y a des commerces de proximité, où je puisse faire mes courses, acheter ma viande, mon poisson, mes légumes. Donc ça c'est sympa depuis qu'on a le marché ici. Bon c'est très compliqué pour moi d'y venir parce que comme je vous dis je n'y habite pas, c'est le mercredi après-midi, c'est la journée des enfants donc je suis un peu à courir à droite à gauche pour les activités sportives mais alors je trouve ça génial ce marché, moi j'arrive à trouver des supers produits parce que comme je vous ai dit je vais pas trop en grande surface. Donc mon quartier idéal ce serait ça, des petits commerces de proximité avec des maisons, sans immeubles, où on puisse marcher à pied, avec un petit jardin, pas trop parce qu'après on entend les tondeuses à longueur de journée ça me plait pas… Voilà c'est ça un petit village… Moi je viens d'un village où il y a 1700 habitants donc…

[Eléments de discussion informels]

Moi c'est avec mes enfants que j'ai commencé le tri, ils sont pas vieux, ils ont 12 ans mais voilà… quand je vois mes enfants, mon petit savait pas lire, il savait à peine reconnaître les couleurs et à la maison il me demandait « c'est quelle poubelle ? », « ça se recycle ou ça se recycle pas ? » et je trouvais ça fabuleux de demander ça. Donc voilà je m'y intéresse depuis 10 ans on va dire. Et puis de toute façon il faut quoi… après de là à militer y a des choses qui me dérangent, il y a des gens qui sont trop, mais ils ont des convictions que je respecte. Après y a des limites à pas dépasser quoi.

On pense à revoir la gamme parce que le midi si vous avez le droit de ne dépenser que 5 euros et vous allez les dépenser chez nous. Parce que je trouve que quelque part on prend aussi les gens en otage parce qu'ils ont possibilité de faire autrement, de dépenser ou de pas dépenser… Ok c'est peut-être cher chez moi, je ne sais pas. Là je suis confrontée à une autre attitude de la part des gens, je sens bien que les gens font très très attention. Et je reconnais pas ça. C'est tout nouveau pour nous. En même temps on est dans une période de crise aussi, nous quand on a débuté c'était l'opulence, c'était formidable, super. Et puis Carquefou est une des villes les plus riches de l'agglo, on début on le ressentait sans doute moins que maintenant. Il faut s'adapter, là on est en pleine discussion, on va faire quelque chose parce que si on veut que les gens continuent à venir chez nous ça fait partie du jeu.

HN11

	Date : 26/03/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Temps clément, soleil, sec	**Adresse :** Médiathèque
	Arrivée : juin 2007
Durée de la visite : 48 min	**Appartement :** -
Longueur du parcours : 1441 m	**Occupant(s) :** -
Durée de l'entretien : 1h36 min	**Profession :** assistant de conservation
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 39 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Et donc vous bosser sur des écoquartiers… Moi ce qui me marque c'est tout ce béton, ça me laisse vraiment très perplexe. Je crois que j'ai compris sa qualité recyclable, c'est-à-dire on prend un bloc de béton, on le casse on le broie, on refait du béton si j'ai bien compris. En pratique je sais pas si ça se fait réellement. Donc… Et puis y a la laitance aussi… alors c'était impressionnant la laitance de béton ici, je sais pas combien de litres de laitance de béton on aurait pu récolter sur les constructions déjà, ça s'est imprégné partout… Moi ça me pose de

vraies questions par rapport à l'environnement par exemple. Comment ça s'absorbe, comment ça se digère… Je sais pas quoi…

On a été le premier bâtiment à sortir de terre et on a vu le changement quoi. On est arrivé en 2007, on a été le premier bâtiment donc c'est sûr qu'autour y avait que des anciennes terres maraîchères donc avec une variété quand même au niveau naturel qui était assez grandes, y avait des halliers, des petites choses assez sympathiques, un petit biotope qui était sympa en termes naturels. Quelques animaux un peu emblématiques, y avait une famille de renards… moi je surveillais aussi un espèce de faucon crécerelle qui était là aussi, y avait des lapins, quelques animaux comme ça… Et en fait voilà, j'ai vu surtout aussi la transition par rapport à eux. Par rapport à nous et puis par rapport à eux aussi, c'était pas le plus marrant quoi… A long terme c'est vrai que la question qui se pose c'est : ces zones vertes là, insérées dans le quartier, seront-elles suffisantes pour que ces animaux-là restent… parce que c'est tout à fait possible qu'ils y restent, en milieu urbain. Est-ce que ce sera suffisant pour qu'ils y restent ? ou pas ? Ca ça pourrait être un petit indicateur de ce que c'est qu'un écoquartier ou pas, à mon sens. Voilà, éco c'est environnement je crois… est-ce qu'un environnement qui n'est pas respectueux de la vie de ces animaux là, est-ce qu'il peut obtenir un label au niveau des humains… Je sais pas. Après c'est presque philosophique ça. En tous cas voilà, c'est les choses qui me posent question. Ils ont eu un regard dessus. Après la volonté d'ouvrir, de rouvrir un petit ruisseau comme ça, je trouve que c'est une initiative intéressante, parce qu'il y a eu un gros travail dessus, autour des berges, de la remise en eau… Là j'ai été voir des gens qui faisaient des relevés et tout ça, je leur ai demandé par rapport au pH un peu comme ça allait. Ils m'ont dit qu'ils avaient vu des civelles dedans, qu'avaient du être lachées je suppose, je pense pas qu'elles soient remontées… je pense que c'est plus un lâché ou un truc comme ça. Après ça montre que c'est vivable comme milieu humide. Vivable ça veut dire quoi, j'en sais rien. Mais voilà…

MA : *Quand êtes arrivés ici c'était encore complètement maraîcher ?*
Oui, complètement maraîcher, avec de la bonne terre, bien noire avec du sable dedans, enfin voilà je pense que ceux qui ont récupéré des petites parcelles au fond sur les jardins ouvriers, je pense que si ça tombait sur des anciennes parcelles maraîchères ils doivent avoir de la terre sympathique… Parce que la terre ça se travaille… Après quels types de maraîchages c'était je sais pas, je suis pas sur que ce soit du maraîchage bio, c'est peu probable vu les plantations et vu l'âge mais j'en sais rien… Donc ça c'était chouette avec des murs aussi, des vieux murs, enfin voilà c'est des petites choses mais ça fait des milieux intéressants, y a un peu de tout… alors j'ai recroisé le renard là, il est famélique… il marche sur trois pates déjà, il est maigre, il est pas beau à voir… Et y avait une famille et c'était dans les vieux journaux, ça remonte à quatre cinq ans maintenant mais y avait une famille qui se baladait sur les esplanades d'herbe… Donc normalement ça devait être viable cette affaire là… et pérenne. Tandis que là s'il est tout seul je sais pas. On en voit qui termine souvent à faire les poubelles…

Visite

Lieu	**t0+**	

Arrière de la médiathèque	14 :17	Donc moi je voulais vous emmener suivre un peu les berges du ruisseau des Goards, qui a été sorti de son busage et qui a été mis en extérieur et puis qui suit à peu près le chemin de la Sècherie.
Extrémité Sud du ruisseau	14 :47	Donc là y a un premier regard avant que ça renfonce un peu dans les buses et c'est dans ce regard là que l'équipe chargée de faire des relevés avait trouvé des civelles. Donc c'est le démarrage, là où le ruisseau ce remet un peu dans le sol… Donc on peut voir que c'est pas gagné [rires] devant nous on a cinq sacs poubelles qui flottent allègrement dans le ruisseau et ils ont l'air pleins… Donc c'est sur que si c'était le seul milieu naturel qui avait ça ça serait une bonne chose mais… Y a eu quand même moi je trouve que c'est intéressant, y a eu quand même un gros effort de fait sur cette mise à l'air du ruisseau. Voilà, y a eu un travail autour des berges pour les stabiliser, y a eu un travail autour des plantes, y a eu des plantes qui ont été amenées, voilà pour s'implanter… Y a eu des espèces qui ont été replantées, des petits arbres, je sais pas trop ce que c'est, peut-être comme des faux robiniers, acacia, je pense… Voilà donc c'est des choses qui sont réellement du coin donc c'est quand même intéressant. Donc y a des plantes qui sont en train de s'installer gentiment. Qui sont des plantes de friche pour l'instant encore mais qui commencent à être déjà un plus intéressante, on voit déjà la diversité de ce qu'il y a… c'est encore très friche, pas friche industrielle mais on a quand même pas mal sur le quartier des espaces qui font friches industrielles… On est pas encore complètement dans des végétations de bord de ruisseau, de choses comme ça, parce que pour l'instant j'ai pas repéré de menthe aquatique ou de choses comme ça, peut-être qu'il y en a, après je sais pas… Ca vient petit à petit quoi. C'est ça que je trouve intéressant : petit à petit ça se transforme…
Partie basse du Ruisseau, niveau pleine de la médiathèque	17 :42	[on entend des grenouilles coasser] Y a des grenouilles. Ca c'est pas mal aussi je trouve. Après y a des espèces d'arrivée de je sais pas trop quoi. Je sais qu'un peu plus haut y a encore des arrivées d'égouts, d'eaux usées, ça c'est problématique donc ils sont en train d'essayer de résoudre ça. Ce que j'aime bien aussi, c'est ce qu'on voit là : les petits poteaux qui sortent pour essayer de stabiliser la berge. Je trouve que voilà, ça a été un sacré travail de faire tout ça, y a vraiment une volonté de faire quelque chose qui soit naturel, c'est des petits poteaux en bois. Ca a été pensé, ça a été réfléchi, c'est très positif quoi. Pour le quartier, quand on parle d'écoquartier, un projet comme ça je trouve que ça a du sens. De l'autre côté du mail y a un espèce de canal qu'est… je comprend absolument pas le sens en termes d'urbanisme en termes d'éco… je sais que je comprends absolument pas le sens. Je m'étonne que les jeunes du quartier aient pas encore du Paic citron pour faire des bulles… et pfff… je pense que ça viendra mais sinon l'intérêt je le vois pas. Tandis que

		celui-là c'est quelque chose. Après comment c'est appréhendé par les gens du quartier… on est vraiment… en plus le ruisseau c'est vraiment une frontière quoi, on est vraiment entre deux quartiers, d'un côté la rue de la Sècherie avec un quartier vraiment traditionnel… voilà avec des maisons, résidentiel. Y en a des roses, y en a des jaunes, chacun a… voilà c'est des maisons qui sont pas toutes jeunes non plus certaines, je pense que c'est un quartier qu'est pas tout neuf… voilà donc avec un rapport aux maraîchages avant, à ces tenues maraîchères, voilà je pense que certains habitants très proches ont du voir même les tenues en activité ou quelque chose comme ça et puis de l'autre côté vraiment l'écoquartier… Donc voilà je vois des gens qui balladent leurs chiens, j'ai pas l'impression que ce soit énormément investi par les enfants, par des jeunes et tout ça… quel rapport ils ont avec la nature… du côté de la Sècherie peut-être que les enfants sont grands, de l'autre côté je suis pas sur qu'ils soient très sensibilisés à ça. Moi je sais que je viens d'un petite ville en périphérie de Nantes, campagne quoi, et c'est des endroits qui nous auraient bien plu. Après est-ce que les mômes de l'écoquartier qui vivent en appart ça leur parle… je sais pas. Franchement je sais pas du tout, quels rapports ils ont… Donc voilà il y a quand même des trucs, y a quand même du mulot, je sais pas si le renard essaie de creuser là-dedans, essaie d'en choper un ou deux sur ses trois pates. Voilà, je trouves que c'est quand même pas dégueu. Voilà y a des petits efforts aussi de faits sur des passages pierreux, donc ça aussi ça a été pensé… on a fait des petits dômes de pierres, des petits passages pour aménager le fond… donc ça doit avoir des raisons certainement que je ne connais pas mais tout ça a été pensé… y a eu vraiment un beau travail. Ca c'est pareil : des espèces de piquets qui retiennent toutes les saletés. Des espèces de poteaux. On entend les grenouilles, c'est plutôt pas mal. Moi ça me plait, j'ai l'impression de revenir un peu dans ma campagne natale… Hop, un petit poisson, je sais pas ce que c'est. Mais oui voilà quand on parle d'éco-quartier, moi le éco je le trouve pas trop de l'autre-côté-là-bas avec le béton et tout ça… Ca me parle pas des masses. Les éoliennes, je trouve ça chouette. Les jardins ouvriers je trouve ça bien aussi, c'est un bon projet sociétal aussi en milieu urbain. Après ce qui me plaît particulièrement c'est ça, c'est ce ruisseau là. Après, c'est l'appropriation, c'est le rapport entre les habitants et ce ruisseau, je serais curieux de savoir s'il y a des anciens qui l'avaient déjà vu avant qu'ils soit busé, ça se trouve dans les journaux de quartier à ce niveau là… Ils ont fait des petits passages à gué comme ça, je trouve ça aussi sympa dans le principe. Je trouve que ça permet d'envisager de traverser le ruisseau sans que ce soit un truc trop visible quoi,

		voilà c'est pas ostentatoire, ça j'aime bien. En même c'est sécure parce qu'il faut quand même… bon en même temps voilà, la couleur de l'eau fait que… bon voilà elle me semble un peu pale, en même temps y a des grenouilles. C'est pas demain qu'on aura des loutres. [rires] Faut attendre quelques dizaines d'années minimum.
Bas du ruisseau, rive Est	25 :50	Ca je trouve ça sympa aussi. Ils ont mis des ganivelles et puis ils ont laissé des halliers. Donc ça c'est vraiment super… après je sais pas s'ils ont laissé des passages pour que les animaux aillent dans les halliers, genre le renard. Parce que si c'est clôturé jusqu'au bout c'est sympa mais faut voir… Voilà ça peut servir de garenne, ça peut servir voilà pour des mammifères un peu plus important, d'avoir préservé ces zones là, qui sont quand même des zones préservées et puis tampon entre l'habitat humain et l'habitat animal, c'est pas dégueu. Après c'est sur que sans éducation à l'environnement je pense que ça passe mal c'est sûr, si on explique pas à quoi ça sert… Enfin moi je trouve que voilà, quelques chardons voilà et puis on parle beaucoup de biodiversité, ça commence par là la biodiversité, c'est laisser de la place pour un peu tout. Par exemple, ça c'est quoi ? C'est marrant ça. Voilà y a eu des efforts de fait en termes de plantations, c'est quand même conséquent, c'est un budget. C'est un vrai investissement au niveau de la ville y a pas à tortiller. Et là c'est des ageons. Je vois que ça pousse, ça prospère c'est bon signe quoi. Et puis franchement venir manger son sandwich ici le midi, ça m'arrive de temps en temps et c'est pas dégueu. [nous passons à côté d'une cabane installée dans un hallier] Ohlala [rires] excellent ! Ce que je cherche c'est de la menthe aquatique… J'ai l'impression que si… non je me plante, c'est peut-être pas encore le temps, peut-être au mois de juin. Mais je me dis que si ça ça marche c'est pas mal parce que y a besoin que les terrains soient recouverts d'eau pendant une période et puis que ça s'assèche, et je me dis que voilà si ça ça fonctionne c'est que déjà y a des choses, y a des bonnes variations et que ça se tient… Y a encore beaucoup de déchets mais ça c'est finalement pas… à part là où c'est vraiment du saccage mais finalement ça pourrait être pire que ça. En milieu urbain comme ça je trouve que finalement c'est pas pire. Y a des grandes pierres qui ont été amenées, c'est quand même pas dégueu ça, franchement… Du coup ça ça doit être du saule, c'est bien aussi, ils ont réfléchi à ce qu'ils mettaient c'est quand même chouette. Dis donc elle est énorme cette grenouille là. [rires, des grenouilles sautent] C'est le festival des grenouilles !
Bas du ruisseau, rive Est, niveau	31 :09	Donc là on se rapproche un peu je trouve, on commence à tomber sur des aménagements qui se rapprochent vraiment du ruisseau. Je crois que ça va être par là que ça va commencer à se mélanger

des premières constructions		un peu, y a quelques eaux usées qui se jettent dans le ruisseau. Donc ça c'est un vrai travail àfaire, ils sont dessus je crois. A ce que j'ai compris. Bon, le temps qu'ils trouvent tout, toutes les brèches, ça prend du temps. Donc voilà, ce que je trouve vraiment chouette dans cette affaire là, ce qui pour moi est une réussite, c'est voilà cet aménagement un peu naturel des abords. C'est-à-dire les berges, comme y a eu un effort de fait sur aussi, pas les trottoirs, mais justement les fosses le long des routes, les noues c'est ça. Moi je trouve que moi qui vient un peu de la campagne, ça me rappelle des choses quoi. Je trouve que ça… tout d'un coup ça fait moins urbain. Alors on en est pas à la campagne avec des beaux talus et tout ça… on en est loin. Mais c'est pas dégueu, je trouve que c'est pas dégueu franchement. Ouais ça mousse déjà un petit peu plus là par là. Ca c'est énorme quand même ça, ça donne quand même… vraiment ça me rappelle des souvenirs de quand j'étais minot quoi, vraiment avec les petits ruisseaux quoi… C'est ça c'est des petits escargots et y en a un paquet, y en a partout. Voilà des petites espaces herbeux comme ça, on voit les moustiques qui dansent on se dit que les grenouilles sont pas là par hasard. Elles ont de quoi manger c'est net. Et les coquillages dis donc ça se développe énorme, je sais pas si c'est bien en même temps. Mais y a pas mal de plantes aquatiques différentes et ça aussi c'est chouette. Y a une petite variété. Et là, on regarde là, il se passe des choses, c'est pas mal ! Voilà ils ont laissé quelques pruneliers aussi, c'est bien.
Rive Ouest du ruisseau, en face de la Sècherie.	35 :41	Bon les bâtiments en face… je sais pas, je dois pas être très architecte dans l'âme, ça me… c'est ce béton, moi je suis un peu allergique. En fait la médiathèque dans laquelle je travaille elle est en béton et en verre et ça fait depuis 2007 que j'y travaille et j'avoue que le métal, le verre et le béton, y a rien de chaleureux là-dedans, en plus ça a été laissé les couleurs un peu d'origine. Donc béton ciré, c'est gris, les seuls touches de couleur c'est du rouge pétant, bon avec le verre et le métal je trouve qu'il y a pas plus froid… le rouge finalement rajoute pas de chaleur. Il rajoute, je sais pas du piquant mais c'est pas chaleureux non plus. Je trouve cette tendance… C'est pas parce qu'on rajoute du orange et du machin que… le béton ça reste du béton, j'ai du mal… c'est pas parce qu'on met des jolies couleurs pastels que ça change grand-chose quoi. Je suis un peu perplexe, déjà sur cet aspect. Après y a une vraie volonté de mixité sociale derrière tout ça… pour ce qui me concerne moi, comment… la mixité sociale c'est aussi voulu dans les structures et nous à la médiathèque on le ressent, ça c'est intéressant. Par contre, ceci dit, on a des échos aussi du vivre-

		ensemble qu'est pas si simple que ça. C'est un peu comme un projet environnemental, je pense que c'est vraiment une sensibilisation, une éducation de la population et ça prend du temps. Par exemple l'école primaire accueille aussi pas mal d'enfants qui viennent de l'IEM de la Marrière, c'est un institut d'éducation motrice, et qui sont donc en fauteuils et c'est pas si simple que ça… On aurait pu croire que voilà, la solidarité… non, c'est pas si simple que ça, y a aussi beaucoup de parents qui réagissent de façon un peu épidermique qui disent « nos enfants vont être ralentis parce que le niveau de la classe est pas bon parce qu'il y a des enfants qui sont handicapés ». Donc entre le projet de départ et ce qu'on entend dans les conseils de classe à l'arrivée, la marche est haute. Y a vraiment toute une démarche, tout un accompagnement à faire pour arriver à ce que finalement… C'est pas un projet clef en main, c'est un projet éducatif aussi. Moi je suis assez sensible à tout ce qu'est éducation populaire, je pense qu'un écoquartier c'est aussi de l'éducation populaire, c'est aussi… on construit pas un truc on met des gens dedans, l'affaire est pliée. Je suis étonné de pas voir plus de mômes jouer dans ce ruisseau par exemple. Voilà, y a des trésors dans ce ruisseau. Je suis même pas sur que les enfants du quartiers sachent que voilà… après ça s'éduque c'est toujours pareil. Venir prendre de la menthe aquatique, venir regarder les grenouilles… voilà j'ai encore plein de choses à découvrir je suis sur mais tout ça c'est pas inné quoi. C'est pas inné que faire cohabiter un environnement naturel avec un milieu urbain, c'est pas plus naturel que de faire cohabiter des personnes valides et des personnes handicapées. Voilà, c'est pas fait… ça demande du travail d'éducation, pas simplement d'environnement quoi… Voilà c'était la tirade politique ! [rires] MA : *Donc vous trouvez qu'il n'y a pas assez d'accompagnement ?* Honnêtement je suis pas très au courant de ce qu'ils font. Ils essaient peut-être de faire des efforts là-dessus mais ça prend du temps et puis c'est une éducation à long terme. Parce qu'il y a déjà des parents, je pense que si leurs enfants se rapprochaient du ruisseau ils seraient paniqués quoi. Alors que moi quand j'avais leur âge mes parents me laissaient aller dans les champs et je passais les barbelés, je sautais les ruisseaux et ça parraissait naturel à tout le monde… Et je suis pas si vieux que ça quand même ! [rires] Donc voilà… C'est l'exemple du canal et des parents qui se plaignent parce qu'il n'y a pas de barrières, c'est ça ouais. Alors moi je trouve qu'il faut relativiser aussi, faut bien se dire que personne n'est tombé dedans pour l'instant, j'ai pas eu d'écho en tous cas que quelqu'un soit tombé dedans… Voilà mais après, c'est toujours plus sécurisant de vivre dans un milieu un

		peu aseptisé, un peu sécuritaire mais qu'est-ce que c'est moins riche quand même… C'est quand même énormément moins riche. C'est sûr que si on s'approche du ruisseau des Goards on peut se mouiller les pieds voire même on peut tomber dedans mais vu la profondeur qu'il a se noyer faut vraiment être motivé… Par contre y a des vrais richesses qui sont en train de renaître et c'est pas rien…
Rive Ouest du ruisseau, haut de celui-ci	42 :19	Voilà donc on se rapproche du début du ruisseau, qui sort des buses. Et puis en même temps on est proche des jardins ouvriers. Donc c'est pareil ça ça demande à avancer petit à petit. Je crois qu'il y a des choses qui se font, y a des volontés aussi. Et puis ce sont des aménagements qui sont quand même intéressants dans le principe. Qui sont responsabilisants, qui sont interactifs, moi j'aime bien toute ces choses là, je trouve que ça participe aussi à la prise en main par la population de son espace de vie et je trouve que ça c'est pas rien. Après comment, ce sont des choses qui sont en train de naître aussi, à avancer… Après y a des gens qui se sont déjà emparés des sites, c'est vraiment chouette. Et puis une dynamique qui va se créer autour de ça. Peut-être du compostage… Moi j'habite à Rezé maintenant qui est une ville qui est pas mal au niveau du développement durable et qui propose… alors j'habite à côté de la Cité Radieuse et donc qui a traditionnellement une volonté d'organisation collective du moins une réflexion autour de ces choses là. Et qui fait son compost, des choses comme ça, qui récupère son eau de pluie. Enfin voilà c'est des choses, des petites actions citoyennes qui font qu'on se rappelle que c'est possible d'être citoyen. Et ça je trouve qu'en termes d'urbanisme, c'est des choses, en termes de projet de société, via l'urbanisme, je trouve que c'est des choses qui sont intéressantes. Je crois que ce qui fait que les gens abandonnent aussi leur citoyenneté dans certains quartiers, c'est que rien de leur appartient véritablement à part leur propre initiative et leur propre volonté, ils ont une capacité d'agir sur leur milieu qui est dérisoire. Tandis que là planter ses choux, je dis n'importe quoi mais… aller voire les grenouilles, enfin voilà c'est des petits trucs tous bêtes, on se crée une appartenance active, pas revendicative. Et ça c'est du bon ! Et là les petites éoliennes, ça aussi c'est politique… C'est du néoécologisme moi je trouve, y a un côté… C'est-à-dire que pfff… Non moi ce que je trouve intéressant là-dedans c'est l'appropriation. Et encore, ça reste très dérisoire mais ça reste symbolique donc c'est ça qu'est, je trouve, intéressant. Est-ce que finalement c'est pas ces brèches dans le système, si on veut voir ça d'un côté positif, est-ce que c'est pas des brèches dans le système qui vont faire que les gens vont se sentir plus concernés par

		certaines choses ? Ca on verra, à terme on verra si c'est ça. Moi c'est ce que j'espère, que ça donnera la volonté aux gens de ce quartier de se sentir concernés. Ca se trouve pas du tout, ils consommeront du jardin comme ils consomment d'autres choses, j'en sais rien… Mais en même temps si ça crée du lien social pour le coup entre deux jardins… Après tout ce qui est règles d'appropriation, qui a demandé un jardin, c'est partagé avec qui ?...
Le long des jardins familiaux	47 :30	En plus voilà, on en parlait tout à l'heure, vu ce que je vois, ils ont pas construits les jardins sur les anciennes friches maraîchères. En tous cas celui-là ça m'a l'air d'être clair et… vu le sol caillouteux qu'il y a je pense que c'est clair et net. C'est dommage parce qu'il y avait de la bonne terre. [rires] Je pense qu'à cinquante mètre y avait une bonne terre, de la bonne terre bien sablonneuse comme il fallait et puis bah là pfff non, tant pis… on peut pas tout faire. Bon y a récupération d'eaux de pluie, voilà c'est des petits gestes mais voilà c'est éducatif… à défaut c'est éducatif. Après c'est pas miraculeux mais voilà… Après les éoliennes c'est pour faire joli moi je trouve… Je pense pas que ce soit si… Je suis pas sur qu'elles produisent énorme. C'est pareil, voilà qu'est-ce qu'on peut faire pousser réellement dans cette terre là, je vois là, ils galèrent les gars, ils galèrent… Par contre voilà, ça va venir petit à petit, y en a qui vont se décourager, d'autres qui vont reprendre et voilà ça va se faire comme ça… C'est pas très grand mais bon, après je suis pas sur qu'on vise une culture vivrière, de toute façon [rires].
Le long de la Sècherie	48 :51	Voilà c'est petites choses là. Des noues c'est ça ? Ca je trouve ça sympa, après c'est toujours pareil c'est quel sera le rapport... Enfin je viens du Finistère où les mamies elles passent la tondeuse sur leur talus parce quand même « pour que les voisins ils disent pas qu'on a pas entretenu quoi, hein », est-ce que petit à petit les gens s'approprieront les noues en disant « ah cette bouteille d'Oasis là qui traîne, faut l'enlever », j'en sais rien, des choses comme ça. Ca c'est pareil, je sais pas comment ils vivent les gens dans ces [il parle de la Sècherie]. Au début j'ai vu plein de plantes mourir, plein de plantes qu'ils avaient mis ça faisait très joli. Ils avaient mis plein de plantes histoire de dire « wouhou c'est vert ! » et en fait les plantes n'ont pas tenu. Alors est-ce qu'il y avait assez de terre, pas assez de terre, est-ce que les gens… je sais pas. Là ce qui me fait marrer, c'est les gens qui ont la terrasse là, où on voit que cet espace privatif n'a rien de privatif parce que tout le monde a les yeux dessus et qu'on essaye de mettre un bâche pour essayer d'avoir un espace privatif et la bâche fait un mètre de haut… L'intérêt du coup de ce… je sais pas. Est-ce qu'il aurait pas fallu plutôt mettre un accès terrasse et les gens au dessus ils auraient pu… je sais pas. Parce ce que si c'est pour faire des angles comme ça pour faire joli…

		Et c'est très grillagé. Et puis on parlait des plantes, y a des choses qui… dans un endroit où y a pas de lumière par exemple, quand c'est des arbres ça laisse perplexe. C'est bien de vouloir faire vert… Mais voilà les énormes pots avec l'espèce de palmier à l'intérieur… Ah ouais ? Mais comment on fait ? On met son compost dedans ? qu'est-ce qu'on fait ? Comment ? Ou alors on met de l'engrais pour que ça reste un peu vert ? Parce que pour changer la plante de pot là, va falloir s'amuser. Je sais pas. Ah c'est du fruitier, c'est pas mal ça ! Ca c'est un truc que j'ai toujours eu du mal à comprendre, pourquoi dans les quartier, dans des endroits un peu dégagés de la pollution on mettait pas des fruitiers. Y a une raison politique ou législative à ça ? Enfin je dis ça, j'ai une friche à côté de chez moi, la Jaguère, tous les ans je vais prendre des raisins, des prunes, des figues, des pommes… et je dois bien être un des rares qui va se servir. Donc voilà, c'est pareil, ça va pas sans un apprentissage, à la limite aller prendre les pommes, faire une tarte avec le centre socio-cu du coin, je sais pas. Mais c'est vrai que c'est pas inné. Faut pas dire que c'est inné, qu'on peut mettre des gens comme ça bim dedans et que l'affaire va prendre, ça me paraît douteux
Pointe Ouest du Ruisseau	55 :15	Si l'autre truc que je trouve quand même pour l'instant particulier c'est qu'en terme de, mais ça j'ai l'impression que ça se généralise malheureusement en milieu urbain, pour les oiseaux c'est pas énorme.. ; y a quelques variétés d'oiseaux mais on est encore beaucoup sur corneilles et pies quoi. C'est bien mais bon pfff… C'est vraiment les charognards qui s'en sortent. Oh tiens une cabane ! Ah, ah bah quand même ! C'est bien ! Je suis content. Voilà, ça se trouve c'est ça aussi de l'autre côté ce passage… bon déjà là y a un truc de cassé… Mais bon y a une cabane c'est pas mal ça. Y a quelques papillons, ça aussi c'est bien. Mais c'est bien, ouais quand même ! La friche, franchement, la friche, c'est… putain ça vaut tous les centres socioculturels du monde moi je dis ces trucs là. Franchement, moi j'ai été animateur pendant plus de quinze ans donc je peux dire ça tranquillement mais franchement voilà, des mômes là-dedans ils apprennent la nature, ils apprennent la solidarité, ils apprennent la sociabilité, voilà y a tout à faire là-dedans, donc voilà… Se faire défoncer sa cabane, la refaire dix fois, enfin voilà quoi ! Se prendre la tête avec les gars de la rue d'à côté ! [rires] Pour la maîtrise du territoire. [rires] Concilier… Alors ça c'est pareil j'ai pas compris l'utilité de cette dernière affaire là. Il me semble pas que ce soit branché sur le ruisseau, parce que c'est vraiment… c'est pas en eau quoi. J'ai pas bien compris à quoi ça servait. Une évacuation des eaux de pluie sur un milieu semi-humide on va dire ? Une zone humide quoi. Je sais pas.

Rive du ruisseau, niveau médiathèque	58 :51	Je vous aurais pas beaucoup parlé de l'urbanisme en lui-même, des maisons et des habitations et des trucs comme ça… Dans l'écoquartier, ce qui m'intéresse le plus c'est l'éco quoi. J'y vis pas, j'y travaille donc c'est sur que je peux pas trop vous dire non plus en termes de… voilà. Mais c'est pas trop mon truc. Après voilà j'aime bien les petites terrasses, les petites choses mais bon c'est juste certains trucs. Ici il y a une esplanade un peu à vivre. Les espaces verts me laissent perplexe… par nature. Je trouve qu'un hallier comme ça, un ruisseau, laisser des arbres un peu comme ça, laisser quelques espaces de friche, oui ça ça me fait sens. Des grands espaces comme ça… ouais pour jouer au foot. Mais je suis pas sur que ce soit très… Enfin ça va peut-être venir. Mais pour l'instant je sais pas, on le voit pas vivre énormément quoi. Je soupçonne le renard d'avoir un planque là, sous la médiathèque, je la cherche encore, je l'ai pas encore trouvé. Là dans les cailloux de la médiathèque. Parce qu'un jour je l'ai topé là, il marchait sur ses trois pates, j'étais un plus loin que là, je le vois, je cours… je regarde en dessous comme ça et hop il avait disparu. Donc je le soupçonne d'avoir une planque ici ouais.
Dans la médiathèque	1 :02 :48	Voyez comme c'est sombre. MA : *Le bâtiment est agréable à vivre quand même ?* Pas vraiment. Il est neuf donc c'est agréable parce voilà… mais y a des fuites pas possibles et y a des choses qui ont été très mal conçues, pas réfléchies par rapport à nos fonctions. Alors par exemple ici nous on est là pour renseigner les gens qui cherchent un livre, on leur dit « allez donc vous renseigner auprès de mon collègue qui est là-bas » donc le collègue qui est là-bas en fait il est caché par le truc d'information là. Ca par exemple, c'est pas transcendant quelque chose comme ça en termes de renseignements. C'est un peu dommage… et non c'est pas aménageable. Justement y a pas de modalité par exemple. Rien que pour les postes de renseignements, bon on est un peu hors sujet là mais là par exemple c'est le poste de renseignement jeunesse et en fait si on regarde bien ils tournent le dos à l'ensemble de leur espace, ce qui est pareil… en terme de fonctionnement c'est pas très intelligent. C'est le genre de chose comme ça. Là haut, le fait d'avoir du verre tout autour c'est chouette… mais en terme de modularité de l'espace c'est aussi traditionnellement, on s'appuie sur des murs, on fait comme ça dans les bibliothèques, souvent on fonctionne comme ça et là c'est claire qu'en termes de modularité on a aucun mur sur lequel on peut poser des choses ou… enfin c'est pas, y a pas mal de trucs qui sont pas évidents pour faire avancer la pratique. Et l'autre truc qui nous laisse perplexe c'est le puits canadien, on a un puits canadien et une double peau et bon… sur des écarts de température comme

		il peut y avoir au Canada je pense que ça doit pouvoir être intéressant, ici des fois on a un peu du mal à gérer le différentiel. Ce qui fait que du coup comme on a cette double peau, on a pas de régulation d'air. Si le puits canadien marche pas ou ventile pas parce qu'ils estiment que le différentiel n'est pas suffisant. Je sais pas comment ça se gère mais ça doit être à peu près ça… le samedi une heure avant la fermeture on a eu je ne sais pas combien de centaines de personnes qui sont passées là-dedans, on ne respire plus, y a plus que du CO^2, ça ventile super mal…

Entretien

MA : *Les espaces dans lesquels nous sommes passés, vous les pratiquez souvent ?*

De plus, parce que voilà c'est quelque chose qui me rappelle mon enfance, un rapport à la nature que j'aime bien et que je trouve encourageant. Ca fait vrai, pour dire quelque chose ça fait vrai ! [rires] Voilà c'est ça, c'est un des trucs que je trouve qui fait vrai dans ce quartier.

MA : *Ce qui signifie que le reste est un peu artificiel ?*

Ouais, ouais, je trouve. Pour moi un écoquartier c'est pas compatible du tout avec du béton déjà. C'est un truc que je comprends pas. Pour les structures de base, je veux bien, je suis pas architecte, je connais pas toutes ces normes là et ces machins mais y a quelque chose qui me laisse perplexe là-dedans. J'ai un peu de mal avec ça. Même la définition même d'un écoquartier, je sais pas, est-ce que c'est vraiment compatible, est-ce qu'on essaye pas de réunir deux opposés. Mais je suis un fondu de nature, je vais me balader dans les bois bien souvent et je vois bien que c'est un tout quoi. C'est vraiment un tout : c'est une alchimie super fragile, qui nécessite dix milles critères pour commencer à tourner, c'est assez énorme quoi. Donc là on peut s'en rapprocher mais après… parler d'écoquartier. Quartier à volonté écologique ouais ou, je sais pas… mais c'est pas un quartier écolo, écologique ou écologiste, je sais pas…

MA *: On en revient à l'affichage…*

Ouais, qui est un peu superfétatoire comme on dit ! [rires] Je trouve que c'est un mot qui va bien avec ce qu'on en fait. C'est-à-dire que c'est très vitrine… Nous on a été, ça c'est une anecdote. On a été cités deux fois au niveau national en terme de structure. La première on a fait partie de la plaquette, enfin c'est plus qu'une plaquette c'est tout un mémo sur l'accueil du public handicapé en bibliothèque. Donc avec des belles photos, des articles, des trucs où on a été cités donc dans une grosse brochure du ministère de la santé, de la solidarité tout ça… Bon, on était content. Voilà être cité au niveau national on était pas peu fier quoi. Et quelques temps plus tard on a été cités aussi au palmarès national mais cette fois des structures dites accueillant des publics handicapés dont l'accessibilité extérieur, donc pour y aller, faisait partie des pires de France. Donc c'est-à-dire qu'en fait à l'intérieur on a été reconnus comme de bons accueillants, qui proposent des choses intelligentes, réfléchies et tout ça… et par contre pour arriver à notre structure, c'est complètement nul. Par exemple faut savoir que ce béton là, au sol, il a une réverbération super forte et que pour nous, déjà on avance les yeux plissés, mais

un déficient visuel c'est le stress. Donc voilà c'est cette disparité là, c'est ce que j'appelle moi la vitrine et du coup l'objectif d'écoquartier, de vitrine d'écoquartier c'est la marge qui fait la différence entre le projet initial et le résultat quoi. C'est-à-dire qu'à un moment on oublie les objectifs humains et on se concentre sur des objectifs qui sont plus politiques et c'est ça qui est regrettable, parce que du coup nous on rame à l'intérieur de notre structure pour faire de bons accueils mais on est une structure super difficile à accéder. Je pense qu'il doit y avoir aussi des écarts comme ça au sein de ce quartier. Entre nous notre fonctionnement ici, le fonctionnement de l'école où je vous ai dit un peu les soucis qu'il y a, je pense que ce serait étonnant qu'il n'y est pas d'autre marges, des trucs comme ça autour de l'écoquartier.

Parcours résidentiel/professionnel

Alors moi je viens des Sorinières, c'est une petite ville qui est limitrophe, là au Sud de Nantes. Qui était, quand j'étais jeune, vraiment première ville un peu campagnarde, ville avec des champs, des petits chemins des choses comme ça, au Sud. Vraiment des espaces verts, de la nature et du bocage… et des paysans. J'ai fait des cabanes dans les bois, des trucs comme ça… je me suis bien marré en nature aux Sorinières. Donc pour moi la nature avant toute l'écologie même, avant toutes ces conceptions là, c'est déjà d'y aller, d'y trouver un milieu assez riche pour pouvoir y faire des choses. Construire un barrage sur un ruisseau par exemple, ça tous les mômes de la campagne ont fait ça à un moment ou un autre, tu mets des cailloux et puis voilà… Ca vaut tous les grands discours ou tous les centres de socialisation. Passer trois heures avec ses potes à faire un barrage sur un ruisseau, le jour où on grandit et le ruisseau ils vont le couper « oh bah non pourquoi ils vont le couper ? », c'est vraiment un rapport affectif et pour ça il faut ce rapport affectif. Pour ça il faut qu'il y ait une diversité à portée de main. Après ça s'apprend aussi la nature, on m'a appris à manger des prunelles, on m'a appris à trouver des nids, à gober les œufs… Voilà mon père m'a appris pas mal de choses, comment chasser le lézard au lasso [rires]. Toutes ces choses là, quand on commence à connaître un peu, où trouver des noisettes, fabriquer des arcs. Voilà mais ça ça s'apprend quand on vit son rapport à la nature.

Ensuite j'ai habité à Nantes, bon là j'étais plus adulte là, quand j'avais un vingtaine d'années donc 1990. Donc là plus milieu urbain avec tout ce qui va avec, on se pose pas trop de questions, on va faire la fête, on fait ses études tout ça… Et pour la nature on va en Bretagne, c'est là que j'ai commencé à aller en forêt aussi. Le passage de la maison à l'appartement, j'étais à Malakoff.

Ensuite voilà j'ai fait des eu des petits apparts en centre ville comme ça… rue de la Montagne, appartements assez collectif boulevard Dalby, on se partageait les piaules parce qu'on avait pas trop de thunes donc voilà… Y avait pas de chauffage donc c'était pas cher [rires]. Donc voilà, tous les trucs sympathiques quoi. Voilà, quand on voulait de la nature on bougeait en nature. Ou de temps en temps on allait sur l'île de Versailles parce qu'on trouvait ça sympa, c'était ça quoi… Mais la nature pour moi ça a jamais été ça, aller sur l'île de Versailles, c'était un parc voilà mais franchement je fréquentais pas les parcs et les espaces verts, je préférais faire quelques bornes et aller me balader près de la Sèvre, de l'Erdre, des choses comme ça.

Et maintenant j'habite à Rezé dans une maison avec un jardin et je fais un peu de potager quand j'ai le temps… et voilà grosso modo.

MA : *Et professionnellement ?*

J'ai été animateur socioculturel dans le milieu associatif pendant dix ans. A Nantes aussi, dans l'agglomération. J'ai fait un emploi jeune juste avant, médiateur du livre et maintenant je suis assistant de conservation.

Entretien semi-directif

MA : *Et quand la médiathèque s'est installé là, comment on vous a présenté le projet ?*

Alors c'était vraiment la volonté de créer un quartier Bottière-Chénaie. Sachant que la Bottière est là, on la voit d'ici, Chénaie, c'est là, on la voit d'ici aussi. Et de créer donc un quartier Bottière-Chénaie. Et c'est marrant c'est que créer un quartier, parce que là c'est vraiment une création de toutes pièces. C'est vraiment un endroit où y avait rien et bim on y fait un quartier 100% nouveau. Et ce quartier 100% nouveau, il a pas de nom parce qu'en fait il s'appelle du nom des deux quartiers qu'il y a à côté. Donc déjà ça laisse perplexe… et comment ? Voilà, on nous a dit qu'on serait le premier établissement là-dedans et c'est vrai que nous nos premiers voisins, ça c'était excellent ça, nos premiers voisins c'était les roms qui était dans des caravanes sur des tenues maraîchères. Nos premiers premiers vraiment voisins ça a été eux et tous les premiers temps y a eu les lectorats voilà et les premiers habitants du quartier, vraiment du quartier ici qui ont fréquenté l'établissement, c'était des roms. Y avait une quinzaine de caravanes là, une dizaine un peu plus loin, y avait du monde quoi… et on les a accueilli aussi, ça c'est bien passé, on a même sympathisé avec quelques uns d'entre eux, on leur amené des fringues et tout… Ca ça fait partie de l'historique de la construction du quartier. Jusqu'au jour où quand je suis arrivé, ils étaient tous les cul par terre là avec les caravanes à moitié défoncées, ils avaient été expropriés quoi, virés. Wouh, ça fait bizarre, tout le monde le cul par terre, plus rien pour bouffer, des mômes, des enfants en bas-âge, des bébés, enfin c'était impressionnant, ça nous a mis une claque quand même. Avec aussi un rapport politique parce qu'on a voulu faire aussi une expo, tout un temps d'explications autour des roms et on nous a expliqué que non non non. On a été censuré. Ca c'est pareil. Donc les tenues maraîchères, ça apparaît dans la bio officielle du quartier mais je suis pas sur que les roms apparaîtront dans la bio officielle du quartier, ce qui par exemple moi me gène… Et pourtant voilà quand on crée un quartier comme ça de toutes pièces, qu'il a déjà pas de nom, qu'il est sensé en fait être un carrefour dans sa définition, dans ce que j'en ai compris, c'est qu'il y a un mail. Ce fameux mail, alors ça c'est pareil, c'est un terme, mail, on voudrait faire moins compréhensible ce serait difficile. Quand même, c'est pas très populo tout ça. Un mail [accent bourgeois] donc le mail qui est sensé rejoindre Doulon, le vieux quartier de Doulon qui est même un village à l'origine et la Bottière qui est vraiment l'opposé en termes de… Enfin on essaie de réunir des opposés par la création de quelque chose de complètement nouveau. C'est-à-dire qu'il y a le quartier d'habitat social de la Bottière qui est quand même un quartier d'habitat social avec tout ce qui va avec même si c'est un vieux quartier donc qu'il y a quand même des choses qui se mettent en place, un vrai tissu… Doulon qui est un ancien village, vraiment résidentiel, la Chénaie qui tout un habitat résidentiel et puis derrière des zones, près du Leclerc, plus HLM et tout ça aussi… Donc c'est vraiment d'une disparité complètement folle et on veut la réunir avec un objet comme ça un peu extraterrestre qui vient s'implanter comme ça, pan, comme une soucoupe volante qui descendait de l'affaire. L'écoquartier qui ressemble à rien de ce qu'il y a autour,

qui est vraiment… C'est comme si on essayait de réunir un renard et un dindon en leur mettant un wapiti au milieu. [rires] Ca me fait un peu cet effet là quoi. C'est une réunion qui me semble complètement fabriquée. Je pense que l'écoquartier c'est vitrine, ça surfe sur une vague, ça permet peut-être aussi d'avoir des financements plus larges. Je trouve pas que ce soit une mauvaise idée en soit, je trouve que ça va dans le bon sens… Enfin dans le bon sens, ça va dans un sens qui me parle en tous cas, faire attention à son environnement et tout ça. Maintenant, y a un côté très très artificiel.
Et le tramway ça fait barrière et même nous en termes de population ici, c'est au compte-goutte, ceux de la Bottière… On reçoit des classes quand même mais c'est de l'audience captive. Y a quelques parents qui reviennent… Notre public c'est plutôt résidentiel quand même pas mal, y a tout le quartier de Doulon qui était habitué à avoir une bibliothèque parce qu'il y avait une bibliothèque à Doulon, du coup elle a été supprimée, une petite bibliothèque de quartier qui a été remplacée par cet établissement là donc c'est vrai que du coup voilà les gens se sont reportés ici. Y a ceux de la Chénaie qui sont dit « oh c'est intéressant on va aller jeter un œil », on commence à avoir ceux de l'écoquartier, ça commence à vraiment… on le sent je dirais depuis six mois vraiment fort. L'influence des samedis j'ai l'impression que ça vient de l'écoquartier… Depuis six mois j'ai l'impression que les samedis sont plus… mais c'est difficile à interpréter.

MA : *Pour revenir à cet extraterrestre, vous le jugez comment ?*

Ce que je vais dire c'est vraiment le point de vue d'un non-résident quoi. Moi je trouve que c'est intéressant… Après je pense que c'est des quartiers qui nécessitent pas simplement… enfin l'écologie à mon sens c'est pas simplement l'environnement c'est aussi quelque chose qui se passe sur la solidarité ou sur une organisation, une certaine prise de conscience collective aussi. C'est le côté artificiel, là justement, l'extraterrestre, c'est ce côté artificiel qui m'interroge. Je sais pas. Je me pose des questions sur ce côté artificiel. Est-ce que on peut se contenter de dire « c'est écolo, on met des gens dedans, point barre » [il se frotte les mains]. Ou est-ce que l'écologie nécessite un investissement particulier de l'éco-habitant on va dire ? Voilà, c'est ça qui m'interroge… C'est : est-ce que ça se suffit en soi ? Ou est-ce qu'en fait finalement ça va retomber comme un flan parce que derrière y a pas aussi le fonctionnement qui va avec ? Alors, on peut favoriser un fonctionnement mais s'il n'est pas conscientisé par ses habitants, euh… si demain voilà on balance les sacs poubelles dans le ruisseau, le sens de la mise en eau du ruisseau si tout le monde fait pareil, ce sens il s'interroge quoi.

MA : *Alors la question c'est comment on le provoque ça ? Ici il y a eu la distribution d'un petit prospectus « bienvenue à Bottière-Chénaie » avec quelques règles de vie.*

A mon avis c'est que… peut-être que ces quartiers là nécessitent de la part de la population qu'elle soit plus active justement. C'est ce que je disais tout à l'heure par rapport aux jardins ouvriers entre guillemets, voilà c'est que peut-être qu'habiter un écoquartier ça nécessite un peu plus d'investissement mais au sens de l'interactivité avec le milieu c'est-à-dire pas forcément au sens où c'est pas forcément à la ville de donner la norme, je pense que c'est aussi aux habitants de prendre conscience, par des comités qui s'organisent, d'avoir une réflexion… Un peu comme la Cité Radieuse. La Cité Radieuse y a un peu un conseil d'administration et ils réfléchissent voilà… C'est pas forcément est-ce qu'il faut refaire des trucs sur les balcons ou refaire de la couleur ou remachin ou rebidule… c'est aussi de se dire « voilà, on a une surface

naturelle, un parc, peut-être qu'on pourrait aménager des espaces pour des containers de tri sélectif, pour des containers de compost, qui serviront pour les jardins qui sont de l'autre côté ». Et du coup, c'est associatif, les gens ils s'inscrivent dedans, ils participent… ou pas. C'est pas obligatoire, on leur dit pas « c'est pas bien » par contre il y a cette prise de conscience d'une nécessité à s'organiser par soi-même et d'être responsable de son quartier, de son immeuble. Et ça je trouve ça super intéressant. C'est-à-dire que c'est eux qui gèrent leur affaire… ou pas ! Parce qu'après ça peut aussi retomber comme un flan et puis l'affaire est pliée, et on est plus dans un écoquartier au sens où moi je l'entends, mais c'est peut-être pas non plus la bonne… Mais j'aime bien cette idée que… en fait pour moi ça va avec l'idée de citoyenneté… mais c'est aussi parce que je suis un sociocu. Voilà, on est pas obligé d'attendre que le politique nous donne des normes, on peut aussi peut-être s'organiser entre nous pour avoir des réflexions et faire des demandes même à la ville en disant « on trouve que ça ça va dans le bon sens simplement si on veut aller au bout de notre démarche ils nous faut aussi des… on a des besoins, tac, tac, tac, on a remarqué ça bim, bim, bim ». On est pas obligé d'attendre de façon passive qu'on nous norme par rapport à ces choses là je pense. Faut être acteur quoi.

MA : *Je caricature si je dis que votre vision de l'écoquartier c'est que cela ne suffit pas de construire des bâtiments verts et des espaces publics mais que ça se passe avant tout sur le volet social ?*

Ca vaut pour une prise de conscience citoyenne. C'est-à-dire que ça soit au niveau de la solidarité, autour du collectif, du fait que là on est dans un collectif quelque part aussi, on peut prendre conscience de ça, on peut se dire « on fait partie d'un collectif »… ou pas ! A mon sens, au lieu de vouloir faire une sorte de carrefour on peut au contraire si on veut créer quelque chose autour de ça, en faire un collectif, quelque chose qui au contraire ait son identité. Cette prise de conscience citoyenne elle vaut pour le social, elle vaut pour l'environnemental… pour moi c'est ça, ça va avec l'éducation populaire et ça va avec des choses qui sont pas très à la mode en ce moment. C'est-à-dire faire des gens des sujets. Voilà. Et pourtant c'est un peu ce qu'on vend quand on vend du quartier comme ça. On vend de la mixité sociale, on vend du bien-vivre, on vend… On nous vend une certaine moralité quelque part aussi. Moralité au sens… pas de la morale mais on sens « on est des gens responsables », sauf qu'il suffit pas d'habiter dans un bâtiment HQE pour être responsable. Je peux habiter dans un bâtiment HQE et balancer mes ordures par la fenêtre.

MA : *Donc ça pose la question du discours politique par rapport au contenu…*

Ouais, le discours politique ça interroge mais ça interroge aussi la citoyenneté et c'est là où je trouve que c'est plus dans le fond… Le discours politique ça c'est du discours politique… ça dans le fond on est d'accord entre ce qui est vendu entre guillemets et la réalité y a de la marge. De toute façon, mais ça vaut pour tout, ça vaut pour notre établissement, ça vaut pour l'école, ça vaut pour tout… Mais on prend un autre quartier et je dirais que les problématiques seront les mêmes. Par contre moi ce qui me semble différent ici, pas forcément différent mais plus exacerbé, c'est ça, c'est cette dimension citoyenne. C'est-à-dire qu'on peut pas créer un quartier à projets, parce que l'écologie c'est un projet aussi, un écoquartier c'est pas un instant figé. Pour moi c'est quelque chose qui s'inscrit dans… va falloir le faire vivre de façon écologique, c'est ça qui va faire que ce sera un écoquartier, c'est pas le fait qu'on le vende comme un écoquartier, c'est le fait qu'on le vive comme un écoquartier, c'est ça la différence à mon sens.

Alors est-ce que ça se fera, est-ce que la mayonnaise va prendre ou pas ? est-ce qu'il y aura les moyens, est-ce que la mairie apportera les moyens d'évolution, techniques, humains, associatifs…

MA : *Alors si je vous suis, on vend quelque chose qu'on ne cherche pas à faire ?*

Ah oui très clairement ! Pour vendre un quartier y a deux domaines qui sont particulièrement en pointe depuis quelques années : c'est l'écologie et l'handicap. Voilà. Moi j'ai été responsable associatif pendant dix ans, la pêche aux subventions elle a toujours fonctionné comme ça. Faut toper ce qui est dans l'air du temps, monter un projet qui soit plus ou moins en rapport avec ou en tous cas le vendre comme tel et puis là on a de la thune… et si on tape sur un autre truc et bien on en aura pas. Voilà, c'est comme ça que ça se danse. Ca vaut pour la culture, comment ça vaut pour l'urbanisme, comme ça vaut j'imagine pour tout le reste…

MA : *Et tout de même est-ce que le discours ne peut pas être fidèle, ou sincère ?*

Pour moi de toute façon il est calqué sur effectivement « comment je crée un quartier attractif avec des subventions pour pas que je le paye trop cher ? ». Voilà c'est toutes ces choses là qui font qu'on en arrive là, parce que ça va être vendeur, parce que ça va être sexy, parce que ça va être machin… OK. Après, moi je le dis franchement je suis un irréductible gaulois donc moi ce qui m'amuse dans ces cas là, enfin ce qui m'amuse… ce que je trouve intéressant dans ces cas là c'est que en attendant y a une brèche qui est ouverte donc… Moi ce que j'espère c'est que ces éco-citoyens, entre guillemets, qui doivent bien se gausser qu'on puisse les imaginer comme ça, aient justement cette finesse de se dire à un moment « ah ouais d'accord, donc si j'habite un écoquartier, je suis un éco-citoyen, ouais d'accord » et d'utiliser le discours politique pour retourner l'affaire et dire « dans ces cas là, on a des besoins, dans ces cas là on veut pousser le projet un peu plus loin, dans ces cas là ça servait à rien de nous faire des jardins familiaux si vous nous mettez pas ça en place » et on avance. Donc à la limite, au-delà du constat même qu'effectivement là on est dans un véritable projet de vitrine, est-ce qu'on peut pas justement se servir de cette avancée là aussi minime soit-elle pour mettre le pied à l'étrier et enfourcher la bête et se dire « bah, poussons, assumez maintenant ! », dire aux politiques « assumez jusqu'au bout, c'est un écoquartier OK et ben on y va ! ». De toute façon faut partir de l'existant, y a quand même des petites choses, c'est des petites choses mais qui sont intéressantes. C'est pour ça je trouve que c'était bien qu'on aille se balader près du ruisseau parce que ce ruisseau pour ceux qui ont vécu un peu à la campagne, et ben c'est pas dégueu… Donc on peut pas, aussi vitrine que soit ce quartier, aussi calqué, aussi plaqué, voilà… y a quand même des petits trucs sur lesquels on peut rebondir.

MA : *Donc on voit bien les petites choses positives, et les choses négatives ?*

Bah c'est ce qu'on vient de se dire avant. C'est effectivement je pense qu'ils essaient de vendre quelque chose qu'ils veulent pas assumer en fait, qu'ils veulent surtout pas assumer… Ils l'ont fait parce que c'est vendeur, mais ils l'on pas fait parce que… enfin je suis pas sur qu'ils soient prêts à assumer si demain une grosse association de quartier se monte et qu'elle remporte des suffrages à ce niveau là et qu'il y a véritablement un poids collectif et citoyen dans ce quartier et qu'ils commencent à revendiquer au nom de l'écoquartier, du bien-être du quartier, qu'on avance, et qu'on finance la continuité de ce projet écologique ou écologiste… Je sais pas quels

échos ils auront, je suis pas sur que le maire voudra bien les écouter quoi. Donc pour moi le gros truc négatif c'est ça. HQE pour moi ça veut rien dire ! Haute qualité environnementale, haute qualité environnementale de quoi ? Alors il paraît que c'est des matériaux qui sont utilisés, moi je suis désolé, je vois du plastique, je vois du béton, je vois un peu de bois effectivement… pffff je vois du verre, des machins comme ça. Ouais d'accord mais je veux dire, moi aussi ma maison est faite avec un peu de bois, un peu de béton, un peu de… mais je sais pas. Ca me laisse perplexe ça. Je trouve qu'on se cache derrière des… c'est très français ça… derrière des espèces de normes et pfff…. Voilà je suis pas sûr que les gens qui vivent dedans, dans ces collectifs là, aient véritablement un mieux-vivre que d'autres implantations que se réclament pas écolo et je pense que c'est pour ça que c'est quelque chose à vivre, c'est pas quelque chose à vendre, c'est ça qui me déplaît dans ce quartier là, c'est que je suis pas sur que derrière y ait quelque chose à vivre quoi.
Et ça ne se décrète pas, par contre ça se prévoit… Ca devrait s'anticiper, on devrait déjà être dans des projections de comment on va faire vivre cet écoquartier dans son côté éco. Parce que c'est ça derrière qui nécessite de l'investissement et de la projection, je suis même pas sur qu'il y ait quelqu'un derrière à la mairie de Nantes qui soit chargé de réfléchir à ça, j'en sais rien. C'est pas sûr.

MA : *Et ça renvoie à certaine choses que vous disiez tout-à- 'heure, vous parliez de ville aseptisée. Et il y a quelque chose d'autre qui peut sembler antinomique avec cette idée de vie de quartier, c'est le caractère sécurisé, fermé des espaces.*

Oui c'est sûr, ce qui est complètement antinomique avec le projet 1. De collectif, 2. Du fait de pouvoir se retrouver quoi, d'avoir des choses en commun. Déjà on est dans une mixité sociale voulue. Alors la mixité sociale, c'est peut-être chacun chez soi et on aménage des espaces en commun mais comment ils vont se vivre ces espaces en commun si on apprend pas à se faire confiance… Je sais pas. Après moi j'y vis pas assez pour savoir comment ça se vit. Ce que je sais c'est que c'est très à la mode en ce moment, j'en ai vu d'autres des trucs comme ça, très encaissés avec des petits passages… On revient à la mode des petits passages, des trucs comme ça… on n'est plus dans une gestion républicaine des choses j'ai l'impression aussi à ce niveau là. C'est-à-dire que… Alors c'est entre Sainte-Luce et le bled d'après, ils ont fait de toutes pièces comme ça, faut aller le voir ça, c'est énorme. C'est un quartier je sais pas combien y a de milliers d'habitants qui vont habiter là, ils l'ont fait en plein champ, y a rien, juste une mini ligne de bus minable pour aller jusqu'au centre de Sainte-Luce, y a que dalle. Y a pas de centre socioculturel, y a pas de crèche, y a pas d'école, y a rien, y a un plan d'eau mais on a pas le droit de s'y baigner et c'est vraiment des petits trucs tous tordus comme ça avec d'un côté les propriétaires avec des couleurs et des machins et de l'autre côté les locataires avec du gris et des bidules… C'est vraiment énorme, faut aller le voir. Marcher dans les rues de ce truc là, c'est hallucinant aussi parce qu'il y a des populations aussi, alors là pour la mixité sociale : y a du paysan, y a du prolo de la ville, y a du manouche, y a de tout… avec des façons de vivre qui sont pas les mêmes, des façons d'appréhender le milieu qui sont pas les mêmes, c'est une jungle là dedans… Attention, des gens qui se baladent avec des pit et c'est wouh… des terrasses qui donnent les unes sur les autres donc on se demande pourquoi y a des terrasses parce que ça apporte aucune intimité et puis surtout c'est pour ça que je parle de ça, quand je dis que c'est plus une façon républicaine de gérer les choses c'est que si ça part en sucette là-dedans, d'un point de vue de sécurité puisqu'on parle de sécurité, pour faire la course aux jeunes qui mettent le dawa ils vont s'amuser comme des petits fous… Avant on construisait

des cités, je dis pas que c'est mieux, c'est juste une réflexion comme ça, avec [il dessine des barres avec des mains] comme ça quand les flics arrivaient là-dedans ils pouvaient repousser tout le monde, maintenant avec les systèmes architecturaux, avec les trucs comme ça…

MA : *Ce n'est pas si évident… parce qu'on évite les recoins, les locaux poubelles…*

Ce que je voyais c'était l'intervention des forces de l'ordre dans le quartier si ça part en sucette, avec toutes les petites sorties les petits machins qui arrivent sur d'autres trucs et tout ça… je me suis dit pour un peu qu'il y ait des yamakasis là-dedans, ils vont s'éclater. Après je vois bien le côté dérive sécuritaire… en même temps c'est très à la mode.

MA : *Vous évoquez la mixité sociale, quel est votre ressenti à la médiathèque ?*

Ouais, y a de la mixité sociale, après d'où elle vient… moi je peux pas garantir qu'elle vienne de… Enfin, si c'est un cocktail. Ce qui est marrant c'est l'article dans Elle, ils auraient pu faire un pub pour Benetton, parce que là y a la famille, normalement ils auraient du mettre des noirs ou des arabes, là j'ai l'impression que ces deux messieurs sont ensemble donc normalement ils auraient mis une famille, des immigrés, des homos. Voilà, la seule petite erreur c'est la famille mais ils sont peut-être portugaise, je sais pas. [rires] Voilà donc une petite incursion sur la mixité sociale. [rires] Non mais voilà quand on veut dire qu'il y a une mixité sociale, on le vend comme tel. Nous dans le journal, le Zest, on l'a eu un moment… C'est ça Nantes Passion [il feuillette] c'était énorme, non mais la pure caricature quoi, une pub pour Benetton pour dire que la mixité sociale c'était bien parce qu'il y avait des gens de toute nationalité. En fait c'est des gens de toutes couleurs, après de toutes nationalités on en sait fichtrement rien. Mais bon… la mixité sociale on la ressent mais encore c'est léger. C'est difficile de passer le tram, ça c'est vraiment particulier, vraiment c'est carrément, ça se fait pas beaucoup quoi, c'est vraiment vraiment bloquant…
Enfin, la mixité sociale qu'on projette… là où ça se cristallise et où on voit que c'est clair c'est à l'école avec la mixité, une mixité avec des enfants handicapés en fauteuil, ça se passe pas bien, les premières années ça c'est pas bien passé… Ca se passe pas bien, y a des parents qui disent « mon enfant je veux plus qu'il soit dans des classes avec des handicapés, ça le tire vers le bas, c'est pas des classes performantes », sur des choses qui sont quand même… là on est plus dans la subtilité on est sur des choses qui sont brutes de décoffrage quoi. On est loin de… enfin voilà la xénophobie, le racisme, on est encore dans des choses très caricaturales. Donc y a du gros boulot quoi. Du gros boulot, c'est pas naturel. Faut arrêter de penser que sous prétexte qu'on habite dans un quartier écolo on est écolo ou que dans un état de mixité sociale on est pour la mixité sociale… C'est un accompagnement citoyen.

MA : *Une petite question sur vos usages, pour revenir à la question de l'écoquartier qui serait plus due à la pratique de l'espace, ici quelle est la place de la voiture par exemple ?*

La place de la voiture ? Limitée et en même temps, d'abord on est sur un axe très passant et puis c'est vrai qu'il y a une volonté que la voiture soit gardée en périphérie du quartier. En même temps en termes de desserte, nous par rapport aux lignes de bus on est vraiment pas gâtés, c'est-à-dire que quelqu'un qui veut venir en bus jusqu'à chez nous, y a qu'une ligne et elle se prends je crois à mairie de Doulon, ce qu'est pas du tout fonctionnel. Pour venir chez nous aussi on s'arrête à l'arrêt Souillarderie du tramway on Pin-Sec un peu plus loin… Je sais

pas, les gens viennent beaucoup en voiture chez nous, on peut prendre jusqu'à quinze documents par personne, si on vient avec ses deux gamins, ça fait un paquet de documents, on les met pas forcément sur un vélo. Y a des usages qui se transforment petit à petit je pense et puis y en a d'autres qui perdurent. Ce que je trouve intéressant c'est qu'effectivement qu'il y ait des infrastructures au sein du quartier, comme je disais c'est la grande différence avec le quartier dont je parlais tout à l'heure, voilà, si y a une école à côté les gens ne prennent pas leur voiture évidemment, si y a une boulangerie à côté, les gens prennent pas leur voiture évidemment… Le fait que la voiture reste en périphérie, je trouve ça pas mal. Après ça doit pas être fonctionnel pour tout… Après c'est sur ces disfonctionnalités là que je maîtrise pas parce que j'habite pas. Après je trouve que l'idée est pas sotte, c'est quand même une source de bruit notamment, les voitures. Je vois chez moi, je suis dans une rue passante, même avec un double vitrage c'est pénible, le mec qui démarre sa bagnole à six heure parce qu'il va bosser tout le monde l'entend. Ou le père de famille qui laisse tourner sa bagnole parce qu'il y a une école à côté et que le temps que sa gamine soit vraiment dans la cour il laisse tourner sa bagnole, c'est fait de la pollution et ça fait du bruit quoi. Donc je trouve pas l'idée mauvaise, à la limite même elle serait plutôt sensibilisatrice, après c'est sur les aménagements peut-être nécessaires aux disfonctionnalités que ça amène parce qu'il y a des personnes qui sont à mobilité réduite, là je maîtrise pas assez mais sur le principe je trouve que c'est intéressant.
Après y a un problème de stationnement sur ce quartier, y a un énorme problème de stationnement. Nous… y a pas de place de stationnement pour la médiathèque. Ca a pas été prévu, y a des places pour le personnel mais c'est tout, y a aucune place de prévue pour les gens qui viennent à la médiathèque… C'est hallucinant quoi, ça voudrait dire que tous ils viennent en vélo. Les gens ils viennent de Doulon, y a des gens qui ont quatre-vingt balais, y a des gens qui sont en fauteuil, alors ceux-là ils ont deux places de parking réservées mais c'est tout… Voilà quoi. C'est très bling-bling encore, très vitrine. Par contre ce que je trouve intéressant quand même c'est l'idée, juste l'idée. C'est-à-dire pas les raisons, les raisons, de toute façon que la bagnole elle fasse cent mètres de plus ou cent mètres de moins entre le parking extérieur et le parking intérieur, limite… Par contre effectivement je serais curieux de voir comment c'est de vivre dans un quartier ou y a pas de voitures de présentes, en terme juste de vivre, d'ambiance…. Ca je mesure pas.

MA : *Elle vous apparaît comment d'ailleurs l'ambiance du quartier ?*

Je sais pas, j'ai pas entendu parler d'énormes tensions. On a pas vu les flics débarquer régulièrement et tout ça… mais je pense qu'il y a quand même des soucis avec les différences de façon de vivre. Enfin je vois des gens qui descendent des immeubles qu'ont pas du tout la même dégaine et même en terme de façon de vivre quoi. Je pense que ça doit pas forcément être simple tous les jours. En soit ça change pas grand-chose. D'un point de vue notamment écolo je sais pas si ça change grand-chose, d'un point de vue architectural ça a l'air de poser de sacrés problèmes parce que si on a construit des parkings, c'est donc des espaces qui ont été construits, qui ont coût et qui devraient une utilité mais qui en ont pas parce que les gens les utilisent pas parce que le coût, voilà… Ca c'est quand même un gros problème. Après, voilà le principe relai-tram comme on a à Nantes, c'est-à-dire on laisse sa bagnole en périphérie, à Rezé par exemple, les gens qui viennent un peu de l'agglo ou de l'extérieur de l'agglo je trouve pas ça inintéressant non plus… Là c'est un peu la même chose à une autre échelle j'ai envie de dire. C'est en termes de principe, même si l'idée n'apporte rien en soi, c'est en termes de principe, de mentalité je dirais. C'est ça que je trouve pas inintéressant même si c'est pas une

panacée universelle du tout. Mais je trouve pas ça inintéressant… Rappeler aux gens que voilà ils tiennent à une certaine qualité de vie, c'est peut-être symbolique. Peut-être…

MA : *Vous venez travailler comment ?*

En tram, de Rezé. Donc j'ai trois quarts d'heure de tram le matin.

MA : *Et vous fréquentez les commerces du quartier ?*

Ouais, je vais à la boulangerie, c'est tout.

MA : *Donc hors de la médiathèque, votre pratique du quartier, c'est la boulangerie et les espaces public attenants ?*

Le ruisseau là, même pas la place devant, les deux endroits que je fréquente c'est ici, la boulangerie et le souffleur de verre près du tram, de temps je vais le regarder bosser parce que je trouve ça sympa.

MA : *Avez-vous une idée des ambitions des concepteurs, au niveau du quartier, de la médiathèque aussi ?*

Bah, c'est comme je vous ai dit. Ce mail m'a fait beaucoup rire. Ah oui les venelles aussi, on doit pas mettre les mêmes trucs sous les mêmes noms. Voilà un trait d'union entre des quartiers, ça ça m'a fait rigoler aussi. En plus de la ligne de tramway maintenant va y a avoir une ligne de train. Le train de Châteaubriand et tout ça là, le tram-train. Ca ça va rajouter un petit… bon c'est la même ligne mais voilà. Je sais pas si c'est fait encore bien ça. Deux ponts qui permettent de passer d'un quartier à l'autre, deux petits ponts, on peut pas dire que ce soit un milieu ouvert quoi. Voilà cette conception du trait d'union entre les différents quartiers, Bottière, Chénaie, Doulon. Et puis l'écoquartier quoi, un écoquartier qui serait d'un trait d'union. Voilà ce que j'en ai retenu.

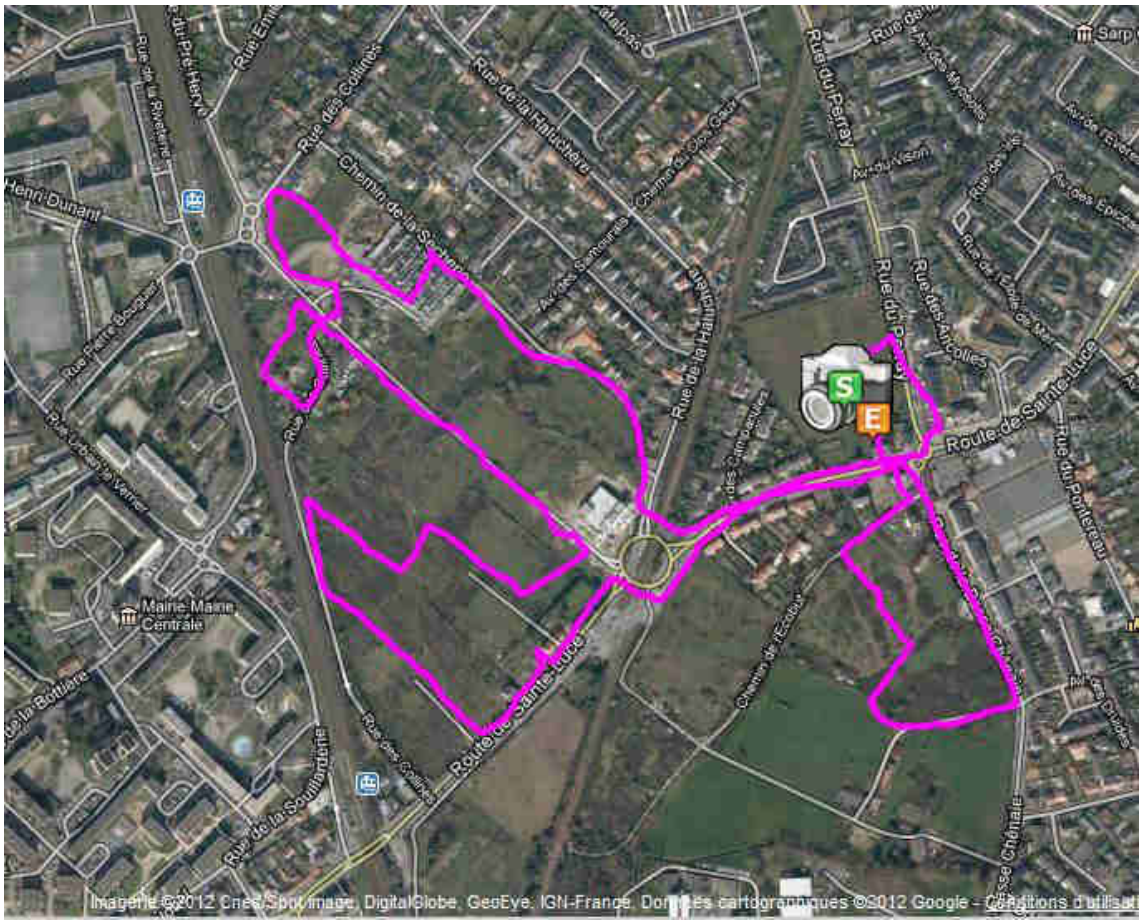
MA : *Donc une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Je pense pas que ce serait un quartier, non, je pense que ce serait plus un village. [rires] Plus quel quelque chose qui soit… plus l'idée de savoir comment on s'intègre à la nature plutôt que de savoir comment on va intégrer la nature au lieu où on habite. Plutôt que savoir comment on fait venir la nature dans la ville plutôt savoir comment on travaille sur l'axe inverse, voilà c'est ça qui m'intéresserait. Dans le bon sens.

HN12	
	Date : 06/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire, accession sociale
	Investissement/loyer : 208 000€
Climat de visite : Temps clément, soleil, sec	**Adresse :** venelle Florence Yoch
	Arrivée : mars 2008 sur le quartier (Sècherie), octobre 2011 aux Allées du Parc
Durée de la visite : 1h27 min	**Appartement :** T4
Longueur du parcours : 4041 m	**Occupant(s) :** 4
Durée de l'entretien : 2h15 min	**Profession :** aide maternel
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 35 ans	**Militantisme :** Non

HN13	
	Date : 06/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire, accession sociale
	Investissement/loyer : 208 000€
Climat de visite : Pas de visite	**Adresse :** venelle Florence Yoch
	Arrivée : mars 2008 sur le quartier (Sècherie), octobre 2011 aux Allées du Parc
Durée de la visite : Pas de visite	**Appartement :** T4
Longueur du parcours : Pas de visite	**Occupant(s) :** 4
Durée de l'entretien : 2h15 min	**Profession :** conseillère d'orientation psychologue
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Oui, Volcans d'Eveil
Age : 42 ans	**Militantisme :** Syndicalisme

Tracé de la visite (de HN12)



Visite (de HN12)

Lieu	t0+	
Dans la venelle Florence Yoch	2 :55	On va passer par là du coup, y a une p'tite place juste au bout. Je sais pas si vous avez vu du coup au fond du jardin au fait y a une coulée en fait, une coulée verte, ça permet justement à l'eau de pluie de circuler et puis elle passe et retombe directement dans le grand bac qu'est de l'autre côté. On va passer devant de toute façon toute à l'heure. Ca s'écoule par gravité.
Place Helen Gray	3 :31	Donc voilà, sur la place Helen Gray donc surement une architecte aussi, donc normalement ouais le printemps des voisins on le fera ici. En espérant qu'il fasse beau. Ca permet en plus comme c'est fermé, les enfants peuvent faire du vélo, de la trottinette, enfin se balader sans problème, sans qu'il n'y ait de risques avec les voitures. Donc là en fait, on est vraiment clôt par le mur qui servait avant aux jardins maraîchers donc ils ont conservé tout le tour d'ailleurs. Même côté rue du Perray, je sais pas si vous avez vu. On va pouvoir y passer tout à l'heure. Donc là c'est des logements qui viennent d'être livrés d'ailleurs donc c'est vraiment par tranche, là autrement c'est beaucoup de monde d'un seul coup. Si je me trompe pas

		ça doit être 156 logements au total. Et c'est vraiment le principe de… je crois que c'est la première fois que ça se fait. Un collectif où il y a vraiment de tout. Y a : logements, enfin appartements, les intermédiaires ensuite et euh… côté maisons. C'est agréable ouais.
Dans l'autre venelle	5 :00	*MA : C'est très fermé, non ?* Oui, c'est ce qui est intéressant justement. Là où on habitait avant justement, rue de la Sècherie, le problème c'est que c'est que c'est limité à 30 mais les voitures roulent très vite. Mais comme les enfants aiment forcément faire du vélo et… ils se retrouvent vite en danger avec les voitures. *MA : Là, il n'y a pas du tout de voiture ?* Non, tout se fait à pied. Il y a un parking en dessous, il y a une voie de pompiers forcément. Et vous avez vu les couches ? C'est vraiment le principe de venelles ici, ça se fait beaucoup du coup en ce moment les venelles. *MA : Vous savez d'où vient le nom ?* Non. Vous savez vous ? *MA : Non* Ca fait un peu, ouais une petite voie en fait. Une petite veine, je sais pas, pour la circulation.
Rue du Perray	6 :10	Et donc du coup ils ont conservé le mur du jardin des maraîchers. Après je sais pas s'ils vont le nettoyer un peu mieux. Après comme ça appartient çà la ville de Nantes, je ne sais pas ce qu'ils comptent faire. C'est pas évident de trouver, il y a la rue du Perray et la route de Sainte Luce donc quand on leur dit « intersection entre les deux rues », les gens ils ne voient pas forcément. L'entrée ils voient pas non plus, c'est pas très bien indiqué.
Croisement rue du Perray – route de Sainte Luce	6 :49	Donc ça en fait c'est l'ancienne maison qui appartenait à, bah au propriétaire justement. Maison maraîchère. Du coup ils veulent conserver cette maison parce qu'elle fait partie du patrimoine. Ils veulent garder justement cet impact maraîcher. *MA : elle est habitée ?* Oui y a du monde, on voit beaucoup les gens mais celle-ci elle est habitée normalement. On fera l'autre partie en fin.

Route de Sainte Luce	07 :15	*MA : Et l'architecture de l'ensemble où vous habitez, qu'en pensez vous ?* Les maisons, vraiment les petits collectifs comme ça ? Ouais j'aime bien parce que ça permet d'avoir à la fois… entre ce qu'ils appellent villa urbaine et maison à Nantes, c'est vrai que c'est plutôt agréable. Avec un petit jardin [rires] parce que vu le prix du foncier à Nantes, ouais c'est hors de prix. Et puis c'est vrai que ça permet justement de plus se côtoyer. Enfin personnellement moi je trouve que ça fonctionne bien. On se croise assez facilement du coup dans les rues, dans les venelles… que dans les immeubles où finalement les gens à part se croiser dans les ascenseurs, euh… Et puis je pense que dans l'ensemble les gens qui habitent ici sont assez sensibilisés du coup à l'écoquartier donc… les gens sont assez engagés ce qui est bien. *MA : Ca roule quand même pas mal ici…* Ouais. Je crois qu'il y a une enquête, je crois qu'il y avait autant de voitures qui passaient sur cette rue là que sur le pont de Saint-Nazaire ou… Ca me paraît bizarre parce que c'est vrai que le pont de Saint-Nazaire est quand même pas mal pris mais c'est un axe important à la fois… C'est pareil, c'est une zone 30 mais vous verrez que les voitures ne roulent pas forcément à 30, on s'est battu justement par rapport à l'école, parce que sur le Mail Haroun Tazieff, les voitures au début roulaient quand même assez vite et on a réussi à obtenir des dos d'âne un peu plus hauts et maintenant c'est plus sûr.
Devant la médiathèque.	10 :06	Donc là on a la médiathèque Floresca Guépin qui était là… bah avant la Sècherie je crois. Qui reste brute justement comme ça.
Bas de la rue de la Sècherie	10 :15	Là c'est d'où part directement la rue de la Sècherie. L'un des soucis justement c'est que, vous voyez y a très peu de places pour se garer. Alors après c'est vrai que le principe c'est, euh, circulation en fait, enfin le moins de voitures possible. Après, y a beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur pour venir à la médiathèque qui sont obligé de prendre leur voiture donc… C'est un peu le souci. Y a beaucoup de gens qui garent un peu, un peu du parking sauvage donc euh… Cette rue là souvent ouais y a plein de voitures de garées
Rue de la sècherie : vue sur les espaces	11 :31	Alors là-dedans : y a des renards. Bah en fait c'est des renards qui étaient là dès le départ. Et d'ailleurs il y a eu des petites anecdotes, y a eu… quand ils ont commencé le parc en fait, il y a eu plein de tractopelles qui ont un peu chassé les renards

laissés en friche		et d'ailleurs je crois qu'il y a eu des renards qui ont un peu été tués comme ça. Et il y a eu notre voisine qu'habite à la Sècherie qu'a retrouvé une fois un renard chez elle sous un lit. Parce que du coup il a paniqué et il n'y a que cet endroit là qu'il a trouvé pour se cacher. Ca a été un peu compliqué parce qu'il fallait bien tout nettoyer, le chasser et tout… Et donc du coup il y a une voisine qui vient les nourrir de temps en temps. Donc ils ont gardé justement des côtés assez sauvages et il y a un tunnel qui passe un peu d'un côté à l'autre pour qu'ils passent facilement. Et un été du coup comme une des voisines était partie en vacances on était venu les nourrir un petit peu… Alors certains font un peu la tête parce que avoir des renards… après c'est vrai qu'on dit que les renards sont porteurs de maladie tout ça… après ils restent quand même assez encloisonnés.
Rue de la sècherie : au niveau de l'aire de jeu en dessous des habitations	13 :14	Donc là cette aire de jeu, on a attendu longtemps pour l'avoir. Parce qu'avant du coup on habitait à la Sècherie et quand on est partie bien ils l'ont aménagée. C'aurait été bien. Là c'est pareil, là où on est ils doivent faire une zone de jeu mais one ne sait pas trop quand. C'est en pourparlers, ils savent pas trop si ils font des jardins collectifs ou euh… Faut bien réfléchir du coup à ça dès le départ je pense.
Rue de la sècherie : au niveau des bâtiments en construction	13 :49	Donc ça c'est pareil, c'est en construction. Donc ça c'est pareil (parle d'une habitation ancienne) ça fait partie du patrimoine. Le projet donc c'est que ça s'intègre à la construction, je pense que le principe c'est d'en faire des logements plus tard. Réhabiliter voilà. *MA : Il y a le choix de conserver un certain nombre de…* Ouais, là, l'empreinte. C'était quand même toute une zone maraîchère dont ils veulent garder ce côté patrimoine. Il y a des poiriers ouais donc ça doit être bien l'été.
La Sècherie	15 :05	Donc voyez le problème c'est qu'on dit « zone sans voiture » mais en fait il y en a partout. On était là avant et c'est vrai que les places de parking restent chères donc forcément les gens ils prennent pas forcément… Sachant qu'il y a plein de places libres en dessous mais… Ce qui fait qu'on peut jamais passer à deux voitures ici.
Venelle dans la Sècherie	15 :27	Du coup on peut passer dans les venelles. Quand on a emménagé, il n'y avait rien ici, c'était quasiment le chemin de terre. Ah, on a mis du temps avoir la fin de ce quartier. Don c'est pareil, c'est vraiment le principe de venelles. *MA : Je suis marqué ici par le côté fermé, très grillagé…*

		Ouais. D'ici où euh… Oui, c'est vrai. Ici la première impression des gens c'est « vous êtes en prison ». A chaque fois les gens qui venaient nous voir en fait. Y a des grilles, c'est assez cloisonné en fait finalement. Avant on habitait là, au 37 justement, la première maison. Vous avez visité ici ? *MA : Oui*
Sortie de la venelle sur le ruisseau.	16 :57 (à partir de là changement sur la piste secours)	Alors là c'est pareil, on a mis du temps à le voir fini. En fait ils l'ont fini quand on est parti. Là-dessus on a pas eu beaucoup de chance non plus. On a réclamé, hein, on est quand même resté trois ans ici… On voyait les travaux qu'avançaient pas. C'est bizarre c'est qu'au début ils avaient planté pas mal d'arbres sur toute la longueur et un jour ils les ont arraché pour… on ne sait pas trop ce qu'ils en ont fait, ils ont du les planter ailleurs. En fait je pense que le projet a évolué au fur et à mesure. Donc on l'explique pas ouais. Et on retrouve pareil les zones sauvages. C'est l'idée de vraiment laisser la nature faire sa place. Ce qu'est joli par contre c'est vraiment les coquelicots ils poussent partout et ça donne un côté sympa assez champêtre… Moi j'aime bien. J'aime bien le côté à la fois propre, enfin nickel et j'aime bien aussi ce côté sauvage. Là c'est pareil, au départ donc le ruisseau des Goards, donc celui-là, était complètement busé. Il a été busé il y a quelques années de ça et en fait ils ont mis du temps à retrouver ce moment où il était le ruisseau. Parce qu'en fait il n'y avait plus de plan. Plus de plan où ça ne correspondait plus du tout. Donc ce qui est sympa, c'est que… là on ne l'entend pas mais y a énormément de grenouilles et finalement la flore et la faune revient petit à petit. Donc bien sur ils ont mis des herbes aussi qui favorisent aussi tout ça. Je trouve c'est vraiment la campagne qui revient à la ville et… on retrouve les empreintes en fait. La nature reprend sa place je trouve. *MA : Est-ce que sa place c'est en ville ?* Bah je pense qu'il en faut. Je pense que Nantes est une ville assez verte et il y a quand même pas mal de parcs et le problème de trop bétonner c'est… je pense qu'il faut aussi laisser la nature reprendre ses marques. Bon après ça fait des logements en moins aussi et le problème de Nantes c'est que c'est un ville qui est toujours en plein essor et au bout d'un moment on sera plus où… Ben, il y avait une revue anglaise qui avait dit que Nantes était la ville en France et justement ils voulaient éviter que ça se sache trop parce que les gens vont tous vouloir venir à Nantes et on ne sera plus où les mettre…

Le long des jardins familiaux	31 :13	Donc là on est justement devant le jardin de l'école. Il y a neuf parcelles au total de jardins familiaux donc y en a une qui a été réservée pour l'école. Donc là il sera inauguré le 2 juin. Donc hier y a pas mal des parents qui sont venus un peu aider à nettoyer le jardin. *MA : le but c'est d'en faire un outil pédagogique ?* Oui, voilà, vous verrez au dessus de l'école il y a pareil une serre pédagogique qui sensibilise pas mal les enfants auprès de la nature. Donc ça a un côté sympathique. Et justement à l'école il y a l'institut de la Marière qui accueille des enfants handicapés. Donc y a pas mal d'enfants en fauteuil roulant et du coup ils veulent aussi l'aménager pour que les enfants puissent venir ici. Il y a un super partenariat avec l'institut donc c'est pas mal… Les enfants ils sont super contents de se côtoyer finalement. C'est une approche du handicap aussi que les enfants n'ont pas forcément ailleurs. Tous les jardins sont fait à peu près pareil donc avec le petit cabanon et le réservoir d'eau… Par contre la liste d'attente est très longue. Y a beaucoup demande. Je crois qu'il faut attendre au minimum 3-4 ans avant d'obtenir un jardin. Sachant qu'ils en ont fait neuf là, ils en ont fait de l'autre côté aussi, on va y passer d'ailleurs…
Devant la villa déchets	33 :06	Donc là il y a la fameuse villa déchets, vous avez du en entendre parler. Donc là elle est là si je me souviens bien pendant trois ans et après elle va se déplacer dans d'autres quartiers donc voilà… faite qu'avec du recyclage forcément. Chacun a apporté sa petite touche. Il y a pas mal d'associations qui sont à l'intérieur, je ne sais pas s'il y a la liste… C'est pareil il y a des éoliennes qui ont poussé. Y a un côté sympa moi j'aime bien. C'est vrai qu'il y en a pas mal, là y en a trois, six, y en a une parc du Croissant aussi. *MA : le parc du Croissant ?* Le parc du Croissant c'est… donc vous passez le pont Souillarderie, vous avez la station service et vous prenez le rond point avant sur la droite, il est à… peut-être 300 mètres sur la gauche. C'est pareil il y a des jardins familiaux, il y a l'institut de la Marière aussi qui est là-bas et il y a souvent des spectacles. Il y a le swing des jardins qui se fait là une fois par an… avec des spectacles.
Espace public en haut du ruisseau	35 :21	Donc là c'est pareil, ils ont galéré parce que c'est que de la pierre et quand ils ont dû creuser. Y a des grosses pelleteuses qui ont dû casser la pierre pour faire le bassin. Ah, c'était

		complètement enterré… Je ne sais pas pourquoi ils ont… Parce qu'avant c'est vrai que j'habitais Nantes Nord donc j'ai appris petit à petit à connaître un peu le quartier mais euh… Et je pense que c'est surement les maraîchers qu'avaient demandé à ce que ce soit busé. Après je ne pourrais pas vous dire… *MA : Juste derrière nous, il y a le tram, est-ce que ça ne fait pas un peu barrière ?* Bah c'était un peu le problème entre la Bottière qu'est de l'autre côté et euh… Les gens avaient un peu l'impression que le tram faisait une forteresse presque… Que ça fasse vraiment, ouais vraiment une frontière. Finalement entre le quartier Bottière-Chénaie, Bottière, Doulon, ça se mélange quand même assez bien… C'est pas si insurmontable que ça. Non, c'était un peu la crainte au début de la population du coup mais… Donc ils sont en train de faire les voies de chemin de fer pour le tram train donc ça demande aussi pas mal de travaux. Je me dis que pour les gens qui vont habiter là ou qui vont habiter pas loin de la ligne de tram ça va faire quand même pas mal de circulation… déjà entre le tram et le train même si le tram sur une ligne droite il fait encore moins de bruit… [il se retourne] Ah oui, tiens d'ailleurs j'ai même pas parlé du nouveau monde... Qui pareil est un peu fait sur le même principe de venelles… et y aura normalement un projet mais ça on entend parler depuis un petit moment d'un collectif fait un peu sur le principe de la colocation en fait… les gens partageront les pièces enfin ça sera vraiment…. Après je sais pas où ça en est le projet parce que ça fait un petit moment qu'on en entend parler mais les travaux n'avancent pas. Après monter le projet en lui-même je pense que ça doit demander pas mal de temps… C'est ça ouais, c'est un peu lourd ce genre de démarches. Et puis faut pas se tromper je pense, faut que tout soit réfléchi. Ce mur là ils l'ont complètement réparé, il était complètement couvert, ils ont tout gratté, remonté les pierres, refait les joins… *MA : Et du coup l'architecture des bâtiments là ?* Moi j'aime bien. Après j'avais peur que… Parce qu'au début il n'y avait que la Sècherie d'ailleurs on a été les premiers

		habitants du quartier et on a vu forcément les immeubles se monter petit à petit… Et on avait peur que… il y ait trop de différences en fait, de recherche d'architecture et finalement je me dis que ça rend assez bien… Je pense qu'ils ont fait en sorte que ce soit… Après chacun a sa particularité, hein, chaque bâtiment a sa petite touche personnelle mais euh… ça fait vraiment ouais une continuité finalement, ça reste toujours ouais cubique, contemporain… En fait au début on comparait ça à un immeuble qui plutôt que d'être en hauteur était vraiment allongé… Je pense que c'est ça aussi qui crée le lien social aussi… je pense que les gens se fréquentent plus facilement comme ça que… On peut peut-être aller voir les jardins familiaux. Plus facilement côte-à-côte que les uns au dessus des autres, ouais voilà oui. [cris d'enfants] C'est vrai que, on a beau dire mais les enfants ça crée pas mal de liens aussi. Les gens se sont rendu compte que les gens qui avaient pas d'enfants ils arrivaient moins à communiquer ici. On se retrouvait des fois le soir après l'école dans les venelles à discuter alors que les enfants jouaient… enfin ça a un côté sympa.
Jardins familiaux ancienne version	40 :35	Donc là au départ c'était des jardins mais sauvages, genre les gens s'étaient approprié les terrains et un peu plus loin derrière il en reste quelques-uns et donc ça a été tout réaménagé et donc les gens qu'habitaient les parcelles ici ont été prioritaires pour une parcelle de jardin. Ca permet d'être en ville et de pouvoir avoir son petit potager. Bon ça, y a des contraintes forcément. Faut bosser. La demande se fait auprès de la mairie… Voyez y aura la ligne de train qui sera là, le tram à côté… Avant y avait des cabanons… Ca permet de garder justement une petite trace des maraîchers ici… Retrouver la main verte. On parle de plus en plus de manger bio… là au moins on mange ce qu'on récolte…
Rue des collines puis mail Haroun Tazieff	42 :44	Donc là il va y avoir un nouveau bâtiment. Il a plu y a pas longtemps et c'est là qu'on s'est rendu compte qu'il y a une belle piscine… Avec ce qui est tombé ces derniers temps là. [des oiseaux chantent] C'est génial parce qu'on entend les oiseaux ici. On se croirait vraiment en campagne des fois… Moi je suis pro-campagne mais c'est vrai qu'habiter à l'extérieur de Nantes ça demande pas mal d'organisation, deux voitures enfin… toute les contraintes que ça entraîne… Ici c'est un peu une ville dans Nantes je trouve, euh, les commerce se créent aussi, y a vraiment une vie qui se crée presque en dehors de Nantes finalement. C'est un le principe justement c'est créer ouais plein de commerces de proximités et je ne sais pas comment… La campagne en ville ouais, j'appelle ça un peu comme ça… D'ailleurs y a beaucoup de

		partenariats avec des commerçants du quartier. L'école par exemple participe… L'autre jour y avait une visite des différents commerces avec des élèves de CP, après pour Noël et pour Pâques on a un partenariat avec le chocolatier donc y a une partie des bénéfices qui reviennent à l'école… là en ce moment y a une vente de pains pour participer justement aux bénéfices d'un spectacle qui se fera en fin d'année sur le thème du cirque… Donc oui les commerçants sont aussi très engagés dans la vie du quartier. Après on eu des problèmes qu'on a évoqué souvent. Je passe à autre chose hein… quand on habitait à la Sècherie on a été envahir par des éphémères, voyez les petites bestioles qui se collent au plafond et qui voilà… donc y a des spécialistes qui sont venus et qui se sont rendu compte qu'il manquait… forcément ils sont venus par rapport au cours d'eau… et ils se sont rendus compte qu'il manquait aussi des oiseaux pour les manger pour… et du coup ils ont proliféré à une vitesse incroyable, au début on était recouvert d'éphémères… Bon c'est vrai que du coup comme ça porte son nom ça reste pas longtemps mais ça reste collé au mur… On craint rien avec des éphémères mais c'est quand même pas très agréable… Moi ça m'ait arrivé au p'tit déj d'avoir un éphémère dans le bol c'est pas forcément agréable… Donc ils doivent réfléchir aussi là-dessus pour réinstaller des plantes qui attirent les oiseaux, le cycle de la vie en fait… Je pense que les grenouilles aussi en ont bouffé quelques uns…
Devant l'école	47 :16	Donc là on est devant l'Ecole Julien Gracq donc qui accueille 14 classes… Enfin pas pour l'instant puisque ça ouvre en fonction des arrivées des habitants et donc… comme je vous le disais tout à l'heure y a un partenariat… non y a une partie réservée à l'institut de la Marière. Il doit y avoir si je me trompe pas deux classes, on voit d'ailleurs tout le matériel pour les enfants et donc tout est aménagé pour pouvoir les accueillir. Ils ont des classes à eux mais ils partagent la vie des autres enfants sans problème. Ils sont intégrés pareil dans la vie de l'école. C'est génial parce que ça donne ouais vraiment une autre image du handicap. C'est vrai que les enfants de cet âge-là n'ont pas forcément… On leur parle de handicap ils savent pas forcément du coup… Alors là c'est pareil… Au début y avait pas de barrières donc c'était pas forcément… pour les enfants qui sortaient de l'école donc on a réussi à en obtenir mais normalement de l'autre côté y en aura pas… après c'est à chaque parent aussi de faire attention… Cet hiver justement c'était vraiment gelé donc y a quelques enfants qui sont venus dessus donc c'est un

		peu… un peu limite quand même. Après c'est vrai que c'est de l'eau un peu stagnante, contrairement au ruisseau où il y a vraiment une circulation naturelle… là c'est que de l'eau de pluie….
Place du commandant Cousteau	49 :56	Donc le fameux chocolatier. Y a un canard des fois qui vient… Ca fait un moment que je l'ai pas vu… Les gens venaient le nourrir de temps en temps… ils gardaient leurs morceaux de pain et ils venaient lui donner… Le fameux pédiluve. Ouais c'est à ça que ça ressemble… J'ai pas forcément envie que mes enfants mettent leurs pieds dedans mais… Le sol est peu douteux. Je sais pas pourquoi ils ont fait ça.. Donc sur cette place on est sur la place du commandant Cousteau, donc tous les mercredis de 16 à 19h30 y a un marché, un marché nocturne… donc le mercredi c'était aussi pour que avec les autres marchés qu'il y a à proximité ça fasse pas trop concurrence et puis c'est vrai que la plupart du temps le marché c'est le matin donc c'est pas très pratique alors que là après le travail on peut venir faire nos courses, on a nos petites habitudes maintenant… Ca laisse le temps. Là, y a le restaurant 2 potes au feu, y a un cosmétique bio qu'a ouvert qu'a fermé ça a pas tenu longtemps… Là y a le foyer de jeunes travailleurs. La petite boulangerie là-bas aussi. Après il manque forcément des commerces mais ça viendra je pense au fur et à mesure… Et puis de l'autre côté y aura pareil des immeubles avec des commerces au rez-de-chaussée. Le coiffeur, là c'est la villa des arts, c'est pareil on retrouve le côté acier, acier rouillé, j'espère qu'on pourra y rentrer tout à l'heue..
Rue Diane Fossey et place attenante	53 :00	MA : Donc vous faîtes parti de l'association de parents d'élève, c'est vraiment quelque chose de central ici l'école… Ouais, ça fait vraiment vivre le quartier. Je dirais pas que tout tourne autour de l'école mais presque… C'est le poumon un peu de la vie… C'est l'avenir [rires]. Après ce que je regrette c'est tous ces immeubles un peu hauts. Après je voyais plus un quartier ouais sur le modèle… Voilà quoi deux étages, trois étages éventuellement… Parce que vu de l'extérieur c'est vrai que ça étouffe finalement. On a l'impression que les gens ici sont plus les uns sur les autres. Y a un côté très tassé. Ouais, surtout sur ce côté-là je trouve que… ils sont vite montés. Après c'est pareil un petit peu comme de l'autre côté il y a des architectures totalement

		différentes entre chaque bâtiment donc… Ce côté jaune les premières fois je me suis dit ça fait un peu hôpital je trouve…
Rue René Dumont	54 :38	Là c'est pareil encore une petite place avec des jeux… Ils veulent faire en fait, ils créent plein de petits pôles de jeu pour éviter d'avoir une seule zone… je pense que ça a été conçu pour que les gens se déplacent et puissent plus facilement se rencontrer aussi plutôt que vraiment une grande aire de jeu… Des petites unités propres à quelques habitations mais qui restent ouvertes pour tout le monde… Là ils ont mis des containers qui sont pas aux normes donc ils doivent les enlever pour en mettre d'autres… c'est dommage de pas y avoir pensé dès le départ… Et on retrouve le problème de l'automobile. Vous voyez les gens se garent un peu n'importe où… Je pense que les gens sont pas encore prêts à laisser leur voiture… Nous on a une voiture pour deux ce qui est… que je trouve largement suffisant… Moi par exemple je vais travailler en transport en commun et c'est vrai que dans Nantes ça pose pas de problème… Surtout qu'il ya a le tram juste à côté, y a le périphérique à côté donc pour sortir de Nantes ça pose pas de problème non plus… Bon c'est vrai qu'on aime bien prendre la voiture pour aussi gérer les enfants, les déposer à l'école, tout ça. Donc c'est vrai que par rapport aux horaires ça correspond pas forcément mais on fait avec aussi… *MA : Et ça évolue ?* Depuis qu'on est ici non je pense pas que ça ait changé, je crois que les gens sont toujours autant à utiliser leur voiture… Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire pour les supprimer… De toute façon on ne peut pas les supprimer complètement je pense. Après ils auraient peut-être pu prévoir autre chose pour entre guillemets cacher les voitures. Parce que le problème c'est que quand on fait les constructions la plupart du temps c'est un parking souterrain pour un logement… maintenant la plupart des gens ils ont tous deux voitures donc… il y a plus de voitures que de places quoi. Et puis les tarifs sont quand même élevés. Je pense c'est pour rentabiliser peut-être aussi… Y en a beaucoup qui dès le départ avaient pris la place et puis finalement l'on laissé parce qu'ils se sont dit « pfff… c'est hors de prix ». Et c'est vrai que ça on a jamais compris pourquoi ils mettaient des prix aussi chers. Je trouve que ça correspond pas du tout à la politique du quartier en fait. Et ce qui oblige du coup les gens à laisser leur voiture à l'extérieur et… Du coup à la Sècherie y avait quoi, deux tiers du parking qui était

		vide en fait. Et on revient au même problème, les gens avaient deux voitures et ça faisait encore deux voitures à l'extérieur… Ca répond pas aux exigences du quartier… *MA : Ce sont quoi alors ces exigences ?* Bah ça c'est ça ouais, moins de véhicules, circulation légère… Pour moi c'est pas atteint en fait. Malgré les objectifs de départ ouais c'est… Moi c'est vrai que voir toutes ces voitures ça répond pas à l'écoquartier. Après bien sur y a pas que ça dans un écoquartier… Là ils ont surtout misé sur la mixité sociale en fait. C'est que vraiment assez bien conçu. Les gens se côtoient quel que soit le niveau social en fait. On revient pareil à l'école, du coup avec l'association et les spectacles qui sont organisés, ça favorise le dialogue… Là y a eu un vide grenier l'année dernière sur la place du commandant Cousteau, le marché aussi, ça crée des liens… *MA : Et ça ne crée pas de tensions ?* Je crois qu'ici y a eu quelques tensions au départ, toujours par rapport aux places de parking ou de poubelles qui… Les gens laissaient leurs poubelles un peu n'importe où… certains ça convenait pas ce qui est normal et ça créait pas mal de tensions. Y a des sortes de clichés qui ressortent…
Venelles en haut de R. Dumont	1 :02 :04	Donc on retrouve toujours ce genre de venelles, là ce sont pas des architectes se sont des biologistes… Au début on s'était renseigné sur pas mal de… Avant on était locataire et on voulait acheter, on s'est pas mal renseigné sur différents projets… et dans beaucoup de projets les chambres étaient toutes petites, 8, 9 mètres carrés… Je pense que maintenant on fait des chambres plus petites… Et quand on a des enfants… ils ont besoin d'espaces. Et là où on est en fait on est presque tombé amoureux du projet dès le départ. On y est allé un samedi comme ça au bureau de ventes. Bon, on y va mais sans quoi, sans plus de conviction… Et finalement ça nous a plu. C'était sur plan, c'est pas évident… C'est vrai que sur plan avoir une image des dimensions c'est… c'est super dur… on allait voir régulièrement l'avancé des travaux et… en fait c'est des murs en briques et on avait l'impression de tout petit… Et on s'st dit « mais pourquoi on a acheté ça, y a pas d'espace » et au final on a des espaces quand même assez grands… La plupart des gens le disent, sur plan ça parait toujours plus petit qu'en vrai.

Arrière des bâtiments ru R. Dumont	1 :04 :33	Y a eu pas mal de problèmes ici, les gens… dans certains logement ils avaient oublié de mettre l'isolant dans les murs… Ils avaient refait plein de fissures. Tout ce mur là au début y avait des fissures donc ils avaient rebouché et ils se sont rendu compte que le produit en fait adhérait pas du tout aux joints donc ils ont du tout enlever pour refaire… Ils ont eu pas mal de problèmes ici. Des finitions, des malfaçons, des escaliers mal fait… MA : Vous en avez eu vous un peu ? On a eu… Forcément c'est du neuf donc… On a eu des trucs un peu. Notre escalier était pas du tout fini. On touchait la rambarde c'était… on avait l'impression de toucher du papier de verre… toutes nos vitres quasiment étaient rayées… Ils ont du toute les changer… bon c'est des petits détails pas graves en soi mais ça prend pas mal de temps.
Route de Sainte Luce	1 :05 :55	Donc on se retrouve à nouveau route de Sainte Luce, le tram est juste là donc comme quoi c'est vraiment pas loin… Et en quoi ? En vingt minutes on est en ville, enfin dans le centre-ville donc c'est un atout… Là vous avez le centre de formation des compagnons et là le gymnase qui est en construction qui ouvre en septembre… On ne sait pas trop encore quels clubs vont s'installer. De l'autre côté y aura des immeubles de logement avec des commerces en rez-de-chaussée… Donc là on retourne vers le cœur du quartier… donc voilà le premier commerce c'est une banque… J'aurais préféré autre chose mais bon… Ils sont partout c'est fou hein… Une pharmacie qu'est bien utile aussi… Je pense pas qu'on pourra rentrer mais voir à peu près le principe de villa des arts. Donc vous voyez c'est vraiment un chemin avec différentes voies à l'intérieur qui serpentent. C'est sympa de traverser justement parce qu'on a l'impression de traverser une forêt de bambous en fait… *MA : C'est encore un espace intérieur clôt…* Ouais, ouais… Je crois que les gens veulent vraiment être chez eux après… C'est comme partout, toutes les maisons, les grillages et…
Place du commandant Cousteau	1 :09 :02	Sur cet immeuble là vous avez en fait des parois qui se déplacent… Ca permet aussi d'avoir disons un jardin d'hiver… J'y suis jamais allé donc je sais pas trop ce que ça rend de l'intérieur, si c'est vraiment bien étanche du dehors…

		MA : *Le choix du plexiglas ondulé c'est pour évoquer les serres des maraîchers...* Ah ouais ? c'est pas ce qui me serait venu à l'idée. [rires] Je sais pas, une folie d'un architecte qui s'est dit pourquoi pas mettre ça et puis hop. Y a un côté on s'est fait plaisir. Voilà. C'est ça. Qu'est-ce qu'ils en pensent d'ailleurs les gens de la Sècherie que vous avez vu ? Vous avez vu des gens avec des pièces en vis-à-vis ? MA : *Oui, ils disent qu'elle est assez inutilisable… vous en faisiez quoi vous ?* Nous on disait qu'on avait une cave de 12 mètres carrés en plus du garage ouais. C'est vrai qu'au début nous on avait donc là un T4, avant on était dans un T3 avec les deux filles donc on s'est retrouvé dans un T4 qui finalement était un T3, les deux filles se sont retrouvées dans la même chambre, on n'allait pas mettre un des filles dans la pièce en vis-à-vis… S'il faut se lever la nuit ou quoi que ce soit… Et au départ ils avaient prévu de mettre un point d'eau, ils l'ont pas fait parce qu'apparemment ça augmentait le coup du loyer… Et c'est pareil un moment il était question de mettre un bâche pour pouvoir traverser sans être sous la pluie ou… ce qui ne s'est pas fait… Le principe de la Sècherie était sympa mais après c'est pas abouti je pense… Et c'est vrai que nous on l'a utilisé comme débarras… Au début on voulait faire un bureau et au final bon… le seul moment où c'était ouvert c'était en été. Les filles rentraient, sortaient… autrement c'est une pièce pendant trois ans on l'a pas chauffée. On voyait pas pourquoi on irait chauffer une pièce qu'on utilise pas quoi… Mais après l'idée… ç'aurait été très bien d'avoir ça avec une pièce en plus dans l'habitation, là on l'aurait vraiment, vraiment bien utilisé en… je ne sais pas en salon, ou salle télé. Y en a qui ont fait ça d'ailleurs ils ont carrément installé une salle télé et ils l'utilisent comme ça… Ce qui est un peu bizarre c'est, pareil, y a eu beaucoup… Nous on était dans un T4 avec deux enfants, certains avaient un T4 avec un enfant. D'autres avaient un T5 avec deux enfants… Enfin on ne sait pas trop finalement comment ça a été adjugé. Nous on a jamais rien compris, on a essayé de discuter plusieurs fois avec les responsables… Ils disaient « ouhou c'est géré, enfin ça passe en commission »… bon… on a jamais été trop satisfait. On était content d'habiter là, pendant trois ans on s'y est plu mais… je pense qu'on y serait resté si on avait vraiment eu

		une chambre pour chaque fille en fait. Parce que l'ambiance était assez sympa. Mais les filles grandissant on s'était dit… Enfin ça allait hein, elles étaient toutes les deux dans une chambre de quinze mètres carrés donc ça va mais… la grande sœur qui grandissait commençait à avoir besoin de son intimité… après c'est vrai qu'il y avait les portes coulissantes qui étaient pas mal même s'ils auraient du les mettre en galandage ou… parce que ça bouffait un mur en fait sur lequel on pouvait rien mettre. Mais bon, non c'était sympa… Je pense que c'est ça. Les architectes ils se font d'abord plaisir et puis après ils réfléchissent ce qui va ce qui va pas. Celle qu'avait la Sècherie c'était une des filles d'un architecte justement. On l'avait rencontrée, elle venait voir de temps comment ça allait, je trouvais ça pas mal d'ailleurs… Que l'architecte fasse l'effort de venir, on voit pas ça… Souvent ils font un projet et puis ils passent à autre chose.
Route de Sainte Luce face à la seconde phase	1 :15 :17	Là c'est la voie de chemin de fer. Je crois qu'elle est encore utilisée, y a encore deux trains qui circulent par jour. Elle va circuler beaucoup plus quand… Cela dit je ne sais pas comment elle va circuler cette voie là… c'est beaucoup de train de marchandises. Sachant qu'en plus ils sont en train de tout réhabiliter. La voie, ils sont en train de la refaire au niveau du Landreau et puis jusqu'au centre ferroviaire, le nouveau centre à la Mairie de Doulon. Ils font un bâtiment pour le TER. C'est pareil ils sont en train de refaire tout le pôle Haluchère, ils ont tout réaménagé, ils ont fait carrément un truc, un bâtiment recouvert. Une fois fini ça va être un grand pôle aussi de circulation à mon avis. Là c'est pareil y a toute cette partie là qui va être en construction aussi. En fait, le mail va vraiment traverser tout le quartier, je pense que le ruisseau va continuer… quoi que… le ruisseau part sous terre juste après la médiathèque donc je ne sais pas s'il y aura un court d'eau jusqu'ici. Il reste à peu près 50% à construire. Et ce qui est bien justement là où on est aux Allées du Parc c'est qu'on sait qu'il n'y aura pas d'autres constructions autour. Parce que là les gens ont vu les immeubles se monter, se monter… Autour de nous c'est définitif. A priori… mais je pense pas que ça va plus évoluer. Pour les enfants c'est pareil du coup il y a l'école, il y a le collège et lycée de la Collinière qui est juste à côté.
Route de Sainte Luce	1 :18 :45	*MA : donc on est dans le quartier un peu plus ancien, le mélange se fait avec les habitants des autres parties, de Doulon, de la Bottière ?* Je dirais c'est plus… Ils appellent ça, y a plus le quartier Bottière-Chénaie et Chénaie-Doulon. On a tendance à parler plus de ces deux quartiers, je pense que c'est plus aussi au

		niveau du découpage géographique mais… après c'est vrai que c'est pas forcément la meême population non plus mais y a… dans l'ensemble les gens s'entendent assez bien. Pour l'instant y a jamais eu de soucis. Après les gens dès qu'ils deviennent propriétaires sont assez exigeants [rires]. On s'en est rendu compte assez vite du coup que… la mentalité des gens change énormément avec le fait d'être propriétaire. *MA : Ca change quoi ?* Bah, plus exigeants, moins tolérants, c'est… ils savent ce qu'ils veulent et ils en démordront pas. On ne négocie plus. C'est vraiment ce côté possession…
Croisement Sainte Luce / rue de la basse chénaie	1 :21 :05	C'est marrant ce côté non fermé des parking. Souterrains mais ouverts, sur pilotis.
Rue de la basse chénaie	1 :21 :32	Ah ouais, j'ai pas parlé de ça, niveau architecture… pendant un temps on avait le droit de mettre pas mal de couleurs et je crois que c'était… ils en reviennent je crois, non ? J'ai cru entendre parler de ça justement qu'ils avaient décidé de mettre moins de couleurs pour vraiment harmoniser tout l'ensemble.
Chemin de l'Ecobut	1 :22 :00	Ces maisons là c'est un peu comme le principe de la Sècherie aussi, tout reste ici assez cubique finalement… Y assez peu de courbes. Un peu d'arrondis ç'aurait été bien quand même ouais [rires]. Tout est très net, en angle droit. C'est pareil on parle d'écoquartier mais y a énormément de quartiers qu'ont été construit, enfin de logements qu'on été construits en béton enfin un truc bien lourd et… Y a une déconnexion je trouve. Je sais que chez nous c'est en parpaings, euh en briques pardon. On dit que c'est quand même plus, plus, ouais un côté plus écologique mais bon… Tous ces murs bétonnés c'est quand même… quand on les voit construire, pfff… c'est un peu dur, voilà ouais. Là on est plus côté bardages en bois et… sauf ça bien sur… L'écoquartier ça reste vague encore je trouve comme terme. C'est comme les normes là, HQE, BBC, nous on est en HQE… haute qualité environnementale… mais après qu'est-ce que ça entraîne vraiment ? C'est un peu, un peu flou, je trouve. On met un peu tout ce qu'on veut derrière… BBC c'est pareil… enfin. J'ai des amis qui ont acheté à Sainte Luce une maison BBC, c'était en novembre et en décembre quand y a eu la tempête un matin ils ont retrouvé leur cheminé au bas de leur porte donc… c'est un peu mal conçu. L'écoquartier je pense que c'est un peu un coup de pub aussi. Après je sais pas

		comment ça se passe dans les autres quartiers que vous avez visité dans les autres villes… *MA : C'est assez comparable* Ouais ils ont tous à peu près le même avis ? *MA : Ce sont des démarches très proches et c'est vrai qu'il y a beaucoup d'image en jeu, ce qui ne veut pas dire que les choses sont mal faites mais…*
Rue de la basse chénaie	1 :25 :03	Je ne dis pas ça non plus. Mais on survend un peu. D'ailleurs à la Sècherie, les gens vous ont parlé du chauffage ? On avait des grille-pains à la place de chauffage, les gens se sont retrouvés avec des factures monstrueuses… enfin c'était pas du tout isolé, on touchait les murs ils étaient froids enfin c'était… Donc c'est pour ça, au tout départ quand on nous a parlé d'écoquartier… euh, pfou… ah bon ? On s'est demandé vraiment s'ils savaient de quoi ils parlaient. Si ce qui est bien c'est les maisons passives mais… à côté de Rennes ils ont fait un quartier comme ça. Je sais pas quel quartier de Rennes, un lotissement où toutes les maisons sont passives. Ils ont mis des chauffages parce que voilà mais finalement les gens s'en passent largement. Maintenant au niveau architecture il y a eu vachement de progrès de faits mais je trouve que c'est pas du tout mis en valeur et appliqué. Si, mais faut avoir les moyens, en fait c'est… Les promoteurs ou les trucs comme ça je pense qu'ils aient forcément cet objectif là donc… ils veulent être rentables, beaucoup. Si ça aide à vendre on fait, on fait vite et on passe à un autre projet aussitôt après derrière. Chez nous c'est Bouwfonds Marignan qui ont a priori une assez bonne réputation, ceux qu'étaient chez Bouygues on eu pas mal de soucis. Après je pense que, bien sur il y a l'image derrière, après ça dépend aussi des artisans, des promoteurs, plein de choses… Nous on a été livrés en octobre 2011, dans les temps… Mais attendez la remise des clefs devait avoir lieu le vendredi, ils nous appellent deux semaines avant pour dire « finalement on peut faire ça le mercredi, donc deux jours avant », ok pour nous y a pas de soucis. Quand on a fait l'état de lieu, le ménage n'avait pas été fait donc les sols étaient sales, dans les chambres des filles, y avait une des chambres ou le lino était complètement déchiré et une des chambres où le lino n'avait pas du tout été posé… Finalement on a du accepté les clefs parce que de toute façon on avait pas le choix on avait le préavis qui était derrière et donc je pense que là-dessus ils savent mettre la pression aussi… mais enfin

		bon je trouvais ça un peu limite. Je m'étais un peu pris la tête d'ailleurs avec le responsable de chantier, il m'avait dit « bon d'accord », c'était le mercredi, le jeudi on avait dit « on veut que le jeudi le ménage soit fait » parce qu'on voulait venir avec des meubles pour monter la cuisine. Donc j'arrive le jeudi, le ménage n'avait pas été fait non plus. Donc je commence un petit peu à m'énerver. On a réussi à ce que le ménage soit fait mais… faut se battre quoi. Je voyais les ouvriers, ceux qui faisaient le ménage ils étaient mal, mais je leur dis « attendez je sais que c'est pas de votre faute » mais ils m'expliquaient « on nous dit de faire le ménage ici, là, là, là… » ils ne peuvent pas suivre en fait. Nous finalement on aurait préféré que ce soit livré le jour même et que tout soit fait dans les normes mais… je pense que le travail n'a pas été fait, n'a pas été vérifié avant… Du coup on a déménagé le samedi de la semaine d'après mais le vendredi soir y avait encore les ouvriers qui posaient le sol. C'était une bagarre, on était pas dedans qu'on se bagarrait déjà. C'est pénible. C'est un peu le problème, faut toujours se battre, toujours être derrière. C'est usant à force. MA : *Vous traitiez directement avec les artisans ?* Bah en fait au début, on avait mis des réserves et tout sur certains points donc après c'était soit les entreprises qui nous contactaient directement soit on contactait le promoteur qui contactait les artisans. Un peu long ouais je trouve. C'est vrai que j'avais une image de l'artisan très précautionneux, qui aimait faire son travail et je me suis rendu compte mais euh… c'est pas dut out ça. Je ne dénigre pas les artisans au contraire mais… j'admire ce qu'ils font mais je me dis que des fois finalement on a une image un peu faussée. Une image d'Épinal, l'artisan il fait toujours du travail nickel et puis non finalement… c'est pas toujours ça. J'en parlais avec des amis qui disaient que maintenant si on veut du travail bien fait faut presque le faire soi-même. Ce qui est dommage parce qu'il y a des bons artisans, je ne dis pas le contraire. Il suffit qu'il y ait un ou deux cochons sur le chantier. Ils veulent aussi garder des traces des maraîchers ici. L'entrée là-bas avec les deux poteaux, je crois qu'ils veulent garder ça aussi… On conserve des petites touches, je trouve ça sympa à la fois. Garder l'histoire des lieux c'est important… Il a quand même un bel historique ce quartier, je dirais qu'au 18ème ou 19ème siècle c'est le quartier qui nourrissait la ville de Nantes. Et puis le quartier cheminot…

Les Allées du Parc	1 :39 :20	On en revient au fait où tout est finalement cloisonné donc vus pouvez circuler dans le quartier mais pas forcément dans les projets. La villa des arts je ne sais pas si vous êtes allé là-bas mais faut presque avoir son petit billet d'entrée. Là c'est ce dont je vous parlait donc l'eau arrive directement là-dedans, donc bien sur là c'est en état… c'est pas fini mais ça permet de récupérer, de faire écouler toute l'eau de pluie… tiens d'ailleurs c'est pareil je vois les tuyaux en PVC, je croyais que dans un écoquartier fallait pas, éviter le PVC… je sais pas.

Entretien

Parcours résidentiel

HN12 : En fait moi jusqu'à quatre ans j'ai vécu en caravane... En fait on faisait les chantiers donc à travers la France donc on se déplaçait forcément en caravane et en camion. Et du coup mes parents ont acheté donc un terrain à Blain, donc à 30-35 kilomètres de Nantes, où ils ont fait construire une maison. Donc une maison à étage, donc on avait un terrain de 2000 mètres carrés. Donc c'était Blain donc Blain c'est pas super grand, c'est plus une petite ville. Et le problème c'est qu'on habitait à 4-5 kilomètres de la ville donc c'était assez contraignant quand même… Donc j'allais à l'école forcément en car scolaire. Là où j'ai plus souffert c'est quand j'étais adolescent, qu'il fallait faire une activité sportive ou quoi que ce soit. Fallait être transporté et tout donc c'était pas évident… Après c'était quand même à la campagne donc c'était quand même agréable. Moi j'y ai vécu jusqu'à… on a vendu la maison quand j'avais 19 ans mais entre temps on est venu habiter sur Nantes, parce qu'on louait la maison. J'ai habité d'abord à Saint-Herblain dans un logement, dans du HLM… qui donnait sur le parc du Tillay. Là où il y a la polyclinique atlantique. Ouais c'était sympa parce qu'il y avait à côté le parc de la Chézine… donc pareil on retrouve les chemins de terre, on peut se balader en vélo, y avait même une marre avec des tortues et des grenouilles… c'était sympa, on pouvait aller se balader assez facilement dans le parc, donc c'était au pied de l'immeuble finalement donc c'est agréable.
Donc après j'ai fait mes études sur Paris, j'ai fait deux ans sur Paris. La première année j'étais en colocation avec ma sœur donc à Bagnolet, et la deuxième année on était à Vincennes. Donc les loyers, euh… [rires] voilà, très hauts. A Bagnolet on avait un appartement qui était assez agréable, on avait d'ailleurs au rez-de-chaussée un artisan qui faisait des vitraux, c'était assez sympa, assez original. Ce qui était aussi sympa c'est qu'il y avait une maison derrière l'immeuble qui avait des coqs donc ça nous arrivait d'entendre le coq dans Paris donc c'était assez sympa… Avec le périph juste à côté donc c'était le petit côté sympathique. Le truc anecdotique sympa. Après on était sur Vincennes, appartement plus petit dans un immeuble assez vieux donc… quoi dire d'autre ?

MA : La vie parisienne…

Personnellement je ne suis pas très vie parisienne donc… Non, métro, boulot, dodo c'était un peu ça. Beaucoup de transport en commun chaque jour donc… Dès que j'avais des vacances je revenais sur Nantes me ressourcer.

Après, quoi d'autre ? Je suis revenu vivre chez ma mère, d'abord à Saint-Herblain et puis après elle a déménagé à Nantes, pareil dans HLM. Dans un immeuble tout neuf, qu'était assez, assez sympa d'ailleurs… Assez bien conçu. Après finalement on a trouvé un appartement ensemble [avec sa femme] à Nantes, du côté du Cardo, route de Rennes. Donc un appartement T3, une chambre assez grande, l'autre assez petite et une cuisine de… pfff, je dirais 3 mètres carrés. Pas évident donc pour [HN13] qui adore cuisiner c'est vrai que c'était un peu…

HN13 : Mais une grande grande pièce de vie

HN12 : Oui, voilà la cuisine était très petite… Après bon on avait une pièce principale de 21 mètres carrés. Avec un petit balcon…

HN13 : On était content. Premier appart.

HN12 : On a passé de bons moments là-bas. Oui, donc ça c'était Nantes Nord, après on est allé directement à la Sècherie. On y a vécu trois ans et voilà… Et puis après par rapport aux problèmes que je vous disais, qui se posaient là, d'espace et d'aménagement, on a cherché à acheter. On s'est renseigné sur pas mal de projets sur le quartier et la plupart du temps ça nous plaisait pas, soit les chambres étaient trop petites…

HN13 : C'est souvent les chambres étaient petites.

HN12 : Et les projets, sur le principe, sur la construction, étaient pas mal, on a vu des logements où il y avait des puits de lumière, c'était sympathique, avec un patio intérieur.

HN13 : Mais sur plan c'est difficile de choisir.

HN12 : Oui, et puis les chambres faisaient 8-9 mètres carrés des fois sans placard… C'était pour nous invivable.

Entretien semi-directif

MA : Vous pouvez me parler un peu de cette démarche de l'achat sur plan ? Ca vous apparaissait comme une prise de risque ?

HN12 : plus pour elle ! [rires]

HN13 : Oui. Oui, bah oui, parce que sur plan on ne se rend pas compte. Bah peut-être quand y en a qui ont des compétences ou une bonne vue en 3D ou… voilà les gens qui sont un peu de la partie se rendent compte. Sur plan, qu'est-ce que ça veut dire 30 mètre carrés ? Qu'est-ce que ça veut dire 10 mètres carrés ? Enfin 10 mètres carrés encore ça reste imaginable… et encore, ça dépend 10 mètres carrés tout en long, en carré, bref c'est pas… donc ouais moi j'ai trouvé ça très compliqué d'cheter sur plan, bah oui de se projeter. Et puis après, habitant ici on venait régulièrement voir les travaux et au tout début quand il y avait juste la chape, oh… on trouvait ça tout petit. Après, les murs en briques pas peints mais on se disait « oh lala c'est tout petit » mais non pas du tout en fait… Pour Nantes c'est grand.

HN12 : Ouais, on visualisait la pièce où on est ici comme…

HN13 : …pas deux fois plus petite…

HN12 : …mais pas loin… Ca te paraissait vraiment minime. Alors que là on a, combien ? 37 mètres carrés donc…

HN13 : Et puis en fait on s'estime vraiment très chanceux d'avoir la possibilité d'avoir une maison avec un petit jardin sur Nantes. Je pense, tu m'arrêteras ou pas, nous on est peu ce qu'expliquait [HN12] sur la campagne on voulait rester à la ville et je pense qu'on aurait fini par acheter un appartement avec un grand balcon si on avait pas eu cette chance là.

HN12 : Même si moi je suis pour la campagne et tout mais bon ça demande une autre organisation et pfff… c'est pas la même vie.

HN13 : surtout les enfants grandissant et puis même nous, là on se pose pas de question, une voiture pour deux, les transports en commun, tous les services à proximité, que ce soit de loisirs ou autre… tout est à côté. Après c'est un choix. Voilà, c'est notre choix.

MA : *Ca c'est passé comment alors ? Vous avez rencontré des gens de Bouwfonds…* [mal prononcé]

HN13 : Moi je dis toujours les bouffons… [rires]

MA : *Ils vous proposent quoi ? Plusieurs appartements ?*

HN12 : Oui, voilà. Alors en fait on leur demande ce qu'on recherche. Après eux ils leur en restait quoi ?

HN13 : Deux ou trois types de maisons différentes. Parce qu'en fait au début on s'était dit, si on peut, si on a les moyens, plutôt maison, donc voilà… Et du coup, quand ils nous ont présenté ce truc là, il y avait des maisons un peu de ce type là mais qui nous plaisaient moins et puis bon… Financièrement on pensait pas être capables de pouvoir acheter une maison comme ça… Et puis on est tombé juste au bon moment avec des aides, des prêts aidés, des machins, des primo-accédants, les trucs comme ça… qui nous ont permis… Parce que c'est Nantes Métropole. On a eu pas mal d'aides, beaucoup beaucoup d'aides, on a eu un prêt de Nantes Métropole de 4000€. Euh… c'est pas un prêt c'est un don. Hein, par exemple. C'est un donc qui nous a quasiment permis de payer le notaire. Plein de petites choses comme ça… Maintenant nous on s'est dit… On a pour obligation de rester sept ans sur ce logement sinon on est obligé de rembourser un certain nombre de choses…

HN12 : Et puis on eu la TVA à 5,5 au lieu de 19,6 donc…

HN13 : 40000€ moins cher que le marché ! Donc ça nous à couté 208 pour 93m²… de maison !

HN12 : Donc c'est pas cher.

HN13 : Tout étant relatif. Mais 208… si on avait pas eu le pass foncier plus le prêt à taux zéro, etcetera… on aurait pas pu non plus. Donc après on se lance… et on puis on se dit que si à un moment on peut pas et bien on revendra… pas de catastrophe de revendre… Enfin voilà c'est pas une fin en soi !

HN12 : Enfin si on peut tant mieux…

HN13 : Si on peut pas tant pis…

MA : *Et donc c'était vraiment un choix de chercher sur le quartier…*

HN12 : Oui ! On voulait rester là, sachant qu'on y était déjà et puis euh…

HN13 : Et sachant qu'en tant que primo… enfin pour les gens de salaires comme nous, moyens. Enfin la classe moyenne, ce qu'on dit, c'est ce qu'on est… honnêtement je pense, les primo-accédants, je pense qu'il faut viser le neuf même si on préfère l'ancien. Financièrement parlant. Donc du neuf, actuellement si on veut rester sur Nantes y avait que deux quartiers à l'époque, c'était Beaulieu et ici… sinon c'est un peu plus loin, Sainte-Luce, Saint-Joseph-de-Porterie, ce qui est pas loin mais c'était trop loin pour nous, voilà.

HN12 : Donc Sainte-Luce c'est encore de l'autre côté de la quatre voies…

MA : *Donc le neuf c'est aussi une question d'opportunité, il n'y a pas autant d'aide à l'accession sur l'ancien…*

HN13 : Pas autant en tous cas. Très légèrement mais pas autant. Et puis y a pas les TVA à taux réduit. Et puis là on peut, on s'est dit… A priori, enfin sauf malfaçons mais ça sera au promoteur que ça incombera, on est a priori dix ans plus ou moins tranquille quoi, enfin sur la construction elle-même. Donc c'est un petit pari sur l'avenir, voilà… Et puis le quartier nous plaisait de toute façon…

HN12 : On voulait rester.

MA : *Pour revenir en arrière, quand vous êtes arrivés à la Sècherie, vous êtes arrivés là comment ?*

HN13 : Ben, on a fait un peu le forcing. On nous avait proposé déjà quatre logements HLM qu'on avait refusé. Parce que soit situation trop loin avec pas assez de transport en commun, trop petits, enfin bon des choses comme ça… Et celui-là on l'avait repéré dans Nantes Passion, ce projet là.

HN12 : On l'a suivi dès le départ, avant que ça se lance… On l'a demandé avec que ce soit en construction même…

HN13 : Mais on savait pas l'histoire de la pièce en face… C'était pas très clair.

HN12 : Et tous les quinze jours, j'allais à la fin, faire le forcing.

MA : *Donc vous repérez le projet dans Nantes Passion, vous pouvez me raconter un peu comment on tombe amoureux d'un…*

HN13 : Ben en fait c'était l'idée d'un nouveau quartier je pense. Où il y avait tout à construire. Et puis je sais pas, on était dans un tout petit T3 dans un quartier enfin… entouré de cités, etcetera. Enfin on commençait à étouffer à deux enfants dans un petit T3 et puis là cette impression d'espace, d'avoir tout à construire…

HN12 : Les images aussi. L'idée du patio…

HN13 : Oui, le patio, d'avoir un vrai patio. Pour nous, avec notre petit balcon de 2 mètres carrés, vous imaginez ? Et en HLM du coup c'était accessible. Et c'était le premier truc, et toujours près des transports en commun. Toujours en restant à Nantes, enfin voilà…

HN12 : Le principe de la villa urbaine entre maison et appartement, c'est vrai que c'est…

HN13 : Tout en ayant un espace plus ouvert, pas un petit appartement avec un petit balcon quoi. On fuyait un peu ça, les petites chambres, les petits balcons, les petits… tout en… c'était accessible financièrement parlant…

MA : *Vos attentes, c'était donc de vous retrouvez pas trop loin du centre avoir plus grand, avoir un jardin…*

HN12 : Et les transports en commun.

HN13 : Mais pas trop au centre non plus. Pas le centre-ville non. Et les transports en commun, et si possible tram, c'est pas pareil d'être près du bus que du tram je pense.

HN12 : Y a plus de tram…

MA : *Et quelle image vous aviez de ce quartier avant de venir y vivre ?*

HN13 : Ben en fait on n'avait pas vraiment d'image puisqu'il n'était pas construit… On était les premiers habitants du quartier.

MA : *Et ça fait quelle impression ?*

HN12 : On s'est rendu compte qu'il on beaucoup fait, défait et refait en fait… Parce que comme je vous expliquait tout à l'heure par rapport aux arbres. On met, on enlève, et on sait pas ce que… Enfin j'ai l'impression que c'est tellement passé par différents stades que… on se demande s'il y avait vraiment un projet défini dès le début en fait…

HN13 : Non, non, je pense pas. Mais ce que j'ai trouvé intéressant c'est justement d'arriver sur un quartier où tout était à construire. A la fois, c'était pas toujours au quotidien facile à vivre et y a des fois on a pesté… vraiment pesté beaucoup…

HN12 : enfin voyez, rien que pour aller à l'époque, il y avait de la boue, de la gadoue, partout…

HN13 : On était les premiers habitants mais on était les derniers servis, enfin bref… et les derniers informés. C'est-à-dire quand il y avait des travaux, les gens habitant en dehors du quartier étaient informés des travaux mais pas nous… des exemples voilà. Ca c'est mis en place après les réunions d'information sur le quartier. Bien au moins un an après qu'on soit arrivés… Maintenant y a quand même la réunion où vous avez été, là, pour accueillir les nouveaux habitants… mais ça existait pas tout ça à l'époque… et puis c'était des travaux… Enfin, comme tu disais, on faisait, on défaisait, on était au courant de rien, les rues… On voulait sortir, tiens la rue était bloquée… on avait pas été prévenu bien entendu… mais à la fois je trouve ça intéressant d'y participer… Voilà, de le voir évoluer, s'ouvrir… Moi, enfin dans la mesure du possible, quand je suis disponible et que je sais qu'il y a une réunion de quartier j'y vais tout le temps. Et puis, je trouve ça intéressant finalement, c'est peut-être lié à notre âge, aux enfants je sais pas… D'arriver comme ça et puis tous nos voisins on les connaît, on crée quelque chose, je sais pas, c'est pas comme quand on arrive dans un lieu où tout le monde se connaît déjà et où c'est à nous de faire l'effort d'aller vers les autres… Là finalement personne se connaît, tout le monde doit faire l'effort de se connaître et de créer quelque chose entre voisins et je trouve ça…

HN12 : Ca favorise vraiment le lien en fait… que tout le monde…

HN13 : C'est vrai, ça favorise beaucoup le lien d'arriver tous en même temps dans un endroit. Et puis c'est le système de venelles aussi je ne sais pas…

MA : *C'est peut-être effectivement plus facile quand tout le monde arrive ensemble…*

HN13 : Et oui, bon quand on est arrivé dans notre T3 y a eu un printemps des voisins, bon tout le monde se connaissait, on osait pas trop y aller, on savait pas trop, enfin c'était… Là peut-être qu'après dans quelques années quand il y aura des nouveaux ça sera compliqué pour eux… Je ne sais pas.

HN12 : Parce que l'idée c'est qu'on l'a fait presque trois mois après que tout le monde ait emménagé… Si on avait attendu un an après ç'aurait peut-être été différent aussi donc…

MA : *Donc c'est vous qui allez devenir les vieux habitants….*

[rires]

HN13 : Peut-être un jour… On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve… Disons que nous on a pas acheté comme certains de nos voisins ici pour revendre. On s'est dit que si on se plaît on y reste. Y a des gens qui achètent ici pour revendre, en se disant que ça va prendre de la plus-value, on va acheter plus grand, on va acheter mieux… On va acheter, voilà… Bah disons que les gens qui achètent à vingt ans peut-être… Nous on a des voisins qui ont exactement la même maison à côté, qui ont dans nos âges qui ont… premier achat. Et eux c'est clair ils achètent pour vendre. Chacun voit comme voilà…

HN12 : Un peu comme un tremplin…

HN13 : Bah oui puisque forcément ils sont comme nous… ils l'ont acheté moins cher avec cette obligation quand même de rester sept ans… On l'a acheté à 40000€ de moins que le prix normal du marché…

HN12 : Donc déjà à la revente on fait forcément une plus-value… Donc j'imagine qu'en plus avec le quartier qui devient plus attractif et les services qui vont s'ouvrir petit à petit…
Après je reviens au quartier… Moi j'ai été au lycée dans le quartier de la Bottière et c'est vrai que j'ai vu finalement le quartier en terrain vague, avec des mauvais herbes partout, tout était en friche et c'est vrai que de le voir maintenant c'est impressionnant, je me rendais pas compte qu'on pouvait mettre autant d'immeubles là-dedans en fait… C'est vrai que ça paraissait beaucoup plus petit que ça ne l'est actuellement, jamais je ne me serais dit qu'un jour j'habiterais là…

MA : *Pour revenir sur ce qu'on disait quand on se baladait, sur le côté éco-quartier. Est-ce que le fait que ce soit un éco-quartier a eu un impact sur votre décision d'acheter ici et précédemment de louer ?*

HN12 : Au début oui. Enfin l'idée d'écoquartier nous a séduit, enfin nous intéressait oui.

HN13 : C'est vrai qu'au début quand on est arrivé et qu'il y avait rien au tour, qu'on savait pas vraiment ce qu'il y allait avoir, ouais. L'idée d'acheter ici, non. Parce qu'on a vu ce que… Enfin, eux ce qu'ils appellent éco-quartier c'est pas nous l'image qu'on aurait voulu s'en faire. Y a eu quelques surprises et tout… Enfin quand on a acheté ici au début l'écoquartier c'était… enfin moi j'aurais bien voulu avoir une maison un peu plus développement durable quoi, voilà… Mais non, tant pis.

HN12 : après on en revient et ce qu'on disait tout à l'heure, c'est vraiment une image, un coup de pub qu'on essaie de donner…

HN13 : Si, le seul truc c'est les espaces verts, la circulation douce qu'ils essaient d'imposer et la diversité… la mixité sociale. Ca on peut dire que c'est plutôt réussi quand même… pour le reste…

HN12 : Après quand même tout ce qu'est bâtiment… euh, pfff… personnellement je ne vois pas quel effort a été fait… Voilà, trois panneaux solaires… Et puis panneaux solaires, on parle beaucoup de panneaux solaires, c'est un détail je trouve dans l'écologie… Les panneaux solaires la plupart du temps ça permet juste au chauffe-eau de fonctionner, ça va pas plus loin non plus…

HN13 : Après y a des panneaux solaires, sur le bâtiment tu sais derrière l'école mais y a que ceux du dernier étage, ceux du premier en avaient pas, tu sais on s'était renseigné…

MA : *Si je suis bien, vous êtes quand même plutôt satisfaits, que ça ne corresponde pas à l'image de l'éco-quartier ce n'est pas très grave…*

HN12 : Oui.

MA : *Et vous parliez tout à l'heure des réunions d'information qui n'existaient pas quand vous êtes arrivés, il y a de l'information ici ?*

HN13 : Faut aller au devant… faut aller aux réunions. Là par exemple il y a une réunion d'information vendredi à 17h30 pour savoir ce qu'ils vont faire de l'espace de terrain vague là… Et ils nous l'ont distribué qu'en début de semaine avec un papier dans les boîtes-aux-lettres. Moi j'étais au courant parce qu'on a notre président de syndic de copropriété qui nous avait tenu au courant. [la présente de l'association de parents d'élève] est très informée, faut faire partie de son réseau parce qu'elle balance tous les mails, etcetera… Mais si elle n'était pas là honnêtement… Je crois qu'il faut aller au devant de l'info. Je trouve que pour un quartier en construction on promet monts et merveilles, enfin un plus de participation sur la vie de quartier, ce genre de choses mais… là je sais qu'on est convié à une réunion pour la construction de ce qui va se faire à côté mais a priori d'après ce que j'ai compris le projet il est plié quoi… C'est plus une information descendante. Moi à l'époque, à la Sècherie, j'en avais parlé à Duluard, il m'avait dit « non, ce sont les gens des allées du parc qui décideront » mais de fait ce que j'ai compris ce que c'est déjà décidé. Et nous a priori on est pas forcément d'accord. On nous a dit que ce serait à nous de créer mais j'ai l'impression que c'est déjà décidé, bon dans la mesure du possible j'irai à la réunion mais… Voilà quoi.

MA : *Donc il y a beaucoup de communication mais elle est tournée vers l'extérieur…*

HN12 : Oui, voilà, la vitrine…

MA : *Et alors ça fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

HN13 : Au début c'est rigolo…

HN12 : Un petit détail d'ailleurs. Au tout début quand on habitait à la Sècherie, on sortait des fois de chez nous et y avait une trentaine de… de jeunes, enfin de…

HN13 : L'Ecole d'architecture est beaucoup venu à la Sècherie…

HN12 : Oui et pas qu'eux… Y avait des cars qu'arrivaient de partout, de toute la France… et des fois on sortait le samedi matin de chez nous et… ouais c'était rigolo au début… Voilà c'est limite si on nous prenait pas en photo… Et c'était une ronde constante de gens qui venaient visiter. Au début ça faisait vraiment ça… Zoo, un peu zoo. Enfin l'image est un peu exagérée mais…

HN13 : Et on en voit toujours se promener des groupes dans le quartier…

HN12 : Quand je dis des cars, c'était vraiment des cars, vous voyez… C'était l'attraction. Après, je comprends, c'est un nouveau projet, c'est normal aussi qu'on fasse de la pub là-dessus. Après, je pense qu'en tant qu'habitant c'est…

HN13 : On est pas assez écoutés, je trouve que des fois on raconte un peu n'importe quoi sur le quartier… Moi, mes parents habitent le Perray et des fois c'est eux qui me prévenaient quand il y avait des travaux, des trucs comme ça… qu'il y avait tel rue qui allait fermée, etcetera… Et

nous à la Sècherie et on n'était pas informé… A chaque fois qu'ils nous ont arraché des arbres, qu'ils ont fait des travaux juste en bas de chez nous on a jamais été informés. Alors qu'il y a des gens sur d'autres programmes qui ont été informés, exemple très concret. A une réunion où j'avais été on nous avait dit que ça venait aussi du syndic ou de la Nantaise qui informaient pas… que c'était pas forcément les gens du quartiers, mais bon… A la limite en tant que locataires on s'en fiche un peu de ce qui se fait dans le coin…

HN12 : Oui mais après tout le monde fait partie du quartier… Tout le monde doit le faire vivre aussi. Après tout le monde s'engage ou pas mais tout le monde doit être informé a minima.

HN13 : alors peut-être que les nouveaux habitants penseront différemment parce qu'il y a plus de choses de fait, mais nous en tant que pionniers…

HN12 : Pourtant on était vraiment les premiers, y avait rien d'autres donc…

MA : *Donc la communication est un élément raté sur le quartier… ce sont quoi les autres ratages ?*

HN12 : Moi, les voitures ça me… une circulation fluide pour moi c'est raté.

HN13 : En fait ils veulent nous obliger et ne plus du tout prendre de voitures, ce que je comprends sur le quartier c'est-à-dire… dans la mesure du possible je vais à pieds à l'école, je vais à pieds chez les commerçants, etcetera… déjà dans la mesure du possible c'est-à-dire que le matin je transporte avec la voiture les filles… Mais par exemple ici, c'est comme sur le chemin de la Sècherie, il n'y a aucun parking prévu pour les visiteurs… aucun. Là en fait, toutes les places de parking à la sauvage vont être supprimées donc y en aura aucun… Sachant qu'en plus on a une place de parking par logement, enfin on peu en acheter deux mais y en a qu'une de comprise. On a qu'une voiture donc on en a pas besoin mais bon… On nous dit « mais ils n'ont qu'à venir les visiteurs en tram, en transport en commun » mais je dis, attendez, la nuit, le soir et ceux qui habitent en dehors de Nantes ils vont pas venir en transport en commun, ceux qui ont des bébés, ceux qui… Et même pour la médiathèque je trouve qu'ils n'ont pas prévu de parking, enfin soit disant c'est en face, etcetera, m'enfin les gens vont pas se garer là-bas. Enfin les gens qui sont un peu moins du quartier ils vont venir en voiture… C'est pas vrai quoi. Et c'est pareil pour l'école, on a eu de longues discussions avec l'élue du quartier sur les problèmes de stationnement autour de l'école… Et donc, par exemple, chose très concrète les instits râlent et comme il n'y a pas de places de parking prévues pour les instits, c'est une zone bleue devant l'école… Une instit elle a toujours des cartons, des cartables, des trucs à transporter, etcetera, on peut pas lui demander de toujours prendre les transport en commun et puis elle habite pas forcément juste à côté… Enfin y a plein de choses comme ça, donc toujours, circulation douce, circulation douce… Circulation douce oui mais… quand même je trouve qu'ils exagèrent un peu. Chemin de la Sècherie vous y avez été ? C'était toujours autant le bordel ?

HN12 : Oui j'ai expliqué que les deux tiers du parking étaient vides parce que les places étaient trop chères… Mais je reviens à un autre truc pareil… On parle d'un quartier dans lequel la circulation est fluide, le problème c'est qu'il est traversé par un axe principal donc… la route de Sainte-Luce…

HN13 : Et ce qui est dit à chaque réunion, c'est « on ne créera pas de places de parking, ça fait des appels » mais le résultat c'est les gens qui se garent n'importe où. A la Sècherie y a des fois on pouvait pas sortir des parkings, là y a des fois c'est limite, quand on se croise on peut pas à l'entrée et à la sortie… les gens sont déjà si mal garés qu'on peut pas et la moitié des logements n'est pas livrée donc j'attends de voir… je suis un peu dubitative sur ce… qu'on limite les voitures je suis plutôt pour mais…

HN12 : Même si de toute façon on arrivera jamais à supprimer toutes les voitures ça faut pas se leurrer non plus mais après si tous les gens du quartier sont sensibilisés au transport commun l'axe est là de toute façon, donc comme supprimer l'axe c'est utopique, les gens continueront de passer par là…

HN13 : Et puis est-ce la bonne échelle ? Enfin sur le principe nous on fait le quartier à pieds… je vois pas l'intérêt de sortir ma voiture chaque fois que je vais sur la place du commandant Cousteau. Même si il pleut quoi, on prend un parapluie… Les seules fois c'est juste quand après on doit repartir mais c'est tout… Enfin je vois pas l'intérêt vraiment. Ca a toujours été notre principe à chaque fois qu'on déménageait quelque part, c'est : il faut pouvoir aller à pieds à une boulangerie. On a toujours regardé ça, transport en commun et boulangerie…
A part ça… et puis c'est ce qu'on disait la qualité de certains logements, un peu déçus de la qualité… Sur la vie en elle-même je pense qu'elle peut, plus ou moins selon les voisins, on est à chaque fois plutôt bien tombé finalement….

HN12 : On retrouve nos voisins qu'habitaient à la Sècherie, là…

MA : *Donc en fait ça semble indiquer quand même que les gens se plaisent…*

HN13 : Oui, je pense que la vie en elle-même de quartier, je pense… Là par exemple nos voisins d'à côté on fait un apéro avec tous ceux qui ont des vis-à-vis ici pour qu'on décide, déjà qu'on fasse connaissance et puis qu'on décide en commun de la même truc pour se cloisonner un peu. Parce que je veux bien vivre les uns sur les autres mais un peu d'intimité quand même… du coup on se connaît tous, le voisin en face pour l'instant y a que lui qui a une tondeuse donc « ouais pas problème je vous la prête quand vous avez besoin, vous sonnez », etcetera… donc on est déjà dans ces échanges de service, de… ça fonctionne quoi. Alors qu'on les connaissait pas y a quelques mois. Donc… Moi honnêtement avant d'arriver sur ce type de quartier, quand on habite je trouve sur quelque chose qui est plus à étages comme ça… finalement on rencontre nos voisins que quand on monte et quand on descend, au mieux un petit peu le voisin de palier, alors que là dans les venelles, c'est plus facile… en rentrant chez soi on est dehors, on discute cinq minutes. L'espace s'y prête je trouve. Alors que quand on habite effectivement une petite tour, qu'elle soit grande ou petite, ça s'y prête moins, dans l'escalier on monte et on descend… Au mieux on connaît les voisins du palier, c'est tout. Enfin c'est comme ça que je vois les choses. Et je pense que… bon le fait d'avoir des enfants facilite ce lien social c'est sur… mais je pense honnêtement qu'il n'y a pas que ça… là où on habitait avant on avait une voisine qui avait un escalier qui montait, etcetera, donc une voisine qui n'avait pas d'enfants… et comme on était proches voisins elle nous avait invité à boire l'apéro chez elle… C'est-à-dire qu'on est tellement les uns sur les autres qu'il vaut mieux se connaître un peu je pense…

MA : *C'est quelque chose que vous ressentez encore maintenant, le fait d'être les uns sur les autres ?*

HN13 : Quand même. Honnêtement avant d'avoir mis la petite barrière là. Ici on a tous mis les mêmes trucs pour se cloisonner un peu. Quand j'étais assise sur mon canapé et que ma voisinne était là, j'avais l'impression qu'on était dans la même pièce. Et quand on est dans le jardin on se parle quoi. Bon on est content d'avoir un jardin. Voilà. C'est le but du jeu… enfin c'est le but du jeu c'est, ça fait partie du… on accepte ou on accepte pas. Voilà je pense que voilà… si on a des voisin, comme ceux-là, spécialement fêtards, etcetera, c'est bien de pouvoir aller leur dire « vous vous rendez compte le bruit que vous faîtes », des choses comme ça… De pouvoir se parler sans se crier dessus… Et du coup on les connaît tous ceux-là. Mais le fait d'être les uns sur les autres on le ressent, on ne peut pas dire le contraire. En hiver pas trop, en été forcément…. Eux ils jouent de la musique en face donc forcément… voilà quoi. C'est comme ça, on l'accepte je veux dire, sinon faut pas venir habiter… Si on accepte pas un peu de promiscuité faut pas venir habiter sur ce type de logements, enfin faut l'accepter un minimum… D'où l'intérêt de s'entendre correctement avec les voisins. En hiver encore, mais en été de toute façon, fenêtres ouvertes, si je crie sur les enfants j'imagine bien que les voisins m'entendent quoi. Mais tant pis…

HN12 : Faut pas crier sur les enfants [rires] Silence radio à 19h

HN13 : Ca fait partie… sinon faut aller vivre à la campagne, ou avoir les moyens de s'acheter une maison avec un grand jardin… enfin une maison avec un grand jardin un peu plus isolée. C'est tout. Nous aurait rêvé d'un tout petit plus grand mais ça nous fait pas rêvé…

HN12 : Si j'aime bien les petites maisons anciennes biscornues avec les petites tourelles, le petit côté manoir. Pas pour le côté prestigieux, mais pour le charme, le petit côté architectural… Avec des pièces avec des petits recoin, des trucs destroy…

HN13 : C'est qu'on disait. Le neuf c'était pas une fin pour nous en soi. C'était un pour les aides, deux pour le nouveau quartier et de toute façon on n'avait pas le choix… Les aides. Et puis on se disait pour dix ans comme ça on sera tranquilles, quand on achète dans l'ancien on sait pas quoi sur quoi on tombe… Le neuf aussi on a toujours des surprises mais normalement c'est pas pour notre pomme.

MA : *Et des surprises ici et dans le quartier vous en avez eues ?*

HN12 : Si, un truc tout bête, quand on vient nous voir… En fait quand est arrivé on est passé par le petit portail… le problème c'est qu'il y a pas d'interphone et des fois le portail est fermé. Donc quand les gens viennent nous voir soit ils ont un portable et ils peuvent nous appeler soit ils restent enfermés…

HN13 : Alors que les intermédiaires et les petits immeubles derrière ont un interphone d'entrée avec un digicode…

HN12 : Ca pas été prévu, ce qui est complètement aberrant… Nous y a des gens qui quand ils viennent nous voir le week-end… excusez-nous c'est fermé, est-ce que vous pouvez nous ouvrir ?

HN13 : On a pas de code, y en a un sur un des petits portillons… mais on a pas le code… je le sais parce que le président de la copropriété nous l'a donné mais c'est pas les bouffons de Marignan là qui nous ont donné le digicode…

HN12 : C'aurait été tellement mieux un interphone…

MA : *Et vous verriez des choses qu'il faudrait ajouter, qui amélioreraient le quartier ?*

HN12 : Des commerces ouais, mais c'est en train de venir petit à petit… Il doit y avoir un petit supérette mais qui ouvrira en 2013... Moi je trouve qu'il manque des banques, il y en a pas assez… [rires] Non je plaisante… Je disais que le premier commerce qui est venu c'était pas une banque…

HN13 : C'était la chocolaterie…

HN12 : Ouais enfin, boucherie, charcuterie, qu'est-ce qui manque ? tabac-presse…

HN13 : M'enfin nous on est entre le vieux Doulon et la place du commandant Cousteau… et puis avant on allait au vieux Doulon avant que tout ça ouvre… Mais c'est mieux que ce soit là, sur la place quoi…

HN12 : Et c'est vraiment que là-bas le dimanche matin y a marché, et j'aime bien ce marché… on a vraiment l'impression d'un petit marché de campagne je trouve…

HN13 : Ouais, enfin peut-être qu'il va se développer notre marché à nous.

HN12 : Comme tous les logements sont pas livrés…

HN13 : Je trouve ça bien qu'on ait obtenu d'avoir ce marché d'après-midi comme ça… parce que c'est un quartier ou peut-être pas tout le monde mais beaucoup de gens travaillent quand même… La population est relativement jeune.

HN12 : Un des principes de ce quartier là c'est justement d'éviter que les jeunes couples aillent habiter hors de Nantes.

HN13 : Ils disaient 50% réservé aux primo-accédants sur le quartier. 25% de prix libres et 25% d'HLM… D'ailleurs sur le programme, la fi n du programme, c'est HLM… Y a des maisons HLM. Des T6… On aime bien aller visiter les chantiers, enfin c'est sympa… Et ça donne des idées.

MA : *Et à quel point vous avez pu choisir ici les revêtements, ce genre de choses ?*

HN13 : On avait tout à dire si on pouvait payer en surcoût. Ca dépendait, comme nous c'était pas du coup commencé… après pour les autres ça a été plus compliqué… donc comme on a fait enlever l'évier, pas mettre de cloison, ça a été une moins-value… les sols on avait un choix de sols à eux, compris dans le prix, et tout ce qu'on voulait changer c'était en surplus, voilà… En fait tous nos sols sont en surplus… Y en a qui ont fait le choix de ne faire rien mettre et de

faire tout eux-mêmes mais nous comme on savait qu'on allait déménager un week-end entre deux semaines de boulot… Après voilà chacun fait des choix.

MA : *Et vous avez une idée des intentions de l'architecte qui a fait l'ensemble ici ?*

HN13 : Ce qu'il a cherché à faire c'est de mêler, d'après ce que j'ai compris, différents types de logements sur un même ensemble. Donc en fait on va de l'immeuble aux petites maisons, tout est sensé se mélanger… Parce qu'en fait nous on paye certaines charges pour les immeubles, ça nous fait un peut râler mais c'est comme ça… donc comme on est sur un parking commun, les charges du parking sont communes et c'est très bien mais du coup comme est sensé avoir accès aux ascenseurs pour monter dans les immeubles on paye des charges d'ascenseur… voilà. Mais du coup, eux, au prorata, payent les charges des espaces verts qu'ils peuvent utiliser aussi, donc l'un dans l'autre… je sais pas… Donc voilà c'était de faire de l'habitat mixte…

HN12 : Donc d'après ce qu'on a entendu dire c'était la première fois qu'un projet mêlait les trois types d'habitat… Souvent c'est soit intermédiaire soit collectif…

HN13 : D'où le fait que la première réunion de copropriété à laquelle on est allé l'année dernière, c'était un peu chaud parce que justement avec ces histoires de nous payer des trucs pour les immeubles, les immeubles payer des trucs pour les maisons, etcetera, c'est pas si simple que ça donc voilà… Y avait donc cette histoire de pouvoir offrir sur le même ensemble… Enfin nous on est pas du genre à s'enfermer chez nous du tout mais le fait que ça soit… La Sècherie les venelles débouchent sur une rue, et lâcher les enfants c'est toujours très compliqué, bon ça dépend quel type d'enfant mais… au début nous on était tout le temps dans les venelles derrière elles, et ici on peut se dire… enfin vous avez visité un petit peu la place derrière, donc on peut se dire, on les lâche bon elles sont un peu plus grandes, mais même ceux qui sont petits, on est pas obligé d'être toujours derrière eux… Y a pas de voiture… Le fait qu'il n'y ait pas de voiture contrairement à la Sècherie… c'est plus sécurisé… C'est pas seulement les voitures qui rentrent ou qui sortent mais celles qui circulent…

HN12 : Même la police, on l'a vu… La Sècherie sur une zone 30 ils roulaient facilement à 50. Bon c'est un petit détail mais…

HN13 : Et oui je pense que ce qu'il a voulu faire c'est d'offrir cette possibilité dans un endroit un petit peu clôt de différents types de logements…

HN12 : C'est ce qu'on soulignait tout à l'heure, tout reste clôt quand même…

HN13 : Alors… Nous ça nous gênait un petit peu au départ… que ça soit aussi fermé. Vraiment cloisonné quoi. L'idée c'est effectivement pas de rester entre nous… Mais en termes de sécurité pour les enfants c'est vraiment agréable…

HN12 : C'est vrai que c'était flagrant. Quand on était à Sècherie, les gens quand ils venaient nous voir ils disaient « mais vous êtes en prison ». Enfin c'est…

HN13 : On se sent moins en prison ici, enfin y a pas ces grillages roses… Oui on se sent plus aéré ici. Et puis la Sècherie ben c'est plus dense…

HN12 : Malgré le fait qu'une fois que t'es à l'intérieur tu le sens moins… Mais bon on ressent quand même…

HN13 : Et c'est vrai qu'on a l'impression quand on va d'un programme à l'autre… même si visuellement il y a une continuité, c'est une vie différente… On va dans le programme machin, on va…

MA *: Oui, vous connaissez tous les noms des bâtiments…*

HN12 : C'est qu'aussi on a cherché à acheter…

HN13 : Je sais pas même avant de chercher à acheter…

HN12 : On s'intéresse vraiment au quartier donc… Après on ne retient pas forcément les noms les dates…

HN13 : Et puis quand on parle avec des gens du quartier, on ne dit pas « j'habite la ruelle X »… Au début on dit « j'habite le programme » pour que les gens se repèrent… Enfin, et après on précise plus précisément où dans le programme… Enfin c'est un vrai repère. Aux gens à qui ont disait qu'on habitait la Sècherie, enfin les gens du quartier ils savaient ce qu'est la Sècherie, le Nouveau Monde…

HN12 : Oui parce que là où on habitait ça portait le nom de la rue…

HN13 : Oui, et puis je sais pas… Là si on dit aux gens qu'on habite les Allées du Parc ça va… alors que si on dit « on habite la venelle Florence Yoch », pfff… si on habite les Allées du Parc c'est « Ah oui, le programme derrière le mur de pierres », enfin pour ceux qui habitent le quartier, je parle pas des gens hors quartier bien entendu. C'est l'impression que ça me donne.

MA : *Et quand vos proches viennent, qu'est-ce qu'ils vous disent du quartier, qu'est-ce que ça leur fait comme impressions ?*

HN13 : Ils trouvent ça plutôt agréable… C'est-à-dire que quand il fait beau et qu'on va se balader sur la coulée verte ou un peu plus loin les jeux pour enfants… globalement les gens apprécient plutôt de pouvoir trouver cet espace dans une ville quoi… Même nos amis campagnard trouvent qu'ici c'est pas mal… bon ils viendraient pas habiter ici, ils sont de la campagne et ils sont pro-campagne mais…

HN12 : Ouais, tes parents par exemple ils venaient moins nous voir ici qu'à la sècherie…

HN13 : Oui, on est plus aéré ici, à la sècherie on était quand même très entassé.

HN12 : Ca restait quand même… enfin à la Sècherie on avait la cuisine et le salon… Enfin c'était assez limité comme aménagement…

HN13 : Après voilà, nous on connaît des gens qui du coup au début on les a convaincu de chercher à acheter sur le quartier… Et puis c'est un quartier où… Et puis même je connais d'autres gens et c'est le fruit du hasard, dans le cadre du travail qui achète des maisons ici et tout… et en fait eux quand ils se sont renseigné ils ont eu la même démarche. C'est moins cher dans le neuf en étant primo-accédant. Et le neuf si on veut rester à Nantes et proche des transports en commun c'est Beaulieu ou c'est ici. C'est moins cher ici donc j'achète ici… et puis la qualité de vie, on est quand même moins tassé ici que sur le programme à côté de la crèche… Enfin, Pré-Gauchet, la pointe de Beaulieu, c'est super dense là, c'est des tours quoi… Ici on respire quand même. Et puis je trouvais ça super sympa de faire l'anniversaire d'une petite fille l'année dernière, de Lou, on a pu transporter une table et on s'est installé dans le parc quoi… Enfin je pense qu'il y ait beaucoup d'endroits où ce soit aussi facile de le faire. On se pose pas la question. A la sortie de l'école, combien, quand les gens ont du temps, on prévoit les bouteilles d'eau le goûter, on s'installe tous en face sur les tables quoi… J'ai pas vu souvent cette possibilité là qui était offerte aux habitants donc c'est riche quoi.

MA : *Et est-ce que vous avez changé certaines pratiques en venant vivre ici, de transport, des pratiques écologiques… ?*

HN12 : Non, parce qu'on était vraiment sensibilisé dès le départ donc bon…

HN13 : Ca n'a que renforcé, c'est tout…

HN12 : Depuis qu'on est dans le quartier, si on fait partie d'une AMAP…

HN13 : Mais c'est pas lié au quartier, je pense pas… ça a été lié à une opportunité…

HN12 : après moi je prends beaucoup les transports en commun.

HN13 : Parce que c'est moi qui ait la voiture…

HN12 : Voilà, c'est toi qui pollue du coup ! [rires]

HN13 : Non c'est moi qui m'occupe des enfants…

HN12 : Pareil les filles depuis qu'elles sont petites on les sensibilise… au tri des déchets, à plein de petites choses… Eviter de prendre la voiture pour rien, éviter de faire couler de l'eau pour rien… enfin plein de petits trucs. Plein de petits gestes…

HN13 : Mais bon on était comme ça avant, donc ça n'a que renforcé…

HN12 : Je pense que c'est ça aussi qu'a…

HN13 : Oui, l'écoquartier au début…

HN12 : Voilà, qui nous a dit. Ah, tiens, enfin un domaine où on va se sentir bien presque… C'est pas, en fait c'est pas le quartier qui nous a fait changer… C'est le terme écoquartier qui

nous y a attiré, le fait que ce soit un écoquartier qui nous a fait venir… Et du coup, sur certains points on a été finalement un peu déçu par rapport au terme écoquartier. On s'attendait à plus de sensibilisation, plus d'efforts ouais. Et puis après tout se fait aussi petit à petit hein, Rome ne s'est pas faite en un jour mais bon… Mais voilà je pense qu'il reste pas mal d'efforts à faire…

HN13 : Et puis il est pas mal avancé le quartier quand même… la première partie est bien avancée quoi.

HN12 : Ils entament la deuxième là don faudrait s'y mettre…

HN13 : Je trouve que c'est une chance d'être dans un quartier qui se crée. C'est pas toujours facile à vivre mais c'est une chance… C'est comme l'école quoi, je veux dire être les premiers dans l'école… participer à la vie de l'école, être partie prenante, c'est une chose qu'on ne vivra pas deux fois dans notre de vie a priori… donc pour moi c'est une chance. On peut l'appeler comme ça.

MA : *Et ça vous ne pouviez pas l'anticiper…*

HN13 : Non, bien sûr, du tout… Et tout le monde n'est pas comme ça. Je veux dire ça fait partie de sa personnalité… je pense, de l'être ou de pas l'être. Y a des gens qui s'en fichent… au contraire au début ils voulaient pas mettre leurs enfants dans une école qui se crée parce que c'est évident un école qui se crée…

HN12 : Comme je disais, les enfants et l'école ça crée énormément de liens… tout tourne autour de ça finalement…

HN13 : Oui mais y a pas que ça… souviens toi nos voisines à la Sècherie qui n'avaient pas d'enfants. On avait quand même des supers liens avec elles, bon on était pas des proches amis comme si elles avaient eu des enfants peut-être mais… elles étaient venues à la maison on avait été chez elles… on parlait beaucoup, on échangeait… Et je disais que dans l'immeuble où je vivais avant je l'aurais même pas imaginé deux secondes… Je pense que les venelles même quand on a pas d'enfants favorisent l'échange…

HN12 : Oui la Sècherie comme je l'ai expliqué c'est un peu un immeuble plutôt que d'être en hauteur il est en largeur… Ca crée de la ville les venelles… C'est pas come dans un immeuble où tu dis juste bonjour bonsoir Et puis quand t'habites dans un immeuble tu vas jamais visiter le 1er et le 3ème étage si t'habites au 2ème, là au moins… on peut plus facilement circuler dans les venelles.

MA : *Et sur la communication donc comme vous avez fait l'effort d'aller la chercher, vous en pensez quoi ?*

HN13 : Ben pas satisfaisant puisque… moi plus que toi, qui ai le temps et vais au réunion de quartier… Et c'est à chaque fois on nous l'annonce comme participative et à chaque fois moi je l'ai trouvée descendante… On nous dit : voilà ça va être ça, il va se passer ça… Et encore, ils nous disent des fois qu'il va se passer des trucs et ils changent d'avis entre temps et on n'est pas informé que ça devient autre chose… Mais voilà, ou alors faut être au taquet pour être

informé. Voilà si on n'est pas vraiment au taquet et qu'on sait pas s'il faut s'adresser à machin pour tel ou tel truc, c'est…. Et puis la première réunion d'information c'était plutôt les gens qui étaient mécontent des logements, etcetera…

HN12 : Mais rappelle toi la réunion qu'on avait eu à la médiathèque avec Bouygues et la Nantaise, y avait justement les directeurs de prog… de je ne sais pas trop quoi…

HN13 : Ils s'en sont ramassé plein la figure, c'était plus une réunion sur le quartier , c'était une réunion sur les logements… les malfaçons dans les logements…

HN12 : Et autant avec la Nantaise on pouvait discuter autant avec Bouygues…

HN13 : Enfin moi j'ai été à des réunions en direct avec la Nantaise, ça a pas été si simple que ça…

HN12 : Après les gens disaient ce qu'ils avaient à dire mais je trouve que ça allait que dans un sens en fait… Niveau échange c'était pas génial…

HN13 : Si, j'avais fait une réunion dehors où on avait visité les espaces verts… Mais on nous expliquait là encore ! On s'est battu pour obtenir, vous voyez l'école y a des barrières devant… et dès la première année on les a demandé… et seulement l'année dernière on les a obtenu… et encore on demande que ce soit tout le contour quoi… C'est encore moins beau que d'un côté… Donc c'est pas fait parce que ça gâchait le paysage, que c'était à nous de contrôler les enfants… Et alors de fait quand on est garé… c'est moins large qu'un trottoir enfin c'est vite fait quoi… surtout en hiver où c'est glissant… le béton n'est pas fin quand il pleut et encore il a été nettoyé parce qu'il y a quelqu'un de l'école qui s'est cassé la figure… la kiné de l'école… Encore une fois on nous dit c'est comme ça, c'est pas possible, c'est machin… en gros on nous dit vous pouvez demander mais ça changera rien c'est comme ça, basta… Et j'ai l'impression que la réunion de mercredi soir ça va être ça… En gros on nous propose ce qu'ils vont faire. En fait, c'est pour décider de ce qu'il va se passer à côté ici parce que c'est Nantes Métropole le terrain… donc faut prendre une décision. Bous ici on s'est concerté entre nous, ce qu'on voudrait c'est garder quelques places de parking, ils vont pas vouloir on en est sûrs… ils voulaient faire une petite aire de jeux avec des tables mais a priori c'est plus ça c'est un jardin collectif… Voilà, y en a qui sont partie prenante mais…

HN12 : Après c'est toujours la même chose : on impose quelque chose aux gens concernées alors que bon la décision doit venir des personnes… Vous avez votre mot à dire mais ce sera comme ça !

HN13 : Donc là on va dire si on est d'accord ou pas pour faire un jardin partagé mais visiblement ce projet là est déjà bien bien avancé… d'après ce que j'ai compris… Ca c'est typique… Bon je vais quand même y aller parce que… mais voilà quoi…
Après notre élue de quartier je pense qu'elle fait ce qu'elle peut, qu'elle est motivée pour suivre certains trucs mais elle n'a pas le choix quoi… Mais par rapport à l'école on se sent un peu écouté quoi… Y a certains trucs qu'elle nous explique par rapport à l'école, on voit bien qu'il y a certaines règles et qu'il faut faire avec… Mais bon…

MA : *Donc j'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

HN12 : On peut avoir un peu de temps de réflexion ? Le quartier idéal ?

HN13 : Bah c'est ici, non ? Voilà elle est faite ma réponse [rires].

HN12 : Je rajouterais que c'est comme ça… un quartier comme ça avec moins de voitures moins de circulation… Enfin moi c'est mon truc un peu, je suis un peu butté là-dessus… Mais un vrai quartier éco-responsable et non pas comme on disait tout à l'heure une vitrine où on vend un produit qui… qui n'est pas en fait. Où on impose des vraies normes, des vraies réflexions… Et où comme je le disais tout ce qui concerne l'architecture on a fait énormément de progrès d'isolation et… je comprends pas pourquoi on n'impose pas ça aux promoteurs en fait… Après niveau de la vie de quartier, je pense qu'on est assez bien loti, la mixité sociale est là, les commerces de toute façon vont arriver, tout à proximité, on a les transports en commun… après je pense ouais, il reste des efforts à faire en architecture. Enfin en architecture, je veux dire en déperditions de chaleur, je sais pas comment dire…

HN13 : C'est pas forcément l'architecture, le beau… Non, mais plus lié à l'architecture, pas forcément BBC parce que ça on ne sait pas trop ce que ça veut dire mais… plutôt passive. Moi je trouve que faire un quartier passif comme ça peut se faire dans d'autres pays…

HN12 : Y a plein de choses qui sont faites, on regarde beaucoup la maison de France 5… C'est une émission que je trouve très bien mais c'est vrai que la plupart du temps quand ils montrent des exemples c'est toujours des grosses maisons, on sent que les gens ont les moyens… et c'est vrai que ce serait bien que tout le monde ait le droit à ça en fait…

HN13 : Mais y a des logements HLM passifs en Bretagne du côté de Rennes…

HN12 : Oui, c'est un lotissement de maisons passives. Et l'autre jour justement je lisais un truc sur le BBC mais le problème du BBC c'est que comme les gens savent qu'ils font des économies ben finalement dans logements ils mettent les chauffages plus forts… les gens savent utiliser les maisons non plus… C'est comme les gens qui bossent chez EDF et qui payent 50% de l'électricité, au final ils vont dépenser deux fois plus… Faut toujours la carotte de l'argent pour la plupart des gens, c'est ça le problème… On a les moyens mais on ne le met pas à contribution. Voilà, les isolations en paille, en chambre, ça coûte rien… Mais c'est pas fait par des industriels… C'est plein de choses comme ça, on les a les moyens mais on ne met pas en pratique… C'est un peu le regret que j'ai… Y a plein d'idées supers mais soient elles restent en projet soit il faut avoir les moyens pour construire… Les maisons passives, quels prix ça a à l'achat ?

HN13 : Ils ont construits des HLM comme ça et puis dans d'autres pays ils construisent des quartiers comme ça… Nous on s'estime quand même chanceux, l'isolation a l'air correcte…

HN12 : On a des murs en briques, on nous dit que c'est mieux…

HN13 : Comme ils ont déposé le projet en 2005, l'isolation par l'extérieur c'était pas encore dans les normes…

HN12 : Pareil le BBC à partir de 2012 c'est comme ça… Et puis de toute façon BBC ça veut rien quoi ?

Discussions diverses après les renseignements…

La discussion dérive sur d'autres sujets dont l'architecture de l'île de Nantes, etc.

HN13 : Mais bon les architectes nous on avait rencontré un moment donné l'architecte de la Sècherie. Moi, je trouve qu'en tant qu'architectes… qu'ils se fassent plaisir je veux bien, qu'ils délirent je veux bien… Mais ils se mettent pas à la place des gens qui habitent ou ils ont une vision complètement erronée…

HN12 : C'est toujours la surenchère l'architecture, c'est à celui qui fera le truc le plus…

HN13 : Mais c'est des gens qui vont habiter enfin… c'est des gens quoi…

HN12 : C'est bien ils ont des bonnes idées aussi mais faudrait pas que ça aille dans l'extravagance aussi…

HN13 : La pièce en face à la Sècherie, y avait pas grand monde qui en était content…

HN12 : Non, mais parce qu'au début ça avait pas été conçu comme ça non plus…

HN13 : Mais même avec un point de vue, on l'aurait pas utilisé, une famille avec enfants en bas âge…

HN12 : Ouais mais regarde, à un moment ils avaient pensé faire un passage…

HN13 : C'est pareil on l'aurait pas utilisé, avec des enfants c'est pas possible quoi. Et même les ados revenaient à la maison l'hiver.

MA : *L'idée de départ est pourtant séduisante….*

HN13 : Oui, sur un papier ! Mais quand j'ai vu l'architecte moi je lui ai dit, mais pour faire pipi la nuit vous faîtes comment ? Faut être pragmatique quoi…

HN12 : Un pot de chambre… [rires]

HN13 : Oui, bien sur, et quand il pleut le matin je prends mon parapluie pour aller prendre le petit déjeuner ou prendre ma douche en face. Enfin, c'est très pragmatique quoi…

HN12 : Si, c'aurait été bien si ça avait été une vraie pièce en plus…

HN13 : Mais bon je regrette pas d'être passée par là. Ca a été des étapes…

HN12 : On y a passé de bons moments aussi…

HN13 : Et du coup, en tant que locataire HLM, quand on connaît ce type de HLM, je suis pas sur qu'on soit capable de revenir dans un appartement avec un petit balcon… Je suis pas sur. On n'aurait pas été capable si on n'avait pas pu acheter là… et en même temps on voulait partir à cause de la pièce en face.

HN12 : Et les loyers étaient chers quand même. On payait 620€ pour un T4, parking compris. Vu les grille-pains qu'on avait en plus, enfin les chauffages, on était habitué à mettre 110€ par mois…

HN13 : Sur 12 mois ! Et encore on était dans ceux qui faisions le plus attention je pense. Parce qu'on avait appris à le faire fonctionner, à le programmer, ce qu'était pas le cas de tout les habitants de la Sècherie.

Fin officielle de la discussion, le micro est coupé, et la discussion repart…
HN12 : Et combien de gens on voit qui disent qu'ils sont sensibles à l'écologie, qu'on une maison BBC mais qui roulent avec gros 4x4…

HN13 : Et c'est vrai que les gens font pas le lien. L'écologie c'est l'habitation, l'agriculture, la voiture, le traitement des déchets… et parfois c'est dur. Je veux dire, l'AMAP c'est pas tous les jours évidents. Voilà quoi. On s'améliore d'année en année… Et si tout le monde faisait des efforts à sa mesure, il s'agit pas de sacrifices. Des efforts. C'est pas la même chose mais ça serait mieux quand même.

HN12 : Vous voyez, toute à l'heure, on a croisé un couple qui ramassait des déchets. Et je sais pas si vous avez entendu la réflexion du type. En fait, sa femme fait « et ça ? » et il dit « bah non on va pas laisser ça sous les fenêtres » et il avait un sac poubelles et il ramassait les déchets. Et voilà…

HN13 : On a une voisine là qui était à la sècherie, qui s'était fait donner une pince à crottes. Et de temps en temps, sa balade avec les enfants, elle la faisait avec un sac-poubelle et elle ramassait… Et elle fait ça avec les enfants quoi ! Et je pense que bientôt on va la voir passer avec son sac, sa pince et les enfants qui la suivent…

HN12 : Du coup, je sais pas pourquoi j'ai dit ça en fait… mais voilà quoi, y a plein de gestes comme ça !

HN13 : Après en faire tout le temps pour les autres c'est compliqué et c'est pénible. Les gens qui mettent tous leurs cartons n'importe comment etcetera. A part l'exception qui n'a pas de voiture mais qui restera l'exception, pour qui c'est compliqué le transport dans les déchèteries… Bah nous on fait une une fois de temps. On a laissé aucun carton, on a tout emmené à la déchèterie…

HN12 : Bah rappelle-toi, à la Sècherie. Au début quand on a emménage, à un moment on ouvre le local-poubelle et on ne pouvait plus rentrer. Mais c'était… il était, j'exagère pas, rempli, du

sol au plafond, de cartons… C'est limite si on ouvrait tout nous tombait dessus et c'était la première fois que je voyais un local-poubelle autant rempli. Et c'était régulier.

HN13 : Moi je trouve que voilà, un peu de citoyenneté… y avait une déchèterie à proximité. A part bon voilà, on avait une voisine c'était compliqué, OK, mais elle avait pas de voiture. Mais c'est pas non plus monsieur tout le monde qui n'a pas de voiture.

HN12 : Après t'as le numéro pour les encombrants, t'appelles…

HN13 : Oui mais c'est compliqué, il y a des gens pour qui appeler, pour qui se renseigner c'est compliqué, tu sais bien que pour certains voisins c'est pas aussi facile… Non mais c'est vrai, y a des gens pour qui socialement c'est pas facile de faire des démarches. On a notre voisine africaine, elle comprenait pas grand-chose. Elle était très gentil mais c'était pas facile de lui faire comprendre plein de choses, avec en plus une autre culture… Pourquoi j'appellerais pour ?

HN12 : On avait sensibilisé une voisine parce qu'au début elle mettait tout au même temps, les gros encombrants et tout ça. Et une fois on lui a expliqué comme « tu sais le problème c'est quand y a une personne qui vient récupérer tout ce qui est encombrants, et bien c'est réparti sur les charges ». Et du coup, elle faisait attention…

HN13 : Encore une histoire d'argent. Mais bon… Nous on est content finalement. Enfin on a pas vécu assez longtemps ici…

HN12 : Vous reviendrez dans 10 ans ! [rires]

HN12 : Vous voulez visiter quand même ?

MA : *Allez.*

HN12 : Je vais partout [rires] Là on a des toilettes. Avec un côté pratique c'est qu'il y a un peu d'espace pour ranger, ce qui nous sert un peu de débarras comme on a encore pas mal de cartons. Là, une salle d'eau avec un petit truc pas pratique, l'armoire électrique est là et la port on est obligé de l'ouvrir là ce qui n'est pas terrible… Et pourtant on l'a fait inversé. Du coup dans les autres logements ils ont fait attention à ça.
Un petit placard pratique.
Notre chambre donc c'est encore pas mal encombré de cartons. C'est une chambre, elle fait combien, 11m².

HN13 : C'est ça, et je trouve que pour du neuf, les chambres sont agréables. Enfin on n'est pas entassé. Et toutes les chambres avaient des placards, on les a aménagés bien entendu mais des placards avec des portes et ça c'est important.

HN12 : L'escalier, ils l'ont refait, c'était une de nos réserves, on avait l'impression de toucher du papier de verre. Et là on a une grande terrasses, plus de 20m².
Là c'est la plus grande chambre.

HN13 : C'est pas celle des parents, on a fait le choix de mettre les enfants à l'étage.
Et il y a un accès sur la terrasse. Y a un double accès : par la chambre et par le couloir. Le seul souci c'est la marche. On l'a pas encore investie mais c'est normal. On a vérifié si on est sol comme ça on nous voit pas si on est tranquille à bouquiner. Bon après faut qu'on mette des rideaux, hein, les voisins nous voient, on les voit, ce sera une autre étape… Et d'ailleurs ce sont des petits jeunes, lui il est aux beaux arts, très sympas, très liants. Non, c'est sympa il y a vraiment différentes professions : infirmière, kiné, communiquant, informaticien…

HN12 : Donc l'autre accès à la terrasse, donc ce qu'est bizarre c'est la marche de 25, 30 centimètres, faudrait qu'on fasse une petite marche…
Donc là, la salle de bain, la vraie. Au final les filles ont vraiment leur étage.

HN13 : On se projetait, on se disait des ados plus tard…

HN12 : On va monter une petite cuisinière pour qu'elles puissent cuisiner. [rires]

HN13 : Beaucoup de gens qui ont mis la chambre des parents dont la plus grande… Moi j'attends qu'elles partent pour la récupérer. [rires]

HN12 : Et la dernière chambre, qui fait 12 mètres carrés mais avec le bout de couloir qui bouffe un peu.

HN13 : Mais ça reste raisonnable parce que quand on cherchait, sur plan on avait vu des chambres de 9 ou 10 mètres carrés sans placard donc on trouvait ça un peu juste… Honnêtement c'est un peu du luxe pour nous ici mais on apprécie le luxe finalement… Non mais c'est vrai.

HN14	**Date :** 03/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire + travail
	Investissement/loyer : 250 000€
Climat de visite : Temps clément, soleil, sec	**Adresse :** rue René Dumont
	Arrivée : juillet 2009
Durée de la visite : 69 min	**Appartement :** T5
Longueur du parcours : 1912 m	**Occupant(s) :** 3
Durée de l'entretien : 2h17 min	**Profession :** Praticien de shiatsu
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Oui, association de commerçants, président du syndicat de copropriété
Age : 43 ans	**Militantisme :** Oui, AEI

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Donc s'est montée l'association Volcans d'Eveil, qui n'est pas une association directement sur l'école mais qui a plutôt comme ambition de faire vivre l'extrascolaire, le quotidien. Donc par des petites sorties, des excursions tout ça. Donc on organise, parce qu'indirectement aussi j'en fait partie, forcément. Donc on organise des sorties, des spectacles, on réalise certains truc qui sont un spéciaux, du style organiser la vie du jardin de l'école, un petit carré qui est un plus loin dans les jardins collectifs. Et donc c'est plutôt pas mal…

[interruption, il fait couler deux cafés]

Alors que moi j'ai une autre vision des choses, je fais partie de l'association de commerçants. Moi je suis entre guillemets commerçant puisque c'est pas de la vente de quelque chose c'est de la vente de service donc voilà… Mais j'ai un rapport avec les gens qu'est un peu différent, moins potes [rires]. Donc j'ai un ressenti un peu différent des gens de l'extérieur, avec une vision un peu globale de ceux qui ne connaissent pas du tout le quartier, qui ont fait un petit tour et qui m'en parlent. « Ah ouais c'est bien finalement »… finalement ! Parce qu'en fait au départ on a un mauvais karma à cause de l'image de Bottière : gris, béton, étranger. Tous les clichés, on va dire ça comme ça. Et du coup la mixité sociale fait que ça c'est un peu apaisé tout ça. Donc les clients que je vois qui viennent de l'extérieur du quartier, de Nantes et des environs. Y en a qui viennent de loin, Saint-Nazaire tout ça… ont une vision un peu de ce coin là un peu pas terrible. Et qui finalement disent « bah ouais c'est plutôt bien construit, bien conçu », voilà c'est plutôt pas mal… Cette vision des choses est un peu complémentaire mais un peu différente. Et moi j'axe beaucoup sur le côté, le plantage que Nantes, la mairie, Nantes Métropole, parce que pour moi c'est deux entités différentes et l'architecte global de la ZAC, et les architectes de chaque opération, de chaque promoteur on va dire ont comme idée du départ. Ce qu'ils nous ont véhiculé comme image et qui n'est pas du tout en phase avec ce qui est maintenant. Et c'est ça qui m'ennuie et moi je veux obtenir ce qu'on a promis en fait. Enfin promis, fait miroiter plutôt. Parce que promis, que dalle. Par exemple, dans les faits : écoquartier. On nous a dit « ouais cool, écoquartier », c'est un peu ce qui nous a poussé à venir. C'est un peu d'ailleurs ce qui a poussé beaucoup de gens à acheter, investir ou à louer parce que pour ceux qui voulaient pas forcément acheter mais qui voulaient louer dans un quartier comme ça, neuf avec l'effet de cohésion, de nouveauté, y a pas de groupes qui se forment, y en a qui se forment maintenant mais y avait pas l'effet de groupe, tout le monde arrive en même temps, on est tous nouveau, on est tous timide, on est tous « bonjour, vous faîtes quoi dans la vie ? », très sympa quoi. Et donc moi cet aspect là je veux vraiment battre pour l'obtenir. Des trucs, je veux un exemple : dans le parc paysager qu'il y a derrière l'école, donc y a l'école, le canal, la rivière derrière et un parc, un grand parc. Dans le grand parc en fait j'essaye d'y implanter un concepteur de quartier. Au départ on nous a dit « mais vous pouvez avoir des petits composteurs individuels », je dis « ouais mais c'est quoi l'intérêt, individuel on va inviter les voisins à… non », le quartier par contre il va y avoir un brassage et ça c'est plutôt sympa. Et finalement ils sont en train d'en discuter en ce moment. Voilà, c'est en pourparlers et petit à petit on obtient des trucs. Donc c'est plutôt réconfortant, parce qu'un moment donné, quand on est arrivé y avait de la boue partout, y avait pas de trottoirs, y avait pas d'accès, c'était un peu triste, un peu dégueulasse, plein de bouteilles qui sortaient de terre, la flotte qui tombait, un truc de cinglés, pas d'arbres, pas de plantes… Ecoquartier euh… Et puis on a vite vu qu'au niveau du bâtiment y avait des fissures, plein de problèmes, ça ça n'a pas fait gagné notre confiance envers le promoteur ni envers Nantes Aménagement. Moi j'ai eu personnellement des soucis pour monter mon activité parce que c'est un local que eux n'ont pas vendu. Donc

parce qu'ils ne l'ont pas vendu je n'existe pas, ce genre de trucs… Et en plus je suis une profession qui… enfin je n'ai pas un commerce. Y a une vision un peu décalée du truc. J'existe pas quoi, enfin ça les intéresse pas.

MA : *C'est-à-dire ?*

Bah je fais pas brasser des gens, y a pas de brassage. Enfin pour eux, y en a mais ils le voient pas. Et j'ai pas d'identité visuelle sur la route de Sainte-Luce en fait, si j'avais été de l'autre côté ils m'auraient promis et permis plein de trucs, mais là j'ai plein de galères avec ça. Et par rapport à des choses précises, enfin par rapport à l'écoquartier, enfin l'image de l'écoquartier… on s'attendait à des panneaux solaires, on nous a plus ou moins dit qu'il y en aurait, on nous a plus moins dit aussi que comme c'était des toits plats y aurait peut-être, peut-être c'était du conditionnel, des toits végétalisés, ce qu'il n'y a pas non plus. Donc le seul bâtiment avec des panneaux solaires c'est le bâtiments en fait des jeunes travailleurs où y a des panneaux solaires en haut et dans lequel l'eau est chauffée par ces panneaux. Nous on s'attendait tous à avoir ça, des composteurs, donc composteur de quartier mais on s'attendait à avoir un truc déjà prévu d'avance, beaucoup plus de verdure qu'il y a mais avec un option au lieu qu'il y ait des arbres comme ils ont fait ici, d'ornement mais plutôt des arbres fruitiers… ils nous ont mis des pommiers d'ornement, on a préféré un pommier, un vrai, un truc dont on peut manger la pomme. Et voilà, y a des trucs ça a perturbé beaucoup de gens… et puis y a pas de récupérateurs d'eau, y a toute une logique de collecte d'eau pluviale au niveau du quartier lui-même, d'infrastructure totale qu'est plutôt bien dessinée bien conçue et bien réalisée parce que c'est avec le canal, la rivière… parce qu'avant on voyait pas la rivière, c'était un tuyau qu'avait été enfoui y a de ça longtemps par les maraîchers parce que ça les gênait. Donc ils l'ont en fait reconstruite avec le tracé historique, le lit de la rivière qu'ils ont retrouvé théoriquement. Donc plutôt pas mal mais après ça fait un peu décalage pourquoi un truc énorme plutôt sympa et pas de récupérateur individuel. C'est quoi la logique là-dedans ? Pas de composteur ? La logique pour moi elle est carrément décalée, elle est pas dut tout là. Le quartier, la grande place, maintenant qu'est la place du marché, avant c'était pas conçu pour recevoir un marché, on s'est battu pour avoir un marché bio, on l'a en partie parce qu'on a pas mal de commerçants bio qui viennent maintenant. On arrive à avoir… Mais faut se battre, faut se battre contre eux en plus, alors qu'ils ont déjà une logique d'écoquartier donc ils devraient plus nous aider qu'autre chose. Donc maintenant l'équipe de quartier, Nantes Aménagement tout ça, essaient de laisser couler… parce qu'il faut quand même dire une chose c'est que Nantes veut obtenir la norme « ville verte », ils vont à mon avis l'obtenir donc c'est le moment où jamais de demander des trucs comme ça et nous on leur dit « vous demandez des certifications pour des parcs et jardins comme le parc du Grand Blottereau », qui va avoir sa validation éco je sais pas quoi, écocert ou peut importe mais une validation, « vous êtes en train de construire un écoquartier pourquoi vous vous débrouillez pas pour qu'on en ait une là direct ? Vous seriez la seule ville qui ait vraiment conçu de A à Z un écoquartier », oui mais ça n'a pas été prévu au départ, en 2003-2005 ça n'a pas été prévu comme ça et les archis on les fait pas changer d'avis comme ça… C'est leur bébé, ils le conservent ça. Donc voilà, la vision des choses, pour certains ça a été réentasser des gens qui, entre guillemets, qu'ils ont viré de Malakoff, de Bellevue, enfin des endroits entre guillemets chauds, pour les mettre ici pour un peu empêcher les voyous de faire leurs méfaits. Mais toujours sous la couverture mixité sociale mais ils bossent pas là-dessus, ils bossent pas sur la mixité sociale, ils se basent sur le fait qu'on a entassé des gens différents dans un site et que doit se faire tout seul. Ah bah oui mais non,

maintenant faut agir. L'équipe de quartier en est plutôt convaincu, ils axent leurs diverses actions en fonction de ça, c'est plutôt pas mal, on obtient petit à petit des petits morceaux mais faut se bouger le derrière quoi, faut y aller. Et ce ceux qu'on leur a dit nous de toute façon aux gens comme Luc Vissuzaine qui est venu plusieurs fois et qui a créé une sorte de réunion de suivi de chantier parce qu'on était tellement gueulard et mécontent qu'il a fini par le faire et sur certains plans il nous a écouté. Ils ont fait des trucs mais ils ont oublié plein de choses, heureusement qu'on a été là parce que sinon on aurait pas… vous voyez les petites boîtes aux lettres pour la poste, bah ça c'était pas prévu. A terme c'est sept mille personnes, ils disent moins mais y aura sept mille personnes… bah oui par anticipation, ici on est plus de deux mille alors qu'ils avaient dit au début mille cinq cents, à mon avis c'est trois mille ici et trois ou quatre mille de l'autre côté… parce qu'il va y avoir des bâtiments le long de la route de Sainte-Luce qui vont compléter tous ceux-là, ça va être gros après, ça va être un super gros quartier… alors autant installer des trucs sympas et que la mixité sociale soit pas juste un élément de pub mais un fait réel. On y va avec le printemps des voisins, avec toutes les actions menées par toute l'équipe de quartier, par des gens comme mon épouse et bien d'autres bien sûr, qui essayent de faire des actions qui mélangent les gens en fait. Après que les gens arrêtent de dire « vous vous êtes propriétaires, vous vous êtes machins, vous vous êtes trucs, vous vous êtes investisseurs, vous vous êtes commerçants… » bah non on mélange tout et voilà on fait la fiesta. C'est bien fait mais c'est quand même y a un immeuble social, un immeuble pour les vieux, un immeuble pour les gens qui n'ont pas trop de pognon, y a des petites maisons de villes comme les nôtres pour des gens avec un peu plus de moyen, première accession, accessibilité facilitée. Parce que y a pas mal de primo-accédants parce qu'en fait ils ont fait baisser les loyers et donc parce qu'ils ont fait baisser les loyers et les prix des bâtiments et donc il y a eu des malfaçons parce qu'ils ont tiré trop… Les promoteurs n'ont pas été suffisamment briffés là-dessus, ils ont perdu de l'argent, ils ont tiré sur les entreprises et les entreprises ont tiré sur le matos. Voilà, donc le confort machin… Et puis après y a des trucs un peu bizarres comme par exemple le cahier des charges des bâtiments qui nous interdit de mettre des poêles, des poêles à bois… et le problème c'est ça : c'est qu'ils arrivent pas trop à nous justifier ce qu'ils disent. C'est ça qu'est embêtant, sinon on aurait pas mal d'idées on aurait des trucs pas mal à faire dans les baraques et c'est pas le cas… C'est très cadré ouais. Mais on va finir encore une fois morceau par morceau d'accéder à certaines choses plutôt pas mal et je crois que c'est bien mais ça va mettre un peu de temps… on est pas super pressé non plus mais le composteur s'il peut arriver assez vite c'est quand même un moyen de faire du lien, c'est plutôt sympa. Dans le parc y a pas mal de choses qui bougent. Y a quelqu'un qui installe des nichoirs pour les oiseaux. Parce qu'on a eu un épisode assez malheureux d'insectes, les éphémères, l'été dernier, où y a eu une invasion totale, c'était terrible… Du fait de l'eau qui stagne bah forcément y a des effets tout de suite… Mais après le temps que la biodiversité se mette en place parce que ça se met pas en place du jour ou lendemain parce qu'ils ont mis des cailloux… donc maintenant y a des grenouilles, y a des oiseaux qui commencent à arriver. Les nichoirs c'est le bon moment pour les mettre parce que là y a les oiseaux qui vont pouvoir nicher… Et donc la mixité sociale c'est aussi les oiseaux, la biodiversité donc… je pense que cette année y aura moins d'insectes. Il faut que les choses s'installent progressivement. Et c'est plutôt sympa, tout le parc.

Visite		
Lieu	**t0+**	
Jardin de la maison, puis entre les deux bâtiments, puis rue René Dumont.	03 :26	On va commencer par là. Donc en fait autour de ce bâtiment dans lequel je réside… On est arrivé en juillet 2009 et déjà l'aménagement c'était un épisode assez folklo puisqu'en fait à la place de tout ça y avait de la boue et l'accessibilité était limité à nos bâtiments, enfin notre appartement toujours. Donc au début c'était pas facile. Et l'épisode de l'aménagement ça a été super long, on a bien rigolé en même temps mais c'était un peu, ouais des cailloux partout, un peu comme le trottoir là mais partout pareil avec des amas de chantier. Un peu comme ce qu'on peut peut-être aller voir un peu plus haut, je me sens un peu comme si on venait d'arriver quand je vais là-bas, c'est un peu ouais avec de la gadoue partout, accessibilité super limitée et voilà… Et surtout l'impression qu'on nous avait un peu parachuté dans un endroit et puis « démerdez vous » et voilà quoi… Donc ça ça a été un des premiers freins qu'il y a eu… ouais on est pas aidé quoi, vraiment pas aidé. Et juste après les fissures qui ont commencé à apparaître partout donc un peu le flip, on s'est dit que si au bout d'un mois, dans le mois, courant juillet en fait… on est arrivée le 10, 11 et de cette date là jusqu'à fin juillet on a vu des fissures apparaître partout dans tous les bâtiments. Et en plus quand on a emménagé, donc nous a emménagé un week-end et le lundi d'après y avait des ouvriers partout qui se déplaçaient, qui rentraient chez nous, c'était assez bizarre. Et donc c'est un petit moment où je me suis senti pas tellement à l'aise puisque ma fille et ma femme étaient chez mes beaux parents et puis moi j'étais tout seul en train de monter les meubles, monter les armoires, monter les trucs… Et j'étais tout seul, y avait pas beaucoup de monde. C'est-à-dire qu'il y avait trois, quatre personnes en haut des bâtiments et sinon les autres étaient pas habités. Ceux-là, le gros bâtiment n'était pas habité, les autres box, enfin les autres blocs n'étaient pas habités non plus donc ils étaient en plein travaux. Donc voilà je me suis dit… c'est ça j'avais l'impression d'être au milieu d'un terrain vague avec une tente et puis un lit quoi, pas de télé, pas de radio, parce que je les avais pas sorti des cartons donc je me suis senti un peu tout seul, on va dire ça… au début j'avais mes potes et puis après chacun est parti tranquillement. Bon pendant qu'ils étaient là c'était cool parce qu'on buvait des bières, c'était un peu camping et tout ça donc c'était plutôt sympa… et après je me suis senti vraiment tout seul et puis pas de téléphone, rien, si ce n'est mon portable… vraiment un moment pas cool à passer, ça a été les deux dernières semaines on va dire, enfin les derniers quinze jours plutôt. Ouais, pas facile à vivre, franchement. Et en me disant,

		j'avais plein de trucs à faire, est-ce que j'allais y arriver, est-ce que tout seul avec tous les ouvriers, ils se levaient… enfin eux ils arrivaient il était sept heure et demi, moi je me couchais il était minuit, un peu la tête dans le derrière on va dire. Donc voilà… Et puis ouais, de la boue partout, des bagnoles et des camions… pendant la semaine, des camions d'ouvriers dans tous les sens… C'était assez… Sans savoir où est-ce que ça allait en fait. Qu'est-ce qu'ils allaient mettre en place ? Comment ils allaient faire tout ça ? Aucune information, rien, de personne, surtout pas de l'aménageur. Pfff ! Et surtout pas non plus de Bouygues qui nous laissait vraiment tomber quoi, une fois qu'ils avaient pris leur chèque… Donc ça c'était le petit moment pas sympa du tout début en fait. Et puis après, ça a été le fait d'avoir des fissures et tout ça, les premiers contacts avec les voisins du haut… là c'était un peu plus sympa. [rires] C'était un peu plus sympa donc après ça a été. Et surtout, en plus, quand on est arrivé… le week-end où on est arrivé il faisait à peu près beau et après il a plu tout le long… flotte, flotte, flotte… Et là on s'est dit « où est-ce qu'on a atterri quoi ? » dan un endroit où y avait de la flotte partout. Et puis petit à petit ça a pris forme, c'est ce que c'est maintenant mais on s'imagine pas la différence qu'il y a entre maintenant et au début avec tous les problèmes de circulation, le fait que les camions se garaient devant le garage, qu'on pouvait plus sortir la bagnole, enfin plus de petits soucis comme ça… Donc maintenant on respire largement. C'est la petite frayeur du début quoi. Du coup, à partir de là on s'est dit « si on veut avoir des réponses il faut aller les chercher » donc on a été, on allait dehors, on allait sollicité les gens, l'aménageur, dès qu'on voyait quelqu'un, des ouvriers, on allait leur demander ce qu'ils faisaient là, pourquoi, nainnainnain et puis petit à petit en fait on a su ce qu'ils allaient faire avec telle chose mais ça a été super lent… et avec très peu d'informations à chaque fois. Grosso modo, avec un peu de recul, je me dis que… ouais aucune information pour nous guider un peu dans ce qui allait être notre quartier. Même si on nous montrait des maquettes, des super belles maquettes en nous disant « ouais ça va être super ! ». Ouais mais ça va être super en quelle année ? Et on nous disait « faut attendre un peu, faut être patient » et à chaque fois on nous a dit toujours « faut être patient, faut être patient ». D'ailleurs on nous dit encore « Soyez patients parce que ça va venir », « vous avez des problèmes, ok, on est bien conscients de ça » mais c'est « soyez patients, soyez patients », pfff… Au bout de presque quatre ans, c'est ennuyeux quoi.
Rue René Dumont, premier parking	11 :15	Quand on voit maintenant ce qui se passe. Je vois par exemple, le truc qui me marque d'ici, le parking entre les blocs, entre les nouveaux blocs, le parking avec ce côté sympa, enfin moi j'ai toujours trouvé ça génial, c'est la petite haie d'arbres fruitiers tout ça, des pommiers, des poiriers plutôt et le but c'est encore une fois

		de faire venir les gens à l'extérieur, de les faire se balader dans le quartier, cueillir les pommes, les poires, discuter entre nous, ça c'est des petits détails que je trouve sympa. Et on en a discuté avec l'architecte qui s'occupe en fait de toute l'infrastructure des espaces verts, qui nous a dit qu'il avait déjà fait ce petit point de détail, les arbres fruitiers, qu'il avait testé à Rennes et qu'il voulait réitérer l'expérience ici parce qu'il trouvait que c'était l'endroit idéal pour le faire quoi. Et plein de gens ont dit « les arbres fruitiers c'est nul » et en fait quand on voit par exemple la Sècherie, c'est un quartier derrière la rivière et après les jardins communs… donc y a tout un tas de bâtiment où y a aussi des infrastructures, ça fait donc… l'année dernière on est allé cherché des pommes, des poires, c'était juste sympa quoi, on discutait avec des gens en allant chercher des pommes, disant « est-ce que on a le droit de les prendre ? », bah ouais on a le droit. Mais on hésite, on se dit « ouais, quand même ! », non, c'est pas naturel, c'est pas naturel du tout…
Rue René Dumont, le long du bâtiment aux volets jaunes	13 :00	Et là au jour d'aujourd'hui, ce que je trouve génial c'est l'idée d'avoir des trottoirs super larges, parce que ça a été un problème aussi parce qu'on avait pas de trottoirs, donc pour se balader, moi je pensais toujours aux personnes avec des poussettes, pour aller à l'école… bah aucun moyen d'y aller si ce n'est des cuissardes et puis des poussettes 4x4 parce que grosse galère pour y aller… maintenant ça a pas l'air comme ça, ça a l'air simple mais au début ça l'était pas du tout… Et c'est vraiment qu'on apprécie beaucoup, bon les gens ils s'en foutent peut-être d'avoir des trottoirs larges mais ça a vachement d'importance, et ce qui moi m'ennuie maintenant c'est le peu d'importance accordé par les promoteurs, par l'aménageur, c'est du parking et des véhicules qui traînent partout, qui sont garés partout, ce qu'on voit là… des poubelles dont on a parlé et qui est vraiment un problème. Donc là on est devant des containers enterrés dont le fonctionnement a été arrêté pour problème de conformité des containers eux-mêmes et donc les habitants ici n'ont pas de locaux poubelles et ils ont mis leurs poubelles à côté pensant que c'était les poubelles et au bout d'un moment c'est devenu une catastrophe parce que laisser des containers à un endroit prévu pour les poubelles mais les containers marchent pas c'est un peu illogique quoi et d'autant qu'on nous a dit « vous inquiétez pas, au 25 janvier ce sera terminé » et là on est au mois de mai et elles sont toujours bâchées et on peut pas les utiliser. Donc ça ça fait partie des sujets au début, du moins des causes qu'il peut y avoir entre les habitants puisque mettre les poubelles n'importe où et gâcher le visuel et l'été l'odeur, les guêpes, les mouches, les abeilles… c'est un peu galère, c'est pas forcément ce qu'il y a de mieux et voilà maintenant ça va se décanter un petit peu mais après avoir essayé de négocier avec l'aménageur et puis Nantes pour qu'ils fassent quelque chose

		pour les poubelles. On peut pas laisser, en ayant un objectif de mixité sociale et d'accord entre tous les habitants, finalement de retomber sur un truc avec des petites bagarres qui se créent parce qu'on a laissé des poubelles partout à traîner, c'est un peu moyen quoi…
Rue René Dumont, second parking	16 :06	Quand on voit maintenant ce que peuvent donner les parkings, c'est assez top, c'est assez joli. Et c'est plutôt vert même si ça a pas poussé encore vraiment bien mais c'est bien. Je suis assez fier ! Je suis vraiment ouais… bon après faut le temps que ça pousse parce que bon tous les alentours avec ce qu'ils appellent des noues, j'ai eu du mal à savoir ce que c'était, en fait des fossés pour la collecte des eaux pluviales… donc on trouve ça bizarre et même limite dangereux, sale… et puis finalement non ça l'est pas puisque ça filtre l'eau et pour la collecte des eaux pluviales c'est un premier filtre naturel et c'est plutôt une bonne idée et je trouve qu'on nous l'a pas expliqué comme ça… Ils ont creusé et après ils nous on dit « on va laisser ça comme », c'est ce qu'on nous a dit « on va laisser ça sauvage » et puis bon nous, sauvage ?, non, niet, pas sauvage faut que ce soit nettoyé quoi… Pour nous sauvage c'est crade. C'est pas crade c'est juste voilà, ils nous avaient pas dit que ça allait être planté avec des plantes spécifiques qui allaient faire en sorte que ça égaye à la fois et qu'en plus ça serve de filtre naturel. Dans c'est cas là on aurait peut-être pas grogner dès le début si on nous avait expliqué en nous montrant un exemple, une photo, un plan, en nous disant « ben voilà ça va être planté comme ça », un petit dessin, même pas forcément un dessin super pointu. Maintenant globalement ça a de la gueule quoi ! Enfin c'est ce que je pense. Ca a plus de gueule qu'au début, parce qu'au début, franchement, ça faisait un peu comme le fon des fossés maintenant, ça faisait un peu ça mais partout… c'est un peu crade quoi.
Rue René Dumont, les Mélèzes	18 :04	MA : *Et l'architecture te plaît ?* Moi l'architecture, non pas trop… Je trouve ça trop carré, pas assez coloré, même si par exemple le bois me plait plus que tout ce qui est… enfin tout ce qui est façade extérieur en bois je trouve ça déjà plus sympa que le béton brut comme nous on peut avoir et le gris qu'on peut avoir comme couleur… Et du coup ça fait pas homogène, je trouve qu'ils auraient pu faire quelque chose d'un peu plus homogène sans rester sur des architectures égales partout… hein, comme ils ont fait diversifier le truc, les formes mais pas forcément les couleurs… vraiment mettre de la couleur quoi. Ce quy'ils ont fait sur la place plutôt, sur la place du commandant Cousteau y a plus de couleur alors que là c'est assez morne en fait. Bon ça par contre [il montre l'immeuble Résidence des Mélèzes], ce genre de truc là c'est pas…. Mais le coup des petites venelles, des petits collectifs, enfin pas des collectifs mais

		des petites maisons de ville comme ça [il parle des venelles de l'autre côté de la route] je trouve ça plutôt sympa parce qu'en plus c'est plutôt bien foutu derrière avec les terrasses bois, ça ça a été bien pensé je trouve… et puis ça aussi les petites maisons [programme de maison derrière les Mélèzes] ça fait un peu cabane, un peu chalet… la seule critique c'est assez égal, c'est assez semblable… ils auraient pu un peu diversifier… je sais que c'est pas évident de diversifier l'architecture mais en même temps les architectes c'est un peu leur boulot donc ils peuvent changer les choses sans que ce soit difficile et compliqué, ou sans que ça coûte cher, donc ils auraient pu changer… Ils ont changé mais légèrement, y a des petits trucs qui changent mais ça aurait pu être un peu plus marqué…
Chemin des collines puis rue Diane Fossey	20 :15	Par exemple comme là-bas, y a plein de couleurs : du bleu, du vert, du jaune… Déjà c'est sympa. C'est étonnant au premier abord comme ça, ça fait cage à poules un peu et puis finalement comme on est à l'intérieur, y a plein de petits recoins, plein de petits… c'est plutôt pas mal. Bon après ce qui va pas dans ses bâtiments c'est toujours pareil c'est l'isolation phonique et thermique, c'est toujours le même problème… Partout, sur tous les bâtiments neufs c'est des problèmes thermiques et phoniques. Au niveau du calme et de la vie quotidienne des gens en fait c'est pas top, y a pas… Bon là on est plutôt dans l'endroit pas fini, chantier, c'était un peu ça… c'était un peu ça sauf que là c'est un peu mieux rangé… Nous c'était vraiment en vrac, on a même eu des confrontations avec des ouvriers qui ont demandé ce qu'on foutait là et qui savaient pas qu'il y avait des appartements déjà livrés et qu'on était en plein milieu de leur chantier en fait… Mais physiquement on était en plein de leur chantier c'est vrai. Donc on était un peu la mouche dans la soupe quoi… C'était plutôt chiant. Et puis cette vision avec les grues, ben nous c'était ça mais partout, là où on regardait y avait forcément une grue… le paysage au lieu d'y avoir des fleurs c'était des grues. Maintenant on a un plus d'arbres, un peu plus de fleurs et un peu moins de grues. Mais en même temps c'est le chantier qui veut ça, au départ faut s'y faire. Mais je pense qu'il y a pas eu d'anticipation de la part de l'aménageur de la ZAC par rapport aux divers promoteurs qui ont construit leurs chantiers… Y a pas eu d'organisation, de planning, sur toute l'opération entière, y pas eu d'organisation ils ont fait un peu n'importe quoi. En plus on s'est vite aperçu d'une chose c'est que ce sont les mêmes entreprises qui travaillent sur tous les chantiers donc comme ils peuvent pas être partout… Donc de toute façon ils sont bien obligés de travailler soit dans un endroit soit dans un autre mais pas choisir… Donc ça ça été une des principales cause du retard… Parce qu'il y a eu un énorme retard, y a presque un an de retard sur l'opération. Un an de retard ça représente beaucoup. Et

		quand on sait que nous donc ça fait presque quatre ans qu'on est là, les réserves communes sont même pas encore entérinées donc voilà on est hors délai depuis trois ans. En sachant que normalement sous deux trois mois les réserves sont remises en place et corrigées et là ça fait trois ans et c'est toujours pas corrigé en plus et c'est un peu problématique maintenant… Et comme ils s'en foutent, les sociétés se disent « nous maintenant c'est bon, on va pas y revenir » donc pour les faire revenir ils ont beaucoup de mal… En même temps c'est leur problème… Et c'est ça que je trouve un peu dommage, l'organisation en elle-même aurait été mieux, plus anticipée, ç'aurait été beaucoup plus rapide et y aurait moins de soucis. Mais ça, encore une fois, Nantes Aménagement l'a pas du tout anticipé et ça c'est un peu dommage.
Début de la rue Diane Fossey	24 :23	Donc une des premières choses dans tout le quartier ça a été le montage de l'école et surtout la nouvelle route de Sainte Luce, en fait elle a été décalée de dix mètres… Ca ça été fait en un mois. Ca ça été efficace, ils ont fait travaillé je ne sais pas combien de personnes pour l'ouverture de l'école. Donc l'école a été un point principal d'activation des travaux et surtout encore le point central de la cohésion avec les habitants. Sans l'école je pense pas qu'il y aurait autant de choses faites ici, de pensées, de personnes motivées pour faire des associations, des trucs dans ce genre là. Ca ce serait pas fait du tout, on aurait fait autrement, ou pas du tout.
Rue Diane Fossey, arrière du bâtiment de logements sociaux, derrière l'école	25 :40	Donc visuellement quand on se ballade sur les routes pas finies, la première des choses qu'on voit c'est les poubelles. C'est un des gros points faibles de ce quartier, c'est le stationnement et les poubelles, c'est les deux gros points en fait. Donc quand on a déménagé on avait ce visuel un peu : la gadoue, les bottes… donc quand on est venu visiter notre appartement on est venu avec des petites chaussures de ville parce qu'on venait quand même de la Seine-Saint-Denis, d'une petite commune à côté de Versailles, petites chaussures ça va bien… par contre ici les bottes c'était carrément obligatoire et nécessaire. Et j'aime bien encore actuellement cette espèce d'opposition qu'il y a entre les routes bétonnées, routes finies et les petits gravillons, les routes provisoires, les roches sur les côtés pour éviter que les gens se garent dans des coins qui empêcheraient les voitures de circuler… Et tout de suite qu'est-ce qu'on remarque c'est le manque de visuel au niveau de la circulation, ce qui implique directement la sécurité des habitants. Donc c'est sérieux mais ils ont pas l'air de réagir beaucoup. C'est clair, on nous a dit que deux panneaux de circulation c'était nécessaire et donc ils en ont mis deux et voilà… c'est pas suffisant. Donc là les poubelles, c'est le côté immergé de l'iceberg, le gros, gros problème qu'est provoqué par le fait que les containers enterrés sont pas actifs et donc c'est crado quoi. C'est juste crado alors que ça doit faire presque deux ans maintenant que c'est

		comme ça… C'est un peu le souk, voilà, c'est les caddies, les machins… Et donc si on laisse faire ça, au bout d'un moment les gens vont venir carrément foutre les caddies sur les routes et au bout d'un moment ça entraîne pas des comportements civiques, on va dire ça comme ça. Et puis un truc dont on est assez fier mais si ça fonctionne pas des masses c'est la serre qu'on voit là. La serre de l'école. Moi je pense que c'est un truc super important dans une école qui est sensé être le joint de cette mixité sociale de ce quartier… D'ailleurs a priori c'est grâce à cette serre que l'architecte a gagné le doit à diriger l'opération. Alors le problème c'est qu'elle est trop chaude et elle est trop froide l'hiver. Donc elle fonctionne pas bien. Et là encore une fois ça va être laissé comme ça… faut vraiment qu'on s'en inquiète et qu'on tape un grand coup pour que ça fasse quelque chose. Donc là on est dans la partie arrière de l'école, donc normalement tout ce qui est ici c'est interdiction de stationner mais tout le monde stationne là quand même parce que c'est pas très claire, c'est pas explicite et ça ça fait sujet d'un futur entretien qui devrait pas tarder à venir avec les élus, justement sur le stationnement. Et ça c'est mon rôle de membre de l'association des commerçants plus le rôle de président de syndic de copropriété, afin du conseil syndical de copropriété, pas de syndic. Donc là ce qu'on peut voir et ça fait partie des points forts de l'architecture, c'est les panneaux solaires qu'on voit dépasser, les panneaux solaires sur le toit du FJT. Et ça je regrette qu'il y ait pas eu cette idée-là partout sur tous les bâtiments… parce que ç'aurait été logique, vraiment logique. Et ils auraient pu inclure ça dans leur coûts, assez facilement je pense. Alors qu'à côté de ça ils ont voulu mettre des trottoirs qui coûtent quand même relativement cher, ils ont voulu mettre des trucs un peu sophistiqué… ce qui est plutôt pas mal, je dis pas le contraire, mais en même temps… voilà le côté pratique d'un panneau solaire aurait largement dépassé l'investissement… alors je dis pas qu'il fallait choisir mais ils auraient pu prévoir quand même au niveau des promoteurs dans le cahier des charges, presque obliger les promoteurs à faire un petit peu attention…
Place du commandant Cousteau	31 :55	Donc là on se trouve dans un endroit que j'aime particulièrement bien qui est la place du commandant Cousteau. Que j'aime bien parce qu'il y a des petits fauteuils, y a des bancs, y a un arbre qu'on a réussi à sauver parce qu'ils voulaient l'abattre et moi j'en suis fier parce que j'ai… c'est peut-être le truc sur lequel j'ai le plus gueulé. Et je suis content parce qu'il y est vieux, il est pas super beau mais je voulais pas qu'ils le rasent… Y en avait plusieurs mais ils ont rasé les autres et on a réagi trop tard. Donc c'est pour ç que le plus gros ils l'ont laissé, les autres ils les ont planté. Même celui qui est à côté, le petit, ils l'ont planté en fait, à mon avis un

		peu proche. C'est pour faire de l'ombre. Donc je sais pas exactement ce que c'est comme arbre, moi je l'aime bien, il est un petit peu moche [rires] mais je l'aime bien. Je l'aime bien parce que ça fait partie de l'ancien et le nouveau… C'est ça le lien entre les espaces maraîchers qu'il y avait ici et le fait d'avoir un truc moderne et c'est la petite touche… Donc si on analyse un petit peu ce qu'il y a ici comme bâtiments. Donc le foyer sur notre gauche, le foyer des jeunes travailleurs. En face les commerces en bas et en haut des logements pour les séniors, alors pas des maisons de retraite mais des logements pour les séniors. Donc c'est plutôt pas mal, c'est plutôt bien vu, juste au dessus des commerces donc ils ont moins de trajet à faire… et c'est ça la mixité, ça fait partie, générationnelle et pas forcément que de cultures, on pense toujours cultures et origines alors que voilà c'est beaucoup plus loin de ça… Comme on a pu en parler avant vraiment la culture, c'est-à-dire aussi la façon de vivre, c'est-à-dire pas forcément la culture d'origine mais aussi la culture de vie. Et pas la culture sociale non plus, c'est juste qu'on peut être du même niveau social mais avoir une vie complètement différente, avoir plus ou moins des goûts pour l'écologie ou pas… Et ça c'est plutôt intelligent, s'il y a un truc qui a bien été pensé c'est ça. Cette place là elle fait aussi référence au fait qu'on s'est battu pour avoir ce marché bio… un marché en plus de soir, enfin de fin d'après-midi, qui débute à 16h30 et qui se termine vers 19h30, un peu plus quand il fait chaud, un peu moins quand il fait froid [rires]. Et les commerçants qui viennent ici sont plutôt ravis, ils sont plutôt sympas déjà et ravis de pouvoir être là, plutôt cool, j'aime bien moi… Et après dans les choses plutôt pas mal, c'est le parc. Parce que la première chose à laquelle j'ai pensé quand on est venu c'est de cet aspect de chantier à un aspect super moderne je me disais j'espère qu'ils vont penser aux plantes parce que les arbres c'est important, ça fait de l'ombre bien sur, mais c'est beau, enfin je veux dire ça fait partie de la vie, et il faut qu'ils en remettent… faut qu'ils pensent en remettre davantage, même sur cette place, j'estime que voilà… ça va peut-être compliquer l'accessibilité au marché mais je pense que ça peut être un plus pour le marché lui-même et pour la vie du quartier qui, à mon avis, prend son centre ici, vraiment. Et c'est là où c'est fort c'est qu'ils l'avaient pas pensé au départ. C'est-à-dire que ce truc là n'existait pas, les bancs ils n'avaient pas prévu forcément… ils n'avaient rien prévu là, au début ça devait être un parking et finalement ils l'ont laissé tomber… Après, y avait des trucs un peu bizarres, comme là le pédiluve, on sait pas pourquoi il s'appelle le pédiluve, normalement un pédiluve c'est pour mettre ses pieds dedans… Ca fait partie de la collecte d'eau pluviale… Bon la logique de la pente ça c'est facile à expliquer… le fonctionnement aussi mais vraiment on sait pas

		trop, c'est un peu la curiosité du quartier, l'endroit étrange, le truc un peu bizarre du quartier…. Hormis le médiathèque que je trouve, enfin moi personnellement, extérieurement, nulle, en architecture, elle donne pas envie d'aller bouquiner dedans… Quand on est dedans on est plutôt calme, plus serein… mais extérieurement… d'ailleurs on voit pas que c'est une médiathèque. Quand on dit aux gens « bah c'est une médiathèque, venez passer un petit moment », les gens se disent « c'est une médiathèque ça, c'est tout gris, c'est tout cassé », je sais pas ils pourraient mettre des immenses posters où je sais pas des trucs, des panneaux, de la déco quoi… Surtout que c'est brut et maintenant on voit les fissures donc l'aspect brut c'est aussi révélateur de tous les défauts d'un bâtiment… Après c'est vrai que moi j'y vais très peu dans la médiathèque alors que j'adore les bouquins… mais ça donne pas envie de rentrer je trouve. C'est repoussant quoi.
Parc, niveau de la médiathèque	38 :20	Là maintenant on arrive à l'aspect plus sauvage, l'aspect sauvage du quartier. Le parc comme moi j'adore… ça me calme. J'aime bien être là. Surtout la rivière. C'est ce que… ce que j'aurais souhaité c'est qu'il y ait plus d'espaces… peut-être plus petits mais inclus dans l'écoquartier, plutôt qu'extérieur. Ca fait un peu comme les parcs de villes… là c'est pas clôturé donc c'est plutôt sympa, s'ils avaient pensé un peu clôturé comme les parcs en centre-ville de Nantes, ben voilà ça faisait fermé, inaccessible… Et à mon avis ils auraient du prévoir aussi, je sais pas si c'était possible, mais en tous cas, prévoir des espaces verts un peu plus fréquents. Peut-être plus petits mais un peu plus fréquents. Mais je pense que c'est un peu ça qui les a motivés à faire des parkings comme on a vu toute à l'heure, quand on a commencé à visiter… l'aspect des végétaux, des arbres fruitiers par exemple qui ont été pensés et plantés ici pour ça en fait, pour essayer de mettre un peu plus de vert dans les parkings… je pense que c'est ça qu'ils ont voulu faire sauf que, encore une fois, pas assez d'arbres. Enfin globalement quand on parle avec les voisins, on nous dit à chaque fois « c'est bien mais y a pas assez d'arbres », c'est systématique, c'est quelque chose qui est très, qui était fréquemment ressorti de toutes les discussions avec tous les habitants… les anciens et les nouveaux, parce qu'en fait là on a que ceux qui étaient à droite de la rivière, tous ceux qui habitante le quartier depuis trente ans, les maisons qui se trouvent là et puis les maisons récentes à gauche du parc… On a l'impression que le parc fait un peun une barrière. Déjà y a la barrière naturelle de la rivière, je pensais que c'était suffisant, ils auraient pu amoindrir ça, peut-être en mettant un autre parc de l'autre côté pour essayer de mélanger l'architecture, le béton, et le côté sauvage. J'aurais préféré moi.

Le long du ruisseau des Goards	40 :54	Donc là cette rivière là, à côté de laquelle on marche… C'est une rivière qui a fait coulé beaucoup d'encre… parce qu'on a demandé pourquoi on creusait parce que ça faisait remonter les moustiques, les… alors que c'était plutôt sympa. Alors il faut attendre que la végétation prenne le dessus parce qu'ils ont planté quand même partout le long des rives pour avoir vraiment des arbres et un coin… Là ça a déjà plus de carrure que ce qu'il y avait avant… forcément puisque ça pousse en un an. Ca a juste un an hein, c'est tout. Donc ça a un peu de gueule quand même. Donc moi j'aime bien cette rivière avec ces petits ponts… en fait c'est des ponts, ça je savais pas, c'est marrant ça. Le pont il est fait justement pour faire des petites chutes d'eau maîtrisées qui oxygènent l'eau… en fait c'est des ponts oxygénateurs. La première fois que j'ai entendu ça « des ponts oxygénateurs ? ok », je savais que les archis fumaient un peu mais… [rires] Mais à ce point là. Donc ce qui manque maintenant dans la rivière c'est des poissons. Donc y a des grenouilles ça c'est clair, on les entend. Mais y a pas encore de poissons… A priori y aurait des petits gardons qui viennent de temps en temps mais… avec les grosses pluies là ils ont un peu… Y a des coins après les oxygénateurs ils ont tenté des roseaux pour filtrer donc des points de filtrage naturels donc à mon avis ça sentira bon quand on verra des pêcheurs… quand on commencera à voir des taquineurs de ligne je pense qu'on aura gagné. C'est un vrai challenge. Ca c'est le côté sympa du vieux et du moderne, le lien qu'il peut y avoir avec l'histoire de cette rivière, ils ont essayé de respecter le chemin de la rivière. C'est plutôt sympa : c'est quelque chose qui nous tient un peu comme si on était né ici. On sait. On connait l'histoire. Et j'ai été assez touché par cette idée de refaire surgir le passé par cette rivière. Parce qu'en fait y avait un tuyau et puis c'est tout, mais enterré, qu'on voyait même pas. Ici faut s'imaginer, c'est un peu plus difficile maintenant que c'était des champs [rires]. Et quand on voit les vieilles photos d'avant, on se dit « ouais quand même, quand même ! » et c'est assez curieux quand même, on a l'impression qu'ils ont essayé de reproduire… bien sûr y a des ponts, les oxygénateurs, ils sont modernes ils sont en béton mais ils ont laissé des coins sauvages qui ne seront jamais fauchés, ils seront juste maîtrisés parce qu'en fait ils sont délimités par des coupes. Ils vont laisser ça comme ça. Les arbres vont faire ce qu'ils voudront parmi les ronces. Et ce qui est marrant, y a une anecdote là-dessus, y a une dame ici qui fait partie d'une association qui protège les renards et en fait elle nourrie une famille de renard. Ce qui empêche les renards en fait de faire les poubelles donc y a pas de problème, bizarrement. On nous dit que

		les renards sont nocifs et porteurs de maladies et là c'est pas le cas donc ils se promènent les renards… [des grenouilles croassent] C'est la saison des amours ! [rires] Et voilà, ça ça fait plaisir parce que les grenouilles, les oiseaux… enfin moi ça me parle tout de suite. Ca me fait penser à là où habitaient mes parents à côté de Vannes et où y avait un peu plus de paysages sauvages… Et j'adore les côtes sauvages, j'adore les endroits sauvages, j'adore les forêts… Pour moi voilà il faut beaucoup de vert et je suis sûr qu'au lieu de mettre des clôtures il suffit de laisser pousser la nature et ça fait des clôtures naturelles. Ca protège aussi du vent et un moment donné quand ça prendre suffisamment de hauteur et d'ampleur, on oubliera qu'il y a du béton de l'autre côté. Quand on est là, si on fait que regarder ici sans forcément regarder derrière les bâtiments encore en béton, on se dit « ouais c'est la nature », c'est le petit côté paisible. Et je pense qu'ils ont fait exprès de faire ça, je pense que c'est dans leur logique d'avoir un coin naturel. Et là, par contre, je pense qu'ils ont réussi leur coup. Alors ce qui m'a éclaté moi c'est les éoliennes, elles sont là depuis super longtemps, toutes les éoliennes là. Sauf qu'avant ça n'avait pas de sens, elles étaient là mais on savait pas pourquoi… Et encore une fois, pour la fameuse raison de manque d'information, on savait pas du tout, « mais ça sert à quoi ? c'est quoi ? », on nous disait que c'était pour gérer le niveau de la rivière, mais la rivière de qui ? de quoi ? On avait pas de rivière donc « qu'est-ce qu'ils nous font ? » et comme ils nous expliquaient rien, d'ailleurs ils nous expliquent toujours rien, là maintenant on voit petit-à-petit où ils veulent en venir mais au début on ramait un peu quoi… Là par exemple ils faisaient des trous et ils laissaient les trous comme ça. Et on se demandait. Ils ont pas fait la rivière d'un seul coup : ils ont fait des gros trous voilà et ils ont mis des barrières autour. C'est quoi ces trous ? Pfff ! On sait pas. Et c'était assez curieux parce que « où est-ce qu'ils veulent en venir ? », on savait pas trop. Et là maintenant les éoliennes ont toutes leur raison d'être parce que les éoliennes qui sont sur la partie haute du parc à côté de la médiathèque, c'est pour réguler en fait le niveau entre la rivière et le canal qui est de l'autre côté, plus proche de l'école alors que les autres éoliennes c'est plus pour alimenter les jardins eux-mêmes… et toujours avec la même flotte : la récupération d'eau pluviale de toutes les parties bétonnées qui doit couler dans un endroit. Donc ça c'est la réglementation pour pas qu'il y ait de crues de rivières et c'est assez maîtrisé je pense parce que beaucoup d'eau a coulé… On était justement samedi en train de travailler sur le jardin de l'école, il a plus franchement beaucoup et l'eau est franchement montée, c'est-à-dire qu'on voyait même plus les petits ponts, c'est-

		à-dire que l'eau est montée franchement haut quoi. Et là on s'est dit « wouhou, quand même y a de l'eau » et ça a été maîtrisé une heure après comme si de rien n'était, c'est redescendu assez rapidement… Le système fonctionne pas mal. Bon après y a eu des orages ici et y a eu quelques problèmes parce que les accotements ont un peu dégringolé avec les grosses tempêtes qu'il y a eu un moment donné mais sinon globalement ils arrivent à bien gérer ça…
Jardins familiaux	49 :45	Donc les petites parcelles de jardin qu'on voit là, avec le petit chalet, les récupérateurs d'eau… alors ça la logique qu'ils ont mis en place pour chaque jardin, les récupérateurs d'eau, c'est une chose qu'ils auraient pu un peu mettre partout mais ils l'ont pas fait… en fait j'ai l'impression qu'il y a le parc qui a été géré par une personne… en même temps c'est pas faux ça a été géré comme ça… et les parties des promoteurs qui ont été gérées différement et à mon avis par des personnes différentes, ce qui fait qu'il n'y a pas de corrélation entre les deux et c'est ça qui merde et qui nous ennuie nous, sur le quartier lui-même c'est le fait de ne pas avoir de nature. Y a pas de liaison entre les deux et comme y a la route qui fait genre la limite, pfff ! Mise à part les jardins collectifs qui sont là… Ca c'est un peu dommage. Donc ça c'est un endroit que j'aime bien, j'aime bien me balader là. J'aime bien l'architecture, enfin l'aspect externe… même si c'est pas fini, que tout n'a pas poussé, pris sa forme définitive et puis l'eau qui est encore sale parce qu'un peu polluée par les sacs plastiques… Ca c'est aussi suite à des pluies diluviennes et aux saletés qui remontent par les égouts. Donc ça c'est pas terrible terrible. Donc là on est en face du lieu qu'on appelle la Sècherie et donc y a tous les arbres fruitiers partout autour c'est plutôt sympa. Et j'aime bien moi les jardins, j'aime bien cette ambiance conviviale, fermés mais pas complètement fermés avec la possibilité de se balader autour, là comme on fait, je trouve ça juste génial. Donc ça c'est le jardin de l'école sur lequel on a travaillé avant la grosse flotte. En fait on a, y avait un gros tas de terre, ça descendait franchement donc on s'y est tous mis, les parents d'élèves, les profs, on est tous de venu samedi matin, bâcher, retourner la terre…
Haut du ruisseau	53 :20	Donc j'aime assez ce coin là moi, peut-être plus que chez nous carrément. Ouais. Après avec la villa déchets aussi… c'est plutôt sympa. Je vois pas trop l'intérêt de la villa en question mais c'est plutôt sympa. Je sais pas quel est le but, quel est l'objectif, c'est peut-être pourquoi je comprends pas trop pourquoi elle est là. Mais je trouve assez sympa l'idée de pouvoir faire une maison

		avec des déchets même si après je ferais pas une maison avec des déchets moi, pas comme ça du moins… Et pourtant ça a une sacrée gueule. Et je trouve ça sympa de se balader ici. Bon y a pas encore l'espèce de convivialité qu'il y a avec certains propriétaires de jardins, qu'on trouve dans d'autres villes où les jardins ont déjà de la bouteille, une dizaine, une vingtaine d'années. Où les jardiniers s'invitent, font des barbecues, y a pas encore ça mais ça va, à mon avis, ça va pas tarder. Ca c'est pareil ça a un an, donc c'est trop tôt pour… Mais y a des trucs qui sont plutôt sympa, donc on va dire que c'est un l'oxygène du poumon vert [rires]. Le poumon vert c'est vraiment là, c'est pas trop le quartier mais c'est plutôt cet endroit précis où c'est assez sympa de se balader… Et je pense que c'est important dans un quartier peut-être pour éviter tous les problèmes, désamorcer les tensions qu'il peut y avoir entre les bâtiments, ce que j'appelle moi des cages à poules, c'est-à-dire les bâtiments super hauts avec plein de résidents qui se prennent la tête parce que trop de proximité, pas assez d'espace, pas assez de verdure… et finalement quand on vient là on respire un peu quoi. Quand on voit la sortie là… on comprend pourquoi l'eau est polluée. Mais y a un truc c'est qu'ils nettoient pas. Je sais pas quelles étaient leurs intentions mais ça peut être plutôt sympa de nettoyer régulièrement… pour l'instant je ne sais pas comment ils veulent fonctionner, ça je sais pas trop. [on entend le tram passer et on voit la ligne] Donc là on est à la limite du quartier Bottière-Chénaie et on est plus sur Bottière, là on est vraiment à l'endroit stratégique de ce qu'ils appellent le lien entre les quartiers… Et pourtant y a pas de lien. Donc à mon avis quand ils auront refait une partie de Bottière y aura plus de lien encore. Parce que les gens de Bottière ne viennent pas nous voir. Alors peut-être qu'il y a des gens qui viennent acheter leur pain mais ils viennent pas nous voir, les gens viennent pas trop ici. C'est plutôt les gens du quartier qui se baladent ici, un peu comme si c'était à nous… C'est pas à nous. Et je pense que eux ont les mêmes réactions que beaucoup ont à l'envers en disant « Bottière c'est pas terrible » et les gens qui habitant Bottière pensent qu'on est des parvenus, des bourgeois ou je sais pas… Et que finalement on est pas accessibles ou qu'on est peut-être des gros cons. Peut-être qu'on en est [rires]. Et là y a une sorte de puits, ouais c'est bizarre… Donc ça par exemple y a des trucs on sait même pas à quoi ça sert… On a aucune idée de… On pourrait même organiser des visites de ce quartier parce qu'on serait je pense tous intéressés de savoir pourquoi… Pourquoi ils ont fait des pontons comme si y avait des kayaks qui pouvaient passer alors qu'il y a pas de place ? [rires].

		Donc c'est pas les kayaks. Est-ce que c'est pour donner la possibilité aux gamins de jouer avec des maquettes de voiliers, peut-être, ça j'en sais rien du tout… C'est pas très explicite leur… ça parle pas tout seul… Et ça mériterait peut-être des indications un peu plus écrites par exemple, des panneaux explicatifs pour vraiment garder ce lien avec l'histoire… sur l'utilité de la rivière, comment c'est gérer, l'eau… il devrait y avoir des points, des panneaux, juste des panneaux tous bêtes avec des explications dessus comme on peut trouver des panneaux à certains endroits disant ça c'est la place Jules Vernes, Jules Vernes c'est un écrivain qui a fait ça, qui a fait ci, qui habitait Nantes. « Ah bon Jules Vernes habitait Nantes ? » Et ça fait référence a pas de choses qui nous semblent importantes en fait, parce que même si on veut un écoquartier… même si on veut vivre dans un endroit sympa même tout fait à neuf mais on s'attache à des valeurs d'histoire quand même à un moment. Et on aime bien savoir. Nous, enfin moi et mon épouse, on a suivi un groupe, enfin une association qui s'appelle les amis de l'histoire, ou je sais pas quoi, du vieux Doulon, je sais plus le nom exact de l'association mais en fait c'est des gens qui sont natifs de Doulon et qui nous ont fait visité Doulon avec toutes leurs explications, en nous disant ce qu'il y avait avant, ce que c'était les fameux pilonnes alors que personne ne pouvait nous dire ce que c'était, en fait c'est de châteaux d'eau, des réservoirs pour l'eau dans les maraîchers. Ils pouvaient pas voir de l'eau donc la seule façon c'était le stockage en hauteur pour pouvoir arroser les plantations… Faut le savoir. Et c'est pour ça qu'ils les gardent, parce que c'est plus ou moins classé. Sauf que nous au départ en venant d'une autre région « c'est quoi ces espèces de petits bâtiments ? », c'était assez bizarre, « une échelle, pourquoi ? », vu comment c'est foutu c'est vrai que c'est vraiment bizarre quoi.
Chemin des collines	1 :00 :50	Après ce qui ce qui nous a vraiment motivé dans la décision d'acheter ici c'est la proximité du tram, la proximité du périph… la possibilité d'aller très vite partout, que ce soit en vélo, en tram ou en voiture. Et même en avion comme mon épouse va souvent faire des déplacements hors France et donc y a besoin d'un aéroport. C'était tout indiqué et c'est un peu la raison pour laquelle on a acheté ici. Et que pour la petite histoire ça nous rapproche aussi de nos familles, ce qui n'est pas anodin non plus, parce que nos familles habitent du côté de Vannes, c'est à une heure de Nantes… Avant on habitait l'Île-de-France donc c'est à six heure donc voilà… Donc pas trop de possibilités de venir souvent alors que là maintenant on peut y aller vraiment souvent donc c'est plutôt sympa. [nombreux chants d'oiseaux] Ah quand ça a commencé à piailler c'était le souffle d'air, on s'est dit « si les oiseaux arrivent c'est que

		c'est bon ». c'est bête mais honnêtement on se fie au bout d'un moment à des petits détails comme ça parce qu'au début, voilà c'est un chantier ça fait pas de bruit, les seuls bruits c'est le bruit des bulldozers… Moi j'ai vraiment souffert de ça au départ. Pas longtemps mais j'ai vraiment souffert de ça. Les ouvriers constamment autour, pfff ! Et c'est vraiment ça qui a déclenché en fait… on a commencé à décorer notre appartement qu'au moment où y avait plus d'ouvriers, où on a considéré qu'on était chez nous mais pas chez Bouygues. En fait c'est ça : on avait payé notre appart mais on était pas chez nous et y avait des réserves encore qui traînaient, des ouvriers qui venaient, qui faisaient des conneries, on se disputait, on grognait tout le temps… Enfin moi surtout. Et après y a eu ce moment clef où tout a basculé et où on a dit « ah, on est enfin chez nous, on va pouvoir décorer, peindre, faire la cuisine », c'était pas comme ça… ça a moins d'un an la cuisine chez nous, le canapé il a quoi, à peine deux mois, tout tout tout… c'est un peu comme si on avait emménagé y a à tout péter deux mois. On était pas chez nous du tout, et moi encore moins parce qu'en plus j'y travaillais donc j'étais… J'ai eu vraiment une histoire pas possible parce que j'ai pas eu la possibilité d'y travailler avant un an, j'ai attendu un an parce que j'avais des fuites dans le cabinet, je pouvais pas lancer l'activité c'était… ils ont changé la porte, et voilà. Et le truc c'est vraiment maintenant où on commence à se dire « ah, on vient d'acheter une maison ».
Rue Frison Roche	1 :04 :50	D'autant qu'ici c'est vraiment un truc, nous ça fait quatre ans qu'on est là et cette partie là ne verra pas le jouer, cette partie là ne sera pas finie, tant que cet îlot ne sera pas fini de construire, déjà que ça a pas commencé, ça risque pas d'être fini… Et ça par contre là, comme c'est une EPHAD, une EPHAD y a l'argent de l'Etat et comme y a eu une élection, y a des organismes comme la DASS… A partir du moment où y a des fonds de l'Etat ça met un temps fou, les permis de construire varient donc faut reposer les permis de construire, c'est assez complexe donc… Et ce qui nous manque nous c'est les trottoirs et la route ici et que cet îlot là soit fini. Ils nous ont dit fin 2013 mais en nous ayant déjà promis fin 2010. Honnêtement j'y crois pas trop. Je suis perplexe moi… Et puis quand on voit de l'autre côté, c'est super bien, c'est semé… et puis là ils vont laissé ça comme ça, à l'arrache… Et ça je trouve ça dommage, avec des panneaux qui ressemblent à rien. Les gens ils pensent que c'est en chantier donc ils peuvent… là c'est en sens unique et tout le monde pense à l'envers… Le jour où y aura un accident. Y en a pas eu encore. Ils attendent qu'un accident pour dire « c'est vrai il manque des panneaux ». Et c'était une des raisons des nombreux mails que j'ai envoyé à la mairie, vraiment pas content… Moi j'ai des clients et si on m'empêche les clients de venir, ça va pas le faire.

		Et ce trottoir qu'a l'air de sortir de je ne sais où, c'est l'exception à la règle de tout le quartier… C'est moi qui l'ai fait faire celui-là, je les ai forcé à le faire. Ici là ça ressemblait à ça [tas de graviers] mais en plus haut, beaucoup plus haut. Y avait une super montée qui partait de ce niveau là [la rue] jusqu'en haut. Donc aucun accès pour un handicapé qui venait du tram, qui passait le long du trottoir donc pour aller jusqu'à mon cabinet en fait, il pouvait pas passer par là. Impossible, mais vraiment impossible… Ils ont été obligé de venir et je leur ai dit « même pas besoin d'avoir un fauteuil roulant, vous venez avec une poussette vous faîtes comment ? même avec des béquilles, vous faîtes comment ? et dès qu'il pleut quand y a de la boue et que vous êtes en béquilles vous faîtes comment ? ». Moi j'ai des clients qu'on mal au dos, en général ceux qui viennent me voir, ils viennent me voir pour quelque chose donc forcément… Donc ils étaient pas content mais ils ont fini quand même… parce que je les ai menacé et que jusqu'à maintenant tout ce qu'on a fait c'est suite à des menaces. Ici avant y avait un grand panneau avec écrit dessus « projet environnemental, vert, nanana » avec Bouygues d'un côté et Nantes Aménagement de l'autre. Donc « le poumon vert », « l'écoquartier, machin, nanani, nananin », sauf qu'ici en plein milieu y avait un tas d'immondices avec des vieux seaux pourris que les ouvriers des entreprises avaient balancé en vrac comme ça, y avait des papiers partout, des sacs plastique partout donc une horreur, ça c'est pareil… On leur a dit « de toute façon vous avez des règles à respecter, si c'est un chantier vous devez le baliser comme tel, si c'en est pas, vous devez le nettoyer » et en fait ils ont fait les deux, nettoyer et baliser…

Entretien

Avec mon épouse, on est pas arrivé au même moment en fait… Elle est arrivée quasiment deux mois après mois. Donc je me suis habitué. J'ai vraiment vécu dans la gadoue, vraiment. C'est vraiment différent, c'était pas aussi simple que maintenant, je pense que je ne l'aurais pas vécu de la même manière si j'étais arrivé après. Et quand on en discute tous les deux, souvent on se dit ça, elle me dit « c'est quand même top », je dis que maintenant ça a changé, ouais, effectivement. Avant ce ne l'était pas. C'était vraiment un tas de terre et maintenant c'est des routes, des infrastructures, des parcs, des parkings, des trottoirs, enfin c'est propre… C'était tout crado avant. Au début, les premiers coups de gueule c'était les tiges en métal qui étaient plantées dans le sol, qu'on trouve en général dans les chantiers et nous on disait que « des trucs comme ça, en vrac, les gamins ils vont se blesser donc faut m'enlever tout ça ! », c'est le premier truc que j'avais demandé c'était ça. La sécurité ici c'était pas top, on a amené nos gamins et des fois ici on passait sous les grues. C'est difficile de s'apercevoir de ça, j'aurais du prendre des photos de ça mais j'y ai pas pensé. Avant, là où il y a la place Cousteau, qui est pas mal quand même, qui a de la gueule, y avait des petites barrières pour faire une sorte de chemin sécurisant, enfin sécurisé du moins, jusqu'à l'école… mais les grues passaient au-

dessus. Donc nous on avait pas de casques, on avait pas… On pouvait pas laisser notre fille se balader, c'était trop dangereux, d'ailleurs au début on a eu un problème avec notre fille, parce que comme elle était chez mes beaux-parents, elle ce qu'elle voulait c'était venir voir sa chambre. Et en fait, l'erreur qu'on a fait c'est qu'elle aurait du passer les vacances avec moi et de temps en temps le week-end on allait rejoindre mes beaux-parents et mon épouse là-bas puisqu'elle devait forcément travailler là-bas puisqu'on avait pas Internet, pas de téléphone, donc forcément pour travailler, elle était obligée d'aller là-bas. Parce que moi pendant un an j'ai pas pu bossé mais moi je bossais avec mon portable tout le temps et ça m'a coûté les yeux de la tête. Pour essayer de se faire connaître déjà c'est pas facile mais si en plus… Ouais les gens venaient mais y avait des poubelles partout, les gens ne pouvaient pas accéder. Maintenant on m'appelle le râleur, je suis le râleur du quartier mais en même temps si j'avais pas été là on aurait pas ce qu'on a maintenant. Et je suis fier d'avoir gueulé. Et je gueule encore. Et puis faut mettre la pression tout le temps, faut pas la lâcher, c'est ça le truc… C'est que si on leur lâche un peu de truc… On a été sympa un moment donné on a vu ce que ça donnait : c'est que ça y est les mecs faisaient n'importe quoi, ils se garaient n'importe où et moi je leur disait « Eh les gars moi je bosse ! Moi je vous emmerde pas à bosser donc je sais pas faîtes… », « ouais ben rien à foutre ! », rien à foutre non, pas rien à foutre. « Si vous continuez comme ça, ça va pas le faire » donc j'étais obligé d'aller… c'est pour ça qu'on connaît tout le monde, l'architecte, le chef de projet de Nantes aménagement, le responsable technique de Nantes Aménagement, le chef de projet de la ZAC et tout ça, les élus… Parce qu'on a cherché partout, on a voulu leur parlé. On connaît pratiquement l'essentiel de l'équipe de Nantes. L'urbaniste on l'a vu je ne sais pas combien de fois, on va pratiquement tous les élus, enfin celui qui est responsable de l'urbanisme à Nantes, Monsieur Robert, celui là c'est pfff… on peut rien en tirer, il se fout de tout. Quand on a fait la fameuse réunion et qu'il était avachi sur sa chaise et qu'il s'est foutu de moi quand je lui ai dit que j'étais allergique au bouleau, c'est vraiment typique de sa réaction. Lui il venait pour arranger le coup entre nous et les promoteurs parce qu'on avait des vices de fabrication. C'est pas du tout ça… Nous on avait des problèmes avec Nantes Aménagement et dès qu'on parlait et qu'on soulevait des problèmes dus au mauvais planning, à la mauvaise organisation de Nantes aménagement, tout de suite il nous disait « mais non c'est pas vrai », « si c'est vrai coco, toi t'es pas là, tu bosses pas ici, tu vis pas dedans, nous on vit dedans, on vit dans le chantier », la seule différence entre nous et les ouvriers c'est que les ouvriers eux le week-end ils sont chez eux, nous le week-end on est encore dans le bordel avec des bulldozers partout, des camions en vrac, on peut plus garer nos bagnoles, on a plus accès au parking. Plein de trucs comme ça. Et puis on entendait « garez vous au parking, faîtes un effort », « nous on veut bien se garer au parking, encore faut il enlever vos camions marqués Nantes Aménagement, virez les et puis on rentrera ! ». On a été obligé de faire des photos et tout ça et on a perdu un temps fou… C'est pour ça j'ai perdu un an d'activité professionnelle uniquement en petites guéguerres de quartier quoi. C'était pénible… maintenant ça va beaucoup mieux mais c'était vraiment pénible quoi… Après il pourra se passer n'importe quoi, ce sera forcément mieux. De temps en temps ils nous disent « ah ouais vous êtes pas contents mais vous avez des trottoirs larges, vous avez le tram pas loin », « ah oui ? bah ça on le sait », « vous avez une rivière, un parc de trente-cinq hectares », un truc dans ce genre là, « oui, oui, effectivement mais on a des trottoirs de merde, des gens qui se garent partout, on a une sécurité qui laisse à désirer, on a des accidents, des gens qui roulent comme des cinglés sur une route limitée à 30 ». Et puis en plus ils vont nous dire, par exemple la signalisation des passages-piétons dont on parlait tout à l'heure, ils nous disaient « ouais mais en ville y a peu près la même chose au niveau du boulevard des cinquante otages, y a des

passages-piétons comme ça et les gens respectent ». Bah oui, c'est forcé, y a deux cents personnes en train de traverser, les voitures roulent pas des cinglées, elles ont pas le choix, sinon elles butent tout le monde, ici c'est pas le cas, elles roulent et c'est nous qui devons. Alors après c'est sur qu'en 2017 ce sera différent, les voitures pourront plus rouler de la même manière, y a des voitures qui vont être obligées de s'arrêter parce que les vélos vont passer, les gamins, les piétons, quand y aura un centre commercial ça va changer de note complètement. Le centre commercial devrait être logiquement là où il y a un parking provisoire, qui est vide. Et donc on nous dit « mais si vous avez des places ! », ouais mêmes les gens n'y vont pas ! Bien sûr on a des parking souterrains mais les gens ne les mettent pas, ils les mettent dehors les voitures, forcément. Y a une discipline, c'est à eux, c'est pas à nous habitants de sensibiliser les autres habitants à faire comme nous on fait, c'est-à-dire… Donc voilà, après c'est ce que je disais, c'est petit-à-petit on finit par obtenir plein de choses, par avoir quelque chose qui ressemble à quelque chose [rires]. Enfin à un quartier qui ressemble à quelque chose, il est pas encore, c'est pas un écoquartier mais c'est un quartier qui commence à devenir cool quoui, qui a un peu de gueule… quand il sera terminé je pense que ce sera bien. Il faudra, à mon avis, une intervention musclée de la police, pour régler le problème en une seule fois, et ça j'arrête pas de leur dire ça, « vous dîtes que vous manquez de pognon ? Prenez le ! Verbalisez toutes les bagnoles, vous allez voir, vous allez remplir les caisses et solutionner le problème assez rapidement ! », les gens, avoir une prune de trente ou trente-cinq euros, avec un loyer d'un parking à quarante-cinq par mois, ils vont faire leur choix tous seuls, y aura même pas besoin de les pousser. Y a pas d'autres solutions pour que les gens prennent leurs responsabilités, il faut un clash et après hop là ça reprendra son cours normal, sans problème… Parce que les gens c'est comme on disait, c'est vraiment la mixité culturelle, et non pas sociale, même si c'est le but de cet écoquartier d'avoir une mixité sociale, moi je dis que c'est une mixité culturelle et que même des gens qui vivaient dans des maisons en campagne ayant décidé de prendre un appartement ici ou d'acheter une maison de ville ici, ils ont les mêmes réactions qu'avant, chez eux : ils prennent leur voiture alors qu'ils pourraient prendre le tram. Je sais qu'il y a des voisins à qui on a dit « nous quand on va dans un resto à Nantes, on prend le tram », on met un quart d'heure pour y aller, que ce soit en bagnole ou en tram, pour aller au centre-ville c'est à peu près ça. Et après on met trois quarts d'heure pour se garer. Sauf que quand on y va en tram, ces trois quarts d'heure là on les utilise pour bouffer [rires]. Donc quand on sort du resto, les autres sont pas encore rentrés [rires]. Donc voilà quoi… après on nous dit « ouais mais vous avez des principes écolo », non, c'est du bon sens, on pas envie de se faire chier à garer notre bagnole parce que c'est chiant honnêtement. Soit on y va en vélo… sauf que le problème c'est que l'accessibilité vélo à Nantes, malgré le fait, qu'il y a beaucoup de pistes cyclablesμ… d'ici au centre-ville y en a pas beaucoup. Y a un moment c'est super dangereux, au boulevard Dalby par exemple, c'est super dangereux, y a pas beaucoup de pistes cyclables. Et beaucoup de voisins y vont pas à vélo parce qu'avec leurs gamins ils ont peur. Nous on y va pas avec notre fille parce qu'on a peur aussi. Donc on va en tram mais je pense que quand il fera super beau on prendra les vélos, parce que quand on voit par exemple le festival de jazz de Nantes, les rendez-vous de l'Erdre, on y a été une fois en vélo, après notre fille s'est planté au niveau de la gare donc depuis elle veut pas se promener en ville en vélo mais c'est super pratique quand même… Donc voilà on bougeait, de toute façon c'était inaccessible en voiture, les trams étaient bloqués vers Commerce donc au-delà de ça on pouvait pas aller donc hop un cadenas et après à pattes. Sur l'Île de Versailles, y a plein de trucs… a mon avis l'axe vélo à Nantes et surtout ici c'est un bon plan mais encore faut-il qu'ils fassent des efforts sur certaines parcelles pour qu'elles deviennent accessibles mais c'est pas gagné du tout.

Parcours résidentiel

Je suis né en Île-de-France, donc en grande couronne d'Île-de-France, dans le Val-d'Oise, à [Bon ?]. Et en fait on a vécu longtemps de ce côté-là, dans ce coin là. Grosso modo ça a été HLM et je me souviens pas, j'étais trop petit donc je m'en souviens pas, aucun souvenir de ça…

Après on a habité en pavillon. On était onze donc HLM ça existait pas [rires]. On était plusieurs dans chaque chambre, c'est un pavillon qui était assez grand, avec un jardin assez conséquent. Donc j'ai peu de souvenirs… C'était grosso modo, je suis né en 1969 donc grosso modo entre 1970 et 1976, quand on est parti de l'Île-de-France, j'avais six, sept ans.

Et après mes parents ont décidé de construire à côté de Vannes et de 1976 à 1989. Là c'était plutôt sympa mais c'était des maisons donc… ouais c'était une maison particulière, plutôt en campagne, des rivières, des forêts à côté, plutôt sympa. Globalement j'étais plutôt content d'être là-dedans. Maintenant… proximité de Saint-Avé, proximité de Vannes, deux communes assez grandes. Vannes plus grande que Saint-Avé, ça c'est sûr… et pas facile d'y aller en vélo. Très problématique pour nous d'y aller. Donc on a fait nos études à Vannes donc super dur, pour moi c'est des mauvais souvenirs, parce qu'à vélo j'ai eu des accidents, en vélo avec des routes super fréquentées. Avec la route Vannes-Rennes qui est devenue après une rocade donc c'était assez chaud quand même.

Et après en fait, après mon service national j'ai trouvé un boulot du côté de Muzillac donc plus proche de la côte. J'avais un petit appart bon qui payait pas de mine mais c'était mon appart [rires]. Et en fait ce que j'y trouvais c'était que c'était quand même très proche de la côté, c'était genre trois ou quatre kilomètres… Donc c'est un moment où je faisais beaucoup de footing. Donc faire du footing à côté de la côte, mieux que ça je sais pas s'il y a. Donc ça c'était de 1991-1992 jusqu'en 1993 à peu près, près de la côte, vraiment très près de la côte. C'est le moment où j'ai rencontré mon épouse.

Et ensuite, on a été à Rennes pendant… jusqu'en 2000. 1993-2000 où j'ai travaillé chez Casto, c'est important, c'est le plus long moment où j'ai bossé, la durée la plus longue où j'ai travaillé chez quelqu'un. Et elle, elle finissait ses études et elle a fait des stages en Île-de-France.

Donc on est retourné en Île-de-France et j'ai claqué un peu la porte de Casto parce que l'avenir était pas terrible, je pouvais pas être chef de rayon, prétendre à une carrière plus longue que ce que j'avais… donc ça m'a gonflé donc je suis parti, le préavis ils se le sont collé derrière l'oreille. Et j'en ai profité quand je suis arrivé en Île-de-France, je me suis dit que le temps de trouver du boulot, ça allait être relativement long. Donc je me suis dit « on m'a fait chier parce que j'avais pas le bac, donc je vais aller voir là-dedans ce que je suis capable de faire » et j'ai fait un bac + 2 avec validation des acquis en commerce, gestion d'entreprise. Et après cursus un peu bizarre je me suis retrouvé dans les ressources humaines, je me suis retrouvé chez Adecco pendant un peu plus de deux ans, et puis ça me gonflait, j'étais stressé c'était un peu galère… Et je me suis dit « je vais créer mon entreprise ». Je suis parti de chez Adecco, j'ai fait ma formation de Shiatsu. Et après on se posait la question d'acheter une maison, donc on a visité pas mal de maison en Île-de-France et quand on va le prix que ça coûtait et ce que c'était donc ça nous a un peu gonflé et après ce qu'on s'était dit c'était « histoire de se barrer, autant

se barrer », y avait la possibilité pour mon épouse de pouvoir travailler en home-based, c'est-à-dire à la maison, on s'est dit « quitte à bosser en home-based, elle peut bosser n'importe où donc c'est peut-être le moment… moi j'avais pas de cabinet, j'avais plein de problèmes au niveau de mon activité professionnelle donc je me suis dit « suffit de trouver une maison avec mon cabinet, comme ça j'aurais plus de soucis à chercher un cabinet vu que j'en aurais un dedans. »

MA : *Juste avant, quelques mots sur la vie parisienne ?*

Moi ça m'a gonflé, j'aime pas. Trop de monde, pas assez de mètres carrés, trop de monde. Et puis, mis-à-part qu'on était à côté d'une forêt, on était dans l'Est parisien, à côté de Versailles, plus proches des forêts des trucs comme Versailles tout ça, c'était plutôt sympa… On avait pas trop à se plaindre. Par contre voilà, notre remboursement de notre maison aujourd'hui correspond à un loyer qu'on payait là-bas donc c'est clair… Ce que moi j'en pense c'est que je me sens largment plus libre maintenant parce que c'est chez nous et que du coup j'ai mon cabinet comme ce qui était prévu. J'ai mon cabinet ici, je peux vraiment avoir le côté pas mal de déjeuner avec mon épouse tous les jours, du moins à chaque fois qu'elle est en déplacement, de voir ma fille tous les jours, ce qu'était pas le cas quand j'étais en Île-de-France, d'avoir des horaires qui se terminent à 19h30 au lieu de 23 ou minuit ou même plus… Ca a même pas de comparaison, c'est tellement mieux. C'est vraiment que l'aspect chantier ça m'a un peu calmé, je dois le dire, ça m'a franchement calmé, d'avoir le tout confort et de passer directement à un chantier gadoue ça a un peu calmé mes ardeurs, mais après tu penses vite à comment tu vas organiser le truc, la petite table cool… Là maintenant ce qui nous manque en fait c'est un abri pour abriter mes clients quand ils arrivent parce que j'ai pas de salle d'attente aujourd'hui et que tous les chantiers soient terminés pour qu'on soit vraiment cool au niveau du quartier… après ça coulera tout seul.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient tes attentes quand tu es arrivé là ?*

Mes attentes c'était d'avoir un cabinet, c'est premier truc… D'avoir une maison, un petit jardin sans trop passer de temps dedans et avoir à être esclave d'un jardin de mille mètres carrés qui te prend tous tes week-ends parce qu'il faut que tu bosses là-dedans. Tu tonds pendant une journée complète, t'as plus de vie, c'est même pas la peine… donc voilà pas être esclave de la maison et en même temps pouvoir bénéficier de la maison assez rapidement, ce qu'était le cas de cette opération clef-en-mains. Ca fait partie aussi des leviers qui ont permis de prendre une décision rapide parce qu'on l'a prise rapidement.

MA : *Donc vous avez acheté sur plan ?*

Pas tout à fait. C'est des achats sur plan qui ont été fait ici mais nous on a eu la possibilité de visiter, on a acheté c'était fini, c'est-à-dire que les cloisons étaient pas finies, la peinture était pas finie, y avait plein de trucs qui manquaient. Mais y avait le placo, y avaient des trucs qui étaient déjà en place et on pouvait voir ce que ça donnait par rapport au plan qu'on nous avait montré, on pouvait déjà mettre un visuel sur ça, on pouvait déjà voir. Bon après, il se trouve qu'on a pas eu franchement de bol parce qu'à chaque fois qu'on s'est déplacé de Paris jusqu'ici

à chaque fois y avait pas de clefs pour rentrer dans les apparts. On est rentré au mois de mars, juste avant de vraiment valider l'achat.

MA : *Et est-ce que ça vous a semblé être un risque d'acheter du neuf dans un quartier pas encore sorti de terre ?*

Pour nous y avait pas de prise de risque. Enfin pour moi y en a pas eu. Enfin je veux dire, on achetait du neuf c'était tranquille, on avait pas de travaux à prévoir. En fait on avait visité pas mal de maisons et dallait toujours prévoir beaucoup de travaux pour pouvoir faire mon cabinet, chaque fois c'était ça c'était assez pénible. On avait trouvé une maison qu'était vraiment géniale, qui nous plaisait beaucoup, cinquante fois plus qu'ici mais… pour mon cabinet, pour mon activité… c'était en plus plus cher, beaucoup plus cher… Elle était pratiquement à 200000, 50000 de plus ça commence à compter quand même… et en même temps les travaux c'était quoi ? 50000 ? 100000 euros ? Pfff… Ca faisait beaucoup, beaucoup… Et est-ce que moi je les aurais fait tout seul ? Je me suis dit franchement… Maintenant ça me tenterait bien, aujourd'hui, reprendre une maison, la retaper, je m'éclaterais… J'ai vraiment changer de façon de vivre, de façon de penser aussi, le fait de venir ici et d'avoir traverse tous les petits problèmes qu'il y a eu…

MA : *Pour le cabinet, est-ce que tu avais réfléchi à la situation géographique pour qu'elle permette de bien lancer ton activité ?*

Non, ça me correspond toujours… Peut-être plus que ce que j'avais prévu. Ouais ça commence vraiment… je suis dans la période d'activité professionnelle où les gens commence à m'appeler, je vais moins les chercher, ils m'appellent maintenant, je commence à être reconnu comme étant quelqu'un de stable, avec un pied à terre, avec un cabinet et voilà c'est maintenant que ça prend forme, si on devait partir ça serait problématique. Ce serait vraiment un gros soucis que de changer d'endroit. Sauf si je changeais d'endroit genre de l'autre côté de la rue, enfin de l'autre côté de la route de Sainte-Luce pour avoir une maison par exemple, là ce serait différent… Ca les clients feraient pas la différence mais ce serait pas bon pour moi de partir, c'est clair… Et je pense pas qu'on est envie. Comme je t'ai dit tout à l'heure, on a vraiment une sensation d'être chez nous maintenant. Et de nous accaparer notre maison, de vraiment être chez nous. Donc on est pas dans l'optique de changer pour quoi que ce soit. Enfin, dans la déco oui… mais pas d'endroit, on a pas envie de partir, on est bien là, plutôt. Et moi, j'ai vraiment, je suis vraiment bien. Y a encore des petites galères, le jour où j'aurais mon abri ici, enfin voilà… vraiment c'est des détails, ça va prendre du temps mais ça va être des détails. Je pense qu'après ça risque même d'être pas mal. Alors par contre, mes choix d'avenir, ce serait d'ouvrir une école… mais là ce serait différent, je conserverais mon cabinet dans un premier temps et après ce serait de faire une école… j'ai vraiment envie. Je fais déjà de la formation mais j'ai vraiment envie, pas de faire de la formation, de faire une école. Une école vraiment où les gens viennent faire un cursus scolaire… on va apprendre le shiatsu et des techniques autres parce que je veux que ce soit vraiment pluridisciplinaire et inclure vraiment un sérieux, avec des cours d'anatomie et des trucs en rapport avec la médecine et en rapport vraiment avec ce qu'est le shiatsu, parce que le shiatsu au Japon est considéré comme une médecine et en France ça l'est pas encore, c'est considéré comme de la relaxation. Tout ce que je fais actuellement c'est vraiment dans le but de faire reconnaître le shiatsu comme technique thérapeutique, un peu comme l'ostéopathie maintenant, sauf qu'on passera outre les

problèmes de convention avec la sécurité sociale, moi je veux pas me faire reconnaître, être conventionné. La raison est super simple : quand on prend par exemple la kinésithérapie, c'était dans la même situation, ils étaient pas très reconnus, c'était pas très… avant c'était considéré comme du confort et ils se sont fait très vite conventionner et pour une technique qui était dans une vision globale d'un patient, ils ont du tronçonner le patient en plusieurs morceaux et on soigne un poignet, un genou, un dos : un problème mais pas une personne ! Le shiatsu et l'ostéopathie ont la même vision : c'est-à-dire une vision globale de la personne. On peut par exemple avoir mal au genou gauche et avoir un problème à la cheville droite et par compensation on force trop sur la jambe gauche donc la douleur est là mais le problème est ailleurs. C'est pour ça que la reconnaissance du shiatsu prendra du temps…
Et en même temps, ça ça fait partie des mes projets, c'est de m'investir dans le quartier mais plus dans un rôle politique… et de m'investir dans ma ville… en sachant qu'au départ je voulais pas venir à Nantes, je voulais retourner à Rennes parce que j'y connaissais des gens, que j'ai travaillé sept ans à Rennes, que j'ai vécu dix ans à Rennes en tout… j'aime Rennes. Et ne même temps, je suis content d'être là parce qu'il y a des choses qui n'existent pas à Rennes, des choses qu'on trouve à Nantes qui n'existent pas à Rennes… des festivals par exemple, y a pas autant de festivals à Rennes. Y a vraiment beaucoup de différences entre Nantes et Rennes, beaucoup plus que moi je pensais d'ailleurs… ce qui fait que maintenant je serais tenté de préférer Nantes à Rennes. Et c'est bien, je regrette pas, au contraire…

MA : *Pour revenir au quartier, quelle était l'image que tu pouvais avoir d'un écoquartier avant de venir ici ?*

Ben justement, c'est pas ce qu'il est… Plus de logique respectueuse de l'environnement, axé sur le développement durable. Comme par exemple la collecte d'eau pluviale, ça fait partie du cœur du truc. La récupération d'eau, les panneaux solaires, l'accessibilité à des jardins, à des parcs, à des trucs beaucoup plus importants que ce qu'il y a maintenant… Avec une autosuffisance pour certaines choses, avec un système électrique enterré et pas un système ouvert. J'ai vraiment une vision d'un quartier parfait… enfin parfait… idéal, qui serait beaucoup plus pointu que ça ne l'est maintenant. Et avec des petits trucs qui facilitent la vie et qui pourraient peut-être coûter de l'argent… et encore je suis pas sûr. J'aurais bien voulu par exemple des constructions avec un peu de concertation. Qu'on demande aux gens qui achètent en que matériau ils voulaient leur façade, leurs trucs… et puis globalement « tiens il veulent tous du bois et ben on va mettre du bois » et pas « tiens, on va vous mettre du zinc c'est bien », moi je trouve ça moche, c'est laid, je trouve ça laid, complètement laid… Je vois pas l'intérêt de ce truc là. Cette forme là, ces risques de fuites énormes, qu'ils peuvent pas gérer parce qu'ils sont incapables de gérer ce genre de constructions... on l'a vu ça fuit de partout. Ils ont mis un temps fou pour essayer de régler le problème… Avec des matériaux respectueux de l'environnement… le béton, bien sûr c'est isolant mais ils auraient pu, ici, vu la hauteur, ils auraient pu faire des constructions comme y a… Si j'avais eu le choix, par exemple si on m'avait dit « vous allez acheter le terrain, vous allez acheter la maison avec tant de budget, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse dedans ? », alors là moi j'aurais dit « bah des parois en matériaux comme de la paille mélangé avec de la chaux ou de l'argile » parce que c'est super isolant, c'est super respectueux de l'environnement en plus, forcément, et puis à la rigueur travailler dessus, à la rigueur moi ça m'aurait éclaté de faire ça… bosser avec des artisans, bosser dessus, moi j'aurais trouvé ça plutôt sympa comme projet. Monter une structure et après se magner le derrière en se disant « je vais dormir dedans bientôt, c'est ma maison, j'ai

construit ma maison ». ca par contre, j'aurais préféré largement, ça pour moi ç'aurait été un quartier idéal… là, les voisins, machin, on aurait…. C'est peut-être idéaliste un peu en même temps, utopique peut-être même, cette pensée que les gens s'entraident, fassent des trucs ensemble… Ca par contre ça m'aurait bien branché ce truc là… et d'apprendre plein de techniques… j'ai appris à mettre du staff dans l'appartement, c'est un truc que je savais pas faire avant mais ça m'a éclaté de faire ça, vraiment éclaté. Bon le problème c'est qu'on vit dedans et vivre dans un chantier c'est pas top, c'est pas facile… mais si on avait pu faire ça avant, ç'aurait été beaucoup plus simple parce qu'on aurait inclus ça dans nos frais. Et on aurait peut-être eu un visuel peut-être différent, peut-être que c'aurait été plus long mais peut-être qu'on aurait plus travaillé avec les architectes, qu'on aurait eu plus ça, plus ci et en bougeant un peu les trucs peut-être que c'aurait été mieux… enfin…

MA : *Et du coup comment tu décrirais le quartier aujourd'hui ?*

Je reste sur l'idée que c'est un écoquartier… et même si c'en est pas vraiment un, je ferais tout pour que ça le devienne. Donc pour moi, j'ai déjà inclus l'idée que c'était un écoquartier, c'est déjà un écoquartier… à nous de faire en sorte que nos actions puissent étayer le fait qu'on appelle ça un écoquartier. Et je pense qu'on peut être aidé par la ville et tout ça… je pense qu'ils nous entendent et ils sont assez sensibles à ce truc là. Je pense que ça peut vraiment aboutir sur quelque chose de pas mal même si ça va être compliqué avec des étapes un peu bizarres… Donc un écoquartier et en même temps… un peu comme une mini-commune ! Voilà un truc comme un village, un peu comme un village.

MA : *Et ça c'est lié à quoi ?*

Je pense que c'est parce qu'on connait beaucoup de monde aussi, avec l'école, machin… les affinités qu'il y a entre les uns et les autres, les découvertes qu'on fait… parce que bon on rencontre des gens tout le temps… les commerçants, plein de choses qui font que ça finit par être… J'aime pas le mot social en fait, c'est pourtant ça… mais social ça fait un peu comme si c'était forcé… Non, on vit ça de l'intérieur et il se trouve que ça finit par aboutir à la même chose mais… Non, c'est un village après. On peut dire mixité sociale, ça me gonfle… Mixité sociale, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un quota. Donc nous on fait partie des quotas de je ne sais pas quoi. C'est pas seulement le quota de HLM, on fait partie du but politique. Ca va au-delà de ça. Quotas de logements sociaux, de primo-accédants, d'investissement… y a des quotas là-dedans, c'est contrôlé, c'est très carré. Donc on fait partie des cases aussi. C'est vrai que quand il y a des gens qui en ont discuté avec moi, des logements sociaux, parce que c'est comme ça qu'on les appelle, les gens me disent « ouais mais nous on aime pas être dans des cases » mais je leur dit « vous croyez que nous on l'est pas ? Bien sûr qu'on est dans les cases, quelle idée vous vous êtes fait de nous quand vous nous regardez de vos fenêtres ? Nous on a un jardin et tout ça, on est des gens pétés de thunes ? Et parce qu'on est pété de thunes on un petit jardin… ». Et on fait partie donc… et du même coup on a cet esprit de case. On est nous-mêmes dans des cases… J'arrive pas à nommer les autres donc je vois pas pourquoi je me nommerais moi mais ouais… des cases obligatoires, voilà, on nous a mis là comme si… pour calmer les gens ou pour je sais pas. Alors que nous voilà… C'est un peu le côté sympa des associations aussi, c'est de dire « on s'en fout de qui on est, d'où on vient, quelle langue on parle, on a une richesse à apporter d'une certaine manière, une compétence, un appui

quelconque, des conseils, n'importe quoi, un savoir-faire, un savoir-être », ok ça rentre dans l'esprit association puisqu'association c'est association de compétences.

MA : *Du coup, tu peux me parler un peu de ce que fait l'association de commerçants ici ?*

Bah ça bouge pas des masses. Parce que l'association c'est parti, on était deux… Donc [rires]. Moi et le chocolatier. Bah oui, je vais pas m'associer avec quelque chose que je mange pas [rires]. Le mec aurait fait des trippes à la mode de Caen, c'était pas bon, y aurait pas d'association possible [rires]. Donc voilà… et puis après y en a eu d'autres… C'est pas encore, les commerçants se bougent pas assez encore, mais comme je suis occupé aussi, j'ai pris des responsabilités au sein du conseil syndical, j'ai autre chose à faire… Je pense qu'on peut pas être partout. Et à un moment donné ils voulaient que je sois vice-président de l'association des commerçants, ce que je vais certainement faire à un moment ou un autre… mais comme je veux aussi faire partie de l'Alliance Ecologique Indépendante, donc faire de la politique dans ce sens là parce que ça me touche beaucoup et que… Voilà, c'est mes opinions. On en parle pas beaucoup parce qu'en fait ils étaient présidentiables… du moins monsieur Governatori était présidentiable sauf qu'il a pas eu ses 500 signatures et il faisait partie… en fait il est là la personne qui a fait une grève de la faim face au CSA pour faire parler de lui parce qu'ils voulaient pas parler de lui… donc finalement ils ont fini par admettre qu'il faisait partie d'un mouvement politique important dans le pays… L'Alliance Ecologique Indépendante fait pait partie des dix partis politiques français mais on est pas beaucoup parce qu'avant ils étaient fusionnés avec Europe Ecologie. Donc en fait ils ont fait des bons scores aux européennes… enfin du moins Europe Ecologie a fait des bons scores aux européennes grâce à l'Alliance Ecologique Indépendante. Une des personnalités connues, ça va te faire marrer mais bon, quand même, c'est Francis Lalanne [rires]. Le troubadour des chemins… et moi j'adore ça, je respecte vraiment… On dit qu'il est à moitié chtarbé mais je dois l'être aussi… parce j'aime bien son discours, j'aime bien sa façon de faire… Il dit dans ses diverses interviews qu'il fait partie des personnes publiques et que comme il est public, il doit s'engager dans le service public, dans ce qu'il appelle le service public, c'est-à-dire aider le public à aller mieux… Et par le fait d'être militant et de s'engager là-dedans, c'est du service public. Et moi je pense que c'est pareil, je suis vraiment à 100% dans cette idée. Et ici, on parle tous d'écologie mais y a personne qui bouge vraiment en termes d'écologie, y a peut-être quelqu'un qui devrait taper du poing sur la table et… Moi je suis un grognon et dans un parti politique il faut quelqu'un qui gueule… donc ça sera moi [rires].

MA : *Donc l'association de commerçants, ça bouge gentiment…*

Ouais, moins que l'association de l'école. Faut savoir que l'association de l'école a camouflé un moment donné les délégués des parents d'élèves. C'est-à-dire que les parents pensaient qu'il fallait passer absolument par l'association Volcans d'Eveil qui était une association de parents d'élèves… parce que c'est une association de parents d'élèves mais c'est pas du tout, voilà, c'est pas les mêmes objectifs. L'objectif des parents d'élèves c'est d'agir sur l'éducation des enfants principalement et le bien-être à l'intérieur de la scolarité alors que Volcans d'Eveil c'est plutôt de donner un petit coup de pouce pour faire des sorties, des trucs comme ça, du loisir extrascolaire… pour faire bouger l'école. Et par contre ça, je suis vraiment fier… C'est vrai qu'il y a beaucoup de gens qui me disent « mais je vois pas pourquoi tu dis ça » mais moi je suis vraiment fier que ma fille soit dans une école où y a des handicapés. J'aurais pas…

c'était pas prévu au début, j'ai su tard qu'il y avait des handicapés et ça m'a fait, comme à la plupart des gens à la première réunion des parents d'élèves, ça m'a fait peur. Le handicap fait peur de toute façon. La première fois que j'ai vu un petit garçon sortir avec une assistance respiratoire avec des tuyaux partout, ça m'a foutu les jetons. Et après je me suis dit « mais t'es con, qu'est-ce que tu veux qu'il te fasse, il va te courir après ? c'est contagieux ? je vais avoir un tuyau ? », c'est débile [rires], c'est vraiment débile. Et le petit garçon en question est super sympa, j'ai fait un petit peu de sono pour l'association et donc pour l'école, pour les marionnettes tout ça et le gamin est venu et il m'a dit « ouais t'es comme David Guetta », ouais j'ai trouvé ça excellent. Parce qu'en plus mes potes m'appellent Pascal Guetta parce que je supporte pas David Guetta. J'aime pas ce mec là, y a d'autres DJ qui sont presque musiciens et qui valent largement mieux… On en connait un autre très connu qui s'appelle Bob Sinclar, il a travaillé avec des musicos et il fait chanter des gens qui ont de la patate, il travaille les voix, il travaille avec des musicos et après il mixe bien sûr… mais quand il cherche quelque chose il travaille avec une guitare alors que David Guetta travaille avec son synthé. Il met un rythme et « oh c'est cool », grosso modo c'est ça…

MA : *Pour revenir au quartier, qu'est-ce qui manque au quartier, qu'est-ce qui pourrait l'améliorer ?*

Aujourd'hui, tout de suite, tout de suite, les premiers trucs qu'il y aurait à faire si j'avais la possibilité, genre une baguette magique, un truc… c'est la circulation, le stationnement. En premier, c'est vraiment ce qui affecte le plus… Ca c'est les plus qu'il pourrait y avoir tout de suite… et les espaces verts, alors je suis un peu lourd là-dessus mais… [rires]

MA *: A propos de la voiture, on peut se demander si décréter son absence fait évoluer les pratiques et si c'est la bonne échelle pour chasser l'automobile.*

En fait le truc c'est qu'ils se basent, à mon avis, et je pense que c'est vraiment l'idée de Jean-Marc Ayrault et de ses acolytes, c'est vraiment comme de faire un quartier d'une ville où c'est plus facile de décréter que c'est piéton parce qu'il suffit de boucher une rue ou une autre et de dire « c'est piéton les gars » et ça devient piéton donc ça l'est… Alors que là, c'est hors centre, c'est plutôt la petit couronne mais c'est quand même la couronne de Nantes et que les gens, pour faire ça, il faudrait qu'il y ait beaucoup plus de transports en commun, plus accessibles, plus facilement… Donc faut une logique aussi de circulation différente, genre les vélos… La station de vélo fait partie des choses qu'il faudrait amener dans le quartier, de mettre une station de vélo à côté du tram par exemple. Que les gens sortent du tram, prennent un vélo et viennent faire les courses et retournent, se baladent… alors c'est pas jouable maintenant parce que c'est encore en travaux mais c'est peut-être jouable à long terme sur cinq ans. D'ici cinq ans, avec les infrastructures, les pistes cyclables et tout ça, ce serait peut-être réalisable… mais pour l'instant c'est pas possible. Et en plus de ça, le fait de passer vraiment piéton aurait un impact direct sur les gens qui viennent de l'extérieur, genre Saint-Nazaire, Saint-Herblain, à venir ici… parce qu'au niveau transports en commun c'est même pas la peine d'essayer, on met quatre heures pour venir de Saint-Herblain donc autant y aller à pieds. Je suis sût qu'avec un vélo ça va plus vite, c'est clair… Donc y a vraiment au niveau, ça me fait penser un peu à Paris et grande couronne quand ils ont commencé à vouloir mettre des trams pour simplifier parce que si on regarde l'échelle du transport en commun, du métro, ça fait comme une araignée Est, Ouest, Sud, Nord… et en fait il manque grosso modo de quartier à quartier et, en fait, ce qu'il manque ici c'est ça. C'est-à-dire que par exemple pour aller à Doulon, y a aucun

moyen autre qu'à pieds… ok, piéton, mais s'il faut faire deux bornes pour aller faire le truc, les gens bougeront leur bagnole. Après si on facilite les transports, ça peut être jouable mais s'ils facilitent rien ce sera pas jouable et ils y arriveront pas… et ils auront des problèmes de parkings, de stationnement, autant comme autant. Et au jours d'aujourd'hui, quand on dit… par exemple on travaille à Nantes et on vit ici, on met pratiquement moins de temps en voiture d'y aller que d'aller en tram, ça c'est pas normal. Genre, on a une voisine, maintenant elle y va en tram parce que c'est direct, ou quasiment, et qu'elle met pratiquement autant de temps, parce que c'est bouché à l'extérieur en voiture et qu'elle met autant de temps… mais s'il y avait pas autant de circulation à l'extérieur, elle irait plus vite en voiture qu'en tram. Ca c'est pas normal, c'est pas normal du tout. Donc les transports en commun à Nantes c'est pas gagné, c'est pas gagné du tout… donc d'ici à ce que… Ils transforment certains endroits en parkings parce qu'ils ont déjà modifié leur plan du départ, ils vont être obligés de mettre des grands parkings parce que, de toute façon, en mettant une superette ici, y a des gens qui vont venir d'un peu plus loin et ils viendront en voiture… Donc ils vont avoir un parking blindé. Et c'est surtout que toutes les bagnoles qui sont sur le trottoir, une partie va aller dans les garages souterrains mais le problème c'est que les gens, pas mal de familles, on deux boulots, deux bagnoles, voire trois. Et ils pensent parking, par exemple un zone bleue : un commerce une place. Mais un restaurant il a pas qu'un client par jour… donc ça marche pas, ça fonctionne pas. Ils peuvent nous dire, c'est ce qu'ils nous disent encore maintenant « de toute façon vous avez plus de parkings zone bleue que n'importe quel quartier à Nantes et qu'il faut pas le divulguer parce que sinon on a tout Nantes sur le dos » mais je dis qu'à un moment donné ils vont avoir tout Nantes sur le dos, parce qu'ils font les mêmes choses partout. Là, il font le carré Feydeau par exemple, au milieu du centre, ils vont avoir le même problème… S'ils font pas des parkings… Ils voulaient mettre en place des parkings-relais, c'était plutôt ingénieux. Ici, normalement, ce qu'on voit, au bout du pré entouré, y a des maisons juste derrière, à cet emplacement là exact, il devait y avoir un parking-- relai, sur le plan c'est ce qu'il y a, mais elles y sont encore. Y a pas de parking-relai, l'anticipation c'est macache, ils ont rien trouvé, ils ont encore la possibilité d'y remédier mais ils le feront pas. Donc ça va être simple : les gens vont pas prendre le tram. Parce que c'est comme partout : s'il y a des possibilités de venir de l'extérieur de Nantes, de poser sa bagnole dans un parking gratuit, de prendre les transports en commun avec des tarifs préférentiels et de pouvoir faire le tour de Nantes sans problème, là ce sera bonard. S'ils font comme ils font là, c'est-à-dire qu'on prenne un ticket pour deux stations ou pour le fin-fond de Nantes on paye le même prix, ça c'est pas normal. Et ce qu'ils veulent c'est justement continuer avec ça, c'est-à-dire un seul et unique tarif : ça marchera jamais ! Les gens ne prennent pas leur ticket. Ils auront de plus en plus de problèmes. C'est aussi simple que ça. Et du coup ils vont pas rajouter des lignes de tram, ils vont pas rajouter des nombres de tram, du moins des fréquences de tram plus serrées, parce qu'ils ont largement de quoi faire, ils peuvent doubler si ils veulent, ils ont encore de la marge, largement. Ils le feront pas. Alors qu'ils savent très bien que ça fonctionne puisque quand ils font des fiestas et qu'ils bloquent avec le tram tout le monde revient en tram et ils sont blindés les trams… donc tout le monde le prend, parce que c'est gratuit. Et bien sûr ! Et oui ! Alors peut-être pas complètement la gratuité mais par exemple le fait d'avoir, je sais pas, on paye des impôts on a une carte et c'est payé dans les impôts… Alors payer un tout petit peu plus d'impôts, en clair payer son ticket, mais le socialiser, ceux qui peuvent pas parce qu'ils ont pas assez de pognon et bah c'est globalisé sur la totalité des impôts… et du coup faire en sorte que les transports en commun soient beaucoup plus accessible. Et ce qui manquerait, mais pas que pour le quartier même, c'est ça, c'est cette facilité de transport en commun. Parce que ça peut être aussi,

également, avec les vélos. Parce que c'est excellent de se balader à Nantes en vélo, si on réduit les fréquences de voitures, je suis désolé mais à un moment donné c'est plutôt agréable. Quand on voit par exemple, encore une fois pendant les festivals et tout ça, y a plein de gens qui sont en vélo… c'est excellent. En rollers, en patinette, tout ce qu'on veut, des joggers et tout, ça se met dans tous les sens et je trouve ça excellent et y a pas plus d'accidents ni plus de problèmes qu'avant… enfin pas dans cette période là toujours, y en a même moins. Y a moins d'accidents puisque y a moins de bagnoles, forcément.

MA : *Et pour toi, ça a changé un certain nombre de pratiques de venir vivre ici ?*

Par rapport au fait de… Moi je pourrais pas vivre en ville, au centre. Au centre-ville je pourrais pas, parce qu'il y a trop de gens, c'est trop… ça me ferait penser à l'Île-de-France donc non. Mais d'être suffisamment loin de Nantes mais suffisamment proche de Nantes quand même, avec la proximité du tram entre autre, oui ça change… parce que ma bagnole je la laisse là, je la prends juste pour aller à l'extérieur ou chercher des trucs lourds et je fais tout pour éviter ce genre de trucs… Parce qu'on a pris un machine pour faire de l'eau gazeuse, c'est un de nos gros achats, enfin lourd, pas cher mais lourd, de bouteilles d'eau gazeuse parce qu'on en consomme beaucoup. Là avec cette machine on va vite voir la différence et je pense qu'à un moment donné faut prendre ses responsabilités et faire des choix. Acheter cette machine c'était aussi un choix de moins utiliser la voiture aussi. Parce qu'en plus c'est cher, c'est carrément un luxe ce truc là, un peu comme d'avoir une Rolex. T'as vu ma bagnole ? C'est un peu ça quoi… Bon j'ai pas de montre mais dans l'idée c'est ça. Et je pense que beaucoup d'entre nous ici on cette remarque « si c'était plus facile, je prendrais le vélo ». Si on va voir le local-vélo par exemple, il est bourré de vélo, y a des vélos partout, c'est une grotte avec des vélos. C'est excellent. Parce qu'on peut aller à Doulon, aller au marché… bon maintenant le marché une fois par semaine il est là mais ça nous empêche pas d'aller voir les autres marchés. On vit pas en autarcie uniquement dans le quartier. Et ça fait partie des attraits aussi. Du coup on va même moins en ville, du fait qu'on a tout sur place, c'est important aussi. Par contre, à côté de ça, on y va plus pour les loisirs. Du coup, on va au théâtre, au cinéma, on y va en bagnole. Alors qu'on devrait y aller en vélo, bah non… on y va en bagnole. Parce qu'en plus le cinéma c'est à perpette… Donc nous on va au cinéma à Saint-Sébastien donc en vélo c'est un peu moyen. Et puis là en plus, l'accessibilité jusqu'à Saint-Sébastien, c'est pas top… Donc on peut pas y aller. Sinon ce serait un bon plan, on prend un pique-nique, un sandwich et on y va toute la journée, on se fait une journée cinéma, on va voir qu'un film mais on fait deux trois trucs en même temps… Voilà et puis on prend plus le temps, c'est plus sympa, et ça contribue aussi, le fait d'avoir un parc avec des bancs, des tables, ça contribue aussi au fait que les gens se posent. Ils ont la possibilité de se poser, ils ont par l'interdiction d'aller sur les pelouses, c'est un peu sauvage, c'est le but aussi du fait que soit un petit peu sauvage… fauché mais un petit peu sauvage. C'est pas un de ces trucs où il y a des étiquettes « pas le droit de monter sur la pelouse », ah c'est beau ! On peut pas se poser ? « Non ! » Ca sert à quoi d'avoir des parcs si on peut pas aller se poser sur l'herbe ? Je trouve ça nul, pour moi c'est un truc j'y vais une fois et basta. Donc on va déserter vite fait ce genre de trucs là… Et là pour revenir au quartier… le quartier devrait nous empêcher de prendre nos voitures et finalement non. C'est dommage. Parce que l'accès, les accès devraient être plus simples, plus rapides et plus faciles, plus accessibles du moins. Et c'est pareil si on prend en considération les handicapés… pfff, c'est un peu plus facile mais… par bus y a un handicapé qui peut rentrer, peut-être deux, ça veut dire que s'il y a trois handicapés qui se baladent ensemble entre portes, y en a qui reste pour

prendre le suivant… Ca, ils ont pas trop réfléchi là-dessus quoi. C'est un peu dommage. Là ils vont faire le tram-train, c'est tout un truc, une infrastructure démentielle, nous qu'est-ce qu'on va y gagner ? Rien ! Si un bruit supplémentaire. [le tramway klaxonne] Là, comme là, on a le gling-gling de temps, on a pas trop de bruit pour l'instant, le tram-train quand il passe il fait du bruit. C'est notre prochain copain… notre prochain combat pardon, c'est de veiller à ce que ça fasse pas de bruit. Là on a anticipé, on a envoyé des mails dans ce sens, ils nous disent « il est même passé et vous dîtes déjà qu'il fait du bruit », je dis « mais non c'est pour anticiper, est-ce qu'il fait du bruit ? », « on sait pas », « bah nous on veut savoir, est-ce que vous avez prévu ? », « non », « ah bah, faudrait peut-être prévoir les gars, y a des habitations, là il va y avoir une EPHAD, y a des vieux, vous allez pas tous les suicider parce que vous faîtes trop de bruit quoi ! Ils vont tous mourir. Normalement ils sont sensés rester là au moins une dizaine d'années. » [rires]. Donc voilà c'est aussi ça un peu la logique d'un quartier, c'est aussi anticiper le reste, c'est pas que le quartier lui-même, c'est de voir ce qui est possible de faire autour et pas forcément dire « voilà nous il faut un machin, il nous faut un truc, il nous faut un bidule, voilà on va tout mettre dedans, si on a tout on reste là », bah ouais mais les loisirs…

MA : *Et justement tu sais ce qu'ils ont voulu faire ici ?*

Bah ils veulent supprime, parce que c'est un peu la politique de Jean-Marc Ayrault et de ses acolytes, on va dire ça comme ça, comme ça je dirai la même chose plus tard mais à plus grande échelle, c'est de supprimer la voiture. C'est une règle. Ils ont tout fait pour que ça se fasse donc ils vont y arriver, petit-à-petit mais ils vont y arriver. Mais je pense qu'ils ont pas mis tous les moyens pour ça. L'autre objectif c'est de décanter les quartiers chauds… mais c'est pas de faire un écoquartier. D'ailleurs on nous a dit un moment donné, y a quelqu'un qui s'est énervé, je citerais pas le nom parce que ça me gonfle, mais qui nous a dit vraiment excédé « de toute façon écoquartier, c'est pas écologie… enfin pas quartier écologique, éco c'est économique pas écologique » donc faut arrêter de nous parler du poumon vert de l'agglomération nantaise. Et ça je pense que c'est plus là-dedans, c'est-à-dire qu'ils veulent décanter des Malakoff, des trucs comme ça, pour essayer de rénover Malakoff, pour essayer de redonner un truc à Malakoff… Et ils vont faire la même chose avec Bottière, c'est sûr, ils vont commencer à péter les trucs. Parce qu'il y a trop d'incendies, y a trop d'étrangers donc forcément ils vont faire en sorte que ça se [sifflement]. Et la meilleure façon de contrôler quelque chose c'est d'étaler, disperser, rassembler c'est pas une technique… C'est plutôt diviser pour mieux régner, c'est ça exactement. Et c'est ce qu'ils veulent faire et c'est exactement dans leur logique… c'est sous-jacent mais c'est vraiment ça. Vu les discussions qu'on a eu avec les élus c'est vraiment ça. Ecoquartier c'est de l'affichage, c'est ça oui… parce que si on regarde le site de la Mairie de Nantes sur cet écoquartier, c'est un écoquartier quoi, c'est un truc top, machin, ninnin ! Et puis quand on y est… y a même des gens qui font « bah c'est pas si écologique que ça », « bah non » mais je reviens à ce que je disais tout à l'heure, nous on va se débrouiller pour que ça le soit… Et quand on leur dit à eux « ah oui c'est une bonne idée », je dis « c'est pas un truc que vous avez anticipé les gars là ? ». Ils ont fait juste un parc et tout ça histoire de dire qu'il y a un truc écologique, sinon hormis la collecte pluviale, y a pas d'écologie là-dedans.

MA : *Et cet affichage tu en penses quoi, de ce que tu as pu en voir ?*
C'est très politique, ça m'étonne pas du tout… Comme tout les politiques, comme tout… c'est du flan, c'est du pipeau… Ca l'a toujours été et ça le sera toujours puisque voilà… D'une certaine partie des politiques du moins, si on reste toujours dans cette structure d'idées c'est

sur que ça restera toujours comme ça et que ça ne bougera pas… C'est clair ! Maintenant à nous de faire bouger les choses parce qu'on a aussi notre responsabilité là-dedans. Même si on est pas concerté, même si on nous demande pas notre avis, ça veut pas dire qu'on doit pas le donner. Un moment donné faut peut-être se sortir les doigts du derrière, et je reste poli sur ce coup là, et de faire en sorte que ce qu'on désire, ce qu'on cherche on aille le chercher. C'est ce que je dis à tout le monde, je dis « mais arrêtez de vous plaindre quoi, allez chercher ce que vous voulez. Vous voulez des vélos ? Allez les chercher vos vélos ! ». Nous on a voulu un truc jaune, une boîte aux lettres pour la poste, on les a fait chier pendant quinze jours en leur disant « c'est pas un peu normal », « ah mais c'est compliqué »… Là c'est la collecte de verre, on est obligé d'aller jusqu'à la Sècherie pour foutre nos verres dans un collecteur, ils en ont prévu hein mais il est là-haut et comme c'est pas fini on l'aura pas. Et là je leur ai dit « vous vous bougez le cul parce que moi je le veux vite », parce que ça ça fait partie de la collecte des ordures, des déchets, et la vie d'un quartier dépend de ça. Et on peut pas dire du jour au lendemain « on fait du tri à Nantes », ouais mais du tri on le met où ? Faut savoir et donc faut se bouger le derrière pour y arriver. Et c'est à nous de le faire, enfin à nous, à moi, aux autres. C'est là qu'entre en scène : le gueulard ! [rires] C'est là où j'ouvre ma chemise et y a SG, pas société générale, super gueulard, ou SR plutôt, super râleur, on va dire ça comme ça. Et c'est pour ça que je veux m'investir aussi dans l'Alliance Ecologique Indépendante, parce que je trouve que même dans leurs discours à eux, j'ai discuté avec des mecs au sein de l'alliance même, et ils m'ont dit « mais oui mais on sait bien que de toute façon on aurait pas été jusqu'à la présidentielle », faut arrêter avec ça ! Faut arrêter avec ça ! « Vous le pensez, vous le voulez, vous allez le chercher, vous avez des idées après il faut convaincre, faut bouger le cul des gens. Si vous vous basez sur des trucs en disant « j'ai des bonnes idées ok mais c'est pas réalisable » bah faut arrêter de les donner ces idées ». Mais ouais, moi j'en suis persuadé et c'est un point fort du cœur de quartier, c'est d'animer le quartier dans ce sens là, de pas faire que des trucs du genre MJC, machin, on fait de la musique, on contente les jeunes et on arrête qu'ils glandent. Et ben on va les mettre dedans, ils vont s'investir d'eux-mêmes dedans, on va pas les poser sinon ça fait manipulateur, et leur dire « bon les mecs vous voulez bouger votre derrière ? Vous voulez faire de la musique ? vous voulez faire du rap ? Ok, allez le chercher le truc ! On peut vous y aider, on a des contacts, on peut vous y aider y a pas de soucis. » J'aime pas spécialement le rap mais c'est peut être un axe, pourquoi pas… Y a plein de choses qui peuvent être faites mais à partir du moment où on va les chercher. C'est un peu comme les gens qui disaient « ouais, les toilettes sèches c'est pas mal », « ah ouais, t'as quoi comme toilettes chez toi ? », faut arrêter de… Bah ouais dans les rues, les festivals on a des toilettes sèches parce que c'est cool et on pisse à côté parce que c'est fermé [rires], par exemple. Moi je me suis posé la question, avec d'autres voisins, on s'est posé la question : est-ce que ce serait jouable chez nous ? Comment on pourrait faire ça ? Moi je trouverais ça sympa, alors peut-être que pour mes patients ce serait un peu difficile, un peu plus difficile… mais est-ce que c'est pas un axe de renouvellement justement, un axe de proposition, en disant « j'ai des pensées écologistes, pourquoi j'irais pas jusqu'au bout ? », qu'est-ce qui m'empêche de le faire ? On s'en fout y a pas besoin de flotte. Dans un premier temps, le premier truc que je compte faire, c'est de mettre un lavabo au dessus des chiottes pour utiliser l'eau avec laquelle on se lave les mains pour tirer la chasse-d'eau. Donc voilà ça c'est les axes de progression que j'aimerais bien travailler dans cet écoquartier pour qu'il y est lieu bien évidemment.

MA : *Pour finir l'entretien, ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Comme je te l'ai dit tout à l'heure. Un quartier idéal c'est vraiment un truc plus écologique que ça. Quitte à avoir des éclairages, par exemple de venelles, solaires, pour en plus du coup, en même temps, réduire le coût de l'électricité en urbain. C'est un truc, moi ça a le don de m'énerver, allumer des bureaux vides, allumer des toitures de pharmacie je vois pas l'intérêt, mettre des spots dans les magasins d'esthétique… Ca fait partie des thèmes de travail aussi, ça peut se faire. Bon, par contre, des candélabres solaires ça risque de coûter cher. Mais si on pose pas la question on aura jamais de réponse et on sait pas si c'est réalisable maintenant ou dans dix ans… peut-être, qu'est-ce qu'on en sait ? Si on pose pas la question maintenant on le saura jamais, autant y aller… Déjà qu'on a dû discuter pour avoir un composteur alors que ça coûte rien. Donc voilà le truc idéal c'est ça puisa avec toute une circulation piétonne et cycliste, cyclable pardon… Et voilà que les gens trouvent des liens autres que les liens qu'on veut bien leur donner. Faire des sortes de rendez-vous de voisins comme on va faire toute à l'heure, petit pique-nique entre nous come ça, personne nous empêchera de le faire… suffit de demander les autorisations parce que c'est l'espace public et je vois pas pourquoi…

J'ai eu une discussion avec un des mecs qui bosse à l'urbanisme et par exemple pour le composteur je lui ai posé la question, il était en face de moi, je lui parlais d'autre chose et notamment de mon projet de mettre un truc ici [abri extérieur pour ses clients] et je lui dit « le composteur comment ça se passe » et il me fait « ah bah nous on est d'accord puisque c'est dans l'espace public, ça devrait être habité, c'est plutôt dans l'air du temps, c'est un écoquartier ça va avec… on a aucune raison de dire non », je dis « ah bon on m'avait dit qe c'est vous qui bloquiez », « ah non nous on bloque rien du tout, non c'est plutôt l'aménageur et l'architecte qui lui veut pas bouger de ses plans du départ », voilà maintenant je sais vers qui aller et si ça merdouille j'attaque, parce que je suis un requin moi, j'attaque, je renifle l'odeur, j'arrive et je croque dedans d'une force qu'ils s'en souviennent et ça c'est ma façon de faire… mais voilà je mâche pas mes mots.. Des fois j'y mets pas forcément les formes, j'apprends à le faire, un peu plus délicat, un peu plus respectueux du temps justement, j'ai appris avec mon boulot et avec plein de choses mais en pensant maintenant… Avant je me disais « c'est injuste, c'est injuste, je me sens le droit d'aller chercher donc je vais chercher. Mais qu'est-ce qui m'oblige ? Rien ! Y a pas le droit, y a pas le droit de quoi ! Faut qu'on m'explique. », maintenant j'y vais un peu plus… beaucoup plus sournois « mais qu'est-ce qu'on peut faire pour améliorer les choses ? » mais l'objectif… C'est un tout petit peu plus long donc c'est le temps mais par contre j'obtiens et je ferai ce qu'il faut pour obtenir les trucs qui sont faisables… les candélabres solaires c'est une idée mais techniquement parlant c'est sans doute pas facile, pour qu'ils soient allumés tous ensemble faudrait qu'ils soient reliés quand même et je sais même pas si c'est jouable. Mais quand on voit par exemple certains pays de l'Est travailler sur des trucs comme ça, eux ils l'ont déjà depuis longtemps. La question est : quand arrive une idée de faire un écoquartier, et ça c'est une question à laquelle personne répond, j'ai pas trouvé quelqu'un pour me répondre, comment on gère une idée pareille ? Un écoquartier ? Qu'est-ce qu'on fait ? Où on va chercher les idées, c'est quoi le cahier des charges ? Qui réfléchit à quoi ? Et comment on s'y prend ? J'ai pas de réponse à ça. Les habitants ils aimeraient bien avoir des réponses comme ça, même plus que les habitants, en général tous ceux qui sont plus ou moins concernées par l'écologie, le respect de l'environnement, les énergies renouvelables… Et puis c'est un peu dans l'air du temps, être écolo c'est cool, mais non c'est pas cool. C'est politiquement correct. Alors que quand on veut bien on y arrive… distribution de sacs plastique pour faire du tri pour pas avoir à payer des containers, voilà ça c'est une solution, à mon avis la meilleure. Maintenant je pense qu'on peut faire un tout petit mieux, c'est-à-dire sélectionner à la source,

dans les foyers un endroit où on peut vraiment sélectionner les choses… peut-être qu'avec des trucs encore plus triés on peut avoir presque la perfection. C'est-à-dire qu'il y a peut-être des choses qui peuvent être recyclables facilement… par exemple, je sais pas, tous les papiers gras et tout ça qu'on peut pas forcément composter parce que c'est problématique dans les composteurs, pour certains papier d'emballage de charcuterie, je dis n'importe quoi, qui en clair se dégradent pas parce que c'est du plastic largement… peut-être que ça en les incinérant et peut-être prévoir un truc pour utiliser tout ça pour faire du chauffage ça peut être une solution… peut être que c'est déjà en place et on en sait rien… On en sait rien, c'est ça le truc. Quand on voit par exemple, j'ai bien aimé moi, les containers qui se trouvent sur les trottoirs et qui vont direct à une usine et qui chauffent la ville, je trouve ça génial comme idée. Economiquement ça peut aussi faire du chauffage… après y a toujours le fameux truc qui est que si on isolait mieux les bâtiments on aurait moins de pertes de chaleur et on aurait moins à consommer aussi… les deux sont valables. Ca ça fait partie d'une des propositions de l'Alliance Ecologique, c'est de faire en sorte que les gens isolent plus et de participer à des efforts de travaux dans toutes la France pour des bâtiments, notamment des bâtiments de fonctionnaires, donc des bâtiments de style mairie, machin, qui peuvent être beaucoup plus isolés, du fait qu'ils peuvent être moins consommateurs de courant. C'est indéniable ça, ça reste une bonne idée. L'autre idée-phare que moi j'ai tout de suite adoré c'est la ruralisation des campagnes et d'arrêter de vendre des terrains qui pourraient nous servir pour nos propres besoins en nourriture, de les vendre à des promoteurs qui vont faire des pavillons de merde qui seront de toute façon détruits au bout d'un moment. Voilà de conserver ces terrains et en contrepartie utiliser des terrains abandonnés et de les retravailler, de les isoler et de les vendre. Ca, pourquoi ils le font pas ? Et puis de se dire aussi qu'à un moment donné un investissement immobilier il perd de sa valeur et comme dit Coluche « on paye vingt ans de sa vie pour être propriétaire d'une ruine » et c'est clairement ça. Et dans la tête de certaines personnes… moi j'entends souvent des clients qui me disent j'ai fini de payer ma baraque mais elle est morte et je m'en sors pas parce qu'il faut que je fasse des travaux, j'ai ceci qui va pas, ceci qui va pas, et ils sont dans la merde autant qu'au début sauf qu'ils ont plus de boulot parce qu'ils ont soixante ans et que voilà… Et tout va... ils vont vendre leur truc pour acheter un appartement qui va être dévalorisé et le machin va être soit abandonné soit revendu à quelqu'un qui de toute façon aura du mal à faire les travaux.

MA : *D'ailleurs tes clients ont quelle image d'ici ?*

Ils disent que c'est plutôt sympa pour un truc tout gris. Non mais c'est vrai ! La première expression des gens c'est « c'st tout de même sympa » donc visuellement, à l'extérieur c'est pourri. Quand j'arrive du tram et que je vois le bâtiment… après quand j'y suis c'est cool, mes plantes ça va c'est cool, mais sinon visuellement quand je regarde la baraque, pfff… c'est nul, ça m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est ce qu'il y a autour, la pelouse, le trèfle qui pousse et que j'arrive pas à couper [rires]. Et voilà c'est vraiment ça, et même carrément quand je me laisse aller je me dis « on s'est fait enculé quelque part quoi », on a acheté un truc d'une certaine valeur qui n'a pas cette valeur. Enfin on a payé trop cher quelque chose qui n'a pas cette valeur. C'est vraiment ça.

MA : *Sur quels aspects ?*

Sur l'aspect du… parce qu'on se pose encore des questions « est-ce que les fissures vont pas réapparaître, est-ce qu'on s'est pas fait avoir là-dessus et qu'ils nous cachent des trucs ? » parce que de toute façon si on a eu des indemnités financières c'est bien qu'ils ont merdé quelque part. Dans dix ans ça va devenir quoi ? Et c'est même pas des mythes, c'est quand même des trucs étayés par des faits. Ils nous ont filé du pognon quand même ! Pour qu'on ferme notre tronche ! Y a quelque chose… Nous, comme j'ai mon cabinet ils nous ont filé quand même plus de 10000 euros et certains… le plus petit chiffre c'est 4000, ils avaient pas eu grand dégât dans leur maison.

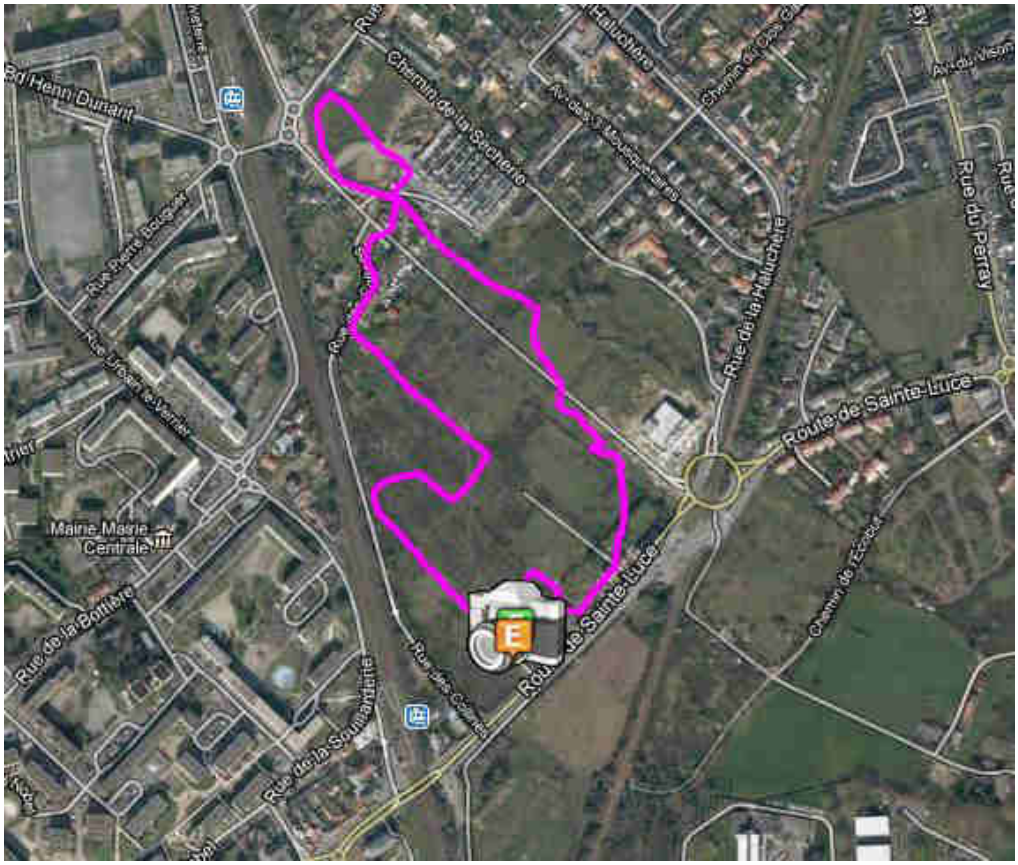
MA : *Tout le monde a touché de l'argent ici ?*

Les plus gueulards, les autres ils se sont fait avoir. Donc la preuve que c'est quand même de l'arnaque là… Celui qui ne demande rien il a rien… Nous on a un dossier comme ça avec des photos. Sauf qu'on a dit un truc qu'il fallait pas qu'on dise… on avait ciblé notre truc sur 70000 euros, notre manque à gagner par rapport à mon activité, par rapport à l'activité de mon épouse, par rapport à plein de trucs… le fait qu'on ait fait de la déco, qu'on a mis du temps, que moralement on a subi des contraintes, énormément de contraintes, qu'au niveau de la santé on a eu des problèmes parce qu'il y a eu de la moisissure, tout un tas de trucs qui n'allaient pas… Donc c'est pas inventé non plus, c'est des vrais trucs, et on a fixé nos frais par rapport aux intérêts qu'on paye, par rapport au salaire que mon épouse a, moi mon chiffre d'affaire dans l'année, des trucs comme ça… on a ciblé en expliquant tout quand même… Et on a demandé 70000 euros et après on a dit « oh bah non on va pas vous demander ça » et après je suis dit « merde, c'est trop con, on aurait du dire « c'est ça qu'on veut » » et on aurait eu plus que ce qu'on a obtenu. Ils nous auraient pas donné 70000 euros ça c'est clair mais ils nous auraient peut-être… peut-être ç'aurait été un peu plus haut, 15000, 20000… On le saura jamais parce que j'ai un peu lâché le truc un moment donné en me disant « non c'est un peu chaud quand même, on a quand même payé 250000€ le machin… » c'est ce que je leur ai dit chaque fois « quand on paye une baguette et qu'il manque la moitié de la baguette, on paye pas la baguette… sauf que là on l'a déjà payée, comment on fait ? ». C'est ça le truc, ils me donnaient raison… le problème c'est que c'est pas que d'avoir raison, ça va plus loin que ça… en même temps c'est ça qui forge le caractère. Comme quoi on continue à apprendre… Mais globalement on veut pas… Enfin y a des gens qui ont décidé de vendre leur appart avec les problèmes dans les deux premiers mois les problèmes qu'on a eu et ils se sont barrés ailleurs. Et nous a dit « non on a chois ce quartier, on va pas laisser tomber maintenant, on peut laisser tomber maintenant c'est pas possible… sinon ça serait revenir sur nos propres opinions et nos propres convictions », c'est vraiment de cet ordre : faut se battre pour garder sa maison. Enfin c'était un peu ça quoi, c'est comme ça que je le vois moi, toujours. Et d'un autre côté je me sens lésé, je me sens vraiment lésé… Je me dis « voilà j'ai fait confiance et on m'a menti quelque part » donc je me suis fait avoir… alors qu'un investisseur autre aurait pas fait ça comme ça, du moins pas dans cet esprit là. Quand ils négocient des terrains, ils négocient vraiment et même si c'est bon ils négocient quand même. Y a un moment c'est où est-ce qu'on place la limite. Je crois que c'est ça, c'est à ça qu'il faut réfléchir à chaque fois donc maintenant on peut plus rien faire là-dessus… maintenant on peut qu'améliorer ce qu'on a, c'est-à-dire le quartier et je pense que c'est parti dans le bon sens. Après faut essayer de convaincre le plus de personnes possible parce qu'il y en a pas beaucoup qui bougent là. On attend après des réunions comme le printemps des voisins pour faire bouger un peu les choses en disant « bah ouais vous pouvez vous investir les gars », ça c'est clair, je pense qu'il y a des gens qui veulent

quand même s'investir un moment donné, si on les pousse, si on les encadre ouais, je pense qu'il y en a qui peuvent aller quand même relativement loin donc c'est plutôt encourageant…

HN15	**Date :** 03/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire + travail
	Investissement/loyer : 250 000€
Climat de visite : Temps clément, frais, sec	**Adresse :** rue René Dumont
	Arrivée : juillet 2009
Durée de la visite : 45 min	**Appartement :** T5, 106m²
Longueur du parcours : 1585 m	**Occupant(s) :** 3
Durée de l'entretien : 1h40 min	**Profession :** Directrice de projet, industrie pharmaceutique
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Oui, association de parents d'élèves, conseil de quartier
Age : 38 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Jardin de la maison	28 :36	Donc on peut commencer par où j'habite déjà. Donc nous on a acheté en 2009 ici. En fait sur plan, sauf qu'on arrivait de la Région Parisienne, on voulait un T5 et en appartement en fait, y avait quasiment plus de T5 disponibles et ceux qui restaient c'était… c'était celui-ci qui était disponible donc en juillet avec livraison

		quand il fallait donc on a pas acheté très en avance sur plan, on a acheté au mois de mars un truc comme ça. Les T5 sont pas forcément très recherché dans le quartier. Nous ce qui nous fallait en fait c'était une pièce pour mon mari en bas et moi pour travailler parce que je travaille aussi de la maison en télétravail. Et donc on a notre partie, on va dire qu'on a un tiers de la maison qu'est réservé à la vie professionnelle et le reste qui est réservé à la vie familiale. Alors moi j'aime beaucoup la devanture très moderne, très carré, très épurée et avec le petit jardin qui m'auto-suffit c'est-à-dire que j'arrive à faire pousser mes petits légumes, mes tomates-grappes, mes framboises, etcetera… mais pas passer mon week-end à faire le jardin. Donc ça ça me convenait énormément. Y a beaucoup de gens qui disent « ah il est tout petit ton jardin » mais moi du moment que j'ai ce qu'il faut pour manger dehors et m'allonger sur la perlouse, ça me suffisait, et faire mon petit bout de jardin. Là l'emplacement est très agréable parce que c'est une orientation sud, sud-ouest même, donc c'est vraiment vraiment très sympa. Les logements n'ont pas forcément été construits avec des chauffages ou des systèmes d'énergie très sophistiqués, c'est des grille-pains mais par contre on utilise très peu d'électricité parce qu'on est plein sud et que le soleil tape et qu'ici il y a une inertie qui se crée et donc c'est super agréable… donc ouais on gagne ça. Moi ce qui me manque ici c'est le fait qu'on ait pas de récupérateur d'eau, je trouve que ça a été, par rapport à notre quartier, j'attendrais vraiment d'avoir plus d'ambitions à ce niveau là. Pas de composteur non plus. Nous on a un composteur, un lombri-composteur de compète, qu'on a mis dans la cuisine au départ et là quand on refait la cuisine on avait plus de place donc on l'a mis dans notre garage mais il marche toujours y en a plein, ils s'éclatent [rires]. Et ce que j'aimais bien aussi dans la construction en fait, c'est que ce qui nous appartenait, entre guillemets, c'était vraiment notre chez-nous et puis y a des pièces, je vais vous montrer, on va faire le tour, y a des parties communes, donc local-vélos, boîtes-aux-lettres et garages, qui sont des parties communes.
Espace vert devant le programme Bouygues	31 :10	Et c'est vrai que j'aimais cet espace vert devant, après voilà y a toujours… on est en ville, y a du vis-à-vis mais voilà c'est quand même, c'est assez restreint. C'est plutôt… moi d'après ce que je cherchais, on y est assez proche, je dis que c'est plus le côté environnemental qui me manque un petit peu. Mais bon, c'est ma philosophie de vie aussi par rapport à ça. Mais c'est pas grave… ça nous met des actions aussi en place donc ça progresse.
Venelles entre les bâtiments Bouygues	31 :53	Et c'est vrai que j'aime bien ce côté aussi… voilà petites venelles, c'est audn même assez calme. Alors ce que j'adore quand même c'est le tram juste en face, on est à cinq minutes du tram, voilà on se déplace encore beaucoup et de la gare on est à dix minutes, c'est juste génial quoi. Pas besoin de prendre de voiture, de taxi.

		Donc voyez on a des parties communes donc la boîte-aux-lettres est commune à tout le monde ici. Ici on a le local vélo [elle ouvre]. Donc il est pas encore aménagé mais vous voyez, y a ce qu'il faut. Après les gens mettent aussi les poussettes parce que les gens qui habitent sur la terrasse à l'étage bah c'est pas pratique de monter la poussette donc ça sert aussi de stockage à poussettes. Donc ça c'est vraiment… ouais c'est apprécié, bon on l'a pas encore aménagé comme on voudrait mais… y a pas encore de porte-vélos mais ça va venir. Et donc tous les blocs sont comme ça avec les mêmes parties communes donc tout le monde a son petit bout de jardin come vous avez pu le voir. Même à l'étage ils ont un jardin aussi, où une terrasse.
Rue René Dumont, bas	33 :20	Et donc là de l'autre côté vous avez le garage, ça correspond à tout le bloc. Donc on va rentrer là si vous voulez voir, je vais vous montrer vite fait. C'est un garage [rires]. Voilà quoi, c'est pas compliqué, c'est ce que j'aimais bien dans l'architecture c'était que c'était pas… voilà au niveau du garage ils ont pas fait des box mais tant pis, nous on va faire un box probablement après mais l'idée c'est de faire des choses assez épurées et après chacun s'éclate après dedans comme il le veut. Ce que je vais faire peut-être c'est que je vais faire le chemin que je fais le plus souvent, c'est-à-dire pour emmener ma fille à l'école, et après on revendra, je continuerai dans le quartier, vous dire quels sont mes lieux de passage. Donc nous on a été les premiers à être livré donc c'est vrai qu'on a vu grandir les immeubles, toute cette partie là [le FJT et la villa des arts] n'existait pas quand on a aménagé. Alors c'est drôle parce qu'on a vu vraiment tous les parpaings se monter un par un, vraiment aucune verdure, et là voir une résidence aussi verte c'est super agréable. La route était pas faite ici. Alors c'est vrai que c'est particulier de voir des routes comme ça en béton mais le fait d'avoir toutes les noues qui sont fleuries avec des plantes mellifères et… c'est juste super agréable quoi. C'est vraiment un espace sympa quoi. Alors c'est quelque chose qu'on apprécie aussi énormément c'est le fait que… notre fille a neuf ans et elle peut rentrer de l'école comme elle veut, vous allez le voir on est vraiment tout près quoi.
Route de Sainte-Luce	35 :30	Donc on a pas de commerces, y a la banque qui est ici, le laboratoire, après y a un local et on ne sait pas encore ce qui va être. Donc la pharmacie qui vient de s'installer. Enfin voilà, y a vraiment les commerces de première nécessité qui sont vraiment très proches. Ici il devait y avoir un cabinet médical malheureusement je crois que ça va pas aboutir mais voilà… Y a quand même tout ce qu'il faut à portée de main sans avoir besoin de prendre la voiture trop souvent quoi.

Place du commandant Cousteau	36 :13	Après au niveau des architectures, c'est vrai que c'est assez particulier parce qu'il y a des gens qui trouvent que c'est un peu trop bétonné quoi. Mais moi j'aime plutôt toutes les architectures qui ont été faites ici, celle que j'aime moins bien c'est celui-ci [façade bleue sur la place du commandant Cousteau), c'est pas ma tasse de thé. Mais voilà, après je suis pas fan, par contre le foyer de jeunes travailleurs je trouve que c'est super sympa, on a pas l'impression d'avoir des cages à poules quoi. Pour être rentrée à l'intérieur, c'est pareil, les espaces sont très vastes, etcetera. Et puis du fait que ce soit pas que des familles qui sont dans le quartier, des jeunes aussi qui commencent à bosser, je trouve que c'est vraiment… c'est bien réfléchi d'avoir mélangé ces différentes populations. Ici y a aussi beaucoup de personnes âgées aussi donc c'est vraiment plaisant de pas être dans un ghetto et de pas se retrouver avec des gens de la même catégorie socioprofessionnelle… Enfin ça je trouve ça fort agréable. Et, je sais pas si vous avez eu le temps de faire le tour des commerces, mais pour l'instant on a plutôt des commerces de bonne qualité quoi. Le boulanger voilà, alors il fait pas du bio mais c'est quand même de la farine 80, il utilise vraiment des produits, c'est limite bio quoi. La brasserie ils font des produits frais donc c'est plus qu'agréable, le chocolatier il fait aussi des produits de bonne qualité, la coiffeuse après je sais pas si elle fait dans le bio [rires] mais voilà quoi y a vraiment, c'est vraiment la politique, on sent que les gens sont quand même dans un développement durable, dans le bien-être des gens…
Devant l'école, en face de la médiathèque	38 :20	Donc y a la médiathèque qui est arrivée avant nous et qui est là depuis un petit bout de temps et c'est aussi un avantage super intéressant sur le quartier parce que, voilà quoi, vous avez les enfants, les adultes, nous aussi on peut profiter, je suis plus lectrice qu'amateur de vidéo ou d'audio mais voilà y a un libre choix quoi. Et ça coûte rien, pour les enfants c'est gratuit, pour les adultes c'est douze euros l'année, c'est un budget quand même très faible par rapport à une qualité de vie qui est extraordinaire. Avec des salles, enfin voilà quoi, des activités… Encore une fois l'architecture est très particulière mais moi j'aime beaucoup ces architectures un peu industrielles comme ça donc ça me plaît énormément et comme vous le voyez y a l'accès pour tous, les accès handicapés, je trouve que c'est quand même bien pensé quoi. Alors maintenant que c'est établi, oui c'est bien pensé, mais quand on est arrivé on marchait tous dans la boue ici et je me disais que si quelqu'un… bon y a quelqu'un qui est dans la résidence là-bas, la Sècherie, et qui est en fauteuil et ouais ils ont vraiment galéré. C'est juste super dangereux quoi. Ici, la place était pas faite donc on passait sous la grue parce que de toute façon il fallait passer pour aller à l'école donc on passait en dessous avec nos enfants donc moi je trouve

		que c'était super dangereux. Je trouve que le quartier est bien pensé mais dans la réalisation je sais pas, je crois qu'ils savent pas utiliser un Gant chart mais c'est… y a vraiment quelque chose qui va pas dans l'organisation, c'est… Enfin je vous dis, je comprends que la ville ou Nantes Métropole ne pouvait pas être responsable des promoteurs qui construisaient à la vitesse qu'ils souhaitaient mais vraiment… Tout est lié à ça, si on a pas les constructions qui arrivent en même temps, tout qui est livré en même temps, on doit gérer, informer les gens qui y travaillent qu'il y a des gens qui y habitent, nous on s'est fait insulté par des ouvriers nous disant « mais c'est un chantier ici », « c'est bon quoi, vous n'habitez pas là alors vous nous laissez tranquille » et ça ça été vraiment très difficile et quand… même si je pense qu'un écoquartier c'est en partie idéaliste au moins sur la construction parce que je pense que sur l'écologie, au niveau du bâtiment y a encore beaucoup à faire… Mais là quand vous êtes dedans que vous avez déjà cette sensibilité à l'écologie et que vous voyez comment c'est fait, comment c'est dégueulasse, les gens ils déversent, ils vident leur… ils nettoient leurs camions en face de chez vous… là y a des tuyaux qui sortent à côté de l'école, on sait pas ce qu'il sort des tuyaux, c'est juste infecte quoi… Et ça quand vous avez une sensibilité écologiste, y a forcément un moment où y a des gens qui réagissent quoi, donc… C'est vrai que Monsieur Dulluard de Nantes Métropole, on l'a souvent un peu remué, il était pas toujours très content mais on pouvait pas laisser ça, c'était… En face de chez nous où il y a la prairie maintenant y avait une décharge, un tas d'immondices… Et puis en plus aucune culpabilité, aucune honte, avec un grand panneau « ici votre écoquartier » et derrière un tas d'immondices quoi… Mais c'est pas possible quand même ! C'est vraiment… on a fait appel à la presse. Et c'est dommage parce que c'était pas notre but d'être dans un combat comme ça et l'idée c'était vraiment d'arriver dans un combat plus positif, c'est-à-dire de se dire « voilà, comment on va développer ce quartier, comment on peut faire pour que ça se passe le mieux possible ? » enfin voilà… mais pas combattre contre la ville quoi… Mais c'est pas grave on a connu plein de monde grâce à ça [rires]. Donc là c'est pareil, l'école c'est aussi une architecture un peu particulière, on nous a… En fait quand on nous a présenté l'école on nous a expliqué que le projet a été retenu parce qu'ils ont gardé une serre en fait. C'est pareil, la serre, elle est pas utilisable. Parce que l'hiver elle gèle et l'été il fait trop chaud, y a pas de système de ventilation. Donc c'est des petites choses come ça, on a pas encore eu le temps de voir avec la ville mais on voulait juste savoir à quoi ça servait… C'est joli de faire ça sur le papier mais il y a un petit côté un peu folklorique. Y a vraiment un côté comm'… Enfin nous on a trouvé que c'est vraiment une action marketing et que

		derrière y avait pas beaucoup d'action qui allait dans le sens… après voilà, encore une fois, la réponse qu'il nous font régulièrement c'est « c'est aussi aux habitants de s'investir ». Ouais c'est vrai mais bon on a aussi acheté, même le mètre carré n'était pas aussi cher que sur le reste de Nantes, on a quand même acheté un appartement assez cher et on paye quand même des impôts locaux en conséquence donc c'est vrai que je trouve que… bah ouais ça manque d'aboutissement. En tous cas, les gens sont assez liés. Donc on est arrivé en 2009, en novembre il y avait 64 enfants dans l'école donc qui allait de la maternelle petite section au CM2, enfin y avait pas de CM2 mais ça pouvait aller jusque là, y avait des enfants de CM1… Donc y avait triple et quadruple niveau à l'école donc l'impression d'être dans une petite école de campagne en fait. Et puis voilà, elle a grandi, là on est à 193 enfants, et puis une activité… parce qu'on a monté l'association de l'école en 2009 aussi, en novembre 2009, pour aider les instits aussi parce qu'elles étaient que trois instits avec 64 enfants, leurs triples et quadruples niveaux. Et l'association, elle grandit, elle grandit, donc on l'a appelé Volcans d'Eveil parce qu'on est sur le mail Harou Tazzieff donc volcans et éveil pour les enfants. Et on a pas mal d'actions, des actions juste pour l'école et des actions inter-quartiers aussi, ça ça donne un vrai dynamisme, on a cinquante adhérents dans l'association, sur 193 enfants ça fait un bon nombre et encore y a des parents qui n'ont pas adhéré à l'association et qui sont très actifs aussi. On est pas obligé d'être dans l'association pour être actif. Moi j'ai décidé d'être dans l'association partie relations avec le quartier, c'est ça qui m'intéresse. Y a des parents qui veulent plutôt être dans l'association pour leurs enfants seulement mais voilà quoi c'est un bel échange, de belles énergies qui se croisent et quelques fois elles se rencontrent donc c'est plutôt pas mal… Les enfants, j'avais été une fois avec eux en visite scolaire, et on voit qu'ils sont habitués à… ils touchent à la diversité alimentaire, ils touchent à la diversité culturelle et ça je pense que c'est à peu près bien réussi, du fait de la mixité sociale et le fait qu'il y a quand même une sensibilité ici au bien-manger etcetera… et en sortie, c'était sur le jardin naturel au Grand Blottereau et l'animatrice présente à un moment les œillets d'Inde et elle dit « voilà pourquoi on a des œillets d'Inde, regardez y a plein de coccinelles sur les œillets d'Inde, pourquoi on en met » etcetera et elle dit « je vous donne un exemple, si je vous donne des épinards et des frites vous allez choisir quoi » et en fait sur les quinze gamins qu'il y avait y a quand même un tiers qui a dit « les épinards » et voilà quoi, ça commence à bouger, y a des choses qui bougent, les enfants n'avaient pas forcément que des brioches ou des gâteaux ou des trucs chocolatés à manger, ils avaient vraiment soit des salades soit des tomates, enfin y avait des fruits, des légumes à manger dans leur pique-nique, enfin

		voilà y a une culture qui s'installe et ça ça fait du bien de voir que… Parce que je suis sensible ça, certainement, mais je pense que c'est un mieux-être d'agir de cette façon là. Donc je sais pas si c'est lié à l'architecture mais en tous cas le fait que les gens aient la même sensibilité et qu'ils se retrouvent dans un écoquartier je pense que la mayonnaise monte quoi. MA : *C'est vrai qu'ici l'école est vraiment centrale dans le quartier…* C'est vrai que ça a été moteur mais en même temps on est tellement soutenu par les commerçants… Je veux dire on fait, pour la fête de l'école, on fait deux actions dans l'année avec le chocolatier, et il nous fait 10% de réduc et il nous rétribue 20% pour l'association et ça nous finance quasiment le budget de la fête de l'école. Quand on fait, on fait deux trois spectacles dans l'année, un ici sûr et un dans une maison de quartier, soit à Bottière soit à Doulon et les artistes ils vont au restaurant après, le restaurateur leur offre le repas, c'est juste naturel. On leur demande et ils font « oh oui », la dernière fois je crois qu'on a eu un loupé parce que la présidente était pas bien à ce moment là et donc elle a pas réservé le jour même et puis elle a pas redit deux trois jours avant et on est arrivé et le restaurateur nous a dit « asseyez vous, c'est pas grave, je vais vous installer dehors, je vous mets un truc chauffage et puis vous allez être bien, non, non, vous repartez pas comme ça quoi » et voilà c'est juste une bonne ambiance. Après pour la fête de l'école l'année dernière on a fait une tombola gagnant-gagnant, on pense récidiver cette année, chacun participe, chacun donne un cadeau, mon mari avait donné trois massages, l'esthéticienne c'est pareil avait fait des massages et des séances d'UV, je sais plus quoi… Et voilà, la tombola c'est gagnant-gagnant, pendant la fête de l'école y a des stands qui sont payants pour rentrer dans nos frais mais y a toujours un stand gratuit sur le thème de la fête de l'école… c'est toujours, enfin voilà, on fait toujours attention qu'il y ait pas des gens qui soient laissés parce qu'ils ont des revenus moindres ou des difficultés financières à un certain moment. Ca c'est vraiment important aussi. Après ça veut pas dire que ce soit gratuit pour tout le monde, là les spectacles sont toujours payants mais voilà c'est des sommes quand même assez modiques et c'est financé par d'autres actions dans l'association. Donc ouais c'est plutôt intéressant, là je vous dis ce matin j'étais à l'équipe de quartier, parce que voilà y a des interactions entre l'école.. ; là ils vont nous supporter pour une activité pour la fête de l'école.. ; Pendant un mois en fait il va y avoir un cirque qui va être à l'école et les enfants vont donner leurs résultats lors de la fête de l'école, donc au lieu de faire des danses habituelles ils vont faire vraiment quelque chose lié au cirque. Donc là pour l'instant nous on sait pas mais on sait qu'on peut le

		financer… nous ont a mené des actions au cours de l'année pour pouvoir financer cette action et là les instits mènent aussi des ventes de pains au chocolat, des ventes de plantes, des plants de tomate, des plants de basilic, voilà les instits ont semé des graines dans la serre ou chez elles et elles vendent ça aux parents pour un euro symbolique. Donc voilà, c'est vraiment un échange qui est fait, c'est vraiment sympathique.
Parc	51 :00	Là on fait, on va aller jusqu'au jardin, je vais vous montrer le jardin. On fait une inauguration… on a eu le droit d'avoir un jardin pédagogique là sur le parc du ruisseau des Goards et en fait lors d'une réunion publique avec Monsieur Vissuzaine, Monsieur Dulluard, enfin les représentants de la ville, je crois qu'il y avait Madame Toucheveu également, ils nous avaient fait part que y a beaucoup d'habitants qui se plaignaient parce qu'avec les différentes étendues d'eau y avait beaucoup d'éphémères donc c'est plutôt bien parce que ça veut dire qu'il y a un écosystème qui se met en place mais par contre il manque un peu d'oiseaux pour bouffer tout ça. Ils nous avaient parler de la possibilité de faire une visite ornithologique et puis le jardin était… On a fait aussi en début d'année de ventes de bulbes pour financer du matériel pour le jardin du coup, et ces ventes de bulbes ont permis d'acheter un chariot, même si on a eu quelques matériels de Séquoia, bon voilà acheter des gants, des bulbes, des godets, enfin voilà plein de petites choses comme ça qui se sont faites au fur et à mesure et en fait on voulaient vraiment marquer le coup parce que c'est vrai que l'association demande quand même beaucoup aux parents de participer tout au long de l'année et parfois on a un peu peut que les parents qui sont pas impliqués au quotidien se posent la question de savoir « où va mon argent quoi », « où va mon argent ? est-ce qu'il y a quelque chose de fait ? » et là on voulait vraiment faire l'inauguration du jardin de l'école donc ce sera le 2 juin. Et donc cette inauguration en fait la ville se la réapproprie en fait un tout petit peu parce qu'ils n'ont pas encore inauguré ces jardins… et donc du coup ils vont nous permettre de faire des choses assez intéressantes, on va avoir une visite guidé avec un professeur du collège Noé Lambert qui a des nichoirs ici pour qu'on ait des plus en plus d'oiseaux, la Fédération des Amis de l'Erdre aussi qui vont venir nous faire découvrir en fait la biodiversité. Et à chaque fois faut encore avancer de l'argent, c'est encore 150, 200 euros, l'association peut pas tout supporter financièrement et là le CEV on nous a dit « on avait rien fait pour l'inauguration donc nous c'est rien », « si vous c'est rien nous c'est déjà un bon budget », donc c'est ça c'est plein de belles énergies, de compétences qui se croisent et oui une vraie envie de bosser ensemble donc c'est plutôt pas mal.
Parc, devant la Sècherie	54 :10	Donc on a plein de grenouilles ici, je sais pas si on va les voir, mais y a plein de grenouilles comme ça dans le ruisseau donc la vie

		prend bien. Moi j'aime beaucoup les maisons lego là [la sècherie], je trouve ça très sympa, je trouve que ça fait vraiment playmobil ou lego, je sais pas… Mais pour être rentré aussi à l'intérieur, j'ai vécu dix ans en HLM j'aurais bien voulu avoir un HLM comme ça moi. Avec… chacun a sa petite cour, son espace vert en tous cas. Alors après… les gens qui y vivent vous diraient que c'est pas toujours super fonctionnel. L'idée, vous en avez peut-être rencontré certains, de la fameuse pièce en face… qui au départ est quand même une bonne idée je trouve mais voilà un point d'eau n'aurait pas été de trop quoi. Et puis c'est vrai que quand on arrive avec des jeunes enfants on évite de les mettre à l'autre bout de la pièce. Mais quand même quoi, c'est quand même une richesse d'être en HLM et d'avoir une petite cour, c'est plus confortable que d'être dans des immeubles comme ça… Après encore une fois faut aimer l'architecture, parfois on a l'impression que les architectes se sont bien éclatés, se sont bien amusés, ça fait vraiment ça… MA : *Oui et c'est très fermé, grillagé…* Ouais moi je trouve ça rigolo justement, le fait qu'il y ait des grilles à chaque entrée, les grilles roses là… Je comprends que ça puisse déranger mais d'un côté ça permet de garder un certain calme et sérénité pour pas que tout le monde aille partout. Moi j'aime bien, je trouve ça rigolo ces pointes de couleur, je sais pas comment ça va vieillir mais je trouve ça rigolo d'avoir ces pointes de couleur… et puis voilà y a quand même le parc juste au pied quoi. C'est pfff… Moi je trouve que c'est super agréable. Bon tout le monde vous dirait pas ça, on vous dirait qu'il y a des éphémères et que ça remonte et que c'est gênant mais bon… ça va être résolu… Donc voilà, le collège Noé Lambert ils ont des nichoirs ici et ils veulent utiliser les réservoirs d'eau pour faire des nichoirs à chauve-souris et peut-être à tourterelles aussi… donc c'est des projets qui sont en cours, ça monte… Enfin voilà y a vraiment des bonnes volontés tout ça… MA : Et cet espace vous évoque quoi ? Bah c'est génial, ça donne pas l'impression d'être en ville. Pourtant on voit le tram juste à côté et on est à dix minutes de la ville. Ca je trouve que c'est une vraie qualité de vie… j'y suis pas tous les jours hein mais je pense que ça nous donne vraiment… ouais un poumon quoi. Je trouve ça bien que ce soit grand ici et je trouve ça dommage qu'il aient pas mis plus d'espaces verts dans les bâtiments après. C'est vraiment le côté que je trouve un peu plus dommage mais ouais je peux pas décrier celui-ci parce que je

		trouve que c'est tellement super. Et je comprends qu'il y ait des contraintes aussi… enfin c'est facile quand on y habite et qu'on a déjà trouvé notre logement mais y a d'autres personnes qui en cherchent donc je comprends qu'ils aient besoin de construire plus pour qu'il y ait plus d'habitants à rester sur Nantes. Mais ouais moi j'adore, j'ai pas l'impression d'être en ville alors que je suis à dix minutes de la gare, à quinze minutes de Commerce, enfin voilà quoi c'est… Je trouve ça génial qu'ils aient gardé des espaces très naturels, enfin en friche là-bas, pour garder les animaux, etcetera… Je trouve ça juste génial, après moi je suis attiré par cela donc je vais essayer de me renseigner, savoir ce qu'il en est, je pense que quelqu'un qui ne sait pas, ne sait pas… c'est-à-dire qu'il se demande « pourquoi ils ont laissé, ils ont fait les feignasses et ils ont pas voulu entretenir ce bout de terrain » [rires]. Ouais c'est ça et je trouve que ça c'est dommage, c'est pas expliqué vous voyez. Je trouve que c'était bien leur communication initiale, leur marketing initial mais après voilà le suivi n'est pas fait, c'est pas génial. Ca je trouve ça super aussi comme ça de mettre des poiriers tout du long et à chaque bout de résidence… Je trouve ça juste super intelligent. Les gens se sont servis, au départ ils disaient « on a un peu peur que les gens laissent les poires pourrir et tout », non, non, les gens se sont servis. Voilà quoi ouais ça fonctionne, en effet.
Jardins familiaux, côté Sécherie	58 :43	Donc voilà le jardin de l'école… Donc ça c'est toujours pareil. C'est toujours pareil de s'en rendre compte à l'utilisation mais je me dis quand même qu'il y a certaines règles… Ce jardin a été donné à l'école et dans l'école il y a des enfants de l'IEM de la Marière donc qui sont en fauteuil ou au moins à mobilité réduite et donc ils ont fait… Imaginez vous en fauteuil, vous descendez ici et la porte se trouve ici sauf que vous avez derrière juste la possibilité de vous casser la gueule jusque là quoi [le ruisseau]. Donc on a demandé de fermer la porte ici et d'ouvrir ici. Donc on leur a bien expliqué qu'on allait mettre une table ici à hauteur pour les enfants et voilà le portable il ouvre de quel côté ? Je vous le donne en mille ! Il ouvre à l'intérieur et il ouvre de l'autre côté… Voilà donc c'était super, franchement ils ont fait ça super rapidos, c'était vraiment très agréable mais voilà y a un peu… du manque de réflexion. Alors que voilà, à l'IEM ils ont vraiment… ils ont des ergothérapeutes, des gens qui peuvent vraiment leur dire ce qu'il faut enfin… et y a pas cet échange. Et ça je trouve ça un peu… c'est toujours un peu limite. Voilà c'est des choses qui, je trouve, sont un peu dommage. Donc voilà, là c'est tous des nouveaux jardins et ils ont été ouverts en début d'année scolaire donc voilà les gens commencent à se les approprier, c'est plutôt pas mal. Donc nous, avec les chiens, ça

		nous arrive régulièrement de venir nous balader jusqu'ici, on voit les gens qui se baladent vraiment ici.
Devant la villa déchets	1 :00 :40	Et puis la villa déchets… Alors on a pas encore réussi à communiquer avec eux. Est-ce qu'on a cherché ? est-ce qu'ils ont cherché ? Je suis pas sûre encore. C'est dommage parce que je trouve que c'est un bon projet. Mais c'est vrai qu'il y a tellement de choses déjà à faire à côté qu'on a pas encore fait cet échange là. Mais c'est vrai que c'est quand même opportuniste de la mettre ici, je trouve que c'est vraiment sympa, ça fait vraiment la continuité du quartier quoi. Je trouve que c'est vraiment, enfin c'est chouette ce qu'ils ont fait. Moi je leur piquerais bien la lampe de l'autre côté-là, ah ouais, elle est vraiment belle…
Bassin en haut du ruisseau	1 :01 :30	Donc c'est vrai que souvent moi je m'arrête par ici, je vais pas plus loin qu'ici en fait. Je suis vraiment fixée sur mon quartier. Bien que ça m'arrive d'aller au Leclerc. Je trouve ça assez pratique là, on est plus qu'à cinq cent mètres… Enfin voilà, les gens y vont en voiture en général mais si vous n'avez pas envie de prendre la voiture c'est faisable aussi. Donc les activités pour les enfants, la piscine, voilà, c'est quand même assez favorisé quoi. C'était bien aussi qu'on fasse cet échange avec le collège Noé Lambert parce que le tram fait vraiment une limite par rapport au côté Bottière. Je pense que c'est pas non plus ce que cherchait la ville. Mais voilà, on peut pas non plus forcer les choses, y a des trucs où… c'est une barrière naturelle qui s'est créée comme ça avec le tram. Voilà, c'est… Mais moi j'adore ici… alors quand il y a de l'orage je me suis pris plusieurs saucées parce que j'adore voir les hirondelles voler, choper des insectes, enfin c'est vraiment un endroit où j'aime venir même si je viens pour tous les quatre matins. Donc voilà, ça c'est quasiment fini, c'est beau…
Chemin des Collines	1 :03 :40	On va aller dans la partie « comment ça fait quand on est en plein travaux » [rires]. Et ça va revenir, parce qu'entre la tram et chez nous, va y avoir la construction de l'EPHAD et puis des maisons… Et moi j'avoue que c'est un peu angoissant pour moi. Parce que voilà y a pas forcément de respect et cohabitation qui se font alors que les gens arrivent à habiter ensemble ici plutôt intelligemment. MA : *Et vous savez s'il y a une charte de chantier ?* Pfff… On a même fait appel une fois à l'inspection du travail parce que les chantiers étaient pas bouchés, pas fermés comme là, les gamins pouvaient y aller comme ils voulaient quoi. C'était… Et Monsieur Dulluard m'a dit une fois « vous savez on a même fait passé l'inspection du travail », je lui dis « vous rigolez ou quoi ? c'est moi qui les ai appelé ». Et donc vous voyez, je

		comprends bien qu'il faut construire à un moment ou un autre mais c'est juste dégueulasse autour des chantiers. Enfin c'est pas les personnes qui font qui agissent… enfin c'est pas à eux que j'en veux parce que eux ne font qu'appliquer ce qu'on leur demande de faire et souvent le plus rapidement possible. Mais c'est toute la gestion autour. Enfin c'est source de pollution, c'est source de… Moi ce que j'aurais bien voulu avoir et que j'ai jamais eu de la ville, c'est de savoir quelle est la charte qu'ils avaient donné aux promoteurs.
Rue Diane Fossey	1 :06 :13	Parce que… en fait j'ai compris qu'il y avait une partie respect de l'environnement, etcetera mais enfin… j'ai bien compris, on est pas sur du HQE, pas sur du BBE… mais quand même quoi ! Quelle est ? On est sur quoi ? Sur les pelouses on a trouvé de la peinture, des pots de peinture, des bouts de verre… et c'est même pas de la terre végétale qu'on nous a mis. Et y a que ça de terre [elle mime une fiche couche avec ses doigts), en dessous c'est que des remblais… et on l'a vu ici lors des constructions. Et on a vu toutes les petites maisons, c'était un chantier dégueulasse et en un jour, pouf, y avait des pelouses… et donc ils ont mis dix centimètres de terre sur des trucs dégueulasses. En dessous c'est quand même des terres maraîchères quoi… je trouve ça un peu pitoyable. C'est dans ce sens là où je me dis que… Alors c'est pas la ville de Nantes qui est coupable de ça mais c'est jamais personne qui est coupable c'est pfff… chacun est dans son truc quoi. Et encore là, ils ont fait quelque chose d'à peu près propre etcetera mais… Mais là celle-ci c'est que des HLM aussi… Donc c'est pareil je trouve ça agréable, c'est plutôt bien fait. Et ils ont mis des poubelles extérieures pour pas qu'il y ait de local-poubelles et ben ils ont aménagé en octobre ici et y a toujours pas les poubelles extérieures donc voilà les poubelles… et l'école est quand même juste à côté ! Donc c'est ça, y a des trucs où je me dis… Et en plus je vous raconte pas le racisme que ça peut soulever puisque « forcément c'est comme ça que vivent les arabes et les noirs, dans la merde ! », des mots qui sont juste horribles quoi… Alors que c'est pas forcément la pensée première des gens en fait. Mais voilà ils en arrivent là parce qu'avoir ça sous leur fenêtre… Avant elles étaient de l'autre côté donc les gens de l'autre côté gueulaient, maintenant elles sont côté école comme ça ça craint plus rien, personne les a sous les fenêtres… Là, vous voyez, on sait pas ce qui sort des tuyaux, c'est dégueulasse… Mais là, voilà quand on passe ici ou quand on passe par les autres côtés ça donne pas la même impression. Parce qu'autrement c'est sympa le fait qu'il y ait des immeubles, des petites maisonnettes, voilà ça donne la liberté à chacun suivant ses moyens d'accéder à la propriété ou

		d'avoir une location qui lui plaise, un peu plus verte, etcetera… Et ça je trouve que ça répond vraiment aux besoins.
Rue René Dumont	1 :09 :15	Et puis voilà, les petites aires de jeu aussi je trouve que c'est sympa pour les enfants, ils peuvent s'éclater, ils ont mis de la verdure donc ça c'est plutôt pas mal, ouais des fruitiers, des cerisiers, toujours les poiriers en bout d'immeuble, je trouve ça vraiment sympa quoi… Donc vous avez vu c'est les poubelles là. Donc en fait y a eu un problème de cuve qu'ils ont changée donc là ils attendent qu'il y ait la certification pour l'utiliser mais on sait pas de combien de temps. Donc en attendant ils le font de l'autre côté, ce qui est super dommage. Et là aussi [elle parle des logements sociaux] je trouve ça assez sympa, c'est trois opérations différentes, moi je trouve ça assez sympa. Peut-être plus les petits immeubles que quand vous habitez dans la grande barre qui est là-haut mais ces petites structures comme ça, c'est décompositions, ces changements de rythme, je trouve ça assez agréable, ouais. Après les couleurs… ça va… Là cet immeuble [barre boisée] je trouve ça assez sympa aussi, là les grands balcons, les petites maisons derrière, je trouve ça super mimi… Après nous on cherchait un T5 là c'est plus des T3 mais c'est clair que c'est super mignon, chacun a son petit patio devant, voilà c'est super sympa. Là vous voyez à chaque bout d'opération y a un parking avec des pommiers, c'est quand même génial… on a pas l'impression d'être dans le centre de Nantes. Enfin on y est pas, historiquement je crois pas… Ca faisait partie du vieux Doulon ici et c'était une commune à part de Nantes si j'ai bien compris. Après voilà, je sais pas comment ça va vieillir, comment… c'est quand même plutôt agréable.
Venelle arrière de la barre boisée	1 :11 :40	Là les gens ils disent « j'en ai marre qu'il y est des gens qui visitent parce qu'ils regardent ce qu'on fait à travers les trous ! » [rires]. Mais ouais on a quand même beaucoup beaucoup de visites sur le quartier, c'est quand même très courant.
Rue Frison Roche	1 :12 :07	Donc ouais voilà la partie qui va être construite et donc pour l'instant ils veulent pas nous faire de route parce que cette partie là va être construite et c'st là où j'ai un peu d'appréhension, je me dis que ça risque d'être un peu galère. Et puis il va y avoir le tram-train qui va passer ici également et ça c'est plutôt pas mal. [parlant de son bâtiment] C'est vrai que ça donne de belles perspectives quand même, c'est assez sympa. Bon nous on devait avoir de la peinture verte, on est loin de ça… on eu du la peinture marron mais après. Ca devait être vert pomme aux endroits où c'est foncé là… euh non, aux endroits où c'est blanc. Et donc ici sur tous les immeubles on a eu des fissures, des infiltration fréquentes… Et au départ c'était de la peinture organique qu'ils avaient mis et malheureusement il a fallu qu'ils passent une

		nouvelle peinture… Et eux c'est ce qu'ils avaient choisi chez Bouygues pour faire leur point écologique : peinture organique. Maintenant on a de la peinture classique qui tire bien sur les fissures au cas où… Ce que je trouve dommage c'est qu'ils soient pas partis, mais on était pas sur la même norme d'environnement, qu'ils soient pas partis sur de l'isolation extérieure. Je pense qu'il va falloir passer par là à un moment ou un autre, parce que je pense que ça va refissurer…. Donc voilà, on a la chance d'avoir le gymnase qu'est en pleine construction en face, le récupérateur d'eau sur le chemin qui va aux carnavaliers… Je pense que les gens peuvent trouver leur bonheur, chacun peut trouver… Je sais pas s'il y a un autre endroit que vous voulez voir ? Je suis pas allée jusqu'à l'îlot n°13 pourtant je trouve ça super sympa aussi. Et puis je suis pas allée non plus sur toute la partie construction qui va aller sur le vieux Doulon mais c'est vrai que… enfin c'est un peu mieux géré… quand je vois les gens j'ai l'impression qu'ils arrivent dans la boue comme nous quand on est arrivé. Ouais c'est vraiment ça moi je trouve qui a été pénalisant.

Entretien

Nous on a pas acheté en accession abordable, on a acheté en accession normal en fait mais malgré tout par rapport à Nantes c'était des tarifs plus intéressants, donc plus intéressants que dans d'autres coins de Nantes.

Parcours résidentiel

Alors on va commencer. Je suis née dans un château. Enfin c'était la ferme du château [rires]. En fait ouais pendant les cinq premières années de ma vie je vivais dans une ferme qui était avant dans un château, y avait que les murs d'ailleurs du château qui restaient. Et voilà : des grands espaces, trente hectares autour de nous et le premier voisin était à un kilomètre. Alors c'était, je sais pas je m'en rappelle pas trop, c'était les cinq premières années de ma vie donc je m'en rappelle pas trop.

Après donc mes parents, quand ma sœur ainée a repris la ferme, ont déménagé à un kilomètre et donc j'étais en maison dans un village d'une petite ville de cinq mile habitants, Questembert, donc à quatre ou cinq kilomètres du bourg, un village qui s'est vu construire aussi donc un village en construction avec nous les premiers habitants aussi et c'est arrivé petit-à-petit autour. Donc voilà plutôt des grands terrains, 2000m², petite ville donc la plus grande ville de trente-cinq mille habitants, donc Vannes, était à vingt-cinq kilomètres. Donc moi j'ai pas très bien vécu le fait de… j'aimais bien la campagne mais j'ai pas très bien vécu le fait d'être isolée comme ça, c'est pas forcément ma tasse de thé. C'était en plus pas enfant unique mais arrivé dix ans après les autres donc pas de frères et sœurs avec qui s'amuser. Des neveux et nièces mais ils sont venus quatre cinq ans après donc voilà… C'était pas… j'en ai appris, j'ai appris

de cette vie là mais c'est pas la meilleure partie… en tous cas je crois que c'est pour ça que j'aime la ville maintenant [rires]. J'ai recherché ça.

Après à quinze ans je suis partie en internat donc ça a changé du tout au tout. A Vannes, près de Vannes. Et là c'était des chambrées de soixante personnes alors que j'étais quasiment toute seule à la maison avec trois chambres à l'étage, j'avais un étage pour moi… Et ça changeait vraiment du tout au tout mais voilà j'aimais vraiment le fait d'être comme ça en collectivité. J'avais le sommeil très lourd, d'ailleurs il paraît que je faisais rire les autres parce que je parlais la nuit mais voilà ça me dérangeais pas trop. Et des salles d'études d'une vingtaine d'élèves qui travaillent ensemble. J'ai fait ça pendant mes trois années de lycée et je revenais tous les week-ends chez mes parents. J'appréciais de revenir, d'avoir le jardin, j'étais contente de ne pas être… Enfin c'est vraiment au lycée où j'ai connu la ville, où je pouvais sortir le mercredi, rencontrer des gens différents. Parce que, c'est marrant on en parlait l'autre jour avec une amie qui habite dans le même quartier maintenant et on était au lycée ensemble mais on s'était jamais recroisé, jamais remarqué en tout cas et elle me disait « ah ouais mais tu connais Myriam, c'était la seule arabe de Questembert » et voilà c'était vraiment ça, on avait pas d'autre culture quoi. On avait la culture, des gens qui étaient plutôt pauvres et d'autres plutôt riches mais pas d'échange culturel et vraiment au collège j'avais besoin de ça quand j'ai commencé à apprendre les langues et à voyager, c'est vraiment quelque chose qui m'a énormément plu et c'est aussi quelque chose qui me plaît dans un quartier comme ça parce qu'on a des échanges, on est pas tous formatés de la même façon et c'est juste bon… moi j'aime vraiment ça. Donc quand je suis arrivée au lycée, j'ai commencé à appréhender ça, à aborder des cultures différentes de la mienne et puis, oui, rencontrer des gens différents, pouvoir sortir en ville, une liberté. On me faisait un peu peur de la ville alors que là je trouvais qu'au contraire c'était… c'est vrai qu'il y avait plus de gens, plus de genres… mais au contraire, des gens vraiment intéressants et ça m'a vraiment plu.

Après quand je suis partie faire des études c'était sur Rennes. J'étais en cité universitaire et je l'ai pas très bien vécu alors que j'aimais bien l'internat mais je me suis retrouvé dans 12m² avec une personne que je ne connaissais pas et ça m'a pas plu du tout…

Je connaissais déjà mon mari donc quand il est arrivé sur Rennes on a pris un appartement et on habitait dans le centre de Rennes, c'était pas forcément la vie qu'on voulait non plus… On voulait pas non plus s'éloigner trop de la nature et on a habité pendant sept huit ans à Rennes en face du parc des Glaïeuls donc en HLM. Ma première réaction ça a été « ah mon dieu je veux pas vivre dans une cage à poule, un cage à lapin comme ça » et puis en fait je me suis rendu compte que c'était pas plus terrible qu'autre chose. On avait la chance d'avoir une superficie assez intéressante que j'aurais pas pu avoir en étant étudiante et ça c'était vraiment appréciable. Et on avait surtout le parc des Glaïeuls en face qui doit faire, je sais plus, soixante-dix hectares quelque chose comme ça, enfin c'est juste énorme. Voilà, j'étais à un kilomètre et demi de la fac de Beaulieu et je pouvais y aller en bus ou en voiture si j'avais besoin et même rentrer à pied un soir où j'en avais marre et pas envie de bosser donc voilà ça me convenait bien.

Et après je suis partie seule d'abord à Paris et puis là j'étais dans une chambre de bonne… mais j'étais pas sur Paris même, j'étais banlieue ouest donc encore un région assez verte pour la Région Parisienne. Donc j'avais vingt-cinq ans et là en fait c'était en 1999 et j'ai vécu un an un

an et demi en chambre de bonne avant de trouver un CDI, donc dans l'ouest parisien avec douche et toilettes sur le palier. Donc ça c'était... mais par contre ce que j'ai aimé c'était les premiers temps mais après ça m'a vraiment donné le goût d'aller voir des spectacles sur Paris parce que même si on a des petits budgets on peut aller voir des spectacles. Ca c'est génial, voir les musées, en plus quand on est étudiant, moi j'avais encore la chance d'avoir un statut étudiant pendant mes premiers mois, c'était trop bonnard quoi, à l'époque c'était aller au kiosque et prendre n'importe quelle pièce de théâtre, voilà ça c'était vraiment quelque chose qui me plaisait énormément. La vie dans Paris me plaisait moins mais j'avais trouvé un compromis en habitant en banlieue et en venant vraiment pour les activités culturelles sur Paris.

Donc mon mari est venu me rejoindre en 2000 et là on a pris un appartement type 3 dans une résidence avec autour boisé… et donc on a vécu pendant dix ans sur Paris et donc on est venu sur Nantes en 2009 donc j'avais trente-cinq ans. Financièrement on pouvait pas se permettre d'acheter là-bas, en tous cas pas au niveau qu'on voulait, c'est-à-dire qu'on voulait vraiment que mon mari puisse avoir son cabinet, enfin qu'on puisse avoir un appartement qui lui permette d'avoir un cabinet. Et puis moi autant dans ma vie professionnelle j'ai eu la chance de travailler pas trop loin de mon boulot, pas besoin d'aller tous les jours sur Paris. Et puis la dernière année si et avec une heure et quart de transport tous les soirs, plus la puce qui allait à l'école et au centre de loisirs, qu'on la mettait de 8h le lundi matin au vendredi soir à 18h30 enfin voilà on la voyait quasiment pas… Pourtant la résidence était très jolie, très arborée, très verte… et des fois je me dis « mais à côté de notre jardin, à Paris on avait des jardins beaucoup plus grand », bon c'était un jardin partagé et c'est vrai que la vision était un peu différente et puis voilà un T3 de 75m² pfff, très étouffant, pas d'insonorisation, rien… Je vivais avec la télé allumée constamment ou la radio parce que j'avais pas envie d'entendre mes voisins… Je me suis pas rendu compte sur le coup, ça me gênait pas tant que ça mais quand je suis arrivée ici je me suis rendue compte que je n'allumais plus la télé quand j'arrivais à la maison. C'était l'échappatoire, une sorte de pare-feu sonore. Et pourtant voilà… j'ai aimé habiter là-bas. Et c'est vrai que quand j'ai eu la possibilité de travailler de chez moi, j'avais demandé à mon employeur si je pouvais travailler home-based et ils m'ont donné l'autorisation et on a eu plusieurs choix, c'étaient Vannes, Rennes ou Nantes. Vannes j'avais un peu peur que ce soit trop petit pour moi. Rennes mon mari aurait vraiment aimé, Vannes ou Rennes. Et en fait Rennes j'avais vraiment peur d'être déçue parce que je pense que j'aurais attendu mes années étudiantes en fait… Voilà le retour avec des amis qu'on a plaisir de revoir maintenant mais y avait quelque chose où j'avais l'impression d'avoir évolué et de repartir sur quelque chose… Alors que là on part sur une base complètement nouvelle, on connaissait pas Nantes, à part les bouchons pour partir en vacances, c'était la seule notion qu'on avait. Mais vraiment des retours positifs, que des retours positifs sur Nantes. Y avait que ce point noir des bouchons et on s'est dit « de toute façon c'est pas très grave puisqu'on va travailler de la maison donc on vivra pas ça ». Bon, plus proche de la côte, enfin voilà… vraiment des choses qui nous attiraient… et puis après on s'est rendu compte que l'aéroport c'était un plus pour moi parce que je voyage pas mal à l'international, la gare aussi… Parce que ça changeait pas grand-chose qu'on soit à Rennes ou à Nantes mais l'aéroport c'était un plus pour moi. Et puis la Bretagne sud et toute cette côte vendéenne c'est vraiment un endroit qui me plaisait plus. Et mon mari, quand on a commencé à visiter les maisons, ça lui a vraiment plu, la ville lui a plu, se retrouver dans le centre de Nantes… Même si on s'était dit qu'il fallait pas qu'on habite dans le centre parce que c'est pas notre façon d'être mais vraiment enfin le côté pouvoir marcher dans la ville

sans avoir peur des voitures, ce respect qu'il y a du piéton, des gens qui se baladent en vélo… Voilà c'était juste le bon compromis pour nous de se retrouver entre… de garder la ville mais en ayant la liberté de vivre avec un peu plus d'air, pas avoir le nez noir quand vous vous mouchez tous les soirs, parce que c'est tellement pollué que c'est juste horrible. Pour nous c'était vraiment très important.
On a commencé à visiter des biens, donc on hésitait entre la location et l'accès à la propriété, on était locataires hein… et puis on s'est rendu compte que pour la location c'était très difficile d'accepter pour le propriétaire qu'il y ait une activité professionnelle. C'était bloquant ouais. Fallait beaucoup d'autorisation, etcetera, fallait l'autorisation du propriétaire, de la copropriété et du machin, etcetera… Et puis en fait on avait visité une maison derrière Bottière en fait et puis l'agence, je me suis dit que j'avais envie de la revoir cette maison parce que je pense qu'il y a quelque chose qu'elle nous cache, elle nous amène à un endroit c'était pas le chemin le plus direct quoi… Et après j'ai vu tous les immeubles et j'ai compris que c'était ça qu'elle voulait nous cacher… Et en fait on est arrivé là et tu vois c'est rigolo, c'est marrant… et on est arrivé là et tout d'un coup j'ai vu écoquartier. Et j'avais cherché sur internet sur les écoquartiers et j'avais eu du mal à m'y retrouver. J'avais pas forcément… je savais qu'il y avait une démarche comme ça sur Nantes, voilà j'avais entendu parler de la démarche de Jean-Marc Ayrault sur ce genre de projets, etcetera. Et puis ce qu'on avait cherché sur Vannes, parce qu'à Saint-Nolff y a des écoquartiers et que c'était vraiment quelque chose qui nous attirait… et puis cette vie plus ou moins en collectivité, avec une même énergie d'aller vers du développement durable. Après tout n'est pas bio mais au moins de la consommation locale, de l'énergie locale. Et puis en fait je suis passé par ce chemin des collines là et je me suis dit « mais c'est quoi ce tas de boue ? c'est pas possible » et mon mari qui faisait « mais tu sais qu'on a pas un 4x4, c'est pas la peine ! » [rires]. Je continuais et on est arrivé sur la partie, le bureau de vente en fait, on est rentré on a demandé s'il leur restait encore des T5 sur la période où on voulait venir sur Nantes. Et on a visité et ici c'était mais de la boue quoi, on a jamais pu rentré dans l'appartement et on est passé mais sur des plots, je disais tout à l'heure qu'il ont mis ça de terre mais ils ont mis dix centimètres de terre quoi. C'était de la boue, c'était vraiment juste… mais bon voilà celui-ci était comme on voulait, pas des trop grandes superficies, juste ce qu'il nous fallait, le budget rentrait pile-poil dans notre budget, avec la possibilité, enfin c'est ce qu'on avait pensé, que mon mari puisse commencer à bosser très rapidement.

Entretien semi-directif

Il se trouve que c'en a été un peu autrement parce qu'on a eu beaucoup de fissures et donc mon mari a eu des infiltrations dans son cabinet, ça a été beaucoup retardé, ça a été vraiment de l'énergie pour lui. Moi les premières… c'est pareil quand on est arrivé on avait pas Internet, pas de téléphone pendant deux mois parce qu'on était pas reliés au réseau. Moi je travaillais juste de la maison donc il a fallu que je déménage quoi. Et vous arrivez mal quand c'est comme ça. Et puis voilà on vous dit « en plus vous arrivez au mois de juillet-août, y a plus personne ». Vous arrivez dans un univers que vous connaissez pas et… ça ça été un peu destructeur pour nous et parfois on est un peu perçu comme des gens qui grognons beaucoup et souvent je leur rappelle et je leur dis « mais vous vous rendez pas compte le stress que ça engendré pour nous ». C'était pas du tout dans cette attente là que l'on était, c'était vraiment plutôt dans quelque chose de constructif alors que là on était dans une relation très destructrice. Depuis on a balancé tout ça sur de l'énergie positive mais c'était vraiment quelque chose de très dur.

MA : *Donc vous avez acheté sur plan ?*

Oui on a acheté sur plan mais on a quand même pu visiter trois ou quatre mois avant la livraison. On était venu, on avait regardé, on voyait déjà la superficie, les volumes, ça c'était quelque chose qu'on avait. C'est vrai que c'était pas évident mais je voilà je vous dis on a vraiment acheté une maison autour d'un cabinet quoi [rires]. C'était ça « ça te va là la superficie ? », nous autour ça nous allait. Le schéma de la maison, je vous ferai visiter, est très simple, très cubique, y a quatre chambre, toutes les quatre font 11m² donc voilà vous vous posez pas dix mille fois la question, ça vous va ou ça vous va pas. J'ai pas trouvé que c'était un exercice très difficile d'acheter sur plan mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de gens qui nous ont dit ça.

MA : *Est-ce que vous avez eu l'impression de prendre un risque ?*

Non, moi les risques que je trouvais les plus difficiles à prendre c'est quand je voyais les maisons où y avait plein de meubles et que je voyais pas ce qu'il y avait derrière et je me disais « oulala mon dieu qu'est-ce que ça cache ? » alors que là au moins je me disais qu'on arrivait au moins dans quelque chose de sain, même si ça a pas été le cas finalement parce qu'il y a eu des infiltrations, qu'on a eu de la moisissure etcetera mais pour moi c'était vraiment ça.

MA : *Est-ce que certains éléments de choix étaient liées à l'anticipation du télétravail ?*

Alors en fait vu que je vivais très mal le fait de travailler au bureau… enfin surtout de faire le déplacement en fait, j'avais… j'ai un employeur qui a été assez intelligent, je lui ai dit « voilà si ça ne t'ennuie pas, on va avancer semaine après semaine, jour après jour », c'est-à-dire qu'au départ je vais travailler une journée de chez moi, deux jours de chez moi et puis trois jours… jusqu'au final aboutir à cinq jours. Et puis y a eu la passation aussi où pendant un moment, pas en juillet et août mais en septembre, je suis revenu toutes les semaines pour garder le lien… Il se trouve que la société a connu des difficultés financières et que tout le monde a été obligé d'être home-based et moi je l'ai beaucoup mieux vécu que les autres parce que ça a été un vrai choix alors que les autres ça leur a été imposé… Et même temps tout va bien, on a fusionné avec une autre société et on peut retourner au boulot si on veut et finalement personne veut retourner travailler au boulot. Et en fait moi je m'y suis préparé, c'est-à-dire que j'ai vraiment, je me suis habitué à travailler de la maison, je me suis créée des horaires, que je respecte pas toujours parce que les règles sont faites pour être déviées, j'essaie de me caler sur les horaires de ma fille donc je travaille de 9h à 18h30 avec une coupure l'après-midi. Comme je fume plus je fais quand même la coupure, je vais la chercher à 16h45. Par contre le seul défaut que j'ai c'est de retravailler le soir, c'est souvent… comme j'ai tellement de réunions dans la journée que le soir j'ai tendance à me remettre à travailler sur des choses où il faut que je me pose un peu plus. Mais voilà quoi…
Alors le risque qu'on avait en quittant un endroit où on avait déjà un réseau, on connaissait etcetera, je me disais « on va travailler tous les deux de la maison, on aura pas e collègues sur Nantes, comment on va réussir à se faire du lien ? ». On s'est pas posé la question bien longtemps puisqu'il y avait d'autres avantages à ça. Et voilà, avec l'association qui s'est montée tout de suite on s'est retrouvé qu'avec des gens qui étaient nouveaux sur le quartier donc même si les gens avaient leurs réseaux, les gens voulaient se récréer un réseau, une dynamique, sur le quartier. Donc du coup ça a été très très facile de connaître du monde. Même

trop quelque fois. Donc l'investissement associatif a vraiment permis de connaître du monde… et puis je pense que ç'aurait pas été que l'associatif, c'est vrai qu'on a vraiment la chance d'avoir des commerçants, des gens qui… Le fait que Pascal soit aussi commerçant, enfin commerçant… indirectement, y a quand même eu cette relation. Et quand commençait à se construire un commerce on allait vers eux pour savoir ce qui allait se faire. C'était de la curiosité aussi mais je crois pas que ce soit malsain, c'était vouloir savoir ce qu'il y allait avoir autour de chez nous, comment se construisait le quartier, etcetera… Pour moi ça a vraiment créé ce lien et j'ai l'impression de vivre là depuis déjà dix ans, de connaître plein de monde… Ouais c'est rare qu'on se ballade dans le quartier sans croiser personne qu'on connaît. Si vous avez quelque chose à faire rapidement, notre fille dit quelques fois « c'est bon tu t'arrêtes pas pour parler ! » [rires] et en même temps ce que je lui explique aussi c'est que nous on pas forcément le lien social qu'elle peut avoir à l'école et qu'on a besoin de temps en temps… Donc bon voilà comme vous le remarquiez toute à l'heure je pense que l'école a été assez moteur dans la dynamique du quartier. C'est vrai que c'est lus facile je pense quand on a des enfants de se rencontrer sur des lieux assez stratégiques. Je pense à la médiathèque, l'école, la maison de quartier… c'est vraiment quelque chose qui fait prendre la sauce. Mais après, je pense que même des gens qui ont pas forcément des enfants en bas âge, y a quand même un bonjour, c'est quand même assez convivial comme ambiance dans le quartier.

MA : *Et vous disiez que l'image de l'écoquartier vous a attiré, quelle était l'image que vous faisiez d'un écoquartier avant de venir ici ?*

Alors pas celui de la ville de Nantes semble-t-il ! [rires] Parce que moi je pensais que les constructions étaient plus basées sur l'écologie. Pour nous c'était juste naturel qu'il y ait un toit végétal. On a même pas été suffisamment en détail dans le descriptif de l'appartement. Pour nous c'était même dans l'appartement forcément mais peut-être dans la gestion de l'écoquartier, pour nous c'était naturel qu'il y avait des récupérateurs d'eau, pas forcément chez nous mais à un endroit où on pouvait récupérer l'eau pour tout le monde et arroser nos jardins, qu'il y avait des composteurs et on a même pas compris qu'il fallait qu'on ait cette démarche là. Sur la mixité sociale j'avais pas spécialement vu ça et voilà… Je voulais être en ville parce que je voulais avoir de la mixité sociale mais j'avais pas tilté qu'un écoquartier est basé sur ça… donc on l'a, tant mieux, c'est plutôt bien. Ca crée parfois des conflits malgré tout mais voilà, non, moi je trouve ça plutôt agréable. J'ai plutôt un bon niveau de vie, j'aurais pu habiter, avoir un appartement plus petit mais plus… dans un quartier plus chic mais j'avais pas envie de me retrouver avec que des gens… j'avais pas envie de me retrouver dans un quartier bobo… J'avais pas envie de ça, j'avais envie d'être avec monsieur-tout-le-monde et qu'on parle pas du salaire de l'un ou de l'autre. Pour moi c'était vraiment important. Et puis ouais cette richesse culturelle que chacun apporte en disant « toi tu parles quelle langue, toi tu parles quelle langue ? » et c'est juste… Ca crée quelques tensions mais ça fonctionne aussi. La voisine a qui j'ai fait salut tout à l'heure elle s'appelle Fatima et chaque fois qu'il y a une fête elle fait « c'est moi qui fait le thé à la menthe comme d'hab » et c'est juste naturel. A la fête des voisins l'année dernière elle nous avait fait un couscous, j'avais dit « mais ça se fait normalement à une fête des voisins, on a pas ce qu'il faut pour manger », « bah tu fais comme chez nous tu manges avec les doigts » et c'est tout le monde, à chaque fois à la fête des voisins c'est « moi je suis de Roumaine je vais faire un truc spécial », « moi je suis du Portugal je vais vous faire un truc spécial » et tout le monde met de la bonne volonté à faire un truc de chez lui pour faire découvrir à l'autre et je trouve que c'est juste génial. Mais c'est vrai que c'est pas

forcément la première idée que j'avais de l'écoquartier. Et tout ce qui est récupération d'eau, tout ce qui est noues et qui déverses soit en face de l'école soit ici sur le récupérateur d'eau, c'est pas quelque chose pour moi qui était naturel dans un écoquarier et ça je pense que c'est plutôt bien géré. Le fait qu'il y ait de l'eau dans un quartier, que ce soit récupéré, que ça s'écoule pas comme ça… Après y a des liens où on se dit « c'est dommage que ce soit pas utile pour qu'on puisse arroser nos pelouses » ou quelque chose dans ce genre. Y a toujours un pas qui manque en fait. D'un autre côté voilà, si on est un peu curieux, on va un peu plus loin et puis on cherche et puis on se dit voilà… Mais y a des fois j'ai l'impression d'être un peu épuisée à chaque fois « pourquoi vous n'avez pas fait ça, pourquoi ? ». Là on travaille aussi sur un composteur donc on travail avec le FJT parce que ça les intéresse aussi d'avoir un composteur sur le quartier et là on nous dit dans l'équipe de quartier et quelqu'un de la mairie de Nantes aussi et mon mari va à l'urbanisme la semaine dernière et ils lui disent « ah bon, y a eu la demande d'un composteur et on a pas été au courant », là on se dit « mince, est-ce que ça rame ? est-ce qu'ils nous baladent ? est-ce qu'il n'ont pas quelque chose de plus urgent à faire ? », ça va faire juste trois ans qu'on va être dans le quartier au mois de juillet et on nous dit qu'en fait faut qu'on dépose le dossier mais on est pas sûr qu'il y aura le composteur ou pas. Et là ça remonte, je leur ai dit « s'il y a pas le composteur je peux vous assurer que ça va remonter au créneau, vous allez encore entendre parler de nous » mais parce que c'est pas possible quoi, pourquoi y aurait pas un composteur sur un écoquartier ? Pourquoi ils l'ont pas fait initialement quoi… et il faut quand même faire des réunions pour être sur que les gens soient motivés etcetera mais…

MA : *On en revient souvent à la question de l'image en fait…*

Ouais c'est ça, nous c'est le reproche qu'on leur fait beaucoup c'est vrai. C'est vraiment l'image, ils ont collé une image et puis voilà quoi. Y a un côté marketing moi-je trouve. Encore une fois la maîtrise des coûts c'est super intelligent, la maîtrise des coûts et le fait que des gens avec un salaire pas super élevé accèdent à la propriété, qu'il y ait pas une bobotisation et que ce soit pas que des gens qui ont un fort salaire qui puissent… l'effet qu'il y a sur l'Île de Nantes par exemple. Je pense que c'est plutôt, je suis pas sûre que ce soit volontaire à 100% mais c'est vraiment… J'ai eu la chance de rencontrer Jean-Marc Ayrault qui faisait un tout du quartier et quand je lui ai serré la main je lui ai dit « j'ai vraiment une question, je voudrais savoir, pour vous, quelle était l'idée de l'éco quartier initial ? », il était un peu embêté, je lui ai dit « vraiment j'ai vraiment besoin de savoir ça parce je reste sur ma faim » et il m'a dit « vous savez bien que vous allez être soutenus pour toutes les actions que vous allez faire, etcetera » et je lui dit « vous voulez que je vous donne quelques exemples ? », il fait « non j'en ai déjà entendu parler » et je lui dit « vous voulez vraiment pas qu'on vous cite quelques exemples ? Vous pouvez pas arriver dans un milieu où vous avez une tendance écologique, vous cherchez quelques chose de raisonné, de raisonnable, de développement durable et forcément vous allez avoir des gens dans ce quartier là qui vont être sur cette vague là et vous pouvez pas les leurrer quoi, arrêtez, y a un moment où la communication c'est pas suffisant quoi… il faut des actions derrière, on a besoin d'échange, on a besoin de communication, on a besoin de comprendre où on va. Je vous rappelle juste, vous pensez pas que le savoir français est les seul sur la terre, que d'autres quartiers qui sont déjà en construction et en cours, qui sont en vie dans d'autres villes, vous êtes allé les voir, vous avez vu comment ça c'est pas passé ? » et il fait « oui mais c'était beaucoup moins grand qu'ici », je fais « j'en conviens c'est un projet très ambitieux, etcetera, l'implication des habitants elle est où dans votre quartier ? » et là ils font

« bah non mais c'est à vous de le faire » mais l'implication des habitants elle est quand vous achetez sur plan, faut les impliquer à ce moment là. Alors ils ont eu une action comme ça ils veulent faire je crois six logements en autonomie d'énergie qui se trouvent juste à côté de la Villa Déchets en fait, ils prennent cette référence là. Et je leur ai dit « pourquoi vous êtes pas partis sur ce principe là pour l'éco quartier ? faire des réunions avant » et ils font « ben si on a fait des réunions avec les anciens » enfin je l'ai su après mais c'était avec les anciens habitants, enfin les habitants qui sont là depuis longtemps. Et même quand j'ai rencontré les anciens habitants parce que je fais partie du conseil de quartier pour l'accueil des nouveaux habitants, j'ai rencontré les anciens habitants et ils m'ont dit « mais même nous on est un peu frustré parce que vous rencontrez les nouveaux habitants mais nous on suit plus, on sait plus, on a eu des réunions avant travaux et une fois que ça a commencé à être livré, pouf, on nous a oublié », comment on peut faire pour que la mayonnaise elle prenne entre nous quoi ? Et ça je trouve ça dommage parce que l'ambition était bonne. On a manqué de lien, on a manqué un peu de ça. Peut-être que l'équipe de quartier va prendre un peu le relai mais c'est quelque chose qui nous a laissé sur notre faim. Dans ce sens où la vision de l'écoquartier était un peu éloignée de nos espoirs sur un écoquartier. Mais après voilà, sur le foyer de jeunes travailleurs, y a des panneaux solaires… Encore une fois c'est vrai que j'aurais bien voulu voir quel était le cahier des charges de la ZAC et de me dire voilà, qu'est-ce qu'on peut faire ? pourquoi ça été crée ? quel est l'impact qu'on fait ? quelle est l'obligation qu'avaient les promoteurs, est-ce que c'était inné ? est-ce qu'il a fallu l'imposer ? et ça pour moi c'était très important. Et je pense que pour pas mal d'habitants dans le quartier, ç'est quelque chose qui nous aurait aidé à avancer, de se dire « voilà on a les promoteurs »… toutes les actions qu'on a eu c'est nous qui les avons demandé quoi… alors que si on avait une action dans ce sens en nous disant « voilà on a eu un cahier des charges, c'est pas dans nos habitudes de travailler comme ça », rester humble quoi alors que là on a rencontré des architectes qui nous ont dit « c'est comme ça que j'ai décidé alors ce sera comme ça ! », « bah non, c'est pas que comme ça quoi, vous vous remettez pas en question ? ». C'était un peu brutal quoi. Je trouve qu'il y a le côté communication, enfin marketing, et communication moi je sépare bien les choses. Y a vraiment eu une action marketing pour vendre et puis une action communication qui n'a pas été suivie derrière.

MA : Donc si vous voulez de l'information vous êtes obligée d'aller la chercher, elle ne descend pas vers vous ?

Ouais c'est ça. Mais c'est bien dans la démarche parce que ça oblige, ça démontre une action des habitants… Mais même pour eux je veux dire, je pense à Monsieur Dulluard, Monsieur Vissuzaine, les coodrinateurs de cette activité, je trouve que c'est assez frustrant… enfin j'imagine qu'ils ont dépensé beaucoup d'énergie et que déjà la livraison pour eux c'était un aboutissement mais voilà quoi, ils ont cinquante ans à tout casser, ils ont encore dix douze ans à bosser, ça doit être intéressant pour eux de voir comment il va évoluer ce quartier… et je trouve que a me déçoit quoi. Ils devraient avoir envie de plus de choses, de plus voir comment ça se passe à l'intérieur… Alors la dernière fois qu'il y avait une visite, plutôt la dernière fois que j'ai croisé Monsieur Dulluard sur une visite, il était avec des gens d'une ville à côté de Lille. Et donc ils veulent développer aussi un écoquartier et donc y avait plein de monde qui était là en visite et je leur dit « si vous voulez savoir quels sont les éléments qui ne vont pas dans ce quartier, je suis la bonne personne à interviewer » et Monsieur Dulluard rigolait… parce qu'en même temps il vient vers nous aussi de temps en temps. Y avait un film qui avait été fait il nous avait demandé si on voulait intervenir et en général la communication qu'on

fait c'est plutôt une communication positive parce qu'on a envie que les gens si sentent bien même s'il y a des trucs qui vont pas. Et donc je leur ai parlé des histoires de la ZAC qu'on a eu ici lors de la construction, parce que malheureusement les promoteurs n'ont pas construits tous en même temps donc on s'est retrouvé avec des parties qui n'étaient pas construites, donc on traversait des parties en constructions parce que c'était construit, pas construit, construit, pas construit. Et c'était que des tranches comme ça, c'est-à-dire au lieu de commencer par un endroit comme on fait souvent dans un lotissement, on commence souvent par le début du lotissement et plus on va vers l'arrière plus on construit… En fait c'est pas du tout passé comme ça ici, on est vraiment tombé sut des trances qui se sont construites de façon asynchrone. C'est ça qui a dérangé quoi, on s'est retrouvé dans des moment d'insécurité quoi. On s'est retrouvé dans des travaux, pas de barrières qui entouraient, c'était vraiment impossible. On s'est retrouvé à des moment où on leur a tellement gueulé dessus pour la signalétique qu'on a nous demandé de changer de trottoir sur la route de Sainte-Luce pour emmener les enfants à l'école, donc on s'est retrouvé en face et sur le trottoir où on était y avait pas de travaux. Et c'est des choses comme ça où on se dit « mais le coordinateur de la ZAC il fait quoi, il est où ? », c'est pas possible quoi. Pourtant Monsieur Dulluard il était là et y avait quelqu'un d'autre, j'arrive plus à retrouver son nom, un nom breton mais je pense que c'est quelqu'un qui, alors je veux pas taper sur la jeunesse parce que c'est pas bien, mais je trouve qu'un gros projet comme ça avec quelqu'un qui a pas d'expérience, c'est beaucoup, avec beaucoup de responsabilités, et il est difficile d'anticiper, alors que quelqu'un qui a un peu plus de bouteille ou quelqu'un qui aurait pu l'aider un peu plus ç'aurait été plus facile. Y a des fois il nous remerciait parce qu'on le prévenait que de l'autre côté y avait des travaux qui se faisaient qui devaient pas être fait là. Il arrivait pas à avoir cette maîtrise globale quoi. Même pour lui je pense que ça devait être un stress terrible parce que même quand il nous voyait il devait se dire « qu'est-ce qu'ils vont me dire encore ? ». Mais en même temps les relations sont cordiales dans le sens où on y a jamais été juste pour gueuler c'était vraiment dans le sens où y avait un problème. Tout ça ça pas été très bien géré. Et quand j'avais rencontré ce groupe qui visitait, je leur ai vraiment expliqué ça en disant que c'était vraiment dans la gestion de la construction où c'était super mal fait. Je prends cette idée du gant chart et vraiment c'est le béaba quoi, je pense qu'en école d'ingénieur on apprend ça dix millions de fois mais là c'est vraiment ça quoi. Je vois pas où était la gestion de projet, la gestion globale de ce programme on arrivait pas à la cerner. Je pense que ça a été pénalisant pour ce quartier. Et encore une fois sur l'intégration, quand je vous dis, qu'on livre au mois d'octobre des HLM et qu'on met pas les poubelles en fonction, c'est une mauvaise gestion quoi, je trouve que c'est une mauvaise gestion pour l'intégration et pour la mixité sociale. Enfin c'est…

MA : *Pour revenir sur le marketing, les discours sont ils fidèles ?*

Non, on survend. On survend parce que les constructions sont pas si écologiques que ça. Au niveau de la gestion des matériaux, les systèmes de chauffage, l'isolation, etcetera, je pense que ça on le survend. Par contre au niveau des espaces verts je pense que là non on survend pas, y a vraiment cette notion de faire des espaces verts. Alors j'aurais sûrement pas fait ce choix là, j'aurais sûrement fait plus d'espaces verts entre les immeubles. Mais on voit que ça commence à sortir avec les parkings entouré de poiriers, les noues qui sont agrémentées avec des coquelicots, enfin des plantes qui surgissent etcetera. On commence à le voir au bout de trois ans. Et y en a qui habite depuis encore un an et demi avant nous, la Sècherie. On commence malgré tout à voir ça. Encore une fois parfois c'est pas très abouti parce que derrière

là, l'aire de jeu, je vous ai peut-être pas fait passer par là, si on est passé quand on est passé pour le local vélo, donc y a une aire de jeu là et en fait l'aire de jeu il y a trente-cinq bouleaux et le bouleau c'est juste la plante la plus allergène qui puisse exister donc juste dans une aire de jeu, je ne vois pas quoi…

MA : Donc c'est beaucoup de petits détails…

…qui sont polluants en fait. Alors que, encore une fois, l'architecte quand il a construit ça, au niveau de la direction sud-ouest, c'était super bien pensé. Et vous voyez les trois îlots… les maisons sont vraiment orientées dans ce sens là, donc au niveau du chauffage c'est vraiment intelligent. Quand on parlait de la Sècherie toute à l'heure, si vous êtes rentré, ils ont des portes à galandage, ils ont des structures à l'intérieur qui sont super intelligentes… sauf qu'au-dessus de leurs volets roulants, y a de l'air qui passe… donc ils chauffent à fond et ils y arrivent pas, c'est des passoires. Y a des gens, enfin en général dans les HLM les gens ont des revenus modérés, ils grillent tout leur revenu pour payer le chauffage. Donc ils ont des notes de chauffage, y a des familles qui ont été super mal… C'est pour ça que je parle de coordination derrière le marketing parce que je pense que y a cette image marketing, cette image poumon vert et derrière y a pas de suivi de chantier, y a pas cette coordination. C'est pour ça que j'y reviens toujours parce que pour moi c'est pas bon. Et franchement on le voit bien le marketing, on arrive pas à faire bouger les choses, on met on message sur le site de la mairie, ça agit tout de suite. Et ça c'est… on joue là-dessus hein. On a trouvé le levier, c'est un peu dommage mais… C'est vrai que ce serait plus intelligent de travailler en intelligence, c'est-à-dire, de dire « bon voilà, à ce jour qu'est-ce qu'il vous manque sur le quartier et comment on peut vous aider ? », ce serait du bonheur quoi. On aurait des grognons, on serait certainement les premiers à être des grognons mais ce serait dans une démarche positive. Se dire « voilà, ok, on a pas pensé au composteur, on avance ». Là l'histoire de la visite dont je vous parlais, la visite ornithologique ou sur la biodiversité, ils nous ont lancé cette idée et c'est génial mais on a jamais rien vu après derrière… La réunion c'était au mois d'octobre ou novembre, là ça être fait au mois de juin parce que nous on a saisi cette opportunité et on l'a prise. C'est pas qu'ils ont pas d'idée, ils en ont plein en plus, je suis pas sûre qu'on aurait eu cette idée là, mais voilà ça aboutit pas…

MA : *Et ce sont quoi alors les éléments qui vous manquent ?*

[rires] Vous êtes payé par la ville de Nantes ? [rires] Qu'est-ce qui nous manque ? Tout ce qui est systèmes de récupération d'eau. Consultation des habitants. Gestion des déchets. Communication sur la raison pour laquelle ils ont fait leur jardin avec des parties sauvages, plus d'animation sur ce sujet là. Sur la place du commandant Cousteau, plus de verdure, voilà si on pouvait mettre plus de verdure là, ce serait génial. Qu'est-ce qui nous manque ? Ouais, la participation, participation des gens qui habitent, c'est vraiment quelque chose qui est fort. Et je pensais à un truc toute à l'heure, ça m'échappe… La circulation et la sécurité, j'en ai parlé dans les travaux, les gens qui prennent les sens interdits, c'est que le résultat de la mauvaise gestion… c'est-à-dire qu'on aurait pas des gens qui prennent les sens interdits si les ouvriers ne prenaient pas les sens interdits et ils les prennent pourquoi ? parce qu'ils savent pas qu'on habite là quoi. C'est encore, pour moi, c'est encore un problème de coordination. Et puis oui sur la sécurité, c'est encore un problème de coordination, on devrait avoir un coordonnateur sécurité sur la ZAC, alors on a réussi à en avoir un parce qu'on fait un article dans Ouest

France, on l'a vu une fois ou deux et puis après… disparu. Il est plus actif alors qu'il y a encore des construction, c'est juste limite légal quoi. Peut-être qu'ils va falloir qu'on rappelle l'inspection du travail pour leur rappeler que c'est juste normal. Qu'est-ce qui nous manque sur le quartier ? Non, je pense que c'est vraiment ça, je tourne vraiment sur la vraie politique, enfin sur la mise en action de la politique.

MA : *Et vous savez quelles étaient leurs ambitions ? Vous les imaginez comment en tous cas ?*

Quand ils nous avaient expliqué en fait comment eux voyaient l'écoquartier c'était vraiment plus sur la mixité sociale. Et de retenir les gens sur Nantes plutôt que de partir à l'extérieur et que les gens fassent trente bornes pour venir bosser, etcetera… je pense que c'était vraiment leur moteur. Je pense qu'il y a quand même une notion verte dans le fait de mettre cette grande coulée verte au milieu des constructions, ça je pense que c'était… on peut pas dire qu'ils ont pas communiqué au final puisqu'on leur a demandé des réunions pour qu'ils communiquent sur ça. Mais parce que moi je suis impliquée dans la vie de quartier mais mon voisin à côté je suis pas sûr qu'il sache ça. Faut vraiment aller chercher l'info. Ah si… un gros truc quand même ! J'en souffre un peu tous les jours. On est un no man's land, on existe pas. Visuellement vous regardez sur Mappy ça n'existe pas. Là où je trouve aussi qu'ils sont pas très progressistes c'est… on parlait tout à l'heure du télétravail, je sais pas combien on est à travailler sur le quartier en télétravail, sur notre lignée là on a déjà Thomas, Nolwenn, nos voisins, Anne-Laure qui travaille de chez elle, juste sur cette lignée là je connais au moins dix personnes qui travaillent de chez elles quoi. Donc y a eu au départ le fait de ne pas mettre la connexion internet… et puis on a pas de nom de rue quoi et donc quand on a une livraison, si le mec veut pas faire d'effort, il trouve pas. Mon mari reçoit juste des clients, il passe cinq minutes à chaque client à expliquer comment trouver le quartier. Et par rapport à la crédibilité alors c'est vrai que comme diraient certaines « monsieur n'a pas de vitrine sur la rue » donc n'a pas la même importance que les autres. Déjà donc c'est quand même un métier, c'est de la médecine parallèle, les gens vont pas se dire comme ça « on vient chez ce monsieur, on sait même pas où il habite, il fait du shiatsu, il travaille seul dans un cabinet », c'est pas dans une atmosphère super zen quand même. Alors mon mari est assez bon communiquant donc il va aller sur ça il va leur expliquer mais à chaque fois faut expliquer quoi. Ca fait je sais pas combien de temps qu'on demande un carte du quartier quoi, on attend toujours. Et en plus ils l'ont, ils ont la maquette… Mais même sur le plan qui est sur l'arrêt de tram on existe pas. Sur le site de Nantes Métropole, il y est le plan, mais qui va sur le site de Nantes Métropole pour chercher un plan ? C'est juste, moi aussi franchement j'ai envoyé le lien, on a utilisé ça, mais c'est à chaque fois un effort. Alors l'autre fois j'étais au conseil de quartier, on avait la restitution de la mairie et y a un monsieur qui me dit « vous inquiétez pas moi ça a duré quatorze ans pour que ma rue soit répertoriée » et pour moi ça semble invraisemblable quoi. C'est vraiment pas progressiste et ils savent pas qui habite là quoi, ils en ont rien à faire. Les gens utilisent de plus en plus le e-commerce… enfin…. Et pour autant on fait vivre nos commerçants sur le quartier… même si on est pas très consommateur de… et bien on y va quand même parce qu'on sent qu'on a besoin que ce quartier vive etcetera. Et franchement j'ai rencontré plusieurs personnes qui m'ont dit ça « je sais que je peux payer un tout petit moins cher quand je vais en dehors du quartier mais j'ai pas besoin de prendre ma voiture et voilà, ça crée l'ambiance » et les gens font cet effort. Mais par contre de l'autre côté, pfff…

MA : *Ca me renvoie à une réflexion d'une personne sur mon autre terrain d'étude qui disait qu'elle avait l'impression d'être là parce qu'il fallait bien occuper les lieux, la vitrine que les gens viennent prendre en photo mais on nous ne nous demande pas notre avis et on ne nous informe de rien.*

C'est la frustration qu'on a clairement. De se dire « et nous on a le droit de faire quelque chose ? ». Le 11 mai on a une réunion pour le jardin partagé qui doit se faire sur l'îlot numéro treize donc sur les allées du parc. Donc normalement c'est un jardin partagé. Donc une personne du FJT a déjà eu une réunion avec l'architecte et il dit « on aura douze ou treize parcelles de jardins normaux et on mettra un jardin collectif vraiment et les gens ils planteront des poireaux, des carottes, machin. Oui, oui, on consultera les habitants » et là en fait y a un voisin qui me renvoie l'email où on a eu l'information qu'il y avait douze ou treize parcelles indépendantes et il me dit « mais ça sert à quoi la réunion du 11 ? on aura le droit de dire notre mot ? ». Et l'architecte, il a dit « ça », ce sera « ça », on le sait. Donc on essaie de voir dans le quartier et d'avoir le maximum de personnes à cette réunion pour dire « c'est bon ça suffit vos bêtises quoi ! c'est bien ce que vous avez pensé, franchement vous avez de très bonnes idées mais on a pas le droit de dire comment on vit, comment on a envie de vivre dans ce quartier ? ». Et c'est comme ça pour tout.
Après ça va peut pas dire que les idées qu'on amène elles sont bonnes. L'idée c'est de nous dire, à la limite de nous démonter, et de nous dire « ça c'est pas possible parce que ça fait ça, ça, ça » mais au moins d'avoir cette concertation constructive et pas d'avoir des têtes pensantes et des playmobils que l'on met là. Et y a des fois où [rires] à une réunion de parking j'ai cru que j'allais sortir tellement il m'a énervé l'élu et pourtant je devrais pas vous dire ce que je vote mais ça m'est arrivé de voter socialiste. L'élu il se met comme ça sur sa chaise, mon mari se lève et dit « je suis un peu gêné parce que dans l'aire de gens nous avons des bouleaux et je suis allergique au bouleau » et il se gosse quoi, il se fout de notre gueule. Et là je me lève et je dis « mais de quel droit Monsieur Robert vous pouvez vous moquer de quelqu'un pour une raison de santé ? de quel droit vous pouvez faire ça ? vous avez l'impression que vous avez des gens en face de vous qui sont que des ouvriers et même si c'était des ouvriers vous pensez que les gens n'ont pas un peu de culture, d'ambition, de quel droit vous faîtes ça ? », il s'est même pas relevé sur sa chaise. C'est vrai que Jean-Marc Ayrault n'a pas eu cette réaction là, il est venu dans le discussion, il a essayé de comprendre, il pensait pas avoir des personnes aussi virulentes. Moi je l'ai remercié parce que quand il vient au moins les trottoirs sont nettoyés et il me fait « oui il paraît qu'on fait ça mais moi j'ai fait aucune recommandation » et je lui ai dit « mais faîtes le plus souvent, revenez de temps en temps nous voir » et c'est vrai que je pense pas qu'il s'attendait à avoir autant de virulence. Même quand je lui ai demandé quelle était l'idée initiale quand ils ont fait l'écoquartier et qu'il a été bloqué parce que je pense que la communication qu'il fait n'est faite qu'à ses équipes et donc qu'il avait sans doute un discours pour ses équipes disant que c'était son image, son mandat, l'image de Nantes etcetera et un discours très administratif, très structurel mais pas beaucoup de communication vers nous. Donc il avait pas préparé ce discours là et il s'attendait pas à ce qu'on aille le titiller sur ce point là. Il a dû se dire « ils sont pas sympa là dedans, ils vont rester avec leurs trottoirs sales » [rires]. Et on a quand même eu une réflexion du chef de projet Claude Vissuzaine qui nous a dit « mais si vous n'aimez pas ce quartier on va y foutre le feu », une réflexion super top. Alors que Monsieur Vissuzaine, je pense que c'est celui qui communique le mieux… enfin pour moi qui communiquais le mieux et qu'était le plus à l'écoute de ce qu'on avait à dire. Mais c'est certain qu'ils aimeraient qu'on leur dise que c'est super bien ce qu'ils ont fait, qu'ils sont les plus beaux et que si on pouvait leur lécher les chaussures ce serait quand même super. Et bien non ! [rires]

Encore une fois c'est pas abouti quoi, « la boîte de la poste, vous allez la mettre où ? », « ah une boîte jaune ? », « un marché, sur la place vous allez nous faire un marché ? », « oui, oui, on va vous faire un marché ». Et franchement quoi, ils ont retardé la mise en place du marché, y a un moment je leur ai demandé « et vous n'avez pas joué au jeu là, vous savez les trucs informatiques où on crée des villes ? faîtes le vous allez voir on a un marché » enfin je veux dire c'est pas… « reprenez des études ou faîtes quelque chose quoi, réfléchissez ! », c'est des petites choses comme ça. Après franchement… que ce soit au niveau des promoteurs ou de la ville quand on leur lance des idées y a quand même parfois de l'action derrière. Quand on appuie sur le site de la mairie. Mais voilà y a quand même un semblant d'action, on sent que voilà ils veulent quand même faire bien et qu'il y ait pas trop d'informations négatives sur le quartier. Y a quand même une carotte quoi, y a une carotte sur ça ! Et pourtant y avait des réunions de suivi de chantier toutes les semaines, sauf qu'on nous demandait pas notre avis… Quand je vous disais que ce bâtiment ci à été repeint, en fait l'architecte a choisi la peinture et on était tous propriétaires quoi, y a pas eu de consultations des propriétaires. Enfin si… une fois qu'il avait pris sa décision. « Vous avez le choix entre blanc ou blanc et on vous conseille fortement blanc ! ». Après je pense que c'est parfois aussi confortable de se laisser mener par les décisionnaires et qu'ils fassent pour nous. Oui franchement y a des fois où je pense que c'est confortable. Mais le côté marketing, le vrai du côté marketing je suis dubitative quoi…

MA : *Pour changer un peu de sujet, est-ce que ça a changé un certain nombre de pratiques pour vous de venir vivre ici, notamment en termes de transport* ?

Oui, clairement. Au niveau transport ouais. En µRégion Parisienne on prenait déjà beaucoup les transports en commun mais ici c'est vraiment… Enfin c'est juste super agréable quoi. Là vous avez le tram toutes les cinq dix minutes. On peut aller prendre un verre en ville. Vous n'êtes pas obligé de vous garez, vous ne prenez pas le risque de conduire après, y a des trams le samedi soir jusqu'à deux heures du mat'. Et c'est juste super agréable. Il manque juste une station de vélo. Et donc ça au niveau des transports en commun, la gare y a des trains réguliers, l'aéroport moi ça me suffit celui qui est dans le sud de Nantes. J'ai pas besoin d'un aéroport, enfin malheureusement, je sais pas comment dire… il existera sans doute un jour ou l'autre. Ce qui est juste dommage c'est de pas avoir conscience qu'on est pas Dieu et qu'il y a certains écosystèmes qu'on est pas capable de reproduire et voilà… Je pense qu'il aurait fallu le gérer autrement. Niveau transport je trouve ça super agréable. Nous on prend pas notre voiture donc on subit pas les bouchons donc on sait pas ce que c'est. Au niveau de a fluidité sur la route là, c'est plutôt fluide, parfois même un peu trop, les gens roulent vite quand même alors que c'est une zone à 30 mais la signalétique… un panneau qui fait un A4 pour dire que c'est une zone 30 c'est un peu limite… Après au niveau du respect, les gens se plaignent qu'à travers en voiture c'est un peu difficile, mais je trouve qu'à pied, les gens sont assez respectueux, laissent assez passer. L'autre partie devrait être une zone piétonne. Bon au niveau des ralentisseurs c'est un peu limite. Au niveau… c'est super joli que cette route soit bétonnée mais c'est pas forcément hyper identifiable qu'il y a des zones piétons pour traverser. Sur le mail toute à l'heure quand on a traversé, les parents laissent difficilement leurs enfants traverser cette route là parce que va quand même assez vite. Donc ils ont relevé un peu les dos d'âne mais y a peut-être une chicane à faire ou identifier vraiment qu'il y a une école à cet endroit là, c'est pas sis évident, l'architecture ne permet pas forcément de savoir qu'il y a une école. Donc je pense qu'il y a des choses en signalétique, sas gâcher cette perspective qu'il y a sur le jardin… Enfin voilà, y a des choses qu'il faudrait…

MA : *Et sur vos pratiques écologiques ?*

Ben le marché en fait, ils ont essayé de trouver des gens quand même en production locale. C'est sûr que pour l'olive c'est pas possible mais voilà… c'est quand même des gens qui sont sur des épices, des bons produits, de la qualité. Ils ont fait aussi de la boucherie hallal comme y a pas mal de musulmans sur le quartier. Y a aussi de la bouffe créole, y a du poisson. Encore un fois… là on va peut-être pouvoir aborder le stationnement parce que ce que je trouve un peu dommage c'est que, et là c'est peut-être plus les habitants du quartier qui s'en rendent pas bien compte, c'est qu'on est pas suffisamment dans le quartier pour faire vivre un marché comme ça donc faut que les gens puissent d'arrêter et y a pas beaucoup de places de parkings pour s'arrêter. Et même si les élus nous disent qu'à terme y aura un busway ou un chronobus plutôt et qu'ils espèrent que les gens prendront ce moyen là, je pense que malgré tout faut quand même quelques places de parking et surtout au moment du marché. Ce qui se passe c'est que… là on a la possibilité de se garer à l'extérieur poarce que de toute façon y a de la place, ce dont les habitants se rendent pas compte c'est que du coup ils prennent la place des personnes qui pourraient venir dans notre quartier. Et ça je trouve ça un peu dommage. Par pour le commerce au quotidien, je trouve qu'il y a assez de places même si c'est pas l'avis des commerçants. Je trouve qu'il y a assez de place, on peut tourner et voilà. C'est plus au niveau du marché quoi, pour savoir où se garer de façon assez rapide c'est pas si évident que ça. Y avait ça aussi dans la politique de la ville de vraiment… l'idée c'est vraiment de supprimer la voiture donc c'est vrai que ça marche bien aux allées du parc, là ils ont pas du tout de voiture. Nous c'est quand même… voilà les enfants jouent sur la route parfois, ça va les voitures font quand même attention dans les ruelles, y a pas trop… A part les gens qui prennent des sens interdits de temps en temps mais ça il suffit de le marquer et puis c'est bon quoi.
Mais sur le côté écologique, oui c'est plus ce côté biodiversité qu'ils ont essayé de rétablir. Après encore une fois y a des choses qui auraient pu être encore mieux pensées. Je pense que y a vraiment des choses plus intéressantes qui auraient pu être faites. Sur diversifier les modes de chauffage, sur les matériaux utilisés. Je pense que ça ils auraient pu faire mieux. Et encore une fois la gestion des déchets, de la construction jusqu'après, jusqu'aux habitants et comment gérer les déchets dans ce quartier. Ca je trouve que c'est pas génial. Après, y a des AMAP, y a des gens qui vont vraiment aux AMAP, y a le marché, les gens font attention à ce qu'ils mangent. Alors c'est pas tout le monde mais voilà ça tire vers là donc ça c'est quand même plutôt… voilà une consommation raisonnée, ça va dans ce sens là quand même.

MA : *Je voudrais vous faire réagir sur la fermeture des espaces dans le quartier, notamment les grilles devant votre jardin, les grilles à la Sècherie, la villa des arts qui est très close…*

Moi ça me gène pas trop parce que j'ai l'impression que c'est très spacieux par rapport à notre vie précédente à Paris. Donc c'est… je pense que les gens ont besoin d'un côté cosy et ça ça va bien. Moi j'aime bien ce côté fermé justement, je trouve qu'on est ensemble mais pas tous les uns sur les autres non plus et ça permet des moment d'intimité. Que ce soit d'intimité individuelle, moi j'apprécie qu'il y ait pas des enfants qui viennent jouer tous les quatre matins sur la pelouse en face parce que je travaille ici, parce que mon mari travaille ici. Alors c'est un peu égoïste j'en conviens mais en même temps c'est aussi un endroit où on peut se retrouver à plusieurs et prendre un verre aussi là. Ca permet je trouve, y a pas justement que ce grand parc où les gens seraient obligés de se retrouver que là, y a ce côté petits squares, petits endroits

intimes, y en qui vont transcrire ça du côté « ça c'est le square de certains, ça c'est le square des autres » mais on sait aussi où trouver les gens. Moi je trouve que ça facilite la communication. Parce que des fois quand y a trop de monde les gens ne communiquent plus alors que là ça permet des endroits quand même assez cosy, enfin moi j'aime bien. C'est vrai que quand on voit les barrière on se dit « c'est quoi ça ? on est des renégats ! on a l'impression d'être en prison », alors de l'extérieur ça donne cette sensation mais quand vous êtes rentrés je sais pas si vous avez vu mais à l'intérieur en fait on voit plus les barrières parce qu'elles sont fines donc on voit pas. C'est vrai que ça se discute… moi j'ai pas. Y a aussi le fait qu'au départ ici il devait y avoir un bassin de rétention et que c'était dangereux et que les infrastructures sont bloquées, ça bouge pas, donc même s'ils changent l'intérieur, le tour c'était prévu au départ avec des clôtures zinc donc c'est fait en zinc. Et donc là au lieu de faire un bassin de rétention avec de l'eau, en fait ils ont fait des drains dessous et donc on peut pas… enfin quand c'est trop mouillé vaut mieux éviter d'aller dessus pour éviter de tasser les drains en fait. Et on peut pas non plus avoir trop d'arbres avec trop de racines donc voilà y a aussi une raison pour pas qu'on soit deux cents à un moment où c'est détremper par exemple…

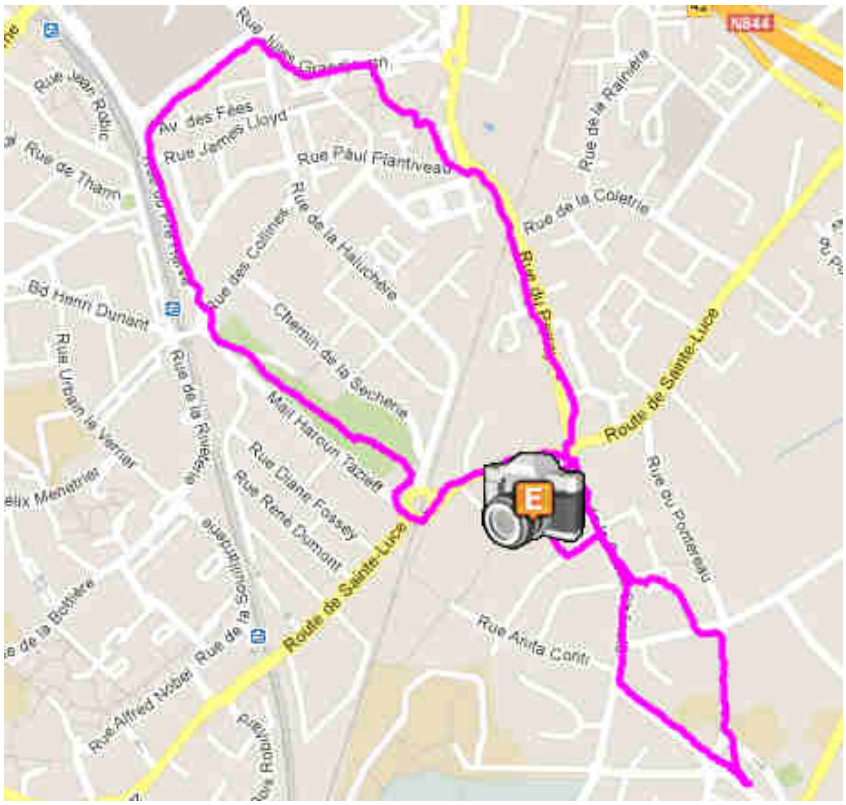
MA : *Pour conclure, une question bizarre : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

On va dire que c'est celui-ci ! Non, je trouve que c'est quand même. C'est celui-ci quand il sera fini. Et quand y aura plus les travaux, la boue… Moi pour moi mon quartier idéal ce serait vraiment l'auto… enfin c'est les six maisons qu'il vont faire là en autoconsommation, en autosuffisance au niveau de l'énergie avec le recyclage de l'eau dans tous les sens même dans les habitations. Pour moi ça c'est vraiment travailler en autonomie. Après sur un quartier comme celui-ci je sais pas vraiment si ça peut… enfin c'est vraiment dans le quartier idéal et pas optimal. Je dirais qu'ici c'est un quartier optimal et le côté idéal ce serait des constructions autosuffisante avec… ouais avec autant de constructions pourquoi pas si l'ambition était de faire dense. Après c'est vrai qu'on nous oppose parfois le coût en utilisant d'autres matériaux, je suis pas tout à fait d'accord… Je trouve qu'il y a d'autres matériaux qui peuvent être utilisés qui ont un coût moindre. Après j'ai bien conscience que les compétences pour une grande opération comme ça c'est difficile de trouver toutes les compétences pour travailler des matériaux différents. Et je pense que c'est là où le bas blesse, après ça peut aussi faire partie d'une politique de la ville de se dire « voilà je construis dans quinze ans et je forme des gens pour ça ». Et voilà, y a des obligations politiques qui font que c'est pas toujours possible, pas des obligations politiques, des obligations électorales parce qu'ils savent pas quel sera leur lendemain. Pour avoir vécu aussi dans des villes de droite, y a quand même un mieux-être, y a une volonté progressiste dans les grandes villes comme ça. Je vais pas donner des tendances politiques mais Lille, Nantes, c'est des grandes villes où ça bouge où il y a une vraie belle qualité de vie. Donc voilà c'est quand même assez ambitieux de faire un écoquartier avec mille cinq cent logements, voilà trois mille cinq cents habitants, c'est pas… Donc ouais ouais, moi vraiment le quartier idéal ce serait… je pense qu'on pourrait pas avoir l'adhésion de trois mile cinq cent habitants là comme ça, ça deviendrait malheureusement une vraie volonté… Ce que j'aime bien dans ce quartier c'est que… je vais être contradictoire par rapport à de que j'ai dit précédemment, c'est que malgré tout la ville, même si elle prend des décisions, nous laisse quand même un certaine liberté d'agir et de créer et parfois nous soutient malgré tout. Même si on a pas forcément cette sensation y a quand même un soutien. Et je pense que d'avoir trois mille cinq cent habitants ici et je comprends ce que disais Monsieur Vissuzaine qui veut pas avoir un quartier trop. C'est-à-dire que trois mille habitants qui soient vraiment portés sur

l'écologie ici, ça permettrait pas l'intégration d'autres habitants qui n'étaient pas sensibles à ça alors que là je trouve que ce qu'on arrive à faire c'est que finalement en se côtoyant les uns les autres, quand je vous parlais de différences culturelles, ça aussi c'est une différence culturelle. Et ici y a des gens qui sont pas du tout portés sur l'écologie, pas du tout portés sur la bonne bouffe et on le voit. On a des copains quand on va mélanger chez eux on pleure avant d'y aller et finalement maintenant ils se rendent compte qu'on peut manger autrement. Voilà, c'est dans ce sens là, c'est pas que des échanges de couleurs de peau, c'est des échanges de couleurs politiques et de couleurs culturelles vraiment. Y a des vrais échanges, des vrais débats qui se font avec des gens qui votent à droite, à gauche, Le Pen, Front de Gauche, y a vraiment cette mixité ici et les gens se tapent pas sur la tronche quand on parle politique. C'est intéressant. Si je vous parle du quartier idéal ou tout le monde est en autonomie ce serait vraisemblablement des gens qui sont déjà axés écologie et est-ce que ça permettrait… ça ghettoïserait encore alors que là y a pas cet effet-là. Voilà c'est juste l'autocritique du quartier idéal.

HN16	**Date :** 10/05/2012
	« Statut habitant » : locataire, logement social
	Investissement/loyer : 396€/mois
Climat de visite : temps gris, chaud, orageux	**Adresse :** Chemin de l'Ecobut
	Arrivée : février 2009
Durée de la visite : 1h05 min	**Appartement :** T3, 70m²
Longueur du parcours : 4305 m	**Occupant(s) :** 3
Durée de l'entretien : 52 min	**Profession :** vit de l'AAH
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 50 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0 +	
Chemin de l'Ecobut	03 :33	Moi ça va faire 4 ans qu'on est là et je connais un peu le quartier mais pas assez parce qu'il faut dire que nous où on habitait avant de venir ici ils ont été obligé d'abattre les maisons parce qu'il y avait trop de travail à faire. C'est pour ça qu'on est venu ici. LogiOuest nous a proposé de venir ici donc nous on a accepté, on avait eu qu'une demande. Donc nous on se trouve bien ici parce que c'est vrai que c'est bien. Les routes sont mal équipées pour l'instant mais ça va peut-être venir quand même. Et puis y a tout

		ce qui va être construit après chez nous, ça va être des maisons à vendre ici. Et pareil y a des gens qu'on connait un tout petit peu mais pas beaucoup alors ça va faire du bien. le quartier va être bien une fois que ce sera tout fini je pense.
Rue des Halquinières	04 :58	Là on va aller à Carrefour, je vais vous faire voir par où je passe parmi des petites rues qui sont sympas. Je sais pas si on va pas avoir de la flotte quand même, si c'est le cas ici y aura plein de boue. Moi je connais pas du tout qui a fait les bâtiments ici. Parce que nous quand on est venu c'était déjà juste en construction, c'est tout. Alors qui a fait ça connais pas. C'est quand même pas mal par rapport à où on habitait, le chauffage c'est mieux et c'est mieux isolé que là-bas quand même.
Rue de la Basse-Chénaie	6 :07	Parce que c'est vrai que c'était pas facile, dès qu'on ouvrait les radiateurs le courant d'air se faisait dans toutes les portes et les fenêtres et c'est pour ça qu'on est mieux ici quand même. Et puis c'est du chauffage individuel donc c'est bien on l'allume quand on veut et on l'éteint quand on veut y a pas de problème de ce côté-là. La route ici est pénible avec les camions. On va traverser là, je préfère parce qu'il y en a qui vont vite et qui ne s'arrêtent pas. Là y a aussi des nouveaux bâtiments, y en a qui sont déjà emménagés. Là-bas aussi, juste devant chez nous, le machin qui est vert avec les balcons ils sont rentrés avant le premier janvier et y avait même pas les rambardes, y avait un petit qui m'a fait peur, je croyais qu'il allait passer par-dessus la rambarde du troisième étage. J'ai dit aux gens « vous avez pas peur pour votre fils ? », ils m'ont dit « non il est habitué ». Mais quand même… Ils auraient dû attendre un peu quand même pour les placer, non ?
Rue des Druides	8 :21	On va passer par là. J'aime bien passer par ici parce que c'est un tout petit square mais il est bien. Par contre les bancs sont en très mauvais état, faudrait qu'ils les refassent. Mais c'est bien de passer par ici, ça fait du bien de prendre l'air. Moi je connais que passer par là maintenant, c'est plus facile pour moi que de passer par la route, j'aime mieux. On voit des petits enfants, des gens qui disent bonjour, juste un petit bonjour c'est déjà agréable. Ils doivent être tranquilles les gens ici. On est tranquille par chez nous aussi, on ne dit rien à personne, personne ne nous dit rien donc ça va. Comme on était aux Bruyères ça nous a vraiment changé… on était pas bien. On était juste comme ça au coin de la rue et y avait un grand square au milieu mais ils brûlaient toutes les voitures, les mobylettes et tout ça et les gens qui n'avaient pas

		les moyens de s'en acheter d'autres ils rouspétaient. Et c'est vraiment que c'est pas tellement terrible, les gens qui avaient pas les moyens de s'en acheter d'autres et qui travaillaient en plus ça m'a fait mal pour eux.
Rue Jean-Jacques Audubon	10 :35	On va passer par là et on va traverser tout de suite parce qu'après y a pas moyen de traverser. MA : *Ce que nous sommes en train de faire, c'est un cheminque vous faîtes quotidiennement ?* Oui, ici je vais faire mes courses des fois quand j'ai vraiment besoin mais autrement je vais à Leclerc Paridis, c'est mieux il y a plus de choix.
Rue du Pontereau	11 :20	MA : *Vous vous promenez parfois dans le quartier ?* Oui je connais la maison du quartier aussi et puis la médiathèque et le petit marché tous les mercredis, à côté de la médiathèque justement. On est bien là je trouve, en tous cas c'est mieux. Les trottoirs sont pas assez larges pour passer avec une poubelle ou une poussette ici, mais c'est pas grave, y a pas de mal. Ici je connais un peu la Poste dans le quartier, et puis l'école là où on a voté pour le président. Fallait bien aller voter, est-ce qu'il va nous changer quelque chose ? Je ne sais pas. Parce que dis donc l'autre il a pas fait grand-chose bien pour nous, j'espère que ça va changer quand même. Là c'est l'école publique élémentaire Maurice Macé et l'autre c'est la maternelle, c'est là qu'on est allé voter, c'est bien c'est mignon je trouve, ils arrangent bien et tout donc ça va. Là on va traverser. Tiens, ils ont refait le goudron. Et le petit Carrefour il est juste là et y a quand même pas mal de chose là-aussi, venez voir.
Centre commercial du vieux Doulon	14 :15	Y a un petit café, on y va de temps en temps, y a un fleuriste, on vient de temps en temps acheter des choses là. Là c'est une agence immobilière, là c'est un truc de beauté, là la coiffeuse et là y avait un magasin qui faisait les perles et tout ça, c'était bien, et puis y a la Poste. Là avant y avait une assistante maternelle mais c'est fermé maintenant. Y a une école de conduite et un bureau d'études. Et voilà ça fait du bien se promener par là. C'est un centre commercial mais c'est un tout petit truc. Avant je sais pas s'il y avait beaucoup de trucs comme ça, ça fait pas longtemps qu'on est là alors je sais pas trop.

		Le lycée de la Collinière je connais aussi, il est par là-bas. Et là voilà le petit Carrefour City, c'est là que je viens faire mes courses un peu de temps en temps. Y a juste une église devant mais je sais pas comment elle s'appelle et puis ça fait longtemps que je suis pas allée à la messe. J'y vais de temps en temps mais c'est pas courant ici. De l'autre côté je vais à la médiathèque un peu et puis y a l'agence Crédit Agricole, je voulais prendre une autre banque mais ma banque est toujours au Pont du Sans, ça fait un petit bout de chemin mais c'est pas grave… en bus ça va. On a des moyens de transport bien comme il faut maintenant et puis le tramway est pas loin de chez nous non plus, ça va. Evidemment ça me plait beaucoup. Et je marche beaucoup aussi.
Rue du Manoir Saint-Lô	17 :36	Là c'est des vieilles maison mais y en qui sont belles quand même. Et puis y a toujours des appartements aussi par ici. C'est pas mal, par rapport à ça j'air rien à dire. C'est quand même une grande promenade quand on est à pied mais c'est faisable. C'est moche les grilles qui sont là, en marron là, c'est des trucs de véranda ou je sais pas… Je sais pas comment ça s'appelle mais c'est pas très très beau et en marron comme ça ça doit être sombre quand même dans les maisons. Par contre ils ont un balcon derrière c'est joli donc ça va. On va pas mal au parc du Grand-Blottereau mais c'est pas là, c'est pas loin de la Mairie de Doulon, on peut y aller en tram ou à pied ou en bus des fois. On va se promener là-bas et c'est joli, très joli. J'aime bien le parc du Grand-Blottereau. Tiens un chien qui rouspète, j'en avais un avant mais elle est morte, on a pas pu l'amener ici. Et autrement j'avais 18 chats, vous vous rendez compte ? 18 ! Ils venaient pour manger mais ils étaient pas à moi donc j'étais obligée de les faire partir mais ils voulaient pas et donc ils restaient chez moi parce que je leur donnais à manger. Voilà la maison du quartier là, c'est bien, le collège de la Collinière est juste à côté.
Rue de la Basse-Chénaie	20 :29	J'aime bien être ici et voir les jeunes, c'est vrai que c'est sympa et ça fait du bien.

		Je connais pas encore beaucoup le quartier mais j'apprends petit-à-petit, je vais faire des petits tours comme ça mais autrement on était pas là avant donc c'est pour ça… Ca nous permet de voir un peu de gens quand même c'est pour ça. Ca se construit mais c'est pas fini parce qu'après normalement il devrait y en avoir d'autres aussi. Ca devrait être un beau quartier après, je sens pas si on va être bien mais je pense que oui. Parce que là ils vont faire une route, ça va communiquer avec la médiathèque. Là on peut pas passer parce que c'est tout en travaux. Ce sera bien parce que les gens pourront venir, faire demi-tour et repartir où ils veulent ou chez eux. On peut aller à la médiathèque. Celle-là je la trouve belle maison, elle est super belle. C'est joli, y a de belles fleurs, c'est bien intégré. Je trouve bien ma maison, c'est pas ça mais j'aime bien les vieilles maisons parce que mon père en a fait une, ça fait depuis 65 qu'ils sont dedans mais elle tien le coup, que maintenant ça se dégrade facilement je trouve. Parce qu'ils construisent trop vite, ils devraient construire moins vite et faire mieux que ça quand même. Parce que dans notre douche et notre chambre il y a des taches, ils devaient venir nous les réparer, on avait demandé à ce qu'ils viennent mais ils sont jamais venus depuis, ils l'ont marqué sur un bout de papier mais ils sont jamais venus. C'est pour ça qu'il faut faire attention. Moi j'aurais bien voulu avoir une vielle maison que je puisse rénover dedans, moi ça me plairait ça. On avait ça avant, on a été obligé de partir là-bas mais moi j'aimais bien mon petit coin et surtout j'aimais bien mon Leclerc d'Orvault parce qu'il est moins cher que le Leclerc Paridis et là Carrefour c'est cher aussi donc on fait pas des économies. Quand on voit déjà le prix de la viande, bonjour… et on a pas beaucoup de choix ici alors que là-bas y a beaucoup plus de choix. Les bâtiments en bois je trouve que c'est beau mais ça vaut pas les petites maisons qu'on a nous derrière quand même. Je sais pas si c'est bénéfique ça. Quand même je trouve que c'est joli, j'ai mon frère qui a fait une maison en bois, c'est beau mais j'aurais peur que ça prenne feu. C'est ce sentiment là que j'ai. J'aime beaucoup autrement, ils sont jolis. C'est pas tout à fait fini encore mais y en a qui sont marqués à louer. Les gens ils veulent pas attendre maintenant et c'est dommage, ils devraient attendre un peu parce que c'est pas tout à fait fini quand même. On va aller à la médiathèque. Ca sera joli, j'aime bien ce coin là aussi.

		Alors pour le Leclerc Paridis c'est par là qu'on passe, y a des nouveaux bâtiments aussi qui sont là mais ça doit être pour acheter, pas pour louer. Voilà, y en a qui sont déjà à vendre ici aussi, à louer…
Route de Sainte-Luce	27 :44	On va aller tout droit par là parce qu'ici pour traverser c'est pas terrible. Y a beaucoup de monde qui habite maintenant. Le bus ne marche pas pour l'instant, ça viendra peut-être quand les gens viendront ici. Et y avait un busway qui devrait passer par ici mais je sais pas si ça va être faisable, les gens sont contre. MA : *Pour quelle raison ?* Je sais pas, parce que ça fait trop de travaux ou je sais pas. Moi j'aimerais bien qu'il passe, ça ferait du bien pour les jeunes et puis pour les personnes âgées quand elles ont pas de moyens de locomotion comme nous, ça ferait du bien parce que c'est vrai que c'est pas évident. MA : *Vous direz qu'on se trouve ici par rapport à Nantes ?* Bah c'est à l'extérieur de la ville de Nantes quand même. J'ai mes parents qui habitent à Opéra donc il faut que je prenne 2 trams et un bus et autrement je prends le bus là, je m'arrête à Beauséjour, je prends le tram et je reprends un autre bus donc ça fait quand même loin. C'est dommage parce qu'ils sont bien où ils sont, je voudrais pas qu'ils partent mais un jour ou l'autre ils seront bien obligés de partir, ils commencent à vieillir eux-aussi et puis ils ont des problèmes de santé comme moi alors c'est pas facile pour eux. Moi je vais de temps en temps les voir et je viens ici me reposer un peu. Quand mon frère s'en va en vacances, il me téléphone pour me dire qu'il s'en va et qu'il faut que j'y aille pour leur tenir compagnie parce qu'ils ont tellement peur qu'ils se cassent la figure que je suis obligée d'y aller. Et puis j'aime bien aller là-bas, ça change. J'aime bien passer par là parce qu'on voit justement que la route va être faite là au milieu. Et là normalement on devrait avoir un magasin et un immeuble. C'est pas fait, c'est au bout de 3 ans que ça va être fini normalement, c'est qu'ils avaient dit mais ça je sais pas si c'est possible. Après il va y avoir le tram-train qui va aller jusqu'à Chateaubriand , ce sera bien pour aller voir mon petit neveu, il habite là-bas et ça fait un bout.

Place du Commandant Cousteau	31 :52	Voilà la médiathèque est là, grise et rouge, c'est joli, j'aime bien. Ca manque de couleur mais y en a partout autrement, partout y a des couleurs ça fait joli moi je trouve. C'est vrai qu'ils auraient dû peindre en jaune ou en gris, je sais pas. Je dis ça mais je sais pas du tout…
Parvis de la médiathèque	32 :47	J'aime bien passer là, y a des petits chemins qui longent le ruisseau, c'est joli à voir, j'aime bien cet endroit là. MA : *Vous venez vous y balader ?* Ouais, on voit les jardins, les maisons, tout ce qui se monte, on peut dire « ça c'est beau », « ça c'est pas beau ». C'est vrai que c'est joli, j'aime bien mais c'est dommage qu'ils ne l'aient pas peinte, c'est vrai que ça fait triste et ça ne donne pas envie de rentrer, j'aimerais mieux avoir une autre couleur que le gris, c'est pas beau. Par contre ils ont de beaux bambous.
Parc	33 :40	Je viens me promener ici avec les deux gars, on vient faire un tour des fois. J'aime bien passer par là. Donc soit on passe par là, soit on passe par là, c'est vous qui décidez. MA : *Non, je vous suis.* C'est joli quand même. Y a pas beaucoup de poissons ici j'ai l'impression. C'est pas beau, y a quand même du nettoyage à faire là [dans la grille anti-déchets] parce que là c'est tout coincé partout, c'est pas joli mais ils ont quand même pas mal… J'aime bien la maison rose aussi, ça fait joli, ça ressort je trouve, rose, jaune, orange. C'est flashy. Là aussi ils vont faire d'autres immeubles, tout ça ça va être des immeubles, j'aime bien me promener par là. MA : *Que pensez vous du ruisseau ?* Ca fait du bien un peu, c'est vrai que ça détend, je regarde le ruisseau, les cascades, tout ça, j'aime bien ça. Et ça fait promener pas mal de gens. On dirait un petit bout de campagne quand même, pas beaucoup mais un peu quand même, j'aime bien. Oh, y a des petits canards en plus ! Ils sont beaux hein ! Ca c'est des éoliennes non ? Je sais même pas comment ça s'appelle. C'est joli, j'aime bien. Se promener par là c'est agréable et puis y a des gens qui peuvent s'arrêter pour pique-niquer, y a quand même des tables. Et puis ils peuvent courir les jeunes ici, c'est vrai que quand on est au bord de la route on a toujours peur que les petits se fassent écraser. Et c'est plus calme ici que par chez

		nous. Quand on a déménagé c'était pas la peine, c'était pas calme du tout… Là ils vont encore en refaire d'autre, la « résidence du parc », en briques… C'est pas si chic la brique, moi j'aime mieux la pierre. J'aime bien les couleurs ici [la sècherie], regardez c'est joli, c'est mignon, y a qu'un mur mais c'est beau, c'est plus beau que chez nous. Chez nous c'est tout gris. Quand on est venu déjà y avait des grilles tout autour de notre maison et nous on aimait pas ça on disait que ça ressemblait à un blockhaus, tout le monde disait « non, non vous enlevez nos grilles c'est pas joli, joli ». MA : *Le sentiment d'être en cage ?* Comme une cage, emprisonnés, comme si on était dans une prison… Donc c'est mieux quand même, c'est moderne mais j'aimerais bien avec des couleurs comme ça plus vives, elles sont jolis ces maisons là aussi. Souvent on passe par là, on fait des petits tours et on revient chez nous. J'aime bien me promener par là, c'est joli. C'est dommage qu'ils aient pas entretenu le petit ruisseau parce que ce serait joli autrement. MA : *Ils n'entretiennent pas volontairement.* Parce qu'après ils vont peut-être le faire. MA : *L'objectif c'est qu'il s'auto-entretienne et que cela se fasse naturellement.* C'est mieux remarqué parce comme on est toujours entre quatre murs, c'est pas mieux non plus. Là y a des jardins familiaux. Nous on en avait un route de la Chapelle et on est obligé de partir parce qu'il y avait un microbe dans la terre il paraît. Le temps qu'on fasse le changement et tout on ne sait pas combien ça va prendre de temps. MA : *Vous avez fait une demande ici ?* Je voudrais bien mais je le garde encore un peu parce que c'est jusqu'au mois de décembre qu'on peut déménager, ça va, on a encore le temps mais… Nous on a quand même attendu 2 ans pour l'avoir avec la mairie de Nantes mais j'aimais bien parce que ça nous occupait tous les trois. Et là c'est mieux parce qu'ils ont quand même 2 cuves et nous on en qu'une. Et puis ils sont jolis,

		chacun a sa parcelle, comme nous donc moi je trouve que c'est joli, par contre à côté des maisons je sais pas si beaucoup de gens vont pas leur prendre des légumes mais je crois pas qu'il y a beaucoup de vols. Nous on nous avait volé pas mal de truc quand on était là-bas. Maintenant qu'on a un portail électronique pour aller dans notre jardin y a moins de vols, avant c'était pas fermé. On a 90m² et là c'est plus petit, c'est dommage parce que c'est bien mais c'est moins ici. Ca, la villa des déchets, c'est bien aussi, c'est bien aussi ça à voir, c'est pas mal, j'aime bien, elle est bien placée. MA : Ces jardins c'est important pour vous ? Oui, moi ça me manque d'avoir un petit jardin. On peut pas mettre tout ce qu'on a planté dans notre petit cour, ça va prendre toute la place. On a mis des plans pour l'instant alors on va voir. Ca prend bien pour l'instant mais c'est vrai que faudrait qu'on ait de la place pour les mettre après.
Rue du Pré Hervé	42 :45	On v a passer par là pour aller à Leclerc maintenant. Par ici c'est bine aussi, c'est mignon. Et puis Pin-Sec ça fait pas loin de chez nous, Haluchère c'est pas loin de chez nous donc ça va. La Beaujoire je connais pas trop donc j'aime pas trop y aller mais autrement ça doit être beau à voir aussi. On va continuer par là parce qu'ici moi je connais pas. On va passe de l'autre côté de la route parce que par ici je connais pas du tout. Peut-être que ça ramène au Leclerc quand même mais je préfère y aller par ici. MA : *Vous allez toujours au Leclerc à pied ?* Là je prends le 12 quand même pour y aller parce que des fois c'est lourd. Quand on a pas de voiture c'est embêtant quand c'est lourd, mais autrement ça va. Et la clinique est pas loin, la clinique Jules Vernes. Donc l'environnement est pas mal, j'aime bien le parc, j'aime bien tout. Là ils sont en train de faire une autre ligne je sais pas que c'est, si c'est refaire la ligne du tram-train ou une autre et puis il y a le tramway donc de toute façon ça va être agrandi. MA : *Ce tram vous relie à la ville et en même temps fait une sorte de barrière, non ?*

		Non, pas pour moi. Je trouve que c'est aussi bien parce qu'on a fait quand même pas mal de choses à Nantes pour nous déplacer parce que c'est vrai que pour ceux qui n'ont pas de voiture c'est un inconvénient. Je trouve que c'est bien quand même ce qu'ils ont fait, ils ont bien eu raison de faire le tramway parce que c'est vrai qu'à Nantes il y a beaucoup de voiture mais les gens devraient prendre moins la voiture et prendre le tramway. Parce qu'il y a quand même pas mal de parkings pour eux donc ça va. Moi je trouve que c'est bien et puis la clinique est pas très loin, elle est là. On peut y aller à pied, en bus, en tram, ça fait pas loin, si quelqu'un est malade, y a juste à aller là-bas. C'est pareil, y a des petites maisons qui sont pas mal ici mais ça manque de couleurs, je trouve ça fade. Ca manque de couleurs, il devraient mettre des couleurs plus vives, plus gaies. Moi j'ai que du blanc chez moi alors… mais moi j'aime bien la couleur.
Rue du Pâtis Rondin	47 :45	On va passer par là parce que là c'est la cliniques Jules Vernes comme je vous ai dit et le Leclerc est juste derrière. Y a la piscine aussi qui est là. Ici ils doivent avoir chaud dans les mansardes parce qu'aujourd'hui il fait quand même chaud. Moi j'aime bien tout ce qui est bien propre, là c'est sale et ça ne donne pas envie de rentrer mais sinon j'aime bien. Et j'aime bien la verdure. MA : *Il y en assez ?* Il y en a mais il nous manque un petit jardin. C'est vert mais pas encore assez je trouve. C'est quand même grand les jardins des gens là.
Rue Jules Grandjouan	51 :10	MA : *Ce sont des endroits où vous passez souvent ?* Non. Ici oui mais par ici non, je n'y vais jamais. La halte garderie ici je connais un peu aussi, pas beaucoup. Le centre socioculturel je connais un tout petit peu mais c'est pas beaucoup non plus. Je connais un peu mais pas tout encore. [le bus passe] C'est le 12, y en pas beaucoup mais y a beaucoup de 21 parce que la plupart des gens prennent le 21 au lieu du 12. Moi j'aime bien le 12 parce que c'est un commodité quand même de prendre le bus donc ça va.

		Ici c'est très très calme.
Cité Frédéric Mistral	54 :33	On v a passer par là, j'aime mieux passer par là-aussi. J'aime bien la nature moi. Je suis très simple mais j'aime bien la nature. S'il y a un truc qui m'intéresse c'est la nature : les petits oiseaux, les graines, les plantes, tout ça j'adore ça. MA : *En ville c'est un peu dur à trouver…* Ouais. C'est pour ça que la parc du Grand-Blottereau il est joli et il est assez grand quand même. C'est le plus grand parc de Nantes… non, y a le parc de Procé qui est grand aussi. Les 2 plus grands c'est ceux-là. Procé c'est de l'autre côté donc pour y aller ça fait un bout. Par contre il y a le jardin des plantes qui est joli aussi. Là c'est vraiment défraîchi, ça aurait besoin d'un coup de peinture par là. Ils doivent être assez vieux ceux-là par rapport à nous.
Rue du Perray	57 :32	Cette route là c'est la route Perray. J'aime bien me promener par là, y a que là que je connais un peu plus. MA : *Ce que vous connaissez dans le quartier c'est vraiment la médiathèque et les commerces ?* Oui, le reste je connais pas encore assez pour moi. Ca viendra, petit-à-petit mais ça viendra. Y en a beaucoup qui doivent dire pareil que moi. Nous ça va faire 4 ans qu'on est là et je vous dis c'est pas facile de s'intégrer et quand on connait pas encore tout à fait le quartier… MA : *Vous fréquentez un peu vos voisins ?* On se connait tous dans la rue parce qu'on habitait tous à peu près là où on habitait avant et donc on se connait tous. C'est un relogement comme nous les Bruyères c'était trop vétuste, ils avaient pas le courage de les remettre, des les refaire, y avait trop de travaux à faire dedans et elles étaient toutes pourries en fin de compte. Y avait pas de double vitrage comme ici… Donc c'est ça, c'est dommage. Ces immeubles là [les allées du parc] je les trouve plus gais que les autres, je trouve que c'est mieux, l'environnement est mieux que les autres là-bas je trouve. Je sais pas, ils ont des grands balcons, ils ont quand même pas mal de balcons et puis ils sont les uns à côté des autres quand même. MA : *Chez vous c'est comme ça ?*

		C'est vrai qu'avant on avait que des buttes de terre et depuis qu'ils en ont mis à côté de chez nous c'est pas pareil, c'est pas la même ambiance. C'est trop près de chez nous, ils auraient dû faire un petit passage le long du mûr comme ça au moins on aurait pas été embêté… Tant qu'on dit rien ça va. Faut bien qu'on accepte tout le monde. Je trouve qu'on est bien ici, je me trouve bien, je préfère rentrer chez moi ici qu'aux Bruyères parce qu'aux Bruyères j'avais peur. Comme il y avait des forains il y avait toujours des coups de fusil qu'ils lançaient aux gens donc moi j'avais peur de rentrer chez moi alors que là j'ai pas peur du tout, c'est moins inquiétant je trouve. Et puis c'est mieux. Voilà on a fini notre petite balade. Et puis moi j'aime bien l'environnement, c'est vrai que c'est joli, les petits parcs, tout ça et puis le jardin… c'est mieux.
Route de Sainte-Luce	1 :06 :33	Et voilà, on arrive bientôt, c'est dommage qu'ils aient pas refait notre route par contre, y a des creux et des bosses, tout ça… Les autres c'est bien fait mais ici ça laisse à désirer quand même.
Chemin de l'Ecobut	1 :07 :13	C'est ça qui est moche, ils devraient prendre le temps de faire pour tout le monde pareil, parce qu'ils l'ont bien fait pour derrière donc ici ils devraient le faire. A part celui-là, le monsieur qui habite au numéro 5 il vient pas de chez nous, il habitait aux Dervallières je crois, sinon je connais tous les voisins. On était dans des petites maisons comme ici mais chacun vivait comme ça chez soi, on se disait pas bonjour mais maintenant on commence à se dire bonjour quand même.

Entretien

Parcours résidentiel

La première partie de ma vie j'ai habité chez mes parents, jusqu'à l'âge de 18 ans. C'était Saint-Jean-de-Boiseau, près du Pellerin et de la Montagne, dans le Sud de Nantes. C'était une maison que mon père a construit avec mon grand-père. J'y ai de bons souvenirs, c'est plus agréable que là où j'étais après. C'était plus la campagne où on habitait et maintenant ça faire genre ville, ville village quoi, y avait pas beaucoup de monde mais maintenant ils se sont tous pressés à construire. J'aimais bien, j'ai toujours aimé Saint-Jean-de-Boiseau et j'aime encore.

Après j'ai vécu à Paris parce que j'ai ma sœur qui m'a embauché comme nounou pour garder ses enfants. Et je me plaisais pas du tout. Je n'aime pas Paris.

MA : *Pour quelles raisons ?*

C'est trop bruyant, y a pas beaucoup de campagne, on peut se faire attaquer à à peu près tous les endroits donc j'aimais pas. C'est un mauvais souvenir pour moi. Je vivais en appartement

avec ma sœur au début et puis après j'ai connu un copain et je me suis mis avec. Malheureusement mon copain était maquereau, je l'ai su après et c'est pour ça que je suis partie. Donc c'est négatif, je retournerai jamais à Paris.

Je suis retournée chez mes parents, en 1982 j'ai connu mon mari en faisant un stage. On a vécu ensemble 10 ans dans un algeco, moi j'appelle ça une baraque de chantier, un petit machin,3 ans là-dedans à la Jonelière. On était en ville mais c'était pas un appartement, avec un seul chauffage. On avait juste une cuisine, une petite salle-de-bains mais c'était juste un lavabo, la douche fallait qu'on prenne une grande bassine et puis se laver comme ça. C'était moche… Au début c'était pas facile…

Après on a habité 3 ans au Champ-de-Mars, là par contre c'était pas pareil parce qu'on avait plus de commodité. Parce qu'à la Jonelière y avait quand même qu'un chauffage pour 3 pièces donc l'hvier c'était pas évident et puis on était embêté parce qu'on arrivait pas à payer notre chauffage, les notes étaient trop élevées. Parce que quand on y était on avait que le minimum social, 2100 ou 2200 francs pour faire le froid donc quand y avait des factures à payer on y arrivait pas. Mon père nous a aidé beaucoup. Le bailleur c'était Nantes Habitat donc ils pouvaient rien dire tant qu'on payait notre loyer. Après on s'est dit « mince, s'il faut payer les factures et qu'on a rien à manger, on fait comment ? ». Donc on se privait de quelques choses et on payait pas, voilà. On avait vraiment du mal à payer… Le Champs-de-Mars moi j'aimais bien, c'était un vieil immeuble mais c'était sympa. On a quand même connu pas mal de gens là-bas et on s'était rapproché de mes beaux parents surtout.

Après on est allé 10 ans à la Boissière, là c'était un beau quartier. J'aimais bien ce quartier, il était chouette et on avait plus de commodités aussi. Et là on arrivait bien à payer. A la Boissière on connaissait pas mal de gens aussi, on avait un centre social dans lequel on pouvait toujours faire des travaux manuels, ça passait le temps. Donc on était bien là-bas, j'aimais bien parce que ça nous occupait un peu. Le mardi et le vendredi on avait des occupations mais ici y a rien. Ca faisait partie de Nantes Habitat et on faisait ce qu'on voulait, ils étaient très gentils ce qui s'occupaient de nous donc c'est pour ça qu'on a été un peu, pas perdu, mais après c'était pas pareil… On faisait des excursions à la journée, ça passait le temps. Et ici y a rien pour l'instant, y a pas beaucoup de trucs comme ça mais est-ce que ça va venir ? Je le souhaite parce qu'il doit y avoir beaucoup de monde qui veulent sortir et qu'on pas trop les moyens de partir en vacances et c'est bien comme ça au moins on fait des journées c'est mieux quand même que de rester chez nous.

Et après on a été aux Bruyères pour se rapprocher de ma belle-mère. C'est grâce à mon beau-père qu'on a eu cette petite maison parce qu'ils nous a poussé énormément pour qu'on se rapproche d'eux. Il avait des difficultés à écrire et il avait besoin de quelqu'un. C'était une maison vétuste, c'est vrai qu'elle était vétuste… mais avec plein de commodités quand même, on avait pas mal de trucs, on était bien là-bas, on avait 2 chambres, une grande cuisine, une salle de séjour, une salle-de-bains, tout ça c'était bien. Et moi je me plais bien ici parce qu'il y a du double vitrage alors que là-bas y avait pas et c'était une passoire, on mettait le chauffage et il allait dehors. Le quartier c'était bien à part qu'il y a des jeunes qui foutaient le feu dans les scooters et les voitures donc moi j'avais peur de rentrer là-bas et une fois j'ai entendu des coups de fusil. Donc pas un milieu… tandis que là y a rien du tout, c'est mieux. Donc moi je me plais bien ici.

MA : *Quand vous avez dû partir, ils vous ont fait des propositions de relogement ?*

Ici. Ici c'est tout ce qu'on a eu. Juste une proposition… On nous a proposé un truc, on savait que c'était près du stade de la Beaujoire mais on était un peu perdu parce qu'on connaissait pas du tout le coin.

Entretien semi-directif

MA : *Vous n'aviez aucune idée de ce à quoi ça ressemblait ?*

Non. On est venu une fois visiter avec un copain en disant « c'est ici qu'on va habiter » et on s'est dit « bah dis donc… ». C'était une cabane de chantier avec les barreaux, ça ressemblait à un blockhaus, c'était pas beau…

MA : *Donc une première image très négative.*

Ouais mais maintenant ça va, on s'y est habitué à la longue.

MA : *Quelles étaient vos attentes ?*

Une belle maison. Bon elle est belle quand même mais moins blockhaus quoi…

MA : *Comment vous a-t-elle été présentée ?*

Sur plan, c'est surtout des plans qu'on a vu. C'était juste sur les plans parce que comme c'était pas fini le chantier on se rendait pas trop compte. C'est que plus tard qu'on a pu rentrer là, voir les fenêtres, le jardin et tout. Mais y en a d'autres qui ont eu beaucoup plus de propositions que nous, 3 propositions nous on a eu qu'une, c'aurait été 3 endroits différents on aurait vu les 3 et on aurait tranché. Mais comme ils nous ont proposé qu'un seul truc…

MA : *Vous avez essayé d'en obtenir d'autres ?*

Non, jamais. Et ici on se trouve bien donc maintenant qu'on est bien ici on va redéménager pour aller ailleurs. Ca nous plait bien, c'est plus calme, on est tranquille. Ca va faire 4 ans qu'on est là, on est bien, on connait les gens à côté, un peu plus loin. On se dit « bonjour », on se parle des fois. Ca fait 4 ans déjà et on s'en rend pas compte…

MA : *Vous avait-on dit que vous veniez dans un écoquartier ?*
Non.

MA : *Je suis le premier à vous le dire ?*

Oui. Vous voyez c'est la première fois qu'on me le dit, j'étais pas au courant du tout que c'était un écoquartier. Je sais pas du tout ce que c'est.

MA : Si on vous l'avait dit, aurait-ce été un argument favorable pour vous faire venir ici ?

Non, je m'en fiche carrément. Rien à faire.

MA : *Est-ce que vous trouvez que ça se distingue ?*

Bah on a pas de goudron. Du stop à ici ils auraient pu nous faire du goudron. Devant ils en ont. Nos sonnettes ils les ont mis mais elles marchent pas, eux ils les ont. Ils ont plus de trucs que nous…

MA : *Vous disiez tout à l'heure qu'il y a des malfaçons*.

Dans notre salle d'eau y a des taches partout, pour ça ils devaient venir mais ils viennent pas donc c'est à nous de la faire. C'est ça, il faut qu'on rappelle tout le temps et c'est fatiguant de toujours les appeler, de relancer tout le temps ça devient un peu barbant des fois. Ils nous disent toujours « on enverra quelqu'un » et rien. Et y a pas que nous, toutes les autres maisons ici ont toutes ces problèmes. Ca a été mal fait et trop vite. Nous on avait le temps de déménager, on leur avait dit qu'on avait le temps… mais ça c'est vite monté.

MA : *Comment vous décririez le quartier ?*

C'est nouveau, c'est tout. C'est sympa parce que c'est vrai qu'on s'entend très bien avec nos voisins ici et je vois pas d'autre chose à vous dire.

MA : *Le fait qu'ils aient relogé la plupart des personnes aux même endroit, c'est quelque chose que vous trouvez bien ?*

C'est sympa parce qu'il y en a qui sont ailleurs et qui se plaisent pas, qui voudraient revenir par chez nous.

MA : Y a-t-il des choses qui vous manquent ici ?

Non, à part le jardin, c'est tout. A part un jardin familial. Parce que nous on aimait bien notre jardin. Le jardin ici est agréable, c'est mieux que de retourner en appartement, c'est agréable ci de sortir.

MA : *Rien ne pourrait améliorer votre vie dans le quartier ?*

Faire des petits magasins ça serait bien. Parce qu'on a pas besoin d'aller à Leclerc dès qu'on a un petit truc qui manque.

MA : *A part Paridis, vous fréquentez les commerces du quartier ?*

Non.

MA : *Venir vivre ici a-t-il changé des choses pour vous en termes de pratiques, notamment pour le transport ?*

Non parce qu'on aime bien prendre le bus ou être à pied. Avant on avait quand même le bus et le tramway donc on est pas perdu…

MA : *Vous êtes plutôt satisfaite, y a-t-il des éléments qui vous paraissent ratées ?*

Les maisons qui ont été trop vite montées. Ils auraient pris du retard ça aurait peut-être été mieux fait. Nous on aurait pu partir plus tard.

MA : *Comme vous ne connaissiez pas du tout le quartier avant de venir y vivre, y a-t-il s des choses qui vous ont surpris ?*

Surpris ? Oui, les gens qui sont en face, ça faisait 30 ans qu'ils étaient dans leur maison, ils ont dit « c'est tout nouveau pour nous » parce que tout cela c'était un coin maraicher donc ils disent « ça fait du bien de voir d'autres gens, de voir du monde venir ici ». Parce qu'elle trouve que c'est sympa de venir de tous les environnements pour venir voir et qu'on puisse discuter un peu, je trouve que c'est bien. Ca peut-être bien pour les personnes âgées, on discute quand elles passent et elles disent que c'est bien d'avoir des jeunes, c'est plus dynamique, avant c'était mort me disait une dame.

MA : *Vous avez une idée des ambitions qu'avait la mairie quand elle a construit ce nouveau quartier ?*

Non. Non, je sais pas.

MA : *Vous n'avez pas été informée ?*

Ca marche pas tellement bien ici, y a rien de mis en route. Non. Ils devraient nous dire mais ils viennent jamais nous voir. C'est dommage parce qu'ils devraient nous dire quand il y a quelque chose de nouveau, on pourrait aller voir.

MA : *Là, par exemple, il y avait le printemps des voisins lundi soir.*

On le fait pas nous, on le fait jamais. Moi je suis au courant mais on le fait jamais. Je voudrais bien le faire mais si je suis toute seule c'est pas la peine.

MA : *On en parlait tout à l'heure, vous allez régulièrement vous promener dans les espaces publics du quartier comme le ruisseau ?*

Oui. J'aime bien me balader. J'ai toujours dit qu'on devrait aller voir le parc du Grand-Blottereau pour avoir une idée justement. Moi j'aime bien visiter les grands parcs parce que j'aime bien la nature. Y en avait chez mes parents, c'est vrai que j'aime bien la campagne, on est bien chez mes parents. Mon frère habite à côté, ma tante habite pas loin donc on se connait tous.

MA : *Et vous vous déplacez à pied et en transport en commun.*

Ouais, çà pied, en bus ou en tram. On s'en fout s'il y a un bus, on peut marcher à pied, y a pas loin pour la plupart des choses. Pour aller en ville on prend le tram ou le bus c'est tout. On avait une petite voiture sans permis mais on a été obligé de la mettre à la casse.

MA : Vous vivez beaucoup centrés ici ou vous allez assez souvent en ville ?

Ca dépend, des fois on va en ville, on va à la foire, on va partout. Autrement on va chez mes parents. Des fois quand on a quelque chose à faire on y va. Sinon on va aussi souvent chez notre petit neveu qui habite à côté de Chateaubriand, il vient nous chercher et puis il nous ramène.

MA : *Avez-vous des pratiques écologiques ?*

On trie les déchets, ici y a qu'une poubelle, on a pas encore la poubelle jaune et y a juste les sacs qu'on met…

MA : *Vous êtes sensible à l'écologie ?*

Oui. Si ça dégrade de plus en plus on va faire comment après.

MA : *Je vous parlais tout à l'heure de la communication, il y a un petit côté vitrine, vous avez déjà vu des gens passer, prendre des photos, etcetera ?*

Si. J'ai vu un monsieur une fois qui prenait des photos de notre quartier, de notre rue parce que c'est la première qu'ils ont faite donc il est venu. C'est pas gênant mais on voudrait bien être tranquille. Y a même les témoins dé Jéhovah, les vendeurs de tapis, tout ce qu'on veut pas quoi. Y avait une petite dame et un petit monsieur qui étaient venus une fois parce qu'ils habitent juste derrière notre rue et ils voulaient voir comment c'est disposé donc on a accepté qu'ils rentrent et elle nous a dit « je vous remercie bien parce qu'au moins on sait ce qui nous attend ». Ils allaient déménager dans la même chose que nous et ils voulaient se rendre compte, visiter les chambres. Ils voulaient se rendre compte comment c'était parce que si c'était moins grand ils auraient pas pris.

MA : *Vous vous rendiez compte de ce à quoi ça allait ressembler quand vous avez vu les plans ?*

C'était un peu vague parce que c'est vrai que sur un plan c'était pas si pratique que si on avait pu voir ou visiter, c'est vrai. Sur un plan ça fait pas pareil. Et puis voir si c'était bien ou si c'était pas bien on pouvait pas, sinon on aurait refuser. Mais je trouve que c'est sympa le neuf plutôt que du vieux parce qu'il y a des réparations des fois et si on veut pas faire des réparations…

MA : *La mairie met beaucoup en avant l'idée de mélanger différentes populations : logement social, propriétaires, locataires… Est-ce que cela fonctionne ?*

Bah ça me dérange pas. Ca dépend des gens aussi, y en a qui acceptent et y en qui acceptent pas. Moi je m'en fous, du moment qu'on me dit rien.

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

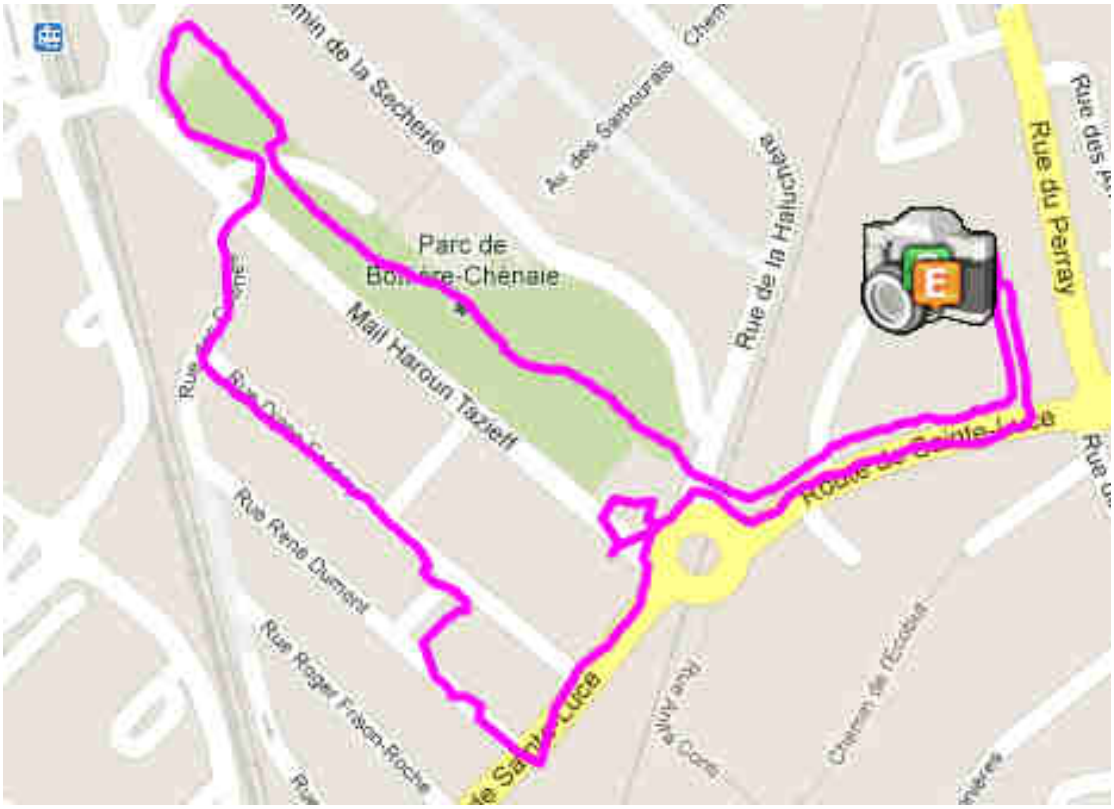
Celui là ! Ouais.

MA : *Sans modification aucune ?*

Non, c'est celui-là. De ceux que j'ai vécu je préfère celui-là. Je suis très bien ici. C'est mieux que là-bas, je vous dis les coups de fusil et tout ça moi ça me faisait peur. Et à rester toute seule je me plaisais pas là-bas alors qu'ici je peux rester toute seule chez moi.

HN17	**Date :** 12/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire
	Investissement/loyer : 195000€
Climat de visite : beau, ensoleillé, chaud	**Adresse :** Allées du Parc
	Arrivée : octobre 2011
Durée de la visite : 51 min	**Appartement :** T3, 70m² + 45m² de jardin
Longueur du parcours : 2360 m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 1h27 min	**Profession :** chargé d'études en statistiques dans le domaine bancaire
Sexe : M	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 27 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Du coup on va peut-être passer par la médiathèque, je vais déposer des bouquins.

Visite

Lieu	t0 +	
Allées du Parc	2 :45	Bon, on va aller dans le quartier, dans le cœur du quartier, parce qu'ici on est comment dire dans la résidence des Allées du Parc. Ca a été construit depuis 2010 et ça a été livré y a 6 mois à peu près, ça fait 6 mois qu'on habite ici et du coup là-bas vous avez tout le

		quartier justement avec les commerçants et puis la médiathèque. Le centre quoi, le cœur du quartier. Ce qui est assez sympa en fait ici c'est qu'il n'y a pas du tout d'accès au niveau des voitures. Toutes les voitures là sont garées sous la résidence principale ou y a les logements type appartements et du coup les accès vers les maisons y a pas du tout de bruit, y a pas du tout de nuisance sonore avec les voitures. Et puis les enfants peuvent circuler librement avec les vélos, tout ça, ce qui est plutôt agréable. Donc ici ils ont un projet de faire un parc, au départ ils parlaient de faire un potager pour les enfants, pour les associations, etcetera, mais apparemment c'est plus trop d'actualité, ce serait plutôt un square si j'ai bien compris, avec des gens pour enfants, etcetera. Y aurait plus du tout de voitures ici non plus, ce serait qu'un parc.
Route de Sainte-Luce	4 :45	Le trafic c'est un petit peu embêtant, y a beaucoup beaucoup de voitures. Mais du coup on est pas trop exposé en fait, on entend pas trop les voitures au niveau de la résidence. Et puis bon c'est bien parce qu'il y a quand même des voies de circulation pour les vélos, un large espace pour les piétons, y a aussi quelques voies de bus, on les voit un peu plus loin. Tout est pensé pour la circulation des personnes, c'est pas anodin. Et puis les places de parking aussi peuvent être utiles quand on reçoit du monde. Ca reste aussi assez vert au niveau de tous les arbres. On voit qu'il y a un effort qui a été fait, c'est pas juste goudronné. On le voit aussi sur le rond-point c'est quand même bien arboré. Donc là on va arriver sur le cœur du quartier. Moi ce que je trouve un petit dommage c'est que c'est quand même assez… c'est très massif, c'est des blocs. Je trouve que c'est trop… c'est trop par rapport au niveau où on se trouve dans la ville de Nantes, je trouve qu'il y en a trop, la densité est trop importante à ce niveau là. Quand on est plus derrière, derrière la route de Sainte-Luce c'est un peu moins, y a plus des petites maisons comme on a pu le voir mais là les résidences de type sur 5 étages je trouve que c'est un peu repoussant. Surtout le premier bloc que vous voyez en bleu, ça fait type HLM, enfin l'image qu'on en a est un peu négative. Au niveau de l'architecture par contre, les bâtiments sont quand même assez travaillés, on le voit sur la médiathèque notamment. Je pense que ça a quand même été… enfin c'est bien pensé, c'est pas… En fait ce qui est assez marrant c'est qu'à chaque fois qu'il y a quelque chose qui se construit on voit que le projet a été pensé de A à Z. Quand on arrive ici au départ y avait que la médiathèque et on se dit « qu'est-ce qu'ils vont faire autour ? », on comprend pas trop. Mais en fait au final quand on voit tout ce qui se construit, que ce soit le

		ruisseau derrière, tous les accès, etcetera, on voit bien qu'il y a une réflexion qui a été poussée en amont et vraiment de A à Z, ce qu'on voit pas tout de suite au premier abord quand le quartier commence à monter, on voit pas trop ce qu'ils veulent faire. Vous voyez par exemple ici ils vont construire la nouvelle partie, ça a été pensé bien sûr bien en amont il y a des années et quand on le voit comme ça on ne l'a pas pensé, on se dit pas « oui ça va être comme ça », on pense que c'est des petites étapes qui viennent se mettre comme ça un peu par hasard mais en fait non, du tout, tout est bien réfléchi et c'est ça qui est assez intéressant du coup. On va peut-être aller se promener justement un peu vers le ruisseau là.
Parc	8 :25	Alors je crois qu'à la base ce ruisseau était couvert et que du coup ils ont décidé de le découvrir justement pour donner un accès et quelque chose d'assez joli au niveau du quartier. Et ça fait comme ça une promenade pour les habitants. Je trouve que c'est assez intéressant aussi. Ce qu'on a peut-être voulu cacher il y a quelques années le ramener, revenir un peu à quelque chose d'existant, qui était là. Et souvent on revient à des choses comme ça dans des villes, y a des petits fleuves, des ruisseaux qui ont été cachés comme ça et du coup on creuse un petit peu pour donner une autre dynamique et je trouve ça assez intéressant. On revient à des choses plus naturelles. Tout ce qui était béton, je pense notamment à une ville comme Quimper, je sais pas si vous connaissez, ça a été rouvert, y a un cours d'eau, l'Odet, qui a été caché et du coup ils ont voulu le rouvrir. C'est un peu comme si à Nantes on rouvrait tout parce qu'il y a beaucoup de trucs cachés. C'est pas mal. Et on voit aussi le côté sauvage qui est mis en avant… rien n'est vraiment… on laisse un peu la nature pousser, c'est pas quelque chose vraiment maîtrisé par l'homme. On voit quand même qu'il y a sa patte avec les constructions mais il y a quand même quelque chose d'assez naturel dans ce ruisseau. C'est quelque chose qui est fait pour être naturel tout en étant aussi très beau puisqu'on voit sur les ponts, c'est quand même d'une simplicité. Vous voyez le monsieur qui est sur une espèce de… je sais pas comment on peut appeler ça mais c'est sympa comme tout ces passages qui sont créés. MA : *Vous investissez un peu cet espace ?* Ouais, beaucoup. Enfin beaucoup… j'aime bien faire de la lecture ici, je trouve que c'est reposant en fait. Certes on entend un peu le trafic, le tramway, tout ça, mais je trouve qu'il y a quelque chose, les arbres… On se sent bien ici, je trouve que c'est pas du tout agressif, même au niveau de l'architecture, la médiathèque je trouve ça assez beau, c'est pas moche quoi, c'est plutôt bien. Les arbres, etcetera, tout ça, ils ont gardé quand même aussi… ils ont

		pas tout enlevé parce qu'il y avait des champs, je sais pas trop comment c'était ici, ils ont pas tout enlevé ils ont gardé l'existant au niveau des arbres donc c'est quand même quelque chose de vraiment bien. Ouais, on y est bien. Et puis pour venir courir des fois, tout simplement, passer par là pour faire un petit jogging c'est assez sympa, y a pas de voiture, y a juste des vélos et des piétons. Alors je sais pas si c'est tout à fait fini parce qu'ils faisaient encore des travaux sur le fond, on va aller voir. Y a une villa déchets aussi. C'est une maison qui a été construite à base de déchets et qui aujourd'hui sert aussi d'hôtel je crois, on peut louer pour 2 ou 3 nuits la villa déchets. C'est un peu un symbole du quartier : réutiliser, on est dans un écoquartier donc forcément ne pas jeter, c'est peut-être un symbole du quartier. C'est quelque chose qui n'a pas du tout à la base été construit pour le quartier et ça a été ensuite ramené ici. Ils cherchaient un endroit pour pouvoir le mettre et « bah tiens on va le mettre dans l'écoquartier », je pense pas que c'était à l'initiative du quartier. Là y a aussi les éoliennes, qui servent en fait à pomper de l'eau qui doit circuler ici ou qui est dans la nappe phréatique, je sais pas du tout, et qui sert en fait à alimenter les petits jardins collectifs. Et ça donne aussi un petit côté… Alors tout le monde se pose la question à chaque fois « mais qu'est-ce que c'est que ça ? à quoi ça sert ? » et c'est assez marrant quoi. La première idée qu'on les gens, c'est un gadget, une œuvre d'art et non ça a un côté utile, c'est pas anodin. Là dernièrement ils ont mis des tables de ping-pong à ce niveau là, pour les jeunes. Je sais pas s'il y a vraiment une utilité, je vois pas trop de monde autour donc à voir. On peut aller faire un petit tour sur les jardins. Ce qui était assez marrant aussi ici c'est qu'il y a 3 ou 4 mois y avait des canards qui se promenaient, chose qu'avant y avait pas et du coup on se dit aussi que les animaux ont pris aussi l'espace. C'est pas juste quelque chose de fictif, on pourrait croire que c'est un petit truc qui est joli, que c'est de la déco et du coup non c'est vraiment quelque chose de naturel, c'est pas du tout fictif quoi. Alors là ici les logements sont un peu serrés je trouve aussi [la Sècherie] je sais pas quel type de logement c'est, si c'est du social, je sais pas du tout.
Haut du parc, jardins familiaux	15 :09	MA : *C'est du social là où c'est coloré et les bâtiments blancs et gris sont privés.*

		C'est un peu moins serré je pense ici, ça se voit peut-être. Mais je trouve que c'est quand même des fois un peu… bon je pense qu'il y avait moyen de faire autrement. Donc là voilà des potagers, ça par contre ça doit être sympa pour eux avec une vision assez sympa sur la nature, pas forcément tout de suite un vis-à-vis comme vous avez sur les HLM en face là-bas, où y a que des tours, là c'est un peu plus ouvert donc c'est un peu plus intéressant. Et puis c'est toujours sympa en pleine ville de pouvoir avoir son petit jardin. Je pense qu'il y a des gens qui apprécient de pouvoir jardiner et je trouve que l'idée est pas trop mauvaise. On va passer, essayer. La villa déchets dont on parlait tout à l'heure. Je ne suis jamais rentré dedans, je ne sais pas du tout comment c'est. C'est joli, je trouve que c'est pas choquant au niveau de l'image. Là ce qui est assez marrant. Enfin marrant c'est pas le terme. C'est qu'il y a vraiment 2 quartiers, l'ancien quartier, je sais plus le nom, je crois que c'est Bottière, du coup des blocs, y a juste un petit couloir pour y accéder. Ca donne l'impression qu'on a voulu vraiment différencier les deux, enfin c'est l'image que j'en ai, je pense que c'est pas la volonté forcément qu'ils avaient. On voit bien en fait quand vous restez sur l'arrêt de tram ici, à Pin-Sec, y a 2 populations un peu différentes qui se séparent au niveau du pont, c'est pas tout à fait la même chose. Ca fait quand même une frontière je pense. Alors est-ce qu'il aurait pas été intéressant de garder la structure mais aussi d'aller, alors je pense que ça va être fait, mais d'aller restructurer le quartier existant en détruisant quelques blocs et en faisant aussi un peu des nouvelles constructions. Je pense qu'on a peut-être un peu délaissé ce quartier là pour justement favoriser ce quartier ci. Donner une image positive en restant ici mais je pense que quand on traverse c'est pas forcément… c'est pas la même image quoi. Y a quelque chose d'assez bizarre à ce niveau là. Je pense que vu du ciel, là on le voit pas parce qu'il y a les arbres un peu qui cachent mais vu du ciel je pense que ça doit être assez flagrant. Et l'image qu'on renvoie aux populations en face « oui, nous on a les moyens » enfin « on peut faire quelque chose ici mais vous on vous oublie un peu ». Et puis ça se mélange pas… Enfin ça se mélange pas, moi je vais pas traverser, je vais pas aller de l'autre côté, j'ai pas de raison. Si vous voulez tout est ici, y a la médiathèque, les commerces sont ici, j'ai pas besoin d'aller là-bas. Y aurait peut-être quelque chose, des services là-bas j'aurais peut-être… Eux vont peut-être plus venir à la médiathèque, je sais pas du tout, je sais pas comment ça se passe.

		Alors ici y avait des maisons auparavant, de ce type là, elles ont été toutes rasées pour construire ce truc, alors je sais pas ce que c'est, c'est peut-être de l'habitation, je sais pas du tout. Y a quelque chose aussi d'assez bizarre là-dedans, détruire quelque chose pour reconstruire autre chose. Je sais pas si c'était vraiment nécessaire… Je sais pas du tout la logique qu'il y a derrière. Les gens peut-être ont vendu leur maison, c'est un promoteur qui a racheté, je sais pas du tout… mais pourquoi pas garder aussi un peu d'existant, pourquoi vouloir tout, absolument tout refaire… Voilà, niveau public je sais pas s'il peut y avoir quelque chose type une crèche, je sais pas du tout, peut-être qu'il y a vraiment un besoin… Mais ça a l'air d'être de l'habitat donc je pense qu'il y a pas vraiment d'intérêt quoi. Si c'est pour avoir 3 logements de plus par rapport à des maisons, autant peut-être construire un peu derrière. Enfin je sais pas, je pense qu'il y a des gens qui certainement ont besoin d'une maison, je pense aux familles… On va quoi, on va pouvoir héberger 5 couples avec un enfant mais des familles de 3 enfants est-ce qu'elles vont pouvoir rentrer dedans je sais pas. C'est là où il faut un moment aussi… à tout vouloir minimiser… à voir quoi. On a qu'à passer par les nouvelles constructions je pense. Par contre de l'autre côté ils ont tout garder, toutes les habitations et justement au contraire je trouve que les gens ont revalorisé leurs maisons en mettant de la peinture, en voulant donner un peu un coup de neuf à leurs maisons. Je pense que ça a été peut-être bénéfique aussi pour eux d'avoir un nouveau quartier qui se construit autour. Je pense que la valeur immobilière a certainement dû aussi augmenter pour eux.
Mail Haroun Tazieff	21 :44	
Rue des Collines	21 :59	Alors c'est là justement où y a tous les blocs un peu encore. Du coup je trouve ça un peu dommage dans l'idée où on sait très bien que la construction de blocs n'est pas forcément une réussite, c'est pas forcément quelque chose de positif. Est-ce que de vouloir à nouveau construire des blocs comme ça, est-ce que c'est vraiment l'idéal ? Je sais pas. Certes on construit derrière toujours… Y a toujours les maisons derrière, les logements intermédiaires. Alors on essaye de se dire « ouais en mettant ça ça efface un petit peu le bloc de 5 étages devant » mais je trouve que c'est toujours un peu trop quoi. C'est massif. Alors certes c'est très joli, on met des bardages bois, on met tout ça mais je pense que c'est un peu trop en fait.
Rue Diane Fossey	23 :19	C'est toujours, à chaque fois y a les logements intermédiaires. Alors l'architecture par contre c'est très joli. Y a quand même un soin particulier qui est apporté, on le voit bien au niveau des petites

		passerelles, les fenêtres… C'est très joli, visuellement c'est très beau à voir mais après cet effet bloc là toujours… Et en fait je trouve qu'on est sur un quartier qui est quand même nouveau, est-ce que les architectes n'auraient pas pu, comme ça peut se faire au centre-ville, avoir un peu plus de folie entre guillemets, tenter des trucs un peu plus jolis pour justement attirer l'œil. Parce que là ça reste quand même… On est toujours sur une modèle qui est similaire et après on met un petit bardage bois pour différencier avec l'autre bâtiment mais en fait la structure pour moi est strictement la même entre chaque bâtiment. C'est assez classique, je pense qu'on aurait pu et il aurait fallu aller vers un peu plus d'originalité pour ressortir le quartier. C'est peut-être plus cher mais c'est un peu dommage. C'est toujours une histoire de coûts de toute façon. Mais au niveau de tout ce qui est parking, etcetera, je trouve que c'est très joli, y a toujours cet esprit d'arbres, d'accès assez simplifiés, on veut aussi limiter au maximum la voiture sur le quartier. Ca se voit, y a quelques parkings mais bon c'est pas non plus que ça quoi. Et vous voyez y a toujours les gens qui… En fait les architectes ont pensé juste mettre des grillages ça va sufir les gens sont encore obligés derrière de mettre un cache-vue, un brise-vue parce que ça manque. Donc on voit bien qu'il y a la démarche de l'architecte qui se dit que ça va être jolie, ça va être bien, mais en fait c'est peut-être pas forcément ce que les gens attendent et ce dont les gens ont besoin. Et ça se voit aussi au niveau de ma résidence où y a les gens qui ont aussi tendance à mettre des… ils ont besoin en fait de leur petite intimité, leur petit confort, ce qui est normal, et du coup ils ferment visuellement. Du coup je trouve que c'est encore plus moche alors qu'il aurait peut-être suffit de penser le truc différemment pour avoir quelque chose d'assez joli. Parce que chacun met son petit truc donc forcément c'est complètement dépareillé et ça casse l'harmonie du truc. Ici je trouve que ça fait un peu hôpital, quand le voit derrière c'est pas très joli, y a pas de balcons, remarquez y a pas besoin y a plus des balcons devant en même temps, côté Sud. Mais je trouve que quand même c'est pas très beau. Je trouve que construire ça maintenant, dans les années 2000, c'est daté. Y a une démarche quand même avec la passerelle au milieu qui est assez intéressante. C'est bien, y a des choses qui sont biens mais le bâtiment en lui-même ça casse tout.
Parking entre la Villa des Arts et la Bourdaine	27 :29	Je pense que quand on la voit de devant c'est pas trop mal mais après c'est derrière… On peut aller par là, c'est assez joli je trouve.

		Ca ça me dérange moins parce qu'on est sur la façade de la route de Sainte-Luce donc le bâtiment haut ça me dérange pas trop vu qu'on est face à une route donc faut qu'il y ait de la hauteur. Et justement derrière vous voyez y a aussi du logement intermédiaire et je trouve que c'est pas trop mal. J'aurais préféré, enfin c'est pas moi qui choisi non plus mais j'aurais trouvé plus sympa d'avoir des logements de ce type là, vous voyez, sur 3 niveaux, ici, comme ça se fait plus derrière… Pourquoi avoir construit des blocs et des blocs et des blocs. Vous voyez ici je trouve que c'est très bien pensé, c'est très joli, c'est très intéressant visuellement. Et je pense que là à l'intérieur de ça l'architecte a pu faire un peu ce qu'il voulait là-dedans et le projet est assez intéressant alors qu'après c'est du bloc. Est-ce que c'est pas non plus du logement plus social et on s'est dit « du coup, hop on réduit justement les coûts », je sais pas du tout. Vous voyez, toute cette partie, c'est joli, y a pas de… et après derrière encore un gros blocs. Alors certes il faut loger tout le monde mais on peut pas un moment… Je sais pas, je sais pas les conséquence après de ce genre de constructions… On sait comment ça marche dans les cités, d'avoir trop construit, trop haut. Du coup, est-ce qu'il fallait pas justement faire un truc un peu plus étalé, que chacun ait son espace aussi puisque forcément si vous vivez sur un espace de 200m² à 150 c'est sûr que ça va pas être facile non plus, ce qui est complètement compréhensible.
Rue René Dumont	29 :39	C'est ça la question : comment ça va évoluer ? MA : *L'autre question c'est de savoir si dans les grands ensembles c'est la forme des quartiers qui est responsable de la dégradation de la situation…* Je pense pas que ce soit la forme de la barre, c'est plus… enfin ce que moi j'entends par forme c'est le nombre de personnes qui vivent sur la barre. Je pense qu'il y a énormément de logements dans ces barres, c'est ça le problème aussi. En étalant un peu plus sur la longueur et pas en hauteur peut-être qu'on aurait eu une densité un peu moindre et justement senti un peu plus d'espace. Je sais pas. Après normalement ils pensent construire le même type de logements juste en face, avec un centre commercial type super U et commerces de proximité. Je pense que c'est nécessaire justement parce qu'il y a des grandes surfaces de type Leclerc mais moi je trouve que c'est atroce des trucs comme ça, c'est beaucoup trop. Là y aura quand même une certaine proximité et ça peut limiter peut-être quand même les déplacements avec la voiture. Puisque là pour aller faire ses courses faut quand même se déplacer forcément en voiture sauf quand il y a le marché qui se fait tous les mercredis soirs là donc de temps en temps on peut aller acheter des produits

		frais mais c'est vrai que sinon ça manque un peu pour le moment. Je crois que c'est pour 2014 si je me trompe pas. Je pense que c'est intéressant quand même, c'est un bon point.
Route de Sainte-Luce	31 :41	Y a un gymnase aussi qui se construit, un nouveau gymnase donc c'est bien aussi d'avoir des équipements. Je pense que c'est pour tout le quartier, que ce soit Bottière, pour tout le monde. C'est comme la médiathèque, c'est de trucs qui sont nécessaires. Et puis y avait un lycée aussi, la Collinière, qui était déjà existant. Donc justement pour les lycéens y a quelque chose, c'est bien. Ils font des choses à ce niveau là. Donc ici c'est plus une rue un peu commerçante avec le laboratoire d'analyses, la banque, l'opticien, la pharmacie, la boulangerie. Donc moi j'y vais, sauf la banque, c'est pas ma banque mais la pharmacie et la boulangerie c'est très pratique du coup parce qu'à pied ça se fait tout de suite, y a pas besoin de prendre la voiture et c'est vraiment bien. Et puis si on continue après y a aussi un coiffeur, y a un restaurant aussi, c'est très intéressant, et un chocolatier. Donc le coiffeur j'y vais aussi de temps en temps, le restaurant j'y suis peut-être allé 4 fois depuis que je suis là. Donc c'est bien. Et puis y a aussi une envie forcément de venir dans ces commerces qui sont dans le quartier, de les faire un petit peu fonctionner pour donner justement une dynamique au quartier et pour le faire vivre. Parce que forcément ça va attirer d'autres commerces et ça amène justement de la vie dans le quartier. On le voit aussi justement avec le marché le mercredi soir, les gens commencent à venir, ça commence aussi à… parce que c'est quand même un quartier qui n'existait pas avant donc il faut réussir à crée quelque chose et c'est là où c'est intéressant.
Place du Commandant Cousteau	33 :48	Petit-à-petit on voit que le quartier évolue. Moi quand je suis arrivé y avait pas toutes les constructions. Ca commençait à se mettre en place mais les habitants n'étaient pas là donc on voit qu'il y a de la dynamique aussi donc c'est bien. Y avait pas tous les commerçants non plus quand je suis arrivé donc c'est chouette. Alors y a un commerce qui a fermé, c'était des produits cosmétiques bio. Je pense qu'elle a du venir ici en se disant « je suis dans un écoquartier, le bio ça va peut-être marcher », après je sais pas si ce genre de commerce ici ça fonctionne… peut-être au centre-ville y a plus de monde à pouvoir y aller, ici c'est peut-être pas… c'est un commerce de niche. Donc je pense que c'est dommage pour elle surtout qu'elle est venue là quand y avait encore pas trop de monde donc forcément. Moi j'y suis allé une fois justement pour faire fonctionner un peu le quartier, pour faire un cadeau je suis allé acheter un truc là-dedans mais bon après c'est pas un truc qu'on va acheter tous les jours.

		Donc la médiathèque je sais pas si on en a parlé, pas tellement. Moi je la trouve très belle, à l'intérieur c'est très agréable. Je crois que c'est la première construction du quartier, sur les photos c'est ce qu'on voit en premier. Alors ça paraît un peu nu comme ça, sans trop de peintures, brut de béton mais moi je la trouve vraiment très belle, à l'intérieur c'est magnifique donc c'est chouette d'avoir un truc comme ça à proximité de son logement. C'est vraiment bien. Et puis il y les écoles à proximité donc pour les enfants je pense que c'est bien aussi de pouvoir avoir la possibilité d'y aller, c'est pas trop mal. A terme je crois aussi qu'il y aura une crèche mais je sais pas trop où ça va se trouver. Y aura une maison de retraite aussi avec justement si j'ai bien compris un restaurant à l'intérieur où y aurait possibilité d'aller manger avec les vieux. Je trouve que le concept est plutôt original et très intéressant. On a l'impression aussi que dans le quartier y a cette envie de mixer l'enfant, les jeunes, notamment les jeunes parents et justement aussi les personnes âgées, un peu renouer peut-être le lien entre les gens. Y a absolument tous les équipements et même au niveau des choses qui sont pensées pour les handicapés, etcetera, tout est… En fait c'est au niveau de l'accessibilité que c'est vraiment bien pensé, enfin je trouve que là-dessus y a absolument rien à dire. Que ce soit pour les bus, etcetera, on voit bien par exemple qu'aux arrêts de bus c'est impossible de les doubler quand ils sont arrêtés. Ca apparaît pas réfléchi comme ça mais on sait très bien qu'il y a quand même une démarche, quelque chose qui est réfléchi, y a quelque chose derrière. Donc c'est priorité aux bus et à tout ce qui n'est pas la voiture. Et ça se voit vraiment aussi au niveau des logements puisqu'il y a très peu d'accès, y a juste un parking par personne alors que souvent les gens ont 2 voitures. Donc on veut absolument limiter les déplacements en voiture dans le quartier et ça se fait forcément puisqu'on a le tramway qui passe à proximité donc c'est facile d'accès pour aller au centre-ville, on est à 10 minutes de la gare donc c'est quand même pas mal. Voilà, je vais en profiter pour déposer des bouquins à la médiathèque rapidement. Ici y a un espace d'eau aussi, je pense que ça doit être pour les eaux de pluie. Y a un petit problème quand même c'est qu'il y a des moustiques qui se développent, qui adorent ça, forcément c'est de l'eau stagnante… Du coup ce qu'ils vont faire c'est qu'ils vont amener un peu plus de végétation à l'intérieur de tout ça. Je sais pas du tout comment ils vont faire. Ce qui est pas trop mal parce que je trouve que c'est pas trop mal quand on voit le truc comme ça, c'est complètement sec, ça donne pas envie… Alors les gosses s'amusent à jeter les cailloux, ça fait plouf mais non c'est moche quoi. C'est dommage parce que juste à côté y a le ruisseau qui je trouve est très

		agréable et là on est au cœur du… Alors je pense qu'ils ont voulu justement faire un petit peu « côté ville et côté campagne » pour distinguer un peu les deux, c'est ce qu'on retrouve assez souvent dans les centres-ville. Je pense à Quimper justement où y a pas d'arbres autour de l'eau. Là ça manque un peu justement, je trouve que pour un écoquartier un peu de végétation aurait pu être un plus. C'est très minéral et du coup y a un accès là quand même qui peut se faire à l'eau. alors je sais pas, on peut imaginer que les gens se mettent là pour prendre un peu le soleil mais du coup ça donne pas envie. Je sais pas à quoi ça sert en fait ce renfoncement là… On peut descendre donc il y a peut-être eu la volonté de faire quelque chose pour que les gens puissent s'y installer mais ça donne pas envie de s'installer concrètement. Alors je sais bien qu'on pas se baigner c'est sûr mais peut-être mettre quelque chose de plus accueillant, des petits bancs, des trucs… Les gens ont quand même pris les lieux aussi. On le voit au niveau des tables de pique-nique. Je sais pas si vous voyez mais y a souvent des gens qui prennent des pique-niques et qui sont là à se poser et tout donc on voit bien que les gens ont pris les lieux quoi. C'est bien, ça se voit que ça a été conçu pour ça et que les gens en trouvent l'utilité, c'est pas artificiel. C'est pas mal. Du coup l'école se voit pas du tout. On voit pas qu'il y a une école moi je trouve. La première fois je me suis dit « ah c'est une école ça ? ». Là au niveau de l'originalité je trouve qu'on y est un peu plus, sur justement tout ce qui est public. Au niveau de la médiathèque, au niveau de l'école, je sais pas ce que ça va donner avec la maison de retraite et la crèche mais y a quelque chose quand même d'un peu plus audacieux à ce niveau là. Tout ce qui est public en fait est beaucoup plus travaillé et beaucoup plus original mais après tout ce qui est privé bon… Celui-là encore à la rigueur ça va, vous voyez y a ces espèces de plaques qui sont mises, ça dénote un peu, y a les panneaux solaires au-dessus. Et puis ce bâtiment moi je le trouve horrible, c'est le bleu avec la taule, alors je sais pas si on appelle ça de la taule, c'est des trucs en plastoc, c'est moche quoi. Surtout que le problème c'est que c'est quand même le premier truc qu'on voit quand on arrive dans le quartier. C'est la place centrale, c'est un élément qui aurait dû être fort justement… Et qui justement alors on s'est dit « on va le mettre plus en avant, on va faire un truc plus original au niveau de ce bâtiment », pas forcément ceux de derrière mais au moins avoir quelque chose d'un petit peu… qui sorte de l'ordinaire et là je trouve qu'il est vraiment fade, c'est repoussant encore. MA : *L'architecte justifie le plexiglas ondulé par le fait que cela fasse référence aux anciennes serres maraichères.*

		D'accord. Alors ça du coup je trouve qu'il faut le savoir. C'est toujours pareil on est souvent dans des concepts un petit peu « je veux faire penser ça, je veux rappeler ça » mais après faut aussi penser visuellement à ce qu'on voit. C'est pas du tout explicite quoi. Ce que je trouve très intéressant par contre c'est au niveau des puits, on en a vu un tout à l'heure, les anciens puits, garder de l'ancien, garder pour pas oublier justement la vraie nature du quartier. Plutôt que de vouloir faire des trucs qui ressemblent à quelque chose là on y va. Mieux vaut garder des petites touches voilà, avec les petits jardins qui apportent quelque chose, chacun peut cultiver son petit potager. Mais de là à faire ce bâtiment là… Moi je savais pas du tout. Là forcément je trouve ça peu bizarre quand même.
Parvis de la médiathèque	42 :57	Je vais déposer juste mes livres ici. Je peux pas là mais c'est ouvert, ça vous dérange pas ? MA : *Non.*
Dans la médiathèque	43 :05	Donc là en-dessous de la médiathèque y a une salle d'exposition, ça se renouvelle assez souvent et je trouve que c'est très intéressant. La culture est quand même un peu dans le quartier, y a pas que les équipements, les commerces, etcetera, y a quand même une volonté d'amener la culture, y a quand même énormément de choix de livres, de DVD etcetera et c'est pas cher quoi donc c'est vraiment un point très positif. Et y a une accessibilité à tous aussi puisqu'il y a des livres pour les non-voyants, un accès pour les handicapés, ça c'est obligatoire mais c'est bien.
Parvis de la médiathèque	44 :07	Et puis y a des ateliers pour les enfants, c'est pas mal ouais. Donc en face c'est la nouvelle tranche qui va se construire, les nouveaux bâtiments. Alors je sais pas trop ce que ça va être, je pense peut-être plus de l'intermédiaire un peu comme on a là-bas. On les voit pas trop en fait. Y a un peu 2 tonalités, ici on est vraiment sur de la construction en hauteur, je crois que c'est sur 5 niveaux maximum et puis là-bas c'est un peu moins, peut-être 3 ou 4. Plus aussi cet esprit avec les maisons quoi, pas dénoter justement totalement dans l'espace.
Route de Sainte-Luce	45 :05	Alors là y a une ligne de chemin-de-fer aussi en théorie, en pratique je sais pas du tout si elle est utilisée mais je pense que c'est plus pour du fret ou des transports de marchandises. Y avait des barrières auparavant pour empêcher la circulation, elles ont été enlevées alors je sais pas du coup s'il y a toujours la circulation des trains. Je ne sais pas. Du coup y a la ligne de tramway qui passe et le tram-train sera sur la même ligne en fait. Ils sont en train de la construire actuellement. Ca c'est un plus aussi puisqu'il y a donc le tramway qui amène directement en centre-ville, après y aura le

		tram-train qui fera aussi des passages assez réguliers pour amener vers Chateaubriand si j'ai bonne mémoire. Donc ça c'est des choses que je trouve très positives au niveau du transport. C'est quelque chose de bien. et y a aussi le futur aéroport qui fait un peu polémique actuellement qui devrait se construire à Notre-Dame-des-Landes. Moi je trouve que c'est plutôt quelque chose de positif cet aéroport dans le sens ou actuellement en Bretagne y a je ne sais combien d'aéroports éparpillés partout, je pense que d'en avoir un seul grand, ne plus en avoir plein de petits, faut être penser un peu plus à regrouper justement tous ces coûts. Ca coûte certainement plus d'avoir tous ces aéroports un peu partout que d'en créer un seul grand près de la ville. Et justement avec cet accès tram-train alors qu'aujourd'hui y a pas d'accès vers l'aéroport alors les gens sont obligés d'y aller avec leur voiture, y a tout un… C'est aussi une autre dynamique et faut voir à long terme à ce niveau là. Le nouvel aéroport à Nantes y a vraiment les pour et les contre. Mais d'en avoir un à Nantes, un à Rennes, un à Brest, un à Lorient, de fermer les 4 et d'en avoir plus qu'un seul… ou alors agrandir celui de Nantes, y aurait quelque chose à faire, je pense qu'il faut arrêter aussi… Je pense surtout à l'international comment ça se passe, souvent y a qu'un aéroport, y a pas 15 aéroports dans une région. C'est pas possible à un moment. Ou alors carrément plus qu'un aéroport sur Paris et on arrête les aéroports dans les petites villes, je sais pas…
Allées du Parc	49 :13	Voilà, on retrouve un peu de calme je trouve quand on arrive. Y a une rupture totale avec le mur c'est assez impressionnant. Là on retourne chez moi du coup. Donc là on a sur 3 étages des bâtiments, des logements intermédiaires après et des petites maisons après. Le concept est quand même assez intéressant je trouve. Moi ça m'a plu en tous cas. C'est encore en travaux, c'est pas fini, y en a encore pour je pense quelques temps parce que ça se livre par tranche. Y avait 2 tranches derrière, y en a une qui vient d'être livrée il y a quelques temps, le temps que les gens déménagent, etcetera. Ce qui peut des fois être un peu agaçant parce que les gens ont tendance à se garer. Cet accès en fait c'est un accès pompier donc ok les gens peuvent l'utiliser pour le déménagement ça c'est complètement compréhensible puisque c'est complètement assez lourd mais les gens ont tendance du coup à rentrer dans les petites venelles avec leurs voitures, juste des voitures où y a cartons dedans, pour vider 3 cartons ou 2 petites courses… [Une famille déménage] Voilà, on y est ! On y est complètement. Et du coup je trouve que la logique en fait… Les gens je pense qu'ils sont venus ici parce que justement y avait pas les voitures et ils font tout le contraire. Alors ils disent « oui mais là j'en ai besoin parce que je dois déménager » mais je pense que c'est

		pas fait pour et du coup ça abîme tout, les voitures passent sur tous les trucs alors que c'est pas fait pour. Vous voyez, l'arbre a été shooté par une voiture à cet endroit là, ça sevoit plus trop mais il était complètement penché quoi. C'est un petit peu dommage. Là y a pas de cohérence quoi. Je comprends quand y a eu les déménagements avec les gros camions, on les met là un peu et on essaye de sortir mais là vous voyez pour une petite valise comme ça c'est pas cohérent. [Un enfant nous salue] Y a beaucoup d'enfants en bas âge, de nouvelles familles qui s'installent, c'est assez agréable. La population est assez jeune. Moi comme d'autres quand on a déménagé on laissait les voitures là, c'est peut-être aussi parce que la voie n'était pas encore construite donc y avait pas forcément possibilité d'accéder quand on a déménagé. Du coup là c'est un peu plus facile donc il aurait peut-être fallu mettre des plots ou quelque chose mais après pour l'accès pour les pompiers c'est pas évident. On peut aussi voir un petit peu ici comment c'est fait. Là y a un petit parc en fait, c'est totalement privé ici, y a une barrière, donc après y aura aussi un petit pont comme on a pu le voir de l'autre côté pour accéder directement vers le cœur du quartier. Donc y a toujours aussi comme on le voit des arbres, etcetera, c'est bien arboré. Donc c'est assez agréable. Moi j'ai la maison qui donne ici et c'est plutôt bien, c'est pas comme là-bas tous les uns sur les autres, c'est moins compact. Visiblement ils sont une autorisation je pense donc on va pas gueuler… Donc voilà, on retourne à l'intérieur ? MA : *Je vous suis.*

Entretien

Parcours résidentiel

Je suis né là où j'ai habité pendant 20 ans, depuis 1985. Mes parents avaient construit une maison dans les années 1980, une maison dans le type ville campagne qu'on trouve beaucoup en Bretagne. Donc la maison avec 4 chambres en haut, un salon, enfin une très grande maison, très très grande. On était trois enfants donc moi j'avais ma chambre, chacun avait sa chambre. Y avait un très grand jardin, mon père étant fan de plantes, etcetera, du coup y avait un grand jardin avec beaucoup d'arbres. Beaucoup d'espace justement, pas une proximité forcée avec

les voisins. Y avait des voisins mais vraiment chacun avait son terrain si vous voulez. Donc y avait pas de regroupements comme ça peut se trouver plus maintenant dans les quartiers résidentiels où il y a des maisons qui se construisent et où chacun a son petit bout de jardin. Un peu comme ici si vous voulez, un peu chacun avec son petit terrain de verdure, même dans les villes moyennes ou forcément y a un peu plus d'espaces mais on trouve quand même un maximum de constructions sur un terrain. Chose qui dans les années 1980 c'était beaucoup plus « y avait de la place, on y allait ». Donc beaucoup d'espace, pendant 20 ans. C'était à Châteaulin, une commune du Finistère, dans le 29. C'est pas rural, c'était une petite ville, on était à 20 minutes du centre-ville, en voiture c'est 5 minutes, c'est très rapide. Y a 5000 habitants dans la ville, y a 3 lycées, en fait c'est une petite ville si vous voulez mais y avait beaucoup de monde à venir travailler sur la ville, y avait les écoles, etcetera, donc y avait quand même une vie assez dynamique à ce niveau là. Qui l'est toujours… Et donc mes parents étaient un peu plus en recul de la ville. On dirait pas que c'est à Châteaulin en fait, les gens pensent pas que c'est à Châteaulin parce qu'il y a une autre ville à côté, une ville de 800 habitants et y a pas vraiment de lien direct avec la ville. Voilà, mes parents habitaient près d'une voie de chemin-de-fer et y avait le train qui passait assez souvent ce qui pourrait être vu comme une nuisance sonore mais moi comme je l'ai toujours connu je l'ai pas vécu comme ça. C'était une habitude, je l'entendais même pas. Les gens qui venaient l'entendaient « ah vous êtes à côté du train ? », au bout d'un moment on l'entend plus. C'était pas vraiment… ça vibrait pas non plus, on l'entendait juste passer, on savait qu'il y avait un truc qui se passait. Donc pas trop dérangeant quoi et vraiment très agréable. La proximité avec la nature, la possibilité de jouer partout… c'était un peu la ville à la campagne enfin la campagne dans la ville plutôt. Donc c'était très agréable, j'en garde bons souvenirs. Et quand j'y retourne justement je trouve que c'est très apaisant, y a quelque chose d'assez reposant parce que vous avez pas une vison en fait… mon père je ne sais pas s'il a construit ça comme ça mais en fait y a tous les arbres qui entourent la maison et du coup on ne voit absolument rien, on ne voit pas du tout les constructions de l'extérieur. Y a juste des nouvelles constructions qui ont été faite à Châteaulin, c'est des éoliennes donc y a une quinzaine d'éoliennes qui se voient au loin sur la colline et c'est très joli. C'est beau, justement y a quelque chose d'assez naturel on va dire dans ces constructions là, moi je trouve que c'est très très beau. Je me sens pas agressé visuellement et c'est quelque chose qui est très important dans ma conception des choses, l'agression visuelle.

Voilà, donc une fois passé le bac il faut faire des études… Donc mes études je les ai faites à Vannes. Donc une ville de 50000 habitants avec beaucoup d'étudiants… C'était dans un IUT en fait donc là j'habitais dans un 18m² carré, le classique logement étudiant. Donc là super content, forcément, un petit peu d'indépendance et mine de rien on est content. C'était… Alors je sais pas si vous connaissez des villes comme Brest, bref ce sont des villes qui ont été reconstruites et les logements étudiants là-bas je trouve ça atroce, c'est un peu des gros blocs mais pires que ça… Et là à Vannes au contraire je trouvais que c'était plutôt pas trop mal fait. Alors c'était une résidence privée bien sûr où y avait je ne sais combien d'étudiants mais y avait quand même quelque chose… C'était récent donc c'était quand même assez propre, y avait un peu ce bruit forcément puisque quand on est étudiant on fait du bruit, y avait que des étudiants, mais c'était quand même très petit… Parce qu'il y avait la cuisine et tout dans une même pièce, le petit studio classique. Je suis resté 3 ans dans cet appartement, la vie d'étudiant classique, je retiens pas vraiment… ouais y avait les commerces à côté pour aller faire ses courses, le Carrefour… Vraiment c'était je pense ce qu'il y a de plus commun vraiment pour un étudiant. On rentre de temps en temps chez les parents parce qu'il y avait 150 bornes donc

je devais rentrer une fois toutes les 3 semaines à peu près. Besoin quand même aussi de retourner chez mes parents parce que forcément rester là-dedans tout le temps… besoin un peu d'espace. Que dire d'autre sur Vannes ? Je pense que j'avais aussi hâte à la fin de partir parce que c'était un petit peu to much de vivre toujours dans ces 20m². J'étais pas à plaindre non plus, je pense qu'il y a des gens qui étaient dans des situations bien pires que moi, les 9m² des cités U moi j'ai pas eu ça… j'avais quand même mes toilettes et ma douche dans la même pièce.

Après je suis parti 4 mois à l'étranger faire un stage, donc au Canada, à Ottawa. Donc là j'étais dans une petite… une maison en fait où la personne louait ses chambres. J'avais ma chambre et je vivais avec la famille en fait. Y avait des logements pour les Canadiens de souche qui étaient en bas, là ils avaient tout, la cuisine, etcetera, et moi je vivais à l'étage, comme j'étais là pour quelques mois j'avais le droit de vivre avec la famille. Par contre j'avais accès aux cuisines du bas. Donc c'était assez grand parce que forcément au Canada tout est grand. Une grande maison… Donc là y avait plus d'interactions forcément avec les gens, en plus j'ai pu me mélanger, participer un peu à la vie de famille. Donc quelque chose d'assez intéressant aussi par rapport au monde étudiant ou on est un petit chacun dans son truc, y a les copains etcetera qui viennent de temps en temps mais là y avait quand même vivre avec les autres, utiliser la salle-de-bains de quelqu'un d'autre… enfin quelque chose d'un peu différent quoi.

Après du coup je suis revenu à Vannes, j'ai repris un logement un peu plus grand pour ma dernière année, en licence. C'était pas vraiment dans le centre de Vannes, c'était entre l'IUT qui était en périphérie, enfin en périphérie, Vannes est pas non plus une grande ville, mais un peu extrapolé en fait et puis le centre-ville, entre les deux. Proche de la rue par contre, au rez-de-chaussée, beaucoup de nuisances sonores, ça je m'en rappelle, c'était un petit peu embêtant. Ce logement était un peu plus grand parce que j'avais la cuisine séparée et une chambre, 2 espaces c'était pas trop mal. J'ai commencé à monter un petit peu… l'ascension sociale dans le logement. Après j'ai régressé par conte [rires].

Premier boulot du coup. Rennes… Je voulais absolument pas Paris justement à cause du logement. Moi je travaille dans le domaine des statistiques, ça donne beaucoup d'emploi dans la région parisienne, à 80% et moi je voulais absolument pas partir sur Paris. Et je suis resté quand même 4 ou 5 mois sans boulot, chose qui ne se faisait pas du tout dans mon domaine, les gens trouvaient tout de suite du boulot, dès la sortie des études ils avaient quelque chose. Moi je suis resté 4 mois sans boulot et j'avais trouvé un CDD du coup sur Rennes donc je suis parti sur Rennes en 15 jours, quitter l'ancien appartement et en trouver un nouveau. Donc là j'ai pris le premier truc que j'avais possibilité de prendre parce que je savais que j'étais sur un CDD donc j'avais pas forcément la possibilité d'avoir un super appartement, j'avais pas mes parents qui étaient non plus derrière pour porter garantie tout ça… Donc là j'avais un logement dans une espèce de résidence des années 1980, c'était très délabré quand même, beaucoup de bruit… Donc là j'avais un chambre avec une petite cloison, vraiment très fine, sur le séjour cuisine, au niveau de l'espace on devait être à 25m², pas plus. Là je suis resté 6 ou 7 mois je crois et en fait après j'ai été muté sur Nantes et du coup je suis arrivé sur Nantes. Rennes c'était la première fois que je mettais les pieds là-bas, j'en garde pas un bon souvenir. Rennes c'est un petit monde, je trouve que c'est une ville ou contrairement à Nantes les gens sont très accessibles, etcetera, à Nantes les gens sont peut-être un peu plus froid au premier abord, c'est l'impression que j'ai eu quand je suis arrivé à Nantes, j'ai trouvé les gens un peu plus distants,

un peu plus froids alors qu'à Rennes non, y a une facilité d'approche beaucoup plus simple. Par contre au niveau de l'architecture de la ville y a rien, les parc y en a très peu, je trouve que c'est très austère, c'est froid. A Nantes y a beaucoup de parcs et je trouve que c'est très important, sans doute à cause de mon enfance dans la maison avec plein d'arbres c'est resté. Ca m'a vraiment manqué sur Rennes, je trouvais qu'il y avait trop de ville quoi, pas assez de campagne dans la ville. Ici je trouve qu'il y a beaucoup de parcs, plein d'espaces verts, c'est quand même assez agréable. Et je trouve aussi que même dans les rues… dans les rues de Nantes y a beaucoup d'arbres, à Rennes j'ai pas le souvenir d'en avoir vu énormément. J'en garde vraiment cette image de la ville avec les routes, les transports, les constructions, enfin vous voyez la ville quoi, vraiment l'image de la ville. Alors que Nantes y a quand même un petit truc en plus, je sais pas vraiment quoi, peut-être une approche un petit peu différente aussi avec son tramway, des espaces un peu plus ouverts… A voir quoi.

Donc arrivée à Nantes en 2008, là pareil j'ai trouvé un logement assez simple mais dans une résidence beaucoup plus récente avec séjour et chambre séparée, très petite cuisine par contre, gros problème. C'était au niveau de la Beaujoire, pas très loin. Ca c'est aussi important, je suis resté à peu près dans le même secteur. C'est juste à 2 ou 3 stations plus haut de tram, c'est Ranzay c'est ça. Donc très sympa au niveau de l'environnement puisqu'il y a l'Erdre qui passait juste en dessous donc possibilité d'aller courir, promenades et tout, super sympa. Après le logement en lui-même était assez simple, j'étais au rez-de-chaussée avec pas beaucoup de lumière. J'avais un petit jardin que j'utilisais pas du tout parce qu'il y avait un vis-à-vis énorme, en fait j'avais une maison de retraite en face de chez moi donc c'était un vis-à-vis qui était un peu gênant pour utiliser son jardin. Donc j'y suis resté 3 ans.

En fait au bout d'un an j'ai voulu acheter sur Nantes, assez rapidement en fait, une fois que j'avais mon CDI et que je savais que j'allais rester un peu sur Nantes j'ai voulu acheter. Pour ça j'ai visité pas mal d'appartements dans l'ancien, un petit peu déçu. Je cherchais un peu par ici, pas forcément le centre parce que je savais que le centre c'était pas forcément abordable en l'état, les tarifs sont un petit peu exorbitants. Donc je cherchais un peu en dehors, à ce niveau-ci ne fait, dans le quartier, j'étais bien dans le quartier, j'aimais bien la proximité avec l'Erdre etcetera. Donc voilà j'ai cherché pendant quelques temps, j'ai visité des appartements dans l'ancien. Et après on m'a parlé de ce quartier. Alors au début on m'a pas du tout parlé d'écoquartier, j'en ai pas du tout eu connaissance. Je suis venu pour visiter des résidence… Je me suis dit en fait que j'allais acheter dans le neuf parce j'allais pouvoir un peu faire ce que je veux parce que dans l'ancien il faut souvent tout refaire, il faut faire des travaux forcément avec un coût qui est quand même assez… on revient presque à du neuf j'avais l'impression. Donc je me suis dit « autant acheter du neuf comme ça je pourrais faire ce que je veux dès le départ ». Donc je suis venu visiter, j'avais vu sur Internet l'annonce qu'il y avait une porte ouverte ou je sais pas quoi… En fait y avait quelqu'un qui était toujours là, une dame qui était dans un petit cabanon là, qui vendait son truc. Donc je suis passé par hasard, y avait la petite dame dans son cabanon… et au départ moi j'étais venu voir pour les appartements qu'on a vu dans le bloc. Je lui ai dit « je veux acheter un appartement » donc elle m'a dit « écoutez ce sera peut-être plus intéressant d'avoir une petite maison ». Le concept m'a séduit en fait, du fait qu'il y avait pas les voitures à venir, qu'il y avait un petit jardin, la maison a pas de vis-à-vis, y a juste un mur mitoyen avec les voisins, personne au-dessus et personne en-dessous donc pas vraiment dérangé par les nuisances sonores etcetera comme j'ai pu l'être dans mes anciens apparts. Donc j'étais sûr de pas retrouver ça et en ayant en plus un petit espace vert, un petit

cabanon, le concept était quand même assez intéressant. Ce qui me plaisait aussi c'est que j'avais la possibilité de faire un peu ce que je voulais ici. Certes on a un plan à la base qui nous est donné mais on peut quand même aménager comme on veut à l'intérieur donc beaucoup plus souple en fait. Et après y avait justement l'écoquartier qui m'a aussi séduit… en fait je suis pas venu à la base pour ça mais ça m'a quand même séduit, je trouvais le concept très intéressant, tout ce que ça amenait en fait. On a des toitures végétalisées, etcetera, donc on sent qu'il y a quand même une approche qui est un peu différente dans tout ce qui se fait dans le quartier. Les panneaux solaires, tout ce que j'ai pu vous montrer… Voilà donc c'est ça qui m'a attiré ici. Et puis aussi peut-être le mélange, le fait qu'il y ait des logements un peu sociaux juste derrière donc on est pas que entre nous là, petits français…

Entretien semi-directif

MA : *Vous avez acheté sur plan ou vous avez pu le visiter avant ?*

Non on a acheté sur plan. Y avait une grande maquette qui était vraiment fidèle à ce qui a été fait, y avait un bouquin avec tout le descriptif, y avait les plans… Alors du coup ça refroidit un peu, on se méfie un petit peu. Moi j'ai mon beau-frère qui est architecte et ma sœur qui travaille dans l'urbanisme donc je les ai un peu sollicités pour savoir comment faire tout ça, si c'était bon ou pas. Eux étaient réticents. Ils m'ont dit « ouais, tu sais pas ce qui va se passer, si la construction va vraiment démarrer tout de suite, comment ça va se faire ». Ce qui était bien c'est que j'étais un des derniers à prendre une maison dans toutes les tranches donc au moment où j'ai signé les travaux commençaient, sauf que je pense que les gens qui sont dans la première tranche ont pas eu forcément et on dû attendre un petit peu. Donc pour ça moi j'ai eu du bol en fait. Et après quand je l'ai fait visiter à ma sœur et mon beau-frère ils ont été convaincus et ils m'ont dit « finalement t'as bien fait ». Mais je pense qu'il y a beaucoup de gens, mes parents et tout ça, qui étaient un peu réticents aussi. Y avait une prise de risque que j'ai prise et en même temps j'avais quand même un coup de cœur. D'habitude de fonce pas, je suis pas du tout comme ça, je réfléchie bien, je pose bien les trucs… Donc j'avais quand même bien réfléchi, j'étais venu plusieurs fois, j'avais bien regardé, je m'étais renseigné sur Internet, etcetera. Et par contre j'aurais été à côté ça m'aurait pas plus, c'aurait été de trop. Là je trouvais que ça restait résidentiel, c'était pas agressif visuellement quoi. Et après au niveau… je trouve que les finitions au niveau du logements ont été plus qu'à la hauteur de mes attentes, je m'attendais pas à ce type de finitions, que ce soit les bardages bois etcetera… je m'attendais pas à ça. Je savais que j'allais avoir un cabanon mais je pensais pas que le cabanon allait être aussi sympa. Je m'attendais à un truc en plastique tout basique et là-dessus j'étais satisfait.

MA : *Vous avez bénéficié de prêts aidés ?*

Alors je suis pas en BBC parce que le démarrage du projet a été commencé bien avant donc je suis pas en BBC mais par contre j'ai pu bénéficier au niveau des impôts, au niveau des intérêts d'emprunts, 40% je crois la première année des intérêts des emprunts sont déduits des impôts et ainsi de suite. Donc y a quand même une sorte de récompense pour avoir construit dans l'écoquartier. On a un label, en fait l'habitat a un label, je sais plus comment ça s'appelle, HQE environnement et qualité je sais pas quoi. J'ai eu un petit papier que je peux vous montrer [il va le chercher, ne le trouve pas].

MA : *Vous dîtes que vous êtes satisfait des finitions, vous n'avez pas eu trop de malfaçons ?*

Ce sont plus des petits trucs complètement classiques, des petits défauts de peinture, des petits machins mais sinon y avait pas trop… Y a des petits trucs comme là-bas dans le coin ça se détache au niveau de l'enduit donc ils doivent repasser parce que ça a été déclaré tout de suite quand j'ai emménagé donc ils vont refaire ça. Ils m'avaient dit mois de mars, le mois de mars pour un promoteur c'est pas forcément en mars [rires]. Les délais sont pas souvent respectés. Mais sinon au niveau de tout ça, on déclare donc toutes les malfaçons et tous les petits trucs à refaire, je trouve que ça à quand même été plutôt positif au niveau individuel. Ils ont quand même assez vite répondu aux petits problèmes. Je pense que dans les 3 mois tous les désordres étaient résolus. Y avait une fuite au niveau de la salle-de-bains, ils devaient remplacer tous les parquets et ça a été fait, enfin y a pas eu de négociation etcetera, c'est vraiment ils faisaient les trucs et ils posaient pas de question. C'était vraiment bien fait comme il fallait. Après je pense qu'il y a plus de soucis au niveau du collectif, au niveau du syndic ils demandent à ce que des trucs soient faits et c'est un peu plus difficile, je sais pas pourquoi.

MA : *Vous disiez tout à l'heure qu'on ne vous a pas présenté le quartier comme un écoquartier.*

Non, ça a pas été vendu comme étant… Enfin on m'en a parlé de l'écoquartier mais c'est pas là-dessus, c'est pas le premier truc… Je pense que les gens ne viennent pas ici en fait pour ça forcément. Ils viennent pas ici pour habiter dans un écoquartier. On vient d'abord chercher un logement avant de… l'écoquartier fait plus. C'est vraiment l'image. C'est peut-être pas une petite touche, c'est pas anodin je pense mais les gens cherchent un logement et « ah c'est un écoquartier ? c'est bien ». Moi j'avais quand même aussi, j'ai un peu… pas l'approche mais ça m'a quand même parlé, c'est pas quelque chose où je me dis « je m'en fous de l'écoquartier », je trouve que c'est quand même quelque chose d'important.

MA : *Quelles étaient alors vos attentes par rapport au quartier ?*

Un logement, rien de plus simple, avec un peu d'espace vert. Moi j'avais vraiment l'image d'aujourd'hui après c'est plus au niveau des finitions où là j'ai été un eu surpris, au niveau des arbres, les choix des essences qui étaient quand même variées, ils auraient pu mettre des trucs tous simples. Donc je trouvais que c'était quand même bien pensé, les petits bancs, etcetera, y avait quand même quelque chose de très intéressant, c'est pas rien quoi. Tout le quartier dans l'ensemble… En fait je sais pas vraiment parce que c'est assez difficile à dire vu que tout c'est fait petit-à-petit. Si vous voulez y a chaque pièce qui arrive au fur et à mesure donc en fait l'image elle fait que se construire, on a pas encore une image définitive du quartier. J'ai du mal c'est vrai à me projeter encore. Je pense que le quartier sera pas fini avant 2015 ou 2016 donc c'est vrai que pour le moment c'est des étapes qui viennent et on se laisse un peu surprendre. J'aime pas trop me projeter dans le quartier, enfin me projeter… imaginer ce que ça va être, ce que ça va pas être… Je laisse un peu faire et j'ai de bonnes surprises du coup.

MA : *C'est particulier de vivre dans un endroit qui change en permanence ?*

Et bien j'aime beaucoup. C'est ça que j'apprécie… Le changement c'est maintenant [rires]. Non mais c'est ça j'aime beaucoup le changement en fait, je trouve que c'est pas mal, y a quelque chose. Chaque jour en fait ça évolue, on est pas dans un quartier où tout est fait. Y a pas de vie

dans un quartier où tout est déjà fait, on sait que ça va pas forcément bouger, ils vont peut-être faire des travaux dans deux mois pour refaire les canalisations, ça reste ça quoi… Ici chaque jour y a quelque chose qui se passe, y a une nouvelle construction, y a un nouveau commerce, y a des nouveaux projets qui sont amenés… Enfin ouais je trouve que c'est quelque chose de très intéressant…. Et des nouveaux gens aussi à rencontrer, y a quelque chose de complètement différent, une approche bien différente.

MA : *Pour revenir à l'idée d'écoquartier, qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Ma définition de l'écoquartier ? Moi l'image que j'en ai c'est un quartier qui fait d'une part attention au moment de sa construction à toute l'approche environnementale, aussi bien au niveau de ses matériaux, aussi de la gestion dans le futur de comment utiliser par exemple les eaux de pluie, etcetera. Donc toute cette approche au niveau de la construction. Après on va être au niveau des personnes, de l'utilisation qu'elles font de ce quartier : éviter les déplacements au maximum, enfin les déplacements par voiture, etcetera, utiliser au maximum le vélo, avec la proximité des commerces, proximité des espaces publics et puis après peut-être aussi au niveau de la gestion des déchets, la collecte des déchets, le tri, etcetera. Beaucoup de parcs également et peut-être aussi inciter les gens, via justement, il y a souvent des petits animations sur… alors j'ai jamais participé mais sur le fonctionnement du quartier donc comprendre un petit peu, avoir une approche écologique entre guillemets de comment vivre justement dans un quartier.

MA : *Vous en reparlez, on en a déjà parlé tout à l'heure, la place de l'automobile dans le quartier… est-ce que cela change quelque chose pour vous ?*

Alors au début oui… En fait j'ai un gros souci, c'est que mon travail me prend énormément de temps. Du coup au début je me déplaçais beaucoup en tramway, j'ai quand même 40 minutes pour aller jusqu'à mon travail aller et 40 minutes retour. C'est à Orvault donc c'est à l'autre bout. Et du coup moi j'ai pas choisi mon logement pour mon travail, enfin j'ai pas choisi d'habiter près de mon travail. Parce que mon travail je pense que je ne l'aurai pas forcément toujours au même endroit donc j'ai pas voulu en fait construire, enfin habiter à côté de mon travail. Parce que je me suis dis « à tous les coups je vais pas rester là tout le temps ». Donc du coup actuellement j'utilise beaucoup ma voiture, un peu trop souvent, pour aller au travail. Parce que quand on reste jusqu'à 19h30, 20h au travail, reprendre après 40 minutes de transport c'est vrai que c'est assez difficile. Et puis souvent aussi j'aime bien aller faire mes courses quand je rentre du boulot donc forcément je remplis ma voiture donc je peux pas… en tramway c'est pas possible quoi. Par contre le week-end j'évite au maximum d'utiliser ma voiture, au maximum. Je l'utilise pratiquement pas. Donc c'est plus en fait la contrainte domicile-travail qui reste quand même je trouve très contraignante. Et du coup y aurait possibilité d'y aller avec des bus mais les bus sont pris dans les bouchons aussi en centre-ville parce qu'il faut passer par le pont de la Tortière, j'avais essayé une fois et c'était pas ça du tout… Donc c'est assez embêtant en fait.

MA : *Deuxième réflexion sur la place de l'automobile, ici, plus largement que les Allées du Parc, on souhaite mettre la voiture dehors et ça ne semble pas correspondre* [il me coupe]

Les gens ont du mal. Les gens ont beaucoup de mal avec ça. C'est vraiment un gros problème. Et je pense que les gens ont du mal aussi justement à cause de ce problème de domicile-travail. Je pense qu'il y a des gens qui travaillent certainement à l'extérieur et le transport en commun ne correspond pas forcément, on est pas sur des lignes… C'est pas encore bien… je crois qu'il y a une ligne de bus chronobus qui va se faire… c'est pas encore bien desservi pour tout le monde. Et on le voit bien. Y a plein de voitures partout qui sont garées un petit peu n'importe comment donc y a vraiment un souci à ce niveau là, au niveau de la voiture. Moi ce que je regrette énormément par exemple c'est qu'il y a pas de Bicloo, y aurait un Bicloo ici mais ce serait, enfin je pense, une très bonne chose. Moi j'ai pas possibilité d'avoir de vélo, à moins de le mettre dans le petit cabanon là mais je trouve que c'est très contraignant d'amener mon vélo par ici, j'ai pas d'accès vélo dans le parking commun donc ça c'est un gros problème aussi. Les logements en maison n'ont pas de parking vélo. Moi je n'ai pas la possibilité d'avoir de vélo ici donc y aurait un bicloo je pourrais prendre un abonnement annuel.

MA : Donc est-*ce qu'il est possible de simplement décréter que l'on va mettre la voiture dehors ?*

C'est pas possible. Enfin c'est possible en termes d'accès au centre-ville, on peut réduire ou arrêter la voiture au centre-ville. Les gens qui font le trajet d'ici au centre-ville peuvent arrêter la voiture, y a pas de souci. Mais par contre après pour tout ce qui va être les déplacements extérieurs. Mes parents habitent dans le Finistère et faut que j'aille les voir. En train c'est pas forcément évident parce qu'à chaque fois que je vais voir mes parents y a plein de trucs à ramener, etcetera, en train c'est pas possible quoi. Et puis c'est pas desservi non plus parce que pour Châteaulin c'est Quimper la première gare… Et je pense qu'il y a plein d'autres personnes dans mon cas, j'ai besoin de ma voiture, j'en ai besoin et les gens ont besoin de leur voiture. Après peut-être qu'il y a des possibilités de location de voiture qui pourraient se faire, amener aussi la voiture électrique, dans d'autres pays la voiture électrique est partout, ici y a pas du tout. Pourquoi aussi dans les logements en bas on pas fait des prises électriques individuelles sur chaque parking ? C'aurait été un plus. Et c'est une chose qui se fait à l'étranger mais ici non, on progresse beaucoup trop lentement, faudrait aller un petit peu plus vite. L'écoquartier ici n'est pas pour moi un écoquartier comme il aurait pu l'être en Suède, en Norvège ou au Danemark. L'écoquartier là-bas c'est un écoquartier beaucoup plus… Je pense qu'il y a pas du tout d'accès voitures, ici y a encore l'accès quand même à la voiture.

MA : *Qu'est-ce qui manque ici pour que ce soit un « vrai » écoquartier ?*

Plus de voiture du tout je pense. Enfin plus de voiture à essence je pense. Pour moi la voiture électrique, ça peut être… Je pense qu'on peut pas limiter les déplacements, enfin limiter les déplacements extérieurs, vers le centre-ville on peut complètement les supprimer. Les vélos, etcetera, tu vas à Amsterdam y a plein de vélo partout, ici t'as pas un vélo, y a les trucs pour que tu puisses attacher ton vélo avec un petit cadenas et y a pas un vélo… On l'a bien vu, on est allé se promener, y avait plein d'emplacements pour les vélos mais y en avait pas beaucoup.

MA : *Est-ce que le quartier est la bonne échelle alors ?*

Non, ça se gère au niveau de la ville, c'est pas au niveau du quartier que ça doit se gérer. Mais comme la ville a conçu l'écoquartier, entre guillemets, y a quand même quelque chose qui aurait pu se faire je pense. Et je pense que les projets ont été choisi par Nantes Métropole, je

sais pas trop comment ça se passe, j'ai pas non plus la vision du truc. Mais Nantes Métropole aurait pu dire… enfin je pense qu'ils ont déjà quand même limité toutes les voitures : y a un minimum de places de parkings tous-terrains qui ont été faites, c'est ce que du moins j'ai cru comprendre.

MA : *En dehors de la question de l'automobile, vous avez une idée de ce qu'on a voulu faire ici ?*

Bah c'est avec les accès vélos justement, le bus, le tramway. Je pense qu'ils ont beaucoup axé sur le tramway. Mais le tramway n'amène pas non plus forcément… certes il va au cœur du centre-ville mais justement les Bicloo moi je trouve que c'est le truc je sais pas comment ça a été pensé. Ca me paraît tellement logique le Bicloo, quand on va à Bordeaux y a du vélo partout, ici on est dans un écoquartier faudrait des Bicloo quoi. C'est aberrant, je trouve ça vraiment aberrant.

MA : *Le choix qui a été fait ici c'est d'avoir les Bicloo uniquement au centre-ville.*

Voilà c'est ça. Mais quand je suis au centre-ville… alors j'aime bien utiliser le Bicloo justement pour aller voir un peu au-delà de la ville mais au centre-ville y a pas l'utilité d'avoir un Bicloo pour se déplacer de la Cathédrale à Talensac qui est à 5 minutes. A quoi ça sert quoi ?

MA : *Plus largement que la question des transports, vous connaissez les ambitions à l'origine du quartier ?*

Je pense qu'ils n'ont pas vu forcément… Ils ont un peu loupé le truc quand même. Je pense au niveau des transports ils sont partis du principe qu'il y avait le tramway et basta quoi. C'est le seul truc qu'ils ont vu, après y a une petite ligne de Chronobus mais je crois que la ligne de Chronobus va pas forcément relier le centre-ville parce que je crois qu'elle va juste relier Thouaré-sur-Loire au quartier. Donc on va vers l'extérieur, on part pas vers l'intérieur. Il aurait fallu que la ligne parte de Thouaré-sur-Loire pour aller au centre-ville. Là il va falloir prendre un autre bus, toujours ces échanges de 15 bus pour aller quelque part. On est toujours dans cette logique aussi. Après ça se fait. le week-end y a aucun souci, je peux prendre 3 ou 4 bus, y a aucun problème mais quand on veut aller au travail on sait très bien que c'est pas possible. Y a de la contrainte, les bus des fois ont des petits soucis d'horaires, si c'est pour 1h avant le travail tous les matins je pense que pour plein de gens c'est pas possible. Et puis ceux qui ont des enfants ont une approche différente aussi. Et je pense qu'il faudrait oui axer sur les bus. Axer davantage sur l'option bus, Bicloo, etcetera, je pense qu'il y a encore beaucoup d'efforts à faire. Mais par contre je trouve que la ville de Nantes fait quand même des efforts par rapport à d'autres villes par rapport au transport. Le tramway a été amené dans les années 1980 alors que tout le monde avait considéré que « c'est fini le tramway, ça existera pus jamais » et maintenant tout le monde revient là-dessus. Donc je pense que quand même, y a par rapport aux autres villes de France, à Nantes y a quelque chose d'assez novateur entre guillemets. Même si je trouve que c'est pas assez par rapport à ce qu'on peut trouver dans les autres villes dans d'autres pays d'Europe. En France on est en retard, voilà ce que je dis, et à Nantes on est en avance par rapport à la France. Mais à Nantes on est en retard par rapport aux autres grandes villes d'Europe.

MA : *Vous pointez le fait que le tramway revient fortement, c'est un peu une mode.*

Oui, oui, toute ville a besoin de son tramway. C'est pour ça que Nantes maintenant arrête de faire du tramway et fait des Chronobus… donc y a un petit côté « t'as vu, on a un coup d'avance ! ». [rires]

MA : *On arrive au marketing urbain.*

Ca marche bien ici ! Exactement. Mais complètement, on est en plein dedans. On est en plein dedans avec les petites brochures qu'on reçoit et tout. Après faut pas se voiler la face, je pense que les gens comprennent les choses, on sait bien qu'on est pas forcément… Le terme écoquartier, certes c'est écoquartier mais pour avoir justement voyagé à l'extérieur je sais bien qu'il y a un côté complètement comm'. C'est pas la vision d'un écoquartier comme on pourrait avoir.

MA : *Alors qu'est-ce qui relève de la communication et qu'est-ce qui est vrai ?*

La comm' c'est tout ce qu'on voit dans les brochures, tout ce dont on entend parler dans les médias. Je pense qu'on est vraiment dans la comm' au niveau des promoteurs aussi qui en usent et en abusent. Après je pense que l'idée en elle-même de l'écoquartier c'est pas de la comm', enfin c'est pas forcément de la comm', y a quand même une approche… Il faut aller vers ça. Je pense aussi qu'il y a quelque chose de l'ordre du « il faut y aller » et il faut aussi en parler, il faut que ça fasse aussi écho. Il faut une première expérience entre guillemets, il faut savoir en parler, faut savoir le vendre pour que derrière ça puisse faire un peu effet boule de neige et que tout le monde s'y mette. Et c'est vrai que je pense qu'il faut en passer par là, y a un côté obligatoire avec la comm'.

MA : *Mais de la comm' qui suit ou de la comm' qui précède ?*

Bah elle précède aussi dans le sens où faut vendre le truc et le concept. Les gens connaissent pas du tout, en France l'écologie on s'en foutait complètement. Je pense qu'on en parle davantage. Les gens ont quand même, enfin y a un certain recul par rapport à tout ça…. Les gens ont bien compris que tout ce qu'on voit à la télé c'est pas forcément ce qu'il faut croire. On arrive à prendre du recul maintenant alors qu'avant on fonçait direct dedans « ok c'est ça qu'il faut acheter ». Mais ouais faut vendre le truc aussi, faut vendre le concept, je pense que c'est important. Et puis bon après moi sur le logement en lui-même aussi les choses qu'on m'a vendues elles sont vraies. On m'a parlé de la chaudière justement à je sais pas comment ça s'appelle, très basse consommation, ça a un terme spécifique, les toitures végétalisées, comment le logement est construit avec les matériaux qui sont utilisés, au niveau des expositions, des espaces, etcetera, tout a été… Enfin j'ai pas eu l'impression de m'être fait vendre, d'avoir acheter un truc qui existait pas. On me l'a pas survendu, j'ai pas eu cette sensation. Parce que c'est pas le truc qu'on m'a mis en avant d'abord, on a bien vu que j'étais là pour un logement. Je pense que l'écoquartier comme tu le disais tout à l'heure c'est plus un petit plus mais moi je l'ai pas vu comme ça. Je me suis dit « ouais ok, c'est quelque chose d'important et d'intéressant ». Et après oui, je vois maintenant au quotidien que c'est utilisé. Nantes va être ville européenne verte, ça c'est un peu pfff… ok quoi, ok.

MA : *Cette communication vous y avez eu accès ?*

Ouais j'aimas bien aller voir sur le site de Nantes Métropole, y avait des brochures sur l'avancement du quartier. Et justement on voyait l'avancement du quartier et c'était pas trop axé sur l'écoquartier « on a planté nos choux hier soir, c'est super ! », non. On est vraiment sur les constructions qui vont se faire, l'intégration des maisons de retraite, etcetera, on est aussi sur… Je trouve qu'on est pas axé que là-dessus, y a aussi la mixité sociale… Pour moi en fait l'écoquartier je pense que c'est en deuxième rideau…

MA : *La mixité social est mise en avant dans cette logique là.*

Ouais, je pense que ça aussi ça va un peu ensemble.

MA : *Et ça fonctionne ?*

Pas trop mal ouais. Je trouve que… Moi je suis homosexuel, on est couple ici. A côté y a des gens qui sont musulmans qui sont habillés traditionnel, j'ai une famille à côté avec une maman qui élève seule ses enfants donc on voit bien qu'il y a une vision assez ensembliste de ce qui se passe. Et les gens se disent bonjour et se côtoient. Après je vais pas non plus chez eux parce qu'on se connait pas encore assez mais je pense que ça va venir. Et puis on voit bien que les gens se parlent, chose que j'avais beaucoup moins là où j'étais avant. Déjà on a l'impression d'appartenir tous un peu à ce quartier, y a quelque chose…

MA : *Il y a effectivement des populations différentes mais est-ce que faire ça c'est réellement créer de la mixité sociale…*

Je pense que si parce que du coup derrière y a les enfants qui sont ici qui jouent avec les petits musulmans… et je trouve ça très important parce que… Moi j'ai été élevé à un endroit où je voyais pas ça au quotidien. Moi j'ai été élevé dans une école où y avait pas de noirs, pas d'arabes et du coup y a plein de gens qui sont comme ça, qui ne voient pas du tout comment ça se passe et le fait de mélanger les gens et que les petits enfants ils voient que moi par exemple je suis homosexuel, que les autres sont musulmans, je pense que pour la génération d'après c'est peut-être un plus. Peut-être pas pour les gens en eux-mêmes, pour les parents c'est déjà fait, leurs idées sont déjà peut-être établies mais les enfants vont grandir là-dedans et je pense que c'est un plus. Les clichés sont pas là et les enfants ont rien à foutre, ils jouent entre petits alors que les parents vont être un peu plus réticents « ah, tu es allé jouer au ballon avec les petits musulmans ». Ca se ressent, ça se voit je pense. Et il y a quelque chose qui derrière va être peut-être intéressant à ce niveau là.

MA : *Cela crée parfois des tensions, le bâtiment que vous avez qualifié d'hôpital est un bâtiment de logements sociaux et il y a quelques voisins qui grincent des dents…*

Y a peut-être trop de social. Un moment trop de social tue le social. Y a peut-être 80% de logement social dans ce bâtiment, je sais pas comment c'est fait mais après trop… Ici je pense que c'est 20% et je pense que oui il faut du logement social, c'est important. Mais ne faire qu'un bâtiment de social forcément il y a des gens en difficulté là-dedans, ils ont peut-être pas la même approche non plus, les mêmes intérêts, etcetera… donc forcément c'est différent et je pense que mettre toutes les difficultés dans un même bâtiment c'est sûr que c'est pas forcément

une bonne idée quoi. Il faut mélanger. Et puis du coup moi je sais pas qui ici est dans du logement social, ça se voit pas. Je pense que par contre quand je vais aller là-bas peut-être que ça se verra un peu plus. Si je vois une famille en difficulté, un deuxième, une troisième, je vais me dire ok… On arrive à catégoriser le truc, « ça c'est du logement social ». Ici dans mon petit quartier en fait tout le monde est tout le monde, on vit ensemble et puis voilà.

MA : *Pour synthétiser, comment vous définiriez le quartier ?*

Un nouveau quartier déjà, qui était inexistant il y a encore 5 ans et qui sera en constante construction encore… C'est ça qui est bien, on pas une image du quartier, on peut utiliser un mot aujourd'hui et demain ce sera pas pareil. C'est en constante évolution et c'est ça qui est intéressant. Donc les attentes évoluent. Et je pense qu'on nous écoute aussi du coup. Vous êtes là donc c'est qu'il y a forcément quelque chose derrière. On nous entend. Que ce soit les élus, tout le monde, on sait qu'on nous écoute. Donc je suis très satisfait.

MA : *Je vais encore chercher la petite bête mais quels sont les éléments ratés et les choses qui manquent dans le quartier ?*

Ce qui manque ? Comme c'est pas fini du coup… Les Bicloo ça ça manque. Au niveau après peut-être des commerces, un peu plus de commerces aussi. Y a aussi un petit quartier, je sais pas comment ça s'appelle, où y a une Poste, un Carrefour Market, etcetera. Y a un marché le dimanche. Donc y a quand même un lien aussi avec ce quartier… enfin un lien, y a une possibilité si vous voulez d'aller voir les petits commerces là-bas donc on a pas forcément besoin d'avoir tout ici. On est pas limité, on est pas dans une frontière non plus du quartier écoquartier, il faut aussi aller au délà. Y a le parc du Grand Blottereau derrière donc au niveau de ça y a tout, au niveau public, etcetera, j'ai rien à demander de plus. Après c'est plus au niveau de la conception des transports en commun justement. Pour les voitures électriques j'aurais bien voulu qu'il y ait des bornes. Après je sais pas, tout me semble plus ou moins positifs. Y a pas trop de ratés, je pense que pour une première fois c'est pas trop mal quoi.

MA : *On en a parlé rapidement : vous avez quelques relations avec vos voisins ?*

Pas pour le moment mais demain y a la fête des voisins dans le quartier donc ça va être justement l'occasion de rencontrer un peu tout le monde. J'ai plus de relations avec la personne qui s'occupe du syndic avec qui on a pu échanger un petit peu sur la résidence. Avec ma voisine directement un petit peu aussi, bonjour, au revoir, « comment vont les enfants ? », ça s'arrête là, c'est très cordial. Je pense que justement aussi j'ai aménagé au mois d'octobre, ça a été l'hiver très rapidement donc franchement ici c'était mort, les enfants jouaient pas dehors et là ça commence justement à sortir donc les enfants commencent à jouer, on le voit donc on sent que ça commence à prendre forme. Et puis tout le monde n'était pas là tout de suite au début, ça vient juste d'être livré juste à côté donc c'est encore un peu fermé. Mais je pense que ça va venir, je suis assez optimiste. Et puis les gens se parlent, je les vois souvent se parler donc je pense qu'il y a quelque chose qui se crée. Après le problème que j'ai c'est que je rentre assez tard le soir, le week-end je suis très rarement là donc j'ai pas possibilité non plus d'aller au contact des gens et je pense que demain ce sera l'occasion justement d'un peu voir tout ça. Faut le créer, c'est important.

MA : *Certains de vos voisins trouvent que le principe des venelles est agréable parce qu'il crée des espaces ouverts mais de petites tailles.*

Exactement. Les gens sortent, on peut sortir, se mettre sur le banc, discuter, y a pas de souci quoi. On est bien. C'est ça, on revient un peu dans de l'ancien au final, dans des trucs qui étaient des petites rues de village, c'était un petit peu comme ça et on revient sur de l'ancien. Et surtout on voit que, au niveau du ruisseau par exemple qui a été couvert un moment, on revient sur des choses qui étaient existantes et qui marchaient bien. Donc c'est assez marrant ce côté retour vers le passé. Tout en allant en avant.

MA : *On le voit dans les termes utilisés comme la venelle.*

C'est très particulier. Quand je dis aux gens que j'habite dans une venelle c'est « hein, une venelle c'est quoi ça ? ». Une venelle normalement, tout ce qui est ruelle, venelle, c'est à partir du moment où y a pas de voiture dedans j'ai cru comprendre. Une venelle c'est une petite voie en fait. Venelle ça me choque pas, rue ça m'aurait choqué parce que c'est pas vraiment une rue.

MA : *Il y a un caractère fermé ici, clôt.*

Il n'y a pas de possibilité d'accès. Ouais c'est… du coup moi je le vois aussi peut-être plus pour les enfants. Je sais pas… Parce que c'est quand même accessible, vous avez pu rentrer sans problème donc je pense que c'est pas non plus complètement fermé, je pense que c'est quand même aussi limiter au niveau du portail pour que les voitures, on l'a bien compris, ne puisse pas rentrer. Après peut-être qu'ils auraient pu mettre des petites… bah non parce qu'il faut que les pompiers puissent passer mais des petits trucs, des petits plots pour laisser quand même les vélos circuler. Mais il faut que les pompiers puissent venir donc je pense que c'était plus réfléchi comme ça. Moi je le vois pas comme un truc clôt et fermé. Et ça limite aussi les nuisances au niveau du mur, je pense que c'était important de garder ce mur parce que ça rappelle aussi ce qu'il y avait ici, un champ avec des parterres de plantes, enfin de potager. Donc c'est important de garder ce mur, c'est sûr que ça ferme mais en même temps c'était là avant donc y a pas de raison de tout démolir pour construire un truc. Je pense que c'est important de garder aussi, ça fait l'esprit du quartier. Après moi je le vois pas comme étant fermé et clôt, y a pas de caméras, on est pas non plus… Y a pas de problème à ce niveau là et il faut limiter un peu l'accès, c'est normal, on est quand même dans une résidence, y a des enfants qui circulent donc faut pas… Y a la route quand même juste à côté, ça peut être dangereux. Ceux qui sont en train de jouer là, que vous entendez, si le ballon part c'est fini. C'est confortable pour les parents aussi.

MA : *J'ai deux dernières questions. La première concerne vos pratiques, est-ce que vous avez modifié vos pratiques écologiques en venant vivre ici ?*

J'ai pris un bac à compost. C'était un peu remboursé par la ville donc la ville fait aussi l'effort et pousse un peu, ce qui est pas mal. Je pense que c'est quand même à noter parce que c'est pas quelque chose qui doit se faire partout. J'ai fait ça. J'utilise beaucoup plus aussi de produits écologiques, style éco vert, tout ça. Je pense qu'on a une approche aussi un peu différente, ça nous amène à une réflexion derrière. Toute la construction m'a aussi amené à une réflexion

que j'aurais pas forcément eue. Economiser l'eau, etcetera, les ampoules… c'est des trucs un peu cons aussi. C'est vraiment très débile, faut le dire, très basique. Après je continue de prendre l'avion etcetera donc j'ai aussi derrière un comportement… Mais à un moment on peut pas non plus être sur tous les terrains, c'est difficile.

MA : *Est-ce qu'il y a de l'information, de la sensibilisation sur le sujet ?*

Je sais pas du tout. Y a beaucoup de réunions d'informations, je peux pas y aller à chaque fois parce que c'est à 17h et à 17h le vendredi je peux pas. Donc à chaque fois je les loupe, je sais pas ce qui s'y passe mais oui je crois qu'il y avait un pot d'accueil pour les nouveaux arrivants, auquel j'ai pas pu aller, j'étais en vacances. A chaque fois je loupe tout. Donc là pour moi j'ai la fête des voisins dimanche, pour pouvoir rattraper ça va être bien. Mais je pense que oui oui il y a beaucoup d'informations au niveau du quartier et ils sont un peu à notre écoute je pense.

MA : *La communication est quand même beaucoup tournée vers l'extérieur…*

Je pense qu'il y a ça mais je pense qu'on est quand même à notre écoute parce qu'on est quand même aussi l'image du quartier. Donc si on commence à dire n'importe quoi il faut aussi qu'ils soient à notre écoute parce que c'est nous au final qui faisons le quartier, c'est pas les élus donc si nous on commence à dire que tout va mal, etcetera… Par exemple le problème des moustiques que je vous expliquais tout à l'heure on nous a écouté. Il y avait un problème de moustiques, ça venait dans les habitations, les gens se sont plaints, on nous a écouté « ok, on va agir ». Donc y a bien quand même je pense une écoute et là-dessus je pense qu'il y a pas de soucis. Je me sens pas en fait seul ici, ils font attention.

MA : *Il font attention aux personnes qui vivent dans la vitrine…*

Exactement

MA : *Qu'est-ce que ça fait alors de vivre dans une vitrine ?*

Ca fait rien… Moi je le vois pas comme ça du tout. Je marche pas dedans. Je vis pas dans une vitrine, je le vois pas comme ça. Je me vois vraiment comme étant dans un projet. Je pense que ça va se développer après dans le futur, aujourd'hui on est un petit peu la phase test entre guillemets pour voir comment ça se passe. C'est important, je pense qu'il faut aussi des gens qui testent, des cobayes. Je suis un cobaye. Non, on va pas dire ça mais moi ça m'intéressait un peu de venir voir comment ça allait se passer, expérimenter. J'aime bien voir un peu comment ça fonctionne. Je pense que je me serais peut-être un peu fait chier dans un quartier commun. Là au moins y a des trucs qui se passent, ça bouge. Je me sens pas du tout dans une vitrine de Noël, personne vient me voir, y a que vous au final. C'est vous en fait le problème [rires].
MA : *Le problème va se terminer. Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Le quartier idéal ? Je sais pas si c'est un quartier quoi. Le lieu de vie ce serait peut-être une île déserte, là ce serait radical. Non mais je pense que je reviendrai très certainement quand je serai retraité, je me vois bien dans une habitation type celle de mes parents. Un truc vraiment tranquille quoi, avec personne autour. Ca c'est tout l'inverse de… Là j'aime bien parce qu'il y

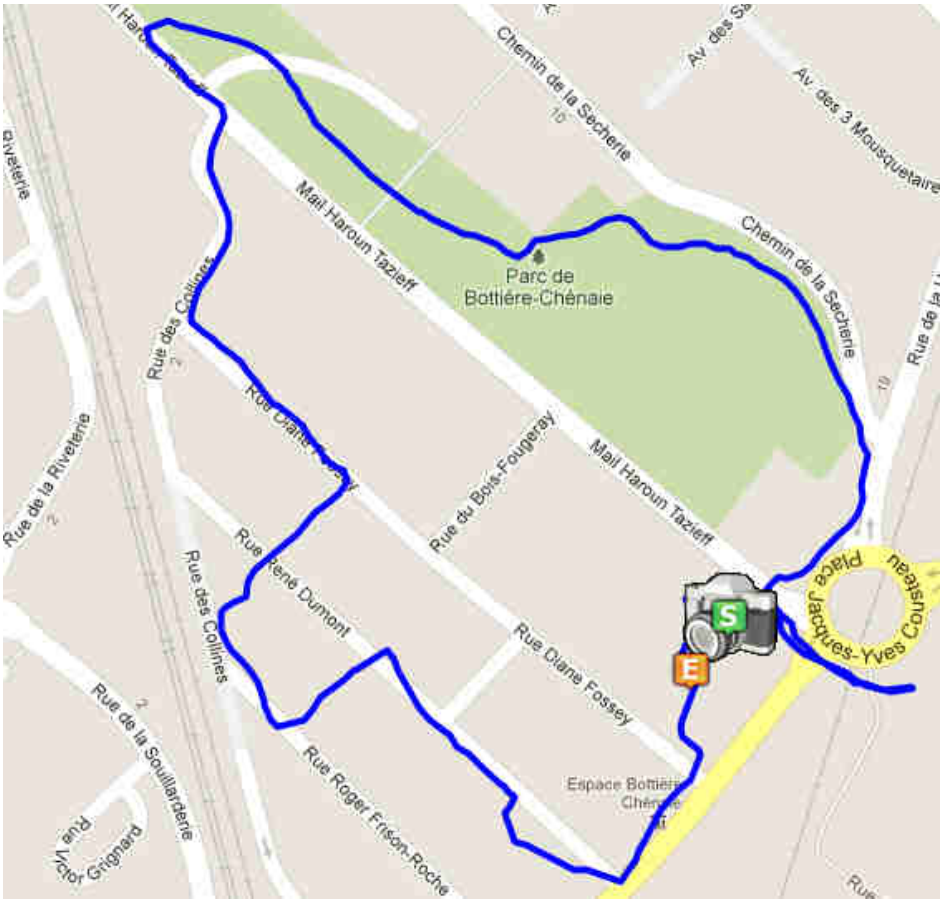
a une dynamique, on est dans la ville, j'aime bien vivre la ville mais peut-être qu'à un moment en fait… Je pense qu'on est bien ici mais après à terme quand je serai plus vieux… Là je suis actif donc c'est bien mais je chercherai sans doute quelque chose de plus… Enfin pour moi y a quand même l'espace, un peu plus dans une petite ville tranquille, pas forcément Nantes. Nantes j'y suis aussi pour le travail parce qu'il faut bien lier les deux. Je trouve que c'est très intéressant. J'aime beaucoup les villes, j'aime vivre dans les villes, j'aime ça… mais après je pense qu'il y a un moment où c'est peut-être pas forcément ce qu'on recherche. Je sais pas trop en fait, je me laisse un peu vivre. Ca va avec les envies du moment. Là je suis très bien ici vraiment, j'ai pas envie de changer. Mais aujourd'hui j'ai le temps de changer, on verra…

[Eléments de discussion informels]

On a acheté ensemble. Ca faisait 7 ans qu'on était ensemble et c'était un projet commun. 27 ans c'est jeune et homosexuels en plus c'est assez rare… On est pacsé depuis 2 ans sinon l'achat en commun était difficile.

HN18	**Date :** 14/05/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement : 200000€
Climat de visite : temps gris, sec, température clémente	**Adresse :** Place du Commandant Cousteau
	Arrivée : octobre 2009
Durée de la visite : 40 min	**Local :** ~50m²
Longueur du parcours : 1842 m	**Employé(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h42 min	**Profession :** commerçant
Sexe : M	**Vie associative sur la quartier :** Oui (président de l'association de commerçants)
Age : 43 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0 +	
Place du Commandant Cousteau	2 :10	On va aller par là-bas d'abord. C'est tout bête mais on va aller par là-bas parce qu'il y a plus de verdure. Pour moi l'écoquartier en fin de compte, ce que j'en connais je pense que c'est tout le quartier de la Sècherie là. Ca c'est le coin que je connais. Après j'aurais tendance à dire que tout ce qui est venelles

		ici derrière le bâtiment du FJT je connais et après j'aurais tendance à dire que je me suis même pas aventuré dans le fond là-bas.
Parvis de la médiathèque	2 :45	Des a priori je pense. Je sais pas c'est un quartier qui a été construit après toute cette partie là. Après c'est avec les on dit, pas mal de personnes qui disent « ouais c'est le bordel dans le fond, c'est un peu la zone, ça commence à devenir déjà la zone ». Du coup ça donne pas envie d'aller voir ce qu'il y a dans le fond. Je m'y suis aventuré une fois en voiture, c'est tout, le reste… J'ai même pas envie d'aller voir, voir comment ça vit en journée, en soirée, le matin…
Chemin de la Sècherie	3 :37	Donc cette partie là, derrière la médiathèque je trouve ça assez sympa depuis qu'ils l'ont refaite mais j'y suis pas retourné depuis une visite qu'on avait faite avec les différentes personnes de Nantes Métropole, ils avaient fait ça un samedi matin. J'aime bien ce coin là par rapport au fait qu'ils ont laissé vraiment de la nature. Quand on compare toute cette partie là avec tout le soi-disant écoquartier qu'il y a au niveau de la place…
Parc	4 :20	Pour moi c'est pas tellement… Je concevais pas ça comme ça quand je m'y suis installé, je voyais un peu plus de verdure. Voilà ça reste quand même relativement sauvage ici et on entend qu'il y a vraiment la nature quoi. Ce qu'ils avaient décrit dans leur brochure on le retrouve là et on le retrouve pas de l'autre côté. Malgré tous leurs bâtiments qui restent quand même relativement modernes là je trouve ça bien. Là, ce côté-là. Là ils ont bien mixé les trucs, voilà, ça reste sauvage. Moi qui ait souvent vécu à la campagne je trouve que c'est un truc sympa. Bon ça c'est très moderne, un caddie au milieu de nulle part. Toute ma jeunesse j'ai vécu dans un petit village à côté de Rennes, c'était ça quoi. Quand on sortait on était dans les champs, etcetera. [des déchets jonchent le sol] Ah oui, voilà ce que je disais. S'ils laissent tout se dégrader rapidement ça va devenir une ruine je pense. Faudrait qu'ils nettoient là. Après ils ont fait des passerelles. Je vais plutôt passer par là… Les jardins ouvriers là-bas j'avais vu. Ca fait ouais… Je pense que depuis que je suis installé je suis pas retourné jusque dans le fond au niveau des jardins. Et voilà. Là ils ont réussi à recréer ce qu'ils avaient mis sur leurs plaquettes à peu près. Mais quand on regarde…

		Ah ouais, là c'est vraiment sympa ! J'étais jamais venu jusque là et c'est vraiment cool. Moi je trouve ça génial. Tout ce qui est nature, flotte, de toute façon j'adore. On va aller par là parce que si je peux éviter de marcher trop où y a le béton ça m'arrange. Tout leur petit collectif là c'est sympa ce qu'ils ont fait. Maintenant je sais pas comment ça vit, parce que j'ai des amis qui ont habité là pendant à peu près un an et ils sont déjà partis. L'architecture en elle-même c'est sympa, c'est pas trop haut, c'est coloré, c'est bien mais maintenant je pense qu'il y a une certaine promiscuité quand même. Quand les gens sont chez eux, ils sont en fin de compte chez les voisins quoi. J'ai eu l'occasion d'y aller une fois, on a l'impression d'être les uns sur les autres. Moi je pense que ça me plairait pas. Faut que ce soit beaucoup plus aéré quoi. Mais sur le principe c'est sympa mais voilà on optimise et j'ai l'impression que les gens sont les uns sur les autres. [Des grenouilles croassent] Voilà ! Ca moi j'adore, tout ce qui est bruit de la nature, grenouilles et tout. On sent vraiment que… C'est très bien, j'adore. Voilà la petite maison ici et ça là. S'ils me laissent un petit bout là. Alors voilà leurs éoliennes. J'ai tout entendu sur les éoliennes qui sont là et à côté de la médiathèque. On a tout entendu. Apparemment quand y a pas d'eau dans le bassin qui est à côté de la place du Commandant Cousteau ce serait les éoliennes qui tourneraient pour puiser de l'eau pour ramener de l'eau dans le bassin. C'est écologique hein ! Je trouve pas ça très écolo. Je suis vraiment content de venir jusqu'au bout, j'ai jamais pris le temps. Ah ouais c'est bien ! Moi qu'adore la pêche c'est vraiment un petit coin sympa. Donc voilà, leurs éoliennes il semblerait que ça pompe de l'eau, je trouve pas ça terrible. Alors c'est con, ils ont mis un truc, la villa déchets, ils l'ont ramené ici, elle était dans le centre de Nantes et d'après ce que j'ai compris ils veulent la virer. Ah génial ! C'est quoi ça ? C'est un puits ? Ca doit récupérer les eaux de pluie quelque part.

		Donc bon, toute cette partie là est superbe. C'est vraiment… J'étais jamais venu et c'est très très bien. C'est con parce que je trouve qu'elle [la villa déchets] a sa place ici. Ca dénature pas, c'est bien fait, voilà. Bizarrement j'ai pas envie d'aller dans les constructions là parce que je les connais et je trouve qu'à part le côté esthétique qui est sympa je trouve que les gens sont trop les uns sur les autres.
Mail Haroun Tazieff	11 :15	Du coup on va aller dans la partie construite et que j'aime pas forcément. Pareil, sur le principe les jardins ouvriers c'est vraiment sympa. Enfin de compte ce qu'il nous manque dans le pseudo écoquartier ou on est c'est un manque de verdure. C'est vraiment le point principal. C'est trop bétonné quoi, ils ont vraiment trop bétonné le truc.
Rue des Collines	12 :00	Y a encore des gens qui vivent ici, irrésistibles gaulois. C'est bien qu'ils aient gardé les jardins.
Rue Diane Fossey	13 :06	Je trouve que les bâtiments sont un tout petit peu trop près du tram. Après les bâtiments sur cette partie là du fond, j'étais vraiment pas venu jusque là, ça va. Ca reste encore sympa parce que c'est pas trop haut. On retrouve un petit peu ce qu'ils ont fait là-bas, ce qu'ils ont fait de l'autre côté à la Sècherie. Mais le plus beau bâtiment à mon avis c'est celui où moi je réside [ton ironique]. C'est le plus moche je pense. Faudrait pas que l'architecte l'entende mais je trouve que… c'est mon avis mais c'est l'avis de pas mal de monde… c'est que pour un bâtiment central, parce que la place du Commandant Cousteau c'est vraiment la pièce maîtresse de tout l'écoquartier, je trouve qu'ils auraient piu faire un effort sur l'architecture quoi. Ils ont confié ça à un bailleur social. Un bailleur social ça veut dire ce que ça veut dire, ils y ont été à l'économie pour faire le… Apparemment c'est pas ce qu'il y avait de prévu sur les façades. C'était un autre matériau un peu plus noble mais qui gardait toujours cet aspect ondulé. Alors l'architecte disait que c'était pour rappeler les jardins ouvriers qu'il y avait ici, les serres, etcetera, donc un soir de fumette…
Parking entre la Bourdaine et les Mélèzes (rue de Basse-Houche)	15 :01	Ca je trouve ça sympa. Toujours le côté on retrouve le bois. C'est bien quoi, c'est pas trop haut. C'est bien ça m'aura au moins permis de venir me ballader à pied, chose que j'aurais jamais fait autrement. Parce que j'ai pas envie. Voilà, je viens travailler ici et puis j'ai pas spécialement envie de venir voir ce qui se passe dans le fond. Et puis y a rien d'attrayant.

		Par contre je dis pas que je retournerai pas en famille faire un petit tour le long du petit ruisseau des Goards, c'est sympa.
Venelle dans l'îlot 7	15 :49	Alors ça je suis jamais allé là [il lit] Venelle. Ah bah ça, ils ont au moins donné des noms de biologiste. Louis Galien, je connaissais pas celui-là… Donc là y a des gens qui y vivent. C'est sympa. Et puis ca a l'air super bien fait derrière. Petite terrasse, petite pelouse… [le tram passe] Si le tram roule à cette vitesse là ça va. Je pense qu'il doit passer un petit peu plus vite parce que s'il passe à cette vitesse là ça va c'est pas gênant quoi.
Rue des Collines	16 :35	De toute façon ça reste une barrière entre la Bottière et la Bottière-Chénaie quoi.
Rue Roger Frison-Roche	16 :50	Ca c'est sympa… on s'aperçoit que les gens qui vivent ici ont bien compris le message comme a voulu le faire comprendre Nantes Métropole. C'est « les gens qui vivent ici, de toute façon ils sont dans un état d'esprit où ils savent très bien que c'est un écoquartier, on voit pas avec une voiture ». On voit bien quoi ! Y en a partout ! Y en a partout quoi ! Voilà. Je serais curieux d'aller voir dans les sous-sol parce que quand on voit qu'il est 9h, quand je vois le nombre de voitures qui sont garées là, y en a quoi [il compte] allez y en a 20 ici, y en a là le long. On pourrait se dire que par exemple dans cette rue là, où c'est la route, c'est pas des emplacements de parking, on est lundi, les gens vont au travail. C'est plein de voiture, y en a 5 garées sur la route, y en a encore plein garées sur les parkings extérieurs qui sont au centre des bâtiments. Et alors quand on regarde rue René Dumont y en a une tripotée. Donc pour moi les gens jouent pas le jeu, ne vont pas… à mon avis y a de la place en sous-sol mais…
Rue de la Boisselière	18 :12	Voilà, normalement ces parkings là c'est quand les gens reçoivent mais à mon avis les gens ont 1,2, 3 voitures et puis ben l'écoquartier dont ils parlaient je pense que pour les gens qui vivent ici c'est surtout un endroit qui est retiré du centre-ville, c'est un nouveau quartier… mais bon les gens auront toujours besoin de leur bagnole quoi, ils sont pas dans l'état d'esprit de se dire « c'est un écoquartier ». Et je pense qu'en tant que commerçant… on peut pas concilier commerce et pas de voiture. Ou en centre-ville mais en centre-ville y a tous les transports en commun qui vont là-bas. Mais là c'est imprressionnant, quand on voit toutes ces voitures là… Ces gens là pour moi ils travaillent
Rue René Dumont	19 :25	Bon. Moi j'adore ce côté-là [la Bourdaine]. C'est un peu moins joli que ce qu'ils avaient fait sur leur brochure avec les petits ponts qui relient les immeubles les uns aux autres mais ça reste toujours

		sympa. On retrouve des petites structures et on retrouve le côté bois. Ca très bien, très bel outil : les poubelles encastrées. Il semblerait qu'elles fonctionnent pas depuis qu'elles ont été installées. Et puis encore incohérence totale, on laisse traîner des poubelles bleues dégueulasses un peu partout dans le reste de l'écoquartier. Et je pense qu'ils auraient du se réunir entre architectes, puisque chaque architecte a fait son petit truc… Mais voilà des poubelles enterrées fallait en mettre partout dans le quartier, je trouve que c'aurait fait sympa. Ca c'était une bonne idée mais il aurait fallu la reproduire partout et qu'elles soient utilisables aussi c'aurait été sympa. Voilà, je trouve ça un peu trop haut ce bâtiment là [la barre de la Bourdaine]. On a les petites structures derrière pas trop hautes, avec le bois où on est passé là et avec les petits jardins. Ils se seraient arrêtés à 4 étages, les 2 autres étages on aurait pu s'en passer. Mais bon… Ici y en a 3 ça c'était la bonne hauteur, pour moi c'est un peu haut à côté. Voilà, on arrive sur un deuxième parking entre les bâtiments… et bien ça change pas [il compte] : 8 sur la route, 9 avec celle-ci et là j'en parle même pas, le petit parking au milieu un lundi matin à 9h30 il est plein ! Ah ouais hein. Et je pense que ça va pas aller en s'arrangeant quand on voit les parkings en face qui sont des parkings provisoires et qui sont blindés. Après dans leur esprit ils vont se dire « les gens qui viennent de Thouaré, Sainte-Luce, tout ça, ils vont prendre le busway pour venir jusqu'à la Souillarderie », ok pour ceux là mais mon avis je suis sûr que les gens qui se garent en face c'est des gens qui viennent de Carquefou, etcetera, un peu plus loin. Ils viennent ici, ils se garent, ils prennent le tram. Et ces gens là ils feront comment ?
Dans Naturalie	22 :05	Alors j'aime bien ce coin là aussi. Pareil, le côté arbres etcetera. Sauf que c'est des bouleaux. Voilà, architectes et paysagistes… des bouleaux, l'arbre qui pompe le plus la nappe phréatique et l'arbre le plus allergène possible : le bouleau. Bon, après c'est le moins cher donc on pense encore à l'économie et on pense pas à l'écoquartier. Parce que là, wahou [il compte] allez il a mis une trentaine de bouleaux sur 300 ou 400m² alors j'explique pas… Allez, on va monter jusque là, je connais. Moi ce que j'aime bien ces tous les petits passages entre les bâtiments. Alors là, très très beau jardin ici, des clients à moi. Voilà, je pense qu'ils auraient dû faire tout le quartier avec un peu ce truc là, des R+3 et pas plus haut.

		Et boum on arrive là et je trouve que là ça casse tout. Ils auraient laissé passer un peu plus de soleil c'aurait été sympa.
Rue René Dumont	24 :03	Alors j'adore ça le côté derrière le foyer de jeunes travailleurs, j'adore tout ce qui est métallique rouillé. C'est un peu contradictoire avec ce que je disais avant mais quand on regarde derrière, on va peut-être le voir là-bas, ils ont mis vachement de verdure si mes souvenirs sont bons. Et le contraste entre les deux je trouve ça sympa. Donc comme quoi on peut faire de l'architecture et puis mettre de la nature avec.
Route de Sainte-Luce	24 :28	Voilà ce qu'on disait. Toutes les places qui sont en zone blanche sont prises, celles qui sont le plus près du tram… Mais là ça vit à peu près bien maintenant qu'ils contrôlent. Y a de la place libre quand même un peu. Alors c'est là [entrée de la villa des arts]. Voilà, ça j'adore. Moi ce qui me plait en fin de compte c'est le côté passerelle, le côté un peu Robinson, les cabanes, tout ça… Un peu comme je pense que j'adorais tout ce qui était construire des cabanes, des trucs, dans les arbres… et ça me fait penser tout de suite à ça. Là-dessus moi j'aurais bien vu de la flotte en dessous, bon c'est le parking, c'est bien caché, c'est bien mais avec un petit cours d'eau, un petit truc, c'aurait été sympa. MA : *Par contre c'est fermé.* Ouais. Après c'est fermé parce que c'est les gens qui résident ici et faut pas non plus emmerder le monde, ça deviendrait des squats. Je pense que ça deviendrait des squats, donc vous laissez un truc ouvert comme ça, c'est bon, c'est la zone tous les soirs… Donc vaut peut-être mieux le préserver comme ça. Maintenant on va voir comment ça va faire en face, comment ils vont construire le truc quoi.
Place du Commandant Cousteau	26 :40	Et puis voilà, on arrive sur notre belle place. MA : *Vous ne semblez pas très convaincu.* Non, du tout. Même s'ils ont voulu mettre quelques serres derrière au niveau de l'école… putain cette place là manque de verdure. Et encore cet arbre là il devait gicler, il devait partir. Et au dernier moment ils l'ont gardé. Et heureusement parce qu'imaginez la place sans cet arbre là. Voilà, je trouve que c'est vide et tout le monde, tout le monde… j'ai 95% de mes clients qui me disent « qu'est-ce qu'elle est moche cette place ». Et puis allez sur ces 95, je vais pas abuser mais y en a au moins la moitié qui me disent « ils auraient pas pu faire quelques places de parking » et on en revient

		à la même chose, les gens sont pas prêts à lâcher leur voiture, c'est pas vrai. C'est pas vrai. J'ai pris plein de photos de comment c'était avant parce que ça fait deux ans que c'est terminé et je suis sûr qu'on demande aux gens qui ont pris cette route de Sainte-Luce pendant des années comment était la configuration, ils sont incapables de le dire. Pour moi c'est effacé, ici comment c'était avant et tout, même moi quand je regarde les photos je me dis « ah merde ». Là y avait la maison, cet arbre là je vois au milieu de quoi il était, il était au milieu d'un jardin. Voilà je trouve que ce qui nous manque c'est cette putain de verdure. Alors là ils ont voulu faire un truc super et bien il est super pourri ! Y a un puits naturel là-dessous et c'est éclairé le soir mais est-ce que c'est cassé ou est-ce que c'est normal que ce soit comme ça mais l'effet qu'ils ont voulu donne ben… je suis passé une fois, on voit pas assez, y a pas assez de lumière pour voir que c'est vraiment un puits. L'idée était pas mal, c'est encore de l'eau mais côté un peu nature. Et heureusement qu'il y a cet arbre là, ça fait un peu d'ombre mais le reste voilà… qu'ils nous mettent des fleurs autour du bassin là… A l'origine le bassin, d'après ce que j'avais compris, dans leur esprit c'était de faire une petite descente là pour qu'éventuellement, alors ça je l'ai entendu, l'été les gens puissent à la rigueur mettre une serviette et rester devant l'eau, que les gamins pataugent dans l'eau… Ouais là ils peuvent y aller, les gamins vont attraper le scorbut, la myxomatose et tout le reste quoi. C'est immonde quoi, c'est dégueulasse, ça donne pas envie, ça fait cradingue quoi ! A la rigueur le dépôt qu'il y a dans le fond je veux bien mais je sais pas… ils ont pas pensé… et ils l'ont dit Nantes Métropole, ils ont prévu ça mais ils ne savent pas qui doit l'entretenir. Ils savent pas. On sait pas si la mairie, l'agglo, ils savent pas… Alors de temps en temps y a des gens qui viennent et qui enlèvent les pierres qui bordent le bassin, qui nettoient un peu, qui enlèvent quelques papiers. Mais quand on voit qu'ils nous ont fait… jusque dans le fond ils ont tout fait en pavés. Les mecs ont passé du temps à le faire et on voit plus un pavé ! Voilà quoi. Alors quand on prend les brochures, là où y a toutes les pierres, sur les brochures effectivement c'est toujours bien précisé non contractuel mais ils avaient mis des plantes, des oyats, des trucs, c'était sympa… A la rigueur ils mettaient leurs pierres et des plantes vivaces tout le long du bassin ça aurait évité que les gamins viennent et s'amuse à bazarder des pierres dedans quand c'est l'hiver et que c'est gelé ou qui s'amusent à les jeter tout court et ça aurait ramener un peu de verdure dans le truc. Là c'est trop sec. Cette place là n'est pas belle, voilà, et pourtant j'y vis quasiment tous les jours. Mais quand on regarde dans l'ensemble et qu'on

		revient au point de départ, y a quelque chose de sympa à faire. Ce côté-là [le parc] est superbe. J'ai les deux côtés moi et je me dis heureusement que j'ai les deux côtés, quand je regarde là j'ai tout ce côté verdure et quand je regarde là c'est super moche. Je suis pas convaincu du tout. Tiens, on va aller faire juste un tour de l'autre côté. Mais voilà, là pour l'instant ça fait une barrière, on s'y aventure même pas.
Route de Sainte-Luce	32 :23	J'ai déjà des gens qui viennent me voir et qui prennent cette route là, qui est en construction, qui va sur Doulon. Et je pense que ça ça va vraiment bien désenclaver. Et on parlait de barrière là-bas avec le tram je pense que là ça va vraiment désenclaver Doulon et le vieux Doulon. On demandait pas grand-chose mais c'était que là ils nous fassent un petit parking. Je sais plus comment ça va être sur les plans. Je sais pas s'ils construisent quelque chose entre la voie et la route là. A mon avis y aura rien mais quand ils vont supprimer tout ce qu'il va y avoir là-bas… Je pense que les trains passent plus, ils ont viré les barrières. J'ai failli acheter ici. J'ai failli acheter ici sur les bâtiments là-bas, donc çàa s'étend bien. Et au dernier moment on a renoncé. MA : *Pour quelle raison ?* Promiscuité. On est les uns sur les autres. Sur plan c'était super sympa mais effectivement quand là maintenant on passe devant et qu'on regarde et bien on est les uns sur les autres. Alors effectivement ils nous vantaient qu'il y allait avoir des petits jardins et tout mais bon dans le jardin on voit son voisin 5 ou 6 maisons plus loin et « vas y file moi le sel ». Donc voilà c'est juste pour ça. Mais je pense que cette route là va faire du bien. Ah, vu d'ici il est beau [son bâtiment], franchement ! Bienvenue chez patchouli et compagnie. Les balcons là, j'ai l'impression de me retrouver… J'ai ma grand-mère qui a toujours vécu à Trappes, à côté de Paris, dans la banlieue, Trappes c'est bien chaud, et bien j'ai l'impression que sur les balcons c'était ça, c'était des dépotoirs ambulants. Et là ça fait vraiment dépotoir ambulant. Quand on arrive sur ce rond-point, tout de suite ce qu'on voit c'est ce bâtiment, il est moche et voilà quoi… on prend balcon par balcon, chacun y met son truc et ça fait dépotoir. En plus on voit super bien parce que c'est transparent. Bah ouais, ça rappelle les serres… Alors ça me fait marrer quand l'architecte dit qu'il voulait pas des autocollants autour de l'agrandissement de la brasserie là. Y a des

		autocollants à droite, sur les vitre, des croisillons et il en voulait pas parce que ça faisait un peu girafe et que ça dénaturait son bâtiment. Moi je trouve que ça fait bien. Maintenant quand on arrive on aurait tendance à plus regarder le bas que le haut parce qu'il y a de la couleur. Ils ont même pas voulu mettre, et je trouve que déjà c'aurait peut-être un peu atténué les trucs, de la peinture sur tous les balcons, peindre en blanc… Lé béton brut ça va… déjà que la place est super minérale. On voit les bâtiments à côté, y a du rouge, y a de la couleur, l'école à côté y a de la couleur, y a des grandes barres blanches le long de l'école et bien là ils auraient tout mis les fonds blancs avec les couleurs bleues c'aurait pu être un peu plus sympa mais questions de moyens.
Place du Commandant Cousteau	37 :30	[nous traversons difficilement] Il s'arrête pas, normal, priorité piétons ! Ah oui, ça aussi, les gens ont pas compris une chose c'est qu'une zone à 30 c'est une priorité piéton partout. Voilà, pour moi on a fait le tour. En 2 ans et 7 mois j'ai jamais été me balader jusqu'au bout de la villa déchets, j'ai jamais été voir le ruisseau des Goards. Voilà, ici, je viens et je repars. Je vais un peu du côté-là-bas parce que j'ai des clients à moi qui m'ont invité, c'est pour ça qu'on est monté et qu'on est redescendu mais autrement non je suis pas tenté pour aller voir. Je rentre chez moi ou je suis bien. et pourtant je suis en ville, au niveau de l'Eraudière. Je suis à 7 ou 8 minutes d'ici mais ça a rien à voir… MA : *Je vois le magasin, vous avez du respecter un certain nombre de contraintes ?* Ouais, pas le droit aux enseignes lumineuses parce que ç allait dénaturer le bâtiment et puis techniquement… si techniquement c'aurait pu le faire. J'ai demandé à pouvoir le faire mais je pense pas que ce soit très judicieux parce que le soleil donnant ici on a beau allumer toutes les enseignes lumineuses qu'on veut ça fera rien de plus. Et puis après, si, il fallait que les montants de mes vitrines soient alignés par rapport aux délimitations du plexi là. Y a 2 plexis de couleurs différentes et il fallait que ce soit dans la lignée. Même chose de l'autre côté je crois, y avait quelque chose comme ça, il fallait pas que mes montants soient je ne sais plus comment… c'est pour ça qu'ils sont de différentes tailles. Ca ça a tété vu avec l'architecte et puis il fallait que ce soit d'un seul tenant et par contre quand la brasserie s'est installé lui il a fait à hauteur plus des petits trucs… Il fallait que ma porte ce soit une poignée et que ça s'ouvre dans ce sens là, le magasin d'à côté c'est un bâton de maréchal… bref y a une ligne de conduite qui n'a jamais été suivie et on a jamais fait chier personne. En tant que premier installé je me

		suis dit « il faut faire comme ça si on me dit de faire comme ça », bon… après ça me dérange pas que ça.

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Donc au départ, jusqu'à l'âge de 7 ans j'ai vécu sur Rennes et j'étais en HLM. Donc des tours encore plus grandes que ça puisque ça faisait au moins… Ca ca fait 5 étages, nous ça faisait entre 15 et 20 étages, des très grands formats. C'était la ZUP Sud à Rennes, ça situe. Les souvenirs que j'ai c'est des squares très bétonnés, un peu comme ça, avec des toboggans sur des espèces de collines mais pavées. On montait, on redescendait, c'est les souvenirs que j'en ai. Donc j'ai vécu jusqu'à l'âge de 7 ans là-bas.

Après on est parti en banlieue de Rennes… à 15 kilomètres de Rennes mais c'était la campagne, la campagne profonde. C'est-à-dire les premiers lotissements qui se créaient à l'époque. Moi je suis né en 1969 donc dans les années 1975… en 1976 j'y étais puisque c'était la sécheresse, j'ai le souvenir de ça, des étés hyper rudes mais par contre c'était la nature tout autour. Le lotissement où on était y avait un étang, un grand étang, depuis y a des maisons qui se sont construites autour, le terrain avec l'étang a été vendu. Voilà, on allait à la prêche, on allait se baigner, c'est là qu'on faisait des cabanes, y avait des champs aux alentours où on allait ramasser des champignons. C'était vraiment le côté nature quoi. Ca jusqu'à l'âge de 17, 18 ans. Après je suis plus parti en internat, je repartais en ville. Mais c'est une bonne période et c'est pour ça que j'aime bien ce côté-là.

Après je suis parti vivre avec ma femme sur Laval. On a vécu une année dans des petits collectifs en bordure de Mayenne. On avait pas vue sur la Mayenne mais on était juste à côté de la Mayenne, à 50 mètres on va dire. On était sur des petits collectifs de 4 étages, assez récents, assez modernes. Et on a vécu un an là et au bout d'un moment l'appartement ça ne me plaisait plus.

Donc on est parti en périphérie de Laval mais ça touche, c'est Saint-Berthevin, et là on était dans une maison. On était dans une maison avec un tout petit bout de pelouse, là j'avais 25 ou 26 ans quelque chose comme ça. Et quand on était dans le jardin c'étaient des champs à perte de vue.

Après on est arrivé sur Nantes quand je devais avoir 28 ou 29 ans, quelque chose comme ça. On s'est retrouvé rue du Coudray, juste en face de l'école du Coudray. On était dans un petit collectif de 4 étages, assez moderne, avec de l'espace. On était au dernier étage dans un duplex donc ça c'était bien : un appartement mais avec de l'espace.

MA : *Et l'arrivée à Nantes ?*

Très bien. On est rennais mais on préfère Nantes à Rennes parce que c'est plus aéré, le centre-ville est bien étalé, on a pas l'impression d'être oppressé comme on l'est à Rennes. A Rennes, même s'il y a la Vilaine qui passe en plein milieu, Rennes c'est vraiment un centre-ville tassé alors que Nantes c'est pas pareil.

Au bout d'un an on a décidé d'acheter et on a cherché pour acheter. On s'est retrouvé vers le quartier Saint-Félix, rue François Bruneau et là on a acheté dans un petit collectif de 5 étages un truc pas très grand, 65m². On y a vécu 12 ans et ce qui était bien c'est que derrière quand on était… l'appartement était un peu en T et quand on était dans la pièce principale qui communiquait avec le balcon et la cuisine, on avait un grand carré de pelouse en bas, des murs, des arbres, on ouvrait on avait les petits oiseaux qui chantaient, en plein centre de Nantes… on retrouvait ce côté un peu nature. On a quand même réussi à vivre 12 ans là-bas, on a dû y vivre en étant que tous les deux pendant 3 ans et après on a eu notre fille et on a vécu à 3 pendant 8 ans. Mais on s'y sentait bien. Et il a fallu pousser les murs parce que ça devenait quand même trop petit.

Et maintenant… Alors on avait le choix, quand on a acheté… Donc on avait à Nantes un tout petit truc et quand on a eu notre fille on s'est dit « qu'est-ce qu'on fait ? », « on prend une maison ? on achète un appartement plus grand ? ou en prend un pied-à-terre au borde la mer ? » et on a eu une opportunité pour acheter un pied-à-terre au bord de la mer, un tout petit truc dans une multicopropriété, on a fait une très bonne affaire et on a derrière une terrasse et quasiment 100m² de sable avec des pains, la forêt domaniale derrière… quasiment pas de vis-à-vis, c'était le côté nature donc a pris cette option là. C'est à Saint-Jean-de-Monts. Donc quand on revendu là où on était à François Bruneau on s'est dit « qu'est-ce qu'on fait ? », on a toujours Saint-Jean-de-Monts, moi j'étais partant pour reprendre une maison, ma femme pas du tout, ça voulait dire entretien de jardin, etcetera, etcetera, et puis elle est pas du tout jardin parce que justement elle avait une grande maison quand elle était chez ses parents, beaucoup d'entretien, etcetera… tout l'inverse de moi. Donc elle voyait les côtés négatifs et moi les côtés positifs. Le jardin de ses parents c'était plein d'arbres, plein de bosquets, plein de trucs, toujours taillés, etcetera, alors que chez mes parents on cultivait le jardin, y avait quasiment pas de pelouse, y avait un tout petit bout de terrain. Et puis on mangeait ce qu'on cultivait. Donc on a pas acheter de maison et du coup on s'est retrouvé à 7 minutes d'ici à côté de la rue du Coudray, on est dans des petits collectifs qui font 4 étages, des années 1970 et par contre on a un appartement qui fait 102m², qui est en rez-de-chaussée surélevé, il est traversant, al pièce principale est plein Sud, on a des arbres devant nous. C'est un ancien château qui était là donc ça a été rasé mais y a toujours ces murets en pierre, les pelouses, les arbres… y a des arbres fruitiers. La cuisine est côté Nord et la pièce principale est côté Sud, on a vue sur plein d'arbres… On est en plein centre-ville de Nantes et on retrouve ce côté nature où quand on ouvre les fenêtres le matin on a les petits oiseaux qui chantent. On est tout prêts de l'Erdre. Et du coup ce qu'on a fait c'est qu'on a revendu Saint-Jean-de-Monts, on vient juste de revendre. Parce qu'on trouve notre compte ici, on allait plus trop à Saint-Jean-de-Monts et voilà.

Entretien

MA : *Professionnellement vous m'avez dit que c'est votre premier commerce, vous pouvez me dire où comment vous avez décidé de le monter ?*

Comment j'en arrive là ? Vraiment le hasard total quoi. Tout le temps je me suis dit « j'aimerais bien un jour être chef d'entreprise ». Alors que ma mère était ouvrière, elle bossait à la chaîne chez Citroën, mon père a commencé électricien auto chez Citroën et a terminé responsable de

tous les prix de revient chez Peugeot Citroën donc il a fait toute sa carrière là-bas. Et moi j'étais pas un élève super bon mais dans ma tête c'était de me dire « un jour j'aimerais bien être mon propre patron » mais je le disais mais je me disais « jamais je le ferai ». Et j'ai bossé pas mal en tant que commercial, comme responsable d'agence dans le travail temporaire, après j'ai bossé chez Décathlon pendant 5 ans. Et déjà là quand j'ai bossé chez Décathlon j'étais responsable d'une équipe, on nous donnait vachement d'autonomie et je me disais « putain c'est bien quand même d'avoir de l'autonomie » et dans mon esprit j'étais en train de me dire « un jour je vais monter un commerce » mais je voulais monter un commerce dans la bouffe. Et j'avais une idée et puis j'adorais le chocolat, ça vous direz que j'étais passionné de cacahouètes. Et puis on est venu me déloger de chez Décathlon, la société Point P pour ne pas la nommer et ils m'ont proposé un poste de chef des ventes. Donc je suis parti, j'avais passé 6 entretiens chez eux et au bout de 3 mois ils m'ont viré… Donc là j'avais réussi à mettre un peu de pognon de côté grâce à l'actionnariat Décathlon. J'avais 20000 euros de côté et puis le projet que j'avais dans la tête depuis que j'étais chez Décathlon, au bout d'un ou deux ans je m'étais dit « tiens j'ouvrirai quelque chose pour moi ». Là j'ai bien réfléchi et j'avais deux possibilité, le chocolat étant quelque chose avec un potentiel assez important puisque les clients ça va de 2 ans jusqu'à 90 ans ou plus, je me suis dit « ma cible ce clients est forte » et je me suis dit « c'est là dedans qu'il faut te lancer ». Donc j'ai cherché franchise, pas franchise, partenaire, quels avantages d'une franchise ? quels avantages d'être partenaire ? et puis j'ai commencé à chercher un local. Donc je me suis dit Carquefou, Sainte-Luce, la Chapelle-sur-Erdre, parce que je voulais surtout pas être en centre-ville. Pour plein de raisons, c'est vrai qu'il y a beaucoup de clients en centre-ville mais y a beaucoup beaucoup beaucoup de concurrence et puis voyant comment déjà c'était le bordel en centre-ville pour que les gens puissent circuler, etcetera… Et j'ai un ami qui habite juste à côté qui m'a dit « y a un nouveau quartier qui sort de terre, va voir y a des commerces ». Je suis venu là à tout hasard, je me suis renseigné au bureau, ils voulaient installer un fleuriste ici et je pensais que c'était de la location, ils m'ont dit « non, non, on vend les locaux » et quand ils m'ont annoncé le prix c'était une super occasion par rapport à ce qu'on pouvait trouver en location. Donc c'est parti je suis arrivé ici. Le concept me plaisait bien à la base, nouveau quartier, écoquartier, mixité sociale… c'était le côté qui m'intéressait.

MA : *Quelle image vous aviez du quartier ?*

Quelque chose de vert ! C'était quelque chose de plus vert que ça. Ecoquartier dans mon esprit c'était effectivement le côté mixité sociale qui était sympa, la philosophie des gens de se dire « voilà on est pas que des bourgeois, on est pas que des pauvres, on est pas que des moyens », voilà c'était le mélange de tous ces gens, ça ça me plaisait bien. Et puis après c'était le côté éco, éco écologie pour moi. Donc écologie dans ma tête c'était de la verdure. Et je m'aperçois que c'est de la simili-verdure, c'est on essaye de donner le côté éco.

MA : *C'est de l'affichage ?*

Pour moi. Mais après y a des choses biens, de fait. La preuve, le côté des Goards c'est génial. Quand on voit, il y a tout un poumon vert de l'autre côté, des arbres et tout, on ne sait pas ce que ça va donner tout ça. Est-ce qu'ils vont garder ? est-ce qu'ils vont pas garder ? Mais voilà… Et puis dans mon esprit je m'étais dit « y a 18000 véhicules », quand j'ai fait mon étude de marché j'ai vu qu'il y a 18000 véhicules qui passent là tous les jours, je me suis dit « y a un potentiel énorme en termes de clients » et là maintenant on est en train de nous dire qu'on veut

plus que ces 18000 véhicules passent. Et par contre on veut des commerces, on veut une vie de quartier. C'est compliqué, on peut pas vivre qu'avec des vents qui vont être dans le quartier. Là on a mis la charrue avant les bœufs. Dans ces cas là s'ils voulaient des commerces fallait qu'ils attendent que tout soit construit et on met les commerces après. Sauf que si on avait mis les commerces après ils auraient pas vendu leurs locaux comme ils auraient voulu déjà. Donc il faut laisser le choix aux gens, leur dire « voilà, y a des possibilités de transport en commun » mais faut pas empêcher les gens de pouvoir circuler avec leur véhicule s'ils ont envie de circuler, c'est à chacun aussi de prendre conscience que…

MA : *Donc vous pensez qu'il ne suffit pas de décider qu'on va diminuer l'usage de l'automobile pour que cela change les pratiques ?*

Non. Je pense qu'il faut faire prendre conscience aux gens qu'on a d'autres façons de se déplacer. Après on fait des véhicules de plus en plus propres, après on est en train de nous dire que quand il y a une crise en France il faut soutenir l'industrie automobile et les gouvernements quels qu'ils soient, parce qu'il faut pas me raconter de conneries, tous demain si l'industrie automobile ne va pas bien en France si c'est un gouvernement de gauche ils vont soutenir. Je suis un peu rentre-dedans avec Nantes Métropole, je suis un peu allé au clash par rapport à ça, tout de suite ils m'ont catalogué « commerçant égal UMP », ils étaient mal barrés, je vote à gauche, j'ai toujours voté à gauche parce que je suis issu d'une famille d'ouvriers. Faut pas nous gonfler avec ça… j'ai eu une réponse une fois d'un élu que je ne citerai pas, je leur ai dit « si, admettons, y a une crise en France, une grosse crise, la gauche est au pouvoir, il faut soutenir l'automobile, la gauche soutiendra l'automobile par des primes etcetera » et on m'a répondu « ah non, nous on fera différemment, on privilégiera les primes pour les gens qui veulent acheter des voitures électriques ». Bah oui, ceux qui veulent acheter des voitures c'est ceux qui ont besoin… quand on voit le prix que ça coûte une voiture électrique et les infrastructures qu'il y a pour recharger ces voitures, faut arrêter les conneries quoi, ils feront comme tout le monde et ils soutiendront l'économie. Donc d'un côté on soutient l'économie française, l'industrie automobile en disant qu'on donne des primes et de l'autre côté on dit « touchez pas à vos voitures, ça pollue »

MA : *Ce n'est effectivement pas très cohérent. On peut aussi se demander si l'échelle du quartier est la bonne pour s'attaquer au problème, bien réel, de l'automobile en ville.*

Ici ça reste un des axes les plus passants. 18000 véhicules tous les jours. Demain on pas dire terminé. On verra, je sais pas comment les gens vont réagir parce que quand on voit de l'autre côté, route de Paris, je ne prends plus cette route là… Depuis qu'ils ont fait en sorte que les arrêts de bus, maintenant ils font ça partout, que les bus s'arrêtent en stations bloquées, comme il va y avoir ici, c'est-à-dire que les véhicules qui suivent ne peuvent plus doubler parce qu'ils font en sorte qu'on ne double plus bah moi quand je vais là-bas et que je vois que ça bouchonne j'essaye de prendre toutes les petites rues pour aller rattraper la 4 voies et actuellement je passe par là. Mais bientôt ça va être la même chose parce qu'il y aura les busway donc on s'arrêtera… Alors est-ce que le gens au bout d'un moment en auront marre et se diront « c'est bon on perd du temps en voiture, on perds de l'argent, on prend les transports en commun ». Peut-être qu'ils vont y arriver parce que quand au lieu de mettre 20 minutes pour aller en centre-ville en passant par là, vous allez mettre 45 minutes… alors soit les gens voudront encore leur autonomie avec leur véhicule ou seront en décalé, mais bon à raison d'un busway toutes les 6

minutes en heure de pointe le décalé va être dur à avoir… Donc peut-être qu'ils vont y arriver. Mais après le problème c'est que s'ils arrivent à faire ça, on en reparlera des commerces. Parce que moi 80% de mes clients c'est des gens qui viennent de Sainte-Luce-sur-Loire, de Thouaré, qui viennent de la route de Paris… Allez, on va dire que 20% de mes clients sont actuellement sur le secteur.

MA : *Pour revenir au quartier, vous avez dit que le caractère écoquartier vous a séduit, comment cela vous a-t-il été présenté ?*

Moi quand je suis allé en face j'ai pris les brochures, ils avaient fait des CD-Rom etcetera et c'est vrai que ça reste des images de synthèse mais on voit toute cette route de Sainte-Luce avec des arbres, y avait ce côté nature quoi… Sur cette place là les arbres je suis sûr que si je reprends y avait beaucoup plus d'arbres que ça qui étaient mis le long là. Là y a deux arbres qui se battent en duel et sur la brochure c'est pas ça quoi. Moi c'était le côté vert, et y a pas, y a pas ce côté vert, c'est pas vrai. C'est un effet. Alors peut-être qu'effectivement quand tous les arbres vont être bien poussés ce sera joli mais pour l'instant c'est pas ça. Et moi ce qui m'intéressait c'était ce côté vert. Et y a pas assez de verdure.

MA : *En dehors du côté vert, qu'est-ce qu'un écoquartier ? Ou ça devrait quoi ?*

Pour moi ça devrait être un quartier, alors je sais pas si on parle d'autogestion mais récupération des eaux, que les bâtiments arrivent à produire de l'énergie, des choses comme ça quoi. Pour moi l'écoquartier c'est on arrive à s'auto-suffire avec toutes les limites que ça a. Mais je sais pas, par exemple, pourquoi les réverbères qui sont sur la place auraient pas es capteurs solaires et fonctionneraient sans avoir besoin de l'électricité produite par le nucléaire. Voilà c'est on utilise tout ce qui existe pour s'auto-suffire en termes d'électricité, d'arrosage… Et j'ai pas l'impression que ce soit le cas. Alors effectivement je vois 2 panneaux solaires au-dessus du FJT mais voilà c'est tout. Ah ouais, si on dit que les bâtiments sont BBC, qu'on met des toits végétalisés c'est de l'écoquartier alors tout Nantes est en écoquartier ou plus ça va plus ça devient éoquartier. C'est tout. Parce que c'est que je disais : les bouleaux qui pompent la nappe phréatique, les éoliennes qui pompent la nappe pour remplir de flotte… A la rigueur qu'il y ait des éoliennes au niveau des jardins qui pompent l'eau pour pouvoir arroser les jardins, là c'est le côté éco… mais quelque chose qui pompe pour alimenter la flotte au milieu dans le bassin pour moi c'est pas de l'écoquartier.

MA : *Il y a un côté image.*

Je pense que voilà, c'est donner une image.

MA : *A propos de la communication, vous disiez qu'elle n'est pas fidèle…*

Si je reprends les brochures c'est pas fidèle à ce que nous a montré. Alors effectivement à chaque fois on va vous mettre que c'est non-contractuel. Mais bon après on attrape pas les mouches avec du vinaigre hein. Après y a des choses qui sont bien, je peux pas tout dénigrer, il y a des choses qui me plaisent… Entre les bâtiments, ce qu'on a vu. Mais je pense qu'on est pas allé au bout des choses.

MA : *Le quartier tel qu'il est, comment le décririez vous ?*

Moi, quand on me pose la question je dis que j'ai un commerce à Nantes mais je suis à l'extérieur de Nantes. Voilà comment je le décrit. Je me sens quand même pas en centre-ville, je me sens vraiment en extérieur et je trouve qu'on est privilégié par rapport aux gens qui habitent dans le centre-ville même. Voilà comment je ressens le truc. On reste quand même privilégié parce que si là on met quelqu'un qui ne sait pas où on l'amène, on lui dit « t'es où là ? », il peut pas dire qu'il est à Nantes. Y a le petit côté campagne quand on voit toute cette verdure qu'on aperçoit, les grands arbres et tout, on pourrait pas s'imaginer que c'est Nantes. Quand on se tourne par là y a quand même des arbres, on a pas l'impression d'être en centre-ville et c'est le côté plaisant de la chose.

MA : Vous avez créer un commerce dans un endroit qui sort de terre, est-ce que vous aviez le sentiment de prendre un risque supplémentaire ?

Même mes clients me le disent encore actuellement, ils me disent « quand on a vu que vous vous installiez là on s'est dit il est fou, il est fêlé ». C'était une grosse prise de risque, même moi avec du recul maintenant je me dis mais « putain si j'avais réfléchi un peu peut-être que je ne me serais jamais mis là ». Le fait est que j'ai eu raison de me mettre là parce que je capte… Au départ quand je me suis installé, ici il y avait quasiment personne donc je comptais bien sur les gens de passage. Donc ça peut faire peur en se disant « demain ça devrait être limiter ce passage » mais bon on va pas passer de 18000 véhicules à 5000 hein et puis le week-end ça va être différent, y aura pas des chronobus toutes les 6 minutes. Donc c'était certainement une grosse prise de risque. Pour moi, mais elle est mesurée par tout le monde, on le voit bien, il y a un commerce qui n'a pas tenu peut-être trop pointu et puis… On essaye encore de se battre là, alors c'est vrai qu'on va encore nous dire « le discours il est complètement décalé », d'un côté je veux du vert et de l'autre côté je veux des voitures aussi. Mais bon, si on raisonne commerce il faut que les gens puissent s'arrêter rapidement et repartir, parce que de toute façon, je ne vois pas quelqu'un qui habite Sainte-Luce se dire « tiens, ce soir on va chez machin, prends donc le chronobus et va chercher une boîte de chocolat chez le chocolatier », c'est « je prends ma voiture et j'y vais ». Les gens qui viennent à la médiathèque, ils viennent en famille, ils viennent à 4 dès fois, ils viennent avec des kilos de bouquins… certains sont mes clients et certains me disent « on ne viendra pas en transport en commun parce que si on vient à 4 ça va nous coûter une dizaine d'euros aller-retour, on est chargé avec des bouquins », et voilà quoi, ils veulent pas. Alors après ce qui va pas non plus c'est qu'on dit aux gens « laissez votre voiture, prenez les transports en commun » par contre les transports en commun ça n'arrête pas d'augmenter, le prix du ticket. Et qui est-ce qui augmente le prix du ticket ? C'est pas la TAN, c'est Nantes Métropole qui décide d'augmenter les prix des tickets. Alors soit on prend plus sa voiture et on fait en sorte qu'on ait vraiment des tarifs attrayants donc on arrête d'augmenter le prix du ticket. Si on baisse le prix du ticket, les gens vont se dire « peut-être qu'on prend plus les transports en commun » et on va augmenter son volume et on va augmenter son chiffre d'affaire. Si actuellement y a 100 personnes qui prennent les transports en communs et demain parce qu'on a baissé le prix du ticket y en a 400 qui le prennent, au bout du compte ils seront gagnants. Mais là on dit « on prend pas la voiture » et en plus on augmente les transports en commun, bah les gens veulent pas donc y a quelque qui va pas pour moi.

MA : *Par rapport à ça justement, l'association de commerçant mène une action particulière ?*

Euh… Rien ! Rien, je pense qu'on va redemander. On demande pas la mer à boire je pense. C'est-à-dire qu'on s'est battu pour avoir des places en zone bleue, plus de places en zone bleue. Un effort a été fait, ils ont modifié les plans, devant le FJT normalement y avait pas de places de zone bleue, ils en on fait 6. Sauf qu'une place de zone bleue pour qu'elle fonctionne il faut que ça soit contrôlé régulièrement. Si les gens se disent « de toute façon ils ne contrôlent jamais », il se passe ce qu'il se passe et régulièrement on voit les places qui sont squattés. Ils ont fait des efforts, ils nous ont fait un parking en face, de 25 places, c'était marqué à une époque sur des panneaux qui ont disparu, avec le vent ou ils les ont enlevé, c'était marqué « parking commerces » mais ils voulaient surtout pas les mettre en zone bleue parce qu'ils avaient à dire qu'on avait trop de places de zone bleue déjà. Parce que dans l'esprit de Nantes Métropole c'est une place de zone bleue pour un commerce. Donc une place pour l'esthéticienne, une place pour la banque, une place pour le labo, une place pour la coiffeuse, une place pour la brasserie… c'est cohérent ? Bah si c'est cohérent ! Une place pour la brasserie, un place pour le magasin, une place pour la chocolaterie. Donc il nous faudrait 10 places de zone bleue et on en a déjà 12 devant l'école, 18, à peu près 25, c'est « largement suffisant, c'est plus qu'ailleurs ». Donc on ne bouge pas. Et je ne parle pas des 3000 ou 3500 personnes qui sont inscrites à la médiathèque et qui aussi doivent bénéficier d'une place de zone bleue. Donc on va revenir à la charge pour demander que sur le Mail Haroun Tazieff, de l'autre côté de la route, côté école c'est zone bleue, de l'autre côté de la route c'est zone blanche… donc y a qu'à voir, l'hiver c'est très simple à faire quand les parkings sont gelés à 10h30 quand on arrive, tout est dispo sur les zones bleues et les voitures qui sont garées sur la zone blanche elles sont pleines de givre. Donc c'est des gens qui ont une voire deux voitures voire trois et qui garent leur voiture sur une zone blanche. Et dans le sous-sols en dessous c'est vide. Donc nous on voudrait que ces 12 ou 13 places supplémentaires, proches des commerces, proches de la médiathèque, soient aussi en zone bleue. Mais on va demander encore 12 ou 13 places en zone bleue et donc ça ils veulent pas. On a déjà mené des actions qui n'ont pas été bien vues, intervenir en plein conseil municipal auprès de Jean-Marc Ayrault… on s'est fait allumer la tête, c'est la première fois qu'il voyait ça. Mais parce qu'on estimait que les travaux de la place n'avançait pas à l'époque, etcetera… « ouais y avait d'autres moyens que d'agir comme ça », « votre action est politique »… évidemment. C'est là où ça me sidère parce que je le redis je suis plus à gauche et je continuerai mais bon y avait rien de politique à tout ça, nous tout ce qu'on voulait c'était que ça avance et que ça prenne forme.

MA : *Sur d'autres sujets, que fait l'association de commerçants ?*

Pour l'instant, ça reste minime mais ça a quand même lieu d'être, on organise tous les ans un vide-grenier, le prochain va avoir lieu le 10 juin, ça nous permet de récupérer un peu d'argent. Cet argent est réinvesti au moment de Noël pour payer les illuminations de Noël parce qu'il faut savoir que les illuminations de Noël sont payées par l'association des commerçants et que ça coûte assez cher. On a une aide de l'UNACOD qui est l'union nantaise commerçants de détail et qui est l'association qui regroupe toutes les petites associations de quartier. Par exemple, là pour la première année, le 21 juin, soir de la fête de la musique, on va faire venir un petit groupe. Donc illuminations, fête de la musique, vide-grenier… Le marché qui est là tous les mercredis soirs il est quand même bien à la demande des commerçants et faut pas que la municipalité ou Nantes Métropole tire trop la couverture vers eux, c'est quand même bien

nous qui avons, entre guillemets, tiré la sonnette d'alarme en disant « cette place-là il faudrait l'animer, etcetera, nous on verrait bien un marché ou quelque chose comme ça » et là l'idée a germé, ils ont été très pro et très réactifs là-dessus. Et c'est pour ça qu'il y a eu du retard sur cette place là, parce qu'au départ la place était comme ça [pente]. Là il a fallu penser à faire modifier tous les plans, faire des travaux supplémentaires pour amener l'électricité, amener de l'eau, etcetera. Alors y a l'histoire du marché qui a une part d'existence dans l'association des commerçants.

MA : *Donc il y a une volonté de s'insérer dans le quartier ?*

Oui. Par exemple, la boulangerie a dû le faire, la coiffeuse, le restaurateur, moi, je sais pas les autres, on a reçu des gamins de l'école à côté, par le biais de l'UNACOD on a reçu des petits groupes d'enfants, ils étaient 5 à chaque fois, on leur a présenté notre métier, comment on travaillait, etcetera. Moi je reçois deux fois dans l'année un petit groupe pendant 20 à 25 minutes des écoles d'à côté. Dès qu'il faut participer pour la kermesse de l'école les commerçants sont là. Moi dès qu'il me reste des choses que j'arrive pas à vendre je les donne à l'école. Je sais que la politique du restaurant est comme la mienne, c'est faire de moins en moins de pub et par contre donner notre argent, le peu qu'on investit en communication, avec les clubs de sport, moi je file des bons d'achat… Voilà on essaye vraiment de communiquer dans notre quartier, et puis soutenir les associations sportives du quartier. On a mis en place… on a été démarché par le président de toutes les associations de sport l'année dernière pour mettre en place ici un forum des associations au mois de septembre. Donc ça a été fait une fois et ça va être renouvelé avec toutes les associations sportives, de poker, etcetera…. Ils viennent tous là et ils présent leurs assos sur une journée. Donc ouais ouais, je pense qu'on essaye vraiment qu'il y ait une vie de quartier qui s'installe.

MA : *C'est quelque chose que vous avez anticipé avant d'ouvrir le commerce ?*

Moi quand j'ai ouvert mon commerce donc y avait ce côté écoquartier dans mon esprit, y avait ce côté mixité sociale et y avait ce côté proche des gens. Et j'aurais jamais vu mon commerce… pourtant c'est un commerce on peut se dire un peu guindé, machin, etcetera, non, c'est super cool, les gens se sentent bien. Les gens me disent « on revient parce qu'on se sent bien avec vous ». Sur mes clients, j'ai des clients que je connais depuis un an, un an et demi, j'ai déjà été invité à bouffer chez eux avec mon épouse. Je me souviendrai, les deux ou trois premières semaines où j'étais installé, j'avais participé à une réunion à la médiathèque, y avait des gens du quartier que je connaissais à peine, en sortant j'ai ouvert la chocolaterie, j'avais une bouteille, on a bu un coup ensemble, voilà. Bon après y a le côté commerçant aussi mais y a le côté aussi sincère et l'envie de s'insérer avec la population locale.

MA : *L'ambiance est comment ici ?*

Bien ! C'est génial le soir du marché quand on voit des gens, la terrasse ici est pleine, « tiens viens boire un verre » et pois même avec les gens du marché quoi, moi le premier et le deuxième marché je suis allé amener un petit ballotin de 4 chocolats à tous les commerçants du marché. On m'a dit « c'est la première fois qu'on voit ça ». Et y a une symbiose qui s'est faite entre les commerçants sédentaires et les commerçants du marché. Y a pas un soir quand je ferme où je vais pas voir quelques commerçants avec qui j'ai sympathisé, on se sert la louche,

« tiens viens boire un verre, je te donne un petit bout de fromage ». Ca vit super bien. Mais ce marché y a encore plein de choses à faire, ça prend pas comme ça devrait prendre.

MA : *Donc le contexte humain est plutôt un point fort du quartier qui contrebalance pour vous les aspects négatifs du cadre ?*

Oui, heureusement qu'il y a ça. Heureusement qu'il y a une bonne entente entre commerçants et heureusement qu'il y a une bonne entente avec les gens du quartier. Tout à l'heure on a croisé une dame, c'est une de mes clientes, elle est peut-être venue 3 fois chez moi, 4 fois chez moi, c'est tout mais voilà on sait reconnaître les gens, les gens vous reconnaissent. C'est sympa. Moi j'ai des petites mamies dont Sylvia pour pas la citer, qui est au quatrième étage, quand elle est arrivée ici, elle avait qu'une envie au bout de 3 semaines c'était de partir, quitter. Son intégration : elle va une fois chez la coiffeuse toutes les semaines, de là je l'ai rencontré chez la voisine, elle est venue me voir, elle a poussé la porte du magasin pour dire bonjour. J'ai un petit fauteuil et mes clients habituels quand ils rentrent c'est « ah, Sylvia n'est pas là ». Parce que l'année dernière, quasiment tous les jours ou tous les deux jours elle venait me voir une petite heure dans le magasin, elle reste, elle discute, je la considère un peu comme ma grand-mère vu que j'ai plus de grand-mère, elle connait ma fille, je connais toute sa famille. Des fois je monte voir si ça ça va bien… alors qu'à la rigueur je m'en foutrais mais voilà je me suis attaché à elle. Y a une petite mamie qui habitait au-dessus et qui est décédée, j'avais super sympathisé avec elle et je vois encore sa fille qui vient de temps en temps me dire bonjour. Voilà quoi. Et donc Sylvia ne veut plus quitter ce quartier, elle est bien, elle dit qu'elle restera jusqu'au bout. Tout le monde connait Sylvia, c'est énorme, c'est impressionnant. Pourtant c'est pas dans sa façon d'être, jamais elle aurait pensé faire ça mais si elle voulait pas vieillir comme une vieille quoi, et bien voilà… Y en a une autre au-dessus Jeanine, ex-femme de marin qui a toujours vécu au bord de la mer, elle bat de la goule… C'est génial. L'autre jour il y a le monsieur handicapé qui habite au-dessus qui arrivait avec un Tancarville et son fauteuil électrique, il allait jamais passer la porte, j'ai laissé mes clients, je suis allé lui ouvrir la porte, voilà c'est des petits trucs comme ça… il est pas client chez moi, il a jamais rien acheté mais c'est pas grave, quand il passe tout le monde le connait. C'est tout con, c'est même pas un client, c'est cette vie de quartier qui est super sympa. Et ça cohabite bien avec le FJT.

MA : *A propos du contexte social, vous avez un évoqué le sujet, il y a cette volonté ici de mettre en avant une certaine mixité sociale, vous en pensez quoi ?*

Pfff… Ca dépend de ce qu'on appelle de la mixité sociale. Ca peut fonctionner mais quand tout le monde est respectueux des choses. Je m'explique… C'est-à-dire que moi ce qui me dépasse c'est que je pense qu'on est capable de tous vivre ensemble quels que soient les milieux dont on vient, quelles que soient nos religions, quelle que soit notre couleur de peau, on peut tous vivre ensemble je pense mais si tout le monde est respectueux et que tout le monde y met du sien. C'est-à-dire que quand vous voyez que sur une porte de poubelle en bas dans les parkings on vous met « attention, interdit de laisser des gros déchets encombrants, amenez les à la déchèterie, appelez le numéro vert » et que toutes les semaines y a des gens qui mettent leurs cartons de télé, ils mettent leurs vieux meubles, ils mettent leurs trucs et de toute façon ils en ont rien à cirer parce que c'est la collectivité qui va payer à chaque fois, c'est la copropriété qui paye et c'est 150 euros à chaque fois qu'ils viennent pour enlever des encombrants, bah je trouve que c'est n'importe quoi. Quand on voit des gens qui laissent leurs

poubelles traîner dehors avec leurs sacs poubelles et qu'ils font même pas l'effort d'aller le mettre dans une poubelle, voilà c'est… La cohabitation elle se fait pas au bout d'un moment. Et après on raisonne tout de suite « ah bah c'est tel type de personne, c'est tel » alors que c'est peut-être pas ça… tous les clichés reviennent très vite mais c'est peut-être aussi bien monsieur tout le monde qui a sa petite cravate et qui se dit « putain personne va me voir, je laisse mon sac poubelle ici » mais les clichés vont venir très vite, « c'est les arabes, c'est les ceux-ci, c'est les ceux-là ». Et ça peut créer des tensions. Donc je pense que pour qu'il y ait une mixité sociale il faut qu'il y ait un respect de tout le monde… Quand je vois… y a eu le printemps des voisins organisés deux années de suite, HN5 du foyer de jeunes travailleurs c'est quelqu'un de génial, il fait partie de notre assos, heureusement qu'il est là parce que si le vide-grenier existe c'est grâce à lui, moi en tant que président j'ai pas le temps.

[La factrice passe, ils échangent quelques mots]

Même là, la factrice, ça faut pas le dire… normalement elle doit ouvrir, mettre dans les boîtes-aux-lettres et elle fait l'effort de s'arrêter, bonjour, elle donne le courrier, c'est génial, on va discuter 2 ou 3 minutes. Elle a pas le droit de le faire ça normalement, c'est fini, c'est 1 minute 45 pour donner un recommandé avec accusé de réception alors s'ils savaient qu'elle prend des fois 2 ou 3 minutes pour discuter, toc elle rentre je lui donne un petit chocolat… Putain, on a besoin de ça, faut arrêter la productivité à outrance quoi. Moi je vois la Poste différemment, c'est important. C'est comme quand je vais à la Poste, que je fais la queue 3 minutes, que j'arrive au guichet pour timbrer une lettre et que le mec ou la minette en face me dit « vous savez il y a des machines pour oblitérer » et moi je réponds « non, tant qu'il y aura du monde devant moi je viendrai, vous voyez pas que c'est la faucheuse ça ? ça va vous piquer votre boulot… ». On a qu'à voir autoroutes…

MA : *Globalement vous diriez que vous satisfait du quartier ?*

Le contact humain, nickel. Ce qui me plait pas c'est cette putain de minéralité, voilà. Foutez nous de la verdure !

MA : *Vous avez une idée de qu'ils ont voulu faire ?*

Aucune ! Alors là je devrais pas dire ça mais j'ai l'impression que c'est purement politique. C'est tout, c'est pour dire « putain, venez à Nantes ! ». C'est dans la continuité de ce qu'on a fait à Nantes. Nantes est une ville où il fait bon vivre, c'est génial, moi j'adore Nantes, la preuve je suis né à Rennes et si on me disait « demain tu retournes à Rennes » je voudrais pas, je suis bien à Nantes et c'est génial. Y a plein de choses super qui sont faites à Nantes mais là j'ai l'impression que c'est purement politique, c'est « venez voir à Nantes, dans la continuité de ce qu'on a fait on fait des écoquartiers et on continuera à en faire, on va en faire à Saint-Joseph-de-Porterie ». Voilà quoi, j'ai l'impression de… De toute façon l'architecte-paysagiste qui a conçu tout ça, c'est le même qui a fait Saint-Jacques-de-la-Lande à Rennes, c'est lui qui a fait aussi ce quartier : c'est la même minéralité ! C'est sa patte.

MA : *Il y a un côté vitrine ?*

Je pense. De toute façon je pense que Nantes Métropole ne se cache pas en disant « voilà c'est l'écoquartier ! », y a pas 50000 écoquartiers en France. Mais je m'en fous moi, je m'en fous si on arrive à obtenir ce qu'on veut. Si on arrive à rendre encore plus belle la vitrine, voilà. Je dis bien encore plus belle parce qu'il y a quelque chose de beau, quelque chose de sympa, mais c'est pas fini, c'est pas abouti, on va pas au fond des choses. Demain quand on va nous dire qu'on a fait quelque chose pour ce putain de bâtiment et qu'on a mis sur toute la toiture des panneaux photovoltaïques et qu'on produit de l'électricité parce qu'on est capable de le faire… Quand on voit le centre commercial Beaulieu où ils sont capables de mettre tout le toit en photovoltaïque, on ne l'a pas pensé ici ? C'est pas normal, c'st pas de l'écoquartier ça ! après moi je connais pas tous les tenants et aboutissants de ce qu'on peut récupérer, la flotte ok ça peut récupérer pour arroser, pour remplir des bassins mais on peut peut-être en faire autre chose.. est-ce que ça peut pas être utilisé pour les chasses d'eau ? Je pense qu'il y a encore plein de choses à faire pour faire vraiment un grand et bel écoquartier ! Et le respect, que chacun se respecte. Ca viendra.

MA : Est-ce que la communication est bonne avec vous ? De la part de Nantes Métropole notamment.

Ouais. Sur le tri des déchets, les sacs bleus, les sacs jaunes, ils relancent régulièrement, on a des gens qui passent, qui nous amènent des sacs. On l'a vu à plusieurs reprises… Mais est-ce que c'est fait réellement je le sais pas. Après moi je vois où j'habite, c'est à 7 minutes d'ici et on ne fait pas le tri des ordure, rien, zéro. J'étais en plein centre-ville avant, vers Saint-Félix, on avait demandé à avoir une poubelle pour mettre du verre, « non, impossible ». Là aussi, il y a quelque chose qui me dérange. Là, par exemple, dans ce bâtiment là on a de 2 poubelles pour mettre le verre mais c'est parce que le brasseur a demandé sur mes conseils, parce qu'il amenait tout avec sa bagnole, donc il a demandé une poubelle à verre. Il fait en sorte d'en demander une deuxième et il autorise les gens à en mettre dans la deuxième mais putain ça devrait être automatique ça ! Que partout il devrait y avoir un container à verre quoi.

MA : *L'impression que ça donne c'est que vous devez sans cesse aller chercher les choses ?*

Oui, on nous les amène pas. On nous dit jamais « vous avez droit à ça », « pensez à ça, faîtes ça comme ça ». On doit batailler pour plein de choses y compris pour des choses qui relèvent de l'évidence ou de la sécurité. C'est tout con mais ici c'est un sens unique. On sort du garage, la première envie qu'on a c'est de tourner là pour tout de suite aller rattraper quoi, on voit un cédez-le-passage, il fallait mettre un panneau sens unique en sortie de garage… ça y est, ils en ont mis un provisoire. Mais c'est évident si on voit pas un panneau sens unique, on a qu'une envie c'est de faire ça et le cédez-le-passage on le voit là-bas mais c'est pour la piste cyclable. Et ils ont mis les pistes cyclables à l'envers des voitures, partout dans les venelles.

MA : *Vous parliez de pratiques de tri, les pratiques écologiques, c'est quelque chose sur lequel vous avez fait un effort ?*

Oui, tous mes cartons, et Dieu sait si j'en ai, sont découpés… dans une boîte de chocolat, j'ai un carton, j'ai des alvéoles en plastique et j'ai du papier bulle, les boîtes en carton partent dans les sacs jaunes, les alvéoles en plastique partent dans les sacs bleus et je fais le tri. Sous ma table de préparation j'ai deux sacs dans une grande caisse en carton, sac jaune, sac bleu, et je

fais le tri. Et pourtant j'aurais tendance à dire « rien à foutre » alors je me dis « fais un petit effort, de toute façon si tu le fais déjà pour toi, tu le fais aussi pour les autres après toi ». Mais c'aurait été le cas n'importe où. Ma femme m'habitue à faire le tri donc je fais le tri et je montre l'exemple à ma fille. Y a ça mais ce qui me dérange c'est que, on va y venir, les poubelles du marché, tout est en vrac dedans, on peut éventuellement si les poubelles ne sont pas pleines mettre un ou deux sacs dedans, ça nous évite d'aller encombrer… Parce qu'ils ont pas pensé qu'il y allait avoir des commerces donc ils ont pas pensé qu'il fallait des locaux spéciaux pour les commerces parce qu'on allait vie engorger les poubelles. Donc c'est un poubelle classique pour un commerce sauf que moi je suis capable d'en remplir 3 dans la semaine. Donc on peut éventuellement en jeter dans les poubelles du marché si tout n'est pas plein. L'autre jour je suis sorti avec mes sacs, le camion était là pour vider les poubelles et je leur ai dit « ça c'est le sac bleu » et ils m'ont dit « de toute façon rien à foutre que ce soit des sacs jaunes ou des sacs bleus, quand ça arrive à la déchèterie, les poubelles du marché tout va dans le même truc ». Donc à la rigueur on peut foutre tout ce qu'on veut dans les sacs jaunes ou les sacs bleus, à partir du moment où on les met là y a pas de tri sélectif. Et il semblerait que quand ça arrive là-bas des fois les sacs arrivent déchiquetés, plaf tout rentre dans le même truc. J'ai entendu ça de quelqu'un qui a bossé là-bas au tri.

[Une des voisines dont il a parlé avant passe, ils discutent quelques temps]

MA : *En termes de transport est-ce que venir travailler ici a changé quelque chose pour vous ?*

Non. Je continue de prendre ma voiture. Des fois je me dis « je prendrais bien mon vélo ». A tel point, y a eu une fois une animation sur la place, ils présentaient les différents moyens de transport à vélo, avec des remorques et tout. Sur Saint-Jean-de-Monts j'ai une remorque derrière mon vélo et cette remorque va bientôt arriver ici donc je pourrais avoir ma remorque sur mon vélo. Sauf que je me vois mal arriver ici même pour faire 7 minutes parce que je mets 7 minutes en voiture, arriver et puis dégouliner de sueur l'été. Donc j'étais même aller voir comment transformer mon vélo en vélo électrique, les différents moyens qu'il y avait. Alors y a des systèmes pour mettre devant un peu comme un solex avec une sorte de moteur. Et je serais prêt à le faire. En plus y a des subventions de la mairie quand on achète un vélo électrique. Je trouve ça génial et pourquoi pas me dire qu'avec un vélo électrique j'aurais moins de fatigue, moins de… et prendre mon vélo pour venir. Ca je serais capable de le faire. Mais pour l'instant non. Ca change pas grand-chose.

MA : *Encore un ou deux questions. Vous avez participé aux réunions de concertation ?*

Oui. J'étais aux premières réunions qu'il y eu à l'espace Chénaie là. J'étais à une première réunion et chacun amenait un petit peu, donnait son avis, etcetera, sur le quartier. Donc moi en tant que président des commerçants j'ai défendu l'histoire toujours des places de voitures. Dans les gens de Nantes Métropole y a des gens qui sont très à l'écoute de ce que vous dîtes, y en a d'autres qui vous prennent de toute façon pour des cons. Ils en ont rien à foutre. On est là, je pense qu'on les emmerde. C'est ce qu'on ressent tous parmi les commerçants. Mais y en a qui sont super biens et on se dit que c'est génial d'avoir à faire à des gens comme ça. Et puis j'ai dû me faire rembarrer par une personne qui habitait ici, je me suis dit « ouais, c'est bon… ». De toute façon, après je m'en fous, c'est peut-être normal et le mec en avait peut-être ras-le-bol

de ce que je lui disais. Mais on a l'impression que quand on assiste à des réunions de toute façon on pourra dire ce qu'on veut tout est déjà fait. Donc on peut déjà…

[La seconde voisine dont il avait parlé passe, discussion]
Donc voilà, j'ai assisté à ces réunions là, j'étais aux réunions quand il y a eu la réunion pour le marché après quelques mois pour savoir ce qui allait, ce qui allait pas. Mais à entendre les discours ils font des efforts, ils vous écoutent, mais je trouve qu'il y a pas beaucoup d'actions. Par exemple, c'est tout con hein, le marché… y a une réunion qui a eu lieu je ne sais quand il y a peut-être 4 mois, les gens du marché demandaient à ce qu'il y ait des toilettes pour les commerçants du marché. Alors ils ont parlé de mettre quelque chose en face ou d'utiliser les toilettes qui sont dans l'espace Bottière-Chénaie là-bas. J'ai pas entendu dire, je serais peut-être mauvaise langue, tiens je poserais la question de savoir si c'est le cas, j'ai pas vraiment l'impression parce que quand je ferme le soir et que je viens voir au restaurant l'autre jour j'ai encore vu quelqu'un du marché venir demander s'il pouvait utiliser les toilettes. Donc on écoute et y a pas forcément… j'ai l'impression qu'il y a des choses de toute façon ils nous demandent notre avis mais c'est déjà fait. J'ai pas l'impression que ça avance.

[Trosième interruption liée au passage d'une voisine]

MA : *Pour résumer, qu'est-ce qui manque au quartier et qu'st-ce qui l'améliorerait ?*

De la verdure, plus de verdure, que ce soit moins minéral et en tant que commerçant quelques place supplémentaires en zone bleue. Quelques places et peut-être une meilleure signalétique sur différentes choses. Mais j'ai un courrier que je dois faire à Nantes Métropole, il est où mon papier ? Alors [il lit] « les place de parking… médaiathèque… un petit plus de nettoyage… de la verdure le long des bassins… mieux matérialiser les passages piétons » parce que c'est une zone à 30. Malgré que ce soit une zone à 30… les automobilistes doivent tous savoir que dans une zone à 30 les piétons sont prioritaires. Sauf qu'il y a pas de panneaux qui le rappellent et puis on oublie vite qu'une zone à 30 c'est priorité piétons et l'architecte ne veut pas qu'on matérialise… l'architecte-paysagiste apparemment ne veut pas qu'on matérialise les passages piétons parce que ça ne va plus aller dans le style. Les gens doivent comprendre que quand c'est surélevé ou qu'il y a des couleurs différentes au niveau de la route c'est là que les gens passent et c'est le passage piétons. Donc nous on redemande et les gens du quartier demandent à ce que ce soit matérialisé. J'en ai même entendu certains qui disaient « on va faire une opération commando, on va aller mettre des bandes blanches à l'arrache comme ça une nuit ». Après des petits trucs, sur la place redélimiter certaines chose. Voilà

MA : *Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

En off j'aurais dit des conneries [rires]. Le quartier idéal ? Bah c'est ce que je disais… Moi je me sens bien dans ce quartier là. Donc il est déjà bien mais pour qu'il soit idéal c'est ce que je dis depuis le début : de la verdure ! Voilà, de la couleur, de la verdure… et qu'on arrive à allier vie de quartier, vie de commerces, et laisser les gens décider de ce qu'ils ont envie de faire, quand ils ont envie de prendre leur voiture, quand ils ont pas envie de la prendre… Voilà ce serait ça mon quartier idéal. C'est que si on s'est installé là c'est qu'on y croyait, on a envie de gagner notre vie avec ça, j'estime que j'ai fait un chômeur de moins en France en créant mon emploi et qu'on me permette de le garder jusqu'au bout. Et puis voilà… pas entendre dire

comme je l'ai entendu d'un élu « vous savez, des commerces y en aura toujours à ouvrir, toujours à fermer ». C'est violent. Surtout pour un élu de gauche. Parce que l'investissement c'est quand même moi qui l'ai fait et je me suis endetté pour. Donc on a pas le droit de dire ça. Donc ce serait ça : plus de verdure, une bonne cohabitation entre les piétons et les automobiles et laisser les gens décider de ce qu'ils ont envie de faire, s'ils ont envie d'utiliser leur voiture ou pas. C'est quand même le choix de chacun d'utiliser sa voiture ou pas et de prendre conscience que quand on utilise sa voiture pour faire 100 mètres c'est pas très fut-fut quoi. Moi le premier quand je vais à la boulangerie à côté de chez moi j'essaye de pas prendre la voiture pour faire 150 mètres et s'il pleut je prends un parapluie. Ca marche hein, on arrive on est pas plus mouillé… que quand on sort de la bagnole on ouvre pas le parapluie parce qu'on sait que quand on va le fermer on va en foutre partout dans la bagnole et on est aussi mouillé que d'y aller avec son parapluie.

HN19

	Date : 14/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire, primo-accession (sans prêt à taux zéro)
	Investissement/loyer : 173 500€
Climat de visite : Temps clément, soleil, sec	**Adresse :** rue René Dumont
	Arrivée : décembre 2011
Durée de la visite : 47 min	**Appartement :** maison T3, 62m²
Longueur du parcours : 1688 m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 1h47 min	**Profession :** assistant maternel
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 32 ans	**Militantisme :** Syndiqué

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Le truc c'est que tu vois comme on est dans un nouveau quartier, quand il y a des gens qui viennent, des amis ou autres, on leur fait toujours faire le tour du quartier. Donc je connais déjà ma boucle… En tous cas on a déjà une boucle qu'on fait régulièrement quand on a des amis ça nous permet de faire visiter le quartier. Finalement si on a choisi cette boucle c'est peut-être parce qu'elle a un côté pratique mais aussi parce qu'elle définit bien, elle délimite

bien différents espaces auxquels peut-être on est attaché dans le projet qui nous a été vendu et qui a fait qu'on a choisi d'être ici plutôt qu'ailleurs.

Visite

Lieu	**t0+**	
Entrée de l'appartement	3 :17	Ah oui la poignée est un peu en live là… Y a comment ils appellent ça ? Le carré là, enfin le truc très long là, le cylindre qui est au milieu, il est trop court parce que comme y a du bardage en bois, tu vois parce que c'est bien joli la déco, mais en fait y avait rien qu'était vraiment adapté… Donc il faut toujours que je démonte le truc et que je le remette. Mais bon, l'entreprise s'est engagée à changer le truc si vraiment je commençais à trop galérer et… le temps est venu de le faire changer. C'est surtout certains matins où t'es pressé et du coup tu te retrouve avec la poignée que tu peux pas ouvrir. T'es obligé de passer par le jardin et le muret pour réussir à sortir de chez toi…
Rue René Dumont, devant l'appartement	4 :02	Donc voilà la rue René Dumont qui ma fois n'est pas trop désagréable même plutôt bien avec les larges trottoirs, pas mal de végétation. Donc ça c'est un gros plus du quartier. On aime bien notre rue, on trouve qu'elle est calme et sécurisé. Et moi, pour mon activité d'assistant maternel, j'ai pu constater avec des enfants d'amis même des enfants des parents qui ont fait appel à mes services, que c'était vraiment un plus… quand t'as des petits qui bougent beaucoup, tu peux… enfin t'as le temps de les récupérer avant qu'ils ne se fassent écraser et puis, de toute manière, il n'y a pas une énorme circulation ici. A part malheureusement, de toute façon je crois que tous les désagréments viennent des travaux en cours, je pense que le quartier une fois fini sera bien sur beaucoup de points mais c'est les travaux qui sont pénibles. Notamment tu vois cette rue qui n'est pas définie clairement, qui s'arrête avec des rochers… Y a rien de vraiment indiqué et beaucoup de personnes qui ne sont pas du quartier, qui essaient de couper… qui essaient de passer par là et qui quand ils se rendent compte qu'ils sont au bout font un peu les furies là et essaient de repartir… bon ça c'est un plus dangereux quoi. Après y a des quartiers qui sont finis et mal finis, au moins celui-ci on peut rester dans l'idée que ce sera bien fini, on vit dans l'espoir c'est ça qu'est bien…
Rue des collines, derrière le programme la Roselière	5 :49	Donc là le programme de la Roselière dont on fait partie, donc un programme de neuf maisons donc c'est assez tranquille. Moi j'étais pas du tout du style à vouloir vivre dans un lotissement à la base, je trouvais ça assez moche… Et puis je suis du quartier, moi je suis juste de de l'autre côté à la base, je vivais dans une maison en location qui se trouve juste de l'autre côté du Pin Sec au niveau de la Pilotière. C'est un vieux lotissement des années 50 mais bon, lotissement c'est vite dit… c'était juste un programme d'habitations mais chacun y

		est allé un peu de sa propre imagination, tu vois, de son propre style architecturale… donc bon c'est un peu dans tous les sens mais tu vois c'était un peu les classes moyennes montantes et c'est plutôt sympa… C'est assez mignon, y avait un côté comme ça un peu village… et puis finalement on a opté pour le gros village écoquartier. Mais voilà ce qui nous plaisait c'est que ça restait quand même à dimension humaine… bon malgré la présence de cet immense immeuble à côté… Mais bon je sais pas je trouvais qu'ils avaient bien fait les choses et que même si c'est sur le papier ça nous faisait pas trop peur d'être surplombés d'un immeuble. Voilà. Bon après, on avait du vis-à-vis avant dans notre ancienne maison donc un peu plus ou un peu moins on était pas à ça près et à vrai dire on en a beaucoup moins que dans notre ancienne maison parce que toutes nos fenêtres donnent sur le jardin. Donc quand tu pointes pas ton nez dehors tu t'en rends pas trop compte et même quand t'es dans le jardin tu oublies vite qu'il y a du monde dans les immeubles. Donc ça c'est le côté positif juste de mon programme mais bon voilà c'est vrai que je crois qu'ils ont pas trop mal fait les divers programmes, je ne sais pas comment les autres vivent leurs programmes immobiliers mais le notre était bien fait.
Rue des collines	7 :37	Donc voilà, on prend la rue des collines et là on se retrouve tout de suite… on va tout de suite se promener dans le côté champêtre du quartier, donc voilà c'est ce qu'on montre tout de suite. C'est ce qui nous a plus en fait, c'est qu'il y a les habitations justes à côté des jardins familiaux. Nous on a une petite sensibilité écologique. D'ailleurs on a fait une demande pour avoir un jardin familial, qu'on aura dans cinq ans. Quand y aura assez de morts, de gens qui déménagent… non, heureusement c'est pas ça la principale cause de rotation des terrains, c'est avant tout les gens qui n'entretiennent pas et aussi les gens qui déménagent. Donc voilà ça c'est aussi le côté très sympa du quartier. Voilà, avec la présence tout de même de la voie de tramway et le tram-train qui va se surajouter. Donc là c'est vrai que la question se pose de la cohabitation sonore des habitants et du tram-train… Je pense que la question est dans la tête de pas mal de monde qui sont pas loin de la ligne… Donc ce tram-train qui n'est toujours pas passé. Se dire, est-ce que ça va faire plus de bruit que le tramway et autre. Bon normalement pas trop… on verra bien, je pense qu'on se liguera contre le tram-train si jamais ça fait trop de bruit…
Jardins familiaux, ancienne version	9 :07	Donc ça c'est quand même super d'avoir conservé ce côté maraîcher du quartier, ça aussi ça a été bien vendu je crois… et qu'ils ont essayé de conserver. Donc c'est vrai qu'on garde le souvenir des terres maraîchères même si c'est vrai qu'au fur et à mesure des travaux et des immeubles qui se surajoutent, d'un seul coup c'est vrai que l'aspect sauvage qu'on connaissait même pendant les constructions tend vraiment à disparaître… avec bon une nature qui se veut sauvage mais on voit bien qu'elle a été créée à chaque endroit…

		Chaque fleur même mal déposée a été volontairement mal déposée, y a un côté tout, on contrôle tout ! Ouais c'est artificiellement de la nature sauvage. Mais bon faut admettre que c'est pas désagréable. Donc c'est un peu éco-land… C'est pas Disneyland, c'est éco-land. Mais bon, au-delà de ça, au-delà de cette superficialité qu'est pas désagréable, oui, on trouve ça très joli et puis tous les aménagements des espaces publics… On les a déjà utilisé, on a déjà bu des petits coups, des petits apéros, ici, c'est vrai que c'est très sympa. Tous les aménagements publics de convivialité sont bien faits je trouve.
Traversée du mail Haroun Tazieff	10 :39	Donc voilà le mail Haroun Tazieff, donc on verra le canal tout à l 'heure. Et c'est un peu une curiosité… [une voiture passe vite et proche de nous] Donc oui voilà on vient de faillir se faire renverser par une bagnole qui n'a pas du tout remarqué qu'on était sur un espace piéton et on peut comprendre pourquoi parce qu'il n'y a aucune indication… enfin si il y a des indications mais elles sont un peu trop subtiles puisqu'il s'agit de petits panneaux à l'entrée des zones… je crois que ça doit être une zone 30. Sauf que le panneau est tellement petit et il y a tellement rien qui change visuellement, je crois que les gens regardent pas le panneau parce que surtout au milieu d'un axe en général on ne s'inquiète pas trop de savoir si y a quelque chose qui vient ou pas. Et c'est vrai que là, voilà l'exemple de quelqu'un qui n'a pas encore compris le concept. Et puis comme c'est un grand axe c'est vrai qu'il n'y a pas que des gens du quartier. Donc tout le monde n'a pas l'automatisme de dire « attention je suis dans un espace bien délimité » donc bon…
Haut du ruisseau, en dessous du bassin	11 :50	Donc les espaces publics… Là on arrive sur, je sais pas si elle a un nom cette place, mais juste à côté du ruisseau des Goards et avec les tables de pingpong je trouve ça plutôt sympathique qu'il y ait l'idée de faire des petits espaces de jeu, voilà jouer aux boules… enfin tout le monde peut se les approprier à sa façon. Je pense que c'est bien d'avoir créer ces lieux là. Donc souvent quand j'emmène mes amis faire le tour du quartier je passe derrière le muret qu'ils ont en partie reconstitué et puis une autre partie qu'ils ont conservé de l'ancien, des anciennes terres maraîchères, ça devait délimiter des terrains ou autres… De toute façon, on a commencé par la rue des Collines, on est passé par les jardins familiaux mais finalement la rue des Collines longe les jardins familiaux et passe ensuite devant pour rejoindre la villa déchets et c'est vrai que ça c'est bien d'avoir conservé cet axe qui était là traditionnellement depuis… Bah depuis longtemps puisque moi qui m'était intéressé au quartier de la Pilotière, Bottière et tout, historiquement ce chemin des Collines est là depuis plus d'un siècle donc c'est vraiment un axe central du quartier.
Bassin	13 :20	Donc voilà, le petit tour de comment on pourrait appeler ça, ça fait un peu bassin de rétention. Bon y a le côté déchets qui va bien avec la villa déchets [rires]. Y a le côté aussi préservé donc bon… on comprend que le premier est là pour permettre au second de par

		ressembler à une décharge publique. Donc faut savoir où poser les yeux. Quand on regarde à droite c'est agréable, on se dit que c'est joli, qu'ils ont fait un joli quartier… et quand on regarde à gauche on se dit « mais c'est quoi ce truc ? c'est dégueulasse ». Mais bon après, tu vois, on les premiers avec François à se dire qu'on a envie de participer à la vie de notre quartier et on se dit que oui, un bassin de rétention comme ça qui trie un peu les déchets, certes il faut que les services publics cherchent un peu à le nettoyer régulièrement, et je crois qu'ils le font, sinon ça ressemblerait encore moins à quelque chose, mais bon, pourquoi pas… aux citoyens de s'approprier les lieux et de se dire que bon on ne doit pas tout attendre et de faire aussi un peu de nettoyage… civique en quelque sorte. Il faut aussi penser à entretenir son lieu et puis apparemment, pas mal de déchets viennent du fait qu'il y a encore les travaux… Tu vois bien on met toujours sur le dos, la faute sur les travaux, sur celui qui est extérieur, sur les ouvriers… mais oui c'est eux qui jettent leurs cannettes [rires]. Mais bon oui je pense que c'est un peu l'activité… Donc là c'est un peu une bizarrerie, ils ont mis une grille qui est sensée bloquer les déchets et tu vois bon elle est jonchée, y a tous les déchets qui s'agrippent à elle, et puis elle a été ouverte de force… donc je sais pas trop pourquoi… donc bon, à voir… je ne sais pas… Donc après moi j'aime beaucoup tous les petits détails qu'ils ont pu faire, autant les murs en pierres, que les barres métalliques, en bois, enfin voilà toutes les marches en voie. Tout ça quand même au niveau esthétique ça a quand même été hyper soigné, cohérent et ouais… c'est vrai que c'est stylé je trouve, y a quand même une volonté de faire les choses correctement, je pense que c'est quand même du mobilier qui doit avoir son coût… Ou alors ils ont très bien pensé le design. Mais en tous cas ça a été finalisé quoi, ils nous ont pas mis un truc à l'arrache…
Jardins familiaux	15 :50	Voilà, donc la deuxième partie des jardins familiaux qui surplombe le ruisseau des Goards, donc tout aussi sympathique avec les habitations qui surplombent dessus… Moi je trouve ça plutôt bien fait. Y a vraiment une harmonie entre les deux et puis y a un petit esprit ville du sud, tu vois, entre, je sais pas trop, entre Maroc et Grèce, enfin la Grèce pour le blanc et puis peut-être toutes les petites, comment on appelle ça, tu sais quand il y a différents niveaux, comme les jardins suspendus… Voilà donc c'est plutôt très sympa, je trouve que ça s'intègre bien… Franchement, je souhaitais pas habiter en appartement donc c'est pour ça que j'ai fait le choix d'une petite maison de ville mais si j'avais fait le choix d'habiter en appartement ici j'aurais trouvé ça très très bien… Voilà et puis toujours avec des espaces publics je trouve de qualité avec un petit esprit sauvage où on va pas forcément planter des bordures de plantes saisonnières mais plutôt implanter des fleurs vivaces qui vont revenir saison après saison pour développer un éco-système indépendant j'imagine que c'était un peu l'état d'esprit.

Le long du ruisseau	17 :25	Donc voilà, ce que j'aime bien c'est tous les ponts, les espèces de barges au dessus du canal et puis même qui longent le canal, qui servent à décanter l'eau. Donc voilà, avec des enfants c'est top parce que les petits peuvent approcher l'eau, jouer un peu, mettre les pieds dedans… pas trop longtemps parce qu'on n'a pas encore la garantie de la qualité de l'eau du ruisseau… En tous cas on est pas mis au courant régulièrement sur celle-ci donc je tenterais pas une baignade même s'il n'y a pas de contrindication.. MA : *La baignade est interdite si je me fie aux quelques panneaux…* Ah, y a des panneaux, j'ai vu les panneaux au niveau du canal mais ici… De toute façon c'est peut-être leur petit problème c'est la signalétique, ils sont pas… tout est discret, ils ont tellement voulu que tout soit naturel et tout… On dirait qu'un panneau signalétique « n'écrasez pas les piétons » ça fait trop moche dans la déco donc… non, vaut mieux un mort naturel que… [rires] Y a un côté très esthétique, voilà, ils veulent pas j'imagine faire des passages piétons trop indiqués, trop marqués, mais bon un moment donné ça peut ne pas être un mal… Donc voilà, mais au-delà de ça, ce type de ballade dans le parc c'est génial… surtout que bon ils ont fait quand même un espace, ce petit parc urbain, de taille raisonnable… c'est pas un grand parc mais bon ça permet une bonne ballade si les gens veulent se promener avec leurs enfants ou leur chien ou même leurs amis voilà. Pour la ballade digestive c'est largement suffisant. Et puis vraiment ça coupe, à part le désagrément des travaux [on entend un marteau-piqueur] comme tu vois tu veux te poser sur le bord et y a un marteau-piqueur qui t'agresse un peu les oreilles mais bon voilà… c'est un côté, un quartier qui sort de terre comme ça et qui va mettre plus de cinq ou six ans comme ça à se finaliser donc obligatoirement on pouvait pas espérer que ça se passe dans le calme… Voilà ce que j'aime bien, c'est la mixité sociale qu'ils ont mis dans le quartier, notamment avec des programmes privés qui sont mixés avec des programmes d'habitat social… voilà donc j'aime bien ce côté mixité sociale du quartier. Même si concrètement je suis pas sur que les gens se mélangent si facilement que ça… Je sais que l'arrivée des logements sociaux dans ma rue, René Dumont, a crée beaucoup d'émoi dans les immeubles environnants à cause de nuisances sonores, nuisances des poubelles apparement, parce que comme ils avaient pas encore leur propre système d'évacuation des déchets, ils avaient leurs poubelles qui jonchaient un peu partout dans le quartier… Et puis bon les enfants qui crient, et machin, les gens qui mettent leurs draps à sécher au balcon… Voilà ça dérangeait l'immeuble d'à-côté qui lui avait beaucoup de règles très strictes au

		niveau du visuel et des nuisances sonores… donc là tout de site c'était pas le même état d'esprit quoi… Et puis il y a une aire de jeux, et sur cette aire de jeux, il y a bien sur des enfants qui jouent et bon, ça dérangeait les personnes qui n'aiment pas les enfants… Y en a même qui arrivaient à être énervés parce que les enfants jouaient dans les fossés, enfin bon ça allait loin quoi… On trouve toujours des gens qui ne sont pas contents qu'il y ait de la vie dans le quartier… Et c'est eux qu'on entend le plus parler.
Bas du parc, le long des espaces non entretenus	21 :50	Donc voilà, c'est la même ballade… c'est plutôt marrant tous ces espaces de ronces… Apparemment si j'en ai bien saisi le sens c'est des restes de ce qui c'était implanté naturellement sur ces terres agricoles et maraîchère et finalement ils ont décidé de conserver ça, j'imagine qu'il y a plein de petites bêtes et autres qui y font leur vie et ça participe de l'écosystème… On voit souvent des canards s'installer ici, y avait un canard un peu solitaire et puis y avait aussi un couple de canards il y a quelques temps. Donc apparemment y a pas mal de bestioles qui s'implantent ici, je sais plus trop ce que j'ai vu d'autre comme animaux mais bon y a du passage quand même… Y a pas de grandes migrations mais bon si un animal sauvage est perdu il y trouve quand même un peu de repos… [rires] MA : *Et cet aspect naturel en ville, ça fait que c'est toujours la ville ou…?* Bah ouais, c'est ça qu'est bien, c'est que c'est la ville quand même, on est encore à Nantes. Moi j'aurais jamais voulu sortir de Nantes, je suis Bouguenaisien donc je viens de la périphérie et je m'étais dit que plus jamais je ne vivrais en périphérie de Nantes… pourtant c'est un peu symbolique parce que là on est à Nantes-Est, le périphérique est juste à côté donc autant dire qu'il reste pas beaucoup de kilomètres avant de sortir de Nantes… Mais j'avais une limite psychologique qui était que je ne voulais pas sortir de Nantes. Et puis l'avantage c'est qu'avec l'étalement urbain, l'accroissement de la population, le centre tend à s'étendre… ce qui fait qu'on est peut-être un peu moins loin du centre qu'on ne l'était il y a vingt ans… Donc non, moi je me sens toujours en ville. Parce qu'il y a toutes les structures. On arrive d'ailleurs sur une qui est un peu emblématique du quartier, la médiathèque, qui est très bien fait d'ailleurs, moi je l'aime beaucoup… Je connais bien une des responsables du rayon petite enfance d'ailleurs… et c'est vrai que ça c'est super de se retrouver plus dans le centre de Nantes et se dire qu'on a quand même une médiathèque et des espaces et un équipement public de qualité… Moi j'ai toujours à l'esprit les grandes villes que j'affectionne et si j'aurais pas aimé forcément y vivre tout le temps… comme Paris c'est emblématique… mais comme Berlin, comme Barcelone ou autre, qui ont différents quartiers… Donc on en est encore loin là, hein, Nantes c'est très centre, centre, et la vie des quartiers c'est pas encore ça mais bon… y a l'idée de créer un quartier et peut-être qu'il

		se créera une dynamique ou autre même si je crois que les dynamiques elles se créent aussi de façon un peu anarchique, elles doivent se créer aussi par des initiatives individuelles et pas toujours par des gros projets qu'on nous vend et qui mettent chacun un peu sous la même ligne et c'est vrai qu'à Nantes peut-être qu'on n'a plus cette liberté, parce qu'il y en a beaucoup qui se plaignent de… sur Nantes notamment, des tenanciers de bars, etcetera, qui disent que voilà tout est train d'être aseptisé, organisé, cadré… bon donc je sais pas si c'est un bien ou un mal… donc je sais pas comment évoluera le quartier. Donc là on se ballade et autant dire que c'est comme ça tous les jours, à part quand y a le marché ou autre… faut admettre que c'est calme… mais les commerçants ne s'en plaignent pas parce qu'il y a quand même de l'afflux de clients, autant au niveau du restaurant que de la boulangerie, même le vendeur de thé là, lui il a marché dès le début, il était dans les travaux, l'immeuble au dessus de lui était pas fini qu'il avait déjà beaucoup de monde… donc c'est, je pense que… d'ailleurs voilà comme on est maintenant sur le bord de la route de Sainte-Luce, c'est quand même un axe qui permet un afflux de personnes extérieures qui fait que le quartier est pas fermé sur lui-même… et donc ça c'est quand même bien fait, enfin l'implantation est bien faite… Voilà entre quand même un axe routier très important et un axe tram, tu vois, qui amène, qui permet du brassage de population et amener des personnes extérieures au quartier dans le quartier, en tous cas c'est ce qui se passe avec les bagnoles.
Place du commandant Cousteau	26 :50	Donc là voilà, on est passé au dessus du canal… Donc ça c'était un peu la curiosité quand j'ai décidé d'investir dans ce quartier… C'était « ah tien, un canal », ça me rappelait un peu [rires]… enfin de loin… dans l'idée ça me rappelait un peu le Canal Saint-Martin… Bon après coup, ça fait pas très Canal Saint-Martin, ça fait plutôt canal boueux avec eau pas forcément très translucide, bon, c'était assez amusant… Après je sais pas si y aura vraiment des activités, une vie autour de ce canal… Je crois qu'il est un peu là en emblème de l'éco-quartier. Si j'ai bien compris, hein, tous les quartiers maintenant doivent avoir des bassins de rétention des eaux de pluie… en général c'est plutôt souterrain et là ils ont décidé pour l'occasion de le rendre visible etcetera… bon ç'aurait pu être joli… mais bon c'est bizarre quoi. Tu vois quand on voit le fond ça fait vraiment une piscine qu'aurait pas été nettoyée depuis vingt ans quoi… au final c'est pas très charmant. Et bon le Canal Saint-Martin je m'y projetais avec tu vois les gens qui s'installent au bord du canal, la vie qui va avec quoi, se l'approprier… finalement j'ai l'impression qu'il va rester un peu comme ça, je crois pas que grand monde y prête attention… Bon alors après, pourquoi pas. Finalement ça permet de pas se lasser, tu vois y a pas comme certains gros programmes, des routes, des trottoirs, des routes, des trottoirs, toutes les maisons qui se ressemblent, des petits jardins, des petits

		machins… Ca emmène un peu de folie quoi… Mais après bon, ç'aurait pu être un peu plus sympa, mais bon on peut pas tout faire… Donc voilà, là c'est la place du commandant Cousteau, la grande place… Comme la plupart des grandes places de Nantes, ce que je leur reproche c'est de vraiment pas faire place à assez de végétation. Bon y en a beaucoup dans le parc donc on va peut-être pas se plaindre. Maintenant l'idée c'est que tout doit être modullable, qu'on puisse les investir, faire pas mal de grandes manifestations, donc obligatoirement il faut qu'on puisse y amener tout le matériel… mais au final on nous plante quelques arbres par ci par là… Moi j'aimais bien les places avec des fontaines, avec des pelouses, avec des pâquerettes… voilà je suis un peu à l'ancienne pour ce qui est des… ou à l'italienne… enfin ici faut pas rêver, on est quand même dans un quartier où ils nous ont fait des logements abordables. C'est pas fait pour l'élite française, ils allaient pas nous faire des supers fontaines… Buren allait pas faire des œuvres sur notre place. C'était sur que ça allait rester voilà une zone d'habitation, un endroit pour dormir… et un peu y vivre… mais en tous cas le marché c'est bien le mercredi, ils l'ont mis à une bonne heure, j'y vais des fois… Peut-être que comme il est petit il y a certains commerçants qui abusent un peu sur les prix mais voilà… Donc voilà, je ferai pas visiter l'autre côté parce qu'on n'y a pas encore accès… Y a tout le nouveau quartier en fait, la deuxième phase que j'ai déjà exploré un peu à pied en marchant dans les caillasses et tout mais bon c'est vrai que ça ressemble pas encore à grande chose… Mais bon ça ouvre des perspectives avec l'idée qu'on aura bientôt un supermarché, une salle de sport… voilà le gymnase, moi qui fait de l'escalade ça me tenterait bien de pouvoir l'utiliser. Mais bon, encore une fois c'est bien mort. Y a plein de possibilités mais y a pas vraiment encore de gens pour se les accaparer… MA : *Mais est-ce que c'est possible dans un tel quartier ?* Oui voilà, c'est périphérique mais Nantes c'est très centre. Dès qu'on veut faire un truc… même ici dès qu'on va bouger, on se dit pas qu'on va bouger dans notre quartier, alors que quand on vivait au centre-ville je bougeais à quelques rues de chez moi… Mais voilà j'ai l'impression d'aller dans un espace public, festif où… Alors qu'ici, voilà tu peux pas forcément te dire, parce qu'il n'y a pas les lieux non plus, y a beau avoir un restaurant, c'est pas non plus… Bon quand y a le marché il se passe un petit truc, la place prend vie, les gens boivent des coups, font des petits achats… Il se passe un petit truc, mais peut-être qu'il manque encore de population, je sais pas trop pourquoi…

		MA : *Et l'architecture des lieux te plaît ?* Ouais, moi je suis très fan de tout ce qui est architecture un peu décalée. Parce que voilà, la dernière chose dans laquelle j'aurais voulu vivre, le dernier lieu ou j'aurais voulu vivre, c'était dans les pavillons Phoenix, voilà tous les trucs… Moi je préfère les partis pris un peu osés, voire un peu ratés tu vois, mais des fois ce qui rate c'est des fois ce qui réussi dans le temps parce que ça marque les esprits, au moins quelque chose qui ne laisse pas indifférent… et qui soit pas fait pour plaire à papa, maman et leurs enfants, les gens qu'on pas de goût… et tu vois je voulais pas les trucs tous lisses avec des murs crème, des petits trucs cucu… La plupart des immeubles qu'ils font maintenant, c'est fade quoi… visuellement une petite façade, des petites fenêtres, enfin voilà c'est le néant… tu passes devant, tu sais que les gens y vivent… en général ça évolue très très mal parce que c'est vendu pour être propre mais t'as tous les tuyaux d'aération, les sorties, enfin à la fin t'as des grosses traînées partout et au final c'est très moche… Et moi j'aime bien en fait c'est assez osé, parce que en gros… J'imagine que là il y avait un cahier des charges très exigeant du genre « faire quelque chose avec le minimum d'argent », ça se sent… Ca se sent parce que déjà c'est de l'habitat social je crois, au premier étage c'est une résidence pour personnes âgées donc… Voilà c'est relié aussi à l'école, je sais pas trop comment ils ont financé tout ça mais on voit bien que le but c'était de faire un truc pas cher… après moi je trouve ça sympa le côté brut, comme la médiathèque, moi j'aime beaucoup… Au moins si certains la trouvent moche, elle sera moche pareil dans dix ans, elle va pas évoluer, moi ça me plaît bien… Et puis bah là, moi je trouve ça plutôt rigolo tous les trucs plastique, parce que en gros c'est ça. Donc moi je trouve ça pas mal du tout en fait, vraiment. J'imagine qu'il y en a plein qu'aiment pas. Et puis bon ces petits trucs rouges là, c'est pas mal… Après y a un autre immeuble là qui pour le coup est beaucoup plus banal, il est blanc partout, ça me botte un peu moins…
Route de Sainte-Luce	35 :37	Donc voilà, ça c'est notre boulanger qui fait des très bonnes pâtisseries… Mon salon d'esthétique, nan je rigole j'y vais pas. Ah oui, et là j'avais fait un tour dans ces immeubles là, au milieu de la route de Sainte-Luce on a ce bout de jardin. Et ça je trouve ça super bien fait et quand le code, quand la porte était ouverte, je suis rentré m'y ballader et ça je trouvais ça super bien. Ils ont un bon cadre ici, ils sont au calme, avec du vis-à-vis en veux tu en voilà parce que bon faut pas chercher à être au calme quand t'as toujours un immeuble qui surplombe tous les jardins… t'es jamais seul dans ton coin mais c'est mignon à l'extérieur. MA : *Mais c'est fermé…*

		Oui bah c'est fermé parce que c'est leur truc à eux, mais ils ont réussi dans un truc privatif à faire quelque chose de collectif… Parce que souvent ce que je reproche aussi à tous les projets immobiliers c'est qu'ils essaient de donner de l'attrait à des parties communes dans les immeubles, juste le hall d'escalier mais même en général c'est pas charmant, le but c'est juste de passer, ça donne envie d'en partir… Moi quand je vois ça ça donne envie de rester, il fait beau voilà… Je trouve que ça apporte un peu de satisfaction à vivre dans un lieu et peut-être que ça pousse les gens à vivre ensemble…
Rue René Dumont	37 :23	Donc là on est de retour dans la rue René Dumont. Donc les fameux immeubles de Bouygues qui ont fissuré de partout, qui ont créé la polémique dans le quartier… Je connais quelqu'un qui a investi ici, ils ont été attaqués par l'humidité, c'était la galère, avec un promoteur qui n'écoutait pas… ça c'était un peu l'horreur mais bon… voilà y avait des contraintes, ils ont pas voulu faire un écoquartier pour bobos mais pour des gens qui, comme moi, pour acheter une maison étaient obligés de partir à vingt, trente, quarante kilomètres de Nantes… Et finalement ils nous ont permis d'avoir et des logements à un prix abordable et de pouvoir vivre dans un cadre plutôt agréable quoi, on est pas sur de la cité pavillonnaire, tac, tac, tac… Donc on est sur un projet quand même, moi j'avais jamais vu d'autres programmes comme ça, au niveau des programmes urbains aussi vastes. Et puis alors souvent ce qui est nul quand il s'agit d'un promoteur privé, c'est qu'il s'occupe de sa petite parcelle et les espaces autour personne n'en a absolument rien à faire… donc ça, c'est pas cohérent, c'est souvent pas beau, c'est pas forcément très sécurisé, là je trouve qu'au moins ça a le mérite d'avoir été pensé globalement. On sent bien qu'il y a une cohérence et que ça a été pensé pour être agréable. Et ça l'est au final. Là on a les aires de jeux qui sont très utiles et qui me tiennent à cœur et c'est vraiment bien fait. Tout est sécurisé, c'est plutôt vaste et agréable. Avec les petits c'est top. On a déjà testé, c'est très bien. Encore une fois il manque un peu de monde, les quinze gamins qui courent… Mais on a aussi quand même… Le week-end c'est un peu plus animé quand même, on se serait vu hier y aurait eu un plus d'animation.
Rue René Dumont, passages entre les bâtiments ouest	40 :10	Ce que j'aime bien aussi, je sais plus si c'est ici… Parce qu'au début je me suis promené dans le quartier et je trouve ça assez marrant ces immeubles bas où il n'y a que 3 étages et où tu peux te balader, tu montes les marches, etcetera. Et c'est pas mal de casser un peu les niveaux habituels, de faire des coursives, etcetera… Tu peux te promener, bon après c'est un peu basique mais bon… Après c'est pas mon problème parce que… mais alors voilà, ils nous ont mis sur les espaces publics, sur les murs des espèces de faux murs en pierre donc ça ressemble un peu à quelque chose et chez les

		habitants ils ont mis du béton brut de chez brut donc ça ressemble pas à grand-chose… Franchement moi j'aimerais pas avoir ce type de mur chez moi. C'est vraiment pas, j'en aurais pas voulu…
Rue Frison Roche / rue des Collines	41 :48	Donc là encore une partie du quartier qui n'est pas du tout finie donc on y passe pas du tout du coup. Voilà, y aura une maison retraite. Donc ça c'est bien, ce qui fait qu'on va avoir pas mal de structures très diversifiées, crèche, école, maison de retraite, on fait tous les âges… Et la crèche est adaptée aux enfants handicapés si je ne me trompe pas… Je trouve qu'ils ont vraiment chercher à faire suivre les structures donc je ne sais pas si ça suivra. Tu vois on parlait des promoteurs privés et bah les promoteurs privés ils s'occupent de leur parcelle, ils font leur petite parcelle et le reste ils en ont rien à faire de savoir s'il va y avoir une école à côté, etcetera. C'est ça qu'est bien quand la mairie ou l'agglomération nantaise met un peu son nez dans la construction, ça permet de penser un peu le quartier dans sa globalité et pas seulement concentré sur « vous allez vivre ultra bien dans votre immeuble sécurisé, ne vous ouvrez surtout pas aux autres »,. Là il y a l'idée quand même de s'ouvrir aux autres.
Rue René Dumont, seconde aire de jeu	43 :38	Donc hier encore il y avait plein d'enfants ici donc deux aires de jeu dans la même rue, je trouve ça quand même pas mal du tout. C'est rare dans une rue de trouver des aires de rue. Faut trouver un petit parc c'est quand même la conception habituelle du truc. Mais maintenant je trouve ça très bien de dispatcher les petites aires de jeu pour les enfants, ça permet que les enfants jouent en bas de chez eux, vu que c'est un habitat très dense, l'idée c'est quand même d'offrir des espaces publics où les enfants puissent se défouler donc je trouve ça super.
Rue René Dumont, second parking	44 :12	Donc voilà, on finit notre petite visite. Ils nous ont mis des arbres récemment et puis on a eu des invasions d'éphémères. Donc ils essaient d'attirer les prédateurs pour que ça leur fasse des sortes de petits cheminements pour aller jusqu'à nos jardins pour qu'ils viennent bouffer les éphémères. Ils font un peu leur travail. Heureusement on a aussi un chat qui aime chasser les insectes… Faut avoir un chat dans un écoquartier. C'est lui qui équilibre le cycle de la vie. Voilà et puis… Chose très bien l'aménagement des parkings où ils les ont un peu parqué dans des petites végétations, notamment des arbres fruitiers donc on va voir ce que ça donne le fruit au carbone [rires] le fruit aux hydrocarbures. Non mais je trouve ça très bien parce que ça permet d'avoir la voiture un peu moins au centre des quartiers, avant j'habitais dans un quartier qui était vraiment blindé de voitures devant les maisons etcetera, sur les trottoirs donc tu pouvais plus marcher, ça c'est chiant quoi. Donc c'est bien d'avoir la voiture qu'est vraiment mise dans son coin et à laquelle on donne pas la place centrale. Surtout que c'est pas forcément ce qu'il y a de plus joli, y a qu'en publicité que les voitures sont belles, dans des

		jolis paysages. Souvent elles sont toutes seules dans les publicités, elles sont pas dans les bouchons avec cent mille autres derrière… Tout de suite c'est beaucoup moins esthétique. Et d'avoir fait de hauts trottoirs pour que les gens ne puissent pas se garer. Même si y en a qui sont malins, ils arrivent à se faufiler… on leur a bien envoyé des signaux et puis non il faut qu'ils fassent à leur façon. Et puis voilà on revient donc au niveau de ma maison, où tout n'est pas fini on a la rue qui s'arrête juste au niveau de notre portail et on aimerait qu'u jour ça se finisse. On devrait avoir une petite place avec des tables de pingpong donc à nouveau un petit espace de convivialité. On a déjà des gens qui du fait du blocage de la rue jouent aux boules des fois. Les gens font preuve d'imagination.
Dans les venelles	47 :09	Et tiens je peux te faire visiter un peu mon lotissement. J'aime bien le design des maisons, donc c'est un peu simpliste, un peu maisons cubes, c'est un peu ce qui se fait, un peu la mode. Voilà pas de maison Phoenix avec un joli toit en tuiles sur le boulevard. Et puis on n'est pas trop nombreux parce qu'il n'y a que neuf maisons et moi je ne donne pas sur les autres donc je ne les vois pas… Mais on a créé des liens, voilà on se reconnaît entre personnes du quartier. Donc je trouve ça plutôt sympa. Même s'ils nous ont pas trop gâté, mais c'est le programme personnel dans lequel je suis, comment dire… les ruelles ça a vraiment été fait au béton basique… Je trouve pas ça très joli. Donc, on va pas le dire trop fort devant les voisins, je suis content de pas donner sur les petites ruelles parce que je trouve ça pas… je trouve ça moins joli, et puis ils ont un peu plus de vis-à-vis… Et on s'est rendu compte après coup qu'on avait… De toute façon on avait pas les moyens d'avoir un T4 donc on a opté pour un T3 c'est pour ça qu'on est devant. Et c'est vrai que finalement eux ils sont beaucoup plus dans des effets de vis-à-vis et c'est vrai qu'au niveau de la luminosité nous on a le soleil assez tard parce qu'on a rien devant nous et eux ils sont beaucoup plus ombragés notamment ces jardins là parce que eux ils ont nos habitations devant… Là ça va encore parce qu'elle est ouverte ici et les autres sont fermés. Quand on a vu les fondations on s'est dit « mais notre maison va être minuscule, comment on va faire pour vivre dedans ? ». Et c'est bien conçu, c'est bien pour vivre dedans on se sent pas du tout à l'étroit et c'est vrai que ça fait que 62m², un petit jardin de 50m², ça a vraiment été bien conçu, on peut pas le leur enlever… [on entend le tramway] Voilà et puis le tramway qui rythme un peu nos journées [rires). J'entends mais j'aime bien moi, tu vois je suis pas en ville mais j'ai de la vie devant moi. Sinon tu sais si j'étais dans mon petit coin pavillonnaire ou il se passe rien, ou il y a pas de vie ou c'est trop mort… alors que finalement j'ai l'impression d'être relié un peu à la vie citadine avec les gens qui partent dans le centre ville, voilà ça m'inspire… Non j'aime bien ça.

La maison est très très bien, qui est comme on aurait pu la souhaiter. Donc avec un style, on aime bien le bardage en bois… donc rien qu'au niveau du style et puis même l'aménagement, la baie vitrée et toutes les autres pièces qui donnent vraiment sur le jardin. Donc c'est sympa et puis même au niveau de la garde d'enfant c'est assez pratique parce qu'on les a toujours sous les yeux du jardin, même s'il faut rester dans la même pièce que les enfants [rires].
Donc tu vois c'est tout petit parce qu'avant on avait un 200m² donc un plus grand terrain… Mais bon quand y a pas tout mon linge en train de sécher, ça va. C'est suffisant. Même avec des enfants, au moins quand ils sont petits c'est suffisant.

Parcours résidentiel

Ce qui est bien c'est que pendant mon enfance, y en a pas eu beaucoup, y en a eu qu'un seul donc au moins il est simple… J'ai vécu à Bouguenais, donc dans le Sud de Nantes. Et j'étais dans le petit bourg de Bougenais les Couëts. Parce que Bouguenais est une commune qui a plusieurs centres, plusieurs centres de vie avec plusieurs mairies annexes, etcetera. Donc j'étais dans le rue principal, une rue qui a énormément évolué, en vingt ans on est passé de l'église avec un bois derrière chez nous, une petite superette sur la place à un super U, derrière des immeubles, etcetera… donc on a vraiment vécu un gros gros changement avec beaucoup de construction. Donc voilà c'est exactement le type de coin où je voudrais pas vivre maintenant. Et c'était le type de logement et le type de coin de vie que je fuyais, dès que j'ai pu j'en suis parti parce que je trouvais trop isolé, pas du tout en contact avec ce qui se passait culturellement… Pourtant c'était pas une cité pavillonnaire en soit parce que c'était l'axe central de la commune. Mais voilà une commune sans grande ampleur, sans grande dynamique propre… donc voilà jusste des habitants qui y vivent, qui vont faire leurs courses et tout… Donc c'est pour ça que j'avais la limite psychologique de conserver sur mon adresse Nantes. Parce que Nantes a toujours été un peu le centre de mon intérêt et dès que j'ai pu, dès j'ai été à la fac, je suis allé directement vivre en centre-ville pour me rapprocher de la vie… Parce que ça me renvoyait l'image des gens un peu… Voilà, finalement quand on vit dans la campagne bretonne et qu'on est attiré par la ville on doit d'autant plus se sentir attiré par la ville. Mais c'est vrai qu'on avait tout autant la sensation de faire un grand parcours quand on allait en ville. C'était un peu la grande sortie du samedi ou autre. Et donc Bouguenais ça ne m'inspirait rien. Voilà ça n'avait pas d'état d'esprit et je crois que c'est quelque chose qui était important pour moi c'était de vivre quelque part, d'exister quelque part ou y a du sens ou y a une dynamique et qu'on soit pas juste là dans une sorte de cité-dortoir ou même elle avait été plus ou moins pensée comme telle. Donc voilà j'y ai passé mon enfance et puis en plus j'allais sur Rezé pour mon école, j'étais un peu loin… donc ça c'était un choix de mes parents, j'aurais pu être en école et collège sur Bouguenais mais comme ils ont voulu me mettre dans le privé, j'allais sur Rezé. Rezé que je trouve une ville encore plus immonde que Bouguenais mais alors voilà s'il y a vraiment une ville qui n'a aucune cohérence, qui n'a aucun style, Rezé c'est vraiment le coin le plus moche que j'ai jamais pu voir de ma vie… Je crois que même une favelas ça a plus de charme, il y a quelque chose qui s'y passe… Bon après y en a qui aiment bien Rezé… Mais vraiment c'était… Donc voilà en plus Bouguenais qui était séparé de Nantes par Rezé que je trouvais déjà aussi moche, donc déjà l'impression de se trouver dans un coin retiré donc on sentait bien qu'on était pas au centre des choses donc j'avais peut-être envie de me recentrer. Et donc finalement en accédant à Nantes, accéder à d'autres villes importantes

comme Paris, accéder à d'autres villes importantes européennes… Je pense vouloir être relié à autre chose et pas vouloir être enfermé dans son petit espace, chose dans laquelle vivaient très bien mes parents… qui eux vivaient leur petite vie planplan sans trop s'intéresser à quoi que ce soit, qui faisait par moment leur petit voyage en car, organisé, à manger français dans n'importe quel pays qu'ils allaient visiter. Voilà exactement le mode de vie que je ne voulais pas avoir, moi je voulais m'intéresser à ce qu'il y a ailleurs et avoir des expériences multiples. Y avait pas de perspectives dans ce genre de petits bleds comme Bouguenais.

Donc après j'ai vécu au centre-ville de Nantes. Donc j'ai fait pas mal de petits endroits. J'ai commencé Chaussé-de-la-Madeleine, donc appart miteux au premier étage avec tous les alcoolos, j'étais ravi moi à l'époque… [rires] Plus j'entendais de cannettes se casser, plus je me sentais Nantais. [rires] Non mais y avait un peu ça… Un élément qu'aurait pu être répulsif moi je trouvais ça super enfin bon je mettais les pieds dans la ville, la ville avec ses senteurs, avec son mouvement. Et ça ça me plaisait bien. Donc Chaussé-de-la-Madeleine j'étais très content d'y habiter pendant quelques années.

Ensuite je suis passé à l'angle de la Chaussé-de-la-Madeleine, donc au début de l'allée Baco, enfin allée Maison Rouge, là où il y a le TNT, je sais pas si tu connais. Donc TNT qui est un théâtre un peu alternatif à Nantes. J'aimais bien le côté alternatif, être pas loin des côtés sympas. Bon voilà, j'avais juste choisi un appartement plus grand, y avait pas une grande motivation… Là je commençais à travailler parce que ma vie d'étudiant s'est vite résumée à un échec total. J'ai passé du très bon temps à l'université mais un peu trop [rires]. Les manifs, enfin je faisais pas mal de choses. Et pourtant au final je me suis trouvé un boulot de vendeur en téléphonie mobile donc pour la rébellion c'était moyen… Et je me suis rebellé pendant quatre ans parce que j'étais employé en téléphonie mobile sans jamais réussir mes objectifs de vente. Donc tu vois c'est une certaine fierté de réussir à résister pendant quatre ans au système mais dans le système, parce que c'est facile de critiquer quand on est à l'extérieur… C'est plus dur quand t'as la pression des boss. Donc à part cette idée j'avais augmenté mes moyens parce que je gagnais un peu d'argent. Et puis c'était pas cher à l'époque le centre-ville… Maintenant. Je sais pas je vivais peut-être avec 700€ par mois et j'ai jamais eu la sensation de manque et puis j'allais, je partais à Barcelone, dans d'autres villes de France et d'Europe… enfin tu vois je faisais du voyage camping, auberge de jeunesse, c'était pas du bien cher… mais y avait moyen de se faire ça. Au niveau gastronomique je mangeais des pâtes fromage donc ça coûtait pas trop cher mais c'était aussi y a maintenant dix ans donc la vie était vachement moins cher, je sais que les gens qui s'installent maintenant dans le centre ville ils galèrent. Mais enfin c'était aussi des apparts un peu pourris, faut bien le dire… Assez humide, voilà, de la moisissure partout dans la salle de bain, en hiver on a froid même si on chauffe mais bon voilà… Ca ne m'inquiétait pas outre mesure…

Et puis ensuite je suis allé habiter un an à Paris. Voilà donc là j'étais sur le bord d'un grand axe urbain, la rue du faubourg Saint-Martin donc très bruyant mais avec une cour intérieure donc là pour le coup. Pour tout dire les deux autres appartements n'étaient pas si bien que ça, c'était des vieux immeubles plus ou moins hauts… Des trucs, voilà des vieilles habitations des années 40, 50, qui ressemblaient à rien… Enfin y avait pas de cohésion, y avait pas de projet, y avait rien, enfin voilà les gens s'y étaient entassés juste comme ça… et puis il n'y avait aucune vie dans l'immeuble… C'est ça, tes voisins, tu les croisais… tu les voyais pas beaucoup… J'ai sympathisé quand même avec une de mes voisines, qui était dans un autre appart et qui est

devenue une de mes meilleures amies… mais c'était un peu par hasard. Donc ensuite, ouais Pris, en collocation. Rien à dire réellement. Heureusement on avait une cour intérieure mais qui donnait sur un mur… Enfin tu vois bien à Partis de toute façon… J'avais pas la vue sur les toits de Paris. Et puis pour ce que c'était faire… j'y passais pas beaucoup de temps parce que j'avais tenté une année d'études, d'école du cinéma… donc on était toujours en tournage, donc c'était pas l'appartement qui comptait.

MA : *Et la vie parisienne ?*

Très bien mais trop, trop… trop pour moi. Trop d'activité déjà et puis les mentalités… J'étais pas assez ambitieux en quelque sorte pour y faire mon nid. C'était pas du tout le mode de vie… j'ai l'impression d'avoir rencontré les personnes les plus pathétiques, les plus névrosées, les plus terrifiantes de mon existence. Bon déjà j'étais un petit nantaise… donc t'imagines un peu. Plus tu viens d'une province plus tu vas dans un grand centre urbain plus t'es un peu oui-oui land… donc t'arrives t'es là « bonjour, bonjour », oh bah non personne dit « bonjour »… Ah bah non ils sont pas sympa ici… mais pourquoi ils me demandent toujours ce que je fais dans la vie avant de me demander si j'ai passé une bonne journée… C'est vrai que c'était un peu ça… Ce qui était amusant, c'est que en un an ça a très bien fonctionné pour moi en plus : j'étais premier de ma formation, j'ai obtenu un stage auprès de Thiery Ardisson dans son émission Faubourg Saint-honoré… donc en fait en gros tout marchait super bien. Mais le côté on t'ignore au début et puis quand tu réussis tout le monde te trouve génial, t'invite… moi c'est un truc auquel j'ai jamais pu me faire… Et puis c'était pas le mode de vie que j'avais envie d'avoir tout simplement. Enfin en production audiovisuelle j'avais une responsable c'était une toxico, imbue d'elle-même… J'avais l'impression d'être entouré de tarrés… de toute façon ils délirent tous dans ces milieux-là… donc moi j'aimais l'image mais je me suis rendu compte que je n'aimais pas les gens qui travaillent dans le milieu. D'ailleurs j'ai conservé de bonnes amitiés de mon école quand même et toutes ces personnes qui ont continué, qui ont persisté autour de l'image, elles sont en freelance, toujours dans des projets un peu alternatifs. Finalement à la limite des milieux de réussite que sont les grosses boîtes de production, les grosses chaînes de télé et tout, parce qu'elles ont pas envie d'avoir ce type de relations humaines. Vraiment une psychologie très spéciale…

Donc je suis revenu sur Nantes pour retrouver les miens, je suis revenu dans mon village gaulois, pour retrouver les miens… Et je me suis installé avec mon copain parce qu'on est ensemble, ça fait dix ans qu'on est ensemble… mais on n'habitait pas ensemble jusqu'alors… dans un sens ça c'est un peu imposé parce que je suis parti un peu à l'arrache de Paris. Donc ça rapproche les gens le besoin… donc à ce moment là je me suis installé rue Fourcroy, c'est une rue qui est perpendiculaire au début du quai de la Fosse, au niveau de la place de la Petite Hollande, là où il y a le grand marché… Et donc là une rue mais vraiment sans aucun charme ou tout le monde allait pisser parce que c'est un peu l'arrière-cour de cette grande esplanade, mais un truc très sympa, un petit immeuble avec des gens pas trop désagréables… on a bien sympathisé avec un ou deux bons voisins… donc vraiment une bonne ambiance… Et toujours ouais dans un immeuble très humide, enfin des trucs… de toute façon je crois que jusqu'à cette maison j'ai toujours habité… Oui enfin à part quand j'étais chez mon père où là on avait la petite maison Phoenix et tout… mais c'est vrai que c'était très bien, mon père surchauffait tout le temps… on était en T-shirt toute l'année et à partir du moment où j'ai eu mes propres

appartements j'étais en pull… Mais j'étais très attiré par le charme de l'ancien donc ça c'était un truc qui était très important…

Après on a eu une petite expérience d'un an en colocation l'un et l'autre… Tu sais, l'heure du bilan. Avant de se réinstaller ensemble il faut qu'on voit si on peut pas se sentir mieux en habitant pas nécessairement ensemble… Bon, bref, ça a duré un an… donc plus ou moins réussi, j'ai au moins hérité de ce chat d'une de mes colocs… Et c'était place du Bouffay donc tu vois toujours très centre-ville, donc ouais hyper-centre. Alors ça Bouffay c'était génial donc un grand immeuble qui donne vraiment sur la place. Au-dessus du japonais. Ma chambre donnait sur l'église Sainte-Croix, c'est vrai que c'était bien, 130m² pour trois donc c'est vrai qu'on était… on avait vraiment de l'espace. En plus c'était pas cher, je payais 200€ pour ma piaule, non c'était vraiment rien… genre un propriétaire qui s'était pas rendu compte que l'immobilier avait augmenté. Ca c'était bien. Toujours centre-ville avec cette ambiance et tout…

Et puis un moment donné, comment ça c'est fait. Ensuite j'ai rejoint François dans sa colocation parce que ma colocation j'ai eu un petit souci avec une colocataire qui avait des problèmes psychologiques donc il a fallu qu'on évacue l'appartement avant qu'elle ne nous tue tous… [rires] Et qu'elle tue le chat… [rires] Et puis donc là c'est posé la question… lui il habitait rue du Roi Albert, c'est entre Cathédrale et Préfecture, l'arrière de la Préfecture… Et donc voilà, une rue plus embourgeoisée mais pas pour autant un gros charme… mais bon c'était bien, toujours dans le centre-ville…

MA : Attends, j'ai pas suivi temporellement ?

Je sais pas trop combien de temps j'ai passé à chaque fois… Paris c'est sur c'est un an. Après, entre Chaussée-de-la-Madeleine, un an ou deux. Maison Rouge, certainement deux ans. Fourcroy ça a pas du duré une éternité… Six mois, un an. Et la coloc, neuf mois tu vois à cause des soucis… Et puis ensuite rue du Roi Albert pas très longtemps, ça se passait très bien mais tu sens que tu ramènes des contraintes… ah oui le chat avait eu des puces et y en a une qui était allergique aux piqures de puce. C'est peu les aléas de la vie en coloc… Donc là on s'est vraiment décidé, on s'est dit que c'était vraiment plus possible.

Ah oui, ce que j'ai oublié de dire, c'est quand je suis revenu à Nantes, j'ai du attendre quoi six mois avant de reprendre une activité et là j'ai travaillé en restauration… et là j'ai travaillé au Petit Flore qui se situe Place Royale donc là très citadin, très urbain avec une clientèle très bobo, très féminine, un peu salon de thé tu vois… et là on en parlait tout à l'heure un peu l'impression d'être au centre des choses, d'être dans l'ambiance, dans la vie citadine, j'étais un peu comblé à ce niveau là… J'avais mon activité de serveur mais en même temps je me sentais pas isolé, j'étais pas à l'usine ou autre dans un truc qui me gonflait donc ça c'était sympa… et j'ai gardé cette activité jusqu'il y a encore un an, date à laquelle on a fait le projet…

Ah non, avant, j'ai continué de travailler au Petit Flore et là on est venu s'installer en location mais on voulait plus vivre en appartement parce que finalement le centre-ville on l'avait éprouvé depuis longtemps et puis surtout on voulait avoir un jardin… Voilà changer un peu, quand il y a une rayon de soleil pouvoir être dehors en deux secondes plutôt que de se dire « il faut que je m'habille », etcetera… et le rayon de soleil est déjà parti. Donc c'était un peu

l'objectif. Là en regardant les annonces j'ai vu qu'il y avait une maison qui était en location de l'autre côté du Pin Sec, le long de la route de Paris, à la Pilotière. Et là un petit quartier, un peu perdu au milieu d'un grand axe et d'une cité… et que j'ai tout de suite trouvé très charmant, avec une maison vieille qui allait pas être bien isolée non plus mais qui offrait plein de perspectives, de l'espace, il y avait quoi ? 75m² et autant de garage en bas, un grand jardin… tu vois vraiment. L'idée c'était de se projeter dans une habitation… Et dans le jardin y avait un petit côté campagne, tu vois ça donnait sur des murets… un peu voilà comme on en voit dans le quartier. Et toutes les autres maisons, tous les autres jardins, donc voilà ça c'est un peu ce qui nous avait motivé pour habiter rue de Toule. Et puis bon, pour le côté affectif, y avait la rue au nom de mon arrière-arrière-grand-père donc c'était amusant, y avait un peu le clin d'œil… Vivre à côté de grand-papa un peu donc c'était un peu le truc rigolo. Donc on a vécu là deux ans et demi… Et puis il s'est passé qu'on avait pas un super proprio, très envahissant, très chiant… donc de toute manière on allait pas faire long feu et puis on avait… Finalement une fois que t'es dans une maison, tu vois, par exemple tous les arbustes qu'on a dans cette maison ils étaient déjà dans l'autre jardin… Je les ai baladés, ils sont même restés un an en pot avant d'être ici. Finalement je m'étais un peu projeté dans cette maison et à un moment donné on a eu envie d'avoir notre propre maison.

Et c'est là qu'on a commencé… On se renseignait mais pas trop décidés, on avait ce projet quoi. Et comme on était pas loin, un moment donné on a vu des panneaux pour le programme La Roselière, avec des maisons de ville. On a commencé à s'y intéresser, on connaissait déjà le programme et on savait qu'on avait de grosses limites. Donc on voyait pas comment on allait pouvoir acheter sur Nantes ou alors quelque chose dans un sale état… et on avait vraiment plus envie de vivre dans l'humidité et le froid, c'était quelque chose qui commençait vraiment à nous taper sur le système. Et en plus de ça, il y avait l'objectif de pas être trop loin du centre-ville quoi. Mais on voyait pas comment on allait rendre tout ceci possible. Et là : coup de bol ! Tout est arrivé ! [rires] Ca nous a sauvé ! Et c'est vrai qu'il y avait ces petites maisons, donc au départ pas du tout emballé par l'idée d'être dans un côté lotissement… Mais au final ça avait un design, ça avait une architecture, un peu changeante quoi, pas trop gentil mémère. Donc ça nous plaisait. Et avec le prix ! Le prix qui était intéressant parce que c'était largement en dessous des prix du marché donc en accession abordable. Donc voilà, c'était un peu toutes nos contraintes qui étaient réunies. On était déjà à l'Est de Nantes donc on savait qu'on arrivait à vivre en étant un petit peu décentré… Parce que c'est ça, en étant décentré, on est plus, on doit faire un petit chemin pour aller au centre-ville, mais bon on y est en dix minutes, en bagnole c'est dix minutes, en tramway c'est quinze, donc en fait tu te sens pas vraiment loin. Si tu prends la décision de sortir t'as pas à te préparer outre mesure. C'est la bonne distance quoi pour à la fois avoir une maison et être dans le centre-ville.

Entretien semi-directif

MA : *Donc tu as acheté sur plan ?*

Oui et puis y avait aussi les vues 3D là, ces photos 3D mais on peut pas trop se projeter. Surtout qu'il y avait même pas de 3D pour les T3, c'était que pour les T4… Fallait faire preuve d'imagination. Bah oui c'est une prise de risques… Grave ! Mais je crois que ce qui nous a fait décider c'est qu'on allait avoir un logement à très hautes performances énergétiques, donc c'était le côté neuf. C'est neuf, c'est aux dernières normes. Bon c'était pas encore BBC parce

qu'on est à la limite. Mais y avait la promesse donc finalement… pour avoir quelque chose aux dernières normes et à un prix abordable, donc pas vendu par un privé, tu vois quelqu'un qui voudrait se faire de l'argent sur la vente de son bien. Donc tu vois, un moment donné la prise de risque est importante mais c'est surtout quand même c'est un cadre général, un cadre global. C'est vrai qu'on aurait entendu parler de tous les problèmes de Bouygues avant de signer, on aurait peut-être été refroidi. Après on était peut-être un peu insouciant, c'est ça la charme… J'ai pas vu mais en même temps je vais pouvoir en faire ce que je veux, tu vois c'est tout le paradoxe : comme rien n'est fait tu peux encore avoir un… tu sais en fait tu peux agir dessus. On te donne le plan mais le plan tu peux dire « bah non, en fait je veux que vous me l'enleviez cette cloison, je préfère qu'on fasse comme ci, pour la salle-de-bain, je vous que vous me mettiez ce carrelage ci », je décide de ça, je décide de ci. C'est un peu comme les Sims tu vois, les petits personnages sur Internet. Tu vois c'est un peu ça : tu fais ta petite maison tac, tac, tac… et finalement t'as quand même l'impression d'avoir le contrôle de la situation. Alors que si t'achètes faut que tu tombes sur le truc qui te plaise quoi, faut que ce soit déjà fait ! Là tu peux projeter, adapter, j'ai aucun souci avec ça…

MA : *Et par rapport au quartier, tu projetais quoi ? Tu t'en faisais quelle image ?*

Bah si ouais, y a aussi ça qui nous a fait décidé, je pense que j'en parlé : un programme immobilier dans son coin, ça nous aurait surement pas emballé. Mais c'est vrai qu'on a aimé tout le concept de l'écoquartier, l'idée qu'il y ait les jardins familiaux à côté, qu'il y ait la construction du parc, qu'il y ait des structures culturelles à côté… Tout ça ça nous a motivé encore plus, c'était un ensemble, finalement tout un cadre de vie… Nous on n'a pas le profil je pense de la plupart des gens qui sont installés ici, la plupart viennent pas d'à-côté. Peut-être qu'ils viennent de la zone Est de Nantes, Beaujoire et des trucs comme ça mais j'ai entendu parler qu'il y avait beaucoup de parisiens… Et nous y avait le côté on reste dans le quartier, on connaît tous les avantages, on sait qu'il y a la piscine Jules Vernes, les supermarchés pas loin et ça c'est super pratique… Et puis à Nantes au niveau circulation, on pas accéder directement au périphérique et un peu partout où on veut… donc c'est super bien situé.

MA : *Et cette image que tu avais projeté avant correspond à ce que t'as maintenant ?*

Ouais et je trouve qu'il y a plein de bonnes surprises, on se dit « ah tiens ils ont aussi penser à faire ci, ah ouais ils ont aménagé comme ça ». Y a quand même de bonnes surprises au niveau de l'aménagement « ah ils ont rajouté ça aussi ? Et bah c'est bien ». Tu vois tout à l'heure on parlait des arbres fruitiers dans les parkings, on savait pas nous qu'il y allait avoir ça. Parce qu'à la base il y avait que les immeubles, pas les espaces de déplacement, c'était de la terre battue donc on savait pas trop comment ça allait se passer. C'est comme toute la végétation qu'ils ont mis dans les espaces publics on s'est dit « ouah, y a de l'arbuste », tu vois ils n'y vont pas par petites plantes par ci par là pour faire décoration, ils font des fossés, ils nous rajoutent encore plein de plantes dedans, c'est vrai qu'il y a quand même un côté satisfaisant de se dire qu'ils mettent les moyens… Tu vois le parc, c'est quand même phénoménal… bon peut-être qu'à l'échelle d'un grand projet urbain comme ça c'est pas un investissement énorme pour une ville, je sais pas trop mais je trouve ça agréable et réussi… Et quand je vois le prix qu'il faut mettre soi-même pour planter son jardin avec quelques arbustes, c'est un coût ! Donc ouais c'est plutôt pas mal rien qu'au niveau de ça, mais t'as aussi les trottoirs, chaque fois qu'il y a un nouveau truc, je me suis jamais dit « mais qu'est-ce qu'ils ont fait ? », « mais c'est moche ».

MA : Et il y a quand même des éléments ratés ?

Ouais… En tous cas ce que j'ai à l'esprit c'est peut-être les travaux qui sont lents, ça prend du temps quoi. Donc au bout de quelques mois on est pas encore lassé. Après c'est vrai qu'on vit dans la poussière, c'est vachement chiant. Y a vraiment beaucoup, beaucoup de poussière. Alors je ne sais pas si le tramway ramène cette poussière, parce que le passage du tramway je sais que ça soulève pas mal, je sais qu'il y a un souffle assez fort… Mais voilà tous les gravillons, la terre et tout, les cailloux, on est quand même dans une ambiance terreuse et j'ai jamais vu une maison qui prenait autant la terre… Donc c'est vrai que c'est un peu, c'est un peu chiant quoi…

MA : *Et le fait que lances ton activité d'aide-maternelle, comment ça a été pensé au moment de l'achat ?*

Ouais. Parce qu'en fait y a deux pièces et à la base y avait un petit couloir le long du mur, sans fenêtre avec une porte qui donne sur la première chambre et la porte du bout donc nous a demandé supprimer cette cloison entre la chambre et le couloir ce qui fait que ça fait une pièce traversante maintenant pour qu'il y ait plus de place et que ce soit un espace d'accueil des enfants, une pièce de jeu, etcetera… Donc dès le début du projet, on avait signé pour faire un espace qui convienne à mon mode de garde, donc c'était déjà pensé comme ça… Oui et puis le jardin, le fait que ce soit aux normes, que ce soit neuf, y avait tout le côté rendre attractif l'espace. Que les familles soient en confiance et puis même pour moi, pour la qualité d'accueil, me dire que les enfants vont être bien là où je vais les accueillir.

MA : *Je suppose que comme tu y passes beaucoup de temps comme tu travailles et vis ici, c'est particulièrement important pour toi que l'endroit soit agréable ?*

Oui, et puis surtout que quand je travaillais dans le restaurant en centre-ville c'était un petit restaurant très charmant, très déco… Et j'ai toujours aimé avoir un espace un minimum travaillé… Pas Sophie d'Amido, déco à en gerber quoi… Non un truc qui a un minimum de charme où on se sent bien, après pas forcément dans le délire des couleurs et autres mais un espace agréable. Mais c'est vrai que j'avais réussi à trouver ça dans des appartements plus vétustes mais là y a quand même le côté aux normes, le côté sécurité même…

MA : *Et ça a du charme ici, parce que tu parlais tout à l'heure du charme de l'ancien…*

Oui c'est vrai qu'on en est un peu loin… Mais nous on trouve du charme à tous les espaces un peu construits avec du bardage en bois, toute la végétation… je trouve ce quartier charmant, le parc, les jardins familiaux, la villa déchet, j'en ai parlé pendant la visite y a tout un tas de trucs… Et puis j'aime bien l'architecture un peu décalé, qu'il y ait des points d'architecture un peu différente, même si dans la rue René Dumont ça reste assez classique aussi, c'est pas détonnant… d'ailleurs là où il y a une aire de jeu, c'est un peu peint en moutarde, jaune moutarde, c'est pas terrible ce qu'ils ont fait là… mais bon voilà c'est pas trop désagréable.

MA : *Et comment tu décris le quartier ?*

Donc un quartier… un éco-quartier déjà, un quartier où il y a une grosse présence de végétation, voilà, de l'habitat très dense, un endroit où il y a beaucoup de monde réuni. Avec de l'accession sociale… je dis ça parce que je vois direct une certaine catégorie de personnes. Parce que je sais qu'il y a des logements, y a l'idée d'une mixité sociale… et puis finalement on est pas dans un quartiers de nantis. Et puis y a le côté y projeter, en tous cas même si concrètement ça se fait peut-être pas, l'idée que les gens peuvent vivre ensemble. Et même si on n'est pas amené à se parler tous les jours, à se croiser… Chose qu'on arrive à faire dans le cadre du petit lotissement où on se parle entre voisins mais après on n'a pas de liens avec le reste du quartier, à part les commerçants, quelques personnes à la médiathèque, mais avec les autres personnes du quartier j'ai pas spécialement de lien, si avec quelques personnes des jardins familiaux parce que je leur ai parlé… On a sympathisé avec certains, bu des coups avec d'autres… mais à part ça je connais pas les habitants des immeubles autour.
Mais après j'y mets un certain espoir parce que le quartier en soit est marqué, c'est Bottière-Chénaie, il a son identité propre, donc les gens peuvent se retrouver autour d'une identité, elle est réelle elle l'est pas mais finalement ce qu'est bien c'est que ton travail comme celui d'autres participe un peu à ça parce que quand la presse s'intéresse à nous, en tant que Bottière-Chénaie, quand les différents acteurs de la vie politique ou des chercheurs, etcetera, ils participent à façonner cette image d'un quartier différent auquel les gens s'intéressent un minimum. Oui c'est vrai qu'on a un peu fait l'actualité à un moment donné, y a eu beaucoup de chose… Un moment donné, parce que maintenant on est un peu moins à la page. C'était 2011 notre année, parce que je crois que c'est en 2011 qu'il y a eu le prix qui a été décerné des villes qui avaient fait des écoquartiers. Mais voilà y a eu différents moment où on parlait plus, on s'amusait même avec François à regarder sur Internet, sur Google, et y avait toujours une actualité tous les mois… Ca commence à être un peu moins le cas, on va peut-être tomber en désuétude dans quelques temps, on sera out. [rires] Ca va être out dans peu de temps de vivre dans un écoquartier, ils appelleront ça des ghetto-quartiers ou un truc comme ça.

MA : *Il y a donc un petit côté vitrine ? et ça fait quoi d'y vivre ?*

Oui, c'est amusant. Ils ont fait l'éléphant, ils ont fait le mémorial de l'esclavage et puis y a eu l'écoquartier. Ca a fait parlé un peu. Mais c'est bien de se sentier au centre des intérêts, de se dire qu'on participe à quelque chose qui intéresse quoi, qui fait partie d'un fait de société tu vois, de vivre autrement… Et si ça passe dans Elle c'est que c'est aussi un objet de mode. Bon a toujours pas Vogue, c'est pas encore très tendance chez Vogue. Donc oui y a certainement un effet de mode mais on participe à une dynamique… Et puis bon on avait notre propre sensibilité écologique donc ça c'est sur que de toute manière on avait déjà notre jardin, notre potager…

MA : *Pour parler de cette dynamique et pour revenir au côté humain, y a aussi le fait que tout le monde arrive en même temps…*

Oui enfin dans mes souvenirs, ça c'est fait dans ce programme, ça ne peut se faire que réellement par programme. Parce qu'on arrive tous exactement au même moment. Mais c'est vrai que sur le programme de la Roselière, on a tous eu nos maisons en même temps. Y en a même qui passaient avec leur camionnette, qui faisaient bonjour et tout… On avait des voisins qui étaient en train d'aménager en même temps que les autres. Avec ce côté « ah oui vous en

êtes où ? » ou chacun s'intéresse à comment c'est aménager chez les autres, et montrer son scellier… Et y a eu cet effet là sur notre programme, notre îlot.

MA : *Et tu parlais avant de cette mixité sociale qui est mise en avant sur le quartier, est-ce que ça fonctionne ?*

Bah concrètement, tu sais, y a eu trois dames voilées qui sont passées devant chez nous et je leur ai dit bonjour, elles ont été très timides et très gênées, et je crois qu'elles s'attendaient pas à ce que quelqu'un leur parle normalement tu vois, où on a pas les mêmes codes qui font que j'avais pas à les aborder frontalement et tout… Mais là il pourrait y avoir des limites à la mixité dans le sens où je dis bonjour à plein de gens depuis que les gens passent devant le jardin et en général les gens me disent bonjour, y a pas de soucis, et là ces femmes j'ai senti qu'elles étaient gênées et c'est vrai qu'elles ont jamais trop cherché, parce qu'elles repassent individuellement ou autre, et tu vois qu'elles ont jamais intellectuellement cherché ou eu l'audace de créer un contact. C'est juste un exemple simpliste. Mais bon, en tous cas par rapport au mélange de population, tant au niveau des origines culturelles que sociales des gens, propriétaires et locataires tu vois, ça se fait peut-être pas aussi facilement que ça… Je sais qu'il faudrait une vie associative plus forte, avec des projets qui permettent de dépasser les différences pour donner envie aux gens de participer à un même mouvement et aux mêmes activités… et puis moi je le fais pas parce que je suis pas dans les associations parentales et que je ne sais encore toutes les associations qui se font parce que je ne m'y suis pas intéressé à fond.

MA : *Et tu comprends que ça révèle un certain nombre de clichés, comme c'est le bordel dans les logements sociaux…*

Oui, bah ici ça a été la première réaction dès l'installation y avait tout l'immeuble d'à-côté qui s'insurgeait de leur comportement, y avait les enfants, tout… C'est vrai que c'était un peu gros comme une maison qu'ils avaient du mal à accepter l'arrivée d'une nouvelle population. Parce qu'il n'y a pas que des gens qui s'installent dans l'écoquartier avec tout cet état d'esprit… Peut-être que c'est pas ceux qui répondront le plus facilement à ce type d'enquête comme la tienne, tu vois mais des gens qui sont installés dans le quartier mais ils auraient pu s'installer ici ou ailleurs ils en auraient eu absolument rien à faire, bah oui… Ce qui fait que ces gens là, le programme, le machin, le truc, rien à battre ! Donc ce qui fait que l'état d'esprit du truc, la cohésion sociale, bah non, ils sont dans l'écoquartier avec… bah ils ont voulu mélanger les gens mais da s leur tête ils veulent pas se mélanger… ils savent qui va faire la loi. « C'est pas les assistés qui vont faire la loi » tu vois, y a un peu de ça dans les mentalités. Alors qu'ici attention mixité sociale, y a pas les populations en plus grosse difficulté sociale. Parce que voilà les immeubles sociaux ici faut les payer quand même ! Moi on m'a dit le prix des logements sociaux, t'en ai à cinq ou six cents euros voire six-cents-cinquante, sept-cents euros pour un T3 ou un T4. C'est quand même cher quoi ! C'est du social de luxe, faut avoir un boulot, etcetera, etcetera… Donc c'est pas non plus donné donné de vivre ici. Par contre ceux qui vivent en logements sociaux ici, eux ils en ont fait le choix, je ne sais pas trop ce que c'est leur motivation pour s'installer ici mais vu le prix fallait quand même en avoir…

MA : Et tu en parlais tout à l'heure, ce n'est pas parce que plusieurs populations vivent côte-à-côte qu'elles se rencontrent nécessairement…

Oui faut de l'activité, l'école est un élément moteur. Et les aires de jeux, moi j'avais pas eu l'occasion de faire connaissance avec des gens des logements sociaux, des habitations HLM et c'est avant-hier avec le fils d'une amie, quand il a voulu jouer en fait sur l'aire de jeu… et on s'est fondu dans la population ambiante, bon c'était principalement des enfants, on a pas eu l'occasion de parler avec des adultes, parce qu'il y avait surtout des enfants seuls dans l'aire de jeu… Mais on a pu échanger rien déjà avec les enfants, que moi sinon je passe devant les enfants… Je voudrais pas avoir le profil un peu pervers [rires] je pourrais pas aborder les enfants du style « bonjour les enfants ». Ils sont bien gentils mais j'ai rien à faire avec eux. Et donc là c'était l'occasion d'échanger mais même un peu de courtoisie, de faire en sorte que les enfants laissent la place à un plus petit. C'est vrai que les enfants c'est comme les animaux ça permet d'échanger autour. Parce que les adultes tu parlerais pas forcément mais y a les enfants alors ça discute… Donc voilà ça crée aussi, ça peut créer des conflits mais au moins ça engage à la discussion parce qu'après t'es bloqué quoi. Soit tu te pourris la vie avec ton voisin et tu passes sur les émissions pourries de TF1 où ils essaient de gérer tes problèmes, soit tu fais des concessions… Tu sais des fois, rien que d'accepter une situation même si on en pense pas moins c'est une façon de vivre avec les autres… Y pas que le monde Oui-Oui où on s'aime, parfois apprendre à fermer sa bouche c'est une manière d'apprendre à vivre avec les gens qui sont autour de toi. Parce que les gens des fois c'est des grandes gueules… et tu les vois aux réunions de quartier où y a rien qui va pour eux. De fois leur rabattre un peu leur caquet ça leur fait pas de mal.

MA : *Donc tu vas à ces réunions, ça se passe comment ?*

Je suis allé à une seule réunion, c'est François qui est allé à une seule et qui m'a narré ces gens qui se plaignent de tout et de n'importe quoi, des enfants qui jouent dans le fossé, et tout… C'était assez amusant parce qu'au moins les gens s'interpelaient, voilà une sorte de grande agora où les gens se parlent, s'envoient chier… finalement c'est pas plus mal. Et repartent avec une idée précise de quelle place ils peuvent tenir dans le quartier. Parce que en soit laisser les populations se séparer, parce que la mixité c'est clairement avant tout des problèmes d'argent avec des gens qui doivent vivre dans des cités, des barres HLM et des gens qui doivent vivre dans des coins un peu isolés dans leur petite villa ou leurs petits quartiers résidentiels où là ils n'auraient pas à supporter les problèmes des pauvres. Et puis finalement, ça crée, je pense quand même… je sais pas s'il y a une vraie mixité mais ma grand-mère qui vivait, ma marraine aussi à Bellevue, c'est vrai que c'est des coins où je pense pour les jeunes quand tu vis dans un… moi j'y allais juste pendant les vacances donc finalement ça avait pas d'impact sur mon existence. Mais quand tu es jeune et que tu vis dans un coin… enfin moi déjà à Bouguenais je me sentais isolé, tu vois. Isolé dans ma petite vie d'enfant de classe moyenne… mais quand tu te sens isolé dans ta petite vie d'enfant de famille encore moins favorisée tu vois… et puis attention y a l'étiquette sur ton quartier… Va chercher du boulot en habitant dans un quartier mal vu… donc tout de suite ça donne la possibilité à des gens mais s'ils vont pas parler à leurs voisins qui sont propriétaires, bah peut-être oui d'être dans un quartier où il n'y aura pas de connotation sur ce qu'ils sont même si ça râle un peu dans le quartier « oui c'est les gens des HLM » mais au final quand tu parles aux gens extérieurs du quartier, c'est Bottière-Chénaie et après tout le monde s'en fout, personne va te poser la question « vous êtes dans les logements sociaux ou dans les habitats privés de Bottière-Chénaie », tu vois [rires].

MA : *Oui mais tu as donc une étiquette Bottière-Chénaie qui est en train de naître, alors c'est qui la population du quartier ?*

C'est peut-être cette image qu'on invente, d'une population mixte, de propriétaires et de locataires, de logements sociaux, de primo-accédants… et y a aussi la maison de retraite qui va s'installer, il y a vraiment l'idée que ça va être un quartier riche de publics différents. Avec autant de primo-accédants, alors je pense que les primo-accédants sont vraiment marqués. On sait qu'il y a beaucoup d'investissement aussi avec une population de locataires. Y a pas une idée fermée de qui vit à Bottière-Chénaie. La question c'est : quelle sera l'évolution ? Est-ce que comme tout espace y aura la tendance à… suite à la situation économique du pays ou de la ville… comment évoluera ce quartier lui tout seul, les gens achèteront, vendront, etcetera… qui voudra aller habiter à Bottière-Chénaie. Qui voudra en partir ? Ca me fait penser à une référence pourrie, c'est Retour vers le Futur, t'as l'autre qui vit dans sa cité pavillonnaire là et puis il va dans le futur, plus rien ne s'est bien passé et d'un seul coup ce qui était vendu comme un super programme immobilier, un truc pavillonnaire, un peu rue Steria Lane de Desperate Housewives, d'un seul coup est devenu quartier tout pourri, y a plus que des noirs américains, etcetera… un peu comme Brooklyn l'a été ou même le Bronx, bon à la base c'était des coins pour les plus riches et petit à petit il y a eu la crise et Brooklyn qui était classe moyenne et qui est devenue Crooklyn, un vrai merdier. Donc c'est un peu un truc comme ça, quand je me promène, je me disais des trucs comme ça, un quartier comme ça c'est bien joli de faire des projets et tout mais par quoi va-t-il être soutenu. Et je me pose toujours la question des forces vives du quartier, quels vont être les projets des habitants, des projets individuels qui vont se lancer. Un moment donné, de toute façon le navire aura besoin des personnes qui sont en son sein, voilà on a donné un cap, après ça pourra pas toujours être soutenu artificiellement et on verra comment ça se fera. Après j'ai quand même bon espoir parce que sinon j'aurais pas investi ici. Dans le sens ou de toute manière vu l'évolution de la pression démographique sur Nantes, l'évolution de la ville, elle ne peut que s'étendre, et ce coin là de Nantes ne peut être que plus attractif… Du fait qu'on sera en ville, dans vingt ans ici ce sera la ville. Vu l'évolution de la population… Donc de toute manière il pourra n'y avoir que du bon… Même si on tombe sur un marché un peu planplan sur le plan immobilier même si un quartier comme celui-ci reste assez attractif actuellement alors que l'agglo s'effondre, -15% apparemment sur l'agglomération nantaise, mais apparemment y a des programmes, les écoquartiers et tout qui arrivent encore à stimuler le marché. Et puis y a l'arrêt de la loi Scellier, si on te défiscalise pas tu vois pourquoi tu vas investir. J'ai des amis dont un qui a pas mal de revenus et qui parle toujours de son fiscaliste et puis bon il a investi sur Nantes dans quelques immeubles mais c'est uniquement dans le but de défiscaliser, sans ça y aurait certains appartement qui lui coûteraient plus cher en remboursement que ce qu'il les loue. Faut voir que les prix, c'est hallucinant sur Nantes, donc si même si t'as avancé, si t'as un crédit pour que ça s'équilibre, bah voilà si tu défiscalises à côté ça peut devenir intéressant.

MA : *Et du coup, on parlait tout à l'heure de la communication et du marketing autour du quartier, tu as jeté un œil ? Et tu en penses quoi ?*

Oui parce que sur Internet, il y avait la vidéo qui présentait tout le quartier, et puis la presse tout ça ça participait d'une certain… Après moi j'ai pas l'impression d'un si grand décalage entre ce qui est montré et ce qui est fait mais bon après c'est un point de vue… peut-être que j'adhère facilement à ce point de vue. Enfin je sais pas, je vois bien où ils veulent en venir,

parce que je sais qu'il y en a plein… Moi j'ai halluciné quand j'ai vu certaines critiques… enfin y a des gens qui n'ont envie que de critiquer quoi, ils vont démolir un projet… enfin c'est quand même quelque chose de très complexe. Je crois que les gens ont pas conscience des priorités ou des difficultés, enfin ça demande quand même une ingénierie incroyable de mettre en place un tel programme et ils vont te le démolir deux secondes juste à cause d'un passage clouté… Je dis ok, l'histoire du passage clouté, il faut peut-être revoir ça mais on va pas remettre en cause tout le quartier, tout le projet, parce que t'as pas ton putain de passage clouté ! Y a des gens vraiment… c'est un peu la réaction nombriliste… peut-être que moi j'adhère facilement à des visions un peu globales donc j'aime bien projeter dans des visions un peu globales et leur donner la primauté par rapport à certains petits désagréments individuels. C'est vrai que ceux qui ne visent que leur intérêt personnel, immédiat, vont trouver plein de choses à redire mais je crois qu'ils trouveront toujours des choses à redire sur l'existence toute entière… Et à un moment donné, ces personnes là on ne peut pas les satisfaire. Et c'est pour te dire, nous on venait de s'installer depuis un mois, tranquille, genre même pas un mois, deux semaines, on était un peu wouhou méga smile, c'est l'extase, c'est la belle vie et tout… Et y a un voisin de l'immeuble qui sort avec sa voiture, un vieux… il s'arrête devant nous. Genre nous on sort de chez nous, tu vois il est neuf heure du matin, tous tranquilles. Il arrive vers nous, il baisse la vitre et il fait « bonjour vous êtes propriétaires ? ». Mais gentiment. « Oui, oui », « Ah bah, on est dans un beau quartier hein ! », dans le genre on est dans un beau chantier… y avait un côté directement pas content… On fait alors « c'est quoi le problème ? » et je sais même plus tout ce qu'il nous a sorti. Ah oui, il était pas content parce qu'on lui avait pas fait les trottoirs autour de son immeuble immédiatement après. Et en train de nous sortir que Boulevard des Belges tout avait déjà été fait, sauf que Boulevard des Belges j'ai l'impression que c'est un boulevard qui est là depuis la création de Nantes et que là on est sur des terres maraîchères… donc un petit bout de trottoir à rajouter au boulevard des Belges ça doit être beaucoup moins compliqué à mette en place que de faire tout l'aménagement unifié de tout un quartier. Alors si on veut foutre des petits bouts de béton un peu décalés, pas de la même couleur, un peu partout, qu'on rajoute… je pense que ça peut être fait. Mais lui voilà, c'était juste à cause de ça, la rampe handicapés alors qu'il n'avait rien d'handicapé… mais si je comprends que c'est pas très agréable et même très difficile pour une personne qui serait vraiment handicapé de s'installer dans ces conditions mais un moment donné de toute manière il fau que la technique suive… on peut toujours reproché à un pont de ne pas être, de ne pas nous relier à une autre rive mais faut déjà qu'on ait fait les piliers, etcetera quoi… On peut pas demander que les choses se fassent… Et donc directement c'était une agression et quand on a fait « oh bon, oh oui… c'est sur mais bon faut que ça prenne le temps, c'est le chantier et tout… », il fait « ah bah, vous vous êtes bien gentils hein », il nous aurait dit « vous êtes bien cons » ç'aurait été la même chose… et un moment donné il a continué et je lui dit « mais monsieur, nous on est peut-être gentil, on est gentil mais on est peut-être optimistes… » et j'ai rebroussé chemin, je suis rentré dans la maison tellement il me saoulait, je me suis dit c'est qui cette personne qui aborde ses voisins pour… voilà juste pour parler de lui, de ses petites insatisfactions et venir casser la tête des gens quoi. Et voilà, et je pense que ce type de personnalité quoi il en existe plein et de toute manière ils seront jamais contents et ils seront toujours chiants… donc moi j'ai expédié le problème : j'ai dit que les gueulards c'était des cons et comme ça je me sens mieux. [rires] Non, y a des bonnes raisons de s'indigner, mais je préfère qu'on s'indigne pour des choses un peu plus graves que des histoires de petit confort personnel, je trouve qu'on en profite déjà énormément du confort, outre mesure, on projette peut-être trop notre bonheur dedans, ce qui fait qu'on le trouve pas… Donc c'est vrai que

voilà… Le grand cliché c'était toujours de dire « quand on voit les populations à l'autre bout du monde, qui n'ont rien et qui on le sourire aux lèvres… » [rires] et bah c'est pas faux, c'est pas faux, moi qui ait eu la chance d'aller en Indonésie dans la forêt primaire sur une île aux bords des côtes de Sumatra, donc des populations animistes qui vivent vraiment de façon traditionnelle dans la jungle, bah oui ils ont pas des conditions de vie facile mais c'est des gens très souriants, très blagueurs et qui se prennent beaucoup moins la tête que nous sur beaucoup de choses… C'est vrai que ça c'est un peu saoulant de voir les gens concentrés sur le petit nombril à eux. Enfin bref…

MA : *Donc pour toi, cette communication ne survend pas trop…*

Bah non… parce qu'on nous dit pas non plus « vous allez vous prendre par la main, vous faire des bisous toute la journée… » [rires]. Non, tu vois, voilà… Je sais pas, on nous vend des structures, parce que regarde, moi j'ai l'impression sur la plaquette, on nous vend des cadres de vie, bon ben, ils sont bien là… On nous a bien fait un parc, on nous a bien fait des jardins familiaux… On nous vend des infrastructures, elles sont bien là, ils nous ont pas sucré la moitié du budget pour ne pas nous mettre les infrastructures qu'ils avaient promis, ils nous ont mis, voilà, la médiathèque elle est bien présente… On a des commerces de proximité, avec d'autres qui vont venir… Moi j'ai l'impression que les choses sont là… J'ai pas l'impression qu'on nous ait menti. Après les choses prennent leur temps pour être pleinement fini mais de toute façon je conçois bien qu'un immeuble ne peut exister avant d'avoir été construit [rires). Donc voilà…

MA : *Et tu as une idée précise de ce qu'ils ont voulu faire ici ?*

Moi j'ai cru comprendre que l'idée c'était de réussir face aux contraintes de progression démographique importante et de personnes qui partaient de plus en plus à l'extérieur de Nantes pour s'installer… de peut-être réussir à faire un pôle d'habitations dense sur Nantes pour réattirer, profiter de leurs taxes d'habitation, taxes foncières, etctera… Je pense qu'il y a aussi de ça. C'est pas perdre les atouts d'avoir une population sur la ville et puis qui crée aussi des consommateurs qui consomment à Nantes, qui crée voilà une dynamique… Je pense que c'était avant tout un objectif de mettre des gens dans une zone géographique. En gros c'est vraiment ça. Je pense pas que l'objectif premier c'était… Bah si avec aussi un objectif je pense de visibilité internationale, européenne, dans un projet très à la mode, écologique, etcetera… Voilà c'était un peu dans le cadre d'un concours de la plus jolie ville… enfin le plus beau projet écologique de France… et avec l'idée d'être Nantes ville verte… donc je pense qu'il y a toute cette dynamique, donc à la fois vitrine et puis l'effet, concrètement, amener un maximum de population à une endroit précise, répondre à des besoins démographiques…

MA : *Et finalement peut-être que la vitrine peut permettre de faire des choses…*

Oui parce que je sais pas t'obtiens peut-être des budgets… Je pense qu'il y a de ça. Donc les deux se concilient bien ensemble…

MA : *Et pour toi est-ce que venir vivre ici a changé un certain nombre de pratiques, notamment en termes de transport ou de pratiques écologiques…*

Je prends un peu plus le tramway parce qu'il est plus proche qu'avant… Bien que j'étais pas très loin… Mais ce serait vraiment faire le faignant de pas traverser les jardins familiaux pour y aller… Et puis en plus la balade n'est pas déplaisante… donc oui je me déplace plus en tramway, après je le faisais déjà un peu mais je suis d'autant plus incité à le faire… Sur les pratiques écolo, non, ça n'a rien changé… Non parce qu'on était déjà motivé, donc on faisait déjà le tri sélectif, on faisait déjà tout… Je pense pas que l'écoquartier nous ait appris grand-chose sur les pratiques écologiques… On n'a pas changé, genre on met pas de pesticides dans la jardin voilà… C'est déjà un truc qu'on faisait… Donc non, pas de changement.

MA : *Pratiques tu les commerces du quartier ?*

Oui, parce que moi j'ai toujours été attaché à aller dans mes commerces de proximité et en plus ils sont de bonne qualité. La boulangerie est une bonne boulangerie, surtout une bonne patisserie. Y a le chocolatier vendeur de thés qui est vraiment, qui fait de très bons produits. Et puis bon la brasserie où je vais un peu moins, c'est pas de la mauvaise cuisine mais c'est pas original c'est un peu moins mon truc… Après de mes futures clientes y a l'opticienne du quartier donc tu vois ça m'est utile les commerçants de proximité…

MA : *A propos de tes clients, est-ce que tu y avais pensé avant, puisque tu as quand même un vivier de clients potentiels puisque le quartier est peuplé pour bonne partie de gens jeunes…*

C'est sûr. Mais c'est après coup que je me suis dit ça… Mais en même temps il va y avaoir une super crèche avec soixante-dix places qui va s'ouvrir… Donc tu sais il va y avoir de la concurrence et apparemment y a pas mal d'assistantes maternelles qui sont aussi installées pour le coup… donc je pense pas que ce soit… Moi déjà c'était pas du tout mon truc, enfin j'ai pas pensé le truc comme ça… C'est sur que je me disais que… Enfin moi je me disais surtout que les assistants maternels ils en cherchaient beaucoup… En soit c'est un métier qui est recherché parce que les parents ont beaucoup de mal à trouver des modes de garde. Donc je me disais que sur Nantes ça pourrait être quelque chose qui fonctionnerait mais après je me suis pas dit pour autant que la quartier serait une source de clientèle plus que ça… D'ailleurs les deux familles qui vont faire appel à moi c'est des gens qui travaillent sur le quartier mais qui y vivent pas forcément… C'est vrai que j'avais pas forcément pensé aux habitants proches comme une source de clientèle. C'aurait pu être quelque chose qui aurait motivé mon choix mais non… Y avait tellement tous les autres facteurs que celui-ci n'aurait pas rajouté grand-chose. C'est sûr que c'aurait été une zone désertique je m'y serais pas installé quoi. C'est sûr que d'une certaine manière j'avais l'assurance d'être toujours dans le tissu urbain nantaise donc de toujours profité de sa dynamique. Y avait l'idée, y a toujours cette idée là…

MA : *Et donc la question finale, ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Comme on l'a vu, enfin vu à la télé. C'est, tu sais les quartiers dans les pays nordiques mais sans les pays nordiques parce que j'aime beaucoup les pays nordiques mais je suis plus frileux que la moyenne du finlandais. J'aime beaucoup leur conception de la société sur plein de points. Quoiqu'elle est très rigoureuse donc… c'est pas si funky que ça. Ils sont pas très funs, c'est des gens d'ailleurs qui explosent un peu… les étudiants ils sont hyper carré et ils se bourrent la gueule à n'en plus pouvoir le week-end, c'est pas… Mais bon voilà ils sont pas très spontanés. Mais c'est vrai qu'après ils ont… ils prennent des fois des bonnes décisions

notamment d'un point de vue écologique et c'est vrai que ces quartiers d'habitations où les familles ont vraiment de l'habitat partagé… des laveries communes, un self ou une cuisine commune… et donc ils partagent ces moment de convivialité et en même temps ils font baisser toutes leurs charges et tous les frais qui vont avec… Mais l'idéal ce serait qu'en plus ce ne soit pas limité qu'à des projets bobos. Parce que je sais qu'on ne fait que de me parler qu'à Bottière-Chénaie, pas loin en tous cas y a ce type de projet qui a été monté d'une maison avec une pièce commune, enfin un habitat un peu… Je sais pas où ça se trouve, on fait que de m'en parler. A chaque fois que je croise des architectes ou autre, ils me disent « oui alors, vous connaissez ça ?.... » et ils sont jamais capables de me dire où ça va se passer donc je sais pas si toi t'as des infos…

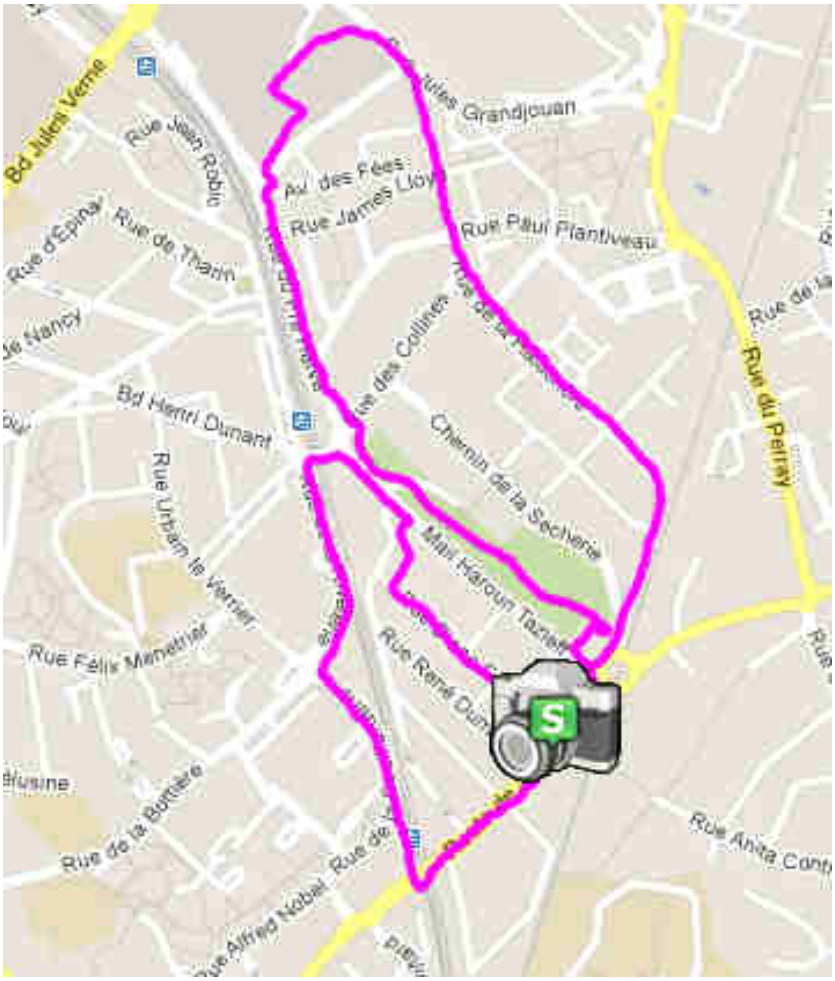
MA : *Oui, ça va se faire en haut de la rue de Sècherie, au niveau du dernier îlot après le Nouveau Monde. En face de la villa déchets.*

OK. J'en avais entendu parler qu'ils recherchaient des personnes pour… Après j'imagine qu'au niveau du droit, de la propriété c'est pas évident… Oui, donc voilà donc y aurait ça mais avec le côté je pense en plus tenons nous tous pour la main… hommes et femmes de toutes origines et de tous milieux sociaux… [rires] Oui on pourrait dire qu'y aurait pas de ça… Mais bon après c'est tellement complexe parce qu'il y a toute la société autour parce que de toute manière un habitat en soi… Voilà on est un peu là sur l'habitat individuel donc c'est ça qui prône… on cherche à faire des trucs un peu plus collectifs mais dans une société qui elle n'a pas changé d'état d'esprit ni de mode d'organisation, notamment d'acquisition des ressources parce que finalement c'est toujours bien de vouloir mélanger les choses mais chacun doit pouvoir apporter son petit salaire… donc de toute façon il y a quelque chose qui est un petit peu une utopie, d'ailleurs c'est pour ça que souvent ça se fait entre personnes, c'est un peu comme la ville d'Aurora en Inde, je crois que c'est Auroville, c'est une ville qui est… bah ce serait un peu ça, y aurait un peu ça. Donc Auraroville, c'est une ville qui… c'est un trip des années soixante… mais très sérieux parce que c'est appuyé par l'UNESCO et en fait ce sont des personnes de tous horizons, de toute nationalité, qui vivent dans cette ville sans avoir de propriété mais un droit d'utilisation de leur habitat une fois qu'ils l'ont. Et qui vivent complètement dans le partage où en fait chacun participe à la vie de la communauté à travers différentes activités, différents secteurs d'activité. Et chacun se voit attribuer la même somme quelque soit l'activité pour essayer d'en vivre et on est avant tout dans du participatif mais à fond… Et c'est un peu une ville utopique avec des principes inspirées du… Parce que c'est quand même un gourou indien qui était aussi prince, qui a utilisé ses terres pour développer une école de pensée et en même temps pour mettre en place ce projet, qui a même plus aux autorités internationales et qui en même temps regroupe deux milles personnes, ils ont compté en avoir cinquante milles mais finalement ils n'ont jamais réussi à atteindre ce chiffre là. Donc c'est un ville un peu hors… qui voudrait réunir tous les individus quel que soient leurs… et au final ce ne sont que des gens de niveaux de vie et culturels assez élevés… qui en ayant marre de vivre comme des individualistes consumériste… après avoir fait carrière et avoir finalement eu pas mal de revenus sont allés complètement s'investir dans ce projet et y amener leurs fonds et tout… Et d'ailleurs il faut maintenant pour y rentrer il faut pouvoir faire construire sa maison donc il faut déjà avoir des moyens, il faut avoir trente, quarante milles euros pour avoir sa maison là. Et ensuite y a plein d'autres soucis qui arrivent parce que y a pas un système éducatif complet jusqu'au lycée. Donc même mon habitat idéal correspondrait pas forcément à un idéal de vie. Parce que finalement travaille toujours un mode de

fonctionnement sociétal. En tous cas, sans être utopiste, un habitat où il y est pas forcément d'idée fixe, sans personne autour avec des idées fixes sur ce que les choses doivent être ou pas être… quelque chose de modulable, voilà, flexible en fonction des personnes qui s'y trouvent et dans la concertation… après quelque chose qui me coûte pas trop cher, un habitat qui me coûte pas trop cher, qui soit agréable…. Dans le côté pragmatique c'est ça : habitat pas cher, agréable à vivre, voilà.

HN20	**Date :** 16/05/2012
	« Statut habitant » : locataire, FJT
	Investissement/loyer : 400€/mois
Climat de visite : beau, sec, chaud	**Adresse :** Place du Commandant Cousteau
	Arrivée : février 2012
Durée de la visite : 54 min	**Appartement :** T1
Longueur du parcours : 4107 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h32 min	**Profession :** sans emploi (suit un DEU littéraire)
Sexe : M	**Vie associative sur la quartier :** Non
Age : 25 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0 +	
Place du Commandant Cousteau	2 :20	Par où commencer ? je sais pas… Là on est place du Commandant Cousteau. Donc du coup moi je connais pas trop parce que ça fait pas très très longtemps que je suis là.

Rue Diane Fossey	2 :45	La dernière fois que je suis passé ici y avait pas autant de bâtiments. Je trouve que ça construit un peu trop vite à mon goût. Après moi je suis pour l'écologie donc je trouve que c'est pas une très bonne chose. Y a de plus en plus de bâtiments et de moins en moins de verdure. Ca bétonne à fond. Et puis il y a de plus en plus de voiture, c'est assez incroyable. L'architecture… c'est un univers calme en fait, assez calme, qui veut mettre en avant l'écologie un peu : comment c'est fait, la couleur et tout ça. Donc pour moi c'est ce qu'ils veulent mettre en avant entre guillemets. MA : *Ca fonctionne ?* Vu que ça bétonne de partout à mon avis non. C'est vrai que c'est pas mal bétonné quand même. Et puis y a aussi un contraste entre les cités qui sont juste derrière et celles-là qui sont juste neuves quoi. Ca fait un contraste assez incroyable. En fait on dirait qu'ici ça fait très très chic entre guillemets. C'est le ressenti que j'ai eu de tous mes amis qui sont passés me voir. Ils m'ont dit que ça faisait très propre, très classe. Je sais que moi quand je me ballade des fois derrière, ça fait un peu moins propre que ces bâtiments là en fait. Ca fait vraiment un grand décalage. Même si après c'est pas non plus le cas mais de loin ça fait ça, ça fait vraiment très propre… Là ça construit encore. C'est la première fois que je passe ici en fait. C'est la première fois que je fais tout ça. Moi je préfère la verdure et tout ça… après les éoliennes je sais pas trop quel rôle elles ont là. Moi je trouve que comme je te disais tout à l'heure ça fait trop bétonné. MA : *D'un autre côté c'est encore la ville…* Ouais, c'est encore la ville et il faut des logements pour tout le monde. C'est une bonne chose pour ceux qui n'ont pas de logements.
Rue des Collines	07 :25	Là c'est vraiment très calme aussi. Calme dans le sens où on aurait pu pensé qu'avec le nombre d'habitants qui arrivent à chaque fois, surtout dans la résidence, que ça aurait pu être beaucoup plus bruyant et y aurait pu avoir beaucoup plus d'engueulades, de vols, tout ça… Et pour le moment non, j'ai pas ressenti ça et je ressens plutôt un univers très calme, convivial. Et pour l'instant je trouve ça vraiment très bien. C'est plutôt positif parce que c'est quand même assez animé, les gens quand même ils se parlent. Même si c'est pas tout le monde qui se parle mais les gens quand même se parlent, ils font des choses ensemble, tout ça, ils cherchent à se

		rencontrer. Donc pour moi c'est dans un sens assez positif pas dans le sens négatif.
Mail Haroun Tazieff	08 :52	Dans la résidence où je suis… après nous ne sommes que des jeunes d'un certain âge donc je pense que c'est plus facile de discuter avec chacun d'entre nous. Là je connais pas du tout mais je pense que ça nous ramènera quand même sur la résidence. Ici je connais pas trop mais je sais qu'après si on continue tout droit ça nous mènera vers Leclerc, vers la piscine tout ça et l'hôpital Jules Vernes. Et là ça nous mènera vers la cité que je connais pas trop.
Tunnel sous le tramway	10 :10	Là disons que c'est pas pareil que là-bas en fait.
Rue de la Riveterie	10 :36	C'est un peu le pont qui marque le changement de territoire. Le changement d'endroit est assez brutal en même temps. Parce que là on voit que c'est un peu plus bétonné que là-bas, y a moins de verdure. T'as l'impression d'être étouffé un peu de ce côté-là. MA : *Qu'est-ce qui te donne cette impression là ?* C'est, comment dire, pas assez ouvert, niveau verdure y en a pas assez, y a plus de bâtiments, c'est plus confiné, c'est plus petit, ça don ne l'impression d'étouffer quoi. Alors que de l'autre côté c'est bétonné pareil, y a beaucoup de bâtiments sauf qu'on a l'impression de plus respirer. Je pense qu'ils sont plus petits et y a la façon dont ils sont disposés qui fait qu'on a l'impression de plus respirer, de se sentir mieux. Parce qu'il y a aussi plus d'espace de l'autre côté que de ce côté. Y a notamment la place Cousteau qui fait ça, y a pas de places, de parkings, qui sont assez larges et là c'est très petit comparé à l'autre côté. Après je peux me tromper mais c'est ce que je vois. Tu vois d'ici, je trouve et je vois que ça fait très propre, ça fait vraiment très propre… et ça fait neuf surtout, ça fait neuf et vraiment très propre. Si j'habitais en face je me dirais « bah ouais je préfèrerais habiter là-bas ». On rend le gens envieux sans le vouloir et après y en a qui le font exprès bien sûr… Mais oui des fois on rend les gens envieux et de loin on donne l'impression que les choses ne sont pas vraiment accessibles alors qu'elles le sont et c'est un peu dommage. Du genre, quand je passe là en voiture devant là où j'habite, quand je passais en voiture je me disais voilà c'est propre, que j'aurais bien aimé avoir un appartement là.
Rue de la Souillarderie	14 :35	Moi j'y suis et finalement c'est peut-être pas si… enfin c'est comme un appartement là-dedans. Mais là-dedans c'est fermé et pour moi

		j'ai l'impression que les gens ne respirent pas trop ici. Quand je regarde un peu comment c'est j'ai un peu cette impression là : les gens, les personnes qui vivent là-dedans, ne respirent pas trop. Donc là on va retourner sur le pont de la Souillarderie. Je suis déjà passé ici à vélo, mais vraiment comme ça, un peu à l'improviste parce que j'aime bien passer dans les endroits que je connais pas du tout pour voir comment c'est, découvrir ce qu'il y a dedans où ce qu'il y a pas. Je suis souvent à vélo et après comme le vélo ça va hyper vite je peux passer un peu partout en fait. J'ai habité dans pas mal d'endroits et ça me fait pas penser à un autre endroit en particulier. Cet endroit là est propre à lui-même mais des bâtiments comme ça, confinés pareil, j'ai déjà vu ça dans plein d'endroits. Y en a partout. De l'autre côté c'est plus différent parce qu'il y a beaucoup de couleurs, les bâtiments sont pas forcément installés pareil. Et là ici c'est pareil, tu vas dans le Sud de la France tu retrouveras pareil. Alors que là je pense que tu vas dans le Sud de la France ou dans le Nord à mon avis l'architecture ne sera pas pareille. Donc là à droite normalement y a la maison de retraite avec les petits vieux.
Route de Sainte-Luce	18 :51	MA : *Ce pont là, c'est la porte d'entrée ?* Comparé à tout à l'heure le pont de l'autre côté ça fait une porte d'entrée qui marque un nouvel endroit, un nouvel espace. Un nouvel espace avec un peu une frontière, une autre frontière, tu sors de la ville, tac tu rentre là. Ca fait un peu petit frontière et tu vois on regarde et comparé à tout à l'heure c'est pas pareil. Aussi par ici ça construit pas mal, je sais pas ce qu'ils construisent en face, je crois qu'ils font un gymnase là en fait mais je sais pas trop. MA : *C'est ça, à côté il y aura un centre commercial.* Ah ouais mais pourtant y en a déjà un à côté, le Leclerc Paridis. Je pense que ce sera plus petit, genre un Carrefour Market ou un truc comme ça. De loin quand on regarde les deux c'est vraiment pas pareil… Mais je sais pas si c'est fait exprès le fait d'avoir construit ces bâtiments là plus petits, plus propres c'est normal, avec une architecture plus raffinée que celle de gauche et d'avoir fait ça derrière les voies de tram. D'un autre côté je sais pas s'ils auraient eu la place pour le

		faire de l'autre côté. Pour le moment parce qu'apparemment après y aura plus de bâtiments y a plus de verdure ici. C'est pour ça que tout à l'heure j'ai dit qu'on avait plus l'impression de respire par ici que de l'autre côté. Du moins pour l'instant… parce que si ça construit par la suite c'est un peu dommage. Ca va être dommage parce que c'est bien parti pour. Là on va vers le parc. Le parc j'y vais pas beaucoup parce que je vais plutôt en ville dans le… parce qu'il y a un parc asiatique en fait en ville, je sais pas comment il s'appelle, c'est un petit parc qui fait très asiatique. Et du coup j'y vais souvent pour lire ou pour me poser le midi quand je suis en ville, pour manger, pour faire… parce que je sais pas, j'aime bien être là-bas, me poser là-bas, être au calme en fait. Des fois ça m'arrive… j'ai été une fois à la bibliothèque a côté mais sinon le parc j'ai pas trop l'occasion d'y aller parce que la journée je suis pas mal à rouler, à faire des choses donc le parc là j'ai pas vraiment l'occasion. Je suis pas mal occupé, parce que je vais souvent à la piscine à côté. Je vis très peu dans le quartier. Je connais les endroits pour sortir un petit peu donc dans le quartier je connais entre guillemets les raccourcis. Avant pour aller à Leclerc par exemple je prenais la grande montée qui était là et depuis peu je l'emprunte un peu moins. Pourquoi ? C'est pas parce qu'il y a la montée, parce que la montée en vélo ça me dérange pas du tout. Je sais pas…
Place du Commandant Cousteau	23 :45	Ici je pense que c'est une très belle place parce qu'aujourd'hui c'est mercredi y a des activités, y a le marché, et je pense que c'est une place qui est assez conviviale et que ça peut être un lien de rencontre pour les gens qu'on connait pas trop. Qui plus est y a un restaurant et un coiffeur qui font que ça ramène des gens qui connaissent pas trop. Et ça peut être le point de départ d'une vie de quartier.
Mail Haroun Taziefff	24 :45	Et puis le fait qu'il y ait de la verdure en face, quand tu manges par exemple au restaurant ça fait que tu te sens à l'aise de suite. Du coup on va passer derrière la bibliothèque. Ca fait quand même grand ici, ça fait espacé en fait. La bibliothèque est bien faite même s'il manque un peu de couleur dessus. Ca fait boum, direct. En plus avec les vitres je pense que ça ferait vraiment pas mal. C'est vrai que ça manque un peu de couleurs parce que bon quand on regarde juste à côté on voit que là y a plein de couleurs différentes et y a de la verdure.
Parc	25 :50	Là on a de la chance, il fait beau mais là on arrive et boum c'est bétonné à mort, bétonné à fond et ça fait un peu triste cette bibliothèque alors que normalement une bibliothèque c'est fait

		pour être au calme pour être joyeux et là ça ne donne pas très envie d'y aller. Où est-ce qu'on peut passer ? Je sais plus. Ah, par là. Ici ça me plait parce que moi j'aime bien être au calme et m'évader un peu. Me poser là que ce soit avec un livre ou sans rien. J'aime bien me poser et réfléchir sur plein de choses en fait. Là je connaissais pas trop, c'est la première fois que je me ballade ici met ça m'a l'air… ce que je vois malgré le bruit des chantiers je pense que c'est un endroit qui est assez paisible et tout. Ils veulent plus mettre en avant le côté naturel et le côté écologique. Le côté écologique avec les éoliennes à gauche et puis la petite rivière qui descend un peu, les morceaux de bois sur le béton là-bas, garder un peu de verdure. Moi je verrais un paysage un plus de campagne en fait, parce qu'il est clair qu'on verra pas ça en ville. En ville y aurait déjà 200000 voitures qui passeraient, y aurait les bruits de voiture et là le seul bruit qu'il y a c'est le bruit des chantiers. Je pense que ça attire quand même pas mal de personnes à venir habiter dans ce genre d'endroits qui est calme en fait. Quand on passe de loin même si ça fait entre guillemets beau quartier de ce côté-là mais là ça fait quand même vraiment très calme. Et moi personnellement je pense que de nos jours les gens sont pas assez calmes et de ramener ce genre de verdure là c'est une bonne chose. Après c'est mon point de vue. Ca permet d'apaiser la tension qui règne parce que c'est vrai qu'il y a quand même une tension assez incroyable. Donc moi je pense que ça permet d'apaiser en face, je pense que ceux qui habitent en face le soir sont contents de rentrer chez eux le soir et de se dire « j'ai quand même ça si je veux m'apaiser un petit peu, je m'assois là et je pense à rien, je peux même fermer l'œil ». Et les petites maisons qui sont en bois bétonné c'est des jardins ? MA : *Ce sont des jardins familiaux.* Du coup je sais pas trop à quoi servent les éoliennes, faudrait que je demande. Après je pense que ça fait un effet aussi mais… Je pense que ça doit ramener de l'électricité mais à quoi ? où ça ? pourquoi ? Ca [la villa déchets] je savais pas qu'on pouvait visiter. [il s'arrête devant les panneaux, les lit] C'est là comme décoration en fait c'est ça ? On va prendre par ici.

Rue du Pré Hervé	33 :55	Si c'était ouvert c'aurait été pas mal quand même parce que c'est vrai que je passe souvent devant quand je vais faire mes courses ou quand je vais à la piscine ou autre… Et je vois jamais personne à côté ou à l'intérieur. Là ça fait penser à un univers beaucoup plus familial ici. Y a plus de maisons, tout ça, donc c'est un peu plus familial. On va continuer par ici, là-bas je connais pas. En tous cas y a moins de bâtiments, y en a beaucoup moins de ce côté-là, plus de maisons un peu entre guillemets espacées parce que c'est pas trop espacé non plus. C'est entre guillemets plus calme que les autres parce qu'il y a pas énormément de bruit comparé à ce qui est à côté. Y a beaucoup plus de bruit en face que par ici. MA : *Ce sont les endroits où tu passes essentiellement pour faire tes courses et aller à la piscine ?* Oui. Je passe par là parce qu'il y a beaucoup moins de voitures qui passent et quand t'es à vélo c'est agréable de pas avoir trop de voitures qui passent, on ne sait jamais ce qui peut se passer. C'est quand même assez spécial parce que d'un côté on a des anciens bâtiments, de l'autre côté on a des bâtiments limite flambants neufs et de l'autre côté on a des maisons individuelles. Donc ça fait vraiment 3 univers assez particuliers en peu d'espace. Enfin en peu d'espace, c'est pas non plus immense, mais en peu d'espace tu as déjà 3 univers. Et ça dépend, des fois j'aime bien avoir des grands espaces ou des moins grand espace, mais celui qui m'attirerait le plus c'est celui-ci, là où on est. Le côté maison, le côté jardin parce que j'aime bien m'évader un peu, me mettre au jardin et me poser un peu. Qui plus est quand il fait beau come aujourd'hui c'est agréable de se dire qu'on peut aller dans son petit jardin, se poser et tranquillement ne penser à rien d'autre. Sinon je le fais des fois mais pas souvent. Avant j'habitais dans une maison et je pouvais plus le faire que là.
Parking de la clinique Jules Vernes	38 :54	Alors en face de nous on a la piscine, à gauche la clinique. Et juste en face, à droite de la cuisine, je sais plus trop ce que c'est, c'est plus des magasins je crois, magasins, bureaux et banques, tout ça. En face y a le grand magasin Leclerc et là t'as une petite aire de jeu ou des fois je passe pour jouer un peu. Parce que je joue au foot donc des fois je vais par là. Quand je vais à l'entraînement c'est plus loin. On va aller à gauche.

		Regarde le terrain, y a plein de sable dessus donc tu peux glisser facilement et tu peux te faire mal sur les barrières en bois qui sont là donc c'est pas très bien, enfin moi je trouve pas ça très bien parce que si t'as pas des bonnes chaussures qui agrippent un peu ou si tu as des chaussures qui agrippent de trop tu peux te fouler la cheville en glissant.
Parking de la piscine	41 :13	Moi je trouve qu'ils ont quand même bien réussi tout ça. C'est-à-dire les constructions et tout même si y a quelques univers différents. Je pense que les univers qu'ils ont réussi à faire les gens arrivent quand même bien à s'entendre. Du moins… après j'ai pas été voir les autres univers mais moii je trouve pas qu'il y ait des tensions particulières. La piscine y a beaucoup de monde. Faut trouver les heures où y a pas beaucoup de monde mais… Le magasin Leclerc qui a aussi grossi en place, qui a pris énormément de place. C'est pratique d'avoir ça parce que dans les petits magasin dans le genre Carrefour City ou Market ou Lidl y a pas beaucoup de choix.
Rue Jules Grandjouan	42 :58	Alors c'est par là… Du coup c'est vraiment très pratique d'avoir un grand magasin aussi grand que ça parce qu'il y a des trucs que tu vas pas obligatoirement trouver dans les petits magasins et qui sont peut être plus avantageux ici que dans les petits magasins.
Rue de la Haluchère	43 :43	Le désavantage qu'il y a c'est que Leclerc c'est vraiment très très grand et que si tu veux faire tes courses le vendredi ou le samedi soir c'est vraiment trop rempli. Tu peux vite attendre à la caisse une heure tellement y a du monde, tellement y a la queue. Après moi, vu que je travaille un peu dans la grande distribution je sais à peu près les horaires où aller ou les caisses à prendre. Les gens se dirigent souvent vers les caisses qui sont au milieu et plus à droite aussi, ils ne vont jamais près des caisses qui sont à l'accueil, c'est ce que j'ai remarqué. Et aller faire ses courses entre 16h et 18h parce qu'après les gens sortent du boulot, quand on peut le mieux c'est d'aller le faire l'après-midi mais après 14h parce que le midi t'as toutes les personnes qui sortent du travail mais qui vont prendre à manger et là c'est rempli donc à éviter si on peut. Dans le genre, ne jamais aller les soirs de match à la Beaujoire. C'est le bordel. Le petit jardin pour enfants qui est là est sympa. MA : *Tu connais bien par ici ?*

		Non. Je passe un peu parce que c'est l'autre chemin qui mène à la résidence. Là je trouve ça assez sympathique qu'ils aient fait une petite aire pour enfants même si les enfants ne content pas de ça en général. C'est pas varié, la première impression que j'ai c'est que c'est pas assez varié, ils peuvent vite s'ennuyer les petits enfants. Là on va tout droit mais là t'as des chemins où peut retourner vers la résidence. A vélo c'est plus agréable que quand je vais en ville où là y a beaucoup de circulation. En fait je le fais souvent par le truc militaire, donc à droite, je pars d'ici, c'est juste avant le super U, tu peux tourner à droite, donc moi je passe par là et ça contourne tout le boulevard où y a les feux. Je préfère passer par là parce qu'on sait jamais ce qui peut arriver. En plus, y a les bus boulevard Dalby et ils s'arrêtent pas, la plupart du temps comme ils savent qu'ils sont prioritaires ils s'en moquent donc ils passent. Là tu as les deux univers côte à côte. D'un côté tu as les maisons et c'est un peu plus mélangé de ce côté-là. Le mélange c'est une bonne chose certaines fois et certaines fois non. Je pense que si tu mélanges trop de choses tu peux avoir un peu de tension entre les voisins mais après je pense que même dans les résidences où t'as pas trop de mélange tu peux avoir des tensions aussi… Après je parle pour moi, je me connais donc je sais que je pourrais être n'importe où j'aurais pas de souci à me faire parce que je suis cool avec tout le monde, je prends pas tout au premier degré. Je trouve que ça ne sert à rien de s'énerver, c'est plus histoire de choper un cancer à s'énerver qu'autre chose. Si ça va pas vaut mieux discuter et trouver une solution mais après tout le monde n'est pas pareil, tout le monde ne l'entend pas de la même oreille malheureusement, sinon y aura pas autant de guerres dans le monde. Donc tout le monde ne l'entend pas pareil malheureusement. Y a des gens qui oublient de discuter, des voisins qui oublient de discuter entre eux et qui s'énervent tout de suite. MA : *Tu vois ça au FJT ?* Non ça m'est pas encore arrivé. J'ai pas encore vu de jeunes s'énerver… enfin moi aussi je suis jeune mais j'ai pas encore vu d'autres personnes d'énerver ou quoi que ce soit. Peut-être que c'est déjà arrivé mais j'étais pas là donc moi de ce que j'ai vu, non. Là juste à gauche tu as une voie de chemin-de-fer, je crois que c'est plus les trains de marchandises qui passent par ici. Les trains qui passent par là ne passent pas très souvent, ils doivent passer de l'ordre de 2 ou 3 fois par semaine, c'est rare. Il y a des feux qui

		disent quand il arrive ou pas mais les barrières comme il ne passe pas souvent ça ne sert pas à grand-chose donc ils ont bien fait de les enlever. Ici il fait un peu plus frais, je sais pas si tu le ressens mais il fait plus frais que là-bas. C'est parce que tu as plus de verdure par ici et je pense que respire mieux. Maintenant, de nos jours, où est-ce qu'on respire mieux je sais pas ?
Parvis de la médiathèque	54 :12	Mais là t'as plus de verdure, il fait un peu plus froid mais dans l'appart où je suis, il y a beaucoup beaucoup de chaleur. Donc le matin j'ouvre et l'après-midi je ferme parce qu'après c'est infernal. En fait le fait que l'après-midi le soleil bascule à ma gauche ça chauffe sur la fenêtre et les stores et du coup ça fait que ça s'échauffe et l'appartement est assez chaud. Mais là c'est vrai que t'as un petite différence de température entre où on était juste avant et ici.
Place du Commandant Cousteau	55 :40	Voilà, c'était ma visite. Je connais pas trop le quartier alors c'est plus mes impressions et ce que je pense.

Entretien

Je me déplace beaucoup, à vélo ou à pied. Ca m'arrive juste des fois d'aller en ville et de me balader tout l'après-midi à vélo en allant dans des endroits incroyables. Le soir ça m'arrive aussi de partir comme ça et de me poser dans un endroit, de partir à vélo, de regarder ce qui se passe.

Parcours résidentiel

Alors depuis ma naissance j'habitais en Martinique. Je suis né là-bas, j'habitais dans une maison individuelle au départ. C'était en plus en pleine campagne dans le Sud de la Martinique. Donc au départ j'étais chez mes parents. C'était jusqu'à mes 9 ou 10 ans. J'ai pas trop de souvenirs, je sais juste ça sur des photos mais après j'ai aucun souvenir de quand j'étais à la campagne.

Ensuite on a été dans une autre maison individuelle mais c'était plus en ville, à Fort-de-France, la capitale. C'était en plein centre-ville, un peu bétonné. Après y a des bons comme des mauvais souvenirs, comme partout où j'ai habité d'ailleurs.

Ensuite on a encore déménage, là j'habitais plus loin, c'était encore dans la capitale mais juste un peu plus loin. Là j'ai que des bons souvenirs. Donc pareil, dans une maison individuelle un peu à l'extérieur, un peu comme ici, un peu en campagne un peu en ville. Là j'ai vraiment que des bons souvenirs. Ca c'est très bien passé avec les gens qui étaient avec moi. C'était entre mes 11 et 12 ans je sais plus, ça fait loin tout ça…

Après on a encore déménagé, là j'habitais carrément au Nord-est, à Trinité. Je sais pas si tu vois comment c'est… En fait la Martinique t'as un bout qui remonte comme ça [il dessine] et moi j'habitais dans le petit bout qui est là. Là c'était vraiment près de la plage, enfin il y avait

quand même quelques kilomètres avant d'être à la plage mais c'était les maisons qui étaient juste avant la plage. Là pareil, que des bons souvenirs. C'est là où j'ai commencé mon collège et ça c'est plus ou moins bien passé… Trinité c'est grand comme Sainte-Luce en gros. Au collgèe on grandit, on commence à se retrouver dans un univers propre à soi donc un peu plus d'autonomie et entre guillemets d'affirmation. Parce que jusqu'à cette époque là j'étais assez réservé.

Après j'ai fait un petit passage d'un an et demi en France vers 13 ou 14 ans. Donc je débarque en métropole, je découvre un autre univers, d'autres façons de vivre, d'autres personnes… d'où je me sens un peu perdu durant les quelques mois où je suis là. J'étais vraiment perdu, je savais pas où donner de la tête, parce que quand on sort de la Martinique ou c'est un peu plus cool, un peu plus posé, là j'arrivais dans un endroit où c'était un peu plus speed. C'était à Nantes, enfin au Cellier, c'est vraiment en pleine campagne. Moi j'étais vraiment content d'y aller parce que je voulais changer d'univers, j'aime bien aller un peu partout même si ces derniers temps je me suis posé un peu trop à mon goût. J'aime bien aller un peu partout donc quand mes parents m'ont dit « on va partir en France pour on ne sait pas combien de temps », j'étais content, j'étais le premier à dire que j'étais content. Mais c'est vrai qu'entre être content d'aller quelque part et le voir, le vivre, vraiment sur place, c'est différent… Donc au départ j'étais un peu perdu et j'avais pas trop départ ce qui est logique et normal quand on connait pas. Du coup j'ai appris à connaître, j'ai observé. Ca m'a fait un peu un choc, je connaissais pas le tram [rires], je connaissais pas… ça m'a un peu fait un choc au début et après je me suis habitué. J'ai observé, j'ai regardé et j'ai appris tout doucement comment ça fonctionnait, comment étaient les gens. C'est pas du tout la même chose qu'en Martinique, c'est plus speed et c'est plus direct je trouve. Donc ça pendant un et demi.

Après le retour en Martinique. Là c'était… je me suis retrouvé à la maison entre guillemets. Là ça m'a fait bizarre de rentrer en Martinique. Parce que quand tu pars de la Martinique pour aller en France tu découvres une autre culture, tu t'habitues parce que quand on est petit on s'habitue assez vite je pense… et puis là on revient et là y a pas mal de choses qui ont changé ente temps et on se dit « wahouh ». Tu te dis « y a 2 jours j'étais par moins 5 en France et là j'arrive il fait 29 ». Ca fait un changement alors que moi j'étais pas si mal en France. Moi je voulais rester… j'aurais voulu rester mais bon quand on est jeune on suit ses parents, on a pas trop le choix. Du coup je suis retourné dans le Sud de la Martinique, à Sainte-Luce, pas Sainte-Luce-sur-Loire mais Sainte-Luce en Martinique, c'est rigolo. A toutes les personnes que je raconte ça ils sont peu… c'est incroyable. Oui Sainte-Luce en Martinique ça existe. Là j'étais à 100 mètres de la plage en gros, en plein ville dans un petite ville. Je sais pas comment te décrire ça… je sais pas si tu connais un peu mais une petite ville comme Thouaré, à peu près comme ça, Thouaré, Mauve… Du coup aussi très touristique. Tout le Sud de la Martinique est vraiment très touristique. Au départ un contexte particulier parce que quand tu arrives là-bas en cours d'année scolaire se trouver des amis c'est pas facile parce que souvent c'est déjà fait. Donc mes amis je me les suis pas trouvé à l'école, je les ai trouvé parce que je suis sorti, parce je voulais pas rester chez moi à rien faire, parce que je suis allé vers les gens. Du coup au départ c'était difficile et après ça a été une bonne expérience. J'y suis retourné j'allais sur ma quinzième année et je suis resté là-bas jusqu'à mes 21 ans.

MA : *Comment tu vivais l'aspect ville touristique ?*

C'est un peu bizarre au départ parce que tu arrives dans un endroit… en fait j'avais grandi un peu avec le côté tourisme mais en fait quand je suis passé en France y avait beaucoup moins ce côté-là. Donc le retrouver quand je suis revenu… et là c'était vraiment touristique à fond. C'était un peu étrange donc au début un peu de mal à avoir des repères, un peu mal dans tout ça, et ensuite ça l'a fait. En fait ça change tout le temps… après on en profitait avec les potes pour draguer les filles dans les hôtels [rires] mais ça change tout le temps. Tu peux passer de l'extrême où il y a beaucoup beaucoup de touristes comme les grandes vacances et pendant un petit moment y a rien, tu te retrouves sans avoir d'activités, nada, y a rien, et après ça peut se reremplir très très rapidement et y a nouveau rien… Donc c'est ça la particularité : t'as des jours où tu vas sortir, tu vas voir qu'il y a une excitation particulière en fait parce que tu vas voir les vendeurs qui vont s'agiter pour mettre en avant leurs produits, les magasins qui vont être un peu plus décorés, y a une excitation particulière par rapport à ça et c'est vraiment ce côté-là aussi qui est incroyable. Quand t'es touriste tu regardes un peu partout donc les touristes te regardent, ils regardent ta maison… et donc les touristes ça regarde à fond et même les habitants. Dans ces îles là le truc c'est que les gens sont très très observateurs en fait, un peu trop d'ailleurs, du coup oui des fois tu as l'impression d'être observé sans l'être, malheureusement c'est come ça. Et puis c'est très réduit, en un an j'avais fait pas mal de choses et tout le monde était au courant, c'est comme ça. C'est le propre des îles en fait, petit milieu, ça parle beaucoup, ça observe un peu trop, ça parle pour rien dire en fait… De ce côté-là je ne regrette absolument rien. Ca je suis content de l'avoir fui, moi j'aime pas trop m'occuper des affaires des autres donc j'ai pas envie qu'on se préoccupe de mes affaires non plus. Et puis les touristes… bah les touristes sont là pour faire du tourisme quoi, y a très peu de touristes qui vont venir le sac au dos, y en a très peu. Le reste… chaque fois qu'on allait voir des filles dans leur hôtel souvent c'est que les gens restaient dans leur hôtel tout ça… et moi de mon côté je trouvais que c'était du n'importe quoi parce que pour moi tu peux pas aller dans un endroit que tu ne connais pas et te dire que t'as passé des vacances dans l'hôtel, pour moi c'est juste impossible… Après tout le monde a pas la même vision mais pour moi c'est pas concevable. Je sais pas, tu viens, tu payes assez cher quand même le billet, parce que c'est quand même assez cher surtout en pleine période, donc pour moi c'est juste inconcevable d'aller à l'hôtel et de dire « je reste là pendant 3 semaines ou un mois », piscine, plage, non… Donc du coup c'est pour ça que je disais que les touristes font du tourisme. Ils sortent pas trop, ils observent beaucoup, ils prennent beaucoup de photos. J'ai une image de ma mère habillée à l'Antillaise pendant le carnaval et qui se fait prendre en photo par les touristes. C'est pour ça qu'il y a des fois où je suis pas tout à fait d'accord avec le truc. Après c'est l'image des Antilles aussi et je peux comprendre que les types qui connaissent pas trop puissent vouloir des souvenirs. Mais j'aime pas trop les trucs comme ça où on te colle une étiquette de « ça, tu es ça, et il faut que tu sois ça », je suis pas du tout pour ça en fait. Je supporte pas ça quoi.

Et du coup retour en France, à 21 ans… je reviens à l'armée en janvier. C'était un contrat de volontariat qui devait durer minium un an et qui a duré maximum 3 mois [rires]. D'où Brest… j'ai débarqué il faisait froid, il fasait -1°C ou -2°C, tu revenais de la Martinique, y a 2 jours t'étais en short sur la plage pour fêter le jour de l'an… Là t'arrives, marine nationale, le commandant qui te parle, t'as le droit de rien faire…

MA : *Je suppose que tu vivais en caserne, tu peux m'en parler un peu ?*

Alors la vie en caserne déjà c'est le respect d'autrui mais c'est très très carré aussi. Faut respecter les horaires, arriver 5 à 10 minutes en avance quand on doit faire des choses… Le côté strict, le côté vraiment strict, le côté respect des grades, de la hiérarchie. Le côté un peu speed aussi parce que l'armée c'est quand même très speed, faut que tu sois prêt dans les temps, tout doit être carré, au millimètre près même. Là-dessus ça m'a fait un petit choc quand j'y suis rentré parce que ne serait-ce que le matin faut se lever tôt et te préparer pour être là au garde-à-vous à 8h du matin. Sachant qu'on était 10 dans la chambre, 5 d'un côté, 5 de l'autre, et t'avais une douche pour 10 personnes et 4 lavabos pour les 10. Donc c'était vraiment une organisation, le premier qui se levait c'était le premier qui avait la douche et c'était le premier qui avait l'eau chaude aussi. Donc quand il fait froid il faut se lever tôt. Donc c'est une vie en collectivité assez dure en fait mais après ça t'apprend aussi à être rapide et à ce que les choses soient faites dans les temps aussi. Ca j'ai un peu perdu, je te le cache pas [rires].

MA : *Tu en es parti pour ça ?*

Non, c'était une histoire personnelle. Je regrette plus ou moins de l'avoir quittée mais c'est comme ça, c'est la vie, entre temps j'ai vécu d'autres choses pas mal. Je serais resté dans la marine j'aurais vécu des choses pas mal aussi. Pour moi c'était une bonne expérience vu que pour moi toute expérience est bonne à prendre. Du coup oui au départ le côté strict ça te tombe un peu dessus comme ça. Quand tu sors t'es libre, t'es libre entre guillemets et t'arrives après à la marine nationale et boum « faut que tu t'habilles comme ça, faut pas faire ça, faut pas avoir de bagues, pas de bijou, rien, faut que tes chaussures soient cirées tous les jours, chemises repassées, le lit fait, pas de pli dans le lit ». J'avais jamais fait ça moi. Je me suis dit « ohlala putain, je vais péter un cable », surtout qu'à cet âge là on est un peu rebelle entre guillemets, c'est l'âge où on commence à sortir et tu te dis « merde ».

Du coup j'ai quitté Brest et je suis allé près de la Roche-sur-Yon en plein campagne, vers Saint-Florent-des-Bois, par là, sur la route de la Rochelle. Donc je vais en pleine campagne et là c'est très étrange. C'est très étrange parce que je sors de la marine où j'étais qu'avec des jeunes et j'arrive en campagne où là je suis qu'avec des vieux. J'arrive… bon j'étais avec ma copine d'avant, d'où notamment pourquoi j'ai quitté la marine en fait… j'arrive, que des vieux. Je crois que c'est l'endroit où j'ai eu le plus de mal à me faire accepter. Parce que du coup que des anciens et les anciens ils sont têtus à fond donc tu ne leur change pas leur vison des choses. Et là, j'ai recommencé le foot et à partir du moment où j'ai recommencé le foot ça m'a permis de me refaire des contacts, si j'avais pas recommencé le foot je n'aurais jamais pu m'intégrer comme j'ai pu le faire par la suite. Ca m'a été très bénéfique par la suite en fait. Donc je suis resté là pendant un an, un an et demi.

Ensuite ma copine et moi on s'est quitté et après déménagement sure le centre de la Roche. Premier appartement tout seul, ça fait bizarre… ça fait bizarre d'avoir son premier appartement à 22 ou 23 ans. Au départ j'étais un peu perdu parce que la fille avec qui j'étais j'en étais vraiment très très proche, un peu trop proche, ce qui m'a valu d'être très mal un moment donné… Donc vu que j'étais dans un état où je voulais vraiment extériorisé tout ce qui s'était passé avant c'était bien et pas bien. Pas bien dans le sens où c'était sortie sur sortie, dépenses d'argent… être en retard au travail, un peu trop la fête quoi donc du coup un peu moins mature que maintenant. Donc je pense que ça m'a servi un peu pour la suite, pour maintenant déjà. Et bien dans le sens où j'ai rencontré des personnes qui sont pour moi des

bonnes personnes, j'ai eu vraiment la chance de les rencontrer… La Roche je m'y sentais pas bien, j'avais beaucoup de mal, je sais pas pourquoi mais j'ai toujours eu du mal dans cette ville là, honnêtement je pourrais pas dire pourquoi mais je sais que toutes les bonnes personnes que j'ai rencontré avec qui on en a parlé un petit peu c'est eux-mêmes qui m'ont suggéré de partir de la Roche parce que sinon ça n'allait pas le faire et que j'allais sombrer tout doucement. Du coup j'ai réfléchi, j'étais pas moi-même du fait aussi de la séparation avec mon ex, y avait un peu tout ça aussi… ce qui fait que du coup je me sentais pas du tout bien.

Du coup j'ai décidé de déménager. J'ai quand même mis longtemps à me décider et là je suis arrivé y a un an sur Nantes où là je rejoins un la famille qui est là et qui m'a un peu hébergé pendant pas mal de temps quand je suis arrivé. Ils m'ont expliqué les choses, ils m'ont donné des tuyaux et après je me suis reconstruit, je me suis fait à une nouvelle ville et pour mon bien j'ai trouvé ça plus sympa et plus enrichissant d'être à Nantes que d'être à la Roche-sur-Yon. Et là je m'y plait vachement. Après les choses ont du mal à démarrer professionnellement mais je pense que ça va le faire par la suite… Au début j'habitais en campagne du coup, c'est vers Bellevue donc Sainte-Luce-sur-Loire, c'est vraiment sur la Loire donc quand je sortais la verdure partout, très calme et quand tu sors tu mets le nez sur la Loire directement. Ce qui fait que là je me suis plus retrouvé, du fait que j'étais avec la famille ça allait beaucoup mieux donc ça va beaucoup mieux.

On s'est concerté, on a discuté et on a décidé que maintenant il allait falloir que je prenne mon envol entre guillemets, que je reprenne mon envol du coup. Et j'ai atterri ici au mois de février.

Entretien semi-directif

MA : *Ca s'est passé comment, tu as fait une demande* ?

J'ai fait une demande fin janvier, je pensais pas que ça allait aboutir. A cette époque là je travaillais encore à Carrefour la Beaujoire. J'ai fait une demande, j'ai bien expliqué mon cas, mon curriculum, tout ça, et ils m'ont dit « ok ». Enfin ils m'ont pas dit ça, ils m'ont dit « on verra avec la directrice de la résidence les places qu'il y a ». Parce que je crois que c'est une ou deux entrées par mois, je sais plus. J'ai pas attendu longtemps, même pas deux semaines, et du coup j'ai eu la réponse rapidement et j'ai trouvé ça assez chanceux. Donc j'ai eu la réponse, j'étais très très content. Donc quand j'ai eu les clefs, on m'a fait visité et je me suis tout de suite plu dans l'appart et jusqu'à maintenant ça va. Je me plais plus dans cet appart là que dans mon premier appartement à la Roche-sur-Yon.

MA : *Tu demandais à venir ici spécifiquement ou ça pouvait être n'importe quel FJT à Nantes ?*

Spécifiquement ici parce que comme avant je travaillais à Carrefour la Beaujoire pour moi c'était plus près pour le travail… Et je pense que même si je travaillais pas à Carrefour ici c'aurait été le bon choix parce qu'en ville je pense pas que c'aurait été le bon choix.

MA : *Tu n'avais pas envie de vivre au centre ?*

C'est pas ça, c'est que ça donnerait trop l'envie de sortir. Donc non. Je pense qu'ici c'est vraiment très loin, c'est un peu éloigné mais c'est pas trop loin de la ville.

MA : *Quelles étaient tes attentes ?*

J'avais pas d'attentes particulières en fait à part de vraiment reprendre mon indépendance. Parce qu'à partir du moment où j'ai commencé à travailler à Carrefour je sortais un peu plus donc plus de rencontres, notamment féminines, donc si j'étais resté là-bas avec ma famille c'aurait été difficile pour consolider certaines choses. Donc c'était vraiment plus retrouver mon indépendance et puis me construire un peu plus, dans l'avenir aussi.

MA : *Avant de venir ici tu avais quelle image de ce quartier ?*

Ce quartier là je le connaissais pas trop mais pour moi ca avait l'air très calme en fait. J'ai vu ça et j'ai vu que c'était très calme et puis comme on l'a dit tout à l »heure au niveau architectural, très chic quoi, très chic. Et sans connaître c'est l'image que j'avais, je pense que je m'attendais à ce qu'il y ait pas mal de jeunes. Après j'avais aussi un peu peur que ce soit trop bruyant parce qu'en fait quand on voit des quartiers calmes comme ça on se dit que ça cache quelque chose. Quand tu vois quelque chose de trop calme tu te dis « y a un truc qui va pas, y a anguille sous roche ». Et finalement je me suis trompé… parce que je veux que ce soit très calme aussi je pense que si je le voulais pas ça se passerait très mal parce que moi j'arrive à m'entendre… enfin du coup je m'entends avec certaines personnes de la résidence mais je ne sors pas du tout avec les gens de la résidence. Voilà, je mets certaines barrières un moment donné parce que sinon c'est pas bon.

MA : *Comment tu anticipais la vie en collectivité qu'on trouve dans un FJT ?*

Pas très bien. Pas très bien dans le sens où y a pas de mal de jeunes, on connait la vie entre jeunes ça peut vite te prendre la tête pour pas grand-chose, parce qu'en général quand on est jeune on est pas très intelligent. Donc j'avais plus peur de ce côté-là et je pense aussi que c'est pour ça que je les évite un moment donné parce qu'il faut pas se cacher que si tu cherches les choses tu vas forcément les trouver alors que si tu cherches pas… Du coup je regarde un peu et je vois les gens avec qui ça passera pas et les gens avec qui ça passera un peu plus. Je ne cherche pas non plus entre guillemets la mouise. Du coup ce qui fait que je suis un peu calme. Voilà.

MA : *Je retourne à l'échelle du quartier. Tu disais tout à l'heure qu'ici c'est un écoquartier, je peux te demander ce que c'est ?*

Un quartier écologique. Tout est dans le nom en fait, écoquartier, quartier écologique. Ca veut dire qu'ils veulent faire des choses écologiques. Ici, hormis les camions qui passent c'est écologique [rires]. Oui parce que là comparé à l'autre côté, oui, c'est plus espacé… mais bon après je sais pas.

MA : Où se situe la prise en compte de l'écologie ici ?

Je sais pas. C'est parce qu'ils ont mis des éoliennes en fait que ça fait écologique. Parce que l'écologie en fait c'est tout naturel et tout n'est pas naturel ici…

MA : *Donc ça ne correspond pas bien à l'image que tu en aurais ?*

Non, pas trop.

MA : *Qu'est-ce qui serait vraiment écologique alors ?*

Pfff… Déjà je viens de voir qu'il y avait des panneaux solaires en haut. Je sais pas trop. Après y a le tri sélectif qui est là, je viens de voir les panneaux solaires, on a vu les éoliennes mais elles sont pour moi assez lointaines. Donc je ne sais pas trop. Le quartier veut se faire voir écologique. On a vu tout à l'heure les bâtiments, y a un peu de verdure par ici, derrière c'est quand même un peu vert, là hormis le fait que ça construise y a un peu d'arbres et tout ça.

MA : *On ne te sent pas convaincu.*

Non, pas vraiment. Mais après ça dépend l'idée qu'on se fait de l'écologie aussi. S'ils pensent que l'écologie c'est comme ça… après ça peut fonctionner.

MA : *La maire met en avant un certains nombre d'éléments, tu as parlé de l'écologie mais elle insiste aussi sur l'idée de mixité sociale, de mélange de populations, est-ce que ça fonctionne ?*

Est-ce que ça fonctionne ? Pas beaucoup je trouve. Ca fonctionne mais pas autant que ça. Moi je vois pas autant de mélange entre les personnes. De toute façon on le voit quand il y a des animations ici, c'est toujours les mêmes qu'on retrouve. Rien que là tu vois, pourtant c'est des jeunes donc normalement les jeunes devraient plus se mélanger mais c'est toujours les mêmes qu'on voit. Je veux pas faire de clichés non plus mais les noirs trainent avec les noirs, les arabes trainent avec les arabes et les blancs trainent avec les blancs… voilà y a pas de mélange, tu vois. Je vois pas trop la différence, pour moi c'est toujours la même chose, c'est pas parce qu'on vit côte à côte qu'on se fréquente. C'est comme dans l'ascenseur, c'est pas parce qu'on vit dans le même immeuble qu'on se dit bonjour. De toute façon ce sont un peu les problèmes qu'on a dans le monde aussi, on est autant dans le monde et pourtant on se parle pas quoi.

MA : *Tu n'as pas de relation avec tes voisins ?*

Du tout. Les seules relations que j'ai ici c'est avec les animateurs et les gens avec qui je fais des animations le soir. En fait y a souvent des animations… mais le reste des gens je leur dit bonjour dans l'ascenseur ou autre part et voilà.

MA : *La vie dans le quartier ne t'intéresse pas ?*

C'est pas ça mais en ce moment en plus je recherche du travail donc j'ai pas forcément le temps de me poser discuter avec des gens mais même quand il y a de l'animation le soir et tout ça on ne voit pas beaucoup de monde donc ça facilite moins… Parce que normalement les animations qui sont faites le soir sont faites pour se connaître un peu plus aussi. Mais on voit toujours les mêmes donc après c'est moins facile d'avoir des relations même avec les personnes qui sont dans la résidence. Y a de ça aussi. C'est toujours les mêmes qu'on voit et malheureusement c'est comme ça. Moi j'aurais apprécie qu'il y ait plus de monde par exemple dans les soirées où y a de nouvelles personnes qui arrivent pour que l'on discute plus et qu'on

se connaisse plus quoi. Mais pareil, tu vois la fois dernière quand tu es venu à la fête des voisins, les jeunes qu'il y a eu c'est toujours les mêmes qu'on voit, c'est toujours ceux-là qui sont là… Voilà, moi je trouve ça un peu malheureux mais bon… Après les gens ne font pas l'effort, HN5 a sonné à toutes les portes le soir, il a dit à tout le monde de venir mais c'est essentiellement les mêmes personnes qui sont venues. Moi je suis pour qu'on se connaisse plus parce que tu peux pas dire qu'untel est stupide sans avoir parlé avec lui, c'est complètement con… Après y a des personnes qui sont un peu plus réservées que d'autres et une fois que t'as franchi la barrière du langage ça va mieux. Moi ça va, par rapport à avant ça va un peu mieux sur ce point de vue là et je pense que c'est notamment du fait que je sors plus et que j'étais un peu partout… je voyage un petit peu entre guillemets donc ça facilite le truc.

MA : *Tu as vécu en caserne, tu as vécu dans des petits villages, est-ce que ça ressemble un peu.*

Là je suis plus seul en fait mais c'est plus ou moins ça. Parce que je retourne un petit peu… pas en caserne forcément, la caserne c'est la caserne, tu vis à 10 dans un petit cocon, mais je dirais que c'est plus le retour à la vie active seul.

MA : *Comment tu décrirais le quartier ?*

Calme. De mon point de vue je le décrirais comme ça et je pense pas assez de communication peut-être. Après c'est moderne mais ça dépend de ce qu'on entend par quartier moderne. Si par quartier moderne on attend des lumières et des néons partout c'est pas un quartier moderne alors. Pour moi c'est un quartier qui se veut écolo et très architectural avec beaucoup de couleurs.

MA : *Tu m'as dit au début de la balade que tu voyais un paradoxe entre la mise en avant de l'écologie et la présence de l'automobile, tu peux m'en dire un peu plus ?*

Déjà pour moi tout ce qui est écologie, c'est pas de voiture, vélo, marche. Alors que là c'est quand même beaucoup de pollution. Pour moi l'écologie c'est de la verdure, c'est le retour à la nature entre guillemets.

MA : *Ici il y a la volonté de limiter la place la voiture sur le quartier mais comme tu le remarquais il y a encore beaucoup.*

Ca se voit. Après y a beaucoup de personnes qui mettent la voiture à l'extérieur et qui vont en ville sans voiture. Je connais des gens qui font comme ça. Ils sont soucieux de l'écologie, de l'impact de la pollution sur le climat en fait…. mais y en a d'autres qui s'en foutent totalement. Et c'est plutôt ces gens qui s'en foutent et qui font comme bon leur semble.

MA : *Tu crois que le fait que ce soit un écoquartier est incitatif sur ce point ?*

Pour celui qui se préoccupe de l'écologie oui mais pour celui qui s'en fout et qui est là pour être là et pour avoir un logement ça changera rien. A moins qu'il s'intéresse aux choses et qu'ils prennent conscience mais généralement quand tu as l'habitude de faire quelque chose c'est difficile de changer.

MA : *Pour toi, venir vivre ici a-t-il provoquer des changements ?*

Non. Non parce que j'ai toujours été un peu comme ça, n'aimant pas la pollution, ne jetant pas des trucs par terre. Je circule beaucoup à vélo… donc non, j'ai toujours été un peu comme ça. Mais c'est sûr qu'étant plus petit il faut une bonne éducation quand on grandit et essayer de s'intéresser aux choses quoi. Si on ne s'intéresse pas on ne peut pas savoir non plus. Mais pour moi, non, ça n'a pas changé mes pratiques. Quand je pars j'éteins tout… enfin voilà.

MA : *Tu fréquentes les commerces du quartier ?*

Des fois, le petit Casino et la petite épicerie qui sont là-bas [Bottière]. La boulangerie et la pharmacie ici. C'est bien parce que des fois, je parle pour moi, j'ai pas envie d'aller dans les grands magasin comme Leclerc ou Carrefour pour faire les courses au milieu d'une foule énorme.

MA : *Y a-t-il des éléments qui manquent à ce que quartier ou des choses qui pourraient l'améliorer ?*

Je sais pas si une épicerie ici serait bien. On est bien dans le quartier là mais une petite épicerie ce serait bien parce que parfois le Casino est loin. A part la petite épicerie non… après je parle pour moi. J'aime pas trop qu'on soit encombré, qu'il y ait plein de trucs.

MA : *As-tu une idée des ambitions à l'origine du quartier ?*

Bah ils ont voulu faire un quartier écologique. Un quartier qui prend soin pas de son image mais de l'importance de l'écologie en fait. C'est l'impression que j'ai eu même avant d'habiter ici en prenant le tram. En gros c'est ça.

MA : *Et c'est réussi ?*

De loin ouais [rires]. Parce que j'y vis… si vraiment ils avaient voulu faire un truc écologique y aurait peut-être un peu moins de bâtiments, un peu plus d'éoliennes comme on a vu là-bas, un peu plus de verdure, de plantations, de jardins, de trucs comme ça. Je vois ça comme ça.

MA : *Tu as vu un peu la communication ou les informations autour du quartier ?*

J'ai un pote qui m'a dit que c'était très beau, que c'était neuf et que c'était vraiment pas mal. C'est tout ce que j'ai eu comme info… Et sinon j'ai des potes qui sont venus des fois et qui m'ont dit que ça a l'air classe. Ils sont venus chez moi et ils disaient « ici ça va, c'est classe, c'est petit mais c'est quand même très classe, c'est quand même très beau et ça a l'air très calme ». C'est l'image que tout le monde sort, quelque chose de très classe, de très propre, d'assez beau et d'assez calme aussi.

MA : *On entend des fois l'idée de quartier bobo.*

C'est un peu ça ouais. Moi j'ai vu d'autres résidences et je pense que j'ai eu de la chance quoi. J'en ai vu d'autre et je me suis dit « purée, t'as de la chance d'être dans un truc comme ça ».

MA : *Ca t'as surpris quand tu es arrivé ?*

Dans l'appartement oui, j'étais surpris de voir comment c'est dans l'appartement. J'avais vu les images sur Internet donc je m'attendais à ce que ce soit bien mais pas à ce point là. C'est pour ça aussi que je suis content d'habiter là-dedans. C'est mieux que ce que je pouvais espérer parce que quand j'ai vu les autres… notamment à la Roche-sur-Yon je voulais habiter dans un truc comme ça, de l'extérieur ça donnait pas trop envie, en plus y avait une cuisine collective, enfin une sorte de cantine ou tout le monde devait manger à des heures fixes et tout. Moi je me suis dit « jamais j'habiterai là-dedans, c'est mort, c'est pas la peine d'y penser ». Et en fait ce qui m'a poussé c'est que j'ai un pote, un ancien collègue de Carrefour, qui habitait ici et qui m'a dit qu'honnêtement c'était vraiment très bien et très propre, qu'en plus les réponses étaient rapides et qu'il y avait un peu d'activité. Donc j'ai dit « banco, j'y vais » et puis voilà. Après ça me change parce qu'à la Roche-sur-Yon j'avais un grand appart et là un petit appart genre studio, mais bien comme il faut donc c'est très bien.

MA : *Je reviens à l'information, tu n'as jamais vu les brochures de la mairie ?*

Non, au début j'avais trop de pub, de Carrefour, Leclerc et tout donc je me suis dit « allez, on arrête les pubs » donc avant j'avais les Nantes Passion et là je les ai plus du tout. Et j'aimerais bien en avoir un peu parce que ce sont des moyens de savoir ce qui se passe sur Nantes et de se tenir au courant des activités sur le quartier et tout ça et là j'en ai plus du tout. Je suis plus informé parce que j'ai l'étiquette stop pub.

MA : *En effet, en plus de ça il y a un journal du quartier et une certaine quantité de communication sur le projet, il y a aussi beaucoup de gens qui viennent visiter. Tout ça donne au quartier un petit côté vitrine, est-ce que tu ressens ça ?*

J'ai pas encore trop vu de gens… donc non.

MA : *Si je synthétise tu es content de vivre ici.*

Oui, j'aime bien ce quartier.

MA : *Tu le trouves bien situé ?*

Pour moi oui parce que du coup c'est pas très loin de la ville. On peut aller en ville en tram, en vélo aussi, à pied ça fait un peu loin. Je l'ai fait mais je le referai pas 3 fois. Donc c'est très bien situé.

MA : J*e voudrais revenir sur quelque chose. Tu parlais beaucoup d'ouverture et de respiration durant la visite, la résidence dans laquelle tu habites, comme les immeubles quartier en général, est quand même assez fermée, tu en penses quoi ?*

Je sais pas trop te dire. Après les autres bâtiments oui ça fait très blockhaus, quand on regarde là-bas, ça fait un peu ça, pas d'ouverture, fermé à bloc. Mais vu que je me ballade moins souvent là-bas… Mais j'ai pas trop cette impression là. Mais c'est vrai quand tu te ballades là-bas, même si ça se veut un peu aéré ça fait un peu blockhaus. Mais comme la ville de Nantes,

Nantes c'est vraiment bâtiments, bâtiments, bâtiments… comparée à une ville comme Bordeaux c'est très… comment dire… architecture partout, des vieilles allées. Bon ici y a pas ça, c'est tout neuf.

MA : *Ca fait quoi de vivre dans quelque chose d'intégralement neuf ?*

Ca fait que c'est propre et entre guillemets sécurisé. Ca fait juste ça. Moi ça m'est égal de vivre dans de l'ancien ou dans du neuf. Dans l'appart c'est très beau… Moi ça me dérange pas et y a ancien et ancien. Moi j'aime bien les vieux trucs médiévaux comme le château, c'est un peu mon kif aussi ce genre d'architecture mais ça me dérange pas de vivre là-dedans. Tandis que si c'est ancien tout sale, dégueulasse, ça m'intéresse pas. Le fait que ce soit propre et net ça va à tout le monde, je pense pas être le seul…

MA : *Tu t'imagines rester longtemps dans le quartier ?*

Déjà c'est maximum 2 ans mais sinon pendant longtemps non, je pense pas, je pense que j'essaierai de changer un peu. Je sais pas encore où, soit de rester sur la région ou partir dans une autre ville, moi ça me dérange pas. Après ça va dépendre de mon parcours professionnel.

MA : *J'ai une dernière question. Ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Le quartier idéal… Moi je verrais pas un quartier, pour moi l'idéal ce serait d'avoir une maison sur les hauteurs avec une vue incroyable sur la mer. Pour moi c'est ça, sur les hauteurs, une maison incroyable, et être au calme. Comme a un peu mon père en Martinique, une grande maison en hauteur dans le Sud de la Martinique avec une vue sur toute la baie de Sainte-Anne. Je retournerai pas forcément vivre là-bas mais… Mais ouais mon idéal ça serait ça. Je parle pas forcément de quartier parce que je me vois pas vivre les uns sur les autres indéfiniment non plus. Je pense qu'un moment donné tant qu'on est jeune ça va mais après faut de l'espace, surtout s'il y a des enfants qui rentrent en jeu. Sinon, je suis très bien là pour le moment. J'ai pas trop à me plaindre. C'est assez pratique, c'est ça aussi qui est pas mal… c'est vraiment très très pratique comme endroit. C'aurait été moins pratique ça me plairait pas trop. Du fait que là ce soit un peu aéré c'est bien aussi. Voilà.

[Eléments de discussion informelle]

Je crois que je vais aller voir la CAF pour avoir un plus d'APL parce que sinon ça va pas le faire. Du fait que je ne travaille plus c'est un peu embêtant… j'ai les allocs chômage et les APL mais c'est un peu juste.

HN21

	Date : 18/05/2012
	« Statut habitant » : locataire social
	Investissement/loyer : 377€/mois (+120€ d'APL) sans place de parking
Climat de visite : Gris, sec, venté	**Adresse :** rue René Dumont
	Arrivée : août 2011
Durée de la visite : 32 min	**Appartement :** T3, 69m²
Longueur du parcours : 1294 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h34 min	**Profession :** Agent d'accueil
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 44 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Cour de l'immeuble	1 :50	Pour commencer, on peut commencer là déjà, dans l'immeuble. Donc l'entrée de l'immeuble je trouve ça agréable parce que ça donne une espèce de… les boîtes aux lettres, le bois, les bacs à plante, comme si… un petit village quoi. D'ailleurs c'est pour ça que ça s'appelle, j'aime bien ce mot, résidence, parce que ça fait comme si on était un peu une famille quoi. Bien que malheureusement on sait très bien que l'individualisme maintenant prime hélas partout donc les gens ne se connaissent pas forcément mais bon… quand on rentre là on a l'impression de rentrer dans son village on pourrait dire

		parce qu'il y a quand même beaucoup de populations étrangères qui vivent dans ces habitats sociaux donc voilà ça donne cet aspect de famille. En même temps la nature… parce que beaucoup de gens… c'est vrai qu'il y a des gens qui habitent qui ont habité en maison et qui sont venus habiter dans une maison avec un jardin donc forcément ça rappelle ça. Et puis le côté social aussi, alors je sais pas si je m'exprime bien mais c'est un quartier où y a tout à proximité donc l'école qui est donc à deux pas, une place avec un marché du soir, chose rare, un marché du soir le mercredi et moi je trouve ça très agréable, y a une certaine convivialité, on sympathise plus facilement avec le marchand parce qu'on est du quartier, qu'on vient tous les jours.
Rue Diane Fossey, parking devant le bâtiment	04 :02	Voilà, c'est spacieux, y a de la place pour se garer, y a donc des parkings gratuits et des parkings en sous-sol. Et nous avons une pharmacie, un opticien, une bonne boulangerie, un restaurant qui apparemment à bonne réputation. Et après je vais vous emmener, nous avons à côté aussi des jardins familiaux donc c'est des jardins qu'on a après demande à la mairie et ça permet aux habitants de cultiver un petit peu des fruits et légumes, même des fleurs, et ça donne aussi cette impression de ne pas être enfermé dans ce qu'on appelle une cage à poule mais d'être aussi… voilà quoi, de pouvoir accès au dehors, aux joies du jardinage, ça a un petit esprit de campagne tout en restant dans la ville.
Place du commandant Cousteau, puis parc près du ruisseau	05 :20	Et donc je voulais vous faire visiter… Voilà là on est sur la grande place, je vous parlais du restaurant, y a un coiffeur. Après nous avons aussi un chocolatier. Y a un système aussi donc… les immeubles, enfin les immeubles… je dirais plutôt les petites maisons, sont vraiment intégrées dans le concept architectural du lieu parce qu'on est aussi… ils ont créé des bassins d'eau et c'est sympa. C'est comme je disais, un peu la campagne, l'esprit écologique y est, l'esprit de campagne y est, de nature, de respect de la nature et puis moi j'aime bien. Maintenant tout ça c'est bien mais malheureusement, je ne sais pas si c'est dû à une certaine réputation des habitats sociaux, c'est qu'ils ont une mauvaise réputation, une réputation de délinquance, de personnes pas forcément insérées dans la société, d'emplois précaires, de femmes seules, terrain de l'alcoolisme et tout çaμ… et malheureusement c'est une réputation qui à force d'être ancrée dans la tête des gens qui habitent ces endroits là, ils deviennent comme ça. C'est-à-dire l'incivilité, tout ça… c'est comme si toute la misère morale des gens, leur misère physique aussi, se retrouvaient là… et on se dit « ben voilà, parce que telle ou telle personne est pas insérée dans la société bah forcément elle peut pas payer un loyer dans un parc immobilier privé » donc forcément les logements sociaux sont faits pour ça mais avec tout le lot de mauvaise réputation qui se traîne. Et est-ce que l'effort qui est fait pour les faire vivre dans des écoquartiers comme ça, est-ce que ça pourrait faire prendre conscience à ces gens là que

		bien vivre, un certain bonheur est posssible, dans des habitations saines, dans des environnements sains et qu'ils sont pas obligés de faire passer leur colère ou leur frustrations sur leurs lieux d'habitation, c'est-à-dire taguer les murs, brûler l'ascenceur, enfin des actes inciviles que malheureusement on voit trop souvent dans les habitats sociaux et donc voilà quoi… Donc je pense que c'est bien de faire des habitats sociaux de ce type mais il faut aussi que le locataire prenne la pleine responsabilité de ses actes et puis respecte justement ces lieux parce que c'est lieux quand ils sont refaits comme ça, ça devrait être pour eux une sorte de thérapie, dire « bon voilà, on nous fait confiance, on nous installe dans des appartements qui sont quand même jolis » même si on sait très bien que les matériaux coûtent pas forcément cher mais au moins voilà… Et ne pas se rendre compte de ça, c'est aussi toujours traîner cette réputation de cas sociaux qui habitent dans des HLM, voilà.
Parc	10 :22	Donc là nous sommes dans le parc. Ce parc qui est face aux immeubles parce qu'il y a une rue qui traverse notre écoquartier et c'est un petit jardin sympathique avec des cailloux, des roches plutôt, des bancs en bois. Nous avons un canal où y a des joncs, j'ai vu des grenouilles la première fois, et donc avec des petites sources… c'est sympa. Peut-être, je m'y connais pas trop, mais je dirais selon un style de petite rivière japonaise, avec des petits ponts qui filtrent l'eau et tout, c'est sympa. Et puis y a aussi des jardins familiaux qui sont insérés dans ce petit par cet puis c'est sympa. Les immeubles ne se ressemblent pas tous mais enfin bon… L'architecture est très sympathique, bon je dirais qu'il y a un peu trop de béton et qu'il y a certain immeubles qui auraient tendance à monter un peu trop haut et ça c'est pas bien. Certes la surface est grande mais c'est en mettant trop d'immeubles, trop de hauteur que ça devient vite, au fil des années et de la dégradation de ces immeubles, que ça prend vite un aspect ghetto. Voilà, donc il faut toujours… Parce que j'ai vécu, avant de venir ici dans cet écoquartier, j'ai vécu dans le quartier de Port-Boyer à Nantes et j'ai fait beaucoup d'efforts pour faire prendre conscience aux gens que… en plus on avait une vue magnifique sur l'Erdre… et j'ai fait beaucoup d'efforts pour faire comprendre aux gens que voilà quoi, c'est dommage. C'est dommage d'être dans ce lieu, un lieu que d'ailleurs je suis sûre que beaucoup d'agents immobiliers seraient ravis d'acquérir pour détruire les tours et faire des petites maisons sympathiques avec escalier qui descend jusqu'à l'Erdre… et ces gens là ont la chance d'habiter là et bah vous voyez, bah voilà. Donc j'en avais marre donc j'ai écrit… et puis il faut attendre un temps fou pour avoir un nouvel appartement quoi, et souvent on demande pour justement ne pas devenir dingue, y a un moment où comme je disais toute à l'heure, dans les habitats sociaux il n'y a pas que des cas sociaux, vous avez des gens très bien, des gens sains d'esprit, ils sont pas alcooliques, ils sont pas névrosés… mais à force parce qu'ils

		demandent à changer ils deviennent comme ça. Bon, je veux bien qu'il y ait la loi DALO et qu'on ait obligé de mélanger les genres, les riches et les pauvres, les immigrés et les français, mais bon… est-ce que c'est la bonne recette ?...
Rives du ruisseau	14 :35	[on entend les oiseaux chanter] Alors vous voyez là c'est super agréable. Je trouve ça aussi sympathique parce qu'on a cette chance d'avoir ça à côté. Imaginez que vous êtes enfermés dans votre appartement, bref il fait beau, hop vous descendez là avec un livre ou un magasine, une boisson, un petit thé. Vous écoutez le bruit le bruit des oiseaux et l'eau qui ruisselle. Bon en plus là on entend un peu le bruit des voitures parce qu'on est en semaine, mais le samedi et le dimanche ou même en fin d'après-midi comme ça en été quand il commence à faire beau, bah voilà… Ecoutez, vous écoutez le silence et le silence vous écoute, et ça c'est super, ça c'est bien ! voilà, ça j'aime bien ! Donc ça je pense que cette unité c'est vraiment une très bonne idée. Et par contre quand j'ai visité, bon j'avais pas beaucoup de temps mais je suis venu ici une fois voir et j'étais mais fascinée parce qu'enfin de compte de la route, on se rend pas compte qu'il y a ça. Encore que là l'herbe a poussé parce qu'il faut aussi laisser la nature prendre ces droits, mais c'est quand même beau. Parce que là on voit que le jardinier n'est pas passé mais c'est sympa. Et voyez j'y suis venu l'hiver dernier et grâce à vous je viens là. J'y viens peu mais c'est une question de temps. Et puis souvent quand près de chez soi on a un truc on se dit « ouais j'aurais le temps » et puis finalement on se rend compte que les années passent et qu'on y va jamais quoi. Il faut avoir des amis qui disent « tiens on va faire une ballade » et puis avec ses amis justement ça pousse aussi à faire aimer aux autres son lieu de vie. Si c'est salle t'as pas envie ! Parce que moi je me rappelle quand j'habitais à Port-Boyer bah y a certaines personnes, mes amis qui sont entre guillemets d'un grand standing, que je ne pouvais pas inviter. C'est pas pour moi, chez moi c'était bien mais c'était pour dire « est-ce que je dois descendre voir si dans l'ascenseur il y a pas un vomi, est-ce que je fois pas descendre voir si c'est encore cramé » enfin c'est…
Parc, au niveau de la Sècherie	17 :10	Vous voyez comme les fleurs poussent ! C'est pas beau cette image là ? Et on voit les reflets des coquelicots dans l'eau, c'est sympa. Ouais, je vous avais dit que c'était agréable. Là je trouve qu'en face les petites maisons carrées et on voit qu'il y a un peu de couleurs c'est… beaucoup de mes amis m'ont dit la même chose, y a un village en Espagne, à l'entrée de l'Espagne, je sais plus où d'ailleurs mais j'y étais en vacances et y a des petites maisons comme ça, c'est joli. Et encore c'est vrai qu'aujourd'hui on a du vent, quand il y a pas de vent, quand il y a du soleil, vous êtes assis là en train de lire ou juste à rien faire… Donc il y a ce plan d'eau là qui est sympa, il me semble, sauf si je dis des bâtises, je pense que ça alimente aussi les jardins en haut, mais

		peut-être que je dis une bêtise. Bien entendu on peut pas s'y baigner parce que l'eau est non potable et on voit encore que, c'est peut-être dû au vent mais bon, certaines personnes une fois de temps en temps balancent une cannette ou deux… Ca bon… Ce qui manque ici parce qu'il faut continuellement éduquer l'être humain c'est toujours mettre des panneaux pour rappeler certaines choses mais si ça ne s'imprime pas dans toutes les consciences mais un jour peut-être…
Jardins familiaux	19 :01	Alors là c'est les petits jardins familiaux. Y en a ici et y en a en face aussi. Moi c'est plus en face… parce que j'ai fait une demande mais il faut attendre entre deux et trois ans. C'est très très long. Donc voilà c'est sympa. Et il y a eu une installation, une performance artistique, je sais pas si vous avez entendu parler de la villa déchets. Donc je connais pas trop le concept mais je sais que c'est une villa faite à partir de matériaux recyclés. Et donc quand l'expo s'est terminée ils l'ont installée là. Pour l'instant je n'ai pas pu m'y rendre parce que les horaires à chaque fois que je viens ne correspondent pas. C'est vrai qu'en plus cet hiver il faisait pas beau mais il me semble qu'on peut visiter et ça m'a l'air sympathique tout plein. C'est clair ! Et ce serait bien s'ils le transformaient en petit hôtel, les gens loueraient ça pour un week-end… ce serait une bonne idée.
Haut du ruisseau	20 :24	Là donc c'est la fin du quartier en fait, le bout je crois, de l'écoquartier en tous cas. Y a un centre commercial qui est à… à pied faut compter dix minutes même pas, un grand centre commercial. Les services, mairie annexe et tout ça c'est à côté. On a donc deux arrêts de tram proches, c'est aussi une facilité pour les habitants, au niveau du transport urbain on a ce qu'il faut donc c'est sympa. Donc le tram qui sépare aussi en deux l'ancien quartier, le vieux quartier du nouveau. MA : *Ca forme une barrière ?* Bah, il faut dire aussi que les problèmes sociaux liés à l'humanité font qu'il y a certains endroits leurs habitations feront et déferont leur réputation par rapport à leur propres situation.
Jardins familiaux ouest	22 :05	Et donc là c'est encore les jardins, donc du côté de mon écoquartier en fait. C'est les jardins familiaux des collines. Et on peut s'y balader, voilà on a le droit de rentrer, de se balader, un très bel espace pour un petit pique-nique. Faudra que j'y pense à emmener mes amis là, tiens. Et voilà, pour l'instant j'étais venu en hiver donc il y avait pas personne et j'aimerais bien rencontrer les personnes qui cultivent pour leur parler. On ne sait jamais, s'ils ont eu une info pour que j'ai un jardin, ce serait bien, ce serait cool. Et je sais déjà ce que je vais planter : des radis, des carottes, des cives et des fleurs. Et donc vous voyez on est collé au tramway quasiment. Y a des éoliennes, c'est sympa aussi dans le paysage, je sais plus trop à quoi ça sert mais c'est sympa. C'est tout ça qui fait, voilà quoi, regardez on est pas loin de la ville et regardez où on est là ! Et pourtant le tram passe juste là.

		C'est voilà, quoi ! Et je pense que Nantes au niveau du social ils font des efforts. Mais faut pas… l'effort n'est pas toujours à faire des élus, l'effort est à faire aussi des citoyens. Parce que c'est comme si vous avez faim et vous demandez à manger et vous le jetez, c'est voilà quoi, c'est une explication à la con mais vous m'avez compris.
Rue Diane Fossey	24 :21	Et puis donc le quartier continue là. Ce que je voulais préciser, vous le savez déj)à peut-être, ils ont… dans ces écoquartier en fait ils ont mélangé privé et habitats sociaux. Peut-être aussi pour calmer cette réputation et nous avons aussi des petites maisons cubes mais non moins sympathiques. Y a des petites entrées avec du bois. Là nous allons discrètement jeter un œil sur le jardin. Vous voyez, c'est pas sympathique ça ? C'est quand même agréable ! Avec le bois là juste sur les murs, je trouve ça beau, voilà y a pas de tags, y a pas des voitures cramées sur le parking, c'est… et faudrait que ça reste comme ça, voilà. Faudrait que ça reste comme ça parce que je pense qu'il faut dire aux gens que ce n'est pas… avoir un toit sur sa tête c'est bien, c'est légitime, mais prendre soin de ce toit pour y être encore mieux c'est ce qu'il faut faire quoi. Les bâtiments en hauteur… disons un ou deux ça va mais quand y en a trop ça devient vite, tout de suite… enfin j'ai peur que ça perde de son charme. Par exemple des types comme ça [les mélèzes), ça va encore parce qu'ils ont du bois, voilà y a du bois et du verre mais en faire un en face qui coupe quasiment la vue, là non. Moi j'aurais plutôt vu un grand parc, un jardin, avec éventuellement des petites maisons posées par ci par là et ç'aurait été mieux… Mais bon, il faut faire du chiffre, il faut loger plein de gens et on sait bien que l'argent est roi, quoiqu'on en dise. Donc voilà. Et puis rêver c'est bien mais la réalité de la vie c'est l'argent. Et puis vous voyez tous les parkings sont comme ça, ils sont fleuris, c'est sympa, moi j'aime bien, même les voitures ont droit à un parking sympathique. Et puis les fossés là c'est bien pour porter des fleurs [rires], non mais je pense que ça doit récupérer l'eau aussi parce je sais pas si vous avez vu mais à l'entrée y a un baril donc l'eau tombe et dedans et cette eau là est filtrée et c'est cette eau qui est récupérée dans les canaux qu'on a vu devant et qui sert je pense aussi à l'arrosage des plantes. Et là on revient… Le problème maintenant c'est que, étant donné que c'est encore un chantier pas complètement livré, nous n'avons pas encore de local-poubelles proprement dit donc depuis un an on en est là. Parce qu'il y avait eu des poubelles en fûts qui avaient été commandées mais apparemment c'était pas ça donc elles sont là-bas mais elles sont bâchées et pour le moment c'est ça, sous les fenêtres d'une personne qui je pense s'est déjà plainte moult fois mais Nantes Habitat aussi fait en sorte parfois par son silence que les habitants ont de l'irrespect parce que voilà… Et y a aussi des personnes parce que ça [une armoire] c'est ce qu'on appelle un encombrant, normalement les personnes doivent le mettre dans leur voiture et

		l'emmener aux encombrants. Et même s'ils ont pas de voiture, Nantes Habitat a développé un système qui s'appelle Voisins Solidaires dont je suis la référente et c'est-à-dire qu'on peut, si par exemple vous avez un meuble à jeter et que vous avez pas de voiture, faut mettre un mot sur un tableau et vous demandez à une personne et en échange vous devez rendre un service, emmener un enfant à l'école… Mais la solidarité entre les gens n'existant pas, c'est l'anarchie et chacun fait ce qu'il veut. C'est quelque chose pour l'instant, je m'en suis déjà plainte auprès de Nantes Habitat à divers reprises mais voilà…
Cour de l'immeuble	31 :00	Donc nous avons un peu fait le tour parce que bon tout est quand même identique. Donc voilà le parking pour les voitures, parkings box et normaux et voilà là je reviens à mon immeuble. Moi je vous ai montré les gros points quoi, le parc, les jardins familiaux, les commerces et puis voilà… Bon l'entrée qui n'est pas encore totalement finie. Mais j'aime, vous voyez, ici on voit quoi ? Y a quand même une lumière ! C'est pas gris, c'est pas terne. Bon ils auraient pu peindre les fenêtres de différentes couleurs, ç'aurait été agréable mais bon voilà quoi… Le soir quand vous rentrez y a une lumière qui arrivent des planches et vous rentrez en sécurité… vous voyez on a des box pour les vélos… enfin tout est… Les gens là ils sont à l'étage en fait donc y a une passerelle en bois c'est super agréable. Et le système dont je vous parlais c'est ça. En fin de compte l'eau de pluie tombe ici et est filtrée je pense par la roche et je crois qu'il y aun système d'évacuation d'eau qui doit emmené je sais pas trop où, je sais pas exactement comment ça marche j'ai pas demandé à l'architecte. Et y a aussi un parc de jeu pour les enfants, donc qui n'est plus comme les anciens parcs de jeu où le sable n'est pas changé ou plus changé avec toutes les infections qu'il pouvait y avoir alors que là c'est une aire de jeu pour les enfants de six à douze ans avec le sol en sorte de gomme je crois. Et en plus arboré et en plus des petits jeux dont je sais pas le nom mais bon… et même un petit terrain où ils peuvent s'adonner à l'activité principale des garçons c'est-à-dire le foot [rires]. Donc c'est sympa.
Entrée de l'immeuble puis ascenseur	33 :40	En plus nous avons quand même beaucoup de lumière, parce que vous avez vu dans l'entrée la taille de la vitre. Sécurisé parce que chacun a un pass, ici c'est pas n'importe qui qui rentre et les gens qui viennent sont attendus et invités. Donc un miroir pour regarder si la coiffure va bien le matin en partant. Alors on peut monter par les escaliers, ce que je fais parfois mais lçà je suiis fatiguée. Et puis ben c'est pratique, en plus ils ont pensé aux handicapés donc l'ascenseur est assez grand… [dix secondes passent après l'appel] Quand il décide de venir ! En plus il parle. Des fois même il dit « peut-être que vous allez entrer, je sais pas » [rires]. Avec donc encore un miroir pour s'admirer quand on est seul ou si on est peu timide quand il y

		a des personnes. Et puis cette impression de voyager dans la nature avec les étoiles, le cosmos [les murs sont tapissés d'une photo de plantes et le toit d'étoiles]. Il manque de la musique mais bon on peut pas tout avoir…

Entretien

Parcours résidentiel

Déjà je suis née en Guadeloupe, donc un département d'outre-mer, donc je suis née dans une maison… enfin je suis née dans une clinique mais… donc j'ai vécu dans une maison jusqu'à mes dix-huit ans. J'ai vécu dans une maison avec terrain tout autour pour courir, un jardin, des fleurs, des poules, des cochons, un chat, un chien, enfin la maison de famille quoi. Dans un petite commune, pas tout petit non plus mais voilà quoi avec une église, une petite commune loin de la ville quoi. Donc avec les gens d'enfants avec tout ce qui était autour de nous, la nature, en plus c'était des années où y avait pas les Nintendo toutes ces bêtises là… Donc jusqu'à mes dix-huit ans.

Après je suis venu en métropole, j'ai vécu dans une résidence privée. Un truc avec une belle terrasse au rez-de-chaussée, des fleurs, un bout de jardin impeccable. C'était à Cholet, en 1986-87. Donc une résidence privée sympathique, très bien. Un changement certes, une terrasse mais pas de jardin donc une partie de la liberté d'aller qui est quand même réduite dans le logement. La métropole, à part le climat… moi je pense qu'il faut pas… enfin la comparaison est nécessaire parfois mais chaque lieu, c'est obligé que chaque lieu soit différent, c'est obligé que chaque personne soit différente… Donc pour moi j'avais… le monde c'est cinq continents c'est ça ? Donc c'est bien aussi de pouvoir mettre son pied dans chaque continent sans forcément vouloir trouver ce qu'il y avait dans l'autre, c'est un peu comme ça que j'étais… Donc bon, l'hiver ne m'a pas fait peur. J'étais jeune hein, donc quand on est jeune rien n'est impossible parce qu'on pense qu'on a le pouvoir…

Et puis après, 1989 je pense, quelques mois après, je suis arrivée à Nantes parce que mon ami professionnellement parlant devait changer d'agence donc on est arrivé à Nantes. Donc comme c'était un changement qui s'est fait très rapidement on a pas eu le temps de trouver une maison, enfin un endroit correct pour habiter, et à cette époque là, je sais pas si existe encore, certaines entreprises, notamment sa banque, pouvait avoir accès à un logement social pour ses employés. Donc on nous a trouvé un appartement dans un HLM. Quand je suis arrivée… ça changeait du standing que j'avais avant mais je me suis dit « bon, les gens ils ont moins d'argent donc voilà » et là je me suis vite rendue compte que vivre dans ces endroits là c'est l'enfer. C'était à Malakoff. Donc on y a vécu un an à peine. Non parce que ce que j'ai vu… C'est là où j'ai compris que la mixité, certaines mixités ne sont pas toujours possibles. Malheureusement on est dans un pays où le droit de chacun doit être respecté et certaines mixités…

MA : *Vous pouvez développer ?*

Non, j'ai pas envie, c'est personnel… Là c'est pas la personne que je suis qui va parler, c'est la Française qui va parler… Je viens peut-être des Antilles mais je viens d'un département

français, tous les codes qui sont les tiens en tant que Français sont les miens aussi tu vois. Donc l'autre, enfin ce qu'on appelle l'étranger, ce que toi tu appelles l'étranger, pour moi c'est la même chose. Et je pense que j'ai une tolérance extrême, extrême, mais y a des choses que… moi je ne prends pas des rumeurs pour faire un montage. Je vois, j'écoute et je pense, et je comprends par moi-même, pour faire court j'ai pas besoin de Marine Le Pen pour développer certaines choses par rapport à ce que je vois. C'est par rapport à ce qu'on voit. Et pour que les peuples en général arrivent à vivre ensemble, il faut une compréhension, une écoute et un respect mutuel de tout le monde, sinon ça peut pas marcher… enfin voilà quoi je vais pas développer…

MA : *Et Nantes, outre Malakoff, qu'est-ce que tu en as pensé quand tu es arrivée ?*

Nantes, bien, parce qu'en fin de compte, bizarrement, je ne sais pas pourquoi mais depuis petite, donc quand on apprenait la géographie, c'est le seul nom que j'ai retenu dans ma tête et que j'ai adoré… le seul nom d'une ville que j'ai adoré, Paris ne m'a pas fait rêvé. Nantes, je ne sais pas pourquoi… je ne serai jamais d'ailleurs, j'ai un amour pour Nantes qui ne s'explique pas. Nantes c'est ma ville quoi. Je peux très bien sortir, parce que Nantes c'est une ville quand même bourgeoise, je peux très bien sortir super sapée, maquillée et tout machin, et sortir naturellement, simplement, des habits normaux, et je me sens bien peu importe… Moi j'aime bien Nantes.

MA : *Donc là tu quittes Malakoff…*

Et là après j'ai loué dans le privé, location privée pendant cinq ans. J'ai vécu dans un logement privé, un appartement dans une copropriété sur la route de Paris. C'était bien, dans le privé, pas de soucis. Bien que dans le privé les jeunes sont considérés comme des nuisibles… donc voilà quoi. C'était calme parce qu'il y avait des personnes âgées qui habitent là-dedans, le moindre bruit « ohohohoh » donc voilà quoi… On avait une maison secondaire à la campagne à Saffré donc on y était souvent le week-end, donc c'était bien.

Et puis bah après cinq ans, petits problèmes financiers parce que quand on est jeune on dépense beaucoup, j'avais quitté le père de ma fille, enfin bref… Et donc j'étais obligée de trouver un appartement très rapidement donc je me suis retrouvée à Port-Boyer. Quand je suis arrivée, c'était limite mais ça allait. Et au fil des ans c'est devenu l'enfer. La situation s'est dégradée. Et j'ai eu qu'un seul but c'était de sortir de cet enfer. Donc j'ai fait beaucoup de demandes de mutation, suivies toujours d'un courrier et des relances jusqu'à ce que voilà on me propose là… Et j'ai pas hésité une seconde.

MA : *Donc ça a duré très longtemps, parce que si je compte bien tu es arrivée à Port-Boyer en 1995…*

Oui voilà et je suis resté de 1995 jusqu'en 2011. Et ça prend un temps fou quand on demande une mutation parce que nous on est propre, parce que nous on salit pas, parce que nous on est obligé de subir et de payer pour les incivilités. Et ça c'est pas normal… on est prisonniers de… Quelque part moi je me sentais prisonnière de l'incivilité de beaucoup de locataires et prisonnière de la non-volonté de Nantes Habitat de faire bouger les choses.

Et puis bah depuis août 2011 je suis là. Ils m'ont finalement fait une proposition, ils m'ont dit « voilà c'est tel appartement », j'ai pris contact, j'ai fait tous les papiers qu'il fallait bien sûr. Et j'ai visité et la première fois que j'ai visité, j'ai dit oui, hein. Parce que j'étais arrivée à un moment à Port-Boyer il fallait que je parte. Il fallait que je parte. Je ne supportais plus de rentrer. Moins j'étais chez moi, mieux c'était. Pfff… je ne supportais plus. Je ne supportais plus de croiser mes voisins, je ne supportais plus de croiser les jeunes qui fumaient leur pétard, chacun fait ce qu'il veut, prend ce qu'il veut, mais juste devant l'entrée de l'immeuble alors qu'il y avait des enfants qui sortaient de l'école. Un petit trafic de drogue qui se faisait, qu'il se fasse ou pas c'est pas mon problème, aux yeux de tout le monde sans que Nantes Habitat ou qui que ce soit y mette un terme. Des personnes, parce que bon les médias ils en font trop aussi, mais des fois j'ai vu sortir des hommes très patibulaires avec des longues barbes, des habits blancs, leurs robes de romains là… Au bout d'un moment, même si peut-être ce sont des gens qui n'ont rien fait, on devient, on finit, toute cette ambiance, cette saleté, ces incivilités, on finit parano quoi. Et moi je suis quelqu'un, y a un signal d'alarme je pense, avant que je devienne… y a un truc qui me gêne, stop stop, vas-t-en vite. Et dès que je sens ça, ce signal, il faut que je parte. Et puis ben voilà… J'avais mis la pression. J'avais été au courant que justement il y avait cet écoquartier qui se construisait donc j'avais déjà des vues. Et j'ai eu mon appart !

Entretien semi-directif

MA : *Donc ton principal objectif, c'était de partir de Port-Boyer, tu avais d'autres attentes ?*

Oui, bien sûr. Trouver un lieu avec un environnement propre, écologique si possible et surtout avec une architecture à dimension humaine et pas… plus de tours quoi ! Du plus petit, où on a cette sensation que c'est entre la maison et l'immeuble et je trouve ça très bien. En plus avec un environnement qui pour l'instant est respecté. Pourvu que ça tienne…

MA : *Tu disais que tu t'es documentée un peu sur l'écoquartier avant de venir y vivre, tu t'attendais à trouver quoi ?*

L'écoquartier c'était pour moi déjà avec beaucoup de bois, beaucoup de bois et des bacs à fleur, des fleurs le long des routes, des poubelles qui sont en accord avec les autres équipements, un endroit fermé où on y accède avec un code pour éviter que tout et n'importe quoi rentre à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Voilà, avoir quand même de la sécurité, un sentiment de sécurité ouais.

MA : *Mais c'est quoi un écoquartier ?*

Pour moi déjà, un écoquartier c'est des immeubles où il n'y a pas des pertes, qui normalement est construit pour éviter les pertes de chaleur, où l'eau de pluie est recyclée, beaucoup de bois, beaucoup de végétation qui donne cet aspect de campagne. Avec cette notion qui n'y est plus mais de propre de la campagne. On sait très bien que maintenant avec les pesticides rien n'est plus vraiment écologique… La dimension qui conjugue un peu le rêve de la nature avec le milieu urbain.

MA : *Et ça fonctionne ?*

Jusqu'à maintenant je pense que oui. Je sais pas s'il y a eu un sondage des habitants par Nantes Habitat pour savoir qu'est-ce qu'ils en pensent depuis qu'ils y habitent. Ca j'ai jamais demandé d'ailleurs. Ce serait quelque chose à faire ça. Et je dirais même que ce serait bien de le faire pour un peu avoir le sentiment des gens et sonder à voir quels sont ceux qui ont un certain respect et quels sont ceux qui en ont rien à foutre… Bon ça servirait sans doute aussi pour autre chose mais enfin bon…

MA : *Et tu le décrirais comment ce quartier ?*

Je dirais que c'est un écoquartier sympa. Y a des arbres, l'architecture n'est pas gigantesque, c'est lumineux… voilà. Et mon appartement est spacieux et agréable, voilà, 69m², voilà quoi c'est bien !

MA : *Y a-t-il des éléments ici qui sont ratés ?*

Bah oui, bien sûr. Parce que par exemple, enfin moi, le fait qu'il y ait pas une petite terrasse… Ils en ont fait des énormes de l'autre côté, des très longues qui servent pas à grand-chose, alors qu'ils auraient pu faire des petites terrasses pour chaque appartement, c'aurait été déjà… Pour que les gens puissent fleurir un peu plus. Parce que là on peut pas fleurir vraiment parce que bon c'est pas facile de mettre des pots à la fenêtre. De l'autre côté, les gens, plus c'est grand plus ça leur sert de débarra, je dirais de vitrine ouverte quoi tu vois. Ca oui ça c'est dommage. Et puis je dirais que l'isolation phonique c'est pas ça. Pas les voisins mais quand une voiture ou quelqu'un passe là [cour de l'immeuble] et parle, on entend tout. Donc une très mauvaise isolation phonique, ça c'est clair. Donc y a… vouloir faire tendance, beau, design… ils ont réfléchi qu'à la façade mais pas à ce qu'il y avait derrière la façade. Y a un côté image quoi. Et je me demande même s'ils se sont demandés comment ça va vieillir tout ça. Parce que déjà là, la peinture c'est pas de la peinture en fait, enfin de compte ils ont pas mis une peinture vernie, le truc c'est que quand on passe la main c'est tout blanc… donc ça aussi c'est un gros raté. Donc en somme moi je devrais repeindre les murs parce que là par exemple, s'il y a une tâche, je passe un chiffon, si le chiffon a la moindre poussière tout s'accroche et tout de suite ça fait sale. Donc il faudrait que je refasse une peinture avec du vernis lavable quoi. Ca c'est lamentable que quelqu'un qui se dise architecte ait pu laisser faire ça. Ils ont tirés les coûts quoi, oh oui.

MA : Il y a affectivement une question d'image, Nantes communique beaucoup sur le quartier…

C'est quelque part de la poudre aux yeux. C'est con à dire mais maintenant tout est mode et tendance. C'est comme, par exemple, ils vont montrer à la télé ou dans les magazines, un mannequin à qui tout va, tu lui mettrais n'importe quel sac à patates ça lui va. Et en fin de compte c'est une image que quand une jeune fille, petit, boulotte, va porter les mêmes vêtements, elle va ressembler à rien. C'est une image. Pour vraiment faire les choses bien il faut investir mais comme on est dans un monde c'est le profit avant la qualité malheureusement. Si vous voulez de la qualité vous êtes obligés de payer le prix fort, c'est à choisir. Et Nantes Habitat ils ont choisi le profit. Voilà.

MA : *Y a-t-il des choses qui manquent au quartier, des choses qui pourraient l'améliorer ?*

Je dirais que ce serait bien qu'ils reviennent au concierge. Ca serait bien, ça redonnerait à la limite, encore une fois, une dimension un peu plus humaine à ce concept…. Après peut-être sur les parkings parce qu'il y a pas toujours de la place… Y a pas de convivialité, je sais pas comment on pourrait faire pour instaurer ça mais y a pas de convivialité…

MA : *Justement tu peux me parler de ce que tu fais pour voisins solidaires ?*

Alors voisine solidaire. Je suis référente pour Nantes Habitat et donc il me donne tous les autocollants, tous les affichages et tout… et les gens peuvent rentrer en contact avec moi si ils veulent en faire partie. Comme ça moi j'ai leurs noms, quand ils veulent quelque chose moi je mets une affiche pour faire un échange, « je sors ton chien ou moi je garde ton chien cet été et puis tu gardes le mien aux prochaines vacances ». donc voilà c'est instaurer un peu de convialité entre les gens à partir de l'échange sans pour cela que ton voisin soit vingt-quatre heures sur vingt-quatre chez toi. C'est voilà, vivre en harmonie tout en laissant à chacun sa vie privée.

MA : *Et ça fonctionne ?*

Non. Pour l'instant non. De toute façon j'ai pas trop le temps en ce moment. Donc ça fonctionne pas. C'est affiché, aucune personne ne m'a laissé des mots pour dire bon il me faudrait… Je sais que ce qu'il faudrait faire, mais ça me bouffe un peu mon temps, c'est que j'aille sonner à toutes les portes, me présenter, et reparler du concept de voisins solidaires. Parce que je pense que les affichages, les gens passent et ils s'arrêtent pas, alors qu'un contact humain, c'est ce que je disais à celle qui s'en occupe, au téléphone, un contact humain serait peut-être un peu plus efficace. Parce que souvent vous avez aussi ici beaucoup de personnes d'origine étrangère, qui ne parlent pas le français, ou du moins qui le comprennent mais qui ne le lisent pas, donc le face-à-face est déjà, ce serait déjà mieux je pense… Mais j'ai dit que je m'y mets au mois de mai mais là j'ai pas trop le temps, voilà.

MA : *Et globalement tu es satisfaite de vivre ici ?*

Pour l'instant oui. A part l'école qui est à côté où à chaque récréation c'est l'enfer mais bon… On fint par s'y faire. C'est comme les gens qui habitent à côté d'un passage de train, au début ça te prend la tête et puis à la fin voilà… Et puis pour l'instant y a un chantier en face donc quand c'est pas le marteau-piqueur bon… Le chantier va se finir un jour et je suis quelqu'un de patiente, ouais…

MA : *Est-ce que certaines choses t'ont surpris quand tu es arrivée ici ?*

Ca m'a surpris de voir des miroirs dans les immeubles, ouais. Parce que là où j'étais avant, à Port-Boyer, le miroir aurait été posé et dans l'heure qui suivait il était cassé. Alors que là pour l'instant, je touche du bois. Pour la première fois j'ai décoré l'immeuble avec une voisine, pour noël, l'entrée de l'immeuble, rien n'a été cassé. On a enlevé les décorations avant que certains aient certaines démences d'incivilité donc… l'expérience était concluante. Voilà.

MA : *Et donc tu as des relations avec tes voisins ?*

Pour l'instant à par la voisine avec laquelle tu m'as vu tout à l'heure, c'est tout. Et puis une personne à qui je dis bonjour, qui a une petite fille. Mais c'est pas encore des contacts francs, voilà.

MA : *Qu'est-ce que tu penses de l'ambiance du quartier ?*

Bah pour l'instant c'est tranquille. T'es obligé de dire à certaines personnes parce qu'elles ont toujours pas compris que… tu viens chercher quelqu'un, maintenant que les téléphones existent, les portables, pour envoyer des sms, t'a pas besoin d'un super portable moi j'ai une dinosaure et il fonctionne… et bien quand ils viennent chercher quelqu'un ça peut klaxonner cinq ou six fois. T'imagines l'impact du klaxonne sur l'immeuble qui fait cinq étages. Donc de temps je suis obligée d'ouvrir ma fenêtre et dire « oh, ça va là ? ». Et y a le fait que Nantes Habiatat ait pas pris conscience de ça aussi avec l'isolation phonique, d'ailleurs je vais leur en parler, et de mettre un panneau du genre « à une certaine heure évitez pour le bien-être de tous les klaxons et les éclats de voix qui servent à rien ». Parce que tu viens chercher quelqu'un, il sait que t'arrives, tu es en bas. C'est quand même mieux, alors que « tut-tut » si tu as vingt personnes qui déjà trouvent pas le sommeil qui sont réveillées à onze heure et demi par le klaxon, ça rend ces vingt personnes le lendemain matin super aigries. Et forcément elles ont la haine envers tout le monde parce que tu vas accuser, tu vas être là « ouais, ouais, c'est sûrement lui ». Mais ça c'est… je pense qu'il y a des gens qui ont besoin d'une éducations sociale constante, de tous les jours jusqu'à leur mort, « fais pas ci, fais pas ça, fais machin » et tant qu'ils comprennent pas en plus, parce que ce sont des règles qui sont pas imposées… C'est comme expliquer à un jeune que ça sert à rien d'aller cramer la voiture de ton voisin le premier de l'an parce que ton voisin il a galéré pour avoir sa caisse, peut-être que c'est une voiture qu'il a pas fini de payer et de lui dire « est-ce que toi quand t'auras quarante ans et que tu vas avoir un boulot de merde et que tu vas te dire qu'il te faut une voiture pour aller bosser et que tu vas galérer pour acheter une voiture et qu'on te la brûle, tu te rappelleras quand à treize ans tu cramais les voitures des autres ». Mais est-ce qu'il faut attendre autant d'années pour que quelqu'un prenne conscience. Mais moi je râle parce qu'on est dans une société où y a certaines choses perdues d'avance. Voilà.

MA : *Est-ce que tu as une idée des ambitions des urbanistes et des élus sur le quartier ?*

Alors, comment dire… En théorie, c'est pouvoir loger chaque personne, tout le monde a le droit d'avoir un logement en théorie. Mais vous avez des urbanistes, eux ils voient d'abord faire des logements pour gagner le plus de pognon possible, le social pfff… C'est gentil mais voilà. Parce qu'un agent immobilier qui a par exemple cent logements à louer, est-ce qu'il préfère louer ses cent logements à cent personnes précaires ou à cent cadres qui gagnent bien leur vie ? Réponse b. Donc voilà, tout simplement.

MA : *Mais ici, tu va me dire ce que tu en penses, ils ont mis en avant l'idée de mixité sociale…*

Oui, oui ils le mettent en avant mais malheureusement… comme je dis, en théorie on voit un petit peu cette mixité où les gens sont « ouais, super Ahmed », « oh, madame machin, comment allez vous ? ». En théorie… mais en pratique j'ai bien peur que ce soit quand même…

qu'il y ait quand même un relent d'échec. Voilà on met des gens au même endroit mais ils vont pas vivre ensemble.

MA : *Alors qu'est-ce qu'il faudrait faire ?*

Il faudrait faire des comités de quartier, c'est-à-dire que dans le quartier ils auraient du faire une petite maison, toujours dans le concept bois machin, où les habitants puissent venir, se connaître entre eux, faire des après-midi récréatifs. Mais pas un truc… je parle d'une maison sociale, parce que souvent le moment social peut attirer certaines personnes et peut rebuter certaines personnes. Tu vois ce que je veux dire. Voilà. Maintenant le terme cas sociaux est galvaudé quoi, on le met à toutes les sauces, c'est comme la xénophobie. Y a une personne de couleur qui va faire une connerie et on va forcément mettre tout le monde dans le lot et ça a des répercussions terribles et énormes. Parce que moi en tant que française, même si je respecte les codes de notre nation, les codes de respect entre autres, je vais aller pour louer un appartement d'un truc privé et bah on va tiquer même si je présente toutes les garanties financières mais y a le fait que je suis noire et j'y aurais pas accès. Tout ça pour dire cette mixité là je pense que c'est le « je t'aime bien mais chacun chez soi », voilà. Et y a aussi… en parlant de mixité on parle d'étranger entre autres, pas que ça mais aussi, comment voulez-vous que… on va prendre l'exemple d'une famille arabe très pratiquante où une femme est voilée jusqu'à l'œil, comment voulez-vous que ces personnes là aient des contacts avec moi qui suis… j'ai pas de tchador, j'ai des jupes courtes, je porte des bottes jusque là, je me maquille, je sors, je bouge, je fume… enfin c'est pas possible quoi. Y a des cultures, des aspects de certaines cultures qui peuvent pas se mélanger. Moi je n'irais jamais vers ces femmes là, à part si on se croise dans le quartier… mais sinon on a pas les mêmes codes. Je voudrais pas qu'ils m'imposent mon code, je voudrais pas leur imposer le mien. Mais déjà, on est pas obligé de faire fraterniser les gens, mais ce qui serait bien déjà c'est de leur dire, peut importe sa nationalité, sa culture, chacun respecte le lieu où il vit. C'est-à-dire, tu pends pas tes vêtements à le fenêtre si c'est interdit, ton gamin tu le contrôle, lui dire « écoute, respecte machin, brûle pas sa voiture, ne tague pas ». Et il faudrait pratiquement éduquer le locataire à la propreté. C'est-à-dire faire un travail de fond où déjà les parents prennent conscience de ça et qu'ils en fassent prendre conscience à leurs enfants. Leur dire « vous avez un toit » parce que peut-être que ces gens là, là c'est la française qui parle, peut-être que ces gens là viennent du Maroc ou des pays pauvres où ils vivaient dans un taudis ou en Afrique dans je ne sais quel… et il est claire que chez eux y a pas toute cette commodité qu'on a là et c'est quand même une chance quoi. Pour moi c'est comme si du jours au lendemain on m'offrait une villa avec une piscine mais je vais pas aller prendre une bombe pour écrire « nique ta mère » sur tous les murs. Ca n'a aucun sens. Voilà quoi. Voilà. Moi j'ai toujours eu ce respect de là où on vit. Parce que je sais pas si ça t'arrives, mais tu as un logement, des fois tu as la flemme et tout, la flemme qu'on a tous… mais un moment donné quand on range on est bien, on est content. Mais si toute l'année t'as la boîte à pizza, t'as les chaussures qui traînent, la vaisselle comme ça, ça va déborder un jour ou l'autre… et t'auras besoin de le voir clean, et voilà. Donc ça commence déjà par… je pense qu'il y a une éducation à faire des locataires et il faut crée l'école du locataire, mais bon faut en arriver à des extrémités quoi… Voilà.

MA : *Pour revenir à ce qui est mis en avant ici, il y a l'exclusion de la voiture…*

Ah bon, par contre j'ai jamais entendu parler du fait qu'on soit contre la voiture ici… De toute façon c'est peine perdue, à Nantes y a plein de rues maintenant qu'ils piétonnisent mais y a toujours autant de voitures en ville, toujours autant d'embouteillages à Nantes… C'est encore un rêve éveillé ça. Dans le quartier les parkings sont pleins toute la journée. Parce que quand, les premiers mai, je comprends encore c'est un jour férié, où même le soir, si t'as pas ta caisse t'es prisonnier quoi, pour aller bosser… La voiture et l'écologie c'est un autre débat. On peut réduire l'utilisation de la voiture, ça c'est possible, mais l'effacer totalement faut pas rêver. Donc virer la bagnole c'est à 75% du visuel. Tu sais même dans ce qu'on appelle les ghettos pour riches ou normalement on respecte la nature, les machins, c'est pareil… c'est juste du bling bling c'est tout. Y a peut-être certains concepts qui marchent mais la voiture elle est toujours là. [Interruption téléphonique]

MA : *En ce qui concerne tes pratiques, est-ce que pour toi ça a changé quelque chose de venir vire ici ?*

Au niveau des déplacements non. Le tram est pas loin. En plus depuis que j'ai une voiture je coupe la poire en deux. Quand je vais en ville je vais en tram, c'est juste à côté, j'en ai pour quelques minutes… et quand je vais travailler, au conservatoire de Nantes, à Beaulieu, ou quand je sors le soir pour voir des amis je prends ma voiture. Mais non ça a pas changé grand-chose en fait. Si, si je travaille le matin j'y vais en tramway et busway, sinon le soir j'y vis en voiture parce que je finis à vingt-trois heure et pour une femme seule attendre le bus. Parce que le bus le soir il est pas toutes les cinq minutes et y a certaines personnes la nuit qui sont peut-être pas terribles, parce qu'à Nantes y a quand même pas mal de personnes névrosées donc faut faire attention.

MA : Et en ce qui concerne les pratiques écologiques est-ce que ça a changé quelque chose ,

Oui, à Port-Boyer y avait pas de poubelles de tri et ici on a des poubelles jaunes et des poubelles bleues, voilà. Je pense que c'est respecté parce que je vois toujours les gens descendre avec un poubelle jaune et une poubelle bleue. C'est Nantes Habitat qui pour l'instant a rompu la chaîne de recyclage parce que les poubelles enfouies ne sont toujours pas là et c'est un peu l'anarchie… Et encore là ce qu'on a vu là parce que souvent y en a plein par terre. Et quand la voierie décide de pas passer alors là c'est carrément la catastrophe mais bon ça je sais pas ce qu'ils font…

MA : *Donc il y a encore ce côté singulier de vivre dans un chantier ?*

Ouais. Au début c'était marrant parce que c'était cette impression de nouveau, de se dire « ouais quand ça va être là ça va être super, l'été prochain ça va être beau parce que les arbres vont pousser » et le chantier y est toujours et y a certaines choses qui n'ont pas encore avancer. On a eu des problèmes de fuite d'eau au niveau du toit en mars et c'est toujours pas… personne n'est venu mettre un coup de peinture, on attend. Les plaintes ont été déposées mais pour l'instant sans résultat. C'est très lent pour vraiment obtenir l'information qui dit « voilà ce sera fait à telle date », encore une fois y a toute une question financière… parce que s'ils ont fait des procès à certaines sociétés qui ont participé au chantier, le temps que ces procès passent en justicfe, tu vois bien c'est… Et pendant ce temps là nous les habitants on en fait les frais mais ça empêche pas qu'on doit payer le loyer plein tarif à date fixe.

MA : *On en revient aux problèmes de communication. Justement, tu disais notamment que tu t'étais renseigné avant de venir, tu as regardé la communication qu'ils ont pu faire, qu'est-ce que tu en penses ?*

C'était alléchant, moi je me suis laissé attirer. J'ai été séduite quelque part mais c'est surtout parce que je cherchais du renouveau. Après ç'aurait été là ou ailleurs mais il fallait que ce soit du propre mais aussi cette connotation de sélection des déchets, cette sensibilité de l'environnent et de son environnement… Faut pas non plus trop se plaindre. Et pour l'instant je dirais que je me réserve dans mes pronostics parce que pour l'instant je considère que c'est encore en chantier. Tant que le matin je vais me révellier et qu'il y aura encore la grue en face avec le gros chantier en fond, pour moi c'est encore en chantier. Pour moi c'est un concept qui n'est pas totalement livré. Les arbres qui sont plantés sont encore jeunes… donc j'attends. Quand on met un enfant au monde pour voir ce qu'il sera dans vingt ans, faut attendre vingt ans. Donc je suis prête à attendre…

MA : *Tu te vois vivre ici longtemps ?*

Ca on verra, c'est la vie qui fera si je reste ou pas. Ca peut dépendre de plein plein de choses.

MA : *Donc tu lis un peu le gratuit local, Zest, et autre ?*

Non mais Nantes Passion et puis le journal que Nantes Habitat distribue… je m'intéresse un peu à tout ce qui se dit sur le quartier. Ah oui et puis j'ai oublié une pièce maîtresse que nous avons, c'est la bibliothèque. On peut aller y lire sans être obligé d'aller jusqu'en ville, y a du ludique et du pratique là-dedans. C'est pratique aussi les commerces du quartier bien sûr. J'avais besoin d'un opticien et j'en ai trouvé un, bon j'avais un peu moins cher en ville mais je me suis dit bon on va faire vivre aussi son quartier. Parce qu'un quartier, peut importe qu'il soit riche ou pauvre, sans commerces, c'est un dortoir. Donc je vais à la boulangerie, ils font du très bon pain. La pharmacie est très bien. Le restaurant j'y suis allé deux fois mais bon j'ai eu une petite insatisfaction et depuis je n'y suis pas retourné. Et puis ben le marché tous les mercredis, je suis habitué à mes petits marchands bio.

MA : *Et donc l'écologie c'est important pour toi ?*

Bien sûr, quand même parce que y a certaines choses, faut pas avoir fait HEC pour comprendre que le respect de notre environnement a son importance. Pour nous dans la vie de tous les jours et pour peut-être la génération future sauf si la fin du monde est prévue en 2012, a priori c'est le cas [rires].

MA : *J'aimerais savoir si tu as une idée de ce que les architectes et les urbanistes ont programmé ici, ce qu'ils ont voulu faire…*

La mixité dans le naturel. C'est quelque part renvoyer les gens vers la nature en leur donnant quelque chose de plus convivial qu'une tour. Dans du neuf en plus c'est le renouveau, c'est bien aussi de changer. C'est comme les fringues, de temps en temps ça fait plaisir de porter un vêtement neuf. C'est un souffle nouveau pour le moral, pour plein de choses.

MA : *Une dernière question, ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Deux ou trois réponses. Alors quand je te disais que j'ai un parcours atypique, j'ai vécu dans un château pendant six mois parce que mon ex-ami ces parents avaient un château. J'ai vécu pendant six mois dans un château, je sais qu'il y avait vingt-quatre pièces. Et en fin de compte, c'est sympa hein, comme tout rêve de petite fille, princesse, château, mais c'est impersonnel. Les quartiers chics c'est coincé et ça finit par être impersonnel. Moi mon type d'habitation rêvé ce serait une petite maison, bien une petite maison j'insiste, avec un grand jardin autour. Où je me sente comme sur une île déserte tout en étant entouré par d'autres êtres humains. Mais un havre de paix où si je veux me balader entre guillemets à poil, je peux le faire sans problème. Que chacun est son écrin tout en cohabitant ensemble. Voilà. Mon rêve c'est que j'ai un terrain en Guadeloupe et ce serait de pouvoir construire une petite maison, en bois de préférence, que je peindrais de toutes les couleurs et avec un grand jardin autour, j'aurais des poules, une chèvre, un chien, un chat. Retourner à ses racines quelque part parce que même quand on est une grande fille on aime bien parfois retourner chez papa et maman pour manger des bonnes pommes de terre, des bonnes frites.

Renseignements

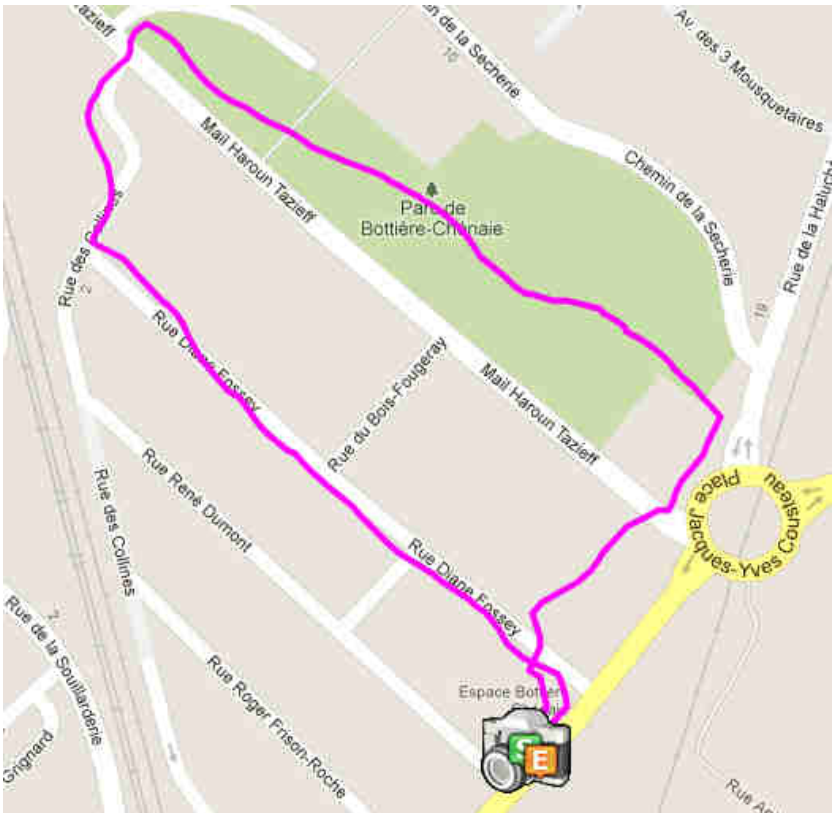
J'ai pas pris de place de parking encore parce qu'il y avait des problèmes avec la parking et pour l'instant j'ai pas confiance.

MA : *Tu comptes la prendre ?*

Oui, oui, un jour peut-être mais pour l'instant c'est pas dans mon budget de toute façon. C'est quelque chose comme 60 euros box et 30 euros sans box, il me semble, un truc comme ça. Mais j'ai vu l'autre jour un tas de jeunes qui étaient en train de jouer au billard dans le parking, j'ai pas très bien compris… D'ailleurs je voulais mettre un mot mais j'ai zappé… et puis j'ai pas envie de passer pour la concierge et faire le boulot à leur place. Et pour l'instant j'ai une voiture ici que j'ai pas fini de payer donc j'ai pas envie… Là elle est sur un parking, y a du vis-à-vis donc s'il y a un truc il y a forcément une personne qui va voir, alors que dans un parking souterrain… Je suis pas près de prendre une place ici, c'est clair.

HN22	**Date :** 18/05/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : 118000€ de travaux / 2000€/mois
Climat de visite : -	**Adresse :** Route de Sainte-Luce
	Arrivée : octobre 2011
Durée de la visite : 17min	**Local :** 110m²
Longueur du parcours : 1099 m	**Employé(s) :** 3 temps-plein + 2 à 8h/semaine
Durée de l'entretien : 1h29 min	**Profession :** pharmacienne
Sexe : F	**Vie associative sur la quartier :** Oui (association de commerçants)
Age : 38 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

[Seule pharmacienne de l'officine, HN22 ne peut s'éloigner longtemps de celle-ci, ce qui explique pour partie la rapidité de la visite]

Visite

Lieu	t0 +	

Route de Sainte-Luce	3 :26	Pour l'instant c'est quand même un quartier qui n'est pas fini. Sur la partie qui est faite moi ce que j'aime c'est la place qui est vraiment très agréable.
Place du Commandant Cousteau	3 :51	Les commerces… nous on est arrivé justement parce qu'on avait envie d'être avec d'autres commerces. Là où on était avant on était tout seul. Donc c'est vrai que la place moi j'aime bien. Ce bâtiment là [FJT] est joli, le bâtiment de la place est pas très joli. A la limite depuis qu'il ya la nouvelle véranda ça l'habille un petit peu mais la taule plastique bleue j'aime pas du tout. La médiathèque est un peu trop bétonnée. Du coup en fait ça manque de couleurs je trouve. Ca m'est arrivé de rentrer, il doit y avoir un foyer logement pour les personnes âgées là haut et les entrées sont toutes bétonnées. Celui-là est joli parce que justement y a des jolis couleurs et du coup ça fait un peu plus moderne. Ca, ils auraient du… je sais pas, mettre du bois ou je sais pas, mais la taule ondulée j'aime pas trop.
Rue Diane Fossey	5 : 07	Après dans l'ensemble du quartier ce qui ressort c'est que c'est un peu les uns sur les autres. Les gens ont quand même tendance à voir le balcon d'en face, l'intérieur… C'est ce qu'ils nous disent surtout du bâtiment qui est derrière la pharmacie. Et puis aussi la rue René Dumont donc les HLM, ils ont l'air de dire qu'effectivement ils se voient beaucoup les uns les autres. Après l'école est bien. C'est pareil, c'est les mêmes taules ondulées mais du coup ils ont mis de la couleur donc c'est quand même plus sympathique. Après le bois j'aime bien, dès qu'il y a du bois et dès qu'il y a un peu plus d'espace effectivement. C'est vrai que l'alternance immeubles et je sais pas si on peut appeler des maisons mais des blocs plus bas, enfin ça doit être des maisons quand même, ça c'est sympa. Après derrière on a du mal à se rendre compte de tout parce que c'est pas ce qu'on voit le plus. Après la coulée d'eau, on va aller là-bas après, ça j'aime bien. Ceux-là j'avoue que je les avais pas trop vu. Ca reste un lieu de travail, on va pas trop par derrière en fait parce qu'on livre pas trop les gens. Après ça reste encore très poussiéreux mais je trouve que c'est sympa. Parce que c'est sécurisé, en tous cas pour l'instant. Les gens ont l'air d'être contents de l'ambiance qu'il y a dans le quartier, pour l'instant. Comme c'est quand même beaucoup des… Je sais pas si on peut passer après par contre. Comme c'est beaucoup des

		jeunes, des couples ou des familles avec des jeunes enfants je pense qu'ils ont plus envie de tisser des liens et du coup a priori ils y arrivent quand même pas mal avec l'école, avec des trucs comme ça. C'est ce qu'il en ressort. Après pour nous pour travailler c'est agréable aussi. Pour nous c'est agréable parce que c'est bien mélangé. Moi je trouve que le principe est pas mal de mélanger vraiment primo-accédants, privé, HLM… Moi j'ai beaucoup travaillé dans la Bottière, du coup c'était vraiment que des HLM et donc la population était moins diverse. Là c'est bien mélangé. Moi ça me déplait pas ni une clientèle ni l'autre mais le fait que ce soit bien mélangé même les gens eux-mêmes apprécient. Y en a beaucoup de la Bottière, ils ont vidé des bâtiments entiers qu'ils ont relogé ici et ils préfèrent effectivement être là.
Rue des Collines	9 :31	Ca je trouve ça pas mal [la Sècherie], ça fait bungalow de vacances. Et puis bon la forme est pas mal, les couleurs j'aime bien parce que c'est plus gai. Après à vivre je sais pas si la proximité est pas un peu grande aussi, je sais pas. En plus l'eau, dès qu'il y a de l'eau je trouve que c'est apaisant, c'est plus sympa. Donc après voilà ça dépend de ce qu'il va y avoir un peu partout dans toutes les nouvelles constructions. Nous au niveau de la pharmacie, ce qui manque c'est des médecins. Y a aucun médecin… sans parler de nous les gens cherchent et ont du mal. En fait tous les médecins qui sont déjà installés refusent les nouveaux clients parce qu'ils sont déjà débordés. Un moment ils avaient parlé d'une maison médicale mais je sais pas s'ils vont le faire ou pas. Les cabinets des environs sont déjà un peu saturés donc du coup tous les nouveaux arrivants qui viennent nous demander chez qui ils peuvent aller on est un peu embêté. On donne quelques noms mais y en qui nous disent « bah non en fait ils ont pas voulu », ils prennent pas les gens qui ont des pathologies un peu lourdes ou…
Parc	11 :13	Après bah ça c'est sympa, moi je viens avec mes enfants parce que j'habite pas trop loin non plus. Ils aiment bien marcher sur les pierres qu'il y a sur la rivière, de prendre les ponts et puis de passer dans l'eau là. Là du coup moi j'ai l'impression d'être à la campagne. Oui parce que du coup c'est pas trop travaillé non plus donc la végétation pousse comme elle veut et en même je trouve ça très reposant. Ca c'est bien, ça y a pas de problèmes. Ca fait effectivement entre écologie et… ouais nature et écologie au milieu des bâtiments. Heureusement qu'il y a ça ! Pour faire un peu d'oxygène parce que c'est vrai qu'il y a quand même énormément de bâtiments quoi. Donc après c'est bien parce que je crois qu'ils veulent le continuer jusqu'à plus loin, mais je suis pas sûre… ils vont prolonger vers Doulon donc ça c'est bien. Et puis ça c'est vrai que ça fait campagne parce que du coup j'ai vu des lapins, moi j'aime bien. J'aime pas…

		enfin si, c'est joli le jardin des plantes, mais je veux dire que ça n'aurait pas son rôle ici. Il manque juste… enfin si j'ai vu qu'il y avait peut-être des jeux pour enfants qui se construisaient, ça fait longtemps que je suis pas venue, mais des toboggans, des trucs… Ca aussi [les éoliennes] c'est reposant. Le bruit me gêne pas. Parce que soit on est de la ville soit on l'est pas… le bruit me gêne pas du tout. Donc ouais l'école est sympa, les couleurs sont sympas. A priori l'ambiance est bonne. D'ailleurs j'ai inscrit mes enfants, j'espère qu'ils vont être acceptés, c'est pour le côté pratique. Je peux les amener et puis s'il y a un problème particulier je peux les récupérer sans problème, s'il y a grève de la cantine je peux les récupérer… donc on verra. Et la médiathèque j'y suis jamais allée. Donc c'est la honte mais j'ai jamais pris le temps d'y aller. Je prends pas le temps, faudrait que… mes enfants sont inscrits mais j'y suis pas allée souvent. Après dans les commerces je sais pas dans la deuxième partie ce qui est prévu comme autres commerces. Parce que je crois qu'au total y en avait 25, alors pour les gens comme ça ils ont l'impression d'avoir tout ce qu'il faut sauf le bureau de tabac-presse mais qui va peut-être arriver. A côté de la pharmacie en fait, dans le local à côté du mien qui n'est pas fermé. Du coup ils attendaient juste la réponse mais ça se fera probablement. Après je ne sais pas ce qu'il veulent mettre d'autre. Ils voulaient mettre une moyenne surface, je crois qu'au départ c'était même 2000m², je sais pas s'ils ont réussi à trouver l'enseigne qu'ils voulaient. Donc ouais ici pour se promener c'est sympa. Heureusement qu'il y a les deux côtés parce que quand on est de l'autre côté après la pharmacie ça fait bloc de béton ouais.
Parvis de la médiathèque	16 :36	Je sais pas si on peut dire que c'est original… moderne oui. Original par certains types de bâtiments mais en fait je trouve ça trop disparate du coup, trop… c'est pas que tout devrait se ressembler mais ils auraient dû peut-être avoir un fil conducteur parce qu'effectivement on passe vraiment du tout au tout.
Place du Commandant Cousteau	17 :31	Le plus râté c'est celui-là. C'est la couleur, c'est pas qu'il est moche en soi… je veux dire les balcons qui ferment c'est sympa mais c'est surtout la couleur, c'est d'un tristounet épouvantable, je pense qu'on a pas besoin de ça, les gens n'ont pas besoin de ça. Heureusement qu'il y a le restau qui s'est mis en orange sinon… C'était peut-être pas très transposable mais soit mettre un peu de couleur soit plutôt comme vers Beaulieu, des panneaux en bois qu'auraient pu se refermer aussi. Enfin je sais, je suis pas convaincu.

		Là ça fait… je dirais pas prison mais un peu. En dessous on voit bien que tout est bétonné, c'est que du béton brut quoi. Celui-là [FJT] est joli. Je sais pas si c'est les mêmes qui ont fait les foyers de jeunes travailleurs à Beaulieu mais ça ressemble un petit peu. Le notre est pas le plus laid parce qu'il y a un peu de rouge. Après il est un petit peu ferraillé… et celui d'après il est tout classique, il est blanc tout classique…
Route de Sainte-Luce	19 :35	Donc on attend de voir la deuxième partie ici. Je vois bien ce qu'ils veulent en faire s'ils font bien leur moyenne surface qui sera là et puis des commerces et des logements. Mais j'ai pas de visuel de ce qu'ils veulent faire. Après c'est vrai que derrière ça [jardin intérieur de la villa des arts] c'est joli, ça ça donne envie d'habiter au milieu. Donc ca c'est pas mal, pour y vivre dedans je sais pas mais c'est joli. Et donc ce local va être aménagé, pour l'instant ça fait dépotoir.

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Je suis né à Ancenis. J'habitais donc dans un maison à Ancenis, c'était en 1974.

Après mes parents ont divorcé vers 2 ans et demi, 3 ans, donc je suis allée en appartement route de Paris, à Nantes, au rond-point de Paris, c'était un appart classique… C'était 2 ans ou 3 ans, je le vois, je vois bien les couloirs mais je suis incapable de vous le décrire de l'intérieur…

Après ma maman s'est remise avec quelqu'un donc on a été dans une maison jusqu'à mes 23 ans. C'était une maison dans le quartier de la Beaujoire. Je suis toujours restée à Nantes Est. C'était une maison jumelée, j'y suis restée jusqu'à ce que je sois en troisième année de pharmacie. Une maison avec un jardin. C'est un endroit sympa. C'était aussi assez bien mélangé : c'était des maisons individuelles et juste en face on avait aussi des tours HLM. Le quartier était bien aménagé, après on a eu le tram rapidement, les commerces étaient tous près, l'école aussi, tout était regroupé donc la Beaujoire j'ai bien aimé.

Après pendant mes études j'avais un T1 vers l'allée Baco donc au centre-ville près de la fac de pharmacie. Ca pendant 2 ou 3 ans, tout en travaillant, pour payer l'appartement je travaillais le soir et les samedis. J'ai découvert le centre-ville pour l'habitation mais c'était l'ambiance étudiante du coup oui c'était sympa. Y avait pas trop de contraintes, c'était à 2 pas de la fac. J'y suis restée 3 ans.

Après je suis revenue à Nantes Est, c'était plutôt côté Toutes Aides. Donc c'était un vieil appartement dans une vieille maison qu'ils avaient séparée en 3 étages avec des appartements. Donc là j'y suis restée au moins 4 ou 5 ans. Donc c'était toute fin de mes études et c'est là que j'ai commencé à travailler à la pharmacie de la Bottière. Donc du coup Toutes Aides c'est plutôt vraiment résidentiel, un quartier très calme et résidentiel. Je travaillais à la Bottière qui est

plutôt un quartier… qui l'est moins mais qui était un quartier chaud à ce moment là. Donc voilà les 2 me plaisaient toujours. Je suis resté 5 ans là-bas.

MA : *Vous dîtes « quartier chaud », ça avait une influence sur votre travail ?*

Moi j'ai toujours adoré le social… J'aurais eu beaucoup de mal à travailler plein centre-ville par exemple. C'est au niveau de la clientèle, c'est pas que j'ai un rejet mais j'ai du mal avec les quartiers chics, les quartiers machins… Je suis restée 8 ans à la Bottière et j'ai beaucoup aimé parce que les gens, on dit pourtant que c'est des quartiers pas faciles moi je trouve qu'à la limite on est respecté, on est là pour les aider et inversement… moi j'ai beaucoup aimé. J'étais même présidente de l'association Fête Bottière-Pin-Sec donc on faisait la fête de l'année, les vides-greniers, etcetera, avec les habitants du quartier.

J'ai travaillé 8 ans là-bas et après une rupture j'ai pris un appartement seule rue de Koufra, qui est de l'autre côté de la route de Paris mais ça reste Nantes Est. C'était un immeuble des années 1965 avec un petit peu de tout dans l'immeuble. Mais privé quand même, bien délimité. Je travaillais toujours à la Bottière.

Après on a déménagé y a 6 ans et on est vers le Pin-Sec, entre le Pin-Sec et la route de Paris. On a acheté un appartement, pareil plutôt un vieil appartement. Moi j'aime bien le quartier. C'est mon quartier. Je sais pas, j'aime bien. C'est vrai aussi que j'aime bien quand j'ai mes repères. Y en a qui aiment pas mais moi j'aimais bien dans le quartier croiser mes clients, aller faire mes courses au même endroit. Et après quand j'ai quitté la Bottière, j'ai pris des parts avec mon ancien patron dans la pharmacie qui était après la station Esso, route de Sainte-Luce, j'y ai travaillé 5 ans en tant que gérante.

Et du coup dès qu'on a su qu'il y avait un nouveau quartier et qu'ils pensaient bien mettre une pharmacie dans ce quartier, on a fait une demande de transfert pour arriver ici. Donc c'est un transfert, c'est pas une création. C'est un transfert plus ou moins obligatoire entre guillemets parce qu'on pouvait pas se permettre de se retrouver entre 2 pharmacies. Parce qu'on se serait retrouvé entre celle de la Mitrie et ici. Donc là je pense que c'était vital qu'on déménage et c'est nous qui sommes venus ici. Et on est très content. L'objectif c'était au départ de ne pas mourir là-bas. Au départ c'était ça, moi j'y voyais aussi entre guillemets une opportunité parce qu'on va pas se plaindre mais les pharmacies en ce moment ont un peu de mal avec toutes les réformes et la conjoncture donc du coup il y a quand même beaucoup plus de pharmacies qui ferment qu'il ne s'en crée. Donc du coup il valait mieux être dans un quartier porteur avec de nouvelles constructions au fur et à mesure que de rester où on était où on avait une clientèle tout à fait correcte. Je veux dire, c'était une petite pharmacie mais on serait mort là-bas ça c'est sûr s'il y en avait eu une ici. Donc l'objectif c'était de se retrouver avec des commerces, puisque là-bas y avait un coiffeur, c'est pas ça qui amène beaucoup de monde. Donc voilà, se retrouver avec boulangerie, banque, etcetera, ça c'était important. Et de se retrouver avec un accroissement de population.

Entretien semi-directif

MA : *Comment cela vous a-t-il été présenté ?*

Je pense qu'on… Moi j'ai du le savoir par la mairie de la Bottière en fait parce qu'ils doivent avoir une antenne… Du coup comme je faisais partie à un moment de l'association Fête Bottière-Pin-Sec et bien… je reçois toujours d'ailleurs tous les comptes-rendus et les trucs de la mairie. Donc on a entendu parler qu'il y allait avoir un nouveau quartier et après quand on entendu qu'il y aurait plein de commerces on s'est dit « une du centre-ville va vouloir se transférer ici, c'est sûr ». Parce qu'en centre-ville y a trop de pharmacies donc y en a environ, quand on en avait parlé y a 1 ou 2 ans y a environ 10 pharmacies en trop dans le centre-ville. Donc du coup y a même des gens qui rachètent des pharmacies du centre-ville qui sont très peu chères parce qu'elles périclitent entre guillemets un peu uniquement dans le but de transférer ailleurs. Donc voilà, on a essayé de se positionner dès le départ. Comme du coup la politique du quartier c'était de ne pas détruire ce qu'il y avait autour, quand on a commencé à faire les demandes et que ça a avancé un petit peu, ils ont… a priori comme c'est la mairie et Nantes Aménagement qui disaient aux promoteurs « il faut que vous trouviez tel type de commerce », etcetera, ils ont transmis directement nos coordonnées à Atréalis Promotion qui est venu nous voir et puis voilà.

MA : *Quelle était l'image que vous aviez du quartier avant de venir ?*

A peu près ce qu'il en est. Donc un quartier où y aurait quand même beaucoup de logements. Ils voulaient faire un truc qui mélangeait bien tous les types de populations. Ecoquartier alors moi je le vois, certainement que dans l'urbanisme y a beaucoup de paramètres, moi je le vois plus par la coulée verte par exemple, que par les bâtiments en eux-mêmes. Parce que d'abord j'y connais rien et en plus je trouve ça quand même très condensé, très dense. On m'aurait dit un écoquartier, j'aurais vu, alors c'est vrai qu'il y en a mais… j'aurais vu peut-être un peu moins haut pour certains, un peu moins près. Donc c'est vrai qu'en fait il y a des îlots de verdure donc on retrouve de la verdure un peu partout, c'est peut-être en ça qu'on peut dire que c'est écoquartier mais en même temps la densité de béton est tellement dense que voilà par moment ça s'efface. Donc après je pense qu'aussi le quartier est un peu jeune, on voit bien par exemple dans la coulée verte, y a encore un an on avait l'impression qu'il y avait rien donc peut-être que la végétation va se densifier aussi, les arbres vont être un peu plus gros, j'en sais rien mais ça va évoluer forcément.

MA : *Si cela ne correspond pas à l'image que vous auriez d'un écoquartier, ce serait quoi un écoquartier pour vous ?*

Un écoquartier… je sais bien que je prends pas en compte les paramètres exposition Sud et autres… Ecoquartier pour moi ce serait un petit moins les uns sur les autres, les bâtiments un peu plus… alors y en a quelques uns qui mettent du bois mais certains font vraiment pas naturels. On en revient toujours au même, celui de la place on a vraiment l'impression que c'est un cube de béton avec du plastique donc c'est l'inverse pour moi de… même si le plastique c'est peut-être du plastique recyclé, sans doute [rires]. Mais bon dans la vision, ouais, y a des trucs qui font un peu bizarre. Moi je pense que si vraiment il y a un truc raté… la place est belle, la grande esplanade est très jolie mais le bâtiment est plus classique.

MA : *Il y a d'autres éléments ratés sur le quartier ?*

Moi j'aurais mis un peu de couleur et de signalétique sur la médiathèque. Parce que bon… peut-être un petit moins maintenant parce que le quartier vit mais elle a été ouverte 2 ans et on savait pas si elle était ouverte ou pas, c'était que du béton et y avait vraiment rien… Après, c'est pas mal. Qu'est-ce qui manquerait ? Non je trouve ça… Pour l'instant le problème c'est que comme ce n'est pas tout à fait fini je pense que le parking sera mieux après. Les gens se plaignent effectivement du manque de parkings pour la médiathèque. D'un autre côté pour moi c'est assez dans l'objectif de pas mettre des voitures partout. Il manque un relai Bicloo. Si, ce qu'il manque… devant, je sais pas si c'est une nouvelle mode mais ils mettent pas de passages piétons. Les bandes blanches ne sont pas là et personne s'arrête. Moi qui traverse 3 ou 4 fois par jour… personne s'arrête, s'il y a pas un trou entre les voitures personne ne s'arrête pour vous laisser passer. Donc entre un parking et l'endroit où y a les commerces et les habitations je trouve ça quand même… Les gens ne visualisent pas les différences de sol, c'est ça qui marque mais on ne visualise pas. D'ailleurs je pense que justement ils en ont remis devant l'école, je pense qu'il y a eu des plaintes, des gens qui ont râlé. Je crois que les gens ne savent pas que dans une zone 30 c'est priorité piétons… et même moi je ne le savais pas. Ou alors faudrait mettre « zone 30, priorité piétons » mais sinon les gens ne s'arrêtent pas.

MA : *Il y a ici l'idée de mettre la voiture à l'écart…*

Alors on en voit beaucoup qui garent leur voiture et qui vont prendre le tramway à la Souillarderie. Par moment on voit pas mal de gens qui sortent du tram et qui vont chercher leur voiture. Donc je pense que ça c'est plutôt bien, peut-être qu'effectivement y a des gens de Sainte-Luce qui viennent se garer là pour prendre le tramway. Mais par contre il faut que ce soit plus visuel. Après je ne sais pas combien ils comptent mettre de places ici ou pas. Mais il paraît aussi que soi-disant si on veut un bout de parking sous-terrain il faut payer en plus. Et en fait probablement comme tous les gens j'irai me garer en face. Les gens se garent dehors et les parkings sont plein en permanence. Mais je le fais aussi, j'en ai 1 ou 2 parkings et j'y suis jamais allée.

MA : *La question est de savoir si on peut décréter qu'on met la voiture dehors.*

Moi je pense pas. Si moi je le fais pas c'est aussi qu'il y a le côté pratique. Je met 30 secondes à me gare en face et à traverser la rue et je vais 5 ou 10 minutes pour aller dans le parking, remonter, repasser par là et revenir par là. C'est par fainéantise mais bon… Voilà, le problème, c'est probablement regrettable mais tout le monde est un peu speed. Et effectivement moi je dépose mes enfants à l'école à 8h45, faut que la pharmacie soit ouverte à 9h donc je fais au plus vite. Et pour l'instant le plus vite c'est ça… Probablement que… c'est vrai que tout le monde regarde quand même à la dépense, probablement que s'il y avait pas 50 euros à mettre de plus, peut-être qu'ils se mettraient dans le parking. Maintenant je sais pas, parce qu'il y a des gens qui aiment bien sécuriser leur voiture dans un parking aussi mais je pense que 50 euros tout le monde n'est pas près à les mettre…

MA : *Vous avez une idée de ce qu'on a voulu faire ici, des intentions à l'origine du quartier ?*

Je pense que Nantes est dans une politique de garder les gens au plus près. Pendant tout un moment c'est vrai qu'on entendait qu'on était en pénurie de logements sur Nantes. Les gens qui viennent là sont effectivement la population qui pourrait… y a un mélange mais les la

population qui pourrait acheter effectivement à 25 kilomètres de Nantes pour avoir un bien à eux, avec des prix certainement étudiés pour les garder ici. Je pense que le quartier veut mélanger justement ce côté famille, entité de quartier avec tout ce dont il y a besoin, avec un mélange justement de côtés très agréables comme le truc d'eau là. Et effectivement je trouve que c'est attrayant pour des gens qui aiment la ville et qui ont envie d'avoir un cadre agréable. Ca c'est plutôt bien réussi. Après est-ce qu'ils se sont imaginés qu'il y en aurait autant de condensés je ne sais pas.

MA : *Vous vous verriez vivre ici ou dans un quartier comme celui-là ?*

Dans certains lieux. Effectivement j'aimerais pas voir la cuisine de ma voisine d'en face. C'est vrai qu'a priori ceux qui sont juste là c'est ça qui ressort, vraiment la proximité. Par contre y en a qui sont vraiment super sympas, celui qui est en bois derrière il a de l'air pour respire, donc je pense qu'il y a des endroits… Enfin je veux dire, à se balader dedans y a aucun souci, après vivre ça dépend. Moi je me verrais bien habiter là mais pas dans tous. Après j'ai du mal à voir… quand on les regarde de loin comme ça, où les Allées du Parc qui sont enserrés tout au bout, y a encore le vieux mur… ça fait quand même les gens sont les uns sur les autres. Les maisons, je dis tunisiennes mais les trucs là-haut, je sais pas si les gens se parlent… après j'ai jamais visité je sais pas comment c'est à l'intérieur non plus donc je peux pas vous dire. Mais moi je me verrais bien là dans une qui donne sur le ruisseau.

MA : *Il y a un petit côté vitrine ici, avec beaucoup de gens qui venaient prendre des photos, beaucoup de communication de la maire, c'est sans doute moins présent aujourd'hui mais… ressentez vous cela ?*

Oui y a plein de groupes qui viennent, on en voit encore un petit peu. Moi ça me gêne pas, je m'en fiche. J'ai mon beau-frère qui travaille à Nantes Métropole et y a eu une sortie visite de nouveaux quartiers, ils ont été dans d'autres aussi mais ils sont venus visiter ici. Ca me gêne pas, si c'est pour améliorer les projets. Je pense que c'est dommage qu'il y ait le bâtiment de la grande place. Mais ça me gêne pas à la limite, je dis pas qu'il faut que ce soit comme ça partout mais qu'on fasse des îlots comme ça, je trouve ça sympa.

MA : *C'est un îlot ?*

Ca fait un peu îlot. D'ailleurs ils parlent de petits îlots, c'est peut-être le terme… Mais oui ça fait quand même îlot. Bizarrement je vous disais que c'était disparate mais on sait qu'on est dans le quartier de Bottière-Chénaie quand on se promène. Je veux dire les frontières sont marquées aussi. Mais c'est un peu plus ouvert que certains quartiers comme la Bottière par exemple. La Bottière de chaque côté on rentre on a l'impression que c'est un ghetto. On rentre vers la boulangerie, voilà, on passe le pont de la Souillarderie et ça y est on se retrouve dans la Bottière. C'est complètement enclavé et d'ailleurs les gens passent pas ici… enfin je veux dire très peu. Y a le tram qui fait sa barrière, le chemin-de-fer de l'autre côté, je sais pas que ça va donner. Après c'est Colinière et si ça va faire quand même un quartier…

MA : *Vous en avez parlé, dans ce que la ville met en avant ici il y l'aspect mixité sociale, ça fonctionne vraiment ?*

Moi je trouve que ça fonctionne très bien avec les jeunes. Enfin d'après ce qu'on entend. Je connais des familles assez jeunes qui s'installent avec des enfants en bas âges et tout ça. Ca fonctionne assez bien, ça marche bien. On a quelques personnes plus âgées qui votent front national certainement et eux ils trouvent qu'il y en a trop. Nous personnellement au niveau clientèle je trouve que c'est très bien partagé. Voilà, les gens se sont appropriés leur quartier je pense. Que ce soit plutôt les classes populaires dans les HLM là… par contre effectivement ils sont quand même… y a pas d'autres bâtiments que rue René Dumont.

MA : *Il y a aussi le premier bâtiment à l'entrée et ce que vous appelez les bengalows de vacances ou la maison tunisienne.*

Ah oui ? Je savais pas. Mais du coup, après c'est vrai que je ne connais pas le nom de la rue. Moi je trouve que c'est bien fait. Moi je pense qu'il faut qu'il y ait des endroits où les gens peuvent se retrouver. Nous on le voit, ça marche bien avec l'école. Après ceux qui n'ont aucun accès à l'école ne doivent pas se rencontrer. Maintenant est-ce que dans les autres quartiers les gens se fréquentent ? Je ne suis pas sûre non plus. Après effectivement là j'ai pas pu y aller mais y a eu le printemps des voisins, ils étaient tous sur l'esplanade de la médiathèque, y avait bien entre 40 et 50 personnes. Donc voilà, après de nos jours y en a plein qui veulent rester chez eux et c'est tout. Mais par contre effectivement moi je trouve que ceux qui ont envie de voir du monde… ça a l'air cordial. Après est-ce qu'ils se mélangent vraiment ? Je ne sais pas. Maintenant je préfère un quartier comme ça où y a la possibilité de se mélanger même si on veut pas mais où y a la possibilité de le faire que la Bottière où on peut pas se mélanger parce qu'il y a que ça. La possibilité existe, elle peut être saisie et même s'il y a que 10% des gens qui vont se mélanger je trouve ça toujours mieux que la Bottière ou effectivement personne se mélange. Après effectivement je pense qu'il y aura toujours des… on a bien vu les dernières élections, y aura toujours des gens mécontents. Mais moi je trouve que ça se fait plutôt bien.

MA : *Vous envisagez de vous investir dans le quartier comme vous l'avez fait à la Bottière ?*

Je fais juste partie de l'association des commerçants mais au niveau activités moi j'aimerais bien… maintenant j'ai pas le temps, je fait 47 heures par semaine, j'ai 2 enfants et j'en attends un troisième donc pour l'instant j'ai pas le temps mais j'ai toujours aimé l'associatif. Mais oui, parce que moi j'ai bien aimé faire ça à la Bottière, j'aime bien le lien avec les gens.

MA : *C'est important pour un commerce ?*

Je pense. Après c'est pas l'avis de tout le monde mais moi je pense que oui. Vous voyez ça m'arrive de venir me promener avec mes enfants, c'est vrai que j'habite à 5 minutes, mais j'ai aucun a priori à revenir sur mon lieu de travail et croiser les gens que je vois ici, ça m'est égal. C'est un tout et à la limite j'aime bien ça. Après c'est mon point de vue mais je pense qu'une pharmacie c'est pas n'importe quoi, c'est pas un commerce comme un autre, moi je le vois pas comme ça. C'est un commerce de service et d'humain donc moi je pense qu'on a beaucoup plus intérêt à être humain, social, tout en même temps, professionnel mais aussi impliqué, je trouve que c'est important. Après effectivement j'ai travaillé avec des collègues à la Bottière ça leur viendrait même pas à l'idée d'aller à Leclerc Paridis parce qu'ils allaient croiser les clients. Moi j'ai jamais été comme ça. Chacun fait ce qu'il veut mais moi ça me gêne pas.

MA : *Vous pouvez me dire 2 mots sur ce que fait l'association de commerçants ?*

Y a les trucs comme les illuminations de Noël, là c'est eux qui organisent le vide-grenier de 10 juin. Après y avait eu justement, j'étais pas encore installée, une ou deux réunions pour une action pour la zone bleue. Parce que c'était en zone bleue que ce côté-là mais pas de l'autre côté donc ils voulaient agrandir la zone bleue. Donc ils avaient dû faire une action, y en a 2 qui étaient allés en mairie. Voilà, c'est tout. Mais c'est pareil, en fait comme je suis le seul pharmacien je peux pas m'absenter n'importe comment parce qu'on est obligé d'avoir un pharmacien sur le site. Du coup le seul jour où j'ai un autre pharmacien qui vient c'est mon jour de congé et du coup des fois j'ai été à une ou deux réunions mais c'est pas hyper courant. C'est pas grave mais c'est vrai que du coup j'ai pas l'impression de m'investir beaucoup, c'est sûr.

MA : *Venir travailler ici a-t-il changé des choses pour vous en termes de pratiques ?*

On a justement une différence de clientèle, un mélange qui est plus important. Donc on voit… La différence de travail ça va être plutôt par rapport à ce qu'on vend. On est dans une année où on s'adapte en fait, même au niveau des produits. Les pathologies, tout ce qui est médicamenteux pur c'est la même chose mais on a quand même 15 ou 20% de notre truc où c'est du conseil et comme c'est quand même plus jeune on voit plus de conseil. En fait les jeunes vont un peu moins chez le médecin s'ils ont un rhume ou autre donc on vend un peu plus de conseil, on vend un petit peu plus de parapharmacie que ce qu'on faisait là-bas. Donc ça pour nous c'est un côté intéressant parce qu'on change un peu de clientèle. En venant ici on savait qu'on allait avoir un petit peu plus d'exposition donc on a pris un petit peu plus de para que ce qu'on faisait là-bas. Et puis le fait de faire plus de conseil c'est plus gratifiant aussi. Comme y a pas encore beaucoup de médecins… enfin non on a quand même quelques médecins autour… Quand on est venu là on a dû garder grosso modo 65% de la clientèle de là-bas, on était à 700 mètres à vol d'oiseau et on a dû en garder 65 ou 70%. Et puis ça c'est complété, on arrive à l'équilibre avec les nouveaux qui sont là. Mais on crée des gens dans notre ordinateur tous les jours. Je pense que la clientèle va encore croître.

MA : *Et pour vous, pour venir travailler, je suppose que cela n'a rien changé.*

Bah non. Je viens toujours en voiture… Par moment je me dis que je pourrais le faire à vélo, je suis pas loin, mais tant que j'ai les enfants à déposer à l'école c'est pas possible. C'est pas confortable et on a aussi besoin d'avoir une voiture ici parce qu'on va livrer aussi de temps en temps les gens qui ne peuvent pas se déplacer et on perdrait trop de temps à le faire à vélo. Et puis des fois ce qu'on va livrer c'est justement les choses lourdes donc on va pas les prendre à vélo. Mais je pense que si j'habitais le quartier peut-être que 2 voitures ce serait pas nécessaire mais faudrait habiter le quartier parce qu'effectivement sur le quartier on a quand même le tram tout près, les commerces de proximité, l'école, bientôt la crèche je crois. Il y a des équipements qui font qu'on peut rester là en autonomie, globalement… il manque plus voilà que la moyenne surface, une Poste, et encore on a la boîte-aux-lettres.

MA : *Donc le transfert est plutôt satisfaisant ?*

Ouais, ouais. Toute l'équipe, on est content.

MA : *Pour revenir sur l'écologie, vous y êtes sensible ?*

Globalement oui. Après dans le quartier, après nous on est locataire, je m'en suis pas vraiment aperçu pour l'instant. Je suis pas capable de dire si effectivement y a des économies d'énergie, je sais pas si les bâtiments ont été fait en matériaux particuliers, ça j'en sais rien du tout. Après effectivement ils le présent comme ça donc on ne peut que les croire, pas le choix, mais je ne sais pas... Après on essaye tous de faire attention. On le voit quand même, je sais pas si on peut l'associer à ça mais on fait plus de naturel par exemple ici, on fait plus d'huiles essentielles, de phytothérapie, d'homéopathie qu'on ne faisait là-bas… Je pense que c'est aussi une clientèle qui est venue pour une petite part pour ça. Après dire que… je pense qu'il y a plein de facteurs qui ont joué mais ça peut être effectivement… Après effectivement si on me dit « vous avez tant de surface, vous pairez tant de pourcents moins cher d'électricité parce que c'est bien isolé » ça ne peut qu'être un plus pour nous ou pour l'environnement.

MA : *Vous avez donc quelques inflexions sur les demandes de la clientèle.*

Oui. Et je suis sûr que la boulangère pourrait vous dire la même chose. Probablement qu'ils vendent plus de pain complet, de pains au je sais pas quoi… Enfin j'imagine. C'est quand même une clientèle un peu, je dis pas repéré, mais effectivement nous c'est pareil, ça fait longtemps qu'on le fait mais je veux dire les petits sacs on pose la question « est-ce qu'on vous met un sac » et on la pose certainement plus facilement maintenant qu'avant. On distingue bien, les gens s'ils ont 3 boîtes on leur pose la question parce qu'on sait qu'ils vont les mettre dans les poches. C'est des petits trucs comme ça mais ça se voit quand même un peu. Et probablement qu'il y a une population ici qui a été séduite par ça.

MA : *Quand vous parliez de l'aspect écoquartier vous avez dit « ils le vendent comme ça ». Vous avez vu la communication autour du quartier.*

Oui, ils l'appellent tout le temps comme ça. L'écoquartier ils l'appellent comme ça dans tout ce qui est comm', ou sortie, ou Internet sur leur site… On voit écoquartier partout. C'est pas le quartier Bottière-Chénaie, c'est l'écoquartier Bottière-Chénaie. Et je pense que les gens le savent. J'ai vu ce qu'ils mettent sur Internet. C'est pas très réactif mais… bon après je cherchais sans doute pas les mêmes renseignements que ceux qui veulent habiter là mais au niveau présentation c'est vrai q'uil y a plein de trucs ça donne envie c'est sûr. Est-ce que ? En fait la présentation fait que morceau par morceau c'est formidable. Quand on arrive dans le quartier et qu'on peut voir un peu la densité ça rebute certains je pense. Et je pense aussi que certainement… Est-ce qu'ils ont fait l'unité ou est-ce qu'ils ont séparé les morceaux ? Je dirais quand même qu'il y a un peu des deux parce que je vous dis bien qu'on sait qu'on est dans le quartier, je veux dire qu'il une unité. Probablement plus par les routes et la construction du quartier que par les bâtiments individuellement. Après c'aurait été affreux si tout le monde avait été pareil. Y a une toute petit unité qui manque, dans les couleurs par exemple. Je sais pas si on aurait pu faire autrement. Chaque promoteur du coup a voulu se distinguer. Ils auraient peut-être… après ils l'ont peut-être fait mais je l'ai pas vu… ils auraient peut-être dû donner un fil conducteur ou plus accentuer je sais pas quoi… Après faut que ce soit un petit truc.

MA : *Vous considérez que vous êtes bien informée ?*

Ah non, ça par contre non. C'est moi qui ai toujours appelé monsieur… maintenant ça doit être monsieur Dulluard. J'ai toujours eu au bout d'un moment les informations que je désirais. A la limite pour les habitants… si ça peut être intéressant aussi… mais pour les commerçants je pense que c'est quand même intéressant de savoir quand, comment, pour les autres commerces, qui arrive quand, qui… Ca peut avoir un impact sur l'activité. Je voulais appeler la dernière fois parce que les travaux en face vont commencer à un moment ou à un autre, est-ce qu'à un moment on aura plus de parking à cause des travaux ? Est-ce qu'à un moment… on ne sait pas tout ça. Il faut toujours aller chercher l'information. Depuis le début, il a toujours fallu insister, demander les informations. Si on insiste pas ils sont le plus vague possible. Après je comprends qu'il y ait des choses… Mais des fois dans le concret on se dit… quand j'avais téléphone pour savoir pour la moyenne surface quand est-ce que… il m'avait dit « oh, il faut 2 ans pour étudier et après commencent les travaux ». Mais rien n'est précis par exemple, est-ce qu'ils ont trouvé quelqu'un ? Est-ce qu'ils savent exactement quels sont les petits commerces qui seront en face ? Je pense qu'il y a une partie c'est parce qu'ils savent pas non plus mais y a certainement des éléments quand même qu'ils pourraient donner. Ou faire comme pour l'association des commerçants, enfin Fête Bottière-Pin-Sec, moi je reçois les comptes-rendus sur toutes les réunions et tout ça. Ca par exemple on a pas, ils auraient pu prendre les adresses mail de tous les commerçants et puis voir ce que ça donne. Nantes Aménagement est jamais venue me voir par exemple.

MA : *Pour résumer, comment jugez-vous le quartier ?*

Je le vis bien. On a jamais eu de problème. Après j'ai jamais eu de problème ailleurs non plus… Mais on se sent faisant partie d'un quartier. Je le sentais pareil à la Bottière, je le sentais pas du tout où on était avant, y avait pas d'unité. Moi après ça me correspond, je pense qu'il y a des gens à qui ça ne correspond pas du tout mais moi j'aime bien avoir des repères donc du coup ouais on s'en sort bien.

MA : *Comment définirez- vous ce quartier ?*

C'est un nouveau quartier assez familial avec une volonté effectivement d'être plus soudé qu'ailleurs. Que ce soit au niveau des commerçants ou des différentes activités, moi je trouve que c'est comme ça. Et c'est aussi je pense ce qu'on tendance à rechercher les gens maintenant, c'est-à-dire qu'ils en ont marre de pas dire bonjour à leurs voisins ou de connaître personne. Je pense que celui qui veut s'investir il a plus de moyens qu'ailleurs.

MA : *Vous vous attendiez à cela ? D'autres choses vous ont-elles surpris notamment par rapport à ce qu'on vous avait présenté ?*

Pas tellement. Parce qu'en fait d'une part on nous l'a pas tellement vendu, nous on est venu parce qu'il y avait une augmentation de population, parce qu'il y avait la peur d'avoir une autre pharmacie ici donc on a pas eu besoin de nous convaincre très longtemps de faire la démarche. Mais par contre moi le concept me plaisait bien. Après dans ce qu'on entend ce qui ressort c'est la densité et le fait que ce soit un peu béton, un peu trop bétonné. Je pense que ça

va vieillir aussi un peu. Peut-être qu'il pourrait changer la façade en plastique, la recycler de nouveau et remettre un peu de couleur, je sais pas…

MA : *Les habitants insistent parfois sur l'expérience d'arriver dans un quartier pas forcément tous ensemble mais…*

C'est vrai que je pense qu'effectivement c'est plus facile de tisser des liens quand on arrive tous au même endroit, je dirais que c'est comme quand on va à l'étranger et qu'on se retrouve entre Français, on a plus tendance à tisser des liens parce qu'on découvre tous en même temps. Après moi je pense que c'est plutôt positif, d'avoir créer un nouveau quartier c'est certainement plus facile que de rénover un quartier. Après pour les commerçants je pense que ça joue dans le sens où on arrive tous… à la limite peut-être que nous c'était un peu différent parce qu'on est pas arrivé avec rien puisque c'est un transfert de 700 mètres donc c'est peut-être un peu différent mais je pense qu'effectivement tout le monde avait besoin des uns et des autres au départ. Je veux dire, on entendait dire « vivement que la pharmacie vienne parce que ça amène du passage », nous on était content que la boulangerie soit là parce que ça amène du passage, je pense qu'effectivement tout ça fait qu'on est interdépendant en fait. D'ailleurs, par exemple, nous on nous a fait plusieurs réflexions sur le laboratoire d'analyses médicales, y en a plusieurs qui étaient revenu en disant que ça allait pas et tout ça et je suis allée leur dire, gentiment bien sûr. Parce qu'on a besoin bien sûr… et parce qu'on avait eu plusieurs réflexions et je trouvais ça bête de laisser dériver ça. Si ça avait été un laboratoire plus éloigné bon… mais là en l'occurrence y a une proximité qui fait qu'on est sensé tous se porter les uns les autres, enfin je pense.

MA : *C'est quelque chose d'assez nouveau pour vous je suppose.*

Oui parce que la pharmacie de la Bottière où j'étais était à part aussi donc y avait aucun lien avec la boulangerie, le bureau de tabac… Et effectivement je pense que vivre le début d'un quartier probablement que c'est stimulant plus que de venir dans un quartier existant.

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Ce serait un peu moins de monde. Mais bon d'un autre côté avec un peu moins de monde on peut pas avoir tous les commerçants non plus… Non, moi j'aime bien. Je ferais un peu moins serré mais autrement ça me plait. C'est vrai que je ferais un peu moins serré par endroit, des rues entre les bâtiments un peu plus dégagés quoi… Parce que même, par exemple quand on voit dans les quartiers un peu denses comme ça, j'y reviens toujours parce que je le connais bien mais la Bottière ou Malakoff, tout ça, entre les immeubles y a de l'espace. C'est peut-être des horribles barres mais je veux dire personne n'a accès à la cuisine de l'autre juste en face. Ca veut pas dire qu'ils sont mieux… Mais ouais, moi y a juste ça. J'ai pas envie effectivement de savoir ce que mange mon voisin et que lui sache ce que je mange. Après je sais pas comment c'est vécu dans celles qui sont juste au milieu là. Parce qu'à mon avis les immeubles doivent regarder dans leurs jardins. Du coup, on peut… mais se mettre ne maillot de bains dans son truc c'est pas évident. Donc ça c'est un peu trop… je voudrais pas acheter un truc avec la possibilité de sortir si en fait je peux pas sortir parce que j'ai pas envie que tout le monde me voit. Mais je pense qu'il y a des beaux coins dans lesquels je peux habiter.

Matthieu ADAM

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 3

Retranscriptions des entretiens avec les habitants de Bottière-Chénaie

Résumé

L'influence du néolibéralisme sur la production de l'urbain se traduit par la marchandisation des espaces, la mise en concurrence des villes, et le processus de métropolisation. Elle se traduit aussi par la généralisation de mots d'ordre dont les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation, et la mixité sociale. Cela introduit des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production urbaine : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet et sa concrétisation dans des opérations en temps limité ; le décalage entre les valeurs du développement urbain durable et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction participative et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée et une urbanisation socialement sélective.

Bien que ces contradictions soient identifiées par les concepteurs et les habitants et malgré leurs critiques, la conflictualité autour de la production contemporaine de l'urbain est faible. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ces contradictions occupent une autre fonction, ce travail vise à s'en saisir et à l'expliquer. Pour cela, la thèse s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. L'accès aux représentations des habitants et des concepteurs se fait grâce au recueil et à l'analyse des discours qu'ils portent sur les projets emblématiques de Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon), considérés comme des dispositifs de médiation de leurs représentations.

L'analyse montre que les contradictions identifiées sont intégrées au mode de production. Elles occupent une fonction mobilisationelle, puisqu'elles participent à enrôler concepteurs et habitants dans la production contemporaine de l'urbain.

Mots clefs : production de l'urbain, contradictions, enrôlement, représentations, néolibéralisme, développement durable, projet

UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

UMR CNRS 7324 CITERES – Équipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Matthieu ADAM

soutenue le : **14 juin 2016**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline : Aménagement de l'espace et urbanisme

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 4

Retranscriptions des entretiens avec les habitants de Confluence

THÈSE dirigée par :

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

---

JURY :

M. DI MÉO Guy Professeur émérite, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Mme DUARTE Paulette Maître de conférences HDR, université Pierre Mendès-France, Grenoble

M. DUMONT Marc Professeur, université de Lille 1 – Sciences et Technologies

M. LAFFONT Georges-Henry Professeur associé, école d'architecture de Saint-Étienne

M. MARTOUZET Denis Professeur, université François - Rabelais de Tours

M. TOZZI Pascal Maître de conférences HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Sommaire

HL1 ..... **5**
Visite 6
Entretien 10
Parcours résidentiel 13
Entretien semi-directif 15
HL2 ..... **27**
Visite 28
Entretien 40
Parcours résidentiel 40
Entretien semi-directif 42
HL3 ..... **57**
Avant la visite 58
Visite 59
Entretien 74
Parcours résidentiel 75
Entretien semi-directif 76
HL4 ..... **89**
Entretien 90
Parcours résidentiel 90
Entretien semi-directif 92
Visite 105
HL5 ..... **117**
Visite 118
Entretien 127
Parcours résidentiel 128
Entretien semi-directif 130
HL6 ..... **139**
Avant la visite 140
Visite 140
Entretien 160
Parcours résidentiel 161

Entretien semi-directif 165
HL7 177
Visite 178
Entretien 187
Parcours résidentiel 187
Entretien semi-directif 187
HL8 199
Avant la visite 199
Visite 200
Entretien 212
Parcours résidentiel 213
Entretien semi-directif 214
HL9 229
Visite 229
Entretien 235
Parcours résidentiel 235
Entretien semi-directif 240
HL10 251
Visite 251
Entretien 260
Parcours résidentiel 261
Entretien semi-directif 263
HL11 273
Visite 274
Entretien 290
Parcours résidentiel 290
Entretien semi-directif 292
HL12 303
Avant la visite 303
Entretien 303
Parcours résidentiel 303
Entretien semi-directif 304
HL13 317

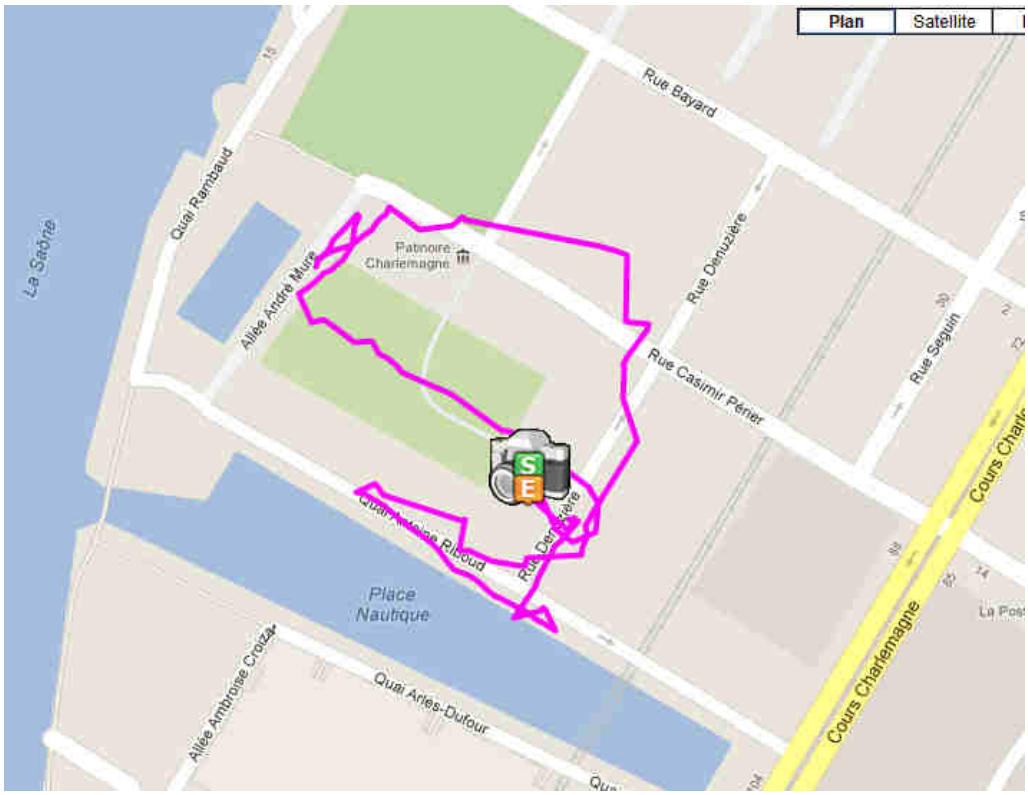
Visite 317
Entretien 328
Parcours résidentiel 328
Entretien semi-directif 331
HL14 345
Visite 345
Entretien 353
Parcours résidentiel 353
Entretien semi-directif 356
HL15 367
Visite 368
Entretien 372
Parcours résidentiel/professionnel 372
Entretien semi-directif 374
HL16 385
Avant la visite 386
Visite 388
Entretien 402
Parcours résidentiel 402
Entretien semi-directif 404
HL17 413
Avant la visite 413
Visite 414
Entretien 423
Parcours résidentiel 424
Entretien semi-directif 429
HL18 439
Visite 440
Entretien 454
Parcours résidentiel 454
Entretien semi-directif 460
HL19 475
Visite 476

Entretien 481
Parcours résidentiel/professionnel 481
Entretien semi-directif 482
HL20 493
Visite 494
Entretien 513
Parcours résidentiel 513
Entretien semi-directif 517
HL21 531
Visite 532
Entretien 539
Parcours résidentiel/professionnel 539
Entretien semi-directif 540
HL22 549
Visite 550
Entretien 560
Parcours résidentiel/professionnel 560
Entretien semi-directif 562

HL1

	Date : 06/04/2012
	« Statut habitant » : propriétaire
	Investissement/loyer : 600000€
Climat de visite : Frais, humide mais sans pluie	**Adresse :** Quai Antoine Riboud
	Arrivée : novembre 2010
Durée de la visite : 24 min	**Appartement :** T4, 120m^2
Longueur du parcours : 1275m	**Occupant(s) :** 2
Durée de l'entretien : 2h10 min	**Profession :** retraitée (ex professeure de littérature)
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 76 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Visite

Lieu	t0+	
Ascenseur de l'immeuble	6 :40	L'escalier est vitré, on se met comme ça [elle se tourne vers le côté vitré qui donne vers l'extérieur] c'est sympa mais vous allez voir quand on arrive en bas c'est très triste, on rentre dans une cage. Voilà, là c'est déjà moins bien donc en général on fait ça [elle se retourne vers la porte avant que celle-ci ne s'ouvre]. Mais c'est mieux qu'une glace…
Hall de l'immeuble	07 :00	Alors là on a un problème de proximité avec un restaurant… Et vous sentez les odeurs alors déjà là pour moi c'est négatif. Y a pas grand-chose de négatif mais ça c'est extrêmement désagréable. Donc c'est en permanence. Et moi ça me gène pour moi mais ça me gène surtout quand les amis viennent, je trouve ça vraiment très désagréable. On nous avait annoncé un appartement de prestige, alors on commence par ça, voilà. Mais c'est pas ce qui nous a motivé le prestige.
Parc central îlots ABC	07 :50	On va peut-être passer là. Parce que là, vous connaissez, vous avez déjà trafiquez autour ? Donc là, jardin. Voyez pour le moment ça n'est pas détérioré donc c'est sympa, voilà cette perspective est belle là. Et donc normalement, là ils ont créé des jardins avec des légumes pour les gens qui habitent au tour. Donc c'est un peu tristounet pour l'instant mais ils vont s'en occuper d'ailleurs vous voyez il y a quand même des gens qui travaillent. Mais normalement ce sont quand même des gens qui habitent ici. Je trouve que c'est sympa moi. Là normalement ce sera une forêt [rires] alors c'est sympa, moi je trouve que c'est sympa, regardez ils ont mis des fougères, enfin bon… au point de vue entretien c'est pas mal, y a énormément d'équipes en ce moment notamment à cause de l'inauguration… MA : *Il faut que ça brille…* Oui je pense mais bon… Enfin pour les gens qui habitent là parce qu'ils donnent sur un jardin. Et nous ce qui, enfin je dis nous parce qu'on est deux avec les mêmes choses, ce qui nous a poussé c'est qu'on a eu un coup de foudre. On est venu un jour par curiosité et on s'est emballé, immédiatement on a acheté. Donc… regardez ça [niveau bâtiment bleu], je trouve que c'est quand assez exceptionnel, les couleurs, l'architecture, on a plus l'impression d'être à Lyon. Je veux pas… vous allez trouver que c'est prétentieux mais moi j'ai l'impression d'être à New-York, j'ai pas vécu à New-York mais l'idée que j'en ai c'est un peu ça aussi… MA : *Pourquoi ? pour la modernité ?* La modernité, le train qui passe assez haut des immeubles, l'atmosphère même et toute l'architecture en fait. Enfin, en face

		[Sainte-Foy] on est bien à Lyon. Moi je ne suis pas lyonnaise d'origine donc… Je ne peux pas dire que je n'aime pas Lyon mais c'est le seul quartier qui m'a permis de vivre comme j'aime à Lyon, jusqu'à maintenant je n'avais jamais vécu comme j'aimais à Lyon. Faut pas dire ça à mon mari…
Quai Rambaud, au pied du jardin, niveau des bassins	11 :07	Regardez ça, y a des marres, ya des canards, tout ce qu'on veut… La présence de l'eau, absolument, je pense que ça a été un des éléments de notre coup de foudre. Et puis là il ne fait pas beau mais je vous assure quand il y a du soleil, c'est vraiment très bien… J'espère qu'ils vont nous enlever tous ces trucs parce que ça c'est vraiment lamentable. C'est la capitainerie. Vous savez je sais pas… je sais s'ils vont laisser ça, mais c'est une horreur, je serais pas vous dire… Donc là c'est donc des balades, pour le vélo c'est épatant. Parce que c'est tout plat, pour les vieux c'est bien. Y a des perspectives inouïes je trouve, vous pouvez regarder chaque balcon vous avez à chaque balcon envie d'y vivre. Si on pouvait se déplacer, vivre un mois dans un, un mois dans un autre… Regardez les terrasses là-haut c'est magnifique, oui vraiment. Nous quand on est arrivé, il n'y avait plus que deux appartements, donc a été obligé, on a pris le plus haut… mais le plus haut c'était le troisième étage. Tous les autres étaient pris…
Rue Riboud, darse	12 :50	Ah ils ont fermé là, mince, on est obligé de revenir. Qu'est-ce qu'il nous on fait. Ah, ils vont peut-être… c'est certainement pour la fête de demain, ils ont bloqué.
Quai Rambaud	13 :30	MA : *Ici, que pensez-vous du fait que les immeubles soient très rapprochés ?* C'est vrai qu'on serait pas venu là c'est sûr. Mais ils ont une vue de l'autre côté, ceux-là ont une vue de ce côté. C'est vrai que là il y a de grandes terrasses… Vous savez vous êtes gêné par des vis-à-vis dans la mesure où vous connaissez les gens. Mais si vous ne le connaissez pas, vous êtes moins gêné il me semble… Mais enfin c'est vrai que c'est très rapproché mais avec des façades qui sont belles donc… on peut supporter peut-être mieux. Mais c'est vrai que nous on ne serait pas venu là. Là ils vont avoir des jardins, donc en général il y a une vue pas trop désagréable même quand on est proche. Je vous montrerai tout à l'heure on passera dans des petites rues et vous verrez. Et puis ce qu'il y a de bien c'est que normalement il n'y a pas trop de voitures. Il n'y en aura pas je crois, parce que ça va être interdit les voitures. C'est ce qu'ils disent hein, mais je sais pas si ça ce fera... Je ne sais pas ce qu'ils feront. Donc là il y a tous les bords de Saône donc rien de bien intéressant pour vous.

Rue Casimir Perrier	15 :20	Donc là ce ne sera pas construit et là il finissent de construire, donc pour avoir des terrasses ici, il faut s'y prendre bien avant la construction. Et même sur plan pour avoir des étages importants il faut s'y prendre le plus tôt possible. Y a un japonais qui va construire le dernier immeuble sur la darse et c'est vrai que nous on le vise un petit peu parce que notamment sur le plan écologique ce sera extraordinaire mais il n'est pas encore sorti, on ne peut absolument rien retenir pour le moment. On nous a dit mois de juin, mois de juillet. Regardez si c'est sympa [sushi bar venant d'ouvrir] alors est-ce qu'il travaillera je ne sais pas… Là il y a eu un incendie et ils n'ont pas réparé… Là vous avez un saladerie mais je pense pas que ce soit un endroit très commerçant. Je sais pas… Et là on commence à avoir des perspectives un peu spéciales, moi je trouve ça extraordinaire, regardez cet immeuble en alu là-bas, ou c'est de l'inox… Ce qui me plait c'est pas par le côté clinquant, mais par le côté gai, enfin c'est gai… Enfin vous ça vous paraît peut-être pas gai mais moi c'est un quartier que j'aime parce qu'il est animé, tout est paisible et pourtant c'est animé, je trouve pas ça triste…
Rue Casimir Perrier, entrée des venelles îlot B	18 :10	Alors je sais pas si on va pouvoir monter. Ah non, ça va être fermé. Je voulais vous montrer les perspectives qu'on peut avoir entre différentes façades d'immeubles sympas… Regardez ça [façade du monolithe] c'est un exceptionnel, vraiment.
Rue Denuzière	18 :30	Et un déport on en a un dans notre immeuble mais c'est hallucinant, on l'a visité pendent qu'il était en construction. Pour y vivre il ne fat pas avoir le vertige. Et vous le sentez, vous le sentez sous les pieds, qu'il n'y a rien… C'est impressionnant mais il faut pouvoir y vivre. Je vous assure c'est impressionnant, sous le parquet vous sentez ce vide. Affreux. MA : *Il y a des bâtiments qui vous plaisent plus que d'autres ?* Oui, le bleu que je vous ai montré, mais je pense que pour la décoration intérieure ça doit être pénible d'avoir tout ce bleu. Mais il est beau ce bleu, il est tout de guingois, j'aime bien. Mais quand on est venu, il n'y avait plus rien dans cet immeuble, on a même pas pu visiter. MA : D'ailleurs quand vous avez dit deux appartements, il y en avait deux dans votre immeuble ? Non, on en voulait un plus petit que celui qu'on a parce qu'on voulait aller vivre dans le midi, à Antibes. Et à Antibes on en aurait fait notre résidence principale et là on aurait eu un pied-à-terre et on aurait vendu le grand, celui dans lequel on vit.

Rue Riboud, la Darse	21 :00	Voyez là c'est très sympa [entre les deux premières rangées face à la darse] mais c'est bouclé. Voyez là vous avez des façades, nous on donne dessus et l'autre c'est pareil, et ça n'est pas désagréable du tout d'avoir des vis-à-vis de ce style. C'est drôle mais… Alors qu'en ville quand vous avez ça c'est effroyable. Alors là vous avez des magasins qui se montent mais qui ne restent pas, vous voyez, local à céder. On aimerait bien que le centre commercial draine un peu… qu'il draine aussi le restaurant en bas de chez nous [rires], s'il pouvait déménager. Donc là on a une petite pizzeria, très sympa… ils sont super sympas. Là un salon de thé, ça c'est sympa. Ah, on ne va pas pouvoir avancer parce qu'ils sont en train de tout préparer pour demain. On ne peut même pas prendre la passerelle. On essaye on verra bien, non c'est impossible… Ecoutez je crois qu'on va pas passer de l'autre côté. MA : *Cette darse, est-elle animée ?* Euh, la darse, ça commence un petit peu. Le port ouvre au mois de mai donc… La capitainerie est fermée mais ça va rouvrir. Il va y avoir le bateau qui fait Saint-Paul-Confluence par la Saône donc ce sera déjà plus animé… sinon vous avez déjà des petits kayaks qui viennent s'entraîner le dimanche, c'est sympa, des petits bateaux de particuliers aussi, qui viennent, qui repartent… mais ils ne s'arrêtent jamais, je ne les ai jamais vu s'arrêter. Alors on est très gêné par la finition des constructions, de partout, mais très, très gêné, y a des choses… Vous voyez nos volets là, par exemples, normalement ça peut fermer, y en a aucun qui marche, c'est tout cassé… et ils ne descendent pas, on peut les faire descendre mais ils ne tiennent pas à mi-hauteur. Là on les a bloqué avec du bois, on a mis des espèces de bois pour les faire tenir en hauteur, parce que sinon ils descendent d'un coup et ils peuvent vous décapiter. Donc, on en est là et c'est très difficile parce que ça vient du Portugal et c'est impossible d'avoir les pièces pour les changer, ça c'est dommage vraiment… Et puis vous voyez il y a des gens qui mettent des caches pour s'isoler et c'est horrible, regardez moi ça ! Et tout ça c'est parce qu'ils ont des vitres et qu'on les voit mais dans ce cas là il ne fallait pas qu'ils viennent… mais c'est une horreur. Et de l'autre côté ils ont mis des grands bois, des grands morceaux de bois pour se cacher. C'est affreux. Et alors évidemment on leur a envoyé des courriers mais ils ne bougent pas, c'est tranquille hein… Donc on est gêné par des gens ce cette sorte quoi voilà, dans le vie courante… Enfin voilà, je ne vois pas trop où vous emmener en plus à part le centre commercial mais on va pas y aller maintenant…

		MA : *OK. Vous vous baladez parfois le long de la Saône ?* Oui, la balade vaut la peine, parce que vous avez des constructions qui sont belles et normalement vous pouvez passer par la passerelle et vous y êtes direct mais là c'est tout bouché. C'est dommage c'est sûr. Je m'y rends en vélo quand je vais faire du vélo, mais c'est vrai qu'après les immeubles loin vers le Rhône, vers la Confluence, c'est pas très sûr au point de vue promenade, on ne peut pas tellement y aller seul. Donc c'est dommage mais c'est comme ça, y a beaucoup de quartier de Lyon où c'est comme ça… Donc on est obligé de s'arrêter et de revenir, on ne peut pas faire un grand tour. Donc quand on veut faire un grand tour, ce qu'on fait c'est qu'on prend le pont là-bas et on se retrouve sur Gerland. Là-bas ça vaut le coup aussi. On est à dix minutes en vélo. Normalement c'est un quartier où il y aura de très très belles balades surtout quand tous les quais seront aménagés, ce qui n'est pas le cas. Il y a beaucoup de gens qui font du cross ou qui courent, c'est vrai, il y a des manifestations pour des gens qui courent donc c'est sympa, ils viennent du parc de la Tête d'Or, ils font tous les bords de Saône, ils vont tout-là-bas au fond et ils reviennent par là. Ils font quelque fois des tours en plus autour. Donc c'est très animé et ça c'est agréable, mais pas aujourd'hui parce qu'aujourd'hui il faut mauvais temps, ça arrête, ça change tout.
Hall de l'immeuble	29 :10	[la voix automatique dit « vous pouvez entrer »] Oh, ça ça m'énerve ce truc mais bon paraît-il que c'est pour les handicapés alors ma foi… Vous sentez les odeurs ? Ecoutez c'est pas normal. Je pense que c'est là-haut ils ont mis une soufflerie. Mais personne ne bouge, qu'est-ce que vous voulez faire… MA : *Vous avez de bons contacts ?* Oh oui oui, avec les gens ici, de très bons contacts. Sauf l'étage que je vous ai montré là c'est pas terrible. De très bons contacts. D'ailleurs moi je les ai tous reçu parce que je trouve que c'est la première chose qu'il faut faire quand on arrive dans un immeuble.

Entretien

MA : *J'ai crû comprendre que vious vous promeniez souvent dans le quartier…*

Oh oui oui, moi je sors énormément. Jusqu'à maintenant, comme il n'y avait pas le centre commercial, je prenais le tram et j'allais jusqu'à la Part-dieu faire mes courses, donc j'avais une heure de trajet quand même aller-retour. Avec le tram c'est direct donc je n'avais pas de changement mais j'avais quand même une demi-heure pour aller et une demi-heure pour revenir. Donc j'y passais la matinée quoi. Et donc on a fait ça… On est arrivé en novembre 2010, c'est ça. Donc vous voyez ça fait jusqu'à aujourd'hui j'ai fait ce trajet. Alors, moi ce que

j'aime ici, c'est qu'il y a le cours Charlemagne et le cours Charlemagne il est très touchant, il y a toutes sortes d'échoppes, ça fait un quartier comme un peu dans le temps. Vous voyez avec des cordonniers, des choses qu'on ne voit plus en ville… parce qu'en ville, à part les nippes, vous n'avez que… tandis que là il y a des artisans et ça c'est très sympa. Donc ça j'aime bien et c'est un contraste complet avec le pôle de loisir, complet alors là…

MA : *Oui, où là vous allez plutôt retrouver du magasin de chaîne, très chers…*

Oui, c'est plein de magasins de chaînes, d'enseignes, oui. C'est un petit peu comme la Part-Dieu en beaucoup plus beau, en beaucoup plus moderne que la Part-Dieu. Maintenant quand on pense aller à la Part-Dieu, moi je trouve que c'est ringard quoi. Quand vous rentrez là-dedans et que vous pensez à la Part-Dieu, vous trouvez tout ringard. C'est une question qu'on m'a posé hier en me disant « mais par rapport à la Part-Dieu, qu'est-ce que ça donne ? », de gens qui n'avaient pas vu. J'ai dit « mais c'est la nuit et le jour, la Part-Dieu, c'est complètement ringard », alors que je trouvais que c'était très moderne tant que je n'étais pas allé là-dedans. On change vite d'optique. Vous vous retrouvez là là-dedans, vous trouvez tout beau, bah oui quoi… c'est… enfin quand on aime le moderne, moi j'adore ça. Et puis c'est vaste, c'est très éclairé par de la lumière naturelle. Et puis alors au point de vue population, j'aime le cours Charlemagne parce que c'est très hétéroclite, vous avez toutes sortes de gens de sociétés différentes donc ça j'aime bien mais ce que j'aime moins c'est quand on les parque dans un immeuble, voilà. Alors ici ils sont parqués mais c'est une horreur… Le noir là c'est tout des logements sociaux. Je suis honteuse de vous dire ça mais c'est une horreur. C'est une horreur, vous avez des façades là, on dirait un immeuble de poupées. Si vous voyiez dans quel état ils mettent les terrasses, sans compter que bon bah oui ils n'ont aucune discrétion. Vous allez me dire que je suis lyonnaise mais c'est un peu gênant d'entendre des hurlements, d'entendre des gens la nuit, c'est un peu gênant, les gens qui se disputent… Mais d'un autre côté c'est la ville, c'est comme ça. D'ailleurs je pense que ces gens-là ne sont pas à l'aise non plus, on les gêne autant que eux nous gêne. Donc la politique qui dit qu'il faut pas faire de ghettos je suis d'accord mais le réaliser comme ça je pense que les ghettos sont dans les immeubles.

MA : *Si je comprends bien l'idée du mélange de population qui est revendiquée…*

Sur le plan politique ! Ca serait, je trouve que c'est une bonne pensée mais qu'ils ont eu une facilité… Facilité pour le résoudre. Parce qu'ils transportent des gens dans des quartiers ou au milieu d'autres où là c'est la proximité, on est les uns en face des autres. Ils peuvent juger de leur fenêtre de quelle manière on est. Non non, franchement c'est désagréable. Et d'ailleurs écoutez, jusqu'à présent, maintenant c'est moins important, mais il y un fait concret c'est qu'ils avaient la flemme de mettre leurs poubelles dans leur local parce que je suppose qu'ils devaient être un peu éloigné et ils venaient les coller devant le notre, devant notre immeuble. Et on avait des monceaux de sacs de poubelles, éventrés par les chiens du quartier. Donc c'était même malsain… Et il y a des gens ici qui sont de milieux pas du tout bourgeois, qui ont travaillé comme des bêtes pour avoir leur petit appartement de ce côté de la rue, et ce sont eux qui sont allés râler en face pour aller leur dire « écoutez… ». Et un jour il y avait eu une altercation, moi cette altercation je l'ai vue, une personne juste de notre immeuble a eu une altercation avec des jeunes qui portaient des poubelles, des sacs poubelles pour les mettre devant chez nous. Ils étaient deux, y en a un qui a donné un coup de coude à l'autre et qui a dit « oh mais de toute façon tu t'en fous c'est l'immeuble des riches ». Et cet homme, qui était

un gros travailleur qui a travaillé comme un malade pour acheter son appartement, s'est retourné et leur a dit « mais dîtes dont si vous alliez un petit peu bosser, parce que moi si je suis là c'est pas parce que je suis riche, c'est simplement parce que j'ai bossé ». Quand vous entendez ça sous vos fenêtres… ça vous gêne. C'est le conséquence de cette politique de facilité, moi je dis que c'est une politique de facilité. Parce que coller un immeuble en y collant des gens comme ça c'est facile. Il n'y a pas que celui-là d'ailleurs, il y en a plein d'autres… Dans le quartier, il y a quarante-pour-cent. Moi, c'est gens-là ne me gênent pas dans la mesure où ils sont gentils, affables, où ils disent bonjour, où ils vous méprisent pas quoi… parce que c'est du mépris. On a du mépris.

MA : *Donc la cohabitation ne se fait pas très bien…*

Non, ne se fait pas ou mal. Alors ce qu'il y a de drôle c'est que les vieilles personnes dont beaucoup plus proches que les jeunes. Ce sont les jeunes qui mettent la panique là-dedans. C'est pas les personnes… Parce que moi je dis très volontiers bonjour aux femmes qui habitent là, elles me répondent très gentiment, dans les magasins on se parle, au tram on se parle. Donc je pense quand même que ça vient des jeunes… Bah écoutez c'est dommage franchement. Les jeunes ont plus peut-être de difficultés à supporter, à faire leur vie, à supporter le manque d'argent, je ne sais pas, que ces femmes qui ont toujours eu l'habitude de vivre un peu chichement…. Voilà quoi. Et puis de voir la différence entre les générations. Moi je vais aider des vieux dans un foyer de sans-abris, si vous saviez comme les personnes de mon âge là-bas sont sympas, il n'y a aucune rupture avec moi, c'est merveilleux quoi, alors que les jeunes qui sont dedans, si vous ne leur donnez pas ce qu'ils veulent, « y en a pas assez dans mon assiette, qu'est-ce que attends ? », ils parlent comme ça. C'est dur quand même et ce sont les jeunes, pas les… Au niveau des générations c'est aussi important…

MA : *Oui, ça fait partie de ce qui est mis en jeu quand on parle de mixité sociale.*

Oui, mais vous voyez, qu'est-ce que ça va donner ? Là pour le moment c'est le début…

MA : *Je me demande dans quelle mesure cela peut fonctionner, cette mixité sociale, qui en veut ?*

Ben oui… Vous savez c'est le fameux principe… Je vous parle, je suis complètement apolitique, je vous le dis tout de suite, mais quand on part dans une orientation politique, immédiatement on se retrouve dans un créneau et dans un autre et dans un autre… pour les idées qu'on avance. Et donc ce que je pense quand même c'est que, enfin… la mixité est impossible parce que l'éducation n'est pas la même. Alors voilà, si vous posez le problème de l'éducation, c'est un vaste problème… Voyez c'est l'éducation qui fait que, par exemple quand vous voyagez, et que vous, vous amenez avec ce que vous êtes et que votre éducation ne vous a pas appris à faire : le retrait, se taire, et simplement avoir un regard… qui déjà, le regard est déjà pénible et votre éducation a fait que vous avez immédiatement un respect dans un pays, alors que si vous venez en amenant votre propre pays, bah c'est le principe de la colonisation… Alors si vous êtes contre la colonisation tout marche bien mais si vous êtes pour… Voyez, là c'est un peu ça. Y a que l'éducation qui vous amalgame au pays dans lequel vous êtes qui peut faire que l'on vit ensemble, bien. Là c'est pas le cas. Non, non, c'est un vaste problème, ça a l'air de rien un immeuble comme ça. Et on dit que c'est insoluble mais les gens n'aiment pas le pays dans lequel ils sont. Moi je dis la seule solution c'est qu'ils aillent dans le pays qu'ils aiment.

Vous allez me classer dans une catégorie horrible [rire crispé]. Non mais c'est pour dire si on part sur la politique, on se retrouve des créneaux horribles. Mais quelle autre solution ?

MA : *Je ne sais pas…*

Moi je vous le dis hein. Quand je vais dans un pays étranger, ce que je fais c'est que je me fonds et m'adapte. Et là il n'y a pas d'adaptation. Alors s'adapter à nous je ne sais pas si c'est bien mais en tous cas je m'adapte à eux. Je ne vais pas mettre mes poubelles en face de chez eux et quand je les vois, je suis contente de les rencontrer.

MA : *Le temps fait peut-être son œuvre, non ?*

Bah ça fait un moment déjà… Un an et demi ici mais ça va se passer aussi dans des rencontres ailleurs, c'est Lyon. Mais moi je vous dis, il faut que l'intelligence fasse qu'on s'adapte et puis c'est tout. Vous allez me dire « adaptez-vous aux poubelles, adaptez-vous à leurs terrasses », c'est dommage, l'immeuble est joli… Mais « adaptez-vous », c'est ce que je fais donc je ferme mes volets. Bah oui, c'est dommage hein. Alors éduquer ces gens-là pour qu'ils aient des jolies terrasses, bah oui, mettre des fleurs, les aider à mettre des fleurs, s'ils n'ont pas l'argent, les aider, moi je veux bien, leur apprendre à ranger… Je vous assure mais c'est horrible, vous regarderez. Alors c'est un peu mieux qu'avant mais l'été c'est…

MA : *On reviendra sur cette question toute à l'heure, si vous le voulez bien nous allons aborder votre parcours résidentiel.*

Parcours résidentiel

Alors on va partir du départ. C'était donc… En 40, j'avais quatre ans. 1940, c'était la guerre. Donc avant la guerre je vivais dans une villa de village avec un grand jardin, mon père était pharmacien donc vous voyez on vivait bien… C'était à Valence, Porte-les-Valence exactement. C'est vrai que je suis protestante, ça vous pouvez le dire, et donc partout où je vais vous emmenez il y aura un temple. Et donc ça c'est un petit village pas loin de l'Ardèche bien sûr, et c'est un village dans lequel il y avait un temple donc c'est pour ça que mon père a établi sa pharmacie là. Donc ma famille est d'origine ardéchoise donc pendant la guerre ils m'ont exilé avec un de mes frères en Ardèche parce que ça craignait trop le long de l'A7, vous voyez on était en bord de route. Donc on s'est retrouvé en haut du plateau ardéchois. Donc là on y a vécu toute la période de la guerre avec le… pas loin du maquis. J'étais dans la famille de mon père, donc oncles et tantes. Et on s'est retrouvé avec le danger des allemands quand même parce que comme il y avait beaucoup de maquisards les allemands venaient les rechercher. Donc c'était pratiquement plus dangereux que là où étaient mes parents mais bon ils ne le savaient pas…

Après la guerre on s'est de nouveau retrouvé dans cette maison. Et donc là le fait marquant ça a été la mort de mon père et donc ma mère s'est retrouvé seule… Je vous le dis parce que c'est là que ça commence à changer. Ma mère s'est retrouvée seule avec ses quatre gamins, sans métier. Et donc là on m'a envoyé sur Lyon où j'ai été pensionnaire à Saint-Just, dans le lycée de Saint-Just. C'est le début des années 50 et c'est le début de Lyon. Après je n'ai plus quitté Lyon…

Là, j'ai fait mes études. Je me suis mariée, avec un lyonnais, un vrai. Oui c'est un vrai lyonnais [rires]. Donc il a pas du tout la même approche que moi de Lyon. Con c'était en 58. Donc là il était soldat en Algérie en 58, on s'est marié en 59 et je suis partie en Algérie le rejoindre. Donc là on a vécu un an et demi pendant la guerre, au bled, dans un bled en Grande Kabylie. Et puis on est revenu sur Lyon dès qu'il a eu fini son service militaire. Moi j'ai été institutrice là-bas parce que bon il fallait que je vive. Et on est revenu sur Lyon et là il a travaillé…. Et on vivait dans des appartements qu'on nous prettait parce qu'on avait pas d'argent.

MA : *C'était dans quel quartier ?*

Là on vivait dans le sixième, sur le bord du Rhône, on était quai de Serbie exactement. Oui, quai de Serbie c'est un beau quartier, c'est beau. D'ailleurs j'y ai vécu quand j'étais étudiante parce que j'étais chez un pasteur qui habitait là-bas.

MA : *C'était un endroit agréable ?*

Oui c'était superbe, et comme il n'y avait pas de trafic de voitures sur ce quai, c'était vraiment super. Donc après… par mon père j'ai eu de l'argent et donc on a pu acheter un apparemment rue Duquesne, c'est beau aussi, c'était beau aussi, maintenant ça l'est moins. Toujours dans le sixième, pas loin du parc. Donc là, on y a vécu dix ans je pense. On l'a quitté en 1976 pour monter sur un appartement à Caluire, donc à partir de 76 on habitait à Caluire dans une résidence avec piscine et tennis donc là la vie était très très agréable… On est resté dans cette résidence, où on a changé d'appartement un fois, pendant trente ans… Jusqu'à venir dans un appartement petite rue de la Viabert. Là on y est resté quatre ans, dans le sixième et on est venu ici sur un coup de folie un peu. On a trop aimé quoi…

MA : *Vous pouvez me dire quelques mots de Caluire ?*

Oui… alors là, mon mari, son usine s'est retrouvé sur Saint-Maurice-de-Beynost. Donc on s'est rapproché d'une bordure lyonnaise pour aller directement à Saint-Maurice-de-Beynost, voyez parce qu'il y avait l'autoroute… Voilà, contraintes pratiques et puis art de vivre quoi, parce qu'alors là on était, non pas dans la campagne, mais on était dans un grand parc, avec tennis, piscine, donc c'était super agréable…

MA : *Vous avez trouvé agréable de sortir de la ville en fait…*

Oui, et de vivre comme en vacances. Moiu je travaillais en ville mais c'était rien pour aller en ville et lui travaillait sur Saint-Maurice-de-Beynost et c'était rien non plus. Et puis alors on avait des week-ends merveilleux. Et puis dans ces résidences il y avait des joueurs de tennis, c'était vraiment très très agréable. Mais c'est vrai que moi j'ai eu une adaptation un peu difficile parce que j'étais passée d'une vie anonyme comme on vit en ville où personne ne vois connaît, c'est une forme de liberté, à un habitat où on est tous connu. Donc c'est vrai que pour moi c'était difficile pour s'adapter. En ville, vous pouvez sortir quand vous voulez où vous voulez, vous n'avez personne qui vient vous dire « ohlala, vous avez mauvaise mine », « qu'est-ce qu'y t'arrive aujourd'hui ? » et ça j'ai mis du temps à m'habituer… je n'ose même pas vous dire que j'ai mis dix ans pour m'habituer à ça. A cette proximité de gens forts sympathiques

hein… mais d'ailleurs c'est pour ça que je me suis mise au tennis : parce que les femmes ne jouaient pas au tennis. C'est pour ça que je me suis complètement enclenché dans le travail parce que ces femmes là ne travaillent pas. Et ça m'a permis de survivre pendant dix ans. Et mon mari il ferait les gros yeux s'il m'entendait mais enfin c'est la vérité. C'est vrai qu'après j'ai été accepté par ma différence donc on me foutait la paix après. C'était une manière de se maintenir à distance, ça c'est sûr. Et oui, de ma rue Duquesne… il m'a fallu du temps. Et là maintenant je suis heureuse parce que je suis dans un quartier qui ne ressemble plus à ce que je pouvais vivre dans le sixième où ailleurs dans le centre-ville, je suis ailleurs quoi. Ca montre quand même que j'ai eu de la difficulté à vivre à Lyon toute ma vie.

MA : *A quoi est-ce lié ?*

C'est parce que… je… C'est parce que… y a tellement de facteurs. L'indépendance, déjà, qui fait que je suis asociale dans un milieu bourgeois tout fait, tout bâti, avec des règles, avec des règles qu'on doit suivre si on veut être dans un chemin… j'ai pas envie quoi. Finalement c'est ma différence que j'aime. D'ailleurs je veux bien que tout le monde soit différent. Mais c'est ce qui met mal-à-l'aise, qui déséquilibre les autres, je pense. Et moi ça ne me gène pas parce que je ne cherche pas un équilibre comme ça parce qu'il me faut autre chose pour m'équilibrer.

MA : *Le milieu bourgeois est très codifié…*

Oui, oui, complètement. Remarquez, je viens de là moi. Mais peut-être que mes origines protestantes viennent... amènent quelque chose de révolutionnaire un peu. Le protestant il est comme ça aussi [geste symbolisant une personne « carrée »] mais il faut pas toucher à ses frontières, il faut pas lui montrer un autre chemin… mais c'est vrai que lui aussi est codifié dans sa religion, et une religion qui est faite quand on a dix ans et qui ne bouge pas qui est toujours la même. Avec un cadre qui l'accompagne, mais un cadre culturel qui a pu être refusé puisque je suis allée voire à droite et à gauche. Alors c'est pas de la révolution, c'est aspirer à ce qu'on ne touche pas à sa différence, voilà, c'est pas une révolution, tout en respectant la différence des autres. Mais la différence des autres ne nous déséquilibre pas parce qu'on a un chemin qui est tracé…

Entretien semi-directif

MA : *Pour revenir à votre arrivée ici, vous aviez des attentes particulières ?*

Non, on est arrivé ici un après-midi où on avait pas grand-chose à faire et comme on est retraité mon mari m'a dit « bah écoute on va pas mourir idiot, on va aller visiter ce quartier, parce que tout le monde en parle il faut qu'on voit quand même ce que c'est » donc on est arrivé tous les deux dans ce quartier… Et c'est vrai qu'on était quand même abasourdi, on fait un petit peu le tour, on était abasourdi, on disait pas grand-chose. Et puis, tout naturellement, on est allé dans leur bulle là. C'est vrai qu'on est tombé sur une vendeuse assez exceptionnelle parce qu'elle a été… [rires] elle devait être bien formatée parce qu'elle nous a posé deux questions directes et très précises et ces questions on y a répondu parce qu'elles étaient vraiment tellement précises qu'on ne pouvait qu'y répondre. Et quand on eu fini de répondre à ses questions, elle nous a dit « écoutez c'est tout simple, il ne nous en reste plus que deux » qui

correspondent à ce que vous pouvez avoir et que vous recherchez. On recherchait rien du tout !

MA : *En fait vous étiez simplement venus visiter…*

On est venu comme ça, les mains dans les poches. Et c'était un vendredi après-midi quoi, vous voyez. Donc « il ne nous en reste plus que deux » quoi, ça a fait tilt « il n'en reste plus que deux », elle était maline hein ! Bon, mon mari dit « bah écoutez s'il n'en reste plus que deux, vous pouvez nous les montrer ? », vous pensez, elle n'attendait que ça [rires]. Donc on a visité deux, celui-là et celui d'en dessous et puis comme il y avait d'autres bulles, on est allé dans les autres bulles, pareil, les mains dans les poches. On nous a montré deux ici, dans celui-là [le monolithe] mais il ne restait plus que ces deux aussi, partout ailleurs c'était tout vendu. Bon, on retourne dans la bulle qui nous avait montré ces deux là, parce que là [le monolithe] on était moins intéressés. Moi j'aimais bien l'intérieur, parce que l'intérieur était très structuré, très belles pièces, plus belles que celles-ci, c'était moins conventionnel qu'ici donc j'aimais bien là-bas et voilà… et mon mari aimait bien là. Et j'ai toujours… comment dire… moi, dans ma tête, il faut qu'il y en ait deux qui aiment. Donc voilà, et on se rejoignait tous les deux là. Et on retourne dans la bulle et puis on lui dit « écoutez, on reviendra », « ah oui mais gnagnagna… y a d'autres vendeurs sur cet appartement donc il faut vous décider très très vite, il faut mettre une option très très vite » donc le samedi, vous voyez à peu près, le lendemain. Donc lui dit « écoutez, laissez nous au moins jusqu'à lundi, on va le montrer à nos enfants », elle a accepté de nous le laisser jusqu'au lundi donc elle a mis une option jusqu'au lundi. Donc le dimanche on a fait venir les enfants qui étaient sur Lyon et on leur a dit « dîtes nous, etctera » donc alors ils étaient tous contre les appartements de là-bas et tous pour pour ceux-là. Donc voilà… on s'est retrouvé là. On avait vraiment envie, nous ce qui nous plaisait c'était cette darse, évidemment l'étage en hauteur, on a tout de suite annulé le deuxième étage parce qu'on voulait être le plus haut possible. Et puis voilà… et le lundi on a fait ce qu'il fallait pour… Seulement on avait un appartement petite rue de la Viabert qu'il fallait vendre. Et là, on a fait comme ici d'ailleurs, là-bas, quand on s'est installé là-bas, j'avais invité tous les gens de l'immeuble et comme il y avait trois bâtiments il est venu énormément de gens chez nous pour un apéritif un peu monstre parce qu'on voulait connaître tout le monde, on trouvait que c'était plus sympa. Donc ils sont tous venus…. Et un moment donné je me suis assise sur un canapé à côté d'une jeune femme qui m'a dit « c'est simple, si jamais un jour vous avez l'intention de vendre…. », ça m'est resté dans une oreille et j'ai dit « bah oui, écoute on est là depuis un mois, certainement pas » mais j'avais gardé le truc donc le lundi matin je suis allé la voir et elle était chez elle entre midi et deux. On avait quand même mis des papiers, comme on voulait acheter ici, on avait mis des papiers dans les boîtes-aux-lettres le samedi après-midi, et le dimanche on avait déjà des visites… dont un couple qui avait je ne sais pas combien de mômes, parce que c'était un duplex très très intéressant avec une immense terrasse, il était quand même assez exceptionnel, et ils mettaient une option dessus. Moi quand j'ai vu ça, j'ai pensé à cette jeune femme que je connaissais bien depuis et j'ai dit « il faut absolument que j'aille la voir pour lui dire qu'il allait partir », je suis allé la voir elle m'a dit « écoute, je te bénie parce que franchement je te le prends immédiatement ». Donc il était vendu le lundi matin et on achetait celui-là le lundi soir. Donc pas de problème… pas de problème. Donc le lundi on était propriétaire, obligé parce qu'elle nous avait mis le couteau sous la gorge l'autre. Il faut dire que c'était une bonne vendeuse parce que franchement elle a fait ce qu'il fallait avec nous… Voilà donc on l'a acheté, il était tout fabriqué c'est-à-dire qu'on a pas pu modifier les

cloisons… Et puis comme on avait fait énormément de travaux à Caluire, parce que Caluire on a changé, on a changé, on est resté vingt-cinq ans dans un et après on a changé toujours dans la même résidence pour prendre un appartement sur le Rhône extraordinaire… où on avait tout mis à plat, on avait changé toutes les cloisons, on avait fait quelque chose… Donc rue Viabert on avait fait aussi un peu pareil, si bien que quand on est arrivé là, on en avait marre et on l'a pris exactement comme il était.

MA : *Et vous aviez une petite idée de ce qu'était le quartier avant de venir ?*

Non, rien du tout. Rien du tout. On savait qu'il y aurait un pôle de loisirs parce qu'elle nous l'avait dit. Pour vendre son truc il fallait quand même qu'elle mette en avant les choses positives. Mais il était en construction, moi j'avais vu le cours Charlemagne, donc je savais quand même qu'il y avait ce cours Charlemagne que j'aimais bien, qui est vivant, voilà. Je voyais bien qu'il y aurait des promenades… et puis il y avait l'eau ! Ces quais, on se serait jamais mis ailleurs que sur ce quai. Et puis il y avait cette terrasse qui donne direct dessus, de plein pied, parce que rue Viabert on avait une terrasse mais il fallait monter pour aller sur la terrasse. Elle était immense mais c'est vrai qu'il fallait monter… tandis que là c'est bien, on vit dessus. Elle est importante, et puis il y a cette vue qui est sympa sur les collines. Non, on a été charmé, il faut le dire.

MA : *Donc pas d'attentes particulières, l'achat coup de cœur…*

Oui, on s'est entendu tout les deux sur ce quartier et on s'est entendu tout les deux sur cet appartement donc c'était ce qu'il fallait sinon c'était pas la peine. Oui on cherche toujours à… mais c'est vrai que j'ai une puissance d'adaptation plus importante que mon mari. Parce quand il s'agit de changer je suis toujours d'accord. J'ai qu'ne envie… lui quand il me dit « il va se faire un truc là-bas, il faut quand même qu'on voit, gnagnagna gnagnagna », je suis prête à laisser ça… mais pour toujours mieux quand même. Changer d'accord mais pour du mieux.

MA : *Est-ce qu'on vous avait dit que c'était un écoquartier, est-ce qu'on vous avait dit des choses là-dessus ?*

Oui, on savait que c'était un écoquartier. On en connaissait pas toutes les mesures mais on savait oui. On savait quel chauffage on avait ici, parce que là il y a du voltaïque, il y a une chaudière avec des petites billes de bois, je crois même qu'il y a un autre moyen de chauffage… enfin c'est vraiment, ça vaut la peine. Et puis nous ce qu'on refusait, c'est toutes les parties jardins parce que vous voyez au point de vue charges c'est énorme. Même petite rue de la Viabert, c'était composé de deux immeubles, et au centre il y avait ce qu'ils appelaient une villa et tout autour c'était plein de jardins… donc tout ça ça comptait dans les charges… A Caluire je vous dis pas le montant des charges, c'était affolant quoi. Si bien qu'ici on est bien…

MA : *D'accord mais qu'est-ce qu'un écoquartier ? Qu'est-ce qui fait que c'est un écoquartier ici ?*

Le traitement des bâtiments. Les matériaux qui sont utilisés. La façon dont ils ont isolé les immeubles, c'est extrêmement isolé. Nous on a un immeuble en cuivre mais dessous il y a de toute dans les murs pour isoler, et on est vraiment isolés… on entend rien, le train on ne l'entend pas quand c'est fermé, on entend absolument pas les voitures, on entend rien. C'est

vrai que quand on ouvre les fenêtres, d'accord… C'est vrai que bon c'est important. Au point de vue chauffage, ça ne bascule pas l'été je crois… Nous dans notre appartement on a pas eu de problèmes à part les volets mais il y a des gens qui ont eu de gros problèmes, par exemple vous avez des gens qui n'ont pas d'eau chaude aux sixième étage, la personne qu'on a rencontré dans l'ascenseur n'a pas d'eau chaude parce que le trajet de l'eau chaude est tellement long qu'elle refroidit avant d'arriver : c'est affolant. Bon bah c'est des âneries d'architecte mais je crois qu'il y en a pas mal dans l'immeuble. Vous monteriez au sixième étage elle vous en dirait plus que moi… ils ont eu des problèmes, ils ont toujours des problèmes d'ailleurs… d'eau chaude en particulier, elle se douche à l'eau froide, vous voyez un peu le tableau… mais c'est ridicule ! Pour faire monter l'eau, elle dépense de l'eau à gogo pour avoir une eau tiède. Elle me dit « maintenant j'en ai marre, je ne fais plus couler l'eau chaude », alors quand on en est là… mais y a aucun moyen de changer ça. Des malfaçons il y en a beaucoup. Je vais remettre sur le tapis ces histoires d'odeur de cuisine en bas, c'est désagréable. Ils ont installé dans l'immeuble ce qu'on appelle un bac à graisse dans les garages… vous allez voir, c'est effrayant. Ils s'en fichent mais complètement…

MA : *Le fait que le quartier soit présenté comme écologique, pour vous c'est quelque chose d'important ?*
Oui, c'est important. Pour moi c'est important parce que j'ai quelques soucis de l'environnement quand même. Mais… comment dire… je ne pratique pas beaucoup pour aider l'environnement parce que j'aime bien mon confort mais je l'ai quand même dans la tête. Donc pour moi c'est… Sur le plan technique, je ne suis pas très costaud, pas très forte mais…

MA : *En lien avec cela et le fait que tout à l'heure vous me parliez de New York, qu'est-ce qui fait que ce quartier se distingue particulièrement ?*

Bah déjà l'architecture, y a pas de doutes, l'agencement des immeubles, les avenues… Le côté un peu anachronique de l'eau et du train. Vous voyez, il y a des choses anachroniques quand même. L'aspect de ce pôle de loisirs… c'est tout éclairé, c'est tout… D'ailleurs sur le plan écologique je ne sais pas ce que ça vaut. Ce qui est très très bien c'est la proximité de tous les transports en commun. C'est exceptionnel, ça c'est vraiment… On est très très bien relié. Avant, petite rue de la Viabert, c'est derrière la gare de Brotteaux, vous voyez. Les gens qui habitent là-bas disent que c'est exceptionnel tous les transports en commun, c'est pas vrai… si vous venez là, qu'est-ce qu'ils diraient ? C'est exceptionnel ! Et puis pour y aller c'est beau quoi. On suit les quais on est tout de suite dans les transports en commun, et le quartier est propre pour le moment, ça aussi ça compte. Quand vous êtes dans ces quartiers derrière la gare des Brotteaux, c'est dégueulasse !

MA : *Et par rapport à ce caractère exceptionnel et le fait que le quartier soit mis en vue localement et nationalement, ça fait quoi d'habiter dans une vitrine ?*

Il y a une chose que je vous ai dit tout à l'heure. A partir du moment où je ne connais pas les gens en face je suis libre, je suis gênée si je connais. Donc pour moi la vitrine ne me gêne pas parce que c'est tout anonyme, les gens qui passent je trouve qu'ils ont bien de la chance de circuler dans mon quartier parce que c'est le plus beau de Lyon. Voilà ce que je trouve, je trouve qu'ils ont bien de la chance… Alors, vitrine par rapport au fait que c'est connu. Moi ça ne me gène pas du tout parce que c'est une promotion d'un quartier exceptionnel, différent de tout dans Lyon, admirablement bien conçu donc moi je trouve que les gens ont bien raison de

venir avec tous les appareils, tout… Ca ne me gêne pas. Au contraire, ça me montre que finalement j'ai bien choisi. Et puis je vous dis, il est tellement différent du reste, j'ai l'impression de vivre à l'étranger. Mon Dieu mais qu'est-ce que c'est bien ! J'ai une satisfaction complète.

MA : *Y a-t-il quand même des éléments négatifs ?*

Que vous dire ? Faut dire que j'ai eu un coup de foudre… Qu'est-ce qui peut me gêner ? Des manifestations un peu trop bruyantes, ça c'est sûr, ça peut me gêner mais enfin il n'y en a pas beaucoup… Ce qui peut me gêner c'est des personnes qui ne respectent pas la quiétude de ce quartier… Je vais vous dire, c'était tous ces gens là, ils vivent à dix dans quarante mètres carrés comment voulez vous qu'ils ne débordent pas sur leurs balcons. Vous allez me dire que c'est tout de bric et de broc ce que je vous raconte… mais tout à coup je pense à ces gens, comment voulez-vous ?...

MA : *En fait, vous êtes plutôt dans une satisfaction du cadre et ce qui coincerait c'est plus le voisinage…*

Oui mais c'est pas le voisinnage… j'en fait complètement abstraction en fait ! Je ne les connais pas. J'en fait complètement abstraction et ce sont les gens autour de moi qui m'en font prendre conscience parce qu'eux ne font pas abstraction. Moi je fais complètement abstraction mais je comprends très bien que cela puisse être gênant.

MA : *Comment décririez vous l'ambiance du quartier ?*

C'est une ambiance de vacances ! Voilà.

MA : *vous pourriez développer ?*

Ecoutez, il n'y q que des gens qui se promènent. Des gens qui se promènent avec des enfants, avec des vélos, avec des trottinettes. Vous ne voyez personne avec des gros cabas qui sont là à traîner leurs sandales parce qu'ils ont un mal-vivre. On en voit pas. On ne voit pas de gens qui paraissent avoir une vie pénible, même ceux-là [habitants des logements sociaux], ils me gênent parce qu'ils sont un peu bruyant mais pas beaucoup quand même, faut pas exagérer. Là où ça me gènerait vraiment c'est si j'étais dans une rue à Lyon, vous savez ces rues étroites avec des trucs qui pendent aux fenêtres, des machins. Vous voyez, des gens dont on voit la pauvreté. Ici on ne voit pas la pauvreté, on est privilégié quand même. L'ambiance vacances oui. C'est fait de tout ça les vacances : des gens privilégiés quand même. Oui, on ne voit pas de gens qui souffrent. L'été vous avez des gens sur les pelouses là-bas, qui jouent au ballon, qui jouent au foot, les mômes jouent au foot… c'est merveilleux ! Je pense qu'on ne voit que ça. Et les commerces ne sont que des commerces riches quoi, pour des gens qui ont de l'argent. Donc les gens ne viennent pas pour les commerces ici parce qu'ils ne peuvent pas… ils viennent pour se promener.

MA : *Et vous, les commerces vous les pratiquez ?*

Non ! Ca vous me verrez jamais au Purple là c'est sûr, dans ce restaurant qui me pourrit la vie, jamais. Je vais un petit peu… je vais à la boulangerie, parce que c'est des gens super sympas qui doivent venir de Vénissieux, ils ont mis leur boulangerie là, c'est génial. Je pratique aussi

une toute petite boutique parce que c'est deux jeunes que je trouve super gentils voilà, ils ont des pizzas…. Mais c'est tout. Là, il y avait un magasin de luxe, vous avez vu, il ferme. C'était un magasin de luxe dont j'ai horreur. Bon alors pourquoi ? Parce que c'est un truc m'as-tu-vu, moi je supporte pas. D'ailleurs pourquoi on supporte pas le Purple, c'est parce que c'est m'as-tu-vu, vous avez des tas de grosses voitures toutes noires qui s'arrêtent… c'est affreux ! Je suis beaucoup plus gênée par des gens qui ont des voitures noirs où on voit même pas ce qu'il y a à l'intérieur que par mes petites gens qui voilà… Les Mercedes noires avec les vitres fumées, faut voir les panoplies quand ils sortent… Alors, ça, ça me gêne ! Et ça, si je pouvais faire quelque chose pour les faire partir… ça c'est sûr ! Alors que eux [les locataires des logements sociaux] non, faut pas exagérer. Alors vous voyez, j'ai quand même une humanité. C'est une forme d'humanité quand même… Là, ils me révulsent, je suis mais alors révoltée pour le coup, je ne supporte pas, des grosses motos qui partent en faisant un bruit infernal, vous avez ça. Je mets des mots moi sur les motos.

MA : *Et c'est une population qui vient d'où ?*

Je pense que c'est des footballeurs, moi j'ai rien contre les footballeurs mais enfin je crois que le propriétaire de ce Purple, c'est un footballeur et qu'il a acheté tous les commerces qui sont là, acheté et ensuite il les loue donc… le Purple, il est propriétaire, il l'a mis en gérance et la gérante c'est celle qui tient un café rue Grenette, qui est connu paraît-il, où il se passe des trucs… Et c'est vrai que c'est effrayent. Je vous assure, je pense que je gêne beaucoup plus les gens qui sont en face que ces gens qui leur font envie et si ils peuvent leur piquer des trucs vous voyez… C'est affreux. Ca crée une sorte d'envie et de mauvaises pensées. Je vous assure c'est épouvantable. Ils ont des blousons avec clous, ohlala…

MA : *Et vous ne vous attendiez pas à cela ?*

Bah on nous avait dit quand même qu'il y allait avoir un restaurant qui allait se monter, quand on a acheté… Mais vous savez quand vous avez un coup de cœur, vous vous dîtes « d'accord ok, un restaurant » mais c'est vrai qu'on ne pensait que ce serait un restaurant qui attire cette faune, ça c'est vrai qu'on ne savait pas. Quand on a vu les fauteuils, on se dit « ohlala, diable ! », parce que déjà l'intérieur… L'intérieur, les fauteuils en velours violet, machin… et puis alors les voitures… C'est comme ça.

MA : *D'autres choses vous ont surpris ?*

Non, on espère juste qu'il n'y aura pas d'autres restaurants qui attireront des populations de ce style. Mais pour le moment on ne sait pas. Il va y avoir la poste donc on est très content. Mais c'est vrai que vous avez vu il y a plein de magasins en bas qui sont à louer… et personne ne les loue. Donc on ne sait pas trop si ça durera et s'il y aura quelque chose. S'ils ont tablé sur le commerce, j'ai peur qu'ils soient déçus quand même, surtout avec ça en face ! C'est ça, ça peut les effrayer, je me mets à leur place. Sinon pour le moment, je trouve qu'ils utilisent toutes les parties correctement. C'est vrai qu'on est éloigné des bords de Saône, je ne sais pas trop comment ça se passe là-bas sur les bords de Saône, avec toutes les péniches… parce qu'il y en a qui sont dans des états lamentables. Je ne sais pas trop, je ne sais pas ce que ça fera ces péniches. Après, c'est pas mon problème, pour que je sois surprise il faudrait que ça soit mon problème. Donc, non, à part le Purple, j'ai bien ciblé le truc… Le centre commercial je pensais

bien que ce serait ça, avec plein de lumières, je trouve ça… la nuit c'est magnifique. L'intérieur c'est magnifique, c'est très très beau. Quand vous pensez que là vous un restaurant de poissons qui fait tout l'angle et qui donne directement sur la Saône, c'est un emplacement merveilleux… Enfin nous on attend ça ces ouvertures mais c'est vrai que nous on attend ce genre de choses. Et puis il y a le cinéma, quatorze salles. C'est magnifique et puis c'est très attrayant parce que vous avez un abonnement de dix euros et vous pouvez y aller autant que vous voulez. Dix euros c'est rien et en plus vous pouvez inviter quelqu'un avec vous, vous pouvez y aller et vous pouvez inviter un de vos petits enfants. Et je crois que ça va durer… Ca ça nous a surpris positivement mais c'est vrai qu'on savait qu'il y aurait le cinéma quand même… Parce qu'on ne va plus au cinéma, à nos âges il faut que ce soit à côté… dès qu'il y a un effort à faire on ne fait plus.

MA : *Et la vue sur le centre commercial ? Parce que j'ai un logo McDonald dans mon champ de vision depuis une heure et demi, ça ne vous gêne pas ?*

Bah c'est pas ce qu'on aime le plus c'est sûr… Non moi ça ne gêne pas mais c'est vrai que n'irai pas. Mais non, je ne peux pas vous dire que ça me gêne. Ca doit gêner mon mari mais moi je fais vite abstraction en fait… Donc c'est gênant pour vous mais quand moi ça me gêne je fais rideau et je ne le vois pas. Vous me l'avez dit et en effet c'est juste en face… Mais alors là, à partir du moment où ça fait plaisir à certains. Mais on est en plein dessus, je suis d'accord avec vous mais moi ça ne m'a jamais gêné… et puis écoutez, c'est Donald, c'est rigolo. Mais c'est vrai que je n'y vais jamais… ah oui, ce qui me gênerait plus c'est Subway, vous voyez de l'autre côté, heureusement qu'il est petit… Ca j'aime pas trop. Mais écoutez, franchement, vous avez toutes les voutes qui s'éclairent la nuit, nous on l'a vu souvent parce que depuis le début ils font des essais. C'est de toutes les couleurs, c'est magnifique. Et je pense qu'ils vont l'éclairer encore et puis l'éclairer les week-ends. C'est très très beau. Ce qui me gêne peut-être un peu c'est l'hôtel qui est derrière, parce que ça nous cache les arbres, voyez, ça cache la colline donc on aurai eu un demi cercle s'il n' y avait pas eu cet hôtel. Ce qui est très gênant c'est les barres qu'ils ont fait [sur les balmes], vous voyez il y a deux barres là et il y en a une là-haut. C'est les années soixante, c'est le retour des pieds noirs. Et là, ils élèvent des vers à soie dans cette maison, c'est drôle, des choses qu'on ne soupçonne pas… C'est un laveur de vitre qui m'a dit ça. C'est un plus pour moi, je trouve ça génial, et puis ils ont des jardins en terrasse. C'est beau. Je suis quand même plus positive que négative… J'ai du mal sur le plan négatif. Je trouve que… ce qui me gêne, c'est ce que je vous ai montré, au niveau de la capitainerie, c'est ces jardins qui ne sont absolument pas entretenus… Ce qui est pénible aussi c'est que là où nous n'avons pas pu aller, ils ont mis des super lampadaires très modernes qui marchent pratiquement jamais parce que c'est tout cassé…

MA : *A propos des endroits où nous n'avons pas pu aller, que pensez-vous ici de la fermeture systématique des espaces ?*

Je trouve ça dommage… Et oui, là où on a pas pu passer… Je sais pas pourquoi. Ils font ça par sécurité parce que certainement vous avez des gens qui donnent directement dessus. Certainement que c'est par sécurité mais je trouve que c'est dommage. D'ailleurs vous avez vu on a voulu y aller c'est impossible, on a pas le pass, rien du tout… faudrait que je pose la question. Parce que c'est sympa…

MA : *Y compris le parc au milieu des habitations, et puis il y a les caméras…*

Il est ouvert tous les jours, c'est comme le parc de la Tête-d'Or, c'est pareil, le parc de la Tête-d'Or est fermé tous les soirs et donc là c'est pareil, ils le ferment tous les soirs et c'est fermé des deux côtés… Côté Saône et ici. Vous savez, on a de plus en plus dans le tête maintenant la sécurité et donc on a quelques soucis au niveau de la sécurité…. Et on est pas contre une certaine forme de protection. Vous allez me dire que je suis complètement à droite [rires] mais c'est vrai que, comment dire, moi ça ne me gène pas, ça ne peut gêner que les gens qui sont un peu troubles. Qu'est-ce que vous voulez que ça me gêne moi qu'on me photographie, ça m'est égal, je ne sais pas ce qu'on peut craindre. Pourtant je suis pour l'anonymat mais je m'en fiche… c'est plutôt que les gens qui sont autour ne m'enquiquinent pas trop. Vous avez vu déjà, je suis descendu, je suis remonté et on a croisé quand même des gens qui semblent être assez proches avec moi. Mais c'était pas comme à Caluire parce qu'on ne fait rien ensemble. Ce sont des relations cordiales, très cordiales, je les trouve très cordiales mais ça ne me gêne pas parce qu'ils respectent complètement mon anonymat. Je trouve que ces espaces fermés, pour y revenir, c'est dommage parce que c'est beau et qu'on ne peut pas y aller… qu'ils mettent des caméras ça m'est égal pour sécuriser, mais qu'ils ouvrent…

MA : *Pour changer de sujet, on se trouve où ici dans Lyon ?*

On est au Sud. L'ennui qu'on a c'est qu'on a les voutes de Perrache qui nous séparent du centre. Ces voutes sont non seulement laides et sales mais aussi insécurisantes et ça fait une grosse frontière. Et cette frontière, c'est pour ça que les gens l'ont vécu… Et c'est ce que Colomb a voulu, il a voulu justement créer un centre qui attire les gens de la ville pour venir là. Mais alors ces voutes c'est une barrière, la seule chose qu'on ait c'est qu'on a des transports en commun qui nous les font franchir. En vélo, c'est pas drôle. Quand je passe en vélo, cette partie là je fais abstraction comme tout ce que je n'aime pas, mais c'est très désagréable. C'est d'une laideur… Alors moi, très souvent, à pied, je descends à Suchet et au lieu de passer dans les voutes je monte en haut, c'est quand même un peu plus aéré… Mais ces voutes c'est une barrière, c'est trop dommage quoi… Donc le quartier est excentré à cause de ça, c'est tout. Là on est au Sud et donc quand on descend dans le midi on est direct ici sur l'autoroute c'est drôlement pratique… et quand on va au Nord, on prend Fourvière, si on fait attention aux horaires c'est très pratique aussi. Mais quand j'habitais Caluire et que je ne travaillais plus, je descendais à Lyon vers onze heure et je remontais à trois heure sinon c'était insupportable. Pour descendre et remonter c'était impossible… l'autre jour on a été invité à manger chez des amis, on a mis une heure d'ici à Caluire, c'est insupportable…

MA : *En dehors de briser la barrière des voutes, vous connaissez un peu les ambitions des concepteurs ici, les ambitions à l'origine du quartier ?*

Je sais que Colomb a voulu créer un nouveau quartier, après les architectes ils n'ont pas maîtrisé leur imaginaire pour faire des choses… Ils n'ont pas maîtrisé leur imaginaire par rapport à la réalisation, parce que la réalisation a été mal faite et très souvent donnée à des gens qui ne contrôlaient pas. Les entrepreneurs les ont donné… en dessous des entrepreneurs il y a les artisans et dans les artisans y a quoi ? Ici ceux qui ont fait les finitions c'était insupportable parce que vous aviez des portugais qui ne parlent même pas français et des gens de l'Est qui travaillaient en dépit du bon sens. Et au niveau de la conception par exemple, vous

avez vu l'ascenseur : vous montrez des parois vitrées, alors vous avez la paroi vitrée de l'ascenseur et vous avez la vitre extérieure qui correspond à l'immeuble… et entre vous ne pouvez pas passer pour nettoyer. C'est ce genre-là, ce genre de conception complètement… un imaginaire qui dépasse la technique, il faut pas être très mal pour imaginer ce que sera l'entretien. On se lâche entre guillemets sur le caractère conceptuel, les volumes et puis… Là vous avez des panneaux en face d'aluminium, dès que vous avez un peu de vent, ça a été mal assemblé, qui partent… tout à coup on en voit voler, peut-être un peu moins maintenant parce qu'ils les ont fixé mais c'est pour vous dire… C'est affolant. La réalisation ne suit pas la conception je pense. Pour les panneaux de cuivre, l'entretien je ne vous dis pas… pour l'entretien des rebords là. C'est vrai que j'ai trouvé un type qui lave les vitres et qui monte sur les rebords, rien que d'y penser j'ai déjà les pieds qui me chatouillent… C'est merveilleux ces vitres qui descendent jusqu'au sol, vous ne pouvez pas imaginez comme c'est agréable à vivre cette vitre du dessous parce qu'il y a cette barre qui fait que vous devez être debout pour voir l'extérieur et dès que vous êtes assis vous voyez l'extérieur par le bas. C'est génial, ça c'est génial… Et vous avez ça dans toutes les pièces… on a beaucoup de lumière c'est très agréable.

MA : *Et on vous a informé des objectifs de l'architecte, c'est quelque chose qui a été mis en avant lors de la vente ?*

Non, à part l'écologie il n'y a pas eu grand-chose d'autre… Enfin pour moi, mais bon je n'écoute que ce qui fait tilt. Moi c'est plus sur l'atmosphère que je me positionne. Après je connais quelques petits détails concrets… Si, la déception que j'ai pu avoir quand même c'est que je ne suis pas rendue compte que quand on était sur la terrasse il fallait se mettre debout pour voir les quais. Quand je suis venue j'ai été séduite par la terrasse mais j'étais tout le temps débout… forcément, il n'y avait rien… J'ai pas eu l'idée de m'assoir, voilà. D'un autre côté c'est bien parce que quand on mange dehors personne ne nous voit… mais tout ça je ne m'en était pas aperçu. Et les barres ont une inclinaison qui fait qu'assis vous pouvez voir les quais. Et c'est une terrasse où il y a énormément de vent et ça doit faire couloir. Et on déplore le fait de ne pas pouvoir se mettre à l'abri ni d'un côté ni de l'autre parce que les volets ne descendent pas alors qu'ils sont prévus pour, nous sommes sensés pouvoir tout fermer. Je ne sais pas comment ils comptent faire, on désespère un petit peu mais voilà…

MA : *Venir vivre ici vous a-t-il amené à modifier un certain nombre de vos pratiques ?*

Alors ça fait que… d'abord par l'implantation de la terrasse, on est en ville beaucoup plus dehors. Ca nous a modifié l'entrée dans le centre à cause des transports en commun, ça a modifié le fait qu'on peut prendre nos vélos beaucoup plus facilement. D'ailleurs on s'est acheté des vélos spécialement pour ça. Ca a modifié la facilité de sortir de Lyon, soit par le Sud soit par le Nord. J'espère que ça va modifier notre navigation sur la Darse et sur la Saône avec la navette pluviale, ça on a jamais fait ça et on a bien l'intention de le faire… J'en oublie certainement.

MA : *Et vous n'utilisiez la voiture…*

Que pour sortir de Lyon ! Plus du tout… moi j'ai une toute petite Fiat, je ne la prend que pour descendre dans le midi, elle est dans le garage impeccable. Mon mari un petit plus parce qu'il va plus souvent à la périphérie, pour l'informatique des trucs comme ça… donc s'il veut

gagner du temps. Il la prend un petit peu plus mais un peu moins qu'avant. Et on les met dans le garage parce que pour se garer c'est difficile… On a quand même pris un abonnement de ville pour une voiture.

MA : *Et les pratiques écologiques ?*

Le tri de déchets. M'enfin je le faisais pas mal dans le centre-ville. Je ne peux pas dire que ça a vraiment évolué. Vous savez, quand vous avez l'habitude, après ce n'est plus possible de revenir en arrière. Ils avaient mis une poubelle à verre là mais ça devait abîmer l'image du Purple… ils l'ont fait filer et elle est beaucoup plus loin et elle est toute petite. Je ne sais pas comment font les gens mais bon aller là-bas c'est rien…

MA : *Une dernière thématique à aborder : avez-vous la quantité de communication autour du projet, les brochures, les livres ?*

Alors mon mari va beaucoup dans ce qu'ils ont installé, vous savez à côté des bureaux de vente, la Maison de la Confluence. Il y va beaucoup et il a suivi ça de très près… Moi pas trop, je suis bien prise par le quotidien et dès que j'ai cinq minutes je fais autre chose. A la Maison de la Confluence je crois qu'ils sont très très précis. Ca ne m'intéresse pas outre mesure. Je ne sais pas vous dire pourquoi… Et puis vous savez il y a des centres d'intérêt nombreux et on est obligé de choisir. Mes centres d'intérêt vont plus vers les personnes, vers l'observation de la rue… Ca me peuple mon quotidien, parce que je n'aime pas mon quotidien et pourtant personne ne le fait à ma place… Voilà, c'est comme ça, je suis très prise par le quotidien, ça prend du temps. Et je suis bien informé par mon mari, c'est un bon canal. Je cours de mon côté, il court du sien mais grâce à ça je suis informée quand même.

MA : *Vous avez rapidement parlé tout à l'heure du fait qu'on vous a vendu l'appartement comme un appartement de prestige, est-ce que c'est du prestige, et qu'est-ce que les prestige ?**

Si vous voulez, pour moi, c'est uniquement d'être plus exigeant qu'ailleurs… par exemple la tenue des poubelles, les locaux, les odeurs… je comprends pas que ce ne soit pas la perfection. La propreté je ne comprends pas que ce soit pas la perfection. Pour moi le prestige c'est ça… parce que le reste… Ce qui est important c'est quand même la propreté… moi je suis quand même un petit peu exigeante sur l'extérieur quoi… et là je ne suis pas tout à fait satisfaite. Mais pour moi, ce n'est pas du tout les gens qui y habitent… j'en suis quand même pas là. Mais c'est vrai que si les gens qui habitent ne respectent pas les parties communes je ne suis pas du tout d'accord. C'est ça un appartement de prestige. Et c'est vrai que là j'ai des exigences qui ne sont pas satisfaites… Je fais abstraction, sauf pour les odeurs parce que ça c'est difficile. Vous avez vu. C'est difficile de faire abstraction quand on arrive le matin et paf on tombe dessus, bof. On est ennuyé parce qu'on ne peut rien faire, c'est ça qui est ennuyeux, si on peut faire quelque chose, on fait et c'est réglé mais alors là on est bien obligé de subir…

MA : *Je voulais revenir sur ce que met en avant la mairie sur le fait de se passer de la voiture à Confluence, qu'en pensez-vous ?*

C'est-à-dire que c'est encore une idée, un fantasme… Ce serait formidable un quartier sans voiture. Mais les gens qui viennent vous voir, comment voulez-vous qu'ils fassent ? Ils

viennent en voiture, ils savent pas où la mettre, ils prennent des PV. Bon d'accord. Mais s'ils pensent qu'empêcher des voitures, on les empêche en mettant des PV… non ! Je sais pas… Moi j'ai la chance d'avoir des enfants qui viennent avec le tram, mes petits-enfants aussi, ça va. Mais j'en ai un qui est très loin, il est à Genève, comment voulez-vous ?... Où alors qu'ils fassent… qu'ils prennent des terrains beaucoup plus loin et qu'ils fassent des parkings. Et pas payants ! Parce que là il va y en avoir un grand mais il va être payant. Les gens c'est pas Crésus, les gens viennent vous rendre visite et ils sont obligés de payer un parking… Alors ce que font les gens c'est qu'ils se garent tout le long du quai et ils se prennent des PV tous les trois ou quatre jours. Alors quand c'est les gens du Purple, ok on est tous contents… mais ceux-là, ils se font sauter les PV. C'est ça qui m'horripile ! Ca, je suis révolté complètement. Le passe-droit c'est que ça ici… je vous assure, c'est vrai ce que je dis. Ca je supporte pas, ça me met en colère. Par exemple, le type qui a une énorme moto et qui réveille tout le quartier quand il part, il est tellement content de quitter son boulot, si vous entendiez, ça ébranle les murs. Je suis descendu au Purple très gentiment, je leur ai demandé « la personne qui est propriétaire de la moto, s'il pouvait en partant mettre ses gaz après le feu là-bas ce serait super, parce que vraiment c'est très gênant », j'ai été très polie. « Ok madame, on va lui dire », et en effet pendant huit jours j'ai rien entendu. Et comme j'entendais rien, j'y suis retournée pour leur dire « vous le remercierez parce que vraiment c'est un changement de vie », mais je crois qu'il a oublié parce que maintenant il recommence… Il a oublié mais je me mets à sa place. Vous savez ces types ils ont des motos, c'est un réflexe… Mais c'est pour vous dire, on est quand même… C'est des petits détails agaçants.

MA : *Je vais conclure sur une question assez large : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Alors… un quartier idéal, qu'est-ce que je vais vous dire ? Ca serait que les personnes qui y vivent soient respectueuses des autres. Si ça peut vous suffire ça serait bien parce que c'est tout un programme. C'est tout un programme vous allez pouvoir bâtir une conclusion super.

Les réflexions que je me fais ou que je vous ai faite sont souvent approximatives, ce sont des sensations en fait…

HL2

	Date : 08/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 840€/mois
Climat de visite : Ensoleillé, frais, sec, venté	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : août 2010
Durée de la visite : 45 min	**Appartement :** 55m²
Longueur du parcours : 3301 m	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 1h29 min	**Profession :** chargée d'étude marketing
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 23 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Rue Denuzière	02 :25	Je sais pas trop… Je choisis, alors allons y. On va faire le tour classique que je fais quand des gens qui ne connaissent pas viennent on va dire. Bon là le parc est fermé, c'est pratique [rires]. C'est vrai que l'hiver il ferme vachement plus tôt mais là j'avais pas remarqué qu'il était fermé en journée. Je n'y vais pas très souvent. Ce qu'il y a c'est que je travaille beaucoup, j'ai des horaires assez denses depuis un an à peu près que je suis dans cette boîte et je profite pas tant que ça du quartier. Mais bon… Là ce qui m'intéresse, après c'est plus le côté sociologique que l'urbanisme, mais c'est que là c'est tous les logements HLM je crois et je sais ça avait posé pas mal de problèmes, y a eu pas mal de discussion avec les voisins. Voilà, « qu'est-ce que ça va faire la mixité et tout ? » et moi au contraire je trouve que c'est assez bien. Je sais qu'il y a eu pas mal de problèmes, après c'est des détails, mais sur les balcons des gens qui étaient très denses, qui avaient plein de bazar. Après c'est presque un problème politique mais y a eu pas mal de soucis là-dessus et moi je suis fière que ce quartier crée un peu de mixité même si c'est un peu artificiel. Alors, voilà la future école. Je trouve que c'est super qu'il y ait école, cantine, etcetera, salle de sport, mais j'ai un peu peur que ça fasse un ghetto avec le quartier, tout est à proximité : le centre commercial, les logements, les bureaux, l'école.
Rue Casimir Perrier	4 :20	Bon là les logements poussent très vite. Il y a quelques mois ici il n'y avait rien du tout, quand je suis arrivée j'en parle pas c'était un terrain vague là. Donc ça fait un peu bizarre, l'impression d'être dans… bon c'est actif d'un côté donc c'est bien, on voit à peine défiler, on ne suit même pas, ça va plus vite que nous, plus vite que la musique. Ca c'est un peu aussi ce qui m'intéressait au début, de me dire que je vivais une expérience un peu, c'était plus ce côté-là. Tout le monde arrivait en même temps dans le quartier et du coup on vit tous la même chose au même moment, y a pas d'anciens on est tous nouveau et je trouvais que c'était pas mal ce côté-là. Mais je trouve que ça a pas bien pris en fait au niveau convivialité, etcetera quoi. J'ai l'impression que les gens ne se rencontrent pas beaucoup. Après c'est peut-être qu'aussi je ne suis pas très dispo mais j'ai pas l'impression qu'il y a beaucoup de chaleur humaine. A l'individuel on vit tous très bien je pense mais bon y a pas encore une âme de quartier, après ça met du temps je pense pour venir mais j'ai même pas senti les bribes d'un début quoi.

		Le stade je crois qu'il était là avant et du coup bon c'est une bonne chose. Là, moi j'aime bien le côté nature, c'est aussi pour ça qu'on est venu, on voulait un coin de verdure à proximité donc on là et c'est quand même resté un peu… c'est resté entre guillemets puisque c'est créé, c'est artificiel mais on a l'impression que c'est un peu naturel tout ça, au milieu des grands immeubles etcetera. C'est pas vraiment moi qui ai choisi le quartier c'est plus mon ami qui aimait bien le côté moderne. Moi j'étais plus dans l'ancien et donc on avait visité beaucoup d'appartement vers Carnot, par là-bas j'aimais bien le coin, Carnot et Bellecour, entre les deux. Et puis c'est allé très vite en fait, on a visité cet appartement et lui il a eu vraiment un coup de cœur, moi j'étais pas contre, je voulais voir un peu le côté expérience, connaître un quartier de bout en bout quoi, du début à la suite. Donc c'est plus pour ça, après j'ai moins aimé l'architecture, je suis un peu moins côté moderne comme ça. Mais du coup ces espaces là font que ça contrebalance un peu l'hyper-modernisme quoi. En général je tourne à gauche ici mais pour info y a une sorte d'amphithéâtre un peu plus loin sur la Saône et pour moi je le considère plus du tout dans Confluence, il était là avant en fait et du coup il est un peu à part et c'est encore l'esprit plus sympa de la Saône, un peu plus justement ancien, etcetera, et c'est un coin où j'aime bien quand même aller mais il ne fait pas partie de Confluence quoi. Il est pas très loin mais…
Quai Rambaud	7 :28	Là y a encore pas mal de travaux. C'est vrai que ça a mis du temps à venir. Nous on est arrivé presque les premiers, je pense qu'il y avait 2 immeubles qui étaient déjà habités mais on était dans les premiers de notre immeuble. C'était en août 2010 et par exemple le jardin c'était un terrain vague. Donc on a vraiment vu tout arriver petit à petit mais c'était un peu long à venir quand même. Même le centre commercial on l'attendait un peu quand même et je pense que ça va pas mal faire bouger le quartier. Ca attire du monde mais ça fait du bien aussi qu'il y ait un petit peu de monde, il y a des moments l'hiver c'était vraiment, c'était rentrer pour se coucher avec personnes dans les rues, ça fait un peu triste… Là ça commence à devenir la promenade du dimanche. Souvent le dimanche y a des enfants avec des familles, avant c'était rare. En ce qui concerne l'architecture, ça m'inspire pas le côté moderne mais j'ai vraiment bien aimé le fait que chaque immeuble est un look différent et ça vraiment c'est très très sympa et ça j'adore l'expliquer aux gens, qu'on regarde un peu ensemble « celui-là il est comme ça, celui-là il est comme ça ». Et puis j'ai l'impression que ça amuse les

		gens de commenter « moi je préfère le bleu, moi je préfère le vert », c'est sympa là-dessus. Evidemment j'aurais bien aimé habiter ces charmants immeubles sur le coin mais le budget était pas du tout le même. Mais je les trouve vraiment très sympa. Là-dessus j'ai été un peu déçue, c'est vraiment le côté urbanisme… En général je vais un peu plus loin sur le pont mais là on peut pas, parce qu'après on peut continuer jusqu'à la Confluence là-bas.
Quai Antoine Riboud	9 :36	Qu'est-ce que je disais ? Oui en fait en arrivant dans ce quartier, c'est pas que je suis complètement contre le modernisme, au contraire des trucs comme ça je trouve ça super sympa, où y a deux étages duplex, un peu des formes originales etcetera, et là-dessus j'étais vraiment déçue en rentrant dans mon appartement qui est hyper classique pour le coup. Je m'attendais à plein de cubes, des vérandas, des choses vraiment sympas, des petites terrasses et tout. Et finalement, en tous cas le notre est très simple quoi. Et vu qu'on est locataires on pas non plus faire grand-chose. Je voulais faire des couleurs, des trucs un peu vifs et on a pas eu le droit. Donc là-dessus je trouve ça un peu triste, parce qu'au contraire l'idée c'était un peu de faire dans l'originalité, de laisser l'imagination à la fois des concepteurs et même des habitants je pensais… bon c'est un peu dommage. On est pas près d'acheter tout de suite donc du coup ça fait envie de voir ce genre de choses. Là j'ai hâte qu'il y ait des bateaux et que ce soit un peu plus vivant mais je pense que ça arriver. Déjà je pense qu'ils attendaient un peu l'ouverture du centre pour que vraiment il y ait un vrai trafic. Y a la navette qui arrive maintenant de Bellecour. Après je sais pas si ça vous intéresse mais… Y a un côté bobo qui m'énerve beaucoup. [rires] Par exemple, ce glacier, j'étais toute contente quand j'ai vu « ouverture prochaine d'un glacier » et en fait j'ai jamais vu des glaces à ce prix là. C'est très sympa avec les sièges comme ça, c'est tout à fait l'ambiance bobo justement j'imagine, un glacier cool, un peu zen et qui coûte des blindes ! A côté on a, on repassera tout à l'heure ou peut-être pas, on a un truc de design aussi qui est ouvert sur demande donc c'est complètement hors de mes… je connais même pas le principe d'ouvrir un magasin sur rendez-vous. Ca cible complètement une certaine population.
Passerelle	11 :45	Justement ça veut faire mixité avec les HLM à côté et je pense que tous ces habitants des HLM, moi y compris même si je suis même pas dans un HLM mais j'irais jamais dans ces magasins là quoi. Le Purple à côté, c'est un restau aussi, très sympa mais très chic donc on y est allé une fois pour une grande fête et on va pas y retourner tout de suite. Et bon ça c'est un peu dommage, vraiment. Parce qu'au contraire c'est l'occasion de créer vraoment un espace de mixité et beau et je vois pas pourquoi mixité irait pas avec quelque chose de

		beau et d'architecturalement sympa… et là c'est quand même pour une certaine population. Là-dessus je me sens pas vraiment à l'aise, avec l'idée. Dans le même esprit il y avait eu justement, avant qu'ouvre tous ces magasins, ils nous avaient prévenu par courrier, enfin il y avait une sorte de pétition entre syndics qu'ils voulaient justement ouvrir des restaurant et que ça allait faire du bruit et qu'ils préfèreraient des galeries d'art. [rires]
Quai Arlès-Dufour	12 :47	Pour autant je suis pas allée me présenter à la réunion pour dire que j'étais pas d'accord mais ça m'a un petit peu tué sur le principe. « On veut rester au calme, sécurisé ».
Allée Ambroise Croizat	13 :15	Mais bon y a encore pas mal de locaux commerciaux et je suis encore une grande optimiste. C'est naïf peut-être mais je me dis qu'il va y avoir des trucs un peu plus accessibles, on verra. Bon après le centre commercial suit un peu la même idée quoi. Je sais pas si vous êtes rentré dedans du coup mais c'est quand même là-aussi ciblé. C'est sympa pour se balader mais pour acheter je sais pas. Après pourquoi pas, il en faut des trucs pour les... la population chic ou qui veut être chic. Mais bon c'est dommage, je m'attendais pas du tout à ça en entrant. Et en plus voilà, on me l'avait pas du tout présenté comme ça. Je sais pas si on va jusqu'au bout, on va voir. Oh, on a le temps remarque. Vu d'ici c'est quand même sympa, je suis pas complètement hostile au lieu. Je trouve que c'est quand même sympa, les cubes qui s'entreboîtent, ça c'est quand même… c'est original quoi. Ca a au moins le mérite d'être super original. Ce qui est marrant c'est que souvent soit les gens adorent soit les gens détestent. Y a des gens qui sont vraiment dans le… Y en a qui disent que ça ressemble vraiment aux villages de montage, de sports d'hiver, tous les trucs regroupés, les apparts un peu trop collés et d'autres qui adorent. Ca fait penser à la Défense ou je sais pas quoi. C'est assez amusant de voir les réactions des gens.
Quai Rambaud	15 :10	MA : *J'aurais pas pensé aux sports d'hiver.* C'est marrant c'est arrivé plusieurs fois comme remarque. Et c'est vrai qu'après ça m'a fait pensé à Avoriaz ou des choses comme ça où y a justement des chalets un peu modernes ou qui se veulent un peu modernes mais qui restent des chalets et qui font un peu des cubes en hauteur comme ça. Je vois bien l'image du coup depuis qu'on m'en a parlé. Et c'est vrai, pourquoi pas ? Mais bon, moi je trouve toujours que ça manque un peu de charme. C'est ça. C'est joli, y a du beau travail, c'est original, ça surprend mais moi ça me manque un peu du côté du charme, notamment dans l'appart comme je vous disais. Ce qui est amusant c'est que la même journée où j'ai visité cet appart là, le matin même j'avais fait complètement l'inverse et je me

		rappelle encore, je le regrette un peu. En fait c'était un vieil appartement vers la place Ampère, donc dans le deuxième et c'était justement complètement l'inverse : c'était tout en bois, y avait une scène de spectacle en fait dans la chambre, j'avais rarement vu ça, et puis ça faisait une alôve pour la cuisine, là pour le coup c'est ce que j'appelle un appartement de charme quoi. Et puis y avait plein de travaux à faire, en tant que locataire on pouvait pas vraiment faire grand-chose donc c'était un appartement à acheter, pas à louer, donc on a dit non et après on est venu voir celui-là, juste après. Donc c'est marrant ça avait fait vraiment un contraste saisissant. Du coup j'en reparle souvent à mon copain, « tu te rappelles l'appartement rue Ampère ? ». C'est vrai que ça me manque un peu ce côté-là. Le moderne n'a pas encore de cachet, c'est un peu ça. Là j'aime bien le principe, c'est tout bête, des rails. Ca me rappelle un peu… j'étais déjà venue quand j'étais plus petite et je me rappelle qu'il y avait les docs et il me semble qu'il y avait des wagons. Enfin c'était un peu laissé à l'abandon mais je me rappelle qu'il y avait des wagons dans ce coin là donc c'est marrant de voir les rails maintenant. Je sais qu'il y a un wagon aussi qui est resté. Je sais pas si on va passer, non il est un peu plus loin. Aussi ce qui est amusant c'est qu'il était tout tagué et qu'ils l'ont repeint [rires]. Bon c'est sympa mais… Je crois qu'ils ont laissé les vitres taguées et ils ont repeint l'extérieur en laissant les vitres comme elles étaient avant, c'est marrant. Bon celui-là [cube orange] il surprend toujours. C'est un peu comme le reste, ça a au moins le mérite d'être super original donc c'est rigolo à montrer, etcetera. Après c'est des bureaux mais j'habiterais pas dedans. C'est un peu trop futuriste, on se croirait dans le cinquième élément, je me vois pas y vivre. MA : *C'est toujours aussi venté ?* Souvent ouais. Je pense que pour le coup c'est la Confluence, les deux fleuves ça fait ça. L'été c'est infernal, il y a du vent. Il y a eu pas mal de soucis avec des propriétaires parce que le premier été qu'on a vécu, donc l'année dernière, y a eu carrément des taules qui sont tombées en fait. Et c'est des appartements tous neufs, ça a été assez mal vécu et je comprends un peu pour le prix que les appartements coûtaient. Donc y a des gros problèmes de vent. Y a pas mal de problèmes de moustiques aussi et je pense que là aussi c'est lié au fait que c'était des marécages avant. Donc c'est un peu chaud l'été de tout fermé. Ce sont les inconvénients de l'eau mais bon je les accepte. Pour le coup y a vraiment quelque chose avec l'eau, je suis super contente en fait d'avoir vue sur l'eau de ma chambre en me penchant. On voit la Saône du salon et si on se penche bien on voit

		la place nautique de la chambre. Et puis ce qui était sympa aussi… enfin je pense honnêtement que j'aurais pas habité dans ce quartier si j'étais au deuxième étage, l'idée c'était vraiment d'avoir de la visibilité, que ce soit quand même pas étouffant justement. Je trouve que pour le coup les immeubles sont assez proches. Pour un quartier très moderne ça m'a un peu étonné là-dessus aussi. C'est-à-dire qu'il y a un vis-à-vis hallucinant sur certains immeubles. Dans le coin où tous les immeubles sont resserrés on a l'impression que tout le monde est collé les uns aux autres. Moi j'arriverais sûrement pas à vivre là-dedans je pense. Donc on était allé dans cet appartement là et on avait essayé celui du sixième aussi qui était libre à l'époque et qui était déjà plus sombre, on avait un immeuble plus proche et donc on a choisi le huitième et là c'est vraiment sympa d'avoir un peu de l'air. Voilà le wagon, il a été retagué depuis du coup. Ca c'est sympa je pense, la réhabilitation de la Sucrière. Je sais que ça a amené pas mal de flux pendant la biennale d'art contemporain de septembre à décembre. Y a pas mal de gens qui y allaient et ça amenait pas mal de vie. J'aimais ça surtout pour le côté vie parce que l'art contemporain je connais rien du tout et j'y suis même pas allée. Mais voilà, ça crée de l'activité et je trouvais que le bâtiment était sympa. Les couleurs, etcetera, c'est pas trop voyant et ça a quand même donné un peu de modernisme au lieu qui était franchement délabré. J'aime bien aussi le fait qu'ils aient gardé, alors je sais pas comment ça s'appelle, les sortes de grues en fer. En général c'est là qu'on se demande avec les gens « est-ce qu'on continue ou est-ce qu'on fait demi-tour ? » parce que ce qui est dommage c'est qu'à partir de là y a plus grand-chose à voir mais je trouve que ce qui est sympa c'est la confluence, la vraie, donc entre les deux fleuves au bout, mais elle est pas du tout aménagée. Moi je trouve sympa d'aller voir ça parce que je trouve justement que d'être à Confluence, c'est rigolo de voir qu'on est vraiment entre les deux fleuves parce que pour moi on est sur la Saône quoi, on est pas à la confluence et là-bas on voit vraiment les deux fleuves qui se rapprochent et c'est plutôt sympa. Et c'est pas du tout aménagé, on peut à peine passer à pied, y a de la terre, y a des cailloux mais bon on y est allé deux trois fois avec des amis c'est marrant. Ca amuse toujours les gens aussi. Mais c'est pour ça que je dis qu'on s'arrête là parce que là voilà on a un parking, on a plus grand-chose à voir, y a moins de nouveautés quoi. Du coup souvent on s'arrête là et on fait demi-tour donc je remonte par le même chemin. On remonte parfois derrière par le siège du Progrès, etcetera, mais c'est moins sympa, c'est plus pour dire que ça fiat plaisir de changer de route mais souvent on emprunte celui-là. Y a pas mal de gens qui courrent aussi

		l'été, c'est sympa, qui vont justement peut-être jusqu'à la confluence, en tous cas qui sont sur cette voie. Sur le principe aussi j'aimais bien l'idée de confluence. Après c'est un peu le biais de mes études, etcetera, mais je trouvais que c'était intéressant l'idée de confluence : on rapproche 2 choses qui ont à la base un peu rien à voir. Pour moi le Rhône et la Saône dans Lyon c'est contraire. Je sais pas comment l'expliquer mais pour moi c'est 2 mondes vraiment différents en fait : c'est 2 types de fleuves différents, c'est des populations qui habitent différentes, c'est des esprits même différents. Le Rhône c'est un peu plus, je sais pas comment dire, bureaux, un plus professionnel, pas forcément un peu plus riche parce que la Saône ça va être aussi un autre genre de riches. Bon le sixième c'est un peu bourgeois mais c'est un peu plus froid aussi. Et puis je sais que quand on regarde les photos vues du ciel, les 2 fleuves n'ont tout simplement pas la même couleur. Je trouve que c'est marrant, la Saône est beacoup plus marron, le Rhône bleu, et je trouvais ça marrant l'idée. J'aime bien aussi me torturer l'esprit mais c'est vrai que j'avais envie de tenter l'expérience. Donc voilà, en général à partir de là il faut faire un tour par derrière parce qu'ils ont même pas aménagé. On l'a découvert un peu par hasard en fait une fois avec mon copain, on voulait voir jusqu'où on pouvait aller, faut faire un tour, après faut contourner, après y a un petit passage et on arrive à la confluence et c'est pas du tout aménagé. Donc on fait demi-tour ça vous va ? MA : *Je vous suis*. [nous faisons demi-tour : 25 :07] MA : *Ces quais, vous les trouvez agréables ?* Moi je trouve qu'ils sont plutôt bien réalisés pour le coup. Je trouve que ça garde un peu de l'ancien et ça fait vraiment un côté plus vivant, ça réhabilite les lieux. Je trouve que pour le coup y a de la recherche côté urbanisme, ils ont pas dit « on rase tout, on fait du moderne et puis ça ira », ils ont essayé de garder un peu l'esprit pour qu'on se souvienne quoi. Et puis on a de la place, on est bien, il y a beaucoup de vent donc l'été il fait moins chaud. Et puis la vue sur la Saône est très sympa, plus haut encore plus j'ai l'impression. Ce qui est marrant c'est qu'on a essayé une fois en voiture de prendre cette route [en face] parce que du coup on ne va jamais dans ces coins là. On va toujours de l'autre côté de Lyon et du coup on s'est dit « cette route comment on y accède ? ce serait marrant de voir le quartier de

		là ». Donc on a pris la route, bon c'était un jour où il pleuvait donc c'était pas terrible, on s'est arrêté sur le bord et on a pris des photos, c'était amusant aussi. Mais ce qui est marrant dans ce quartier c'est que tout le monde connaît plus ou moins le principe à Lyon donc du coup tout le monde est demandeur, « alors c'est comment Confluence ? », on se sent toujours obligé d'en parler. Ca, là-dessus c'est un peu… en même temps on en parle mais on parle un peu que de soi du coup au bout d'un moment c'est un peu saoulant et puis c'est tout le temps la même question. Les gens sont vachement… je sais pas comment dire, ils sentent qu'il y a un truc derrière justement un peu trop… Enfin moi dans les gens que je connais, ils sont un peu plus critiques qu'émerveillés. Ils sont « ah mais tu vis dans un quartier de bourges. Ca te fait rien ? », c'est un peu ça les discours qui revient très souvent. [un ouvrier nous fait signe de rester sur le quai] Ah ! Décidément, c'est pas moi qui oriente le parcours. [rires] MA : *Le fait qu'il y ait beaucoup de communication autour du quartier doiut renforcer ce phénomène.* C'est ça. Et puis là avec l'ouverture du centre c'est de pire en pire, je reçois des texto « alors il où ton centre demain ? ». Mais enfin c'est marrant. Mais c'est un peu bizarre à vivre. Du coup, c'est marrant mais quand j'y réfléchis j'ai pas l'impression que je vais vivre là longtemps, j'ai l'impression que c'est un passage pour profiter un peu du lieu, etcetera, je me vois pas me poser là. J'ai l'impression que je vis dans un décor un peu, parfois c'est un peu bizarre. Je pense que pour le coup mon copain a pas du tout la même impression, il est vraiment bien ancré dans le lieu. J'ai un peu plus un regard… voilà j'ai un peu du mal à m'intégrer dans l'esprit. En fait j'analyse tout tout le temps. Parce qu'en fait j'étais vraiment critique au début, du coup chaque truc qui se passe… mais je suis pénible je fais ça avec tout le monde tout le temps. Par exemple ils ont ouvert un supermarché bio en bas de chez nous, ça m'a carrément saoulé parce qu'ils avaient mis « prochainement un supermarché », je me suis dit « c'est sympa une supérette » et toujours pareil c'est un supermarché uniquement bio où un œuf coûte 5 euros quoi. Et les bobos ils adorent… [rires] Bon après on dira peut-être que suis bobo d'habiter là mais… [rires] Après je pense que l'ensemble est cohérent pour moi, y a rien qui surprend, à la fois dans les lieux, la façon de l'organiser, les nouveaux espaces commerciaux, tout correspond à peu près mais voilà ça me correspond peut-être pas à moi. Après je vais pas dire que je suis mal, c'est sympa de vivre ici, y a pas de soucis.

		MA : *Les tarifs pratiqués attirent forcément une certaine population…* C'est sûr, y aurait des tarifs à la location moins chers… Cette image là c'est un peu ce qui m'a refroidit aussi. Je pensais pas mettre ce tarif là dans un appartement. Je paye 840 euros. Après pour tout dire, ce qui a joué aussi c'est qu'on habitait à Paris avant et que du coup on avait un appartement qui était moitié plus petit pour le même prix. Donc du coup avec une vision d'un appartement très très cher parisien, finalement on paye le même prix et on a 2 fois la taille. Après je pense pas que tout le monde a la même vision et c'est vrai que 840 euros pour un appart de 55m² c'est pas donné donné quoi. Nous on a dit « c'est génial, on a 2 fois la surface et on paye le même prix » mais bon… on avait pas forcément cette image là. Avant j'étais à Saint-Etienne, pour le coup c'était pas cher du tout. Du coup on a fait un parcours un peu bizarre puisqu'on est allé vers le très très cher et là on est entre les 2, ça fausse un peu l'analyse. Ce qui est amusant c'est qu'on a un parking inclus et je sais pas pourquoi on a le seul parking qui n'a pas de porte, c'est un passage notre place, les autres parkings sont des parkings fermés avec une porte de garage et nous on a juste une place au milieu… bon tant pis. MA : *Vous êtes passés directement par un propriétaire ?* C'est une agence, c'est Foncia qui nous a loué ça. Je sais qu'à l'époque il failait se dépêcher. C'était en été qu'on était venu et ils nous avaient dit « faut nous dire dès demain » donc je suis pas sûre que c'était vraiment vrai mais… « Parce que ça partait très vite, c'est le nouveau quartier, ça part comme des petits pains, vous allez voir tout le monde va habiter là dans un mois » [rires]. Un mois après on était presque toujours les seuls mais bon… Du coup on s'est un peu précité là-dessus. Ce qui a joué aussi c'est que mon ami travaille juste en dessous de Perrache en fait donc ça lui fait vraiment proche, c'est sympa pour ça. C'est pratique de pas prendre de voiture ou quoi donc on fait une économie là-dessus aussi, on fait un peu des calculs comme ça. Moi je prends mon vélo donc j'ai pas à prendre la voiture non plus. Donc bon on paye pas d'essence, on peut se faire plaisir sur l'appartement. C'est vrai qu'on est un peu casaniers donc on fait pas non plus des dépenses folles dans les boîtes ou les sorties, etcetera. On aime bien en plus avoir notre petit confort. Mais bon ça justifie pas non plus les 840 euros mais on va dire que c'est pas un frein non plus terrible. Là y a un super hôtel 3 étoiles ! En plus on dirait que ça va tomber, moi j'aime pas trop ce genre de trucs. C'est marrant, comme toujours ça crée de l'attraction. Les gens trouvent ça moins joli, pour le coup ça fait un peu des blocs, on dirait une construction de lego. Je trouve pas que ce soit super joli en fait, avec ce contraste, le centre

		commercial qui est hyper aérien, tout est doux, c'est pas trop rude quoi et là on a un bloc derrière et en plus on dirait que ça va se casser la gueule [rires]. MA : *Vous trouvez le centre aérien ?* Ouais je le trouve très aérien. Pour le coup je le trouve sympa. J'avais très peur quand il était en train de se construire, je me suis dit « ça va faire vraiment un gros truc, un peu fourmilière » et puis je suis rentrée dedans et c'est quand même assez… bon y avait un monde de dingue… c'est assez fluide quoi. Tout est pas rectiligne comme Part-Dieu et on arrive à peu près à circuler, on arrive à avoir de l'air. Je trouve sympa le fait de passer sur le train aussi, que le train soit à l'intérieur. D'autant qu'avant c'était une ligne que je prenais très souvent pour faire Saint-Etienne-Lyon et c'est amusant parce que je me rappelle que quand je passais il y avait des marécages, y avait pas tout ça. Et c'est marrant de penser que maintenant ils font toujours la ligne et ils passent au milieu du centre commercial, au milieu des logements, j'aime bien. Pour le coup ça intègre quelque chose qui était là avant et ils l'ont pas bougé pour autant, je trouve que là-dessus ils ont un peu respecté l'idée des lieux. Vu d'ici je trouve ça très chouette. Mon préféré c'est le bleu, je trouve vraiment qu'il est sympa. Celui d'à côté je le trouve beaucoup moins joli mais c'est peut-être une question de couleur. Et celui-là je l'aime bien parce que j'imagine les constructions à l'intérieur très sympas. Après y a toujours le marron qui fait parler tout le monde « holala comment il est suspendu ? Je pourrais pas vivre… ». Là pour le coup c'est un décalage à tous niveaux parce que l'appart du dessus doit coûter moitié plus cher que les autres.
Quai Arlès-Dufour	35 :41	Ce qui est amusant c'est qu'hier j'étais avec de la famille en bas et ils m'ont tous dit « tu vois il a le plus grand appartement mais il est tout seul dans son balcon », les vieux clichés « c'est pas parce qu'on est riche qu'on est heureux » [rires]. Je pense qu'il s'en porte pas plus mal d'être tout seul. C'est dingue ce quartier, c'est incroyable, n'importe qui vient et analyse. Faut voir les avis des gens, suivant la personnalité on s'attend plus ou moins à ce qu'ils disent une chose ou une autre et qu'ils aiment ou non.
Passerelle	36 :11	J'aime bien les passages, je trouve que c'est dommage qu'ils l'aient pas fait plus ça. Entre le marron et le gris. Je pense que c'est une terrasse du marron. Mais pour le coup voilà, y a 3 immeuble qui sont collés et je pourrais pas y vivre, dans aucun des 3, je trouve vraiment que c'est pas aéré, ça doit être sombre en plus. Au niveau construction, je comprends pas du tout pourquoi il y a un pont ici, un pont ici et un pont juste au bout pour passer. Surtout que moi j'habite là et j'aimerais bien avoir un passage direct.

Quai Antoine Riboud	37 :26	MA : *Ca vous fait quoi que les espaces soient fermés comme ça ?* Je trouve ça incroyable. Le parc surtout, pour le coup c'est vraiment un espace public, c'est pas réservé aux habitants, public c'est ouvert à tout le monde. Là je voyais l'immeuble GDF, c'est surtout des bureaux mais y a aussi des appartements, y a des portails sur la rue quoi, y a des portails de tous les côtés et on peut pas du tout rentrer. Alors que justement j'ai des gens qui me disent « ce serait marrant de rentrer dedans ». C'est vrai qu'il est original, ça fait un pont, un peu comme la Défense, une arche, et on peut pas rentrer dedans, c'est réservé aux résidents et aux professionnels. On peut essayer de passer dans le parc. Le fameux glacier…
Parc entre les immeubles	38 :46	C'est ça qui crée aussi l'aspect ghetto, on a notre école, notre parc rien qu'à nous. Bon l'école aussi je pense qu'avec les zones d'habitation, etcetera, il va y avoir que des habitants et des enfants d'ici. Et c'est marrant, je m'imagine que si dans 10 ans je suis encore là et j'ai des gamins, je suis pas sûre que je voudrais les mettre là-bas. J'aimerais bien qu'ils connaissent un peu le monde normal, entre guillemets. [rires] MA : *Ici ce n'est pas le monde normal ?* Pour moi non. C'est le monde riche… Et un peu… Ecolo-riche quoi. C'est vrai que c'est un peu fermé sur le quartier je trouve. Du coup, le centre commercial, je suis pas hyper commerce et consommation, mais je pense que ça va apporter d'autres populations, ça va un peu ouvrir les lieux. Ca par contre j'ai trouvé ça sympa, les tables. Alors ça j'ai pas essayé, je sais qu'on peut faire du potager si on veut. J'ai pas trop suivi parce que je suis pas trop là-dedans mais je trouve que ça va bien dans le côté écolo. Ca pour le coup c'est plutôt réussi, c'est plutôt une bonne idée et puis c'est un esprit de partage quoi. Après faut que les gens respectent ce côté. C'est marrant parce que je me rappelle une fois j'étais venue là avec des amis, on avait pris un gros McDo et on s'était affalé sur un banc là-bas, on était 6, 7, et les gens nous regardaient d'un œil pas du tout… « Et ils sont là pourquoi ? ». C'est marrant quoi, alors que j'étais en bas de chez moi. C'est pour ça que je dis que c'est un peu bizarre. Les gens se promenaient aussi avec leur petite poussette… Après je vois que ce côté-là des choses, je suis un peu orientée. Après

		c'était aussi en fin de journée mais… Les habitants vraiment d'ici ils nous regardent un peu comme des étrangers. Là j'aime beaucoup le contraste parce que ça un peu changé mais quand je suis arrivée y avait un bordel pas possible sur les terrasses et de ce côté y avait les super terrasses avec des tables en bois, les jolis meubles, etcetera. Et ça faisait un contraste que j'aimais bien. Du coup on va pas pouvoir passer par là donc je pense qu'on va repartir par le même endroit. Ca me fait penser à des trucs du coup. Un jour y avait une fête des voisins. J'ai toujours rêvé de faire une fête des voisins et j'avais jamais eu l'occasion dans mes anciens apparts. Du coup je m'étais dépêchée pour y aller, etcetera. Et ça c'était passé dans un lieu un peu fermé, c'était derrière là, et on avait été à peine prévenus, j'avais un papier dans un immeuble voisin donc je sais pas si le notre était convié ou pas. Et y avait en fait que des vieux et qui parlaient de leurs problèmes, justement y avait le bordel sur les terrasses à l'époque, le problème des taules qui étaient tombées, ça m'a vite gonflé. Des petits problèmes entre propriétaires, « vous avez vu ça ? et puis machin », enfin bon. Pour le coup je me suis pas sentie super à l'aise. Je pensais à un truc un peu plus convivial. Et y avait très peu de monde, donc c'était pas très convivial, on était quoi ? une douzaine, alors que ça devait réunir tout cet immeuble en fait. Ce qui est étrange aussi, c'est que j'avais essayé de venir là avec des amis qui voulaient passer au milieu et on peut pas, faut faire le tour et passer les portes et les portes sont fermées. Et moi j'ai pas le pass pour passer là-bas. J'y étais allée au tout début, c'était ouvert une fois, mais la cour avec ces amis là on a pas pu y passer.
Quai Antoine Riboud	44 :06	Là y a des pizzas au kilo ou à la coupe, je sais plus trop comment ça marche, on a été obligé de faire des calculs mais ça nous a paru un peu élevé. Là le petit magasin qui ouvre sur commande. Ah, il ferme, effectivement… ça m'étonne pas. Ca c'est le seul que je fréquente, la boulangerie, et ça crée vraiment… pour le coup le boulanger c'est important dans un quartier. Et on commence un peu à la connaître, elle nous reconnaît plus ou moins. Ca c'est le genre de choses que j'attendais vraiment d'un quartier. Et les prix sont comme ailleurs, à peu près… Et ça c'est appréciable ! Après c'est vrai qu'il y a pas mal de choses aussi pour la Région Rhône-Alpes. Là, à l'heure du déjeuner souvent y a un monde fou sur les terrasses et je pense que c'est les personnes importantes de la

		région qui viennent ici. Donc je comprends qu'il y a un public pour ce genre de choses c'est sûr.
Rue Denuzière	45 :25	Je vais réessayer mon pass. [elle essaye] Ah non, ça marche pas. Donc vous voyez, même dans le quartier il y a des segmentations. Alors là c'est à louer, à louer, à louer. Là, la Vie Claire, le supermarché dans je parlais. Et là les portails qui sont bloqués. En plus, avant je me rappelle on était monté et c'était sympa à voir à l'intérieur.
Hall de l'immeuble	46 :25	[La voix automatique dit « vous pouvez entrer »] Bon là, la fille qui parle ça sert à rien. Ou c'est pour la convivialité [rires]. Y a un local pour le principe mais il est tout petit donc on a du mal à mettre les vélos dedans. Pour le coup tout le monde a un vélo, je sais pas si tout le monde en fait mais… Là, pour l'anecdote, ils ont installé ce panneau d'affichage il y a quelques mois. Les mecs de l'INSEE sont passés pour mettre justement leur affiche comme quoi ils allaient faire leur recensement. Et ça a râlé parce qu'ils osaient mettre une affiche dans le hall. Nous on a dit « mais l'INSEE, c'est national, c'est officiel, on a pas le choix ». « Non, nous vous l'installez pas, c'est pour afficher des trucs dans l'immeubles, pas des enquêtes de l'INSEE » et ça avait fait un boucan pas possible « on met pas une affiche de l'INSEE dans ce hall » donc je sais pas quel genre d'affiches on peut mettre dans le hall ? Surtout que c'est pas un truc commercial ou quoi.

Entretien

La vue est bien. On arrive à voir Fourvière dans un coin et le crayon de Part-Dieu dans l'autre. Ca c'est sympa, on voit tous les côtés de Lyon. On voit les toits, y a un peu des toits qui nous gênent, les deux gris là, c'est vrai qu'on pourrait avoir une vue plus sympa sur la colline de Fourvière mais bon…

Parcours résidentiel

J'ai vécu au même endroit jusqu'à mes 16 ans, c'était dans la banlieue de Saint-Etienne, dans une maison d'architecte que mes parents ont fait construire, qui était très sympa et pour le coup très originale, y avait plusieurs niveaux dans la même pièce… enfin y a toujours, j'y vais très souvent et ils vivent toujours. C'était très sympa, une mezzanine quelque chose comme ça, un peu des poutres, un truc très sympa avec un grand jardin. Eux aussi avaient envie d'avoir une belle maison. C'est vraiment un truc très sympa mais je pense qu'ils ont aussi les moyens d'avoir un truc assez sympa.

Donc je suis restée jusqu'à ma terminale et je suis partie pour faire des études en 2005, ici à Lyon pour faire une filière qui n'existait pas à Saint-Etienne, et là j'ai pris un logement pour moi toute seule derrière la fac de socio. C'était place Rebatel, juste entre les Terreaux et la Martinière en fait. A l'époque je connaissais pas du tout Lyon je me rappelle mais je voulais déjà pas être du côté Rhône parce que j'étais passée 2 ou 3 fois en voiture et je trouvais vraiment que c'était froid, et je confirme mon choix. C'est amusant parce que maintenant je travaille là-bas et tous mes collègues habitent à côté du bureau et je n'arrive pas à comprendre, mais bon… Donc vraiment déjà j'ai pris goût à la Presqu'île en fait. J'habitais dans un 27m², je me rappelle bien, un studio que j'adorais parce qu'il était au quatrième étage sans ascenseur mais c'était dans un vieil immeuble. En plus c'était une propriétaire très sympa, enfin une vraie propriétaire que je voyais souvent. Et donc c'était un plancher à l'ancienne, y avait une cheminée qui fonctionnait pas mais dans un studio c'était original. Et puis très haut de plafond, très spacieux, avec des grands placards intégrés, c'était vraiment à l'ancienne. Et en plus j'avais bien aimé parce qu'elle nous avait expliqué qu'avant c'était une espèce de petit clinique ou je sais pas quoi, qu'elle avait eu tout l'étage qu'elle avait séparé en studio. On rentrait en fait dans un appartement qui était séparé, on avait une clef pour rentrer, on habitat tous dans le même lieu et du coup y avait des gens sympas, c'était tous des jeunes. Je me rappelle que j'avais bien aimé cet appart, c'était mon premier, je l'avais bien décoré à ma manière. Donc là j'ai vraiment bien apprécié mais on était quand même très haut, quatre étages, du coup je m'étais dit que l'ascenseur était quand même important dans mes futurs choix. Sur ce j'ai rencontré mon ami à cette époque là, donc il a vécu une partie de ma dernière année là-bas.

Et puis j'ai fait toute ma licence à Lyon, 3 ans concrètement, et puis j'ai continué mon master à Paris, dans une école de Paris. Je suis montée à Paris que pour ça, j'avais pas spécialement envie de monter à Paris. Là aussi je l'ai vécu comme une expérience et je savais que je ne resterais pas longtemps. Pour moi c'était une trop grosse ville, j'aime bien les choses à échelle humaine donc ça me paraissait un peu trop grand. Donc je suis montée à Paris avec mon ami qui du coup a changé de poste pour pouvoir me suivre et on a cherché un appartement ensemble. Là-dessus on connaissait pas du tout Paris donc c'était pas plus mal parce qu'on avait pas des choix trop définis. Et on est allé dans un appartement dans le dix-neuvième arrondissement, dans un côté du dix-neuvième qui était plutôt… Alors c'était assez amusant comme appartement aussi parce que c'était entre un quartier très populaire, pas très loin de Barbès, et entre les butes Chaumont donc le parc qui est plutôt… qui avant était populaire mais qui est en pleine réhabilitation, y a des jolis appartements. Et on était dans la rue qui reliait les 2 donc ça ça m'amusait beaucoup. Et là j'avais eu un coup de cœur sur plutôt l'ambiance, j'avais trouvé qu'il y avait une ambiance dans l'appartement. Et ça vraiment ça compte pour moi, c'est pour ça que je vous disais que ça manque un peu ici. Parce qu'on était arrivé, l'ancienne locataire était encore là quand on l'a visité, y avait une lumière tamisée et ce qui était sympa c'est qu'il y avait une sorte de cuisine américaine et elle avait fait un petit bar. J'avais eu un petit peu un coup de cœur pour ça. Il correspondait à nos prix, à ce qu'on cherchait à peu près comme taille, y avait une chambre séparée, c'est ça ce qu'on voulait. Il était pas très grand mais de toute façon on avait pas beaucoup de budget. Donc on l'a pris, on est resté 2 ans exactement, le temps du master. Là pour le coup j'étais très loin de mon lieu de travail, je mettais 50 minutes au moins tous les jours et c'est aussi ce qui m'a fait renoncer à Paris parce que je sortais pas beaucoup en dehors de ce qu'était le logement mais j'ai pas trop profité de la vie là-bas. En plus j'avais beaucoup de travail pour mon mémoire donc j'ai pas vraiment profité de Paris en fait. Et puis j'avais envie de revenir, de me rapprocher de ma

famille et des mes amis, tous étant dans la région lyonnaise. Et en plus j'ai pas trop apprécié l'esprit de mon école qui était aussi fermée sur la recherche scientifique, etcetera, et je me voyais pas continuer en thèse. On m'a proposé de faire une thèse et donc ça voulait dire rester à Paris pour au moins 3 ou 4 ans de plus. Pour moi tout se passait en fait à Paris, ils me proposaient de rester pour rester dans cette école là.

Ca ne m'a pas trop plu, j'avais envie de revenir dans un truc un peu plus complet et j'avais vraiment apprécié Lyon quand j'y avais habité donc j'ai eu envie de revenir par ici. Entre temps mon ami a pu refaire une mutation encore pour revenir sur Lyon dans la même entreprise. Donc quand il a eu son accord, j'étais décidée donc on est revenu ici. C'était dans l'été 2010. J'avais fini mon mémoire donc j'ai cherché du travail et donc ça fait depuis 2010 qu'on est là. Donc à moi j'ai connu trois appartement, en fait c'est le troisième ici. Voilà à peu près pour le parcours.

Entretien semi-directif

MA : *Quand vous êtes revenue sur Lyon, votre recherche c'était quoi ?*

Pour le coup on était pas vraiment sur la même longueur d'ondes [rires]. Mais on a quand même trouvé un accord ici. Ce qui est bizarre c'est qu'il s'est fait en 2 jours. Et le truc qui est bizarre, c'est que contrairement à la plupart des gens j'adore visiter des appartements. Tout le monde me dit « c'est chiant » et en fait moi j'adore ça, aller voir plein d'apparts, voir comment ils sont faits, où ils sont… Et en fait en 2 jours on avait fini et j'étais très déçue. Parce qu'on a pris l'accord pour ici. L'idée c'est qu'on voulait un parking parce qu'à l'époque moi j'avais pas encore trouvé de travail donc je me disais qu'il y avait de fortes chances que ne trouve pas dans Lyon donc j'avais un peu anticipé le coup en me disant que je ferai peut-être des trajets tous les jours donc qu'il fallait un parking. Et puis on avait une petite voiture à l'époque qu'on voulait quand même garer quelque part et on se disait que dans Lyon c'est très cher et autant avoir un parking. On voulait au moins 50m² à l'époque. On voulait quelque chose d'un peu aéré. Sinon on voulait quelque chose qui plaise au moins à l'un des 2. Qu'il y avait vraiment un truc. Qu'on soit pas un peu… enfin que soit froid ou… Et là ça lui avait vraiment plu et comme l'appartement de Paris c'était plutôt à moi que ça avait plus on a un peu interverti. Et donc on l'a visité et presque le soir même on avait envoyé notre accord parce qu'ils nous avaient dit « faut aller très vite ». Sinon on avait bien aimé le côté clair parce que c'est vrai qu'à Paris on avait quelque chose de très sombre, qui était orienté Nord, donc la mauvaise expérience avait fait qu'on voulait quelque chose un peu… Bon c'est toujours orienté Nord mais c'est très clair, les murs sont très blancs et y a plein de baies vitrées donc c'est un truc qui nous avait bien plu. Et puis il y a une chambre séparée et un grand séjour, c'est ce qu'on voulait, c'était dans les critères vraiment importants. Voilà à peu près.

MA : *Et le quartier ?*

Le quartier en fait on l'a connu un peu par hasard. Au début on ignorait complètement qu'il y avait ce quartier, on avait pas eu du tout connaissance de ça quand on était à Paris. Et je me rappelle que j'avais cherché à Paris et que je cherchais « appartement Lyon » et j'avais trouvé un titre « nouveau quartier, Confluence ». Je savais même pas qu'ils étaient en train de réhabiliter ce quartier là, mes parents me l'avaient pas dit non plus, ils vont quelques fois à

Lyon mais ils l'avaient pas forcément remarqué. Et du coup je me suis dit « c'est marrant, ça peut être une expérience », ça a beaucoup plu à mon copain, moi je me suis dit qu'au niveau de l'architecture ça devait être sympa, comme je vous ai dit un peu « voilà, on va vivre quelque chose ensemble et ça va être marrant là-dessus ». Et quand on est venu, pour le coup, ça lui avait plu comme ça mais là ça lui a vraiment plu. Donc voilà, là-dessus c'était plutôt sympa. En plus il savait que sa boîte allait s'installer 2 mois après à Perrache donc c'est un atout supplémentaire. Et puis en plus, quelque chose qui avait compté même si c'est pas forcément important mais on est plus proche de Saint-Etienne, on est au Sud de Lyon donc en voiture on met 35 minutes pour y aller. Donc ça comptait aussi parce qu'on fait pas mal d'allers-retours pour aller voir la famille. Donc voilà, tout était réuni donc on s'est dit « pourquoi pas se lancer là-dedans », c'est le côté expérience qui nous a plu.

MA : *Comment le quartier et l'appartement vous ont été présentés ?*

En fait on s'est rencontré directement ici avec la personne qui nous a fait visité. Donc eux nous l'avaient pas présenté, c'est plutôt l'image que j'en ai par le site Internet qui présent « nouveau quartier, mixité » et je crois qu'ils parlaient eux-mêmes d'expérience, je sais plus comment ils avaient présenté ça mais ils disaient que c'était tout nouveau. Donc c'est aussi l'attrait de la nouveauté qui nous a intéressé. Mais c'est plus le site, parce que la fille qui était là n'a pas du tout joué ni en bien ni en mal sur le choix. Je pense pas qu'elle était particulièrement spécialisée dans ce quartier là. Par contre ce qui a compté aussi c'est qu'elle nous a pas mal avancé le côté écolo. Pour moi ça comptait, maintenant je me demande si c'est vraiment écolo mais y avait le côté chauffage au bois, ça je me suis dit pourquoi pas essayer… C'est des choses qui compte pas mal pour moi en général. Les panneaux solaires y en avait déjà chez mes parents donc je me suis dit « c'est vraiment bien, un quartier avec des panneaux solaires, faut en profiter, c'est vrai que si ça marche pourquoi pas ? ». donc ce côté-là, toutjours dans l'expérience, je me suis dit « pourquoi pas essayer de participer à montrer qu'un quartier écolo ça peut marcher ». Et je sais pas si ça marche. Ca m'a tenté là-dessus aussi et pour le coup c'est l'agence qui nous l'a présenté.

MA : C'est quoi un écoquartier ?

Un écoquartier ? Normalement pour moi c'était avec cette histoire de chauffage, respecter un peu l'environnement, déjà. Donc un peu moins d'électricité et plus de… Honnêtement le système du bois j'ai rien compris, je sais qu'on est chauffé au bois mais je ne sais toujours pas comment ça marche. Par contre les panneaux solaires ça m'avait vraiment attirée donc on est monté sur le toit un jour avant que le toit soit fermé, donc on pouvait y accéder à l'époque et on voyait tout les panneaux solaires et ça montrait bien comment ça fonctionne, enfin je connaissais déjà le principe chez mes parents. Et je trouvais que c'était intéressant de se passer des centrales nucléaires donc ça m'a un peu interpelé et du coup ça m'a attiré. Après ce qui m'a plu aussi c'est qu'il y ait beaucoup d'eau. Alors je sais pas si ça compte dans l'écoquartier mais pour moi le fait qu'il y ait un quartier certes très moderne mais qui garde le côté nature et vraiment que ce soit même intégré. Là c'est pas séparé : on a de l'herbe qui arrive jusqu'en bas de chez nous avec le parc, on a la place nautique qui rentre dans le quartier. Donc vraiment le côté eau moi ça m'a vraiment… De toute façon c'est quelque chose que j'attendais et que j'aimais beaucoup à Lyon. C'est aussi pour ça que j'aime Lyon, parce que c'est une ville d'eau, enfin y a 2 fleuves, y a de l'eau toujours assez proche, y a des ponts, je trouve que c'est sympa.

Paris aussi mais Paris est plus grand. Donc je voulais à la fois cette taille de ville et beaucoup d'eau. Et là j'ai vraiment l'eau à proximité, j'ai de la nature, j'ai un aspect… J'ai l'impression, c'est marrant, je saurais pas expliqué pourquoi, mais j'ai l'impression que c'est un peu respectueux de l'environnement de vivre ici. Mais bon… après à voir si ça fonctionne, si tout le monde dans ses gestes quotidiens le fait aussi. J'ai impression que c'est un peu artificiel, que les gens sont pas forcément écolo mais bon… Moi j'ai voulu participer aussi à ça.

MA : *Et ça se voit vraiment ?*

De l'extérieur je ne suis pas sûre que ça se voit. Par contre y a quand même avec ce côté nature, ces parcs, l'eau, les marres, etcetera, je trouve que là-dessus il y a un aspect intéressant qui se voit de l'extérieur. Après on voit pas forcément que ça va pas être très respectueux ou qui ou quoi. Mais ce qui me plait quand même c'est que c'est jamais salis, c'est toujours bien entretenu, les gens j'ai l'impression respectent cet aspect là. C'est apprécié je pense par tout le monde. Le fait qu'il y ait une promenade au bord de la Saône, qu'elle soit bien intégrée, que tout le monde la respecte, je trouve que là-dessus c'est plutôt sympa. Je pense qu'ici c'est de toute façon pas des gens qui vont dégrader les lieux. Mais bon, je trouve quand même que pour tout ça fait assez naturel. Après c'est un peu étrange avec l'hyper modernité des lieux mais pour le coup je pense que c'est assez réussi. Le côté moderne avec la nature est bien intégré. Là-dessus c'est une bonne idée et je trouve qu'ils sont arrivés à en faire quelque chose d'intéressant. Après moi j'aimais bien la modernité à la base mais c'est réussi on ne peut pas dire le contraire. Après le quotidien et les pratiques des gens je suis pas sûre que ce soit réussi mais le quartier pouvait pas faire beaucoup mieux. Après c'est aux habitants de faire avec.

MA : *Ca renvoie à ce que vous disiez tout à l'heure sur l'impossibilité de s'approprier le logement physiquement, de peindre…*

Oui c'est ça. Et c'est vrai que c'est classique. Quand on regarde, voilà j'ai essayé de mettre un peu des couleurs, de faire des choses un petit peu sympas mais y a rien de transcendant. Et si on l'imagine vide, je me rappelle très bien quand je suis rentrée dedans, j'étais déçue quoi, je m'attendais vraiment à un truc plus orignal. Je vous disais une loggia ou une véranda, je pensais qu'il y allait avoir plusieurs étages dans les appartements. Et je pense que c'est fait dans les appartements avec des loyers plus élevés. Mais ce qu'est marrant c'est que là j'ai l'impression d'être dans un truc pas cher par rapport au quartier alors que… Parce que par rapport aux autres j'ai l'impression d'être dans les pauvres locataires qui sont dans leur apparts à 800 euros et par rapport à mes amis qui sont à Saint-Etienne on est dans les riches quoi, donc c'est marrant le contraste. Donc non j'ai pas l'impression d'être à la hauteur des autres. Mais bon c'est pas une question de hauteur, on habite pas forcément dans le même monde. Mais c'est ce que je vous disais, c'est pur ça que c'est dur de s'intégrer, à la fois parce qu'on peut pas forcément s'approprier le logement comme on voudrait, moi ce que je voulais c'était faire des murs rouge vif et là-dessus y aurait vraiment un esprit, là je me sens chez moi, y a pas de problème mais j'ai pas l'impression que c'est moi qui ait créé cet appartement. C'est pour ça que je vous disais que je me vois pas y vivre très longtemps. Et en plus, voilà je me sens pas forcément dans mon monde à moi. J'ai l'impression que je serais plus proche de l'habitant de je sais pas… après c'est peut-être tout bête et c'est l'image qu'on a, parce qu'il y a des gens qui sont très bobos dans le deuxième, y a une forte population vers Carnot, etctera, mais je me sentirais plus à l'aise je pense. Là quand je me promène, je sais que j'ai l'impression

de pas voir des gens proches de ma personnalité et de ma façon de voir les choses. C'est sûrement des clichés mais c'est l'image que donne le quartier aussi.

MA : *Vous parliez de la mixité sociale, est-ce qu'elle existe et est-ce que ça fonctionne si bien que ça alors ?*

J'aimerais bien avoir l'avis des gens. Pour moi non parce qu'il y a rien qui peut créer la mixité. C'était bien beau sur le papier. Mais pour le coup, à la fois le centre commercial et les commerces c'est pas du tout fait pour créer de la mixité, même dans les enseignes qui sont représentés, y a un Carrefour certes mais c'est quand même très ciblé, l'ensemble est ciblé haut-de-gamme, pour une certaine population quoi. La mixité est là de fait, ils ont mis des logements à loyer modéré, etcetera, mais je suis pas sûre que ça fonctionne très longtemps, je sais pas comment ça va évoluer, ça m'intéresse mais… J'aimerais bien voir un peu comment vont bouger les choses. Je sais même pas si les populations qui ont peu de moyens vont rester. Parce que je vois que pour moi où c'est pas forcément une question de moyen mais je me sens pas forcément à l'aise. J'ai l'impression qu'à leur place je me sentirais carrément exclue. Mais bon j'aimerais bien voir un petit peu comment ça va bouger. Pour moi elle n'y est pas la mixité sociale.

MA : *Donc la mixité social on se contente juste de la décréter en mettant des logements sociaux ?*

C'est là pour moi qu'on aurait pu aller plus loin. Là on a fait le minimum en disant « y a des HLM, c'est bon, on les a mis », en gros c'est « on a notre quota de populations un peu moins en vogue pour le quartier », parce que c'est ça en gros concrètement, c'est bête à dire mais ça le fait pas bien de voir des gens qui ont plein de trucs sur leurs balcons, qui ont d'autres origines, etcetera. Et on s'est arrêté là, ils ont pas cherché plus loin en se disant que le marché bio en bas de chez nous personne ne va y aller, il est en bas de chez eux et je pense pas que ce soient des clients très fidèles. Donc il aurait peut-être fallu créer d'autres choses. Je pense que même l'école va pas… mais je sais pas. Après l'école effectivement pourrait créer un peu de… parce que normalement ça marche par zones résidentielles, donc ouais ça aussi ça peut être une expérience à suivre. C'est ça, c'est à suivre en fait, la première étape est faite, la deuxième étape est mal enclenchée mais j'ai hâte de voir la fin. On va voir, pour moi je vois pas comment ça peut vraiment marcher. Ils se sont arrêtés aux logements quoi, le quartier c'est pas que la quantité de logements de telle et telle catégories quoi, y a plein de choses autour et pour le moment elles sont pas vraiment accessibles à tout le monde.

MA : *Il y a quand même la volonté de faire de la mixité fonctionnelle avec le tertiaire qui est installé là.*

Oui y a des logements et des bureaux mais je sais pas… Je sais pas si effectivement les gens travaillent et vivent ici beaucoup. Alors c'est dommage mais à la Région Rhône-Alpes je ne connais personne du quartier qui vive ici et je connaissais pas mal de personnes de la Région Rhône-Alpes qui viennent de loin. En fait c'est parce qu'avant ils étaient à Charbonnière, donc pas tout près, et je suis pas sûre que ce soient les mêmes personnes qui y vivent et qui y travaillent. Alors justement ça peut créer un peu de mixité dans les restaurants pour le déjeuner, etcetera, mais est-ce que les gens se croisent vraiment ? J'aimerais bien mais…

MA : Vous connaissez vos voisins ?

Je les vois très peu. J'ai essayé un peu de créer des liens avec ceux d'en face quand même donc on se dit toujours qu'on va faire un truc pour se rencontrer mieux mais on se voit surtout dans l'ascenseur. On avait fait une petite soirée avec ceux d'en-dessous mais après il y a des gens qui ont tapé parce que ça faisait trop de bruit donc… Je comprends un peu, sur le principe c'est un peu chiant mais… Là-aussi y a pas eu de fête des voisins entre nous ou même un petit apéro pour se rencontrer. Après je rêve un peu, je crois pas que ce soit dans tous les immeubles qu'il y ait ça, c'est pas propre à ce quartier là. En général je pense que les gens dans les villes sont plus individualistes mais bon j'attendais un peu, je me suis dit « ça va être différent celui-là peut-être » et ça l'est pas… Bon après je pense qu'il y a des gens qui se connaissent et qui s'entendent bien, y a aussi le fait que je pars tôt le matin, je reviens le soir et j'ai pas forcément trop l'occasion de croiser des gens et de prendre du temps pour parler ou quoi. Donc je critique mais c'est pas forcément non plus de leur faute et il y a peut-être des gens qui se connaissent mieux donc bon… J'ai pas forcément l'impression, les gens, et moi y compris, on vit chacun dans notre quotidien, on a nos habitudes et y a pas beaucoup d'occasions de se rencontrer en fait, hormis l'ascenseur où on est obligé de passer.

MA : *Quel est l'ambiance du quartier ici ?*

L'ambiance du quartier ? [rires] Est-ce qu'il y a une ambiance de quartier ? Déjà l'ambiance dépend des saisons parce que comme je vous le disais l'hiver c'était carrément mort. Donc moi j'avais l'impression que personne ne vivait là en fait. Je rentrais il faisait nuit, je partais il faisait nuit et c'est vrai que je croisais absolument personne donc pour le coup l'ambiance à l'époque elle était morte. C'est vrai que l'été c'est la sortie d'un peu tout le monde, des poussettes, des vélos, etcetera. Du coup c'est pour ça que l'ambiance je la décrirais un peu comme écolo. Côté ambiance quoi, une atmosphère, à se promener au bord de la Saône, la verdure, les vélos, y a pas trop de bruit, y a pas mal de famille et puis oui c'est toujours le côté un peu bobo quoi.

MA : *Du coup comment décrivez vous ce quartier à ceux qui ne le connaissent pas ?*

Un petit peu comme ça. C'est un peu le coin des bobos qui veulent faire écolo. Et bon c'est plutôt réussi sur le papier, ça doit leur plaire. C'est pas forcément… ça dépend de la personne avec qui je parle… mais c'est pas forcément un lieu de beaucoup de rencontres, de découvertes, de mixité. On se sent très bien si on est bobo ici je pense. [rires] Ecolo-riche je trouve que ça catégorise bien. C'est ça. Ca empêche pas, on peut être écolo et riche, ça existe je pense. Je pense que ça correspond bien à l'idée. Après c'est que je vous disais, je sais pas si tout le monde est vraiment écolo dans les faits, dans le respect de l'environnement, dans les gestes quotidiens. C'est un peu écolo de façade peut-être aussi. Je me demande. Après je suis pas dans le quotidien des gens, dans leur appartement. Mais bon je pense qu'il y a pas mal de gens qui viennent aussi ici parce que ça fait bien de dire « voilà je suis écolo, je suis dans un quartier écolo, c'est bon, ça c'est fait ». Je sais pas si après au quotidien ça suit donc…

MA : *Beaucoup d'affichage ?*

Ouais beaucoup d'affichage. Je suis pas sûre que les vrais écolos viennent ici, ça c'est vrai. Je me considère pas comme vrai écolo et je sais pas si quelqu'un qui est vraiment écolo va apprécier le fait que… Je pense qu'après le côté écolo ça va avec un état d'esprit qui n'est pas

forcément celui du quartier sur le côté un peu comment dire ? la consommation à outrance, l'affichage justement. Je pense qu'un vrai écolo il va vivre dans la nature, il vient pas vivre dans un truc ou on est tous regroupés les un à côté des autres, où on a tout à proximité, où on va consommer la samedi et le lundi de Pâques parce que c'est ouvert… Je sais pas, là c'est des gentils écolos mais qui ne sont pas forcément vraiment profonds quoi. Après c'est dans l'image, peut-être que j'exagère, j'espère…

MA : *Donc ça c'est l'aspect qui vous déplaît, quels sont les aspects plus réussis du quartier ?*

L'architecture je pense, même si moi voilà c'est pas forcément toujours mes goûts. Je trouve qu'il y a vraiment de l'idée, y a de la création, y a de l'orginalité, y a de la mixité… là aussi on peut appeler ça mixité parce qu'il y a une mixité des matériaux, mixité des formes, des hauteurs. Là-dessus je trouve que ça c'est vraiment réussi. L'intégration de la nature et du moderne je trouve que c'est plutôt réussi aussi. Le côté, le début de la mixité, la vraie, je trouve qu'il y a quand même des efforts et on peu les reconnaître : le fait qu'il y ait des bureaux, le fait qu'il y ait des HLM, le fait que voilà y ait quand même le centre commercial qui va amener un peu des flux. Tout ça c'est réussi, sur le papier c'est très joli, ça pourrait très bien marcher moi je pense. Et puis je pense qu'il y a des appartements très sympas et que le mien est quand même pas trop mal. Je vais pas cracher dans la soupe, il est plutôt joli, c'est aété, il est sympa, il me plaît. Voilà, il pourrait avoir un peu plus de charme. Je pense qu'il y en a qui ont vraiment du charme quoi, quand je vois les appartements en face, qui ont des grandes terrasses, je pense qu'ils sont bien aménagés, je pense que là-dessus en tant que propriétaire on doit pouvoir s'amuser un peu, ça c'est plutôt bien conçu.

MA : *Y a-t-il des éléments qui sont plus marquants que d'autres ?*

Au niveau réussite ? On peut dire que le centre commercial est une réussite, et c'est marquant parce que je pense que ça va être le cœur du sujet bientôt. Donc c'est une réussite entre guillemets. Non en plus vraiment, je suis une consommatrice aussi et j'attendais ça, le cinéma, etcetera, donc pour moi c'est quand même un truc marquant et je pense qu'on ne va parler que de ça dans les prochaines semaines. Je vois qu'on en parle beaucoup dans nos professions, c'est amusant, donc on est un peu les cobayes. Ca c'est assez marquant. Je pense que l'école va être une étape aussi, justement j'ai un peu hâte de voir ce que ça va créer comme ambiance, qui va… est-ce que justement ça va créer un peu de mixité, ça ça va être intéressant de voir. Au niveau plus des lieux, la place nautique je pense que c'est un peu le cœur du sujet donc pour moi ça marque vraiment, quand je parle de Confluence, je parle tout de suite de ça, de cette place, de l'eau qui est intégrée dans les bâtiments. Voilà, c'est un peu l'idée.

MA : *Y a-t-il des choses qui vous ont surpris ? Est-ce que le quartier correspond aux attentes ou à l'image que vous aviez avant de venir y vivre ?*

Au niveau quartier, enfin au niveau visuel on va dire, ça évolue comme je pensais, au niveau des nouveaux logements qui se créent, des nouveaux immeubles, le centre commercial je trouve qu'il s'intègre très bien. C'est vrai que j'ai eu plus de surprises, enfin j'espérais qu'il y ait autre chose au niveau des commerces et là j'ai été un peu surprise sur le type de commerces, je m'attendais honnêtement à plutôt du moyen-haut-de-gamme et c'est carrément pas du tout… c'est trop ciblé donc j'ai été surprise à l'ouverture du galcier, du marché bio en bas. C'est

des choses comme ça qui m'ont plutôt surprise. Au niveau architectural non. Je trouve que tout correspond bien, c'est cohérenct quand on regarde, au quotidien ça l'est moins. Après c'est un regard de quelqu'un qui est un peu extérieur. Enfin je pense que vous aurez sûrement des personnes qui vivent très bien ici et pour qui le quotidien est très cohérent avec le papier, enfin j'imagine. Parce que ça doit être réussi quand on a un esprit différent du mien.

MA : *Vous ne dîtes pas que des choses négatives.*

Non, je ne suis pas très négative. Je pense qu'il y a des choses qui ne sont pas très cohérentes et qui pourraient être améliorées.

MA : *A propos du papier, vous avez une idée de ce qu'étaient les ambitions de départ de ce quartier, des urbanistes, de la Mairie, des architectes ?*

Honnêtement non, j'ai pas trop idée de ce qu'étaient les objectifs à la base. Je sais que c'était un peu relier, enfin déjà refaire vivre cette partie de Lyon qui était complètement abandonnée. Moi j'ai le souvenir de la période où j'ai vécu à Lyon, je passais là en voiture et c'était déjà mal fréquenté entre guillemets, c'était triste, c'était des docks à moitié délabrés etcetera. Donc il y avait cette ambition là et je pense que c'est réussi parce qu'il y a de la vie maintenant ici quand même, y a des gens qui vivent, qui habitent, qui travaillent, qui viennent consommer. Donc c'était je pense la principale ambition. La deuxième ambitions je pense que c'était peut-être de désengorger un peu le centre, la Presqu'île, et de faire un deuxième centre, d'élargir un peu le centre de la Presqu'île quoi. Et là-dessus je pense qu'il y a une vraie barrière, tout le monde le dit, avec la gare de Perrache qui pour moi sépare complètement la Presqu'île en 2. Et pour le coup c'est intéressant parce que ça crée quand même un… enfin on imagine qu'il y a une forte vie à la Presqu'île et c'était complètement plat de l'autre côté et ils ont pas réussi à équilibrer, ils ont fait de grosses vies mais y a toujours ce fossé entre les deux et je sais pas ce qu'ils vont vraiment en faire de cette gare. Mais je sais qu'il y avait cette ambition là, c'est sûr, d'élargir l'activité au-delà de la Presqu'île pour désengorger aussi la population, la circulation… Y avait beaucoup de flux sur Perrache donc y avait sûrement cette ambition là. Y avait quand même la mixité qui était avancée sur le site et qui était dans les objectifs à la fois des architectes, des urbanistes et même de la Mairie, le côté un peu politique de la chose, là-dessus je pense qu'il y avait de vraies ambitions. Au niveau architectural c'était aussi sans doute de laisser parler l'imagination des architectes, les laisser se faire plaisir et créer plein de choses différentes pour créer peut-être une vitrine de tout ce qu'on peut faire en architecture moderne. Là-dessus je pense que c'est réussi aussi. Après je sais pas s'il y avait d'autres ambitions mais au-delà de tout ça c'était aussi faire coïncider la nature et le moderne, faire cohabiter le respect de la nature et la ville au quotidien, les bureaux, les logements et ça je pense que c'est pas mal fait.

MA : *Vous avez parlé du centre-ville. On est où ici en fait ?*

Pour moi c'est pas un centre-ville, ça c'est clair. Et je pense que ça le sera jamais. De toute façon il faut pas que ça le soit non plus parce que le centre-ville de Lyon sera toujours Bellecour et Terreaux. Je pense pas non plus qu'on est dans un deuxième centre et je pense pas qu'on le sera de sitôt. Je pense qu'on est un peu dans un espace, un peu un quartier à part, c'est ça aussi qui fait qu'on se sent un peu à part et que c'est un peu fermé sur soi, j'ai l'impression qu'il y a une distance avec le reste de Lyon en fait. rien qu'à pied on est à un quart d'heure de la place

Carnot et du centre et c'est vrai que tout est sur place, tout est à proximité. Et c'est vrai qu'on est un peu dans notre petit monde à nous, on a tout à proximité, c'est très réussi pour y vivre mais je sais pas si ça va bien se mélanger avec le reste... A tous les niveaux hein, habitants, logements… C'est presque trop original. Je me demande en fait. en y réfléchissant c'est trop à part quoi. Ce qui est marrant c'est que je sais qu'il y a pas mal de personnes hostiles cours Charlemagne, eux vivaient là avant, ont connu le quartier avant et trouvent que… Bon en plus ils ont une vision très négative je pense des habitants qui arrivent. Ce qui est marrant c'est qu'ils acceptent mal le fait qu'on réhabilite cette partie qu'ils appréciaient pas pour autant. Ils trouvaient qu'il fallait faire quelque chose mais je suis pas sûre que ça leur plaise ce qui a été fait. Sur le principe ça doit leur plaire mais justement ça leur change un peu leurs vies à eux aussi et c'est presque trop contrasté par rapport à leurs logements à eux qui sont un peu vieux, vieillots, pas très beaux pour le coup. Je pense que ça fait un gros contraste quand même. Y en a même qui sont carrément délabrés, y a une maison juste en sortant de la rue qui je pense va tomber bientôt mais du coup ça fait un vrai contraste. C'est pour ça que ça fait pas vraiment une continuité de centre-ville, ça fait un point d'orgue de plein de choses mais à part quoi, c'est une petite ville à part, de commerces, de logements, de… mais c'est un peu à part. Je sais pas comment… Après ça va dépendre des transports aussi. Pour l'instant les transports sont vraiment pas terribles, je sais qu'il y a plein de gens qui ont pas envie de venir ici parce qu'il faut prendre le tram, c'est pas très long le trma mais on a l'impression d'aller au bout du monde quand on va à Confluence, aux yeux des gens.

MA : *Ce n'est pas pourtant pas si mal desservi.*

Non c'est pas si mal desservi mais l'image des transports est très mauvaise. Faut prendre le tram et c'est incroyable mais tous les gens qui prennent le métro trouvent que le tram c'est autre chose, c'est trop long… alors que c'est à 20 minutes de Parrt-Dieu à peine. C'est marrant quoi parce que du coup les gens ont pas du tout l'impression… c'est presque plus Lyon quoi. Pour moi c'est à Lyon, c'est intégré dans Lyon, c'est juste un quartier un peu à part, j'ai l'impression que pour d'autres gens c'est plus Lyon, on va ailleurs, on va à Confluence, c'est une ville presque. J'ai l'impression que pour moi Carré-de-Soie fait un peu le même effet, donc qui est complètement à l'Est et tous les gens ont l'impression que c'était très loin alors que c'est pas très loin en fait. Je pense qu'en plus c'est plus loin que Confluence du centre mais bon en voiture il faut 10 minutes ou un quart d'heure et les gens vont à Carré-de-Soie, pas à Lyon, ils vont carrément loin quoi.

MA : *Vous parlez du tram, de la marche à pied, quelle est la place de la voiture ici ?*

J'ai pas l'impression que c'est fait pour la voiture mais ça c'est plutôt réussi. Après ça c'est l'avenir aussi et y a le fait que sur le papier c'est pratique de se passer d'une voiture, mais pour celui qui a une voiture je suis pas sûre que ce soit très pratique. Comme je vous le disais des places de voitures y en a très peu en fait donc rien que pour les visiteurs c'est pas très bien desservi et là avec l'ouverture du centre nous-mêmes on a peur, en voiture on sait pas très bien ce qu'on va faire parce que le cours Charlemagne était pratiquement bloqué pendant 3 jours donc on ne pouvait plus bouger. Ils ont simplement fait une petite rue qui tourne pour rejoindre le parking du centre mais j'ai l'impression que ça va carrément… enfin les gens vont se lasser de prendre la voiture mais est-ce qu'ils vont avoir envie de prendre autre chose pour venir ? Effectivement j'ai pas l'impression que ce soit un quartier pour la voiture, pas du tout.

Rien que les quais, dès le départ y a aucune voie d'accès. Et pour moi c'est très bien parce que je la prends très peu et que j'en ai pas l'usage. Mais je comprends bien que les gens qui ont un usage de la voiture et qui en ont besoin, pour eux ça doit pas être forcément facile.

MA : *Est-ce que ça correspond au bon moment et à la bonne échelle pour traiter le problème de l'automobile ? Est-ce que les gens changent leurs pratiques ?*

Je suis pas sûre. Après, comme je vous disais y a plein de gens qui ont des vélos. Y a plein de vélos dans le local en bas. Je suis pas sûre qu'ils sortent très souvent. Là aussi c'est une question de vitrine, je sais pas si effectivement les gens qui vivent ici utilisent moins la voiture, peut-être que ça les oriente vers un peu moins, à l'utiliser un petit peu moins. C'est possible que ça fonctionne mais c'est peut-être trop pour le moment. Un peu trop, trop vite. Je sais pas si tout le monde est prêt à abandonner la voiture et c'est vrai que pour le coup c'est pas facile d'accès en voiture. Ouais, c'est pas fait pour la voiture, c'est sûr, c'est réussi, mais est-ce que ça correspond aux modes de vie des gens ? Moi je vous dis, je l'utilisais déjà très peu avant, à Paris j'en avais pas donc j'étais déjà habituée à ce genre d'usage et pour le coup j'ai pas du tout eu de frein à louer ici, ça m'a pas du désorienté ou quoi.
MA : *Vous parlez de vos habitudes, est-ce qu'il y a des pratiques que vous avez modifiées en venant ici, qui ont changé ? Plus généralement que les transports…*

Je me demande. Est-ce qu'il y a grand-chose que j'ai modifié ? Comme ça je vois pas trop même si c'est vrai que du coup j'ai pris l'habitude prendre mon vélo. Mais honnêtement le quartier serait adapté à la voiture, j'irais pas bosser en voiture, je travaille pas très loin de Part-Dieu donc ça c'est sûr… Par contre je reconnais que j'aurais un métro ici jusqu'à Part-Dieu, je pense que j'aurais un peu plus tendance à le prendre. Mais du coup, pour le coup ça a un modifié mes pratiques : y a pas de métro, je me suis habituée au vélo et maintenant j'ai l'habitude de le faire et ça ne m'a pas trop trop gênée. Donc les choses peuvent changer, avant j'étais une grande fan du métro. Autrement d'autres pratiques comme ça je vois pas. Même au niveau écologique, je faisais déjà les gestes que je fais aujourd'hui avant dans mes anciens appartements. Ce qui est amusant c'est qu'ici pour le coup c'est un peu plus facile mais c'est aussi une question de temps, ça évolue… Par exemple le tri des déchets, je me rappelle bien qu'avant dans mon appartement à Lyon ça se faisait pas, donc j'avais mon sac de déchets triés et puis je l'amenais dans des bennes, là bon j'ai une poubelle jaune en bas de chez moi, tout bêtement, et c'est encore plus facile mais… c'est une évolution générale. Autrement je vois pas trop de grosses pratiques modifiées comme ça.

MA : *Si j'ai bien compris vous ne fréquentez pas beaucoup les commerces du coin à part la boulangerie.*

Ouais, y a juste la boulangerie. Je pense que quand même que j'irais faire un tour au centre commercial donc ça va un peu changer mes pratiques. Par contre il y a une chose importante pour moi, c'est le cinéma. Et pour le coup je vais réduire ma consommation de gaz à effets de serre, parce qu'avant on allait très souvent au cinéma mais pas autant qu'on voulait parce qu'on allait à ciné-cité, vers la Tête d'Or. Je savais depuis un an que le cinéma qui allait ouvrir là c'était un UGC, je m'étais renseignée parce que je connaissais des gens qui y travaillaient donc j'avais pris ma carte UGC et j'ai fait un abonnement et en attendant on était obligé d'aller à l'UGC-ciné-cité qui était l'autre bout donc là-dessus je pense que je vais aller encore plus au cinéma maintenant qu'il est à côté et j'attendais le centre commercial en grande partie pour le

cinéma en fait. Donc je pense que j'irais pas mal… et les restos je pense parce que je suis une grande consommatrice de restos. Mais les commerces oui, vue l'image que j'en ai eue je sais déjà qu'il y a pas grand-chose qui va m'attirer, ni mon porte-monnaie ni moi donc bon… donc ça se résumera aux restos et au ciné.

MA : *Que pensez de l'organisation en mall à l'américaine, la taille ?*

Ca pour le coup ça me dérange pas trop. Après ça va toujours dans le sens… je suis paradoxale mais c'est normal je crois… ça va toujours dans l'esprit « tout à proximité on ne sort pas de chez soi ». Mais bon j'aime bien l'esprit centre commercial avec restos et ciné, ça j'aime bien. Après est-ce que ça va attirer assez de gens je sais pas, c'est peut-être trop grand pour ce qu'attendent les gens ? Je sais que l'Express en ce moment fait sa une sur « le centre commercial de trop » que serait Confluence, c'est marrant, j'aimerais bien lire l'article et j'aimerais bien voir ce qui va en ressortir mais effectivement c'était peut-être trop grand, trop cher, trop pour ce que les gens attendent. Moi après j'irais de temps en temps faire des balades, je pense pas que j'irais trop souvent acheter et du coup le côté gros pour les restos et le ciné moi ça me va bien. C'est quand même sympa, je vais pas revenir là-dessus. Même s'il y a un ciné de 14 salles et que j'en aurais besoin de 3 ça me va quand même… Je peux pas critique ça. C'est énorme mais ça va avec le lieu en fait. Tout est énorme ici, ils en font 1000 fois trop dans tous les sens.

MA : *Il y a un côté excessif ?*

Ouais pour moi c'est quand même excessif… dans les prix, dans… Je sais pas, même l'architecture, et c'est super sympa, je trouve ça très sympa, mais y en a trop, y a plein de styles différents mais c'est un peu tape-à-l'œil. Le cube orange par exemple c'est vraiment pour montrer que bon on sait faire ça. C'est sympa, je veux pas dire, mais on montre tout ce qu'on sait faire, on met un centre commercial, on met plein de trucs, on réunit tout et puis voilà… mais c'est pas ce qui me dérange le plus. Je comprends qu'ils soient allés au bout de tout quoi, ils se sont dit « on va se lâcher, on se fait plaisir et voilà ». Au pire c'est clinquant mais si ça marchait ce serait bien… si c'était clinquant mais qu'on montre qu'ok ça marche, on a voulu faire de la mixité, on a voulu faire plein de choses, on a mis plein de gens différents et ça marche… bah ouais ok c'est clinquant. Là c'est clinquant et ça va que d'un côté, c'est ça le problème, c'est clinquant et écolo-riche, ce que je disais. C'est plus ça qui est dérangeant. Après je comprends, voilà on crée un quartier de toutes pièces et on a un peu envie de le faire voir et d'attirer, c'est commercial mais c'est normal. Je comprends le principe quoi. Ca m'a pas choqué quoi, c'est clair. Même le centre commercial, je me dis « bah oui ça va avec le lieu quoi ». C'est pour ça que je dis que je vis dans une expérience, pour moi je vis dans un quartier où ils font un centre commercial de dingues, ok y a as de problèmes. [rires] Ok, je vis ça et je regarde. Et je me vois pas y vivre très longtemps. Je sais pas combien de temps je vais rester. De toute façon je pense pas que je vais dépenser 850 euros tous les mois pendant longtemps parce que ça fait beaucoup donc je sais pas, je pense qu'on va attendre un peu, on a quand même attendu un an et demi que le centre commercial ouvre et qu'il y ait enfin de la vie donc on va pas partir maintenant. En plus je pense qu'on va bientôt acheter quelque chose mais acheter ici ça va pas être jouable, du coup on veut quand même en profiter un peu un petit moment.

MA : *Vous vous êtes renseignée sur les tarifs à l'achat ?*

Je me rappelle plus. Je sais qu'on avait regardé un peu mais j'avais pas trop de moyens de comparaison mais je sais que ma famille m'a dit que c'était vraiment très cher. Eux avaient des repères de Saint-Etienne donc pas forcément très fiables par rapport à Lyon mais il m'avaient dit que c'était vraiment hors de prix. Et puis j'ai plusieurs Lyonnais qui m'ont dit « ah oui t'es dans le quartier des apparts les plus chers de Lyon », je sais pas si c'est vrai, j'ai pas vraiment comparé. De toute façon je sais que c'est très cher, qu'on aura pas le budget pour acheter tout de suite et que si on achète ce sera pas ici. Et puis que j'aurais pas… acheter pour moi c'est vraiment un coup de cœur et je sais pas si j'aurais un coup de cœur ici. C'est pour ça que je me dis que je vais y vivre quelques années, voir comment ça se passe, c'est rigolo, et on verra la suite.

MA : *Pour revenir sur les espaces publics, notamment ceux que nous avons parcouru tout à l'heure, est-ce que vous les fréquentez ?*

Pas beaucoup. J'aimerais bien, de temps en temps, je me dis que c'est familial et que j'ai pas trop… Mais c'est vrai que je pourrais y aller me balader. C'est marrant, c'est plus quand des gens viennent, moi-même au quotidien je le fais jamais. Au contraire on va à l'extérieur. Après justement je trouve que c'est bien de sortir un peu d'ici. Justement je veux aller contre l'effet de ghetto donc je me dis que si en plus les dimanches on se ballade là et puis qu'on remonte, et puis qu'on va manger au resto là, autant supprimer le reste de Lyon [rires]. Donc justement autant aller un peu ailleurs. Et puis j'ai justement un vrai coup de cœur pour Carnot-Bellecour, j'aime bien ce quartier là donc y aller de temps en temps, manger un bout là-bas… ça me fait sortir un peu du quartier. Et c'est vrai qu'en plus je n'ai pas trop le réflexe encore. Je sais pas si c'est une question de réflexe ou pas d'ailleurs. Par contre quand des gens viennent ils sont toujours un peu attirés et puis ils aiment bien, souvent mes parentes, mes beaux-parents, etcetera, ils disent « on va faire un tour » donc on va faire un tour où on est allé. Donc c'est souvent plus avec des gens que moi dans le quotidien, dans mes usages d'habitante quoi. C'est marrant. C'est toujours la vitrine quoi, on vit dans une vitrine et quand les gens viennent on va en profiter mais finalement on en profite pas tant que ça quand on habite au quotidien ici. Après, le centre commercial, c'est pas un espace public mais je vais plutôt en profiter au quotidien. Ce qui est rigolo aussi c'est que depuis qu'il est ouvert j'aurais pu y aller le soir ou quoi mais j'y suis allée les 2 fois quand mes parents et mes beaux-parents sont venus me voir.

MA : *Vous me parliez tout à l'heure du site web et vous connaissez quelques objectifs du quartier, vous avez une bonne connaissance de la communication qui est faite ici ?*

J'y ai été allée au début pour m'informer sur le quartier. J'y suis allée après au fur et à mesure pour voir l'avancée des travaux, je m'en rappelle. Avant d'y habiter j'avais regardé mais même en y habitant pour voir quand ils prévoyaient de mettre le centre commercial, le cinéma. C'était plutôt ça. Après la communication sur l'écologie et ces choses là je ne l'ai pas beaucoup regardée. A partir du moment où j'ai su que voilà c'était plutôt respectueux je me suis dit que ça devait être pas mal. Et je sais que de toute façon l'écologie ça se fait pas, c'est un peu extrémiste, mais pour moi ça se fait dans un quartier, ça se fait individuellement chez soi. Donc je trouvais très bien d'en profiter, de faire vivre un peu ce côté-là, pour le coup le chauffage je trouve que c'est vraiment quelque chose d'important et là-dessus ça m'a intéressé. Après que le quartier soit écolo ou non c'est pas ça qui va changer mes habitudes et c'est pas ça qui va

changer la planète. J'ai pas l'impression que ce qu'ils sont en train de faire là ça va réduire l la couche d'ozone. Enfin bon on verra, je me dis que c'est plutôt au quotidien et après on verra…

MA : *Vous n'êtes jamais allée à la maison de la Confluence ?*

Non, j'y suis jamais allée. Par contre y avait un mûr de photos devant avec ce qui va être fait dans les autres lieux, en face le jardin, les ponts ça m'intéressait parce qu'on va des fois à Gerland et puis pour voir comment ils vont faire du lien avec le reste de Lyon. Ca j'ai trouvé que c'était pas mal, le fait qu'il y ait un pont vers Gerland ça va peut-être un petit peu ouvrir tout ça. Et donc voilà, je regardais plus par curiosité les photos, je me suis pas vraiment intéressée à une échelle profonde sur « qu'est-ce qui est fait au niveau écologie ? comment ? ». J'aurais bien aimé mais c'est vrai que j'ai à la fois pas forcément le temps et puis je me dis que je sais pas si ça va changer la ville quoi. Ce serait sûrement intéressant mais je sais que moi j'aurais pas la volonté, même avec du temps… c'est trop pour moi.

MA : *Je voudrais revenir sur quelque chose. Durant la visite vous avez parlé du regard des autres en disant « je suis en quelque sorte jugée ».*

Oui c'est ça. Je suis pas parano mais je pense qu'on peut facilement se sentir jugé. Quand on voit la population qui circule par ici, c'est amusant quoi. Même sur les quais, quand on passe devant le Purple, le restaurant un peu chic, j'ai toujours l'impression qu'on est un peu jugé. C'est rigolo et pour le coup ça me dérange sur le principe mais c'est pas du tout « quelqu'un me regarde, qu'est-ce que je fais ? », ça m'empêche pas de vivre. Mais j'ai l'impression qu'il y a un petit un contraste dans la population. Alors est-ce que c'est un contraste ou… je sais pas. Dès qu'il y a des gens un petit peu différents, je me demande s'il y a pas un regard différent. Mais après c'est un peu moi qui avait trop loin aussi. Mais comme je vous le disais, l'expérience avec mes amis dans le parc c'était marrant. On sent qu'on était dans le moule en fait. C'est presque une question de moule, on est pas dans le moule bobo, c'est amusant.

MA : *Donc, pour résumer, vous vous plaisez plutôt mais…*

Je me plais plutôt dans l'idée que je vis un truc original, qu'on a pas trop l'occasion de vivre aussi. C'est ce que je me suis dit « vivre dans un nouveau quartier, habiter tous ensemble dans le même truc neuf », je trouvais ça marrant, on peut faire une étude sociologique. Tout le monde arrive dans le même immeuble en même temps, ça je trouve que c'est un truc orignal et qu'on a pas l'occasion de vivre ailleurs donc ça ça m'a vraiment intéressée. Donc dans l'ensemble je suis bien, y a rien que je trouve très déplaisant, très négatif mais je pense que le quartier pourrait être plus mixte et je sais que de toute façon c'est toujours un peu de la façade. Ca peut paraître un peu artificiel mais je trouve que c'est marrant comme expérience d'être dans l'artificiel mais je n'y vivrais pas toute ma vie. Ca reste un quartier de façade pour le moment, après ça va peut-être évoluer, l'école, des choses comme ça, c'est des choses très concrètes, on peut pas inventer n'importe quoi sur une école et on va voir comment ça va évoluer. Je pense que ça peut amener plein de choses. Et même le centre commercial pour le coup. J'ai hâte de voir mais je sais que je vais pas y vivre toute ma vie. Après c'est une question d'architecture, j'ai pas assez de coup de cœur pour rester dans ce quartier toute ma vie : c'est trop resserré, trop moderne. Mais je pense que c'est une réussite. C'est paradoxal : c'est une réussite mais ça me correspond pas forcément.

MA : *Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Un truc un peu qui garde toujours l'aspect naturel, qu'il y ait pas de gros blocs. Là je trouve que ça fait des blocs, même s'ils sont super bien présentés, bien définis, etcetera, ça fait bloc quoi. Moi j'aimerais bien un truc… si c'est idéal ça peut être complètement n'importe quoi donc je sais pas moi ? créés dans des rochers. Où voilà, on se fonde un peu dans la nature. Je sais par exemple, c'est une comparaison bête, qu'en Tunisie les logements on les voit à peine quand on regarde, on arrive dans une ville et les matières sont faites avec la terre du lieu, rien que ça je trouve que c'est super, on voit à peine les logements dans les montagnes. Ca je trouve que c'est sympa déjà. Donc que ça se fonde un peu dans la masse mais que ce soit un petit peu original. Et qu'il y ait pas mal de lieux de vie commune pour tous, de vrais lieux de partage. Après j'ai vu, c'est un exemple aussi mais dans le centre commercial, il y a un ludopôle et j'ai vu qu'il y a un espace de jeux où on peut venir avec des jeux de société, partager et jouer. Ca je trouve ça super. Enfin si ça marche c'est super. Donc dans mon village idéal y aurait un salle commune, des fêtes où je sais pas quoi, où tout le monde puisse amener des choses, que les gens qui sont seuls puissent venir manger le soir avec d'autres gens seuls, etcetera. C'est utopique mais c'est un peu l'esprit. Qu'il y ait beaucoup d'eau, ça j'aime bien. Que les logements soient gratuits ! [rires] Voilà c'est un monde de rêve.

Non, mais dans l'esprit on peut pas dire qu'on est mal, il y a des vraies réussites mais faut aller plus loin quoi. Faut aller plus loin côté habitant, dans l'esprit des habitants peut-être. Et puis faire des choses qui créent un peu plus de convivialité. Convivialité ça veut dire à la fois mixité et à la fois échange, c'est ça qui manque. Donc c'est ça d'un côté l'esprit des habitants, d'un côté l'esprit des… Les concepteurs je pense pas qu'ils aient plus de boulot à faire, je sais pas. C'est dans l'esprit plus des commerciaux et de la Mairie de dire « bah oui on fait des logements mais on peut aussi faire des choses qui fassent lien entre ce HLM et cet immeuble bourgeois », ça j'aimerais bien en trouver mais à part les institutions publiques je sais pas ce qu'il y aura d'autre qui puisse faire du lien. Je pense que les gens qui sont là en HLM vont partir bosser je sais pas où le matin, les autres vont partir dans leur coin… C'est bien beau, on vit à côté mais pas ensemble quoi. Bon c'est des grandes phrases mais je trouve que c'est un peu… C'est un propre à ce lieu : c'est très beau, c'est joli, ça fait parler, les gens trouvent ça sympa ou trouvent pas mais en tous cas ça fait parler, mais à vivre… Est-ce qu'on vit ensemble ? Je sais pas. Et pourtant on vit qu'ensemble, en ghetto quoi mais pas forcément ensemble. Après oui c'est en construction, ça fait un an qu'il y a des habitants, un an et demi que c'est construits, y a un centre commercial depuis quelques jours, on peut pas savoir comment ça va évoluer. Mais y a des bribes qui font qu'on se dit que ça va pas forcément évoluer vers un monde parfait. Mais bon, est-ce que ça existe ?

Après c'est vrai que ce serait sympa dans un quartier idéal de faire un coin moderne, un coin vieux et que tout le monde vive ensemble quoi. Parce que je me dis que dans mon troglodyte y aurait que des gens qui aiment les troglodytes. Mais pourquoi pas imaginer un quartier pour tous les goûts. Voilà, y a plein de matière je pense dans ce sujet.

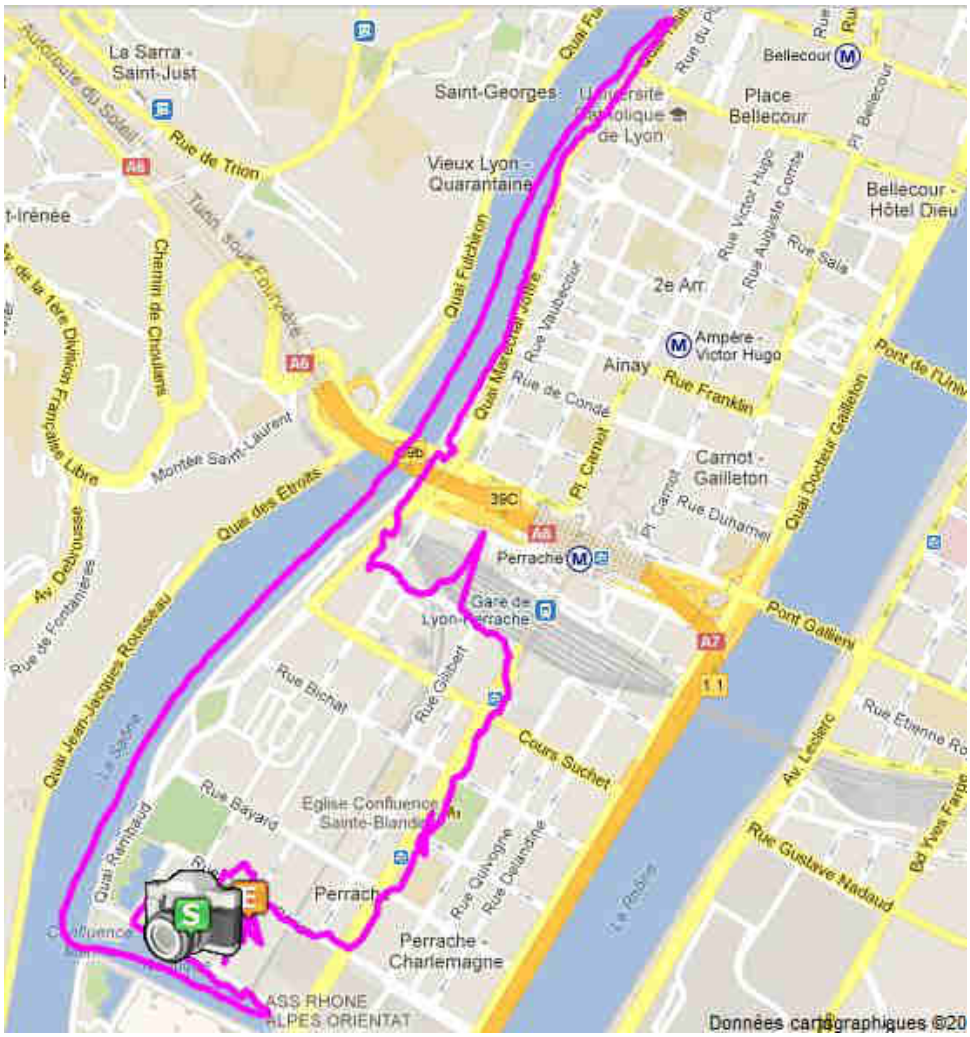
[éléments de discussion informels]

C’est marrant, ça me fait penser une fois y avait un mariage musulman et du coup y avait un bruit pas possible dans la rue. Y avait des filles à travers les fenêtres de cet immeuble-là, je sais pas comment on fait le bruit des femmes musulmanes mais… Du coup ça faisait plein de musique etcetera, don j’étais toute contente, j’ai ouvert ma fenêtre et je regardais et y a plein de gens qui ont regardé mais pas avec le même visage que moi. C’est vrai que ça a fait un boucan pas possible mais bon c’est la seule fois où il y ait eu un peu de vie. C’était il y a 8 ou 9 mois quand c’était mort de chez mort. Et je me dis que ce genre de chose a du mal à passer. Mais bon… peut-être qu’un jour ou l’autre ça passera.

HL3

	Date : 10/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 600€/mois
Climat de visite : Gris, frais, humide et légère pluie par moments	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : juin 2010
Durée de la visite : 1h18 min	**Appartement :** T2, 37m^2
Longueur du parcours : 7982 m (une partie en bateau)	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 1h38 min	**Profession :** étudiant en droit
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Oui **(**CIL)
Age : 22 ans	**Militantisme :** Oui (PS)

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

La socio c'est vraiment intéressant sur le quartier parce que Colomb joue vraiment la carte de la mixité sociale. Alors ça les constructeurs le font plus ou moins bien, ils ont différentes visions de la mixité sociale. Certains font un bâtiment locataire, un bâtiment social, d'autres comme ici c'est vraiment mixte, c'est-à-dire que sur le même palier il y a en face un locataire, un locataire social et un propriétaire… et on a pas du tout la même donne. Alors après, j'en parlais encore ce matin avec quelqu'un qui est venu vivre dans le quartier pour ça. Il était à Rilleux, ce monsieur est noir, ses enfants sont noirs, à Rilleux il disait « dans le classe il y a que des noirs, la moitié parle pas français », lui ça le gênait, c'est pas forcément une recherche de mixité mais il veut que ses enfants soient tirés vers le haut, qu'il y ait une mixité et puis être contraint de mettre ses enfants dans le privé c'est quand même catastrophique et du coup là ils arrivent et ils sont venus ici justement pour ça, ce qu'il cherchait c'est une mixité, c'est pas des noirs racistes anti-noirs mais ils veulent quand même que leurs enfants soient mixés et apparemment à Rilleux c'est pas possible, c'est vraiment unifié…

MA : *J'ai cru comprendre que ça générait quelques tensions…*

C'est ponctuel. En plus moi je dirais que c'est de la mauvaise foi. On peut entendre les gens qui… j'ai entendu des propriétaires qui sont pourtant des gens dans les convictions qui devraient être portés à gauche et qui sont plutôt favorables à la mixité sociale mais pour qui dès qu'il y a le moindre problème, dès qu'il y a le moindre bruit, c'est de la faute des gens en logement social. Mais en fait c'est marginal, heureusement on entend pas très souvent ça.

Vous avez pu visiter le centre commercial là ?

MA : *Oui, j'ai profité de l'inauguration.*

Fallait venir faire du boîtage avec nous ce matin. On a tout fait là. Je pense qu'on va faire essentiellement le nouveau quartier là.

Donc moi j'ai été le premier à aménager dans l'immeuble, il y a deux ans, enfin presque deux ans, en mai 2010. Avant j'étais dans l'ancien quartier pour le coup, j'ai vécu pendant trois ans, de 2007 à 2010 à Sainte-Blandine. Je suis étudiant et locataire, là c'est de la défiscalisation, loyer Scellier, comme bonne une partie des locataires du quartier… ce qui est pas mal parce que les loyers sont bloqués. Les propriétaires sont contents, ils payent que la moitié de l'appart, c'est peut-être une niche fiscale à dégager, à voir… si l'investissement se faisant sans ça serait très bien mais c'est quand même un bon coup de pouce. Après à voir, il paraît que les dispositifs ont été supprimés, on verra bien dans les années à venir ce que ça change, si ça continue à investir ou pas. En tous cas les gens se sont précipité sur la fin, je sais plus jusqu'à quand c'était possible, peut-être bien le 31 décembre 2011… Du coup ici ils ont fonctionné par cage, cette cage là je crois que c'est essentiellement de la défiscalisation, en dessous un petit peu mais c'est essentiellement des propriétaires… la mixité est relative, elle existe dans le quartier mais un peu moins dans l'immeuble. La SPLA suit peut-être sur la mixité, encore qu'ils doivent pas vraiment avoir leur mot à dire sur les gens qui s'installent… par contre sur les malfaçons, la

SPLA a les mêmes problèmes que nous, elle a un local en bas qui est inondé comme notre hall, ça fait plus d'un an que ça bouge pas… donc je sui pas persuadé qu'ils aient tant de leviers que ça sur les promoteurs privés. Le seul engagement qui avait été pris par Gérard Colomb c'est de pas leur permettre de construire sur la deuxième tranche s'il y avait trop de malfaçons sur la première… mais bon on a bien vu, une fois qu'ils leur ont refilé le taf… Sur l'immeuble en face y a des gros problèmes d'infiltration en façade, avec expertise judiciaire et tout le bazar. Et donc sur les constructeurs je sais pas si la SPLA met une pression… elle a peut-être pression à l'origine du projet mais y a pas un service après vente SPLA. Ils se sont bien occupés de nous au début, on va dire pour les premiers habitants, y avait vraiment la SPLA derrière, parce que c'était quand même un peu particulier d'emménager dans ce truc encore en chantier. Quand on est arrivé, y avait encore les portails autour du quartier, c'était un chantier quoi, c'était des rues pas finies et tout donc c'est vrai que là-dessus la SPLA a agi quoi…

On va faire le tour de la darse, moi j'adore la darse… le jardin, jardin aquatique, la darse. J'essaie de voir, sur le nouveau quartier j'ai pas de soucis mais déjà on peut en avoir pour une plombe si on fait tout le tour et puis sur l'ancien quartier je réfléchis à ce qui pourrait être intéressant.

Visite

Lieu	**t0+**	
Ascenseur	16 :22	Ce lieu m'évoque la panne d'un mois qu'il y a eu qui a fait que je montais au huitième étage à pied, c'était assez terrible, en particulier quand j'avais des courses à monter. Ces ânes avaient pas branché la ligne téléphonique, y a une linge téléphonique dans l'ascenseur, la ligne d'urgence en fait, France Télécom l'a pas branché donc du coup Otis par sécurité, c'est dans leur procédure interne, coupe l'ascenseur. Et tant que France Télécom, Orange, je sais pas qui, ne crée pas la ligne on a pas d'ascenseur… Et le bol que j'ai eu c'est qu'en fait j'ai signé mon bail, j'ai emménagé, et ça tombe en pane, enfin ils coupent… donc du coup tout l'immeuble était bloqué, c'était fini, y a des mecs qui ont retardé leur signature de bail parce qu'il y avait pas d'ascenseur et qu'ils pouvaient pas emménagé… c'était assez lourd.
Rue Denuzière	17 :16	Tiens, je peux vous parler des commerces qui viennent enfin de… Là on est devant la Vie Claire, les commerces viennent enfin de s'installer en rez-de-chaussée dans les petites rues, la darse ça fait un moment mais là on commence juste à avoir nos commerces. Donc ça c'est important aussi parce qu'ils apportent du lien, ils apportent de la sécurité, de la proximité. Sur le début, la première année quand on avait pas de commerces en rez-de-chaussée, ça faisait quartier mort… après on verra la Poste qui va s'installer dans les semaines à venir juste dans le monolithe en fait, on passera devant après.
Jardin entre les bâtiments	18 :04	Là, dans le jardin, on a eu une iniative dont il ne reste que des restes. Ces cubes en fait avez été posés place Bellecour, c'était des

		jardinières, des jardins, donc y avait plein de légumes et tout et y avait un potager qui était créé un peu pour nous, les gens venaient entretenir, s'en occuper. Ils nous ont laissé les bacs du coup alors que c'était sensé être temporaire et voilà. Les gens se les appropriaient un petit peu, bon c'était limité mais en tous cas y en avait partout et juste sur les senteurs c'était super appréciable. Là on a un projet d'aire de jeux pour enfants qui suscite la polémique parce qu'apparemment il y a des gens qui aiment pas le bruit ou pas les enfants ou les deux, ce qui est en somme assez stupide mais bon voilà à terme normalement là on aura une aire de jeu si tout va bien. Et moi j'aime bien ce point central parce qu'en fait on voit toutes les réalisations de la Confluence, les trois constructeurs à la fois sur la première tranche, donc Nexity, Bouwfonds et je perds le nom pour le monolithe, bon c'est pas très grave… Et on a déjà trois types d'architecture différents entre chaque constructeur et même au sein de chaque constructeur… Là on a l'esprit nature avec le bâtiment qui resté en brut avec isolation intérieure et pas isolation extérieure comme les autres, très classique, très traditionnel avec les volets en bois et là pour le coup on a la modernité dans tous ces immeubles-là [côté darse], moi j'aime bien l'équilibre, la différence entre les deux. Là c'est pareil, les bâtiments suspendus. Et puis j'aime bien le travail des couleurs, ne serait-ce que juste les couleurs de ce jardin, en plus il est reposant, il est calme. Je viens pas souvent, j'ai toujours dit que je viendrais y bosser pour réviser, c'est un peu un vœu pieux mais bon… Et puis on a aussi l'aspect ancien quartier en face, bon là du coup on le voit moins mais la colline du cinquième et de Sainte-Foy. Et puis ouais il est super reposant, c'est pas… Ca a été conçu, je me souviens quand on nous montrait les projets, c'était que le parcours de la Saône soit ponctué de jardins différents, enfin d'espaces différents, donc la Saône plutôt nautique, là plutôt nature, après on a le square Delfosse, bon voilà. Et je trouve que quand on est là c'est un des lieux, c'est celui qui est le plus reposant je dirais. Là c'est pareil j'adore ce bâtiment [bleu], le jour où j'ai du fric j'achète l'appartement au dernier étage, c'est de la folie pure, ils ont une terrasse qui fait quasiment tout le tour, c'est un duplex, il est trop beau cet appartement, au dernier étage en plus. Là c'est pareil, c'est super marrant, on a la passerelle en face, c'est top. Où on peut descendre au square aussi, j'aime bien le square aquatique. Le reproche que je ferais au lieu c'est peut-être le grillage, il est fermé la nuit, alors moi je veux bien, sécurité, machin, pas de bruit et tout… mais y a un moment c'est un espace public où c'en est pas un quoi ! Je suis pas un grand fan des barrières. Y a des gens quand le quartier a été livré et qu'on avait encore les portails à l'entrée du quartier, des gens qui disaient « mais ça va rester les

		portails ? c'est trop bien ! », je disais « non, c'est pas une caserne hein ! ». Bon, on me l'a dit qu'une fois et c'est un mari de gendarmette, quelque chose comme ça dont bon il peut y avoir des passifs, le mec est très sympa par ailleurs, je m'entends bien avec lui mais sa réflexion sur les barrières elle m'a un peu choqué parce qu'arrive un moment où… Il a été livré très tard le parc on l'a pas depuis très longtemps, c'est un des derniers trucs qui a été fait.
Allée André Mure	22 :22	Ces jardins aquatiques on en a plusieurs tout le long et ils sont très sympas parce que ça ramène de la nature, là on a pas de cygnes on a que des canards mais y a beaucoup de gens qui viennent avec les chiens, promener leurs chiens, les chiens qui nagent et tout. C'est pareil ce sont des lieux qui sont très calmes, l'été c'est agréable, le soir on a le soleil qui tape là et c'est super agréable. Là c'est la capitainerie, je sais pas si vous connaissez, la capitainerie provisoire, on va créer une capitainerie en même temps que la MJC, je sais plus trop où, je crois sur le terrain là, donc qui gère le port de plaisance l'été…
Quai Antoine Riboud	23 :19	Donc ça c'est super agréable. La darse, je crois que c'est ce qui m'a amené dans le quartier. C'est-à-dire que c'est vraiment cet aspect, je sais pas, Sud de la France, port, c'est limite la mer quoi, on est là, on a le vent, on a l'impression d'être sur les côtes. Avec le pont levant, on a de la chance, il est levé. C'est l'esprit Confluence. Moi ce qui m'a amené dans le quartier c'est vraiment ce truc quoi. C'est j'adore les bateaux, j'adore la mer, là je retrouve la mer, c'est la croisette quoi… les petits bancs. Voilà c'est un des lieux que j'aime le plus, c'est ce qui m'a amené dans le quartier. Et vous avez vu, juste entre le jardin et là on a plus du tout le même univers, on est à cinquante mètres et on est dans un univers totalement différent. Après le reproche peut-être c'est ce rez-de-chaussée qui met du temps à ouvrir. Ca fait deux ans que je suis là et c'est vrai que ça commence à faire un peu long. Bon ça prend vie peu à peu mais… Bon c'est quand même super agréable. Voilà c'est l'appartement là qui est top, en fait le cube qui est tout en haut, c'est tout à eux, la terrasse qui est devant et l'étage en dessous où y a tous les volets fermés. Alors, genre avec la chambre, ça c'est une chambre en angle, quand on se lève le matin, on a une vue… faut s'imaginer cette vue là d'en haut. C'est impressionnant ! Qu'est-ce qu'on fait ? On va aller là-bas comme ça on va voir la Poste, la future Poste, qui fait polémique parce que les gens de l'ancien quartier trouvent que quand même ça va être loin. Chez certains, chez les anciens, y a une défiance vis-à-vis de ce quartier, une défiance ou une méfiance, « y a beaucoup d'habitants qui viennent, on sait pas ce que ça va donner », le fait qu'on leur transfère la Poste, on leur impose de venir dans ce nouveau quartier, ça les gêne.

		MA : Il y a aussi la peur de l'embourgeoisement… Ouais mais alors ça c'est toujours pareil, on nous sort le prix du mètre carré, alors ouais mais tout le monde est pas propriétaire, y a un moment… J'ai fait du boîtage ce matin, j'ai visité des immeubles de standing dans l'ancien quartier, hein, donc… Voilà on a la boulangerie qui a ouvert y a pas trop longtemps donc c'est toujours pareil, histoire de commerces de proximité. Le Purple c'est un des premiers commerces qui a ouvert, si ce n'est le premier, le premier restaurant. Donc pareil, terrasse très agréable, ça c'est ma terrasse à mojitos l'été parce que quand on est là c'est exceptionnel, on a la vu sur la darse. Le centre commercial a longtemps été très moche, parce que pendant les travaux y avait des grilles rouges devant qui ont été enlevées très récemment, et là on a depuis une semaine un très beau truc, c'est-à-dire que les boiseries extérieures… ça c'est un truc qui me plaît aussi, moi je détestais ça, le bois, la frisette, ça me faisait peur et cette façon de travailler sur l'isolation extérieure en bois, je trouve que ça rend le bois noble et je me dis maintenant que le jour où je construit une baraque c'est isolation extérieure au bois, c'est vraiment top. C'est vraiment top cet assemblage des matériaux, là on a du bois, là on a je sais pas trop quoi, c'est du zinc si je dis pas de bêtises, tout ce mixage… Ah bah on a le Vaporetto ! Ca c'est la réalisation de la Confluence quand même ! C'est, mon ami Roland Bernard, élu d'arrondissement qui a travaillé là-dessus, il est conseiller communautaire au fleuve et moi j'adore ce qu'il a fait sur le Vaporetto parce qu'en fait, comment dire, c'est un retour dans le passé, c'est-à-dire qu'il recrée ce qui a existé avant. On avait très peu de ponts à Lyon au moyen-âge pour traverser la Saône, on le faisait en bateau, en barque, et ils nous recréent ce lien fluvial entre le deuxième arrondissement et le cinquième qui sont des arrondissements qui sont côte à côte mais pas très liés. C'est-à-dire qu'en termes de ponts on en a quand même pas mal mais avec les sens de circulation, y aller en voiture c'est pas facile, en transport faut monter jusqu'à Bellecour, là on nous crée… On va voir le Vaporetto, je l'ai encore pas vu, j'encense le Vaporetto mais je suis pas encore monté dedans et je l'ai pas vu. Alors le reproche qu'on peut lui faire c'est qu'il est pas aligné sur TCL, c'est-à-dire que c'est pas TCL qui l'exploite, qu'on pas le prendre avec un ticket TCL. Mais ça c'est super… et ils l'ont fait dans un esprit, je crois que c'est un bateau recyclé entre guillemets, il paraît qu'il a un aspect yacht très classe avec le bois au sol et tout. C'est super beau. [nous nous approchons] C'est super beau, il est pas très grand, regardez

		ça l'arrière, c'est quand même super. Le pôle de loisirs a sa navette, c'est de la folie pure quoi, j'adore. L'intérieur, vous avez vu les bancs, c'est quand même top ! [au conducteur] On peut encore monter ? Super, merci. Venez on va faire un tour ! On s'arrêtera à Bellecour comme ça on va faire les quais de Saône, je m'y promène aussi souvent.
Sur la darse (Vaporetto)	31 :20	J'aimerais bien aller à l'extérieur pour voir dehors, on va aller à l'arrière. Ah, ça a de la gueule là ! Et comme ça on redescendra par les quais de Saône, c'est un lieu que j'adore, je fais de la photo et je vais tout le temps faire de la photo sur les quais de Saône. Donc la capitainerie on la fait ici. Moi c'est un lieu que j'adore, on a fait une super soirée ici l'an dernier, les feux de la Saint-Jean, j'étais au bar, j'ai servi 5000 bières dans la soirée à peu près, c'était de la folie pure, il faisait super chaud, c'est le CIL qui organisait les feux de la Saint-Jean. [à l'hôtesse] Alors vous avez du monde, ça se passe bien ? L'hôtesse : Ca se passe super bien, ce week-end c'était plein à craquer, il y avait plein de monde, on y arrivait pas même avec les autres navettes. [à l'hôtesse] Je regrette qu'on soit pas alignés sur TCL, c'est con. L'hôtesse : Ca a rien à voir, on offre quasiment la traversée et pour nous c'est un service, c'est pas rentable. Il n'y a aucun bateau qui pratique ces tarifs là pour travers la Saône. Je vous laisse profiter de la vue, vous allez voir c'est très agréable. Ca c'est un hôtel [le Novotel].
Sur la Saône (Vaporetto)	33 :39	Ca c'est apparemment une des rares stations d'essence pour bateaux sur la Saône. Ca j'adore aussi, c'était des aqueducs je crois. Ca appartient tout à l'évêché ce truc. Là, on a le stade Sony Anderson. Voilà [il montre un bateau amarré] c'est ça que je veux acheter ! Je prends le yacht d'abord mais… Bon, il est un peu pourave mais un bateau sur la Saône quoi ! Ca je le loue le jour où je fais ma prestation de serment d'avocat, on fait la fête là-dessus.

		Là on a la gendarmerie, là le bateau chapelle, avant de venir à Lyon je savais même pas que ça existait, là on a les associations de boulistes qui jouent aux boules ici sur les quais, on le verra en descendant. Voilà, les bateaux dont elle parlait qui ont aidé, c'est ceux-ci en fait. Ils ont changé de nom de société, avant ça s'appelait pas comme ça, c'est Lyon city boat maintenant. Bah il est classe, c'est le Titanic ce truc ! C'est propre hein ? Il va vite en plus. Là c'est les dépôts TCL qui doivent normalement être transférés vers le truc en face, enfin bon… Ils ont le projet de faire le dépôt de bus en souterrain avec des immeubles d'appartements au-dessus, il paraît que ça se fait dans certains pays mais c'est assez space… Là on a des péniches qui font chambres d'hôtes. C'est là que je me balade souvent. C'est déjà en tant que tel très agréable mais y a un gros travail qui va être fait dans le cadre du projet des quais de Saône où en gros on réaménage de la pointe de la Confluence jusqu'à l'île Barbe qui est beaucoup plus au Nord et où on fait quelque chose qui est pas vraiment dans l'esprit des berges du Rhône où c'est l'autoroute à vélos, là c'est plus déambulation, à pied, tranquille. Et moi ça m'arrive quand j'ai un long trajet à pied de passer par là, je le fais souvent quand je vais au palais de justice dans le cinquième, parce qu'on est pas coupé, on marche, on a pas de feux, de trucs à traverser, c'est super agréable ! Le truc désagréable dans le quartier par contre c'est ça : l'autoroute, les chemins de fer, la barrière de Perrache. On se bat pour le déclassement de l'autoroute pour que ça devienne un boulevard urbain pour que ça fasse une barrière moins. Ca a une chance d'aboutir à mon avis si ce qu'on appelle le TOP se réalise, c'est-à-dire les tronçons périphériques, il faut désengorger là, on va pas faire une thrombose pour une thrombose. Mais c'est vrai que c'est quand même immonde, entre ça et le tunnel de Fourvière… On a des lieux comme le château Perrache qui sont totalement enclavés entre les rails de chemin de fer et l'autoroute. Ca pourrit l'image du quartier, c'est vraiment ce qui nous a foutu dedans pour être trivial… C'est pareil, même là c'est super agréable de se balader.

		Là on est dans le deuxième arrondissement historique on va dire, la mairie est juste derrière, la mairie du deux. Là on avait un pont qui reliait les deux côtés et qui a été dynamité pendant la guerre, il a jamais été reconstruit. On voit le support du pont là. Ils ont pas voulu en refaire là parce que c'est vrai qu'il y avait pas de rue en face des deux côtés. C'est bien ils ont fait un truc à bagages, c'est bien conçu. [nous descendons]
Quai Tilsitt	44 :20	C'est super ce truc ! Là y a de belles photos à faire avec l'alignement Vaporetto et la vieille ville. [il prend des photos] Bon, je me duis lâché mais elles sont pas mal je pense. Derrière l'église ça doit être une annexe, je pense ce qu'ils appellent Baptistère, un truc comme ça… Bon on va quand même rester dans le quartier pour l'étude, on va pas faire du Vaporetto à haute dose. Je le referai quand il fera beau avec mon appareil photo. Moi je suis de Saône et Loire, d'une petite commune à côté de Montceau-les-Mines, je suis venu en 2007 pour faire mes études de droit et donc je me suis installé dans le quartier Perrache Sainte-Blandine parce que c'était très pratique au niveau de l'autoroute, mes parents m'amenaient en voiture pour le déménagement et c'est super pratique, y a pas à circuler dans Lyon, on sort de l'autoroute pour aller dans le quartier. Et donc cette autoroute contre laquelle tout le monde se bat c'est un peu ce qui m'a fait venir moi mais bon. Même là c'est super agréable de se promener. Le Vaporetto c'est con, les plafonds sont bas, l'arrière ils auraient pas dû le faire couvert parce que pour les photos on est vite limité, si je le reprends, je demanderai à aller devant. L'eau arrive parfois à monter jusque là, y a des moments où c'est inondé. C'est cet immeuble là que j'adore, ils se sont aménagé les balcons en espèce de salon, ça a de la gueule. Je suis à peu près sûr, faudrait aller voir les boîtes-aux-lettres mais à mon avis c'est le même type qui a tous les étages, quitte à avoir un truc comme

		ça ça doit être un hôtel particulier, j'y mettrai pas ma main à couper mais ça ressemble à ça quand même. Il doit y avoir la synagogue pas loin. On retourne tout doucement dans le quartier. Et là c'est peut-être l'entrée la plus naturelle dans le quartier parce que déjà on est pas coupé, les autres accès c'est le tram, les voutes, on appelle ça voute Est et voute Ouest en fait, la voute tram, la voute voiture, l'autoroute et la rue à côté, à la limite on peut traverser la gare, c'est le moins désagréable après celui-là. Mais bon la voute y a des gros travaux qui sont prévu, on veut faciliter la traversée de la gare, enfin la gare et le centre d'échange, qui aujourd'hui se fait sur un niveau très haut, apparemment c'est faisable de le faire plus bas. C'est lourd quoi, c'est le problème du quartier. Colomb dit tout le temps, moi je suis partisant de dynamiter ce centre d'échange, et il explique que c'est fait de telle façon qu'apparemment les études ont été faites, si on le pète, si on le dynamite, la flotte de la Saône et du Rhône remonte et inonde la Presqu'île. C'est pareil, j'ai pas vu les études j'y mets pas ma main à couper mais c'est son argument et bon cette espèce de verrue qui a été faite dans les années 1970, je sais plus si c'est Pradel ou qui a fait ça… Enfin bon, c'est de la folie pure quoi, on était dans l'esprit bagnole bagnole bagnole, on fait passer l'autoroute en plein centre-ville de Lyon, on crée ce centre d'échange qui est probablement nécessaire, y avait besoin d'un lieu pour que les bus tournent mais bon je veux dire ça crée la thrombose. Avant que ce truc soit construit on avait un super beau cours de Verdun qui arrivait devant la gare, qui était une grande place en continuité de la place Carnot sur lequel se déroulait le marché de Noël et tout, les anciens du quartier en parlent… Et on a tout saccagé avec ce centre qui en plus est moche parce que c'est la période années 1970 où on peignait tout en orange ou jaune pisse et c'est assez… C'était probablement nécessaire, fallait un nœud, mais je veux dire Bellecour est un nœud c'est pas immonde, y a un moment où on est quand même capable de faire des nœuds non immondes, en souterrain, en… C'est ça, on voit où mène les idéologies poussées à leur extrême. MA : *Existe-t-il des productions non idéologiques ?* La Confluence c'est bien la preuve que pour le coup, c'est un cumulé d'idéologies différentes, d'idéologies au moins architecturales différentes… Je sais pas moi, je dis ça dans le sens où les immeubles sont tous différents les uns des autres et où il y a plusieurs esprits à la fois et où on essaye d'être respectueux de

		l'environnement. On prend en compte des données qu'à mon avis on prenait pas en compte du tout à l'époque. C'est-à-dire que pour faire ce qui a été fait dans les années 1970, l'environnement c'était pas le délire du moment, on voyait le pétrole inépuisable, on prenait pas en compte les modes doux, je veux dire c'était… Et même je sais même pas ce qu'on prenait en compte parce que…
Quai Maréchal Joffre	56 :05	C'est un vieux militant du quartier, un vieux militant PS de 96 ans ou 97 qui me disait, donc c'était Pradel si je me souviens bien et si je dis pas de bêtises, en tout état de cause le maire de Lyon de l'époque, allait à la rencontre des commerçants et leur disait « vous allez voir ça va être super vous allez avoir plein de nouveaux clients, on vous fait une autoroute, vous allez avoir tant de voitures qui vont passer par jour » et lui allait dans les réunions et disait « mais les mecs s'ils prennent l'autoroute c'est pas pour s'arrêter » et il se faisait sortir des réunions publiques, huer et conspuer… Je sais pas moi, ils devaient être trois ou quatre à dire ça mais tout le monde était à fond sur cette autoroute « oh les gens vont traverser Lyon » alors que c'était une connerie sans fin. Après coup tout le monde s'en rend compte mais on peut plus rien faire. L'Etat, le préfet, veut pas bouger… c'est peut-être un des dossiers, j'y mets pas ma main à couper non plus, mais c'est peut-être un des dossiers qui va avancer en cas de victoire d'Hollande, c'est-à-dire qu'il y a un moment faut arrêter avec ce truc, c'est pas possible, c'est plus possible… aspect environnemental, aspect… Je veux dire les gens, du coup ça a des impacts sur… les gens ne veulent pas habiter le long de l'autoroute donc les immeubles se louent à rien, s'abiment très vite, avec la pollution les façades sont à refaire perpétuellement. Moi j'habitais pas très loin quand j'étais rue Sainte-Blandine, le bruit ça allait, il paraît que les gens qui habitent à Gerland se plaignent plus… j'entends des gens de Gerland se plaindre alors que moi je trouvais que ça faisait pas de bruit, parce qu'avec l'eau ça déplace le bruit. Celle là de péniche elle est super aussi, je sais plus si c'est celle-là qui était à vendre pendant un moment mais juste pour les canapés moi je l'achète. Vivre sur un bateau, moi je suis un grand fan de bateaux. Ca doit pas être très sain mais… Le risque je me dis toujours c'est qu'il faudrait que je mette des grosses barrières autour de la passerelle parce qu'en rentrant de soirée ça pardonnerait pas. Celle-là c'est pareil, si je dis pas de bêtises c'était une ruine et ils ont refait tout le toit, ils l'ont toute refaite. Y en a une c'est des bureaux, vous allez voir. Donc là on est obligé de passer sinon il faut faire de l'escalade et comme il pleut un peu j'ai un peu peur.

		On revient dans le quartier, finalement j'ai réussi à m'en sortir… Je sais pas si c'est mieux qu'on redescende par les quais de Saône ou le cours Charlemagne parce que bon moi les quais je les aime bien, je m'y ballade souvent mais on les a vu en bateau, y a pas grand-chose à dire alors que le cours Charlemagne c'est quand même ce qui irrigue le quartier en termes de transport et de commerces donc c'est peut-être plus intéressant qu'on passe par le cours Charlemagne qu'on va choper par je sais pas trop où mais qu'on va réussir à choper, comme ça on aura les archives et tout. C'est bien, on va faire ça. Par où on va passer ? par là-bas ! Donc ça c'est un bateau de bureaux, après y a quelques bateaux de résidants, les quais sont super agréables l'été, c'est-à-dire que la végétation prend, pousse… C'est calme parce qu'on est en contrebas de la route donc on entend pas trop les bagnoles. Là aussi c'est un accès du quartier en voiture mais… dès qu'on est en vélo, moi je le fais en vélo là mais faut avoir du rythme parce que les gens roulent super vite et c'est assez dangereux. Et puis on a notre nouvel accès, l'accès le plus naturel maintenant, c'est peut-être le Vaporetto, je sais pas, bon il est pas électrique mais… On a du bol de tomber dessus comme ça parce que je sais pas il passe toutes les heures, ça doit être ça, il doit mettre une demi-heure à monter, une demi-heure à descendre.
Quai Rambaud	1 :01 :10	Du coup on va essayer si on y arrive de traverser là, ce sera un peu risqué mais… Est-ce qu'on remonte par là, oui si je me trompe pas on va se retrouver place des archives. Oui, c'est ça.
Rue Dugas Montbel	1 :01 :57	Donc là on est l'arrière du dépôt de bus qui a cramé y a un ou deux ans, qui est pas encore refait. Ce quartier très là c'est très SNCF, ils avaient beaucoup de biens immobiliers comme là, c'est des immeubles de bureaux SNCF, comme c'est la proximité de la gare… Y a encore un deux petits troquets qui ont tendance à péricliter. D'ailleurs celui-là faut que je m'en occupe, il accueille des ultras et des mecs d'extrême droite. Je sais pas si vous avez vu les car-to-go ? C'est nouveau à Lyon, c'est un nouveau dispositif, moi je suis un grand fan, j'utilise ça comme un fou, c'est super super pratique. Moi qui n'ait pas de bagnole, je trouve ça… ça reste assez cher, 29 centimes la minute, parce que les minutes tournent très vite, mais c'est quand même

		moins cher que le taxi, c'est intéressant aux heures où y a pas de transport. Alors ça c'est les ponts, la particularité de la Confluence avec les voies de chemins de fers, on a partout des voutes. Mais celle-là est pas dégueulasse, elle est bien, elle est éclairée proprement, pas trop sale, pas taguée, elle doit pas être très empruntée non plus. C'est bien par le cours Charlemagne, on va pouvoir parler de tout, les prisons, l'église… Hier j'ai visité le clocher de l'église, je suis monté avec un ami de la paroisse, c'est impressionnant, y a des pigeons crevés partout, des fientes, on était dedans quand les cloches ont sonné et on s'est bouché les oreilles, pour le coup on avait une vue du quartier… C'est pareil, la gare c'est super bien, c'est l'accès au terminal pour aller à Saint-Etienne ça je crois, je sais pas si on dit terminal pour les trains, quai au moins.
Place des archives	1 :04 :15	Ca c'est les archives municipales. Je vous fais visiter le quartier mais en fait vous le connaissez, ça sert à rien que je dise ce que c'est, en plus c'est écrit… MA : *On m'emmène moins dans cette partie du quartier.* Mais on peut pas, comment dire, j'ai une amie qui bosse sur la Confluence mais sur la partie architecturale et elle me fait « mais y a combien de parties à la Confluence ? » et en fait c'est une question que j'ai trouvé super intéressante parce qu'il y en a autant qu'on veut. C'est-à-dire, est-ce que c'est le vieux quartier et l'ancien quartier ? Au sein de l'ancien quartier, y a deux parties. Enfin moi je suis un juriste donc c'est tout en deux parties deux sous-parties mais… Acu sein du nouveau quartier, y a l'aspect logements, l'aspect commerces. Après au sein des logements, je dirais qu'il y a trois parties parce qu'il y a trois constructeurs, mais en fait non parce qu'il y a la première tranche. Et juste raisonner en termes de parties… et en plus aujourd'hui la Confluence pour beaucoup de monde, ça a mis du temps à s'imposer mais elle commence à la gare et là on est à Confluence, cette place là elle existait pas, on a refait la façade dans un esprit moderne qu'on trouve à la Confluence, là c'est pareil les bureaux… La place des archives on est dans la même logique où on a crée des nouveaux bureaux. L'université rentre plus ou moins, enfin les prisons rentrent plus ou moins dans le cadre Confluence parce qu'elles vont être rénovées et ça fait partie de la mutation urbaine. Ca, les prisons c'est un lieu qui m'a attiré dans le quartier. Je me souviens quand j'étais gamin, qu'on partait en vacances dans le Sud donc qu'on passait par l'autoroute avec mes parents et quand on

		arrivait à Lyon c'était « je veux voir les prisons, je veux voir les prisons ! ». C'était impressionnant, on voyait les détenus à la fenêtre de leurs cellules, on les voyait depuis l'autoroute. Je crois que c'est un des trucs du quartier. Ils les ont envoyé à Corbas en 2009. C'est pareil, énorme transfert, très sécurisé, on changeait d'itinéraire pour chaque détenu, c'était un truc impressionnant… J'ai vu passé le projet mais ce que j'attends surtout c'est de pouvoir aller visiter les cellules, j'ai envie de visiter ce truc avant qu'on le transforme parce que… après les gens sont partagés « est-ce qu'il faut visiter ? ça a été un lieu de souffrance », au motif que c'était un lieu de souffrance, j'ai l'impression qu'il faudrait rien faire dedans, c'est un peu dommage.
Cours Charlemagne	1 :06 :58	Donc ça c'est le lieu qui irrigue le quartier en termes de déplacements, en termes de commerces. L'unique boucherie du quartier est là. On a beaucoup de bars, beaucoup de banques, un vétérinaire qui s'est installé y a pas longtemps. Les banques c'est une catastrophe parce qu'elles prennent tous les pas-de-porte, elles sont toutes représentées, je crois qu'il n'en manque aucune. Là c'est tout nouveau, c'est le lieu de commercialisation des appartements qui vont être faits dans les anciennes prisons, là on voit le dôme de l'ancienne prison, [il lit] « site des anciennes prisons de Lyon, un jardin sur la terre », y a un flash code, je le ferai à l'occasion, je suis un obsédé du flash code. Y a aucune utilité mais c'est pour ça que c'est marrant. Et le cours Charlemagne, lieu de rencontre aussi, là on va rencontrer un ami, c'est typiquement ça. [il le salue] Ca c'est la particularité du cours Charlemagne, y a des fois où j'ai mis une heure à remonter le cours Charlemagne à pied parce qu'on croise les gens, en particulier le samedi, on croise les gens du quartier, on parle. Moi je suis investi donc au PS et au CIL et au CIL on rencontre plein de monde, Gilles je l'ai rencontré à l'époque on était dans un mouvement de sans-papiers ensemble, et c'est vrai qu'on crée des liens très vite. C'est un village, Perrache. On le sent encore plus le premier quand il y a pas de transports en commun, les gens sortent plus, restent ensemble et c'est le petit village, on connait beaucoup de monde, les anciens connaissent quasiment tout le monde et donc voilà on en arrive à un stade où on met une heure à remonter le cours Charlemagne parce qu'on dit bonjour à tout le monde et qu'on parle. Y a une vie de quartier, entre autres impulsée par le CIL, qui est impressionnante, entre autres tous les ans on organise le vide-grenier. Ca par exemple, on peut le relier à Confluence, c'est l'église, la curie en fait ici, qui est totalement refaite, elle est dans un état pitoyable, on réaménage tout, ils font un truc de folie, une maison paroissiale de folie où l'église redécouvre sa vocation sociale. [rires] Ca c'est un point de vue.

		Là ils refont juste la façade, je sais pas si ça se fait dans toutes les villes de France mais à Lyon y a une obligation de refaire les façades un certain nombre de fois, je crois que c'est tous les dix ans. Donc là le cours Charlemagne devait être concerné, ils ont refait celui de droite, celui de gauche, et ça permet dans l'ancien quartier d'avoir des immeubles qui sont pas trop cradingues. Et on a aussi un projet qui consiste, je sais pas si vous avez vu passé ça, à) faire du quartier Perrache Sainte-Blandine, donc ce quartier là, un écoquartier donc en partenariat avec les syndics et les propriétaires, de faire une isolation extérieure sur tous les… [Il tente de retirer de l'argent à un DAB] Putain, y a plus de fric, c'est pas vrai ! J'espère qu'il y en a dans la banque à côté. Alors ça c'est le truc, depuis l'inauguration, cers ânes ont pas dû remettre de fric dans les distributeurs. Avec la Confluence, même le buraliste me disait l'autre jour qu'il s'est fait dévaliser en cigarettes, il avait plus rien. Sur la réhabiliation, ils sont un peu foufous, j'en parlais avec Buna qui s'en occupe, il est chez les verts, ils sont siphonés parce qu'ils veulent commencer, en guise de test, ils font la cité Perrache. Alors moi je veux bien qu'il faille l'isoler mais y a un moment… moi j'ai des amis qui y habitent, j'y suis allé plusieurs fois, à l'intérieur c'est une catastrophe : les paliers sont cradingues, les appartements, ça a été construit les douches et les WC n'existaient pas, bon c'est comme ça, les gens se les sont aménagés, souvent dans la cuisine, donc ils ont des cuisines minus, chacun a fait à sa sauce donc y a plus rien d'uniforme, bon… ils sont gentils mais la priorité pour moi c'est clairement pas l'isolation extérieure, faut tout faire quoi… [nous rentrons dans le bureau de tabac, il discute avec la vendeuse] J'ai fait du Vaporetto, vous savez sur la Saône, c'est super ! Vous y êtes allé au centre commercial, ça vous a plu ? En plus, y a pas de tabac ! On sait pas si on est à l'extérieur ou à l'intérieur, pour le Carrefour c'est super pratique, j'ai pris l'abonnement cinéma, j'y suis déjà allé trois fois. [le buraliste] On a à nouveau des cigarettes, on a été livré ce matin. Ca se rapproche hein ? [au buraliste] Oui, on a boité toutes les boîtes-aux-lettres ce matin, pas chez vous mais j'y arrive doucement, on a pas fait le cours

		Charlemagne, parce qu'on fait du porte-à-porte sur le cours Charlemagne. Je viens demain, c'est promis. En fait ils sont super sympa, ils sont de Saône-et-Loire, j'ai découvert ça, en fait j'étais assesseur au bureau de vote, ils viennent voter et je vois « nés à Saint-Vallier 71 », comme moi, je suis de Saint-Vallier. En fait ils sont venus s'installer à Lyon quand leur fille est venue faire ses études, lui avant a eu été électricien, ensuite ils sont eu un tabac en Saône-et-Loire, ils ont fini par créer un tabac ici et là ils sont à proximité de la retraite… Là l'école ils font des gros travaux ici, là ils refont la cantine. En fait ils avaient anticipé une arrivée massive d'enfants avec Confluence et en fait il semblerait que ce soit pas trop traduit parce que avec ces histoires de défiscalisation ça a été loué beaucoup à des étudiants qu'ont pas d'enfants, et en fin de compte l'école a pas été submergée et en tout état de cause la nouvelle ouvre prochainement. Là c'est pareil, ça a avancé vite, ils ont commencé à livrer une partie du bâtiment blanc, du bâtiment derrière, y a la banque de France aussi, donc ça s'étend peu à peu et ce qu'on appelle deuxième tranche ça va être autour du Conseil Régional. Et là je pense qu'une fois que la deuxième tranche est finie ça va être quelque chose de grand. Ca c'est les vieux immeubles années 1970 aussi. C'est vrai qu'en se promenant dans ce quartier, contrairement à, je sais pas, je pense à la Croix Rousse ou même le Nord du deuxième, où y a une uniformité, où les bâtiments même en étant de la même époque sont sensiblement du même style, et là on a… En fait le cours Charlemagne, c'est ce que m'ont raconté mes vieux militants de 90 ans et plus de 90 ans, c'était à l'origine plein de petites maisons de maximum un ou deux étages et avec l'évolution du prix au mètre carré et tout, on rachetait ces maisons, on rasait et on construisait ces trucs très hauts. Celui-là il a été fait très récemment, il date des années 2000 je crois, et après les autres c'est 1970, 1990, la patinoire c'est pareil, elle a du être faite dans les années 1970. Je sais pas si vous avez vu mais y a les images en 1968 mais à mon avis c'est à l'inauguration, on voit bien les bagnoles. Avant que le tramway soit mis en place, c'était du stationnement au milieu du cours Charlemagne, en épi.
Rue Casimir Perrier	1 :17 :40	Là, vous allez voir, y a un truc qui est top, quand il pleut, alors là il pleut peut-être pas assez mais quand on passe à côté du monolithe, ça sent le bois humide, c'est super marrant, ça fait exotique. C'est un esprit… Alors moi j'aime beaucoup les apparts

		qu'il y a à l'intérieur, le seul reproche que je leur fait c'est qu'il y a pas de terrasse sauf en toiture, très peu de terrasses. Vu le cadre de vie, moi je voulais être dans ce quartier et je voulais une terrasse, c'était mon petit luxe, mon désir. J'ai ma petite loggia et c'est super agréable l'été, c'est mon fumoir c'est tout. Y a beaucoup de gens qui gueulent sur les équipements publics en termes de sport, qui réclament une piscine… Moi je trouve qu'on est quand même pas trop mal servi vu les contraintes en termes de mètres carrés et tout, je trouve qu'entre le gymnase et tout on a pas se plaindre. Dans le centre commercial ils ont fait un super mur d'escalade. Là où on pouvait se plaindre jusqu'à l'ouverture du centre commercial c'était au niveau de l'offre supermarché et tout, c'est-à-dire que moi qu'ait pas de bagnole j'avais pas le choix, y avait des produits comme les croquettes de mon chat, fallait que j'aille à Monop, soit Part-Dieu, soit Cordeliers, et je ça bouffait du temps pour aller acheter un paquet de croquettes. Là c'est net, maintenant qu'on a le centre commercial je dirais qu'on a tout. On a le cinéma, pour moi qui adore le cinéma c'est vrai que c'est super. Après ce qu'on reproche au quartier c'est la question du stationnement… moi je m'en fous ! J'ai pas de bagnole et c'est très bien, c'est un des trucs qui m'a fait venir dans le quartier c'est que c'est un quartier qui n'est pas fait pour les voitures, ça plait pas à tout le monde et c'est comme ça. Bon y a quand même beaucoup de places en sous-sol. Alors les gens soit disant gueulaient mais ne les utilisaient pas, c'est-à-dire que pendant un an le stationnement était gratuit en surface, donc les mecs gueulaient qu'il y avait pas de place de parking mais descendaient jamais dans les sous-sols, maintenant ils descendent et ils se plaignent un peu moins. Comme c'est payant et que la police passe assez souvent et qu'ils mettent des amendes y a un petit peu de turnover.
Rue Denuzière	1 :19 :48	Ca bouge, mise à part celle-là qui est là depuis trois mois et qui sa collection de papillon. Donc le reproche qui est fait au quartier c'est vraiment ça, c'est le stationnement, mais y a un moment où faut que les mecs évoluent dans leurs comportements, on est plus en 1970, l'essence ça va pas aller en s'arrangeant, on est en ville, y a quand même d'autres modes de déplacement que la voiture… C'est affligeant, les types sont dans une logique où c'est du tout bagnole, on est en ville quoi ! On peut pas vouloir la bagnole à tout prix tout le temps.
Hall de l'immeuble	1 :20 :15	Venez voir, je vais vous monter les parking, venez voir, c'est de la folie pure. Les mecs gueulent qu'il y a pas de place de stationnement. Moi ce que je voyais, c'est qu'ils allaient en réunion publique voir le maire du deuxième et ils disaient « oh la Confluence, c'est une catastrophe, y a pas assez de place de stationnement », on allait dans les garages, maintenant c'est plus

		vrai, ils les utilisent, mais ce truc qui est immense était perpétuellement vide.
Parking souterrain	1 :20 :56	Y avait pas un box de rempli. Celui là il est vide. Ca c'est ma place, j'ai un locataire, faut pas le dire mais je sous-loue ma place. Et ces trucs là en fait, tout était ouvert et tout était vide et les mecs gueulaient… bon maintenant ils les utilisent. Et en fait les parkings sont immenses parce qu'ils sont communs à tous les immeubles de Bouwfonds et Marignan côté rue Casimir Perrier et après y a les même côtés darses.
Hall de l'immeuble + ascenseur	1 :21 :40	Et de quoi on a pas parlé dans le quartier qui moi me plaît ? La chaufferie au bois, ça c'est top. Ca on peut le voir de chez moi, c'est juste en bas de chez moi. Ils livrent le bois toutes les semaines et on est chauffé au bois, y a juste du gaz qui vient si jamais y a plus de bois, et dans chaque bâtiment on a ça, les sous-stations qui balancent la flotte et le chauffage avec la pression. Nous en fait on règle l'arrivée, on donne l'ordre avec un thermostat au radiateurs de chauffer ou de pas chauffer mais eux ils ont aussi des thermostats sur la chaufferie pour pas chauffer à plus de vingt degrés pour pas que ça coûte trop cher et qu'on consomme trop surtout, on est bloqué à vingt degrés. Et on a une très bonne isolation, entre l'isolation des murs et les fenêtres qui sont hyper épaisses, faut vraiment qu'il y ait du vent violent contre l'immeuble pour qu'on sente le truc.

Entretien

Je pense que la vision des gens qui peuvent avoir des enfants, avec les poussettes et tout, c'est pareil, on a pas vu le collège et tout mais bon moi je suis pas concerné pour l'instant donc…

Les gens sont contents du quartier. Et ça emmerde la droite, enfin ça emmerde la mairie d'arrondissement, ils faisaient des réunions publics sur la Confluence en se disant « c'est trop bon, les gens vont venir nous donner des arguments daubant sur Colomb ou sur la Confluence » mais les gens disent « oui, on a quelques problèmes sur nos appartements mais qui sont liés au neuf, qui sont pas liés à la Confluence, c'aurait été la même chose si on avait acheté ailleurs et de toute façon le quartier est tellement bien que… », du coup ils font plus de réunions. Mais de toute façon les problématiques du quartier on les a à chaque réunion publique, c'est les mêmes à chaque fois et c'est les prostituées, l'autoroute, le métro, le métro qui serait soit disant inaccessible parce que les gens veulent le métro place des archives… sortis de ces trois thématiques là.

MA : *La prostitution a été pas mal déplacée…*

Moi quand j'ai emménagé en 2007 y avait toutes les camionnettes alignées cours Charlemagne qui sont parties et du coup qui ont été remplacées par une prostitution piétonne. Ce qui est quand même problématique parce que pour les gens, en particulier l'hiver où elles sont là tôt, elles sont là à 18 heures, les gens qui rentrent avec leurs gamins dans la rue… Moi je peux

comprendre qu'une famille, ça les emmerde. Maintenant, c'est pas illégal, ce qui est illégal c'est le proxénétisme, la prostitution ça l'est pas, c'est leur liberté la plus absolue sauf s'il y a un arrêté qui l'interdit localement et qui en plus doit être limité en termes d'espace et de temps donc… voilà y a rien d'autre à en dire. Moi je suis un partisan de la réouverture des maisons clauses, pas exploitées évidemment par des proxénètes mais si l'état a une surveillance là-dedans, on y gagne en hygiène, on y gagne en sécurité, on y gagne en… Les mecs comprennent pas que les flics les interpellent pas. Bon déjà elles commettent pas de délit donc va pas les interpeler et puis elles ont une fonction d'indicateurs, elles sont dans le rue, elles voient tout ce qui se passe, elles entendent toutes les confidences, c'est des bonnes indics donc voilà… c'est pour ça qu'on tape pas dessus. Et je comprends pas les gens qui sont là, j'ai beaucoup de mal avec les propos antiprostituées, y a un moment où je pense qu'elles font quand même pas ça que par plaisir et faut arrêter le délire quoi… Y a de l'esthétique, y a de la morale surtout, c'est pas de l'esthétique en tant que telle… et puis je veux dire, qu'on s'attaque aux clients aussi si le truc c'est que ça s'arrête… C'est pas à elles. Même s'ils ont l'impression que la nuisance vient d'elles, je crois que c'est pas elles qui ont la part de responsabilité la plus élevée dans le truc.

Parcours résidentiel

Alors, de ma naissance en 1989 à 2007, j'étais en Saône-et-Loire, à Saint-Vallier, une petite commune à côté de Montceau-les-Mines, c'est entre rural et… semi-rural on va dire. Donc dans une maison, un pavillon individuel, avec du terrain autour. Donc ça c'était jusqu'en 2007. J'étais content d'en partir, moi j'aime beaucoup la ville, j'aime bien des coins de nature en ville mais, comment dire… C'est super agréable le pavillon, le jardin, la petite piscine derrière, mais y a un moment où on était très dépendant, en plus moi à l'époque j'étais mineur donc j'avais pas le permis, j'avais juste ma mobylette pour me déplacer, on avait pas grand-chose à proximité… le cinéma c'est cinq kilomètres, aller au lycée c'est cinq kilomètres et… C'est plutôt ça qui me gênais là-bas, c'était l'absence de proximité. Maintenant, le même pavillon en centre-ville moi ça me va. C'est plus la situation. Et c'est vrai que cette façon d'être dépendant de la bagnole, on est content de s'en sortir au bout d'un moment… Les transports en commun c'est une catastrophe, les trucs passaient à peu près toutes les heures, en gros au même rythme que le Vaporetto quoi, donc y a un moment… et puis cinq kilomètres ça se fait en quoi ? Faut quasiment une heure à pied, voilà quoi, le réseau de transports existait pas. Ca c'est ce qui est très appréciable à Lyon, ici on est à côté de l'hyper-centre, de Perrache on le T2 qui irrigue tout l'Est, le métro A qui irrigue le centre et finalement le Nord-Est, Villeurbanne et tout, tous les bus qui irriguent l'Ouest. Bellecour c'est pareil, après on l'axe horizontal, c'est vraiment on est à côté de l'hyper-centre, c'est dans le centre… Je dirais que c'est de plus en plus vrai avec la Confluence. Autant on avait l'impression d'être en retrait, beaucoup de gens ne venaient pas dans ce quartier, le terme de barrière n'est même pas assez fort pour Perrache, c'est le mur, la frontière... c'est déjà la frontière de la circonscription mais pour les gens… nous on avait pas le choix on sortait parce que le boulot est ailleurs, les universités étaient ailleurs. Et Confluence c'est peut-être ça, avoir transformé un point de départ, les gens y ha bitaient et allaient travailler ailleurs et maintenant on crée le flux inverse, y a des gens qui viennent travailler ici, y a des gens qui viennent bosser dans le monolithe, le pôle de loisirs ça accentue encore le truc, c'est ce changement là puissance dix. Avant les gens qui venaient bosser ici… y en avait peut-être quelques-uns avec la SNCF et les cheminots là-haut mais autrement y avait très peu de gens qui traversaient, les gens du Nord n'étaient pas poussés à venir au Sud et le quartier

souffrait d'une mauvaise image et là on est plus du tout dans la même donne… on équilibre quoi, y a des flux dans les deux sens.
Donc en 2007 j'ai emménagé dans un studio rue Delandine dans l'ancien quartier, enfin dans ce quartier, et j'y suis resté trois ans jusqu'à mai-juin 2010 je dirais où je suis venu m'installer ici. Moi j'allais très peu au Nord aussi, j'allais faire les boutiques deux trois fois pour les soldes et sinon j'allais à la fac et le reste du temps je restai dans le quartier. Et aujourd'hui la réalité elle est que, déjà j'y vais moins parce que je suis en master 2 donc le principe du master 2 c'est qu'on a plus du cours donc je reste beaucoup plus ici, et puis j'allais beaucoup au Nord pour le ciné, maintenant on a le ciné ici, c'est fini, rue Victor Hugo et rue de la Ré, je suis pas persuadé que… j'y retournerai sans doute une fois par an pour les soldes mais on est presque indépendant, autonome et en plus on attire autour. Et je pense que les commerces du Sud lyonnais vont beaucoup venir à la Confluence et que ça va encore changer les choses.

Entretien semi-directif

MA : *Et ça fait progressivement disparaître cette image de « derrière les voutes »*

Oui même si elle était probablement méritée pendant plusieurs années mais c'est une image dont il va falloir au bout d'un moment se détacher. Moi j'essaie de ne plus dire derrière les voutes. C'est pour ça que ce concept de Confluence, c'est ici Confluence mais ça a été étendu, entre autres par les agents immobiliers qui s'emmerdent plus maintenant, quand ils ont un appart à vendre même vers Perrache, ils mettent « secteur Confluence », en dessous de la voute c'est Confluence. Le CIL a fait un truc bien aussi, ils s'appelaient CIL Sud-Presqu'île maintenant c'est CIL Sud-Presqu'île-Perrache-Confluence, un truc comme ça, donc ils ont englobé… Avec en plus la réhabilitation de l'ancien quartier et les nouveaux bâtiments qui se ont été fait place des archives et tout, moi, pour moi lka Confluence c'est de la pointe à la gare Perrache, ça englobe cet ensemble. Donc pour tout ce qui est construction immobilière, c'est la SPLA qui gère et ensuite dispatche mais s'il y a une construction d'une image, c'est plus le travail de tout le monde… et des élus, par exemple Roland Bernard est très militant, au conseil d'arrondissement il veut plus qu'on utilise l'expression « derrière les voutes », c'est plus « derrière les voutes », c'est Perrache-Confluence et lui il insiste sur ça, parce que lui il est hôtelier, il s'est installé dans ce quartier à une époque où personne ne voulait y venir, les gens disaient « t'es fou » et il a réussi à monter sa boîte, ça a bien fonctionné, maintenant il a deux hôtels dans le quartier, mais c'était très dur parce qu'ils ont souffert de l'image pendant des années et c'est à mon avis cette situation là qui l'a poussé çà travailler pour transformer ce quartier quoi. Mais je sais pas, j'en parlais avec une amie qui me demandait pourquoi on utilisait tel terme plutôt que tel autre, pourquoi on parle de Sainte-Blandine, pourquoi… Ce qui la gênait c'était le fait que la station de tram, elle est anticléricale, s'appelle Sainte-Blandine… mais c'est vrai que le nom des lieux ça joue beaucoup, y a pas un quartier Sainte-Blandine, y a un quartier Perrache-Confluence. Derrière les voutes c'est pareil, c'est intéressant, c'est marqué sur la stèle, le monument aux morts en fait, c'est « aux victimes de derrières les voutes », je crois que c'est le seul endroit où on le voit écrit clairement. Après elle est pas… c'est vrai qu'elle fait péjorative et connotée cette image mais ça dépend du point de vue, moi quand je suis là, derrière les voutes c'est la place Carnot.

MA : *Quand en 2010, vous décidez de venir vivre ici, quelles étaient vos attentes ?*

Ne plus payer le gaz ! [rires] Non, non, j'avais une isolation de merde dans l'ancien appartement, je me prenais des factures de gaz de folie… Je venais surtout pour les prestations. C'est-à-dire que j'avais beaucoup de fenêtre dans mon ancien appart, là on a une luminosité… la terrasse a joué pour beaucoup. J'avais un studio avec mezzanine donc plus avoir les escaliers de la mezzanine mais avoir le chambre individuelle, ma salle de bain était minus, là j'ai une super salle de bain avec placards… C'était vraiment pour la vue aussi, franchement la vue ça a joué pour beaucoup. On voit, un peu moins maintenant parce qu'il y a des immeubles qui sont montés, mais de la loggia on voit le centre-ville de Lyon avec la ville et tout, de là on voit Fourvière. Et puis la darse quoi. Pouvoir être à côté de la darse, et si j'avais pu avoir mon appartement sur la darse, ç'aurait été super. Donc ce qui m'a amené sur le quartier c'est la darse et ce qui m'a amené dans l'appartement après c'est les prestations, avoir la chambre fermée, la terrasse, les immeubles sont plutôt bien conçus, le neuf parce que c'est quand même intéressant.

MA : *Donc la démarche, ça a été de venir visiter ?*

Ouais, je venais visiter en sauvage en fait, je montais dans les étages pendant le chantier. Donc j'avais trouvé l'appartement avant même qu'il soit en location. En fait il était présenté sur le site internet d'une régie mais avec peu d'éléments et c'était marqué qu'il serait pas disponible avant telle date, donc je l'ai visité avant et j'ai mis une option, voilà. C'est comme ça que je me suis retrouvé avec le premier appartement de l'immeuble loué.

MA : *Et qu'avez-vous pensé du quartier ?*

Après c'est toujours pareil, l'attente par rapport au cadre de vie c'était la darse, c'était avoir ça à proximité. Parce qu'à l'époque j'avais pas encore compris ce qu'allait être ce pôle de loisirs, loisirs ? Moi je me dis toujours « loisirs, je suis fauché c'est pas pour moi », j'avais pas tilté que ça allait être un centre commercial en tant que tel avec tout ce qu'il y a dedans, qui en fait est exceptionnel et je peux passer ma vie là-bas surtout que j'ai pris l'abonnement cinéma. L'attente c'était vraiment le cadre de vie, la darse, mais j'avais pas vraiment d'attentes sur le quartier en tant que tel, d'autant plus que je connaissais l'ancien quartier pour y vivre. Les attentes c'était vraiment plus vis-à-vis de l'appartement, où je voulais ma terrasse, où je voulais être tranquille. Là vous voyez le seul bruit qu'on entend c'est le frigo, avec l'isolation y a un calme pour bosser que j'avais pas dans l'ancien appart où j'étais au premier étage, dès qu'il y avait une bagnole qui passait un peu vite on avait le bruit. Donc plus que le quartier, c'était sur l'appartement que j'avais des attentes. Et pour vous dire ce qui est décevant, là c'est la taxe d'habitation qui est de la folie pure, pour ici je paye un peu moins de 1000 euros alors que j'étais à un peu de moins de 300 euros quand j'étais là-bas. En fait le trésor public catégorise les immeubles en fonction de leur état, nous on est considéré comme étant dans un immeuble de luxe, ce qui n'empêche pas d'avoir une fuite dans l'entrée mais comme c'est neuf c'est du luxe donc on a le barème maximum et comme moi je déclare mes revenus avec mes parents et et pas de façon séparée c'est considéré comme étant la résidence secondaire de mes parents ici, donc je me fais allumer par le trésor public et ça c'est vraiment le truc dégueulasse qui me tombe sur le nez dans la boîte-aux-lettres de façon inopinée. Normalement l'an prochain ça devrait être bon, je vais faire ma déclaration fiscale séparée pour échapper à ça, voilà. Le loyer est à 600 euros charges comprises, en fait c'est du 500 et des grosses charges parce qu'en fait on a l'eau chaude, l'eau froide, le chauffage, y a que l'électricité qu'on paye à part. C'est pour

ça que les charges sont élevées mais ça reste quand même beaucoup plus intéressant que de payer des factures de gaz de folie, en plus les réductions de charge tombent au bout, donc je paye 75 mais à titre final je paye 30.

MA : *Le fait que ce soit un écoquartier, ça vous a attiré ?*

Ca a joué. Quand je dis que c'est pour pas payer de gaz, y a de ça aussi, c'est vraiment… c'était assez… dans mon ancien appart c'était assez frustrant. En fait j'avais la mezzanine, donc en fait dès que je chauffais en haut, donc il faisait très chaud dans la mezzanine et en bas il faisait super froid donc j'étais obligé de chauffer, les fenêtres étaient pouraves, elles fermaient mal donc y avait de l'espace et de l'air qui passait. Donc plus que l'écoquartier, si c'est lié, mais entre guillemets un appartement neuf bien isolé, ça a joué ouais, c'était une de mes motivations entre guillemets.

MA : *Qu'est-ce qui fait que c'est un écoquartier ici, en dehors de l'isolation ?*

Le choix des matériaux je dirais, le type de chauffage, chaufferie bois, ces choses là, pour moi c'est ça… Et le cadre de vie rentre aussi dans l'écoquartier avec la nature qui est présente, voilà. Dans écoquartier je vois ça, les aspects… Je le voyais surtout sur l'aspect construction, la maîtrise du chauffage, la maîtrise de l'énergie. Je veux dire, là on est limite, faudrait peut-être allumer mais on a quand même suffisamment de lumière naturelle, c'est ces choses là. Plus écoquartier dans la conception : les panneaux solaires sur le toit, faut pas les oublier, même s'il paraît qu'ils ne sont pas branchés. Ils mettent même sur les parties communes, dans les lampes, des compteurs pour comptabiliser ce qu'on a utilisé, parce que vous savez, dans le cadre du programme Concerto Renaissance, Bouwfonds Marignan, Nexity, les constructeurs, ont reçu de l'argent pour financer les constructions et par contre derrière y a des contrôles pour vérifier qu'on soit bien les normes du programme Concerto donc ils comptabilisent nos consommations d'électricité et tout. C'est un peu pour ça qu'ils ont baissé le régime de la chaufferie à vingt degrés parce que sinon on dépassait.

MA : *Vous semblez avoir beaucoup d'informations sur le fonctionnement.*

Oui, oui. Moi j'étais un passionné de Confluence donc j'ai beaucoup potassé. Tout ça c'était dans un bouquin qu'on nous a donné quand on a emménagé où ils expliquent tout. Et puis on a tellement de merdes à résoudre qu'on appelle les syndics et les régies et qu'on se file les infos. C'est pour ça… La chaufferie bois c'est pareil, j'habite au dessus donc je le vois, y a une période on avait des pannes donc j'ai parlé avec le type qui m'a expliqué comment ça fonctionnait, c'est impressionnant leur chaufferie. Voilà. C'est vrai que je me suis beaucoup intéressé à l'immeuble, je suis pas porté sur l'écologie par nature, pas l'écologie politique, mais en tout état de cause j'essaie dans ma vie de tous les jours de faire en sorte de préserver cette planète. L'information c'était un investissement personnel un peu provoqué, quand on a emménagé ils insistaient sur le fait « c'est un écoquartier, les gestes à avoir, mettez des ampoules à économie d'énergie et tout le tintouin ». Et puis on y adhère, je pense que quand on arrive dans un truc comme ça on peut qu'adhérer à cet état d'esprit, sauf exception comme mes voisins qui ont mis des énormes spots, putain ça doit consommer. Voilà, c'est des trucs… moi ça me viendrait pas à l'idée de mettre des spots là-dedans, c'est super lumineux. Donc y a eu une communication conséquente, clairement, quand on emménage on a des documents,

les promoteurs jouent à peu près le jeu. Après moi c'est vrai que je suis plutôt porté là-dessus donc j'ai joué le jeu et je m'y suis intéressé, je suis pas persuadé que ce soit le cas de tout le monde, y a qu'à voir la façon dont les gens trient les poubelles en bas mais bon…

MA : *Et vous avez modifié un certain nombre de pratiques ?*

Non, je crois pas. Peut-être sur la lumière et encore. J'ai tendance à mettre tout le temps beaucoup de lumière, je pourrais moins souvent allumer mais je continue de trier mes poubelles, les trucs classiques…

MA : *Comment vous décririez le quartier ?*

On est à la Confluence, le nouveau quartier à la mode de Lyon. J'avais dit bobo dans la presse. Remettez pas bobo parce que je m'étais fait engueuler. Non mais parce qu'en plus bobo ça veut rien dire, dans ma définition à moi si mais… Bobo c'est bourgeois bohème… et en plus c'est pas vrai parce qu'il y a une telle mixité que… Je suis pas bobo, y en a quelques uns. C'est le quartier moderne moi je dirais. J'étais un grand fan du Corbusier, j'avais visité ses réalisations vers Saint-Etienne, à Friminy, et j'avais trouvé ce bâtiment… Mais je pense que c'est lié au fait que j'aime beaucoup les bateaux, je suis en train de faire ma psychanalyse, le bâtiment du Corbusier est totalement indépendant, avec les commerces à l'intérieur, les logements, l'école et tout, en fait on peut vivre dans ce bâtiment en permanence et j'adorais. Et je trouve qu'on a cet esprit dans le quartier, je veux dire que c'est un gros bateau, surtout maintenant qu'on a le centre commercial. Tout est lié, très autonome, on a tout à portée de main, on réduit le transport, on réduit… je suis peut-être un peu fainéant mais voilà… Je le décrirais comme le quartier qui est moderne au niveau architectural et le quartier qui est top au niveau commerces, où on a tout, et voilà… Je l'aurais pas dit y a deux semaines mais maintenant qu'on a le centre commercial.

MA : *Ce côté bobo, mode, etcetera, est-ce qu'il se ressent quand même un peu ou est-ce que ça ne correspond vraiment à aucune réalité ? Parce que c'est effectivement une des images du quartier.*

Ca représente dix pourcents des gens qui habite ici, sensiblement. Moi je suis un bobo en devenir, dans ma définition du bobo… dans la chanson de Renaud c'est le bourgeois bohème, c'est celui dont les parents n'ont pas été bourgeois et dont les enfants seront pas bourgeois. Moi c'est mon esprit, je veux dire que je fais des études supérieures, je prévois d'être avocat, j'espère que j'aurais du fric et bon je serai probablement entre guillemets bourgeois bohème mais mes parents le seront pas et mes parents l'ont pas été. Et ça représente une frange qui est dix pourcents de la population et qui se trouve essentiellement chez les propriétaire. Je sais pas, quand on voit les prix, par exemple l'appart en face il coûte entre 400000 et 500000 euros, ces gens là ils avaient le choix entre acheter ça et acheter un truc monumental place Bellecour, vous voyez, plus de mètres carrés et tout. Ils font le choix de venir comme ça, en étage, dans un quartier qui vient d'être livré, où l'école n'est pas finie alors qu'ils ont un gamin et tout, y a une part de folie mais… On vient pour le nom, pour l'image, pour la marque, pour la marque Confluence. Et quand on a un truc comme ça on est trop content d'inviter les gens et de dire « venez voir j'habite à la Confluence ». On est fier d'habiter à la Confluence donc c'est en ça que c'est le quartier à la mode et que c'est entre guillemets bobo. On est quelques-uns comme ça à aimer le quartier, à aimer l'image qu'il renvoie et à être des pionniers mais bon c'est une

part qui est minime, c'est pour ça qu'on pas dire que c'est un quartier bobo en tant que tel parce que je pense que si on disait aux mecs qui sont dans les logements sociaux en face ils comprendraient pas. Mais moi en tout état de cause, oui, je suis un bobo en devenir à la Confluence.

MA : *A propos de cette fierté, je suppose que vous faîtes souvent visiter le quartier…*

Moins maintenant mais à l'origine oui. Si, encore beaucoup l'été. Et l'été d'avant y avait plein de gens qui venaient se balader, moi j'étais tout seul dans mon immeuble, tout était ouvert, les immeubles étaient pas livrés, je faisais monter les gens et je faisais visiter les apparts le week-end et tout, à la sauvage, les gens étaient contents. Là y a l'aspect ouverture du centre commercial mais même avant, y a un brin de soleil, les gens savent pas où aller, ils venaient se promener, ils viennent faire le tour de la Confluence, ils viennent voir les bâtiments. Quand on voit les petites mémés qui daubent sur les immeubles « ah, il faut voir comment ça va vieillir », les vieux qui disent « ça dans dix ans c'est la Duchère », voilà on entend tout et n'importe quoi. Moi je les appelle les Moldus, je suis un grand fan d'Harry Poter et les visiteurs du dimanche 0je les appelle les Moldus. Y a un esprit, ça suscite la critique, parce que les bâtiments ont des décrochés et tout, c'était encore plus impressionnant quand y avait pas de bardage mais ouais moi je fais la promo du quartier en permanence.

MA : *Alors ça fait quoi d'habiter dans une vitrine ?*

C'est chiant quand on fume à la fenêtre et qu'il y a des japonnais qui vous prennent en photo. Blague à part, je vous mens pas, un jour j'étais sur mon ordinateur ou peut-être sur la table là-bas, je me retourne et je vois trente japonnais sur le toit en face, qui étaient probablement je suppose invités par le constructeur. C'est l'aspect un peu chiant quoi, ça se tasse… La mairie faisait ça aussi, la mairie de l'arrondissement faisait des visites de la Confluence avec des types qui venaient prendre des photos… Au début c'est chiant mais en fait c'est variable, y a des fois où ça m'énerve et y a des fois où je suis content. Mais c'est assez… voilà ça va se tasser. Et puis je m'y suis habitué. Ca arrive très souvent que je rentre chez moi et que des mecs soient en train de faire des photos des immeubles. J'ai emmené des journaliste, à l'époque j'avais c'était l'hiver et j'avais emmené des journalistes de M6 sur le toit pour faire des plans de Lyon et du quartier, ils faisaient justement un reportage sur les écoquartiers. On s'y habitue même si c'est un peu chiant. Moi ce que je déteste c'est quand on me prend en photo quand je fume sur mon balcon, ce qui arrive quand même régulièrement. On rentre dans mon intimité quoi… Mais bon, c'est vrai que c'est valorisant, c'est pour ça que je peux pas vous répondre dans l'absolu parce que ça dépend de mon humeur du moment, si je suis énervé ou pas. C'est vrai que quand je fume en général je suis énervé. Ca c'est un peu chiant mais c'est pas systématique, ça arrive une fois par semaine maxi, une fois par mois peut-être. On a pas non plus des gens qui viennent sonner à notre porte pour nous demander à visiter, ça va.

MA : *Il faudrait pouvoir passer les sas… pour revenir à ce que vous disiez tout à l'heure dans le parc, il y a une fermeture des espaces assez conséquente ici, qu'est-ce que ça vous inspire ?*

Ouais c'est leur choix. Comment dire… Le problème c'est que… Moi je fais du pénal, donc je fais ça à haute dose, il y a un équilibre à trouver entre sécurité et liberté. Moi je le dis pas trop fort, je le conteste pas trop, parce que s'il est fermé c'est qu'il y a des raisons, le mobilier public

doit pas être dégradé, maintenant y a des caméras… les types qui habitent autour du parc c'est aussi normal que… moi je gueule quand on me prend en photo, eux ça doit être aussi pareil, s'ils ont permanence des gens devant leur fenêtre qui font des photos dans le parc, donc je peux comprendre qu'il soit fermé mais c'est pas dans l'esprit du quartier, de mon point de vue. On veut créer un quartier très ouvert et pan. La darse fort heureusement on la ferme pas mais ce parc… Le monolithe c'est pareil. Alors j'ai vu la gardienne l'autre jour à une réunion publique qui hurlait après les skateurs qui font du bruit. Après c'est à chacun de respecter l'autre, si les mecs étaient un peu moins cons et respectueux on pourrait laisser ouvert mais si les mecs vont faire du skate au milieu de la nuit y a un moment où on comprend que ce soit fermé. C'est l'équilibre à trouver. Fatalement moi j'ai pas les fenêtres qui donnent dessus donc je suis bien placé pour parler mais si j'avais les fenêtres sur le jardin même si je suis partisan de l'ouvrir je suis pas persuadé que les gens si des mecs la nuit vont faire la fête dedans… C'est aussi le soucis, si les gens étaient un peu moins cons et plus respectueux des riverains ça se passerait peut-être mieux et il serait peut-être ouvert en permanence. Après sur l'été les horaires sont quand même assez larges, il ferme tard. Après les allées comme celle en bas, elles sont pseudo-fermées en fait, parce que dans la mesure où y a les cabinets médicaux c'est quasiment tout le temps ouvert. Après faut connaître, savoir où sont les boutons et tout. Le monolithe c'est pareil, c'est tout grillé mais le système est grillé depuis des mois donc en fait il suffit de pousser la porte. Mais eux ils ont peut-être merdé en la fermant cette courre, moi je l'ai toujours dit. Parce qu'en plus ils ont fait un truc… à la limite le jardin est fermé la nuit mais les grilles s'ouvrent en grand durant la journée. Donc la journée il donne pas l'impression d'être fermé alors que le monolithe est toujours fermé et les grilles c'est à nous de les ouvrir, c'est pas le même esprit… Ce qui est très con parce que l'intérieur est beau, maintenant pour l'aspect sécurité y a quand même des gens qui ont leur accès palier sur la dalle du monolithe donc on peut comprendre que ce soit un peu fermé. C'est dur à dire… Moi j'aime pas trop me lancer sur ces thématiques là parce que déjà je suis pas concerné donc c'est dur d'avoir un point de vue clair et net dès le début et puis y a toujours ce foutu équilibre à trouver entre la liberté, la sécurité… Et on pas nier, on va pas faire dans l'angélisme et dire qu'il n'y a aucun problème, c'est faux, y a des problèmes d'incivilité et de délinquance. On a des types qui se sont fait saccager la façade par un mec complètement bourré qui lançait des cailloux, c'est pour ça qu'il manque des plaques en face. Il en avait pas après le monolithe, il en avait après son ex-amie qui vivait au premier étage. Donc on peut pas… y avait un équilibre à trouver, ils ont fait ce choix là, je suis pas persuadé que ce soit le meilleur, je suis même pas persuadé qu'il y en est un meilleur qui existe mais à voir.

MA : *Il y a aussi beaucoup de vidéosurveillance.*

Alors c'est pareil, moi la vidéosurveillance j'étais pas pour au début parce que c'est quand même une atteinte aux libertés fondamentales et en fait c'est mis en place à Lyon de telle façon, avec le comité d'éthique derrière, on a jamais une seule image qui a fuité dans la presse, vous voyez ce que je veux dire… Donc je me dis que finalement si ça peut… Quand on regarde les études sérieuses on voit que c'est pas la vidéosurveillance qui fait baisser la délinquance et qu'il faut mettre de l'éclairage autour mais si ça peut faire baisser les actes au moins, sans parler de délinquance, d'incivilité, et si ça pêut permettre de résoudre certaines affaires, moi j'y suis pas opposé… Voilà j'ai rien à me rapprocher et de la façon dont c'est organisé y a pas d'atteinte à ma vie privée et à mon intimité. Gérard Colomb a réussi à me convaincre, autant au début j'étais pas partisan et quand j'ai bossé sur la question, je suis même pas convaincu de

l'utilité du truc, on ferait mieux de… bon après on a des problèmes environnementaux mais en fait on peut résoudre le délinquance simplement en éclairant les rues. Nous nos profs de droit pénal nous expliquaient ça en première année, c'est la nuit qui est criminogène et les méfaits se commettent là où les lieux sont sombres donc plus que la vidéosurveillance éclairons mais après que ce soit clair partout tout le temps c'est le souci quoi. Après c'est de la merdouille ces trucs, le mec qui a bousillé une vitre on le reconnaissait pas sur les images donc à un moment… De toute façon c'est défini. Pourquoi on en met beaucoup ici des caméras ? Parce que c'est tout neuf et qu'à mon avis c'est plus facile à mettre sur du neuf que sur de l'ancien parce que c'est prévu dès l'origine, on fait passer des câbles de construction dès l'origine et puis c'est plié, sur l'ancien ça nécessite de retravailler… je pense que ça été facile de les mettre parce qu'on faisait du neuf. Sur Bouwfonds et Marignan on en a pas trop, elles sont sur la darse, dans le monolithe pour le coup, mais là c'est même pas la mairie, elles sont sur un lieu privé donc c'est géré par l'immeuble. Les caméras municipales sur la darse permettent j'ai l'impression aux flics d'être informés dès qu'il y a un gamin qui plonge dedans, l'été c'est ça, moi j'ai plongé dedans, et dès qu'il y a un gamin qui plonge dedans les flics arrivent… comme il y a pas d'infraction de toute façon ils les engueulent juste cinq minutes. Y a pas d'interdiction donc on bien le droit de se jeter dans la Saône ou de se jeter dans la darse, y a pas à ma connaissance d'arrêté et même s'il y en avait un il n'est pas à ma connaissance matérialisé, c'est écrit nulle part qu'on a pas le droit de plonger donc voilà… de temps en temps l'été c'est marrant.

MA : *Est-ce que vous avez eu des surprises sur le quartier ?*

Est-ce que j'ai été surpris ? Par exemple l'architecture intérieure du Conseil Régional et c'est vrai aussi pour le pôle de commerces et de loisirs. C'est-à-dire que c'est deux trucs vu de l'extérieur je trouvais ça assez moche, le Conseil Régional est très cubique même s'il a des fenêtres… c'est valable pour le monolithe aussi, encore que le monolithe y a certaines parties que j'aime beaucoup de l'extérieur, mais le Conseil Régional et le pôle de loisirs de l'extérieur je trouvais ça laid, imposant, même le toit du pôle de loisirs, ces alvéoles, je trouvais ça peu audacieux. Et en fait on se retrouve à l'intérieur on est subjugué quoi et c'est encore plus vrai pour le Conseil Régional que pour le pôle de loisirs, à l'intérieur ils ont fait de ces trucs… c'est monumental, ils ont fait une espèce de grand dôme, enfin c'est du vide au dessus, c'est immense, les bureaux sont que sur les côtés mais en fait dans l'atrium c'est un plafond vitré super haut. Et donc voilà, visiter l'intérieur m'a surpris par rapport à l'extérieur qui me semblait pas audacieux. Le pôle de loisirs est un peu audacieux à l'extérieur mais de l'intérieur bluffant, sur le dernier pont j'ai l'impression d'être sur un bateau et c'est assez bluffant quoi.

MA : *Vous pouvez me parler un peu de vos relations de voisinage ?*

Très bien ! Mieux que dans l'ancien quartier. Ca c'est les inconvénients et les avantages du vis-à-vis, c'est qu'on est très proche en face des voisins, il fume lui, comme moi, donc on s'est rencontré en fumant sur la terrasse et on a noué de bons rapports. Pareil avec les voisins de palier ça se passe bien. Et entre autres parce qu'il y a cet esprit, notre point commun c'est la Confluence, si on est là on est pas là contre notre gré, on aime la Confluence, on aime le quartier, c'est notre passion commune… Ca sera peut-être moins vrai à l'avenir, y a peut-être des gens qui vont venir par défaut ou par hasard mais dans l'ensemble il y a quand même des gens qui ont ce point commun d'aimer la Confluence. Toutes les merdouilles qu'on avait, le

chauffage, patatipatata, ça nous permettait de nous rencontrer, ça regoupe quoi… Donc l'ambiance est plutôt bonne. On a fait, alors ça c'est pareil, c'est un point de vue militant mais en fait on a fait tout le vieux quartier en porte à porte pour François Hollande et après on a fait tout le quartier, c'est là qu'on a été le mieux reçu. Faut pas le prendre dans l'absolu, parce qu'en fait ce qui s'est passé, c'est qu'on finit ici, on a les évènements de Toulouse et du coup on passe à d'autres quartiers, donc est-ce que Toulouse a influencé la campagne c'est pas impossible aussi. Il n'en reste pas moins vrai qu'ici ça n'est arrivé que deux trois fois que des gens nous disent « non ça ne m'intéresse pas, je ne vous prends pas le programme », on était super bien reçus. On voit qu'il y a un amour de la Confluence, qu'il y a un amour de Colomb derrière parce que c'est son bijou, c'est lui qui a bossé, c'est son projet, il sait le mettre en avant et il a raison de le faire donc pour nous le travail de militant PS était plus facile ici qu'ailleurs et vous verrez les résultats des bureaux de vote dans deux ou quatre semaine, faudra voir le deuxième tour si ça confirme ce que je dis mais je pense que sur les bureaux, je sais plus si ici c'est le bureau 219 ou 220 mais je pense que le bureau de la Confluence on aura la gauche en tête, gauche avec un grand G, c'est-à-dire avec les écolos et les communistes compris. Je pense que les écolos feront un bon score parce qu'il y a quand même des considérations écologiques. Enfin je veux dire Eva Joly fera un meilleur score qu'elle faisait sur le deuxième avant parce qu'on pas parler de bon score sur cette élection là. En revanche pour les élections après de conseillers territoriaux, ça peut jouer ouais… et puis c'est vrai qu'il y a quelques bobos quand même. Et puis on l'a vu pour les primaires, on a beaucoup de gens du nouveau quartier qui sont venus voter aux primaires alors même que… et ça en plus c'était les pionniers parce que les primaires c'était un peu chiant mais elles avaient lieu en octobre 2011 et il fallait être inscrit sur les listes électorales en décembre 2010 donc en fait les gens qui ont pu voter aux primaires dans le quartier, enfin pour la Confluence, c'est ceux qui s'étaient inscrit en gros entre septembre 2010 et décembre 2010 parce que c'est là que tout a été livré et que les gens se sont installés. Et y avait quand même du monde et je pense que sur ce bureau là… d'ailleurs la droite se méfie, elle a bien placé… moi j'ai demandé à être président de bureau de vote, on m'a mis ailleurs, ils se gardent bien leur pré carré de droite, parce qu'ils sentent qu'on est fort, que les gens aiment Colomb, que les gens aiment ce quartier et ils veulent voir un peu ce qui se passe. Et sans me tromper, je pense qu'Hollande sera en tête et que Sarkozy sera pas premier ici et peut-être même pas deuxième, sauf abstention, etcetera… mais ça c'est un problème national. Je pense qu'il va se prendre une bonne taule sur ce bureau là, ça équilibrera le bureau de la gendarmerie et c'est très bien.

MA : *Je voudrais vous reparler du vis-à-vis, je viens de voir que vous avez installé une claustra..*

Ah le truc vert ? Truc très con, c'est pas pour moi, c'est pour le chat. J'en avais pas à l'origine, ça me dérangeait pas du tout et en fait j'avais un ancien chat que j'ai fait piqué, j'ai pris une nouvelle chatte, elle était petite et j'avais peur qu'elle saute donc j'ai mis ce truc mais c'est pas vis-à-vis des voisins ou quoi que ce soit. Pour le vis-à-vis c'est plutôt les rideaux qui jouent, ils sont là pour ça. Mais non c'était pour le chat, c'était pas pour me cacher, au contraire, quand je fumais avant j'avais l'habitude de mettre ma jambe entre les barrières donc non non ça me gênait pas… C'est pas sur la terrasse qu'il est le plus gênant le vis-à-vis. A la limite sur la terrasse on est dehors, on peut concevoir qu'on soit vu quand on est dehors, c'est plus sur l'intérieur où là je vois l'intérieur de l'appartement des voisins, mais bon c'est une chance aussi, je m'entends bien avec eux, ça se passe bien quoi. Et sur l'autre façade ils sont assez loin quoi. Le vis-à-vis on s'y est habitué. Bon, le vis à) vis, déjà on s'y habitue et y a un moment où

faut quand même se dire qu'on est en ville et franchement rue Delandine je suis persuadé que j'avais pas plus de dix douze mètres, c'était une rue à sens unique avec deux places de stationnement de chaque côté donc y avait on va dire dix mètres, comme ici quoi, j'avais le même vis-à-vis, donc là ça semble plus impressionnant parce qu'en bas c'est une courre, c'est une affaire de proportions… Et en plus j'étais au premier étage donc pour le coup j'avais pas de vis-à-vis mais je pense que les gens voyaient ce qui se passait dans mon appartement.

MA : *Et le métal chromé ça ne renvoie pas trop de lumière ?*

Si, ça c'est super ! J'en ai pas parlé mais moi je suis orienté Nord donc j'ai jamais le soleil en fait, sauf très tôt le matin en ce moment mais par contre le soir, là on le voit pas, mais en journée où le soir le soleil tape dans l'immeuble en face et ça éclaire mon appart et pour le coup c'est un des trucs écoquartier que j'avais pas pensé. Ca c'est super.

MA : *Qu'est-ce que vous savez des ambitions qui ont présidé à la réalisation du quartier ici ?*

Oui, on en a pas mal parlé parce que forcément au PS ou même aux inaugurations on revient souvent dessus dans les discours. Je crois que le premier projet c'était même Raymond Barre qui le portait et… Ce que voulait faire Colomb ? A mon avis y a l'avouable et l'inavouable. On va commencer par l'inavouable. C'est qu'il veut mettre dehors Broliquier et qu'il veut changer la sociologie du deuxième, c'est très net. L'avouable et il l'a fait, c'est qu'il veut faire grandir la ville de Lyon et il a pas le choix en termes de mètres carrés il sait où sont les friches industrielles, y en avait une ici et il l'a plutôt bien fait tant en terme architectural qu'en terme de mixité sociale. Je pense que l'avouable a compté tout autant que l'inavouable, j'ai jamais entendu Colomb dire qu'il le faisait pour virer Broliquier mais j'aimerais bien que ça fonctionne quand même.

MA : *Et son analyse, ainsi que celle des architectes et des urbanistes est correcte par rapport à ce qu'attendent les habitants ?*

Ca dépend des bâtiments. Je vais parler de l'architecture d'intérieur. Moi par exemple, les architectes ont conçu un appartement qui me convient totalement. C'est-à-dire que j'ai des placards dans le bureau qui m'évitent de mettre des meubles, les pièces sont bien réparties, la chambre est pas minuscule mais elle est pas immense non plus, elle est adaptée, la salle de bains est correcte. Ca chez Bouwfonds et Marignan, les architectes ont plutôt bien fait. Chez les voisins c'est pareil, l'appart est plutôt bien conçu, après il est immense donc fatalement mais… J'ai un ami qui s'est fait livré un appart par l'OPAC un peu plus loin, il est primo-accédant, en accession sociale à la propriété, y a pas de placard, il rentre dans un couloir, avec un séjour immense et des chambres minus, une cuisine encastrée petite, pour le coup là je trouve… Et on en a parlé avec lui et son architecte, elle était vraiment dans l'esprit de l'image, l'esthétique, elle a fait un truc très esthétique, lui ça lui convient mais moi je serais un peu mal à l'aise. Je préfère Bouwfonds et Marignan qui est peut-être moins esthétique, encore qu'ils ont travaillé sur les portes, les paliers, l'architecture extérieure mais l'intérieur des appartements est super bien conçu. C'est les placards qui en fait servent de cloison avec la chambre plus la colonne de VMC mais là-dessus il ont bien bossé et je trouve que les architectes ont créé des appartements pratiques, c'est plutôt bien conçu à l'intérieur, les plateaux sont bien aménagés. Mais après c'est valable appartement par appartement… j'ai vu des trucs dans le monolithe

comme une chambre triangulaire, faut en vouloir ! [rires] Après moi j'adore, sur l'esthétique et tout mais je sais pas, y a un moment où cette pièce là je refais des cloisons et je fais la chambre hexagonale en fait avec des placards dans les angles, on le perd ce triangle… c'était assez osé, après la pièce est immense donc c'est pas très grave.

MA : *Pour passer de l'esthétique à la communication, cette communication qu'on vous a envoyé ou qui est donnée à la maison de la Confluence, est-elle fidèle à ce qui existe vraiment ?*

Fidèle oui. On va dire qu'il font abstraction des problèmes ce qui est assez normal dans une brochure publicitaire mais… oui, ça reste fidèle, je pense en particulier aux images, de toute façon elles sont pas trafiquées. Donc la communication qui est faite, pour moi elle est fidèle, enfin j'ai l'impression, mais c'est toujours pareil, ça me dérange de dire ça parce que c'est pas lié à la Confluence mais lié à la construction en général. Chez les constructeurs, personne veut payer, y a une fuite dans le hall, vous regarderez en partant au dessus des boîtes-aux-lettres, si vous l'avez pas vu tout à l'heure, personne veut prendre en charge les frais d'expertise, les réparations, c'est ça qu'est chiant quoi. Et nous on est locataire donc on a pas beaucoup de leviers pour agir, on va pas les assigner, un propriétaire le ferait mais on s'en fout… et c'est dommage parce que ça ternit l'image du quartier alors que c'est que dalle quoi, y a une fuite à réparer, un plafond à refaire et c'est fini quoi. C'est ça qu'on peut le reprocher, surtout qu'il y a un moment quand on voit ce qu'on paye comme taxe d'habitation, faut qu'ils aient conscience qu'on peut être exigeant donc bon… Voilà, c'est des escrocs, faut pas que je dise ça c'est de la diffamation, mais les promoteurs voient leur intérêt financier en premier lieu et c'est très dommage. Là on a mis près d'un an à réparer l'immeuble qui a cramé, ils viennent de commencer. On a des plaques qui sont tombées d'un immeuble, elles étaient mal fixées et elles sont tombées avec le vent, ils les ont pas remis et je suis pas persuadé qu'ils les remettent. Là, les voisins se battent pour avoir des volets sur leurs fenêtres de terrasse qui n'ont pas été posées parce que ce qui avait été prévu par l'architecte convenait pas. Et c'est tout le temps ça, personne ne veut plus payer donc tout traîne. Un représentant de chez Marignan me disait « de toute façon on ira pas sur la deuxième tranche parce que de toute façon sur la première ça nous a coûté plus d'argent que ça nous en a rapporté ou du moins c'était une opération neutre, on a rien gagné à faire ça, c'est juste la carte de visite », je sais pas si c'est vrai et j'espère pour lui que ça l'est pas mais y a un moment faut quand même être sérieux derrière. J'ai pas l'impression qu'il y ait les mêmes soucis avec Nexity ou avec le monolithe, ça m'a l'air vraiment propre à Bouwfonds toutes ces merdes. Donc c'est pas sérieux mais faut pas en tant que tel que ça ternisse l'image du quartier. C'est là que peut se créer le décalage mais après objectivement des organismes comme la SPLA ou même la mairie sont pas spécialement au courant de ces choses là, on les informe mais trop tard et est-ce qu'on informe la bonne personne ? est-ce que ça remonte dans les bon tuyaux ? Là on a eu un problème pendant un temps, l'espace en bas qui est pour la chaufferie, dans le permis de construire c'était sensé être des places de stationnement handicapé qui ont été transformées en place de stationnement privées vendues au Purple donc les mecs hurlent parce qu'on avait les bolides, Ferrari et tout, qui étaient garées la nuit en bas, les mecs hurlaient et le jour où c'est remonté à la mairie ça s'est stoppé, bon… Et c'est tout le temps comme ça. Ca a commencé dès le début, dans les parkings souterrains pareil, y a des trucs à mon avis c'était des allées et le promoteur les a transformées en places de stationnement pour les vendre aux commerces de jour. C'est des trucs où on est à la limite de l'infraction pénale mais bon on cherche toujours le dernier dollar à aller gratter. Le problème c'est ce que c'est eux qui ont les logements, qu'ils prévoient rien,

comme on est que locataire on a pas intérêt à agir, moi qui ait pas de bagnole les problèmes de parking je m'en fous un peu mais voilà quoi ils sont limites sur plusieurs trucs et ils mentent en permanence. Ca je pense que c'est tous les promoteurs mais c'est « oui on va faire ça, oui on va faire ça, oui on passe sous telle date » et ils font jamais rien, en plus ils prennent que des engagements par oral donc ils sont à peu près tranquilles.

MA : *Vous parlez des Ferrari du Purple, ils ont clientèle clairement huppée, c'est le cas de la plupart des commerces…*

Je sais pas si c'est huppé… Ouais, c'est des concepts. On va dire que c'est des concepts très à la mode donc fatalement un peu coûteux, maintenant le mec de la pizzeria il vit dans le quartier quand il voit que c'est nous il nous fait un prix, il nous file une part de pizza gratos en plus de celle qu'on prend. Le Purple c'est pareil, moi c'est une amie qui le gère. Je pense que le caractère huppé il vient du style qu'ils ont voulu donner, les prix sont corrects par rapport à Le Bec, c'est sûr que c'est pas McDo, c'est entre les deux, c'est entre McDo et Le Bec, et puis ça vient surtout du fait que la personne qui est à la tête c'est Réveillère, un joueur de foot de l'OL donc y a un moment ça vient de là. Et la Ferrari c'est la sienne et celles de ses potes, c'est quand il vient avec ses potes qu'il y a ces bagnoles là. Autrement je dirais qu'il y a quand même une clientèle qui est variée, le midi c'est des gens qui bossent au Conseil Régional, voilà… Le Purple ils ont fait une carte qui est assez haute en prix, qui aurait pu être plus basse mais ils auraient pu la faire plus haute. Après la pizzeria, je sais pas, elles sont chères mais c'est de la qualité, plus que… pour le coup je dirais pas que c'est huppé, c'est de la qualité. C'est l'esprit, ouais c'est du concept, apparemment il en existe un à Paris un resto comme ça donc ils ont fait le truc… mais va falloir qu'ils se remettent en cause parce que quand on leur demande s'ils ont beaucoup de monde ils disent que non donc après…
MA : *La locataire que j'ai vu hier me disait qu'elle trouvait que les commerces ne lui étaient pas destinés, que tout ce qui ouvrait c'était un bar à sushis, une superette bio, etcetera.*

C'est pas faux, c'est vrai que… Huppé me semble un peu fort mais c'est vrai que c'est pas Lidl quoi. Mais bon on peut aussi aller à Lidl à côté, à mon avis c'est là qu'elle fait les courses, comme moi d'ailleurs. C'est sûr qu'on y va pas tous les jours. Y a un aspect touristique, bien sûr, c'est pour se faire plaisir et ils sont aussi dans un quartier pour se faire plaisir donc voilà quoi, ceci explique cela.
.
MA : *Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Dure question ! J'ai fait ça quand j'étais en terminale quand j'étais dans ce qu'on appelle le projet Comenius, on était sensé travailler à réfléchir à la ville idéale… Moi je vais vous répondre par priorités, ce qu'il faudrait qu'il y ait dans ma ville idéale. On déconnait tout à l'heure, on disait le pavillon avec sa piscine en plein centre-ville avec tout à côté. Alors ça c'est utopique mais tendre vers ça, c'est-à-dire tout en étant à proximité des transports, on ayant à proximité beaucoup de choses, entre guillemets services publics et services d'ordre commerciaux, loisirs et commerces, tout en ayant son indépendance, ses mètres carrés, son autonomie, son bon cadre de vie… Voilà, l'idéal c'est ça. Et on y tend à la Confluence en fait. Je pense à l'immeuble qui va être construit à la place de la maison de la Confluence où l'esprit c'est qu'il n'y ait pas de vis-à-vis donc c'est un concept japonais avec des trucs en triangle, je l'ai vu sur Internet, et personne a son balcon en face de l'autre. Voilà, quand on aura réussi à

faire ces trucs là, on aura tout, on aura tous les ingrédients : la proximité, les transports, la tranquillité, l'absence de vis-à-vis, le cadre parce qu'ils auront la vue sur la darse. Voilà quoi, ma ville idéale ce serait ça. Et de gauche ! [rires] Un maire de gauche à vie.

[Eléments de discussion informelle à la fin de l'entretien]

Je le dis d'entrée que je suis militant PS parce qu'il y a un moment où c'est teinté dans mes propos et vous pouvez me le demander, j'en ai pas honte, voilà vous m'avez rencontré je revenais de tractage, j'avais des tracts dans les mains. Voilà, ça fait partie de ma vie, j'ai Mitterrand au-dessus de votre tête et Hollande au-dessus de moi, y a un moment…

Vous avez des gens qui sont anti-quartier, qui vivent ici mais qui le regrettent et qui veulent partir ?

MA : *Je n'en ai pas encore rencontré…*

Ouais, après c'est dur… parce qu'ils se barrent. Par exemple, l'appart en dessous ça a déjà changé une fois, l'appart à côté ça a déjà changé une fois. Maintenant, en deux ans c'est normal, à côté c'était des étudiants et donc en fin d'année ils se sont barrés mais en dessous je pense que… et en face ils sont partis quand ils ont vu la taxe d'habitation. Jeune couple, pas d'enfants, les mecs sont fous, ils prennent un appartement avec deux chambres et demi on va dire. Je sais pas, moi je suis tout seul, en couple, sans enfants, je prends une chambre et demi, une chambre plus un bureau on va dire. D'autant qu'ils avaient pas spécialement d'invités ou de personnes à loger dans une chambre d'ami, leur appart devait pas être spécialement bien aménagé. Ils payaient à mon avis un gros loyer, lui gagnait bien sa vie mais ils avaient une gros loyer… et derrière ils ont reçu la taxe d'habitation ça les a fusillé quoi. Ils ont dit « c'est bon ». Et moi j'avouerai que là… bon ma taxe d'habitation je m'en plains mais j'ai obtenu une remise, mais voilà quoi ça refroidit du monde, clairement. Je pense que ce que les gens n'aiment pas non plus c'est le stationnement donc tout ce qui peut les pousser à partir c'est toute la question de la bagnole. Moi j'ai cette chance de pas avoir de voiture, de pas être dépendant de tous ces problèmes. Après le problème c'est que si on veut pas de voiture dans Lyon, construisons effectivement des vrais parcs relais mais qui sont flagrants, qui sont à côté de l'autoroute, qui sont reliés aux transports en commun et là la donne serait peut-être différente mais… Après, à côté de ça, l'espèce de loi qui est passé et qui consiste à interdire les véhicules de plus d'un certain âge dans Lyon, je trouve ça hallucinant comme truc. Objectivement, s'il y a bien une atteinte à la liberté de circulation elle est là… Pensons aux gens qui ont acheté une bagnole il y a quelques années, qu'ont pas le fric pour en acheter une autre, qu'en ont même pas l'utilité, y a un moment ça… Et je suis pas persuadé… Ca a dû passer au crible du conseil constitutionnel ou alors y a pas une de saisine mais on fait une QPC ou un recours devant la cour européenne des droits de l'homme là-dessus on est limite, sur la liberté de circulation… Franchement c'est un des textes, alors ils ont du prévoir des espèces de mécanismes d'exception pour les véhicules de production mais le mec qui a une bagnole qu'il a acheté dans les années 1990 et qui roule encore, s'il fait dix kilomètres par mois pour aller faire ses courses, y a un moment où je comprends qu'il change pas, faut arrêter quoi… là-dessus ils sont borderline. Après sur le quartier, Colomb a été très audacieux, il a considéré que ce serait un quartier sans voiture et que parce qu'il l'avait décidé, personne n'irait en voiture. La réalité est un peu différente, c'est qu'il y a des gens qui ont beaucoup de mal à se défaire de ça donc on

a été obligé d'adapter, pour éviter la thrombose on va créer de nouvelles voies au Sud, on étend les transports en commun, on crée des nouveaux parkings. Les mecs qui vont chez Le Bec, par nature s'ils payent leur repas plus de 100 euros c'est pas pour y aller en bus, ils y vont en voiture et on peut rien y faire. On peut pas porter atteinte à la liberté individuelle des gens, on ne peut qu'essayer de les convaincre. Moi je dis parfois avec beaucoup d'humour qu'il faudrait encore que le prix de l'essence double, ça pose problème pour les gens qui sont en zone rurale et qu'ont pas le choix mais en tous cas en zone urbaine y a un moment… Faisons des péages urbains à la limite, sanctionnons entre guillemets par le fric.

MA : *C'est aussi une forme de ségrégation spatiale...*

Oui mais elle est moins forte. Là on leur demande pas 10000 euros pour changer de bagnole, on leur demande 10 euros pour entrer dans la ville, la ségrégation est un peu moins forte.

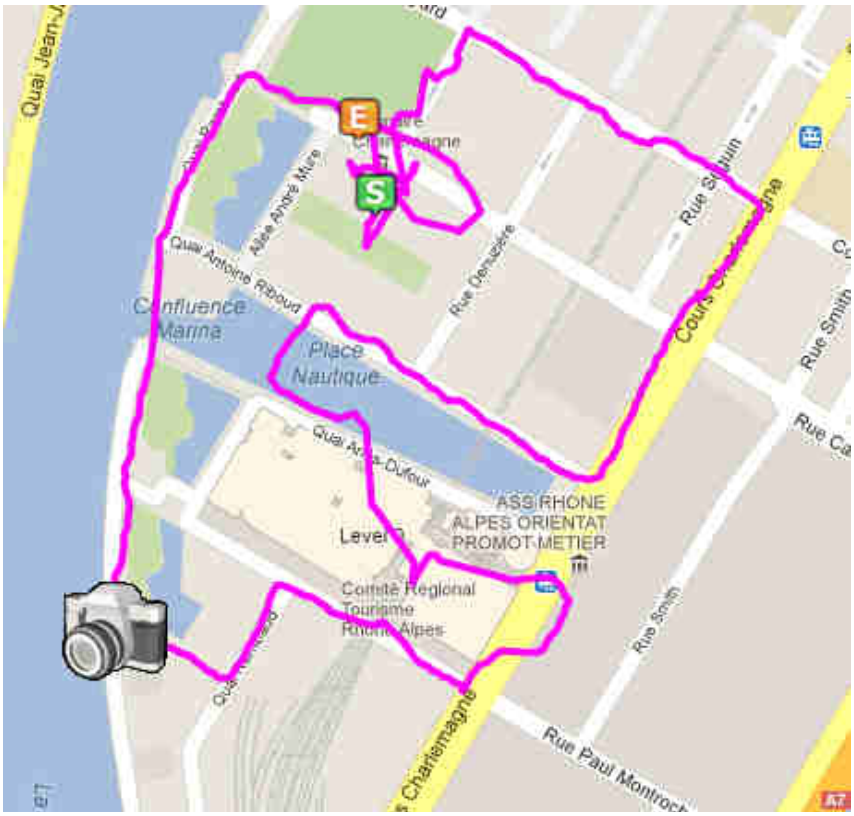
MA : *Certes mais c'est la même logique : ceux qui peuvent payer payent, et les autres ?*

Oui. Ou alors faut vraiment encourager le fait de laisser sa bagnole sur un parc relai. Je sais pas, le transport en commun gratuit avec le ticket de dépôt de la voiture au parc relai, un truc comme ça. Je suis pas forcément un grand fan de la gratuité… encore que. A mon avis faudrait la tester la gratuité sur le réseau de transport en commun, parce qu'on dit « oui, insécurité, incivilité »… Maintenant c'est trop tard mais quand on sait ce que nous ont coûté l'installation des portiques de sécurité, ce que doit coûter des contrôleurs et compagnie… je suis pas persuadé qu'on s »y retrouve et je suis pas persuadé que le prix du ticket en tant que tel paye juste l'aspect contrôle des billets. Donc y a qu'à supprimer la vente de tickets…

HL4

	Date : 10/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 763€/mois TCC
Climat de visite : gris, sec beaucoup de vent	**Adresse :** Rue Casimir Perrier
	Arrivée : avril 2011
Durée de la visite : 1h07 min	**Appartement :** T2, 50m^2
Longueur du parcours : 3579 m	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 1h43 min	**Profession :** sans emploi (infographiste)
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 28 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Exceptionnellement l'entretien avec HL4 se déroule avant la visite, à sa demande (son enfant en bas âge dormant au moment de mon arrivée et ne pouvant rester seul).

Entretien

Parcours résidentiel

Alors moi j'ai vécu toute mon enfance au même endroit, donc de 0 à 18 ans, j'ai à Saint-Maurice-de-Beynost. Donc c'est un petit village de l'Ain, j'ai aucune idée du nombre d'habitants. Donc voilà un petit village, il y avait deux lotissements dans le village, nous on habitait pas dans un lotissement on était dans une maison à part, au bord de la départemental donc ça circulait beaucoup. Mais bon voilà, toute mon enfance c'était dans les champs, il y avait pas trop d'autres choses pour s'occuper. Donc voilà petit école de village. Il y avait quand même un petite vie de village.

A 18 ans je suis partie de la maison de mes parents pour habiter pendant deux ans dans un petit appartement, un petit studio, c'était une reprise d'une conciergerie en fait, à Oullins dans la banlieue lyonnaise, pas très loin d'ici. J'ai vécu pendant deux ans là-bas donc là j'étais vraiment en plein centre d'Oullins, le supermarché à côté… Par contre je n'étais pas beaucoup chez moi, je n'y étais que pour dormir parce que je travaillais assez loin donc je partais tôt et je rentrais tard. Je me suis sentie très isolée là-bas parce que du coup toute la famille et les amis étaient sur Lyon mais moi comme j'avais des horaires difficiles je ne voyais pas grand monde. Et puis bon c'était un peu un appartement cagibi. Voilà, pas des très bons souvenirs.

Après j'ai emménagé rue Pouteau, donc en plein centre de Lyon, sur les pentes de la Croix-Rousse dans le premier arrondissement, et là j'étais super bien. Entre temps j'ai dû refaire un retour chez ma mère, de six mois, un truc comme ça. Donc appartement canut donc le charme qui va avec, l'inconfort aussi quand même qui va ave, il faut le dire. Moi du coup j'ai emménagé là-bas en avril 2004 et j'ai du partir en 2008 donc je suis restée plus de quatre ans là)-bas. J'étais super bien, c'était au cinquième étage sans ascenseur, sur les pentes en plus, donc ça fait que je faisais de l'exercice [rires]. Ca m'entretenait, c'est clair. Donc voilà, supers beaux souvenirs de cet appartement. La chambre était en mezzanine mais il avait été tout refait, il était bien foutu, bien agencé. J'avais une copine à côté, les frères et sœurs qui habitaient tous plus ou moins en ville aussi donc c'était des très bons souvenirs. Il y avait des petits commerces de proximité, après si on voulait vraiment faire des grosses courses il fallait aller plus loin, voilà c'était des Monoprix, en dehors des petites épiceries du coin, Monoprix sur le plateau de la Croix-Rousse et Monoprix aux Cordeliers. Par contre ce qui était super c'est qu'il y avait le marché de la Croix-Rousse tous les jours sauf le lundi, donc ça c'était génial. Donc supers bons souvenirs dans cet appartement là mais à la fin j'en avais marre parce qu'il y avait quand même des problèmes d'humidité, il était orienté Nord-Ouest et j'étais sur les deux façades, je faisais l'angle des deux bâtiments, du coup, et comme j'étais au cinquième étage c'était exposé aux intempéries etcetera, du coup j'avais des gros problèmes d'humidité, il y avait tout un mur qui moisissait, des choses comme ça, c'était pas cool, et il était hyper difficile à chauffer parce qu'avec les plafonds énormes et puis j'avais trois grandes fenêtres donc même si c'était doublé en double vitrage c'était pas top au niveau des entre-fenêtres. En hiver c'était un gouffre quoi, pour les factures EDF.

Après ça, je suis partie à Paris, je suis restée deux ans et j'habitais vers le Père-Lachaise, rue du Chemin-Vert, tout en haut de la rue, vraiment à côté du cimetière. Un petit 20m², donc là je

réduisais parce qu'à Lyon j'avais, sur les pentes, 39m² je crois, là j'avais à peine 20m². La cuisine était séparée donc ça c'était pas mal, après ça faisait une grande pièce, la salle-de-bains c'était un cagibi par contre mais bon ça allait, par contre la parquet était moisi, ils avaient foutu du lino par-dessus, enfin… refait à l'arrache. Mais à Paris… quand je suis arrivée à Paris je me suis dit « wouah, en fait niveau logement c'est la déchéance ici quoi » donc voilà j'avais l'impression de revenir, historiquement de revenir en arrière, d'un point de vue confort et tout j'ai halluciné sur les appartements parisiens, le nombre d'appartements où il y a les WC sur le palier, ce que moi j'imaginais même pas que ça existait encore, surtout à ces tarfis là. Donc un loyer, j'étais à 600 euros je crois, deuxième étage. Moi je me suis pas sentie bien à Paris, c'est d'ailleurs pour ça que je n'y suis pas resté, deux ans c'était déjà pas mal. Parce que je trouve que c'est difficile d'y faire son trou. Petite vie de quartier très sympa par contre, le boulot, les gens était top, mais par contre voilà tu rentres chez toi le soir et t'as personne à qui parler. Les gens soit ils ont déjà leurs contacts sur place, ils cherchent pas vraiment le contact, c'est bizarre, le contact est peut-être plus facile comme ça avec des inconnus mais les liens se tissent pas, donc ça j'ai trouvé ça difficile. Du coup je suis devenue super pote avec mon épicier, et voilà, c'est une des personnes… y avait les gens au boulot mais c'est un autre cadre, sinon c'était avec l'épicier que j'ai noué le plus de contacts donc du coup les commerces de quartier c'était important. Et voilà, l'appartement j'y étais pas mal, mais j'avais des voisins en plus qui se castagnaient, heureusement qu'ils parlaient pas français parce que si j'avais compris ce qu'ils disaient c'aurait été l'horreur. Pas de mauvais souvenirs par rapport au logement même si c'était un logement… si par contre j'ai été cambriolé donc c'était pas cool, premier cambriolage et unique pour l'instant, j'espère que ça restera unique pour longtemps. Mais bon globalement Paris au bout d'un moment ça m'a saoulé.

Après j'ai plaqué Paris pour partir en Israël. Donc changement radical. Israël, j'ai vécu dans une colocation, on était quatre, j'étais la seule fille, il y avait deux étudiants, un étudiant allemand et un étudiant russe et un Sud-Africain qui avait fait son Alya, donc l'Alya c'est le retour à la terre, donc tous les gens qui ont des antécédents juifs dans la famille peuvent demander à faire un Alya et être accueillis en terre d'Israël. Donc voilà l'étudiant russe faisait son Alya, l'Allemand était là dans le cadre d'un échange et le Sud-Africain attendait de partir à l'armée parce qu'il s'était engagé et il attendait qu'on l'appelle sous les drapeaux. On avait chacun notre chambre, je me rappelle même plus combien je payais parce que je suis pas restée là-bas longtemps, j'ai dû rester deux mois. Je ne suis restée que deux mois parce que… j'étais partie au moins un an pour faire une école de photo et je finalement très rapidement je me suis rendue compte que j'étais enceinte ce qui était complètement imprévu et voilà… grosse surprise et j'ai tout arrêté parce que je voulais garder l'enfant. Et je suis retournée en France parce que j'envisageais pas d'avoir un bébé seule en Israël. Donc l'appartement en lui-même je m'y sentais pas hyper bien, parc contre la vie là-bas… C'était Tel-Aviv, j'étais partie là-bas parce que j'étais partie en vacances complètement par hasard dans ce pays là, j'aurais jamais vu ce pays comme une destination de vacances mais au fil des rencontres et tout je suis partie là-bas parce que ça c'est présenté. Et quand je suis partie là-bas l'année d'avant je suis tombée complètement amoureuse de la ville de Tel-Aviv. Et je me suis dit « bon voilà ça fait longtemps que je rêve de photo et ça fait longtemps que j'ai envie de me faire une expérience à l'étranger » et là-bas les gens parlent tous deux ou trois langues. Surtout à Tel-Aviv, ils parlent très bien Anglais, à Jérusalem c'est déjà moins systématique. Et je me suis sentie hyper bien dans cette ville, les gens sont super accueillants, c'est quand même assez mélangé. L'histoire du peuple juif fait que c'est assez hétéroclite, avec la diaspora... Donc des gens très chouettes mais

l'appartement je m'y sentais pas super bien, parce que déjà vivre avec trois mecs c'est pas toujours facile [rires]. Il y en avait un qui était clean mais les autres, bon ils étaient jeunes quoi. Et puis après c'était des appartements avec clim, enfin non moi j'étais la seule à avoir la clim dans ma chambre mais par contre j'avais pas de fenêtre donc c'était assez dur. Mais sinon là-bas super, au niveau de l'ambiance, des gens, de l'accueil, hyper bien quoi.

Donc retour en France, je suis arrivée au mois de décembre chez ma mère et j'ai emménagé ici au mois d'avril dernier. Donc ça fait 5 mois chez ma mère et un ans que je suis là. Et je suis arrivée ici, ici je me sens bien. J'ai réussi à l'avoir… Bon j'étais dans une situation difficile parce que sans emploi… J'avais tout lâché pour partir en Israël. Donc du coup ça veut dire sans emploi, sans petit copain ou mari ou autre, enfin sans conjoint, enceinte et voilà quoi… Du coup j'avais le droit aux Assedic mais voilà… Et en fait j'ai pu louer cet appartement par contact. C'est directement avec le propriétaire, pas d'agence intermédiaire, donc il a été assez cool, aussi parce que j'ai des très très très bons garants, ce qui a beaucoup aidé, sinon je pense qu'il aurait pas accepté de me le louer dans ma situation. J'ai essayé avec des agences et dans ma situation c'était même pas la peine. Et voilà, pour moi c'était important d'avoir l'appartement avant d'accoucher parce que quand je l'ai eu, quand j'allais accoucher, je l'ai eu début avril et j'ai accouché début juillet. Et voilà, après ma fille est née, j'ai commencé à vivre ici seule et puis après c'est une autre vie qui s'est construite à deux.

Entretien semi-directif

Ici je me sens bien. Au début… En fait plus ça va mieux je me sens, mais parce que le quartier évolue quoi. Là ça commence à prendre forme. Avant ça franchement c'est vrai que… Je respire depuis l'ouverture du centre commercial, même si je n'y suis pas allée beaucoup mais savoir que je vais pouvoir faire mes courses à pied, c'est cool. Après l'appartement est super confortable, il est extrêmement cher, 763 euros avec les charges, pour 50m² T2. Par contre voilà, chauffage au sol, hyper bien isolé, un peu trop, en été il fait très chaud par contre, il est difficile à refroidir, mais voilà au moins… C'est vrai que la Croix-Rousse je m'y sentais bien, j'étais bien dans mon appart, il était chaleureux et tout mais n'empêche qu'à la fin j'en avais marre du manque de confort, de greloter tout l'hiver chez moi, ici je suis bien. J'aime bien la chaleur donc même s'il fait chaud en été, je préfère avoir chaud en été qu'avoir froid tout l'hiver. Quand je suis chez moi en tous cas j'aime bien qu'il fasse chaud. Après je suis assez partagée pour certaines choses. Quand je suis arrivée ici il y a deux reproches que je faisais au quartier : le manque de commerces, mais bon je savais que ça allait plus ou moins venir, après il faut voir comment ça va se passer, et je trouve qu'il est pas très accessible en transports en commun, faut passer par Perrache, franchement la gare de Perrache elle est dégueu et il faut systématiquement y passer pour faire quoi que ce soit en transports en commun ou à pied d'ailleurs. Donc ça c'est pas cool, je trouve que c'est pas sympa qu'ils refassent pas… je pense qu'il y en aurait pas pour extrêmement cher de refaire le passage souterrain là où passe le tram et les piétons sous la gare. Ils le font pas et je sais qu'il y a beaucoup de gens qui le réclament, je sais pas ce qu'il en est exactement d'ailleurs, je sais pas si c'est prévu ou pas…. Et du coup je trouve que vu la quantité de travaux qui se fait actuellement sur Lyon, je pense qu'il y en a qui sont plus ou moins urgents, plus ou moins coûteux, et je pense que ça devrait pas coûter grand-chose de refaire quelque chose d'un peu propre sans forcément faire un truc super qui déchire tout mais voilà quelque chose d'agréable pour les piétons… donc ça je trouve pas ça top. Sinon après je trouve que ça commence à prendre forme, que ça commence à être sympa.

Avec les voisins y a pas beaucoup de contacts mais le peu de contacts c'est quand même des contacts qui sont plutôt agréables. Au moins les gens se disent bonjour, voilà c'est assez cordial… ça je trouve ça sympa parce que c'est pas toujours le cas partout. Par contre il y a quand même pas mal d'incivilité, les détritus qui sont entassés, enfin voilà les gens qui croient que… mais bon. Malgré le standing, parce que mine de rien je pense que la plupart des gens qui habitent ici ont un bon budget, c'est pas ça qui fait qu'ils sont toujours respectueux de certaines choses mais en tous cas ils sont plutôt agréables quand on les rencontre comme ça et puis il peut même y avoir un peu d'entraide donc je trouve ça assez chouette. Les espaces verts je trouve que c'est vraiment bien ce qu'ils ont fait. C'est ce qui contribue à faire que je me sente vraiment bien dans ce quartier : c'est le parc en bas et puis toutes les pièces d'eau. Ca je trouve ça vraiment agréable.

MA : *Ce sont des endroits qui vous fréquentez beaucoup ?*

Le parc, pas tant que ça finalement parce qu'il est très facilement à l'ombre quand même mais là-bas ouais, sur les quais on est vraiment bien. Du coup je fais du roller parce que j'essaye de faire un peu de sport mais comme je suis seule avec ma fille c'est pas facile. Du coup je fais du roller en poussant la poussette et ça c'est top parce qu'en même temps je peux voir de la verdure et en même temps je roule autour, c'est hyper agréable quoi… je sais qu'il y a beaucoup de skates. Non je trouve ça chouette. Il manquerait un marché un peu plus conséquent. Y a un petit marché le jeudi matin et le dimanche matin cours Bayard. C'est un petit marché, je trouve que les produits sont pas toujours d'excellent qualité, ça dépend chez quel producteurs on va… c'est vrai qu'après moi j'étais habituée au marché de la Croix-Rousse, là y avait vraiment du choix, c'était quasiment tous les jours donc voilà… Après il y a un autre marché place Carnot mais c'est vrai que moi, passer sous Perrache pour aller faire mon marché j'aime pas, je pense quand même qu'il y en a pas mal qui doivent le faire parce celui de la place Carnot par contre il est d'assez bonne qualité.

MA : *Quelles étaient vos attentes quand vous êtes arrivée ici ?*

Je suis pas arrivée ici parce que c'était un écoquartier machin, je suis arrivée ici parce que je voulais vraiment avoir un appartement et que c'était la seule solution que j'avais. C'était vraiment l'opportunité, donc je suis arrivée ici par hasard finalement parce que j'ai pas choisi le quartier. Même au départ j'avais pas envie d'être dans ce quartier, je m'étais dit « bon, si vraiment je trouve rien d'autre j'utiliserai cette solution là » parce que je savais que ce serait sans doute plus facile d'obtenir cet appartement là qu'un autre. Mais ouais ça me faisait pas envie… Parce qu'en fait avant c'était mon grand frère qui habitait dans cet appartement et donc quand lui est parti j'ai habité dans son appartement parce que ça c'était bien passé avec les proprios donc je me suis dit bon « on va essayer de demander et de voir comment ça se passe » donc il était en confiance et tout. Et c'est comme ça que j'ai pu l'obtenir mais c'est vrai qu'au départ mon grand-mère me disait « essaye de reprendre mon appart » et moi j'étais pas du tout chaude parce que franchement ça me branchait pas. Lui est arrivé ici en 2009 je crois et franchement c'était un no man's land quoi, y avait un habitant par immeuble… moi je venais souvent le voir et il y avait des travaux tout le temps, le dimanche, en permanence… c'était glauque quoi, du coup forcément zéro commerce, avant le cours Charlemagne y avait rien. Donc franchement ça me disait pas trop, je trouvais que c'était quand même assez excentré, parce la rengaine avec écrit « au cœur de Lyon », non, on est pas au cœur de Lyon, on est pas

loin du tout du centre mais je crois que c'est vraiment qu'une question de transports qui sont bien pas bien gérés. On est vraiment pas loin du centre à vol d'oiseau parce qu'à Lyon le centre-ville c'est la Presqu'île, on est encore sur la Presqu'île, on est en pointe de Presqu'île mais il faut faire des efforts je pense au niveau des accès parce que pour l'instant c'est pas ça. L'air de rien si je veux vraiment être en pleine ville… sur les pentes de la Croix-Rousse je mettais cinq minutes pour descendre, bon, forcément j'étais quand même super bien située, là je mets 20 minutes pour être aux Terreaux, enfin entre Bellecour et les Terreaux. C'est pas loin mais on est pas au centre-ville. Après d'un côté c'est ce qui fait aussi la tranquillité, moi je trouve ça appréciable parce qu'en bas de chez moi il y a pas trois tonnes de voitures qui roulent, ça klaxonne pas à tout-va, ça c'est super appréciable parce que pour l'instant en tous cas c'est relativement calme… après je pense que le fait que le centre commercial ait ouvert on verra si c'est toujours aussi calme mais au moins du point de vue des infrastructures, de la route, des voitures, c'est quand même assez calme… Après le truc qui est pas top c'est qu'ils ont voulu faire un écoquartier donc sans voitures quasiment, au départ, maintenant je crois qu'ils se sont un peu ouverts sur cette question là mais au départ c'était vraiment limiter la voiture au strict minimum. Et je trouve ça bien qu'ils aient revu leur position parce que malgré tout voilà moi j'ai mais sœur qui vient de l'Ain, elle a ses enfants avec elle, et ma famille quand ils viennent, ils viennent pas forcément tous de Lyon et ils viennent en voiture quoi, ils sont chargés, ils ont des enfants, enfin on peut pas… et ils se garent où ? Ils se garent pas parce qu'ils veulent limiter l'accès aux voitures. Au bout d'un moment faut quand même être cohérent. Ma sœur ne va pas prendre le train parce qu'elle ne peut pas se garer ici, parce qu'elle a deux filles en bas âge et que quand on a deux enfants c'est tout un déménagement de se déplacer, donc… Mais je crois qu'ils se sont ouvert sur la question.

MA : *La place de l'automobile pose la question de l'adéquation entre cette volonté qui semble louable et les pratiques.*

Oui. Il y a aussi des questions de budget, il y a des gens qui ne peuvent pas se passer de leur voiture parce qu'ils sont obligés d'aller travailler. Enfin je ne sais pas mais je pense qu'il y a pas mal de gens qui n'ont pas le confort d'habiter où ils travaillent et du coup ils sont obligés d'avoir une voiture, qu'ils habitent en ville ou pas y en a plein qui travaillent en dehors de la ville. Et voilà, je pense que c'est quand même une question qui n'est pas si facile que ça à gérer, effectivement. C'est bien si on peut limiter les voitures mais honnêtement on ne pourra pas les éradiquer complètement, en tous cas pas maintenant… pas tout de suite. Je pense qu'on arrive déjà pas à mettre en place la voiture électrique donc franchement éradiquer la voiture je pense qu'on y est pas encore.

MA : *Vous liez l'écoquartier a la question de la voiture, c'est quoi un écoquartier ?*

Alors je crois que tout les immeubles sont HQE, haute qualité environnementale, là le chauffage c'est bois et gaz donc c'est un chauffage mixte. Après au niveau des coûts je me rends pas compte, c'est compris dans les charges donc je sais pas exactement combien ça fait, sachant que le loyer est à 680 sans les charges et à 760 avec les charges et dans les charges y a le chauffage et l'eau chaude. Donc comment c'est réparti ? Je sais pas, je sais pas à quel point ça permet de réduire les coûts mais en tous cas probablement… Voilà, je sais que c'est un chauffage bois et gaz et je pense qu'au niveau de l'isolation… Alors ce que me disait mon propriétaire et ce qui est assez étonnant, c'est qu'en fait sur l'échelle d'énergie, je sais pas

comment ça s'appelle, c'est le classement énergétique A, B, C, D, E, l'immeuble, enfin l'appartement donc j'imagine tout l'immeuble, est classé en D, ce qui est pas beaucoup enfin ce qui est une mauvaise note, alors que c'est des immeubles qui sont tous haute qualité environnementale, bon ça doit correspondre à une charte bien spécifique, je sais pas tellement laquelle, et en fait il me disait que ce classement est pas fait du tout en fonction du mode de construction du bâtiment mais c'est un ratio surface et fenêtres quoi, donc ridicule, le truc débile qui sert à rien. Et effectivement moi j'étais super étonnée quand je faisais ma recherche d'appart parce que je voyais qu'il y a vait plein d'immeubles qui étaient très récents, construits là, ces dernières années, depuis 2000 on va dire, et ils étaient tous en classement B, donc je comprenais pas et quand il m'a dit ça j'ai mieux compris. Après un écoquartier franchement… moi je sais pas. Je sais qu'il y en a qui voulaient faire des jardins, une association d'habitants qui s'est créée et ils voulaient faire des jardins partagers et franchement le peu de choses qui a été engagé dans ce sens là, moi j'ai pas cautionné du tout parce qu'ils ont fait venir des grosses palettes, qui sont dans le jardin, qui étaient pleines de… je sais pas combien a coûté tout ça, ils les ont mis partout dans le jardin ce qui est un peu dégueu parce que voilà c'est pas intégré et voilà, là il y avait des chous, des tomates, des machins, ils étaient sensés les cultiver… Comment on peut cultiver un potager en le laissant dans des cagettes, voilà c'est pas possible. Donc je me dis « c'est quoi ces gens qui veulent la nature sans avoir la nature ? ». Moi je suis assez partagée sur ces choses là. Après j'ai grandi à la campagne, j'ai une famille ou d'un côté de ma famille c'était des propriétaires terriens donc je connais le contexte de la campagne profonde et là quand je vois ça je me dis « mais la nature elle s'apporte pas dans les cagettes quoi », je trouve ça un peu bizarre. Et du coup pas respectueux, parce que tout a crevé… ça sert à rien quoi. Et puis c'est des coûts, je sais pas qui a payé ça.

MA : *Ca vous donne l'impression que c'est de l'affichage.*

Oui. Honnêtement oui. Pareil… Après c'est mon point de vue mais je sais qu'ils avaient affiché un mot sur les portes en disant qu'il y avait un projet de créer une aire de jeu pour enfants dans le jardin en bas. Et là où j'habitais sur les pentes de la Croix-Rousse c'était un peu la même représentation de l'espace dans le sens où ça vient… mon immeuble était au niveau du jardin de la Grande-Côte, en bordure de ce jardin là et c'était un espace super agréable, en été on avait tous les fenêtres ouvertes, il y avait toujours des gens qui jouaient… un soir c'était de la guitare espagnole, le lendemain des chants sénégalais, un truc assez sympa, ça mettait de l'animation, mais par contre du coup je trouvais que ça créait quand même une caisse de résonnance d'avoir ce jardin avec tous les immeubles assez hauts autour… là les immeubles sont moins hauts c'est vrai mais ils sont tout autour du jardin mais ça crée des caisses de résonnance, le son est tout de suite amplifiée et parfois il y avait, je sais pas comment on dit, des loubards, des junkies, qui étaient là, qui squattaient avec leurs chiens et tout, parfois ils se foutaient sur la gueule et en pleine nuit à cinq heures du mat' on entendait tout, donc voilà quand c'était les chants espagnols c'était sympa, quand c'était ça c'était moins sympa… quand c'était la fanfare au début je trouvais ça sympa le dimanche matin et puis bon le troisième dimanche matin t'as envie d'éclater tout le monde [rires]. Mais donc voilà, là ils proposaient de faire une aire de jeu et moi j'avais un peu peur que ça fasse une caisse de résonance, parce que bon c'est très agréable les rires des enfants mais bon c'est pas toujours des rires, il faut bien dire ce qui est, et surtout ce que je trouve dommage c'est qu'une aire de jeu il y en a une énorme près de l'église Sainte-Blandine, il y en a une sur les quais… Et ce que je trouve dommage, toujours dans cette idée de nature, donc ils veulent un écoquartier machin mais…

moi voilà, toujours pareil, pour avoir grandi à la campagne j'ai appris à jouer avec ce qu'il y avait, les arbres, les merdes… Et du coup je trouve ça dommage, parce que là t'as un bel espace vert, y a vraiment de quoi… l'été dernier je voyais des gamins qui jouaient au loup, qui s'éclataient… enfin bon les arbres sont pas encore très grands pour se cacher derrière mais je trouve ça agréable d'avoir un espace vert et point barre. Pourquoi créer une aire de jeu ? On leur apporte déjà tout, on stimule plus du tout leur imagination je trouve avec ces trucs là, on veut trop leur apporter des choses déjà construites… Donc toute cette idée… Mais pour moi ça va avec l'idée de nature, parce qu'un enfant il doit apprendre à jouer, bien sûr il doit avoir des jouets mais qu'ils puisse s'approprier la nature telle qu'elle est je trouve ça vachement plus chouette, beaucoup plus riche, que d'aller jouer dans une de ces aires de jeu. Moi une aire de jeu ça me donne toujours un effet un peu parc, un peu « on parque les enfants tous au même endroit c'est plus simple comme ça », je trouve ça un peu dommage. Et je crois que ça va se faire ce truc d'aire de jeu, je voulais envoyer une lettre ou un truc, donner mon avis par mail et puis j'ai pas pris le temps de le faire, je sais pas si ça aurait changé grand-chose mais au moins j'aurais pu dire ce que j'en pensais. Mais, voilà, je suis assez mitigée sur cette idée d'écoquartier, après je trouve ça très bien que les immeubles par contre soient construits dans cette idée de préserver l'environnement et effectivement d'éviter le gaspillage énergétique. Ca je trouve ça super important, qu'aujourd'hui on construise en réfléchissant à ce qu'on construit, après ce qui a été déjà fait on fait avec parce qu'on va pas détruire tout ce qu'on a fait mais je trouve ça super important qu'on construise en pensant à l'avenir. Après voilà, pour ce qui est du potager, du machin, je suis un peu dubitative. En dehors de ça, qu'est-ce que le quartier à d'écolo ? Franchement je sais pas. Si je pense qu'ils ont quand même fait des espaces verts qui justement sont assez proches de la nature, d'origine j'en sais rien, ici ça devait être que des marécages avant… et puis zone industrielle. Donc c'est bien qu'ils essaient de refaire, je trouve que c'est agréable les aménagements qu'ils ont fait, d'avoir des pièces d'eau comme ça, qui parraissent assez marécageuses, assez naturelles et tout, je trouve ça bien. Alors par contre après on a des bestioles dès qu'il fait chaud, dès qu'il fait chaud on a plein d'éphémères, ces petites bêtes là. Plus il fait beau et plus il y en a et alors dès qu'il faut chaud j'en ai plein partout sur mon plafond, parce que je ne sais pas elles doivent aimer le blanc. Voilà, moi je suis super contente d'avoir ces étendues d'eau parce que c'est agréable, et puis bon il y a des canards, pour les enfants notamment je pense que c'est super. Et pour les gens qui ont des chiens aussi, parce que j'ai toujours trouvé triste d'avoir des chiens en appartement, et j'ai toujours trouvé ça assez égoïste, par exemple toute la journée j'entends le chien de mon voisin qui couine et qui pleure parce qu'il est toute la journée enfermé, ça fait un peu mal au cœur et c'est pas le seul. Mais bon c'est vrai que quand ils sortent leurs chiens, les chiens vont patauger dans l'eau, c'est chouette… Et puis voilà il y a des cygnes, des canards, c'est sympa, on est plus systématiquement obligé d'aller au parc de la Tête-d'Or pour monter à son gamin ce que c'est un canard.

MA : *Donc vous étiez plutôt négative en arrivant dans ce quartier et ça change un peu.*

Négative oui quand même. Et puis pour moi c'était un peu un ghetto de riches et bon alors même s'il y a des habitations HLM qui se construisent, malgré tout voilà globalement les loyers sont ridicules. Donc heureusement il y a quand même des HLM.

MA : *C'est notamment quelque chose qui est mis en avant pour dire que c'est un écoquartier : la question de la mixité sociale.*

Ouais… Après c'est forcément par immeuble mais enfin voilà… Franchement, honnêtement, dans les trois immeubles qui sont là c'est que des gens pétés de thunes. Enfin que… j'en sais rien mais globalement je pense qu'ils vivent bien. Après effectivement il y a des logements sociaux.

MA : *Pour certains de vos voisins la cohabitation n'est pas évidente.*

Alors moi honnêtement j'ai rien remarqué à ca niveau. J'ai pas remarqué de conflits, donc de ce côté-là… Mais par contre est-ce que la mixité se fait réellement, j'en suis pas sûre, parce que voilà, chacun reste dans son immeuble, je crois que le grand immeuble doré là-bas c'est des logements sociaux. Moi j'ai rien remarqué de désagréable à ce niveau là.

MA : *J'entends des remarques sur le fait que les personnes en logement social rangent mal leurs terrasses, ne trient pas les déchets…*

Non, alors ça c'est pas vrai. Je suis convaincue que c'est pas vrai parce que ça c'est pas une question de niveau social. Ici c'est pareil. Les gens foutent tous leurs déchets, tout ce qui doit partir à la déchèterie, tout ce qui est gros déchets, ils ont pas envie de se prendre la tête, ils sont pétés de thunes, ils en ont rien à foutre, ils doivent rien à personne parce qu'ils ont de l'argent et ils foutent tout dans le local à poubelles et « de toute façon c'est pas grave, ce sera facturé à tout le monde, à tous les habitants » parce que du coup on est obligé de faire intervenir des équipes à je sais pas combien le déplacement, donc non non, ici il y a autant d'incivilité qu'ailleurs… C'est des idées reçues. Pareil moi dans mon garage ils ont nettoyé tout le sol à la machine, le truc était lustré, moi je savais même pas qu'on lavait les garages [rires] et le lendemain il y avait plein de détritus, juste à côté de mon garage il y avait quelqu'un qui avait vidé toute sa poubelle ou toutes ses poches… donc dans tous les immeubles il doit y avoir un filon comme ça et puis il y a une plaque métallique pour protéger les tuyaux des voitures en cas de choc du coup ça crée un vide et le mec il avait tout jeté comme si c'était une poubelle donc voilà non non… après ça m'étonne pas qu'on l'entende.

MA : *Et vous parliez de cette image de ghetto de riches que vous aviez, ça correspond à quoi ?*

Dans mon immeuble, oui franchement j'ai l'impression que le niveau de vie est quand même assez élevé et c'est pas des gens plus aimables que les autres. C'est vrai qu'au départ j'avais cette idée là et maintenant je suis plus sûre de l'avoir autant… parce qu'il y a les logements sociaux et puis parce que ça se mélange quoi. Je sais pas si tous les gens qui viennent profiter des espaces verts ici, j'imagine qu'ils habitent pas tous dans le quartier. Je sais pas quel pourcentage de population que je croise quand je vais me balader habite dans le quartier ou pas, ça j'ai du mal à le voir parce qu'il y a beaucoup de gens qui viennent visiter, qui viennent voir comment ça se passe, qui viennent voir ce que ça donne la naissance et la construction d'un quartier de A à Z. Mais en tous cas je trouve que ça a l'air assez mélangé, enfin mélangé, ouais un niveau social qui est plus élevé que quand on va à la Part-Dieu où là vraiment c'est complètement mélangé mais bon…

MA : *A propos de ces visites, ici c'est un peu une vitrine…*

Ouais, c'est la curiosité, c'est un peu le musée.

MA : *C'est comment vivre dans une curiosité ?*

C'est marrant ! Moi je trouve ça marrant parce que du coup j'entends des commentaires à droite à gauche, « ça c'est moche », « quelle horreur ! », « ceci, cela », sur des détails en plus souvent, chacun y va de son petit avis, je trouve ça assez drôle. C'est pas désagréable, de temps en temps il y a des personnes qui viennent me demander un peu mon avis. Je trouve ça marrant mais je pense qu'au bout d'un moment ça va se tasser. On entend beaucoup de « oui, ça dans 10 ans, dans 15 ans, ce sera tout pourri, tout moche », comment ça va vieillir c'est une des grandes questions. Mais après moi je trouve ça marrant, c'est pas dérangeant… C'est vraiment la balade du dimanche où les gens sont là, regardent, ils sont en famille, en couple, chacun y va de son commentaire personnel, voilà c'est le musée. Les gens se posent des questions, comment ça va évoluer, et puis voilà ils aiment bien donner leur avis « le bleu est mieux, le vert est mieux, regarde ça ! ».

MA : *Vous pensez quoi de l'architecture vous ?*

Et bien je trouve ça… Honnêtement il y a des immeuble que je trouve pas très beaux et d'autres que je trouve très beaux. J'aime beaucoup quand on arrive sur ce qu'ils appellent la darse, alors pourquoi darse ? c'est un mot que je connaissais pas. Mais quand on se promène là le long, j'aime beaucoup la ligne que ça fait les immeubles qui sont de l'autre côté. Après oui il y a des choses que je trouve très jolies, j'aime beaucoup ces immeubles béton bois là, je les trouve très beaux notamment quand on est dans le jardin, il ont plus de fenêtres côté jardin et je trouve ça fort joli. Ca dépend, après je suis mitigée, il y a des immeubles qui me plaisent plus que d'autres. Par contre en ce qui concerne la conception à l'intérieur il y a quand même des lubies d'architecte. Ces fenêtres là par exemple, on a ce qu'ils appellent des vantelles, encore un nouveau mot [rires], franchement je pense que ça isole, ça a un rendement bien appréciable en hiver, mais c'est dégueu. Mon propriétaire a demandé à ce que ce soit nettoyé après livraison de l'immeuble et ça a jamais été fait… Et je pense que ça a été le seul propriétaire à avoir demandé ça ou en tous cas à l'avoir obtenu et ils sont venus nettoyer, ils ont mis une journée entière pour nettoyer toutes les vantelles parce qu'elles étaient noires, toutes pleines de boue, poussiéreuses… un peu comme là mais en pire, comme celle qui était tout en haut, ils n'ont pas pu la nettoyer celle-là. Donc on imagine ce que ça peut donner quand ce n'est jamais nettoyé… et honnêtement quand j'ai vu le boulot… ils ont passé toute une journée entière pour toutes les nettoyer et ils ont du déboulonner les trucs et tout, au départ de je m'étais dit « ils vont nettoyer, je mettrai un coup de chiffon de temps en temps », honnêtement non, je ne vais jamais nettoyer ça, j'ai vu comment c'est inaccessible, y a pas moyen que moi je risque ma vie pour nettoyer ce truc là, surtout que j'ai pas de matos et que je suis pas professionnelle. Donc ça pour moi c'est de la lubie d'architecte. Y a quand même trois immeubles qui sont fait comme ça avec toutes les fenêtres salle, alors heureusement que ça coulisse, sauf celle-ci qui ne coulisse pas, elle est fixe, donc moi j'ai pris le parti de toutes les, rabattre sur les mur pour pas les avoir devant moi parce que ça bouffe la lumière un truc de fou, et puis ça fait crade quoi, donc ça pour moi c'est de la lubie d'architecte… Et puis y a le fait, on ne sait pas pourquoi, toutes les boîtes-aux-lettres sont au premier étage et pas au rez-de-chaussée, donc ça veut dire que les gens arrivent au rez-de-chaussée, prennent l'ascenseur, s'arrêtent au premier, vont chercher leur courrier, et repartent avec l'ascenseur pour aller à leur étage, donc on est tous à chaque

fois en train de bloquer l'ascenseur pour aller prendre notre courrier. Du coup on plaisante entre nous avec ça mais c'est pas des plus pratique. Les livreurs se perdent complètement, parce que par exemple si je donne la lettre, mon bâtiment est sensé être le bâtiment C et c'est le bâtiment Acacia donc il y a deux noms de bâtiment, donc il y a une lettre et le nom du bâtiment qui ne commence pas par la même lettre sinon ce serait trop simple… Les numéros rentrés dans les digicodes correspondent pas aux numéros des appartements ni à ceux des immeubles comme vous avez pu en faire l'expérience… Y a plein de choses comme ça, faut pas trop chercher. Et c'est vrai que certaines fois j'ai vu des livreurs arriver en disant « mais ça fait 10 minutes, un quart d'heure que je vous cherche partout » et pourtant j'essaie de mettre un maximum d'informations donc y a deux qui connaissent qui se repèrent et ceux qu'ont pas l'habitude de livrer qui n'arrivent jamais…

MA : *Je voudrais revenir sur ce que vous disiez tout à l'heure à propos de l'aseptisation, que pensez-vous du caractère fermé des espaces, des caméras…*

Alors les caméras moi c'est un truc auquel je fais pas du tout attention. Honnêtement je qu'il y en a partout mais je sais pas où. Par contre effectivement le parc est fermé la nuit… Ouais, moi ça m'a pas marqué ou choqué plus que ça. Si que le parc soit fermé, au début je me disais que c'était con quoi, après je comprends aussi qu'avec un souci de tranquillité parce que malheureusement il peut vite y avoir des abus et la nuit c'est pas top. Ceci dit je ne suis pas sûre que ce soit utile effectivement parce que des abus… ici il y a une énorme terrasse, sur l'immeuble qui est là la terrasse est énorme et là ils font des bringues en été, un moment je me demandais si c'était pas une association, et voilà en été on peut pas vivre les fenêtres fermées parce que la chaleur est vraiment étouffante et honnêtement que le parc soit fermée où que le mec fasse des bringues sur son balcon au niveau de l'incivilité c'est la même chose. Que ce soit des mecs qui boivent leurs bières toute la nuit ici ou des groupes qui fassent leur truc jusqu'à trois heures ou le voisin qui fait la bringue sur son balcon parce qu'il a un balcon de ouf, c'est pareil. Là ouais du coup c'est vrai que ça fait un espace semi-public, c'est un peu à mi-chemin entre le jardin résidentiel vraiment qui fait partie de sa résidence propre et qui est accessible qu'aux résidents et de l'espace public… On est un peu entre les deux. Moi ça me donne plus l'impression d'un pacr résidentiel… mais après c'est un parti pris quoi. Je sais pas si ça changerait grand-chose s'il était ouvert toute la nuit. Ceci dit il y a des mecs qui enjambent le truc, c'est pas très difficile [rires] mais bon moi je le fais pas parce qu'avec ma fille… mais franchement je pense que quelques années plus tôt ça m'aurait pas posé de problèmes. Et quand je les vois passer, enjamber, je vais pas leur jeter des pierres. Je trouve ça bien même, je trouve ça bien que les gens soient pas strictement obéissants et qu'ils s'approprient les choses, c'est important.

MA : *Comment vous décririez l'ambiance du quartier ?*

Je dirais pépère encore, un petit quartier tranquille. Voilà, c'est tranquille, chacun est bien chez soi, c'est un peu ça « on est bien chez nous » [ton ironique] [rires]. Non mais c'est agréable, moi je suis contente aussi, je suis bien chez moi, c'est vrai hein, je suis bien chez moi. Et en même temps ça me fait sourire parce qu'il faut que ce soit propre, faut que ce soit beau [ton ironique].

MA : *Et comment vous décrivez l'endroit, où habitez vous ?*

Moi je dis « dans le nouveau quartier hype de Lyon ». Hype parce que c'est l'image qu'on lui a donné, quand ils ont conçu le truc honnêtement c'était ça. Là, le centre commercial vient d'ouvrir, moi j'appelle ça un centre commercial, eux ils appellent ça « le pôle de commerces et de loisirs de la Confluence », ce n'est pas un centre c'est un pôle, attention ! Ca ça me fait assez rire. Et puis je sais pas si vous avez vu toute la communication, tout le marketing du centre commercial, enfin du pôle. En fait ils ont pris un bleu nuit, assez lumineux, et c'est sensé être un centre quatre étoiles donc ils ont mis quatre étoiles et donc à chaque fois c'est… par exemple une sorte de cup-cake avec une cerise bleue dessus, une sonnette de comptoir des hôtels de standing, ça se veut le shopping quatre étoiles et c'est défini comme ça dans leur pub. Et honnêtement le centre commercial dans le projet il a une grosse grosse grosse importance, il a une grosse place, et de toute façon dès le départ c'est l'image qu'ils ont voulu donner au projet, c'est un super quartier, hyper beau, etcetera. Donc moi je le définis comme ça mais souvent en déconnant un peu, je vis dans le quartier hype de Lyon, pour ceux qui sont un peu au courant qu'il y a le projet. Pour ceux qui sont pas du tout au courant, qui connaissent pas du tout Lyon je leur explique que je suis vers la gare Perrache dans un nouveau quartier en construction.

MA : *Ce côté hype, comme vous dîtes, était déjà présent avant le commerce, la pizza à emporter concept…*

Oui ça j'ai halluciné quand j'ai vu les prix. C'est pas la pizzeria que je trouve la plus fragrante comme exemple mais effectivement… Moi c'est le bar chic là, qui se dit chic, le Purple, typiquement moi j'aime pas du tout ce genre d'endroits et on en trouve beaucoup beaucoup à Lyon, où de tous ces lieux, restaus, bars, boîtes, qui se veulent hyper chic, qui se veulent… oui, chic, puisqu'eux même le disent, c'est défini comme ça sur la devanture, ou de luxe, ou voilà des trucs pour une clientèle choisie on va dire. Et je trouve qu'au final c'est souvent clinquant quoi, hyper m'as-tu-vu et tape à l'œil, ils jouent toujours sur des tons comme ça un peu violet, des trucs qui brillent, cette espèce de mode qu'on a vu en déco et qui est restée à Lyon, je ne sais pas pourquoi, c'est vachement resté… le baroque chic là, noir, que j'aime pas du tout… très m'as-tu-vu, très clinquant comme ça. Ca pour moi à Lyon il y en a beaucoup des endroits comme ça et je pense qu'il y a beaucoup de Lyonnais qui ne se retrouvent pas là-dedans… Alors je ne sais pas pourquoi, je pense qu'il y a toute une population lyonnaise qui se retrouve là-dedans mais une autre pas du tout. Après par contre il y a aussi les restaurants qui sont vers la Surcrière, où là c'est assez cher, enfin c'est quand même un budget quoi, Le Bec ou DoMo et à côté y a le Docks 40 où je suis jamais trop allé. Donc là c'est un budget, c'est difficile de manger pour moins de 30 euros ou alors bon ça veut dire qu'on prend rien mais par contre c'est des vrais restaurants de qualité, donc là ça me gène pas du tout parce qu'au contraire c'est même plus créé dans une volonté de démocratiser la cuisine gastronomique donc du coup on est pas dans le vrai gastronomique mais Le Bec c'est quand même un grand cuisinier de Lyon et il ouvre une carte à des prix quand même accessible par rapport aux plats qu'il propose qui sont vraiment excellent quoi. Donc là ça me gêne pas parce que c'est le parti pris d'un restaurant… Je sais pas si ça marche ou pas mais chaque fois que j'y suis allée, franchement, honnêtement, je ne suis pas très riche mais j'aime bien y aller, une fois de temps en temps c'est vraiment se faire plaisir en allant au restaurant et manger bien sans forcément se ruiner… un peu comme Bocuse a fait avec les brasseries. Mais par contre ouais, après… De toute façon les commerces qui ont ouvert aurpsèd es résidences ça a pas vraiment pris, alors est-ce que ça va venir avec le centre commercial ? Est-ce que les gens ont attendu que le centre commercial

ouvre pour pouvoir investir ? Moi j'étais hyper contente de voir apparaître une boulangerie parce que franchement c'est ça aussi : tout est desservi par le cours Charlemagne et le cours Charlemagne ne fait pas envie, il est assez glauque. En fait c'est assez bizarre ce quartier parce que du coup vous avez un espaèce de quartier comme ça qui se veut grand standing, hyper agréable, luxueux un peu, mais pour y accéder on est obligé de passer par des endroits qui sont vraiment pas chouette quoi, comme Perrache ou comme le cours Charlemagne. Ce cours Charlemagne il lui faudrait pas grand-chose pour être agréable mais je sais pas, moi je le trouve super triste. Après franchement au niveau des commerçants… y a un sushi qui a ouvert juste en bas il est pas excessivement cher d'ailleurs, la boulangerie c'est des prix de boulangerie, c'est standard. Effectivement la pizza à la coupe, j'avais regardé leur carte, ils affichent leurs prix au kilo du coup on comprend pas trop combien on paye. Il y a un glacier à côté, j'y suis allée une fois j'ai pas du tout été convaincue parce que pareil y a une volonté de faire un peu cher et c'est un peu à côté de la plaque, les glaces qui sont sensées être artisanales sont pas géniales. Donc pour l'instant pas vraiment convaincue par les commerces à part la boulangerie et le sushi.

MA : Est-ce que globalement le quartier semble réussi ?

Je pense que c'est encore un peu tôt pour le dire. Honnêtement ce sera difficile à dire avant 10 ou 15 ans parce qu'il faut voir sur le long terme. Pour l'instant je trouve qu'il devient de plus en plus agréable à vivre, déjà c'est bien. Au début j'étais réticente en aménageant ici, maintenant c'est vrai que je me sens bien, j'y resterai pas longtemps parce que le loyer est trop cher mais si je pouvais trouver dans le même quartier je serais contente. Je serais contente mais je serais contente parce que j'ai ma fille et parce que je pense que c'est un quartier qui est très bien pour les enfants, par contre je pense que je chercherais ailleurs, plus facilement en tous cas. Je peux pas affirmer à 100% que si j'étais seule je chercherais ailleurs mais si je pense… Mais là comme j'ai ma fille, ici c'est tranquille, c'est vrai qu'on est à l'abri un peu de l'agitation qu'il peut y avoir en plein centre-ville ou sur les grosses artères, maintenant c'est vrai qu'il y a des commerces qui commencent à, s'installer donc ça c'est cool, y a quand même pas mal de choses, notamment le Carrefour. Rien que le Carrefour je suis contente, parce que bon Lidl c'est limité quand même, y a pas tout à Lidl quoi. Non je pense qu'il devient de plus en plus agréable, après est-ce qu'il est réussi ? ouais je pense pour l'instant. Après j'aurais voulu qu'ils construisent une piscine parce qu'il y a pas beaucoup de piscines à Lyon, tout ce qui est sportif… si il y a des petits parcours sportifs sur les berges mais ici il y a vraiment pas beaucoup de piscines, les deux principales c'est celle de la Croix-Rousse et la grande piscine du Rhône mais la grande piscine du Rhône jusqu'à maintenant elle était ouverte qu'en été donc du coup ça limite vachement… et je me suis dit qu'ici il y avait quand même de l'espace, il y a des choses à faire. Ils ont utilisé beaucoup d'espace pour faire la darse mais ça sert à rien, honnêtement un port de plaisance ? [rires] Ca sert à quoi ? Franchement qu'est-ce qu'on s'en fout de pouvoir mettre son bateau ici ? Est-ce que ça a vraiment une utilité ? Est-ce que la plus grande partie du public qui vient à Lyon ce sont des gens qui viennent en bateau ? [rires] Après peut-être que ça va servir plus avec la navette qu'ils vont mettre en place. Là je pense que ça va être agréable, je vais essayer de la prendre, voir si d'un point de vue pratique avec la poussette, mais si je peux la prendre avec elle, honnêtement plutôt que de passer sous Perrache. Et il y a un petit côté folklorique qui est assez marrant finalement, moi je le prends à la rigolade, après est-ce que réellement ? Je pense qu'il y a un côte m'as-tu-vu mais est-ce que c'est réellement ? Faut voir… J'ai pas l'impression que ce soit non plus un quartier « wouahou

je suis trop contente d'être là », enfin moi c'est pas le sentiment que j'ai, je suis bien contente d'être ici, mais eux ils le vendent comme le truc un peu « Le quartier trop bien, qui déchire tout ». C'est agréable mais comme tout endroit ça a ses avantages et ses inconvénients. Je me sens pas particulièrement mieux ici que sur les pentes de la Croix-Rousse où les pentes de la Croix-Rousse c'était un quartier qui était classé en zone prioriatire d'urbanisation… franchement je me sens pas forcément mieux ici. Ca correspond mieux à mon mode de vie actuel parce que j'ai ma fille et je vis forcément différemment, je recherche plus les mêmes choses. Mais si je dois comparer les deux, y en a pas un que je trouverais mieux que l'autre en qualitatif ou quantitatif, voilà y a pas de… Un quartier qui est sensé être supérieur parce que finalement c'est un peu comme ça qu'ils le présente, non ils est pas supérieur à un autre . Un quartier ça reste un quartier, l'important c'est qu'on s'y sente bien et que ça corresponde au mode de vie qu'on a envie d'avoir… après…

MA : *Y-a-il des choses qui vont surpris ici, des choses un peu étonnantes ?*

Il y a dû en avoir. En y repensant c'est vrai que j'étais surprise de voir que là ça fermait le soir. Forcément, je sais pas, c'est des petites choses, là je vois pas…

MA : *Et vous connaissez les ambitions à l'origine du quartier ?*

Pas plus que ça. A part un quartier qui se veut écologique, je sais pas… Le quartier de manière générale, forcément il a une connotation, ça intrigue les Lyonnais donc on en entend un parler, sans forcément se pencher sur le projet. Je vais comparer ça aux élections présidentielles, sans forcément s'y intéresser on est obligé, on attend forcément des choses et on a forcément un ressenti par rapport à ça parce qu'on ne peut pas y échapper. Là c'est un peu pareil quoi, moi je me suis pas forcément penchée sur le truc, je suis pas particulièrement allée voir ce qu'ils avaient prévu, etcetera, mais on a forcément un ressenti parce que c'est quand même un quartier énorme dans une ville et forcément tout le monde en parle. Donc je dis ça avec les a priori que j'avais, des impressions de ce qu'on voit à droite à gauche, après je serais pas exactement donner des faits qui font que… Si sur le centre commercial effectivement ils ont vraiment basé toute leur communication sur le fait que c'est un truc de luxe quoi, enfin toute la communication sur le centre commercial de luxe. Et voilà, le quartier j'aurais moins d'exemples précis. Si y a un truc qui me surprend un peu, enfin c'est pas vraiment un truc qui me surprend, c'est le musée des Confluences. Pourquoi ? Quelle utilité ? Et franchement d'un point de vue architecturale, ce que j'ai pu en voir, c'est pareil je me suis pas vraiment penchée sur le truc, j'ai pas potassé, j'avais pas que ça à faire ces derniers temps, c'est un peu dommage d'ailleurs parce que ça serait intéressant, mais voilà gros point d'interrogation, ça a pas l'ai très beau honnêtement, ça a l'air plutôt étrange, je pense que ça doit coûter une blinde au citoyens. Enfin globalement sur la ville de Lyon on est en train de financer des trucs, franchement sur certaines choses je vois pas l'utilité, après ça a pas forcément lieu dans ce quartier…

MA : *Par exemple ?*

Peut-être que je me trompe mais le tunnel qu'ils sont en train de creuser à côté du tunnel de la Croix-Rousse, un tunnel piéton vélo mode de transports doux qu'ils sont en train de creuser à côté du tunnel de la Croix-Rousse, très très très dubitative quoi. Après je peux me tromper. Là ils veulent refaire tous les quais de Saône, c'est très bien ce qu'il a fait sur les quais du Rhône

Gérard Colomb, le projet sur les quais du Rhône, mais est-ce qu'on a besoin de faire la même chose sur les quais de Saône, je suis pas sûre, déjà ils sont pas orientés soleil donc c'est vachement moins fréquenté et puis voilà moi je les trouve bien les quais de Saône. Après oui, ce sera sans doute plus agréable après avoir fait quelque chose mais bon on ne peut pas mettre toute la ville en chantier. Je sais que Lyon est une ville riche mais enfin bon… C'est un peu ça qui me vient, je parlais de la voiture tout à l'heure, j'ai pas trop réussi à l'exprimer mais Lyon se veut une ville riche et parfois j'ai un peu l'impression qu'on pousse… Honnêtement maintenant pour vivre à Lyon faut vraiment avoir de la thune, en fait on essaye un peu de pousser tous les gens qu'on pas de thunes dehors. Donc effectivement, à part les logements sociaux parce que je sais que c'est une ville qui est très attentive au quota de logements sociaux, enfin qui fait attention de mettre des logements sociaux un peu dans tous ses quartier, qui fait attention à ça. Ok mais il suffit pas… enfin y a pas que les logements sociaux pour faire en sorte qu'il y ait une mixité sociale, il faut permettre aux gens qui sont d'un niveau social inférieur on va dire, d'avoir accès, enfin c'est pas juste d'avoir un logement, vivre dans un quartier ça se limite pas à ça. C'est un peu simpliste, c'est un on se dédouane du problème « non, regardez on est une ville »… Enfin je vois pas trop où est l'aspect social de la mairie actuelle. Du coup j'ai l'impression qu'ils se disent de gauche je ne sais pas trop pourquoi, c'est un peu un faux maire de gauche qu'on a. Du coup, j'ai l'impression qu'ils se dédouanent de ça en disant « non on peut pas nous reprocher de pas être axé sur le social puisqu'on construit des logements sociaux », c'est un peu facile je pense. Après le fait de se limiter à un pourcentage de logements sociaux, ça veut dire que c'est pas une priorité pour eux s'ils se penchent pas sur la question. Moi je le vois un peu comme ça. J'ai l'impression que c'est pas une priorité sur la ville. Du coup je trouve que c'est dommage parce que ça devient une ville un peu élitiste.

MA : *Je change de sujet mais est-ce que venir vivre ici a changé un certain nombre de pratiques quotidiennes pour vous ?*

Bah je mets vachement plus de temps pour faire quoi que ce soit, parce que voilà les transports franchement… Moi je peux pas prendre mon vélo donc je suis obligée d'être soit à pied soit en voiture parce que j'ai un enfant en bas âge, donc je peux pas prendre mon vélo ou ma trotinette pour être en deux coups de pédales au centre-ville donc dès que je dois me déplacer, dès que j'ai un rendez-vous ça me prend beaucoup de temps.

MA : *Vous prenez beaucoup la voiture ?*

Non, je prends la voiture que pour sortir de la ville, ce qui n'arrive pas très souvent. Je la prenais pour aller faire les courses à Carrefour Ecully, maintenant peut-être que je vais y aller de temps en temps mais ce sera moins nécessaire. Mais du coup, ce qui est un peu… je vais peut-être devoir la prendre pour aller à deux pas à côté juste pour une question de charge, parce que faire le plein de couches, des choses comme ça qui sont encombrantes, je me dis que c'est un peu con d'aller faire ses courses en bagnole quand on a juste cinq cent mètres à faire mais du coup je vais peut-être la prendre à cause de ça. Sinon, qu'est-ce que ça a changé ? J'ai eu un toit sur la tête donc j'étais contente et puis ça a vachement changé le confort, j'apprécie vraiment l'hiver d'avoir un chauffage au sol, ça c'est hyper bien, c'est vraiment confortable… C'est du confort quoi mais c'est hyper agréable, de pas avoir des convecteurs, de mettre les meubles où je veux parce que je suis pas bloquée par un convecteur à droite à gauche, que ce

soit bien isolé à la fois phoniquement et thermiquement, ça c'est agréable. L'accès à la verdure aussi, vraiment… l'ouverture, sans forcément parler de la verdure, aller sur la Saône poiur l'ouverture quoi, y a pas l'horizon bouché, quand on regarde en face la colline est verte, y a pas beaucoup de constructions, d'avoir un horizon qui est pas bouché c'est autre chose. C'est vraiment agréable, en été quand on va jusqu'à la Sucrière, en plein été on a une impression de bord de mer, on sait bien que c'est pas la mer mais voilà on se promène un peu comme si on était sur la côte. Il y a un côté un peu comme ça qui fait du bien. Pouvoir boire un verre en terrasse en face de la Saône, comme ça tranquille, c'est agréable.
MA : *Et en ce qui concerne l'écologie ?*

Alors, tri des déchets, moi je suis assez étonnée, parce qu'en fait j'en ai parlé à mon proprio il y a pas longtemps, en fait nos poubelles vertes, donc les poubelles de tri, sont tout le temps saturées, elles sont blindées quoi, honnêtement deux fois sur trois quand je m'y rends je peux pas mettre mes trucs, mes déchets que j'ai soigneusement triés je ne peux pas les mettre dans les poubelles vertes parce que la plupart du temps elles sont blindées. Donc je comprends pas, d'un côté hyper positif parce que je me rends compte que les gens font vraiment le tri et que c'est vraiment rentré dans les mentalités et tout, en tous cas pour la population de mon immeuble, donc ça je trouve ça vachement bien, mais quand j'ai dit au proprio « voilà, est-ce qu'il serait possible d'avoir plus de poubelles et de faire remonter l'information », il m'a répondu « non, c'est le Grand Lyon qui gère ça et il y a un quota par habitants » et là j'ai fait « ah ouais, des poubelles normales on a une ou deux de vides et les vertes elles sont tout le temps blindées donc pourquoi le Grand Lyon fait pas évoluer le truc ? », la population évolue mais le Grand Lyon évolue pas donc je trouve ça un peu dommage… après j'imagine que ça doit être difficile, ils peuvent pas faire en fonction de chaque immeuble quoi, il y a des endroits ou forcément les gens font moins de tri que d'autres, en tous cas ici les gens trient beaucoup apparemment, soit c'est juste qu'à la base ils ont pas prévu assez de poubelles pour tout le monde parce qu'on est quand même du coup dans tout l'ensemble on doit être à peu près 300 là dans les trois immeubles, je sais pas exactement. Et voilà, je constate que j'ai jamais de problèmes pour mettre des déchets dans les poubelles grises qui sont pas des poubelles de tri, franchement en général y en au moins qui est grise et les vertes y a jamais de place donc bon, un peu dommage quoi… Par contre vachement bien qu'ils aient mis des bennes à verre enterrées, c'est chouette, c'est quand même plus agréable visuellement et c'est plus discret.

MA : *J'ai une dernière question à vous poser avant la visite : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Mon quartier idéal dans mon imaginaire ? Alors… Mon quartier idéal je pense que ce serait un mélange de tous ceux que j'ai eu presque. Enfin non, mon quartier idéal, si je pars d'ici, enfin si je prends celui-là comme base, je voudrais que mon quartier soit plus vivant que celui-là, après la tranquillité, la verdure, le confort, très bien, je garde ça, et plus vivant, plus vivant quoi. Franchement à Lyon et notamment particulièrement ce quartier là, pas assez de bars, pas assez d'endroits d'échange quoi, c'est un peu trop tranquille, y a pas assez d'échanges, pas assez d'endroits… mais d'échange dans le sens « qui bouillonne aussi », d'endroits où on se sent vivre, où on peut danser, où on peut boire parce que ça fait partie de notre culture après tout même si l'alcool est à bannir de plus en plus dans notre société, fumer, moi je trouvais très bien… enfin j'apprécie maintenant qu'on puisse plus fumer dans les bars parce que j'ai jamais été fumeur, mais j'ai toujours trouvé dommage cette interdiction parce que pour moi fumer ça fait partie de tout ça, d'un échange… c'est sûr que c'est plus sain comme ça mais ça fait d'une

ambiance, de la vie quoi. Donc voilà je trouve ça un peu dommage. D'une manière générale je trouve que Lyon c'est une ville qui ne vit pas assez, qui est trop complexée. Et ce quartier aussi, pour l'instant il vit mais il vit pépère quoi, chacun dans son coin. Moi je rêve qu'il y ait plus d'échanges, de mixité, de diversité. Alors je sais pas par quoi ça se traduit mais je pense beaucoup avec les bars, les restaus, voilà des restaus tout public, des petits bistrots, des brasseries, des grands trucs plus chics… un peu tout quoi. C'est pas assez mélangé. Y a un peu ça, y a un peu on se protège, on se surprotège, on se protège on sait même plus de quoi. Et puis le fait de tout avoir à portée de main… c'est l'exemple de l'aire de jeu, moi je trouve ça nulle quoi, laissez les enfants s'exprimer dans la terre, faire des roulades, je sais pas moi… C'est des trucs tous cons mais nous on était trop contents de faire des roulades dans l'herbe… ouais c'est un peu dommage mais bon. Toujours tout apporter sur un plateau ça stimule pas la créativité et l'imagination ou les risques qui vont avec.

Visite

Lieu	**t0+**	
Hall de l'immeuble	11 :48	Alors moi je suis obligée de prend là du coup avec la poussette. La porte est très lourde et je trouve ça très désagréable parce que moi notamment avec la poussette je rame quand je veux rentrer chez moi ou sortir d'ailleurs. Ca [la rampe d'accès] je trouve pas ça hyper bien construit aussi, de devoir faire tout le tour quand je veux aller de l'autre côté quoi. Ce qui est bien c'est que quand je suis en roller ça va.
Rue Casimir Perrier	12 :53	On peut passer là, moi j'aime bien faire le tour du petit truc, de la petite marre aux canards. Et du coup c'est joli parce que comme il a plu tout ressort bien vert. Ca par exemple c'est agréable, les gens déjeunent et tout et dans l'herbe on peut faire des pique-niques. MA : C'est un espace qui est occupé ? Là beaucoup oui, moins sur les marches mais les gens viennent nourrir un peu les canards, c'est plus des gens qui viennent manger pendant leur pause déjeuner. Mais par contre là sur l'herbe y a tous les gens qui viennent promener leur chien, ceux qui viennent se faire dorer la pilule, qui viennent jouer au foot en famille ou entre ami, pas trop de musiciens, pas vu trop de musiciens pour l'instant. L'autre fois j'avais vu une jeune fille qui fait une bibliothèque itinérante. Faire ça c'est chouette parce qu'il y a quand même beaucoup d'enfants dans le quartier, des gens avec des enfants, et du coup c'était sympa. Moi j'ai pas écouté et je sais pas comment ça se passe exactement mais elle a un petit tricycle, enfin une petite remorque derrière son vélo et elle lit des histoires.
Quai Rambaud	14 :44	Donc voilà, ça c'est les trois immeubles qui sont conçus comme le mien, les trois immeubles les uns derrière les autres.

		[Nous croisons une personne qui nous demande où se situe le 43, quai Rambaud] Je ne sais pas. C'est là le quai Rambaud mais les numéros… Attendez, je vais regardez sur l'iPhone ça nous dira le numéro. [le reste de la conversation est inaudible, les ondes du téléphone brouillant l'enregistrement] Aucun résultat trouvé, voilà, je suis désolée, je ne sais pas du tout. Peut-être demander là, c'est un accastillage… Donc ces bâtiments de l'extérieur je les trouve assez moches, ceux-là, ceux qui correspondent au mien, qui sont construits sur le même modèle. Après je sais que j'avais discuté chez un voisin qui a une terrasse qui fait tout le tour comme ça, c'est assez agréable. Le mien de l'intérieur je le trouve assez agréable par contre de l'extérieur je trouve que c'est pas une grande réussite et puis il y a ces vantelles qui font pas très propres. De loin, ça se voit pas trop mais quand on ça sous les yeux. Par contre j'aime beaucoup ceux qui ont les garde-corps noirs, les beige et noir là, je les trouve jolis. J'aime bien parce qu'ils sont assez destructurés, ils ont pas un modèle de fabrication très… y a une variété et ça je trouve ça chouette, agréable. J'aime bien ce jardin, ce grand jardin vert, en plus ils ont mis pas mal de peupliers dedans, je trouve ça joli. Les immeubles qui sont en face par contre, qu'on voit pas trop, mais le grand immeuble doré, tout le grand ensemble d'immeubles dorés, je pense que du coup on passera tout à l'heure, je le trouve assez moche. C'est ça que je comprends pas trop parce que du coup ils ont fait des îlots d'immeubles variés, globalement variés et je comprends pas pourquoi derrière on a une espèce d'énorme truc massif comme ça… C'est un héron ! Alors moi j'aime beaucoup la capitainerie mais c'est parce que je suis fan du orange et ils ont fait une petite capitainerie comme ça qui fait un peu cabane de chantier et qui est très mignonne, qui se fond bien dans le décor. Ca [containers bleus de la ludothèque] je sais pas ce que c'est, ça devait être pour l'inauguration du pôle de commerces, je sais pas ce que c'est, habituellement c'est pas là. Toujours pareil, je suis dubitative sur le tout dernier, celui d'EDF GDF, le dernier qui fait une grosse mase grise, je comprends pas trop… mais sinon je trouve que ça fait joli. J'aime bien le fait qu'ils aient pas fait les mêmes immeubles partout. Par contre de l'autre côté, là-bas, ils sont beaucoup partis sur le modèle, j'ai l'impression, du plaquage métallique, pas toujours couleur alu, y en a qui sont couleur un peu cuivre et j'aime pas trop, je suis pas

		sûre effectivement pour le coup que ça vieillisse très bien et je trouve qu'ils en ont un peu usé et abusé mais faut voir, comme c'est pas fini de construire. Le bâtiment chromé aussi qu'on voit d'ici, ça fait pas effet miroir mais plus ça reflète la lumière mais ça la renvoie pas de façon direct donc ça va, du coup je trouve que ça illumine un peu, je trouve que c'est pas mal. Par contre parfois je vois souvent des flashs chez moi et je pense que c'est mles ouvriers qui travaillent sur le chantier d'à côté quand ils ouvrent et ferment les fenêtres donc je me dis que quand les gens vont aller sur leurs balcons à chaque fois ça va me renvoyer le soleil, ça me fera comme un flash. [nous traversons la darse] Bon voilà le centre commercial qui est pas très beau de l'extérieur. Par contre il est vraiment agréable quand on est dedans. Parce que l'espace est ouvert, y a juste le toit qui surplombe et qui protège mais déjà le toit est assez haut par rapport au sol quand on est à l'étage le plus haut. Et du coup je trouve ça très agréable qu'il soit pas fermé, qu'on soit pas complètement à l'intérieur. On se sent respirer, parce que je trouve insupportable, moi je vais jamais à la Part-Dieu, ce que je trouve insupportable dans les centres commerciaux c'est qu'on étouffe quoi. C'est un air artificiel quoi, à chaque fois en été ils mettent la clim à fond, l'hiver il fait hyper chaud, il y a pas de lumière naturelle… Donc ça je trouve ça vraiment bien, qu'ils aient gardé une ouverture, on est à l'intérieur qua quand on est dans chaque magasin donc. C'est plutôt bien conçu je trouve. Alors peut-être qu'en hiver on aura froid mais au moins on saura quel temps il fait dehors et… Alors là il reste encore beaucoup de choses à faire. Ce que j'aime beaucoup, là on le voit moins, on le voit mieux de l'autre côté, je trouve ça super beau. Elle est complètement intégrée, on entend pas les trains en plus donc bon après c'est pas une ligne très fréquentée mais… C'est surtout des trains de marchandises, y a quelques trains de voyageurs quand même mais c'est marrant parce qu'on voit le train qui passe au milieu des immeubles, j'aime bien. Ca je trouve qu'ils l'ont vraiment bien géré. Ca aussi c'est pas mal, les gens aiment bien ces espèces de gros galets. Les gamins jouent dessus, ils sautent, les adultes se prélassent. Bon bah là après c'est pas très intéressant… Si le quai est agréable avec les restaurants et tout. J'aime beaucoup le bâtiment orange, qui est assez étrange mais je l'aime beaucoup. Il est quand même

		étonnant c'est vrai mais moi je l'aime beaucoup, bon j'aime beaucoup le orange donc tout ce qui est orange en général ça me plait, c'est une couleur qui me parle, je sais pas pourquoi. J'aime bien ce bâtiment aussi [maison de la radio] et la voilà quand on s'installe en terrasse c'est génial. Et puis c'est bien d'avoir gardé la grue.
Entre le Progrès et Radio Espaces	26 :32	Alors là ce bâtiment là du Progrès, alors moi j'aime pas le Progrès… MA : *Le journal ou la bâtiment ?* Le journal ! Le bâtiment il est pas vilain mais bon je sais pas trop quoi en penser en fait. En fait je pense que je le trouverais peut-être très beau s'il était pas dans ce matériau mais là du coup ça allège… Il est très mastoc le bâtiment lui-même mais comme le matériau a l'air très aérien…
Quai Rambaud	27 :28	Par contre Eiffage j'aime pas. Alors la bôite, c'est Eiffage, c'est Eiffage… mais pas contre si je parle du bâtiment en l'occurrence, le bâtiment je le trouve pas très joli et pour le coup je pense qu'il va vite être un peu ringard pour ce qui est du look. Alors ils ont mis des panneaux solaires partout. Les panneaux solaires c'est sans doute très bien mais esthétiquement je trouve ça vraiment vilain. Donc c'est plus en travaux là [arrière du pôle de commerces] ils ont fini par faire les accès. Pendant très longtemps y avait quasiment personne sur ce chantier, je me disais « quand est-ce qu'il va ouvrir ce truc ? ». Alors l'arrière du bâtiment c'est quand même pas une grande réussite par contre, ça fait un peu fini à la va-vite quoi, ça fait un peu « bon on savait pas trop quoi faire derrière donc on a fait ça comme ça ». Ce que je comprends pas trop c'est ce… cet espèce de plexi.
Rue Paul Montrochet	29 :30	« Accès Confluence », je savais pas qu'on pouvait accéder par là par exemple… Du coup c'est pas très bien fait. il y a un accès piéton mais on sait pas trop par où on peut passer, parce qu'il y a pas de passage là, y a des bateaux pour les voitures mais pour les piétons on est un peu obligé de faire tout le tour. Donc y a quand même pas mal de choses à faire encore, hein !
Cours Charlemagne	30 :55	Alors, l'hôtel de Région je le trouve vilain comme tout, moche, moche, moche. De l'extérieur en tous cas, l'intérieur j'ai pas pu aller voir… Enfin je suis à peine rentrée, je me suis fait refoulée parce que j'étais en scooter aussi, pour pas marquer le sol… Sachant que mes roues sont transparentes en plus. Du coup on m'a pas laissé continuer mon chemin. Mais bon on m'avait parlé du grande verrière en me disant que l'intérieur était vraiment beau et le peu que j'en ai vu j'ai pas trouvé ça terrible. Je comprends pas

		cet espèce de bardage en bois, je sais pas si c'est du bois d'ailleurs, ça doit être du béton qui ressemble à du bois… je sais pas en quoi c'est mais ni la couleur ni l'aspect sont vraiment réussis quoi, c'est même vraiment plutôt moche au final. MA : *C'est venté souvent ici ?* C'est assez exposé au vent oui. C'est quand même un espace assez… c'est pas très construit malgré tout ce qui se met en place, et comme on est en plein entre le Rhône et la Saône, y a souvent du vent, pas autant que ça, mais en tous cas le vent circule pas mal… Après moi j'aime beaucoup tout le quai, bon on y est pas allé, mais quand on va vers la Sucrière, je trouve ça super agréable. Ce qui est un peu dommage c'est que c'est une promenade qui a une fin, on peut pas faire un tout, c'est on va jusqu'au bout et on revient, ça c'est un peu dommage…
Centre commercial	33 :45	Bon alors on va passer par le centre commercial. Alors le toit, le grand toit change de couleur la nuit, je sais pas exactement comment c'est fait mais ça fait des éclairages verts, bleus, ça change de couleur. Et il est assez sympa parce qu'il reste à échelle humaine, on est pas dans une immense centre commercial où on se perd où one ne sait pas où donner de la tête. Y a pas mal d'enseignes mais y en a pas trop non plus et c'est pas la surenchère de boutiques non plus, ça je trouve ça bien. Qu'on puisse faire son shopping et ses courses sans non plus se sentir agressé par la surexposition et la consommation abusive. Ils ont essayé de mettre un peu de verdure alors à voir… bon très rapidement quand même la verdure. Ce que me disait mon frère quand il habitait dans ce quartier, il disais « je comprend pas qu'on continue à construire des centres commerciaux et des quartiers résidentiels et qu'on mixe pas les deux » parce qu'il est bien connu que pour la sécurité de tout le monde… qu'il y a beaucoup plus de violence, enfin que le fait d'avoir des commerces en bas de résidence en pied de porte, ça génère un échange, une surveillance. Voilà on va pouvoir ressortir parce qu'un petit peu ça va mais pas trop.
Quai Arlès-Dufour	36 :36	Tout de suite quand on sort je trouve que la vue est très agréable par exemple, tout de suite on se sent apaisé. Voilà c'est tout cet ensemble là que je trouve vraiment vilain. Autant là on a une variété, même si là on a deux fois le même

		immeuble, il est pas construit de la même manière, c'est plus fin… et là on a une espèce de masse, une grosse arche massive, ils ont quand même varié les façades dans l'ensemble. Mais en plus elles sont moches quoi ! Alors le doré de loin il est pas mal mais de près il est vraiment pas beau et la dernière, on la voit pas, après le doré ça fait des pans gris en PVC avec interstices en bois et bon c'est pareil c'est pas très beau. La question qui revient un peu c'est la solidité de tout ça parce que celui dont je parlais en dernier je sais qu'il a été, je sais pas s'il a reçu une caillasse ou quoi en façade mais la façade a déjà ramassé, le PVC a déjà explosé, enfin explosé dans le sens cassé. Et sur les façades métalliques dont je parlais tout à l'heure, qu'on voit drrière, y en a qui a brûlé et ça a l'air d'avoir flambé comme une allumette donc bon c'est pas forcément rassurant, je sais pas trop… Ils en ont fait beaucoup beaucoup sur ce modèle là de l'autre côté et je pense pas que ce soit une grande réussite. Moi j'aime beaucoup le bleu, le bleu je le trouve vraiment beau. Celui-là il a un peu un côté chalet de montagne désuet que je trouve assez sympa [bâtiment en cuivre]. En fait il me fait assez envie parce que je me dis que le dernier étage avec l'immense baie vitrée on doit être pas mal là-haut. Mais du coup celui d'en dessous nest-ce qu'il a vraiment le soleil. Voilà le Vaporetto, ils ont vraiment appelé ça comme ça en plus, Vaporetto. Y a du monde en tous cas. Il va falloir que je teste ça. Bon alors le centre commercial… donc je suis très contente d'avoir mon centre commercial où je peux aller facilement et de pouvoir faire deux trois boutiques sans forcément… parce que du coup je mets quand même vingt minutes ou une demi-heure quand je veux aller en centre-ville mais alors quand je vois ça… D'un côté j'étais inquiète de la fréquentation en me disant « ohlala il va y avoir plein de monde » parce que je suis un peu… c'est pas que j'aime pas la foule mais bon j'aime bien me sentir respirer quand même. Et là, quand je vois ce qu'on a traversé en pleine semaine je me dis « wouh ». Faut voir, je me demande un peu comment ça va se passer. Parce que là y avait quand même beaucoup de monde alors qu'on est en pleine semaine. Alors voilà c'est le contraste entre l'envie d'être tranquille et la grande tranquillité, faut savoir… Parce qu'on est nous même plein de contradictions déjà.
Passerelle au dessus de la darse	42 :05	Allez on va passer là, je l'aime bien cette passerelle. D'accord donc maintenant la darse a une vraie utilité avec le Vaporetto parce que jusqu'à maintenant elle n'en avait pas. Enfin

		tout ça pour juste un Vaporetto, c'est beaucoup ! Moi j'aurais préféré avoir une piscine vraiment.
Quai Antoine Riboud	43 :10	Par contre je ne sais pas exactement ce qu'il va y avoir au marché de gros. MA : *Ils vont aussi faire un quartier mixte donc avec des logements du tertiaire et du commerce.* Alors voilà c'est tout cet esprit de décoration typiquement que j'aime pas du tout, d'ailleurs ils ont pas du avoir beaucoup de succès où je ne sais pas mais ils ont décidé de s'installer ailleurs. Voilà ca là… « Café chic ». Alors par contre dans les espèces de cours entre les immeubles là, j'ai l'impression que c'est plutôt des bureaux ou des cabinets, y a un osthéo et un médecin du sport, c'est pas mal parce qu'effectivement c'est quand même un espace assez fermé donc je vois pas trop comment un commerce pourrait envisager de s'installer là parce que bon y a quand même pas une visibilité de dingue. Alors tout ça moi j'aime pas du tout, tout ce gros. De l'intérieur c'est pas plus beau... Je sais pas, moi je suis juste allée à Pôle Emploi qui est installé là. La patinoire j'aime bien ce bâtiment. Avant je le trouvais plutôt moche et je ne sais pas si c'est que je m'y suis habituée ou si c'est que finalement je trouve qu'il va bien avec tout ce qu'ils ont construit autour mais je trouve finalement elle vieillit pas si mal cette patinoire. Par contre c'est quand même un peu dommage qu'ils refassent le marché de gros, parce que du coup ils se passaient des choses. Je ne sais pas depuis quand c'était plus un marché de gros mais du coup il y avait le salon de la mode vintage, y avait les nuits sonores. Du coup c'était devenu un lieu d'expression artistique, un lieu d'échange justement. Et là c'est un peu dommage.
Cours Charlemagne	48 :20	Du coup la question que je me pose, c'est ce cours Charlemagne, avec maintenant toute la Région qui est installé là, tous les commerces, est-ce qu'il va pas être un peu saturé quoi ? Parce qu'il y a quand même qu'une voie de chaque côté. C'est ça qui a peut-être pas été très bien étudié au départ. Le tram faut attendre 10 minutes à chaque fois qu'on veut le prendre, donc je veux bien ne pas toujours être pressée mais bon… Donc entre la Région, le centre commercial ça commence à faire beaucoup… tous les résidents qui n'étaient pas résidents avant.

		Voilà donc là on est sur le cours Charlemagne que je trouve pas très attirant. Et finalement il a quand même un gros rôle parce que tout le monde arrive de ce côté-là, on peut arriver par les quais de Saône ou par les quais du Rhône mais globalement c'est quand même la grosse artère qui dessert le quartier. Il est un peu vieillot quoi, et les commerces qui sont sur ce cours font pas très envie globalement. Y a une ou deux boulangeries qui sont pas mal, les autres sont pas bonnes, quelques banques, bon… Alors après ici ils sont en train de faire un pôle enfance, alors ça c'est pareil, qu'est-ce que ça va donner ? a voir, mais je trouve que l'idée est pas mal, faire tout un pôle autour de l'enfance. Je crois qu'il y aura une bibliothèque, un petit gymnase, une crèche, une école. La population est pas très vieille, la population qui s'est installée là mais avant la construction, enfin le réaménagement de la Confluence, quand c'était encore le quartier industriel, du coup ici, il me semble que ça se sont des logement sociaux aussi donc je pense que c'était assez mélangé, enfin assez mélangé d'un point de vue de l'âge de la population par contre je pense que c'est des gens qui sont pas d'un niveau social très élevé. C'est très populaire, je voulais pas vraiment parler du niveau social mais des revenus…
Rue Bayard	54 :25	Donc voilà y a quand même encore tout ce côté-là par lequel je passe beaucoup. Comme la plupart du temps j'arrive de Perrache, j'aime bien passer là parce qu'il y a un petit de verdure le long mais en même temps il y a tellement toujours plein de travaux que du coup c'est pas toujours très agréable de passer surtout en poussette parce que les trottoirs sont pas fait et que c'est un peu défoncé. Mais c'est vrai que j'ai hâte que cette partie là soit finie de construire, qu'on puisse circuler et d'avoir un quartier qui est l'air plus propre, y en a marre quand même des travaux. Moi ça va, ça fait qu'un an que je suis là mais… Apparemment là ce sera un immeuble où y aura que des bureaux, c'est ce que j'ai cru comprendre. Et après il y a encore toute cette zone là à construire. C'est quand même vraiment un chantier immense. Moi vu de ma fenêtre j'ai l'impression que ça touche à sa fin, que c'est bientôt fini et en fait pas du tout. Quand on voit encore tout ça plus tout le côté Rhône. Mais je trouve que c'est un bon projet à la base, après faut voir… en tous cas c'est bien, fallait oser quoi. Et puis du coup voilà c'est marrant, les gens viennent visiter le quartier comme… je pense que c'est un lieu d'étude. Je sais qu'il y a beaucoup de… dans mon entourage j'ai une amie qui avait fait son projet d'architecture, elle avait passé son examen sur ce projet là et bon bah ça fait un moment déjà maintenant donc ça

		fait un moment qu'à mon avis il y a pas d'étudiants en architecture ou en espace qui travaillent ici.
Allée Paul Scherrer	57 :47	Donc là aussi c'est de l'habitat social il me semble. On voit la différence au niveau des fenêtres quand même, les logements sociaux ont carrément moins de balcons et de fenêtres que les appartements qui donnent sur la darse. Y a pas des balcons de folie, parce que là y a carrément une petite forêt en haut de cet immeuble. Là je vais remonter sur le trottoir quand même. Celui là notamment je me suis longuement interrogée dessus en me disant « mais où et comment ils vont voir le jour les gens qui vont habiter là » mais je pense qu'à l'intérieur probablement qu'il va y avoir plus de fenêtres, j'espère pour eux, mais bon forcément l'intérieur il est limité parce qu'il y a d'autres immeubles devant donc je sais pas… parce que vraiment quand on passe par là où on est passé quand on arrive par derrière les fenêtres sont rikiki quoi. Après le stade marche super bien, il y a toujours du monde, là en l'occurrence il y a personne, ça c'est agréable. Bon c'est de la pelouse artificielle parce que « nature mais pas trop quand même, ça coûte un peu trop cher ». Je sais pas si c'est une question de coûts d'ailleurs mais probablement. C'est dommage que ce soit de la pelouse artificielle. Mais sinon c'est agréable parce qu'il y a toujours du monde dans ce stade et ça par contre je trouve que c'est un bruit qui est agréable. Entendre des gens qui jouent au foot, le dimanche il y a toujours des matchs, ça crée une ambiance dans le quartier, c'est assez sympa.
Rue Casimir Perrier	59 :57	Voilà, bon après… Ah, si on peut aller voir le petit jardin. Enfin le petit, pas si petit. C'est quand même agréable parce qu'à la limite je suis chez moi, j'ai juste à descendre, je prends une affaire ou deux, un livre, une boisson et c'est comme si j'avais mon jardin presque. Ca c'est vraiment un des points forts du quartier, c'est vraiment avoir de la verdure, tu descends de chez toi, tu peux te mettre au vert juste en descendant de chez toi tout en habitant en ville, ça je trouve que c'est quand même…
Parc entre les immeubles	1 :00 :49	Alors moi, je suis là… Non, là. Si, si si, je suis là, les trois fenêtres côte-à-côte au deuxième. L'autre jour j'ai regardé on était trois à avoir ouvert comme moi, après parfois si ça se trouve c'est pas lui qui a fermé, parfois quand il y a du vent comme ça il me les déplace… quand le vent du Nord souffle il déplacent les vantelles, ce qu'ils appellent les vantelles. Et c'est marrant parce que j'ai l'impression qu'il y a tout un vocabulaire qui est apparu avec ce quartier. Alors après est-ce qu'ils inventent des mots ou est-ce que c'est moi qui ne les connaissait pas ?

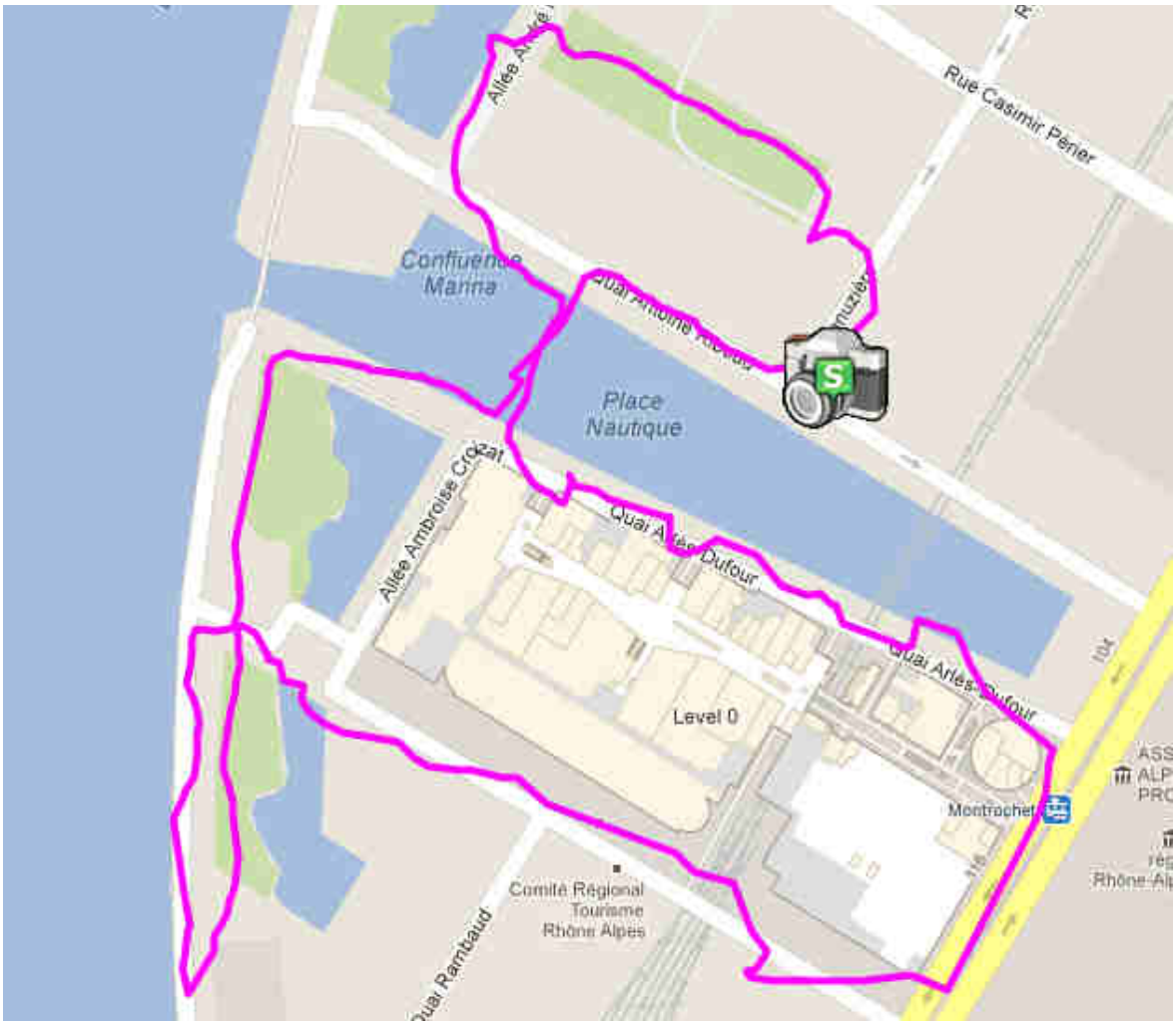
		Les gens se protègent clairement, chacun a mis sa petite palissade. C'est aussi entre autres pour ça que j'étais réticente pour l'aire d'enfants parce que je sais que là où il y a les paillasses il y avait des enfants qui jouaient cet été, ils devaient être juste deux ou trois enfants et je les entendais comme s'ils étaient chez moi. Ca faisait un bruit… alors bon c'est agréable, c'est des enfants qui jouent mais je me dis sur toute une aire de jeux, en permanence… Alors voilà le potager ! [ton ironique] Le potager quoi… je trouve ça quand même bien dommage, je trouve que c'est du coup dénaturer la nature, ne pas vraiment la respecter, la mettre en boîte. C'est vouloir soit disant avoir un esprit nature et au contraire la déposséder quoi, je trouve ça assez triste. Et je trouve vraiment dommage ce projet d'aire de jeux parce que je trouve que cette pelouse là, c'est tellement agréable de voir juste une grande étendue d'herbe bien foisonnante. Surtout quand les arbres vont commencer à prendre un peu d'ampleur. J'aime bien quand je me promène ici regarder chez les gens, chose qui ne se fait pas du tout mais j'aime bien essayer devoir comment les gens aménagent chez eux et comment ils vivent leur intérieur. La nuit on peut mieux voir. Là il y a beaucoup de choses qui ont l'air fermées, peut-être qu'ils ont profité du week-end de Pâques. Celui-ci il me fait penser, celui qui fait l'angle, le kaki, il me fait penser à un treilli militaire, il me fait penser à l'armée à chaque fois. J'aime bien par contre les murs en pierre là, des galets contenus juste dans des grillages, c'est pas mal parce que du coup ça crée un mur et le galet est bien mis en valeur, on voit le grillage bien sûr mais… Le mobilier urbain est assez joli aussi. Après voilà, les grilles un peu dommage quand même, ou au moins, même s'ils ferment, je trouve ça dommage d'avoir coupé comme ça, que les grilles s'ouvrent jusqu'au bout du parc, de chaque côté… Là c'est ouvert sans être ouvert. Et au niveau des accès c'est un peu merdique parce qu'il y a des marches là et des marches là et les pentes pour handicapés ou pour poussettes ou autres roues, y en a une là, celle qu'on a prise. Du coup je peux arriver du bon côté en poussette mais ceux qui habitent de l'autre côté faut qu'ils fassent tout le tour donc c'est un peu bizarre aussi qu'ils aient pas pensé à répartir parce que du coup moi je peux pas accéder du tout par ces côtés là, je peux pas accéder au parc, je dois faire tout le tour. Donc y a des choses comme ça où on se dit « bon au niveau de la conception, ils auraient pu réfléchir un peu plus ». Ca semble

		sans doute un détail quand on le dessine mais au quotidien c'est des détails qui peuvent vraiment prendre de l'ampleur. Mais en tous cas la vue qu'on a là est vraiment appréciable avec les vieux murs de forteresse, je sais pas ce que c'était en d'ailleurs. Je sais qu'à flan de colline il y avait le fort de Sainte-Foy donc là Sainte-Foy ça doit plus ou moins juste en face. C'est bizarre parce que ça monte en quinconce. Faudrait que je demande à mon grand-père, il habite Sainte-Foy et il s'intéresse à tout ça. Donc voilà la visite de mon quartier globalement, après c'est les lieux où je vais moi, il y a sans doute plein d'autres choses que je ne connais pas. Après je ne suis pas allée jusqu'à Perrache, la petite gare par laquelle j'aime passer [rires]. J'y passe vraiment que quand j'ai besoin mais c'est vraiment bien assez parce que c'est vrai qu'elle est pas agréable cette gare. C'est dommage parce je suis persuadée qu'il y aurait pas grand-chose à faire pour rendre les souterrain un peu plus propre quoi. Y aurait sans doute des odeurs, y aura toujours des odeurs je pense dans un endroit comme ça…

HL5

	Date : 11/04/2012
	« Statut habitant » : locataire social
	Investissement/loyer : 698€/mois
Climat de visite : Ensoleillé, frais, sec	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : décembre 2010
Durée de la visite : 37 min	**Appartement :** T4, 90m^2
Longueur du parcours : 2164 m	**Occupants :** 3
Durée de l'entretien : 1h18 min	**Profession :** sans emploi (formation de secrétaire)
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 43 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Hall de l'immeuble	1 :20	Les espaces que je fréquente c'est juste tout autour parce que je descends souvent avec ma fille, vu qu'elle a un vélo et une trottinette donc c'est vrai qu'on profite bien de l'espace des quais, des berges plus exactement. C'est nouveau, ça fait que 15 mois que je suis là, je suis arrivée en décembre 2010.
Rue Denuzière	2 :15	Ce qu'on peut faire c'est qu'on peut couper déjà le jardin. C'est ce qui fait le côté chic, c'est que d'un coup on a un espace vert et ça je trouve hyper agréable quand tu sors de chez toi, d'avoir, en ville hein, parce qu'il faut pas oublier qu'on est en ville, on est même limite dans le centre. J'habitais rue Mercière avant donc en plein centre-ville, quartier très bruyant, très festif, et quand je suis arrivée ça m'a choqué le calme. Il m'a fallu du temps pour m'habituer au silence. Et c'est à 15 minutes d'ici…
Parc entre les immeubles	3 :05	Donc voilà, tout de suite rien que là la vue je trouve qu'en ville c'est un grand cadeau ça. C'est agréable pour l'œil. On a l'impression d'être en villégiature ici. Je te jure, c'est violent parce que moi qu'aime bien la campagne parce que j'ai habité à Aix-en-Provence c'est comme un cadeau offert là. C'est comme si j'avais un coin de campagne en plein centre-ville. Rien que la vue que j'ai chez moi pour moi c'est un vrai cadeau. Et puis y du vert, y a du ciel, y a des oiseaux. On entend les oiseaux parce qu'il y a pas de circulation de voitures, ça c'est énorme. Le fait qu'il y ait pas de bruit c'est énorme. Et ça tant qu'on l'a pas vécu on sait pas. Parce qu'en ville moi j'ai toujours été plus ou moins avec de la circulation quoi. Alors que là regarde ! MA : *Et quand tu dis que ça t'as choquée ?* De me retrouver là quoi ! C'était vraiment un vrai cadeau. Choquée dans le bon sens, hein. Ouais et puis pouvoir sortir de la maison, voilà t'as des cygnes en bas de chez toi, t'as de l'herbe, t'as de l'eau. Bah voilà t'as besoin d'habiter à Aix-en-Provence pour avoir un petit bout de campagne. Ca me va bien comme… MA : *Il y a un peu moins de méditerranée…* Je m'en fous, je l'ai pas côtoyée la méditerranée. En tant qu'habitant t'es pas. Et tu vois là c'est super. Le dimanche c'est génial. Quand y a du soleil c'est génial. Le soir c'est génial.

		En fait moi je suis très sensible à l'ancien et en fait quelque part je trouve que c'est pas mal comme nouveauté. Je trouve que ça change de tout ce qu'on a vu. C'est énormément critiqué, énormément pris en photo, t'as des gens du monde entier qui viennent ici, c'est incroyable. Ca fait 15 mois que j'habite là et chaque fois que je regarde par la fenêtre je vois des gens qui photographient de tous les côtés donc y a quelque chose de nouveau qui intéresse. Ca fait cobaye. Moi j'apprécié, j'apprécie parce que je trouve qu'il y a quand même une idée qui ressort et qui n'est pas vue donc ça c'est intéressant.
Allée André Mure	5 :55	MA : C'est valorisant quelque part ? Non, même pas. Personnellement pour moi je m'en fous. C'est personnel mais moi personnellement je valorise rien. Moi je suis contente d'être là avec ou sans les caméras, les photographies et tout le bordel. Ca m'est un peu égal mais je trouve ça intéressant. Ca fait laboratoire, première fois que… Voilà on va aller prendre le pont. Et puis j'adore parce qu'il y en a pas un qui se ressemble donc ça c'est pas mal aussi. Je trouve ça très intelligent, audacieux non ? Comme projet, de mettre 5 ou 6 architectes différents je trouve ça…
Quai Antoine Riboud	7 :02	Alors ça fait penser à un côté villégiature quand on est sur le pont. Ca fait presque petite ville américaine en bord de l'eau. Tu vois ? Je trouve que l'idée de la darse est géniale. C'est une très très bonne idée qu'ils ont eu parce que c'est quand même un projet qui date d'il y a 20 ans. Raymond Barre hein ! Il date de loin comme projet donc il a fallu du temps pour… Alors l'été c'est super parce que t'as plein de petits bateaux de plaisance, des Belges, des Hollandais, qui viennent s'amarrer.
Passerelle	7 :57	Le spectacle l'autre jour c'était grandiose. L'apéro et le feu d'artifices en même temps c'était grandiose. On ne s'est pas moqué de nous à Lyon [rires]. C'était pas que pour le centre commercial, c'était aussi pour faire plaisir aux riverains du quartier, je l'ai plus senti comme ça. Pour donner vraiment le ton de quelque chose de classe. Donc cette vue aussi je la trouve géniale. Vu comme ça tu vois. Y a comme un air de vacances en fait si tu regardes bien. Je sais pas c'est une continuité avec ce côté nature qui a du cachet, posé sur quelque chose d'ultramoderne je trouve ça super bien vu aussi le mélange des genres. Y a un espèce de poumon d'oxygène de ce côté qui fait que ça lui donne du cachet je trouve, par rapport à son architecture.

Quai Arlès-Dufour	9 :11	Et puis l'eau aussi, l'eau c'est énorme, ça amène un charme et puis même une qualité de vie : moi quand je regarde par la fenêtre j'ai tout de suite l'eau. L'eau et le vert, ça y est je me sens ailleurs. Quand j'arrive chez moi je me sens ailleurs. Ca change du reste de Lyon. J'ai habité un peu dans tous les quartiers à Lyon donc je peux te dire que là pour moi c'est comme le feu d'artifice, c'est mon bouquet final. MA : *Pas déjà quand même…* Non mais façon de parler. C'est-à-dire que j'ai pas eu pour l'instant… et les gens qui viennent chez moi aussi « putain cette vue ! », ils sont choqués. Je les avertis pas, je dis pas, je laisse découvrir. Alors c'est après c'est le côté un œil très critique. On entend souvent « ah c'est horrible, c'est horrible ! ». C'est marrant parce qu'après quand t'es chez toi tu calcules pas ça en fait. et puis tu sais toit tu te poses pas les questions de la même manière donc c'est intéressant la critique parce qu'elle est toujours des gens qui n'y habitent pas. Alors que quand tu habites c'est vraiment un plaisir je trouve. MA : *L'ambiance du quartier est sympa ?* Alors y a pas d'ambiance à proprement dire. Comme c'est des gens qui se connaissent pas si tu veux y a pas une ambiance. On peut pas dire qu'il y ait une ambiance, faut qu'elle se fasse, elle est à venir l'ambiance, pour moi hein. Pour l'instant c'est que des nouveaux, et ça c'est bien par contre c'est qu'il y a pas de personnes qui pourraient prendre possession du quartier en disant « je suis là depuis 20 ans, 30 ans ». Non, y avait rien avant donc tout le monde est nouveau. C'est agréable, on part tous au même moment quoi, donc ça c'est très bien. Après je connais pas trop les gens, je les fréquente pas trop non plus, j'ai pas le temps non plus. Mes voisins sont sympa. Les gens qui y habitent sont contents, ça c'est sûr, voilà. Le centre commercial on sait pas ce que ça donne depuis samedi, ça nous fait quand même un peu peur j'avoue. Parce qu'il y a quand même un envahissement… T'as vu samedi non ? Dimanche et lundi c'était encore de la folie furieuse. Ca va se calmer mais je pense quand même qu'ils vont prendre possession de ce lieu rien que par rapport au décor. Je pense que c'est le cadre qui va faire l'avantage de ce centre commercial. Parce que tu peux manger un petit bout et avoir une vue super. Il est placé au bord de l'eau, en plein printemps été c'est pas dégueulasse dans une ville. [rires] C'est pas dégueulasse. Bon le centre commercial c'est un centre commercial. Moi je suis contente parce que comme je suis en recherche d'emploi, après je

		vais bosser et j'aurais peut-être pas le temps de courir à droite à gauche. Je trouve que cette accessibilité en bas de chez toi c'est quand même le top : Carrefour, des petits restos, McDo pour mes enfants qui le voient depuis le balcon donc je pourrais même pas y échapper. [rires] « Y en a pas de McDo », « ouais c'est ça ! » [rires] Carrefour le dimanche matin, ça c'est le top. Donc là-dessus je vais en prendre mon avantage, à défaut de tu vois… Ca c'est la petite navette, tu l'as prise la Vaporetto ? MA : *Oui.* Oh là, t'as pris de l'avance toit, plus que les gens du quartier ! T'as fait tous les restos à Lyon aussi ? [rires] MA : *Le Vaporetto c'est 1 euro 50, je peux encore…* 1 euro 50 ouais, c'est pas excessif. C'est abordable, de toute façon c'est eux qui payent la navette, c'est eux qui ont mis ce service à disposition, c'est bien, je trouve que c'est déjà une bonne idée. Moi ce qui me fait un peu peur c'est la zone, que les gens viennent zoner. Mais bon c'est hyper surveillé, t'as des caméras partout. T'as des caméras là, à tous les angles t'as des caméras. C'est hyper surveillé, hyper fliqué. Peut-être un peu trop. Mais à l'heure d'aujourd'hui honnêtement où est-ce qu'on ne l'est pas ? Le problème est là tu vois. Tu travailles dans une boulangerie, t'as une caméra sur toi, tu travailles… tu vois. Donc en fin de compte fliqué on l'est partout. C'est pas pire ici qu'ailleurs. Je pense que dans les grandes villes ils en mettent beaucoup plus parce qu'il y a beaucoup plus à surveiller, ce qui est pas toujours vrai mais en même temps y a une masse à gérer quoi. MA : *Ca va avec les espaces fermés, le parc en face de chez toi.* Le parc est ouvert jusqu'à 22 heures et il ouvre à 8 heures au matin. Je trouve ça très bien parce qu'il pourrait y avoir du squat et du bruit. Par contre le problème c'est qu'il y a des résonnances donc effectivement heureusement que le soir c'est fermé et y a personne… Parce que c'est pas un quartier… Si le soir y avait des gens, des groupes de gens qui faisaient du bruit ça raisonnerait, ça remonterait. Donc ce jardin qu'il soit fermé c'est très bien aussi, ça donne aussi le calme pour ceux qui y habitent. Donc moi je trouve très bien que ce soit géré comme ça. On en profite la journée, c'est pas grave, c'est déjà pas mal. Là ils pensent même mettre des jeux d'enfants et les riverains sont pas trop d'accord. Moi je suis d'accord

		qu'ils en mettent pas. Je suis d'accord parce que c'est pareil, là où c'est le plus intéressant ici c'est cette paisibilité. Donc il faut quand même ménager, comme dirait l'autre, la chèvre et le chou, mettre les jeux un tout petit en décalé tu vois, de façon à ce que dans l'îlot central ce soit calme, parce que c'est quand même ça qui fait du cachet aussi pour moi. Ce silence qu'on a le soir, pas un bruit de voiture, ouais… T'ouvres les fenêtres, le matin t'entends les oiseaux. Pour moi c'est ce qu'il y a de plus important. Les gens font pas trop de bruit quand ils circulent, samedi y avait du monde, mais je les entends pas de la maison, c'est pas comme des bruits de voiture. Rie à voir, on les entends pas, quand je regarde pas par la fenêtre, je les vois pas, je les sens pas. Ca a beau être inondé de gens on ne les sens pas de la même manière donc ça je trouve que c'est hyper important. Voilà, pour une qualité de vie pour moi c'est primordiale. Ce silence, c'est un bien-être, vraiment, ça fait 15 mois que je suis là et j'ai l'impression que c'était hier tellement j'apprécie ce confort qui nous est proposé dans ce quartier. Moi je suis ravie. MA : *Donc tu apprécies le calme, est-ce que c'est quand même animé ?* C'est animé dans le sens où samedi il y avait une fête. Y a le 8 décembre, à la fête de la musique ils font des activités. Y a quand même un espace… L'été dernier y a eu plein de festivités tout autour de la pelouse qu'on a traversée plus là. Et c'était génial, ça a attiré du monde, ils ont fait un bal, ils ont fait des jeux pour les enfants. Ils font plein d'événementiel et de manifestations sur la darse. Donc en fin de compte c'est animé juste ce qu'il faut. Et puis je veux pas que ce soit plus animé que ça, je bouge, on est pas immobile, on est mobile aussi, on peut bouger. J'aime bien le Docks 40, tu connais le Docks 40 ? Grosse boîte, j'ai envie de sortir je descends, à 10 minutes de chez moi y a un super endroit pour faire la fête, c'est pas mal. C'est très pratique pour rentrer à pied.
Cours Charlemagne	17 :53	[il y a foule] Ca j'avais pas, c'est tout nouveau cette faune. [rires] Ce qui me gêne, c'est le tramaway, on l'avait à vide maintenant on l'a à plein. Y avait personne et maintenant on arrive pas à y monter. Donc voilà y a ce petit inconvénient de circulation. Aux heures de pointe c'est une horreur. Y a une petite navette qui est juste là, la S1, qui est super parce que c'est très intime, ça va très bien avec tout le reste. Je suis revenue avec là donc c'est la mini-navette que j'apprécie aussi, comme le bateau, on peut partir en ayant la tête tranquille. Voilà, c'est pas mal ça. Je vais te faire passer par là même si t'as dû faire tout le tour du qquartier quand même. Au niveau animation, j'en veux pas trop non plus. C'est pas non plus le centre-ville et je ne veux pas que ça le soit. C'est-à-dire que moi j'ai

		vécu dans le centre-ville, là j'en viens. J'étais en plein cœur du centre-ville, c'est vrai que c'est agréable parce que si j'avais envie de sortir je descendais en bas de chez moi boire un verre. Mais je peux le faire ici aussi, y a le Purple en bas de chez moi. En été, je peux me mettre en terrasse avec mes copines et boire un verre en bas de chez moi. Si on a besoin d'aller danser on s'aventure jusque là, c'est pas très loin. Et si j'aie envie d'aller en ville, je prends les berges et j'en ai pour 15 minutes à pied, ce qui est pas désagréable donc souvent quand je sors je remonte à pied. Donc tous les inconvénients de la ville je les ai pas en fait. On a pas l'impression d'être en ville ici. MA : *On est où alors ?*
Rue Paul Montrochet	19 :45	Moi ça me fait penser à un coin de villégiature, je sais pas, c'est ce poumon là, tout ça qui fait que y a un cachet. C'est un site exceptionnel qu'ils ont investi là. C'est ce qui va faire le privilège de ce quartier je pense. Après tu peux mettre des architectures par tout, nouvelles et compagnie, mais si le site est bien ça rehausse complètement ce qui est posé. Donc pour moi c'est le site avant tout, c'est pas tant l'architecture. Après y a les pour et les contre, c'est que j'entends. Y a la critique, mais ceux qui habitent pas ils savent pas, voilà. Moi c'est parce que je suis bien positionnée aussi. J'ai été gâtée par la vue donc je ne peux qu'abonder dans ce sens, non ? MA : *Tu n'aurais peut-être pas eu la même vue 2 apparts à gauche…* Certainement. Mais j'aurais été contente parce que rentrer dans du neuf, avoir un appart assez grand quand t'en avais besoin, je peux te dire que c'est une belle aubaine. Donc là c'est plus que l'aubaine c'est le gâteau, la cerise, avec de la chantilly, coulis de chocolat à côté, c'est vraiment la totale. Moi quand je l'ai reçu. Je suis enthousiaste de nature mais là ce que je te dis c'est vrai comment j'ai ressenti depuis que je suis là. Pourtant j'ai eu une maison à Aix-en-Provence, j'ai eu… mais là cette vue que j'ai depuis ma salle à manger je ne m'en lasse pas. Le matin je déjeune devant, je cuisine devant. Tu vois j'ai presque l'impression que c'est un décor qui rentre chez moi, et ça c'est énorme. Voilà c'est très agréable, j'ai pas l'impression d'être en ville. J'ai pas de vis-à-vis, j'ai une vue ouverte. Alors quand il neige, je suis arrivée en décembre il neigeait, tout ça c'est tout blanc on aurait dit une carte postale, truc de fou, ça te prend le… Voilà, c'est cadeau. Une vue c'est hyper important mine de rien, on a besoin d'un intérieur, le plus important c'est que t'ais un toit, mais alors quand en plus on t'offre une vue exceptionnelle. Ca agrandit l'espace et puis ça a apaise l'esprit. Pour moi c'est vraiment quelque chose comme… ça peut e guérir. Non mais tu vois ? Donc voilà, oui je suis très enthousiaste pour celui-là, je peux pas faire autrement. Là y a une chute de Novotel, t'as entendu ça ? Y a le panneau Novotel qui est tombé à cause du vent hier soir. Ca a décroché le

		panneau, ils ont bouclé le quartier pendant 3 quarts d'heure, mesure exceptionnelle, heureusement pas que c'était pas samedi ou dimanche, avec le monde… Ils auraient eu une dizaine de morts à leur actif avec l'inauguration, ça aurait été bien [rires]. Le Progrès à côté pour donner tout de suite le ton, les journalistes par la fenêtre… Bref ils sont pas morts, ils l'ont échappé bel. Ca [bâtiment du vieux port] ils vont le détruire. Ils vont le raser mais ils ont pas pu pendant longtemps parce qu'il y avait un monsieur qui avait installé une caravane, c'était son petit coin de villégiature et il voulait pas partir et il voulait pas se faire acheter. Parce qu'ils ont racheté tout… y avait plein de gens qui avaient des petits trucs. Ca par contre, ça été dur, parce qu'ils ont dû virer… Bon après, il devait y avoir 10 ou 15 personnes à peu près, mais bon ça fait 10 15 personnes qui ont pas voulu se faire racheter. T'en as d'autres qui ont dit oui, t'en as un autre qui est plus haut, lui il a pas voulu donc ils vont lui construire en dur quelque chose, voilà c'est lui qui a tenu le plus longtemps… il est passé dans le journal le Progrès, il voulait pas, à aucun prix il a voulu se faire racheter son bout de villégiature. Il a pas lâché donc ils l'ont mis un tout petit peu après, mais il avait un joli petit coin juste au bout donc ils l'ont quand même déplacé, ils l'ont déplacé, ils lui ont fait un mobil home pour l'instant.
Quai Rambaud	24 :55	Voilà, c'est quand même sympa et puis le dimanche tout le monde vient de balader là. C'est pris d'assaut hein. Elles sont plus sympas que les berges du Rhône, parce qu'il y a pas la circulation. Donc y a pas de bruit, et moi je trouve que c'est énorme. Mais je pense que l'humain il a besoin de ça aussi, d'entendre des oiseaux, d'entendre du calme. Le bruit des voitures en moins ça fait du bien, on est quand même pas des robots quoi. Pas encore… tant qu'ils nous a pas mis la puce à l'intérieur on est sauvé. Quoiqu'on se demande s'ils nous l'ont pas fait ingurgité d'une manière ou d'une autre [rires]. Voilà, ça c'est ma ballade régulière. Avec ma fille on vient là, on fait du vélo. Et je suis toujours ravie de me dire « bah tu vois j'habites à 2 pas ». Donc franchement c'est The quartier quoi, The quartier de Lyon. Et puis tu dis aux gens « t'habites où », « à la Confluence », « wouahou, comment t'as fait ? ». Tu vois ils sont déjà très au fait, le quartier est très prisé. « Et ça coute cher ? », « bah non non, pas plus… et y a des logements sociaux ». Moi c'est Grand Lyon Habitat. Donc même les pauvres peuvent habiter là. Surtout que je me sens pas pauvre, pas riche non plus, ça c'est sûr, mais je sais pas ce que ça veut dire être pauvre, tu vois la définition, qu'est-ce que ça veut dire être pauvre ? Y a des gens qui sont pauvres d'esprit et qui sont plein de pognon alors qu'est-ce que ça veut dire d'être riche ou d'être pauvre ?

		[elle lit] « Cité végétale » ils sont en train de faire. Bah tu vois même moi je découvre. Bon bah on va redescendre. [demi tour : 29 :05] Le point de vue aussi regarde : Marie, qui est visible en fait de tous les côtés à Lyon mais là elle est belle, elle domine, c'est superbe. On est très sensible à Marie nous à Lyon. Je suis pas née à Lyon mais moi je trouve que c'est une ville très agréable à vivre, y a juste ce qu'il faut de culturel, juste ce qu'il faut pour faire la fête, gastronomie, nature… La diversité cohabite très bien, ça crée des hauts et des bas mais jamais trop dans les extrêmes, je trouve que ça se mélange quand même pas mal. Voilà, y a pas trop de ségrégation on va dire. A part pour les communautés qui veulent se mettre à l'extérieur mais pour le reste je trouve que ça fonctionne pas trop mal, c'est plus ou moins intelligent… plus ou moins hein [rires]. C'est sympa, c'est une ville agréable à vivre et c'est pour ça que j'y suis revenue vraiment de bon cœur. Après 10 ans passés en Provence, franchement j'ai encore plus apprécié de revenir à Lyon. C'est une ville prisée, tous ceux qui y viennent 1 ou 2 fois sentent tout de suite qu'ils pourraient y vivre, elle est accueillante, c'est une vile accueillante. La flotte c'est énorme. Là pour moi c'est énorme, je me dis que c'est une respiration ici, et ce qui me fait peur c'est que les gens vont prendre vraiment goût à ce quartier même ceux qui n'y habitent pas. [rires] MA : *Tu as peur de perdre ton petit coin de verdure ?* Non parce qu'à partir d'une certaine heure ils rentrent tous chez eux et on récupère tout. Donc non pas du tout, je partage, je comprends, si moi ça me fait du bien, ça doit faire du bien aux humains. Ca me gêne pas et je le comprends tout à fait parce que pareil j'en prends plaisir. Mais le soir y a plus personne, à partir de 18 ou 19 heures tout le monde rentre chez soi. C'est normal, à part le parc de la Tête-d'Or, à Lyon on a pas beaucoup d'espace verts. Y ales bords du Rhône, c'est génial. Et quand ils vont avoir fait les bords de Saône, là ils ont commencé, ça va être le top, je prends le vélo et hop centre-ville. Mon copain tient un bar quai Saint-Antoine donc je peux y aller en longeant les bords de Saône, c'est top. On va remonter par le Purple.

Quai Arlès-Dufour	32 :35	Il est jolie ce centre commercial, je le trouve super design, il s'accorde super bien avec l'architecture. Je le trouve top moderne, il est pas imposant tout en restant imposant. Tu vois ? Parce qu'ils l'ont pas fait sur la hauteur, ils l'ont fait sur la longueur, et je trouve ça très classe. J'aime beaucoup parce que ça laisse les ouvertures de la vue, ça n'a pas cassé le site, bien au contraire il a été mis en valeur. Donc là les architectes pour moi top ! MA : *Et le bâtiment dans lequel tu vis ?* Alors c'est un HLM. Du coup, bon je m'attendais pas à… Pour moi je suis super contente. Si tu veux en fait il a été vite fait, c'est ce qu'ils disent et c'est vrai que tu le retrouves sur des petits aspects mais moi je cherche pas le détail. Il a été fait vite fait bien fait donc les qualités de produits qui ont été mises c'est pas le top puisque ça avait été prévu pour faire du HLM… après moi ça me gêne pas plus que ça parce que j'en ai rien à foutre. Pour moi le tout c'est que j'ai un toit et ça c'est déjà bien, je vais pas me… Tu vois, si j'ai de l'argent je me paye les matériaux que je veux et je fais ce que je veux, c'est pas le cas mais je suis pas gênée du tout. Au contraire, je trouve ça très bien, ça me va très bien, je trouve rien à redire même si ça va s'abimer, je m'en fous , on refera des peintures et puis voilà. Je vais pas me plaindre. Quand tu vois les apparts qu'on te propose des fois, tu te dis là « attends, tu rentres dans du neuf, tu », manquerait pas encore que tu fasses des manières quoi, « j'aurais voulu un parquet flottant avec du marbre », si c'est dans tes possibilités financières tu le fais, pouet, pouet.
Passerelle	34 :56	Mais ça va peut-être venir et peut-être qu'on en aura même pas envie, c'est pas des priorités… Après moi je suis super contente de la superficie de cet appart, parce que dans 90m², tu évolue vachement bien. Le loyer est à 518 euros hors charge et donc t'as des charges de 170 euros, incluant l'eau, le chauffage, l'eau chaude et comme c'est des appartements qui ont été fait écologiques et économiques, et ben en fin d'année ils te remboursent, pour pas mentir, là j'ai eu un remboursement j'ai eu l'impression d'avoir 80% de ce que j'avais versé donc c'est des charges minimales donc hyper confortables. Et quand ça vient en fin d'année, c'est comme un petit jackpot. Je m'y attendais et ,je me suis dit « attends on a rien usé ? », tu uses pratiquement rien.
Quai Antoine Riboud	36 :25	J'ai pas chauffé énormément parce que je suis chauffé par ceux du haut et ceux du bas. A part la période où il a fait très très froid le reste ça a été impeccable. Donc en fin de compte les panneaux solaires qu'il y a sur le toit ils servent bien. Et ça je trouve ça très intelligent par contre, ce genre de quartier qui font que… s'ils ont fait quelque chose de bien à ce niveau là c'est ça, c'est-à-dire des nouvelles façons de penser tout ça : tout ce qui est énergies

		renouvelables, tout ce qui est dépenses d'énergie en moins, je trouve ça énorme…
Rue Denuzière	37 :46	Tu la voie la caméra là ? 360. Moi ça me gêne pas plus que ça parce que ça fait partie des sociétés d'aujourd'hui. On est pisté par nos cartes bleues, on est pisté par nos chéquiers, on est pisté par nos téléphones, on est pisté par tout ce qui est technologie, on est pisté par Internet. Internet sait exactement comment tu vis, comment tu fonctionnes donc après une caméra en plus ça change quoi ? La porte ils l'ont cassé là déjà, faut dire qu'elle était dure à ouvrir.
Hall de l'immeuble	38 :14	Donc voilà chez moi. C'est un hall agréable, spacieux, c'est bien parce que ça dessert 2 ascenseurs donc j'ai l'impression d'avoir plus des voisins de ce côté que de ce côté même si j'en connais quelques-uns. Je sais pas, je trouve que c'est bien distribué aussi, le fait qu'on soit que 2 sur un pallier je trouve ça génial. MA : *Tu connais un peu tes voisins ?* Ouais, la voisine, on est devenue bonnes copines, on s'entraide, les besoins… j'ai besoin d'un renseignement elle est là, elle a besoin d'un médicament je suis là. Donc voilà on frappe souvent à nos portes. Moi j'ai jamais eu de soucis de voisinage, c'est des êtres humains quoi je veux dire… Le chiant y en a, mais bon… et puis faudrait pas qu'il y ait un chiant parce que c'est lui qui risque de le regretter, pas moi. Parce que je suis pas du genre à me laisser faire. Je ne comprends pas les gens qui se laissent trop embêter par leurs voisins parce que c'est impossible pour moi. Tu vois, gentils ça veut pas dire con.

Entretien

Voilà, alors moi chez moi j'ai pas meublé. J'avais pas envie. Ca c'est tous des meubles que j'avais… tu vois ça c'est une table de jardin et tout. J'avais pas spécialement envie de meubler parce que je te dis cette vue m'a complètement captivée, je me suis dis « attends j'ai un décor à l'extérieur, j'ai même pas besoin de passer par un décor là ».

MA : *Les lieux dans lesquels on est passé tu y vas souvent ?*

Quand j'ai des amis qui viennent je les fais balader là et ils sont comme des dingues. Tous ceux qui viennent sont comme des dingues. C'est l'attraction, la nouveauté et tous ils sont « on savait pas qu'il y avait ça à Lyon » parce que ceux qui viennent ils savent pas. Parce que si tu veux les gens s'arrêtaient à Perrache avant, derrière Perrache c'était la zone. Derrière les voutes, t'avais la prison, y a les prostituées, y avait le marché gare, enfin y avait rien de… Donc si tu veux ils ont pas vu les choses sortir de terre. J'ai une copine en arrivant là elle m'a dit « attends je m'y attendais pas du tout ». En fait ils sont hyper surpris de ce qui est en train de pousser, ils l'ont pas vu arriver. Donc c'est la surprise mais ce que je trouve sympa.

MA : *Tu me parlais d'écologie, c'est quoi un écoquartier en fait ?*

Ecoquartier ça veut dire qu'ils ont fait en sorte de baisser tout ce qui était énergie je pense : électrique, chauffage, tout ce qui est à gaz y a pas, on a pas le droit aux bouteilles de gaz. On a des plaques électriques, on a pas le droit au gaz, y en qui en ont, je vais pas leur dire mais on nous a averti, s'ils se passent quoi que ce soit on est pas couverts donc les gens le savent maintenant. Eco ça veut dire que tout est géré, on fait très attention, ça a été diminué je pense au niveau des adaptateurs de lumière, au niveau des chauffages, on a des thermostats tu vois. Franchement ça baisse les prix énormément, les prix des notes hein. Au niveau des notes, c'est énorme, j'ai été surprise parce que sur 170 euros de charges par mois ils m'en ont remboursé 140, j'ai trouvé ça énorme, y a quand même une sacrée différence. Et c'est pas nous c'est tout l'immeuble ! Niveau chauffage c'est quand même un vrai confort. Honnêtement le chauffage je comprends mieux ce que ça veut dire, les gens qui sont pas chauffés je comprends mieux. J'ai eu un appart là électrique, je peux te dire que j'en ai souffert, j'avais 3000 euros d'électricité sur l'année, un truc de fou. Ils en profitent en plus parce que des fois y a des règlements, quand c'est des vieux trucs, ça te bouffe, c'est vraiment dégueulasse.

Donc tu vois j'ai pas encore décoré j'ai pas meublé donc si tu veux ça laisse un espèce d'espace vide que je trouve très agréable en fait. Pas spécialement envie de mettre des tonnes de trucs, je te dis, ce coin de verdure m'amène tellement que j'ai même pas eu besoin de décorer pour l'instant. La vue extérieure me suffit tellement, ça fait poster mais poster vivant.

Parcours résidentiel

Je suis née dans le Sud, à Apt, donc je m'en rappelle plus, ça je pourrais pas te dire.

Après je me souviens que j'ai commencé dans un quartier craignos à Villeurbanne, qui s'appelait la rue Olivier-de-Serres, qui était un quartier ghetto. J'avais entre 2 et 11 ans donc j'ai des souvenirs vagues mais des souvenirs quand même parce que c'étaient des immeubles qu'avaient pas été finis et qui étaient rester à l'état de briques à l'extérieur, à l'extérieur c'était briques grises. Voilà c'était ce quartier, y avait 5 ou 6 barres de 5 allées, voilà. Et aucun n'était peint. C'est un vague souvenir que j'ai, c'était la rue Olivier-de-Serres à Villeurbanne, c'était un espèce de ZUP. On a déménagé parce que j'ai une petite sœur qui est tombée par la fenêtre, elle est tombée du deuxième étage donc mes parents ont eu l'occasion à ce moment là d'être relogés par la Mairie de Villeurbanne.

Et donc on a atterri dans un quartier toujours HLM mais mieux, c'était peint. Ils avaient demandé un rez-de-chaussée donc on avait un rez-de-chaussée avec de la verdure, un grand parc, etctera. Donc j'ai habité dans un quartier jusqu'à l'âge de mes 18 ans.

Et à 18 ans j'ai quitté ma province… Non j'ai quitté mes parents et j'ai d'abord atteri dans un foyer pendant un an et demi et ensuite j'ai eu un studio dans Lyon sixième, mon premier studio c'était Lyon sixième, petite chambre de bonne place Maréchal Lyautey, c'est la place où y a le pont Morand. Super sympa. Le quartier sixième c'est super sympa, bourgeois mais franchement tranqille. Très près du centre-ville, tu y vas à pied donc ça c'est super, à deux pas du métro Foch donc ça c'est super aussi au niveau des transports.

Je suis restée quelques années dans le quartier parce qu'après j'ai habité à Masséna qu'est juste à côté. Voilà, je suis resté dans le quartier du sixième pendant une dizaine d'années. Des studios parce que j'étais toute seule.

Et puis après je me suis mis en ménage et j'ai habité à côté de la Part-Dieu. A deux pas de la Part-Dieu, côté troisième, à deux pas du Cours Lafayette donc entre le sixième et le troisième, rue Bellecombe.

Et en 1998 j'ai quitté Lyon pour aller vivre 10 ans à Aix-en-Provence. Alors Aix-en-Provence on est arrivé et on a eu une maison, une maison de plain pied dans un petit village qui s'appelle Jouque. Donc c'était très sympa, au début hein, très très sympa, la Provence tout ça. Par contre j'étais minée par les mentalités, j'ai pas pu supporter, mais c'était personnel hein, leurs mentalités. En fait je suis restée assez seule là-bas, j'ai pas pu me… quand je suis arrivée là-bas j'avais 30 ans, à 30 ans on est déjà formé, on sait à peu près qui on est, d'où on vient, j'avais déjà mes bases de Lyonnaise on va dire et là-bas j'ai vraiment senti l'écart des mentalités, de la culture, de l'anonymat. Parce que dans un petit village t'as pas d'anonymat et pour moi ça a été terrible, je crois que c'est ce qui m'a tué le plus, ce manque d'anonymat. Y en a qui meurent dans l'anonymat, ils le supportent plus, mais moi c'était un peu l'inverse tu vois. Parce que le côté village j'ai pété un câble, parce que le regard porté sur toi, sur ta vie, 3000 personnes qui te guettent, tu les vois pas mais eu ils t'ont vue… c'est des rumeurs, c'est des interprétations, voilà… Ca m'a pas gênée pour vivre mais j'ai pas trouvé ma place dans tout ça. J'ai trouvé ça un peu puant cet œil extérieur. Je prends des mots un peu forts pour te dire que j'ai vraiment pas pu m'y faire. Même si j'étais pas impliquée hein, j'ai pas supporté, je trouve ça un peu malsain. C'est des gens qui ont une limitation et donc ils cherchent à trouver sur l'autre, c'est beaucoup par projections. Comme partout mais dans une grande ville t'échappe à beaucoup plus de choses par rapport à un village. Alors y a un bien-être mais à la fin du compte c'est un faux bien-être pour moi. Alors si c'est pour rester toute seule chez toi enfermée c'est pas la peine, la campagne ça sert à rien. Pourtant j'avais un confort matériel, petite maison super mignonne, piscine, ma voiture… j'étais assez libre mais ça a pas suffi. Et je savais, je disais « je resterai pas, il faut que je rentre à Lyon, faut que je me sauve d'ici », je savais que j'allais pas y rester quoi. C'était impossible que je me vois dans le futur là-bas. Beau ou pas beau. Le beau ça suffit pas non plus, il faut qu'il y ait l'humain, quelque chose de plus… Donc je suis revenue en urgence. Intérieurement y avait une espèce de soupape, je savais que j'y resterais pas donc il a fallu prendre sur soi pendant le temps où… Oui, parce que j'avais une belle vie, je voyageais énormément, en été on partait souvent. C'est vrai que ça a permis que le temps passe, j'étais pas enfermée, c'était pas le bagne, non. C'est vrai qu'Aix-en-Provence c'est beau mais y a pas de boulot. Je me suis rendue compte des capacités des grandes villes à pouvoir avoir des choses intéressantes et diversifiées. Et des opportunités qu'on a beaucoup moins dans les provinces parce qu'ils se les passent entre eux. C'est vraiment un marché qui reste un marché caché, personne ne t'en parle, ils s'en parlent qu'entre eux. T'es pas dans le circuit mais en plus t'es pas dans leur mentalité, t'es pas dans leurs amitiés donc t'es encore plus pénalisé. Parce qu'ils fonctionnent qu'entre eux. Alors qu'à Lyon il peut y avoir des ouverture, parce qu'il y a tellement de possibilités de groupes qu'il peut y avoir des informations qui peuvent venir de parts et d'autres. Alors que là c'était beaucoup plus serré. Donc tu te retrouves dans des boulots de merde et en plus tu rencontres toujours les mêmes. Alors que tu vois c'est quand même des petits villages à droite à gauche mais quand même tu

te rencontres du peu de possibilités quand tu rencontres toujours les même, là tu te dis qu'il y a problème. T'as Marseille à côté, Marseille c'est pareil c'est saturé. La plus grande ville de la Provence c'est Marseille mais elle est saturée, et faut y aller pour bosser à Marseille. Quand t'habites un peu à l'extérieur, faut te taper 1 heure voire 1 heure et demi et s'il faut traverser Marseille à l'intérieur c'est un truc de fou. Parce que Marseille, c'est toute la côté, t'as pas une circulation qui fait que… Et puis j'ai pas trouvé ça accueillant. La Provence honnêtement si t'as du fric ça va, tu te fais ta maison, tu te fais ta vie, y a pas de problème, après pour la qualité humaine, faut pas rêver, y en a pas.

Donc 2008 je reviens ici, en urgence quand même parce que j'ai aussi fait une rupture avec le père de mes enfants. Donc c'était un peu… J'ai atterri chez ma sœur en fait, parce que je n'avais ni boulot ni logement donc il fallait que je reparte à zéro. C'était rue Mercière.

Et entre temps j'ai eu un appartement, on m'a sous-loué, c'était une sous-loc pendant 18 mois, une copine de ma sœur qui m'a prêté un appart. Elle, elle habite en Suisse et elle a gardé son appart de Lyon donc j'étais dans le troisième du côté des berges, donc j'étais souvent sur les berges du Rhône parce que c'était à deux pas de chez moi, du côté du cours de la Liberté. J'ai bien aimé. D'abord parce que t'as le quartier arabe place du pont, t'as le quartier chinois aussi. Et j'ai bien aimé parce que c'est vivant non-stop. Le dimanche tu vas faire tes courses, y a tout… donc j'ai bien aimé. Je voulais pas que mes enfants soient élevés là-bas par contre donc pour un temps ça m'allait bien. Parce que j'avais un appart, c'était un T3, il était pas mal, elle me faisait payer 400 euros par mois ce qui était pas énorme, c'était une sous-location donc j'avais pas d'aide parce que j'apparaissais pas sur des papiers. Donc c'était bien pour plus habiter chez ma sœur pendant un certain temps, de reprendre un peu d'autonomie. Je suis restée 18 mois et il a fallu que je retourne chez ma sœur parce que sa copine a rendu cet appart. Donc j'ai ré-atterri chez ma sœur 5 mois, de juillet 2010… et en octobre on m'a attribué celui-là.

Entretien semi-directif

MA : *Quand tu arrives ici , quelles étaient tes attentes ?*

Si tu veux j'étais en détresse. Entre guillemets mais ça reste une détresse de logement. Puisque j'avais un boulot, j'étais boulangère. Donc j'ai un boulot tout ça mais va trouver un T4 avec 900 euros par moi. Mes enfants je leur disait « je vous promets que chacun aura sa chambre, je ferais en sorte » mais je leur disais aussi « c'est un peu dur, peut-être qu'on sera obligé d'en avoir qu'une mais si y en a 2 je vous laisserai les chambres, y en aura une pour chacun » donc voilà c'était plus de leur dire « j'espère qu'on aura un T4 mais si y en a pas on peut ». Parce qu'il fallait que je parte de toute façon, j'en avais marre d'être à la botte de quelqu'un. Donc même si j'avais eu un T2… T2 ou T3 j'étais prête à prendre. J'avais des attentes d'un logement, j'avais pas spécifié de… Voilà je le voulais plus ou moins propre pour être tranquille, pas faire de travaux, tout ça… Mais j'avais pas pris la mesure d'en avoir un neuf… pas du tout. J'avais demandé 5 arrondissements, j'avais demandé un T3 mais ils veulent pas parce que quand t'as un garçon et une fille faut que tu demandes un T4. Donc voilà.

MA : *Alors ils te proposent celui-là, tu viens visiter…*

Déjà quand ils me disent « on vous en a attribué un » c'est the big one, pour moi c'est une grande joie mais quand je suis venue là c'était une explosion. Même le mec de Grand Lyon Habitat il m'a dit « j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi survolté » [rires]. Quand on est rentré, il a ouvert la porte et j'ai été captée par la vue, je m'y attendais pas, je m'attendais pas à ce panorama en fait. Ca a été la grande joie. En plus y a une chambre pour chacun ! Bah je vais te faire visiter comme ça tu va voir.

[nous nous levons]

Et il est super bien agencé en fin de compte. Donc voilà t'as un petit coin cuisine que j'ai pas aménagé encore mais tu vois c'est pas mal. Bon les toilettes je te montre pas. La salle-de-bain qui est pas bien grande mais elle est quand même assez spacieuse, voilà avec 2 éviers donc c'est pas mal. Là tu vois t'as de quoi ranger la machine à laver, tout ça. Là c'est le chambre de mon fils qui n'est pas là mais voilà, c'est pas encore aménagé mais tu vois on a pu se poser. Tu peux regarder par la fenêtre. Là j'ai pôle emploi en bas si je cherche du boulot je peux même leur envoyer mes dossiers par la fenêtre s'ils m'emmerdent. [elle sort la tête par la fenêtre] Voilà t'as une vue sur le centre commercial, c'est pas mal, ça donne des ouvertures en fait. Et ça c'est l'école de ma fille qui arrive en septembre. Ca c'est des bureaux, les mêmes apparts mais en bureaux, c'est pas mal, c'est original. Je trouve ça sympa parce qu'ils sont pas là le week-end, ils font pas de bruit, et puis c'est marrant. Là, t'as la chambre de ma fille, bon ils ont une chambre chacun et puis elles sont bien, elles sont pas mal ! Et puis ça donne un coin nuit, c'est-à-dire que quand ils sont au lit en fin de compte je ferme ici et j'ai mon coin de vie à moi, je peux recevoir mes amis sans problème, sans que ça gêne. Et moi ma chambre est là, c'est un peu l'avantage, je donne devant et elle est grande aussi. Elle est bien et puis y a des placards partout, c'est super, c'est des armoires en moins et ils en ont partout. Donc voilà…

MA : *Quelle image tu avais du quartier quand tu es arrivée ici ?*

J'ai eu ma fille quand je suis arrivée à Lyon. Je cherchais une crèche. Donc j'étais rue Mercière et en fait j'ai atterri à Sainte-Blandine, ils m'ont attribué une crèche qui était à Sainte-Blandine. Et donc 2 ans je l'amenais à la crèche de Sainte-Blandin et je me suis habituée à ce quartier à force de venir. C'était pas mal mais j'avais même pas idée de venir y habiter. Je connaissais donc déjà ce quartier et on était venu parce qu'on allait chez un ami, on a fait des soirées chez lui parce qu'il a une péniche en bord de Saône et je regardais ce que quartier et je me disais « tiens ce serait pas mal » tu vois. Mais c'était comme ça, c'était un peu un rêve. Et en fin de compte quand on m'a attribué ici j'étais heureuse parce que c'est inespéré, inattendu et j'en aurais pas demandé autant. Même dans mes rêves les plus flous… et c'est ça qu'est bien, les vraies surprises elles sont là, c'est quand t'as pas d'attentes par rapport à du plus. Moi j'avais pas de plus.

MA : *Rien ne te manque ?*

Ici ? Non, rien.

MA : *Tu es sûre ?*

Non, rien. Mais moi personnellement, peut-être que tu demandes à d'autres mais moi rien. Franchement ça a été une mesure exceptionnelle pour moi. Tu sais quand on dit « des fois la vie mesure pour toi », quand tu sais pas mesurer les choses tu sais dans tes attentes, « je sais pas ce que je veux faire, je sais pas ce que j'aimerais » ou n'importe quoi, là franchement c'est mesuré au-delà des mes espérances. Alors comment faire ? nous restons dans l'appréciation. [rires]

MA : *Ok. Comment tu décris le quartier ici ?*

Paisible. Agréable et paisible. C'est ce qui me vient, je l'invente pas, c'est comment je le ressens. Ouais agréable et paisible.

MA : *Et tu as une idée des ambitions* [elle me coupe]

Du quartier ? Ouais. De toute façon ils le disent. Ils veulent en faire un quartier. [elle insiste sur le un] Ils mélangent très bien des entreprises, tu as vu y a énormément de grandes entreprises qui ont arriver. Y a Euronews qui arrive, GL Events, qui est une boîte d'événementiel à Lyon qui cartonne. Donc ils ont quand même bien modulé de façon à ce qu'il y ait de l'entreprise, du commerce et de la population. Et je trouve que c'est très bien ça comme mélange. Ca fonctionne très bien parce qu'à midi t'as tout Rhône-Alpes qui vient manger et le soir t'as plus personne. Tu vois c'est des vagues de gens qui viennent comme pour le centre commercial et après ils repartent le soir et on retrouve… on a des moments de quiétude. Moi ça me va très bien. Tout le monde apprécie je pense le quartier.
MA : *Il y a aussi la volonté de mélanger les populations.*

Ouais, riches et pauvres.

MA : *Et tu entends des choses…*

Ouais, moi aussi j'en ai entendu.

MA : *Tu as entendu quoi ?*

Que nous on était les pauvres ! En face ils disent qu'on est des pauvres.

MA : *Et il y a de la friction ?*

Personnellement pas avec moi. Mais s'il y a de la friction c'est que des deux côtés ils en ont envie. C'est des participations pour moi. Moi ça me gêne pas du tout. Ils peuvent penser ce qu'ils veulent, je me sens pas concernée par leurs propos. Parce que moi je suis à deux mille lieux de leurs mentalités donc ça me gêne pas. Non seulement je m'en fous mais ça me fait presque rire. Je trouve ça un peu rigolo quoi. Je me dis « mais comment on peut en être à ce point là ? comment on peu se gausser de ça ? », ça me fait rire. Je vois pas de différences moi. Attends, un esprit il a pas de prix. Tu vois, c'est ce que je te disais tout à l'heure.

MA : *Je veux bien mais tes voisins qui disent que les habitants des logements sociaux ne savent pas ranger leurs terrasses et leurs poubelles je suis pas sûr qu'ils soient d'accord.*

Oui. Mais qu'il y ait des incivilités c'est inévitable. Y a des incivilités dans cet immeuble. Mais les incivilités est-ce que tu les trouverais pas aussi dans des propos ? Est-ce que c'est toujours dans ce qu'on peut voir ? On peut les entendre aussi les incivilités. C'est vrai qu'ils rangent pas leurs balcons, c'est vrai que c'est le bordel, voilà. T'en as qui balancent leurs poubelles en bas mais faut juste les éduquer. Moi je m'en occupe pas, j'ai pas envie de passer par tout ça, je les laisse. Si je dois faire quelque chose en face à face je le dirais, je vais pas m'en cacher, mais je vais pas aller chercher la petite bête. Je laisse faire les autres, y en a plein qui sont prêts à niaquer, je les laisse s'en occuper. [rires]On retrouve les clichés habituels sur les pauvres et les riches. Pour moi c'est pas gênant. Il a du pognon tant mieux, ni je l'envie ni j'ai envie. Peut-être que demain j'en aurais moi, demain est un autre jour… Je suis pas vexée du tout mais alors pas du tout. Parce que moi personne ne me donne à manger. Je m'occupe de personne, personne s'occupe de moi. Je paye mon loyer, je paye mes notes, je vis avec ce que j'ai ça me suffit largement. Il en a tant mieux. Moi ce serait plutôt l'inverse « tant mieux pour vous quoi ! ». Et je les envie pas non plus. Ni je les prends en supériorité ni je les prends en infériorité. Tant mieux, il arrive à se payer ce qu'il veut moi ça me ferait plaisir aussi. Tu vois ? Je crache pas dessus. Si j'en avais je ferais les mêmes dépenses, je me ferais plaisir. Non mais tu vois ? L'argent ça sert à quoi ? A le dépenser ! Non, moi ça me gêne pas. Ca les énerve aussi qu'il y ait 20% de gens… d'abord nous on est rentré ici fallait tous qu'on est des contrats à durée indéterminée, sache-le. Ils ont pas placé ici des chômeurs, il fallait avoir un CDI, moi je l'aurais pas eu si j'avais pas eu de CDI.

MA : C'était explicite ?

Elle nous l'a dit. Ils nous auraient donné autre chose de moins cher, d'encore moins cher. J'ai pu y accéder par rapport aux revenus que je touchais et c'était très important qu'il y ait un CDI. Ce qu'ils savaient pas c'est que j'ai été licenciée au moment où ils m'ont donné la réponse. [rires] Je l'ai échappé belle, à un mois près. [rires]

Mais ouais pauvres et riches ? Y a des pauvres qui sont très sympas et des riches qui sont très cons. Tout ça ce sont des histoires de jalousie, tu peux pas les dégommer ! Des frictions ça en créera toujours parce que ceux qui ont de l'argent ils se sentent supérieurs, ceux qui en ont pas ils sentent agressifs, lésés, jaloux. Pas tous mais c'est vrai que ça donne… parce que chacune se regarde en chien de faïence quelque part, à regarder la voiture qu'il a, comment tu t'habilles, c'est vrai que les balcons y en a un peu partout ça fait un peu plus… mais est-ce que donne une qualité d'être, je crois pas ! S'ils en sont là ils font bien de la peine. Ca me fait rire, ça me fait doucement rire ces mentalités en fait. Peut-être parce que j'ai aussi eu avec le père de mon fils une vie aisée, j'ai eu des années aisées. Il avait un très bon salaire, on avait une vie aisée et ça n'a pas changé ce que j'étais et certainement pas mon point de vue sur les êtres ou la vie. Voilà. Donc t'en as tant mieux t'en as pas c'est pas très grave, le tout c'est que tu puisses manger et dormir en fin de compte.

Donc t'as entendu des réflexions ? Alors que moi les réflexions elles sont parties d'ici. C'est des gens qui ont entendu. Voilà, ma voisine du dessus qui m'a dit « ouais ils nous prennent pour les pauvres du quartier ! », je lui dis « alors, ça change quoi ? on y est quand même ! profite du cadre et compagnie », c'est ça le plus important. Ca les emmerde ? Et bien tant pis pour eux moi je suis bien ! [rires]

MA : *Vivre ici, est-ce que ça a changé quelque chose pour toi en termes de pratiques ? Par exemple en ce qui concerne les transports.*

Génial. Pour moi c'est la plaque tournante ici : autoroute direct, centre-ville direct à pied, tram, métro, les bus, maintenant la Saône, les Vélov, Autolib, voiture-de-go… on a même trop ! Ca a changé dans le sens où je me sens vraiment excentrée en étant dans un centre, ça c'est le top ! C'est encore mieux que le centre ville, avec les inconvénients en moins. Donc ouais c'est très pratique.

MA : *Et en ce qui concerne le stationnement ?*

J'ai pas de voiture, je l'ai laissée à mon petit frère depuis que je suis rentrée à Lyon. J'en ai pas besoin donc des problèmes de voitures j'en ai pas. On a un garage en bas, ils sont pas très chers en plus, ils valent 38 euros donc que dalle. J'en ai pas besoin parce que je circule pas en voiture à Lyon. On va beaucoup plus vite en transports en commun et il y a tout ce qu'il faut. Et je te dis si le soir je fais la fête en ville je peux rentrer à pied ou prendre un taxi à Bellecour, jusqu'ici ça fait 8 euros. Des fois quand je me sens pas de marcher je prends un taxi, j'en ai pour 8 euros. Si je me sens bien je prends un Vélov, j'en ai pour 10 minutes et si je me sens encore mieux 20 minutes à pied, pas de problème.

MA : *Et sur d'autres pratiques, on parlait du côté écoquartier tout à l'heure, l'écologie et les pratiques écolo tu y es sensible ?*

Oui j'y suis sensible. Je connaissais pas, c'est la première fois que je suis dans un quartier comme ça. D'abord je trouve ça très intéressant, de toute façon on va avoir des problèmes d'énergie à un moment ou un autre au niveau de la planète donc prendre en compte et amener tout ça d'innovant moi je trouve ça très bien. D'abord c'est un beau point de vue pour tous ceux qui viennent prendre des idées, pour les nouvelles créations qui vont arriver, pour tout ce qui sera entrepris dans le bâtiment et compagnie. Je trouve que c'est un point d'honneur, voilà, ça donne le ton de ce qu'il faut construire aujourd'hui, ce qu'il faut faire en termes d'amélioration, d'énergies nouvelles renouvelables, je trouve ça très bien. C'est le point important de ce quartier je dirais.

MA : *Tu t'es renseignée un peu dessus ?*

Oui, oui, on a eu énormément de papiers, d'infos. J'ai vu quelques fois des jeunes qui ont fait des sondages sur le quartier. Quand on est arrivé y en avait pas mal quand même, on a été un peu assailli de questionnements, de ci de ça. Ils en ont fait beaucoup pour avoir des informations je pense, pour sentir l'ambiance, la tendance, savoir ce qu'on en pensait. Y a un vrai travail de fait à ce niveau là.

MA : *Il y a la volonté de faire des bons habitants avec de bons gestes…*

Oui, mais après… Alors y a toute cette difficulté parce que c'est toujours ce qu'ils posaient comme question « est-ce que vous faîtes le tri sélectif ? ». Voilà, « tu sais, c'est aussi ta part citoyenne à ce niveau là ». Personnellement je le fais pas, j'ai pas encore cette culture, peut-être

qu'en habitant à la campagne… Personnellement je suis plus dans quelque chose de plus… j'ai pas encore pris tous les codes encore.

MA : *C'est pas spécialement important pour toi…*

J'y suis ni attachée ni détachée je dirais. Je sais pas encore. Donc je peux pas vraiment té répondre. D'abord je fais pas la démarche donc c'est difficile. T'as ceux qui la font naturellement, t'as ceux qui y sont sensibles, moi j'y suis sensible mais sans faire la démarche alors je m'abstiens de le commenter puisque je suis pas encore dans cette démarche.

MA : *Tu disais que vous eu beaucoup d'information, tu as vu la communication sur le quartier, tu en penses quoi ?*

La Maison de la Confluence donne un aspect des évolutions plus que de ce que pense… Après y aa plain de gens qui s'en plaignent de quartiers, parce qu'il ya eu des contrefaçons, des problèmes de chauffage. Mais bon c'est niveau, y a un rodage, y a un temps d'adaptation, y a un temps où il faut remettre les choses en place. Donc faut pas tout de suite tout balancer, faut attendre que les choses se régulent, qu'elles prennent leur place, qu'elles s'équilibrent. Je les entends pas, non pas que j'ai pas envie d'entendre les critiques mais je me sens pas concernée par tout ça. Tu sais les râleurs ils resteront râleurs, où que tu les mettes ils trouveront des points à redire.

MA : *Tu aimes bien ce côté expérience.*

Ouais, j'y ai adhéré. Je suis arrivée ici un peu par chance. Comme dirais ma copine « t'as énormément de chance, tu t'en rends compte ? ». Oui je m'en rends compte mais je lui dit « c'est pas de la chance, y a eu une attribution, elle est super bien tombée ça c'est certain ». C'est super bien tombé, je le répète, moi c'est mon cadre, après même l'appart il aurait été plus petit ou moins beau je m'en fous.

MA : *Tes enfants se plaisent ici ?*

Super bien ! Et puis même nous on a reprise un équilibre parce qu'on sait que c'est chez nous. On dérange pas, on est posé. Ouais, mon fils il adore. Il est à Ampère à Cordeliers au collège et ça se passe très bien.

MA : *Ok. Pour changer de sujet, tu fréquentes un peu les commerces du quartier ?*

Oui, la boulangerie. Le Purple je vais de temps en temps boire des coups là-bas, quand je suis avec une copine on descend, le soir si on veut boire un verre je peux descendre boire un verre là. Y a Lidl qui est là, qui est pas mal, maintenant y a Carrefour j'y vais. On utilise beaucoup les commerces ici et ça c'est très très bien, les commerces de proximité c'est hyper important.

MA : *J'y reviens mais tu ne vois vraiment aucun élément raté dans le quartier ?*

Si, regarde les plaintes ! Elles se salissent. Le linot on le lave il s'en remet pas. Je veux dire ils ont pris des matériaux de premier prix. C'est vrai je le vois. Après je me dis que c'est pas grave,

moi quand j'aurais un peu de fric je veux me faire un parquet. Ici t'as le droit, c'est ce qu'elle a fait celle du dessus, elle a mis du parquet direct avant de rentrer. Elle a mis du parquet, elle a refait ses plaintes, elle a enlevé la tapisserie et elle a mis de la peinture, tu peux envisager de faire des travaux. Donc c'est pas très grave ça me gêne pas. Sinon… les problèmes tu trouveras d'autres personnes qui vont te les sortir moi je ne sais pas où ils sont. Parce que mon esprit ne les voit pas aussi. Ce qui prédomine en moi c'est tout ce qu'il y a de positif, ce qui est négatif est tellement léger pour moi que ça ne prend pas de place. Voilà, c'est peut-être pour ça que je te sors surtout les trucs positifs.

MA : *Tu te vois vivre longtemps ici ?*

Ouais. Je me vois partir sur au moins une décennie. Sans problème, le temps d'élever mes enfants. Mon fils a 14 ans, ma fille en a 6 donc ouais je me vois une petit décennie sans problème. Sans problème parce que d'abord on a de la place, on est bien, je peux faire des travaux pour améliorer ma condition intérieur. Je suis très très bien dans ce quartier, il me convient très très bien du fait géographique parce que je me sens au centre-ville. C'est génial ce site, le coin qu'ils ont trouvé. Parce qu'avant il n'y avait rien hein ! Donc je veux dire c'était un beau site exploiter et ils l'ont très bien fait, chapeau. Et y a peu de place à Lyon, comme de partout c'est difficile. Une grande ville qui trouve un site exceptionnel comme ça aux abords du centre, chapeau. C'est le dernier je pense.

MA : *Tu penses que ça va évoluer comment ?*

Super bien, je suis hyper optimiste. Je pense que ça va devenir un quartier dynamique. Tu le vois déjà… Regarde les gens qui sortent du Docks 40, c'est blindé le Docks 40, les gens en ont marre du centre-ville. Tu sais quand t'as fait le tour du centre-ville t'as envie de te déporter. Donc là on est pas très très loin et en même temps on est complètement ailleurs quoi. Donc ouais ça va prendre de l'ampleur. Et puis t'as les bateaux qui passent c'est quand même hyper agréable, ils font pas de bruit les bateaux, on les entend pas.

MA : *Si je regarde par la fenêtre, tu vois effectivement le parc et la Saône mais aussi les bâtiments, tu as des préférences ?*

Moi je les trouve tous bien coordonnés. J'aime pas trop celui qui est vitré là-bas, je le trouve trop fermé mais il va bien dans l'ensemble. L'ensemble je le trouve bien. Je vais pas te les détailler parce que l'ensemble je le trouve bien. J'aime bien le mien parce que le trouve beau en noir, c'est celui qui me plait le plus en plus. Comme quoi. Parce que c'est une couleur que j'aime beaucoup donc franchement je le trouve très sympa. Après je te dirais qu'on aime ou on aime pas mais quand t'es dedans tu te fous des extérieurs, un appartement c'est un appartement. Quand t'es bien chez toi après c'est pas très important… Mais je trouve ça moderne, je trouve que ça change, même si j'aime bien l'ancien. J'achèterais pas par contre si j'avais du fric, non. J'achèterais de l'ancien.

MA : *Ce serait quoi ton quartier idéal, là où tu pourrais acheter ?*

Mon quartier idéal ce serait le sixième. Tête-d'Or, Saxe, tous les abords… le sixième est vaste mais je trouve que tout le sixième est déjà bien posé. Au niveau de comment tu te déplaces

dans Lyon, c''est vraiment bien aussi. Et puis c'est un quartier sympa, calme le soir mais qui bouge pas mal parce que t'as énormément de sorties dans le sixième. Y a plein de petits restos sympas, le boulevard des Brotteaux sur lequel y a plein de bars, de pubs, de quoi danser… T'es pas obligée d'aller en ville. C'est pas mal ?

MA : *Et un idéal ex nihilo ?*

Ben là ce qu'ils sont en train de jouer je trouve que c'est vraiment bien pensé, quoi qu'en pensent certains, les critiques et compagnie, moi au contraire je trouve que c'est très bien. Cette dynamique qu'ils sont en train de mettre entre le personnel, le professionnel, les entreprises, les commerces, tout ce mouvement qu'ils sont en train d'établir vaut le coup vraiment. Je trouve que c'est très bien pensé. Bon ça vaut une fortune colossale, c'est pour ça que ça a mis plus de 20 ans à voir le jour mais n'empêche que franchement je pense que là Colomb a super bien joué. J'aime beaucoup Colomb faut dire, je trouve que c'est un maire qui est vachement sympa et qui fait beaucoup pour sa ville. Ils le disent mégalo mais moi je trouve que peut-être qu'il est mégalo parce qu'il arrive à porter des projets aussi. Ici c'est son bébé, il adore et il paraît qu'il est souvent au Docks 40. C'est quelqu'un tu le croises dans la rue, il te dit bonjour, il te sert la main, il est très avenant. C'est un maire très sympa, on sent qu'il sort, qu'il fait la fête, qu'il aime bien les gens, il est pas retranché chez lui, il est toujours à l'extérieur pour de l'événementiel, tu le vois partout, il adore manger et boire des canons.

[Eléments de discussion informelle]

MA : *Ca va être pratique pour toi l'école.*

L'école de ma fille est encore dans l'ancien quartier. Je l'ai laissé là-bas s, je l'emmène tous les matins. Ca fait 20 minutes à une demi-heure mais ça me gêne pas. On prend la petite navette, elle nous dépose juste à côté. Ca me gène pas du tout et là elle va avoir l'école en bas donc ce sera encore mieux. Mais j'ai pas vraiment envie d'être en bas pour des raisons de voisinage, j'ai pas envie d'être devant l'école de mon quartier et je trouve que c'est bien de pas y être. Tu restes anonyme, ça te permet d'être dans tes espaces de solitude aussi.

Quand je suis arrivée à Lyon, j'ai tout fait à pied avec mes enfants, j'avais envie de me perdre dans toutes les rues, je suis passée dans des chemins, je les ai fait marcher, ils en pouvaient plus, ils m'en ont voulu mais j'avais besoin parce qu'à Jouque y avait qu'une rue, la rue principale. C'est l'horreur une rue, y a rien quoi ! Alors que là tu peux passer par là, par là ou par là. Moi je trouve ça génial [rires].

MA : *Tu as l'anonymat que tu cherches ici ?*

Ouais c'est jouable. C'est jouable parce qu'il est l'anonymat il part aussi de la vie intime, en fin de compte c'est aussi les rapports que t'entretiens avec les gens. Je raconte pas ma vie. Il suffit de pas raconter ta vie et après les interprétations qu'on aura envie de te coller sur une image c'est pas très important, ça me regarde pas, ils ont pas d'éléments. Mais ils essaient toujours d'en avoir, c'est de la curiosité malsaine, mais personnellement je m'occupe de personne en fait. Donc si tu veux ils viennent pas vers moi et du fait que je suis pas encline à ça ils viennent pas me poser des questions. C'est toujours pareil, c'est comment tu t'affiches. Moi y a une

distance mesurée, je peux être super sympa mais je mets les gens à distance. Gentille mais pas con [rires]. Et c'est quand même plus facile parce quand t'as décidée d'être seule t'es seule, il peut y avoir des milliers de personnes autour de toi ça changera rien. Et c'est là que ça va être encore plus facile parce qu'il y a tellement de bureaux que dans la journée y a une multitude de gens qui vont et qui viennent, tu sais pas. Ca reste un anonymat de centre-ville en fin de compte. C'est pas mal.

Y a pas mal de jeunes ici, même dans les trucs chics.

Le restaurant c'est un joueur de foot, Réveillère, il possède tous les pas-de-porte. Ils peuvent pas cramer toute leur fortune, ils gagnent tellement de pognon. Et même s'ils la crament ils sont remis à flot le mois d'après.

MA : *Est-ce que je prendre une ou deux photos ?*

Vas-y profite ! Tu diras « c'est vue d'HLM à Lyon, vous vous rendez compte ! » [rires].

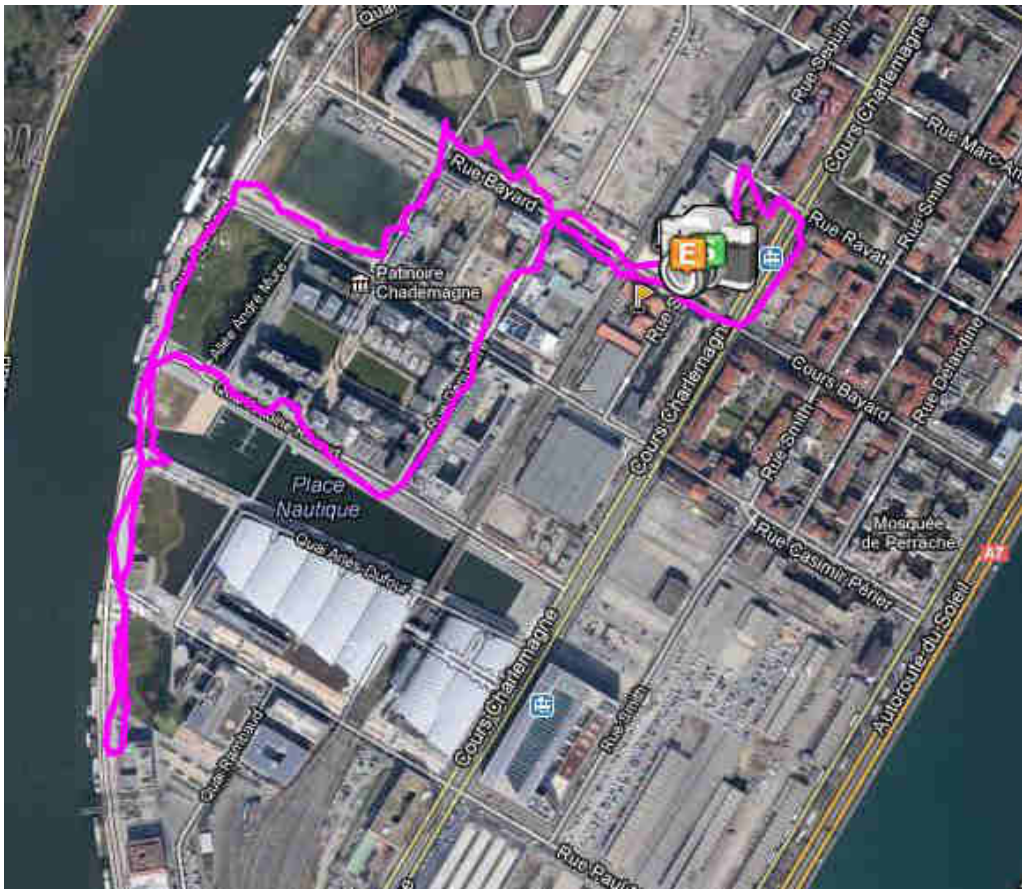
MA : *Quand ils t'ont attribué le logement ici, ils t'avaient fait d'autres propositions ?*

Alors j'avais fait pas mal de dossiers. Mais c'est marrant, comme quoi la vie est marrante, quand la mairie me l'a attribué, la préfecture m'en a attribué un et un autre organisme aussi. C'est-à-dire qu'en même temps il y a une affluence. Mais c'est le premier, celui-là ça a été le premier donc j'ai pas eu besoin de voir les autres.

HL6

	Date : 13/04/2012
	« Statut habitant » : locataire + travail
	Investissement/loyer : 900€/mois (960€ avec le parking)
Climat de visite : Beau, chaud, ensoleillé	**Adresse :** Logements ICF, rue Bayard
	Arrivée : 08/2010
Durée de la visite : 1h08 min	**Appartement :** T3, 63m²
Longueur du parcours : 2983 m	**Occupant(s) :** 1 + enfant par moment
Durée de l'entretien : 2h17 min	**Profession :** Consultant en innovation
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non, seulement dans le réseau
Age : 34 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

En France y a d'autres trucs aussi gros que Confluence ? J'ai vu que ça faisait partie des territoires expérimentaux sur l'énergie l'autre jour sur une affiche. Et puis ils font pas mal d'expérimentations sur le social, sur l'organisation… J'ai pas trop lu là-dessus donc ce que je vais dire est biaisé mais j'ai entendu des trucs quoi. Parce que mon père est élu dans le Nord, dans une toute petite commune rurale et de temps en temps il m'envoyait un ou deux articles parce qu'il me dit « y a en permanence des articles sur Confluence, sur tout ce qui est testé là-bas quoi ». Enfin je raconterai mes trucs et après vous me direz…

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Ce que vais dire ça risque d'être pratico-pratique parce que c'est dans mon caractère d'être un peu comme ça. Et on peut emmener le chien pendant la ballade ? Lui il parle pas mais il aurait des trucs à raconter. Mais on va en parler parce que c'est un truc qui est important pour moi ici : les chiens.

Alors Confluence y a un périmètre ou pas ?

MA : *Non, faîtes-moi simplement visiter votre quartier.*

Parce que je sais pas s'il y a quelqu'un qui a compris encore ce que c'était que le périmètre de Confluence. Déjà pour la plupart des lyonnais, moi je suis pas lyonnais donc je suis récent, pour la plupart des lyonnais ce qui est rigolo c'est que Confluence c'est surtout le centre commercial pour l'instant. Surtout depuis cinq jours avec l'inauguration… moi je suis parti, je suis parti en week-end ailleurs. De toute façon, ils avaient prévu des pass pour ceux qui habitent juste autour de la marina mais alors dans cette rue là on avait pas de pass… Ils prévoyaient de bloquer Charlemagne jusqu'à la rue Seguin et tout donc je me suis dit « allez, j'y vais » [rires]. Je vais en week-end au milieu de l'Ardèche avec les moutons, c'est un peu plus relax. Et déjà, je suis revenu lundi soir c'était encore la folie alors que c'était férié. J'y ai mis les pieds hier soir en rentrant à dix heure du soir d'un déplacement, je suis allé chercher un mcdo, j'ai testé le centre commercial comme ça, on verra…

[parle à son chien] Ca va pas être une balade comme d'hab !

Visite

Lieu	**t0+**	
Ascenseur de l'immeuble	7 :30	On va aller sur Charlemagne d'abord. Je démarre sur Charlemagne parce que pour moi c'est un endroit, une limite du quartier… parce que déjà limite au Nord de la rue Seguin ou c'est plus les mêmes bâtiments. Enfin là où je suis encore parce qu'après plus au Sud c'est tout neuf.
Hall + courre de l'immeuble	8 :00	Bon ça déjà c'est ma résidence. C'est une résidence SNCF, je sais pas si vous êtes au courant, c'est ICF, une filiale SNCF, c'est eux qu'on démarré en premiers dans les projets, ils ont valorisé les

		terrains qui étaient autour de la voie ferrée et qui leur appartenaient et alors ils ont monté… pas que pour ici, ils font ça un peu partout en France maintenant, ils ont monté une filaile immobilière qui créée des résidences et les apparts sont loués en général de manière assez préférentiel aux gens qui travaillent à la SNCF mais quand ils arrivent pas à les louer, au bout d'un moment ils les louent à n'importe qui comme moi. On paye un peu plus cher et puis c'est tout. Sur mon appart y a cent euros d'écart par moi donc c'est vrai qu'il vaut mieux être à la SNCF quand même.
Rue Seguin	9 :04	Donc moi je suis arrivé dans le quartier parce que j'ai monté l'antenne de ma boîte, c'est une boîte montpelliéraine dans le conseil, dans les services, et donc on a, par relation parce qu'on connaissait une entreprise qui habitait là, on leur sous-loue des locaux dans le bâtiment qui est là. Donc après j'ai commencé à chercher un appart quand l'antenne a commencé à marcher pour déménager définitivement. Et au début je cherchais sur Sainte-Foy parce que je cherchais avec des espaces verts à cause du chien et pendant que je visitais j'ai vu une annonce un jour à cette adresse là et je suis tombé sur une annonce à cette adresse et à chaque fois que je venais je passais devant et je me disais « putain elle est trop belle cette résidence avec les balcons traversants etctera » donc j'ai foncé et j'ai pris l'appart. L'appart m'a plu, vous avez vu y a le balcon, c'est lumineux, tout ce qu'il me fallait. Et y a des espaces verts. C'est vrai que par rapport au tarif je pensais pas pouvoir habiter direct dans le quartier et puis en fait ça va… Donc Confluence pour moi c'est surtout le neuf. Donc presque dans ma tête là c'est pas Confluence. Ce bâtiment là où je suis c'était il y a quatre ans, ce bâtiment là ils l'ont mis à neuf, ils l'ont étendu au début du programme. Donc ne fait pour moi ça démarre par là. Par là ça va pas marcher quand vous allez retranscrire mais en gros c'est tous les bâtiments qui sont neufs, qu'on pas plus de quatre ou cinq ans, qui sont dans un autre style, qui sont un plus jolis, justement pas mal lumineux, assez souvent des balcons, des trucs comme ça.
Cours Charlemagne	10 :45	Alors après c'est vrai que comme le pôle de loisirs et commerces vient vraiment d'ouvrir, c'est vrai que… bon moi c'est la première fois que j'habite vraiment dans une grande ville, donc déjà j'ai découvert le fait d'avoir tout à cinquante mètre donc après pour moi la vie a démarré là sur Charlemagne. C'est vrai que Charlemagne c'est un peu une petite vie dans la ville, y a plein de commerçants, je suis arrivé y a deux ans en août et donc c'est vrai que j'ai des potes parmi les commerçants, par exemple les gens du café Joseph, le pressing qui est un peu plus loin, le boucher qui est encore plus loin, etcetera. Donc c'est vrai que pour moi la vie se fait pas mal sur Charlemagne, donc c'est entre Perrache et ici. Et

		on va voir qu'avec le pôle de loisirs et de commerce ça va aller un peu plus vers le Sud. Ca crée de l'attractivité, d'ailleurs ça fait un peu peur à certains commerçants mais… Pour le coup c'est vrai que je m'attendais pas à bien m'entendre avec les gens donc pour le coup je suis un peu freiné pour l'instant parce que j'ai appris à faire ma vie sans trop sortir du quartier. Avant j'aillais tous les deux mois à Carrefour chercher les croquettes du chien et c'est le seul truc que j'irais faire là-bas. Après c'est vrai que ce sera plus de la visite. Le pôle de loisirs et de commerces ce sera un peu comme pour beaucoup de monde pour l'instant, ça va être une promenade. Bon y a un cinéma et ça va être génial parce que c'est vrai que le truc qui manquait au quartier c'était le cinéma et puis après le truc qui manque à Lyon c'est les piscines et ça ils ont pas pensé à en faire une dedans. Et c'est marrant, ça j'en parle avec tous les lyonnais que je fréquente, y a pas de piscine ici, faut sortir de Lyon, faut avoir une voiture déjà, etcetera. Donc pour finir sur Charlemagne, le truc qui est génial c'est que je vais là-bas [la gare de Perrache] je vais prendre mon train quand j'ai un rendez-vous à Paris ou quelque chose comme ça, je prends mon train quand je dois aller ailleurs pour aller à Part-Dieu, j'ai vraiment l'accessibilité à tous les grands moyens de transport lyonnais. Le fait de pouvoir en moins de vingt minutes aller sur n'importe que grand nœud de mobilité sur Lyon : vingt minutes avec ma voiture à l'aéroport, vingt minutes de tram pour aller à Part-Dieu et cinq minutes à pied pour aller à Perrache. Et ça, bah, en tous cas pour moi, mon boulot, je suis tout le temps en déplacement, c'est vraiment l'idéal. Et en plus, avec la voiture, si je veux partir vers le Sud je vais prendre l'autoroute là-bas, si je veux partir vers le Nord je vais prendre l'autoroute à Fourvière. Et c'est vrai que moi c'était un peu la peur avant d'arriver à Lyon, c'était les embouteillages et c'est bien, je vis dans un endroit où je les ai pas pour le coup. Mais c'est en train de venir avec le pôle de loisirs et de commerces et tout le monde qui vient là. Donc voilà c'est ce qui fait que c'est un quartier urbain Confluence : mon balcon est là, ma banque est là, ma boulangerie… j'ai tout à cinquante mètres quoi… même les putes ! [rires] J'ai fait la remarque à mes potes parce que c'est vrai qu'elles sont sur Charlemagne à Lyon… quoi que là on les voit plus avec l'ouverture du pôle de loisirs et de commerces ils ont viré tout le monde. Elles se sont décalées sur les quais du Rhône.
Rue Bayard	14 :20	Donc on va prendre par là parce qu'en dessous y a rien, à part la Poste qui est un peu plus loin. Donc après… Confluence pour moi l'image, le truc qui est rigolo, c'est que je suis arrivé y a deux ans dans cet immeuble donc il y avait déjà des gens qui y habitaient depuis trois et le truc ça a été que y a deux ans, quand je suis arrivé en août c'est là qu'ils ont ouvert tous les immeubles vers lesquels on va qui sont sur les bords de Saône autour de la marina et tout

		ça. Et enfin de compte y a toute une population qui est en location, de jeunes comme moi qui sont locataires et qui sont arrivés en même temps. Et en fait c'est rigolo parce que moi c'est pas dans ma nature d'aller vers des gens pour faire connaissance, me faire des amis, etcetera, et en gros au bout de deux mois j'avais une vingtaine de potes avec qui on faisait des soirées, c'est assez hallucinant. Et ça ça a été grâce aux chiens. J'avais dit qu'on allait parler des chiens… parce que finalement on est tous arrivés ici jeunes tous frais, bon vu les loyers, en fin de compte toutes les clases sociales, c'est ça qui est rigolo. Moi je suis ingé, beaucoup de mes potes sont ingés, et là dans le groupe on est trois ingés de grandes écoles et puis après voilà y a des gens qui sont… y a soit des étudiants, soit des gens qui sont dans le BTP, y en a qui est cuistot dans un restaurant et il est tout jeune… donc voilà y a déjà plus de mixité sociale que là où je vivais avant quoi. Et puis tous ceux qu'arrivaient là et qui avaient un chien, à force de se croiser tous les soirs et que de toute façon personne se connaît dans le quartier, très rapidement on commençait à discuter, à faire jouer les chiens ensemble, etcetera et maintenant des fois on est entre quinze et vingt avec les chiens, on se connait tous. C'est le truc assez phénoménal quoi. Quand j'ai vu ton message dans la boîte aux lettres, c'est le premier truc auquel j'ai pensé, ça faisait un an qu'on se disait avec deux trois autres « mais faudrait écrire un article, c'est tellement énorme » et je me suis dit « tiens lui il va le faire » entre guillemets quoi [rires]. Et ouais, ça a été le truc avec les chiens… donc c'est pas forcément encore rigolo parce que tout le monde n'aime pas les chiens, voilà, et puis bon y a des trucs qui sont dégueulasses, les chiens ça fait des saletés et les gens… ça je comprend, moi c'est pareil, ça m'énerve quand y en a partout. En plus sur Confluence, ils en ont même rajouté un peu, même dans l'ancien, vers Sainte-Blandine, ils ont fait des trucs pour les chiens justement. Donc les gens à partir de là salissent les trottoirs donc ça c'est vrai que c'est un truc qui rebute un peu les gens et ça je peux comprendre mais après y a des gens qui n'aiment pas les chiens parce que bon les chiens il paraît que c'est dangereux. MA : *Tu as eu des remarques ?* Et non. En fait ce qui s'est passé c'est qu'il y a deux ans quand on est arrivé, quand tout le monde est arrivé, y avait les espaces verts là où on va, là où je passe une heure tous les soirs donc pour moi c'est le truc où aller déjà en premier, où les chiens jouaient, ils pouvaient aller se baigner etcetera, juste derrière le terrain de foot, et c'est vrai qu'au fur et à mesure, il commençait à y avoir deux trois plaintes par ci par là de gens qui avaient pas envie de voir des chiens à ces endroits là. Et c'est vrai qu'ils ont commencé à planter un peu partout sur tous les espaces verts des petites

		affiches « parc municipal, interdit aux chiens » donc là ils nous ont laissé juste un coin derrière le terrain de foot et on sait que même ça c'est remis en question, y en a un ou deux qui sont venus nous voir parce que bon à force de se plaindre, c'est vrai que ceux qui se plaignent on les entend, ceux qui se plaignent pas on les entend pas, et ils ont réussi à faire créer un espace tout au bout de Confluence réservé aux chiens… bon c'est juste à vingt minutes à pied et c'est pas éclairé le soir donc déjà en hiver quand ils l'ont ouvert on leur a dit « c'est bon, vous êtes sympa mais bon… ». [il lâche son chien dans un des espaces interdits aux chiens] Et donc ça c'est le truc un peu moins rigolo qui nous a un peu inquiété. Bon c'est la tendance en ce moment, voilà, quelques plaintes, après renforcement des contrôles, la brigade canine qui passe plus souvent et bon certains qui se font emmerder parce que des fois ils ont pas le chien en laisse ou tout simplement parce qu'il est sur l'espace vert. MA : *Il faut que tout soit propre…* Mais après on est en France, c'est rigolo. Dans ma résidence on a rien le droit de mettre qui se voit de la rue. Et au début quand je suis arrivé, je me suis dit « voilà y a des super balcons, je vais pouvoir mettre plein de trucs » et puis y avait déjà plein de gens qui avaient des tas de trucs qui se voyaient de la rue… C'est toujours pareil on interdit et les gens font quand même. Et en fait cette résidence là, vu que c'était la première à être finie pendant toute la première année où j'étais là, toutes les semaines y a un photographe qui passe quoi. C'est… les articles faut les illustrer, alors après quand ça c'est ouvert là-bas, qu'il y a eu des espaces verts, ça c'est décalé, ils passaient ici tous les soirs, y en a plein qui ont pris des supers photos de chiens en train de courir après des balles… A ce moment là c'était bien, ça faisait beau sur les photos, etcetera, et bon après ils ont planté le panneau « interdit aux chiens » [rires]. Bon ça c'est comme partout, y a une ou deux plaintes et on entend ce qui râlent quoi… Bon alors ça c'est marrant, c'est un peu un artefact ici, c'est la cité de la gendarmerie, y en a beaucoup, y en a quelques uns qu'on des chiens et c'est vrai que ça fait un sacré îlot surtout qu'en plus derrière y avait encore des locaux de la SNCF, bureaux d'études et tout, qu'ils ont détruit en commençant les nouveaux travaux et c'est vrai que ça fait une sacrée coupure entre de l'autre côté de Bayard et de côté-là, surtout que c'est un énorme îlot, un gros bloc. Quand va y avoir la place Denuzière, le bloc où je suis va être coupé en deux donc ça va vraiment être des tous petits carrés et puis derrière y aura cet immense massif, je crois pas qu'ils aient

		prévu quelque chose pour ça, enfin c'est pas prévu de bouger quoi.
Le long du stade	22 :05	Ce qui est rigolo c'est que ça ça s'est construit au fur et à mesure donc les pôles se décalent on va plus aux mêmes endroits. Mais même ne serait-ce que les trottoirs au fur et à mesure qu'ils les aménagement, on voit… Maintenant y a le pôle de loisirs et de commerces, cette rue là y avait jamais personne, maintenant y a toujours du monde qui est en train d'aller au pôle de loisirs et de commerces. Puis en plus comme c'est les vacances scolaires y en a toute la semaine là. Bon après y a des trucs qui doivent pas être rigolos, celui-là par exemple je le trouve un peu moins beau que les autres. Je suis ingénieur agronome, j'aime bien le bois, mais là c'est fait un peu bois pas fini mais c'est pas grave… Mais celui-là et l'autre qui est de l'autre côté de la banque de France, ce qui est rigolo c'est qu'ils les ont ouverts alors que c'est encore en travaux. Ceux-là ils doivent être un peu moins satisfaits du quartier que les autres parce que les travaux commencent à six heure du mat' pour finir à cinq heure du soir donc pour ceux qui ont des horaires plus classiques… On se réveille le matin avec le bruit de la grue qui fait bip-bip ou du tractopelle. Et dès qu'il fait nuit ils ont coupé les lampadaires c'est un peu bizarre…
Rue Casimir Perrier	23 :30	Celui-là [bâtiment vert de Tania Concko] il illustre bien Confluence je trouve. Déjà je voyais que ça de mon balcon parce que tout était vide quand je suis arrivé. Donc je voyais les matchs de foot et ça en face. Et je l'ai vu ouvrir. Et ce qui était rigolo c'était les hélicoptères qui posaient les oliviers au-dessus. Et tu te dis « ouah j'arrive quand même dans un quartier de gros riches ». Et puis après j'ai plein de potes qui sont aux étages du dessous, donc je me disais que c'était à l'image des grandes sociétés, à l'étage du dessus c'est la direction, c'est les hauts salaires, et plus tu descends et plus ça descend en classe sociale. Mais c'est rigolo parce que quand tu te retrouves à balader ton chien, tu discutes avec des dirigeants d'entreprises, des ingénieurs de grandes écoles et puis deux trois ouvriers du BTP. Ca c'est le côté fun, ça me semblait pas être évident que ça pouvait marcher. Et en tous cas autour du chien ça marche. On a une passion commune, un chien, et un chien c'est quand même beaucoup d'emmerdes donc on a tous un premier sujet de discussion et finalement c'est rigolo parce qu'on discute bien… Bon après voilà, les ingés essaient de faire des affaires avec les DG et les ingés vont faire la fête et se mettre des têtes avec tout le reste [rires]. On a démarré au tout début où y avait pas grand monde dans le quartier mais finalement j'ai l'impression que ça fait pareil dans les nouveaux, c'est des jeunes qui arrivent. Peut-être parce que c'est pour eux qu'il faut que ça aille le plus vite parce qu'ils sont plus pressés, plus mobiles,

		etcetera et pour beaucoup comme moi ça a été l'occasion, hop, t'es jeune, y a un truc et du coup t'arrives et « bah tiens je suis le premier dans la résidence ».
Espace vert bord de Saône	25 :00	Et en fait au début notamment, ce coin là c'était tranquille, y a deux ans y avait que les propriétaires de chiens donc au début on se faisait des apéros le vendredi dès qu'il faisait beau. Donc c'est vrai que ça a créé au début une certaine ambiance et qu'aujourd'hui ce serait plus difficile… Y en a toujours des petits apéros mais disons qu'il faut être un peu plus discret parce qu'avec tout le monde y a plus de monde que ça peut déranger et que maintenant qu'il y a plus de monde avec le pôle de loisirs et tout ça y a des patrouilles qui passent tous les trois quarts d'heure… donc t'es là avec ta binouse… Nous on s'est mis des têtes quelque fois ici [rires], devant les flics ça fait mauvais genre, faut les comprendre aussi [rires]. Mais là c'est rigolo parce qu'en plus ils ont mis des tables, des bancs, on s'est dit « il faut tout ça pour nous, c'est génial », y avait que nous qu'étions là donc… là le banc on revient vers six heure et demi, sept heure du soir, non peut-être pas on est vendredi ça dépend des coups si les gens partent en week-end ou pas mais le banc souvent y a dix personnes dessus avec les gens qui sont en train de jouer dans l'espace juste derrière. Ca c'était le truc énorme, le jour où ils ont fait des bancs, ils s'en veulent un peu du terrain d'à côté donc il nous font un banc. Et une tireuse aussi ? c'est un peu ça les blagues. Alors ça [la vue sur le parc de Saône] c'est la photo dans les magasines, enfin c'était une des premières, maintenant qu'ils ont ouvert les autres sur le côté, le orange qui est là-bas avec l'espèce de trou de météorite et tout, c'est vrai qu'on voit plus les autres, voilà j'imagine qu'on va bientôt voir le pôle de loisirs et de commerces. Ah ! Ca c'est sympa ! C'est un héron, il a un truc dans la bouche, il doit avoir chopé un poisson, ah il a chopé un poisson rouge… C'est ça je le voyais rouge, je me disais c'est quoi ce truc ? C'est un ibis, c'est encore mieux ! Donc ouais au début, y a deux ans, on arrêtait pas de jouer là. Mais y avait pas le parc au milieu. Alors c'est pareil, ce parc on est beaucoup à s'interroger dessus parce que c'est un super parc mais en fait interdit à tout, il à moitié privé mais quand même sous la règle des parcs municipaux. Il ferme le soir et finalement on voit personne dessus… donc on a pas trop compris ce truc là. Surtout que, j'en connais plusieurs qui habitent dans les apparts autour, y a pas d'accès à partir des apparts donc pour le coup ça, de l'avis de tout le monde, c'est étrange. C'est pas pratique donc c'est pas

		usité. Y a une liste d'interdiction longue comme le bras, mais y a la même là, j'ai pas regardé si le pique-nique est interdit, peut-être pas quand même… Tiens d'ailleurs là mon chien est en infraction… bon ils sont tolérants quand même, en fait s'il y a pas les deux trois qui se plaignent autour ça va quand même. C'est ça « feu et barbecue », « boissons alcoolisées » donc on peut plus boire dans le quartier, « les contenants en verre » donc notamment les bières. C'est vrai qu'au début quand ils l'ont mis en plus on l'a vraiment pris pour nous parce qu'en fait on était là, on a transité là-bas avec les chiens, surtout quand ils ont fait les banc là-bas. Et c'est un espace public sympa, les chiens ils se baignaient, ils étaient dans l'eau… Les premières plaintes c'était « ça fait peur aux canards » mais bon des canards y en a toujours. Les chiens ils s'en foutaient des canards ils courraient après les balles. Alors ça [péniches sur la Saône] c'est rigolo, pourtant j'avais vécu un peu à Rouen et les gens dans les péniches à Rouen c'était un autre monde, j'en connaissais etcetera alors qu'en fait ici ce qui est marrant, c'est que les gens de cette péniche là ils ont un chien et ça c'était le jardin, la péniche est là depuis des années, y avait rien là, c'était le terrain vague et en fait ça c'était leur jardin. Donc au début on venait promener notre chien dans leur jardin et comme ils sont super sympas on a vite fait connaissance avec eux et c'était rigolo et pour le coup un des premiers apéros qu'on a fait chez des gens c'était chez eux. Alors pour eux c'est moins rigolo Confluence parce qu'ils étaient tranquilles dans leur coin et que maintenant y a plein de problème, y a les voitures qui passent à fond, jusqu'à l'ouverture du pôle ils passaient là avec plein de poussière, ça c'était un peu moins rigolo parce que y en a plein qui allait se garer là et c'est vrai qu'avec les gamins, les chiens aussi, y en a toujours deux trois qui passaient à fond. J'espère qu'ils vont laisser les péniches pas les virer parce que ça c'est rigolo, ça donne encore un autre aspect, y en qui vivent sur l'eau, y en qui vivent sur terre, c'est un peu mélangé…
Pont-levis au dessus de la darse	31 :20	Je sais pas ce qu'ils vont faire sur la marina, y avait trois bateaux cet été, il paraît que c'est super cher, c'est hors de prix. Donc voilà, on arrive sur le tout nouveau pôle de loisirs et de commerces. Alors celui là, il était déjà démarré quand je suis arrivé lui, y a eu du retard et avec la crise économique y a eu quelques freins…
Bord de Saône, ouest du pôle, vue sur la darse	31 :54	Donc il a ouvert depuis sept jours, je sais pas encore trop en parler parce que comme je t'ai dit j'y étais pour la première fois hier soir… [il se retourne] Y a des bâtiments qui font vraiment rêvé quoi, celui-qui est là [extrême ouest de la darse] avec les duplex sur

		deux étages, les grandes baies vitrées et tout ça fait vraiment la résidence de luxe… D'ailleurs c'est dans celle-là qu'il y en un ou deux qu'aiment pas les chiens, c'est con en plus ils ont la vue plein-là. Et c'est vrai que celle-là je la trouve vraiment belle, etctera, et dans mes goûts… pas dans mes moyens. Et ce qui était rigolo, c'est qu'avant il y avait celle à l'autre bout du lac, je vais essayer d'être précis pour que tu t'y retrouves quand tu prends des notes, qui était là, qui était la première à avoir ouverte. Et qui dès le début, en plus avec celle qui est juste au dessus, en alu, tôle ondulée, et ces deux là elles étaient spéciales en termes de couleur, c'était… soit les gens trouvaient ça bizarre, elles faisaient un peu bizarre… le vert a tout de suite fait délavé et celle de tôle ondulée soit les gens trouvaient ça bizarre soit ils aimaient pas en gros, quand ils venaient chez moi, parce qu'en plus c'est juste en face mon balcon… alors qu'à côté, celle-là tout la monde la trouve bien foutue etcetera… Alors le truc par contre, moi que je vis pas dans la mienne, surtout vu comment je suis orienté face au sud, le truc qui fait bizarre à tout le monde c'est d'avoir des côtés très ouverts avec des balcons, pas de vis-à-vis etcetera et puis à l'intérieur d'avoir fait des espaces ou les vis-à-vis sont monstrueux quoi, c'est tu tends la main pour passer le sel à ton voisin d'en face. Et c'est vrai que tout le monde s'interroge là-dessus. J'en connais pas qu'habitent dans les étages de ce côté-là, j'en connais un qui est plus loin mais pour le coup lui il y a un moment ou le bâtiment extérieur est plus bas et lui il a pas ce problème de vis-à-vis… Il a juste son voisin qui doit être un riche qui est un de ceux qui a les très grandes terrasses au-dessus qui se ballade des fois à poil sur son balcon [rires], il trouve pas forcément ça très sympa. Mais bon ça c'est le côté rigolo. Donc ça c'est vrai que sur ces bâtiments là c'était les deux trucs qui interrogeaient, le parc au milieu et ça. Donc en fait le grand luxe c'est ce que j'ai moi, c'est d'avoir ceux qui donnent là, qui donnent plein Sud et qui ont aucune chance d'avoir un vis-à-vis un jour, avec le vue sur la marina, la vue sur les collines de Sainte-Foy et tout ça, où c'est super beau quand même. Avec en plus l'impression d'être au milieu de la verdure, ce qui est pas complètement faux non plus puisqu'on prend la voiture et à dix minutes on est vite sorti de Lyon, c'est pas pareil, on est vite fait dans des endroits où on peut faire des balades au milieu de la campagne quoi. Et cette façade elle est rigolote quoi, tout le monde s'interroge, entre celui qui est bleu marine, entre là le truc, celui qui a son salon au milieu du vide et y a plein de rumeurs sur qui habite là-dessus, ça me fait trop marer, y en a qui m'a dit que c'était le maire de Lyon, un autre qui m'a dit que c'était les joueurs de foot de l'OL qui habitaient dans ces bâtiments là, c'est énorme quoi les gens comment ils trippent là-dessus sur qui habite là-dedans, perso je travaille avec l'industrie dans le coin donc je sais qu'il y a assez d'ingénieurs, de patrons riches pour se

		payer es apparts comme ça sans qu'ils aient besoin d'être célèbres… Enfin de toute façon je suis pas non trop célibrités, people, ça me fait juste marrer que les gens ils trippent là-dessus… Et en face le pôle de loisirs et de commerces… alors lui sur ce que j'en pense moi… L'image que j'ai, que j'ai beaucoup eu pendant longtemps… Alors là c'est la capitainerie, personne comprend pourquoi ils s'amusent à faire un bâtiment là de je sais pas combien d'étages alors qu'il y avait un espace vert avec une belle vue, là la capitainerie, pfff… pourquoi ils laissent pas un truc comme ça sur un étage, j'ai pas compris, surtout qu'ils ont fait les travaux, ils ont fait l'espace vert, un super gazon et tout ça, et après ils ont dit « non en fait on va faire un bâtiment à la place », c'est un peu bizarre, à se demander s'ils changeaient pas d'avis au milieu. Et donc le pôle de commerces, enfin son toit, c'est un des premiers trucs qu'ils ont installé, ils ont fait la structure, l'armature, enfin c'est l'image que j'en ai, surtout qu'il y a eu de trois coups de vent au début ou tout s'arrachait… j'en ai retrouvé un bout sur mon balcon une fois. Je pense qu'ils ont testé un nouveau concept de toit, je pense pas que ça existe ailleurs donc au début il a fallu qu'ils se calent… C'est quand il y a la tempête de neige que ça a appuyé dessus et que après avec le vent derrière ça a tout embarqué… Et donc ça c'est un peu l'image que j'en ai et donc moi j'aime bien, je trouve ça rigolo, etcetera… A l'inverse du paquebot du Conseil Régional, qu'on voyait avant et qui d'ailleurs était presque fini quand je suis arrivé, il manquait que l'aménagement intérieur, ça leur a pris du temps, mais en tous cas y avait toute la forme, toute la structure, ça fait un immense bloc par rapport au reste en fait, ça fait bizarre, ça fait un peu oppressant et tout. Alors bon pour moi c'est sympa parce que je travaille avec les collectives donc ils viennent s'installer auprès de mon bureau, c'est cool. Mais c'est plein de trucs où on se posait des questions : c'est un écoquartier et ils ont des surfaces monstrueuses, ça a été éclairé pendant deux ans jour et nuit alors qu'y avait personne dedans, on voit qu'il y a un immense hall alors que je sais pas… moi je me suis beaucoup interrogé sur ce bâtiment, ça correspond pas à l'image je trouvais un peu d'écoquartier, voilà d'un coup t'as un gros bloc au milieu où tu te dis qu'il doit y avoir déjà énormément de déperditions d'énergie, la lumière y a même pas un truc automatique qui la coupe au bout d'un moment… Et puis ça se voit en plus, quand il est éclairé, moi je le vois bien de mon balcon.
Bord de Saône, derrière le pôle	38 :40	[il change pour parler du pôle de commerces] Alors presque je découvre la vue du truc parce que ça a été en travaux jusqu'à la dernière seconde, on sent bien qu'ils étaient à l'arrache parce que les dernières semaines c'était jour, nuit, week-end, les pauvres… et c'est vrai que pour le coup on voyait pas trop les façades et ce

		côté [arrière] fait bizarre je trouve, parce qu'à côté des autres bâtiments où on a vraiment l'impression d'ouverture, etcetera, là y a une façade toute droite avec des petits panneaux en bois foutus un peu n'importe comment… Alors que le toit, on s'en rend compte que quand on est dedans, en fait le truc il est pas fermé, on le sent quand on est au troisième étage on se dit « ah ouais c'est comme si on était dehors », ça moi j'ai trouvé ça super sympa, le fait qu'ils aient pas fermé, que ce soit moitié extérieur-intérieur, et quand on est sur la façade devant ça fait comme un grand mur. Alors moi j'aime bien continué plus loin, ce qu'est devenu la ballade du lyonnais j'ai l'impression. Le samedi et le dimanche, c'est blindé de monde. J'y fait mon footing, ça c'est génial, d'avoir toute la rive toute droite et tout, pas de voitures, pas de bagnoles, on est deux potes on y va avec les chiens et on court… Bon le soir y a personne parce que les restos qui sont là j'ai pas l'impression qu'ils marchent des masses. Ah si, Dock 40 il marche mais alors le Bec il paraît qu'ils sont en redressement judiciaire depuis un an. Et il paraît que c'est même pas bon pour ce prix là, enfin pour le prix… ça reste quand même mangeable mais il paraît que tu payes une purée de patates avec trois morceaux de truffe un prix phénoménal, tous les gens qui y sont allés m'ont dit « ça vaut pas le coup » et en fait tous les gens qui connaissent un peu le patron et avec qui j'ai discuté m'ont dit qu'ils étaient sous surveillance judiciaire depuis un an parce que de toute façon ils rentrent pas du tout dans leurs frais. Donc c'est vrai que… Alors ça par contre ça a été pourave, donc y avait Charlemagne avec des commerces qui existent depuis longtemps etctetera, et ici les premiers commerces qu'ils ont ouvert c'était parfaitement à l'image que j'avais quand j'ai vu l'hélicoptère poser l'olivier quoi. C'est un magasin de luxe là-bas au coin, y en a un autre qui a ouvert là-bas un peu plus tard, c'est les deux restos là où habillé comme ça le week-end je me suis fait jeté, c'est la seule fois où j'ai essayé d'y aller après je me suis dit « merde, je suis pas non plus super bien fringué mais… », « ah non non », d'accord j'étais avec un autre pote qui était fringué comme moi… Et une population qu'on voit passer tous les soirs parce que par contre c'est mal indiqué, c'est des rues qu'existent pas sur Google map et tout ça donc quand on est là bas aux chiens tous les soirs y a des gens qui nous demandent c'est où le Dock 40 et on voit passer là c'est vrai que c'est des population friquées, etcetera, j'ai des revenus mais c'est bien encore au dessus de moi quoi… Les gens qui viennent c'est plutôt les costards-cravates, deux trois soirées people, des évènements autour de la mode de l'école de mode, des trucs comme ça. Donc ça a un côté quand même super bourge tous les restaurants qu'ils ont ouvert sur les bords de Saône. Et à l'inverse

		les samedis après-midi ça c'est rempli dès que la marina a été un peu finie, qu'il y avait les ponts etcetera, c'était noir de monde tous les samedis. Et à côté de ça nulle part aucun bar, aucune terrasse où on pouvait se poser pour boire un coup quoi. Le seul endroit où on pouvait se poser boire un coup c'est le Purple mais voilà quoi c'est pareil c'est quand même un peu chicos. Alors j'ai eu une agréable surprise au Purple où un confrère m'a emmené bouffer un midi en me disant « on m'en a dit du bien, bah tiens on profite pour aller bouffer au Purple », c'est vrai que le midi ça va, pour un repas d'affaire qui pue pas le fric ça va encore, c'est tranquille, y a de la place sur les tables, tu manges bien, bon c'est pas le troquet lyonnais où tu manges à dix euros mais quand t'as des invités d'affaire ça va quoi. Mais le fait que le soir ça devienne encore plus chic et tout ça, tu vois à un moment ils avaient un voiturier, c'est du délire [rires], tu te dis « putain j'habite à côté d'un restaurant qui a un voiturier », tu regardes la carte tu vois que le menu il est à trente euros, ça déconne un peu quand même… Et à côté ouvrir que des trucs de luxe, et ça au début, même les gens avec qui on se promenait avec les chiens, tout le monde, ça les a choqué, même les architectes qui habitent dans la péniche, disaient « ils sont en train de se faire un délire », c'est clair que là la mixité sociale c'est pas par là ! [rires] Et même la pizzeria c'est pas super donné en fait, au début tu te dis « wouah c'est pas cher ! » et après tu vois ta part combien elle pèse et tu dit OK… bon ils sont super sympas, c'est des jeunes, à mon avis ils se sont mis en auto-entrepreneurs pour faire ça donc c'est un peu une expérimentation ça aussi. Bon ils planent un peu, je sais pas si tu y as été, mais les premières fois qu'on y a été on a halluciné, on est rentré, on revenait de la ballade des chiens avec un pote qui habite juste derrière en fait, on se dit « bon on va tester la pizzeria », bon le premier soir on est reparti avec une plaque de pizza et « allez je vous l'offre » [rires], bon d'accord, cool, et le deuxième soir au contraire on revient et on voit le tarif, et putain mais c'est… Ils sont super sympas mais après je pense qu'ils s'installent et qu'ils se sont mis dans des locaux où ils ont du douiller un petit peu et qu'ils ont besoin de rentrer dans leurs frais… et c'est vrai que par rapport au tarif et le fait que la pizza derrière c'est pas vraiment ce qui manquait sur le Charlemagne. Bon après ils sont sur un autre concept, c'est surtout des pizzas sans viande, ça a l'air d'être assez végétarien quand même, y a souvent trois recettes sans viande. Ca par contre c'est marrant, c'est comme le magasin La Vie Claire qui ouvre juste derrière… même moi qui suit pas bio je trouve que ça va bien avec l'ambiance du quartier, c'est dans l'état d'esprit ça par contre. MA : *C'est quoi l'esprit alors ?*

		Bah pour moi c'est l'écoquartier, c'est le truc où y a des espaces verts, y a des produits bio… C'est pas du tout ça qui m'a attiré, enfin si les espaces verts mais moi les produits bio je suis beaucoup plus mesuré en tant qu'ingénieur agro, c'est pas du lobbying mais y a des trucs bien et des trucs moins bien dans le bio, même pour l'environnement et pour la santé des gens surtout. Mais voilà, c'est quelques bâtiments à énergie positive, c'est quelques bâtiments qu'on quand même deux trois panneaux solaires sur le toit, c'est des trucs ouverts, lumineux, la verdure autour, pas de voiture. Parce qu'en fait mine de rien tout ce coin là qui est vraiment Confluence, qu'ils aient réussi à faire tout ça, pour les habitants c'est hyper accessible, ils vont se garer en dessous de chez eux, ça manque de places de parkings et donc ça gueule mais d'avoir tout ça et de pas avoir de voiture mais de quand même pouvoir descendre à côté de chez toi pour pouvoir décharger les courses ça c'est assez impressionnant ce qu'ils ont réussi à faire. Alors tout ce bloc là [îlots A, B, C] c'est le même problème que la rue Seguin, là-bas y a des anciens locaux commerciaux que les gens louent pour faire des parkings, etcetera, et encore dans le mien, pour mon appart y a qu'une place de prévue mais pour les familles ils prévoient deux places, dans celui-là ils ont à peine prévu une place par appart. Et en plus y a des inondations parce qu'il y a des malfaçons dans les apparts et les parkings. Et puis le fait... je pense qu'il y a aussi une question de tarif, j'ai un pote qui se renseigne pour quand même essayer d'acheter, parce que quand on est jeune ingé ét qu'on a cet âge là on se dit que c'est peut-être le moment. Pour le coup on finit tous par se dire soit je reste à Confluence en locataire soit j'achèterais dans vingt ans [rires] ou soit je vais acheter ailleurs, soit je quitte Confluence, c'est marrant du coup on est beaucoup à se dire qu'on a envie de rester finalement donc ça change les projets des gens. Et donc lui l se renseigne sur celui qui est à côté de l'école primaire, juste en dessous, entre EDF, Banque de France, etcetera, je sais plus comment il s'appelle, dans lequel y a aussi des logements sociaux, tarifs HLM, etcetera, donc au niveau du mètre carré c'est presque accessible pour lui parce qu'il a encore les revenus où il peut avoir les tarifs HLM par contre s'il veut acheter sa place de parking c'est 25000 euros. Et là tu te dis « attends, un parking Rue Seguin, les plus chers c'est 120 euros par mois, les moins chers c'est 80, 25000 euros mais c'est un délire total » donc je pense qu'il y en a aussi qui habitent là-dedans, peut-être qu'on acheté, qu'on investit et qui ont pas pris le parking quoi… Ceux qui ont acheté pour relouer ils ont du prendre le parking parce que louer un appartement sans place de parking, il se louera moins vite quoi, mais ceux qui ont acheté pour eux-mêmes… Faudrait faire une étude statistique mais de toute façon on le voit, dans les rue le soir c'est le bordel, ils se garent dans tous les sens, pour l'instant ils

		peuvent encore profiter des deux trois endroits en travaux pour se garer le soir à condition qu'ils se lèvent tôt le matin parce qu'ils démarrent à six heure et demi les ouvriers du bâtiment donc c'est vrai que la place de parking là y a eu un binz. Comme le pôle loisirs et commerces, on m'a dit qu'au plus bas de la fréquentation ils prévoient 4000 personnes par jour et y a 1500 places dans le parking et sur le week-end je crois qu'ils se sont basés sur les chiffres du centre Part-Dieu, je raconte peut-être des conneries sur les chiffres mais les ordres de grandeur c'est que Part-Dieu c'est à peu près 20000 passages par jour le week-end, là tu te dis « mais 1500 places dans le parking et 20000 par jour, wouhou… ». J'espère qu'ils vont pas rester trop longtemps les gens ! Alors ça après c'est la stratégie de rendre la circulation impossible et de forcer les gens en transport en commun. Bon. La fréquence des trams ils l'ont toujours pas augmentée, quand ils vont l'augmenter ça va foutre le bordel en plus sur Charlemagne. Ce qu'ils ont prévu, ce qu'on m'a dit c'est qu'on ait plus le droit de traverser Charlemagne quand on est sur Charlemagne, faudra prendre des rues autour et comme ça quand les feus seront au vert pour les voitures qui seront sur Charlemagne, les trams passeront en même temps, y aura plus droit de traverser sinon on coupera la route au tram.
Quai Rambaud, vers le Sud	50 :15	C'est vrai que là, forcer les gens à prendre les transports en commun… Je viens d'un milieu rural, les gens ils prennent toujours la voiture même si moi j'évite de la prendre. Et puis là avec le pôle de loisirs et de commerces, ils visent plus que le quartier Confluence en termes d'affluence et ça finalement… mais c'est une grosse crainte, ça va faire chier les gens le week-end pour rentrer et sortir de chez eux, le matin et le soir… De toute façon ça se voit déjà, Charlemagne maintenant il est pris de là jusqu'au pont de la Mulatière soir et matin. Et le tram est bondé, on voit les gens collés dans le tram c'est assez l'hallu quoi… Tiens celui là je l'avais pas vu, y a des excroissances bleu, vert rouge sur le bâtiment Eiffage, elles doivent pas être éclairées le soir j'avais jamais fait gaffe. Je passe plus le soir pour mon footing pour le coup par ici. Ben voilà, je pense que ça sert à rien d'aller plus loin. Enfin si ils sont en train de faire des trucs un peu bizarres, on se pose beaucoup de questions sur l'espèce d'énorme structure métallique qu'ils sont en train de faire là-bas. Un des potes m'a dit que c'était un bâtiment comme le Orange, le jumeau en vert, mais pour le coup ça nous a vachement étonné, lui plus parce qu'il est plus ingénieur en méca que moi mais on s'est dit « tiens c'est bizarre de commencer à construire un bâtiment avec cette structure métallique autour ». Bon ben voilà les fameux restos où là pour le coup c'est des restos où la mixité sociale… ils ont pas bien réfléchi sur les enseignes. On va pas voir le magasin de mode

		de luxe mais il est par là… Par contre le truc qui est cool c'est que je crois qu'ils ont prévu une passerelle pour traverser à pied sur la Saône, on a pas encore bien compris où elle allait être mais ça ça peut être sympa pour aller faire des petits tours, pour aller à Sainte-Foy. Et là les péniches pleines de verdure, y a ça du pont derrière Perrache dont le nom m'échappe jusqu'au pont de la Guillotière, des péniches où ils ont des super jardins et où ils peuvent se mettre sous les arbres dès qu'il fait beau. Un amarrement ils m'avaient dit je crois que c'est pas très cher, ça m'a échappé, j'ai pas retenu le chiffre mais ça m'avait surpris. Moi j'aime bien l'eau et je m'étais dit « tiens, vivre sur un bateau », faudra peut-être y penser un jour… tu payes pas de taxe foncière y a une histoire comme ça. Bon tous les dix ans t'es obligé de sortir ta péniche de la flotte, ils viennent de le faire, et donc d'aller à l'hôtel pendant vingt jours… Le Progrès. Alors ça c'est marrant, y a le Progrès, TLM et un troisième truc… ce qui est marrant ce qu'est j'ai jamais vu personne. Ah si une fois, y avait un journaliste du Progrès justement qui était venu une fois aux chiens et qu'avait discuté deux minutes, ils nous avait filé sa carte en disant « si un jour vraiment la mairie vous fait chier, dîtes le moi, je ferai un article », ça c'est cool mais c'est la seule fois où j'ai vu quelqu'un… Après qu'est-ce qu'il y a de vraiment notable ? Bon le Orange, alors ça c'est génial quoi. C'est la visite : t'emmène et « alors ça te fait penser à quoi ? ». Et les gens ils en discutent pendant un an après genre « je sais pas, du gruyère ». MA : *Et toi ça te fait penser à quoi alors ?* Au début je le voyais… c'était encore pas mal en travaux les bords de Saône donc on le voyait de la route et de l'autre côté et c'était vraiment le gruyère, et par contre de ce côté-là, avec l'espèce… enfin tu vois que le truc il s'est pris une météorite dans la tronche là, ça fait plus penser à rien en fait…
Passerelle	55 :30	Ca [le vaporetto passe sur la darse] ils le laissent là alors ? Ils font des navettes jusque je sais plus où… Je croyais que c'était que pour l'inauguration et y a un de mes potes m'a dit qu'ils le laissaient en place. Ca c'est excellent ça ! Moi qui vient de milieu rural c'est vrai que pour le coup j'avais un peu peur d'être en ville et tout, et là tu prends le bateau pour aller en ville et ça c'est génial quoi !
Quai Riboud	56 :00	MA : *Et alors tu es toujours en ville ici ou plus vraiment ?* Bah j'ai pas les côtés oppressants que j'avais l'impression que j'allais trouvé dans une grande ville. J'ai jamais habité Paris donc c'est vraiment la plus grande ville que j'ai fait. Quand j'étais à

		Montpelier j'étais étudiant mais par contre à un moment quand j'étais étudiant à Caen, là par contre j'étais dans un appart en ville, le truc atroce que j'aimais pas : tu peux pas sortir, tu peux ouvrir ta fenêtre parce que c'est le bordel etcetera, ici c'est l'inconvénient… moi là où je suis-je peux pas ouvrir les fenêtres parce que j'ai trop de bruit, d'un côté j'ai le travaux de l'autre côté j'ai le bruit de Charlemagne. Mais par contre tu viens ici… ça [bruit de circulation] ça dure pas longtemps, t'as Charlemagne qui fait un peu de bruit mais quand tu viens ici t'as pas les nuisances sonores, t'as pas… t'as de la luminosité et de la verdure, enfin j'ai pas vraiment l'impression… En tous cas j'ai pas les mauvais côté de la ville que je craignais. Bon c'est pareil, là t'as GDF, ils ont ouvert la banque de France même s'ils ont pas encore mis les gens dedans, ils ont ouvert le Conseil Régional depuis que je suis arrivé. Donc moi qui habite et qui travaille dans le quartier je me suis dit au début « wouah putain quand ils vont avoir tout ouvert, tout rempli, etcetera, ça va être un bordel, va y avoir plein de monde, etcetera » et en fait ça va quoi. Je sais pas si c'est comme au Havre, le fait d'avoir des grands espaces où les gens sont dilués et t'as l'impression qu'il y a moins de gens mais en tous cas… bon à part là l'inauguration du pôle de loisirs et de commerces, là ça ramène vraiment beaucoup plus de monde que le reste, qui sont visibles, mais t'as pas l'impression non plus d'être un endroit où… ils doivent être 2000 dans le Conseil Régional, ils sont au moins 200 à GDF-Suez, Banque de France ils vont être… Ouais, ouais, y a du monde dans la journée mais en fait c'est pas… enfin ça va quoi. Bon là, il fait beau y a un peu plus de monde le soir mais c'est pas la foule non plus. Non, on sent que ça se remplit. C'est ce que je t'ai dit, avant devant c'était désert à part les bandes de chiens, mais là c'est pareil, j'ai l'impression que c'est en train de se décaler avec le pôle de loisirs et de commerces, je sais pas quelle heure il est mais à sept heure sept heure et demi du soir, y a beaucoup moins de monde. Là les gens sortent, c'est vrai qu'il fait beau, ça fait du bien. MA : *Le centre commercial ramène du monde et aussi du mélange de population, ça casse un peu le côté très bourgeois que tu décris…* Oui. C'est con mais moi j'allais faire mes courses au Lidl et là je veux dire c'est pas, c'est clair que… bon d'ailleurs y en a une qu'a son chien, elle est caissière au Lidl et bon quand tu vas au Lidl c'est clair que tu vois qu'il y a déjà qui font les petites courses de proximité de temps en temps et tu vois qu'il y aussi beaucoup de gens qu'ont pas de fric et qui vont au Lidl parce que c'est pas dégueu, par contre rapport qualité-prix quand tu fouilles un peu c'est vraiment intéressant. Mais bon c'est sur que les gens qui sont

		un peu plus friqués vont avoir tendance à aller faire 200 mètres de plus pour aller au pôle de loisirs et de commerces. MA : *C'est un endroit où tu viens te balader ici un peu ?* Sur les passerelles et la darse, ouais au début je venais là avec le chien. Alors au début comme on se retrouvait là avec les autres mais moi j'aime bien faire le tour avec les passerelles et tout c'est super sympa. Pour moi il manque le petit bar avec la terrasse. C'est toujours pareil. Par contre le Purple a bien choisi son emplacement mais c'est… Et puis les bars dans le pôle, ça fait bar de centre commercial, c'est vraiment pas pareil t'as vraiment pas la même ambiance. En plus quand tu vois l'espace qu'ils ont prévu tu te dis qu'ils ont forcément pensé que là ça allait être un peu… enfin un moment j'avais vu deux trois trucs, ce serait un peu l'esprit guinguette et tout, putain t'es au bord de l'eau, tu mets un peu de musique, tu mets les tables dehors et c'est super ambiance populaire extra, et y a trop de potentiel pour le faire ! Et s'ils font comme le Purple, le Dock 40 ou la Rue du Bec c'est mal barré. Là l'ambiance populaire [rires]. Là vu ce qu'ils ont mis [local commercial en phase d'installation, future boutique LCL], de toute façon ça va être un truc, vu le nombre de bouches, surement un resto ou un bar, un truc comme ça, ou sinon c'est un pressing mais là c'en est pas un, peut-être… j'ai un peu d'espoir. MA : *Ca doit être écrit sur le permis de construire…* Ouais j'ai pas regardé, ça fait pas longtemps qu'il y ait le panneau. [il s'approche]. « Agence bancaire », pas de bol, c'est pas ce qui manquait pourtant les banques ! Ca les banques elles ont bien prévu, elles sont là depuis cinq ans sur tout le cours Charlemagne. Moi, l'agence BNP où je suis, le directeur quand je suis arrivé il était tout seul « moi je suis là deux jours par semaine », « ah bon, vous faîtes quoi, directeur ? », il me dit « oui je suis directeur de moi-même mais on a ouvert parce que y a la Confluence qui va s'ouvrir, y a tous nos clients qui sont en train d'investir ici donc on s'installe au milieu de nos client ». Ah ouais, ouais, ça les banques… en plus c'est juste au carrefour où j'habite, autour du carrefour y en a trois, y en a une quatrième un peu plus haut de l'autre côté de Sainte-Blandine, y en a même une cinquième… les banques c'est pas ce qui manque, ça fait chier qu'ils en mettent une autre ! La guinguette avec une banque quoi ! Raté ! [rires]. Ce qui est sur c'est que ça doit pas être donné parce que y a celui-là qui est muré et l'autre là-bas, là où ils mettent la banque ça vient à peine de commencer alors que le bâtiment il a ouvert y a plus d'un an maintenant… et de l'autre côté c'est pareil on voit qu'ils peinent à trouver des locataires ou des acheteurs d'ailleurs. Donc ça doit

		vraiment pas être donné. Mais bon en même temps quand tu vois ce qu'ils ouvrent [il montre le magasin de meuble récemment fermé]. MA : *Et qui ferme d'ailleurs…* Ah, super nouvelle ! Enfin je sais pas, t'es à Lyon, tu veux ouvrir un magasin de luxe tu vas te mettre à côté de l'hôtel de ville quoi, rue Edouard Hériot, etcetera. En mettre ici ça veut dire quoi ? Et là vraiment sur le côté mixité sociale, si c'était un des objectifs mais ils sont complètement dans les choux. Parce que ça donne… T'imagines le smicard qu'arrives là et qui voit que des restos où il a pas le droit de rentrer et que des magasins où la chaise est à 3000 euros, enfin… MA : *Pourtant c'est sensé faire partie du côté écoquartier.* [rires] Bon le mien il est un peu plus vieux donc y avait pas les mêmes normes HQE et tout ça mais on a même pas des compteurs jour-nuit. Tu sais le genre de truc qu'est de base quoi. Ah mais si je veux je me le paye, ah mais je dis « oui et vous me le rembourser le jour où je me casse ? », je suis locataire quoi, enfin c'est un peu bizarre. Bon après c'est l'ICF, c'est privé, ils ont leurs objectifs de rentabilité…
Rue Denuzière	1 :05 :30	Cette rue là moi je la trouve un peu loupée. Parce qu'elle est sombre, elle est bruyante pour les logements qui donnent dessus. Déjà y a les voitures qui y passent mais bon le soir y en a pas trop c'est correct. Mais comme y a les problèmes pour se garer ça doit s'entendre quand même un petit peu. Il manque encore les innovations qui disent où y a les places libres pour t'éviter de tourner pendant deux heures. Parce que comme c'est que des sens uniques bah quand tu te lances dans un sens… là quand tu te lances ici, pour faire le tour, faut que tu repasses par Charlemagne donc t'es un peu foutu. Donc celle-là elle est un peu foutue, je pense que tu l'entendras sur la bande, l'ambiance sonore c'est pas vraiment la même. Et y a quelqu'un qu'avait acheté un de ceux-là [façade Ouest de la rue Denuzière] qui a habité dedans deux mois, celui a ouvert [façade Est] alors elle a mis le panneau à vendre à sa fenêtre, elle pouvait plus ouvrir sa fenêtre, la rue est tellement bruyante que là-dedans dans celui-là [Est], tu passes le soir, je trouve ça c'est sympa et tout, tout le monde a sa fenêtre ouverte, mais en fait tu l'entends vachement dans la rue. Donc pour ceux qui habitaient en face, je comprends, ça devait les emmerder à force. Donc là il reste en plus encore plein d'espaces commerciaux à louer. Ca c'est vrai qu'en plus ça fait vraiment pas classe pour le coup, parce qu'avec tous ces espaces commerciaux qui sont murés

		comme ça. Ca fait cheap par rapport au côté clinquant du reste et puis quand tu vois la quantité, tu te dis, je sais pas, ils doivent vraiment galéré… Bon bah c'est là, l'Escale, la place de parking à 25000 euros dans un truc de HLM, tu dis « wahou », je comprends pourquoi les gens en fin de compte se garent dans les rues n'importe comment. Celui-là [monolithe] je crois qu'ils ont un peu raté la mixité sociale, mais à l'inverse, dans l'autre sens… Y a eu tu sais on m'a dit qu'en face c'était surtout le bruit, je confirme, je passe souvent là le soir et c'est vrai qu'elle est bruyante la rue, celui là il a ouvert, les gens ont commencé à habiter dedans, au bout de trois quatre semaines là porte a été fracturée, enfin tu vois y a des carreaux cassés, etctera, là tu vois je crois qu'ils ont pas bien réussi à faire leur mélange comme il fallait. MA : *Tu crois que ça marche mal ?* Je sais pas, c'est l'impression que j'ai, après… Enfin sur celui-là tu le sens, c'est pas… Mais « les gens qui savent pas ranger leur terrasses tout ça », c'est des trucs que j'ai entendu. Moi ça me gêne pas, ils sont en train de construire des logements sociaux en face de chez moi, mais voilà dans le même immeuble t'as l'impression qu'ils ont mélangé… quoi que j'ai l'impression qu'ils ont… enfin je sais pas si c'est la même connerie, mais j'ai l'impression qu'ils ont fait un bloc social et un bloc pas social. Quand je vois la taille des apparts c'est ce que je me suis dit. Sur le même palier je pense que franchement ce serait pas déconnant mais quand tu veux faire de la mixité tu fais un quartier avec pas le coin des riches et le coin des pauvres. Là c'est le promoteur qui a coulé en route parce que le promoteur ça fait longtemps qu'ils ont fait les fondations mais bon… Ils sont en train de reprendre… Moi le truc qui m'impressionne c'est le transformateur EDF, c'est… avant y avait rien autour quand je suis arrivé. Quand je voyais le truc vert de chez moi, y avait vraiment rien, y avait que le transfo quoi. Et le jour où ça m'a impressionné c'est quand on m'a dit que c'était un transformateur, parce que surtout vu la taille, je crois que ça alimente la gare et plus que ça… et en fait c'est un transfo qu'ils ont recouvert, voilà qu'ils ont voulu dissimuler et tout et c'est super bien réussi. Et quand tu vois les images de ce qu'ils veulent faire autour, ils ont prévu un mur de verdure avec quelques allées vertes pour passer à côté. Et ça par contre tu te dis que c'est vachement réussi parce que t'as pas l'impression d'habiter à côté d'un transformateur. Après pour ceux qu'aiment pas les ondes et tout ça c'est… s'il y a

		vraiment un truc avec les ondes bon pour le coup c'est bien caché. En fait c'est presque en ce moment qu'il est le moins beau mais quand il était tout seul c'était marrant parce qu'il est pas plus laide que ça ce bâtiment, en tous cas t'avais pas l'impression d'être à côté d'une usine à électricité. Alors la Banque de France. Alors le jour où dans ma boîte on aura des locaux comme ça… Je les ai vu se construire de A à Z ceux-là, c'est beau ! C'est bien de travailler à la banque de France, je sais pas s'ils engagent des thésards en post-doc en sciences sociales mais t'aurais un beau bureau. Et voilà, celui là les gens ont emménagé en plein travaux, ils étaient en retard mais les gens avaient emménagé parce qu'ils avaient déjà rendu leur bail, ils sont venus emménagés là-dedans et ça doit pas être rigolo. Ils doivent pas vivre le démarrage de Confluence aussi bien que je l'ai vécu moi. Et là c'est pareil, les trois qu'ils font là. Y en a un en gros c'est une résidence étudiante j'ai l'impression, enfin en tous cas c'est que des studios, et je sais pas… moi en tous cas je trouve ça con de pas avoir mélangé, de faire un bloc entier de studios…
Rue Bayard	1 :13 :05	Enfin bon la mixité c'est toujours pareil, c'est bien chez les autres… Tiens d'ailleurs c'est pareil, ils ont prévu tout le rez-de-chaussée en locaux commerciaux. Voilà, celui-là en bas on m'a dit que ça allait peut-être être un bar mais là la terrasse... c'est marrant mais autant je me dis que le mec qui ouvre un bar de l'autre côté il va faire une fortune, je devrais peut-être faire ça d'ailleurs [rires], mais celui qu'ouvre le bar là j'y crois pas vraiment… Ouais, juste derrière le pont, la voie ferrée et tout… Alors ça c'est marrant aussi cette voie ferrée, ça vaut le coup d'en parler quand même parce que moi j'ai quand même ma fenêtre de chambre qui donne au-dessus des trains, c'est pas plus gênant que ça, au niveau bruit ils passent tous au ralenti et à très long terme ils ont prévu de réduire le nœud de Perrache donc il va y avoir de moins en moins de train. Parce que hé, le pôle de commerces va sans doute changer énormément de choses mais la coupure qu'ils ont voulu couper entre le Nord et le Sud de la Presqu'île avec le nœud de Perrache ils l'ont supprimé que parce qu'ils ont mis des gens au Sud qui allaient au Nord. Mais dans l'autre sens, tous les lyonnais que je connais etcetera, ils ont découvert qu'il y avait un truc en dessous de Perrache quand ils ont découvert le pôle de loisirs et de commerces… Y avait rien avant : c'était les putes et le quartier arabe et tout ça. C'est vrai qu'il y en quelques uns avec

		qui je discutais super récemment, quand ils arrivent là et qu'ils voient tout ce qui a été créé et tout et qu'ils commencent à se balader là, ils hallucinent. Ca prendra un peu de temps quoi, mais du temps qu'y aura ce mur là mais même à pied c'est galère. Bon tu passes soit par les tunnels en dessous, le soir d'ailleurs t'es obligé de passer sous les tunnels quand tu rentres, si t'as fait une soirée ne ville et que tu rentres après une heure du mat', la gare est fermée et t'es obligé de passer par les tunnels en dessous, ou alors t'essaye de passer le long des quais du Rhône, tu montes, tu descends, tu montes, tu descends, tu passes sur la route, c'est vrai que c'est un peu.. ; Voilà ça manque d'un bel axe, d'une belle avenue qui permettre de traverser quoi. Si ils veulent vraiment supprimer… Ils ont fait un truc phénoménal, c'est un gros combat, la mairie du deuxième t'es sur que c'est dans la newsletter tous les mois de pouvoir déclasser l'autoroute et signer la pétition et je me souviens plus… j'avais lu une fois, j'avais compris les enjeux et j'avais oublié. Mais de toute façon tant que t'auras une autoroute là pour aller à Paris ils la couperont pas et c'est à peu près logique, et tant que t'auras encore les TGV qu'arriveront là, les trains qu'arriveront là… Le déclassement c'est un truc qu'existe que dans la discussion des gens et le contournement Ouest de Lyon ou ça existe vraiment ? Y a plein de gens qu'en parlent un peu. Tu sais pas si c'est complètement virtuel, si c'est une croyance ou si ça arrivera vraiment… Mais je crois qu'on en est pas là. J'étais l'autre jour chez Eiffage TP et ils ont inventé un revêtement qui fait moins de bruit quand on roule dessus… bref.

Entretien

[Sur le balcon de l'appartement] Et tu vois les rails c'est marrant, tu vois quand je suis arrivé d'ici on voyait la Saône et le bâtiment vert et quelques artefacts comme ces vieux bâtiments et les rails… Et si tu regardes les autres apparts tu vois que c'est vraiment beau, tiens celui-là et les autres apparts avec des terrasses au milieu. Tu vois là t'as toute la terrasse, ils ont sorti des chaises et ça doit être génial ça. Et ils se sont pas trop mal démerdés au niveau énergie, donc moi je suis plein Sud mais j'allume le chauffage que deux jours dans l'année parce qu'avec la surface vitrée j'ai toujours chaud. Et ils ont quand même réussi à se démerder pour que le vis-à-vis soit pas gênant du tout. Tu vois tes voisins mais tu les oublies quand même quand t'es là, c'est pas trop mal foutu ça. A l'extérieur ça a été bien pensé, à l'intérieur la petit histoire c'est que l'architecte a démissionné en cours de travaux et résultat sur l'ouverture des portes, c'est un délire. Si tu peux l'exemple c'est dans le couloir quand tu vas à la salle de bain, t'as la porte qui s'ouvre comme ça [il mime] et l'interrupteur derrière donc t'as intérêt à penser à allumer la lumière avant, c'est des trucs comme ça… Tu vois c'est pénible, tout le monde cherche l'interrupteur, bon après quand t'habites dedans, t'enregistre, c'est réflex quoi. Alors maintenant quand les gens ne sont jamais venus je leur dit où est l'interrupteur en leur faisant faire le tour de l'appart, ça évite qu'ils viennent me chercher cinq minutes après dès qu'ils veulent aller aux chiottes. Et ça c'est parce qu'ils ont fini l'aménagement intérieur sans

l'architecte. Ca devait être Eiffage, je sais plus si c'est Eiffage ou Vinci qui l'a construit celui-là mais à la fin les mecs n'avaient plus de plans, que dalle.

MA : *Tu sais pourquoi il a démissionné ?*

Aucune idée ! Mais c'est la fille de l'agence qui m'avait raconté ça parce que pour le coup j'étais allé la voir et je lui avait dit « c'est quand même rigolo à l'intérieur, les interrupteurs ils ont pas bien réfléchi non ? » et c'est elle qui m'a dit que quand ils ont fait l'intérieur il y avait plus l'architecte. Il suffisait pourtant de se poser cinq minutes et de se poser deux trois questions de bon sens pour décider où ils allaient mettre les interrupteurs.

Parcours résidentiel

Alors ça va être compliqué parce que j'ai vécu à pas mal d'endroits. Donc je suis né à Dieppe, mes parents habitaient à la ferme, je suis d'origine agricole. Ils étaient pas agriculteurs, mes parents étaient profs mais bon c'est les seuls de la famille à pas avoir fait agriculteurs. Donc ça de zéro à deux ans. Et ça je m'en souviens pas. Bon ça je l'évacue, je peux te raconter ce qu'on m'a raconter mais je pense pas que ça t'intéresse.

Après, mon premier souvenir c'est une maison qu'ils ont loué dans un tout petit village qui s'appelle Wanchy-Capval, donc tout ça c'est en Normandie, en Haute-Normandie. Donc une maison voilà, dans un village, une maison entre deux autres maisons mais bon devant derrière c'est des prés avec des vaches. Donc ça c'est les premiers souvenirs. Le milieu rural je vais t'en reparler c'est surtout ça qui va m'avoir marqué, c'est le milieu rural.

Après on est parti, je dois être en première année de maternelle, on est parti à l'Aigle dans l'Orne, on habitait dans une maison, j'ai un souvenir qu'il y avait un jardin derrière et que je jouais beaucoup dans le jardin.

Après on est allé à Evreux. Donc ça c'est les premières maisons dont je me souviens vraiment. On habitait dans la banlieue d'Evreux dans un village qui s'appelait Saint-Sébastien-de-Morsent qui est une ville nouvelle… enfin une ville nouvelle pas encore très grande, c'est plutôt un village nouveau donc en fait c'est que des immenses quartiers résidentiels avec que des maisons, un bout de terrain, une maison… Là c'était que des maisons jumelées avec un bout de terrain derrière. Donc on est resté quelques années là-dedans, mes parents louaient, après ils ont eu les moyens d'acheter donc ils ont acheté une grande maison avec 2000m² de terrain et qui donnait sur un bois derrière et de l'autre côté sur une allée, toujours dans le même village. Donc là c'est là où vraiment j'ai passé quatorze ans en fait entre le CE1 et jusqu'à ma première où on était dans cette baraque là. Donc en fait quartier résidentiel, absolument aucune tentation genre les bars, les billards, les bowlings, etcetera, ça pour moi c'était le truc qui était dans la grande ville qui s'appelait Paris qui était très loin et qu'il fallait prendre le train [rires]. Donc y avait pas trop de transports en commun le week-end. Donc j'avais pas à l'époque, enfin ni moi ni mes potes on avait des motos, des scooters, etcetera, c'était pas trop dans la mentalité des parents du quartier. Donc en fait c'était quoi ma vie ? C'était prendre le vélo pour aller construire des cabanes au milieu de la forêt. Donc je bouffais vite fait le samedi midi ou le dimanche midi, je prenais le vélo et je rentrais sept heures après. On se faisait des bornes de vélo, on allait au milieu de la forêt, on se faisait des cabanes pommées. Bref, c'était

ça vraiment, mes souvenirs d'enfance c'était ça. Et donc pour le coup, même quand j'étais chez moi j'étais dans le jardin derrière en train de faire la cabane avec les trois bouts de bois qu'il y avait là.

Après mes parents se sont séparés, ça a été compliqué, moi je suis resté avec ma mère et ça c'est très mal passé donc j'ai fait ma term'… Ma terminale, j'étais dans un garage aménagé que je louais, que me payais mon père, donc toujours à Evreux et là c'était ma première expérience de la ville en fait. C'était pas dans Evreux, c'était dans un quartier au-dessus d'Evreux donc ça restait assez résidentiel mais c'était déjà beaucoup plus proche dans ma tête de la ville alors que entre les dernières maisons de Saint-Sébastien-de-Morsent et les premières maisons d'Evreux y a deux kilomètres. C'est un côté, c'est la côte de Saint-Sébastien, entourée d'arbres… et là j'étais sur une autre côte mais y avait plus de séparation entre les maison, ça se touchait donc c'était Evreux. Evreux mais un quartier périphérique. Et donc j'étais au lycée qui s'appelait le Lycée du Bois, c'était un lycée qui était au milieu de la forêt donc moi mes épreuves de sport au bac c'était course d'orientation donc encore très forêt, très nature et tout ça… Et donc à partir de ce moment là où moi j'ai été émancipé, donc à dix-sept ans, et en fait je passais mes vacances entières chez ma grand-mère et chez mes oncles à la ferme, en fait je passais mes vacances à faire des travaux agricoles et ça me plaisait. Donc bon ingénieur agronome t'imagines pourquoi, moi je fais partie de ceux qui ont choisi une filière parce qu'ils avaient envie de la faire très tôt.

Donc après, y a eu ça, ça c'est ça l'environnement qui m'a le plus marqué, parce qu'après je suis parti en prépa à Caen, j'ai fait ma première année, mes quatre premiers mois exactement en internat en chambre de quatre en prépa. T'arrives, ambiance prépa, prépa bio, BCPST ça devait s'appeler à l'époque, donc là l'internat à quatre ça s'est pas bien passé du tout. Donc déjà l'ambiance prépa, la pression de la prépa, etcetera… Donc après je suis parti à louer un appart, donc celui là d'appart que des mauvais souvenirs. Et c'est pour ça, c'est ça qui me marquait en me disant je suis vraiment pas un citadin. Donc c'est appart là… Tu connais Caen ou pas ?

MA : *Très mal.*

Tu vois pas ce que c'est la prairie du coup. Quand t'arrives au centre-ville de Caen t'es obligé de passer par un énorme espace vert où y a l'hippodrome etcetera et autour duquel tourne le centre-ville et si tu veux t'as ce grand espace vert et mon lycée était là. C'est le lycée Malherbe qui est très connu parce que c'est un bâtiment de un kilomètre de long, c'est conçu sur un ancien marais donc ils ont fait tout le truc en longueur sur cinq étages et un kilomètre. C'est un truc en courbe mais le truc horrible : tu prends le couloir d'un côté, tu fais un kilomètre et tu vois jamais le bout parce qu'en plus c'est en courbe donc si tu veux tu vois à vingt mètre devant toi. C'est phénoménal ce truc quoi, c'est… y aurait une thèse à faire rien que sur ce bâtiment. Donc j'habitais sur un truc de l'autre côté, qui donnait sur la rue, qui était un truc, c'était la propriétaire de l'immeuble qui louait ça, c'était une chambre avec la douche au milieu de la chambre et pour les chiottes fallait que je traverse le hall, que j'ouvre son garage et que j'aille… les chiottes étaient dans son garage donc le truc c'est pas un bon souvenir. Mais bon c'est pas grave, t'es en prépa au moins t'as pas autre chose à foutre que de bosser. Donc j'ai fait la deuxième moitié de la première année comme ça plus la 3 1/2 , après j'ai fait une 5 ½ comme plus de la moitié des gens. Mais en 5 ½ parc contre je suis retourné à l'internat mais là

c'était chambre individuelle et là ça c'est super bien passé. Mais bon faut dire qu'en 5 ½ j'ai super cartonné en prépa donc je pense que tout est lié quoi. Mais bon c'est les cages à poule alignées, donc on était au cinquième étage d'un côté et t'as cinquante chambres alignées, une salle de bain à chaque bout, ce truc en courbe… et des chambres qui font plutôt 7m² qu'autre chose. En gros t'avais la place pour le lit et la place pour marcher le long du lit et un placard. Il devait même pas y avoir de lavabo.

MA : *Et Caen, c'est une ville qui te plaisait ?*

A l'époque c'était pourri. J'ai un pote qui y est retourné ça c'est vachement amélioré. Mais à l'époque y avait pas de vie dans le centre, y avait rien. Ca a complètement changé, j'y suis retourné pour la première fois l'été dernier. Et ça me plaisait dans le sens où ça ce moment là mon père habitait en Suisse Normande, donc à trente kilomètres au Sud de Caen, il habitait dans un village qui était un hameau d'ailleurs qui s'appelait le Nid-de-Chien, qui était au milieu d'une colline où en gros tu pouvais faire je pense à peu près, tu pouvais marcher ou faire du vélo dans à peu près n'importe quelle direction tu croisais personne quoi. Et de la nature, des grands espaces verts, plein de faune, voilà, l'Orne qui passe au milieu. Je rentrais le week-end de la prépa, je passais le samedi et le dimanche après-midi dans un kayak sur l'Orne et je rentrais le soir enfermé dans ma chambre à faire mes devoirs de maths. Ca ça me plaisait dans Caen parce que tu partais trente kilomètres au Sud c'était ça, tu partais trente kilomètres au Nord, c'était la côté, Ouistreham et tout ça… la côte Ivoire ça doit être… et d'un côté tu partais en Bretagne. Donc pour moi y avait la nature dans tous les sens autour de Caen donc ça ça me plaisait mais la ville elle-même… la vie en ville y en avait pas à l'époque, ça ça vachement changé mais y avait pas de ville en centre-ville, et ce gros château au milieu… Et c'est pareil en plus, on était du côté plus comme le Havre, des grandes artères très grises, des grands murs en béton de chaque côté, tout homogène, le truc où même quand tu fais la fête t'as l'impression que c'est triste, enfin la rue est triste, mal fichu quoi. Bon je pense que c'est aussi l'ambiance prépa parce que bon Caen y a quand même le château, l'Abbaye aux Hommes, l'Abbaye aux Dames, y a des super trucs quand mêmes.

Après donc Montpellier. Donc Ecole d'ingé, j'intègre la deuxième école d'agro en France. Donc Montpellier c'est la plage et les palmiers et Paris c'est la pluie et la pollution donc Paris c'est la première comme pour toutes les écoles. Donc Montpellier c'est l'école où t'en as plein qui ont les classements pour avoir la meilleure, Paris, mais qui demandent quand même Montpellier. Et donc Montpellier, une école, à l'époque en plus j'étais président du bureau des élèves, donc une école où le directeur à cette époque donnait à peu près autant d'importance à la vie sociale et aux activités extrascolaires qu'à la formation. Il disait « c'est ça qui forme l'ingé, l'ingé c'est le social, c'est l'esprit critique, c'est le travail d'équipe, c'est le groupe, etcetera » et donc tout ce qui était vie étudiante organisée, assos étudiantes etcetera pour lui c'était aussi important… donc j'ai dû passer trois ans sans aller en cours, enfin si, je faisais les TD après ta spé tu vas tout le temps en cours mais disons que tout le tronc commun qui durait en gros un an et demi j'ai pas mis les pieds en cours parce que j'étais président du cercle des élèves et c'était pas grave, j'avais le droit de faire autre chose, j'allais aux TD l'après-midi et c'était bon… et puis c'est clair, on gérait un petit budget de 50000 euros, on gérait les merdes parce qu'il y avait des soirées tout le temps donc on gérait les merdes des soirées, on organisait des trucs avec la mairie de Montpellier, monsieur Frêche à l'époque… un grand homme [rires]. Y a de quoi faire plusieurs thèses sur le personnage de Frêche, pourquoi il est idolatré par les gens du

Languedoc-Roussillon et moi le premier, il a fait des trucs géniaux, il a transformé une région qui devait être économiquement dans les cinq dernières de France et il en a fait la quatrième ou cinquième région de France en termes économiques… et sans industrie, uniquement sur l'innovation, c'est pas un hasard si mon cabinet est là-bas. Enfin mon cabinet a eu la chance de naître en même temps que tout se développait là-bas, mais c'est un autre sujet. Donc voilà Montpellier, la vie étudiante on passe, j'étais en cité étudiante pendant trois ans, c'était une cité en rond avec notre cafète au milieu et toute l'autonomie pour gérer la cité.

MA : *Pas trop cocotte-minute quand même ?*

Non. Enfin moi je l'ai bien vécue, y en a qui sont partis se faire des colocs en ville parce qu'ils supportent pas ça mais moi au contraire je l'ai super bien vécu et ça c'est super bien passé. Et puis bon voilà, les week-ends à la plage, les week-end dans les Cévènes, notre voyage d'étude en Espagne, des trucs… nous on faisait de l'agro, la moitié de nos cours de toute façon c'est dehors. Donc les TP sur la taille de la vigne, les TP de dégustation du vin, c'est une des plus grandes écoles de vins au monde, c'est la seule formation d'ingénieurs en œnologie au monde donc… l'école a ses propres vignes, ses propres chais et faut bien qu'on écoule la surproduction [rires]. Enfin c'est une école… je suis dans l'assoc des anciens élèves donc je suis toujours tout ça et je donne des cours maintenant en tant que vacataire.

Donc après je démarre ma vraie vie. Donc j'ai pris mon temps, là j'ai vingt-cinq ans quand je sors de l'école, j'en ai trente-quatre maintenant, là je pars à Pertuis dans le Vaucluse où je loue un petit appart super où je suis resté deux ans donc avec ma copine qui est devenue ma femme en route, qui était dans ma promo, classique, comme beaucoup… et Montpelier est assez phénoménale comme école, c'est une agence matrimoniale, c'est consanguin, c'est l'orgie pendant trois ans et c'est l'école qui est fière de former des gros lourds [rires], en gros c'est ça. Donc Pertuis, là j'ai loué un appart dans un petit village perdu au milieu de la garrigue, super sympa. Donc je louais, c'était le facteur qui avait un grand terrain autour de sa maison assez récente et puis en fait il avait séparé ça en deux et d'un côté il avait fait un appart avec son petit bout de jardin, avec son petit canal d'irrigation, enfin tout petit mais super sympa le truc. Donc là c'est pareil, tu marchais cinq minutes et t'étais au milieu de nulle part, au milieu de la garrigue, au milieu de la collines donc Pagnol quoi. Parce que, j'habitais au Sud de la Durance, côté Bouches-du-Rhône.

Donc là j'y suis resté deux ans et après… On a loué pendant six mois le temps de retrouver une situation parce que j'ai changé de boulot et je suis reparti à Montpellier. On s'est marié en route et là on a acheté, on a trouvé une maison dans un quartier résidentiel à côté d'un village provençal entre Nîmes et le Pont-du-Gard, avec… Mon rêve c'était le jardin, pouvoir avoir un chien un jour, pouvoir avoir des gamins dans le jardin et pouvoir faire des barbecues, surtout quand t'habites là-bas. Voilà, donc on a trouvé une maison dans nos moyens avec un jardin, on l'acheté, on y est resté six ans, on a divorcé et je suis parti à Lyon… Et donc je suis arrivé direct ici en fait, je crois n'avoir rien oublié. Donc j'ai reproduit direct le schéma de l'enfance, la baraque de plein pied, la maison Phoenix avec son espace vert autour et puis encadrée de haies. Ca c'était la première, donc c'était celle qu'était dans nos moyens, c'était pas notre rêve mais c'était bien, donc on a fait plein de barbecues et l'été on était dans le jardin l'été avec la petite piscine à boudins, le gamin… Pas le monospace, ç'aurait bien collé mais non, ça aurait pu s'il y avait le deuxième gamin mais non [rires].

Donc pour le coup si je résume c'était plutôt des maisons résidentielles et la campagne. Et en arrivant ici ma crainte c'était la peur de la ville, de me retrouver comme à Caen en fait. Dans un endroit qui te plait pas, qu'est sombre, etcetera et là en fait… Donc je visitais que sur Sainte-Foy parce qu'il y a plein d'espaces verts, parce que c'est pas la ville non plus, c'est pas Lyon, et là quand j'ai vu l'annonce je me suis dit « putain faut quand même que j'y aille, cette résidence elle est trop belle vue de dehors, elle a l'air trop sympa à vivre » et en plus c'est cet appart là, à mon avis c'est un des meilleurs de la résidence parce que voilà au Sud je suis tranquille. Et en fait pourquoi je l'ai pris ? La terrasse qui fait 30m² ou je peux faire si je veux un barbec', j'ai pas encore fait mais… où je peux foutre la table dehors, les chaises… et puis la luminosité quoi, t'as vu [il est 20h] on a pas encore allumé la lumière.

MA : *Donc en gros tu arrives dans l'appartement par hasard…*

Complet. Complètement par hasard, c'est encore plus un hasard que tu crois. Parce qu'en fait ceux chez qui on sous-loue là, c'est parce que le cabinet avec qui on a fusionné, parisien, y a six ou sept ans sous-louait des locaux avec cette boîte là à Paris, avec leur antenne parisienne, et donc le patron de l'autre cabinet lui avait toujours dit « si un jour tu veux ouvrir un antenne à Lyon, je te prête un bureau quoi » donc quand on a voulu ouvrir un bureau à Lyon, on était en train de fusionner, on est allé le voir « ouais j'ai trois bureaux, vous pouvez les louer » donc je suis arrivé là. Et puis après je te dis, juste je passais dans la rue et je voyais cette résidence…

MA : *Et tu avais une petite idée de ce à quoi ça ressemble ici avant ?*

Du coup je connaissais pas Lyon, je connaissais pas l'Est de la France, je connaissais rien par là…

MA : *Parce que ton image de la ville est intéressante, tu as la mauvais expérience de Caen, tu mets complètement dans une bulle l'expérience de Montpellier, c'est pas la ville, c'est les vacances…*

Ouais c'est bien résumé. Parce qu'en plus notre école c'est phénoménal, si un jour tu vas à Montpellier faut que t'aille voir, c'est un campus de trente hectares qui, il y a trente ans, était au milieu des vignes en périphérie au milieu de Montpellier, qui aujourd'hui est en plein milieu du centre-ville tellement la ville a grossi, mais qu'a toujours ses trente hectares. Donc mon école, si tu veux je peux te montrer des photos sur Internet, c'est les palmiers, c'est l'espace vert, c'est l'immense plantation de vignes qui sert d'expérimentation au milieu de l'école. C'est un truc mais tu te dis « putain, c'est en plein milieu de Montpellier », t'as pas l'impression d'y être.

MA : *Donc tu débarques à Lyon par pure opportunité professionnelle, tu as une image de la ville qui fait que tu cherches à la fuir et tu arrives ici où pour le coup on est quand même franchement en ville…*

On est d'accord ! [rires] A dix minutes à pied de Bellecour…

MA : *Et donc, en dehors du coup de cœur pour la résidence, c'était quoi tes attentes ?*

Par rapport à l'appart, c'était la luminosité, déjà quand j'ai vu le truc, c'était la luminosité… la terrasse au bout, ma terrasse elle fait vraiment tout le tour. Donc là je vois Fourvière, la je voyais la Saône, le terrain de foot, et puis là y a le coin pour mettre la table où je suis pas emmerdé. Les seuls voisins que j'ai, ceux-là ils sortent jamais donc j'avais pas… Enfin j'avais l'impression d'être dans une bulle, quand j'ai visité l'appart il m'a plu direct alors que ça m'était jamais arrivé d'aller chez des amis, dans la famille, tout ça, d'aller dans un appart, et de me dire « putain j'habiterais bien là ». alors que celui-là putain j'aimerais bien qu'ils le vendent. Ce serait pas dans mes moyens… enfin s'ils vendent aux pris d'en face, à 5000 ou 6000 euros du mètre carré, là 340000 euros pour cet appart là et je peux pas. Ca non je peux pas. Donc vraiment c'est pas le quartier qui m'a attiré, c'est l'appart. Et le fait qu'avant, ouais donc, comme j'habitais entre Nîmes et Remoulins et que je travaillais à Montpellier, j'avais entre quarante-cinq minutes et une heure de voiture pour aller bosser. Et ça c'est un truc que j'ai fait pendant dix ans quoi, d'avoir un long trajet pour aller travailler. Et ça m'a beaucoup fatigué. Au bout d'un moment t'es dedans et tu t'en rends plus compte du tout mais à un moment tu finis par prendre un petit peu de recul, surtout quand y a des évènements familiaux autour, tu prends un peu de recul et tu te dis « mais finalement mes semaines n'existent pas, je rentre je suis crevé, je rentre il est tard ». J'ai un boulot où quand je finis tôt il est sept heure du soir donc quand tu rentres tôt, tu rentres il est huit heure et en plus t'es crevé, en plus je finissais plus souvent à huit heure qu'à sept heure donc tu rentres il est neuf heures. T'arrives chez toi ta fille est couchée donc tu la vois pas. Un truc comme ça c'est fatiguant, le week-end en fin de compte, pour peu que tu te poses ça y est ton week-end est foutu, tu dors, donc ça y est tu fais plus rien… Donc ça c'était… y avait la luminosité de l'appart et en termes d'emplacement c'était ça. Donc en fait c'est un hasard, mon bureau s'est retrouvé là et donc à côté j'ai fait « la résidence me plait, l'appart me plait » donc j'ai foncé. J'ai failli pas avoir l'appart parce que j'ai failli me faire griller au dernier moment par quelqu'un de la SNCF qui était prioritaire et puis qu'en avait visité un autre et qui avait visité celui-là dans la résidence, qu'a fait comme moi, qu'a eu le coup-de-cœur pour celui-là, la fille de l'agence s'était déjà engagée oralement donc j'ai fait joué la corde sensible, j'ai dit « ah vous vous êtes engagée, vous allez pas me faire ça, etcetera » donc elle a cédé… Mais ouais ça a été rigolo.

Et après, arrivé là j'ai découvert le fameux truc dont tout le monde me parlait en ville, alors pas d'abord les aspects culturels parce que je suis l'antithèse d'un artiste, je suis l'antithèse de mon frère qui est un artiste pur, fini, qui a fait des études bac A3 à l'époque musique ou dessin, il a fait les deux parce qu'il a jamais trouvé sa voie, après il a fait un an d'Ecole des Chartes à Strasbourg et « ah mon Dieu fallait travailler » donc après il est revenu et il a fait un master en trois ans en histoire de l'art sur je sais pas quel… Donc voilà mon frère est un artiste et moi je suis l'antithèse, ce qui m'a pas du tout attiré au début c'était pas du tout le truc que me disaient tous mes potes parisiens ou tous mes potes qui habitaient en ville, ils disaient « tu verras la ville, la vie culturelle », en plus mon père est pareil, il était prof de lettres, « la vie culturelle, la vie culturelle », c'est jamais le truc qui m'a attiré par exemple pour me faire venir en ville. Mais par contre de l'autre côté, la praticité c'est vrai que finalement ça te libère énormément de temps. Donc déjà j'ai plus de trajet et puis je vais faire mes courses, j'ai un quart d'heure et en fin de compte maintenant mes courses elles me prennent trois quarts d'heure parce que mon boucher c'est un pote quoi. Il a mon âge, il est boucher, j'aime la viande, et c'est un énorme fêtard. Il fait un apéro tous les jeudis soirs dans son truc et la troisième de novembre, à la sortie du Beaujolais nouveau, si tu veux connaître Confluence je t'y amène, c'est toujours le troisième jeudide novembre et lui qu'est-ce qu'il fait ? T'y vas-tu payes ta bouteille, il achète en gros des

bouteilles de Beaujolais qui sont pas trop dégueu pour du Beaujolais nouveau et tu payes ta bouteille, en gros tu files ce que tu veux, tu files trois ou cinq euros je sais plus, et lui il fait cuire des saucissons toute la soirée, qu'il a fait lui-même donc qui sont super bons et tout ça, des saucissons lyonnais et en fait tu passes la soirée… Sa boutique elle est toute petite, c'est celui qui est au coin de Suchet et Charlemagne, Cyril Vacher, en plus il s'appelle Vacher pour un bouger… et donc tu fais l'apéro là et c'est génial. Et c'est marrant, tu vois par exemple j'ai fait connaissance avec un mec qui habite dans la résidence parce que c'est pareil il allait chez le boucher là, le boucher le trouvait sympa et il l'a invité… Donc ça c'est énorme et là t'as tout le quartier, t'as des gens qui viennent des nouveaux, des gens qui viennent de l'ancien parce que bon il est boucher depuis quelques années. Donc quand je vais chez lui, maintenant je m'arrête pour discuter même quand j'ai rien à acheter mais quand je vais acheter ma viande ça me prend trois quarts d'heure. Ca c'est des trucs qu'existent pas encore là-bas, et puis c'est pas près d'arriver avec les boutiques qu'ils ouvrent.

MA : *Est-ce que ça peut exister ?*

Il va falloir qu'ils fassent un effort sur qu'est-ce qu'ils implantent comme commerces quoi. Parce que y a un boulanger qui a ouvert sur la marina, toi t'appelles ça la darse, un trou avec de la flotte quoi, comment ils appellent ça en Bretagne, ça à un nom, l'infiltration de la mère dans les terres, je sais plus mais ça a un nom. Mais là pour l'instant avec ce qu'ils ont fait ça peut pas exister. T'aurais pu te dire que finalement l'espace vert au milieu il aurait pu servir à ça mais en fait y a rien qui attire les gens et puis c'est complètement cloturé donc mêmes les gens qui pourraient se dire « tiens c'est mon jardin » donc qui pourraient y aller super naturellement et puis tiens les voisins ils pourraient se faire des apéros ensemble, des bouffes ensemble et tout ça… mais c'est pas possible ils ont des clôtures devant le nez et ils sont obligés de faire tout le tour et de passer par la rue pour y aller donc c'est complètement débile. Et ça, ça aurait pu servir de ça ou alors justement autour de la darse s'ils avaient créé une ambiance un peu troquet, bistrot, enfin guinguette… Comme ce qu'ils mettent dans certaines brochures de ce qu'ils ont envie de faire du bord de Saône mais c'est pas en mettant des trucs où la bière est à dix euros et où faut venir en costard-cravate pour avoir le droit de s'assoir qu'ils vont crée l'ambiance quoi. Mais ils peuvent le faire ! Avec tout le monde qu'il y a ! Enfin tu vois, nous, aller dans les quinze ou vingt, on se connait vraiment bien maintenant, on est une dizaine à être des énormes fêtards quoi et encore moi je suis calme par rapport à d'autres, mais s'il y avait un bar je suis sur qu'on y serait tout le temps, enfin s'il y avait un bar au bord de la darse. Il pourrait se faire des couilles en or je pense, franchement… Je sais pas si c'est une volonté ou truc qu'ils ont induit involontairement avec les tarifs…
MA : *La question c'est de savoir si les habitants recherchent ça ici.*

Non, c'est un peu le problème qu'on a eu avec les chiens, dès que tu commences à être quinze chiens qui courent au milieu de la pelouse, là y en a qui ont commencé à réagir fortement. Ils sont allés voir un peu la mairie pour se plaindre jusqu'à ce qu'ils mettent le panneau et la police municipale. D'ailleurs ils étaient très bizarres ces gens, ils ont commencé par… enfin y en a un il était vraiment très bizarre : un vieux, il a commencé à nous tourner autour le soir quand on a commencé, au bout d'un moment on s'est rendu compte qu'il nous prenait en photo, comme ça trois quatre soirs de suite. On s'est dit « putain », comme on avait eu un écho qu'il y avait eu les premières plaintes contre les chiens, en fait c'était pas contre nous c'était contre les gens qui laissaient toute la journée leurs chiens sur le balcon, le chien gueulait toute

la journée, forcément, un chien au soleil sur le balcon faut pas aimer les chiens. Et donc on a entendu, on s'est dit « faut quand même qu'on fasse gaffe, y en a dans le quartier qu'aiment pas les chiens » et en même temps y avait l'effet de groupe qui faisait qu'on commençait à, enfin je te dis à un moment c'était « maintenant tous les vendredis soirs on s'appelle même pas, s'il fait beau on amène les bières quoi ». Putain c'était phénoménal, y avait plein de gens qui passaient et « vous faîtes quoi et tout ? », « viens, prends une bière » et donc au bout d'un moment y avait des gens sans chien qui passaient systématiquement. Bon ça s'est arrêté net quand ils nous ont jeté quoi… bon ils nous ont pas jeté, ça a pas été violent mais quand on a vu qu'ils ont mis le panneau, quand on a su qu'il y avait eu deux trois plaintes, on s'est dit « ok, on va se bouger, on va se mettre derrière le terrain de foot, on générera personne ». Mais c'est vrai que c'est là où on s'est dit finalement « ouais y en a dans le quartier qu'ont… », alors pour moi c'est très subjectif, c'est mon vécu associatif mais pour moi c'est les vieux. Je suis conscient que j'ai un défaut là-dessus, c'est je sais pas, c'est presque du racisme à des moments, c'est de la gérontophobie [rires]. Enfin on s'est rendu compte qu'il y en a des qui avaient de débarquer dans un quartier sympa mais d'être tranquilles, peinards et de pas voir d'autres trucs…

MA : *Tu as entendu parler des blocages sur la création de l'aire de jeu dans le parc ?*

Ouais. On m'a dit que c'était venu après justement. On m'a dit que c'était pas prévu dès le début mais qu'ils se sont rendus compte que ce truc il vivait pas. Et y a une opposition très très forte, ouais j'en ai entendu parler.

MA : *En même temps, certains te diront qu'ils ont acheté un appartement « de standing »…*

Et y a pas la volonté d'arriver dans un quartier… bah populaire. Populaire dans le sens guinguette pas dans le sens… Mais entre guillemets voilà, pour ceux-là entre guillemets c'est foutu avec le pôle de loisirs et de commerces c'est foutu, avec l'affluence qu'il y a maintenant sur le quai de Saône la tranquillité ils l'auront pas, ou alors faut qu'ils aient une résidence secondaire pour leurs week-ends. Entre guillemets faudrait fermer le pôle de loisirs et de commerces pour qu'ils aient du calme. Ca se voit ça. Ca s'est vu d'un coup, du jour au lendemain, je sais pas si t'avais fait beaucoup d'entretiens avant mais la différence elle se fait à la minute, t'as eu avant l'ouverture et t'as après l'ouverture quoi.

MA : *Oui, tu le vois aussi dans le tram.*

Mercredi soir mais les mecs ils étaient comme ça dans le tram ! C'était impressionnant, t'as l'impression d'être à la fête des lumières pour aller au parc de la Tête d'Or, c'était pareil, le tram n'ouvrait plus ses portes, il s'arrêtait plus en station ! Donc bon, pour le calme… Mais comme tu dis c'est pas faux, le fait de mettre des trucs de très haut standing là-dedans. C'est vrai que pour eux je comprends, quand t'as payé ton truc 10000 ou 15000 euros du mètre carré, ceux qui sont tout à l'étage avec les toits.

MA : *C'est un peu moins que ça, les personnes que j'ai rencontré avaient plus payé des sommes de l'ordre de 6000 ou 7000 euros du mètre carré.*

Ca dépend quand ils les ont acheté, à un moment c'était descendu à 4500 euros du mètre carré mais c'est remonté, on m'a dit maintenant déjà quand tu commandes t'as trois dans d'attente parce que t'as plus de place dans ceux qui sont construits et… J'ai croisé quelqu'un qui se posait des questions pour acheter dans les trois nouveaux là et il m'a dit le prix : 5500 euros du mètre carré, ceux qui sont en dessous là où ils viennent de monter les deux grues donc ça a repris 1000 euros. 4500 c'est quand je suis arrivé y a deux ans, c'était vraiment le bas. Mais faut pouvoir se l'offrir quand même, c'est plus cher que le sixième !

MA : *Donc tu as quand même un discours qui ne semble pas très cohérent, on veut faire de la mixité sociale, on veut mélanger, on crée de l'activité à côté, on veut du calme, on essaye de mélanger pas mal de choses, ça fonctionne pas forcément si mal que ça d'ailleurs mais ça ne semble pas forcément lisible. Et derrière tout ça tu as aussi le côté écoquartier, ça se voit que c'est un écoquartier ? qu'est-ce que ça change ?*

Moi je le vois, je vois les panneaux solaires mais… C'est marrant, c'est mon métier de monter des projets par exemple type Concerto, j'en fait, j'ai jamais fait de Concerto mais cet appel je le connais. J'ai vu le panneau pour la première fois y a deux semaines et je me suis dit « tiens putain c'est un Concerto ici », je savais même pas quoi, c'était le truc… Moi je suis biaisé je suis dedans, enfin dans l'innovation, l'éco-innovation. Moi je le vois. Je le vois c'est… y a un peu de greenwashing, y a les premiers bâtiments à énergie positive qui commencent, le Conseil Régional je crois pas qu'il le soit, il a beaucoup de panneaux solaires mais il est pas à énergie positive. Après ça dépend ce que t'entends par écoquartier, écoquartier sur le mélange entre les espaces verts, les bureaux et les lieux résidentiels c'est réussi. Sur le côté espaces verts je veux dire, tu vas derrière t'as du calme, t'as de la verdure, etcetera. Sur le côté… si je prends mon appart, il est super bien isolé, thermiquement et phoniquement, ça pour moi ça rentre dans le côté éco, en même temps c'est l'évolution des normes HQE, c'est pas le côté éco c'est le côté HQE… De toute façon dans Lyon je crois pas qu'ils fassent beaucoup autre chose que du HQE quoi. Et donc ça dépend ce que tu entends dans éco, parce que toi de la façon dont tu l'as présenté j'entends développement durable donc people planet profit, et moi je suis ingénieur agro, pour moi dans éco y a environnement quoi.

MA : *Je ne sais pas ce que c'est un écoquartier…*

On est d'accord ! Ca me va mieux ta question. Est-ce que ça se voit que c'est un écoquartier ? C'est le bordel pour circuler, c'est le bordel pour se garer, c'est le bordel pour venir parce qu'à part le T1… sur Lyon tu prends beaucoup les bus quand même, là y en a pas mal parce que t'as Perrache, y a les bus qui vont à Oullins, etcetera mais c'est pas ceux qui sont ici qui prennent les bus donc globalement quand t'habites là t'es quand même obligé d'avoir une voiture. Si je prends la vingtaine de gens que j'ai connu autour des chiens y a un couple qui a pas de voiture donc on peut pas dire que le quartier est favorisé l'implantation de gens sans voiture. Avec le pôle de loisirs et de commerces ça va peut-être changer par contre parce que maintenant t'as tout là, y a plus besoin de sortir. Donc moi je pense qu'ils ont pas du tout intégré la composante mobilité, quand tu vois qu'il y a plein de truc qui ont été prévu quand même, justement un équilibre entre les bureaux, les résidences, les espaces verts, les espaces commerciaux, etcetera, tu sens que ça ça été vachement raisonné. Sur l'aspect mobilité y a rien par rapport à toutes les innovations qu'existent en ce moment dans ce domaine là, franchement là y a rien… Elle est où l'application iPhone qui me dit où aller me garer alors que, c'est ce que

je te disais tout à l'heure, avec tous ces sens interdits, putain tu vas dans une rue où tu penses qu'il y a de la place, y a pas de place tu fais un tour qui prend dix minutes, alors ça franchement en terme éco c'est tout pourri quoi ! Mais ça… à la limite c'est national, on raisonne vachement l'éco sur le bâtiment qui consomme de moins en moins d'énergie mais bon voilà y a plein d'autres types de pollution qu'ont pas été gérées. Si tu penses à la pollution sonore, bon voilà ils ont quand même construit le quartier autour d'une voie ferrée. Elle fait pas trop de bruit, les trains ralentissent mais bon de temps en temps ils sont obligé de donner un coup de klaxon, ou quand t'as des trains de marchandises qui font une longueur… je me mets sur la terrasse, la voie elle est un peu en courbe et y a des trains qui font toute la longueur. Toute la nuit y a des trains de marchandises qui passent, donc le train de marchandises quand il arrive là il freine, d'accord, mais un train de marchandises de cette longueur pour l'arrêter ça couine pendant quelques minutes, c'est long quelques minutes. Donc sur le côté sonore c'est pas géré, sur le côté mobilité pour moi c'est pas géré. Donc ils ont très raisonné bâtiment et que bâtiment et pas la vie autour. Donc si tu pars développement durable en te disant éco c'est aussi le côté social, etcetera, ils ont voulu créé de la mixité mais bon dans le détail le promoteur étant libre ils ont séparés les gens, ils ont du se dire qu'ils valoriseraient mieux comme ça et ça doit pas être complètement faux. Le mec qui veut mettre 5000 euros du mètre carré il veut être tranquille, probablement. Donc bon dans le bâtiment ils auraient pu aller plus loin dans le détail. Mais mixité sociale, moi ce qui me fait le plus peur je te le dis c'est les espaces de rencontre où tu vas te croiser dans un environnement un peu plus convivial, ça, poum, c'est complètement raté quoi… Donc si tu fais rentrer ça dans éco… moi perso je le fais pas rentrer dans ma définition d'éco mais bon c'est agro, c'est de la verdure.

MA : *Si on reparle de la mobilité, ici il y a quand même la volonté de mettre la voiture dehors, la question c'est de savoir si on peut le décréter aussi facilement ?*

Ouais, j'ai un peu cette vision. Quand je travailles pour les pouvoirs publics, je leur fait ces critiques, t'impose pas les choses, en France pas plus qu'ailleurs. T'imposes pas les choses par décret, tu les forces pas à pas prendre la voiture en rendant la circulation impossible. Quand mon père habitait au Havre, je pense que la mairie était communiste à l'époque, ils avaient fait un truc, ils s'étaient arrangés pour désynchroniser tous les feux sur toutes les artères. Donc en gros tu prenais une artère de trois kilomètres, tu te tapais un rouge tous les cinquante mètres. Les gens ils vont pas arrêter de prendre la voiture pour ça ! Ils sont juste beaucoup plus énervés quoi. C'est tout, ils sont plus énervés donc ils polluent plus, à l'époque on y pensait pas, c'était y a quinze ans, mais tu pollues beaucoup plus. Mais t'imposes rien, les gens ont pas arrêté de prendre la voiture pour autant… Personne, même les gens qu'adorent la voiture, qui sont passionnés de voiture, etcetera, tu la prends pas tous les jours pour aller bosser par plaisir ! Pour aller bosser ou pour aller faire tes courses, je veux dire y a rien de pire, dès que j'ai découvert que je pouvais faire mes courses sans voiture, putain mais ça a été génial et pourtant j'aime bien conduire. Avant d'arriver sur Lyon, je faisais entre 50000 et 60000 bornes par an avec ma voiture… et ça me gênait pas quoi. Sachant que j'en faisais beaucoup pour aller bosser, je faisais beaucoup de déplacements professionnels dans la journée et je passais mes week-ends à faire 500 bornes dans le week-end pour aller chez un pote, voilà je le faisais presque tout le temps quoi. Mais ouais, on décrète rien, et ici bon… Mais c'est comme sur le côté éco… En fait j'ai fait un benchmark pour Eiffage y a pas longtemps, ils avaient des aides publiques pour leurs innovations, justement sur l'histoire de leurs revêtements qui font moins de bruit. Et en fait moi j'ai ciblé tout ce qui est quartiers, comment ils appellent ça ? enfin c'est leur appel

à projet écoquartier, y a un autre nom, c'est pas ville durable, écocité… Et en fait quand tu regardes dans le détail tout ce qu'ils écrivent dans les cahiers des charges, tout ce qu'ils attendent, etcetera, en fait t'as 90% du truc qu'est sur le bâtiment bien isolé, producteur d'énergie, etcetera. Et les 10% qui restent c'est organiser les trucs pour qu'il y ait un peu de mixité sociale. J'exagère un peu, j'ai tout le temps tendance à caricaturer un peu… Et par exemple, sur le bruit : rien. J'ai passé deux trois coups de fil dans les différents ministères et j'ai déjà passé quinze coups de fils pour trouver qui il y avait… au ministère du développement durable, y avait un responsable mission bruit, qui avait un poste putain de transversal. Quand j'ai appelé le mec j'ai eu l'impression que je devenais un psychologue, c'est le mec qu'a parlé à personne depuis trois ans, c'était ça, « mais je suis transversal, on m'a foutu là, j'ai pas de mission, y a rien, c'est juste pour tout le monde le bruit faut isoler les fenêtre mais réduire les sources de buit, oh lalal faut aller travailler avec les gens de l'infra, avec la DATAR » donc y avait rien. Et tu sens qu'alors scientifiquement il commence à y avoir des bonnes méthodo pour traiter le développement durable, au sens anglo-saxon people, planet, profit… Pas le développement durable environnement dans la vision populaire française, c'est très français je pense, en tous cas c'est pas du tout anglais ni allemand, confondre durable et environnement, y a pas que ça quoi… Et donc tu sens qu'on a toujours des raisonnements limités alors que scientifiquement on commence à avoir des méthodes qui t'entraînent moins dans des impasses. Parce que j'avais monté un projet sur ce que c'est qu'un production de tomates durable, c'était de la recherche fondamentale, je cherchais des financements pour les chercheurs qui voulaient faire ce projet là. Et en fait, pour soutenir ce projet qu'on a déposé à l'ANR, et on a eu le financement, en fait il a suffit de prendre les dix dernières années où les gens ont voulu faire du développement durable, d'ailleurs c'est encore un peu la mode, le durable c'est le circuit court. Y a une mode encore pire aujourd'hui c'est le durable c'est le bio, ou le durable c'est… Et en fait c'est des raisonnements mono-axes qui t'entrainent dans des impasses et qui gèrent absolument pas l'ensemble des controverses que tu as tout le temps dans le monde du vivant surtout quand tu mixes du social, de l'économique et de l'environnemental, y a pas de bonne solution y a juste tout le temps peut-être une solution qui est un peu moins mauvaise que les autres, qui est un méchant compromis. Et en fait on a pris que les exemples comme ça des dix dernières années de politiques publiques dans ce domaine là, c'est quelqu'un qu'a pas posé le raisonnement et qu'est parti et tu te rends compte au bout de dix ans que c'était une impasse quoi. Comme le bio, ce qui est arrivé en Allemagne cet été avec le problème des concombres bio, statistiquement c'était presque impossible que ce soit pas arrivé plus tôt. On s'est pas mis à utiliser des pesticides et des fongicides pour détruire la santé des gens, d'ailleurs ni pour augmenter les rendements à la base mais pour améliorer l'état sanitaire de ce qu'on mangeait, c'était un moindre mal… après on s'est rendu compte qu'on en avait trop utilisé et qu'il fallait réduire ça et qu'on allait trop loin et que ça devenait un remède pire que le mal. Mais complètement supprimer les pesticides et les fongicides fait que maintenant y a des champignons qui n'existaient plus qui réapparaissent et qui produisent des molécules qui sont plus toxiques que le cyanure. Et ici moi je retrouve un peu cette image que j'ai plus dans un domaine que je connais où ouais tu sens qu'il y a des raisonnements les mecs ils se sont simplifiés la vie quoi. Plutôt que de faire deux ans d'études avant de lancer mon projet et que ça puisse se faire et se vendre bah je vais réduire l'étude quoi… c'est toujours pareil. Par contre je vais pas oublier de le monter et de le vendre, voilà, parce que de toute façon derrière y a une ambition politique, après c'est humain…

MA : *C'est ça qui est intéressant, le décalage entre ce que tu fais et ce que tu vends. Toute à l'heure tu as utilisé le terme greenwashing, tu pensais à quoi ?*

Le greenwashing ici ? C'est dire que tous les bâtiments ils sont HQE. Bon d'accord mais tu vas n'importe où dans Lyon c'est HQE, dans le neuf. Même tu vas n'importe où, dans n'importe quelle ville en France c'est HQE quoi. Après quand tu connais le truc tu sais que tu prends le HQE en France, ils te disent « ouais c'est de plus en plus dur de travailler dans le bâtiment », tu vas en Suisse ou en Allemagne tu multiplie toutes les normes par trois, toutes les contraintes d'isolation tu vas en Suisse c'est trois fois plus et là-bas ils y arrivent… bon ils ont plus d'argent. Mais donc y a des trucs où je pense que quand tu connais pas tu peux y croire mais bon… tu vois mon bâtiment il est HQE d'il y a trois ans, moi je trouve ça super bien isolé mais parce que je viens d'une maison Phoenix qui avait trente ans, y a pas pire [rires], si y a pire : une tente quoi, une tente Décathlon. Mais c'est pas la panacée… Quand tu vois… je vais te dire à quoi je pensais vraiment, quand tu vois des bâtiments qui sont intégralement recouverts de surface métallique, quand tu connais l'impact, le bilan carbone, le coût énergétique de la production des métaux aujourd'hui, et l'impact environnemental et la super filière où tout le monde s'épanouie socialement là-dedans, hum… en France comme dans les pays producteurs, il est où le côté durable ? Ca pour moi c'est du greenwashing, dire « je fais du développement durable » et avoir des surfaces comme ça intégralement métalliques. Je me dis franchement, il a fallu les produire, il faudra les recycler un jour, c'est fabriqué dans des pays où les mecs ils ont un euro par jour vivre… là c'est très façade justement.

MA : *En fait on retombe sur la question de l'affichage tout le temps, tu as regardé un peu la communication sur le quartier ?*

En fait j'ai mon père qui me l'envoie… Mais pas plus que ça, je pense que par rapport à tout ce qu'il y a j'ai pas beaucoup regardé. Je dois lire un article ou deux par mois. Alors c'est marrant parce que dans la newsletter de la mairie du deuxième depuis deux ans ils parlent des bords de Saône, de l'aménagement des bords de Saône, ils parlent pas de Confluence… ça ça m'a surpris. Et ils parlent beaucoup de déclasser l'autoroute, ça y a toujours un article dessus.

MA : *Là tu vois poindre les conflits politiques.*

Ouais, c'est le projet du Grand Lyon et le Grand Lyon s'engueule avec la mairie du deuxième, des fois ils l'écrivent… ils sont assez cons pour l'écrire. Ils l'écrivent dans la newsletter qu'ils nous envoient, c'est souvent au sujet de l'autoroute. La première fois que ça m'a mis la puce à l'oreille, ils avaient écrit texto « la marie du deuxième se bat encore contre l'agglomération lyonnaise et la mairie de Lyon parce qu'il est question du déclassement de l'autoroute, aidez-nous quoi », ils l'avaient écrit un peu plus violemment que ça, je sais plus ce qu'ils racontaient mais ils disaient très clairement que le deuxième c'était le quartier oublié de Lyon, que c'était le quartier où la mairie ne contrôlait plus rien. Franchement même moi qui venait d'arriver j'ai trouvé ça comique, là tu te dis « putain, encore une guerre intestine politique »…

MA : *Le musée des Confluences c'est aussi typiquement ça…*

Ca moi j'ai pas trop suivi, de ce que je sais c'est que quand je suis arrivé c'était complètement bloqué ce truc. Et de ce qu'on m'a dit c'est justement une histoire de couleur, où ils ont commencé à le monter alors qu'ils avaient pas le budget, bon ils ont dépensé le budget qu'ils avaient et puis ils se sont arrêtés et après ils ont essayé de trouver la suite. Ils ont repris y a pas longtemps en fait.

MA : *Et puis tu as une explosion du budget. Mais le département, l'UMP, c'est Mercier, ne peut pas laisser tout le bénéfice politique du projet à Colomb, la région non plus, ce sont des socialistes mais il fallait qu'ils soient là aussi… donc le Conseil Général s'est lancé dans le musée des Confluences sur une zone inondable marécageuse et là ils s'embourbent notamment parce que c'est très difficile à construire donc ils ont déjà dépensé leur budget initial rien que pour les fondations… Mais pour revenir au quartier, tu as une idée des ambitions à l'origine du quartier ?*

Pas plus que ça. Je pense qu'en dehors de mettre des normes pour que les promoteurs ils fassent des trucs bien isolés et tout ça, voire producteurs d'énergie, c'est le top, je pense qu'ils ont essayé, ça se voit, c'est l'aspect mixité sociale. Mais qui a commencé… tout le monde a commencé à écarquiller les yeux quand ils ont ouvert les premières boutiques. Mais quand tu voyais les premières affiches, tu voyais la plupart des bâtiments qui étaient construits avec effectivement une proportion de logements sociaux dans chaque lot. Après, ça pour moi, mais parce que j'y connais rien, c'est plus une expérimentation, que j'ai du faire dans Sim City quand j'étais jeune, c'est de dire « tiens plutôt que de mettre les bureaux d'un côté de Lyon et les logements de l'autre, je vais faire un endroit où y a des bureaux et des logements », voire je crois, celui où y a GDF-suez, c'est carrément dans le même lot des bureaux, des commerces et des logements, d'ailleurs j'ai toujours pas compris quels étaient les bureaux et quels étaient les logements. Donc ça ça se voit qu'ils ont essayé de tenter des trucs, de tester des nouveaux concepts urbains en fait, d'organisation de quartier, avec aussi pouvoir mélanger avec pas mal d'espaces verts, mine de rien, parce que ça aussi dans Lyon, à cet endroit là, c'était pas évident, faut faire un effort pour créer des espaces verts comme ça vu le prix du terrain. Et en fait ce qui est bizarre c'est ces espèces de soucoupes volantes où tu peux t'assoir sur les espaces verts, les tables, ils mettent des robinets, ils mettent des chiottes et tout et tu te dis « c'est cool, ils ont envie de faire venir plein de monde, ils ont envie que tout le monde aille pique-niquer là-bas » et après ils te mettent un panneau « pique-nique interdit ». Bon… pas pique-nique interdit mais t'as pas le droit à la bière, alors si t'as pas le droit à la bière au pique-nique dans ce cas là ça vaut plus le coup ! [rires] Non mais je sais pas moi, tu vas au pique-nique là-bas, t'amènes ta petite bouteille de vin, t'étale ta serviette et tu passes l'après-midi avec ton fromage et ton saucisson… je sais pas t'es Français, t'es à Lyon en plus ! A Lyon, capitale de la gastronomie quoi ! Je m'étais déjà fait la réflexion… Et en même temps à côté y en a qu'on payé leur appart super cher et qu'on envie d'être tranquilles et qu'on pas envie de voir tout ça. Et donc voilà, ils communiquent beaucoup sur ce qu'ils essayent de tester, dans des revues plutôt professionnelles, ça passe dans le journal des maires des trucs comme ça, ils disent « ouais c'est génial, on tente des trucs et tout » et t'as le côté plus politique et le côté architecture urbaine mais du côté du grand public ils ont fait quoi comme comm' ? Moi j'habites ici, franchement si mon père m'envoyait pas les articles… Comme je m'y intéresse pas spécialement j'aurais pas vu tout ça, etcetera. Si c'est vraiment ce qu'ils ont tenté de faire, pourquoi y a pas un petit livret d'accueil du quartier, un petit message qui te dit « on essaye de faire… ». Parce que, pour le coup, tu commences à te demander ce qu'ils ont essayer de faire, « on veut faire un quartier guinguette », « on essaye de reproduire une ville dans la ville », je sais pas si tu connais

Montpellier mais y a Boutonnet c'est génial c'est Astérix chez les gaulois quoi ! T'as un quartier qui a que des vieilles barraques, etcetera, qui est tout contre le centre-ville de Montpellier, qui est un petit village dans le cœur de Montpellier et Montpellier c'est une ambiance où… j'avais un prof qui habitait là-bas, il habitait à Boutonnet depuis tout petit, le jour où il est parti ils ont rien demandé à personne, ils ont pris les barrières, ils ont bloqué la rue, y a toute la rue qui est descendu dedans, énorme apéro, etcetera, Boutonnet quoi ! Presque à des moments ici je me suis dit que c'était peut-être ce qu'ils avaient essayer de faire, ce côté très sympa, très convivial, etcetera. Plutôt que d'essayer d'imposer une fête des voisins il ont essayé de faire ça à l'échelle d'un quartier. Et c'est pareil quoi, tout le monde n'est jamais d'accord pour tout, etcetera, mais ils ont essayé de le faire sans essayer de le faire à des moments. Est-ce que ça va marcher ? c'est le temps qui le dira. Mais je te dis quand tu vois que je sais pas combien y a de milliers de personnes qui se baladent ça quand il fait beau… bah si tu veux maintenant t'as un robinet pour boire de l'eau quoi ! Tu vas pas jusqu'au bout des idées mais bon…

MA : *C'est intéressant ce que tu dis sur l'affichage.*

Dans le quartier ils communiquent pas. Ils bombardent vers l'extérieur, c'est la vitrine faut que ça claque ! T'as vu ce qu'on fait ? Et puis Concerto par exemple, je veux dire, l'affiche elle est toute neuve. Ou alors moi je viens juste de les remarquer… je pense qu'ils les ont mis au moment de l'ouverture du pôle de loisirs et de commerces.

MA : *Je crois que c'est plus vieux, je pense avoir des photos qui datent d'un an et demi où elles y sont déjà.*

Celle que j'ai vue, elle est à côté du Purple et je suis presque sûr qu'elle n'y était pas avant mais je peux me tromper. Mais bon, dans le quartier ils communiquent pas.

MA : *Et mine de rien est-ce que c'est réussi quand même ?*

Bah moi je m'y plait ! Je te le disais quand même, globalement, même ceux qu'ont les moyens d'acheter ailleurs et qui commencent à avoir l'âge de se poser la question, qui construisent une famille, etcetera, ben finalement ils hésitent à en partir de ce quartier. Pour l'instant je pense que c'est réussi. Mais y aura un problème qui est le tarif, le ticket d'entrée, faut voir ce que ça donne le pôle de loisirs et de commerces, si ça devient pas un peu oppressant ce truc là, je pense pas mais ça c'est moi… C'est un peu schizophrénique, entre le tarif et cette idée de prendre en compte un peu tout le monde pour la mixité sociale quoi… Parce que même en HLM, putain ça doit être les HLM les plus chers de France ! Mais franchement globalement c'est plutôt positif, surtout que je m'attendais à… enfin la ville ça va. Et globalement les gens avec qui j'en discute, etcetera, ils se plaisent dans ce quartier, ils s'y sentent bien, mais y a des trucs qui manquent quoi… Et où ça va aller ? C'est une crainte vraiment qu'ils accentuent trop ce côté gros bourge, luxe et tout… C'est jet-set, tu verrais les soirées au Dock 40, la jet-set de Lyon elle est là hein ! C'est impressionnant, ça s'ils le poussent trop loin ça pourrait sacrément devenir un quartier de richards. Parce que c'est clair qu'il est beau, il est agréable à vivre, les prix sont chers, etcetera… si les loyers montent, aujourd'hui ça va grâce au loyer, parce que bon tous les potes que j'ai ils sont locataires, je connais pas un proprio, les loyers sont encore accessibles, y a encore une grosse diversité de loyers quoi. Mais si par exemple de ce côté-là les loyers commencent à augmenter, moi ça me paraît évident où il part le quartier… voilà ça

devient le quartier chic de Lyon. Avec un côté puant, franchement ça va quoi, je gagne quand même assez bien ma vie pour pas me faire jeter à l'entrée d'un bar en milieu d'après-midi un samedi alors que le bar était vide quoi… j'ai halluciné quoi. Ca m'était jamais arrivé quoi… j'ai même pas eu envie de discuter, le mec je l'ai regardé et j'en avais rien à foutre, « c'est bon quoi, si je te dis mon salaire mon gars tu vas pleurer, t'es videur d'un bar quoi » mais ouais c'est hallucinant quoi.

MA : *Et acheter ?*

Bah acheter pour y habiter, là c'est cher mais sur la loc… je peux te faire croiser des potes si tu veux faire un sondage des loyers, mais je paye avec les charges 900 euros par mois, c'est clair que c'est largement la fourchette haute que je m'étais fixée en cherchant. C'est pas donné mais c'est pas non plus… quand tu vois le prix à l'achat, ça va quoi. A l'achat un appart comme ça avec la terrasse et tout c'est au moins 5000 euros le mètre carré je pense, au moins, il donne au Sud, il a 30m² de terrasse que tu compte pas vraiment donc ouais au moins 5000 euros je pense… Donc j'ai un pote au mètre carré il paye beaucoup moins que moi, il est au milieu, là où y a les vis-à-vis mais lui il a la chance qu'en face ce soit plus bas, il est face au McDo, c'est pas celui où y a les grands duplex avec les belles baies vitrées et tout ça, c'est celui qu'est juste au-dessus, je sais plus comment te le décrire. Donc lui il paye moins cher que moi en loc, il est plus petit son truc mais ramené au mètre carré il paye moins cher et c'est lui qui s'est renseigné pour acheter à l'Escale et ils lui ont fait un premier devis à 170000 euros pour un T2 mais tarif HLM par contre, et ils étaient près à négocier. Par contre l'aberration c'est la place de parking, tu te poses même pas la question quoi, « ma place de parking faut que je la rentabilise en 40 ans donc je crois que je vais pas la prendre ».

MA : *Toute à l'heure tu disais qu'il y a ici des choses qui manquent un peu, c'est quoi les ratés, les manques ?*

Ca je te l'ai déjà dit, c'est la guinguette ! Je te dis moi c'est cet aspect : enfin de compte ils ont créé un truc qui pourrait être super convivial mais ils ont pas été au bout. Après t'arrivais y a quelques semaines y avait pas de cinéma, tout arrive quoi ! Laisse moi réfléchir trois secondes. Les places de parking ça manque, je pense plus à le dire, c'est évident. T'arrives pas à te gare quand t'habites là, t'imagines quand t'as des amis qui viennent bouffer le midi, ça c'est le truc qui me fait halluciné, j'ai l'impression qu'un peu partout maintenant ils construisent des trucs où y a même pas la place pour les habitant. Donc ça… sur les transports en commun, par rapport à la population qu'habite là et qui travaille là maintenant, le T1 c'est complètement déconnant et la ligne A passera pas par là alors que c'était pas trop dur a priori de la prolonger par là. Et puis qu'ils nous disent pas que c'est parce qu'on est dans une zone inondable, ils ont fait pire [rires]. L'école ils sont en train de la faire, les crèches je pense que c'est un quartier qui va être bien loti parce qu'ils en ont déjà plusieurs dans les alentours ici. Je sais pas trop quoi ajouter mais bon c'est sûr qu'il y a des trucs, si tu creuses un peu, il y a des trucs qui sont pas encore installés, comme les médecins, t'as quelques généralistes dans le coin mais si tu veux un dentiste, un spécialiste de ce que tu veux, ça se passe encore de l'autre côté de Perrache. Mais ça ça viendra avec toute la population qui va venir derrière, y en a bien un ou deux qui vont avoir l'idée, on est pas en zone rurale où faut les payer pour venir.
MA : *J'ai encore deux petites questions à te poser. La première concerne tes pratiques écologiques, est-ce que ça a changé quelque chose pour toi de venir habiter là ?*

Je triais déjà avant. Après si, le fait de m'être installé à côté de mon travail fait que j'utilise plus la voiture et que je deviens un super écolo [rires] mais… Non, je pense que j'essayais déjà d'avoir un minimum une attitude positive là-dessus avant donc… ça change rien.

MA : *OK, alors j'ai une dernière question : ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Tu la poses tout le temps celle-là ? T'as des réponses ? [rires]

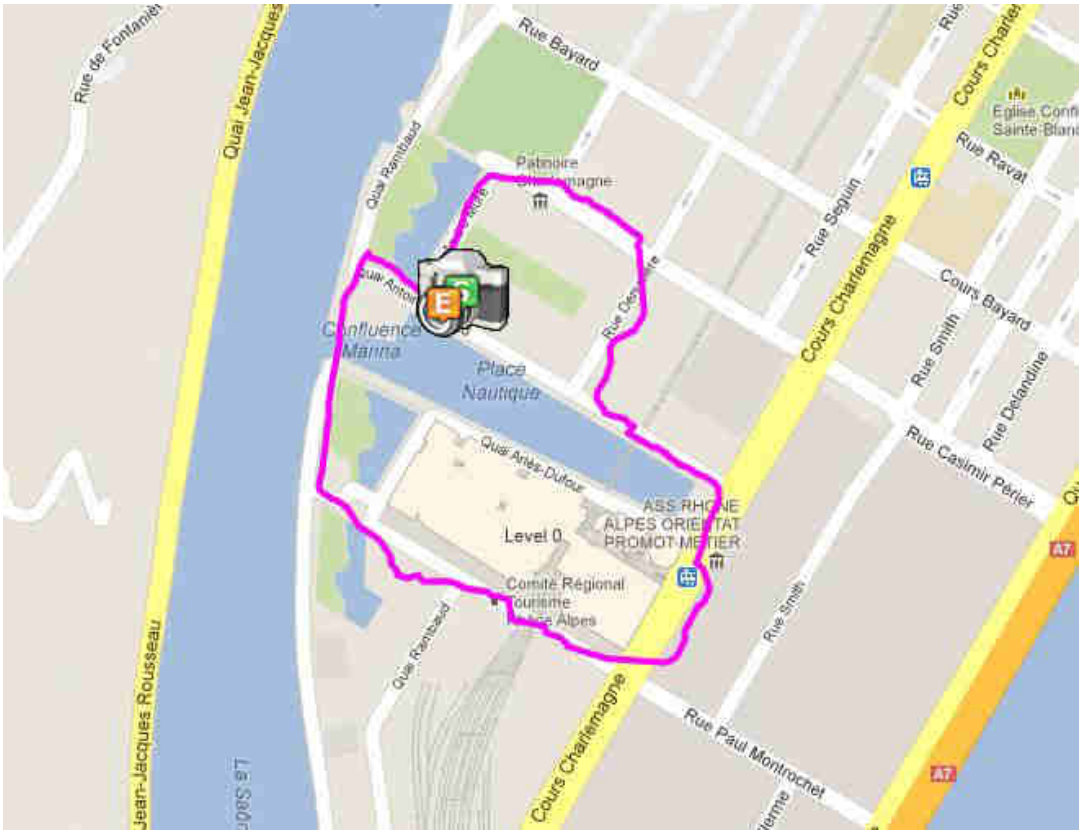
MA : *Oui, c'est la question de fin d'entretien, en général les personnes réfléchissent une minute mais finissent par dire quelque chose.*

Je pourrais te raconter des trucs mais tu me reposes la même dix jours après… C'est un peu. Tu veux vraiment de l'utopique ou un truc réaliste ? Parce que si on y arrivait et que tout le monde soit content d'habiter là et qu'y en ait pas un qu'aille faire chier parce qu'il y a des chiens, un autre qu'aille faire chier parce qu'il y a des jeunes qui boivent des bières et un autre parce que y en a trois qui font du skate en-dessous. Et là je me dirais « oh putain, la vache, j'ai l'impression… », attends comment on dit dans les théories pangermaniques, t'as lu les rivières pourpres ?… J'ai l'impression d'être super extrême dans ce que je dis, parce que si je pousse le raisonnement il faut filtrer à l'entrée. C'est tu clôtures et « toi t'es un con, tu rentres pas ! » [rires]. Tu vois « t'aimes pas les jeunes, t'aimes pas la bière, t'aimes pas les chiens, tu dégages ! » [rires]. Et en fait je deviens aussi pire qu'eux mais à l'envers. Franchement c'est le côté bon vivre quoi, je te dis c'est le petit village ou globalement, bon y a quand même des problèmes, faut pas rêver mais globalement les gens s'entendent bien entre petits vieux, ça va.

HL7

	Date : 13/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 550€/mois TCC (garage compris)
Climat de visite : Ensoleillé, beau	**Adresse :** Quai Antoine Riboud
	Arrivée : avril 2011
Durée de la visite : 46 min	**Appartement :** studio
Longueur du parcours : 1687 m	**Occupants :** 1
Durée de l'entretien : 52 min	**Profession :** étudiante en psychologie
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 20 ans	**Militantisme :** Oui (AIDS)

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Quai Antoine Riboud	07 :46	C'est vrai que là ça a changé vite avec l'ouverture du centre commercial. Ca fait un an que j suis là et avant c'était super calme. Aujourd'hui c'est clame encore mais y a eu des journées…
Allée André Mure	08 :50	Donc là moi j'habite dans cet immeuble et j'ai la vue de ce côté parce que c'est le plus calme et donc ouais c'est sympa. C'est le côté le plus naturel et vraiment le plus agréable. Depuis les beaux jours je viens souvent là. C'est beau, c'est paisible. C'est ce qui m'a attiré en premier ici. Du coup ma terrasse donne ici sur ce parc là et c'est vachement agréable aussi parce que pareil pas de circulation donc c'est bien pensé pour le calme du truc. Par contre ce qui est mal pensé je trouve c'est le vis-à-vis. Moi j'habite de ce côté, je vois vraiment ce qui se passe en face et eux voient très bien ce qui se passe chez moi aussi. Ca c'est un peu moins bien. des fois ça me gêne le soir, surtout quand on a les lumières allumées moi je peux limite voir ce que je les gens en face mangent. Ca c'est le côté que j'aime moins. MA : *Tu penses quoi des bâtiments ?* Bah ça m'a vachement attiré. Quand j'ai emménagé, j'habitais un peu plus loin et j'avais vu les bâtiments en construction tout ça et du coup c'est vrai que ça m'attirait pas mal de venir vivre ici. L'architecture c'est original, ça me plaît mais je trouve que c'est pas bien conçu au niveau des vis-à-vis. Là aussi ça doit être impressionnants au niveau de ces deux immeubles. J'avais visité un appartement ici avec la vue qui donne sur le stade de foot, c'est bizarre quoi… MA : *C'est pire qu'ailleurs ?* Ouais. Pourtant moi avant j'habitais en rez-de-chaussée sur une rue donc j'ai l'habitude qu'on voit un peu chez moi mais là tout est exposé en fait, les terrasses tout. Moi par exemple sur ma terrasse j'ai rien au-dessus et je suis tout en bas de l'immeuble donc les 6 étages au-dessus ont vue sur ma terrasse. Autant y a des petits coins bien cachés, y a des terrasses somptueuses mais c'est vrai que la plupart… MA : Ce qui te gêne c'est que les gens puissent voir chez toi ?

		Ouais. Et moi aussi voir chez eux, ça m'intéresse pas. C'est pas le genre de relation que je eux avoir.
Rue Casimir Perrier	12 :20	Là je sais pas, je vois pas bien ce que ça vient faire là, j'ai l'impression que c'est pas trop raccord avec le reste. Quand je suis arrivée y avait rien du tout là c'était un terrain vague. Ca fait bizarre de voir à quel point ça se développe parce que quand moi je suis arrivée sur Lyon y avait rien du tout ici. Donc c'est assez impressionnant de ce point de vue là je trouve. Par exemple le centre commercial j'étais sûre qu'il serait pas livré à temps, qu'il ouvrirait pas quand ils l'avaient dit parce que c'était un chantier hyper impressionnant et je trouve que ça va vite, ça va très vite. Et puis j'ai l'impression que pour Lyon c'est un gros projet, qu'ils comptent beaucoup dessus vu la pub qu'ils en font. Je pense qu'ils essayent d'avoir une certaine renommée. Là j'aime bien les façades comme ça, pas celui qui a brûlé mais ces trucs je trouve ça sympa. En fait quand je suis arrivée ici je me suis un peu dit « Georges Orwell, 1984 », un truc un peu futuriste. En plus quand je suis arrivée y avait vraiment pas beaucoup de gens, c'était un peu une ville fantôme, c'était bizarre. Donc je trouve ça… enfin ça interpelle, c'est pas commun, ça me plaît bien. Celui-là aussi qui est tordu j'aime bien. MA : *Avec les aspects négatifs d'Orwell aussi ?* Au début oui, vraiment. Quand y avait pas beaucoup de gens c'était très particulier comme ambiance. En plus beaucoup des personnes qui s'installent ici c'est des familles, c'est des gens qui sont vraiment venus pour chercher le calme et je pense qu'ils pensaient vraiment être au calme en permanence et du coup qui sont pas très tolérant sur les gens qui boivent des apéros sur les terrasses, ça ils aiment pas. En plus c'est vrai que niveau son c'est mal foutu, chez moi quand ça parle on peut vraiment entendre ce qui se dit en face. C'est pas très bien non plus. Moi personnellement j'ai pas eu de réflexions sur le son mais on a régulièrement des mots de la régie qui s'occupe de nous dire qu'il faut faire attention. Celui-là de bâtiment aussi il fait très Georges Orwell, l'arche qu'on voit de ce côté et celle qui est de l'autre côté aussi, je trouve ça vraiment immense et ça me met un petit peu mal à l'aise pour le coup. Parce que justement c'est immense et y a encore pas beaucoup

		de gens qui se déplacent à l'intérieur et je trouve ça assez bizarre, ça met mal à l'aise. Ca fait un peu démesuré je trouve.
Rue Denuzière	15 :34	Là où c'est bizarre aussi le quartier c'est par rapport aux commerces parce que ça met longtemps à s'implanter, des rez-de-chaussée y en a plein qui sont fermés. Et du coup on a que quelques commerces, un truc bio, une pizzeria, et c'est pour ça qu'avant l'arrivée du centre commercial c'était vraiment pas vivant, il manquait un truc je pense. MA : *Tu fréquentais les commerces du quartier ?* Pas spécialement. La boulangerie vite fait voilà. C'est cette partie que j'aime pas trop [déport]. En fait je trouve que ça fait plus quartier d'affaires. Ca me fait penser à la Défense, à ce genre de quartier plutôt qu'à un quartier on va dire convivial. C'est assez austère en fait je trouve, du fait de la grandeur et que ça soit vide c'est…
Quai Antoine Riboud	17 :25	Là c'est agréable aussi je trouve, le fait qu'ils aient creusé un canal comme ça. Là c'est pareil je sais même pas si des habitations ou des bureaux mais c'est austère, c'est pas accueillant comme locaux en fait. En plus c'est ça, ils ont essayé de faire un truc tout ouvert où on peut se déplacer entre les bâtiments, dans les immeubles c'est pareil sauf que partout où on va y a ce genre de portails, y a des codes, on peut pas accéder. Les gens qui veulent vraiment se promener ils peuvent pas vraiment voir tout le quartier. En fait c'est ça que je comprends pas, ils ont justement voulu jouer un truc où on a l'impression que c'est biscornu, on peut naviguer et tout mais en fait on est pas vraiment libres de le faire. Moi y a des endroits… Par exemple depuis mon garage, une fois j'ai voulu remonter, je me suis trompée de porte et je pouvais plus ressortir parce que j'avais pas le code. J'ai pu y entrer mais voilà… Le centre commercial je sais pas comment te dire c'est massif mais c'est bien intégré. Et au début par exemple quand la ligne était pas encore fonctionnelle avec mes potes on se disait « ce sera pas le train, le train va passer au milieu du centre commercial » mais en fait si et je trouve ça vachement original en fait. Par contre là je trouve… enfin je pense qu'ils ont d'autres projets pour tout ce qui est là autour mais là par exemple depuis que je suis arrivée c'est comme ça avec des barrières, y a rien de nouveau. En

		face tout le truc marché-gare ils parlent de le rénover, faire je sais pas quoi mais il se passe rien non plus… Du coup en fait c'est bizarre, j'ai l'impression que c'est un quartier qui est encore en transition. On commence à faire sortir des trucs de terre, tous nouveaux, on dit aux gens de venir mais c'est pas fini. Je vois que ça a tellement changé… depuis trois ans que j'habite dans ce coin de Lyon ça a beaucoup changé et je me dis que dans trois ans pareil je vais être surprise de tout ce qui va être fait.
Cours Charlemagne	21 :10	D'un côté ça apporte un peu de mouvement je trouve parce que c'est quand même assez calme pour l'instant comme quartier, y a pas encore beaucoup de commerces dans les immeubles, y a pas de bars vraiment où les gens viennent, ça bouge pas vraiment, et du coup je me dis ça ça apporte du mouvement, ça va apporter une nouvelle population, c'est pas mal aussi… Là on retrouve le bruit des bagnoles. C'est ça aussi le fait que là-bas l'accès il soit vraiment réglementé pour les voitures ça fait que t'as pas tout le temps de la circulation et les bruits qui vont avec. Ca j'avoue que c'est appréciable quand même. Moi je viens de la campagne et c'est un peu pour ça que j'ai décidé de venir vivre ici au départ. Avant j'habitais derrière Perrache et j'avais déjà des gens quand je leur disais « j'habite à tel endroit » ils me disaient… enfin pour les gens c'est loin du reste alors qu'en fait avec le tram, avec le métro, c'est vraiment à côté. Et ouais, je sais pas, je trouve qu'il y a encore une coupure parce qu'il y a ce quartier là mais y a tout le quartier après qui va jusqu'à Perrache et c'est vraiment pas la même chose, c'est un gros décalage. Et justement, moi je vois les habitants du quartier où j'habitais avant, du côté de Suchet et tout, ils aimaient pas trop ce quartier et on recevait des tracts comme quoi y avait pas de mélange entre les gens qui habitaient l'ancien quartier et ceux qui voulaient venir vivre ici, voilà. C'est pas les mêmes populations et c'est tellement différent que du coup je pense qu'il peut pas y avoir vraiment de cohésion entre. MA : *Pour quelle raison ?* Moi j'en sais rien. Je viens de l'ancien quartier, maintenant j'arrive ici, je vois aucun souci à ça. Je sais pas, peut-être des gens là-bas qui sont attachés on va dire justement au fait qu'avant c'était un petit quartier, y a pas beaucoup de gens qui se risquaient à aller derrière Perrache pour aller dans ce quartier là et tout. Et maintenant

		forcément y a du monde, y a de la vie, y a plein de nouveaux trucs. Là ils essaient de faire un truc ne plus un peu luxueux, avec un certain prestige. Peut-être que les gens avaient pas envie de ça, peut-être que les gens qui étaient là étaient bien au calme. Je sais pas. L'Hôtel de Région il est impressionnant aussi là, je suis allée dedans une fois parce qu'ils font des expos. Ca c'est sympa d'avoir des expos gratuites, surtout par ici où y avait pas grand-chose. Et l'architecture à l'intérieur elle est vraiment folle je trouve. C'est immense, c'est impressionnant, c'est vraiment fou. Mais c'est pareil t'as toujours cet aspect avec les fenêtres de partout, c'est limitez voyeur d'un côté je trouve. Le quartier comment c'est foutu t'as toujours les fenêtres, les ouvertures, c'est appréciable parce que quand on est dedans y a de la lumière, y a voilà… mais des fois ça me gêne un petit peu.
Rue Paul Montrochet	24 :59	Ca apporte une qualité de vie, moi je vois j'ai un petit appartement, j'ai un studio, je suis contente d'avoir des baies vitrées à l'intérieur, d'avoir de la lumière… Mais n'empêche que j'aimerais bien qu'on me voit un petit peu moins. Ca fait une éternité que je suis pas passée par ici, dans cette zone là. Si je veux aller sur les quais par là-bas je longe la Saône, c'est plus sympa quand même. Ici ça brille quoi, ça envoie, tout le monde voit que ça alors que l'autre quartier est plus populaire, plus discret, plus tradtionnel on va dire. Et le fait qu'il était déjà un peu l'écart du reste de Lyon parce que Perrache comme elle est conçue cette gare c'est vraiment un barrage, enfin y a devant et derrière Perrache c'est pas la même chose. Donc je pense qu'ils étaient un peu vraiment comme dans leur petit bulle. Enfin moi c'est ce qui m'avait séduite aussi quand j'avais pris un appartement là-bas, c'est parce qu'on était un peu à l'écart. Et puis y avait vraiment une vie de quartier, les commerçants et les gens se connaissent et là ici on peut pas avoir ça. Enfin on peut pas avoir ça, on est trop nombreux, on est tous arrivé d'un coup, personne se connait, y a pas encore de commerces de proximité. Là pour le coup j'étais pas encore passée par là et je trouve ça très moche ici. Le grand truc là… Le centre commercial je suis assez mitigée, je trouve ça assez fou, les dimensions, les arches au-dessus, c'est impressionnant mais esthétiquement je peux pas dire que je trouve ça beau. Comparé au reste du quartier où y a vraiment des immeubles que je trouve beaux, bien pensés et tout ça, le centre commercial je le trouve pas vraiment beau.

		Là on voit le bâtiment de la Sucrière, j'ai bien qu'ils aient gardé justement cet aspect plus industriel, ça me plait bien. Parce que là c'est dépaysant et du coup y a pas vraiment d'histoire dans ce truc. Avant y avait rien et maintenant ils ont tous créer donc… Moi j'avoue qu'ici j'ai pas noué de liens avec des voisins, y a pas de vie de quartier et tout. Mais je me demande si c'est pas ce que les gens sont venus chercher aussi d'un certain côté. Au final c'est assez déshumanisant comme quartier, du fait des proportions, des trucs comme ça, et peut-être que c'est ce que les gens sont venus chercher en fait, d'être tranquilles et anonymes au milieu du truc. Je sais pas. Par contre moi ce que j'apprécie vraiment c'est les espaces verts quand même, partout. Ces espaces verts je trouve ça vraiment agréable.
Quai Rambaud	30 :04	MA : *L'eau ça amène aussi des insectes* Ouais, je les appelle mes colocs, j'en ai plein mon appart [rires]. Je vis avec. Suffit de passer l'aspirateur. Par contre j'ai déjà fait un été ici et c'est vrai que c'est agréable pour la fraîcheur, se poser sur les quais… Et c'est bien parce qu'ils exploitent la Saône au final ici. Parce qu'ils ont réhabilité les quais du Rhône, virer les voies sur berges là-bas et je trouve que là ils commencent à en faire un truc sympa. Et puis y a le petit bateau qui fait la navette. Je l'ai pas encore prise mais je sais que je vais le faire quand mes parents viendront me voir à Lyon ou quelque chose comme ça, je trouve que c'est une bonne idée. C'est un truc qui fait que les gens vont peut-être plus prendre le temps pour se déplacer. MA : *On voit toutes les personnes qui se baladent, qui prennent des photos, y a un petit côté vitrine…* Ouais. MA : Q*u'est-ce que cela fait de vivre dans une vitrine ?* C'est un peu spécial quand je vois tous les reportages, les JT, sur le quartier de la Confluence… En fait j'ai un peu du mal à comprendre l'engouement aussi. C'est vrai que moi j'étais la première à me dire « ce serait quand même un quartier dans lequel j'aurais envie de

		vivre » mais bon voilà pour moi ça reste un quartier, c'est pas un centre d'affaires, c'est pas un truc… C'est un quartier avec des gens qui vivent tout simplement. En plus je trouve que la façon qu'ils ont de promouvoir le quartier, d'en faire la pub, c'est un peu bizarre. Moi je sais qu'il y a encore quelques semaines il y a des gens lyonnais qui savaient pas ce qu'il se passait ici. Parce qu'ils sont jamais allés jusqu'au bout, qu'ils ont pas entendu parler du truc et tout. Et d'un coup avec l'ouverture on fait un truc magnifique avec des spectacles, un feu d'artifice. J'ai trouvé ça un peu bizarre : le truc fantastique, l'effet de surprise.
Pont levant	32 :53	C'est vraiment ça en plus, c'est un certain prestige. La pub sur le shopping quatre étoiles, ce genre de trucs…
Quai Rambaud	33 :07	Même les magasins qui ont été choisis, les enseignes qui sont dans le centre commercial c'est un certain prestige. Moi je m'attendais pas vraiment à ça en fait. Je me suis dit « vu qu'il y a pas de commerces dans le quartier ils vont faire un centre commercial classique », voilà comme ils ont mis Carrefour, ce qui est très bien, ce genre de chose… Mais après ouais je m'attendais à des enseignes plutôt classiques. Je devais m'être mal renseignée. Y a souvent du vent comme ça, vers la Saône et tout… MA : *Ca t'inspire quoi quand tu es là ?* En fait j'arrive pas réellement à réaliser que j'habite ici. Je sais pas vraiment dire parce que là ce qu'on voit c'est réellement impressionnant. En plus les immeubles sont séparés en deux donc ça fait comme des cours entre chaque immeubles. Je sais pas si c'était le but ou pas mais ça me fait un peu penser comme un énorme bateau en fait. Un peu comme un truc qui arrive comme ça, un énorme navire de croisière. Je sais pas, ça me fait penser à ça. Surtout le fait qu'il y a un grand espace quand on arrive de par là, les immeubles qui surgissent comme ça c'est assez impressionnant en fait. Ca ça me plait vraiment par contre, le fait que les immeubles sont pas les mêmes, qu'ils ont tous leur style propre. Je trouve ça sympa. MA : *Certains te plaisent plus que d'autres.* Ouais, ouais ouais. Le mien j'avoue je l'aime bien. C'est vrai que j'ai de la chance, j'aime bien celui-là et le long du canal j'aime bien le bleu aussi, je le trouve vraiment joli. Et le marron qui a la grande avancée, ça je trouve ça fou aussi, celui qui a le dernier étage qui

		avance, je trouve ça impressionnant. Mais ça met un peu mal à l'aise ce bloc qui sort comme ça. Parce que ouais c'est démesuré je trouve, tout est immense. Là je trouve que ça fait vraiment un truc immense, le fait qu'il y a des grands espaces vides autour aussi, que c'est pas tout resserré ça donne cette impression. Je pense que c'est un peu ce que j'ai ressenti en arrivant, le côté Orwell. Voilà, je marchais un peu dans les rues, je levais les yeux et j'étais genre « waouh ! c'est grand enfin ! je suis un peu perdue ». Ca fait pas du tout Lyon mais bon ce que je me dis aussi c'est que toutes les villes évoluent et que là où j'aimerais pas c'est si tout le centre de Lyon faisait ce style là. Là je me dirais qu'on enlève l'âme du truc, là c'est concentré dans un quartier, on s'est dit « dans ce quartier là on va faire un truc moderne et tout » bah pourquoi pas quoi. Ca amène aussi du coup l'âme de ce quartier là. De toute façon ça se voit direct. Quand on voit les gens qui vivent ici, voilà la plupart on voit que c'est des gens qui ont les moyens d'avoir des duplex de 150m², des choses comme ça. C'est pas donné à tout le monde non plus. Moi je vois que sur les petites surfaces je peux me le permettre alors que je suis étudiante mais quand je regarde les appartements plus classiques qu'il y a dans les bâtiments c'est impressionnant. Y a une population particulière qui est attirée… Et même tous ces trucs, le petit port juste devant pour les petis bateaux perso, ce genre de truc forcément je pense qu'ils cherchent à attirer certaines populations quand même. D'ailleurs pour le coup ça marche pas bien, ça amène pas vraiment d'animation. Mais du coup le côté vis-à-vis voyeur et tout, je trouve que les immeubles là, même si je les trouve assez esthétique finalement, mais les trois là avec beaucoup de trucs en verre, ça fait limite truc à hamster finalement. Par contre y a des petits trucs je comprends pas trop ce qu'ils font là, genre ce truc orange là. Y a des trucs on s'attend pas à les trouver ici : ce truc là, le bâtiment blanc là-bas qu'ils ont conservé. Je sais pas… Le truc blanc je sais pas trop s'ils savaient pas trop quoi en faire, s'ils allaient le garder ou pas. Etonnamment je trouve que malgré le fait que tous les immeubles soient différents, aient des couleurs différentes, des styles différents et tout ça, je trouve que malgré tout ça forme un ensemble. Je sais

		pas comment dire mais ça déparaille pas. Mêmes ceux qui sont complètement différents ça dépareille pas en fait. Y a une cohérence. MA : *Quels retour tu as de la part des gens qui viennent te voir ?* Au début c'était « qu'est-ce que tu es venu foutre là ? ». Tout le monde me disait « c'est loin » et moi j'ai jamais trouvé ça loin parce que comme j'habitais juste par là bas c'est pas loin… Et puis ouais, je sentais qu'ils étaient mal à l'aise parce que c'était grand , parce qu'au début y avait personne. Mes potes me disaient « j'aimerais pas rentrée toute seule à pied le soir ici et tout ». Moi je l'ai jamais vraiment vécu comme ça, même si au début c'est vrai que c'était bizarre qu'il y ait pas grand monde. Mais c'est vrai que les gens font des réflexions, par exemple sur la vue quand ils sont sur ma terrasse. Tout le monde a son petit commentaire « ah, il est moche celui-là, celui-là est bizarre ». Et y a tout le temps des gens qui prennent des photos, des gens qui filment, des écoles d'art, des trucs comme ça.
Quai Antoine Riboud	41 :47	Bon bah voilà, je crois que j'ai fait le tour du quartier. On va se poser chez moi parce qu'un bar sympa ici c'est pas encore vraiment d'actualité. Y a juste un bar là le long du canal, le Purple, mais c'est pareil, c'est un truc très chic. Si c'est pour payer 5 euros le demi… Et c'est ce qu'est dommage c'est qu'ils attirent une clientèle assez chic et qu'ils prennent pas soin des autres qui viennent par ici. Tous les Lyonnais sont venus ici pour voir ce que c'était, je pense qu'ils auraient apprécié de trouver un petit bar tranquille avec une terrasse pour se poser. Et ça ça manque quand même. Tu vois, y a plein de jeunes qui viennent là faire du sport la journée, du roller, des trucs comme ça, je pense qu'ils seraient contents d'avoir un petit endroit où se relaxer qui soit plus accessible. Y a des gens chiants. Moi j'ai pris des réflexions… sur ma terrasse j'ai un carton dans lequel je mets mon plastique et mon carton pour trier, je me suis pris des réflexions sur ça. C'est vrai qu'il y a des gens qui veulent vraiment garder la vitrine, le côté tout propre…
Hall de l'immeuble	44 :00	Là j'ai l'impression que c'est un peu un sas vers un autre monde quand je passe dans ce truc là. Je sors de la vie et je me retrouve tranquille de mon côté. Et c'est pareil une fois on est sorti et on s'est retrouvé coincé. Le petit jardin là on pensait que c'était tout accessible et y a quelqu'un qui est allé là et qui s'est retrouvé coincé, il pouvait pas redescendre. C'est là pour faire joli, c'est vraiment ça.

Entretien

Parcours résidentiel

Ca va pas être très long, j'ai pas fait beaucoup d'endroits. J'ai vécu jusqu'à mes 17 ans et demi chez mes parents dans la même maison dans un petit village à côté de Bourg-en-Bresse. Donc à la campagne, dans une grande maison que j'aimais particulièrement parce qu'y ai vécu toute mon enfance avec mes parents, mon frère et la sœur donc j'y suis très attachée. D'ailleurs mes parents vivent encore là-bas donc j'y retourne très souvent. Par contre ce que je supportais plus c'était de vivre… pas vraiment vivre à la campagne parce que j'apprécie quand même le calme et tout mais près de Bourg-en-Bresse, en fait c'est une petite ville, moi j'ai fait toute ma scolarité là-bas et j'avais fait le tour quoi. Donc j'avais vraiment très envie de venir à Lyon. Et à Lyon je m'imaginais bien en centre-ville dans un bel appart, j'avais déjà fait mes plans et tout.

Finalement je me suis mise en coloc avec deux potes donc on a pris un appart derrière Perrache, à Suchet. C'est pas vraiment l'image du quartier lyonnais que j'avais. Je connaissais pas du tout d'ailleurs j'étais jamais allée derrière Perrache. On a eu un appart dans un immeuble des années 1980, un truc assez bien, 100m², un beau truc quoi. Donc j'ai vécu deux ans là-bas et après j'ai débarqué ici.

Parce que je voulais vivre toute seule donc je voulais prendre un studio. Je voulais rester par là-bas au départ, derrière Perrache. Et du coup j'ai vu que les immeubles étaient livrés, j'ai voulu regarder et j'ai trouvé ici.

MA : *Le quartier Perrache te plaisait ?*

Ouais. A part la gare Perrache en elle-même parce que pour passer de notre côté au reste de Lyon c'est pas facile. Les tunnels sous Perrache c'est glauque, y a pas mal de gens pas très fréquentables. Et ça d'ailleurs je pense que ça peut leur causer du tord à ce quartier ici, c'est vraiment ce passage Perrache, faudrait qu'ils y fassent quelque chose parce que c'est la misère quoi. La gare c'est vraiment une frontière sur toute la largeur de la Presqu'île, c'est pas agréable quoi. Faut avoir envie de s'aventurer de l'autre côté je trouve.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient tes attentes ?*

Le calme. Déjà vivre toute seule comme j'étais en coloc donc le calme personnel et le cadre vraiment je voulais du calme. Parce que je suis quand même une fille de la campagne et que je suis bien contente d'être un peu… Voilà j'aime profiter de la ville mais j'aime bien être un peu à l'extérieur quand même quoi. Ca c'est le deuxième appart que j'ai visité et j'ai déposé le dossier… J'avais besoin d'un truc rapidement de toute façon donc c'est tout bénef quoi. Je

voulais celui-là, j'ai posé le dossier, ça c'est fait tout de suite et puis voilà. C'est-à-dire que quand j'ai emménagé y avait beaucoup beaucoup de logements disponibles par ici.

MA : *Donc tu n'avais pas plus d'attentes que ça par rapport au quartier…*

Pas du tout. En plus moi j'avais presque prévu de déménager, là, quand le centre commercial ouvrirait de peur que ça amène trop de monde et que ça me plaise pas. Là je suis plus dans cette optique là parce que je me rends compte que c'est vivable quand même quoi. C'est un petit peu chiant pour les transports de temps en temps mais je vais faire avec. Sinon j'attendais rien de spécial et j'ai pas mal de gens qui m'ont dit « ouais c'est un écoquartier et tout ». Et là c'est vrai que moi je me suis dit « bah tant mieux » mais c'est pareil c'était pas un but quoi. Non, moi je suis tombée amoureuse de l'appartement et du cadre, après que ce soit un truc écologique avec des économies d'énergie pourquoi pas… ça me dérange pas, on va dire tant mieux mais ça a pas influencé mon choix de vouloir venir vivre ici.

MA : *C'est quoi un écoquartier ?*

J'avoue que je sais même pas exactement comment ça fonctionne. J'avais lu quelques papiers de doc sur le chauffage et tout ça, qu'il recycle… je sais. Bref j'ai pas compris grand-chose. Enfin je suis pas vraiment impliquée on va dire. Mais je sais pas, je vois des panneaux solaires, des trucs comme ça, je me dis que c'est bien d'un côté, on construit un peu de moderne autant que ce soit actuel et que ça réponde à certaines contraintes. Mais c'est pas un truc qui me touche plus que ça. Après j'imagine que tous les espaces verts qu'ils ont fait c'est aussi une façon de mettre en avant le truc écolo, naturel.

MA : *Ca ne se voit pas tant que ça ?*

Non, je trouve pas.

MA : *Quelle image avais tu du quartier quand tu es arrivée ? Tu parlais d'Orwell tout à l'heure…*

C'est ça. Vraiment quand je suis arrivée je me disais que c'était fou comme quartier, les proportions, le style et tout, je trouvais ça vraiment vraiment fou. Et c'est ça, au début, y a un an, quand je suis arrivée, y avait vraiment pas grand monde et du coup c'est vraiment cette impression d'immensité, quand on se rend compte du nombre de logements que ça doit représenter et le peu de gens que je croisais dans ma rue, que je croisais dans mon hall d'immeuble et tout, c'était… ouais ça faisait déshumanisé en fait comme quartier, c'est ça que je trouvais spécial. Mais bon je m'y suis faite aussi. D'un côté moi j'étais vraiment attirée par ce quartier, par le cadre de vie en fait : l'architecture est belle, les locaux, tout ou est neuf, y a de la nature partout. Mais c'est vrai qu'au départ je trouvais ça spécial comme ambiance. Et je continue à trouver ça un peu spécial du fait qu'il y a pas vraiment de vie de quartier et d'esprit de cohésion entre les habitants du quartier. Enfin bon…

MA : *Tu as des relations avec tes voisins ?*

Alors c'est simple, j'ai deux voisins sur le palier. Un jeune qui habite là, je l'ai jamais croisé, en un an on ne s'est jamais croisé mais on se prend pas la tête non plus du coup, voilà tout se passe bien. Et avec la famille à côté c'est un peu plus tendu, parce qu'en fait ils croient que je fume dans le hall d'immeuble. Je fume dans mon appart seulement mais vu que j'ai une petite surface forcément quand j'ouvre ma porte ça sent. Du coup ils se sont mis en tête que je fumais dans le hall donc ils m'emmerdent un peu avec ça. Ils ont pas l'air très tolérant sur le bruit, sur le… Je pense qu'eux ils sont vraiment venus chercher le calme. Mais bon d'un côté moi j'ai un peu envie de leur dire « si vous cherchez vraiment ça, allez à la campagne ! », c'est plus calme pour le coup et vous faîtes ce que vous voulez et vos voisins aussi. Mais je pense vraiment que les gens qui sont venus ici la plupart se sont dits « là on va être en dehors de Lyon, vraiment dans un truc calme ». Moi j'ai besoin que ça bouge un peu quand même. Je vais pas me plaindre parce que mes voisins d'en face prennent l'apéro et rigolent sur leur terrasse, au contraire je trouve ça vivant, tant mieux quoi. Je sais qu'il y a des gens qui tolèrent rien. Parce que là ça résonne vraiment pour le coup entre les deux barres d'immeubles mais bon quand même faut accepter un minimum, ça a jamais été excessif franchement.

MA : *Comment tu décrirais le quartier ?*

Le premier mot qui me vient c'est vraiment impressionnant. L'architecture, la conception, la grandeur partout, je trouve ça impressionnant. Mais c'est vrai que c'est ambivalent en fait. D'un côté ça attire et de l'autre ça met quand même mal à l'aise. Enfin moi je trouve que ça met quand même mal à l'aise ces dimensions… Ouais, je sais pas.

MA : *C'est quoi alors comme quartier ?*

Bah j'ai un peu du mal à le décrire en fait parce que justement je trouve que d'aspect ça fait quartier d'affaires on va dire alors que pourtant y a quand même plus d'habitations que de bureaux, un truc comme ça. Parce que justement y a pas cette vie naturelle dans le quartier, je sais pas comment dire. Là la vie est apportée par le centre commercial et par les gens curieux qui du coup viennent se promener mais y a pas de… C'est ça en fait, du coup ça fait vraiment vitrine. Là on voit le monde et tout sauf que quand tout le monde est parti c'est plus vraiment ça je trouve.

MA : *A ce propos, on entend souvent à l'extérieur que c'est un quartier de bobos, est-ce le cas ?*

Moi je pense que oui. Les voisins que je croise déjà la plupart c'est des gens quand même d'un certain âge, on va dire la quarantaine ou plus, des gens qui sont vraiment dans la vie active, qui ont leur famille, leurs trucs et tout… Et ne serait-ce que quand on se promène dans le quartier on se rend compte que les appartements c'est pas n'importe qui qui peut vivre ici, y a des trucs fous, j'ose même pas imaginer le prix des loyers. Et du coup ça se sent quand même que c'est une certaine élite qui est recherchée par ici.

MA : *Et tu ne ressens pas parfois quelques tensions ?*

Non, mais parce que je cherche pas particulièrement. Je veux dire je m'adapte. Je suis les directives. J'ai pas le droit de mettre le bazar sur ma terrasses, j'ai pas le droit de faire ci, j'ai pas le droit de faire ça, bon bah je le fais pas quoi. On nous a dit qu'il fallait pas mettre de choses trop colorées sur les terrasses alors moi j'ai pas le panneau, j'ai les chaises qui sont roses mais c'était parce que c'était les moins chères, s'ils veulent des chaises noires ou blanches il faut me les payer.

MA : *Ce genre de directives…*

Moi franchement ça m'a fait un peu chier. Mais du coup on va dire que je respecte les grandes lignes, je vais pas installer une yourte sur ma terrasse, je vais pas faire des trucs comme ça… Mais franchement ça m'a fait un peu chier quand j'ai reçu ce mot là. C'était un moi de la régie en fait qui s'occupe de tous les immeubles, qui nous disait ce qu'on devait faire sur nos terrasses, les parents devaient demander à leurs enfants de jouer assez calmement, pfff… Voilà, enfin, faut tolérer un minimum je pense. Ca c'est un truc qui me gêne mais enfin après peu importe, si j'ai envie de mettre la musique à fond dans l'aprèm je m'en prive pas pour autant. Tant pis quoi. J'ai jamais eu de plaintes directes en tous cas. Donc je pense que j'abuse pas non plus. Mais les gens qui sont venus ici ils s'attendaient je pense à un truc calme. Ils s'attendaient je pense aussi à ne vivre qu'entre eux et c'est pas franchement le cas parce qu'il y a des logements sociaux, moi je suis une jeune, le type à côté, il est assez jeune, y a des colocs dans les immeubles en face et tout… donc peut-être que les gens ça les gêne un petit peu cet aspect là. Je sais que moi par exemple on me ferme la porte au nez quand j'arrive en bas de mon immeuble parce que les gens pensent pas que j'habite ici en fait. Souvent on m'a fermé la porte et je suis obligée de refaire le code et « bonjour ». Ca c'est clair, plusieurs fois on m'a fermé la porte au nez. Mais c'est vrai que j'avoue que ça me gêne un peu ce côté on donne des directives sur comment tu dois mener ta vie. Ca me gêne un petit peu mais j'applique pas non plus à la lettre tout ce qu'ils me disent.

MA : *Malgré cela le quartier est-il réussi ?*

Esthétiquement ouais. Franchement esthétiquement il est réussi. Je pense que Lyon a réussi son objectif de bâtir un nouveau truc, de faire un truc un peu luxueux, d'attirer une certaine catégorie de population. Je pense que Lyon a réalisé son objectif, après moi là où je trouve que c'est moins réussi, c'est la vie, l'identité du truc. Bon ça va peut-être se mettre en place aussi, faut voir que moi j'habite là depuis un an, y a pas mal de personnes qui sont arrivées depuis, ça bouge encore donc peut-être qu'il y a encore trop de mouvements et que les gens arrivent pas à se stabiliser ici. Pour ça je dirais que c'est moins réussi. Moi vraiment je trouve que le fait qu'il y ait pas de commerces de proximité, poarce que la boulangerie je l'ai attendu un moment qu'ils l'ouvrent et je trouve qu'une boulangerie c'est la moindre des choses dans un quartier pour que ce soit un peu vivant, pour que les gens aient envie de rester, d'acheter dans le

quartier… et là y avait pas ça et je me dis que peut-être que Lyon ils ont pas mal joué le coup, peut-être que tout de suite ils auraient dû faire la promo de tous les locaux qui étaient disponibles, qu'est-ce qui allait se passer par la suite dans le quartier parce que sinon les commerçants ça les intéresse pas quoi… Peut-être que là ça va les intéresser avec le centre commercial, peut-être que ça va apporter un nouveau souffle. Pendant son temps on voit le nombre de locaux vides mais c'est un quartier où y a pas de banque ou y a pas de bureau de tabac, des petits trucs mais qui rendent le quartier vivant, comme partout. Ca je trouve ça étrange.

MA : *En dehors des commerces, il y a d'autres choses qui manquent un peu ?*

Non, moi je trouve qu'on est bien. Si, les transports, je pense qu'avant de construire tout ça ils auraient du prolonger la ligne de métro A jusqu'ici. Parce qu'en plus ils en parlent depuis un moment et c'est carrément faisable parce que c'est juste le prolongement. Et je pense que ça ils auraient dûr le faire avant. Parce que là c'est bien joli, ils vont nous prolonger le tramway jusqu'à Gerland ce qui ne va faire que ramener plus de gens vers ici. En plus le tramway il s'arrête à 23h40 dans ce sens là, pour partir d'ici et y a des trucs au centre commercial qui ferme à une heure, enfin y a pas de….Je pense qu'ils ont pas bien réalisé l'influence qu'il y a allait à voir entre les gens qui viennent voir, les gens qui travaillent au centre commercial, c'est pas pensé pour eux je trouve… Moi j'ai ce que je suis venue chercher, pour moi c'est bon.

MA : *Tu dis que tu es venue chercher le calme et qu'en même temps ce n'est pas vivant, à quel moment bascule-t-on du calme vers l'inactivité ?*

Je suis que je suis quelqu'un qui a vraiment besoin de voir les autres, de bouger, de faire des trucs. Donc ce que j'aime ici c'est que je suis toute seule et ça veut dire que les moments où je veux être au calme je suis ici, si je veux je peux rien faire de ma journée et juste être là à écouter les oiseaux qui chantent devant chez moi. Après c'est sûr que si je veux faire un truc faut que je sorte du quartier en temps normal, je suis obligée de bouger, sinon voilà on va se poser au bord de l'eau entre amis mais y a rien de concret, y a pas un bar sympa, y a pas le truc… Souvent on fait le début de soirée ici, on est tranquille et après on est obligé de partir ailleurs. Voilà si on veut sortir, si on veut voir du monde, on est obligé de partir d'ici.

MA : *Est-ce que cela correspond à l'image que tu en avais ?*

Franchement oui. Parce que voilà, comme je disais, en venant m'installer ici je savais que ça allait rester assez calme vu comme c'est conçu et tout. Je savais à peu près quelle population j'allais rencontrer dans le quartier. Enfin j'ai pas de surprise sur… je me suis pas fait de faux espoirs en fait je pense, c'est comme je le pensais. Avec des voisins un petits chiants mais voilà… même ça c'est un peu comme je pensais. C'est pour ça que je dis que d'un côté c'est réussi, parce qu'ils ont proposé un truc et ils l'ont réalisé : je pense qu'ils ont atteint leur objectif en faisant ce truc.

MA : *Et sur la réalisation, l'appart est bien ?*

Ouais, nickel. J'ai juste un problème, je peux pas être équipée d'Internet et quand on est étudiant c'est un petit peu compliqué. Donc ça fait un an que j'ai pas Internet, parce qu'il y a une exclusivité France Télécom sur les logements donc je peux faire appel qu'à Orange pour mettre Internet et j'ai eu des problèmes pas possibles. J'ai fait venir le technicien quatre fois et ils me disent qu'ils peuvent pas équiper l'appartement, qu'il y a un problème, une infaisabilité technique… Donc je me suis battue pendant huit mois avec eux et au bout d'un moment je me suis arrêtée parce que j'en pouvais plus, ils m'avaient retiré de l'argent alors qu'ils avaient pas ouvert ma ligne, j'ai vraiment dû me battre pour récupérer mon argent donc là j'ai dit « stop, on arrête ». Donc je sais pas, et comme je peux pas voir de contacts avec ma propriétaire je peux pas vraiment savoir ce qu'il en est, voilà quoi… petit problème. Je trouve ça un peu fou sachant qu'ils font la pub « on a installé la fibre optique de partout, tout le monde est content » et moi je peux même pas avoir l'ADSL. Et au niveau du réseau de téléphone aussi, je sais si c'est spécifique à cette partie là mais on ne capte pas dans les appartements. Moi je vois, je suis chez SFR au début je me disais que c'était peut-être mon opérateur mais non c'est tous. Faut que j'ai tous les volets ouverts et parfois les fenêtres ouvertes pour pouvoir capter dans l'appartement, j'ai pas trop compris pourquoi… Je trouve ça un peu fou que tout ça marche pas… Déjà que je suis un peu loin de tout, alors là…

MA : *Tu disais qu'il te semble que les objectifs ici avaient été atteints, tu as idées de ce qu'ils étaient ?*

Une idée pas vraiment. Comme je te disais tout à l'heure ça m'évoque un peu un bateau, un espèce de navire qui sort comme ça. Je sais pas. Y a aussi le fait qu'il y ait des espaces verts un peu partout au milieu et qu'on essaie un peu de rendre accessible pour qu'on puisse soi-disant se promener mais si je trouve que c'est pas réussi parce qu'au final c'est quand même tout fermé avec les codes et tout. Mais je pense qu'ils ont voulu jouer là-dessus en fait : cette impression d'immensité mais en même temps on peut aller dedans, on peut peut-être se l'approprier justement en se promenant…

MA : *Cette fermeture des espaces va avec le contrôle social qu'on évoquait tout à l'heure…*

Bah oui, c'est ce qu'on disait avec toutes les caméras. Je pense que Lyon est fière de son quartier, de sa petite vitrine qu'elle met en avant, et qu'elle veut que ça reste calme et bien fréquentée… Je pense. En effet la fermeture des espaces c'est un peu pour ça aussi. Le fait qu'ils ferment le parc le soir là c'est pour pas qu'il y ait de jeunes qui viennent dans le parc le soir, je pense qu'ils essaient de garder un certain contrôle sur le truc quoi…

MA : *Crois-tu que les urbanistes répondent correctement aux souhaits des habitants ?*

Ouais, je pense qu'ils ont réussi dans le sens où ils ont voulu faire un quartier un peu en retrait, un peu au calme, avec certaines prestations quand même pour des gens qui ont des exigences sûrement plus hautes que d'autres. De ce point de vue là je pense que ça marcheμ. C'est pour

ça que je disais que je suis pas surprise, je suis pas surprise de ma vie ici parce que c'est ce que j'attendais, c'est ce que j'avais vu dans la vitrine en gros, c'est ça, c'est ce qu'on a.

MA : *Tu as regardé la communication officielle ?*

Non. Non, non.

MA : *Venir vivre ici a-t-il changé des choses pour toi en termes de pratiques ?*

Je marche pas mal. Bah déjà je suis isolée donc le soir si je sors… le week-end je peux avoir un bus de nuit qui me pose vers Perrache mais jamais plus vers ici, faut que j'apprenne à faire pas mal de choses à pied on va dire. Et là d'autant plus depuis qu'il y a le centre commercial et que les transports sont blindés, je fais les choses à pied, je vais jusqu'à Perrache à pied, voilà… C'est vrai qu'avant j'avais tendance à me jeter sur le tram ou sur le bus pour faire les trucs et du coup maintenant je prends le temps. Pareil, j'ai une voiture, du coup avant j'allais à la fac en voiture, là c'est plus la peine, je peux plus parce que c'est bouché en permanence depuis le bout de la Presqu'île là-bas.

MA : *Tu penses quoi du fait qu'on souhaite limiter la place de la voiture de ce quartier ? Ca te pose pas de problème ?*

Pour moi non parce que j'ai un garage. C'est aussi pour ça que j'ai pris cet appartement là, parce que moi j'ai ma voiture donc je voulais avoir un garage. Donc c'est cool, j'ai ma petite carte d'accès, je rentre, j'ai toujours mon garage qui est réservé mais j'avoue que pour les autres c'est un peu le merdier… Les gens tournent pas mal, en plus justement ils veulent tous accéder aux parties où faut les badges pour accéder parce qu'ils voient de la place et ils se disent « on veut tous aller là », les gens ont tendance à pas trop comprendre comment ça fonctionne ici. Souvent les gens s'arrêtent en plein milieu et demandent leur chemin genre « faut que je fasse demi-tour ? ». Ils sont un peu largués je pense.

MA : *Donc on limite l'automobile sans que ça corresponde trop aux pratiques des habitants…*

Ouais, y a plein de gens qui habitent ici qui prennent leur voiture pour aller travailler… Mais je pense que le fait qu'en effet ils ont voulu exclure la voiture mais ils ont pas voulu penser aux solutions de remplacement par le transport en commun bah on est un peu bloqué quoi. Clairement il a des endroits dans Lyon je me dis « bah ouais j'y vais en voiture parce que voilà je vais pas me faire chier à attendre qu'il y ait 30 trams qui passent parce qu'il y a trop de monde dedans » et puis voilà quoi. C'est pareil, ils sont sympas, ils nous mettent des stations de Vélo'v là-bas, pourquoi ils n'en ont pas mise une par ici. Tous les habitants qui habitent ici je pense qu'ils prendraient plus le Vélo'v s'il était en bas de leur porte plutôt que s'il faut faire 500 mètres à pied pour aller le choper. Je pense qu'ils ont pas vraiment réfléchi à comment compenser l'absence de voiture. Après, là où ils font des progrès c'est quand ils prolongent le tram qui va aller jusqu'à Gerland, qu'après ils prolongent le métro qui va jusqu'à Oullins, ça

va peut-être permettre à certaines personnes de se rapprocher sans voiture. Mais le problème il est pas réglé pour autant c'est clair. Déjà moi je comprends pas pourquoi ils ont pas prolongé le métro. Pour moi ça semble une évidence avec le fluxe de population que ça apporte fallait mettre le métro jusqu'ici, je comprends pas.

MA : *Tu fais attention à avoir des pratiques respectueuses de l'environnement ?*

Le tri, mais c'est un truc que je faisais déjà. Là en plus c'est vrai qu'ils nous l'imposent avec des restrictions, ils nous disent qu'ils nous ramassent pas nos poubelles si elles sont pas triées, ce genre chose, on a pas le droit de jeter des encombrants, des cartons, dans le truc à poubelles ici, faut qu'on aille dans les décharges. Donc ça a pas vraiment changé, j'avais déjà l'habitude de le faire avant, je pense que ma génération on est déjà éduquer de toute façon à tout ce qui est tri, enfin le minimum on va dire. Et en effet je coupais déjà l'eau avant d'habiter ici quand je me brossais les dents par exemple, voilà, des petits trucs comme ça, mais j'ai pas fait plus…

MA : *Tu y es sensible ?*

J'y suis sensible… on va dire que je vais pas polluer par plaisir, je vais faire attention à ce que je fais. Je coupe mon eau, je fais mon tri et tout mais c'est pas un intérêt très important pour moi. J'y suis un minimum sensible parce que je suis un minium responsable par rapport à ça mais non c'est pas quelque chose de super important pour moi et c'est vraiment pas pour ça que je suis venu vivre ici. Mais malgré tout je trouve ça quand même bien que quand on dit qu'on construit des trucs modernes on essaye d'intégrer ces dimensions là parce qu'on se rend compte qu'on a aussi des trucs à faire, donc c'est bien quand même, c'est bien.

MA : *A ce propos, dans le cadre de cette idée de quartier durable est aussi mise en avant la mixité sociale. Tu penses que c'est une bonne idée ?*

Là où c'est un peu bizarre c'est que d'un côté ils cherchent quand même l'élité. Enfin on voit le genre de logements qu'ils construisent, les magasins qu'ils construisent et tout. On cherche l'élite et pour la bonne conscience on va venir mettre des logements sociaux au milieu parce qu'il faut bien les caser quelque part de toute façon je suppose donc je sais pas. Moi comme je dis ça m'a posé aucun problème, j'ai eu aucun retour de choses qui pourraient mal se passer entre différentes classes sociales ou ce genre de choses. C'est vrai que pour le coup ça me dérange pas mais c'est pas spécialement bien pensé non plus. Je pense qu'il faut être au clair avec ce qu'on recherche. Là l'objectif c'est d'attirer une certaine population et moi ouais je le vois plus comme un truc de bonne conscience on va garder quelques logements pour faire des logement sociaux et puis voilà. Mais je pense que justement au final c'est pas bien pensé parce que l'esprit global du quartier reste quand même assez huppé et c'est gens là je pense que c'est comme moi ils se retrouvent pas forcément dans ce quartier parce qu'il y a pas de commerces de proximité, y a pas de lieu de vie vraiment enfin voilà…

MA : *C'est de l'affichage ?*

Ouais, moi ça me donne un peu cette impression là. Parce que rien n'est pensé derrière. Et puis c'est pareil je crois avoir compris que les logements sociaux c'est ceux où dans le même immeuble on a calé Pôle Emploi… voilà, pourquoi Pôle Emploi on l'a pas mis ici ? Je sais pas comment dire mais on est mélangé mais pas trop quand même. Donc derrière ça suit pas je trouve. Y a rien qui est mis en place. Un truc tout con mais dans mon ancien quartier j'avais la fête du quartier par exemple, là j'ai pas entendu parler de fête du quartier je ne sais pas si ça se fait… Ca m'étonnerait que certains voisins d'ic aient envie d'aller manger avec ceux des logements sociaux. L'objectif c'est clairement de garder un certain standing, d'attirer une catégorie de population et en même temps voilà au milieu on va mettre des logements sociaux parce qu'on est obligé d'en mettre mais on va pas adapter après derrière.

MA : *Pour revenir à un point un peu plus esthétique, tu parlais de l'architecture du quartier tout à l'heure, peux-tu m'en dire un peu plus ?*

Moi ça me plait. Parce que c'est vrai que c'est un truc où j'ai pas été habitué à voir ce genre de constructions quoi, Lyon c'est quand même classique, c'est aussi ce que j'aime dans Lyon, vraiment le centre-ville, la Presqu'île, les vieux bâtiments, ça me plait vraiment mais là ce quartier c'est vraiment original, ça envoie quoi ! Les dimensions qui sont folles je trouve que ça capte vraiment l'attention en fait. Et c'est ce que je disait, malgré le fait que tous les immeubles soient différents y a quand même une cohérence dans le quartier en fait. c'est pour ça que moi il y a des immeubles qui me plaisent moins que d'autres mais globalement je trouve qu'esthétiquement c'est réussi, c''est beau.

MA : *Ca a du cachet ?*

Ca dépend de ce qu'on entend par cachet. Moi quand je parle de cachet je parle d'un truc authentique, là du coup je sais pas si on peut vraiment dire que ça a du cachet. Ca a de la gueule on va dire, ça envoie ! C'est vraiment ça. Ca revient à l'aspect vitrine mais je trouve que ça envoie en fait. Moi qui suis pas dans ce milieu et tout, je sors de ma campagne, je viens m'installer à Lyon et on me propose un quartier comme ça je suis impressionnée et je me dis que je veux tenter l'expérience quoi.

MA : *Il y a un aspect expérience ici ?*

Ouais, aussi. C'est justement, sur le fait que j'habitais à côté, j'ai vu les immeubles sortir de terre, je me promenais dans le quartier et je me disais « quand ça va être fini, ça va être quelque chose de fou et j'aimerais voir ce que ça fait de vivre ici ». Ca m'a vraiment attiré malgré le fait que j'ai tout de suite vu que c'était grand… Enfin ça donnait cette impression de grandeur et du coup de vide aussi.

MA : Cette expérience va se prolonger ?

Oui, je pense que je suis repartie pour un an ici. Comme je disais, je me disais qu'avec l'ouverture du centre commercial peut-être que j'allais avoir envie de prendre un peu le large et en fait non, quand je suis là je regarde ici, je vois que là y a pas de bruit, je vois que des oiseaux, des fois quelques enfants qui courent, ça me va très bien. C'est vraiment ce que je recherchais donc comme j'ai obtenu ce que je recherchais je vois pas pourquoi je partirais.

MA : *C'est le genre d'endroit dans lequel tu te verrais vivre longtemps ?*

Pas forcément non plus. Mais aussi parce que je suis jeune, que je suis en étude, que j'ai envie de bouger. Peut-être envie de bouger de Lyon et tout donc c'est vrai que je ne me projette pas sur des années ici. Si, j'ai un studio peut-être qu'un jour j'aurais envie d'avoir un petite chambre, des petits trucs comme ça tu vois mais non je me projette pas sur des années ici. Je pense qu'une année de plus ça me dérange pas mais… Et puis je pense quand même qu'au bout d'un moment j'aurais envie d'être en plein centre, là où c'est animé, là où je peux faire des trucs à pied tranquille. Ces aspects pratiques là je pense qu'au bout d'un moment je peux en avoir envie.

MA : *Une dernière question : ce serait quoi ton quartier idéal ?*

On va dire que d'un point de vue purement esthétique je m'en fous un peu, comme je dis j'apprécie énormément le cadre ici mais j'apprécie aussi la vieille ville. Moi le plus ce serait au niveau de l'ambiance, j'aimerais plus de commerces de proximité, un quartier dans lequel on a envie de s'attarder tout simplement, de faire les choses avec les gens. Là, c'est pas vraiment le cas, là c'est pas le cas.

MA : *Est-ce que ça peut être le cas ?*

Bonne question. Je pense que c'est pas bien parti. Comme je disais les commerces qui ouvrent à côté… Bon on nous ouvre un truc d'art, un bar super chic et tout. On a une boulangerie, super ! Ouais, je trouve que c'est tout ce qui fait vraiment vivant, populaire, accessible. Le reste y a une distance je trouve quand même.

MA : *Tu disais que tu ne t'es pas vraiment informée, tu vois passer l'information autour du quartier quand même ?*

Je pense que dans tout ce que j'entends au niveau de la pub et tout ils mettent quand même plus l'accent sur « l'architecture est dingue », « le quartier c'est fou, faut venir le voir le truc ! » plutôt qu'au départ « on a voulu bâtir un quartier écolo ». Je pense que l'info elle circule plus autour de ça, les Lyonnais ils se disent « est-ce que t'es allé voir le centre commercial ? c'est fou, c'est grand », ils vont pas se dire « oh tu as vu le nouveau quartier ? ils ont fait un truc écolo, responsable et tout ». Y a peut-être eu une communication là-dessus parce que moi je l'ai appris quand même. Avant de venir vivre ici je savais qu'il y avait des trucs qui étaient faits et tout mais je pense quand même que c'est pas ce qu'ils mettent en avant en premier

quoi. En fait le fait que ce soit un quartier écolo on a a pas non plus à le survendre parce que je trouve ça limite normal que maintenant dans toute nouvelle construction on passe par des trucs comme ça, certaines normes et tout. C'est peut-être aussi pour ça qu'ils insistent pas plus que ça, je ne sais pas. Rien de très surprenant. En plus c'est fidèle au papier je trouve, on le sait, voilà.

MA : *Des choses à ajouter ?*

Pas spécialement. A part que je trouve que là où ils ont pas assuré c'est le transport, voilà. Y a un décalage entre vouloir faire un projet qui attire plein de gens et pas pouvoir emmener tous ces gens sur le site, c'est bizarre. Et je me dis peut-être que c'est fait exprès aussi d'un certain côté. Peut-être qu'ils veulent aussi modérer… La ligne de métro va pas du tout passer par ici, on aura que le tram jusqu'à Gerland. Et c'est pareil quand je vois tout ce qui bouge autour je me demande pourquoi ils font pas bouger ici. Avant de faire venir tous les gens d'Oullins ici, peut-être penser juste aux Lyonnais qui sont à côté et qui voudraient y aller aussi. C'est illogique je trouve. Le Vaporetto ça va être sympa quand il fait beau, sinon je sais pas trop… C'est ça ouais je pense que je vais le prendre quand mes parents vont venir me voir, pour l'expérience, le truc sympa, mais au quotidien je vais pas m'en servir.

MA : *Le tour qu'on a fait tout à l'heure, ce sont des endroits où tu passes régulièrement ?*

Ouais. Sauf derrière le centre commercial, là c'est vrai que je m'y aventure pas. Si je veux aller à la Sucrière je passe par les quais parce que c'est plus sympa quoi. Mais oui sinon, je fais pas mal de truc à pied dans le quartier donc je fais souvent le tour de tous les bâtiments par ici.

[Eléments de discussion informels]

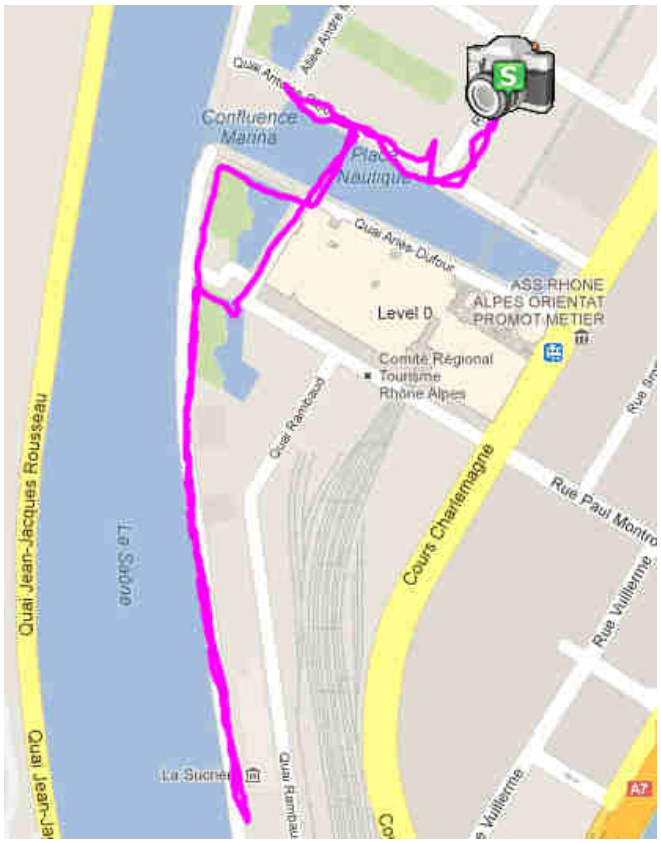
Je paye 550 euros mais j'ai les charges qui sont incluses, je ne paye que l'électricité en plus, l'électricité c'est pas énorme du coup vu la surface et voilà je paye pas grand-chose d'électricité. Donc 550 euros avec les charges et avec le garage quand même. Je pense qu'au final j'ai la terrasse aussi donc je pense que j'en ai pour 30 ou 40 euros de plus que pour un logement équivalent ailleurs sur la Presqu'île. Parce que j'avais quand même regardé… Au départ je me disais que financièrement je pourrais pas vivre ici et en fait je me suis rendue compte que sur un petite surface voilà c'était peut-être 30 euros de plus que dans mon ancien quartier donc ça valait le coup.

Je suis contente de vivre dans un quartier écolo mais je vais pas aller en faire la promo. Je vais pas aller voir mes potes pour leur dire « venez c'est bien faut venir vivre ici ! ».

HL8

	Date : 16/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 830€/mois TCC
Climat de visite : Frais, humide, beaucoup de vent	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : septembre 2011
Durée de la visite : 49 min	**Appartement :** T3, 64m^2
Longueur du parcours : 2564 m	**Occupants :** 1
Durée de l'entretien : 1h58 min	**Profession :** retraité (ex-chef d'entreprise)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 64 ans	**Militantisme :** Non (encarté UMP mais pas militant)

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite

Je ne suis pas inquiet mais je me dis « par rapport à ce que j'en connais qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous dire ? » parce que je le pratique assez peu ce quartier.

Moi je suis un peu atypique, je vis seul dans cet appartement, je bouge beaucoup, je voyage pas mal, le week-end je ne suis jamais là. Là je viens d'arriver, je suis arrivé il y a une demi-heure. Donc je ne suis pas un consommateur je dirais du quartier.

Visite

Lieu	**t0+**	
Cage d'ascenseur	3 :37	Je vérifie que j'ai les clefs parce que pour tout vous dire la première semaine je me suis enfermé dehors. Quatre heure et demi pour ouvrir une porte blindée : il a fallu qu'ils découpent tout ça avant de finalement faire un trou dans la serrure. Il y a trois épaisseurs de métal dans les portes, je l'ai découvert avec ce problème… Alors voyez un des petits inconvénients de conception c'est qu'on a des moquettes claires donc les gens qui posent leur poubelles dessus font que c'est rapidement sale. Là ça a un an et depuis que je suis arrivé c'est comme ça.
Hall de l'immeuble	4 :30	Il y a une partie qui est en chantier que je ne connais pas du tout. Vous voyez là il y a encore une petite chose au niveau de la conception, c'est très élégant ça fait six mois que c'est comme ça et il n'y a pas d'évolution parce que c'est la bagarre entre les promoteurs qui se renvoient la responsabilité donc c'est des infiltrations qui ont fait ça, dans les garages c'est pareil, pas mal de flotte…
Rue Denuzière	05 :05	Alors vous avez vu déjà le côté pratique, on ne peut pas accéder… il n'y a aucun nom, ils doivent le mettre normalement mais enfin c'est pas pratique du tout parce que si vous n'avez pas de téléphone. C'est minable. Alors je sais pas ce qu'on fait. Là-haut c'est toute la partie en construction que je connais peu, on peut aller prendre un café de l'autre côté-là ce sera le côté le plus sympathique. Alors ce qu'il y a ici déjà, ce que vous remarquez c'est que c'est à louer partout dans les rez-de-chaussée, ça veut dire qu'ils ont mal pensé les choses à mon avis, je pense qu'ils imaginaient qu'il y aurait des boutiques et ainsi de suite mais avec le centre commercial qui vient d'ouvrir juste en face il faut être un peu téméraire pour ouvrir une boutique ici. Alors le problème c'est que ça a été squatté donc il y a des endroits comme celui où on vient de passer devant où ils ont été obliger de murer vraiment avec des moellons. Et je vois quand est-ce que ça va évoluer vraiment parce qu'il n'y a pas de raison. A

		part la Vie Claire qui a ouvert il y a pas très longtemps, de l'autre côté il y a un petit snack et un sushi bar qui vient d'ouvrir. Ce parc est très agréable, bien entretenu et tout, vous voyez avec des fermetures et ouvertures contrôlées normalement. Il est interdit aux chiens et ça c'est un gros problème parce qu'ils ont du mal à le faire respecter. Moi je participe pas à ça mais c'est un conflit entre les propriétaires les propriétaires de chiens qui veulent les emmener partout pour qu'ils posent leurs merdes un peu partout aussi. Mais sinon ça va. Cet espace au milieu des immeubles c'est ce qui m'a fait choisir mon appartement, je sais pas si vous avez fait attention mais j'ai une vue sur la Saône, y a la colline de Sainte-Foy en face et c'est très dégagé. Sinon l'architecture me plait bien parce que c'est varié. Cette cour est éclairée jusqu'à dix heures du soir et ça a pas mal d'allure je trouve. J'ai des amis quand ils viennent là ils me disent « c'est n'importe quoi ces trucs » mais moi j'aime assez cette variété, je dis pas que sans ça c'est tristounet mais il y a quand même des choses variées qui sont sympathiques à mon avis. Enfin c'est mon goût
Quai Riboud	07 :20	Et moi j'aime l'eau donc c'est vrai que… Nantes me plairait avec la Loire et l'Erdre. Je connais, il se trouve que je travaillais avec des les gens des voies d'eaux dans mon activité et j'ai eu l'occasion de faire une visite de l'Erdre en bateau, une remontée en bateau. J'ai trouvé ça sympathique comme site. Vous savez l'origine du quartier ? C'était un port au départ, une zone portuaire. De l'autre côté il y avait le grand marché-gare qui a été déménagé et qui va être réaménagé maintenant là où vous avez le Conseil Régional qui s'est installé l'année dernière. Cette zone c'était une zone portuaire, industrielle, d'entrepôts et tout et ils ont tout transformé. Ca ça n'existait pas, cette darse ils l'ont créée de toutes pièces. Et donc en face maintenant il y a le centre commercial donc il y a un cinéma, un hôtel, une quinzaine de restaurants. Moi le problème que je trouve un petit peu ici c'est que c'est un cul-de-sac cette zone. On arrive par le Sud et au Nord on bute sur la gare de chemins de fer. Ca c'est un problème qu'ils vont rencontrer avec les voies de circulation. Ils veulent à tout prix que ce soit les transports en commun qui prévalent mais c'est pas trop dans la mentalité des gens et s'ils viennent faire leurs courses à Carrefour ils vont pas venir en transport en commun pour transporter leurs sacs de provisions, il faut venir en voiture. Donc en voiture il y a un grand parking mais il faut venir que par le Sud parce que là vous voyez on est lundi matin et sur le cours Charlemagne là-bas ça roule pas donc c'est un gros problème. Sinon le transport en commun y a le tram, les bus, les Vélo'v, maintenant la navette fluviale. La navette fluviale pour moi ça compte pas c'est du folklore plus qu'autre, elle vient du

		quartier Saint-Paul, je sais pas si vous connaissez, les gens qui habitent Saint-Paul je sais pas s'ils vont venir ici mais ceux qui vont venir en navette il faut qu'ils se garent à Saint-Paul et y a pas possibilité donc il y a un gros gros problème au niveau réflexion en amont pour les transports et communications… Sinon c'est sympathique, aujourd'hui il fait pas beau mais ce coin je trouve ça super avec la darse… On prend un café ici et on continue après ? Allez. Ca c'est un restaurant un peu branché du coin
Purple	10 :00	Je viens de temps en temps prendre mon café ici le matin, vous savez j'ai une vie de retraité terrible [rires]. Il faut savoir la saisir, c'est le bon côté et voilà. Je me ballade mais assez peu, j'ai pas vécu ici en été non plus, je suis arrivé ici au mois d'octobre, j'ai vraiment commencé à y habiter un mois et demi après, courant novembre, après j'ai bougé un peu et tout. Donc je suis plus allé en repérage qu'en ballades régulières pour se rappeler les choses. Pour l'instant le temps s'y prêtait peu mais sinon j'aime bien les quais de Saône, tout ce qui est environnement fluvial et tout, c'est mon truc d'origine ça. Ma condition c'était de trouver un logement qui soit près de l'eau, j'habitais à Vienne avant, je suis né au bord du Rhône donc c'était un peu ce côté-là qui m'intéressait. Et puis la Confluence de ce que j'en entendais c'était un quartier intéressant à ce niveau là. J'avoue que j'ai été un peu déçu. Bon c'est pas fini non plus mais je pense que c'est un quartier qui va avoir du mal à avoir une âme. Je veux pas être pessimiste mais je ressens ça un peu comme ça, parce qu'il y a une mixité qui est importante tout de même, une mixité sociale qui d'après ce que j'ai entendu pose déjà quelques problèmes alors que c'est tout récent. Déjà c'était un quartier un peu sinistré de Lyon, ce qui était au Sud de la gare Perrache, après les voutes. Je ne sais pas sil les gens vous ont parlé des voutes mais on allait pas après les voutes, derrière les voutes y avait le marché gare, y avait le port, y avait énormément de prostitution, c'était un peu… Il y a encore actuellement me semble-t-il une population relativement défavorisée au Sud de Perrache, dans la partie ancienne encore, entre Perrache et la Confluence. Il y a un magasin Lidl qui esty à côté, qui n'était pas loin d'être le seul magasin de proximité avant qu'ils ouvrent ici, où j'allais faire mes courses, j'étais souvent pratiquement le seul européen dans le magasin. Je suis pas contre non plus mais quelque part la mixité c'est pas non plus des concentrations de… Et le quartier de ce côté-là y a du boulot à faire, les ,bars tout ça entre Perrache et ici, c'était pas… Moi je viens d'une petite ville qui était Vienne au Sud de Lyon où il y avait de tout comme population mais où c'était plus mélangée. Ici il y a des concentrations et puis ils ont fait pas mal de logements sociaux à la Confluence. Là aussi ça fait partie des objectifs de la ville je pense mais c'est pas évident. Le jour

		de l'ouverture il y a des gens qui m'ont dit « on est pas chez nous, on est pas en France, on est au centre commercial et tout ce qui s'en suit quoi ». Alors y avait des trucs à visiter et ça a sûrement fait venir du monde pour ça, faut pas s'exciter là-dessus, mais ça fait un peu pour l'instant cité dortoir quoi. Dans la journée il se passe rien quoi. Y a seulement les gens qui sortent de leurs bureaux à midi pour venir manger et alors on les voit. Quand il fait beau si, quand il fait beau il y a de la vie, les gradins qui sont le long de la darse y a du monde c'est sympa d'ailleurs, mais sinon le quartier fait dortoir d'ailleurs. Après il y a une vie nocturne le soir parce qu'il y a quelques restaurant en bord de Saône, moi j'ai pas envie d'y aller parce que je suis peu ici, je viens ici de temps en temps prendre un plat du jour mais sinon… Je connais mal encore le centre commercial, je l'ai seulement visité la semaine dernière, j'ai fait le tour complet pour avoir une idée de ce qu'il y avait dedans, de ce que c'était… et bon ça peut être effectivement agréable. Ce que je vois comme inconvénient c'est plus les voies, les modes de communication pour accéder, pour venir, ça me paraît un peu isolé mais bon… Je ne sais pas s'ils vont vraiment drainer une population. Ils l'ont sûrement fait pour ça… parce qu'il y a un grand Carrefour quand même, il y a un magasin de jouets fantastique, 2700m² de magasin de jouets, j'ai trouvé ça énorme par rapport à ce qu'on voit d'habitude, et puis les restaus bah je sais pas encore. C'est vrai que dès qu'il va faire beau ça va prendre une autre tournure. Le tramway est déjà complètement saturé, je l'ai vu l'autre jour quand je suis allé au centre commercial, il y avait la queue, pareil pour la navette fluviale. Le Vaporetto puisqu'ils l'appellent comme ça, pour moi c'est plus du folklore. Là y a pas un chat, pas une seule personne. On est lundi et il fait pas beau c'est vrai. Mais d'un autre côté ils ont fait un truc un peu attrayant, 1 euro 50 le billet sauf si on fait les courses dans quel cas c'est gratuit, donc c'est peut-être pas une mauvaise idée mais je sais pas si ça va décongestionner les autres modes de transport. A mon avis… surtout qu'il n'y en a qu'une, y a 20 minutes de trajet donc entre l'arrêt et tout, ça veut dire qu'elle vient toutes les heures, c'est pas… Et puis c'est pas dans la culture non plus des gens, Lyon n'est quand même qu'une petite ville. C'est une grande ville de province mais c'est une ville de province de toute façon. Et les gens prennent leur voiture parce qu'on a beau se plaindre on circule pas mal à Lyon. Le Lyonnais dès qu'il met cinq minutes de plus que ce dont il a l'habitude quand il fait ses trajets il trouve que c'est tout bouché… Mais à mon avis on ne circule quand même pas mal à Lyon même si c'est en train un peu de s'aggraver parce qu'on veut donner priorité aux transports en commun donc on réduit les voies de circulation mais sinon ce n'est

		pas une ville invivable, loin de là. Bon c'est sympathique ce Vaporetto. Voilà… que dire de plus pour l'instant ? Vous voulez vraiment me laisser parler ? Vous n'avez pas de question particulière à me poser ? C'est comme chez le psy [rires]. MA : *Je vous poserai quelques questions après la visite.* On ne va pas s'attarder ici alors.
Quai Antoine Riboud	19 :55	Ici c'est la seule boutique un peu intelligente du coin, parce que la boulangerie de toute façon… Parce que la Vie Claire c'est quand même un magasin bio qui n'est peut-être pas à la portée de tout le monde non plus, c'est peut-être bien en dépannage. Regardez ça ! On va les voir combien de temps c'est murs en moellons ? Et puis le soir c'est mort à part les restaurants branchés où les gens viennent d'ailleurs, sinon dans le quartier il n'y a pas un chat le soir. Il paraît que les quais c'est très bruyant parce que les gens sont dehors. Là on a accès au jardin. Y a beaucoup de gens qui passent avec caméras, des appareils-photos, qui visitent. De toute façon c'est un quartier qui se montre. Et ça se comprend. On aime ou on aime pas mais architecturalement parlant y a quand même une certaine recherche. Et comme ils ont fait appel à un certain nombre d'architectes, chacun a mi sa touche, sa patte. Y a de tout quoi, c'est différent, c'est bien. Ca fait pas monobloc quoi, monostyle. Là ils ont fait un joli petit lagunage. Il paraît que les gens se plaignent parce qu'il y a des crapauds [rires]. Sinon c'est vrai que la situation est extraordinaire parce que cette vue sur la colline de Lyon et de Sainte-Foy pour moi c'est super cette ouverture. C'est vrai que tous les appartements qui donnent sur ce côté-là ont une situation vraiment privilégiée. Par contre ils ont un peu appuyé au niveau du prix. Moi je suis locataire mais les prix au mètre carré là ils ont vu un peu grand, c'est entre 5000 et 6000 euros le mètre carré, alors… Mais ils ont quand même mis des logements sociaux. Je vois l'immeuble qui est en face du mien, il y a l'association qui s'appelle Habitat et Humanisme donc c'est une association qui cherche à provoquer de la mixité dans les immeubles. Ils ont commencé dans des quartiers un peu chics de Lyon il y a pas mal d'années, pour faire un peu de mélange social dans les immeubles et ils en ont fait ici aussi, c'est bien.

		Pour aller plus loin, parce que je vais pas beaucoup de l'autre côté particulièrement, parce que je ma ballade peu à vrai dire… [nous faisons demi-tour] Je reviens sur les crapauds, les gens veulent habiter à la campagne mais ils veulent pas qu'il y ait d'animaux, ils ne veulent pas que les clochers sonnent… Ils veulent un joli plan d'eau ici mais ils veulent pas qu'il y ait des crapauds, faut savoir un peu ce qu'on veut… MA : *On est où ici alors, à la campagne ? en ville ?* Bon y a pas encore une unité suffisante parce qu'il y a pas le marché gare, la partie là-bas qui n'est pas aménagée mais on est pas en ville, on est pas en ville. En ville on y est très facilement si on prend le tram ou un truc comme ça mais ici on est pas en ville. Pour moi ça va être un îlot, je sais pas comment on appelle ça, un centre de vie, c'est un îlot, c'est pas… Mais qui peut-être assez sympathique mais s'il démarre pas tout de suite je crois qu'il aura du mal à démarrer après. Enfin c'est ce que je pense, je suis pas urbaniste mais où ça prend tout de suite ou après ça a du mal à prendre. Ca va prendre tournure tout doucement. Mais c'est-à-dire que les gens qui conçoivent ce quartier, que ce soient des architectes ou d'autres, c'est pas eux qui l'occupent… Ca je l'ai remarqué partout. On a dans l'appartement quelques malfaçons du style j'ai une fenêtre que je peux pas ouvrir parce qu'à l'emplacement prévu pour le frigo si je mets le frigo la fenêtre ne s'ouvre plus alors qu'on aurait fait l'ouvrant de l'autre côté elle ouvrait donc si je veux faire les vitres il faut que je sorte mon frigo, c'est pratique non ? Sur un plan tout paraît très simple et on se fait plaisir. Mais c'est vrai que moi ce que je dis des architectes, j'ai pas mal d'amis architectes, ,c'est que c'est pas eux qui occupent les trucs qu'ils conçoivent.
Passerelle sur la darse	25 :03	Le Vaporetto qui repart ! Donc actuellement on a encore pas mal de nuisance avec les chantiers parce que ça fait encore pas mal de bruits et de poussière et ça ça fait partie de ce qu'il faut assumer actuellement, ça ne me choque pas outre mesure. Mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de poussière, on le voit quand on fait le ménage de l'appartement. Mais après ça va prendre encore quelques temps…
Allée Ambroise Croizat	25 :52	Je connais mal après, y a des sièges dans les bâtiments, là y a le Novotel, regardez, il vient d'ouvrir, la semaine dernière on a eu un petit de vent et les enseignes se sont cassées la figure, il y a des plaques de bardage qui sont tombées par endroit. Vous voyez ça commence mais juste avant l'ouverture il y avait des véhicules de partout, c'était impossible de circuler, ils ont bastonné pour finir dans les temps.

		Mais sinon ces plans d'eau, moi j'ai pas l'inconvénient des crapauds, je trouve ça sympathique : de l'eau, des canards et tout, mais bon c'est sûr que c'est pas la meilleure journée pour en profiter. Alors ça vous voyez ça fait partie des anciens bâtiments du Port Rambaud qui était ici, qui était un port de marchandises essentiellement. Ils ont gardé quelques vieux trucs. C'est bien ça je trouve, garder un peu l'histoire des lieux, la mémoire des lieux, et moi ça me parle en plus parce que j'ai travaillé un peu là-dedans, c'est pour ça que suis attaché à la voie d'eau. Le transport fluvial je pourrais vous en parler plus longuement que de la Confluence [rires]
Quai Rambaud	28 :10	Voilà donc le quotidien lyonnais par excellence qui s'est installé là. Le Progrès à Lyon on ne connaît que ça, c'est là qu'on voit que c'est encore une grande ville mais de province. Alors moi je vous ballade un peu dans le coin mais j'ai pas grand-chose à vous en dire vu ce que j'en connais. MA : *Ca vous inspire quoi cet espace, ces pavillons modernes ?* Je crains pas, après ça dépend des goûts, j'ai des amis qui viennent et qui me disent que c'est affreux, moi ce que je trouve c'est qu'il y a une variété de constructions, alors certaines sont plus ou moins réussies c'est vrai mais le fait que ce ne soit pas uniforme donne quand même une certaine allure. Ce que je trouve pas mal aussi c'est toute ces péniches amarrées… mais pour l'instant c'est surtout des épaves qu'on a, ça fait vraiment… je sais pas y en a qui doivent être habitées mais c'est pas très accueillant quoi. Ca fait pas entretenu je trouve, c'est dommage. Alors là on arrive au quartier des restaurants branchés. C'est bien qu'ils aient gardé le portique je trouve, ça fait un peu insolite au milieu de ces bâtiments mais en même temps c'est la mémoire du quartier. Ici les gens viennent en groupe, on voit des groupes, les gens viennent… C'est vrai qu'on vient voir la Confluence. J'étais chez des amis à Mâcon la semaine dernière, justement un ami architecte y était et « tiens c'est vrai il faudra qu'on organise un voyage pour venir voir la Confluence ». Je dirais que ça ferait un peu d'animation dans la journée parce que sinon y a pas grand monde qui se ballade. Ah ça [le cube orange], je l'avais jamais vu comme ça. C'est marrant je le connaissais mais je l'avais jamais vu comme ça. Ils ont un magasin à l'intérieur, une boutique un peu design en rez-de-

		chaussée mais j'avais pas vu l'intérieur… C'est vrai qu'entre la couleur et tout, sur l'ensemble ça rompt un peu le classique des gris et noirs qui dominent ici, complet là ! Mais bon, ça me choque pas. Il faut donner du temps au temps, une fois que ce sera terminé et tout… Ca m'inquiète un petit peu dans la mesure ou je me dis que ou la mayonnaise prend tout de suite ou après elle a du mal à prendre. MA : *Qu'est-ce qu'il manque pour que ça prenne mieux ?* Ben que ce soit plus intégré à la ville, moins isolé, plus accessible… Qu'est-ce qui va retenir les gens dans la journée ici ? Point de vue école y a rien sur place, c'est plus en amont, les stades bon y a pas grand-chose mais… Et puis c'est trop délié, y a une rupture trop importante à mon goût entre le quartier qui est au Sud de Perrache et la Confluence quoi, y a une rupture un peu violente je dirais. C'est vrai qu'ils ont réhabilité ce quartier, c'est vraiment une réhabilitation quoi mais il faut vraiment avoir envie… actuellement il faut vraiment avoir envie de venir. C'est vrai que c'est un cul-de-sac. Alors j'ai lu que les associations de quartier militaient pour que la partie autoroute qui arrive du tunnel de Fourvière et qui continue sur le Sud soit déclassée non plus en autoroute mais en voie urbaine, auquel cas on pourrait faire des accès sur la Confluence à partir de cette autoroute. La vitesse étant limitée tout ça ça va embêter les gens, faudrait enlever 100% des camions ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle, les camions sont théoriquement interdits sauf livraison locale mais comme leurs GPS leur indique de passer par là ils économisent 17 ou 20 kilomètres plutôt que de faire le contournement Est… ils passent par là et c'est pas… Alors voilà l'ancien quartier là, ils ont gardé effectivement pratiquement la chambre de commerces qui gérait le Port Rambaud. C'était la chambre de commerces qui gérait le Port Rambaud mais sinon la chambre de commerces en tant que telle est dans un très beau bâtiment aux Cordeliers. Et puis là on arrive tout de suite… on sort de Lyon là-bas au bout, on arrive sur la Mulatière et… Je parlais avec des amis qui ont eu à venir au Conseil Régional et on sait pas où se garer. Les gens qui viennent me voir c'est pareil. Là je sais pas si vous êtes venu en voiture mais on peut pas se garer. Sur le plan pratique, dans les appartements on a un garage… bon la plupart des ménages maintenant c'est deux voitures donc un garage ça suffit pas et on met l'autre voiture sur du parking payant… Y a deux voitures qui y sont depuis que je suis ici, qui n'ont jamais bougé donc qui accumulent des pavés de contraventions, ça disparaît, ils continuent à en mettre d'autres et là j'ai vu que la semaine dernière ils ont mis des

		autocollants « fourrière demandée », ça fait 6 mois qu'ils sont garés là quand même alors que vous, vous vous garez et bim une prune ! Alors là-bas ils sont en train de construire le musée de la Confluence, ça aussi c'est une volonté politique qui a été décidée du temps de Raymond Barre, avant le maire actuel. Alors pour l'instant ce qu'ils savent de ce musée c'est qu'ils ne savent pas encore ce qu'ils vont mettre dedans, c'est vrai, ils ont un squelette de mammouth ou je sais pas quoi officiellement, mais ils savent par contre combien la gestion/exploitation va coûter et c'est une fortune. Mais bon, comme je dis toujours, quand il y a une volonté politique tout est possible, on peut réaliser tout ce qu'on veut, quand les choses ne se font pas c'est qu'il y a un manque de volonté politique. Au niveau des grandes réalisations quoi. Au niveau de la construction ils ont aussi eu des problèmes, bien sûr, parce qu'il fallait préserver des castors, des choses comme ça, c'est encore autre chose… MA : Il y a eu aussi des questions de structure. Là on est sur des terrains qui sont presque des remblais, effectivement après… [Nous faisons demi-tour] Le problème c'est que quand on construit un musée comme ça c'est pas pour cinq ans quoi, derrière on laisse un héritage qu'il va falloir gérer… MA : *C'est aussi une manière pour le Département et Mercier de profiter du bénéfice d'image de Confluence.* C'est ça aussi, on est dans pays où… alors qu'il y ait des tendances politiques de tous les bords heureusement c'est la démocratie mais que systématiquement quand on est pas du même bord on est pas d'accord avec ce qui se fait, ça c'est d'une connerie monstrueuse, on est pas constructif avec ça, l'assemblée n'est jamais capable de voter avec la majorité absolue le moindre texte parce que pratiquement quand on est dans l'opposition on doit s'opposer, qui qu'on soit. Si c'est la gauche qui est au pouvoir la droite ne doit surtout pas voter le moindre truc alors qu'il y a quand même des trucs qui sont d'intérêt nationaux et auxquels tout le monde doit adhérer. Mais bon, c'est comme ça, c'est la France, y a pas de quoi refaire le monde. Vous voyez ma ballade est pas très constructive parce que je dis pas grand-chose sur le quartier en tant que tel.

		MA : *Vous me parlez quand même de l'architecture, de l'eau, de la politique, de ce qu'on décrète sur la voiture…* Sur la voiture c'est idéologique ! Bien sûr, c'est clair. Alors ça bon, on ménage les écolos pour ça mais effectivement le fait de faire tous les lignes de bus, en ville ça va encore, mais les arrêts de bus étaient toujours des décrochements par rapport à l'axe de circulation, on a mis des arrêts de bus maintenant en pleine voie de façon à ce que lorsque le bus s'arrêtent tout le monde s'arrêtent derrière. Vous voyez le délire ? C'est pour faire comprendre aux gens qui restent coincés derrière que s'ils prenaient le bus ils iraient aussi vite. C'est bien gentil mais les gens prennent pas plus le bus pour autant, ça emmerde tout le monde et au niveau pollution c'est pire que tout parce que les gens qui sont dans les bouchons ils consomment plus et ils dégagent plus de CO2 et ça dure plus longtemps… Mais bon, sur Paris c'est pareil, ils ont le même problème. C'est un petit peu de la satisfaction intellectuelle, c'est pas… Le Vélo'v je sais pas comment ça fonctionne à Lyon, si les gens l'utilisent vraiment. Ils ont fait pas mal de stations dans le quartier, pour ça ils ont bien essaimé parce que ça c'est développé ailleurs. Vous l'avez à Nantes, Jean-Marc Ayrault a repris le modèle ? MA : *Oui, on retrouve le même fonctionnement dans de nombreuses grandes villes avec toujours le financement par la publicité.* Pour le contribuable c'est pas trop gênant donc si ça marche pas on pas incriminer les décideurs. Là vous êtes dans l'axe Nord-Sud donc le vent du Nord c'est le vent dominant qui en général nous maintient du beau temps, là c'est pas le cas, et puis ce qu'on appelle le vent du midi, parce que le vent du Nord c'est le mistral, c'est un vent qui dégage les nuages… Vous voyez on l'avait dans le vent tout à l'heure on le sentait absolument pas mais là on l'a de face… Et le vend du midi en général c'est le mauvais temps derrière, soit 3 jours, soit 6 jours, soit 9 jours, c'est un petit truc qui se raconte sur le 3 6 9 avec le vent du midi. Et là c'est venté mais tout l'axe rhodanien est très venté. Et là je me désolé parce que je vois jamais de bateau sur ces fleuves. En France y a pas de transport fluvial, je crois pas, y en a un petit peu sur la Seine mais c'est tout… Sinon nous là, l'axe Rhône-Saône qui est maintenant aménagé dans le circuit européen, il butte après Chalon-sur-Saône donc quel intérêt ? Ah si, y a une péniche qui descend là, pour me faire mentir… Y a peut-être des canaux qui rejoignent la Loire mais y a pas de trafic, la Loire c'est pareil, elle

		bute au niveau des gabarits internationaux, elle bute après Nantes, je sais plus où… y a un port pétrolier un peu plus loin. Alors voilà, ça c'est les bateaux qu'on voyait sur le Rhône avant, les bateaux traditionnels, marchandises divers, mais y a très très peu de trafic. Si on enlève le trafic des transports de graviers sur le Rhône il reste plus grand-chose. Alors c'est développé un petit peu les containers entre Marseille et Lyon un petit peu mais sinon après… Mais on a pas la culture du transport fluvial en France. Là encore y a pas de volonté politique, on a jamais fait Rhin-Rhône et c'était là je pense une grave erreur économique.
Quai Arlès-Dufour	45 :30	On revient à l'assemblage de cubes. Je pense qu'ils ont voulu donner un peu l'image des containers. L'immeuble bleu c'est un empilage qui rappelle les containers. Ce côté-là effectivement…. Et puis heureusement il y a cette colline verdoyante en face. Ce quartier a beaucoup d'atouts je trouve, sur le plan de la situation, esthétique et tout, avec un fleuve, toute cette verdure en face, il en reste plus beaucoup sur le site mais… On retrouve les plans d'eau et les crapauds [rires] J'ai trouvé ça magique quand j'ai entendu ça l'autre jour, les gens qui se plaignent des crapauds, ah le délire… Aller, on va passer par la passerelle.
Passerelle au dessus de la darse	46 :35	Je vous emmènerais bien dans le centre commercial mais je vois pas tellement de chose à vous dire, je le pratique pas du tout encore. Mais c'est vrai que me je me posais la question, je me disais « bon si je vais faire mes courses à Carrefour, comment je fais ? est-ce qu'il faut que je m'achète un caddie ? est-ce qu'il faut que je prenne ma voiture ? » Je ne sais pas. Bon je fais pas des courses toute ma vie, la famille est pas nombreuse dans l'appartement mais c'est vrai que je vois pas trimballer de sacs de fruits ou de légumes depuis le Carrefour. Donc les gens qui habitent là, comment ils vont faire ? Je sais pas du tout. Ce serait cocasse de prendre sa voiture pour aller à 50 mètres et puis je me demande le temps qu'on va mettre parce que vous voyez que le cours Charlemagne on ne roule pas là-bas. Et oui…
Quai Antoine Riboud	48 :03	Je sais pas… Je pense qu'ils ont fait une étude de marché, on avait déjà un grand centre commercial en plein centre de Lyon. Même si moi je vois pas qui ils vont faire venir, parce que les gens qui prennent leur voiture, si d'ici ils sont obligés de prendre leur voiture pour aller à ce Carrefour, surtout que c'est pas le plus grand, c'est quelque chose comme 20000 références alors que les hypermarchés c'est 60000 références. Donc à la limite… Je suis sceptique, je veux pas être trop pessimiste non plus parce qu'il faut leur donner leur chance, s'ils y croient ou s'ils y ont crû donc il faut bien espérer que ça va marcher. Mais c'est vrai que je suis assez sceptique. Par contre j'aime beaucoup cette façade. Après c'est une question de goût mais pour moi ce n'est pas inesthétique. Après, ce qui peut être un peu

		inquiétant aussi c'est comment ça va vieillir, comme ça ça va à peu près parce qu'il y a les façades bois, il y a beaucoup d'autres trucs par contre avec le temps je sais pas… Les malfaçons c'est pas des choses très importantes mais dans les parkings souterrains y a des voies qui sont de la largeur d'une smart par exemple, entre la voie d'entrée et la voie de sortie ils ont fait un muret qui est haut comme ça, on se demande à quoi ça sert parce qu'on va pas se rentrer dedans non plus et c'est vraiment un truc emmerdant à arracher des bas de caisse. Moi j'ai l'eau dans mon garage en permanence, ça rentre par infiltration dans les murs donc c'est pas génial. Le train, la ligne était là, je crois qu'ils l'ont déplacé un petit peu, c'est vrai que c'est un peu paradoxal parce qu'ils la font passer dans le centre commercial mais ça je trouve ça plus folklorique qu'autre chose… C'est la ligne droite du Rhône ensuite, qui descend tout le long du Rhône. Alors ce qui est pas mal c'est le cinéma, le multiplexe, ça peut être pas mal parce que dans le quartier y avait pas, y avait rien du tout. Après qui va venir ici ? Si le tram fonctionne encore à le fermeture du cinéma ça ira mais sinon ça va être une grave erreur. Ils devaient aussi multiplier les fréquences de tram. Mais ça bon, ils vont le voir au fur et à mesure.
Rue Denuzière	52 :05	Ca c'est un petit peu la rue la plus triste je trouve, celle-là là, la rue Denuzière, c'est un peu tristounet, les couleurs et tout… Mais bon j'aurais pas pu habiter un appartement qui donnait de ce côté et sur les immeubles de l'autre, moi je donne sur le parc et la Saône, je trouve ça agréable mais sinon… Voilà, vous voyez, je connais pas très très bien le quartier. Et puis là ils ont train de faire un pôle de l'enfance. C'est nécessaire de toute façon, si on veut faire venir des jeunes dans le quartier. Il y a une invasion de poubelles après les grèves qui ont duré quelques jours. Ca a duré, ça a duré, ils étaient entre autres en conflit parce qu'ils veulent privatiser une partie du ramassage, de la collecte et puis en même temps ils sont comme à Marseille avec les conditions fini-parti donc dès que c'est fini la journée est finie. A Marseille ils sont meilleurs qu'ici parce qu'une rue sur deux ils passent jamais… Alors à Lyon ce que j'avais entendu avec ce problème de fini-parti, c'est qu'il y avait un effet secondaire qui était pas prévu c'est que les jeunes essentiellement, c'est eux qui bastonnaient le plus au niveau du ramassage pour pouvoir faire deux journées, une journée au noir en bossant à côté, et ils ont une fréquence d'accidents du travail très élevée, chez les jeunes alors qu'en général c'est le contraire dans les entreprises. Et à cause de ça,

		parce que les autres ils s'en foutent un petit peu parce qu'ils font ça à leur rythme alors que les jeunes ils bastonnaient et du coup… Alors voilà ça c'est la Confluence en devenir pour l'instant, avec le pôle enfance. Derrière y a des immeubles qui sont un peu récents et donc un peu sympas mais sinon dans l'ensemble c'est un petit peu insalubre. Dès qu'on va là, entre le cours Charlemagne et le Rhône il y a vraiment un contraste entre cette zone là et la Confluence. Regardez là, quand on voit juste cet angle d'immeuble qui est de l'autre côté de la voie de chemin de fer… Et là, regardez, c'est bien muré. On va se mettre au chaud. Alors c'est dans cet immeuble qu'est installé l'association Habitat et Humanisme. D'ailleurs il y a quelques temps la porte d'entrée avait été fracturée, enfin voyez… Et puis cette couleur moutarde, c'est pas top mais bon il faut un petit peu de tout. Moi ce qui me gène c'est ces affiches à louer, ça donne pas une image de vie, et puis mettre des commerces…
Hall de l'immeuble	57 :00	Les tarifs sont pas donnés non plus, par exemple je vois le bistrot là-bas sur le côté qui fait snack, ils ont un peu de mal. Et puis les gens maintenant utilisent de moins en moins les petits commerces de proximité donc c'est pas évident.
Ascenseur	57 :50	Alors on est chauffé aux copeaux de bois ici, c'est du chauffage écologiste. C'est sûr que c'est dans l'air du temps de toute façon…

Entretien

Vous voyez la fameuse fenêtre. Là c'est l'emplacement prévu pour le frigo. Du coup je suis allé dans le magasin chercher des frigos qui seraient de différentes profondeurs et ils me disent « non c'est standard », ok une belle connerie de faite.

Et vous voyez la poutre qui passe devant la porte-fenêtre, ça se voit pas à l'œil mais elle est bombée et du coup le volet frotte contre. Ils m'ont téléphoné quand je suis arrivé ici et ils m'ont dit « il faut changer le volet », « mais quel volet ? », je m'en sers jamais parce que je sors de l'autre côté. Ils sont venus et ils ont dit « faut qu'on le change » donc on passe notre temps à changer des tas de trucs.

Et puis là ils ont toujours pas fini le raccord, il est pas fait tout le long là-bas, mais ça c'est depuis le début…
Non, mais du point de vue conception c'est pas mal. Vous voulez visiter l'appartement ?

MA : *Je veux bien.*

Donc là c'est le local technique. C'est de base. Là ça pourrait être une chambre, moi j'en ai fait un bureau, y a quand même un lit deux places à utiliser au besoin mais enfin c'est pas… c'est au cas où les enfants viendraient. Là c'est le chambre principale, un beau volume avec des grands placards donc c'est c'est assez pratique. Y a du parquet, c'est bien et puis bon les portes sont un peu de style et tout… La salle de bain que j'ai aménagée moi-même parce que ça ça n'y était pas et je trouve que pour prendre des douches c'est plus pratique que la baignoire. J'avais cette armoire, j'ai eu de la chance, pas besoin de la recouper, je savais pas où la mettre et elle passait juste là. C'est marrant aussi qu'ils aient fait que deux appartements par palier, par contre traversants aussi c'est bien. Donc voilà, moi surtout ce que j'ai apprécié c'est la vue côté Ouest. Parce que s'il n'y avait que ça comme vue, bon…

Parcours résidentiel

Alors jusqu'à ce que je me marie pratiquement, j'étais soit chez mes parents soit en pension, plus en pension que chez mes parents d'ailleurs. Ils étaient en maison dans une petite ville de 20000 habitants, au bord du Rhône, Givors. Si vous connaissez Givors, vous connaissez tout du monde entier, voir Givors et mourir [rires]. Non c'est une ville que je dirais sinistrée, qui était une ville d'industrie lourde, toutes les industries ont fermé donc c'est devenu un ville dortoir, ça a été la ville la plus bombardée du département donc c'est des reconstruction d'après-guerre, tous les alignements, les rideaux en fer métalliques, des rideaux métalliques aux magasins… Et puis en plus c'était une ville ouverte donc c'est la ville où on droit de séjourner les gens qui sont interdits de séjour, les relâchés de prison et compagnie… Ce qu'étaient les villes franches au départ, dans ville franche c'est ce que ça veut dire franche. Donc c'était une ville ouverte avec une population cosmopolite. Et une des particularités aussi c'est que c'était une petite ville ouvrière et donc communiste depuis 1953. Donc c'est tout un ensemble… c'est des villes qui s'endettent beaucoup, qui investissent beaucoup sur les emprunts donc très endettées. Givors a toujours eu une réputation dans la Région de sale ville quoi… ils ont aussi construit dans les années 1970 des quartiers de logements de grands appartements, 6 ou 7 pièces, donc ils ont fait venir une population maghrébine essentiellement. Et c'est une ville où quand il y a des gros problèmes de délinquance dans la Région Lyonnaise, on dit c'est un Givordin qui a fait le coup. C'est vrai que c'est un foyer de délinquance un peu cette ville. Enfin moi je l'ai habité, la mentalité des givordins est une mentalité très agréable donc j'en ai pas gardé un mauvais souvenir à ce niveau là, mais enfin j'en suis parti assez jeune parce que j'étais en pension. Donc là j'étais en maison.

Après ça je suis allé habiter et je me suis marié, en 1972. Pendant 8 ans à Oullins, donc dans le Sud de Lyon, parce que je travaillais à Givors à ce moment là. Oullins, pareil c'est une ville un petit peu ouvrière, ils avaient construit des immeubles sur l'ancien terrain de golf, ça s'appelait quartier du golf, c'était un petit peu à l'extérieur du centre. Et donc c'était une ville ouvrière aussi, y avait des gros ateliers SNCF, des choses comme ça… C'est un endroit agréable parce qu'il y a une rue du centre qui est très commerçante, nous on était un petit peu excentré mais le centre en lui-même est mignon et puis bon c'est pas très loin de Lyon non plus. On raisonne en provinciaux nous quand même ici, Lyon est la ville attractive donc si on peut aller facilement à Lyon c'est toujours bien. Parce que sur Oullins y avait rien de particulier au niveau culturel et tout mais Lyon était tellement à côté que c'était pareil.

Après j'ai habité de 1980 à 1987 au Point-du-Jour, Point-du-Jour c'est un quartier de Lyon, Lyon cinquième, sur la colline là-bas, un peu derrière. Donc là le quartier en lui-même c'était pas terrible… Enfin le quartier du Point-du-Jour c'est encore un village… à pied on était à un kilomètre du Point-du-Jour donc là c'est vrai que ça fait un peu village encore comme certains quartiers de la Croix-Rousse, le vieux Lyon. Et puis l'appart était très bien situé parce que c'était au septième étage, un appartement traversant aussi donc on avait une vue extraordinaire des deux côtés.

En 1987, j'ai acheté une maison parce que d'un point de vue professionnel je suis parti à Mâcon et là j'ai acheté une maison à Mâcon que j'ai occupé pendant 20 ans. Une maison en centre-ville pratiquement avec 100 mètres de terrain, ce qu'on peut trouver dans les petites villes de province. C'était quand même assez privilégié.

J'ai quitté Mâcon il y a 5ans pour vivre seul. Et là je suis parti habiter à Vienne. Parce que ce que je rechercherais c'était être près du Rhône, vous voyez j'ai une certaine attraction pour le fleuve et tout. Lyon pour moi c'était un petit peu inabordable. Les quais c'est pas vivable non plus à cause du bruit et tout et si c'est pour avoir les fenêtres fermées en permanence c'est pas intéressant. Ensuite c'était Givors mais bon j'avais donné et Givors c'est pareil c'est une ville où j'aimerais pas habiter. Et Vienne par contre est une ville très agréable, bien située, etcetera, donc j'ai habité Vienne.

Depuis le mois d'octobre je me suis rapproché et je suis revenu ici à Lyon. Mais c'est vrai que la famille et tout a toujours eu l'esprit un peu lyonnais, l'attirance de Lyon. Parce que je vois, Mâcon c'était à 70 kilomètres mais pour un oui ou pour un non on était à Lyon, l'abonnement de théâtre, tout ça c'était à Lyon, les courses c'était Lyon. Voilà un peu le parcours ça fait 6 mois que je suis ici et je sais pas pour combien de temps.

Entretien semi-directif

MA : *Quand vous avez décidé de venir habiter ici, quelles étaient vos attentes ?*

Ce que je voulais c'était me rapprocher de Lyon, c'était sûr. Et puis bon c'est un quartier… les autres quartiers, je voyais les gens que je connais et c'est toujours pareil, là c'était avoir la vue sur la voie d'eau, ça c'est vraiment important, et tous les autres endroits où on avait vue sur les quais ou autres, il y a toujours une grosse circulation et tout donc on en profite pas énormément. Ici si j'ouvre mes fenêtres je suis quand même tranquille, alors que si je suis sur les quais du Rhône ou les quais de Saône on ouvre pas les fenêtres de toute façon.

MA : *Comment vous avez connu le quartier ?*

La Confluence ? On en parlait depuis pas mal de temps quand même. Parce que c'était le quartier en devenir, ça fait longtemps qu'on nous fait du batage sur la Confluence dans la région. C'était l'avenir de Lyon, c'était l'avenir, tout devait passer par là. C'est vrai que moi j'ai été un peu attiré par ce côté moderne. Et puis le jours où je me suis décidé j'ai regardé des annonces et j'ai vu cet appartement et quand je suis arrivé c'était un peu le type d'appartement que je recherchais. A savoir deux chambres de façon à pouvoir recevoir les enfants au besoin, et puis quand j'ai vu comme ça se passait… C'est la vue je pense qui m'a pas mal conditionné.

Et puis bon, je dis que du point de vue circulation c'est compliqué mais en fait si on va au Sud on y est tout de suite en partant d'ici, si on va au Nord, en connaissant un petit peu les coins on récupère très vite ce qu'on appelle l'escargot, la trémie qui amène au tunnel de Fourvière. Parce que ce qu'il faut éviter c'est les grands accès qui amènent au tunnel, parce que ça c'est toujours bouché pratiquement, mais si vous arrivez juste au pied du tunnel ça va, donc quand on sait où quand on part on part au Nord on arrive juste à l'entrée du tunnel. Bon c'est le plus pratique mais ça peut pas être utilisé à grande échelle parce que sinon c'est impraticable, y a le pont à traverser et tout donc s'il y a beaucoup de voitures c'est l'engorgement total mais voilà… Oui pour moi ici, pour mon cas personnel, je trouve que le quartier est pratique parce qu'on va facilement au Nord ou au Sud. Ca me permet de bouger. J'ai maintenant des attaches affectives plus au Nord donc c'est plus pratique ici pour de monter à Tassin et ensuite de descendre au Sud de Lyon.

MA : *Quelle idée vous aviez du quartier avant de venir ?*

Depuis qu'il est Confluence ? Depuis qu'il est tel quel ? J'en avais aucune idée parce que je passais jamais par là. Le cours Charlemagne on le prend plus du tout parce qu'il butte sur les routes et donc je passais jamais par là en fait… Moi j'avais seulement l'image, l'idée, d'un quartier d'avenir par rapport aux autres quartiers de Lyon mais j'avais pas d'a priori particulier et je me faisais pas d'image, non. J'étais passé une fois en voiture, j'avais vu qu'ils avaient créé cette darse, ce plan d'eau, j'avais trouvé ça très bien mais… non, j'étais pas. Et puis c'était toujours en chantier, ça c'est un peu stabilisé maintenant, le centre commercial est ouvert donc… Et puis maintenant il va y avoir tout le chantier de l'ancien marché-gare, je sais pas ce que ça va devenir, j'ai regardé un peu les affiches mais pas dans le détail. Mais c'est vrai que c'est un quartier que moi je délaissais complètement parce que pour aller à Lyon on ne passait jamais par là de toute façon, donc le cours Charlemagne, pfff…

MA : *Quand vous êtes venu visiter pour la première fois ça vous a fait quelle impression ?*

Moi de toute façon je n'avais pas l'intention d'y venir pour m'intégrer à une vie de quartier ni quoi que ce soit. C'était plus une résidence dortoir qu'autre chose. Alors c'est vrai que j'ai eu un peu de mal… J'ai été déçu quand même parce que je m'attendais à trouver, par rapport à l'image que je me faisais de l'ancien quartier, entre Perrache et ici, à avoir quand même une vie de village un petit peu, au niveau des commerces, au niveau de tout ça, et là j'avoue que j'ai été déçu parce qu'au niveau commerces il y a pratiquement rien, c'est pas… y avait le Lidl qui était là et puis c'est tout. Je pensais que c'était, parce que je me ballade quand même beaucoup à pied, pour faire ses courses à pied y a pas de petits commerces pratiquement, la petit restauration y a pas grand-chose non plus. De ce côté-là j'ai été un peu déçu, je m'attendais à trouver une petite ville, quelque chose de vivant quoi, en fait y a rien. Le soir y a personne. C'est un peu squatté comme quartier. C'est ce qu'étaient les voutes. C'est ce que j'allais dire, au-delà des voutes c'est plus Lyon de toute façon dans l'esprit des Lyonnais, Lyon s'arrête à Perrache quoi, après… Y avait la grande prison de Saint-Paul qui va être réhabilitée maintenant, ce sera une bonne chose, mais c'est vrai que c'était le quartier des prostituées et de la prison en gros, en caricaturant bien sûr. Un image très négative, ouais vraiment. Déjà que les voutes c'était un coupe-gorge, c'était des trucs mal éclairés, en voiture ça allait mais sinon à pied ça faisait un peu coupe-gorge, donc au-delà des voutes y avait pas de… Et puis c'est un quartier qui a été coupé aussi par tout ce qui a été réalisé du point de vue autoroutier devant

Perrache, ça ça a carrément coupé la ville, c'était une muraille, c'était une connerie monstrueuse sur le plan urbanistique à mon avis. Le seul succès que ça a pu être c'est de faire payer un tunnel par l'Etat qui profite beaucoup au Lyonnais mais sinon y a pas une ville en Europe qui est traversée par une autoroute, c'est quand même paradoxal. Alors du coup on a fait un contournement Est par le périph mais on arrivera jamais à faire le contournement Ouest parce que vu comment c'est urbanisé… où alors tout en souterrain. Et plus on attend… Non, non, pour la ville de Lyon ils ont bétonné un peu fort, c'était la réputation du maire de l'époque, Pradel, parce qu'avant c'était une immense esplanade toute cette partie là, c'était magnifique, ça faisait partie de la vie de Lyon, y avait des activités, y avait les cirques qui venaient s'installer là régulièrement et tout… ça a pas mal défiguré la ville de ce côté-là et ça a coupé un peu plus Lyon du quartier au Sud des voutes. Et puis c'est vrai que c'est un tunnel que la ville de Lyon ne pouvait pas s'offrir et c'est l'Etat qui l'a payé puisque c'est une autoroute. Et globalement c'est quand même les Lyonnais qui en profitent le plus même si les matins ça bouchonne un peu des deux côtés.

MA : *Pour revenir à votre volonté de vivre au bord de l'eau, elle est liée à quoi ?*

Mon intérêt pour la voie d'eau ? C'est là où j'ai grandi parce que j'ai un grand-père qui a créé un port de marchandises sur le Rhône, qui a créé également un port pétrolier, où j'ai habité, où travaillé mon père, j'y ai travaillé 8 ans. Donc j'étais très lié, affectivement je dirais, au transport fluvial et tout ça. Et puis la maison où on habitait était au bord de l'eau. Dans les grandes crues qui ont eu lieu en 1955, j'étais encore là, il y avait une grande porte au rez-de-chaussée à deux battants qui était ouverte et les barques rentraient dans la maison et venaient me chercher pour aller à l'école. La maison était complètement isolée pendant les inondations. Mais à l'époque les inondations ça faisait partie pas du folklore mais de ce qui arrivait régulièrement quoi, c'était pas des trucs comme maintenant, catastrophiques. Bien que des gens étaient complètement inondés mais il y avait une solidarité, y avait des gens en barques qui nous transportaient, la rue où il y avait l'école c'était des tréteaux et des planches dessus pour circuler parce que le centre-ville était complètement inondé. Donc c'est vrai que le Rhône et tout ça j'ai toujours vécu là-dedans. Après professionnellement quand j'ai quitté Givors j'étais plus lié au transport fluvial mais je m'y suis toujours intéressé.

MA : *Vous parliez durant la visite du chauffage écologique, ici c'est un écoquartier, je voudrais vous demander ce que c'est qu'un écoquartier.*

Bah, un écoquartier c'est un… C'est une question que vous me posez. Ca dépend. Sur le plan esthétique je dirais que c'est un quartier où on préserve quand même des espaces verts, des espaces simili-naturels. Sur le plan de l'écologie c'est des bâtiments qui sont isolés et conçus pour l'économie d'énergie et puis le chauffage si possible comme c'est le cas avec des copeaux de bois, avec des sources d'énergie naturelles et dont on dispose assez facilement. Sinon l'écoquartier, par contre pour moi c'est un inconvénient, c'est celui où on fait tout contre la voiture. Ca c'est clair et c'est typique ici parce que là ça va être un inconvénient pour le développement, pour l'intégration du quartier et tout. Trop c'est trop quoi.

MA : *Vous parliez tout à l'heure de l'autoroute de Perrache, la ville de la voiture des années 1970, là on est dans une tentative de réponse à cela.*

Maintenant c'est de plus en plus fréquent cette volonté de pénaliser la voiture, de dissuader les gens de prendre la voiture, de leur faire prendre les transports en commun. Moi j'ai jamais vraiment tellement utilisé les transports en commun, c'est vrai que depuis le temps qu'il y a le métro à Lyon, j'avais dû le prendre 2 ou 3 fois avant, maintenant je le prends un peu plus souvent depuis que je suis là. Mais c'est comme ils ont fait pour aller à l'aéroport, maintenant il y a une navette ferroviaire qui part de la Part-Dieu. Et si je veux prendre l'avion où est-ce que je laisse ma voiture ? Si c'est pour éviter un parking payant à l'aéroport pour en payer un à la Part-Dieu j'aime autant aller à l'aéroport avec ma voiture et mes bagages plutôt que de poser ma voiture dans un parking de Part-Dieu et prendre la navette ferroviaire qui y va. Donc c'est pas… surtout que les parkings sont largement disponibles à Saint-Exupéry donc je vois pas tellement l'intérêt. C'est un peu trop idéologique et l'idéologie est souvent un peu excessive. Alors c'est vrai que maintenant à Lyon y a quand même beaucoup de parkings partout, enfin partout, y en a peut-être pas assez, mais on a fait quand même pas de parkings donc on a fait des choses pour qu'on puisse venir jusqu'à Lyon en voiture. Après, moi j'ai résolu une partie du problème parce que je me déplace en scooter, là c'est vrai qu'on va partout, on se gare partout et ça c'est pratique. Et puis ma voiture roule au gaz, vous voyez, je suis un peut écolo [rires]. Non c'était une volonté de pouvoir rouler sans me poser trop de questions et sans surtout investir un budget énorme de carburant, donc au gaz c'est relativement économique, c'est du GPL.

MA : *Vous êtes sensible aux arguments écologistes ?*

Oui, j'y suis sensible mais pas en tant qu'idéologie. On est trop… en France, enfin l'Allemagne c'est encore pire, on est trop dans l'idéologie de toute façon. Je vais déborder un peu du sujet mais j'ai habité à Mâcon, à Mâcon ils ont réhabilité ce qu'ils appellent la voie verte, je crois que c'est un des premiers trucs en France, une ancienne voie ferrée qui a été réaménagée en voie piétonne, cycliste et tout ça. Donc excellent parce que c'est goudronné, c'est dans des paysages magnifiques du Mâconnais, c'est extraodinnaire come région, c'est beau comme tout. Et cette voie de chemin de fer a un tunnel, parce qu'il y a un tunnel qui fait un kilomètre et quelques. Bon le tunnel a servi de champignionnière comme tous les tunnels désaffectés, il y a eu des accidents, ils l'ont fermé… et pour la continuité de la voie verte ils voulaient le réhabiliter parce que c'est un truc intéressant. Là-dessus il y avait des chauve-souris entre temps qui avaient squatté le tunnel, donc les écolos sont arrivés, ça a bloqué le chantier, il a fallu concevoir des éclairages spéciaux dans le tunnel pour ne pas perturber la vie des chauve-souris. Et finalement ce tunnel avec ses éclairages et tout ce qui s'en suit est magnifique mais il est fermé d'octobre à avril parce que c'est la période où les chauve-souris se reproduisent où je ne sais pas quoi. Donc on interdit aux piétons et aux vélos le tunnel à cause des chauve-souris. Ce que je dis moi, j'entends le paradoxe, c'est que dans les villes on en est à interdire les voitures à cause des piétons et là-haut on interdit les piétons à cause des chauve-souris. Et je refais l'histoire ne disant qu'au dix-neuvième siècle on a fait des tunnels pour les chauve-souris, des ingénieurs sont arrivés et se sont dit « mais on pourrait les utiliser pour les trains » et puis depuis on a redonné ça aux chauve-souris. On marche un peu sur la tête quoi à ce niveau là. Et c'est là que c'est catastrophique je trouve. Parce que c'est un handicap pour cette voie verte, pendant six mois on est obligé de passer par un col, tout le monde est pas capable de passer par un col en vélo alors que tout le monde est capable de pédaler sur un axe qui est relativement plat comme peut l'être une voie ferré. Mais c'est comme ça… C'est le pouvoir. Pour moi les écologistes ne sont pas des écologues, ils n'ont rien de scientifique, ce qui est un

peu dommage. Donc pour moi il faut surtout pas qu'ils aient le pouvoir, par contre il faut qu'on leur donne un pouvoir consultatif, qu'ils puissent donner leur avis mais il n'y a pas non plus à être sous un diktat de l'écologie parce qu'on marche sur la tête, on est dans excès à chaque fois.

MA : *Mais ce n'est qu'une mode ?*

C'est une mode effectivement. Les Allemands ils sont encore plus fous que nous, ça leur a coûté très cher mais ils ont les moyens de payer, c'est pas pareil… Nous on a pas les moyens, c'est comme ça.

MA : *Un écoquartier, si je suis ce qui est présenté ici, ce n'est pas que l'écologie c'est aussi la mixité sociale. Est-ce que ça fonctionne ?*

Sur ici je ne sais pas. Mais, pour moi, globalement ça ne fonctionne pas, c'est pas une chose qui fonctionne parce qu'il y a un problème d'intégration. Et l'intégration on la voit toujours… en France pour moi l'intégration on la fait fonctionner à l'envers. C'est-à-dire que c'est en permanence à nous d'intégrer des populations alors que ce sont les populations qui arrivent qui elles devraient essayer de s'intégrer. A partir de ce moment là pour moi ça ne peut pas fonctionner, à partir du moment où c'est la population qui arrive qui impose son mode de vie et bien l'autre population fout le camp. Et du coup on crée des ghettos, on crée des concentrations de population qui ne peuvent pas se mélanger et le problème est là. L'intégration je suis d'accord, il en faut, mais elle est à sens unique. C'est peut-être un peu caricatural, je ne sais pas, vous inquiétiez pas, je vote pas Le Pen. Mais je pense qu'on rêve un petit peu, y a beaucoup de rêves là-dedans. Imposer des logements sociaux avec… mais tout ce qui est imposé moi me fait peur. Quand on dit la parité, il faut 50% de femmes, machin, ça me fait toujours un petit peur. Qu'on facilite l'accès des femmes à la vie politique ou dans le monde du travail OK, mais qu'on impose des quotas… De même pour l'emploi, l'emploi ne se décrète pas, un chef d'entreprise s'il peut embaucher, il embauche, ça veut dire qu'il a des commandes et que son entreprise tourne. Vouloir que les choses se fassent par décret tout le temps, moi je ne suis pas un adepte de ça. Et la mixité, pourquoi elle est possible, c'est pas faire du racisme c'est constater des choses, pourquoi elle est possible avec certaines populations et pas avec d'autres ? Les populations européennes se sont bien intégrées, on a pas créé de ghettos pratiquement avec les Italiens, les Espagnols ou les Portugais. Moi je connais des Portugais à Mâcon qui au contraire on été obligé de partir parce qu'il y avait une population qui arrivait et qui faisait que l'intégration était tellement pas possible que c'est eux qui sont partis. Alors moi je veux bien qu'on fasse de la mixité, tout ça, mais il faut que l'intégration soit réciproque. Et moi, je parlais un peu au début où j'étais là, j'allais prendre des cafés au snack qui est là-bas, et je parle facilement, je sais pas si vous vous en êtes rendu compte, et là il y avait une jeune femme qui parlais, elle était Algérienne, moi je l'interrogeais un peu sur le quartier et il m'a dit « voilà, je vais partir d'ici parce que c'est invivable, il y a beaucoup trop de bruit, la nuit l'été c'est jusqu'à point d'heure, les gens vivent dehors, le garage était squatté, j'ai revendu mon garage ». Alors venant d'une personne comme ça je me suis dit « c'est quand même étonnant quoi, ce serait un vieux lepéniste qui dirait ça encore je comprendrais mais là… ». Elle trouvait justement que la mixité était pas du tout, elle elle l'a refusait alors qu'elle était Algérienne donc je me dis que c'est pas aussi simple que ça. De toute façon s'il y a quelques soucis à ce niveau là ça ne me gênera pas beaucoup parce que je ne suis pas un

occupant permanent mais c'est vrai que ça ne va pas attirer du monde parce que ça va vite se savoir. C'est pas impossible mais il faut le faire à dose… il faut pas l'imposer je veux dire. J'aime bien prendre des exemples un peu provoquants et caricaturaux mais dire qu'à Neuilly-sur-Seine il faut mettre 20% de population c'est idiot, c'est complètement idiot, parce que personne ne va se sentir bien là-dedans de toute façon. D'un autre côté faire des ghettos en banlieues parisiennes en Seine-Saint-Denis et tout ça c'est idiot aussi mais il faut être raisonnable. Alors je pense que Lyon devait avoir un peu de retard au niveau de la mixité et que du coup ils se servent de la Confluence pour rétablir l'équilibre au niveau global. Ces chiffres je ne les ai pas vérifié mais un moment les gens parlaient de 50% de logements sociaux. C'est sûrement pas ça mais y a des logements sociaux ici effectivement. Après dans le temps je ne sais pas ce que ça deviendra.

MA : *Est-ce qu'il n'y a pas un peu de caricature ? Je veux bien que les habitants des logements sociaux fassent du bruit et ne sachent pas ranger leurs poubelles mais je ne suis pas sûr que ce soit toujours vrai… Ce qui est certain par contre c'est qu'on a deux populations qui se côtoient et qui sont très différentes : une population huppée, en raison du ticket d'entrée sur le quartier, et une population plus pauvre et évidemment les codes ne sont pas toujours les mêmes.*

Oui. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ici ? Est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui ont investi, qui ont fait des placements financiers mais qui n'occupent pas les logements, comme celui qui j'occupe là, en plus c'est un loi Scellier. Alors les appartements les mieux, je pense que ceux-là les gens les occupent, c'est pour les occuper mais sinon… Ca c'est l'appartement lambda celui là, 2 chambres, bon un couple et 2 jeunes enfants c'est tout à fait le type de truc… en loi Scellier donc le loyer est limité mais c'est vrai que la mixité… Enfin pour moi tout ce qui est imposé tout ce qui est quotas et tout je suis contre un peu par nature, parce que c'est pas comme ça qu'on résout les problèmes, on se fait plaisir, on se bonne conscience, mais à partir de là… Et après on montre du doigt celui qui ne le fait pas. Non, c'est pas…

MA : *Pour changer un peu de sujet, est-ce que le quartier ici se distingue ? Est-ce que c'est particulier ? Comment le décririez-vous d'ailleurs ?*

Pour le moment c'est une vitrine quoi, c'est une curiosité. Le phémonème s'est passé la semaine dernière de façon concentrée quand ils ont ouvert le centre commercial. Les gens se sont rués sur le centre commercial, tout a été bouché, ça a été une catastrophe, ils ont eu je ne sais plus combien de personnes le premier week-end mais c'était affreux, affreux, affreux. On ne pouvait pas circuler, tout le quartier était bloqué. C'est la semaine dernière ou la semaine d'avant, je voulais aller au Sud et même en scooter j'ai renoncé parce que je suis remonté sur Perrache pour reprendre l'axe Nord-Sud, l'autoroute parce que là c'était tout bouché, même en scooter on ne pouvait pas passer, mais je pense que c'était exceptionnel. Le problème après ce sera qu'il faudrait pas que ce soit le sens inverse et qu'il y ait plus personne, parce que si le centre commercial et tout ça c'est désert et les boutiques vont vite fermer. Et c'est un truc significatif, ma banque c'est la BNP donc j'ai regardé ce qu'il y avait comme agence et il y a une grosse agence point de vue locaux qui est cours Charlemagne, elle n'est même pas ouvert tous les jours donc vous voyez ils sont installés là-dedans, ils ont investi sur une grosse agence et ça n'a pas été ce qu'ils en attendaient et du coup ils ont fait marche arrière et les jours d'ouverture je ne les connais pas mais y en a pas tellement. Et puis bon elle est cours

Charlemagne elle n'est pas non plus sur la Confluence, il n'y a aucune banque sur le périmètre de la Confluence, la partie moderne là.

MA : *LCL s'installe sur la darse.*

Il y a la Poste aussi qui va ouvrir un bureau là. Et c'est pas mal parce que celui qui est là, on sent qu'ils l'abandonnent complètement. Les gens sont très sympas là-dedans mais j'ai rarement vu un bureau de poste aussi minable. C'était à côté du marché-gare, ça date des années 1960, c'est toujours pareil, ça devait être sûrement la Poste qui devait fonctionner du temps du marché-gare. Et c'est vrai que la vie du quartier a été complètement changée aussi, parce que le marché-gare ça vivait la nuit, les approvisionnements et tout ce qui s'en suit. Et après au fur et à mesure que cette partie et les logements se sont libérés, c'était des logements sans doute pas très chers et donc est arrivée une population qui correspondait. Et ce sont des logements un peu délaissés pour pas dire plus.

MA : *Donc ça se sont les éléments un peu ratés, quelles sont les choses réussies ici ?*

Je ne peux pas dire que je me trouve mal dans mon appartement, loin de là, mais bon je suis quand même particulier, j'ai aucun contact avec qui que ce soit dans l'immeuble. Si, je vais à une réunion la semaine prochaine, d'informations sur la Confluence, organisée par la Mairie, je vais y aller pour voir ce qui s'y dit, pour essayer de savoir parce que je suis un peu curieux de tout ça. Dès que j'arrivais quelque part quand je déménageais, systématiquement j'achetais le quotidien du coin pour voir un peu quelle est la vie locale et ainsi de suite. Ici pareil je lis le Progrès tous les jours pour savoir un peu ce qui se passe sur la Confluence et sur Lyon en général. Maintenant je me considère un peu comme nomade parce que ma vie professionnelle est terminée, ma vie familiale a explosé, donc j'ai pas d'attaches particulières, je suis ici pour le moment mais je ne sais pas pour combien de temps non plus. Si j'ai l'opportunité d'aller ailleurs… d'où du reste la déco très sobre [rires]. Mais bon je ne me plains pas, loin de là. C'est un quartier que je découvre, l'autre jour lorsqu'il a fait si beau, il y a quinze jours, trois semaines, j'ai trouvé ça magnifique d'avoir de quoi manger en terrasse et de voir des gens qui pique-niquaient à midi en sortant de leurs bureaux parce que ces gens là on les voit pas autrement. Et le soir par contre c'est mort, mort, mort. De toute façon, quand on va au restaurant, on va pas au restaurant au pied de son immeuble, on va au restaurant quelque part, on se déplace pour aller au restaurant. Les gens qui vont au restaurant ici dans les restaurants branchés qui sont là, c'est pas des gens du quartier, c'est que des gens qui viennent de l'extérieur. Donc les gens qui habitent ici ils sont dans leurs maisons, dans leur appartement le soir. Et puis il n'y a pas de lieu de sorite. Peut-être que l'été effectivement avec le jardin public là… l'autre jour j'ai vu dans le journal qu'il y avait une réunion parce qu'ils voulaient mettre des aires de jeux d'enfants sur le terrain là et du coup des pétitions et tout ce qui s'en suit. Les gens disent « mais il y a déjà une aire de jeux qui est juste devant le bâtiment pôle enfance ». Ils veulent pas les chiens et ils veulent pas les enfants. Les chiens je comprends un petit peu mais maintenant les gens supportent plus les chiens que les enfants souvent. Dans un magasin vaut mieux rentrer avec un chien qu'avec un enfant, vous avez moins de regards réprobateurs des commerçants [rires].

MA : *Il y a un fort contrôle social, on ne veut pas d'enfants, pas de chiens, c'est la liste d'interdictions qui concerne le parc…*

Vous l'avez lu la liste ? C'est dingue.

MA : *Ca pose la question du statut des espaces et de leur fermeture.*

Oui et c'est pas de la petite fermeture hein, ils ont mis des portails blindés. Moi je crois que c'est un retour de manivelle ça, si les gens qui ont des chiens leur laissaient pas faire leurs besoins n'importe où, si les gens qui viennent pique-niquer ne laissaient pas traîner partout leurs trucs, on aurait pas besoin de cette liste et de fermer. Dans les pays nordiques, ils ont pas besoin de ce genre de trucs, parce que les gens respectent. A partir du moment où les gens ne respectent pas on est con en retour et du coup on condamne. Moi je pense que ce n'est pas un principe d'interdire tout ça mais on sait très bien que si on autorise les pique-niques il va y avoir des cannettes, des machins, si on laisse ouvert le soir ça va être squatté, donc le problème il est là. Les berges du Rhône qu'ils ont amménagé et tout, le matin c'est des dépotoirs, parce que c'est squatté le soir, c'est les canettes, c'est les machins, c'est infernal quoi… Alors s'il y avait un peu de respect du domaine public à ce niveau là, je crois qu'on aurait pas besoin d'interdire. Mais c'est vrai que j'ai été effaré quand j'ai la dimension des portails qui ferment le truc, vraiment on a peur que les gens prennent des voitures blindées et s'en servent comme bélier pour rentrer, c'est impressionnant. Qu'ils ferment le soir, les services municipaux, qu'ils passent avec des horaires d'été, des horaires d'hiver et tout, c'est pas le principe d'un espace vert de toute façon… Mais ça c'est de la réaction. Et quand on fait des choses par réaction c'est toujours excessif.

MA : *Est-ce qu'on n'anticipe pas un peu ? C'est fermé partout, il y a des caméras alors que c'est relativement aseptisé par ailleurs.*

Là ils ont du anticiper. Mais ça c'est la mentalité aussi du propriétaire. Les gens, à partir du moment où ils sont propriétaires ça englobe un certain nombre de choses dont celles-là : sa place de parking réservée, son machin, son ceci, son cela. Le côté propriétaire développe de l'individualisme et de l'égoïsme derrière. Donc voilà, en réponse à cela on met des clôtures, on met des machins, tout le monde est content, enfin pas tout à fait mais… Et c'est toujours des réactions et les réactions c'est toujours excessif. On ne veut pas que se produise ici ce qui s'est produit ailleurs je ne sais pas où donc on anticipe forcément.

MA : *Ca ne vous gêne pas plus que cela ?*

Non, ça me gêne pas. Mais je vous dis, je n'y ai pas été beaucoup, je n'y ai pas été aux saisons où les gens vivent dehors et tout ça parce que bon moi j'ai vu ce balcon et cette terrasse plutôt comme quelque chose de sympathique. Si effectivement ça devait être une source de bruits et de gêne, après je ne sais pas. Moi je ne l'ai pas vécu, c'est ce que j'ai entendu dire.

MA : *Pour ce que vous avez pu en voir, quelle est l'ambiance du quartier pour l'instant ?*

Ici pour moi c'est un dortoir. Un dortoir, c'est tout. Il y a le matin des gens qui viennent à leur bureau, à midi s'il fait beau ils sortent dehors pour manger, 5 heures ils se tirent et terminé. Alors, est-ce qu'il va y avoir un peu plus d'activité ? Oui, sûrement que le centre commercial va apporter de la vie mais pas de la vie ici, de la vie sur place, dans le centre commercial. Mais

c'est pas les gens d'ici qui vont se déplacer plus parce qu'il y a le centre commercial. Je le conçois pas bien. Peut-être que le samedi ils iront faire leurs courses au Carrefour, mais sinon ici pour moi c'est un dortoir. Il y a rien pour l'animé quoi.

MA : *Et ça vous a surpris en arrivant ?*

Oui, oui, oui.

MA : *D'autres choses vous ont surpris ?*

Je sais pas. J'essaye d'être un peu consensuel, je parle avec les gens quand je vais dans les commerces. L'autre jour, quand je suis allé faire un tour dans le centre commercial, je suis rentré dans pratiquement tous les trucs, faire un petit tout, voir ce qu'ils avaient et parler avec les vendeurs, voir comment ils sentaient leur truc, ça m'intéresse. Je me suis toujours intéressé à la géographie politique donc c'est vrai que j'aime bien avoir l'avis des gens. Parce que sinon on se fait une idée tout seul et parfois elle peut être très fausse, tandis que là ça donne des échos. J'attends de voir, je suis sceptique je le reconnais mais je donne sa chance quand même…

MA : *Vous fréquentez donc beaucoup les commerces du quartier ?*

La boulangerie c'est vrai que je ne fréquente pas celle-là parce qu'il y avait une boulangerie Poilâne qui était un peu plus haut et qui faisait du bon pain qui me convenait bien. Et pour l'instant j'étais plus attiré par le cours Charlemagne que par celui-là, parce qu'il est plus vivant le cours Charlemagne de toute façon. Bon la Vie Claire, moi je vais prendre ça comme un magasin d'appoint, pas un truc quotidien. Moi je suis tout seul donc je vais pas regarder non plus à 5 centimes près ce que je vais acheter donc c'est vrai que c'est pratique la Vie Claire et qu'on y trouve tout ce qu'on veut mais sinon je pense que pour la population qui habite ici c'est pas le type de magasin qui répond aux besoins.
MA : *Oui, comme la plupart des commerces c'est quand même assez haut-de gamme.*

Ca fait décalé… Et puis la Vie Claire ça m'étonne. Parce que la Vie Claire c'est quand même pas un particulier qui décide d'investir dans une épicerie, c'est une chaîne donc ils ont quand même étudié un peu la question… Actuellement il faut vraiment aller exprès dans ce truc là parce qu'il n'y en pas d'autres à côté. Et qui osera venir s'installer à côté, qu'est-ce que ça va devenir tous ces rez-de-chaussée murés ? Moi je trouve ça un petit peu dommage quoi. Ca c'est une chose que je regrette effectivement parce que ça m'impressionne de voir ces moellons partout. Et actuellement à part des bureaux je vois pas ce qu'on va pouvoir y mettre parce que moi je serais commerçant j'oserais pas ouvrir un truc ici alors qu'il y a un centre commercial à 50 mètres. La boulangerie c'est pas pareil parce que… bon y aurait un bureau de tabac, un marchand de journaux, peut-être aussi, je sais pas.. mais sinon les autres commerces non. Quand on voit maintenant que tous les petits commerces ferment même dans les centres-ville, je vois pas beaucoup de chance de les faire vivre par ici.

MA : *Le retour du commerces en pied de porte était un objectif affiché, vous connaissez les ambitions à l'origine du quartier ?*

Non, pas du tout. Dans ce cas là moi je suis pas contre le principe, au contraire, mais il faut s'en donner les moyens, c'est-à-dire qu'on fait pas un centre commercial comme ça si on veut développer du petit commerce, c'est antinomique. Surtout que maintenant les gens c'est tellement dans leur mentalité d'aller dans les grandes surfaces qu'on y va comme on va au spectacle ou visiter un musée, c'est pratiquement maintenant la sortie du dimanche puisqu'en plus y en qui ouvrent le dimanche. Et d'un côté, si vous n'avez ici que des couples où les deux travaillent et bien c'est vrai que leurs courses ils les font pas dans la journée donc le petit commerce il est foutu. A la campagne c'est pareil, ils se plaignent, ils veulent qu'il y ait des écoles, mais il faut des magasins aussi, mais c'est pareil les petits magasins peuvent pas rester, on ferme les petits magasins, on ferme tout maintenant mais on ne peut pas tout garder non plus il faut être réaliste.

MA : *Sans trop connaître les ambitions des urbanistes et des architectes, vous pensez qu'ils répondent correctement à la demande ?*

Mais est-ce qu'on leur a donné un cahier des charges très précis ou alors est-ce qu'on leur a dit de donner libre cours à leurs fantasmes ?

MA : *Il y a une partie du cahier des charges qui est de donner libre cours…*

Là d'accord.

MA : *Mais est-ce qu'ils répondent aux besoins des habitants ?*

Mais un architecte il a pas à les connaître, il est pas formé pour ça. Certains se disent urbanistes mais dans les études d'architecture, l'urbanisme ça fait partie du programme des études ? Je ne sais pas. Pour essayer d'avancer y en a beaucoup qui se disent urbanistes mais ils le deviennent sur le tas, je le ressens comme ça. Mais est-ce qu'on est capable ? Est-ce qu'un groupe de personnes est capable de concevoir un quartier tel que celui-là dans sa globalité ? Moi c'est la question que je me poserais aussi. Même avec une équipe ou un groupe de travail on va aller un moment sur des souhaits personnels, des goûts personnels, et on va s'éloigner de l'intérêt général et de l'esprit de durée aussi, d'avenir, de dans le temps ce que ça peut devenir. On se fait plaisir, moi j'ai l'impression qu'on fait des trucs comme ça pour se faire plaisir quand même. C'est vrai que quand on pense à Pradel, c'est la traversée de Lyon avec le tunnel, Colomb ça va être la Confluence et tout ça… Les visions elles sont pas à très long terme à mon avis. Les choses sont comme ça souvent mais ça c'est le problème des politiques qui savent que leur durée de vie politique est limitée donc s'ils veulent laisser leur empreinte… Je sais pas. Parce que si celui qui arrive derrière il défait ce qu'avait décidé celui d'avant on ne s'en sort pas non plus. Le Musée de la Confluence, Colomb le fera, il a été compliqué à financer…

MA : *Donc selon vous il y a parfois un côté doux rêveur…*

Oui. Mégalo un peu parfois. Mais c'est ce que j'ai toujours dit, tant qu'il y a la volonté politique les choses se font toujours. Quand une chose n'arrive pas à aboutir c'est parce qu'il y a un manque de volonté politique. Quand il y a la volonté politique on se débrouille pour trouver des fonds, pour trouver machin, et puis après on justifie, on trouve des prétextes, il y a toujours

un bon prétexte pour justifier une volonté politique mais on arrive à le financer. On arrive à faire des conneries énormes avec une volonté politique déterminée. On pourrait en citer beaucoup dans les réalisations qui se font.

MA : *Une petite question sur vos pratiques, ça a changé quoi pour vous de venir vivre ici ? Sur les moyens de déplacement, la fréquentation des commerces, les pratiques écologiques ?*

Non pas vraiment. Le scooter je l'utilisais déjà avant. J'essaye un petit peu d'utiliser les transports en commun pour aller au centre-ville, ce que je n'avais jamais fait avant, je marche aussi pas mal parce finalement le centre-ville même à pied c'est pas loin du tout. Ca n'a pas vraiment modifier mon mode de vie non, mais enfin est-ce que j'arrive à un âge auquel le mode de vie se modifie beaucoup ? [rires] Je ne sais pas. Si, maintenant j'utilise un garage alors qu'avant j'avais horreur de ça. Mais oui, le jour où je suis arrivée ici, j'ai vu la mère d'un jeune qui habite à côté et le jour du déménagement elle me dit « c'est votre voiture », je l'avais garé en bas dans la rue, et elle me dit « écoutez, vous avez intérêt à utiliser votre garage parce que moi on me l'a cassée », le jour où j'emménageais… Et l'autre jour effectivement, je rentrais le soir plutôt tard, 1 heure du matin par là et y avait des papiers par terre, des enveloppes, tout ce qui s'ensuit sur le trottoir donc je les ai ramassé, je les ai mis sur les boîtes-aux-lettres et au bout de 3 ou 4 jours j'ai vu que c'était toujours en place, toujours sur les boîtes-aux-lettres donc là j'ai regardé. Il y avait une adresse effectivement d'un truc dans Lyon, j'ai pris les papiers, je les ai emmené à l'adresse qui était écrite dessus et j'ai dit « voilà j'ai trouvé rue Denuzière », « ah c'est gentil, je me suis fait casser ma voiture, on m'a tout piqué dedans et les papiers les gens les ont tous balancés là » donc vous voyez y a quand même un petit peu de… je crois pas que ce soit spécifique au quartier mais bon. Vous savez comme il n'y a personne le soir, vous êtes tranquille facilement. Moi ça m'a choqué le jour où cette jeune Algérienne m'a dit qu'elle avait revendu son garage et qu'elle allait déménagé, moi ça m'a vraiment choqué, j'avais bien constaté par moi-même mais que ce soit à ce point… Alors je ne sais pas, entre cet immeuble ici et ceux qui sont plus près de la Saône c'est peut-être différent aussi, c'est peut-être pas le même public, les mêmes populations mais moi je sais que ces réactions m'ont choqué, je me suis dit que c'était pas si tranquille que ça. Et après j'ai la porte extérieure de l'immeuble en face ou les deux morceaux étaient cassés, des gens qui ont exposé des vitres donc un petit peu de vandalisme mais pour l'instant je ne me sens pas victime du tout de ça.

MA : *Et à part ces réactions, de quel type sont vos relations de voisinage ?*

Nulles. Très cordiales parce que systématiquement si je rencontre quelqu'un dans l'ascenseur je dis bonjour et je dis un petit mot mais je ne rencontre personne. Les jeunes d'en face je les ai vu une fois ou deux, c'est tout. C'est vrai que je n'ai pas fait l'effort non plus d'aller sonner chez eux quand je suis arrivé, je reconnais que… Mais bon systématiquement si je croise des gens je leur dit un mot, c'est pas « bonjour, au revoir » quoi. Mais l'autre jour je sortais, qu'est-ce qu'il y avait ? ah oui, la porte extérieure est restée ouverte pendant deux mois, il y avait pas besoin de digicode, elle était pas fermée, donc je l'avais signalé quand même à la régie parce que ce n'est pas normal. Et donc quelqu'un sort devant moi et automatiquement j'allais ouvrir et ça ne s'est pas ouvert parce qu'ils avaient remis la sécurité, et donc on a parlé deux minutes du quartier et il me disait que de ce côté-là il y avait beaucoup de laisser-aller, que ce n'était pas suivi… Parce qu'il y avait cette porte et également celle qui mène au garage, ça vaut dire que les garages n'étaient pas sécurisés du tout. Normalement pour aller au garage il faut soit

l'ascenseur avec un code pour aller au sous-sol, soit la porte qui donne du rez-de-chaussée sur le garage il faut badger pour l'ouvrir, donc… Sinon c'est propre, l'entreprise de nettoyage intervient régulièrement et tout, c'est pas… Globalement j'ai pas de reproches, après avoir tout dénigrer j'ai pas de reproches [rires]. Je veux pas être quelqu'un de chiant non plus, je vais pas être le vieux ronchon qui habite dans son machin et qui va sonner au-dessus dès qu'il entend un bruit ou quoi que ce soit, faut que les gens vivent aussi.

MA : *Avez-vous regardé la communication autour du quartier ?*

Oui puisqu'on a des bulletins municipaux dans les boîtes et je les lis tout le temps intégralement, je m'astreins à ça, enfin je ne m'astreins pas, j'aime bien et je suis un peu tout ce qui se fait. C'est comme ça que j'ai su qu'il y avait une réunion pour discuter et savoir s'ils mettaient des aires de jeu pour enfants là-dedans et que les gens ont dit non en majorité parce qu'il y a déjà un truc à côté, du coup ils en ont remis une couche sur les chiens…

MA : *Elle raconte quoi cette communication municipale ?*

Cette réunion j'ai trouvé ça plutôt négatif, c'était des gens qui venaient défendre leur pré carré. Voilà « on a droit à ça » puisque maintenant les gens c'est le principe, on fait valoir ses droits et tous ses droits. Donc ouais c'était ça… les chiens, pas d'aire de jeu parce qu'on allait entendre piailler les enfants. C'est sûr mais heureusement qu'on entend piailler les enfants, sinon si on entend plus d'enfants ça devient inquiétant aussi. Ceci dit c'est toujours un problème de mesure, si les enfants laissent trainer leurs gamins en permanence c'est ce qui va créer en réaction le fait qu'on ne veut plus avoir d'enfants dans le jardin commun. Il faut respecter les autres aussi. Avec les chiens c'est pareil, je suis pas contre les chiens mais bon si on a un chien il faut pas qu'il laisse de traces derrière. Parce que c'est vrai que si vous laissez les chiens dans les pelouses et qu'ensuite vous laissez jouer les enfants, y a un problème, c'est incompatible.

MA : *Et en ce qui concerne la communication écrite, les prospectus, la maquette, vous avez regardé ?*

Oui, je regarde les journaux municipaux. Je suis allé à la mairie dès que je suis arrivé ici pour qu'on me donne tous les documents d'information, tout ça. J'ai un dossier là-dessus. C'est pour ça que je voudrais aller à la réunion la semaine prochaine, j'aimerais pouvoir y aller parce que j'aimerais un contact plus physique avec des gens, parce que je ne me gène pas pour intervenir dans des réunions publiques s'il le faut, pour faire bouger les choses un petit peu de temps en temps ou dire ce que je pense par rapport à ce qui est dit. Il y a eu une il y a quelques temps où je comptais bien aller et puis j'ai pas pu. Mais sinon on ne peut pas se plaindre de la vie d'un quartier si on y participe pas de toute façon… ça c'est clair, il faut savoir ce qu'on veut. C'est comme on ne peut pas se plaindre des résultats d'une élection si on y participe pas et on a plus le droit de subir, c'est terminé quoi. C'est pas parce que ceux qui présent ne nous conviennent pas complètement qu'on a pas à aller voter pour autant. C'est mon point de vue du moins. L'abstention c'est le droit de se taire et de subir. Le vote blanc n'est pas reconnu mais c'est quand même une démarche, vous allez quand même au bureau de vote avec votre carte d'électeur, l'abstention c'est vous restez chez vous, c'est différent.

MA : *Rester chez soi peut être une démarche…*

[rires] Non. En démocratie il y a quand même des choses qu'on donne au peuple et si son droit d'expression c'est de ne rien dire c'en est pas un.

MA : La non-expression dit aussi des choses. En tous cas ici les responsables du projet, eux, s'expriment.

Bah ils vendent leur truc. C'est vendre leur produit surtout.

MA : *Est-ce qu'ils le vendent bien ?*

Bah j'y suis donc… Mais les gens s'inquiètent quand même parce qu'ils commence à y avoir des retours dont on parle « oui mais la Confluence, j'ai entendu dire… », c'est qu'il y a de pire aussi « j'ai entendu dire », ça se déforme à chaque personne qui l'entend dire donc à la fin on est très loin de la réalité. Moi je suis un petit peu sceptique souvent mais ceci dit c'est vrai que j'ai entendu dire des choses par des gens en direct ici. Avant que j'arrive j'entendais dire des choses sur la Confluence mais depuis que j'y suis, j'interviewe pas mais je pose des questions aux gens. L'autre jour je suis retourné, ça faisait 3 ou 4 mois que j'étais pas allé prendre un café dans l'autre truc, j'ai demandé à la bonne dame comment elle voyait les choses depuis l'ouverture du centre commercial et ainsi de suite…

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Bah c'est les villes à la campagne ! [rires] Moi ce qui m'intéresse avant tout c'est les gens de toute façon. Donc le quartier idéal c'est le quartier où on peut croiser des gens, où on peut avoir des contacts humains. Pour ça il faut des lieux qui s'y prêtent, un mode de vie qui s'y prête, parce que je vous assure que si on fait du métro boulot dodo c'est pas le quartier idéal. Pour moi le quartier idéal il est un petit peu à taille humaine, c'est vrai que c'est plus de commerces de proximité… Faut déjà qu'il y ait un fleuve [rires]. Je vais tourné à la paranoïa avec ça [rires]. Je pense pas être très difficile mais c'est vrai que tout ce qui est maintenant gros centre anonyme, je ne me sens pas à l'aise là-dedans. Mais que ce soit ici ou ailleurs. Ma compagne habite en villa, je trouve que c'est mort, c'est pareil, y a pas de vie. On devrait, plutôt que d'aller vers les grandes villes, avoir des micro-villages, dans les villes, des micro-quartiers de village, comme le Point-du-Jour, comme le quartier Monplaisir, comme le quartier de la Croix-Rousse où y a encore des vies de quartier je pense. Mais ça c'est de plus en plus difficile parce que professionnellement les gens sont appelés à se déplacer beaucoup, à changer, donc on ne peut pas créer de liens non plus, durables comme ça se faisait avant. Moi j'ai mes enfants qui habitent en région parisienne dans une résidence de maisons mitoyennes où y a que des expatriés pratiquement. Sur 13 maisons il y a 11 nationalités mais ça crée un mode de vie et de relations extraordinaire, il y a une solidarité entre eux et tout… parce que ce sont des gens qui sont ouverts à tout ça. Ils ont beau se déplacer souvent, ils ont l'habitude de se retrouver dans une communauté de modes de vie et en même temps ils ont une vraie vie de quartier dans leur truc, c'est super ça mais c'est une minorité d'expatriés, des gens qui sont ouvert déjà en principe. Parce que le petit quartier maintenant où on nait, où on travaille et où on meurt, c'est fini, ça n'existera plus, enfin il ne faut plus avoir ça en tête. Et comment recréer des vies de quartier ? Moi je suis un fana de la propriété individuelle, parce que je l'ai vécu et je trouve que ça isole les gens énormément, ça les a coupé d'une vie sociale qui existait. Moi je vois à Givors, les gens que je côtoyaient, du milieu ouvrier à ce moment là, il fallait à tout prix être

propriétaire de sa maison. Mais quand je dis à tout prix c'est à tout prix. Donc il fallait trouver un terrain, donc comme c'était de plus en plus cher on allait de plus en plus loin. D'abord on trouvait un terrain, après on faisait construire la maison, les devis étaient ric-rac. On faisait construire le minimum possible et on faisait les finitions soi-même, ça veut dire que les personnes n'avaient plus de vie social, quand il quittait son boulot c'était pour faire sa maison, les week-ends il travaillait dans sa maison et du coup coupé de tout. Avant il sortait du boulot, il faisait un tour au bistrot et il rencontrait les gens, il fallait pas qu'il en abuse non plus mais y avait une vie sociale qui était différente. En plus financièrement y a la maison, faut 2 voitures donc on a les temps de trajet… Je trouve qu'à ce niveau là être propriétaire c'est bien mais ile ne faut pas l'être à tout prix. Et ça on l'a trop favorisé dans les années 1960-1970. Et on continue encore dans la mentalité il faut être propriétaire. Moi j'étais étonné de découvrir maintenant des patelins qui sont à 30 ou 40 kilomètres de Lyon dans Monts du Lyonnais, la circulation qu'il y a le matin, ils veulent habiter à la campagne mais qu'est-ce qu'ils ont comme contrainte pour habiter là ? Le soir quand ils rentrent du boulot, ils ont encore 1 heure de boulot pour rentre chez eux. Pfff… C'est pas. Mais bon c'est comme ça, c'est des mouvements de société contre lesquels on ne peut pas aller mais de trop favoriser, de pousser les gens… Je reconnais qu'il puise y avoir un petit peu d'ambition à être chez soi, à avoir sa maison et ainsi de suite mais ça coupe de beaucoup de vie sociale. Parce qu'ensuite on crée de la vie sociale dans les petits villages mais qui n'étaient pas fait pour ce type de vie social parce qu'ils étaient occupés par des locaux qui y habitaient et maintenant on y met des citadins, c'est pas du tout la même population et y a plus de magasins, y a plus rien du tout, parce que les citadins ils font leurs courses quand ils sortent du boulot au supermarché en passant. Ils vont pas à l'épicerie du village. Donc…

[Eléments de discussion informels]

Il y a un vrai travail à faire entre ici et Perrache. Réhabiliter les friches industrielles c'est une chose mais réhabiliter des friches de logement, d'habitat c'est autre chose.

MA : *Il va y avoir une éco-rénovation de Sainte-Blandine.*

Mais qui va payer ça ? Parce que des aides publiques il y en a de moins en moins.

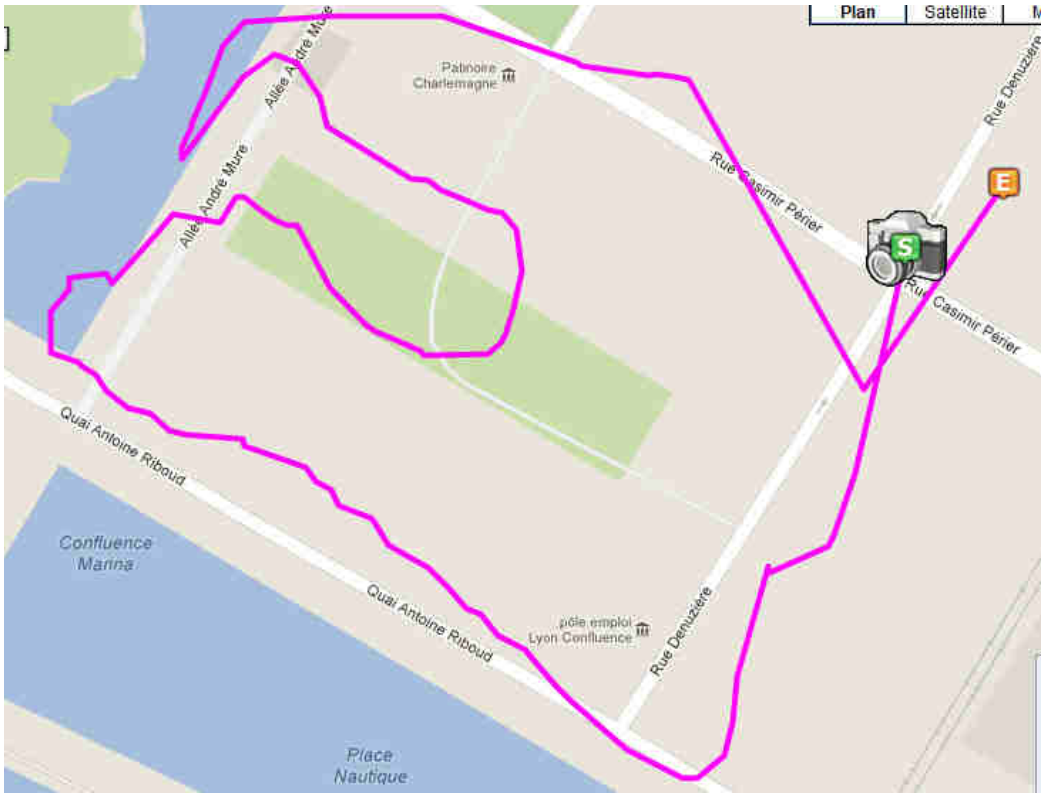
830€ avec les charges, dont le chauffage et l'eau chaude, plus le garage, c'est déjà un budget c'est sûr mais pour le quartier c'est pas très cher.

Dans l'immeuble ce ne sont que des jeunes que je vois, ça ne peut pas être des propriétaires, un jeune il peut acheter à 5000 euros du mètre carré, c'est pas possible, 5000 quand c'est pas 6000, c'est de la folie ! Est-ce qu'ils vont amortir ça ? J'espère pour les propriétaires.

HL9

	Date : 17/04/2012
	« Statut habitant » : locataire social
	Investissement/loyer : 920€/mois TCC + 75€ pour le garage
Climat de visite : pluie, froid	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : septembre 2010
Durée de la visite : 23 min	**Appartement :** T4, 90m² + 16m² de terrasse
Longueur du parcours : 1127 m	**Occupants :** 4
Durée de l'entretien : 1h41 min	**Profession :** assistante sociale
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 51 ans	**Militantisme :** Oui (PS)

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Rue Denuzière	3 :08	Je vais vous emmener sans doute où d'autres vous ont déjà emmené. Je vais vous emmener vers la darse, qui est le bras de Saône qui a été

		aménagé dans le quartier et qui est un des charmes de cet endroit. Moi j'aime beaucoup mon nouveau quartier. On a habité pendant 16 ans à la Croix-Rousse qui est le quartier village très couru de Lyon et bon on a l'opportunité de venir ici. Moi j'avais très envie, je me sentais pionnière pour venir dans ce nouveau lieu. On a emménagé en septembre 2010 alors autant dire que c'était beaucoup plus compliqué que maintenant. Ca commence à prendre forme nettement mais dans un premier temps c'était quand même un vaste chantier. On était les premiers de l'année et il faut quand même un petit temps d'accoutumance. Alors là ça vient de changer il y a quelque temps parce que c'était un endroit très très calme et que le centre commercial Confluence a ouvert il y a 8 ou 10 jours et ça nous amène des choses agréables comme des commerces dont on manquait quand même dans le quartier mais aussi énormément de circulation, de voitures, de personnes. Alors bon faut croire que c'est parce que c'est l'inauguration, la curiosité, les vacances scolaires et puis que ça va un peu se tasser parce que c'est vrai que ça change les choses. C'est vrai qu'on avait pas de grande surface donc c'est quand même très pratique mais tout le reste, les tramways sont bondés, les gens se garent n'importe où parce qu'ils ont pas encore pris l'habitude de se déplacer autrement qu'en voiture.
Quai Antoine Riboud	5 :19	Voilà, alors ici, moi quand il fait beau l'été je trouve que j'ai l'impression d'être à la plage. Quand y a les bateaux là dans le petit port de plaisance, je prends un bouquin et je m'installe au bord. Et jusqu'à présent c'était quand même tranquille même si on a pas mal de touristes qui viennent voir. Voilà, ça a beaucoup de charme. Et puis les quais je vous emmènerai peut-être pas parce que quand il fait froid ici, sur les bords de la Saône on caille, mais nous on remonte jusqu'à la confluence, la vraie confluence de Lyon et c'est vrai que c'est vraiment un panorama incroyable là où les deux fleuves se rencontrent ? C'est pareil, c'est très dépaysant. Alors ça devient de moins en moins sauvage ici parce que ça se construit, y a encore quelques vieilles péniches et des petits endroits un peu… Y avait une vielle caravane, je crois qu'elle a été enlevée, vers les anciens docs. Mais bon c'est inévitable. Là y a la MJC qui se construit. C'est vrai que c'est quand même super bien équipé. Moi je vais pas à la MJC qui est à Perrache, là on va l'avoir sous la main, on a beaucoup de chance c'est sûr. Là c'est bien parce qu'il y a pas de voiture et que même les riverains n'ont pas le droit de venir ici, les garages sont de l'autre côté et ça c'est très bien.

		Et puis j'ai un fils qui est skateur et ici c'est le domaine des skateurs, avec toutes les marches, les petits bancs en pierre… bon ils ont ajouté des petits picots pour les empêcher mais bon j'espère qu'ils en feront pas trop parce que c'est fait pour marcher, pour faire du roller. Moi j'adore ça.
Allée André Mure	7 :35	Et puis là ils ont installé plein de plans d'eau qui sont très chouettes avec des joncs, des nénuphars. Là le soir on entend les canards depuis le balcon, depuis la maison. On a pas l'impression d'être en ville quoi c'est… MA : *Où est-on alors ?* Bah ailleurs, j'arrive pas encore à dire. Pourtant la Croix-Rousse est un quartier avec pas mal de verdure, de commerces et tout mais y avait pas ça. Je sais pas… on est bien. Et puis moi toute cette architecture contemporaine, tant qu'à faire… j'ai toujours habité dans de l'ancien avec le charmer des planchers, des cheminées, des grands plafonds mais tant qu'à faire autant habiter dans un quartier qui tranchait et là les architectes s'en sont donné à cœur joie. Et là quand il fait beau on peut pique-niquer, ils l'ont aménagé pour ça. Ce que je pensais au départ être un jardin privatif dans les faits c'est un jardin municipal. On peut aller y faire un tour parce que nous a la chance d'avoir la vue sur ce jardin, cette forêt de bouleaux, cette grande pelouse. Y a des tables de pique-nique, un jardin potager, c'est vraiment chouette. Qu'est-ce qu'on peut dire d'autre ? On est vernis.
Parc entre les immeubles	9 :22	Au départ je pensais que ça serait privé mais finalement comme c'est sous le regard de tout le monde c'est assez tranquille. Je me disais « ça va peut-être être envahi » et finalement non, les gens n'ont pas trop la curiosité pour le moment de venir par ici donc ça reste un régal. Et c'est très joyeux parce qu'on connait pas trop les voisins pour le moment mais je crois qu'il y a pas mal de jeunes donc ça fait des fêtes le week-end. Parce qu'il y a des grandes terrasses en haut et des petits ardins en dessous donc on entend le musique et moi ça me dérange pas, bien au contraire. Voilà donc notre balcon c'est celui qui a une écharpe blanche là-bas et donc voilà ce qu'on voit. On voit un peu la Saône, les péniches qui passent, en face la colline de Sainte-Foy-Lès-Lyon. Là voilà le coin pique-nique, le point d'eau. Que demande le peuple ? Y a de très beaux éclairages, franchement c'est très soigné. Et ce que j'aime moi c'est toute l'harmonie qu'il y a entre les différentes parties. Je crois qu'il y a quelqu'un, un urbaniste, qui se charge aussi des espaces verts et de l'esthétique, on ne peut être que

		sensible à ça, de tout ce qui relie les immeubles entre eux, les différents îlots, donc c'est le plaisir de yeux. Et donc voilà nos plantations. Alors je fais pas partie de l'association mais je les vois de ma fenêtre. Là je pense qu'ils vont replanter des trucs, c'est sympa aussi. Et puis ce que je trouve aussi bien c'est qu'avant de venir j'ai vu les maquettes et on a choisi sur plan dans un premier temps avant de visiter un appartement qui était en construction et ici les choses ressemblent à ce qui a été annoncé. Je pense que j'ai dû garder le mail qui montrait ce projet et c'est vraiment ça donc je trouve que c'est super appréciable, y a pas d'arnaque. Sinon ce que j'apprécie dans ce quartier c'est les appartements, des appartements isolés, insonorisés, c'est-à-dire que cet hiver on a pas misde chauffage où un radiateur et on arrivait à avoir 19, 19 et demi, voilà quoi. Donc on est chauffé gaz granules de bois et solaire pour l'eau chaude donc financièrement c'est intéressant et puis psychologiquement je me dis aussi qu'on consomme moins que la moyenne c'est très très bien.
Allée André Mure	13 :00	Alors voilà, là on a la fameuse navette fluviale qui arrive, la voilà. La fameuse navette tant convoitée. On a pas pu encore la prendre tellement y a de monde mais je crois qu'ils vont en mettre une deuxième. Voilà on met que 20 minutes pour aller à Saint-Paul, ça c'est génial il devrait y en avoir plus et il est question qu'ils en mettent un peu plus alors je l'espère. Tiens je sais pas ce que c'est que ces nouveaux containers. Et donc là c'est la capitainerie, c'est pour les bateaux. C'est tellement exotique de se dire qu'il y a une capitainerie y a bateaux… enfin je sais pas, mais comment on peut avoir l'impression d'être en ville ici ? Et ça [les containers] je sais pas ce que c'est. C'est peut-être pour annoncer la MJC. Où c'est la ludopôle, y avait une ludothèque là qui s'installe dans le centre commercial et qui n'est pas encore ouverte. Alors est-ce qu'ils ont mis des trucs déjà ? C'est vrai que par contre ils annonçaient un centre de loisirs, je me suis faite avoir, je savais pas que c'était le nouveau nom de centres commerciaux. Bon, y a un mur d'escalade et cette ludopôle mais toute le reste c'est comme pour tous les centres commerciaux, y a rien de plus. A part je crois qu'il est climatisé… enfin il est pas climatisé mais ils utilisent un système particulier pour l'air ambiant mais pour le reste malheureusement c'est très classique quoi.

		MA : *Vous venez régulièrement ici ?* Oui. Où je vais me balader pour prendre l'air. Ou quand j'ai des amis on va faire un tour. Et puis encore plus depuis que j'habite ici ma voiture est au garage. C'est marche à pied et transport en commun.
Rue Casimir Perrier	15 :08	A la Croix-Rousse on ne pouvait pas stationner, ici on a un garage donc ça c'est formidable mais je sais pas je fais même pas un plein par mois et ça c'est le bonheur parce qu'on est quand même très près du centre. Et puis bon c'est normal qu'on nous dissuade de rouler en voiture. Je veux dire j'imagine même plus tourner pour trouver une place où me garer, ça c'est pas possible. Et j'espère que les gens ici prendront le même reflex et qu'ils se rendront compte qu'on peut venir ici en tramway. Ils ont augmenté la fréquence depuis l'ouverture du pôle pour qu'il y est moins de… parce que là c'est relativement calme mais c'est vrai que le week-end… Et voilà, il en sort de terre tout le temps, c'est pas fini. On est très currieux de voir les nouvelles façades, les nouveaux habitants. Donc c'est bien aussi. Et ce que j'aime ici c'est un peu le mélange, y a du très haut de gamme mais y a aussi 30% de logements sociaux, nous on en fait partie, on est logés ici par le 1% patronal. Donc c'est pas ni un ghetto de riches ni un ghetto de pauvres, c'est bien. Enfin pour moi c'est important, ça devrait être comme ça partout. Et ça c'est la politique municipale que j'approuve des deux mains. Et là c'est pareil, je crois que tout ce qui se construit ici c'est de l'accession sociale à la propriété, le partage des eaux, l'immeuble blanc. Bon y a le centre pour les gamins. Ah, tiens celui là je l'avais pas encore vu, je passe pas très souvent là. Sushi bar, je suis pas très sushis mais… Ca je crois que c'est un promoteur qui a fait faillite, on a des amis qui devaient acheter là mais apparemment ça se fait pas pour longtemps. Mais je pense que ça va repartir, ils vont trouver quelqu'un d'autre. Là c'est la Banque de France qui vient s'installer, ils étaient dans le centre-ville et c'est vrai qu'il y a beaucoup maintenant de banques ou de sièges sociaux. Voilà c'est l'adresse qui va bien. Les gens c'est vrai ont une image de quartier riche. Quand il y a l'inauguration de la Confluence en tant que riverains on avait une petite place réservée pour le magnifique spectacle qu'a offert le sens, avec une illumination, un feu d'artifice, un défilé de je ne sais plus quel groupe. Les gens disaient « ah ici c'est réservé aux riches », je leur ai expliqué « c'est pas ça, simplement on a des nuisances en ce moment, c'est une compensation, mais croyez pas, ici y a de tout », en face il y a habitat et humanisme c'est du logement très social, y a

		un foyer pour handicapés, enfin voilà… La seule chose qui manque mais je pense que c'est dû au fait que ça a été conçu avec qu'il y ait la crise, c'est ces pas-de-porte vides, c'est un peu triste. Mais je sais qu'il va y avoir la Poste, il y a le Pôle Emploi, il va y avoir un centre pour personnes âgées qui ont la maladie d'Alzheimer. Une autre boulangerie va s'ouvrir… Pour l'instant c'est le seul aspect, ces pas-de-porte inoccupés qui sont un petit peu tristounes quoi. Voilà, y a pas mal de locaux à louer dans les rez-de-chaussée mais petit à petit ça va finir par venir et puis bon une fois que les arbres auront un peu poussé, la rue sera un peu moins austère. Voilà, je me lasse pas de ces façades, de ces immeubles un peu délirants. Honnêtement on a pas choisi celui-là, c'est pas lui que j'aurais choisi en premier mais après je crois que les appartements sont assez standards. On a notre pote architecte qui nous a dit que comme ils mettent énormément de pognon dans tout ce qui est isolation il y a une moindre recherche, enfin on est un peu déçu à l'intérieur parce que c'est très standard. Voilà, un coin jour, un coin nuit, je m'attendais à des espaces un peu différents. Mais autrement extérieurement je trouve ça fabuleux. Je les aime tous moi. Celui-là il est bien aussi. C'est une architecture très contemporaine. J'aime bien parce que c'est pas régulier. Et ce que j'aime bien aussi c'est qu'à la fois c'est différent mais je trouve qu'ils arrivent à ce que tous ces immeubles les uns à côté des autres ils s'emboîtent bien quand même. J'adore le long de la darse le… quand on va au troisième niveau du centre commercial c'est sûrement pas pour voir les restos mais pour voir la vue là sur les quais de Saône. La vue est magnifique. Voilà je me rappelle du petit guide Vivre à Lyon qui montrait ça et je pensais pas qu'un jour je pourrais y habiter. C'est comme ça, ça me plaît.
Rue Denuzière	21 :00	Voilà, j'ai une collègue qui habite juste en face, je lui ai fait connaître le plan et elle a eu l'opportunité, elle c'est la chambre qui se décroche là. Mais c'est une autre société de HLM quoi. Et je trouve que tout est soigné même les grilles. Moi je suis sensible à ça. C'est idiot mais partout où on regarde c'est chouette : le mobilier urbain, les bancs… Y a un travail sur le détail donc je pense qu'en plus ils font très attention au nettoyage, on sent que c'est soigné. Bon on voit que le quartier est un peu une vitrine, la vitrine de la ville de Lyon, donc ils mettent le paquet. Là, dans la nouvelle rue, c'est le cours Bayard, c'est pareil c'est super joli, il y a des massifs de fleurs, ils viennent de réorganiser… Finalement c'est celle-là qui est la plus quelconque de rue. Toutes les autres jusqu'au jardin d'enfants et puis de l'autre côté aussi. Voilà il reste un îlot qui n'est pas encore utilisé mais ça y est c'est en plein boum ça va continuer.

		Par contre ici on est pas connu de Google, les GPS ne viennent pas jusque là ils s'arrêtent au 11. On a eu des soucis de téléphone et de livraison parce que c'est pas à jour. Mais bon on s'en fout, tant pis pour eux. C'est drôle d'ailleurs, sur Google Earth on voit l'immeuble. Et j'avais assisté aux réunions, je sais plus qui fait ça, d'une association qui s'occupe de l'énergie pour nous expliquer comment on utilise le chauffage, l'eau dans ces nouveaux appartements, et ils nous disaient qu'au fur et à mesure que les tranches avançaient les performances énergétiques s'amélioraient. Donc nous on est la deuxième tranche, qui est mieux que la première mais qui est sans doute moins bien que celles qui sont sorties de terre après donc c'est quand même pas mal. Après le quartier derrière les voutes comme on dit, le vieux quartier Sainte-Blandine Cours Charlemagne, on y va, on va dans les petits commerces aussi. Donc voilà je ne veux pas non plus être coupée, je ne veux pas vivre qu'ici, c'est important aussi la liaison. Mais bon elle se fait naturellement parce qu'on marche quoi. Voilà le bureau de tabac, la boulangerie c'est là-bas, le marché c'est là-bas. Et j'y tiens, je veux pas être dans un camp retranché. Même si on est bien ici, on est pas enfermé.
Hall de l'immeuble	25 :20	C'est vrai qu'avec ces grands trucs y a rapidement du vent et il fait froid. Mais quand il fait 20 degrés ou 25 c'est le pied. Là-dessus l'isolation c'est dans les deux sens : quand il fait froid et quand il fait chaud. Après il faut fermer les volets parce que nous on est orienté soleil couchant mais… On arrive à pas monter à plus de 26 ou 27. Et puis ces petits paliers avec de la moquette, c'est pas fonctionnel mais pour l'insonorisation c'est bien pensé.

Entretien

Parcours résidentiel

Je suis née en 1961. De 1961 à 1966 avec mes parents j'ai habité… j'ai toujours habité Lyon et on habitait Lyon neuvième à Gorge-de-Loup, ça n'existait plus ça a été démoli parce que mon père travaillait à la SNCF et c'était un immeuble qui appartenait à la SNCF. Alors je crois que c'était très inconfortable, moi j'en ai pas trop de souvenirs à vrai dire mais y avait un jardin apparemment que mon père me tenait super bien. Mes parents sont du bojeaulais et je me souviens juste des roses qu'il y avait. Je ne sais même pas s'il y avait une salle-de-bains, je suis pas sûre. C'était vraiment des très vieux appartements et en fait c'était toute la semaine et tous les week-ends on avait une maison de campagne à l'Abresle, on y allait en train, à Eveux même, où y a le couvant du Corbusier. Donc comme c'était inconfortable la semaine c'était bien le week-end d'aller à la campagne.

Et puis en 1967 mes parents ont acheté un appartement dans le cinquième à Lyon. Et c'était la campagne, maintenant c'est la ville mais quand on est arrivé, je crois que c'était parmi les premiers immeubles. Donc c'était un quartier où y avait des maraîchers, y avait encore des

vaches. Et sinon c'était des grosses propriétés, des maisons bourgeoises, des canuts qui avaient leurs belles maisons sur les hauteurs, des grands murs, des très beaux parcs. Donc évidemment pour mes parents ça a été le grand confort : chauffage par le sol, il faisait 25 on ouvrait les fenêtres en plein hiver, c'était les années… c'était très clair avec des grandes baies vitrées, il était orienté Sud et Nord avec un grand balcon. Je pense que pour ma mère c'était surtout en termes de confort que ça a changé la vie. Et surtout on a eu une chambre, parce qu'avant j'étais dans la chambre de mes parents, j'ai beaucoup d'écart avec mes frères et sœurs donc trs vite dans cet appartement j'ai eu ma propre chambre, c'était un F4 donc c'était possible. Et puis ce qui était génial c'est qu'il y avait un immense parc autour. Donc il y avait trois immeubles, trois grandes barres de 7 étages mais avec un immense parc devant, derrière y avait un grand endroit avec du grillage ou les garçons jouaient au foot, y avait toboggans, tourniquets, bacs-à-sable… et puis des arbres. Donc j'ai joué, ça a été un endroit merveilleux pour jouer, se faire des cabanes dans les arbres… C'était vraiment idéal pour des gamins, parce que c'était fermé donc les parents étaient tranquille et à la fois y avait suffisamment d'endroits ou se cacher et qu'on est gamin je pense qu'on aime bien ça, se faire des maisons, des bacs-à-sable… c'était grand, on a fait des trucs, vraiment pour les enfants… Des très bons souvenirs. Par contre c'est vrai que c'était un quartier assez loin de tout, pas très bien desservi par les transports en commun. Au départ, comme je pense qu'il y avait plein de nouveaux habitants, y avait plein de soucis pour l'école donc j'ai été dans des préfabriqués, et puis après ils ont construit une nouvelle école qui était pas loin et j'y allais à pied. Mais comme je pense on a aussi été les nouveaux habitants y avait pas de collège à côté, il a été construit quand je suis rentrée au lycée et ça a toujours été comme ça. L'école était sur Sainte-Foy-lès-Lyon alors que j'habitais Lyon cinquième, le collège ça a été la même chose et au lycée j'allais au lycée Saint-Just, là il fallait que je prenne le bus c'était quand même un peu loin. C'est ça fallait quand même prendre les transports en commun quand j'étais ado, tout ça. Et y avait pas beaucoup de commerces à côté, fallait à Ménival où y avait un marché ou à la Plaine ou au oint-du-Jour. Voilà c'est un peu le pendant d'être dans des endroits comme ça résidentiels mais je préfère. Maintenant j'y habiterais plus parce que c'est l'enfer pour la circulation, les gens qui bossent dans Lyon ils sont obligés de prendre tous les mêmes axes et c'est très saturé quoi. Donc voilà, j'y habité jusqu'à mes 18 ans.

A 18 ans j'ai quitté ma maison quand j'ai eu mon bac et je me suis installée avec celui qui est devenu mon mari, on habitait à Villeurbanne dans un tout petit appartement de 25m². Villeurbanne ça touche, c'est le seul moment où j'ai pas habité Lyon, grande sortie ! C'était un petit appartement qu'on nous prêtait, voilà une chambre, une cuisine, salle-de-bains, WC. Il était situé entre deux quartiers, la place Grand-Clément et la place des Maisons-Neuves qui sont deux endroits où y a… la place Grand-Clément y a un marché, un marché forain et de légumes et des commerces et la place des Maisons-Neuves y avait des commerces. A l'époque j'étais encore étudiante, je prenais les transports en commun parce qu'on avait pas de voiture. Mon mari travaillait pas bien loin, il pouvait aller au travail à pied, il bossait à RVI à l'époque, et moi mon école était à Vaise donc je prenais les bus. J'en garde des bons souvenirs parce que c'était nos débuts mais sinon le quartier était pas… C'était super agréable parce qu'on payait pas, on avait pas de charges et tout donc surtout quand on est étudiant et qu'on a pas les mêmes revenus. Mais je peux pas dire que c'est un endroit qui avait une charme particulier ou… ni le quartier, ni l'appartement parce qu'il était tout petit, bon il était toujours plein quand même mais…

Voilà, dès que j'ai eu mon diplôme, j'ai eu une voiture parce que pour mon premier travail j'avais besoin d'une voiture. Et on a pris une location dans le sixième, limite Villeurbanne aussi, dans un vieil appartement très Lyonnais avec deux pièces avec deux alcôves, cuisine et salle-de-bains. Un appartement qui était bien, que moi j'ai vraiment adoré, c'est ce que je considère notre premier appartement. C'était un quartier avec une rue extrêmement commerçante qui était perpendiculaire au grand cours qu'est le Cours Lafayette qui va de Lyon à Villeurbanne, du côté de rue d'Inkerman. Et à l'époque cette rue Notre-Dame était vraiment formidable, y avait tout en bas de chez nous : tabac, journaux, boulanger, charcutier, fromager, pharmacie… vraiment tout pour. En plus on avait des amis qui habitaient derrière et en face donc oui j'ai vraiment adoré ce quartier. En fait on y est resté de 1983 à 1991 et on s'est fait très copains avec quelqu'un qui habitait l'immeuble et qu'on voit toujours, il passait tous les soirs chez nous quand il rentrait. Donc j'ai beaucoup aimé ce quartier parce qu'on s'y plaisait. On avait ce voisin sympa, après on aimait un peu moins les autres à côté parce que ça devait être je pense des grands appartements qui avaient été coupés donc on avait un problème vraiment avec la voisine d'à côté dont la chambre donnait contre notre salon et comme on avait beaucoup de copains à la maison elle se plaignait qu'on rigolait, qu'on faisait du bruit, qu'on écoutait de la musique. Petites tensions de voisinage quoi. Mais sinon… Je travaillais à Saint-Fons donc c'était l'angoisse de prendre le périph alors que je venais d'apprendre à conduire, j'avais eu mon permis à 18 ans mais j'avais pas conduit depuis 1983. Saint-Fons c'était trop loin pour y aller en transport en commun et de toute façon pour mon travail, je suis assistante sociale, faut que je me déplace à domicile tout ça et quand j'étais à Saint-Fons j'avais un secteur semi-rural avec toutes les communes, ça touchait à l'Isère. Ca c'était vraiment le côté le moins agréable. Mon mari à l'époque tenait une boutique de disques dans le centre-ville, sur la Presqu'île. Donc on a jamais trop utilisé la voiture. Moi là j'étais obligée pour le boulot.

Et donc en 1991 on a déménagé, j'étais enceinte de ma fille, là c'était un grand F2 mais il était pas question… voilà on pouvait pas rester avec un bébé. Donc j'ai fait faire une réservation toujours par le 1% patronal par un immeuble que j'avais repéré, en fait un immeuble du seizième qui était sur les quais de Saône, vers Notre-Dame-de-la-Roche, quai Pierre-Size, et qui était une rénovation. C'était la SACVL qui avait fait la rénovation, c'était le Maire de Lyon, Michel Noir a à l'époque, qui avait fait l'inauguration. Donc un lieu de vie, c'était le quartier des bars, des boîte, tout ça. Sauf que l'appart était bien, enfin quatrième étage sans ascenseur mais qui donnait sur la colline de Fourvière donc on avait pas les nuisances, le bruit des boîtes, des gens, mais pas de garage et là c'était l'enfer. Les quais sont en sens unique donc moi je pouvais faire quatre fois le tour, c'est-à-dire qu'on repasse à chaque fois par les Terreaux pour trouver à se garer, et à partir du jeudi c'était impraticable, c'était en double fil sur les quais de Saône avec les bars, les boîtes, etcetera. Vous invitiez des gens, ils se garaient et ils arrivaient pas à repartir. Et donc on est resté peu de temps là, on a déménagé en 1994 parce que c'est vrai que c'est rédhibitoire ces problèmes de stationnement. Pour moi c'était l'enfer, c'était vraiment l'enfer pour faire les courses, pas pouvoir se garer pour sortir ses courses. Même en payant on trouvait pas parce que les bars mettaient leurs terrasses donc y avait encore moins de place. Rien que pour ça… l'endroit était magnifique, ça avait un charme fou, c'était vraiment une restauration super soignée. C'était atypique parce que c'était un duplex tout biscornu. Ca avait beaucoup de charme mais c'était invivable. Quand il fallait aller chercher du pain, fallait faire 600 ou 700 mètres. Voilà, ma fille était à la crèche parce que c'est Vaise, le neuvième arrondissement, elle était à la crèche municipale place Valmy, c'était au moment où ils faisaient

des travaux pour le métro, je mettais trois quarts d'heure pour rentrer et c'est vrai que peut-être que ça fait rire les parisiens mais à Lyon c'est beaucoup quoi. Mais je pouvais pas faire autrement, je sortais du travail, j'allais la chercher, je revenais et c'était les bouchons… Enfin là c'était un enfer franchement, c'est vraiment un endroit super mais sans voiture, sauf que voilà, avec un gamin… A l'époque je pouvais pas imaginer, mon mari l'emmenait de temps en temps par les transports en commun mais bon on peut pas faire ça tout le temps. Donc on a quitté le quartier vraiment sans regret, j'ai laissé l'appartement à une collègue qui y est toujours d'ailleurs, c'est quand même pas mal et c'était très très abordable, au niveau des prix c'était dérisoire franchement… Bon, mais c'est devenu plus cher parce qu'ils font des surloyers maintenant.

Et par connaissance on est parti à la Croix-Rousse, le copain d'une amie qui voulait acheter et donc l'appartement où ils étaient était génial mais il n'était pas à vendre donc ils sont partis. Quand j'ai visité l'appartement j'ai eu le coup de foudre de ma vie. Donc c'était une grosse maison bourgeoise à la Croix-Rousse qui avait séparée en plusieurs appartements. C'était rue Henri-Gorjus, derrière l'église Saint-Augustin, vers la rue Jacquard, derrière l'IUFM sur le plateau. Donc en fait c'était une maison dans une rue, je sais pas comment l'expliquer, l'immeuble était situé dans une impasse entre deux rues et c'était cette maison avec un jardin clôt de murs, devant, derrière. Derrière y avait une église donc pour le voisinage c'était tranquille quand même. Et donc on était au rez-de-chaussée, on avait 80m² super bien répartis dans un appart qui avait beaucoup de charme, vouté, des cheminées, des parquets. On y a vu que des bons côtés et les meilleurs voisins qu'on ait jamais eu aussi en dehors de notre copain de la rue Notre-Dame. L'accueil de la Croix-Rousse c'est phénoménal, c'est pas une légende quoi. Y avait non pas le repas de quartier mais le repas des voisins bien avant que ce soit la mode, d'entrée de jeu. Voilà le barbecue dans le jardin avec tout le monde. La distance juste ce qu'il faut, on peut y aller si on a un coup de blues mais on est pas envahi. C'était vraiment génial. Une grande glycine aussi, un petit jardin, pour les gamins c'était idéal. Notre deuxième est né là-bas, c'est le plus croix-roussien d'entre nous. Et puis tout à proximité, le super marché de la Croix-Rousse, les commerces. C''est vrai que c'était très très agréable. Sauf que l'appartement s'est révélé être extrêmement humide, très très humide parce qu'on était au-dessus des caves. On avait les caves en-dessous, on avait le couloir de l'immeuble d'un côté et un jardin de l'autre et puis bon voilà… C'est une maison en pisé, fin dix-neuvième quoi. Mais bon l'a appris bien plus tard, on est quand même resté 16 ans. C'est pas tout de suite qu'on a senti les problèmes d'humidité mais petit à petit on a eu de gros problèmes d'infiltration dans les placards des chambres, entre la salle-de-bain et la cuisine, des cloques, des boursouflures, dégâts des eaux, refait et puis ça recommençait… On est parti, moi j'en avais marre de ces problèmes, les deux dernières années avant qu'on déménage ça devenait invivable, c'était un propriétaire particulier, il avait fini par mettre des doubles vitrages, parce qu'on avait les vitrages d'époque, des magnifiques fenêtres à crémones avec du verre soufflé avec des bulles. C'était chouette mais c'est comme quand dans la pub on voit les billets qui passe par les fenêtres. C'était comme ça donc il a quand même fait des doubles vitrages. On avait un chauffage au gaz et même quand on mettait à fond on avait pas chaud, l'électricité avait été faite très rapidement et les ampoules claquaient sans arrêt. On avait des fuites d'eau de partout parce qu'ils avaient installé des tuyaux au plomb, on a appris après qu'il y avait du plomb, c'était sous les peintures mais quand même, dans les volets y en avait encore et tout. Donc le vieux ça a du charme, on y tient, mais voilà quoi… Y avait de la moisissure dans la chambre de notre fille qui a de l'asthme en plus. Et donc ce qu'on a appris quand un autre locataire

nous a remplacé, il a fait venir un architecte, et c'est vrai que nous quand on a enlevé les meubles on s'est rendu compte qu'il y avait de grosses taches d'humidité et en fait le pisé était en train de… Quand ils ont construit l'immeuble d'à côté ils ont fait une dalle, ce qui fait qu'au lieu d'être absorbé par la terre, elle a glissé, par capillarité elle est remontée dans les murs et en fait notre immeuble était menacé d'effondrement. C'était un mur porteur donc ils avaient 48 heures pour faire les travaux, le gars a fait venir un copain architecte qui a fait des sondages, ils ont dû signalé ça aux services de la ville de Lyon parce qu'il y a péril quoi. Donc on savait pas du tout qu'on vivait… on avait pas réalisé que derrière, voilà quoi. Quand mon fils était né ils avaient fait un espèce de double mur parce qu'on avait aussi des problèmes de moisissures sauf que ça a pas été ventilé donc ça a dû encore accentuer tous ces problèmes, y a dû avoir une condensation d'humidité derrière le galandage, enfin c'est du placo qu'ils ont mis dessus mais c'était un cache-misère quoi. Et donc ouais ça a été l'enfer, l'appartement a pas été occupé pendant 6 mois, il a fallu qu'ils mettent des croisillons aux fenêtres, des barres qui traversaient tout l'immeuble, ils ont démoli des placards, gratté,, mis du béton pour consolider parce qu'il y a une partie qui menaçait de s'effondrer. Apparemment y a un immeuble dans la même rue que nous qui avait eu les mêmes problèmes quoi. Donc c'est vrai que quand on est parti, même si c'est vrai qu'on a beaucoup regretté les voisins, le quartier, le jardin, le charme de l'appartement… Et puis on était au rez-de-chaussée, y avait pas mal d'arbres qui accentuaient l'humidité de la façade et surtout qui nous faisait beaucoup d'ombre donc c'était très sombre, c'était pratiquement allumé tout le temps. Là quand on a vu la clarté, la lumière et puis le côté sain, la température égale dans toutes les pièces, le linge qui sèche sans sentir l'humidité, voilà c'est…

Donc je me suis mis en quête d'un nouvel appart. J'ai attendu deux ans, je me suis inscrite pareil pour le 1% patronal et puis bon on m'a fait des propositions imaginables. Enfin 65m² aux Etats-Unis, c'est vrai que les prix étaient imbattables mais bon nous on était quatre, j'ai dit « je peux pas accepter une proposition où je vais être moins bien que là où je suis même si j'ai des problèmes de salubrité ». D'abord on connaissait pas ce danger d'écroulement, c'était juste que c'était désagréable au quotidien mais voilà j'ai attendu. Et un jour j'ai reçu un courrier « 54, rue Denuzière », je suis partie à pied dès le lendemain pour voir. Je suis arrivée au 11 là-bas, je suis tombée sur le grand chantier, je voyais pas où c'était donc j'ai fait le tour et tout. Et je suis arrivée là, « wah ! » [surprise]. J'ai « c'est là que je veux habiter », tout de suite. Voilà, donc a été les premiers à choisir l'appartement donc on a choisi l'étage qu'on voulait. C'est les enfants qui ont décidé parce qu'ici il y avait deux balcons, un de chaque côté. Ils sont tous traversants mais on est les seuls au troisième étage à avoir un balcon de chaque côté. Y avait les appartements qui ont un rez-de-jardin, mais bon ça va, les rez-de-chaussée, j'ai donné… D'abord faut fermer les volets à cause des risques de cambriolage, pas voir la lumière j'en voulais plus et puis si on est pas chauffé dessus dessous. Là c'était idéal, troisième étage, chauffé, dessus, dessous, par le côté. Le balcon du côté chambre même si on y passe pas beaucoup de tempos c'est quand même sympa. Là la terrasses qui est couverte, même si elle est pas grande on peut manger de hors. La vue. Pas de vis-à-vis. On a une chance incroyable parce que l'allée d'avant, c'est pourtant une régie privée, il donnent sur le pignon de murs des voisins, les autres qui sont aussi bien c'est les copropriétaires qui ont l'allée d'après. Que le logement social soit ici ! Moi j'étais persuadée qu'on serait derrière. Y a des copropriétaires qui sont moins bien. Parce que c'est un L à double branche y a un sacré vis-à-vis, nous on a pas ça.

MA : *Ca se passe comment pour le 1% patronal ?*

J'ai fait une demande à mon employeur, qui réserve pour une certaine période, je crois qu'on a un bail de 17 ans.

Entretien semi-directif

MA : *Vous vous êtes décidée sur plan ?*

Oui. On a décidé sur plan et quand je suis venue ici, on a pu… On est venu d'abord avec un copain qui est archi et qui nous a dit « c'est top », il a vu un peu comment c'était il a dit « pas de souci ». Et avec la dame de Alliade, elle avait pas les clefs mais en montant dans les étages ils étaient en train de faire les visites de chantier donc on a pu voir un appartement. Le même mais à un autre étage, peu importe. C'est vrai qu'un appartement vide ça donne l'impression que c'est plus petit que quand… Ici y a 90m² et 16m² de terrasse.

MA : *Ce que je voulais vous demander c'est ce que ça fait de louer sur plan ?*

Ca parle pas. Oui c'est une prise de risque. Moi, déjà je voulais voir l'extérieur, après sur plan bah on hésitait jusqu'à ce qu'on voit l'appartement quand même en vrai parce que ça donne quand même une meilleure idée. Après y avait les dimensions, j'essayais d'installer les meubles qu'on avait à peu près comme ça. Mais c'est quand même bien de le voir en vrai, ça se remplace pas. S'il avait vraiment fallu qu'on se décide sans voir du tout, ça fait douter quand même… parce qu'on peut pas s'imaginer, il faut vraiment voir les proportions. Surtout que là c'était une cuisine à l'américaine et nous on avait une cuisine fermée, on voulait voir comment on allait organiser tout ça, on voulait pas tout racheter donc mettre tout ce qu'on avait même si on a pas énormément de chose. Et puis même, c'est trop important, l'endroit où on vit faut que ça plaise. Et c'est vrai que là ça a plus, enfin on a aimé tout de suite.

MA : *Quelles étaient vos attentes ?*

Là c'était quand même l'espace. Trois chambres fermées, suffisament de place, la lumière, un endroit sain, ça c'est super. Chaud, on a chaud en hiver, quand on gèle quand on prend sa douche, je sais ce que c'est. Et puis moi j'étais très contente d'être un pionnier, moi ça me plaisait vraiment de me dire ça. J'ai gardé tout la documentation de tout ce qui se fait depuis le début dans le quartier, toutes les brochures que j'ai récupéré, j'ai gardé tout ça. Voilà, je trouve que c'est une chance.

MA : *Quelle était l'image que vous aviez du quartier ?*

Le peu de chose que j'avais lu c'était sur les revues municipales, Vivre à Lyon. J'avais vu les projet mais sans plus, je savais pas trop. Et c'est vraiment quand j'ai vu le chantier que j'ai dit « ohlala, c'est chouette ». J'ai été séduite par l'architecture. Avant d'arriver là le premier truc que j'ai vu c'est le cours Bayard, la partie moderne et j'ai dit « oh c'est par là », j'ai vu ces espaces et je me suis dit c'est là. On le devine pas du cours Charlemagne mais… Et j'étais passée par là en venant à un expo à la Surcirère, voir la biennale d'art contemporain et en me garant je m'étais dit « c'est quoi cet endroit de folie » mais voilà, sans plus, sans penser venir y vivre. Je pensais même pas que ce serait un quartier d'habitation, pour moi ce serait plus un

quartier de bureaux, d'affaires, de business quoi, pas un quartier à vivre, et en fait c'est un tout.

MA : Vous dîtes un « endroit de folie », ça se distingue en quoi ?

Ca se distingue sur l'architecture, sur l'agencement, comme tout est pensé quoi, les espaces verts, le mobilier… Et puis le fait d'avoir une architecture audacieuse. Regardez là tous les bâtiments qui sont à côté, le bâtiment orange, ce qu'il appelle la mimolette, voilà quoi… Et puis ils ont tiré parti des anciens docks en les habillants avec des grilles, des machins, la Sucrière c'est génial aussi, enfin voilà quoi… Le marché-gare moi j'ai pas connu, je suis jamais venue là du temps où ça marchait mais bon le marché de la mode vintage, les Nuits Sonores moi je les fais pas mais c'est ma fille. Voilà, j'espère qu'ils garderont ces trucs là. Ma seule crainte c'est que ça devienne trop… enfin qu'il y ait plus d'endroits un peu décalés. Il faut quand même qu'ils gardent des choses de l'ancien quartier, que ça soit pas trop tout neuf, trop… Moi j'aime quand même ces quais à l'abandon côté Rhône. Voilà, faut pas que ce soit trop propret non plus. Franchement je vois qu'il y a une certaine image d'ici. Quand mon fils a emménagé là, il était très malheureux parce que de ces copains y a personne qui venait. Derrière les voutes c'était la zone, c'était la prostitution, c'était Chicago, et puis y a Perrache, ça craint et… Et très longtemps, voilà maintenant avec le centre commercial ça y est ça va changer et le fait qu'il y ait des endroits pour faire du skate heureusement pour lui ça a compensé mais y avait cette image très négative. Et en fait y a encore pas mal de prostitution mais pour moi ça fait parti du quartier. Et au début c'est vrai que quand on habite dans un quartier où on connait tout comme quand on habite seize ans au même endroit on dit bonjour aux commerçants et dans la rue on rencontre toujours du monde. Et puis on était plus jeune donc y a eu l'école, les sorties d'école, c'est comme ça qu'on connait. Ici c'est vrai qu'on est arrivé avec des ados donc on connait moins et au début on a l'impression que c'est un peu hostile quoi, que les gens regardent. Et maintenant je crois qu'on fait partie des meubles, on est dans le quartier, je me sens chez moi maintenant ici. Pour moi c'est important, aussi j'ai fait connaissance des commerçants, ça fait partie de mon implantation de pouvoir discuter, c'est très important. Le voisinnage on a des voisins super sympas au cinquième, des Maliens. Le problème c'est que chacun est dans ses horaires et on se croise pas trop. Le repas de quartier ça a été un désastre l'année dernière, y avait trois pelés et un tondu. Il faisait un temps de chien, ça a pas été annoncé. On a voulu se rapprocher de gens là mais c'était dans leur allée, ils étaient entre eux, on a bien compris qu'on mélangeait les torchons et les serviettes. C'était des copropriétaires sur la darse là. Voilà… Ca il va falloir du temps. Voilà, il y a eu le Temps des Cerises, des trucs comme ça mais la greffe est prend pas comme ça. C'est pas encore par contre un quartier… ce qui manque c'est le lien social pour le moment. Alors après moi par ailleurs je milite donc je vais connaître des gens comme ça quoi. Parce qu'il y a pas l'école, y a pas…

MA : *Ce que vous venez de dire sur « les torchons et les serviettes », vous avez vraiment ressenti ça ?*

Ca jour là ah bah ouais. On était avec des gens des HLM d'en face. Bon… qu'ils s'étouffent avec leur pâté-en-croute là-bas ! [rires] Ils étaient sous la passerelle parce que ce jour là vraiment il faisait pourri, y avait des bourasques et tout et oui oui « ah non mais nous c'est les gens de l'allé là ! ». C'est mon fils qui faisait des tours de skate qui disait « ah bah y a des gens » parce que c'était tellement triste, on était avec nos deux voisins d'en-dessous, deux personnes

âgées du cinquième, et une dame maghrébine qui a un gamin handicapé et deux trois copines à elles et c'est tout. Franchement fallait avoir de le faire, c'était très hostile le temps… Mais bon voilà, quand on a essayé de dire « voilà on fait ça ensemble », c'était pas bien vu, on l'a bien senti.

MA : *Vous parliez tout à l'heure de la mixité sociale en disant que c'était plutôt une bonne chose, ce que vous dîtes là semble signifier que cela ne va pas de soi pour tout le monde…*

Oui. Mais c'est vrai qu'il faut… Pour moi, comme je trouve que c'est une chance d'être ici et que je pourrais pas être propriétaire, j'aurais pas les moyens à 6000 euros le mètre carré, c'est inimaginable donc bon… C'est vrai qu'on se rencontre pas trop. Je sais pas s'il y a des tensions, moi je m'en rends pas compte. Y a eu ça à ce moment-là, après comme y a quand même très peu de lieux de rencontres je ne sais. Quand il y a eu l'inauguration je me suis installée à côté de gens et comme je parle assez facilement j'ai branché une dame qui habite là, très sympa, que je connaissais pas. Voilà on a parlé, elle m'a prêté ses jumelles. Bon…

MA : *On entend quand même des choses comme le fait que les habitants des logement sociaux ne sauraient pas ranger leurs terrasses, leur poubelles…*

Ouais mais bon, nous on a partage avec la copropriété, je sais qui est le plus cochon. C'est des clichés hein. Je discute avec la femme de ménage qui m'a dit que pour une dame là c'est trop fatiguant de couper les cartons donc elle fout ses cartons là et c'est la femme de ménage dont c'est pas le boulot qui est obligée de les déchirer pour les mettre dans le bac. Moi je passe ma vie à mettre des cartons, du verre, là pour les descendre, je fais gaffe à ça… Peut-être qu'il faudrait un apprentissage de tout ça. Et puis c'est vrai que des fois je me dis « c'est vrai que les voisins d'au-dessus ils foutent leurs draps là, attends on est pas chez mémé », moi mon linge je le mets là, je pourrais le mettre sur la terrasses mais je trouve que ça se fait pas. C'est vrai que quand on voit les appartements en face… mais je veux dire faut expliquer aux gens aussi, c'est pas inné. Et c'est pas grave quoi. Mais c'est vrai que j'imagine que ça peut faire des tensions. Moi je râle sur les gamins qui foutent leurs pattes sur les murs… Bon je descends avec mes lingettes, ça m'énerve parce que je trouve que c'est tellement chouette et j'ai envie de conserver ça le plus longtemps possible parce que j'ai été élevée comme ça… Je laisse pas traîner mes papiers par terre, je veux que mes gamins fassent pareil… Je pense qu'il faudrait une sensibilisation à ça peut-être, ça va pas de soi. Mais enfin je trouve que par rapport à certains quartiers… les gens balancent pas leurs trucs par les fenêtres. Bon les poubelles, oui voilà là aussi, y a un silo à verre et y en a qui mettent leurs poubelles là dans le local poubelle et les trucs au lieu de les faire rentrer, parce que voilà faut les mettre à la main, ils mettent leurs papiers, leurs cartons, leurs trucs, dans un sac à côté. Moi ça m'énerve. Mais après je sais pas, je peux rien dire d'autre…

MA : *Vous disiez que vous étiez un peu gênée par l'image de quartiers de riches, de bobo. Est-ce que cela ne correspond pas à une réalité pour une certaine partie de la population ?*

Si, si. Moi j'ai habité du logement social toujours. J'ai eu de la chance, j'aurais pas voulu habiter… même moi je reconnais que ça a toujours été du logement social chouette quoi.

MA : *Par exemple les boutiques qui se sont installées ici s'adressent quand même à un certain public… Les boutiques du pôle Confluence, la Vie Claire, le Purple la pizzeria…*

Nous on y va pas. Y a de très bonnes pizzerias sur le cours Charlemagne, on va là-bas. Le Purple là c'est les footballeurs, là c'est le côté bling-bling, c'est même pas bobo c'est bling-bling. Ici j'ai vu les plus belles voitures que j'ai jamais vues. Ici y a des Maserati, des Porsche Cayenne avec la peinture mate imitation cuir… Parce que c'est la femme d'un footballeur de l'OL qui a ce truc là. Mais ça me fait plus rigoler qu'autre chose. Et puis y avait un magasin qui a fermé, le magasin de meubles là, pareil c'était des comodes avec des miroirs et des coussins en fourure, je disais « ah oui, c'est ça le magasin pour les footballeurs » [rires]. Mais bon ça a pas tenu.

MA : *Pendant la visite vous avez utilisé le mot « vitrine », ça fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

On se fait prendre en photo. Vous venez nous posez des questions, au début quand on était là on avait des élèves en sociologie qui nous avait interrogé sur le quartier. Moi ça me gêne pas. C'est vrai que souvent de fois on a l'impression d'être au zoo et qu'on va nous jeter des cacahouètes ou alors que c'est nous qui allons leur en jeter quand les gens sont là avec des appareils-photo. C'est plutôt rigolo. Et je préfère qu'on fasse envie qu'on fasse pitié. Mais voilà, les choses je pense que ça se fait pas en un jour, c'est que le début. Moi je pense que ça sera bien quand il y aura l'école. Déjà dans le jardin, je pense que le jardin d'enfants… Mais nous c'est plus notre usage mais je me dis que c'est comme ça que ça doit pouvoir se faire. Et bon l'association qui fait du jardinage ici j'ai l'impression qu'il y a des gens assez différents qui sont impliqués là-dedans. Je me dis que quand il y aura la MJC aussi… Voilà, ça peut pas se faire en un jour. Après il me semble qu'ici il y a des gens qu'on voit jamais. C'est pour ça que quand ils ont fait le Temps des Cerises, c'est la MJC, un truc où il y a eu projections de films, la MJC est venue faire des démonstrations, montrer leurs activités, tout ça… Moi je me précipite dans ce genre d'évènement. Après y avait WWF qui avait installé une tonne de petits pandas, c'était super chouette, j'ai adoré ce truc là, pareil j'y suis allée. Moi je suis à la recherche de ça.

MA : *Vous parlez du WWF qui a labélisé le quartier, c'est quoi un écoquartier ?*

Je sais pas. Je sais qu'on a bénéficié des subventions de l'Union Européenne pour les aménagement,s le programme Concerto… C'est le fait je sais pas que ce soit un habitat écologique, enfin où il y a une recherche de basse consommation d'énergie par exemple pour le chauffage, pour l'eau, on a des trucs pour que l'eau coule moins, les chasses d'eau c'est à plusieurs vitesses. Donc je pense qu'il y a déjà cette recherche là. Y a le fait qu'ils cherchent à ce que ce soit desservi par des modes doux : le vélo, le tramway. Et puis essayer d'intégrer ça aussi… le fait qu'on soit au bord d'un fleuve donc tout le travail paysager qui est fait. Moi je vois ça.

MA : *Vous êtes sensible au caractère écologique ?*

Oui. Vraiment. On s'y est converti. Mon mari va au travail à pied depuis 2007. Moi je m'y suis mis en 2009 ou 2008. Voilà, à trier, à dire aux gamins de pas faire couler l'eau quand ils se lavent les dents. Tous ces petits gestes quoi. Essayer d'acheter des trucs plus près. Y a une

AMAP ici mais bon c'est un peu… moi j'aime pas l'idée de pas choisir ce que je vais consommer, c'est ce qui m'embête. Même si c'est bien mais bon ça fait quand même un peu cher. J'aimerais pouvoir acheter bio plus mais c'est quand même cher, malgré tout c'est quand même pas à la portée de toutes les bourses donc y a des trucs bio que j'achète mais bon pas tout, des trucs comme les œufs, le lait. Donc je vois ça, l'écoquartier c'est ça, pas prendre sa bagnole, j'ai un abonnement à la Maison-de-la-Danse, plutôt que de me faire chier à tourner là-bas pour se garer j'y vais en tramway, même si je prends deux tramways je veux dire… On prend vraiment la voiture que si on sort le soir et qu'on sait que quand on rentre y aura plus de bus ou des choses comme ça mais en général on essaye d'y aller à pied. C'est vraiment ça pour moi l'écologie. Après ça va sûrement plus loin mais ça c'est vraiment à l'échelle de ce qu'on peut faire nous. Ne pas acheter des fraises en hiver, des choses comme ça aussi. Et après bon ça va plus loin…

MA : *Le fait de venir vivre ici vous a fait changer vos pratiques ?*

Non, c'était déjà une prise de conscience que moi j'avais. Je me suis mis au tri du verre, au tri des cartons, dès que la ville de Lyon a fait des bacs différenciés. Voilà, j'ai l'impression que je passe ma vie à descendre des cartons, des machins. Parce qu'on peut pas acheter des trucs en vrac, c'est pas vendu comme ça. Si j'avais du fric j'irais à la Vie Claire tout le temps mais bon c'est pas possible.

MA : *Il y a pas mal d'habitants qui se plaignent du traitement de la voiture ici…*

On peut pas stationner ! Notre voisin d'au-dessus n'a pas pris de garage pour des questions financières, parce que les loyers sont plus chers qu'un logement social et il faut rajouter 75 euros pour le garage, ce qui n'est pas négligeable. Du coup nous ça nous fait à peu près 995 euros de loyers mais avec les charges : l'eau, le chauffage et le garage. C'est cher mais c'est moins cher que les locations dans le privé, à côté ils payent 300 à 400 euros de plus pour un appart équivalent. Mais c'est vrai que c'est plus cher que la plupart des logements sociaux. Par contre la taxe d'habitation on arrive à 1450 euros un truc comme ça parce qu'il y a quand même 250 euros rien que pour le garage. C'est ça, c'est un loyer et demi. Moi j'avais anticipé, c'est un peu mon boulot quand même donc il a fallu appeler les domaines pour chiffré donc ils m'ont fait un prélèvement à l'avance mais il a fallu que je rajoute encore 250 euros parce qu'ils avaient dû oublié de compter le garage. Mais je me dis que les gens qui n'ont pas prévu ça, quand ça arrive au 15 novembre et que vient la douloureuse. Donc ça ça renchérit quand même, mais bon on paye le quartier, l'environnement, je pense qu'il n'y a pas de mystère quoi. Et puis nous on habitait dans l'ancien c'est vrai qu'on a jamais payé des trucs… Parce que c'est pas juste aussi, on avait 90m² et un jardin à la Croix-Rousse, ce qu'on payait c'était parce que c'était du temps du papi qui n'avait pas sa salle-de-bain et ses WC. Tous les amis qui habitent dans l'ancien, même si c'est de l'ancien super bien ils payent pas ces prix là. Il faudrait vraiment qu'ils remettent ça au goût du jour parce que c'est pas juste, vraiment. J'ai conscience d'habiter dans un quartier agréable donc bon ça se paye.

MA : *Les problèmes de stationnement* [elle me coupe]

Bah c'est devenu payant ! Au début les gens se sont dit « on ne prend pas de garage » parce qu'il y avait tous les chantiers donc ils se garaient sauvage. Moi aussi j'ai fait ça au début. Et

puis après ils se garaient dans la rue mais la rue est devenue payante une fois qu'ils ont ramené les parcmètres et puis ils alignent là. Je connaissais pas les nouveaux PV, les petites vignettes vertes, je me demandais ce que c'était et c'était les nouveaux PV. En fait y a plus un PV comme ça, ils vous envoient un PV avec la somme à payer. Ca ressemble aux vignettes d'assurance, méfiance parce que ce sont de vrais PV. Donc moi je compatis avec les gens qui peuvent pas se payer un garage. Après le problème c''est qu'avec le centre commercial maintenant pour se garer gratuitement ça doit être chaud patate. Moi j'habité sur les quasi de Saône et à la Croix-Rousse où pareil je pouvais tourner une demi heure avant de trouver une place pour me garer, donc je sais ce que c'est mais j'avoue que c'est un luxe inouï de pouvoir garer sa voiture. Et voilà, c'est sûr qu'on peut pas la garer en bas de chez soi en ville.

MA : *La volonté de mettre la voiture dehors est patente ici et on peut se demander si cela colle avec les pratiques actuelles des habitants.*

Le problème c'est qu'ici c'est un cul-de-sac. Pour le moment le tramway s'arrête là, quand il va aller jusqu'à Gerland ça va être plus fluide. Mais là c'est un cul-de-sac. Et puis il y a les gens qui sortent de l'autoroute à la Mulatière. Faut voir qu'ici c'est l'horreur, le cours Charlemagne est saturé. C'est saturé. Alors nous on connait un peu les trucs, on passe un coup sur le quai Rambaud, un coup sur les quais du Rhône, les gens pour le moment connaissent pas trop. Pourvu que ça dure. Le problème c'est que nous on a du bol, mon mari travaille à la Part-Dieu, moi je travaille ici, de pouvoir travailler près de là où on habite. C'est mal desservi par les transports en commun et les transports en commun sont aussi assez chers à Lyon, c'est 45 euros par moi, les gamins ont un abonnement mais nous le prend pas assez, c'est pas rentable, il faut le prendre au moins deux fois part jour. Moi je le prends deux fois par semaine et mon mari ne le prend qu'une fois par jour donc c'est pas rentable de prendre les transports en commun. Donc c'est sûr que moi je reconnais que c'est un problème dès qu'on travaille en dehors de Lyon, ou avec des horaires décalés, y a plein de gens maintenant qui bossent la nuit.

MA : *Vous trouvez que le quartier est mal desservi ?*

Bah y a une petite navette, elle est pas très fréquente cette navette Presqu'île, c'est un tout petit bus électrique. Les tramways, maintenant ils ont augmenté la fréquence depuis qu'il y a le centre commercial, je crois que maintenant il y en a tous les 7 minutes. Et puis autrement il y a le métro. Faut pas dire que c'est mal desservi mais voilà ça dépend où on bosse, ça dépende de ses horaires, on peut pas obliger tout le monde à pas prendre sa voiture, c'est inhumain pour ceux qui ont pas le choix. Moi je me considère vraiment comme privilégiée de travailler et d'habiter en centre-ville. En plus, dès qu'on passe Perrache on est en plein centre et on a tout ce qu'on veut. Nous on a qu'une voiture, on a pas besoin d'en avoir deux, mon mari ne conduit pas en plus et on pourrait pas. Et ceux qui ont deux voitures alors là qu'ils se démerdent. Voilà, on peut aussi… C'est vrai qu'il y a des conjoints qui travaillent tous les deux de leur côté mais bon on va pas pleurer, si on a les moyens d'avoir deux voitures je pense qu'on peut avoir un garage…

MA : *Vous fréquentez les commerces du cours Charlemagne.*

Oui, jusqu'en haut de Perrache pour la presse le dimanche par exemple. Sans la presse je ne suis rien. Parce qu'il y a une presse ouverte le dimanche sur le cours Charlemagne, presque au

centre d'échanges donc on va jusque là et puis y a un boucher. Parce qu'il y avait un boucher très bien mais qui a vendu à Casino sur le cours Bayard donc je vais chez le boucher du cours Suchet. On va chez la fleuriste aussi. Et puis ce petit marché qui est pas terrible, qui est très étroit, y a pas beaucoup de commerces, pas beaucoup de producteurs, mais c'est sympa, moi j'aime bien les marchés. Et puis la boulangerie-pâtisserie. Et en dépannage Casino mais c'est le Casino le plus cher du monde là. Et puis y a le Lidl, Lidl on y est beaucoup allé, c'est vrai que c'est glauque le Lidl, enfin il est vraiment très glauque celui-là, je pense que tous les Lidl sont glauques mais il y avait beaucoup de SDF, beaucoup de… Parce qu'il y avait rien dans le quartier, là ils ont de la bière à rien du tout. Donc c'est vrai que quand on y allait au début c'était très déprimant. Mais bon ça nous a bien dépannés et maintenant il y a un Carrefour.

MA : *Vous disiez tout à l'heure que vous fréquentez les espaces publics du quartier, notamment le parc, que pensez-vous du statut de ce parc et notamment de sa fermeture et de la liste d'interdiction très longue qui l'accompagne ?*

Il parait qu'il y a des caméras aussi. Moi je tombe du ciel. C'est une dame qui passait et qui disait ça à sa fille. Moi je croyais que c'était une lampe. Les trucs ronds là. Il paraît qu'il y en a partout ici. [A son fils] Il y a des caméras partout, des caméras 360, je te les monterai. Donc voilà quoi… Il y a des interdits et c'est fermé mais les gens viennent quand même. De toute façon le fait que ce soit sous le regard de tout le monde c'est tranquille pour ça parce que tout le monde voit. Le gamin s'il a envie de faire des conneries c'est pas là qu'il vient parce qu'il se sent trop sous le regard de tout le monde. Bon, c'est fermé la nuit mais tous les parcs à Lyon sont fermés à dix heures le soir, tous les grands parcs c'est comme ça. Mais là maintenant les gens viennent pique-niquer ou manger le midi avec leur sandwich. Après on voit des gens qui jouent un peu au ballon mais c'est vrai que c'est pas très fréquenté. Mais je pense que c'est le fait que ce soit tourné comme ça et pas ouvert dans l'autre sens. Et puis il y a quand même suffisamment d'espace entre la Saône et là où on est passé où il y a l'étang. Là par contre les gens ils squattent bien, ils s'installent vraiment plus, ils pique-niquent et les gamins adorent ils peuvent emmerder les canards. Y avait même un héron l'autre fois.

MA : *Donc le caractère fermé ne vous gêne pas ?*

De toute façon ici on ne peut pas… Nous on est obligé de sortir pour accéder au jardin. Moi au début je pensais qu'on pourrait accéder mais non, il faut sortir de l'allée et aller dans la rue. Mais moi au début ce que j'avais compris c'est que ce serait le jardin de tous les gens qui habitent là et que c'était fermé. J'ai habité dans un immeuble comme ça mais après on a dit « non, c'est un jardin de la ville de Lyon ». Après des grilles je trouve encore qu'ici il n'y en a pas beaucoup. Moi je travaille sur le cinquième, y a pas un digicode, y en a deux au moins, un premier, un à l'extérieur et après encore un code dans l'allée pour accéder à l'ascenseur. Ici y en a qu'un. Par contre c'est visiomachin, je m'en sers jamais mais on peut regarder qui est à l'extérieur.

MA : *Vous disiez que vous avez eu accès à la communication autour du quartier notamment divers documents, qu'en pensez-vous ?*

Si on s'y intéresse il y a la maison de la Confluence, moi j'y suis allée plein de fois voir les maquettes et puis moi ce que j'aime bien c'est toutes les phots qu'ils mettent tout le long où on

voit l'évolution, les projets, les perspectives puisque maintenant ils vont attaquer la deuxième tranche et tout. Donc si on veut être informé, moi je suis curieuse, c'est mon truc aussi, mais voilà après c'est vraiment pour le moment sur les lieux, ce qui se passe, le chantier purement, on s'occupe pas de ce qui habitent dedans. C'est plus pour s'informer sur ce qu'il va se passer ici, qu'après il va y avoir le chantier des prisons, de la fac, tout ça. C'est le bébé de Colomb, sa réélection il la joue là-dessus avec les quais de Saône qui arrivent après, entre autres. Les quais du Rhône c'est super, je trouve que pour les gens qui peuvent pas trop partir en vacances, vous descendez là, vous êtes au niveau de l'eau, on entend plus la circulation, vous êtes ailleurs… C'est vraiment une pure réussite. Quand je vois qu'avant on garait nos voitures là, c'était horrible, c'était glauque. Et puis je veux dire, il y a des jeunes, il y a des vieux, y a des rollers, y a des vélos, y a des gens à pied, des poussettes, on peut pique-niquer, y a des gens qui jouent au ballon. Les gens se sont approprié ça tellement rapidement j'en suis pas revenue.

MA : *Vous connaissez les ambitions à l'origine du quartier ?*

Oui. Ils ont essayé de faire un écoquartier, pensé ou maîtrisé quand même. Pour moi voilà, c'est le soucis de maîtriser tout l'espace, enfin quand même de maîtriser un peu tout. Et peut-être quand même d'essayer de faire cohabiter les deux choses, l'ancien quartier et le nouveau quartier. Moi je suis sensible quand même au côté harmonie parce que je trouve que ce qui manque souvent dans les villes c'est qu'il y a des choses juxtaposées sans qu'il y ait quelque part de passerelle entre et que là au contraire on essaye de faire en sorte que les choses se… qu'il y ait une liaison.

MA : *Est-ce que ça fonctionne ?*

Je sais pas, moi je pense que ça peut pas fonctionner du jour au lendemain mais je pense quand même qu'il semble que si, ça peut fonctionner. Enfin bon après je dis que c'es trop tôt, on a pas assez de recul. Arès je sais pas, on voit peu d'habitants de l'ancien quartier. Si, il y avait la bouchère qui me disait qu'ils avaient perdu énormément de clients quand ils ont fermé les cités SNCF et entre le moment où ils ont démoli et le moment où ils ont été relogés elle a perdu sa clientèle. Voilà, elle connaissait tous les anciens et voilà elle a vendu et racheté une autre boutique ailleurs. Et puis je pense qu'à Lyon ça manquait d'un truc. Lyon c'était trop vieilles pierres, avec des tuiles et tout. Ca manquait d'audace. Moi j'ai pas mal de copains archis qui font de l'architecture moderne et je vois qu'à Lyon qu'est-ce qu'on se faisait suer… Enfin j'aime bien l'idée patrimoine de l'UNESCO mais bon allez voir à Barcelone, je me disais « pourquoi ça pousse et ici il y a rien ? », là au moins je suis servie. Non mais c'est vrai, ça sort un peu du carcan même si c'est très polissé. C'est vrai que je reconnais que c'est un peu une vitrine mais bon… Enfin le pôle de loisirs et de commerces quoi ! C'est une copine qui m'a ouvert les yeux et qui m'a dit « tu sais pas que c'est le nouveau nom des centres commerciaux ? ». Pôle de loisirs ? pour moi ça a rien d'un centre de loisirs, c'est un centre commercial, point barre, je suis pas dupe. Et puis ça arrive au plus mauvais moment, à un moment où il y a la crise. Enfin voilà, il y a des gens qui viennent et qui repartent un peu avec des paquets. C'est l'attrait de la nouveauté et y a deux trois boutiques en exclusivité qu'il n'y a pas ailleurs. Après le reste pour moi c'est ni plus ni moins que la Part-Dieu ou le Carré-de-Soie que je connais pas, enfin c'est le même principe.

MA : *Pour résumer vous êtes très satisfaite de vivre ici.*

Oh oui. Je peux pas dire. Je suis une bobo [rires]. Non mais bon, déjà quand on habitait à la Croix-Rousse on nous disait « les bobos de la Croix-Rousse » parce que voilà la Croix-Rousse… Ca c'est trouvé, ce sont les circonstances qu'on fait ça et ça aussi c'est un peu et bon on les provoque aussi les circonstances. Après j'aurais pu être complètement allergique et dire « je veux pas venir ici ».

MA : *Y a-t-il des éléments ratés ou qui manquent ?*

Oui, tous ces pas-de-porte qui sont vides. Et puis voilà, des lieux de convivialité, moi je crois vraiment au pouvoir d'une MJC, d'un centre social, des choses comme ça qui seraient des agents d'ambiance. Il en faudrait dans tous les cas parce que les bonnes volontés. Moi je pense que c'est par la vie militante ou associative. Moi je milite dans un parti, c'est comme ça que j'ai connu le gars de l'allée à côté, lui il connait tout le monde, c'est comme ça que je vais m'approprier et connaître des gens aussi. Je pense à ça, je vois que ça, mais là il faut avoir une démarche volontaire. Parce que c'est pas évident, on a tous des rythmes de vie différent, c'est « bonjour, bonsoir » dans l'ascenseur. Et ça c'est partout ça n'a rien de spécifique ici. Ce qui est spécifique ici c'est que tout le monde arrive en même temps, voilà. D'un côté ça peut être une chance mais je pense qu'on connait mieux quand on a des enfants. Mais les enfants vieillissent un jour…

MA : *J'ai une dernière question : quel comment votre quartier idéal* ?

Ca pourrait être un peu ici quand même. Enfin un croisement entre la Croix-Rousse et de la Confluence. Un peu des deux, la vie de quartier, les gens de la Croix-Rousse à la Confluence. Et puis l'hsitoire… ici il y a une histoire mais… une histoire ouvrière sans doute, une histoire industrielle. Donc là c'est un quartier neuf qui s'implante dans un endroit qui était connoté. C'était le marché-gare, les prostitués, les ouvriers des docs sans doute. Donc voilà, c'est à nous de construire l'histoire. Donc voilà ce serait ça pour moi le quartier idéal. Mais bon ça va se faire. Tout ce qu'on se demande c'est comment ça va vieillir. Les matériaux, le cadre, comment ça va évoluer. Est-ce que les gens vont bien vouloir continuer à cohabiter ensemble, est-ce qu'il n'y aura pas trop de tensions justement ? Que ça ne devienne pas un quartier délaissé…

MA : *Vous êtes optimiste ?*

Ouais. J'essaye [rires]. En ce moment j'essaye d'être optimiste.

MA : *A propos du vieillissement, vous n'avez pas eu trop de malfaçons ici ?*

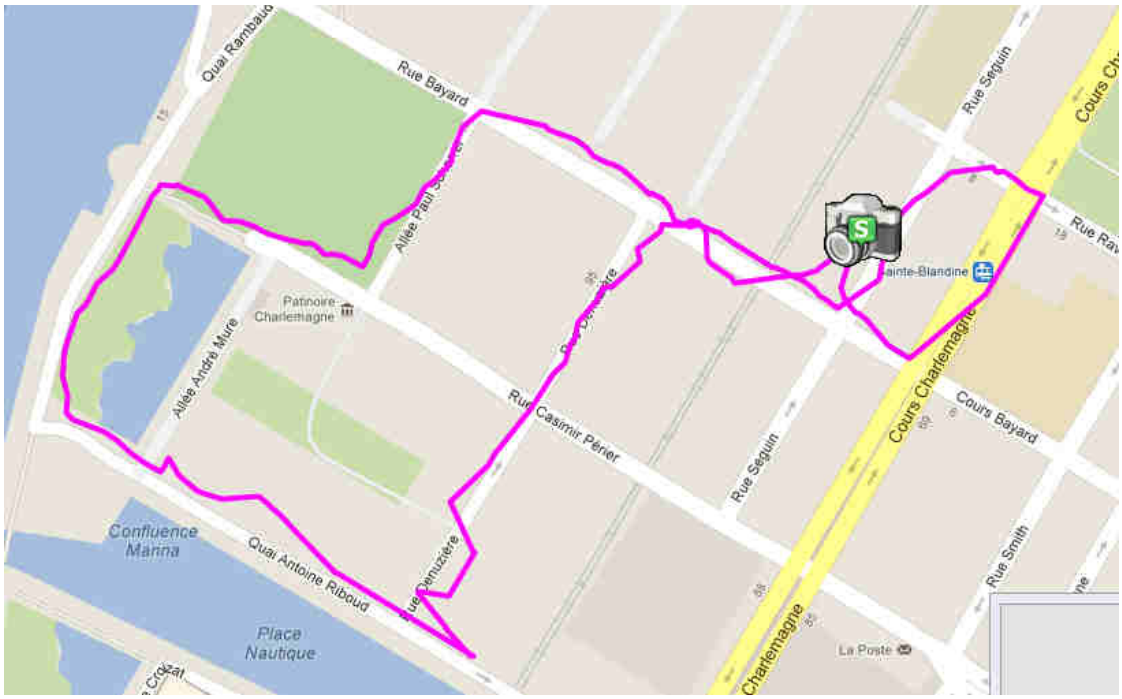
Si, un peu. De toutes façons il y a des trucs j'ai renoncé, l'immense fente dans le mur voilà on la refera jamais, il y a quand même des choses c'est un peu léger. Mais sinon ouais au début dans un truc écolo il fallait tirer l'eau pendant je sais plus combien de temps pour qu'elle devienne chaude mais après c'était une histoire de pression ça a été réglé. La VMC a une soufflerie du tonnerre… Bon on arrive à peu près à faire. Mais non, dans l'ensemble… les fenêtres sont quand même super étanches, c'est pas trop mal. Après je ne sais pas ce que ça va devenir. Les carreaux sont super pas costauds, dès qu'on fait tomber un truc y a des éclats. Pourtant on est quand même relativement soigneux. Mais ils ont vraiment tiré les prix je crois.

On a des copains dans la partie et c'est… Je sais pas s'ils ont des trucs mieux dans les copropriétés ou s'ils ont les mêmes prestations. Mais voilà, ce que nous a dit le copain archi c'est que l'isolation ça coûte cher, le triple vitrage avec du gaz dedans ou je sais pas quoi, les fenêtres c'est du bois et pas du PVC… voilà ça a un coût et c'est au détriment, en tous cas c'est ce qu'ils nous a dit des prestations. Voilà, on ne peut pas tout avoir. Enfin si j'ai vu des trucs qui m'ont fait rêvé à Paris, des nouveaux HLM top où ils allient écologie et habitat un peu différent. Ca c'aurait été encore mieux, mon truc idéal c'est d'avoir des volumes, des choses un peu moins classiques et tout mais bon ça coûte plus cher.

HL10

	Date : 17/04/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 750€/mois TCC
Climat de visite : beau, ensoleillé, sec	**Adresse :** 26, rue Seguin
	Arrivée : novembre 2009
Durée de la visite : 41 min	**Appartement :** T2, 45m^2
Longueur du parcours : 1948 m	**Occupants :** 1
Durée de l'entretien : 1h39 min	**Profession :** directrice financière
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 59 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Palier	03 :35	Alors ça c'est mon palier, un petit peu tristounet parce que le bleu est une couleur froide. Je vous fais passer par les escaliers parce que moi je passe toujours par les escaliers, ça ne vous ennuie pas ?
Hall de l'immeuble	04 :20	Voilà, ça c'est le grand hall, allée E, de la résidence. J'aime bien le jardin intérieur. Donc ici c'est une résidence qui appartient à la

		SNCF. C'est normalement réservé à des salariés de la SNCF, ils doivent avoir ça inclus dans leur traitement mais quand il y a des appartements disponibles ils l'ouvrent au privé. Moi je suis pas du tout salariée de la SNCF.
Cours Bayard	04 :58	Donc le paradis des skateurs. Je vous emmène au tram là parce que c'est un truc que je fais souvent et j'apprécie d'avoir le tram pas loin mais pas sous mes fenêtres. Parce qu'en fait je suis contre la voie ferrée mais contrairement à ce qu'on pourrait penser c'est pas trop générateur de bruits. Y a pas énormément de trains, ils passent normalement à 30 à l'heure sauf quand il y en a qui font des excès de vitesse. En fait je suis persuadée que ça fait beaucoup moins de bruit que si j'avais le tram sous mes fenêtres. Par contre c'est super pratique d'avoir le tram ici. Donc moi j'apprécie ce quartier parce que je vais très vite partout dans Lyon avec le tram. Par exemple je suis près de la gare de Perrache, c'est bien si je prends le train à Perrache mais il y a beaucoup de trains qui partent de la Part-Dieu, je prends très souvent le train et je vais à la Part-Dieu en tram, c'est très pratique.
Cours Charlemagne	06 :01	Donc l'arrêt de tram il est ici. Sinon on peut faire un tour là sur le cours Charlemagne parce que c'est l'aspect ancien du quartier en fait. les Lyonnais connaissaient le quartier au travers de cet endroit, le cours Charlemagne. Depuis que j'habite là, ça fait deux ans et demi, c'est un peu mon quartier parce qu'il y a ce dont on a toujours besoin c'est-à-dire le tabac, la boulangerie, la pharmacie. Donc je me sers chez les commerçants ici. Avec une satisfaction très modérée parce que c'est des vieux commerces de Lyon. Le boulanger c'est parfait, il est très bon, mais le reste c'est juste. Je trouve pas de commerces d'alimentation convenable, y a rien au niveau fruits et légumes, la pharmacie n'est jamais ouverte, dans les horaires où je suis chez moi elle est fermée, le tabac je fume pas… Mais quand même pour moi c'est un peu central ici et puis il y a Sainte-Blandine et c'est un repère dans Lyon cette église. Sinon après on va reprendre ma rue, la rue Seguin.
Rue Ravat	07 :50	
Rue Seguin	08 :10	Là on est dans le contraste encore parce que c'est le quartier ancien avec des petites maisons et même des entrepôts. Parce que comme c'était à deux pas de l'ancien marché-gare, y avait beaucoup dans ce quartier de commerces périphériques au marché-gare. Il en reste encore, là y a un marchand de formages, juste à l'angle là, le matin quand je pars il y a des camions qui viennent de Haute-Savoie avec des reblochons dedans, des grands fromages comme ça, je les vois décharger des quantités énormes parce que c'est un grossiste. Et là aussi on a des garages absolument vilains juste en face de la résidence mais c'est pareil ça devait être des entrepots de je sais pas quoi, des commerces qui devaient être liés au marché-gare et qui

		sont un peu à l'abandon maintenant. Pas vraiment à l'abandon parce que c'est habité au-dessus mais bon ça a un aspect moyen. Voilà, donc la résidence a trois entrées. A et B ici, C et D là-bas, et E la mienne qui est de l'autre côté. Je l'aime bien, ça fait deux et demi que je suis là et ça m'avait assez attirée quand je cherchais dans le quartier et je regrette pas. Y a de bonnes idées, franchement de bonnes idées dans cette résidence. Moi j'apprécie le fait que les appartements soient très clairs, y a des grandes baies vitrées. Le mien je le trouve bien… On va partir par là.
Cours Bayard	09 :51	Les volets c'est bien fait enfin c'est de bonne qualité. C'est de bonne qualité parce que… C'est pas sonore no plus comme appartement, on ne se gêne pas trop entre voisins. On est correctement isolé de l'extérieur et aussi des bruits intérieurs. Alors quand je suis arrivée ici y a deux ans et demi tout ce qui est construit là le long du cours n'existait pas, ce qui fait que je voyais les jolis immeubles qui sont construits derrière et qui me sont maintenant cachés. Et puis c'est pas fini parce que là ça va pousser je ne sais pas jusqu'à quelle hauteur. Et c'est vrai que petit à petit ça se densifie en construction, à mon goût beaucoup trop. Alors je suis bien consciente des contraintes économiques mais je trouve qu'il n'y a pas assez de place réservée pour des arbres, pour des espaces libres. Pour moi clairement il y a une densité trop forte dans ce quartier nouveau. Sinon je vais vous faire faire la petite promenade que je fais quand j'ai ma petite fille chez moi. De temps en temps mes enfants me confient ma petite fille qui a deux ans et qui aime bien marcher, se promener. Alors je vous fait faire cette promenade. Donc on va là parce qu'elle aime beaucoup cette allée. Si elle a son petit tricycle ça marche très bien, elle peut rouler, on est en sécurité donc ça c'est un bon point. Et si elle a pas son tricycle elle aime beaucoup marcher là, là les arbres gênent mais sur ce trottoir c'est rigolo, même avec les arbres d'ailleurs elle doit passer. MA : *En dehors du fait qu'ils vous masquent la vue, que pensez vous de ces immeubles ?* Alors je suis mitigée. Il y a beaucoup de créativité, c'est intéressant. Par contre je trouve que c'est pas en harmonie les uns avec les autres. Mon ressenti c'est ça. Il y a des endroits qui me choquent beaucoup. C'est dommage en fait parce que chacun pris individuellement a… par exemple celui-ci a de jolies lignes, on pas dire autrement, il est équilibré, il a des lignes sympathiques, pour l'instant il reste un peu

		tout seul… mais c'est là-bas, au bord de la darse que c'est plus choquant à mon avis. Il y a un certain nombre de bâtiments que je trouverais très jolis pris isolément et je trouve qu'iles se font tord les uns les autres. Voilà mon appréciation purement esthétique. Après… Alors là y a deux chemins possibles. On va prendre celui-là parce que c'est rigolo de longer le stade.
Allée Paul Scherrer	13 :54	Le stade existe depuis très longtemps. Je le voyais de mes fenêtres quand j'ai emménagé, maintenant c'est fini. Et je le vois de mes fenêtres depuis longtemps parce qu'avant d'habiter ici j'habitais dans le cinquième arrondissement, c'est-à-dire sur la colline en face là et de mes fenêtres je voyais déjà le stade et les footballeurs s'entraîner le soir. Donc là c'est bien d'avoir préservé cet espace. Ces des espaces comme ça que je trouve hyper appréciable et que j'aimerais voir conservés. Ca crée de la vie et de l'espace, de l'espace pour respirer quoi. En face cet immeuble vert c'est un de ceux qui existent depuis le plus longtemps dans le quartier. Je sais pas quoi en penser, j'aurais pas envie d'habiter dedans voilà. Y a une idée je pense de la couleur verte et puis il y a un mur végétal en bas dans le hall donc on voit tout de suite que les architectes ont pensé écolo mais en fait le vert est froid quoi. Voilà, on va prendre là.
Rue Casimir Perrier	15 :48	Alors voilà, ce qui se passe maintenant c'est qu'il y a des commerces qui ouvrent, là le long, dans les rues. Donc je pense que les vieux commerçants du cours Charlemagne où on vient de passer ont du souci à se faire. Parce qu'ils ont pas évolué, ils ont un choix très limité, ils ont un accueil moyen donc… à mon avis, moi je sais que je vais tenter de venir ici, parce que plus de choix, voilà. Alors que c'est dommage il faudrait garder aussi le vieux quartier et rester avec les anciens commerçants. Y en a qu'un seul où je vais continuer d'aller c'est le pressing parce que lui il a un vrai service, il est sympathique, on va chez lui avec plaisir mais les autres commerces franchement faudrait que je me force pour continuer à y aller. Alors ça c'est très sympa, l'eau, les canards, l'herbe. Quand j'ai ma petite fille, on joue, elle monte sur les, je sais pas si c'est des bancs, je sais pas comment il faut appeler ça, ça fait office de banc, les skateurs passent dessus aussi et les enfants adorent. Et puis je la tiens par la main, elle marche et elle est à ma hauteur, c'est rigolo. Là, tout ce mobilier urbain, j'apprécie et je pense que les enfants aussi, j'aime bien le voir et l'utiliser aussi.
Quai Rambaud	18 :11	Les plans d'eau c'est très sympathique. Je trouve que ça un fait un bon pendant avec la Saône. Une des raisons pour laquelle j'ai choisi

		ce quartier c'est que j'aime bien être pas loin de l'eau. J'aime bien marcher et me promener et pour moi c'est sympa d'être pas loin de la rivière. Et c'est une bonne idée d'avoir reculé un peu les façades des immeubles là et d'avoir laissé ces espaces libres et cette eau de l'autre côté qui fait le pendant avec la Saône, c'est sûr que ça j'apprécie. C'est innovant, ça c'est certain, par rapport à des choses qu'on connait plus à Lyon comme le parc de la Tête-d'Or, ça c'est sûr que c'est assez innovant. On se pose une question quand on le voit la première fois, on se dit « mais est-ce que c'est pas dangereux ? », parce qu'il y a pas de barrière, rien, alors qu'est-ce qui se passe avec les enfants qui vont jouer dans l'eau, etcetera. Moi ma petite fille je la lâche pas. Elle, ce qui l'amuse beaucoup c'est ces trucs là, ronds. Ca c'est très très bien aussi. Ce qui est bien aussi c'est qu'on peut venir faire un pique-nique, on prend un panier et quelque chose à manger dedans et quand il fait un temps comme aujourd'hui ça s'y prête super. Donc ça c'est sympa, franchement, c'est exactement le genre d'espace qui rend le quartier harmonieux. Voilà, dans la Saône y a beaucoup d'eau parce qu'il a plu donc elle est pas d'une très jolie couleur aujourd'hui. Là c'est sûr que cette grande allée ça fait une belle promenade, moi je viens m'y promener avec ma petite fille mais je viens aussi y marcher de temps en temps quand j'ai besoin de prendre l'air un petit peu. Je vais pas trop aux restaurants qui sont un peu plus bas. Je les ai testés, tous, ils sont chers et pas spécialement… cher ça me pose pas de problème quand le qualité est au rendez-vous mais là ils sont chers point [rires]. Ca c'est super aussi, les jeux pour les enfants, ça c'est bien. Ah, il y a des bateaux qui arrivent, le pont est fermé. Voilà, donc j'irais pas dans centre commercial parce que c'est pas le genre d'endroits où je passe beaucoup de temps d'une manière générale. Ceci dit ce qui est sympa c'est d'avoir des cinémas quand même. Alors ce que j'aime au niveau du quartier, c'est l'architecture, les immeubles qui sont là-bas, celui qui est orange et puis à côté les anciens entrepôts qui sont à côté, je trouve que c'est superbe, pour moi personnellement ça a été très bien fait. je trouve ça beau, j'aime bien.
Quai Antoine Riboud	21 :21	C'est carrément innovant à tout point de vue, les matériaux, les dimensions, les couleurs. Et bon, là, le long de la darse je suis moins enthousiaste. Pris séparément chacun est intéressant mais je trouve que l'alignement de ces différents bâtiments c'est pas une réussite.

		C'est pas ce que j'aurais imaginé au bord de l'eau moi mais peut-être que j'ai des vues traditionnelles. La darse c'est chouette, c'est très chouette… Voilà, ça c'est le tour que j'aime bien faire parce que ça fait juste une petite promenade. Alors maintenant y a de plus en plus de monde, mais moi je me suis promenée à un moment où c'était tout en chantier de ce côté-là et y avait personne, c'était désert. Là c'est en bon état, les quais de la Saône ont été bien refaits mais au départ c'était pas le cas et y avait encore, je dirais pas des sans-domicile-fixe mais des gens qui vivaient plus ou moins dans des caravanes tout du long. C'est vrai que petit à petit ça a chassé toute cette population. Aujourd'hui y a pas de bateau, je sais pas pourquoi y a pas de bateau, on en voit souvent. MA : *Le centre commercial, qu'en pensez vous ?* Ma première question c'est « est-ce qu'on avait vraiment besoin encore de tous ces commerces dans Lyon ? ». Je me demande comment ils trouvent tous des clients parce qu'il y en a déjà énormément partout. Ca c'est ma première question, j'ai un peu de mal avec ça. On verra, normalement ça a été calculé par les gens qui l'ont mis en place. Maintenant au sens esthétique, l'esthétique me choque pas, y a du bois, pas mal, la couverture, je sais pas comment on appelle ce matériau, ça fait un effet de légèreté qui est bien. Après ya beaucoup plus de monde et la circulation est beaucoup plus difficile depuis qu'il a ouvert, c'est clair. Vous voyez, là je vous ai donné rendez-vous à cinq heures, j'aurais dû être là à cinq heures moins dix compte tenu de l'heure à laquelle j'ai quitté mon bureau mais en fait ça coince à tous les feux maintenant. En même temps c'est la vie, je suis en pleine en ville. On est à deux pas de Bellecour. Quand je vais en ville j'y vais à pied ou avec le tram. Et ce qui est très agréable c'est d'aller en ville très facilement. Mais je sais que moi personnellement ça fait quand même longtemps que je suis à Lyon et dans la région et j'ai l'habitude d'aller dans les commerces de la Presqu'île et je sais pas si je vais facilement changer. Bien que ce soit tout près de chez moi pour l'instant je peux pas dire que j'irais dans le centre commercial. Ceci dit c'est sûr que a bien pris, y a qu'à voir le monde qu'il y a et comment tout le monde en parle. Par exemple la navette Confluence, j'étais ce week-end en Ardèche, j'ai rencontré des gens que je connais très très peu et ils m'ont parlé de la navette, « est-ce que t'as déjà pris la navette ? », alors que ça fait quoi ? une semaine qu'elle tourne cette navette. Ca fait parler. Et je trouve que la navette c'est sympa, c'est une très bonne idée, est-ce que ça va tenir j'en sais rien mais c'est une très bonne idée. Plus utiliser le

		fleuve c'est bien. Elle a déjà fonctionné quand ils font la biennale, y a du monde pour aller d'ici aux Subsistances ou au Musée d'Art Contemporain. Sinon comme je vous le disais je suis très mitigée sur le front de mer, bon c'est pas la mer mais… Je pense que les appartements sont très chers ici, je me suis pas vraiment renseignée sur les prix mais ils sont très chers et sincèrement ça me fait pas vraiment envie. Je préfère être un peu plus loin. Bien que le quartier dans l'ensemble me plaise, je sais pas vous dire vraiment pourquoi mais finalement il y a quand même ici vraiment beaucoup de promiscuité. Voilà, c'est l'impression que ça me fait, qu'il y a quand même beaucoup de promiscuité dans ces appartements, de l'un à l'autre, des appartements à la rue… Vous voyez il y a des jolis balcons mais imaginez qu'on s'installe là sur un balcon pour prendre un verre et bien on est exposé. Et c'est encore ce souhait que moi j'ai d'espace, la même chose mais avec deux fois plus de distance là pour qu'il y ait un petit jardin entre, avec des arbres et les mêmes habitations seraient à mon avis plus… enfin moi elles m'attireraient plus. Donc là les commerces pour l'instant je suis juste allée dans un truc qui s'appelle la Vie Claire, des produits bio. Et j'ai essayé le restaurant Purple mais c'est très cher pour un truc tendance mais c'est pareil… C'est tendance, c'est joli, la déco est bien mais bon… c'est un peu surfait. Alors ça par contre, ça je comprends pas. C'est original les espèces volets, tout ça, après un truc noir, un autre d'une couleur indéfinissable, qu'est-ce que ça fait les uns à côté des autres ? Moi personnellement j'aime beaucoup les couleurs mais ici je trouve que c'est raté. Je trouve ça raté. C'est dommage hein, mais c'est raté. Y a rien qui se marie bien, ni les couleurs, ni les matériaux, rien… et en plus la rue est tout le temps à l'ombre là. C'est dommage, c'est un quartier nouveau y a peut-être moyen de prendre un peu d'espace. Mais le pire du pire dans ce quartier c'est ça : le blockhaus de la Région Rhône-Alpes. Celui-là moi je l'ai un peu en travers de la gorge parce que j'ai sûrement payé un truc là-dedans vu que des impôts j'en paye et franchement on pouvait pas faire plus nul que ça, à mon avis c'est pas possible. C'est trop gros, c'est trop massif, c'est trop grand, je ne comprends pas le besoin, je ne vois pas ce que fait la région sur une telle surface de bâtiment. En plus c'est même pas un bâtiment dont on peut dire que la ville est fière, ça ressemble à rien, y a pas de créativité, y a rien… Ca chaque fois que je passe devant le matin je me dis « mon Dieu mais qui a donné son accord pour sortir un truc comme ça ? ». Ca pour moi c'est l'horreur. J'ai reçu une invitation mais je suis pas allée, je suis pas rentrée, j'ai pas envie, franchement celui-là il me reste en travers de la gorge.

		MA : *Dans le genre je suppose que le musée ne vous plaît pas non plus…* Alors le musée, j'attends qu'il sorte pour dire mais pour l'instant ça fait peur aussi, beaucoup de béton et de métal, ça a l'air mastoc… Alors je vous amène ici mais en fait on va faire demi-tour parce que là-bas il y a trop de monde. On va reprendre la petite rue là. MA : *La présence de la région et du département, via le musée, se comprend assez facilement en termes d'image.* Ouais mais voilà, toutes ces considérations politiques c'est bien mais pour les habitants qui sont aussi des contribuables moi je ne trouve pas l'effet positif et je ne pense pas que je suis la seule. L'idée de regrouper les bureaux, pourquoi pas, mais est-ce qu'on ne pouvait pas faire quelque chose de plus simple ? voilà, pour moi c'est too much quoi. C'est d'autant plus too much que personnellement je travaille dans l'industrie et qu'on fait des calculs pas possibles pour arriver à construire un outil de production qui coûte cher et pour privilégier cet outil de production et que notre industrie soit rentable actuellement je travaille dans des bureaux qui sont des bureaux préfabriqués qu'on a construit à côté de l'usine. Et donc moi je comprends pas pourquoi il faudrait que des fonctionnaires soient logés dans des endroits qui coûtent fort cher, certainement que ça coûte très cher, et que les gens qui travaillent dans l'économie, la vraie, celle qui produit, eux sont toujours et encore en train de se serrer la ceinture, là pour moi il y a quelque chose qui ne marche pas. Mais bon c'est des considérations plus économiques qu'architecturales mais ça va ensemble. MA : *Ce qui vous gêne c'est la symbolique…* Ouais. Pour moi c'est un contraste, c'est un contraste que je trouve pas normal. Alors là j'aimeras bien parler avec les architectes qui ont fait ça parce que la grille est très jolie mais derrière c'est quoi ces escalier ? Je vois jamais personne qui les utilise, je sais pas s'ils servent et les couleurs et matériaux ça va pas ensemble, ils sont pas beaux quoi.
Rue Denuzière	34 :51	C'est pas beau, à quoi ça sert ce grand truc là ? Ca cache le ciel quoi. Vous avez envie de monter là-haut ? Moi pas, j'ai pas envie d'y aller. D'abord les grilles sont fermées tout le temps et puis on pas envie d'y aller. C'est peut-être le but… C'est des logements je crois. MA : *Les espaces sont très fermés ici.*

		Oui, les espaces sont fermés. Là on peut aller dans les jardins quand même. Donc là c'est plus joli, une fois qu'on est monté on voit les jardins mais il y a quand même beaucoup de vis-à-vis, vous avez dû vous promener dans le… moi j'y suis allée une fois ou deux, bon j'y vais pas trop. D'abord je crois que ce sont des jardins plus ou moins réservés aux riverains mais je trouve que je serais chez moi je me sentirais observé par les gens qui sont dans les jardins. C'est trop proche quoi, les immeubles sont trop proches les uns des autres. C'est ma perception. Alors celui-là est marrant, j'aime bien l'idée de tour cassée là. Je le voyais depuis mes fenêtres au début et je le trouve joli. Mais c'est pareil. Regardez, prenez le même qu'on voit là mais au lieu qu'il soit là, de chaque côté il y a une grande pelouse, sur les quatre côtés. Vous le mettez au milieu d'une grande pelouse, il prend tout son sens parce qu'on voit bien la tour cassée. Là comme il est avec l'autre qui est juste à côté dans sa rue… l'architecte a fait quelque chose de sympa mais ça ressort pas, c'est pas mis en valeur. Et alors celui qui a la jolie terrasse, où il a mis des cannisses d'ailleurs, à mon avis c'est un peu décalé d'ailleurs, vous voyez comme il a les fenêtres de la tour. Il est bien obligé de mettre ces canisses, regardez comme il a les fenêtres, en plus elles se penchent vers la lui. Donc mon idée c'est ça : chaque réalisation prise indépendamment est très intéressante mais faudrait la replanter au milieu de, pas des hectares et des hectares, mais de 1000, 2000, 3000 mètres carrés de pelouse ou de jardin. Parce que là quand on passe dans ces allées franchement les fenêtres sont très proches les unes des autres. Alors si c'est du logement social, ok, si c'est des logement cher franchement… et c'est du logement cher. Alors là je viens avec ma petite fille au petit jardin qui est là parce que le toboggan est très très bien, elle aime bien le toboggan. Le seul bémol c'est qu'il est à l'ombre, donc c'est très sympa de venir au petit jardin mais il est encaissé au milieu des immeubles et il est à l'ombre. C'est dommage pour les petits bouts de pas être au soleil. D'ailleurs il est apprécié, y a tout le temps des enfants. MA : *Pour revenir sur les vis-à-vis, techniquement ces façades ne sont pas moins éloignées que des façades de centre-ville.* C'est possible, c'est peut-être ces façades rectilignes qui accentuent l'effet d'étroitesse. Le problème c'est que c'est quand même un quartier nouveau, qu'on ait construit autrefois des rues étroites c'est possible mais aujourd'hui on devrait se donner les moyens d'avoir un peu d'espace.

		Ca c'est quand même quelque chose d'exceptionnel dans notre pays parce qu'on parle partout d'écoles qui ferment, de réduction du nombre d'enseignants, là y a quand même deux groupes scolaires qui se construisent à très peu d'écart. C'est sûr qu'il y a quand même une densité de population importante, ça se justifie certainement, mais je pense qu'il y a pas beaucoup d'endroits comme celui-là. Ca c'est un bâtiment EDF, le truc gris, c'est un transformateur et j'ai toujours pensé que c'est EDF qui avait annexé là.
Cours Bayard	41 :13	Alors ça j'ai vu ça depuis que je suis là, les gens aménagent dans le chantier. Mais bon c'est tellement cher que je comprends que quand ils ont acheté un appartement et qu'ils commencent à avoir les remboursements qui pèsent faut rentrer dedans le plus vite possible, c'est logique. Et il semblerait qu'il y ait un besoin sur Lyon. Apparemment y aurait un bénéfice de logement, c'est ce que j'entends dire autour de moi. Voilà mon petit tout, ça vous va ?
Hall de l'immeuble	43 :55	Y a pas de sonnette à l'extérieur, ça c'est moyen. Disons qu'aujourd'hui avec les téléphones mobiles, bon on passe un coup de téléphone et hop. C'est un peu compliqué pour rentrer mais je pense que c'est un peu voulu.

Entretien

Je trouve que l'appartement pour une petite surface il est bien fait. Y a n petit coin cuisine mais il est quand même isolé de la pièce de séjour. En plus il est super bien fait parce que si je suis en train de laver les assiettes je peux quand même voir et parler avec les gens qui sont là, donc ça c'est bien fait. Il y a juste ce qu'il faut, ni trop petit ni trop grand. Là il y a quand même un assez grand espace, la chambre n'est pas grande mais y a pas besoin de plus et on communique là, on peut communiquer avec le séjour. C'est sûr que quand j'avais emménagé j'avais un peu des plans sur cet espace là mais je l'utilise pas comme je pensais parce qu'il est un peu étroit. Quand je l'ai vu vide, je me suis dit « c'est une terrasse sympa, je mettrai des fauteuils » et puis en fait j'ai laissé tomber parce qu'on s'y sent à l'étroit quand même quand on est dedans. Par contre l'effet protection antibruit est hyper efficace. Et le système de chauffage ici a été très très bien conçu, il marche parfaitement. Voilà, donc j'aime bien la distribution de cet appartement, je m'y sens bien. Y a des placards, là y a la salle-de-bain, donc c'est pratique : salle-de-bain d'un côté, dressing de l'autre. C'est très pratique pour un appartement qui n'est pas de haut standing mais qui est bien fait. Cette fenêtre c'est pas mal parce qu'en hiver ça permet d'aérer la salle-de-bain sans faire rentrer le froid et sincèrement ça amène vraiment de la lumière et c'est quand même agréable d'avoir une salle-de-bain qui n'est pas aveugle. J'apprécie la forme de l'appartement, je sais pas s'ils sont tous aussi bien conçus, je n'en ai vu que deux ou trois quand je suis rentrée ici et c'est celui qui m'a plu le plus.

Il faut dire que c'est un appartement que je fréquente essentiellement la semaine donc le soir si je sors je vais dehors vraiment et je suis rarement là le week-end je m'en vais. J'en ai surtout

une utilisation utilitaire liée à la localisation de mon job. Je travaille à Pierre-Bénite, c'est à cinq kilomètres d'ici. Si vous descendez sur l'A6 vous la reconnaissez parce que vous voyez toutes les constructions des industries chimiques. Je travaille là, au bord de l'autoroute, dans un complexe où il y a plusieurs entreprises chimiques. Je mets dix minutes ici pour y aller en voiture, je peux y aller en transport commun aussi, je peux aller le prendre le long de l'autoroute, ça marche. Après pour travailler j'ai souvent besoin de ma voiture mais je pourrais y aller en transport en commun. C'est ce qui m'a fait choisir de venir habiter ici, c'est par rapport à la localisation de mon boulot.

Parcours résidentiel

Les dix premières années de ma vie j'ai habité en maison. Alors successivement dans le Cher, à Vierzon, en pleine campagne. C'était même pas une maison, c'était l'école, parce que ma maman était institutrice quand je suis née et elle était logée au dessus de l'école. Ca c'est un assez bon souvenir pour le peu que je m'en souvienne parce que j'étais petit quand on est parti. Et après, du fait de la profession de mon père, on a déménagé pour aller à Ambrézieux-Bouthéon, près de Saint-Etienne… Ah non, j'oublie, à Paris d'abord, enfin pas à Paris, à Savigny-sur-Orge près de Paris. Puis à Ambrézieux-Bouthéon près de Saint-Etienne, petit village, école de village… Y a des bons et des mauvais souvenirs là. Et puis en sixième et cinquième on était toujours là, j'allais au collège à Saint-Etienne donc dans la ville et habitant la campagne avec trente minutes de trajet. Moi par goût j'aime le milieu rural, j'aime les petits villages, j'aime les ambiances de petits villages et j'aime la nature, être dans un environnement où il y a de l'espace autour, des arbres. C'est-à-dire que j'ai un caractère calme donc trop de ville me fatigue, c'est ça aussi. C'est le rural pour le calme, pas trop de monde. M'activité de la ville ça va un peu mais pas trop longtemps.

Après on a déménagé à Grenoble, plus exactement Meylan près de Grenoble et là on habitait en appartement à Meylan. Donc toute mon adolescence j'ai habité dans une résidence de banlieue on va dire. Ca faisait plus banlieue qu'autre chose, ni la ville ni vraiment la ville, ni la campagne. Voilà, l'ensemble typique français de banlieue, alors pas banlieue au sens où on entend les banlieues difficiles aujourd'hui, l'ambiance c'était plus tôt la banlieue bon chic bon genre. J'ai pas non plus de très bon souvenirs là-bas. Donc maison. Et puis j'y suis restée jusqu'à ce que je sois étudiante.

J'ai commencé mes études à Grenoble, deux ans, et après je suis venue à Lyon et là pareil, j'habitais la périphérie. Caluire au début, c'était sympathique, j'en ai un bon souvenir. C'était un vieux relai de Poste, un confort très modéré, c'était un truc pour locataire moyennement aménagé mais par contre c'était sympathique. Beaucoup de charme, dans une rue en pente, y avait plusieurs appartements qui partageaient plus qu'une terrasse, une sorte de jardin. C'était très sympa comme endroit, ça manquait de confort mais c'était très sympa.

MA : *Et la vie lyonnaise ?*

Moi j'aime pas Lyon donc ça c'est vite vu. C'est bizarre parce que ça fait 30 ans que j'habite Lyon mais j'aime pas Lyon. Lyon maintenant c'est mieux mais Lyon à l'époque, quand je suis arrivée à Lyon, c'était pas une ville qui me plaisait beaucoup. Elle ne m'a jamais beaucoup plus d'ailleurs.

Donc j'ai terminé mes études ici, j'ai trouvé du travail, loin au début mais c'était pas aussi difficile qu'aujourd'hui pour démarrer mais quand même j'ai du pas mal circuler. Je travaillais dans l'Ain, j'ai travaillé à Givors, à une vingtaine de kilomètres de Lyon quand même et jusqu'en 1980 je travaillais loin de Lyon quand même et je faisais beaucoup de trajets soit en train soit en voiture.

Quand j'ai commencé à gagner ma vie correctement, avec mon mari on a souhaité acheter une maison et donc là on est parti à Mions, c'est dans le grande banlieue de Lyon, à l'Est. On a acheté une première petite maison là. Ca c'est plutôt un bon souvenir, on était bien dedans. Une toute petite maison premier prix, maison mitoyenne, tout petit jardin. Mais c'était sympa, ça correspond à quelque chose de semi-rural Mions à l'époque, maintenant ça a beaucoup grossi, il y a 20000 habitants, c'est une sorte de banlieue dortoir. Mais à l'époque c'était assez rural, il y avait beaucoup d'agriculteurs, de petits commerces, y avait une vie de village, c'était sympa. Moi j'en ai un bon souvenir, c'est un endroit que j'ai aimé. On avait acheté, comme beaucoup de gens c'était une façon de s'installer et surtout d'être propriétaire, l'idée c'était ça plutôt que de payer des loyers… Et la maison c'était aussi les projets d'enfants, c'est là où on se voyait le mieux élever des enfants, une petite maison. Et c'est ce qui s'est passé donc ça c'était pas mal. On est resté cinq ans à Mions et puis après la maison était trop petite. J'ai deux enfants et quand j'ai eu ma fille, la deuxième, c'était vraiment petit.

Et là on a souhaité acheté plus grand donc on a trouvé une maison plus grande. On a fait construire en fait, enfin on a acheté sur plan à un promoteur, à Toussieu, Toussieu ça touche Mions en fait, c'est un tout petit plus de Lyon encore. Je suis réservée, là je me suis jamais totalement intégrée. On y est resté vingt ans pourtant. L'ambiance était moyenne parce que c'était un village coupé en deux. Y avait les anciens habitants de Toussieu, agriculteurs ou fils et filles d'agriculteurs.
Et puis y avait les habitants comme nous, les nouveaux habitants qui faisaient construire des maisons et qui utilisaient plutôt le village comme un village dortoir en fait. Parce qu'ils allaient tous travailler dans Lyon, moi à l'époque je travaillais à Villeurbanne. Sur certains points y avait des points d'entente et puis sur d'autres pas du tout quoi donc ça marchait pas super. Le point très positif de Toussieu c'était l'école. Y avait encore une ancienne école de village traditionnel comme on en trouve en France et mes enfants ont fait une très très bonne scolarité à l'école du village. Avec une équipe pédagogique très soudées, les maîtres travaillaient tous ensemble au lieu d'être chacun dans leur coin, celui qui était musicien faisait de la musique avec toute l'école et pendant ce temps là y en avait un qui faisait du tennis, plein de choses je crois avec des personnes qui aimaient beaucoup ce qu'elles faisaient. Donc ça, ça a très très bien marché. Mais moi personnellement j'ai quitté Toussieu et comme j'y arrivais pas du tout j'y retourne pas. Je m'étais intégrée à la vie locale, j'étais pendant longtemps présidente du comité culturel et je m'occupais notamment de tout ce qui était artistique, un petit club de dessin, une animation une fois par an autour de la peinture qui existe toujours et ça ça me fait plaisir de savoir que quand je suis partie j'ai passé le relais à d'autres personnes de l'association, je reçois toujours des invitations mais j'y vais plus. Ca avait plu à tous les habitants, ça c'était très sympa parce que tout le monde était content. Y a quelques bons souvenirs mais globalement j'étais contente de partir de Toussieu.

Donc je suis partie en 2000. J'avais un double projet, j'avais cette contrainte au niveau professionnel et mon projet qui était de me retrouver un petit coin très rural. Donc j'ai élu domicile en Ardèche. J'ai acheté une espèce de grange avec maison attenante que j'ai rénové et que j'ai presque envie de dire que la considère comme ma résidence principale. C'est l'endroit où j'aime le plus être. Et puis je loue cet appartement pour être dans Lyon pour bosser et pour me déplacer facilement. L'intérêt d'ici c'est qu'on saute facilement dans un train pour aller à Paris, pour aller dans le Sud, donc ça c'est bien placé pour se déplacer. Et mon deuxième projet c'est quand j'arrêterai ma vie professionnelle de travailler.

MA : *Donc vous passez de Toussieu au cinquième ?*

Là ça été très très dur parce que je voulais venir en ville mais où ? J'avais énormément de mal. C'est pour ça que je dis que j'aime pas Lyon, parce que partout où j'allais dans Lyon ça me plaisait pas. Et puis il y a un moment où j'avais vendue la maison et c'est un peu ma fille qui m'a… à cette époque on vivait toutes les deux, elle était partie faire ses études à Paris et après elle est revenue sur Lyon et donc on cherchait un appartement pour toutes les deux et c'est elle qui a trouvé dans le cinquième, près d'ici. [Elle se lève] C'est marrant parce que c'est sur la colline là, vous la voyez ? Il y a un groupe d'immeuble dont deux immeubles parfaitement symétrique et la maison à trois étages jaune. Et ma fille l'aimait bien parce qu'elle avait un grand balcon. Moi pour être honnête je sais pas si j'aurais vécu là si on avait pas été toutes les deux.

Quand elle a pris son indépendance, elle est partie à la Croix-Rousse et moi j'ai pris un appartement plus petit dans le cinquième, c'était sur la même colline mais de l'autre côté. Mais la circulation pour aller travailler c'était une horreur, fallait que je remonte et que je redescende, normalement ça se fait, en temps normal on met un quart d'heure mais je mettais trois quarts d'heure tous les matins. Donc j'y suis restée un an le temps de me rendre compte que c'était invivable.

Et après mon objectif c'était de dire « il faut que je sois près de Pierre-Bénite » ou que ce soit accessible quoi. Et c'est ce qui m'a amenée là. Et puis d'être près du fleuve. Parce que j'aime pas tellement la ville et je sais pas pourquoi le fleuve ça me rend la ville plus respirable. Donc clairement je voulais que ce se soit très accessible pour aller vers le Sud, vers le boulot.

Entretien semi-directif

MA : *Et vous avez des attentes par rapport à l'appartement et au quartier ?*

Non. C'était la localisation géographique essentiellement. Ce qui m'a fait vraiment venir ici c'était… Alors je voulais pas habiter non plus à Pierre-Bénite même parce que Pierre-Bénite, vous le voyez bien quand vous passez sur l'autoroute, c'est l'industrie chimique, ça n'a aucun intérêt, aucun charme. Donc je voulais être à Lyon mais très proche. Et puis le quartier me convenait parce que je pouvais être à la gare en cinq minutes à pied. Moi j'aime bouger, je suis souvent partie, j'ai des amis et une partie de la famille à Paris, mon fils maintenant est Genève donc faut que je puisse bouger sans en voiture soit en train. Donc voilà, la proximité de la gare… j'aurais pu aller à la Part-Dieu aussi mais la Part-Dieu c'était pas très pratique pour aller à Pierre-Bénite et puis j'aimais pas le quartier, du tout. Pas du tout, j'ai cherché un peu à la

Part-Dieu mais tout ce que j'ai visité je me disais vraiment « je crois que je vais pas m'y plaire ». Ici j'ai repéré de dehors l'immeuble, parce que c'est ça que j'ai fait, je me suis dis que j'allais faire un rayon, dans ce rayon ça loge, je me suis baladée dans deux ou trois quartiers et là c'était en semaine j'avais vu cet immeuble. J'ai cherché à qui il appartenait. Ca m'a pris pas loin d'une année avant d'avoir un appartement ici. Parce que ça fonctionne pas comme le parc privé, ni comme le parc social en fait, c'est ni l'un ni l'autre. C'est du, entre guillemets, social de la SNCF et en fait ils ont différents niveaux de logements. Ici c'est plutôt les logements pour leurs cadres en fait. Donc je pense qu'ils sont pas sélectifs parce que le loyer est pas à la portée de tout le monde quand même. Et quand je les ai contacté pour la première fois, y avait le studio d'en dessous qui était libre, mais il est plus petit, pas beaucoup plus petit, juste un peu, mais le séjour est plus petit, ça c'est pas fait pareil… Pfff, il était vraiment petit, j'ai dit « ça m'intéresse mais dès qu'il y en a un juste le cran au-dessus qui se libère… ». Je suis restée en contacts bien six huit mois avant qu'ils me rappellent en me disant « y en a deux qui se libèrent » donc y a celui-là et j'ai visité un trois pièces qui était beaucoup plus haut en étage et sur la rue Seguin là-bas. Qui était bien aussi, les deux étaient possibles mais ça ça me suffit, deux pièces, j'ai dit « je prends » et deux pièces c'est moins cher, voilà. Et là j'ai bien apprécié parce qu'en fait c'est facile, j'apprécie d'être dans cette structure de logements SNCF. D'abord y a un concierge qui s'occupe de plein de trucs d'entretien et qui vous glisse à ou deux mot, c'est sympa. Economiquement parlant je pense que c'est un peu moins cher que le parc privé et c'est surtout c'est plus simple, j'ai rempli un dossier, j'ai pas eu à verser de caution… Economiquement on va pas dire que c'est bon marché mais c'est correcte. Donc voilà, je suis bien contente, je m'y plais. Alors y a deux ans quand j'ai emménagé c'était le chantier partout en fait, alors ça l'est encore un peu, vous avez vu comment c'est ici, mais bon ça c'est beaucoup structuré. Bon c'était intéressant de voir monter les immeubles, je trouvais ça sympa, le changement de cadre comme ça moi ça me plait. Moi ça m'a plus de voir pousser ces immeubles, je trouvais ça intéressant.

MA : *Comment définiriez-vous le quartier ?*

Comment je le définirais ? C'est pas évident de donner une définition. Ce qui est intéressant c'est que manifestement il y a une volonté de faire une mixité de logements et de lieux de travail donc ça je trouve que c'est une bonne voie, c'est une tendance j'ai l'impression aujourd'hui et je trouve que c'est une bonne idée. Mais du coup ça rend difficile de le définir, c'est pas un quartier d'habitation, c'est pas un quartier de bureau, c'est pas un quartier de centre-ville, on est pas dans un centre mais c'est pas un quartier de périphérie non plus. Moi je trouve que la caractéristique principale ce serait de dire que c'est un quartier neuf. Un quartier qui a un petit côté artificiel quand même parce que créé de toutes pièces et tout d'un coup. Donc là y a un côté que je dirais artificiel. Mais bon ça va vieillir.

MA : *Est-ce que ce côté n'est pas renforcé par le décalage avec l'ancien quartier…*

C'est un peu haut-de-gamme aussi par rapport à d'autres quartiers. Enfin ça dépend à quoi on compare parce qu'il y a un autre quartier qui s'est construit juste avant au début des années 2000, c'est celui qui est près du parc de Lyon, la Cité Internationale, là aussi les appartements… Je pense que c'est pire qu'ici ils doivent être un peu plus chers encore. Par contre je pense qu'il y a moins de vie. Là j'apprécie quand même… On peut pas dire que c'est en centre-ville mais je trouve que c'est très proche du centre. Alors que là-bas, c'est sûr qu'il y a le parc de la Tête-

d'Or, pour ceux qui aiment le parc c'est beau mais je pense pas qu'il y ait une vie de quartier comme il y aura ici très rapidement. Et puis bon le parc reste un parc très traditionnel. Moi je trouve que lien avec le vieux quartier est important, c'est pour ça que je voulais commencer par ça. Parce que bon c'est vrai qu'il y a tout ce quartier neuf mais il se raccroche quand même au quartier ancien. Et moi je pense que la jonction va se faire très bien, ils vont être obligé de bouger ici les anciens commerçants, ils vont bouger. Ca va les doper. Parce qu'il y a le tram qui passe, forcément les gens s'arrêtent, les gens descendent, c'est sûr. On vient de Perrache et tous les gens qui sont ici font comme moi, ils vont prendre le train à Perrache, enfin j'imagine.
MA : *Mais venir construire un quartier haut-de-gamme à côté d'un quartier populaire avec une image dégradée…*

C'est vrai. Il y a un contraste ancien quartier, vieux, et nouveau quartier. Il y a un contraste pauvre, je sais pas si c'est vraiment pauvre parce qu'il y a quand même des beaux immeubles mais il y avait pas mal de gens qui zonent comme à côté de toutes les gares, donc voilà il y a contraste social on va dire. Y avait la prison pas loin, qui est plus une prison mais y avait une prison. Donc c'est vrai que le quartier a évolué, dans ces quelques années il a évolué considérablement. Et c'est marrant parce que je suis allée, le week-end de Pâques, au jardin public avec ma petite fille donc dans le jardin public y a des parents avec leurs enfants et puis y a les vieux habitants du quartier, les anciens je ne sais pas comment il faut dire, les personnes âgées qui habitent depuis longtemps ce quartier et qui sont sur les bancs là. Je les entendais discuter « ohlala, le quartier change, le quartier change », toutes elles disaient ça ce jour là. C'était vraiment très drôle. Et elles le disaient pas avec un ton de regret, ça m'a frappé, plusieurs fois j'ai entendu ça et les gens avaient pas un ton de regret, c'était un constat, voilà.

MA : *Il y a autre élément qui est mis en avant, c'est le fait que nous sommes dans un écoquartier…*

Bof. Ca je demande à voir. Je sais pas vraiment ce que ça veut dire écoquartier. S'ils parlent de l'immeuble vert là qu'on a vu en se promenant, alors certes il est de couleur verte, comme ma menthe à l'eau, certes, on ne s'est pas approché mais dans le hall d'entrée il y a un mur végétal, est-ce que ça en fait un éco-immeuble ? A mon avis non. Il doit y avoir d'autres choses j'imagine dedans. Peut-être chauffage solaire ou je sais pas quoi. Certes, il y a un des immeubles, plus loin, où on est pas allé, qui a une éolienne au-dessus mais ça aussi est-ce que c'est pas un peu un truc de façade ? Y a une réalité derrière ? J'en sais rien, j'ai pas d'opinion là-dessus. Je pense qu'il y a beaucoup d'affichage, c'est ma perception, maintenant j'ai pas creusé.

MA : *Il y a un vrai travail sur l'isolation des bâtiments, sur la place de la végétation, etcetera. C'est vrai qu'il y a beaucoup de communication dessus, comme sur tout le quartier, y avez-vous eu accès ?*

J'ai vu des trucs. La revue de Lyon, on me met des trucs dans le boîte-aux-lettres. Mais c'est vrai qu'on en parle beaucoup même au-delà de Lyon. C'est vrai qu'il y a quand même une surface assez impressionnante, rassemblée près d'un centre-ville, c'est vrai que ça c'est assez exceptionnel. Mais moi je sais pas mesurer l'impact écologique, s'il y a vraiment eu des efforts ou pas. C'est vrai que j'en ai entendu parler, par contre…

MA : *Vous y êtes sensible ?*

J'y suis très sensible. C'est une chose à laquelle je fais très attention personnellement. Mais moi je suis très terre-à-terre, c'est pas pour faire bien que je fais de l'écologie, c'est pour être efficace. C'est vrai que si j'en juge par cette immeuble, il est bien isolé, contre la chaleur, le froid et phoniquement, le train nous passe vraiment sous les fenêtres mais c'est tout à fait vivable, les voisins je les entends pas, ni à côté ni au-dessus. Le chauffage est extrêmement bien fait et coûte pas très cher. Je sais pas si c'est la façon dont il est réparti mais il coûte pas très cher. Et j'ai rien à faire, j'ai pas à le gérer donc ça c'est super. Maintenant c'est un des plus anciens du quartier ici… Mais bon, je suis pas capable d'en juger. J'ai un peu peur, comme beaucoup de choses, qu'on en parle plus qu'on agit réellement. Mais bon, c'est un a priori.

MA : *Est-ce que le quartier se distingue ?*

Oui quand même, moi je dirais bien qu'il est différent du Lyon traditionnel quand même. Il est différent parce qu'il est tourné sur le fleuve, enfin il a tiré partie du fleuve alors que Lyon on peut pas dire, à part y mettre des parkings… Il est différent parce qu'on a l'a pas construit avec la pierre, parce qu'on a pas fait des traboules. Voilà, ça marque quand même une coupure. On est tellement loin de Saint-Jean et des vieux quartiers, ça a plus rien à voir, c'est clair.

MA : *Y-a-t-il une ambiance particulière ?*

Oui un peu. Regardez, les skateurs comme en bas vous trouvez ça où dans Lyon ? Pas tellement, ils sont chassés à beaucoup d'endroits. Ici ça fait deux ans que j'habite et ça fait deux ans que je les vois venir. Je sais pas si des habitants leur font des remarques ici ou pas mais ils reviennent donc à mon avis on cohabite bien. Et moi je trouve ça bien. Alors que je pense qu'il y a beaucoup d'endroits dans Lyon… Moi j'en vois de temps en temps sur les quais du Rhône là-bas, mais c'est les quais, c'est loin des habitations. Je sais même pas où ils sont dans Lyon. Dans les communes on met des skate parc pour que les jeunes fassent du skate, dans un parc, parqués. Y a bien un petite différence que moi j'apprécie.

MA : *Pour autant, à propos de cohabitation, il y a une volonté affichée de faire de la mixité sociale et il semble que ça crée quelques tensions…*

C'est obligé. Mais c'est normal, je pense que c'est évident de fonctionner comme ça. L'histoire de parquer les gens aux Minguettes au motif qu'ils ont des bas revenus et de laisser les autres habiter tranquille dans le sixième, qui est triste à pleurer d'ailleurs, quand je vous dis que j'aime pas Lyon voilà… Bon c'est vrai que la nature fait que les gens veulent se regrouper entre gens semblables mais moi je suis pas d'avis de favoriser ça. C'est bien d'avoir un peu de mixité. Et c'est normal que ça crée des tensions, je suis pas surprise du tout. C'est la vie, on vit pas tous en harmonie, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Même si vous avez pas de mixité sociale… Prenons l'exemple de la maison où j'habitais dans le cinquième : trois étages, le propriétaire en bas, une vieille mamie qui avait toujours habité là et moi j'habitais le dernier étage. Et bien il y avait toujours des histoires avec la mamie, pourtant c'était pas de la mixité sociale, je veux dire on était tous… Mais voilà, des histoires… si c'est pas la mixité sociale, c'est générationnel ou autre… mais moi personnellement je pense que c'est bien. Ici, c'est pareil, y a un peu de mixité sociale parce que c'est soi-disant les cadres, je sais pas ce que c'est un cadre à la SNCF mais le concierge me parle tout le temps de Madame je ne sais pas comment qui est certainement très haut dans la hiérarchie de la SNCF, alors elle faut

vachement faire attention, il va nettoyer son paillasson vachement sinon ça fait des histoires et l'autre jour y a les jeunes qui ont l'appartement d'au-dessus qui sont en coloc, je sais pas si c'est la SNCF ou pas mais ils sont en colocation dans leur grand appartement, donc ils ont fait une fête et renversé je sais pas quoi qui s'est retrouvé sur le balcon donc ça fait des histoires aussi… partout. Ici on pourrait croire que c'est très cadré parce que normalement c'est réservé aux employés de la SNCF donc ça devrait être un milieu fermé. Moi je suis toute seule ici, dans les tranches d'âge mûr on va dire, y a des familles avec des enfants, y en a qu'ont des chiens, y a… Tout ça ça vit pas trop mal. La mixité c'est un prétexte pour râler, si on avait pas celui-là on en trouverait un autre. Et puis je sais pas comment c'est fait la mixité, j'ai observé un peu, pas le premier immeuble qui est là mais le deuxième, là où les gens ont emménagé très vite, les architectes ils sont pas fous… comment ils ont fait la mixité sociale ? L'immeuble il est fait comme ça, y a les premiers étages, trois ou quatre, je ne sais pas, et puis il y a une belle tour là, au-dessus, et là il y a une entrée, j'imagine que c'est le social, ça donne au Nord et c'est les étages bas et ici y a une autre entrée, j'imagine que celle-ci permet de monter dans la tour. Quand vous êtes dans la tour vous avez déjà beaucoup plus de lumière et puis vous avez la vue sur Fourvière et à Lyon quand vous avez la vue sur Fourvière c'est un bel appartement. On peut faire sa prière en regardant la vierge. C'est tout relatif la mixité sociale, ça veut dire effectivement que les gens qui habitent dans les étages élevés ici, qui sont chers, que ce soit à acheter ou à louer, ils râlent parce que quand ils rentrent chez eux parce qu'ils voient que sur les balcons y a du linge qui sèche. Maintenant c'est la vie de faire sécher son linge. Moi personnellement ça m'amuse beaucoup. Mais je trouve que c'est bien, c'est un aussi bon principe que dire « on met du résidentiel et du bureau au même endroit », c'est la même idée de mixité. Et je pense que la société est faite pour fonctionner comme ça, maintenant c'est ma conviction personnelle. Je suis pas d'avis de parquer les gens. Et ça veut dire qu'effectivement les gens qui se promènent dans la rue c'est toutes origines, mais c'es pareil en centre-ville. En centre-ville certainement que vous avez des beaux immeubles lyonnais qui sont habités par des familles très aisées mais dans les rez-de-chaussée y a forcément des petits papis-mamies et des jeunes, elle existe la mixité. En fait le problème il est que… je comprends que ces gens qui ont payé extrêmement cher un appartement soient gênés après parce que je vous montrais tout à l'heure et que j'appelle de la promiscuité, ça peut je peux comprendre. Mais la solution c'est pas de jeter les gens ailleurs, c'est peut-être à eux de réfléchir : est-ce qu'il fallait payer aussi cher que ça un appartement ? Pourquoi les promoteurs arrivent à vendre cher ? Parce qu'il y a des gens pour acheter. Excusez-moi mais personne achetait ils seraient bien obligés de baisser un peu les prix, où si tout le monde leur disait « mesdames, messieurs, c'est bien beau mais vos immeubles qui sont trop serrés les uns contre les autres moi ça m'intéresse pas, vous pouvez vous les gardez » et bien on ferait autre chose. Moi je suis très réservée. J'ai regardé, parce que c'aurait pu être une autre stratégie, plutôt que de louer ici, d'emprunter, d'acheter… ces produits me font pas envie. Et j'aurais pas fait un effort financier pour aller acheter là-bas parce que je n'ai pas envie. C'est peut-être une erreur, peut-être que les gens qui ont acheté ça va prendre de la valeur et ils seront très contents d'avoir acheté. Mais je pense que ça se régulerait mieux si les gens réfléchissaient en amont en se disant « non, c'est surfait, c''est trop cher, on a des exigences et on ne prend pas au prix où c'est proposé ». Evidemment après comme ils ont acheté ça extrêmement cher ils voudraient être dans un endroit privilégié préservé de tout… Oui mais pas en ville, à ce moment là il faut partir ailleurs. Ils ont payé très cher donc c'est sûr qu'ils voudraient…

MA : *Trouvez vous qu'il y ait des élément qui pourraient améliorer le quartier, des choses qui ont été oubliées, qui manquent ?*

Moi il me manque rien mais bon j'ai pas de gros besoin comme quelqu'un quai a un famille. Je trouve qu'il manque des arbres, de mon point de vue personnel j'aurais bien aimé qu'il y ait plus d'arbres, plus de verdure. C'est vrai qu'il y en a, et y a de l'eau, ça c'est joli, mais c'est pas suffisant. Sinon des choses ratées, franchement non… Les bords de l'eau sont très jolis, y a des commerces qui ouvrent petit à petit, comme je vous l'ai dit tout à l'heure je n'aime pas trop les restaurant mais ça ça va se réguler dans le temps, ils verront par rapport à la clientèle. Il y a le Conseil Régional qui est raté, pour un truc raté c'est raté. Ce que je sais pas c'est ce que va donner la circulation là, pour l'instant ça va encore mais quand tout sera habité je sais pas ce que va devenir la circulation en voiture. Ca ça me pose un peu question. Mais pour l'instant c'est encore vivable.

MA : *L'idée d'exclure l'automobile est revendiquée, la question est de savoir si cela correspond ou fait évoluer les pratiques.*

D'abord la voiture je vois pas où il est exclue. Parce que chaque appartement a un parking, moi j'ai un parking en sous-sol et je pense que c'est à peu près partout pareil. En plus y a l'immense parking dans le centre commercial pour que les clients puissent venir en voiture. Donc la voiture elle vient quand même là. Alors après c'est vrai que les avenues sont pas très larges donc il y a pas une circulation ni rapide ni très fluide.

MA : *Il y a aussi peu de stationnement en surface, certains trouvent que ce n'est pas pratique lorsqu'ils invitent des gens.*

Souvent mes amis viennent me voir avec le tram, ils prennent cette option là, soit ils prennent la voiture et ils la laissent à l'entrée de la ville pour prendre le tram, souvent, on va dire une fois sur deux… Moi quand je vais voir mes enfants qui habitent à Lyon j'y vais à pied ou en tram. Moi je suis assez favorable à ça, de limiter l'usage de la voiture, mais ils l'ont pas éliminé du tout.
MA : *Ca a changé des choses pour vous ?*

Non, pas vraiment, quand j'habitais le cinquième j'utilisais déjà les transports en commun pour aller dans Lyon. Après c'est vrai que je vais travailler en voiture mais c'est vrai que c'est un autre histoire, dans la journée j'ai besoin de ma voiture. Sinon souvent j'y ai pensé à y aller en transport en commun mais dans la réalité je le fais pas. Ceci dit, si le carburant continue à devenir très cher comme ça je vais peut-être revoir… Mais bon, je pense quand même que c'est une bonne idée de virer la voiture de la ville. Y a trop de voitures, c'est clair. Faut bien commencer quelque part, moi je trouve que c'est une bonne idée que dans un quartier neuf on encourage pas la voiture. Alors c'est vrai qu'il faudrait peut-être rajouter plein de services qu'on a pas aujourd'hui. Mais il y en a qui ont pris, l'histoire des vélos à Lyon, ça a bien pris et ça marche. L'histoire des petites voitures là, à mon avis ça devrait marcher aussi, j'ai vu qu'il y en avait pas loin. Bon c'est les débuts, ça peut pas changer comme ça du jour au lendemain. Le covoiturage ça marche aussi, les deux dernière collaboratrices que j'ai embauché viennent toutes les deux ensemble travailler, une semaine une prend sa voiture, l'autre semaine c'est

l'autre. Donc c'était à faire ce qui a été fait, à mon avis pas mal du tout. Et ça ne me gêne pas qu'il y ait pas beaucoup de place de stationnement dehors.

MA : *Donc vous trouvez ça bien, d'un point de vue général qu'appréciez vous le plus dans le quartier ?*

C'est quand même le nœud de transport, d'être proche du centre et proche des gares c'est très important pour moi. Très important de pouvoir bouger facilement, partir… Moi ce que j'aime le plus c'est l'endroit, après il pourrait y avoir des immeubles vieux, machins, ce serait pareil. Je sais pas si tous les habitants du quartier sont comme ça mais moi je suis pas venue là parce que des constructions neuves, parce que c'est Confluence, parce que c'est beau… Ceci dit ça me plaît bien.

MA : *A propos des autres habitants, pouvez vous me parlez de vos relations de voisinage ?*

Ca va aller vite. Je me suis pas vraiment intégrée. Mais c'est de ma faute ça. Parce que je viens un peu là pour dormir. Donc je connais mes voisins de palier, y a trois appartements sur le palier, forcément on se croise, on échange des politesses mais pas plus. C'est cordial. Par contre il y a de la mixité, comme je disais tout à l'heure, et dans l'ascenseur y a toute sorte de gens et y en a qui disent pas bonjour. Donc moi je dis pas bonjour non plus… Donc voilà les relations sont très limitées. Je sais pas si c'est pas les contrôleurs de la SNCF, ceux qui disent « vous avez bien un billet » et ils en ont tellement marre de dire bonjour aux gens que quand ils arrivent chez eux dans l'ascenseur ils font la gueule, je pense que c'est ça, y en a quand même deux trois spécimens comme ça que j'ai repéré. Mais bon moi je m'intègre pas bien parce que je m'évade à la campagne. J'ai pas cherché à créer du lien social du tout ici. Et puis j'ai pas besoin non plus parce que j'ai mon milieu professionnel, si j'ai besoin d'un service y a le concierge, comme je vous le disais ça c'est vraiment super, il est très sympa. Mais je suis responsable de ça, y a bien une fête des voisins qui est organisée mais j'y participe pas. C'est Lyon quand même ça… j'ai jamais, si quand j'étais en maison à Mions ou à Toussieu mais à Lyon jamais, chacun chez soi… ici c'est comme ça.

MA : *Connaissez vous les ambitions à l'origine du quartier ?*

C'est une question un peu difficile pour moi. Je me suis pas trop intéressée à ça on va dire. J'ai une idée dans la tête, je sais pas si elle est bonne, j'ai une idée c'est que c'est un quartier qui avant était tourné vers le marche-gare, derrière les voutes, et en fait ça mettait pas en valeur le centre de Lyon. Parce qu'on est très proche du centre et c'est le quartier qui est à la pointe, entre les deux fleuves, et donc l'idée des élus de Lyon c'était de dire « quand on arrive du Sud on tombe sur ce quartier en premier et il faudra en faire un quartier plus sympathique à aborder que le marché gare et tout ce qui zone autour ». Je sais pas si c'est vraiment le raisonnement qu'ils ont eu mais j'ai cette idée là. Une sorte de… vitrine c'est pas le bon mot mais quand même donner une bonne image de Lyon pour celui qui vient du Sud et qui ne va faire que passer, qui soit différente. Voilà, quand vous passez sur l'autoroute et que vous voyez l'arrière du marché-gare, c'est sinistre, c'est sale, c'est pas beau du tout. Et avant le quai de Saône là il était pas chouette non plus, il était pas chouette du tout et c'est dommage que le peuple soit pas… Moi je vais de temps en temps, parce qu'il y a une filiale de ma boîte qui est à Düsseldorf et la façon dont ils ont utilisé le Rhin à Düsseldorf… ils ont des immenses espaces de chaque côté qui sont des prairies, c'est vert, c'est très beau, c'est très bien mis en valeur. Et

je pense qu'il y a un peu cette idée là ici, se tourner à nouveau vers le fleuve, vers les berges, etcetera. On le voit au niveau du Rhône aussi, ce qui a été fait au niveau du Rhône, dans le septième, c'est ça. Je pense que c'est un peu la même idée. Mais je vous avoue que non je me suis pas énormément informée là-dessus.

MA : *Vous venez de dire qu'il y a côté vitrine, ce n'est peut-être pas le mot mais effectivement cela se décline sur plusieurs aspects, cela fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

Alors moi ça me pose pas de problème, sincèrement. C'est pas les habitants qui sont exposés en vitrine, c'est les réalisations. Ce que les gens photographient ce sont pas les gens qui habitent dans les bâtiments, c'est la tour qui est cassée, c'est la darse… Moi je me sens pas en vitrine. C'est même marrant, j'allais vous le dire tout à l'heure quand on se promenait, maintenant un peu moins mais jusqu'il y a pas très longtemps encore, depuis que j'habite là, je vais me promener, je marche, presque tous les soirs, au moins une fois, deux fois, des fois trois, j'ai une voiture qui s'arrête pour demander son chemin ou pour demander où est le restaurant Le Bec. Je sais pas combien de fois j'ai renseigné des gens qui tournaient, qui étaient perdus, comme ça faisait un peu chantier ils cherchaient le seul endroit qui est pas chantier donc c'est la partie de la Saône qui est aménagée vers le restaurant Le Bec, et c'est pas très facile d'y aller parce qu'on passe pas tout le long sur le quai, faut tourner. Donc j'ai renseignée plein de gens, ça me plaît bien, ça me pose pas de problème.

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

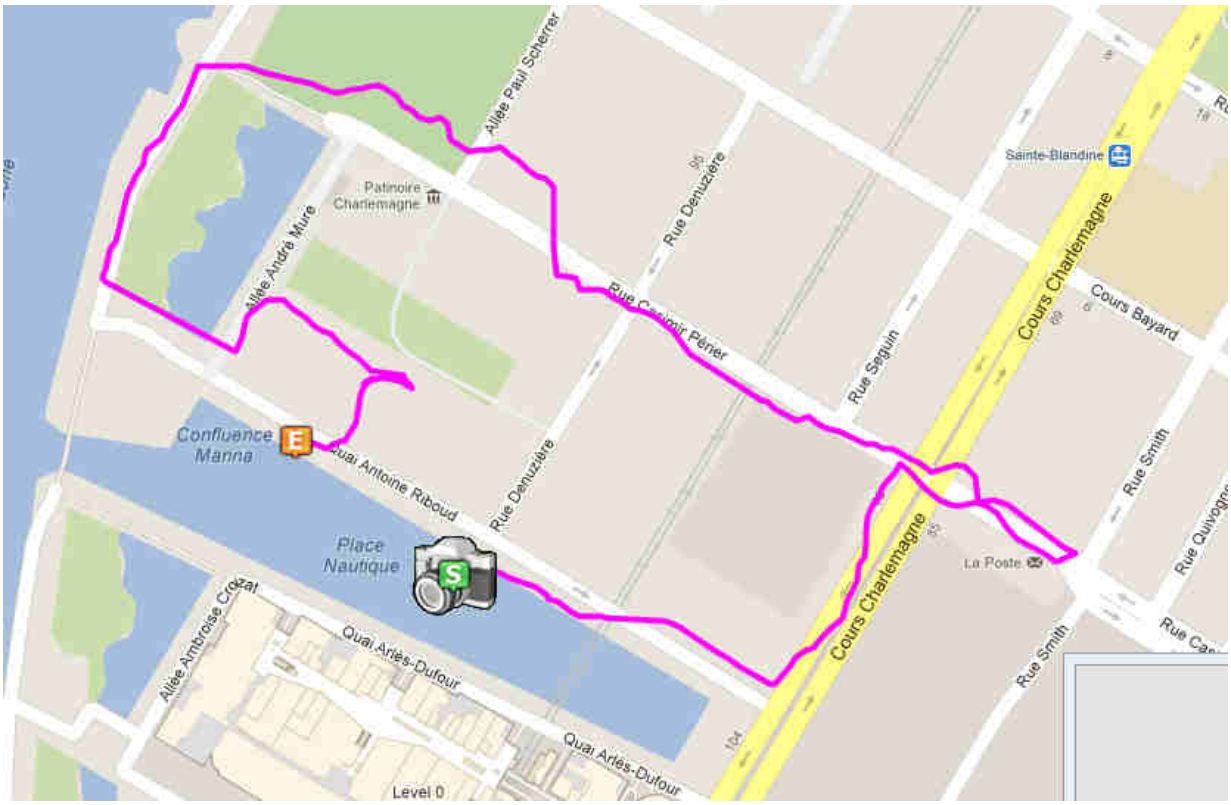
Moi je suis très petit village quand même quoi. Vous voyez, vous m'interrogez sur mes relations avec mes voisins et dans un petit village on fait très vite connaissance et même si on approfondit pas on s'adresse beaucoup plus vite la parole je trouve. Moi j'y suis beaucoup moins souvent, en Ardèche j'y suis deux jours par semaine et encore pas toutes les semaines mais si je vais au village faire mes courses je crois quatre ou cinq personnes avec qui je discute et qui me connaissent, qui savent où j'habite. Et si j'ai un souci je sais à qui demander, je suis sûre que je trouverais quelqu'un qui va en ville si j'ai besoin de quelque chose. Ca va très loin. Moi j'ai des amis qui sont comme moi, qui vieillissent, et qui me disent « tu vas aller là-bas dans ton village perdu et si tu tombes malade comment tu vas faire ? ». Mais moi je leur réponds que si je tombe malade ici, imaginez que j'ai un malaise dans mon appartement quand je suis toute seule, si je suis inconsciente personne ne va s'en apercevoir et pendant très longtemps je peux rester là, mon usine va s'inquiéter, ma famille mais… sinon dans le quartier et les voisins personne n'est là. Et si j'ai besoin d'appeler un médecin, personne ne va se déplacer, si j'ai besoin de… C'est extrêmement difficile en ville de trouver un espace de soin comme ça qui va vous prendre en charge si vous pouvez pas vous déplacer. Ca m''est jamais arrivé, je touche du bois mais je pense que c'est une galère. Par contre, je suis à la campagne là-bas, je suis à cinq kilomètres du village, un peu isolée dans les bois, « allo les pompiers », dix minutes après ils sont là. Les pompiers volontaires du village arrivent partout à n'importe quel endroit de la campagne, ils ont une sirène, ils font marcher la sirène et ils viennent vous chercher pour vous emmener à l'hôpital. Ils discutent pas, vous avez besoin, ils arrivent, ils cherchent pas à savoir ce que vous avez, pourquoi, s'il vaut mieux que vous alliez à l'hôpital ou chez un médecin privé, de vous orienter, machin. Ca fait des tas d'histoire à Lyon quand vous avez besoin « ah oui non mais c'est pas le SAMU madame, appelez machin », j'ai pas eu beaucoup d'expériences mais le peu que j'ai c'est galère, alors qu'à la campagne pas de

problème. Enfin voilà, y a plein de choses qui fonctionnent beaucoup mieux qu'on le pense au fin fond de la France. Moi je suis un peu France profonde mais c'est très personnel. Sinon si vraiment on parle d'autre chose que la France profonde, moi mon endroit idéal c'est près d'un fleuve ou d'une rivière. J'aime bien l'idée de l'eau et je pense qu'on devrait l'utiliser plus pour circuler. On parlait tout à l'heure de la voiture, là on commence, y a une navette, je trouve ça très bien mais on pourrait faire encore plein d'autres choses. On pourrait faire sûrement plein de trucs, écolos en plus, sur la rivière. Sinon qu'est-ce que c'est le quartier idéal ? Là ça a un petit côté quartier idéal quand même : la mixité, le fait qu'il y ait des commerces, le fait qu'il y ait des écoles, des bureaux… Moi je trouve que c'est un bon mix, sincèrement, c'est un bon mix. Pour moi la ville c'est ça. C'est pas comme vous trouvez dans certains quartiers de Lyon le sixième avec ses beaux immeubles, tout est bien propre, nickel, mais quand vous passez dans la rue c'est triste à pleurer. C'est pas non plus ces quartiers où vivent que des gens en difficulté qui c'est vrai sont un peu laissés à l'abandon, y en a aussi, ça c'est loin d'être un quartier idéal pour moi. C'est pour ça qu'il faut faire de la mixité sociale, parce qu'on peut pas continuer à supporter d'avoir des quartiers laissés à l'abandon. Y en a de moins en moins mais il y en a quand même quelques-uns encore.

HL11

	Date : 17/04/2012
	« Statut habitant » : locataire + travail
	Investissement/loyer : 1620€/mois
Climat de visite : Ensoleillé, frais, sec	**Adresse :** Quai Riboud
	Arrivée : septembre 2011
Durée de la visite : 59 min	**Appartement :** T4, 95m² + 15m² loggia
Longueur du parcours : 1579 m	**Occupants :** 4
Durée de l'entretien : 1h58 min	**Profession :** consultante en développement économique pour les collectivités (télétravail)
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non (AMAP)
Age : 42 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Terrasse du Purple	10 :15	Alors je vous ai fait venir ici parce que c'est plus ou moins ma cantine en fait et que ça fait partie des choses que j'aime bien. En fait il y a une terrasse et c'est super agréable quand on est avec des gosses. Parce qu'on peut venir avec des potes et les gosses ils sont là et comme tout est piéton et bah ils sont avec leurs vélos, leurs trottinettes, leurs machins… et la vue est super belle, enfin moi je trouve que la vue est super belle, parce qu'en fait c'est tout vert en face, et puis l'eau, l'utilisation de l'eau c'est génial. C'est un des premiers trucs qu'on a aimé ici : nous notre appart il est au bout à l'angle entre la marre là, ils appellent ça avec un nom poétique, je sais plus mais enfin la marre et la darse. Du coup tout est piéton et en fait on est au bord de la Saône et c'est à peu près un des rares coins à Lyon où on est en ville et en même temps il y a pas de voiture entre la Saône et nous. Donc voilà, ça c'est un des lieux que j'aime bien ici, c'est là, en fait les terrasses et en fait je trouve ça super beau les immeubles. Je les trouve tous, presque tous super beaux en fait.
Quai Antoine Riboud	11 :22	Le premier truc où je vais vous emmener c'est le marché de gros, c'est hors du quartier, à la limite, parce qu'il y a un des trucs que j'aime bien dans ce quartier c'est qu'en fait ça marche super bien l'accroche entre le vieux quartier où y a déjà toute sa vie autour, on sent toute l'histoire, on sent qu'il y a une histoire et notamment… je connais pas parce que je viens d'arriver, mais notamment il y a une histoire avec le marché de gros et le fromage et y a plein de grossistes de formage dans le coin donc déjà ça fait une activité… Y avait déjà un mélange de logements et d'activités économiques. Donc en fait là, ils ont continué dans cette logique mais en fait ça existait déjà. Donc moi ce que je trouve qui est bien réussi et qui m'a bien plu c'est que le quartier il ne se construit pas sur du vide, il se construit dans un vieux quartier qui existe déjà, où y a déjà toute une vie. Et d'une certaine façon ça contrebalance un peu le côté super clean, un peu aseptisé, c'est tout bien propre, les gens se connaissent pas, et de l'autre côté, là-bas, à part qu'il y a, comment dire, les dames qui attendent le bus, et bien il y a aussi une vie, les gens se connaissent, sont de la même famille, y a déjà une vie sociale quoi. Et entre les deux je trouve qu'il y a pas… Ils ont réussi à faire qu'il y a une espèce de frontière qui n'en est pas une, là, c'est le tram, qui franchement relie plus qu'elle ne sépare, parce que c'est bien traversable, c'est bien clean comme sait faire le Grand-Lyon, y a pas de marche, on traverse avec la poussette, n'importe comment et tout, si bien que le quartier finalement… le nouveau quartier arrive à rentrer dans l'ancien de façon assez poreuse, c'est pas brutal et puis il n'y a pas de confrontation.

		D'autant plus que comme avant il n'y avait pas ça là [le centre commercial], il n'y avait pas de commerces, si bien que les gens du nouveau quartier comme moi, ils étaient obligés d'aller dans les commerces de l'ancien quartier, donc il y avait une espèce de partage en fait qui s'est fait naturellement et progressivement et je pense que c'était finalement une très bonne chose qu'il y ait pas de commerces au départ dans le nouveau quartier. On était obligé de prendre nos habitudes, parce qu'au bout de quelques temps tu prends tes habitudes, donc forcément la banque, notre banque, elle est là, quand je prends pas mon café là, je le prends dans l'autre bar où je vous emmène, c'est un bar qui est là depuis longtemps. Voilà, ça c'est un des aspects que j'aime bien c'est qu'il y a tout un potentiel de coconstruction avec les voisins, les gens qui étaient là, on va faire un truc ensemble ça c'est certain. C'est vierge donc on construit les relations qu'il y a entre nous, les habitudes. C'est plus ou moins nous qui allons construire les magasins qui vont va marcher ou pas marcher parce que si on y va pas… Là ça va évoluer en fait.
Cours Charlemagne	15 :00	En même temps, voilà, en face c'est typiquement ce que je vous disais, c'est un lieu interlope, il y a des concerts dans les hangars et tout, des trucs punks où je sais pas quoi, je suis pas bien dans la cible mais… c'est une autre vie c'est complémentaire à un quartier qui pourrait être aseptisé sans ça en fait. et en même temps moi j'aime bien, ça passe bien entre les deux quoi. Donc ça c'est le deuxième point. Et vu qu'on a pris nos habitudes, maintenant je pense qu'on va continuer, on va pas changer de banque, y a deux nouvelles banques qui vont s'installer, on va rester dans notre banque où on rencontre les gens du quartier, on va continuer à aller au Lidl alors que franchement on était pas au départ dans la cible du Lidl. Finalement on s'est aperçu qu'au Lidl y avait plein de trucs super biens, donc je vais au Lidl maintenant alors que j'y serais jamais allée… c'est un espèce de rayon où on trouve plein de… des trucs improbables quoi. Donc s'il y a avait eu le Carrefour je pense qu'on serait jamais allé au Lidl, mais ça c'est fait progressivement et donc on va continuer à y aller. Et puis y a une droguerie que j'adore qui vend plein de trucs. Et donc voilà, le quartier je trouve qu'il s'est bien raccroché quoi. Le café où je vais-je vais vous le montrer parce que c'est à côté justement d'un fromager, l'étoile du Vercors, et en plus il a du super bon fromage quoi. C'est pareil, par exemple nous, la nounou qui garde la petite, elle est dans l'ancien quartier, au dessus du café justement. Physiquement on va là, on va dans ces rues, moi je fais faire mes clefs là.
Rue Casimir Perrier	17 :15	Donc vous voyez c'est le Comme avant, c'est le café qui est là, à côté il y a le fromager. A la Poste je vais ici, et la petit je l'amenais un moment à Quai des Ludes, c'est la ludothèque qui est juste là, là où les dames attendent le bus, sur le quai de Rhône et ça c'est

		absolument génial, c'est un endroit où les enfants peuvent venir jouer avec les parents, et on peut louer et ramener chez nous, c'est vraiment pas cher, un jeu par enfant, donc jeux de sociétés ou mes jeux super encombrants qu'on achète jamais pour les gosses. Donc c'était là mais finalement truc marchait tellement bien même si bon c'était super moche, je trouve que ça fait vraiment partie de la ville parce que sinon s'il y a que ce quartier complètement aseptisé, bon… Je sais pas, je pense qu'on aurait pu se sentir complètement coupé du monde. En pplus on a un loyer hyper élevé. Je le ressens quand même ceci dit, parce qu'après on parlera dans mon parcours résidentiel, que nous on vient de Paris, donc on a un consentement à payer qui est monstrueux. Si bien qu'en même temps on a un produit génial comme appartement mais je veux dire les lyonnais ça les emmerde qu'on paye si cher des apparts comme ça, ils disent que ça va faire monter les prix de l'immobilier. En même temps, c'est pas les mêmes produits donc on compare pas des choses comparables mais on a gros consentement à payer, on aurait pu se retrouver, ça a failli arriver d'ailleurs dans un espèce de ghetto complètement aseptisé alors que là on a Quai des Ludes, le café là, c'est un vieux du coin, la Poste c'est là voilà… ça c'est bien, ça ça me plait, c'est une des raisons pour laquelle j'aime bien ce quartier. Après je sais pas ce qu'il va se construire… mais ça y est, notre accroche est faite, tout en étant dans un truc clean et tout je pense qu'on sera quand même pas complètement coupés du monde, qu'on aura encore accès à la vraie vie… Voilà. Donc voilà, ça c'était le premier truc, vous voyez « produits laitiers, etcetera » et le café est dans la rue qui mène vers les anciens jeux pour les gosses et à Perrache. Pour aller à Perrache, moi j'y vais indifféremment à pied par le quartier Confluence ou par celui-là parce qu'on a plus d'expériences dans celui-là, qu'on rencontre d'autres gens, voilà. MA : *Qu'est-ce que vous entendez par aseptisé ?* Déjà c'est super clean parce qu'ils arrêtent pas de nettoyer donc y a jamais le moindre mégot par terre. Et puis ça a pas été travaillé la ville encore. Je veux dire les trottoirs ils ont été fait une fois, ils ont pas été fait une fois deux fois trois fois, quatre fois, cinq fois… c'est neuf quoi. C'est neuf ça a pas encore vraiment vécu. Moi c'est un aspect que j'aime bien en même temps. J'ai vécu dans des quartier… j'ai vécu à Paris quoi, dans les quartiers qu'on pouvait au début, dans les apparts qu'on pouvait… Donc j'aime bien que ce soit propre, que les immeubles soient neufs, même si je suis contente d'aller me balader là… mais je préfère habiter là-bas. C'est plus confortable au quotidien.

		[traversée du cours Charlemagne, 22 :00] Et puis y a un autre truc que j'aime bien dans cette logique, c'est que la fille que j'ai saluée là, par exemple, c'est celle qui tient le bar du club de la patinoire. En fait je trouve, un des trucs que je trouve qu'ils ont bien réussi, c'est que… ils pourraient nous détester aussi les habitants de Sainte-Blandine, on arrive on leur bousille leur environnement, enfin voilà… et en fait je sais pas comment ils s'y sont pris mais je trouve qu'ils ont bien réussi, ceux qui ont fait le projet, à faire adopter le truc aux gens qui étaient déjà là. L'exemple, c'est Laurence de la patinoire, en fait elle tient le bar du club… au départ c'était juste le bar du club, donc y avait juste les gens qui patinaient qui aillaient boire des coups ou manger entre midi et deux au bar du club. Et en fait, ils l'ont ouvert à tous les habitants du quartier et donc c'est absolument génial parce qu'on peut aller manger entre midi et deux et on voit les patineurs de super haut niveau s'entraîner. Et donc c'est génial, parce qu'au prix d'un repas, elle fait des repas à cinq euros, et pendant deux heures t'as un spectacle hallucinant de patineurs de super haut niveau qui s'entraînent devant toi sur la patinoire quoi et ça je trouve que c'est super sympa et en plus elle je pense que ça lui fait beaucoup plus de clients, donc ça marche bien quoi. C'est un truc qui était là depuis des années, je suis lyonnaise au départ et je me souviens on y allait jamais, y avait que les gens qui faisaient du hockey qui y allaient alors que c'est énorme comme bâtiment, on est obligé de le contourner et tout et en fait eux aussi ça a bien marché le lien entre les deux. Alors là quand on passe ce pont, on est plus dans le GPS alors il tourne en rond et les voitures tournent comme ça… Ensuite ça c'est le centre, le pôle de loisirs où iront les gamins. Ca aussi j'adore, dans le quartier, toutes les rues et tout, de voir la ville qui se construit en direct, je trouve ça génial. C'est vraiment super, on prend des photos à toutes les étapes et tout. Par exemple, ils viennent de mettre les vitres… Le côté pénible c'est qu'ils utilisent les grues pour faire de la pub pour leurs boîtes et donc y a une pollution lumineuse pas possible, le soir. Des fois on croit que c'est la Lune et non c'est Bouygues. Donc j'adore ça, ce chantier, c'est tellement un signe de vie, en même temps la technique est monstrueuse, ils utilisent des techniques pas possibles pour construire les bâtiments, j'adore. Et c'est une forme de vie, dans un quartier comme ça, on dirait que tout est déjà fait et à côté il y a une espèce de vie. C'est rare, dans un ville il y a pas tant de vie que ça finalement, tant de changements tous les jours, on a l'impression que c'est en accéléré qu'on voit le film. Ca par exemple ça me plait ! Ca donne une impression de vie, de

		dynamisme, même de prospérité économique d'une certaine façon. Parce qu'on se dit « voilà, on parle de la crise tout le temps » et là tu regardes les panneaux solaires, t'essayes de calculer le prix du panneau solaire, y en a déjà pour… y a quand même de l'investissement quoi, y a de l'argent qui se met là-dedans ! Voilà, et puis qu'est-ce que j'aime bien ? J'aime bien que les trottoirs soient super larges et qu'ils aient quand même réussi à conserver un peu de verdure et puis surtout ce que j'adore c'est ça : la vue là. En plus, nous on est quand même des urbains, on est des urbains, on fait tout à pied, tout à vélo, tout en transport en commun, et ça, par exemple, moi je trouve ça génial que… c'est complètement accessible, il y en a pas pour longtemps d'aller là-dedans, et en fait comme c'est tellement raide et bien c'est pas construit parce que ça se casserait la gueule et en fait on a des expériences pas possibles de… je sais pas, c'est pittoresque presque, entre guillemets. Je sais pas comme en dire, par exemple là-bas, on dirait un village de pêcheurs, la Mulatière, sur la droite, quand je vais là-bas j'ai vraiment l'impression d'être dans un village de pêcheurs, c'est super beau, c'est tranquille, hyper tranquille… Où alors quand on monte ou on descend les collines en face, et bien c'est des petits chemins en terre, on a l'impression d'être complètement hors du monde alors qu'en même temps on est hyper centraux. Nous on a pris ça parce qu'on était à côté de Perrache, qu'on était au pied du tram, qu'on était en plein centre-ville… enfin pour nous on est un peu en centre-ville et en même temps, en face, à quinze minutes ou dix minutes en vélo, on a un espace hors du temps, et puis vert en plus… c'est hyper agréable le vert, et même physiquement, je veux dire, ça monte, c'est un peu dur, c'est des expériences qu'on a pas en ville normalement, des expériences physiques normalement, en vélo c'est super dur. Et même temps c'est un autre monde… je veux dire c'est pas seulement pittoresque, beau, vert, c'est aussi une autre forme de… là-bas les gens ont une autre vie, c'est que des résidences à moitié fermées où il faut le bip pour rentrer, ils ont des espaces verts mais ils y vont jamais parce que c'est juste pour regarder, c'est de l'ornement, et la vie sociale est inexistante avec ses voisins, ce qui est un peu logique avec une ville comme Lyon parce qu'à la différence de Paris, ils ont tous leurs oncles, leurs tantes, leurs familles, leurs potes avec qui ils étaient à l'école depuis le primaire et tout donc ils ont pas forcément besoin d'une vie sociale de proximité. Ca c'est comme ça chez eux, juste en face, et nous ici, au contraire, les gens, y a très peu de lyonnais, ça c'est fait partie un peu des promesses du quartier, on est content de rencontrer des voisins, de se faire potes avec des gens qu'on connaissait pas avant. Et en fait je pense que d'une certaine façon c'est peut-être plus facile d'avoir une vie sociale conviviale de quartier, dans un

		quartier comme ça qui est complètement neuf, et où t'as pas ta tante qu'habite à côté, tes cousins, tes potes avec qui t'étais au collège, en gros ils ont pas besoin de toi les mecs, ils sont peinards dans leur cocon, et ça je trouve que c'est une grosse ouverture dans un quartier comme ça. Ca ça me plait bien. Tout le monde arrive ensemble mais c'est aussi parce que c'est pas que des lyonnais qui ont toujours habité dans leur appart depuis quarante ans…
Quai de Saône	28 :35	Et puis ça. Moi la Saône je la trouve super belle, elle change tout le temps, là elle est calme, des fois elle est tumultueuse, des fois elle est énorme. Des fois y a des glaçons qui passent… en février y avait des glaçons, des gros glaçons, des petits glaçons, des espèces d'icebergs et tout… Et ça c'est un élément irremplaçable de nature en ville parce que tout ça, la marre, les petits parcs machin, y a plein de pesticides et de trucs anti-limaces et là les berges elles sont pas complètement aménagées et ça ça me plait bien aussi parce que… Je pense que ça va évoluer mais là en plein centre-ville dans une grosse ville, t'as pas des chemins comme ça. Et puis même, là c'est tout sauvage, les abords sont… moi la Saône c'est vraiment le truc que j'adore dans ce quartier, d'une certaine façon c'est un peu maladroit comme ça mais c'est de la vraie nature. La Saône c'est pas comme un parc même si Desvignes j'aime bien son travail et tout… la nature est juste là et d'ailleurs elle est dangereuse aussi. Voilà, je trouve que ça a bien marché, le prolongement se fait bien, c'est pas trop artificiel, y a la colline en face, elle est quand même très sauvage. Après la Saône, ici les abords ils sont pas faits, d'ailleurs je crois qu'ils vont pas les faire complètement et puis après le parc paysager il semble pas trop construit et j'aime bien que la marre n'est pas de garde-corps partout, ça c'est un truc que j'aime bien à Lyon aussi, c'est qu'ils acceptent une certaine dose de danger, entre guillemets. C'est-à-dire, qu'il me semble qu'à Paris il y a des garde-corps de partout, si l'escalier n'est pas au norme, on ferme l'escalier, on le vire, on le mure, peu importe, là il y a une certaine dose… En fait je trouve qu'on prend moins les gens pour des cons, on dit pas « ah ouais les gens vont tomber dans l'eau », non, il me semble qu'à Lyon il y a un peu plus de bon sens et donc plus de libertés peut-être avec les normes, après j'en sais rien mais c'est ce qu'il me semble. Là cet été y avait deux mômes qui se baignaient dans la marre, ça doit être complètement pollué et dégueulasse mais OK, y a des mômes qui se baignent dans la marre en centre-ville, une marre qui n'est pas toute fermée et tout… et aussi ça j'aime bien. C'est pas… tout est pas verrouillé. Le truc d'aseptisé, là ce que je vous disait tout à l'heure, en même temps c'est pas de l'aseptisé à la Pleine-Saint-Denis, c'est de l'aseptisé avec les espèces de… je sais pas si vous voyez, comment on appelle ça, les grilles c'est toutes les mêmes, d'ailleurs à Paris et en Région Parisienne les grilles c'est toutes les mêmes, les grilles autour des petits parcs, gnagnagna. Ici en fait y a pas ces espèces

		de grilles…. Voilà, y a une certaine part de responsabilité du promeneur, et je pense que c'est aussi lié à la nature même de la ville, parce qu'en face franchement c'est dangereux aussi, tu peux te casser la gueule, tu tombes de quelques mètres et donc peut-être qu'ils ont une familiarité avec ça. Et puis voilà le dernier truc que j'aime bien c'est toute la promenade là le long, où y a les pêcheurs, où y a… ici ce bateau en fait c'est une station essence pour les péniches. J'arrête pas d'en voir passer des péniches, ça ça fait partie des trucs…. En fait quand on était à Paris, y avait la Tour Eiffel et elle scintille en faite toutes les heures pendant cinq minutes toute la nuit et notre vie familiale s'arrêtait à huit heures, de huit heures à huit heures cinq, de neuf heures à neuf heures cinq et ça faisait partie de la beauté de la ville… et maintenant à chaque fois qu'il y a un super beau bateau qui passe, les gosses et tout, tout le monde se précipite et « oh, il est super beau celui-là ! » et ça j'aime bien. Et ce bateau en fait, il sert de station essence et en même temps à l'intérieur ils vendent de la déco style bateau et en même temps un samedi par mois il y a une dame qui vient vendre son miel d'Ardèche. Et puis ça en fait c'est le plus bel immeuble, en fait le notre [rires]. En fait ce qui s'est passé, avant qu'on vienne y habiter et vant que mon mari soit là, je suis venu à Lyon, j'ai vu cet immeuble et je me suis dit « il est magnifique cet immeuble », je trouvais qu'il était très très beau, que c'était le plus bel immeuble de Lyon, surtout que moi j'ai vécu en haut en fait, de l'autre côté, dans les fameux immeubles résidence sécurisées avec les caméras, les bip pour entrer, une fois, deux fois, trois fois, et ici c'était tout l'opposé pour moi et finalement on est venu habiter là quoi. MA : *L'architecture contemporaine ça vous plaisait bien ?* Ouais, j'aime bien, bon pas tout. Par exemple je trouve qu'il est plutôt raté celui-là, en verre, parce qu'en fait on voit tout le bazar chez les gens, il est complètement transparent et nous comme on habite en face on donne sur eux. Et ça me rappelle un peu les balcons des HLM, vous savez les gens entassent tout sur le balcon, je trouve ça super moche et eux comme c'est tout transparent on voit tout à l'intérieur et donc c'est pas joli. J'aime pas. Et puis là y a une polémique sur ce parc et ses caractéristiques : dans ce parc y jamais personne, je le vois de chez moi, certes je suis pas au rez-de-chaussée je suis au quatrième mais on le voit bien, y a jamais personne dans ce parc de toute façon. Des fois y a vaguement des gens le samedi ou le dimanche mais sinon y a jamais personne. Et donc ils veulent faire une concertaion sur le fait de mettre des jeux pour gosses. Et là les gens c'est « le parc

		planté mais oh lala on va pas mettre des jeux pour gosses ici, ça va faire du bruit, et puis les gones etcetera » et en fait ça c'était… Moi ce que j'ai essayé de dire sans être trop brutale c'est qu'en fait ça c'est vraiment de l'espace public et que eux s'ils ont payé leur truc 350 000, 400 000 euros c'est pour 20m² de balcon, ils ont pas acheté un hectare dessiné par Desvignes, remettons les choses au point. Et donc s'ils voulaient être dans un espace privatif, privatisé, c'est en face ! Ici c'est pas pareil. Et nous on est venu ici justement parce qu'il y avait de l'espace public et que parce que dans le jardin on pensait rencontrer le gosse des HLM, la bonne-femme avec son voile, nous on a aucune… dans notre quotidien si c'est pas avec les jeux pour gamins on parlera jamais à une arabe avec son voile sur la tête. Et on est venu aussi ici pour ça. Si on voulait jamais voir d'arabe avec le truc sur la tête, on va en face… donc je trouve que ça fait partie de l'espace public ici qui marche bien, qui me plaît bien… Y a un autre truc, c'est les espèces de plots, pour rencontrer les autres mamans, pour discuter avec d'autres gens ça marche bien, c'est bien respecté, y a pas trop de chiens… Et donc vous voyez ce que c'est les container là-bas ? Je vous ai parlé de Quai des ludes, la ludothèque qui était sur le quai de Rhône, ils ont fermé pour pouvoir s'implanter dans le pôle de loisirs et en attendant ils ont mis les jeux ici. Et donc ça c'est pareil, ça marche super bien, parce que la ludothèque, elle était là dans Sainte-Blandine, y a le nouveau quartier qui s'ouvrent et ils jouent complètement le jeu du nouveau quartier, d'abord en s'implantant dans le centre commercial et ensuite en transférant les trucs ici. Et ça c'est un lieu public qui marche bien, d'abord y a pas de voitures, les gosses sont en sécurité et c'est là qu'on rencontre nos voisins, c'est là qu'on rencontre les gens du quartier, moi c'est là que je me suis fait deux potes. Ca a une valeur c'est super précieux de se faire des potes et pour moi c'est vraiment l'intérêt d'un espace public, c'est de rencontrer des gens avec qui potentiellement on va bien s'entendre, ou pas. Je veux dire la femme qui a le fichu sur la tête c'est pas sûr que m'entendrai super bien avec elle mais au moins je suis contente de l'avoir rencontré, voilà c'est tout. Et donc l'espace public il est réussi, super réussi. Et en face c'est de l'espace public donc y aura des jeux pour les gosses, ce sera aussi l'occasion de se rencontrer, de rencontrer ses voisins.
Parc entre les bâtiments	37 :03	MA : *Ce parc a un statut particulier, il n'est pas accessible depuis les logements, il ferme, il y a une grosse liste d'interdictions…* Il est ouvert jusqu'à huit heures en hiver et dix heures en été, les venelles aussi sont fermées mais elles sont d'agrément… Je comprends ce que vous me dîtes, je trouve que le statut du truc il est pas bancal, il est mouvant… Déjà les apparts sont super chers, on est à plus de 5000 euros du mètre carré, si on incluait pour ces gens là l'entretien du site pour ça, d'abord tu t'en sors plus, ça

		devient vraiment très cher et puis c'est pas parce que c'est public que c'est ouvert à tous les vents. Moi je crois que c'est quand même un espace public parce qu'il y a quand même des mecs qui bossent là qui vont pique-niquer, c'est entre midi et deux donc y a forcément et des habitants et des gens qui bossent. Il est fermé la nuit, ouais, je pense pas que lui donne un statut autre que public. Moi je pense qu'au contraire ça le sort un peu de l'hypocrisie, parce que dans un espace public y a de la dégradation, tu dois faire attention au civisme des uns et des autres donc tu peux pas être angélique. Donc moi je pense que c'est une privation de liberté entre guillemets qui est raisonnable, franchement raisonnable, pour maintenir le confort de tous. Ca me gène pas en fait. Ca me gène pas d'autant qu'en fait il est ouvert dans la journée, y a pas de porte à ouvrir. C'est justement la différence avec les parcs parisiens où t'as l'espèce de loquet machin, ça ça ferme l'espace, d'ailleurs comme dans les magasins : faut faire un effort pour entrer dans un truc comme ça. Là c'est ouvert donc tu rentres vraiment… moi je le trouve au contraire complètement ouvert, les espaces sont complètement ouverts. Je veux dire les gosses qui se baigent dans la marre, c'est vraiment ouvert, franchement. Les autres qui pêchent là des poissons plein de PCV ou de je ne sais pas quoi, c'est complètement ouvert. La vue est complètement ouverte aussi. Ah non non moi je ne trouve pas du tout fermés les espaces publics. C'est vrai que les petits trucs à l'intérieur, les petits parcs, sont fermés, enfin on peut y aller mais… c'est aussi là pour juste avoir de l'espace entre deux fenêtres quoi, juste ça, et entretien minimal, je pense pas qu'il y ait beaucoup d'entretien, j'ai jamais vu de jardiniers là-dedans, donc ça fait partie aussi des critères… On y va pas, y a pas beaucoup d'entretien, y a pas besoin de ramasser les papiers par terre et puis en même temps c'est pas trop près de son voisin non plus. Mais c'est ça qui est difficile. On est en ville aussi ici et ça, par exemple, c'est déjà une rue qui est déjà bien large. Tu vas à la Croix-Rousse les rues elles sont pas larges comme ça donc t'es vraiment beaucoup plus près de ton voisin et en même je crois que comme c'est un peu difficile à classer comme genre de ville, d'urbanisme et bien tu peux avoir tendance à dire que tu es super près de ton voisin en fait. Après si tu compares avec les immeubles en face qui sont un petit peu des gated communities, oui t'es super prêt de ton voisin. Mais parce que, je trouve que c'est tellement grand l'espace public ici que t'as pas l'impression d'être en centre-ville oppressant et donc dès que tu retrouves face une contrainte entre guillemets de centre-ville, c'est-à-dire les voisins pas trop loin ça devient limite oppressant parce que « non, non, ici on est pas au centre-ville ». Et en fait c'est un peu ce que je leur disais aux mecs de la concertation, on est quand même au centre-ville,

		même si c'est réussi et que c'est aéré, qu'il y a vachement de vert, que c'est vachement aéré et bien fait, on est en centre-ville et donc la contrainte qui est là elle est déjà vachement amoindrie par rapport à avoir le tram qui passe entre toi et le mec d'en face, avoir un parc ouvert c'est quand même amoindrie comme contrainte de centre-ville. MA : *Les habitants sont venus vivre au centre-ville ?* Non c'est clair ! C'est pour ça que c'est réussi d'ailleurs. Ce qu'on appelle du centre-ville nous c'est faire tout à pied ou en vélo. Moi j'avais une heure et quart de transport le matin, une heure et quart de transport le soir, j'ai fui en fait ça. Et donc nous ce qu'on est venu cherché le centre-ville ou du coup on fait tout en vingt minutes, Lyon ça reste quand même une petite ville donc au pire on a vingt minutes pour aller voir des potes, vingt minutes pour aller au boulot, donc c'est ça que j'appelle vivre au centre : faire tout à pied ou en transport commun. Et on prend jamais la caisse, la voiture on la prend pour aller à la campagne. Et c'est ça aussi qu'on aime bien, on est au centre-ville et en même temps on a l'autoroute à moins de cinq minutes. Donc voilà, pour moi on est venu au centre-ville et le fait que c'est tellement réussi ça peut laisser penser aux personnes âgées qui sont venues là, retraitées et tout, c'est qu'ils sont hors centre-ville. Et c'est ça qu'il faut construire comme identité je trouve ici, je veux dire l'autre soir la réunion de concertation elle était exemplaire de ce point de vue là, exemplaire, c'est tellement bien réussi qu'ils ont plus l'impression d'être au centre-ville et donc ils en acceptent plus les contraintes qui sont déjà super amoindries. Les contraintes c'est le bruit… alors effectivement là derrière, l'immeuble monolithe, whou… cette tannée, y a un bruit là-dedans c'est terrible. Alors pour le coup je trouve que c'est raté parce que dans le centre-ville normalement t'as les chambres de bonne en haut et puis t'as les apparts haussmanniens au premier, donc en fait le centre-ville c'est aussi la mixité sociale, enfin dans les centre-ville que je connais moi, et ça aussi c'est assez réussi parce que bon OK quand t'as un appart sur le côté avec vue sur la darse ou sur la Saône, tu payes 5000 ou 6000 euros du mètre carré, quand t'as un appart qui donne sur une courre intérieure c'est comme la chambre de bonne qui donne sur la courre intérieure, tu descends à 3000 donc c'est qu'il y a de la mixité et qu'il y a un peu tout, mais là je trouve que c'est raté le Monolithe parce que pour le coup c'est que du logement social et c'est trop brutal la confrontation entre des apparts qui parfois à l'extérieur sont bien réussis et tout et les apparts du monolithe qui sont super bruyants, c'est tout du… enfin y a pas d'air quoi, et là je trouve que c'est trop violent la confrontation. Et d'ailleurs au Purple, ça fait partie du fait que

		c'est en centre-ville mais que les gens n'en ont pas forcément conscience parce que tout est atténué des fois on entend des mecs qui disent « ouais moi franchement je paye un appart 5000 euros du mètre carré ça me fait chier de me retrouver avec les rebeus du Monolithe » et bah encore une fois c'est parce qu'ils ont pas compris où ils foutaient les pieds. Ma : *Ca crée des petites tensions…* Oui, c'est sûr. Ca fait aussi partie du malentendu, ils peuvent aller en face. De toute façon moi je suis persuadée que la mixité sociale c'est vraiment une idée politique de politiciens qu'ont jamais habité en fait. Voilà, je suis pas du tout persuadée que les gens aient foncièrement envie d'être mélangés. Pas du tout persuadée, je vois, avant on habitait en Seine-Saint-Denis et le regard porté sur la Seine-Saint-Denis par les autres, on peut retourner complètement la chaussette et les gens de Seine-Saint-Denis, pas les quartiers de merde, les quartiers de Seine-Saint-Denis vraiment merdiques de chez merdiques mais Aulnay et tout ça et bien les gens pour rien dans le monde ils iraient habiter à Neuilly en fait, ils sont bien entre eux… Voilà, la Seine-Saint-Denis, « cité sociale ouais, ouais, mais pour moi je trouve que c'est quand même réussi ». Donc je sais pas pourquoi ils veulent faire de la mixité sociale mais y a sûrement des bonnes raisons. Après ça mélange quand même… j'en suis persuadée par l'école, parce que l'école de mon fils… c'est l'école c'est quand même un élément fondamental, c'est les gosses qui après vont faire la vie de demain, si jamais ils ont été mélangés à des rebeus depuis l'âge de cinq ans ils ont plus peur des rebeus donc pour moi c'est réussi. Alors oui c'est imposé, c'est-à-dire que je pense que c'est faire le bonheur des gens malgré eux, OK, après ils ont signé pour venir là, ils sont pas obligés non plus… et ceci dit moi je trouve que ça marche super bien. Nous, une des raisons pour lesquelles on est venu habité là c'est qu'on aimait bien la Croix-Rousse, on avait vu un appart qui nous plaisait bien et tout, après je suis allée voir le collège et oulalala, pourtant c'était pas dans nos critères au départ, nous au départ on était pas sélectif sur le collège, on s'en foutait un peu dans la mesure où c'est correct, c'est correct… Et là c'était complètement terrible parce qu'en fait c'était sur le premier et en fait c'est les pentes et dans les pentes justement c'est super haut, y a pas d'ascenseur et les rues sont étroites, ben voilà, c'est des apparts de merde donc on s'est retrouvé à dire « le collège c'est pas possible ». Et ici le collège c'est intéressant parce qu'en fait il est sur deux sites, il est sur Catelin donc à 300 mètres d'ici et de l'autre côté sur Ainay : je trouve ça génial. Moi au début, je vous raconte l'anecdote, le premier jour où mon gosse va aller à l'école, le mercredi il devait rentrer, il rentrait en sixième, on vient de

		Paris, il connait pas Lyon du tout, on est arrivé la veille de la rentrée il connait pas Lyon, il devait rentrer je crois le midi ou le soir, midi quarante-cinq, une heure, toujours pas là le gamin... merde, je vais voir et ils me disent « non, non c'est qu'on vous a pas expliqué, le collège est sur deux sites, en fait y a un site à Ainay et un site ici », « moi je veux qu'il soit ici et basta », la principale m'a dit « venez ici je vais vous dire quelque chose » et en fait ce qu'elle m'a expliqué c'est qu'à Ainay yb avait un quartier chic très catho et donc y a plein d'écoles confessionnelles et les gens préfèrent mettre leurs gosses dans des écoles confessionnelles et donc le collège publique ne recrutait plus, il n'avait plus d'élèves, et donc elle a pris les deux collèges, celui-ci et celui de là-bas et en fait elle a mélangé trois types de population, les riches de Confluence, les pauvres de Sainte-Blandine et à la fin les pauvres de Ainay. Ainay qui est à la fois, vous voyez c'est la bourgeoisie catholique en fait donc pas forcément pauvre… et en fait elle a mélangé tout ce monde là en mettant dans les classes des gamins de tous les quartiers et avec des cours le matin là et l'après-midi là-bas. Donc vraiment je trouve que c'est génial parce que d'abord la mixité marche vraiment parce que les gosses ont des a priori, comme les adultes, ils en ont mais quand même moins donc ils sont potes avec des gens assez différents d'eux, ensuite ça ouvre complètement l'horizon physique des gamins parce qu'ils voient… c'est super beau Ainay, c'est magnifique, donc en fait les gens d'ici et de Sainte-Blandine qui ne passaient jamais les voutes parce que les vous c'est un espèce de frontière, sont obligés d'aller là-bas et de voir à quel point c'est un endroit magnifique donc ça leur ouvre un horizon et inversement les gens d'Ainay qui n'avaient jamais passé les voutes parce qu'ici il y a des les dames qui attendent le bus, que c'est quand même crasseux et tout, ils viennent ici et ils voient qu'en fait non il y a des trucs sympas, etcetera… donc la mixité elle marche super bien et elle est vachement tirée par l'école. Donc je trouve pas du tout que c'est plaqué, ça marche bien, ça marche très bien. Après faut aller au delà de l'hypocrisie, elle prend une forme concrète ici la mixité, donc la différence sociale elle prend une forme implacable : t'as une vue sur la Saône ou t'as une vue sur l'espèce de jardin quoi, c'est tout. Tu peux pas faire des discours… non, y a une forme de réalité implacable. C'est pas pour ça que ça marche pas, c'est pas pour ça que… la nature humaine est ce qu'elle, l'autre jour j'entendais une femme justement du quatre parlant à propos du deux, donc le deux c'est les gens très chics et le quatre c'est les gens très pas chics, dans cet immeuble là, qui disait à la personne qui faisait le ménage « ouais, espèce de vendue, j'ai remarqué que tu faisais mieux le ménage au deux qu'au quatre » [rires]. Donc après je veux dire, pas d'angélisme non plus, tu te confrontes avec des gens, ça fait partie de la vie… tout le monde est pas pareil et

		tout le monde est pas mélangé et un jour tu peux être dans un HLM et le lendemain dans un appart chic et voilà. Donc ouais je trouve ça bien.
Sortie sud du parc	53 :10	Et puis donc l'autre partie que j'adore c'est la partie où je fais une ballade en footing le matin, jusqu'au bout là-bas, où y a une confrontation entre ce qui était avant, c'est-à-dire les trucs dégueulasses par terre, la Saône qui est complètement naturelle et puis les bâtiments qui ont été faits, le Progrès et le bâtiment de McFarlane, complètement impossible que moi j'hallucine qu'il y est un truc comme ça à Lyon. Parce que Lyon, j'y ai vécu toute mon enfance c'est hyper poussiéreux et là non… C'est pour ça que je suis venu ici aussi, ça crée un truc complètement nouveau pour Lyon quoi. Et donc la confrontation entre les deux et quand on marche on a tout ce modernisme, ouais la beauté de ces bâtiments refaits ou neufs, excentriques, qui est vraiment élevé et l'immuable Saône qui a toujours été là… j'aime bien, et puis c'est complètement ouvert, complètement dégagé. Y a encore des travaux et tout donc la vie continue. Donc ça c'est ma perception de mon quartier : ça remonte là-bas jusqu'à Sainte-Blandine, autour de chez nous, et puis la pointe. Le centre commercial je vous en parle pas plus que ça, ça fait pas longtemps qu'il est là, on verra… Pour moi on verra si ce sera réussi, enfin ce sera réussi pour moi, si ça reste un truc qui est local, c'est-à-dire que pour vingt mille habitants y a besoin d'un centre commercial mais là y a tout le reste de Lyon qui va venir dans ce centre commercial et là je vois bien par exemple les magasins locaux, tu salues la personne, « bonjour ça va ? » tu finis par la connaître, dans les magasins genre la Part-Dieu, c'est une franchise et tout, tu prends ton machin, tu payes à la caisse « bonjour, merci » et donc je pense que ce sera réussi s'ils arrivent dans la rue à tisser des liens avec des petits commerçants entre guillemets en étant habitant local.
Quai Antoine Riboud	56 :01	Après le centre commercial en tant que tel, je le trouve assez réussi, il est même pas massif parce qu'il y a plein de traversées. Et puis je le trouve pas plaqué là en fait. Je trouve que pour le moment, on verra ce que ça donne sur le long terme, c'est pour ça que je veux pas trop en parler, l'architecture est bien faite pour que ça s'intègre dans le vie des lieux. C'est pour les gens qui vivent ici ces traversées, pas pour ceux qui viennent avec le tram. La première traversée elle a été bien faite, le bateau il part de notre quai, il part pas du quai d'en face, donc pour nous c'est… on peut aller prendre le bateau très facilement, y a pas toute la contrainte de flux… en fait y a deux flux, deux natures de flux qui se confrontent et y a un certain nombre de flux locaux qui ont été préservées. Le premier flux local c'est cette passerelle qui est assez fine, qui est piétonne comme le reste du quartier donc qui est évidement dédiée aux gens du quartier, y a le fait que le bateau soit sur notre

		quai donc c'est aussi plus facile pour les gens du quartier. On est pas obligé de se mélanger au flux régional pour avoir accès à des services locaux donc ça marche bien. Et puis c'est assez ouvert, assez aéré, on peut aussi traverser facilement pour aller prendre son Vélib de l'autre côté, enfin son Vélo'v s'il y a plus de Vélo'v en haut donc j'ai plutôt bon espoir, plutôt bon espoir qu'on va préserver un lien local, qu'on va pouvoir tisser une relation de proximité avec les commerces là. Parce qu'il faut pas le nier, pour que ça marche aussi il faut qu'il y ait des flux massifs de Lyonnais mais je trouve que ça a été assez bien pensé. C'est ouvert le dimanche, enfin Carrouf est ouvert le dimanche matin et les restos aussi et comme c'est bien ouvert on prend la pluie et tout donc ça va c'est pas étouffant. Paradoxalement, à propos d'espace public, celui-là [la darse] il est vide d'espace public, y a le parc pour rencontrer ses voisins, y a les petits plots et paradoxalement y a le centre commercial en fait… et ça ça fait partie du jeu local en fait, du fait que les espaces soient bien ouverts et que chaque fois qu'on y va on sait qu'on va rencontrer un voisin, alors que si c'était plus grand comme la Part-Dieu on pourrait pas rencontrer de voisins. Je trouve que l'équilibre sera peut-être réussi entre les volumes et la taille, entre la convivialité de proximité et l'envergure régionale… Et puis c'est assez bien conçu quand même, y a trois entrées, les gens d'ici ils prennent forcément la première entrée donc c'est là qu'on les rencontre et puis même les types de magasins ou de commerces qui ont été mis, même les services, ils sont pas mal aussi… Par exemple, la ludothèque qui est venue s'installer là ou Asyum, c'est un espace de loisirs avec différentes sous-sections par âge, donc des jeux pour les petits, des spas pour la maman et l'escalade pour le papa en gros, tout ça autour d'un bar… ça aussi c'est plutôt bien pensé pour créer une convivialité locale. Par exemple de qu'on aurait à la Croix-Rousse et que pour l'instant on avait du mal à avoir ici parce que les espaces publics justement étaient peut-être trop diffus, trop larges, et bien ça, ce type de services ça peut jouer justement dans la création d'une convivialité, d'un espace public local. Par exemple, c'est toujours pareil, quand on va au bar et qu'on a des gosses, qu'on veut faire des trucs peinard, il faut que les espaces soient adaptés, donc là-bas le fait qu'il y ait un bar, en plus y a de l'alcool dans le bar, avec autour des jeux pour les gosses, ça veut dire que moi avec les deux trois voisins si on commence à s'apprécier, je les appelle pour dire « tiens on est au bar d'Asyum, venez, comme ça les gosses ils font leurs vies entre eux et nous on peut quand même se prendre une bière tranquilles ». Après ça reste un centre commercial mais pas mal, je penser que ça peut marcher en tous cas, ce qui est paradoxal c'est que c'est pas un lieu public mais un lieu privé mais bon y a le bar, c'est public quand même. Donc ça peut marcher, on verra.

		Ca vous va qu'on se mette là ? Ouais donc par exemple ça c'est typique de ce que je disais, c'est-à-dire qu'il y a plein d'espaces publics, tout ça c'est super bien conçu, le fait qu'il y ait des bancs partout, y a les bancs pour pique-niquer dans le jardin, mais finalement y en a tellement… y a pas de centralité de lieu public, y a pas une place. Moi je viens de Malakoff, le lieu public par excellence de Malakoff, où tu rencontres tous tes potes à n'importe quelle heure de la journée, donc ça c'est un urbanisme classique avec une place de village où t'as le marché sur la place et le dimanche matin tu vas faire ton marché, t'es super content parce que tut vas voir tous tes potes. Ici par exemple, il y a pas de lieu public centralisé, c'est diffus, c'est le truc de Desvignes quoi, il a fait des cheminements, des machins, tu passes en fait. T'as plein d'endroits pour te poser quand tu passes mais y a pas une centralité publique, ça pouvait être ça sur les bords de Saône, mais non, ça marche pas. Comme c'est tout en longueur, en fait finalement… faut savoir gérer le flux et le point de cristallisation où un moment on se retrouve on parle, on tombe par hasard sur des gens, là on est plus dans le flux en fait, on est dans le flux et de temps en temps on s'assoie mais dans un flux, tandis que la place de village à Malakoff, c'est statique mais c'est confiné. C'est pour ça que moi j'étais pour le truc des gens ici, parce que dans une aire de jeu, c'est pas un flux, un moment c'est une cristallisation, on se pose, on est obligé de se poser quand les gosses jouent, c'est là qu'on rencontre des gens, c'est là qu'on parle… Là c'est pas une polarité, ici y a pas de polarité encore. Alors y en a qui vont dire que la polarité c'est Asyum, le centre de jeu privé, c'est peut-être… y en a, comment dire, idéologiquement ça va peut-être les gêner.
Parc entre les bâtiments	1 :04 :05	C'est vrai que c'aurait été mieux que ce soit ici. Donc ici nous on y va assez peu parce qu'il y a pas de jeux pour les gosses en fait. On y allait au début parce qu'on avait envisagé d'être dans le truc de jardins partagés en fait, parce qu'on fait du compost donc je pense que c'est mon mari qui va s'en occuper, de refiler le compost, c'est de l'engrais en fait. Donc on s'occupait au début d'y aller avec les gens mais moi ça me faisait chier en fait de faire ça, c'est trop contraignant et donc on y a va finalement assez peu. C'est vrai qu'entre midi et deux y a quand même du monde qui vient manger ici mais ça n'a pas… c'est pas une polarité de quartier. Pourquoi ? Franchement je ne sais pas mais franchement on peut pas dire que c'est pas calme, quand je pense au mec qui va gueuler en disant qu'on les avait escroquer, c'était peut-être pas ce terme là mais c'était tellement violent qu'on était trois copines à cette réunion et le lendemain on s'appelle on avait pas réussi à s'endormir avant trois heures du mat' tellement en fait c'était violent les attaques des gens contre les propriétaires de chiens, les gosses, c'était vraiment l'idée « on est pour les enfants, on est pour les enfants… mais pas ici ! ». C'était tellement caricatural, « on

		adore les gosses mais pas chez nous ». Je sais pas trop quoi vous dire d'autre de ma perception de cette place là, en même temps elle est en plein milieu d'un flux encore, escalier là, escalier là. MA : *Ca changerait les choses si c'était accessible par les appartements ?* Carrément ! En plus on pas rentrer, y a très peu d'entrées finalement, y a celle-là et celle-là mais là y en a une autre mais elle est fermée, c'est vrai eu si c'était accessible directement des appartements ce serait carrément autre chose, c'est clair. Ca me fait penser à un immeuble à Paris, rue des Suisses, dans le quatorzième, un immeuble de comment ils s'appellent les archis suisses ? de Herzog et De Möron, où, alors c'est pas ces dimensions, on reste au centre-ville de Paris, le jardin du milieu est accessible directement des terrasses, en fait y a pas de garde-corps sur les terrasses, les terrasses c'est juste comme ça, on grimpe et hop on est sur la terrasse. Donc en fait la terrasse elle est là et en fait on passe directement de l'appart, à la terrasse, au jardin, et en fait ça marche super bien, les gamins, tout le monde joue ensemble et il y a un espèce de glissement de l'espace public de la copropriété, d'ailleurs c'est du logement social de la Ville de Paris, à l'espace privé des gens parce qu'en fait la terrasse elle est complètement appropriée par tout le monde, les gens ont mis leurs meubles et tout et donc c'est sûr que si c'était ouvert ce serait différent. Et d'ailleurs nous on a hésité à acheter cet appart en rez-de-chaussée là et moi évidemment le premier truc que j'avais envisagé c'est que les gosses ils passent au dessus de la barrière. Donc ouais ça ça ferait une sacrée différence, ouais. Après ça poserait encore plus de questions sur le statut du truc, on verrait un glissement net avec l'espèce de copropriété, de parc privé. Ca poserait la question en d'autres termes mais…
Quai Antoine Riboud	1 :08 :48	Donc finalement les lieux de polarité aujourd'hui c'est aussi la maison de la Confluence, c'est une polarité par exemple parce que le jeudi soir y a tu sais les paniers là des paysans du coin, c'est pas une AMAP mais c'est l'équivalent, et c'est là qu'on retrouve des gens avec qui on discute, etcetera, mais c'est pas du tout adapté en fait, c'est pas du tout adapté pour être une centralité, ça a pas été conçu pour ça. Donc là on peut se poser près des bateaux même s'il y a pas de bateaux aujourd'hui, c'est dommage. J'ai l'impression d'être dans une ville de bord de mer ici, avec les bateaux.

Parcours résidentiel

Alors, je suis née en 1969 et j'ai vécu de 1969 à 1987 en face, dans une résidence fermée où vous savez il y a le bip pour rentrer et justement y a plein d'espaces verts magnifiques mais d'agrément, on y va pas, on avait pas le droit d'y aller, pas de jeux pour les gamins, on avait pas le droit d'aller sur l'herbe et y avait que les chiens en fait qui allaient sur l'herbe. Et là, comment je m'y sentais ? En fait complètement enfermée. Donc le premier espace que j'ai connu, c'était donc chez mes parent, c'était cet espace là et je m'y sentais pas bien. L'appart est extraordinaire, magnifique, avec une vue sur Lyon, on voit les Alpes le matin, donc l'appart est très lumineux, très calme, très tout ça… ce qui était merdique c'était ce statut là d'espace vert privatisé, c'était le règne de la propriété privée [elle insiste sur le terme] donc… C'était frustrant en fait, c'est ça, la copropriété privée, t'es épié par tout le monde, tout ça donne sur le jardin public, tu vas pas y mettre les pieds, tout le temps des micro-conflits d'espèces de petits bourgeois sur la propriété privée, « c'est mon parking, t'as reculé sur mon parking ! », ils mettent des plots pour pas qu'on recule sur leurs parkings… c'est affreux, mentalité de cons quoi. Je pense que c'est lié au fait qu'on privatise un truc tous ensemble et on se contrôle, « c'est à moi » et en même temps le parking est privé, dans l'espace semi-public, entre guillemets, de la copropriété, t'as le parking privé, alors c'est délimité, c'est vraiment on pisse autour, chacun pisse autour de son parking alors c'est détestable. Et puis après y a l'espace vert qu'est collectif mais d'agrément où on a pas le droit de marcher et où tout le monde peut contrôler parce que l'immeuble donne sur cet espace là et si t'as le malheur, petite fille de huit ans, de marcher sur l'herbe, au prochain conseil de propriété… Donc sentiment d'étouffement, de… bah c'est la copropriété quoi, chacun… Enfin, mes parents sont ravis, ils sont absolument ravis, ils ont pas besoin de relations avec leurs voisins, ils ont leur famille, leurs potes, qui sont là tout le temps. C'est une besoin de reconnaissance sociale, c'est évidemment chic, c'est beaucoup dans l'apparence en fait… le jardin d'agrément c'est un jardin d'apparat, on montre qu'on a l'argent d'entretenir ce jardin, c'est juste pour monter ça, pour moi, et puis pour regarder soi-même, voir soi-même qu'on a l'argent d'entretenir un beau jardin comme ça. Pour moi c'est simplement lié au statut petit bourgeois d'avoir le contentement de se dire tous les matins qu'on a réussi, qu'on se paye ça, et pas du tout pour partager. Donc j'ai vécu dix-huit ans là.

Après je suis partie à Angers faire mes études, j'étais dans un petit immeuble mixte étudiants-jeunes couples avec enfants, de trois étages sans ascenseur, neuf, enfin construit après les années 1980, un peu hors du centre-ville, bagnole, Angers c'était la bagnole…

Après je suis partie à Montréal où là j'habitais dans un immeuble des années 1970, dans une rue passante, dans le quartier juif assez francophone. En fait c'était à NDG [Notre-Dame-de-Grâce], plutôt à l'Est du centre-ville, à mi-chemin entrer le centre-ville et le campus de Sherbrooke. Donc là j'ai beaucoup aimé, c'était un appart où on connaissait ses voisins et y avait un truc génial, enfin génial a posteriori, c'est qu'au rez-de-chaussée y avait un clodo en fait, y avait un appart, ça je crois que c'est dans un programme d'un des candidats, peut-être de Bayrou, c'est du logement très social, en gros un truc pour les clodos, quatre logements de clodos pour un animateur, un mec qui s'occupe d'eux, et donc y avait ça dans l'immeuble donc ça animait… Donc ça devait être en 1992 par là. Donc ça c'était plutôt centre-ville, commerces

du coin, tu connais tes voisins, t'es potes avec tes voisins, facile, tranquille, vivant, voilà, j'ai adoré.

Ensuite j'ai habité à Paris dans le onzième, en coloc, appart haussmannien, enfin haussmannien de merde… t'entends tes voisins, les fenêtres ferment pas, voilà… Vie d'étudiante, j'étais en thèse donc j'avais du pèze par rapport aux autres. Et le centre-ville parisien, les grandes artères, relativement isolé, à Nation mais dans une des artères larges de Nation, je sais plus comment ça s'appelait mais c'était pas oppressant, c'était une grande artère donc y avait du flux, ça passait bien en bagnole mais y a quand même des petites rues calmes dans Paris, donc l'appart était calme et je m'y sentais bien… voilà c'était Paris.

Ensuite Moscou, alors Moscou j'aimais beaucoup. Donc les immeubles comme ça, bien justement, avec le parc au milieu qui est public, où y a à la fois les bagnoles, les poubelles, les jeux pour les gosses… pas d'ascenseur, attends, il marchait pas mais peut-être qu'il y en avait un… quatre cinq étages, super bien foutu, nickel l'appart. Et au milieu cet espace de verdure, donc c'est clame et puis ça fait un sas entre la rue et l'immeuble donc pas de bruit, bien aimé.

Ensuite Novossibirsk, une méga-barre ! Et j'aimais bien en fait. Une méga-barre, en fait la rue était comme ça, y avait le bus qui passait et ils ont construit les immeubles tout en long, comme ça et puis de temps je sais pas pourquoi, ils mettaient une rue et ça repartait comme ça, et donc les immeubles ils devaient faire quoi 150 ou 200 mètres sans interruption. Et j'aimais bien en fait, bon c'était quatre étage sans ascenseur, très lumineux, les parcs… en plein milieu de la nature en fait, parce que paradoxalement c'était une grande barre mais tout autour c'était des bouleaux, en fait c'était en plein milieu d'une forêt de bouleaux. Le bus qui te pose en bas de chez toi, toc toc toc, j'aimais bien, tranquille, agréable. Un truc des années genre 1970.

Après, Paris, j'ai adoré, Paris treizième, boulevard de l'hôpital, limite cinquième, juste de l'autre côté du jardin des plantes, un immeuble des années 1970 aussi, qui donnait sur le boulevard de l'hôpital mais moi j'avais les fenêtres qui donnaient sur un petit jardin qui était une toute petite annexe du jardin des plantes où ils mettaient leurs outils et tout ça et c'était super calme. Ce que j'aimais bien c'est qu'on rentrait par la galerie extérieur, ce genre d'immeubles où les entrées se font par le balcon extérieur, et j'aimais bien parce qu'il était propre, clame, lumineux, hyper vert en fait, je me souviens qu'il y avait une pie qui nichait dans l'arbre juste devant le fenêtre et donc c'était un havre de paix dans Paris, j'adorais, et surtout le jardin des plantes, j'adorais. Et donc je bossais à l'Ecole des Mines et donc je traversais le jardin des plantes le matin, j'arrivais là et ensuite j'arrivais dans le jardin du Luxembourg, donc le centre-ville, royal, j'adorais.

Après, Milan… Alors là un immeuble de 1850, quelque chose comme ça, une ancienne maison, une maison en fait, genre 1850, tout en pierres, superbe, et donc au dernier étage, sous les toits, où ils avaient gardé… en fait c'était l'ancien grenier, on voyait encore les poutres, enfin toutes les poutres se rejoignaient au centre de l'appart, ça avait du charme, avec les fenêtres en vasistas sur le ciel. Superbe appart, super bien rénové, magnifique, je m'y sentais bien, super bien, le bois et la pierre quoi. Pas d'ascenseur, quatrième, des grands étages doubles et centre-ville…

Après, Paris quatorzième… 1650 euros, deux chambres à coucher, un salon orienté Nord, un immeuble des années 1990, en face d'une énorme barre HLM… Donc déjà j'étais orientée Nord, en face d'un barre HLM, j'ai pas vu le soleil pendant quatre ans, centre-ville mais relativement calme bien qu'on donnait sur rue, la rue était pavée donc c'était terrible avec les poubelles… Je m'y sentais typiquement comme « je suis déjà bien contente d'avoir un truc comme ça à Paris ». Et la vie de quartier, très mixte, justement y avait les HLM en face, le Lidl, le magasin c'était genre Lidl et vie sociale assez riche grâce à l'école et grâce au jardin du HLM d'en face. En face y avait un HLM avec jardin au milieu, c'est là qu'on se retrouvait. Vie sociale riche mais Paris… c'est-à-dire que de toute façon tu pars le matin, tu rentres le soir, t'es mort, t'as une vie de chien et tu dors, donc assez peu… une vie sociale sympathique mais peu de lieux finalement et peu d'occasion. Donc ça c'était Paris quatorze.

Donc ensuite, la consécration, enfin on nous attribue un HLM en banlieue, donc là c'était le summum. C'était en 2006, quelque chose comme ça. Donc là, le pur panard, enfin, après des années avec la vue sur un HLM, un HLM, on va pas être trop regardant… donc dans le 92, Malakoff, un immeuble de 1973 de très grande hauteur avec plusieurs entrées. Donc grand immeuble, grande hauteur, en centre-ville de cette ville de Malakoff avec un jardin devant entretenu par l'OPAC et un jardin derrière entretenu par la ville. Crade. 1000 logements donc une méga-barre, où tous les gosses vont dans la même école. Une vie sociale géniale parce que forcément sur 1000 personnes y a forcément des gens avec qui on s'entend super bien, vie sociale comme j'ai jamais eu avant et que je regrette maintenant, avec tous mes potes dans cette barre, grand sentiment de sécurité parce que l'espace public devant ça faisait un arc de cercle donc les gosses quand ils jouent devant tu les vois jouer de ta fenêtre, et puis tous les voisins les voient jouer donc si ton gosse fait une connerie t'es sûre que t'as une mémère qui te dit « toi, remontes chez ta mère, t'as fait une connerie » donc un espèce de surveillance communautaire comme ça… et puis tout le monde se connaît, petite ville où tout se fait à pied, à côté du marché voilà… Donc j'ai complètement adoré. Et là on est resté jusqu'à arriver ici. Et c'était sans doute mon espace préféré parce que… bon y avait des cafards, c'était dégueulasse, y avait les poubelles dehors, craspouille quoi, craspouille, tu laissais pas trop traîner ton scooter et tout… mais en même temps plein de vie, plein de potes. Y avait une salle des fêtes en fait dans l'immeuble, on pouvait louer 80 euros du vendredi soir au lundi matin, autant dire que tous les week-ends y avait des fêtes. Et on se retrouvait tout le temps chez les uns, chez les autres. Voilà, super quoi. T'es en retard, t'as pas fait à bouffer, tu vas sonner chez le voisin tu prends un truc, génial.

Entretien semi-directif

Après on arrive ici. On en avait un peu marre des cafards [rires]. On arrive ici et puis y a surtout le balcon, vous voulez voir l'appart ? On peut monter comme ça je vous montre l'appart. [nous nous déplaçons] Donc quand on est arrivé ici, en fait mon mari a été muté et on avait le droit à quelqu'un qui cherche des apparts pour nous, donc on lui avait mis quelques critères, mais moi j'avais pas mis le collège comme critère, j'avais dû oublié ou alors je me disais que c'était pas un critère, qu'on s'en foutait… et puis finalement. Donc on a visité plein d'apparts, le critère c'étaient construit après 1970, centre-ville, transports en commun, un balcon ou une terrasse. Et donc on a visité onze apparts et au début, quand on est rentré dans celui-là en fait, il était un peu hors budget, on s'est dit « bon on va le voir, de toute façon ce sera toujours sympa de voir un bel appartement », donc on va le voir, et dès qu'on est rentré

en fait on a eu un choc, le truc de malade. On arrivait quand même d'un HLM de la banlieue parisienne donc ça nous a fait un choc esthétique quoi. Après on a visité tous les autres et on s'était décidé pour un truc à la Croix-Rousse, qui était bien, 1972, une vue super sur la ville et puis il y a eu le problème du collège qui était vraiment tout pourri, je me suis pas sentie de faire ça à mon gosse et donc on s'est dit « aller, celui-là il est un peu plus cher mais… ». Du coup on l'a pris quand même, même s'il était un peu plus cher, d'abord parce que moi je bosse de chez moi et donc c'était génial, c'est le plus beau bureau que j'ai jamais eu quoi, en plus je peux passer une partie en frais, et puis en fait on a complètement craquer quoi… On s'est dit que « aller on se le paye ! » et en même temps je trouvais que ça nous tirait vers le haut parce que moi je suis à mon compte et comme l'autre « travailler plus pour gagner plus » c'est pas mon truc, mais en même temps de se dire « ouais, ça m'oblige un peu à bosser plus parce que je suis contente de me payer ça en fait ». Je suis contente de mettre de l'argent là-dedans, parce que déjà en venant de Paris, on a jamais pu concevoir d'inviter à la maison, à dîner quoi, c'était toujours trop petit, on a jamais habité dans un appart de cette taille en fait, surtout la taille du salon.

[elle ouvre la porte de l'appartement] C'est pas bien rangé hein !

Donc on a complètement craqué sur la vue. Donc moi, mon bureau est là-bas, il est dans la loggia, ça va, c'est un lieu de travail, franchement ça va ! Et en plus, ça c'est un autre problème, mon mari mesure deux mètres et il a beaucoup souffert de la hauteur de plafond dans les différents apparts qu'on avait et donc là… Donc on a pris cet appart parce que déjà on a une grand salon, donc c'est une des premières fois qu'on s'achète une table, donc on peut inviter, on peut manger nombreux quoi, on a jamais eu une salon de cette taille, moi j'ai mon bureau là, pour les gosses ça fait un espèce de sas qui fait que quand il pleut ou quoi ils peuvent quand même jouer là et c'est super lumineux, c'est super beau, la vue est géniale… Donc on paye plus cher qu'on pensait et en même temps ça me motive de bosser plus parce que je suis contente de bosser pour payer ça en fait. On paye 1620 sachant qu'à Paris, avant d'avoir notre HLM, on payait le même prix pour le truc que je vous disais orienté Nord en face du HLM où on avait que deux chambres à coucher. Venez, je vais vous montrer. Ca doit faire 95m² plus 15m² de loggia, plus les balcons qui sont tout autour, si bien qu'en fait moi je prends mon café le matin là, à midi là, j'ai le soleil une fois là, une fois là et puis il y a cette loggia et on a trois chambres à coucher, deux toilettes et deux salles de bain, si bien que le grand a sa salle de bain dans sa chambre, il a onze ans donc c'est très bien pour lui. Les chambres sont petites mais en même temps, voilà c'est une chambre quoi, le plus important c'est le salon et puis la loggia. Et les prestations, comme on dit, sont de super haut niveau, c'est super classe en fait. On a jamais eu un appart aussi beau de toute notre vie. Et ça c'est le retour en province. Ca fait un espèce de saut qualitatif monstrueux, on a l'impression en fait d'être passés de pauvres, on se sentait pauvres en fait, on avait du mal à finir le mois, dans un environnement plein de cafards, merdiques et tout, d'un coup, avec le même salaire, tout pareil, on se sent super bien. Tout le quartier, tout l'appart, l'appart, le quartier et tout, c'est hyper agréable, hyper confortable, tout est pensé pour nous, on a l'impression que tout est conçu pour nous, voilà, tout est fait avec soin.

MA : *Quelles étaient vos attentes quand vous êtes arrivée ici, par rapport au quartier, quelle était l'image que vous en aviez ?*

L'image que j'avais du quartier, pour moi, c'était un quartier… c'était tout le contraire du vieux Lyon que j'ai connu, c'était un espèce de décoiffage quoi, c'était vraiment la modernité, le monde entre dans Lyon. Poussiéreux, c'était l'image que j'avais de Lyon, poussiéreux, ça bouge pas, les façades sont jamais ravalées… Ca a changé de toute façon en vingt ans, entre temps y a eu Colomb, y a eu les quais de Rhône, y a eu plein de choses qui ont changé.. L'image que j'avais de Lyon c'était ça, un truc hyper conventionnel, c'était aussi les milieux dans lesquels j'ai vécu, mais hyper conventionnel, des gens qui se connaissent depuis cinquante ans et qui continuent à se vouvoyer, ils s'invitent pas chez eux, tout le contraire d'une ville cosmopolite, gaie, joyeuse, assumée, tout le contraire en fait… Donc pour c'était l'anti-Lyon ce quartier [rires]. Et puis y a un autre facteur dont j'ai oublié de vous parler, c'est que mon mari travaille à l'ADEME, c'est l'écolo total et tout et donc il ne voulait habiter que dans un bâtiment écolo en fait, donc c'était super important pour lui, voilà, donc le fait que ce soit un écoquartier, en plus l'immeuble là il est dans un programme subventionné par l'ADEME, lui bosse l'ADEME donc voilà c'était super important pour lui. Donc par exemple des attentes sur les espaces verts, un peu des déceptions quand on s'aperçoit qu'en fait les trucs de roseaux plantés nettoient pas vraiment l'eau, grandes attentes de sa part mais moi non. Moi personnellement je suis pas écolo plus que ça donc… je trouve ça positif, c'est bien, et je suis prête à payer un peu mais pas outre mesure, voilà, je suis pas du tout radicale. Comme je vis avec un radical, parce que si je vivais pas avec un radical je serais plus écolo mais comme je vis avec un radical, voyez je lui ai offert pour Noël, grande preuve d'amour, un lombri-composteur avec les vers de terre… Donc je suis contente de réduire mes poubelles mais je veux dire il y a des gens qui sont payés pour ramasser mes merdes donc je fais en sorte de nettoyer un peu mes propres merdes, donc je conçois d'être un peu écolo mais je suis pas radicale. Donc pour moi c'était surtout un gage de qualité le fait que ce soit écolo, pour lui c'était plus idéologique.

MA : *Qu'est-ce qu'un écoquartier alors ?*

Les bâtiments je pense qu'ils ont tous fait des efforts pour qu'ils perdent pas trop d'énergie et que voilà ils arrivent à se chauffer correctement, surtout que je crois qu'il y a du chauffage au bois ici, quelque chose comme ça. Donc déjà, que les bâtiments soient économes en énergie, qu'il y ait… Je sais pas, qu'on favorise plus les transports en commun que la bagnole, je trouve que c'est plutôt le cas quand même, parce qu'il y a quand même le tram et que moi je préfère le tram au métro justement parce que c'est beaucoup plus convivial. Je suis très contente que ce soit el tram et pas le métro, parce que le métro c'est direct, cash dans le flux régional, tandis que le tram tu commences par rentrer dans un truc avec un flux local, enfin c'est des petits flux locaux qui s'accumulent mais c'est pas pffuit, t'es pas dans le RER. Donc ça je trouve ça bien que tout soit réussi pour favoriser les transports en commun, si bien que moi finalement le fait que ce soit écolo pour moi c'est justre pratique, j'ai des transports en commun, j'ai des Vélib partout, c'est piéton aussi donc on est pas dans le flux de bagnoles donc cet aspect là de l'écologie me va bien, voilà… C'est aussi lié au fait qu'il y ait le plus d'espaces verts aussi entre guillemets, qui soient des espaces verts, pas trop des parcs comme je disais, c'était plutôt des espaces verts écolos, dans le sens où y a un espèce de régulation naturelle, j'adore par exemple le fait qu'il y ait un héron qui soit venu s'installer, il paraît que la biodiversité est super bien et ça je suis contente de le voir, c'est bien pour les gosses c'est bien pour nous et il paraît que ça marche bien. Donc ça fait partie de l'écoquartier je suppose de favoriser la biodiversité et que ce soit des espaces verts qui sont pas des fontaines avec le moteur qui fait marcher le truc, c'est pensé pour pas utiliser trop d'énergie, éventuellement recycler les eaux sales où je sais pas

trop, voilà… y a ça comme élément je suppose. Il me semble que dans l'écoquartier y a aussi la mixité sociale, on en parlait tout à l'heure, je suis plutôt pour en fait. Et c'est la mixité fonctionnelle aussi, le fait qu'il y ait des logements, des bureaux et des commerces, tous mélangés. Ils appellent ça écoquartier, écolo tout ça, pour moi c'est juste de la qualité de vie en centre-ville, c'est de la vie en fait, au contraire des zones où t'habites là et tu viens avec ta grosse caisse. Donc sous le truc écolo c'est une nouvelle façon, une nouvelle clef pour dire des choses qui existaient déjà avant, voilà pour moi c'est de la ville. Ca doit faire partie des critères je suppose pour que ça soit écoquartier.

MA : *Donc c'est surtout un manière d'appeler ce qu'on fait ?*

Ouais, où en fait on met ensemble des choses qu'étaient pas ensemble avant et tout ça forme l'entrée écoquartier. Après ça existait déjà avant et c'est plutôt de dire « on va faire du centre-ville plutôt que de la zone pavillonnaire ». Ca plus la gestion des espaces verts où c'est écolo parce qu'ils vont pas utiliser trop de pesticides, ils passent pas trop souvent, là y a une espèce de régulation naturelle, on fait venir des animaux, on voit bien qu'il y a une espèce de continuum en fait entre la Saône, l'espace vraiment naturel, et l'espace vert aménagé. Les bâtiments qui sont écolo… Voilà, y a plein de choses différentes et tout ça forme peut-être l'écoquartier, donc c'est une bonne entrée, je trouve ça pertinent comme entrée. Et donc c'était important pour mon mari du point de vue idéologique et pour moi du point de vue pratique que ce soit un écoquartier, parce que ça reprend plein de critères qui me vont bien.

MA : *Il y a beaucoup de communication faite autour de ça, vous y avez accédé ?*

Oui, j'y ai bien accès et je trouve que c'est super bien fait. Ca fait partie du quartier en fait. La maison de la Confluence pour moi, elle est super importante, la maison du projet je trouve que c'est justement très pertinent, ça nous permet en fait de nous saisir du projet, d'avoir quelque chose ensemble à partager, les uns avec les autres, d'avoir plus ou moins une petite marge de manœuvre pour le faire évoluer, les gens comme vous qui viennent nous poser des questions on est ravi en fait, moi je trouve ça super parce que j'adore ce coin là, on est venu ici parce que c'est un écoquartier, parce qu'on est bien là, parce qu'il y a la maison de la Confluence. C'est quelque chose que vous n'avez pas en face. Donc ouais y a beaucoup de comm' et j'en suis très contente, c'est très bien fait et ça participe de la vie du quartier et de la construction du quartier en fait. Le regard que peuvent avoir les autres dessus en fait, y a plein de comm' si bien qu'il y a plein de gens qui viennent ici avec leurs appareils photos, tout le monde pose des questions, ça faut partie des choses que j'aime bien.

MA : *C'est un peu une vitrine de Lyon, ça fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

Moi ça me plaît. Je suis super fière à chaque fois que j'en ai l'occasion de faire venir des gens, je suis super contente de dire « regardez comme c'est chouette », je suis super fière ouais. Et y a de la polémique aussi, y a plein de gens, notamment on entend beaucoup, et ça je trouve que ça fait partie des trucs qui évitent d'être béats quoi, c'est « mais comment ça va vieillir ? ». Effectivement je suis pas sûre que ça va bien vieillir, les bardages je suis pas du tout sûre, je pense que ça va plutôt même mal vieillir. Et donc y a plein de gens super critiques justement, c'est ça aussi qui me motive, y a plein de gens qui détestent l'architecture d'ici et donc ça m'intéresse de discuter avec eux. Parce que c'est les goûts et les couleurs mais pas seulement,

y a plein de choses derrière, l'espace public, en fait c'est un bon objet de débats, super riche et super polémique aussi. Sans compter les débats sur le fait que la ville a mis plein d'argent ici, peut-être au détriment d'autre chose et puis « on en a marre de Confluence, Confluence, Confluence partout dans la ville »… Enfin voilà, je veux dire c'est tout l'opposé de poussiéreux, poussiéreux y a pas de critique, y a pas de débat, y a pas de vie, donc le fait qu'il y ait plein de critiques aussi, bah moi je trouve que c'est bien aussi, ça évite d'être complètement béat sur un truc.

MA : *Il y a une critique de ce quartier comme étant le quartier de bobo, de riches…*

Ouais, c'est clair. Quand on est arrivé à Lyon, on nous a dit que c'était la Croix-Rousse le quartier de bobos, ici j'entends plutôt bling-bling etcetera… Parce que c'est vrai qu'en fait… même si on regarde les bâtiments, y a plein d'innovation sur les bâtiments, c'est des bâtiments sur lesquels on s'est creusé la tête pour faire plein de choses, enfin c'est des bijoux… Après ça reste au stade expérimental, y a des trucs qui vont pas marcher, qui n'ont pas marché, qui marchent pas, y a des trucs qui foirent mais y a des gens qui se sont creusés la tête, qui ont innové, qui ont fait avancer les choses quoi. Et à la fin dans le mieux, je trouve que ça tire vers le haut. On le voit bien, certes c'est cher, 5000 euros du mètre carré mais c'est un produit qu'il y a pas ailleurs dans Lyon : c'est plus beau, les matériaux sont plus beaux, ça a été plus pensé, y a eu plus de réflexion en amont, ça a été plus coordonné avec les voisins… Enfin je veux dire que c'est plus cher mais c'est mieux. C'est mieux en fait. Enfin c'est mieux, après encore une fois y a des trucs qui ont pas marché, y a… je trouve qu'il y a une volonté de faire mieux, avec ses limites. Avec ses limites mais y a une volonté de faire mieux et en même temps il y a peut-être des trucs qui ont pas marché, qui vont pas marcher, mais on aura essayé, on aura pensé… y a une énergie en fait. Je trouve que c'est le résultat d'une énergie positive ce quartier. Et puis coordonnée, et puis concertée, y a plein de gens qui ont essayé de bosser ensemble, qu'on a obligé, qu'on a essayé de faire bosser ensemble, on a essayé de faire venir des gens de l''extérieur. MVRDV c'est complètement raté ce qu'ils ont fait mais ils sont venus, y a… Donc c'est bling-bling dans le sens où pour moi c'est quand même des produits de luxe, y a beaucoup d'argent qui a été investi, par le privé, par le public, y a eu toutes les phases en amont, énormes, avec que ça a accouche mais je veux dire ça aussi ça fait partie du fait que c'ait été bien fait : ça a été long, ça a été pensé, ça a été assumé, y a une volonté politique derrière donc c'est multi-facettes : c'est technique du bâtiment, c'est politique, c'est social sur le centre-ville. C''est un projet complexe et je suis très contente d'habiter là, j'en suis très fière. Je trouve que je suis fière aussi du Grand Lyon, des gens qui ont eu la volonté politique de mettre de l'argent là-dedans, le fait de coordonner tout le monde… C'est un projet, ce que n'est pas le reste, le reste est très bien aussi mais c'est la construction de la ville sur la ville, des petits machins, une dent creuse, un truc, un bidule, on arrive y a untel qui met du fric là-dedans, ça se fait par petits pas, ça se fait… y a une certaine coordination générale mais du fait que là on était sur du vide, c'est la notion de projet et bravo ! Moi je dis « bravo ! », qu'il y ait des gens qui aient pris ce risque, y a un risque financier énorme, y a un risque pour toutes les PME aussi qui ont bossé là, y en a qui se sont casser la gueule du fait qu'ils ont essayé d'innover et donc il faut reconnaître ça, c'est un énorme chantier. C'est comme à l'époque les villes scientifiques sur lesquelles je bossais pour ma thèse : on a décidé de faire quelque chose, on a investi du temps, de l'argent, de l'innovation, de la… et on a abouti à quelque chose qui doit… qui fait l'objet d'un débat aussi. Voilà je suis très très fière de ça, je trouve que c'est ça qui constitue, c'est ça qui fait qu'une ville avance.

MA : *Je reviens à cette image de quartier de riches, il y a quand même un ticket d'entrée élevé, y compris pour les commerces.*

Ticket d'entrée pour nous mais encore une fois il y a aussi plein de HLM.

MA : *En ce qui concerne les commerces il y a quand même un côté très haut de gamme…*

Justement, en fait si vous regardez les prix. Emblématiques : le Purple, Docks 40, la boîte de nuit blong-bling et tout, encore une fois on vient pas… là le café vous le payez 1 euro 40, 1 euro 50, à Paris l'espèce de café de merde, dans ta rue, servi comme ça par le serveur qu'en a rien à foutre de toi, qu'aimerait bien que tu te casses assez vite parce qu'il faut que ça tourne, il est déjà à 1 euro 60 donc voilà… Tout est dit. Pareil, Docks 40, c'est la boîte de nuit, les sirops ils sont à six euros, ça commence à six euros, donc ça monte haut mais c'est aussi abordable au début. Donc en fait, l'effet de vitrine, il est aussi… il faut rentrer dedans pour voir que c'est pas le Fouquet's en fait, en fait c'est accessible parce que Lyon ça reste une ville où les salaires sont normaux, voilà, donc même s'il y a eu un effort sur la qualité parce que je veux dire, parce que par exemple à la Croix-Rousse, y a plein de boui-bouis qui jouent aussi… enfin je veux dire, y a une recherche dans le truc qui a l'air cool, je veux dire, il y a de la recherche, après le résultat c'est pour aboutir au truc qui a l'air cool et ici c'est pour aboutir à quelque chose qu'à l'air bling-bling mais à la fin c'est des positionnements commerciaux et puis c'est tout en fait. Or, voilà, je trouve que la prestation est au niveau de ce qu'on attend. Par exemple au Purple, je trouve que c'est super bon ce que t'as à manger, ils se foutent pas de ta gueule en fait, et pareil pour les restos super chics… là Le Bec, moi je suis allé à Le Bec, pour quarante euros tu manges mais super bien. Alors c'est un produit, un bon produit, mais c'est pas surfait, c'est ça que je veux dire, on paye de la qualité. Alors dans le sens de la vitrine, c'est-à-dire que c'est une vitrine de luxe mais t'as un produit de luxe dedans, t'as pas des merdes chinoises, voilà. Et en plus, ce que je veux dire aussi, tu trouves aussi normal, ton café tu le payes 1 euro 50, 1 euro 60, tu le payes pas non plus 2 euros 30, alors que dans n'importe quel café soit disant chic à Paris tu le payes 2 euros 30 alors que t'as le bruit des bagnoles, que c'est pas du tout confortable et tout… Donc l'effet vitrine je le sens plus comme « on est dans un quartier qui se tient » et voilà en fait. Et encore une fois, c'est ouvert à tout le monde, tout le monde peut juger sur pièce, pas juste avoir des idées toutes faites, ça reste un quartier public où tout le monde peut venir, tout le monde peut venir boire son café, tout le monde peut payer un café à 1 euro 50 et tout le monde peut aller au Docks 40 et boire un sirop à 6 euros… donc c'est pas non plus l'avenue Montaigne en fait. C'est ouvert à tout le monde et t'as de tout en fait, t'as une large gamme de prestations. Ici t'as un appart super chic, mais y a vachement mieux comme appart, ceux des terrasses en haut ils ont des terrasses de 40m², donc t'as toute une gamme de choses. Et ce qui est vitrine, c'est qu'il y ait eu de la recherche, artistique hein en fait finalement, y a eu de la recherche artistique et c'est comme tout, ça plaît ou ça plaît pas mais je trouve que c'est quand même être très généreux finalement d'offrir ça à tout le monde, parce que Confluence est à tous les Lyonnais, tout le monde peut y venir et on vous offre un truc où y a eu du travail, de la recherche, des efforts, enfin moi je suis super satisfaite…

MA : *Je vois ça. Comment ce quartier se définit alors ?*

Si je m'adresse au quidam qui ignore tout de ce quartier… et qui n'est même pas lyonnais ?

MA : *Par exemple.*

Déjà je commencerais par lui dire que Lyon est une ville hyper agréable, parce que ce quartier c'est pas un espace complètement hors du temps, hors de la ville, c'est cohérent avec Lyon… Même si je vous ai dit qu'au départ je suis venue dans un anti-Lyon, mais Lyon a complètement changé depuis que je suis parti. Donc je commencerais par dire que Lyon est une ville extrêmement agréable où les gens se la pètent pas du tout et où tout est à pied, tout est facile, les transports en commun sont agréables et c'est une ville à taille humaine en fait, où t'as à la fois une offre d'une grande qualité dans tous les domaines, culturel, gastronomique, de travail… tout l'offre qui fait la ville est de très grande qualité, elle est très belle, voilà, de qualité… tout en étant une ville qui a gardé une dimension humaine, c'est très banal ce que je vais dire mais on va à pied partout, en très peu de temps, avec les transports en commun en vingt minutes on est partout, il y a une grande diversité de paysages urbains, il y a de grandes collines, il y a des vues extraordinaires, y a plein de chemins, de petites venelles, enfin c'est une ville très agréable à vivre… Et ce quartier en fait c'est un nouveau quartier de centre-ville qui a été construit sur un espèce de délaissé qui géographiquement, quand on regarde de loin, c'est le centre-ville, mais pour des raisons historiques en fait c'était fermé, c'est-à-dire qu'on allait pas dans cet endroit là parce qu'il y avait un espèce de frontière constituée par une gare, une voie de chemin-de-fer, une autoroute, voilà, y avait un bouchon qui faisait que géographiquement la ville ne s'est pas étendue à cet endroit là et que c'était entre autres finalement l'arrière-courre de Lyon, y avait tous les aspects logistiques, c'est là qu'on gérait les poubelles, les putes, tous les aspects qui font la ville et qui sont les aspects d'arrière-courre de la ville. Donc c'était pas reluisant et puis l'économie étant ce qu'elle est, ces aspects là ils avaient plus leur place ailleurs, dans l'espace du Grand Lyon, dans la ville, il ont été repoussé ailleurs donc ça a libéré des espaces qui se trouvaient à vol d'oiseau géographiquement en centre-ville et qui étaient libres pour construire de la ville de centre-ville. Donc en fait il y a une volonté politique d'ouvrir ces espaces là et de construire de la ville et donc c'est une ville complètement neuve qui essaye d'imiter, en gommant les aspects négatifs et en favorisant les aspects positifs, qui essaye d'imiter un centre-ville historique sans aucun pastiche, et c'est ça que j'apprécie beaucoup, c'est que c'est un nouveau quartier avec comme un quartier de centre-ville, avec une gare, des logements, de la densité, des bureaux, des commerces mais tout ça pensé de façon neuve en essayant de faire que tous les aspects négatifs du centre-ville, le fait que les maisons sont très rapprochées les unes des autres, qu'il y a le bruit des bagnoles, que t'as pas forcément assez d'espace public, que tout ça soit gommé. Et donc c'est une ville complètement pensée, complètement inventée, en essayant de garder les fondamentaux d'un centre-ville donc la mixité sociale, la mixité dans les transports en commun… et en essayant d'ajouter un peu à tout ça les éléments qui vont faire que c'est une centre-ville agréable à vivre, donc pour moi le maître-mot du quartier c'est de faire en sorte que ce soit agréable pour les habitants, pour les salariés, pour les promeneurs, que c'est un truc super ouvert, ouvert à tous, c'est un lieu de promenade. C'est clair que les quais de Saône et puis la darse c'est un lieu de promenade, un peu la promenade des anglais du dimanche des Lyonnais. Donc c'est un centre-ville complètement neuf qui est fait en essayant de respecter les critères qui font que c'est un centre-ville et en même temps qui ne pastiche pas le centre-ville, c'est-à-dire qui n'hésite pas à être complètement décoiffant, innovant, neuf… On essaye pas de faire de l'espèce de néo-haussmannien ou des merdes comme la place de la Catalogne à Paris, je sais plus comment il s'appelle le mec mais je supporte pas ce genre de trucs. Je trouve qu'ici ça

assume son côté construit, donc c'est un quartier innovant, complètement innovant, complètement neuf, qui assume parfaitement sa modernité, son aspect construit, son aspect esthétique, voilà je trouve que ça c'est une réussite complète, on a essayé de faire du centre-ville sans pasticher du centre-ville sans pasticher du centre-ville historique. On a essayé de faire du centre-ville en assumant totalement le fait que ce soit du centre-ville neuf, complètement neuf, avec le meilleur de la nouveauté, le meilleur de la modernité. Et du moins il me semble que ce je ressens comme habitante c'est que le critère qui a guidé toute l'action des gens qui ont réfléchi là-dessus et des gens qui ont voté les budgets, donc tous les politiques et touts les techniciens, c'est que ce soit agréable pour tout le monde… et moi je trouve ça agréable.

MA : Il y a une ambiance dans le quartier ?

L'ambiance du quartier, elle est fraiche encore. On connaît encore peu ses voisins.

MA : *Vous avez dit tout à l'heure qu'il y a des choses ratées, à quoi pensiez vous ?*

Je pense à la technique des bâtiments, les bardages qui se cassent la gueule, les volets qui ferment pas bien. Donc la technique des bâtiments, y a des machins, c'est normal, c'est même pas fini, donc y a des innovations qui ont merdé. Ceci dit, quand on les appelle ils les reprennent donc ils refont les travaux, ils laissent pas partir à volo… donc ça ça a pas marché. Qu'est-ce qui a pas marché ? Je trouve que ce parc paradoxalement il a pas pris. Ce parc, pour l'instant, il a pas marché, mais encore une fois rien n'est définitif, c'est ça qui est bien aussi, on est encore dans la construction donc peut-être qu'avec les jeux ça marchera. La centralité, ça a pas marché, pas encore.

MA : *Il y a des éléments qui manquent, qui seraient des plus ?*

Ouais, d'avoir garder des îlots, mais peut-être qu'il y en avait pas à garder, des espèces d'îlots entre guillemets d'insalubrité en plein milieu… Par exemple moi j'aime bien mon quartier, le quartier là-bas que je vous ai montré au début, il est en bordure, il est aux limites, mais peut-être qu'on pouvait laisser une merde là au milieu [rires]. Bon, ils ont laissé un peu de patrimoine avec les rails, la chambre de commerce là, le port Rambaud… Ils en ont laissé là-bas mais ici non, ici ils avaient peut-être pas grand-chose. Je sais pas ce qu'il y avait. Ca je pense que ça pourrait être mieux. Qu'est-ce qui a pas marché ? Si, ce qui a pas marché mais c'est pareil ça pourrait peut-être marcher mieux, ils ont travaillé dessus, c'est le lien avec l'ancien quartier, la traversée des voutes là, ça pue la pisse, c'est merdique. Alors après justement ça fait peut-être partie des merdes qu'ils ont gardé mais ça tombe mal parce que comme c'est une merde de frontière… donc du coup c'est encore plus dans la frontière que dans le pont, c'est plus une frontière qu'un lien. Y a plusieurs traversées mais elles sont toutes un peu glauques, elles sentent la pisse et tout et ils ont pas bien valorisé cette traversée là par contre,je pense que tout l'enjeu est sur cette traversée là, le long de la Saône, là gros enjeu. Voilà, qu'est-ce qui n'a pas marché ? Ce qui n'a pas marché par exemple, c'est une salle communautaire comme il y avait à Malakoff, une salle à 80 euros du vendredi soir au lundi matin, ça ça… Ce qui n'a pas marché, peut-être, ou ce qu'il faudrait qui marche, parce que je reste positive sur l'idée que c'est en construction, c'est la convivialité, créer des lieux de convivialité, publics tant qu'à faire. Donc notamment une salle des fêtes, ce serait bien d'avoir

une salle communale là. Il y aura la MJC mais la MJC en somme c'est juste un petit bureau, c'est juste un bureau la MJC, c'est là où on va s'inscrire à des cours donc c'est très bien qu'elle soit là mais c'est pas ça qui va en faire un lieu de convivialité, sauf s'ils mettent une salle, je sais pas s'ils mettent une salle…

MA : *Vous connaissez un peut les ambitions à l'origine du quartier ?*

Non. Je sais pas non. Les ambitions des architectes et des urbanistes… Dans leur comm' ils disent que c'est ça, faire un centre-ville mixte, vert, je crois que dans leur comm' ils insistent sur le fait que ce soit vert mais non je sais pas trop…

MA : *Vous avez eu les informations que vous souhaitiez quand même ?*

Ouais, la comm' est bien faite, la maquette est bien faite, on voit ce qu'ils veulent faire plus tard, c'est quand même bien foutu.

MA : *Qu'est-ce que ça a changé pour vous de venir vivre ici, en termes de transports, en termes d'écologie ?*

Du fait qu'on vienne de Paris c'est difficile de transposer mais… paradoxalement, justement, ça n'a pas changé… et c'est ce qu'on voulait, on vient d'un centre-ville et on voulait rester dans un centre-ville, donc on prend toujours autant le vélo qu'avant. Mon mari va bosser en vélo, les gosses pouvaient faire du vélo autour de l'immeuble, ils peuvent toujours faire du vélo autour de l'immeuble, moi je me ballade quasiment qu'en vélo ou en Vélo'v. Pour les transports c'est du tyram plutôt que du vélo et ça comme je vous le disais je préfère mais rien n'a changé, c'est bien, du transport de centre-ville. Si, il y a peut-être un truc qui a changé, c'est que ça reste quand même plus facile en bagnole justement, paradoxalement, peut-être que c'était un des trucs qu'ils voulaient améliorer par rapport au centre-ville, c'est que la bagnole est pas du tout exclue, au contraire elle a sa place, comme dit la pub là, et tout sa place, elle l'a. Et ça c'est peut-être un truc dont j'avais peur, que je craignais dans les écoquartiers, c'est que ça soit no bagnole alors qu'en fait ça reste un moyen de transport d'appoint, ici c'est un moyen de transport d'appoint mais on peut venir ici en bagnole.

MA : *C'est étonnant, la plupart des personnes me disent le contraire, elles se plaignent notamment du stationnement.*

Bah nous on a un parking, on a deux places mais on a qu'une bagnole donc on sous-loue l'autre. Pour les amis, ça va peut-être pas durer mais on les fait garer devant, là. Ca va être bientôt fermé je suppose mais pour l'instant on les fait garer devant. On a pas de problème non, je trouve qu'au contraire c'est ce que je craignais, mais peut-être que c'est parce qu'on prend des libertés, qu'on les fait garer un peu n'importe où, je sais pas… Effectivement moi j'en souffre pas.

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

J'hésite dans la réponse parce que pour vous dire la réponse qui m'est venu immédiatement comme ça, ce serait un espèce de… faut que je nuance entre guillemets… Ce serait Milano Due.

Vous connaissez Milano Due ? Ce serait Milano Due en centre-ville. Milano Due en fait c'est une ville construite par Berlusconi dans les années 1970 à peu près où les immeubles sont dans un par cet les flux de voitures sont en souterrain, ils sont autour en souterrain et y a des transports en commun. Et la différence c'est qu'en rez-de-chaussée t'enlèves tes chaussures et t'es dans le parc, c'est que de la prairie et les immeubles sont là disséminés, y a des immeubles de bureaux, des commerces, etcetera, mais tu sors de chez toi et t'es à pied dans l'herbe et y a pas de voiture, les voitures sont qu'autour et pour rentrer dedans la ville, elles sont en souterrain. Et j'aime bien ça en fait parce que t'es à pied, pieds nus dans l'herbe alors que t'es en ville. Ouais, Milano Due. Et sinon moi je trouve que là ça se rapproche quand même pas mal de l'idéal… le quartier est bien.

[Eléments de discussion informels lors de la prise de renseignement]

Nos relations de voisinage sont en construction, c'est-à-dire qu'on est arrivé il y a six moiis et on commence à avoir deux trois potes dans l'immeuble, enfin deux familles de potes donc elles sont en construction et positives. C'est plus que cordial, c'est-à-dire qu'avec ceux qu'on connaît pas c'est cordial, tous les retraités tout ça on a pas forcément d'affinités mais en gros ça fait six mois qu'on est là et on a déjà été invité ou inviter des voisins, peut-être dix voisins, donc quand même très cordiales. Et c'est marrant j'arrive pas forcément bien à savoir où les gens se situent en fait, parce que là il faut que je donne ma procuration, parce qu'on sera pas là le week-end des élections et il faut qu'on aille voter là à côté donc je peux pas demander à des gens qui habitent trop loin où qui sont pas sur Lyon même donc j'avais envie de demander à des voisins mais je me dis que je vais pas les obliger à voter pour un truc qui leur ferait mal au cœur alors j'essaie de devenir s'ils pourraient peut-être voter pour la personne en question et je me dis qu'en fait j'y arrive pas bien [rires].

Je discutais avec une dame qui me disait qu'elle était seule et qu'on lui proposait un logement social à 340 euros où y avait que 25m², nous on a vécu à quatre dans 35m² donc seul je trouvais qu'il y avait un certain niveau d'exigence quand même… moi je trouve, franchement. Donc du coup elle n'était pas bien, ça ne lui plaisait, c'était trop petit. Mais bon je pense que c'est sûr que la question du parcours est importante, ça apprend à relativiser beaucoup de chose.
J'avoue que moi par exemple dans ce quartier j'ai du mal… Enfin, le fait qu'on soit dans ce quartier je pense que ça ne favorise pas notre intégration dans Lyon en fait. parce qu'on se sent complètement décalé en fait, moi je me sens encore pas du tout Lyonnaise, j'ai l'impression dans le regard des autres qu'ils me voient comme la Parisienne… et justement vivre dans ce quartier ça m'évite entre guillemets de me confronter directement aux vrais Lyonnais et je me sens… d'une certaine façon c'est un sas ici. Comme je vous dis c'est pas Lyon pour moi et les autres qui sont ici, je vois que c'est pas vraiment des Lyonnais en fait, un petit peu, je connais des gens qui en fait sont de Francheville, donc c'est à côté de Lyon, y a des gens qui viennent de Bourg [en Bresse NDLR], de la Haute-Loire, c'est pas vraiment des Lyonnais… Du coup, je me pose encore des questions, OK, je suis super bien là mais je sens que j'ai un peu du mal à m'intégrer dans Lyon et ce quartier ne contribue pas à m'aider à m'intégrer parce qu'en fait les gens autour de moi ne sont pas vraiment des Lyonnais et ils ont un peu les mêmes références que moi… ou pas forcément mais c'est beaucoup de Parisiens, donc du coup le fait que j'ai pas les mêmes références que les Lyonnais notamment sur le vécu de mon quotidien, ça fait que… que je suis pas comme eux quoi. Et ça me pose des questions existentielles en fait. faut-il m'intégrer ou faut-il rester comme je suis quitte à finalement à ce qu'il y est un espèce

de gap ? Et donc même pour mon boulot ça me pose des problèmes parce que je bosse avec des Lyonnais et la façon de travailler n'est pas la même et mon ressenti n'est pas le même, mon vécu c'est pas le même. Je me dis bon « est-ce qu'il faut que je m'intègre absolument ? » au quel cas franchement il vaudrait peut-être mieux aller habiter à la Croix-Rousse, on se posait encore la question hier avec mon mari ou est-ce qu'on assume notre différence et puis on essaie d'en faire quelque chose de positif ? Mais le fait qu'on soit différent, enfin moi je me sens différente des Lyonnais, et dans ce quartier, il est différent aussi en fait. C'est pas un hasard si on est venu habiter là. Après je pense que c'est un choix qui va pas favoriser la convergence, c'est un choix divergent. C'est pas forcément gênant j'espère. Tant qu'on arrive pas se juger mutuellement c'est pas gênant.

	Date : 18/04/2012
	« Statut habitant » : travail + locataire
HL12	**Loyer appartement :** 800€/mois **Investissement/loyer local :** 2000€/mois + 45000€ de droit d'entrée
Climat de visite : -	**Adresse appartement :** rue Casimir Perrier **Adresse commerce :** quai Riboud
	Arrivée : avril 2011
Durée de la visite : -	**Appartement :** T2,53m² Local : 37 + 30m²
Longueur du parcours : -	**Employés :** 3
Durée de l'entretien : 1h10 min	**Profession :** gérant de commerce
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 38 ans	**Militantisme :** Non

Avant la visite

Pas de visite. HL12 tenant seul son commerce aux heures où il a accepté de me rencontrer, la visite n'a pas eu lieu.

Entretien

Parcours résidentiel

Je suis arrivé à l'âge de 10 ans en France et après je suis resté surtout dans le 95. D'abord à Villiers-le-Bel, après Sarcelles, après 10 ans à Saint-Gratien et là ça fait 2 ans que je suis sur Lyon mais je remonte sur Paris toutes les deux semaines.

MA : *Vous êtes né où ?*

Je suis né au Vietnam mais après j'ai grandi en Inde jusqu'à l'âge de 10 ans. En Inde c'était dans le Sud, à Madras, c'était plus résidentiel. C'était pas mal. Sarcelles après c'était plus bétonné, y a des bâtiments donc c'est plus comme on dit dans des cités.

MA : *Vous en avez quels souvenirs ?*

Bah j'étais jeune voilà. On vit dans une cité avec le bon côté et le mauvais côté des choses, c'est tout. C'est assez bétonné Sarcelles… Jusqu'à 22 ans je suis resté à Sarcelles. Et après je suis parti à Saint-Gratien, c'était plus calme.

MA : *Là c'était quel type de logement, quel type de quartier ?*

Là je suis dans un HLM à Saint-Gratien. C'est assez sympa parce que c'est calme, c'est à côté du lac d'Enghien, je sais pas si vous connaissez. C'est sympa comme quartier, c'est vivant.

Ici c'est sympa aussi. Ca fait presque 2 ans qu'on est venu repéré déjà le local et une fois qu'on avait signé le local on a fait l'appart derrière.

Entretien semi-directif

MA : *C'est votre premier commerce ?*

Oui, c'est ça.

MA : *Quelles étaient vos attentes quand vous êtes venu repérer les lieux ?*

Moi je suivais la Confluence de loin, de Paris. Je regardais un peu l'évolution sur Internet, ce que ça allait être comme quartier. Et voilà ça m'a plu au niveau de la darse, au niveau de l'écoquartier en lui-même. Maintenant moi je trouve pas vraiment que ce soit un écoquartier, je trouve qu'il y a beaucoup de béton et je vois pas beaucoup de vert quoi. Je m'attendais à quelque chose de plus vert.

MA : *C'est quoi un écoquartier ?*

Je dirais un peu plus de vert. Même au niveau des matériaux utilisés je pensais qu'il y aurait plus de voilà… Enfin j'avais vu des écoquartiers qui avaient des toits végétaux, des trucs comme ça. Ici c'est pas ça. Après je sais pas au niveau des énergies : est-ce qu'ils utilisent des énergies renouvelables, des choses comme ça ? Je sais pas.

MA : *Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à ce quartier ?*

J'en en entendais parler. Je regardais, j'ai vu qu'il y aurait un centre commercial, j'ai vu qu'il y aurait des commerces. Voilà, c'était plus pour le local en fait.

MA : *Vous en avez entendu parler comment ?*

Bah je sais pas. Lyon je suivais ça comme ça. J'avais l'idée de venir sur Lyon donc Presqu'île et après j'ai commencé à chercher sur le net, je suis tombé sur la Confluence. J'ai vu qu'ils avaient commencé à faire les choses, je suis arrivé en décembre pour voir à peu près on ça en était, décembre y a 2 ans, en 2010.

MA : *A l'époque, quelle image en aviez vous à partir des informations que vous aviez sur Internet ?*

Bah je trouvais ça joli. C'est joli comme quartier. L'architecture est assez sympa. Voilà, je dirais pas que c'est un écoquartier, c'est un beau quartier c'est vrai mais pour moi c'est pas un écoquartier. Mais y a des vrais écoquartiers en Allemagne je crois. Fribourg c'est ça ?

MA : Par exemple. Donc vous arrivez ici, vous accrochez avec l'endroit et comment ça se passe ?

J'ai visité plusieurs locaux, je pensais pas qu'ici j'allais trouver, pour moi c'était déjà plein. Donc on a fait la démarche avec des agences et y a une agence qui m'a proposé ce truc là et on a tout de suite signé. On a vu le propriétaire, on a signé, après on a fait notre business plan et à partir de là on a obtenu le crédit de la banque.

MA : *Vous avez fait une étude de marché ?*

Ouais on fait une petite étude marché.

MA : *L'objectif pour vous c'était de toucher quelle population ?*

Les bureaux et puis les habitants du quartier. On a pas fait encore de comm' mais là on va balancer notre comm' pour le reste. Pour l'instant c'est plus le côté local. Et nous voilà on voulait vraiment être en phase avec l'écoquartier parce qu'on commençait à travailler avec des produits bio, des choses comme ça, des boissons bio. Au niveau du matériel aussi on voulait que ça aille avec le centre parce qu'il y a rien un peu en phase avec ce qu'il y a de l'autre côté.

MA : *Vous avez un positionnement assez haut-de-gamme, ça aussi c'est en phase avec le quartier ?*
On dira pas haut-de-gamme, on dira plutôt un snack vous voyez mais un snack assez moderne. C'est un néo-snack si vous préférez, c'est entre la restauration et le snack.

MA : Quel est le concept ?

C'est de la pizza au poids. Ce que vous voyez là c'est de la pizza au poids, c'est le client qui choisit sa part, on lui coupe, on a la réchauffe et on lui amène sur des planchettes. Donc il a le choix entre plusieurs pizzas, il peut prendre des petits morceaux, faire un mix en fait. Et on travaille qu'avec des produits frais. Ca existait avant mais c'est surtout à Rome que ça se fait. C'est de la pizza à la coupe sur des plaques de 40 sur 60 centimètres, ce qui se fait pas à Lyon pour l'instant.

MA : *Et ça fonctionne bien ?*

Ca commence, ça commence.

MA : *Vous êtes satisfait de l'endroit ?*

Oui, le quartier me plait.

MA : *Comment vous définiriez ce quartier, où est-on ?*

On est où ? Je trouve qu'on est un peu écarté quand même, un peu loin du centre je trouve. On est un peu au bord et y a pas assez de transports qui desservent. On est quand même coupé du centre, du vrai centre. Je trouve que c'est un peu plus vivant dès qu'on traverse Perrache.

Malgré le centre commercial… Quand voilà, quand il fait beau, y a plein de gens qui se promènent, c'est autre chose, mais voilà dès qu'il fait mauvais, dès qu'il fait froid c'est un no man's land.

MA : *Ca vous a surpris ?*

Oui, ça nous a surpris. Mais enfin on s'y attendait parce qu'après y a pas mal de travaux qui vont indiquer de l'autre côté, deuxième phase, troisième phase. Il sera vraiment vivant je pense d'ici 5 ans. D'ici 5 ans ce sera vraiment entre chose.

MA : *Le fait que le centre commercial ouvre en fac, pour vous c'est un réservoir de clients qui arrive en plus ou c'est surtout de la concurrence en plus ?*

C'est un peu des deux. C'est un peu de concurrence et en même temps on sait que ça nous ramène du monde. Ca nous ramène du monde, les gens ils se promènent. Et nous on se place véritablement par rapport à la concurrence parce qu'on fait c'est à part, c'est pas de la pizzeria classique. Ils vont ouvrir un restaurant italien à côté, ça me dérange pas parce que c'est vraiment à part ce qu'on fait. C'est original.

MA : *Est-ce que le lieu est original aussi ?*

Oui, il est assez orignal je trouve. Il est très sympathique, y a quand même du passage piéton, y a pas de voitures qui passent, on a un cadre super agréable, on a de l'eau, voilà…

MA : *Est-ce que le fait que le quartier soit une vitrine de Lyon a compté dans votre choix ?*

Ouais, tout le monde compte dessus, Gérard Colomb compte dessus, y a pas de mal de gens qui parient dessus. Après maintenant on sait pas si ça va marcher. Pour moi le centre commercial il est beau mais on fait vite fait le tour quoi. Et le quartier en lui-même a beaucoup de défauts, pas mal de choses faites à la va-vite. Moi j'ai rencontré des propriétaires et ils disent tous qu'il y a pas mal de gens qui sont en procès par rapport aux promoteurs…

MA : *Ce sont des défauts de construction ou il y a derrière des défauts de conception ?*

Y a beaucoup de défauts de construction mais y a aussi beaucoup de défauts de pensée. Y a des choses qui ont été… Par exemple vous voyez les bâtiments qui penchent comme ça, bah les tuyaux ont pas été pensés pour. Y a pas mal d'endroits où les fenêtres y a des choses qui se décollent derrière… Les plaques métalliques quand y a trop de vent y en a qui se font décoller, plein de choses qui sont pas…

MA : *Pour revenir au côté vitrine, qu'est-ce que cela vous fait de travailler et de vivre dans une vitrine ?*

[rires] Je sais pas. Je peux pas dire… nous on voit pas vraiment que c'est une vitrine parce qu'on est pas d'ici déjà, on vient de Paris donc on s'intéresse pas vraiment à ce qui se dit sur ce quartier là. Il se trouve que là tout le monde mise dessus mais après nous on est là parce qu'on trouve que le cadre est sympa, qu'on sait qu'il y a du monde qui va arriver.

MA : Donc pas plus d'influence que ça…

Non, non, voilà. Moi j'ai tout de suite vu que c'était pas du tout le vrai écoquartier. Après c'est la vitrine, ils ont tous mis sur la comm' et c'est tout.

MA : *Vous suivez la communication qui est faite ?*

Ouais, ouais. Sur Internet, ce que j'avais vu. Après faut voir le quartier réellement fini, de ce côté c'est fini mais y a la phase 3 je crois et faut voir ce que ça va donner. Mais je sais que de l'autre côté c'est du béton aussi, c'est des bureaux.

MA : *Vous connaissez les ambitions à l'origine du quartier ?*

Non.

MA : *Je vais vous en présenter quelques-unes. Parmi ce qui est mis en avant dans le caractère durable il y a la mixité sociale avec à la fois des logements très chers et des logements sociaux. Qu'en pensez-vous ?*

C'est bien. C'est bien mais y en a qui se plaignent apparemment. Moi ça me dérange pas je trouve ça justement bien, ça rapproche les gens. Je sais pas si ça fonctionne, je sais pas où sont les logements sociaux, je sais pas qui est dans le logement social. J'ai entendu comme quoi y a des gens qui se plaignaient mais après je sais pas plus. Je m'intéresse pas plus que ça à ce qui se passe dans les bâtiments. Nous voilà, on est presque tout le temps ici, on rentre juste le soir pour dormir. Ma vie est vraiment centrée sur le restau.

MA : *Le choix de vivre ici, c'était essentiellement pour la proximité ?*

Ouais, c'était ça, c'était surtout ça. Qu'on soit près du restaurant. C'est par parce qu'on s'est dit que c'est un écoquartier qu'on va habiter dans l'écoquartier. On y est en quoi ? On y est deux minutes, on habite juste derrière.

MA :

Ouais, c'est pas mal, c'est assez original quand même. Y a pas mal de gens qui viennent prendre des photos, c'est pas commun donc… Ca, c'est original comme bâtiment. Le quartier en lui-même l'est aussi. Après moi je trouve qu'il y a trop de vis-à-vis, c'est très proche, les bâtiments sont très collés, c'est pas assez aéré. Moi ça va mais là je vois des bâtiments qui sont quand même collés, les voisins ils peuvent voir ce que font les autres, les problèmes des vis-à-vis quoi…

MA : *Que pensez-vous des espaces publics du quartier ?*

Ouais, c'est sympa. Pour se promener là sur le quai Rambaud ouais c'est sympa mais après je trouve que ça manque de vie derrière, y a pas beaucoup de gens à se promener dans la parc. Pour l'instant, peut-être que ça va venir et je crois qu'ils ont dit qu'ils allaient faire des aires de jeu pour les enfants derrière. Y a en qui ont râlé encore. Faut que ça ramène de la ville, c'est

triste sinon. Pour la mixité sociale s'il y a ça c'est bien mais il y a des gens qui se plaignent déjà, c'est dommage.

MA : *Ce parc peut fermer…*

Il est fermé, non. Il est ouvert, c'est le soir qu'il ferme.

MA : *Ca va avec les grilles, les digicodes, les caméras de vidéosurveillance.*

C'est pour rassurer les gens. Après voilà on vit dans un monde maintenant c'est comme ça. Vous allez au centre-ville vous en verrez plein, c'est comme ça. Il y en a pas mal à Lyon mais même sur Paris ça commence. De toute façon on peut rien faire, que voulez-vous qu'on fasse ? Ca va se faire comme ça et on sera bientôt comme à Londres. Ils nous parlent de délinquance, ils nous font peur à chaque fois donc c'est normal que les gens après… Quelque part ça les rassure. Je pense que c'est juste pour rassurer les gens, est-ce que ça sert vraiment ? je sais pas. J'ai pas vu de délinquants ici en train de foutre la merde. Peut-être que ça va venir je sais pas.

MA : *En dehors des malfaçons que vous évoquiez tout à l'heure, quels sont les éléments ratés du quartier ?*

C'est que les choses soient trop collées, je vous dis les bâtiments sont trop rapprochés, on entend tout, y a pas d'intimité suffisante… Après je ne sais pas… Si, si le bâtiment là-bas, le doré, je le trouve horrible, il va mal vieillir, c'est un gros bloc. Ils auraient faire plus de choses vertes, voilà qu'ils mélangent plus de choses écologiques, un peu plus de bois, un peu plus de végétal… Je trouve que c'est trop bétonné.

MA : *L'architecture contemporaine, c'est quelque chose qui vous a plu ?*

Je sais pas qui a fait ça. Je me suis pas intéressé plus que ça. Je sais que c'est un projet européen, qu'il y a des Japonais qui vont faire quelque chose mais après je sais pas. Disons que c'est original mais après… Voilà, ce bâtiment là il est original, le bleu, après le reste… Là-bas y a des trucs, comme le bâtiment orange qui est de l'autre côté, ça je trouve ça… Par contre à l'intérieur le truc brut de béton avec des fenêtres en bois, c'est sans plus quoi…

MA : *Qu'est-ce qui crée l'identité du quartier si elle existe ?*

Bah c'est ces bâtiments là je pense, qui sont assez modernes. Je pense que c'est ça ouais. Lez reste, ils ont fait la darse, ils l'ont creusé. Ce qui manque c'est plus de vert. J'aurais préféré avoir un peu plus de vert.

MA : *On est quand même en ville…*

Ouais c'est vrai, on est quand même dans le centre centre, c'est vrai. Enfin je connais pas trop Lyon, j'ai pas fait le tour de Lyon je connais pas tous les arrondissements donc je peux pas dire. Mais pour moi, pour un écoquartier y a pas assez de vert.

MA : *Tout à l'heure vous disiez que le quartier est un peu écarté, vous pouvez me parler des transports ?*

Je sais pas comment ça va se développer, je pense qu'on aura un métro ou que le tramway va aller plus loin. Après je crois qu'au niveau de la circulation ça va être un peu bloqué, déjà par rapport au centre commercial, plus de trafic.

MA : *Par rapport à l'automobile, il y a la volonté ici de mettre un peu la voiture de côté. Vous en pensez quoi ? Ca a des conséquences pour le commerces ?*

Pas du tout. Ca nous dérange pas. Si on pensait faire de la livraison… enfin si on voulait de la livraison ce serait avec des vélos électriques, on est plus de ce côté-là. Justement tant que ça passe pas ici même ça nous arrange, moins ça passe plus c'est agréable, les gens qui se promènent en vélo… En terme de clientèle qui pourrait venir je sais pas bien mais on peut pas tout avoir. Y a pas assez de parkings ici c'est sûr mais en même temps on a choisi cet endroit pour ça aussi, pour pas… on aurait pu choisir d'être dans une rue plus centrale où y a de la circulation.

MA : *Quand vous avez fait votre étude de marché ça faisait partie des choses que vous avez pris en compte ?*

Oui, c'était pris en compte.

MA : *Vous avez regardé quoi ?*

Bah vous regardez déjà ce qu'il y a près de vous sur un rayon de deux kilomètres, ça c'est pour le micro, après le macro c'est tout Lyon, ce qui fait qu'on va ramener des gens. C'est pour ça que je vous dis que pour l'instant on a pas fait la comm ', pour l'instant on travaille qu'avec le marché local, qu'ici, dans ce rayon là. Donc en faisant de la publicité on va ramener des gens plus largement.

MA : *Vous disiez tout à l'heure que vous avez commencé à utiliser des produits bio, ça a changé d'autres choses en termes de pratiques de venir travailler ici ?*

Non, non ça a pas changé grand-chose. On est pas au départ complètement bio mais on commence à changer, à travailler avec des agriculteurs pour avoir des produits frais mais on est pas estampillé bio. Aujourd'hui on est obligé de vendre du coca, si on propose un soda bio les gens l'achèteront pas donc quoi qu'ils arrivent on est obligé de passer par là, obligé de vendre du coca, obligé de vendre des… On a des bionades, on a des choses qui sont bio mais après les gens sont habitués à du coca, on va pas les changer.

MA : *Donc on ne peut pas décréter qu'on passe à l'écologique, ce n'est pas en phase avec les pratiques…*

Non, c'est pas en phase du tout. Vous avez vu le nombre de voitures ? Y en a plein. Je pense pas que ce quartier là pousse les gens à changer. Ceux qui viennent ici ils ont déjà une démarche. Parce qu'il y en a ici, je vois des gens qui se promènent qu'en vélo, ils ont déjà cette démarche d'aller acheter des choses bio… Y en qui sont comme ça mais y en a ça se voit très bien que la voiture s'ils peuvent la mettre là ils la mettront bien. On change pas les gens parce qu'ils sont dans un écoquartier.

MA : En tant que commerçant vous avez entendu beaucoup de retour des habitants ?

Oui, ce que j'entends c'est qu'il y a eu des malfaçons, des gens qui sont en procès. Après y en a qui ont peur du centre commercial, y en a qui avaient peur, y en a qui étaient contents, y en a qui ont peur que le monde arrive, que justement cette mixité sociale arrive ici. Et y a des gens carrément qui veulent même pas que les gens de Perrache viennent jusqu'ici.

MA : *Justement, le lien avec l'ancien quartier…*

Je sais pas, je connaissais pas ici avant. Il paraît que c'était un quartier mal famé ici, maintenant que ça change je sais pas je peux pas dire. Mais c'est vrai que maintenant quand vous allez sur le cours Charlemagne c'est autre chose, c'est plus la même chose, y a un contraste. Vous partez de Confluence et vous allez près de la gare de Perrache vous le voyez bien. Et quand même on est en plein centre de Lyon. Moi j'ai pas habité ici donc je sais pas du tout comment c'était avant mais c'est vrai que ça fait un contraste. Après on m'a dit que petit à petit ça allait changer jusqu'à Perrache et qu'ils allaient même retravailler la gare. Y a quand même une barrière, après Perrache de ce côté-là. De toute façon dès que vous traversez Perrache vous voyez tout de suite la différence. Donc ouais faudrait que ça… c'est vrai que ça fait un bloc au milieu du deuxième. Après là pour l'instant y a le centre commercial les gens se déplacent, je sais pas si ça va durer dans le temps. Je sais pas comment ça va évoluer mais déjà derrière c'est assez sympa je trouve ce qu'ils sont en train de faire. Non c'est pas mal, même au niveau des bureaux et tout c'est original, la Sucrière c'est quand même sympa, y a des expos, y a pas mal de choses, y a des restaus…

MA : *Pouvez-vous me parler de vos relations avec les habitants du quartier ou les autres commerçants ?*

Ouais. On connait quelques voisins qui sont devenus des habitués. Après y a des gens qu'on voit tous les jours et à qui ont dit bonjour mais après le reste on entend ce qui se passe dans le quartier. Comme, je vous dis y a des gens qui nous disent qu'ils ont peur que la racaille s'installe ici, des choses comme ça. Moi ça me fait plus rire qu'autre chose.

MA : *Est-ce que vous en tant que nouvel habitant, vous arrivez à faire partie du quartier ?*

Oui. Ca fait 2 ans qu'on est ouvert, on fait partie du quartier forcément. On connaît presque tous les voisins, on est ancré. Comme c'est un quartier nouveau, tout le monde est nouveau.

MA : C'est agréable à vivre ?

Oui. Justement, on apprend à se connaître, je pense qu'il y a des voisins qui commencent à se connaître, après faut un peu de temps je pense. Faut un peu de temps et puis y en a qui déménagent, y en qui emménagent parce qu'il y en a déjà qui ont en marre. Y en qui vendent déjà.

MA : *Vous savez pourquoi ?*

Je sais pas, il s'attendaient pas à ça. Ils s'attendaient peut-être pas au centre commercial.

MA : *Vous fréquentez les autres commerces du quartier en tant qu'habitant ?*

Oui, oui, on va à la Vie Claire, on va à la boulangerie de l'autre côté, au centre commercial de temps en temps.

MA : *Et les espaces publics ?*

Derrière ? Les espaces publics, ouais on se promène, on en profite quand il fait beau et qu'on a un peu de temps. Sinon nous on est tout le temps là, on est au restau tout le temps donc on peut pas voir grand-chose. Ca fait longtemps que j'ai pas été visiter de l'autre côté voir ce qui se passe, où ça en est. Je sais pas, je sais que GL Events ça avance, je sais pas où le bâtiment d'Euronews en est. On a peu de temps quoi. Et puis voilà, quand on rentre à l'appart c'est pour dormir donc on en sait pas plus.

MA : Est-ce que votre installation ici et le type de commerces que vous avez ouvert sont liés ?

Non, non. Justement, nous on avait déjà notre concept, on savait ce qu'on voulait. Et voilà, moi je suivais ça de près. Je m'attendais pas à pouvoir ouvrir ici, pour moi c'était l'idéal qu'on trouve un local ici. On a eu de la chance, c'était l'occase et on a eu exactement ce qu'on voulait. Après le concept on savait déjà exactement ce qu'on voulait, on savait déjà les couleurs qu'on voulait. Maintenant que ça tombe pareil de l'autre côté… Mais nous on avait déjà notre logo, on avait déjà nos couleurs, on savait qu'on allait travailler le bois.

MA : On vous a imposé des choses ?

Oui, au niveau de la vitrine, on était obligé d'avoir un type de vitrine. Et ça ça m'a un peu bloqué.

MA : Vous aviez des relations avec l'architecte ?

Non, c'était sur le bail en fait. On a rencontré aucun architecte, c'était avec le propriétaire et la régie surtout, ils nous ont donné un règlement comme quoi voilà fallait respecter quelques trucs au niveau des formes.

MA : *Le loyer est cher ?*

Après je sais pas si c'est cher ou pas parce que moi je viens de Paris donc je peux comparer. Ici on paye 2000 euros par mois pour un 37m² et un 30m² en haut. Mais on avait quand même un droit d'entrée, c'était un bloc de béton, on a fait les travaux nous-mêmes donc on a quand même eu un droit d'entrée. C'est pas un fond de commerce qu'on a acheté donc on a eu un droit d'entrée de 45000 euros. Sans rien du tout, pas de vitrine, rien. Ca j'ai trouvé ça cher pour un droit d'entrée. Parce que si c'est un fond de commerce d'accord mais le local brut de béton normalement on paye juste le loyer y a pas de droit d'entrée.

MA : *Vous aviez fait des comparaisons par rapport à d'autres endroits ?*

Nous par rapport à Paris c'est abordable ici, Paris c'est 2 fois plus. Après nous on fixe les tarifs par rapport aux produits qu'on achète. Après au niveau des boissons on est pas trop cher par rapport à à côté. Parce qu'à côté ils avaient commencé en disant « on est dans un super quartier, on va aligner » et ça a pas marché.

MA : *Vous avez une idée de qui vient manger ici ?*

On a un peu de tout, c'est ça qui est bien. On est pas comme le Purple un peu haut-de-gamme, on a tout, on peut avoir des voisins, on peut avoir des gens de bureaux, on peut avoir des ouvriers, on a tout. C'est ça qui est bien, on a tout public, on a pas un type de clientèle particulier. On vise pas que les employés de bureaux ou quelque chose comme ça.

MA : *Tous vos voisins ont un positionnement haut-de-gamme, vous ne vous définissez pas sur cette ligne là.*

Non. Par contre nos pizzas sont un peu plus chères que les pizzas classiques, parce qu'on justifie le prix par rapport au fait qu'on utilise des produits frais, on a des recettes avec des produits que personne n'utilise, on va mettre de la buffala, des choses… on a des recettes biologiques. Donc c'est un peu plus cher mais la qualité est là.

MA : Et votre envie de venir à Lyon, d'où venait elle ?

Je sais pas. Ca venait de moi en fait. C'est par rapport à où c'était positionné Lyon. Pourtant j'étais jamais venu mais je sais pas ça m'a pris et j'ai commencé à m'intéresser… du fait qu'à Paris c'était trop cher aussi. On a cherché pas mal de fonds de commerce, on est resté un an à chercher sur Paris, on trouvait pas ce qu'on voulait et moi j'ai commencé à me dire Lyon parce qu'après Paris c'est Lyon quand même, c'est la deuxième ville. Donc j'ai commencé à regarder et voilà. Et puis c'est beaucoup plus sympa Lyon. Le cadre de vie c'est pas du tout la même chose. Ici c'est super calme ça a rien à voir avec Paris.

MA : *Vous aviez une lassitude de Paris ?*

Paris c'est trop speed. C'est trop grand, c'est trop… Les gens sont plus stressés. Moi je la vois la différence quand je remonte sur Paris, je la vois tout de suite.

MA : *C'était une bonne idée ?*

Oui.

MA : *Et à Lyon, vous n'aviez pas envisagé d'autres endroits que la Presqu'île ?*

Ouais, la Presqu'île ou dans le centre. On voulait le centre de Lyon. Après on a un peu visité le cinquième, on avait vu des locaux dans le septième aussi mais ça m'intéressait pas. Et je pense que là c'était l'endroit rêvé, on l'a eu, tout le monde était d'accord, on est 3 associés et tout le monde a aimé l'endroit.

MA : *Vous pouvez me parler de l'appartement que vous avez loué ?*

Ouais, c'est un T2 de 53m². Il est derrière, dans les immeubles brut de béton, on a est au deuxième qui donne sur les jardins, avec un balcon super sympa. C'était juste parce que c'était proche c'est tout. C'est assez cher, ça nous coûte 800 euros. C'est cher, c'est presque les prix de Paris.

MA : *Et ça les vaut ?*

Non ça les vaut pas. Ca les vaut pas mais maintenant après comme on était dans une démarche où fallait qu'on trouve assez rapidement, on avait pas trop le choix. Plus tard on verra si on trouve autre chose. Pour l'instant on est là ça fait un an, on verra comment ça tourne ici.

MA : *Sauriez-vous me dire ce qu'(est pour vous un bon quartier ?*

Un bon quartier ? Je sais pas. J'ai pas vu de bon quartier encore. Mais là c'est un bon quartier quand même, faut dire ce qui est, ça va. C'est-à-dire que c'est agréable à vivre. On commence à avoir des commerces, on commence à avoir des commodités. Y a de la mixité même si je la vois pas la mixité sociale. Je l'ai pas vraiment vu mais si y a la mixité sociale, y a tout ça, y a un centre commercial à côté, y a tout ce qu'il faut, y a de quoi se promener, c'est assez agréable. Non c'est un bon quartier quand même Confluence. Je suis satisfait, bien sûr.

MA : *Est-ce que vous avez de l'information et des rapports avec la mairie ou la SPLA ?*

Pas du tout !

MA : *Est-ce que vous en auriez besoin ?*

Peut-être qu'on va commencer à regarder un peu plus. Parce que moi je m'intéressais avant d'avoir le local. Maintenant on est un peu plus… Mais comme moi je vais m'intéresser à la comm', je vais m'y mettre, je vais avoir besoin d'infos.

MA : *Vous comptez communiquer comment ?*

On va faire un site Internet, des flyers, sur des journaux spécialisés, des choses come ça, une vraie campagne quoi. Aller sur le sites spécialisés, des choses comme ça.

MA : *Est-ce que le quartier vous fait penser à d'autres lieux ? Pourriez-vous le mettre en relation à d'autres endroits ?*

Non. Non, je vois pas. Si, peut-être à Paris, le nouveau quartier de la bibliothèque François-Mitterand, c'est à peu près ça, avec des nouveaux bâtiments assez modernes. Y a ce côté-là, quartier nouveau, ce qu'ils ont construit me fait un peu penser à ça.

MA : *La modernité est un aspect positif pour vous ?*

Oui. Après voilà faut que ce soit joli aussi. Ca dépend comment c'est. La vieille pierre derrière Perrache bon… Même le modernité, je vous dis, le bâtiment doré là il est horrible, je trouve

que ça va très mal vieillir. Après les archis se sont lâchés donc y a des choses bien et des choses moins bien. je crois qu'il y a encore 2 bâtiments qui vont se construire sur le quai. J'ai vu des images, ils avaient l'air pas mal.

MA : *Donc vous avez quand même vu quelques images de communication. Que pensez-vous de cette quantité de communication ?*

Du fait qu'ils aient fait plein de pub sur un écoquartier qui n'est pas vraiment un écoquartier ? Ca a près c'est les promoteurs, je pense que c'est la maire, c'est Colomb, c'est tout ça. Ils ont fait tout ça pour le mettre en avant parce qu'il y a pas d'argent derrière je pense aussi. Après moi je sais que c'est pas un écoquartier mais je sais pas si tous les gens pensent comme moi. C'est vrai qu'ils avaient fait une somme de comm' avec plein de pandas un moment, j'avais vu ça ici… C'est comme ça, qu'es-ce que vous voulez faire ? C'est une mise en scène, bah oui. Ca fait toujours parler de Confluence, c'est là pour que les gens ils viennent donc c'est bien. Mais après voilà moi je sais que c'est pas ça et y a des gens sont comme moi je pense qui on très bien vu que c'était une mise en scène. Mais après on verra dans le temps comment ça va évoluer. C'est vrai qu'il y a quand même un côté sympa qui est assez agréable. Par exemple je pense qu'ils vont peut-être refaire les berges de la Saône. J'ai entendu parler de ça aussi. Ca peut-être agréable. Lyon en elle-même c'est une ville agréable, c'est assez sympa, y a pas mal de pistes cyclables, y a des tramways, c'est pas non plus… Ils ont des bouchons soi-disant mais comparés à Paris c'est rien du tout.

MA : *Vous avez une voiture ?*

Non, on a pas de voiture. On est descendu plusieurs fois en voiture ici, justement quand il y avait les travaux mais on a pas de voiture. On prend les transports en commun, quand il fait beau on prend les vélos, justement c'est sympa. Et Lyon, pour nous, des Parisiens qui sommes pas habitués à marcher, c'est vite fait le centre… Bellecour c'est pas loin pour nous, même Terreaux c'est pas loin.

MA : *Ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Ici ! C'est bon, c'est sympa. Pour ce que moi j'ai vécu à Paris, je trouve que c'est agréable. J'ai jamais eu ça, avec l'eau à côté pour se promener, le cinéma qui est pas loin, tout ce qu'il faut à côté. C'est pas mal, c'est pas mal franchement.

MA : *Vous espérez rester longtemps ?*

On verra. On verra comment ça se passe. Pour l'instant. Après c'est plus de vert que je recherche, c'est un peu plus éloigné du centre-ville, là on est quand même au centre-ville. Même s'il y a la Saône qui est sympa.

MA : *Vous venez dire que vous n'avez jamais eu ça à Paris, vous êtes passés rapidement tout à l'heure, c'était comment Paris ?*

C'était un peu bétonné. Sarcelles c'est que du béton. Des espaces verts, y en a pas, c'est simple. Donc ouais on avait pas de choses comme ça. Après moi à Sarcelles je suis resté pas mal de temps, c'est bétonné et c'est le quartier où y a que des grands bâtiments identiques.

MA : *Ici certains regrettent le fait qu'il y ait peu d'harmonie.*

Non justement, c'est bien. c'est ce qui crée le charme, si on avait tous les mêmes bâtiments ça deviendrait une cité, pareil pour tout le monde. Justement c'est ça qui fait qu'on bloque quand même sur Confluence, que les gens aiment bien, prennent des photos. Parce qu'aucun bâtiment ne se ressemble.

MA : *Ca vous fait quoi d'être souvent pris en photo ?*

C'est l'architecture qu'ils viennent voir, on est pas au zoo, c'est l'architecture. Moi je vois ça comme ça, quand on voit quelque chose de beau, qu'on trouve original on le prend en photo. C'est plutôt flatteur. Moi quand j'ai vu pour la première fois le bâtiment orange je l'ai pris en photo. C'est original quoi. Voilà, c'est normal.

MA : *Quand vos proches viennent, quelle est leur réaction ?*

J'en ai pas eu pour l'instant. [rires] Mais je pense qu'ils seront étonnés. Leur première réaction ce sera d'être agréablement surpris je pense. Moi je l'ai été donc je pense que ce sera pareil.

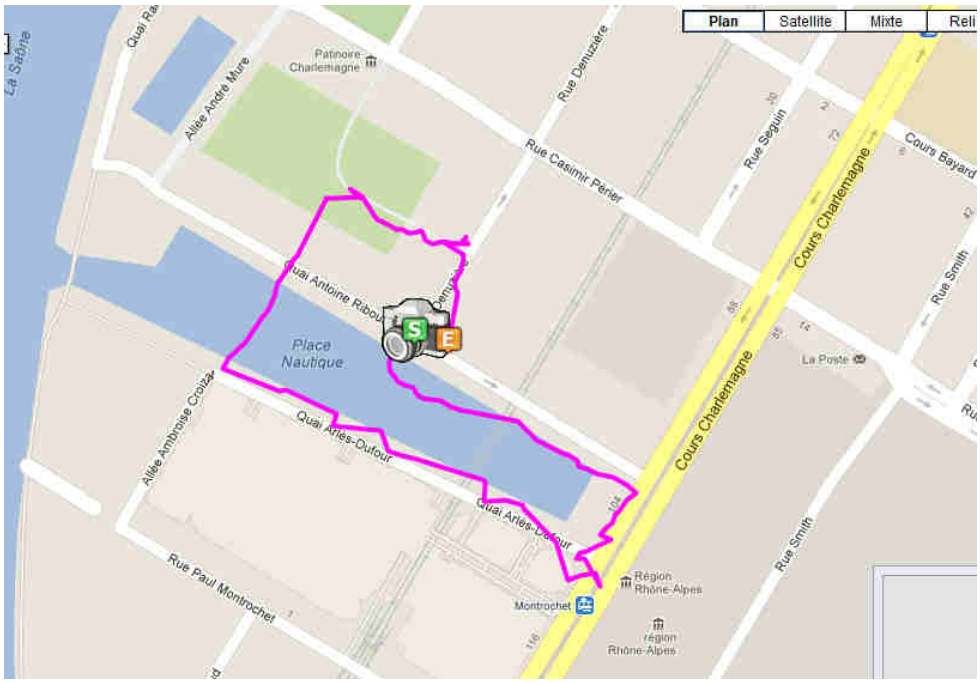
MA : *Ce qui s'est fait est fidèle à ce que vous aviez vu sur Internet avant de venir ?*

Ouais, ça correspond à ce que je voyais. Ce ava sur ce côté-là. C'est bien réussi quand même. Moi je trouve que c'est réussi. Après c'est vrai qu'il y a des défauts mais ça je crois que c'est partout.

HL13

	Date : 19/04/2012
	« Statut habitant » : locataire social
	Investissement/loyer : 650€ parking compris
Climat de visite : Beau, chaud, ensoleillé	**Adresse :** Monolithe, rue Denuzière
	Arrivée : septembre 2010
Durée de la visite : 51 min	**Appartement :** T3, 68m^2
Longueur du parcours : 1075 m	**Occupant(s) :** 3
Durée de l'entretien : 1h40 min	**Profession :** Attachée territoriale polyvalente (actuellement directrice de projet de renouvellement urbain)
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non, seulement dans le réseau
Age : 35 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Rue Denuzière	0 :50	On va en profiter pour aller faire les courses. On va commencer par le désagréable, on va partir sur le pôle de loisirs [rires]. Alors je ne sais pas si vous avez les dates en tête mais il a été livré très très récemment, inauguré le 4 avril. Donc on s'y attendait, on a vu les

		travaux, c'était prévu… C'est toujours plus impressionnant que ce qu'on attendait et ce à quoi on se prépare. C'est un Part-dieu bis. Alors je ne sais pas si vous connaissez un peu Lyon mais la Part-Dieu c'est un peu le centre commercial que tout le monde déteste et là on a un peu cette impression là. On a un peu cette impression là parce qu'au final à l'intérieur c'est la même chose, c'est des commerces qui n'avaient pas d'utilité à notre sens. Quand je dis notre c'est parce que je parle aussi au nom de la famille. On s'attendait à des choses un petit peu plus originales. Parce que le quartier se veut original, dans ses constructions, dans la perception qu'ils en donnent, c'était une commande politique importante donc on s'attendait à voir des choses un peu innovantes. Et là ça se présente comme luxueux, ça l'est pas, ça se présente comme loisir et ça l'est pas et ça se présente comme ouvert vers l'extérieur et ça l'est pas tant que ça. Je vous dis ça et très hypocritement je vais aller y faire quelques courses…
Quai Riboud	2 :50	Et donc on y va quand même parce qu'il y a des trucs qui sont intéressants, l'un n'empêche pas l'autre… Mais c'est vrai que là pour le coup, j'aurais tout autant apprécié d'avoir des îlots découpés avec beaucoup moins de magasins. Je pense que ç'aurait pu être réfléchi autrement. Ca c'est la perception que j'en ai moi parce que le quartier débute, évidemment je sais bien que ça va s'agrandir et qu'il aura peut-être une véritable fonction et un intérêt plus tard. En l'occurrence pour l'instant il l'a pas et quand le projet de l'adjoint à l'urbanisme nous dit qu'ils veulent faire une rue commerçante sur la rue Denuzière, je me demande comment ils peuvent développer les deux en parallèle… Parce que vous voyez il y a quand même énormément de locaux vides en rez-de-chaussée. On nous dit « oui mais ne vous inquiétez pas le commercial c'est toujours ce qui arrive en dernier sur un quartier », je dis oui mais pourquoi le pôle commercial est là avant le reste du quartier ? Il y a quelque chose que j'ai un peu du mal à comprendre. Mais bon… comme il fonctionne je me dis que c'est ma perception tout à fait personnelle et comme ne plus je suis cliente, voilà, ça manque de sens… là-dessus j'en ai bien conscience. Mais voilà, le fait est que pour moi c'est démesuré par rapport aux besoins réels du quartier. Et du coup, pour moi c'est aussi le côté quatre étoiles… parce que ça se présente comme ça, c'est du shopping de luxe, machin, chose… Et je trouve que ça correspond tout à fait au ressenti des gens du quartier, ce qu'on entend au conseil de quartier sur la Confluence et je trouve que ça aide pas à intégrer le quartier dans ce qu'était Perrache et ce que pourrait encore être Perrache aujourd'hui. Et ça clairement moi ça me pose question parce que je vois bien qu'il y a aucun lien qui est fait avec le reste du quartier et imposer un quartier sur un quartier moi c'est quelque chose qui m'embête.

		MA : *C'est un peu posé là…* Bah il est posé complètement, c'est un ovni qui s'est arrêté au milieu d'un champ et les fermiers autour sont pommés quoi. C'est un peu l'impression que ça donne… et on peut faire du lien parce qu'il y a des réhabilitations et des constructions qui sont faites entre Perrache et le cours Charlemagne, qui sont très bien faites et qui sont très bien intégrées entre des îlots anciens. Donc ils savent faire… mais c'est vrai que c'est beaucoup plus tape-à-l'œil et voilà c'est autre chose. Et du coup ça fait plus quartier bobo que quartier écolo… Il y a un gros côté affichage. Alors qu'à côté de ça, nous… je sais pas si c'est aussi pour ça que vous avez cherché à nous rencontrer, mais on est sur des apparts sociaux, alors sociaux un peu plus, mais sociaux quand même. Et moi je le vois dans le voisinage, les gens très clairement ils savent même pas faire du tri. Voilà, ils ont été posés eux-aussi dans un écoquartier parce qu'il fallait faire le vingt-pour-cent de logements sociaux. Et la plupart c'est ça, c'est des gens qui n'ont même pas la conscience de où ils vivent. Et à qui on n'explique pas parce qu'on se moque, ils sont là juste parce qu'il fallait faire du vingt-pour-cent…
Cours Charlemagne, le long de la darse	06 :35	Et donc à mon avis dans tout ce quartier… moi j'adore vivre ici, vraiment. Nous on était sur Vénissieux, c'était un quartier beaucoup plus vert où on était, avec fontaines, machin… Ici on a des transports en commun, on est à vingt minutes en poussette avec le petit de Bellecour, moi je me régale d'habiter là, vraiment… Mais il manque juste cette cohérence, j'ai un peu l'impression d'être en marge de plein de choses… Je me sens en marge dans mon immeuble, en marge dans mon quartier, je me retrouve pas dans tout ça… Je me retrouve un petit peu dans ce pôle parce qu'il y a des choses qui m'intéresse, le ludopôle, effectivement c'est super… mais je le partage avec personne du quartier, je le partage avec des touristes parce que les gens du quartier on les voit pas. Il y a une crèche, ils ont fait une maternelle, y a neuf classes de maternelles qui vont ouvrir, y a pas assez de gamins sur le quartier pour les remplir… Parce que période de crise, ils ont préféré faire des appartements pour petits couples aisés donc plutôt T2, T3. Et du coup voilà, c'est toutes ces choses là qui me posent un peu problème. Alors après que le premier magasin qui ait ouvert dans la rue soit la Vie Claire moi je suis super contente… voilà, parce que là pour le coup je trouvais que ça répondait vraiment alors pas du tout à une demande, à la sociologie de ce que je ressent de l'immeuble, mais par contre ça rentrait beaucoup à mon avis, bien mieux dans le cadre d'un écoquartier que ça [le pôle de commerces et de loisirs], il me semble. Ca me semblait plus cohérent même si effectivement avec la Vie Claire, on est toujours sur… enfin c'est pas non plus une AMAP, ça reste un magasin un peu cher avec des produits bio qui viennent du bout du monde et qu'on est pas vraiment sur du développement

		durable mais ça me semblait quand même plus cohérent sur la visibilité. Faut savoir ce qu'on veut… MA : *Mais là on est en cohérence avec l'image haut-de-gamme, qui est aussi ce qu'on veut donner comme image…* Et bien en fait ils tablent sur les deux au début. Et au final ils tablent beaucoup plus aujourd'hui sur le haut-de-gamme que sur l'écolo. En tous cas c'est comme ça que je le vois aujourd'hui. Mais ceci dit c'est déjà l'impression que ça m'avait fait quand j'étais arrivée ici. C'était en cours de construction et quand on a vu tout ce béton… on s'est dit c'est pas possible. Enfin pour moi un écoquartier c'est ce qui se fait… c'est beaucoup plus ce qu'on voit en Allemagne ou aux Pays-Bas où là pour le coup on a des murs végétalisés, des petites coursives, des jardins partagés, enfin… Bah c'est pas ça ! C'est quand même très moderne…
Boutique Kusmi Tea	09 :55	Je ramène le thé au boulot. Je travaille en remplacement d'une chef de projet sur l'opération de renouvellement urbain de Bron-Terraillon. C'est surtout un travail sur des copro dégradées donc ça n'a rien à voir avec l'aménagement de Confluence… mais on a la même agence de com' qui est aussi mauvaise que sur Confluence, donc je ne les citerai pas. Donc, pour reprendre, c'est un peu le grand décalage… c'est aussi pour ça. J'avoue que je me trouvais mieux dans le quartier quand j'y suis arrivé. J'étais du coup en congé maternité et je me baladais et il n'y avait encore rien et on sentait que c'était en construction, en devenir… et pour participer à ça, c'était vraiment très agréable, c'était assez sympa. Et aujourd'hui, d'être confrontée à l'autre réalité…
Centre commercial	14 :00	Et c'est vrai qu'il y avait deux choses qui m'ont gênées : d'abord d'être confrontée à d'autres choses… Dans mon précédent boulot je faisais du développement économique donc je n'étais pas confrontée à des choses comme cela. Et puis le fait qu'on passe… au début on était quand même très écoquartier, les gens qui venaient, on l'entendait, ils prenaient des photos « en disant oui machin, développement durable » et là les gens viennent uniquement pour « ouais les magasins ». Du coup l'axe qui se prend c'est plus du tout écoquartier et c'est très quartier chic, voilà. Ca a changé les raisons de l'attraction et j'arrive pas à savoir à quel moment ça s'est fait. Je ne sais pas si c'est moi qui le sent comme ça ou si vraiment il y a un changement qui s'est fait. Ca j'avoue que j'arrive pas à le cerner. Du coup voilà y a quand même des choses qui me dérange. Donc ça reste un quartier que j'aime beaucoup et des appartements qui sont mal faits mais pas désagréables à vivre. Il y a énormément de malfaçons, ça a été fait très rapidement donc il y a plein de choses qui vont pas comme ça mais à côté de ça qui respectent les règles, malgré tout il y a quand mêmes quelques trucs qui sont respectés :

		on a pas allumé le chauffage une seule fois dans l'hiver, on y est plutôt bien… Donc pour plein de raisons j'en partirai pas de ce quartier, en tous cas pas tout de suite, mais je m'y retrouve quand même pas complètement. On voit pas les voisins… c'est vraiment ça, y a des choses intéressantes qui y sont faites mais sur lesquelles personne ne communique. J'ai appris qu'on avait des jardins partagés. On va passer devant. On a un jardin municipal, qui notre espace vert aménagé principal et pratiquement unique puisque pour le reste c'est de la verdure sensée être sauvage et là on a quelque chose d'un peu aménagé, rien pour les enfants mais ça c'est autre chose, et j'ai appris que donc on a récupéré des bacs, c'était la journée mondiale… à la place Bellecour il y avait de grandes représentations, plein de bacs à fleurs et j'ai appris qu'en fait c'était des jardins partagés. J'ai jamais vu personne l'utiliser et j'en ai jamais été informée parce que pour le coup moi ça m'aurait intéressée. Et je ne sais même pas qui aller voir pour ça parce que la conseil de quartier le savait pad. En fait y a aucune information, on se dit qu'ils ont voulu informer auprès de trois personnes. C'est un peu comme si on avait posé les gens dans le quartier et on leur demandait pas de vivre avec le quartier. Moi ça me pose un peu question, enfin ça me pose problème carrément. Je sais pas si c'est partagé par tout le monde mais en l'occurrence les gens du quartier je les vois jamais. A part une voisine avec qui on se retrouve souvent sur la terrasse en bas, du restau affreux qu'est le Purple, mais c'est quand même une terrasse ensoleillée et le samedi matin c'est quand même un bonheur… mais c'est la seule, je ne vois personne d'autre. Les gens viennent, vont à la boulangerie mais on ne les revoit jamais dans la journée. On ne les voit pas, ils vivent ailleurs… ils vivent sur leur lieu de travail… Je dis ça, la semaine je suis quarante heures fixée au boulot, je suis plus souvent à Bron qu'ici. Mais les gens vivent pas là le week-end non plus… on voit plein de très belles voitures qui s'en vont tous les vendredis. Les gens ne restent pas… ce qui peut se comprendre quand on voit l'affluence les week-ends ici, mais en même temps c'est dommage, j'aurais aimé que le quartier vive pour le quartier et par le quartier, pas parce que les gens viennent de partout pour visiter le pôle de loisirs ou le quartier. Enfin, venez ici le week-end, les gens ne font que lever la tête, prendre des photos et se moquer des immeubles. A un moment c'est pas très agréable. Alors j'ai pas forcément le même goût que les architectes hein, j'aurais préféré un écoquartier tout en bois, des murs végétaux, ça me correspondait plus, mais au final je trouve que l'originalité est aussi assez sympa, et ça vit pas trop mal et si ça respecte des règles d'économie d'énergie, moi je trouve qu'on rentre dans le cadre, après on est pas obligé de faire forcément l'archétype bois-végétal, ça je peux l'entendre…. Mais apparemment les gens qui viennent ne l'entendent pas. Alors peut-être qu'il faut y vivre, peut-être qu'il faut se laisser un temps. Ca vaudrait le coup de demander à mon mari,

		parce que lui détestait l'architecture au début, voir si lui en y vivant a évolué là-dessus. Moi j'avoue qu'au début je trouvais ça assez original mais c'est un côté vaguement urbaniste qui fait ça…
Quai Ariès Dufour	19 :28	Si j'ai bien compris on va passer par là-bas [le fils de HL13 se dirige vers la Saône]. Je le laisse décider du chemin parce que dans la mesure où je ne joue pas avec lui et où je ne discute pas avec lui alors que c'est un des seuls soirs où je suis avec lui, je veux au moins qu'il est ce plaisir là de choisir la route. Tu vas monter la passerelle au monsieur ? On va jusqu'à la passerelle comme ça on traverse. Pour lui c'est quand même franchement agréable, y a pas un endroit où il puisse pas aller, les trottoirs sont lages, c'est tout lisse c'est tout bétonné. On en pense ce qu'on en veut mais avec un enfant c'est le bonheur. Et les quais de Saône qui vont être aménagés, moi je les adore en l'état, enfin pour les parcelles qui sont praticables, parce que justement c'est des vieilles pierres, c'est des dalles, voilà, sauf quand poussette j'ai jamais pu les pratiquer et j'en profitais très peu. Mais j'ai peur qu'ils les bétonnent aussi. Là pour le coup je suis pleine d'ambigüité parce que tant que j'ai un enfant en bas âge forcément je vois ce qui m'intéresse. Mais à long terme c'est aussi beau et j'aimerais qu'on conserve ces choses là. MA : *Ils ont conservé le caractère ancien dans la partie qui descend vers la confluence.* Oui, je sais pas si vous suivez à Vaux-en-Velin, au Carré-de-Soie, ce qui est en train de se faire mais on a une association à Lyon qui est quand même pas mal qui s'appelle Robins des Villes et qui milite quand même beaucoup pour garder ce qui nous reste de friches industrielles, garder le patrimoine existant. Et sur la Soie, ils ont réussi à garder l'usine Tase sur laquelle il y a eu la biennale, il va y avoir des immeubles de bureaux qui se construisent tout au tour, du coup ça fait… ça fait un peu mis en cage, on garde un truc du patrimoine… Je sais pas ce qui va être fait derrière parce que le marché-gare va être réhabilité et ils gardent, si j'ai bien compris, quatre espaces existants et je me dis que si ça s'intègre bien ou si le reste autour s'intègre bien, ça peut être intéressant, moi je trouve ça intéressant de garder l'histoire du quartier. Mais si c'est pour dire, un peu comme on fait quand on fait des fouilles archéologiques sur les parkings sous-terrains, vous voyez on vitrifie et puis on laisse en dessous trois pots cassés, voilà je trouve ça un peu folklorique…. Voilà pour le coup c'est que du folklore et je trouve que c'est franchement dommage. Alors, voilà, j'ai bien conscience que le regard de l'urbaniste ou de l'architecte est pas forcément celui du citoyen ou celui de l'usager, l'urbaniste est quand même sensé prendre d'autres choses en compte… Après c'est un métier qui n'existe pas, dans la mesure ou chez nous on différencie l'architecte de l'urbaniste, je me dis que déjà il y a quelque chose qui ne va pas.

		C'est qu'on part du principe que l'architecte n'est pas capable de faire de l'urbanisme ou que l'urbaniste n'a pas la vision architecturale… pour moi il y a déjà une dichotomie qui ne va pas entre ces deux postes. Voilà et mon fils va grandir avec… je sais pas ce que c'est, un magasin de fringues. Ca par exemple ça me gène, mais à côté de ça, si on avait pas ce pôle là, on aurait pas le Vaporetto et moi je trouve ça génial de me dire que mon fils va peut être prendre le Vaporetto pour aller à l'école. Voilà, le transport en commun c'est un bateau… bah je trouve que pour un urbain c'est plutôt sympa… Et ça c'est du bonheur et effectivement on l'aurait pas s'il y avait pas le pôle de loisirs et en même temps s'il pouvait grandir ailleurs que la Part-Dieu bis j'aurais préféré aussi… En même temps pour l'instant il ne voit que l'entrée, le Carrefour pour certaines choses et le Kusmi Tea, il va rarement au-delà donc ça va bien et puis on prend l'autre entrée pour aller au Ludopôle. Ceci dit… je ne sais pas ce que vous en ressortez parce que d'un côté je suis enthousiaste parce que j'y vis très bien, de l'autre côté je suis un peu râleuse parce qu'il y a beaucoup de choses qui me conviennent pas et c'est vrai que c'est difficile de faire un bilan. C'est ambivalent en fait. Parce qu'il y a des jours j'arrive le samedi, il me dit qu'il veut sortir, il est neuf heure, on enfile un pantalon on vient se mettre à la terrasse, au bord de l'eau, on va voir les pêcheurs là-bas. J'ai passé un super moment, on passe toute la journée dehors sans sortir du quartier, on a vu de la verdure, on a nourri des canards et en même temps on est en milieu urbain et moi je suis une urbaine, je suis née en ville, je suis lyonnaise, j'ai besoin de ça aussi, je suis pas très espaces verts, et du coup je suis hyper heureuse… et puis il y a, tous les jours quand je rentre en voiture et qu'à huit heures du soir ça bouchonne encore parce que le centre commercial ferme et que je vois les gens qui ne sont pas là que pour les commerces ou que pour faire les touristes, qui viennent au zoo ici les week-ends pour regarder les immeubles d'un œil très curieux. Donc c'est vrai que selon les heures, selon les humeurs on y voit pas la même chose. Ceci dit ça fait aussi partie de ce que je vais reprocher au quartier, il a pas d'identité, il va peut-être s'ne forger une… mais apparemment pas avec les gens qui y vivent, puisqu'on ne nous interpelle pas pour le faire vivre et qu'il y a aucune cohérence dans comment on le présente, dans l'identité qu'on lui donne, dans ce en quoi le reconnaît. On pourrait dire aux gens « voilà c'est un écoquartier, machin » et on se positionnerait à partir de ça, on en est aussi capables je pense. Mais dans la mesure où on ne nous dit pas ce qu'est sensé être ce quartier, comment on se positionne nous par accord ou désaccord ? C'est ça le truc, on ne peut pas être en accord ni en désaccord. Selon les jours on a pas non plus les mêmes discours, l'adjoint à l'urbanisme, un jour je le vois il me dit « oui ce sera du quatre étoiles » parce qu'il est en réunion publique… et quand je le vois là il dit « quand même le pôle de

		loisirs, c'est un ludopôle, c'est bien pour les enfants, c'est de la proximité ». Ah ouais mais un moment décidez vous quoi.
Passerelle au dessus de la darse	27 :30	Et à côté de ça, de la même façon… je sais pas si vous étiez là pour l'inauguration l'autre samedi, il y a un magnifique spectacle, il était quand même très beau ce spectacle, et ça fait mal au cœur de se dire que c'est eux… il était à mon avis bien plus beau que ce que la mairie de Lyon s'offre le 14 juillet. Il était superbe et du coup on avait mes nièces et compagnie, et ma nièce qui a cinq ans regarde mon mari et dit « tonton c'est plus beau jour de ma vie » [rires] elle a cinq ans c'est relatif… mais c'est vrai que c'était grandiose. Ce qui est dommage c'est que c'était pour fêter un centre commercial… Ils auraient pu faire ça pour inaugurer le quartier par exemple, ça ça m'aurait plu… de dire aux gens « on vous réunit pour faire ça » plutôt que la fête du temps des cerises qui était plus une nuisance qu'une beauté… Et pourquoi vous avez choisi vous ces deux quartiers là ? Justement par exemple parce qu'ils ont cette ambivalence d'architecture moderne sur écoquartier ? MA : *Oui, ce qui m'intéresse c'est de travailler sur des quartiers récents, après le critère de choix c'est essentiellement le fait qu'ils soient présentés comme des écoquartiers et qu'il y ait énormément d'ambitions qui sous-tendent l'existence de ces quartiers.* Là c'est la vitrine du mandat ! Enfin je veux dire la Confluence jusqu'au bout, je vous emmène pas jusqu'au bout on y va que les week-ends et que pour la biennale d'ailleurs beaucoup, c'est le projet du mandat… Y a pas photo. Y en a plein d'autres qui sont lancés mais celui-ci… C'aurait pu être l'Hôtel-Dieu sauf que l'Hôtel-Dieu ne sera jamais prêt pour les élections, celui-ci il existe et c'est sûr qu'il sera mis en avant. MA : *Oui, il est gorgé d'ambitions, politiquement, techniquement…* Bah techniquement dans ces cas là c'est un échec ! Enfin là pour le coup même les politiques sont d'accord pour dire qu'ils ont précipité et que techniquement ils sont pas au point. Alors je sais pas ce que ça vaut, si justement ils rentrent dans les clous de ce qu'on peut appeler un écoquartier et de toutes ces ambitions là mais en termes de finitions par exemple c'est une catastrophe. Je veux dire : tout tombe en morceaux, ça a pris le feu derrière, on se rend compte des armatures qui sont quand même très incertaines. Non, pour ça, il est… voilà, c'est un ratage. Donc à mon avis si l'ambition elle devait être technique, ça a échoué. Politiquement ce sera sans doute bien plus vendeur que techniquement.
Quai Antoine Riboud +	31 :59	Mais vous voyez, quand on a un glacier comme ça, quand on met en plus le Purple à côté, c'est quand même plus chicos qu'autre chose

escalier vers le parc		et moi vraiment c'est pas du tout ce que j'espérais sur ce quartier. Alors du coup ça a vraiment été une déception. Et le Purple on y va que le samedi matin parce qu'il y a une terrasse et qu'il y a le soleil, parce qu'en plus c'est assez mal exposé par ici. MA : *Et ici l'espace en tant que tel, il vous inspire quoi ?* Alors l'espace et l'architecture deux choses différentes. L'espace beaucoup de choses positives parce qu'il y en a, parce que du coup on a l'impression de respirer et que des fois on oublie qu'on est en ville avec l'avantage du tramway quand même et que tout est lisse, tout est facile utiliser, et ça c'est un vrai bonheur. On descend en vélo, on s'amuse vraiment, on en profite. L'architecture, bah du coup une impression de gros échec, de… on a l'impression vraiment que les architectes se sont fait plaisir en essayant des choses un peu innovantes, en faisant plaisir à leurs fournisseurs, enfin à leurs façadiers, qui avaient des restes de propositions innovantes qu'ils avaient pu recaler nulle part. Voilà, y a quand même un peu l'impression du fourre-tout où tout le monde a essayé de recaler son truc, y a aucune harmonie. Au niveau architectural, autant j'ai apprécié l'innovation et le culot qu'ils ont pu avoir autant c'est vrai que le rendu final est quand même pas très harmonieux et pas agréable au regard, je trouve que sur le regard d'ensemble c'est pas beau.
Parc	33 :30	Oui, c'est pas beau. Après voilà, j'ai bien conscience que tout est subjectif, moi là-dessus je suis assez traditionnelle, j'aime les vieux immeubles du centre-ville, voilà, j'aime les vieilles architectures, les vielles pierres ou même le tout béton. Voyez, comme celui-ci [immeuble béton + bois brut] béton et bois avec du bois qui est quand même très visible moi ça me plaît, le notre qui est tout noir il me plait aussi… maintenant l'espèce d'immeuble lingot d'or à côté je trouve que c'est juste une aberration, ça s'inscrit dans rien, dans pas de paysage, j'ai pas compris, voilà je ne comprends pas. Et du coup ça c'est vrai que je ne reconnais pas là-dedans, ça fait un peu playmobil. J'ai trouvé ça super, j'étais très enthousiaste au début parce que j'étais fan de playmobil petite [rires] et du coup j'avais un peu l'impression de retomber en enfance et de vivre dans le monde que je me recréais petite donc c'était un peu sympa hein. Mais du coup c'est vrai qu'au final, au vécu, c'est pas agréable. MA : Pour quelle raison ? Parce qu'il y a des moments on relève la tête et on se sent un peu choqué, on est interpelé, y a aucun moment où le regard est serein. Il est serein quand il voit des arbres, il est serein quand il voit quatre façades d'affilée qui ont les mêmes teintes mais quand à chaque fois le regard est porté sur une façade parce que c'est une couleur

		différente et qui est criarde, je trouve que du coup ça manque de sérénité. C'est un peu trop agressif, un peu… et en même temps vous voyez quand on est au milieu de ce parc là, c'est plutôt agréable malgré tout parce que là c'est pas les plus tape-à-l'œil j'allais dire. Et c'est marrant parce qu'il y en a pas tant que ça qui sont tape-à-l'œil, bon y a ce bleu qui est un joli bleu mais qui là encore est agressif, y a le brillant au fond, y en a un ou eux comme ça… c'est pas la majorité mais au final c'est quand même le ressenti qui reste, voilà une architecture un peu agressive sur des espaces qui au contraire sont très ouverts, très aérés, moi j'adore ces arbres là, ces plantations, je trouve ça super… Je le vois [son fils] courir dans le champ là, c'est petite maison dans la prairie, moi je me régale [rires]… mais c'est vrai que c'est pareil là c'est pas adapté à des enfants, y a des bancs j'ai un peu l'impression d'être au pied d'une maison de retraite. Voyez, c'est joli, tous les espaces pour le coup je les trouve jolis mais pas fonctionnels… D'ailleurs j'ai jamais vu personne assis sur ces bancs… si ma grand-mère, je lui ai fait faire le tour la dernière fois, elle s'est assise pratiquement sur tous les bancs parce qu'elle a de plus en plus de mal à marcher... Et là c'est les bacs qui sont là qui sont sensés être en jardins partagés, d'ailleurs je vois qu'il y en a des nouveaux, des nouveaux arbres donc effectivement quelqu'un doit l'entretenir, pas moi, j'aurais bien voulu mais pas moi, j'ai pas été sollicitée pour c'est dommage. On y va [son fils] ? On va acheter du pain au magasin, on va dire bonjour aux filles ? Parce que ça en plus les filles de la Vie Claire elles sont vraiment top de chez top, elles sont gentilles, elles sont sympas… et ils leur ont ouvert un Naturalia dans le centre commercial, c'est dégueulasse. Naturalia c'est un concurrent fait par Monoprix ou Casino. Et y en a un qui avait ouvert en ville, alors en plus ouvert le dimanche, voilà plein de choses… il est plus petit mais c'est en plus les gammes de prix, c'est de la concurrence déloyale parce que eux ils ont en plus, ils ont au moins osé, ils se sont installé dans le quartier avant tout le monde, sur une rue où ils sont les seuls commerces, qui est pas visible… Vraiment ils ont fait plein de choses et je trouve que rien que pour ça on aurait pu respecter leur commerce et pour le coup, quitte à pas faire un pôle commercial spécial DD, écolo, ou je ne sais quoi… on aurait pu se passer de mettre un magasin bio là-bas, d'ailleurs elles le sentent. Alors elles ont pas peur, « c'est pas grave c'est la nouveauté, ça va nous obliger à nous… » mais bon voilà on le sent bien qu'elles ont des pertes, moi je trouve ça désolant. Là encore je vois pas la cohérence. MA : *Et on peut se demander comment les pas-de-porte vont trouver preneur avec le centre commercial en face…* Oui, alors moi quand je l'ai entendu c'était il y a quinze jours, ils faisaient une présentation de la phase deux du projet à la maison de

		la Confluence donc j'y suis allée et on nous dit « l'axe Denuzière sera l'axe commercial », moi j'ai dit, pour moi il y avait deux choses, « d'abord faudrait pas réhabiliter l'axe de Charlemagne ? », c'est vilain, c'est mort, des commerces qui ont quarante ans et qu'ont pas de clients, « est-ce qu'on ferait as mieux de revitaliser ça d'abord » et ensuite la cohérence avec un pôle de commerces qui en plus existe déjà à Bellecour, on retrouve exactement les mêmes pour la plupart… Bon il a pas beaucoup aimé l'intervention, y a un moment je l'embêtais un peu trop il a arrête de me répondre. Pourtant j'étais à côté de lui, on ne pouvait pas faire plus près et plus facile à attendre… Mais je crois qu'il voulait pas entendre, il m'a dit « vous inquiétez pas avec le développement du quartier, toutes ces choses là vont se développer ». Et c'est pareil, ces tables là elles sont super bien mais j'ai jamais vu personne les utiliser comme en plus elles sont en plein cagnard parce que c'est le seul endroit où ils ont pas mis d'arbres autour, je suis curieuse de voir comment ça va fonctionner… Voilà c'est joli mais je me demande comment ils l'ont réfléchi… MA : *Ca vous donne l'impression qu'il y a un certain nombre d'impensés ?* Exactement ! Mais c'est la même chose que, on va peut-être attendre qu'on arrive à la maison mais on a des volets, qui en fait ne sont pas des volets, ce sont des stores, qui laissent passer la lumière et qui laissent passer le vis-à-vis, je vois pas l'intérêt de mettre des volets dans ces cas là. Donc on a été obligé de mettre des rideaux de partout, évidemment, et je me demande pourquoi, je me demande pourquoi on met des stores dans ces cas là. Je vois pas l'intérêt, en plus ils les ont fait noirs, alors ils sont jolis hein, l'un n'empêche pas l'autre, ils sont jolis ils sont noirs comme la façade mais à la limite en noir on pouvait faire des choses bien plus occultantes… voilà c'est des choses que je comprends pas. MA : *Et le vis-à-vis vous le ressentez ?* Bah non puisqu'on ferme les rideaux dès qu'on commence… Mais oui oui et je pense que c'est que c'est pire pour les gens qui habitent là, moi je sais pas comment ils font, la proximité d'avoir un balcon ou une fenêtre qui donne comme ça chez le voisin moi je crois que c'est ceux de derrière entre le verre et la serre, ils ont une largeur qui me semble invivable. Et nous je le dis, sur la rue on a encore une largeur et puis on est à l'avant-dernier étage, voilà… qui fait qu'on a moins cette impression d'oppression, et de l'autre côté c'est des bureaux ce qui fait qu'on le ressent moins comme ça. Vous voyez des balcons comme ça [au RdC sur le parc] je vois pas l'intérêt… enfin j'en sais rien peut-être que les gens le vivent très bien. Eux ils ont une super belle terrasse, on la voit très bien de chez nous [rires],

		y a quand même des apparts qui ont de très jolies terrasses mais encore faut il en profiter. Et eux non seulement ils ont pas de lumière mais en plus de chez nous on voit tout ce qui se passe chez eux, moi ça m'embêterais à vivre, je trouverais ça nettement moins sympa que d'avoir une toute petite terrasse au dernier étage. En l'occurrence nous on a pas de terrasse du tout, donc la question se pose plus… Mais ça, par exemple, j'avais une très jolie véranda dans l'ancien appartement, sans vis-à-vis, aucun, parce que c'était un site de la mairie qui était de l'autre côté et qu'il était pas du tout utilisé, et là le balcon je l'utilise plus, je l'utilise pas du tout, il est tout petite en plus, mais je crois qu'une fois je me suis mise dessus pour bouquiner avec le peu de soleil qu'il y avait, mais pas plus, et j'ai pas envie de l'utiliser, parce qu'en fait c'est pas agréable de se dire qu'il y a des voisins qui sont potentiellement derrière leur fenêtre. En plus je vois bien que ça a été réfléchi, c'est-à-dire que nos salons donnent sur leurs chambres donc normalement on est pas sur les mêmes temps de vie donc normalement on devrait pas être au même endroit au même moment et on devrait même pas se voir, sauf que je suis pas sûre que ça marche aussi bien…
Rue Denuzière	43 :20	Là [cour intérieur du monolithe] c'est pareil, c'est joli cet espace, ça fait une cour qui est sympa, mais d'abord qui est pas utilisée, qui est en période de vent est juste un endroit impraticable, et qui est une caisse de résonance, c'est-à-dire que quand les jeunes sont en bas au bord de l'eau en train de discuter ou de picoler à quatre heure du matin vous les entendez comme si vous étiez avec eux, mais exactement comme si vous étiez avec eux, sauf que eux vous pouvez essayer de leur dire quelque chose par la fenêtre, j'ai des voisins qui ont essayé, eux vous entendent pas en bas, c'est ballot…
La Vie Claire	44 :30	Au grand malheur de mon mari moi effectivement maintenant je fais mes courses ici. C'est un peu plus cher que Carrefour ça faut admettre mais c'est en bas et puis elles sont vraiment super sympas, moi j'ai rarement vu ça sur d'autres commerces à part des vrais commerces de proximité, de village, moi j'ai un père qui est à la campagne, donc je comprends ça… mais rural, en ville j'ai jamais vu ça. Et c'est un bonheur. Et du coup moi je m'attendais à voir que des commerces comme ça en fait, bêtement… Mais les autres commerces là, c'est du délire… je connais pas les tarifs de la pizzeria pour le coup mais…

Entretien

Parcours résidentiel

Alors je suis née à la Croix Rousse, je vous dirais pas quel était mon ressenti parce que je n'y suis que née. Mes parents ont déménagé en pavillon sur Vienne. Donc Vienne dans l'Isère, une ville beaucoup plus petite qu'ici, où on est resté très peu parce que quand ils se sont séparés ils ont quitté la ville, classique… Et on est revenu avec ma maman sur Lyon, en fait sur la

banlieue lyonnaise, donc banlieue ouest, à Saint-Genis-Laval puis Oullins, donc c'est tout des banlieues proches plutôt classe moyenne, classiques. Et du coup j'ai vécu dans des résidence fermées avec des petits parcs, des aires de jeu pour les enfants comme ça se faisait à cette époque là. Donc résidentialisé, barreaudé mais petit, fermé par des haies pour la symbolique, à proximité de l'école, avec forcément une aire de jeu avec un petit bac à sable pour les enfants, bref très familial. Et j'ai plutôt bien grandi là-dedans avec des amis que je connaissais, avec qui j'allais à l'école, ça fonctionnait plutôt pas mal jusqu'à l'adolescence, où là après c'est pas très drôle, c'est très familial justement et où là on est content d'avoir une ligne de bus et où la vie se fait sur Lyon.

Et j'ai vécu aussi, j'ai fait un temps chez mon papa pour des raisons… j'étais une adolescente un peu agitée et j'ai fait donc une année d'internat à Oullins, donc sur la Mulatière, à trois minutes de chez ma maman mais à l'internat quand même et comme au final l'internat est bien l'endroit où on fait le plus de bêtises, bien plus que chez les parents, je suis partie, j'ai eu le droit de partir à la campagne chez mon père pendant presque deux ans. J'ai vécu entre l'Isère et la Drôme, donc à la campagne où la je remontais à Lyon tous les week-ends et les mercredis… Avec la vraie campagne, le hameau et puis le petit village de la petite ville, la vraie campagne avec les bus qui passent le matin pour emmener les enfants au collège et puis rien d'autre. Donc je remontais tous les week-ends en stop ou en train à Lyon. Donc forcément pas très bien vécu parce que je suis pas du tout une rurale, mais pas du tout… j'adore ça, aujourd'hui je retrouve beaucoup de plaisir à y aller le week-end, à déjeuner sur une terrasse avec vue sur un jardin et des oiseaux derrière… j'adore ça mais quatre jours. Quatre jours, au-delà il me faut autre chose…

Et donc après je suis revenue, j'ai vécue sur Vénissieux donc banlieue. 98, Vénissieux. Donc là ça a été mon vrai parcours personnel. Donc Vénissieux parce que j'y avais une collocation possible, que je travaillais, j'avais laissé tomber mes études donc ça allait très bien Vénissieux… J'y suis restée après malgré tout quand j'ai pris mon premier appart, ça a été Vénissieux, et ça a été du HLM, la première fois aussi d'ailleurs sur Vénissieux y a que ça. Le premier c'était du résidentialisé pas fermé, qui vivait assez moyennement, là du coup on est pas dans les classes moyennes, c'est classes très populaires, c'était Vénissieux Sud donc un canton qui vote extrême droite avec toutes les déceptions du communisme sur des quartiers politique de la ville quoi. Mais j'y vivais bien parce que du coup il y avait quelque chose que je ne connaissais pas en classe moyenne intellectuelle classique où les gens rentrent chez eux pour dormir, c'est que là on connait ses voisins. Et du coup c'est des gens qui se connaissaient depuis vingt ans, qui connaissaient la vie du père du voisin du dessus. Et du coup j'ai découvert une vie de quartier, j'ai découvert qu'on pouvait avoir du voisinage, une vie avec ses voisins. Ca a chamboulé ma perception de l'habitat, mais vraiment… et j'ai adoré ça. Bon pour plein de raisons après ça a pas pu fonctionner donc voilà, parce que c'était de la colocation sur un appartement qui n'était pas le mien, un appartement de famille… Je suis partie un peu pistonnée, toujours sur du HLM, un petit plus loin sur Vénissieux. Là on est six ans plus tard donc 2004, pareil résidentialisé, les plus immeubles de Vénissieux, 1933, des appartements SNCF. Donc des jolis bâtiments, des jolis bâtiments bas de gamme mais des jolis bâtiments avec des toits pointus, un square, une petite fontaine, le tout entretenu par la ville sur de l'espace public, tout bénef. Des appartements tous petits qui avait été équipés en baignoires quinze ans plus tôt, avec une concierge qui avait connu les appartement sans baignoire, avec des poêles à gaz, à bois, des apparts qui pour le coup avaient une histoire. Donc un peu de relation de voisinnage, on arrive

facilement à y rentrer parce que mine de rien les classes populaires c'est un endroit où elles se retrouvent, y a pas de mobilité et du coup on peu facilement créer du lien, on est OK avec ça, et là ça se passait plutôt pas mal. Donc c'était assez sympa de ce point de vue là et en plus y avait le bonheur architectural, moi j'aimais bien ce côté un peu ancien, c'était pas du tout pratique mais ça avait du charme… c'était un T3 de 45m² donc aujourd'hui ça correspondrait à un T2 grosso modo, voilà. Donc c'est des tous petits apparts que moi j'aimais bien… mais dont il fallait partir parce que un c'était pas assez grand avec un enfant, parce que mon mari m'a rejoint là-bas. On s'est rencontré, on a partagé un peu de vie là-bas, parce qu'avec les APL c'est des appartements à 50 euros par mois, voilà… sur la deuxième agglo de France c'est quand même un bon tarif. Parce que je crois que même sans APL ils étaient à 350 les T3, on est juste complètement hors marché, sur Vénissieux y a des zones encore comme ça qui sont complètement hors marché… mais où faut être pistonné pour rentrer. Ou alors en grande difficulté sociale, j'en sais rien, mais moi j'aurais jamais pu y rentrer autrement qu'avec le piston. J'étais étudiante à l'époque. Et puis des chutes de plafond, parce que le plafond ça avait été fait en briques avec du béton incorporé mais avec des briques creuses, donc au fil du temps, les bombardements, les écarts de chaleur, ont fait que les briques se sont fissurées et qu'il y a eu des chutes de plafonds et que là ça commençait à devenir un peu sérieux. Les voisins du dessous avaient perdu un mètre carré grosso modo. Donc ils nous ont mis des étais un peu partout et on a finalement été relogés…

Donc nous on avait demandé le deuxième, parce que moi je voulais venir à Confluence parce que je trouvais ça chouette. Tout en se disant que jamais on aurait une place à Confluence, parce que là pour le coup fallait vraiment du piston, parce que du HLM à Confluence, on s'attendait vraiment à ce que ce soit très très demandé… Et puis en fait on a eu l'accord pour cet appart ici avant que les immeubles soient terminés. Et vraiment jusqu'à la fin j'avoue que je n'y ai pas crû. J'avais envie de venir là. Pour moi pour le coup ça avait été super bien vendu : le grand projet de l'agglo. Moi je voulais y être, je voulais voir ces architectures, je voulais vivre au milieu de ces architectures innovantes, au milieu d'un écoquartier, à proximité du centre-ville et avec tous les bienfaits de la campagne, voilà : tout… Bref, tout ça moi je l'entendais et ça me convenait bien, mais j'avais quand cette idée là que c'était le quartier du mandat et que ce serait un truc de pistonnés de toute façon. Et bien en fait non, pas tant que ça… Quand je vois mes voisins je me rend compte que pas tant que ça. Et du coup on a eu cet appart.

Donc voilà, moi plutôt des débuts très biens ici. Et malgré les travaux. Maintenant ça c'est énormément calmé, mais les travaux du pôle, les travaux des immeubles derrière, enfin pendant un moment ça a été des trucs de perceuse tous les jours. Mais malgré tout super contente… moi je venais d'accoucher. Un appartement à trois mètre vingt de hauteur, c'est quand même des choses qu'on retrouve dans les vieux immeubles et qu'on a plus du tout dans le neuf et c'est drôlement agréable parce que l'appart est pas grand et que du coup on a cette impression d'espace qui fait qu'on est bien, ça c'est bien fait. Parce que tous ceux du dessous sont à deux cinquante et ils sont très sombres donc moins sympas que celui là. Les deux derniers étages sont à trois mètre vingt et si j'ai bien compris c'est une question de répartition de la chaleur, m'en demandez pas plus, je suis pas ingénieure. Qui m'avait dit ça ? C'était une copine de fac qui m'avait dit ça d'un ingénieur mais c'était assez flou dans la retranscription qu'elle m'en faisait. Je serais assez intéressé, mais il semblerait que ce soit comme ça dans les vieux immeubles, puisqu'apparemment avant on faisait les choses intelligemment, et que du coup c'est été repris comme ça ici et que souvent les deux derniers étages soient plus hauts et

que ça fonctionne bien, on a jamais allumé le chauffage. Pareil pour le bâclage de certaines finitions, j'aimerais bien savoir si c'est une question de pression politique qui fait qu'ils ont du terminer très vite et que du coup ils ont été très vite et si c'est vraiment au niveau du suivi il y en a pas eu ou est-ce que c'est propre à ces immeubles là où on s'est dit c'est les 20% logements… Je sais pas si vous avez devant la porte d'entrée, les joints sont complètement fissurés, c'est pas un boulot digne d'une construction normale dans un pays qui a autant de moyens, donc encore moins sur un quartier…

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes quand vous êtes arrivée ici ?*

C'était bêtement d'être dans le nouveau quartier de l'agglo, y avait aussi un peu de ça, faut le dire… c'était d'être en centre-ville et le sentiment de participer à quelque chose. J'vais aussi ce sentiment là de participer au renouveau de la ville. Mais vraiment j'avais ce sentiment que bon voilà, on a toutes les constructions très bourgeoises et très centre-ville et très tradition lyonnaise, la bourgeoisie chrétienne comme elle se veut et qui entretien très bien le centre-ville. Et ici le sentiment de vraiment rentrer dans un projet, un projet de territoire, voilà de faire partie du projet de territoire, avec le développement d'un quartier qui va encore grandir sur les quinze prochaines années. Et de se dire qu'on allait être dans les premiers immeubles qui se feraient, qu'on s'inscrirait dans une vraie démarche de projet durable, ce qui est quand même assez nouveau sur des constructions même au niveau national, voilà y avait toutes ces choses là où on avait l'impression d'être un peu… on participait de l'innovation. Alors je vous dit ça vraiment pour moi. Moi j'avais ça plus le centre-ville avec tous les avantages des services publics qu'offre le centre-ville : le tramway, les déplacements et puis les services publics classiques. Donc y avait tout ça qui était super agréable et sur lequel j'ai trouvé, j'ai été complètement comblée l : j'ai le tramway, je fais réellement partie d'un projet qui va se développer et qui va doubler la superficie de la presqu'île même s'il faut pas exagérer ce sera pas la même chose, c'est pas le même usage, on va pas réellement doubler la ville. Mais c'est quand même toujours très agréable, moi du coup je suis beaucoup plus tous les projets. Le projet de l'Hôtel-Dieu par exemple que j'aurais pas forcément suivi autrement, ben là je vais aux réunions publiques, j'ai un peu l'impression d'être dans ce quartier, le quartier du deuxième qui est quand même très grand. Et c'est aussi agréable de rejoindre le quartier du deuxième, aussi. Mais quand je suis arrivée ici il y avait pas cette idée là, j'avais même pas réalisé que de côté-là des voutes on était encore sur le deuxième… et au final si, et au final ouais le sentiment de faire partie de la ville, du centre-ville, du ses projets. J'ai regardé beaucoup, je suis attentive aux projets de Saint-Paul, je suis attentive au projet de la prison, je suis attentive au projet de l'Hôtel-Dieu. Du coup ça m'intéresse, j'ai un peu l'impression que ça va dans le sens de ce qu'on fait ici. C'est très prétentieux mais c'est aussi en même très agréable, parce qu'on a l'impression de faire partie d'un grand ensemble innovant et plutôt dans une bonne logique. De faire la ville sur la ville en gardant l'ancien, de faire quelque chose de plus durable, de plus écolo. Alors on est d'accord qu'on est sur le concept, sur la symbolique… dans la réalité c'est pas du tout ce que je vis tous les jours, mais n'empêche que c'est ça que j'avais en tête quand je suis arrivée et que quand je parle de là où j'habite c'est ça que les gens mettent en avant. Et je suis contente de pouvoir aussi porter ça parce que du coup ça m'intéresse et que je le porte réellement, même si quand on me demande dans mon quotidien, c'est pas ce que je vis, mais c'est quand même ce que je porte avec le quartier…

MA : *Et vous définissez comment le quartier ?*

J'ai du mal à le définir comme quartier justement. Y a pas la vie de quartier et pour moi c'est un ensemble… Comment définir le quartier ici ? Innovant, touristique, précurseur certainement, moderne. Spontanément c'est ces termes là qui me viennent. Bizarrement y a pas de jugement, y a pas de agréable. Et pourtant, je le vis comme ça… J'aime bien cette lumière du soir, j'aime bien me mettre à la fenêtre, enfin il est agréable… Mais c'est vrai que c'est quand même pas la première chose qui ressort. Et moi je le situe beaucoup plus sur le concept, sur le concept du quartier, dans la réalité pour moi y a pas de quartier, l'appartement est agréable, la vie ici est agréable mais je peux pas définir le quartier autrement que sur le concept quartier Confluence. C'est triste… enfin ouais c'est malheureux je trouve [rires].

MA : *Donc c'est comme qu'il se distingue ? Plus par le concept que par la réalité ?*

Ouais enfin moi je trouve. Très clairement dans la vie les gens vivent ci comme ils vivent ailleurs, le week-end on a un peu plus de touristes mais j'imagine qu'à Bellecour ils en ont aussi pour d'autres raisons. Le centre-ville est aussi très occupé par des usagers qui viennent pour des usages qui sont extérieurs à de l'habitat et qui vivent pas sur le quartier. Je pense que c'est commun à tous les autres. Sauf qu'on pouvait espérer que sur quelque chose de nouveau et qui avait été réfléchi on pouvait faire autrement. Et à vouloir faire de la mixité d'usage au final moi je les croise pas les gens qui travaillent là mais… ca fonctionne pour les jours où je vais pas travailler, c'est vrai que le quartier vit la journée, il vit la journée avec les gens qui travail, mais je trouve qu'il vit pas assez avec les habitants, c'est ça en fait qui me… Mais je sais pas si c'est une question que le quartier a pas encore eu le temps de se développer ou est-ce que vraiment il y a besoin d'avoir un coup de pouce. Je sais pas si ces choses là sont naturelles ou pas. Par contre je suis contente d'être là pour voir si ça peut le faire ou pas. Voilà j'ai un peu l'impression de faire partie d'une expérience, c'est intéressant.

MA : *Alors vous avez utilisé le mot « touristique », tout à l'heure vous parliez de « zoo », qu'est-ce que ça fait de vivre dans un zoo touristique ?*

On le ressent pas au quotidien. On le ressent le week-end. Et ça dépend de son humeur : le matin quand je suis à la terrasse et qu'il y a plein de gens qui se baladent je me dis que j'ai quand même du bol d'habiter là, et puis quand nos amis ou les parents de la crèche, on est en crèche parentale donc on est très lié du coup aux autres parents donc on discute, quand je leur dit qu'on est là, y a plein de choses qui ressortent, les gens sont intéressés par tout ce qui se fait là, y en a qui viennent nous voir du coup. Quand ils viennent pour les réunions de l'asso ici, ah c'est Confluence, et c'est drôlement agréable aussi d'avoir un quartier qui est aussi bien… qui est certes une vitrine mais qui est une vitrine appréciée, en tous cas par les gens, pas nos amis. C'est pas des urbanistes mais c'est quelque chose qui est un peu innovant, qui leur plait, qui leur parle. Après, là où ça devient désagréable… Enfin c'est agréable quand on voit des gens qui se baladent avec des appareils photo quand on est dehors en terrasse où quand on joue avec notre fils, moi je trouve ça super sympa, parce que du coup on se sent un peu privilégié. Par contre quand c'est le samedi après-midi qu'on a quelques deux mille personnes qui viennent dans la journée et que ça critique quand même drôlement en disant « mais comment ils peuvent vivre ici ? », du coup là pour le coup c'est là que le terme zoo je le

sors, là j'ai plus l'impression d'être dans une vitrine, j'ai l'impression que les gens ne viennent que pour voir à quoi peuvent ressembler les gens qui vivent là. Là ça devient très lourd, là c'est vraiment désagréable à vivre et dans ces cas-là on met pas en avant qu'on habite là, je veux dire on se noie dans la foule et puis on continue de jouer et on crie pas sur tous les toits qu'on va rentrer à la maison parce qu'on habite juste là. Mais dans l'ensemble y a un peu le sentiment d'être privilégié. Et malgré les critiques du quartier bobo, du ceci, du cela, après on décide de se retrouver là-dedans ou pas. A la limite on sait bien qu'on va pas faire l'unanimité mais non c'est quand même assez agréable d'être dans un quartier vitrine, quand c'est une vitrine comme ça oui.

MA : *Et c'est tout à fait faux ce côté quartier bobo, riche ?...*

On ne peut pas y échapper ! Ca correspond à une certaine réalité : les immeubles qui sont en face là, qu'on voit, je vois les chambres, je vois ce qui s'y passe, c'est à six mille euros du mètre carré, on est presque au double de ce qui peut se faire ailleurs sur l'agglo, voilà. Evidemment que c'est bobo. Alors nous c'est pas pareil, moi du coup j'ai d'autant plus de facilité à le dire que nous on est sur les immeubles HLM. Du coup on est moins positionné comme ça, en tous cas moins attaqué sur ce point là. Moi je serais pas devenue propriétaire ici ça c'est sûr mais oui, oui, forcément bobo… Faut forcément l'accepter mais en même temps bobo c'est pas forcément que négatif. En plus c'est complètement faux ici puisqu'ils sont beaucoup plus bourgeois que bohèmes. Ici y a pas… je veux dire qu'à la Croix-Rousse on dit que c'est bobo, bah oui ça l'est parce que c'est des gens un peu… on va dire que ces des soixante-huitards pleins de fric qui habitent à la Croix Rousse et qui se réapproprient les pentes, ici c'est pas ex-soixante-huitard, c'est juste des gens pleins de fric. Et c'est aussi pour ça à mon avis que le quartier vit pas, parce qu'ils sont venus ici parce que c'était le quartier tendance, ils sont pas venus ici parce que c'était HQE, parce qu'il y aurait un vrai concept de vie, parce que espaces verts, parce qu'on va se réapproprier l'espace. Enfin moi je le ressent pas là… J'ai été au conseil de quartier en me disant je vais retrouver des gens d'ici, on va apprendre à faire vivre ce quartier. J'ai fait deux réunions du conseil de quartier, au-delà de ce que je connais de la démocratie participative et où je peux pas entendre qu'un conseil de quartier soit présidé par un adjoint à la mairie, ça c'est juste pas possible pour moi, quelque soit la couleur de cet élu, et après pendant deux réunions tout le quartier Confluence et les gens qui y habitent se sont fait insulter. Et j'étais là et j'ai passé deux réunions de quartier à défendre, à dire « non on est pas que là pour nier l'identité du quartier » qui est un quartier plutôt populaire, « non les gens qui sont là veulent pas embourgeoiser tout l'arrière de Perrache » et voilà. Du coup on est pas inscrit dans la vie de quartier, ils veulent pas de nous, mais en même temps personne n'est venu à ces réunions de conseil de quartier, voilà j'étais la seule, et j'y vais encore de temps en temps, d'ailleurs je suis à la commission logements, et j'y suis, j'ai des contacts un peu rapides avec eux et y a jamais personne de Confluence. Bah voilà… le conseil de quartier qui se fera, s'il doit y avoir un conseil de quartier il se fera à hauteur de Confluence, il se fera pas avec le reste. Et c'est là que ça me pose problème, c'est là que ça vit pas comme je voudrais que ça vive. C'est là où je suis déçue de l'expérimentation. Et en même temps je suis un peu comme tout le monde, je donne pas les moyens que ça vive. Je me suis pas investie plus dans le conseil de quartier, j'ai aussi mes horaires, j'ai aussi plein de choses qui font que je suis pas suffisamment impliquée et je crée pas non plus un conseil de quartier ici, mais bon… La critique elle est un peu facile de ce point de vue là mais quand on me dit bobo, moi je le prend

presque bien. Parce qu'au final, la Vie Claire ça sent le bobo mais les gens qui sont tout autour là sont pas du tout des bobos et à la limite ils le seraient ça vivrait mieux.

MA : *Donc le lien ne se fait pas avec le reste du quartier, et même ici on peut entendre des propos ici sur la présence de logements sociaux…*

Bah c'est règlementaire. Au début ça a beaucoup été présenté comme ça en disant « et en plus on fait du logement social » mais ils ont fait que les 20% que la loi les oblige à faire, où alors ils sont à 30… C'est pas la loi qui les oblige, c'est la politique de l'agglo, dans le Grand Lyon, tous les aménagements doivent contenir au moins 20% et on le fait aussi sur des territoires qui sont pratiquement politique de la ville ou à proximité donc qui pourraient se permettre de faire 0% de logements sociaux mais qui en font quand même… Mais ça c'est une politique Grand Lyon. Donc ils ont pas été beaucoup au-delà…

MA : *Mais on entend comme des propos comme « les habitants des logements sociaux ne savent pas ranger leur terrasse, mettent leurs déchets n'importe où »…*

Ca m'étonne pas. Mais en même temps, alors, pour aller dans leur sens, mais là c'est le côté un peu professionnel qui ressort, comme on est sur un quartier aisé, en tous cas vu comme tel, y a rien qui est fait en sensibilisation et effectivement les gens qui sont dans cet immeuble là ont été plaqués dans un écoquartier mais savent pas ce que c'est. Et effectivement la poubelle de tri en bas elle est toujours refusée. Et effectivement les gens ne sont pas du tout sensibilisés et bêtement, la poubelle de tri est tout de suite en rentrant à droite et les gens jettent leurs sacs dedans et ça ils savent pas faire le tri. Et c'est aussi… c'est culturel mais c'est aussi parce que c'est des gens qui viennent pas du tout de là et qui ont pas été sensibilisé sur des quartiers plutôt populaires. Mais ça s'apprend et je suis sûre qu'ils seraient tous réceptifs à ça. Mais personne se donne le mal de leur dire « vous êtes dans un écoquartier » et du coup je l'avais dit à l'agence de com., comme on bosse avec eux je m'était permise de lui dire « faîtes quelque chose quoi » et elle me dit « ouais mais on est pas en politique de la ville, on fait ça ici, c'est pas entendable », c'est triste mais ils mettent pas les moyens là-dedans, et du coup c'est aussi pour ça… C'est pareil les logements sociaux ils sont bien identifiés : c'est un bâtiment de logement social, comment voulez-vous que les gens s'intègrent ? comment vous voulez que ça fonctionne si vous faîtes comme ça ? Si quand ils vont à l'école c'est « ah mais toi t'habites au 63, rue Denuzière, c'est logement social », « ah mais toi t'habites sur la darse »… enfin mais au niveau de l'intégration c'est quand même très limite, moi je trouve. Pour moi c'est pas de l'intégration sociale, c'est que du plaquage, y a aucune sensibilisation qui est faite au quartier dans lequel ils arrivent, ce qui est en soit est dommage, mais si tous les gens qu'on rencontre dans l'immeuble, c'est comme partout, y a quoi ? deux familles qui font pas le tri mais ça suffit. Mais ça personne leur dira rien parce qu'il y a pas de suivi du Grand Lyon, Grand Lyon Habitat a des logements ici et il s'en occupe pas plus qu'il s'en occuperait ailleurs sur l'agglo, c'est juste malheureux… Par contre concernant les balcons, je vous invite à aller à la fenêtre, de l'autre côté c'est du privé chicos et les balcons sont dégueulasses. Mais du coup, j'entend qu'ils prennent ça parce que c'est quelque chose qui existent, on a une population 20% de logement social qui est venue par hasard en écoquartier et qui est pas sensibilisée à ça. Donc je comprends qu'ils puissent dire ça parce que c'est une réalité. Par contre je renvoie l'autre en disant que tous les gens qui vivent ici sont pas du tout écoquartier et qu'au niveau des 4x4 moi aussi je peux faire dans l'amalgame, et cet amalgame tous les gens de cet immeuble peuvent

faire le même en disant que les gens qui sortent en 4x4 de l'autre côté ils sont pas écoquartier. Mais au final on peut tous jouer dans la confrontation mais y a personne ici qui en collectif joue le jeu de l'écoquartier. Mais ceci dit l'écoquartier ça veut pas dire… on est pas dans le développement durable où on est sensé avoir une préférence et une sensibilité au développement, à l'économie sociale et solidaire, à l'intégration sociale, y a pas tout ça. Ecoquartier c'est que le côté architectural, très clairement c'est pas autre chose, les populations qui sont là, qu'elles soient du côté 9000 euros le mètre carré en duplex ou qu'elles soient ici à 600 euros de loyer, c'est la même chose, personne n'est venu, presque personne n'est venu pour se positionner sur une idéologie développement durable.

MA : *Ici c'est un bâtiment clairement identifié logement social mais sur les autres îlots c'est un peu plus diffus…*

A la limite, moi ça me semble quand même évident que c'est plus intéressant de le faire comme ça.

MA : *La question que pose vraiment la mixité sociale, c'est qui en veut ?*

Oui… Si vous posez la question aux gens qui habitent là… En l'occurrence on a deux familles turques qui préféreraient être dans un quartier politique de la ville avec d'autres turcs. C'est pareil de partout… Eux, ils se foutent des pourcents. Pour moi si vous voulez, c'est pas le cliché de ceux qui ont des moyens qui voudraient pas de logements sociaux près de chez eux, en fait je me rend compte que les gens qui sont en logements sociaux veulent pas forcément partager leur espace avec des gens qui ont d'autres moyens, ils veulent pas forcément être confrontés à cette réalité qui n'est pas la leur. Mais moi, ça a été une surprise pour moi. En l'occurrence je parle de ces deux familles turques parce qu'il y en a une qui gardait un peu mon fils à un moment, qui le gardait deux heures par semaine par ci par là, ils ont un super appart qui fait tout le tour, un appart qui est absolument dingue et magnifique… et de me dire « mais moi je serais tellement mieux du côté de Sainte-Blandine où il y a d'autres familles turques ». C'est rien, c'est rien… un F5 magnifique dans un écoquartier… moi c'est quelque chose dont j'avais même pas conscience, qu'on puisse ne pas apprécier d'être là dans ces conditions là de HLM. Et en fait si. Et en fait si et les gens sont très cloisonnés dans leurs espaces, leurs univers. Et je sais pas… peut-être qu'en allant voir sur les îlots où on fait du social dans le diffus peut-être qu'on est moins dans un vœu pieu et qu'on est dans quelque chose qui fonctionne mieux. Est-ce qu'ils savent déjà que leur voisin est en social ou pas ou est-ce qu'ils le ressentent et que du coup leurs préjugés sont exacerbés, ou est-ce que finalement ils le sentent pas et que ça veut dire que finalement ça fonctionne peut-être. Mais on va voir si ça arrive, on a une école qui se monte au bout de la rue, maternelle et crèche… mais on est aussi dans le deuxième un des arrondissements où il y a le plus d'écoles privées, l'école des Jésuites, l'école catholique, voilà… et du coup : à voir, à voir si les gens vont réellement mettre leurs enfants dans l'école de proximité. Moi je dis ça mon fils est en crèche parentale dans le septième, mais y avait pas la crèche. C'est une association où l'association des parents gère la crèche, donc on est une association à gestion de salariés et les parents sont impliqués dans des commissions et participent directement à la vie de la crèche. Donc du coup on est présent, on participe à l'écriture du projet pédagogique qui permet aux enfants de se développer, au projet social, au projet associatif. On s'offre le luxe de réfléchir à la parentalité avec des professionnels qui

accueillent nos enfants. C'est super intéressant, ça me bouffe mon temps en ce moment mais c'est très intéressant.

MA : *Pour parler de votre jugement, le quartier est-il réussi ici finalement ?*

Ca dépend de mon humeur mais oui. Enfin je dirais que majoritairement j'ai plutôt un avis positif. Quand je réfléchis je suis plutôt contente de rentrer ici. Et quand arrive le week-end je suis plutôt contente d'être ici. Alors c'est sans doute par rapport à ce que j'ai vécu, quand j'étais à Vénissieux c'était mal desservi, avec aucuns services publics et aucun services en général, pas de salle de sport, pas de magasins bio, plein de choses qui me manquaient et qu'ici je retrouve… donc par rapport à mon parcours je suis plutôt très contente d'être là. Il y a un bénéfice sur le cadre, très largement… ce que j'ai perdu en relations de voisins, et encore, parce que si vraiment je voulais… je discute très bien avec ma voisine, je suis plutôt sociale de nature, ça aide… mais ce que j'ai perdu de vraie solidarité de voisinage, je l'ai retrouvé sur le cadre, le parc est joli, les transports, et je l'ai retrouvé sur le cadre paysager et sur le cadre de vie, en termes de confort. Voilà, on est quand même très bien ici.

MA : *A propos de ce cadre, tout à l'heure vous avez parlé de centre-ville, on est vraiment au centre-ville ici ?*

Alors pour moi oui. Mais parce que j'ai grandi en banlieue, banlieue proche, banlieue aisée en banlieue proche mais n'empêche en banlieue… et ici je vous dis j'allais à Bellecour avec mon fils à pied, donc pour moi c'est le centre-ville. Même si j'ai bien conscience que dans l'imaginaire collectif et dans la représentation actuelle on est pas au centre-ville, on est derrière les voutes. Mais n'empêche que dans le vécu, dans le quotidien, c'est le centre-ville. Voilà, je suis à Saint-Paul à pied, je vais à Bellecour à pied, je vais aux Terreaux à pied, je fais tout en vélo et à pied, je ne prends la voiture que pour aller au travail.

MA : *Donc pour vous ça change un certain nombre de pratiques…*

Oui, avant je prenais systématiquement la voiture parce que les transports en commun… bon les bus qui vont sur Vénissieux sont pas forcément les plus agréables qui soient. Et du coup je prenais beaucoup la voiture pour une question de rapidité, aujourd'hui je fais les choses plus rapidement en vélo qu'en voiture. Les jours où je ne vais pas au travail, je ne prends pas ma voiture. C'est simple, je vais à la crèche dans le septième, donc de l'autre côté du fleuve, j'y vais en vélo et je vais plus vite qu'en voiture. Et c'est pareil, vraiment on est sur un point stratégique c'est-à-dire que je vais sur la banlieue ouest, y a que la banlieue nord-ouest où je ne peux pas aller en vélo, encore que… mon collègue mettait quarante minutes, moi je peux pas à cause du passage à la crèche, mais je peux tout faire en vélo donc pour moi oui c'est le centre. La perception pour moi elle est là. Du coup c'est comme ça que moi je le sens le centre-ville. Le vélo c'est parfait, bon d'accord avant une réunion c'est pas ce qu'il y a de plus pratiques mais bon… Le seul truc avec le vélo c'est qu'il l'interdise dans les transports en commun, j'étais allée avec mon fils chez ma sœur à Villeurbanne, donc on avait remonté les berges du Rhône, et on avait fait tout ça en vélo, pas de problème. On a passé une partie de l'après-midi là-bas et il pleuvait des cordes quand on est reparti, donc je suis montée dans le tram et on s'est fait contrôlé dans le tram à Perrache et en l'occurrence c'est deux gamines qui ont pris notre défense en disant « mais vous voyez qu'il pleut » et ils étaient prêts à nous faire

descendre à Perrache en disant « c'est dangereux le vélo dans les transports en commun, pensez à votre enfant », « parce que vous pensez que sous la pluie mon enfant il est pas plus en danger, ça glisse, il est mouillé » et ça ils sont intraitables là-dessus, c'est le vélo non, ça prend de la place et c'est dangereux donc pas de vélo dans les transports en commun. Et ça moi je comprends pas, dans un discours de transports en mode doux, je comprends pas. A la limite aménager des espaces pour que les vélos puissent se glisser dans le tramway, comme dans les trains, dans certains trains. Et d'ailleurs ici ça manque un magasin de vélo, faut aller à l'extérieur chez Décathlon, ou des magasins un peu bricolo… on a eu un magasin de déco où elle ouvrait sur rendez-vous ! D'ailleurs elle ferme, elle va dans le huitième… Moi c'était des commerces un peu comme ça que j'attendais, un peu on va dans le sens du développement durable, un truc de réparation de vélos, un truc de locations de vélos, de scooters… vraiment je pensais voir des choses un peu innovantes comme ça en termes de commerce et de pratiques commerciales et en fait, dixit l'agent à l'urbanisme [ton ironique] « Unibail qui gère les commerces du centre commercial et qui fait très bien son boulot, sait ce qu'il a à faire… Unibail qui a eu la gentillesse de bien vouloir gérer le Novotel alors que ce n'est pas dans leurs missions premières… »… oui, ils font du fric, ils savent ce qu'ils ont à faire.

MA : *Donc pour vous il y a une déconnexion entre ce qui est affiché sur le côté durable et ces magasins, restaurants et boîtes de nuit de luxe…*

Est-ce qu'il y un décalage ? Je sais pas parce qu'au final, de ce que moi je vois ici, des populations que vous avez pu rencontré, je crois que les gens attendaient pas un écoquartier ici. Ils attendaient un quartier moderne, ils attendaient un quartier innovant, ils attendaient un quartier détonnant, ils attendaient une vitrine architecturale… mais je suis pas sûre qu'ils attendaient l'écoquartier comme les bobos pourraient attendre une réhabilitation de la Croix Rousse en écoquartier, voilà.

MA : *Dans la même veine, si on parle des décalages entre l'affichage et les attentes, j'entends un certain nombre de personnes se plaindre de la place de l'automobile et du stationnement…*

Bah oui et c'est normal ! Enfin c'est normal… tout le monde râle et en même temps il y a des places de parking en sous-sol qui sont à cinquante euros alors que dans le reste de la ville on est soixante-dix ou quatre-vingt. Et il est vide le parking, y a personne, les gens veulent pas mettre cinquante euros pour avoir une place de parking. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On pourrait les louer pour les entreprises, la Région, mais évidemment on fait un pôle de loisirs qui accueille peut-être trois mille personne le week-end, voire la journée, je sais pas comment ça se comptabiliser, y a mille-cinq cents agents sur la Région et y a le bâtiment BNP qui va arriver, y a la Sucrière là-bas, y a des restos, y a… On peut pas demander aux gens… enfin c'était utopique de croire que les gens allaient tous venir ici en transport en commun, voilà. Très bien le tramway pour ceux qui viennent du centre-ville, sauf que les gens qui vont au pôle de commerces c'est pas ceux qui viennent du centre-ville, les commerces ils les ont au centre-ville, c'est ceux qui viennent d'Oullins, de Saint-Genis-Laval, de Sainte-Foy, ils viennent en voiture, évidemment qu'ils viennent en voiture. Et à huit heure du soir ici il y a des bouchons. Et avant l'inauguration, j'étais rentré d'une réunion à onze heure et demi une fois et à onze heure et demi j'ai mis du temps sur le cours Charlemagne, à onze heure et demi du soir ! Mais là je pars le matin ça bouchonne, je rentre le soir ça bouchonne. Et au conseil de quartier c'est ce qu'ils leur faisait peur, « mais Confluence ça va nous amener une circulation

mais ingérable sur le cours Charlemagne » et les élus on fait « mais non parce que les gens sont intelligents, ils passeront par le cours Perrache, les gens seront intelligents, ils prendront les transports en commun », bah peut-être que ça se fera mais pour l'instant c'est pas fait… Et moi je comprends que les gens qui habitaient là avant… Et nous on est arrivé, c'est aussi un peu de notre faute, c'est moi qui arrive ici en voiture et qui habitait pas là… Mais je peux comprendre que pour les gens qui vivaient sur le quartier Perrache avant Confluence, je peux comprendre que ça les gonfle profondément parce qu'ils peuvent plus se garer, ils peuvent plus circuler quoi… Je l'entends tout ça. Par contre que les gens qui arrivent, qui habitent ici, se plaignent du stationnement, ça ça me pose un peu plus question quand même. Parce que d'abord y en a et ensuite le principe d'emménager dans un écoquartier c'est aussi d'accepter les règles générales de l'écoquartier, c'est que normalement rein n'est fait pour que ça puisse être circulé en voiture.

MA : *Donc on décrète…*

Bah forcément on décrète. L'écoquartier il sort de terre tout juste donc on décrète bien ce qu'on veut. Après c'est aussi… enfin si ça avait été imposé dès le départ, si tout était en rue pietonnes autour, les gens qui emménageaient ici et qui achetaient ici étaient forcément sensibilisés au problème… On imposait rien, c'était les gens qui étaient sensibilisés venaient. Mais en l'occurrence on leur a pas vendu ça du tout, on leur a vendu un quartier nouveau, pas un écoquartier. Donc forcément maintenant on peut plus rien décréter… Maintenant il va falloir aménager un parking, d'ailleurs ils l'ont fait. Voilà il va falloir repenser des places de parking sur le marché gare et derrière. Je vois pas très bien comment on va s'en sortir autrement… Moi tous les gens qui viennent me voir se plaignent du stationnement. Très sincèrement régulièrement on ouvre le parking sous-terrain quand les gens de la famille viennent ou on les incite à se garer derrière là où les gens savent qu'il y a une ou deux places… Donc oui bien sûr qu'il se plaignent tous, et en plus ils alignent encore. La police là ils ont pas tardé, c'était encore en chantier qu'ils avaient déjà installé les parkings et qu'ils venaient travailler. Donc effectivement c'est impraticable, mais en même temps ma maman qui vient d'Oullins, qui fait partie de ces gens qui prenaient leur voiture pour aller acheter des clopes de l'autre côté du carrefour, qui était d'une génération très voiture, et bien elle est déjà venue deux fois en bus ici parce que c'est tout à fait faisable de monter dans un bus qui fait du coup du porte à porte. C'est aussi possible, faut aussi que les gens acceptent ça. Ca viendra. Mais ça viendra si on laisse les désagréments.

MA : *Donc vous croyez à l'efficacité de mesures coercitives ?*

Pas coercitives mais si on laisse pas de place de stationnement au moins les gens vont arrêter de venir en voiture, enfin il me semble. Moi je dis ça c'est parce qu'on a une place de parking… on bosse tous les deux en voiture, on a deux voitures… Donc au-delà des critères… mon mari il cherche des places, en l'occurrence c'est mois qui ait la place de parking donc c'est lui qui tourne un peu pour trouver la place… donc voilà c'est sûr que nous on a deux voitures pour le ménage. Mais y a quand même la volonté pour moi de trouver un boulot pas loin du quartier et de lâcher la voiture. J'ai pas plus de positionnement… Oui y a un problème mais en même temps ça m'arrange bien qu'il y ait un problème parce que j'ai pas envie qu'il y ait plus de circulation. C'est égoïste.

MA : Pour revenir sur l'information, vous disiez tout à l'heure qu'on a pas expliqué aux gens où ils venaient vivre, donc il y aurait peu d'information à destination des habitants et en même temps il y a beaucoup de communication autour du quartier…

La communication est tournée vers l'extérieur, très clairement. Le pôle de loisirs par exemple, pour avoir un peu tourné, même à Bron j'avais des publicités pour l'inauguration du pôle de loisirs avant d'avoir le courrier ici comme quoi on allait être invité à l'inauguration du pôle de loisirs. Dans le huitième j'ai vu des affiches, j'ai vu des affiches partout pour ce truc et jamais pour nous. Les jardins partagés j'ai lui ça dans un magasine je crois, un truc d'urbanisme je crois, et ça m'a été confirmé par l'adjoint à l'urbanisme dans une réunion publique et c'est des gens de l'extérieur qui parlaient du jardin partagé… Nous ici on était absolument pas au courant.

MA : *Donc c'est à vous de faire la démarche pour avoir les informations ?*

Oui. Et puis encore la démarche, moi j'y suis pas mal allée en mairie, je suis allée au conseil de quartier donc j'ai des infos internes au conseil de quartier. Je les reçois ces infos et malgré tout je l'ai pas eu celle-ci. Je vais à la maison de la Confluence peut-être tous les deux mois un truc comme ça, pour des réunions, pour montrer la maquette à quelqu'un que ça intéresse. Donc tous les deux mois et l'info je l'ai pas eu. Donc faut quand même… faut drôlement la vouloir pour l'avoir. Je suis dans les rouages a priori. Alors de manière un peu lointaine certes, je suis pas à toutes les réunions du conseil de quartier, je suis pas tout ça… mais je suis quand même dans les listings pour et je vais sur les lieux, je suis assez présente sur le quartier. Moi le week-end, même si on bouge un petit peu à droite à gauche, y a au moins une demi-journée où je me ballade sur le quartier avec mon fils. Donc l'info j'aurais pu l'avoir s'il y avait eu des affiches, s'il y avait eu des affiches dans l'allée je l'aurais su. Je jette pas les prospectus parce que pour le coup je me prends trop la tête à les faire et à les valdier pour les mettre à Terraillon, je passe des heures à faire de la comm' et des plaquettes de comm' pour Bron-Terrailon donc quand je les reçois dans ma boîte-aux-lettres je les lis, je lis la comm' de la ville… Je fais partie de ces gens qui lisent les informations. Alors après c'est peut-être moi, c'est peut-être une erreur tout simplement, mais je n'ai pas eu cette info, donc si elle a été donnée elle a pas été donnée beaucoup ou pas beaucoup répétée. Mais très clairement on a l'impression qu'on est là que pour justifier l'architecture. Non mais c'est vrai, les habitants ne sont là que pour justifier l'architecture. Parce qu'à la limite on pourrait presque se passer de nous, y a suffisamment de gens qui viennent visiter, voilà… On laisserait habiter deux trois apparts et deux trois bureaux et ça conviendrait aussi bien… Alors on est pas encore nuisible. Mais quand y aura un conseil de quartier de Confluence, possiblement on deviendra nuisible. Parce que pour l'instant ils sont bien content que chacun vive, y a pas de vie de quartier, on les embête pas dans leur vitrine justement. Moi je le vois bien, les questions à l'adjoint à l'urbanisme, c'était pas des questions exceptionnelles que je lui ai posé, c'était des questions de « on en est où de ? », des questions normales de quelqu'un qui vit dans un quartier en chantier. Et je crois que j'étais la seule qui habitait là qui était à cette réunion et je crois que je l'emmerdais profondément. Je l'ai revu d'ailleurs au spectacle, je suis allée lui dire bonjour. Et ouais, bah la comm' elle est à l'extérieur et y a pas grand-chose d'autre à en dire. Quand le quartier vivra peut-être qu'on communiquera vers nous. Je pense que ce sera à nous de nous mobiliser, de réclamer, je pense qu'il faudra qu'il y ait un mouvement d'habitants ou d'usagers, ça pourra peut-être se faire à l'école du coup. Peut-être que là quand les parents vont se retrouver là-bas, y aura du coup un

usage et des usagers parce qu'en tant qu'habitants c'est vrai qu'on fait que dormir ici… Y a pas de commerces y a pas de services publics pour l'instant donc pour l'instant c'est un peu cité-dortoir, on a la poste qui va arriver là, l'école qui va arriver là… Mais moi je désespère pas je pense que la vie, l'activité, c'est des choses qui viendront. Enfin j'espère.

MA : *C'est peut-être une vue de l'esprit mais le fait que tous les habitants arrivent en même temps dans un même quartier aurait pu aider…*

On est pas arrivé en même temps. Si, sur un an, mais y avait pas le sentiment d'arriver en même temps. Parce que quand nous on est arrivé, y avait déjà des gens qui vivaient. En face y avait déjà des lumières mais comme en fait je crois pas… j'avais pas le sentiment qu'ils se soient appropriés quoi que ce soit. Parce que du coup ils auraient pu s'approprier et venir à notre rencontre en disant « vous emménagez là, bienvenue dans le quartier », y aurait pu avoir ça ou y aurait pu avoir le contraire d'ailleurs, mais en fait tout c'est fait dans l'indifférence générale. Chacun arrivait dans son chez-soi. Mais même au niveau de l'immeuble, y a jamais eu… là pour le coup au niveau de l'immeuble on est presque tous arrivés en même temps et on a partagé une nacelle de camion de déménagement mais avec une famille que je n'ai jamais revu depuis. Enfin ça a rien créé. Ils ont essayé de faire une fête, le temps des cerises, où nous on est vaguement passé, en plus on avait notre fils en très bas âge donc… c'était plus difficile pour nous mais même ça j'ai pas l'impression que ça ait créé beaucoup de choses. Je pense que c'est trop tôt. Je pense qu'il faut que les gens apprennent à se connaître dans les usages du quartier et qu'après on peut essayer de faire des fêtes du quartier, des choses, ou faire en parallèle mais je pense que faire une fête le temps des cerises commune à toute la Confluence, les gens s'y retrouvaient pas… Les gens venaient de bien plus loin que la Confluence pour voir le spectacle sur la place nautique. Place nautique [rires]. Place nautique, vous l'avez vu comme moi, [ton ironique] la place nautique… enfin c'est un peu prétentieux comme nom [rires]. Bref. Je pense que c'était un peu trop tôt et que c'était pas l'outil adapté. Mais je l'ai dit à l'agence de comm', « alors vous étiez là-bas ? », « oui, j'y suis passée, ça m'a pas semblé », alors je lui ai pas dit intelligent, je lui ai dit « ça m'a pas semblé cohérent vu ce dont on avait besoin pour intégrer le quartier », « et c'était bien quand même ? », « oui, oui, c'était sympa ». Ils comprennent pas. En plus c'est une mauvaise agence de comm'. Je crois que je l'ai déjà dit d'ailleurs… [rires] C'est malheureux parce qu'ils sont super sympas mais pas très efficaces. Moi ce qui me semblerait intelligent c'est déjà que… les copro entre eux déjà ils organisent des choses, mais y a un super parc, ça vaudrait peut-être le coup qu'ils fassent un pique-nique pour ceux qui donnent sur le parc. Moi je trouverais ça intelligent qu'ici Grand-Lyon Habitat organise quelque chose pour l'allée… en se disant, voilà, après c'est la déformation professionnelle, c'est pas forcément une journée des encombrants, une journée cadre de vie, OK, ça on le paye sur les quartiers de politique de la ville… Mais peut-être qu'on devrait payer pour nous avant qu'on devienne quartier politique de la ville et avant que l'immeuble devienne à hauteur des problèmes politique de la ville. Et je trouve que c'aurait été intelligent de faire une journée du voisinnage, une journée de l'accueil, un truc comme ça. Quelque chose de pas cher, de sympa, chacun descend une part de tarte et on se retrouve là dehors. Il fait beau en été, c'est plutôt sympa y a très peu de circulation, il commence à y en avoir un peu plus notamment avec le pôle, mais avant que le pôle de commerces ouvre, y avait personne qui circulait dans la rue, on aurait très bien pu faire un truc barbecue en bas ou pique-nique, ou… Et ça n'a jamais été fait, moi j'en ai parlé une fois deux fois au, je ne sais pas comment ça s'appelle maintenant, ex-gardien, maintenant ça doit être un technicien de quelque chose,

monsieur Hallali ou Halaoui, et je lui en avait parlé et il me dit « oui mais ça se fera vous inquiétez pas » et puis y a rien qui s'est fait… Enfin bon, rien n'a été pensé pour l'humain je pense ici. Non mais pour l'instant hein, c'est ce que j'ai dans la tête, je me dis qu'il faudra que ce soit une commande des habitants à mon avis. C'est encore trop asseptisé.

MA : *Une aseptisation qui va aussi avec la fermeture des espaces ici, derrière chez vous c'est fermé, le parc ferme tôt et est associé à une liste d'interdictions assez longue, il y a un certain nombre de caméras…*

Le parc c'est un parc public donc c'est normal qu'il soit fermé. Les caméras c'est plus mon drame et je ne m'en étais pas rendu compte, quand j'ai attendu en réunion publique « ne vous inquiétez pas la sécurité est assurée », c'est là où j'ai tilté pour les caméras et du coup maintenant j'ai l'impression qu'il y en a vraiment partout, c'est impressionnant… Et c'est dommage parce qu'avant je ne les avais jamais vues et ça me bloquait du coup pas. Mais moi ça m'embête, ça m'embête d'être dans un quartier hyper… parce qu'au final je bataille moi sur mon terrain pro pour que les copro qu'on réhabilite soient pas résidentialisé, en leur expliquant que la résidentialisation ça fonctionne pas, c'est pas ouvert sur l'espace public… et je me rends compte ici que le seul espace public ouvert c'est la rue. Et la cour elle est pas utilisée…. Alors maintenant vu comme elle résonne je suis contente qu'elle soit pas utilisée. Alors voilà, là encore, c'est toujours pareil, y a le côté égoïste où je vous dis c'est vraiment une caisse de résonance cette rue. Et ne serait-ce que les appartements qui donnent de ce côté, parce qu'il y a des appartements en rez-de-chaussée qui donnent sur la courre, quand elle se fait un barbecue l'été, je peux dire que vous l'entendez, et ça dure jusqu'à minuit, mais à la limite c'est une famille, tout le monde ne peut pas l'utiliser comme une courre. Mais cela dit je trouve dommage que ce soit fermé, d'ailleurs personne comprend. Les gens quand ils passent c'est des choses que j'entend régulièrement « ah c'est dommage ». Après pour le parc, je crois que c'est comme ça dans tous les parcs de la ville, s'il y avait des jeux à protéger ou des choses à protéger je comprendrais mais là en l'occurrence je comprends pas. Maintenant quand on voit, vous avez bien vu, on y est passé, les balcons qui donnent sur le parc et qui sont même sous le parc, je pense qu'ils sont bien contents que ce soit fermé. Du coup ça leur fait un jardin privatif mais je pense que eux en tant que copropriétaires ils accepteraient pas que ce soit ouvert.

MA : *Ce qui pose la question du statut ambigu de ce parc…*

Ben en fait les gens qui viennent se balader, très sincèrement je les vois rarement traverser le parc, alors qu'il est complètement ouvert de l'autre côté, le week-end vraiment il est ouvert, autant là il y a des escaliers machin, en bas ils ouvrent vraiment et en fait il est très peu utilisé. Parce que les gens, je pense, pensent que c'est le jardin de la copro.

MA : *Et donc on revient à la question de fermeture et de sécurisation…*

C'est marrant parce qu'on le sent pas du tout. Autant je trouve qu'effectivement, alors j'y ai pensé après, pourquoi c'est fermé parce que j'ai entendu des gens le dire, mais pour moi c'était fermé parce que c'était des entreprises, c'était pas l'espace public. L'espace public c'est la darse et du coup j'avais jamais le sentiment que c'était fermé. Et en même temps je suis pas là le soir parce que du coup avec un petit bout on sort au parc le soir, donc je l'ai jamais vu fermé ce parc, je sais qu'il ferme parce que je l'ai lu mais pour moi il est toujours ouvert, les caméras je

les ai aperçu y a trois semaines pour la première fois… donc pour moi on est ouvert j'ai l'impression. C'est un quartier qui est ouvert sur son environnement. Et petit à petit, à force d'entendre des remarques comme ça « c'est dommage que ce soit fermé », bon au final les portes sont toujours ouvertes, faut le savoir. Et pour moi c'était du design si vous voulez, c'était pas une fermeture. Donc comme quoi ça a été suffisamment bien fait pour que ça donne pas l'impression d'être du barreaudage, donc déjà c'est plutôt une réussite, quitte à résidentialiser autant que ce soit comme ça… Mais moi j'avais absolument pas l'impression d'être dans un quartier fermé, c'est marrant du coup parce que quand on est dedans c'est pas l'impression qu'on a. Donc c'est plutôt bien fait. Je me sens plutôt aussi ouvert que si j'avais un appart sur la rue de la Ré ou aux Terreaux.

MA : *J'ai une dernière question : ce serait quoi votre quarter idéal ?*

Celui-ci quand il aura bien vécu ? Bah un quartier où on mette les ambitions sociales et humaines à la hauteur de ce qu'on s'est mis pour les ambitions architecturales. Ambitions hein, pas réalisations. C'est qu'on arrive à avoir des relations de voisinnage qui soient aussi innovantes, qui soient aussi détonantes, aussi originales et qui soient aussi durables qu'est sensé l'être toute l'architecture de ce quartier. Là ce serait top. Là ce serait génial, qu'on ait les gamins qui sortent et qui vont s'approprier le parc en bas, et qu'on s'y retrouve vraiment, et que spontanément on arrive à se retrouver, à se faire des apéros le soir avec les voisins de tous les immeubles autour parce qu'il fait beau et que c'est sympa et qu'on est là avec les gamins et qu'il y en a une qui descend avec sa bouteille et l'autre qui justement a des gâteaux, voilà, qu'on arrive à s'approprier une vraie vie sympathique comme ça, ce serait top… ça arrivera peut-être, j'en déséspère pas. Vaut mieux pas. En plus, c'est d'autant plus faisable maintenant qu'on est le seul quartier comme ça, quand après ils vont encore développer là-bas [deuxième phase] on va être encore noyés, vraiment en plein milieu d'un centre-ville du coup, et y a d'autres choses qui vont se développer là-bas, beaucoup plus vertes vu ce que j'en ai vu de schémas, beaucoup plus justement côté nature côté parc… enfin c'est sur les maquettes. Donc si ça se trouve nous on va se retrouver un peu noyés, has been, avec aucune envie de s'approprier le quartier, alors que pour l'instant il est tout seul donc ça peut encore donner envie de se l'approprier. Déjà ils vont nous installer le bureau de vote, on va avoir un bureau de vote propre à Confluence, ils ont ouvert un nouveau secteur de vote, avec le gymnase à côté. Ca plus la Poste, plus l'école, y a encore des choses qui peuvent se lancer… Voilà mon quartier.

MA : Sur les vecteurs de vie, j'ai rencontré une personne qui a de nombreuses relations avec ses voisins notamment à cause de son chien et du fait qu'ils se sont retrouvé à se faire virer des parcs publics à cause de ça.

Mari de HL13 : C'est interdit aux chiens ! Après quand on met nos enfants et qu'il y a des crottes… ils leur ont fait des toilettes pour chien mais il y en a pas beaucoup qui respectent… Encore des chiens qui nagent… C'est bien les chiens, j'ai rien contre les chiens mais les enfants c'est mieux.

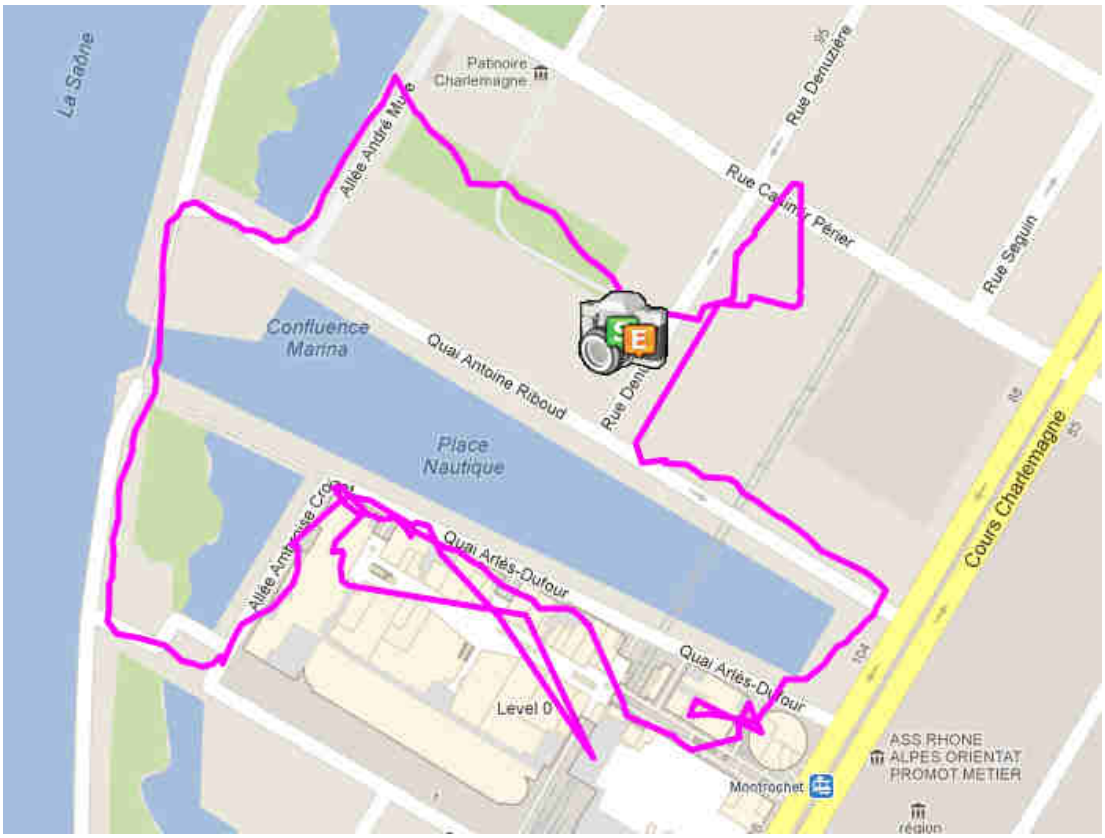
HL13 : Quand on va faire un pique-nique là-bas faut admettre que c'est impraticable parce que les gens viennent avec deux, trois, quatre chiens, et du coup tout cet espace vert est impraticable, par contre en termes de socialisation, effectivement, pour créer du lien social.

Nous, entre les chiens et notre fils y a un grand amour, ce qui fait que les gens s'arrêtent pour regarder le bébé, le bébé s'arrête pour regarder le chien et du coup y a plein de gens à qui on a parlé comme ça. Et les chiens, les promeneurs de chiens entre eux peut-être aussi mais pour nous ils promènent leurs chiens et ils rentrent chez eux, y en a des fois qui s'arrêtaient même pas pour notre fils alors que lui il était « un chien ! un chien ! » mais y a des gens qui se sont arrêtés, qui ont discuté et c'est vrai que les poussettes et les chiens ça marche très bien pour rencontrer ses voisins, ça je eux bien le croire. Je préfère que ce soit les poussettes que les chiens [rires] question de choix aussi. J'aime pas trop les animaux domestiques, je trouve ça un peu triste.

HL14

	Date : 22/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire (a revendu)
	Investissement/loyer : 600000€
Climat de visite : Gris, humide, pluie légère	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : octobre 2010
Durée de la visite : 42 min	**Appartement :** T4, 120m^2
Longueur du parcours : 2280 m	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 1h24 min	**Profession :** retraité (ex-ingénieur)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 73 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Palier	14 :38	Je verrouille parce qu'il paraît que c'est l'heure des cambriolages. [il est 10h20] De jour et le matin pendant que soit disant les femmes sont aux courses et les hommes sont au travail donc c'est la période

		où les appartements ne sont pas occupés. C'est ce que j'ai entendu donc c'est pas la peine de tenter le diable.
Rue Denuzière	15 :25	
Parc entre les immeubles	16 :25	Donc ça c'est une deuxième zone qui fait pendant à la darse et qui est très intéressante parce qu'elle est basée sur les espaces verts alors que du côté de la darse les autres appartements sont basés sur une vue sur l'eau, la darse et la Saône. Et là je trouve que c'est un ensemble qui est assez bien réussi parce que d'abord il y a du volume et ensuite c'est agréable. Je crois que là ils ont essayé de faire des plantations de légumes et de fleurs, je sais pas si les habitants peuvent en profiter mais enfin c'est agréable. Je ne le fréquente pas du tout. . Non parce que c'est un peu isolé de notre immeuble et puis moi je préfère l'eau que la campagne. Là y avait des tomates à une époque dans ces bacs. Moi j'aime beaucoup l'architecture. J'aime beaucoup mais enfin on a fait venir des amis, j'ai fait venir ma famille, qui généralement détestent. C'est quand même d'avant-garde il faut reconnaître. Ca a un aspect de temps en temps un peu austère, industriel mais ça change, moi j'aime bien.
Allée André Mure	18 :30	L'espace général a été agrémenté avec des petits lacs dont un est ici, où les canards s'en donnent à cœur joie. Un peu plus loin là-bas il y a un stade, un stade de football. MA : *Les plans d'eau vous inspirent quoi ?* Un peu de calme, je trouve que c'est très reposant. Moi je crains pas.
Quai Antoine Riboud	19 :42	Là il y a le petit port de plaisance qui malheureusement est réservé aux bateaux de passage. Quand on avait acheté, j'avais en vue d'y avoir mon bateau et puis on m'a dit « non, non monsieur, c'est impossible, vous pouvez y rester trois quatre jours maximum ». L'hiver il est fermé parce que c'est généralement des gens qui descendent du Nord et qui vont vers la Méditerranée et qui font des escales le long des fleuves donc l'hiver ça se pratique pas beaucoup et il est fermé donc du mois de novembre au mois de mai.
Quai Rambaud	20 :32	Alors y aura la capitainerie qui va se monter ici avec une MJC. Alors cette place nautique ils appellent ça place nautique je ne sais pas pourquoi parce que bon… il y a des balades de part et d'autre avec la darse au centre, c'est l'objet de nombreuses festivités. Y a beaucoup de spectacles navals, des sons et lumières, des feux

		d'artifice, enfin toutes les occasions sont bonnes pour qu'il y ait de l'animation de ce côté. C'est le rendez-vous aussi des kayakistes qui sont basés en amont de la Saône et qui descendent jusqu'ici comme un but de ballade. Ils viennent là et ils font des petites démonstrations au milieu et ils repartent.
Pont levant	22 :02	Donc là c'est un pont levant qui sert au passage des bateaux, notamment de la navette fluviale qui rejoint la gare Saint-Paul en passant par le centre de Lyon.
Quai Rambaud	22 :24	MA : Vous êtes attaché à la présence de l'eau ? Oui très. On a toujours passés nos vacances sur un bateau donc pour moi c''est un attrait évident voire indispensable. Là on tombe dans le quartier des affaires où il y a des centres très intéressants, Radio Espaces, Arte il me semble opère ici, le Progrès, le journal de Lyon, y a la gendarmerie de l'autre côté-là-bas, il va y avoir la Banque de France. Il y a un hôtel quatre étoiles ici, qui jouxte le sens commercial. Plus loin il y a des tas de bons restaurants. Y a encore quelques immeubles à rénover. Bon aller plus loin voir les restaurant ça ne vous intéresse pas spécialement ? MA : *C'est comme vous voulez, je vous suis.*
Rue Paul Montrochet	24 :14	Vous êtes allé voir le centre commercial ?
Allée Amboise Croizat	24 :24	Pour moi c'est une réussite, on va y aller de ce pas. Il y a de bonnes enseignes notamment des enseignes uniques en France je crois. Alors l'architecture de ce centre est je pense très bien pensée parce qu'il n'est pas du tout enfermé comme par exemple celui de la Part-Dieu, là il est très ouvert, on a l'impression un peu de se retrouver dehors. Et puis il a une ouverture zénithale qui est très intéressante. Là il y a le deuxième étang qui lui aussi apporte sa touche de calme et de relaxation. Evidemment c'est plus agréable l'été [rires]. On ne peut pas dire qu'aujourd'hui… Alors le centre commercial, le dernier étage est pratiquement consacré à des restaurants. Y a une dizaine de restaurants de tous genres, qui vont du snack au restaurant gastro.

		Là c'est Zara, je sais pas si vous connaissez, c'est le royaume des jeunes ça.
Quai Arlès-Dufour	26 :11	Alors on a la chance que ce quartier qui est l'œuvre et l'aboutissement de notre maire actuel, Colomb, est très choyé au niveau entretien propreté. Il y a des équipes de balayage qui passent deux, trois, quatre fois par jour. Ca c'est un privilège qu'on doit au maire. Donc là vous avez la vue sur les immeubles de la darse. Pour moi c'est très satisfaisant parce que d'abord c'est varié, c'est moderne, c'est aéré. Personnellement j'aime beaucoup. C'est vrai que quand on s'est installé au début, on a acheté sur plan, en voie de construction, et on se rendait pas du tout compte de ce que ça allait donner ici parce que là ça a ouvert en avril, c'est tout récent.
Pôle de loisirs et de commerces	27 :30	Et c'est resté un chantier pendant des mois et des mois. Pour nous ce centre commercial c'est un attrait évident, parce que c'est un quartier un peu excentré qui s'est construit à proximité de l'ancien quartier du deuxième qui était un peu sous-équipé au niveau commerces, loisirs et compagnie. Vous voyez, il y a de belles enseignes. Alors ce qu'on reproche, enfin des gens extérieurs qui sont venus, reproche qu'il y a une qualité d'enseignes et de présentation excellent mais que c'est un peu petit. Ca manquerait de commerçants paraît-il. Vous voyez comme c'est clair ! Alors ça c'est le plus grand centre d'exposition de Apple, le plus grand centre de France, c'est ce que eux prétendent. Ils ont fait beaucoup d'efforts, au niveau accueil, présentation, lieux de détente, lieux de rassemblement. Là vous avez un grand magasin ici. Je sais pas si vous aimez la mode. C'est un truc américain.
Boutique Hollister	29 :40	J'ai un fils qui voyage beaucoup et qui va souvent aux Etats-Unis, il m'a dit c'est le reflet de ce qui se passe aux Etats-Unis, ils ont le même type de présentation et le même type d'ambiance. On passe rapidement parce que c'est pas trop mon truc. Les jeunes sont fous là-dedans. Ca change.

		Même les vendeuses parlent américain, moi j'y comprends rien, la première fois que suis venu je tombais des nues. Ca fait partie de l'ambiance.
Pôle de loisirs et de commerces	31 :20	Pour nous on trouve tout ici. Y a un grand Carrefour pour les courses communes et puis vous voyez il y a des magasins spécialisés qui sont assez bien répartis. On trouve à peu près tout ce qu'on veut. Ca sent une drôle d'odeur, vous ne trouvez pas ? Ca sent pas très bon. Alors, où est-ce qu'on monte là ? Je vais pas trop insister sur le centre commercial parce que vous allez dire que j'en fais le point essentiel de la Confluence ce qui est pas le cas. Mais je trouve que la réalisation est quand même très agréable. MA : *Si ce n'est pas le centre commercial, quel est le point essentiel ?* Le point essentiel ? Pour moi c'est le côté très pratique de l'ensemble de la Confluence, tant au niveau qualité de vie qu'au niveau variété, qu'au niveau situation dans Lyon parce que nous on descend souvent dans le Midi et là effectivement on est aux portes de l'autoroute. Et puis cette proximité de l'eau, ça ça a été un critère très important dans notre choix. Ca c'est le bonheur de nos petits enfants [Jouets Club] Le toit, vous voyez, c'est un toit souple, enfin souple, qui est constitué d'une double paroi plastique avec de l'air comprimé au milieu, ça isole très très bien au niveau thermique. Donc là on tombe au niveau de l'étage des restaurants, qui ne sont pas encore tous ouverts. Celui-ci, entre autres, doit ouvrir incessamment sous peu, un restaurant de fruits de mer que j'attends avec impatience. [il lit] « Juin 2012 », on y est bientôt. Donc là on un panorama sur l'ensemble qui est pas mal. Là vous avez l'hôtel qui a un accès direct. [Sur la terrasse extérieure] On a la chance d'avoir la colline de Saint-Just qui amène beaucoup de verdure, ça c'est un gros atout.

		Pendant la construction je passais mon temps à regarder à la jumelle l'invention des travaux, parce que l'ouverture de ce centre a pris un an de retard donc on commençait à désespérer. Là il y a un ancien immeuble du quartier qui est la patinoire, dans laquelle on va faire de la gymnastique et on a la chance d'avoir de bons patineurs à Lyon et on voit les couples s'exercer. Moi je connaissais pas mais je trouve ça d'une grâce extraordinaire. Le McDonald, ça c'est malheureusement la plaie… Je sais pas si vous êtes amateur mais moi je supporte pas ça. On va continuer par là. Au bout vous avez un grand centre de gymnastique avec un complexe de cinéma où il y a une quinzaine de salles de cinéma. Vous voyez c'est une succession de restaurants, je sais pas s'ils font leurs affaires tous mais y a le choix. Alors le train traverse complètement le centre commercial et les bâtiments de la Confluence. Ca met de l'animation, c'est rigolo. C'est pas gênant parce qu'ils roulent doucement et qu'ils sont montés sur pneus. En face, le grand bâtiment que vous voyez c'est l'Hôtel de Région, il s'est installé y a à peu près un an. Je crois qu'il y a 1200 ou 1300 personnes qui y travaillent donc ça amène évidemment une clientèle pour le centre, pour les restaurants, ça amène de l'animation. Ca fait qu'ils ont été obligés de renforcer les liaisons de tram et de métro. Donc là vous avez le centre d'entraînement. Ah zut, je sais jamais ce qu'il faut prendre pour descendre. Vous avez un grand bâtiment ici où il y a le siège de GDF-Suez, qui s'appelle le Monolithe, vous verrez c'est assez curieux au niveau architecture. Ca a des avantages, ça a des inconvénients, j'en pense pas grand-chose en fait. Ca n'amène pas beaucoup de nouveauté. Bon alors, c'est là.

		Les gens viennent, je sais pas si c'est par curiosité, mais là on peut dire que les jours de congé, ou le vendredi et le week-end, y a beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur pour visiter. Donc on reprend la direction de la sortie. Ca c'est un grand traiteur de Lyon qui est venu s'installer là. L'incontournable Paul.
Cours Charlemagne	43 :00	Ici ils vont créer une nouvelle tranche. C'était l'ancien marché-gare de Lyon, un truc très important qu'ils ont détruit parce que c'était trop petit et là ils vont donc construire je crois que c'est la phase 3 qui va donner sur le Rhône. Ils vont crée deux ponts pour relier aussi, une passerelle pour les piétons et un pont pour les trolleys et les transports en commun pour relier Gerland qui se trouve juste de l'autre côté. Je suppose que vous connaissez la maison des Confluences.
Quai Antoine Riboud	44 :32	MA : *Il vous arrive souvent de vous promener ici ?* Se promener ici ? Oui, oui. C'est-à-dire qu'on le fréquente automatiquement parce qu'on prend le tram ou un bus ici, c'est à proximité et on est obligé de faire le parcours à pied. C'est bien relié. Ils parlent de prolonger le métro jusqu'ici parce qu'il y a déjà, notamment à cause de cet Hôtel de Région et du centre commercial, un trafic qui est difficilement absorbé par les transports actuels. Donc le fameux Monolithe. C'est tout un grand bloc qui va de cette rue à l'autre rue, avec un espace intérieur qui est pas mal mais enfin qui est un peu sévère. Les différents petits commerces commencent à s'installer. Ici ils vont installer la Poste d'ici peu de temps donc ça va être une commodité supplémentaire pour nous. Vous voyez ça fait très minéral comme entrée. Je sais pas si on peut passer là. Je suppose que c'est le même code partout. [il essayé] Bah non il veut pas. On va essayer par l'autre côté. Vous voyez, personnellement j'aimerais pas habiter là. Il y a des trucs intéressants, vous voyez les appartements qui sont là-haut on une vue directe par en dessus.
Rue Denuzière	47 :39	Alors c'est un immeuble qui est consacré à… je crois qu'il y a un tiers de bureaux, un tiers de logements sociaux et un tiers de

		copropriétaires. Il y a du mélange, ce qui est à mon avis très discutable mais ça fait partie de l'évolution. Là ils créent un collège qui va ouvrir à la rentrée en face. Vous voulez qu'on essaye de renter à l'intérieur ? C'est ouvert, allez-y.
Intérieur du Monolithe	48 :50	Tiens y a un restaurant là, je savais pas. C'est un peu froid. Un jour j'étais passé en face là-bas, y avait des occupants, des maghrébins, qui avaient mis leur musique à fond, ça faisait caisse de résonnance. A habiter là moi je déménage sur le coup. [on entend de la musique arabisante] Ah bah tiens, c'était peut-être lui. Je supporte pas cette musique ! Donc là y a le collège. Ah bah on va se retrouver coincés. [une passante nous demande comment rentrer] On rentre comment là ? Nous on cherche à sortir alors je sais pas vous dire comment on rentre. Vous pouvez rentrer : vous tournez à gauche et il y a un grand portail avec un portillon ouvert là. Ah voilà. Vous cherchez quoi ? Le docteur. Ohlala ma pauvre dame je ne peux pas vous dire.
Rue Denuzière	52 :50	Là c'est un centre de formation de kinésithérapeutes ou d'ostéopathes. Vous voyez, moi je trouve cette architecture, bon faut aimer, mais un peu qui sort de l'ordinaire et j'aime bien. Il y a encore beaucoup de locaux à louer. Ca a mis très longtemps à démarrer. Les pauvres, ils sont gentils comme tout, la Vie Claire là, c'était un des premiers à ouvrir, au début ils avaient beaucoup de

		monde et quand le centre commercial a ouvert ça s'est désertifié complètement. Ca vous suffit comme visite ou vous voulez voir plus ? MA : *C'est votre visite.*
Hall de l'immeuble	54 :55	J'en profite pour zieuter ma boîte.

Entretien

Là j'ai été embêté parce qu'on avait mis notre appartement en vente, il a été vendu dans les trois jours et j'avais donné des chiffres qui étaient faux au niveau des charges et il y avait un imbroglio du syndic qui s'occupe de cette copropriété qui faisait qu'on avait des charges qui tombaient de tous les côtés et j'ai pas su faire le récapitulatif complet. Donc j'avais un chiffre qui était un peu bas qui avait complètement affolé l'accédant, dans le bon sens, et là j'ai été obligé de corriger.

Parcours résidentiel

Alors d'abord il faut savoir que je suis un Lyonnais pur et dur, que mes parents sont originaires, enfin mon père est originaire de Belleville-sur-Saône, et que je suis attaché à la région, pas viscéralement mais enfin je la trouve agréable contrairement à ce que peuvent en dire les étrangers.

Au début mes parents habitaient quai de Serbie, qui est un quai sur les bords du Rhône, ça c'était juste avant la guerre. La guerre est venue, Lyon était un peu le centre de la résistance et ensuite quand les Allemands ont commencé à prendre leur retraite il y a eu des bombardements d'abord par les Allemands et ensuite par les Américains qui voulaient couper tous les ponts du Rhône pour éviter la retraite des Allemands. Peu de temps avant, mon père avait acheté une propriété à Charbonnière, une très grande propriété à Charbonnière qui est un village qui se trouve à 12 kilomètres au Nord-Est de Lyon, dans laquelle on a vécu une dizaine d'année. On y était très bien, c'était une grande maison avec un grand parc, qui a d'abord été occupée par les Allemands, réquisitionnée par les Allemands, et ensuite réquisitionnée par les Américains. Donc on a connu un peu la guerre par devant et par derrière. On en garde un très bon souvenir, sauf que la maison était un petit peu ancienne, que ça nécessitait beaucoup d'entretien et que mon père étant originaire de Belleville il était attaché au Beaujolais. Donc il a reçu en donation avant le décès de ses parents une propriété dans le Beaujolais, qui demandait beaucoup de réparation donc il a vendu la propriété de Charbonnière pour réaménager cette propriété dans le Beaujolais et la rendre vivable. Charbonnière, c'était un milieu assez aristocratique et assez résidentiel, c'était un peu le quartier résidentiel de Lyon, qui était bien desservi parce qu'il y avait une gare dans Charbonnière même qui partait de Lyon donc c'était tout à fait possible.

Quand on a vendu Charbonnière il est revenu s'installer quai de Serbie où il a acheté un appartement, quai de Serbie c'est le quartier chic de Lyon, ce qu'on appelle le triangle d'or de Lyon, sur les quais du Rhône, très bien placé.

Après je suis parti au service militaire, on est revenu et on s'est marié. En 1960 je suis revenu du service militaire en Algérie donc il a fallu se loger. Là, des amis de mes parents nous ont prêté leur appartement parce qu'ils étaient à l'étranger, ils étaient ambassadeurs donc ils nous ont prêté un appartement sur le même palier que mes parents. Donc on a vécu là pendant un, très bien.

Après on a cherché à devenir indépendant parce que ces gens là revenaient sur Lyon. On a loué un appartement rue Sully qui était assez morbide, parce qu'on avait pas beaucoup de sous à l'époque donc on pouvait pas consacrer un budget important. C'était un petit appartement et moi je l'ai mal vécu, mal construit, mal isolé, on entendait les scènes de ménage de l'appartement mitoyen. Ma femme a perdu un de ses frères à cette époque là donc contexte compliqué…

MA : *Pour revenir à l'étape précédente, vous pouvez me parler du triangle d'or ?*

Je m'y sentais bien, très bien. Difficile à pratiquer parce que c'est pareil, c'était un immeuble ancien époque Haussmann, pas de garage, un quartier très fréquenté et très huppé sur les bords du Rhône donc les problèmes de stationnement était quasiment insoluble, il fallait faire quinze fois le tour de l'immeuble pour trouver un emplacement, c'était le gros appartement.

A la suite de ça on a voulu quitter l'appartement qu'on avait rue Sully et qu'on a pas aimé. On a acheté [sa femme corrige] enfin on a hérité d'un appartement rue Duquesne, c'est près du quai de Serbie, un grand boulevard qui est dans le prolongement du tunnel sous la Croix-Rousse et qui va jusqu'au parc, donc très très bien situé, toujours pareil dans le triangle huppé de Lyon. On a acheté un appartement de type Hausmann aussi, ancien, qu'on a fait rénover très coquettement.

Là on a commencé à avoir nos enfants et ça c'est avéré un peu juste au niveau surface. Donc on a cherché ailleurs avec des objectifs de stationnement facile, un peu plus près de mon lieu de travail, aéré, et avec des facilités pour l'épanouissement de nos enfants, à savoir des espaces verts, une piscine, un tennis… Donc on a trouvé un appartement tout à fait récent, qu'on a acquis en 1976 et dans lequel nos enfants ont été élevés. Y avait une ambiance très très bonne parce qu'on s'est retrouvé dans un contexte de copropriétaires qui avaient un petit peu les mêmes aspirations que nous, qui avaient à peur près le même âge, donc il y a tout de suite eu beaucoup de sympathies qui se sont créées et qui ont permis à nos enfants de trouver des copains du même âge pour jouer avec eux. Nous-mêmes on avait trouvé de bons amis qu'on revoit encore régulièrement.

MA : *C'était une copropriété fermée ?*

Oui, y avait pas mal d'espaces verts, y avait un tennis, y avait une piscine. Toutes les résidences à côté étaient bâties sur le même principe, tennis, piscine et espaces verts. Donc ça crée aussi une espèce d'émulation entre les immeubles qui faisait qu'ils avaient essayé à un moment donné d'organiser des concours de natation et des matchs de tennis, enfin des tournois de tennis inter-immeubles, ça a pas duré longtemps mais y avait des parties de boules aussi. C'était très très convivial…

Et nos enfants ont commencé à voler de leurs propres ailes donc on s'est trouvé tous les deux dans un grand appartement de je ne sais pas, 140 ou 150m² donc c'était notablement trop grand. Donc dans le même groupe d'immeubles, dans un immeuble un peu plus bas avec une vue encore plus belle sur le Sud, sur le parc de la Tête-d'Or, sur le Rhône, très très bien situé… donc on a vendu l'autre et on a acheté celui-ci qui était un peu plus petit, qui devait faire 110m² je crois. On est resté deux ou trois ans là-bas. Nos enfants se sont mariés, se sont un peu expatriés de Lyon et ont manifesté le désir de venir passer des week-ends chez nous et là du coup on avait plus la place pour les accueillir donc a décidé de changer pour cette raison.

Donc on a trouvé… on avait des critères un peu exigeant, au niveau de la vue, du confort de l'immeuble, au niveau de la surface, du nombre de chambres, donc a mis assez longtemps à le trouver. Et finalement on a trouvé un appartement qu'on a acheté sur plan à la limite de Lyon et de Villeurbanne, vers gare des Brotteaux. Là on a fait de gros travaux d'agencement, on avait fait un truc très bien.

Et un jour on avait un samedi sans programme et on commençait à parler du quartier de la Confluence, qui était un quartier où y avait rien, c'était encore de la friche mais ils en parlaient beaucoup. Donc on dit « on va aller voir ». Donc on a pris notre voiture et on a dit « on va passer l'après-midi à visiter ». Y avait la darse qui était créée, c'était pas exactement la friche, les immeubles commençaient à pousser, et on a dit « tiens c'est intéressant » et on a vu le projet du port et on a dit « là ça va » parce qu'on faisait du bateau donc me voyais bien habiter ici avec un bateau auprès de l'immeuble. Et en fait y avait un bureau de ventes qui était à l'emplacement de la maison de la Confluence, y avait une bulle de ventes d'appartements. Et on va voir, comme ça, par curiosité parce qu'il y avait des maquettes, y avait beaucoup d'explications, c'était bien fait. Et on est tombé sur une vendeuse qui nous a mis le grappin dessus, qui a tout de suite saisi le problème et qui nous a dit « écoutez, je crois que j'ai ce qu'il faut pour vous ». Donc elle nous a fait « est-ce que vous avez le temps de visiter et est-ce que c'est dans votre budget ? », on a dit « bah oui, le budget, oui, oui », on lui avait dit le budget dans lequel on pouvait opérer. Donc « j'ai ce qu'il faut ». Pof, il pleuvait pire qu'aujourd'hui et elle nous a fait visiter deux appartements, un dans cet immeuble et un dans l'autre et on lui a dit « oui ça nous intéresse ». Elle nous avait mis l'appétit si vous voulez, elle avait bien fait son travail. Et on lui a dit « écoutez, laissez nous huit jours pour réfléchir » et elle a dit « dépêchez vous parce que d'abord je ne suis pas la seule vendeuse de ces appartements, on est plusieurs commerciaux là-dessus, donc je veux bien le dire à mes collègues mais ne tardez

pas trop ». Donc on se débrouille, on réfléchit avec ma femme et en début de semaine suivant on a dit « bah d'accord ». Avant on a fait venir des amis dont une pro de l'immobilier pour lui demander ce qu'elle en pensait, entre ces deux immeubles, elle a bien vu, on a visité les deux de nouveau et elle a dit « écoute, pas de problème, c'est celui-ci qu'il vous faut ». Donc là on s'est décidé et on s'est polarisé là-dessus et on est allé revoir la vendeuse en disant « écoutez, vous avez toujours votre appartement sur les bras, laissez moi faire un plan financier, je prends une option sur cet appartement », elle a dit « bon bah d'accord », « je prends un option de huit jours ». Elle m'a dit « huit jours non, je peux pas, je peux vous laisser 48 heures d'option mais pas plus parce que je sais que mes confrères ont aussi des clients intéressés par cet appartement ». « Ecoutez mettez 48 heures, dans 48 heures je reviens vous voir et je fais une nouvelle option pas en mon nom mais au nom d'un de mes enfants », de façon à bloquer le truc le temps de mettre mon plan en place. Et puis finalement ça c'est passé très vite, on revient la voir plus tard et on a dit « c'est bon, on signe » et on a signé le compromis immédiatement. L'appartement était pas terminé, là-dessus on a été obligé de vendre notre appartement pour financer celui-ci, et entre la vente de notre appartement il s'est passé presqu'un an donc on était à la rue. Donc on s'est installé dans le Beaujolais dans des conditions un peu difficile parce que la maison était pas du tout faite pour y vivre en hiver. Enfin on a survécu là-bas et on s'est installé ici en octobre 2010, à la limite d'un appartement fini, les ouvriers pratiquement quittaient l'appartement pour aller travailler dans celui d'en face. Donc c'était limite limite. Mais en fait ça a été pratiquement une chance parce qu'en réalité l'immeuble a été construit très rapidement puisqu'ils l'ont livré en avance, ils ont eu 6 mois d'avance pratiquement mais ils avaient mis une telle pression sur les entrepreneurs que beaucoup d'appartements ont été bâclés. Le fait que nous on soit sur place et comme on était à la rue on était intéressé pour voir l'avancement des travaux on venait très souvent. On a pu établir des contacts avec les artisans qui travaillaient sur place, pas sympathiser avec eux si vous voulez mais leur dire « ça serait mieux ici », « là on a repéré qu'il y a eu un petit défaut, essayez de corriger ». Ils ont été très à l'écoute et ils ont vraiment suivi ce qu'on leur a demandé, ce qui fait qu'on a eu un appartement qui a été livré pas parfait mais vraiment bien mieux que ceux d'à-côté. Et là-dessus on s'est installé alors que les autres appartement et les autres immeubles étaient encore en pleine construction, donc on était dans les plâtres, à l'époque il n'y avait rien en face, le chantier commençait à peine. Ils nous en avaient annoncé l'ouverture pour le printemps ou l'été 2011 et puis après ça a été repoussé à l'automne 2011 puis l'hiver 2011 et finalement ils nous ont dit « ça ouvrira le 2 avril 2012 ». Donc c'est pour ça que je surveillais l'avancement à la jumelle pour voir comment ça va se passer. Et ils l'ont bien ouvert en 2012 avec une pression terrible, à la fin ils travaillaient jour et nuit. Et voilà, on est arrivé à nos fins de cette façon.

Entretien semi-directif

MA : *Donc vous êtes arrivés sans attente particulière, c'est un petit peu un coup de cœur ?*

Oui, totalement. On connaissait pas le quartier, on avait vraiment découvert le truc le jour où on s'est décidé.

MA : *Qu'est-ce qui vous a séduit ?*

C'était la darse ! La darse et le port, et le fait qu'il y aurait un centre commercial en face, que l'architecture nous plaisait, que la disposition de l'appartement nous plaisait aussi, ce grand balcon c'était intéressant. Donc on s'y est vu tout de suite. On a pas hésité, ni ma femme ni moi.

MA : *Quelle image aviez-vous de ce quartier avant de venir ?*

Je ne connaissais pas. J'avais dû venir une ou deux fois à la patinoire en tant que spectateur, j'ai peut-être patiné une fois aussi. Mais après, si vous voulez, c'était tellement industriel qu'on avait même pas idée de regarder ce qu'il se passait derrière ces fameuses voutes. Je sais même pas comment il était ce quartier. Je suppose qu'il devait y avoir des immeubles sur le cours Charlemagne mais on avait aucune idée de… si, je connaissais le marché-gare parce que j'avais un copain qui y travaillait donc de temps en temps on allait à la brasserie midi-minuit qui était juste en face. Donc moi je connaissais comme ça mais pas plus. Si je connaissais aussi un petit peu l'arrière de la gare Perrache, donc au début du cours Charlemagne, que je trouvais triste, vieillot, sans aucun intérêt. Et puis y avait la proximité de la prison Saint-Paul qui pour nous Lyonnais était quand même pas une réussite, donc c'est vrai que c'était un quartier qui n'était pas du tout attirant.

MA : *Est-ce que vous avez hésité au moment d'acheter sur plan, avec une visite d'appartement non fini et en ayant seulement vu une maquette ?*

Alors on avait eu une mauvaise expérience avec l'appartement qu'on avait acheté dans le sixième-Villeurbanne parce qu'on avait acheté carrément sur plan et on avait acheté à un promoteur qui avait pignon sur rue, qui s'appelait Kaufmann et Broad, qui avait bonne réputation, qui avait saboté le truc d'une manière absolument inconcevable… Et là on a eu une mauvaise expérience parce qu'on avait acheté sur plan. En fait on a pas été déçu par le résultat définitif, par l'emplacement, par la vue qu'on pouvait avoir, par le volume, mais alors au niveau des prestations terminales c'était épouvantable. Y a encore des malfaçons qui persistent et qui n'ont pas été résolues par le promoteur, lequel promoteur a été obligé, peut-être pas uniquement à cause de cet immeuble mais a été obligé de fermer son agence sur Lyon. Ils ont fait tellement de logements de merde que ça a été épouvantable. Donc quand on a acheté ici à moitié sur plan et à moitié engagé, on avait cette mauvais expérience et c'est pour ça que je me suis dit « bon, on va quand même regarder le promoteur ». On est tombé sur Marignan et Bouwfonds, qui lui aussi faisait partie du haut du panier et on s'est aperçu que c'était pareil, que c'était des financiers avant tout. Donc là y a eu pas mal de vices de fabrication, pas tellement chez nous pour les raisons que je vous ai expliqué tout à l'heure mais au niveau immeuble en général. Y a des vices au niveau des infiltrations d'eau dans les garages parce que les étanchéités ont été mal faites, des petites conneries quoi, enfin ça c'est une grosse connerie mais d'autres… Par exemple, vous voyez on a des volets ici qui normalement se rabattent, dès la prise en main de l'appartement ils ont tous cassé les uns après les autres, c'est

en voie de règlement, paraît-il que ça va être régler fin mai mais ça a duré deux ans quand même. Des artisans qui ont été tellement pressurisés au niveau des prix et au niveau délais que je crois que la moitié des artisans qui ont été employés ici ont mis la clef sous la porte parce qu'ils ont perdu tout ce qu'ils voulaient là-dessus. Et là c'était pareil, ils sont tombés sur un artisan lyonnais qui a traîné pour reconnaître les dégâts, qui était en litige avec le fabricant de ces volets qui était espagnole, enfin bref c'est un micmac qui a fait que a beaucoup retardé. Alors la dernière réflexion que j'ai eu quand j'ai fait part de ça, parce qu'on a des copropriétaires dans l'immeuble et dans la façade, l'alignement des immeubles ici qui sont très virulents et qui connaissent bien la partie donc ils s'en occupent de très près. Ils sont en contact avec Bouwfonds Marignan, qu'ils appellent Bouffon Marignan et Bouwfonds Marignan aurait reconnu les malfaçons mais ont dit « on a été surpris en général par les exigences des propriétaires », ce à quoi ils ont répondu « écoutez on a payé assez cher pour qu'on soit exigents ». Ils ont été très surpris par la réaction vous voyez. Pour vous situez un exemple, l'entrée dans l'immeuble y a un petit plan incliné bordé par un muret et ce pan incliné est encore en béton brut, pas dégrossi, on se tord les pieds dessus, quand les femmes arrivent ici avec de hauts talons elles se tordent la cheville. Et ça ils disaient « c'est normal, c'est sur la voie publique, vous allez pas exigez qu'on vous mette de la moquette ici, c'est à l'extérieur » mais ils ont enfin reconnu que ça méritait un petite couche de bitume supplémentaire, je sais pas s'ils vont la faire… Des bêtises quoi, des trucs et un commercial pas du tout à la hauteur de ce qu'ils ont entrepris. C'est lassant, attendez, on a des voisins dans l'immeuble ici, les carrelages de la salle-de-bain sont un peu de travers ou se décollent donc ils les ont fait venir, ils ont reconnu les faits et ils ont dit « mais on est obligé de tout casser », je sais pas comment ça c'est terminé mais c'est des trucs ennuyeux à vivre quotidiennement. Parce que eux sont installés ici depuis deux ans et subissent toujours les inconvénients. Ca c'est des trucs, des maladresses, qui coûtent cher à ceux qui habitent et qui vont coûter cher à l'entrepreneur parce que faire des réparations dans ces conditions là ça leur coûte très très cher parce que faire intervenir dans ces conditions là des artisans qui viennent d'Espagne… Ils ont mal pesé la responsabilité de qualité qu'ils avaient. Voilà en ce qui concerne l'immeuble.

MA : *En ce qui concerne le quartier, vous a-t-on parlé du caractère écoquartier ou durable ?*

Oui, ça nous intéressait. Ca, un des avantages aussi c'est qu'au niveau isolation c'est absolument remarquable. On est très bien chauffé pour très peu cher. L'été quand il fait chaud, on est plein Sud là donc quand le soleil donne on le prend en plein dans la poire et là si on ferme correctement l'appartement reste très frais. Au niveau isolation c'est parfait. Au niveau thermique, là il faut que je regarde les charges de plus près parce que je me suis planté mais l'eau chaude apparemment serait pas très chère parce qu'il y a beaucoup de panneaux photovoltaïque, la chaudière est en énergie renouvelable, c'est-à-dire en billes de bois. Non, je crois que de ce côté-là c'est très très intéressant.

MA : *C'est quoi un écoquartier ?*

C'est un quartier qui est à tendance écologique. Ecologique ça veut dire qu'on respecte autant que possible la nature, on a pas de consommation d'énergies polluantes ou non renouvelables, on a la restriction des circulations automobiles. Différentes choses, je sais pas, ma description est peut-être pas complète mais je le vois comme ça. Un truc plus écologique. Je suis pas écologique dans l'âme mais y a quand même de bons côtés.

MA : *Connaissez-vous les ambitions à l'origine du quartier.*

Je sais que c'est le bâton de maréchal de notre maire qui y attache beaucoup d'importance donc il en prend soin et il veille particulièrement à l'évolution de ce quartier. Mais enfin y a des choses qui sont quand même négatives dans cette histoire. L'histoire des stationnements de voitures c'est complètement masqué, ça pose des problèmes qui sont très importants pour les commerçants d'ici, pour des gens qui accueillent des visiteurs ou des amis…

MA : *Vous pouvez développez ce que vous pensez de cette volonté de limiter la place de l'automobile ?*

Attendez, vous ne pouvez pas garer votre voiture à deux kilomètres d'ici. Peut-être que dans 50 ans on aura modifié le point de vue des habitants mais actuellement les gens n'emménageront jamais là si c'est pas facile d'avoir deux ou trois voitures. Les garages sont pas conçus pour. Changer les habitudes des gens ça demande, encore que là on a pas à se plaindre, des transports en commun qui sont hyper performants. Donc là je crois qu'ils ont mis la charrue avant les bœufs. Nous on a évolué par la force des choses, on est tout content de pouvoir prendre les transports en commun. Y en aurait plus, ce serait encore mieux, on serait incités à en prendre plus souvent, ça c'est sûr. Petit à petit on modifie notre façon de vivre, c'est évident.

MA : *Parmi les autres critères mis en avant par la mairie, il y a cette idée qu'on serait au centre-ville. Y est-on vraiment ?*

J'aurais tendance à dire oui. Parce qu'on se sent pas du tout isolé du centre-ville, on y est vraiment sincèrement très rapidement. Vous savez nous on a vécu à Caluire, qui était pourtant plus près du centre-ville, parce que je sais pas si vous situez Caluire, c'est au-dessus du parc de la Tête-d'Or, au-dessus du Rhône, on donne directement sur le Rhône, donc c'était géographiquement plus près du centre-ville qu'ici mais pratiquement plus loin. Parce que d'abord c'était tout en montée et en descente, y avait peu de transports en commun, pas de commerçants.

MA : *Dernière chose par les ambitions du quartier, vous l'avez un peu évoqué tout à l'heure, que pensez-vous de la mixité sociale ?*

Alors ça c'est nul aussi. On est allé beaucoup trop vite. On a installé des gens d'un milieu social un peu bas si vous voulez, qui n'étaient pas du tout préparés à s'installer ici. Donc ils n'ont vu que les avantages mais pas les inconvénients et pas les obligations que ça entraînait. Ici, je vous

parle de notre immeuble, y a quand même des gens qui savent se tenir, je veux pas faire du racisme mais enfin il y a une certaine façon de vivre qu'on connaît depuis qu'on est tous petits et que nos parents nous ont inculqué, qu'on a aimé et qu'on tient à perpétuer. Et là c'est vrai qu'on est quand même brouillés par la présence de ces gens qui eux ne veulent pas en convenir, qui veulent rester sur leurs habitudes de vivre et puis qui ne pèsent pas du tout les avantages qu'on leur a donné. Parce qu'on leur a donné, ils louent ça pour rien du tout. Nous on a connu des artisans qui ont travaillé chez nous et qui ont fait de l'entretien en face et ils nous disaient « si vous rentrez là-dedans », voyez dans le truc gris, « vous seriez effarés ». Les gens n'ont aucun respect de ce qu'on leur a confié, aucun respect des biens collectifs, notamment les montées d'escalier, les garages, etcetera. C'est un foutoire innommable. Ils profitent de tout, ils piquent les ampoules sur les paliers pour les installer chez eux, enfin vous voyez, des truc minables quoi. Je reconnais que j'en suis gêné. Ca me gêne. Là c'est l'hiver donc ils sont calfeutrés mais l'été vous voyez les étendages, les fauteuils, les canapés qui sont installés sur leurs terrasses, ils fument, ils boivent, ils font de la musique… Je trouve ça très gênant.

MA : *Vous trouvez que c'est imposé ? Est-ce que ces deux populations ont envie de se côtoyer ?*

On peut se poser la question. Je sais pas si ma femme vous a raconté ça. Je voulais vous raconter une anecdote qui est assez frappante. Un jour il y avait des problèmes de déchets. Quand les gens sont venus s'installer ici, bien sûr on déménage et les cartons pof dans le local poubelle, pratiquement même pas pliés, etcetera, alors qu'il avait été bien spécifié que les emballages ou les vieux meubles, tous les trucs encombrants, devaient être portés directement à la déchèterie. Ca a été assez bien respecté par les gens de l'immeuble bien qu'il y ait des reproches à faire de côté-là, mais les gens de l'immeubles d'en face, je sais pas ce qu'ils ont, s'ils ont un local-poubelle ou comment c'est organisé… Bref les types d'en face avaient trouvé plus pratique de venir poser leurs déchets, pas dans le local-poubelle mais devant l'entrée de l'immeuble, en vrac comme ça. Et un jour il y a un type qui a pas sa langue dans sa poche, qui habite l'immeuble, qui leur a fait le reproche. Ils étaient deux à déposer les poubelles, alors y a le copain qui dit à celui d'à-côté « de toute façon tu t'en fais pas, là c'est l'immeuble des riches », vous voyez déjà on était classé.

MA : *L'idée du mélange est quand même plutôt bonne, non ?*

Moi je pense que la façon dont ils s'y sont pris… L'idée au départ est certainement très bonne, elle est défendable, mais je sais pas si la façon dont ils s'y sont pris pour la mettre en place ne va pas aggraver ces oppositions qui demeurent encore. Ca exacerbe des difficultés qui font que les gens risquent de se dresser encore plus les uns contre les autres. Je suppose que la solution est pas simple…

MA : *A propos du mélange de population, il y a aussi les personnes qui viennent visiter et maintenant celles qui viennent au centre commercial*.

Oui, ça circule beaucoup. Y a des gens qui visitent par intérêt. Vous voyez, pas pour faire la fête ou pour semer la zizanie, on sent que c'est des gens intéressés. Il y a beaucoup de groupes et beaucoup certainement d'écoles qui passent par là, ça photographie sans arrêt… Moi, c'est l'affluence que je vois aujourd'hui. J'ai pas trouvé qu'entre guillemets beaucoup de loubards viennent ici. Mais ça pourrait être le cas…

MA : Vous disiez tout à l'heure que le quartier est l'œuvre de Colomb, là vous parlez des photographes, il y a un petit côté vitrine, non ?

Certainement. Ca c'est sûr, ça c'est évident. Ca fait d'ailleurs très plaisir à Colomb. Lui c'est son bébé donc y a pas de secret, plus on l'admire plus il est content. C'est politiquement rentable. Mais ça nous gêne absolument pas, on est assez hauts donc à la limite on se retrouve comme dans un zoo. On est pas gêné, si on veut pas regarder par la fenêtre on est pas obligé. Et regardez, d'ici on peut en profiter. C'est vrai que devant y a un passage sur le dernier étage, côté restaurant, je trouve ça plutôt sympathique d'ailleurs. Ca me gêne pas du tout.

MA : *Selon vous le quartier est réussi ?*

Oui, oui.

MA : *Y a-t-il des éléments qui manquent ?*

Faut voir le devenir si vous voulez. Faut voir le devenir avec la construction de la phase 3 ou 4, je ne sais plus le numéro, qui va être en face. Mais pour l'instant je trouve ça réussi. Maintenant qu'après tout est en place, il reste quelques commerces à ouvrir, la Poste, une banque, je sais pas quoi, des trucs pas indispensables mais utiles… mais autrement dans l'état actuel moi je trouve ça très bien. mis à part le problème de parking, le problème de cohabitation… Les problèmes de malfaçons mais ça ils sont dus aux constructeurs mais sinon honnêtement à ce jour je trouve ça bien.

MA : *Lorsque vous êtes arrivé ici, certaines choses vous ont-elles surpris ?*

Dans le bon sens la qualité du centre commercial. Dans le bon sens la facilité de liaison avec le centre-ville. Dans le mauvais sens il me vient pas grand-chose à l'esprit immédiatement. Peut-être la présence justement de ces appartements qui sont occupés de manière bruyante et un peu désordonnée. Ca ça m'a choqué.

MA : *Cela ne vous avait pas été présenté ?*

Certainement parce que dans leur plaquette, qui était très bien faite d'ailleurs, ils devaient en parler. J'ai peut-être occulté le paragraphe traitant de ça mais à mon avis oui, si j'avais pris la peine de bien regarder, ça devait être indiqué je pense. Mais c'est vrai qu'à l'époque je n'y avais pas attaché d'importance.

MA : *Apparemment vous avez eu accès aux brochures, que pensez-vous de la communication autour du quartier ?*

Elle est très habile de la part de Colomb, y a pas de doute. Y a pas de doute et cette communication qui est faite à un degré élevé c'est vrai précipite des gens ici. Moi j'ai des frères qui sont beaucoup plus traditionnels que moi, ils disent « attends on parle de la Confluence tous les jours dans les journaux, on commence à en avoir ras-le-bol », etcetera. Et je pense qu'on va arriver près de la saturation. J'achète aucun journal donc je peux pas juger mais c'est vrai que quand j'en vois un traiter quelque part il y a toujours un article sur la Confluence, en bien ou en mal d'ailleurs.

MA : *Est-ce particulier d'habiter dans un quartier comme celui-là, sous les feux médiatiques et qui sort de terre ?*

Non, non, moi je suis favorable à ça. On peut se tromper par contre, c'est vrai que quand on a acheté, enfin quand on s'est installé j'ai fait visiter à mes frères et ils m'ont dit « ça, on dirait une hangar d'avion », vous savez dans les aéroports ces grands hangars avec des grandes ouvertures, des grandes portes. C'est vrai que ça faisait un peu cet effet là. Et ils me disaient « t'es fou, tu vois ce qui va être construit en face ». Et en fait quand vous regardez, ça peut ne pas plaire, je le reconnais, mais moi c'est une vue qui ne m'est pas désagréable. C'est vraiment une question de goût personnel, je pense qu'on ne peut pas attacher de jugement là-dessus.

MA : *Avec le fait que le quartier sorte de terre, il y a aussi le fait que les habitants arrivent tous en même temps…*

Bah on a connu ça nous dans l'immeuble de Lyon Villeurbanne où on avait vraiment tous débarqué en même temps. C'est pas désagréable parce que les gens ont un peu les mêmes optiques, les mêmes buts, on a l'impression de collaborer, de construire ensemble.

MA : *Et donc, comment sont vos relations de voisinage ?*

Excellentes ! Dans mon immeuble. A côté on a aucune…

MA : *Quelle est l'ambiance du quartier ?*

Y a deux quartiers en fait, y a la Confluence et y a le quartier du deuxième, donc derrière Perrache, Sainte-Blandine en l'occurrence. Sainte-Blandine on y trouve des gens très traditionnels, des petits commerçants très traditionnels, très gentils, très affables, très serviables… un peu viellots c'est sûr mais pas désagréables du tout. Y a une mixité à ce niveau là, au niveau de ce quartier, qui est bonne. Ici c'est peut-être tôt pour en juger mais on a vraiment l'impression que les gens, les habitants, les occupants, sont très concernés. Ils sont concernés et essayent de décider ensemble, vous voyez c'est assez coopératif ?

MA : *Vous êtes allé aux réunions ?*

Jamais, à ma grande honte. Non mais c'est vrai je pourrais m'intéresser de plus près à ce qui passe. Mais vous voyez moi je suis un peu pour les formules toutes faites, toutes préparées, tout cuit. Comme pour les vacances, j'aime bien les vacances où tout est organiser, y a pas à retenir des trucs de part et d'autre, vous êtes pris en charge, vous vous laissez aller, moi ça me convient…

MA : *C'est comme ça que ça marche ici ?*

C'est un peu compliqué parce que vous avez des problèmes de syndics qui s'entremêlent donc c'est difficile de faire la part des choses mais non ça fonctionne bien.

MA : *Je voudrais revenir sur les ambitions à l'origine du quartier, que savez-vos des objectifs des urbanistes et des architectes ?*

De ce que je crois, il y a eu un projet d'ensemble qui a été fait par des gens compétents, qui ont imaginé le quartier, qui ont tracé les bases et qui ont donné après à d'autres cabinets d'architecture la réalisation de leurs idées. Ca je trouve que c'est bien fait, y a souvent de variété, y a suffisamment d'innovations, y a suffisamment de côtés pratiques respectés. Ca je trouve ça bien. Faudrait pas que ça devienne une ville dans la ville mais au point où ça en est pour moi c'est bien. Je critiquerais plus les implantations communautaires qui vont être faits, notamment ce bâtiment de l'Hôtel de Région qui a été un gouffre financier indescriptible, où les gens se plaignent parce que c'est pas assez grand, pas assez beau, c'est la course à l'exigence de la part de ces fonctionnaires qui ne foutent rien. C'est mon point de vue, je suis un peu mais ça ça m'agace souverainement. D'un autre côté, dans les projets qui ont été initiés et qui vont coûtés très très cher y a ce fameux musée des Confluences. Je sais pas ce que c'est, j'y ai jamais foutu les pieds mais ce qu'on peut en voir ça me semble un peu torturé. Ce qu'il y a c'est que le défaut des architectes c'est que quand on leur laisse la bride sur le cou, ils font des trucs absolument remarquables mais qui au niveau de l'entretien, au niveau du courant, vont être difficiles à gérer à mon avis. Mais c'est vrai qu'on peut pas non plus mettre un frein à toutes les innovations, à toutes les créations, même si elles sont un petit peu farfelues, il faut savoir aussi prendre des risques de temps en temps. Quand on pense à la pyramide du Louvres, c'est quand même assez extraordinaire, c'est vrai qu'au début on criait au scandale mais maintenant c'est totalement rentré dans le paysage et c'est très beau. Quand on prend aussi l'immeuble de la Grande Arche, c'est splendide, moi j'aime beaucoup, c'est vrai que ça peut choquer au départ…

MA : Fréquentez-vous les commerces de proximité ?

Oui, complètement. Ma femme allait, quand il y avait pas le centre commercial ici, allait faire ses courses au centre commercial de la Part-Dieu, c'est quand même lion, il y a facile une demi

heure de bus, donc une demi heure aller, une demi heure retour, pour elle ici c'est un gain de temps d'une heure. Et elle y trouve tout ce qu'elle veut. Il y a une petite boulangerie à côté, de qualité extra, super bien. on a le fameux Paul qui est à côté et il y en a une troisième dans le quartier de Sainte-Blandine qui est très bien aussi. Donc pour moi c'est très bien.

MA : *Venir vivre ici a-t-il changé quelque chose dans vos pratiques quotidiennes ?*

Aux Brotteaux on avait le même problème de stationnement, on avait aussi un problème de propreté, c'était très insalubre au niveau de l'entretien des trottoirs, y a plein de chiens qui crottaient partout. C'était absolument infernal, on était obligé de circuler en regardant par terre en slalomant à travers les crottes. Et ici là par contre c'est d'une propreté impeccable, ça c'était la bonne découverte quand on est venu habiter ici. Au vu de ce qu'on avait vécu, ici c'est une belle amélioration.

MA : *Nous parlions d'écoquartier, avez-vous une sensibilité écologiste ou des pratiques particulières ?*

Non, non. Moi je suis le bon citadin bien pollueur.

MA : Nous nous sommes confrontés tout à l'heure au fait que les espaces ici sont très fermés, clots…

Ca nous gêne pas parce qu'on les pratique pas. Et puis bon on connait pas les combines, il doit y avoir certainement des combines qui permettent d'y aller. Ca ne me gêne.

MA : Vous avez décidé de revendre, pour quelle raison ?

Et bien parce qu'on s'est aperçu que l'hiver à Lyon était un petit peu rude et qu'on voulait s'installer dans le midi mais en gardant sur Lyon un pied-à-terre. On est tellement attachés à ce quartier qu'on a décidé de racheter dans ce quartier dans un immeuble qui va se construire à côté à la place la maison de la Confluence. C'est un bâtiment à énergie positive, on produire plus d'énergie qu'on en consomme. On va acheter sur plan, les plans sont même pas faits encore, on sait simplement que le projet existe, on connaît le constructeur, on a pris des contacts avec eux. Ce sera commercialisé paraît-il au mois de septembre et là dès que c'est commercialisé on se précipite pour voir si ça correspond à ce qu'on cherche.

MA : *C'est facile de vendre ici ?*

Bah écoutez ça a été fait… On a contacté deux agences, une du quartier ici et une qu'on connaissait parce qu'on avait des attaches particulières avec une commerciale qui s'en occupait donc on a commencé par voir la commercial qui m'a dit « écoutez, moi ça m'intéresse, c'est vraiment mon genre de clientèle », comme l'autre qui avait « on est du quartier, on a des tas de demandes sur la Confluence, votre bien je vous le vends et je me fais fort de vous le vendre en deux mois ». Et là, la femme qu'on a vu nous a dit « écoutez, j'ai une liste d'adresses de

clientèle pour ça, laissez moi simplement l'exclusivité pendant un mois et si j'aboutis pas on le remet dans d'autres agences » et elle l'a vendu en trois jours. Y a eu trois visites, la troisième était la bonne.

MA : *Vous allez partir rapidement ?*

On va se retrouver dans la même situation que précédemment, deux ans à la rue.

MA : *Vous avez revendu plus cher ?*

Oui.

MA : *Considérablement ?*

Si on tient compte des différents frais qu'on a eu en annexe, aménagement, placards, etcetera, c'est environ 15% en l'espace de deux ans donc pas loin de 100000 euros.

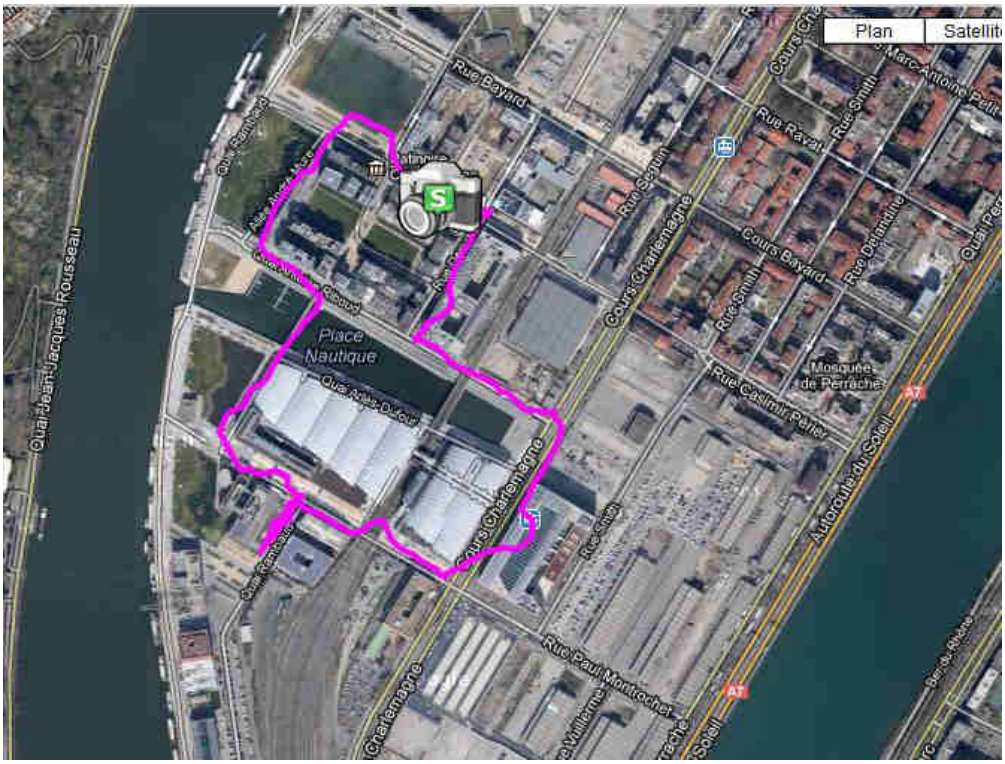
MA : Une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?

J'ai jamais réfléchi à la question. Comme je vous le dis, j'aime ce qui est tout cuit, tout préparé donc je veux voir avant de me décider. J'ai des difficultés à projet donc je peux pas vous répondre…

HL15

	Date : 22/05/2012
	« Statut habitant » : travail sur le quartier
	Investissement/loyer : 1000€/mois + 60000€ d'investissement (30 de travaux, 10 de matériel, 20 de frais divers)
Climat de visite : Gris, froid, humide	**Adresse :** Rue Casimir Perrier
	Arrivée : janvier 2011 (création juillet 2010)
Durée de la visite : 22 min	**Local :** 32m²
Longueur du parcours : 1883 m	**Taille de l'entreprise :** 1 bientôt 2
Durée de l'entretien : 1h16 min	**Profession :** Commerçante
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 31 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Rue Casimir Perrier	2 :10	Donc ben qu'est ce que je peux vous dire d'ici ? Ici sur la droite on a… je vous explique un peu le quartier, donc là vous sur votre droite la banque de France, donc ça va ouvrir fin décembre. Le trou ici ça va être des habitations, ici c'est un poste électrique, une extension du poste électrique ERDF. Là c'est des copropriétés donc ça c'est pas encore habité. Après vous avez, tout ce qu'on va passer, c'est tout un quartier d'habitations qui est là depuis au moins deux ans. Et là, comme vous voyez y a qu'un seul commerce qui s'est construit depuis trois quatre mois mais sinon j'étais toute seule dans ma rue depuis assez longtemps. Donc voilà, un stade qu'ils ont construit y a peut-être deux ans, le stade Sony Anderson. Donc ça c'est des quartiers d'habitations, c'est pour des budgets… enfin des gens qui ont déjà un peu d'argent. C'est pas donné, donné, après c'est pratiquement que ça sur le quartier, c'est pratiquement 5000 euros, enfin entre 5 et 8000 euros du mètre carré. Et puis y a une partie de logements sociaux parce que c'est obligatoire sur les nouveaux quartiers, vous devez savoir ça. Donc voilà.
Allée André Mure	4 :00	Donc ça c'est plutôt sympa, un parc de Saône où les gens peuvent venir se détendre, y en a qui amènent leurs chiens, des fois y a des canards, des trucs comme ça. Donc ça c'est plutôt sympa parce que déjà qu'il y a pas beaucoup de verdure dans le quartier… MA : *Ça vous évoque quoi ces espaces semi-naturels ?* Ça a été construit vraiment hein, y avait rien à la base. C'est… voilà. C'est sympa, ça change un peu. Disons que pour la ville y a plus beaucoup maintenant d'espaces verts donc c'est vrai que ça permet un petit peu de se croire un peu à l'extérieur de Lyon. Donc tout ça c'est tout des habitations [immeubles donnant sur le parc]. Alors moi je suis pas très bonne en architecture mais je crois que c'est de l'art moderne, alors pas de l'art moderne mais je sais pas comment on appelle ça, contemporain ? Non moi j'y connais rien en architecture, j'en sais rien du tout. Moi personnellement c'est vrai que je trouve ça plutôt sympa parce que c'est original, de toute façon ça existe nulle part ailleurs à Lyon donc c'est vraiment… vraiment spécifique. Et en général les retours que j'ai des gens qui viennent visiter le quartier, y en a beaucoup qui aiment pas du tout et c'est à mon avis ou on aime ou on aime pas, c'est tout l'un ou tout l'autre.
Quai Antoine Riboud	5 :59	Donc là je sais pas trop ce qu'il font : la capitainerie, c'est par rapport aux bateaux ça, non ? C'est comme une sorte de… c'est eux qui gèrent le port j'imagine. Donc voilà un petit port de plaisance à Lyon c'est quand même exceptionnel, y aura peut-être des pêcheurs ou des choses comme ça. On a aussi le Vaporetto, c'est une petite

		navette, le même principe qu'un bus ou qu'un tramway mais bon y a que trois trajets je crois, c'est fait Saint-Paul, Bellecour et Confluence, donc ça permet aux gens de… un peu le même principe que les bateaux mouches à Paris donc c'est assez sympa. Je l'ai pas encore pris d'ailleurs. Ici donc on voit que ce côté y a un peu plus de commerces forcément, parce que c'est sur la base nautique donc déjà c'est beaucoup plus passant… mais le problème c'est que c'est beaucoup plus cher, c'est clair moi j'aurais voulu être là mais pour moi c'était pas possible, les loyers sont vraiment vraiment trop chers. Et du coup ici c'est très chic, ici un café là c'est deux euros trente et là-bas c'est deux euros dix, moi je suis à un cinquante et je suis la moins chère. C'est le quartier qui veut ça, en même temps les loyers c'est cher donc ça va avec. Le problème c'est que… bah on… je sais pas, y a les gens qui habitent qui ont, je pense, un peu plus d'argent , mais les gens qui travaillent ? C'est eux pour l'instant qui font un peu vivre les commerces et eux ils ont pas forcément… ou des gens qui ont pas trop d'argent ou des budgets moyens quoi. Donc voilà… ça travaille pas vraiment, d'ailleurs je crois qu'il y a un commerce qui ferme ou qui change de patron, mais bon ça appartient au propriétaire alors… je pense qu'ils auront décidé d'aller ailleurs, ça tourne pas assez. On va passer la passerelle.
Passerelle sur la darse	8 :20	Donc voilà le centre commercial dont tout le monde parlait. Il est là, il est arrivé, enfin. L'attraction, je crois qu'ils ont dépassé le million de visiteurs en une semaine. Tout le monde est venu voir. Ils en ont tellement parlé, ils ont fait un grand coup sur la communication, de partout. Moi je suis dedans depuis deux ans, alors je me rendais compte qu'à chaque fois que j'allais quelque part c'était marqué Confluence, dans tous les… même à l'extérieur, donc c'était vraiment Confluence, Confluence dans les journaux, de partout, d'ailleurs c'est passé à la télé parce que c'est un peu particulier le centre commercial comme il a été fait notamment le dessus c'est tout des leds et donc la nuit c'est super beau on voit ça nulle part ailleurs, ça change un peu…
Quai Ariès-Dufour + Allée Ambroise Croiza	9 :42	MA : En dehors ce cela, que pensez vous de ce centre commercial ? Bah ça dépend pour qui… moi pour moi c'est sûr que dans un premier temps ça m'a plus enlevé des clients que l'inverse… Dans le temps peut-être et plus pour le côté quand y aura vraiment une grosse partie vraiment de passage, les gens vont faire le tour du quartier et là forcément ça va se répercuter sur les commerces et on va attirer un peu plus de monde mais c'est pas du tout la même clientèle que la semaine, des gens qui bossent. Après je sais pas, ils ont voulu faire eux donc du shopping quatre étoiles, donc c'est un peu ciblé quand même, ils essayent de faire, d'installer des enseignes

		qu'il y a pas vraiment de partout, enfin voilà y a quelques enseignes en France, donc c'était pour changer un petit peu des centres commerciaux qui ont toujours les mêmes magasins. Je sais pas vraiment si ça va fonctionner, je sais que j'ai entendu que le Carrefour appparemment, un Carrefour qui a des plages horaires assez grandes, et ils disaient que ça marchait pas assez, je sais pas s'ils réduisaient pas le personnel… Le problème c'est que Confluence on a vraiment fait tout un plat, le truc de Lyon, mais les gens sont pas encore tout à fait près à s'y installer… Au niveau des habitations, des gens qui travaillent, je crois qu'ils sont passé de trois mille et quelques personnes à vivre et à travailler à sept mille à peu près, je crois qu'actuellement c'est sept mille pour aller à… j'ai entendu dix mille, j'ai entendu plus récemment, je sais plus trop.
Rue Paul Montrochet	11 :52	Donc là sur la droite c'est le Progrès, Radio Espaces, Dock Quarante, ça c'est vraiment le côté de la Sucrière, le côté chic et branché… mis à part Eiffage mais bon c'est une grosse société. On va peut-être pas aller jusqu'à là-bas. Donc voilà pour ce qui est de cette partie là, des bureaux, des restaurants chics et aussi tout ce qu'est discothèques. Ils sont en train de construire, je sais pas s'ils vont pas faire une discothèque sur le toit d'un immeuble et sinon il y a une grosse boîte, GL Events, qui s'installe là-bas, donc voilà c'est des grosses structures. Avec aussi une architecture particulière, donc là y a beaucoup de gens qui viennent pour ce fameux cube orange. Moi j'y connais rien, je sais pas tout à quoi ça fait référence… Moi je trouve ça sympa, à l'œil, mais après comme je connais pas bien l'architecture, je sais pas très bien à quoi ça correspond, qu'est-ce que ça signifie… voilà. Donc pas mal de bureaux de ce côté-là, dans cette rue, je crois qu'il y a l'INPI, Rhône-Alpes Tourisme, pas mal de sociétés pour ce côté. Et ce côté-là [le centre commercial] la nuit c'est tout allumé avec des couleurs différentes, c'est super sympa. Alors ce qui est bien, c'est assez sympa l'été, c'est quand on est à l'intérieur on peut facilement alterner intérieur et extérieur, c'est pas vraiment fermé comme d'autres centres commerciaux. Mais en hiver je sais pas comment ils vont faire, y a des courants d'air déjà en été, quand ils ont ouvert, tout le monde disait qu'il faisait froid, alors je sais pas comment ils ont calculé leur truc… quand la température va descendre, comment ils vont faire les gens à l'intérieur ? Je crois qu'il y avait un étage chauffé… [HL15 se tait à cause du bruit des marteaux piqueurs] C'est un chantier permanent, on a l'habitude, on est là-dedans depuis deux ans, enfin moi je suis là depuis deux ans mais je crois que ça a démarré il y a des années déjà, y a au moins sept ou huit ans, peut-être même plus, dix ans. Entre ce qu'ils ont décidé, les plans qu'ils ont fait et le début des travaux ça commence à dater…

Cours Charlemagne	15 :40	Donc l'hôtel de Région, bon ben voilà quoi un gros bâtiment. Que je n'ai jamais visité d'ailleurs. Ils faisaient des portes ouvertes, j'ai pas pu y aller, c'est dommage, j'aurais bien aimé savoir, d'abord parce que je travaille ici. Donc voilà, je sais pas combien y a de personnes dans ce bâtiment. Moi j'essaie de les toucher pour mon commerce, c'est difficile parce que c'est des grosses structures donc si on a pas un contact, y a peu de chances. Et en plus maintenant qu'ils ont le centre commercial, déjà y a Paul à l'entrée donc déjà c'est sûr que tout le monde va là-bas et puis à l'intérieur y a quand même des petits restaurants snacking rapides, toute un tas de petites restaurations qui fait que c'est la concurrence directe. Donc là [dans le centre commercial] les loyers c'est très très cher. J'ai sur par quelqu'un qui a monté un sushi, qui m'a dit que… le sushi je crois qu'il y a 80m² environ et je crois qu'il paye 13000 euros de loyer, 13700 euros, avec après un pourcentage sur le bénéfice ou le chiffre d'affaires, je sais pas trop. C'est énorme, je sais pas comment ils font, j'ai du mal à comprendre certaines enseignes, qui vendent des colliers, bon c'est du haut-de-gamme évidemment, mais y a des enseignes je sais pas comment ils font pour payer ça… Franchement il faudra m'expliquer un jour, parce que c'est assez… Donc là la navette, ah oui c'est sympa ça y a une salle de sport en hauteur qui donne accès vers l'extérieur, c'est quand même bien pour les gens qui veulent faire du sport dans le quartier…
Quai Antoine Riboud	18 :47	On va tourner à gauche. Là c'est anciennement le marché gare, là je sais pas vraiment ce qu'ils vont faire donc je sais pas trop. Bah sinon les immeubles GDF, y a une partie… donc ce gros immeuble qui s'appelle le monolithe, y a une partie d'habitations, une partie de bureaux et en bas il va y avoir des commerces mais les commerces pour l'instant y en a pas du tout. Voilà, les gens, y a GDF qui s'est installé mais après c'est tout en attente. Les logements c'est des logements sociaux, enfin… en tous cas une bonne partie. MA : *La darse, c'est un endroit où vous vous promenez de temps en temps ?* Bah nan. Moi je trouve ça vraiment super sympa, ça fait envie, ça donne envie d'y rester, ou même de se dire « oh bah j'ai le centre commercial à côté donc c'est quand même pratique, le jour où j'ai besoin de quelque chose je peux y aller donc c'est quand même bien ». Mais moi c'est vrai que je travaille ici donc quand j'ai fini j'ai d'autres choses à faire donc je suis obligé de repartir ailleurs. Donc pas trop le temps de se poser. Mais par contre je trouve vraiment le quartier vraiment sympa. Sympa au niveau de c'est quelque chose qui change de ce qu'on connait. On peut dire que ça ressemble un peu aux berges mais bon c'est quand même spécifique… Avec des bateaux à Lyon, c'est quand même LE truc ! Avec le train qui

		d'ailleurs passe au dessus de la darse et au milieu du centre commercial, c'est assez impressionnant ça aussi !
Rue Denuzière	21 :00	Hop, on tourne. Une petite caméra là-haut, hop ! Y en quand même pas mal sur le quartier. En même temps je sais pas si marche vraiment leur système parce qu'il y a eu quand même quelques évènements… Après ils ont peut-être… je suis pas au courant de tout non plus… Mais y avait eu un incendie à côté de mon commerce, y a des dégradations sur les immeubles donc j'espère que ça leur sert à quelque chose [rires]. Et donc là sur la droite, j'aime bien ce passage là, c'est assez froid mais je trouve que ça fait penser un petit peu aux immeubles de la Défense, enfin dans l'esprit lointain, c'est vraiment y en a pas d'autres à Lyon, le côté arche là ouais. Voilà, un commerce dans cette rue, de l'autre côté, c'est toujours pas loué, rien ! Après, donc là, le pôle enfance, il va y avoir une école avec un gymnase en hauteur, ça aussi c'est original de faire un gymnase à l'étage… Là, vous avez vu les dégradations de l'immeuble ? Je pense qu'ils ont jeté des pierres, c'est parti tout petit et puis ça s'est élargi, élargi, élargi, ils ont pas réparé. Donc là les commerces comme ça [murés], j'en ai vu des gens venir pour ce commerce [commerce à l'angle Denuzière/Perrier] et en fait y a trop de droits d'entrée, c'est vraiment beaucoup trop cher… Donc voilà l'école, avec le gymnase, des bureaux, tout un pôle enfance dont on espère que ça ramènera du monde… Et puis voilà, on a fait le tour pour le quartier, on a fait une bonne marche ça réveille.
Rue Casimir Perrier	23 :39	Et là, ce bâtiment en forme un peu de cheminée, qui fait, là on voit pas bien, mais y a un pan, moi j'aime bien, la plupart des gens n'aiment pas. Et voici un très joli commerce, le plus beau du quartier, le plus ancien presque. [rires]

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Ca va être facile. Déjà pendant 23 ans, je vivais aux Moulins à vent à Vénissieux. J'était dans le secrétariat en intérim, comme moi j'avais qu'un BEP secrétariat, donc un petit diplôme, c'est toujours pareil après de trouver… les employeurs ils veulent de l'expérience mais en sortant de l'école c'était compliqué. Donc petit à petit j'ai fait de l'expérience, en intérim j'ai fait des emplois, vraiment du basique, du traitement des textes, de l'ordinateur, des classements, des choses à ranger… Et puis au fur et à mesure de mes missions, je demandais des missions de plus en plus intéressantes à chaque fois, toujours dans l'administratif, j'ai du faire de l'intérim depuis mes 17-18 ans jusqu'à 23. Et de là, j'étais en mission intérim chez Renault Trucks et j'ai eu une proposition d'embauche, donc au départ j'étais pas forcément partie pour l'embauche

parce que l'intérim ça m'allait bien, je trouvais ça enrichissant parce que j'aimais bien toujours changer d'endroit, m'adapter aux personnes, apprendre de nouveaux logiciels, varier, donc ça me plaisait. Mais comme Renault Trucks était quand même une grosse société et que j'avais envie de prendre un appart, j'ai dit oui à l'embauche au bout de six mois. Tout ça pour dire que jusque là je vivais chez parents à Vénissieux. Donc Vénissieux c'est pas le rêve, c'est pas non plus vraiment… moi j'ai connu un peu le côté du quartier, grandir dans un quartier, donc voilà quoi, être un petit peu dehors, voir ce qui se passe à l'extérieur, c'est pas forcément… Un peu, je sais pas comment expliquer ça, mais ça m'a fait quand même voir la vie à l'extérieur. Donc je dirais que c'était pour moi une bonne expérience, y a des mauvais côtés, des bons côtés, c'est une expérience de vie quoi.

Donc après j'ai été embauchée chez Renault Trucks, donc Vénissieux-Saint-Priest, moi j'étais sur Vénissieux, et j'ai pu avoir un accès… J'avais une vue sur un logement en particulier, donc qu'était à Saint-Priest mais à côté de Vénissieux, à la cité Berlier, où je suis d'ailleurs depuis tout ce temps. Et voilà, je voulais vraiment un logement là-bas même si je faisais partie de Renault Trucks, parce que la cité Berlier c'était les anciens logements de Berlier, qui a été transformé ensuite en Renault, et la cité Berlier ça a été loué à une régie, une agence, comme on appelle ça ? un bailleur. Et donc j'ai pu être en location là-bas donc quand je suis partie à 23 ans. Donc j'ai quand même décidé comme j'avais grandi à Vénissieux, je voulais être dans un endroit là-bas ou c'est vraiment calme, voilà, où y a de le verdure… donc je voulais sortir de ce côté vraiment quartier, béton, les gens qui traînent un peu dehors tout ça. Je voulais sortir de ça, donc ça c'était parfait, c'était très calme, y a pas plus calme que là-bas d'ailleurs, et je suis resté jusqu'à…

Entre temps j'ai eu accès à la propriété, j'ai acheté là où j'habitais. Entre temps je me suis mise en couple et je me suis dit qu'entre le loyer que je versais et le loyer de mon concubin on préférait aller en maison, donc j'ai mis mon appartement en location et on est allé habiter à Jeunas donc y a pas vraiment de quartier là-bas. Jeunas c'est la campagne. Donc voilà ça c'est vraiment l'endroit que j'ai préféré, la maison c'est un peu la liberté, le jardin, voilà c'était quand même une grande maison avec 900 m² de terrain donc vraiment grand. Voilà, c'était vraiment le confort, la liberté d'être à l'extérieur tout le temps, faire des barbecues, jardiner, être dans son jardin, etcetera, etcetera. Jusqu'à ce que ça se termine et que je revienne à mon appartement… Et l'avantage c'est que Jeunas c'est une commune du périph et donc c'est accès à Lyon en un quart d'heure donc c'est vraiment pratique… Enfin pour moi le mieux c'est ça, c'est d'être à la campagne mais vraiment pas trop loin de la ville.

Donc j'ai voulu revenir mais j'ai pas pu parce que j'avais quelqu'un en location et que c'est un peu compliqué. Donc voilà, à 23 ans j'avais quitté Vénissieux, un an après je partais à Jeunas donc j'étais resté que un an à Berlier, donc je suis partie à Jeunas un an à peine et je suis revenue, comme je pouvais pas récupérer l'appart, pas loin de l'endroit où je travaillais, à Vénissieux dans le quartier de Parilly. Donc là j'étais pendant peut-être deux ans à Parilly, donc ça fait partie de Vénissieux, moi j'avais choisi Parilly pour être pas loin de mon travail à Renault Trucks et à côté du parc de Parilly, parce que comme j'ai un chien, pour avoir un espace vert proche.

Et quand j'ai pu récupéré mon appart je suis retournée à la cité Berlier et depuis j'y suis revenue, tout ça ça a duré pratiquement un an, deux ans à chaque étape. Jusqu'à ce que je

décide que… parce qu'en fait à Renault Trucks je pouvais pas progressé, fallait avoir de gros diplômes ou être bilingue. C'était compliqué d'accéder, l'évolution elle se faisait pas, moi je m'ennuyais, vraiment c'était l'ennui total. Donc j'ai décidé de faire autre chose. D'ailleurs c'est un peu grâce à eux que j'ai monté mon entreprise finalement. Parce que je me dis que si j'avais eu un autre poste je serais peut-être restée et puis j'aurais eu un autre poste et un autre… c'aurait été un autre parcours. Je regrette pas finalement, je me dis que c'est le destin, j'ai pas évolué et ça m'a amené à monter un projet, après ouais on a peut-être des fois, ceux qui se mette à leur compte ce sont des gens qui ont l'âme d'entrepreneur en eux, donc ce ce serait peut-être fait plus tard, mais en tous cas voilà… J'étais sur un projet au départ plutôt d'organisatrice de mariages donc rien à voir. Au début j'ai dit je peux pas évoluer, qu'est-ce que je peux faire ? Donc forcément Renault Trucks c'est une grosse boîte, j'ai demandé un bilan de compétences, j'ai été faire mon bilan de compétences et il en est ressorti que mes qualités principales c'était l'organisation, tout ce qui était autour de l'organisation et j'étais pas une bonne première mais une bonne seconde, plutôt pour épauler quelqu'un. Mais j'avais déjà des idées depuis longtemps, je me disais « un jour je vais créer mon entreprise » que voilà je me suis dit « qu'est-ce que je fais ? je vais dans quel domaine ? », organisatrice de mariage ben voilà ça vient d'Amérique, c'est en France depuis pas très longtemps, c'est en développement, de plus en plus, c'est pas encore dans nos façons de faire mais de plus en plus, main tenant c'est des grosses boîtes qui font ça. Donc je voulais faire ça et après il y a eu la crise donc j'ai laissé tomber parce que comme j'allais pas toucher directement les gens très aisés, les gens de classes moyennes je me suis dit c'est même pas la peine donc j'ai changé de projet. Et je suis venu vers la restauration rapide simplement parce que malgré la crise c'était un des seuls secteurs qui était en augmentation, donc y avait pas besoin de diplôme précis donc chef d'entreprise faut être surtout bien motivé, bien organisé, voilà faut faire plein de choses variées… donc voilà, j'en suis arrivée là. Là j'ai fait une formation d'entrepreneur avec l'EM Lyon et Sport dans la ville qui se sont associés pour faire Entrepreneurs dans la ville et là donc j'étais suivie. Donc on a fait pendant deux mois des cours sur le marketing, la communication, tout ce qu'il faut savoir pour un entrepreneur, on a été suivis par des experts, experts en comptabilité, experts en marketing, on a eu affaire à des professionnels qui n'ont aidé à monter notre projet. Donc moi j'étais, par rapport aux autre, j'étais la seule en entreprise et à faire la formation en même temps et moi j'étais au bout, en attaquant j'étais au bout de mon projet. Donc voilà je l'ai monté juste en sortant de la formation. Donc j'ai cherché un quartier en expansion, vraiment quartier tendance, donc en développement on m'avait dit qu'il y avait Confluence, il y avait la Part-Dieu et Vaise et j'ai choisi Confluence un peu par instinct. Je me suis dit Confluence c'est nouveau, j'ai cherché dans le coin, j'ai trouvé des locaux, et après y a eu six mois d'écart… J'ai créé mon entreprise et après j'ai eu des problèmes avec ERDF, y avait pas d'électricité dans les locaux, c'était compliqué, y avait du retard, c'était voilà… Donc j'ai perdu six mois, j'ai créé en juillet et j'ai attaqué l'activité fin janvier, pour des questions de lenteur du quartier. Et donc voilà on en est arrivé là.

Entretien semi-directif

MA : *Et quand vous avez décidé de vous établir à Confluence, ça c'est passé comment ?*

Je suis rentrée en contact avec l'agence Lyon Omnium, l'agence immobilière et eux ils travaillent directement avec la régie Presqu'île. Donc j'ai présenté un dossier comme partout, un dossier avec les garanties, l'argent, moi j'avais un business plan que j'avais fait déjà pour

les banques et puis après pour tous les organismes, enfin surtout la banque et la régie. Comme j'avais un bon business plan et que j'avais mon père en garantie.

MA : *Vous aviez fait une étude de marché ?*

Bah y avait rien donc on me disait faut faire une étude de marché, mais sur rien, en création y a rien et dans le quartier y a rien… Donc j'ai essayé d'imaginer, je me suis renseigné sur les gens qui s'installaient, la Région, GDF, des grosses sociétés et là je me suis un peu plantée d'ailleurs, c'est le côté… On va dire deux côtés où je me suis ratée : déjà je me suis installée trop tôt mais on peut pas non plus savoir sur la création et en plus je m'étais dit comme c'est le quartier tendance on savait pas qui allait s'installer, en combien de temps, ni à quelle époque, on pouvait pas savoir. Donc c'était ou je m'installais trop ou je m'installais trop tard et j'aurais pas eu de place. Donc je me suis installée trop tôt. Et sur le côté ou forcément j'ai pas bien fait mon étude de futur marché, moi je visais le bureau principalement, donc je me suis dit y a la Région, y a je ne sais combien de personnes, y a GDF, des grosses structures… et puis en fait c'est des gens qui dépensent pas du tout d'argent. La Région ils ont des sandwichs à un euro cinquante donc c'est imbattable, donc ils ont des cantines, ou ils apportent leur gamelle donc c'est des gens qui dépensent pas d'argent. Ou alors les cadres, ils vont au restaurant. Donc là entre deux, bah pschitt ! squeezée. Donc c'est pour ça que j'essaie de faire d'autres choses pour développer l'activité : des formules, des petits déjeuners. Là je suis sur une vente de sandwich en livraison, pour essayer de toucher les gens que je peux pas toucher, ceux qui à pied viennent pas jusqu'ici. Et le truc c'est que cette rue elle est pas du tout passante. Déjà je trouve, ce que je veux bien signaler, on en fait toute une histoire d'un quartier comme ça, la mairie, tout le monde est là-dessus mais nous par exemple les commerçants on est complètement bloqués, on a pas le droit de faire de pub, on a le droit de rien faire, on est vraiment pas aidés du tout. Moi j'ai voulu même payer pour mettre un panneau, aux angles de rue y a souvent des panneaux d'indications, avec des flèches, bah ici y en a pas c'est interdit. J'ai voulu mettre des sortes de panneaux, des grosses flèches marquées comme certains l'ont fait, elles y sont encore d'ailleurs bah ça c'est interdit, j'ai mis un porte-menus au bout de la rue pour que les gens me voient parce jusqu'à encore maintenant j'ai des gens qui travaillent une rue à côté, que j'ai été, les chantier ça change tout le temps de personnes, c'est jamais les mêmes équipes, mais y en a des qui me connaissaient pas au bout d'un an ! Donc c'est vraiment on est bloqué, on a le droit de rien faire.

MA : *Quand vous dîtes que la pub n'est pas autorisée, c'est l'affichage extérieur…*

Bah par exemple y en qu'on mis, la Vie Claire et Purple, bon le Purple en même temps le propriétaire a tous les locaux d'ici et de l'autre côté donc bon, la Vie Claire je sais pas trop comment ils sont avec… Et nous on a pas le droit de le faire, donc forcément Confluence, je dis bien sût c'est un centre commercial énorme faut en faire la pub et tout ça, mais on compte nous aussi ! Moi j'étais la deuxième, y a le Purple qui a ouvert et après c'était moi et je suis là depuis un an et demi… moi aussi j'ai du tenir sans personne dans la rue et tenir le coup avec des loyers énormes… Là je paye 1000 euros de loyer pour 32m², c'est… voilà, c'est énorme. Et ça là-dessus je trouve ça vraiment mal fait mais je suis pas trop étonnée non plus…

MA : *On vous a consulté un minimum quand le centre commercial a ouvert ? Puisqu'on dit d'un côté « on veut on quartier où il y est du commerce en pied de porte » et on installe…*

Bah ouais ! Forcément. Mais non, après consultés non, y a juste, et ça n'a rien à voir, y a juste le Progrès qui est venu faire une interview un petit peu, quinze jours un mois avant l'ouverture du centre commercial, bon c'est passé à la radio mais c'était assez rapide… C'est normal c'est pour le Progrès, c'est pas vraiment en lien avec… Donc voilà là-dessus je trouve ça dommage parce qu'à la base nous on est là depuis longtemps, on essaie de faire des choses, on a le droit de rien faire, et puis là Confluence y a des panneaux de trois mètres sur trois mètres de partout. Confluence, si on passe ici sur le quai de Perrache on est courant ! Donc voilà on est pas aidés par la mairie…

MA : *Quand vous avez fait le pari de venir ici, quelles étaient vos attentes par rapport au quartier ? Vous l'imaginiez comment ?*

Je l'imaginais pas bien loin de ce qu'il est là. Bah… non, je ne vais pas dire ça, c'est pas vrai. En fait… je pense que j'imaginais bien sûr beaucoup plus d'affluence mais c'est ce qu'il va devenir, encore dans, je sais pas, peut-être un an. Je l'imaginais tel qu'il sera sûrement dans un an. Et là, en attendant je fais avec, j'essaie de faire des choses, je sais pas, pour pas couler, rester là quoi. Mais voilà… y a trop d'écart entre entre le départ, ce que je pensais, ce qu'il va être ce que tout le monde en a dit, ce que voilà… Forcément moi quand on m'a fait signé, on m'a dit « on va venir vous démarcher en pas de porte pour installer des chaînes, des choses comme ça », bien sûr faut qu'ils vendent leur truc… Je m'attendais à ce que ce soit plus rapide, je m'attendais pas à ce que ce soit aussi long. En même temps voilà, je connaissais sans doute pas assez non plus, il aurait peut-être fallu faire des études poussées ou alors voir des études qui ont été faites dans d'autres quartier qui étaient dans le même principe, qui étaient en développement, dans la durée…

MA : *C'est difficile d'être dans un quartier comme ça en plein développement ?*

Bah pour le business plan, ça a été la galère, la galère pour trouver des chiffres, des chiffres inexistants, il a fallu tout chiffrer, faire un prévisionnel, sur quoi ? Donc voilà ça c'était dur mais bon…

MA : *Et à ce moment là, vous aviez vraiment l'impression de faire un pari, de prendre un risque comme ça ?*

Ouais bah de tout façon, j'ai pris un risque c'est clair…C'était ou ça marchait ou ça marchait pas. Après je peux pas dire que c'est… Voilà, pour l'instant, j'aurais pu déjà passer à la trappe, non, j'ai eu de la chance mais c'aurait pu…

MA : *Quand vous vous êtes implantée, est-ce qu'on vous a présenté le quartier comme un écoquartier, durable, écologique… ?*

Pas sur l'amont de mon projet, non. C'était plutôt le quartier tendance, un nouveau quartier en développement, quelque chose qu'on avait jamais vu… Mais pas sur le côté écolo. En fait je l'ai su simplement quand j'ai été ici, comme forcément j'ai des travailleurs des chantiers, donc j'ai su par rapport à ça que y avait du photovoltaïque, qu'il y avait des sortes de

chaudières qui récupéraient… enfin ils m'ont expliqué des trucs, je me souviens plus vraiment. Mais j'ai su qu'en y travaillant.

MA : *Sinon vous n'auriez pas deviné ?*

Non, non. [rires]

MA : *C'est quoi un écoquartier alors ?*

Bah j'imagine qu'ils construisent des immeubles de façon à préserver l'environnement. Donc je pense des énergies renouvelables, moi je connais pas bien toutes ces parties là mais je sais pas peut-être des… je sais pas comment ça fonctionne au niveau du parc de Saône, là où il y a l'eau avec les canards tout ça, est-ce que c'est récyclé ? Je sais pas vraiment. Je pense que ça en fait partie. Et puis il y avait une histoire de chaudière qui récupère les énergies, qui redispatche… je sais pas exactement ce que c'est.

MA : *Et vous connaissez un peu les ambitions à l'origine du quartier ? ou vous les imaginez comment ? On a voulu faire quoi ?*

J'imagine que eux ils ont voulu aller dans le sens de l'écoquartier pour… si c'est moi ce que je pense, j'imagine que c'est une histoire d'argent, je pense. Déjà le fait de dire qu'ils font des choses bien pour l'environnement c'est déjà très bien pour la ville, les gens vont se dire « bah c'est bien ils vont dans le sens de l'environnement » mais bon en même temps de l'autre côté j'imagine qu'ils ont tout un tas de subventions ou des trucs comme ça… J'imagine que c'est un peu ça.

MA : *Donc vous ne croyez pas tellement à l'engagement sincère pour l'environnement ?*

Non, mais j'y crois pas en général, c'est pas que pour forcément Lyon. J'imagine que souvent c'est juste une histoire d'argent. Après tant mieux, moi je suis pour tout ce qui est l'environnement, protéger la nature et tout ça… mais eux je pense pas qu'ils l'ont fait dans le sens vraiment du bien, du bon côté quoi.

MA : *Donc c'est seulement du marketing ?*

De toute façon, comme je vous le disais, avant, en amont du projet, y a eu tout le côté affichage au niveau de la ville de Lyon et autour de Lyon, partout c'était marqué « Confluence le nouveau quartier », etcetera. Tout le temps, dans les journaux, y avait tout le temps des trucs, moi comme je savais que j'allais être ici, ma famille proche me disait « oh y a eu un article », ma grand-mère m'envoyait des articles découpés, « oh tiens y a eu ça sur Confluence », « oh tiens y a un article ». Et en fait je me rendais compte qu'ils en parlaient presque tout le temps. Ils ont vraiment mis le paquet sur la com' pour… est-ce qu'ils voulu, je sais pas, taper gros pour qu'il y ait des répercussions sur la ville vraiment, ramener du monde. Et ça en a ramené, ça en a ramené quand ça a ouvert par exemple, je vous ai dit ils ont dépassé le million d'entrées. Mais sur la durée, tous les jours, sur la constance on va dire, est-ce que réellement ils y gagnent ? Je sais pas. Pour l'instant je pense pas. Dans le temps peut-être mais là ça m'étonnerait. Carrefour, ça marche pas terrible, y a des enseignes qui devaient être ouvertes

qui sont pas ouvertes. De toute façon, dans ma rue ou même derrière, les commerces y en a encore qui ne sont même pas ouverts. Ca veut dire ce que ça veut dire, les gens ils ont peur de s'installer parce qu'il n'y a pas assez de monde, y a pas assez de monde. Y a peu de monde et des loyers élevés.

MA : *Donc vous dîtes qu'ils ont mis le paquet sur la com', que pensez-vous de son contenu ?*

Je pense qu'il a été fait ce qui a été dit. Alors mis à part… Il a été fait ce qui a été dit, je dis ça c'est pour le centre commercial. Ils ont dit aux gens « ça va être du quatre étoiles », enfin quatre étoiles, en même temps c'est pas non plus… ça pourrait être pire, ça pourrait être des enseignes vraiment chères, comme il peut y avoir sur la rue parallèle à la rue de la Ré, où là il y a vraiment des magasins très chers. Là c'est pas vraiment du haut-de-gamme, y a des magasins chers mais c'est pas vraiment du haut-de-gamme, c'est pas vraiment quatre étoiles comme on l'interprète, je crois pas. Donc à ce niveau là, bon ils sont pas bien loin de ce qu'ils ont dit qu'ils allaient faire, ils ont fait le Vaporetto, tout ça, c'est quand même sympa. Par contre au niveau des constructions, moi qui suis là tout le temps, les ouvriers je les ai tout le temps, j'ai tout entendu, les gens qui habitent, les gens qui construisent et tout ça… c'est vraiment… moi je comprends pas. Ils ont mis des prix très chers, je pense parce qu'ils voulaient faire du développement du quartier mais c'est pas du tout, je pense pas que ça vaille un tarif comme ça quoi, parce qu'il y a vraiment beaucoup de problèmes.

MA : *Qu'est-ce qu'ils vous racontent les ouvriers qui bossent ici ?*

Bah que ça a été fait tellement vite qu'il y a plein de malfaçons. Y a tout un tas de gens qui viennent en SAV pour des tas de choses différentes, des corps de métier différents. Et des fois les mecs s'arrachent les cheveux parce que c'est difficile des fois de rattraper quelque chose qui a été construit des fois au départ, c'est pas simplement repasser, remettre des carreaux… après au niveau technique je connais pas mais je sais que sur des immeubles les finitions, tout, y a eu des problèmes de dégâts des eaux, j'ai eu ma voisine, la pauvre, c'est tout ressorti par les toilettes donc elle a du laver ça par terre chez elle. Moi j'ai eu du bol, je suis en dessous. A côté, l'allée d'à côté, je sais pas ce qui s'est passé, le gros compteur après l'interphone, il a complètement brûlé donc ça fait au moins un mois qu'il n'y a pas de réparation donc tout est ouvert, tous les accès sont ouverts. A côté, juste après, y a un immeuble qui a brûlé, ça fait un an, peut-être pas, huit mois un an, ils viennent juste de faire les réparations, j'imagine que c'était pour une histoire d'assurance. Mais, déjà j'ai du mal à comprendre, en dessous de la façade qui est en alu, en dessous, apparemment ça se fait comme ça mais les matériaux c'est tout en bois… Là c'est en bois et de l'autre côté c'est du polystyrène et là la preuve c'est qu'il y avait des cartons qui traînaient, bon on sait pas trop si c'est intentionnel ou pas mais le feu a été lis, ça a tout brûlé et ça s'est fait sur je ne sais pas combien d'étages parce que forcément tout est en bois. Et pour des gens qui n'y connaissent rien comme moi c'est un peu étonnant quoi. C'est sensé être du standing et y a les tarifs qui vont avec… Donc voilà je sais pas trop. Mais de toute façon moi j'ai entendu qu'il y a beaucoup d'appartements où les gens essaient de revendre mais ils y arrivent pas.

MA : *A propos de la façade, on vous a imposé des choses ?*

Bah ouais, y a un cahier des charges qui fait au moins dix pages [soupir]. De toute façon on a pas le choix, c'est tout le monde pareil, toutes les vitrines, vous voyez nous c'est tout la même largeur sur les commerces mais vous voyez là-haut c'est tout en vitres et… c'est vraiment imposé, y a pas le choix : les matériaux et le dessin, à peu près. Les couleurs on est libre [rires].

MA : *Pour revenir au quartier entier, d'après vous c'est réussi ?*

Bah pour qui ? [rires] Je sais pas, ça dépend vraiment pour qui… Pour les commerçants je pense pas. Pour les habitants, je pense que les gens de manière générale sont satisfaits de où ils vivent, de leurs appartements. Après voilà, y a quelques personnes qui ont des problèmes mais… Les habitants, je sais pas, mais y a des gens qui disent que, de toute façon c'est obligatoire, maintenant faut faire 20% de logements sociaux par nouveau quartier, mais bon les gens comprennent pas que… Par exemple, les gens qui viennent me voir ici, ne comprennent pas que y a des gens qui payant 5000 euros du mètre carré et après y a des logements sociaux les gens ils payent rien et ça fait vraiment un contraste… Et même les gens qui ont beaucoup d'argent, est-ce qu'ils veulent vraiment être mélangés ? Je sais pas.

MA : *Donc le mélange de populations provoque des frictions. La question c'est est-ce que ces populations ont envie de vivre au même endroit ?*

Je pense pas, enfin je veux dire ce qui ont beaucoup d'argent, je pense pas qu'ils ont envie de voir des logements sociaux, des gens de quartier, etcetera, dans leur paysage. Après ceux qui ont pas d'argent et qui sont ici je pense qu'ils sont bien contents d'être ici parce qu'ils sont dans un quartier qui est quand même bien, voilà il est neuf, il y a un centre commercial… Donc eux ils sont contents mais est-ce qu'ils ont envie de vivre ensemble ? Je pense pas. En fait, si on posait la question de chaque côté, ceux qui ont pas d'argent voient leur intérêt d'être ici et ceux qu'ont de l'argent je pense qu'ils sont obligés de faire avec, c'est tout à mon avis. Je pense non plus que ceux qu'ont pas d'argent ont envie de vivre avec des gens qui en ont plein à côté. Je pense qu'ils se disent qu'ils ont de la chance d'être dans ce quartier, qu'ils sont bien ici, voilà, mais c'est pas forcément pour ça qu'ils aiment bien leurs voisins.

MA : *Vous, vous avez de bonnes relations avec les habitants du quartier ?*

Ca va. On va dire que ceux qui sont d'un meilleur standing je les vois pas trop. Parce qu'ils vont plutôt aller au Purple derrière, j'imagine. Ou alors simplement ils habitent ici donc je pense pas que ça soit des gens qui consomment forcément… En même temps c'est un peu différent, moi je suis une sandwicherie, donc les gens… forcément, la pharmacie va toucher les gens du quartier mais moi, même si je fais du très bon, ils auront dans l'idée que je fais du sandwich et puis c'est tout, peut-être qu'un jour ils passent, j'en ai quelques uns, des fois des gens qui prennent des petites déjeuners, etcetera. C'est de temps en temps mais c'est pas ma clientèle de base.

MA : *Vous fréquentez les autres commerces ?*

Oui. Mon voisin le sushi j'étais super contente qu'il arrive parce que comme j'étais toute seule depuis pas mal de temps, voilà j'espère avoir des voisins, d'autres commerçants… Et de l'autre côté, le boulanger c'est mon boulanger, ça l'est devenu récemment, le Purple c'est trop chic.

Déjà j'irais quand ? Voilà, y aller un soir… et puis le rapport qualité-prix je sais pas si c'est vraiment, même si on se dit « j'ai envie de me faire plaisir et de me payer un bon resto », j'irais pas là, j'irais ailleurs. Et de l'autre côté, y a une pizza mais c'est une pizza un peu chique, c'est vendu à la part de pizza. Je crois qu'ils font des pizzas avec des produits, tout un tas de trucs… et voilà c'est pas d'accès à tout le monde. Le glacier, voilà, on y est allé une fois parce qu'ils étaient venus ici, avant leur ouverture ils étaient venu manger là, donc j'ai dit « on va y aller » et puis, pfff… ils ont ouvert, fermé, ouvert, fermé, eux aussi faut m'expliquer, parce qu'ils sont jamais ouverts mais ils sont encore là. Ils doivent payer au moins 3000 euros de loyer… Donc de l'autre côté non, c'est un peu trop chic et j'ai pas le temps non plus d'y aller quoi. A part la boulangerie comme c'est mon fournisseur. Mais j'aimerais bien moi avoir des voisins à côté de moi, des collègues…

MA : *Donc vous regrettez ce côté un peu chic ?*

En fait ce que je me dis c'est que tout l'autre côté, le côté chic vers la Sucrière ça attire vraiment une clientèle particulière. Mais je vois bien ici comment ça se passe, tout ce côté-là ça les touche pas vraiment. C'est pas des gens qui dépensent des tonnes d'argent… ou alors ils ont passé des partenariats pour que ça leur coûte pas grand-chose de manger au Docks 40. Alors le côté chic… moi je regrette un peu, le seul regret que j'ai si c'était à refaire. Soit je m'installerais deux trois ans après, parce qu'ne fait je trouve que mon loyer il est pas justifié du tout. Ou alors carrément je prendrais pas du tout un quartier comme ça, maintenant en ayant l'expérience que j'ai eu ici, j'irais prendre un camion, j'irais me mettre dans une zone industrielle et je ferais plus d'argent que d'avoir un commerce ou faut tout payer très cher. Il a fallu tout… c'était brut donc il fallait faire tous les travaux, moi je m'en suis bien sortie mais c'est vraiment une somme importante. Eux ils louent ça comme ça, un tarif énorme sans rien, avec un pas-de-porte, des frais d'agence, des frais de bail, deux mois de garantie, 1000€ de loyer. Ce serait à refaire… franchement. J'y crois, tout le monde y croit, les gens y croient, tout le monde me le dit, c'est bien la preuve que la communication, enfin le marketing, comme ils ont fait ça, tout le monde y croit ! Les gens me disent « vous êtes super bien placée, ça peut que marcher », tout le monde me dit ça. Alors ouais c'est sûr que tout le monde y croit à cet emplacement mais quand ?

MA : *Pour vous il ne faudrait pas que ce soit encore trop long…*

Bah ouais. Là ça va mieux cette année. Mais bon… faut se plier en quatre, vraiment.

MA : *Et de votre point de vue, y a-t-il des choses qui pourraient améliorer le quartier ?*

Bah non, je vois pas. Y a le centre commercial, des magasins… Moi je demanderais une pharmacie, une banque, un tabac. Pour qu'en fait il y ait… le peu de gens, pour moi, parce que les vois pas, le peu de gens qu'il y a ici, pour qu'on les voit. La pharmacie, ils ont signé mais ils ont du bien signé parce qu'ils ont signé y a je ne sais combien de temps et ils ont du négocier leur démarrage, j'imagine qu'ils doivent avoir l'habitude, qu'ils ont des gens qui étudient bien leurs ouvertures. Mais simplement une pharmacie ça draine du monde, un tabac c'est pareil : du passage, que les gens passent pour s'acheter des clopes, un doliprane, et un sandwich. Parce que c'est un peu ça souvent qu'il manque…

MA : *Et par rapport à ça, il y a une volonté ici de mettre les voitures en dehors du quartier…*

Bah oui c'est le cas ! C'est le cas !

MA : *Et qu'est-ce que vous en pensez ?*

Je pense que c'est clair ils veulent vraiment les mettre à l'extérieur parce qu'il y a rien qui a été construit. Le parking du centre commercial il est pas très grand, ici y a rien. Ca tourne relativement bien, ça c'est l'avantage que je vois en étant ici toute la journée mais sinon le mouvement… Enfin moi je suis pas trop d'accord. C'est toujours pareil en fait, toujours le même problème : pour Confluence, pour ça ils sont capables de tout faire, de faire du marketing, de la communication, trois tonnes, ils regardent pas à la dépense, mais après les mecs qui sont là depuis des années, qui étaient là au début du quartier, quand on voit que les mecs qui viennent bosser, ils viennent pas s'amuser, y en a vraiment qui se font allumer tous les jours. C'est des scanneuses, ça scanne la plaque et ça part directement, ils mettent un tout petit papier vert pour dire que vous avez pris une prune et c'est déjà parti. Tac, tac, tac, tac et ils peuvent passer des fois tous les jours. Et les mecs qui vont être là en double file parce qu'ils réparent quelque chose dans l'allée, parce qu'ils ont un chantier là… Ben sûr on va dire que c'est pas dans le paysage du quartier d'avoir des voitures de chantier mais où est-ce qu'ils vont aller ? Ils vont pas se garer dans un parking et amener leur matériel à trois kilomètres. Y a pas d'efforts de faits là-dessus, c'est nul !

MA : *Donc on dit « la voiture dehors » mais ça ne colle pas…*

Avec ce qui se gère au quotidien ! Voilà. Mais en même temps, je dirais que c'est général, c'est pour tout le monde pareil, c'est comme les grands chefs dans les entreprises, ils disent de faire d'une certaine façon et puis après malheureusement dans le concret de tous les jours ça colle pas et voilà : ça se passe jamais comme ça devrait. Disons que pour les gens qui travaillent ici je sais pas comme ça se passe, les gens de la Région, de GDF, je pense qu'ils ont des parkings souterrains et tant mieux parce que si on va à son boulot et qu'on arrive pas se garer c'est un problème. Et après moi j'ai été obligé de prendre une place de parking qui me coûte 1500 euros l'année, c'est la place de parking la plus chère de Lyon ! [rires] Ouvert hein, évidemment, 125 euros par mois pour une place de parking, c'est pas fermé, c'est pas un garage : c'est n'importe quoi ! Et voilà, on a pas trop le choix, qu'est-ce que je vais faire tous les jours ? me prendre une prune ? c'est pas rentable.

MA : *Et pour vous, en termes de pratiques, ça a changé les choses de venir travailler ici ?*

Moi je peux pas utiliser les transports, j'ai toujours des courses à faire, je dois charger des marchandises, je suis obligée d'être en voiture. Mais pour les gens qui habitent et travaillent ici c'est vrai que… Moi je commence à sept heure donc je suis sur la route à six heure et demi donc je croise personne, enfin je suis juste avant le départ au travail. Mais ceux qui commencent à huit heures mais des fois mais y a des queues pas possibles ! Donc c'est bien de vouloir faire des transports mais y a bien toujours des gens qui prennent la voiture. Comment ils font ces gens ? On s'en fout. On y pense pas. Le cours Charlemagne c'est une horreur. Moi j'ai mon oncle qui travaille au TCL : là les trams les gens ils se plaignent, y a des fois ils peuvent pas prendre le tram parce que c'est bondé. Et ils ont rien prévu. Je comprends pas qu'entre la

mairie tout ça et les TCL ça a pas été prévu… et ça a pas l'air d'être prévu, rien ne va changer ! Des fois on a l'impression qu'ils le font exprès, je sais pas ce que c'est sensé leur rapporter.

MA : *Nous parlions tout à l'heure du côté écoquartier, vous avez envisagé de vous fournir en produits écologiques ?*

Eco ? Non. Je suis dans un appart donc non. Je serais dans une maison peut-être que sur le photovoltaïque ou alors la récupération d'eau pluie tout ça, enfin les truc qu'on voit à la télé. Après je me dis que si c'est écologique et économique pourquoi pas, faut voir au bout de combien de temps c'est rentabilisé.

MA : *Je pensais plus à votre commerce…*

Y a juste… bon je peux pas tout faire. Mais j'ai une partie par exemple les bols de soupe, les plateaux repas et les emballages de plats du jour par exemple, c'est tout en pulpe… mais en même temps c'est parce que tout le monde est dans ce système de recyclable, etcetera, donc comme tout le monde est dans ce système on peut dire que c'est accessible. Que je prenne ça ou que je prenne autre chose… Donc je prends ça. Déjà pour mon image c'est mieux, pour l'écologie c'est mieux… Mais seulement là-dessus, après qu'est-ce que je pourrais faire ? J'ai une demi-chasse d'eau ? [rires] Je vois pas.

MA : Vous parlez de votre image, vous pensez relancer une campagne de communication, quelque chose comme ça ?

Là j'ai pris un stagiaire pour ma prospection parce que comme je me rends bien compte… Le problème il est là, j'ai confiance en ce que l'on fait, c'est frais, c'est maison donc j'ai aucun soucis là-dessus, le problème c'est que la plupart du temps les gens ne me connaissent pas donc je me suis dit qu'il faut que je me fasse connaître. Donc j'ai pris un stagiaire qui va me faire le côté flyers dans la rue, démarcher des entreprises, aller voir les ouvriers et pourquoi pas toucher des plus grosses entreprises mais la Région c'est difficile… sans contact y a peu de chance. Pourquoi est-ce qu'ils viendraient se fournir ici ? Pour la proximité ? Je crois qu'ils s'en foutent. Et ils préfèrent prendre et payer, limite deux fois plus cher, aller prendre chez un traiteur ou voir chez Pignolle. Je connais une entreprise qui préfère prendre du Pignolle alors que c'est une fois et demi plus cher plutôt que d'aller prendre plus de quantité et de produits frais parce que c'est la marque et voilà. Les gens qui vont venir, qui vont manger le plateau repas, ils vont venir c'est marqué Pignolle et même s'il y a trois quatre trucs qui se courent après ce sera quand même du Pignolle… et je veux dire maintenant Pignolle c'est devenu le gros truc industriel quoi. Donc… c'est l'image. L'image compte beaucoup, particulièrement ici.

MA : *J'ai encore une ou deux questions. On a vu tout à l'heure les caméras de vidéosurveillance et le caractère assez fermé des espaces, la plupart des espaces sont clots, que pensez-vous de ce côté très sécuritaire ?*

Moi je me rends compte que c'est pas seulement ici. Là où j'ai grandi je me suis rendu compte qu'avec les années c'est devenu comme ça partout. Tout le monde ferme toutes les résidences. Je pense que voilà c'est la sécurité… les gens n'ont pas envie d'avoir de dégradations, d'avoirt

de problèmes… Donc on se barricade. Et ça marche pas. [rires] Non ça marche pas, la preuve c'est qu'ici c'est dégradé, dans les garages y a eu des tas de dégradations sur les voitures. Donc… mais bon c'est peut-être un mode de fonctionnement maintenant général, avec la télé peut-être que l'image que les gens ont à la télé ils ont peur donc les gens se protègent pour tout quoi. Donc ça a commencé voilà avec les barrières dans les résidences, les interphones, ça suit sans qu'on s'en rende compte. Est-ce qu'ici c'est plus marqué qu'ailleurs ? Je sais pas, j'ai pas fait très attention.

MA : *Oui, vous disiez tout à l'heure que vous fréquentiez peu les espaces publics du quartier…*

Oui. Peut-être qu'avec le temps… Mais j'ai pas le temps. Peut-être bientôt le cinéma. Mais franchement je sais pas. C'est vrai que quand on travaille c'est difficile de rester au même endroit que son travail. Déjà que quand je travaillais chez Renault j'habitais juste à côté. Après le soir, une fois que c'est plié. Et même y a tellement de choses à faire le soir, faut aller chez l'expert comptable, faut aller à la banque, faut aller à droite à gauche, un rendez-vous par ci par là… Voilà, quand on est loin on va pas rester là. Et en pliant on se dit pas « ah ouais tiens je vais passer une heure là », peut-être l'été ? Peut-être se dire « allez tiens je vais manger une glace, boire un coup » mais une fois de temps ça sera jamais récurent.

MA : *Et vous vous verriez vivre dans un quartier comme celui-ci ?*

Déjà… Non parce que je sais déjà ce qu'il y a, tous les retours que j'ai de gens qui se plaignent donc non c'est sûr. Et après la deuxième partie c'est parce que déjà je veux vivre plus à la campagne, j'ai pas envie de vivre en ville. Pourtant j'ai grandi en ville, j'y ai toujours été, mis à part un an ou j'étais en petite campagne. Mais sinon, pas de ville ! Pas de ville, déjà j'étais dans un quartier mais à l'extérieur de Lyon, pas en ville.

MA : *Et d'ailleurs on est où ici ?*

[sourire] Ici c'est Confluence, c'est vraiment un quartier à part. Et la ville on voit bien, y a le sixième, la Croix Rousse, c'est particulier mais c'est quand même toujours la ville, dès qu'on descend de chez soi il y a toujours des petits commerces. Bon ici on peut dire que c'est un peu pareil mais moins… ils veulent faire une extension du centre mais je sais pas. Non, ça donne pas cette impression. Alors est-ce que c'est moi parce que j'y travaille et que je vos ça depuis le départ donc je vois peut-être pas pareil mais bon pour moi quand je suis dans le sixième, même limite Villeurbanne ça ressemblerait vraiment à la ville, voilà tout ce qui est Villeurbanne, premier, deuxième, sixième, Croix Rousse, tout ça c'est vraiment la ville pure et dure, le troisième pareil, Part-Dieu, et après on s'éloigne un petit peu. Par exemple je trouve que le septième, le côté Gerland c'est déjà un peu différent, que le côté septième côté limite Saxe, Guillottière, ça c'est encore la ville : plein de magasins, plein de restos, serré, serré quoi. Et là ça se passe un petit peu comme le huitième, ça ressemblerait… Je sais pas c'est ma vision en même temps.

MA : *Et vous attendez quoi de ce quartier dans les années à venir ?*

J'en attends ce qu'entends les gens dire, c'est-à-dire qu'il y aura du monde, beaucoup plus de monde. Mais tout le monde va pas venir là, je crois pas que lees gens vont venir loà faire la

fête même s'il y a deux trois trucs ça va pas être le truc ! Comme ça restera toujours dans le sixième le quartier, les bars, les boîtes. Ici on viendra pas pour ça, alors quoi ? quoi que je sais pas ce qu'il va se monter en face. Bah on peut dire que ce sera un quartier peut-être… déjà tout ceux qui sont près d'ici, la Mulatière, Sainte-Foy, Oullins, ils descendent ici… pourquoi ils iraient ailleurs ? Ils iront plus au Carré de Soie, ni non plus en ville parce qu'ils iront à ce qu'il y a de plus proche. Mais après en quoi c'est différent ici ? Ici c'est spécifique à cause du côté architecture et du côté port de plaisance qu'il y aura jamais ailleurs. On viendra pour voir ça, pour prendre le Vaporetto, pour voir les immeubles, pour se balader peut-être, un peu dans le même esprit que ceux qui vont sur les quais pour se poser, lire un livre, boire des coups avec des potes, j'imagine… Et ouais le côté port de plaisance mais à part je vois pas pourquoi on viendrait ici.

MA : *Et donc ma dernière question qui est un peu curieuse, ce serait quoi votre quartier idéal ou plutôt votre lieu de vie idéal puisque j'ai cru comprendre que ce serait pas très urbain…*

Ouais, mon lieu de vie idéal, ce serait à l'étranger, peut-être plutôt dans un cadre comme les îles avec un accès, bah ouvrir un commerces avec pas autant de charges qu'il y a en France, plus accessible… Où en fait on se donne comme des malades à faire plein de chose, à imaginer plein de trucs à faire, à les faire et à la fin ici en France on vous met trop de charges, trop de… La mentalité c'est pas terrible, les gens sont froids, les gens sont énervés, on peut pas conduire sans s'engueuler avec des gens dans la rue. Donc pour moi c'est vrai le cadre idéal ça serait loin, un bon décor et puis voilà une ambiance plus calme plus un peu plus d'entraide que vraiment le côté chacun pour soi, chacun dans sa petite vie.

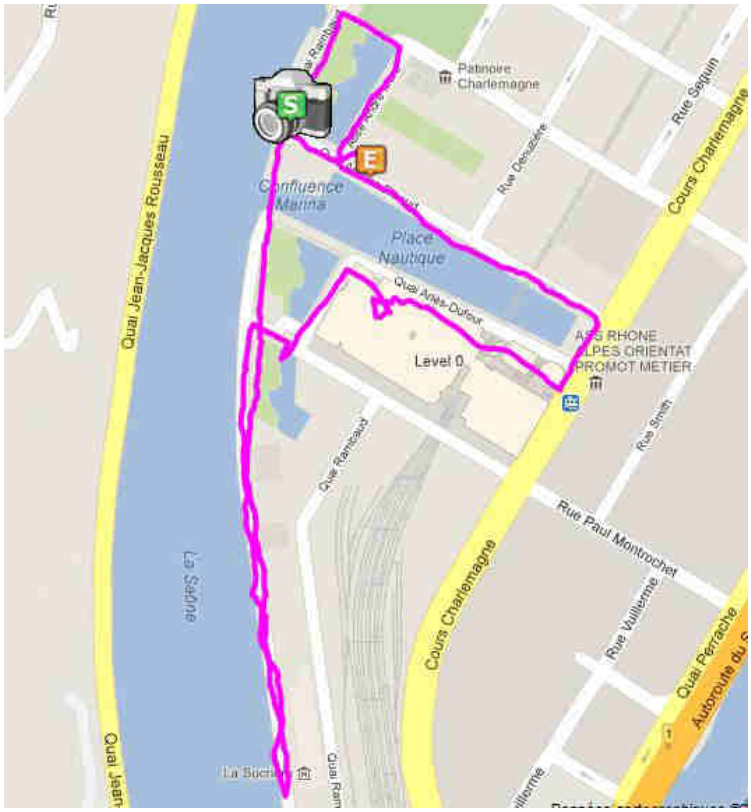
MA : *Donc je vais me contredire, ce ne sera pas la dernière question, pour rebondir sur votre dernière phrase, ce serait quoi la description de l'ambiance du quartier ici ?*

Bah là, y a pas d'ambiance ! [rires] C'est l'ambiance… non y a pas d'ambiance, on peut pas dire quoi que ce soit, y a pas de vie, c'est désertique… Désertique, ça va ? De l'autre côté y en a un plus quand il fait très beau.

HL16

	Date : 29/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire
	Investissement/loyer : 400000 € + garage
Climat de visite : Ensoleillé, chaud, sec	**Adresse :** Quai Riboud
	Arrivée : janvier 2010
Durée de la visite : 1h09 min	**Appartement :** T4, 90m²
Longueur du parcours : 3282 m	**Occupants :** 4
Durée de l'entretien : 2h05 min	**Profession :** chômage (préparateur médical)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** CVL
Age : 44 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



On va aller sur le balcon. Donc voilà, petit historique, je cherchais à acheter sur Lyon ou dans les environs mais moi je voulais pas conduire, je suis pas très écolo mais je n'aime pas trop les voitures, je n'ai pas trop envie de passer ma vie dans les bouchons. Donc on étudiait tout le quartier, on trouve tout de suite qu'il y a pas beaucoup de transport public à Lyon, dès que tu sors de TCL il y a des bus une fois par heure quelque chose comme ça, donc on regardait pour le train, les trains ils arrivent tous à Saint-Paul et moi je travaillais avant à Sanofi-Pasteur donc vers ici. Donc on commence à chercher plus près, comme tout le monde donc Sainte-Foy donc en gros c'est le quartier des riches quoi. Donc on arrive là, on a un budget qui était assez important et on nous proposait des appartements à Sainte-Foy donc j'étais dit que tant qu'à prendre un appartement autant rester en ville. Et je connaissais ici parce que je travaillais avant sur le Cours Charlemagne donc il y avait tous les prospectus et j'étais passé voir la maquette. Un jour on est venu avec ma femme regarder comme ça, regarder la maquette, c'était pas mal déjà vendu et donc ce qu'il restait c'était les apparts comme celui-là derrière, donc il a des petits inconvénients, surtout il y a le garage en dessous mais au moins on a ce balcon, y a pas beaucoup d'apparts ici qui ont des balcons et on a des enfants donc on voulait un peu d'espace extérieur. Donc voilà, on était parmi les premiers arrivés, donc c'était vraiment le chantier, y a pas ce jardin, pas le lac, on avait les ouvriers qui travaillent sur le balcon le matin quand on se réveillait donc là maintenant ça fait rien pour moi d'avoir le chantier là [la capitainerie] donc on vit avec et c'est parti pour n'être jamais terminé. Donc moi je suis, enfin je viens de quitter mon travail mais avant je travaillais pas loin, je pouvais y aller en vélo, je peux prendre mon fils à la crèche en vélo, je peux faire mes courses en vélo, pour moi c'est pratique ce côté-là mais je trouve quand même qu'il y a trop de circulation tu vois. Niveau point de vue urbanisme ces poteaux là [bites métalliques sensés bloquer la circulation et le parking] ça vaut rien du tout, la moitié ils s'enlèvent et l'autre moitié les gens l'écrasent, je vais écrire un mot à la mairie, je vais dire « aller t'as ton cousin ou quelqu'un qui les vend parce qu'on en trouve partout ? », d'ici au boulot y a dix minutes et c'est que des poteaux écrasés quoi, parce que dès que c'est possible les gens viennent en voiture. Donc vraiment faut des gros trucs en béton comme ça pour que les gens ne passent pas, ils essayent quand même, donc l'histoire au début chez nous c'était de regarder les voitures qui arrivent jusqu'ici et retournent là-bas. Un jour je voulais faire un film depuis le garage ici, de montrer tous les sens interdits, tous les panneaux qui disent qu'il faut pas entrer que les gens sont obligés de passer pour arriver là, parce que moi c'était un truc bizarre. Tu vois j'ai vu sur Google Earth, on a rien, peut-être que les GPS ne sont pas à jour ou quelque chose comme ça, mais t'as vraiment l'impression que les gens suivent jusqu'au bout et ignorent tous les panneaux, donc même ici maintenant ils ont mis une barrière donc maintenant y a plus de trafic. Mais tu verras même d'ici ils se garent sur l'herbe, ils se garent partout. Donc pour moi c'est un peu problématique, on a acheté, on avait parlé de ça, je me souviens on avait fait un dîner de chantier avec beaucoup de gens qui ont acheté, la plupart je crois que c'était des investisseurs qui venaient d'un peu partout pour faire une visite et ils se plaignaient tous qu'il y avait pas assez de places de parking. Et moi je disais « bah non, on sait ça, c'est pas nouveau, on l'a dit dès le début : ça va être un truc qui privilégie le piéton » et t'as quand même le réflex des gens c'est « mais il faut mettre des parkings là », je crois que le niveau souhait de l'environnement, pas éco mais juste l'environnement, un bon environnement, pour moi y a pas de voitures quoi autour de ta maison. Mais je suis seul comme ça. Je croise toujours les voisins qui se plaignent tout le temps qu'ils n'ont pas le droit

de rentrer la voiture chez eux, comme si c'est un droit tu vois, un droit humain. Surtout quand c'est prévu, on dit « ici y a pas beaucoup de place pour la voiture ». Donc les gens tiennent à leur voiture et ce ne sont pas les politiciens qui vont changer ça. Je trouve bizarre ce déclic entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, comme si les gens ne croyaient pas ce qu'on dit, « y a pas de voiture ! Ah oui ? OK » mais dès qu'ils peuvent… Donc je m'attendais à ce que mes enfants puissent aller courir dehors et tout ça mais y a des gens qui foncent, pour moi c'est un trottoir, j'arrête les gens et je leur dis « excuse moi tu es sur le trottoir ». Donc ça c'est la problématique numéro un, pour moi.

[le vaporetto passe] Ca c'est sympa. Je trouve ça bien le côté aquatique, le bateau, tout ça, le rêve se serait d'acheter un petit bateau, ma fille va à l'école de l'autre côté, moi je travaille de l'autre côté, je pourrais bien faire tout en bateau. Ca ici c'est un truc à développer mais apparemment le bateau là n'est pas du tout rentable, c'est sponsorisé par le centre commercial donc y aura pas de développement de ça, c'est dommage. Mais j'e connais des voisins qui travaillent près du parc de la Tête d'Or qui pourraient aller travailler en bateau. Je sais pas si tu connais Vancouver, t'as deux fleuves et t'as un espèce de pointe un peu comme Confluence et y a plein de petits bateaux qui peuvent prendre cinq ou dix personnes et qui circulent en zig-zag, je trouve ça super, peut-être qu'on pourrait importer ça mais même je pourrais avoir mon bateau moi-même, mais quand tu vois le permis qu'il faut, c'est pas possible et donc il faut attendre que les politiques mettent ça en place mais comme c'est pas rentable ça va jamais arriver. Aussi côté politiques [rires] ici on les voit beaucoup parce que souvent ils sortent la petit estrade, ils la mettent là, t'as les mecs qui arrivent en bateau, blablabla et hop ils partent, ils ferment tout. C'est un peu l'exemple de la capitainerie, ils sont arrivés comme ça deux jours avant l'ouverture de la darse, ils ont posé les algecos, ils les ont mis là-bas, ils les ont peint, ils ont installé les toilettes et la maire est arrivé, ils ont pris des photos et il est parti. Pareil pour la navette, ils ont fait construire une espèce de port virtuel juste pour les photos pour le maire pour les journaux. Et nous on ne pouvait même pas approcher, ça ça me fait rigoler. Au début on était toujours invités, les habitants, y avait plein de choses qui se passaient et on était les bienvenus, c'était bien pour nous. Mais maintenant ouais c'est un truc politique, nous on est plus invité. Donc on entend des histoires de Lyon sur plage, ça va être un quartier de vacances, des choses comme ça, mais bon on est quand même en ville quoi, on entend les discours politiques mais ça reflète pas ce qui se passe quoi. Le prochain gros bémol, au niveau des impôts c'est juste ridicule, on a une taxe foncière, les impôts locaux tu payes au moins les services, les poubelles, les services, etcetera, mais la taxe foncière c'est parce que tu as un bien, on paye 3000 euros par an, tu imagines, si tu travailles pas tu pas habiter ici. Apparemment ils voulaient mettre la mixité, mais c'est pas la mixité c'est les gens très riches et les trucs sociaux, et pas entre, c'est pas possible, tu vois que tu vas te taper tous les frais et « bah tant pis ». De ce côté-là c'est beaucoup de location, on nous a dit que c'était 80% d'habitants propriétaires mais non c'est plutôt 80% de locataires, ce qui change les choses, ça fait des problèmes dans les parties communes, des choses comme ça. Nous on connait les voisins, y avait un esprit pionnier au début, avec les deux trois familles qui habitaient dans le chantier, on avait les mêmes problèmes avec Nexity, on se mettait ensemble… donc on a gardé un peu ce noyau là mais les nouveaux qui arrivent on voit pas. Là [en face] c'est la première fois que j'ai vu les volets ouverts, y a quelqu'un qui habite en face, ça fait deux ans qu'il habite là, il a jamais ouvert les volets. Y en avait un autre juste là-bas, y avait la lumière dehors qui restait allumée quelques jours, j'ai vu qu'il y avait quelqu'un, je suis allé frapper à la port, j'entendais qu'il y

avait quelqu'un, il voulait pas ouvrir la porte… c'était pas méchant quoi, juste pour dire que la lampe était comme ça et que si tu sors pas sur le balcon on voit pas. Enfin bref.

Visite		
Lieu	**t0+**	
Hall de l'immeuble	13 :48	[il ferme la porte à clef] Là on a une porte blindée haute sécurité je sais pas pourquoi. Est-ce que ça ça sert à quelque chose, garder de l'espace entre les deux immeubles, j'avais entendu que c'était une question d'isolation, je sais pas quoi, j'ai jamais bien compris. Donc on a un local à vélo [il ouvre la porte], tout le monde à un vélo mais ils restent tout le temps là. Mais apparemment ça ça va changé parce que le local poubelles que tu as vu là-bas on va le mettre ici comme ça y aura accès direct sur la route parce que pour l'instant on paye quelqu'un qui vient à cinq heure pour sortir les poubelles. C'est des petites choses pas prévues au début. Comme la fibre pour l'ordinateur, c'était une histoire parce que c'est Nexity qui avait signé avec Orange exclusivement pour mettre les câbles de connexion dans tous les bâtiments Nexity partout en France et ils l'ont pas fait à temps. Donc on avait pas le haut débit pour les ordinateurs et dans les magasins en bas il y avait pas assez de courant.
Quai Riboud	16 :32	Donc ces fameux poteaux, l'un enlevé et l'autre couché. Donc pour moi c'est un quartier nouveau, nous on est assez implanté pour voir les gens là-bas comme des nouveaux alors qu'avant c'était les gens là-bas qui nous voyaient comme des nouveaux. On voit souvent ça, enfin souvent… de temps en temps y a des rencontres avec le maire et les élus et ils sont toujours en train de vouloir créer des liens entre les anciens et les nouveaux. Tiens y a le héron, il mange des poissons rouges. Cet espace c'est bien, pour moi ça veut dire qu'il y aura pas de vis-à-vis. Après le côté humide, y a la rivière là donc ça change pas grand-chose, moi j'aime bien hein, ma femme dit « oh y a des moustiques, blablabla » mais moi j'aime bien, on vient souvent avec les enfants, on les laisse courir un peu. Moins dans le parc au milieu, parce que là c'est venu après… Comme au début c'était tout en chantier et ils ont fait ici donc on a pris l'habitude de venir ici, on joue souvent ici parce que c'est un peu le premier endroit qu'on a colonisé parce que c'était le premier endroit fini. Mais ouais, c'est bizarre, on va pas dans le parc au milieu.

		Donc là c'est le dernier chantier j'espère, c'est la capitainerie et la MJC. Je sais pas ce que c'est exactement une MJC mais apparemment ça fait peur aux vieux. Pour moi c'est juste des activités pour les jeunes mais y en a… y a déjà des jeunes ici qui boivent, font du bruit tout ça, donc je préfère qu'ils viennent là pour faire des choses plus utiles. Ca évite pas qu'il y ait des jeunes qui traînent mais c'est mieux s'ils sont actifs. Mais là y a un gros scandale parce qu'ils veulent construire un espèce de cabane dans le par cet tous les habitants ont dit non et ils l'ont quand même fait. Mais pourquoi pas ? Les jeunes sont là, pourquoi pas leur donner quelque chose à faire. Moi je m'en ficher, je me fixe sur les voitures, les poteaux et les chiens, le reste ça va [rires].
Quai Rambaud	19 :40	[nous passons à côté d'une péniche] Bon voilà, ce sont nos voisins, ces gens là ça leur a fait un très gros changement. En face j'adore les aqueducs, je suis un peu fan d'histoire et c'est une jolie vue. Y avait dix-sept aqueducs dans Lyon à l'époque romaine, y a un plan dans le musée. On voit l'histoire de Lyon, ça commence sur les collines, ça descend, moyen-âge, renaissance, après t'as le 18ème 19ème au milieu et nous on arrive donc c'est une bonne ville à étudier. Donc voilà, y a beaucoup de gens qui viennent prendre des photos ici. On voit tous les styles, moi j'aime ça les différents styles des architectes. J'aime bien par ici aussi avec les bureaux. Ca change c'est un vrai musée grandeur nature. Ce que j'aime bien c'est l'architecture en général, je préfère un truc comme ça que des grandes tours en béton. Je vois, niveau pratique, on a toujours des problèmes, ils ont pas terminé les façades, y a des apparts qui ont douze en hiver et trente en été, c'est un peu… Mais sur l'échelle du quartier je trouve ça bien. Esthétiquement c'est je sais pas, c'est impressionnant, ça fait un effet. Si c'est beau ou pas, pour moi c'est pas une question d'être beau ou pas, c'est une question d'être fonctionnel, d'être là quoi, et de là c'est pas trop moche [un scooter passe] Donc voilà mes copains ! Ils vont prendre le pont piétonnier. Ca c'est mon obsession. Ce qui me fait peur maintenant, je crois que nous on était bien dans notre petit quartier et ils commencent à en rajouter là. On a vu les plans du marché-gare de l'autre côté, ça va être plein, donc forcément ça va changer les choses. Ca va être quelque chose de très gros derrière et ça va redevenir comme en ville quoi. Nous vraiment on a choisi ici pour le lieu, pour cette vue face au vert quoi, on aurait jamais pris un appartement dedans. C'est de pas avoir un truc… moi j'ai des amis en ville, tu peux te serrer la main avec le voisin en face, tu vois c'est…

		Voilà donc le stade, apparemment c'était prévu d'écraser le stade et de construire encore des bâtiments et je suis content qu'ils ne le fassent pas.
Allée André Mure	24 :05	Je savais pas qu'il y avait ça, c'est nouveau le nom je pense. C'est marrant en France, tout est nommé selon des personnages, en Angleterre, c'est des arbres, des fleurs, des animaux, ici c'est toujours quelqu'un, avec les dates. C'est même pas des grandes figures, faut rechercher pour trouver ces gens. Antoine Riboud, c'est qui ? Je crois qu'il est fondateur de Danone ou quelque chose mais c'est pas quelqu'un que tu connais, c'est pas comme Balzac ou Victor Hugo. Et dans toutes les villes t'as toujours les mêmes noms de rue. Donc au début on passait par là, c'était carrément fermé au niveau du pont du chemin de fer, on montrait nos clefs et y a un gars du quartier qui nous laissait rentrer. Ils ont laissé rentrer les gens au fur et à mesure quand ils ont eu besoin de sous je crois, parce que faut solder les comptes à un moment. Y a le parc pour les enfants et ils sont en train de construire une école, donc ça va être bien mais au début là c'était… Y avait des madames, tu connais un peu le quartier, donc au début parce que c'était un peu terrain vague, on avait des madames ici, dans des voitures, des choses come ça, c'était un peu limite donc on passait par là-bas, on regardait plus ce côté-là, c'était plus propre. Bon ils disent qu'ils les ont repoussées mais c'est pareil, c'est beaucoup moins qu'il y a cinq ans, mais depuis qu'ils ont commencé à construire ici, elles ont pas changé, elles sont toujours là sur le cours Charlemagne. Tu vois moi j'amène mes enfants là-bas et des fois tu vois des choses que tu veux pas voir, et tu vas voir les élus ils te disent « ah oui c'est un problème on essaie de faire quelque chose, mais ci, mais ça, mais… ». S'ils mettent quelques policiers tous les jours, zéro tolérance, elles vont peut-être arrêter et aller ailleurs. Tu vois t'as des trucs bizarres, on met tous ces enjeux politiques et après c'est fini… tu vois par exemple, je vois bien DSK venir ici pour faire un discours et après il peut s'amuser. Est-ce qu'ils le font exprès pour garder ? Je sais pas. Ils peuvent quand même passer et demander aux madames de partir. C'est toléré mais je trouve ça bizarre. Que ça se passe, bof, ça a toujours été, mais pas dans le quartier phare de Lyon. Tu vois, le premier quartier où j'ai habité c'est la Guillotière et moi ça m'étonnait que de part le centre-ville c'est un quartier un peu slum, pas le beau côté de la ville.
Quai Antoine Riboud	28 :08	Ici j'aime bien. J'aime bien l'eau. J'aimerais bien un bateau. Mais la place nautique là c'est à la journée, maximum quatre jours. Apparemment c'est très difficile d'avoir des places à Lyon, elles sont toutes prises, y a des listes d'attente même pour les petits

		anneaux. Je sais pas trop comment ça marche, j'ai fait un peu de recherches mais c'est plutôt des gens qui disent « c'est impossible d'en avoir » au lieu d'expliquer ce qu'il faut faire. Voilà donc ça [boutique LCL en construction] ça va être ma banque je crois. Ici c'est la carte postale mais… J'ai tendance à pas le voir comme un truc spécial, je dois être blasé. Quand je vois tout le monde qui vient prendre des photos, je me dis « non, j'habite ici, c'est pas grand-chose ». Mais au début ouais, nous a visité tous les apparts parce qu'on était là et qu'ils étaient en construction, on est monté là-haut pour avoir des vues que maintenant on peut plus voir. Pour nous c'était super, on a tout vu, on en profite mais on s'arrête pas tous les jours pour dire « oh, c'est beau ». Je trouve que les commerces ne viennent pas assez vite. Je crois qu'ils ont pas bien ciblé le… ils ont trop écouté les discours, Colomb il te dit « c'est le quartier le plus chic, le plus ci, le plus ça » mais c'est pas ça, c'est un peu de tout. Donc ils ont amené des espèces de magasin, celui-ci [magasin de meubles de luxe] il a jamais ouvert, il ouvrait sur demande et maintenant c'est fermé, il est resté comme ça quelques mois et ils sont partis ailleurs. Parce que c'est pas un quartier où tu as des gens qui ont besoin des choses de luxe, c'est quelqu'un qui va acheter tes affaires pour ça. Et ils la jouent pareil là-bas [le centre commercial] mais tu vois c'est plus la mode, c'est plus pour les jeunes… J'ai entendu que la moitié des gens qui viennent là c'est parce qu'il y a un Hollister et qu'il y a pas de Hollister en ville, je sais même pas ce que c'est Hollister mais… Celui-là il doit faire fortune, le boulanger, parce qu'il y a tous les gens du quartier plus tous les travaux, donc comme c'est un des premiers magasins qui a ouvert, ils ont bien profité de tous les travaux en face, de la Région, là c'était un bon investissement. Là y a le Purple, « café chic », si quelque chose est chic, tu dis pas que c'est chic [rires], tu l'écris pas dessus. Apparemment c'est un joueur de l'OL le propriétaire et t'as tous les joueurs qui viennent le week-end avec toutes les jeunes filles qui suivent… Tout le monde se plaint parce qu'on gare toujours les voitures, c'est pas moi cette fois, mais les gars se garent partout, ils ont même un service de voituriers, en gros ils vont enlever des poteaux et ils garent ta voiture pour toi [rires]. Tu vois j'ai pas besoin de venir ici en voiture, y a le tram, y a le bateau, ta voiture tu la laisses dans le parking. En plus la moitié des gens en voiture ils sont perdus donc ils tournent, ils prennent des sens interdits et tout parce qu'ils savent pas où ils sont.

		Lui [le monolithe] j'aime bien ! Au niveau architecture c'est impressionnant. C'est un peu moins pratique parc contre, tu vois y a eu un problème avec le vent, les bouts de façade sont tombés, donc ils ont mis des filets et pour le moment on sait pas s'ils l'enlèvent ou pas. Et c'est pareil à la Guillotière, y a un grand bâtiment avec une façade un peu miroir, ça a été fait y a trente ans, y avait le même problème, ils ont mis un filet, ils l'ont jamais enlevé… Là ça me fait rire parce qu'il y a beaucoup de vent et l'autre jour le panneaux de l'hôtel là-bas qui s'était envolé près de chez nous. On est allé avec les élus du deuxième et y en a un qui a demande « qu'est-ce que vous allez faire pour le vent ? » [rires]. Les politiciens, c'est toute une histoire ! MA : *La qualité de fabrication ne suit pas…* Non, non. Ca c'est une particularité française parce que moi je paye pour l'endroit pas les fabrications. Donc moi je paye cher mais pour l'endroit, pas pour les finitions, ça on peut toujours faire après. Tu vois c'est… c'est différent au niveau immobilier en France, tout est calculé au mètre carré, chaque quartier a son prix au mètre carré, blablabla, en Angleterre c'est pus sur le coup de cœur. Y a des gens qui payent un million pour un garage à Londres parce qu'il est bien placé, c'est pas ce même… c'est pas si systématique. Bon y a des endroits plus chers et moins chers mais c'est pas si général, tu vois c'est pas comme le sixième ici où le sixième c'est X euros du mètre carré, le troisième c'est Y, voilà c'est évident parce qu'il y a une classification qui fait un peu la société. Au point où tu vois je me plains des impôts, « bah pourquoi tu habites là ? », « parce que j'ai envie d'habiter là », tu vois c'est pas un droit, on choisit de vivre où on veut. Tu acceptes qu'il y a des choses obligatoires mais t'es pas obligé d'être content. Tu sais, si je payes pas d'impôts je vais pas rester longtemps mais ça veut pas dire que je suis pour. Après si ça t'intéresse je te dis ce que j'en pense sur le plan philosophique. Je crois que ce bâtiment ça représente bien le quartier parce que t'as des apparts très chers, t'as des logements sociaux, t'as du bureau, donc tout ça est sensé être mélangé… mais regarde, on voit bien quelle partie est quelle partie. Donc mixité faut pas pousser quoi ! Comme je disais, nous on fréquente des gens parce qu'on les connaissais dès le début, on a fait des apéros chez eux donc on connait un peu les voisins, j'ai rencontré quelques autres familles avec les enfants, les enfants étant beaucoup plus ouverts donc on rencontre mais c'est des gens à peu près dans la même case sociale que nous. On vois qu'il y en a d'autres mais j'ai rien qui fait qu'on se fréquente, y a des évènements, des fêtes des voisins, des choses comme ça donc voilà

		mais on rencontre pas tout le monde. Est-ce que c'est ces évènements là qui font qu'on rencontre l'autre, y a toute une question derrière. Comment on crée le mélange et est-ce que c'est nécessaire ? Moi je vois, j'aime bien les cultures, j'ai aucun problème avec les gens de n'importe quelle origine, n'importe quel truc, mais eux ils ont les trucs qu'ils font et nous on fait nos trucs. Je peux pas habiter des gens maghrébins à un barbecue où on mange du porc. Tu vois c'est un peu ça. Ici on essaie de mixer tout le monde et pour moi ça va dans le sens opposé parce qu'on se sent même moins à l'aise quoi. Moi je suis d'accord avec l'idéalisme tout le monde est mélangé, tout le monde est égal, moi je suis tout à fait d'accord avec ça veut pas dire que tout le monde est pareil. Tu vois tout le monde est égal mais tout le monde est pas pareil. Les gens ils font des choses différentes. Donc est-ce que mettre tout le monde dans un bâtiment, dans un quartier avec des enjeux politiques ça va mélanger les gens ? Bah non. Parce que les gens veulent pas se mélanger, quand il y a des différences culturelles ou quoi qui durent depuis des siècles, toi t'es un tout petit… je crois qu'on peut pas forcer. Moi je suis plutôt libéral, faut laisser faire les gens. Un des problèmes en France, je trouve, c'est que les politiques sont très dirigistes. Socialisme pour moi c'est un mauvais mot [rires]. On peut pas contrôler ce que font les gens, on peut essayer mais tout ce que tu fais c'est tu mets une carotte là alors les gens ils vont aller là-bas, tu mets un navet là et tu vois… Ca laisse aux gens trouver ce dont ils ont envie, t'es toujours en train de chasser quelque chose. Et le politique change, les choses changent… Moi je suis plutôt « qu'est-ce que je suis moi ? comment je peux vivre ça ? » et après, quand je sais qui je suis, je vais voir vers les autres ou ceux qui me suivent là-dedans. Mais je vois ma femme, c'est d'abord « je suis dans une société, j'ai un rôle à jouer dans cette société ». Mais non, tant que tu sais pas qui tu es t'as pas vraiment un rôle. Je crois qu'en France on met les rôles dès le plus jeune âge, mon fils est dans une crèche depuis deux ans… Et quand je vais le chercher, trente enfants de trois ans, ils sont tous assis autour de la table, ça c'est pas des enfants, c'est des jeunes cadets ! Donc oui on a cette continuation et si on essaye de comprendre des choses comme ça et on essaie de mettre des lignes dessous et on crée faussement des boîtes. On met les gens dedans mais les gens ils vont pas tous dans les boîtes. Et tu crées un truc artificiel, au lieu de laisser les gens faire comme ils veulent, tu leur imposes un truc, qui pour qu'ils vivent avec ça pose plus de problèmes que de ne pas faire. C'est pas naturel. Des fois autour de moi, les gens me disent ça souvent… bon j'avais beaucoup de problème avec mon travail, je l'ai quitté là mais je vois le médecin du travail et elle me disait tout de suite « mais t'es pas obligé d'habiter ici ». Pour elle c'est un truc : si j'habite ici, je suis obligé de travailler, donc je suis obligé de travailler chez eux, donc tout

		suit. Donc si je veux pas travailler là-bas, je peux pas gagner de l'argent donc il faut pas que j'habite ici. Donc la vie est vraiment encadré. Et on le voit bien ici, y a des gens qui sont pas là, enfin ils sont là mais ils sont mis là par les gens en face. On fait « hop, on va mettre ces gens là, y a trop de gens comme ça on va mettre ça ». Mais ils savent pas ce qu'il se passe les gens qui décident. Ru vois, le maire sait pas, il passe une fois par an pour nous montrer qu'il passe et il nous dit « blabla, y aura des gens qui vont venir en vacances », des choses comme ça, ça passe mal… C'est un peu comme, je reviens à ma bête noire, la voiture, à Lyon ils font tout pour empêcher les gens de rouler en voiture sauf le dire. Tu vois là on a ajouté combien de feux ? Ca doit être l'enfer de passer là tous les jours. Au lieu de dire « on ferme », carrément on ferme ou on refait pas la route. On y va pas franchement, comme ça on peut dire « c'est pas nous qui avons décidé » mais passer cinq minutes pour faire deux cent mètres, forcément… Bon, on continue un peu, on va vers le nouveau quartier. Moi je suis libre hein… MA : *Moi aussi…*
Cours Charlemagne	43 :25	Tu vois ma vision de l'urbanisme c'est ça : le tram, mais le tram qui remplace les voitures, pas qui roule avec. Quand on a le tram on a pas besoin de voiture. Ma vision utopique, c'est un gros parking quelque part, chez quelqu'un d'autre quoi [rires]. Un peu en fait le principe du park and ride. Donc là c'est bien tu vois, on a des voitures en location, ça c'est vraiment une bonne idée. Parce que c'est un outil dépassé la voiture personnelle dans la ville : ça prend de la place, ça coûte cher, déjà on paye cher en impôt pour l'appart mais c'est en plus 300 euros d'impôts pour le garage, par an. On a acheté un garage mais on paye quand même pour l'avoir, je savais pas, c'était « argh ! ». Maintenant c'est la phase 2 qui me fait peur, parce que j'aime bien ouvert comme ça et je sais pas ce que ça va donner quand… Je crois qu'ils ont réservé une place ici, pour faire un peu une continuation de la darse. Donc là [l'hôtel de Région], je trouve que c'est joli mais je suis pas trop politique, on avait visité dedans, y a beaucoup d'espaces perdus. On essaie de faire semblant que c'est public, y a une exposition, des choses qui se passent, mais c'est quand même un peu comme on dit la grosse tête des hommes politiques que tu vois là, on t'en met plein la vue. En plus ils travaillent en centre ville, ils ont tous les avantages maintenant, avant à Charbonnières c'était un peu perdu…

		MA : *Ici c'est le centre ville ?* Oui, j'en suis à dix minutes en vélo, à cinq en tram, c'est la continuité du centre ville ouais, t'as le problème de Perrache mais on ferme les yeux et ça va. Le passage est pas très agréable mais au moins il y a une voie pour les vélos qui est assez bien délimitée. On peut visiter le centre ou ça t'embête ? MA : *Je te suis.*
Centre commercial	47 :00	Niveau pratique y a le Carrefour c'est bien, le cinéma, moi je suis pas trop cinéma mais ma femme y est allé, y a la ludothèque, tu connais ? Nous on était déjà membre quand c'était sur les quais, donc on a un peu aidé pour le déménagement ici et mettre en place. Tout ça c'est bien mais faudrait faire une petite étude de ce qui se passe parce que maintenant c'est beaucoup plus grand, beaucoup plus beau mais on a perdu un peu l'esprit. Avant c'était des familles qui se connaissaient un peu, on laissait aller les enfants, maintenant tu as les parents qui viennent et qui sont là avec leur enfant, ils le scotchent et tu perds un peu ce côté… Je suis allé une fois, au début, avec mon fils qui a trois ans, il a fait la queue, j'ai jamais vu ça, pour jouer à la Playstation ou je sais pas quoi, et quand il arrive à son tour, il prend le truc, et la mère d'un autre lui prend des mains, elle savait pas que j'étais là parce que moi je voyais à travers l'espèce de bloc. J'y suis allé tout de suite et je lui ai dit « qu'est-ce que vous faîtes ? », « il est trop jeune pour jouer à ce jeu » [rires], « non il fait ce qu'il veut » et dans l'autre ce serait jamais arrivé comme ça. C'était beaucoup plus petit, c'était un vieux bâtiment avec la peinture qui tombe mais ce côté… on se connaissait. Et même les gens qui travaillent ils sentent ça. C'est moins intime mais bon… MA : *Le centre commercial change quoi sur le quartier ?* Pas grand-chose pour moi mais pour ma femme qui conduit il y a beaucoup plus de circulation, surtout le week-end. Il y a aussi beaucoup plus de monde qui se promène mais c'est bien. Il y avait déjà pas mal de monde qui venait le week-end, peut-être la promenade du lyonnais et maintenant il y en a un peu plus mais je crois qu'il y en a un peu moins qui viennent se promener juste pour être ici et plus de gens qui viennent pour aller au centre commercial. Je peux faire mes courses le dimanche matin, je peux amener mon fils là, il peut jouer dix minutes, il a pas encore l'âge où il veut acheter des choses, sa sœur a huit ans donc on hésite à l'amener dans les magasins mais lui il peut aller jouer.

		Ca [le McDonald] je crois que c'est un problème international. La première semaine, il y avait toutes les poubelles partout avec des montagnes de déchets McDo, il était déjà plein… Je trouve que ça c'est assez un problème. Et puis tu rigoles quand ils te disent que c'est haut-de-gamme. Y a aussi un Subway, y a que Starbucks qui manque… moi j'ai dit que j'allais passer ma vie sans aller dans un Starbucks [rires] Tiens ça c'est la ludothèque, on peut aller faire un tour. Tu vois vraiment c'est sympa, t'as une place pour jouer pour les enfants et là y a un bar. Mais ici tout a été fait à l'arrache, j'ai aidé pour le déménagement ici et deux jours avant rien n'était terminé. Tu vois la ludothèque a ouvert avec deux semaines deux retard mais tout ceux qui ont ouvert à temps ont payé des équipes pour travailler jour et nuit pendant deux trois semaines. Et je crois qu'il y a eu un mort sur le chantier, y a eu un mort mais ça m'étonne qu'il n'y en ait pas eu plus. Et là encore c'est sensé être un truc haut-de-gamme mais c'était le sous-contractant de sous-contractant de sous-contractant qui travaille à l'arrache donc si on gratte un peu… t'as une jolie couche de vernis mais est-ce qu'ils vont passer derrière pour remettre tout en place ou ? Parce que tout ce qui compte maintenant c'est la façade ! Le reste ça m'intéresse pas trop, moi c'est le Carrefour et la ludothèque. MA : *Qu'est-ce que ça change par rapport à un centre comme celui de la Part-Dieu ?* Les commerces, c'est vraiment habis, y a pas de magasin de bricolage, y a que des habis, habis, chaussures, c'est vraiment la mode. J'allais pas souvent à Part-Dieu parce qu'il y a pas non plus grand-chose qui m'intéresse à part le Carrefour pour faire les courses et la Fnac. Là maintenant j'achète plus les choses sur Internet, tout ce qui culture pour moi c'est en anglais donc j'achète par Internet, les habis c'est des gens qui me les achètent à Noël, c'est règle le problème.
Quai Antoine Riboud	55 :30	Tiens le bateau. Tu connais le géo-caches ? C'est une sorte de carte au trésor partout dans le monde. Tu mets un objet dans une petite cache et tu mets les coordonnées GPS et on fait la chasse au trésor et y en a sous le pont ici, je l'ai pas encore trouvé, mais y en a plusieurs. On peut voir les gens qui l'ont trouvé et on voit qu'il y a des gens qui viennent ici de loin pour visiter le quartier et chercher la cache ici.
Bord de Saône	56 :15	Donc on continue le parcours, le parcours classique. Tout ça c'est la dernière chose donc on attend que ça prenne un peu de vie.

		Quand on a des invités on descend par là jusqu'à la Sucrière, tu veux aller voir ? T'as le temps ? MA : *J'ai tout le temps devant moi*. C'est bon ton travail ! Je crois qu'un truc qui a été bien prévu c'est qu'il y aura pas de boîte de nuit près de chez nous, tout ce qui est bruit c'est ici. Donc c'est la promenade du lyonnais de venir ici, plus que là-bas parce que t'es vite sur Perrache et c'est pas très joli. Ils vont aménager les bords de Saône au dessus mais… Lui [marre au niveau du Progrès] c'était le premier lac qu'ils ont mis en place donc j'attends toujours que celle devant chez nous pousse pareil. Je connais pas trop parce qu'on vient que le week-end, comme je l'ai dit quand y a des gens qui viennent mais sinon on vient pas très souvent. On retrouve le même problème qu'ailleurs avec le flux de gens qui arrivent le matin, ils ont pas encore compris que le feu rouge ça veut dire « arrête » [rires]. Bon j'y viens des fois à vélo, maintenant que c'est ouvert c'est facile, mais c'était dangereux quand y avait les travaux parce qu'il y avait des camions qui étaient garés tout le long. Et c'est ça en vélo, dès qu'il y a un point dangereux c'est ennuyeux… pour aller en ville c'est pareil, tu peux prendre les quasi jusqu'à un certain moment mais après tu débarques sur la route donc c'est pas bien réfléchi, faut vraiment des voies parallèles. C'est [marre devant le progrès] vraiment magnifique, non ? Tout ça c'est expérimental comme écosystème, devant chez nous on avait des vagues de mouches puis des vagues d'araignées, puis des vagues d'oiseau… c'est un bon parallèle, je sais pas si c'est en place mais t'as un écosystème, c'est des choses qui se suivent. Beaucoup de mouches donc beaucoup d'araignées, t'imagines que derrière ça baisse la population, le temps que le truc se mette en place… mais est-ce que ça va arriver parce que c'est pas très naturel ! Ca a l'air naturel mais c'est pas naturel. Mais bon, j'ai vu une buse l'autre jour, j'étais assis dans le canapé, elle est passée, elle a fait un tour et elle est repartie, donc j'imagine qu'en fasse il doit y avoir de quoi manger. Ici c'est pareil, ça doit changer pour les gens dans les péniches, parce qu'avant y avait rien du tout, maintenant y a des boîtes, des restaurants, et tout. Je trouve que c'est dommage qu'ils aient rouvert la route [en face, commune de Sainte-Foy], c'était fermé pendant quelques années,

		y avait un mur là-bas qui est tombé et a écrasé quelques voitures mais bon apparemment y avait pas la Région ou je ne sais quoi, et y avait une histoire de c'était trop cher parce qu'il fallait tout faire. Mais avec Confluence ils ont été obligé de rouvrir, parce qu'avant c'était tout fermé, je faisait mes joggings là-bas, j'avais un circuit un peu piétonnier, mais maintenant c'est comme partout, c'est bouchonné jusqu'ici le matin. Donc pour moi c'est pénible mais pour ma femme qui amène notre fille là-bas, ça va plus vite maintenant que c'est rouvert. Bon moi j'avais choisi de vivre à côté de mon boulot. Au début on est venu habiter ici pour le travail de ma femme, et on était à cinq cent mètres peut-être, elle y allait en voiture, parce qu'il y avait un parking chez nous, un parking au boulot et qu'elle voulait amener l'ordinateur ou je sais pas quoi [rires]. Est-ce que c'est tellement dans la tête des gens qu'on peut rien faire ? Si on laisse le choix aux gens, ils vont prendre la voiture. Ici je ne sais pas combien il en arrive, mais y a plein de voitures qui tournent ici. [Nous croisons un voisin, HL16 précise qu'il me fait visiter le quartier pour une étude] Voisin : On a encore vu énormément de monde ce week-end. L'étude c'est pour ça, c'est pour savoir pourquoi on est devenu un quartier pilote ? Il faut aller voir le dernier bâtiment qu'ils construisent au fond, je ne sais pas ce que c'est mais ils ont fait une structure vraiment particulière, il y a trois étages comme ça et il n'y a pratiquement pas de pilier donc à l'œil c'est impressionnant, maintenant s'il y a un tremblement de terre ou je ne sais quoi ça risque d'être moins impressionnant… m'enfin on est pas sur une faille donc ils peuvent se permettre. J'étais avec ma femme en Italie quand il y a eu le tremblement de terre, on était à cent kilomètres à peine et quand ça a tremblé c'était quatre heure du matin et dans l'hôtel vraiment ça a fait ça [il mime] pendant trente secondes, c'est impressionnant, j'avais pas connu de tremblement de terre comme ça aussi fort, y a quand même eu des morts, y a eu six morts au total. Donc quand on pense à ça après on est beaucoup plus prudent… Dans le Nord-est de la France, où il y a des failles, il y a des normes antisismiques, et les normes antisismiques ça consiste pour les bâtiments à avoir des ceintures, ils mettent des ceintures métalliques rivées, donc c'est des plaques métalliques qui sont rivées, qu'on ne voit pas bien sûr, au niveau du rez-de-chaussée, ce qui fait que si tout bouge, tout se déplace en même temps, le bâtiment ne va pas se casser, il ne peut pas se fendre au milieu, c'est un bloc, ça c'est pas mal, ici on fait pas… On pense que nous sommes à l'abri. Ici il y a parfois des glissements de terrains, il y a déjà eu des morts à Fourvière et à Cuire, en bas du Rhône, trois morts dans les années quatre-vingt, le terrain qui est descendu, qui a pris le bâtiment, trois étages… [salutations]

		Bon ici ils ont conservé une partie du patrimoine industriel. J'adore ce bâtiment, le cube. Osé ! La couleur, la forme, tout ! Quand c'était en construction c'était très ouvert ici donc on s'est pas mal promené. Après c'est beaucoup plus sobre. Et ca va être bien quand on va pouvoir passer la pointe, mais c'est tout fermé maintenant donc en vélo… Je trouve que le chemin de fer est un peu dommage, ça impose beaucoup sur les déplacements ici, on peut pas traverser, à part là-bas. Je crois qu'ils vont faire un tunnel en dessous. Je ne suis jamais allé dans les restaurants ni visité la Sucrière. Les restaurants sont sensés être haut-de-gamme. Mais y a cher et haut de gamme… ici c'est cher. Apparemment le Bec tout le monde est un peu déçu. C'est comme le Purple, j'ai mangé là une fois, bon c'est bien mais très cher quoi, heureusement c'est pas écrit chic sur les assiettes, « mangez chic ! » [rires]. Tu vois c'est un peu artificiel. C'est comme si on avait cherché des règles pur être haut-de-gamme sans trop savoir ce que c'est… mais ça marche parce que les gens ils connaissaient pas trop ce que ça doit être non plus. Donc tout de suite « café chic » ça veut dire que c'est un café chic ! MA : *On retrouve ce que tu disais tout à l'heure : le vernis. Et puis ça fait penser à l'image du quartier, très riche.* Nouveau riche ! Les riches lyonnais c'est autre chose. Le million avec ascenseur intérieur, y en avait qui était en vente j'ai regardé, ça c'est les riches ! Les bourgeois c'est toujours le sixième. Les gens que je connais c'est pas des lyonnais lyonnais, le voisin qu'on a croisé il est de Toulouse, la voisine est du Nord, des gens comme moi, des lyonnais d'adoption. Tu vois, parce que c'est très fermé la société lyonnaise pour les étrangers, je croyais que c'était juste les étrangers de pays différents mais c'est plus régional. Donc oui t'as la chance de construire un nouveau truc lyonnais, pas lyonnais lyonnais mais un nouveau truc à Lyon. Quelque chose de différent. Tu as pas le côté fermé. Bon les traboules et tout ça, c'est un peu l'image de Lyon : tu vois rien de la route et c'est tout caché à l'intérieur si tu veux, les jolis escaliers, des choses comme ça. Apparemment y a des frictions entre les élus d'arrondissement et ceux de Lyon, apparemment eux ils ont dit « voilà, un beau quartier, allez y ! ». C'est des vrais gamins quoi.

		MA : *Tu sais un peu ce qu'ils ont voulu faire ici ? Les ambitions à l'origine du quartier ?* Non, moi c'était un peu, tout était décidé quand j'ai vu la première maquette et le prospectus de Nexity, tout était planifié, on avait l'image et tout ça, avant je savais pas trop. Et la Saône là, moi j'aime bien l'eau, tu vois j'aime bien, comme j'ai dit j'aimerais bien un petit bateau. Je voyais beaucoup que ma femme a peur, elle veut pas que les enfants approchent. J'ai l'impression qu'ici ça devait être le coin perdu à Lyon, où y avait des gens qui s'installent, tu vois y a des bateaux un peu bizarres, ça devait vraiment être aller à un point le plus insolite, cette pointe là, c'est ces gens là qui doivent voir le plus de changement, nous on arrive avec les bâtiments mais ceux qui étaient déjà là ça doit vraiment être quelque chose. J'imagine que les gens qui venaient ici ils avaient des raison et à côté le gros cube orange ! Raté ! Je sais pas combien c'est, je sais que c'est dix euros le jour dans la darse. Nous avant on habitait à Gerland et t'avais la même impression que c'était une extension de la ville qui a fait barrer les gens qui étaient déjà là. C'était un oncle de mon beau frère, qui était un peu le mouton noir, je sais pas si on dit ça en français, il habitait à côté de chez nous et il avait une espèce de cabine, il avait vécu là depuis les années je ne sais pas combien et tous les HLM et les autres bâtiments ils les avaient construit autour. Apparemment il n'avait pas l'eau courante, pas l'électricité et c'était un peu le dernier qui était comme ça. Alors t'as toujours les gens qui disaient qu'à Gerland ça craignait vraiment, ils arrêtaient pas la voiture, c'était un peu comme les quartiers chads de Los Angeles ou quelque chose de gênant… Et ils ont fait une poussée comme ça, mais est-ce que c'est pour loger les gens qu'ils font ça ou c'est juste l'expansion constante de la ville ? C'est beaucoup des investisseurs qui ont acheté ici. J'ai l'impression qu'on pousse les gens à faire ça donc tout le monde le fait. Enfin les gens qui peuvent le faire mais qu'est-ce qu'on gagne ? C'est 3000 de taxe foncière, comment bien est-ce qu'on gagne en investissement ? On gagne d'un côté on perd de l'autre un peu. Mais tu vois c'est cher pour nous en tant que propriétaires, ça doit être cher pour les investisseurs mais y a tellement de choses en location que les loyers je crois qu'ils sont pas chers, donc je suis pas sur que ce soit un bon investissement. Et là encore, ça peut paraître un quartier chic mais y a beaucoup d'étudiants, c'est pas les étudiants qui vont manger dans les restaurants Le Bec quoi, ils vont pas aller voir la madame avec ses décorations et même le magasin bio a du mal à vivre j'ai l'impression. C'est jamais très simple. Mais ça pose un problème. Si on dit une chose, et y a Colomb qui est toujours là pour dire « blablabla », les gens qui le croient investissent derrière

		mais ça se passe comme ça. T'as autant besoin d'un tabac ou d'un PMU ici que d'autre chose mais on fait semblant que non non… personne ne fume. Mais si si ils fument ! Moi je suis un ex-fumeur et on avait un voisin qui jetait des mégots sur notre balcon, ça c'est mal passé, tu fais le premier pas « excusez moi », il jette encore une autre, la troisième fois tu dis « bah arrête ! ». Il n'y a pas besoin, on a tous un cendrier non ? on a la voisine qui fume, elle doit être dans un studio donc la fumée sort dans le couloir et tu lui parles pas elle fume pas, elle est là comme ça [mine une cigarette cachée derrière le dos] « moi je fume pas moi » [rires]. Espèce de psychologie, manque de responsabilité, c'est le socialisme ça. On te donne le minimum dont t'as besoin pour vivre donc les gens ils se sentent pas responsables, ils sont pas responsables pour le mégot, ils sont pas responsables et y a quelqu'un qui doit passer derrière pour nettoyer. Mais oui mais c'est quand même mieux s'il n'est pas là, il y a des poubelles partout. Je comprends pas pour la fumée, j peux faire un curry de poisson on sent pas dans le couloir mais la cigarette c'est constant. Je crois que ça doit être un studio donc direct elle ouvre la porte et la fumée sort, parce qu'il y a d'autres voisins qui fument aussi mais là y a pas de problème parce qu'ils ont plusieurs pièces.
Pont levant au dessus de la darse	1 :24 :50	Voilà le petit pont levis, c'est marrant. C'est embêtant quand il y avait la navette qui attirait là-bas, ils laissaient ouvert le temps que tous les gens montent et ils la laissaient sortir. Tu pouvais attendre dix minutes, bon y a l'autre pont mais…
Quai Antoine Riboud	1 :26 :10	Là ça rester comme ça ? MA : Non ça fait partie de l'évolution prévue des bords de Saône. Parce qu'apparemment, un moment il y avait les gendarmes qui passaient pour mettre des PV mais pas ici, parce qu'ils disent que ça appartient à je ne sais pas qui donc ils avaient pas le droit de mettre des PV. Du coup tout le monde savait ça donc c'était un vrai parking. Ca appartient aux voies navigables un truc comme ça. C'est un peu dommage le skate là, ils ont abimé tous les bancs partout et ils sont arrivés six mois après pour mettre le truc pour l'empêcher, mais c'est trop tard. Tu vois c'est déjà usé. Ici les gens sont contents d'avoir la vue de Fourvière, c'est moche mais typiquement lyonnais [rires]. Ma cousine dit que c'est un éléphant renversé. Quand t'es à côté t'as une jolie vue, la meilleure vue de Lyon.
Hall de l'immeuble	1 :29 :07	[au niveau des boîtes aux lettres, l'une d'elle est enfoncée] Tu vois là y a quelqu'un qui a essayé de forcer, tu t'attends pas à ça quand tu dis que c'est haut-de-gamme. Et au début t'avais les portes

		ouvertes à droite à gauche, tout le monde se promenait, quand y avait pas beaucoup de monde ça craignait un peu.

Entretien

Parcours résidentiel

Moi je suis de l'Est anglais, de Newcastle, Newcastle c'est la plus grande ville, je crois que c'est la taille de Saint-Etienne, c'est plus petit que Lyon mais c'est quand même la plus grande ville. Plus précisément, c'est d'où vient un peu le côté eau, donc je suis né à North Shields après mes parents ont déménagé à Tynemouth donc ça c'est une plage. Ma femme ne comprend pas qu'on puisse aller nager là dans la mer du Nord, nous on est en T-shirt et elle est en anorak tu vois… Donc au début c'était dans un logement semi-detached, une maison mitoyenne je pense, typique de la banlieue. Donc avec un petit jardin devant, jardin derrière. D'un côté on connaissait les voisins, de l'autre côté c'était un vieux couple qui parlait à personne. On avait des copains c'était des voisins du même âge à peu près, on avait la chance d'avoir le collège à côté et un gros terrain de foot ou de n'importe quoi. C'était dans les années 70 donc t'avais moins peur d'être assassiné, kidnappé, des trucs comme ça, on était un peu plus libre que mes enfants. Si c'était moi, y aurait aucun problème d'aller jouer là-bas, bon ils sont trop jeunes, mais dans dix ans t'auras plus peur de laisser tes enfants tous seuls, pas pour eux mais pour les autres. Donc ça c'était North Shields jusqu'à mes douze ans.

Et donc mes parents ont aménagé à Tynemouth parce que, on y revient, mon père était capitaine de pétrolier, c'était bien payé à l'époque donc c'était pas dans une grande mais une plus grande maison et située devant la plage… Et là moi j'ai du aller à l'école plus loin et eux ils connaissent les voisins au bout de trente ans maintenant mais moi j'avais pas de copains là-bas. L'école c'était loin, c'était pas vécu avec ces gens là… c'était le même genre de maison mitoyenne avec un plus grand jardin derrière et un petit jardin devant, ce que tu trouves pas en France, dans la campagne oui mais…

Après je suis parti à l'université donc j'étais dans une résidence, à Liverpool. A Liverpool j'ai aussi vécu dans des maisons, mais c'était des maisons étudiantes, c'était vraiment le minimum mais c'est pas un foyer, on était pas chez nous. Deux trois maisons comme ça et quelques petits apparts. C'était quelques trimestres, avec des gens, ça changeait tout le temps les gens avec qui tu habitais donc c'était merdique, t'étais quelque part pour dormir. J'aimais un peu Liverpool mais je connaissais pas vraiment les vrais gens, nous on était dans le monde étudiant. C'était une ville assez pauvre, c'était l'époque ou y avait plus d'industrie, plus grand-chose, pas de développement, du coup beaucoup de gens pauvres au chômage et les étudiants à l'époque c'étaient des riches, y avait un peu ce côté-là. Bon j'étais là pour mes études, j'ai jamais pensé à continuer ma vie là-bas, j'ai quelques personnes que je connaissais qui sont restées là après mais moi c'était vraiment un passage, je l'ai vécu comme ça. Je suis resté trois ans, le temps du bachelor, jusqu'en 1997.

Après je suis allé à York. Tu sais où c'est York ? Les gens qui visitent l'Angleterre ils arrivent à Londres, ils prennent le train et il s'arrêtent à York, c'est une petite ville touristique, pas

grand-chose d'autre… Là je vivais dans un campus en dehors de la ville, je suis resté un an et demi et j'étais toujours dans la résidence… J'avais des copains qui vivaient dans des maisons avec des terrasses donc ça allait. Pas grand-chose à dire.

Puis je suis allé à Londres. J'étais Sud Londres et là y a un monde d'écart, déjà y a un monde d'écart entre le Nord de l'Angleterre et le Sud de l'Angleterre et ça se transpose dans l'autre sens à Londres. En gros c'était moins cher de vivre au Sud. La première fois j'ai loué une chambre chez quelqu'un, c'était une femme qui avait un enfant et une grande maison qu'elle avait hérité de sa famille. Donc là t'es pas chez toi, tu reviens pour dormir quoi. Le Sud de Londres, y a des parcs, plein de parcs, t'as un petit de tout, t'as des jolis quartiers et des quartiers c'est vraiment le chantier. Où on était nous c'était à une demi-heure du centre –ville, on était dans une grande maison mais qui était divisée en plusieurs appartements. Y avait une vieille qui habitait là-bas, y avait deux autres étudiants donc à part la vieille c'était des gens de passage, j'ai jamais noué de liens avec eux. J'ai vu un voisin une fois parce qu'il s'était fait cambrioler et la voisine je ne l'ai vu que parce qu'elle était vieille, un jour elle est morte et ça sentait quoi… et une autre fois je l'avais trouvé alors qu'elle était tombée par terre, bon elle était en fin de vie alors plusieurs mois après… A l'époque on traversait le parc pour aller partout, pour aller en ville, pour aller bosser. Moi j'avais pris ça parce que c'était proche du centre-ville mais comme c'était le Sud c'était beaucoup moins cher. Donc on était à cinq kilomètres du centre-ville et y avait le métro si tu voulais pas aller à pied, mais moi je marchais et puis Londres c'est compact. Ca a duré huit ans, je suis resté pour finir ma thèse et je suis resté un peu pour travailler. La première année c'était avec la femme avec l'enfant, après elle avait déménagé et vendu la maison, j'étais avec ma copine, ma femme maintenant, donc là on avait trouvé cet appart donc j'y suis resté presque tout le temps quand j'étais à Londres. La vie à Londres c'était bien… quand c'est bien. Quand t'es jeune je crois que c'est un passage à faire mais tu vois quand tu commences à fonder une famille, tu te dis vite que c'est pas possible. Enfin j'ai vu avec une amie, on avait un peu le même parcours, on s'était rencontré à York, elle s'est mariée avec un banquier qui gagnait des millions donc ils ont acheté une grande maison, elle peut payer la nounou le même salaire que moi je gagne donc pour elle c'était faisable de rester là mais pour nous c'était pas possible, Londres c'est beaucoup trop cher. On en a discuté tous les deux, ma femme voulait revenir à Lyon, j'ai dit pourquoi pas, moi j'avais un boulot qui était intéressant dans les effets spéciaux pour les films, c'était super comme boulot mais je pouvais pas partir avant que tout soit fini, quand ton directeur passe à cinq heure du matin, ouc ! Donc quand t'es jeune ça va mais tu peux pas envisager une carrière comme ça.

Donc quand on est arrivé en France, à Lyon, là j'habitais à la Guillotière. Comme je te l'ai dit, moi j'étais surpris… c'était un collègue de ma femme qui avait un appart à louer, c'était tout près du centre-ville, c'était dans une vieille maison toute en bois, au premier étage, le loyer n'était pas cher du tout donc moi j'ai fait « wahou ! ». Et de là j'ai compris pourquoi même les grands-parents de ma femme disaient « la Guillotière, c'est là où on achète les drogues ». Bon moi j'avais vécu une vie d'étudiant donc ça me posait pas de problème. Mais bon des gens avaient cassé la porte parce qu'ils planquaient la drogue à l'intérieur, ils étaient toujours dehors, et en plus y avait le tram et ses vibrations. On voyait bien le type de politique, parce que t'avais Gambetta, la frontière avec le troisième. Le troisième, ils voulaient pas que ça passe chez eux, donc ils l'ont mis de l'autre côté de la route, mais chez nous c'était vraiment pas facile. Je trouve ça dommage parce que c'était des jolis bâtiments, un joli centre-ville et tout ça. Ils l'ont refait un peu avec les berges du Rhône mais c'est quand même dommage pour la ville,

c'est pas le coin le plus joli. Donc j'en ai eu marre quand j'ai compris que tout le monde avait raison. On est quand même resté trois quatre ans.

MA : *Et ça correspond à ton arrivée en France, ça fait quoi de venir vivre ici ?*

Bah c'était bien. Ah non en fait, c'était pas bien… C'était en 1998, tu te rappelles ce qui s'est passé en 1998 ? La coupe du monde de foot ! Tu sais cette musique, un an de « lalalalala ». Tu vois t'es pas français, tu peux pas être français et même maintenant t'es pas français… Donc avant j'aimais bien le foot mais c'était avant les finales, où j'étais avec les mecs qui étaient pour le Brésil. Et puis après il y a la coupe d'Europe, là j'étais depuis deux ans dans mon pays adoptif, j'étais à fond pour la France, j'ai regardé en famille la finale contre l'Italie je crois et y a l'oncle de ma femme qui me dit « je suis désolé », « pourquoi ? », « parce que t'es pas français », « tu vois, c'est un match de foot, je suis pour les gens en bleu et j'ai gagné » mais non c'est la France qui a gagné… J'ai senti ce truc « tu peux venir chez nous mais tu n'es pas l'un de nous », en France et encore plus à Lyon…

Après on est allé à Gerland, parce que c'est moins cher, c'est un des quartiers les moins cher et avec ma femme on avait jamais un travail en même temps. Quand tu mènes une vie d'étudiant, ça pose pas de problème mais après… donc on était à Gerland, ça allait c'était pratique pour les gosses mais y avait encore des gens qui vendaient des drogues à côté et tu te dis « c'est pas possible ! ils vendent de la drogue partout ici ». Donc on a vécu dans deux apparts et les deux ont été vendus, ils nous les ont proposé mais on a dit non. Tu sais tu es obligé de proposer l'appart au locataire quand on vend mais là je me suis dit que c'était uniquement un bon investissement pour louer, quand tu vois les frais de notaire… et puis bon c'était pas tout à fait ce qu'on voulait. Donc on est allé ailleurs, toujours à Gerland, de l'autre côté. Donc Gerland je sais pas quoi t'en dire à part qu'ils vendaient des drogues partout, tu voyais les voitures qui tournent dans tous les sens, peut-être qu'ils font être chose mais peut-être que c'est ça… Il y avait pas trop de vie de quartier, tu vois on connaissait une voisine, mais pas vraiment de vie de quartier. Tu vois y a pas de magasins, le centre commercial était triste aussi, c'est bien pour dépanner mais dès que tu as vraiment besoin de quelque chose t'es obligé d'aller en ville. Y avait le métro mais je me sentais moi au centre-ville qu'ici même si c'est à peu près la même distance. Donc là on s'est dit « on va faire une famille, on va avoir des enfants, comment on va faire ? ».

On a regardé nos critères et moi je ne voulais pas prendre ma voiture tous les matins pour travailler donc malheureusement ça voulait dire vivre en ville. J'aurais aimé être à l'extérieur, avoir un jardin, et c'est plus maintenant qu'avant, je suis plus partant pour rester tranquille. Donc quand on est arrivé ici c'était vraiment « quitte à rester en ville autant prendre le plus joli » et c'était joli sur les prospectus, c'était bien vendu par le monsieur de Nexity et voilà…

Entretien semi-directif

MA : *Vous avez acheté sur plan ?*

Oui, pas de visite.

MA : *Tu peux me raconter un peu comment on achète un appartement sur plan ?*

C'est vraiment parce qu'on avait pas le choix, j'avais fait un tour des quartiers pas trop chers et je me disais qu'on allait bien finir par trouver un bel appart mais les endroits que je me voyais pas détester, y en avait pas des masses. Le troisième non, quatrième non, le centre-ville c'est trop cher, le sixième pareil. Donc c'est un pari. Bon c'était un risque calculé, tu te dis « ça va devenir bien ». En plus c'était cher, mais je me suis dit « je me vois vivre ici, ici dans cet appart, pas celui d'en face ! ».

MA : *Quelles étaient tes attentes ?*

C'était qu'il y ait quelque part pour les enfants pour jouer, l'extérieur pour profiter. C'est pratique quoi, même si comme la famille de ma femme est dans le coin, à la campagne, le week-end on peut aller chez eux. Quelque part on peut dire que c'est le meilleur compromis qu'on ait trouvé.

MA : *Et tu avais quelle image du quartier avant de venir y vivre ?*

C'était comme un truc futuriste. Ils ont fait un prospectus qui se plaçait dans l'avenir en 2020 où quelque chose comme ça, ça présentait comment sera le quartier dans dix ans, un quartier futuriste, surtout dans l'architecture. Après, est-ce que va rester futuriste tout le temps ? C'est sûr que non mais c'est mieux que tout le béton qu'on voit partout en ville. Tu vois ma femme, elle dit qu'elle s'en fiche que ce soit en béton du moment que ça fait un joli foyer mais moi j'ai pas envie, même si c'est super dedans…

MA : *On te l'a vendu comment ce quartier ?*

Je crois qu'il s'est vendu tout seul, ça s'est dans ma tête, j'ai vu les maquettes, j'ai imagine, y avait les photos, les panneaux…

MA : *Dans ce qu'ils mettaient en avant à cette époque, il y avait notamment le caractère écoquartier du lieu, alors c'est quoi un écoquartier ?*

Y a trop de voitures ! [rires] Bon, on a des consommations basse, on a des panneaux solaires qui gèrent les lumières extérieures, l'eau est chauffée je ne sais pas comment, on a une bonne chaudière à bois. Mais c'est déjà dépassé tout ça maintenant. Comme je le disais tout à l'heur, on essaie de mettre des choses en place mais on va pas jusqu'au bout… Pour moi éco ça veut dire que tu fais des choses par exemple pour te passer de pétrole, donc les voitures c'est pas possible, mais c'est aussi au niveau de la politique nationale faire en sorte que les gens puissent aller de là à là sans prendre l'automobile, pour moi c'est un truc qu'il suffit de dire. Tu vois j'ai fait le choix de pas acheter de voiture mais j'ai acheté un vélo, c'est un biporteur donc je peux le prendre pour emmener mes enfants et je double tous les gens, et quand je veux travailler je peux toujours garer mon vélo, y a toujours de la place. En été, quand il fait beau c'est plus dur… mais voilà c'est pas ça, ça c'est faire semblant et dire « quand tout va bien je prends mon vélo ». Et tu vois y a un truc qui m'énerve c'est quelqu'un qui a le même vélo et qui met ses enfants dans la même crèche, chaque fois qu'on se rencontre il me fait un sourire comme si on était frères jumeaux parce qu'on a le même vélo et moi j'ai envie de lui dire « entre octobre et avril j'ai pas vu ton vélo sortir ». Tu vois c'est ça, c'est pas parce qu'on a le même vélo qu'on a

des liens, c'est parce qu'on a les mêmes habitudes, le même mode de vie, le vélo c'est juste le vernis. Si un jour il y a quelque chose qui dit « pour être écolo il faut mettre un casque rouge », tu vois ils vont pas réfléchir et ils vont mettre un casque rouge, tant que t'as les gens qui te disent quoi faire c'est facile… Ici c'est pareil. Tiens, par exemple, on a mis des pieds de tomates et y a une tomate qui a poussé et les gens qui tiennent le jardin là ils ont tout de suite tout arraché. Donc ça fait joli, c'est un jardin très beau mais il sert à rien parce que personne peut y aller ou l'utiliser.

MA : *On te sent peu convaincu, tu as l'air sensible à l'environnement, cet argument de l'écoquartier c'est quand même quelque chose qui aurait pu te séduire ?*

Non, c'était plus le physique. Le fait que ça distingue en gros et puis le balcon je m'y voyais bien. Bon je me voyais mieux en haut avec un petit jardin mais bon. Le côté quartier mode c'est un peu curieux… après il y a des choses qui vont rester : la jolie vue, le côté central à Lyon avec les magasins à côté. Ca ce sont les choses qui vont rester… on est en train de vivre la phase vitrine. Mais y a des raisons de la faire, après c'est dommage qu'ils passent leur temps à la fabriquer. Tu vois quand ils ont ouvert la navette je me suis dit « ça y est y a le bateau » et puis rien du tout : ils ont mis le petit bateau, un stand avec des femmes bien habillées qui donnaient des chapeaux de marin. J'y suis allé avec un voisin, tu vois, y avait nous et des gars de la presse. Donc ils te montrent des trucs, c'est même pas vrai. Par contre ils ont fait le week-end où y avait plein de trucs sur la nourriture, avec plein de choses à manger, des recettes, c'est là où ils ont planté les jardins… ça c'était super. Quand ils ont inauguré le centre commercial, c'était formidable, tu vois pas ça ailleurs. Donc ça c'est le côté positif. Avant, c'était pas tous les jours, mais c'était très souvent l'apéritif offert par quelqu'un, pour un évènement, n'importe quel truc… Progressivement ils vont arrêter de prendre des photos, quand y aura un truc là-bas sur les collines, plus neuf, plus cher, plus chic, ils vont aller là-bas. On voit moins souvent les élus du deuxième, ils sont plus critiques, je sais pas s'ils font grand-chose derrière mais on peut les voir, leur demander quelque chose. Mais bon, c'est le rayonnement de Lyon et eux ils pensent à leur quartier même celui qui était là avant.

MA : *Justement il y a du lien avec le quartier Perrache ?*

Il y a le comité d'entraide local mais on a pas les mêmes intérêts, pour eux c'est vraiment « faîtes quelque chose avec Perrache », « faîtes quelque chose avec l'autoroute » et nous on leur demande de pas mettre un parc de jeu pour les jeunes… tu comprends ? [rires]

MA : *Alors est-ce que ce quartier là est réussi ?*

Bah tant que le bâtiment ne tombe pas avec le vent [rires]. Moi je peux pas dire encore, c'est trop tôt, il faudra revenir demander à mes enfants s'ils sont encore là. Pour l'instant oui mais la réussite c'est à plus long terme, peut-être quand ce sera plus à la mode, qu'il y aura plu personne qui viendra, qu'il y aura plus le Conseil Régional parce qu'on aura changé les structures politiques au niveau local. Mais moi je le vois bien, ça va arriver, je suis positif ! Après c'est une question d'équilibre, tu vois Gerland il l'ont un peu laissé tomber, ça marchait pas trop mal et puis ils ont ajouté des ZAC et c'est sensé tout changer mais y a des choses que tu peux pas mettre : le caractère, le voisinage, ces choses là, tu peux être un bon politicien mais tu peux pas faire ça. Comme je te le disais au début, tout dépend des gens, les gens qui ont des

envies communes ils vont faire quelque chose ensemble, ceux qui n'ont rien de commun, tu peux les mettre face à face ils vont dire « bonjour » mais pas plus. Mais bon, regardes à combien de gens j'ai serré la main pendant la visite, c'est pas comme un petit village mais quand même… tu reviens un samedi c'est autre chose. Je connais plus mes voisins que là où j'habitais avant mais est-ce que ce n'est pas aussi parce que je suis plus investi ? Je crois qu'il y avait ce côté pionniers aussi, quand on s'est mis ensemble pour gueuler après Nexity. Ca permet de créer des liens et maintenant ça continue, tu vois j'ai un voisin en haut quand ses petits enfants viennent ils jouent avec mes enfants. En plus moi je suis pas très social comme créature. [rires] Je suis surpris, je fais des trucs avec mes voisins que je pensais pas faire.

MA : *Donc ça c'est un élément qui marche bien, mais à part la voiture, quels sont les éléments ratés ?*

Si j'ai pas le droit à la voiture, je vais te dire les motos ou les mobylettes ! [rires] Non, je sais pas, pas pour moi c'est tout autour des voitures, des parkings, des parkings sauvages… Si, les chiens ! Une fois j'ai écrit au maire parce qu'à cette époque là tu avais des petits canetons et tu avais des gens qui avaient l'habitude de venir promener leurs chiens ici et de boire un verre, les chiens c'était une bande de sauvages. A cette époque on pouvait pas laisser les enfants jouer dehors. Et d'un coup ils ont sauté sur les cannetons et c'était un massacre et j'ai écrit à la mairie « imaginez si c'était un enfant » donc ils ont passé un espèce de je ne sais pas quoi, ils l'ont passé deux ou trois fois, et maintenant ils reviennent avec leurs gros chiens. Et pour ces personnes leurs chiens n'ont jamais mordu personne, c'est pas un problème si ton chien fait peur aux enfants, c'est que les enfants ont un problème… Déjà pourquoi t'as un grand chien alors que t'habites dans une ville ? Encore un petit, peut-être. Imagine nous on a déjà un grand appart, je les mets où les chiens ? Et en plus il y a sans doute ce côté socialiste qui fait qu'on ne ramasse pas. Je me souviens il y a un an, je me suis arrêté pour féliciter une dame qui ramassait derrière son chien, c'était la première fois que je voyais ça. En plus c'est écrit, les chiens sont interdits sur les pelouses, donc ces gens sont en contravention des règles. Déjà ça me pose un problème, je suis britannique, je suis les règles mais en plus c'est dangereux, tu risques de glisser sur quelque chose et j'ai un enfant de trois ans qui risque d'être mordu. Ca n'est jamais arrivé quand je vois un petit enfant et un gros chien, je fais gaffe. Donc ce côté laxiste… Tu vois, moi je gueule, j'ai arrêté maintenant mais quand les gens se garaient « excusez moi c'est pas un parking ici, vous avez vu le sens interdit ? » mais les gens s'en fichent. Les gens arrivent jamais à s'entendre, c'était pareil avec les anciens ici, y en a un un jour qui a dit à ma femme « on était ici avant vous donc nous on a le droit de promener notre chien où on veut », bah oui si c'est permis mais ici c'est pas permis ! Donc c'est ça après si personne suit les règles : le matin, le soir, tout le temps les chiens…

MA : *Pour revenir à quelque chose de plus général, comment tu présentes le quartier à tes amis, à des gens qui ne sont jamais venus, comment tu le décris ?*

C'est un joli quartier au bord d'une rivière et il y a plein de photos sur Internet donc j'ai pas besoin de le décrire parce qu'il t a beaucoup d'images partout, tu peux le montrer aux gens et tu dis « regarde, regarde comme c'est beau », t'es fier de vivre ici quoi !

MA : *A ce propos, tu parlais tout à l'heure des prospectus et de la maquette, tu as regardé toute la communication produite autour du quartier depuis ?*

Je suis pas sûr, peut-être un ou deux fois, c'est pas systématique. Je l'ai trouvée bien, quand on est arrivé dans notre maison ils nous ont donné un grand sac avec le kit du nouvel habitant, c'était un sac chic ! [rires] Aussi j'aime bien visiter là où il y a les maquettes, tu te rends compte que ça change un peu, par exemple ils voulaient faire un pont ici, qui traverse de l'autre côté, et ils vont pas le faire. Elle est bien leur comm' mais elle est pas pour nous, pas pour nous dans quelque chose : ils montrent de l'autre côté donc je m'intéresse parce que je veux faire vivre ma ville, je veux que ce soit bien donc je participe aussi à faire de la pub, par exemple je vais pas dire quand je vais en Angleterre que ma ville c'est que des voitures et des chiens qui font des crottes. Ca c'est le côté pratique du quotidien mais sinon j'ai bien choisi et j'en suis content depuis trois ans.

MA : *Donc la communication est essentiellement tournée vers l'extérieur, les autres villes, etcetera ?*

Je l'ai jamais senti comme ça. Moi je suis… maintenant que tu le dis oui. Mais c'est très français ça, le 69 qui n'aime pas le 42. Mais moi je croyais que c'était surtout pour dire « on est ici on est bien là, point ». Mais c'est vrai, dès qu'il y a nouvelle grande thématique ils vont en faire des tas. Après ça sert quand même pour savoir le grand plan, la phase 2, quand est-ce qu'ils vont commencer. Ca fait longtemps que je suis pas allé voir la maquette. Après sinon pour être au courant faut voir les élus, mais c'est pas souvent, y a les voisins qui sont au courant, on entend des choses tu vois, et puis on a quelques trucs par la poste.

MA : *A propos de la Poste, tu utilises les commerces du quartier ?*

Non, sauf un peu Lidl. Tant qu'il y a pas un bar, ça ça manque un petit peu. Avant on allait dans la banlieue pour les grandes surfaces mais plus maintenant, on a plus de chois, y a le marché sur le cours Charlemagne, y a le magasin bio, le Carrefour, donc on peut trouver ce dont on a besoin au jour le jour donc on a plus besoin de trop se déplacer. La Poste bon… elle s'est améliorée mais j'avais quelques problèmes avec la Poste parce qu'au début il y avait des colis envoyés par mes parents qui disparaissaient et dès qu'il y avait des travaux la Poste ne passait plus pendant deux semaines. La boulangerie j'y vais quelque fois. La pizzeria j'y suis allé, c'est pas mal mais on peut manger mieux pour trois fois moins cher ailleurs, on est parti avec 200 grammes pour 8 euros, la pizzeria sur le cours Charlemagne on téléphone, en dix minutes on a la pizza. Tu vois moi je préfère une vrai pizza mais je pense que c'est pas ce qu'ils vendent là et ça va bien avec le quartier : c'est très design, tu peux manger une pizza avec deux brocolis et de la truffe mais t'as même pas de tomate et de fromage, ok ? Mais est-ce que eux trouvent le marché avec ce qu'ils font ? Pas sûr. Mais ça ça va avec la fausse étiquette de Colomb, tu écoutes Colomb tu crois que tu vas croiser un joueur de l'OL dans la rue et tout ça… Oui y a quelques apparts qui valent des millions mais c'est pas ça, y a pas que ça. Il y a pas que qui occupent des appartements. Non mais il y a un vrai décalage entre ce que dit Colomb et la réalité. C'est pas ce que dit la mairie du deuxième, c'est pas eux qui font la pub du quartier, eux ils ont vraiment connaissance du lien entre l'ancien quartier, le nouveau… et Colomb il arrive sur son bateau et il te dit « c'est le soleil, c'est Toulouse », tu vois le truc ! Je pourrais t'en parler… Lui il a son discours « c'est super, c'est génial », pas du tout basé sur le réel.

MA : *Il fait du marketing urbain, tu as aussi la sculpture only lyon devant le cube orange…*

Exactement, c'est pour attirer l'industrie quoi. Parce que tu vois y a pas mal de monde qui vient, c'est lié au pôle et à la comm'. Mais tu vois ils pourraient faire la même chose au quartier des Etats-Unis sauf que c'est moins riche… Mais ici il faut faire du paraître, il fallait attirer des gens qui travaillent pour aller au Sud. Tu avais l'autoroute au milieu de la ville et maintenant ça pose des problèmes, faut pas refaire le même truc. Et là maintenant tu as des gens qui se baladent, tu imagines ? Et qui se posent plein de questions « qui est-ce qui habite là ? ». Ecouter ce que racontent les gens, même si c'est souvent le pire, j'adore ça, j'ai jamais vécu ça avant.

MA : *Tes proches quand ils viennent, comment ils réagissent ?*

Des fois ils aiment. Ma mère elle trouve… bon elle est pas venue souvent… mais ouais bien. Elle aime. Mon père, il aimerait la même chose en Angleterre. En plus ils sont en train de construire un truc derrière chez lui avec un budget européen ou je sais pas quoi. Ils ont installé un poète sur la rivière, y a un poète qui est payé par la communauté pour écrire sur la rivière, c'est aussi du marketing, comme tout à l'heure, apparemment ils font la même chose partout.

MA : *Et à part cette idée de marketing, est-ce que tu as une idée de ce que les urbanistes et les architectes ont voulu faire ici ?*

Ils ont fumé de l'herbe et ils ont décidé de faire le quartier. « Tu sais, des gros blocs de métal avec plein de trous comme ça, c'est plein d'avenir ! En plus ils seront pas attachés et quand y aura du vent ils vont voler partout ! » Je crois qu'ils sont pas venus sur place : ils voulaient faire des choses un peu différentes mais ils ont pas pensé le côté pratique. Tu vois ici les guêpes s'installent dans tous les trous parce qu'ils ont mis plein de place pour se cacher. Quand tu es loin là-bas, tu peux prendre des photos, y a pas de problème, mais tu viens ici, là on a tout nettoyé, mais on a ces jolis trous là, regarde… [il se lève, je le suis sur le balcon] Et puis côté fenêtre je peux pas nettoyer. Si t'ajoute que tu peux te couper en fermant les volets… Là, c'est pas l'architecte, c'est Nexity, ils ont mis la soufflerie en dessous, et quand c'est en route, ça tremble… Là, t'as le parc, on y a pas d'accès direct, tu vas pas me dire que c'est réfléchi, c'est juste un espace vide. Leurs trous ils ont un autre défaut, c'est joli mais ça coupe pas la lumière donc pour un volet c'est bizarre, ça doit être joli dans un esprit d'architecte mais c'est plus difficile dans la réalité. En plus c'est tellement difficile à fabriquer que l'entreprise qui faisait les façades a fait faillite. Nous on est toujours en attente… Les volets coulissant, ça c'est bombé et ça fait craquer la porte. Donc qu'est-ce que ça va donner ? Ca va rouiller ? Y en a qui sont pas bien posés donc ça coulisse pas du tout. Enfin bref, tu vas me dire que ce sont les risques du neuf mais tu les payes cher…

MA : *En dehors de ces soucis à gérer, qu'est ce que ça a changé de venir habiter ici en termes de pratiques ?*

Pas grand-chose. Je vis pareil qu'avant. J'ai un peu plus de distractions… y a pas beaucoup de bruit mais quand y a du bruit ça s'entend. Ce qui est bien c'est les parcs, on peut sortir, y a un parc devant, avant on était dans un quartier où quand tu avais besoin de sortir tu devais aller ailleurs, là y a de l'espace vert, de l'espace accessible…

MA : *Et en termes de pratiques écologiques ?*

Bah j'ai un style de vie qui fait ça change rien. Ici, je crois que le côté écologique, il est beaucoup dans la politique, dans la mode, c'est tout. Le problème c'est qu'on veut pas aller anti tout, en anglais, y a un proverbe qui dit « everything popular is wrong », tout ce qui est populaire est faux. Ici on veut tout faire, moi je suis pour le pas faire, pas acheter plus de choses et du coup faire plus de gestes pour pas regretter ce que tu viens d'acheter. Après y a des trucs bien, les containers à verre qui sont enterrés par exemple, après les gens te disent que c'est loin, après est-ce que c'est plus loin que pour les gens qui habitent en ville ? Je crois pas. Je crois aussi que le système de chauffage est efficace. Donc y a des points de satisfaction comme ça… Après y a un magasin bio pas loin mais c'est trop cher. C'est comme… moi j'avais pensé faire du jardinage, tu vois, récupérer l'eau qui tombe pour arroser les plantes, mais on m'a dit que je pouvais pas. Dans le parc là, y avait un espèce d'association qui faisait des légumes. Là, je suis pas là, j'ai pas envie d'entrer dans un club pour cultiver un petit bout de terre, mais si j'avais la possibilité, je le ferais bien ici. Mais c'est perdu parce qu'on est les seuls qui le voient et c'est pas très joli en plus comme jardin, c'est mieux que du béton mais ça fait quand même beaucoup de travail pour un jardin qui ne sert pas à vivre quoi. Y a des petites lampes qui s'allument la nuit, c'est très joli mais on peut pas y aller… Si je reste là dix ans, je vais peut-être proposer d'acheter ce bout de jardin.

MA : *Tu te vois rester longtemps d'ailleurs ?*

Je ne sais pas. Là je viens de quitter mon boulot, donc je prends l'air. Pour l'instant je commence juste, donc je ne sais pas. Pourquoi pas, pour l'instant on a pas le projet de partir. En plus, comme je te l'ai dit, ma femme est de la région, les enfants maintenant commencent à aller à l'école, on a pas de raison de partir.

MA : *Une dernière question un peu curieuse : ce serait quoi ton quartier idéal ?*

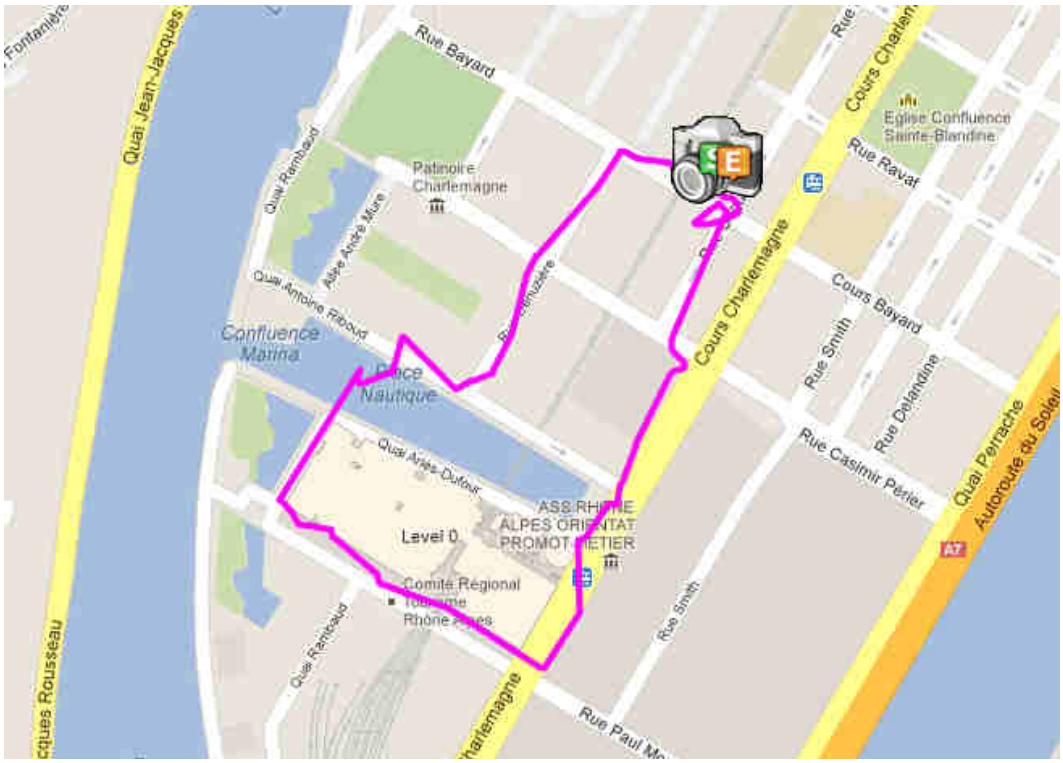
J'aimerais bien un truc comme en Indonésie, les maisons sur des bateaux, toutes attachées, avec des gens qui passent pour vendre des légumes, des choses comme ça. Tu vois là on a une rivière, on voit pas mal de péniches mais c'est quand même… Y a pas un espèce de bateau-bus, plus que le truc du centre commercial… mais c'est l'idée. Ca ça me plairait, tu vois, un truc que les gens normalement on pas chez eux. Tu vois, faut faire ce qu'on dit. Tu vois on devrait faire ça : dire on a de l'eau, si tu veux t'approcher et que t'as ta licence, tu peux pêcher. Et là on a pas le droit. Là je sais même pas si je peux avoir un bateau et où je peux le mettre, parce qu'il faut quinze permis… Tu vois c'est ces questions là qui font que les gens qui habitent ils gèrent pas où ils habitent. Tu vois tu fais un pari, et tu décides de ce que tu peux faire avec l'eau. Pour moi le quartier idéal ce serait avec des gens qui sont là quoi, ici plusieurs fois on a vu les élus, Colomb c'est très bien… mais ce dont on a besoin c'est des gens qui prennent le truc comme en main. Et pour moi si on faisait ça, il y aurait pas tous ces problèmes qui viennent après, si on veut pas une MJC, on a pas une MJC. Peut-être que moi je suis pour ou contre mais c'est le groupe qui décide. Qui a décidé là ? Ce qui est fait c'est une réunion, ils écoutent ce qu'on veut et ils font ce qu'ils ont prévu de faire. Le quartier idéal ce serait quelque part où on a des gens biens, qui s'entendent, qui ont trouvé qu'ils veulent faire quelque chose ensemble et qui font leur truc. Ma vision idéaliste c'est ça, c'est plus les gens. T'as l'impression qu'en France c'est structuré, tu dis « oui monsieur le maire », tu te mets sur une liste et si t'habites là ça veut dire que tu vas au boulot, que tes gamins vont à l'école… Si tu ne travailles pas ou que tu as pas la bonne tête, c'est pas possible que tu habites ici. Pour moi la psychologie française

c'est ça : si tu vis là c'est parce que tu travailles ici et que tu es comme ça. Tu vois comme je te dis, j'ai envie d'occuper le jardin, de planter des légumes, c'est pas possible, un jour ils vont mettre une clôture électrique pour pas que j'aille dans le jardin… Tu verrais les réunions de copropriété, pas de linge, pas trop de plantes sur le balcon, pas de paillasses. On avait mis une paillasse, on s'est fait engueulé, bon on a enlevé la paillasse. Bon on fait des essais avec des plantes, c'est plus naturel, alors on met des plantes parce que t'es quand même très proche du bâtiment en face de celui-ci… enfin voilà, à la fin on fera comme le voisin qui avait plein de plantes, on finira par tout enlever… Bon on est quand même en ville, je vois pas pourquoi on est pas plus maître de nos destins. Dans un sens c'est pareil pour le parc… Je suppose que tu vois plein de gens qui te disent que des trucs négatifs, c'est parce que quand ils se mobilisent ils se mobilisent contre quelque chose, pas pour faire eux-mêmes. Le camion qui nettoie il passe quatre fois par jour, c'est embêtant, ce serait peut-être mieux de dire aux gens de pas jeter autant de saletés, c'est comme un réflexe de jeter son mégot par terre… ramener ça chez soi c'est quand même pas compliqué. Voilà.

HL17

	Date : 29/05/2012
	« Statut habitant » : locataire (logement de fonction)
	Investissement/loyer : 972€/mois TCC
Climat de visite : Ensoleillé, chaud	**Adresse :** Rue Seguin
	Arrivée : juillet 2011
Durée de la visite : 46 min	**Appartement :** T4, 90m²
Longueur du parcours : 1824 m	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 1h55 min	**Profession :** policier (police ferroviaire)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 51 ans	**Militantisme :** Oui (DVD)

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite. HL17 insiste pour que sa femme participe, celle-ci sera donc équipée d'un micro mais ne dira quasiment

rien durant la visite. J'insiste au début pour faire deux visites avec chacun d'eux, refus catégorique :

Je vous jure que nous on est toujours tous les deux et on fait les mêmes parcours tous les deux.

MA : *Si ça vous arrange on va faire ça.*

Je vais vous expliquer parce que… Moi je vais au boulot là-bas à Perrache, à la direction SNCF de Perrache. Et sinon à Confluence, une ou deux fois on est allé se balader là-bas pour visiter le quartier. Mais comme on l'a fait tous les deux de toute façon… Vous savez quand on sort dans le quartier on prend le même chemin je veux dire, on prend le tram et sinon on va jamais… Parce que le quartier que vous entendez c'est juste ce bout-là où c'est plus Perrache et Confluence.

MA : *Le quartier c'est le vôtre, celui où vous vivez, je ne pose aucune limite.*

Parce que pour nous le quartier ça va de Perrache jusqu'à Confluence. J'espère que ça vous contrarie pas trop mais franchement à 99% on vous emmènera au même endroit de la même manière parce que voilà… Après on part en week-end ou des choses comme ça, on est pas dans le quartier.

Visite

Lieu	**t0+**	
Hall de l'immeuble	27 :00	On commence par Confluence.
Cours Bayard	27 :41	Votre vélo, vous auriez pu le rentrer, c'est pas que ça craigne mais bon… Vous voulez pas le rentrer ? Ce serait vraiment bête qu'il y en ait un qui vienne vite fait vous enlever une roue. Ca m'embêterait et vaut mieux pas prendre de risque. [il insiste, je rentre le vélo] Vous pouvez même le laisser pas attaché, ici c'est sûr qu'il y a pas de problème. [à sa femme] Allez, mène la danse, de toute façon on fait le même trajet à chaque fois. [il décidera finalement de l'intégralité du trajet] Là on va comme si on allait faire nos courses à Lidl, c'est une petite superette qui est bien pratique et en plus discount donc c'est sympa. On descend, on fait 50 mètres et on y est. On a tout, ici on a tout franchement. On a et les trams et les trains et la marche à pied, les Vélo'v, tout quoi. Donc c'est vrai que pour les commerçants on est bien placés. Evidemment c'est pas la Part-Dieu mais depuis l'ouverture de Confluence c'est vraiment génial. C'est vrai qu'avant on allait souvent dans les grandes surfaces, il fallait prendre la voiture alors que là maintenant on a plus de

		voiture et on se débrouille très bien : on prend le tram, on prend le train, la marche à pied. L'été faisant en plus c'est encore plus agréable que l'hiver. Voilà, y a une patinoire, y a tout, toutes les infrastructures.
Cours Charlemagne	31 :20	Alors après en fréquentation on a eu des soucis de… Nous faut savoir qu'on est là que depuis juillet, ça fait déjà un an. Donc en termes de fréquentation y a eu pas mal de fréquentation de prostituées on va dire jusqu'à l'ouverture de Confluence. Derrière, la maire avait donné des instructions pour que le quartier soit vulgairement parlant nettoyé quoi. Ce qui est à peu près le cas puisque c'est vrai que maintenant on passe régulièrement soit en voiture ou à pied et bon y en a plus quoi, enfin on peut considérer qu'il y a une ou deux pas ci par là. Mais c'est vrai que quelque part c'était pas flatteur pour le quartier en fait. Même si elles dérangeaient pas plus que ça, elles sont là, comme on dit c'est leur métier, c'est tout, c'est comme ça. Elles dérangeaient pas plus que ça, ça emmenait pas particulièrement, surtout l'hiver, une faune en termes de délinquance mais c'est vrai que les premiers jours où il a fait chaud, les esprits s'échauffent avec la chaleur, l'alcool et tout le soir tard. Sur le coup des 22h30 à minuit c'est moins bien fréquenté, parce que tout de suite les gens sont à pied et viennent un peu plus chahuter les deux trois prostituées qui sont dans le quartier et voilà quoi… Donc voilà, on va à Confluence maintenant. Donc on a passé le Lidl et là on va carrément à Confluence. Là ça a été une révolution un peu pour le quartier, en termes d'architecture, de fréquentation, de population aussi. Parce qu'entre le centre commercial et les habitations c'est phénoménal, il faut savoir qu'en 2020 la population de ce secteur, le quartier Confluence comme on l'appelle, va passer à 16000 habitants, pour l'instant on est à 9000. Si je me souviens bien ça doit être ça, c'est absolument gigantesque. Et puis le fait que l'Hôtel de Région s'installe ici, que voilà… on a tout, franchement on a tout, les restaurants, les cinémas, on a tout. Avant c'est vrai qu'on était un peu le quartier pauvre de Lyon quoi. Et puis bon en termes d'architecture on a quand même une partie côté Rhône qu'on peut considérer entre vieillotte et moyenne et une partie côté Saône où voilà, c'est le top du top, c'est les dernières évolutions en termes d'économie d'énergie, de matériaux et d'esthétisme aussi. Encore que ça ça peut se discuter, on en parlera tout à l'heure quand on y passera parce que nous on en parlé tous les deux, au niveau esthétisme on est bien d'accord c'est franchement pas terrible surtout au niveau du choix des couleurs. [A sa femme] A toi maintenant.

		[Sa femme] Moi je sais pas quoi vous dire vu que personnellement Lyon je connais pas trop vu que je suis arrivée en octobre et que je sors pas trop de la maison à part pour aller faire les courses à Part-Dieu, à Lidl ou à Confluence. Même Lyon pour moi la ville d'une manière générale elle est nouvelle. Alors que moi je suis Lyonnais donc forcément. Enfin je suis Lyonnais depuis 1995, enfin 2003 parce qu'avant j'habitais dans le Beaujolais, on pouvait pas me considérer comme Lyonnais mais depuis 2003 exactement j'habite dans Lyon. J'ai fait plusieurs quartiers, j'ai fait le troisième arrondissement, j'ai acheté plusieurs appartements dans le troisième et dans le huitième, je suis revenu dans le troisième et je suis partie du troisième dans le deuxième, ici. Ca veut dire qu'en neuf ans j'ai fait quatre adresses différentes. Ici par rapport à la Part-Dieu la population est pas du tout la mienne, la fréquentation est plus faible ici. Et pourtant d'après les rapports que j'ai avec des élus qui sont assez proches y a 25% de logements sociaux rien que dans la cité ici, rien que dans la cité Confluence. Y avait déjà 20% sur tout le quartier et y a 25% ici. Y a 25% de logements sociaux et franchement à la limite ça se voit pas. On peut pas dire que ça se voit. Bon y a une population diverse en termes d'origine mais voilà ça passe très bien. On va faire le tour par là-bas. Par contre y a un gros problème et là on le voit bien, c'est les transports en commun. Malheureusement je pense qu'on est un peu court en transport en commun. On a le tram qui traverse essentiellement tout Lyon, qui vient de Perrache et qui ramène toute la clientèle de Confluence, du centre commercial. Et nous, en tant que riverains, tout ce qui est transport et déplacement au sein du quartier est devenu très difficile parce qu'on était un quartier somme toute calme en termes de déplacements et là c'est devenu… voilà y a une densité de véhicules, y a une densité de voyageurs dans le tram qui fait que quand nous on veut monter dans le tram à Perrache ou venir de Part-Dieu et rentrer à la maison à Sainte-Blandine, Sainte-Blandine c'est la station qui est juste avant le terminus qui correspond au centre commercial et bien on peut plus monter dans le tram. Là ça c'est un peu calmé, il faut savoir que le centre commercial a été ouvert le 4 avril dernier et que pendant un mois ça été juste la folie. C'était en pleines vacances scolaires et c'était de la folie, on ne pouvait pas monter dans le tram. Nous encore, on était à pied, on y allait à pied, voilà c'est tout. Mais c'est vrai que quand on voit débarquer la circulation routière… C'est vrai qu'ici, j'en ai parlé au maire d'ailleurs parce que là il va falloir qu'on fasse quelque chose je

		pense, entre le pont et la maison trait d'union, la maison rouge, et ici la sortie, la fin du centre commercial, y a quatre feux en 100 mètres. Comme en plus évidemment ils ne sont pas synchronisés je ne vous dis pas le bazar. Nous c'est vrai que quand on veut rentrer chez nous avec la voiture, quand on en loue une ou quand nous en prête une, c'est vrai que ça nous saoule vite. Mais c'est vrai que comme je vous disais maintenant on en a plus parce que franchement on en pas besoin et que quand on en veut une on nous en prête une. Donc par rapport à ce que je vous disais sur la prostitution tout à l'heure. Y en a une ou deux à côté de chez nous, sinon après la prostitution commence réellement après le centre commercial. Donc vraiment nous sincèrement ça nous dérange pas. Elles sont combien ? quatre, cinq peut-être éparpillées un peu. Franchement ça nous dérange pas, y a des rondes de police assez régulière. Voilà, c'est tout. C'est fait, la sécurité est bien, les rues sont bien entretenues. Moi je trouve ce bâtiment de l'Hôtel de Région franchement magnifique, c'est vraiment une réussite architecturale. Le centre commercial on en parle même pas, c'est splendide. Vraiment le mec il a fait quelque chose de… Après en termes de fréquentation je suis certain qu'il va y avoir des soucis parce que quand je pense au mètre carré de location des commerçants et à la fréquentation qu'a maintenant le centre commercial par rapport à son ouverture… On y va à 11 heures, on y va à 13-14 heures, on y va à 19 heures, y a quasiment plus personne dans le centre commercial. C'est même pas une question de tarif mais du fait que c'est excentré, que quand vous êtes à Part-Dieu vous pouvez arriver de partout pour y aller alors qu'ici faut vraiment être dans le Sud de Lyon quoi. Si vous êtes pas au Sud de Lyon bah voilà… Les gens qui sont par exemple à Vaise vont pas venir faire leurs courses ici alors qu'ils vont aller à la Part-Dieu, les gens de Perrache à l'époque allaient à la Part-Dieu. Pourquoi ? parce que Part-Dieu est centré, c'est en plein centre de Lyon et nous on est carrément excentré, carrément à la limite Sud de la localité… Les gens sont venus pour découvrir au début. C'est pour ça qu'il y avait un monde, une affluence phénoménale, j'ai dit « si c'est comme ça tout le temps on est pas sorti » et puis voilà depuis maintenant quinze jours ça s'est réellement calmé quoi, on arrive à accéder au tram.
Rue Paul Montrochet	41 :20	Sauf la circulation routière. On appréhende les moments forts comme les soldes, les périodes de Noël, les choses comme ça où je pense que ça va être gigantesque encore. Mais bon on en a discuté avec le Maire, on va absorber, ils ouvriront des parkings extérieurs qui sont pas prévus normalement, ils les ouvriront et voilà. Mais

		y aura toujours ce problème de la circulation avec ces voies uniques de chaque côté du tram. Les voies uniques en terme de circulation routière c'est trop juste. Y a pas de bus si ce n'est pas la petite navette qui passe une fois à l'aveuglette et le tram. C'est trop juste, trop juste. Ils essayent toujours de faire un cadencement de tram toutes les cinq minutes, ils y arrivent pas, c'est pas possible. Parce que le tram vient carrément de l'autre bout de la banlieue de Lyon, c'est-à-dire de Saint-Priest ou de Fessynes, il traverse carrément tout Lyon et il traverse des grands carrefours. A l'heure de pointe les Carrefour sont malheureusement bouchés et les trams peuvent pas passer, ça retarde, ce qui fait que les cinq minutes c'est impossible. Aux heures creuses ou le week-end, oui là ils arrivent à assurer un cadencement, mais aux heures de pointes c'est-à-dire entre 7h30 et 9h30 le matin c'est impossible à respecter. Y a 96 commerçants, 16 restaurants, 14 salles de cinéma, une salle de sport. Maintenant y a une variété, y en a un peu pour tous les goûts. C'est beaucoup de marques américaines très chères. Ca a été conçu quand même pour un shopping de haut-de-gamme quoi. C'est pour ça que j'appréhende un peu les soldes parce que là je pense que tout le monde va se ruer mais c'est vrai que compte-tenu du prix au mètre carré ils sont obligés d'appliquer une certaine marge. Voilà, après nous on nous décentralise un peu tout. Ce qu'on avait à 50 mètres c'était la Poste, la Poste va venir de l'autre côté, quai Riboud. Y a EDF, y a le Progrès, y a Radio Espaces. Alors vous voyez, je parlais d'architecture pas toujours heureuse, cet espèce de cube orange là c'est je sais pas, on dirait une vieille décharge, un gros pot de rouille, c'est absolument immonde. On se demande pourquoi ils ont fait ce machin, on dirait que c'est un vieux bateau en train de rouiller laissé à l'abandon, ça fait bizarre quoi. C'est pas très heureux parce que l'architecture du bâtiments avec ses trous, ses carrés, ses machins et cette couleur rouille, pour moi c'est pas orange, c'est plus rouille qu'orange. Ca fait vraiment cube à l'abandon, bâtiment laissé à l'abandon en train de rouiller, ça fait bizarre. Voilà, à côté de ça vous avez des bâtiments qui sont magnifiques derrière, tout ce qui va derrière c'est super, ce truc là, au milieu, ça dénote et c'est pas beau quoi, c'est moche, très moche. C'est pas mal d'oser mais après y a un choix en termes de couleurs qui est pas terrible, ils auraient très bien pu faire ça d'un autre ton, je sais pas un vert mais couleur rouille ça fait trop bizarre. Après y a la densité, la densité immobilière, la densité de bâtiments, qui va finir par être pesante je pense. Nous on avait une

		vue totalement dégagée sur Fourvière, on en a bien profité mais je pense que d'ici un an maximum on verra plus Fourvière parce qu'il y a un bâtiment qui est train de se monter et voilà, ça en fait encore un… C'est un peu dommage parce qu'on avait vraiment une vue magnifique.
Rue Ambroise Croizat	47 :46	Je pense qu'après il y a vraiment des bâtiments magnifiques et les gens qui sont installés là ils son tranquille ad vitam eternam à mon avis et là c'est superbe. Après c'est toujours pareil, je sais pas combien ils ont pu payer leur appartement mais voilà quoi… Je pense que le mètre carré là on doit atteindre les 7000 ou 8000 euros pas loin. Je pense que ça va devenir vite, c'est déjà devenu d'ailleurs, un quartier où il fait bon vivre, pas une cité-dortoir comme certains quartiers, ça va être un quartier vivant. Et ce qui manquait à ce quartier, parce que bon ce quartier vieillissait sérieusement. Moi j'y suis depuis le mois de juillet mais de par mon rapprochement avec les élus et de ma connaissance parce que j'ai toujours travaillé à côté, même si j'habitais pas là j'ai toujours travaillé à côté. Et franchement je le voyais bien, la population, pfff… Franchement quand on voyait les autres quartiers, le troisième, le huitième où y avait de la jeunesse, où ça bougeait un peu, là pfiou… Et effectivement cette requalification complète du quartier fait que ça donne de l'air et de la vie quoi. L'autre jour on était parti en vacances, on est rentré de Sète par le train, on est rentré à pied de la gare à ici et y avait un monde mais y avait un monde, à 21h ou 21h30 dans le quartier, comme on en avait jamais vu avant. Et pourtant, même si on est pas là depuis si longtemps on a quand même bien vécu un été ici et on a jamais vu autant de monde que ça. C'est vrai que ça a ramené une population avec la curiosité, la darse, tout ça, le bon vivre, l'agrément. Les gens se parlent, discutent, ils sont tous là le midi, ils viennent, ils sortent des bureaux, ils mangent, ils vont se balader et tout… Les petits étangs là on trouve ça très plaisant, apaisant, campagnard, on a vraiment l'impression de pas être à Lyon. Moi j'ai vécu 33 ans à Paris, je retournerai plus jamais à Paris. A mon avis c'est étudié pour, pour faire un peu nature. Moi je trouve ça très sympa, franchement. L'autre jour je passais, y avait des canards qui venaient manger dans la main des gens, c'est vachement sympa à voir. C'est bien conçu, c'est calme. Ici y a des coins de verdure, dans la continuité du parc de Gerland y a un peu des points de verdure quoi. Alors que plus on va se rapprocher de chez nous, moins y en a. Nous on est vraiment à la limite de Confluence. On est vraiment à la limite et on est bien.

		Quand tu vois ces appartements là, c'est « mon Dieu ! ». Là encore la diversité est pas très choquante, les couleurs sont pas choquantes surtout… Je pense que ce sont les couleurs qui sont pas choquantes et puis bon la variété d'architecture je trouver ça sympa parce qu'avoir les mêmes bâtiments tous uniformisés, mêmes couleurs, même fenêtres, même volets, c'est lassant.
Passerelle	52 :11	Après voilà, l'agrément de petites passerelles comme ça… La passerelle au dessus de la darse c'est super agréable, on a l'impression dans cet endroit là d'être dans une station balnéaire style Cap-d'Agde, même si c'est exagéré… Mais bon on a l'impression un peu d'être dans une station balnéaire : les bateaux, le port… Ca le port de plaisance, j'espère vraiment qu'il y aura… Moi j'ai songé, j'ai le permis, j'ai songé à réfléchir à acheter un bateau, un petit bateau juste pour se balader. Après faut voir un peu combien ça coûte mais à première vue y a pas trop de succès pour l'instant comme c'est tout neuf… Ca fait balnéaire, y a qu'à voir tous les gens qui sont là, ils sont relax, c'est un moment de détente, un endroit pour une vrai détente, un vrai moment de plaisir, de calme, avec l'eau, les bateaux, les canards, les cycgnes, la paix… Y a pas de bruit ici, vous êtes là y a pas de bruit, y a que moi qui parle. Ah non, moi les gens qui habitent là je trouve que c'est vraiment superbe. Je veux pas connaître le prix et surtout pas payer la facture mais je pense que vraiment ils sont veinards quelque part…
Quai Antoine Riboud	53 :50	C'est là qu'on voit qu'il y a vraiment qu'une certaine population qui y a accès, c'est quand on voit les tarifs que font les petits commerces et en particulier les restaurateurs, c'est ouch, ça vous assoie. Le midi, là vous allez manger à côté au petit restaurant, bing, là vous ramassez. La pizzeria on y est allé une fois, c'est une pizzeria à la coupe, ils font des trucs au mètre c'était 14 euros la part… Ah ouais ! [rires] Là-bas au resto, le repas de midi vous mangez pas pour moi de 20 euros, dans le centre commercial c'est la même chose. Ah ils vont des menus, repas de midi de semaine mais dis donc… Il va y avoir une sélection de faite c'est clair. Et pourtant dans ce pâté d'immeubles tous neufs y a 25% de social… je suis un petit peu… Donc le social se rabattra sur d'autres produits. Le seul commerce qui est adapté pour c'est à la limite le petit Lidl, enfin le petit qui est déjà pas mal et qui est appréciable. Après je trouve que j'aime bien la diversité, je trouve ça magnifique. Cet immeuble c'est pas le même qu'à côté et c'est agréable au moins. Parce que si on devait tout avoir uniformisé après ça fait tout de suite cité, ça fait ghetto, ça fait plus petit quartier… Voilà, ça c'est le fameux restaurant où ils affichent leurs menus de midi et vous vous dîtes « je vais peut-être aller manger un

		sandwich », faire ça tous les jours c'est pas possible ou alors va falloir sérieusement augmenter le prix des tickets restaurants. A côté de ça c'est hyper agréable, c'est hyper sympa. Vous venez pas tous les jours, vous venez quand vous voulez, c'est sympa, c'est agréable. Voilà le côté balnéaire et ce côté du centre commercial moi je trouve ça magnifique, ces grandes terrasses là-haut et tout ça profite un maximum, c'est aéré, c'est clair. Avec ce toit en bulle là, c'est superbe…
Rue Denuzière	57 :02	Là on va attaquer la rue Denuzière, vraiment la rue comme je vous disais où y a du gris, y a du marron, ce ocre là franchement ça fait peur, c'est immonde cette couleur. Ca fait coffre-fort à lingots d'or. En face de lui c'est le truc carrément en alu, c'est tout en alu, c'est vraiment peut-être un peu trop disparate, y a trop de contraste. Là, le truc noir ça peut encore à peu près passer mais ça fait tas de charbon. Cet immeuble d'EDF il est vraiment bizarre, je sais pas si j'arriverais à travailler dans un truc comme ça, j'aurais l'impression d'être en prison. Suffit qu'il y ait un faux contact et pof tous les machins se ferment et on est en prison quoi… Non mais c'est vrai. MA : *Vous disiez tout à l'heure qu'on ne se sent plus à Lyon…* C'est ça. Enfin là on y revient, à partir de la rue Denuzière on est plus à Lyon. Pour moi c'est tout le quartier du centre commercial Confluence… Alors là, au dessus, il y a aussi un grand espace vert. Les vis-à-vis c'est hallucinant quand je vois les mecs, pour un peu ils pourraient se serrer la main d'une fenêtre à l'autre, c'est trop densifié quoi… Moi je trouve que c'est trop. Là voilà, entre deux immeubles y a un espace vert, y a des arbres mais là y en a certains qui doivent pas voir le soleil tous les jours, ceux qui sont en bas entre les deux immeubles… Non c'est beaucoup trop. Là, le petit magasin la Vie Claire à chaque fois qu'on passe y a un client et encore. Je me demande comment ils peuvent arriver à tenir parce que bon les produits de la Vie Claire c'est pas les produits Lidl en termes de prix. Et là avec le centre commercial, même Lidl a pris une claque, il a débauché une ou deux caissières, y avait moins de boulot quoi. Donc je pense que les petits commerçants… surtout qu'en plus Carrefour est ouvert le dimanche matin jusqu'à 13 heures, ce qui fait que le Petit Casino qu'il y a dans la rue, sur le cours Bayard, et le petit commerçant à côté, les petites épiceries, je pense qu'ils vont pas tenir longtemps… Le dimanche après-midi ça va mais quand on voit

		que même les jours de fêtes Carrefour est ouvert les petits commerçants peuvent pas tenir. Donc là on est encore partis pour avoir un autre modèle, à mon avis en bois cette fois. Moi qu'il y ait une diversité d'architecture une diversité de couleurs ça me choque pas, c'est certaines couleurs, certaines matières, certains matériaux qui me choquent. Comme là, le truc en alu ça fait bizarre quoi. Cet immeuble quand je le regarde ça me fait pitié, je pourrais pas habiter dans un truc comme ça. C'est tranquille et vivant. Tranquille en termes de sécurité. Après vivant tant mieux. A l'époque où il y avait les prostituées c'est vrai que c'était assez stressant de sortir à une certaine heure dans le quartier. La fréquentation a totalement évolué du fait que les prostituées sont parties, que les camionnettes ont été dégagées, qu'il y a des patrouilles de police un peu plus régulièrement et surtout qu'il y a une autre population qui fréquente le quartier, qui sort un peu plus, y a eu un apport de jeunes assez important par rapport à tous les immeubles. En termes de fréquentation on y a gagné énormément, en termes de sécurité parce qu'en plus il y a de la surveillance par caméras vidéo, je sais pas si vous avez vu même toute la rue Riboud, l'angle de la rue Denuzière, y a des caméras vidéo. Donc franchement la surveillance par vidéo ça c'est rassurant, moi je dis que les gens qui ne supportent pas ça sont des gens qui ont des choses à se reprocher. Moi j'en ai rien à foutre qu'il y ait un mec derrière son écran qui me voit passer dans la rue. Je m'en fous, du moment que j'agresse pas la petite vieille ou que je cambriole pas la banque, qu'est-ce que ça peut me faire ? Et le jour où moi je me fais agresser ou ma femme se fait agresser je serai bien content qu'il y ait la vidéo pour démasquer le mec. Donc faut savoir aussi tirer parti de ce genre de choses. [sa femme marque son désaccord, il s'adresse à elle] T'es pas surveillée ! C'est pas vrai. C'est pas toi qu'on surveille, c'est les délinquants qu'on surveille, toi tu marches dans la rue on s'en fout. Le mec qui est derrière son écran il s'en fout. Y a pas besoin d'avoir une caméra vidéo pour être un délinquant potentiel. Le but c'est même pas ça. Le but c'est de rassurer la population et surtout de dissuader la délinquance, parce que le système de caméras vidéo dans nombre d'affaires judiciaires a servie à résoudre ces affaires, ces enquêtes. Et c'est essentiel au jour d'aujourd'hui parce que bon la technologie en termes de délinquance va beaucoup plus vite que la technologie en termes de répression ou de surveillance ou de ce que vous voulez. Donc moi je dis qu'il faut pas le prendre comme une surveillance, moi je ne le prends pas comme une surveillance.
Cours Bayard	1 :06 :10	Donc vous voyez, nous on est là et là ils sont en train de nous monter un truc. On avait Fourvière, magnifique là-bas en haut.

		Vous allez voir, on vous montrera, on avait Fourvière magnifique et on aura plus Fourvière, y aura juste la voie ferrée qui nous séparera de nos voisins d'en face. Bon, tant pis, c'est un peu la contrepartie de l'évolution d'un quartier. On ne pouvait pas non plus rester comme le quartier qu'il y a de l'autre côté, on ne pouvait pas rester comme ça, c'était pas possible, ça devenait trop vieillot, la population vieillissait, y avait aucune attraction pour la jeunesse, y avait rien. Et encore… maintenant y a le tram, avant y avait pas le tram, c'était pfff… Donc voilà, ça c'est notre petit tour. On pourrait aller à Perrache et revenir. Parce que c'est vrai que Perrache on y va la plupart du temps en tram. A pied on le fait pas. Moi je fais que le matin quand je vais au boulot. On va remonter parce que vous voyez, la gare est à 100 mètres et y a rien vraiment si ce n'est que c'est plus le même quartier. C'est plus le même quartier, c'est des petits immeubles même pas cossus, c'est des petits immeubles vieillots. Y a quelques immeubles au milieu un peu plus récents d'appartements qui sont effectivement un peu plus cossus par contre, parce y a trois quatre immeubles entre ici et Perrache, là c'est pareil, j'aimerais pas payer le loyer ou le mètre carré quand ils ont acheté. J'ai eu l'occasion de rentrer dans un ou deux halls d'immeuble là, c'est magnifique, on sent que comme on dit chez nous y a de l'argent, c'est clair. On sent tout de suite qu'il y a de l'argent.
Hall de la résidence	1 :08 :20	Derrière les voutes on y va pas, on y va jamais sinon… On va dans Lyon, une fois de temps on va à la Part-Dieu, on a tout ici, on a pas besoin à la limite d'aller ailleurs quoi. Là c'est pareil, c'est une résidence en grande partie de cadres SNCF, pour une très bonne moitié, y a même la directrice de Région qui habite en face de chez nous, on pourrait se serrer la main de le matin, d'ailleurs on se dit bonjour, ça arrive, et après le reste c'est quand même des gens qui ont pas forcément de l'argent mais on va dire que c'est quand même français moyen, ce que le gouvernement appelle le Français moyen, le mec qui paye ses impôts. C'est vrai que quand on va dans le garage ça se voit bien quand on voit les voitures, quand on voit Mercedes, BM, gros 4x4, voilà quoi… C'est pas habité par des pauvres, ça non.

Entretien

Ce que je vous disais on va le voir tout de suite, Fourvière. Venez par là. Donc voilà, ça c'est l'inconvénient, là on voyait Fourvière, magnifique. Après y a la terrasse, c'est encore mieux mais d'ici déjà on avait une magnifique vue sur la colline de Sainte-Foy, la Mulatière, etcetera. Là on avait quand la vue sur Fourvière, c'est vrai qu'il faut se mettre à la fenêtre, c'est moins

agréable que sur la terrasse mais maintenant on va avoir cet immeuble devant de sept étages. Y a juste la voie ferrée qui va nous séparer. Déjà la voie ferrée fait un petit peu de bruit et je pense que quand il va y avoir cette barre de sept étages devant nous ça va faire vraiment caisse dé résonnance ça va âtre hallucinant, je sais pas comment ça va se passer là avec le bruit des trains. Même s'il y en a pas beaucoup, en fait c'est la ligne Perrache-Givors-Saint-Etienne, c'est des omnibus Lyon-Saint-Etienne et ça encore ils sont assez silencieux, tout va bien, mais c'est la nuit on a une dizaine de trains de marchandises et là c'est un tonnage incroyable et ça résonne voilà… Nous on l'entend pas parce que notre chambre est ici donc on l'entend pas, on est bien placé à ce niveau là mais c'est vrai que les gens qu'ont pas l'habitude et la chambre d'amis là-bas, voilà… Et là y a la terrasse où on devrait continuer, je dis bien on devrait, continuer de voir Fourvière. Parce que bon l'immeuble devrait se monter jusqu'à l'angle donc on aura toujours cette vue là à moins qu'ils nous montent encore, et à mon avis c'est ce qu'il va se passer, qu'ils nous montent encore un immeuble devant et là ce sera vraiment fini. Moi je partirais, on partira parce que c'est vrai que j'ai craqué sur cet appart parce que franchement c'est super agréable, nous on a pas encore de salon de jardin parce qu'on vient d'arriver mais quand vous voyez les gens ils ont des salons de jardin, y en a même qui ont mis de la pelouse synthétique, c'est vraiment super mignon, super agréable à vivre. Et puis y a pas un appartement qui ressemble à l'autre, y a des duplex, des machins, des terrasses différentes. Nous on a un T4 et on doit avoir la plus petite terrasses, c'est marrant, alors que les T2 et les T3 ont des terrasses assez imposantes. Et alors ceux qui sont tout en haut là-haut, pfiou… là c'est encore mieux quoi. Pourvu que ça dure. Et moi franchement cette vue sur Fourvière ça me gave que ça disparaisse.

Parcours résidentiel

Je suis né à Mantes-la-Jolie. Ma famille est originaire de Royan en Charente-Maritime et c'est pour ça que souvent je dis que je suis de Royan parce que pour moi je suis plus de Royan que de Mantes-la-Jolie parce que c'est mon pays d'attache, de sang, d'affection, de tout quoi. C'est là que toute ma famille, mes grands-parents, mon père, tout le monde est né là-bas donc c'est mon pays pour moi. Bref, je suis né à Mantes-la-Jolie et j'ai vécu mes premières années d'enfance dans des petites cités qui avaient été montées par la Lyonnaise-des-Eaux, des toutes petites cités un peu… comment on pourrait appeler ça ? je dirais pas pavillonnaire, c'était pas des pavillons, c'était des petits trucs à deux étages en préfabriqué. C'était sympa parce qu'à l'époque, dans les années 1960, tout le monde se connaissait, tout le monde se cotoyait, y avait pas d'animosité comme maintenant, y avait pas d'égoïsme comme maintenant, y avait pas de « je regarde ce que fait le voisin, je regarde la voiture qu'il a, quand il part en vacances, je regarde la poussette qu'il a, les fringues qu'il met », non, c'était différent. Les gens étaient beaucoup plus simples et donc moi j'ai vécu une enfance assez sympa dans les tous premiers temps. Je m'en souviens, y avait mon frère, mes parents étaient encore à l'époque amoureux et heureux et ça allait bien.

Après ça a dégénéré, on est parti… Mon père a été embauché à l'EDF et on est parti dans une autre cité qui restait encore vivable, y avait même encore des gardiens de cité. Enfin c'était pas des cités, un quartier on va dire, le quartier des Meurisiers, mais avec des barres, des bâtiments pas forcément moches mais un peu dans tous les sens et y en avait je sais plus combien, une trentaine, avec un tour ou deux. Voilà c'était pareil, à peu près tout le monde se connaissait quoi. Je sais pas combien il devait y avoir d'habitants, 4000 ou 5000 habitants quand même

donc c'était quand même pas une petite résidence. Là j'ai vécu de bons moments avec mes copains. Y avait des copains, y avait mon frère et tout, on avait chacun nos amis, y avait des lycées, y avait des collèges… Donc ça a été. C'était aéré, c'était espacé, y avait des espaces verts, des aires de jeux pour nous. C'était sympa, franchement c'était sympa. Y avait encore à l'époque pas trop de circulation même si ça commençait déjà à… pas trop de voitures comme y a là maintenant. Et puis bon les gens étaient beaucoup plus respectueux, beaucoup plus respectueux de tout, de l'individu, des choses, de tout. Donc c'était beaucoup plus vivable que dans certaines cités maintenant. J'ai eu l'occasion d'y retourner y a 15 ou 20 ans et franchement ça c'était complètement délabré…

Ensuite mes parents ont divorcé en 1979, je suis parti au Val-Fourré à Mantes-la-Jolie et moi j'appellerais plus ça le Val-foiré parce que c'était immonde, c'était le ghetto quoi. Ma mère, j'avais voulu rester avec elle, avait réussi à avoir cet appartement mais moi j'ai pas peur de le dire on nous a chassé, la population maghrébine nous a a chassé de là pour pouvoir installer leurs cousins ou leurs cousines. Et ça on l'a su. C'était leurs pratiques, ils ont chassé la plupart des Français qu'il y avait là, propriétaires comme locataires. Les gens avaient acheté des appartements dans un état magnifique, à l'époque la cité était magnifique, c'était Jean-Paul David le maire qui avait fait ça. Renault et Peugeot à l'époque se sont installés là, à l'époque ça s'appelait Peugeot, ça s'appelait pas PSA, se sont installés à Poissy, l'autre à Flins, et évidemment toute la population a été plus moins concentrée dans les cités comme Poissy, comme Mantes-la-Jolie et on les a mis où on a pu, où y avait de la place, dans la cité Jean-Paul David, là où il y avait de la place au Val-Fourré. Ca a commencé à grouiller, grouiller, grouiller, et après ils ont fait venir les enfants, les petits-enfants, les grands-parents, et machin. Il fallait de la place donc ils nous cassaient les voitures, ils nous cambriolaient, ils nous insultaient, ils nous laissaient plus passer dans les cages d'escalier, ils mettaient leurs voitures avec la radio à tue-tête jusqu'à une heure du matin sous les fenêtres… Enfin ça devenait absolument invivable jusqu'à ce qu'on parte parce que c'était ça, on partait. Eux il leur arrivait jamais rien, c'est pour ça que je dis qu'ils nous ont chassé, parce que je suis sûr que ça vient d'eux, il leur arrivait jamais rien. Nous, quand je dis nous c'est la population française, on était sans arrêt avec les caves cassées, les cambriolages d'appartement, les casses de voitures, les insultes. Je suis resté deux ans, en deux ans je me suis fait cambriolé trois fois, casser deux fois la voiture et je compte même plus pour la cave, de toute façon on la remettait plus en marche… On descendait l'escalier et ils étaient tous là, c'est tout juste s'ils nous faisaient pas des croche-pieds. Ou alors quand on leur disait quelque chose comme « écoute tu veux bien baisser ta radio il est une heure du matin », c'était « vas te faire foutre » ou « nique ta mère ». Et on a fini par apprendre, à l'époque on s'en rendait pas compte, que c'était une technique qu'ils avaient adopté pour arriver à faire partir les gens comme nous et derrière ils étaient à l'affut à la société HLM, ils étaient à l'affut en disant « j'ai mon frère, mon père, ma cousine, machin » et ils se démerdaient pour avoir l'appartement. Ce qui fait que nous on a su que derrière c'était le frère du mec qui habitait au troisième qui a pris notre appartement. Et c'était partout pareil, je raconte pas que mon cas. Des amis qu'on avait c'était la même chose. Les pauvres gens qui avaient acheter des appartements une petite fortune à l'époque les ont revendu à perte, quand je dis à perte c'est pas 1000 euros ou 10000 euros de perte, même si c'était en francs, un truc que t'avais payé 100000 euros, je dis peut-être n'importe quoi, ils l'ont revendu 40000 ou 50000 parce qu'ils arrivaient pas à s'en débarrasser. Personne ne voulait y venir jusqu'à ce que les prix baissent suffisamment pour que eux aient les moyens d'acheter et ils achetaient. Et ça a été les commerçants pareil, y avait un petit centre commercial au milieu et petit à petit dès

qu'un commerçant français partait, hop c'était un kebab, une épicerie arabe… et voilà comment ça c'est ghettoïser. Voilà, c'est tout. Et moi j'ai pas peur de le dire. Après les gens apprécient ou pas, les gens appellent ça du racisme, les gens appellent ça comme ils veulent. Pour moi c'est pas du racisme, c'est un constat de fait, c'est tout. C'est un constat de fait. moi quand j'entends dire qu'ils vivent dans des ghettos, qu'il y en a marre, c'est faux, parce que je le dis ils font pour. Ils font pour vivre entre eux, ils ne veulent pas s'intégrer. Et je parle de la population maghrébine on est bien d'accord. Ils ne veulent pas s'intégrer, vous prenez ici dans Lyon, des blacks y en a un peu partout dans Lyon, vous prenez les maghrébins, mainteant y en a un plus partout mais vous allez rue Paul Bert là c'est une concentration… Toute la rue, la place du pont, toute la rue au début de Guillotière, la rue Paul Bert, etctera, je vous jure que vous avez l'impression de traverser soit Marakech soit Alger. C'est que des boutiques arabes, que ce soit vestimentaire, que ce soit chausseurs, que ce soit alimentaire, que ce soit les cabines téléphoniques… Moi je m'en fous, franchement ils font ce qu'ils veulent mais derrière quand vous passez dans ces rues là on vous regarde et ça ça me gêne. Après ils font ce qu'ils veulent. Au Val-Fourré ils vivaient entre eux à l'époque, moi je m'en foutais, je suis parti. Mais qu'après ils se plaignent en disant « on vit dans des ghettos », non, faut arrêter quoi. Faut arrêter, moi j'ai vécu des trucs où on refaisait les cages d'escalier, on refaisait tous les immeubles, ça durait deux mois, deux mois après toutes les boîtes-aux-lettres étaient arrachées. Attends, merde, c'est pas nous qui sommes allés leur casser les boîtes-aux-lettres, les portes, etcetera. Moi je dis qu'il y a un problème. Maintenant ça se fait plus parce qu'ils ont quand réussi à comprendre mais à l'époque moi je me souviens, on entendait les moutons qu'ils égorgeaient dans les baignoires des appartements, ça bouchait toutes les canalisations, enfin c'est un truc… C'est très compliqué, ma femme en est la preuve, Dieu sait si je suis pas raciste, loin de là, j'ai des amis arabes qui connaissent mon opinion là-dessus. Maintenant les nouvelles générations de maghrébins se rendent compte qu'il y a eu un problème à ce niveau là. Y en a au-dessus, il a la barbe, il a la djellaba, machin, je m'en fous, ils sont intégrés, ils sont super polis, je les vois au marché on discute. C'est tout ce qu'on demande, on veut pas qu'ils nous cirent les pompes, on veut qu'ils s'intègrent au mieux et eux ils sont super bien intégrés. Moi quand j'étais flic, un jour j'ai interpellé un petit qui avait 14 ans, j'interpelle un mec qui fait le con, je le sermonne parce que j'étais loin d'être un tortionnaire, je le sermonne et ils commencent à dire « je t'emmerde, de toute façon on vous fera payer ce que vous avez fait à nos parents » et là je lui dis « mais qu'est-ce que tu sais de ce qu'on a fait ? t'es qui ? toi t'as la version de tes parents, moi j'ai la version des miens. Qu'est-ce que tu sais de ce qui s'est passé là-bas ? T'as 14 ans, tu fais encore pipi dans ta culotte », enfin voilà quoi, les réflexions d'un môme de 14 ans, je dis « mais tu vas où toi ? ». Voilà c'est tous les trucs comme ça qui font que j'ai du mal. J'arrive pas, je comprends pas ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent, pourquoi…

Donc ça c'était le Val-Fourré, 1978-1980. En 1980 je suis parti, j'ai pris mes fonctions à Paris, on m'a proposé un appartement de fonction à Clichy-Levallois, j'y suis resté un an un an et demi. Pareil, la différence c'était énormément de population maghrébinne mais bien, enfin bien c'est un peu… mais voilà quoi, intégrés, qui faisaient leur business, leur marché, leur machin… J'ai vécu l'immigration maghrébine totalement autrement, là vraiment c'était comme un petit village. Clichy-Levallois à l'époque, maintenant ça a un peu changé aussi mais dans les années 1980 c'était un petit village quoi, c'était sympa, moi j'aimais bien. J'aimais bien, franchement j'ai bien aimé, j'étais à côté de mon boulot, je travaillais à Saint-Lazare à l'époque c'était sympa.

Après j'ai rencontré ma première femme, on est allé à Asnières. A Asnières y a Asnières-Sud et Asnières-Nord. Nous on était à Asnières-Nord, impeccable, Asnières-Sud c'est un bordel innommable. Asnières c'est une ville à deux visages. Premièrement Asnières-Sud, le Sud c'était vraiment pourri au pas possible mais nous on était à Asnières-Nord. Très bien aussi, pareil tout le monde se connaissait, tout le monde discutait. Comme un petit village, comme un peu ici la Croix-Rousse, les marchés, tout le monde finissait par se connaître, « bonjour, bonjour », les commerçants super sympas, tout. Ca c'était 1982 à 1984, on est resté un an et demi. C'était des petits T2 tous minuscules, vraiment le basique, un marché couvert au pied, y avait tous les commerçants, les transports en commun, c'était bien.

Après on a déménagé, on a fait un petit kilomètre et on s'est retrouvé sur la commune de Bois-Colombes. J'ai retrouvé un appartement de fonction beaucoup plus sympa, un T3, plus sympa mais un peu plus isolé. C'était moins bien, j'ai moins apprécié. Très très résidentiel, très riche, RPR à l'époque à fond, là-bas le mec passait avec 80%. Pavillonnaire, nous on était dans un immeuble de fonction, un petit immeuble avec quatre étages et quatre cages d'escalier, c'est tout, le restant c'était des pavillons quoi, des trucs qui valent maintenant 500000 euros ou une brique quoi, c'est exorbitant. Mais bizarre quoi, il fallait aller sur la commune d'Asnières à côté pour retrouver la convivialité le petit village maintenant. Bois-Colombes c'était ça quoi : pavillonnaire dortoir, mort complet. Il fallait se diriger sur Asnières, on fait un petit kilomètre à pied et on y était, là c'était bien.

Après Bois-Colombes où je suis resté jusqu'en 1990, alors là Paris quatorzième, porte de Vanves, appartement de fonction à 10 minutes à pied de mon boulot, génial. Impeccable, au tout début génial, et en 5 ans dégradé au pas possible, des trafics de drogue en bas de la tour, des échanges de tir entre bandes rivales… Enfin bon, j'ai dit « hop, au revoir ». Et donc à l'époque on m'a proposé un poste à Lyon donc je suis venu sur Lyon. La vie dans Paris j'aimais bien, j'ai eu du mal à partir, beaucoup de mal à partir de Paris, parce qu'en plus je me suis retrouvé dans le fin fond du trou du cul du monde dans le Beaujolais, un petit village de 120 habitants à 760 mètres d'altitude. Donc… On a va y venir après mais Paris c'était bien à part que moi où j'habitais ça c'est dégradé en termes de fréquentation et de délinquance. Mais non, c'était bien Paris parce que voilà, c'était vivant tout le temps, on sortait à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, y a toujours du monde, c'est toujours vivant. Vous voulez manger un resto, vous sortez à un une heure du matin et vous avez toujours des restos ouverts. A Lyon à 23 heures c'est fini, y a plus un seul resto ouvert et encore s'ils vous servent à 22 heures ils vous font une gueule… Mais bon moi j'ai pas pour habitude d'aller au resto à 23 heures donc c'est pas très grave. Sinon ce qui était le pied c'est que je me suis toujours arrangé pour être à 10 minutes à pied du boulot.

Et après Paris donc et bien Avenas, Beaujolais. Je l'ai voulu parce que j'ai voulu faire un break complet, j'avais dit au patron « je t'avertis cette fois-ci terminé, la ville je peux plus, je veux plus ». J'avais été tellement dégouté avec ce qui se passait en bas de chez moi que j'ai dit « je veux plus » et je voulais faire un break aussi en termes professionnels donc là on m'a proposé la brigade d'ici, d'abord sur Part-Dieu et après sur Perrache. Et j'ai pris un petit pavillon, une vieille ferme, pourquoi je dis pavillon ? une vieille fermette. C'était le maire qui m'a loué ça. 120 habitants, une petite épicerie, un petit casse-croute, le, Beaujolais qui coulait à flots, les chèvres partout, les vaches partout, les chiens, les petits gosses… 120 on était. Et j'ai vécu là-bas au moment où il y a eu la tempête de 1999 et ça a tout rasé, on est resté bloqués pendant 3

ou 4 jours avec plus un arbre autour de nous alors qu'on avait une forêt où j'allais cueillir des cèpes gros comme ça. Y avait des trucs inimaginables dans cette forêt, les chasses on avait des sangliers qui étaient gros comme la table. Et du jour au lendemain, plus rien. Quand on s'est levé le matin, le toit de la maison se soulevait et ça fait bizarre… J'ai vu que les douglas d'une hauteur pas possible tout autour… le matin on se lève c'était comme si y avait un avion qui s'était écrasé, une traînée au milieu de la forêt, tout couché et 20 centimètres de neige. Oh le bordel ! La voisine a deux doigts d'accoucher, plus de téléphone, plus d'électricité, plus rien. Le truc pas possible. Et là j'ai vécu une solidarité d'un petit village de 120 habitants, les femmes faisaient la bouffe, les gosses s'amusaient à faire des bonhommes de neige et les mecs nous on était avec les scies, les tronçonneuses, les pelles, et on déblayait tout le village, toute la route pour y arriver… On était complètement bloqué et on est resté bloqué pendant 4 jours. C'était assez traumatisant quand même, surtout la nuit, même moi j'en menais pas large. C'était impressionnant. Et puis le matin c'était apocalyptique… Et voilà, ça c'était donc de fin 1995 jusqu'à 2000.

MA : *Quand vous habitiez là vous vous déplaciez comment ?*

Ah bas 4x4, 4x4 avec les pneus neige l'hiver. C'était génial franchement. Ca m'a donné l'occasion d'acheter mon premier 4x4, c'était bien. c'était un autre mode de vie, une autre vie. C'était pareil, bien entendu tout le monde se connaissait, on faisait des fêtes, c'était très très convivial quoi avec des gens super sympas.

Et puis donc après 2000 j'ai acheté une maison dans un village un peu plus bas, au plein milieu des vignes cette fois, à Emeringes, à côté de Juliénas. J'y ai fait une chambre d'hôte table d'hôte, je me suis éclaté. On était à côté de l'autoroute A6 et on avait tous les gens qui descendaient dans le Sud qui faisaient une halte en plein milieu et comme on était dans le guide des gîtes de France c'était super, les mecs sortaient de l'autoroute, ils faisaient 20 bornes et ils étaient chez nous. En plein milieu de la nature, une rivière, un hectare de terrain, forêt, enfin voilà… Chambre d'hôte table d'hôte je me suis éclaté. J'avais sympathisé avec pas mal de viticulteurs. Je prenais mon 4x4 quand les mecs restaient deux ou trois jours « vous voulez faire un tour dans les caves », allez hop je prenais le 4x4 je les emmenais, ça me permettait de remplir ma cave pour recevoir les autres un peu gratuitement. J'ai eu toutes les nationalités, peut-être des Chinois et des Japonais j'ai pas eu mais je crois que j'ai eu toutes les nationalités. J'allais bosser à Lyon donc je faisais quand même la navette, j'ai fait ça pendant un an et demi, trois quarts d'heure le matin, trois quarts d'heure le soir… Au bout d'un moment j'ai craqué j'ai dit « je peux plus ».

Et puis j'ai acheté mon appartement à Lyon dans le troisième, premier appartement dans le troisième, à deux pas de la Part-Dieu. Un truc incroyable, on se serait cru là aussi à la campagne. L'anecdote c'est un ami à moi qui est promoteur, à Sainte-Marie, et il décroche le contrat avec la DIREN, vous devez connaître la DIREN, pour faire un immeuble de bureaux à l'angle Chaponay Garibaldi. Il y va il fait un truc super soigné, il monte les bureaux et à la livraison « ouais mais bon cette partie là c'est trop, on en veut plus, au revoir monsieur ! ». Il fait la gueule, il me dit « putain, nous voilà bien ». Et puis je sais pas, l'idée lui a pris, son architecte lui a dit « écoute c'est pas grave », tac, tac, tac, trois quatre cloisons, trois quatre portes, un ascenseur au milieu et hop petits appartements, grand luxe, volets électriques, carrelage par terre, marbre dans l'entrée, onze. Il me dit « je t'en garde un », un petit T2, aller !

Entre temps j'avais divorcé, T2, 910000 euros en mai 2003. Résidence, syndic, petit village, des petites fêtes dans la pelouse, j'ai été au rez-de-chaussée j'avais de la pelouse en bas. En plein Lyon ! A cinq minutes à pied de la Part-Dieu, en plein Lyon, je dormais avec la fenêtre ouverte en été, pas un bruit. C'était tout calfeutré par les murs de la DIREN, génial ! 91000 euros en 2003, je l'ai revendu en mai 2006 156000 euros, à trois à 9 heures du matin ils se battaient pour l'acheter, je crois que je l'aurais mis à 170000 je le vendais 170000 sans problème. Bref…

Je suis parti dans le huitième place des Frères Lumières, j'avais trouvé un petit appartement un peu plus grand, un T2 qui faisait 57m² donc il était quand même vachement plus grand, il était plus agréable à vivre mais trop bruyant. Il donnait sur la place André Courtois, le marché trois fois par semaine, l'avenue des Frères Lumières en dessous insupportable, l'été cinéma en plein air… Enfin je m'endormais il devait dans les minuit une heure et je me levais à 5 heures et demi ou 6 heures, enfin je me réveillais à cette heure là parce que les commerçants arrivaient, déballaient, etcetera. Et bling et boum et « tiens, salut Paulo, viens boire un café », « ta gueule ! ». Ils s'en foutaient quoi, j'ai tenu 6 mois et je me suis cassé. Par contre pareil petit village, tout le quartier se connaissait, hyper vivant, ça y a pas mieux, mais trop… J'enviais mes voisins qui eux par contre avaient des appartements qui donnaient dans une superbe cour intérieure. Eux, voilà, pour eux c'était le bonheur complet, j'avais l'occasion d'être invité chez eux « putain, vous voulez pas changer ? ». Et puis la pollution, je pouvais jamais ouvrir mes fenêtres, c'était impossible, le parquet était noir en une heure, noir de suie, de carbone, de machin. Avec l'arrêt de bus juste en dessous de la fenêtre… Donc 6 mois.

J'ai acheté un appartement dans le huitième, tout neuf, pareil on devait être une trentaine même pas, un petit truc tout neuf, la Poste était à l'intérieur au rez-de-chaussée, mon voisin d'en face c'était mon toubib, c'était assez cossu, bien fréquenté, pas de problème. Et puis après qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai décidé de plus investir parce que je croulais sous les impôts.

J'ai décide de plus investir en France, j'ai vendu et j'ai loué dans le troisième. Donc je suis revenu dans le troisième, de l'autre côté de la Part-Dieu. Et voilà, après j'ai connu mademoiselle et je suis venu m'installer ici.

Ici c'est semi-fonction. Je dis bien semi parce qu'on paye quand même, on paye bien. Mais bon si je devais payer le privé, je crois que c'est un quart de plus minimum. Là c'est des apparts pour tout vous dire à 1500 ou 1600 euros. Et je paye 900 euros.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes avant de venir ici ?*

La proximité de mon bureau. Et puis c'était bien, c'était calme. Je venais pas exprès ici, je suis venu exprès ici par rapport à la proximité de mon bureau. Parce que moi les transports en commun ça me gave. J'adore marcher donc je préfère marcher à pied. Je travaille pourtant à la SNCF mais je peux dire que c'est comme la sécu, je suis jamais malade, la dernière fois que je suis allé à l'hôpital j'avais 5 ans et je me suis fait engueulé parce que j'ai toujours pas de médecin traitant…

MA : *Vous ne recherchiez rien de particulier ? en taille par exemple…*

Bah là on a un T4 pour deux on pas rêver plus grand ! Mais non, non, c'était pas ça. C'était ,là parce que c'est chouette, c'est agréable, on a le petit marché en face, maintenant on a tout en face. On est bien, moi pour l'instant j'ai pas envie de bouger.

MA : *Comment cela se passe pour accéder à ce logement là ?*

C'est le boulot qui vous le propose et vous le prenez ou pas. Vous êtes pas obligé hein. J'ai pas fait de demande, on me l'a proposé. Comme j'avais l'opportunité de le prendre je l'ai pris. Moi ça m'a intéressé parce que c'est un immeuble qui est de 2008, c'est bien fréquenté, c'est propre tout autour donc voilà. Mais c'était pas spécialement mon attente. Moi ce qui m'a arrangé c'est qu'à l'époque j'étais à Part-Dieu, de venir à Perrache ça m'a arrangé.

MA : *Vous êtes venu visiter et vous avez dit ok tout de suite ?*

Oui, oui. Y en avait deux en fait, on m'avait dit « y a un T3 ou un T4, tu prends celui que tu veux ». Y avait 100 euros de différence, j'ai dit que j'allais prendre le T4, 20m² pour 100 euros j'ai pris le T4, une pièce de trop mais tant pis.

MA : *C'est géré directement par la SNCF ?*

C'est semi-fonction. Ici vous avez la plupart des cadres SNCF, pour les trois quarts, et ce sont des gens qui font des astreintes des choses comme ça ou la police ferroviaire. Des mecs qui sont amenés à partir à tout moment, ils peuvent pas être trop loin de leur boulot donc on leur propose des logements. C'est des logements qu'on appelle de semi-fonction, la boîte participe à la différence quoi. Par exemple les gens du privé payant 1500 ou 1600 pour le même truc que nous et donc la différence, moi je paye trs exactement 972 euros chauffage et garage compris et le reste c'est la boîte qui paye.

MA : Quelle image aviez vous du quartier avant de venir y vivre ?

Je connaissais bien le quartier pour avoir travaillé un peu ici. Je le connaissais rien, moi ce que j'y voyais c'était surtout la prostitution à l'époque qui proliférait, ici, à partir de cette rue là jusqu'au Pont Pasteur là-bas, c'était remplit de camionnettes, c'était hallucinant quoi. Pas forcément ma famé mais vieillot. Y avait rien, y avait pas de jeunesse, y avait pas le tram à l'époque quand moi j'ai connu le quartier ici. Après c'est vrai que quand le tram est arrivé ça commençait déjà un peu plus à vivre. Ils ont nettoyé un peu le quartier on va dire, refait les façades, machin. Ils ont mis un peu de… De toute façon quand Broliquier est arrivé en 2008 lui il a tout fait… Pareil pour le curé de la paroisse, nous on l'a pas connu mais avant il paraît que c'était un vieux curé et qu'à la messe il y avait jamais personne, ils ont fait nettoyé toute l'église, elle est toute propre, et y a un curé jeune avec de la musique, machin, donc ça attire énormément et maintenant l'église est pleine. D'ailleurs je pense qu'il n'y en aura pas assez, j'ai presque envie de dire qu'il va falloir qu'ils en fassent une deuxième, ils font déjà deux messes… Non moi j'attendais rien de spécifique de ce quartier, si ce n'est que voilà, je savais que… On me l'avait déjà proposé une fois, j'avais dit non. Je savais que c'était bien raisonné, je connaissais les projets de part mes connaissances politiques, je savais que ça allait vraiment devenir un quartier agréable donc j'ai dit oui cette fois.

MA : *Donc vous aviez une image négative qui a évolué…*

C'est pas négatif. On peut pas dire négatif. C'était « en gros ça me plaît pas », c'est tout, mais c'était pas négatif. Parce qu'on dira ce qu'on voudra mais comme je le disais les prostituées font leur métier, il paraît que c'est un métier donc elles font leur métier. Après moi du moment qu'elles m'emmerdent pas, moi je m'en fous quoi, c'est leur problème, elles ont leurs camionnettes, leurs machins, elles font leur business et puis point, c'est leur problème, c'est leur corps. C'est pour ça que je suis tout à fait contre cette loi qui est passée plus ou moins pour la répression de la prostitution et en partie s'en prendre en plus au client, c'est assez ridicule. Parce que c'est le plus vieux métier du monde et ça restera le plus vieux métier du monde jusqu'à la fin des temps. Après c'est vrai que là ça devenait quand même à la limite du supportable, le voisinage, les anciens voisins… nous ici c'était la limite mais ceux qui habitaient un peu plus bas, vers la Poste et tout, vous vous mettiez à la fenêtre vous voyiez les camionnettes, les macs et tout, ça devait quand même pas être génial.

MA : *Le quartier ici est présenté comme un écoquartier, qu'est-ce qu'un écoquartier ?*

Alors là, écoquartier durable, je sais pas ce qu'ils entendent par là mais bon… Moi je vois rien d'éco, encore que si peut-être les matières, certainement qu'en termes d'économie d'énergie, quelque chose comme ça, si je pense qu'ils ont du étudier les appartements en conséquence, les matériaux utilisés, des choses comme ça. Je pense qu'il y a dû avoir, je sais pas, je suis pas au fait là-dessus, mais y a dû avoir un gros travail là-dessus je pense. Après durable dans le sens où oui y en a pour des décennies là…

MA : *Vous ne voyez pas l'aspect respect de l'environnement ?*

Bah là franchement, à part les petits bassins qu'on a vu… Sinon, vous avez vu la rue Denuzière, on est passé au milieu, les mecs ils se serrent la main…

MA : *Ca ça ne correspond pas à ce que vous pensez respectueux de l'environnement ?*

Pas du tout ! Moi je sais que là on s'est dit qu'on y habiterait jamais, on achèterait jamais là, moi je pourrais pas. Je pourrais, en termes d'esthétisme pour certains immeubles et après en termes de proximité c'est pas possible quoi. Où alors le mec il vient juste pour dormir, se coucher et repartir, métro, boulot, dodo on va dire. Faut qu'il y ait un minimum de confort, un minimum d'espace.

MA : *Mais alors, si ce n'est pas ça, ça serait quoi un écoquartier ?*

Je sais pas, je verrais un truc encore plus moderne. Parce que là ils ont essayé de faire un peu de moderne, les architectes ont fait des jeux de cubes, des choses comme ça. Donc innover en termes d'architecture, oui, après derrière je vois pas de panneaux solaires, je vois pas assez d'espaces verts. C'est comme le tram, Broliquier, le maire, je lui dis « Denis, je comprends pas à ce que t'ais pas demandé à ce que ça fasse comme à Vénissieux, que l'allée centrale du tram soit pelousée », un joli tapis de pelouse verte comme il y a sur les Etats-Unis, Saint-Priest tout ça, c'est magnifique, comme Montpellier voilà. Toute cette avenu qui va de Perrache en

Confluence… vous êtes en haut de la gare de Perrache et vous voyez Confluence au bout, vous vous rendez compte ? toute cette ligne droite verdâtre ? Ce serait magnifique ! Parce qu'en plus en termes de bruit, j'ai un pote qui habite en face et il me dit que c'est vrai que c'est trop bruyant. Il peut pas ouvrir les fenêtres et c'est le conseiller municipal ! Le petit espace vert qu'on a très agréable c'est autour de l'église Sainte-Blandine mais après faut aller courir là-bas à Confluence pour trouver un petit espace vert avec un petit bassin agréable. Et ici voilà quoi. Et encore nous mais alors l'ancien quartier c'est encore pire !

MA : *Quand elle parle d'écoquartier, la Mairie met en avant la réduction de la place de la voiture.*

C'est fait pour. Si ce n'est que malheureusement, moi je m'en suis aperçu ce week-end, on avait la voiture ce week-end et la voiture si je ne l'avais pas eu j'aurais été emmerdé parce que j'avais des trucs à faire que les transports en commun ne m'auraient jamais assurés convenablement. J'ai fait des livraisons pour la société, j'ai fait des bricolages pour un pote, je me serais fait chier avec les transports en commun, c'est pas possible, le dimanche vous avez un tram toutes les 15 minutes, c'est pas normal. C'est pas possible. Et puis surtout en termes d'infrastructures de transport y a rien, y a le tram, point, on a même pas une ligne régulière de bus, on a juste la petite navette là. Mais on a pas une ligné, y a pas un arrêt de bus parce que les bus peuvent pas y passer, c'est trop le binz, c'est trop étroit et dès que le bus s'arrête c'est 150 bagnoles derrière, c'est pas possible. Si on veut le bus il faut aller à Perrache, après c'est à 150 mètres hein, c'est vrai que c'est pas non plus insurmontable mais bon voilà… Ca a été mal pensé, d'ailleurs on en a rediscuté en conseil municipal là, c'est vrai que ça a été mal pensé. L'histoire aussi des feux, 4 feux sur 100 mètres là, c'est un bordel innommable, y a trop de voitures. Le parking là le premier mois il était saturé, saturé le parking de Carrefour, les bagnoles étaient dehors partout dans la rue, le parking a pas réussi à absorber. Vraiment, j'en ai discuté avec Denis « tu vas vraiment faire attention » parce que quand les soldes vont arriver l'année prochaine en début d'année mais surtout avant ça il va y avoir les fêtes de fin d'année quand les gens se ruent sur les grandes surfaces et les magasins pour les cadeaux, les machins… là on va être emmerdé dans le quartier, fau trouver une solutionμ. Donc le maire a dit qu'à côté y a des terrains on ferait ouvrir les terrains, c'est tout, pour garer les voitures parce que ça va être une catastrophe. On vire la voiture et en face on met rien, ou pas assez. Et puis en plus c'est pas faute d'essayer à la limite, parce qu'ils ont bien essayé l'histoire du cadencement, c'est pas une trop mauvaise idée, un tram toutes les 5 minutes en semaine, c'est bien. Mais le problème c'est que ce tram il traverse X carrefours entre temps avant d'arriver ici et il a des emmerdes comme pas possible donc il arrive ici avec 10 minutes de retard. Des fois vous en avez un vous l'attendez pendant 10 minutes un quart d'heure et des fois vous en avez 2 ou 3 l'un derrière l'autre. Et alors le pire, on l'a vu au début, quand nous on va à la salle de sport on les voit, ils arrivent à 2 ou 3 et ils arrivent même plus à rentrer là-bas, la rotation est plus assurée, c'est trop décalé. Vous allez attendre ici 10 minutes et d'un coup d'un seul vous allez en avoir 3 les uns derrière les autres. C'est un peu « démerdez vous » quoi. Et je pense que ça ça va nuire extrêmement à la fréquentation de Confluence, parce que déjà d'une il est excentré et de deux ça va nuire parce que les gens ont été dégoutés. Moi y en a beaucoup qui m'ont dit « on est venu une fois on viendra plus c'est fini ». En plus y a eu des incidents avec les barrières automatiques du parking, y a des gens qui sont restés coincés pendant 2 ou 3 heures, ils n'arrivaient plus à sortir du parking, les voitures sont restées coincées pendant je sais pas combien de temps. Donc ouais…

MA : *C'est pas terrible…*

Pour nous si ! Nous on va à pied, c'est génial, on est les rois du pétrole. Après quand on veut sortir nous avec la voiture, je sors par là et je vais faire un grand tour pour éviter tout ce paquet de maisons. Je fais un grand tout derrière donc je prends l'autoroute. Moi je suis quelqu'un qui adore conduire, je suis quelqu'un qui a toujours adoré la voiture et bien franchement maintenant je m'en passe. Quand je vois le bordel que c'est quand on va en ville en bagnole, je m'en passe. On voulait s'acheter un vélo là quand les beaux jours arrivaient, c'est tout. Mo, mon idée c'était un scoot mais un scoot bon c'est pas toujours non plus… ça fait pas tout un scoot.

MA : *Je continue sur ce qui fait partie de l'écoquartier, on en a parlé tout à l'heure, il y a la mixité sociale avec comme vous le disiez 25% de logement social, est-ce que ça marche ?*

Moi je pense qu'ici oui. Je pense qu'ici, c'est ce que je disais tout à l'heure quand on est parti, on la voit la mixité sociale, et ça marche. La population, quand on va à la salle de sport, la mixité ça marche, quand on est dans le centre commercial ça marche, dans le tram ça marche, ici dans le quartier, au marché, ça marche. Non, franchement. Le voisinage ça marche. C'est ce que je disais tout à l'heure, est devenu ghetto ce qu'on a bien voulu faire devenir ghetto, à partir du moment où on s'intègre et où cherche pas à en faire un ghetto et bien la mixité fonctionne. A partir du moment où vous avez un voisin maghrébin, un voisin Nord-africain, un voisin japonais, un voisin vietnamien et qu'à côté vous êtes au milieu et que tout le monde se dit bonjour et tout le monde « tiens, tu veux goûter mon plat ? », « tiens viens boire l'apéro », « tiens on fait la fête »… Nous on va assister à la première fête des voisins vendredi on verra bien, je sais pas comment ça va se passer si on en fait une ici, apparemment il en est pas question c'est plus sur Sainte-Blandine.

MA : *Il n'y a pas de tensions ?*

Non. Non, d'ailleurs, le front national, je peux vous le dire comme j'étais président de bureau, le front national est arrivé derrière Mélenchon.

MA : *Le mélange social ce n'est pas qu'une question d'immigration.*

Nous on ne ressent absolument pas ça. On va au marché, on va au centre commercial, on va se balader un peu, tram, tout ça… Vous parlez de niveau social ? Rien à voir avec l'immigration, pardon j'avais compris ça… Nous ici, comme je disais on est un peu excentré, après là-bas faut voir comment eux le ressentent, nous ici on s'en rend pas compte quoi. On s'en rend pas compte, franchement.

MA : *Revenons à une considération plus générale : comment décririez vous le quartier ?*

Je dirais « bien ». On est dans un quartier rénové, propre, moderne, vivant, toutes commodités… Voilà, moi j'arrête pas de vanter Lyon à tous les gens que je connais et qui sont pas sur Lyon. J'ai connu plusieurs villes où j'ai habité mais je connais aussi quand même bien Bordeaux, mon fils habite à Marseille, quand je vois Marseille c'est grave, c'est dégueulasse… A côté de ça franchement Lyon, les quartiers dégueulasses à Lyon connais pas. Après y a la

sectorisation, et j'en reviens toujours à la même chose, la concentration de population maghrébine dans le quartier Paul Bert, troisième, place du Pont, où là par contre on me met mal à l'aise quelque part… On vous fait sentir « qu'est-ce que tu fais là toi ? », on vous le dit pas mais on vous le fait sentir. Après nous on va dans le quartier black faire nos courses et tout de suite on passe une rue c'est fini, c'est calme, y a des blacks mais y a pas que des blacks, alors que là-bas. Et eux par contre, c'est pour ça que j'en veux à cette population, ils veulent pas s'intégrer et je vous jure qu'autant vous passez dans la rue des blacks autant vous passez dans leur rue et ils vous regardent et ils vous font sentir, c'est tout juste s'ils vous disent pas « qu'est-ce que tu viens foutre étranger ici ? », c'est ça quoi.

MA : *Je reviens au quartier : y a-t-il des éléments que vous trouvez ratés ici ?*

A part la construction d'immeubles ici et là et que là ils nous bouchent un peu la vue. Trop de densité.

MA : Y a-t-il alors des choses qui pourraient améliorer le quartier ?

Là, comme ça. Ah si, j'ai soumis ça au conseil municipal, l'idée de faire un espace par pour les gamins mais un espace ados. Pour les rollers, les machins, les trucs comme ça, parce que là ils font ça en bas de chez nous, ils bousillent tous les bancs, bref c'est une horreur et ils font un bruit pas possible. Après, peut-être développer un peu plus les petits commerces, parce que moi ça m'énerve, j'aime bien mon petit commerce, si y avait un tabac presse dans le machin là-bas, j'irais quand même à celui-là parce que voilà quoi… Le gros centre commercial ça saoule à force quoi, tout centraliser dans le même complexe. Et puis là nos buralistes sont super gentils, super sympas, ils connaissent tout le monde, ils sont là depuis des années… Et voilà quoi. Je trouve qu'il faut tout faire pour maintenir les commerces et là par contre ça va être plus sur. Sinon faire la voie verte du tram ce serait bien, casser ce bitume au milieu des voies ferrées et mettre de la pelouse ce serait magnifique. L'éclairage aussi, mettre un éclairage un peu plus… pareil comme à l'avenue des Etats-Unis. Avenue des Etats-Unis, y a le tram et deux voies de véhicules de chaque côté, le tram au milieu sur le vert et des éclairages bleus, rouges, machin… c'est super sympa.

MA : *Avez-vous une idée des ambitions à l'origine du quartier ?*

Les ambitions c'était de faire quelque chose de moderne et justement de vivant, de faire revivre le quartier et de la moderniser. C'était ça. L'objectif politique je suis pas certain en fait parce qu'on est pas sûr de gagner en 2014 et après derrière c'est pas nous qui commandons c'est la Mairie centrale. Donc la Mairie centrale, elle effectivement a peut-être vu l'aspect politique. Mais je suis pas certain, connaissant Colomb… Vous savez, Colomb, malgré mes opinions politiques, pour moi Colomb est un excellent maire, j'ai jamais vu un maire s'occuper de sa commune comme il s'occupe de Lyon, il a fait des trucs grandioses. Bon c'est vrai que c'est nos impôts qui ont payé mais quelque part faut bien que quelqu'un paye. Il a fait l'aménagement des berges, il a fait le tram, franchement il a vraiment bossé ce mec. Il s'est entouré de gens compétents. Après ils ont voulu je pense peut-être… si c'est dans l'esprit de moderniser, je pense qu'il fallait éviter ces espèces de cités uniformes… Moi je pense que je suis content d'avoir un truc qui est un peu disparate quoi, disparate dans les formes, disparate dans les couleurs, moi je trouve que justement c'est ce qui fait le phénomène un peu vivant. Pas de

monotonie, voilà quoi. Et puis ça casse un peu les vieux quartiers de derrière, ça fait pas de mal, parce que franchement moi pour les élections législatives je suis allé tracter derrière, pfff… y a des immeubles là, mon Dieu, comment ils font les gens ? Mais bon… Franchement pour les municipales je crois même que s'il fallait voter entre un inconnu et Colomb, même si c'était un mec de droite, je crois que je voterais Colomb, et je pense que certains Nantais de droite doivent réagir comme moi. Je connais beaucoup de gens de droite ici à Lyon qui vont pas non plus l'encenser mais qui vont reconnaître qu'effectivement il se démerde bien, franchement il se démerde très bien.

MA : *Pour parler de ces histoires d'image, il y a une grande quantité de communication sur le quartier et il y a un aspect vitrine politique…*

Et puis la droite était pas forcément contre, on était pas contre. Toujours pareil, c'est le jeu politique, on va toujours dire « ouais ci, ouais ça » mais bon sur le principe on était pas contre.

MA : *En même temps le projet a été lancé par Raymond Barre en 1995.*

Mais Colomb… ça c'est réel ça. Colomb eut nous mettre 35 tour style la Défense dans Lyon. Il veut arriver à ce que ça fasse la métropole administrative de France. En fait là où je ne suis pas d'accord avec lui, c'est pas forcément à son avantage en plus, il veut arriver à ce que Lyon soit une ville de bureaucrates, de cadres. Il veut arriver à ce que ce soit style la Défense quoi. Il veut faire comme Paris, évincer la population lambda et mettre des gros cadres, voilà, des mecs qui ont du pognon. Voilà son objectif. Bon, au dernières nouvelles il a revu sa fiche, on descendrait à 15 tour au lieu de 35. Mais y en a déjà deux qui sont parties et en cours de construction… ça va être vraiment une ville à tours.

MA : *Toute cette communication, vous y avez eu accès ?*

Bien sûr, je suis même abonné sur Internet. C'est très bien, et je suis le premier à en faire, je trouve que c'est très bien parce que c'est un très beau projet. Moi je trouve qu'il fallait ça même s'il y a des imperfections, ça on l'a noté, mais sinon sur le reste… Et il fallait ça pour le deuxième arrondissement parce qu'on était quand même le parent pauvre en termes de… Fallait carrément aller à la Part-Ddieu à chaque fois ou alors à Vénissieux.

MA : *Un certain nombre d'habitants trouvent que cette communication est plus tournée vers l'extérieur que vers eux…*

Non. Moi je dis que c'est pas vrai. Elle est peu tournée vers les habitants qui ne s'y intéressent pas ou qui ne veulent pas s'y intéresser. A partir du moment où on s'intéresse à quelque chose… moi je m'y suis intéressé tout de suite et j'ai eu tout ce que je voulais. On a même eu des places de cinéma, tout…

MA : *Il faut faire l'effort d'aller chercher l'information*

C'est faux. On a la lettre du maire tous les mois, on a la lettre de l'arrondissement tous les mois, tou est expliqué dedans. C'est faux, c'est parce que les gens veulent pas… Y a un communication municipale absolument… le maire il vient avec moi régulièrement pour les

législatives discuter avec les administrés, il vient avec moi pour les mariniers, on le voit en réunion à droite à gauche, on le voit se promener en Vélo'v cours Charlemagne. Donc non c'est pas vrai. Et on a tous les mois la lettre du maire de l'arrondissement avec tout… Comment moi je sais, comment alors que je ne suis là que depuis le mois de juillet ? Même ma femme qui est timide, qui est un peu renfermée, un peu casanière, elle est quand même au courant… Grâce à moi aussi mais…

MA : *Mais vous êtes dans les réseaux.*

Je suis dans les réseaux mais je pense qu'il y a pas besoin d'avoir de réseau. La lettre du maire avec tout ce qu'il y a dedans, mensuelle pour tout l'arrondissement du deuxième, y a pas besoin d'être dans le réseau, elles est distribuée gratuitement à tous les habitants donc… Voilà, quand on veut tuer son chien on dit qu'il a la rage, c'est tout. Nous on est sorti, on est allé se balader, on est allé voir., on a regardé. Comment je vous ai dit que les prix des restos étaient chers ? parce qu'un soir on y est allé, on a regardé, on s'y est intéressé. Je travaille à la SNCF, je peux vous dire que c'est la même chose, vous avez beau répéter quinze fois les choses, leur mettre quinze mille mecs… On a dans un pays d'assistés, excusez moi l'expression, je vais être vulgaire, où si on ne sort pas les doigts du cul aux gens c'est pas eux qui les sortiront, on est dans un pays d'assistés, sans arrêt…

MA : *Une dernière thématique : qu'est-ce que venir vivre ci a changé pour vous en termes de pratiques ?*

J'ai toujours fait en sorte, à part le huitième arrondissement et puis Avenas mais ça c'était un saute d'humeur, d'habiter au plus proche parce que ça c'est essentiel. C'est une commodité essentielle dans la vie de tous les jours. C'est une culture pour moi, c'est un art de vivre. Moi je pourrais pas aller bosser à une heure et demie de mon boulot. C'est un truc que j'ai fait un an, en plus j'avais le domaine où j'avais 4000m² à tondre, ça va un temps… C'était beau, ça c'est sûr mais putain… j'étais sur les rotules.

MA : *Vous fréquentez donc beaucoup les commerces du quartier…*

On fait travailler tout le monde, le boulanger, le fleuriste. Sinon on je vais dans les espace publics, tout ce qui est gare, église, les jardins non… Vous savez nous on aime bien être tous les deux.
MA : *Pouvez-vous me parler de vos relations de voisinage ?*

Courtoises, sans plus. Bonjour, bonsoir. Enfin si, moi, parce qu'évidemment de par les collègues mais je suis connu surtout par mon activité politique locale. Voilà.

MA : *Faîtes vous attention à avoir des pratiques écologiques ?*

Oui. On a eu l'idée, on l'a encore pas fait parce que c'était pas très très pratique, fallait aller à Bellecour pour s'abonner, les Autolib ' là. Je trouve ça génial mais y en a pas assez, y en a que 2. Dans un quartier comme ça y en a que 2 et c'est souvent que le parking est vide. Va falloir qu'ils en mettent plus parce qu'à mon avis ça va vite manquer. On fait le tri aussi, y a les poubelles à verre en plus qui sont belles, c'est pas ces gros trucs verts dégueulasses, on a ces

petites caisses grises là. Après ici en bas on a le tri pastique, cartons, journaux… Nous on le fait, enfin tant que faire se peut on le fait.

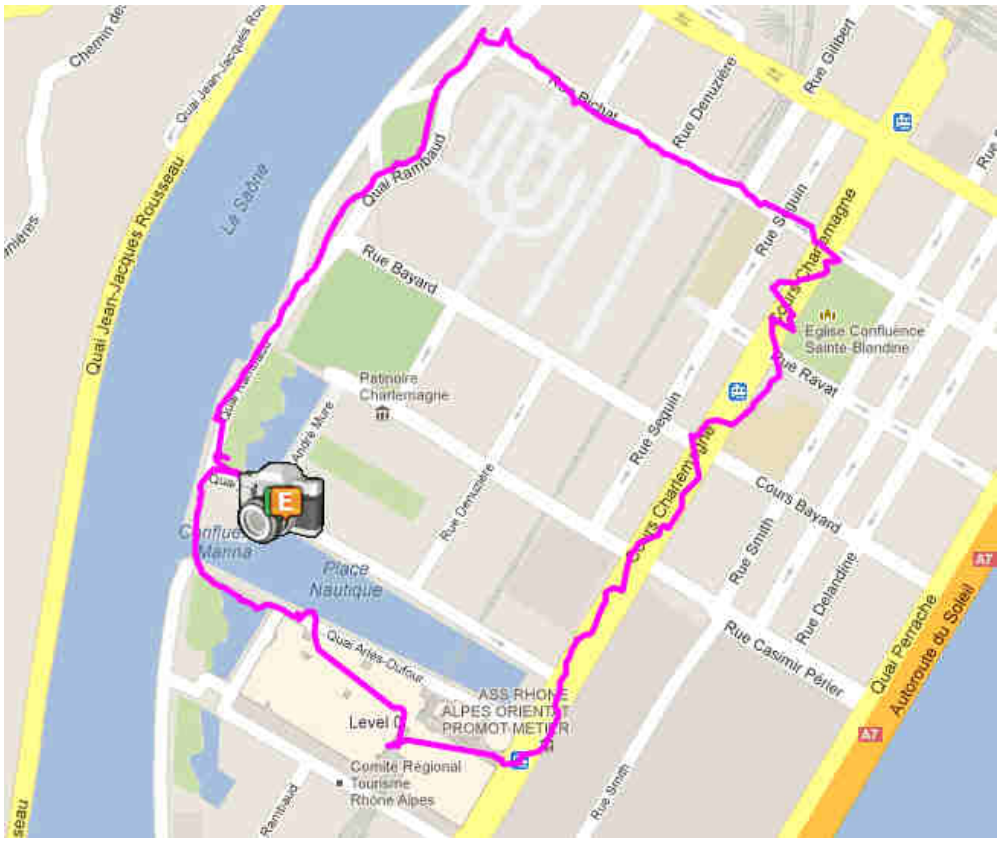
MA : *Pour conclure une dernière question : quel serait votre quartier idéal ?*

Moi je suis pas compliqué personnellement. Ce serait ce qu'on a là mais un peu plus espacé quoi, moins confiné et surtout avec une infrastructure tant routière que de transport en commun un peu plus développée et en rapport avec cette quantité de population qu'il va y avoir et qu'il y a déjà. Dans quelques années je sais pas comment on va faire, ça va pas être possible quoi. Mais sinon, des immeubles modernes, vous avez vu pour les voisins comment ça se passe, ils ont des baobabs, des machins… et y a pas un appartement qui se ressemble. Franchement j'adore ça, je supporte pas le linéaire, la monotonie, le truc…

HL18

	Date : 30/05/2012
	« Statut habitant » : propriétaire
	Investissement/loyer : 500 000€
Climat de visite : beau, chaud, sec	**Adresse :** Quai Riboud
	Arrivée : octobre 2011 (achat en 2008)
Durée de la visite : 56 min	**Appartement :** T4, 100m²
Longueur du parcours : 2774 m	**Occupants :** 2
Durée de l'entretien : 2h11 min	**Profession :** retraité (ex-administrateur pour l'UE)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 57 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Palier	02 :50	Alors une chose à avoir toujours présente à l'esprit : ne jamais sortir sans ses clefs parce que les portes ont été faites de telle sorte que si on a pas les clefs on ne peut plus rentrer et c'est des portes qui sont vraiment très très solides. Je crois qu'elles ont douze points de sécurité, c'est des portes douze points, on regardera tout à l'heure. C'est quelque chose d'impressionnant je veux dire, lorsque c'est fermé à clefs c'est aussi solide que le mur. Pour entrer il vaudrait mieux faire un trou dans le mur que de forcer la porte.
Hall de l'immeuble	03 :28	Alors ici nous sommes dans le hall, l'impression que j'ai c'est qu'il y a un décalage entre le bâtiment tel qu'il est perçu de l'extérieur, je veux dire presque vingt-deuxième siècle, bâtiment très moderne etcetera, et le côté, pas superficiel, mais assez rapide des finitions. Je veux dire qu'ici on a l'impression d'être dans un bâtiment qui est certainement propre, on a une entreprise de nettoyage qui fait son travail mais en même temps la finition n'est pas une finition très cossue, c'est de la peinture, bon de la bonne peinture, mais ce n'est pas plus que ça, y a pas eu d'effort véritable pour dire… Je vois, j'ai des amis qui vivent dans des bâtiments relativement cossus, pas ici, dans d'autres communes, à Ecully, à Tassin, etcetera, et quand on rentre on voit des matériaux qui sont vraiment nobles, on voit du marbre, on voit du bois, le mariage est bien fait, donc ça donne l'impression d'être un bâtiment véritablement, déjà l'entrée laisse comme ça, je veux dire on a l'impression d'être entré dans un endroit bien fini. Ici quand on rentre, quand c'est propre c'est très bien mais ça donne pas l'impression d'être dans un milieu exceptionnel, c'est pas un milieu privilégié. Donc y a un décalage entre la perception qu'on se fait de l'extérieur quand on voit ces bâtiments en disant « c'est ultramoderne, ça doit être quelque chose d'extraordinaire » et puis quand on est dedans, bon finalement c'est assez ordinaire, on a pas l'impression d'être dans un endroit exceptionnel. Ici on a eu beaucoup de problèmes en terme de nettoyage et on le voit encore aujourd'hui, quand on regarde le plafond on voit qu'il y a des nuées d'éphémères, c'est pas des moustiques ce sont des petits insectes qui ne sont pas du tout dangereux, ils ne piquent pas ni quoi que ce soit, mais ils sont très nombreux et comme le dit le nom ils ne durent pas très longtemps, mais ils sont très nombreux et quand ils viennent ça fait de la décoration et ça c'est pas facile, c'est un casse-tête, on arrive pas à s'en défaire facilement. Il faut le savoir ça, les personnes qui n'aiment pas avoir des insectes autour d'elles, c'est pas pour elles. Alors qui dit éphémères dit araignées donc ça crée tout un système, donc un

		entomologiste ici serait très heureux mais je ne sais pas si le quartier a été bâti pour les entomologistes. [Une voisine arrive, il la salue] Nous sommes en phase de découverte et nous sommes en direct, alors en direct qu'est-ce que tu penses du bâtiment ? C'est pour avoir des idées c'est pour m'aider [rires]. La voisine : bon courage !
Quai Antoine Riboud	06 :52	Alors, un détail, les boîtes-aux-lettres, ma perception, on va dire peut-être que les niveaux supérieurs ça va très bien mais, y a cinq niveaux, plutôt que d'avoir le cinquième niveau au niveau des bébés je pense qu'il aurait pêut-être fallu étendre les boîtes-aux-lettres pour que ce soit très confortable. C'est pas mon cas donc je peux pas me plaindre à titre personnel mais quand je vois les gens qui sont obligés de prendre… quand même, je sais pas qui a conçu ça mais il était soit très petit physiquement soit il avait beaucoup d'enfants, il les adoraient et il voulaient leur permettre de récupérer les courriers, enfin bon bref, chose étonnante… Oui, c'est un petit détail mais ça fait parfois la plus-value du quotidien, parce que ça c'est vraiment du quotidien, c'est du tout simple mais on aime bien avoir accès à ses affaires rapidement. Donc ici nous sommes devant la capitainerie, c'est un bâtiment qu'ils sont en train de construire, il fonctionne pour l'instant sous forme de préfabriqué. Et donc là nous avons ce qu'on appelle la darse et c'est une petite marina. Alors cette petite marina a la particularité, que moi je regrette mais c'est ainsi, qu'elle ne laisse pas venir des bateaux simplement se poser, donc avec la possibilité de venir DE LA Saône, soit Nord soit Sud, venir se poser, faire les courses, repartir etcetera… C'est uniquement sur les bateaux qui vont rester ici au moins une nuit et donc c'est dans une optique plutôt moyen séjour, c'est pas une optique pratique, c'est pas pour les gens qui… moi je le concevrais comme ça, ce serait une possibilité mais ils n'ont pas voulu, c'est un choix qu'ils ont fait au départ donc il fonctionne sur ceux qui sont obligés de rester un temps donc d'investir un peu dans les lieux etcetera. Ca c'est un milieu aquatique tout à fait naturel que j'aime bien, j'y viens de temps en temps, j'aime bien les oiseaux qu'il y a ici, j'aime bien les nourrir de temps en temps. Aujourd'hui on est chanceux parce qu'il y a plusieurs populations : deux cygnes, les canards, y a toujours beaucoup de canards, on voit le héron et alors à la saison on voit des mouettes et des pigeons donc c'est pas trop mal. MA : *Ces espaces naturels, c'est quelque chose que vous êtes venu chercher ici ?*

		Pour être tout à fait honnête, avec ma femme on était sur deux logiques totalement différentes. Elle aime la ville ville et moi j'aime la campagne. Donc il fallait qu'on trouve quelque chose qui nous permette de dire « nous sommes à la ville tout en étant à la campagne » et ça c'est pas facile. Donc on a cherché bien sûr sur Lyon, on a été dans plusieurs quartiers, on a visité, autant dire qu'on a pas trouvé grand-chose parce qu'à Lyon même c'est plutôt ville ville. Personnellement ça me chagrine de me lever le matin et de n'avoir que du béton et de la circulation, ça n'est pas dans mon conception, moi j'aime ce qui est vert et bleu. Donc j'avais besoin d'avoir un environnement naturel et ça pour moi c'est excellent, ça faisait partie… C'est ce qu'on appelle le plan de masse, dans le plan de masse quand on achète où que ce soit on voit ce qu'on a autour et quand on voit des espaces verts on peut se dire « au moins quand on se lève le matin, on peut aller marcher, on est pas dans une situation où on est dans la rue et on doit faire quelque chose de ville ». Là on peut se lever le matin, faire le tour ici du plan d'eau, donner à manger aux oiseaux, enfin penser à autre chose quoi. Je reconnais que c'est un luxe. C'est un luxe et sans doute que les promoteurs ont du le penser aussi parce qu'après ils ont densifié. Ce qu'on voit là c'est les premières tranches, y a beaucoup de bâtiments les uns sur les autres et l'idée était aussi d'expulser le terrain de football et de mettre encore d'autres bâtiments là. Après ils ont du se dire que c'est un investissement qui coûte très cher et que cet espace serait sans doute plus profitable s'il y avait des bâtiments dessus. C'est toujours le problème, il faut toujours trouver un équilibre entre le rendement et puis ce qui peut être utile pour les gens, enfin la qualité de vie en fait. Alors ce que j'aime bien c'est ce passage, il est pas fini, ce qu'il est pas fini mais à terme il doit y avoir un passage et si je me trompe pas il y aura une piste cyclable qui doit avoir 25 kilomètres. Donc on peut aller jusqu'à la pointe à bicyclette, là-bas la Confluence, et remonter alors je sais plus le nom de la commune, peut-être à Décines, je dis une bêtise c'est pas grave c'est pour donner une idée. Et ça ça fait que le week-end pour moi c'est idéal, de prendre la bicyclette et de remonter le long comme ça en sécurité, on peut pas faire mieux. Mais c'est pas fait, c'est en projet. Alors ce qu'il y a c'est qu'on a des amis qui habitent de l'autre côté, dans ce bâtiment là-bas. Alors quand on est venu ici, ils ont essayé de nous voir, ils peuvent pas parce qu'il y a des arbres devant, ils essayaient de nous voir, on essayait de se faire des signes et ça n'a pas bien marché, mais enfin bon…
Pont levant	13 :20	Ceci est un pont levis alors il peut s'articuler pour laisser passer les bateaux.

Quai Arlès-Dufour	13 :35	Donc on peut aller vers le côté moderne, si on va plus loin il y a des commerces et des restaurants le long de la Saône, y a le Progrès, y a Euronews, donc ça se bâtît, ça se développe, c'est pas tellement fait pour la construction immobilière dans le sens de logements mais c'est plutôt fait pour des services. Donc je pense que c'est un espace qui sera très intéressant parce qu'il y a un centre de vie qui est pas mal desservi, on peut y arriver facilement du Sud par exemple, celui qui remonte de l'autoroute y est assez vite. Et c'est un espace maintenant agrémenté, il est agréable, on peut se promener et il est agréable à voir. Ca je pense que c'est une réussite. Il y aussi un lieu qui fait exposition, comment ça s'appelle ? la Sucrière, c'est ça, je crois que c'est une exposition japonaise en ce moment. On y est allé avec ma femme pour voir l'art moderne et c'est vrai que c'est bien fait, ça s'y prête assez. C'était ça où le raser et faire autre chose bien sûr mais peut-être que pour eux c'était plus intéressant de garder certaines choses, comme il y a une vieille grue ou un vieux pont, la partie métallique que l'on voit là et qui servait à décharger des bateaux, ils ont gardé aussi un vieux wagon parce qu'il y avait un aménagement de rails qui permettaient aussi de décharger… Donc il faut garder un petit peu du passé parce qu'on fait pas table rase, il faut avoir de la mémoire, et en même temps investir pour le futur donc il y a toujours un équilibre à trouver. Ces espaces là sont entièrement naturels. Ce qu'on voit ce sont des herbes ou des algues qui remontent mais pour ce qu'on m'a expliqué c'est purement naturel, ça veut dire qu'elles montent et elles disparaissent suivant la température de l'eau et de l'air. Ca veut dire que quand elles seront tout à fait en haut, ça donnera l'impression d'avoir quelque chose, pas sale mais comme mal entretenu, alors qu'en fait c'est purement naturel et au changement de température ça va disparaître naturellement. De l'autre côté, on a pas fait de recherches mais il y a des bancs poissons rouges. Je suppose que quelqu'un est passé mais comme il a pas laissé son adresse on ne saura pas qui ni quand. [rires] Ca permet de nourrir le héron, de toute façon il ne vient pas par hasard, c'est clair. Donc ça c'est le nouveau centre de vie on va dire, c'est sans doute là que je viens le plus souvent. On a la chance d'avoir quelques commerces de l'autre côté, donc ils sont en train de bâtir une agence du Crédit Lyonnais, il y a un pizzeria, il y a une boulangerie, un restaurant on va dire, un restaurant qui fait café. De l'autre côté un magasin un bio, des produits qui sont présentés comme ça, j'espère qu'ils sont ça. On sait pas top, c'est toujours pareil, la science avance de toute façon donc on crée des choses

		que l'on peut certifier, etcetera et puis un jour on découvre que finalement non, il peut y avoir des choses autres ou encore meilleures, enfin bon… Donc c'est toujours… c'est bio par rapport à ce que l'on connait, par rapport à ses connaissances du moment, y aura peut-être d'autres choses après.
Pôle de commerces et de loisirs	17 :40	Voilà, alors ici nous sommes dans le centre commercial. C'est peut-être trivial mais comme il faut le présenter, il a été ouvert le 4 avril, tout le monde je suppose peut-être en parle mais c'est normal. Il a été ouvert il y a peu et ça attire pas mal de monde, quand il a été ouvert c'était noir, absolument noir de monde, la publicité qui avait été faite autour avait bien marché et tout le monde voulait voir évidemment. Bon, on arrive à un moment creux, Dieu merci. Alors les magasins pour la plupart existent ailleurs, c'est vrai que ce centre commercial est on va dire comme celui de la Part-Dieu en plus petit, je pense qu'on peut définir ça comme ça, c'est un peu ce qu'on trouve à la Part-Dieu en plus petit. Mais pour les nouvelles technologies y a quand même ce magasin qui est pas trop mal fait et moi personnellement ce que j'aime bien c'est le Decitre mais Decitre on va trouver au moins aussi bien à Bellecour qui n'est pas très loin. C'est bien moderne, comme les écrans par exemple, ça fait un peu futuriste, y a un mélange de genre avec la volonté un peu de casser le trop moderne par des choses un peu anciennes comme cette entrée là [Hollister]. On a l'impression d'être un petit peu dans un pays latino-américain. Et le toit aussi est futuriste, d'après ce qu'on m'a expliqué il se compose de membranes qui sont soufflées en permanence donc elles, s'écartent sous l'effet de l'air qui est insufflé en permanence et ça permet d'avoir la nuit des couleurs particulières parce qu'ils font des jeux de lumière, c'est assez réussi ça. Voilà donc mon magasin préféré de la galerie marchande [Decitre] mais chacun aime ce qu'il veut. Une chose aussi qui est relativement bien réussie ce sont les cinémas, on a quatorze salles de cinéma ici donc c'est peut-être le cinéma le plus développé de la région lyonnaise. Il y en a deux ou trois autres qui sont à peu près équivalent mais je pense que c'est quand même le plus fourni. Voilà, c'est un endroit sympathique. Alors ils laissent la possibilité d'avoir des cartes de parking, on peut laisser une voiture jusqu'à trois heures. Et ça par contre c'est un gros point faible du quartier c'est qu'on a pas de parkings, la difficulté c'est quand on invite des amis, si on veut faire une soirée ou quoi que ce soit, on ne sait pas où mettre leurs voitures. Tout a été fait je dirais pour chasser les voitures, pour éviter de les laisser, ils n'ont pas fait de parkings, ça c'est un gros point faible. Alors je sais que le Conseil Régional qui est en face est déjà en saturation de parkings, leur propre

		parking est saturé. Je ne sais plus combien ils sont à l'intérieur mais peut-être jusqu'à 3000 personnes et ça veut dire qu'ils ont été obligé de prendre une politique disant que certaines catégories de gens qui habiteraient près d'ici ne sont pas autorisés à venir en voiture. Ils ont un parking intérieur mais les places sont déjà affectées ou pré-affectées et donc si par hasard quelqu'un venait avec sa voiture il devrait trouver un endroit où la positionner. Alors ici, dans ce centre commercial, il y a un parking de 1500 places, c'était 2000 le premier chiffre avancé et finalement c'est 1500 et sur ces 1500 il y a toute une partie qui est préemptée par les commerces, il y a un hôtel par exemple qui va faire 150 chambres et qui a préempté toute une partie du parking et ça veut dire à terme que le parking sera plein aussi. Je pense que c'est le point faible du quartier. C'est gentil de dire qu'il faut vivre sans voiture mais encore une fois si on fait venir des amis pour faire une soirée il faut leur donner une possibilité de se déplacer et ils n'habitent pas tous à côté d'un tram. On a une ligne de tram ici mais elles ne sont pas partout. Ils ont créé ce Vaporetto, c'est un bateau qui se déplace, une sorte de navette fluviale, qui se déplace entre Saint-Paul, le quartier du vieux Lyon et ici. C'est une excellente idée mais ça suffira pas je veux dire. Celui qui habite sur la ligne évidemment il est content mais ça ne suffira pas si on veut attirer vraiment beaucoup de gens je pense.
Cours Charlemagne	23 :27	Ici donc c'est le cours Charlemagne. Le cours Charlemagne à l'origine c'était aussi large que ça mais maintenant ce qu'on voit c'est que la partie qui est laissée aux voitures c'est la partie minimale. A une époque, tout était confié aux voitures donc ça circulait sans aucune difficulté. Après ils ont créé le tram, ils ont créé des pistes cyclables, ils ont agrandi les trottoirs, enfin bref ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour limiter le passage des voitures qui est minimal. Ils ont multiplié les feux au maximum, ce qui fait que le cours Charlemagne aujourd'hui est presque un lieu naturel, il n'y a pas de circulation aujourd'hui donc tout va bien mais quand on est aux heures de pointe c'est un lieu naturel de bouchons. Tel que ça a été conçu ça ne peut pas être autrement. Une chose qui pour moi est étrange c'est lorsque les tramways se déplacent, c'est naturel ils ont priorité mais par rapport aux voies de circulations, la priorité veut dire que les voies de circulation qui sont en parallèle donc qui en principe ne coupent pas le tramway s'arrêtent malgré tout. Ils auraient pu laisser des flèches pour dire « si vous allez tout droit vous continuez » puisque ça n'a pas d'impact, et simplement interdire à ceux qui croisent la ligne du tramway de tourner par exemple. Mais ils n'ont pas fait ça, ils ont mis uniquement des feux rouges donc quand les tramways passent, et aux heures de pointe il y en a toutes les trois minutes peut-être, quand les tramways passent, tout s'arrête, systématiquement tout s'arrête, qu'ils arrivent dans le sens du

		tramway mais s'il part dans le sens opposé, tout s'arrête, tout passe au rouge. C'est une réflexion qui fait qu'on a créé la situation pour qu'il y ait des ralentissements et parfois des bouchons. Là-bas [Sud du cours Charlemagne] je ne connais pas très bien, des fois il m'arrive d'aller tout au fond où il y a une boucherie, la boucherie André qui est amenée à disparaître, ils veulent récupérer le terrain je ne sais plus pourquoi, est-ce que c'est le musée qui grandit par là ? Je ne sais pas mais elle est amenée au moins à être déplacée, alors je ne sais pas où est-ce qu'elle ira. C'est un endroit que j'aime bien, on y trouve des produits de qualité, mais on verra, l'avenir dira… Et là on vient bien le contraste entre le nouveau et l'ancien. On a la darse d'un côté qui est on va dire le nouveau siècle, ça c'est clair, c'est un produit qui avec la marina attirera les touristes. Et en face y avait le marché de gros dont il reste encore quelques piliers de façade, je ne sais pas s'ils vont les garder, peut-être. Et derrière il y avait des bâtiments qui ont déjà été rasés en grande majorité. Au fond on a une idée de l'architecture, ça fait triste. C'était fonctionnel mais ça fait triste. Alors ce quartier est encore un quartier où on trouve, je ne sais pas si tout le monde vous en parle, de la prostitution. Dans l'urbanisme ces choses là ne sont peut-être pas évoquées comme une priorité. C'est un quartier où, d'après ce qu'on m'a dit, je ne suis pas allé vérifier, il y aurait plusieurs centaines de prostituées, ce qui est quand même un chiffre conséquent. D'après ce que j'ai compris il y avait un marché gare et la première fois qu'on est venu ici avec ma femme, avant même d'acheter, tout le monde autour c'était des camionnettes, les unes à côté des autres, comme ça en batterie, donc évidemment c'était lié au commerce de la prostitution. Après le marché gare est parti, il est à Corbas maintenant, il a quitté cette zone, et toutes les camionnettes on disparu en même temps. Alors peut-être qu'elles sont allées là-bas à Corbas, je ne sais pas mais c'est pour dire que c'était un endroit très particulier et que ça suppose évidemment un passage particulier, donc une obligation d'être en sécurité, c'était peut-être une zone un peu criminogène, c'est possible. MA : *En fait on est passé à de la prostitution « piétonne ».* Oui. Enfin bon, maintenant ça a l'air propre, on a pas de soucis particulier. Et que je sache on en m'a pas rapporté d'agression par exemple. Parce que ce qu'on craint surtout dans ces milieux là ce sont les agressions. Les petits problèmes… y a toujours les problèmes de dealers, etcetera, mais tant que c'est que de la

		matière, tant que c'est que du commerce de marchandises, bon c'est pas brillant mais on va dire c'est un moindre mal, on va dire le mal suprême c'est quand il y a de l'agression, de la violence, avec éventuellement parfois des meurtres. Un haut lieu lyonnais c'est la patinoire. Il n'y a que deux patinoires à Lyon et donc celui qui aime patiner, pour celui qui aime patiner c'est quand même une chance extraordinaire d'habiter ce quartier. MA : *Vous en faîtes partie ?* Non, pas là. J'avais été une fois à la patinoire de Baraban, à l'autre, mais je n'habitais pas ici et depuis, je reconnais que depuis que je suis là je n'y ai pas été parce que je ne me sens plus les facilités nécessaires. Evidemment c'est toujours pareil, c'est aussi lié à son âge, je préfère nager, je préfère des choses comme ça maintenant, où faire un peu de bicyclette. Patiner pour moi ça suppose une attention permanente parce que je ne suis plus toujours très souple. Et alors donc avant que n'existe le centre commercial parce que le centre commercial n'a ouvert seulement que le 4 avril dernier, tous les commerces que l'on utilisait étaient ici. Par exemple pour ce qui était de la nourriture je pense que beaucoup venaient ici dans ce commerce [Lidl], qui est bien, je veux dire y a rien à lui reprocher mais le problème c'est que ce sont des petits commerces donc il faut faire plusieurs commerces pour retrouver ce que l'on a là-bas sur un seul centre, c'est ça la différence. MA : *Il y a sans un impact commerces du cours Charlemagne depuis l'ouverture du centre commercial.* Oui. La question c'est de savoir s'ils vont être capables d'attirer une nouvelle clientèle, dans quel cas ils pourraient vivre en plus où est-ce qu'il vont prendre la clientèle existante et là bien sûr les petits commerces sont en danger de survie. C'est ça la grande question. Là on est qu'au tout début donc on ne peut pas savoir. Personnellement j'ai l'impression, ce n'est qu'une impression ça demanderait à être confirmer, que certains commerces vont prospérer, ceux par exemple qui vont dans le sens de l'alimentation, parce qu'on a maintenant beaucoup de gens qui viennent ici, je crois qu'on avait parlé de 6000 personnes qui sont attirés ici pour travailler, ces personnes doivent manger donc l'alimentation ça va bien fonctionner. Par contre les commerces hors alimentation j'ai un doute, on verra.

		Alors de temps en temps je vais jusqu'à la gare, ici il y a quelques magasins qui m'intéressent, par exemple les fournils où on trouve du pain, certaines pâtisseries et ici même c'est le lieu du marché donc deux fois par semaine le jeudi et le dimanche le marché se réunit là donc on peut y acheter tous les produits locaux en fait, ce qui est produit dans le lyonnais en général. Et il y a une ambiance, le marché a toujours une ambiance, y a une âme quoi. De l'autre côté c'est l'église Sainte-Blandine, qui est une jolie église, plus encore de l'extérieur que de l'intérieur, par rapport aux églises c'est parfois une surprise, les églises de l'extérieur sont parfois mal entretenues et quand on rentre on a une bonne impression et ici c'est je dirais quasiment l'inverse, l'extérieur est quasiment parfait, ça a dû être refait il y a pas longtemps, y a pas grand-chose à dire mais quand on rentre l'intérieur lui n'est pas parfait, il mériterait des travaux, faut faire les finitions. L'église est du gothique pur, et elle rentre très bien dans le paysage. Voilà un commerce sympathique où on peut achet des cadeaux, il a tout le temps des idées quand on sait pas quoi offrir pour la fête des pères ou fête des mères, etcetera. Ici je ne sais pas trop ce qu'ils font. Ah, résidence de tourisme. Ils vont faire une résidence de tourisme dans ce truc, c'était un beau bâtiment mais voilà… L'église lyonnaise possède encore pas mal de choses, à Fourvière c'est très net par exemple. Je vais parfois jusqu'à la gare, c'est un endroit sympathique je trouve, il y a plusieurs commerces, des endroits où je prends le thé, où on peut lire le journal, c'est assez convivial, j'aime assez. Il y a aussi des tous petits commerces de gens qui ont un étal de babioles à vendre, c'est fort sympathique, on trouve des choses quoi.
Rue Bichat	37 :48	Ca c'est que je disais tout à l'heure, dans le même quartier on retrouve l'âme de l'ancien, ça c'est du dix-neuvième siècle on va dire et nous qui représentons le vingt-et-unième siècle, on est côte-à-côte et certainement que les gens qui habitent là dans des appartements qui sont parfois un petit peu délabrés pour ce qu'on voit des balcons, on voit qu'ils ont quand même souffert, les gens qui vivent là doivent pas avoir une perception tout à fait triste. Parce qu'ils n'ont pas connu les nouveautés, ils n'ont connu que le quartier d'autrefois, et je pense qu'avec le point de vue qu'ils auront, avec l'environnement, ils doivent pas avoir l'impression de vivre dans un quartier privilégié donc quand on leur dit « Confluence quartier privilégié », pour eux ça doit être une image complètement fausse… Bah oui ils peuvent pas s'imaginer, et pourtant on est à quoi ? trois cent mètres les uns des autres. Et ça

		peut créer aussi un phénomène de rejet parce qu'ils peuvent pas se retrouver là-dedans, ils doivent se demander comment on a fait pour créer un système de relatifs privilèges, tout est relatif bien sûr, mais de relatifs privilèges juste à côté. Je dis pas que c'est une provocation mais pour eux ça peut être vécu comme « on ne nous a certainement pas concerté, on n'a rien demandé, c'est arrivé comme ça ». Bon, ça attire des gens maintenant tout à fait différents, l'âme du quartier va changer, va disparaître, les prix vont augmenter… c'est un effet boule de neige quoi. Le collège Jean Monet, qui est assez mignon à voir comme ça. Donc les enfants qui sont arrivés et qui vivent dans le bâtiment vont ici. Alors une chose qui manque dans le quartier, il manque toujours des choses hein, mais une chose qui manque dans un quartier ce serait un espace de vie, une sorte de club, quand on bâtit des constructions, en tous cas autrefois, on maintenant un espace de vie, ça veut dire un endroit où les gens de la résidence pourraient se retrouver, une sorte de foyer on va dire, pour des choses simples, si c'est pour discuter, se réunir, boire un café, jouer aux cartes, des choses très simples comme ça. Mais là où nous sommes nous y a pas ça, il n'y a pas d'espace de vie collectif. Le moindre mètre carré est affecté à un but particulier donc ça peut se vendre, ça représente un calcul différent. C'est peut-être aussi le monde moderne où c'est plutôt chacun chez soi et après si on a la chance d'avoir des voisins de qualité on peut se recevoir, échanger, s'entre-aider. Mis si les circonstances ne sont pas là on peut presque s'ignorer, c'est une situation un peu particulière. MA : *On a rien prévu pour provoquer la rencontre…* Non c'est ç a. On a pas donné les instruments ou les outils qui permettraient aux gens de se retrouver, de manière tout à fait informelle parce qu'on a pas besoin de formaliser ces choses là, mais d'avoir un centre de vie collectif. Il faudrait bien sûr qu'il soit soumis à la responsabilité collective mais quand on a la chance d'avoir un conseil syndical, en tous cas un bon groupe de responsables, qui sont d'autres propriétaires ou locataires peut-être de certains logements et qui suivent les affaires, travaillent, etcetera… Ce serait bien qu'on ait un espace collectif où on puisse se réunir ne serait-ce que pour s'informer, ne serait-ce que pour discuter, de temps prendre un café. Je pense qu'il y aurait la place, mais bon tout dépend comment c'est pensé, à la base ils avaient vu certainement que c'était pas une priorité. On a une chose qui est étrange c'est que le chauffage est commun entre les quatre bâtiments que l'on voit, qui donnent sur le plan d'eau donc a

		l'obligation de se mettre d'accord pour ce qui est de la répartition des charges, des frais, s'il y a un problème avec le chauffage, il faut bien qu'on l'étudie ensemble, il y a cette obligation là mais encore une fois rien n'est fait pour faciliter la connaissance mutuelle, la réunion… Nous voici, alors je ne savais pas qu'il y avait une gendarmerie ici, je l'ai découvert en venant. Quelque part ça me va très bien parce que ça va dans le sens de la sécurité, pour autant je ne sais pas s'ils sont opérationnels ou pas, je ne sais pas ce qu'ils font, si c'est le centre de commandement ou si c'est une brigade pour réellement s'occuper des affaires locales, je ne sais pas trop comment ça fonctionne. Le bâtiment est beau, je trouve qu'ils ont fait quelque chose de beau, parfois c'est fonctionnel et c'est pas terrible quoi, y a des casernes et des baraquements de gendarmerie qui sont pas terribles mais ici je trouve qu'il est bien fait. Et puis il y a un petit espace vert quand même autour et ça c'est agréable de se lever le matin et de voir des arbres par exemple, je trouve ça privilégié.
Quai Rambaud	44 :40	Là nous arrivons sur la partie plus ludique. De l'autre côté, on va peut-être pas voir mais il y a des terrains de boules lyonnaises, et un peu plus loin, il faudrait se déplacer mais un peu plus loin il y a un terrain de pétanque aussi. [nous traversons la route] Oui ça c'est le terrain de pétanques et ils ont le terrain de boules lyonnaises pas très loin d'ici. Aujourd'hui y a personne mais assez souvent y a du monde pour jouer, c'est sympathique, c'est une bonne activité. MA : *Vous venez souvent ici ?* Oui, j'aime bien. J'attends surtout qu'ils aient fini cette piste cyclable, là j'aurais l'occasion de venir me promener régulièrement. Un endroit qui est un endroit de vie aussi c'est cette sorte d'amphithéâtre, le mot est trop fort mais ça donne une idée, l'été ils organisent comme des radios crochets, quelques émissions avec de la musique, parfois le soir ils organisent des bals, donc c'est un endroit de vie, c'est agréable. Et on voit des gens qui viennent faire des barbecues. C'est quand même agréable hein ? D'un côté il y a la Saône, il y a les bateaux de plaisance, là il y a les enfants qui font du ballon, on voit aussi des groupes qui viennent faire une sorte de gymnastique, ça doit porter des noms chinois ou je ne sais pas… Les bateaux qui passent sous les fenêtres on apprécie. Et non seulement nous mais nos amis, je dirais plus nos amis que nous parce que nous nous l'avons surtout apprécié quand nous avons

		découvert. Maintenant on sait que le soir vers 21 heures 30 l'Hermès remonte, etcetera. A une époque on le regardait presque pour le plaisir de le voir remonter mais maintenant c'est quand les amis sont là. Donc on leur dit 21 heures 30 on va à la fenêtre et on le regarde passer et c'est assez joli parce qu'il a de belles couleurs donc c'est assez agréable. Si on a la chance dans la famille par exemple, d'avoir des gens qui ont le permis de bateau, qui apprécient, ils savent qu'ici il y a une possibilité de louer, sur Albigny je crois, un peu plus haut sur la Saône, on peut louer des bateaux sur la journée, donc on peut faire une descente, venir ici, se poser et remonter, donc ça fait une bonne activité. MA : *Là, on constate ce que vous disiez tout à l'heure, à cause du manque de parkings, les habitants investissent un peu tout l'espace disponible.* Oui et ça c'est pas favorable. Tôt ou tard il y aura un soucis et ils vont fermer ça. Qui plus est, là c'est un espace de vie parce que c'est un stade de football, mais quand il y aura des mats de football et qu'il y aura beaucoup de monde qui viendra, si quelqu'un organise une soirée concomitante, on ne sait plus ou mettre les voitures. Parce que là c'est plein automatiquement, dès qu'il y a une soirée football tout est plein. Déjà là, on est mercredi matin et il n'y a pas de football, on est d'accord ? C'est plein déjà pratiquement. Si c'est le soir c'est même plus la peine d'essayer, donc c'est vraiment un souci ça. Et il est question de fermer ce qui nous restait comme dépannage, c'était de pouvoir se gare le long de la Saône, parce que les mariniers sont là, ils ont bien besoin de se garer en face de leur péniche ceux qui habitent ici et il est question de fermer ça et je sais pas du tout comment ils vont faire. Le parking c'est quelque chose qui doit être bâti au début, on va pas construire un parking maintenant donc je vois pas très bien la solution à cours terme, je vois pas ce qu'on peut offrir, d'ailleurs on voit bien qu'on est arrivé déjà à saturation. On voit que les bâtiments se poursuivent, ils sont en train de finir la tranche deux, je ne sais plus et donc ça fait un espace avec une densité très très lourde. Et ce qui est prévu c'est qu'en principe ils vont donner un garage par.. enfin par appartement il y aura une voiture et demi et quand on sait que pour la plupart des appartements y aura deux voitures, la question va se poser de ce qu'on fait de demi-voiture en trop. Quand on voit maintenant le nombre de bâtiments ça fait beaucoup. MA : *Leur architecture vous inspire quoi ?*

		Je ne sais pas parce que c'est des sentiments qui évoluent. Au début j'étais pas très favorable à la multiplicité des styles, je pensais qu'il fallait qu'il y ait une identité, quelque chose. Et quand on voit les bâtiments comme ça, on a l'impression que c'est plusieurs architectes qui ont chacun mis leur empreinte mais qu'ils se sont pas forcément bien coordonnés pour que cela fasse quelque chose de parfaitement harmonieux. Donc j'étais un petit peu dubitatif. Et puis bon avec le temps c'est toujours pareil, on s'accoutume, maintenant je vois les choses comme elles sont à leur place et pour moi ça apparaît tout à fait naturel. Mais quand on vient la première fois.. la toute première fois je me suis posé la question de savoir pourquoi est-ce qu'on avait mis autant d'empreintes architecturales côte-à-côte. Je sais pas, ça doit me dépasser largement bien sûr mais c'aurait peut être été plus agréable à l'œil d'avoir une seule empreinte architecturale, un style. Alors le style on l'aime ou l'on aime pas, bien sûr, ça c'est autre chose, mais quand on a un nombre de styles comme on a là, la première fois pour moi c'était un peu étonnant, je veux dire qu'il y avait un décalage quoi. Et puis maintenant je fais avec. Alors on aime plus ou moins, je reconnais que, on le voit pas bien, mais le bâtiment, le dernier bâtiment qui est de couverture métallique, c'est l'avant-dernier au fond de cette rue, je ne l'aime pas trop, c'est un métal qui fait un peu, mais c'est parce que je ne suis pas un expert bien sûr, il fait un peu boîte de conserve. Quand je vois ce bâtiment là, je me dis, c'est pas tellement pour le bâtiment mais je me dis qu'on a pas pensé à celui qui habite dedans et je reconnais que moi j'aimerais pas tellement habiter ce genre de bâtiment. Je préfère bien mieux celui que nous avons, qui est aussi métallique à l'extérieur mais qui moi ne me choque pas come celui-là qui vraiment… Je ne sais pas, certainement qu'il est futuriste, qu'il est très beau et qu'il faut accepter. Il faut l'accepter mais personnellement je sais pas, c'est l'idée que je me fais pour celui qui vit à l'intérieur, ce que ça lui renvoie comme symbolique. Je me vois pas pris dans un bâtiment qui ressemble à une boîte de conserve. Mais pour moi, bon. Celui-ci, vert, on peut trouver le vert plus ou moins réussi ou pas mais au moins c'est un bâtiment, on sait qu'on est dans un bâtiment qui est fait pour être habité, il représente pour moi une habitation, l'autre ne représente pas une habitation pour moi, à peine des bureaux, mais pas une habitation pour y vivre en permanence. C'est très calme. Le week-end il y a beaucoup de promeneurs avec des chiens et les chiens font peur aux animaux, aux oiseaux. Pourtant les chiens viennent pour s'amuser, ils ne viennent pas dans de mauvaises intentions mais dans la mémoire de l'oiseau le chien représente le danger. Alors on voit de temps en temps des

		cygnes qui se dressent et qui soufflent, qui sifflent contre les chiens. Alors une chose aussi c'est que dans l'image initiale, j'avais eu l'impression que les arbres étaient de grands arbres et donc ça pour moi c'est un petit peu… le résultat sera moyen quoi. Parce qu'on s'aperçoit que ce sont en fait des arbustes, pas des arbres qui vont atteindre de véritables tailles et donc ils vont pas porter beaucoup d'ombre, ils vont pas… Mais certainement que c'était voulu aussi pour laisser le plus d'espace possible pour courir autour, etcetera. Mais j'aurais préféré, moi personnellement j'aurais préféré avoir de grands arbres. Et on a là-bas un jardin dans lequel on ne va pas encore très vouent, personne, parce qu'on a pas l'habitude. Il va falloir certainement se l'approprier. On y allait pas parce que les gens travaillaient dessus et c'est toujours pareil, quand les gens travail on ne va pas les embêter, mais normalement ce sera un espace qui sera sympathique, il y a aussi quelques arbustes et maintenant la verdure est apportée, en haut il y a quqlues talbes qui permettent de faire des pique-niques. C'est un espace qu'il va falloir s'approprier mais on l'a pas encore approprié, alors quand on va faire la fête des voisins, elle aura lieu là-bas, ce sera l'occasion de montrer que l'espace appartient à tout le monde et qu'on peut y aller régulièrement. Il est peu utilisé mais parce qu'on nous a demandé de ne pas y aller tant qu'il n'était pas finalisé. C'est rentré comme ça dans la tête et maintenant il faut que ça sorte, il faut qu'on comprenne que le travail est fait et qu'on peut aller enfin s'y promener. Il est municipal mais y a aussi le fait qu'il puisse être fermé, il est fermé tous les soirs peut-être à 22 heures l'été et donc ça aussi ça donne une allure de on peut y aller ou ne pas y aller, on peut petre autorisé à y aller ou ne pas être autorisé à y aller, ça donne un peu cet espèce de privé mais pas à soi quoi. Privé à autrui. MA : *Il y a comme un doute sur le statut de l'espace.* C'est ça et on peut se demander pourquoi est-ce qu'il faut le fermer. Alors je pense que c'était pour des raisons de sécurité publique, je crois, on craignait qu'il y ait des gens qui se réunissent tard la nuit et fassent peut-être des affaires louches ou je ne sais quoi. Ca vient sans doute de là je pense. MA : *On retrouve un peu partout dans le quartier ce côté fermé, un peu protégé.*

		Oui. On a le système de plots qui permet de baisser la circulation, c'est un système de plots qui se lèvent et qui s'abaissent. C'est un endroit bien agréable. Maintenant cela fait comme une invitation non ? A s'allonger sur l'herbe. Tous les week-ends il y a beaucoup de familles qui viennent, elles mettent un plaid, elles s'allongent, c'est bien agréable.
Quai Antoine Riboud	59 :50	Ici la couleur était pas trop mal, ça casse aussi, parce que sinon ça fait béton, par rapport au… le gris et le orange vont très bien ensemble et ça ça a été pas mal vu. Ca va être supprimé et je sais pas du tout ce qu'on aura comme nouveau bâtiment, je sais pas… Parce qu'à la place de ce qu'on voit maintenant, à la place des chantiers, y avait une belle pelouse verte. Personnellement j'aimais bien alors j'espère que de bâtiment vaudra la peine de la destruction après. Vous avez vu des gens en haut ? Parce qu'ils doivent avoir eux aussi leur propre perception, parce que ce n'est pas la même chose de vivre quand on est en haut, on a une autre vision des choses.
Hall de l'immeuble	1 :01 :43	Dans les travaux à venir, notre salle qui sert pour les poubelles va devenir le lieu où on mettra les bicyclettes et le local poubelles se mettra vers l'extérieur, c'est quelque chose qui aurait dû être pensé dès le début parce que la salle poubelles aujourd'hui n'a pas de ventilation donc c'est pas très chanceux quoi. Mais c'est toujours pareil, c'est la question du rendement et de la profitabilité des choses. Ca va nous coûter 15000 euros je crois, c'est nous qui allons le faire à nos frais. Si ça avait été fait dès le début ça aurait coût trois fois moins cher, bien évidemment. Ce qui avait été pensé c'est que le local que l'on va utiliser pour mettre les poubelles aurait pu être un local commercial qu'ils auraient vendu trois fois plus cher, etcetera… c'est toujours pareil. On rentabilise le moindre mètre carré.

Entretien

Parcours résidentiel

Alors j'ai grandi dans un village pyrénéen, dans une petite maison indépendante avec une cour et l'arrière était un potager comme beaucoup de maisons là-bas. C'était dans un village qui s'appelle Ibos, dans les Hautes Pyrénées. Donc je suis resté là jusqu'à pratiquement la fin de mes études parce que j'étais à la fac à Pau. J'en ai un souvenir agréable, une vision positive. J'aime bien parce que c'était… je crois que c'est un bon équilibre, on est assez prêt avec les voisins et en même temps on a sa vie familiale donc je trouve que c'était bien, pour moi c'était bien, c'était un endroit sympathique. Ca représente pour moi une façon de vivre, c'est plutôt ma référence en fait. Moi je suis pyrénéen, je ne peux pas changer ça [rires]. Donc ça m'a évidemment influencé et pour moi c'est le cadre de référence donc où que j'ai été j'ai essayé de retrouver quelque chose qui ne soit pas trop loin, pas trop loin de ça.

MA : *C'était un village de quelle taille ?*

3000 habitants, maintenant c'est un gros village mais quand j'étais gamin il n'y avait pas ça… Mais c'est viable je veux dire, c'est une entité viable. Parce qu'un village, un petit hameau, n'est pas vraiment viable, bien sûr tout le monde connaît tout le monde mais on ne trouve pas tout. Si on veut par exemple s'intéresser un peu à la culture, dans un petit hameau y a pas de librairie et donc va pas trouver grand-chose quoi. Les activités de distraction sont limitées aussi. Aujourd'hui la taille vu village, 3000 habitants, c'est bien, parce qu'on trouve des activités maintenant, il n'y a pas que le marché du mercredi, il y a un peu plus que ça, y a quelques commerces, il y a même un centre commercial. Je suis pas un défenseur absolu du centre commercial mais ce qui m'intéresse c'est surtout d'avoir quelques commerces où on puisse trouver les produits qui permettent soit de se cultiver soit de s'amuser. Donc pour moi c'est une bonne référence. J'ai grandi là et j'ai toujours ça à présent en tête. C'est surtout pour la relation, c'est pas tellement pour le fait… bien sûr c'est les Pyrénées, bien sûr c'est un petit village, etcetera mais c'est surtout la qualité des relations entre les habitants. C'est la petite taille, donc petite taille tout le monde se connaît parce que chaque fois qu'il arrive quelque chose dans le village tout le monde se réunit, la salle des fêtes c'était la salle de réunion commune. Et donc on avait toujours la possibilité quand le maire disait quelque chose de se réunir et d'avoir comme ça un échange. Ca se passait bien, moi j'avais cette impression en tous cas. Sinon dans le village c'est surtout des petites maisons, des petites maisons basses avec un peu de terrain autour où on faisait son potager parce que sur le plan de la survie c'était important d'avoir la capacité de faire son propre potager. Je peux pas dire grand-chose de plus, ce sont mes souvenirs donc voilà…

Après ça j'ai essayé de le retrouver, donc où est-ce que j'ai vécu ? J'ai vécu à Pau mais j'étais étudiant, j'étais dans une cité universitaire. Alors cette cité universitaire, ce sont des bâtiments fonctionnels, absolument fonctionnels, y a rien d'esthétique du tout, des blocs, des parallélépipèdes, des blocs comme on peut les imaginer. On avait le droit à une petit chambre chacun, la chambre devait faire, je sais pas moi, si c'était dans les 9m², ça doit être à peu près ça… voilà, avec un petit lavabo, un lit de 80 centimètres, une petite armoire, une table de travail… basique, vraiment basique. J'en ai pas gardé un souvenir particulier. C'était fonctionnel, ça a permis d'étudier, ça a permis de passer des examens donc content mais c'est à peu près tout quoi… J'en aurais pas fait mon centre de vie absolu. C'était pas idéal par ailleurs mais c'était quand même fonctionnel.

MA : Ca a du faire un changement quand même, venant d'un petit village…

Oui mais la différence c'est qu'à Pau j'avais un objectif. Je venais dans un esprit très particulier, c'était l'objectif. Et le week-end je pouvais très bien rentré chez moi et retrouver les usagers, la vie simple, etcetera. Donc non, au total, j'en ai gardé un bon souvenir, Pau pour moi c'était vraiment un objecitf. Et Pau est une très belle ville avec un espace vert qui est extraordinaire, donc ils ont su, en tous cas à cette époque là mais je crois que c'est toujours vrai, ils ont sur marier la campagne et la ville. Pour moi c'est très important, j'aime me retrouver dans une ville qui n'a pas oublié la campagne entièrement. Donc voilà, Pau pour moi c'était une taille de vile sympathique… on trouve de tout à Pau et en même temps on a l'impression que… on est jamais submergé, on est pas dans une marrée humaine, on est pas dans un contexte de

béton et de goudron purs, non c'est une ville agréable, j'en ai gardé un bon souvenir malgré cette cité universitaire qui m'inspirait rien, mais pour le reste c'était une ville très agréable. Voilà j'y suis resté quelques années.

Après ça je suis parti travailler Après, j'ai eu l'occasion d'aller outre-mer. J'ai vécu dans une petite maison. Alors là c'était un endroit vraiment idyllique, une petite maison sur un coteau face à l'Océan Atlantique, c'était en Guyane française, à côté de Rémire-Montjoly, une commune résidentielle. Là c'était vraiment agréable, j'en garde de bons souvenirs. Je suis resté là au total quatre ans. J'en parlerai en bien parce que c'était une maison avec un espace vert énorme autour, des bananeraies.

MA : *La Guyane c'est particulier aussi, non ?*

C'est surtout que le climat est très très différent parce que tous les jours sont à 30 degrés et toutes les nuits sont à 23 degrés donc quand on a ce genre de climat, c'est l'équateur, on est obligé d'avoir une architecture qui est adaptée. Donc il faut essayer de vivre comme je vivais, sur un coteau face à l'océan, parce que les vitres sont des jalousies de verre orientales et il faut laisser passer l'air, il faut laisser passer les Alysées, c'est comme ça qu'on arrive à bien vivre, si on a pas d'air, si on a pas… Ou alors, beaucoup avaient des climatiseurs mais moi j'aime pas trop les climatiseurs, c'est pas bon d'abord pour la santé, ça provoque des problèmes avec la gorge… et l'autre possibilité ce serait d'avoir des brasseurs d'air, y avait des brasseurs d'air dans les chambres en particulier, ceux qui n'étaient pas exposé à l'océan étaient obligé d'avoir des brasseurs d'air, c'était obligé.

MA : Et le facteur humain ?

C'est pas facile parce que l'outre-mer est un milieu difficile à vivre. Ca veut dire que nous sommes dans un territoire où les populations sont en éternelle recherche d'équilibre, il y a un brassage qui se fait mais il y a toujours un espèce de complexe que les Anglais appellent « them and us », eux et nous. On est toujours dans un système, une mosaïque sociale en fait où les différentes composantes se regardent sans arrêt et se compare et disent « untel a eu ça donc il nous faut ceci », etcetera. On est toujours dans une recherche d'équilibre et ce n'est pas facile, l'intégration n'est pas totale, n'est pas réelle en fait. Donc on vit dans un milieu, quand on est comme nous par exemple on est métropolitain et donc on va vivre dans le milieu des métropolitains, qui est une minorité. On se retrouve minoritaire dans un territoire où la majorité tolère plus qu'autre chose. On est pas intégré véritablement, on est plus toléré, ça ne donne pas du tout les mêmes relations. Quand on a connu l'ambiance d'un petit village des Pyrénées où tout le monde connait tout le monde, tout le monde se tutoie et tout le monde se raconte les blagues du jours, là-bas c'est pas ça. C'est autre chose, une autre approche, il faut accepter et respecter bien sûr mais il faut s'adapter aussi. On apprend surtout… paradoxalement j'ai appris beaucoup plus l'autonomie, c'est-à-dire de devoir faire tout seul des choses que dans un village pyrénéen on peut ne pas savoir faire. Par exemple, quand il y a un problème de fuite d'eau dans un village pyrénéen on connaît quelqu'un qui sait traiter la chose, donc on va le voir, il vient, il fait parce qu'on se rend service mutuellement et tout va bien et ça se termine comme ça. Là-bas quand on a une fuite d'eau, il faut apprendre à réparer soi-même, c'est mieux, parce que sinon attend le plombier ou celui qui fait plombier il peut se passer beaucoup de temps et y avoir de gros dégâts. Donc il faut apprendre l'autonomie. C'est

une autre approche quoi. Et en même temps ça rend débrouillard ou bricoleur quoi, ça forme l'esprit aussi. C'est une école quelque part, mais il vaut mieux savoir que c'est une école parce que si on y va en croyant découvrir la même chose que ce qu'on avait jusque là on peut être surpris. Sinon, sur le plan de la nature, évidemment l'architecture est basique, parce que la maison c'est une nécessité mais pas une finalité, on a presque intérêt à vivre dans des carbets, les carbets se sont des constructions où on a des poutres, un toit, on va dire comme un toit de chaume, parce que la chaume ça peut se faire avec feuilles de palmier que l'on entrelace, et puis on tend des hamacs et là on peut passer un temps très agréable. Mais y a rien de plus comme construction, et ça suffit pratiquement. C'est évident qu'on vit, qu'on a sa maison, etcetera, mais le Guyanais adore passer un week-ends dans un carbet. On a une approche différente parce qu'on veut être près de la nature, une nature qui est domestiquée, faut pas être dans la nature profonde parce qu'elle est dangereuse, il faut rester dans la nature côtière, là où on est pas en danger réel. Il y a toujours des évènements évidemment mais il y a un par an et ça fait parler tout le monde, mais sinon y a pas de danger véritable et par contre on a l'agrément d'être bien dans la nature, parce qu'on a pas à se protéger du froid, y a jamais de froid. Parce que la fonction première qu'a ici le bâtiment, là-bas n'a pas lieu d'être, donc la relation au bâtiment n'est pas très différente.

Alors après ça je suis rentré, j'ai vécu dans un endroit pour le coup un peu plus frais, j'étais à Boulogne-sur-Mer, là j'ai vécu trois ans. J'étais dans une maison qui était semi-indépendante, en anglais on dit « semi-detached », donc elle était tenue à une autre, mitoyenne c'est ça. Elle était tenue à une autre, c'était une maison agréable mais avec une construction du Nord et avec cette particularité que les volets ne sont obligatoires qu'au rez-de-chaussée et donc le propriétaire n'avait mis de volets qu'au rez-de-chaussée, et les chambres sont là-haut, sans double vitrage et sans volets et ça fait une différence… Par rapport à ici ça fait une différence, par rapport à la Guyane c'est vraiment le jour et la nuit. Là j'ai senti que la protection du froid ça voulait dire quelque chose. Donc voilà, j'ai vécu, j'ai connu des hivers, on a eu des hivers un peu frais, des hivers où la température dans la chambre devait tomber aux alentours de 14 ou 15 degrés, des choses comme ça, ça fait un changement certain. J'ai gardé un bon souvenir des habitants de Boulogne, un bon souvenir de Boulogne, y avait une chaleur humaine qui compensait finalement le froid de la nature. Les gens sont sympathiques, j'ai vraiment manqué de rien du tout, j'ai connu, parce que j'appartenais à des clubs sur place, de sport ou de culture, et c'était bien agréable, je n'en ai que de bons souvenirs. Boulogne ça doit faire 50000 habitants, avec l'extérieur, la ville elle-même doit peut-être faire 20000, je ne sais pas, mais avec les communes qu'il y a autour, Outraeu, le Portel, etcetera, on arrive je pense à 50000, une ville moyenne, c'est la taille de Calais. Alors c'est pas très beau, Boulogne est une belle ville, Calais n'est pas une belle. Boulogne est une belle ville pour la partie centrale qui est la partie historique, parce qu'il y avait un château, des murs d'enceinte, etcetera, donc la partie centrale qui a été gardée est très belle, elle a un achet, mais plus on s'éloigne de la partie centrale… là où j'habitais par exemple, y avait pas vraiment de cachet. Il faut imaginer des maisons basses en alignement toutes en briques, un peu comme en Angleterre, c'est le style anglais en fait, c'est pas extraordinaire, c'est suffisant. C'est suffisant mais il n'y a aucune recherche d'enluminures, c'est pas du tout tape-à-l'œil, quand on voit ça on est pas frappé comme par une révélation [rires]. Mais pour vivre c'était suffisant et la relation avec les voisins était agréable donc je n'ai rien à reprocher, au contraire, je n'ai que des choses positives à dire sur Boulogne-sur-Mer, et j'y suis resté trois ans.

Après Boulogne, je suis venu sur Lyon et j'ai habité à Saint-Didier, Saint-Didier-au-Mont-d'Or, qui est une commune de l'Ouest lyonnais. C'est entre Ecully et Lyon, ça touche Lyon. Là j'y suis resté douze ans et j'étais dans une maison, une maison avec un terrain autour qui faisait 1500m² et la maison était agréable, vraiment agréable donc c'est peut-être ma meilleure expérience par rapport au vécu et à l'architecture, l'ambiance, le terrain… Par contre pas de relations avec les voisins, pratiquement pas. J'avais très peu de voisins faut dire et les voisins vivaient dans leur vie, je n'ai pas eu de véritables relations avec eux, il n'y avait rien d'organiser dans le quartier, les gens vivent comme ça, ils vivent chez eux en fait. C'est une zone résidentielle, c'est un village dortoir doré on va dire. Ca fait partie des zones, c'est la zone privilégié. Par rapport à Lyon, on va dire que Lyon et le centre, il y a l'Est ou l'Ouest, l'Ouest est très cher, très beau, et l'Est est plus ouvrier, plus ordinaire et bien moins beau et donc les beaux quartiers sont à l'Ouest mais ils sont aussi très chers, c'est sûr. Donc là j'y ai vécu douze ans et pour ce qui est de la maison, parfait, rien à dire, pour ce qui est de l'environnement avec les voisins c'était minimal, on a rien fait de particulier. Mais encore une fois c'était pas dans l'air du temps, moi je me suis présenté en arrivant mais après il n'y a rien eu, ,mais ça ne se faisait pas, c'est tout. Pour le déplacement je prenais la voiture, c'était assez facile d'accès, j'avais pas de soucis particulier.

Ensuite je suis parti travailler à l'étranger, j'ai vécu cinq ans à Bruxelles. Donc cinq ans dans deux appartements, deux fois c'était un immeuble des années 1970, donc un immeuble je dirais moderne mais en même temps qui commençait à grincer parce qu'ils ne l'avaient pas suivi… donc on arrivait à la limite 40 ans plus tard et tout ce qui est dedans commençait à souffrir, c'est le problème, il faut que les immeubles soient suivis, il faut que le syndic regarde, n'attende pas qu'il y ait forcément une panne pour s'apercevoir qu'il faut changer des choses, etcetera, et donc là c'était un peu moyen. Par contre, les appartements sont des appartements belges donc ils n'ont pas de volets, ce sont des appartements… je n'ai pas à me plaindre ils étaient fonctionnels, ça n'a rien à voir avec ce qu'on a ici mais c'était fonctionnel, c'était assez haut quand même, il y avait du volume, voilà… moi j'étais relativement bien. La relation avec les voisins était bonne, le Belge de manière générale et le Bruxellois en particulier est très agréable à vivre donc c'était une bonne expérience, ce sont des gens chaleureux, toujours prêts à discuter, toujours ouvert, ça c'est agréable… un peu comme à Boulogne-sur-Mer, il y a toujours quelqu'un pour discuter et voir s'il peut faire quelque chose, la relation à l'autre pour le coup était très positive, les appartements étaient fonctionnels donc je peux pas en dire grand-chose de particulier. Je travaillais pour l'Europe et les relations que l'on se fait sont toujours très positives parce qu'il y a quand même 27 pays qui sont représentés donc on a l'occasion de discuter avec des gens qui ont des parcours et des profils extraordinaires donc pour moi c'était très intéressant. La vie était très très riche, elle est toujours très très riche, elle n'a pas besoin de moi, elle était comme ça avant moi et elle le reste après moi [rires].

Sinon je suis allé vivre cinq ans en Angleterre, et là j'étais pas très loin de Londres dans le Hampshire et j'étais dans ce qu'ils appellent « terrasse house » donc un peu comme à Boulogne-sur-Mer, des maisons qui sont comme ça adossées des deux côtés, mitoyen des deux côtés, style victorien on dit c'est ça ? Des maisons qui se suivent à perte de vue, en briques, et on a un tronçon si je puis dire de maisons… Donc encore une fois de l'extérieur rien d'extraordinaire, on se lève pas la nuit pour regarder ça. Les portes c'est vrai sont travaillées, c'est une chose assez étonnante, elles sont rarement neutres, ils ont des portes qui ont des couleurs qui sont très vives,j peut-être pour luter contre cet espèce de rouge brique, parce que

c'est tout en rouge brique et finalement quand le ciel est gris, c'est triste, c'est pas très gai et mettre des portes dans des couleurs qui sont très fortes évidemment ça égaie. Donc voilà, j'ai vécu là cinq ans. L'intérieur de l'appartement était confortable, il y a hélas en Angleterre beaucoup de problèmes avec la maintenance donc la plomberie a tendance à lâcher, l'électricité aussi, tout a tendance à lâcher de toute façon, c'est dommage mais c'est comme ça. Par contre la relation à l'autre est très agréable, la rue était animée et les gens étaient agréables à vivre. Comment dire, l'Anglais n'est pas toujours très accueillant, il peut l'être mais il a besoin de se sentir dans une certaine communion de penser. Je crois que bien qu'ils soient pour nous agréable, je suis pas persuadé que si j'avais été pakistanais, ou si j'avais été ghanéen ou si j'avais été jamaïcain, je suis pas persuadé qu'ils m'auraient accueilli ou qu'ils m'auraient parlé de la même façon, j'en suis pas persuadé… Je peux me tromper bien sûr, j'ai pas la science, mais c'est l'impression que j'ai, parce qu'à discuter avec les chauffeurs de taxi, etcetera, j'avais l'impression qu'il y avait un phénomène de rejet dans la population vis-à-vis des populations extérieures qui arrivent. Il faut dire qu'en Angleterre, c'est purement arithmétique, y a une population qui est équivalente à la notre, quand j'y étais il y avait 60 millions d'habitants déjà, et la surface habitable ce ne sont pas les deux tiers de la France, donc ça veut dire que la densité, autour de Londres c'est très net, la densité est énorme. Donc il faut avoir l'esprit accueillant, ouvert, accepter, c'est pas évident pour un Anglais, même pour un Anglais qui est peut-être encore plus tolérant que nous, c'est pas évident d'avoir un voisin qui est de telle communauté. Il faut dire que les communautés cherchent pas toujours à s'intégrer, les Pakistanais vivent entre eux, les Indiens vivent entre eux, les Bengladeshiens, ou je sais pas comment on dit, vivent entre eux, les Ghanéens, etcetera… donc il a l'impression qu'il est chez lui mais qu'il est entouré par des communautés qui finalement ne font pas toujours l'effort de venir le voir, etcetera. Donc il se crée des phénomènes de rejet un petit peu. C'est toujours le problème de la dose, il y a ce qu'on appelle le seuil psychologique, on peut accueillir jusqu'à tant et quand on a franchi le seuil psychologique il y a un rejet. Et ce qui est drôle, enfin c'est pas drôle du tout, mais ce qui est arrivé quand j'étais en Angleterre, c'est que ce seuil de rejet a été atteint en France en Bretagne où des Bretons on chassé les Grands-Bretons parce qu'à l'époque je ne sais pas combien ils étaient dans ces zones là mais ils étaient devenus peut-être majoritaires et les Bretons leur ont dit « maintenant c'est fini ». Je me souviens de ça parce que c'était sorti dans la presse et c'était bien parce que c'était une découverte et d'un côté ils étaient à rejeter et là c'était eux qui étaient rejetés et ça c'était intéressant, pour les discussions surtout dans les taxis c'était très bien parce qu'on me parlait de ça mais je disais « oui oui mais c'est vrai partout non ? » et on me demandait de quel pays je venais et ils disaient « ah oui, la France » et il fallait évoquer cette période un peu sensible.

Voilà, sinon j'ai vécu un tout petit peu, quelques mois, au Danemark mais là j'étais plutôt dans un espace hôtelier donc je peux pas en tenir grand-chose. C'était à côté de Copenhague. Je ne peux pas en dire grand-chose si ce n'est que… au Danemark au niveau de l'intégration… alors nous a de la chance, on est français donc plutôt bienvenu parce que le Prince Consort est français, la reine du Danemark a épousé un français, elle avait bon goût [rires] donc on était plutôt bien accueilli. Mais pour autant il y a un fond xénophobe dans la population danoise, et ça se ressent, ça se ressent dans leurs propos. On a eu un gros problème à propos de Schengen quand ils ont parlé de restaurer des frontières alors que bon on appartient à un groupe, Schengen c'est peut-être 23 pays et tous seuls ils voulaient remettre les frontières en place et c'était un moment difficile. C'est le problème : où on appartient à un groupe ou on est tout seul, si on appartient à un groupe on joue la carte du groupe et si on est tout seul, on est

tout seul mais enfin bon il faut le dire au départ, il faut que les règles soient connues… Et je crois que l'Europe a un peu de mal à fonctionner parce que les gens qui sont dans l'Europe veulent y aller parce qu'ils sentent qu'il y a des choses positives à retirer de l'Europe, par contre en termes de discipline, quand il s'agit de faire preuve de discipline pour soi et de dire « on appartient au groupe », c'est moyen. Tout le monde voit le côté positif donc on veut adhérer et par contre quand le côté positif implique pour que ça fonctionne qu'il y ait aussi un côté négatif, parce que la balance doit quand même se rapprocher du zéro à la fin, et donc là y a désillusion peut-être et si on peut échapper on échappe, et parfois la tentative de tricher un peu… Mais bon, je n'ai pas autorité pour dire à un candidat à l'élection présidentielle qu'il devrait peut-être changer de discours parce que je crois qu'il m'enverrait promener et que ce serait la fin de ma tentative. [rires]

Après ça je suis revenu ici et voilà. Je suis revenu à Lyon parce que j'ai pris ma retraite. Ma femme est à Lyon donc il fallait tout à fait logiquement, c'est ce qu'on avait dit, quand je prenais ma retraite je revenais sur Lyon. Elle travaille à Lyon donc je suis revenu, nous sommes là et contents.

Entretien semi-directif

MA : *Comment êtes-vous arrivé à Confluence ?*

En fait on cherchait parce que je savais que j'allais prendre ma retraite à telle période et on cherchait un appartement, elle a déjà un appartement, un petit appartement à Lyon mais il est petit et il nous fallait quelque chose d'un peu plus grand, au moins une chambre de plus pour pouvoir recevoir les amis, la famille, etcetera. Donc on a cherché, on a visite nombre d'appartements mais bon il faut qu'il y ait ce petit coup de cœur non ? ce petit quelque chose je veux dire. Donc on a vu des appartements qui étaient pas mal, je peux pas dire le contraire, mais ils ne nous inspiraient pas plus que ça. Je veux dire que ça aurait été faisable, si ça avait été contraint on l'aurait fait, mais quand c'est spontané et que ça vient de sa propre volonté, il faut qu'il y ait quelque chose de plus, un petit quelque chose en plus. Et on le trouvait pas. Je crois que ça venait du fait que c'est difficile de trouver le compromis entre la ville et la campagne. Tout ce que l'on voyait c'était vraiment ville, ville, ville, et personnellement ça me laissait toujours une impression dubitative parce que je me voyais pas tout le temps en train de porter l'œil sur du gris, de l'asphalte… Ce que j'aime c'est pouvoir regarder, je m'assieds là, le fauteuil est dans cette direction c'est pas un hasard, c'est mon fauteuil, où l'autre là-bas, y a deux fauteuils et ils sont tous les deux orientés Ouest, parce que Ouest c'est le côté vert, c'est le côté campagne, etcetera. Je pouvais pas mettre un fauteuil orienté là parce que là-bas c'est des voisins et je vois pas très bien ce que j'irais voir chez les voisins. Donc c'est ça, il fallait qu'on trouve un compromis entre ce que j'appelle la qualité de vie, ça vaut dire d'avoir l'œil qui se repose sur une nature apaisée, et on l'aurait pas trouvé je crois facilement au centre-ville.

MA : *C'était vraiment votre principal objectif.*

Oui parce qu'un retraité n'a pas la même logique que celui qui est actif. Celui qui est actif ne regarde pas tellement autour, quand j'étais actif je ne regardais pas vraiment le plan de masse, je trouvais un appartement, il était fonctionnel, j'allais dans l'appartement, j'y passais le temps

nécessaire mais c'est tout. Ma pensée était dans le travail, j'étais ailleurs, ça m'intéressait pas trop de savoir si mon cadre de vie était parfait ou pas. Par contre là je ne suis plus du tout dans la même relation, je suis dans la relation de celui qui veut pouvoir avoir une qualité de vie immédiate autour de lui, mes priorités de vie ont changé. Et donc pour moi, il fallait que je trouve quelque chose comme ça. Et donc cet appartement en particulier non, je me souviendrai toujours, c'était en 2007 qu'on a commencé à chercher l'appartement, en 2007-2008, on avait passé un week-end chez des amis en Ardèche et ma femme était venue avec quatre plans d'appartements qui appartenaient donc à cette résidence, il n'y avait rien, ce n'était que des plans. Et donc on avait étudié avec eux les quatre plans d'appartement et on en avait éliminé deux et gardé deux qui nous paraissaient mieux exposés, plus agréables, etcetera. Et quand on est revenu ici tous les quatre, on est allé voir la maison de la Confluence, qui vendait les appartements, et on allait pour mettre une option sur un des deux voire même les deux, enfin mettre une option. Et le vendeur nous a dit « écoutez c'est fini, tout est déjà vendu », c'était parti comme ça. J'ai posé la question de routine « il vous reste rien », il dit « c'est pas qu'il reste mais vient de se libérer un », c'est celui-ci, « parce celui qui devait l'acheter est parti, il a été muté, il est parti au Canada et du coup il ne veut plus acheter l'appartement, il vient juste de le libérer. Regardez-le », c'était des maquettes, « si ça vous intéresse, voilà ce que je peux vous offrir ». C'était une maquette, il y avait une table qui peut-être faisait dix mètres carrés et là-dessus il y avait des maquettes et c'était vraiment le plan de masse, on voyait les parties aquatiques, les parties vertes, les bâtiments… on voyait bien bien les bâtiments. Ils nous a montré, il avait une baguette, et au bout de la baguette il a dit « voilà ce sera cet appartement là, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Donc on a dit oui, de toute façon il n'en restait qu'un, c'était ça ou rien, et en plus c'était celui-ci qui me plaisait en soi parce qu'il donnait sur la Saône, il y a des bâtiments ici derrière qui donnent sur le voisin, et je n'aurais pas pu acheter ça parce que je ne veux pas me lever le matin avec comme perspective juste un mur à vingt mètres, il y a vingt mètres entre les deux bâtiments. Si c'est ça la perspective… et encore maintenant il y a un jardinet qui est sympathique, vert, avec quelques fleurs, c'est pas mal… mais si la perspective c'est simplement de voir un mur à vingt mètres pour moi ça ne vaut pas la peine.

MA : *Et donc vous avez acheté intégralement sur plan deux ans avec que le bâtiment ne sorte de terre, vous pouvez me raconter comment on vit ça, est-ce qu'il y a notamment un sentiment de prise de risque ?*

Acheter sur plan ? Prise de risque, alors je ne sais pas ce qu'on appelle prise de risque. D'abord, le projet lui-même était un projet vendu par la Mairie donc c'était un projet qui était garanti et regaranti. Donc les appartements ont été vendus comme des petits pains, ce qui prouve qu'a priori c'était un projet plutôt sérieux quand même. Les gens qui ont acheté c'était moitié Lyonnais moitié non-Lyonnais donc ça a été connu en dehors de Lyon. Il y avait beaucoup de Parisiens qui ont acheté. Personnellement tout ça ça me faisait penser que c'était un projet plutôt bien pensé. Et le fait que la Mairie soit derrière pour moi ça limite beaucoup la prise de risque, parce que la Mairie a intérêt, pas seulement pour ce bâtiment, a intérêt à avoir un grand centre de vie à la Confluence, qui soit viable. Le fait que le Conseil Général vienne là, le fait qu'ils aient attiré beaucoup d'investisseurs privés pour bâtir, le fait que ce soit la première tranche… ils peuvent pas trop rater la première parce qu'après ça saura pour la deuxième. Et s'ils ratent la deuxième ça se saura pour la troisième, etcetera. Donc le risque je l'ai trouvé pas trop grand au total, quand on prend tous les éléments les uns après les autres, je l'ai trouvé pas trop grand. Et enfin, ce qui m'a décidé c'était le plan de masse en général, c'est-à-dire que

quand je voyais non pas le bâtiment mais tout ce qu'il y avait autour et que je savais que c'était la municipalité qui allait faire tout ça, j'avais la garantie que le plan de masse serait respecté. Parce que ça on ne peut pas l'acheter, le plan de masse, on ne pas acheter l'environnement mais il faut être sûr que ça se fasse parce que c'est une carte de commerce importante, quand on vend la darse par exemple, avec la marina c'est joli à voir, mais si on me dit « la darse y en a plus, maintenant vous allez voir une dalle de béton à la place », c'est plus pareil quoi. Si au lieu du plan d'eau on me dit « il n'y a plus de plan d'eau, on va vous mettre des parkings », d'accord c'est plus pareil, etcetera. Je veux dire, il faut être sûr que le plan de masse se fasse et qu'il se fasse tel qu'il est là. Donc c'était faire confiance et en même temps c'était penser que c'était la Mairie donc pas un intérêt privé mais un intérêt public qui soit derrière et la Mairie avait intérêt à réussir cette opération pour la publicité que ça fait, et pour finir. Parce que la Confluence ça ne fait que commencer là, donc si elle veut que tout se fasse bien et que la perception finale soit positive, elle ne peut pas se permettre de rater au moins le début. Voilà c'était ma simple analyse.

MA : *Même pour ce qui concerne l'appartement, c'est difficile sur plan de se rendre compte des volumes par exemple…*

Oui, il y a une prise de risque, c'est évident. Par exemple, là, on voit qu'il y a une prise de risque, parce que sur le plan on voit l'arrivée d'électricité mais on ne voit pas la poutre, cette poutre n'apparaît pas et donc avoir mis une ampoule ici derrière la poutre c'est quand même pas bien chanceux. Donc après il a fallu faire tout ce système pour remettre parce qu'il fallait quand même avoir quelque chose qui soit correct en termes d'éclairages. Ca c'est évident que ça fait partie des mauvais surprises. Y aura toujours des surprises, on ne peut pas l'empêcher, après est-ce que c'est mortel ou véniel ? Moi j'ai trouvé que c'est plutôt véniel, on vit avec, on ne fait pas attention. Ce que l'on voulait c'est que ce soit un appartement dans lequel on se sente bien pour vivre, donc il fallait un espace minimal, on a l'espace minimal, il fait pas froid l'hiver, il fait pas chaud l'été, on ne peut pas demander bien plus que ça. Après il y a des points faibles, par exemple l'isolation phonique est excellente pour l'extérieur mais elle est médiocre, enfin moyenne disons, pour l'intérieur. Ca c'est un point faible et ça vient certainement du fait que nous sommes chauffés par le sol et que le sol a tendance à faire un peu tambour automatiquement. Le son passe, il faut faire attention.

MA : *En plus de la ville à la campagne, quelles étaient vos attentes quand vous êtes venu ici ?*

Ce que je voulais c'était pouvoir vivre sans voiture. Ca pour moi c'était quand même important et quand sur le plan de masse j'ai vu la création du centre commercial, où on trouve tout, enfin moi en tous cas je peux trouver des choses suffisantes pour mes besoins personnels, donc j'ai plus besoin de voiture pour vivre. Et pour moi ça c'est formidable, être dans une ville sans avoir besoin de la voiture. Parce qu'à Lyon circuler c'est pas évident. Dans aucune ville sans doute mais plus la ville est grande et plus c'est pénible, donc pouvoir éviter la voiture je suis content. Ca fait quand même deux grosses contraintes : trouver un côté campagne et être autonome sans voiture, voilà deux grosses contraintes.

MA : *Quels étaient les autres endroits que vous aviez envisagé ?*

On avait visité, mais pas envisagé pour dire qu'on allait y vivre, dans le centre-ville, entre le sixième, le troisième, on avait été jusqu'au septième. Voilà les arrondissements qu'on avait regardé. On avait pas été vers le quatrième ou vers l'Ouest, on était resté de ce côté en fait. La diffculté de Lyon c'est qu'on peut circuler relativement Nord-Sud mais c'est plus difficile de circuler Est-Ouest, dès qu'on ferme le tunnel de la Croix-Rousse par exemple on sait que c'est une catastrophe. Quand ils le ferment pour travaux ou entretiens ou quoi que ce soit c'est catastrophique. Donc il faut chercher des appartements par rapport au fleuve finalement, ce sont les cours d'eau qui guident l'intérêt de l'implantation.

MA : *Quelle image vous aviez du quartier lorsque vous l'avez découvert avec la maquette, le plan masse, etcetera ? Qu'est-ce que vous pensiez que ça allait devenir et cela correspond-t-il à ce que c'est devenu ?*

Je pourrais pas répondre encore, j'attends que ce soit fini, parce que l'image que je m'en suis fait est une image qui suppose que les quatre tranches soient là, et aujourd'hui on a à peine fini la première tranche, on travaille sur la deuxième, donc j'attend de voir, c'est une question d'équilibre, tout est question d'équilibre. Il faudra voir au final. Est-ce qu'il n'y aura pas une surdensité ? C'est la question qu'on peut se poser. Là nous sommes dans une tranche qui est relativement favorisée parce que nous avons par bâtiment quelque chose comme peut-être 24 appartements, pas grand-chose finalement, mais dans la nouvelle tranche c'est beaucoup plus dense en population et ça va changer certainement la physisonomie du quartier aussi. Je ne sais pas, j'attends de voir, j'essaie pas trop de penser par avance, parce que je sais qu'on est un peu pionniers, et puis on verra. Je sais que de l'autre côté il y a eu des désillusions. Quand on a commencé, quand on a vu ça, au début comme ça sur plan, c'était pas nous le plus beau, le plus beau c'était ceux qui donnaient sur la darse, c'était notre vision comme ça faite a priori sur maquette. Quand on voyait la maquette, le plus beau c'était darse et l'idéal darse et Saône, ça paraissait l'idéal absolu, non ? Ensuite il y a le côté architectural qui fait que l'on est plus ou moins protégé des éléments naturels, donc quand il y a du vent, et il y a quelques fois beaucoup de vent, de vrais coups de vent, là tous les appartements ne sont pas à égalité, il y a ceux qui reçoivent de plein fouet et d'autres non, je suis pas sûr que ceux qui sont sur la darse, il y a eu des coups de vent qui venaient du Sud, je suis pas sûr qu'ils aient été très heureux à ce moment là. Le soleil, le soleil est un élément qu'on ne sait apprécier vraiment que quand on l'a vécu dans quand l'été passe celui qui donne sur la darse prend le soleil en plein et je sais que ça peut-être dure, comme on avait pas de refroidissement, etcetera, là il faut accepter de vivre dans des conditions de chaleur qui sont parfois… Et pour finir il y a ceux qui ont acheté au premier niveau on va dire et qui se sont retrouvé après avec juste en dessous d'eux un magasin et parfois un magasin comme des restaurants qui utilisent des machines qui fonctionnent jusqu'à tard la nuit et qui sont des machines qui font du bruit, des vibrations, et qui ont donc un impact sur ceux qui habitent juste au-dessus. Donc on a vu des appartements se mettre en vente très rapidement parce que l'idée qu'ils s'étaient fait de leur logement sur maquette, parce que c'est pas pareil une maquette où on voit rien au rez-de-chaussée, et une rélaité où le rez-de-chaussée est occupée par des commerces. Et on ne sait pas ce que veux dire « des commerces », si c'est un bureau d'architecture ou je ne sais quoi, qui travaille entre 8 heures du matin et 6 heures le soir, ça n'a pas d'impact sur la vie de celui qui est au-dessus a priori. Mais si c'est une pizzerai qui fonctionne jusqu'à 1 heure du matin et qui fait fonctionner tous ses appareils. Il y a une boulangerie plus loin et une boulangerie c'est beaucoup de matériel électrique, donc au total ça fait quand même un impact, donc celui qui habite au-dessus s'il est sensible à cela il doit pas bénir le jour où il a dit oui pour venir habiter là. Voilà,

c'est ça, donc on sait pas cela… enfin on ne le sait qu'une fois qu'on y est et que les choses sont en pratique. Moi personnellement j'ai pas à me plaindre, j'ai choisi ce côté parce que c'était le deuxième meilleur côté a priori, maintenant que je vois les choses avec un œil différent j'ai l'impression que je suis mieux ici que je ne le serais côté darse, bon… Parfait pour moi, mais encore une fois j'aurais pu me tromper aussi bien, je peux pas dire que c'était un calcul puissant de ma part au départ.

MA : *Vous parliez tout à l'heure de l'architecture, c'est quelque chose qui vous a séduit ?*

Ma femme, ma femme est très sensible à ça. Donc cela fait partie du compromis, moi j'étais sensible à l'extérieur, au plan de masse, j'étais pas sensible à l'architecture et elle était sensible à l'architecture et pas très bien au plan de masse. Donc on a trouvé un compromis comme ça. Voilà comment ça se passe. Je suis pas très… Comment dirais-je ? Ce que je crains beaucoup dans l'architecture c'est quand l'architecte a plus en tête de marquer son territoire que de respecter les trois voies, que ce soit beau, que ce soit bien intégré et que ce soit utile. Et donc quand il est plus dans la recheche de « je veux que ce soit moi », il est plus dans la recherche de l'originalité. Et l'originalité ça fait quoi ? C'est par exemple la passerelle qui donne au dessus de la darse, d'ici pour aller au centre commercial. Cette passerelle c'est un seul tablier mais il est divisé en deux, il y a un tablier qui est lisse et il y a un tablier qui a des degrés. Celui qui a des degrés, à l'origine n'avait rien pour signaler les degrés donc on arrivait plus à compter le nombre de personnes qui se cassaient la figure ou se tordaient une cheville. Mais c'est sûr qu'en termes d'originalité c'est parfait : il n'y a pas à Lyon d'autres ponts avec des degrés comme ça donc celui qui a fait ça il peut mettre son empreinte dessus et dire « c'est moi et personne d'autre », c'est clair. Mais il faut aussi qu'il dise quel est l'accord qu'il avait avec le dispensaire du quartier, faut qu'il dise tout ça [rires]. Et donc moi je crains un peu les architectes qui sont plus dans la recherche du « j'ai mois mon empreinte » que dans la recherche « je veux faire des choses qui n'embêteront personne, qui ne seront peut-être pas brillantes sur le plan intellectuel mais qui seront sûres » donc qui vont éviter les problèmes liés à la sécurité, on pourra dire deux mots d'ailleurs d'ici, des choses qui sont belles mais pas beau au point de… je cherche à trouver un mot qui ne soit pas négatif… où l'originalité s'approche parfois de l'étrange. Il faut pas tomber trop dans l'étrange, il faut faire de l'originalité sans doute mais que ça reste quand même… que ça plaise à l'œil mais que ça ne fasse pas trop se poser de questions non plus. Il faut pas aller jusqu'à faire que les gens rédigent une thèse sur l'existence de ce bâtiment plutôt qu'un autre. Autrement dit, il y a une ligne classique et après on peut s'en éloigner mais il faut pas s'en éloigner à mon avis de trop. Parce que malgré tout il faudra qu'un bâtiment ait des fondations, parce qu'on ne va pas supprimer les fondations, il y a des bases, il y a des choses qu'on ne peut pas modifier, il faut bien l'accepter. Et donc pour ouvrir la page de la sécurité, ici ce qui m'a surpris, mais ça fait partie des choses qu'on ne voit pas sur un plan bien sûr, c'est qu'on a pas de store extérieur, de rouleau extérieur, donc on a ces volets coulissants qui ne représentent en terme de sécurité absolument rien puisqu'avec un doigt on les ouvre et on les ferme, il n'y a pas de système de crochets qui les lient entre eux ou qui fassent que quand ils sont fermés ils sont forcément fermés, pas du tout, avec un doigt on ouvre ou on ferme. Moi je n'ai pas d'action dans les cambrioleurs mais si j'étais cambrioleur plutôt que de casser les portes qui sont à douze points et qui sont incassables, pour entrer ici il faut une échelle et un marteau c'est tout : une échelle assez longue pour arriver jusqu'au niveau où on veut être et quand on s'est installé on vient, avec deux doigts on ouvre les volets, on prend un marteau, on casse les vitres on rentre, ça suffit, il n'y a

rien d'autre, pas de protection. Je ne veux pas dire ça pour donner de mauvaises idées, il ne faut pas le diffuser à tout le monde sinon on va avoir des problèmes prochainement [rires] mais personnellement ça m'a surpris, c'est étrange qu'ils n'aient pas pensé par exemple que les volets extérieurs puissent avoir un système de fermeture. Et je ne sais pas l'expliquer.

MA : *Pour revenir à ce que vous disiez de l'architecture, ça va trop loin ou pas ? Parce qu'il y a effectivement la volonté d'avoir des signatures, une vitrine architecturale pour la ville…*

Ma première impression c'était que ça jure un peu, c'est de voir tous ces styles côte-à-côte et pour moi ça jure un peu.Ca jure parce que l'œil aime s'approprier ce qu'il voit et avant de pouvoir s'approprier ce qu'il voit il faut beaucoup de temps, parce qu'il y a trop de choses et ça jurait un peu. C'est la fameuse de Gestalt-théorie non ? On aime retrouver un leitmotiv, on aime retrouver quelque chose, donc quand on regarde plusieurs bâtiments côte-à-côte, on aime retrouver une ligne derrière, se dire qu'il y a une certaine logique, mais quand les styles architecturaux sont trop différents on se dite « c'est clair que ce sont des personnes tout à fait différentes qui ne se connaissent pas et qui cherchent pas à savoir si l'un a fait ceci et l'autre a fait cela ». Bon c'est l'impression que ça donne, alors peut-être que je me trompe entièrement et que ça été entièrement pensé, que c'est puissant, qu'il y a une logique extraordinaire qui m'a échappé, ça je veux bien l'accepter, on me le démontrera certainement mais mon œil ne l'a pas vu. Quand je me suis promené la première fois, je me suis dit « c'est quant même étrange, ils auraient peut-être pu faire un petit effort dans l'harmonie ou l'homogénéisation, un petit peu quoi ». Je comprends qu'il faille que ce soit aussi différent, parce que l'œil aime aussi des choses différentes mais il aime retrouver une pensée quoi, quelque chose... or là ce n'est pas une pensée c'est des pensées. C'est difficile de considérer qu'on appartient à une tranche quand on a autant de pensées différentes. Et alors selon l'endroit où on est c'est plus ou moins clair. On en a pas parlé mais quand on est le long de la darse, du côté du centre commercial, et que l'on voit les bâtiments, je trouve que ça passe relativement bien. Mais quand on est au niveau du terrain de football et que l'on voit les bâtiments, avec ce fameux bâtiment qui pour moi ressemble plus à une conserve, je le trouve pas très réussi… l'ensemble est pas très réussi, ça me choque davantage, parce que les couleurs ne se marient pas forcément très bien, les style ne se marient pas, ils se marient mieux le long de la darse que de l'autre côté. Mais bon c'est mon impression, c'est tellement subjectif, moi je suis sûr que ma femme dirait le contraire et qu'elle m'expliquerait que je n'ai rien compris.

MA : *Cette volonté est là dès le début de la conception avec cinq architectes par lot.*

C'est ça, mais est-ce qu'ils se sont concertés ? Je ne sais pas. Parce quand on fait ces styles là, la question qui se pose c'est comment les positionner après sur le terrain ? Parce que ce n'est pas indifférent de mettre des couleurs dans l'ordre où elles sont : si on a du gris, si on du vert, si on a du marron, si on du bleu, on ne peut pas les mettre n'importe comment, il faut bien qu'il y ait une progression ou une régression, quelque chose qui fasse que l'œil comprenne pourquoi ça a été mis comme ça. Si les tons montent ou descendent progressivement, ça peut être harmonieux. Parce qu'on peut avoir un gris fort ou faible, ou bleu fort ou faible, etcetera, etcetera. Dans la diversité des couleurs il y a aussi des tons donc on ne peut pas mettre les choses comme ça par hasard. C'est pas des dés qu'on jette sur la table et c'est tombé comme ça, il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui dise « on va mettre telle couleur à côté de telle couleur », etcetera, il faut qu'il y ait une logique derrière. Et cette logique, de ce côté-là on peut la trouver

peut-être, je trouve que ça passe pas mal, du côté de la darse, mais de l'autre côté je la vois pas. Je vois pas pourquoi ils sont dans cet ordre là, ça m'échappe. Mais certainement que quelqu'un d'autrement plus qualifié a trouvé la solution et moi je n'ai rien à dire.

MA : *Est-ce que quand on vous a vendu l'appartement le fait que ce soit dans un écoquartier a été mis en avant ?*

Le côté environnement ? Oui parce qu'on est dans des bâtiments qui s'appellent HQE donc effectivement c'est mis en avant… Mais là, très honnêtement c'est un problème de maîtrise des technologies. Faire des bâtiments comme celui-ci en vantant les avantages qu'il y a à produire sa propre énergie, il faut bien maîtriser les choses… Moi je ne suis pas très bien placé pour en parler, il faudrait en parler avec notre responsable de groupe ici, elle a beaucoup bataillé pour obtenir que les normes soient respectées, ce qui a été contractualisé soit respecté. Je crois que techniquement ce n'est pas tout à fait au point, ce n'est pas maîtrisé, donc on a eu pas mal de petits problèmes, au total ça fait quand même pas mal de problèmes.

MA : *Et c'est quoi pour vous un écoquartier en fait ?*

Idéalement c'est un village dans les Pyrénées. Pour moi c'est ça. Mais bon ici c'est difficile donc il faut essayer de vivre… Mais tel que ça a été réalisé c'est pas mal aujourd'hui. Le plan de masse on peut parler d'écoquartier. Grâce au plan de masse, parce qu'on a bien respecté ce qui était sur le plan de masse, c'est-à-dire des espaces verts et des espaces bleus. Quand on a ça, des espaces verts et des espaces bleus, là on peut parler d'écoquartier je pense. Mais on ne pourra pas faire d'écoquartier comme dans une montagne dans un milieu qui par définition est tel qu'on pourra pas, même si on le veut on ne pourra pas l'ignorer, il s'impose à soi : on ne va pas raser les montagnes, on ne va pas faire disparaître les fleuves, etcetera. Il y a des régions de France qui sont telles que même si les architectes ne sont pas toujours en forme ils peuvent pas quand même nier l'existence de la nature. Quand on a acheté c'était pas trop mis en avant, on s'y est intéressé après mais pas dans un premier temps. Dans un premier temps c'était l'espace Confluence, c'était le concept de la Confluence qui était vendu. Où on disait « c'est un espace que la Mairie veut réhabiliter » et qui représente finalement… C'est vrai que c'était une bonne taille de terrain sur lequel il n'y avait rien, sauf le marché-gare je veux dire, mais il n'y avait rien pour représenter la ville réellement. Et c'était une bonne idée de dire que ce point qui est un point finalement névralgique puisqu'on est près des zones de circulation, sans être sur la zone de circulation mais on est tout près, tout l'axe Nord-Sud passe là, à quelques centaines de mètres donc faire une zone, c'est première zone de Lyon quand on revient du Sud, la réhabiliter à mon avis c'était une excellente idée.

MA : *Vous avez une idée de qu'on a souhaité faire de ce quartier ? Les intentions, les ambitions ?*

Oui. J'avais juste connu l'expérience de Vaise. On avait travaillé sur Vaise pas mal et Vaise a été réhabilité pour une partie, ils ont retravaillé la Saône, Vaise aujourd'hui est une zone viable. Autrefois c'était des bâtiments qui dataient de l'époque des Jacquards, du 19ème siècle, qui étaient tombés en désuétude, donc il fallait trouver une vie, or ce sont des zones qui sont très proches de Lyon et Lyon est une grande ville qui grandit, qui a besoin d'eux donc c'était vraiment le moment dans les années 1970-1980, c'était le moment de réhabiliter Vaise, aujourd'hui c'est le moment de réhabiliter la Confluence… il faudra que tout Lyon atteigne le

même niveau de développement sur le plan de l'urbanisme et de l'architecture, il y avait des zones riches et des zones déshéritées et ce que l'on voit c'est que les zones déshéritées vont revenir au niveau des zones riches, enfin bien développées quoi, c'est ça. D'un autre côté ça reste le patrimoine de la ville. Il y a eu aussi la Cité Internationale qui est aussi une autre réhabilitation. Le Nord du Parc de la Tête d'Or c'était aussi une zone qui était un peu triste et dont ils savaient pas trop quoi faire, entre le Transbordeur on va dire et puis le parc, et là ils ont mis plusieurs magnifiques bâtiments, ils ont installé Interpol, après ils ont installé la Cité Internationale, ils ont installé une salle de conférence qui permet de réunir 3000 personnes, ils ont tout mis au niveau. La seule chose qu'ils ont dû apprendre sans doute à leur dépens c'est qu'ils avaient oublié de mettre un centre commercial qui fasse en sorte que la vie sur les lieux soit vivable sans voiture et ça c'est je crois la différence avec ce qu'on a ici. Ici on a cette chance d'avoir des commerces qui nous permettent de vivre sans voiture et ça c'est important. Ceux qui ont acheté les appartements, qui sont de très beaux appartements, à côté du Parc de la Tête d'Or on peut imaginer que ce sont de très beaux appartements puisque le parc est là, ont souffert au début notamment pour acheter le pain, parce qu'il fallait prendre la voiture pour acheter le pain. Donc ils ont été obligés d'apprendre ça.

MA : *D'ailleurs, pour reparler du problème de la voiture ici, on décide de mettre la voiture dehors en réduisant le nombre de place par foyer, on réduit les zones de circulation et ça ne semble pas correspondre…*

… à la réalité sociologique. Bien sûr que non. Ici on a certainement deux voitures par appartement, peut-être trois s'il y a deux parents un enfant majeur. C'est rare les appartements avec une voiture, ça doit être rarissime et donc il y aura forcément un goulot d'étranglement, ça peut pas être autrement.

MA : *Est-ce que par ces mesures coercitives on peut faire évoluer les pratiques ?*

Je ne sais pas. Ca c'est un problème… peut-être c'est trop tard maintenant. Peut-être que c'était à penser au début. C'est-à-dire qu'avant même de faire les bâtiments il aurait fallu penser aux besoins et dire que même si on est contre la voiture, et je comprends qu'on soit contre la voiture tout le temps, moi je suis content de pouvoir ne pas utiliser la voiture, mais on aurait pu dire « les besoins du quartier c'est, par exemple, 2000 places de parking, et on fait un parking à plusieurs étages, peut-être payant, mais de 2000 places et ça fait tant d'étages, un bâtiment qui représente au sol tant de mètres carrés, etcetera » et le mettre pour le quartier. Et ensuite on bâtit et on fait les appartements comme on les fait avec les quelques places de parking qui existent en sous-sol. Ca n'a pas été fait. Pour moi c'est perdu, il y aura forcément des problèmes, on voit aujourd'hui des gens qui se garent en double file, on voit des choses qui sont provoquées… certains sont de toute façon indisciplinés, je veux dire que même s'ils avaient une place tout de suite correcte ils iraient quand même se mettre en double file parce qu'ils vont acheter une baguette de pain et il y en a que pour cinq minutes donc ils n'embêteront pas les gens, ils sont comme ça dans leur tête et ils sont contents comme ça. Bon ça c'est un problème d'éducation. Mais pour autant il y aussi le fait qu'on ne sait pas se garer, on voit quand il y a des matchs de football ici ou quand il y a eu des manifestations, quand ils ont inauguré le 4 avril par exemple, les gens ne savaient pas se garer, il n'y avait aucun endroit donc pfff… Et là comme s'il y avait un accord il n'y a pas de remise d'amendes, il n'y a pas de police qui passe pour mettre des procès verbaux parce qu'on sait très bien que ça ne peut pas

être autrement physiquement. Donc on est dans une zone où c'est pas sain, ça ne devrait pas être comme ça. On devrait être dans un système où on puisse se garer normalement, légalement si je puis dire, et vaquer à ses occupations, etcetera. Et qu'il y ait un grand parking à l'extérieur de la zone, peut-être, s'il y a des terrains, je ne sais pas, ou simplement en bout ici mais il faut dire qu'on parque la voiture là et après on se déplace à pied ou à bicyclette ou en tram, ça c'est parfait ! C'est le concept anglais du « park and ride » donc on va dans un grand parking, à l'extérieur de la ville, on laisse la voiture et après on prend un moyen de transport collectif ou une bicyclette. Ca, ça me paraîtrait correct. Mais vouloir nier l'existence des voitures, simplement parce que nier ça ne coûte pas cher, il y a rien besoin de faire, la voiture existe pas, point. Ca veut dire que s'il y a 1000 voitures à passer, il y a 1000 personnes qui ont un petit problème mais c'est mieux que d'avoir trois ou quatre personne qui ont le problème des 1000 voitures. Parce que construire un parking c'est considérer que quelques personnes vont devoir régler le problème de beaucoup de personnes et donc on a préféré prendre la solution qui est la plus facile et considérer que la voiture n'existe pas donc celui qui a une voiture il se débrouille avec. Mais il faut voir à l'arrivée parce que quand on voit des voitures garées n'importe comment un peu partout… D'avoir nié un problème au départ il faut voir à l'arrivée si le problème ne va pas être pire. C'est vrai qu'un parking c'est pas beau mais c'est un parking, là quand on aura mis les voitures un peu partout dans tout le quartier, ce sera pas forcément bien plus beau et un peu partout. Moi je crois qu'encore une fois la solution on ne va pas la trouver, on va attendre que les autres pays nous la montrent, je crois que la solution ce sera de créer des parkings extérieurs aux zones urbaines. Alors bien sûr il faudra que ce soit des parkings sécure, on ne pourra pas laisser la voiture… parce que dans notre esprit aussi on aime penser que la voiture ne risque rien, ce qui est tout à fait normal, donc il faudra faire en sorte, il faudra mettre des caméras de sécurité, il faudra mettre des barrières, peut-être des patrouilles, je ne sais pas… mais faire en sorte que les gens soient assurés d'une qualité de service. Mais que la voiture puisse rester à l'extérieur de la ville oui, pourquoi pas. Puisqu'on veut que la ville soit piétonnière, il faut laisser les voitures en dehors de la ville et qu'on fasse le systèmes de transports en commun et bicyclette qui permettent de se déplacer. Mais il faut pouvoir penser ça, il faut pas attendre qu'on soit en phase… On construit, on construit et puis un jour on dit « qu'est-ce qu'on fait des voitures ? », il y a autre chose normalement dans le cheminement de la pensée. Mais voilà, je pense que les étrangers nous diront comment faire.

MA : *Vous parlez de sécurité, ici c'est très sécurisé, les espaces sont fermés, il y a des caméras…*

Oui, moi je suis plutôt favorable. Peut-être que tout le monde n'y est pas favorable, chacun a son opinion mais personnellement je suis favorable. Je me mets surtout à la place des gens faibles, des gens fragiles. Parce que si on prend nous, bon à priori tous les deux on est pas trop au danger, je veux dire, on peut sortir le soir, on ne doit pas être agressé a priori… Mais je me mets surtout à la place des personnes fragiles, une petite dame d'un certain âge, elle aime se sentir en sécurité quoi, elle n'aime pas qu'on lui arrache son sac, elle n'aime pas savoir qu'on rode dans le quartier ou Dieu sait quoi. Moi je me mets à sa place quoi. Et ces personnes là il faut quand même les tranquiliser, si ça passe par l'emploi de quelques caméras, des patrouilles, que ce soit ça… L'insécurité c'est d'abord un sentiment, même si physiquement quand on fait des statistiques à la fin de l'année et on s'aperçoit que des agressions y en a pas trop, qu'on est dans un pays quand même qui est civilisé, on sait que la réalité c'est une chose mais le sentiment c'est autre chose. Une personne peut vivre dans un quartier où il ne se passe jamais rien et jamais ne se sentir en sécurité parce qu'elle a toujours l'impression que ça peut

arriver et ça peut arriver parce qu'on a pris par exemple aucune mesure dissuasive, on pris aucune mesure dissuasive parce qu'il ne se passe jamais rien. On peut dire « il ne se passe jamais rien, donc ça a un coût, pourquoi est-ce qu'on va mettre une caméra, pourquoi on va faire des patrouilles, ça a un coût alors qu'il ne se passe rien ? », etcetera… La personne du coup se dit « on est pas vraiment en sécurité, il ne se passe rien d'accord, on est chanceux pour aujourd'hui d'accord, mais demain ? et si je suis la première à commencer une série je ne suis pas très heureuse avec » et voilà, donc il faut concilier. Je suis sensible aux personnes âgées, je ne suis pas encore dans cette catégorie mais je veux dire on aspire tous à y arriver un jour… et je mets surtout à la place de la petite dame et des enfants par exemple. Il faut que les enfants puisent vivre en sécurité, ça c'est basique pour moi. La caméra je la vois plus comme un isntrument de dissuasion que comme un instrument à l'efficacité absolu. Ca a un côté dissuasif, les gens qui ont de mauvaises idées vont plutôt les mettre en pratique là où il n'y a pas de caméras, à choisir je veux dire, même si ils peuvent se dire « il y a au moins neuf chance sur dix que je passe à travers », peut-être mais il suffit de penser qu'il y a une chance sur dix quand même… de temps en temps on voit des affaires qui sont résolues par les caméras, c'est rarissime mais ça arrive et donc il suffit qu'il y en ait une et ça a quand même un impact sur la population. Et en Angleterre, puisque j'étais en Angleterre, c'est un thème dont j'ai discuté là-bas, ils ont 4 millions de caméras en fonction donc il y a une armée derrière, une armée de gens derrière des écrans, et l'Anglais y est tout à fait favorable, si on fait un sondage sur l'emploi des caméras, l'Anglais est favorable. Le point de vue contre c'est le point de vue que nous pourrions avoir tous les deux parce que nous sommes des mâles, physiquement capables de se défendre, etcetera, nous sommes dans cette catégorie là, mais moi je me mets à la place des petits enfants et des personnes âgées fragiles, la petite dame qui marche avec une canne, l'enfant qui a six ans et qui rentre de classe parce que maman n'a pas pu aller le chercher, je me mets à la place de ces personnes là. Et personnellement j'aime savoir que ces personnes sont en sécurité et se sentent en sécurité.

MA : *Pour parler des différences de population et de perception, la mixité sociale est mise en avant ici avec le fait qu'il y ait 25% de logements sociaux dans le nouveau quartier, est-ce que c'est quelque chose qui fonctionne ?*

Ca fonctionne de plus en plus. Ici on est dans la première tranche et dans la première tranche il n'y a pas trop de social mais il y en aura de plus en plus dans les tranches à venir, d'après ce que j'ai compris. Ce qu'il faut voir c'est si l'intégration sociale se fait. Parce que le social c'est un mot sympathique mais la question c'est de savoir si derrière il y a une volonté d'intégration. Alors la volonté d'intégration c'est des deux côtés : est-ce qu'on veut se recevoir mutuellement ? Ca peut pas venir d'un côté, il faut que ce soit réciproque. S'ajoute le problème de la construction, c'est-à-dire des espaces que l'on met pour favoriser les contacts, ou qu'on ne met pas… Et je dis qu'ici c'est minimal ce qu'on fait pour favoriser les échanges est minimal. Moi pour ce que j'en peux juger, on a organisé une fête des voisins donc on peut juger par cette organisation, il y a eu d'autres fêtes de voisins organisées, je crois que là où nous vivons nous c'est relativement bien intégré, y a une volonté je crois de passer du temps ensemble de temps en temps. Ca, je peux témoigner de ça. Après les autres bâtiments, chacun a une façon de vivre donc je ne sais pas…

MA : *J'entends assez souvent des habitants me parler de tensions, de clichés qui ressortent, et comme vous le disiez les différentes populations se côtoient peu mais en ont-elles envie ?*

Moi ce que je peux dire c'est que j'ai vécu dans des endroits différents où j'ai été entouré par es gens qui avaient toutes conditions sociales donc personnellement ça ne gène pas du tout, c'est comme ça sort je veux dire. La qualité de l'être humain n'est pas liée à son statut social donc on peut avoir des gens qui sont dans un niveau pyramidal, dans la pyramide sociale, très bas mais tout à fait agréables au quotidien et méritant la peine et d'autres qui sont tout à fait en haut et qui sont imbuvables quoi donc tout existe. Moi j'ai aucun problème, mon voisin c'est mon voisin.

MA : *Donc si je résume un peu, pour vous le quartier est plutôt réussi.*

Pour l'instant. Il faudra refaire votre étude quand on aura fini toutes les tranches parce que là ce sera une âme différente je pense. Peut-être que ce sera différent.

MA : *Y a-t-il toutefois des éléments qui dès aujourd'hui manquent ou pourraient améliorer le quartier ?*

Je pourrais pas dire ça comme ça. On est encore dans un chantier, le quartier donne toujours l'impression d'être un chantier pour une partie et le fait qu'il y ait un chantier ça veut dire par exemple qu'on a des voies de communication qui sont obturées donc on a des difficultés, ça se voit pas le week-end bien sûr, ça se voit pas la nuit, mais ça se voit dans la journée. Donc quand on part travailler, pour ceux qui vont travailler, c'est quand même une entrave, c'est assez lourd encore à vivre ça, il faut que ça passe, cette phase là doit passer. Tant qu'on est dans un chantier c'est un handicap disons. Donc voilà, on est pas encore apte à juger ce que sera la vie. Moi je suis content évidemment parce que je suis privilégié, je suis retraité, donc j'ai pas besoin de me lever le matin et de partir travailler mais si je vois ma femme qui part et qui est bloquée tout de suite parce qu'elle peut partir parce que la bétonnière est là et occupe toute la voie et qu'il faut attendre qu'ils aient fini leur travail pour parler, c'est pas agréable quoi. Dans cinq ans ce sera certainement fini et ce sera peut-être bien pensé, agréable, fonctionnel et esthétique. Enfin c'est ce que je peux souhaiter.

MA : *Vous avez vu la quantité de communication autour du quartier ?*

Oui, c'est la Mairie qui s'occupe de ça essentiellement. Ils ont fait un beau travail. C'est un beau travail, est-ce que ça porte ses fruits ? Encore une fois moi je pense que l'exemple vaut plus que la communication ? Je veux pas être compte la communication, c'est un élément important, il faut bien la faire, etcetera, mais un produit réussi vaut toute communication parce qu'il est l'exemple même, y a pas besoin de broder dessus. Si c'est réellement un produit réussi les gens le sauront d'eux-mêmes et après c'est du bouche-à-oreille, la meilleur communication c'est celle-là, quand les témoins directs disent « j'ai vu ça et c'est vraiment un beau produit ». Faire de la communication pour essayer de persuader, ça peut faire venir des gens, ça peut inciter à la curiosité, donc ça peut faire venir, mais celui qui vient c'est la phase de vérité quoi, il voit, il est convaincu ou pas convaincu. Et s'il est convaincu que c'est un bon produit, il n'y a pas besoin qu'il y ait beaucoup de communication là-dessus, il est lui-même le premier vecteur de la communication. Après c'est le phénomène de démultiplication : la communication au début c'est pour attirer, très bien, je pense que ça a été très bien fait, mais maintenant je crois qu'il n'y a plus trop besoin, maintenant les gens savent, connaissent. Après ils sont grands, on ne pourra leur vendre ce qui n'est pas. Ils savent voir d'eux-mêmes, si ça

fonctionne bien ça fonctionne bien. Cette communication au début on peut la justifier parce qu'on veut lancer un produit, c'est la comm' de lancement du produit donc ça c'est une chose mais une fois que le produit est connu, il sera vite connu, à mon avis il est déjà connu, quand le produit est connu la communication après ça n'a plus trop d'impact et ça peut même être négatif, il faut faire attention.

MA : *Tout cela va un peu avec le côté vitrine politique, vitrine architecturale…*

Oui. Parce qu'on tombe au moment des élections, c'est le hasard du calendrier… j'y avais pas pensé en 2007. On est dans un hasard de calendrier qui fait que les élections tombent bientôt et pour le député potentiel du second arrondissement c'est bien évident qu'il va vendre la Confluence comme étant un argument de développement de son arrondissement… comment faire autrement ? Ca peut pas être autrement ! Ca doit même être son principal argument, je sais pas ce qu'il a mis autrement dans sa plaquette ni dans quel ordre mais c'est évident, cela ne peut pas être autrement. Donc ça devient évidemment un argument politique. C'est aussi le bébé de Gérard Colomb mais tous les maires ont eu des bébés de ce style là, Raymond Barre avait refait la Cité Internationale, Michel Noir avait refait Vaise à l'époque, tous les maires ont marqué de leur empreinte…

MA : *Et ça fait quoi de vivre dans une vitrine ?*

Personnellement j'y pense pas. Parce que je suis ici mais j'essaie de penser le plus possible en fonctionnel, ça veut dire que je ne pense pas à la vitrine avec tout ce qui brille etcetera, je pense plutôt à la vie quotidienne, donc moi ce qui m'intéresse c'est de pouvoir le matin tout simplement quand il fait encore frais aller donner à manger aux oiseaux là-devant, où aller faire les courses, c'est ça ce qui m'intéresse. Et ça pour moi c'est pas une vitrine, ça part dans la pure fonctionnalité. Personnellement je cherche pas à vendre… quand j'en parle à mes amis ils me disent « la Confluence c'est comment ? », je leur dit « voilà c'est un quartier à vivre bien sûr, on ne le maîtrise pas encore entièrement, on ne maîtrise pas les nouvelles technologies entièrement, on est encore dans la phase du tâtonnement, à côté de ça on a un plan de masse qui est magnifique » donc j'essaie de faire la part des choses mais pour autant je ne me sens pas dans l'obligation de vendre ce quartier. Moi ce qui me fait peine c'est de me dire que quand on veut inviter les amis on ne sait pas ou parquer les voitures, pour moi c'est quand même un peu terrible d'être limité par des choses comme ça. J'essaie de leur dire, je suis pas un très bon promoteur ou vendeur. J'essaie de… Il y a un côté où je dois désillusionner parce qu'il faut pas rester sur le mythe utopique du parfait, etcetera, c'est pas parfait. Il faut aller discuter avec le voisin qui est tout en haut, cet hiver, au plus fort de l'hvier, en février, quand il a fait très froid, dans sa chambre il a fait une relevé il y avait 16 degrés. 16 degrés pour un bâtiment tout neuf… Quand on a été inondé au niveau du parking à la même période, personne n'était très heureux. Qu'est-ce qu'on peut dire ? Ca ça fait partie de la réalité quotidienne vécue. Ca, ça peut pas se vendre. Si c'est mis dans la plaquette que vous aurez 16 degrés dans votre chambre et que vous serez inondé dans votre parking, y a plus grand monde qui va venir habiter ici… Mais quand on l'a vécu on ne peut pas dire que c'est faux, on l'a vécu. Pourtant je n'insiste pas particulièrement là-dessus, je ne veux pas non plus forcer les choses négatives parce que je vois aussi le positif mais je sais que c'est un tout. C'est un tout, il faudrait faire deux colonnes plus et moins.

MA : *On revient sur ce que vous disiez au début de la visite : tout cela peut sembler loin du standing affiché ici.*

C'est ça. C'est pas non plus l'image d'Epinal. La publicité a été telle qu'on a l'impression que la Confluence c'est la référence absolue. Moi je dis non, celui qui va dans ce sens là, je dis non, ce n'est pas la référence absolue. C'est un bon quartier, on y vit bien, mais c'est pas la référence absolue, c'est pas l'utopie, c'est autre chose.

MA : *Ce côté huppé que l'on retrouve dans l'image, les bâtiments, les commerces, vous en pensez quoi ?*

Ca ne m'a pas attiré. Je n'y suis pas très très sensible. Je ne suis pas un bon représentant. J'ai pas choisi ça pour ça, pas du tout. Moi ce que je voulais c'était encore une fois la ville à la campagne et pour moi c'est pas l'argent, y a pas d'argent pour ça, on peut être en ville à la campagne un peu partout quoi. C'était pas du tout lié au fait qu'on soit dans un projet ultramoderne, ultrahuppé… non c'est pas rentré dans ma considération, ce qui est rentré pour moi c'était le plan de masse, c'était de voir qu'il y avait des espaces bleus, des espaces verts, à partir de ce moment là c'était intéressant. Mais c'aurait pu être une zone résidentielle de petites maisons comme on voit dans d'autres villes de France, c'aurait pu être ça, quelque chose de tout à fait différent.

MA : *Une dernière chose, qu'est-ce que ça a changé pour vous de venir vivre ici en termes de pratiques ?*

C'est surtout de ne pas circuler en voiture, j'utilise mon temps différemment, j'essaie de ne pas perdre mon temps et pour moi le temps passé dans une voiture dans un bouchon c'est du temps perdu parce que je ne sais pas quoi faire d'autre qu'être là, attendre qu'on me dise « il faut avancer » et je ne sais pas m'occuper autrement, on peut mettre bien sûr la radio, écouter de la musique, etctera, mais c'est pas pareil, une grande partie de l'attention et du cerveau est occupée sur les feux rouges, la voiture qui est devant… et donc je ne veux pas perdre mon temps à ça. Si c'est possible je veux occuper mon temps à des choses qui à moi me paraissent utiles, donc le fait de vivre ici me donne cette impression là, que je peux organiser ma vie, consacrer du temps à des activités que je crois, à tort ou à raison, plus utiles. A ce niveau là je suis relativement satisfait.

MA : *Vous fréquentez les commerces du quartier régulièrement ?*

Oui. J'ai des besoins qui sont limités… On est meublé donc mes besoins sont plutôt des besoins qui sont, comme je le disais tout à l'heure, culturels quoi, donc y a maintenant une bonne librairie donc je suis content, pour le reste j'ai pas de vrais besoins… En terme de nourriture on trouve ce qu'on veut ici mais j'ai pas besoin de manger, je suis pas Pantagruel quoi donc il y a beaucoup plus que ce dont j'ai besoin donc tout me va largement.

MA : Le fait de vivre dans un écoquartier vous a-t-il amené à adopter des pratiques plus écologiques ?

C'est mon mode de vie qui a évolué. Le fait de laisser la voiture au garage, j'ai une bicyclette donc je me promène à bicyclette, on s'est rentré non ? Vous avez des preuves ! [rires] Donc je ne mens pas. Je vis différemment, je vis à pied et à bicyclette et si je dois me déplacer en ville

je prends le tram et ça me suffit, j'ai besoin de rien d'autre… Si je prends la voiture c'est uniquement pour aller voir ma famille qui est dans les Pyrénées donc c'est assez simple.

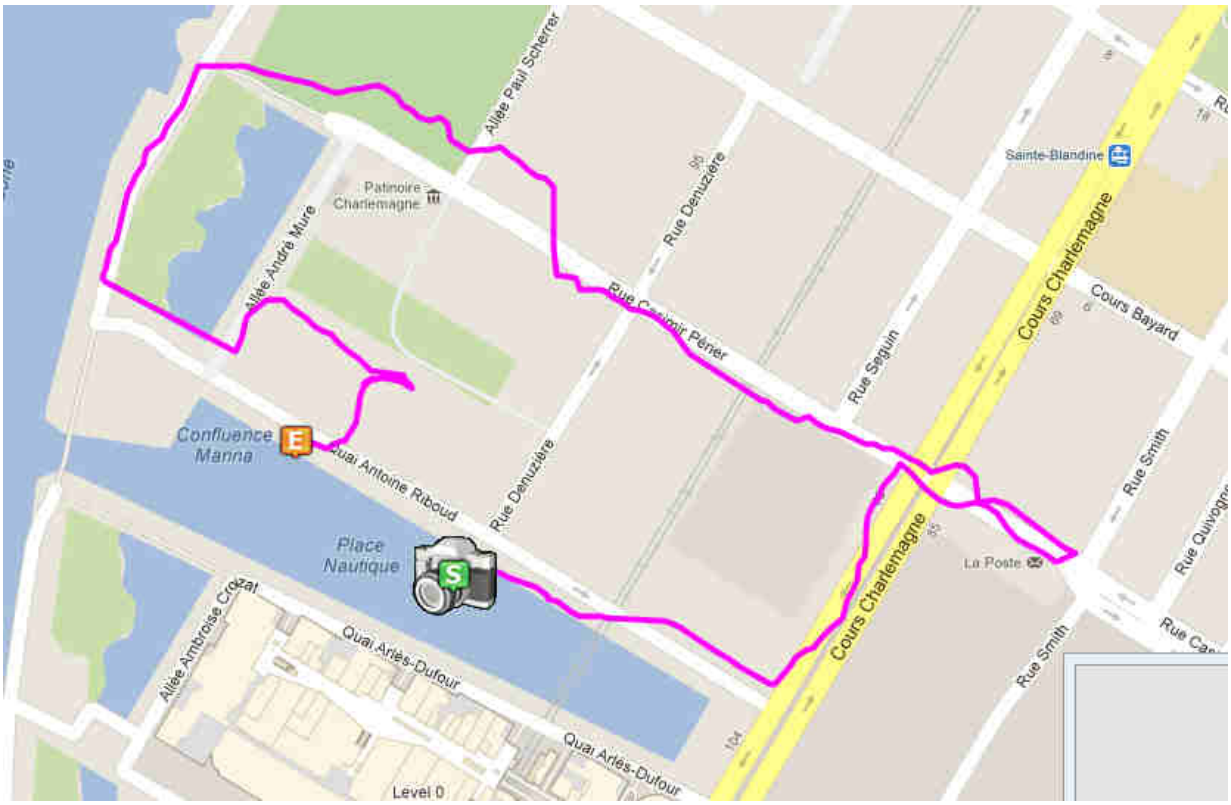
MA : *Pour conclure, j'ai une dernière question : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

Je pense que je resterai sur mon village pyrénéen, c'est ça mon quartier idéal. Je ne suis pas un amateur… pourtant j'ai vécu la grande majorité de ma vie dans une ville bien sûr mais je suis pas un fanatique des villes. Il faut avoir vécu dans des villes, il faut avoir connu. Connaître c'est une chose mais pour bien vivre à mon avis l'espace idéal c'est… Bon d'abord j'adore les montagnes donc je peux pas m'empêcher et ensuite la communauté de vie qu'on a dans un petit village est très riche, très riche. Je crois qu'il faudrait que des gens qui vivent dans des villes aient la possibilité d'aller vivre dans villages de montagne pour connaître ça. Comme nous les montagnards nous venons dans les villes il faudrait que l'inverse existe aussi, parce qu'on s'apercevrait que la qualité de la relation est très différente, tout à fait différente . Personne n'est indifférent à personne, c'est ça surtout la grosse différence. Il arrive quelque chose à la petite dame de la maison d'à-côté et tout de suite c'est un évènement, il y a toujours quelqu'un pour se mobiliser, dire qu'il faut faire quelque chose, c'est naturel… en ville on voit parfois des gens qui sont morts et qu'on trouve dans les appartements bien après et on ne savait même pas qu'ils étaient souffrant. Donc c'est une autre approche. Dans les villages c'est vrai qu'on a pas l'anonymat mais en même temps les gens sont simples, dans les villages les gens sont pas tordus, ils vivent simplement, ils ont une approche simple parce que véritablement autour d'eux il n'y a plus de véritables classes sociales dans un village… On peut dire qu'effectivement quelques-uns… à l'époque il y avait le curé, l'instituteur, le docteur et peut-être deux ou trois autres, ceux-là étaient considérés comme ayant un certain savoir et puis les autres après c'était le village ordinaire. Dans la vie de tous les jours il y a une sorte d'égalité, on respecte énormément le curé pour plein de choses, d'accord, mais y a quand même une forme d'égalité, le voisin c'est son voisin, on ne le regarde pas vers le haut ni vers le bas, c'est un voisin, on est en relation cordiale. C'est rarissime, moi je ne me souviens pas avoir vu des querelles de voisinnage telles qu'on ne puisse pas les racomoder, je ne me souviens pas d'avoir vu ça… et parce que dans un village on ne pourrait pas se le permettre. Ce qui fait que les gens sont relativement simples. Qui plus est il n'y a pas de différences de richesses, parce que qui est vraiment riche dans un village ? Tout le monde gagne pour vivre bien sûr mais ça se limite pratiquement à ça. Tout le monde vit et il y a une forme d'entraide qui existe aussi, qui fait que finalement ça se nivèle assez puisqu'au total il s'agit de passer des moment ensembles, etcetera. Et les activités collectives qui ont été développées dans les montagnes ou dans les zones comme celle-là, ce sont des activités qui ne coûtent rien, les personnes âgées se réunissent dans la salle des fêtes ou dans un lieu collectif pour jouer aux cartes. Pour jouer aux cartes il ne faut pas d'argent. Les personnes un peu plus valides vont faire une partie de pétanque, une partie de pétanque… bon il faut acheter une paire de boules, c'est pas un investissement démesuré et puis il dure longtemps, les boules durent toute une génération donc c'est très raisonnable.

HL19

	Date : 31/05/2012
	« Statut habitant » : travail (commerçante)
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Ensoleillé, chaud	**Adresse :** Rue Denuzière
	Arrivée : janvier 2012
Durée de la visite : 26 min	**Local :** -
Longueur du parcours : 1387 m	**Salariés :**
Durée de l'entretien : 1h09 min	**Profession :** responsable de magasin bio
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 32 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Magasin	1 :53	Et bien moi je ne connaissais pas du tout le quartier avant de venir travailler ici c'est-à-dire depuis fin janvier, depuis qu'on a ouvert le magasin. Parce que je suis pas du tout de ce coin là et que j'avais rien de spécial à y faire. Donc à vrai dire je connais pas bien le quartier, je le découvre depuis que je travaille là en fait.
Rue Denuzière	2 :30	Donc j'ai pas eu bien le temps de me balader parce que je suis à cheval sur deux magasins donc je cours un petit peu mais ce que j'en vois c'est pas… Je suis contente de pas habiter là en fait, tout simplement [rires]. Parce que la première chose qui frappe quand on entend parler d'un soit-disant éco machin quartier HQE et tout le bazar c'est que j'ai l'impression de manger du béton du sol au plafond. Y a trois paubvres arbres qui se courrent après. Alors oui y a de l'eau mais il n'y a pas de verdure ou alors faut aller la chercher loin là-bas.
Quai Antoine Riboud	4 :00	Après on aime ou on aime pas, je pense que c'est très particulier, chacun s'est éclaté sur son propre bâtiment mais du coup ça manque un peu d'harmonie donc je suis pas hyper fan. Et en plus, nous on est un magasin de proximité et on a comme clientèle une majorité de gens qui habitent dans le coin donc forcément c'est des gens qui habitent depuis pas très longtemps parce que c'est un quartier qui est neuf et tous les gens sont mécontents. Y a beaucoup de malfaçons, on sent que ça a été fait vite, on sent qu'il y a eu tout un côté ultra commercial et tout ça… Donc c'est pas très positif ce qu'il en ressort. Voilà je sais pas ce que je peux vous dire d'autre pour l'instant, pas grand-chose… Voilà c'est un quartier qui est tout neuf, il faut que les gens s'approprient un peu les lieux aussi donc il faut attendre, il faut voir sur le long terme ce que ça va donner. Je sais pas trop. Je pense que c'est un quartier qui va très fonctionner au niveau du commerce je pense mais bon… C'est pas un quartier dans lequel j'aimerais m'installer voilà. MA : *Ici, la darse, c'est quand même un endroit agréable ?* Oui mais c'est pas un endroit où je viendrais naturellement me promener quoi… sur du béton… Je trouve par exemple qu'en comparaison sur les quais du Rhône ils ont fait un truc un peu plus sympa avec un peu plus d'herbe. Je trouve que c'est domamge, c'est dommage d'avoir loupé ce coche. Je sais pas l'été quel est le plaisir d'aller se coucher sur un truc qui fait 50 degrés quoi. Ca c'est un des premiers trucs qui m'a frappé et que je comprends toujours pas.

		Et l'architecture c'est pas trop ce que j'aime tout ça… Je me demande comment ça va vieillir. Ils ont mis des jolis cailloux là pour faire la peinture…. Waouh… On va passer par là parce que je connais pas.
Allé vers le parc	06 :03	Ouais non… On sent bien le délire de chacun. Ils se sont fait très plaisir, c'est pas tous les jours à mon avis qu'ils peuvent faire des immeubles comme ça. Et puis y a eu déjà… y a un mois y a eu énormément de vent. Par exemple l'immeuble d'EDF-GDF là-bas a des morceaux de plaques qui se sont envolés… Y a des choses sympas déjà qui sont arrivées [rires]. C'est spécial quoi.
Jardin entre les immeubles	07 :07	Et puis c'est pareil, ce centre commercial soit disant hyper… enfin y a une éolienne ou je sais pas quoi, c'est tout ouvert et quand il fait froid y ale chauffage à fond, c'est un non-sens, c'est vraiment prendre les gens pour des imbéciles je trouve. Alors est-ce que je suis plus sensible à ça parce que je travaille dans un magasin bio et que je déteste les centres commerciaux ? je ne sais pas mais voilà… Ah, si ! Y a quand même un petit bout de pelouse. MA : *J'imagine que toute l'attraction autour du centre commercial c'est pas trop votre truc…* Non, la journée d'inauguration pour moi c'est un truc… Ca fait pas partie de mes habitudes de consommation du coup donc quand j'ai vu toute l'affluence, qu'on était obligé de fermer la route… Une inauguration pour un centre commercial quoi ! Mais bon c'est pas dans mes intérêts à moi alors… Y avait une foule impressionnante avec feux d'artifice et tout, c'est quand même… Mais après je comprends qu'ils mettent les moyens, ça a quand même coûté trois sous l'histoire… Et puis y a le métro, y a le tram, y a des projets sur le long terme donc ils ont plutôt intérêt à donner envie. Je suis mauvaise langue quand même, y a un petit parc là. Et y a de l'eau. bon à Lyon, l'eau on a l'habitude de l'avoir…
Allé André Mure	09 :35	Non, mais c'est déjà mieux que moi quoi. C'est mieux que rien. Mais je sais pas moi, quand on regarde ça fait gris quand même donc pfff… Et puis c'est déjà hyper chaud. Et c'est l'impression qu'ils me donnent ces appartements, on doit étouffer là-bas dedans, lui ou celui qui est là-bas avec les plaques d'inox… Moi j'habite le quartier de la Croix-Rousse où c'est que des vieux immeubles, des vieux appartements, avec du bois… Alors oui y a pas beaucoup de verdure non plus mais c'est différent quoi, c'est pas du tout le même esprit. Mais c'est difficile, en même temps ce quartier il a pas d'âme, forcément, il est tout neuf, les gens ne se le sont pas approprié donc… Faut lui laisser sa chance aussi, mais je la laisse aux autres [rires].

Rue Casimir Perrier	11 :02	Je veux bien aller faire le tour par-là parce que là je connais du coup. Le plan d'eau c'est bien mais y a des choses à faire autour de la Saône par contre, ils ont essayé de le faire autour du Rhône, c'est pas mal, c'est sûr que c'est vraiment beaucoup mieux que ce qu'il y avait avant mais… Ca donne l'impression d'avoir été fait très vite en fait. et du coup quand on nous vent ce genre de phrase « pour intégrer le milieu, machin… », c'est difficile à croire enfin moi j'y crois pas trop.
Quai Rambaud	12 :07	Alors peut-être qu'il faut se projeter sur le plus long terme. Je suis très négative aujourd'hui… Mais certainement que ça fait très plaisir aux Parisiens, j'ai entendu dire qu'il y a beaucoup de Parisiens qui ont investi le quartier, parce que c'est moins cher qu'à Paris, parce que c'est qu'à 2 heures de train comme on est à côté de la gare… voilà c'est certainement très positif pour certaines personnes, enfin j'ose espérer que tous les gens qui viennent ici sont contents d'être là. J'espère. Je suis très négative parce qu'en fait j'ai un souci avec l'immeuble d'en face, les gens qui habitent là, c'est absolument pas personnel, c'est pas le problème, mais en fait on se rend compte que tout a été mal fait en fait et les gens sont pas contents quoi. Donc les belles phrases tout ça c'est un peu dommage…. Je trouve que l'idée au départ elle est bonne, c'est de faire un truc un plus respectueux, un peu plus durable, ça manque… On est encore hyper à la bourre et de louper un truc pareil je trouve ça vraiment très très dommage quoi, c'est agaçant.
Rue Bayard	13 :40	MA : *A quel moment on passe d'un bonne idée à un raté ?* Au moment où on parle de sous peut-être ? [rires] J'en ai aucune idée, après j'ai pas poussé la recherche… Je sais pas. Si, y a toujours cette contrainte là, forcément, les bonnes idées ça coûte cher, faut que ce soit rentable rapidement. Et une fois que c'est fait de toute façon, comment on rattrape le truc ? Mais c'est le problème de l'écoconstruction aujourd'hui, pour l'instant ça vend juste du rêve quoi. C'est pas encore tip top. Parce que c'est hyper cher et c'est pas l'image je trouve de ce que les gens attendent. Et ça c'est un exemple de plus je trouve, encore vendre un truc éco machin, du coup c'est quasiment inaccessible pour certaines personnes et en plus c'est pas si durable que ça… Autant continuer à faire des trucs qui polluent bien puisque c'est encore aller dans ce sens là. Et puis surtout que ce soit mal fait… je sais pas. Après c'est drôle de voir aussi la réaction des gens parce que ce quartier de Lyon c'était encore un des quartiers à l'extérieur de la ville parce que de l'autre côté de la gare donc fallait y habiter pour venir ic parce qu'il y avait rien de sépcial à y faire et y a tous les petits vieux qui étaient très tranquilles justement, qui n'avaient pas cette grosse affluence de la ville et qui du coup sont pas très contents de voir arriver tous ces nouveaux gens là. Et puis t'as les autres qui sont super contents de

		voir un peu d'animation, un truc un peu vivant, donc forcément y aura tout le temps des gens très contents et d'autres un peu moins.
Allée Paul Scherrer	16 :32	Mais ça… franchement ! On dirait que c'est pas fini ! Ou ça fait déjà vieux alors que c'est tout neuf. Enfin bon faut que j'arrive à dire des trucs positifs… Après c'est vrai que pur l'instant c'est difficile de se positionner, y a des travaux de partout, y a du bruit, c'est pas forcément… Et encore ça a bien avancé parce qu'au début de l'année c'était quand même bien Beyrouth. Mais bon on sent que l'engouement ne serait-ce que des commerçants n'est pas… Y a tout un tas de locaux commerciaux qui ne sont pas tous loués. Y a un petit frein quoi, on sent qu'on nous vend du rêve mais que les gens accrochent pas parce que sinon ce serait déà plein, ce qui est pas le cas.
Rue Casimir Perrrier	18 :40	Et puis ils vendent tellement ça comme un truc de luxe que du coup ça coûte vraiment très cher et ça peut attirer que des grosses enseignes, ça peut pas attirer le jeune entrepreneur qui veut se lancer parce qu'il faut avoir les reins solides quand même… faut pouvoir patienter, que les gens investissent le quartier, que l'activité démarre pas en flèche comme ça dès le début quoi. Donc ça aussi c'est un peu moyen. Et puis c'est pas dans les grands magasins de grandes marques nationales qu'on fait du commerce de proximité quoi. Et dans un quartier comme celui-là je vois pas ce que ça peut-être d'autre… Enfin c'est que des habitations, bon y a quelques entreprises mais c'est quand même voué à être un futur quartier où y aura de la vie notamment. Un quartier comme la Croix-Rousse c'est hyper vivant, y a je sais pas combien de poissonniers alors que vous en trouvez quasiment nulle part ailleurs, y a que des petits commerces comme ça, y a quand même pas beaucoup de grandes enseignes. Donc c'est possible. Alors si c'est possible là-bas c'est peut-être possible dans ce genre de quartier aussi quoi. Si tout est mis en place pour que les gens consomment sur place, pas besoin d'aller à l'autre bout de la ville. Là a priori on devrait pouvoir… Et puis on consomme quand même pas du luxe tous les jours, faut pas exagérer. Alors ça [le pôle scolaire] est-ce que ça va amener de la vie ? On l'espère. Y a une crèche, y aura un centre aéré donc normalement y aura un petit peu de bruit sympa tous les jours, plus que les marteaux piqueurs… Tiens, ils m'ont enlevé mon panneau ! J'avais fait de l'affichage sauvage et quelqu'un l'a enlevé (rires]. Je pollue visuellement le

		quartier, je me suis permise et m'ont bien repris à l'ordre. Il faut payer pour polluer visuellement.
Rue Denuzière	22 :08	Là c'est vrai que ça fait vide, ça fait mort quand même, ça fait inhabité quoi, alors que pour le coup dans la rue c'est tout plein. Ca me fait rire parce que le nombre de gens qui viennent photographier cet endroit, on en voit je ne sais combien par jour… mais moi ça m'inspire pas grand-chose, c'est pas très très joli je trouve. On va aller s'assoir dans le parc comme ça j'arrêterai de me plaindre de manger du béton. Mais là il est quand même bizarre cet immeuble avec ces espèces de fenêtres, ces espèces de volets bizarres, comme c'est jamais tout fermé on pas lire ce qui est marqué dessus… c'est quand même sympa ce truc. Et ça intrigue les gens : le nombre d'écoles d'archi, de machins qu'on voit défiler, de gens qui prennent en photo, qui se baladent dans ce quartier pour prendre des photos d'immeubles, c'est vraiment drôle.
Jardin entre les immeubles	24 :02	Oh ! Des potagers, c'est mignon ! [rire ironique] J'avais pas vu… C'est du potager de ville, l'idée est pas mauvaise, au contraire. Quand je serai en rupture de salades y aura pas de problème. Y a jamais personne par contre. Moi j'ai pas le temps de venir ici parce que je suis pas sur des journées pleines mais les filles qui travaillent avec moi elles prennent leur pause et elles viennent ici, elles se mettent jamais sur la darse, elles viennent souvent ici et systématiquement elles disent qu'elles voient jamais personne. Donc je sais quand il y a du monde parce que c'est pas ouvert jour et nuit, c'est fermé le soir à partir de je sais pas quelle heure c'est fermé… Mais du coup y a quand même pas beaucoup de monde. C'est quelle heure ? 16h30, si y a du monde c'est à partir de maintenant normalement. C'est quand même bizarre comme immeuble, je vois pas le côté luxe, je vois pas le côté HQE dans ces espèces de taules là, ça fait blockhaus. En plus c'est pas du tout objectif mais le ressenti des gens qui habitent et qui se plaignent des trucs, ils viennent et ils nous racontent quoi. Comme on fait un peu office de commerces de proximité du coup les gens parlent un petit peu.

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Et bien de zéro à 12 ans j'ai habité en appartement, c'était des appartements avec des terrasses immenses, c'est d'ailleurs comme ça que s'appelait le quartier à Meyzieu, donc dans la banlieue Est de Lyon, ça s'appelait le quartier des Terrasses. C'était des immeubles de 3, 4 étages, pas plus et c'était des grands immeubles qui avaient des espaces un peu verts au milieu de tout ça dont je n'ai absolument pas profité puisque mes week-ends et tout mon temps libre j'allais chez ma grand-mère à Décines. Un petit bout d'impasse où il y avait tout ce qu'il fallait comme verdure autour de la maison pour s'amuser… Les Terrasses c'était vraiment fonctionnel pour moi parce que j'y allais pour dormir, la journée j'étais à l'école à Décines, à midi chez ma grand-mère et après l'école chez ma grand-mère et le week-end chez ma grand-mère… Donc on était tout le temps dehors mais jamais là-bas donc j'ai jamais vécu dans le quartier là-bas. A Décines c'était une impasse avec trois maisons où en fait ils font partie de la même famille avec des jardins autour pour les enfants, des arbres fruitiers, un jardin potager, des animaux… Un petit de bout de campagne quoi.

Et puis après ces 12 ans c'est là-bas que je suis allé habiter, près de chez ma grand-mère.

Après personnellement j'ai pris un appartement en ville dans le huitième en 2002. J'y ai habité un an ou deux.

Après j'ai atterri à la Croix-Rousse où je suis depuis un petit moment, en plein sur le plateau, en plein centre de Croix-Rousse. J'adore ce quartier. Y a pas beaucoup de verdure évidemment mais je trouve qu'il y a une vraie vie de quartier par contre. Ca fait petit village dans la ville en fait. Une vraie identité, des vrais commerces, pas de grande surface… Enfin si y a un petit Monoprix mais c'est pas le centre de la ville, c'est pas ce qui fait vivre la ville donc je trouve ça plutôt agréable. C'est agréable d'y vivre, même en étant en plein centre-ville moi le matin c'est les oiseaux qui me réveillent, pas un scooter ou un camion poubelles ou je sais pas quoi. C'est quand même plutôt agréable.

Voilà. Et puis parcours professionnel : bac, BTS diététique et après la Vie Claire. J'ai commencé à Genay donc banlieue Nord-Ouest de Lyon. Super sympa, c'est super beau comme endroit et y avait une clientèle sympa. Après j'ai ouvert un magasin à Vaise, après à Croix-Rousse et maintenant ici. Donc après que du centre-ville…

MA : *Comment alliez-vous à Genay ?*

En voiture. Parce que c'est quand même à 25 minutes de Lyon, c'est très très mal desservi. C'est le problème à Lyon : dans Lyon ça va à peu près et encore faut pas vouloir traverses la ville… mais les alentours c'est pas possible. Bon ça va fallait compter une demi-heure. Et puis Vaise de la Croix(Rousse j'y allais en voiture parce qu'il y avait un parking là-bas et que pareil la Croix-§Rousse c'est bien mais c'est un peu isolé du reste, on en a vite pour trois quarts d'heure une heure. C'est à peu près le temps qu'il me faut, une heure peut-être pas mais 45 minutes pour venir jusque là depuis Croix-Rousse. Ca fait partie des petites incohérences de Lyon je trouve, d'être une aussi grande ville avec un réseau de transport si lamentable.

MA : *Entre ces différents quartiers aviez vous des publics singulièrement différents ?*

A Genay j'avais une clientèle très fidèle, c'était hyper familial comme ambiance. En plus j'y suis restée 4 ans donc j'ai eu le temps de voir grandir les enfants, ce genre de truc. On a pas l'impression vraiment de faire du commerces. En plus un magasin bio c'est un magasin particulier, c'est souvent une clientèle très fidèle de gens impliqués donc y a une relation humaine qui est très agréable. Et là-bas en plus c'était vraiment très fort donc on s'attache aux clients et les clients s'attache à vous très facilement en fait. Donc le décalage avec Vaise a été très violent parce que par contre là des gens que je pouvais voir tous les jours, des gens qui travaillent et qui viennent chercher un truc le midi mais qui on ne parle pas du tout du tout, aucun lien qui se crée. Ca a été très dur ce côté-là, pendant deux ans… Pareil, Vaise c'est un quartier où ils ont beaucoup construit, c'était un quartier hyper populaire où ils essayent d'en faire un truc hyper classouille quoi. C'est un peu moins réussi qu'ici… Enfin un peu moins réussi, c'est difficile. Et c'était pas terrible en termes de relations humaines, c'était pas ça. La Croix-Rousse, super accueil, familial, très bobo aussi, y a une partie de ma clientèle qui consomme bio parce que c'est classe de manger bio quoi mais bon ils sont pas dérangeants, ça va. Et puis y a tout l'esprit petit commerce qui est sympa. Donc c'est très bien, c'est très très bien. Et ici on ne sait pas trop, ici quand on est arrivé, en fait les gens n'avaient que Lidl pour faire leurs courses donc forcément on nous a réservé un super accueil parce que c'était une alternative à Lidl ce qui est quand même pas mal. Et oui c'est pareil, c'est très familial, c'est une clientèle de quartier, on a déjà nos habitués. C'est drôle parce qu'en fait on a l'impression de rendre service aux gens parce qu'ils sont plus obligés d'aller de l'autre côté de Perrache ou de sortir de la ville, d'aller à Oullins par exemple. On sent qu'ils ont envie d'intégrer leur quartier quoi mais c'est encore pas facile.

MA : *Et en termes de population ? Vous parliez notamment des bobos de la Croix-Rousse…*

Ici aussi un petit peu. On sent qu'une majorité de la clientèle a quand même les moyens ici. Ouais… en même temps c'est pas vrai, on voit toutes sortes de gens.

MA : *Les tarifs que vous pratiquez sont déjà plus chers que…*

Que Lidl oui ! Après le reste pas forcément. C'est l'idée que les gens s'en font mais c'est pas forcément vrai. Mais après effectivement y en a qui refuseraient d'aller à Lidl parce que c'est pas assez classe et qui préfère aller chez nous parce qu'ils ont pas à faire la queue en caisse non plus. Donc c'est pratique.

MA : *Comment l'ouverture ici s'est-elle décidée au sein de la Vie Claire ?*

Ca se décide parce que c'est un nouveau quartier, que forcément si c'est pas nous ce sera la concurrence, la preuve on a déjà un de nos concurrents là-bas dedans. Par contre c'était une volonté de pas être dans le centre commercial parce que la Vie Claire c'est des magasins… Enfin nous on appartient au réseau la Vie Claire, on est pas franchisé, on est pas indépendant, parce que le réseau est séparé en deux, y a les franchisés et y a les magasins qui appartiennent

à la société. Et en règle générale les magasin qui appartiennent à la société sont des magasins qui se revendiquent commerces de proximité. C'est le cas en règle générale. Et commerce de proximité dans un centre commercial c'est juste pas possible. On a pas du tout la même clientèle en tous cas. Donc voilà, un nouveau quartier comme ça c'était… j'ai envie de dire pas besoin de faire une étude de marché hein, c'était évident qu'il fallait qu'on soit là.

MA : *Quelles étaient les attentes par rapport à cela ?*

On savait nous, y a pas de surprise dans le fait que le magasin démarre assez doucement. On sait que ça va prendre un petit peu de temps. C'est pas comme à la Croix-Rousse où quand on a ouvert on savait que ça manquait et du coup ça a marché tout de suite. C'est différent là, on savait que ça allait prendre un petit peu de temps, ça prend un peu de temps mais c'est pas inquiétant.

MA : *Donc l'idée c'était vraiment « un nouveau quartier il faut qu'on s'implante » ?*

Oui parce que la Vie Claire a vocation à se développer dans Lyon, à répondre aux attentes des consommateurs et d'être du coup un petit partout quoi et pas qu'à Vaise ou sur la Croix-Rousse. Après c'est pas moi qui m'occupe de l'installation…

MA : *Pensez-vous que le côté durable affiché ici était un facteur supplémentaire parce que cela pourrait correspondre à la ligne de la chaîne ?*

Non, je crois pas. Enfin je pense pas que ce soit dans la même… Si effectivement on tombe dans un écoquartier et qu'effectivement c'est un écoquartier forcément c'est un plus et on a notre légitimité dans ce quartier, bien évidemment. Mais là on a absolument pas communiqué sur le fait qu'on était dans un quartier comme ça.

MA : *Je pensais aussi au fait que vous auriez pu projeter le fait que les habitants du quartier soient sociologiquement proches de votre clientèle ?*

Ca se vérifie quand même pas au quotidien ! [rires] Si c'était pour ça on se serait planté hein. Sinon le magasin marcherait à fond de balle.

MA : *Ca démarre vraiment très lentement ?*

Oui. Enfin vraiment lentement non, il démarre lentement mais on va pas non plus fermer le magasin quoi.

MA : *Avant de venir travailler ici, quelle est l'image que vous aviez de ce quartier ?*

Bah c'était un truc un peu glauque. Enfin un peu glauque… Ouais c'était quand même pas un quartier hyper attirant de ce côté-là. A part si on voulait aller au cirque Pinder… Non je venais jamais ici. Je m'étais même pas rendu compte de l'avancée du quartier et des travaux parce que vraiment je passais jamais. C'était un quartier un peu populaire encore, ça faisait partie des quartiers qui avaient pas été trop… ça faisait un peu le quartier excentré du centre-ville quoi. C'est pas le quartier qu'on fait visiter quand des amis viennent vous voir à Lyon. Ca fait

pas partie de ce genre de quartier là, c'est pas ce qu'ils veulent voir quoi, ils veulent voir les Terreaux, le Vieux Lyon, la Croix-Rousse. Après, il avait une image pourrie mais enfin la prostitution c'était sur une rue, c'était quand même pas tout le quartier, faut pas non plus exagérer quoi. C'est l'image qu'on avait du quartier mais faut pas exagérer. Enfin y avait le Perrache d'un côté de la gare et y avait le Perrache de l'autre-côté quoi. De l'autre côté c'est vraiment le second bourgeois et ici c'est vraiment le second populaire.

MA : *Quand vous êtes arrivée pour ouvrir le magasin quelle est alors la première image que vous avez eu ?*

Bah c'est ça… les tractopelles. Ca faisait un peu Beyrouth, ça faisait un peu… C'est ça, c'est ce côté pas fini, du coup vite, vite, vite on fait les choses, c'est pas fini mais c'est pas grave. Parce qu'en fait les gens ont habité alors que les appartements étaient pas finis quoi. Ca a été livré avec du retard, du coup les gens, ceux qui ont vendu leur appart, ont dû trouver… Enfin j'ai une cliente en l'occurrence c'est comme ça que ça c'est passé, elle a vendu son appart à la Croix-Rousse, ils ont livré avec plus de 6 mois de retard donc elle a dû trouvé une location vite fait ente les deux, finalement ils ont intégré l'appart alors que c'était pas fini… du coup les parties communes n'ont pas été terminées ou mal terminées. Du coup, dès qu'ils sont arrivés ils sont rentrés en conflit. Et nous pareil, on est arrivé, les immeubles étaient pas fini de construire, c'est vite, vite, vite Confluence, ça avait du retard là-bas de l'autre côté.

MA : *Et dans ce cadre là, comment se sont déroulés vos relations ave la Mairie, le promoteur ?*

Pas si mal. C'est avec le voisnnage que c'est pas un peu tendu. Faut se mettre à la place des gens, ils ont acheté cher, ils ont débarqué il y a deux ans, le quartier était vide et il y avait pas un bruit, y avait pas de gens qui habitaient dedans et là d'un seul coup ils commencent à y avoir des magasins, un peu de vie, un centre commercial, des travaux, des tractopelles et tous les bazar… Ca tape sur le système quand même. Donc ça râle parce que forcément un commerce comme le mien ça fait du bruit, enfin un petit peu, parce qu'on a des frigos donc es moteurs. Comme ça a été hyper mal fait, je pense que le choix des matériaux y est pour quelque chose, ça résonne… L'hiver ça pose pas de problème mais l'été on dort les fenêtres ouvertes et voilà… Donc on nous dit « vous pourriez couper les frigos ? » donc on dit que c'est pas possible. Et puis le local commercial qu'on a il aurait pu être mieux réfléchi donc je me dis que je ne suis certainement pas une exception dans tous les locaux qu'il y a.

MA : *Qu'est-ce qui a été mal pensé ?*

Par exemple ce truc là de penser où on met le local de livraison, où on met la pièce où y aura les moteurs, où est-ce que ça peut embêter le moins…

MA : *Le centre commercial est désormais ouvert, vous avez un concurrent à l'intérieur, c'est essentiellement de la concurrence en plus ou une attraction en plus ?*

Alors, à l'ouverture il y a l'affluence liée à la curiosité donc effectivement le magasin a été un peu déserté parce qu'on en entend tellement parler et depuis tellement de mois que forcément on va voir ce qui s'y passe. Et faut voir le pataquès que ça a fait quoi donc forcément c'était bien pour quelque chose normalement… Après c'était drôle parce qu'il y avait les client qui

l'attendaient et ceux qui ne voulaient pas le voir arriver ce truc. Mais après à terme c'est pas la même clientèle du tout du tout, je pense que ça arrange beaucoup les gens qui travaillent dans le coin parce que comme ça ils ont quelque chose à faire entre midi et deux et des endroits à tester pour manger mais nos clients ils vont pas… Enfin j'imagine que les gens qui habitent autour de la Part-dieu ils vont pas à la Part-Dieu dans le centre commercial tous les jours donc ici c'est pareil. Et puis le premier critère de choix quand on va faire ses courses c'est la proximité, donc j'ai du mal à imaginer que le voisin d'ici, à moins qu'il ait été hyper mal reçu, qu'il déteste nos produits et qu'on soit trois fois plus cher que le concurrent, ce qui est pas le cas, il va venir là… On a pas la même clientèle, c'est pas du tout la même démarche. D'ailleurs notre concurrent c'est Monoprix, enfin Naturalia c'est Monoprix, don c'est pas du tout la même démarche à l'intérieur…

MA : *Ce n'est peut-être pas la même démarche mais est-ce explicite ?*

Les gens qui consomment bio ils s'en rendent facilement compte mais les nouveaux clients non, effectivement. Les gens qui fonctionnent en bio et qui cherchent un petit peu ils le savent et après ils font leur choix. Donc non pour moi c'est pas un problème, il aurait été dans la rue d'un côté », là oui c'aurait été un problème mais qu'il soit de l'autre côté c'est pas un souci du tout…

MA : *Pour revenir au quartier en lui-même, qu'est-ce qui est réussi ?*

Qu'est-ce qui est réussi ? Bah ils ont réussi à vendre les appartements donc c'est déjà pas mal [rires]. Bah oui ! Non mais parce que ça aurait pu ne pas marcher, enfin je sais pas si tout le monde… Il doit bien y avoir des appartements réussis, on voit pas des panneaux vente de partout donc c'est qu'il y a des gens qui sont quand même contents d'être là enfin j'espère. Qu'est-ce qui est réussi ? Ils ont attiré des grandes entreprises aussi. La Région, EDF, y a le Progrès, y a tout un tas de trucs donc… Et puis redonner vie quoi que je sais pas s'il y avait pas de vie avant en fait, c'est un peu con de dire ça parce que c'est pas parce que c'était pas neuf qu'il y avait pas de vie. Déjà c'est mieux réussi que Gerland par exemple. Ils avaient essayé de faire un truc comme ça à Gerland ça a planté donc ils ont déjà mieux réussi. Enfin c'est sans le côté écolo de l'autre côté mais…

MA : *A propos de ce côté écolo qui apparemment ne vous convainc pas, ce serait quoi un véritable écoquartier ?*

Ben que ce soit innovant sur plein de choses quoi. Je sais pas moi, si on imagine un centre commercial qu'on nous vende pas une vitrine mais vraiment un truc avec des solutions alternatives. Là ils ont été nous foutre un bateau, un taxi-boat là ou je sais pas quoi, qui fait une fois toutes les heures… Ca manque de sérieux tout ça je trouve. Y a pas vraiment d'innovation. Y a de super bonnes idées dans les autres pays, ne serait-ce qu'un vrai truc cyclable, des vrais moyens de transport alternatifs. Voilà, des vrais jardins, ils pourraient faire des vrais jardins de ville plutôt que de faire des carrés d'un mètre sur un mètre, ils pourraient en faire un peu plus… Je sais pas, peut-être qu'à terme c'est un truc qu'ils vont faire mais s'ils veulent faire venir du monde y a peut-être des choses à faire. J'ai entendu dire qu'ils voulaient faire vraiment un truc de mixité sociale là, ça j'ai encore pas trop vu. Alors je sais pas ce qu'il y a en face, c'est un truc un peu bizarre, c'est pas juste des logements sociaux. Mais bon les

logements sociaux là c'est pareil, c'est une vitrine, à mon avis c'est pas du vrai logement social, fallait un immeuble, on l'a mis là, bon… Mais y a pas que le côté environnement dans le durable, y a le côté humain, y a le côté agréable à vivre pour tout un tas de choses, y a le côté écologie, y a le côté bien-être… plein de choses. J'ai pas vraiment l'impression que ce soit… où alors c'est dans les projets et c'est pas encore sorti quoi. Je me suis pas vraiment intéressée à ce qu'il va se passer, si ça se trouve je suis pas au courant et ça va venir.

MA : *Cette mixité sociale qui est mise en avant, ça vous semble une bonne idée ?*

Bah oui, moi je pense que c'est un problème de mettre tous les logements sociaux au même endroit, tous les riches d'un autre côté, tous les moyens d'un autre, faut se mélanger un peu sinon pour moi les problèmes ils viennent de là. Si personne se mélange on va avoir de gros problèmes. Si après on met rien autour pour que les gens se mélangent effectivement, si on met juste des habitations et rien autour… Pour moi c'est ça un écoquartier ou un truc durable, c'est prendre tout ce qui a péché dans ce qu'on a fait avant et d'essayer de faire quelque chose de mieux, normalement c'est commue ça qu'on avance quoi. Et puis apparemment c'est ce qu'ils ont vendu donc ils ont pas menti non plus, on a pas forcé les gens à venir là, c'est quand même eux qui ont signé.

MA : *Un des autres éléments mis en avant dans la revendication du durable, c'est la question de la place de l'automobile avec le souhait de la limiter.*

Les gens se plaignent de ça, parce qu'il y a pas assez de place, qu'on peut pas se garer… Mais moi je trouve qu'on peut pas trop en vouloir aux gens de gueuler à propos de ça parce que si tous les moyens étaient mis en place pour avoir une vraie alternative, moi la première… C'est-à-dire qu'aujourd'hui je suis sur deux magasins donc je suis obligée de pouvoir naviguer et de pouvoir naviguer vite et bien aujourd'hui je ne fais pas l'effort de prendre les transports en commun parce que ce n'est pas gérable pour moi. Je suis la première à hurler, surtout qu'ici y a rien de gratuit donc ça me coûte un max, parce que les travaux sont pas terminés mais la police est déjà là pour mettre des contraventions, ça y a pas de problème… Et je trouve qu'on peut pas en vouloir aux gens de ne pas utilise rles transports en commun tant que les moyens, les vraies alternatives, sont pas là. Je sais pas, j'étis en Hollande y a quinze jours, là c'est une contrainte d'avoir une voiture, effectivement les gens n'ont pas de voiture, ils préfèrent prendre le vélo même s'il fait moins 20 l'hiver parce que c'est plus pratique que de prendre la voiture et que c'est devenu un automatisme. Mais là on peut pas décréter que parce qu'on fait un joli quartier, tout propre, tout beau, tout neuf, que les gens abandonnent leur bagnole, c'est pas possible. Donc ça c'est un peu pour moi du foutage de gueule quoi, de dire que les gens font pas l'effort à ce niveau là. Faut mettre les moyens quoi. Ici même si les gens viennent en vélo, ils le mettent où le vélo ? Y a rien, les pistes cyclables faut être barricadé de la tête aux pieds si on veut être sûr d'arriver entier chez soi quoi… parce que c'est même dangereux dans Lyon de faire du vélo je trouve, quand même. Je trouve que là je peux que leur donner raison, après on change pas les mentalités comme ça en deux minutes non plus, faut pas exagérer… Je crois pas que ça change grand-chose en plus. Tous les immeubles ont été construits avec des garages donc je sais pas, j'en sais rien… Je suis pas certaine qu'il y ait beaucoup moins de voitures à Lyon alors qu'ils suppriment de plus en plus de places de stationnement. Le problème il est pris à l'envers je trouve. Il est pas pris dans le bon sens. Je vois pas comment ça peut donner envie aux gens de faire trois quarts d'heure ou une heure de transport en

commun tout ça parce qu'ils sont pas garés à moins de 500 mètres de chez eux le soir quand ils rentrent.

MA : *En dehors de ce problème de voiture, qu'est-ce qui est raté dans ce quartier ?*

C'est pas encore vraiment fini donc c'est difficile d'avoir une vision, enfin moi j'ai pas beaucoup de recul, ça fait que quelques mois que je suis là et j'y suis pas 100% de mon temps. Quand même il y a des gens qui sont contents d'y vivre, j'ai quand même plein de clients qui sont ravis d'être là, qui trouvent que c'est très confortable. Alors je sais pas où ils étaient avant mais je l'ai quand même entendu, tout le monde ne se plaint pas. Après moi je trouve que visuellement c'est pas beau mais c'est un avis personnel. Après j'espère que les gens vont se l'approprier et vivre dans le quartier parce qu'aujourd'hui ils consomment pas dans le quartier, y a pas de gens dans la rue, y a personne. Un quartier, n'importe quel quartier de Lyon, la journée il y a un peu de monde, un petit peu quand même… Là c'est normal y a pas de commerces, l'école n'est pas là, y a pas de choses qui font venir les gens tous les jours mais bon ça va venir ça quand même. J'espère que ça va évoluer dans le bon sens.

MA : *Cela vous a surpris ?*

Bah je pensais pas que c'était déjà… Par exemple je pensais que les locaux commerciaux allaient se remplir plus rapidement parce que je savais pas que c'était quasiment tout loué, enfin que c'était déjà tout habité, et du coup j'étais surprise qu'il y ait pas plus de vie de quartier.

MA : *Donc vous attendez qu'il y ait d'autres commerces ?*

Oui parce que ça fait un peu vide. On se sent un peu seul là dans la rue.

MA : *Avez-vous des liens avec ceux qui existent déjà ?*

Oui… Enfin des liens, déjà des autres commerces il y en a pas beaucoup. Si, on connait très bien le restaurant japonais qui est là de l'autre côté, la boulangère on l'a vu plusieurs fois. Et puis après c'est tout, le Purple j'ai pas le temps d'y aller donc… et après y a pas grand-chose d'autres.

MA : *Le Purple illustre bien le positionnement haut-de-gamme de la plupart des commerces.*

Oui, on est à chaque fois sur des concepts un peu… Si on avait fait connaissance avec les jeunes de la pizzeria. Ca je trouve pas ça très luxe mais ouais le Purple c'est bling-bling…

MA : *Vous parliez tout à l'heure des nombreux visiteurs qui prennent des photos, de la quantité de communication, là du positionnement des commerces : qu'est-ce que cela fait de travailler dans une vitrine ?*

Moi je trouve ça drôle. Je trouve ça tellement drôle donc moi ça me fait rire. Les gens qui viennent photographier ça… Après je sais pas qui sont ces gens, ils s'arrêtent pas pour nous informer, nous dire ce qu'ils font, s'ils sont de passage pour visiter Lyon, est-ce que c'est des

Lyonnais, est-ce que… Je sais pas. Par contre ce qui est drôle c'est quand on parle à des gens qui sont de l'extérieur de Lyon « ohlala tu travaille à Confluence, ça doit être super ! ». Y a une amie qui est venue me voir l'autre jour on été manger en face « wouah t'as une salle de sport ! ». Une salle de sport à faire du vélo en regardant les voitures passer… c'est ridicule ! [rires] Et ça choque personne en plus. Je dis qu'heureusement j'y suis que pour quelques temps et qu'en septembre je retrouve mon magasin de la voiture 100% du temps [rires]. En plus c'est pas vrai, moi je travaille pas dans Confluence, parce que Confluence pour les gens c'est ça, c'est ce centre commercial. Donc les gens comprennent que je sois contente de pas travailler dans un centre commercial parce que c'est quand même pas top.

MA : *Quand vos amis qui ne sont jamais venus vous demander où vous travailler comment décrivez vous le quartier ?*

Alors on est où ici ? On est dans un nouveau quartier de Lyon qui a été construit pour ouvrir la ville sur un autre endroit, sur l'extérieur, pour donner un nouveau pôle d'attraction de la ville. Je dirais pas qu'on est dans un écoquartier… c'est quoi le terme qu'ils donnent eux ?

MA : *Aujourd'hui ils parlent plutôt de quartier ou de centre-ville durable.*

Ah ouais ? Ils sont gonflés ! Qui se veut HQE je dirais, un truc comme ça. En même temps mes amis on forcément entendu parler de Confluence parce que qui n'a pas entendu parler de Confluence. J'ai même des collègues de travail roannaises qui sont venues aujourd'hui exprès parce qu'elles aussi en avaient entendu parler et pas seulement parce qu'on a ouvert un magasin ici mais parce qu'elles ont entendu parler du centre commercial. Moi je dirais que c'est un nouveau quartier qui pour l'instant est un petit peu mort mais ça va venir.

MA : *Vous avez une idée des ambitions à l'origine du quartier ?*

Pas du tout. J'avoue que je ne m'y suis pas du tout intéressée, du tout. Ca reste un lieu de travail. Et puis j'ai tellement entendu que ça a été vendu cher que pour moi ça a aucun intérêt. J'ai pas regardé les pubs, j'ai vu l'affichage, j'ai entendu à la radio, j'ai vu les bus transformés en Confluence, j'ai vu les portes d'ascenseur Confluence, j'ai vu tous les gars défiler stressés en train de préparer l'inauguration de Confluence.

MA : *Est-ce qu'il y a une communication spécifique envers vous, de l'information qui vous est destinée ?*

On m'a invité à une réunion de quartier je sais plus quand… J'ai même pas été à la maison de Confluence qui est juste à côté, j'ai pas eu le temps jusqu'à maintenant, j'aimerais bien aller voir d'ailleurs mais j'ai même pas eu le temps. Mais non, pas forcément non. Si on a vu défiler le député de je ne sais pas qui, le maire de je ne sais pas quoi, ils sont venus se présenter comme hyper impliqués dans Confluence mais à chaque fois je les ai loupé donc j'ai pas eu le droit à leur baratin. Parce que j'étais pas là mais si ils ont venus quand même…

MA : *Quel est le rapport que vous avez avec ce quartier qui comme vous le dîtes n'est qu'un lieu de travail mais dans lequel vous passez beaucoup de temps ?*

J'ai un rapport particulier forcément puisque… avec les clients du coup donc forcément avec le lieu. Là c'est moins valable parce qu'il y a pas d'effervescence de commerçants ici mais en temps normal on sympathise relativement rapidement avec les gens qui sont autour. Après oui, je sais pas, j'ai un attachement particulier aux magasins dans lesquels j'ai travaillé. Je sais pas si c'était parce que c'était mon magasin, ou si c'est pas parce que c'est un magasin bio, si ce serait la même chose si je vendais des chaussures, je sais pas… Je suis pas certaine que je puisse vendre des chaussures d'ailleurs. C'est mon magasin mais après si je change c'est plus le mien.

MA : *A-t-il été envisagé ici de créer une association de commerçants et est-ce le ,genre de démarche dans laquelle vous vous inscrivez ailleurs ?*

Non. Même à Croix-Rousse où là comme j'y habite et que j'y travaille les autres commerçants me connaissent, y a pas besoin. Et puis comme je suis pas propriétaire du magasin c'est encore différent, c'est pas… Je sais pas, si c'était mon propre commerce je serais peut-être plus active dans la vie du quartier parce que je serais plus impliquée ou plus concernée mais là non. C'est pas utile, ça va pas rendre mon job plus agréable, je sais pas ce que ça peut m'apporter en fait. Ce qu'on m'a proposé jusqu'à maintenant quand on me disait de faire partie d'une association de commerçants c'était plus entendre des gens râler qu'autre chose donc ça m'a pas donner franchement envie, non. « Pourquoi on a pas un tarif commerçants pour le stationnement et pourquoi ci et pourquoi ça ? et quand es-ce qu'on fait la fête du village ? », ce genre de trucs.

MA : *C'est pratique pour vous de venir travailler ici ?*

En voitures je mets une dizaine de minutes. On descend la Croix-Rousse, on prend les quais et hop on y est. Je ne viens jamais quand c'est les heures de pointe donc pour moi c'est pas dérangeant. C'est pas long, le samedi matin je mets 7 minutes, c'est pour dire, j'ai été tellement impressionnée que ça a retenu mon intention. Par contre pour venir c'est pratique mais pour repartir c'est compliqué. C'est compliqué parce qu'on passe sur la fin de l'autoroute et du coup y a des bouchons le soir à cause du tunnel de Fourvière et tout ça… Pour venir ici c'est facile mais pour partir c'est chiant, mais bon c'est quand même pas dramatique.

MA : *Avez-vous envisagé de venir autrement ?*

Si à terme j'avais gardé les deux magasins oui j'aurais acheté un deux-roues parce que tant que le réseau de transport en commun est pas plus pratique pour moi et d'après ce que j'ai compris il le sera pas plus… Donc ouais j'aurais acheté un truc je pense. Mais pas un vélo parce que la montée de la Croix-Rousse est assez…

MA : *Comment communiquez vous ici ?*

On a un panneau d'affichage à l'angle de la rue là et du cours Charlemagne, un panneau publicitaire. On a fait une distribution de sachets avec des offres promotionnelles dans les boîtes-aux-lettres du quartier. Ca c'est le genre de communication qui marche le mieux parce qu'on offre un produit si les gens viennent, sans obligation d'achat mais avec un bon de réduction et du coup les gens viennent chercher leur produit gratuit et la plupart du temps ils achètent, ils reviennent et ça fait découvrir le magasin. En fait comme on fait absolument pas

de pub les gens ne peuvent pas deviner qu'on a ouvert un magasin ici et comme pour le coup y en a beaucoup qui ne consomment pas dans le quartier, ils peuvent pas tomber sur nous par hasard parce qu'on est peu visible. Mais si on en fait pas plus c'est que c'est pas indispensable pour l'instant.

MA : Avez-vous une idée de qui sont et d'où vivent les clients que vous attirez ?

Oui, oui. On a essentiellement ceux du quartier mais on en a pas mal qui sont un peu plus vers la gare là-bas et qui en fait sont lassés d'avoir à traverser cette gare, cette barrière, pour trouver tout ce dont ils ont besoin en fait. J'ai l'impression que ce soit à pied, de prendre les transports en commun ou la voiture ou je sais pas quoi, du coup on a ces gens aussi quoi, quand même.

MA : D'un point de vue global êtes vous satisfaite de travailler ici ?

Oui, pour plein de raisons. Je suis satisfaite parce que dès que je change ça me fait du bien, parce que c'est différent de Croix-Rousse. Le démarrage d'un magasin c'est toujours sympa parce qu'on va dans l'inconnu complet quoi. On a beau faire toutes lest études qu'on veut, d'ailleurs nous on en fait pas comme ça on est tranquille… C'est toujours sympa parce qu'on arrive avec des a priori et ça se passe jamais comme on l'imagine donc voilà. Oui je suis satisfaite parce que c'est une nouvelle expérience et puis c'est encore une configuration de magasin et de quartier que je connaissais pas. C'est encore différent de tout ce que j'avais fait jusqu'à maintenant.

MA : *Quels étaient ces a priori que vous avez pu avoir et qui ne se vérifient pas ?*

Bah en fait moi j'avais pas vraiment d'a priori parce que ça s'est fait un peu… En fait je remplace une collègue qui était enceinte et qui a du se mettre ne congé maladie en fait. Donc ça c'est fait un peu dans l'urgence. Je sais juste que quand on nous a annoncé le projet j'ai dit « non, je ne veux pas y aller ». Parce que je savais que la magasin allait marcher sur le long terme, c'est-à-dire je sais que c'est un magasin qui va cartonner dans un an ou deux mais pas tout de suite. Et être 100% de son temps dans un magasin qui ne marche pas tout de suite c'est difficile de travailler bien. Parce qu'il y a peu de fréquentation et que du coup les journées sont longues… c'est difficile quoi. Et comme j'avais eu cette expérience là déjà à Vaise, j'avais pas envie de recommencer ici. Et puis je suis très bien à Croix-Rousse surtout. Donc j'avais pas d'a priori particulier sauf ça, je savais que ça allait pas marcher tout de suite et là pour le coup je me suis pas trompée… Après je savais vraiment pas sur quoi j'allais tomber au niveau de la clientèle, j'avais aucune idée mais je pensais pas que j'aurais une clientèle fidèle comme ça dès le début en fait. C'est pas le cas en général parce qu'il faut le temps que les gens vous trouvent, nous connaissent… Dans ce type de magasin les gens aiment être reconnus, voir tout le temps les mêmes têtes, ça fait vraiment commerce de proximité quoi, avec tout ce qui va avec. Et je pensais pas que l'attachement se ferait si rapidement ici, je pensais plus retrouver une ambiance froide comme on peut avoir dans certains coins de Lyon. Déjà aussi je pensais que ce serait pas tout plein et finalement y en a du monde, et puis y a des familles, donc si, c'est logique quand on y pense. Parce que c'est pas un quartier où les gens sont des passage en fait, c'est des gens qui habitent donc forcément il y a des familles et donc logiquement si vous avez besoin de faire des courses vous allez pas venir qu'une fois ici, si vous êtes satisfait vous allez revenir. Et puis on est tous seuls donc à moins d'adorer faire ses courses chez Lidl…

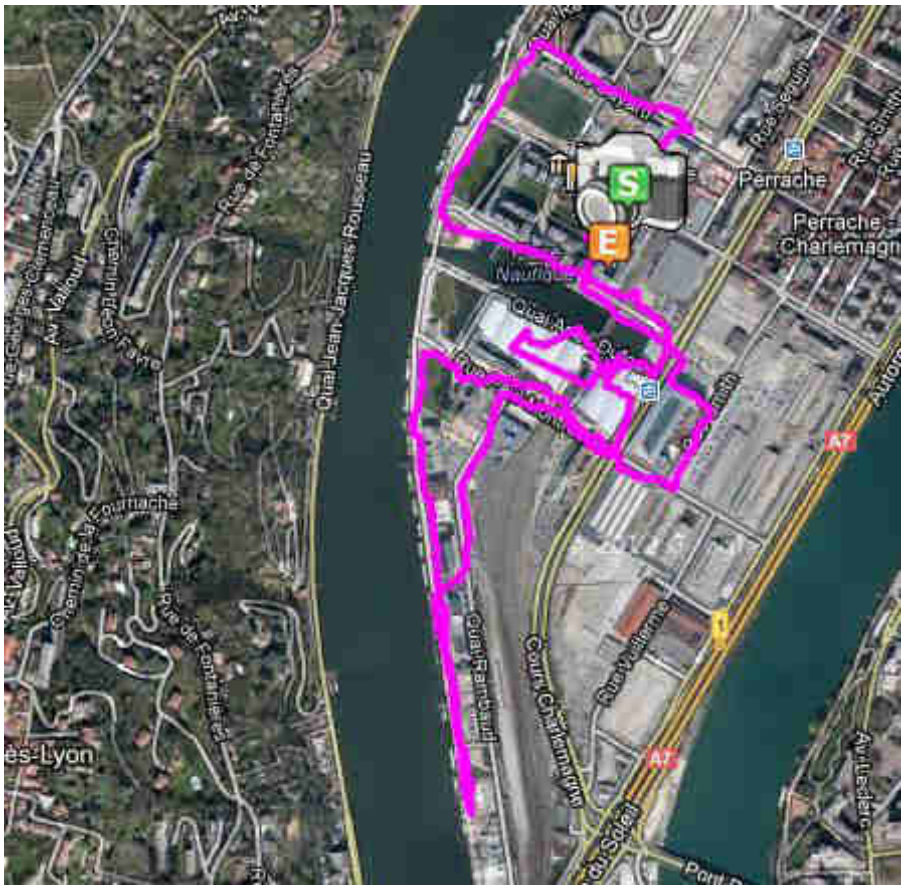
MA : *Une question pour conclure : ce serait quoi votre quartier idéal ?*

C'est la Croix-Rousse ! En ville je trouve qu'un quartier comme la C roix-Rousse c'est agréable parce qu'il y a pas ces grandes routes, ces grandes artères de circulation de voiture. Je trouve qu'on est facilement, enfin rapidement, au Parc de la Tête-d'Or, on est rapidement dans le centre-ville, en voiture on est rapidement à l'extérieur de Lyon parce qu'on est proche du périph… Je trouve que les petits commerces y en a plein et ça fonctionne, et cette vie de quartier on la sent et c'est agréable. Après j'en sais rien, je trouve que si c'est pour habiter en ville je ne changerais pas de la Croix-Rousse pour un autre quartier. Après, bien sûr, l'idéal pour moi ce serait d'avoir une petite maison, pas top de gens autour et un bout de carré de jardin. C'est pas facile en ville mais ça existe. Un peu plus de verdure que ce qu'il y a ici… parce que ça c'est le raté, c'est impressionnant… En même temps, encore une fois je reviens de Hollande et j'ai été frappée dans une ville comme La Haye, qui est quand même pas une petite ville, c'est vert mais partout, vert, vert, vert…. Donc si c'est possible ailleurs c'est possible ici. Et là, quand on fait un nouveau quartier je me dis que… Après voilà je me suis pas beaucoup baladée dans le quartier donc effectivement c'est peut-être que des a priori, c'est peut-être pas le cas… Et puis même ces pauvres petits arbres qu'ils ont mis là, comment ils vont faire pur grandir ? Ils ont l'air tous petits tous malades. Ca fait pas très sain.

HL20

	Date : 10/06/2012
	« Statut habitant » : locataire
	Investissement/loyer : 727,97€/mois CC
Climat de visite : Frais, vent, pluie légère	**Adresse :** rue Denuzière
	Arrivée : octobre 2011
Durée de la visite : 1h16 min	**Appartement :** T2, 43m^2
Longueur du parcours : 5303 m	**Occupant(s) :** 1
Durée de l'entretien : 1h49 min	**Profession :** Ingénieur informaticien
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 26 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite

Lieu	t0+	
Rue Denuzière	4 :49	J'image qu'en fait vous connaissez par cœur le quartier… MA : *Je le connais un peu.*
Croisement Rue Casimir Perrier / Rue Denuzière	5 :03	Et bien ici c'est la rue Casimir Perrier et entre ici et le pâté de maisons d'ici à la place nautique c'est la première phase de Confluence. Et donc la première fois que j'ai vu Confluence c'était en janvier de l'année 2011, je suis rentré chez mes parents après mes études et ma mère me disait « faut absolument que tu vois ça, ça a bougé entre le moment où t'es parti et le moment où t'es revenu y a un nouveau quartier qui s'est fait et il faut absolument que tu vois ça » et au bout d'un moment on a réussi à passer un après-midi et y avait que cette tranche qui était réalisée avec la place nautique. Au fond on voit le pôle des loisirs et de commerces je sais plus comment il s'appelle, bref le centre Confluence qui a ouvert il y a quelques mois et qui a changé ma vie d'ailleurs parce qu'il y a un supermarché et un cinéma et c'est assez génial mais à l'époque c'était pas du tout fini, c'était un chantier à l'extérieur, mais y avait quand même tout ça, y avait pas l'immeuble qui a subi un incendie ici mais y avait quand même tout ça. Moi je savais pas du tout à quoi m'attendre, je savais juste que c'était un nouveau quartier. Et je me suis dit « bon », j'ai regardé ça, j'étais totalement bluffé, mais il faisait pas un temps aussi pourri que maintenant, d'avoir le soleil qui se reflète notamment sur ces immeubles avec le revêtement en aluminium c'est quand même sympa. Après je suis pas fan de l'architecture de tous les immeubles, je pense qu'ils ont vraiment tout fait pour que ce soit mitigée comme impression, y en a certains, notamment celui-là [le monolithe], suivant l'angle qu'on regarde je crois qu'il y a cinq parties, cinq architectes différents, mais en tous cas cette partie je l'aime beaucoup, je trouve ça très rigolo. J'aime beaucoup aussi y a un truc pour les handicapés, ça fait un peu queue à Mickey comme à Disneyland, je pense qu'un handicapé qui passe par ici il en a pour une heure. Je pense que c'est plus rapide de l'autre côté. Bref, ça c'est vraiment la première tranche de la première phase, là où j'habite.
Rue Denuzière	7 :06	Ca c'est la partie que j'ai vu grandir parce que ça fait pas si longtemps que ça que je suis là, notamment le… comment ils l'appellent, ah j'ai oublié le nom, ils ont donné un nom officiel à ce truc, au début c'était le pôle enfance Casimir Perrier mais ils l'ont renommé, je crois qu'ils ont pris une résistante qu'avait rien à voir avec Lyon fait que la mairie du deuxième n'était pas contente, enfin bref. Donc ça c'est rigolo, là ça fait deux trois semaines que je suis passé ici pour rentrer et je me suis aperçu qu'ils avaient

		ajouté ce petit revêtement un peu comme du carrelage qu'on utilise en cuisine vous voyez et je me suis dit « ah tiens il est toujours pas fini cet immeuble là, c'est marrant ». Donc le côté endroit qui change c'est assez rigolo, on sait pas trop où on met les pieds. Après moi je suis pas propriétaire donc ça va, mais… Donc je risque pas trop mais j'aime bien, c'est pas tous les soirs on rentre chez soi ça a changé mais c'est vraiment tous les deux mois on peut dire « ah ouais y a ça qui a été fini maintenant, et ça aussi ». Et notamment récemment ils ont ajouté le revêtement bois du pôle enfance, avant c'était que des trucs en béton, on regardait la photo à côté on se disait « ouais non, attends y a un problème ça colle pas ».
Rue Bayard	8 :40	Et juste là ils mettent, on le voilà pas parce qu'il y a de super arbres… Comment s'appelle cette rue, attends, c'est le cours Bayard ? Ouais, cours Bayard. On voit les panneaux pour les prochains immeubles, ils en ont rajouté un, c'est le white, on peut aller voir d'ailleurs. Donc y avait l'Ilot K dont ils nous parlait depuis un petit moment, le Denuzière, et voilà, ce truc là, sorti de nulle part, j'étais là « ah bon », donc je pense que la deuxième tranche elle devrait… Putain c'est carrément plus joli maintenant, y a encore quelques semaines c'était tout moche, je veux dire par rapport à un truc blanc dont tu vois qu'il est construction, bon par contre ça va pas rester blanc ça c'est sûr, mais non non j'aime bien ce qu'ils font avec… Je suis vraiment déçu par contre, c'est le centre de la Banque de France, j'ai oublié le nom de l'immeuble, et la première fois que j'ai vu ajouter les petits trucs en métal là, ça donnait un effet super, moi j'étais « ouais c'est vachement chouette et tout ! » même en plein hiver, et je sais pas ce qu'il s'est passé, peut-être c'est ça c'est oxydé vite fait ou peut-être que la lumière était bonne au moment où je l'ai vu mais j'ai jamais retrouvé cette stimulation visuelle quand je regarde ce truc là… Enfin bon ça reste quand même quelque chose de sympa surtout les derniers immeubles sortis ici, j'aime bien. Enfin bref, je crois que c'est en 2014… non c'est cette phase là, ça c'était sensé être fini en 2012 mais y a un immeuble qui est pas encore sorti donc ça pose un problème. Y a un constructeur qui a fait faillite, un truc comme ça. Donc ce qu'est pas mal, c'est qu'ici, je sais pas si vous voyez cet immeuble, comment il s'appelle celui-là, c'est pas Neopolis, un truc comme ça, et juste derrière on peut voir un bout du Terrae et tout en haut c'est mon balcon justement, qui donne vers le Nord et pour l'instant cet immeuble qu'est pas sorti de terre me bouche pas la vue… Enfin bon, il me bouche pas la vue sur pas grand-chose mais bon… MA : *Vous connaissez le nom de tous les programmes ?*

		Non, j'aimerais bien mais y en a c'est juste pas possible de les retenir. C'est un truc assez drôle, ils ont fait plein de trucs pour les chiens donc y a ce truc là ici et y a une promenade spécial chien un peu plus au Sud, il me semble que c'est juste au niveau du centre commercial, rive de Saône, mais tous les chiens sont toujours ramené sur le petit bloc qui est au milieu entre les immeubles, entre l'îlot A et B, y a un petit parc où justement les chiens sont interdits et tout le monde amène ses chiens là-bas. Je sais pas si vous avez vu des personnes âgées de la première phase de Confluence ? MA : *Quelques-unes.* A mon avis vous avez dû avoir le message qu'elles se sont senties roulées parce qu'on leur a vendu du rêve, du calme, en centre-ville et tout… et qu'en fait ben non, le centre-ville c'est pas du calme. Et qu'apparemment le fait d'avoir mis tous les immeubles dans un espèce de rectangle avec un parc au milieu ça fait résonnance, moi je le vois pas tellement parce qu'en fait j'ai pas, moi je donne pas vraiment sur le parc, je peux voir le parc en tordant la tête à travers une fenêtre mais apparemment quand il y a des gens le samedi après-midi qui jouent au football en plein milieu ça pose problème.
Quai Rambaud	13 :00	MA : *J'ai aussi entendu parler de la grogne contre les jeux pour enfants.* [rires] Ah vous avez entendu ça ? J'ai été voir rien que pour rigoler, j'ai pas été déçu. Ils veulent mettre trois pauvres structures pour enfants, ils veulent essayer de faire quelque chose d'original… le pauvre urbaniste il était à deux doigts de se pendre, il avait un tel mur en face de lui c'était pas possible pour lui. Mais le pire c'est qu'en plus je suis d'accord avec lui, le fait de poser des structures pour enfants en plein milieu d'un parc où y a rien, ça va un peu empêcher les jeunes de jouer au football, enfin personnellement c'est mon avis, je me vois pas bien jouer au football avec un truc pour enfants en plein milieu mais bon… « Mais non, les jeunes, au contraire, ils vont utiliser ce truc pour eux , ils vont changer l'utilisation » [rires] « ils vont vendre de la drogue dans les cabanes », oh là, oh là doucement ! J'avoue n'avoir pas compris pourquoi il y a tant de personnes âgées qui ont investi ces lieux alors que c'est vendu comme un quartier, un écoquartier, un truc durable, un truc où il y a vraiment une grande mixité, ça se voit de partout sur les affiches, c'est vivre en commun et tout, avec un objectif de mettre en commun un peu, enfin faire vivre différents types de personnes au même endroit. Je trouve ça ballot

		pour eux, je parle de propriétaires hein, de gens qu'ont en gros les meilleurs apparts de la première tranche, enfin même de tout parce que la vue sur la place nautique j'ai même pas envie de regarder le prix… c'est ballot quoi parce qu'il y a plein d'endroits un peu plus à l'Ouest pour ces gens là, qui sont pas en centre-ville, le Neuilly lyonnais quoi ou un truc équivalent. Sainte-Foy, etcetera, ça c'est des bons quartiers bien calmes, bien propres, tranquilles, ça a presque été pensé pour ces personnes là. Mais non… Je crois que c'est 25% de logements sociaux, je sais pas exactement dans quelle tranche, au moins dans la première tranche je pense, ça s'entend le soir quand on passe dans la rue Denuzière, on voit plein de fenêtres ouvertes, on entend, c'est pas gênant mais un peu de bruit de fond, des gens qui mangent, un peu de musique, bon ben on sent bien que c'est… y a des jeunes couples, y a des étudiants, y a des familles. Bref, je sais pas ce que ces gens sont venus faire ici. En tous cas c'est vert, on peut pas dire que… Les trucs là-bas, les bassins faussement naturels, j'avoue que je comprends pas trop, je veux dire faire des machins artificiels avec de l'eau dedans juste à côté de la Saône ? Hum, j'ai pas envie de dire que je suis en manque d'eau moi… Je sais pas pourquoi, je sais pas du tout pourquoi ils ont fait ça. J'avoue je reste sceptique, surtout que c'aurait peut-être été une bonne idée de faire un espace de jeu vraiment sympa ici. Enfin je veux dire, rétroactivement c'est toujours facile de refaire le monde, un terrain vague ici pour que les jeunes viennent se défouler et là faire plein d'arbres au milieu comme ça y aurait pas eu de bruit, ç'aurait chier personne… bon y aurait toujours deux trois ici qu'auraient gueulé mais on peut pas faire plaisir à tout le monde. Mais j'avoue l'histoire du parc je suis pas… Y a l'immeuble ici, oh d'ailleurs j'avais pas vu les panneaux solaires, le blanc et celui d'à côté, ça fait deux mois qu'il y a des gens dedans, le nom ça doit être avec eau, la Croisée des Eaux un truc comme ça, et ça fait plaisir qu'il y ait des gens dedans parce qu'avant on était un peu tout seul… Alors les immeubles ici, autant y en a certain on peut être un peu mitigé sur le design comme celui-là tout en béton, Oasis, derrière, ou le monolithe mais alors celui-là j'arrive même pas à comprendre, franchement, on dirait des serres à oiseaux, j'ai l'impression de regarder un zoo, vous savez les trucs tous sales et en plus on regarde ça on se dit « putain l'été ils doivent crever de chaud dedans les pauvres ». Pareil pour, j'ai oublié le nom, le truc tout vert, peut-être Acacia, je sais pas, il m'a jamais vraiment… il a pas une grande place dans mon cœur si vous voyez ce que je

		veux dire. Par contre ceux-là ci, je sais pas pourquoi, pourtant ils sont vachement sobres et minimalistes, les deux là hein, pas le vert derrière, ils doivent s'appeler Bambou je crois. MA : *Vous vous intéressez à l'architecture contemporaine ?* Ouais. Pas dans le sens où j'ai des bouquins d'architecture chez moi mais dans le sens où mon quartier il a une volonté de faire quelque chose de différent, alors après on peut critiquer mais quand je vais ailleurs je suis désolé mais mon quartier il a plus la classe. C'est toujours en cours, avec la deuxième phase de Confluence qui met la barre encore plus haute. Au moins ils essayent, ils essayent quelque chose de différent. Alors oui y a plein de problèmes, enfin si vous parlez à plein de gens à mon avis tout le monde dira la même chose dans le genre « ils se sont plantés sur les finitions » mais à mon avis ça coûtait assez cher de respecter le cahier des charges que bon ils étaient obligé de gratter quelque part.
Quai Antoine Riboud	19 :20	C'est ballot qu'il y ait encore plein de murs en béton, j'imagine que c'est des locaux commerciaux qu'ont pas encore été loués. Y en a un juste dans l'immeuble qui part en diagonale qu'a un beau mur comme ça en bas, c'est tout moche c'est dommage. Mais petit à petit ça… enfin y a de plus en plus de gens qui habitent donc c'est normal que les commerçants c'est pareil. MA : *La darse ici, c'est un endroit agréable ?* Moi franchement, j'irais pas jusqu'à dire que je suis tombé amoureux mais pas loin, franchement c'est juste joli. Avant, je remonte à un petit peu de temps, j'ai fait mes études en DUT au Puy-en-Velay et pour aller au Puy-en-Velay en partant de Lyon, parce que j'ai toujours habité dans la banlieue Est lyonnaise, on allait à Perrache, enfin mes parents m'emmenaient à Perrache. Et je prenais donc le train qui partait au Sud, qui allait à Saint-Etienne et ensuite au Puy-en-Velay et donc j'avais à traverser toute la presqu'île Sud et je passais par là. En fait c'est le pont juste derrière. Et je me rappelle très bien quand je faisais le chemin inverse. Vous savez c'est le moment où ça dit « dans cinq minutes on arrive à la gare » et on est comme des cons à se dire « c'est quand exactement qu'on arrive ? », c'est un peu comme quand on fait des copies de fichiers sous Windows, c'est dix minutes restantes mais ça se transforme en quinze minutes restantes puis en trois minutes restantes, bah c'est un peu pareil. Et donc on est à moitié debout, à moitié assis avec nos sacs à se dire « c'est quand qu'on se lève » et à regarder dehors en essayant de capter des signes pour se dire « ah ouais je reconnais cet endroit, c'est bon les

		gars c'est dans deux minutes ». Et non, de Perrache à tout au fond c'était moche, c'était horrible, c'était que des vieux immeubles désaffectés, des entrepôts de je sais pas quoi, et c'était juste déprimant de chez déprimant. Heureusement il y avait l'hôpital de Brousse qu'était derrière pour donner un repère mais à part ça c'était juste nul. Et à chaque fois que je repasse ici, on voit des trains qui passent de temps en temps, des trains de marchandises ou des TER, on se dit « wahou mais c'est incroyable, c'est gens là ils ont de jolies vues », ils passent le soir, vous avez sans doute déjà vu le soir, c'est vachement joli. Après bon ça fait un peu beaucoup de place perdu en partie publique, c'est sûre, mais l'idée principale de faire cette darse, franchement, je trouve… mis-à-part qu'il y ait un seul pont piéton, c'est la seule critique que je ferais. MA : *Il y en a deux.* Bon OK y en a un deuxième qui est derrière. Tiens d'ailleurs il est démonté, j'ai du zappé un évènement, ça doit être à cause du chantier, c'est la capitainerie c'est ça ? Y avait une réunion sur comment ils allaient aménager toutes les rives de Saône, je l'ai ratée donc je sais pas trop ce qu'ils vont faire. [rires] J'adore cet immeuble [immeuble en cuivre avec surplomb], y a deux écoles, moi je trouve qu'il ressemble à E.T., y en a qui pensent plus à Wall-E. [rires] Moi je l'imagine en train de lever le doigt « E.T phone home », ça me fait beaucoup rire, c'est tout. Sinon j'ai entendu dire qu'il y a beaucoup d'architectes qu'aiment bien cet immeuble, attends je vais y arriver, ça doit être Iskia, il me semble, le bleu, hum ? [onomatopée non transcriptible interrogative]. Par conte les blancs à côté je sais pas quoi dire. C'est juste joli, voilà. Je sais pas quelle gueule ça aura dans dix ans dans vingt ans, dans cinquante ans mais voilà… MA : Oui, ça vous a séduit quand vous êtes arrivé… Je me suis dit « bordel de merde mais ils ont vraiment essayé de faire quelque chose, whahou c'est juste chouette, moi j'aimerais bien habiter dans un quartier comme ça » et finalement… je cherchais un travail à l'étranger finalement j'ai trouvé à Lyon. Et bon il fallait absolument que je me tire de chez mes parents parce que c'est juste plus possible, quand on a vécu toute sa vie étudiante en dehors de chez ses parents et qu'on revient, t'as envie de te pendre. Et je me suis « bon ben c'est hors de questio, je veux soit la Cité Internationale soit ici » et j'ai trouvé ici. J'ai un peu galéré hein, je vais pas vous mentir, mais j'ai trouvé ici.

		Après au début c'était bordel de putain de dur parce qu'au début y avait pas ça [le pôle de commerces] et qui dit pas ça dit le soir c'est hyper hyper calme, pour aller faire la bouffe j'ai été obligé de commander sur Internet, parce que y a quoi ? Y a une épicerie, vous savez ouvert à pas d'heure, ça coûte hyper cher et y a pas de choix. Y a le Lidl, j'avais jamais essayé le Lidl et c'est vraiment pour les pauvres le Lidl, y a pas de Coca au Lidl, c'est juste dur. Et y a un petit Casino, et au petit Casino, je sais pas pourquoi j'ai une envie constamment de paquets de petits Schtroumfs Haribo, je trouve ça juste super bon, je veux pas savoir ce qu'il y a dedans, comment ils ont ça mais bon, et au petit Casino ça coûtait juste 3 euros, non 2 euros, je me dis « putain mais ça coûtait 1 euro chez moi à Rennes, mais qu'est-ce qu'il s'est passé quoi ? » et ils ouvrent le Carrefour, c'est genre 1 euro 17 et je me suis dit « ouais au petit Casino ils font des petites marges pas drôles ». Ah, le Vaporetto ! Vous savez j'ai pas encore réussi à le prendre celui-là, ils font des horaires qui sont… voilà c'est une fois toutes les heures et j'ai jamais réussi. Bon j'aimerais pas trop l'essayer par ce temps là mais bon. Apparemment y a tellement de queue que c'est juste, enfin faut venir bien à l'avance. Faut pas penser ça comme les vaporettos à Venise, c'est vraiment pas « oh merde faut que je sois de l'autre côté en dix minutes, vite, vite le Vaporetto ! ». Bon en même temps c'est un essai, ils ont acheté de bateau et ils font ça pour rigoler quoi, je sais pas si vraiment ils vont arriver à faire du profit avec ça mais je trouve que c'est une super idée encore. Je sais pas d'où ils sortent toutes ces idées, ça se trouve ils ont une énorme boîte à suggestions et toutes les deux semaines ils piquent dedans « hé les gars on va faire ça dans un an ! ». On ose quoi. Après moi j'en ai rien à foutre que ça coûte de l'argent et que ce soit pas au goût de tout le monde. Qu'est-ce qui vraiment fait plaisir à tout le monde ? y a rien. Mais ils essayent vraiment, ils tentent, et moi j'aime bien les gens qu'essayent. Je crois qu'ici, entre maintenant, la patinoire et le cours Charlemagne, c'est l'îlot P il me semble, par contre je sais pas comment ils sont arrivés à P parce qu'ils étaient à K là-bas. Attends, c'est quoi l'histoire ? Y a l'histoire d'un architecte japonais je crois, apparemment qui a fait un truc trop ouf avec un design super machin truc et encore plus écologique que les autres. Je sais pas quand c'est qu'il sortira de terre celui-là mais bon…
Cours Charlemagne	27 :00	Bon bah là c'est moche. C'est juste le truc… et encore ils ont démoli la moitié hein, c'est super moche et j'ai vraiment hâte qu'ils commencent à avoir des trucs qui sortent de terre, rien que pour rigoler. J'ai comme l'impression qu'il va y avoir comme une espèce de rivalité entre la phase 2 et la phase 1 une fois qu'il y aura des habitants. Je sais pas, je le vois comme ça, y avait vraiment

		deux projets différents. Il va y avoir une école d'un côté, une crèche d'un côté, je sens que ça va être comme ça, je sais pas pourquoi. Bon l'exception : c'est le seul bâtiment de la phase 1 qui est à l'Est. Après j'avoue que le design, ouais… c'est mon leitmotiv de la journée, ils ont essayé quelque chose : j'aime bien les petits trucs qui sortent, c'est pas illuminé mais y a des petites couleurs des fois la nuit qui sortent de ces trucs.
Pôle de commerces	28 :30	MA : Et le pôle de commerces, vous en pensez quoi ? Ce que j'en pense ? Alors, voilà, la première fois que mon père, qui est dans les transports donc il a souvent à faire à des stations de métro, des trucs comme ça, la première fois qu'il est entré dans le centre commercial, il regarde toujours des trucs débiles dont les gens normaux ont rien à foutre, il est entré, il s'est arrêté, il a regardé la marque de l'escalator et il a dit « oh, ils ont pris des trucs chinois ça va être de la merde, ça va déconner toutes le cinq secondes ». Et donc non seulement j'étais là à l'inauguration et ça déconnait effectivement dès le début. [il s'arrête, rires, un des escalators est en panne] Bon, est-ce que j'ai besoin de… et c'est ça tout le temps, à chaque fois que j'y vais, on voit des gens qui sont en train de bricoler. Vous avez déjà vu des gens qui bricolent un escalator ? c'est super rare quand même, venez ici vous aurez votre quota pour la vie à peu près. Est-ce que vous avez été à Part-Dieu ? MA : *Oui.* Est-ce que vous y êtes allé un samedi après-midi ou, je sais pas moins, entre midi et deux en semaine ? MA : *Ca a dû m'arriver.* C'est juste horrible, on se sent hyper oppressé, y a du monde de tous les côtés, c'est invivable quoi, on veut vraiment aller d'un point A à un point B et d'en sortir le plus vite possible, on a même envie de se télé-transporter ailleurs tellement c'est… Bon là le son est un petit trop fort. Tiens, y a le wifi gratuit, j'ai jamais essayé. [rires] Voilà un truc intéressant. C'est comme s'ils avaient… enfin c'est tout dans les finitions dans ce truc. Là, j'ai même pas besoin de préciser, on descend pour aller au parking et on se retrouve

		dans la jungle tropicale, ce truc là, je sais pas ils ont tiré ça d'Avatar, j'en sais rien… Après je veux bien voir au niveau du coup, au niveau du nombre d'enseignes qu'ils ont réussi à rentrer dans l'espace, je me dis qu'il y a peut-être eu des compromis à faire qui… Enfin juste voilà, des espaces pour s'assoir, enfin c'est sympathique tout plein quoi, et puis on lève la tête et on voit au-dessus… Mais à Part-Dieu on lève la tête mais on voit rien. Y a bien un espace avec des jets d'eau tout au centre de la Part-Dieu où ils ont essayé de faire quelque chose mais bon ils arriveront pas à ça, à moins que tu penses à faire un truc comme ça dès le départ. Je sais pas si vous êtes allez aux toilettes… MA : *Si* [sourire] [rires] Bon d'accord. J'ai pas été dans les toilettes filles mais vous jetez un œil dans les toilettes mecs et c'est amusant. Putain, y a des canapés ! J'avais pas fait attention. Bon voilà, ils ont vraiment essayé, ils ont vraiment mis les moyens, moi ça me fait vraiment plaisir. C'est vraiment un truc qu'on s'attendrait à voir à Paris et non, dans notre petite ville de Lyon ! Après j'ai un gros problème avec les enseignes, bon voilà y a des trucs rigolos, là y a l'Apple store, ils sont super contents de leur boutique Hollister où y a une queue d'une demi-heure pour rentrer, j'ai jamais été dedans d'ailleurs. Et un truc à la con, ce que tu veux faire quand t'es dans un centre commercial et que t'es un geek comme moi, c'est aller à la Fnac ou au Virgin, et là on peut pas, y a rien du tout, y a rien… Et je sais pas, depuis ici faut que je monte au Virgin megastore qu'est sur Cordeliers, y a rien d'autre. C'est orienté luxe et c'est orienté bon moyenne-gamme, bon si tu regardes pas le McDo et le Subway… MA : Ca on le retrouve sur tout le quartier, les commerces sur la darse, les restaurants le long de la Saône… Ouais, y a un côté très bobo, on peut le dire, ils ont voulu pousser ça. J'aime pas trop le mot pour être franc et je pense pas vraiment qu'en tant que jeune actif je rentre vraiment dans la case mais… Le fait de vouloir pousser vers le haut c'est pas quelque chose de mal selon moi, ça peut qu'apporter de bonnes choses. Enfin si on excepte les prix excessifs des fois, genre le Purple, qu'est le bar à l'angle de la rue Denuzière et quai Antoine Riboud, qu'est très sympa d'ailleurs, mais bon voilà ils poussent un petit peu, on est pas au niveau du Fouquet's quoi, mais ça pousse. C'est pas excessif, non, mais ça permet un certain écrémage de la clientèle, qui… Enfin un exemple à la con, on va au ciné on a moins de

		chance, j'ai bien dit moins de chance parce que j'ai des contrexemples mais… si on va au ciné Carré-de-Soie, à Vaulx-en-Velin, de l'autre côté de la ligne A, bon bah s'il y a des gens qui prennent un appel en plein films ce sera pas extraordinaire, c'est pas à noter dans les annales quoi. C'est peut-être pas un super exemple que je donne mais enfin je vais souvent au ciné. Je dis pas qu'il y a pas de wesh-wesh ici non plus mais y en a moins voilà. Un truc aussi à la con, on est juste à côté d'un chemin de fer et on l'entend pas, même quand il passe on l'entend presque pas et ça c'est sympa. Je sais pas trop comment ils se sont débrouillé pour ça… Ca aussi [salle d'escalade] : what the fuck ? Et le truc à côté je crois que c'est un power jump, vous vous mettez là et vous sautez dans le vide, j'imagine que c'est pour apprendre à gérer l'altitude tout ça… Et ici on peut acheter des smoothies, mais c'est génial ! Un truc très rigolo aussi c'est le truc de fitness où tu vois les gens qui font du vélo, enfin comme c'est éclaire tu les vois quand tu passes comme ça, voilà et un UGC Ciné-cité à 400 mètres de chez moi mais merci quoi ! MA : *Ca change les côtés pratiques pour vous, ça a aussi changé la fréquentation du quartier.* Le principal problème je dirais que c'est la circulation, la situation est complètement catastrophique et moi pour renter du travail donc je dois arriver à Perrache et à Perrache je prends les trois derniers arrêts de la ligne 1, avant y avait deux trois personnes qui descendaient à Suchet, deux trois à Sainte-Blandine et puis j'étais tout seul pour le dernier arrêt, c'était génial, bon je pouvais descendre avant parce qu'en fait je suis entre les deux mais bon… c'était rigolo, c'était sympa. Maintenant, peut-être l'effet c'est un peu tassé, mais quand le truc a ouvert, oh là ! Bon c'est un peu tôt pour dire. Ca rend le quartier plus vivant, c'est juste un peu chiant pour venir en tramway. Après je pense que venir en tramway c'est quand même préférable à venir en voiture. Donc voilà, le fait d'avoir un Carrefour ici mais alléluia quoi ! Bon c'aurait été un Auchan ou un Intermarché j'en aurais rien à foutre mais… En même temps y en a pas tant que ça de grandes surfaces à Lyon… J'imagine que si vous avez eu des rendez-vous avec des gens qui donnent pas sur la darse peut-être que eux ils ont pas une vision aussi enthousiaste que moi…

		MA : *Je n'ai pas trop eu de commentaires négatifs… même pas trop sur le fait de vivre en face du nouveau McDonald.* Je vous avoue que ça m'a fait un petit pincement au cœur, le jour où je suis rentré chez moi, bon je tourne la tête à gauche et je vois le petit M jaune, la petite larme quand même, on fait « ouais quoi… ». Mais bon on a des marques un peu plus classes aussi qui se sont installées donc bon.
Cours Charlemagne	39 :20	Et c'est devenu réel pour moi le jour où, quand je passais là, je les ai vu en train de commencer à mettre des vrais produits dedans et j'ai fait « ah ça arrive enfin ». Bon c'est triste quand on arrive à ce point là, d'attendre l'ouverture d'une grande surface. Enfin bon faut bien manger dans la vie…
Rue Paul Montrochet	39 :50	Bon ce bâtiment mégamoche, il y a des plans pour… enfin ils ont prévu de lui donner un petit coup de neuf. D'ailleurs côté architecture rigolote, y en a des bons dans ce coin là, et si mes souvenirs sont bons dans le futur va y en avoir des pas mal aussi qui vont arriver. Y a deux trois programmes what the fuck , il me semble que c'est le même gignolo qui a fait le cube orange qui va faire le siège d'Euronews. Je crois qu'en gros c'est le cube orange 2 le retour, c'est vert pomme avec des trous dedans. Il me semble avoir lu ça que c'était du courant du déconstructivisme un truc comme ça… MA : *Vous êtes au point…* Ouais bah un quartier comme ça, ça donne envie d'apprendre des choses. En plus on peut pas dire que ce soit compliqué d'apprendre l'historique du quartier. Je veux dire, y avait des entrepôts, c'était moche, on a tout détruit, on tout refait, voilà, point barre. Bon, à la base y avait rien ici, y avait de l'eau, je crois que c'est l'ingénieur Perrache qui a essayé de faire tout ça et puis on sait pas ce qu'il s'est passé… Attends, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Genre c'est vraiment très populaire ici donc j'imagine qu'il y a eu des usines qu'on dû ouvrir et ça a attiré tous les ouvriers, c'est parti dans la mauvaise direction et puis… Je crois que c'était un projet qu'était en latence depuis des décennies et des décennies, il me semble que c'est Colomb quand il a pris les rênes qu'a dû dire « allez, bon ! ». Le Progrès. Eux aussi ils ont essayé de faire quelque chose de sympathique, je sais pas trop à quoi ça ressemble à l'intérieur, je sais pas si je peux dire que c'est joli. [on entend la musique du centre commercial] C'est peut-être un détail à leur communiquer, la bande son est peut-être un peu trop forte. A mon avis si vous allez réécouter ce que j'ai dit dans le

		centre commercial, vous allez écoutez cette jolie musique [rires]. Non mais c'est une vue sympa sinon je trouve. Ah tiens tu vois on voit le panneau Novotel. Bon c'est un petit peu gris je trouve, surtout en ce jour avec un temps magnifique. Je pense que je vais partir vers là-bas. Ah oui, tout ce truc là, ça fait des mois et des mois, on voit un peu les néons, et vous avez surement du voir mais dans le noir c'est super joli. C'est un petit peu trop coloré mais c'est joli quand même. Voilà pour résumer, je suis dans un quartier où quand les jeunes qui connaissent pas passent, ils s'arrêtent pour prendre des photos, voilà ça résume bien le quartier je trouve. gens qu'ont une vue sur ça, ils ont une vue sur un joli étang et quand ils sont tristes, que leur boulot les fait chier, ça doit quand même être sympathique ça. J'ai pas trop d'explication pour celui-là, parce que y a deux trois terrasses, pas vraiment…Voilà, encore un petit étang artificiel. Après celui-là, j'ai une super excuse, c'est les Ah oui, quand ils ont lancé le centre commercial, ils ont mis cet appareil, vous savez comme une lunette, vous mettez vos yeux derrière et vous visez, je sais pas comment ça s'appelle, l'ennui c'est que mettre ça là-bas, c'est pour regarder quoi ? Les gens chez eux, ceux qui donnent sur la darse. Y a eu quelques plaintes et je sais pas, j'ai pas été revérifier. Quand j'ai entendu ça, j'ai fait « non ! » et je l'ai vu après, j'ai fait « non ! » [rires]. Mais ils ont réfléchi avant de faire ça ? Y a des gens qui vivent de l'autre côté. T'es là « oh l'architecture, oh ! », « t'es con y a la voisine, regarde en haut ». Je sais pas, après c'est peut-être volontaire « allez, chiche ! », « oh bah t'es con, on va pas le faire quand même ! » [rires]. Enfin si personne ne gueule, je veux dire…
Bord de Saône	45 :20	MA : *La promenade sur le bord de la Saône, c'est un endroit où vous venez régulièrement ?* Bah je viens pas y promener mon chien tous les dimanches. Mais bon j'ai pas de chien, ça explique aussi. J'avoue c'est vraiment un endroit où je viens moins souvent mais j'y vais de temps en temps. Je suis jamais allé au Dock 40 qui est le bar night club chébran du coin. Bon c'est peut-être un peu trop jeune, peut-être que c'est les prix aussi qui sont alignés, c'est des prix spécial Confluence. Faudrait faire un trademark là-dessus, « prix spécial Confluence », shling ! MA : *Les commerces payent aussi des loyers élevés.*

		Bah… Mon loyer à moi il m'a pas fait peur du tout. Au début, allez, on regarde ce qu'il y a et on visite des vieux immeuble tous pourris où, tu sais, y a la cage d'ascenseur ou à deux dedans comme moi on se sent serré et on se dit « pour trimballer le canapé ou le lit ça va être sympathique ça ! ». Et c'est des loyers exactement comme le mien pour grosso modo la même superficie, dans des quartiers aux alentours de Saxe-Gambetta par exemple, donc des quartiers tout à fait corrects mais dans des immeubles, je veux dire, cinq générations au-dessus de moi c'est pas dit qu'ils étaient déjà nés à la construction. Donc je paye 727 je crois pour 42m² avec u petit bout de terrasse. Donc c'est des prix qui à mes yeux sont tout à fait convenables, pour un appart en centre-ville de Lyon, pour du tout neuf, j'étais le deuxième locataire, y a un mec qu'était là avant et voilà. [nous passons derrière le cube orange] Je sais pas comment ils ont réussi à vendre le truc « alors en fait on va vous faire un immeuble tant de volume et en fait deux tiers du volume on va rien faire dedans », « ok je signe », je sais pas comment ils ont réussi à vendre le truc. C'est vraiment pas facile, à mon avis ils ont du orienter le truc « votre immeuble il va avoir une gueule, tout le monde, tout le monde vient le voir ». A des kilomètres à la ronde les gens viennent voir « qu'est-ce que c'est que ce truc ? je veux voir ce truc de plus près ». En plus, je suis pas d'accord avec ça, c'est pas le cube orange qui représente le mieux Confluence mais oui à plein de moments j'ai vu une image vue de la Saône de ce cube orange. Hum… moi ça m'embête, je pensais plus à une vue de la darse, la vue carte postale de la première tranche. MA : *Pour quelle raison ?* Bah je sais même pas ce qu'il y a dans le cube orange. C'est quoi, c'est un resto, un truc comme ça ? MA : *En bas il y a un magasin de design, il y a des agences de communication et surtout le siège du groupe Cardinal, qui est le promoteur notamment de ce bâtiment là mais de tous les autres ici.* D'accord. Bah non ça représente pas Confluence pour moi. Enfin c'est une partie… MA : *Là on retrouve la conservation du patrimoine industriel, ça vous inspire quoi ?* Je sais pas. Y a une volonté de mélanger le neuf avec le vieux j'imagine. D'aller de l'avant sans oublier ses racines, un truc comme ça. C'est vraiment, si j'ai bien compris, un des thèmes

		majeurs de la deuxième phase de Confluence où ils ont pas tout démoli du marché gare. Ils en gardent des parties et ils vont essayer d'incorporer les parties au nouveaux îlots, je sais pas du tout ce que ça va donner, j'ai hâte de voir ça d'ailleurs. MA : *Et est-ce qu'on fait aussi le lien avec la population qui habitait Sainte-Blandine avant le projet ?* Personnellement je peux pas dire « oh oui mon meilleur pote il est là-bas » mais j'imagine que ça c'est fait. Au début ça c'est fait avec une sorte de recul craintif mais je pense que maintenant ils ont accepté et je pense qu'en fait ils vont en être les principaux bénéficiaires, ça va tirer leur quartier vers le haut et eux ils auront rien à faire, juste à être là. Ils vont voir des populations moins, peut-être pas forcément moins issues de l'immigration mais plus de jeunes cadres dynamiques, peut-être plus de jeunes familles surtout parce que quand je voyais l'ancien quartier j'avais l'impression de voir une maison de retraite, le bâtiment va s'effondrer tout seul, aidez le ! MA : *Une des questions est de savoir s'ils vont pouvoir rester…* A mon avis oui, même au contraire ça risque de faire monter l'immobilier. C'est vrai que là je suis vraiment parti vers le Sud mais même au Nord de là où on est allé toute à l'heure y a des projets. En face de l'église Sainte-Blandine ils sont en train de complètement retaper un bâtiment, le siège de Candia va être refait, les prisons ils vont complètement les réaménager pour l'IMAC et Perrache ils vont casser les parties qui déconnent complètement et repenser ça. Je sais pas si vous êtes déjà passé par Perrache mais il faut absolument traverser ça à pied par le haut et voir à quel point c'est un bordel mais juste immonde. C'est juste ridicule, vous savez la maison des fous dans Astérix et bien Perrache des fois ça m'y fait un petit peu pense, c'est tu montes quatre étages, tu descends cinq étages, tu marches pendant deux kilomètres, tu tournes à droite, tu tournes à gauche, tu montes, tu descends et puis voilà t'es de l'autre côté. Hein ! C'est la grande muraille de Perrache quoi ça bloque, ça étouffe en gros toute la partie Sud de la Presqu'île. Pendant des années et des années, vivre de l'autre côté de Perrache, socialement tu te suicidais, c'était oups, tu t'écartes. Ils ont des groupes de soutiens, tu sais « bonjour je m'appelle David, j'habite derrière les voutes », « argh, bonjour David, c'est pas trop dur ? ». J'avoue que je ne sais pas combien de personnes habitaient derrière les voutes et qui avaient un boulot de l'autre côté. J'avoue je ne sais pas du tout mais j'ai envie de dire qu'à mon avis il devait pas y en avoir beaucoup. Déjà parce qu'il y avait pas beaucoup de

		monde en premier lieu. Et déjà, enfin moi ce que je vois c'est surtout des petits commerces en fait donc je sais pas si vraiment y avait un flux de travailleurs qui allaient vers l'extérieur, je sais pas s'il y en avait tant que ça. Wahou c'est bloqué. Ca je savais même pas. Alors en fait, vous qu'étudiez un peu le lieu vous allez peut-être pouvoir m'aider, je sais même pas quel bâtiment est quel bâtiment. Alors en fait il doit y avoir le siège de GL Events, le siège d'Euronews, il est sensé y avoir un autre truc mais je sais pas non plus lequel est lequel. MA : *Alors ça c'est GL Events, celui-là c'est Euronews et le suivant je ne me rappelle plus.* Ah bah tiens on a une image du Cube Vert là-bas. C'est ça y a deux trous dedans, c'est encore plus fort que le premier, y a deux trous là-dedans tintintin. MA : *Et le premier a de nombreux surnoms, la mimolette, etcetera.* La mimolette, c'est bien ça ! Moi je m'étais habitué au Cube Orange parce que c'est orange quoi. Mais non, la mimolette ça retranscrit l'image quoi : c'est un peu en forme de cube, c'est orange et y a des trous dedans. J'aime beaucoup, c'est sympa. Pour le cube vert si vous avez des idées, j'ai pas encore trop pensé… MA : Et cette balade le long de la Saône, ça vous inspire quoi ? Ca m'attire pas forcément mais à la base y a un bâteau là, un fleuve là, enfin pas un fleuve, un cours d'eau, c'est comme ça. J'ai jamais été très marin, les péniches et tout ça c'est vraiment quelque chose qui m'a jamais vraiment attiré. Mais après c'est pas forcément quelque chose qui me déplaît forcément, c'est là c'est comme ça. Je vais pas être très utile sur le sujet. [la Sucrière et ces deux tours Droite/Gauche] J'aime beaucoup, ils précisent dès fois qu'on sache pas. Ils devraient faire ça sur les feux rouges, marquer rouge ou vert pour les daltoniens. Ah mais oui c'est lui, je suis con, on pourra plus faire des blagues auprès des inspecteurs de police. Techniquement moi j'aurais bien aimé c'est aller de l'autre côté sur le bord de la Saône mais c'est quasiment impossible d'aller de l'autre côté, enfin ça fait un kilomètre. Ah mais oui on le voit d'ici ! C'est génial ça, c'est un truc que j'aime beaucoup. Alors ce truc c'est le machin qu'est fait pour montrer

		qu'un projet peut foirer, à mon avis ce truc sera pris en exemple pour les deux siècles à venir. Mais moi j'ai pas du tout suivi les premiers déboires de ce projet. Donc j'ai juste compris que c'était un truc super important et au fur et à mesure qu'on voit le truc avancer c'est juste marrant. C'est encore un autre… surtout ils vont aménager le tout tout tout bout de la Confluence, un petit parc sympathique et tout. Et c'est encore un projet what the fuck, « putain les gars on avait cent millions à craquer on savait pas quoi faire on a fait un musée ». Enfin voilà quoi, vous avez sans doute vu les plans et la maquette, c'est… C'est un peu « il est où le cul-cul, elle est où la té-tête ? » et de temps en temps le soir quand je passe le long sur le pont Pasteur, le soir on entendait des bruits, enfin je sais pas c'était une ambiance trop bizarre, y avait des lumières y avait des grues, des choses trop bizarres, moi ça me faisait un peu penser à Rencontre du troisième type, vous savez l'ambiance vers la fin du film…Et je sais pas quoi dire, on voit maintenant les maillages et tout. J'ai hâte qu'ils commencent à mettre, je crois que c'est le nuage et le cristal leur truc à eux, j'ai gâte de voir ce que ça donne. Et l'avantage que j'ai à vivre dans ce quartier, c'est que, bon je passe pas au quotidien, faut pas déconner je passe pas tous les jours ici, mais je vois le truc petit à petit et voilà c'est assez marrant… C'est comme les autres immeubles de l'autre côté, on passe et on se dit « ah mais ils ont ajouté ça c'est marrant » et voilà je trouve ça sympa. Après exactement ce qu'il y aura dans la musée ça va être funky town aussi… MA : *Et du coup, d'un point de vue social, le fait que tous les habitants soient arrivés récemment est-ce que cela crée quelque chose ? Certains me disent que c'est plus facile de créer des liens avec les voisins.* Les seuls voisins qu'on aurait c'est les gens qui habitent le quartier de Sainte-Blandine, là on peut en trouver qui sont là depuis longtemps donc je peux pas vraiment dire mais mon sentiment c'est vraiment qu'au début ils étaient là « non » et ils ont un super centre commercial à côté maintenant. Même en imaginant… c'est des populations qui sont en sont moyenne je suppose plus pauvres que ceux qui ont réussi à se payer des appartements sur la darse, même moi en tant que jeune actif j'arrive, avant j'avais quoi comme choix ? j'avais le petit Casino ou les épiceries portugaises, ou le Lidl, maintenant j'ai le droit à un Carrefour, voilà. Avant si je voulais aller au cinéma fallait que j'aille au Comédia de l'autre côté du Rhône ou fallait que j'aille à Bellecour au Pâté, c'est pas forcément donné non plus et maintenant à côté j'ai Ciné-Cité quoi. Les prix sont peut-être pas vraiment plus élevés ou moins élevés, à mon avis c'est un peu kif-kif bourricot. Et je pense que ça a donné une plus-value énorme au quartier et

		ça l'a fait en faisant tout augmenté, si tu veux aller dans un petit bar sympathique sans avoir à payer douze euros pour un Martini t'as vraiment le choix dans le quartier Sainte-Blandine, je vois vraiment plein de restos ou plein de bars et je sais pas les kebabs ou les pizzerias, des trucs comme ça… y a juste plus de choix. Et pour certaines choses y a un truc alors qu'avant y avait rien. Même côté transport d'une certaine manière, y a vraiment… c'est quoi c'est en 2014 que le T1 va continuer jusque de l'autre côté. Ce qui fait qu'on va pouvoir arriver ici des deux côtés. Plus ça va plus ils mettent l'accent sur les transports doux, la rue Denuzière elle est même pensée pour qu'on puisse plus circuler en voiture. Entrepôt des douanes quoi. A mon avis ça a changé d'utilité. Après un problème énorme que je trouve c'est que si on veut aller, on le voit d'ici, au musée des Confluences, on va tout tout tout au Sud et on remonte mais quand le projet sera fini peut-être qu'on aura pas à tout contourner. Enfin pour l'instant si on est ici et qu'on veut aller de l'autre côté, faut remonter jusqu'à la rue Montrochet et passer de l'autre côté. Il devrait y avoir, je sais pas, ils font une trémie ou un tunnel, enfin ils font un petit truc y a même pas cent mètres quoi. Tiens, une question con aussi, Docks 40 il prend pas les quatre étages ? MA : *Simplement le rez-de-chaussée.* Il y a des gens qui bossent au dessus ? MA : *Notamment la radio, radio Espaces.* Ah oui, oh là là ce logo, mon dieu ! Quand on vient du Sud en voiture la nuit, on voit que ça, c'est juste horrible, y a vraiment une volonté un peu de partout dans ce quartier, pas de faire un truc super design mais ils ont mis la barre assez haut quoi quand même, et on cette tâche énorme… c'est juste génial. Je parle même pas de la qualité de la musique passée par Radio Espaces, je parle juste du fait qu'on a un logo jaune et rouge énorme et ça fait vraiment la pastille, on voit que ça quoi… J'aurais préféré voir le logo du Progrès quoi. Mais non. S'ils le laissaient comme ça juste, après tout c'est le siège de Radio Espaces, wouhou ils peuvent être contents quoi… mais non ils l'ont illuminé. Je veux dire c'est quoi l'intérêt d'illuminer un truc pareil ? C'est, genre je sais pas, t'as un Apple Store, t'as envie que la nuit les gens ils doivent la pomme à deux bornes à la ronde quoi, ok, pour que les gens ils viennent… Mais les gens ils viennent là ? Peut-être juste de l'awareness pour Radio Espaces, je sais pas…

		Voilà là aussi ils ont tenté un truc, après je sais pas il y a sans doute des bâtiments plus vieux que d'autres. Après j'imagine que celui-là Radio Espaces et Docks 40 c'est tout neuf mais entre le cube orange et la Sucrière, les galeries d'art et DoMo, à quel point ils sont récents ces immeubles…
Rue Paul Montrochet	1 :07 :10	Apparemment j'ai entendu parler de tas de problèmes d'exécution sur le projet de l'hôtel de Région tellement qu'apparemment y a des tuyaux qui passent au milieu des portes incendies, des trucs comme ça… Mais de l'extérieur ça se voit pas. Là aussi y en a un autre [affiche] du groupe Cardinal, au début je me suis dit « c'est chouette » et après tu regardes les images et pas vraiment. Ils disent où c'est celui-là ? A mon avis ça doit pas être dans le coin. Ca [image photoréaliste des bords de Saône] ça je veux voir de mes yeux. Et donc l'hôtel de Région, gros bloc, on a l'impression super dense, c'est comme y a des gâteaux des fois on les voit on sent que quand on va les couper on va mettre une demi-heure à les couper et ben ça me donne un peu cette idée là. Bon on peut tenter un truc [nous coupons le cours Charlamgne]. Ici c'est super bien le soir, c'est environ deux putes au mètre carré à même pas trente mètres du centre commercial… voilà. C'est la liste des features du centre commercial, ils ont le voiturier, ils ont le cireur de pompes… « vous voulez du service alternatif ? pas de soucis, c'est un peu plus au Sud ». Bon j'ai vraiment été agréablement surpris par la taille du truc, bon je passais à côté mais une fois qu'on est dedans et qu'on entre dedans notamment la grande surface on se dit « ah ouais quand même c'est putain de grand ». Et ce sur trois étages. Bon c'est quand même beaucoup beaucoup plus petit que Part-Dieu qui propose beaucoup plus de choix en termes d'enseignes, c'est complètement indéniable. Maintenant on a un très bonne aperçu de ce que va être la première phase de Confluence, si on excepte les immeubles qui seront réalisé dans la troisième tranche. Mais voilà, à mes yeux ce que j'attends c'est maintenant vraiment ce qu'ils vont faire ici. Vous avez certainement vu dans leurs dépliants ou sur la maquette dans la maison de la Confluence, les fameuses deux tours ici, qui peut-être dans quinze ans, seront ici. Oulà ! Voilà [rires] on est à deux bornes de Bellecour et on a un terrain vague, what the fuck. Voilà je pense pas que ce soit la peine d'aller plus loin et puis y a pas grand-chose de l'autre côté.
Rue Smith	1 :12 :00	Ca c'est sympa [toits végétalisé sur le palais de Régon]. J'ai pas encore reçu ma première facture d'électricité mais voilà j'ai envie

		de pouvoir me dire que je suis sur un immeuble récent où tout le chauffage et toute l'eau sont mis en commun et voilà au final combien je payse. J'aimerais bien pouvoir mettre ça dans la figure de mon père qui est toujours en train de dire « ouais tu sais, les machins écolos, nan nan nan, c'est du pipeau tout ça ! ». Après je sais que les anciens locataires, ceux qui m'ont refilé l'appart m'ont dit « oui EDF nous a même refilé de l'argent après ». Donc vu que je suis pas trop à allumer de partout et à éclairer je croise les doigts et j'attends une bonne nouvelle.
Façade Nord de l'hôtel de Région	1 :13 :24	Bon y a pas à tortiller du cul pour chier droit : c'est moche ! Encore une fois j'aimerais bien qu'il y ait quelque chose qui pousse un peu ici, les grues s'affairent un peut trop de l'autre côté. Voilà la patinoire, c'est la machine à remonter dans le temps pour revenir aux années 60, y a un projet de la rénover, le plus tôt serait le mieux je pense, c'est évident pourquoi. N'importe quoi, ils peuvent même mettre un voile dessus si ils veulent, un petit panneau patinoire juste pour être sûr des fois que. Avec une petite vue de Fourvière mais Fourvière vue du Sud, c'est rare, quand on est à Lyon on voit toujours Fourvière plus ou moins en face. Je suis pas du tout église mais voilà, t'es dans Lyon tu sais pas où t'es tu vois Fourvière t'arrive à te repérer, c'est un peu un phare en quelque sorte. Parce que sinon c'est quoi notre ? parce qu'à Paris ils ont la tour Eiffel mais nous on a quoi d'autre ? On a bien le crayon, l'immeuble du Crédit Lyonnais, bon voilà c'est rigolo mais c'est pas aussi classe que la Tour Eiffel donc heureusement on a Fourvière.
Quai Antoine Riboud	1 :15 :08	Voilà, je me demandais comment vont vieillir les bâtiments… bah cette partie du Monolithe qu'est le plus au Nord, on voit que le bois il a morflé mais violemment et à mon avis cette partie là que j'aime bien pourtant elle va vraiment paraître dégueulasse dans dix ans même pas. Et j'ai peur parce qu'il y a d'autres trucs en bois dans la zone et je me dis « mais ça va ressembler à quoi dans quelques années ? » et c'est ballot, enfin si ça tourne pareil je veux dire… C'est pas forcément plus rassurant sur le métal parce que je sais pas trop ce qu'ils font sur la partie qui est au Sud mais vous voyez elle est voilée et y a des gens qui faisaient des trucs, on ne sait pas trop quoi. Donc voilà, pour les familles qui viennent d'ailleurs sur Lyon c'est devenu un quoi où les familles viennent les dimanches après-midis. Pourtant y a rien, ils ont créé un bout de rectangle, ils ont mis de l'eau dedans, à côté d'immeubles… et je sais pas c'est super chouette. Après c'est juste ça, ils ont aménagé un quartier en essayant de faire différent, ça fait pas le café non plus… Voilà, moi j'ai trouvé ça super chouette.

		Et voilà je vous le disais à chaque fois que je passe je découvre un nouveau truc, y avait pas le logo La Poste la dernière fois que je suis passé, du moins s'il y était il était nettement moins visible parce qu'un truc comme ça ça rappelle un peu le logo Espaces de l'autre côté. Et en fait on a en une qui est vraiment pas loin, faut vraiment pas se plaindre, y a la Poste juste à côté du Marché Gare donc à même pas 500 mètres. Par contre les horaires c'est ridicule, donc je prenais mes trucs et j'allais les poster à Saxe-Gambetta entre midi et deux au boulot.
Rue Denuzière	1 :19 :12	Voilà, on peut faire un tour rapide dans le mini parc.
Parc entre les îlots ABC	1 :19 :28	MA : Vous venez dans ce parc assez souvent ? Pas tous les jours non. En fait j'en profite « ah mais c'est à ça que ça ressemble ! ». C'est marrant parce que c'est grâce à ce parc de l'autre côté que je me suis rendu compte que toute cette partie là en plus sur le Terrae elle est d'une couleur différente. Et sinon si vous voulez mon avis, c'est juste sympathique, c'est mignon. J'ai les avantages sans avoir les inconvénients du bruit donc j'ai du mal à dire du mal de ça… MA : *Ce n'est pas obligatoire…*
Rue Denuzière	1 :20 :20	On a quand même un petite superette bio.
Hall de l'immeuble	1 :20 :49	Voilà voilà ! Vous voulez m'entendre gueuler et bien voilà à quoi ça ressemble, ça c'est l'entrée du 56 ils ont même peint un petit truc et tout, 54 de la couleur et tout, ils ont même peint un petit truc, pourquoi, tintin, c'es tout blanc, c'est pire que tout blanc, c'est plus blanc du tout parce qu'il y a un dégât des eaux. Et comme on est dans la partie où y a que des locataires, personne ne fait rien.

Entretien

Parcours résidentiel

Je suis né en 1986 et donc j'étais dans un appartement pendant dix-huit mois à Bourgoin-Jallieu. Et donc je sais pas trop comment décrire le quartier, ça devait être un quartier résidentiel standard, rien à redire.

Ensuite on a déménagé à Chassieu, c'est dans la banlieue de Lyon. C'est quand même à l'intérieur du périph, donc c'est dans le Grand-Lyon mais c'est vraiment bien bien à l'Est. Donc a été des années et des années là-bas, jusqu'en 1995. Donc c'est, vous savez, un quartier avec des maisons toutes pareilles mais c'est un quartier un peu bizarre comme il est constitué. Les maisons c'est vraiment des blocs, mais pas des blocs stylisés comme on a un peu plus au Sud là mais c'était vraiment des blocs avec du crépi, donc un truc résidentiel de base, y avait pas

d'étage mais y avait quand même quelques pièces et tout. Maintenant quand j'y pense ça me fait plus penser à un appartement unique, genre un appartement qu'on aurait enlevé d'un immeuble et qu'on aurait posé par-terre. La superficie c'était suffisant pour une famille avec enfants. J'y ai vécu sept ans et j'ai mes tous premiers souvenirs là, mes copains et tout. On avait un bout de jardin, qui était pas grand, c'était pas genre les deux mètres carrés mais pas grand. Donc y avait un bout de jardin et c'était sympa mais c'est vrai qu'on était sans doute un peu à l'étroit.

Et donc en 1995 on a déménagé dans notre maison, que mes parents ont construit, enfin pas directement mais qu'ils ont fait construire. Donc là c'était carrément plus grand, on avait toujours chacun notre chambre. Toujours à Chassieu donc vraiment c'était pas bien loin, juste à côté de l'école primaire, ce qui est marrant quand j'y pense parce que c'était pile à l'âge où j'allais plus à l'école primaire. [rires] Pas faux. Mais c'était vraiment bien plus sympa, c'est d'ailleurs toujours la maison dans laquelle habitent mes parents. J'y suis resté jusqu'à mes dix-sept ans où je me suis tiré pour faire des études. La vie à Chassieu j'ai toujours trouvé ça sympa j'imagine, bien que mon collège soit encore plus à l'aise. Donc à Azieu, commune de Decines. Donc c'est la ville encore à côté mais comme c'est une ville en dehors de l'agglomération c'est une ville qui s'étale si vous voyez ce que je veux dire. Donc on pouvait pas aller à pied au collège, enfin sauf si on aimait faire huit bornes à pattes et oui y a de la longue route quand même avec vers la fin de parcours un peu de dénivelé. Le lycée était dans le centre de Lyon, dans le troisième, donc les transports commençaient vraiment à prendre une part importante, le commute quoi c'était pas rigolo. Mais sinon la vie à Chassieu, c'était vraiment le quartier très résidentiel, Chassieu est une ville calme, relativement. Ca va le devenir moins, je sais pas si vous êtes au courant du projet du grand stade à Lyon, bon bah en gros, juste à côté à Décines. Tout à l'heure j'ai dit que mon collège était à Décines, en fait c'était à Genas mais le grand stade est à Décines, c'est des villes qui sont juste à côté. Ce qui fait qu'on va être impacté notamment en terme de transport, à la fin de l'année la ligne T5 va venir juste à côté de chez nous, juste à côté de Chassieu. Donc ça c'est génial, il y a quelques années le fait d'avoir une grande ligne de tramway juste à côté de chez nous c'était de la science fiction et là c'en est plus donc voilà. Mais sinon oui, c'est vraiment le quartier résidentiel, calme, y a jamais vraiment trop de soucis, on est dans une rue un peu spécial dans le sens où la rue a été arrêtée au milieu ce qui fait qu'il y a une partie complètement piétonne, ce qui fait que d'un côté ça bloque et on peut partir le long d'une rue et de l'autre côté-là où on est ça fait impasse. Et apparemment, pour une raison complètement incompréhensible, le fait d'avoir cette petite impasse là ça fait de ce lieu le lieu le plus prisé par les jeunes du coin, on est incapable de comprendre pourquoi mais ce lieu a l'air apparemment hyper cool pour les jeunes qui viennent en voiture on sait pas trop quoi faire, écouter de la musique, fumer, traîner avec leurs potes ou leurs copines, on sait pas trop. T y a quelques temps je suis rentré, y avait encore des jeunes là et on comprend pas ce qu'ils font. Quand j'étais plus jeune, que j'étais au lycée, des fois ils faisaient du bruit on avait appelé les flics, mais rien de réellement catastrophique. Donc voilà ça c'était usqu'à mes dix-sept ans.

Donc là on arrive en 2003 donc en 2003 j'ai mon bac je vais au Puy-en-Velay, au Puy-en-Velay… désolé ça va être super chiant avec moi. Donc mes deux premières années au Puy-en-Velay sont dans un petit appart style 20m², c'est du vieux mais qui a été tout retapé donc on a tous les avantages du neuf avec tous les inconvénients du vieux. A savoir les murs en placo-plâtre, c'est génial, je sais pas si vous avez déjà vécu avec… enfin on sait tout ce qui se passe dans l'appart d'à côté et c'est juste extraordinairement rigolo pendant juste exactement cinq minutes

et ensuite c'est chiant pour deux ans. Donc voilà ça c'est vraiment ce dont je me souviens de cet appart.

MA : *Et le Puy-en-Velay, c'est comment ?*

J'ai envie de dire que d'une certaine manière ça m'a fait du bien parce que c'est une ville plus petite, c'est peut-être plus… peut-$être moins prise de tête plus petite ville sympathique mais… comme on était qu'avec des étudiants on pouvait sortir et tout mais d'une manière générale la ville elle étouffe pas de dynamisme, c'est un euphémisme. Elle étouffe, ça c'est sûr, mais pas de dynamisme. Et la situation en terme de cinéma c'était catastrophique là-bas. Mais ouais, c'était pas du tout un quartier résidentiel, là j'étais en bon centre-ville. Après le centre-ville du Puy-en-Velay, j'ai envie de dire c'est vivable, c'est pas comme si vos fenêtres donnaient sur les Champs-Elysées si vous voyez ce que je veux dire. Donc voilà, deux ans plus tard, ça c'était 2004-2006, j'ai changé d'appart, pour un appartement peut-être une rue et demi plus loin.

C'était un appartement toujours dans du vieux, c'était le même proprio donc il avait pris que du vieux et puis en ville y a que du vieux de toute manière. Il avait refait le truc. C'était deux fois plus grand, genre 40m² ce qui pour moi à l'époque, c'était juste génialissime. Mais c'était un grand appart avec que du carrelage par terre et le Puy-en-Velay c'est une ville en hiver on se les pèle violemment, y avait trois mètre de plafond, peut-être même plus donc pour chauffer ça c'était vraiment galère mais bon un quarante mètre carré quand t'es étudiant, pour toi tout seul, j'avais pas de coloc, c'est juste génialissime, carrément. Donc grosso modo même quartier, dans une rue commerçante, j'avais pas trop le problème du bruit parce que j'avais pas de gens à gauche à droite. Parce que c'est dans les grandes rues, c'est le problème à l(intérieur des maisons, les matériaux, y avait vraiment de l'épaisseur donc pas de soucis là-dessus.

Entre temps j'ai oublié un stage de trois mois à Nice, un truc type Estudines, d'ailleurs ça s'appelait Estudines, un truc tout fait, c'est pas des chambres type CROUS tout ça mais c'est tout comme. C'était un petit 20m² en appart, pas tout neuf mais presque c'était assez propre et c'était chouette. Le quartier c'était bien aussi. C'était pas vraiment un quartier, j'arriverai pas à définir ça, c'était sur les hauteurs de Nice, un petit peu au Nord. Y avait une route, y avait des maison, c'était pas très vivant comme quartier, fallait sortir plus au Sud pour aller plus au centre-ville mais c'était quand même dans Nice donc c'était jouable quoi, c'était pas la campagne…

Ensuite y a un stage à Normann donc l'Oklahoma donc juste au Nord du Texas. Changement radical, je vous rappelle que je venais du Puy-en-Velay. Normann c'est un petite ville mais elle vit grâce au campus universitaire qui parasite tout un peu, ça prend un peu toute la ville, tout tourne autour de ça dans cette ville. C'est juste au Sud du Oklahoma-City qui est la principale ville. Oklahoma-City c'est en gros gros comme Grenoble mais écarté sur beaucoup plus. Et donc c'était une petite ville, c'était sympa, on était juste à côté donc des bâtiments où y a des gens qui bossent et on était dans des résidences type CROUS, c'était une toute petite chambre, peut-être 9m², avec des toilettes en commun à l'étage et au-fur-et-à-mesure de mes trois mois y a eu plusieurs gens qui sont venus en tant que roommate et tout et qui sont partis pour des raisons X ou Y et c'était bien marrant. C'était pour trois mois donc on survit trois dans 9m² et

c'était assez marrant parce que parfois du jour au lendemain « coucou je suis ton nouveau roommate », personne nous prévient, c'est comme ça que ça marche donc tu prends touts tes affaires que t'as mises sur le lit d'à côté et tu sais pas où tu les fourres, tu les fourres sous ton lit, dans les placards et tout… voilà, c'était sympa. Y avait pas de coin cuisine ou quoi que ce soit, je parle vraiment du minimum minimorum, 9m² quand on divise ça par deux ça comment à devenir moins mais c'était marrant c'était rigolo. Du coup je me suis bien entendu avec les gens avec qui j'étais. De toute façon c'était pour trois mois mais si tu t'entends pas avec le mec avec qui tu partages tes 9m², pfff, c'est dur là par contre. Mais bon c'était court de toute manière…

Donc voilà, je suis rentré chez mes parents à chaque fois sur les étés.

Après je suis parti sur Rennes pour faire mon diplôme d'ingé, ah oui parce que j'étais au Puy-en-Velay pour faire un DUT en informatique et je suis allé à Rennes pour continuer mes études. Je suis resté dans le même appart pendant presque trois ans et demi, grosso modo un peu comme les Estudines mais pas au forfait « on peut prendre trois mois ». C'est vraiment un immeuble normal avec des petits apparts à l'intérieur, y a que des étudiants parce qu'on est juste à côté du grand campus de Beaulieu. Techniquement on est pas sur le campus mais j'ouvrais ma fenêtre et à 200 mètres y avait le grand resto U quoi. Et de l'autre côté y avait toutes les résidences type CROUS et tout. Et donc moi j'avais un 20m² plus ou moins avec coin kitchenette et toilettes, exactement comme j'avais au tout début mais avec ça j'avais la version neuve. Enfin neuve, c'était une résidence qu'avait genre dix ans donc pas tous les problèmes de son, d'isolation, tout ça. Côté quartier c'est vraiment le quartier étudiant et tout donc c'était super chouette, y avait les soirées et tout, où je me réveillais complètement en retard le matin où j'arrivais en cours en me dépêchant un petit peu, enfin en sauvant les meubles quoi. C'était sympathique. Donc voilà ça ça m'a duré trois ans et demi, de mi 2006 à tout début 2010. Rennes c'est une ville hyper étudiante. C'est pas très gros pour moi, y avait le centre-ville et le campus était complètement mais complètement à l'Est et on pouvait rentrer en trois quarts d'heure en étant complètement bourrés donc voilà c'était pas trop gênant non plus. Donc voilà c'est une ville très étudiante, le centre-ville de Rennes fait penser au vieux Lyon, c'est un peu ça, le côté médiéval et tout, c'est jeune, c'est sympa, le taux d'alcoolémie là-bas, on est pas au meilleur score national mais on en est pas bien loin. On était à côté de l'INSA de Rennes donc on allait à des soirées au foyer de l'INSA, le premier débit de boissons de tout le département, comme dans tous les INSA en fait. Donc voilà, Rennes c'est une ville vraiment sympa. Le Puy-en-Velay j'ai bien apprécié aussi mais bon, ouais non… c'était marrant mais bon… tandis que Rennes si ça vous semble pas trop petit c'est une ville jeune, sympa, c'est vraimen très très vivant. Par contre l'été, plus d'étudiants, les étudiants, les étudiants partent, rentrent chez leurs parents et d'un coup la moyenne d'âge monte, c'est vraiment rigolo, ça se sent, ça se voit. Tu regardes dans la rue, y a vraiment beaucoup plus de gens dans la quarantaine, plus de personnes âgées, tandis que t'y vas début septembre où y a tous les étudiants qui arrivent, qui sont en train de bouger parce qu'ils cherchent des apparts ou tu sais pas quoi et ça change donc c'est marrant.

Entre-temps y a un été que j'ai passé à Sydney, en Australie. Donc un été à Sydney, outre les backpackers, colocation à quatre dans une chambre, dans des lites superposés, c'est… différent. Faut arriver à gérer le fait d'avoir aucune vie privée. C'était quelque chose de rigolo, dans le sens où quatre dans une chambre… donc c'était un truc au début on était dix dedans.

T'imagines un grand loft avec plein de chambres on était dix dedans et ensuite dans un truc on était huit dedans. Grosso modo la même chose. Pas tout à fait. Au début j'étais à Ultimo, c'est pas Sydney même c'est juste à côté, et j'étais un peu plus rapproché du centre-ville après, pas beaucoup plus mais j'étais à Sydney même près de la gare principale. C'est sympa, faut faire ça comme expérience à vivre… mais bon c'était sur trois mois mais j'ai passé quelques semaines dans des auberges de jeunesses aussi, c'est un le même style d'ailleurs. A la différence que dans les auberges de jeunesse y a des gens qui font la fête toutes les nuits donc dormir là-bas c'est très très difficile alors que dans les petits apparts, et tout fonctionne comme ça on payait le proprio en cash, c'est légal là-bas et c'est bizarre toutes les deux semaines il arrive et t'es là à compter tes billets. Donc voilà pour l'été à Sydney.

Donc ensuite on passe, fin des études à Rennes. Stage de fin d'études je vais à Copenhague. Là aussi encore un style très différent. J'ai trouvé mon stage par une assoc qui s'appelle IAESTE, en gros c'est un truc qui aide pour les échanges des étudiants qui font des trucs scientifiques et techniques et c'est eux qui s'occupent de plein de choses, résultat je me suis retrouvé complètement dans la banlieue de Copenhague en coloc avec une personne âgée. En gros c'est une mamie, ils payant énormément de taxes au Danermark et donc elle avait besoin d'un peu d'argent parce qu'elle était toute seule dans sa très grande maison, c'était une maison, deux étages et tout et elle recevait plein détudiants étrangers ou de stagiaires. Et donc voilà j'ai passé six mois en coloc avec une mamie, ce qui est très marrant parce que généralement quand tu vas à l'étranger tu rencontres toujours des gens comme toi, là j'étais vraiement chez l'habitant donc j'ai pu avoir un aperçu sympa de la culture danoise. C'est un truc, on te dit « les danois tu trouves pas qu'ils font ça » et « non moi ma maie elle fait jamais ça, t'es fou ». Donc voilà, c'était super calme, c'était dans une ville qui était bien bien au Nord, par contre c'était planqué de chez planqué, pour aller au centre-ville fallait se lever tôt le matin. Ca tombe bien mon boulot était pas au centre-ville. C'était super sympa, c'est très résidentiel, c'était vraiment chouette mais c'était pas fait pour moi dans le sens où je suis pas fait pour être en colocation avec une personne âgée mais ça c'est bien déroulé bien que ce soit très différent de ce que j'avais vécu jusque là, parce que la colocation avec des gens plus jeunes c'est différent de la coloc avec quelqu'un qui est couché à dix heures du soir.

Voilà. Ensuite je suis rentré chez mes parents le temps de trouver du boulot et ensuite je suis venu ici. Et en gros à part qu'il a grossi un petit peu y a pas trop de différence de l'appart que j'avais à Rennes. Ah si, si ! Ca c'est une grande différence. La terrasse, c'est pas que je l'utilise beaucoup, soyons honnête, surtout que j'ai pas une vue qui est fantastique, si on ouvre on voit l'intérieur de l'îlot et la banque de France et un peu de vis-à-vis, si on ouvre ici on voit la façade du bâtiment en face donc c'est pas extraordinaire mais c'est quand même sympathique de pouvoir dire qu'on a une terrasse.

Entretien semi-directif

MA : *Quelles étaient vos attentes en arrivant ici ?*

Mes critères ? Déjà je voulais pas payer un truc ridicule ni un truc hyper cher. Je voulais un truc ni trop petit ni trop grand, ce qui va avec le prix, forcément. Je pense que moins de 30m² c'était hors de question, j'ai donné en tant qu'étudiant, je voulais pas aller plus bas. Et en fait j'en ai visité quelques uns et chaque fois je me disais « mais c'est vieux, mais c'est moches, mais

la peinture elle s'écaille là, mais la cage d'escalier j'ai l'impression de rentrer dans une machine à remonter dans le temps, mais ça c'est quoi ? on entend les voisins, tout ça ? ah bah oui », les fenêtres sont toutes pourries et tout… J'ai dit « non, il me faut du neuf ou du quasi neuf parce que sinon ça va pas être jouable ». En fait le fait d'avoir un truc neuf ça fait que t'as plein de trucs que t'as par défaut et t'as pas à réfléchir, notamment je sais pas moi le réseau électrique qui est pas… tu sais qu'il sera aux normes quoi, tu sais que l'immeuble il sera à peu près câblé correctement pour Internet ou des conneries comme ça. A noter, petite blague, nouveau quartier tout moderne, tout design, tout écolo, on peut s'attendre à avoir la fibre, on a pas la fibre. Enfin mon immeuble a été fibré y a moins de deux mois mais il a été fibré par Orange qui n'a pas encore prévu les autres qu'il a été fibré, résultat les autres ne peuvent pas me souscrire la fibre. Mais c'est tout récent, ils ont fait ça progressivement, ceux qui sont tout près de la Saône, ils attendent, ils croisent les doigts, ils tapent du pied mais ils ont décidé de faire ça progressivement en partant du cours Charlemagne. Donc voilà c'est vraiment le truc ballot je pensais qu'ils auraient fait ça dès le départ mais en fait la raison c'est que tout le Sud Perrache était pas fibré donc il fallait déjà qu'ils passent sous Perrache. Donc ouais voilà, un truc où ça marche où t'as pas de problèmes de trucs de base, tu sais qu'il sera aux normes sur plein de trucs, que ce soit la tuyauterie, les finitions, l'électricité. Et donc voilà j'ai pris du neuf. Je me suis dit « attends, et s'il y avait de la place dans ce quartier là ? » et bon j'ai galéré, j'ai fait plein de trucs et à chaque fois c'était soit dans des quartiers qui me plaisaient pas exactement, soit… j'en ai tellement visité je m'en souviens plus exactement mais c'était juste déprimant quoi. Parce que le fait de dire « je veux du neuf » enfin « je veux un T2 et je veux du neuf pour à peu près telle superficie », enfin du neuf ou un truc récent quand même, j'ai visité un nombre incroyable d'apparts ou rien que le fait d'entrer c'est la déprime qui s'installe, « non je peux pas, il faut que j'y aille ». Donc je suis tombé sur cet appart, il est pas… enfin y a plein de défauts qu'on peut trouver, y a pas besoin d'aller loin, genre déjà à l'origine y avait pas de cabine de douche, y avait pas d'étagères, les étagères qui sont à l'intérieur de la chambre, y a pas d'endroits pour vraiment pendre ses chemises comme il faut, y a un grand mais dans le placard y a pas assez de profondeur, t'appuies sur l'interupteur là, y a rien qui se passe, tu peux voir que j'ai mis du scotch près de la prise au fond parce qu'en fait y a des petits trous donc des fois tu sens un petit courant d'air, il a fait froid cet hiver c'était pas génialissime. Le chauffage j'ai pas dépensé beaucoup cet hiver parce que le chauffage a pas marché chez moi, donc là j'étais en synchronisation avec la température extérieure, quand je dis que je suis tombé à treize degré les gens disent « ouhlà ! » donc quand j'attends la facture électrique et de chauffage de cette année là je le sens bien tu vois. Côté lumière, la belle ampoule là, j'ai jamais réussi à lui faire faire quoi que ce soit donc c'est ballot. La ventilation fait beaucoup de bruit dans la salle de bains, des choses comme ça… Cette vue franchement j'aurais préféré avoir une vue sur la basse mais bon hein c'est pas le même tarif quoi. Donc ouais je peux trouver des défauts mais je suis vachement content, c'est relativement grand et spacieux, et j'ai pas mis des meubles de partout. Ca me fait chier c'est l'entrée, c'est juste ridicule, c'est franchement « réparez cette connerie et que ça saute », je sais pas « une petite couche de peinture vite fait, je m'en fous si vous faîtes votre petit arbre » et ça c'est juste triste.

MA : *Et tu disais tout à l'heure que tu avais un peu vu le quartier avant…*

J'étais juste passé une ou deux heure faire une balade dans le quartier.

MA : *Et avant de louer l'appartement, tu en avais quelle image ?*

J'avais conscience que je faisais un pari sur l'avenir dans le sens où je savais très bien qu'au début ça allait être la galère tant que le pôle de loisirs serait pas ouvert, ça je l'avais compris. Après comprendre quelque chose et subir quelque chose c'est toujours différent mais maintenant qu'il est là, c'est bon, franchement j'ai pas de soucis à recommander ce quartier. Après faut voir au cas par cas à quoi ressemblent les apparts. Lors d'une réunion j'ai eu une discussion avec une ado qui est dans le carré d'eau, je sais plus, le bâtiment où ils ont mis du carrelage en face de la Banque de France et apparemment elle aussi disait que côté finitions ils auraient déconné plein pot donc apparemment c'est le fil rouge du truc, « on veut faire des supers immeubles alors les finitions les gars vous vous les foutez où je pense », bon bah OK, c'est la vie. Non, j'avais l'image d'un quartier où ils voulaient faire un peu table rase « allez, on oublie, on garde quelque petites parties vite fait mais pas trop trop, les trucs qui sont à peu près potables on les retape mais sinon on repart de zéro, on fait des trucs neuf et on ose surtout quoi, on essaye ». Je pense que c'est un peu le projet pour porter Lyon au niveau international quoi, c'est « regardez ce qu'on est capables de faire ! » et ils essayent vraiment, du moins c'est l'impression que j'ai, c'est qu'ils essayent. Et moi j'ai pas honte de dire « je vis derrières les voutes ». Après dans ma boîte j'ai des mecs qui se la jouent bobos qui habitent sur la Croix-Rousse et compagnie tu vois, c'est un peu le quartier qui est devenu chic, c'est que du vieux et tout, tu vas dans les rues ça sent la pisse. C'est pas mon truc et effectivement j'ai pas du tout honte même si effectivement c'est facile de critiquer ce quartier là. Enfin voilà, je pense que t'as compris un peu mon état d'esprit.

MA : *Tu dis que tu n'as pas honte, il ya beaucoup de gens qui viennent ici pour voir, il y a beacuoup de communication autour du quartier, qu'est-ce que ça t'inspires ?*

J'ai pas vraiment l'impression que les gens m'observent. Je sais pas, je t'avoue. Moi c'est plus je vis dans un quartier qui va vraiment pousser Lyon de l'avant, qui est un peu en tête de peloton on va dire « allez, allez, les gars on y va ! » et c'est chouette quoi. Parce que j'ai vraiment l'impression que mon quartier vit et bouge et nait en même temps, il évolue et… ben voilà, je suis intéressé par mon quartier, je suis intéressé par la vie de mon quartier. Et je pense que c'était pas le cas des quartiers dans lesquels je vivais avant. Après avant quand on est étudiant on a toujours une vision différente des choses, c'est toujours un peu temporaire. Je sais pas si ça fait longtemps que t'habites dans ton appart et que tu vois ton quartier bouger mais moi j'ai jamais vraiment vu mon quartier bouger. Le plus longtemps que je suis resté au même endroit, mis à part chez mes parents où effectivement j'ai vu le quartier bouger mais enfin ça a jamais été excitant quoi. C'était « génial le voisin a lavé son toit, hohoho ! » ou alors « tiens ils ont refait le trottoir ici, wahou c'est cool ». Et là il se passe quoi ? C'est « tiens y a un nouvel immeuble », « là y a un nouveau chantier », j'ai arrêté de compter le nombre de grues mais là j'en vois trois de ma fenêtre. Voilà c'est un espèce de truc on sait pas trop ce que c'est mais en fait partie et on a envie de continuer à en faire partie. Enfin pas tout le monde parce qu'il y a un turnover qui est assez intéressant, sur les boîtes aux lettres on voit les noms qui changent et tout, j'ai l'impression que la première vague de gens qui sont arrivés, je sais pas, c'est peut-être pas fait pour eux, y en a certain quand je leur parle c'est « ah ouais d'accord vous déménagez », « ah ouais nous on va à la campagne et tout », c'est un peu… Je sais pas si on peut voir ça, si c'est vraiment du cas par cas ou si vraiment y a une espèce de fuite vers la campagne. Mais bon moi je trouve pas vraiment que ce soit bruyant où quoi que ce soit, ça reste calme. Y a certain moment où toute la rue Denuzière est bouchée à cause des voitures qui

essaient de se garer et de pas payer plein pot sur le centre commercial, et j'ai envie de dire que c'est un des gros problèmes qu'a amené le centre commercial, y a plein de gens qui veulent venir donc le tramway est bouché mais aussi les voitures font n'importe quoi. Je crois qu'ils ont pas compris qu'écoquartier ça colle pas vraiment avec voiture mais voilà…

MA : *Tu disais que c'est un peu l'endroit qui va tirer Lyon vers autre chose, ça va tirer Lyon vers quoi ?*

L'ambition de Lyon depuis des années et des années ça a toujours été de devenir une ville internationale. Et en France y a Paris et c'est tout. Y a vraiment la notion de décentraliser et bon Marseille est en chute libre, Lille et Toulouse et Bordeaux ils essaient de pousser mais moi comme je vois les choses c'est Lyon qui va émerger comme étant la deuxième ville de France et ce projet se sera un petit peu « ah ouais Lyon c'est la ville où il y a le nouveau quartier et tout ». Mais je crois qu'en Allemagne y a une ville où il y a un écoquartier comme ça où ils ont essayé de faire une ville un peu sympathique. Vers quoi ça tire Lyon ? Une ville visible à l'international, peut-être une ville avec plus d'habitants parce que pour l'instant Lyon c'est toujours une ville qui a très peu d'habitants. Y a la banlieue où là y a du monde mais Lyon intramuros on est toujours même pas un demi million donc je crois que Marseille ils en sont à 700000 ou 8000000 un truc comme ça, leur banlieue à eux est plus petite… Mais ouais à mon avis c'est vraiment mettre Lyon sur une carte au niveau international pour attirer plein de monde. Voilà, ils veulent lancer l'effet boule de neige comme ça, c'est un des moyens qu'ils ont je pense. Et à chaque fois qu'on parle de Lyon pour donner un exemple, hop on donne l'exemple Confluence. Voilà, c'est pas faux. Et en même temps ça fait plaisir.

MA : *Et tu parlais d'écoquartier, c'est quoi un écoquartier en fait ?*

Bah j'ai envie de dire c'est un quartier où la notion d'utilisation des ressources a été prise en compte avec les, comment ils appellent ça ? les labels HQE ou BBE, BBC. Qu'ils essayent vraiment de…. Enfin on le voit avec les panneaux solaires juste à côté quoi, ils en foutent de partout, ils mettent des chaufferies centralisées, que ce soit au bois ou trucs comme ça, pour esayer de consommer moins. Ils forcent certains trucs, genre ils empêchent de monter la température, si t'aime bien vivre dans un appart à 29 degrés en plein hiver bah tu pourras pas, c'est bloqué. Y a des avantages, le fait de vouloir tout faire version écolo des fois ça a l'effet inverse, j'ai un exemple magnifique dans mon appart : des fois tu veux prendre une douche, t'as l'eau chaude, tu vas gaspiller pas mal de litres d'eau à attendre l'eau chaude, parce que comme on est au huitième étage et que la chaufferie est au rez-de-chaussée, le temps que l'eau monte ça prend du temps. Donc tu mets l'eau, tu règles la température, tu mets au maximum et t'attends, t'attends et y a bien un bonne minute avant que… ce qui est paradoxal mais c'est le choix qu'ils ont fait pour qu'on chauffe pas trop. Après comme je l'ai dit j'ai pas reçu ma facture d'électricité mais bon c'est quand même vraiment l'idée de faire des bâtiments qui ne consomment pas trop d'énergie. Je sais qu'il y a tout un projet de rénover, enfin d'écorénover les vieux bâtiments du quartier Sainte-Blandine, je sais pas exactement comment ils vont mettre ça en palce mais c'est en gros limiter la casse pour limiter la consommation d'énergie. Donc ouais un écoquartier c'est un quartier qui essaie de pas trop bouffer d'énergie, on peut le voir la nuit quand on se ballade, le quartier que je trouve chouette le jour n'est pas si chouette que ça la nuit, à l'exception du centre commercial qui lui la nuit y a rien à redire, le quartier en lui-même est pas si chouette que ça parce qu'il fait nuit et que c'est pas méga-éclairé comme ça pourrait être j'en sais rien où, n'importe où ailleurs. C'est pas très bien éclairé et… la

première fois que j'ai vu ça je me suis dit « ils sont cons ou quoi, faut éclairer » et je me suis dit « non attends, y a peut-être une raison, peut-être que c'est volontaire de pas en foutre de partout ». Et voilà. Après j'ai pas de chiffres exacts qui me permettraient de dire « oui notre quartier dépense cinquante pour cent d'énergie en moins qu'un quartier similaire ailleurs », je peux pas dire ça…

MA : *Ca t'as séduit le fait que ce soit présenté comme écologique ?*

C'est un plus. Je me revendique pas exactement comme écologique mais… Enfin j'essaye un minimum de limiter mon impact et de pas gaspiller, le gaspillage c'est pas quelque chose qui m'attire spécialement. Genre je trie, je laisse pas l'eau couler, j'essaie d'éviter de laisser la lumière constamment allumée. Souvent elle est éteinte, je suis un geek donc généralement je vis dans le noir, le fait que ce soit allumé à cette heure là de la journée, c'est toi le responsable, c'est ta faute ! [rires] Mais voilà, c'est un plus. Ils auraient vendu ça comme un quartier spécial pollueur, spécial gaspilleur j'aurais fait erreur…

MA : *Mais c'est pas décisif non plus…*

Ca en fait partie, c'est un plus. C'est un quartier moderne, un quartier qu'ils veulent jeune, un quartier évolutif, un quartier qui a de l'originalité en terme de design, c'est un quartier écolo, c'est tous des facteurs qu'on trouve qu'on trouve pas dans d'autres quartiers. Je sais pas où d'autre j'aurais pu aller à Lyon, un quartier qui m'intéressait bien c'est le quartier de la cité internationale, où vraiment ils ont essayé de faire quelque chose de différent. Mais c'est un quartier qui évolue plus à mon avis et qui est un petit peu mort. Mis à part le ciné et la salle de spectacles, concerts, à mon avis la nuit y a pas vraiment de bars ou quoi que ce soit, ils sont relativement séparés du reste du sixième arrondissement.

MA : *Tu en as parlé un petit peu mais ans les choses qui sont mises en avant il y aussi la place de la voiture qui se veut réduite. Est-ce que ça fonctionne ?*

Moi je dis ils parient sur l'avenir. On s'en fout si ça marche dans l'immédiat ou pas, la voiture de toute façon va dégager de la Presqu'île dans les années à venir. Moi j'aime pas la voiture. Je trouve ça pratique pour les transports, genre quand on va à la campagne, pour les transports inter-villes le train suffit largement, s'il a du retard et bien il a du retard, et sinon les avions pour passer d'un pays à l'autre. En ville, pour moi les transports en commun ça me suffit. Y a plus de transports en commun ? et bien je marche, après tout j'ai deux jambes et voilà mes aînés pendant des millénaires ils ont fait ça, voilà ils avaient pas de scooter…

MA : *Tu comprends les habitants qui râlent ici sur le thème « on arrive pas à se garer, quand les gens viennent c'est compliqué » ?*

Je comprends. Mais t'as qu'à pas avoir d'amis aussi ! Bon, y a un parking au Sud, y a le parking place des archives. Y a quarante mille parkings en Presqu'île. Oui, j'imagine que ça les fait chier. Moi quand mes parents viennent, ils utilisent mon garage que j'utilise pas, voilà, problème réglé ! Mais bon… c'est ça habiter au centre-ville d'une ville aussi, à Paris ils font comment les gens ? Je pense pas qu'ils aient deux places de parking, ou alors ils ont deux voitures… Mais voilà c'est la vie. Ca fait pas encore très centre-ville, je pense qu'une fois qu'ils

auront cassé Perrache et qu'il y aura plus d'immeubles de tous les côtés, à mon avis on se sentira plus au centre-ville mais voilà on est au contre d'une grande ville dans un nouveau quartier qui est voué à une grande extension du nombre d'habitants, c'est sensé être un quartier moderne et, entre guillemets, futuriste, la voiture de toute manière en ville j'irais presque à dire son espérance de vie est très limité, ça va réduire, c'est plus possible quoi. On est arrivé à un pic, c'est devenu n'importe quoi, bon. Maintenant y a le projet Autolib à Lyon, je trouve que voilà ça résout pas mal de problèmes. Oui je comprends pourquoi ça fait chier du monde, oui, mais après moi j'ai pas envie de voitures dans mon quartier. Je comprends bien à quel point les gens qui ont des voitures trouvent ça super pratique mais voilà les gens qui vivent en ville, c'est un milieu différent de la campagne où la voiture est quasiment obligatoire, je veux dire à moins de tout faire en vélo et d'avoir de bons mollets.

MA : *Une politique coercitive comme celle qu'on trouve ici fait-elle évoluer la pratique ?*

J'ai pas de preuves à donner à ce sujet là. J'ai pas non plus d'exemples qui pourraient aller dans mon sens mais… Ils ont quand même pensé à la voiture je veux dire, c'est pas comme s'ils avaient dit « crac, la voiture, maintenant c'est tout le monde en bicyclette », y a un énorme parking à côté du Novotel quoi, après ça fait chier les gens de payer surtout. Je pense honnêtement que les gens qui disent qu'il y a pas assez de places… j'ai jamais été voir le parking mais je suis sûr que même un samedi après-midi il y a encore plein de places. Est-ce que ça fait évoluer la pratique ? Je ne sais pas mais à mon avis ça le fera évoluer mais sur le moyen terme, pas tout de suite, pas maintenant, pas sur une année ou deux années, je pense pas que ça puisse vraiment se voir, qu'on puisse vraiment voir une vraie tendance. De manière générale à Lyon, ils font des tramways, et chaque fois qu'une ligne pousse quelque part, la ligne sur des dizaines de kilomètres elle bouffe les voies qui étaient avant réservées aux voitures. Je veux dire, petit à petit, ils bouffent sur l'espace de la voiture. Le métro c'était une bonne réponse par rapport à ça : c'est un réseau parallèle où les voitures font ce qu'elles veulent au dessus, vous en avez marre des bouchons, vous passez en dessous. Le tramway ça bouffe vraiment, ça met vraiment « voilà on utilise les transports en commun maintenant » et on le montre ! Je sais pas, c'est comme l'expression « put your money where your mouth is », c'est "oui j'ai dit ça, je le pense et je le fais", petit à petit on commence à exclure les voitures, elles se sentent, enfin pas les voitures elles-mêmes, les automobilistes se sentent un peu mis de côté, ils ont plus au centre de l'attention. Et franchement pour se balader en Presqu'île au voiture, c'est déjà relou du côté du cours Charlemagne mais alors de l'autre côté de la Presqu'île faut déjà se lever de bon matin. A la limite, j'ai envie de dire, d'y aller jusqu'à un parking pourquoi pas, mais se balader au milieu et chercher une place de parking faut aimer quoi, faut être maso, y a pas d'autres solution.

MA : *Autre élément mis en avant quand on parle d'écoquartier, c'est la mixité sociale, est-ce que ça fonctionne parce que tu disais tout à l'heure qu'il y a quelques tensions.*

J'ai pas vraiment été victime, ni témoin, ni agresseur [sourire]. J'ai pas vraiment vu de tensions, non. Je me rappelle d'un moment, le couple avec enfant qu'habitait de l'autre côté avant, il devait y avoir trois quatre jeunes qui vivaient de l'autre côté, je me rappelle qu'n moment y avait une soirée avec des ballons de tous les côtés, j'ai trouvé ça rigolo. Là c'est un étudiant ici, je pense pas qu'il ait appelé les flics pour ça non plus. Donc j'ai trouvé ça rigolo, ça fait du bruit mais c'est pas non plus insurmontable. J'ai jamais eu à appeler les flics parce que trop de buit,

non, j'ai jamais eu vraiment ce soucis là. C'est vraiment très bien insonorisé, y a jamais personne qui s'est plaint et pourtant il peut m'arriver de continuer à vivre à pas d'heure, à ce que certaines personnes considèrent comme le plein milieu de la nuit, à écouter de la musique ou regarder des films à pas d'heure, j'ai jamais eu de soucis de ce côté-là. Je me rappelle qu'un moment y avait un bordel monstrueux, y avait des affiches de tous les côtés pour voilà « y a eu un mariage » donc voilà toutes les célébrations qui ont suivi. Il me semble à la musique que ça devait être une famille d'origine africaine, y avait de la fête en tous cas, c'est clair et net, je ne les ai pas vu parce que c'est normalement l'heure où je 'existe pas, certainement un dimanche matin ou un samedi matin, j'ai pas été extrêmement géné, c'était plus « ah tiens qu'est-ce qui se passe ? bon y a rien à voir je continue à dormir » et j'ai pas eu de soucis. Donc… on a pas vraiment de place où on peut se retrouver pour l'instant, on a quelques endroits sympathiques, on a le pôle de commerces de loisirs, mais ça ça fait vraiment trop marchand on va dire. Il me semble que dans la troisième tranche, le projet c'est la place Denuzière qui sera entre plusieurs immeubles et il me semble que la notion de mixité sociale se verra beaucoup à ce niveau là, parce qu'à mon avis ce sera plus une place à échelle humaine avec des gens qui vont bouger. Mais après moi j'ai vraiment pas vu de soucis. Des fois on se ballade et on voit qu'il y a des hommes d'affaire qui rentrent, on voit des familles qui rentrent dans leurs maisons, des trucs comme ça, donc on sent quand même qu'il y a un certain brassage, que ça tape un partout au niveau de l'âge quoi et on voit quelques différences au niveau de la culture mais j'ai pas vraiment vu d'exemples frappants. En tous cas aux réunions d'information et tout avec les élus, c'est toujours la même classe qui ressort : c'est les vieux riches qui sont pas contents.

MA : *Et ce sont eux qui râlent parce qu'ils ont payé 6000 euros du mètre carré et que les voisins en logement social ne payent rien ou qu'ils rangent mal leurs poubelles…*

A mon avis y a pas beaucoup de logements sociaux qui donnent sur la darse ! [rires] J'ai pas regardé je connais pas du tout comment c'est découpé mais à mon avis ils sont plutôt dans le monolithe. Pour l'instant j'ai pas eu à me plaindre. Il me semble qu'ici y a pas de logement social. Moi le mélange ça ne me gênerait pas mais dans une certaine mesure, je veux pas me retrouver au milieu d'un HLM, je veux dire il faut faire la part des choses, faut mélanger dans des proportions… je veux dire faut mettre un peu de jeunes, faut mettre un peu de vieux, faut mettre un peu de pauvres, faut mettre un peu de riches, voilà faut mélanger… Moi je serais absolument pas du tout contre. Enfin, il me semble que la famille qui est de l'autre côté ils ont des prénoms qui feraient pas très bons français, je crois qu'ils ont un bambin qu'est vraiment pas âgé, je l'ai pas entendu me faire chier, et pourtant tout ce mur là, au Sud, est en commun avec eux. Peut-être des fois, le seul bruit vraiment que j'entends moi c'est le bruit des stores qui descendent ou qui montent parce que je peux pas le dire vraiment à l'oreille. Mais voilà c'est vraiment le seul bruit que j'entends, ou alors c'est les gens qui ouvrent leur porte et qui vont à l'ascenseur, voilà c'est ce qui se passe entre la port et l'ascenseur, ça je l'entend, le reste j'entends rien. Après c'est facile de parler, j'ai pas de logement social jute à côté de moi. Mais je pense pas vraiment que… enfin à mon avis ceux qui se plaignent je pense pas vraiment que… enfin c'est comme ceux qui votent FN et qui se plaignent c'est ceux qui sont dans les zones où y a pas d'immigrés, à mon avis ça doit être un peu comme ça. Après y a peut-être dans le monolithe des gens qui ont de vrais arguments, de vrais exemples, « oui je me plains parce que c'est machin et là c'était toujours la famille truc » mais moi…

MA : *Et toi les voisins du quartier tu les connais un peu ?*

J'en ai vu quelques uns des fois. Celui avec lequel j'ai le plus de liens, et j'ai très peu de liens, c'est assez cordial, c'est l'étudiant qui est juste à côté, qui est un étudiant en droit qui fait de la politique. Mais à part ça, dans les réunions, tu sais les réunions locales d'information sur les trucs qu'on va mettre dans le parc où « voilà si vous avez des questions », les réunions globales sur des questions sur Confluence, des trucs comme ça, j'ai rencontré des gens, j'ai souhaité échanger avec des gens, pas forcément dans cet immeuble mais sur la deuxième tranche ou qu'étaient plus près, bon voilà j'en ai vu quelques uns mais j'ai pas vraiment de liens…

MA : *Tu y vas systématiquement à ces réunions ?*

Non mais quand je suis au courant d'une réunion et que ça rentre dans mon emploi du temps, pourquoi pas. Voilà c'est un autre exemple à la con, c'est je m'intéresse à la vie de mon quartier, je me dis « ah mince ce serait chic d'y aller », je suis sûr que je serais dans un autre quartier et j'aurais reçu le même truc j'aurais pris le machin je l'aurais mis à la poubelle mais non là c'est « qu'est-ce qui va se passer ? », « quels sont les problèmes des autres habitants ? ». L'histoire de la fibre dont je parlais tout à l'heure, qu'ils fibraient petit à petit, j'aurais jamais été au courant de ça si j'avais pas discuté avec une famille qui avait ce problème là justement. Donc voilà ça permet de s'informer, c'est intéressant de savoir ce qui se passe je trouve. Si, on est quand même tenu informé par le courrier, des fois on reçoit des lettres d'informations, des trucs comme ça, et j'ai l'impression d'en recevoir beaucoup plus que ce que j'en ai jamais reçu de toute ma vie. J'imagine qu'on en reçoit toujours de temps, je me souviens à Rennes un moment j'ai reçu un truc contre le métro aérien dans mon quartier, un truc dans ce genre, mais là vraiment on en reçoit régulièrement. Genre y a eu le printemps des mariniers, c'était le week-end dernier et voilà ils distribuaient des tracts pour les trucs qui se déroulent sur la Saône et tout. Voilà c'est intéressant. Après j'ai jamais vraiment vécu dans un quartier actif au centre d'une grande ville. A Nice j'étais pas vraiment et à Sydney on était huit dedans, ça se trouve y avait le truc mais bon… ici je fais attention, voilà.

MA : *Toute cette communication à laquelle tu as accès, qu'est-ce que tu en penses ?*

Moi je trouve ça chouette de tenir les habitants au courant. Après je préfèrerais qu'ils envoient une newsletter que des tonnes de papier que j'ai eu à envoyer en bas, c'est affolant, mais non je trouve ça chouette. Regarde j'ai encore des trucs que j'ai pas eu le temps de lire : voilà le guide pratique de Lyon deuxième, on était prévenu du changement du bureau de vote, [il lit] « à l'attention des riverains à proximité de Confluence, le mercredi 4 avril prochain, le pôle de commerces et de loisirs Confluence ouvrira ses portes, un spectacle, si vous voulez participiez, blablaba ». Oui voilà c'est des paperasses et tout sur le projet Confluence qu'on trouve à la maison de la Confluence, je trouve ça chouette qu'on est autant d'infos sur le quartier, on sent qu'il y a des gens qui sont vraiment impliqués, vraiment motivés.

MA : *Cette communication est-elle fidèle à ce qui se passe vraiment ?*

J'ai envie de dire c'est de la comm' donc à mon avis on survend mais est-ce qu'il y a des trucs que je peux dire « ah ouais c'est vraiment pas du tout comme ça », là comme ça tout de suite j'avoue que j'ai pas beaucoup d'idées qui me viennent à l'esprit. J'ai pas complètement perdu

tout esprit critique pourtant mais je sais pas vraiment. C'est peut-être pas tout à fait dans les temps sur certains projets notamment l'immeuble en face là mais… après j'ai envie de dire les valeurs fortes qu'ils essaient de vendre ça se verra plus avec le temps plutôt que maintenant tout de suite.

MA : *Alors ces valeurs fortes, ces intentions, ces ambitions, c'est quoi ?*

Ils ont voulu faire un quartier qui soit bien à vivre. Ils ont voulu faire un quartier où on s'y sente bien, qui soit vivant, qui soit ouvert, sans qu'il soit… qu'il fasse quand même centre-ville sans que ça fasse trop le quartier classique de centre-ville où c'est toujours un peu pareil. Je serais pas exactement dire bien plus que ça. Ils ont vraiment fait un gros pari, très ambitieux, et bon faut être réaliste quoi, ce sera toujours un quartier comme un autre où y a des gens qu'habitent, des gens qui s'engueulent, des gens qui font du bruit, y a des problèmes… L'année dernière y a eu un incendie juste à côté. Je sais pas trop.

MA : *Donc ça distingue surtout du point de vue architectural et urbanistique, sur ce point tu sais ce qu'ils ont voulu faire ?*

A mon avis l'objectif c'était « faîtes tout et n'importe quoi, le but du jeu c'est que quand on voit le quartier on le reconnaisse » parce qu'on sent que sur l'îlot Lyon Islands là on sent qu'il y a un certain fil conducteur en quelque sorte, notamment mon immeuble et tous les immeubles qui sont là c'est évident que c'est le même architecte quoi, ils ont juste changé le revêtement et comment ils ont placé les gros blocs en quelque sorte. Mais sinon y en a certain c'est vraiment juxtaposé sans raisonnement logique, c'est vraiment « on va faire tout et n'importe quoi et y a bien des gens qui trouveront quelque chose dedans », tu peux pas tout détester avec ce qu'ils ont fait quoi, enfin si, je pense quelqu'un qui n'aime pas les immeubles de base il aura du mal, mais non ils ont tenté plein de trucs, ils ont tenté des trucs… Celui qu'on voit pas, c'est l'Oasis, qu'est juste derrière, qu'est tout en béton, ils ont rien fait, ils ont juste fait des volets qui sont un peu particuliers, en bois, mais à part ça ils ont rien fait « allez, c'est parti, on fait un bloc tout en béton, chiche ? chiche ! ». Et voilà, ils ont fait des trucs tout en béton, des trucs tout en je sais pas quoi, tout en revêtement aluminium, y en a c'est tout en verre, ils ont implanté plein de différence, y en a un tout en vert aussi, y en a qu'on fait des couleurs tout et n'importe quoi, notamment tout la partie Sud du centre commercial qu'est complètement toute colorée on a l'impression que c'est un gamin qui a choisi les couleurs, ils sont vraiment partis dans toutes les directions et je sais pas ça fait un peu chaotique, mais un peu un chaos plus ou moins organisé, c'est un chaos qu'est sympa à regarder, moi j'aime bien.

MA : *Une partie des habitants regrette ce manque d'harmonie…*

Bah je sais pas ils voulaient quoi ? Dès que tu vois des trucs types vieilles villes, je sais pas si tu te ballades dans le centre-ville de Lyon, c'est joli mais t'es pas capable de reconnaître les immeubles les uns des autres. Tandis qu'ici, y en a si t'es pas capable de les différencier faut aller chez l'opticien le plus proche rapidement.

MA : *Donc tu es satisfait de vivre ici.*

Bah maintenant que le centre commercial est ouvert, le quartier est plus vivant, en plus j'ai une grande surface et un cinéma et même des cafés, parce qu'avant le seul café c'était de l'autre côté. Mon gros truc c'était « ouais c'est sympa mais c'est un peu mort, faut attendre que » et maintenant non, tu peux plus dire ça. Et ça ça rend le truc vraiment… moi franchement j'en suis satisfait. Après dans deux ans si je suis encore là, je chanterai peut-être une autre chanson mais pour l'instant c'est vraiment u quartier sympa et dynamique et moi ça me fait plaisir, je suis vraiment enthousiaste, quand je me ballade et que je vois un nouveau truc je suis un peu comme un gamin « ah c'est rigolo ça, ah ça encore bougé », je trouve ça chouette tout ça, je trouve ça intéressant. Et j'ai jamais senti ça, autant d'attachement à un quartier avant et moi je vois ça comme quelque chose de très positif.

MA : *Donc grosso modo c'est réussi.*

Après faut être réaliste, on annonce des plans, on vend du rêve, ça va jamais être comme c'est sur le papier mais moi ce quartier j'en suis tombé amoureux et je le trouve rigolo. Après j'ai des goûts particuliers, je dis pas. Mais pour moi ça serait réussi. Après comme il est voué à évoluer encore peut-être qu'il y a des aspects négatifs qui vont arriver avec l'évolution. Notamment la phase 2 du projet je sais pas du tout ce qu'elle va apporter et si ça se trouve je sais pas ça va clasher… enfin comme on est en deux phases, on peut voir ça comme deux projets qu'on va vraiment opposer. D'une certaine manière y a déjà une opposition entre la première tranche et la deuxième tranche, c'est les petits nouveaux venus. Pas pour moi parce que moi je suis pas propriétaire mais tu le sens, tu le sens dans les réunions « oui, alors nous on est là depuis le début du projet Confluence, ça fait déjà deux ans qu'on a emménagé… » et ils se plaignent. Apparemment une des notions qu'on leur a vendu c'est « ce sera calme, un havre de paix, de tranquillité », quand moi je lis le truc c'est pas ce que je sens, moi je vois quartier vivant, quartier dynamique, mixité sociale.

MA : *Est-ce qu'il n'y a pas le fait qu'on leur a vendu un quartier de standing et qu'on leur a fait payer très cher.*

Je sais pas, je sais pas qui a raison. Est-ce que vraiment on leur a vendu du calme ou est-ce que c'est eux qui se sont imaginé que ça allait être calme avec toute cette verdure et ces beaux immeubles ?

MA : *Je ne sais pas si on a vendu du calme mais on a vendu du standing, très cher, c'est le quartier le plus cher de Lyon et des personnes qui ont acheté ici venaient d'endroits calmes parce qu'ils habitaient dans le sixième et qui je pense qu'effectivement à ce tarif là ne s'attendaient pas à ça, même si des activités il n'y en a pas tant que ça.*

Y en a. Ceux qui sont vraiment sur la darse, ils ont le Docks 40 en face, le soir ça s'entend. J'ai entendu des gens me dire mais je ne vis pas à ces endroits là donc je ne peux pas dire « mais non c'est n'importe quoi ». Je veux dire si c'est des vieux qui n'ont plus d'oreilles qui gueulent sur le bruit c'est que… Donc je ne sais pas. Moi je serais vraiment curieux de savoir, est-ce que vraiment on leur a vendu ça et dans ce cas c'est normal ils sont trompés sur la marchandise ou alors c'est eux qui ont mal interprété et que ça arrangeait tout le monde qu'il y ait des gens qui interprètent mal. Parce qu'après tout, vous voulez construire un truc, vous voulez qu'il y ait des gens qui viennent, après qui vient c'est un peu…

MA : *Et est-ce qu'il y a des éléments qui sont ratés quand même, des choses qui manquent ?*

Maintenant qu'il y a le centre commercial, c'est beaucoup moins évident de dire s'il y a des trucs ratés. Ils ont pas réussi à attirer suffisament de commerçants, de petits commerçants parce que McDonalds ou les bars branchés ils ont pas eu trop de mal apparemment. Si on va juste au pied de cet immeuble y a un rez-de-chaussée en béton à la con, je trouve ça bête. Y en a quelques-uns qui se sont implantés, y a deux trois boulangeries, y a deux trois galeries d'art, y a un sushi shop il me semble, enfin bon… Y a une poste qui s'ouvre. C'est petit à petit. Faudrait qu'ils arrivent vite à l'équilibre, du genre on sort un truc y a des gens qui investissent les locaux, parce que ça fait tâche. Après je comprends pourquoi y a des gens qui sont pas enthousiastes de se mettre là : c'est encore un gros pari, en plus c'est des petits fonds de commerces. Ca je trouve ça embêtant. Le fait que tout le monde parle des finitions qui ont déconné, je trouve ça embêtant et à mon avis le message à lancer c'est « les gars pour la deuxième tranche ou la troisième phase va falloir s'arranger pour qu'il y ait plus ces problèmes là ». D'autres trucs qui seraient ratés ? Ils s'en sont peut-être pas rendu compte mais en créant de l'activité ici, ils ont d'une certaine manière attiré une population jeune dont personne ne veut. A mes yeux ça reste encore très minimal mais bon y a des gens qui ont le scanner spécial TF1, je ne l'ai pas encore, va falloir que je me désinhibe je pense. Des trucs ratés ? Peut-être le projet aurait bénéficié, là je parle vraiment à un très haut niveau, d'avoir plus de coordination, parce qu'on a un peu l'impression que ça part dans tous les sens. Et moi je trouve ça rigolo mais je pense que peut-être ça aurait bénéficié d'avoir plus de… le fait d'avoir la darse, la première tranche finie, mais au Sud de la darse on a un peu l'impression que c'est… bah c'est le dawa quoi, ça construit de tout le côté, y a un machin là et deux trucs là. Après c'est sur le long terme mais je sais pas si c'était vraiment si c'était souhaite. Après, j'ai déjà mentionné le fait qu'il y a pas de magasin type Fnac disponible dans la zone, pour les livres on a Decitre mais pour les CD, DVD, on a pas… Qu'est-ce qu'il y a d'autre qui pourrait être raté ? Il faut absolument qu'ils refassent cette patinoire parce que quand t'arrives qu'est-ce que tu vois ? Tu vois le centre commercial, tu vois la darse, tu vois la patinoire. Tu passes devant, tu vois ça tu fais « glurrrp ». A mes yeux c'est vraiment ça… on parlait de vitrine tout à l'heure, un truc qui fait vitrine à nous c'est cette patinoire. Et c'est typiquement ce que je vois à Grenoble quand je vois les installations pour les jeux olympiques, c'était y a un petit moment les jeux olympiques de Grenoble !

MA : *Je vais juste te faire réagir sur un point, c'est qu'il y a une sorte de fermeture des espaces assez forte, beaucoup d'espaces qui ne sont pas traversants, le parc qui est en bas de chez toi qui a un statut hésitant entre parc public et jardin privé et pour lequel il y a une liste d'interdiction très longue, il y a quand même beaucoup de vidéosurveillance.*

J'ai pas vu les caméras, je te crois sur parole mais j'essaierai de les voir. Un truc qu'on note souvent par contre c'est les voitures de flics qui passent. Après je vais pas te dire « ah ouais je me sens en sécurité parce qu'il y a les bagnoles de flics qui passent » mais c'est vrai qu'on a les putes qui sont à trente mètres je veux dire, il y a peut-être autre chose à faire, je sais pas… Elles sont vraiment visibles pour tout le monde, elles sont pas planquées. J'apprécie que d'une certaine manière ce soit un peu une zone, un no man's land pour les gens qui foutraient le bordel. Parce que tu t'amènes ici et tu vas foutre le bordel, tu vas pas rester longtemps ici. Franchement c'est un sujet, je serais pas dire. Est-ce que mettre des flics de partout c'est une

bonne idée ? Après ici je me sens vraiment pas du tout… l'insécurité c'est une notion abstraite pour moi quand je suis ici. Après pourtant quand t'écoutes les vieux, « y a des gens qui jouent au foot, y a des jeunes qui jouent au skate, y a des jeunes qui vendent de la drogue », je sais pas. Je vois des jeunes qui boivent des bières sous le pont SNCF sur la darse, ils m'ont pas encore agressé donc j'ai pas… Après bon, c'est vrai qu'il y a l'aspect, ils en foutent de partout, mais bon forcément y a des gens qui vivent y a des gens qui vont dégueulasser, c'est évident.

MA : *Il y a une autre chose sur laquelle les personnes que je vois réagissent souvent, c'est le positionnement très haut-de-gamme des commerces : les bars, les restaurants, la pizzeria, la Vie Claire.*

Ils sont sur la darse quoi, tu comprends ! C'était pas si cher que ça la Vie Claire, j'ai été faire des courses complètes avant l'ouverture du centre commercial, c'est original… Le Purple, je suis allé ,une fois c'était sympathique mais c'est vrai que les prix… même les noms des plats, les nems ils s'appellent « n'aime ou pas n'aime » [rires]. Y a d'autres blagues dans le menu, tu le lis, tu te dis qu'ils ont craqué. Après, d'un point de vue général, j'irais pas jusqu'à dire que c'est vraiment du haut-de-gamme, ça se veut… Je vois vraiment ça comme du moyenne-gamme qui se veut haut-de-gamme, c'est pas vraiment du luxe. Ca se veut mais on est encore très loin des prix du luxe. Un truc que je trouve ridicule c'est le quatre étoiles, oulala, ça c'est « non », ça j'arrive pas, je m'y suis fait, je m'y suis habitué, mais la première fois que j'ai vu ça… C'est clinquant, c'est même carrément arrogant, c'est quoi ce « gouter au shopping quatre étoiles », voilà je peux aller au McDo, je peux aller au Gaumex, je peux aller au Subway, faut arrêter de déconner ! C'est du quatre étoiles Go Sport ? Allez, je te laisse un trois étoiles parce que t'es sympathique et un trois étoiles et demi pour certaines parties notamment le mur d'escalade, OK, mais non quatre étoiles je trouve ça juste abusé. Y a cette volonté de faire un truc sobre et propre et design et de qualité, et j'apprécie vraiment l'effort mais après peut-être pas trop le mettre… Ca fait un peu bling-bling, la première partie du quinquennat de Sakozy, c'est pas vraiment quelque chose dont il a envie que les gens se souviennent. C'est oui d'accord il y a des gens qui peuvent se payer des trucs parce qu'ils sont pas sous le seuil de pauvreté, oui c'est chouette, mais après trop le mettre dans la figure des gens je trouve que c'est une faute de goût. Le commerce quatre étoiles pour moi c'est une faute de goût, c'est comme ça.

MA : *Une dernière question sur tes pratiques. Maintenant tu utilises vraiment les commerces de quartier ?*

Ca dépend lesquels, les commerces qui sont pas dans le centre commercial… Les restos je les ai pas mal fait parce que maintenant c'est chouette de dire « y a plein de restos, on y va, j'ai pas testé celui-là » donc ça j'en ai fait un certain nombre, c'est chouette. Oui j'ai testé le Purple, après un truc à la con j'ai essayé le sushi shop qui est de l'autre côté mais celui qui en bas de chez moi je l'ai toujours pas essayé. Il me semble qu'il y a une boulangerie sur la darse aussi, j'ai toujours pas testé ça non plus. J'ai testé la Vie Claire par contre, et je risque d'avoir à tester la Poste mais ça c'est à l'insu de mon plein gré. J'ai pas trop fait les boutiques de fringues, je suis rentré dans deux trois quand même. Le centre commercial oui. Parce que c'est quoi ? C'est « alors, soit on va à Bellecour, soit on va à Part-Dieu, soit on va à côté » donc voilà… Les petits commerces moins, mais j'ai rien contre, je suis sûr que je serai amené à y aller simplement pour changer, c'est ça, si ça se trouve y a les meilleurs sushis du monde juste à côté et je suis pas au courant. On ne sait jamais…

MA : *En terme de transport ça a changé quelque chose pour toi de venir vivre ici ?*

Oui, oui et non. Avant j'étais à Chassieu chez mes parents et fallait que je prenne un bus pour rejoindre Vaulx-en-Velin la Soie ou alors j'allais à pied quand il y avait pas de bus, ça faisait cinq bornes donc c'était chouette… Et c'était fréquent qu'il y ait pas de bus. Genre le matin c'était plus rapide pour moi de faire les cinq bornes que d'attendre le prochain ou le soir je rentrais de soirée, super tôt hein, genre minuit et demi et « ah y a plus de bus, bon bah on rentre à pied ». Ensuite de la Soie je devais aller à Charpennes, au milieu de la ligne et ensuite prendre la ligne B pour descendre place Jean Jaurès où est mon travail. Evidemment avant pour aller au centre-ville je pouvais pas correctement, il m'est même arrivé pour aller au cinéma une fois d'emprunter la voiture de mes parents moi qui ne conduit jamais. Donc voilà maintenant je peux tout faire à pied si vraiment j'ai besoin, j'ai jamais autant utilisé le tramway de toute ma vie, le métro je l'utilise pas mal aussi… pour aller à mon travail maintenant c'est tramway jusqu'à Perrache, ligne T2 jusqu'à Jean-Macé et la ligne B jusqu'à Jean-Jaurès. C'est ridicule de changer deux fois hein, je suis à deux bornes à vol d'oiseau mais j'ai pas d'autre choix, il m'arrive fréquemment de faire un des bouts à pied parce que c'est plus rapide pour moi de le faire à pied, mais bon tu regardes deux trois trucs sur le smartphone ou t'as un bouquin ou le matin t'as pas envie de te stresser, de courir et tout, et une fois sur deux j'arrive au boulot je suis crevé, parce que j'ai du me presser pour limiter la casse parce qu'il y a un tramway qui est en retard ou le nombre de fois ou le tram part quand j'arrive à l'arrêt. Oui, oui maintenant c'est tout en transport en commun, même dans les pires heures possibles, genre je finis une soirée, je suis dans le Vieux Lyon, y a plus de bus, y a plus de tramway y a plus rien du tout, bah je rentre à pied, j'en ai pour trois quarts d'heure, c'est pas la fin du monde.

MA : *Une dernière chose, en ce qui concerne tes pratiques écologiques, ça change quelque chose de vivre dans un écoquartier ?*

Un truc très bien c'est que juste à côté y a une poubelle à verre. Parce que sois honnête des fois quand t'as pas une poubelle à verre à côté, t'as rapidement un monticule de verre énorme et t'es là « elle est où déjà cette poubelle à verre ? ». Ca a pas spécialement changé, mais ça me fait plaisir de savoir qu'en changeant rien à mes pratiques, qui sont pas des pratiques d'Hermite mais qui sont des pratiques relativement raisonnables, tu dépense moi d'énergie. Du moins théoriquement, parce que c'est un aspect qu'est encore purement marketing, je vois bien qu'il y a des choses qui ont été faites au niveau du chauffage, au niveau de l'eau, est-ce que réellement ça se voit sur la facture ? Je sais pas. Mais bon, encore une fois le loyer est pas très cher, quoi qu'on puisse en dire, j'ai aucun doute que ceux qui sont propriétaires ils ont du hypothéqué un ou deux reins mais moi non, mon loyer est correct et s'aligne par rapport à ce à quoi je m'attendais.

MA : *Une dernière question un peu étonnante : ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Et bah ce serait un peu un quartier comme celui-ci mais moi je voudrais retourner vivre à l'étranger, donc c'est un quartier où les gens ont des mœurs différentes, où ils parlent pas français et où ils ont des idées bizarres des fois. Tu sais c'est comme quand tu vas à l'étranger et que tu fais un truc que tu trouves tout à fait normal, les gens ils te regardent genre… ou alors exactement l'inverse, ils font un truc qui pour eux se fait quinze fois par jour et ça choque personne, toi tu regardes ça et tu fais « ??? ». Voilà, c'est juste avoir ça, être un peu pris « ah

bon, ah c'est normal ? », la sensation qu'on a quand on est dans un pays où on maîtrise pas complètement la culture. Mais sinon ce serait un quartier comme ça mais qui serait peut-être plus centre-ville, parce que oui ça ça va devenir un espèce de pôle de Lyon mais est-ce que ça va devenir… Enfin déjà quand on parle de Confluence, les gens te disent « ah j'étais dans ton quartier », tu sais comme s'ils avaient vraiment fait un voyage, « ce week-end putain j'étais à Confluence », « ah ouais, t'as mis combien de temps pour y aller ? », tu vois. Que ça soit normal de dire « je suis allé faire un tour à Confluence » comme on dit « j'ai été faire un tour à Part-Dieu » quoi, que ce soit vraiment un pôle, un centre, un truc qui fasse plus « je suis vraiment au centre de la ville, tien regarde y a la mairie à gauche », le fait que t'es le siège de plein de trucs, y a la maison de la danse qui sera un jour ici, ça apportera tout ça j'imagine, enfin j'espère. Là comme ça tout de suite, c'est un quartier un peu comme ça. J'en suis vraiment très content je pense que t'as compris. Mais peut-être qu'il fasse plus centre-ville, j'entends pas par là plus bruyant mais peut-être aussi plus gros, pour l'instant vraiment le quartier résidentiel en lui-même y a trois pâtés de maisons et demi, tu vois. Voilà, en gros.

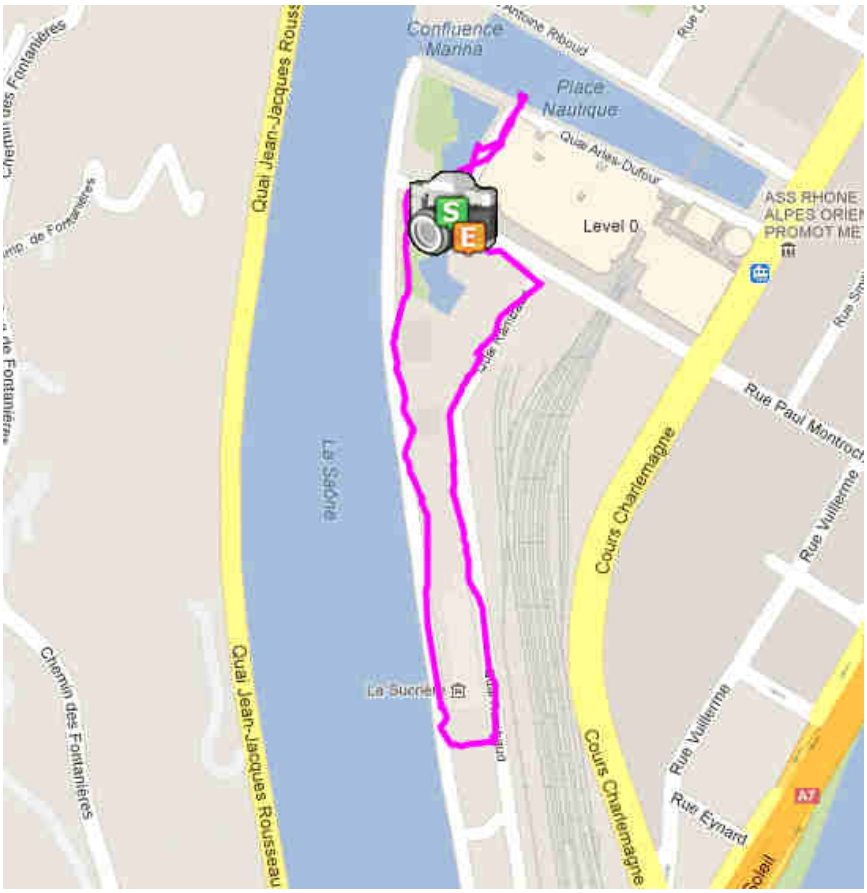
MA : *Tu te vois rester ici un peu longtemps ?*

Je sais vraiment pas du tout, ça dépendra d'autre chose, ça dépendra pas du quartier, enfin du moins j'espère que ça dépendra pas du quartier. Mais si j'avais à y rester plus longtemps je ne pense pas que ça me gênerait réellement. Je me vois comme étant vraiment sédentaire mais je me plais bien ici pour l'instant, je changerai surement d'avis mais je pense pas que je reviendrai sur le choix de venir vivre à Confluence et que je dirai « putain t'as pas assuré, c'était vraiment un gros choix de merde, tu t'es vraiment planté en beauté », non je pense pas, je dirais plutôt que « c'était une expérience super intéressante, un quartier tout neuf, différent, machin, truc, qui évolue, des trucs comme ça ».

HL21

	Date : 22/05/2012
	« Statut habitant » : travail sur le quartier
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Gris, froid, humide	**Adresse :** Rue Paul Montrochet
	Arrivée : janvier 2009
Durée de la visite : 35 min	**Local :** -
Longueur du parcours : 1757 m	**Taille de l'entreprise :** 520
Durée de l'entretien : 1h04 min	**Profession :** Agent de promotion (Le Progrès)
Sexe : M	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 57 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Visite		

Lieu	t0+	
Devant le Progrès	3 :06	Alors là ici c'est le centre commercial qui a été posé et inauguré en avril. Centre commercial élitiste, quatre étoiles, on est même allé jusqu'à avoir des voituriers qui vous prennent vos voitures et qui vous la garent, alors on a l'impression d'être à Monaco.
Le long du centre commercial	3 :30	Alors, venez on va quand même traverser le centre commercial. On a le Novotel qui s'est mis ici, en face de nous et là ici on a le port Rambaud, qui anciennement accueillait tous les bateaux et qui pour l'instant semblerait rester comme une sorte de verrue cancéreuse sur… ce machin rime à rien, il est pas peint, il est positionné ici alors qu'on a une parfaite harmonie entre les immeubles qui sont à côté et l'entrée d'eau qu'ils ont fait ici. L'entrée de la flotte est magnifique, tous les gens viennent manger entre midi et deux, viennent s'allonger, viennent se reposer, chose qu'on aurait jamais pu imaginer ne serait-ce qu'il y a un an et demi ou deux ans. On a des transhumlances d'oiseaux, des oiseaux qui sont sur l'autoroute et qui de temps en temps prennent l'air, ils viennent se reposer là. On a des cygnes, on ades hérons, on a toutes sorte de volatiles, des grenouilles, des poissons, donc ça c'est bénéfique quoi. C'est reposant alors qu'on est en pleine ville. Alors là on a des immeubles qui ont été conçus par des architectes avec… vous allez voir, là ici, je sais pas si vous avez rencontré des gens qui habitent là-dedans, mais bon c'est pas des HLM quoi. Y a Govou qui a pris un appart là-dedans, il a certainement dû investir mais il y habite pas. Au départ j'avais un a priori défavorable et puis plus le temps passe et plus je me rends compte que c'est pas si désagréable que ça ces formes un peu tourmentées, cest pas… ça va bien dans le cadre, moi je trouve que ça va très bien dans le cadre, c'est bien inséré. Et voilà le derrière de la Confluence. Vous êtes passé dans le centre commercial ? MA : *Un peu, mais oubliez ce que j'ai vu, emmenez moi où vous voulez.* Non mais c'est pas la peine, vous avez vu ce que c'était. Hein, on a compris tout de suite que c'était… je sais pas, en pleine crise on voit pas beaucoup de monde, à part au moment des soldes qui ont eu lieu là et à part le samedi et le dimanche, le reste du temps, dans la semaine, c'est quasiment le néant. Et j'ai l'impression qu'il va y avoir une valse des commerçants, des gens qui vont tenter le coup, six mois, un an, un an et demi, et hop on en entendra plus parler… Par rapport à la Part-Dieu qui est le premier centre commercial de rassemblement de magasins d'Europe, celui-ci n'a rien à voir bien entendu, c'est peut-être 20% de la Part-Dieu ça, mais il y a toujours

		des comparaisons qui se font. Et puis en ce moment, avec les travaux, bon ça va se résorber puisque tous les travaux ont une fin, heureusement, mais l'accessibilité, ils sont vite rendu compte que c'était un véritable problème, c'est un grand problème de la Confluence, et le Bec, le restaurateur trois étoiles au guide Michelin a jeté l'éponge, il est parti. C'est Blanc qui va le remplacer, Michelin trois étoiles aussi. Mais puisque vous avez vu le centre commercial c'est pas la peine d'insister, vous êtes passés dedans, vous avez vu ce que c'était… MA : *Mais vous en pensez quoi ?* C'est magnifique ! Moi je dis que c'est magnifique mais que c'est pas adapté à la crise actuelle. Quel est l'avenir de la Confluence dans les deux ou trois ans qui vont venir si on continue à baigner dans ce pessimisme ambiant. Je ne sais pas si en ce moment vous achetez beaucoup d'habits plein but, moi pas ! J'attends qu'une seule chose, c'est le soldes, j'en achète pour 200 euros et je suis habillé pour l'été, l'hiver, le printemps et l'automne. Mais là, vous avez vu les tarifs qu'ils pratiquent ? Hein ! C'est un petit peu… On a voulu donner à ce quartier un dynamisme économique en mettant…
Quai Rambaud	09 :03	Vous êtes allé de l'autre côté là-bas ? On va aller voir. On a le Vaporetto qui nous emmène de Bellecour à ici et qui est extrêmement pratiqué, ils se sont rendu compte qu'au lieu de… où est-ce qu'on va ? On va pas mettre des bateaux comme ça. Ils ont sans doute fait une étude de marché, ce sont des gens qui pensent et qui pensent vite, leur Vaporetto était plein comme un œuf du jour au lendemain. On a ici une rivière qui s'apelle la Saône, un fleuve qui s'appelle le Rhône et une confluence là-bas, la rivière et le fleuve se rejoignent là-bas à la Mulatière, il est bien évident que notre avenir passera par l'eau, pas les bateaux, pour le transport, c'est une évidence. Parce que là, à l'heure actuelle, tout est calme, mais c'est un véritable crève-cœur que cette confluence, c'est un véritable butoir, c'est une voie sans issue et c'est pas possible… à moins qu'on ne prenne des décisions, et Lyon semblerait vouloir le faire, maintenant entre le vouloir et le pouvoir c'est très différent, c'est-à-dire de faire comme nos voisins européens, particulièrement en Hollande et en Angleterre, c'est dire « si tu veux rentrer en ville, ça va te coûter dix euros quoi ». Voilà, les livreurs à tarifs préférentiel, ceux qui doivent déplacer des trucs et y passer tous les jours, et tous les autres « vous voulez rentrer, c'est dix euros à chaque fois que vous rentrez ou que vous ressortez ». Moi-même j'ai une voiture, je viens en voiture, à partir du moment où… Septembre 2012 c'est fini, on a compris qu'il fallait évoluer, bon la mentalité française c'est particulier, le Français est très chiant, par contre quand il a compris, il a compris et à partir du moment où il a compris, il s'adapte, il a une faculté d'adaptation hors normes. Mais avant de foncer dans

		cette adaptation il va lui falloir parfois des décennies pour comprendre certaines choses, mais une fois que c'est compris, c'est plié, on revient pas en arrière, on y va à fond. Alors maintenant interdire la voiture dans Lyon centre-ville ça paraît un truc infaisable, mais je suis sûr qu'à un moment ou un autre ça se fera, moi je serai à la retraite mais… Bon alors… Ce machin Orange, moi je suis désolé mais j'adhère pas, j'adhère pas du tout à ce truc au milieu… Bon ils ont pas voulu couper ce mécano là qui est un truc historique, bon ils font comme ils veulent, ils ont gardé ce mécano, ils pourraient le peindre… Mais la signalétique, la signalétique des entreprises, c'est important pour savoir où on est, qui est là. Deux médias : Radio Espaces et le Progrès, là on sait où on est, là vous savez où vous êtes ? là-bas vous savez où vous êtes ? Oui, parce qu'on vous l'a dit ! Cardinal, c'est quand même important Cardinal. Ca c'est le mal de la Confluence et on en a parlé l'autre jour avec les… et il semblerait qu'ils aient enfin compris qu'il faut que les entreprises soient identifiées, nous mais vous imaginez ? Les mecs, ils sont là depuis deux ans, ils mettent pas qui ils sont. Mais c'est le b.a.-ba de la communication, les livreurs ils s'arrachent les cheveux ! Cardinal c'est où ? On a une signalétique c'est un timbre poste. Et ils ont pas de contrainte pour… ils pourraient le faire mais ils le font pas parce qu'ils ont pas le sens, ils ont pas le sens pour un truc qui est tout con. MA : *A l'opposé, un certain nombre de personnes trouvent que le logo de Radio Espaces est trop visible, inélégant…* Ouais, nous on fait ça discret, Radio Espaces ils voulaient qu'on les voit… Bon, un logo c'est fait pour exister, c'est pas fait pour être discret. « On va faire un logo mais faut surtout pas que les gens le pincent », mais attendez ! Il est bien évident qu'ils auraient pu faire ça en long comme nous on a fait ici, avec un truc pas posé, c'est sûr que c'est pas très élégant mais au moins c'est signalé. Ce qui me dérange avec le cube Orange c'est l'orange… c'est je sais pas, ces trous, ce gruyère… On dirait, je sais pas, un bout de gruyère qui a reposé un mois dans une assiette [rires]. Mais attends, il est bouffé là, pof il est posé, franchement j'adhère pas… chacun ses goûts. Ils vont faire son petit copain en vert, ils ont bien raison, c'est pas grave ! Là le Docks 40, vachement apprécié des gens qui viennent bouffer. Ici, sur cette place, on a fait la fête du Progrès, y avait des manèges, y avait 2500 personnes il y a quinze jours. Ca, ça nous est réservé, on fait une fête pour rassembler tous les gens de la Confluence et tous les VIP de Lyon. Ils viennent non seulement pour être vus mais les contacts aussi ça se fait là…

		Voilà le Bec, la rue le Bec, ils étaient tellement sûrs que le mec serait installé à vie qu'ils lui ont donné une rue… de son vivant. Et le mec, hop, direction Shanghai ! Tiens, 43, rue le Bec, regarde moi ça ! Tout est hyper haut-de-gamme ici. Georges Blanc, vous savez qui c'est Georges Blanc ? C'est un trois étoiles Michelin, il est à Vonnas, il est aussi réputé que Paul Bocuse. Et là il vient s'implanter… Bocuse a failli le faire mais il a jeté l'éponge, parce qu'il s'est peut-être rendu compte que… le vieux, faut pas lui la faire, il connaît quand même le boulot, même s'il est vieux maintenant, il a 83 ans, il a encore toute sa tête, faut pas le prendre pour un con parce que je te pris de croire qu'il est encore… Quand il va en Chine, Bocuse, c'est comme Alain Delon, il descend de l'avion, il va se promener au centre de Shanghai ou de Pékin ça provoque une émeute. Alors le problème endémique, c'est le stationnement, on en revient tout le temps au même problème. Là c'est la valse des escaliers à colimaçon. Alors je sais pas, un étranger qui arrive ici, je parle d'un étranger étranger, je parle d'un mec de la Haute-Loire ou un mec qui vient du fin fond de Cherbourg, quand il arrive à la Confluence, qu'est-ce qu'il peut ressentir ? Par de là le transport, admettons que le transport se soit bien passé, parce que déjà sir le transport se passe mal vous arrivez à un endroit vous avez déjà un a priori défavorable. Moi je pense qu'il ressent… qu'il est tranquille, ça inspire un peu à séreinité ici si vous regardez bien, hormis moi j'insiste sur le transport, c'est obsessionnel mais… hormis le transport c'est une excellent réalisation je trouve, excellente réalisation. C'est agréable à vivre, vraiment agréable à vivre. La seule verrue, c'est ça, c'est ce transport de merde, putain tous les jours, tous les jours, les mecs ils mettent vingt minutes pour sortir de ce bourbier où quoi que tu fasses, où que tu ailles, que tu partes à gauche sur le Cours de Charlemagne ou à droite c'est pareil. Ils sont en train d'installer les rails de métro là-bas, au nœud Gordien… on a pu voir que c'était obligatoire, ils vont faire un pont qui s'appellera le pont Raymond Barre et qui va traverser le Rhône uniquement pour le tramway, les piétons, les vélos… et pas les voitures… Et ça c'est le commencement ça, quand vous commencez à faire des ponts où vous ne voulez pas mettre les voitures, vous avez déjà une base. Alors ça c'est la Sucrière, qui est devenue le musée d'art contemporain, qui est de l'art plus que moderne. L'autre jour je suis parti dans le musée, j'avais cinquante pelles à travaux qui étaient dans un salle, et là il y avait un panneau où le mec expliquait pourquoi il avait fait ça. Moi je suis désolé mais j'y suis pas encore à la pelle à travaux. Chacun son truc, il y a des choses sensationnelles

		dans l'art moderne mais là… « artistes encore un effort » [écriture sur les murs de la Sucrière] Et là encore une grue. Bah tiens ils lui ont filer un coup de peinture, mais qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce qu'ils nous ont fait là mais c'est pas possible ? [il lit le panneau sur la grue] « Le groupe Cardinal construit le siège mondial d'Euronews », donc aura le siège mondial… comme quoi ! On a voulu, et on veut faire de ce quartier l'élite, une partie de l'élite… Je pense que la Confluence est aux années 2000 ce que la Part-Dieu était aux années 70. Quand la Part-Dieu s'est créée, c'était un truc vraiment innovant à l'époque. Et puis on a cette partie de la Saône… Voilà, c'est tout ce qu'il y a à voir, une fois que vous êtes venu ici c'est plié !
Quai de Saône	22 :13	On va remonter au bord de l'eau. Ca, par exemple, ça ici, y a des façades qui devraient être refaites… parce que le regard que l'on a de l'autre côté. La route a été interdite pendant deux ans parce qu'il y a eu un effondrement et qu'il y a eu des problèmes juridiques pour savoir qui allait payé et comment on allait faire. Regarde ça en face, toute cette verdure, il pourrait y avoir que des immeubles mais non, c'est sensationnel, regarde un peu le point de vue qu'on a, c'est béni des dieux, attends, c'est super ! Et l'architecture ici, à part le bout de gruyère je trouve que ça va très bien. Bon ça [la Sucrière] ça a besoin d'être totalement repeint, et puis peut-être, mais je dis ça comme ça, une fresque qui représente l'art moderne. Mais tout va se faire… le tout c'est qu'il faut pas être impatient. L'endroit phare c'est ce musée, comme l'autre musée qui est de l'autre côté, ils pourraient faire quelque chose, je sais pas moi, ils mettent bien des enfants sur les centrales nucléaires sur la route qui va vers le soleil… Bon là ils peuvent s'exprimer là, voire même avec des tags, des tags qui crachent et qui riment à quelque chose. J'ai assisté à Monaco à la plus grande exposition de tous les tagueurs du monde entier à l'espace Grimaldi, en août de l'année dernière, chaque année ils font une expo différente, et j'ai vu des trucs extraordinaires, vraiment des mecs qui avaient un talent, des couleurs éclatantes, des choses hors normes, des américains, y avait tous les tagueurs du monde entier, j'étais sur le cul. MA : *A Lyon il y a d'ailleurs un tradition d'art mural. Mais ici à part peut-être ici on est quand même dans un espace très propre, non ?* Oui, oui c'est vrai. Mais ça ça demande qu'à s'exprimer, un moment ou l'autre ils vont être obligés de sortir de cette rigidité. Et non, non, y a l'eau à côté c'est super agréable. On vient se promener, on vient bouffer, plutôt que de s'enfermer dans un centre commercial pour

		peu qu'il soit élitiste et quatre étoiles, je préfère bouffer mon hot-dog ici plutôt que dans leur musique… Parce que la musique du début jusqu'à la fin… des musiques lénifiantes, on dirait du loukoum et du foie de veau mélangés… pfff, ça dégouline. C'est des musiques d'ambiance à la con, mais les pauvres mecs, et puis en plus elle est à son maximum. Pour les gens qui bossent dedans, et même pour ceux qui viennent acheter, l'autre jour j'étais là, j'avais ce machin qui ronronnait constamment, putain mettez nous du Mozart, j'en sais rien moi, plutôt que des musiques d'ambiance… voire même du rock, mais des choses qu'on a l'habitude d'entendre. De retour au 42. Quand le Bec s'est installé attention, c'est pas de la cuisine trois étoiles Michelin, c'est pour bouffer entre midi et deux mais amélioré. C'est-à-dire un truc qui correspond au genre de personnes qui viennent bosser ici. Ici vous avez des gens qui bossent, qui ont tous des situations, qui ont tous un certain niveau de formation, et ils ont du pognon quoi ! Alors on peut appeler ça des bobos, on peut appeler ça des bourgeois, on peut appeler ça comme on veut mais l'argent n'a pas d'odeur. Donc là la galerie Georges Verney-Carron, ça c'est célèbre. Et puis le Bec, ce sera bientôt le Blanc à place du Bec. Il va se mettre en liquidation judiciaire, l'autre il va lui racheter ça un franc symbolique comme ça se fait d'habitude et puis basta. Un cuisinier chasse l'autre, quelle importance, les gens s'en foutent, pourvu qu'il y en ait un. C'est plus le Bec, c'est Blanc, c'est plus Blanc, c'est Bocuse… Parce que là il faut la faire tourner la boutique, c'est 200 couverts par jour… Il a fermé parce que c'est pas rentable ou parce qu'il a voulu voir où l'herbe est plus fraîche et elle est plus fraîche où en ce moment ? En Chine ! Le type il est allé faire sa passion et prendre du fric. MA : *Vous en avez parlé rapidement, cette conservation du patrimoine industrialo-portuaire, ça vous inspire quoi ?* Ce machin là ? Tout au chalumeau ! Ca veut dire quoi ? C'est quoi ça ? On veut garder des traces. Trouvez en d'autres des traces ! Non mais franchement. Les rails dans le sol voilà, mais ça, je suis désolé, j'adhère pas, vous pouvez me dire ce que vous voulez dessus, le repeindre en rose, en bleu-blanc-rouge et mettre des hauts parleurs pour balancer la marseillaise tous les jours, mais je suis désolé ça ça ne passe pas. Ou alors, je suis désolé, qu'ils coupent ici, ils gardent que ça… et ils font disparaître le reste, pour rappeler, en mettant un gros écriteau « ici on a fait du commerce par bateau ». Y a des vestiges, je suis désolé, mais à un moment il faut couper à trèfle, on fait du neuf on assume… Par contre le Port Rambaud ils peuvent en faire quelque chose de bien, le garder comme c'est et le peindre à la

		grecque, c'est-à-dire très blanc, avec des bleus… ou à la tunisienne. Et là ils auront un truc qui se différencie de ces trucs ultramodernes, s'ils veulent garder un peu du passé. Voilà, on vient de temps en temps déjeuner. Moi je préfère rentrer entre midi et deux mais… parce qu'au moins je sais ce que je bouffe et arrivé à un certain âge, vous grossissez à la vitesse de la lumière donc il faut faire gaffe. Voilà, sinon si on a des invités au canard on les emmène chez le Bec, ils sont contents, ils ont bouffé sur un nom quoi… Tu sais c'est « je t'emmène chez Blanc, tu manges de la merde et ça fait tel prix ! », mais ils sont contents comme ça, ils mangent sur un nom, ce serait marrant de faire des tests à l'aveugle. Alors là quand vous êtes sur la terrasse du Novotel, vous prenez un café ou une bière, là vous avez un décor… ça c'est le meilleur Novotel de Lyon, au niveau agrément, vous vous posez un ou deux jours, vous êtes cadre supérieur dans un entreprise, vous vous reposez… vers les 17, 18 ou 19h, c'est fini, c'est agréable. C'est quand même bien mieux que le Novotel à Bron, ça n'a rien à voir. Et ils l'ont très bien compris, ils ont passé les chambres à 180 balles. Il reste le problème de l'accessibilité. Le mec il prend son train, il va pas prendre un taxi pour faire 20 mètres, il prend le tram. Mais le mec qui a sa Mercedes, sa grosse bagnole pour faire le tour de l'Europe, je dis n'importe quoi hein, celui qui va venir au Novotel, il va prendre une demi-heure pour aller, une demi-heure pour revenir… il devait rester trois jours, il en a rien à foutre, il va pas rester trois jours, il va rester deux jours et il partira… Parce qu'il voudra pas se taper le merdier pour aller et venir en ville… ou alors il prendra les transports en commun mais ça je demande à voir, un sur trois ou sur quatre peut-être… Ces gens là ils prennent pas le bus. Vous allez recevoir un hollandais qui a l'habitude de pas aller en ville avec sa voiture, pas de problème. Vous allez dire ça à un Auvergnat, il va vous dire « c'est quoi ce bordel ? ».
Plan d'eau, rue Montrochet	36 :50	Les espaces humides, ils ont été incorporés ici… au départ moi j'avais des doutes parce que je suis pêcheur et que je connais l'eau et effectivement ils ont ressenti des problèmes de stagnation d'algues, ça commençait à sentir, mais ils l'ont résolu. Mais j'ai pas l'impression, vu d'ici d'être dans un truc… la personne qui ne sait pas que c'est ça ne se rend pas compte que c'est un truc artificiel. Et ça donne un aspect naturel et sauvage alors que ça l'est pas… mais pour moi, moi je me vois facilement, admettons qu'il y est une grande surface d'eau, c'est très praticable pour une partie de pêche toute la journée, c'est très agréable. Quand on arrive là on a la sensation de pas être dans un truc. Avec les roseaux… quand vous prenez une photo d'ici, vous vous dîtes « putain c'est en pleine cambrousse » donc ça sort de l'espace urbain…

		MA : *Et on est où ici, c'est écrit là-bas qu'on est au centre-ville ?* Non mais la mairie écrit n'importe quoi comme d'habitude. Là, ici vous êtes à un carrefour, à la confluence entre le Rhône et le Saône, là où ces deux amants se rejoignent, voilà. Le centre-ville ici j'y crois pas trop, je suis désolé mais le centre-ville vous avez vu où il est… Ca n'a rien à voir. Vous arrivez ci vous n'êtes pas au centre-ville, faut arrêter ! C'est pas même pas un prolongement du centre-ville. Dans ce cas là Gerland aussi est un prolongement du centre-ville. Au contraire je crois qu'il aurait fallu différencier ce quartier du centre-ville. En tous cas c'est pas cette sensation que ça inspire… enfin à mon avis… [il s'arrête, on entend très fortement la musique du centre commercial] Vous imaginez les mecs qui sont dedans. On est là… Ca crache, attendez ! Bon là-bas y a le Conseil Général qui est là avec ses 500 mecs, ça a coûté la peau du cul ce machin là, une fortune ! Et le musée ? Ca coûte une fortune ! Y a plein de fric alors qu'on est en pleine crise ! Mais attendez, c'est quand même des deniers qui viennent d'où ? C'est qui le Conseil Général ? C'est qui ? C'est nous ! Mercier a voulu son musée là pour pas laisser le bénéficie à Colomb. Mais attendez, en pleine crise, ça c'est difficile à avaler. C'est des dérapages à des millions et des millions d'euros, c'est pas des petits dérapages...

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Alors moi c'est très simple, j'ai vécu pendant vingt-cinq ans à Grange-Blanche, cours Albert Thomas, je sais pas si vous connaissez un petit peu. Je suis né à Grenoble, et je suis venu à Lyon j'avais dix ans. Je me souviens de certaines choses de quand j'étais gamin mais Grenoble c'est quand même loin et c'est un peu dans le brouillard… Et quand je suis arrivé à Lyon, je suis arrivé là parce que mon père travaillait au Dauphiné-Libéré et qu'il était muté au Progrès, et donc on est resté pendant ce temps là à Lyon, depuis 1966 au cours Albert Thomas. Grange-Blanche c'est Monplaisir ! C'est le quartier des frères lumoières, c'est un quartier qui, à Lyon, est réputé et est apprécié de plein de gens. Si vous voulez, c'est un village Montplaisir. Après j'ai déménagé… enfin je suis parti du 133 au 154, tu parles ! Après je suis allé à la rue Saint-Maximin qui est à 500 mètres de là… toujours à Monplaisir. Et après je suis allé à Mions dans une maison, mais je suis pas resté longtemps parce que le propriétaire a souhaité reprendre sa maison rapidement. Et pendant ce temps là, mes enfants ont fait construire une maison à côté de la leur et du coup j'habite à Crepieux maintenant, Crepieux-la-Pape. Donc vous avez Rillieux, les pauvres en haut, et Crepieux-la-Pape en bas… non je me marre. Mais Rillieux faut voir la cité-dortoir, ça fait peur…

MA : *L'objectif c'était de quitter la ville ?*

Non, non, non ! C'est les circonstances qui ont fait que j'ai dû quitter cette maison et que ma fille m'a dit « écoute on va faire construire là et si tu veux… », comme moi j'avais pas investi dans la pierre, chacun sa vie, et bien je paye le crédit, comme ça mon loyer n'augmente jamais, y a pas d'indice, je paye un crédit. Donc voilà je suis à Crepieux.

Et sinon on a toujours été à Chassieux, tout le temps, jusqu'au jour où on est venu s'empaler à la Confluence. A Chassieux on avait 42000m² dans une entreprise où y avait 800 personnes. On avait nos bureaux là-bas, pas de problèmes de parking, pas de problèmes du tout. 42000m² vous imaginez ? Ici y a zéro m² pour se garer… Mais là vous avez même pas… l'autre usine à Chassieux, parce qu'il y a une autre usine, elle doit faire 9000m², là vous devez avoir à peu près pareil. Alors, avant on travaillait dans des bureaux individuels, la maintenant tous les gens sont, moi j'ai un bureau mais les gens sont tous dans cette nouvelle conception d'il y a une dizaine d'années où on met tous les raisins dans le même bol quoi.

Entretien semi-directif

MA : *Donc il y a eu pour vous une régression de la qualité du cadre de travail ?*

Ah bah oui. Et ici ils ont construit ça le plus vite possible, et en avant que je te pousse, uniquement, simplement pour avoir des locaux dans un endroit qui va prendre des proportions dans les années à venir, où tout ceci va se vendre à des prix… on a déjà des prix astronomiques au mètre carré. Donc c'est un investissement extraordinaire mais les ascenseurs sont toujours en panne et quand il y a de la flotte, ça prend l'eau… enfin c'est un truc épouvantable. Ca a été construit à la va-vite et avec des moyens plus que restreints.

MA : *Pourquoi le Progrès est venu là ?*

Justement pour ça. Pour avoir des murs dans un endroit qui va exploser, dans les cinq ou dix ans, le prix au mètre carré ça va être… enfin ce sera un excellent investissement ! Bien sûr.

MA : *Vous pensez que quand ça aura suffisamment monté ils vont vendre ?*

C'est sûr ! C'est le Crédit Mutuel ici, les patrons c'est le Crédit Mutuel… J'ai pas l'impression qu'ils soient venus là pour rester.

MA : *Quand on a dit aux employés « on va aller à Confluence », vous vous attendiez à quoi ?*

Une catastrophe ! On y est allé à reculons. On y est allé à reculons et on avait pas tort… bon maintenant on y est mais à l'origine, franchement par rapport à Chassieux ça a rien à voir… Vous dîtes aux gens « demain on retourne à Chassieux » mais il va y avoir de la fumée tellement les types vont faire crisser les pneus pour partir, vous êtes tranquilles.

MA : *Pour quelle raison ?*

Le transport, c'est obsessionnel, c'est une enclave ! C'est une enclave extraordinaire ici. Avec la voiture, hein, à partir du moment où vous n'avez plus de voiture… moi de Crepieux, je peux

prendre le car qui m'emmène jusqu'à l'Hôtel-Dieu, de l'Hôtel-Dieu, je traverse le pont de la Guill' et je suis dans le tram qui m'amène jusqu'ici. C'est ce que je vais faire… Je vais recommencer à lire. Et puis y a plus de parking, on a un parking au sous-sol pour certaines personnes, on a un parking au niveau du Conseil Général parce qu'ils en ont mis un là mais après à partir d'un moment donné y aura plus de parking pour personne, ce qui veut dire que les gens qui viennent de Bourgoin ils vont prendre le train, ça fait un peu mal. C'est une enculerie quoi, je vois pas comment vous le dire autrement.

MA : *Il y a ici la volonté de dire « la voiture c'est en dehors du quartier »… la question qui se pose c'est de savoir si par des mesures coercitives on fait changer la pratique.*

C'est le rêve de Colomb. Et je pense que oui parce que les Français si vous ne leur tapez pas sur la tête ils n'arrivent pas à comprendre. Ca on l'a vu très bien avec la vitesse. Y avait 17000 morts à cause de la voiture en France il y a quinze ans, il y en a plus que 3000. Si vous mettez pas des radars, si vous mettez pas des contraintes, si vous leur tapez pas sur la tête, ils continuent à rouler et à se cartonner comme des marteaux, il faut y aller… il faut leur taper sur la tête, je suis désolé. C'est un constat épouvantable, c'est horrible. A terme on va y arriver, inévitablement, comme je l'ai dit ça va prendre du temps mais… C'est comme ici, les gens qui ont un appartement ici, une fois qu'ils ont rangé la voiture c'est terminé, c'est fermé, shlak, le prisonnier.

MA : *C'est intéressant, le côté très fermé de l'espace ici, très contrôlé, vous en pensez quoi ?*

Je trouve que ça doit pas être très agréable à vivre, ça doit pas forcément être très agréable à vivre. Qu'est-ce que vous voulez ? Les gens ont choisi de se mettre ici pour des raisons économiques, je crois que ce soit pour des raisons… ils ont investi là-dedans ! Et faut voir aussi, j'espère qu'au niveau apparts, ça va pas faire comme chez nous, au niveau des malfaçons, j'espère que pour eux ça va bien se passer.

MA : *Donc selon vous, on ne vient pas vivre ici par attrait pour ce nouveau quartier ?*

J'ai pas l'impression. Enfin, ici y a toujours eu le marché-gare, c'était le ventre de Lyon, c'était un pool économique extraordinaire, avant Rungis c'était le premier marché de France. Il va y avoir la Maison de la Danse, parce que là ça ne fait que commencer, il va y avoir l'autre partie. Alors l'autre partie va falloir la construire, avec toutes les contraintes que ça comporte, c'est pas terminé… Les mecs qui ont acheté des appartements là ils ont pas fini. Donc je dis que c'est pas pour des raisons de confort, ou autre, que les gens sont venus là. Ils sont venus là, peut-être que je me trompe, ils ont mis du fric, pour espérer une plus-value quand tout sera terminé. Peut-être que quand tout sera terminé, les gens vont y venir parce que ce sera très agréable. Mais pour l'instant on ne peut pas dire… la Part-Dieu ne s'est pas faite en un jour, ça a pris dix ans. Là c'est parti pour dix ans… jusqu'à ce qu'on oublie ce quartier parce que les gens seront ancrés dedans et qu'on passera à autre chose dans Lyon. Mais en attendant il faut quand même le subir, on le vit pas on le subit.

MA : *Tout à l'heure vous évoquiez l'image aussi, ça attire sans doute des gens. Ca fait quoi d'ailleurs de travailler dans cette vitrine ?*

J'y pense pas trop. Le fait qu'on veuille en faire la vitrine de Lyon, c'est… C'est comme un jour Gerland ce serait pareil, Gerland se sera le prolongement, le stade va partir. Un jour ce stade explosera, on le prendra, on le réduira en miette et on fera le pool de Gerland. Et à Gerland, il y a encore de l'eau, vous avez vu les quais, c'est le même genre qu'ici, ce sera un prolongement parfait, il est prêt, ils ont déjà tout pensé les mecs…

MA : *Pour revenir au moment du déménagement, l'image que vous aviez d'ici, c'était quoi, qu'est-ce que vous avez dit ?*

On est pas dans la merde ! Quand on est arrivé on a dit « putain les enfants, on est pas dans la merde, ils nous ont mise dans une enclave on va en chier comme des russes » et ça a pas loupé. Pendant deux ans ça a été épouvantable, en plus il a fallu subir la contrainte de cette construction en face, faut bien se dire que c'était pas comme ça. Quand on est arrivé ici, un moment donné, on mettait 45 minutes pour aller du feu jusqu'ici pour rejoindre le parking. Un moment donné on les a maudit, on était à deux doigts de leur balancer des cailloux tellement c'était épouvantable. Les gens étaient excédés, excédés, bon c'est allé ça a pas fini en fait divers mais y a eu des accrochages physiques entre les gens au moment de la construction. Bon c'était l'humeur du moment. Et puis ce bruit incessant… Mais il faut que ça se fasse, on est dedans, on est dans la construction. Maintenant on est beaucoup plus tranquille, c'est très bien maintenant.

MA : *En dehors des transports, vous vous attendiez à quoi, à venir où ?*

De toute façon Chassieux disparaissait puisque maintenant on a plus qu'une unité de production. Maintenant on a les 42000m² de cette entreprise qui a été posé en 1966 et qui est une friche désaffectée, personne n'y va, que les rats et les araignées. Et de l'autre côté, vous avez une entreprise qui a été créée pour 69 millions d'euros, en 2004, où là on a changé nos rotatives, on a changé nos outils de productions pour faire un journal plus petit et puis voilà quoi… On est passé en production de nuit de 247 personnes à 33 dans l'entreprise. Dans les 42000 on avait 247 personnes qui travaillaient à la production du journal la nuit et en face il y en avait plus que 33 et tous les gens qui sont les administratifs, la VDM, la compta, enfin tout ce qui compose une entreprise est arrivé là. Et puis quand vous séparez les appartements vous avez moins de conflits sociaux parce que vous avez moins de contacts. Quand vous avez un appartement qui brûle et que vous avez tout le monde dedans c'est pas pareil que si vous avez deux ou trois appartements, y en a un qui brûle, les deux autres sont là. Et depuis ce jour là, du reste, cette séparation fait que ça a cassé le syndicat du livre, ça fait deux ans qu'on a plus eu une grève au Progrès. Entre autres, entre autres… De toute façon quand moi je suis rentré on était 1500, maintenant on est plus que 520. Y a jamais eu un seul licenciement sec, jamais… sauf des gens qui font des conneries, ça c'est autre chose, mais dans le fonctionnement économique, il n'y a jamais eu un licenciement sec, pourvu que ça dure…

MA : *Pour revenir un peu au quartier, il y a l'idée que c'est un écoquartier qui est beaucoup mise en avant.*

Au niveau écologique ? Oui, si les mesures sont véritablement appliquées et qu'elles permettent de… alors bien sûr je suis totalement pour.

MA : *Quelles sont ces mesures, c'est quoi un écoquartier ?*

J'en sais rien, je sais pas du tout, on a pas du tout été informés de ce qui nous permettrait de savoir qu'on est dans un écoquartier. Je suis incapable de vous dire pourquoi est-ce qu'on l'appelle un écoquartier et quelles ont été les mesures qui ont été prises à la construction, comment ces constructions là… Qu'est-ce qu'elles ont d'écologiques ? Est-ce qu'elles bouffent de l'énergie ? Je suppose que non, pour les chauffer, pour climatiser, pour cette structure. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour les rejets dans le fleuve s'il y en a ? Je ne sais pas du tout.

MA : *Et vous auriez aimé avoir de l'information là-dessus ?*

Ah bah oui ! Je crois qu'ils ont fait un article sur la Confluence, mais je crois qu'on a jamais soulevé ce problème, je suis pas sûr. Et vous, qu'est-ce qu'ils vous ont dit les gens ?

MA : *Certaines personnes sont venus habiter ici en le sachant, d'autres sont comme vous et l'ignorent, certains s'en fichent…*

Mais qu'est-ce qu'on leur a dit ?

MA : *Que les appartements étaient bien isolés, qu'il y avait des espaces verts, des panneaux solaires. Certains peinent à voir parce qu'ils trouvent les lieux bétonnés.*

Mais on peut faire des bétons écologiques, enfin je ne sais pas… ou alors le béton quoi que tu fasses ça reste du béton ? J'en sais rien.

MA : *C'est surtout une question d'image en fait. A ce propos, je reviens à ce que nous disions avant, avant d'arriver quelle image vous aviez de ce quartier, comment vous vous le figuriez ?*

Rien ! Néant ! Dans quel merdier on est venu se merde. C'est tout. On se disait « mon dieu, mon dieu ». Déjà quand on est arrivé on a vu ce truc et on va l'infrastructure avec cette voie sans issue là, pfff… on s'est dit « maman, une fois que t'es pris, t'es pris, tu ressors plus ! ».

MA : *A à part les soucis de voiture, est-ce que ça distingue ici, est-ce que c'est particulier ?*

Oui. Ca peut se distinguer par cette image de luxe que ça veut donner : des entreprises florissantes un centre de commerces moderne, etcetera… ça veut faire sentir qu'il y a du fric… et y en a ! Je parle du luxe, pas du luxe monégasque ou du luxe parisien dans le seizième, évidemment… Mais par rapport à d'autres quartiers dans Lyon, ça c'est un endroit privilégié. On entend jamais parler de délinquance, pour l'instant, alors que si vous allez à la Part-Dieu, ça castagne tous les jours. Ici c'es très feutré. Et puis pour venir ici, comme c'est chiant, les mecs ils préfèrent aller se castagner à la Part-dieu, c'est plus central ! [rires]

MA : C'est aussi très vidéo-surveillé…

Ca, à l'extrême limite, très sincèrement, j'y pense même pas. Ca m'a même pas effleuré l'esprit. Vraiment. Pour moi la vidéosurveillance n'est pas un problème, parce que je n'y pense jamais. Pour moi c'est vraiment pas un problème, alors qu'on est vraisemblablement hyper surveillé,

je m'en fous. Ils vivent leurs vie de surveillants, je vie la mienne et ciao ! Je pense même pas à eux, ils n'existent pas. Ce sont des ombres qui passent… Pour moi ça ne représente aucune contrainte, rien, puisque je n'y pense pas. Et ça ne présente aucun intérêt pour moi. Bon voilà… ni contrainte ni intérêt, rien quoi. Ils peuvent mettre un million de caméras, j'ai pas ce sentiment d'angoisse d'être surveillé, d'être chez big brother, je sais pas… vraiment, vraiment. Alors qu'on est surveillé de partout, on va dans une gare, on va dans un aéroport, on va dans un lieu public… vous allez à la Part-Dieu, si vous sortez vos quéquette pour pisser y a deux mecs qui vous tombent dessus tout de suite, vous êtes tranquille. Là… des caméras y en a pourtant beaucoup.

MA : *Je retourne à un niveau général, le quartier ici est réussi ?*

Réussi ? Ouais, je pense que ça va être agréable à vivre. Quand toutes les structures auront été posées, que le tramway aura été prolongé, que tout sera calme… que les travaux de l'autoroute… Admettons que tout soit terminé, là maintenant, je pense que ça va être un quartier réussi. Si on oublie la voiture, si on passe par l'eau, ça va être agréable à vivre. Quand vous êtes là, quand vous êtes au milieu de… quand on est privilégié, quand l'économie va bien, quand les gens sont heureux de venir au boulot, quand tout va bien… après vous avez le temps de vous fâcher contre les caméras. Mais oui je pense que ça va être réussi. Ca va être encore mieux que la Part-Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il y a l'eau ! C'est déterminant, ce fleuve est déterminant, l'eau ça apporte la sérénité un moment donné. Les gens vont venir de loin pour se poser, pour manger, ils hésiteront pas à marcher ou à prendre le tramway pour deux stations pour venir au bord de la Confluence quand il fait beau, manger un petit bout ou se reposer. C'est énorme non ? Entre midi et deux, bon là c'est les vacances, mais au mois de juin, y avait un monde… mais alors si vous voulez draguer c'est un petit monde ! C'est l'endroit ou draguer à Lyon… maman ! Là c'est des canons de Navarone qui se trimbalent tous les week-ends, vous pouvez y aller à fond les manettes, là y a du lourd, aussi bien mecs que nanas, ça vaut vraiment le détour…

MA : *Ah ! Donc le quartier est une réussite totale !*

Totale, non attendez, c'est jamais total mais... A l'heure actuelle, hormis le transport, bon on en a suffisamment parlé, hormis cette ambiance de fête foraine permanente qu'on veut donner dans le centre commercial, je pense que c'est une connerie, ça s'ils veulent rectifier le tir, ils le rectifieront, je pense que c'est une réussite, totale je sais pas mais c'est une réussite. Pour le peu qu'on en vit c'est une réussite.

MA : *Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez peu informé sur ce qui se fait ici…*

Non mais nous ici on a su ce qui s'était fait parce qu'on est dans un média, c'est clair ! Mais je pense que les gens ici avaient pas mal de signalétique avant que ça commence, y a une grosse information qui s'est faite, c'était copieux. Si vous vouliez savoir ce que la Confluence voulait faire, on ne peut pas dire que vous n'étiez pas informés, ça il faut rendre à César ce qui est à César. Au départ, je pense qu'on a été suffisamment informés. Après est-ce que les gens se sont arrêtés, est-ce qu'ils ont lu ? Parce que ça je sais pas si les gens sont près à s'arrêter et lire de l'information. Pas forcément. Une certaine partie des gens, mais pas tous, loin de là. Je sais pas ce qu'ils ont mis sur Internet, je suis pas allé regarder.

MA : *De ce que j'ai pu entendre, les habitants trouvent que c'est une communication qui est là pour vendre, donc tournée vers l'extérieure et pas vers les personnes qui vivent ici.*

Ce qui est pas faux. Ouais, c'est pas faux. C'est pas trop pour les gens qui habitent ici ou qui viennent bosser, c'est clair. Ca respire le fric ! Donc c'est normal…

MA : Et vous avez une idée de ce que les concepteurs ont voulu faire ici ?

Ils ont voulu casser l'image du marché-gare et l'image de ce que c'était avant, pour faire un centre commercial et des appartements pour que les gens puissent y vivre. Parce qu'avant personne vivait ici, à part Cours Charlemagne, c'était le néant, y avait rien ! Et puis une très mauvaise image, bien sûr. C'était le quartier à putes ! Ca continue du reste… Surtout le soir, pas ici, plus en amont. Là ici, maintenant, les flics les ont virées. Au niveau de la prison surtout maintenant… mais ça va sauter en 2013, la catho qui débarque, ils ont du fric eux aussi ! Je sais pas combien ils facturent à leurs étudiants chaque année mais [sifflement signifiant beaucoup]. Après, ce qu'ils ont voulu faire plus précisément je ne sais pas.

MA : *Dans ce qu'ils mettent en avant, il y a le côté écoquartier, je ne reviens pas sur la place de la voiture et des espaces verts mais ils parlent notamment de mixité sociale.*

[rires ironiques]

MA : *Je veux bien vous entendre sur le sujet.*

Voilà, je viens de répondre. C'est une plaisanterie. On se fout de la gueule du monde. La mixité sociale à Confluence ? Là, le jour où elle va arriver moi je serai en déambulateur. Non mais faut pas déconner. Mixité sociale à la Confluence, soyons sérieux, vous avez vu combien c'est le mètre carré là ?

MA : *La SPLA vous dira qu'il y a 25% de logement social.*

D'accord et qui est-ce qui habite dans ces trucs sociaux ? C'est pas des loyers à 500 ou 600 euros par mois, c'est plus 900 euros pour un T4. Voilà, quand on sait ça, on ne parle plus de rien, la messe est dite. 25% de logements sociaux… et on appelle logement social quelque chose qui est loué 900 euros par mois ? Bah dîtes donc si c'est ça le social, combien ça doit être les loyers ailleurs ? C'est le double ?

MA : Pas exactement.

Ouais, 1300, 1400, charges même pas comprises…

MA : *Malgré cela, la présence de ces logements sociaux génère quelques propose assez forts venant de personnes qui ont payé leur logements 5000 ou 6000 euros le mètre carré et qui apprécient modérément d'avoir des voisins qu'ils voient comme des gens ne payant rien parce qu'en logement social…*

Bah oui. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise là-dessus ? C'est le même problème qu'on retrouve à Monplaisir. Les loyers c'est 1000, 1200 et vous avez quelques logements sociaux dedans. Pardon, dits sociaux. Mais en fait qu'est-ce qu'ils leur reprochent, où est le problème ? Pas de ça chez nous ! Les clichés reviennent très vite.

MA : *C'est un problème, qui veut de la mixité sociale ?*

Personne ! J'ai jamais dit ça pour moi. J'habite dans un quartier, je sais que c'est. Je vais au marché de Rilleux, là la mixité sociale est là. Y a tout, tout ce que la terre peut porter. Je fréquente des gens, ils sont noirs, rouges, bleus, verts, de toutes les couleurs, de toutes les religions, toutes les confessions, toutes les populations… Ca j'ai jamais eu de problème à ce niveau là ! Vivre à Rilleux dans une cité, là-haut, non ! Je vous le dit très franchement, non. Je pourrais pas. Voilà.

MA : *OK. Et quand vous regardez le quartier ici, notamment son évolution, est-ce qu'il y a des éléments qui vous ont surpris, des choses qui sont étonnantes ?*

Non j'ai rien vu de bien étonnant. Les gens viennent et repartent, c'est la transhumance, les gens viennent bosser et repartent. Après, c'est pas étonnant mais c'est pratique, c'est de pouvoir faire ses courses à Carrefour quand on rentre et qu'on a oublié un litre de bière… Mais étonnant, non. Si, ce qui est étonnant c'est qu'on a toute cette population qui vient se reposer, qui vient… c'est pas si fréquent sur Lyon, qui viennent spécifiquement parce que l'endroit leur plait. On peut venir se reposer à la confluence entre midi et deux, ça c'est une certitude, même c'est un endroit où se fréquente, où on se retrouve, c'est un lieu de vie. Ca c'est étonnant, parce qu'à Lyon où est-ce que vous avez beaucoup de lieux de vie ? Y en a pas beaucoup, hein. Même pas la place Bellecour, même pas la rue de la Ré, les gens viennent pas spécifiquement rue de la Ré pour dire « tiens on va se détendre, on va se reposer, on va prendre un moment au bord de l'eau ». Les gens dorment hein, au bord des trucs, ils prennent leur petite sieste de trente minutes après avoir mangé, ça c'est étonnant…

Ah, il vous reste une minute !

MA : *Vous vous imaginez venir vivre dans un endroit comme ça ?*

Vivre ici ? Si on résout les questions de transport pourquoi pas. Parce que ce cadre est loin d'être désagréable. Avoir un appart en haut là, ça doit pas être dégueu, on s'en sort, ça doit pas être désagréable à vivre. Sur Lyon, si vous prenez les coins sympas, c'est les quais de Saône et les quais du Rhône. Moi j'adore l'eau, je suis pas très objectif. Donc oui, pourquoi pas. Mais il faut que je puisse rentrer et sortir de chez moi en toute quiétude, en toute tranquillité, que je me fasse pas chier à mettre vingt minutes pour sortir du truc, pour rejoindre l'autoroute à côté ou rejoindre la ville. Mais bon ça doit quand même être agréable, si vous voulez rejoindre la ville, paf vous prenez un tramway vous êtes rue de la Ré, ou place Bellecour, même à la Part-Dieu. On est pas loin du centre, prolongement du centre oui, on est pas loin du centre.

MA : *Et vous avez dit tout à l'heure qu'à partir de septembre vous arrêtiez de venir en voiture…*

Oui parce que c'est trop de contraintes. C'est trop chiant. En plus ils vont supprimer le parkignet il faut se préparer à cette suppression pour pas la subir du jour ou lendemain « ça y est y a plus de bagnoles, c'est terminé les mecs, vous prenez les transports en commun la semaine prochaine parce qu'en parking y a plus rien ». Donc va falloir commencer à s'éduquer. J'ai un bus à dix mètres de chez moi qui s'arrête à l'Hôtel-Dieu, je traverse le pont de la Guill' en trois minutes et je prends le tram, et la même chose dans le sens inverse.

MA : *Donc le coercitif sur vous ça a marché.*

Oui, oui. Je crois que j'habiterais loin d'ici ce serait pareil. Les mecs qui sont à Bourgoin, j'en discutais avec eux, ils me disaient « faut que je fasse dix minutes de voiture pour aller jusqu'à la gare » mais je disais « alors faîtes dix minutes de vélo », « ah ouais mais après faut que je reprenne le tramway pur aller de Perrache à ici », je lui dis « mais tu travailles à quelle heure, tu dois être au canard à quelle heure ? », « huit heure et demi, neuf heure », je lui dit « quand tu sors de l'A42 tu bouchonnes pas ? », parce qu'après quand vous rejoignez l'A7, vous avez le nœud Gordien qui est toujours plein… Je lui ai « essayes pour voir », il a pris un abonnement à la SNCF, il me dit « je suis bien, je suis pas énervé, je suis calme ». Ca commence un petit peu à évoluer.

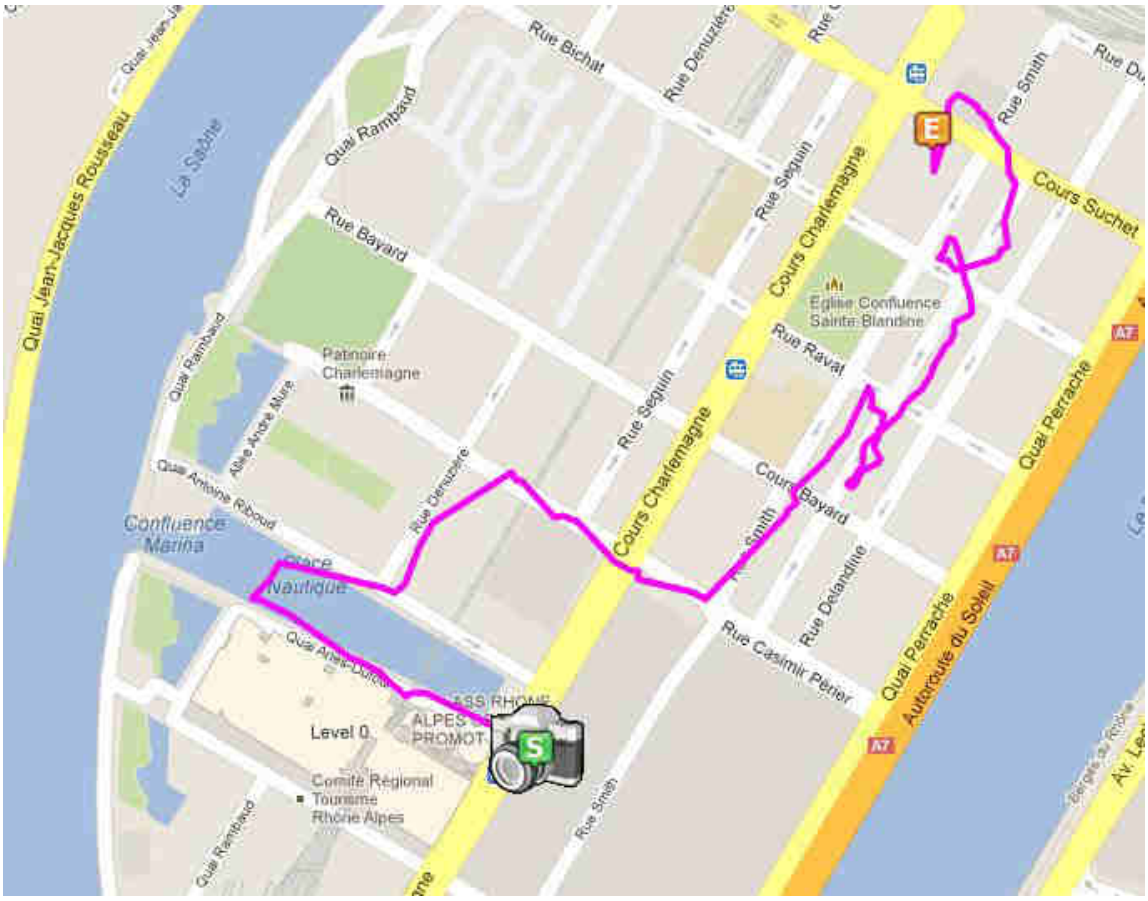
MA : *Une dernière question, connaissez vous l'investissement du Progrès ici ?*

Non, Chassieux je savais mais pas ici. C'est une véritable nébuleuse. Vous voulez que je vous disent, ça pas du coûter bien cher. La Confluence va se faire ? Le Progrès veut venir à la Confluence ? On était les premiers… wouh… Alors là c'est un bon phare ! Pour une question d'image. Donc là je crois que ça a pas coûté trop cher… par rapport à ce que ça va rapporter dans les années à venir. Très bon investissement j'ai l'impression.

HL22

	Date : 24/07/2012
	« Statut habitant » : travail
	Investissement/loyer : -
Climat de visite : Ensoleillé, chaud	**Adresse :** Hôtel de Région
	Arrivée : janvier 2012
Durée de la visite : 43 min	**Local :** -
Longueur du parcours : 2042 m	**Employés :**
Durée de l'entretien : 1h23 min	**Profession :** chargée de communication
Sexe : F	**Vie associative sur le quartier :** Non
Age : 27 ans	**Militantisme :** Non

Tracé de la visite



Avant la visite

Présentation du travail et du déroulement de la rencontre + consignes de la visite :

J'ai l'impression que quand tu me dis ça je pense à rien mais on verra.

Visite

Lieu	t0+	
Parvis de l'Hôtel de Région	02 :32	Là par exemple, à droite nous avons le marché-gare, l'ancien marché-gare d'ailleurs, du coup c'est là où se passaient les Nuits Sonores donc un gros festival pour lequel j'avais été bénévole et qui était plutôt sympathique. Et donc cet endroit emblématique des jeunes n'existe plus parce que Confluence avec tout son côté luxe, son côté avec les immeubles de fous qu'ils ont construit et avec le centre-commercial fait que ça disparaît un peu donc c'est un peu de l'âme de Confluence qui s'en va. Donc c'est un peu triste moi je trouve, ça a un côté un peu triste d'effacer un peu le passé. Même si ce quartier était pas… enfin moi j'étais jamais réellement venue avant.
Quai Arlès-Dufour	03 :08	Déjà avant j'habitais à Croix-Rousse, j'habitais pas place Carnot donc je le connaissais pas plus que ça. Le cours Charlemagne j'y étais jamais venu alors que j'en avais entendu parler ne serait-ce qu'avec la patinoire. Mais du coup je trouve ça dommage que ce quartier là il soit un peu effacé voire beaucoup effacé par la Ville de Lyon histoire d'avoir une bonne notoriété pour la ville, raser un peu ce côté quartier pauvre, quartier populaire aussi. Moi j'aime bien ce type de quartiers là, populaires, pas forcément riches comme ça. Je trouve que ça a pas trop d'âme, c'est un peu fade. C'est le terme quoi : c'est un peu fade. Tout comme le centre commercial. Et puis les immeubles c'est des trucs de fous effectivement, ne serait-ce que GDF-Suez avec leur truc, je crois que c'est la déclaration des droits de l'homme qui est marquée sur le bâtiment mais bon… C'est bien mais bon je sais pas s'ils ont réfléchi sur le plus tard, comment ça va être perçu, ça va être dépassé assez rapidement ou pas. J'en sais rien mais je sais pas… ce côté les immeubles on dirait des containers posés les uns sur les autres. Après c'est un art comme un autre et après c'est original. Je dénigre pas non plus totalement quoi, c'est bien que ça change, plutôt que les barres d'immeubles toutes grises, sans âme aussi et toutes fades. Mais là moi c'est le côté luxe qui me dérange un peu. Ne serait-ce que l'Hôtel de Région, tu rentres dedans c'est toute la puissance du pouvoir public qui est mise dans un bloc tu vois. C'est hallucinant, des fois quand j'y suis j'ai envie de gerber en voyant tout ça quoi. Même si c'est les pouvoirs publics, c'est pour les citoyens qu'ils font des trucs et tout mais c'est quand même… Je sais pas c'est horrible, à des moments je me dis qu'il est très bien ce bâtiment, il est très joli parce qu'il y a un petit jardin intérieur, un jardin d'hiver avec un espèce de petite cascade fontaine qui coule et tout donc là tu peux être bien. Mais en réalité je pense que l'architecte il a d dû se dire « je vais faire un truc hyper

		novateur » et en fait les gens l'utilisent pas ce petit jardin d'hiver par exemple, c'est très sympa mais personne l'utilise parce qu'il fait hyper chaud dedans par exemple, c'est une serre en fait le truc. Donc y a des trucs qui ont été posés sur le quartier qui ouais on été un peu idéalisés j'ai l'impression, où ils se sont dit « on va faire des trucs de fous » mais il se sont pas dit en pratique qu'est-ce que ça va donner ? Par exemple mon bureau, en hiver, on s'est pelé le cul ! Un truc de fou, désolée pour le langage mais on s'est vraiment pelé et là tu te dis « mais c'est un nouveau bâtiment qui a coûté des millions d'euros », je sais même plus combien c'est pour te dire… et du coup t'as envie de leur dire « pensez aux gens qui vont travailler dans ces bureaux quoi ». Pas que de la branlette intellectuelle architectural « oh on va faire ça, ça va être trop beau ». Moi c'est ce côté-là qui m'agace… Après quand tu connais pas c'est joli à visiter, comme un musée par exemple, comme un truc comme ça… Il serait reconverti en musée je dirais pas non, je dirais que ça cadre totalement avec le bâtiment. Mais là pour travailler dedans c'est pas génial. Mais après je suis contente parce qu'on a des locaux qui sont super performants aussi, qui sont neufs, qui sont assez jolis aussi mine de rien, à ce niveau là on a pas à se plaindre mais y a des fois tu sens petits disfonctionnements quoi. Comme quoi ça a pas été fait non plus jusqu'au bout. T'as l'impression que c'est pas vraiment fini tu vois, que le mec il a livré son truc et puis voilà, il s'est pas posé des fois les bonnes questions. Du coup sinon, le centre commercial j'y suis allée quelques fois pour le cinéma, parce qu'ils faisaient des réductions, des promotions, sinon j'y serais jamais allée. Et puis j'ai un pote qui travaille à l'Hippopotamus en fait, il est chef cuisinier donc on va assez régulièrement pour le voir un peu. Des fois quand je sors du travail vu qu'il est juste en face je me dis pourquoi pas et je vais le voir. MA : *Et tu viens parfois ici ?* Ca m'est arrivé. Des fois entre midi et deux, t'as pas envie de manger avec les collègues, pas envie de rester à l'intérieur à la cantine, donc du coup aller jusqu'à la boulangerie juste en face et à me poser à des endroits plutôt cool, au soleil. Mais bon il faisait pas très beau à des moments donc c'était compliqué. Après t'as ce côté urbain qui est là, moi je préfère les côtés natures donc par exemple vers la darse je vais plutôt avoir tendance à me poser dès qu'il y a un petit brin de nature et pas là où il y a énormément de monde. Parce que là encore on est en vacances, y a pas grand monde mais en juin c'était blindé, t'arrivais même pas à trouver une place sur les marches pour bouffer ton sandwich donc c'était un peu chiant à ce niveau là. Et surtout le centre commercial au début je l'ai maudit… Parce que t'étais obligé de laisser passer… Tu vois quand tu viens travailler, ça te fait chier

		de venir travailler, même si t'aimes ton boulot y a des fois ça te fait chier et du coup du moment que le centre commercial a ouvert, y a eu énormément de monde pendant à peu près entre deux semaines et un mois et du coup y a des fois où je pouvais pas rentrer chez moi tout de suite. Sinon j'étais obligée de marcher et j'avais pas forcément envie, où j'étais fatiguée et tout et du coup j'étais obligée de laisser passer un tramway tellement y avait de monde et de prendre le tramway suivant. Parce que les TCL ils ont pas fait le raccord avec le comment ça s'appelle ? le centre commercial, j'allais dire le pôle de loisirs. Parce qu'il y a une petite partie pôle de loisirs mais je sais pas la plupart des gens auront jamais accès à ça avec le centre de fitness qui doit coûter la peau des fesses, ils sont dans leur mode luxe à mort… MA : *Ca correspond à quoi ce luxe ?* A l'envie de notoriété de Lyon. C'est tout. Pour moi je vois pas d'autres choses. Et puis je trouve ça un peu inutile de faire ça. Et puis de faire un centre commercial ici sachant que rue de la Ré, qui est quand pas mal bondée, faut le dire, y a pratiquent les mêmes magasins. Après y a des magasins qui sont assez novateurs ici mais bon c'est quoi l'intérêt ? Ils ont voulu faire un centre commercial à la mode américaine et moi c'est ce côté-là que j'aime pas trop. C'est m'as-tu-vu, c'est bling-bling. Je sais pas, j'aime pas les choses comme ça. Moi j'aime bien la naturel à la base donc ce côté centre commercial… après c'est très joli, ils ont fait des trucs très jolis avec des petits bruits d'oiseaux quand tu passes, c'est sympa mais mettre des millions là-dedans moi je comprends pas le principe. J'ai du mal avec le rapport avec l'argent et les trucs qu'ils pondent en fait. Après c'est de l'art aussi, mais je suis pas trop artiste, je suis plus terre-à-terre. Je me dis « ne quoi ça peut aider les gens quoi ? », à part créer des emplois effectivement mais bon c'est pas comme si le centre commercial se portait bien en ce moment… Oh mon bateau ! J'ai déjà pris la navette fluviale d'ailleurs, qu'est en mode luxe aussi, c'est marrant, c'est vraiment marrant comme petit truc le Vaporetto. C'est marrant à faire parce que ça existe pas à Lyon et que depuis des années y a plein de Lyonnais qui se disent « mais pourquoi on fait pas ça ? », on a deux fleuves, enfin on a la chance d'avoir une rivière et un fleuve pourquoi ils ont pas fait des petites navettes ? Et là, pour la première fois… C'est le côté positif de ce centre commercial aussi, en mode luxe aussi, c'est qu'ils ont mis des nouveaux principes de transport et du coup c'est vraiment plutôt sympa. Même si c'est en mode luxe à l'intérieur, tu vois en ronce de noyer, machin… MA : *Si le côté nature te branche, tu penses quoi ce genre d'espaces ?*

		C'est pas dérangeant quoi. C'est même plutôt plus agréable ça que tous les immeubles nouveaux qu'on a en face. Je trouve ça plus agréable de voir ça et de voir des gens qui font du skate ou du BMX juste devant plutôt que des gens qui sont en train de boire leur Starbucks quoi. Mais bon après… par exemple le bâtiment là-bas en orange en forme de gruyère il me fait délirer quoi. Je sais pas si tu le vois là-bas mais après tu vois ça ça me fait rire mais c'est vrai que… notoriété ou je sais pas, histoire de montrer qu'on a évolué aussi… ouais l'évolution de l'homme peut-être aussi, de l'architecture aussi, qui va avec l'homme… Mais ça m'intéresse pas du tout. Passé un temps mes parents habitaient à Jonage, donc c'est dans l'Est lyonnais, pas très loin, à 7 kilomètres de Lyon à vol d'oiseau et ils voulaient vendre la maison dans laquelle on a habité toute notre enfance pour venir acheter un appartement ici. Et du coup je leur ai dit « non, non, y a pas moyen ». J'habitais encore chez eux et je leur ai dit non quoi. Déjà fallait débourser le double de la maison pour avoir un appartement, t'as pas de jardin et puis t'es en ville directement… Moi du moment où je pourrais me poser à la campagne, où j'aurais assez d'argent pour me poser à la campagne je le ferai. Pas très loin de la ville non plus pour pas être complètement isolée non plus mais je le fais ça c'est sûr. Parce que la ville au bout d'un moment ça a un côté oppressant que j'ai du mal à supporter en fait, qui me saoule un peu. Mais bon…
Passerelle	15 :16	Mais ouais ces trucs là, la plupart du temps je vais pour aller à la boulangerie, c'est tout. C'est là où je vais manger et puis basta quoi. J'ai rien de… J'ai pas envie de découvrir ce qui se fait. même, alors que je vais d'habitude vachement sur le quais pour me balader et tout , là je suis jamais allée là-bas. J'ai pas vu l'intérêt quoi, tout simplement… Ca m'attire pas plus que ça, et même s'il y a des couleurs je trouve pas ça joyeux quoi. Réellement on dirait des containers. On peut imaginer des gens…. On sait qu'il y a des gens qui par défi on été foutu dans des containers dans je sais plus quel pays et moi ça me fait un peu penser à ça et du coup c'est pas très reluisant comme image. C'est moderne effectivement mais c'est pas très positif pour moi. Et puis c'est le côté « j'ai de l'argent, regardez comme je suis puissant », tout l'Hôtel de Région, c'est un peu ça, la puissance… Mais bon, moi je sais que j'habiterais pas là-dedans dans tous les cas. On me l'offre je le vends tu vois, je n'habite pas dedans. Tout est cher, tout est cher ici, je trouve que la vie est trop chère, que ce soit le centre commercial ou ces trucs là, ces appartements ici aussi.
Quai Riboud	17 :03	MA : *Ce qui marque une différence avec l'ancien quartier.* Bah complètement. Et là c'est vraiment on éradique le passé, enfin on éradique, on supprime le passé, on fait table rase et on met nos

		gros bâtiments bien voyants bien avant-gardistes. Moi je vois pas l'intérêt de ça, je me reconnais pas là-dedans en tous cas. Mais après y a des trucs, le côté durable et tout moi je suis totalement pour. L'Hôtel de Région qui arrive à s'alimenter à je ne sais combien de pourcents en énergie je trouve ça positif. Des choses comme ça je trouve ça positif mais que les deux soient forcément mélangées, le côté luxe et le côté durable bah non… Ca va pas de paire pour moi, enfin c'est pas obligé que les deux soient mélangés. Le côté durable je le fais aussi chez moi en éteignant les lumières, en évitant de tirer la chasse d'eau toutes les deux secondes ou des trucs comme ça quoi… en arrêtant le robinet quand je me brosse les dents ou des trucs dans ce genre mais enfin c'est aussi par un côté économique que je le fais, y a ça aussi. Et du coup ça c'est complètement à l'opposé du côté durable que je me fais, enfin du côté écologique que je me fais. MA : *Il se niche où le développement durable ici ?* Par des panneaux photovoltaïques sur le toit de la Région, par exemple ça je le sais… Après… durable, durable ? Ecologique ça marche dans durable ou pas ? Les petites abeilles ! Ils ont posé des ruches pour protéger les abeilles parce qu'elles sont en train de mourir les pauvres et du coup ils ont posé des ruches sur le toit de la Région, juste à côté des panneaux photovoltaïques. Mais après le reste, là-dedans, dans tout ce quartier, bah j'en ai aucune idée. Tu vois je sais pas. Je sais qu'il a été… parce que quand j'ai fait mon mémoire j'ai du me renseigner sur le quartier de la Confluence, je sais qu'il y a eu un rapport de la WWF qui a labélisé ce quartier de durable et de premier quartier durable je crois bien. Je suis pas sûre, c'est pas forcément sûr ce que je dis. Mais du coup j'en sais pas plus, j'ai lu le rapport mais y avait trop de choses à retenir. J'ai vite fait le tri et j'ai retenu que ça, que c'était durable. Donc j'imagine qu'il doit y avoir des panneaux photovoltaïques un peu de partout histoire de pomper moins d'énergie. Je suis jamais allée voir par là.
Rue Denzuière	19 :49	Ah, c'est pas beau en fait. Réellement ce machin un peu cuivré, c'est pas beau. Enfin moi après je trouve ça pas beau, pas très esthétique, après là le côté un peu ardoise, tout ça, effet ardoise, je dis pas non, mais bon c'est trop carré aussi. Enfin j'aurais plein de trucs à dire comme quoi pour moi c'est pas à mon goût. Tu verras dans ton enregistrement comment je suis sceptique envers tout ça. Après je viens ici que pour travailler donc j'ai pas… Ah tiens ! Un la Vie Claire ici ! Bah je saurais où je vais acheter mes fruits et légumes.

		Si ça me plaisait plus, peut-être que je dirais à mes potes après le boulot « venez dans le nouveau quartier de la Confluence » qui serait pas forcément en mode luxe ou quoi que ce soit…. S'il me plaisait j'inviterais peut-être plus les gens à découvrir ce quartier. Alors que là… si je dis à mon copain de venir manger à midi avec moi quand il a envie et puis voilà, après je retourne travailler et puis basta. On se ballade pas, on fait rien de plus, mais là c'est sûr que je dirais pas à mes potes « venez on va se boire un coup à Confluence ». Y a des endroits tellement plu sympathique à Lyon, ne serait-ce qu'à côté de chez moi t'as les quais de Saône, tu prends une bière, tu la bois et voilà t'es trop bien quoi. Même si c'est pas très propre parfois pfff… après c'est la vie, c'est normal. Ici c'est tout fade je trouve, y a pas d'âme, c'est tout propret, c'est tout… Enfin c'est en construction bien évidemment parce que là tu vois des bâtiments qu'on pas l'air d'être finis mais ouais c'est tout carré, tout rangé dans des cases. Trop la société de maintenant je trouve. Tu vois c'est exactement le reflet de la société de maintenant. Faut que ce soit… Y a pas de place, pas à l'originalité puisque ce quartier est original mais je sais pas, pas de place à la spontanéité on va dire, un truc comme ça. C'est trop cadré, c'est trop propre, c'est trop… Et ça on dirait franchement des trucs de prison quoi, t'as vu les fenêtres ?
Rue Casimir Perrier	22 :49	Enfin bon ça me plaît pas, je vais arrêter parce que sinon je vais partir à critiquer tout le long… Par contre j'ai repéré avec la navette que je prends un petit supermarché mais qui est plus… Donc là t'as le cours Charlemagne qui est en train d'être rénové donc ils sont en train d'enlever le côté pauvre et tout ça et du coup derrière, c'est grâce à la petite navette que je prends, sinon je l'aurais jamais découvert, dans le quartier un peu plus populaire que tu vois pas forcément, y a un petit supermarché portugais. Et ça, j'y suis jamais allée parce que j'ai jamais eu le temps, que j'ai jamais pris le temps non plus, mais ça ça m'intéresse bien. Et puis le fait que personne ne connaisse aussi, à part les habitués j'imagine et les gens qui habitent autour mais si je parle à la Région d'un supermarché portugais on va me regarder avec de grands yeux en disant « t'as fumé » ou un truc comme ça quoi. Donc ce côté-là c'est pas mal. MA : *Ils pensent quoi du quartier tes collègues ?* Ils viennent pour bosser tout autant que moi donc je serais pas te dire mais eux c'est surtout l'Hôtel de Région qui les anime entre guillemets. Ils ont beaucoup de choses à dire là-dessus, parce qu'ils ont déménagé, ils étaient à Charbonnières-les-Bains avant et du coup c'était un peu compliqué la situation parce que l'Hôtel de Région était disséminé sur 6 ou 8 sites, un truc comme ça, qui allaient d'Ecully jusqu'à Charbonnières, du coup c'était pas forcément… y avait pas d'unité dans l'Hôtel de Région donc c'était un peu compliqué pour eux parfois. Et donc voilà, le président de gauche a

		décidé de créer un nouvel Hôtel de Région parce que les locaux étaient vétustes donc voilà et en fait y a beaucoup de gens qui étaient habitués à leur petite routine bien évidemment, y a des gens qui avaient… J'ai entendu l'histoire d'une personne qui avait acheté un tout petit peu avant de savoir qu'il y allait à voir un déménagement à Confluence une maison juste en face pratiquement, pour pouvoir se rapprocher de son boulot. Bah du coup c'est dommage pour elle ça a servi un peu à rien, elle a dû profiter de la proximité lieu de travail lieu de résidence 6 mois et après voilà maintenant elle est obligée de se taper l'Hôtel de Région à Confluence donc… Et puis y a beaucoup de gens qui sont en train de râler en fait. Tu sais les fonctionnaires mine de rien c'est pas une légende… Donc voilà y a beaucoup de gens qui ont râlé à ce niveau là et du coup ça a pas eu trop la cote mais bon ils ont pas le choix… [nous croisons le cours Charlemagne : 25 :45] Donc tu vois, c'est là la petite navette que je prends, c'est pas mal. L'arrêt est juste à côté de chez moi, au coin de la rue, c'est magique quoi. C'est pour ça que quand je peux éviter de prendre le tram j'évite parce que le monde m'emmerde. Les gens qui écoutent la musique hyper forte tout ça. C'est pour ça que je te dis que la campagne c'est fait pour moi. J'en ai marre de ce grouillement de fourmis en mode « je veux me montrer le plus possible », « j'écoute ma musique hyper fort » et tu fais chier le monde quoi, alors que toi les fais pas chier. Je suis pour un principe d'égalité. Du coup regarde ! Ca ça a du charme ! Le bâtiment là, c'est un peu délabré mais bon, c'est déjà mieux qu'un truc tout carré. Ca a un toit, une cheminée… après je suis peut-être en mode viellotte aussi, valeurs, de vielles valeurs mais bon j'aime bien le petit côté rustique, le côté qui a du charme quoi… Avec de la pierre, des trucs comme ça, des moulures pourquoi pas. Après je veux pas dire que ce qu'on a en face c'est beau par exemple. C'est pas mon truc mais enfin je pense pas qu'un bâtiment comme ça ait coûté des millions non plus. C'est le côté rapport à l'argent et puis architecture aussi qui des fois je me dis c'est vrai que c'est comme les artistes quoi… Des fois tu vois une peinture toute blanche et tu te dis « wouah, elle a été vendue des millions et des millions d'euros, mais pourquoi ? ». Bah, voilà, par rapport à Confluence je suis un peu comme ça, je suis en mode, ok, sur le cul, je ne comprends pas mais bon c'est pas grave, c'est la vie… On va tourner à gauche.
Rue Smith	28 :03	Moi par exemple le centre commercial me fait énormément penser aux Etats-Unis, je suis partie là-bas quand j'étais en troisième, un truc comme ça, et les centre commerciaux là-bas c'est de la démesure en

		veux-tu en voilà. Déjà t'as l'impression, d'être tout petit là-dedans, vraiment d'être infime et c'est la profusion quoi, c'est te pousser à consommer aussi… Et tu vois Confluence ça m'a fait penser à ça, dès que je suis rentrée dedans : le truc un peu du futur, un peu trop, trop. Tu vois la démesure… Sinon le quartier ne lui-même c'est la première fois que je vois ça, à Lyon déjà mais aussi dans les autres villes, des bâtiments comme ça j'en ai jamais vu d'autres. Après je suis jamais allée à Saint-Etienne à la cité de l'urbanisme mais y a moyen qu'il y ait des trucs un peu dans le même genre. Mais je me dis que quand il y a un bâtiment hyper original, hyper structuré en mode avant-gardiste parmi d'autres bâtiments qui font partie du patrimoine un peu, en pierre tout ça, qui ont du charme, ça ça me dérange pas tu vois, le mélange des deux. Mais là c'est trop, c'est que de l'avant-garde, que du « voilà, on a claqué plein de blé, regardez ce qu'on a fait, on est trop fort, on est trop riche, on s'appelle la ville de Lyon ». Moi j'aime pas trop. En plus ayant habité à la Croix-Rousse avant où c'est pas du tout ce genre là, j'ai habité à Vaise aussi où c'est plus populaire… Bon maintenant j'habite place Carnot, dans le deuxième, la place Carnot c'est un peu le côté catho, bourgeois et compagnie mais par exemple là-bas je sors pas plus que ça. Je vais voir un peu les restos tout ça quand j'ai envie de sortir mais après y a pas grand-chose à faire dans mon lieu de résidence contrairement à la Croix-Rousse où y avait énormément de vie, à Vaise aussi où y avait énormément de vie, là c'est… J'aime pas trop le quartier, je sais que si je devais acheter un logement je l'achèterais sûrement pas là-bas, ça c'est sûr et certain. Je te fais passer par là parce que c'est plus sympa et pour aller au petit supermarché portugais pour enfin voir ce que ça donne. Y a la prison, pas très loin, juste en face normalement et ça j'ai jamais visité, je sais pas du tout ce qu'elle donne mais en tous cas de l'extérieur je la trouve vraiment classe quoi, avec les grosses pierres et tout. Je trouve que ça a du charme, même si bon c'est pas un lieu qui était en vogue à l'époque où c'était ouvert. C'est pas l'endroit où tu rêvais d'aller et puis les conditions aussi ça donne pas envie. Mais en tous cas, tu vois, le côté brique qu'on a là avec l'école et tout, je trouve ça classe plus que des gros tuyaux superposés les uns sur les autres. Mais bon… Je suis pas très réceptive à ça, t'as pu le comprendre. Moi je construirais pas du neuf, je préfèrerai prendre du vieux pour retaper et essayer de faire du neuf avec du vieux, tu vois, histoire de garder l'histoire du bâtiment quoi, plutôt que de refaire un truc…
Rue Ravat	33 :02	Là avec mon copain on est allé chercher un appareil phot d'occase, du coup on est allé chez des gens en fait, ils nous ont laissé rentrer, j'étais à l'intérieur, c'était une maison toute neuve, toute nouvelle et tout mais je trouvais qu'elle avait pas d'âme quoi, même si y avait

		des gamins qui avaient des jouets, des trucs comme ça, je trouvais qu'elle était toute fade, qu'il y avait rien de… contrairement à une ferme que tu vas retaper même s'il va y avoir du côté high tech ou des trucs comme ça mais mélées à de la vieille pierre, là je trouve que les deux mondes ils s'englobent bien, je trouve que ça va… Tout comme avoir une maison en mode rustique avec des meubles en mode rustique ça j'aime pas. Je préfère le mélange des deux genres plutôt que de rester ou dans le mode rustique ou dans le mode contemporain. Moi en tous cas je fonctionne comme ça. Le mélange, la mixité un petit peu. Il est où ce machin ? c'est le bus qui m'emmène d'habitude donc du coup je sais plus. C'est pas là, je crois que c'est la rue d'après. Après l'endroit que j'aime bien ici c'est l'église et ce qu'il y a autour, parce qu'il y a des bancs et des gens qui jouent à la pétanque. Trop bien. j'ai juste envie de prendre une boule et de leur dire « allez, je viens jouer avec vous-même si je sais pas jouer ». Tu vois y a plus de vie quoi plutôt que là-bas où y a rien. Bon y a ceux qui viennent consommer mais consommer au bout d'un moment aussi, j'ai l'impression qu'on doit consommer tout le temps ici. Ca suffit quoi…
Rue Quivogne	34 :32	Oui, voilà, c'est cette rue-là ! Ca a rien à voir avec Confluence hein ? [rires] Oh purée, j'arrive plus à savoir où il est… T'aurais dû prendre des chaussures de marche. [nous croisons un homme, il nous salue] Bonjour ! Tu vois on dit bonjour ici, alors que là-bas rien à foutre ! Ca j'aime bien. Bon, je sais pas du tout où il est le machin mais c'est pas grave. Bon si j'avais jamais pris la navette j'aurais jamais découvert je pense, parce que j'aurais fait boulot-maison. MA : *Tu ne vas jamais travailler à pied ?* Je le fais des fois le matin quand le tramway ne passe pas mais du coup c'est tout droit… Là je crois que le supermarché était derrière nous. Désolée ! Enfin je le fais surtout le matin quand je suis à la bourre et que je sais que le tramway va mettre plus de temps que moi je mettrais à pied. Et du coup c'est tout droit quoi, cours Charlemagne. Et puis c'est pas très sympathique non plus le cours Charlemagne, y a rien de très folichon. Vite fait au début je m'arrêtais aux boulangeries cours Charlemagne mais sinon les commerces je les connais pas plus que ça. C'est pour ça que ce supermarché j'aimerais bien aller voir ce que ça donne quoi, quels produits ils ont et tout et puis ça peut-être sympa de se faire un apéro

		en mode portugais, on est en été faut emmagasiner du gras pour l'hiver. Attends, faut être prévoyant un peu, faut anticiper. Là c'est sympa y a l'autoroute donc pour les gens qui habitent juste au bord ça doit être le top… MA : *Le centre commercial tu n'y vas jamais faire quelques courses ?* Bah non mais vu que là on est en train d'instaurer un menu pour la semaine où on va manger du poisson deux fois par semaine, sachant qu'ils ont un grand stand de poissons, je me dis que ça peut être pas mal de prendre le poisson frais directement après être sorti du taf et puis rentrer à la maison le faire cuir directement, je pense que ça peut être une bonne idée. Donc je pense que je ferai ça mais je l'ai pas encore fait donc c'est que de l'utopie pour l'instant j'ai envie de dire. Ah bah la navette elles est là ! Donc oui effectivement elle prend pas cette rue ! Je sais pas pas où il est, il devait être, je sais pas, là-bas. Mine de rien c'est pas un endroit où t'aimes te balader non plus. Enfin pour moi, comme je te disais tout à l'heure, du moment où t'as pas un peu de verdure. Même la basilique… je m'y suis posée une ou deux fois pour manger mon sandwich parce que j'avais pas envie de squatter sur la darse, de voir plein de monde et de voir ce côté urbain à mort tu vois. J'avais envie d'un peu de verdure et du coup se poser là devant cette espèce d'église c'est très bien. Les bords de Saône de l'autre côté j'ai pas fait plus que ça parce que ce côté urbain ça a trop empiété sur la nature que reflète la Saône quoi. Ouais, ça a bouffé un peu de… Je préfère me bouffer vers les quais de Saône près de chez moi tu vois. Je trouve ça plus sympa, plutôt qu'ici. De toute façon ici pour moi c'est plus trajet d'un point A à un point B et en même temps quand je sors du boulot j'ai pas forcément envie de venir me ballader ici, j'ai envie de rentrer chez moi, me poser et après peut-être sorti mais pas près de là où je travaille quoi. Je trouve ça pas très intéressant, j'ai vraiment envie de changer de lieu. Là ça me ferait trop penser… Quand on va au cinéma le soir parce qu'il y a un cinéma à Confluence j'ai l'impression d'aller au boulot quoi. T'as encore ton badge dans ton sac et tu te dis « je suis à deux doigts d'y aller ». Surtout que j'habite à côté quoi, j'habite vraiment à côté de mon boulot donc c'est un peu…
Cours Suchet	44 :00	Et on aurait arrivé à la prison. Qui est franchement classe même si… et qui va changer, qui va devenir la fac catho. Alors qu'il ont refait la fac catho flambant neuve avec de l'aluminium et tous les trucs qui se font maintenant, ils l'ont refait et là tu te dis du coup « pourquoi ? ». Par contre ce mirador là il fait tâche un peu, ça fait un peu algéco posé sur de la pierre. Mais c'est pas le but je crois bien.

		En passant par là j'ai vu qu'il y avait aussi une grosse caserne de gendarmes. Si tu veux on peut se poser là, c'est un kebab mais je m'en fiche complètement, on peut boire un coup.

Entretien

Parcours résidentiel/professionnel

Mes parents ont une maison qu'il ont toujours, qu'ils n'ont pas vendu, à Jonage. Donc c'est pas très loin de Lyon, avec le périph t'y es en une demi-heure un truc comme ça. C'est un petit village où j'ai jamais eu de sentiment d'appartenance plus que ça. Je sais pas pourquoi mais je trouvais que les gens étaient cons. Voilà, je me reconnaissais pas dans ce village là mais je me reconnais pas dans la ville de Lyon non plus donc… C'est marrant le côté je me sentais pas bien quand j'étais dans ce village là, j'arrivais pas à avoir un sentiment d'appartenance à ce truc là, je me sentais pas jonageoise quoi, et ce côté ville où je me sens pas… Je me sens lyonnaise oui parce que j'ai jamais vécu ailleurs qu'à Lyon à part en vacances où les trucs comme ça mais réellement vivre jamais… Et du coup ce côté ville je sais que ça me convient pas. Il me faudrait une petite ville. Jonage je m'y plaisais pas… enfin c'est pas que je m'y plaisais pas mais surtout à l'adolescence quand t'as pas le droit d'avoir un scooter, que t'as envie de bouger un maximum, tous les samedis quand j'étais ado et que j'ai eu le droit de prendre le bus j'allais tous les samedis à Lyon en centre-ville, pour faire quoi ? je sais plus. Je faisais rien de spécial, je squattais avec mes copines et on se baladait dans tout Lyon mais voilà tous les samedis c'était mon rendez-vous. Et du coup dans ce village je trouvais que les gens étaien,t un peu con, je suis désolée pour eux mais un peu simplet quoi. Et c'est un peu le travers des villages en France je pense, ils sont pas consanguins non plus mais t'as un petit côté comme ça que j'aime pas trop. Je sais pas ce qui me conviendrait par exemple. Du coup, j'ai vécu là-bas jusqu'à à peu près 22 ou 23 ans, un truc comme ça donc toujours chez mes parents alors que mon frère et ma sœur étaient partis. Donc ça c'était pas mal mais au bout d'un moment je me suis dit « va peut-être falloir bouger de la maison, c'est important ».

MA : *Tu faisais comment pour aller à la fac ?*

Pour aller à la face j'avais la voiture et du coup je me tapais le chemin maison fac et aussi en troisième année je gardais des gamins qui habitaient dans le troisième. Donc au bout d'un moment j'ai repéré les grosses artères de Lyon, avec le cours Albert-Thomas par exemple, grâce à ce boulot là, au fur et à mesure, Grange-Blanche et compagnie, ce côté-là de Lyon que je connaissais pas vraiment. Et sinon je faisais la face chez moi. Entre 20 et 23 ans je squattais plus la ville d'à côté qui était un peu plus grande, ça faisait moins village. C'était une petite ville, mes potes habitaient tous là-bas, à Meyzieu. Par exemple j'avais plus de copains jonageois, j'avais complètement coupé les ponts, ceux avec qui je traînais tous le temps c'était vraiment des gens de la ville d'à côté quoi

Et après j'ai habité vite fait à Hôtel-de-Ville, chez mon copain, quand on s'est mis ensemble, peu de temps après, ça fait 3 ans et demi à peu près. Donc Hôtel-de-Ville ça a été vraiment la première fois… j'avais pas vraiment déménagé de chez mes parents mais je dormais plus vraiment à la maison quoi. Je leur disais si je rentrais ou pas, ils me voyaient débarquer un peu quand je voulais et la plupart du temps j'étais forcément chez lui plutôt que chez mes parents.

Du coup ça c'était quand j'étais en master, la première année de master, un truc comme ça. Alors Hôtel-de-Ville, le côté populaire tu l'as sans problème mais horrible quoi… Dès que tu sors de chez toi t'as énormément de monde. La rue où on habitat c'était la rue des dealers donc ils venaient dans ta cage d'escalier dealer, c'est pas super sympa quand tu rentres du taf, c'est un peu chiant ce côté-là… Pour dire que le côté populaire a pas que des avantages mais je le préfère en fait au côté luxueux. Et du coup il a rendu son appart et on a dû habiter moins de 6 mois là-bas.

Et après on est allé vivre à Vaise en collocation. Donc on était 4 ou 5 et voilà on était le seul couple et y avait un pote et une copine qui habitaient dedans. Du coup ça a hyper bien marché, c'était très bien. A Vaise on bougeait pas mal dans le coin en fait, on visitait pas mal. Et puis on allait facilement vers Croix-Rousse, se promener dans les espèces de petites forêts qu'il y a pas très loin de Croix-Rousse. Et voilà, un petit côté pavés que j'aime bien, pavés fleuris avec les anciens qui squattent la place de la mairie ou des trucs comme ça moi j'aime bien. On es resté pratiquement deux ans là-bas.

Et du coup après on est allé vivre à Croix-Rousse, en fait on a pris le relai de potes dans une coloc, y en a deux qui s'en allaient du coup on a pris le relai là-bas. On était dans un endroit super bien calé, c'était le toit de Lyon, une barre HLM qui n'était pas du tout isolé, l'appart était hyper crade tout ça mais après tu pouvais monter sur le toit, normalement pour étendre le linge mais on faisait des soirées là-bas et t'avais toute la vue sur Lyon quoi. On tous prit des photos magnifiques, des panoramas où tu peux voir ça que dans les films. Et ça c'était super, on avait un sentiment de « ouais j'ai un appart de fous » mais si c'était un appart pourri. J'ai la plus value que personne n'a ici à part peut-être l'Hôtel Radisson ou la tour du Crédit Lyonnais, le Crayon de la Part-Dieu quoi. Alors la vie à la Croix-Rousse moi je l'ai pas très bien vécu principalement à cause de la voiture : tu as une voiture à Croix-Rousse, tu n'as pas de tickets résidents, parce qu'ici t'as un fonctionnement c'est tu as un ticket, tu vas à la mairie dès que tu emménagés, tu prends le bail, faut que tu sois sur le bail, moi j'étais pa sur la bail à la Croix-Rousse donc j'ai pas pu avoir ce ticket et payer 16 euros par mois pour le parking comme je fais à place Carnot. Et du coup quand t'es pas sur le bail, que t'as une voiture et que t'essayes de te garer à la Croix-Rousse quand t'as des horaires un peu normaux entre guillemets c'est un vrai enfer. Donc là je l'ai mal vécu à ce niveau là mais après quand j'étais pas forcément en voiture ou quand ma voiture était garée on allait se balader un peu partout et on était bien, y avait pas mal d'animation, des trucs comme ça, en mode petit village mais village dans la ville donc ça c'était sympa. A près on faisait pas mal de restos, on essayait de découvrir notre quartier à travers les restos qu'on faisait quoi. On fait souvent ça, on découvre le quartier comme ça et c'est comme ça qu'on découvre de plus en plus où j'habite maintenant.

Après la coloc s'est dissoute à Croix-Rousse et on est venu vivre avec mon copain place Carnot. C'était une opportunité… en fait un copain, c'est l'appart de ses parents qui est pas du tout cher. Bon c'est un studio c'est pas le grand luxe non plus mais du coup ça le fait quand même. Il nous a proposé et on a sauté sur l'occasion et voilà quoi… Du coup on se retrouve là-dedans, il est refait à neuf, c'est cool et c'est vraiment un endroit sympa. Donc on y est depuis début septembre. Voilà, je vis dans le deuxième et il se trouve que je suis pas non plus très attaché à ce quartier là.

En fait je pense que j'ai plus envie de partir de Lyon qu'autre chose, j'ai pas envie de… Là, j'ai l'impression d'avoir fait un peu le tour de tout ça. J'ai pas fait tous les arrondissements non plus mais mon frère habite dans le sixième, voilà j'ai pas mal tourné dans le sixième t'as rien à faire là-bas aussi. Donc non j'ai l'impression d'avoir fait nun peu le tour de Lyon et d'être un peu lassée de cette ville même ce sera toujours la ville numéro un dans mon cœur ou un truc comme ça parce que la nuit je trouve que c'est tellement joli, avec les deux fleuves, les lumières qui se reflètent dedans… je trouve ça trop beau quoi. Mais après t'as tout ce qui est y a plein de monde, quand t'as une voiture c'est la merde parce que t'as des bouchons, tu dois payer, toujours payer alors que quand je me gare chez mes parents je paye rien quoi, je me gare juste devant chez eux s'il y a de la place et je paye rien. Ca je trouve que c'est le luxe tu vois. C'est le luxe que tu as à la campagne, qu'on vienne pas te faire chier pour des tas de trucs quoi… mais bon après c'est la vie, c'est comme ça.

MA : *Tu as commencé à travailler ici en septembre ?*

Non, en janvier. Je suis arrivée en janvier. En fait j'ai commencé mon master 2 en octobre en cours, mes cours sont dans le septième donc pas très loin au-dessus de chez moi donc à ce niveau là je suis nickel. J'ai Confluence, enfin l'Hôtel de Région juste à côté et j'avais les cours juste à côté de chez moi aussi… Donc j'ai commencé en octobre, j'ai refait un master 2 en alternance et du coup j'avais toujours pas d'entreprise… au bout d'un moment, pas loin de décembre l'école a commencé à me dire « bon si vous avez pas d'alternance, désolé pour vous mais va falloir revenir l'année prochaine ». Et du coup moi je faisais ce master 2 parce que l'autre master que j'avais fait m'avait apporté énormément de connaissance mais rien au niveau professionnel et du coup je me disais « c'est la dernière année où je fais des études, je vais avoir 27 ans et y en a marre quoi, j'ai pas envie de finir mes études à 30 ans alors que je vois des petits minots qui ont 22 ans et qui bossent déjà ». Du coup là j'ai commencé à un peu flipper et en fait j'ai réussi par mon réseau, par piston, je sais pas comment on appelle ça, à travailler à l'Hôtel de Région à la direction de la communication. Et du coup là pour moi c'était parfait, j'étais vraiment contente que ce soit à Confluence et plus à Charbonnières, sinon j'aurais galéré pour me lever alors que là le matin je me lève à 8 heures à l'arrache et à 9 heures j'étais au boulot donc à ce niveau là je suis vraiment très contente. Donc du coup voilà, Confluence c'est un peu une aubaine que l'Hôtel de Région soit là, pour moi.

Entretien semi-directif

MA : *Tu avais quelle image du quartier avant de venir y travailler ?*

Bah le côté que tous les Lyonnais ont je pense, le côté glauque, le côté où y a énormément de putes, je suis désolée mais c'est comme ça et le côté mal famé… Mais après je m'étais toujours arrêtée à ces préjugés là aussi alors que je me rends compte que ça a quand même du charme mine de rien quand tu vas dans les terres du quartier. Mais du coup j'avais jamais éprouvé l'utilité de venir me balader ici. Parce que mine de rien c'est encore à peu près la ville alors que moi la plupart du temps quand je vais me balader j'essaie de trouver un peu de nature. J'essaie d'aller dans les Monts du Lyonnais, des trucs come ça plutôt que de venir ici quoi.

MA : *Quelle impression ça t'a fait quand tu es venue pour la première fois à l'Hôtel de Région ?*

Je me suis dit que j'avais de la chance de travailler dans des locaux pareil mais que c'était un peu trop immense et un peu trop cette notion de pouvoir qui est posée là, je sais pas comment dire, ce côté tout puissant que tu as quand t'es là-bas. Je sais pas si tu l'a visité mais ne serait-ce que quand tu rentres, t'as l'impression, enfin moi en tous cas j'ai l'impression d'être écrasée par le bâtiment, l'intérieur du bâtiment tu vois. Même si y a un énorme volume qui est assez aéré et tout mais t'as l'impression d'être une fourmi dans un… pas d'être pris au piège mais je sais pas, bizarre quoi. Donc j'étais mitigée, en même temps contente et en même temps avoir un peu peur du lieu. Un peu peur du lieu ouais, et de ce que ça représente : l'Hôtel de Région, même si je connaissais pas vraiment la Région Rhône-Alpes, ce qu'elle faisait, tout ça, je me disais quand même que c''est une entité qui est importante. Déjà la ville de Lyon pour laqulle j'essayais de postuler je me disais « voilà, ça fera bien sur ton CV, c'est un job de prestige un petit peu », tu vois, t'as ton entrée là-bas, t'es formée là-bas aussi donc je me disais que ça pouvait être pas mal… Et c'est vrai que t'arrives t'as des locaux tous neufs et tout, c'est vraiment agréable.

MA : *Et du quartier tu as eu quelle impression ?*

Que ça marchait pas sur moi en fait. C'est ça l'impression que j'ai eu de ce quartier là en fait, que je me sentais pas la cible de ce quartier, tu vois, que me sentais pas concernée par ça. Parce que moi c'est pas ce que j'aime. Mais après je vois plein de gens qui se sentent concernés par ça, tu vois des gens qui cadrent avec le quartier, avec le centre commercial par exemple.

MA : *Qui cadre avec ce quartier ?*

Bah c'est le côté m'as-tu-vu qui cadre avec le quartier. C'est le côté excentrique… mais c'est pas vraiment ça parce que Croix-Rousse c'est plus excentrique à ce niveau là, c'est plus artiste alors que là c'est le côté superficiel… voilà, c'est ça, superficiel c'est le mot. C'est des gens qui en surface essayent de se donner une contenance et tout alors que y a pas besoin quoi, c'est l'intérieur qui compte, pas forcément la surface… enfin selon moi hein. Et là je trouve que c'est excatement la même chose, quand je te dis que ça a pas d'âme c'est que bah ouais la surface c'est du bling-bling, on a posé des trucs, on a bien lissé la surface pour que de partout dans le monde ils en parlent… C'est pas dans le monde mais en tous cas pour que de partout ils en parlent et tout. Mais après concrètement le cœur de ça je trouve que… enfin y a rien qui se dégage de ça quoi. Pour moi en tous cas c'est ça. Après, pour d'autres gens ça va être trop beau, ça va être trop bien. Mais par moi et c'est en ça que je dis que je me sens pas concernée par ce quartier enfin par ce machin qu'ils nous ont posé là.

MA : *Tu as une idée de ce qu'ils ont voulu faire ?*

Très bonne question. D'après moi c'était plus la notoriété, le côté durable, on est en accord avec un peu notre époque qui est train de… Enfin le côté RSE, responsabilité sociétale et environnementale, ce côté-là, cette nouvelle vague, cette nouvelle mode tu vois. Après c'est pas plus mal dans un sens parce que mine de rien y a des objectifs qui sont plutôt positifs mais enfin voilà c'est apparenté à une mode pour moi. Dans 10 ans ils en auront plus rien à foutre, dans 10 ans ou j'en sais rien, dans quelque temps ils en auront plus rien à foutre et ils raseront peut-être un autre quartier, Vaise ou un truc comme ça et ils en feront le nouveau truc à la mode. C'est qu'une question de mode.

MA : *Tu crois que ce n'est que de l'affichage ?*

De moi, de ce que je ressens, j'ai l'impression de ça. Après je sais pas ce qu'il y a derrière, on est pas au courant dans tous les cas. Je reçois la petite revue que fait la mairie d'arrondissement du deuxième mais bon… j'ai dûr lire des trucs mais j'ai rien retenu quoi. J'ai pas plus été imprégnée que ça, pas plus que ça, sachant que c'est pas fini encore, c'est encore en construction… Je sais pas, c'est difficile de capter ce qu'ils veulent faire aussi, ce qu'ils ont dans la tête. Après le côté durable effectivement mais moi je le perçois comme une espèce de mode. Comme je dis c'est positifs parce que c'est pour les générations futures que c'est mis en place mais le côté luxe et le côté durable je vois pas pourquoi ça devrait être corrélé.

MA : *A part la revue de la marie tu as eu accès à la communciation qui est faite sur le quartier ?*

Sur le quartier Confluence non. Sur le centre commercial oui. Parce que le centre commercial forcément « venez acheter, venez dépenser vos sous », oui. Mais après sur la comm' ils ont peut-être dû faire comme ils font souvent une petite maison qui explique le pourquoi du comment. Je crois d'ailleurs qu'elle est là-bas. Moi du moment qu'il y a pas un panneau qui explique quand tu rentres dans le truc… ça me dérange pas de lire. Par exemple, le marché-gare, sur les palissades t'as 3 types de panneaux, enfin t'en as plusieurs mais c'est trois phases différentes c'est ,avant le marche-gare avec le marché de gros, la vie qu'il y avait là-dedans, après sa reconversion avec le festival des Nuits Sonores, avec les défilés de la mode vintage ou des trucs comme ça, la reconversion un peu artistique et puis maintenant c'est « créer un quartier », attends je me souviens pas trop, un quartier un peu en mode Croix-Rousse, à la fois des commerces et à la fois des immeubles… faire un mini-village dans ce truc là. Après ça pourquoi pas mais va falloir voir comment ça va être fait mais vu ce qu'ils ont en fait en face avec les immeubles je me dis que ça va être pour les bobos, les bobos de la Croix-Rousse vont descendre et venir ici parce que ça va être le quartier hype de Lyon. Moi c'est la vision que j'en ai en tous cas. Des bobos plus riches encore d'ailleurs, ici c'est peut-être la classe au dessus des bobos. Et les petits bobos resteront à Croix-Rousse. Mais en tous cas y a pas le côté artistique qu'il y a à Croix-Rousse par exemple, non le côté luxe, le côté un peu bourgeois. Moi j'ai l'impression que c'est pour éloigner les riches pour pas qu'ils voient la ville… j'en sais rien.

MA : *Le message officiel c'est pourtant que Confluence est au centre-ville…*

Bah alors c'est raté ! Centre-ville ? Bah non, y a rien à voir. Déjà tu vas dire à un Lyonnais de traverser Perrache… Il y a une limite, Perrache c'est vraiment, avec la gare, là c'est la limite, le centre-ville c'est tout ce qui est Bellecour, Hôtel-de-Ville aussi mais jusque là où moi j'habite c'est l'extréùmité du centre-ville. Là faudrait qu'ils pètent la gare pour faire un centre-ville. Si ils veulent faire un centre-ville selon moi faudrait pas qu'il y ait de gare à ce niveau là, faudrait que la gare soit à l'extrémité de Confluence par exemple et là les gens seraient obligés de traverser parce qu'il y a quand même pas mal d'affluence et là ils verraient vraiment le quartier de Confluence, mais là… A part les gens qui y travaillent et les gens qui y habitent… Avec la darse et le port de plaisance y a vraiment ce côté éloigné, les gens qui vivent là-bas ne se mélangent pas aux autres tu vois. Moi j'ai vraiment l'impression de ça. Voilà, t'as ton petit bateau, tu vas sur le Saône le matin et tout, tu vas te balader et du coup ils sont déconnectés par rapport à nous, je trouve qu'on vit pas du tout dans le même monde. On vit pas dans le

même monde, j'ai pas de bateau par exemple, que j'ai amarré sur la Saône. Non mais je sais pas pour moi c'est un peu déconnecté de la ville de Lyon quoi, c'est un quartier à part effectivement.

MA : *La mairie te répondra qu'il y a une certaine proportion de logement social…*

Où ? A Confluence ? Du logement social ? Dans les nouveaux bâtiments ?

MA : *Oui, 25%.*

Tu déconnes ? Arrête !

MA : *Non, non.*

Et bien, purée, j'aurais pas cru. C'est une blague…

MA : *Non et ça fait même râler certains habitants qui ne sont pas très favorables à la mixité sociale.*

Ouais, j'imagine que ça se mélange pas bien. C'est politique, pour moi c'est juste une question politique. µVoilà, t'as des lois, c'st juste la loi qui les oblige à faire des logements sociaux et c'est en rien en lien avec la vie des gens. Pour moi la politique c'est au-dessus, tu peux pas comprendre les gens réellement. Alors c'est marrant, je travaille à l'Hôtel de Région c'est quand même une entité politique et tout et c'est ce que j'exècre le plus la politique, vraiment je déteste ça. Et mine de rien pour moi les politiques, que ce soit le président de la République ou un député, ils ont un train de vie que n'ont pas les gens , les petites gens quoi que moi je peux représenter ou que n'importe qui peut représenter. Et du coup ils peuvent pas les comprendre quoi. Pour moi c'est ça. Et ce côté logement social c'est juste une loi qui fait dire qu'il faut 20% de logements sociaux donc on va en faire mais ils seront pas réellement, enfin selon mes critères, ils seront pas sociaux. Ce sera juste des logements, même pas de gamme tu vois… je sais pas, ça va à l'encontre de la mixité tu vois. Quand tu crées un quartier hyper luxe et tout et que tu mets des logements sociaux dedans y a un petit problème, y a un décalage je trouve.

MA : *Pour revenir à la question durable, c'est quoi un écoquartier pour toi ?*

Déjà un quartier qui lasserait pas des enseignes lumineuses, par exemple les commerçants laisseraient pas leurs lumières toute la nuit, ça par exemple moi je trouve ça un peu con, un peu aberrant. Parce qu'ici quand t'essaie de regarder les étoiles et bien à cause de la pollution lumineuse le ciel tu le vois même pas noir, tu le vois un peu rosé, tu peux rien cerner… Ne serait ce que ce côté-là et aussi les économies d'énergie je trouverais ça pas mal. Après le côté panneaux photovoltaïques aussi je trouve que c'est un bon principe pour un écoquartier. Après je sais pas, récupération des eaux de pluie ou des choses comme ça, des choses qui se font déjà… J'en sais rien, le compost, rajouter une poubelle, à la poubelle jaune ou la poubelle verte qu'on a ici rajouter une poubelle violette pour les aliments, les peaux de bananes et j'en sais rien quoi pour faire du compost ou un truc comme ça pour faire tourner le parc de la Tête-d'Or… Ecoquartier qu'est-ce que ça peut être aussi ? Je dirais bien les voitures mais ayant une voiture je trouve ça difficile de supprimer les voitures. Après s'il le faut, il le faut. C'est pour

ça que je veux aller vivre à la campagne comme ça on me fera pas chier avec ma voiture quoi. Mais ouais virer les voitures je pense que c'est une bonne chose. Le nombre de voitures qui passent ici chaque jour c'est hallucinant et donc je pense pas que ce soit très très bon pour notre environnement. Virer la voiture ça fait un moment qu'ils en parlent en plus…

MA : *Ici il y a la volonté d'en de réduire la présence. Tu as entendu des choses là-dessus ?*

Moi je viens jamais en voiture, c'est impossible. Tu prends le cours Charlemagne, t'as une voie avec énormément de gens qui la traversent, encore plus avec Confluence. Une fois je me souviens, on est allé en voiture, j'habite donc juste à côté, avec un copine on est allé mangé à l'Hippopotamus et ils viennent nous chercher en voiture. Je lui ai dit de poser sa voiture juste devant mais elle, elle déteste, elle prend pas les transports en commun, c'est un principe chez elle, que je ne comprends pas et que je ne comprendrais jamais mais bon c'est pas grave. Mais du coup elle ne prend jamais les transports en commun et je lui ait dit « au pire tu poses ta voiture et on marche jusque là-bas, comme ça on a pas à prendre les transports en commun, on fera une peite balade et on digèrera sur le retour quoi ». impossible et du coup on a passé je sais pas combien de temps pour faire peut-être 500 ou 600 mètres, je sais pas on a mis 20 minutes ou une demi-heure et au retour on a pris le tramway, il pleuvait des cordes mais je préférais être mouillée que de passer une demi-heure en voiture et du coup on est arrivé 20 ou 25 minutes avant eux en tramway parce qu'ils étaient coincées dans les bouchons. Après c'était un samedi après-midi mais du coup ta voiture tu la prends pas quoi. On a la chance d'avoir ici un réseau de transport assez développé, ne serait-ce que, même si tu veux pas appuyer un abonnement de bus qui sont assez chers quand même, tu peux toujours essayer de te démerder un vélo, y a des associations dans lesquelles tu payes une adhésion qui est vraiment minime, ils te filent un vélo tout pourri, du neuf avec du vieux, un truc tu te le fais voler t'en as rien à foutre et du coup tu peux faire des distances un peu importantes. Après quand il fait froid c'est vrai qu'il y a ce côté-là où c'est pas très joyeux de pédaler avec les mains complètement congelées. Mais non la voiture quoi, ici c'est pas… Et c'est vrai que c'est compliqué, ne serait-ce que pour faire les courses. Moi j'habite dans un immeuble là-bas et pour faire les courses, des grosses courses à la semaine ou au mois, t'as besoin, à moins que tu te fasses livrer, ce qui est à la mode en ce moment, t'as un minimum besoin, tu peux pas le faire en vélo, c'est compliqué avec les courses. Donc du coup le coffre c'est une bonne invention pour les courses. Moi j'ai même pas de place, j'ai un logement mais j'ai pas de place. Et s'ils on tpa sassez de places pour leur voiture ils mettent la voiture sur le bateau.

MA : *Et tu crois que le fait que ce soit difficile fait évoluer les pratiques ?*

Mouais. C'est pas comme ça qu'on change les choses, c'est pas en forçant les gens… En même temps j'en sais rien, je sais pas du tout, je sais pas comment il faudrait faire pour que les gens changent leurs habitudes, changent leurs pratiques, je sais pas du tout… Je sais pas, ils ont peut-être pas trouvé la solution encore. Mais de forcer les gens à faire les choses… moi par exemple si tu me forces à faire un truc je vais aller dans le sens contraire et je vais bien te monter que ça va me faire chier. Du coup j'aurais plutôt tendance à être dans ce mode de fonctionnement. Forcer les gens je pense que c'est pas une bonne chose mais effectivement au bout d'un moment si t'as tout essayé pour changer les choses, voilà quoi faut bien sauter le pas. Donc y a du pour et du contre des deux côtés, je vois pas la solution idéale. A part mettre des vélos à disposition de tout le monde. Ou inventer la voiture électrique et puis basta quoi,

au moins t'es tranquille. C'est une question délicate je pense, et pour les gens qui habitent et pour les gens qui font tout ça, qui créent le futur mode de vie des gens.

MA : *Pour revenir au quartier en général, j'ai bien compris que tu ne l'apprécie pas trop mais y a-t-il quand même des choses qui sont réussies ?*

Bah le côté darse. Ce petit bout de Saône qui vient juste à côté, ça s'est sympa. Après ce qui est moins sympa c'est l'usage des gens qui jettent des trucs dedans, des trucs dégueu, moi ça m'énerve quoi, c'est irrespectueux à mort et ça me fait sortir un peu de mes gonds. Mais pour le coup ce côté darse effectivement c'est bien. Après y a des trucs… Laisse moi réfléchir longtemps, y a-t-il des trucs qui me plaisent là-bas ? Bah non, pas grande chose je me rends compte. Si que l'arrêt de tram aille juste devant là où je travaille, c'est pratique, sinon rien de plus.

MA : *Alors qu'est-ce qui pourrait améliorer ce quartier ?*

Des espaces de vie réels avec de l'herbe, avec des jeux pour enfants, avec des bancs pour que les petits vieux ils viennent squatter, des trucs comme ça, là je trouve que c'est pas… C'est vraiment un quartier où tu peux aller là-bas pour travailler tout comme la Part-Dieu tu vas là-bas pour travailler. Même si la Part-Dieu c'est différent, c'est une grande tout, c'est un centre commercial. Mais là ça te donne pas envie, enfin moi ça me donne pas envie d'y vivre quoi, parce que je trouve qu'il y a pas de vie réellement. Moi si j'habitais là-bas, je rentrerais chez moi et puis basta, mon endroit de vie ce serait mon chez moi mais je sais pas si j'aurais trop de contacts avec les gens autour. Là, je sais pas, faut qu'ils installent un truc de pétanque, quelque chose comme ça, comme on voyait tout à l'heure juste à côté de l'église, les vieux qui jouaient et des gens qui étaient posés sur des bancs, les gamins qui jettent leur ballon en l'air, des trucs comme ça, ça je trouve que c'est déjà plus un lieu de vie réel quoi parce que là c'est un lieu de travail pour moi. Peut-être avec le quartier qu'ils veulent faire au niveau du marché-gare, je pense que c'est la politique du nouveau quartier qu'ils vont créer mais pour l'instant c'est vide quoi. Pour l'instant t'as EDF, t'as le Progrès, des grosses enseignes tu vois, l'Hôtel de Région, après t'as le centre commercial aussi mais… Aussi quand le musée sera ouvert peut-être qu'il y aura plus de monde. D'ailleurs ils font un truc… On dirait un vaisseau spatial ou un truc comme ça le machin qu'ils font, je sais pas si tu l'as vu mais c'est assez bizarre quand même. J'ai pas vu la maquette de ce que ça donnerait plus tard mais en tous cas pour l'instant toute cette taule amassée à droite à gauche c'est un peu bizarre. Mais après pour un musée je trouve que ça colle complètement. Après pour un habitat… pour habiter dedans, si t'as envie oui mais moi non quoi.

MA : *Pour toi ce quartier n'est donc qu'un lieu de travail, on attend quoi d'un lieu de travail ?*

Qu'il y est tout à proximité. Si t'as envie d'aller manger… ne serait-ce que les transports en commun, comme je te disais tout à l'heure le fait que ce soit devant mon lieu de travail c'est un luxe et c'est génial quoi, c'est le côté pratique. T'attends qu'il y ait une banque juste à côté, même un Carrefour pour acheter le poisson que tu vas faire le soir en rentrant. J'en sais rien ce que t'attends… Ouais des commerces effectivement. Mais bon après certains commerces qu'il y a dans le centre commercial j'y ai jamais mis les pieds et je pense que je mettrai jamais les pieds dedans. J'ai surtout mis les pieds dans l'Hippopotamus normal parce que mon pote

travaille là-bas mais le village Jouets Club, c'est à l'américaine aussi, c'est un truc de fou, t'emmène ton gamin là-bas il ressort plus ou sinon il te tape un caprice pour avoir tous les jouets du monde. J'aime beaucoup les jeux donc voilà, j'ai l'impression d'être une petite gamine quand je vais dans ce magasin là mais après le reste des trucs… Le cinéma aussi ,je trouve que c'est n'importe quoi. Dans ce cinéma là je crois qu'ils ont fait en sorte de mettre pratiquement que de la VO, du coup moi j'adore ça je vais voir les films en VO quand ils sont dans une autre langue mais du coup la plupart des gens la VO ils sont un peu hermétiques à ça, devoir lire tout ça, ils ont envie de se poser, d'écouter et de regarder les images, c'est tout, pas forcément de réfléchir. Et du coup ils ont fait 24 salles ou 26 je sais plus, c'est un truc de malade. C'est hyper high tech, t'as un énorme hall avec des énormes photographies d'acteurs connus, par exemple il va y avoir Vanessa Paradis, des gens comme ça, hyper stylisés, hyper esthétiques. Et du coup je trouve qu'ils sont à fond dans leur message de luxe mais je trouve qu'il y a un décalage parce que la population n'est pas forcément dans ce mouvement là. Et du coup ça fait que ça marche pas très bien, que ce soit le centre commercial en lui-même tout comme l'UGC qui remplit pas ses objectifs financiers, c'est con pour eux mais y a des moments tu te dis qu'ils ont pas réfléchi ou un peu trop mais je sais pas à quoi. Ils se sont pas dit « voilà on va faire des sondages vers les gens », les gens qui réellement vivent dans cette ville. J'ai pas l'impression qu'il y ait eu ce rapprochement de la population. Je trouve qu'il y a un décalage. Tu vois c'est un peu de la branlette intellectuelle, ils se ont dit « on va faire ça, c'est un super bon concept » et puis basta quoi. C'est le côté superficiel que je te disais, on donne une image à un truc qui a pas forcément cette valeur là. Ils se sont plantés quoi, enfin pour moi en tous cas si tu veux faire un truc de luxe tu le fais jusqu'au bout.

MA : *J'aimerais te demander ton avis sur le fait que dans ce quartier l'espace est très sécurisé, beaucoup de portails, de grilles, de digicodes, de vidéosurveillance notamment sur l'Hôtel de Région.*

J'ai vu ça. A un moment je me suis dit que j'irais bien… enfin j'avais vu un petit coin qui avait l'air sympa avec des arbres, des trucs comme ça et je me suis dit que ça devrait être sympa d'y aller mais je me suis vite rendue compte qu'il y avait une grosse grille qui m'empêchait l'accès à cette cour d'immeuble. Ca va avec le luxe non ? Ca va avec tout ce côté… Enfin moi je trouve pas ça choquant vu le quartier qu'ils ont pondu. Ouais, ça va avec. Et on a une heure de télésurveillance à mort, je crois que dans Lyon les caméras vont tripler. A chaque fois que j'y vais j'en découvre à chaque coin de rue. Donc du coup t'es vraiment là-dedans, en plein dans cette société où j'ai quand même pas l'impression que t'es plus de vie privée mais on essaye de protéger avec des caméras même si ça sert à rien. Concrètement tu te fais agresser même si effectivement t'auras l'agresseur sur vidéo mais ça aidera en rien la personne agressée. Je sais pas j'ai l'impression plus que les gens savant où t'es tout le temps. A la Région je m'en rends compte, dans les ascenseurs tu peux pas te gratter le nez comme tu veux, ranger ta culotte, faire ce que tu veux parce que t'as une caméra qui est braquée sur toi et tu sais trop bien qu'au poste de sécurité y a toujours quelqu'un qui est en train de mater les caméras… Après t'apprends à vivre avec j'ai l'impression, de toute façon t'as pas le choix. Moi je trouve pas ça très très sain de vivre comme ça. J'ai l'impression d'être un peu vieillotte tu vois, d'avoir des valeurs vieillottes, des fois de pas trop être en phase avec… Je sais pas mais c'est des fois l'impression que j'ai quand je te parle des bâtiments en vieilles pierres tout ça, j'ai l'impression d'avoir une vision qui est pas forcément ancrée dans ce monde là. Et après t'as le côté Hôtel de Région aussi, où pendant je ne sais combien de temps où ils étaient à Charbonnières-les-Bains personne n'entendait parler d'eux et tout et là faut que ce soit flambant neuf, faut que ce

soit démesuré, enfin il faut un bâtiment complètement démesuré qui repousse toutes les lois des bâtiments qu'on connaît nous et dans lesquels on habite par exemple. Faut que ce soit le must, faut que tout ce qui existe, tout ce qui se fait à la point de la technologie tout ça, il faut que l'Hôtel de Région soit dans cette mouvance. Je sais, pour avoir une certaine légitimité peut-être. Après c'est la volonté aussi du président qui a pris cette décision. Il a peut-être un côté un peu bling-bling refoulé. J'ai regardé les trucs par rapport au bâtiment où tu vois le mec qui est à fond dans son truc et t'as envie de lui dire « ouais c'est bien continue mais redescends un peu sur terre par moments et mets toi un peu à la porté des gens qui vont être là-dedans. Mais voilà, ne serait-ce que la terrasse quand tu veux aller te fumer une clope et qu'il pleut, bah c'est con, je suis désolé Monsieur Portzamparc il a pas pensé à mettre un petit haut-vent donc du coup t'es obligée… quand t'as pas pensée à ton parapluie bah t'es baisée, t'es toute mouillée et c'est pas cool. Ne serait-ce que des petits trucs comme ça tu te dis « je sais pas vu que tu réfléchis énormément t'aurais pu réfléchir à ça ». Mais bon après quand t'es le nez dans un projet je comprendre aussi que tu vois pas tout… Mais je sais pas y a le côté « t'es un professionnel, t'es un mec reconnu, sois à la hauteur de ta renommée aussi. Et puis pour travailler c'est pas génial non plus. Ils ont mis des stores qui se baissent tous seuls et ils se baissent vraiment tous seuls mais quand ils veulent… donc y a des fois. Nous on est pas de ce côté-là mais de l'autre côté du couloir ils sont côté centre commercial, cours Charlemagne, et du coup y a des fois ils sont en train de pester contre le bâtiment en lui-même qui est intelligent, ça c'est bien mais qui est pas adapté au besoin des gens. C'est n'importe quoi, on a des lumières dès que tu rentres dans ton bureau elle s'allument toutes seules donc c'est très bien aussi mais des fois elles pètent un câble et elles restent allumées pendant tout le long. Y a des fois y a des trucs tu te dis « ouais c'est bien pensé mais bon fallait aller un peu plus loin quand même », ouais aller plus loin. Là t'as l'impression que c'est un peu bâclé à des moments même s'il y a eu de la grosse réflexion tout le temps tu te dis qu'au niveau pratique ça pas été réfléchi. Au niveau théorique, avec ces passerelles à je ne sais combien de mètres de haut, ce grand bâtiment, ça ouais ça a été réfléchi…

MA : *Pour conclure, une dernière question, ce serait quoi ton quartier idéal ?*

Un lieu de vie, comme dans un petit village tu vois, où les gens se disent bonjour, ça j'aimerais bien. Je faisais ça quand j'étais gamine jusqu'au jour où j'ai compris que les gens me rendraient jamais mon bonjour et du coup ça m'énerverait. Là j'en parlais récemment avec mon copain, nos voisins à part à Croix-Rousse où on avait en face de notre porte des voisins qui étaient carrés tu vois mais on pouvait avoir un rapport avec eux, une relation avec eux, alors que là tous les autres apparts que j'ai fait on avait pas de relation avec les voisins quoi. Et je trouve ça dommage donc j'ai toujours un peit pincement au cœur… Voilà j'aimerais bien que mon voisin ça devienne, pas mon pote non plus parce que voilà mais qu'il y ait une relation là-dedans, que ce soit avec mon voisin ou la personne qui habite trois blocs plus haut. Je sais pas mais qu'il y ait une relation, une relation avec les gens, et c'est pour ça que ça risque de me conduire à habiter… dans un village je sais pas mais dans un endroit où les gens ils ont un minimum de regards les uns pour les autres. C'est ce côté et puis le côté nature qu'il faudra privilégier. Tu vois ce que côté, là où mes parents habitent, c'est en mode lotissement avec des maisons qui se ressemblent pas forcément mais y a pas non plus d'âme à ce quartier là. Y a pas d'âme à ce truc tout comme à Confluence y a pas d'âme. Je me dis qu'à part les bâtiments… Avoir des bâtiments de caractère plus avoir des gens de caractère qui vont avec les bâtiments, avec qui tu pourrais discuter, boire un apéro de temps en temps, à qui tu pourrais emprunter

un litre de lait, enfin avec des vrais relations humaines. Ce serait plus ça le quartier idéal pour moi. Après, ville ou pas ville ? Un mix de ville et de campagne ? Je sais pas. Peut-être que le trouverais, mais je sais que la grande ville c'est pas fait pour moi. Là, ras-le-bol mais bon en même temps pour trouver du boulot, surtout en communication, il faut aller dans les grandes villes. Après je ferai une entorse à mon côté je suis juste à côté de mon boulot, j'en prendrai ma bagnole comme tout le monde, je passerai je ne sais combien de temps dans les bouchons, ça m'énervera le matin, le soir pareil, enfin une vie de merde quoi [rires]… Non, j'espère que ça se passera pas comme ça. Mais c'est un peu ça, et puis avec des petits commerces, des petites épiceries, des choses comme ça, comme tu peux trouver à Lyon parfois, les petits boubous comme on appelle ça où les Tunisiens, tu vois c'est les petits rebeus qui sont ouverts tard le soir. Moi j'aime bien ce côté-là. Bon après il t'allument niveau prix mais je sais pas t'as une relation quand même alors que t'as pas cette relation avec le Casino juste à côté de chez toi où c'est pas du tout la même ambiance. Je sais pas, ce côté vraiment populaire mais avec des relations humaines. Vraiment ce serait ça mon truc. Et au soleil de préférence ! [rires]

[Eléments de discussion informels]

Ils ont réorganisé la Région en même temps que le déménagement du coup ce côté réorganisation et déménagement ils ont pas du tout aimer les agents de la Région et c'est pour ça qu'il y a beaucoup de réfractaires à cette nouvelle Région Rhône-Alpes.

Matthieu ADAM

La production de l'urbain durable

L'enrôlement des concepteurs et des habitants par l'intégration des contradictions

Annexe 4

Retranscriptions des entretiens avec les habitants de Confluence

Résumé

L'influence du néolibéralisme sur la production de l'urbain se traduit par la marchandisation des espaces, la mise en concurrence des villes, et le processus de métropolisation. Elle se traduit aussi par la généralisation de mots d'ordre dont les plus répandus sont le projet, le développement urbain durable, la participation, et la mixité sociale. Cela introduit des contradictions entre la rhétorique et la pragmatique de la production urbaine : l'opposition entre l'horizon théoriquement infini du projet et sa concrétisation dans des opérations en temps limité ; le décalage entre les valeurs du développement urbain durable et des réalisations dictées par des impératifs économiques ; la contradiction entre l'injonction participative et une pratique de l'urbanisme demeurant descendante ; l'écart entre une mixité prônée et une urbanisation socialement sélective.

Bien que ces contradictions soient identifiées par les concepteurs et les habitants et malgré leurs critiques, la conflictualité autour de la production contemporaine de l'urbain est faible. Partant de l'idée que si elles ne conduisent pas à l'opposition, ces contradictions occupent une autre fonction, ce travail vise à s'en saisir et à l'expliquer. Pour cela, la thèse s'appuie sur une épistémologie constructivo-structuraliste, et sur l'outil conceptuel que sont les représentations. L'accès aux représentations des habitants et des concepteurs se fait grâce au recueil et à l'analyse des discours qu'ils portent sur les projets emblématiques de Bottière-Chénaie (Nantes) et Confluence (Lyon), considérés comme des dispositifs de médiation de leurs représentations.

L'analyse montre que les contradictions identifiées sont intégrées au mode de production. Elles occupent une fonction mobilisationelle, puisqu'elles participent à enrôler concepteurs et habitants dans la production contemporaine de l'urbain.

Mots clefs : production de l'urbain, contradictions, enrôlement, représentations, néolibéralisme, développement durable, projet